BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

EN SIX VOLUMES

TOME PREMIER

PARIS. — IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Ce,
RUE DE SEINE, N° 14.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

CONTENANT

LA NÉCROLOGIE DES HOMMES CÉLÈBRES DE TOUS LES PAYS
DES ARTICLES CONSACRÉS A L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES PEUPLES
AUX BATAILLES MÉMORABLES
AUX GRANDS ÉVÉNEMENTS POLITIQUES
AUX DIVERSES SECTES RELIGIEUSES, ETC., ETC.

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES
DE PROFESSEURS ET DE BIBLIOGRAPHES

NOUVELLE ÉDITION

TOME PREMIER

PARIS
FURNE ET Ce, LIBRAIRES-ÉDITEURS
39, QUAI DES AUGUSTINS
M DCCC XXXVIII

AVIS DU LIBRAIRE.

Depuis Plutarque, qui a laissé dans les *Vies des Hommes illustres* le plus vaste répertoire de faits et de souvenirs que nous ait légué l'antiquité, un livre sans cesse fait et refait, et qui cependant reste encore à faire, c'est sans contredit une *Biographie universelle.*

Celle dont nous publions aujourd'hui une nouvelle édition *complète*, présente, indépendamment de l'histoire des hommes qui se sont illustrés depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, une série d'articles spéciaux relatifs à l'organisation sociale des peuples, à l'établissement des sectes religieuses ou politiques, et aux révolutions successives qui ont influé sur les destinées des nations.

L'exécution de cette Biographie a exigé le concours d'un grand nombre de littérateurs, de savants et de bibliophiles distingués; mais pour que le travail ne fût pas disparate, il a été soumis constamment à une direction unique, et, après la composition de chaque feuille, à une révision consciencieuse et sévère. Les faits ont été la base des jugements; tout esprit de système en a été écarté. Les hommes et les ouvrages s'y trouvent appréciés avec cette impartialité qui est peut-être la meilleure, peut-être l'unique philosophie de la critique. La louange et le blame n'y sont pas dévolus à tel drapeau, à telle secte, à telle hypothèse plus ou moins hardie, plus ou moins ingénieuse. Les auteurs s'étaient accordés sur ce principe, qu'il n'existe guère dans le cœur humain de bien ou de mal sans mélange, et qu'à l'exception de quelques êtres dépravés qui se sont placés en dehors de notre espèce, le doute, l'indulgence et la modération ne sont, pour les autres hommes, qu'une stricte et rigoureuse justice.

La sagesse, le discernement et l'impartialité, dont le principal Rédacteur a généralement fait preuve en coordonnant tous les articles de cette Biographie, ont rendu son travail précieux à plus d'un égard. Comme Montaigne il a pu dire, et avec autant de raison: « C'est icy un livre de bonne foy, lecteur. » A ce titre, les lecteurs ne lui ont pas manqué, car la *Biographie universelle en* 6 *volumes*, tirés à 10,000 exemplaires, ne se trouve plus dans le commerce.

Mais plus le succès de cet ouvrage avait été grand, plus nous devions, lorsqu'il s'agissait de le réimprimer, nous efforcer de faire mieux encore, et de lui donner toute la perfection désirable.

Tous les articles ont été de nouveau l'objet d'un examen rigoureux, et l'on a pu réparer ainsi quelques omissions, inévitables dans un travail de cette nature. Chaque lettre se trouve maintenant complétée, soit par l'addition des suppléments, soit par de nouvelles notices biographiques sur tous les personnages marquants que la mort a frappés dans ces derniers temps. A cet égard, notre nouvel Éditeur a eu de nombreux et importants matériaux à sa disposition.

Un autre mérite de ce livre, c'est le soin tout particulier qui a été donné à la partie bibliographique, si nécessaire pour ceux qui veulent acquérir la connaissance des anciens manuscrits et celle des meilleures éditions publiées depuis l'invention de l'imprimerie. D'un autre côté, un grand nombre d'articles de philosophie, de mythologie et de géographie, qu'on chercherait vainement dans les autres recueils du même genre, et qui sont une des spécialités de celui-ci, en ont fait, pour ainsi dire, une véritable *Encyclopédie historique*, qui pourrait, au besoin, tenir lieu d'une bibliothèque tout entière à celui qui n'aurait pas d'autres livres, et dont les possesseurs de grandes bibliothèques ne sauraient pourtant se passer.

Enfin, grace aux nouveaux procédés employés aujourd'hui dans l'art typographique, il a été possible de donner dans six volumes autant et souvent plus de matière qu'on n'en rencontre dans la collection la plus volumineuse, et de les rendre d'une acquisition facile à tous. Nous y avons ajouté, comme complément indispensable, une collection de 60 portraits, gravés, d'après les sources les plus authentiques, par les meilleurs artistes français et anglais.

Voilà ce que nous avions à dire sur cette nouvelle Édition. Qu'il nous soit permis, en terminant, de témoigner hautement notre reconnaissance au savant laborieux qui a bien voulu s'associer, en dernier lieu, aux auteurs de la *Biographie universelle en 6 volumes*, afin de lui donner toute la perfection à laquelle il était possible d'atteindre.

TABLE DES PRINCIPALES ABRÉVIATIONS.

Abréviation	Signification
administ.	administration.
agricult.	agriculture, eur.
allem. (en).	allemand (en).
ambass.	ambassadeur.
angl. (en).	anglais, terre (en).
antiq.	antiquaire, ité.
archev.	archevêque.
archit.	architecte, ure.
artill.	artillerie.
astrol.	astrologie.
astron.	astronomie.
aut.	auteur.
av.	avocat.
b.-lett.	belles-lettres.
bibliog.	bibliographe, ie.
bibliothéc.	bibliothécaire.
bibliothèq	bibliothèque.
biograp.	biographe, ie, ique.
botan.	botaniste, ique.
card.	cardinal.
catal.	catalogue.
cathéd.	cathédrale.
catholiq.	catholique.
c.-à-d.	c'est-à-dire.
chirurg.	chirurgie, ien.
chrét.	chrétien.
chronol.	chronologie.
commenc.	commencement.
comment.	commentaire.
considér.	considérablement.
consult.	consultation.
contemp.	contemporain.
déc.	décembre.
dép.	département.
dern.	dernier.
descrip.	description.
dessinat.	dessinateur.
dictionn.	dictionnaire.
dissert.	dissertation.
div.	divers, erses.
doct.	docteur.
duch.	duchesse.
ecclés.	ecclésiastique.
écrit.-ste.	écriture sainte.
écriv.	écrivain.
édit.	édition, eur.
élém.	élémentaire.
év.	évêque.
exp.	expédition.
faub.	faubourg.
fév.	février.
fig.	figure.
frag.	fragment.
Franç.	François.
franç. (en)	français (en).
goth.	gothique.
gramm.	grammaire.
grav.	graveur, ure.
gr.	grec.
gr. nomb.	grand nombre.
hébr.	hébreu.
hérét.	hérétique.
hist.	histoire.
hist. nat.	histoire naturelle.
histor.	historien, ique.
historiog.	historiographe.
holl. (en).	hollandais (en).
ibid.	ibidem.
id.	idem.
imit.	imitation.
impress.	impression.
impr.	imprimé.
inscrip.	inscription.
intit.	intitulé.
introd.	introduction.
ital.	italien.
J.-C.	Jésus-Christ.
juill.	juillet.
jurisc.	jurisconsulte.
lib.	libraire, ie.
littér.	littéraire.
littérat.	littérateur, ure.
liv.	livres.
mahom.	mahométan, isme.
MS., MSs.	manuscrit, ts.
marq.	marquis.
mathémat.	mathématicien, ique.
médec.	médecin, ine.
mém.	mémoire.
minéralog.	minéralogie, iste.
missionn.	missionnaire.
m.	mort.
mythol.	mythologie.
nomb.	nombre, eux, euse.
nouv.	nouveau, elle.
nov.	novembre.
observ.	observation.
occid.	occidental.
oct.	octobre.
opéra-com.	opéra-comique.
orator.	oratorien.
orient.	oriental, aux.
oriental.	orientaliste.
ouvr.	ouvrage.
parlem.	parlement.
paysag.	paysagiste.
p.	père.
périod.	périodique.
pharm.	pharmacie, ien.
philos.	philosophe, ie, ique.
physic.	physicien.
physiq.	physique.
port.	portrait.
précéd.	précédent.
prem.	premier, ière.
princip.	principale, aux.
prof.	professeur.
pub.	publié, ier.
quelq.	quelque.
rec.	recueil.
réimp.	réimprimé, ession.
répub.	république.
républ.	républicain.
révol.	révolution.
rhét.	rhéteur.
rhétor.	rhétorique.
Rom.	Romain, aine.
roy.	royale.
St.	saint.
St Aug.	saint Augustin.
Ste.	sainte.
sav.	savant.
sculpt.	sculpteur, ure.
secrét.	secrétaire.
sénat.	sénateur.
S.	siècle.
soc.	société.
sterl.	sterling.
suiv.	suivant, ante.
surint.	surintendant.
surn.	surnommé.
territ.	territoire.
théât.	théâtre.
théol.	théologie.
trad.	traduit.
traduct.	traduction.
trag.	tragédie.
tr.	traité.
typogr.	typographe, ie.
univ.	université.
vol.	volume.
V.	Voyez.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

A

AA (Pierre van der), jurisconsulte, né vers 1530 à Louvain, y professa le droit, devint en 1565 assesseur du conseil souverain de Brabant, président du conseil à Luxembourg en 1574, et mourut en 1594. Il a laissé deux ouvrages : *Commentarium de privilegiis creditorum;* et *Enchiridion judiciarium.* Pierre van der Aa marqua parmi les adversaires les plus distingués du despotisme que la puissance espagnole faisait peser sur les Pays-Bas. Il était issu d'une très ancienne famille, qui, de son temps, acquit un lustre plus réel que celui que ses ancêtres devaient à leurs nombreux fiefs et à leurs châtellenies. On trouve à la même époque les deux frères Adolphe et Philippe, et Gérard van der Aa, qui, comme Pierre, leur parent, se signalèrent par leur courageuse opposition aux mesures tyranniques que Philippe II dictait aux ministres et gouvernants de leur patrie.

AA (P. van der), géog. et libraire-éditeur établi à Leyde, publia au commencement du 18e S. un grand nomb. de cartes géographiques, et des recueils de voyages peu estimés aujourd'hui. Sa *Galerie agréable du monde*, collect. de gravures avec des explications historiques, en 66 vol. in-fol., n'est recherchée que parce qu'il est rare d'en trouver des ex. complets. Ses éditions des ouv. sur la botanique, la médecine et les antiquités, par Vaillant, Malphigi et Gronovius (*v.* ces noms), ont obtenu plus de succès ; il mourut vers 1730. On recherche encore son *Recueil de voyages curieux en Perse, en Tartarie*, etc., avec cartes et figures, Leyde, 1729 ; La Haye, 1735, 2 vol. in-4, avec une *introduction* par Bergeron. — Aa (H. van der), frère cadet du précéd., grav. à Leyde, a consacré son burin aux entreprises de son aîné.

AA (C.-C.-Henri van der), ministre luthérien, né à Zwoll en 1718, fut un des fondateurs et le secrétaire de la société des sciences établie à Harlem en 1752. Il prêcha dans cette ville avec un succès soutenu, et y mourut en 1793, après avoir, l'année précédente, célébré le 50e anniversaire de son entrée au ministère à Harlem, événement consacré par une médaille de Holtrey, l'un des plus habiles graveurs de la Hollande.

AAGARD (Christian), né à Wiborg (Danemarck) en 1616, est auteur de poésies lat. recueillies dans le tome 1er des *Deliciæ quorumd. poetar. Dan. Frederici Rostgaard*, imp. à Leyde en 1693. Ce poète mourut en 1664. Sa vie par son fils Severin Aagard se trouve insérée dans le recueil précité. — Aagard (Nicolas), frère de Christian, a publié quelq. opuscules de philos. et de physiq., dont le plus remarq. est : *Disputatio de stylo Novi Testamenti*, Soroe, 1655, in-4. Il mourut en 1657.

AAGESEN (Swend), le plus ancien histor. danois, plus connu sous le nom latin de *Sueno Agonis filius*, langue dans laquelle il a écrit, florissait vers la fin du 12e S. On a de lui une *Histoire abrégée des rois de Danemarck depuis Skiold jusqu'à Canut VI*, et une autre *Histoire des lois militaires de Canut-le-Grand.* Ces deux ouvrages ont été imprimés à Soroe en 1642, in-8, sous ce titre : *Suenonis quæ extant opuscula.* Rare.

AALAM, astrologue persan qui jouit d'un grand renom dans le 9e S., était le confident et le conseil du sultan Adah-Eddaulah. Son crédit ne se soutint pas sous le successeur de ce prince, et il dut nécessairement se faire ermite.

AARE (Dirk van der), évêque et seigneur d'Utrecht au 13e S., fut attaqué par Guillaume, comte de Hollande, qui le fit prisonnier à Stavoren; mais Guillaume ayant été surpris à son tour, Dirk s'empara de plusieurs places de la Hollande, dont il acheta plus tard la souveraineté du comte de Looz, au prix de 1,000 marcs d'argent. Mais il ne put entrer en possession de ce pays, et fut obligé de se retirer à Utrecht. Il mourut à Deventer en 1212.

AARON, frère aîné de Moïse, auquel il s'associa pour délivrer les Juifs de la captivité d'Égypte. Cédant aux sollicitations des Israélites, il fit élever dans le désert un veau d'or, qu'ils adorèrent comme un dieu ; s'étant ensuite repenti de cette idolâtrie, il fut élu grand-prêtre, c.-à-d. premier pontife et sacrificateur des Juifs. On croit, d'après la Bible, qu'il mourut 1463 ans avant l'avénement de Notre-Seigneur.

AARON (St), des îles britanniques, souffrit le martyre avec son frère Julius, lors de la persécution de l'empereur Domitien.

AARON (St) vivait dans le 6e S. Il fut abbé d'un monastère de l'Armorique (depuis la Bretagne), autour duquel fut bâtie plus tard la ville de St-Malo.

AARON *d'Alexandrie*, prêtre chrétien et médecin, vivait au commencement du 7e S. Il est auteur d'un

ouvrage en langue syriaque intitulé *Pandectes*, divisé en 30 liv., et qui n'est qu'un faible commentaire des ouvrages des médecins grecs. C'est par le secours de cette version syriaque, et de quelq. autres, que les Arabes commencèrent à connaître les ouvrages des Grecs. Aaron est le premier qui ait décrit, dans un traité particulier, la petite-vérole, que les médecins grecs ne paraissent pas avoir connue. Il la fait originaire d'Égypte, d'où les Arabes la répandirent en Afrique; et, par suite de leurs conquêtes, dans toute l'Europe.

AARON (Isaac), Juif, interprète de l'empereur Manuel Commène, n'est connu que par son infidélité envers son maître, dont il dénaturait les volontés en les expliquant aux ambassad. des princes d'Occident. Il eut les yeux crevés, et ensuite la langue coupée, en punition de ses perfidies.

AARON, lévite juif de Barcelone, mort en 1292, a laissé un *Catéchisme* de 613 préceptes de la loi de Moïse, en hébreu. Venise, 1523, in-4.

AARON (Pietro), chanoine de Rimini, vivait dans le 16e S. On a de lui divers ouvrages sur la théorie musicale de son temps, parmi lesquels on cite *il Toscanello della musica*. Venise, 1523, in-fol.

AARON *de Pesaro*, juif italien du 16e S., a publié en hébreu, sous le titre de *Générations d'Aaron*, un *index* général de tous les passages de l'Écriture sainte.

AARON *de Raguse*, rabbin du 17e S., a publié, sous le titre de *Barbe d'Aaron*, des remarques sur le Pentateuque et plusieurs autres livres de l'Écriture sainte.

AARON *de Bistra*, né en Transylvanie, entra chez les jésuites, devint évêque de Fogaras, et mourut en 1760. Il est auteur d'un ouvrage sur le concile œcuménique de Florence, écrit en langue valaque.

AARON-ARIOB, rabbin juif, né à Thessalonique dans le 16e S. Il a écrit en hébreu un comment. sur le livre d'Esther, sous le titre bizarre de *Huile* ou *Essence de myrrhe, extraite des Commentaires des rabbins*, etc. 1 vol. in-4, impr. à Thessalonique en 1601.

AARON-BEN-ASER, rabbin du 11e S., est l'auteur des *Variantes du texte sacré*, insérées dans les différentes Bibles rabbiniques; on lui doit en outre un *Traité des accents*, pour faciliter l'étude de la langue hébraïque, et une *Grammaire* de la même langue. Ces deux derniers ouv. ont été impr. le 1er en 1517, le 2e en 1615. — Aaron-hariscon, rabbin caraïte, né à Constantinople au 13e S. Il est auteur de *Commentaires* sur le Pentateuque, sur les prem. prophètes, sur Isaïe, les Psaumes et Job; d'un *Traité de gramm. et de critique*; d'un *Ordre de prières selon le rite de la synagogue des Caraïtes*. — Aaron-hacharon, autre rabbin caraïte, né à Nicomédie au 14e S., a composé plusieurs ouv. où sont exposés les principes dogmatiques de la secte des caraïtes. Ces ouv. sont: *le Jardin d'Éden*, ou *Livre des préceptes; la Couronne de la loi; le Gardien de la loi*. Les deux derniers sont des commentaires de la Bible.

AARON-BEN-CHAIM, né dans le 16e S. à Fez en Afrique, a publié en hébreu, sous les titres de *Cœur, Offrandes* et *Qualités d'Aaron*, des comment. sur les livres de Josué, des Juges et du Lévitique, avec un *Traité des treize manières d'expliquer la loi sainte*, 3 vol. in-fol. impr. à Venise en 1609.

AARON-BEN-SAMUEL, qui vivait sur la fin du 17e S., est auteur d'un *index* de la Bible, publié en hébreu sous le titre de *Maison d'Aaron*.

AARON-SCHASCON, rabbin, né à Thessalonique vers la fin du 16e S., et mort vers 1650. On connaît de lui deux ouvr. en hébreu : *la Loi* et la *Lèvre de la vérité*, espèce de commentaire sur la jurisprudence de la Bible.

AARSCHOT (le duc d'), seigneur brabançon, refusa d'entrer dans la confédération des autres nobles des Pays-Bas contre Philippe II et le saint siége, et fit d'inutiles efforts pour arrêter les progrès du parti de la maison d'Orange. Fidèle au roi d'Espagne et à la croyance catholique, il crut devoir se retirer à Venise, où il mourut en 1595.

AARSSEN (Corneille van), né à Anvers en 1543, devint pensionnaire de Holl. et greffier des États-Généraux, place qu'il exerça pendant près de 40 ans. Il a entaché sa mémoire par sa conduite envers Barneveldt (*v.* ce nom), dont il devint l'ennemi, après avoir long-temps soutenu la même cause. Il mourut en 1624.

AARSSEN (François van), fils du précéd., naquit à la Haye en 1572. Le crédit de son père lui ouvrit de bonne heure le chemin des hauts emplois dans sa patrie. Il fut successivement ambassadeur des États-Généraux en France, à Venise et en Angleterre. Ce fut d'après ses conseils qu'eut lieu le synode de Dordrecht, où Barneveldt et les autr. adversaires du prince Maurice de Nassau furent condamn. La conduite du fils, en cette occasion, ne fut pas moins odieuse que celle du père. François Aarssen mourut en 1641. Richelieu, avec qui, dans le cours de ses négociations de 1627, il s'était fréquemment trouvé en contact, faisait un grand cas de son habileté comme homme politique. Mais on sait en quoi le grand ministre faisait consister la science des agents de la diplomatie. — Aarssen (Corneille van), fils du précédent, passait pour le plus riche Hollandais de son temps. Il mourut en 1662, étant colonel de cavalerie et gouvern. de Nimègue. Son fils Corneille van Aarssen, command. à Surinam, fut massacré par ses troupes en 1688. Il avait un fils qui servit dans la marine, et mourut avec le rang de vice-amiral. — Aarssen (François), frère du second Corneille, voyagea en Europe, et se noya dans une traversée d'Angleterre en Hollande, l'an 1659. Il a laissé un *Voyage d'Espagne historique et politique*, Paris, 1665, in-4, et réimprimé plusieurs fois.

AARTGENS ou AERTGENS, né à Leyde en 1498, d'abord cardeur de laine, prit du goût pour le dessin, et devint un peintre renommé. Il se noya par accident en 1564.

AARTSBERGEN (Alex. van der Capellen van), noble hollandais, né vers la fin du 16e S. Ami du prince Guillaume II de Nassau (*v.* ce nom), il le seconda puissamment dans ses vues ambitieuses, et

mourut à Dordrecht en 1656. Il a laissé des Mémoires publiés par son arrière-petit-fils Rob. Gasp. van der Capellen, en 1777, 2 vol. in-8.

AARTSEN (PIERRE), appelé communément *Lange Pier* (le long Pierre), à cause de sa grande taille, naquit à Amsterdam en 1507. Il fut l'élève d'Allart Klaassen, qui passait pour un des meill. peintres de cette époq. Admis parmi les maîtres de l'école d'Anvers, Aartsen s'attacha plus particulièrement à peindre des objets familiers, tels que des intérieurs de cuisine, des mets, gibier, poisson, fruits, etc. Il peignit aussi des tableaux pour quelques églises; mais ces derniers furent détruits en 1566, par suite des troubles religieux. Mort en 1573.

AASCOW (A.-B.), médec. danois, mort vers 1780. a publié un *Journal d'observations* sur les maladies qui régnèrent à bord de la flotte danoise chargée de bombarder Alger en 1770.

ABA, fille de Xénophanes, obtint, suiv. l'historien géographe Strabon, en toute propriété et souveraineté, d'Antoine et de Cléopâtre, la ville d'Olbus en Cilicie, dont son père avait été gouverneur.

ABA, autrement OWON, roi de Hongrie, fut élu en 1041 à la place de Pierre dit l'Allemand, chassé par ses sujets à cause de sa conduite tyrannique. Cet exemple n'effraya point Aba, qui, ayant suivi les errements de son prédécesseur, fut massacré par ses soldats, en 1044, dans la guerre entreprise contre lui par l'empereur Henri III, et à la suite de laquelle Pierre l'Allemand remonta sur le trône.

ABA, magicien, fut mis à mort par ordre du khalyfe Mervan, pour avoir persécuté les chrétiens.

ABACCO (ANTOINE), architecte et graveur, né et mort à Rome dans le 16e S., élève de l'architecte Ant. di San-Gallo (*v.* ce nom), a gravé les pl. d'un ouv. que ce dernier a publié sur l'architecture.

ABACUC (St), martyrisé sous l'empire de Claude.

ABAD Ier (MOHAMMED-BEN-ISMAEL-ABOUL-CACIM-BEN), premier roi maure de Séville, de la dynastie des Abadytes, ajouta a son royaume celui de Cordoue, dont il fit périr le souverain. Mort en 1041 (433 de l'hégyre).

ABAD III (MOHAMMED AL MOTAHMED-AL'ALLAH BEN) succéda à son père Amrou sur le trône de Séville, en 1068 (461 de l'hégyre). Il fit la guerre avec succès contre les chrétiens; mais, ayant conclu la paix avec Alphonse VI, roi de Castille, et lui ayant donné sa fille Zaïdah en mariage, les autres rois maures se liguèrent contre lui; et Youçouf-Tachefyn, sultan de Maroc, chef de cette coalition, après avoir d'abord vaincu Alphonse VI, vint ensuite attaquer Séville, fit Abad prisonnier, et l'envoya en Afrique, où ce prince mourut dans la misère. On a de lui quelques poésies où il rappelle sa grandeur passée, et se donne comme exemple de l'instabilité de la fortune.

ABADI (EBN AL), auteur d'un livre sur la punition réservée aux pécheurs dans le Koran.

ABAFFI ou APAFFI (MICHEL), noble de Transylvanie, fut élu prince par les états de ce pays, sous la protection du grand-seigneur. Après la levée du siége de Vienne par les Turks, il abandonna leur cause, et conclut avec l'empereur Léopold Ier (en 1687) un traité qui lui conservait les mêmes avantages que la Porte lui avait faits; il mourut en 1690. Son fils, Michel II, qui eut le célèbre Tékéli pour compétiteur, avait été d'abord reconnu pour success. de son père par la cour de Vienne; mais il fut obligé de renoncer à la souveraineté, et finit ses jours à Vienne en 1713.

ABAGATHA, eunuque du roi Assuérus.

ABAI (HOUSSEIN), aut. d'un livre où il cherche à accorder les différents commentateurs du Koran.

ABAILARD (PIERRE), naquit en 1079, à Palais, près de Nantes. Passionné dès son enfance pour l'étude, poésie, éloquence, langues anciennes, tout était de son ressort; il cultiva particulièrement la philosophie scolastique, la science favorite du temps; il eut bientôt épuisé le savoir de ses maîtres en Bretagne, et vint en chercher d'autres à Paris. D'abord disciple de Champeaux, archidiacre de Notre-Dame, il ouvrit, quelques années après, une école de rhétorique et de théologie, qui fut fréquentée par plus de 3000 auditeurs de toutes les nations, et d'où sortirent plusieurs hommes célèbres. A cette époque la jeune Héloïse, nièce de Fulbert, chanoine de Paris, se faisait remarquer par son esprit, ses connaissances et sa beauté. Sous prétexte de diriger les études d'Héloïse, Abailard se mit en pension chez Fulbert, et bientôt leur commerce ne fut plus un mystère. Le chanoine, instruit par la notoriété publ., sépara les deux amants, mais il était trop tard : Abailard conduisit Héloïse en Bretagne, où elle accoucha d'un fils, qui mourut bientôt après. Ayant fait à Fulbert la proposition de l'épouser en secret, celui-ci donna son consentement, et bientôt divulgua cette union; mais Héloïse, plus sensible à la prétendue gloire d'Abailard qu'à son propre honneur, nia ce mariage avec serment. Fulbert irrité maltraita sa nièce; et son époux l'ayant mise au monastère d'Argenteuil, Fulbert, imaginant qu'il voulait la faire religieuse, ne songea plus qu'à se venger. Des brigands qu'il avait apostés entrèrent la nuit dans la chambre d'Abailard, et le mutilèrent. Les tribunaux ecclésiastiques et civils informèrent sur cet attentat. Fulbert fut dépouillé de ses bénéfices, et deux des coupables subirent la peine du talion. Héloïse prit le voile au couvent d'Argenteuil; et son époux alla se cacher dans l'abbaye de St-Denis, où il se fit religieux. En 1122, deux professeurs de Reims ayant dénoncé comme hérétique, au conc. de Soissons son ouv. sur la Trinité, il fut obligé de le brûler, et de se retirer à Nogent-sur-Seine, où il fit bâtir à ses frais un oratoire qu'il nomma le Paraclet. Devenu abbé de St-Gildas de Ruys, dans le diocèse de Vannes, il invita l'infortunée Héloïse et ses religieuses à venir habiter le Paraclet, où les deux époux se revirent pour la première fois, après avoir été séparés onze ans. Ayant voulu mettre la réforme dans son abbaye, ses moines tentèrent de l'empoisonner. Ainsi exposé à leur fureur, il était encore tourmenté par son amour, qui le suivait jusqu'au pied des autels. En 1140, St Bernard dénonça ses écrits et sa doctrine au conc. de Sens, le fit condamner par le pape, et obtint même un ordre pour le faire enfermer. Abailard publia son apologie, et partit

pour Rome. Lorsqu'il passait à Cluny, Pierre le Vénérable entreprit de le réconcilier avec ses ennemis. Ce fut là qu'il vit St Bernard, et que ces deux hommes célèbres se jurèrent une amitié qui dura jusqu'à la mort. Il fut envoyé au prieuré de St-Marcel, près de Châlon-sur-Saône, où il mourut en 1142. Ses restes et ceux d'Héloïse furent transportés à Paris, et sont déposés maintenant dans le grand cimetière de l'Est, connu sous la dénomination vulgaire de *Père La Chaise* (*v.* La Chaise). Les lettres d'Abailard et d'Héloïse ont été trad. en différentes langues, et souvent réimp. L'anglais Rawlinson en a donné une bonne édit., Londres, 1718; Oxford, 1728, in-8. Un écrivain spirituel, Rémond Descours, publia en 1691 une traduction libre en français de la *Lettre* la plus passionnée *d'Héloïse à Abailard;* ce morceau eut un grand succès, et fut bientôt suivi d'une réponse d'Abailard à Héloïse, et de plusieurs autres lettres des deux amants. Dom Gervaise, abbé de la Trappe, livra au public en 1723 une traduction fidèle, mais un peu paraphrasée, des *Véritables lettres d'Héloïse et d'Abailard*, accompagnées du texte latin; cette traduction a été retouchée en 1782 par le libraire Bastien, 2 vol. in-8 et in-12, réimprimée par le libraire Fournier en 1796, 3 vol. in-4. On doit au célèbre Pope une imitation en vers anglais de la fameuse lettre d'Héloïse à Abailard. Colardeau l'a traduite librement en vers français. D'autres poètes n'ont pas été aussi heureux dans leurs imitations des autres lettres d'Abailard et d'Héloïse. Le libraire Cailleau les a recueillies, vers 1770, 2 vol. in-18 souvent réimprimés. Il y a de grossières méprises dans les avertissements de ce libraire; il confond le poète Malherbe, mort en 1628, avec un grammairien du même nom vivant en 1725; et il attribue au célèbre Bussy-Rabutin des traductions libres des lettres d'Héloïse qui sont de Rémond Descours (*v. l'Examen critique des Diction. hist.*, par M. Barbier, au mot *Héloïse*). Il manquait à la littérature française une trad. de la longue lettre qui est pour ainsi dire la confession d'Abailard, et dans laquelle il raconte tous les malheurs de sa vie; l'abbé Turlot nous en a fait jouir en 1822, dans le vol. qui a pour titre *Abailard et Héloïse, avec un aperçu du 12e S. comparé avec le siècle actuel*, in-8; le trad. relève la méprise de Cailleau, relative à Malherbe, mais il reproduit encore les prétendues trad. de Bussy-Rabutin. *L'ancienne Héloïse, manusc. nouv. retrouvé de lettres inédites d'Abailard et d'Héloïse, trad. par l'abbé de Longchamp*, Paris, Dentu, 1823, 2 vol. in-8, est un ouvrage supposé; il ne mérite pas plus de confiance que les lettres de Ninon de Lenclos au marquis de Sévigné, les lettres de Mad. de Pompadour, et celles de Clément XIV. M. Loaisel de Tréogate a publié : *Héloïse et Abailard,* Paris, 1803, 2 vol. in-12; ouvr. hist. précédé d'une courte préface qui renferme les méprises que nous relevons dans cet art., et d'autres encore plus fortes. On doit au savant André Duchesne le recueil d'une partie des ouvrages d'Abailard, sous ce titre : *Petri Abœlardi et Heloïsœ conjugis ejus opera.* Paris, 1616 ou 1624, in-4. Le fameux traité d'Abailard intitulé le *sic et non*, le *oui et le non,* a été publié sur les manuscrits d'Avranches et de Tours, dans la collection *des Documents inédits sur l'Hist. de France*, série *des lettres et des sciences*, Paris, imp. roy., 1836, gr. in-4. Cette édit., donnée par M. Cousin, est précédée d'une savante introduction qui contient, avec un coup-d'œil sur les services rendus à la philosophie par Abailard, la notice détaillée de ses ouvrages encore inédits.

ABAKA, khan des Tatars-mogols, de la race de Genghis, régnait sur la Perse vers la fin du 13e S.; il garantit ses états de l'invasion des Tatars septentrionaux, et mourut en 1282 (de l'hégyre 680).

ABAKUM, ecclés. russe, chef d'une congrég. de Moscou, fut mis à mort dans une émeute élevée contre le patriarche, en 1684.

ABALANTIUS (Leo), Grec qui aida Zémiscès dans le meurtre de l'empereur Nicéphore.

ABALPHAT, mathémat. d'Ispahan, a traduit en arabe le Traité des *sections coniques*, d'Apollonius de Perge. C'est sur cette version qu'ont été traduits en latin les livres V, VI et VII, dont l'original est perdu. Voyez Abraham Echellensis.

ABANCOUR (C.-X.-J. FRANQUEVILLE d') min. de la guerre sous Louis XVI, n'en remplit les fonctions que pendant six semaines, au bout desquelles il fut décrété d'accusation le 10 août 1792, et envoyé par-devant la haute cour établie à Orléans : transféré à Versailles avec les autres victimes désignées à la fureur populaire, il fut massacré le 9 sept. suivant. M. d'Abancour était le neveu du célèbre contrôleur général des finances de Calonne.

ABANCOURT (C. FREROT d'), adj.-gén. de l'armée franç., mort à Munich en 1801, avait voyagé dans le Levant. Il a laissé sur la Turquie des *Mémoires* qui sont au dépôt de la guerre.

ABANCOURT (F.-J. WILLEMAIN d'), homme de lett., né à Paris en 1745, mort en 1803. On a de lui quelques poésies et des pièces de théâtre médiocres, parmi lesquelles on citera des *Fables*, 1777, in-8., insérées pour la plupart dans le *Mercure*, et une trad. en vers de *la Mort d'Adam*, trag. de Klopstock.

ABANTIDAS, tyran de Sicyone, dans le 3e S. av. J.-C., usurpa le pouvoir souverain après avoir tué Clinias, père du célèbre Aratus et 1er magistrat élu par le peuple. Il fut bientôt après assassiné lui-même.

ABANTIDES, nom des descendants d'Abas, roi d'Argos, tels que Persée, Danaé, etc.

ABARCA, roi d'Aragon et de Navarre, fit heureusement la guerre aux Sarrasins. Il périt dans un engagement avec les Castillans, en 926.

ABARCA-BOLEA-Y-PORTUGAL (D. Jerom.), seigneur aragonais, vivait au commenc. du 16e S. Il composa une *Histoire du royaume d'Aragon*, restée en MS., et que l'histor. Zurita a beaucoup consultée.

ABARCA-BOLEA-Y-CASTRO, de la même famille, fut minist. de Charles-Quint et de Philippe II. On a imprimé sous son nom en 1578, quelq. poésies peu estimées, et on lui attribue une *Hist. de la grandeur et des merveilles des provinces du Levant.*

ABARCA (Pierre), jésuite espagnol, né à Jaca en

1619, mort en 1661, a publié des *Tr.* de théol. en latin, et une *Biog. des rois d'Aragon* en espagnol.

ABARIS (mythologie), Scythe, prêtre d'Apollon, vivait avant la guerre de Troie, ou, suiv. d'autres traditions, du temps de Pythagore. Il voyagea par toute la Grèce, et se fit surtout admirer à Athènes. On croyait qu'il avait reçu d'Apollon une flèche volante avec laquelle il traversait les airs, et le don de divination; on lui attribuait aussi de très grandes connaissances en médecine, et Platon le regarde comme un grand maître dans l'art des incantations.

ABARUS, citoyen de Numance, présenta une adresse à Scipion l'Africain en faveur de ses compatriotes.

ABAS, nom assez commun dans l'ancienne mythologie. Le plus connu est celui qu'on suppose avoir été roi d'Argos vers l'an 1384 avant J.-C., et qui régna 32 ans. Il était fils de Bélus, ou, selon d'autres de Lyncée et d'Hypermnestre, et fut père de Crœtus et d'Acrisius.

ABAS, chef lat., secourut Énée contre Turnus.

ABAS, devin en l'honneur duquel les Spartiates érigèrent une statue dans le temple d'Apollon, pour les services qu'il avait rendus à Lysandre.

ABAS, sophiste auquel Suidas attribue des comment. histor. et des traités de rhétorique.

ABASCANTUS, médecin, né à Lyon dans le 2e S., est cité par Galien, qui vante son antidote contre la morsure des serpents. On pense qu'il avait écrit en grec quelq. ouv. sur son art; mais ils ne sont point parvenus jusqu'à nous.

ABASSA, officier turk, fut étranglé par ordre du sultan Mustapha en 1634, pour avoir succombé dans une expédition contre les Polonais.

ABASSARUS, officier auquel Cyrus confia le rétablissement du temple de Jérusalem.

ABASSON, imposteur, qui se faisait passer pour le petit-fils d'Abbas-le-Grand, en imposa quelque temps à la France et au gr.-seigneur; mais ce dernier le fit arrêter et mettre à mort.

ABATI, nom d'une famille de Florence, à laquelle le Dante a donné de la célébrité par son poème de *l'Enfer*, mais d'ailleurs fort peu connue dans l'histoire.

ABATI, prêtre et poète, né à Carpi. On ne connaît de lui que 4 sonnets impr. à Venise en 1557.

ABATI (Ant., Nicol. et Pierre), peint. de Modène au 16e S., furent employés en France au palais de Fontainebleau, et en Italie pour la galerie de Florence et plusieurs autres palais.

ABATI (Ant.), poète, né à Gubbio, mort à Sinigaglia en 1667. Il fut attaché à l'archiduc Léopold, et a laissé 3 rec. de poésies ainsi qu'une pièce lyrique intit. : *il Consiglio degli dei*, à l'occasion de la paix des Pyrénées, et du mariage de Louis XIV avec Anne d'Autriche.

ABATUCCI. Il y eut deux génér. de ce nom sous la république franç. La vie du 1er, né en Corse, et mort en 1795, n'offre aucune particularité bien remarquable; mais le 2e, Charles Abatucci, fils du précéd., a acquis de la célébrité. Élevé à l'école militaire de Metz, il en sortit en 1790 pour entrer dans le 2e régim. d'artill., comme sous-lieut. Au bout de 3 ans, il passa dans l'artill. à cheval que l'on venait d'organiser, et devint, en 1794, capitaine-aide-de-camp du général Pichegru. Nommé bientôt adjudant-général dans la campagne de Hollande, il fut en moins d'un an promu au grade de génér. de brigade. Il continua de se signaler pendant la camp. de 1796, devint général de division et chargé de la défense d'Huningue, fut tué dans la nuit du 1er au 2 déc., à l'âge de 26 ans. Le général Moreau fit ériger en 1801 un monument en l'honneur de ce guerrier justement estimé et regretté de l'armée, sur le lieu même où il avait succombé avec gloire.

ABAUNZA (Pierre), écriv. espagnol, né à Séville dans le 17e S., a composé sur les décrétales une dissertation qui se trouve dans le tom. 2 du *Novus thesaurus juris civilis et canonici* de Gérard Meerman. Il existe de lui dans la biblioth. de Séville un comment. MS. sur quelques livres de Martial. Mort en 1649.

ABAUZIT (Firmin), né à Uzès en 1679. Après avoir fait ses études à Genève, avec un succès éclatant, visita l'Allemagne, la Holl. et l'Angleterre, fit connaissance avec les sav. les plus distingués, tels que Bayle et Newton, et gagna leur estime avec leur amitié. De retour à Genève, il vécut dans la retraite et se rendit familières toutes les connaissances humaines : la physique, les sciences, l'histoire, les antiquités. Il était en correspondance avec les hommes les plus célèbres, qui le consultaient sur les questions les plus difficiles. Son goût pour l'indépendance lui fit refuser une chaire à l'acad. de Genève; mais il accepta la place de bibliothécaire-adjoint sans appointements, et sut, en puisant dans le riche trésor dont la garde lui était confiée, seconder son collègue Baulacre. Ce savant modeste n'a fait que des morceaux de peu d'étendue dont la plupart n'ont été publiés qu'après sa mort. On connaît le pompeux éloge qu'en fait J.-J. Rousseau, dans une note de la *Nouvelle Héloïse*. Il mourut à Genève, en 1767, âgé de 87 ans. Ses œuvres ont été recueillies en 1773, 2 vol. in-8.

ABAZA, successivement pacha d'Erzeroum, de Bosnie et de Van, vers le milieu du 17e siècle, prit prétexte de la mort violente du sult. Othman II pour se révolter contre son successeur Mustapha Ier. Fait prisonnier après avoir vaincu tour à tour trois grands-visirs envoyés contre lui, il obtint son pardon du sultan Amurath, ou plutôt Mourad IV, devint un sujet dévoué, et défendit avec un succès constant les frontières de l'empire, jusqu'à sa mort, arrivée en 1636 à Van, place forte dont les Persans, qui l'assiégeaient, s'emparèrent bientôt après.

ABBACO (Paul del), géom., astron. et poète florentin du 14e S. On ne connaît de lui que quelques poésies fort au-dessous de celles du Dante, de Pétrarque, etc., ses contemporains.

ABBADIE (Jacques), célèbre théol., protestant, né à Nay dans le Béarn, en 1657, a fait plus. liv. de théol., entre autres le *Tr. de la vérité de la religion chrétienne*, qui eut le suffrage des cathol. et des réformés; *l'Art de se connaître soi-même*,

trad. en différentes langues, et réimpr. plusieurs fois en France. Il mourut en Angleterre en 1727.

ABBADIE, chanoine de Comminges, a publié en 1702 une dissert. où il cherche à prouver que le christianisme fut prêché dans les Gaules avant le milieu du 2e siècle.

ABBADIE (Vincent), chirurg. de marine, a trad. de l'angl. les *Essais de Macbrède*, 1766.

ABBAS, oncle de Mahomet, d'abord opposé à son neveu, devint un de ses plus zélés partisans, et mourut en 652 (32 de l'hégyre) très vénéré des musulmans. Son fils reçut le surnom de *Rabbhani*, c.-à-d. docteur des docteurs, et mourut en 687.

ABBAS, prem. du nom, septième châh de Perse, monta sur le trône en 1590, après avoir chassé son père et tué ses deux frères. Il fit plusieurs conquêtes sur les Othomans, et recula beaucoup les limites de ses états. Les Anglais l'aidèrent à s'emparer de l'île d'Ormuz, que les Portugais possédaient depuis 122 ans. Mort en 1629. Abbas Ier eût peut-être mérité le surnom de Grand, qui lui fut décerné par des flatteurs et quelques voyageurs et ambass. européens bien accueillis par lui, si l'assassinat de ses frères, de son fils, et beaucoup d'autres crimes n'obscurcissaient, aux yeux de la postérité, l'éclat de ses qualités guerrières et politiques.

ABBAS II, fils du châh Sséfy, pet.-fils d'Abbas Ier, succéda à son père en 1642, à l'âge de 13 ans. Il conquit Candahar sur l'empereur du Mogol, et mourut en 1666, après un règne moins glorieux, mais non moins sanguinaire que celui de son aïeul. Il y eut un troisième châh de Perse du nom d'Abbas, mort en 1736, à l'âge de 4 ans. Il était fils du malheureux Thamas, et n'avait que 8 mois lorsque le fameux Thamas-Kouly-Khan (*v.* ce nom) le fit proclamer souverain, envoya son père en exil dans le Khoraçan, et s'empara du pouvoir.

ABBAS (Ali), astron. et méd. persan, vivait au 10e S. On a de lui un traité intit. : *le Livre royal*.

ABBAS-MIRZA (le prince), fils et héritier présomptif du châh de Perse, mort en 1833, s'était mis à la tête d'une armée pour repousser l'insurrection de l'un de ses frères. Chef du parti russe, ce prince puisait ses inspirations à la cour de St-Pétersbourg. La succession au trône, d'après cet événement, amènera probablement en Perse la guerre civile.

ABBASSA ou ABBAÇAH, sœur du khalyfe Haroun-al-Réchyd, épousa le grand-visir Giafar (Diafar), et partagea la disgrâce de la famille des Barmécides (*v.* la biblioth. orient. de d'Herbelot).

ABBASSIDES ou ABBACYDES, nom d'une dynastie musulmane qui disputa le kalyfat à la famille des Ommiades (*v.* ce nom.). Les Abbassides tiraient leur origine d'Abbas, oncle de Mahomet; mais ce ne fut que dans la 100e année de l'hégyre que Mohammet, son arrière-petit-fils, fit connaître ses prétentions à l'empire. On compte 37 kalyfes de cette maison, qui régnèrent depuis l'an 132 jusqu'en l'an 656 de l'hégyre (de 750 à 1258 de l'ère chrétienne).

ABBATE (Nicolo dell'), peintre, né à Modène en 1509 ou 1512. Toute sa famille de père en fils fut vouée aux arts. On cite avec honneur parmi les peint. modénois, Jean, son père; P.-Paul son frère; Jules-Camille, son fils; Hercule, fils de Jules-Camille; et P.-Paul, fils d'Hercule. Les principales fresques de Nicolo sont à Bologne, dans les salles et sur les plafonds de l'institut. Il mourut en 1571. Le musée possède un de ses tableaux représentant le *mariage mystique* de Ste Catherine d'Alexandrie.

ABBATIUS (Baldus-Angelus), médec. ital. du 16e S., naquit à Gubbio. Son ouv. intit. *de Admirabili viperæ naturâ*, et *de Mirificis ejusdem facultatibus*, eut 4 édit. depuis 1589 jusqu'en 1660. Il fit encore paraître : *Discussæ concertationes de rebus, verbis et sententiis controversis*, etc. Pesaro, 1594, in-4.

ABBATTEGIO (Mariano d'), moine célestin, né dans le 14e S. Devenu général de son ordre, il fut nommé gouverneur d'Aquila en 1317. On ignore les autres circonstances de sa vie et l'époque de sa mort.

ABBAUCAS, philos. stoïcien, cité par Lucien pour avoir, dans un incendie, sauvé son ami de préférence à sa femme et à ses deux enfants, qu'il laissa périr dans les flammes.

ABBEMA (Balthazar), magistrat holland., fut un des principaux chefs du parti patriotique dans l'insurrection de ce peuple contre le stathouder, vers 1784. Il se réfugia en France lors de l'entrée des Prussiens en Hollande, en 1787, ouvrit à Paris une maison de banque, et retourna plus tard dans sa patrie, où il est mort, avec le titre de ministre plénipotentiaire de Hambourg. Il a eu part à la construction de la cour Batave à Paris.

ABBON, moine de St-Germain-des-Prés, mort vers 992, est auteur d'une *Relation* en vers latins *du siége de Paris par les Normands*, en 886, dont il avait été témoin. Ce poème, qui renferme plus de 1200 vers, se trouve dans la Collection de Duchesne et dans les *Nouv. annales de Paris* de Toussaint Duplessis. Paris, 1753, in-4. Cette éd. est la meilleure.

ABBON, abbé de Fleury, ou de St.-Benoît-sur-Loire, dédia aux rois Hugues et Robert un rec. de canons sur les devoirs des rois et des sujets. Il fit, en 986, sous le pontificat de Jean XV, puis en 996, sous le pape Grégoire, deux voyages à Rome avec une mission du roi Robert, et obtint tout ce qu'il voulut. A son retour en France, il fut envoyé pour rétablir l'ordre dans l'abbaye de la Réole, qui dépendait de celle de St-Benoît-sur-Loire. Mais, dans une querelle, un moine gascon le blessa d'un coup de lance, dont il mourut le même jour, en 1004. Ses ouvrages ont été recueillis dans les *Acta sanctorum ordinis Sancti Benedicti*. On trouve quelques lettres d'Abbon dans le tome X du *Recueil des hist. de France*, par D. Bouquet.

ABBOT (George), fils d'un tisserand, né en 1562, à Guilford, dans le comté de Surrey, puritain zélé, l'un des prédicateurs de l'église anglicane, fut successivement doyen de Wincester, év. de Lichfield et de Londres, archev. de Cantorbéry. Il eut, dans plus. occasions, le courage de s'opposer aux volontés de la cour, en particulier dans l'affaire du comte et de la comtesse d'Essex, dont le divorce était si vivement poursuivi

par le roi. La dissolution du mariage ayant été prononcée à la majorité seulement de 2 voix, l'archev. protesta contre ce jugement. Il assista Jacques I[er] à son lit de mort, et fut présent au sacre de Charles I[er]. Ce roi venait de lever, sous le nom d'emprunt, un subside qui n'était pas autorisé par la loi. Un sermon, prêché aux assises de Northampton en faveur de cet emprunt, fut adressé au primat, avec un ordre de la cour qui lui enjoignait d'autoriser l'impression : ayant refusé sa signature, il fut relégué dans sa maison de campagne, et la primatie resta confiée à une commission. A la rentrée du parl., la chambre des pairs réclama le rétablissement de l'archev. ; mais il perdit les bonnes grâces du roi. Ses ouvrages sont nombreux ; il suffira de citer sa trad. du *Nouv.-Testament* et son *Hist. des massacres de la Valteline*. Il mourut en 1633.

ABBOT (Robert), frère aîné du précéd., célèbre comme lui par ses sermons, né à Guilfort en 1560. Jacques I[er] le nomma son chapelain, et fut si content de son livre *de Antechristo*, qu'il en ordonna la réimpression avec celle de son propre ouvrage sur *la l'Apocalypse*. Son *Traité sur la suprématie des rois* lui valut en 1615 l'évêché de Salisbury. Il mourut deux ans après.

ABBOT (Maurice), frère du précéd., fut directeur de la compagnie des Indes orient., et lord maire en 1623. Il mourut en 1640.

ABBOT (Georges), fils de Maurice, aut. de plus. ouv. de piété. Né en 1600, mort en 1658.

ABBOT (Hull), né dans le 18[e] S., élève du collége d'Harvard à Charleston, fut ministre dans cette ville pendant près de 60 ans, et mourut à l'âge de 80 ans, après avoir publié plusieurs sermons.

ABBRACCIA-VACCA (Meo), poète ital. du 13[e] S. On a conservé de lui un sonnet inséré dans l'*Hist. de la poésie vulgaire*, par Crescembeni. III. 58.

ABBT (Thomas), né à Ulm en 1738, dirigea ses études vers la philos. et les mathém., abandonnant la théol., à laquelle il s'était d'abord destiné. En 1760 il fut nommé prof. extraordinaire de philosophie à Francfort-sur l'Oder, puis profess. de mathém. à l'univ. de Rinteln en Wespthalie. Il composa un assez grand nombre d'ouvrages en allem. ou en latin ; les premiers sont sur des matières théol. L'ouvr. qui a le plus contribué à sa réputation est intitulé : *du Mérite*, il a été traduit en français par Dubois. Abbt coopéra avec Lessing, Moses Mendelssohn et d'autres écrivains du premier ordre, aux *Lettres concernant la littérature moderne*, journal qui fit époque dans l'histoire litt. de l'Allemagne. Il mourut en 1766. Ses œuvres *diverses*, recueillies par Nicolai, Stetein 1768-1781, ont été réimpr. à Berlin, 1790, 6 vol. in-8. Abbt s'est essayé dans notre langue par une traduction française des *Recherches* de Moses Mendelssohn *sur les sentimens moraux*, Genève, 1763 ; Berlin, 1764, in-8.

ABDALCADER, scheik persan dont les docteurs orientaux ont vanté la piété et le savoir.

ABDALLAH, père de Mahomet, était un esclave arabe, conducteur de chameaux. Les docteurs musulmans, pour relever l'origine de leur prophète, ont donné sur la vie du père autant de détails fabuleux que sur celle du fils.

ABDALLAH, oncle d'Aboul-Abbas-al-Saffah, le premier des khalyfes abbacydes, réussit par sa bravoure à élever sa famille sur les ruines de celle des Ommiades ; mais ayant prétendu lui-même au khalyfat après la mort de son neveu, il fut tué dans l'Irac, en 755, par les troupes de Mansour, frère et successeur d'Aboul-Abbas.

ABDALLAH-BEN-ZOBAIR, proclamé khalyfe de la Mekke et de Médine, en 680. Il régna 53 ans, et fut tué dans la Mekke lors de la prise de cette ville par l'armée d'Abdel-Melek (*v.* ce nom), khalyfe de Syrie, en 733.

ABDALLAH-IBN-CAIS-EL-FEZARI, le premier chef arabe de la côte d'Afrique qui fit une descente en Sicile vers l'an 667, rapporta au kalyfe Moawiah un riche butin ramassé dans cette expédition.

ABDALLAH-BEN-YASIN, missionnaire musulman, fondateur de la secte des marabouts (*morabethoun*). Il parcourut les côtes de l'Afrique pour convertir diverses peuplades à l'islamisme. Retiré dans une île près de la côte, avec un des chefs de ces peuplades, il donna le nom de *morabethoun* aux nombreux néophytes attirés par ses leçons sur le Koran ; et il en forma bientôt une petite armée avec laquelle il entreprit d'étendre ses conquêtes spirituelles. Il périt dans une de ses excursions chez les tribus de Barakouata, l'an 1059 (451 de l'hégyre).

ABDALLAH, fils d'Abdallah, est auteur d'un livre sur l'astronomie.

ABDALLAH, fils d'Abbou-Bekr, auteur du livre intitulé *Giauhar-al-Naki*.

ABDALLAH, fils de Macheran, réputé saint parmi les musulmans.

ABDALLAH, fils d'Omar, un des compagnons de Mahomet, renommé pour sa science et sa libéralité.

ABDALLAH, fils de Saba, porta la vénération qu'il avait pour Ali (le prophète) jusqu'à l'adoration.

ABDALLAH, fils de Salam, disciple de Mahomet, auteur d'un comment. sur un prétendu liv. du prophète Daniel. — Les histor. orient. font mention d'un grand nombre d'autres Abdallah sans donner d'ailleurs sur eux aucun détail important.

ABDALLATIF, khan des Tatars Usbeks, et de la famille de Genghis-khan, régnait en 1541. Les noms de ses successeurs ne sont pas connus ; on croit seulement qu'ils règnent aujourd'hui dans le Mauwral-Nahar.

ABDALLATIF ou ABDEL-LATHIF, né à Bagdad en 1161, étudia la médec., qu'il professa jusqu'en 1185, et mourut en 1231. Parmi les nomb. ouvrages qu'il composa, deux l'ont placé au rang des plus gr. histor. de l'Orient : une *descrip. de l'Égypte; Instructions et réflexions sur les objets et les événements vus en Egypte*. Ce dernier a été trad. en français par M. Silvestre de Sacy, et publ. en 1810, in-4.

ABDALONYME ou ABDOLONYME, descendant des rois de Sidon, tomba dans une telle pauvreté, qu'il était réduit à cultiver son jardin de ses propres mains pour subsister. Lorsqu'Alexandre prit la ville

de Sidon, il tira Abdalonyme de son obscurité pour le placer sur le trône.

ABDAS, év. de Perse, sous Théodose-le-Jeune, ayant fait abattre un temple consacré au feu par les païens, donna lieu à une persécution dirigée contre les chrétiens, puis à une longue guerre entre les Grecs et l'empire persan.

ABDEL-AZYS, 2e gouverneur arabe d'Espagne, était fils de Mouça (*v.* ce nom), lieut. du khalife Walid Ier, et seconda son père dans la conquête de l'Espagne. Il fut, en 717, assassiné dans une mosquée aux environs de Séville.

ABDEL-AZYS, scheik ou prince des Wahabites, sectaires mahométans, fut tué en 1803 par un Persan qui, pour exécuter son projet, avait paru embrasser la croyance wahabite.

ABDEL-CADIR-BEN-MOHAMED, écrivain arabe, est auteur d'un *Tr. sur le café,* publié vers la fin du 16e siècle.

ABDEL-CAHER-ABOU-BACHAR, grammairien arabe, mort en 1078. Son ouv. le plus connu est un *Tr. des particules* (A'Waniel), trad. en latin par Erpenius, en impr. à Leyde, et 1617, avec une gramm. arabe intit. *Djeronmyyah.*

ABDEL-MELEK, 5e khalife de Damas, de la dynastie des Ommiades, étendit ses conquêtes en Arabie, où il prit la Mekke, et dans les Indes. Il mourut en 705, après un règne de 21 ans.

ABDEL-MELEK Ier, 5e prince de la dynastie des Sassanides, mort en 961. Les écrivrints orientaux ce prince.
vantent la valeur, l'équité et les autres qualités de

ABDEL-MELEK II, 9e et avant-dernier prince de la même dynastie, ne régna que 8 mois et demi, et mourut dans la prison où le fit enfermer Ilek-khan, souverain du Turkestan (999).

ABDEL-MELEK, roi de Fez et de Maroc, est célèbre par la bataille qu'il livra en 1578 au roi de Portugal D. Sébastien. Trois souverains y périrent : Abdel-Melek lui-même, Mahomet son neveu, et le roi Sébastien.

ABDEL-MOUMIN, 2e chef ou prince (scheik) des Mowahhad (unitaires), né en Afrique en 1101, fils d'un potier de terre, s'attacha à Tomrhut, fondateur de cette secte, et qui visait à la souveraineté de la Mauritanie, au moyen de ses nombr. et ardents prosélytes. Celui-ci étant mort avant d'avoir accompli son dessein, Abdel-Moumin, son successeur, réussit à se faire proclamer khalyfe par les Mauritaniens, et fut chef d'une dynastie qui gouverna long-temps l'empire de Maroc. Il mourut en 1131, après un règne de 33 ans; il en avait vécu 63. Les hist. disent que son fils Abu-Yakoub n'hérita point de son génie, ni de son activité, de sa politique et de sa douceur envers les peuples soumis à sa puissance.

ABDEL-REZZAC, fondateur de la dynastie des Sarbédariens, au royaume de Sebzwar en Tartarie, régnait dans le 14e siècle.

ABDEL-VAHEBTEMIN, né en 1183, a écrit en langue arabe une *Géographie d'Espagne*, publiée d'après un MS. de la biblioth. de Leyde, et trad. en allem. par Karsten, Rostock, 1802.

ABDÉNAGO ou AZARIAS, jeune Hébreu, fut vers l'an 538 av. J.-C. jeté par ordre de Nabuchodonosor avec Ananias, ou Sidrach, et Misaël, dans une fournaise ardente, pour avoir refusé d'adorer la statue du roi. Tous trois furent conservés miraculeusem.

ABDÉRAME ou ABDOUL-RAHAMAN, fils d'Abdallah-el-Grafiki, était gouvern. ou vice-roi d'Espagne, sous le khalyfe Yézid. Étant entré en France à la tête d'une puissante armée, il avança triomphant jusqu'à Poitiers, mais fut complétement défait près de cette ville, par Charles Martel, en 733. On ignore l'époque de sa mort.

ABDÉRAME ou ABDOUL-RAHAMAN, était fils de Moawyah, 1er khalyfe de la race ommiade en Espagne. Né à Damas en 731, il échappa au massacre des princes de sa famille, vint l'an 756, débarquer sur la côte du royaume de Grenade, et fut proclamé émir d'Occid. à Archidona. Devenu maître de presque toute l'Espagne par une suite de victoires, il gouverna ses nouveaux sujets avec modération, fit fleurir les sciences, les arts et le commerce, et mourut en 787. Il mérita le surnom de Juste, qui lui fut décerné par ses peuples.

ABDÉRAME ou ABDOUL-RAHAMAN-EL-MOUZZAFER (le Vainqueur), 4e khalyfe ommiade d'Espagne, défit les chrétiens dans plusieurs rencontres, et repoussa les pirates normands des côtes de son empire. Il rendit sa cour la plus brillante de celles de l'Europe, en y attirant les savants et les poètes de l'Orient. Mort en 852.

ABDÉRAME ou ABDOUL-RAHAMAN, surnommé Al-Nassir-Sidyn-Allah (protect. du culte de Dieu), 8e khalyfe ommiade d'Espagne. Tour à tour vainqueur et vaincu dans la lutte avec les princes espagnols chrétiens, il sema la division parmi eux, et pénétra souvent jusqu'au centre de leurs états. Les longues guerres qu'il eut à soutenir ne l'empêchèrent point de protéger les sciences et les arts, de bâtir des palais somptueux, et de déployer un luxe extraordinaire. Il fonda la 1re école de médecine qui ait existé en Europe depuis la chute de l'empire rom., et mourut en 961, après un règne de 50 ans.

ABDIAS, un des petits prophètes, sous le règne d'Ézéchias, 626 ans avant J.-C., prédit la ruine des Iduméens, qui devaient faire la guerre à Israël.

ABDIAS *de Babylone,* passe pour l'auteur d'une histoire fabuleuse du *Combat des apôtres,* dans laquelle il se vante d'avoir vu J.-C., d'avoir été un des 72 disciples, et d'avoir suivi en Perse St Simon et St Jude.

ABDON, 12e juge d'Israël, gouverna pendant 6 ans; et laissa 40 fils et 30 petits-fils qui l'accompagnaient toujours dans ses tournées. Il y a eu trois autres Abdon, dont le plus connu est celui qui consulta, par l'ordre du roi Josias, une prophétesse sur l'authenticité du livre de la loi trouvé dans le temple de Jérusalem.

ABDON (St), né en Perse, souffrit le martyre en 250, sous l'empereur Dèce.

ABDOUL-FÉTA-BEY, vice-amiral othom., fut envoyé par la Porte en 1799 dans la rade d'Aboukir pour remplacer Séid-Mustapha fait prisonnier; mais

il fut encore plus malheureux, et périt massacré par ses troupes.

ABDOUL-HAMID, 27e emper. othom., le 5e et dern. fils d'Achmet III, monta sur le trône en 1774, après la mort de Mustapha III, son frère. Né en 1725, il vivait depuis 40 ans relégué dans le vieux sérail, étranger aux grands événements qui précipitaient l'état vers sa ruine. Il honora son avénement par un acte d'humanité, en épargnant les jours de Sélim, fils de son prédécesseur. Il résolut même de poursuivre les préparatifs de ce dernier pour venger les échecs qu'il avait essuyés de la part des Russes. Mais ceux-ci, commandés par les génér. Romanzoff, Soltikoff, Kamenskoi et Souvaroff, taillèrent son armée en pièces, et lui dictèrent les conditions du traité de Koutschouk Kaynardji (21 juillet 1774), qui rendait Catherine maîtresse des provinc. turkes au-delà du Danube, et notamment de la Crimée. La guerre recommença plus désastreuse encore en 1788, campagne dans laquelle la ville d'Oczakoff servit de tombeau à 25,000 Turks. Abdoul-Hamid ne put supporter la douleur qu'il ressentit de cet échec, et mourut le 7 avril 1789. Son successeur fut Sélim III (*v.* ce nom).

ABDOUL-KERYM, personnage disting. du pays de Kachemyr. Ayant échappé au carnage dont en 1738 Nadir-Châhh (Thamas-Kouli-khan) remplit la ville de Dehly, dans son invasion du Mogol, il voyagea en Arabie et dans l'Inde. On a de lui des *Mémoires* curieux sur la vie de Nadir-Châhh et les événements politiques de l'Indoustan, tr. en angl., et publiés à Calcutta en 1788, 1 vol. in-8.

ABDOUL-RAHHYM, écrivain mogol, aussi distingué par sa naissance que par ses talents, mourut à Dehly en 1628 (de l'hég. 1036). Il a trad. en persan des *Commentaires* que l'emper. Babour avait composés en langue tatare oigoure; cette traduct. se trouve à la bibliothèque du roi.

ABDUS, eunuque parthe, n'est connu que par un passage de Tacite. Il entra dans la conjuration que Finacès forma contre Artaban, roi des Parthes; mais il en devint la première victime. Ce prince l'ayant invité à sa table l'y reçut avec beaucoup d'amitié, et l'empoisonna dans le repas. Cette scène tragique se passa sous Tibère, l'an de J.-C. 35.

ABEILLE (GASPARD), né en 1648 à Riez en Provence, vint très jeune à Paris, où le maréchal de Luxembourg se l'attacha en qualité de secrétaire. Admis en 1704, à l'Acad. franç., il fut ensuite pourvu de la charge de secrét.-génér. de la prov. de Normandie, et mourut à Paris en 1718. Quoique prêtre, Abeille travailla pour le théâtre. On a de lui : *Argélie, reine de Thessalie*, trag. en 5 actes, représentée en 1673 (impr. en 1676): c'est le début de l'aut.; *Coriolan*, trag. qui eut 17 représentations; *Lyncée*, *Hercule*, qui obtint un gr. succès; *Soliman*, trag.; l'abbé Abeille fit paraître ces deux dernières pièces sous le nom de l'act. La Thuillerie. *Crispin bel-esprit*, comédie que l'on trouve aussi dans les œuvres de La Thuillerie, passe encore pour être d'Abeille, dont on cite en outre deux tragédies non imprimées et deux opéras non représentés, *Silanus* et *la Mort de Caton*, *Hésione* et *Ariane*. Sacy, dans la réponse au discours de réception de Mongault qui remplaçait Abeille à l'académie, compare ces deux opéras aux meill. de Quinault. Abeille a, dans différentes occasions, publié des *épîtres* et des *odes* qu'il avait lues à l'académie; enfin, il passa pour avoir eu part à la *Trad. de Justin*, par Ferrière. — ABEILLE (Scipion), son frère, chirurgien-major du régim. de Picardie, mort à Paris en 1697, a laissé une *Hist. des os*, Paris, 1685, in-12, enrichie de vers. — *Le Parfait Chirurgien d'armée*, 1696, in-12, etc. — Son fils, comédien de prov., donna au théâtre *la Fille valet* et *Crispin jaloux*.

ABEILLE (LOUIS-PAUL), né à Toulouse en 1719, mort à Paris en 1807, inspect.-gén. des manufact. de France, et secrét. du bureau de commerce, est aut. d'un ouvr. sur *la liberté du commerce des grains*, 1768, in-8, et de quelq. autres opuscules sur l'économie politique.

ABEL, 2e fils d'Adam. Caïn, son frère aîné, jaloux de ce que les sacrifices d'Abel étaient reçus favorablement de Dieu, tandis que les siens étaient rejetés, lui donna la mort, l'an 3874 avant J.-C.

ABEL, roi de Danemarck, fils de Waldemar II, disputa le trône à Éric, son frère aîné, qu'il fit assassiner ensuite dans un repas. Les Frisons se révoltèrent contre lui, et le tuèrent en 1252, après une bataille où son armée fut mise en déroute.

ABEL (GASP.), ministre luth., né en 1676, et mort en 1763, à Westdorf, dans la principauté d'Halberstad, a laissé: *Antiq. allem., saxon., hébr. et grecq.; Hist. des anciennes monarchies*; des *Dissert.* et *Traités*. Il a trad. en vers allemands les *Héroïdes d'Ovide* et les *Satires de Boileau*. — ABEL (Fréd.-Godef.) abandonna la théol. pour la médec., qu'il exerça pendant 50 ans avec succès. Il a trad. *Juvénal* en vers allem. Mort en 1794, à l'âge de 80 ans. — ABEL (Ch.-Fréd.), né en 1719 à Coëthen, mort à Londres en 1787, eut de la réputation comme compositeur et exécutant sur le violon. Il a laissé plus. *œuvres* gravés à Londres, et répandus en France, en Allemagne et en Hollande.

ABELA (J.-F.), command. de l'ordre de Malte, né dans cette île vers la fin du 16e S., n'est guère connu que comme auteur d'un ouvr. rare intitulé : *Malta illustrata, ovvero*, etc. Malte, 1647, in-fol.; trad. en latin par Seiner, et inséré dans le tom. 15 du *Thesaurus antiq. Siciliæ*, etc., de Grævius.

ABELIN (JEAN-PHILIPPE), hist., né à Strasbourg, mort vers l'an 1646, est plus connu sous le nom de Jean-Louis Gottfreid ou Gothofredus, qu'il a pris en tête de la plupart de ses ouvrages; il n'a publié sous son véritable nom que le 1er vol. du *Théâtre de l'europe*, écrit en allem., et quelques tomes du *Mercurius Gallo-Belgicus*. On citera de lui : *Descript. du royaume de Suède*, Francf., 1632, in-fol., en allemand; la *Chronique historique*, ou *Description de l'histoire depuis le commencement du monde jusqu'en* 1619, ibid., 1633, in-fol., *id.*; enfin, *Hist. antipodum*, ou *Descript. des Indes orient.*, ibid, 1635, in-fol., aussi en allem. Ces ouvrages sont ornés de jolies fig. de Merian, qui les font encore rechercher des amateurs.

ABELLA, Napolitaine, née à Salerne dans le 13e S., célèbre par ses connaissances en médecine, a laissé un *Traité de la bile noire.*

ABELLA (Jean), musicien angl. chassé d'Angleterre sous Charles II comme cathol., parcourut une partie de l'Europe son luth sur le dos, et revint mourir dans sa patrie au commenc. du 18e S. Il a publ. un *Recueil de chansons* en plusieurs langues.

ABELLY (Louis), né à Paris en 1603, fut confesseur du card. Mazarin, qui le fit nommer év. de Rhodez. Il se démit de son évêché 3 ans après sa nomination, pour se retirer dans la maison de St-Lazare, où il mourut en 1691. Les auteurs contemp. font l'éloge de ses vertus; ses ouvr., aujourd'hui oubliés, furent estimés de son temps. Les principaux sont : *Medulla theologica,* qui lui fit donner dans le *Lutrin* l'épithète de *Moelleux* Abelly; des *Méditations,* intitulées *Couronne chrét.*, et qui furent appelées une couronne de pavots.

ABÉLONIENS ou ABÉLOITES, secte d'hérét. qui s'était formée en Afrique près d'Hippone; ils défendaient, tout en ordonnant le mariage, d'avoir aucun commerce avec sa propre femme, s'appuyant sur l'exemple d'Abel, mort sans postérité. Cette secte n'existait déjà plus du temps de St Augustin.

ABEN-BITAR, ou mieux AL-BEITHAR, botan. et médecin arabe, né en Espagne, où il mourut en 1248, a écrit un *Tr.* ou *Rec. de médicaments simples,* dont le savant Casiri (*v.* ce nom) a publié la préface dans la *Bibl. Arab., Hisp.* I. 278.

ABEN-DANA, Juif espagn., mort en 1685, a écrit un *Spicilegium* ou *Commentaire hébreu de passages choisis de la Bible.*

ABEN-GNEFIL, méd. arabe du 12e S., a laissé un *Tr. sur les vertus des médicaments et des aliments,* impr. à Venise, in-fol., 1581.

ABEN-HEZRA, rabbin, né à Tolède en 1119, étudia avec succès les sciences, apprit toutes les langues savantes, et fut un des plus célèbres commentateurs de la Bible. Indépendamment de nomb. ouvr. de théol. et de morale, il a laissé un *Traité de la sphère,* traduit en français en 1273. Aben-Hezra mourut en 1274, suivant l'opinion commune.

ABEN-PAGEH, ou mieux IBN-BADJEH, philosophe arabe, né à Cordoue et mort en 1138. Les sav. arabes le placent au rang des prem. métaphysiciens et moralistes de leur nation. Il a écrit un *Comment. sur Euclide.*

ABEN-MELEK, rabbin, a écrit en hébreu un *Comment. sur la Bible,* impr. in-fol. à Amsterdam, et trad. en lat., in-4 et in-8, 1661.

ABEN-RAGEL (Ali), né à Cordoue au 11e S., est aut. de deux ouvr. trad. en lat. sous ces titres : *De judiciis seu fatis stellarum*, Venise, 1485, et *De revolutionibus nativitatum, ibid.*, 1524. Ces livres d'astrol. judiciaire sont fort estimés des mahométans.

ABENSPERG (Nicolas, comte d'), héros célèbre dans les chroniq, allem. pour sa taille gigantesq., fut tué en 1487 par Christophe de Bavière, qui l'égalait en stature et en force.

ABEN-ZOHAR, méd. arabe, né en Andalousie au 13e S., était de la religion judaïque. On a trad. en lat. ses *Tr. du régime, de la cure des maladies, et des fièvres,* Venise, 1490. — Son fils, né à Cordoue, s'est acquis également de la réputation en médecine.

ABERCROMBIE (Jean), aut. écossais, mort en 1706 à Londres, où il avait une place dans les jardins royaux, a laissé, entre autres ouv., le *Calendrier du jardinier,* qui parut sous le nom de M. Mawe, jardinier du duc de Leeds.

ABERCROMBY (Thomas), Écossais, né en 1656, fut méd. du roi Jacques II. Il est auteur des *Exploits militaires de l'Écosse,* 2 vol. in-fol., et d'un *Traité de l'esprit.* Mort en 1726.

ABERCROMBY (sir Ralph), génér. angl. né en Écosse vers 1740, passa successiv. par tous les grades militaires jusqu'à celui de lieuten.-général. Après avoir servi en Flandre et en Hollande, en 1793 et 1796, il commanda en Irlande en 1798, repassa en Hollande comme lieuten.-général sous les ordres du duc d'York, en 1799, et commanda ensuite l'armée angl. en Égypte, où il fut blessé mortellement à la bataille de Canope, le 21 mars 1801. Il mourut 7 jours après, à bord de la flotte anglaise. Le gouvern. britann. récompensa ses services en conférant à son fils et à sa veuve les honneurs de la pairie.

ABERLI (Jean-Louis), graveur, né à Winterthur en 1723, mort à Berne en 1786. Ses *paysages suisses,* dessins coloriés, ont fait époque et créé un genre : on en a trente planches; les plus grandes et les plus belles représentent les vues de Cerlier, d'Iverdun, de Muri et de Vimmis.

ABERNETHY (Jean), théol. angl., né à Colraine en Irlande en 1680, mort à Dublin en 1740; ses *sermons* ont été imprimés à Londres après sa mort; ils sont très estimés.

ABERNETHY (John), anatomiste anglais, né en 1764 à Perth en Ecosse, mort à 67 ans, le 23 avril 1831, vint de bonne heure à Londres, où il se disting. autant par son applicat. aux études médic. que par la singularité de ses habitudes et de ses mœurs. Il eut l'avantage, en 1773, de recueillir les leç. du célèbre John Hunter. En 1780, il entra en qualité d'élève interne dans l'hôpital de St-Barthélemy à Londres, et peu de temps après il en devint le chirurg. en chef. Ses ouvr. ou ses *Mémoires* sur l'anatomie et la physiologie sont nombr. et au dessous de sa réputation; mais les opérat. hardies et heureuses qu'il concevait et exécutait avec une rare habileté, l'ont fait mettre au rang des plus célèbres chirurgiens modernes. Indolent, capricieux, il offrait dans son caractère un mélange inconcevable de philosophie et de puérilité, d'humanité et de rudesse. Sa vie a été une suite de saillies bizarres et d'actions honorables. Il professait avec une dignité et une éloquence qui laissait une profonde impression dans l'âme de ses auditeurs.

ABERTINELLI (Mariotto), peintre florentin, mort vers 1512, se fit une réputation par les excellents élèves qu'il forma.

ABEZAN ou IBZAN, 10e juge d'Israël, successeur de Jephté, gouverna 7 ans, et mourut à Bethléem.

ABGARE, nom commun à plusieurs rois d'Edesse en Mésopotamie. Eusèbe rapporte que l'un d'eux, tourmenté de la goutte ou de la lèpre, écrivit pour

implorer son secours à J.-C., qui lui envoya, avec son portrait, le disciple Thadée, qui le guérit. Plusieurs savants ecclés. ont contesté l'authenticité de ce fait, dont Eusèbe seul parle.

ABIA, ABIAM ou ABIAS, 2e roi de Juda, fils de Roboam, succéda à son père 958 ans avant J.-C., et régna 3 ans; il fut presque toujours en guerre avec Jéroboam, sur lequel il remporta une grande victoire la seconde année de son règne. — Il y a eu plusieurs autres Abia: un fils de Samuel, un autre fils de Jéroboam, un 3e chef d'une des 24 classes de prêtres juifs, dont faisait partie Zacharie, père de saint Jean-Baptiste.—Un roi des Parthes se nommait aussi Abia.

ABIATHAR, grand-prêtre des Juifs, fils et succ. d'Achimélech, fut persécuté par Saül à cause de son attachement pour David. Salomon le priva du sacerdoce vers l'an 1014 av. J.-C., parce qu'il avait embrassé le parti d'Adonias.

ABIATHAR, petit-fils d'Héli, partagea avec Achitob la grande sacrificature.

ABICHT (J.-George), théolog. et oriental, mort en 1740, profess. à Witemberg, est aut. d'un grand nombre d'écrits philos., philolog. et théolog., et a travaillé aux *Acta eruditorum* de Leipsig.

ABIDENO, est cité par Eusèbe comme aut. d'une *Hist. des Chaldéens et des Assyriens.*

ABIGAIL, femme de Nabal. David l'épousa après la mort de son premier mari, vers 1057 av. J.-C.

ABILDGAARD (P.-Christ.), médecin et natural. danois, mort en 1808, fut l'un des fondateurs de l'école vétérinaire de Copenhague, ainsi que de la soc. d'hist. natur. de la même ville; il a publ. plus. ouv. sur la médecine, la minéralogie et la zoologie.

ABILDGAARD (Nicol.), son frère, peintre d'hist., mourut en 1806, à Copenhague, de chagrin d'avoir vu périr ses plus beaux ouvrages dans l'incendie du château.

ABIMÉLECH ou ACHIMÉLECH, roi de Gérare, fit enlever Sara, femme d'Abraham, quoiqu'elle fût âgée de 90 ans, et que ce patriarche, dans ses voyages, la fit passer pour sa sœur : ayant appris qu'elle était femme d'Abraham, il la lui rendit. La Bible rapporte le même fait d'un autre Abimélech, successeur du précédent, à l'égard de Rébecca, femme d'Isaac.

ABIMÉLECH, fils naturel de Gédéon, fit périr ses 70 frères, prit le titre de roi d'Israël à Sichem, vers 1236 av. J.-C., et régna 3 ans.

ABINGTON (Guill.), hist. angl., mort en 1659, a laissé une *Hist. d'Édouard,* roi d'Angl., et une trag. intit. *la Reine d'Aragon.*

ABINGTON (lord), le Mécène des musiciens angl., vivait à Londres en 1789; ses *compositions* sur la flûte ont de la mélodie, mais elles manquent d'expression.

ABIOSI (J.-Bapt.), méd. et mathémat., né dans le roy. de Naples vers la fin du 15e S., a écrit un *Dialog. sur l'Astrolog. judiciaire,* avec une *Prédiction depuis le déluge jusqu'à l'an 17 de J.-C.,* imp. à Venise en 1494, et deux autres ouv. sur l'astrol. et l'astron., imp. également. à Venise.

ABIRAM, fils aîné d'Hilel de Béthel, fut une victime de la malédiction prononcée par Josué contre celui qui relèverait les murs de Jéricho.

ABIRON, Juif séditieux, fut englouti avec Coré et Dathan, pendant la traversée des Israélites dans le désert, pour s'être opposé à l'élévation d'Aaron au souverain pontificat.

ABISAG, jeune fille de Sunam, d'une extrême beauté, que David épousa dans sa vieillesse.

ABISAI, un des braves capitaines de David, fit périr de sa main 300 hommes, mit en fuite 18,000 Iduméens, et tua un géant philistin.

ABIN, fils d'Aaron, fut dévoré par le feu céleste dans le tabernacle, vers l'an 1490 av. J.-C., parce qu'il avait mis du feu profane dans son encensoir.

ABLANCOURT (Nicolas PERROT d'), de l'Acad. franç., naquit à Châlons-sur-Marne, en 1606; doué d'un esprit vif, pénétrant, d'un jugement sain, il a donné un grand nombre de traductions écrites d'un style correct et facile, mais regardées, même de son temps, comme peu fidèles. Les plus connues sont: *Minutius Félix; Quatre oraisons de Cicéron; Tacite; Lucien; La Retraite des dix mille* de Xénophon; *Arrien, les guerres d'Alexandre; Thucydide; les Commentaires de César; l'Histoire grecque de Xénophon; les Apophtegmes des anciens; les stratagèmes de Frontin; l'histoire d'Afrique* de Marmol, ouvrage curieux. Ce traducteur infatigable mourut en 1664.

ABLAVIUS, préfet du prétoire, et favori de Constantin-le-Grand, de 326 à 337. Après la mort de Constantin, Constance, son fils, le destitua et le fit périr.

ABLE ou ABEL, théolog. et chapelain de la cour d'Henri VIII, fut, en 1540, condamné par ordre de ce prince à être étranglé, pour avoir décliné sa suprématie spirituelle. Il avait composé quelques écrits, qui se sont perdus.

ABLESSIMOF (Alexandre-Anissimovitsch), officier russe, mort à Moscou en 1784, est aut. de plusieurs pièces de théâtre, entre autres du *Meunier,* opéra comiq., représenté pour la 1re fois en 1779, et dont le succès n'est pas encore épuisé.

ABNER, général des armées de Saül, qui avait épousé sa fille, le servit avec une inébranlable fidélité. Après la mort de ce roi, il fit reconnaître Isboseth pour son successeur, et le maintint sept ans sur le trône : mais Isboseth lui ayant donné des sujets de mécontentement, il embrassa le parti de David, et fut assassiné peu après par Joab (*v.* ce nom), jaloux de son crédit. David le pleura, et lui fit élever un tombeau magnifique.

ABNER, rabbin, médec. juif, reçut le baptême en 1295, et pris alors le nom d'Alph. de Burgos, sa patrie. On a de lui un *Traité sur la peste,* en espagnol, Cordoue, 1551, in-4.

ABONDIO (Alex.), peintre florentin de l'école de Michel-Ange, mort à Prague dans le 16e S., se fit une réputation par ses portraits en cire.

ABOU-ABDALLAH. Il y a eu 3 saints musulmans de ce nom, dont Jafey (*v.* ce nom) a écrit les *Vies.*

ABOU-ALI, géomètre et poète arabe, vivait en Égypte vers l'an 1135 (530 de l'hégyre).

ABOU-ALI, surnom. Al-Aloavi, est auteur d'un *Tr. de l'art poétique* dont il existe une copie à la bibliothèque du roi, nº 1145.

ABOU-ALI-AMER, saint musulman.

ABOU-ALI-ATTALI, auteur d'un ouvrage sur la grammaire arabe, intitulé *Bari.*

ABOU-ALI-AL-HAÇAN. V. AL-HAÇAN.

ABOU-ALI-BEN-SINA. V. AVICENNE.

ABOU-ASCHRAF, auteur d'une *Chronique des Abassides.*

ABOU-BASCHAR-MATTA, a traduit du grec en arabe le traité de *l'interprétation,* et *la poétique d'Aristote.*

ABOU-BEKR, beau-père et success. de Mahomet, fut élu prem. khalyfe en 632, et l'emporta sur Ali et Omar, ses concurrents. Le triomphe de la nouvelle religion fut assuré par les victoires des lieut. de ce khalyfe en Arabie, en Syrie, etc., et par les soins qu'il prit de réunir les feuillets épars du Koran en un seul corps d'ouvr. Il défit les troupes de l'emper. Héraclius en Palestine, mourut en 634 (an 13 de l'hég.), et fut enterré à Médine auprès de son gendre.

ABOU-BEKR, fils d'Abdallah, saint musulman dont Jaffey a écrit la *Vie.*

ABOU-BEKR, fils d'Ibrahim, recueillit les traditions musulmanes jusqu'à Mahomet, et mourut l'an 776 de l'hégyre. — Abou-Bekr est encore le nom de quatre princes arabes ou persans qui occupent peu de place dans l'histoire.

ABOU-BEKR-AL-DAKAH, autre saint musulman, se trouve aussi dans la *légende* de Jaffey.

ABOU-BEKR-BEN-AL-BEDR, médec. du sultan d'Égypte Melek-Al-Nasser, est aut. d'un *Traité d'hippitarique,* MS., à la biblioth. du roi, nº 940.

ABOU-DSCHAFAR (MOHAMMED, etc.), né en Perse en 784, mort à Bagdad en 870, a écrit une hist. ou *Chronique universelle.*

ABOU-DSCHAFAR (ACHMED), méd. arabe, mort en 1080, est aut. du *Viatique des pélerins,* traité de médec. en 7 liv., trad. en latin et en grec.

ABOU-DSCHAFAR-IBN-TOR'HAIL, auteur d'un *Traité philosophique* traduit par Pockoke (Édouard), Oxford, 1671, in-4.

ABOU-DAOUD, a traduit en arabe et commenté *Aristote.*

ABOU-DAOUD (SOLIMAN-AL-SEGHESTANI), est aut. d'un livre arabe de la pratique et des exercices de l'islamisme.

ABOU-GEHEL, nom d'un Arabe, que Mahomet a, dans le Koran, signalé comme l'ennemi de l'islamisme.

ABOU-HAFEDH, aut. d'un livre en vers arabes, qui traite des points princip. de l'islamisme.

ABOU-HAFEDH, 12e prince des Mowahedites (*v.* Mowahedin).

ABOU-HAGELAH, auteur d'un livre intitulé *Succardan* (sucrier), qui traite de différentes matières, et d'un *comment.* sur ce même livre.

ABOU-HAMZAH-AL-BABELI, docteur célèbre chez les musulmans.

ABOU-HANYFAH, surnom. Al-Nooman, né en 699, est le chef des hanéfites, l'une des quatre sectes orthodoxes de l'islamisme. Il écrivit des *comment. sur le Koran,* très estimés des musulmans, et mourut de poison à Bagdad en 767 (150 de l'hégyre).

ABOU-JUSSUF, disciple du précédent, et l'un des docteurs de l'islamisme, contribua à répandre la doctrine de son maître, sous la protection des khalyfes Mehdy, Hady, et Haroun-al-Réchyd.

ABOU-MAASCHAR, par corruption ALBOU-MAZAR, astron. arabe, mort en 885, est aut. d'un *tr. d'astrol.* et de plus. autres ouvr. dont on trouve le catal. dans la *Biblioth. arab.-hisp.* de Casiri.

ABOU-MANSOUR (JAHYA-BEN-ALI), astron. arabe, né en 855 (de l'hég. 241), dirigea les observatoires de Bagdad et de Damas, et composa dans ses loisirs un *Recueil de vies des poètes arabes.*

ABOU-MANSOUR-MAUHOUB, auteur de trois poèmes arabes qui portent le tit. de *Lamiat,* parce que la lettre finale de chaque vers est un L que les Arabes prononcent *lam.*

ABOU-NOAVAS, poète arabe dont on trouve plus. MSS. dans les biblioth. d'Europe. Il vécut à la cour du khalyfe Haroun-al-Réchyd, et mourut en 710.

ABOU-OBEIDAH, compagnon de Mahomet, conquit la Syrie et la Palestine sous Omar, et mourut de la peste l'an 18 de l'hég. (639).

ABOU-OSAIBAH, médecin arabe du 13e S., auteur d'une *Histoire des médecins* depuis Esculape. Cette biogr. importante se trouve à la Biblioth. roy. et dans plus. autres biblioth. de l'Europe. Abou-Osaibah a écrit aussi un *Traité de médecine.*

ABOU-RYHAN, astron., astrol. et philos. arabe, mort en 941 (de l'hég. 330), aut. d'une *Table astron.,* d'une *Géographie,* d'un *Traité de chronologie* qui se trouve à la biblioth. de l'Arsenal, et d'une *Introd. à l'astrologie judiciaire.*

ABOU-SAHAL, médec. arabe du 11e S., fut, dit-on, le maître du célèbre Avicenne. On a de lui un *Traité de médec.,* conservé à la bibliothèque royale, sous les nos 109 et 110.

ABOU-SAID-BEHADUR-KHAN, sultan des Mogols, de la race de Genghis, mort en 736 de l'hég. (1335 de J.-C.). Après lui, les Mogols ne reconnurent plus aucun monarque de la race de Genghis, mais se cantonnèrent dans chaque province de l'empire, qui fut ainsi démembré et ravagé par les guerres que ces petits souverains se firent entre eux.

ABOU-SAID-BEN-ABOUL-HOCEIN, auteur d'une version arabe du *Pentateuque,* qu'il entreprit pour remplacer celle du Juif Saadias, reconnue inexacte.

ABOU-SAID-MYRZA, arrière-petit-fils de Tamerlan, fit valoir auprès du sulthan Ouloug-Beyg ses prétentions à la souveraineté de quelq. provinces de l'empire mogol, et se créa par ses victoires un état considérable; mais après sa mort arrivée en 1469, dans une embuscade que lui tendit Ussun-Cassan, sultan de l'Irac, cet état fut démembré par ses enfants.

ABOU-TEMAN-HABYB-BEN-AWS, surnommé le *prince des poètes,* naquit en Syrie, l'an 787 (de l'hég. 170). Comblé de bienfaits par les khalyfes sous le règne desquels il vécut, il les célébra dans ses vers. Il a composé 3 recueils de poésies, extraites des œuvres des meilleurs poètes arabes avant et depuis

Mahomet; les siennes en font partie. Schuttens et d'autres orientalistes en ont publié divers fragm.

ABOU-THAHER, chef des Carmathes, secte arabe qui s'éleva parmi les musulmans en l'an de l'hég. 278 (de J.-C. 891), détrôna son frère l'an 913, pilla une partie de la Syrie et de l'Arabie, le temple de la Mekke, et se forma un état considérable aux dépens de l'empire des khalyfes. On place sa mort vers l'an 957.

ABOU-THALEB-AL-HOCEINY, aut. de la traduct. persane des *Institutes politiques et militaires* de Timour (Tamerlan), que Langlès a trad. en français, Paris, 1787, in-8.

ABOUKIR, rade et fort d'Égypte à 10 lieues d'Alexandrie, célèbre par 2 batailles, l'une navale, en 1798, où Nelson détruisit la flotte française, et l'autre sur la plage, en 1799, où les Turcs furent complétement battus par les Français.

ABOUL-ABBAS (Ahmed....), est aut. d'un liv. où il traite de l'excellence et du privilége des esclaves noirs eunuques.

ABOUL-ABBAS-CASSAB, docteur musulman et supérieur d'un couvent de derviches, fut célèbre dans l'Orient par sa piété.

ABOUL-ABBAS-BEN-MARROUO, saint musulman compris dans la légende de Jaffey.

ABOUL-ABBAS-SAFFAH, premier khalyfe de la dynastie des Abbassides, né en 722 (104 de l'hég.), et mort en 754. V. Abdallah, Abbassides et Aboul-Moslem.

ABOUL-ABBAS-SCHEHABELDIN, auteur d'une *géogr.* arabe, écrite en 1301 (700 de l'hég.)

ABOUL-AHAB, oncle de Mahomet et l'un de ses persécuteurs. Il mourut subitement en lançant une grosse pierre contre son neveu, circonstance que les commentateurs du Koran ont fait passer pour un miracle.

ABOUL-AINA, docteur musulman, célèbre par son savoir et ses reparties spirituelles.

ABOUL-AITH-CANDI, iman et jurisc. renommé chez les musulmans, a composé un liv. *des Préparations à la prière*, MS. de la bibl. roy., nº 606.

ABOUL-CACEM-SCHALAF-BEN-ABBAS, plus connu sous le nom d'Abu ou d'Albucasis, médecin arabe, mort à Cordoue en 1107, auteur de div. ouvr. réunis sous le titre de *Méthode de pratique*, traduite en latin. On a plusieurs édit. de cette traduct.

ABOUL-DEM (Ibrahim-ben-Abdallah), aut. d'une *Hist. arabe*, et d'un traité *des devoirs d'un bon juge.*

ABOUL-FARADY (Ali), aut. arabe, né à Ispahan, en 897 (de l'hég. 284), étudia la jurispr., la méd., l'hist. et la poésie, à Bagdad, et se rendit célèbre par l'étendue de ses connaissances. On a de lui, sous le titre de *Kitab Aghani*, un recueil des anciens chants ou poésies arabes, dont une copie en 4 vol. in-fol., mais que l'on croit incomplète, a été rapportée d'Égypte par la commission des savants français en 1801, et déposée à la biblioth. roy. Mort à Bagdad en 967 (356 de l'hég.).

ABOUL-FARADY (Grégoire), hist. et méd. arabe du 13ᵉ S., né dans l'Asie-Mineure en 1226, était de la secte des chrétiens jacobites, et mourut évêque d'Alep en 1286. Il a composé une *Chronique* ou *Hist. universelle depuis la création du monde*, ouvr. fort estim. des Orient., et dont Éd. Pockocke a donné la traduct. latine sous le titre de *Specimen historiæ Arabum*, Oxford, 1650, in-4. La nouv. édit., 1805, in-4, est augmentée d'extraits de l'hist. d'Aboul-Feda, par M. Silvestre de Sacy.

ABOUL-FAZEL, premier visir et historiog. de l'empereur mogol Akbar (*v.* ce nom), mourut assassiné en 1604 (de l'hég. 1013). Il est aut. de l'ouvr. int.: *Akbar-nameh* (liv. d'Akbar), qui renferme le précis historique des ancêtres de cet empereur, et l'histoire des événements de son règne.

ABOUL-FEDA, prince de Hamah, en Syrie, célèbre hist. et géogr. arabe, né à Damas en 1273, et mort à Hamah en 1331. On a de lui deux ouvrages remarquables: le 1ᵉʳ a pour titre: *Hist. abrégée du genre humain*; le 2ᵉ *Vraie situation du pays.* Quelq. parties de ces ouvr. ont été traduites en latin par div. savants, principalement en ce qui concerne la géographie. C'est du premier qu'ont été tirés *De vitâ et rebus gestis Muhammedis, arab. et lat., curâ Joh. Gagnier*, Oxford, 1723, in-fol. — *Annales muslemici, operâ J. J. Reisckii*, Copenhag., 1789-94, 5 vol. in-4; et du second, *Tabula Syriæ*, Leipsig, 1766, in-4. — *Descriptio Ægypti*, Goetting., 1776, in-8. — *Africa*, ibid, 1791, in-8, etc.

ABOUL-GHAZY-BEHADER, prince de la famille de Genghis, et khan d'un pays de la Tartarie, appelé *Khawarizm*, naquit en 1606 (de l'hég. 1014), et quelq. années avant sa mort, arrivée en 1664, abdiqua la souveraineté pour se livrer à la composition d'une *hist. des Tatars*, qui fut traduite d'abord en russe, puis en allemand par des officiers suédois relégués en Sibérie après la bataille de Pultawa. Une traduction française, faite d'après cette dernière version, a été publ. à Leyde en 1726, 2 vol. in-12, par Bentinck, qui l'a enrichie de notes savantes.

ABOUL-HAÇAN (Ali), astron. arabe du 13ᵉ S., est aut. d'un traité d'astron. intit.: *des Commencements et des fins.* La traduction française de cet ouvr. par M. Sédillot, lui a mérité d'être proposé par le jury pour un des prix décennaux en 1810.

ABOUL-MAHAÇAN, hist. arabe, naquit dans le 15ᵉ S. à Alep; il est principalement connu par une hist. de l'Égypte et du Kaire, intitulée: *les Etoiles brillantes.* Dom Berthereau (*v.* ce nom) s'en est utilement servi dans son *histoire des Croisades.*

ABOUL-MYAMEN (Mustapha), médecin arabe, mort en 1606, a eu quelque célébrité par un liv. *sur la physionomie.*

ABOUL-MOSLEM-MEROVI, capitaine arabe, gouverneur du Khoraçan, fut massacré en 755 par l'ordre du khalyfe Aboul-Abbas qui lui devait en grande partie son élévation.

ABOUL-OBAID-AL-CACEM-BEN-SALLAM, aut. arabe du neuvième siècle, a composé un traité *sur les Traditions populaires*, et un recueil de *proverbes* ou *d'apologues arabes*, conservés à la biblioth. de Leyde. C'est de ce dernier ouvrage que Scaliger a tiré les deux *Centur. de Proverbes arabes*, publ. par Erpenius.

ABOUL-OLA, célèbre poète arabe, né en Égypte en 973, et mort en 1057, a composé, sur divers sujets, des *poésies* où il professe une doctrine et des mœurs fortement censurées par les musulmans.

ABOUL-VELYD-BEN-ZAIDOUN, poète arabe, mort en 1070, fut visir de Mohammed-ben-Asad, roi de Séville; il a composé de nombr. ouvr., dont il ne reste qu'une lettre remarquable par les grâces du style, publiée par Reiske en arabe et en latin, Leipsig, 1756, in-4.

ABOVILLE (Fr.-Marie, comte d') lieut.-gén., pair de France, né en 1730, à Brest, entra au service dans l'artillerie à l'âge de 14 ans. Parvenu de grade en grade jusqu'à celui de colonel, il fit en cette qualité la guerre d'Amérique sous le général Rochambeau. Maréchal de camp en 1789, lieut.-gén. en 1792, il commanda l'artillerie des armées du nord et des Ardennes, devint inspecteur gén. de cette arme en 1800, sénateur en 1802, et commanda en 1805 et 1809 les gardes nationales de plus. dép. Au premier retour du roi, en 1814, il fut placé sur la liste des pairs de France. Conservé dans cette dignité par Bonaparte en 1815, il refusa; ce qui lui valut d'être maintenu au second retour du roi. Il mourut en 1817. On lui doit l'invention des *roues à voussoir* pour le service de l'artillerie.

ABOVILLE (Aug.-Gabriel), fils du précéd., né à La Fère en 1773, et mort en 1820, servit égalem. dans l'artil., fut successivem. lieutenant, capitaine, chef de bataillon, colonel et maréchal de camp dans le cours des campagnes de 1792 à 1814; il reçut la croix de St-Louis au premier retour du roi, et, était un des inspecteurs de l'artillerie au moment de sa mort.

ABRAAMIUS (St), év. d'Arbelles, martyrisé sous Sapor l'an 348 de J.-C.

ABRABANEL, ABARBANEL ou AVRAVANEL (Isaac), né à Lisbonne en 1437, fut conseiller d'Alphonse V, roi de Portugal, puis de Ferdinand-le-Catholique, roi d'Espagne, et mourut à Venise en 1508. Ses ouvrag., qui le placent à un rang distingué parmi les rabbins, sont des *Comment. sur l'Ancien Testament*, et un livre intitulé : *Les œuvres de Dieu*, dans lequel il réfute Aristote sur la durée du monde. Il laissa trois fils : Juda, Joseph et Samuel; Juda, qu'on nommait ordinairement maître Léon, exerça la médecine à Gênes.

ABRADATE, roi de Suze, se livra avec son armée à Cyrus, en reconnaissance de sa générosité envers son épouse; il fut tué peu après en combattant vaillamment; et Panthée, sa femme, se tua sur son cadavre, l'an 548 av. J.-C.

ABRAHAH, roi d'Yémen et d'Éthiopie, dont l'expédition contre la Mekke a donné lieu à l'époque de l'éléphant, connue parmi les chronolog. arabes, et qui correspond à l'an 571 de l'ère vulgaire.

ABRAHAM ou ABRAM, patriarche, fils de Tharé, est considéré comme le père de la nation juive. Il naquit à Ur en Chaldée, l'an 1996 av. J.-C., renonça à l'idolâtrie et quitta Ur pour s'établir, avec Sara son épouse, à Haran, où il perdit son père. Là, Dieu lui ordonna (1921) d'aller dans la terre de Chanaan (ou Palestine), qu'il promit de lui donner tout entière, et de le rendre père d'une grande nation. Il sortit de Chaldée avec toute sa famille, et vint, à l'âge de 75 ans, s'établir à Sichem : sa femme l'obligea à aller en Égypte, d'où il revint bientôt pour se fixer à Béthel; il fut obligé de se séparer de Loth son neveu, et se retira dans la vallée de Mambré. C'est alors que Dieu lui apparut de nouveau, fit alliance avec lui et tous ses descendants, et lui ordonna de se circoncire avec toute sa famille en signe de cette alliance. Abraham arrivé à l'âge de 100 ans, et craignant de n'avoir point d'enfants de Sara, qui était restée stérile jusqu'à l'âge de 90 ans, eut commerce avec Agar, une des esclaves de sa femme, et en eut un fils nommé Ismaïl (1910.) Bientôt cependant des anges envoyés de Dieu lui promirent que Sara lui donnerait un fils dans l'année même; et en effet elle mit au monde Isaac (1896). Lorsque celui-ci eut atteint l'âge de 25 ans, Dieu, pour éprouver la foi d'Abraham, lui ordonna de le lui sacrifier. Abraham allait obéir, quand un ange substitua un belier à son fils (*v.* Isaac). Après la mort de Sara, il épousa Céthura et quelques autres femmes, dont il eut plusieurs enfants. Il mourut à l'âge de 175 ans, l'an 1821 av. J.-C.

ABRAHAM (St), solitaire de Syrie, mourut à Constantinople, où Théodose le fit venir en 439.

ABRAHAM (St), autre solit. de Syrie, fonda, dit-on, un monastère en Auvergne, et mourut vers l'an 472.

ABRAHAM ou IBRAHIM, d'Antioche, fonda au 9e S. la secte des abrahamites, qui n'est qu'une branche de celle des paulianistes (*v.* ce nom).

ABRAHAM DE BOLMA, né à Lucques, au 16e S., est aut. d'une *Grammaire hébraïque*.

ABRAHAM DE Ste-CLAIRE (Ulrich-Megerle), moine augustin, né en Souabe en 1642, se fit une réputation par le comique et l'originalité de ses sermons : les titres de ses écrits ne sont pas moins singuliers : *Fi du monde; Judas archicoquin; Attention, soldat!* Mort à Vienne en 1709.

ABRAHAM-BEN-CHIJA, astrol. juif du 11e S.; il prédit la venue d'un messie pour l'an 1358, et laissa plus. ouvr. conservés à la biblioth. du Vatican, entre autres un *Traité des naissances*, MS., et *la Sphère du monde*, impr. en 1545 et 1546 à Rome et à Bâle.

ABRAHAM-DJEDDAOUY, rabbin de Syrie qui vivait en 1650, a fait un comment. sur un autre comment. de la Bible, intit. *Jalkut*. — Un autre Abraham, rabbin et médecin, a fait un *Traité des choses qui étaient dans le sanctuaire du temple*, Mantoue, 1612, in-fol.

ABRAHAM-ECHELLENSIS, du nom d'Eckel, sa patrie, savant maronite, prof. le syriaque et l'arabe à Rome, où il mourut en 1664. On a de lui : *Linguæ syriacæ sive chaldaicæ perbrevis institutio*, Rome, 1628, in-24; S. *Antonii magni Epistolæ viginti*, Paris, 1641, ibid. *Regulæ*, etc., 1646; *Semita sapientiæ*, Utrecht, 1709, trad. de l'arabe de Borhan-Eddyn (*v.* ce nom); *De proprietatibus ac virtutibus medicis animalium, plantarum*, etc., Paris, 1647, trad. de Soyouhy (*v.* ce nom); *Apollonii Pergæi conic.* lib. V, VI et VII; *Paraphraste Abalphato Asphahanensi et Archimedis assumptorum libri, ex arab. lat. versi,*

Florence, 1661, in-fol. (*v.* Abalphat). Il a de plus fourni à la polyglotte de Lejay *le Livre de Ruth* en syriaque, arabe et latin, et le 2e livre des *Machabées* en arabe.

ABRAHAM-GALANTI, rabbin ital. du 16e S., est aut. d'un *comment. sur Jérémie*, Venise, 1611.

ABRAHAM-SCHALUM, rabbin espagnol, mort en 1593, est aut. de deux traités intit. : *Habitation de la paix* et *Médecine de l'âme*, Venise, 1593, in-fol.

ABRAHAM-USQUE, Juif portugais, a trad. en commun. avec Tobie Athias, la Bible en espagnol, imp. in-fol. à Ferrare, 1553.

ABRAHAM-ZACHUT, rabbin polonais, est aut. du *Livre des Familles*, Cracovie, 1541, in-4.

ABRAHAMSEN (Isaac), né à Flessingue en 1663, mort en 1704, a laissé quelques écrits de piété, et une *Table chronol. de l'hist. ecclésiast. et civ., depuis la création*, impr. plus. fois.

ABRAHAMSON (P.), jurisc. suédois, a publié en 1704 une édit. du *Jus Christophorianum*. V. Christophorus.

ABRAM (Nicolas), né en Lorraine en 1589, mort prof. de théolog. à Pont-à-Mousson en 1655, a composé des *Commentaires* sur Virgile, dont Lallemant a publié un bon *abrégé*, Rouen, 1710, in-12, très souvent réimpr.; sur les Oraisons de Cicéron, dont on a détaché les analyses, qui valent mieux que le commentaire; un ouvrage de théolog. intit. : *Pharus Veteris Testamenti, sive sacrarum questionum libri XV*, qu'il a dédié à Dieu, etc.

ABRANCHES (Alvarez), Portugais, fut l'un des chefs de la révolut. de 1640, qui porta au trône la maison de Bragance.

ABRESCH (Fréd.-Louis), sav. helléniste, né à Hambourg en 1699, mort à Zwoll en 1782, fut recteur de plusieurs colléges en Hollande. Il a laissé un gr. nomb. d'écrits, dont les plus remarquables sont des *Remarques sur Eschyle*, et des *notes critiques sur les Lettres d'Aristenète*, dont il a publié une bonne édition, Zwoll, 1749, in-8.

ABREU (Alexis), médec. portugais du 17e S., est l'aut. d'un traité des maladies les plus communes aux gens de cour, écrit en lat. sous ce titre : *De septem infirmitatibus*, Lisbonne, 1622.

ABREU (Emman.), missionn. espagnol, mort en 1736 au Tonquin, victime de son zèle pour la foi.

ABREU (D. J.-Ant.), publiciste espagn., mort en 1775, est l'édit. de la *Collection de tous les traités des souverains d'Espagne* avec les autres états de l'Europe, 12 vol. in-fol.

ABREU (Fél.-Jos.), aut. d'un *Traité juridico-politique concernant les prises*, Cadix, 1746, in-8.; trad. en français 1758, in-12; réimp. en 1802, avec des notes de M. Bonnemain.

ABRIAL (André-Joseph, comte), pair de France, né en 1750 à Annonay (Ardèche), mort à Paris le 13 nov. 1828, était avocat au parlem. de cette ville à l'époque de la révolut., dont il embrassa les principes. Successeur de Hérault de Séchelles dans la place de commiss. du pouvoir exécutif près le tribunal de cassation, il la remplit jusqu'en 1799, fut alors envoyé par le directoire pour organiser le gouvernem. républ. à Naples, devint ministre de la justice après la révolut. du 18 brum., et enfin sénateur en 1802. Six ans plus tard il eut la mission d'organiser sur de nouv. bases les tribunaux dans la portion de l'Italie réunie à l'empire franç., et d'y mettre le nouveau code en vigueur. Le comte Abrial avait été créé grand-officier de la Légion-d'Honneur. Il fut compris par le roi dans l'organisation de la chambre des pairs en 1814.

ABRIANI (Paul), relig. carme, mort à Venise en 1699, à 92 ans, s'était fait une réputation comme prédicateur. Sur le retour de l'âge, il se fit séculariser, cultiva les lettres avec zèle, et publia plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue des traduct. en vers italiens d'Horace et de Lucain.

ABROTA, femme de Nisus, roi de Mégare. Ce prince lui fit élever un tombeau magnifique, et régla qu'à l'avenir les Mégariennes porteraient des habillements de mêmes forme et couleur que ceux d'Abrota dans la dernière année de sa vie.

ABROTELLA, femme de Tarente, citée par Jamblique comme un des soutiens de la secte de Pythagore.

ABRUZZO (Barthélemi), juriscons. sicilien, mort en 1665, a publié divers ouv. de droit civil et canon.— Abruzzo, archit. napolit du 17e S., a orné sa patrie d'édifices publics et particuliers.

ABSALON, fils de David et de Maacha, assassina dans un festin son frère aîné Amnon, et se révolta contre son père. Ayant été défait dans la forêt d'Ephraïm, il fut arrêté dans sa fuite par les branches d'un arbre dans lesquelles s'embarrassèrent ses longs cheveux. Joab, général de David, l'ayant rencontré dans cet état, le perça d'un coup mortel.

ABSALON, archevêq. de Lund en Danemarck, le ministre et l'ami du roi Waldemar Ier, fut l'un des plus grands hommes de son siècle. Aux qualités du général et de l'administrateur, il joignit, disent les histor. danois, toutes les vertus civiles et religieuses. Il mourut en 1202. Sa vie a été publiée par div. auteurs, Éric Pontoppidan, Martin Pontan, Vandal, etc. On a aussi son éloge par Jacobi, et un autre par Vogelius.

ABSALON, chanoine régul. de St-Victor au 13e S, a laissé des sermons impr. à Cologne en 1534.

ABSTÉMIUS (Laurent), savant critique, mais plus connu comme fabuliste, vivait à la fin du 15e S. Son recueil a pour titre : *Hecatomythium*, c.-à-d. 100 fables. Venise, 1495, in-4, *ed. pr.* Il y en ajouta 100 autres : *Hecatomythium secundum*, ib., 1499, in-4. Ces deux recueils ont été réimprimés plusieurs fois, notamment à Francfort, 1520, in-16, fig., à la suite des fables d'Ésope, trad. en latin par divers auteurs, et depuis avec les anciens fabul., Phèdre, Gabrias, Avienus, etc.

ABSYMARE, emper. d'Orient en 698, élu par les soldats de Léonce, persécuta le pape Jean VI, et fut détrôné par Justinien-le-Jeune, en 705.

ABSYRTE (mythol.), fils d'Éétès, roi de Colchos, et frère de Médée. Sa sœur le mit en pièces, et dispersa ses membres sur la route pour retarder ceux qui la poursuivaient.

ABSYTUS, méd. né à Péruse au 4e S., est un des prem. qui aient écrit sur l'art vétérinaire. Il ne reste de son traité que des *fragments*.

ABUCARA (Théod.), évêque de Carie, assista au concile de Constantinople en 869. On a de lui plus. *Traités théolog. sur les Juifs, les hérét.*, publ. par le P. Gretier, Ingolstadt, 1606, in-4. Son traité *sur l'Incarnation* fut impr. à Paris, 1685, in-8.

ABUCKAYA, chargé d'affaires du dey d'Alger à Paris en 1798, fut emprisonné au Temple l'année suivante, par représailles de la conduite de son gouvernement, et mourut en juillet de la même année.

ABUNDANCE (Jean d'), poète franç. du 16e S., connu aussi sous le nom de maistre Tyburce, a composé un grand nombre de petits poèmes, ballades, rondeaux, chansons, mentionnés dans la *Biblioth.* de Du Verdier, et mourut vers 1550. Ce poète est aussi l'auteur de quelques mystères restés MS. Celui de *la Passion de J.-C.*, Lyon, Ben. Rigaud, in-8, est si rare, que l'on croit unique l'ex. de la biblioth. du roi.

ABUNDIUS, pieux et savant év. de Côme en Italie, fut légat du pape Léon au concile de Constantinople, en 450 de J.-C., et mourut en 469.

ABYDÈNE, hist. grec, auteur d'une *histoire des Chaldéens et des Assyriens*, dont Eusèbe a conservé un frag. dans le 9e liv. de sa *Préparation évangélique*. On le croit contemp. et disciple d'Aristote.

ABYDOS, ville de l'Asie-Mineure, située dans la partie la plus étroite de l'Hellespont, en face de Sestos, est célèbre par les amours d'Héro et de Léandre, et par le pont de bateaux qu'y jeta Xercès.

ACACIUS, surn. le Borgne, évêque, disciple et successeur d'Eusèbe de Césarée, en 338, fut déposé au concile de Sardique. Il eut grande part au bannissement du pape Libère, et fit déposer St Cyrille. Il mourut en 365.

ACACIUS, évêque de Bérée en Palestine, ami de St Épiphane et de Flavien, persécuta St Jean Chrysostôme. Il assista en 381 au concile de Constantinople, et mourut en 432, à l'âge de 110 ans.

ACACIUS, évêque d'Amide sur le Tigre, en 420, vendit les vases sacrés pour racheter 7,000 esclaves perses, qu'il renvoya dans leur pays. Le roi de Perse, touché de cette générosité, fit la paix avec Théodose-le-Jeune.

ACACIUS, patriarche de Constantinople en 471, porta l'empereur Zénon à rendre un édit favorable aux eutychéens. Ayant été condamné par le pape Félix comme hérétique, il persécuta les cathol. et refusa de reconnaître le pape. Mort en 488.

ACADÉMICIENS, sectes de philosophes qui se réunissaient à Athènes dans les jardins d'Académus. Ce nom désigna d'abord les disciples purs de Platon; puis il fut donné à certains philosophes qui s'éloignèrent plus ou moins de la doctrine du fondateur; ce qui donna lieu à distinguer plusieurs academ. : la première (*vetus*), fondée par Platon, dirigée ensuite par Speusippe, Xénocrate et Polémon, professait les dogmes de Platon; la seconde (*media*), fondée par Arcésilas, prétendait que l'on ne peut rien savoir; la troisième (*nova*), fondée par Carnéade, enseignait qu'on ne peut atteindre en tout que le probable. Quelques-uns reconnaissent une 4e et une 5e acad., dont les chefs sont Philon et Antiochus, qui s'éloignèrent du scepticisme de leurs prédécesseurs, pour se rapprocher de la véritable doctrine de Platon et la concilier avec celle de Zénon.

ACADÉMUS, Athénien, révéla à Castor et à Pollux le lieu où était cachée Hélène leur sœur, que Thésée avait enlevée. On croit que c'est du jardin d'Académus, où se rassemblèrent les platoniciens, que leur réunion prit le nom d'*académie*. Selon d'autres, Académus est un surnom de Bacchus, qui veut dire Sauveur, et le nom d'académie fut donné au jardin parce qu'il était consacré à ce dieu.

ACALE, neveu de Dédale, inventa le compas et la scie. Dédale le tua par jalousie, et Minerve le métamorphosa en perdrix.

ACAMAPIXTLI Ier, roi des Astèques ou anciens Mexicains, régna 40 ans, et mourut en 1420, regretté de ses sujets, auxquels il avait donné de sages lois. Ce fut lui qui réunit les tribus éparses jusqu'alors, et fonda la ville de Tenochtitlan, devenue depuis Mexico.

ACAMAS, fils de Thésée et de Phèdre, fut député avec Diomède auprès des Troyens, pour leur redemander Hélène. Dans cette ambassade, il eut de Laodicée, fille de Priam, un fils nommé Manitus. Il alla au siége de Troie, et fut un de ceux qui s'enfermèrent dans le cheval de bois. A son retour à Athènes il donna son nom à la tribu acamantide.

ACANTHIUS (George), savant allemand, est auteur d'un poème intitulé : *Philosophiæ platonicæ* lib. III, Bâle, 1554, in-8.

ACARIE (Marguerite), religieuse carmelite, née à Paris en 1660, contribua à réformer son ordre et à le rendre plus austère. Sa *Vie* a été écrite et publ. à Paris par Tronçon de Chenevières, en 1690, in-8.

ACARNAS et AMPHOTÉRUS (mythol.), fils d'Alcméon et de Callirhoé, firent périr les meurtriers de leur père, et, forcés après ce meurtre à quitter le Péloponèse, conduisirent une colonie dans cette partie de l'Épire qui prit d'Acarnas le nom d'Acarnanie.

AÇARQ (d') des acad. d'Arras, de la Rochelle et de la Crusca, né dans l'Artois, fut profess. à l'école royale milit., et publia en 1760 et 1761 une *Gramm. franç. philos.*, 2 vol. in-12. — *Obs. sur Racine*, etc.; elles prêtent elles-mêmes à la censure, mais ne sont pourtant pas quelquefois sans justesse et sans profondeur; *Discours de réception à l'académie de La Rochelle sur la balance philos.*, 1763, in-8. *Portefeuille hebdomadaire*, 1770; *Plan d'éducation*, 1776; *Remarques sur la Gramm. franç. de Wailly*, 1787, in-8.

ACASTE (mythol.), fils de Pélias, roi de Thessalie, irrité par les rapports calomnieux de sa femme, abandonna Pélée aux bêtes féroces dans une partie de chasse; mais ce prince, ayant échappé au danger, se vengea des deux époux avec le secours des Argonautes.

ACCA (St), moine de l'ordre de St-Benoît, év. d'Hexam dans le comté de Northumberland, em-

bellit sa cathéd., et favorisa les arts dans son diocèse. On a de lui un *Traité sur les souffrances des Saints*, et des lettres à ses amis. Après sa mort, en 740, il fut mis au rang des saints.

ACCA, célèbre courtisane sous le règne d'Ancus Martius, étant devenue subitement riche par son mariage avec Tartutius, fit le peuple romain héritier de ses biens. On institua par reconnaissance en son honneur des fêtes licencieuses sous le nom de la déesse Flore.

ACCA-LAURENTIA, femme de Faustulus, berger de Numitor, sauva et nourrit Romulus et Rémus. La licence de ses mœurs l'avait fait nommer *louve*, d'où vint la fable qui donne à Romulus une louve pour nourrice; on célébrait en son honneur des fêtes nommées *laurentales*.

ACCARIAS DE SERRIONE (Joseph), né à Châtillon, près Die, l'an 1709, est moins connu comme avocat que par quelques ouvrages d'économie politique. Ce sont : *Le commerce de la Hollande*, ou *Tableau des Hollandais dans les quatre parties du monde*, Amsterdam, 1765, 3 v. in-12. — *Les Intérêts des nations de l'Europe, développés relativement au commerce*, Leyde, 1766, 2 vol. in-4, et Paris, 1767, 4 vol. in-12. — *Richesses de la Hollande*, 1768, 3 vol. in-12, Londres, 1778, 2 vol. in-4 ou 5 vol. in-12, en société avec E. Luzac. — *La Richesse de l'Angleterre*, Vienne, 1771, in-4. Cet écrivain mourut en 1792, à Vienne en Autriche. Outre les ouvr. cités, on lui doit une traduction de l'*Etna*, poème latin de Severus (*v.* ce nom), avec les *Sentences* de Publ. Syrus, Paris, 1736, in-12.

ACCARISI (Albert), grammairien, né dans le duché de Ferrare au 16e S., a publié : *Vocabulaire, gramm. et orthographe de la langue vulgaire italienne*, in Cento, 1543, in-4.

ACCARISI (Franç.), né dans le 16e S. à Ancône, professa le droit civil à Sienne, ensuite à Pavie, et fut honoré du titre de conseiller par le duc de Parme, qui lui donna la première chaire de jurisprud. à Pise. Accarisi mourut en 1622, sans laisser aucun ouvr.; son éloquence et son érudition l'ont fait comparer à Cujas.

ACCARISI (Jacques), prof. de rhétor. à Mantoue, mourut évêque de Veste en 1654; il a laissé MS. un vol. de *Discours*, un autre de *Lettres*, une trad. lat. de l'*Hist. des troubles des Pays-Bas*, du cardinal Bentivoglio (*v.* ce nom).

ACCETTO (Réginald), dominicain de Massa, mort à Naples en 1590, a publ. un *Trésor de la langue vulgaire*, Naples, 1572, in-4.

ACCIAJUOLI (Reinier), Florentin, né dans le 14e S., acquit, en 1364, les seigneuries de Vostitza et de Corinthe, et se rendit successivement maître d'une grande partie de la Grèce méridionale. En mourant il partagea ses domaines entre les Vénitiens, son gendre, Th. Paléologue, et un fils naturel nommé Antoine; son oncle, Nicolas Acciajuoli, était grand sénéchal du roy. de Naples sous la reine Jeanne Ire, à laquelle il rendit des services signalés.

ACCIAJUOLI (Ange), archev. de Florence, sa patrie, et card. légat, mort en 1407, est auteur d'un ouvr. en faveur d'Urbain VI, écrit dans le but de faire cesser le schisme qui divisait l'Église.

ACCIAJUOLI (Donat), né à Florence en 1482, orateur, philosophe et mathémat., remplit un grand nombre d'emplois publics, de commissariats, d'ambassades, et mourut pauvre en 1478. Les Florentins dotèrent ses deux filles, et donnèrent pour tuteurs à ses trois fils trois riches citoyens, et Laurent de Médicis lui-même. Ses ouvr. sont : *Expositio super libros ethicorum Aristotelis, in novam traductionem Argyropili. In Aristotelis libros VIII politicorum commentarii.* Il a traduit en lat. l'*histoire* de Florence, de Léonard Arétin, et dans les *Vies de Plutarque*, celles d'Alcibiade et de Démétrius; et composé ou du moins publié la *Vie de Charlemagne* qui se trouve à la fin de l'anc. trad. lat. des *Vies de Plutarque*.

ACCIAJUOLI (Zanobio), dominicain, né à Florence en 1461, mort à Rome en 1519, était savant dans les langues anc. Nommé par Léon X bibliothéc. du Vatican, ce pontife le chargea de transporter de cette bibliothèque au château St-Ange les plus anciens MSs.; il en rédigea la table qui a été pub. par Montfaucon dans la *Biblioth. bibliothec.* I, 202; il a publié des trad. lat. d'Eusèbe, d'Olympiodore et de Théodoret; il mit au jour les *épigrammes grecques* d'Ange Politien qui l'en avait prié au lit de mort.

ACCIAJUOLI (Pierre-Antoine), et Jacques, son fils, Florentins d'origine, nés à Ferrare dans le 16e S., ont composé des poésies latines qu'on ne connaît que par les éloges de quelques écrivains italiens.

ACCIAJUOLI-SALVETTI (Madel.), dame de Florence, morte en 1610, a laissé quelques poésies et 3 chants d'un poème intit. : *Davide perseguitato*, Florence, 1611, in-4.

ACCIAJO (Paris), sculpt. italien dont les principaux ouvr. sont le tabernacle du grand autel et les ornements de l'orgue de la cathédrale de Sarzane en Toscane.

ACCIEN, dont le nom véritable est BAGHY-SYAN, émir ou prince d'Antioche, mentionné dans les hist. des croisades, fut tué en 1098, après la prise d'Antioche. On apporta sa tête aux chefs de l'armée des croisés.

ACCIO-ZUCCO, poète, né à Vérone dans le 15e S., a traduit en autant de sonnets italiens les *Fables d'Ésope*, chacune précédée d'une épigramme latine, et suivie d'un second sonnet renfermant la moralité. La première éd. de ce curieux ouvr. est de 1479, in-4.

ACCIUS, ou plus exactement ATTIUS (Lucius), tragique latin, naquit l'an de Rome 584, 170 ans avant J.-C. A l'exception de sa tragédie sur *l'expulsion des Tarquins*, il avait, comme Pacuvius, emprunté tous ses sujets du théâtre grec. Cicéron, qui le cite souvent, faisait cas surtout de son *Philoctète*. Indépendamment de ses tragédies, Attius avait rédigé en vers des *Annales historiques*, et célébré les exploits en Espagne du consul Décimus-Brutus, qui fut son protecteur et son ami. On lui attribue aussi deux comédies : *le Mariage* et *le Marchand*. Ce poète était tellement considéré à Rome, qu'un citoyen fut sévèrement réprimandé par le magistrat pour avoir

irrévérencieusement prononcé son nom. Nous n'avons plus que les titres de ses pièces, et quelques vers épars dans différents ouvr. de Cicéron, et rec. par Henri Estienne.

ACCOLTI (Benoit), né à Arezzo en 1415, commença par professer le droit à Florence; ensuite, se livrant à l'étude de l'hist., il composa : *de Bello à christianis contra barbaros gesto, pro Christi sepulchro et Judeâ recuperandis*, Venise, 1532, in-4. Son second ouvr. : *de Præstantiâ virorum sui ævi*, parut à Parme en 1689. Nommé citoyen, puis chancelier de la république de Florence, il mourut en 1466.

ACCOLTI (François), frère du précédent, naquit à Arezzo en 1418, prof. le droit à Bologne, puis à Ferrare, et mourut en 1483. Accolti réunissait à l'érudition d'un savant l'imagination d'un littérateur et d'un poète; il a laissé plusieurs ouvr. de jurisprudence et de philologie, ainsi que des trad. des *homélies de St Chrysostôme sur l'évangile de St Jean*; Rome, 1470. — Des *lettres de Phalaris*, S. D., in-8, *ed. princ.* très rare.

ACCOLTI (Bernard), fils de Benoît, et né à Arezzo, se fit, comme poète, une réputation qui lui valut le surnom de l'*unico Aretino*. La postérité ne l'a point confirmée quant à l'élégance du style de Bernard, mais on reconnaît dans ses vers l'imagination et la verve d'un poète. Ses *œuvres* ont été publ. à Florence et à Venise en 1513 et 1519, in-8., et réimpr. plusieurs fois.

ACCOLTI (Pierre), frère du précédent, après avoir étudié et professé le droit, entra dans les ordres, fut nommé cardinal par le pape Jules II, et mourut à Rome en 1532, à 77 ans; il a laissé quelq. ouvr. de droit peu importants. Il s'était marié étant encore laïc, et il eut deux fils et une fille. Le second de ses fils, Benoît, chef, en 1564, d'une conspiration des Florentins contre Pie IV, fut pris et pendu avec ses complices.

ACCOLTI (Benoit), neveu du précéd., connu sous le nom de card. de Ravenne, eut pour père un 3e fils de Benoît le jurisc. et l'hist.; son oncle l'ayant fait avancer promptement dans l'Église, il fut nommé card. à 30 ans par le pape Clément VII. Il mourut en 1549, après avoir composé quelques ouvr. latins dont on n'a imprimé qu'une partie et des poésies insérées dans les *Carmin. illustr. poetar. italor.*

ACCOLTI (Léonard), petit-fils du précédent, n'est connu dans les lettres que pour avoir publié avec son frère Pierre, en 1623, l'ouvr. de Benoît, leur quatrisaïeul, intit. : *De la guerre des Chrétiens contre les Barbares*, avec les notes de Thomas Dempster (*v.* ce nom).

ACCOLTI (Pierre), frère de Léonard, a laissé deux écrits en italien : un *Panégyrique de Cosme II, duc de Florence*, dans le tom. III des *Prose fiorentine*; et un *Traité de Perspective*, Florence, 1625, in-fol.

ACCORAMBONI (Jérôme), né dans le duché d'Urbin, enseigna la méd. à Padoue, et mourut en 1535, laissant des *Traités* en lat. *sur la corruption, le catarrhe et le lait*, Venise, 1534-36, in-8.

ACCORAMBONI (Félix), un des fils du précédent, fut à la fois poète, médec. et philos. On a de lui des *commentaires* sur Aristote, Galien et Théophraste; Rome, 1590, 1603, 4 vol. in-fol.

ACCORAMBONI (Fabio), autre fils de Jérôme, professa le droit à Padoue, et remplit div. emplois près de la cour de Rome, où il avait été appelé par le pape Paul III. Il a composé quelq. ouvr. qui lui ont fait moins de réputation qu'il n'en acquit de son temps comme négociateur, publiciste et homme d'état. Il mourut à Rome en 1559.

ACCORAMBONI (Vittoria), dame de la même famille, a eu de la célébrité par sa beauté et ses malheurs. Adry a publié son *histoire*, 1800, in-4, et 1807, in-12.

ACCORDS (des). V. Tabourot.

ACCORSO (Marie-Ange), un des plus sav. critiques du 16e S., natif d'Aquila, roy. de Naples, vécut long-temps à la cour de Charles-Quint, qui lui confia plusieurs missions en Allemagne, en Pologne et dans d'autres pays du Nord. Indépendamment de plusieurs opuscules de critique et de philologie, il a publ. : *Observations sur Ausone, Solinus* et *Ovide*, Rome, 1524, in-fol., une édition corrigée et augmentée d'*Ammien Marcellin*, Augsb. 1533, in-fol., une édit. des *lettres de Cassiodore* et de son *Traité de l'âme*, ouvr. qu'il a purgé des fautes nombreuses qui s'étaient glissées dans les édit. précéd. Les curieux recherchent le Dialogue dans lequel il se moque fort plaisamment des écrivains qui de son temps affectaient de se servir des termes les plus surannés; il est intitulé : *Osci et Volsci dialogus ludis Romanis actus*. Quoique réimprimé plusieurs fois, 1531, in-8, Rome, 1574, in-4, Cologne, 1598, cet opuscule est rare.

ACCURSE ou ACCORSO (François), né à Florence en 1151, d'autres disent en 1182, professa la rhétorique à Bologne; mais il abandonna les lettres pour revenir à l'étude du droit, et termina dans moins de sept ans l'immense collection connue sous le nom de *Grande glose*. Toute la famille d'Accurse, hommes et femmes, se livrèrent à l'étude des lois. Fravenlobius raconte qu'une de ses filles excella dans ces études si étrangères à son sexe, et qu'elle donna des leçons publiques de droit romain à l'université de Bologne. Accurse mourut dans cette ville en 1229. La meilleure édit. de sa *Grande glose* est celle de Godefroi, imprimée à Lyon, 1589, 6 vol. in-fol.

ACCURSE (François), son fils aîné, professa également le droit à Bologne avec un grand succès. Édouard Ier l'attira en Angleterre, d'où il revint dans sa patrie, et mourut en 1321.

ACCURSE (Cervo), frère du précéd., suivit la même carrière. Ses *gloses* sont peu estimées.

ACÉMÈTES ou ACOEMÈTES, mot grec qui signifie non dormants. On appelle ainsi des moines de Syrie chez qui les exercices de piété duraient jour et nuit sans interruption. Cet ordre fut fondé dans le 5e S. par St Alexandre.

ACÉPHALES, hérét. du 5e S., ainsi nommés parce qu'ils n'avaient point de chef, confondaient les deux natures en J.-C.

ACERBI (Henri), médecin milanais, né en 1785, se fit recevoir docteur en médecine à l'université de

Pavie en 1810, remplit les fonctions de médecin-assistant, puis de médec.-suppléant au grand hôpital de Milan, et celles de profess. d'hist. naturelle aux lycées de Porte-Neuve et de St-Alexandre, et sut trouver du temps pour toutes ces occupations, quoiqu'il vît augmenter tous les jours sa clientelle, et qu'il ne négligeât pas pour cela les travaux du cabinet. Il mourut en 1827 d'une phthisie pulmonaire. Il était un des collaborateurs de la *Biblioteca italiana*, qui se publie à Milan, et a laissé plus. ouvr., parmi lesquels on distingue un traité intit. : *Doctrine théorico-pratique de la fièvre pétéchiale.*

ACERBO (Franç.), jésuite et poète napolitain, né dans le 17e S., a publié un recueil de poésies sous ce titre : *Ægro corpori à musâ solatium,* 1666, in-8.

ACERNUS (Sébast.-Fab.), écriv. polonais, dont le vrai nom est Klonowicz, mort en 1608, est auteur d'un poème latin intitulé : *Victoria deorum*, etc., sur l'éducat. d'un véritable héros, 1600. Ce poème dont l'auteur fut surnommé l'*Ovide sarmate*, est très rare, parce que les exempl. en furent brûlés.

ACÉSAS ou ACESÉUS, Grec, né en Chypre, se rendit célèbre par son talent pour la broderie. Son fils, Hélicon, partagea ses travaux et sa réputation. Athénée, qui a fait connaître ces deux artistes, rapporte qu'on voyait de son temps, dans plus. temples d'Athènes, des ouvrages où leurs noms étaient inscrits, entre autres le manteau de Minerve Poliade.

ACÉSIUS, év. novatien, prétendit, au concile de Nicée, que l'on devait exclure de la pénitence ceux qui étaient tombés en faute après le baptême.

ACESTE (mythol.), roi d'une partie de la Sicile, secourut Priam dans la guerre de Troie, et donna l'hospitalité à Énée, quand ce prince s'arrêta en Sicile.

ACEVEDO (don Alonz. Mar.), jurisc. espagnol, mort jeune à Madrid, en 1771, a publié des ouvr. estimés, parmi lesquels on doit distinguer celui où il attaque l'affreux usage de la torture, impr. en 1770.

ACEVEDO (Félix-Alvarez), un des principaux acteurs de la révolution d'Espagne en 1820, était avocat à Madrid, lorsqu'il renonça à cette profession pour entrer dans les gardes-du-corps du roi Charles IV. Il devint ensuite chef du 8e corps des volontaires de Léon en 1808, colonel l'année suiv., et se distingua dans les campagnes de 1808 à 1814 contre les Français. Mis en 1820, par le peuple de Galice, à la tête de l'insurrection de cette province, il fut tué dans une embuscade, après avoir défait un corps d'Espagnols du parti du roi Ferdinand.

ACHA (Maimoun-ben-Cais), poète arabe du 6e S., est auteur d'un poème dont M. Silvestre de Sacy a donné l'analyse dans le tome IV des *Notices et extraits des MSs. de la bibliothèq. du roi.*

ACHAB, roi d'Israël, fils d'Amri, monta sur le trône l'an 918 av. J.-C., et régna 22 ans. A l'instigation de sa femme Jésabel, il éleva un temple à Baal, persécuta cruellement les prophètes, et n'eut recours au vrai Dieu que lorsqu'il se vit assiégé dans Samarie par Adad, roi de Syrie. Il tailla plusieurs fois en pièces les armées de ce prince et le fit prisonnier lui-même; mais il le rétablit dans ses états. La guerre s'étant peu de temps après rallumée entre ces deux princes, Achab périt dans le combat, percé d'une flèche.

ACHAB, faux prophète du temps de la captivité de Babylone, fut mis à mort par l'ordre de Nabuchodonosor.

ACHÆMÈNES, chef d'une famille qui régna en Perse jusqu'à Darius Ier, ce qui a fait souvent donner aux Perses le nom d'Achéméniens.

ACHÆMÈNES, fils de Darius Ier, roi de Perse, commanda la flotte d'Égypte dans l'expédition contre la Grèce. Chargé depuis de soumettre les Égyptiens révoltés, il fut tué par Inarus, leur chef, 462 ans av. J.-C.

ACHÆUS, poète tragique grec antérieur à Euripide et postérieur à Sophocle, floriss. vers la 74e olymp. Des 30 ou 40 trag., ainsi que des autres ouv. qu'il avait écrits, il ne reste que des *fragm.* conservés par H. Grotius.

ACHÆUS, autre poète tragique grec, né à Syracuse vers 420 av. J.-C., avait composé dix tragédies, qui sont perdues.

ACHÆUS, parent et lieutenant d'Antiochus-le-Grand, se révolta contre ce prince et s'empara d'une partie de ses états. Après s'être soutenu 5 ans dans l'Asie-Mineure, il fut vaincu et mis à mort l'an 223 avant J.-C.

ACHAIE, roi d'Écosse en 788, repoussa les incursions des Anglais et des Irlandais, fit alliance avec Charlemagne, et mourut en 819.

ACHALEM, roi des Northumbres dans le 6e S., perdit son territoire et passa dans le pays de Galles où régnait son frère Arthaned. Ils sont tous les deux célèbres par une bataille livrée dans le comté de Cardigan, où, selon les chroniques anglaises, ils montaient le même cheval.

ACHAN, capitaine hébr., lapidé par ordre de Josué avec sa femme et ses enfants, pour avoir, lors de la prise de Jéricho, dérobé, contre la défense de Dieu, 200 sicles d'argent, un manteau d'écarlate et un lingot d'or.

ACHARD DE St-VICTOR, né vers le commenc. du 12e S., chanoine régulier de St-Aug., fut le 2e abbé de St-Victor-lès-Paris. Henri II, roi d'Angleterre, le nomma au siége d'Avranches, et lui donna toujours des marques particul. d'estime. On a de lui : un *Traité sur l'abnégation de soi-même*, un autre *sur la division de l'âme et de l'esprit*, MSs. de l'ancienne abbaye de St-Victor, dont la bibliothèq. de Cambridge a des copies. Il mourut en 1171.

ACHARD, théol. célèbre dans le 12e S., fut l'un des maîtres de St Bernard, qui le nomma directeur des novices du monastère de Clairvaux.

ACHARD (Antoine), né à Genève en 1696, mort en 1772, pasteur de l'église franç. et de l'académie de Berlin. Ce ministre, d'une constitution faible, et qui ne vécut pendant 20 ans que de laitage, avait au prem. degré le talent de la déclamation, et prêcha souvent devant la famille roy. de Prusse. Les mémoires de l'académie de Berlin renferment les matériaux d'un ouvrage qu'il faisait sur la liberté de

l'homme, en réponse aux objections de Spinosa, de Bayle et de Collins. Ses *Sermons* ont été imprimés après sa mort. Berlin, 1774, 2 vol. in-8.

ACHARD (Franç.), né à Genève en 1708, conseiller de justice à Berlin, mort en 1784, a publ., dans les mémoires de l'acad. de Berlin, des *Réflexions sur l'infini mathématique*, où il combat l'opinion de Fontenelle.

ACHARD (Claude-François), médecin, né à Marseille en 1753 et mort en 1809, fut secrétaire de l'académ. et bibliothéc. de cette ville. Il est aut. du *Dictionnaire de la Provence et du Comtat-Venaissin*, 4 vol. in-4, 1785-87. — *Description historique, géographique et topographique de la Provence et du Comtat-Venaissin*, in-4, 1787; il n'a paru que le 1er vol. — *Tableau de Marseille*, in-8, ouvr. resté comme le précéd. incomplet; *Bulletin des sociétés savantes de Marseille et des départem. du Midi*, 1802. — *Cours élémentaire de bibliogr., ou la science du bibliothéc.* Marseille, 1807, 3 vol. in-8, compilation indigeste.

ACHARD (François-Charles), chimiste, né en Prusse en 1754, mort en 1821, a laissé: des *Mémoires physiques et chimiques*; des *Leçons de physique expérimentale*; une *Instruction sur la préparation du sucre brut, du sirop et de l'eau-de-vie de betterave*; ces 3 ouvrages imprim. à Berlin, de 1780 à 1800, in-8.

ACHARDS (Éléazar-Fr. de LA BAUME des), év. missionn., né à Avignon en 1679, prevôt de la cathédrale de cette ville, se signala lors de la peste de 1720, qui ravagea Marseille et la Provence, et fut pour cette raison nommé év. d'Halicarnasse. Clément XII lui proposa d'aller, en qualité de vicaire apostolique, pacifier les différends qui s'étaient élevés entre les miss. de la Chine. Il partit en 1738. Après six mois de traversée et 3 ans de courses et de travaux, il mourut à Cochin, martyr d'un zèle infatigable, en 1741. L'abbé Fabre, provisiteur dans cette mission, en fit impr. à Venise, 1753, une *relation* curieuse, mais diffuse.

ACHARIUS (Éric), botan. de Stockholm, mort en 1820, est aut. des ouv. suiv.: *Lichenographiæ Suecicæ prodromus*; une *Méthode* (en latin) *pour classer les lichens selon leurs genres, leurs espèces et leurs variétés*; une *Lichénographie universelle*.

ACHARY, doct. musulman, chef de la secte des achariens, dont les points fondamentaux sont la prédestination gratuite et absolue, et la prédestination physique.

ACHAZ, roi de Juda, fils et successeur de Joathan, vainquit d'abord Razin, roi de Syrie; mais ayant élevé des autels aux faux dieux, et leur ayant même sacrifié son fils, Dieu permit qu'il fût vaincu à son tour par Razin et par Phacée, roi d'Israël. Il eut recours à Téglath-Phalasar, roi d'Assyrie, auquel il donna tout l'or du temple de Jérusalem. Il mourut après un règne de 16 ans, l'an 726 av. J.-C., et fut privé de la sépulture des rois.

ACHÉ (le comte d'), vice-amiral franç., né en 1716, mort vers la fin du 18e S., n'est célèbre que par ses revers; il soutint les combats les plus malheureux contre les Anglais, et laissa enlever tous les établissements français des côtes de Coromandel et de Malabar dans l'Inde.

ACHÉENS (les), habitants de l'Achaïe, occupèrent d'abord une contrée voisine d'Argos; mais chassés par les Héraclides, 80 ans après la guerre de Troie, ils s'emparèrent de la partie nord-est du Péloponèse, qui depuis a été nommée Achaïe. Après avoir été quelque temps gouvernées par des rois, les villes de l'Achaïe secouèrent le joug, et formèrent une confédération, qui ne fut soumise que par les rois de Macédoine, successeurs d'Alexandre. Les Achéens secouèrent le joug une seconde fois, et formèrent de nouveau une confédération devenue célèbre sous le nom de *ligue achéenne*, dans laquelle entrèrent plusieurs peuples du Péloponèse, et qui, pendant 135 ans, se rendit redoutable et conserva son indépendance; elle dut principalement ses succès aux vertus et aux talents de Philopémen et d'Aratus: elle combattit long-temps contre les Romains pour la liberté de la Grèce; mais elle fut détruite par le consul Mummius, l'an 146 av. J.-C.

ACHÉLOUS (mythol.), fils de l'Océan et de Thétis, dieu du fleuve de ce nom et père des Syrènes; épris des charmes de Déjanire, il osa la disputer à Hercule: vaincu dans une première lutte, il revint au combat sous la forme d'un serpent, et ensuite sous celle d'un taureau, mais il ne fut pas plus heureux, et céda le champ à son redoutable adversaire.

ACHEN (Jean van), peintre, né à Cologne en 1556, et mort à Prague en 1621, a composé un grand nombre de tableaux estimés, répandus en Italie, en Bavière, en Autriche et en Bohème, et dont les sujets sont presque tous religieux.

ACHENWAL (Godef.), créateur de la statistique, né en 1719, à Elbing en Prusse, professa d'abord à Marbourg l'histoire, le droit de la nature et des gens, et la statistique, passa depuis à Goettingue où il fut pourvu d'une chaire, et mourut le 1er mai 1772. Les plus remarq. des ouvr. qu'il a laissés sont: *les Éléments du Droit naturel*, en latin, et *la Constitution des royaumes et états de l'Europe*.

ACHÉRON (mythol.), fils du soleil et de la terre, fut précipité dans les enfers, et y fut changé en un fleuve qui conserva son nom.

ACHERY (dom J.-Luc d'), sav. bénéd. de la cong. de St-Maur, né en 1609, à St-Quentin, mort à Paris en 1685, joignait à une vaste érudition toutes les vertus de son état. Il a rendu d'importants services à la religion et aux lettres, par la publication des ouvr. suiv.: *Veterum aliquot scriptor. spicilegium.*, Paris, 1653, 1677, 13 vol. in-4, réimprimé en 1723, 3 vol. in-fol. — *L'Épître* attribuée à St Barnabé, Paris, 1645, in-4. — Les *OEuvres de Lanfranc*, 1648, in-fol. — *OEuvres de Guibert*, abbé de Nogent, 1651, in-fol. — *Regula solitarior.*, 1653. — in-12. *Catal.* des *Ouvrages ascétiques des Pères*, 1643 et 1671, in-4. Il a eu aussi une très grande part aux *Actes des Saints de l'ordre de St-Benoît*, publ. par D. Mabillon.

ACHIAB, neveu d'Hérode-le-Grand, lui sauva plusieurs fois la vie.

ACHILLAS, général de Ptolémée, roi d'Égypte,

assassina Pompée par l'ordre de ce prince ingrat.

ACHILLE, fils de Thétis et de Pélée, roi de la Phthiotide, le plus grand des héros qui se signalèrent au siége de Troie. A sa naissance, Thétis le plongea dans le Styx, ce qui le rendit invulnérable dans toutes les parties du corps, excepté au talon par où elle le tenait. Il fut élevé par le centaure Chiron, qui le nourrit de moelle de bêtes fauves. Lorsque les Grecs se préparaient au siége de Troie, Thétis, craignant qu'il n'y pérît, l'envoya, déguisé en femme, sous le nom de Pyrrha, à la cour de Lycomède, dans l'île de Scyros. Achille y épousa secrètement Déidamie, fille du roi, et en eut un fils nommé Pyrrhus. Ulysse découvrit le lieu de sa retraite, le força par une ruse habile à se trahir, et l'entraîna au siége de Troie. Achille ne tarda pas à se distinguer par les plus grands exploits; mais Agamemnon lui ayant ravi Briséis, jeune captive qu'il chérissait, le héros, irrité de cet affront, se retira dans sa tente, et ne voulut plus combattre jusqu'à la mort de son ami Patrocle: il reprit les armes pour le venger, tua Hector, et, dans sa fureur, le traîna trois fois autour des murs de Troie, attaché par les pieds à son char. Dans la 10e année de la guerre, Achille allait épouser Polyxène, fille de Priam, quand Pâris, l'ayant blessé d'un coup de flèche au talon, il mourut de cette blessure. On raconte sa mort de plusieurs autres manières, mais cette tradition est la plus reçue. Les Grecs déposèrent ses cendres au promontoire de Sigée. La colère d'Achille, après l'enlèvement de Briséis, est le sujet de l'Iliade.

ACHILLE TATIUS, écrivain grec d'Alexandrie, qui vivait vers la fin du 3e S., embrassa le christianisme, et devint évêque: il est auteur des *Amours de Clitophon et de Leucippe*, roman dont il existe plusieurs éditions; la plus jolie est celle de Leyde, avec les notes de Saumaise, 1646, in-12; et la meilleure, celle de Leipsig, 1776, in-8, revue par Boden. Ce roman a été trad. en fr. par Montenault d'Egly, Deux-Ponts, 1734, in-12. On lui attribue encore un Traité sur la sphère, grec et latin, dans l'*Uranologium* de Petau.

ACHILLÉE ou ACHILLÉUS, parent de Zénobie, se fit proclamer empereur en Syrie, sous le règne d'Aurélius; mais il fut bientôt soumis.

ACHILLES (Alexandre), noble Prussien, mort à Stockholm en 1675, à 91 ans, a publié en allemand un *Traité* sur les causes des tremblements de terre et de l'agitation de la mer.

ACHILLÉUS (L. Elpidius), gouverneur d'Égypte, se révolta contre Dioclétien, et prit la pourpre dans sa province, l'an 287; après avoir régné 9 ans, il fut vaincu et mis à mort à Alexandrie.

ACHILLINI (Alex.), prof. de philos. et de méd. à Bologne, sa patrie, où il mourut en 1512. On a un recueil de ses ouvrages imprim. à Venise en 1545, in-fol.

ACHILLINI (Jean-Philothée), frère du précéd., mort en 1538, est principalement connu par un poème intit.: *il Viridario*, Bologne, 1513, in-4.

ACHILLINI (Claude), petit-fils d'Alexandre, méd., jurisconsulte, théol. et poète, mort en 1640, a composé des *Poésies* imp. à Bologne en 1632, in-4, et à Venise, 1662, in-12.

ACHIMAAS, fils et successeur du grand-prêtre Sadoc, épousa une des filles de Salomon, et eut pour successeur, dans le pontificat, son fils Azarias.

ACHIMÉLECH, grand-prêtre des Juifs, succéda à son frère Achia, et fut tué par les ordres de Saül, l'an 1061 av. J.-C., pour avoir favorisé David.

ACHIOR, chef des Ammonites, se joignit à Holopherne pour assiéger Béthulie. Comme il était cependant assez favorable aux Hébreux, Holopherne, pour le punir, le fit attacher à un arbre; mais les Juifs ayant fait lever le siége le délivrèrent, et il embrassa leur religion.

ACHIS, roi de Geth, donna l'hospitalité à David, prit les armes en sa faveur, et remporta une victoire où périrent Saül et ses enfants.

ACHITOB, gr.-prêtre, fils de Phinées, fut père d'Achia et d'Achimélech.

ACHITOPHEL, conseiller de David et ensuite d'Absalon, se pendit de désespoir parce que ce dernier prince n'avait pas suivi ses conseils.

ACHMET ou AHMET-BEN-SEIRIM, auteur arabe du 9e S., a écrit un livre sur *l'interprétation des Songes*, qu'on ne trouve plus en original, mais qui a été traduit en grec. Nicol. Rigault en a publ. une version latine avec cette trad. grecque, à la suite de l'*Onéirocrit.* d'Artémidore, Paris, 1603, in-4.

ACHMET, fils aîné du sulthan Bajazet (Bayerid) II, devait remplacer son père qui venait d'abdiquer le trône en sa faveur; mais son frère Selim Ier s'empara du pouvoir, et après avoir fait massacrer Bajazet, il marcha contre Achmet qu'il vainquit et fit étrangler en 1512.

ACHMET Ier ou AHMED, sulthan ou empereur des Turks, fils du sulthan Mahomet (Mohammed) III, lui succéda en 1603, et mourut en 1617, à l'âge de 29 ans.

ACHMET II succéda à son frère Soliman II sur le trône de Constantinople, en 1691, à l'âge de 46 ans. Son règne fut court et malheureux. Une succession de mauvais visirs, des événements désastreux et la perte de plusieurs batailles, avaient placé l'empire othoman sur le penchant de sa ruine, lorsqu'Achmet mourut en 1695 (de l'hég. 1106). Les historiens turks accordent quelq. vertus à ce prince, mais le taxent de crédulité et de faiblesse.

ACHMET III, fils du sulthan Mahomet IV, succéda à son frère Mustapha II, déposé par les janissaires révoltés, en 1703. Bien que cette sédition lui eût donné l'empire, il n'en fit pas moins périr les principaux chefs. Il amassa de grands trésors, altéra les monnaies, et augmenta les taxes publiques. C'est sous son règne que le célèbre Charles XII vint chercher un asile à Bender après la défaite de Pultawa. (V. Charles XII). Achmet III fit la guerre contre les Russes, les Persans et les Vénitiens, auxquels il enleva la Morée; mais ses armes échouèrent contre les Impériaux, commandés par le prince Eugène. Bientôt après, la milice toujours séditieuse des janissaires lui fit éprouver le sort de son frère, en le déposant (1730), et en appelant au trône Mahomet V, son

neveu. Détenu dans le vieux sérail de Constantinople, il y mourut en 1736, à l'âge de 74 ans.

ACHMET-PACHA commandait l'armée othomane devant Rhodes, en 1522, lorsque le grand-maître de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem, d'Aubusson, fut forcé de capituler après la plus héroïque résistance. Envoyé depuis en Égypte, Achmet voulut s'y rendre indépendant, et traita même avec les chevaliers pour les faire rentrer dans la possession de Rhodes, mais il fut tué par le pacha Ibrahim, qui fit porter sa tête à Soliman Ier.

ACHMET-PACHA, grand-visir du même sulthan, fut étranglé en 1554, par suite des intrigues de la fameuse Roxelane (*v.* ce nom), dont il avait contrarié les desseins dans la catastrophe du prince Mustapha.

ACICHORIUS, capit. gaulois, l'un des compagnons de Brennus, le suivit dans son expéd. en Grèce, et succomba avec ce chef et toute l'armée après le pillage du temple de Delphes.

ACIDALIUS (Valens), né à Wistoch en 1567, critique distingué, a composé quelq. *poésies* latines peu estimées. Après avoir étudié la médecine en Italie, il se fit recevoir doct., quoiqu'il n'eût pas l'intention de pratiquer. A son retour d'Italie, il embrassa la religion cathol., et s'établit à Neiss, où il mourut en 1595, à 28 ans. Il a commenté Quinte-Curce, Velléius-Paterculus, Plaute, les Panégyristes latins, Tacite, et quelques autres auteurs, et laissé des notes sur Ausone et sur le dialogue *de Oratoribus* de Tacite, ou de Quintilien. Un *Recueil de ses lettres* a été publié par son frère, Hanau, 1611, in-8.

ACILIUS, nom d'une famille romaine plébéienne, dont les branches princip. sont celles des Aviola, des Balbus et des Glabrio. Les plus connus sont: Acilius Glabrio, tribun du peuple l'an de Rome 551, qui étouffa avec une seule légion la révolte des esclaves en Étrurie. Nommé consul avec P. Scipion Nasica, l'an de Rome 553, il battit Antiochus aux Thermopyles, et obtint les honneurs du triomphe. Il disputa la censure à Caton. Un autre Acilius Glabrio, consul l'an de Rome 684, remplaça Lucullus dans le gouvernement de la Bithynie et du Pont, et dans la conduite de la guerre contre Mithridate.

ACILIUS AVIOLA, lieutenant dans les Gaules, sous Tibère, l'an 19 de J.-C., soumit les Andu[illegible]ves et les Turonces, habitants de l'Anjou et de la Touraine, qui s'étaient révoltés.

ACIS (mythol.), berger de Sicile, fils de Faune et de la nymphe Siméthis, amant de Galathée, fut écrasé sous un rocher par le cyclope Polyphème, son rival; les dieux le métamorphosèrent en fleuve.

ACKERMANN (Conrad), comédien, né au commencem. du 18e S., passe pour le créat. du théâtre allem. Il prit, en 1765, la direction de celui de Hambourg, où Lessing a fait jouer un grand nombre de ses pièces; et mourut dans cette même ville en 1771. Il jouait les rôles comiques avec un talent remarquable.

ACKERMANN (J.-Christ.-Gottlieb), profess. de méd. à Altorf, en Franconie, né en 1756 à Zeulenrode (Haute-Saxe), étudia son art à Jéna et à Goettingue, acquit de la réputation autant par sa science théorique que par son habileté pratique, et mourut dans sa patrie en 1801. Parmi ses écrits, il faut distinguer: *Institutiones histor. medicinæ.*, 1792, in-8. — *Manuel de médec. milit.*, en allem., 1794-95, 2 in-8. Il a, dans la nouv. éd. de la Biblioth. gr. de Fabricius, inséré les *Vies d'Hippocrate, de Galien, de Théophraste*, etc.

ACLOQUE (André-Arnoult), brasseur du faub. St-Marcel, né à Paris, fut présid. de son district et chef de bataillon dans la garde nationale. Étant de garde au château des Tuileries le 20 juin 1792, il resta constamment auprès du roi qui courait les plus grands dangers, et, par son sang-froid et sa fermeté, contribua beaucoup à sauver le monarque. Après la mort de Louis XVI, il se retira dans les environs de Sens, et ne revint à Paris que lorsque les troubles furent apaisés; il y mourut en août 1802.

ACMÉ, confidente de Livie, femme d'Auguste, fut mise à mort pour avoir contrefait l'écriture de cette princesse. Catulle célèbre dans ses vers la beauté d'une autre Acmé, amante de Septimius.

ACOLUTH (André), orientaliste et profess. de théol. à Breslaw en Silésie, mort en 1704. On a de lui quelq. chapitres du Koran en langues arabe, persane, turke et latine, Berlin, 1701, in-fol.; *Obadias, armenius et latinus*, Leipsig, 1680, in-4. C'est le premier ouvrage impr. en Allemagne avec des caractères arméniens.

ACONCIO (Jacques), philos., juriscons. et théol., né dans le diocèse de Trente au 16e S., se retira en Angleterre, où il embrassa le luthéranisme, et mourut vers 1565. Ses principaux ouvr. sont: *de Stratagematibus Satanæ*, Bâle, 1565 et 1610, in-8; trad. en franç., Bâle, 1565, in-4 (édit. estim.); Delft, 1611 et 1624, in-8; Amsterd., 1664, in-8.—*De Methodo sive recta investigandarum, tradendarumque artium ac scientiarum libellus*, Bâle, 1558, in-8, souvent réimpr. — *L'Art de fortifier les places*, ital. et lat., Genève, 1585.

ACORIS, roi d'Égypte, régnait dans le 4e S. avant J.-C. Il fit la guerre à Artaxerce, roi de Perse, et mourut vers l'an 374 avant J.-C.

ACOSTA (Christophe), chirurgien portugais, né en Afrique au 16e S., a publié: la *Relation de ses voyages aux Indes-Orientales;* un *Tr. des drogues et plantes médicinales des Indes-Orient.*, en espagnol, Burgos, 1578, in-4, trad. en ital. et en franç.; plus. autres écrits peu connus sur la vie solitaire et religieuse, sur les femmes, sur l'amour divin et humain.

ACOSTA (Joseph d'), jésuite espagnol, né vers l'an 1539 à Medina del Campo, professa la théologie à Ocaña, passa depuis dans les Indes, et fut nommé provincial de son ordre au Pérou. Après avoir rendu compte de sa mission au général des jésuites, à Rome, il revint en Espagne, et mourut recteur de Salamanque en 1600. On a de lui: *Histoire naturelle et morale des Indes* (en espagnol), très estimée et trad. en latin par Jean Hug. de Linschot, en français par Robert Regnault, en italien, en flamand, en allemand, etc. — *De naturâ novi orbis;* traduit en espag. par l'auteur, et refondu dans l'ouvr. précéd. — *De promulgatione Evangelii apud barba-*

ros, Salamanque, 1588; Cologne, 1596, in-8. — *De Christo revelato*, Rome, 1590, in-4. — Un *Recueil de sermons* en latin, Salamanque, 1596, in-4.

ACOSTA (Gabriel d'), professeur de théologie à Coimbre, mort en 1616, a laissé des *Commentaires* sur une partie de l'Ancien-Testament.

ACOSTA (Uriel), noble Portugais, né vers la fin du 16e S., à Oporto, acquit quelque célébrité par l'inconstance de ses opinions religieuses. Après avoir été successivement chrétien, matérialiste et juif, il finit par se donner la mort, en l'an 1647. On a de lui deux ouvrages intit. *Examen traditionum pharisaicarum ad legem scriptam;* et *Exemplar vitæ humanæ*.

ACOUSMATIQUES, tiré du grec ακουω, nom des disc. de Pythagore, qui pendant 5 ans devaient écouter dans le silence ses leçons derrière un voile, avant d'être admis à jouir de sa présence.

ACQUAVIVA. Nom d'une famille ancienne et illustre du royaume de Naples.

ACQUAVIVA (And.-Matt.), duc d'Atri, né en 1456, après avoir suivi la carrière des armes et servi les intérêts du roi de France Charles VIII, lors de son expédition en Italie, consacra le reste de sa vie à la culture des lettres, et mourut en 1528. Le seul ouvrage de lui qui soit connu est un *Commentaire* sur une traduct. latine du traité de Plutarque de la vertu morale, Naples, 1526, in-fol.

ACQUAVIVA (Bélisaire), frère du précédent, resta attaché au parti du roi Ferdinand lors de la conquête de Naples par Charles VIII; mais il suivit l'exemple de son aîné quant à la culture des lettres, et profita de son propre crédit auprès du successeur de Ferdinand, pour faire rendre à ce même frère ses biens confisqués à la restauration. Il eut pour amis les princip. littérat. de son temps, et laissa plusieurs *traités* sur différents sujets, réunis en un vol. in-fol., Naples, 1519. — D'autres membres de cette honorable famille ont également cultivé les lettres et surtout la poésie. Crescembeni, dans son *Hist. de la poésie ital. vulgaire*, en cite deux avec éloge.

ACQUAVIVA (Claude), général des jésuites, de la famille des précéd., né en 1543, mort en 1615, gouverna sa compagnie avec une fermeté mêlée d'obstination. On a traduit en franç. son *décret* contre la doctrine d'attenter à la personne des rois. Nous citerons parmi ses ouvrages, l'ordonnance connue sous le nom de *Ratio studiorum*, qui fut supprimée par l'inquisition; *Industria ad curandos animæ morbos*, dont il a paru une traduct. sous le titre de *Manuel des supérieurs ecclésiastiques et réguliers*.

ACRAGAS, sculpt., gravait sur l'or et sur l'argent. Pline cite de lui des coupes qui se voyaient dans le temple de Bacchus à Rhodes.

ACREL (Olaus), chirurgien et médecin suédois du 18e S., membre de l'académie des sciences de Stockholm, y professa d'abord la chirurgie ainsi qu'à Upsal; fut ensuite directeur de tous les hôpitaux du roy. et commandeur de l'ordre de Wasa, et mourut en 1807. On lui doit : *Tr. sur les plaies récentes*, Stockholm, 1745; *Observ. de chirurg.*, 1750; *Discours sur la réforme nécessaire dans les opér. chirurg.*, etc.

ACRISIUS (mytholog.), roi d'Argos, fils d'Abbas et père de Danaé, menacé par un oracle de mourir de la main de son petit-fils, enferma sa fille dans une tour d'airain pour l'empêcher de devenir mère. Mais Jupiter, s'étant changé en pluie d'or, pénétra dans la tour, et eut de Danaé un fils nommé Persée. Acrisius fit enfermer la mère et l'enfant dans un coffre qui fut jeté à la mer. Échappé à ce danger, Persée devint dans la suite si célèbre par sa valeur, qu'Acrisius, attiré par sa réputation, alla le voir à Larisse; mais, en voulant montrer l'adresse avec laquelle il lançait le disque, il tua son grand-père sans le connaître, et accomplit ainsi l'oracle.

ACRON, roi des Céciniens, fut tué par Romulus dans la guerre qui suivit l'enlèvement des Sabines. Ses dépouilles furent consacrées à Jupiter sous le nom de dépouilles opimes.

ACRON, médec. d'Agrigente, guérit les Athéniens de la peste dans le 5e S. avant J.-C., en allumant des feux devant la maison des pestiférés.

ACRON, ancien scoliaste d'Horace, vivait vers le 7e S. Son *Comment.*, imprimé pour la 1re fois séparément, Milan, Ant. de Zaroth, 1477, gr. in-4, se retrouve dans plus. éd. du lyrique latin.

ACRONIUS (Jean), profes. de médec. et de mathémat. à Bâle, né à Acroum en Frise, et mort de la peste en 1564, était plus mathémat. que médec., comme le prouvent les ouvr. qu'il a laissés : *Confectio astrolabii et annuli astronomici; de Spherâ; de Motu terræ*, etc.

ACRONIUS (Ruardus), Frison de naissance, ministre évangélique à Schiédam, se distingua par son zèle dans la querelle avec les remontrants, qui dans ce siècle divisait la Hollande, et donna, en 1601, une explication du catéchisme de Heidelberg, sous le tit. de : *Enarrationes catecheticæ*.

ACRONIUS (Jean), frère du précéd., pasteur de Harlem, mort en 1627 à l'âge de 62 ans, publia, l'année de sa mort, un *Tr. sur le droit de patronage*.

ACROPOLITE (George), né à Constantinople en 1220, attaché à l'empereur grec Th. Lascaris, fut chargé de plus. missions importantes, et parvint au poste de grand logothète, qui répond à celui de premier ministre. Il assista au 2e concile de Lyon, en 1274, et de retour à Constantinople y mourut vers 1282. On a de lui une *chronique* de l'empire grec, depuis la prise de Constantinople par les Latins jusqu'à l'an 1260, époque de la reprise de cette capitale par Michel Paléologue. Cette chronique, qui fait partie de l'Histoire bizantine, est surtout recommandable comme relation détaillée et exacte d'événements arrivés la plupart sous les yeux de l'auteur.

ACROPOLITE (Constantin), fils de George, lui succéda dans la charge de grand logothète, et écrivit plus. *Vies* de saints, et quelques *Tr.* de théologie dont il ne reste que des extraits.

ACROTATUS, fils de Cléomènes, roi de Sparte, alla faire la guerre en Sicile en faveur des Agrigentins. S'y étant rendu odieux par le meurtre de Sosistrate, il fut obligé de fuir, et revint à Lacédémone, où il mourut sans avoir régné. Il laissa un fils nommé Aréus, qui régna par la suite.

ACROTATUS, roi de Sparte, petit-fils du précéd., monta sur le trône après la mort de son père, vers l'an 268, et fut tué l'année suiv. dans une expédit. contre Aristodème. Dans sa jeunesse il s'était illustré en défendant sa patrie contre Pyrrhus. Il eut avec Chélidonis, femme de Cléonyme, des liaisons adultères.

ACSENCAR est le nom de deux des princip. officiers de Melik-Châh, sulthan de Perse dans le 11ᵉ S. Nous ne les mentionnons ici que parce qu'ils sont cités par les anciens hist. des croisades sous des dénominations bizarres que M. Michaud a pris soin de rectifier dans son *histoire* aussi judicieuse que complète.

ACTÉON (mythol.), chasseur, fils d'Aristée et d'Antonoé, ayant jeté les yeux sur Diane au moment où elle se baignait, fut aussitôt changé en cerf et dévoré par ses chiens.

ACTISANES, roi d'Éthiopie, mentionné par Diodore de Sicile, réunit l'Égypte à sa domination, après avoir vaincu le roi Aménophis, contre lequel les Égyptiens s'étaient soulevés, et leur laissa la liberté de se donner un roi après sa mort.

ACTIUM, ville et promontoire d'Acarnanie, à l'extrémité de la presqu'île qui ferme le golfe d'Ambraia, est célèbre par le combat naval où Auguste défit Antoine et Cléopâtre, l'an 31 avant J.-C.

ACTON ou ATTON, théologien et canoniste, év. de Verceil en 945, a laissé des ouvrages recueillis par Baronzio, Verceil, 1768, 2 vol. in-fol.

ACTON (JOSEPH), né à Besançon en 1737, était fils d'un méd. irlandais, établi dans cette ville depuis quelques années. Entré jeune dans la marine française, il passa bientôt en Toscane au service du grand-duc Léopold. Une action d'éclat, dans laquelle il sauva 4,000 Espagnols des croisières barbaresques, le fit connaître de la cour de Naples. Il y fut accueilli avec distinction, et devint, par la faveur de la reine Caroline, ministre de la marine, puis des finances. Il se lia particulièrement avec le ministre d'Angleterre Hamilton, et ne fut plus dès-lors qu'un instrument du cabinet angl. dans la lutte des puissances d'Europe. Renvoyé du ministère en 1803, à la demande de l'ambassad. franç. qui était accrédité à cette époque auprès de la cour de Naples, il se retira en Sicile, où il mourut en 1808, chargé de la haine de la plupart des Napolitains, mais surtout de la noblesse.

ACTUARIUS (J.), méd. gr. des 12ᵉ, 13ᵉ ou 14ᵉ S. (suivant différentes versions), est le premier qui ait introduit l'usage de la casse, de la manne et du séné. Il est auteur de plusieurs ouvrages insérés dans les *Medicæ artis principes*, d'Henri Estienne, 1567. Son *Tr. de Diætâ* a été publié par Fischer, Leipsig, 1774, in-8, en gr. et en lat.

ACUÑA (don ANTONIO OSORIO D'), év. de Zamora sous les règnes de Ferdinand-le-Catholique et de Charles-Quint, fut l'un des principaux chefs de l'insurrection des communautés espagnoles, connue sous le nom de *sainte ligue,* et dont le commandant général était le célèbre Juan de Padilla. Arrêté sur les frontières de France après la défaite totale des insurgés, à Villalar, en 1521, don Antonio d'Acuña fut condamné à mort et décapité dans le château de Simancas. On a loué la pureté de ses mœurs, et les services qu'il avait rendus à ses souverains jusqu'à l'époque de l'insurrection, à laquelle ses devoirs et son âge lui défendaient de prendre part.

ACUÑA (don FERNAND d'), poète espagnol, mort à Grenade vers l'an 1580, est auteur d'une trad. en vers espagnols d'un ouvrage d'Olivier de La Marche (*v.* ce nom), intitulé : *le Chevalier délibéré ;* ses *Poésies diverses*, recueillies après sa mort, ont été imprimées à Salamanque, 1591, in-4.

ACUÑA (don PEDRO d'), noble Espagnol, gouverneur des îles Philippines au commenc. du 17ᵉ S., remporta de grands avantages sur les Chinois et sur les Holland., et mourut en 1606, empoisonné par des envieux. On a de lui une *Relation du soulèvement des Chinois*, imprimée à Manille, en 1603.

ACUÑA (CHRISTOPHE d') jésuite espagnol, né à Burgos en 1597, passa en Amérique pour travailler à la conversion des Indiens du Pérou et du Chili. De retour en Espagne, il y publia la *Relation de la Découverte de la rivière des Amazones,* Madrid, 1641, in-4. Cette édition fut, par des raisons politiques, supprimée avec tant de soin, qu'il n'échappa qu'un très petit nombre d'exemplaires, mais l'ouvr. a été trad. en franç. par Gomberville, Paris, 1682, 2 vol. in-12. D'Acuña fit ensuite un voyage à Rome, d'où il revint avec le titre de qualificat. de l'inquisition, et reparut quelques années après à Lima, où il mourut vers 1675.

ACUÑA (TRISTAN d'), capitaine Portugais, fut en 1506 chargé du command. d'une escadre envoyée par le roi Émanuel au secours de François d'Almeida, récemment établi dans les Indes comme gouvern., et qui était menacé d'une attaque vigoureuse de la part du sulthan d'Égypte. Deux ans après il eut la conduite de la flotte avec laquelle Alphonse d'Albuquerque se rendait aux Indes en qualité de vice-roi. Il se signala par div. exploits durant sa longue traversée, et arriva heureusem. au port de Cananor, au moment où les Portugais venaient d'essuyer un échec contre les Indiens dans un engagem. où Laurent d'Almeida avait été tué. On le retrouve en 1514 chef de l'ambassade que le roi Émanuel envoya avec de magnifiq. présents à Léon X, pour lui demander entre autres choses la convocat. d'un concile afin de rétablir la régularité à tous les degrés de la hiérarchie, et la cession, à titre de subvention dans la guerre qu'il faisait aux Maures, du tiers des revenus assignés à l'entretien des églises et du clergé. — Plusieurs personnages du même nom figurent dans l'histoire de Portugal.

ACUÑA (don RODRIGUE d'), archev. de Lisbonne, fut l'un des chefs de la conjurat. qui plaça le duc de Bragance, en 1640, sur le trône de Portugal. Ce prélat prêta le premier au nouveau roi le serment de fidélité au nom de tout le clergé portugais. Laclède le représente comme un homme pieux, modéré, simple, mais éloquent, et fort attaché aux intérêts de son pays. Le même historien rapporte avec quelques détails un miracle qui eut lieu tandis que

D. Rodrigue d'Acuña donnait sa bénédiction aux gens du peuple sur qui l'on comptait pour l'exécution du complot ourdi par l'illustre Pinto.

ACUSILAS, historien grec, qui florissait avant la guerre du Péloponèse, avait écrit la *généalogie* des rois d'Argos, dont il ne reste que quelq. fragments recueillis par Guill. Sturz; Géra, 1798, in-8.

ACYNDINUS (Grégoire), moine grec du 14e S., est auteur d'un *Traité de l'Essence et des OEuvres de Dieu*, trad. en lat. par Gretser. On trouve encore des fragments de quelq. autres ouvrages de ce moine dans la *Grèce orthodoxe* d'Allatius.

ADA, fille du roi des Héthéens, fut femme d'Ésaü et mère d'Éliphas.

ADA, sœur d'Artémise, épousa Hydriéus, et régna sur la Carie après sa mort. Dépouillée de ses états par le plus jeune de ses frères, elle fut rétablie sur le trône par Alexandre-le-Grand.

ADAD ou BEN-ADAD, nom donné dans la Bible à plusieurs rois d'Idumée ou de Syrie. Un premier, descendant d'Ésaü, défit les Madianites dans le champ de Moab. — Un deuxième échappa au massacre ordonné dans l'Idumée par Joab, se réfugia en Égypte, où il épousa la belle-sœur de Pharaon, revint ensuite occuper le trône de ses pères, et fit avec quelque succès la guerre à Salomon. — Un troisième soutint Asa, roi de Juda, contre Basa, roi d'Israël. — Un quatrième fit la guerre à Achab. — V. Achab.

ADAD-REMNON, ville de Judée au N.-O. de Samarie, célèbre par une bataille qu'y gagna Néchao, roi d'Égypte, vers l'an 610 avant J.-C.

ADAIR (James-Makittrik), méd. écossais, exerça quelque temps la méd. dans les îles d'Antigoa et aux Indes-Occident. Revenu en Angleterre, il se fixa à Bath, où il eut plusieurs différends avec le célèbre Philippe Thicknesse, et mourut en 1802. Ses principaux ouvrages sont: *Avis aux malades qui affluent à Bath*, in-8, 1786.—Un *Aperçu de philos. et de méd. sur l'histoire naturelle du corps et de l'esprit humain*, 1787, in-8. — *Objections incontestables sur l'abolition de la traite des nègres*, in-8.

ADAIR, Américain, publia en 1775, en 4 vol, un ouvrage curieux, intitulé : *Hist. des Indes américaines, et surtout des peuples voisins du Mississipi, la Floride orient. et occid., la Géorgie, la Caroline, la Virginie*, etc. Il y fait remonter l'origine des Indiens jusqu'aux Hébreux.

ADALARD ou ADÉLARD, parent de Charlemagne, né en 753, et mort en 826, fut abbé de Corbie, et principal ministre de Pépin, roi d'Italie, ainsi que de Bernard, son fils. Des intrigues de cour le firent disgracier par Louis-le-Débonnaire, qui l'exila dans l'île de Noirmoutiers; il en sortit sept ans après pour rentrer dans son abbaye, et il reparut même à la cour. Il avait composé de nombreux écrits, dont il ne reste que quelques fragments publiés par Mabillon et par d'Achéry. *Spicilég.* 4.

ADALBÉRON, archevêque de Reims, et grand-chancelier du royaume sous Lothaire, Louis V, Hugues-Capet, fut l'un des plus savants prélats de son siècle. Il tint plusieurs conciles, enrichit son église cathéd., favorisa les arts, et protégea les écoles de son diocèse. En 987 il fit la cérémonie du sacre de Hugues-Capet, et mourut l'année suiv. On trouve plusieurs de ses lettres parmi celles de Gerbert, son successeur.

ADALBÉRON (Ascelin), évêque de Laon, né en Lorraine au milieu du 10e S., prélat courtisan, eut la lâcheté de livrer à Hugues-Capet, Charles, duc de Lorraine, son compétiteur au trône, et l'archevêque de Reims Arnould, auxquels il avait donné asile. Ses liaisons avec la veuve de Lothaire firent tort à la réputation de cette reine. Il dédia au roi Robert une longue satire contre les moines et contre ses ennemis, imprimée dans le 10e vol. des *Histor. de France.* Ce poème est d'un style obscur et barbare; mais il renferme des faits curieux, qui servent à faire connaître les mœurs du temps. Il mourut en 1030, après avoir occupé 53 ans le siége de Laon.

ADALBERT ou ADELBERT, imposteur né dans le 8e S., se vantait d'avoir reçu par le ministère d'un ange le pouvoir de faire des miracles. Condamné par le concile de Soissons, en 744, et par un autre concile tenu à Rome, il finit ses jours dans la prison où Carloman et Pépin le firent renfermer. Des évêques ignorants et séduits lui avaient conféré la prêtrise et même l'épiscopat.

ADALBERT est le nom de deux ducs de Toscane, père et fils, aux 9e et 10e S. Le prem. fit la guerre au pape Jean VIII, et contraignit, en 878, les Romains à prêter le serment de fidélité à Carloman, fils de Louis-le-Germanique. — Le deuxième mourut en 917, après avoir pris une part assez malheureuse aux divisions de l'Italie.

ADALBERT (St), év. d'Augsbourg, mort en 921.

ADALBERT, marquis d'Ivrée, fut le père du roi Bérenger II. Il se laissa entraîner par l'ambition de sa seconde femme, fille d'Adalbert II, duc de Toscane, dans le parti de Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane, un des concurrents à la couronne d'Italie, et mourut en 925.

ADALBERT, roi d'Italie, était fils de Bérenger II, qui l'associa au trône en 950. Chassé d'Italie par l'empereur Othon Ier, il se réfugia à Constantinople, auprès de l'empereur Nicéphore Phocas. L'histoire ne parle plus de lui après l'année 968.

ADALBERT (St), archevêque de Magdebourg, annonça l'Évangile aux Slaves, prêcha la foi dans l'île de Rugen, et vint mourir à Presbourg en 981.

ADALBERT (St), év. de Prague, est l'apôtre de la Bohême, de la Hongrie et de la Prusse, où il obtint l'honneur du martyre en 997. Boleslas, prince de Pologne, racheta son corps pour une quantité d'or d'un poids égal. Les Polonais le vénèrent comme l'auteur de l'hymne guerrier *Boga Rodzica*, qu'ils ont coutume de chanter avant une bataille.

ADALBERT, archev. de Brême et de Hambourg, fut toujours occupé du soin de soumettre au clergé les peuples et les rois, et jouissait dans l'Europe de la plus haute considération. Dans un voyage qu'il fit à Rome en 1046, il aurait pu facilement obtenir la tiare; il aima mieux la faire donner à l'év. de Bamberg, qui fut élu sous le nom de Clément II. L'empereur Henri III le consultait sur toutes les affaires

de l'empire; le roi de France et l'empereur grec lui donnèrent souvent des marques d'estime et d'amitié. Les missions qu'il envoyait dans les états du Nord, lui assuraient dans ces contrées un pouvoir suprême. Il contraignit, en 1069, Suénon, roi de Danemarck, à répudier la reine Gutha, parce qu'elle était sa parente et qu'il n'avait pu l'épouser. Nommé régent de l'empire pendant la minorité d'Henri IV, il se rendit tellement odieux, que le peuple et les grands se soulevèrent. Henri, sommé d'abdiquer ou de le renvoyer, prit ce dernier parti. De retour dans ses états, Adalbert eut à soutenir une guerre malheureuse contre le duc de Saxe et son fils, qui le dépouillèrent des deux tiers de ses domaines; mais, rappelé vers la fin de sa vie à la cour impériale, il reprit la direction des affaires avec une ardeur nouvelle, que l'âge et le travail eurent bientôt épuisée. Accablé de fatigue et d'ambition, il mourut à Goslar en 1072.

ADALOAD, roi des Lombards en 615, fut déposé par ses sujets pour avoir envoyé au supplice douze des grands de son royaume rebelles à ses volontés. Il eut pour successeur, en 625, le duc de Turin, Ariovald, son beau-frère, et mourut la même année, à l'âge de 23 ans.

ADAM, nom du prem. homme. Il fut créé le 6e jour du monde, et placé dans le paradis terrestre, d'où sa désobéissance le fit bientôt chasser. Il vécut 930 ans. Il fut père de Caïn, d'Abel et de Seth.

ADAM, chanoine et directeur de l'école de Brême en 1067, est auteur d'une *Histoire ecclés.*, Leyde, 1595, in-4, et réimp. par les soins de J. Mader; Helmstadt, 1670. Cette édition est la meilleure de cet ouvr., le plus détaillé que nous ayons sur l'établissement du christianisme dans le nord de l'Europe; d'un traité de géographie intit.: *Chronographia Scandinaviæ,* Stockholm, 1615, qu'Adam avait écrit d'après les renseignements recueillis de la bouche même du roi Suénon, dans un voyage qu'il fit en Danemarck; et d'un liv. *de situ Daniæ,* Leyde, 1629. On ignore la date de sa mort.

ADAM, savant chartreux de Londres, qui vivait dans le 11e S., a laissé entre autres ouvr. la *Vie* de St Hugues de Lincoln, insérée dans la Bibliothèque ascétique de Bernard Pez.

ADAM, chanoine de St-Victor, né à Arras, mort en 1177, a fait quelques *ouvrages* de dévotion, parmi lesquels on cite la *Prose* en l'honneur de la Vierge, trad. en franç. dans *le grand Martial de la mère de vie,* 1539, in-4.

ADAM, religieux prémontré dans le 12e S., fut prof. de théol. en Écosse, puis évêque de Withern, et mourut en 1180; ses *OEuvres,* impr. en 1518, et plus complètes, Anvers, 1659, in-fol., consistent en sermons, lettres pieuses et traités de théolog.

ADAM (Scotus), moine, histor. du 12e S., natif d'Écosse, fut élevé dans le monastère de Lindisfarne, qu'il quitta pour venir à Paris, où il fut reçu membre de la Sorbonne. Il retourna ensuite dans son pays natal, fut moine d'abord à Melrose, ensuite à Durham, où il écrivit les *Vies* de St Colomban et de David Ier, roi d'Écosse, et mourut en 1195.

ADAM, d'Amberg en Bavière, imprimeur du 15e siècle, paraît s'être établi à Venise, où il a publié des *éditions* de Lactance, de Virgile, et des oraisons de Cicéron, en 1471 et 1472. On connaît, au surplus, plusieurs autres imprimeurs de ce nom établis en Italie; et les biographes ne sont point d'accord sur ces personnages, ni sur les éditions sorties de leurs presses.

ADAM (Melchior), né en Silésie dans le 16e S., recteur du collége d'Heidelberg, mort en 1622, a écrit les *Vies* des philos., théol., jurisc. et médecins allemands de la communion réformée. Francfort, 1615-20, 5 vol. in-8, et réimpr. en 1705, in-fol.

ADAM (Jean), jésuite sicilien, travailla 20 ans à la propagation du christianisme au Japon, et mourut en 1633, suspendu par les pieds à une potence, et la moitié du corps caché dans une fosse.

ADAM (Jean), jésuite, né à Limoges en 1608, prof. de philos. et prédicateur, mourut à Bordeaux en 1684; il a laissé des *sermons* et des *ouvrages* de controverse depuis long-temps oubliés.

ADAM (Jacques), littérateur, né à Vendôme en 1663, membre de l'Acad. française en 1723, traduisit de l'allemand *les Mémoires de Montécuculli,* Amsterdam, 1734, in-12; de l'italien, *la Relation du cardinal de Tournon;* du grec, *les Dipnosophistes,* d'Athénée, ouvrage resté MS; il eut part à la traduction de l'*Hist. universelle* de J.-A. de Thou., et mourut en 1735.

ADAM, curé de Paris dans le 18e S.; on lui attribue l'ouvr. intitulé : *L'Avocat du Diable sur la légende de Grégoire VII, et la canonisation de St Vincent-de-Paul.*

ADAM (Lamb.-Sigisb.), sculpteur, né à Nancy en 1700, élève de l'acad. de Paris, y remporta le premier prix, et alla ensuite à Rome perfectionner son talent: de retour en France, il exécuta des statues et des groupes en marbre et en bronze, que l'on voit encore dans les parcs de St-Cloud, de Versailles, et dans plusieurs autres endroits. Il publia en 1754 un *Recueil de sculptures antiques, grecques et romaines,* dont il avait fait les dessins, et mourut en 1759. Ses ouvrages, qui se ressentent un peu trop du mauvais goût de l'époque, l'ont placé dans la seconde ou même dans la troisième classe des sculpteurs français.

ADAM (Nicolas-Sébastien), frère du précédent, né en 1705, et mort en 1778, suivit la même carrière que son aîné, étudia comme lui à Paris et à Rome, et devint prof. de l'acad. de Paris. On voit à Nancy, à Paris et dans le parc de St-Cloud, des ouvr. de ce sculpteur, qui le rangent dans la classe de son frère; le plus remarquable est un *Prométhée dévoré par le vautour,* morceau dont le roi de Prusse, Frédéric-le-Grand, fit offrir jusqu'à 30,000 fr., mais qui n'est point sorti de France.

ADAM (François-Gaspard), frère des précédents, et sculpt. comme eux, n'atteignit point à leur réputation; il travailla plusieurs années à Berlin, où se trouvent la plupart de ses ouvr., et mourut à Paris en 1759.

ADAM (Nicolas), né à Paris en 1716, d'abord prof.

d'éloquence au coll. de Lisieux, fut ensuite chargé d'affaires à Venise, et mourut à Paris en 1792. On a de lui *la Vraie manière d'apprendre une langue vivante ou morte par le moyen de la langue française*, Paris, 1779-87, 10 vol. in-8. Ce recueil contient, outre une introduction et des grammaires française, lat., ital., angl. et allem., des traductions littérales de Phèdre, d'Horace, du Rasselas de Johnson, du Caton d'Addison, de la lettre d'Héloïse de Pope, de la première nuit d'Young, etc., etc.

ADAM (Jean), né à Pierrefite en Normandie, en 1726, mort à Londres en 1795, était prof. à l'université de Caen; on a de lui un *Cours de philosophie* souvent réimp.

ADAM (Alexandre), savant écrivain, né à Raffort, dans le comté de Moray, en 1741, reçut, malgré la pauvreté de ses parents, une bonne éducat. dans son école paroissiale, et à Édimbourg, où il étudia avec une grande application. Nommé en 1761 instituteur à l'hôpital de Watson, il fut appelé en 1771 à la direction de la principale école d'Édimbourg, où il voulut introduire une nouvelle grammaire, objet d'une discussion entre lui et les maîtres de l'école. Elle fut soumise au doct. Robertson, principal de l'univ., qui ne donna pas gain de cause à Adam. L'ouvr., qui fit un si grand bruit, parut en 1772, sous le titre de *Principes de grammaire anglaise et latine*, réimprimé plusieurs fois. Adam mourut d'une attaque d'apoplexie en 1809. Ses principaux ouvr. sont : *Antiquités romaines*, 1791, in-8, trad. en franç. par M. de Laubespin, Paris, 1818, 2 vol. in-8. — Un *Sommaire de géogr. et d'hist.*, 1794, in-8. — *Biograph. classique*, in-8; *Lexicon linguæ latinæ*, etc., in-8.

ADAM DU PETIT-PONT, ainsi nommé parce qu'il avait enseigné dans ce quartier de Paris, chanoine de Notre-Dame vers 1145, ensuite év. de St-Asaph en Angleterre, avait des connaissances très étendues. On a de lui un *Traité de l'art de bien parler*.

ADAM DE LA HALE, poète du 13e S., peut être considéré comme un des premiers aut. dramatiques français. On a de lui des *Jeux-partis*, petites pièces dialoguées, dans le genre des comédies-vaudevilles; des *chansons*, des *rondeaux* et des *mottets*. Après avoir mené une vie très dissipée, il finit ses jours dans un couvent. — Un autre Adam, dit de Guiency, a été confondu avec le précédent par plusieurs biographes. Il existe à la bibliothèque royale une traduction manuscrite des distiques de Caton, attribuée à cet auteur.

ADAM D'ORLETON, né à Hérefort, év. de cette ville, puis de Winchester, fut l'oracle des factieux du 14e S. Consulté par les complices de la reine Isabelle, pour savoir s'il était permis de tuer le faible Édouard, il leur fit une réponse à double sens : *Edwardum occidere nolite timere bonum est*, phrase qui, suivant la transposition de la virgule après *nolite* ou bien après *timere*, pouvait signifier : Gardez-vous de tuer le roi, il est bon de craindre; ou bien : Ne craignez pas de tuer le roi, c'est une bonne action. Cette réponse coûta la vie au malheureux Édouard. Adam mourut aveugle et dans un âge avancé, en 1375.

ADAMANTIUS, médecin au 4e S, était un Juif converti qui demeurait à Alexandrie; il a écrit sur la *science de la physionomie* un traité que l'on trouve dans les *Script. physiognom. veter.*, gr. lat., publ. par Franzius.

ADAMANUS, abbé de Hy en 679, fut envoyé vers l'année 701, comme ministre, auprès d'Alfred, roi de Northumberland. Pendant son séjour en Angleterre, il apprit les usages de l'Église romaine pour la célébration de la Pâque, et tenta, mais vainement, de l'introduire en Écosse : il fut plus heureux en Irlande : son écrit de *Paschate legitimo*, et quelq. *canons* sur des points de discipline sont restés MSs. Sa *Vie de St. Colomb* se trouve dans le recueil de Canisius, dans celui de Surrius et dans les Bollandistes, au 9 juin, avec un savant *commentaire* de François Baërt. Ussérius en a fait réimprimer, d'après un MS. plus correct, le prologue, l'épilogue et l'*Admonitio ad scriptores*. Adelung reproche à Joecker d'avoir fait deux ouvr. différents du traité d'Adamanus : *De locis Terræ sanctæ*, et de son livre *De situ Jerusalem*. Cet ouvr. a été publ. par Gretser, Ingolstadt, 1619, in-4.

ADAMANZIO, moine augustin orientaliste, mort à Rome en 1581, fut député des cantons suisses catholiques au concile de Trente, et s'y fit remarquer.

ADAMI (Jacob), théol. protestant du 16e S., né en Poméranie, a publié plusieurs *dissertations* théologiques.

ADAMI (Adam), bénédictin allemand, évêque d'Hiérapolis, député par son ordre au congrès de Westphalie, en a publié l'histoire sous ce titre : *Arcana pacis Westphalicæ*, Francfort, 1698, in-4. Cette prem. édition est très fautive; mais God. de Meiern en a donné, sur le MS. original, une bonne sous ce titre : *Historica relatio de pacificatione Osnabrugo-Monasteriensi*. Francfort, 1737.

ADAMI (Léonard), littérateur italien, né en 1690 à Bolsena, mort en 1719 à Rome, est auteur d'une savante *Hist. de l'Arcadie* depuis les temps les plus reculés jusqu'au dernier des rois qui ont régné sur ce pays; Rome, 1716, in-4. Cet ouvr., dont il n'a paru que le 1er vol. qui finit avec le règne d'Aristocrate-le-Jeune, son dernier roi, est fort estimé. Adam l'a publié sous son nom académ. *Philocles Æpeus*.

ADAMI (Ernest-Dan.), musicien et ministre luthérien, né dans la gr. Pologne en 1716, a publié des *dissertations* (en allem.) sur les beautés sublimes du chant dans les cantiques du service divin, Leipsig, 1755, in-8.

ADAMI (André), maître de la chapelle papale, au commencement du 18e S., a publié (en ital.) des *observations* sur la manière de diriger les chœurs des chanteurs de la chapelle pontificale dans les cérémonies ordinaires et extraordin., Rome, 1711, in-4, avec portr.

ADAMITES, nom d'une secte de chrétiens du 2e siècle. Ils prétendaient que l'on devait prier sans aucun vêtement, comme Adam dans l'état d'innocence.

ADAMS (Robert), architecte et grav. angl., né à Londres en 1550, mort en 1591, était intendant des bâtim. de la reine Élisabeth. Il a représenté dans une *suite* de gravures les différentes actions qui eurent lieu entre la flotte anglaise et la fameuse *Armada*. Cette suite, publ. en 1589, est très rare.

ADAMS (Thomas), né à Wem en 1609, lord-maire de Londres en 1645, était dévoué au parti du roi, et fut pour cette raison mis à la Tour par les républicains. Il fit passer 11,000 liv. sterl. à Charles II pendant son exil, et fut à la restauration chargé par la cité de Londres d'aller au-devant de ce prince; il fonda une école de langue arabe à Wem, fit seul les frais de l'impress. d'un Évangile en langue persane, qu'il envoya dans l'Orient, et mourut en 1667.

ADAMS (Thomas), chapelain de l'Église anglic., mort en 1670, a laissé sous ce titre : *Union protestante, ou Principes de la religion réformée*, un ouvrage fort estimé en Angleterre.

ADAMS (Richard), mort en 1698, fut l'un des édit. des *œuvres* de Charnock (*v.* ce nom).

ADAMS (Jean), issu d'une famille de la Nouvelle-Écosse, élève du collége de Harvard, fut ministre à Hessport dans Rhode-Island, et mourut en 1740 à 36 ans, regretté comme bon prédicateur et comme poète. Ses *poésies*, publ. à Boston, en 1745, in-8, contiennent des imitations et des paraphrases de morceaux de l'Écriture sainte, des traduct. d'Horace, et le livre *de la Révélation* tout entier en vers héroïques. Sa versification est très harmonieuse et facile, surtout pour l'époque où la civilisation du pays était encore peu avancée.

ADAMS (Éliphalet), min. à la Nouvelle-Londres (Connecticut), élève du collége de Harvard, fut ordonné en 1709, et mourut en 1753 à 77 ans. On a de lui plusieurs *sermons* et *discours*.

ADAMS (Zardiel), renommé par ses talents dans la chaire, fut ordonné en 1764, et exerça le saint ministère à Lunenbourg au Massachusett. Ses *sermons* sont estimés.

ADAMS (Amos), min. à Roxbury (Massachusett), prit ses degrés au collége de Harvard en 1752, et mourut à Dorchester, en 1775, à 48 ans. Outre un grand nombre de *sermons*, il a publié un *abrégé* de l'histoire de la Nouvelle-Angleterre, réimprimé à Londres.

ADAMS (Joseph) était, en 1715, min. à Newington (New-Hampshire), où il prêcha jusqu'à sa mort arrivée en 1783, à 93 ans. On a de lui un *sermon* contre les progrès de l'impiété.

ADAMS (Robert), archit., né en Écosse en 1728, embellit, de concert avec son frère Jacques Adams, archit. comme lui, la ville de Londres d'une suite de maisons sur un plan uniforme, près des bords de la Tamise, lesquelles conservent le nom d'*Adelphi*, comme étant l'ouvrage des deux frères. Il contruisit ensuite, dans différents comtés d'Angleterre, plus. châteaux remarquables par leur originalité et l'art des distributions intérieures. On doit à cet archit. une *Description des ruines du palais de Dioclétien*, à Spalatro en Dalmatie, Londres, 1764, in-fol. max., avec 61 planches. Ses œuvres et celles de son frère ont été publiées en 1778, 2 vol. in-fol., 81 pl. Robert mourut en 1792.

ADAMS (Samuel), un des hommes qui ont montré un grand caractère dans la révolution d'Amérique, naquit à Boston de parents respectables. Dès 1743, n'étant encore que maître ès-arts, il se fit remarquer par ses principes d'égalité et son opposition sous l'administ. de Shirley. Il fut en 1765 appelé à remplacer Oxenbridge-Tacher, comme membre et ensuite greffier de l'assemblée gén. du Massachusett, et y présida pendant dix années à toutes les décisions importantes. Nommé en 1774 membre de la convention de sa province et ensuite du congrès, il s'y distingua par son courage et son éloquence persuasive. Proscrit en 1775, il se réunit l'année suiv. à Franklin, Jefferson et autres pour proclamer l'indépendance des États-Unis. Enfin la constitution du Massachusett ayant été adoptée, il fut élu lieut.-gouv., puis gouvern. à la place de M. Hancock. Il est mort à 82 ans en 1808. On a de lui quelq. *articles* politiques et des *harangues* insérées dans les journ. du temps.

ADAMS (Joseph), médec., fils d'un apothicaire de Londres, suivit la même profession, obtint un diplôme à Aberdeen, et alla se fixer à Madère. A son retour en 1805, il fut nommé médec. de l'hôpital des malades atteints de la variole, et mourut des suites d'une chute le 20 juin 1818, âgé de 62 ans. Il publia des *Observ. sur les Poisons*; un *Traité sur les Cancers*; des *Recherches sur les Épidémies; l'hist. de Madère*, un *Traité sur les Affections héréditaires*; un *Manuel sur la Vaccine*.

ADAMS (John), né à Braintrée, dans le Massachusett, en 1755, d'une famille qui a donné aux États-Unis plus. patriotes d'un talent remarquable, embrassa de bonne heure la profess. de jurisconsulte, et fut dès l'âge de 25 ans désigné chef de justice de l'état; mais il refusa cet emploi. Il manifesta l'un des prem. son opposit. au système tyrannique de l'Angleterre, et lors de l'insurrection de Boston, il se fit connaître comme l'un des hommes les plus capables de seconder par de bonnes mesures politiq. les efforts militaires des indépendants : aussi partagea-t-il avec D. Hancock l'honneur d'être excepté de la première promesse d'amnistie faite par la métrop. aux insurgés américains. Lorsque ceux-ci eurent pris les armes et juré de ne les déposer que vainqueurs et libres, il fut un de ceux qui insistèrent avec le plus d'énergie et d'éloquence pour que cette grande détermination fût proclamée et rendue irrévocable, à la face du monde entier, par un acte digne d'elle. Th. Jefferson et lui furent chargés de proposer chacun une rédaction de l'acte : celle de Jefferson fut préférée; mais, depuis la déclarat. de l'indépendance jusqu'à la paix, John Adams fut constamment l'âme et le flambeau de l'assemblée nationale. On le vit, durant cette période si pénible, négocier des alliances et des emprunts dans toutes les cours de l'Europe. Enfin il fut un des commissaires qui signèrent, en 1782, la paix avec l'Angleterre. En 1787, il publia à Londres un ouvr. intit. : *a Defense of the constitutions of gouvernem. of the Unithed States of America*, 2 vol. in-8,

traduit en français, avec des notes et observat., par Delacroix, Paris, 1792, 2 vol. in-8 : dans ce livre l'auteur laissait apercevoir une prédilect. marquée pour les principes de la constitution anglaise. Aussi, dans l'assemblée qui produisit la constitut. des États-Unis, il fut un des membres du parti qu'on appela depuis *fédéraliste*, qui tendait à donner au président et au gouvern.-gén. de plus grands pouvoirs. L'on sait que l'opinion contraire prévalut : savoir, celle de Franklin, de Madisson et de Jefferson, qui tendait à modérer l'action du pouvoir central en étendant celle des états particuliers. Après avoir rempli les fonctions de vice-président pendant les huit années de la présidence de Washington, John Adams, qui avait été consulté par cet illustre ami dans toutes les affaires importantes, lui succéda. Sous son administrat. les fédéralistes et ceux qui croyaient avoir le droit de s'appeler exclusivement les républicains s'attaquèrent avec violence à propos de la révolut. franç., dont les prem. n'apercevaient que les excès, tandis que les autres la jugeaient de plus en plus avec faveur. Cette question étrangère causa des troubles intérieurs qui donnèrent de vives inquiétudes sur la stabilité future du gouvernem. des États-Unis. Adams, cherchant un appui dans ce qu'on nommait ses idées anglaises, proposa un *alien-bill*, et demanda une loi qui permît la suspension de l'*habeas corpus:* mais ces proposit. furent rejetées, et leur auteur, à l'expirat. de la première période de son administration, ne fut pas réélu. Il vécut dans une retraite absolue tant que dura la présidence de Th. Jefferson, son heureux success., qui toutefois ne l'avait emporté sur lui que de quatre voix. Sous Madisson, lorsqu'il fut devenu nécessaire pour les États-Unis de venger leur honneur national par une guerre contre leur ancienne métropole, John Adams rompit le silence qu'il gardait depuis si long-temps et publia une *Lettre* pleine de raison et d'éloquence, dont le but était d'amener au sentiment général ceux des fédéralistes qui s'opposaient à la guerre. Ses adversaires les démocrates, pénétrés d'admiration, lui offrirent alors leurs suffrages pour divers emplois importants; mais il ne voulut pas rentrer dans la vie publique. Depuis 1816, sa santé s'affaiblit insensiblem. Dans les dern. années de sa vie, il ne pouvait plus porter ses mains à la bouche; mais ses infirmités ne l'empêchaient pas de s'intéresser toujours aux affaires du pays. Il mourut en 1826, après avoir vu la présidence décernée à son fils.

ADAMSON (Patrick), né en 1543 à Perth, fut fait archev. de St-André en 1576. Les presbyt. attaquèrent la validité de son élection, et ne consentirent à la ratifier qu'à des conditions humiliantes auxquelles il fut obligé de souscrire. Malgré cet engagement, il servit le dessein qu'avait le roi d'établir l'épiscopat en Écosse. Le parti presbytérien, qui se composait de l'immense majorité de la nation, parvint aisément à se venger du prélat; il le fit excommunier; et le roi Jacques fut contraint d'accorder le revenu de l'archevêché de St-André au duc de Lenox. Adamson ne trouva de ressources que dans les contributions de la charité, et mourut dans l'indigence à la fin de 1591. Il a laissé des *poésies lat.*, Lond., 1619, in-4, pub. par Th. Wilson, son gendre, précéd. d'une notice apologét. sur l'aut., et un tr. *de Sacro pastoris officio*, ibid., 1619, in-8.

ADANSON (Michel), célèbre botaniste, membre de l'institut de France, né à Aix en Provence en 1727, d'un père Écossais d'origine, fit de brillantes études à Paris, suivit les cours de Réaumur et de B. de Jussieu. Passionné pour la botan., il avait étudié à 14 ans toutes les plantes du Jardin-du-Roi. On le vit bientôt sacrifier son patrimoine pour explorer le Sénégal, où, pendant 5 ans, il ne cessa de puiser une masse d'observ. et de richesses dans les 3 règnes. Après avoir conçu sous ce ciel brûlant son vaste système, qui embrassait toutes les espèces d'*existences physiques, morales et intellectuelles*, qu'il évaluait à plus de quatre-vingt-dix mille, il présenta en 1775 à l'académie 120 volumes manuscrits et 75,000 figures, bases et matériaux de ce grand ouvr., qui fut jugé au-dessus des forces d'un seul homme. Il voulut élever cependant seul cet énorme édifice, et consacra toute sa vie à des recherches continuelles propres au développement de son système, et qui absorbèrent le reste de ses jours. Nommé censeur royal et gratifié de plusieurs pensions, la révolution lui enleva tout. Le désastre d'un jardin d'expériences, où il cultivait 130 espèces ou races de mûriers et un grand nombre de plantes dont il avait perfectionné la culture, influa davantage encore sur le moral et le physique d'Adanson, déjà aigri par la perte de ses places. Le directoire le tira de sa fâcheuse position en lui donnant une pension de 6,000 f. qui fut doublée par Bonaparte. Il mourut en 1806. On a de lui *les Familles des plantes*, Paris, 1763, 2 vol. in-8; *Voyage au Sénégal*, 1757, in-4; des *Mémoires* substantiels et profonds sur l'invariabilité des espèces de plantes contre Linné; d'autres sur la météorologie; sur les tarets (vers destructeurs des navires); sur la torpille, la tarentule, lus à l'académie des sciences dont il était membre; et un grand nombre de savans *articles* fournis à l'Encyclopédie. Il était membre de la Légion-d'Honneur. M. Cuvier a lu son éloge à l'Institut en 1807.

ADAOUST (d'), littérat. provençal, mort en 1819, est aut. d'une traduction en vers français de *l'Art poétique* d'Horace et de quelq. autres *poésies*, parmi lesquelles on remarque une *ode* sur le rétablissement de la statue d'Henri IV. Il a laissé en manuscrit plusieurs pièces de théâtre, entre autres une comédie en cinq actes et en vers, intitulée : *l'Égoïste sans le savoir*, et une petite comédie, aussi en vers, intitulée : *l'Amant timide*.

ADAREZER, roi de Syrie, fut défait par David dans deux batailles différentes.

ADDA (Ferdinand d'), patrice de Milan, né vers 1534, reçut le laur. doct. à Padoue, et le célèbre Alciat prononça dans cette circonstance un *discours* à la louange du candidat; Ferdinand s'acquit la réputation d'un grand jurisconsulte, et mourut en 1574, laissant, outre quelques *ouvrages* de droit, réimpr. dans le tom. II du *Thesaur. juris* d'Otton, plusieurs *discours*, parmi lesquels on citera celui dans lequel

il fait l'apologie de la jurisprud. contre ses détracteurs. Venise, Alde, 1546, in-8. A la suite de ces discours on trouve quelques *épigrammes* reprod. dans divers recueils.

ADDINGTON (Antoine), médecin, né en 1713, étudia à Oxford au collége de la Trinité, parvint au grade de maître ès-arts en 1740, à celui de doct. en médecine en 1744, et fut nommé memb. du collége de médec. en 1756. On a de lui des *Mémoires* sur le scorbut, où il traite de la manière de conserver l'eau douce en mer, 1753, in-8; un *traité* sur la mortalité des bestiaux, in-8; et un *pamphlet* politique sur une négociation entre lord Chatam et lord Bute. Il mourut en 1790.

ADDISON (Lancelot), né à Mauldismaburne, dans le Westmoreland, en 1632, se distingua par son zèle pour la cause royale. Dans une thèse publique en 1658, il fit une satire si violente du gouvernement républ., que le parti dominant l'obligea de demander pardon à genoux. On distingue parmi ses ouvrages la *Barbarie occidentale, ou courte relation des révolutions opérées dans les royaumes de Fez et de Maroc,* Lond., 1674. — *L'État présent des Juifs, en particul. de ceux des états barbaresques*, Oxford, 1675, où se trouve un détail exact de leurs coutumes tant sacrées que profanes. Il mourut en 1703, laissant un fils dont l'art. suit, et qui, par ses talents, assure à jamais à son nom une gloire que ne lui auraient pas méritée ses propres ouvrages.

ADDISON (Joseph), né à Milston dans le Wiltshire, le 1er mai 1672, reçut sa prem. éducation à Salisbury et Lichtfield, fut admis en 1687 au collége de la reine à Oxford, où il commença sa réputation par des poésies latines. A l'âge de 22 ans, il adressa quelq. vers à Dryden, et peu de temps après il publia la traduction d'une partie du 4e liv. des *Géorgiques* de Virgile avec un essai sur ce poème. En 1695, il présenta une pièce en vers au roi Guillaume qui lui accorda une pension de 300 liv. sterl. pour les frais d'un voyage en France et en Italie. De retour dans sa patrie, il entra en faveur auprès de lord Godolphin et même à la cour, par son poème sur la bataille de Blenheim. L'année d'après il se rendit à Hanovre avec lord Halifax, et plus tard accompagna le marq. de Warton en Irlande en qualité de secrét. de ce seigneur, nommé lord-lieuten. Ce fut pendant son séjour en Irlande que Steele publia *le Babillard* (*the Tatler*); Addison y prit bientôt part. Le *Spectator* suivit cet ouvr. En 1713, sa trag. de *Caton* fut jouée aux applaudissements des whigs et des torys; à cette même époque parut le *Guardian.* En 1715 commença le *Free Holder,* qu'il ne continua que jusqu'au milieu de l'année suiv. En 1716 il épousa la comtesse douairière de Warwick, dont il avait été long-temps amoureux. Cette union ne fut pas heureuse. La réputation littér. d'Addison le porta au poste de secrét. d'état, qu'il abandonna bientôt pour une pension de 1,500 liv. sterl. Il projetait une trag. intitulée *la Mort de Socrate,* mais il y renonça pour un ouvr. plus important, *la Défense de la religion chrétienne,* dont une partie parut après sa mort. Il avait aussi conçu le plan d'un dictionn. angl. tel qu'il fut plus tard exécuté par le docteur Johnson. Il avait confié à M. Tickell la publication de ses ouvr., qu'il dédia lui-même à M. Craygs. Addison mourut en juin 1719. La trag. de *Caton, le Babillard, le Spectateur* et *le Free Holder,* ont été trad. en franç. Cet écriv. exerça une grande influence sur la prose anglaise par les essais périodiques dont il fut le principal rédacteur. Ses ouvr. sont également remarquables par un atticisme élégant, un goût pur, une grâce toujours naturelle et une correction toujours facile. Moins heureux comme poète anglais que comme poète latin, il prétendit réformer le théâtre irrégulier de sa nation par l'exemple de son *Caton;* mais cette trag., restée la seule classique de l'Angleterre, est à peine lue aujourd'hui. Comme homme politique, Addison ne fit que passer au ministère, et n'y laissa pas de grands souvenirs de talents. Le célèbre Baskerville a donné une belle édition des œuvres (*the Works*) d'Addison, 1761, 4 vol. in-4.

ADDY (Guill.), écrivain anglais, mort au commenc. du 18e S., a laissé une *Sténographie,* ou *l'art d'écrire en abrégé*, Londres, 1695, in-8. — *Vetus et Novum Testamentum anglicum, litter. tachygraph. impr.*, ibid., 1627, in-16.

ADEL, roi de Suède au 6e S., fit avec succès la guerre aux Danois, qu'il rendit tributaires de la Suède, et mourut d'une chute de cheval après 6 ans de règne.

ADÉLAIDE, fille de Rodolphe II, roi de Bourgogne, née en 931, épousa successivem. Lothaire II, roi d'Italie, l'empereur Othon III, et mourut en 999 au monastère de Seltz en Alsace, comme elle se rendait en Bourgogne pour réconcilier son neveu Rodolphe avec ses sujets. La vie d'Adélaïde a été écrite par S. Odilon, abbé de Cluny, et par Aug. de Breitenbach (en allem.).

ADÉLAIDE (Ste), fille du comte de la Gueldre, mourut en 1015, dans un monastère de Cologne, dont elle était abbesse.

ADÉLAIDE, femme de Frédéric, prince de Saxe, fit assassiner son mari en 1055 par son amant, le marq. de Thuringe, qu'elle épousa bientôt après.

ADÉLAIDE, ou Alix de Savoie, femme du roi de France Louis VI, dit *le Gros*, contracta un 2e mariage, après la mort de ce prince, avec le connétable Matthieu de Montmorenci. Elle mourut en 1154, à l'abbaye de Montmartre, dont elle était fondatrice.

ADÉLAIDE ou Alyt van POELGAERT, Hollandaise, maîtresse du duc Albert de Bavière, s'attira la haine du fils de ce prince, qui la fit assassiner en 1392.

ADÉLAIDE DE FRANCE, femme de Louis-le-Bègue et mère de Charles III, dit *le Simple.*

ADÉLAIDE DE FRANCE, princesse dont on n'a pu jusqu'à présent découvrir l'origine, fut la femme de Hugues-Capet, et la mère du roi Robert II.

ADÉLAIDE DE FRANCE (madame Marie), fille aînée du roi Louis XV, née à Versailles en 1730, quitta la France avec sa sœur, madame Victoire, en 1791, par une juste crainte des excès révolutionnaires, dont le roi, la reine et madame Elisabeth furent les plus déplorables victimes. Les deux prin-

cesses, après avoir séjourné à Rome jusqu'à la prem. entrée des troupes franç. en 1795, se retirèrent dans le royaume de Naples, puis à Trieste, où elles moururent, madame Victoire, en 1799, et madame Adélaïde en 1800.

ADELARD ou ATHELARD, bénédictin anglais qui vivait sous Henri Ier (12e S.), était très instruit pour son temps. Avide de nouvelles connaissances, il fit un voyage en Espagne, dans l'Égypte et l'Arabie, apprit l'arabe, et traduisit de cette langue, en latin, les *Éléments d'Euclide*, avant qu'on eût découvert le texte grec. Il a trad. encore un ouvr. arabe sur les sept planètes. Les colléges d'Oxford possèdent quelques-uns de ses manuscrits.

ADELBERT, fils d'un roi d'York, en Angleterre, vers la fin du 7e S., convertit au christ. les Frisons encore païens, et fut archidiacre de la cathédrale d'Utrecht. On croit qu'il mourut vers 730.

ADELBOLD, évêq. d'Utrecht, mort en 1027, a laissé plusieurs écrits, entre autres : la *Vie de l'empereur Henri II*, dont il ne reste qu'une partie, publ. par Gretser en 1611, dans les *Vies des saints de Bamberg*, et par Leibnitz, dans les *Script. rerum Brunswic*; un *Traité de la Sphère*, inséré par B. Pez, dans le tome III de son *Thesaur. Anecdotor.*, des *Éloges de la sainte Vierge, de la Croix*, etc.

ADELBURNER (Michel), mathémat. et médecin allemand, né à Nuremberg en 1702, et mort profess. de logique à Altorf, en 1779, a publié un ouvr. intit. : *Commercium astronomicum*, et une *feuille* périodique sur les phénomènes célestes les plus remarquables (en allem.).

ADELER (Cort Siversen), né en Norwége, l'an 1622, entra dans la marine de Venise, parvint au grade d'amiral, et remporta de fréquents avantages sur les Turks. La républ. le récompensa noblement de ses services. Il se retira ensuite à Amsterdam, où il se maria, puis à Copenhague, où il mourut en 1675, avec le grade de grand-amiral de la marine danoise.

ADELGISE ou ADALGIN, roi des Lombards, en 759, épousa une sœur de Charlemagne, et, malgré cette alliance, fut forcé de quitter ses états lorsque son beau-frère envahit la Lombardie, en 775. Réfugié à la cour de l'empereur d'Orient, il en obtint des secours avec lesquels il essaya vainement de faire changer la fortune. L'époque de sa mort est inconnue.

ADELGISE, prince de Bénévent, au 9e S., lutta long-temps, avec des succès variés, contre les Sarrasins ou Maures d'Afrique, qui dévastaient l'Italie méridionale. Il mourut en 879, assassiné par ses gendres et ses neveux.

ADELGISE, épouse de Sicard, pr. de Bénévent, causa par son imprud. la mort de ce prince en 839.

ADELGREIFF (J.), imposteur, né à Elbing, en Prusse, prétendit que sept anges lui avaient révélé qu'il tenait la place de Dieu sur la terre. Il fut arrêté à Kœnigsberg, accusé d'hérésie et de magie, condamné et exécuté en 1636.

ADELMAN, clerc de l'église de Liége, fut nommé évêque de Brescia en 1048, et mourut en 1061. On a de lui une *Lettre sur l'Eucharistie*, écrite à l'hérésiarque Bérenger (*v.* ce nom), imprimée pour la prem. fois à Louvain en 1551, et reproduite dans les différentes édit. de la *Biblioth. des Pères;* un poème rhythmique : *De viris illustribus sui temporis*, inséré par Mabillon dans le tom. Ier des *Analectes*, et depuis par le chan. Gagliardi, avec la lettre à Bérenger, à la suite des sermons de S. Gaudence (*v.* ce nom).

ADELME, évêque de Sherburn, auj. Salisbury, dans le 7e S., fut, dit-on, le prem. Anglais qui ait écrit en latin et cultivé la poésie. Il mourut en 709, laissant plusieurs ouvrages. Ses opuscules ascétiques ont été publiés par le P. Delrio, Mayence, 1601, in-8. La *Vie* d'Adelme, par Guill. de Malmesbury, se trouve dans les *Acta sanctor. ord. Bened.* de Mabillon.

ADELPHE, philos. platonicien dans le 3e S., adopta les principes des gnostiques, comme développem. du platonicisme. Il fut réfuté par Plotin (*v.* ce nom).

ADELUNG (Jean-Christophe), littérateur et grammairien allemand, né en 1734, profess. au gymnase d'Erfurt en 1759, et, en 1787, bibliothécaire de l'électeur à Dresde, où il mourut en 1806. 70 vol. sont sortis de sa plume, entre autres : un Dictionn. grammatical et critique, réimp. à Leipsig, de 1793 à 1801, avec des augmentations, 4 vol. in-4; *Glossarium manuale ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis*, 6 vol. in-8, abrégé de Ducange et de Carpentier; *trois grammaires allemandes*, un *traité du style allemand*, un autre fort étendu sur *l'orthogr. allemande;* des supplém. au *Dictionnaire des gens de lettres* de Joëcker, 2 vol. in-4, continué par Rotermund; *Histoire des folies humaines, ou biographie des plus célèbres nécromanciens, alchimistes, exorcistes, devins*, etc.; *Tableau de toutes les sciences, des arts et des métiers qui ont pour objet de satisfaire aux besoins ou d'augmenter les agréments de la vie; Essai d'une histoire de la civilisation du genre humain ; Histoire de la philos.; La plus ancienne Hist. des Teutons; de leur langue et de leur littérat. jusqu'à l'époque de la grande migration des peuples; Mithridate, ou tableau universel des langues, avec le* Pater *en cinq cents langues ou idiomes.* La prem. partie seulement est de lui.

ADELUNG (Frédéric), précepteur des gr.-ducs de Russie, est connu par des recherches curieuses sur les anciens poëtes allemands, conservées dans la bibliothèque du Vatican.

ADÉMAR ou AIMAR, moine, né en 988, mourut dans un voy. à la Terre-Sainte en 1030. Il est auteur d'une chronique de France depuis l'origine de la monarchie jusqu'en 1029, publiée par le P. Labbe dans la *nouv. Bibliothèque des MSs.*, et postérieur. dans les collections historiques, notamment dans celui de D. Bouquet. Cette chronique a été imprimée séparément avec une continuation, par Pierre Guillebaud (*v.* ce nom). Une lettre d'Adémar sur l'apostolat de St Martial a été recueillie par Mabillon dans les *Analectes*, et son *Histoire* de l'abbaye St-Martial de 848 à 1020, par Labbe, dans la bibliot. déjà citée; quelques autres ouvr. de lui sont restés MSs. dans différentes bibliothèques.

ADENEZ, surn. *le Roi*, ménestrel du 13ᵉ S., attaché à la cour de Henri III, duc de Flandre et de Brabant, est aut. d'un gr. nombre de *romans* restés MSs. Son roman de *Cléomades*, mis en prose par Philip. Camus, a été imprimé plusieurs fois dans le 15ᵉ et le 16ᵉ S.

ADER (Guill.), méd. de Toulouse, mort vers 1630, est aut. d'un traité : *de Ægrotis et morbis evangelicis*, 1621, in-4; d'un autre ouvrage intitulé : *de Pestis cognitione, previsione et remediis*, Toulouse, 1628, in-8, et d'un poème macaronique en l'honneur de Henri IV.

ADGANDESTÈS, prince des Cates, offrit à Tibère de le délivrer d'Arminius si on voulait lui envoyer du poison à cet effet. Tibère refusa son offre, et lui fit dire que les Romains ne savaient vaincre leurs ennemis que les armes à la main.

ADGILLUS, premier prince ou duc chrétien de la Frise, avait été mis à la tête de ce duché par Clotaire, roi des Francs. C'est à ce prince que la Frise doit en partie son existence, puisqu'il la garantit des envahissements de la mer par des digues dont il subsiste encore des restes. — Adgillus II, son fils, abjura le christianisme, et tenta de ramener le peuple à ses anciennes croyances.

ADHAD-EDDAULAH, sulthan de Perse, de la dynastie des Bouides, agrandit son empire, prit Bagdad en 978, fut le protecteur des sciences et des lettres, et mourut en 983 (de l'hég. 372).

ADHELM, prélat anglais du 7ᵉ S., possédait à fond les langues grecque, latine et saxonne. Il a composé plusieurs poèmes sur la vie chrétienne, cités dans l'*Hist. ecclés.* de Cellier.

ADHÉMAR ou ADZÉMAR, troubadour du 13ᵉ S., né dans le Gévaudan, parcourut, suivant l'usage du temps, les châteaux et habitations seigneuriales, et finit ses jours dans un monastère. On trouve de ce poète 18 *lais*, *tensons*, etc., dans les MSs. de Ste-Palaye, à la biblioth. royale de l'Arsenal. Ces mêmes MSs. renferment aussi une chanson d'un autre Adzémar de Roca-Ficha, sur lequel on n'a d'ailleurs aucun renseignement.

ADHÉMAR DE MONTEIL, év. du Puy-en-Velai, fut le premier qui se présenta au concile de Clermont, en 1095, pour demander la croix au pape Urbain II. Le pontife le nomma son légat auprès des croisés. Il mourut par suite d'épidémie quelque temps après la bataille d'Antioche, en 1097. Ce prélat guerrier, éloquent et vertueux, était d'une famille illustre de Provence qui s'est éteinte dans celle de Grignan.

ADHÉMAR (Guillaume), gentilh. provençal, de la même famille que le précédent, mort vers 1190, est aut. d'un *traité* en vers *des femmes illustres*, qu'il dédia à l'impératrice Béatrix, femme de Frédéric Iᵉʳ, surn. Barberousse. Ce monarque lui inféoda, en récompense, le château de Grignan.

ADHÉMAR (Jean d'), officier au régiment de Cambrésis, fut égorgé à Versailles le 9 septembre 1792, avec ses deux fils, lors du massacre des prisonniers d'Orléans.

ADHERBAL, général carthaginois, défit le consul Claudius Pulcher dans un combat naval sur les côtes de Sicile, l'an 249 av. J.-C.

ADHERBAL, autre général carthaginois, fut battu dans le détroit de Gadès par le général romain Lélius, 206 ans av. J.-C.

ADHERBAL, fils de Micipsa et petit-fils de Massinissa, après avoir vainement imploré le secours des Romains, fut assiégé dans Cirta, et massacré par ordre de Jugurtha, l'an 112 avant J.-C.

ADIAPHORISTES, mot dérivé d'ἀδιάφορος, indifférent, nom donné à ceux qui, dans le 16ᵉ S., approuvèrent la doctrine de Luther sans cesser de reconnaître l'autorité de l'Église.

ADIMANTUS, général athénien, combattit pendant la guerre du Péloponèse la proposition de couper le pouce droit aux prisonniers lacédémoniens pour les rendre inhabiles à manier la lance. Cet acte d'humanité lui sauva la vie lors de la prise de la flotte d'Athènes à Ægros-Potamos par Lysandre, roi de Sparte, 405 ans av. J.-C.

ADIMANTUS, sectaire manichéen de la fin du 3ᵉ S., niait l'autorité de l'Ancien-Testament, et composa sur ce sujet un livre réfuté par St Augustin.

ADIMARI, nom de l'une des familles de Florence les plus anciennes et les plus illustres du parti guelfe.

ADIMARI (Alexandre), poète florentin, né en 1579, et mort en 1649, était de cette famille. Il est aut. de plusieurs *recueils* de sonnets, et d'une *traduction* en vers italiens des odes de Pindare, Pise, 1631, in-4, médiocrement estimée des littérateurs italiens.

ADIMARI (Louis), de la même famille, poète satirique, né à Naples en 1644, et mort en 1708, fut professeur de langue toscane à l'acad. de Florence, et de science chevaleresque à l'acad. des nobles. On cite de lui, *Prose sacre*, Florence, 1706, petit in-4; des *Odes*, des *Pièces* de théâtres, et cinq *Satires* que les critiques regardent comme sa meilleure production.

ADIMARI (Raphael), né à Rimini vers la fin du 16ᵉ S., a publ. l'hist. de sa patrie sous ce titre : *Sito Riminense*, Brescia, 1616, 2 vol. in-4.

ADLERFELD (Gustave), noble Suédois, né en 1671, suivit Charles XII dans toutes ses campagnes, et rédigea le *journal* des opérations de l'armée suédoise jusqu'à la bataille de Pultawa, où il fut tué d'un boulet de canon en 1709. Son fils fit traduire ce journal en français, et cette traduct. a été imprimée sous le titre d'*Histoire militaire de Charles XII*, Amsterdam, 1740, 4 vol. in-12. On y a ajouté la relation de la bataille de Pultawa et du séjour de Charles à Bender, par un officier suédois.

ADLUNG (Jacq.), célèbre organiste, et profess. au gymnase d'Erfurt, né en 1699, mort en 1762, a laissé un *Traité* curieux de l'orgue (allem.), Berlin, 1768, in-4, avec des notes de S.-G. Albrecht.

ADLZREITER (Jean), chancelier de l'électeur de Bavière, né à Rosenheim en 1596, mort en 1662, est aut. des *Annales boicæ gentis;* c'est l'histoire de la Bavière depuis l'origine de cet état jusqu'au temps où vivait l'écrivain. La meilleure édit. de cet ouvr.

est celle de Francfort, 1710, in-fol., que l'on doit à Leibnitz. L'illustre éditeur y joignit différents morceaux tirés des *Annal. Boiorum* d'André Brunner (*v.* ce nom).

ADMAI, écrivain arabe, vivait sous le règne du khalyfe Haroun-al-Réchid, au 8e S. Il a composé un ouvrage intitulé : *Vie d'Antar,* qui se trouve parmi les MSs. de la bibliothèque impériale de Vienne.

ADMÈTE (mythologie), roi de Phérès en Thessalie, dont Apollon garda les troupeaux. Il épousa Alceste, qui se dévoua pour lui lorsque l'heure de sa mort fut arrivée.

ADMIRAL (HENRI L'), né vers 1735 à Anzelot (Puy-de-Dôme), vécut dans la domesticité jusqu'à la révolution ; se trouvait employé, comme garçon de bureau, à la loterie nationale, lorsque sa haine envers les persécuteurs de ses anciens maîtres lui inspira le dessein de délivrer la France de la tyrannie de Robespierre et de Collot-d'Herbois. Le 3 prairial an II (24 avril 1794), après avoir guetté tout le jour une occasion de frapper Robespierre au sein même du comité de salut public, il attendit Collot-d'Herbois à la porte de son appartement, et lui tira trois coups de pistolet à bout portant sans pouvoir l'atteindre. Une lutte corps à corps, qui s'engagea entre le conventionnel et l'assassin, donna le temps à une patrouille d'accourir ; mais L'admiral parvint à s'échapper, et alla s'enfermer dans sa demeure, d'où on ne l'arracha qu'après qu'il eut étendu presque sans vie le premier des assaillants, un serrurier nommé Geoffroi. Dans l'interrogatoire qu'il eut à subir, L'Admiral répondit avec fermeté qu'on ne pouvait lui reprocher comme un crime ce que lui-même n'avait entrepris que comme un service à rendre à la France ; qu'au reste il avait conçu seul, sans suggestion étrangère, le dessein qu'il n'avait pu accomplir, et que son unique regret était de n'avoir pas réussi. Toutefois on prétendit y trouver la preuve d'une conspiration dirigée contre la république ; cinquante-deux autres personnes, parmi lesquelles se trouvaient MM. de Sombreuil et de Sartines fils, et madame de Sainte-Amaranthe, furent impliquées dans ce prétendu complot, et toutes portèrent leur tête sur l'échafaud.

ADMON, graveur grec, dont il reste un *Hercule buvant*, au cabinet de Stosch. V. WINCKELMANN.

ADOLPHE II, comte de Holstein, embrassa le parti d'Henri-le-Superbe, dont il partagea les succès et les revers. Il bâtit la ville de Lubeck, et fut tué au siége de Demmin en Poméranie, en 1164.

ADOLPHE, comte de Nassau, élu roi des Romains en 1292, et couronné empereur à Aix-la-Chapelle, avait pour compétiteur Albert d'Autriche (*v.* ce nom). Forcé par sa position de se mettre à la solde de l'Angleterre, il révolta ses sujets par ses exactions, et fut dépossédé de l'empire en 1298. Il voulut alors défendre ses droits, et parvint à lever une armée supérieure à celle d'Albert ; mais trompé par de faux rapports, il fut enveloppé par son ennemi, qui le tua de sa propre main à Gelheim, entre Worms et Spire, le 2 juill. 1298. Son fils, Gerlac, est regardé comme la tige des trois branches des princes de Nassau-Usingen, Saarbruck et Weilburg.

ADOLPHE X, comte de Clèves et de la Marche, fut évêque de Munster en 1357, et archevêq.-électeur de Cologne en 1362, ce qui ne l'empêcha pas de se marier. Il mourut en 1394. On lui attribue l'institution de l'*ordre des fous,* qui ne subsista pas long-temps, et qui n'avait guère d'autre but que de maintenir l'union parmi la nobl. du pays de Clèves.

ADOLPHE Ier, duc de Clèves, fils du précédent, fut surnommé *le Victorieux* à cause des nombreux succès qu'il obtint sur les ennemis de l'empire. Il mourut en 1448, regretté de ses sujets, dont il avait assuré le bonheur.

ADOLPHE VIII, duc de Sleswigh, refusa la couronne de Danemarck, qui lui fut offerte par les grands et le peuple, et désigna Christian Ier, son neveu. Il mourut en 1459.

ADOLPHE, fils unique d'Arnold, duc de Gueldre, fit la guerre à son père pour régner à sa place. Charles, duc de Bourgogne, qui s'était déclaré médiat. dans cette querelle, ne put vaincre l'obstination d'Adolphe, qui périt devant Doornick, en 1477.

ADOLPHE, prince d'Anhalt et évêque de Mersbourg, mort en 1526, eut, parmi ses contemporains, la réputation de grand prédicateur et de savant théologien.

ADOLPHE Ier, duc de Holstein, fils de Frédéric Ier, roi de Danemarck, fut un des prétendants à la main d'Élisabeth, reine d'Angleterre, entra au service de Philippe II, roi d'Espagne, et se battit contre les Hollandais. Il était retiré dans ses états lorsqu'il termina sa carrière en 1586.

ADOLPHE (JEAN), duc de Saxe, né en 1685, servit plusieurs années dans les troupes hessoises, et devint lieutenant-général. Il passa en 1710 au service d'Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, qui le nomma major-général de son armée. Il obtint plusieurs succès sur les généraux de Charles XII, pacifia la Lithuanie et la Pologne, et prit Dantzig sous le règne d'Auguste III ; enfin il ne cessa point de combattre avec gloire jusqu'à sa mort, arrivée à la bataille de Willdorf, en 1744.

ADOLPHE-FRÉDÉRIC II DE HOLSTEIN-EUTIN, roi de Suède, naquit en 1710. Il fut d'abord év. de Lubeck et administ. du duché de Holstein-Gottorp. Après la mort de son père, Fréderic Ier, les états de Suède l'appelèrent au trône malgré les efforts d'un parti qui désignait un prince de Danemarck. Son élection eut lieu en 1743, et rétablit la paix entre la Russie et la Suède. Adolphe-Fréd. réforma les lois, protégea les sciences et les arts, et fit fleurir le commerce. Il mourut en févr. 1771, pleuré de ses sujets.

ADOMÉ, nègre de Caïenne, s'est acquis quelque célébrité comme chef d'une insurrect. qui avait pour but d'égorger les blancs de cette colonie dans la nuit du 4 au 5 février 1794. Il fut pris et fusillé.

ADON (St), archev. de Vienne en Dauphiné, mort en 875, âgé de 76 ans. Le roi Charles-le-Chauve et Louis II le consultaient sur les intérêts de l'état. Il prit part aux affaires publ. de son temps, fonda des hôpitaux, parut avec éclat dans plusieurs con-

ciles, en tint lui-même à Vienne pour maintenir la pureté des mœurs et de la foi. On doit à ce prélat une *Chronique universelle* en latin, citée pour les premiers temps de l'hist. de France. Imprimée plus. fois à Paris en 1512, 1522, in-4, avec Grégoire de Tours, 1561, elle l'a été depuis à Rome en 1745, in-fol. — Un *Martyrologe*, dont la meilleure édit. est celle du P. Rosweyde, Anvers, 1613, in-fol.

ADONIAS, 4e fils de David, disputa la couronne à Salomon, qui le fit périr l'an 1015 avant J.-C.

ADONIBESECH, roi de Chanaan, fit couper les pieds et les mains à 70 princes, ses prisonn. Les Juifs l'ayant vaincu, lui firent subir le même supplice.

ADONIS (mythologie), célèbre par sa beauté, fils de Cyniras, roi de Cypre, et de Myrrha, inspira de l'amour à Vénus. Il fut mortellement blessé à la chasse par un sanglier; mais Proserpine, à la prière de Vénus, lui rendit la vie, à condition qu'il passerait alternativement six mois de l'année avec elle, et six mois avec Vénus. On institua en son honneur des fêtes célèbres en Asie.

ADONISEDEC, roi de Syrie, fut vaincu par Josué avec 4 autres rois voisins, dans cette journée mémorable où Dieu arrêta le soleil en faveur des Hébreux, 1451 ans avant J.-C.

ADORNO (GABRIEL), 2e doge de Gênes, fut appelé à cette dignité par le peuple, en 1361, après la mort de Simon Bocanegra, et dut cette distinct. autant à la réputation de probité dont il jouissait comme marchand, qu'au crédit qu'avait sa famille dans le parti gibelin. Toutefois ses qualités estimables ne le mirent point à l'abri de l'inconstance du peuple; exilé en 1370, à la suite d'un soulèvement, il eut pour successeur Dominique Fregoso.—Antoniotto ADORNO, élu doge en 1384, fut déposé et rét. quatre fois dans cette dignité. Il donna aux Génois le conseil de se mettre sous la protect. du roi de France, Charles VI, ce qui eut lieu en 1396. Antoniotto mourut l'année suiv. — George ADORNO, fils du précédent, nommé doge en 1413, abdiqua deux ans après, parce qu'il reconnut l'impossib. de dompter la violence des factions qui déchiraient alors la républiq.—Raphaël ADORNO, fils de George, élu doge en 1443, se démit en 1447. Au milieu des troubles civils, sa modération et son impartialité avaient tourné contre lui ses propres partisans.—Barnabas ADORNO s'empara immédiatement, à force armée, de la dignité que Raphaël venait d'abdiquer: mais il ne la garda pas plus d'un mois, et fut chassé de son palais par la faction des Fregoses, qui mit à sa place Pierre Fregoso. Les deux familles Adorno et Fregoso divisaient ainsi Gênes depuis que le peuple avait pris la résolut. d'exclure les nobles de la magistrat. suprême, vers le mil. du 14e S. — ADORNO (Prosper), doge en 1461, expulsa les Français de Gênes; chassé à son tour par Paul Fregoso, rétabli par J. Galéas Sforce, duc de Milan, il fut contraint, par la faction Fregose, de quitter Gênes une 2e fois, et mour. à Naples en 1486.—ADORNO (Antoniotto II), doge en 1513, déposé par Octavien Fregoso, rétabli en 1522 avec l'appui des troupes de Charles-Quint, fut enfin obligé de renoncer à la magistrat. suprême, lorsqu'André Doria, passé du service de France à celui de l'empereur, rendit Gênes à l'indépendance en 1528. Alors fut abolie la loi qui excluait les nobles du gouvern.; et, pour punir les familles Adorno et Fregose d'avoir si long-temps compromis l'existence de la républ. par leur rivalité, elles furent obligées de quitter leur nom, et de prendre à leur choix celui d'une des 28 familles nobles qui formèrent constitutionnellement le patriciat génois. Cette mesure anéantit deux factions qui avaient déchiré Gênes pendant 165 ans. — Les biographes italiens ont consacré le souvenir de plus. autres membres de cette famille, tels que François ADORNO, jésuite, qui vécut de 1530 à 1586, auteur d'un *Traité de la discipline ecclésiast.*; — et Jean-Auguste ADORNO, prêtre, fondateur d'une congrégation de clercs réguliers mineurs, mort à Naples, en odeur de sainteté, l'an 1591.

ADRAMAN, fils d'une bouchère de Marseille, devint pacha de Rhodes, et grand-amiral des galères; accusé d'avoir voulu incendier Constantinople, il fut étranglé en 1706.

ADRAMELECH, divinité des Assyriens. On lui sacrifiait des enfants en les faisant brûler. — Un des fils de Sennachérib, roi d'Assyrie, porta aussi ce nom. Adramelech et son frère Sarrasar ayant ourdi une conspiration contre leur père, ce prince périt sous leurs coups au retour d'une expédition contre les Hébreux.

ADRAMYTTUS, frère de Crésus, roi de Lydie, fut le fondateur d'une ville qui porta son nom.

ADRASTE, roi d'Argos, reçut Polynice, fils d'OEdipe, banni de Thèbes par Étéocle, son frère, lui fit épouser Argie, sa fille, et marcha contre Thèbes. Il mourut plusieurs années après, de la douleur que lui causa la mort de son fils Égiolée, tué dans un combat contre les Thébains.

ADRETS (FRANÇ. DE BEAUMONT, baron des), né en Dauphiné l'an 1513, embrassa la cause des réformés ou protest., sous le prétexte, dit-on, d'un ressentiment contre le duc de Guise; prit différentes villes sur les cathol., et se signala autant par sa valeur que par sa cruauté envers les vaincus. Il passa ensuite du côté des catholiques, par dépit de n'avoir pas obtenu le gouvern. du Lyonnais, et mourut méprisé et abhorré des deux partis en 1586. Les biographes ont cru expliquer la prem. apostasie du baron des Adrets par sa haine contre les Guises, qui avaient prêté leur appui tout-puiss. à un sieur d'Ailly de Pecquigny, qu'il avait voulu flétrir comme un lâche à l'occasion de la reddition aux Espagnols de la place de Moncalvo en Monferrat, dans la guerre de 1559, où lui-même il commandait, sous le maréchal de Brissac, les légions du Dauphiné, de Provence, du Lyonn. et d'Auvergne. Mais il semble plus naturel d'expliq. l'une et l'autre de ses désertions par son dévouement à Catherine de Médicis, qui avait intérêt à étouffer l'une par l'autre les deux factions des Guises et des protest. En effet, cette princesse, dans une lettre qu'on a conserv., écrivait au baron des Adrets « qu'il lui ferait plaisir de s'attacher à détruire en Dauphiné l'autorité du duc

de Guise; que tous les moyens étaient bons, pourvu que l'affaire réussît : qu'il pouvait prendre parmi les protestants des forces pour lui opposer; que ce n'était pas ici une affaire de religion, mais de politique; que l'Église était moins intéressée que le roi; qu'enfin elle prenait tout sur elle, et le soutiendrait partout, etc. » Dans tous les cas, le baron des Adrets dut regretter amèrem. de s'être fait le docile instrument d'une politique infernale, lorsque, command. pour le roi Charles IX le corps d'armée dirigé contre le duc de Savoie dans le marquisat de Saluce, il apprit que l'aîné de ses fils avait péri dans les massacres de la St-Barthélemi, et que le 2e avait été tué au siége de La Rochelle. Outre le *Diction. critique* de Bayle, on peut consulter, sur le baron des Adrets, *sa Vie*, écrite par Guy Allard, Grenoble, 1675, 1 vol. in-18, réimp. en 1803, in-8, par J.-Cl. Martin de l'Isère, avec des notes plus étendues que le texte.

ADRIA (J.-J.), hist. né en Sicile, mort en 1560, a écrit sur la peste, la saignée, les bains de Sicile, etc., et a donné une *topographie* de la ville de Mazzara, lieu de sa naissance, Palerme, 1515, in-4.

ADRIAM (Marie), héroïne lyonnaise, n'avait que 16 ans lorsqu'elle prit des vêtem. d'homme et servit comme canonnier pend. le siége de Lyon en 1793. Traduite devant la commission révolutionnaire établie dans la même ville après le siége, « Comment, lui dit un des juges de ce tribunal de sang, as-tu pu prendre les armes contre ta patrie? C'est au contraire, répondit-elle, pour la défendre et la sauver de ses oppress. » Il est presque inutile d'ajouter que cette héroïne fut condamnée à mort.

ADRIANI (Marcel-Virgile), profess. de belles-lettres, puis chancelier de la républ. de Florence, né en 1464, mort en 1521, avait donné en 1518 une traduct. latine, avec des commentaires de Dioscoride, *De materiâ medicâ*, qui lui fit une gr. réputat. — Son fils, J.-B. Adriani, né en 1513, porta d'abord les armes pour la défense de sa patrie, professa l'éloquence pend. trente ans, et mourut en 1578. On a de lui plus. ouvr. dont le plus important est l'*Histoire* de son temps, dep. 1536 jusqu'en 1574, faisant suite à celle de Guicciardini, Florence, 1583, in-fol. C'était un amateur éclairé des arts, et Vasari, auq. il avait adressé une lettre sur les peintres nommés dans l'*Hist.* de Pline, convient qu'il lui avait été fort utile pour la décoration du palais du grand-duc à Florence. — Marcel Adriani, fils du précéd., né en 1533, professa les belles-lettres à Florence comme son père et son aïeul, et mourut en 1604. Il a laissé en MSs. une traduct. italienne des *OEuv. morales* de Plutarque, et une autre du *Tr. de l'élocut.* de Démétrius de Phalère, publ. en 1738, in-8, par les soins de Gori.

ADRIANO, peintre espagnol, mort à Cordoue en 1630, n'a composé qu'un petit nombre de tableaux, dont le plus remarquable est un *crucifiement* dans le goût du peintre Sadeler.

ADRIANSEN (Corneille), prédicateur flamand de l'ordre de St-Benoît, né en 1521, mort en 1581, accusé d'avoir souillé par ses mœurs la chasteté du confessionnal, a laissé des *Sermons* remplis d'expressions obscènes et d'invectives contre les chefs des protestants des Pays-Bas.

ADRICHOMIUS (Christian), né à Delft en 1533, mort à Cologne en 1585, est cité principalem. comme auteur d'un ouvr. intitulé : *Theatrum terræ sanctæ*, 1590, in-fol.; 5e édit., 1682.

ADRIEN (P. Ælius), 15e empereur romain, fils adoptif et successeur de Trajan, parvint à l'empire l'an 117 de J.-C., et dut son élévation aux intrigues de l'impératrice Plautine. Il fit la paix avec les Parthes, vainquit les Alains, les Sarmates et les Daces, et employa la plus grande partie de son règne à visiter les provinces de son empire. C'est lui qui fit bâtir un mur de 80 milles entre l'Écosse et l'Angleterre, pour empêcher les courses des Barbares. Sur les remontrances de Quadrat et d'Aristide, philos. chrétiens, il apaisa la persécut. dirigée contre les zélateurs de l'Évangile. Les Juifs s'étant révoltés sous son règne, il les défit, et ruina Jérusalem. Il la rétablit ensuite sous le nom d'Ælia Capitolina, érigea un temple à Jupiter sur le Calvaire, et plaça une statue d'Adonis dans la crèche de Bethléem. Les Juifs se révoltèrent une seconde fois, et il les chassa pour jamais de leur pays. Il mourut à Bayes l'an 138 de J.-C., à 62 ans, laissant l'empire à Vérus et à Antonin, qu'il avait adoptés. Adrien était d'un tempéram. robuste et sanguin; il allait toujours tête nue. Il aimait la poésie, les arts et les sciences. Il fit des lois sages, et donna, sous le titre d'*édit perpétuel*, un code à l'empire. Mais son attachem. aux superstitions du paganisme et son infâme passion pour Antinoüs le déshonorèrent. On lui attribue quelq. ouvr., et l'*Anthologie grecque* contient des fragm. de ses poésies.

ADRIEN, sophiste et rhéteur du 3e S., né à Tyr en Phénicie, étudia l'éloquence à Athènes sous le célèbre Hérode Atticus, et fut amené à Rome par Marc-Aurèle pour y professer cet art. Il mourut sous le règne de Commode. On trouve quelques extraits de ses *déclamations*, en grec et en latin, dans le recueil de Léon Allatius : *Excerpta varia græcorum sophistarum ac rhetorum*, Rom., 1641, in-8. — Un autre Adrien, écriv. grec du 5e S., est auteur d'une *Introduction à l'Écrit. sainte*, impr. à Augsbourg en 1602, in-4.

ADRIEN. On trouve trois saints de ce nom dans la légende. — Le 1er, officier dans l'armée romaine, se convertit au christianisme, et souffrit le martyre à Nicomédie vers l'an 306 de J.-C. — Le 2e, né en Afrique, fut envoyé par le pape Vitalien dans la Grande-Bretagne pour la propagation de la foi, et y mourut en 720. — Le 3e fut évêque de St-André en Écosse, et souffrit le martyre en 874.

ADRIEN Ier, pape, élu en 772, envoya ses légats au second concile général de Nicée en 787, fut vengé par Charlemagne des vexations de Didier, roi des Lombards, et mourut en 795.

ADRIEN II, pape, était Romain; élu en 867, à 76 ans, après avoir refusé deux fois le pontificat, il leva l'excommunicat. lancée contre le roi Lothaire (*v.* ce nom) qui avait répudié sa femme; tint un

concile à Rome contre Photius, patriarche de Constantinople, qu'il fit déposer; eut des démêlés avec l'emper. et le patriarche grec au sujet de la Bulgarie, qu'il revendiquait, et quelq. différends avec Charles-le-Chauve au sujet d'un évêq. qui avait été condamné en France. Il mourut en 872.

ADRIEN III, né à Rome, fut élu en 884 pour succéder à Marin, dont il confirma les mesures contre Photius, patriarche de Constantinople. Il mourut en 885.

ADRIEN IV, pape, né en Angleterre, vint en France pour y étudier, et fut obligé par sa pauvreté de se faire domestique des chanoines de St-Ruf, près d'Avignon. Sa conduite et ses talents l'ayant fait recevoir religieux dans cette maison, il en fut élu abbé en 1137. Le pape Eugène III le fit cardinal d'Albano, et l'envoya comme légat en Danemarck et en Norwége, où il convertit les peuples barbares. Élu pape à son retour en 1154, il eut des démêlés avec les Romains au sujet de l'hérétiq. Arnaud de Bresse, avec Guillaume, roi de Sicile, et avec l'emper. Frédéric. Il mourut en 1159.

ADRIEN V, né à Gênes, neveu du pape Innocent IV, fut élu pape le 12 juillet 1276, et mourut un mois après.

ADRIEN VI, pape, nommé auparavant Florent Boyers, né à Utrecht dans une basse condition en 1459, enseigna d'abord la théologie à Louvain, fut ensuite évêque de Tortose, vice-roi en Espagne, et enfin élevé à la papauté en 1522, par la protection de Charles-Quint, dont il avait été précept. Il s'attira des ennemis, parce qu'il voulut réformer les abus de la cour de Rome, et n'avança aucun de ses parents. Il mourut en 1523. On a de lui: *Quæstiones quodlibeticæ*, 1531, in-8; un commentaire sur le 4e liv. des *Sentences; Epistola ad principes Germaniæ*, Wittemberg, 1538, in-4.

ADRIEN, chartreux. On lui doit un ouvr. ingénieux et savant, intitulé: *De remediis utriusque fortunæ*, dont la prem. édit., imprim. à Cologne en 1471, est rare et recherchée. L'édition in-4, sans date, impr. avec les caractères d'Ulrich Zel, est égalem. estimée des amateurs.

ADRY (Jean-Félicissime), philologue et bibliographe, né près d'Auxerre en 1749, mort en 1818, fut bibliothécaire de la maison de l'Oratoire à Paris jusqu'en 1790, époque de la suppress. des ordres religieux et congrégat. séculières. Rendu à la société civile, il enrichit la littérature de plus. éditions d'ouvr. anciens et modernes, parmi lesquelles on cite celles de Quintilien, trad. de Capperonnier, des *Avent. de Télémaque*, des *Fables* de La Fontaine; il inséra de bons articles dans le *Magasin encyclop.*; il en avait, dès 1782, publié de fort curieux dans le *Journ. encyclop.*

ADSON (Hémérigus), né près de St-Claude, jouit d'une si grande réputation, que les souverains de l'Europe se plaisaient à le consulter. Moine de Luxeuil, puis abbé de Moutier-en-Der, en 968, il mourut en 992, dans un voyage qu'il avait entrep. pour visiter les lieux saints avec Hilduin, comte d'Anci en Champagne. Il a laissé quelques *Vies* de saints, impr. dans les recueils de D. Martenne et de Mabillon; un *Traité de l'Antechrist*, attribué à St-Augustin, et qui se trouve dans l'édition de 1685 des *OEuvres* de ce Père.

ADVENIER-FONTENILLE (Hippolyte-Antoine), né à Paris en 1775, mort en 1827, entra à l'école des ponts-et-chaussées; capitaine du génie en 1794, chev. de la Lég.-d'Honn. en 1807, il fut attaché au comité des fortifications, perdit cette place, mais devint, en 1812, référend. de 2e classe à la cour des comptes. Dans ces diverses positions, Advenier concourut à la composit. de vaudevilles, tels que *l'Aînée et la Cadette, Panard clerc de procureur, Gresset, le Trois Mai, Grisélidis*; on a de lui, en outre, *le Jeune oncle*, opéra comique, et un pot-pourri: *la Grande joie de la rivière de Seine*, à l'occasion des réjouissances du 18 brumaire an X, où l'on ne reconnaît pas son esprit, d'ordinaire heureux et piquant.

ÆACIDE, roi des Molosses en Épire, fut père du célèbre Pyrrhus (*v.* ce nom).

ÆDÉSIUS, philosophe platonicien du 4e S., remplaça Jamblique dans l'enseignement des arcanes de la théurgie en Cappadoce; usant des mêmes prestiges, il fit croire aussi à ses communicat. avec la divinité par l'intermédiaire des démons.

ÆDON (mythol.), femme du roi Zéthus, frère d'Amphion, tua dans la nuit son propre fils, croyant immoler l'aîné des fils de Niobé, sa belle-sœur, dont la fécondité la rendait jalouse. Ayant reconnu son erreur, elle voulut se tuer, mais les dieux la changèrent en rossignol.

ÆGIMUS ou ÆGIMIUS, méd. grec que Galien croit antérieur à Hippocrate, avait écrit un *livre* sur les palpitations.

ÆGIUS ou ÉGIO, jurisconsulte de Spolette, né dans cette ville au 16e S., mort en 1578, a publié, d'après les MSs. du Vatican, la prem. édit. de la *Bibliothèque d'Apollodore*, Rome, 1550, in-8, avec une traduct. lat. et des notes très savantes.

ÆLF (Samuel), théol. et littérat., né en Suède, et mort vers la fin du 18e S., avait professé les belles-lettres à l'acad. d'Upsal, avec succès. On a de lui des poésies latines remarq. par l'harmonie de la versificat. autant que par la pureté du style.

ÆLFRICUS, nommé *le Grammairien*, abbé de Malmesbury, mort vers l'an 1016, est auteur d'une *Gramm.* et d'un *Dictionn. saxon-lat.*, publiés par Somner (*v.* ce nom) à Oxford en 1659; d'une trad. saxonne de l'*Ancien* et du *Nouv.-Testament*, Londres, 1625 et 1638; d'une *homélie* sur l'eucharistie, Cambridge, 1641.

ÆLIANUS (Meccius), méd., né en Grèce dans le 2e S., fut le maître de Galien, qui le cite avec éloge pour avoir, le premier, employé avec succès la thériaque comme remède et préservatif dans un temps de peste.

ÆLIUS (Sextus-Poetus-Catus), jurisc. qui viv. au 6e S. de la fondation de Rome, fut successivem. édile, consul, censeur, et donna son nom à une partie du droit romain.

ÆLST (Évérard van), peintre hollandais, né à

Delft en 1602, mort en 1658, excellait à représenter les fleurs, les fruits, les oiseaux morts, etc. Ses tableaux, en petit nombre, sont fort chers. — ÆLST (Guill. van), neveu et élève du précéd., né en 1620, et mort en 1679, peignit le même genre que son oncle, mais acquit plus de réputation. Il avait voyagé en France et en Italie.

ÆLST (Nicolas van), grav., né à Bruxelles en 1530, a gravé, d'après Jules Romain, divers sujets de l'*Ancien-Testament*.

ÆMILIUS (George), né à Mansfeld en 1517, parent de Luther, a traduit les Évangiles en vers : *Evangelia heroico carmine reddita*, 1509, in-8.

ÆMILIUS (Antoine), profess. d'hist., né à Aix-la-Chapelle en 1589, fut le disciple de Vossius (*v.* ce nom) et l'ami de Descartes. On a de lui un *Recueil* de harangues et de poésies lat., 1651, in-12.

ÆNESIDÈME, philos. pyrrhonien, de Gnosse, dans la Crète, contempor. de Cicéron, enseignait à Alexandrie; il avait écrit huit livres sur la philosophie sceptique, dont il ne reste qu'un extrait dans la Bibliothèque de Photius.

ÆPINUS (Jean), coopérateur de Luther, né en 1499, dans le Brandebourg, mort en 1553, a laissé plus. ouvr. qui sont sans intérêt aujourd'hui.

ÆPINUS (F.-M.-Ulr.-Théod.), prof. de physiq. né à Rostock en 1724, mort à Dorpt en Livonie, en 1802. On a de lui plus. ouv., dont le plus remarquable est intitulé : *Tentamen theoriæ electricitatis et magnetismi*, Pétersbourg, 1760, in-4. Le savant Haüy en a publié un *Abrégé* en franç., 1787, in-8.

ÆPOLION, graveur grec sur pierres dures. On connaît de lui une tête de l'emper. Marc-Aurèle.

AÉRIUS, hérésiarque, né dans le 4e S., d'abord sectateur d'Arius, fonda depuis par jalousie contre Eustache patriarche de Constantinople, la nouvelle secte dont les partisans furent, de son nom, appelés aériens. Aérius, en suivant le dogme d'Arius, y ajoutait que l'évêq. n'avait point de supériorité sur le prêtre; que la célébration de la Pâque, les fêtes, les jeûnes, etc., étaient des superstitions judaïques; il condamnait aussi les prières pour les morts. Cette secte des aériens subsistait encore du temps de St Augustin.

AERSCHOT (van), ecclésiastique belge, mort en 1833 à Malines, âgé de 40 ans, était professeur d'hébreu au petit séminaire. A une vertu solide et aux qualités les plus aimables, il joignait un grand savoir.

ÆSCHRIOU, médecin empirique de Pergame au 2e S., est cité par Galien, avec éloge, comme l'inventeur d'un remède contre la rage.

ÆSINUS (François), évêque d'Iasi, dans la Valachie, mort en 1549, est auteur de quelq. opusc. conserv. dans la biblioth. du Vatican.

ÆSION, orat. grec, contempor. de Démosthènes.

ÆTHÉRIUS, archit. grec, vivait vers l'an 500, sous le règne de l'empereur Anastase Ier. Il bâtit à Constantinople un édifice appelé *Chalcis*, et on lui attribue la construction de la muraille qu'Anastase ordonna pour mettre Constantinople à l'abri des insultes des Goths, des Huns et des Bulgares, et qui s'étendait du Pont-Euxin à la Propontide, au midi de Selymbria.

AÉTION, peintre grec, était contempor. d'Apelle, de Protogène et de Nicomaque; il est connu par un tableau représent. les noces d'Alexandre et de Roxane, qui fut exposé aux jeux olympiq. Lucien cite Aétion parmi les plus gr. peintres de l'antiq.

AÉTIUS, hérétique arien du 4e S., chassé de toutes les villes où il avait tenté de s'établir, fut accueilli par Julien-l'Apostat, et mourut à Constantinople l'an 367. Il attaquait le mystère de la Ste Trinité, enseignait que la foi suffit sans les œuvres.

AÉTIUS, méd. du 4e S., surnommé *Amidenus*, du lieu de sa naissance, Amida, en Mésopotamie, a laissé un ouvr. en 16 liv., distribué en 4 parties, et pour cette raison intit. : *Tetrabiblos*, qui renferme toutes les connaiss. médicales que l'on avait de son temps. Cet ouvrage, imprimé par parties séparées en 1534, in-fol., à Venise, en 1535, à Bâle, in-fol., a été complétem. trad. en lat. par Cornarius, et impr. à Bâle, par Froben, en 1542, in-fol.; réimpr. à Paris en 1567, in-fol.; Lyon, 1549, in-fol., et 1565, 4 vol. in-12. — Aétius-Siculus, méd., est aut. du liv. *De atrâ bile*, attribué à Galien. — Aétius-Clétus, de Segni, méd., en a comp. un *De morbo strangulatorio*, Rome, 1636, in-8.

AÉTIUS, génér. rom. au 5e S., gouvernait les Gaules quand ce pays fut envahi, d'un côté par les Burgundes et les Francs, et de l'autre par les Huns, sous la conduite d'Attila. Il remporta trois gr. victoires sur les Francs, et défit entièrement Attila dans les plaines de Châlons. L'emper. Valentinien III, jaloux de sa gloire, le tua de sa propre main l'an 454 de J.-C.

AFHACKER (Gille), profess. de théol. à Cologne, fit impr. en 1618, in-8, sous le nom de *Salomo Theodotus*, une *Histoire de l'origine et du progrès de la controverse des remontrants et des contre-remontrants.*

AFER (Cn.-Domitius), orat. rom., né vers l'an 15 avant J.-C., à Nîmes, enseigna l'éloquence à Quintilien; il vécut sous Tibère, sous Caligula, qui le fit consul, se déshonora par ses délations; et mourut l'an 59 de J.-C. Il avait composé un traité *des Preuves*, et deux livres sur *l'art oratoire*, dont on trouve quelques lignes dans Quintilien, Dion et Pline-le-Jeune.

AFFAROSI (Camille), bénédictin, né en 1680 à Reggio, parvint aux premières dignités de son ordre, et mourut en 1763. On a de lui des *Mémoires historiques* sur le monastère de St-Prosper de cette ville, Padoue, 1733-37, 2 vol. in-4.

AFFELMAN (Jean), né à Soest en Westphalie, fut profess. de théol. à Rostock, où il mourut en 1624. On cite, parmi ses ouvr., le traité *De ferendis hæreticis, non auferendis*, où, contre l'avis des théolog. de son temps, il soutient la thèse de la liberté de conscience.

AFFICHARD (Thomas L'), auteur dramat., né en 1698, à Pont-Floh, en Bretagne, mort à Paris

en 1733, a composé seul ou bien en société avec Panard, d'Orville et Gallet, un grand nombre de pièces jouées aux Français, aux Italiens, à l'Opéra-Comique. Il a fait aussi quelq. romans plus oubliés encore que ses pièces, dont on a le rec. très incompl. sous le titre de *Théâtre de l'Afficheur*, 1746 et 1768, in-12, 2 vol., qu'il faut réunir, puisque la plupart des comédies qui sont dans l'un ne se trouvent pas dans l'autre volume.

AFFLITTO (Matthieu), né vers l'an 1430 à Naples, où il mourut âgé de 80 ans, fut en crédit auprès du roi Ferdinand Ier, qui l'admit dans son conseil, et le nomma présid. de la chambre roy. Ses ouvr. sont : *Comment. in constitutione Siciliæ et Neapolis*, Francfort, 1603, in-fol. — *Commentarius super tres libros feudorum*, Venise, 1534, in-fol. — *Decisiones Neapolitanæ antiquæ et novæ*, Venise, 1564. — *Lecturæ super consuetudines Neapolitani Siciliæque regni*, Leyde, 1535, in-fol. — *Lecturæ super VII codicis Justiniani*, 1560.

AFFLITTO (Jean-Marie), dominic., servit plus. années comme ingén. dans les armées commandées par don Juan d'Autriche, fut ensuite employé par la répub. de Gênes, et mourut à Naples en 1673. Il a publ., en italien, un *Traité sur l'art de l'ingénieur*, et des *Mélanges théol. et philos.*, in-8. — Gaëtan Afflitto, juriscons. napolitain, a publié des controverses et décisions de droit à Naples, en 1655. Cette famille a produit plus. autres hommes célèbres par leur rang et leur savoir.

AFFO (Irénée), historien, philologue et écriv. laborieux et érudit, né en 1741 à Busetto, dans le Parmesan, fit profession aux récollets, et fut en 1768 nommé profess. de philosophie à Guastalla, censeur du St-office, profess. d'histoire à l'univ. de Parme; il remplaça depuis Paciandi dans la direct. de la Bibl. ducale, et mourut en 1797. Ses principaux ouvr. sont : *Dizionario precettivo, critico ed istorico della poesia volgare*, 1777, in-8. — *Storia della città di Parma*, 1793, 2 vol. in-4. — *La zecca e moneta parmigiana illustrat.*, 1788, in-fol. — *Istoria di Guastalla*, 1785, 4 vol. in-4. — *Delle zecche e monete di tutti i principi di casa Gonzaga*, 1782, in-4. — *Saggio di memorie sulla tipografia parmese*, 1791, in-4. — *Memori degli scrittori e litterat. parmigiani*, 1789-97, 5 vol. in-4. On lui doit en outre plus. opusc. relatifs aux antiquités, à la bibliographie, et à la biographie. Il a laissé MS. une *histoire* de Pierre-Louis Farnèse. M. le profess. Angelo Pezzana, son successeur dans la charge de biblioth., a publié la *Vie* d'Affò, suivie de la liste chronolog. des ouvr. de ce laborieux écriv., qui s'élèvent à 121.

AFFRY (L.-A.-Aug. d'), né à Versailles en 1713, successivem. capitaine aux gardes, maréchal-de-camp et lieutenant-général, servit avec distinction dans plus. campagnes, fut ambassadeur en Hollande, et colonel des gardes-suisses en 1780. Dévoué au parti de la cour, il montra beaucoup de fermeté dans les journées des 5 et 6 octobre 1789; mais plus tard il s'abstint de tout rôle politique. Arrêté le 10 août 1792, il échappa aux massacres de sept., et mourut dans le canton de Vaud en 1793, du chagrin que lui causa la perte d'un de ses fils tué le 10 août au château des Tuileries.

AFFRY (L.-Aug.-Philippe, comte d'), fils du précéd., né à Fribourg en 1743, obtint successiv. les grades de capitaine, brigadier, maréchal-de-camp et lieutenant-général; il commanda l'armée française sur le haut Rhin, en 1792. Après le licenciem. des troupes suisses, il se retira dans sa patrie, et fut, en 1798, nommé commandant des forces militaires, chargé de défendre le pays menacé d'une invasion. Député à Paris en 1803, il reçut des mains du prem. consul l'acte de médiation de la Suisse, et fut peu de temps après nommé landamman. Choisi pour complimenter Napoléon sur son mariage avec l'archiduch. Marie-Louise d'Autriche, il reçut à cette occasion la grande décorat. de la Lég.-d'Honn., et mourut à Berne, en juin 1810. Il s'était acquitté avec succès des fonct. de conciliat. et de magist. suprême d'une nation divisée d'opinions et d'intérêts. — Son fils, Charles d'Affry, mourut en 1818 à Paris, maréchal-de-camp, et colonel d'un régiment de la garde.

AFRANIA, nom de deux Romaines, dont l'une, qui vivait du temps de César, aimait les procès et plaidait elle-même ses causes devant le préteur, ce qui fit donner le surnom d'Afrania à toute femme processive et disputant sans cesse. L'autre, fille du consul Ménénius-Agrippa, donna un gr. exemple de piété filiale, en n'attaquant point le testam. de sa mère qui l'avait déshéritée injustement.

AFRANIUS (Lucius), poète comique lat., vivait 100 ans environ avant J.-C. Au lieu de s'en tenir, comme Plaute et Térence, à la simple imitation de la coméd. grecque, il peignit dans ses pièces les mœurs de son pays et les ridicules de son siècle : ainsi la toge romaine remplaça le manteau grec, et la dénomination de *togata* fut substituée à celle de *palliata*, pour désigner la coméd. lat. Il ne nous reste de ce poète que quelq. fragments réunis dans les différents recueils publ. sous le titre de *Corpus poetarum latinorum*.

AFRANIUS-NÉPOS (L.), un des lieutenants de Pompée, se joignit à Pétréius, et battit, en Espagne, près de Lérida, César, qui força bientôt les deux généraux à se soumettre. Afranius ayant encore tenté la fortune en Afrique après la bataille de Thapsus, fut défait par Sitius, lieutenant de César, et massacré par les soldats, que Sitius tenta vainement d'apaiser.

AFRE (Ste), née dans l'île de Crète, fut martyrisée sous Dioclétien avec sa mère et trois femmes de sa maison.

AFRICANUS (Sextus-Cécilius), jurisc. romain, vivant à la fin du Ier S., rédigea 9 livres des *questions* qui sont insérées dans le *Digeste*.

AFRICANUS (Sextus-Julius), aut. chrét. du 3e S., écrivit en latin une *Chronographie* estimée, dans laq. il comptait 9,500 ans depuis la création du monde jusqu'à J.-C.; il n'en reste que des fragm. On lui attribue un livre sur l'art militaire, intit. *Cestes*, impr. dans les *Mathematici veteres*, 1695,

in-fol., et trad. en franç. par Guischardt dans ses *Mémoires critiq. et histor.*

AFRIQUE (l'), appelée par les Grecs Libye, est la 3e partie de ce qu'on nomme l'anc. monde; c'est une immense presqu'île qui ne tient à l'Asie que par l'isthme de Suez. Elle renferme au nord-est l'Égypte, la Nubie et l'Abyssinie; au nort le désert de Barca et la côte de Barbarie; au milieu, en commençant à l'ouest, la Guinée, dont l'intérieur est fort peu connu, et dont les Portugais possèdent la partie méridion.; vers le sud, en commençant à l'ouest, le Congo et la Cafrerie, qui s'étendent jusqu'au cap de Bonne-Espérance. La côte orient. est à peine connue des géogr., et fort peu fréquentée par les Européens, à l'except. des Portugais, dont presq. toutes ces peuplades sont tributaires. La plus grande partie de l'Afrique est, dans l'intérieur, ou absolum. inconnue, ou très imparfaitem. visitée; ce que nous savons de plus certain, c'est qu'elle est entrecoupée de déserts immenses, et qu'elle renferme les bêtes les plus féroces et les hommes les moins civilisés. Les anciens ne connaissaient pas le contour entier de l'Afriq.; les voyages des Phéniciens et des Carthagin. sont fort douteux. La côte septentrionale, depuis les bouches du Nil jusqu'aux colonnes d'Hercule, la seule bien connue des Grecs et des Romains, a été aussi fameuse dans l'antiquité qu'elle est justem. méprisée dans nos temps modernes. C'est au commencem. du 5e S. que Genseric, roi des Vandales, en chassa les Romains; mais ces peuples se virent à leur tour dépouillés de leur conquête par l'empire d'Occident, et bientôt après l'Afriq. redevint barbare. Il semble que la conquête d'Alger par les Français doive préparer, pour l'Afriq., une ère nouvelle de civilisat., en raison des relations que le commerce ne peut manquer d'établir avec l'intérieur des terres.

AGABUS, un des 72 disciples de J.-C., selon les Grecs, fut martyrisé à Antioche.

AGAG, roi des Amalécites, auquel Saül fit grâce contre l'ordre de Dieu, et que Samuel coupa en morceaux à Galgala, devant l'autel du Seigneur.

AGALIS, femme de l'île de Corfou, se distingua par son savoir, et donna, selon Meursius, des leçons de grammaire et de rhétoriq. dans sa patrie.

AGAMEMNON (temps héroïq.), fils d'Atrée, roi d'Argos et de Mycènes, général de l'armée des Grecs au siége de Troie, fut obligé de sacrifier à Diane, sa fille Iphigénie. Après une dispute longtemps funeste à la cause des Grecs, il fut forcé de rendre à Achille Briséis, jeune captive qu'il lui avait enlevée. A son retour dans ses états, il fut assass. par Clytemnestre, sa femme, et Égiste qui l'avait séduite, vers l'an 1210 av. J.-C. Agamemnon fut le père d'Oreste et d'Électre.

AGANDURU (Roderic Moriz), missionn. espagn. dans le 17e S., eut une part très active à la conversion de la nation des Tagales, peuples de la grande île de Luçon. Il a écrit l'*Hist.* de cette mission et l'*Hist. générale des îles Moluques et Philippines* depuis leur découverte. Ces deux ouvr. en espagn. sont restés MSs.

AGANÉRIENS, nom donné à des chrétiens qui, au milieu du 7e S., renoncèrent à l'Évangile pour embrasser le mahométisme qui venait de prendre naissance.

AGAPET (St), martyrisé sous Aurélien, à Prénestre, en 273.

AGAPET Ier, pape, élu en 535, résista à Justinien, qui voulait le soumettre aux patriarch. de Constantinople, et mourut en 536 dans une grande pauvreté.

AGAPET II, pape, élu en 946, opposa l'emper. Othon à Bérenger II, qui voulait se faire roi d'Italie, apaisa les discordes par sa modération, et mourut en 956.

AGAPET, diacre de Constantinople au 6e S., est aut. d'une lettre à Justinien sur les devoirs d'un prince chrétien, impr. pour la prem. fois, grec et lat., Venise, 1509, in-8, et réunie dep. aux *Fables d'Ésope*, dans diverses édit. On la retrouve encore dans la Bibliothèque des PP. et dans l'*Imperium orientale* de Banduri. L'édition de Banduri passe pour la plus correcte. Cet opusc. a été traduit en français par Louis XIII, Paris, 1612, in-8.

AGAPÈTES, nom d'une secte (branche de celle des gnostiques) fondée dans le 4e S. par une femme nommée Agapie. Son dogme était qu'il n'y avait rien d'impur pour les consciences pures, et qu'il valait mieux jurer et se parjurer que de révéler les mystères de sa secte.

AGAPIUS, moine grec, né en Crète au 17e S., a écrit en grec moderne *le Salut des pécheurs* et *l'Art de planter et de greffer*, Venise, 1640.

AGAR, Égyptienne, servante de Sara, qui la donna pour femme du second ordre à Abraham. Elle en eut, vers l'an 1910 avant J.-C., Ismaël (*v.* ce nom); le patriarche, pour obéir au Seigneur et complaire à Sara, l'envoya au désert avec son fils.

AGAR (Paul-Ant. d'), poète provençal, mort en 1551, est auteur de plusieurs pièces en patois provençal, qui dans le temps eurent du succès.

AGARD (Arthur), antiquaire anglais, né en 1540 dans le Derbishire, fut clerc de l'échiquier, puis *deputis-chamberlain* près de la même cour, et mourut à Londres en 1615. Il a laissé sur les antiquités anglaises des recherches intéressantes, conservées à la bibliothèque cottonienne; Thomas Hearne en a publié des extraits.

AGARISTE, nom de deux Athéniennes, dont l'une fut célèbre par sa beauté, et l'autre épousa Xantippe et fut mère de Périclès.

AGASIAS, sculpt. d'Ephèse, est l'auteur de la statue connue sous la désignation du *gladiateur mourant.*

AGASICLÈS, roi de Sparte, renommé par sa sagesse et sa prudence, monta sur le trône vers l'an 580 avant J.-C.

AGATHANGÉLUS, Arménien, est aut. d'une *Vie de St Grégoire, premier patriarche d'Arménie*, surnommé *l'Illuminateur*, impr. en gr. et en lat., d'après un MS. de la biblioth. Laurentienne de Florence, dans les *Acta sanctorum* des Bollandistes, au 30 septemb. Cette *Vie*, accompagnée de notes savantes, est précédée d'une introduction dans laq.

on prouve qu'Agathangélus n'était pas, comme on le dit, contemporain de St Grégoire.

AGATHARCHIDES, géogr., né à Gnide, environ 130 ans avant J.-C., avait composé plus. ouvrages histor. et géogr. Il ne reste que des fragm. de son Périple, *De mari Rubro*, dans les *Geograph. minores* de Huddon, et comment. par Gosselin, dans ses *Recherches sur la géographie*.

AGATHARCIDES, historien grec, de Samos, peut-être le même que le précéd., est aut. d'une *Histoire de Perse* dont on trouve des fragm. dans les *Excerptæ historiæ*, d'Estienne, 1557, in-8.

AGATHARQUE, peintre contempor. de Zeuxis, mit le premier en pratique les règles de la perspective dans les décorations de théâtre.

AGATHE (Ste), vierge de Palerme, mourut des suites des tortures que lui fit souffrir Quintianus, gouvern. de Sicile, l'an 251 de J.-C. Les Siciliens l'ont en grande vénération.

AGATHÉMÈRE, géogr., que l'on conjecture avoir vécu dans le 3e S., est auteur d'un *Abrégé* de la Géogr. de Ptolémée, *Hypotyposes geographicæ*, publ. pour la prem. fois, Amsterdam, 1671, in-8, et réimpr. par Gronovius en 1697 et 1700, in-4.

AGATHIAS, dit *le Scolastique*, histor. grec du 6e S., a continué l'*Histoire* de Procope. Cette hist. en 5 livres, publ. avec une trad. latine par Bonav. Vulcanius, Leyde, 1594, in-4, fait partie de la *Collection byzantine*. Agathias avait composé une *Anthologie*, en 7 livres, qui ne nous est pas parvenue; mais il nous reste de cet écrivain un assez gr. nombre d'épigrammes publ. par Brunck, dans les *Analecta*, 3.

AGATHOCLE, tyran de Sicile, fils d'un potier, s'éleva du rang de simple soldat à celui de génér. et se rendit maître de Syracuse et de toute la Sicile. Il fit la guerre aux Carthaginois, qu'il attaqua jusque dans l'Afrique, et mourut l'an 287 avant J.-C., à 72 ans, dont il en avait régné 28, empoisonné, dit-on, par son fils Archagate.

AGATHOCLE, fils de Lysimaque, l'un des capit. d'Alexandre, s'empara du royaume d'Antigone, bâtit la ville d'Éphèse, et périt dans une bataille qu'il livra à Séleucus.

AGATHOCLÉE, courtisane égyptienne que Ptolémée Philopator épousa après s'être défait d'Arsinoé, sa prem. femme; elle gouverna long-temps le royaume, et tenta d'assassiner le fils du roi; mais le peuple d'Alexandrie, révolté par ses crimes, la fit périr l'an 204 avant J.-C.

AGATHON, poète tragique et comique, natif d'Athènes, vivait l'an 406 avant J.-C. Il composa plus. *Trag.* dont on trouve dans Aristote et dans Athénée des fragments qui ont été recueillis par Grotius dans les *Excerpta*.

AGATHON, musicien grec, était renommé par le charme séduisant de sa voix.

AGATHON (St), élu pape en 679, condamna les monothélites dans un concile, et cessa le premier d'acquitter le tribut qu'à son élection chaque pape payait aux empereurs. Il mourut en 682.

AGATHON, prêtre attaché à la cathédr. de Ste-Sophie, à Novogorod, composa, en 1450, une *Chronol. complète*, en 58 tabl., comprenant un espace de 8,000 ans. Cet ouvr. MS., bibliothèq. de Ste-Sophie, dénote dans l'aut. des connaissances extraordinaires pour le lieu et le temps où il vivait.

AGAVE (mythol.), fille de Cadmus, épousa Échion, roi de Thèbes. Penthée, son fils, ayant voulu s'opposer aux orgies des fêtes de Bacchus, elle le mit en pièces, et reçut les honneurs divins en récompense de son zèle.

AGAY (Fr.-Marie-Bruno d'), né en 1722 à Besançon, fut à 25 ans nommé avocat-gén. au parlem. de Franche-Comté, maître des requêtes en 1759, puis conseiller-d'état et présid. au grand conseil. Il fut en 1760 intend. de Bretagne, d'où en 1771 il passa à l'intend. de Picardie. C'est sous son administrat. que fut achevé le canal de la Somme, et que la ville d'Amiens s'embellit de plus. édifices dignes de son importance. Obligé de fuir avec sa famille en 1789, il fut mis en prison pend. la terreur, et ne sortit de réclusion qu'après le 9 therm. Il mourut à Paris en 1805, à 83 ans. Il a publ. *Disc. sur l'utilité des sciences et des arts*, 1774, in-4. — *Sur les avantages de la navigation intérieure*, 1782, in-4.

AGDISTÈS (mythol.), génie adoré par les anciens Grecs.

AGELADAS ou AGELAS, sculpt. d'Argos dans le 5e S. avant J.-C., passe pour avoir le premier fait ressortir habilement dans ses figures les nerfs et les veines; il s'attachait à bien imiter la chevelure, et y réussissait parfaitement. Polyclète et Myron furent ses élèves.

AGELET (J. LE PAUTE d'), astron., né près de Montmédy, en 1751, fut l'élève de Lalande, et fit, en 1773, partie de l'expédit. aux terres australes. A son retour, nommé memb. de l'acad. des sc., il y lut des *Mém.* sur l'aphélie de Vénus et sur la longueur de l'année; il repartit en 1785 avec La Pérouse, et périt dans ce voyage si désastreux. V. Pérouse (La).

AGELNOTH, archev. de Cantorbéry, en 1020, refusa de couronner Harold qui s'était emparé de l'Anglet. dans l'absence du success. légime de Canut; il avait composé un *panégyriq.* de la Vierge, une *lettre* sur St Augustin, et plusieurs autres.

AGÉNOR (myth.), roi de Phénicie, fils de Neptune et de Libye, fut père de Cadmus et d'Europe.

AGÉRIUS ou AGER (Nicolas), professait la médecine et la botanique à Strasbourg au commencement du 17e S. Il est auteur de quelq. thèses ou dissert. latines, parmi lesquelles on distingue les deux suiv., sur les zoophytes, 1625, et sur l'âme végétative, 1629, in-4.

AGÉSANDRE, sculpt. de Rhodes sous le règne de Vespasien, passe pour l'aut. de *Laocoon*, un des plus beaux morceaux de sculpture de l'antiquité.

AGÉSIAS, philosophe platonicien, professait à Alexandrie; le roi Ptolomée fit fermer son école, parce que ses disciples se donnaient la mort pour se convaincre de l'immortalité de l'âme.

AGÉSILAS Ier, roi de Sparte, fils de Doryssus et père d'Archelaüs, monta sur le trône l'an 957 av. J.-C., et régna 44 ans.

AGÉSILAS II, roi de Sparte, fils d'Archidamus, remporta de grands avantages sur les Perses et les Athéniens, et défit les Béotiens à Coronée. A l'âge de 80 ans, il alla au secours de Tachos, roi d'Égypte, qui était en guerre contre Artaxerce, et mourut en revenant de cette expédition, l'an 361 avant J.-C. Il était petit, boiteux et laid; mais son courage et sa grandeur d'âme effaçaient ses imperfections physiques. Cornélius-Népos et Plutarque ont écrit la *Vie* de ce grand capitaine.

AGÉSILAS, frère de Thémistocle, est connu par un acte d'intrépidité semblable à celui de Mucius-Scévola.

AGÉSILAS, éphore, oncle d'Agis IV, est cité pour les soins qu'il donna à l'éducat. de ce prince, de concert avec sa mère Agésistrate.

AGÉSIPOLIS. On connaît trois rois de Sparte de ce nom. — Le premier, fils de Pausanias, lui succéda l'an 394 avant J.-C., remporta une grande victoire sur les Mantinéens, et mourut l'an 380. — Le deuxième, fils de Cléombrote, ne régna qu'un an, 370 avant J.-C. — Le troisième, étant encore très jeune, fut mis sous la tutelle de Cléomène et de Lycurgue; ce dernier lui ravit la couronne en 195 avant J.-C.

AGGAS ou **AUGUS** (ROBERT), Angl., peintre de paysages sous Charles II, mort en 1679, orna de ses ouvrages plus. cabinets de Londres.

AGGÉE, un des 12 petits prophètes, prophétisait à Jérusalem vers l'an 521 av. J.-C. Il encouragea les Juifs à rebâtir le temple, en prédisant que le 2e serait plus illustre que le premier.

AGIER (PIERRE-JEAN), présid. à la cour roy. de Paris, né dans cette ville en 1748, mort en 1823, se montra magistr. intègre, et ami de la liberté dont il sut concilier les droits avec les devoirs de l'homme religieux. Grâce, sans doute, à l'estime que lui méritaient ses vertus, et à l'assiduité constante que lui commandaient les trav. immenses qu'il avait embrassés, il traversa heureusement la sanglante époque de la révolution, et sous l'empire sut se préserver du reproche de bassesse qu'ont justem. encouru un trop grand nombre de gens de mérite parmi ses contempor. Entre les nombr. publicat. du présid. Agier, on se bornera à citer : *Traité sur le mariage dans ses rapports avec la relig. et les lois nouvelles de France*, 1800, 2 vol. in-8; *les Psaumes nouvellem. traduits en franç. sur l'hébreu*, etc., 1809, 3 vol. in-8; *les Prophètes nouvellement traduits sur l'hébreu, avec des explicat. et des notes critiq.*, 1820-22, 9 vol. in-8; *Commentaires sur l'Apocalypse*, 1823, 2 vol. in-8. M. Ph. Dupin a consacré à ce digne magistrat une *notice* qui a été reprod. dans l'*Annuaire nécrol.* de Mahul, t. 4.

AGIER (CHARLES-GUY-FRANÇOIS), frère du précédent, ancien lieuten.-criminel au siége royal de Saint-Maixent, député du tiers-état de la province de Poitou aux états-généraux, est mort en juin 1828, procureur du roi et président honoraire du tribunal de Niort.

AGIER-PRÉVOST (Mlle), morte à Genève en 1823, dans un âge très avancé, connue surtout par l'amitié qu'eut pour elle à Lyon le jeune Bonaparte, alors sous-lieuten. Il n'oublia point dans sa prospérité celle qu'à cette époque il ne nommait que *bonne maman*. Mlle Agier-Prévost reçut de l'empereur une pens. de 6,000 fr. On a publ. sous son nom *Éléonore de Cressy*, 1823, 2 vol. in-12.

AGILA, treizième roi des Visigoths en Espagne, fut en 554 massacré par ses sujets, que sa tyrannie et sa lâcheté avaient révoltés.

AGILULPHE, duc de Turin et roi de Lombardie en 590, par son mariage avec Théodelinde, veuve d'Antharis, fit la guerre avec succès contre les seigneurs révoltés, le pape, l'emper. d'Allemagne, et mourut en 616.

AGINCOURT (JEAN-BAPTISTE-LOUIS-GEORGE SÉROUX d'), hist. et antiq., né en 1730 à Beauvais, d'une famille noble d'épée en gr. crédit à la cour de Louis XV, quitta lui-même de bonne heure les armes pour la diplomatie, fut fermier-gén., mais, emporté par ses disposit. natur., se voua bientôt exclusivement à l'étude. Il a passé la plus grande partie de sa vie à Rome, cultivant les arts en amateur éclairé et protégeant les artistes. On lui doit l'*Hist. de l'art par les monuments*, depuis sa décadence au 4e S. jusqu'à son renouv. au 16e, Paris, 1810-23, 6 vol. in-fol., avec 325 pl., grav. sous la direct. de M. Émeric-David; l'ouvr. est préc. d'une bonne *notice* sur l'aut., qui mourut à Rome le 24 sept. 1814. Séroux d'Agincourt fut lié avec tout ce que le dernier S. eut d'hommes illustres dans les lettres et dans les arts, notamm. avec J.-J. Rousseau, Buffon, Jussieu et Daubenton, qui lui donnèrent des leçons; avec Tiraboschi et Morelli, avec Vernet, Vien, le comte de Caylus, et l'architecte Pâris qu'il nomma son exécut. testament. Indépendamment du grand ouvrage que l'on vient de citer, on a de d'Agincourt : *Recueil de fragments de sculptures antiq., en terre cuite*, Paris, 1814, grand in-4, avec 39 planches.

AGIO DE SOLDANIS (PIERRE-FR.), grammair., antiq., né vers 1710 dans l'île de Gozo, fut pourvu, jeune encore, d'un canonic. du chapitre de St-Jean, et se livra dès-lors à l'étude. Il mourut vers 1760, laiss. incomplet un dictionn. de la langue maltaise. On a de lui : *Della lingua punica presentamente usata de Maltesi*, Rome, 1750, in-8, trad. en franç. dans le *Journal de Verdun*, juillet et sept. 1756. — *Disc. sur le naufrage de St Paul dans la mer Adriatique*, Avignon, 1757, in-12. L'aut. veut y prouver, contre le sentim. de l'abbé Ladvocat, que St Paul aborda à Malte. — *Spiegazione della comedia di Plauto fatta con la lingua moderna maltese o sia l' antica cartaginese*, Rome, 1758, in-4.

AGIONITES, sectes d'hérétiq. qui condamnaient le mariage et la chasteté. Ils parurent sous Justinien II.

AGIS Ier, roi de Sparte, succéda à son père Eurystène l'an 980 avant J.-C., et régna un an. C'est de lui que les rois de sa famille prirent le nom d'Agiades.

AGIS II, roi de Sparte, fils d'Archidamus II, lui

succéda l'an 427 avant J.-C. Il remporta sur les Argiens une victoire à Mantinée, eut des succès dans la guerre du Péloponèse, et mourut âgé l'an 399 avant J.-C.

AGIS III, roi de Sparte, fils d'Archidamus III, monta sur le trône l'an 338 avant J.-C. Il tenta de délivrer la Grèce du joug des Macédoniens, et périt dans une bataille contre Antipater, lieuten. d'Alexandre, après des prodiges de valeur. Il avait régné 9 ans.

AGIS IV, roi de Sparte, l'an 244 avant J.-C., fils d'Eudamidas II, est le plus célèbre des rois qui ont porté ce nom. Il tenta de remettre en vigueur les lois de Lycurgue ; mais il échoua dans ce dessein par la perfidie de ceux à qui il avait donné sa confiance. Arraché d'un temple où il s'était réfugié, il fut étranglé dans sa prison par l'ordre des éphores. Sa mort est le sujet de plus. tragédies.

AGIS, poète d'Argos, fut en gr. faveur auprès d'Alexandre-le-Grand, dont il avait captivé la bienveill., moins par son mérite que par sa bassesse.

AGLAIDE, Mégarienne, était douée d'un si furieux appétit, qu'il passa en prov. chez les Grecs.

AGLAONICE ou AGANICE, femme du Thessalien Hégétor, voulut abuser de la crédulité de ses contempor. en leur persuadant qu'elle faisait disparaître la lune à son gré, et choisissait à cet effet l'époq. d'une éclipse. La fourberie ayant été facilement reconnue, on se moqua de la prétendue magicienne, dont le nom passa dep. en proverbe.

AGLAOPHON, peintre de Thasos, maître de Polygnotes et d'Aristophon, peignit Alcibiade ayant sur ses genoux la courtisane Némée. Ce tableau scandaleux n'en fut pas moins admiré des Athén.

AGLAURE ou AGRAULE (mythol.), fille de Cécrops, fut métamorphosée en pierre par Mercure, parce qu'elle avait contrarié les amours de sa sœur Hersé avec ce dieu.

AGLIATA (Gérard), né en 1420 à Palerme, obtint en 1450 la charge de protonotaire de Sicile, qu'il reçut en 1468 l'autorisation de transmettre à son fils Mariano. Il a laissé, sous le titre d'*Allegationes*, quelq. écrits oubliés aujourd'hui. — Un autre Agliata (Gérard), mort à Palerme en 1590, a publié des *Rime* dans le recueil de l'académie des *Accesi*.

AGLIOMBY (Jean), chapelain de la reine Élisabeth et de Jacques Ier, fut l'un des traduct. du Nouv.-Testament dans la langue angl., et mourut en 1610. — Son fils Édouard Agliomby, doyen de Cantorbéry, mourut en 1643.

AGNAN ou AIGNAN (St), év. d'Orléans, mort en 453, obtint d'Aétius des troupes pour défendre la ville contre Attila, qui fut forcé d'en lever le siége.

AGNELLI (Frédéric), grav. italien du 17e S., a exécuté un grand nombre de *Portraits*, le *Dôme de Milan* en plus. grandes planches, et d'autres *Gravures* peu remarquables.

AGNELLO, archevêque de Ravenne, au 6e S., a été confondu avec le suivant par Vossius et Moreri. La *Biblioth. des Pères*, t. VIII, contient une *Lettre* qui peut être attribuée à ce prélat.

AGNELLO (André), chan. de Ravenne dans le 9e S., a écrit l'*Histoire* des évêques et des archevêques de cette ville. Cet ouvrage, publié pour la prem. fois en 1708, 2 vol. in-4, par le P. Bacchini, qui l'enrichit de notes, a été réimpr. par Muratori dans les *Scriptor. rer. ital.* 2.

AGNELLO (Jean), obscur citoyen de Pise, usurpa la souveraineté de sa patrie en 1364, avec le secours de Bernabas Viscontini, qui lui fournit de l'argent et des soldats; mais, après 4 ans de tyrannie, il eut la cuisse cassée par accident, et les Pisans prirent les armes, chassèrent ses satellites, et recouvrèrent leur liberté.

AGNÈS (Ste), jeune vierge, souffrit le martyre à Rome à 13 ans, vers 303 de J.-C.

AGNÈS (Ste), de Monte-Pulciano en Toscane, mourut en 1317, abbesse d'un monastère dans le comté d'Orviette, sous la règle de St Dominique. Elle fut placée par le pape Clément VIII dans le martyrologe romain; et Benoît XIV la canonisa solennellement en 1726.

AGNÈS D'AUTRICHE, fille de l'emper. Albert Ier, vengea la mort de son père en faisant verser des torrents de sang. On porte à plus de mille le nombre des victimes de sa fureur, et il s'en trouvait beaucoup d'innocentes. Après ces terribles exécutions, elle fonda un monastère, vécut 50 ans au pied des autels, et mourut en 1334, dans un âge très avancé. Elle avait épousé, en 1296, André, roi de Hongrie, qui mourut l'année suivante.

AGNÈS DE FRANCE, fille du roi Louis-le-Jeune, fiancée en 1180 au jeune Alexis Comnène, emper. de Constantinople, fut épousée par Andronic Comnène, qui enleva l'empire et la vie à Alexis. Après 20 ans de veuvage, elle prit un 3e mari, Théodore Branas, gouvern. d'Andrinople, dont elle eut une fille qui fut belle-mère de l'histor. Villehardouin.

AGNÈS DE MÉRANIE épousa en 1196 le roi Philippe-Auguste, après que ce prince eut répudié Ingelburge. Mais les censures de l'Église l'obligèr. de renonc. à Agnès, qui en mourut de douleur en 1201.

AGNESI (Mar.-Gaetane), né à Milan en 1718, se livra de bonne heure à l'étude des hautes sciences, et devint si savante en mathém., que le pape Benoît XIV lui permit d'occuper la chaire de son père, profess. à l'université de Bologne. Ses *Instituzioni analitiche*, Milan, 1748, 2 vol. in-4, ont été traduites en franç. par d'Antelmy, 1775, in-8. Elle mourut à Milan en 1799.

AGNODICE, Athénienne, se déguisa en homme pour étudier la médec., s'appliqua surtout à l'art des accouchem., et, par ses succès dans la pratiq., mérita que les Athéniens révocassent la loi qui défendait aux femmes l'exercice de l'art de guérir.

AGNOÈTES, nom grec qui signifie ignorant, fut donné aux disciples de Théophore, qui niait la prescience de Dieu.

AGNOLO *de Sienne*, sculpt. et archit. dans le 13e S., a exécuté avec son frère Agostino plusieurs monuments qu'on voit encore à Orviette, Arezzo et Sienne leur patrie.

AGNOLO (Gabriel), archit. napolitain, mort en

1510, a donné les plans et dirigé la construct. de plus. beaux édifices qui décorent la ville de Naples, entre autres le palais Gravina, les églises de Ste-Marie-Égyptienne, de St.-Joseph, etc.

AGNOLO (Baccio), sculpt. et archit. florentin, mort en 1543, commença par sculpter et ciseler en bois, et s'adonna ensuite à l'archit.; ses travaux lui acquirent une grande réputation. Florence lui doit quelques édifices remarquables par leur élégance et leur solidité. Plusieurs sont ornés de ses sculpt. en bois. Il laissa trois fils, auxquels il transmit une partie de ses talents.

AGNON, fils de Nicias, eut part à la prise de Samos par Périclès. Ce fut lui qui bâtit la ville d'Amphipolis.

AGNONIDE, orat. athénien, fut l'accusateur de Phocion, qu'il fit condamner à mort; mais il éprouva bientôt le même sort, quand le peuple eut reconnu l'injustice de son premier jugement, et l'infamie du délateur.

AGNOSCIOLA (Sophonisbe), femme peintre, née à Crémone, et morte en 1620, s'acquit à la cour de Madrid une grande réputation par ses *Portraits*. Van Dyck estimait son talent.

AGOBARD, archevêque de Lyon en 830, prit part à la révolte des enfants de Louis-le-Débonnaire, et fit de la conduite de ces princes une *apologie* que nous avons encore. Déposé par le concile de Thionville en 835, il se réconcilia bientôt après avec l'empereur, et fut rétabli sur son siége. Il mourut quatorze jours avant ce monarque, en 840. Il a laissé plus. ouvr. dont la meilleure édit. est celle qu'a publiée Baluze, Paris, 1666, 2 vol. in-8. A sa sollicitat., la loi qui autorisait les duels judiciaires fut abrogée. Une espèce d'épilepsie qui régnait de son temps faisait tomber comme morts les malades; et certains prêtres abusaient de la terreur du peuple pour l'engager à faire des donations aux églises : Agobard écrivit pour faire cesser cet abus. Il écrivit aussi contre les épreuves de l'eau et du feu, appelées jugem. de Dieu, et se prononça de même contre l'opinion généralem. reçue alors que les sorciers étaient la cause des orages.

AGOCCHI (J.-Baptiste), né à Bologne, archev. d'Amasie., secrét.-d'état du pape Grégoire XV en 1629, mourut en 1631 à Venise, où il était nonce du St-siége. On a de ce prélat une lettre *sur la fondat. et sur la puissance de la ville de Bologne*, 1638 in-4. Ses autr. ouvr. n'ont point été impr.

AGONISTIQUES, du grec ἀγωνιστής, combattants, nom de missionnaires hérétiques dans le 16e S., qui se disaient envoyés pour combattre les erreurs.

AGONYCLITES, mot composé d'α privatif, γόνυ, genou, et de κλίνω, plier, hérétiques du 8e S., qui prétendaient qu'on doit prier debout.

AGORACRITES, statuaire grec, né à Paros dans le 5e S. avant J.-C., fut l'élève de Phidias, et ne se montra point indigne d'un tel maître.

AGOSTARIC, né à Amalfi, dans le royaume de Naples, mort en 1282, médec. et jurisc., recueillit les statuts municipaux et les priviléges de sa patrie.

AGOSTI (Jules), poète, né à Reggio, mort très jeune en 1704, a laissé deux tragéd., *Artaxerce* et *Cianippe*, et un *oratorio*.

AGOSTINI (Nicolo degli), poète vénit. du 16e S., auteur de poésies assez médiocres, mais parmi lesquelles il faut remarquer un *poème* sur les guerres d'Italie de 1509 à 1521; une suite en 3 liv. au *Roland amoureux*, de Bojardo; les *Amours de Lancelot et de Ginevre*, en 3 ch.

AGOSTINI (Paul, musicien, né en 1593, maître de la chapelle pontificale de St-Pierre, a composé beaucoup de musique d'église à 4, 6 et 8 voix.

AGOSTINI (Léonard). antiquaire, né à Sienne au commencement du 17e S., a donné une nouv. édit. augmentée *della Sicilia di Filippo Paruta descritta con medaglie* (V. Paruta); *Gemme antiche figurate*. Cet ouvrage a été réimprimé plus. fois; mais comme les grav. en font le princ. mérite, les curieux donnent la préférence, à cause de la beauté des épreuves, à la première édition, Rome, 1636-1670, 2 vol. in-4.

AGOSTINI (Jean), franciscain, mort à Venise, sa patrie en 1755, a publié les *Scrittori Veneziani*; Venise, 1752-54, 2 vol. in-4, et laissé un 3e vol. prêt à livrer à l'imprim., et des matériaux pour la continuat. de cet important ouvr. On lui doit en outre quelques opuscules en prose et en vers.

AGOUB (Joseph), professeur d'arabe au collége de Louis-le-Grand, à Paris, membre de l'académ. de Marseille et de plus. autres sociétés savantes, né en Égypte vers 1780, mort à Marseille en octobre 1832, s'était fixé en France depuis long-temps. Ce savant estimable coopérait à la rédaction de plusieurs recueils littéraires, et, indépendamment des résultats de ses études spéciales sur les langues de l'Orient, on a de lui des *Vers* pleins de grâce et de fraîcheur.

AGOULT (Guillaume d'), poète provençal du 12e S., est cité avec éloges par quelques aut., mais ses *poésies* sont perdues.

AGOULT (Charles-Constance-César-Loup-Joseph-Matthieu d'), évêque, né à Grenoble en 1749, fut d'abord grand-vicaire de Rouen, avec le titre d'archidiacre du Vexin français, et devint évêque de Pamiers en 1787. Son épiscopat fut court, mais marqué par la fondat. d'un hôpital. Dans les débats relatifs à la constitution civile du clergé, il adhéra à l'*Exposition des principes*, puis émigra dès 1789. Il revint secrètem. à Paris vers la fin de 1790 par ordre du roi, dont il reçut les confidences, et dont il approuva le projet de quitter la France. Il était reparti toutefois avant l'exécut. de ce projet. Rentré en France en 1801, il donna sa démission du siége de Pamiers, sur l'invitation du pape, et mourut à Paris en 1824. On a de lui quelqnes écrits : *Lettres à un jacobin*, ou *Réflexions politiq. sur la constitut. d'Anglet. et la charte roy.*, *considérée dans ses rapp. avec l'anc. constitut. de la monarchie fr.*, Paris, 1815, 1816, in-8. — *Des impôts indir. et des droits de consommat.*, etc., ib., 1817, in-8. — *Essai sur la législat. de la presse* (anon.), 1817, in-8. L'évêque de Pamiers a laissé plus. MSs.

AGOULT (Antoine-Jean, vicomte d'), frère du

précédent, fut constamm. attaché à la maison de Bourbon, dont il partagea toutes les vicissitudes. Mousquetaire en 1768, sous-lieuten. des gardes-du-corps en 1781, mestre-de-camp en 1783, et commandeur de l'ordre de St-Lazare en 1787, il émigra en 1791, fit la campagne de 1792 sous le prince de Condé, rejoignit Louis XVIII à Vérone, et l'accompagna depuis en Allemagne, en Russie et en Angleterre. Il rentra en France avec ce prince, qui le nomma prem. écuyer de Madame, lieut.-gén., commandeur de St-Louis, et gouvern. de Saint-Cloud. Il mourut le 9 avril 1828, à l'âge de 78 ans. Sa veuve a accompagné madame la dauphine dans son nouvel exil.

AGRÆUS (Cl.-Jean), jurisc. suédois du 17e S., fut profess. de droit, et publia des ouvr. qui éclaircissent la législation du Nord. Il y a eu en Suède d'autres savants du même nom qui ont écrit sur les antiquités, l'histoire et la morale.

AGRAIN, nom d'une ancienne famille du Vivarais, dont l'illustration remonte aux croisades. — Eustache d'Agrain fut dans la première croisade prince de Sidon et de Césarée, connétable et vice-roi de Jérusalem. Il obtint des succès brillants contre le khalyfe d'Égypte. — Hugues d'Agrain, petit-fils du précéd., fut envoyé en ambassade au Kaire, et conclut une paix honor. avec le khalyfe. Ses descend. se sont alliés à des maisons souver.

AGRAZ (Antonin), né en 1640 à Palerme, mort en 1672, empoisonné par des envieux, n'avait publié que la *harangue* qu'il prononça devant le pape Clément X au nom du roi d'Espagne Charles II; mais il préparait des ouvr. import., entre autres *la Sicilia normanna*, etc., et le *Museum siculum*.

AGREDA (Marie d'), religieuse espagnole dont le nom de famille était Coronela, fut supérieure du couvent de l'Immac. Conception, et, par suite de prétendues visions, écrivit *la Vie de la sainte Vierge*, qu'elle attesta lui avoir été révélée dans tout son contenu. La lecture en fut interdite à Rome, et la traduct. franç. qu'en fit le P. Thom. Crozet, en 3 vol. in-4, censurée par la Sorbonne. Marie d'Agreda mourut en 1665. Bossuet a relevé les indécences que renferme son ridicule ouvrage.

AGRESTI (Livio), peintre d'histoire, né à Rome, travailla aux décorations intérieures du Vatican, et mourut en 1580.

AGRESTIUS (Julius), capitaine romain sous Vespasien, se tua de désespoir parce qu'on ne voulut point croire le rapport qu'il avait fait des forces de l'ennemi.

AGRICOLA (Cn.-Jul.), général romain, beau-père de l'histor. Tacite, né l'an 40 de J.-C., fut envoyé par Domitien comme gouverneur dans la Grande-Bretagne, qu'il réduisit en province romaine l'an 84 de J.-C. Ses victoires excitèrent la jalousie de Domitien, qui le rappela à Rome, où il passa le reste de ses jours dans la retraite. On croit qu'il mourut empoisonné par Domitien. Tacite a écrit sa *Vie*.

AGRICOLA (St), év. de Châlon-sur-Saône, dans le 6e S., bâtit la cathédr. et fit d'utiles fondations.

AGRICOLA (Rodolphe), célèbre prof. de philos., à Worms et à Heidelberg, né à Baffeln, près de Groningue, en 1442, est un de ceux qui firent renaître le goût des belles-lettr. en Allemagne et dans les Pays-Bas. Il voyagea beaucoup, se fit partout des admirateurs et des amis, et mourut à Heidelberg en 1485. Ses ouvr. ont été impr. à Cologne, 1539, 2 vol. in-4.

AGRICOLA (Jean Ammoni), médecin allemand du 15e S., professeur de langue grecque à Ingolstadt, a laissé d'excellents *comment.* sur Hippocrate et Galien, et 2 livres sur la botanique médicale.

AGRICOLA (George), médec., né en Misnie en 1494, mort à Chemnitz en 1555, est, dit Cuvier, pour la minéralogie ce que Conrad Gesner fut en zoologie. On a de lui un tr. *De re metallicâ*, en 12 liv., Bâle, 1546, 1556, 1558 et 1561, in-fol.; un autre *De mensuris et ponderibus Græcor. et Romanor.*, Bâle, 1550. On lui attribue un traité *De lapide philosophico*, Cologne, 1531, 1534.

AGRICOLA (Michel), évêq. luthérien d'Abo en Finlande, mort en 1557, a trad. le Nouv.-Testam. en finois, Stockholm, 1548, Abo, 1732, in-12, très rare.

AGRICOLA (Jean-Islébius), né dans le comté de Mansfeld en 1492, compatr. et disciple de Luther, prem. prédicat. de la cour de Berlin, mort dans cette ville en 1566. Jaloux de Mélanchthon, il soutint contre lui que la loi de Moïse était inutile dans l'œuvre de la convers. chrétienne; mais c'est faussement qu'il a été accusé d'avoir enseigné l'inutilité des actes pour être sauvé. Outre des livres de controverse, il a laissé un *Recueil* de proverbes allemands, ouvrage qui contribua, dit-on, à former la langue allemande.

AGRICOLA (Christ.-Louis), grav. allem., mort en 1719. On a de lui la *Métamorphose d'Actéon*.

AGRICOLA (George-André), méd., né à Ratisbonne en 1672, mort en 1738, est aut. d'un écrit intit. : *Essai inouï et cependant fondé*, etc., concernant la multiplicat. des arbres et des plantes, Ratisbonne, 1716, 1717, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage d'un charlatan fit beauc. de bruit en Allemagne. Il a été trad. en franç., Amsterd., 1720, 2 vol. in-8.

AGRICOLA (Jean-Henri), compositeur de musique, mort à Berlin en 1774, fut directeur de la chapelle royale, et a laissé les opéras d'*Achille à Scyros* et d'*Iphigénie en Tauride*.

AGRIPPA (M.-Vipsanius), général rom., favori d'Auguste, né l'an de Rome 690, s'éleva par ses vertus civ. et milit. aux plus hautes dignités. C'est à lui qu'Octave dut le succès des batailles célèbres de Philippes et d'Actium. Consulté par Auguste, il lui conseilla d'abdiquer l'empire et de rétablir la républ.; mais son avis ne fut pas suivi. Il épousa Julie, fille d'Auguste, et fut désigné pour succéder à l'empire. Après avoir soumis les Germains et défait les Cantabres, il mourut à 51 ans, l'an 12 avant J.-C., en revenant d'une expédit. contre les Pannoniens. C'est lui qui fit construire le célèbre Panthéon, aujourd'hui Notre-Dame-de-la-Rotonde. Il laissa cinq enfants, Agrippine, Julie, Lucius, Caïus et Posthumus.

AGRIPPA (C.-César), fils d'Agrippa et de Julie, fut adopté par Auguste, ainsi que ses deux frères Lucius et Posthumus. En revenant d'une expédition en Arménie, il fut assassiné par Lollius, et mourut en Lycie.

AGRIPPA (M.-J.-Posthumus), fils posthume d'Agrippa et de Julie, fut adopté par Auguste; mais bientôt les intrigues de Livie et de Tibère le firent exiler; il allait être rappelé après 7 ans, quand Tibère, craignant qu'Auguste ne le nommât son success., le fit assassiner à l'âge de 26 ans.

AGRIPPA, astron., observa, vers la fin du 1er S., en Bithynie, que la lune était en conjonction avec les pléiades.

AGRIPPA (Castor), chrétien grec, vivait sous le règne de l'emper. Adrien. Il combattit les opinions de l'hérésiarque Basilide, par quelq. écrits qui se sont perdus, mais dont Eusèbe et d'autres auteurs anciens parlent avec éloge.

AGRIPPA (Henri-Corneille), philos. et méd., né à Cologne en 1486, se livra alternativem. aux armes et à l'enseignem., forma à Pavie une société où l'on cultivait les sciences occultes, la magie, l'astrologie, etc., servit sous Maximilien Ier, sous François 1er, sous Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, sous Charles V, et mourut en 1535, à Grenoble, peu après être sorti d'une prison où François Ier l'avait fait enfermer pour avoir mal parlé de sa mère, Louise de Savoie. Il publia en latin un tr. *de l'excellence des femmes*, pour flatter Marguerite, qui le nomma son historiog.; et d'autres sur *la philos. occulte;* sur la *triple manière de connaître Dieu;* sur la *vanité des sciences*. La plup. de ces tr. ont été trad. en franç.; le dern. l'a été aussi en angl., en holland. et en allem.

AGRIPPA (Camille), architecte, philosophe et mathématicien, né à Milan dans le 16e S., a laissé plusieurs ouvr. devenus rares: un *Traité sur les moyens de transporter l'obélisque qui décore la place de St-Pierre à Rome;* un *Traité de la science des armes*, suivi d'un discours philos.; *un Dialogue sur la génération des vents;* un *traité sur la navigation*.

AGRIPPINE, fille d'Agrippa Vipsanius et de Julie, fille d'Auguste, épousa Germanicus, qu'elle accompagna en Syrie. Son époux ayant été empoisonné par Pison, elle rapporta ses cendres en Italie, et dénonça son meurtrier, qui se vit forcé de se donner la mort. Tibère, jaloux de sa popularité, l'exila dans une île où elle mourut de faim, l'an 33 de J.-C. Elle fut mère de Caligula et d'Agrippine, mère de Néron.

AGRIPPINE, fille de Germanicus et de la précéd., épousa Domitius Ænobarbus, dont elle eut Néron, puis en secondes noces l'emper. Claude, son oncle, dont elle avança la mort pour assurer à son fils le trône qui appartenait à Britannicus. Néron, parvenu à l'empire, voulut se défaire de sa mère en la faisant périr sur un vaisseau que l'on devait submerger en pleine mer; elle échappa à ce danger, mais son fils la fit assass. par un affranchi l'an 59 de J.-C. Cette princesse joignait à la cruauté et aux mœurs les plus dissolues une grande beauté et l'esprit le plus artificieux.

AGRIPPINUS, évêque de Carthage au 3e S., soutenait qu'il fallait baptiser de nouveau ceux qui avaient reçu le baptême des mains des hérétiques. Ses disciples furent appelés agrippiniens.

AGROECIUS (Censorius-Atticus), enseignait les lettres à Bordeaux dans le 4e S. Ausone parle avec éloge de ce rhéteur, dans son livre: *Commemor. professor. Burdigalens.*, 15.

AGROECIUS, grammair. et postér. au précéd., est aut. d'un traité *de Orthographiâ*, etc., dédié à Eucher, évêque de Lyon, impr. dans le *Recueil des anciens grammairiens*, publ. par B. Vulcanius, Bâle, 1577, in-fol., et depuis dans ceux de Georg. Fabricius et de Putschius; il recueillit en outre et mit en ordre les *OEuvres* grammatic. d'Isidore de Séville et de quelq. autres.

AGROTAS, orat. qui florissait à Rome sous les règnes d'Auguste et de Tibère, se fit remarquer par son éloquence grecq., qu'il préférait à la lat.; ce qui, malgré son style énergique et véhément, ne lui attira pas une nombreuse clientelle.

AGUADO, jésuite espagnol, né en 1566, fut le confesseur du duc Olivarez, ensuite ministre de Philippe IV, et mourut à Madrid en 1654. Ses *ouvr.* en 6 vol. ont été imprimés à Madrid en 1629.

AGUANIE (Juvénal d'), moine tyrol. de l'ordre des capucins, est aut. de plus. ouv. de théol. écrits en lat. et estimés des catholiques allem.

AGUCCHIA (Jean), grav. ital. du 16e S., dont on cite la *cathéd. de Milan*, et un *portail*, grav. estim.

AGUERRO (Ben-Emman.), peint. espagnol, mort en 1670, fut un paysagiste estim., surtout pour la correct. des fig. qui se trouvent dans ses tabl.

AGUESSEAU (Henri-François d'), chancelier de France, naquit à Limoges le 27 novembre 1668; nommé avocat du roi au Châtelet à l'âge de 21 ans, et trois mois après, avocat-génér. au parlem., il exerça ces fonct. pendant dix années, et prononça dans cet intervalle ces beaux plaidoyers qui lui acquirent tant de gloire, et qui sont encore admirés aujourd'hui comme des monuments de sagesse et d'éloquence. Nommé procur.-génér. en 1700, il fut menacé d'une destitution à cause de son opposition à l'enregistrem. de la bulle *Unigenitus* que Louis XIV pressait le parlem. de recevoir; mais la fermeté de ce gr. magistrat le sauva, et le roi lui conserva des fonctions qu'il remplissait si glorieusem. A la mort du chancel. Voisin, sa charge et les sceaux du roy. furent donnés à d'Aguesseau; il les perdit en 1718 pour s'être opposé au système de Law, et se retira à Fresne, où il vécut dans la solitude jusqu'à ce que la cour, détrompée par une catastrophe trop fameuse, le rappela et lui rendit son ministère. Disgracié par le cardinal Dubois, devenu prem. ministre, d'Aguesseau fut une 2e fois rétabli dans ses anciennes fonctions, qu'il exerça jusqu'à l'âge de 82 ans, et mourut le 9 février 1751. Il fut enterré à Auteuil. On a dit de d'Aguesseau qu'il pensait en philosophe et parlait en orateur; on aurait pu ajouter qu'il vécut en sage dans toutes les positions so-

ciales. Ses *OEuvres* ont été recueillies en 13 vol. in-4, Paris, 1787-1789. Une nouv. édit. en a été donnée en 1819, 16 vol. in-8; elle est précéd. d'un disc. histor. composé par M. Pardessus. M. Rives a publ., en 1824, les *Lettres inédites* du chancelier d'Aguesseau, in-4, et 2 vol. in-8.

AGUI, roi de Bantam, dans l'île de Java, au 17e S., implora l'assist. des Hollandais, et reconquit la plus grande partie de son royaume, qu'il avait cédé à son fils, et que la tyrannie de ce dernier le força de reprendre.

AGUILLON (François d'), mathémat. et jésuite de Bruxelles, mort en 1617, professa la philos. à Douai, et la théol. à Anvers. Il est aut. d'un *traité d'optique*, Anvers, 1613, in-fol.

AGUIRRE (Michel d'), magistrat espagnol, fit imprimer à Venise, en 1581, in-fol., un ouv. où il défendait les droits de Philippe II sur la couronne de Portugal, et mourut à Grenade en 1588.

AGUIRRE (Jean-Saens d'), card., né à Logroño en 1630, fut d'abord relig. bénéd., prof. de théol. à Salamanque, et secrét. du St-office. Il mourut à Rome en 1699, estimé pour son savoir et ses vertus. Son principal ouvr. est la *Défense de la chaire de St-Pierre*, Salamanque, 1683. Il y attaque les 4 art. de l'assemblée du clergé de France tenue en 1682. Ce livre, proscrit par un arrêt du cons. d'Espagne, lui valut le chapeau de cardin. D'Aguirre est l'édit. de la *Collectio concilior Hispaniæ*. Rome, 1693, 4 vol. in-fol., édit. préférée aux plus récentes.

AGYLÉE (Henri), fils d'Antoine Agylée, origin. d'Italie, né en 1533 à Bois-le-Duc, y fit recevoir en 1579 l'union d'Utrecht, fut député aux États-Génér., et depuis membre du cons. suprême, enfin avoc. fiscal à Utrecht, où il mourut en 1595. La part qu'il prit aux troubles de sa patrie ne l'empêcha pas de se faire une gr. réput. comme jurisc.; il a publié *les Novelles de Justinien*, trad. en latin par Haloandre, 1560, in-4. — *Justinia edicta, Justini, Tiberii Leonis philosophi constitutiones et Zenonis unà*, Paris, 1560, in-8. — Une trad. lat. du *Nomo-Canon de Photius*, 1561; in-fol. On cite encore de lui : *Inauguratio Philippi II, Hispan. regis, quâ se juramento ducatui Brabantiæ*, etc., *obligavit*, Utrecht, 1620, in-8.

AGYNIENS, dérivé de ἄγυνή (qui n'a point de femmes), hérétiques du 7e S. qui vivaient dans le célibat, prétendaient que Dieu n'était pas l'auteur du mariage, et qu'on ne devait pas en user.

AHIAS, prophète de Sylo, connu par les prédict. qu'il fit au roi Jéroboam. Les rabbins prétendent qu'il fut un des histor. du règne de Salomon.

AHLWARDT (Pierre), prof. de logique et de méthaphysique à Greifswald en Poméranie, mort dans cette ville en 1791, a laissé plus. ouvr., dont les plus remarq. sont les *Méditations pieuses* sur les phénomènes du tonnerre et des éclairs, et des *Dissertations* sur l'immortalité de l'âme et sur la liberté de Dieu. Il fonda une société dite des *Abélites*, dont les membres doivent faire profession de candeur et de sincérité parfaite.

AHMED-BEN-FARÈS, surn. El-Razi, lexicographe et jurisc. arabe, mort vers 999 (de l'hég. 390), est aut. de plus. *traités* de jurispr., et d'un *dictionn. arabe* qui se trouve dans la biblioth. de Leyde et dans la Bodléienne à Oxford.

AHMED-BEN-MOHAMMED, poète arabe, né à Jaen, en Espagne, mort en 970 (de l'hég. 360), a laissé quelq. *poésies*, *les Annales d'Espagne* et *Entreprises des Ommiades*, 4 vol. in-fol.

AHMED-BEN-THOULOUN, chef d'une dynastie arabe qui régna en Égypte, et qui ne fournit que quatre princes. Nommé gouvern. d'Égypte, Ahmed profita de la faiblesse des khalyfes pour usurper le pouvoir souverain. Il conquit une grande partie de la Syrie, et mourut à Antioche en 884 (de l'hég. 270).

AHMED-CHAH-EL-ABDALY, fondateur du roy. de Candahar. Élevé à la cour de Nadir-Châh (Thamas-Kouli-Khan), il s'empara, à la mort de ce prince, des provinces de Candahar et de Caboul, les érigea en roy., et prit le titre de *châh*. Il fit avec succès plus. expédit. dans le nord de l'Inde, et vainquit l'armée combinée des Mahrattes, en 1761, à la bataille de Pannibet. Il mourut en 1773 dans un âge assez avancé, laissant la couronne à son fils Timour-Châh.

AHMED-GHIEDICK, gr.-visir de Mahomet II, fut un des plus gr. guerriers dont parlent les annales othomanes. Il enleva la Crimée aux Génois, descendit en Italie où il ravagea la Pouille, et défendit ensuite avec succès les frontières asiatiques de l'empire contre les Persans. Bajazet, fils et succ. de Mahomet II, fit étrangler Ahmed en 1482, malgré ses brillants services et la reconnaiss. personnelle qu'il lui devait. Cet Ahmed est appelé par quelq. aut. *Acomat*, corruption du mot d'Achmet sous leq. des biogr. désignent ce gr.-visir. Nous avons suivi la version orientale d'après Herbelot.

AHMED-KHAN, 9e souverain du Mogol, descendant de la race de Genghis-Khan, fut le premier prince Mogol qui embrassa l'islamisme. Son neveu Arghoun conspira contre lui, et le fit tuer en 1284 (de l'hég. 683).

AHMED-RESMI-HADJI, conseiller du divan, et nichandji, ou chancelier du sulth. Mustapha III, vers 1758, fut chargé par ce prince de deux missions à Vienne et à Berlin, dont il a écrit les relations insérées dans les *Annales de l'empire othoman*, rédigées par Ahmed-Ouassif-Effendy, et impr. en turk à Scutari, 1804, 2 vol. in-fol., et trad. en allemand, Berlin, 1809, in-8.

AHRENDT, antiquaire et paléographe, né dans le Holstein, parcourut successivem. la Norwége, la Suède, le Danemarck, la France, l'Espagne et l'Italie, toujours à pied, et bravant l'intempérie des climats, étudiant les antiquités scandinaves et les monum. runiques, et se livrant à la recherche des alphab. des 9e, 10e et 11e S. Ses courses continuelles lui attirèrent souv. de fâcheuses aventures, auxq. donnaient lieu son originalité et la singularité de son extérieur. Il est mort en revenant d'Italie, en février 1824. Ses collections de MSs. islandais, alphabets runiques, remarq. et obser-

vations *linguistiques*, etc., ont été renvoyées dans sa patrie par les soins du chargé d'affaires de Danemarck.

AHUITZAL, empereur des Astèques, ou anciens Mexicains, recula les limites de son empire, encouragea l'industrie, et embellit Mexico. Il eut pour successeur Montezuma, sous le règne duquel les Espagnols s'emparèrent du Mexique.

AIBEC (AZED-EDDYN), prem. sulthan d'Égypte, de la dynastie des Mamloucks baharytes, mort en 1257 (de l'hég. 655). Ce fut lui qui, n'étant encore que général des troupes égyptiennes, empêcha St Louis d'être assassiné dans la prison où ce roi était détenu, après la funeste bataille de Mansoura.

AICARDO, archit. piémontais, a construit plus. édifices, magasins, palais, aquéducs et ponts à Gênes, où il mourut en 1650.

AICARTS DE FOSSAT, troubad. du 13e S., aut. d'un *sirvente*, où il décrit la querelle de Charles d'Anjou et de Conrad IV, qui se disputaient la couronne de Naples. Cette pièce a été publiée par Raynouard, *Choix de poésies des troubadours*, IV.

AICHAH, deuxième femme de Mahomet, et fille d'Abou-Bekr, morte à la Mekke en 677 (de l'hég. 58). Les musulmans lui donnent le titre de prophétesse, et les commentat. du Koran la placent au rang des quatre femmes incomparables qui ont paru sur la terre.

AICHER (P.-OTHON), bénédictin, professeur de gramm., de poésie, de rhétor. et d'histoire à Salzbourg, où il mourut en 1705, a écrit plus. *traités* sur la législation, l'hist. et les mœurs des prem. temps de la république romaine; parmi ses ouvr. on cite: *Hortus variarum inscriptionum veterum et novarum*, 1676, in-8; *De comitiis veterum Romanorum*, 1678, in-8, etc.

AIDAN, év. de Lindisfarne en Northumberland, mort en 651, prêcha l'Évangile dans le nord de l'Angleterre. Bède nous a laissé le portrait de ce prélat, qu'il représente comme un modèle de toutes les vertus morales et chrétiennes.

AIGENLER (ADAM), jésuite tyrolien, mort en 1613, professa les mathématiques et l'hébreu à l'université d'Ingolstadt. Il est aut. du liv. intit.: *Fundamenta linguæ sanctæ*, Dillingen, 1670, in-4, et de quelq. autres ouvr. peu remarquables.

AIGLER (BENOÎT), cardinal, né à Lyon dans le 13e siècle, abbé du Mont-Cassin sous le pontificat d'Urbain IV, fut appelé au cardin. par Clément IV, et mourut en 1282. Il a laissé des écrits purement monastiques, tels que le *Miroir des moines*, une *Exposition de la règle de St. Benoît*, etc., etc.

AIGNAN (ÉTIENNE), de l'Acad. française, né à Beaugency-sur-Loire en 1773, fit au collége d'Orléans d'assez brillantes études, et montra un goût décidé pour la poésie. Entré dans le monde au mom. où des idées de liberté échauffaient toutes les têtes, il embrassa la cause de la révolution; à 19 ans procur.-syndic du district d'Orléans, il fut en 1800 secrét-génér. de la préfect. du Loiret et ensuite du Cher; obtint en 1808 la place d'aide des cérémon. et de secrét. à l'introduction des ambass.; success., en 1814, à l'Acad. franç., de Bern. de St-Pierre, il mourut à Paris en 1824. On a de lui: *la Mort de Louis XVI*, trag., 1793, in-8. — *Chant funèbre aux mânes de neuf victimes d'Orléans*, 1795. — *Essai sur la critique*, trad. en vers du poème de Pope, 1801. — *L'Amitié mystérieuse*, 3 vol. trad. de l'angl., 1802. — *La Famille de Mourtrai*, 1802, 4 vol. — Trad. du *Ministre de Wakefield* de Goldsmith, 1803. — *L'Iliade*, trad. en vers, 3 vol., 1809, dont le peu de beautés sont empruntées presque littéralement à Rochefort, le plus supportable des trad. en vers d'Homère; un abrégé du voy. de *Mungo-Park*, 1798, 1 vol. in-12; diverses brochures sur le procès de *l'épingle noire*, les *Protestants franç.*, les *Coups d'état*, etc.; *Polyxène*, trag. en 3 actes, 1804; *Brunehaut*, tragéd. en 5 actes, 1811, qui disparut de la scène après quelq. représentations; *Arthur de Bretagne*, trag. en 5 actes; les opéras du *Connétable de Clisson* et de *Nephthali*, joués en 1816.

AIGNAUX (ROBERT et ANT. LECHEVALIER, sieurs des), deux frères, nés à Vire en Normandie, dans le 16e S., sont auteurs, en commun, d'une trad. en vers de Virgile, 1582, in-4, 1583, in-8, avec le texte; d'une autre d'Horace, 1588, in-8, et de quelq. poésies div. recueillies et publ. par Sallières.

AIGREFEUILLE (CHARLES d'), doct. en théol. et chan. de Montpellier, a publié l'*Hist.* de la ville de Montpellier depuis son origine, et l'*Hist. ecclés.* de la même ville, 1737-39, 2 vol. in-fol. Cet ouvr. est estimé.

AIGREMONT (le général baron d'), colonel du 13e de cuirassiers, obtint en 1809, à Wagram, le titre d'officier de la Légion-d'Honneur puis en Espagne, à Lérida, 23 avril 1810, le grade de gén. de brigade. Le 23 avril 1814, il se rendit au-dev. du duc de Berri, sur la route d'Abbeville, fut nommé le lendemain chev. de St-Louis et maréchal de camp, et mourut en janvier 1827, avec la réput. d'un des meilleurs officiers de cavalerie.

AIGUEBERRE ou AIGUEBERT (JEAN DUMAS d'), conseiller au parlement de Toulouse, mort en 1755, est auteur de quelques pièces de théâtre, tombées dans l'oubli.

AIGUILLON (d') V. VIGNEROD.

AIKIN (JOHN), méd. et littérat. angl., né à Kilworth, comté de Leicester, en 1747, exerça la médecine à Chester, puis à Warrington, où il professa la physiq. et la chimie, tout en cultiv. les lettres et l'histoire naturelle. L'académie de Warrington s'étant dissoute en 1780, il alla prendre à Leyde le doctor. en médec., et vint exercer sa profess. à Yarmouth, d'où il alla s'établir à Londres en 1792. Il s'adonna dès-lors presque exclusiv. à la littérat. jusqu'à sa mort, arrivée en 1822. Il a coopéré puissamment à la rédact. de plus. journaux, tels que le *monthly Magazine*, l'*Atheneum*, le *classical Journal* de Valpy, et laissé un gr. nombre d'ouvr. écrits avec élégance, et qui, s'ils n'indiquent point un esprit supérieur, attestent du moins des connaissances variées, de la critique et une rare facilité de rédaction. On estime surtout parmi ses ouvr.: *general Biography, or Lives of the emi-*

nent persons of alliages, countries, etc., Londres, 1799-1815, 10 vol. in-4 (il eut pour collaborat. le D. Enthfield, Th. Morgan, Nicholson et W. Johnston). — *Annals of the reign of Georges III*, 1813, 2 vol. in-8; 2ᵉ édit., plus complète (1820), 3 vol. in-8; trad. en français par J.-B.-B. Eries, Paris, 1817 et 1820, 3 vol. in-8.

AIKMAN (GUILLAUME), peintre écossais, mort en 1731, excellait dans le portrait. Thompson a composé une élégie sur sa mort.

AILHAUD (J.), chirurgien et chimiste, mort en 1756, est connu par le purgatif appelé, de son nom, *Poudre d'Ailhaud*, avec lequel il fit une très gr. fortune. Il a pub. un *tr. de l'origine des maladies*, qui selon lui ont toutes la même cause, et peuvent être guéries par un seul remède, qui est le sien.

AILHAUD (J.-GASP., baron de CASTELLET), fils du précéd., acheta une charge de secrét. du roi, et mourut en 1800. Il a publ. divers *Tr.* apologét. de la *poudre* de son père, qui n'était autre qu'une combinaison de résine, de scammonée et de suie.

AILLAUD (l'abbé P. TOUSS.), né à Montpellier, en 1759, fut profess. de rhétorique, ensuite bibliothécaire à Montauban, où il mourut en 1826. Ses principaux ouvr. sont l'*Égyptiade*, poëme sur la campagne de Bonaparte en Égypte, calqué sur le plan de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, mais où l'auteur a plus consulté son admirat. pour son héros, que la force de son talent poét.; 2ᵉ éd., Paris, 1815, in-8. — *Les Argonautes de l'humanité*, en 11 chants, Montauban, 1817, in-8. — *Le Triomphe de la révélation*, poëme en 4 chants. — *Le nouveau Lutrin*, ou *les Banquettes*, poëme héroï-comiq. en 8 chants, ib., 1803, in-8. — *Tableau politique, moral et littéraire de la France, depuis le règne de Louis-le-Grand jusqu'en* 1815, 1823, in-8. Il avait entrepris une *Nouv. Henriade*, poëme héroïque qui devait avoir 12 chants; le premier seul a été publié.

AILLY (PIERRE d'), cardin., né près d'Abbeville en 1350, d'une famille obscure, s'éleva par son mérite aux prem. dignités de l'Église. Reçu grand-maître du collége de Navarre en 1384, il fut ensuite fait chancel. de l'univ., confess. de Charles VI, év. de Cambrai. Il se distingua au concile de Pise par son savoir et sa prudence; 2 ans après il fut nommé card. et légat du St-siége en Allemagne. Au concile de Constance, il démontra la nécessité d'une réforme dans l'Église. Il s'était démis de son évêché, lorsque Martin V le fit légat d'Avignon, où il mourut en 1420. Le collége de Navarre hérita de ses liv. et de ses MSs. Parmi ses ouvr. on distingue le *Tr. de la réforme de l'Église*, inséré dans l'éd. des *OEuvres* de Gerson, publ. par Ellies Dupin.

AILLY (PIERRE d'), chirurgien, mort à Paris en 1684, est regardé comme l'aut. d'un ouvr. estimé, intit. : *Traitement des plaies d'armes à feu*, Paris, 1668, in-12; mais c'est la traduct. d'un *tr. lat.* de Plazzoni, professeur d'anatomie à Padoue, auquel d'Ailly n'a fait que quelq. additions.

AILRED, ETHELRED ou EALRED, moine anglais du 12ᵉ S., est auteur d'une *Généalogie* des rois anglais, et d'une *Vie* d'Édouard-le-Confesseur, etc., publ. par Twisden dans les *Decem Scriptor.*, Londres, 1652, et d'ouvrages de théologie insér. dans le tome XXIII de la *Bibl. Patrum*.

AIMAR (RIVALD), juriscons. dauphinois, sous Louis XI et Charles VIII, est le premier Français qui ait donné l'histoire du droit romain : *Historia juris utriusque*, Mayence, 1535 et 1539, in-8.

AIMAR-VERNAI (JACQUES), paysan dauphinois, prétendait, dans le 17ᵉ S., découvrir, à l'aide d'une baguette de coudrier, les eaux souterraines, les métaux enfouis, les maléfices et les assassins. Le fils du grand Condé, Henri-Jules de Bourbon, fit faire plus. épreuves de la merveilleuse baguette, elles ne réussirent point : l'imposteur fut chassé, et on n'entendit plus parler de lui.

AIMERI ou AIMERY, troubadour du 13ᵉ S., dont on trouve quelques *tensons* dans les MSs. de la bibliot. roy. de l'Arsenal. Il y a une pièce de lui dans le *Choix de poésies*, par Raynouard, IV, et des *Fragments*, tom. V.

AIMERIC MALEFAYE, patriarche de l'Église d'Antioche, né dans le Limousin au 12ᵉ S., accompagna les prem. croisés en Orient, et fut le réform. des ermites du mont Carmel, institués canoniquement en 1180 par le pape Alexandre III, qui le nomma général de cet ordre. Il mourut en 1187. On a plus. écrits d'Aimeric dans la *Biblioth. Patrum* et dans le *Thesaur.* de dom Martenne.

AIMERICH (MATTHIEU), jésuite espagn., mort à Ferrare en 1799, âgé de 84 ans. On a de lui plus. ouvr. philolog., dont les princip. sont : *Specimen veteris romanæ litteraturæ deperditæ*, etc., Ferrare, 1784, in-4. — *Novum lexicon historicum et criticum antiq. roman. litterat. deperditæ vel latentis*, etc., Bassano, 1787, in-8. On lui attribue : *De vitâ et morte ling. latin. paradoxa philolog.*, Ferrare, in-8. Cet ouvrage, publ. sous le nom de *Q. Moderat. Censorinus*, n'a été tiré qu'à un très petit nombre d'exempl. (*v.* Cat. de La Serna, 6086).

AIMES ou AIMON DE VARENNES, écriv. franç. du 13ᵉ S., est auteur du roman de *Floirmont* ou de *Philippe de Macédoine*, MS. in-fol. de la bibliothèque royale, nº 6973 et 7498.

AIMOIN, né à Villefranche en Périgord, bénédict. de Fleury-sur-Loire, fut l'un des plus illust. disciples du célèb. Abbon, abbé de ce monast. Son meill. ouvr. est l'*Hist. des Franç.*, dédiée à son maître. Elle est divisée en 5 liv. Les 3 prem. vont jusqu'à la 16ᵉ année de Clovis II : les 2 dern. sont d'une main étrangère. Aimoin mourut en 1008.

AIMON, duc ou prince des Ardennes, était le père des quatre preux appelés commun. *les quatre fils Aimon*, si célèbres dans les liv. de chevalerie.

AIMON ou HAYMON, évêq. d'Halberstadt, mort en 852, fut élève d'Alcuin (*v.* ce nom); il a laissé une *interprétat. des psaumes*, Cologne, 1561, in-8.

AINDJY-SOLIMAN, né vers le milieu du 17ᵉ S., en Bosnie, de parents chrét., s'éleva par sa bravoure et ses intrigues au rang de pacha-séraskier en 1685, et battit le grand général de Pologne Jablonowski. Devenu grand-visir, il commanda l'armée othomane en Hongrie; ayant essuyé de

nombr. revers, ses troupes se révoltèr. contre lui. Mahomet IV se vit forcé de le sacrifier au ressent. de l'armée : mais la mort tardive du gr.-visir n'empêcha pas celle de son maître. — V. MAHOMET IV.

AINE (M.-J.-BAPT.-NIC. d'), maître des requêtes et intend., mort à Paris en 1804, a trad. de l'angl. les *églogues* de Pope, dans la *Nouvelle Bigarrure,* II, et l'*Économie de la vie humaine* de Rob. Dosley, Édimbourg (Paris), 1752, in-12.

AINSWORT (HENRI), savant théologien non-conformiste, fut obligé, sous le règne d'Élisabeth, comme tant d'autres, de quitter l'Anglet. Il alla chercher un asile en Hollande, où il fut choisi pour ministre d'une congrégat. indépendante ; mais des querelles violentes amenèrent bientôt la dissolut. de la société. Il quitta la ville d'Amsterd. pour se retirer en Irlande, où il espérait trouver enfin le repos. Trompé dans son attente, il revint en Hollande, où il resta jusqu'à sa mort, que l'on fixe à 1629. Un Juif l'empoisonna, dit-on, pour se dispenser de lui procurer une conférence avec les rabbins sur les prophéties relatives au Messie. Il possédait à fond la langue hébraïque, et sa trad. littérale du Pentateuque en est une bonne preuve. Le plus estimé de ses ouvr. est une suite d'*annotations* sur l'Ancien-Testam., dont la meill édit. est celle de 1639, in-fol., très rare.

AINSWORTH (ROBERT), gramm., né à Woodyale dans Lancashire en 1660, se fit une réputat. comme instituteur, abandonna l'enseignem. pour cultiver l'archéologie, et mourut en 1743. Membre de la société des antiquaires, il a publié : *Monumenta vetustatis;* une *description* du monument d'Isis ; *De clypeo Camilli antiquo*, 1734, in-8. Mais son principal ouvrage est un *Dictionn. latin-anglais*, 1736, in-4, prem. édit., réimpr. depuis 1773 et 1796, in-4, avec des addit. considérables de Th. Morell ; il en existe un bon abrégé in-8.

AIRENTI (JOSEPH-VINC.), arch. de Gênes, né le 20 juin 1767, à Dulcédo, dioc. d'Albenga, prit jeune l'habit de St-Dominique, et ne tarda pas à se distinguer par son goût pour l'étude. Nommé conservateur de la bibliothèque Calamata, cet emploi lui procura les ressources nécessaires pour étendre ses connaissances. Il fut fait év. de Savone, puis de Noli, et transféré sur le siége de Gênes, où il mourut en 1831. On cite de lui : *Recherches historico-critiques sur la Tolérance religieuse des anciens Romains*, Gênes, 1814, in-8 de 316 pages. Son *Explication de la table de Peutinger* a mérité les éloges de Zach, dans sa *Correspond. astronomiq.*

AIROLA (D.-ANGIOLA), chanoinesse de Gênes au 17e S., prit du goût pour la peinture, et fit de grands progrès dans le dessin et le coloris. On voit plusieurs de ses tableaux dans différents couvents de sa patrie.

AIROLI (JACQ.-MAR.), jésuite, profess. d'hébreu à Rome, a publié au commencement du 18e S. : *Dissertatio biblica; De anno, mense et die mortis Christi ; Theses contra Judæos ; De annis ab exitu Israël de Ægypto ad quartum Salomonis,* etc., Rome, 1704-18, 1720.

AISSÉ (Mlle), née en Circassie, fut achetée à l'âge de 4 ans et demi d'un marchand d'esclaves par le comte de Ferriol, ambassad. de France à Constantinople. Sa position dans la société et une réunion de circonstances bizarres lui ont donné de la célébrité. Elle mourut en 1733, laissant des *Lettres* qui ont été recueillies et imprim. pour la première fois en 1787, 1 vol. in-18.

AISY (le sieur d'), grammair. dont on a : *Nouvelle méthode de la langue franç.*, Paris, 1674, in-12 ; Bayle, dans sa correspondance, dit que cet ouvr. était estimé. — *Le Génie de la langue franç.*, Paris, 1685 ; — 2e partie, 1687, in-12. L'aut. ne rapporte guère que les décisions de Vaugelas, du P. Bouhours et de Ménage ; mais il renferme sous un même article les remarques et observations dispersées dans ces trois auteurs.

AITON (GUILL.), botan. anglais, mort en 1793, fut surintend. du jardin botanique de Kew, dont il a publié la description sous le titre d'*Hortus kewensis*, en 1789, 3 vol. in-8, avec 13 planches représent. des espèces nouv. ou rares, dont on n'avait pas encore de bonnes fig.

AITZEMA (FOPPE van), diplomate hollandais, au 17e S., remplit, en Allemagne, différ. missions, dont quelq.-unes provoquèr. l'enquête des États-Généraux. A l'issue de la dernière, il fut chercher un asile à Vienne, où il mourut peu de temps après. On a de lui des *poésies* publ. à Helmstadt en 1607, et des *dissertat.* sur le droit civil, insérées dans le 6e vol. du *Thesaur.* de Meermann.

AITZEMA (LÉON van), neveu du précédent, est auteur d'une *Hist. des affaires d'état et de guerre* dep. 1621 jusqu'en 1668, en hollandais, dont il y a deux édit. in-fol. et in-4. Il mourut en 1669.

AIUS-LOCUTIUS (mythol.), divinité à laquelle les Romains élevèrent un temple du temps de Camille. « Ce dieu, dit plaisamment Cicéron, parlait lorsqu'il n'était connu de personne ; de là son nom d'*Aius-Locutius;* mais dep. qu'il est devenu célèbre et qu'on lui a érigé un temple et un autel, il a pris le parti de se taire. »

AIX-LA-CHAPELLE, ville de l'ancienne Belgique, aujourd'hui enclavée dans le duché du Bas-Rhin, faisant partie des états du roi des Prusse, célèbre par le traité qui y fut conclu entre la France et l'Espagne en 1668, et plus récemm. par celui de 1748, entre la France, l'Angleterre et les États-Généraux de Hollande.

AJALA ou AYALA (MARTIN-PEREZ), théol. espagnol, mort en 1566, enseigna d'abord la grammaire, devint prêtre, et fut envoyé au concile de Trente par Charles-Quint, qui lui donna successivement deux évêchés, et enfin l'archevêché de Valence. On a de lui un *Traité* en latin des *traditions apostoliques*, Paris, 1562, in-8.

AJAX, roi de Salamine et fils de Télamon, était, après Achille, le plus vaillant des princes grecs. Il combattit contre Hector pend. un jour entier, sans pouvoir décider la victoire. Il disputa à Ulysse les armes d'Achille, et, furieux de n'avoir pu l'emporter, il tomba dans un délire si violent, qu'il égorgea

un troupeau de moutons, croyant immoler les Grecs à sa veng. Ayant bientôt reconnu son erreur, il se perça de l'épée qu'il avait reçue d'Hector. La démence d'Ajax est le sujet d'une trag. de Sophocle.

AJAX, roi des Locriens et fils d'Oïlée, alla au siége de Troie. Après le sac de la ville, il fit violence à Cassandre, dans le temple de Minerve. La déesse irritée fit périr sa flotte par une tempête; il échappa cependant et se retira sur un rocher, d'où il insultait encore les dieux, quand Neptune fendit le roc et l'engloutit dans les flots.

AJELLO (Sébast.), médec. napolitain, a publ., en 1577, une *Relation* de la peste qui venait de ravager le royaume de Naples; on a encore de lui un *Traité* sur le *catarrhe*, et des vers en l'honneur d'Albert d'Aragon.

AJELLO (N.), chef de l'école militaire de Palerme, a publ., en 1610, des *Instructions pour les artilleurs*, réimpr. plusieurs fois.

AJELLO (Corneille), né en Calabre, est auteur d'une *paraphrase ital.* du Symbole de St Athanase, Naples, 1629.

AKAKIA (Martin), profess. de médec. à l'université de Paris, fut reçu docteur en 1526, et changea, selon l'usage de son temps, son nom de *sans malice* en celui d'Akakia, qui veut dire la même chose en grec. Il a trad. de Galien *de Ratione curandi*, et *Ars medica*. On a de lui des *Consilia medica*, et deux *livres* sur les maladies des femmes. Akakia, médecin de François Ier, fut, en 1545, l'un des députés de l'univ. de Paris au concile de Trente. Il mourut en 1551.

AKAKIA (Martin), fils du précédent, reçu méd. à Paris en 1530, devint profess. de chirurgie au collége royal, second médecin de Henri III, et mourut en 1588. Cette famille se distingua longtemps dans la médecine. Le petit-fils du précéd. mourut de chagrin en 1677, pour avoir été rayé du tableau de la faculté pendant six mois, comme ayant, au mépris des réglements, consulté avec des médecins étrangers.

AKBAR (Mohammed), empereur du Mogol dans le 16e S., eut à combattre, dans le cours d'un règne de près de 50 ans, les insurrect. continuelles des provinces de son empire, où des gouverneurs et des seigneurs voulaient se rendre indépendants. Ces soins guerriers ne lui firent point perdre de vue les sciences et les arts, dont il fut le protecteur; il ordonna des recherches sur la population, sur les product. naturelles et industrielles de chaque province, et fit rédiger sous ses yeux, par son grand-visir Aboul-Fazel (*v.* ce nom), un ouvrage qui renferme une descript. exacte et détaillée de l'Hindoustan. Akbar mourut en 1605. Langlès a donné des détails fort intéressants sur la vie de cet illustre monarque.

AKBEH-BEN-HEDJAJI, gouvern. de l'Espagne, pour le khalyfe Hachem, en 733, franchit les Pyrénées et se rendit maître d'Avignon; mais Charles Martel, déjà vainqueur des Arabes aux champs de Poitiers, le força de rentrer en Espagne, où il fut tué par des rebelles en 740.

AKBEH-BEN-NAFY, gouvern. de l'Afrique pour le khalyfe Moawyah, fit une guerre cruelle aux chrétiens, soumit les tribus des *Bérebères*, prépara par ses conquêtes l'invasion de l'Espagne, et mourut assassiné en 682 (de l'hégyre 63).

AKENSIDE (Mark), né à Newcastle, sur le Tyne, en 1721, fut élevé dans la secte des non-conformistes à Édimbourg, étudia la médecine à Leyde, et reprit le doctorat en 1744. Il publia, cette même année, son *poème* sur les plaisirs de l'imaginat. Une note, favorable aux principes de Shaftesbury, lui attira la censure de Warburton. En 1745, il fit paraître un *rec.* d'odes et une *satire* mordante contre Pulteney, comte de Bath. Il commença d'exercer comme médecin à Northampton; mais n'ayant pas eu grand succès, il se retira à Hampstead, puis à Londres, où il fut membre du collége, et méd. de l'hôpital de St-Thomas. Sur la fin de ses jours il obtint le titre de méd. du roi, dont il jouit jusqu'à sa mort, en 1770. Akenside avait les passions vives; il était vain, irascible; mais il avait des connaissances variées. Son poème sur l'*imaginat.* renferme de grandes beautés; trad. en franç. par d'Holbach, il a été réimpr. dans l'édit. compl. des *OEuvres poétiq.* d'Akenside par Dodsley, Londres, 1772, in-4. Ses autres ouvr. relatifs à sa profess. sont; *Dissertatio de dysenteriâ*, 1764; *Oratio Harveiana*, 1760; plus. dissertat. dans les *Transactions philosophiques* ou *médicales*.

AKERBLAD, philologue, né en Suède, mort à Rome en 1819, s'est appliqué à la recherche des antiq. égyptiennes, et a donné la clef d'une écriture cursive des Cophtes inconnue jusqu'alors. Il promettait d'être un des plus profonds philologues de l'Europe, lorsque la mort l'enleva dans la force de l'âge.

AKERMAN, grav. suédois, a confectionné, dans le 18e S., à Upsal, un gr. nombre de globes sphériq. et terrestres, recherchés dans toute l'Europe.

AKIBA, rabbin du 2e S., se jeta dans le parti du faux messie *Barcochebas* (*v.* ce nom), fit révolter les Juifs et fut condamné à mort par l'emper. Adrien. Les rabbins lui attribuent les *livres* de la création, qu'il faisait, dit-on, passer pour être d'Abraham.

AKOUI, mandarin, Tatar d'origine, général et premier ministre de l'empereur de la Chine Kien-Long, au 18e S., se signala dans plusieurs guerres entreprises pour soumettre des provinces rebelles à l'empire, et devint l'ami, le conseil et le dépositaire de tous les secrets de son maître. Il conserva toujours cette faveur méritée, ainsi que l'estime des deux nations chinoise et tatare. On ignore l'époque de sa mort.

ALABASTER (Guill.), théol. anglais du 17e S., dans le comté de Suffolk, mourut en 1640. Élevé en Espagne, il avait embrassé le catholic. qu'il abandonna à son retour en Angleterre. On a de lui des *commentaires* latins sur l'Écriture sainte, d'après les rêverie de la cabale rabbinique.

ALAÇAR (Louis), jés. espagn., né à Séville en 1554, mort dans la même ville en 1613, est aut. d'un long. comment. sur l'Apocalypse, qui lui coûta

20 ans de travail, et dans leq. on trouve une *dissertation* sur les poids et mesures dont il est question dans l'Écriture sainte.

ALACOQUE (MADEL.-MARIE), religieuse visionnaire, morte en 1690. On lui doit l'établissement de la fête du sacré Cœur de Jésus. Le P. Croiset a placé un *Abrégé* de sa *vie* à la fin du livre de la dévotion au Cœur de Jésus. L'évêque de Soissons, Languet, a donné une *Vie* bien plus étendue de Marie Alacoque, 1729, in-4.

ALA-EDDYN, vulgairement ALADIN, sulthan de Natolie, 8e de la dynastie des Seldjoucides, s'est placé au rang des princes célèbres par ses guerres contre le sulthan d'Égypte et contre les Khowaresmiens, par la conquête de l'Anatolie et le rétablissement des villes de Sivas et d'Iconium. Il fut vaincu par les Tatars vers la fin de son règne, et mourut en 1236 (de l'hég. 634).

ALAGON (CLAUDE), projeta, de concert avec l'ambassad. d'Espagne, d'introduire les Espagnols dans Marseille; mais son dessein ayant été découvert, le duc de Guise, gouverneur de cette ville, lui fit trancher la tête en 1605.

ALAGONA (ANTELOUCHE d'), conseiller et chambellan du roi de Sicile au 15e S., a écrit un *traité* de volerie ou de la chasse aux oiseaux, imprimé à la suite de la *Fauconnerie* de Francières. Poitiers, 1567, in-4.

ALAIMO (MARC-ANTOINE), méd. sicilien, mort en 1662, a publié un *traité* sur les fièvres malignes, un discours sur les préservatifs des maladies contagieuses, et des consultations médico-légales.

ALAIN ou ALMAIN, dit *le Grand* (*major*) ou l'ancien, 1er abbé de la Rivour, au dioc. de Troyes, évêq. d'Auxerre en 1151, mort à Clairvaux en 1181, a laissé *Vita. S. Bernardi*, etc.; *Explicationes in prophetias Merlini Angli*, 7 liv. Francfort, 1608.

ALAIN (NICOLAS), médecin à Saintes, au 16e S., est aut. d'un petit traité *De Santonum regione et illustrioribus familiis*, in-4, publié par son fils Jean Alain en 1598. Il ne doit pas être confondu avec un autre Alain (*Nicolaus Alenus*), poète latin-anglais, auteur d'un poème intit. : *Jupiter Feretrius*, de quatre *églogues* et d'une *traduct.* en vers lat. des *Phénomènes* d'Aratus, Paris, 1561, in-4.

ALAIN (GUILL.), nommé le cardinal d'Angleterre, fut un des réviseurs de la Bible de Sixte-Quint, et mourut à Rome en 1594. Il a écrit sur des matières controversées entre les catholiques et les protestants. On a de lui le *Nouv.-Testam.* traduit en anglais, 1582. *De sacramentis in genere et de eucharistiâ, lib. tres*, Anvers, 1576 et 1608, in-4.

ALAIN (ROBERT), mort à Paris en 1720, est aut. d'une comédie intit. : *l'Épreuve réciproque*, restée au Théâtre-Français.

ALAIN DE L'ISLE, surn. *le docteur universel*, né au milieu du 12e S. à l'Isle (Vaucluse), ou à l'Isle (Gironde), fut reçu docteur à Paris, où il se fit remarquer par son savoir. Ses princip. ouvr. sont : *Anti-Claudianus*, etc., Bâle, 1536. — *Contra Albigenses, Waldenses*, etc., Paris, 1618. — *De Lapide philosophico*, Leyde, 1600, in-fol. Toutes ses product. en vers et en prose ont été recueillies et publ. à Anvers en 1654, in-fol.

ALAINS, peuples barbares qui habitaient d'abord les montagnes de la Samartie; peu à peu ils se rapprochèrent de l'Europe, et se fixèrent dans le voisinage des Palus-Méotides. Au moyen-âge, ils se joignirent aux Vandales, et pénétrèrent dans les Gaules, et jusqu'en Espagne. Leur domination et leur nom s'éteignirent dans les Gaules, sous le règne de Childéric, en 476.

ALALEONA (JOSEPH), jurisc. et prof. de droit à Macerata et à Padoue, où il mourut en 1749, est connu surtout par une lettre critiq. estim. sur les *Considérations* du marq. Orsi, au sujet du livre de Bouhours : *De la manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit.*

ALAMANDE (PHILIPPE), mère du baron de Sassenage, écuyer de Louis XI, possédait une biblioth. bien précieuse au 15e S., comme le prouve sa signature apposée sur les vol. et MSs. passés à la biblioth. du roi. Cette dame mourut en 1478.

ALAMANNI (LOUIS), poète florentin, mort en 1556, conspira contre le card. Jules de Médicis, qui gouvernait Florence au nom du pape Léon X, et fut obligé de se réfugier en France à la cour de François 1er, qui l'envoya comme ambassad. à Charles-Quint. Il a laissé plus. ouvr. dont les plus remarq. sont : *Opere toscane*, Lyon, 1532-33, 2 vol. in-8, rec. d'élégies, de sonnets. — *La Coltivazione*, Paris, 1546, in-4, 1re éd. d'un poème que les Ital. mettent à côté des Géorgiq. — *Girone il cortese*, ib. 1548. — *L'Avarchide*, ou le siége de Bourges (*Avaricum*), Florence, 1570, et une coméd. intit. *Flora.* — Son fils Baptiste, év. de Mâcon, mort en 1581, a dans les *Prose fiorent.*, une lettre curieuse à Varchi. — ALAMANNI (Antoine), parent des précéd., a composé des poés. burlesques, impr. avec celles de Burchiello, etc.

ALAMANNI (JOSEPH), jésuite, né à Milan dans le 16e S., mort en 1630, a pubié, en latin, l'*Histoire de l'image miraculeuse de la Vierge de Mondovi*, et en ital., le *discours* prononcé au sénat de Gênes, pour l'inauguration de David Vaccari. — Son frère Côme, admirateur de St Thomas, a publié : *Summa totius philosophiæ ex Thomâ*, Pavie, 1613, 5 vol. in-4.

ALAMAR. roi de Grenade, mort en 1273.

ALAMIR, prince ou khalyfe de Corse, entra sur les terres de l'emp. dans le 9e S., et les ravagea à la tête d'une armée de Sarrasins, qui fut taillée en pièces avec ses troupes par André Scythe, gouverneur d'Orient.

ALAMOS (BALTHAZAR, écriv. espagnol, mort vers le milieu du 17e S., est aut. d'une *Traduct.* de Tacite avec des comment. estimés, Madrid, 1614.

ALAMUNDAR, roi des Sarrasins, dans le 6e S., persécuta d'abord les chrét., se convertit ensuite à la foi de J.-C., et refusa de partager les erreurs de la secte des acéphales (*v.* ce mot).

ALAN, abbé de Farfa en Italie, au 8e S., est aut. d'un recueil d'*Homélies*, inséré par B. Pez dans le *Thesaur. anecd.*, tom. VI, p. 83.

ALAN, de Tewkesbury, écriv. anglais, mort en 1201, est auteur de la *Vie de Thomas Becket*, archevêque de Cantorbéry.

ALAN, de Lynn, théolog. anglais du 15e S., a laissé divers ouvr. de théologie.

ALAND (JEAN-FORTESCUE), né en 1670 dans le Devonshire, fit ses études à Oxford, et parut au barreau en 1690; il fut successiv. sollicit.-gén., baron de l'échiquier, et, en 1718, juge de la cour du banc du roi. Destitué par George II, Aland fut ens. nommé juge des plaids communs, puis pair d'Irlande, et mourut en 1746. On a de lui *les Exposés des causes dans toutes les cours de Westminster.*

ALARD ou ADELARD, prêtre d'Amsterdam, prof. les belles-lettres à Cologne, Utrecht et Louvain, où il mourut en 1544. Parmi ses nombr. ouvrages de controverse et de littérat., on remarque : *Selectæ similitudines, sive collationes ex bibliis*, 3 vol., Paris, 1543.

ALARD (FRANÇ.), né à Bruxelles au commenc. du 16e S., dominic., embrassa le luthéran. Dénoncé à l'inquisit. par sa mère, et condamné à mort, il réussit à s'échapper, et se réfug. en Allemagne, où il mourut curé d'un bourg dans le Holstein en 1578. Il a laissé plus. ouvr. en lat. et en flam., qui ont perdu l'intérêt que leur donnaient les circonst. qui les dictèrent. — Guillaume, son fils, Lambert et Nicolas, ses petits-fils, et Nicolas ALLARD, son arrière-petit-fils, ont publié quelques ouvr. de théol. et de philologie. Le dernier a raconté les avent. de son bisaïeul dans son ouvr. intit. : *Decas Alardorum scriptis clarorum*, Hambourg, 1721.

ALARIC Ier, roi des Goths, après avoir servi sous Théodose-le-Grand, ravagea l'empire romain sous le règne d'Honorius, et assiégea deux fois Rome : la première, il se contenta de lever d'énormes tributs; la seconde, il pilla et saccagea la ville en 410. Après avoir envahi le roy. de Naples, il se proposait de conquérir la Sicile et l'Afrique, lorsqu'il mourut subitement à Cosenza, en Calabre, l'an 411 de J.-C. C'est le héros du poème de Scudéri.

ALARIC II, roi des Visigoths, fils d'Euric, conquérant de l'Espagne, possédait, outre ce royaume, une grande partie du midi de la Gaule. Il fut tué de la main de Clovis dans une bataille livrée en Poitou l'an 507.

ALARY (JEAN), avoc., naquit en Languedoc dans le 16e S. Son père, conseiller au grand-conseil, étant mort, Alary se vit impliqué dans un procès qui le força de venir s'établir à Paris; il y publia en 1605, in-4, un *Rec. de récréations poétiques*, dédié à la reine Marguerite.

ALARY (PIERRE-JOSEPH), né à Paris en 1690, fut accusé d'avoir eu part à la conspir. de Cellamare; mais il se justifia si bien auprès du régent, que ce prince devint son protecteur, le fit nommer précepteur de Louis XV, et membre de l'Acad. franç. Alary mourut en 1770 sans laisser aucun ouvrage.

ALARY (FRANÇ.), médec. de Paris, publia en 1701 un ouvr. mystique et curieux intit. : *Prophéties du comte de Bombaste*, etc., très rare.

ALARY (l'abbé), né à Pampelune en 1731, missionnaire en 1763, partit pour Siam, où il fit de nombr. convers. Après un séjour de 9 ans tant dans ce pays qu'au Bengale et à la Chine, il revint en France en 1772, et fut nommé direct. des missions étrangères, place qu'il conseverva jusqu'en 1792. Obligé de se réfugier alors en Angleterre, il ne rentra qu'en 1802, reprit la direction du même séminaire jusqu'en 1809, année de sa suppress., vécut depuis dans la retraite, et mourut en 1817.

ALARY (ÉTIENNE-AIMÉ), abbé, né dans le Vivarais en 1761, émigra en 1791, fut aumôn. du quart.-gén. du prince de Condé, et confesseur des ducs d'Angoulême et de Berri. Son courage égalait ses sentim. religieux et monarchiques. Blessé devant Munich en 1796, il eut un cheval tué sous lui à Constance en 1799; rentré en France en 1803, il y fut arrêté et enfermé pendant quelq. années. Après la restauration, il devint chapelain de Mme la duchesse de Berri, et mourut en 1819.

ALASCO (JEAN), év. polonais, adopta la réforme de Luther, et devint en 1550 prédicat. d'une congrégation protestante à Embden. Il fut l'ami de Mélanchthon, d'Érasme (*v.* ces noms), et mourut en Pologne en 1560.

ALAVA-ESQUIVEL (DIEGO), év. de Cordoue, fut député au concile de Trente, où il proposa d'interdire les commandes et l'union de plus. bénéfices sur la même tête, et mourut en 1562. On a de ce prélat un *Tr.* sur la réforme de l'Église, sous ce titre : *De Conciliis universalibus*, Grenade, 1582, in-fol.

ALAVIN, chef des Goths, obtint de l'emp. Valens la permiss. de s'établir sur les rives du Danube; mais s'étant révolté contre ce prince, il fut vaincu et perdit la vie dans une bat. près d'Andrinople.

A'LAWY, méd. de Nadir-châh (Thamas-Kouli-Khan), mort à Delhi en 1749 (de l'hég. 1162), a composé plus. ouvr., parmi lesq. on doit distinguer le *Recueil des recueils*, espèce d'encyclopédie médicale, selon le savant Langlès.

ALAZÈNE, écriv. arabe du 16e S., est aut. d'un *Traité d'optique.*

ALBA-LITTA (comte d'), mort à Milan le 11 janvier 1832, âgé de 73 ans, est auteur d'un magnifique ouvr. : *Le illustre Famiglie Italiane*, in-fol., qui donne beaucoup de lumières sur l'histoire du moyen-âge en Italie.

ALBAN (St), 1er martyr chrét. dans la Grande-Bretagne, fut décapité en l'an 303 par ordre du gouverneur de Rome.

ALBANE (FRANÇ. ALBANI, dit l'), le peintre des grâces, naquit à Bologne en 1578, et fit de rapides progrès dans l'école de Calvart; il acheva de se perfect. à Rome, et ne négligea pas les b.-lettres, dont la douce influence se fait sentir dans tous ses ouvr. Ayant épousé en secondes noces une très belle femme qui lui donna 12 enfants beaux comme elle, il trouva dans sa famille ses modèles, avec des sujets de composit. pleins de charmes; mais ses figures, d'ailleurs si gracieuses, sont uniformes. Il vécut trop pour son bonheur et pour sa gloire, puisqu'il eut la douleur de se voir préférer les Carraches; il mourut en 1660. Ses princip. ouvr. sont

à Rome dans l'église espagnole de San-Diego, au palais Verops, à Mantoue, Bologne, etc. Ses chefs-d'œuvre sont les *Amours de Vénus et d'Adonis*, gravés par Audran; la *Toilette et le triomphe de Vénus; les quatre Éléments*, etc.; il a peint en outre des tabl. de piété, la plupart de chevalet, dispersés dans les div. cabinets de l'Europe, mais d'une rareté et d'une cherté excessives.

ALBANAIS, sectaires du 8e S., qui prirent naissance dans l'Albanie, niaient le péché originel, l'efficacité des sacrements et le libre arbitre.

ALBANÈSE, chanteur italien, mort à Paris en 1800, vint en France en 1747, et s'y fit une grande réputation par son excellente méthode de chant. Il a composé plus. *airs* et des *duo* pleins de mélodies, qui tous ont été gravés.

ALBANI (Jean-Jérôme), jurisc., né à Bergame en 1504, fut nommé card. de la création de Pie V. Après la mort de Grégoire XIII en 1583, il aurait été appelé sur le trône de St Pierre, si le conclave n'eût craint de voir ses enfants partager son autorité. Ce cardinal mourut en 1591. Ses principaux ouvr. sont des *Traités* de droit canonique.

ALBANI (Annibal), camerlingue de l'église de Rome, év. de Sabine et card., né à Urbin en 1682, a publié entre autres ouvr. une édit. du *Pontificale romanum*, et le *Menologium Græcorum*, Urbin, 1727, 3 vol. in-fol.

ALBANI (Alexandre), né à Urbin en 1692, card., ambass. à la cour de Vienne et bibliothéc. du Vatican, enrichit de statues et de tableaux sa maison de campagne, nommée villa Albani, et se montra le protecteur des gens de lettres. Il mourut en 1779. Ses écrits histor. et litt. sont estimés.

ALBANIE (J.-Stuart duc d'), passa en France, et s'attacha à Louis XII, qu'il accompagna à Gênes. Rappelé en Écosse, il devint gouvern. de ce roy. en 1516. Il suivit François Ier dans l'expédition d'Italie, où il devait commander un corps de 10,000 hommes destinés à la conquête de Naples. Mais, après la bataille de Pavie, il revint en France, où il mourut en 1536. Ce fut lui qui amena d'Italie Catherine de Médicis, épouse de Henri II.

ALBANY (Louise-Maximilienne de STOLBERG, comtesse d'), née en 1752 à Mons, en Hainaut, fut mariée fort jeune au prince Charles-Édouard, dernier prétendant à la success. des Stuarts. Les cours de la maison de Bourbon, qui se croyaient intéressées à ne pas laisser éteindre l'illustre race des Stuarts, arrangèrent ce mariage, en assurant un apanage convenable aux deux époux. Mais, après la mort de Charles-Édouard, la comtesse d'Albany s'unit au poète Alfieri par un mariage secret, et ils vinrent ensemble se fixer à Florence. Toutefois la veuve du dern. des Stuarts n'en reçut pas moins à ce titre d'honorables secours du gouvern. anglais, lorsque la révolut. franç. eut compromis sa fortune et celle d'Alfieri. Celui-ci trouva la félicité dans le commerce de la comtesse d'Albany. Elle redevint veuve en 1803; et, malgré les manifestations de regrets qu'elle paya à la mém. du poète qui avait été plus de vingt ans le compagnon de sa vie, on croit qu'elle contracta un 3e hymen. A sa mort, survenue le 29 janvier 1824, un testament qu'elle avait dressé dès 1817 mit en possess. de son héritage le peintre Fr.-Xavier Fabre (*v.* ce nom), de Montpellier, qu'elle avait connu à Florence du vivant d'Alfieri. Par une donation entre vifs, elle l'avait précédemment institué possess. des livres, MSs., tableaux et objets d'art provenant de la succ. de l'auteur d'*Octavie* et de *Mirrha*.

ALBATEGNIUS, astronome arabe, dont le vrai nom est Al-Battany, mort en 929 (de l'hégyre 317), a écrit un *Traité de la science des étoiles*, traduit en latin, Nuremberg, 1537, in-8; Bologne, 1645, in-4.

ALBE (Fern.-Alvarez de TOLÈDE, duc d'), général et ministre d'état espagnol, naquit en 1508, d'une des plus illust. familles d'Espagne. Il porta les armes de bonne heure, servit en Italie, en Hongrie, en Afrique, sous Charles-Quint, et devint génér. des armées d'Espagne en 1538. Il fit avec quelq. succès la guerre sur les front. de France, en Navarre et en Catalogne. Nommé généraliss. des armées impér., il marcha contre les protest. d'Allemagne, gagna sur l'électeur de Saxe la bataille de Mühlberg en 1547, et présida le conseil de guerre qui condamna ce prince à perdre la tête. Après plus. autres campagnes en Allemagne, en Loraine et en Italie, le duc d'Albe fut nommé par le roi Philippe II, gouvern. des Pays-Bas, où les peuples, mécontents de la cour de Madrid, se montraient disposés à un soulèvem. presque général. Investi d'un pouvoir souverain, le nouv. vice-roi établit un tribunal pour prononcer sur les excès commis pend. les troubles; et ce cons. de sang, suiv. l'expression du peuple brabançon, eut pour uniques arbitres le duc et son confid. Jean de Vargas (*v.* ce nom). Le résultat de cette mesure fut la condamnation d'un gr. nomb. d'individ. dont la culpabilité n'était pas prouvée, et l'émigrat. de plus de 100,000 Flamands qui portèrent leur industrie à l'étranger, ou se rallièrent sous les drapeaux du prince d'Orange, devenu chef d'une confédér. contre le mandataire de Philippe II. Une affreuse guerre civile éclata dans cette partie de la dominat. espagn., le sang ruissela dans les campagnes comme sur les échafauds. Le duc d'Albe hérissa la Flandre de forteresses, et imposa de nouv. taxes; tout plia sous son impitoy. rigueur, à l'except. de la Hollande, où le prince d'Orange se maintenait, et jetait les bases d'un gouvernem. indépend. Anvers vit placer dans la citad. que le duc venait d'y faire bâtir pour la tenir en respect, la statue de cet oppresseur, ordonnée par lui-même. Mais enfin la persévérante résist. des Hollandais, des échecs successifs et l'altérat. de sa santé, déterminèrent le duc d'Albe à solliciter son rappel; il l'obtint et quitta un pays où il se vantait d'av. fait périr 18,000 individus de la main du bourreau. De retour à Madrid, il y fut d'abord bien reçu de Philippe II; mais une intrigue de son fils à la cour lui fit encourir la disgrâce du monarque. Il fut rappelé de son exil 2 ans après, pour commander l'armée que le roi envoya contre le

Portugal, et il soumit ce royaume aux lois de l'Espagne. Sa conduite, après la prise de Lisbonne, avait excité l'indignat. de Philippe, qui ordonna d'abord une enquête; mais, craignant une sédit. dans l'armée, ce prince fit cesser les recherches. Le duc d'Albe mourut peu de temps après cette dernière expédit., en 1582, âgé de 74 ans. On ne peut nier qu'il ne fût un politique habile et un gr. capitaine; mais sa conduite si froidement cruelle dans les Pays-Bas a terni sa gloire même de son vivant, et flétrira éternellem. sa mém. dans la postérité. La *Vie* du duc d'Albe a été publ. Paris, 1698, 2 vol. in-12.

ALBEMARLE (Arn.-J. KEPPEL, comte d'), né dans la Gueldre (une des sept Provinces-Unies) en 1669, fut le favori de Guillaume III, qui le combla d'honneur. Après la mort de ce prince, il devint génér. des troupes holland., et combattit dans les dern. guerres du règne de Louis XIV. Il fut fait prisonn. à Denain, où il se laissa forcer dans ses lignes, en 1712, et mourut en 1718.

ALBENAS (Jean POLDO d'), conseiller au présidial de Nîmes, mort en 1563, a publ. une *trad.* de l'écrit théolog. de St Julien, archev. de Tolède, *Pronostica;* celle de l'*Hist. des Taborites* (hérétiques de Bohême), par Æneas Silvius, et un *disc. historique* sur la ville de Nîmes, Lyon, 1557, in-fol., fig., rare. D'Albenas avait été l'un des prem. à professer les princ. de la réformation.

ALBÈRE (Érasme), disciple de Luther et doct. en théol., mort en 1553, est aut. du liv. intitulé : *Alcoranus franciscanorum*, rec. d'absurdités et d'inepties qu'il avait tirées du liv. des *Conformités de St François avec J.-C.* On a encore de lui : *Judicium de spongiâ Erasmi*, et d'autres ouvr. lat. et allem. L'*Alcoran des cordeliers* a été trad. en franç. par Conrad Badius : l'édit. d'Amsterdam, 1734, in-12, est orn. de grav. de Picard.

ALBERGATI (Fabio), écriv. bolon. du 16e S., est aut. d'un liv. int. : *El Cardinale;* et de plus. *Traités* de morale recueillis par Zanetti, Rome, 1664, 6 vol. in-4.

ALBERGATI (Nicolas), év. de Bologne en 1417, et card. en 1426, fut successivem. légat en France et en Allemagne, et gr. pénitencier sous les papes Martin V et Eugène IV, auxq. il rendit d'importants services. Ce prélat laborieux, dont on a des *sermons*, mourut en 1443, généralem. regretté.

ALBERGATI CAPACELLI (Franç.), marquis et sénat. de Bologne, sa patrie, littérat. distingué, mort en 1806, se livra pend. toute sa vie à la fougue des passions, dont l'emportem. causa la mort de sa vertueuse femme, et l'entraîna jusqu'à plus de 60 ans dans des fautes et même des crimes que sa naissance et ses richesses laissèrent impunis. On a de lui : *Novelle morali*, Bologne, 1783; des pièces de théâtre, ib., 1784, dont la plus estimée est : *Il Pregiudizi del falso onore.*

ALBERGHINO (Jean), de Palerme, religieux de St François, mort en 1644, est aut. d'une *chronique* de son ordre.

ALBERGO (Jean), chirurgien, né à Mazzara en Sicile, au 17e S., est auteur de quelques *traités* sur son art.

ALBERGOTTI (François), juriscons. italien, naquit dans le 14e S. à Arezzo, où il exerça la profession d'avocat. Après avoir plaidé pend. quelq. années dans sa patrie, il se rendit à Florence, où la républ. lui confia des négociat. importantes avec les Bolonais, et l'anoblit en récompense de ses services. Il mourut en 1376. Albergotti a laissé des *Comment.* sur le Digeste et des *Consultat.* qui ont mérité d'être louées par Barthole.

ALBERIC Ier, marquis de Camerino, vers la fin du 9e S., épousa Marozia, fille de Théodora, dame rom., qui s'était emparée du château St-Ange sur les papes. Il réunit ses états à ceux de sa femme, fit la guerre aux Sarrazins, et fut massacré par les Romains, en 925.

ALBERIC II de Camerino, son fils, prem. baron de Rome, en fut reconnu seign. avec le titre de gr.-consul, à l'occas. d'une guerre contre Hugues de Provence, roi d'Italie, son beau-père, qui vint l'y assiéger; il gouverna 23 ans cette capitale du monde chrétien, et mourut en 954.

ALBERIC (Octavien), fils du précédent, lui succéda, et devint pape sous le nom de Jean XII (*v.* ce nom).

ALBERIC, relig. du mont Cassin, nommé card., se distingua vers l'an 1050 par ses écrits contre Bérenger, qui niait la présence réelle dans l'euch.

ALBERIC, relig. de Cluny, év. d'Ostie, et légat du St-siége, convoqua le concile de Westminster, en 1138, et mourut en 1147.

ALBERIC, relig. de l'ordre de Cîteaux, au milieu du 13e S., a laissé une chroniq. des événem. remarq. depuis la création jusqu'à l'année 1241. Leibnitz l'a fait impr. dans les *Accession. hist.*, II, et Mencken dans les *Scriptor. rer., germanicar.*, I.

ALBERIC (Philippe), relig. servite, né à Mantoue, commiss. de son ordre à la cour de Rome en 1526. Av. cette époque, le pape Jules II l'avait envoyé en France, en Angleterre et en Allemagne, pour combattre la doctrine de Luther. Il mourut à Naples en 1531. On cite parmi ses ouvr., comme rare, un poème *De sacratissimo Christi corpore per Judæos pœnis afflicto.* Le sujet est le miracle connu sous le nom des *billètes.*

ALBERIC ou ALBERT, chanoine du Puy, ensuite d'Aix en Provence, a, d'après les relations des témoins oculaires, composé l'*Histoire* de la prem. croisade, sous le titre de *Chronicon Hierosolymitanum*, impr. séparém., Helmstadt, 1584, in-4, et dans le recueil de Bongars. Elle s'étend depuis 1095 jusqu'à 1120.

ALBERIC DE ROSATE ou ROXIATI, né à Bergame, ami de Barthole, et l'un des plus savants jurisc. du 14e S., a laissé des *Commentaires* estimés sur le 6e livre des décrétales, un *Dictionn. de droit*, un tr. *de Statutis* et des *Commentaires* sur les Pandectes et le Code.

ALBERINI (Rodiana), dame de Parme au 16e S., a laissé quelques poésies latines et italiennes.

ALBERONI (Jules), cardinal et prem. ministre

du roi d'Espagne, né dans le duché de Parme en 1664, était fils d'un jardinier. Il fut d'ab. curé de village, puis chan. et chap. de l'évêq. de San-Donino. Une mission de ce prélat auprès du duc de Vendôme, génér. de l'armée franç. en Italie, fut l'origine de la fortune de son chapelain. Alberoni plut au prince franç., qui le prit à son service en qualité de secrét., l'emmena en France et ensuite à l'armée d'Espagne. Après la mort de Vendôme, le duc de Parme nomma Alberoni son agent politiq. à Madrid. Dans ce poste, il sut gagner la confiance de Philippe V, et conçut le projet de marier ce monarq. (en 2es noces) avec Élisabeth, héritière du duché de Parme, afin d'éloigner la princesse des Ursins, pour gouverner l'Espagne à sa place. Ses mesures furent si bien prises, que la princesse fut effectivem. renvoyée en France dès l'arrivée de la nouvelle reine. Alberoni fut bientôt admis dans les conseils, nommé card. et prem. ministre. Alors il forma les plans les plus vastes pour rendre à la monarchie espagn. son anc. splendeur, et mit toute l'Europe en mouvem. Mais le duc d'Orléans, régent de France, de concert avec le roi d'Anglet., renversa les desseins de ce ministre. Le nord de l'Espagne fut envahi : la cour de Madrid fit demander la paix, et le renvoi du prem. ministre fut la prem. condit. imposée par la France et l'Anglet. Alberoni reçut l'ordre de sortir du roy. et alla à Rome, où le pape Innocent XIII fit examiner sa conduite par le sacré collége. Il fut trouvé coupab. de quelq. irrégularités et renfermé un an chez les jésuites. Sa disgrâce ne lui avait pas fait perdre entièrement son crédit à la cour d'Espagne, et il y conservait encore un peu d'influence, lorsqu'il mourut en 1752, âgé de 87 ans. Le *Testam. polit.* publ. sous son nom, après sa mort, n'est pas de lui, mais de Durey de Morsan; il a été publ. par Maubert de Gouvest (*v.* ce nom). Jean Rousset a écrit la *Vie d'Alberoni* jusqu'en 1719, 1 vol. in-12.

ALBERT Ier, emper. d'Allemagne, né en 1248, était fils de Rodolphe de Hapsbourg, tige de la maison d'Autriche. Il eut pour concurr. à l'empire Adolphe de Nassau, qu'il vainquit et tua à la bat. de Gelheim en 1298. Ce fut sous son règne que la Suisse se rendit indépend. Il mourut en 1308, assassiné par des conjurés, au nombre desq. était le prince Jean, son propre frère, comme il passait le Rhin pour aller soumettre les Suisses rebelles. L'histoire a classé cet emper. parmi les oppress. des peuples.

ALBERT II du nom, dans la succession des ducs d'Autriche, quatrième fils du précéd., fut battu par les Suisses à la bataille de Morgarten. On lui a donné le surnom de *Sage*, qu'il méritait à quelq. égards. Il mourut en 1358.

ALBERT III, son fils, duc d'Autriche, cultiva les sciences et les arts, protégea les lettres, fonda des chaires de mathématiques et de théologie dans l'univers. de Vienne, et mourut en 1395.

ALBERT IV, dit *le Pieux*, duc d'Autriche, fils du précéd., fit le pélerinage de la Terre-Sainte, et mena, depuis son retour, la vie d'un anachorète. Souvent, retiré dans un couvent de chartreux, il s'y faisait appeler *le frère Albert*, et remplissait rigour. tous les devoirs monastiques.

ALBERT II, emper. d'Allemagne, surnommé *le Magnanime*, était fils d'Albert IV, duc d'Autriche. Il succéda d'abord à son père, fut ensuite roi de Bohême, de Hongrie et empereur en 1438. Il fit adopter par la diète de Mayence les résolut. des Pères du concile de Bâle, qui tendaient à réprimer les empiètements de l'autorité pontificale. L'Allemagne fondait de gr. espérances sur les hautes qualités de ce prince, lorsqu'il mourut en 1439, dans un village de Hongrie, après avoir fait de vains efforts pour repousser le sulthan Amurath II, qui menaçait d'envahir ce royaume.

ALBERT, archev. de Mayence, s'unit avec plus. princes allem. contre Henri V, à qui seul il devait son archevêché. Enfermé pendant quatre ans, il n'obtint sa grâce que pour se révolter encore. Lorsque l'emper. fut excommunié par Calixte II, il prit les armes, battit les troupes impériales, et ne voulut se soumettre qu'à condition que le souverain renoncerait à l'investiture des bénéfices par le sceptre. Il mourut en 1137.

ALBERT, dit *l'Ours*, margrave et électeur de Brandebourg, mort en 1170, fit défricher une gr. partie de ses états, en augmenta la populat., et y bâtit des villes, des églises et des colléges. Il est la tige de la maison de Brandebourg, qui règne aujourd'hui en Prusse.

ALBERT de Mecklembourg, roi de Suède, élu en 1363, fut détrôné en 1389 par Marguerite de Waldemar, reine de Danemark, à la sollicitation de la noblesse suédoise, qu'il avait exaspérée par sa conduite. Après avoir été retenu prisonnier pend. cinq ans, il fut renvoyé à Mecklembourg, où il mourut en 1412.

ALBERT, margrave et électeur de Brandebourg, mort en 1486, mérita, dit-on, par sa valeur et sa prudence, les surnoms d'*Achille* et d'*Uysse de l'Allemagne*. Dix ans avant sa mort, il abandonna l'administration de ses états à son fils Jean, dit *le Cicéron*, ne se réservant que la dignité électorale et le droit de conseil.

ALBERT, dit *le Courageux*, duc de Saxe, gouvern. de Frise en 1494, mort en 1500, se distingua par sa prud. et sa valeur sous l'emper. Maximilien.

ALBERT, fils de l'élect. de Brandebourg, archev. de Magdebourg et de Mayence. Quoiq. la réunion de deux archevêchés sur la même tête fût sans exemple en Allemagne, le pape Léon X approuva sa nominat., lui donna le droit de vendre des indulgences, lui envoya le chapeau de cardin. avec une épée bénie, et le chargea de s'opposer à la réforme de Luther, qui faisait tous les jours des progrès. Cependant Albert se vit obligé d'accorder aux habitants de Magdebourg et d'Halberstadt le libre exercice du nouv. culte. Il forma l'université de Francfort-sur-l'Oder. Les aut. contempor. rendent justice à son amour pour les arts. Il avait un goût singulier pour les reliques. Il en fit provision pour l'église de Hall; mais, voyant que le peuple com-

mençait à les mépriser, il les fit transporter à Mayence, après en avoir fait imprimer un catalog. orné de figures. C'est le premier prince allemand qui reçut et protégea les jésuites. Il mourut à Mayence en 1545.

ALBERT, dit *le Belliqueux*, margrave de Culmbach, mort en 1558, prit une part active dans les troubles d'Allemagne sous Charles-Quint; à la tête d'un corps d'aventuriers, il fit une guerre de brigandage, mit à contribut. les év. de Wurtzbourg et de Bamberg, et s'empara même d'une partie de leurs domaines. Mis au ban de l'empire, il fut vaincu deux fois, obligé de quitter l'Allemagne, et languit encore quelques années dans l'indigence et dans l'exil.

ALBERT de Brandebourg, prem. duc de Prusse, était grand-maître de l'ordre teutonique. N'ayant pas, en cette qualité, voulu rendre hommage au roi de Pologne, Sigismond, ce prince lui déclara la guerre, et le contraignit de renoncer à cette dignité. Toutefois Albert reçut en échange la Prusse inférieure avec le titre de duc. Il embrassa le culte luthérien, l'introduisit dans ses états, et mourut en 1568. L'*Hist. de l'archiduc Albert* a été publ. par Bruslé de Montplainchamp, Cologne, 1693, in-12.

ALBERT, archiduc d'Autriche, né en 1559, était le sixième fils de l'emper. Maximilien II; nommé par Philippe II, son oncle, gouverneur des Pays-Bas, il tenta vainement de reprendre la Hollande, qui avait secoué le joug de l'Espagne. Il mourut en 1621, après avoir réparé, par la douceur de son administrat., les maux que le Brabant et la Flandre avaient soufferts sous le gouvernement du duc d'Albe (*v.* ce nom).

ALBERT (le B.), patriarche latin de Jérusalem, et législateur de l'ordre des carmes, mort en 1214, avait été d'abord chan., puis évêq. de Bobio et de Verceil. Les chrétiens de la Palestine le nommèr. en 1204 patriarche de Jérusalem; mais cette ville étant au pouvoir des infidèles, il résidait à St-Jean-d'Acre, où il fut assassiné par un homme auquel il avait reproché ses crimes. Il est honoré comme saint par l'ordre des carmes.

ALBERT, dit *le Grand*, à cause de l'étendue de ses connaiss., était né, suivant quelq. biogr., en 1193, et selon d'autres en 1205, à Lauingen en Souabe. Après avoir terminé ses études à Pavie, il entra dans l'ordre de St-Dominique, fut envoyé à Paris et chargé de l'instruct. de la jeunesse dans son ordre. Le succès qu'il obtint dans l'enseignem. de la philosophie d'Aristote, proscrite récemm. par une bulle, décida le St-siége à revenir sur cette mesure. En 1254, nommé provincial, il fixa sa résidence à Cologne. Alexandre IV lui donna l'office de maître du sacré palais à Rome; il eut ensuite l'évêché de Ratisbonne; mais il ne garda ce siége que trois ans. Après avoir prêché la croisade en Allemagne, assisté au concile général tenu à Lyon en 1274, il retourna dans sa retraite à Cologne, sa ville favorite. Il y mourut en 1780, âgé de 87 ans. Ses *œuvres* ont été recueill. à Lyon, 1651, 21 vol. in-fol.

ALBERT de Padoue, prédicat. augustin, mourut à Paris en 1328, après avoir composé de longs *commentaires* sur les livres saints.

ALBERT, abbé de Ste-Marie à Stade, prieur de l'ordre des franciscains, est aut. d'une *Chronique histor.* depuis le commencem. du monde jusqu'en 1256. Elle a été publ. à Helmstadt en 1587, in-4, avec un supplém. d'André Hoier, et des notes de l'édit. Reinhart Reineccius.

ALBERT (Jean), avocat, a donné : *Arrêts de la Cour du parlem. de Toulouse*, 1686 et 1731, in-4.

ALBERT, bénédictin allem. au 15e S., a écrit en latin une *Hist. des papes* dep. Grégoire IX jusqu'à Nicolas V; et une *Hist. des empereurs romains* dep. Auguste jusqu'à Frédéric III. Ces deux ouvr. se trouvent MSs. dans la biblioth. de Vienne.

ALBERT (Antoine), ecclés. dauphin., a donné : *Dictionn. portatif des prédicateurs franç.*, 1757, 1 vol. in-8. — *Nouvelles observat. sur les différentes manières de prêcher*, 1757, 1 vol. in-12.

ALBERT, maître des requêtes, lieuten. de police, ensuite conseiller-d'état. On a de lui : les *Lettres d'un avoc.* contre le projet de traduct. du corps de droit civil, par Hulot, 1765, in-8; *Abrégé chronologiq. de l'Hist. romaine*, contenant les preuves de la correspond. de l'année civile des Romains avec l'année julienne. L'aut. avait remis ce travail à dom Clément, et il fait partie de l'*Art de vérifier les dates avant J.-C.*, publ. par Viton de St-Allais, Paris, 1820, in-fol.

ALBERT (Henri-Christ.), prof. de langue angl. à Hall, né à Hambourg en 1762, mort en 1800, est aut. de deux *Gramm.* angl. et allem., d'*Essais* sur Shakespeare, de *Recherches sur la Constitution angl.*, et d'un drame sur la mort de Charles Ier.

ALBERT (Nicolas), mort en 1800, établit à Paris des bains médicinaux sur lesq. le célèbre Louis a fait un rapport avantageux à l'acad. de chirurgie.

ALBERT (Pierre-Antoine), recteur de l'église épiscop. et protestante à New-Yorck, et d'origine suisse, était un pieux et sav. ministre. Il mourut en 1806, à 41 ans.

ALBERT (Jean-Bapt.), lieut.-génér. des armées franç., né en 1771 dans les Hautes-Alpes, entra en 1790, dans le 1er bataillon de ce dép., devint capit. aide-de-camp d'Augereau en 1795, se distingua aux Pyrénées, en Italie et en Allem., et fut colonel en 1802. C'est dans ce grade qu'il fit les campagnes d'Austerlitz et d'Iéna. Général de brigade au commenc. de la campagne de Pologne, il combattit glorieusem. à Eylau et au siége de Dantzig, à Essling, à Wagram; et dans la campagne de Russie, en 1812, après avoir soutenu sa réputat. en toutes les rencontres, il fut nommé gén. de divis. sur le champ de bat. de la Bérésina. La campagne de 1813 lui fournit encore de nombr. occas. de déployer sa capacité milit. Il résista, avec moins de 6,000 hommes, à l'attaq. d'un corps russe fort de 25,000 fantassins et de 5,000 chev.; et fit une retraite des plus honorables, sans laisser entamer ses colonnes. En 1814, il arrêta, en deux occasions différentes, la marche victor. de deux corps d'armée prussien et russe,

et les repoussa avec perte. Appelé au commandem. de la 19e divis. milit. à Lyon, il fixa l'attention du duc d'Orléans, qui le choisit pour son 1er aide-de-camp. Il conserva ce poste de confiance, malgré les événem. de 1815, qui le placèrent à la tête d'une division de l'armée que Napoléon forma en Alsace, et mourut en 1822, avec la réput. méritée d'un des meill. génér. de l'armée française.

ALBERT DE RIOMS (le comte d'), chef d'escadre de la marine franç., né en 1738, se distingua dans la guerre de l'indépendance de l'Amérique du nord, prit plusieurs bâtiments aux Anglais, et obtint des éloges mérités pour sa conduite dans des circonstances difficiles, notamment après la défaite de la flotte franç. par Rodney. A l'époque de la révolution, forcé de quitter la France dans un temps où toutes les autorités légales étaient menacées, il rejoignit l'armée des princes, frères de Louis XVI, sur le Rhin, et fit la campagne de 1792, dans un corps d'officiers de marine émigrés. Rentré en France sous le régime consulaire, il y mourut en déc. 1800, à l'âge de 66 ans.

ALBERTANO, de Brescia, podestat de Gavardo au 13e S., fut emprisonné pendant les troubles qui agitèrent l'Italie sous l'empereur Frédéric II. Il composa dans sa captivité trois *Traités* sur l'amour du prochain, sur les motifs de se consoler dans les adversités, et sur l'art de parler et de se taire. Ces 3 trait. publiés en latin, Anvers 1484, et souvent réimpr. dans le 15e S., avaient été trad. en italien. Cette trad. qui fait autorité dans la langue, a été publ. Florence 1610, in-4, édit. rare et recherch.

ALBERTET, troubadour provençal, auteur d'un gr. nomb. de *tençons, sirventes, lais,* etc., mourut à Sisteron, vers la fin du 13e S. Ses meilleures pièces ont été publ. par Raynouard, tom. IV du *Choix de poésies des troubadours.*

ALBERTI (Benoît), d'une ancienne famille de Florence, se distingua dans le 14e S. par son opposition au parti aristocratique. Exilé de sa patrie, il partit pour la Terre-Sainte, et mourut à Rhodes vers 1388.

ALBERTI ou DE ALBERTIS (Léon-Bapt.), théol., littér., archit., peintre, sculpt. et mathém., né à Florence en 1398, surn. *le Vitruve florentin.* Le sacerdoce, qu'il embrassa, après avoir été reçu doct. en droit civil et canoniq., ne l'empêcha pas de cultiver les arts et surtout l'archit., sa science favorite. On voit encore à Mantoue, Rimini, Florence, Rome, et dans d'aut. villes d'Italie, un gr. nomb. de monum. constr. sur ses dessins. On a de lui div. *Écrits* sur la peint. la sculpt. et l'architect. Le plus connu est un *tr.* d'archit. dont la 1re édit. est celle de Florence, 1485, in-fol.; il a été trad. en ital. par C. Bartoli, Florence, 1550, in-fol.; et en franç. par J. Martin, Paris, 1553, in-fol. Son *tr.* sur la peint. a été réimp. à la suite du *Vitruve,* Amsterd., 1649, in-fol. Les traités sur la peinture et la sculpture se trouv. à la suite des *OEuvres* de Léonard de Vinci, Paris, 1651, in-fol. Ses *OEuvres* morales, trad. en ital. ont été impr. à Venise en 1568. Ce volume renferme son poème en prose sur l'*Art d'aimer,* hécatomphile, trad. en franç. en 1534 et 1584, et par Levrier de Champ-Rion, en 1785, dans le tome II des *Mélanges de littérature étrangère.*—*Momus,* ou *de Principe,* Rome, 1520.—*Trivia, sive de causis senatoriis,* etc., Bâle, 1538, in-4.—Un *rec.* de cent fables et apologues, etc. On a encore de lui une comédie intit. *Philodoxios,* publ. en 1588 par Alde Manuce, comme l'œuvre d'un ancien poète comique. Alberti mourut vers 1480. Sa *Vie* a été écrite par Porretti.

ALBERTI (Ridolfo-Fioraveti), mécanicien, archit. et ingénieur de Bologne au 15e S., exerça son art en Italie, en Hongrie et en Moscovie, où il construisit plusieurs ponts et des églises.

ALBERTI (Jacq.), juriscons. italien du 15e S., a écrit sur les différences entre le droit canonique et le droit civil, un *Traité* dont on trouve un long extrait dans les œuvres de Barthole.

ALBERTI (Romain), dessinat. italien du 16e S., secrét. de l'acad. de dessin fondée à Rome, a écrit un *Traité* de l'excellence de la peinture, 1585, in-4, réimpr. à Pavie en 1604, sous le titre d'*Hist.* de l'origine et des progrès de l'académie de dessin.

ALBERTI (Salomon), prof. de médec. à Wittemberg. né à Nuremberg en 1540, se fit une réputation par ses découvertes anatomiques. Il publia: *Historia plerarumque humani corporis partium membratim scripta,* Wittemberg, 1583, in-8.—*Tres orationes,* Nuremberg, 1585, in-8; et d'aut. ouvr. d'anatomie et de botan. Il mourut en 1600.

ALBERTI (Léandre), domin. et provincial de son ordre, né à Bologne en 1479, mort en 1552. Outre des *livres* de dévotion, il a comp. l'*Hist. de Bologne,* sa patrie. — *Chronique* des principales familles de Bologne.—*Description de toute l'Italie,* ouvr. curieux, mais dépourvu de critique, souv. réimp. in-4.—Les suiv. sont en latin : *Des hommes illustres de l'ordre des frères prêcheurs,* 1517, in-fol.—*De l'accroissement* de l'état de Venise et *Des hommes illustres* de cette république, insér. dans la 2e édit. de l'ouvr. de Contarini : *De republicâ Venetorum.*—V. Contarini.

ALBERTI (Cherubino), peintre et grav. italien, mort en 1615, a gravé les belles frises que Polydore de Caravage, élève de Raphaël, avait exécutées et qui ne subsistent plus; son *œuvre* s'élève à près de 180 pièces, dont 75 sur ses dessins, et le reste d'après les grands maîtres.

ALBERTI (Louis), ermite de l'ordre de St.-Aug., né à Padoue en 1560, profess. de théol., a publié plusieurs *traités* sur la prédestination et sur la présence réelle, et mourut en 1628.

ALBERTI (Christ.-Henri), prof. de médec. à Erfurt. au 17e S., a publ. divers ouvr. estimés sur différentes parties de son art.

ALBERTI (J.-B.), moine de la congrégation des somasques, né à Savone, mort vers 1660, est aut. de *poésies* sacrées et morales en ital.; d'une *Vie* de St Mayeul en latin, et d'un *Discours* sur l'origine et l'établissement des académies, en italien.

ALBERTI (André), est aut. d'un *traité* de perspective en latin, Nuremberg, 1670, in-fol.

ALBERTI (Domenico), musicien, né à Venise vers la fin du 17e S., perfectionna à Rome ses talents dans le chant et la composition, mit en musique l'*Endymion* de Métastase, et publia quelq. autres *morceaux* estimés.

ALBERTI (Valentin), jurisc. et théolog., né en 1635, mort à Leipsig en 1697, est aut. de nombr. ouvr. parmi lesq. on distingue : *Compend. juris naturæ* contre Puffendorf; *Interesse præcipuarum religion. christ. in omnibus artic. deductum, præcipuè religionis christianæ*, Leipsig, 1681, in-12. —*De fide hæreticis servandâ*, Leipsig, 1662, in-4. Il composa aussi quelques poèmes allemands dont Adelung a donné le catalogue.

ALBERTI (Jean), ministre luthérien et philologue, né en Hollande en 1698, a publié : *Observationes philologicæ in sacros novi fœderis libros*, Leyde, 1725, in-8.—*Periculum criticum*, etc., 1727, in-8.—*Glossarium græcum in sacros libros*, 1735, in-8.—Le 1er vol. du *Dictionnaire* d'Hésychius, 1746, in-fol. Sa mort, arrivée en 1762, l'empêcha de donner le second, que Ruhnkenius mit au jour en 1766.

ALBERTI (Michel), méd. allemand, né à Nuremberg en 1682, fut nommé professeur de médecine à Hall, où il se fit un grand nom, et mourut en 1757. Ses principaux ouvr. sont : *Introductio in universam medicinam*, 1719, 3 vol. in-4.—*Systema jurisprudentiæ medicæ*, 1722, 6 vol. in-4. *Tractat. de Hæmorrhoidibus*, 1722, in-4.

ALBERTI (George-Guill.), ministre luthér., né dans le Hanovre en 1723, séjourna en Anglet., et y apprit si bien l'angl., qu'il publ. dans cette langue, sous le nom d'*Aletophilus Gottengensis*, des *Pensées sur l'Essai sur la religion naturelle* de Hume. Il a pub. en allem. : *Lettres sur l'état de la religion et des sciences dans la Grande-Bretagne*, Hanovre, 1752 et 1754. — *Essai sur la religion et les mœurs des quakers*, Hanovre, 1750. Il mourut en 1758.

ALBERTI DE VILLANOVA (Franç. d'), lexicographe, né à Nice en 1737, mort à Lucques en 1800, est aut. d'un *Dictionnaire franç.-ital. et ital.-franç.*, dont il donna 4 éditions successives; la plus récente est de Bassano, 1811, 2 vol. in-4. Cet ouvr. peut tenir lieu du *Dictionnaire de la Crusca*. Il a publié un autre *Dictionn. univ. critico-encyclop. de la langue ital.*, Lucques, 1797; ibid. 1805, 6 vol. in-4, qui n'a pas eu le même succès.

ALBERTINI (Paul), relig. servite, né à Venise vers l'an 1430, mort dans la même ville en 1475, se distingua comme prof. de théologie et comme prédicateur. La républiq. de Venise lui donna diverses missions honorables. Il a laissé plusieurs ouvr. écrits en latin, entre autres une *Explication* de plus. passages du Dante, et *l'Hist.* de son ordre.

ALBERTINI (Mariotto), peintre florentin, mort vers 1512, termina le beau tableau du *jugement dernier* de Bartholomeo della Porta, de manière qu'on ne peut reconnaître qu'il sort de deux mains différentes. Il peignit en outre plusieurs tableaux d'église. On voit au musée royal de Paris un tableau de ce peintre, représentant l'*enfant Jésus dans les bras de sa mère, bénissant St Jérôme et St Zénobe*, évêque de Florence.

ALBERTINI (François), sav. antiq. qui florissait au commencement du 16e S., est aut. d'un *livre* en latin sur les merveilles de la nouvelle et de l'ancienne Rome, et d'un *mémoire* en italien sur les statues et les peintures qui sont à Florence.

ALBERTO, de Florence, était prisonn. en 1332 à Venise, lorsqu'il traduisit en ital. les *Consolations de la philosophie*, par Boèce (*v.* ce nom). Cette vers., restée long-temps MS., a été publiée par Manni, Florence, 1735, in-4.

ALBERY ou AULBERY (George), né en Lorraine au 16e S., a pub. une *Vie* de Sigisbert, roi d'Austrasie; une *Descript.* de la Lorraine et de Nancy; un *cantique* sur le *Miserere;* une *hymne* sur l'ascension de N.-S., ouvr. imprim. à Nancy, 1615-1616; ils sont très rares.

ALBI (Henri), jésuite, profess. de philosophie, né à Bolène dans le comtat venaissin en 1590, mort à Arles en 1659. Outre une trad. de l'*Histoire du royaume de Tunquin*, par le P. Alexandre de Rhodes, Lyon, 1651, in-4, il a publ. les *Éloges historiques des cardinaux français et étrangers*, dont l'édit. la plus compl. est celle de Paris, 1653, in-4; enfin il a comp. quelques livres de dévotion et les *Vies* de plusieurs personnages pieux.

ALBICANTE (J.-Albert), poète milanais du 16e siècle, eut de grandes querelles littér. avec Doni et P. Arétin. Cet auteur a laissé un poème en octaves intit. : *Histoire* de la guerre du Piémont, Venise, 1539, in-8; un autre sur l'entrée de Charles-Quint à Milan, 1541, in-4; un troisième : *Les faits glorieux de l'empereur Charles-Quint*, Rome, 1567, in-8. On trouve des lettres et des sonnets de ce poète dans div. recueils de son temps.

ALBICIUS, archev. de Prague, avait d'abord été archiâtre ou 1er médecin de Venceslas, roi de Bohême. Ce prélat, cité pour son avarice, montra d'ailleurs beaucoup d'indulgence pour les erreurs de Jean Hus et des autres disciples de Wiclef. Il avait composé : *Regimen sanitatis*, Leipsig, 1483; et *Praxis medendi*, ib., 1484, in-4. Lipenius lui attribue encore *Regimen pestilentiæ;* mais il est probable que c'est un fragm. de l'ouvr. précédent.

ALBIGEOIS, sectaires qui renouvelèrent au 12e S. l'hérésie des manichéens, à laquelle ils joignirent l'erreur des sacramentaires. Les excès qu'ils commirent dans le Languedoc donnèrent lieu à une croisade contre eux, d'où il résulta d'affreux carnages de part et d'autre.

ALBIGNAC (Philippe-François, comte d'), lieut.-gén., émigra en 1792, servit quelq. temps dans l'armée des princes, et s'attacha ensuite au service de l'Autriche. Rentré en France, il fut d'abord simple soldat, puis offic. dans les gendarmes d'ordonnance. En 1807, Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie, lui conféra le grade de lieut.-gén., avec le titre de comte de Ride, et en fit à la fois son ministre de la guerre et son gr.-écuyer. D'Albignac s'honora comme milit. par la destruction des bandes du fameux partisan Schiller en 1809. Au retour des Bourbons, il fut

fait maréch.-de-camp. d'infant.; lors du débarq. de Bonaparte, il rejoignit le duc d'Angoulême, et se rendit ensuite à Gand. Nommé secrét.-gén. du ministre de la guerre, puis commissaire de l'école milit. de St.-Cyr, il mourut en 1824.

ALBINE, dame romaine du 4e S., devenue veuve, étudia l'Écrit. sainte et les maxim. de la religion, sous la direct. de St Jérôme, qui la cite avec éloge dans ses lettres, et la regardait moins comme son élève que comme son juge.

ALBINI (ALEX.), peintre de l'école lombarde, mort en 1630, était élève de Carrache. On a de lui un tableau représentant *Prométhée animant la statue de Pandore*.

ALBINOVANUS (C.-PEDO), poète latin du siècle d'Auguste, dont Ovide fait l'éloge. Il reste de lui trois *élégies* sur la mort de Drusus et sur celle de Mécène, et un fragm. d'un poème sur le *voyage de Germanicus*, dont la meill. édition est celle Le Clerc, Amsterdam, 1703 ou 1715, in-8.

ALBINUS, philos. platonicien, vivait sous Antonin-le-Pieux, au temps de Galien. Il est auteur d'une *Introduct. aux dialogues de Platon*, insérée dans le 2e vol. de la *Biblioth. grecq.* de Fabricius.

ALBINUS (D.-CLAUDIUS-SEPTIMUS), général des armées romaines sous les emper. Marc-Aurèle et Commode. A la mort de Pertinax, l'an 193, il se fit proclamer emper., en même temps que Septime-Sévère. Les deux rivaux parurent d'abord se concilier et partager l'empire; mais ils se firent bientôt la guerre. Albinus, après quelques avantages, fut défait complétement auprès de Lyon, l'an 198, et Sévère, devant lequel il fut amené prisonnier, lui fit trancher la tête.

ALBINUS est aussi le nom ou surnom de plus. poètes et écrivains romains dont les ouvr., cités par Cicéron, Macrobe et Némésien, sont perdus.

ALBINUS (PIERRE), hist. allem., dont le vérit. nom était *Weiss*, né dans la Misnie, fut profess. de philos. et de mathém. à Wittemberg, et mourut à Dresde en 1598. On a de lui une *Chronique de Misnie*, Wittemberg, 1580, et Dresde, 1589, in-fol. — *Scriptores varii de Russorum religione*, Spire, 1582. — *Tablettes généalogiques de la maison de Saxe*, en allemand, Leipsig, 1602.

ALBINUS (JACQ.), méd. hambourgeois, est aut. d'une *Dissertat. sur le scorbut*, Hambourg, 1620.

ALBINUS (BERNARD), *Weiss* en allemand, méd. célèbre, naquit à Dessau, principauté d'Anhalt. Il étudia à Leyde, et, après avoir voyagé dans les Pays-Bas et la France pour son instruct., fut appelé à remplir une chaire de physique à Francfort-sur-l'Oder, où il professa 22 ans, en obtint une semblable à Leyde, et y mourut en 1721, à 69 ans. On a de lui un gr. nombre de *Traités* et *Mémoires* de médecine.

ALBINUS (BERNARD-SIFROY), fils du précéd., fut prof. de médec. à Leyde, et surpassa ses maîtres dans la connaiss. de l'anatomie. Parmi les nombr. ouvr. qu'il a publ. sur la science chirurgicale, nous citerons son *Histoire des os et des muscles de l'homme*, Londres, 1749, in-fol., et une *Histoire particulière des muscles*, in-4. Il s'était marié à 73 ans, et mourut à 88, en 1771.

ALBINUS (CHRISTIAN-BERNARD), son frère, professeur à Utrecht, mort dans cette ville en 1752, est aut. d'un *Specimen anatomicum*, etc., Leyde, 1724. — *De Anatome errores*, etc., in-4.

ALBINUS (ÉLÉAZAR), natural. angl., est aut. d'une *Histoire naturelle des oiseaux*, avec 306 estampes coloriées, trad. en franç., La Haye, 1750, 3 vol. in-4. — *Hist. natur. des insectes*, Londres, 1736 et suiv., 2 vol. in-4. — *Hist. nat. des araignées*, en angl., avec 32 pl., *ibid.*, 1736, in-4.

ALBISSON (JEAN), avocat, membre du tribunat et conseiller-d'état, né à Montpellier en 1732, et mort à Paris en 1810, a publ., entre autres ouvr., un *Recueil* des lois municipales du Languedoc, Montpellier, 1780 et années suiv., 7 vol. in-4, et coopéré à la confection des divers codes de législation.

ALBITTE (ANT.-LOUIS), député à l'assemblée législative et à la convent. nat., né à Dieppe vers 1760, vota la mort de Louis XVI, et fut chargé de diverses missions dans les départem. Parvenu à se soustraire à l'arrestat. prononcée contre lui après le 9 thermid. (27 juillet 1794), il devint maire de Dieppe, puis sous-inspect. aux revues, poste qu'il occupait à sa mort arrivée pendant la retraite de Moscou en 1812.

ALBIUS (THOMAS), écrivain anglais, aut. d'un ouvr. intit. : *Statera morum*, Londres, 1660.

ALBIZZI, nom d'une famille illustre de Florence, qui rivalisa en richesses et en crédit avec les Alberti et les Médicis. Pierre, qui en fut le chef, eut une très grande part aux affaires publiq. de Florence dep. 1372 à 1378; arrêté et mis en jugement, ses juges, convaincus de son innocence, refusèrent de prononcer sa condamnat.; mais le peuple demandant sa mort, ce citoyen généreux se dévoua au salut de sa famille et même de ses juges, et marcha courageusem. au supplice en 1379.

ALBIZZI (THOMAS), neveu du précéd., gouverna Florence de 1382 à 1417, fut toute sa vie l'âme des conseils, et mourut à 70 ans.

ALBIZZI (RENAUD), fils du précédent, aut. de la guerre que les Florentins déclarèrent en 1433 à la républiq. de Lucques, fut exilé quelque temps après, et mourut dans les états du duc de Milan qui lui avait offert un asile.

ALBIZZI (BARTHÉLEMI), cordelier, né au 14e S., à Rivano en Toscane, est célèbre par son livre des *Conformités de St François avec J.-C.*, dont on a plus. édit., in-fol., Venise, sans date, Milan, 1510, 1513, toutes très rares. L'aut. offrit cet ouvr. singulier au chap. gén. de son ordre, qui, pour lui témoigner sa reconnaiss., lui fit présent de l'habit complet que le saint fondat. avait porté. Ce livre, où l'auteur égale son héros au fils de Dieu, a été reproduit par quelq. confrères de l'aut., mais avec des changem. et des correct. qui font donner la préfér. aux édit. non mutilées. Albizzi mourut à Pise en 1401. V. ALBÈRE (Érasme).

ALBIZZI (FRANÇOIS), de Césène, cardin., mort

en 1684, âgé de 91 ans, est celui qui, sous Urbain VIII, dressa la bulle contre Jansénius.

ALBO (Joseph), juif espagn. du 14e S., né à Soria, mort en 1430, est aut. d'un livre célèbre écrit en hébreu, sous le titre de *Sephe hikkarim*, c.-à-d. fondem. de la foi. Venise, 1486, in-fol., 1re édit.

ALBOIN, roi des Lombards, dans le 6e S., se rendit maître d'une grande partie de l'Italie, et mourut empoisonné par sa femme Rosmonde.

ALBON (Jacques d'), plus connu sous le nom de maréchal de St-André, obtint cette dignité en 1547; il se fit remarquer dans les guerres de son temps contre les calvinistes, et eut une grande part au traité de Cateau-Cambresis; ayant ensuite embrassé le parti des Guises, il combattit à la bataille de Dreux, en 1562, et y fut tué.

ALBON (Antoine d'), parent du précéd., archev. d'Arles, puis de Lyon, déploya beauc. d'activité et de zèle contre les calvin., et mourut en 1574.

ALBON (C.-Cam.-François d'), descendant du maréchal de St-André, né à Lyon en 1753, mort à Paris en 1789, était seign. d'Yvetot, où il fit construire des halles avec cette inscript. : *Gentium commodo Camillus III*. Il est auteur de *Discours* politiq. sur quelq. gouvernem. de l'Europe, 3 vol. in 8, réimpr. en 4 vol. in-12; de *Poésies* fugitives, et d'autres *opuscules* littéraires assez médiocres.

ALBONI (Paul), peintre de paysages, mort vieux à Bologne sa patrie, le 5 sept. 1734, a laissé des tableaux estimés, peints en gr. partie de la main gauche, étant devenu paralytique de la droite.

ALBORESI (Jacq.), peintre de Bologne, mourut en 1677, à 45 ans. La plupart de ses tableaux sont à Parme, à Florence où il fut employé long-temps par le grand-duc et par les Capponi.

ALBORNOS (Gilles-Alvaro-Carillo), issu des familles royales de Léon et d'Aragon. Alphonse IX le nomma, jeune encore, archev. de Tolède; malgré sa dignité, il porta les armes, et sauva le roi de la mêlée à la bataille de Tarifa. Après la mort de ce monarq., Pierre-le-Cruel, choqué des remontrances de ce prélat, voulut le sacrifier au ressentiment de Marie de Padilla, sa favorite; mais il eut le bonheur de se réfugier à Avignon, où le pape Clément VI l'honora de la pourpre. Nommé cardinal, il se démit de son siége, et reçut en échange d'Innocent IV la légation de l'Italie, et fit rentrer les états de l'Église sous l'obéissance des papes. Il engagea Urbain VI à revenir à Rome, et le reçut à Viterbe : ce pontife lui ayant demandé compte des sommes immenses qu'il lui avait envoyées, le card. lui montra dans la cour de son palais un chariot chargé de clefs. « Saint père, lui répondit-il, les sommes que vous me demandez, je les ai employées à vous rendre maître des villes et des châteaux dont vous voyez les clefs. » Il accompagna le pontife à Rome, et revint finir ses jours à Viterbe, où il mourut en 1367. Il avait fondé le collége des Espagnols à Bologne.

ALBORNOS (Diego-Philippe), chan.-trésor. de l'église cathéd. de Carthagène, fit impr., en 1666, sous le titre de *Cartilla politica y christiana*, un traité de morale et de politique, où l'aut. insiste surtout pour qu'on laisse au clergé une grande influence dans l'état. L'infant don Ferdinand, âgé de 10 ans, fut si charmé de cet ouvr., qu'il le copia tout entier de sa main.

ALBRECHT (J.-Guill.), médecin, mort à Erfurt en 1736, à 33 ans, fut prof. de médec. à Goettingue. Il a laissé : *Observ. anatomicæ*, Erfurt, 1731, in-4. — *De effectibus musices*, Leipsig, 1734, in-8. — *Parænesis ad artis medic. cultores*, Goettingue, 1735, in-4. Haller qui lui succéda dans sa chaire cite ses ouvr. avec éloge.

ALBRECHT (Jean-Sébastien), prof. d'hist. nat. à Cobourg, mort en 1774, a composé un grand nombre de *mémoires* insérés dans les *Annales de l'acad. des curieux de la nature*.

ALBRECHT (Benjamin-Gottlieb), a donné un ouvr. intitulé : *De aromatum exoticorum noxâ*, Erfurt, 1740, in-4.

ALBRECHTS-BERGER (J-George), musicien et organiste, mort à Vienne en 1798, est aut. d'un *Traité* élément. de composit. (en allem.), Leipsig, 1790.

ALBRET (Charles, sire d'), connét. de France, cousin du roi Charles VI, d'une des plus illustres familles du midi de la France, qui donna des rois à la Navarre, fut destitué par la faction des Bourguignons en 1412, et rétabli par celle des Armagnacs l'année suiv.; il commandait en 1415 l'armée franç. à la désastreuse bataille d'Azincourt, et y fut tué à la tête de l'avant-garde.

ALBRET (César-Phoebus d'), comte de Miossens, de la maison des rois de Navarre, servit en Hollande sous Maurice d'Orange (*v.* ce nom), fut fait maréchal de France en 1664, et mourut en 1676.

ALBRIC, philos. et médecin, né à Londres au 11e S., n'est connu que par la citat. que J.-Baleus (*v.* ce nom) fait de quelques-uns de ses ouvr., tels que *De origine deorum; de ratione veneni; de deorum imaginibus*. Ce dern. ouvr., impr. dans les *mythograph. lat.*, est égalem. attribué à l'évêque d'Utrecht, Albric, vivant au 8e S.

ALBUCIUS (Aurèle), jurisc. milan. du 16e S., ami d'Alciat, qui le nomme avec éloge, cultiva la poésie lat. On a de lui : *Heroidum epistolarum, lib.* 4, Milan, 1542, Venise, 1444, et plus. ouvr. restés MSs., dont on trouve les titres dans la *Bibl. scriptor. mediolan.* d'Argelati.

ALBUERA, village d'Espagne, en Estramadure, devenu célèbre par la bataille livrée en 1810 par l'armée anglo-portugaise à l'armée française commandée par le maréchal Soult.

ALBUQUERQUE, nom d'une famille illustre de Portugal.

ALBUQUERQUE (don Juan-Alphonse d'), fut ministre de Pierre-le-Cruel, roi de Castille; mais, s'étant brouillé avec ce prince, il se réfugia en Portugal, d'où il s'apprêtait à porter la guerre dans les états de son souverain, lorsqu'il mourut presque subitement en 1354.

ALBUQUERQUE (Alph. d'), vice-roi des Indes-Orientales, de la famille du précédent, naquit à

Lisbonne en 1452. Son prem. exploit dans l'Inde fut la conquête de Goa, place dont il fit le centre de la puissance et du commerce portugais en Asie; il soumit ensuite le reste du Malabar, les îles de Ceylan, de la Sonde, la presqu'île de Malaca, la ville d'Ormuz, et força la plus grande partie des princes d'Orient à demander l'alliance et la protect. du Portugal. C'est à lui que les rois de ce dern. pays durent la longue possess. d'un établissement colossal qui, même après sa ruine, a laissé des souvenirs ineffaçables dans l'Inde; il mourut à Goa en 1515, presque disgracié par son souverain qui venait de lui donner un success. Les histor. portugais affirment qu'Albuquerque réunissait de grandes vertus à des qualités militaires et politiq. — Son fils, ALBUQUERQUE (Blaise-Alph. d'), élevé aux premières charges du roy. de Portugal, a publié les *Mémoires* de son père, Lisbonne, 1557, in-4, 1576, in-fol.

ALBUQUERQUE (MATHIAS d'), génér. des troupes portug., fut envoyé au Brésil en 1628, et défendit cette colonie contre les attaques des Hollandais. Rappelé en Europe, il prit part à la révolut. qui donna la couronne de Portugal à la maison de Bragance, et remporta sur les Espagnols, en 1643, une victoire décisive; il mourut en 1646, de chagrin d'être tombé dans la disgrâce de son maître.

ALBUQUERQUE (ANDRÉ d'), génér. des troupes portug., fut tué à la bataille d'Elvas, en 1659.

ALBUQUERQUE-COELHO (ÉDOUARD d'), marquis de Basto, mort en 1658, se distingua dans la guerre du Brésil contre les Hollandais. A l'avénem. de la maison de Bragance au trône de Portugal, il resta fidèle au roi d'Espagne, et se retira à Madrid, où il écrivit le *journal* de cette guerre du Brésil, imprim. en 1654, in-4.

ALBUTIUS ou ALBUCIUS, prince des Celtibères en Espagne. Scipion, l'ayant vaincu, lui rendit une jeune captive qui lui était fiancée, et gagna par-là son affection ainsi que celle de plusieurs princes espagnols.

ALBUTIUS (TITUS), philos. épicurien, au 7e S. de la fondation de Rome, gouverna la Sardaigne en qualité de propréteur, fut accusé de concuss., condamné au banniss., et alla mourir à Athènes. Cicéron parle de lui dans son *Brutus*.

ALBUTIUS-SYLUS (CAIUS), orateur romain du temps d'Auguste, né à Novare, y fut édile, vint plaider à Rome, et retourna dans sa patrie, où l'âge et les maladies lui rendant la vie insuportable, il se laissa mourir de faim. D'après un passage de Quintilien, on conjecture qu'il avait composé une *Rhétorique*.

ALCADINUS, médecin célèbre du 12e S., natif de Salerne, guérit l'empereur Henri VI, qui le nomma prem. médecin. On a de lui, sur les bains de Pouzzole, des épigrammes latines, impr. dans un recueil in-fol., intit. *De balneis omnibus*, etc., Venise, 1553. — *De triumphis Henrici imperatoris*. — *De his imper. Fridirici II.*

ALCALA (don P. DE RIVERA, duc d'), vice-roi de Naples sous Philippe II, assura, par sa prudence, la tranquilité de son gouvernem., et mourut en 1571, généralem. regretté des Napolitains.

ALCALA Y HENARÈS (ALPHONSE d'), auteur espagn. du 17e S., ainsi nommé du lieu de sa naissance, marchand à Lisbonne, cultiva les lettres, et se fit une réputat. plus grande qu'il ne la méritait, par un ouvr. intit. : *Viridarium anagramatic.*, suivi de 5 *Nouvelles*, dans chacune desq. il s'est astreint à ne point employer une des 5 voyelles.

ALCAMÈNE, roi de Sparte, vers 747 avant J.-C., régna 37 ans, et fit une guerre sanglante aux Messéniens. Les Ilotes se révoltèrent sous son règne.

ALCAMÈNE, statuaire, l'élève et l'émule de Phidias, avait exécuté les statues de *Vénus aphrodite*, de *Junon*, de *Vulcain*, et le *fronton* du temple de Jupiter-Olympien.

ALCAZAR (LOUIS), jésuite espagn., mort à Séville en 1613, est aut. d'un *comment.* sur l'Apocalypse, en 2 vol. in-fol., dont le prem. fut imprim. Anvers, 1604, 1619, et Lyon, 1616; et le 2e ne parut qu'après la mort de l'aut., Lyon, 1631.

ALCAZAR (BARTH. d'), poète, né à Séville, contemporain de Michel Cervantes, tient un place distinguée parmi les épigrammat. espagn. Ramond Fernandez a, dans sa collect. des poètes espagn., publ. différentes compositions joyeuses (*Festivas*) d'Alcazar, jusqu'alors inédites.

ALCÉE, célèbre lyrique grec de Mitylène, dans l'île de Lesbos, florissait 604 ans av. J.-C.; il fut contempor. de Sapho, et même son amant, mais amant dédaigné et sacrifié, suiv. toute apparence, au jeune et beau Phaon. Exilé de Lesbos, où il s'était rendu le fléau des tyrans de son pays, par l'audace et l'âcreté mordante de sa verve, Alcée se rangea parmi les ennemis de Mitylène; mais guerrier aussi timide qu'il s'était montré poète audacieux, il prit la fuite au moment du danger, et abandonna lâchem. sur le champ de bataille ses armes, que les Athéniens suspendirent dans le temple de Minerve comme un monument éternel de sa honte et de sa perfidie. Horace et Quintilien font le plus gr. éloge de la richesse harmonieuse et de l'énergiq. concision de son style. Quelq. fragm. épars dans Athénée et dans Suidas, et recueil. par H. Estienne à la suite de son *Pindare*, sont tout ce qui reste d'Alcée. Ces *Fragments* ont été publ. par Saint-Ange, Hall, 1810, in-8.

ALCINDI ou ALCHINDUS, méd. arabe du 12e S., est aut. d'ouvr. sur la magie naturelle, c.-à-d. sur la physiq. et la chimie, deux sciences dont il avait poussé l'étude aussi loin qu'il était possible alors, et d'un *Traité* de médec., impr. à Strasbourg en 1531, in-fol., qui a eu plus. autres éditions.

ALCESTE, fille de Pélias et épouse d'Admète, se dévoua généreusement pour sauver son époux prisonnier d'un roi voisin. C'est ce qui a donné lieu à la fable du dévouement d'Alceste pour tirer Admète des enfers, qui fait le sujet d'une tragéd. d'Euripide.

ALCÉTAS, roi d'Épire, sur la fin du 3e S. avant J.-C., chassé du trône et rétabli par Denys de Syracuse, périt étranglé.

ALCIAT ou ALCIATI (André), né à Milan en 1492, obtint à l'âge de 22 ans le grade de doct. en droit. Nommé prof. à Avignon en 1521, il retourna quelq. années après à Milan, où son talent l'exposa à la jalousie et aux persécut. des autres prof. Ces persécut. devinrent bientôt si viol., qu'il fut obligé de se réfugier en France, où François Ier lui confia la chaire de Bourges avec 600 écus d'appointem.; mais Alciat, pressé par le duc de Milan, François Sforce, retourna se fixer en Italie. Il professa successiv. à Pavie, à Bologne et à Ferrare, et mourut en 1550. Alciat fut un des prem. jurisc. qui s'occupèrent de concilier l'étude de l'hist. avec celle des lois, et à éclaircir l'une par l'autre. Il cultivait dans ses loisirs la poésie lat. Son livre d'*Emblèmes* est encore plus connu que ses ouvr. de droit; il en a été fait une foule d'édit.; la 1re, Milan, 1522, quoiq. très rare, est assez peu recherchée; mais les cur. font cas de l'éd. de Venise, Alde, 1546, in-8, ainsi que des trad. franç. accomp. de grav. en bois (*v.* B. Aneau). Les ouvr. d'Alciat ont été publiés à Lyon, 1560, 5 vol. in-fol.; à Bâle, 1571, 6 vol. in-fol.; à Strasbourg, 1616, 4 vol., etc.

ALCIAT (Franç.), de Milan, card. et neveu du précéd., profess. de droit à Pavie et bon littérat. Marc.-Ant. Muret, dans une de ses harangues, le nomme l'ornement de son siècle et le soutien des gens de lettres. Urbain IV le fit cardin. Il mourut à Rome en 1580, âgé de 58 ans. Ses écrits n'ont point été imprim.

ALCIATI (J.-Paul), né à Milan au 16e S., se retira à Genève pour y embrasser la réforme, puis en Allemagne, où il se fit socinien, et mourut à Dantzig vers 1565.

ALCIATI (Térence), jés., estimé d'Urbain VIII, qui lui destinait le chapeau de card., mourut av. de le recevoir en 1641. Il laissa les matériaux d'une hist. du concile de Trente, qui servirent au card. Pallavicino, pour composer la sienne en réponse à celle de Fra Paolo Sarpi.

ALCIBIADE, célèbre Athénien, né l'an 450 av. J.-C., neveu de Périclès, conçut de bonne heure le projet de lui succéd. dans son autorité. Pendant la guerre du Péloponèse, il conseilla aux Athéniens d'entreprendre la conquête de la Sicile, et se fit charger en 416 de cette expédit. qui fut si funeste à sa patrie. Accusé d'impiété pend. son absence, il eut ses biens confisqués, et fut contraint de se retirer à Sparte, puis en Perse, auprès de Tissapherne, suscitant partout des ennemis aux Athéniens. Rappelé par eux en 407, il leur fit reprendre l'avantage sur les Spartiates; mais ayant encouru de nouv. la disgrâce de ses concitoy., il se retira auprès de Pharnabaze, satrape persan qui, à l'instigation de Lysandre, général lacédémon., le fit périr par trahison, l'an 404 av. J.-C. Alcibiade montra alternativem. toutes les vertus et tous les vices, suivit d'abord les leçons de Socrate, puis se livra à tous les excès. La souplesse de son caractère ne le rendit pas moins célèbre que sa beauté: à Sparte, il vivait en Spartiate; en Perse, il étalait tout le luxe d'un satrape.

ALCIDAMAS, philos. et rhéteur grec, vers l'an 424 av. J.-C., était disciple de Gorgias. Il reste de lui 2 harangues, l'une d'Ulysse contre Palamède, l'autre contre les rhéteurs du temps. L'abbé Augor en a donné une *trad.* à la suite de celle d'Isocrate.

ALCIDAMIDAS, général des Messéniens, après la prise d'Ithome par les Spartiates, conduisit une colonie à Rhégium vers l'an 723 av. J.-C.

ALCIME, gr.-prêtre des Juifs, 162 ans av. J.-C., usurpa cette dignité par le secours d'Antiochus-Eupathor, roi de Syrie, et attira les plus gr. maux sur la Judée. Il mourut d'une paralysie, après trois ou quatre ans de pontificat.

ALCIME (Latinus-Alcimus-Aléthius), historien, orateur et poète du 4e S., né à Agen, avait composé l'*hist.* de Julien-l'Apostat et de Salluste, préfet de ce prince dans les Gaules. Il ne nous reste de lui qu'une épigramme sur Homère et Virgile, dans le *Corpus poetarum* de Maittaire, Londres, 1713, 2 vol. in-fol.

ALCIME, écriv. sicilien dont Athénée et Festus-Pompéius font mention, avait composé deux ouvr. qui ne nous sont pas parvenus: une *Hist. de la Sicile*, et une *Biographie* des plus célèbres sculpt.; on ne connaît pas bien le temps où il a vécu.

ALCINOUS (mythol.), roi des Phéatiens, petit-fils de Neptune, reçut Ulysse lorsqu'il fut jeté sur ses côtes. Homère vante la beauté de ses jardins et la richesse de ses sujets.

ALCINOUS, philos. platonicien du 2e S., n'est connu que par un ouvr. int.: *Introduct. à la philos. de Platon*, dont le texte gr. fut impr. pour la prem. fois à Venise, chez les Aldes, en 1521, in-8, à la suite d'Apulée. Deux trad. lat. avaient été déjà publ., l'une par Pierre Balbi, év. de Tropéa dans la Calabre, à la suite de la 1re éd. d'Apulée, Rome, 1469, et l'autre par Marsille Ficin, Venise, 1497, in-fol., dans un rec. de div. tr. de Jamblique; cette trad. de Ficin a été réimpr. plus. fois. Daniel Heinsius l'a retouchée en 1617. Combe-Dounous a donné une trad. franç. d'Alcinoüs, Paris, 1800, in-8.

ALCIPHRON, sophiste grec, au 3e ou 4e S. avant J.-C., est aut. de *Lettres* cur. sur les usages de la Grèce, impr. en grec dès la fin du 15e S., puis trad. en lat. dans le 16e; ces lettres ont été publ. par Bergler, gr. lat., Leipsig, 1715, in-8, avec un savant comment. L'édition la plus complète est celle de Wagner, Leipsig, 1798, 2 vol. in-8; elles ont été tr. en franç. par l'abbé Richard, 1783, 3 vol. in-12.

ALCIPHRON, philos., de Magnésie, florissait du temps d'Alexandre-le-Grand.

ALCIPPUS, Spartiate, fut exilé pour avoir voulu changer les lois de la républ. Sa femme et ses 2 filles n'ayant pu obtenir la permiss. de le suivre, mirent le feu au temple où le peuple était réuni pour célébrer une fête, et se précipitèrent dans les flammes. Les Lacédemoniens firent jeter leurs corps hors du territoire de la républ. Cet événem. eut lieu av. la 3e guerre du Péloponèse.

ALCISTHÈNE, Grecque, morte à la fleur de l'âge, dans le 4e S. av. J.-C., cultiva la peinture. On cite d'elle un tabl. représentant un *danseur*.

ALCMAN, poète grec, né à Sardes en Lydie, vers l'an 670 avant J.-C., obtint le titre de citoyen de Sparte, d'où l'on a conclu, mais à tort, qu'il était né dans cette ville. Il mourut, dit-on, de la maladie péculaire, suite des excès auxquels il s'était abandonné. Il avait composé, dans le dialecte dorique, 6 livr. de poés. lyriq. dont il n'est resté qu'un petit nomb. de fragm., conservés par H. Estienne, dans son *Recueil des lyriques grecs*, et trad. par l'abbé Coupé, dans ses *Soirées littér.*, tome VIII. Th. Welcher en a donné une édit. corrigée, Giessen, 1815, in-4 de 90 pages.

ALCMÆON (myth.), fils du devin Amphiaraüs et d'Eriphyle, vengea son père tué au siége de Thèbes, en faisant périr sa mère qui l'avait forcé de s'y trouver. Agité des Furies après ce crime, il se fit purifier par Phégée, dont il épousa la fille; mais l'ayant bientôt quittée pour Callirhoé, fille d'Achéloüs, il fut tué par les frères de sa prem. femme.

ALCMÆON, 13e et dernier archonte perpétuel d'Athènes, gouverna en 756 et 755 avant J.-C. Après lui les archontes ne furent nommés que pour 10 ans.

ALCMÆON, philosophe pythagoricien, disciple d'Archytas, né à Crotone 500 ans av. J.-C., écrivit sur la nature de l'air et sur la médecine. Il est le premier qui ait disséqué des animaux.

ALCMÈNE (myth.), fille d'Électryon, roi d'Argos, et femme d'Amphitryon, roi de Tyrinte. Jupiter, en étant devenu amoureux, prit la forme et usurpa les droits de son époux. Elle devint mère de deux jumeaux, Hercule, fils de Jupiter, et Iphyclas, fils d'Amphitryon. *V.* HERCULE et AMPHITRYON. Le déguisement de Jupiter a fourni à Plaute le sujet d'une comédie dont Molière a donné une imitation si piquante.

ALCOCK (SIMON), écrivain du 14e S. et doct. en théol., se rendit célèbre par ses prédications. Il a laissé : *De modo dividendi; Thema pro materiâ sermonis;* et des *Expositions* sur le maître des sentences.

ALCOCK (JEAN), év. et théol. anglais, né dans le 13e S. à Beverley dans l'Yorkshire, devint gr.-chancelier d'Angleterre sous Henri VII, fonda le collége de Jésus à Cambridge, et mourut à Wisbeach en 1500. Parmi les écrits de ce savant prélat, on cite les *Psaumes de la pénitence* en vers anglais; *Homeliæ vulgares; Meditationes piæ; Mons perfectionis ad Carthusianos.*

ALCON, fameux tireur d'arc de l'île de Crète.

ALCON, chirurg., est cité par Pline comme très expert dans l'art de traiter les hernies par incision et de réduire les fractures.

ALCUIN (FLACCUS-ALBINUS), diacre de l'église d'York, se rendit célèbre par son savoir. Appelé en France par Charlemagne, il fonda, sous les auspices de ce monarque, plus. écoles à Paris, Tours, Aix-la-Chapelle, et fit renaître les arts dans son empire. Charlemagne l'employa dans des négociat., et lui donna plus. abbayes qui le rendaient maître de 20,000 escl. Il mourut en 804, âgé de 70 ans. Il savait le latin, le grec, l'hébreu, et réunissait les connaissances de son siècle. Ses ouvrages, soit en prose, soit en vers, sont aujourd'hui oubliés. L'édition la plus ample est celle de l'abbé Froben, Ratisbonne, 1777, 2 vol. in-fol.

ALCYONÉE (mytholog.), géant tué par Hercule. Ses filles, désespérées de sa mort, se précipitèrent dans les flots, et furent changées en alcyons.

ALCYONIUS (PIERRE), né à Venise vers la fin du 15e S., fut d'abord correcteur d'imprim. chez Alde Manuce. En 1521, il obtint à Florence la chaire de langue grecque par la faveur du cardinal Jules de Médicis, qui bientôt après fut élu pape sous le nom de Clément VII. Il suivit son protect. à Rome, et mourut en 1527, des suites d'une bless. qu'il reçut au sac de cette ville. Il a trad. en latin plus. ouvr. d'Aristote. Le plus célèbre de ses écrits est un dialogue intit. *Medices legatus, sive de exilio*, Venise, Alde, 1522, in-4, reprod. par Menckenius en 1707, in-12, avec les traités de Valérianus et de Tollius *De infelicitate litterator.* On a prétendu qu'ayant entre les mains le seul MS. qui existât du traité de Cicéron *De gloriâ*, il en prit ce qui lui convint, et jeta au feu ce MS. unique, pour qu'il ne restât aucune trace de son plagiat. Mais il a été démontré que cette accusat. était dépourvue de vraisembl.

ALDANA (BERNARD), capit. espagn., gouvern. de Leppa sur les frontières de Transylvanie, fut condamné à mort en 1552, pour avoir, dans une terreur panique, brûlé cette même place ainsi que l'arsenal et le château; mais Marie, reine de Bohême, obtint sa grâce de l'empereur Ferdinand. Il mourut en Afrique, dans une expédition sur Tripoli, où il fit oublier sa conduite précédente.

ALDEGATI (M.-ANT.), profess. de poésie latine à Ravenne en 1483, a laissé des *poésies* inédites, qui sont conserv. dans plusieurs biblioth. d'Italie. La Laurentienne, à Florence, possède de lui 4 livres d'élégies, dont on trouve la notice et quelq. extraits dans le *Catalog. codicum* de Bandini.

ALDEGRÆFF (ALBERT), peintre et graveur allemand, élève d'Albert Durer, né en 1502 à Soest, en Westphalie, mort en 1558 dans l'indigence, est un des grav. que les curieux désignent sous le nom de petits maîtres, à cause du gr. nombre de petits sujets qu'ils ont exécutés. Son *œuvre* se compose de 590 pièces. Dans le nombre on cite les quatre Évangélistes, la Lucrèce, l'hist. de Suzanne, etc.

ALDE MANUCE. — V. MANUCE.

ALDEN (JEAN), vertueux magistrat de Plymouth à la Nouvelle-Angleterre, exerça pendant 67 ans les fonctions d'assistant de gouverneur, et mourut vers 1780, à 89 ans.

ALDERETTE (DIEGO-GRACIAN d'), né à la fin du 15e S., secrétaire particulier de Charles-Quint et de Philippe II, a publié des *traductions* espagnoles des œuvres de Xénophon, Salamanque, 1552, in-fol., de la plupart des ouvrages d'Isocrate, de Plutarque, ib., 1553; d'Agapet, diacre; des *Offices* de St Ambroise, ib., 1554; de Thucydide, ibid., 1555, in-fol.; d'un choix d'ouvr. militaires grecs, latins, franç., 1566, in-4, et des arrêts de la cour d'amour. Alderette mourut vers 1585, à 90 ans.

ALDERETTE (Joseph et Bern.), deux frères nés à Malaga. L'exacte ressemblance qui existait entre eux faisait dire au poète Gongora : « Pour les distinguer, il faut les flairer, » par allusion à l'haleine forte de l'un d'eux. Joseph obtint un canonicat de Cordoue, le résigna en faveur de Bernard, entra dans la société des jésuites, et devint recteur du collége de Grenade. Il pub. un vol. sur l'exemption des ordres réguliers, et un autre *de religiosâ Disciplinâ tuendâ*. Bernard fut gr.-vic. à Séville : il était très versé dans le grec, l'hébreu, les langues orient., et tous les genres d'antiq. On a de lui deux ouvr. en espagnol : *Origen de la lengua castellana*, Madrid, 1674, in-fol., plus. édit.; l'autre, *Varias antiguedades de Españâ, Africa et otras provincias*, Anvers, 1614, in-4, rare; une *Lettre* au pape Urbain VIII sur les reliques de quelques martyrs, et enfin une *Collection* de lettres sur l'eucharistie. Joseph était né en 1560; il mourut en 1616.

ALDERETTE (Bernard), né sur la fin du règne de Philippe II, à Zamora, royaume de Léon, entra dans l'ordre des jésuites, devint profess. de théologie à Salamanque, et fut le premier jésuite auquel l'université, jalouse de la puissance de cet ordre, consentit à donner la dignité de docteur. On a de lui : *Commentaria et disputationes in tertiam partem sancti Thomæ; De incarnati Verbi mysteriis et perfectionibus;* et quelques traités séparés; *De visione et scientiâ Dei; De voluntate Dei; De reprobatione et prædestinatione*. Il mourut à Salamanque en 1657.

ALDERISIO (Albert), juriscons. napolitain au 17e S., a laissé plusieurs tr. sur les *contrats* et les *conventions*.

ALEROTTI (Thaddée) célèbre médecin de Florence, appelé par Dante *fils d'Hippocrate*, mourut en 1295. Sa *Vie* a été écrite par Villani.

ALDINI (Tobie), médecin et botaniste italien, né dans le 17e S. à Césène, médec. du cardin. Od. Farnèse, a publié la *Description* des plantes du jardin de ce prélat, connue sous le titre d'*Hortus farnesianus*, Rome, 1625, in-fol., fig.

ALDOBRANDINI (Sylvestre), né à Florence en 1500, prof. de droit à Pise, mourut à Rome à l'âge de 58 ans. Il avait pris parti dans les discordes civiles qui agitèrent sa patrie, et sa constante opposition aux Médicis l'exposa au ressentim. de cette famille, qui l'exila de Florence quand elle fut devenue maîtresse de la république. Tous les ouvr. de jurisprudence d'Aldobrandini sont exactement énumérés dans les *Scrittori ital.* de Mazzuchelli.

ALDOBRANDINI (Thomas), fils du précédent et frère du pape Clément VIII, né à Rome au 16e S., a laissé une traduction des *Vies des philosophes* de Diogène-Laërce, publiée à Rome, 1594, par le card. P. Aldobrandini, son neveu, et un commentaire sur le *Tr. de l'Ouïe* d'Aristote.

ALDOBRANDINI (Jean), frère du précédent, card., fut d'abord audit. de Rote, et ensuite év. d'Imola. Il mourut à Rome en 1573, regardé comme un habile négociateur.

ALDOBRANDINI (Cintio-Passero), neveu de Clément VIII, né à Sinigaglia, prit son nom de sa mère, née Aldobrandini, et fut fait cardinal en 1593. De ses deux frères, Pierre fut card. et légat en France, où il termina les différ. qui existaient entre Henri IV et le duc de Savoie. L'autre, Jean-François, suivit la carrière militaire.

ALDOBRANDINI (Joseph), musicien de Bologne au 17e S., fut maître de chapelle du duc de Mantoue. On a de lui divers *œuvres* de musique recueillis et gravés à Amsterdam en 1701-1706.

ALDOBRANDINO, et par abrév. DINO, mort à Florence sa patrie, en 1327, avait professé la médecine à Bologne, puis à Sienne, et composé des commentaires sur Avicenne et Galien, et sur le traité d'Hippocrate *De naturâ fœtus*.

ALDOVRANDINI, ou mieux ALDROVRANDINI, (Pomp.-Aug.), peintre, né à Bologne, en 1677, fils de Mauro, peintre d'architecture et de décors, suivit le même genre que son père, et mourut à Rome en 1739.

ALDRED, archevêque de Cantorbéry, mort en 1069, fut le prem. prélat anglican qui fit le voyage en Terre-Sainte.

ALDRIC (St), évêque saxon, passa plusieurs années à la cour de Charlemagne, qui lui conféra l'évêché du Mans. Il avait composé un *Recueil de canons* tirés des conciles et des décrétales. On regrette la perte de cet ouvr. connu sous le nom de *Capitulaires d'Aldric*. Il ne reste de lui que trois testaments et quelq. réglements de discipline publiés par Baluze.

ALDRICH (Robert), évêque anglais, mort en 1555, a laissé quelq. ouvrages de théologie et un *Recueil* d'épigrammes.

ALDRICH (Henri), théol., architecte et musicien, né à Westminster, en 1647, mort à Oxford en 1710, a laissé des *Éléments* d'architecture, ouvr. écrit en latin et dont il a été publié un *Abrégé*, Oxford, 1789, gr. in-8; des *poésies* impr. dans les *musées anglican*, et deux *traités* théologiq. Il a publ. des édit. de différents auteurs grecs avec la version latine, à l'usage des étudiants.

ALDRIGHETTI, médec. italien, né à Padoue en 1573, et mort de la peste en 1631, fut professeur dans sa patrie, et publ. divers ouvr. dont le plus connu est : *Luis venereæ perfectissimus tractatus*, Padoue, 1597, in-4.

ALDRINGER (Jean), général des armées impériales sous Ferdinand II, au 17e S., s'éleva par son courage et son habileté dans l'art de la guerre, et mourut vers 1736, en voulant défendre le passage de l'Iser contre les Suédois.

ALDROVANDE (Ulysse), célèbre naturaliste, né en 1527 à Bologne, où il fut profess., et mort en 1605, consuma presque toute sa vie et sa fortune à recueillir les matériaux de sa grande *Histoire naturelle* en 13 vol. in-fol., dont il ne publia lui-même que 4 vol. Le sénat de Bologne consacra des sommes considér. pour terminer cette publicat. On conserve au cabinet de l'institut de cette ville plus. des morc. qui composaient le sien; et dans la biblioth. publique les MSs. qu'il a laissés en gr.

nombre. Le rec. des peintures qui ont servi d'originaux aux gravures de son ouvr. avait été transporté pendant la révolution au muséum d'histoire naturelle de Paris.

ALDRUDE, comtesse de Bertinoro, se rendit célèbre en Italie dans le 12e S. par son courage, son éloq. et sa belle défense d'Ancône en 1174 contre les Vénitiens et les troupes de l'empereur Fréderic Ier. (V. l'*Hist.* de ce siége, insérée au tome VI des *Scriptor. hist. ital.*)

ALÉANDRE (JÉRÔME), card., naq. en 1480 dans le Frioul. Louis XII l'attira en France et le fit rect. de l'univ. de Paris. Clément VII lui donna l'archev. de Brindes, et le choisit pour nonce en France. Il accompagna François Ier à la bataille de Pavie, et fut fait prisonnier avec ce monarque. En 1538, Paul III l'honora de la pourpre. Il mourut en 1542. On lui doit un *Dict. grec et latin*, Paris, 1512, in-fol., très rare. — Un *Abrégé* de la grammaire de Chrysoloras, Strasbourg, 1515. — Une pièce de vers élégiaq. dans les *Carmina illustr. poetar. italic.* On conserve au Vatican le rec. de ses négociations, ouvr. dont la publicat. serait d'une gr. importance pour l'hist. de l'hérésie de Luther.

ALÉANDRE (JÉRÔME), petit-neveu du précéd., célèbre antiq., poète, littérat. et juriscons., mort à Rome en 1629. On a de lui un assez gr. nombre d'ouvr. parmi lesq. on cite : un *comment.* sur les institut. de Caïus, Venise, 1600, in-4. — *Explication* de plus. antiques, 1616, in-4. — Des *poésies* diverses.

ALÉAUME (LOUIS), magistrat et poète français, mort en 1594, est aut. d'un *recueil* de poésies lat. et françaises, in-8.

ALECTO (mythol.), la plus terrible des Furies. On la représente armée de torches ardentes, et couronnée de serpents.

ALECTOR (mythol.), fils d'Adaxagère, succéda à son père, et eut pour fils Iphis et Capanée.

ALECTRYON (mythol.), avait été chargé par Mars, dans ses entrevues nocturnes avec Vénus, de l'avertir du lever du soleil; il s'endormit, et fut changé en coq en punition de sa négligence.

ALEGAMBE (PHILIPPE), jés., né à Bruxelles en 1592, secrét. du général à Rome, où il mourut en 1651, a continué la *Biblioth.* des écriv. jésuites, commencée par Ribadeneira, et dont l'éd. la plus compl. est celle de Sotwel, et laissé entre autres ouvr. *Heroes et victimæ charitatis soc. Jesu*, Rome, 1658, in-4, dont le P. Nadasi fut l'éditeur.

ALÈGRE (YVES, baron d'), chambel. de Charles d'Anjou, roi de Naples, issu d'une anc. famille d'Auvergne, suivit Charles VIII et Louis XII dans leurs expédit. d'Italie, fut gouv. de Milan, puis de Bologne, et tué en 1512 à la bataille de Ravenne.

ALÈGRE (YVES, marq. d'), de la même famille, maréchal de France en 1724, mourut en 1733 à 80 ans. Il s'était distingué dans les dern. campagnes du règne de Louis XIV.

ALÈGRE (d'), gentilh. franç., mort vers 1736, est l'aut. anon. de *Gulistan*, ou l'empire des Roses, trad. de Saadi, Paris, 1704, in-12; et de l'*Hist. de Moncade*, ibid., 1736, in-12. Barbier conjecture qu'il avait composé d'autres ouvr., mais on n'en a pu découvrir les titres. D'Alègre passe sans aucun fondem. pour avoir eu la plus grande part à la *Coquette* et à *l'Homme à bonnes fortunes*, deux comédies impr. dans le *Théâtre* de Baron.

ALEGRIN (JEAN) d'Abbeville, célèbre card. et patriarche de Constantinople sous Grégoire IX, fut en 1237, légat *à latere* en Espagne et en Portugal. On a de lui quelq. ouvr. oubliés.

ALEMAGNA (GIUSTO d'), peintre du 15e S., né, comme son nom l'indique assez, au-delà du Rhin, a peint en 1457, dans le cloître des dominicains de Ste-Marie di Castello, à Gênes, une *Annonciation* regardée comme un chef-d'œuvre; les moines ont fait couvrir d'une glace ce bel ouvrage pour le garantir des injures du temps.

ALEMAGNA (J.-B.), méd. calabrais du 16e S., est aut. d'un *Traité des fièvres*, impr. en 1530.

ALEMAN (LOUIS), card., né en 1390 d'une famille noble du Bugey, parvint à l'archev. d'Arles. Revêtu de la pourpre en 1426, il présida le concile de Bâle, dans leq. Eugène fut remplacé sur le trône pontifical par le duc de Savoie, qui prit alors le nom de Félix V. Eugène excommunia Aleman, mais il fut plus tard rétabli dans toutes ses dignités, et envoyé légat dans la Basse-Allemagne. Il mourut à Salon en 1450. Clément VII le béatifia en 1527.

ALEMAN (MATTHIEU), né à Séville au 16e S., fut employé dans les finances comme intend. ou contrôleur, et prit de bonne heure sa retraite pour pouvoir se livrer tranq. à la culture des lettres. Des motifs que l'on ignore le firent aller au Mexique, et il y publia son *Ortograf. castillana*, 1609, in-4, ouvr. rare et estimé. Mais Aleman est principalem. connu par son roman de *Gusman d'Alfarache*, dont Le Sage a donné moins une trad. qu'une imitat. supérieure à l'original. *Gusman* avait déjà trouvé 3 trad. franç., Gabr. Chapuis, Chapelain et Brémont.

ALEMAND (LOUIS-AUGUST.), méd. et littér., né à Grenoble en 1643, mort en 1728, est aut. de quelq. *ouvr.* de gramm., de philol. et d'hist., et d'une trad. de la *Médec. statique* de Sanctorius. — Son frère, avocat à Grenoble, a dédié au P. La Chaise un ouvr. dans leq. il propose un nouveau système contre les protestants.

ALEMANI ou ALAMANI, peuples de Germanie qui ont donné leur nom à l'Allemagne. Ils ne furent connus des Romains qu'au commencem. de l'ère chrétienne. L'emper. Caracalla, les ayant vaincus, prit le surnom d'*Alemanicus*.

ALEMANNI (NICOLAS), né à Ancône en 1583, fit ses études à Rome au collége des Grecs, où plus tard il professa lui-même la rhétorique avec éclat. Devenu secrét. du card. Borghèse, ce prélat lui fit obtenir la garde de la bibl. du Vatican. On lui doit la 1re édit. de l'*Hist. secrète* de Procope, Rome, 1620, in-fol., avec des notes critiq. très estim.; réimpr., Helmstadt, 1654, in-4, et Cologne, 1669, in-fol.; et la *descript.* de l'église de St-Jean-de-Latran, insér. dans le 8e vol. du *Thes. antiq. Italiæ*. Il mourut à 43 ans, à Rome, en 1626.

ALEMBERT (JEAN LE ROND d'), géom., littérat. et philos. célèbre, né à Paris en 1717, était le fils naturel de Mme de Tencin et de Destouches, commiss. provinc. de l'artill., parent de l'aut. du *Glorieux*. Exposé sur les marches d'une église, il fut recueilli par le commiss. du quart., qui le plaça chez un pauvre vitrier, dont la femme en prit soin comme d'un de ses enfants. Une pens. de 1,200 liv. que son père lui assura, sans se faire connaître, permit à l'honnête vitrier de lui donner des maîtres. Il profita si bien de leurs leçons, qu'à 10 ans on le comparait à Pascal. En sortant du collége, il étudia le droit et se fit recevoir avoc. Il suivit aussi les cours de méd.; mais il cessa bientôt de résister au penchant qui l'entraînait vers les mathém. Deux mém. qu'il soumit à l'acad. des sc. lui ouvrirent en 1741 les portes de cette savante compagnie. Il concourut en 1746 à l'acad. de Berlin, remporta le prix par son ouvr. sur la théorie des vents, et fut reçu par acclamat. corresp. de l'acad. La *préface* de *l'Encyclop.*, dont il avait conçu l'idée avec Diderot, et dont les deux amis ont été les princip. collaborat., commença sa réputation littér. Ce morceau, chef-d'œuvre de logiq. et de précis., était le seul titre qu'il pût présenter à l'Acad. fr. lorsqu'il y fut reçu en 1754; mais dès-lors il continua d'allier la culture des lettres à celle des mathém. Atteint par la persécut. dirigée contre les encyclopédistes, il cessa de prendre part à la rédact. d'un ouvr. qui faisait tant d'honneur à la France; mais il refusa les offres de l'impérat. Catherine qui voulait lui confier l'éducat. de son fils, depuis Paul Ier, et du roi de Prusse qui lui destinait la présidence de l'acad. de Berlin. Ainsi les étrangers avertirent ses compatr. du mérite de d'Alembert. Il obtint enfin la pens. de l'acad. des sc. à laq. il avait tant de droits. En 1772, il remplaça Duclos comme secrét. perpét. de l'Acad. franç.; il embellit dep. les séances par la lect. des *Éloges des académic.*, dont le recueil forme la partie la plus agréable de ses ouvr. Ami de son repos, il ne prit aucune part aux discuss. littér. de son temps, et dédaignant les attaq. auxq. il était en butte, ne répondit qu'à Rousseau qui lui avait reproché la tendance de son article *Genève* dans *l'Encyclop.* Il entretenait avec Voltaire et le roi de Prusse une *correspond.* dont la publicat. a jeté un grand jour sur les vues et les espérances du parti philos. D'Alembert mourut de la pierre, à Paris, en 1783, à 66 ans. Marmontel et Condorcet ont prononcé son éloge, l'un à l'Acad. fr., et l'autre à l'acad. des sc. Ses œuvres philos., histor. et littér. ont été publiées par Bastien, 1805, 18 vol. in-8. Belin en a donné une édit. compacte, 1822, 5 vol. in-8, augmentée de quelq. morceaux. Parmi ses ouvrages littér., on doit remarq. : *Sur la destruct. des jésuites*, opuscule écrit avec une impartialité qui déplut aux amis comme aux ennemis de la société. Ses principaux ouvr. scientifiques sont : *Réflexions sur la cause générale des vents*, 1744, in-4. — *Essai d'une nouv. théorie de la résistance des fluides*, 1752, in-4. — *Tr. de l'équilibre et du mouvem. des fluides*, 1770, in-4. — *Recherches sur le système du monde*, 1754, 3 vol. in-4. — *Traité de dynamique*, 1758, in-4. — *Recherches sur la précession des équinoxes*, 1759, in-4. — *Opusc. mathémat.*, 1762-80, 8 vol. in-4. — *Élém. de musique théorique et pratique*, 1779, in-8, 4e édit.

ALEN (JEAN van), peintre hollandais, mort en 1698, peignit le paysage et la nature morte.

ALENÇON, nom d'une branche de la maison de Valois, éteinte sous François Ier.

ALENÇON (CHARLES DE VALOIS, comte d'), frère du roi Philippe de Valois, fut tué en 1346 à la bat. de Crécy, où il commandait l'avant-garde. Le comté d'Alençon fut érigé en duché-pairie, pour Jean, son petit-fils, tué en 1415, à la bat. d'Azincourt.

ALENÇON (JEAN II, duc d'), né en 1409, prisonnier à la bat. de Verneuil, préféra la captivité au déshonneur; mais ayant traité dep. avec les Angl. contre Charles VII, il fut le prem. prince du sang condamné à mort par le roi dans sa cour des pairs. Charles VII lui fit grâce de la vie, mais il fut conduit au château de Loches, d'où il ne sortit qu'à l'avénem. de Louis XI. Ses intellig. criminelles avec le duc Charles-le-Téméraire provoq. contre lui une nouv. condamn. en 1474; mais l'arrêt fut encore commué en une prison au Louvre; Louis XI lui rendit la liberté en 1475, et il mourut en 1476.

ALENÇON (RENÉ, duc d'), fils du précéd., fut dépouillé de ses biens par Louis XI, enfermé dans une cage de fer, et jugé par le parlement qui ne le reconnut coupable que de désobéissance; toutefois il ne fut rétabli dans ses titres et dans ses biens que sous Charles VIII. Il mourut en 1492.

ALENÇON (CHARLES IV, duc d'), fils du précéd., suivit Louis XII en Italie, se trouva à la bataille d'Agnadel, et épousa en 1509 la sœur de François Ier qui le fit reconnaître pour prem. prince du sang. Sa lâche conduite à la journée de Pavie fut une des causes princip. de la perte de la bat. et de la prise du roi. Les reproches qu'il essuya à ce sujet le firent mourir de honte et de douleur à Lyon en 1525. En lui finit la branche d'Alençon. Ce duché fut donné depuis en apanage au cinquième fils de Henri II.

ALENÇON (d'), fils d'un huissier au parlem. de Paris, avait succédé à la charge de son père; mais il ne l'exerçait que par un prête-nom. Il mourut en 1744, laissant MSs quelq. pièces de théâtre; on lui doit les édit. de Dufresny, 1731, 6 v. in-12; de l'abbé de Pon, 1738, in-12, et de Bruyéis et Palaprat.

ALEOTTI (J.-B.), archit. ferrarais, mort en 1630, a construit la citad. de Ferrare, et bâti plus. théâtres et palais à Mantoue, Modène, Parme et Venise.

ALER (PAUL), jésuite, né près de Luxembourg en 1656, mort à Duren en 1727, a publ. un grand nombre d'ouvr. de théol., de philos. et de littér., dont on peut voir les titres dans la *Bibliotheca coloniensis* du père Hartzeim. Il est le prem. auteur du *Gradus ad Parnassum*, revu et augm. successivement dans les différentes éditions.

ALES ou HALES (ALEXANDRE), relig. de l'ordre des frères mineurs, né en Anglet. au 13e S., mort à Paris en 1245, est aut. d'une *Somme* de théol., où entre autres erreurs il soutient que les sujets

d'un roi apostat sont déliés du serment de fidélité, et que la puissance temporelle est soumise à la puissance spirituelle.

ALES (ALEX.), théol. de la confession d'Augsbourg, né à Édimbourg en 1500, mort à Leipsig en 1565, était ami de Mélanchthon; Bèze l'appelle l'ornem. de l'Écosse. On a de lui des *Comment.* sur l'Écriture sainte, un *Tr.* sur le mérite et la nécessité des bonnes œuvres, et divers ouvr. contre Valentin Gentilis, Servet, etc.

ALES (JEAN), théol., né à Oxford en 1584, et mort en 1656, a fait entre autres ouvr. un *Tr. du schisme*, remarq. par l'esprit de tolérance.

ALES DE CORBET (PIERRE-ALEX., vicomte d'), né en 1715, mort vers 1790, était membre de différentes acad. et soc. littér. Lieutenant des maréchaux de France, il a composé plus. ouvr. sur la noblesse et la gendarmerie franç.; on lui attribue aussi des *Recherches* sur les antiquités d'Irlande.

ALESIO (MATTH.-PIERRE), peintre et graveur romain, mort en 1600, élève de Michel-Ange, sut assez bien saisir la manière de son maître; il alla s'établir en Espagne, où il grava plus. de ses propres dessins à l'eau forte. Sa product. la plus cur. est un *St Christophe*, peint à fresque dans la cathédr. de Séville.

ALESSANDRO ALESSANDRI (ALEXANDER AB ALEXANDRO), juriscons. napol., né vers l'an 1461, fit ses étud. à Rome, exerça la profess. d'avocat à Naples, y renonça bientôt pour se livrer à la philologie, et mourut en 1523. Il est principalement connu par un ouvr. d'érudit. intit. : *Genialium dierum libri sex*, dont la prem. édit. est celle de Rome, 1522, in-fol., et la meill. celle de Leyde, 1673, 2 vol. in-8, qui fait partie de la collect. des *variorum*.

ALESSI (GALEAS), célèbre architecte ital., né à Pérouse, et mort en 1592, élève de Michel-Ange, a fait construire, d'après ses plans, un gr. nombre de palais, d'églises, de fontaines, où il déploya la fécondité de son génie. Gênes est la ville où l'on trouve le plus d'édifices constr. sur ses dessins.

ALESSIO, peintre napol., mort en 1740, se dist. dans le paysage. On voit un grand nombre de ses tabl. dans la galerie de Weimar.

ALEXANDRA, princesse juive, fille d'Hyrcan, épousa Alexandre II, fils d'Aristobule, et fut mère de la célèbre Mariamne. Hérode la fit mourir pour avoir conspiré contre lui.

ALEXANDRE, nom commun à plusieurs rois de Macédoine, indépendamment du célèbre fils de Philippe, et à d'autres rois, princes et personnages de l'antiquité.

ALEXANDRE Ier, fils d'Amyntas Ier, monta sur le trône l'an 501 av. J.-C., et c'est de lui que date l'illustration des Macédoniens. Xercès, qu'il avait suivi dans son expédit. contre la Grèce, agrandit ses états en lui donnant une grande partie de la Thrace. Devenu très riche, il attira Pindare à sa cour, et mourut vers l'an 458, laissant pour successeur son fils Perdiccas.

ALEXANDRE II, fils d'Amyntas II, fut, à l'instigation de sa propre mère, assassiné par Ptolémée-Alorites, l'an 370 av. J.-C., après un an de règne.

ALEXANDRE III, surnommé *le Grand*, fils de Philippe et d'Olympias, naquit à Pella, l'an 356 av. J.-C., montra dès sa jeunesse ce qu'il serait un jour. Pendant que son père assiégeait Bysance, il gouverna l'état, quoiqu'il n'eût que 16 ans, soumit quelq. peuples voisins, et fit des prodiges de val. à Chéronée, où il enfonça le bataillon thébain. Il monta sur le trône à 20 ans, l'an 336 av. J.-C., conquit la Thrace et l'Illyrie, soumit la Grèce, et détruisit Thèbes, où il n'épargna que la maison de Pindare. Il déclare ensuite la guerre aux Perses, et, s'étant fait nommer généraliss. de toute la Grèce, il part avec 30,000 hommes d'infant. et 5,000 chev. (334), passe l'Hellespont, défait, sur les bords du Granique, Darius, roi des Perses, et soumet avec rapidité toute l'Asie-Mineure. Une maladie danger. l'arrêta quelq. temps à Tarse; mais, s'étant bientôt rétabli, il vainquit de nouv. Darius à Issus en Cilicie (333). Dans cette bataille, il fit prisonn. toute la famille de Darius, et la traita avec la plus noble généros. : cette vict. fut bientôt suiv. de la réduct. de Tyr, de Gaza, de la Judée, de l'Égypte, où il fit bâtir Alexandrie; il pénétra jusque dans la Libye, où il se fit déclarer fils de Jupiter par l'oracle d'Ammon. A son retour d'Égypte, il remp. sur Darius une nouv. vict. près d'Arbelle en Syrie, l'an 331; cette vict., qui fut bientôt suiv. de la mort de Darius, le rendit maître de toute la Perse. Ne bornant point là ses conq., il attaqua les Scythes et les Indiens, défit le roi Porus, qu'il traita avec généros., et revint ensuite à Babylone, où, s'étant livré à des débauches et à des excès de tout genre, il mourut à l'âge de 32 ans, l'an 420 av. J.-C. Il avait eu de Roxane un fils portant son nom, que Cassandre fit périr en bas âge. Voy. l'*Examen critiq. des histor. d'Alexandre*, par de Sainte-Croix, 2e éd., 1802, in-4.

ALEXANDRE, fils de Néoptolème, et oncle d'Alexandre-le-Grand, fit la guerre en Italie, fut vaincu par les Rom., et tué dans un dern. combat, l'an 328 av. J.-C.

ALEXANDRE, aventurier, se fit passer pour le fils de Persée, roi de Macédoine, et souleva les Macédoniens contre les Romains; Métellus le poursuivit jusqu'en Dardanie, où il disparut.

ALEXANDRE, tyran de Phère en Thessalie, l'an 369 av. J.-C., fameux par ses cruautés, fut vaincu par Pélopidas, génér. thébain, qu'il avait fait prisonnier par trahison, et fut tué par Thébé sa femme, l'an 357 av. J.-C.

ALEXANDRE II, fils du célèbre Pyrrhus, s'empara de la Macédoine où régnait Antigone; mais il en fut chassé par Démétrius, fils de ce dernier.

ALEXANDRE, fils de Polysperchon, embrassa d'abord le parti d'Antigone, roi de Macédoine, contre Cassandre; mais il se laissa gagner par les offres de ce dernier, qui venait de lui donner le commandement de tout le Péloponèse, et il se préparait à marcher contre Antigone, lorsqu'il fut assassiné vers l'an 312 av. J.-C.

ALEXANDRE, 3e fils de Cassandre, roi de Ma-

cédoine, disputa le trône à son frère Antipater, après la mort de Philippe leur aîné. Ne se sentant pas assez fort pour soutenir ses prétent., il sollic. le secours de Pyrrhus, roi d'Épire, et de Démétrius, fils d'Antigone. Pyrrhus se contenta de lui enlever quelq. prov. ; mais Démétrius le fit périr, et s'empara du trône, 294 av. J.-C.

ALEXANDRE-BALAS ou BALÈS, usurpa le trône de Syrie sur Démétrius-Soter, en se faisant passer pour Antiochus-Épiphanes, l'an 151 av. J.-C. Devenu gendre de Ptolémée, roi d'Égypte, il abandonna le soin des affaires à ses favoris, et se livra tout entier à son penchant pour le luxe et la débauche. Ces peuples indignés se soulevèrent, et le fils de Démétrius rallia bientôt les mécontents. Vaincu et détrôné après un règne de 4 ans, il fut poignardé par un chef arabe, qui s'empressa d'envoyer sa tête à Démétrius.

ALEXANDRE-ZABINAS, fils d'un fripier d'Alexandrie, se fit passer pour le fils d'Alexandre-Balas, et usurpa le trône sur Démétrius-Nicanor, l'an 127 av. J.-C. Quelq. années après, il fut mis à mort par Antonius-Grypus, fils de Nicanor.

ALEXANDRE-JANNÉE, roi de Judée, succéda à Aristobule son frère, l'an 106 av. J.-C.; il se fit détester par ses crimes, et fut chassé de son roy. après 6 ans d'une guerre opiniâtre. Rentré dans Jérusalem, il se vengea par les plus atroces exécut., et mourut l'an 79 av. J.-C.—Le nom d'Alexandre fut encore porté par un fils d'Aristobule et un d'Hérode-le-Grand, qui ne régnèrent point.

ALEXANDRE-POLYHISTOR, philos., géogr. et hist. grec, né en Phrygie, fut fait prisonn. dans la guerre de Mithridate contre les Romains, et fit à Rome l'éducat. des enfants de Lucullus; il écrivit 42 ouvr. sur divers sujets, dont il ne reste que des fragm. dans Athénée, Pline, Eusèbe et Suidas. On ne doit pas le confondre avec Alexandre de Laodicée, grammairien du règne de Marc-Aurèle, et dont les ouvr. sont inconnus.

ALEXANDRE le Paphlagonien, vivait égalem. sous le règne de Marc-Aurèle; c'était un impost. qui prétendait être le dispensat. de l'immortalité, et qui se fit rendre les honneurs divins.

ALEXANDRE d'Aphrodisée, philos. péripatéticien, et comment. d'Aristote, enseignait à Alexandrie vers le temps de Septime-Sévère; il nous reste quelques-uns de ses *comment.*, impr. par Alde, 1520, in-fol., et trad. en latin dès le 16e S. par div. auteurs. Grotius a trad. en latin son *Tr. du destin*. Il existe de cet ouvr. une édit. gr. lat., Londres 1688, in-12, assez rare.

ALEXANDRE (St.), évêque de Comane, souffrit le martyre sous l'empereur Dèce, en 248.

ALEXANDRE (St), évêque de Jérusalem, mort en 251 dans une prison de Césarée, où l'empereur Dèce l'avait fait enfermer pour la seconde fois ; il avait formé à Jérusalem une biblioth. qui subsistait du temps d'Eusèbe (*v.* ce nom).

ALEXANDRE (St), év. d'Alexandrie, anathématisa l'hérét. Arius, assista au concile de Nicée, et mourut en 326.

ALEXANDRE (St), fondat. de l'ordre des Acémètes (*v.* ce nom), mourut vers l'an 430.

ALEXANDRE Ier (St), élu pape en l'an 109 de J.-C., mort l'an 119. On lui attribue plusieurs *Épîtres* qui ne sont pas de lui.

ALEXANDRE II, pape, élu en 1061, d'une anc. famille du Milanais, se nommait Anselme. Honoré de 2 légations, il fut fait ensuite évêq. de Lucques. Son élévat. au pontificat fut contrariée par Agnès, mère de l'empereur Henri IV. Cette princesse lui opposa un prêtre, nommé Cadalous, qui prit le nom d'Honoré II. A la mort de ce rival, en 1064, il reprit, par le secours d'Hildebrand, les terres usurpées sur le St-siége par les Normands, et favorisa la conquête de l'Angleterre par Guillaume. Il mourut en 1073. On a de ce pontife 43 *Lettres* impr. dans différents recueils.

ALEXANDRE III, natif de Sienne, élu pape en 1159, réunissait les titres de cardin. et chanc. de l'église rom. Une partie des cardin. portèrent leurs suffr. sur Octavien, qui prit le nom de Victor IV, et, aidés de l'emper. Frédéric-Barberousse, obligèr. Alexandre à se retirer en France. Après la mort de Victor, il eut successiv. pour compétit. Pascal III, Calixte III et Innocent III. S'étant réconcilié avec l'emper., il tint le 3e conc. de Latran, accorda de gr. privil. au doge de Venise, gouv. l'Église avec prud., abolit la servitude, et mourut à Rome en 1181. Ce fut lui qui canonisa St Bernard, et ce droit, partagé jusqu'alors par les métropolit., fut depuis exclusiv. attribué aux papes. Il avait la réputat. d'un homme instruit et éloquent; mais il n'a pas laissé d'autres ouvr. que des *Lettres* dans le recueil des conciles, et une dans le tome XXIV de la *Bibl. Patrum*.

ALEXANDRE IV, élu en 1254, neveu des papes Grégoire IX et Innocent III, et cardinal d'Ostie, fut contraire à Mainfroi, fils naturel de l'emper. Frédéric, et donna l'investiture du roy. de Sicile à Edmond, fils du roi d'Angleterre. Il soutint les relig. mendiants contre Guill. de Saint-Amour, doct. de l'univers. de Paris, envoya des inquisit. en France, à la prière de St Louis, et tenta de faire cesser le schisme des Grecs. Il mourut à Viterbe en 1261. On a de lui un gr. nombre de lettres et de bulles.

ALEXANDRE V, pape en 1409, né dans l'île de Candie, de parents pauvres, avait été dans son enfance réduit à mendier; il se fit cordelier, devint success. évêque de Novarre, archevêq. de Milan, cardinal, puis souver. pontife, et mourut en 1410.

ALEXANDRE VI, le plus connu des papes de ce nom, né à Valence en Espagne, en 1431, fut élevé au trône pontifical en 1492. Il s'appelait Borgia, du nom de sa mère. Sa jeunesse fut sign. par de gr. talents et de gr. désordres; il eut, étant archev. et card., une maîtresse qui le rendit père de 5 enf., dont le plus fam. fut César Borgia, pour l'élévat. duquel il viola toutes les lois divines et humaines. Notre cadre ne permet pas de tracer, même très brièvem., les détails d'une vie aussi scandal. que celle de ce pape. Il mourut en 1503, à l'âge de 74 ans. Guichardin, et, d'après lui, quelques autres histor. prétendent qu'Alexandre s'empoisonna lui-

même, par méprise, avec un breuvage qu'il destinait au card. Adrien; mais ce fait est douteux. Les autres histor. qui ont écrit sur Alexandre VI sont Burchard, Tomasi, Paul Jove et Gordon.

ALEXANDRE VII, né à Sienne en 1599, élu pape en 1655, se signala par son zèle pour la propagat. de la foi, embellit la ville de Rome, donna satisfaction au roi de France pour une insulte faite par la garde corse au duc de Créqui, son ambassad., confirma la bulle d'Innocent X sur les 5 proposit. de Jansénius, et prescrivit, en 1665, l'acte appelé *Formulaire*. Il mourut en 1667. On a de lui un vol. de poésies, intit. *Philomati musæ juveniles*, impr. au Louvre en 1656, in-fol.

ALEXANDRE VIII, né à Venise en 1610, fut d'abord év. de Brescia et card. Élu pape en 1689, son premier acte fut de condamner par une bulle les 4 articles arrêtés dans l'assembl. gén. du clergé de France, en 1682, et relatifs aux libertés de l'Église gallicane; sa mort empêcha la publication de cette bulle. Il donna des sommes considér. à l'empereur Léopold Ier et aux Vénitiens, pour faire la guerre aux Turks. Se sentant près de mourir, il se hâta d'avancer sa famille, et termina sa carrière en 1691.

ALEXANDRE, de Tralles en Lydie, médecin du 6e S., a laissé un *ouvr.* divisé en 12 livres, sur la connaissance et la guérison des maladies, publié à Paris en 1548, in-fol., et à Lausanne, avec une traduction latine de Haller, en 1748, 2 vol. in-8.

ALEXANDRE, emper. d'Orient, en 911, était fils de l'emper. Basile-le-Macédonien et frère de Léon-le-Philosophe, qui le précéda sur le trône. Il termina, au bout d'un an de règne, une vie funeste à l'état, et dégradée par des vices honteux.

ALEXANDRE, évêque de Lincoln au 12e S., fit rebâtir la cathédrale de cette ville, un des édifices les plus remarquables de l'Angleterre.

ALEXANDRE Ier, roi d'Écosse, en 1107, était fils de Malcolm III. A son avénement au trône, il eut à combattre ses sujets révoltés par suite de ses mauvaises qualités; il les défit successivement et fit périr les princip. chefs dans les supplices. Le reste de son règne fut paisible, et il mourut en 1124.

ALEXANDRE II, roi d'Écosse, mort en 1249, fils de Guillaume-le-Lion, porta la guerre en Angleterre, ce qui fit mettre son roy. en interdit par le pape. Mais il épousa ensuite Jeanne, sœur du roi Henri III, et la paix fut rétablie. Après la mort de cette princesse, Alexandre se remaria à la fille du sire de Coucy, baron français, et il en eut un fils qui lui succéda.

ALEXANDRE III, fils du précédent, monta sur le trône d'Écosse à l'âge de 8 ans, en 1249. Il défit les Norwégiens, qui étaient débarqués dans le roy., et donna ensuite sa fille en mariage au prince Éric, depuis roi de Norwége. Il assista, en qualité de premier pair d'Angleterre, au couronnement d'Édouard Ier, et mourut en 1285.

ALEXANDRE de Bernai ou de Paris, né en Normandie vers le milieu du 12e S., est un des aut. du roman d'*Alexandre*, imité de Quinte-Curce, de la *Vie* de ce prince, attribuée à Callisthène, et de l'*Alexandriade* de Gauthier de Châtillon. Il a composé seul les romans d'*Élène*, de *Brison*, d'*Atys et Prophilias :* ce dernier fait partie des MSs. de la biblioth. royale, sous le n° 7191.

ALEXANDRE-NEWSKI (St), héros moscovite, né en 1218, était fils du gr.-duc Jaroslaw. Il gagna sur les Suédois, les Danois et les chevaliers de l'ordre teutonique réunis, la bataille de la Néva, un des événem. les plus remarq. de l'hist. de Russie: il vainquit aussi les Tatars, et affranchit la Moscovie du tribut que lui avaient imposé les success. de Genghis-Khan. Il mourut près de Novogorod. La reconnaissance nationale l'a placé au rang des saints. Pierre-le-Grand institua sous le nom de ce héros un ordre de chevalerie qui subsiste encore.

ALEXANDRE (Nicolas), poète napolitain, au 13e S., n'est connu que par quelq. pièces de vers pub. par Alacci, dans la *Raccoltà di Poeti antichi*, Naples, 1661, in-8.

ALEXANDRE DE VILLA DEI, ou de VILLEDIEU, franciscain, a composé dans le 13e S. une *gramm.* en vers léonins, sous le titre de *Doctrinal*, dans laquelle il donne des règles à peine intelligibles. Elle n'en a pas moins été suivie dans les écoles, jusqu'au mil. du 16e S. Les édit. de J. de Spire, 1470, et de Gerard de Flandre, 1472, petit in-fol., sont au nomb. des plus gr. raretés bibliog.

ALEXANDRE, abbé de St-Sauveur, dans le roy. de Naples, a continué l'*Histoire* de Sicile, commencée par Malaterra.

ALEXANDRE DE St-ELPIDE, prieur des ermites de St-Augustin, archev. d'Amalfi en 1305, composa, par l'ordre du pape Jean XXII, un *Tr. de la juridiction de l'empire et de l'autorité du pape*, impr. à Rimini en 1624.

ALEXANDRE-JAGELLON, gr.-duc de Lithuanie, fut élu roi de Pologne en 1501. Cette élection réunit les deux états en un seul, et les Lithuaniens eurent dès lors les mêmes droits que les magnats de Pologne. Alexandre abandonna les rênes du gouvernem. à un favori nommé Gliuski, et mourut en 1507. L'hist. l'a dépeint comme un prince indolent et faible, taciturne et mélancolique, fastueux sans magnificence, et prodigue sans être généreux.

ALEXANDRE (Antoine), professeur de droit à Naples, devint, dans le 16e S., présid. du conseil souverain du roy. sous Alphonse II.

ALEXANDRE FARNÈSE, fils aîné de Pierre-Louis Farnèse, duc de Parme, né en 1520, fut décoré de la pourpre romaine par Paul III, son aïeul paternel, qui le choisit pour son légat en Allemagne, en France et dans les Pays-Bas. Charles-Quint disait que, « si tous les membres du sacré collége ressemblaient à Farnèse, ce serait l'assemblée de la terre la plus auguste. » Malgré ses talents, il ne put concilier les intérêts de ce prince et de François Ier. Il alla passer les dernières années de sa vie à Rome, où il se déclara le protect. des arts, et mourut en 1589, doyen des cardinaux.

ALEXANDRE (dom Jacques), bénédictin de St-Maur, dans le 17e S., est aut. d'un *Tr. général des horloges*, 1734, in-8.

ALEXANDRE (Guillaume), homme d'état et poète écossais, mort en 1640, est aut. d'un poëme intit. : *L'Aurore*, et de plus. trag. réunies en un vol. in-4.

ALEXANDRE (le P.), de Rhodes, jésuite à Avignon dans le 17e S., dirigea les missions dans les roy. de Siam, de Tonquin, etc., et publ. l'*Hist. du roy. de Tonquin*, 1652, ainsi que la relat. de ses *Voyages*, Paris, 1666 et 1682, in-4.

ALEXANDRE (Benoît-Stanislas), fils du roi de Pologne Jean Sobieski, se mit, en 1697, sur les rangs des prétend. à la couronne; puis la refusa, lorsqu'en 1704 Charles XII la lui offrit. Il mourut à Rome en 1714, sous le froc de capucin.

ALEXANDRE (Noel), sav. dominic., profess. de théol. et doct. de Sorbonne, né à Rouen en 1639, mort à Paris en 1724. Ses gr. travaux avaient usé sa vue, au point qu'il était aveugle depuis quelques années. Son principal ouvr. est une *Histoire ecclés.*, imprimée de 1676 à 1686, 24 vol. in-8. Elle parut dans le temps des querelles au sujet de la régale et de la déclarat. sur les libertés de l'Église gallic., fut condamn. à Rome par un décret de l'inquisition, et lui valut en France une pension sur le clergé. Après avoir combattu les maximes ultramontaines qui donnent aux papes le pouvoir de disposer des couronnes, l'auteur fait l'éloge des princes qui exterminent les hérét. par le fer et le feu.

ALEXANDRE (Nicolas), bénédictin de St-Maur, mort en 1728, a publié *la Médecine et la Chirurgie des pauvres*, in-12; et un *Dictionnaire botanique et pharmaceutique*, in-8.

ALEXANDRE (Jean), grav., né en Écosse, s'établit à Rome en 1718. Ses princ. ouvrages, d'après Raphaël, sont : *la Bénédiction et le Sacrifice d'Abraham; le Départ et l'Échelle de Jacob; le Buisson ardent; les Anges chez Abraham.*

ALEXANDRE Ier PAULOVITSCH, empereur autocrate de toutes les Russies, roi de Pologne, etc., né le 24 déc. 1777, était l'aîné des fils de l'infortuné Paul Ier, dont la fin tragique le rendit maître du trône (24 juillet 1801). Sa première ambition fut de régner par l'amour des peuples, et d'assurer leur bien-être. Dans cette vue, il tendit de tous ses efforts à hâter les progrès de la civilisat., dont Catherine II avait aidé les prem. développem. dans un sens libéral. Conformément au plan tracé par cette souveraine, de nouvelles univ. furent organisées, et l'enseignement des hautes sciences y eut ses chaires comme celui des lettres sacrées et profanes; enfin une école de marine fut établie dans la capit. de l'emp. L'industrie et le commerce vinrent vivifier des contrées jusque-là incultes, et les améliorations introduites dans l'administration de la justice achevèrent de remplacer par le sentiment du droit la dégradante stupeur qu'impose au faible l'appareil de l'autorité arbitraire. La création d'un sénat dirigeant, corps intermédiaire entre le prince et la noblesse, mit désormais aussi le trône des tzars à l'abri des complots de ceux qui jusque-là en étaient moins les appuis que les régulateurs. Le succès de ces mesures fut incalculable; mais elles ne pouvaient obtenir toutes également l'approbation unanime. Les hommes attachés aux anciennes institutions accusèrent le jeune monarque d'obéir imprudemment aux suggestions du *philosophisme*. Le colonel Laharpe, instituteur d'Alexandre, était surtout l'objet de leur animadversion. Un traité signé à Paris le 4 juin 1802 avait confirmé les relations amicales de la Russie avec la France. Cependant la politique extérieure du nouveau règne n'avait pas une allure décidée. C'était, comme on sait, une sorte de dévotion envers Napoléon qui avait servi de base à l'alliance conclue par l'empereur Paul avec la France; son successeur, en favorisant dans ses états le développem. des idées libér., ôtait beaucoup du prix que le vainqueur de Marengo attachait à l'alliance de la Russie pour ses projets ultérieurs. Des explicat. très vives eurent lieu entre le 1er consul et l'ambassadeur de Russie (M. de Markoff), au sujet de la rupture de la paix d'Amiens, et il s'ensuivit un changement dans le système réciproque des deux puissances. Ce n'est pas qu'il tardât à Alexandre de s'essayer à la gloire toujours funeste des guerriers : il avait fait preuve de disposit. contraires, en réglant, dès le 24 sept. 1802, les longs démêlés de la Russie avec la Porte au sujet de la Moldavie et de la Valakie; mais enfin les circonstances commandaient. Il conclut d'abord avec la Suède une convent. secrète, dirigée contre Napoléon (14 janvier 1805), puis, les 11 avril et 9 août suivant, furent signés à St-Pétersbourg et le traité de concert et les déclarat. par lesquelles la Grande-Bretagne, l'Autriche et la Russie s'unissaient pour combattre le nouveau maître de la France et de l'Italie. Les rapides manœuvres de Napoléon, ses victoires, déconcertèrent les plans de la coalition; la journée d'Austerlitz et le traité de Presbourg, qui en fut la suite, firent retomber sur la Russie et la Prusse tout l'effort du vainqueur. Elles se virent humiliées à leur tour par l'issue des batailles d'Eylau et de Friedland, et alors eut lieu l'entrevue fameuse sur le Niemen, où les deux empereurs, en s'embrassant, se jurèrent une amitié éternelle. C'est là que furent posées les bases de la paix de Tilsitt (*v.* ce mot). La Suède, n'ayant pas voulu séparer ses intérêts de ceux de l'Angleterre, une armée russe ne tarda pas à s'emparer de la Finlande, qui depuis fit partie des états d'Alex. Ce prince, dans une nouv. entrevue avec Napoléon à Erfurt, renouvela l'engagement de maintenir rigoureusement le blocus continental; mais cette mesure, dont l'objet était d'amener enfin l'Angleterre à signer une paix durable, eut pour résultat nécessaire de paralyser aussi le commerce de la Russie, et ce fut un assez puissant motif pour décider Alexandre à opérer des modifications dans le système convenu. Au reste, il ne pouvait tarder à se lasser du rôle que lui assignait la politique ambitieuse de Napoléon, et l'on peut croire que les prem. résultats de la guerre aussi injuste qu'impolitique dans laquelle il s'était engagé avec l'Espagne, éclairèrent la conscience de l'emper. des Russies, et le disposèrent à prêter l'oreille aux représentations du cabinet de St-James. La paix de

Fredricsham (5 [17] sept. 1809) avait mis fin aux démêlés de la Russie avec la Suède. La France avait également fait sa paix avec cette dern. puissance, et, après avoir dicté à l'Autriche les conditions d'une nouvelle alliance, Napoléon pensait pouvoir déjà commander en maître à l'Europe. Ce fut précisém. l'instant d'une rupture avec la Russie. Les récriminat. échangées de part et d'autre n'étaient en réalité que des prétextes spécieux. Tandis que les diplomates russes négociaient les traités de St-Pétersbourg (5 avril 1812) avec la Suède, de Bucharest (28 mai) avec la Porte, d'Oerebro (18 juillet) avec la Grande-Bretagne, et enfin l'alliance de Veliki-Louki (20 juillet) avec la régence espagn., Napoléon dirigeait en toute hâte sur Moscou les cohortes hétérogènes de cette gr. armée qui, victorieuse jusqu'à la capit. de la Russie, ne trouva, quand elle y fut arrivée, qu'un immense désert (*v.* Rostopchin), et fut presque anéantie par les frimas et la famine pend. une retraite dont l'imprévoyance de son chef aggrava l'horrible désastre. Cepend. Alexandre était accouru à Varsovie : de là il fit à tous les rois et à tous les peuples (22 février 1813) cet appel, qui détacha aisém. d'une cause que la fortune trahissait aussi, des alliés qui l'avaient embrassée moins par choix que par force. La bataille de Leipsig, où la puiss. de Napoléon fut décidém. brisée, a noté d'infamie les cohortes qui y désertèr. les lignes franç. pour tourner immédiatem. leurs armes contre elles (*v.* Frédéric-Auguste Ier, roi de Saxe). Alexandre était maintenant le chef de la coalit. des puiss. européennes, enfin victorieuses. Leurs troupes franchirent le Rhin, et, dès le 24 fév. 1814, les souverains de Russie, d'Autriche et de Prusse, réunis à Chaumont, y signaient un prem. manifeste que suivit, le 1er mars, la publication du traité de la quadruple alliance. L'objet de cette dern. coalition était « la poursuite vigour. de la guerre contre la France, jusqu'à la conclus. d'une paix génér., sous la protection de laq. *les droits et la liberté de toutes les nations pussent être établis et assurés.* » Des intelligences avaient été pratiquées à l'intérieur pour faciliter l'entrée de la capitale aux alliés : on se rappellera long-temps l'accueil qu'ils y reçurent de ceux qui les appelaient de leurs vœux (31 mars). La maison de Bourbon allait recouvrer un trône que pouvaient seules relever mainten. des garanties de paix et l'indispens. appui de l'amour des sujets. Alexandre, qui ne se montrait pas moins jaloux de l'estime des Français qu'il était flatté de leur courtoisie, déclara alors, tant en son nom qu'en celui de ses alliés, « qu'ils ne traiteraient plus avec Napoléon Bonaparte ni avec aucun membre de sa fam.; mais qu'ils respecteraient l'intégrité de la France, telle qu'elle avait existé sous ses anc. rois, et qu'ils reconnaîtraient la constitut. que la nation franç. se donnerait. » Le désintéressem. et la noble conduite de l'emper. des Russies méritait assurém., à beaucoup d'égards, les témoign. presque incroyables d'admirat. qu'il reçut pend. son prem. séjour à Paris. Il quitta cette ville après la conclusion du traité de paix définitif avec le roi de France (*v.* Louis XVIII), et partit avec le roi de Prusse pour Londres, d'où, à la fin de juin, il alla rejoindre à Carlsruhe l'impér. son épouse (Alexandre avait été marié, dès le 9 oct. 1793, à Louise-Marie-Auguste de Baden-Baden, dont il n'a pas eu d'enfants). Le retour de l'autocrate des Russies dans sa capit. y fut fêté avec le dern. degré de l'enthousiasme; lui seul paraissait n'être par orgueill. de sa fortune, et il sut se contenir assez pour refuser le titre de *Béni*, que le sénat voulait lui décerner. « Je ne dois pas oublier, dit-il en cette occasion, que la modestie et l'humilité sont des vertus chez le souver. comme dans ses sujets. » Cepend. un congrès se rassemblait à Vienne. Alexandre, y étant arrivé le 25 sept. 1814, déclara que son dessein était de placer sur sa tête la couronne de Pologne. Le congrès ne mit aucun obstacle à cette prétent., et l'emper. et roi joignit encore de nouv. acquisit. à son immense empire, par la cession de territ. qu'il obtint vers le même temps de la Perse. Tandis que se réglaient les derniers arrangem. des puissances à Vienne, on y apprit la rentrée de Napoléon aux Tuileries. Le congrès ouvrit incontinent de nouv. délibérations, dont le résultat fut la mise hors la loi du fugitif de l'île d'Elbe, et la convention de diriger sur Paris tout ce que les monarques alliés comptaient de forces disponibles. L'armée russe se mit en mouvement la prem.; mais elle n'avait pas rejoint les troupes de l'Angleterre et de la Prusse, que déjà la journée de Waterloo (*v.* ce mot) avait terminé la campagne de 1815. Un seul des corps de l'armée d'Alexandre poursuivit sa marche vers Paris, et ce prince y arriva lui-même le 11 juillet 1815. L'état des choses et sa propre attitude donnaient cette fois moins d'importance au séjour d'Alexandre dans la capit. de France. Il en partit presque aussitôt pour aller assister dans Bruxelles au mariage de sa sœur, la grande-duchesse Anne, avec le prince royal des Pays-Bas. De là il se rendit en Pologne, et il promulgua la constitution que cette nation supporta, non sans regrets, jusqu'en 1830. On sait que le traité de la *sainte-alliance* a été conçu et proposé par Alexandre. Le temps n'est pas venu de juger ce pacte de famille entre tous les souverains. Peut-être sa destinat. primit. fut-elle tout autre que l'ont fait croire ses premiers résultats; du moins il est avéré que certaines idées mystiq. avaient trouvé accès près d'Alexandre, dès le temps où Mme de Krudner (*v.* ce nom) commençait en Europe le singulier apostolat qui l'a rendue fameuse; et l'ukase impér. du 1er janv. 1816, qui bannit les jésuites des états de la domination russe, semble offrir quelque coïncidence avec la gr. entreprise politico-relig. de l'inspirée courlandaise. Alexandre, qui a trouvé une assez belle part de gloire à poursuivre l'exécut. des plans de la gr. Catherine, s'était arrêté dans le dessein, d'abord manifesté, de soutenir la cause des Grecs. Ses engagem. politiq. l'empêchaient-ils d'accéder en ce point aux vœux de la nation et du clergé de Russie? c'est encore une quest. que résoudra l'hist.

Le jugement qu'on peut dès à présent porter sur Alexandre, c'est qu'il fut le souverain le plus véritablem. paternel qu'ait eu l'empire des Russies. Ce prince mourut âgé de 48 ans, le 1er déc. 1825, dans la ville de Taganrock, à 500 lieues de sa capitale. L'ordre de success. appelait à régner après lui le prince Constantin, son frère, qui a cédé ses droits à son plus jeune frère, aujourd'hui régnant sous le nom de Nicolas Ier. M. Alphonse Rabbe a publié en 1826 une *Hist. d'Alexandre Ier, emp. de toutes les Russies, et des princip. événements de son règne*, 2 vol. in-8.

ALEXANDRINS, désignation vague sous laquelle on embrasse les partisans d'une philos. mystique qui naquit du platonisme, et se répandit vers les prem. siècles de l'Église. — V. Néo-Platoniciens, Plotin, Porphyre, Proclus, Jamblique.

ALEXANDRINI (Jules), médec., mort à Trente, sa patrie, en 1590, a écrit, en vers et en prose, divers ouvr. dont les princip. sont : *Galeni encomium; de Theriacâ; de Medicinâ et Medico*, Zurich, 1559, in-8. — *Pædotrophia*, Zurich, 1559, in-8, ce dernier en vers. — *De Sanitate tuendâ*, lib. 23, Cologne, 1575, in-fol. — *Cornelia medica, etc.* C'est un des prem. méd. qui aient cherché à établir les rapports qui existent entre les passions de l'âme et les maladies du corps.

ALEXANDRINI, mathémat. italien, né à Bologne au 16e S., a laissé, sur l'algèbre, la géométrie et les poids et mesures, plus. *ouvr.* MSs. qui se trouvent dans la biblioth. de l'institut de Bologne.

ALEXINUS, philos. de la secte d'Euclide, de Mégare, vivait vers la 120e olympiade.

ALEXIS, poète comique grec de Thurium, écrivit, dans le 4e S. av. J.-C., un gr. nombre de coméd. dont il ne reste que quelq. frag. dans les *Excerpta ex trag. et comœd. græcis* de Grotius. — Un autre Alexis de Tarente écriv. sur la philos. de Pythagore. — Un 3e, statuaire de Sicyone, élève de Polyclète, florissait dans le 5e S. avant J.-C.

ALEXIS (St). On conjecture que c'est le même que Jean Calybite (*v.* ce nom).

ALEXIS COMNÈNE Ier, neveu de l'emper. Isaac Comnène, usurpa l'empire sur Nicéphore Botoniate en 1081, battit les Turks, Robert Guiscard (*v.* ce nom) et les Scythes. Lorsque les croisés traversèrent Constantinople, il observa mal le traité qu'il venait de conclure avec leurs chefs, et fit revenir de Syrie toutes les troupes qu'il leur avait données comme auxiliaires. Il se réconcilia toutefois avec eux, et racheta leurs prisonn. des mains des infidèles. Il mourut en 1118. Anne Comnène, sa fille, a écrit l'*Histoire* de son règne.

ALEXIS COMNÈNE II n'avait que 12 ans lorsqu'il succéda, en 1180, à Manuel son père, sous la tutelle de Marie sa mère. Andronic Comnène profita des troubles de cette régence pour s'ouvrir un chemin au trône. Il commença par s'emparer de l'autor., sous le nom du jeune emper., auquel il fit épouser sa fille Irène. S'étant fait ens. associer à l'empire, il ne tarda pas à se défaire de son jeune collègue, en le fais. étrangler. Cet événem. eut lieu en 1183.

ALEXIS III (l'Ange), frère de l'emper. Isaac-l'Ange, se révolta contre lui, le détrôna en 1195, l'enferma dans une prison, et lui fit crever es yeux. Il fut lui-même chassé du trône en 1203, par Alexis-l'Ange, son neveu, soutenu des princes croisés. Après div. avent., Alexis III fut confiné par Théodore Lascaris, son gendre, dans un monastère d'Asie, où il termina une vie déshonorée par sa lâcheté et des vices odieux.

ALEXIS IV (le Jeune), fils d'Isaac-l'Ange, devint emper. après que les croisés français et vénitiens eurent chassé son oncle de Constantinople. Il partagea l'empire avec son père, que les vainqueurs avaient tiré de sa prison. Les subsides qu'il fallut lever pour satisfaire les croisés révoltèr. le peuple. Alexis Ducas, surn. *Murzuphle*, son favori, trahit ce prince, et finit par l'étrangler dans la prison où il l'avait renfermé. Isaac-l'Ange était mort en apprenant l'arrestation de son fils, dont le règne avait à peine été de six mois.

ALEXIS V DUCAS, surn. *Murzuphle*, qu'un crime odieux venait de placer sur le trône, eut à combattre les croisés qui s'emparèrent de Constantinople, et élurent Baudouin, comte de Flandre, emper. d'Orient. Retiré d'abord en Thrace, auprès d'Alexis III, son beau-père, Murzuphle eut les yeux crevés par ordre de ce prince; arrêté ensuite et conduit devant Baudouin, il fut condamné par les barons français à être précipité du haut de la colonne que Théodose-le-Grand avait fait élever sur une des places de Constantinople. Cet évén. eut lieu en 1204.

ALEXIS (le faux), imposteur, profitant de sa ressembl. avec Alexis II, fils de Manuel Comnène, voulut, en 1191, se faire passer pour ce prince. Il leva des troupes en Asie, et vint ravager les terres de l'empire; mais un prêtre asiat., indigné du pillage des églises, pénétra dans le logem. de ce chef de bande, et lui coupa la tête pend. son sommeil.

ALEXIS (Aristhène), diacre de l'égl. de Constantinople au 12e S., a laissé des notes sur un rec. de canons, insér. dans les *Synodicon* de Beveridge.

ALEXIS (Guillaume), surn. *le bon Moine*, bénédictin, mort au commmenc. du 16e S., a composé plus. ouvr. en vers et en prose, dont le plus connu est : *Le grant blason des faulces amours*, Paris, 1495, in-4. On peut consulter sur les autres écrits d'Alexis, les *Biblioth. françaises* de Lacroix-du-Maine, de Duverdier et de l'abbé Goujet.

ALEXIS MICHAELOVITSCH, tzar de Moscovie, succéda en 1646 à son père Michel. Son règne fut troublé par des guerres intest. et étrang. Il dompta des partis de Cosaques révoltés, obtint assez de succès sur les Polonais pour conclure avec eux une paix avantag., fut battu par les Suédois, et secourut Jean Sobieski à la journée de Chokzim en 1674. Le trône de Pologne étant devenu vacant par la mort de ce héros, Alexis proposa son fils (Pierre-le-Grand) pour lui succéder; mais cette offre ne fut point acceptée. Alexis mourut en 1677, à 47 ans.

ALEXIS PÉTROVITSCH, fils du tzar Pierre-le-Grand, naq. à Moscou en 1695. Ce prince, d'un ca-

ractère farouche et bizarre, montra de bonne heure de l'éloignem. pour les entrepr. de son père, du mépris pour les arts et la civilisat. Pierre, qui n'avait pas d'ailleurs une gr. tendresse pour lui, voulut le déshériter. Alexis se retira chez l'emper. d'Allemagne, son beau-frère, passa ens. à Naples, et revint en Moscovie d'après les ordres de son père, qui le reçut comme un fils coupable. On lui intenta un procès de lèse-majesté, et il fut condamné à la peine capitale. Le lendem. de ce jugement, Alexis fut trouvé mort dans sa prison en 1719. On supposa que c'était l'effet d'une apoplexie.

ALEXIS DEL ARCO, peintre espagn., est égalem. connu sous le nom d'*el Sordillo de Pereda*, parce qu'il était sourd, et élève du peintre Pereda. Dessinateur et bon coloriste, il a fait des tabl. d'église et un gr. nombre de portraits. On cite de cet artiste une *Assomption* et une *Conception* dans le cloître des trinitaires déchaussés, à Madrid; la chapelle de Notre-Dame-de-la-Novena, peinte en entier de sa main; une *Ste Thérèse* dans l'église de San-Salvador. Il mourut à Madrid, sa patrie, en 1700, à 75 ans.

ALEXIUS (GASPARD), profess. de théologie et de philos. à Genève, mort en 1626, a écrit : *Dissertatio physica de mixturâ*, Genève, 1625, in-4.

ALEYN (CHARLES), poète angl., mort vers 1640, est aut. de deux poèmes sur les batailles de Crécy et de Poitiers, Londres, 1631; d'une *Histoire* du prince Henri VII, et d'une trad. de l'*Hist. d'Euryale et Lucrèce*, par Æneas Sylvius.

ALF (SAMUEL), prevôt de l'église de Linkoping, mort en Suède en 1799, ouvrit dans la ville d'Upsal des cours de poésie et d'éloquence, et composa des vers latins estimés.

ALFADER, le plus grand des dieux, suivant la théogonie scandinave.

ALFANI (HORACE), peintre italien, né vers 1510, fut ami de Raphaël, et fonda en 1573 une académ. de dessin à Pérouse, sa patrie, où il mourut en 1585. On voit au musée roy. de Paris un de ses tableaux représentant *le mariage mystique de Ste Catherine d'Alexandrie.*

ALFARABIUS, ou plutôt ALFARABY, le prem. des philos. arabes, s'exerça sur la philos., la logique, la physique, l'astron. et les mathémat. Une *encyclopédie* dont le MS. est à l'Escurial, et un *traité de musique*, sont les 2 ouvr. qui ont le plus contribué à sa réputat. Il mourut en 950 de J.-C.

ALGARO-Y-GAMON (JUAN d'), peintre, né à Cordoue, mort en 1680, à 40 ans, fut élève de Castillo et du célèbre Velasquez. Ses ouvr. les plus estimés sont : une *Incarnation*, un *Ange gardien*, et un *Portrait* du célèbre Calderon de la Barca. Alfaro fut non-seulement un habile peintre, mais encore un bon littér. On lui doit des notices sur la vie de quelq. peintres célèbres de l'école espagn.

ALFÉNUS ou ALFINUS-VARUS (PUBLIUS), jurisconsulte romain, naquit à Crémone, dans le 8e S. de la républiq. romaine. Ses connaiss. et ses belles qualités lui valurent la dignité de consul, sous le règne d'Auguste. C'est à lui que l'on doit les premières collections du droit civil, auxq. il donna le nom de *Digestes.*

ALFERGAN (AHMED-KOTSAIR), astron. arabe, vivait sous le règne du khalyfe Al-Mamoun, dans le 9e S. Il est aut. d'une *Introduct. à l'astronomie*, dont il existe trois traduct. latines impr., et de deux autres *ouvr.* sur les cadrans solaires, sur la construct. de l'astrolabe et son usage. Son *Introd. à l'astronomie* est, au jugement de Delambre, très superficielle. La trad. qu'en a donnée Golius, 1669, in-4, est accompagnée de notes savantes.

ALFÈS ou ALPHÈS (ISAAC), rabbin, mort en 1103, est aut. d'un *Abrégé du Talmud*, fort estimé des Juifs, et dont on a fait un grand nombre d'édit.; la plus compl. est celle de Venise, 1552.

ALFIERI (OGER), d'Asti en Piémont, écriv. au 13e S. une *Hist.* ou *chroniq.* de sa patrie jusqu'en 1294, insér. dans le t. IX des *Scriptor. rer. ital.*

ALFIERI (VICTOR), poète trag. ital., né en 1749 à Asti, s'est rendu célèbre par la concept. d'un nouv. plan de composit. dramat. qu'il suivit dans toutes ses pièces. *Cléopâtre* fut sa prem. trag., et dans moins de sept ans, il en donna 14 autres : *Philippe II, Polynice, Antigone, Agamemnon, Virginie, Oreste, la Conjurat. des Pazzi, don Garcia, Rosmonde, Marie Stuart, Timoléon, Octavie, Mérope* et *Saül.* Il composa en France *Agis, Sophonisbe, Mirrha, Brutus Ier et Brutus II.* Le théâtre d'Alfieri a été trad. en franç. par Petitot, Paris, 1802, 4 vol. in-8. On a de lui plus. ouvr. en prose, comme les *trad.* de Salluste, de l'*Alceste* d'Euripide, des *Perses* d'Eschyle, du *Philoctète* de Sophocle, et des *Grenouilles* d'Aristophane; une *trad.* compl. des *comédies* de Térence; *le tr. de la Tyrannie*, celui du *Prince* et des *Lettres*, et quelq. autres trad. et composit. dramat. Il fit une ode sur la prise de la Bastille. Lors de la guerre d'Italie, en 1796, il se retira à Florence, et y mourut en 1803, après avoir perdu une partie de sa fortune, placée dans les fonds franç. Sa *Vie* écrite par lui-même a été publ. après sa mort, et trad. en franç. par Petitot. Paris, 1809, 2 vol. in-8. Le *tr. de la Tyrannie* a été aussi trad. en franç., Paris, 1802.

ALFORD (MICHEL), jésuite angl., né à Londres en 1582, mort en 1652, à St-Omer, est auteur des ouvr. intit. : *Britannia illustrata*, Anvers, 1641. — *Annales ecclesiast. et civiles Britannorum*, etc., Liége, 1663, 4 vol., — et d'une *Vie de St Vinefrid.* Il est cité quelquefois par des auteurs anglais sous le nom de Flood et de Griffyth.

ALFRED, ÆLFRED ou ALFRID, surn. *le Grand*, 6e roi d'Anglet., de la dynastie saxonne, né en 849, monta sur le trône à 23 ans. Il vainquit d'abord les Danois, puis fut défait par eux, se cacha sous l'habit d'un pâtre, et s'introduisit ensuite dans leur camp pour apprendre à les connaître et à les vaincre. Cette démarche hardie lui réussit; il fit des observat. précieuses qui le mirent à même de battre complétem. ces redoutables ennemis à Eddington. Il prit la ville de Londres, encore occupée par les hommes du Nord, la fortifia, et la mit à l'abri de nouv. attaq. Son habileté et ses négociat. finirent

par assurer la tranquill. de l'Anglet. Il poliça son roy., lui donna des lois, établit le jury, et divisa le pays en comtés; il appela dans ses états les arts, les sciences et les lettres, composa lui-même plus. ouvr. et fit fleurir le commerce et la navigation. Ce prince, vraim. digne de son surnom, mourut en 900. On a conservé de lui, outre le code des lois qu'il rédigea, des trad. saxonnes de l'*Hist. ecclésiastiq. de Bède*, impr. à Cambridge, 1644, in-fol.; de l'*Hist. d'Orose*, accomp. d'une vers. angl., Londres, 1773, in-8; des 5 livres de *la Consolation de la philosophie*, de Boèce, Oxford, 1698; in-8; de plus. psaumes; une *Lettre* à l'év. Vulfsigéus; enfin son *Testam.*, impr. dans sa *Vie* par Assérius. On y trouve ces paroles remarq. : « Les Anglais doivent être aussi libres que leurs pensées. »

ALFRED II, fils d'Éthelred II, fut victime de l'ambit. du ministre Godwin, qui mit sur le trône d'Angl. le faible Édouard son frère, vers l'an 1402.

ALFRED, surn. *le Philos.*, né en Anglet., dans le 13e S., a écrit des comment. sur les 4 livres des *météores*, et sur ceux des *plantes* d'Aristote; une dissertat. sur les mouvem. du cœur. C'est à tort qu'on lui attribue dans plus. biographies, même anglaises, la trad. des livres de la *Consolation de la philos.*, de Boèce; il est reconnu que cette trad. est d'Alfred-le-Grand.

ALFRED, bénédictin, abbé, puis évêque d'Exeter, est aut. d'un livre *de la Nature des choses*, et d'une *Hist. de l'abbaye de Malmesbury*.

ALGARDI (Alex.), sculpt. et archit., né à Bologne en 1593, mourut en 1654. On voit de lui, à St-Pierre du Vatican, un bas-relief très estimé, représent. *St Léon allant au-devant d'Attila;* un excell. groupe de la *décollat. de St Paul* à Bologne; la *statue de St Philippe de Néri;* toutes les fontaines et ornem. de la *Villa Pampili*, la façade de l'église de St-Ignace à Rome, etc. Milizia lui a consacré une notice dans les *Mem. degli architetti.*

ALGAROTTI (François), l'un des écriv. italiens les plus distingués du 18e S., né à Venise en 1712, eut la gloire d'être célébré par Voltaire; le roi de Prusse lui donna l'ordre du Mérite, le titre de comte et le fit son chambel.; il entretint une corresp. avec lui pend. 25 ans. Le roi de Pologne Auguste II lui conféra le titre de conseiller intime. Algarotti fut en relat. avec les personnages les plus célèbres de son temps. Il mourut à Pise en 1764. Ses œuvres, dont l'édit. la plus complète est celle de Venise, 1791-94, 17 v. in-8, se composent des écrits suiv. : *Mém. sur sa vie et ses ouvr.; Exposit. du système de Newton; Écrits* sur l'archit., sur la peinture et sur l'opéra en musique; *Essais divers* sur les langues, sur la rime, sur plus. points d'hist. et de philos., sur Descartes, sur Horace, etc.; sur l'art militaire; *le Congrès de Cythère*, opusc. trad. en franç. par Duport-Dutertre, et sous le titre d'*Assemblée de Cythère*, par Mlle Menon; *la vie de Pallavicini*, poète ital.; *Prospectus d'une introduction à un traité des Néréides; Pensées* sur différ. sujets de philos. et de philologie; *Lettres* sur la peinture, l'archit., les sciences et divers objets d'érudition; enfin suite inédite de sa *Corresp.* et *Essai*, aussi inédit, sur le triumvirat de Crassus, de Pompée et de César. La plupart de ces ouvr. ont été trad. en franç., Berlin, 1771, 8 vol. in-8.

ALGASI, dame gauloise, fut liée et correspondit avec St Jérôme.

ALGAZELI (Abou-Hamed-Mohammed), vulgairement ALGAZEL, philos. arabe, né à Bagdad dans le 11e S., fut en même temps théol., juriscons. et poète. Il a laissé plus. ouvr. de philos. et des *comment.* sur Aristote, impr. en lat. à Bâle, 1572.

ALGER, en arabe Al Djèzaïr (*les îles*), surn. *la Guerrière*, capit. de l'anc. régence du même nom, aujourd'hui colonie franç., est, à ce qu'on croit, fondée sur l'emplacem. de l'anc. *Icosium*, au 30° 48' de latit. N., et au 3° 27' de long. E. Son territ. est borné à l'O. par l'emp. du Maroc, au N. par la Méditerranée, à l'E. par la régence de Tunis, au S. par le gr. désert de Sahara. De toutes les régences de la côte de Barbarie (*v.* ce nom), Alger fut celle dont l'exist. a le plus marqué, tant par l'audace des pirates dont elle était le repaire qu'à cause de l'influence que son gouvern. eut sur les autres états barbaresq. Les gr. puiss. maritimes de l'Europe, la regardant comme nécessaire à leur politiq., favorisaient plus qu'elles n'empêchaient les courses perpét. de ces forbans. A leur exemple, chaq. état entretenait un consul près de cette régence, et les présents qu'en exigeait le dey étaient l'inépuis. ressource par laq. s'alimentait son trésor. Il a été constaté que dès long-temps Alger se fût effacée du rôle qu'elle joua pend. près de 2 siècles vis-à-vis d'une portion du monde chrét., s'il lui eût fallu suffire aux frais de sa puiss. par le produit de ses courses contre le commerce dans la Méditerranée et par le prix qu'elle tirait comme rançon de ses captifs. Dirigées vers le but qui leur était tracé par la politiq. d'une gr. alliée, ces expédit. étaient rémunérées par elle en raison du dommage qu'en avait ressenti la nation qu'on avait voulu maltraiter. Alger faisait toujours payer au poids de l'or ses ignobles services; souv. elle s'en autorisait pour outrager l'alliée dont elle prétendait tirer une plus forte taxe. La France, qui avait acquis, moyennant un subside, le privil. de la pêche du corail sur les parages d'Alger, fut la prem. à traiter avec cette régence; mais la prem. aussi elle réprima les déprédat. et l'insolence de ses forbans : il est clair que son alliance avec eux était une conséq. de son amitié avec la Turquie. L'Anglet. aussi, et plus fréquemm. encore, s'imposa de gr. sacrifices pour tenir Alger dans son système fédératif; elle y commit plus d'une fois sa dignité, et ne jugea pas toujours à propos de venger les outrages qu'elle en avait reçus. — On ne peut donner ici l'esquisse chronol. de l'hist. d'Alger : elle serait à créer. Si l'on feuillette les annales de toutes les nations actuelles de l'Europe, on y trouvera des détails sur quelq. expéditions dirigées contre les Algériens. Vingt fois ils furent ou bombardés ou menacés de l'être par l'Espagne, la France, le Portugal, les républiques d'Italie, l'Angleterre, la Hollande, les

états d'Amérique, etc. Mais un évén. récent, en faisant passer Alger sous la conquête franç. (29 juin 1830), a ouvert à ce pays une destinée nouv. Le temps n'est pas venu d'apprécier les mesures prises pour le prochain développ. de la prosp. de cette colonie, qui, dès à prés., est pour la France l'objet de hautes espér., et au-dehors excite une jalousie marquée. Bornons-nous à rappeler succinctem. les faits relatifs à l'expéd. qui en a procuré la conquête. Depuis 3 ans le gouv. algérien pressait le remboursem. d'une somme due en France à des marchands ses sujets, quand, en oct. 1827, impatienté des délais, le dey Hussein-pacha en demanda raison au ministre des relat. extér., M. de Damas, dans une lettre inconvenante, dont celui-ci se plaignit par l'organe du consul franç. Hussein reçut fort mal cette remontrance, et osa frapper de son chasse-mouches le consul, en lui ordonnant de s'éloigner. Tout aussitôt furent rasés le fort Lacaille et nos établissem. de la côte de Constantine pour la pêche du corail. C'est en punit. de cette double insulte que le gouvern. de Charles X fit bloquer le port d'Alger; le 20 avril 1830 un manifeste fut lancé, et le 25 mai partit de Toulon, sous les ordres de l'amiral Duperré, une flotte de 75 voiles et de 274 bâtim. de transport montés par 32,000 hommes commandés par le gén. Bourmont. Le débarquem. se fit le 14 juin dans la baie de Sidy-Ferruch (Torre-Chica), à 5 lieues O. d'Alger. Le gén. Berthezène, command. de l'av.-garde, s'empara aussitôt du camp de l'ennemi, et le 19 le gén. Bourmont défit son armée, forte de 40,000 hommes. Les troupes du bey de Constantine furent égalem. battues le 24 par les Français, qui, 5 jours après, le débarquem. de l'artill. étant effectué, firent le siége du château de l'emper.; les Turks eux-mêmes achevèrent de l'incendier le 4 juillet, quand il eut essuyé 7 heures de bombardem.: notre flotte s'était égalem. rendue maîtresse des batteries qui dominaient la mer. Le lendemain, la Kasauba et les autres forts étaient réduits, et la capitulation acceptée par le dey.

ALGERUS, prêtre de l'église de Liége, mort à Cluny vers 1130, a laissé plus. ouvr., entre lesquels on distingue un *Tr. du sacrem. du corps et du sang de N.-S.*, publ. par Érasme en 1530, puis dans le tom. XXI de la *Bibl. des PP.*, et une *Dissert. sur le libre arbitre*, ins. au tom. IV des *Anecd.* de Pez.

ALGHISI (Galeas), natif de Carpi, archit. du duc de Ferrare, a publié à Venise, 1570, in-fol., trois livres de *Fortific.*, où d'autres ont fréquemment emprunté. — Thomas Alghisi, mort en 1713 à Florence sa patrie, où il professa la chirurgie, a laissé un *Traité de la lithotomie*, Florence, 1707, in 4; Venise, 1708.

ALGHISI (Franç.), composit. de musique, né à Brescia en 1666, mort en 1733, a publié 2 opéras: *l'Amor di Curzio per la patria*, et *il Trionfo della continenza*, représentés à Venise en 1690.

ALHAÇAN (Abou-Ali-al-Haçan-ben), et par corruption ALHAZEN, mathém. arabe, natif de Bassorâh, mort au Kaire en 1038 (de l'hégyre 430), a comp. un gr. nombre d'ouvr., dont Casiri a donné la liste dans sa *Biblioth. arab.-hispan.* Les plus remarquables sont un *Traité des crépuscules*, qui, dit-on, a beaucoup servi à Képler, publié par Gérard de Crémone, 1542; et un *Traité d'optique*, traduit en latin par Risner, Bâle, 1572, in-fol.

ALI (ben-Abou-Thaleb), cousin, gendre et confident de Mahomet, dont il fut un des prem. et des plus fervents sectateurs, était aussi vaillant guerrier qu'apôtre éloquent, pieux et édifiant par sa vertu. Après avoir contribué par ses prédicat. et ses hauts faits à l'établissement du Koran dans les pays environn. la Mekke, il y resta quelque temps comme visir de Mahomet, puis fut chargé d'aller opérer la convers. des habit. du Yémen. C'est à l'occasion des services qu'il rendit à la nouv. croyance que Mahomet lui donna sa fille chérie en mariage. Écarté du khalyfat malgré ses droits, il n'y parvint qu'après la mort d'Othman, et ce ne fut pas sans éprouver de gr. difficultés que lui suscita Moawyah, son compétit. Vainqueur à la bat. de Kharibah (4 nov. 656, djoumadj 2e an 36), où périrent 17,000 Arabes, il établit le siége de son gouv. à Koufâh, et y réunit 80,000 hommes, à la tête desquels il marcha contre les révoltés. En moins de 11 mois il y eut entre les deux partis 90 combats, Moawyah perdit 45,000 hommes et Ali 25,000. C'est au milieu des déchirem. de cette lutte que se forma la secte de Kharidj, qui vouait à la mort les 3 prétendants à l'héritage du prophète (Ali, Moawyah et Amrou); il en sortit en effet un fanatique qui effectua ce dessein sur Ali qui périt assass. le 17e de rhamadan 40 (24 janv. 661). Ce khalyfe, le 4e successeur de Mahomet, laissa le trône à son fils Haçan. On a conservé plus. rec. de sentences, de proverbes et même de poésies d'Ali, dont la secte réputée hétérodoxe par les *sunnites* ou partisans des 3 prem. success du prophète, a reçu d'eux la qualification de *chyites* ou révoltés. Les Turks sont les sunnites; sectat. d'Ali; les Persans ne reconnaissent qu'en lui le légitime successeur de Mahomet.

ALI, souverain du Maroc, 3e khalyfe almoravide en 1110, fut tué en Espagne dans une bataille contre Alphonse d'Aragon, en 1115. Ce prince aimait les sciences; c'est lui qui fit former, par une société de savants arabes, le *Recueil* des ouvr. d'Avicenne, tel qu'il existe dans les bibliothèques.

ALI-BEY, pacha d'Égypte, né en Circassie vers 1728, mort en 1773, soit par le poison, soit des suites d'une blessure reçue en combattant Mourad-bey, avait été amené comme esclave à 14 ans, et, incorporé dans les Mamloucks, s'y était élevé successivem. jusqu'aux prem. honneurs. A la faveur des désastres qu'essuya la Porte dans sa lutte contre Catherine II, il se déclara indépend.; mais il n'eut pas le temps d'effectuer les grands desseins qu'on lui a supposés. Catherine, dans sa corresp. avec Voltaire, parle de lui avec quelque éloge.

ALI (Tebelen), pacha d'Albanie, né en 1744 à Tebelen, de Veli-Bey et de Khamco, débuta à 14 ans par le métier de voleur et de chef de bandes, et après une série d'actes où la bassesse le dispute à la

férocité, il devint grand prevôt des routes de Thessalie, puis pacha de Janina. Les relations amicales qu'il eut avec les Français en 1797 ne l'empêchèrent pas d'agir hostilement contre eux l'année suivante à Prevesa. Infatué de sa haute fortune, Ali voulut se déclarer indépendant de la Porte, qui envoya contre lui une armée sous les ordres d'Ismaël-Pacha-Bey. Cette expédit., en traversant la Grèce septent., y devint la cause ou le prétexte de l'insurrection des Hellènes, dont un moment Ali pensa diriger le mouvement à son profit. C'est dans cette vue qu'il adressa aux chrét. d'Albanie cette proclam. où il promettait une *charte constitutionnelle*, en même temps qu'il faisait répandre le bruit qu'il allait embrasser le christianisme. Ces démonstr. furent sans effet; tout le pays de la domination d'Ali se soumit sans combat: abandonné d'une partie des siens, il mit le feu à Janina, ne laissant que des ruines aux assiégeants. Enfin Khourschid-pacha réussit, après de longs pourparlers, à l'attirer entre ses mains; et là, au lieu de lettres de grâces dont on le flattait, il lui fit signifier le firman qui prononçait sa mort. Ali fit encore la plus vive résistance, tua plusieurs des assaillants, et finit par avoir la tête tranchée (5 février 1822). On peut lire tous les détails de la vie d'Ali-Pacha dans l'*Histoire de la régénération de la Grèce*, par F.-C.-H.-L. Pouqueville, Paris, 1824, 4 vol. in-8.

ALI-BEN-AL-ABBAS-AL-MADJOUCY, méd. persan, guèbre de relig., n'est connu que comme aut. de l'ouvrage intit.: *Al Maleky* (livre roy.), traité complet de médec. dont on a une trad. lat., Venise, 1492, in fol.; Lyon, 1523, in-4. — ALI-BEY, 1er drogman de Mahomet IV, mort à Constantinople en 1675, était né à Léopol (Pologne), d'un *Bobrowski*, et, enlevé très jeune par les Tatars, avait été vendu à un Turk. On assure que telle fut sa facilité pour l'étude des langues, qu'il en apprit 17. Outre des *Mémoires* (en latin) *sur la liturgie des Turks*, etc., publ. par Th. Hyde, avec des notes, Oxford, 1691, on cite de lui une *Gramm.* et un *Dictionn. turk;* et des trad. dans cette langue de la *Bible* et du *Catéchisme angl.*, etc. — ALI-COUMOURGI (le charbonnier), favori d'Achmet III, dont il devint grand-visir en 1714, mourut des blessures qu'il avait reçues à Peterwaradin, où il fut défait avec 150,000 hommes qu'il commandait; il est surtout connu par sa mesquine animosité contre Charles XII, qu'il desservit de tout son pouvoir parce qu'il le jalousait. — ALI-EFFENDI, Bulgare qui occupa un emploi de finances sous Sélim 1er, est auteur d'une bonne *Histoire des quatre sulthans Mahomet II, Bajazet II, Sélim et Soliman.* — ALI-PACHA, capitan-pacha de Sélim II, tué le 7 octob. 1571 à la bat. de Lépante, s'était élevé à une haute réputation de bravoure dans la guerre de Chypre contre les Vénitiens.

ALIADEULET, fils de Zunlcadyr et prince d'Arménie, régnait en 1514 (de l'hég. 920). Vaincu après une longue résistance par Sélim 1er, il perdit la couronne et la vie vers 1520.

ALIAMET (JACQUES), graveur, né à Abbeville en 1728, mort à Paris en 1788, était élève le Lebas. On a de lui plusieurs estampes d'après Berghem, Wouvermans et Vernet. — Franç.-Germ., son frère, a gravé à Londres, d'après Carrache, le Guide, etc.

ALIBAUD (LOUIS), régicide, né à Nîmes en 1810, vint à Paris en 1835, et y servit en qualité de commis marchand de vins; mais la manifestation de ses opinions républicaines lui fit bientôt perdre cet emploi. C'est alors qu'il voulut mettre à exécution le projet de tuer le roi Louis-Philippe, projet que, de son aveu, il avait conçu dès les événem. de juin 1832. Depuis six mois il suiv. les démarches du roi, lorsque le 25 juin 1836, au moment où S. M. venait de monter en voiture pour se rendre à Neuilly, l'assassin, armé d'un fusil-canne, tira à bout portant un coup de feu qui heureusem. n'atteignit pas le roi. Saisi presque aussitôt, et traduit devant la cour des pairs, Alibaud fut condamné à la peine des parricides, qu'il subit le 11 juillet 1836.

ALIBRANDO (FRANÇ.), jurisc. sicilien, membre de l'acad. *della Fucina*, est cité comme auteur de quelq. écrits de droit et de quelq. morc. de poésie.

ALIDOSIO, nom d'une famille italienne qui s'empara du gouvernem. d'Imola, et fut dépossédée de la souverain. par P.-M. Visconti, duc de Milan.

ALIGNAN (BENOÎT), évêque de Marseille, mort en 1268 dans un couvent de mineurs, où il s'était retiré par esprit de pénitence, avait joué un rôle très actif dans la guerre des Albigeois, et fait deux fois le voyage de la Terre-Sainte comme croisé. Il a écrit un *Tr.* sur la Trinité, dont Baluze a donné la préface dans ses *Miscellanea*, tom. VI, avec son opuscule sur la dîme; et une lettre *De rebus in Terrâ Sanctâ gestis*, ins. au tom. VII du *Spicilegium* d'Achery.

ALIGRE (ÉTIENNE d'), chancelier de France, mort en 1635. Son mérite lui ouvrit l'entrée du conseil-d'état sous Louis XIII, qui lui confia les sceaux en 1624; il fut nommé chancelier bientôt après: mais, au bout de deux ans, Richelieu le sacrifia à Gaston, frère de Louis XIII. Il fut renvoyé et exilé dans sa terre de la Rivière, au Perche, où il finit ses jours, laissant la réput. d'un des plus honnêtes magistrats de son siècle. — Étienne d'ALIGRE, son fils, mort en 1677, fut successivem. conseiller, intendant en Languedoc et en Normandie, ambassad. à Venise, directeur des finances, doyen du conseil d'état, garde des sceaux et chancel. — Étienne-François d'ALIGRE, de la même famille, mort à Brunswick en 1799, fut un des premiers émigrés en 1789.

ALIMPE ou ALIMPIUS, moine du couvent des Grottes à Kief, en Russie, dans le 12e S., est le plus ancien peintre de ce pays. Il décora de ses tableaux, sans exiger aucune rétribution pour son travail, un grand nombre d'églises; le clergé russe l'a mis au nombre des saints.

ALIPRANDI (BUONAMENTE), écrivain du 15e S., a composé en vers tercets (*terza rima*), l'*Hist.* de la ville de Mantoue, sa patrie, depuis son origine jusqu'à l'an 1414. Muratori a publié une partie de cet ouvrage médiocre dans le 5e vol. de ses *Antiquités italiennes*.

ALIX (Jean), grav., né à Paris, en 1615, a publié plusieurs estampes, parmi lesquelles on cite une *Sainte-Famille* d'après Raphaël.

ALIX (Pierre), chan. de Besançon, né à Dole, mort en 1676, a publié pour la défense des droits de son chapitre touchant l'élect. des archev., div. écrits cités par le P. Lelong dans sa *Bibliothèque historique*. Quelques-uns de ses écrits ayant été censurés par l'inquisit. de la province, Alix déclina sa juridict., le prit à partie et l'obligea de se rétracter. — Jacques, son frère, avoc. au parlem. de Dole, a fait impr. quelq. *oraisons funèbres*, etc.

ALIX DE CHAMPAGNE, reine de France, épouse de Louis VII et mère de Philippe-Auguste, gouverna le roy. pendant le séjour de son fils en Terre-Sainte (1190), et mourut en 1206. On vante la douceur et la sagesse de son administrat. — Une autre Alix, fille de Henri-le-Jeune, comte de Champagne, devint reine de Chypre par son mariage avec Hugues de Lusignan; elle se remaria à Bohémond IV, prince d'Antioche, et mourut en 1246. — Une autre, femme de Jean de Châtillon, comte de Blois, accompagna son mari dans un voyage à la Terre-Sainte. — Voy. Adélaïde.

ALKMADE (Corneille van), antiq. holland., né en 1654, mort en 1737, prem. commis des convois et licences de Rotterdam, fut l'édit. de la *Chronique* rimée de Mélis Stoke, Leyde, 1699, in-fol., et de plus. autres ouvr. sur l'hist. de la Hollande. On a de son propre fonds: un *Recueil chronolog. de monnaies de Hollande*, Delft, 1700, in-fol. — *Recherches sur les inhumat. et pratiques de la vie civile des Hollandais*, ib., 1713 et 1732, in-8, etc.

ALLACCI ou ALLATIUS (Léon), un des plus savants et des plus laborieux littér. du 17e S., né dans l'île de Chio, fut biblioth. du Vatican, et mourut en 1669. Ses ouvr., où l'on trouve une grande érud., sont dépourvus de critique et de jugement; les princip. roulent sur la théol., ce sont: *de Ecclesiæ orient. et occid. perpetuâ consensione*, Cologne, 1648. — *De libris ecclesiasticis Græcorum*, Paris, 1645, in-8. — *Eustathius archiep. Antioch. in exahemeron*, Lyon, 1629, et d'autres ouvr. de littérat., dont il faisait son délassement, tels que *de Patriâ Homeri*, Lugd., 1640. — *Apes Urbanæ*, Rome, 1635. — *Catalogue alphab.*, en italien, de tous les ouvr. dramat. publiés jusqu'à son temps, réimprim. à Venise, 1755, in-4. — Un *Recueil* précieux d'anciennes poésies italiennes, Naples, 1661, in-8, rare, etc.

ALLADE, roi des Latins, dans le 9e S. avant J.-C., surnommé *le Sacrilége*, parce qu'il contrefaisait, dit-on, le tonnerre avec des machines de son invention, mourut frappé de la foudre.

ALLAINVAL (L.-J.-C. Soulas, abbé d'), né à Chartres, était un homme de beauc. d'esprit, mais bizarre et insouciant. Il commença à travailler pour le théâtre en 1725; et sans doute il y eût obtenu des succès marquants et durables, si la mauv. fortune qui l'accompagna toute sa vie lui eût permis de trav. plus soigneusem. ses ouvr. Il a donné au Th.-Français, *la Fausse comtesse*, 1726, qui ne put avoir que 5 représent., et ne fut point imprim.; l'*École des bourgeois*, 1728, coméd. restée au répert., qui rappelle le bon comique de Molière; *les Réjouissances publiques*, 1729; *le Mari curieux*, 1731; aux Italiens, *l'Embarras des richesses*, comédie dont l'action est sagem. conduite, le dénouem. heureux et dramat.; à l'Opéra-Comique (foire St-Laurent), *la Fée Marotte*, 1734. Ses autres écrits sont: *les Bigarrures calotines*, 1732, in-12. — *Lettre à Milord*** sur Baron et mademoiselle Lecouvreur*, 1730, in-12. — *Éloge de Car*, 1731, in-12. — *Anecdotes de Russie, sous Pierre Ier*, 1745, 1 vol. in-12. Il a donné une édit. de la *Connaiss. de la mythologie*, 1739, in-12, et des *Lettres du cardinal Mazarin*, 2 vol. in-12, etc. Il mourut à l'Hôtel-Dieu, en mai 1755, dans la plus grande misère.

ALLAIS (Denis VAIRASSE d'), grammairien du 17e S., est aut. d'une *Gramm. franç. méthodique*, 1681, in-12; d'un *Abrégé* de la même en anglais, 1683, et de l'*Hist. des Sevarambes*, roman polit. dont il s'est fait un gr. nombre d'édit., et qui a été réimpr. dans la collect. des *Voyages imaginaires*.

ALLAM (André), savant Anglais, né à Oxford en 1655, mort en 1685, a fait des préfaces, additions et corrections à l'*Ecclesiæ anglicanæ politica* du docteur Cosin, et à l'*Athenæ Oxonienses* de Wood, etc. Sa mort prématurée l'empêcha d'exécuter un ouvr. important qu'il avait entrepris sur l'*Hist. de l'Église anglicane*.

ALLAMAND (J.-Nic.-Séb.), profess. de phil. et d'hist. nat., né à Lausanne en 1716, mort à Leyde en 1787, fut l'éditeur du *Diction. histor. et critique* de P. Marchand, La Haye, 1758, 2 vol. in-fol., et des *Œuvres* de S'Gravesande, Amsterdam, 1774, 2 vol. in-4. Il a trad. de différ. langues plus. ouvr. sur la physique et l'hist. naturelle.

ALLAMAND, ministre calviniste, né en Suisse au commenc. du 18e S., est aut. d'une *Lettre* anonyme sur les assemblées des religionnaires en Languedoc, Roterdam, 1745, in-4.

ALLAMAND, professeur à Lausanne, a publié: *Pensées antiphilosophiques*; La Haye, 1751, in-12; *Anti-Bernier*, ou nouv. dictionn. de théol., Genève, 1770, 2 vol. in-8; c'est une réfutation de la *Théologie portative*, publiée par le baron d'Holbach, sous le nom de l'abbé Bernier.

ALLARD (Marcellin), né dans le Forez au 16e S., a publié, sous le titre de *la Gazette française*, Paris, 1605, in-8, un recueil de mélanges dans le genre des *Leçons* de Messie et de Duverdier.

ALLARD (Guy), né en Dauphiné dans le 17e S., fut successiv. avocat, conseiller du roi, et présid. en l'élect. de Grenoble. Forcé de vendre cette dern. charge, il rentra au barreau, et se trouvait le doyen des avoc. quand il mourut en 1716. Il est aut. de plus. ouvr. sur l'histoire gén. et particul. du Dauphiné, tels que le *Nobiliaire*, 1671, in-12, et l'*Hist. généalog.* de cette prov. 1697, 4 vol. in-12. On doit encore citer *les Éloges* de Des Adrets, Dupuy-Monbrun et Colignon, 1675, in-12 (*v.* Adrets), et la Bibl. du Dauphiné, 1680, pet. in-12. — V. Chalvet.

ALLARD (Antoine), grav. du 17e S., a gravé sur

ses propres dessins plusieurs paysages et des *vues de Frise*.

ALLARD, ecclés. franç., fut condamné à mort par le trib. révol. comme coupable d'avoir composé des écrits et tenu des disc. anti-démocrat. Le seul crime de ce respectable prêtre était son refus de prêter serment à la constitut. civile du clergé.

ALLARD, célèbre danseuse de l'Opéra de Paris, née en 1738, morte en 1802, est la mère d'Auguste Vestris, connu sous le nom de Vestr-Allard.

ALLARDE (Pierre-Gilbert Le ROY, baron d'), constituant, né en 1749 à Montluçon, Bourbonnais, était en 1789 capit. dans les chasseurs de Franche-Comté. Député par la noblesse de Saint-Pierre-le-Moutier aux états-généraux, il y montra des talents en finance, et fit de fréquents rapports au nom du comité des contributions. La session terminée, il conduisit ses enfants aux États-Unis, où il avait des propriétés considérables, et s'occupa, par d'utiles spéculations à réparer les torts que la révolution avait faits à sa fortune. Après le 18 brumaire, il fut fermier de l'octroi de Paris, qu'il avait réorganisé. Les sommes considérables qu'il avança au gouvernem. n'ayant point été remboursées, il déposa son bilan, vendit ses domaines pour payer ses créanciers, et se fit réhabiliter en 1807. Il mourut d'apoplexie à Besançon en 1809.

ALLART (Marie GAY, femme), née à Lyon, morte à Paris en 1821, est aut. d'*Albertine de St-Alme*, Paris, 1818, 2 vol. in-12, et a trad. deux romans de l'anglais.

ALLÉ (Jérôme), hiéronymite, né dans le 16e S., à Bologne, y professa la théologie, se distingua dans la prédication et parvint aux prem. dignités de son ordre. On a de lui des *Sermons*, quelques *poésies* et 4 *drames* sur des sujets pieux, impr. successiv. à Bologne de 1641 à 1650.

ALLECTUS, aventurier breton au 3e S., s'attacha à Carausius, autre aventur. romain ou breton, qui s'était emparé du pouvoir dans la Gr.-Bretagne, devint son lieutenant ou ministre, et le tua pour régner à sa place. Il prit, avec la pourpre impér., le nom d'*Auguste* l'an 294, et fut tué trois ans après dans une bataille que lui livra Asclépiodote, gén. de Constance Chlore, empereur d'Occident.

ALLEGRAIN (Christ.-Gab.), sculpt. franç., né à Paris en 1710, mort en 1795, fut reçu à l'acad. sur une fig. de Narcisse. Ses statues de Vénus et de Diane, placées aujourd'hui dans la galerie du Luxembourg, prouvent que cet artiste eût été digne de vivre à une époq. plus favor. à la sculpt.

ALLEGRAIN (Étienne), père du précéd., mort peintre du roi en 1736, fut élève de Philippe de Champagne, et s'appliqua surtout au paysage. Il a gravé lui-même à l'eau forte plus. de ses compositions.

ALLÈGRE (Ant.), né en Auvergne, et chan. de Clermont au 16e S., a trad. de l'espagn. *le Mépris de la cour et la Louange de la vie rustique*, par Guevare, Lyon, 1545, in-8; Paris, 1551, in-16. On a de lui un autre ouvr. intit. : *Décades, ou Vies de dix empereurs*, Paris, 1556; in-4, et 1567, in-8.

ALLEGRETTI (Jacq.), poète latin et astrol. ital. du 14e S., né à Forli, fonda une acad. à Rimini. Ses ouvr. sont restés MSs. Le caval. Marchesi a écrit sa *Vie* dans les *Vitæ illustrium Foroliviensium*.

ALLEGRETTI (Allegretto degli), est aut. d'un journal de Sienne de 1450 à 1496, intit. : *Diarii Sanesi*, inséré dans le tome XXIII des *Script. ital.* de Muratori.

ALLEGRI (Alex.), poète florentin de la fin du 16e S., est un des plus heureux imitat. du Berni, dans un genre dont la littérature française n'offre aucun modèle. On a de lui : *Lettere e rime piacevoli*, Véronne et Florence, 1605, 1608 et 1613, in-4. — *Fantastica visione*, Lucq., 1613. — *Lettere di Ser. Poi Pedante*, Bologne, 1613, in-4. Ces deux dernières pièces sont très rares. Les *Rime* ont été réimpr., Amsterdam, 1754, in-8.

ALLEGRI (Jérôme), chimiste italien du 16e S., né à Vérone, est auteur d'un *Traité* de chimie, de *dissert.* sur la poudre d'Algaroto et la *composit.* de la thériaque.

ALLEGRI (Grég.), musicien du 17e siècle, né à Rome, mort en 1640, est aut. d'un *Miserere* qu'on chantait à Rome dans la chapelle Sixtine pendant la semaine-sainte, et dont il était défendu, sous peine d'excomm., de donner copie; mais la défense fut éludée par Mozart, qui, après l'avoir entendu deux fois, le nota sans rien omettre. Il se trouve dans la Collection classique de Choron.

ALLEIN (Richard), ecclés., angl., presbytér., né en 1611, mort en 1681, est aut. de *serm.* et d'ouvr. de piété très estimés de ses coreligionn. — Allein (Joseph), son parent, en a laissé aussi qui ne le sont pas moins.

ALLEMAGNE (empire d'). Les Germains (hommes de guerre), après avoir pend. 3 siècles repoussé le joug de Rome, se précipitèrent enfin sur l'empire, le subjug. et formèrent sur ses débris les états de l'Europe moderne au milieu d'un bouleversement univ. Souvent vaincus, mais jamais domptés par les rois méroving., ils furent contraints de céder aux armes de Charlemagne et de s'incorporer à son empire. A la mort de Louis-le-Débonnaire, leurs différ. peuplades reconnurent un roi particulier de la famille de Charlemagne, et prirent bientôt le nom d'*Allemani*, qui était d'abord particul. aux Souabes, une de leurs tribus. Séparée définitiv. de l'Italie et de la France après Charles-le-Gros, l'Allemagne fut faiblement gouvernée par deux princes carlovingiens, et reconnut, à l'extinction de cette famille, l'autorité de la maison de Saxe. Le fils de Henri Ier, Othon-le-Grand, soumit les vassaux rebelles, repoussa les ennemis extérieurs, conquit l'Italie, et unit au trône de Germanie la couronne impér. Ses trois success., comme lui empereurs, eurent sans cesse à réprimer les gr. feudataires et les révoltes de Rome et de l'Italie. La maison de Franconie occupa le trône par l'élect. des états après la mort de Henri II, et se signala par ses démêlés avec le St.-siége; puissante sous Henri III, humiliée sous Henri IV, elle ne se releva qu'avec peine sous les emper. Henri V et Lothaire. La maison

de Souabe monta ensuite sur le trône, et porta la puissance impér. à son plus haut degré de gloire pour la laisser tomber au plus bas degré d'affaiblissem. Depuis long-temps le trône n'était qu'électif, et les fiefs devenaient hérédit. Après Conrad III, qui mourut au retour d'une croisade, Frédéric-Barberousse apaisa les troubles des guelfes qui avaient commencé sous son prédécess.; et, après 3 expédit. sanglantes en Italie, reconnut la liberté de la ligue lombarde à Constance. Malgré cet échec, Henri VI, réunissant la Sicile à ses états, menaçait l'Italie quand sa mort livra l'empire à la politique des papes jusqu'à l'avénem. de Frédéric II. Ce prince renouvela les entreprises de son aïeul, Frédéric Ier, remporta quelq. victoires, et mourut avec la réputat. d'un gr. homme, mais laissant l'empire abattu malgré ses généreux efforts. Quatre emper. lui succédèr. Le dern. rejeton de la maison de Souabe, Conradin, trouva une mort malheur. à Naples en revendiq. ses droits, et le gr. interrègne livra l'Allemagne à une foule de petits tyrans qui la désolèr. Enfin les états se réunirent et élurent Rodolphe de Hapsbourg, dont les gr. qualités rétablirent un peu l'empire. Après la déposit. d'Adolphe de Nassau, Albert, fils de Rodolphe, souleva les Suisses par sa tyrannie. Henri VII de Luxembourg lui succéda; après lui Louis de Bavière laissa le trône au fils de son prédécess., Charles IV de Luxembourg, qui dissipa les revenus royaux, et acheva de limiter l'autorité impér. par sa fameuse bulle d'or. Wenceslas, son fils, porta des coups plus funestes encore à sa puiss., en aliénant ses domaines; enfin, après le règne de Sigismond; la maison d'Autriche remonta pour toujours sur le trône. Albert II d'Autriche, descendant de Rodolphe de Hapsbourg, se montra un gr. prince, mais ne régna que deux ans, et le règne de Frédéric III ne fut qu'un long interrègne. La dignité impériale était tombée au dern. degré de l'avilissem. et de la faiblesse, lorsque le petit-fils de Ferdinand d'Espagne et de Maximilien d'Autriche, Charles V, réunit la plus gr. partie de l'Europe et la moitié du Nouveau-Monde. Sa vaste ambition fut heureusem. contenue par François Ier; mais l'empire n'en demeura pas moins, pendant plusieurs siècles, l'état prépondérant de l'Europe, malgré les guerres du luthéranisme et l'indolence de quelq. empereurs. Ferdinand, son frère, gouverna avec sagesse, et laissa un success. digne de lui. Après les règnes de Rodolphe II et de Mathias, commença, sous Ferdinand II, la guerre de trente ans, qui après 4 différentes périodes, eut pour résult. décisif, sous Ferdinand III, par le tr. de Westphalie, l'abaissem. de l'Allemagne, l'agrandissem. de la Suède, la suprématie de la France, et la confirmat. de la relig. luthérienne qui, pendant plus d'un siècle, avait ensanglanté l'Allemagne. La paix de Westphalie fut suivie des longues guerres que l'Autriche eut à sout. contre Louis XIV et Louis XV. Pendant ce temps, le roy. de Prusse s'élevait sous le règne de Léopold, et Charles VI réunissait un moment l'Espagne à l'empire. Mais avec lui finit la maison d'Autriche, qui fut remplacée par celle d'Autriche-Lorraine, dont François Ier fut le prem. emper. La guerre de 7 ans mit l'Europe en feu; et, après plus de 15 batailles rangées, laissa l'Allemagne dans l'état où elle se trouvait auparav. Enfin l'emper. partagea la Pologne avec la Russie et la Prusse après la mort d'Auguste Poniatowski. François II avait succédé à Léopold lorsque la révolut. franç., étendant son influence sur toute l'Europe, fit après plus. guerres changer entièrem. la constitut. germaniq. En 1806, l'emper. fut réduit à ses états hérédit., et le reste de la Germanie forma une confédér. sous la protection de l'emper. des Français. Après la chute de Bonaparte, le traité de Vienne affranchit de la dépendance de l'empire le nord et l'ouest de l'Allemagne, qui formèr. un ligue génér. sous le nom de confédér. germanique. Il y a trois relig. princip. en Allemagne: la catholiq., la luthér., la calvin. Quant à la littérat., elle a été et est encore cultivée avec succès dans toutes ses parties. Voyez l'*ouvr.* de madame de Staël sur ce pays; voyez aussi Voltaire, *Annales de l'empire*; Schiller, *Guerre de trente ans*, et surtout l'*Histoire du droit public d'Allemagne*, par Pfeffel, 2 vol. in-4.

MAISON CARLOVINGIENNE.

Charlemagne règne en.	800
Louis-le-Débonnaire.	814
Lothaire.	840
Louis-le-Germanique.	855
Charles-le-Gros.	880
Arnoul.	896
Louis-l'Enfant.	901

MAISON DE SAXE.

Henri Ier, dit l'*Oiseleur*.	919
Othon Ier.	936
Othon II.	973
Othon III.	983
Henri II.	1002

MAISON DE FRANCONIE.

Conrad II.	1024
Henri III.	1046
Henri IV.	1084
Henri V.	1111
Lothaire II.	1133

MAISON DE SOUABE.

Conrad III.	1138
Frédéric Ier.	1155
Henri VI.	1191
Philippe.	1205
Othon de Brunswick.	1209
Frédéric II.	1220
Conrad IV.	1250
Guillaume.	1254
Richard d'Angleterre.	1267
Alphonse de Castille ne prit pas possession.	

Grand Interrègne.

MAISON D'AUTRICHE.

Rodolphe de Hapsbourg.	1273

Adolphe de Nassau. 1292
Albert Ier. 1298

MAISON DE BAVIÈRE ET DE LUXEMBOURG.

Henri VII. 1312
Louis de Bavière. 1314
Charles IV. 1355
Wenceslas. 1378
Robert de Bavière. 1400
Sigismond. 1433

MAISON D'AUTRICHE.

Albert II. 1438
Frédéric III. 1482
Maximilien Ier. 1508
Charles V. 1519
Ferdinand. 1556
Maximilien II. 1564
Rodolphe II. 1576
Mathias. 1612
Ferdinand II. 1619
Ferdinand III. 1637
Léopold. 1658
Joseph Ier. 1705
Charles VI. 1711
Charles VII. 1742

MAISON D'AUTRICHE-LORRAINE.

François Ier. 1745
Joseph II. 1765
Pierre-Léopold. 1790
François II, élu empereur. 1792
Ferdinand Ier. 1837

ALLEN (JEAN), archev. de Dubin et chancelier d'Irlande, dut sa fortune au card. Wolsey, qu'il avait servi dans la suppress. des monast., dont le card. employa les revenus à doter deux colléges de son nom. Lors de la révolte du comte de Kildare, Thomas Fitz-Gérald, son fils, fit Allen prisonn., et, ne pouvant l'obliger à fléchir le genou, il lui asséna sur la tête un coup de massue, dont il mourut en 1534, à 59 ans, regardé comme un savant canoniste.

ALLEN ou ALAN (GUILLAUME), cardinal, né dans le comté de Lancastre, en 1532, quitta l'Angleterre à l'avén. d'Élisabeth au trône, et s'établit à Louvain, où il composa divers écrits en faveur de l'Église romaine. Sa santé l'obligea de retourner en Angleterre; mais, atteint par les mesures contre les *papistes*, il revint en 1568 en Flandre, où son zèle pour la religion lui ménagea des protect. Reçu doct. en théologie à Douay, il établit dans cette ville un séminaire de jeunes Anglais, et continua d'écrire en faveur de l'Église romaine. En 1586, il mit au jour une *Défense* de la bulle d'excomm. contre Élisabeth, avec une exhortation au peuple anglais de secouer le joug de l'obéiss. à cette reine, et de remettre sa couronne au roi d'Espagne. Cet ouvr. lui valut le cardinalat et l'archev. de Malines, Il mourut à Rome en 1594.

ALLEN (THOMAS), mathémat. anglais, né en 1542, obtint la confiance intime du comte de Leicester, qui ne faisait rien d'important sans le consulter, et qu'il servit dans le projet d'épouser la reine Élisabeth. Il s'occupait sans cesse à ramasser de vieux MSs. concernant l'hist., l'antiquité, l'astron. et les mathém., parmi lesq. il fit imp. en latin le 2e et le 3e *livre* de Ptolémée sur le cours des étoiles, avec une *exposit.* du sujet. Il mourut en 1632. On lui attribue la fondat. de la *Bibliothèque allénienne.*

ALLEN (THOMAS), mort en 1638, a laissé un ouvr. intitulé : *Observationes in libellum Chrysostomi in Esaiam.*

ALLEN (JEAN), né en Angleterre, en fut chassé par suite de la persécut. des puritains, passa en Amérique, et fut nommé, en 1639, pasteur de l'église de Dedham au Massachusett, qu'il desservit jusqu'à sa mort, arrivée en août 1671, à 75 ans. On a lui quelques *Sermons.*

ALLEN (THOMAS), ministre de Charlestown (Massachusett, né en 1608, à Norwich en Angleterre, y desservait l'église de St-Edmond. Devenu l'objet des persécut. de son évêque, il prit le parti de se retirer à Charlestown, et il y rempl. les fonct. du minist. jusqu'en 1662 qu'il retourna à Norwich, où il mourut en 1673, à 65 ans. Il a laissé des *Sermons* et une *Chronologie de l'Écriture,* imp. en 1658.

ALLEN (ÉTHAN), brigad.-gén. dans la guerre des États-Unis d'Amér. contre l'Angl., s'y fit remarquer par son ardent amour pour la liberté, et par un exploit des plus hardis qu'il entreprit, de concert avec le colonel Arnold, sur le fort de Ticonderago, dont il s'empara sans tirer un coup de fusil. Cet homme courageux, né à Salisbury, avait suivi ses parents à Vermont au commencem. des troubles de cette province, en 1770.

ALLEN (GUILLAUME), chef justicier en Pensylvanie avant la révolut., s'est rendu recommandable par son amour éclairé pour la littér. et par la protection qu'il accorda à Francklin et au peintre Benjamin West, lors de l'établissem. du collége de Philadelphie.

ALLEN (MOSÈS), ministre à Midway en Géorgie, fut fait prisonn. par les Anglais, après la soumiss. de Savannah; il s'était attiré leur haine par le talent avec lequel il défendit la liberté de l'Amérique : en voulant s'échapper du vaisseau où on le détenait, il se noya, le 8 fév. 1778.

ALLEN (HENRI), s'est fait connaître, en 1778, par des opinions singulières et dangereuses sur la religion; il prétendait, entre autres, que les lois de l'Évangile sont très indifférentes. Il prêcha cette doctrine dans la Nouvelle-Écosse, où l'on croit qu'il mourut.

ALLENT (PIERRE-ALEX.-JOSEPH), pair de France, né à St-Omer en 1772, était canonnier au siége de Lille en 1792. Nommé l'année suiv. adjoint au corps du génie, il parvint rapidem. au grade de capit., et fut employé comme chef d'ét.-major aux armées du Rhin et du Danube. Il remporta le prix d'éloq. à l'Institut en 1797 par un *discours* sur l'influence morale et politique de la peinture. Chef de bataillon en 1800, il fut secrét., puis direct. du dépôt des fortificat., des conseils du génie, des travaux publics, etc. Major en 1811, il fit partie peu de

temps après du comité des fortifications. Membre du conseil de défense en 1814, il fut chargé de résister au mouvement des Prussiens, qui s'avançaient sur Paris, et les contint sur la route de Clichy jusqu'à la signature de la capitulation. Il refusa de faire partie du conseil-d'état pendant les *cent-jours;* mais il y fut rappelé par le roi, et s'y distingua par ses talents et sa rare capacité. Après la révolution de 1830 il fut élevé à la pairie, et mourut en juin 1837, vivement regretté. Parmi ses ouvrages les principaux sont : *Histoire du corps du génie, ou de la guerre des siéges et de l'établissement des frontières sous Louis XIV,* Paris, 1805, in-8.—*Précis de l'histoire des arts et des institutions militaires en France depuis les Romains*, 1808, in-8.

ALLÉON-DULAC (Jean-Louis), avocat, né à Lyon, mort à St-Étienne en Forez en 1768, quitta le barreau de bonne heure pour se livrer à l'étude de l'histoire naturelle; il a laissé: *Mémoires* pour servir à l'hist. naturelle des provinces du Lyonnais, Forez et Beaujolais, Lyon, 1765, 2 vol. in-8. — *Mélanges* d'hist. naturelle, 1765, 6 vol. in-8.

ALLER (Abrah.), graveur du 16e S., a laissé plus. grav. sur bois insérées dans les œuvres de Gringore et de J. d'Anton.

ALLERSTAIN ou HALLERSTAIN (le P.), jésuite missionnaire allemand, mort vers 1776 à Pékin, où il était mandarin président du tribunal des mathém., a laissé des *Observations,* publiées avec celles du P. Koégler, par le P. Helle, à Vienne, 1768, 2 vol. in-4.

ALLESTRY (Rich.), théolog. anglais, né en 1629, se montra défenseur ardent de la cause royale, fut, à la restauration, nommé par Charles II prevôt du collége d'Éaton à Oxford, et mourut en 1681. On a de lui 40 *Sermons* imp. à Oxford, 1684, in-fol.

ALLEL (J.-Ch.) dessinateur et grav. français du 17e S., a laissé des estampes (sujets de dévotion) d'après ses propres dessins et ceux des gr. maîtres de l'école italienne.

ALLETZ (Pons-August.) écriv. labor., né à Montpellier, mort à Paris, en 1785, âgé de 82 ans, a fait des compilations utiles, entre autres : *Victoires mémor. des Français ; Hist. abrégée des papes ; Tableau de l'hist. de France.*

ALLEY (Guill.), nommé év. d'Excester en 1560, mort en 1567, a composé un recueil intit. : *Bibliothèque du pauvre,* 2 vol. in-fol.—Une *Grammaire hébraïque*, et une trad. du *Pentateuque*, etc.

ALLEYN (Édouard), célèbre acteur anglais, sous Élisabeth et Jacques Ier, né à Londres en 1566, fonda le collége ou l'hôpital de Dulwich au comté de Surrey, à 2 lieues de Londres. Cet édifice fut construit par le fameux archit. Inigo-Jones, et coûta 10,000 l. sterling. Alleyn y mourut en 1626. Cet établissement subsiste encore.

ALLIA, rivière du Latium qui se jette dans le Tibre, à 4 lieues au N. de Rome, est célèbre par la victoire que les Gaulois y remportèrent sur les Romains, 39 ans av. J.-C.

ALLIER (Claude et Dom.), deux agents princip. du rassembl. royaliste pendant la révolut., connu sous le nom de Camp de Jalès, furent condamnés à mort, le 1er en 1793, et le 2e en 1798.

ALLIER DE HAUTEROCHE (Louis), chevalier des ordres de St-Jean et du St-Sépulcre, issu d'une famille noble de Lyon, mort en novemb. 1827, fut dès son jeune âge jeté par la tourmente révolutionn. à Constantinople. Ce fut là qu'il se mit à former une collect. de médailles grecq., qu'il augmenta beauc. dans le cours de ses voyages dans l'Attique et en Égypte. Il revint en France en 1800; fut success. employé, d'abord comme consul à Héraclée, dans la mer Noire, et à Cos, dans l'Archipel; puis comme attaché au consulat-général de Smyrne, et à l'inspect. génér. du Levant. C'est en cette qualité qu'il accompagna le baron Félix de Beaujour, son ami, dans la tournée que cet inspect.-génér. fit, en 1817, de tous les établissem. franç. en Turquie. Il eut, pendant ce voyage, l'occasion et le loisir d'augment. sa collect., où l'on a vu figurer le Persée de Macédoine et le Démétrius-Poliorcète, qui enrichissent le cabinet du roi, auquel il a légué de plus la Tessère, dont on va parler. De retour à Paris, il s'occupa de mettre de l'ordre dans ses trésors d'archéologie; classa ses médailles, les décrivit, et il commenç. à les faire graver quand la mort le surprit au milieu de ce travail. Il a laissé la collect. la plus compl. de médailles grecq. qu'il y eût peut-être en Europe dans les cabinets particul. Il avait comp. quelq. *Dissertations* intéressantes, pour les sociétés savantes dont il était membre, telles qu'un *Essai* sur l'explication d'une Tessère antique, portant deux dates, qu'il publia en 1820, et qui fixe une époque importante dans l'hist. de Syrie ; une *Notice* sur les deux Sapho, et un *Mémoire* sur une médaille anecdote de Polémon Ier, roi de Pont, imprimé à Cambrai, 1826. Il a fondé, en faveur de l'académie royale des inscriptions et belles-lettres, une rente perpétuelle de 400 fr., pour être annuellement employée en un prix à décerner au meilleur ouvrage de numismatique.

ALLIETTE, écriv. qui vivait vers la fin du 18e S., a, sous le nom d'Etteilla, anagramme du sien, donné, sur l'art de tirer les cartes et de rendre les oracles, un gr. nombre d'ouvrages qui, pour le malheur du peuple, n'ont eu que trop d'éditions.

ALLIONI (Charles), méd. piémontais et prof. de botanique à Turin, né en 1725, et mort en 1804, était membre de plus. soc. savantes. Ses principaux ouvr. sont: *Pedemontii stirpium rariorum specimen primum,* Turin, 1755, in-4.—*Oryctographiæ pedemontanæ specimen*, 1757, in-8. — *Tractatio de miliarium origine, progressu, naturâ et curatione*, 1758, in-8.—*Stirpium præcipuarum littoris et agri Nicæensis enumeratio methodica*, 1757, in-8.—*Synopsis methodica horti Taurinensis*, 1762, in-4.— *Flora pedemontana,* 1787, 3 vol. in-fol. — *Auctuarium ad floram pedemontanam*, 1789, in-4. —Différents *mémoires* dans le recueil de l'acad. de Turin. Loefling a donné le nom d'*Allioni,* adopté par Linné, à une certaine espèce de monogyne.

ALLIOT (Pierre), méd. de Bar-le-Duc au 16e S., n'est connu que comme auteur d'un prétendu spéci-

fique contre le cancer, qui n'est autre chose qu'une préparation arsenicale.

ALLIOT, petit-fils du précéd., fermier-général, mort en 1779, a laissé un *Recueil* des établissements du roi Stanislas en Lorraine, le *compte* des dépenses et des bâtiments construits par ce prince à Nancy, et la *relation* de la pompe funèbre de Léopold II, Nancy, 1758, in-4.

ALLISON (François), né en Irlande en 1705, élève de Glascow, passa en Amérique en 1735, et devint pasteur de l'église presbytérienne de New-London, au comté de Chester. En 1747, il fut nommé direct. de l'acad. de Philadelphie, et en 1755, prevôt du collége, place dans laquelle il se consacra tout entier à l'enseignem. jusqu'à sa mort, arrivée en 1777. Il était très versé dans la connaissance du grec et du latin.

ALLIX (Pierre), célèbre ministre protestant, né en 1641 à Alençon, fut d'abord ministre à Rouen, puis à Charenton. La révocation de l'édit de Nantes l'obligea de se réfugier à Londres, où il fonda une église franç. Il fut pourvu de plus. bénéfices, et mourut en 1717. C'était un savant distingué, qui possédait le grec, l'hébreu, le syriaque et le chaldéen. Il a publ. différents ouvr. sur les matières controvers. entre les protest. et les catholiques.

ALLOBROGES ou GESSATES, peuples de la Gaule narbonnaise, furent alliés des Carthaginois, longtemps redoutables aux Romains, et subjugés enfin par Fabius Maximus l'*Allobrogique*.

ALLONVILLE (le chev. d'), sous-gouverneur du dauphin, fils de Louis XVI, fut massacré le 10 août 1792, au château des Tuileries.

ALLONVILLE (le baron d'), frère du précédent, maréchal-de-camp, mourut à l'armée de Condé, en 1793.

ALLORI (Alex.), peintre florentin, né en 1535, élève de son oncle le célèbre Bronzino, se perfect. par l'étude de l'antiq. et des ouvrages de Michel-Ange, et mourut en 1607. Le musée royal de Paris possède de cet artiste : l'*Apparition de J.-C. à la Madeleine*, et la galerie de Florence le *Sacrifice d'Abraham*, qui passe pour son chef-d'œuvre sous le rapport du coloris.

ALLORI (Christ.), fils du précéd., mort en 1621 à Florence, est aut. du fameux tableau de *Judith et de St Julien*, qu'on voit au palais Pitti à Florence. Le musée de Paris possède un autre de ses tableaux représentant *Charles VIII, roi de France, à Pavie*. C'est le dern. des 3 peintres qui ont porté le surnom de *Bronzino* (v. ce nom), dont le plus ancien est Angelo, oncle et maître d'Alexandre Allori.

ALLUNNO (Nicolas), peintre italien, né à Foligno, mort vers 1492, a exécuté plus. fresques parmi lesquelles Vasari cite pour la vivacité du coloris celle de la chapelle N.-D., à la cathédrale de Foligno. On voit au musée roy. un de ses tableaux représentant dans le même cadre cinq *sujets* tirés de la passion de N.-S.

ALLUT (Scipion), de Montpellier, mort vers 1786, a publié de nouv. *mélanges* de poésie grecque, suivis de deux morceaux de littérat. anglaise, Paris, Mérigot le jeune, 1779, in-8. Les princip. morceaux de poésie grecque, sont : les *Amours d'Héro et Léandre*, par Musée ; l'*Enlèvement d'Hélène*, par Coluthus ; la *Prise de Troie*, par Tryphiodore ; les morceaux anglais sont : l'*Épicurien*, trad. des *Essais* philos. de Hume, et la romance de l'*Ermite*, tirée du *Vicaire de Wakefield*. A l'époque de sa mort, Allut faisait espérer une nouv. traduct. de *lettres* de mylord Chesterfield à son fils.

ALLUT (Antoine), cousin du précéd., député à l'assemblée législative, avait, en 1765, fourni pour la grande Encyclopédie l'important article : *Glaces coulées* (v. le tome XVII). D'Alembert faisait un cas particulier des talents de ce collaborat. Ses excell. qualités le rendaient cher à ses amis. Il périt sous la hache révolutionn. comme fédéraliste, le 25 juin 1794.

ALLUTIUS, prince des Celtibériens, n'est connu que par le trait de générosité exercé envers lui par Scipion-l'Africain.

ALMA (E.) poète allem., mort en 1586, est aut. d'un petit poème intit. : *Bellum giganteum*, Genève, 1587, in-4 ; Heidelberg, 1588, in-4.

ALMAGRO (Diégo d'), succéda à son père dans le gouvernem. du Chili, vengea sa mort par l'assassinat de Pizarre en 1541, et remplaça ce dernier dans son gouvernem. du Pérou. Vaincu l'année suiv. par Vaca de Castro, il fut pris, condamné et exécuté sur la même place et par la main du même bourreau qui avait frappé son père.

ALMAIN (Jacques), de Sens, prof. au collége de Navarre, doct. de théolog. en 1512, mourut à la fleur de son âge, en 1515. Ses ouvr. ont été recueillis en 1517, in-fol. Le principal est un traité de *l'autorité de l'Église*, ou des conciles qui la représentent.

ALMADNINI (Fortuné), capucin italien, empl. dans les missions, mort en 1692, a publié l'ouvr. du P. J.-A. Cavacci : *Istoria delle missione d'Angola e del Congo*, etc., Bologne, 1587, in-fol.

ALMANZA (baaille d'), gagnée en 1707 sur les Espagnols, par Berwick, command. l'armée française.

ALMEIDA (Franç. d'), 1er gouvern. portugais des Indes-Orient. en 1505, fut un vaillant capitaine, et contribua beaucoup à l'affermissem. de la puissance des Portugais. Il mourut en 1509, à son retour en Europe, percé d'une flèche dans une querelle des gens de son équipage avec les Caffres.

ALMEIDA (Laurent d'), fils du précéd., suivit son père aux Indes, reconnut les Maldives, et fit la conquête de Ceylan. Il fut tué dans un combat naval contre les Turks, comme il se rendait avec la flotte portug. devant Calicut.

ALMEIDA (Apollin.), jésuite, nommé par Philippe IV év. de Nicée, fut envoyé dans les missions d'Éthiopie, et massacré par l'ordre de l'empereur en 1638.

ALMEIDA (Emman.), jésuite, né à Viseu en 1580, provincial de son ordre et inquisit. dans les Indes, mourut à Goa en 1646, laissant : *Histoire de la Haute-Éthiopie*, Coimbre, 1660, in-fol. — *Lettres historiques*, Rome, 1629, in-8.

ALMEIDA (Théod.), oratorien, né à Lisbonne en

1722, et mort en 1803, a publ. plus. ouvr., dont le plus remarq. est un traité de physique intit. : *Recreaçao filosofica*, Lisbonne, 1751, 5 vol. in-8.

ALMEIDA, jésuite et missionn., est aut. d'un *Dictionn. de la langue canique*, qui est celle d'une partie de la côte de Malabar.

ALMELOVEEN (Théod.-Jans. van), méd., né en 1657 près d'Utrecht, professa successivem. l'hist., la langue grecque et la médec. à Harderwick, et mourut à Amsterd. en 1712. On a de lui des édit. avec des notes des *Aphorismes* d'Hippocrate, de la *Méd.* de Celse, de la *Géographie* de Strabon, de l'*Ars coquinaria* d'Apicius, etc. Parmi ses autres ouvr., les plus connus sont : *De vitis Stephanorum dissertat.*, 1683, in-12. — *Onomasticon rerum inventar. et inventa nova-antiqua*, 1684, in-8. — *Bibliotheca promissa et latens*, 1688, in-8. — *Amœnitates theologico-philosophicæ*, 1598, in-8. *Fasti consulares*, Amsterdam, 1740, in-8.

ALMÉNAR (Jean), médecin espagnol du 15e S., aut. d'un tr. *de Morbo gallico*, Venise, 1502, in-4, réimpr. ensuite à Pavie, Lyon et Bâle, est le premier qui ait indiqué le mercure comme moyen curatif du mal vénérien.

ALMICI (Pierre-Camille), prêtre de l'Oratoire, né à Brescia en 1714, mort dans la même ville en 1779, était savant dans les langues anciennes, l'hist. et les antiquités. On a de lui quelq. *dissert.* estimées.

ALMODIS, dame béarnaise du 11e S., eut à la fois trois maris vivants : le comte d'Arles, qu'elle quitta par inconstance; le comte de Toulouse, qu'elle abandonna sous prétexte de parenté, et le comte de Barcelonne, dont elle fit empoisonner les enfants du premier lit.

ALMODOVAR (duc d'), ministre et ambassad. d'Espagne en Russie et en Portugal, après avoir parcouru la carrière diplomat. et administr., consacra ses loisirs à la culture des lettres, et publ. à Madrid, en 1781, une espèce de journal littér. sous le titre de *Decada epistolen*, où se trouvent des détails sur la littérat. franç. Il a donné, en outre, une trad. de l'*Hist. philos. et politiq. des Deux-Indes*, par Raynal, avec des addit., des correct., et des suppressions pour éviter la censure du St office. Almodovar mourut en 1794.

ALMON (Jean), écriv. et libraire, né à Liverpool en 1738, est aut. d'un *Examen du règne de George II*, d'une *Revue de l'administ. de Pitt*, ouvr. dont le succès le mit à même d'acheter un fonds de libr. à Londres, où il continua d'écrire sur des sujets de politiq. Édit. de la 1re lettre de Junius, il fut mis en prison, et condamné à une amende de 10 marcs. Il entreprit ensuite le *Journal du parlem.*, prem. écrit périodiq. de ce genre, et publ. : *Anecdotes* de la vie de lord Chatam (Pitt); *Anecdotes biograph., littér. et polit. des hommes célèbres de son siècle;* la *Correspondance de Wilkes;* une édit. complète des *Lettres de Junius*. Il mourut en 1805.

ALMONDE (Philippe van), vice-amiral holland., mort en 1711, fut un des plus habiles lieuten. du célèbre Ruyter, et se distingua dans tous les combats de mer où il assista, soit comme capitaine, soit dans les grades supérieurs.

ALMUS, dame vivant au 13e S., s'est acquis quelq. réputation par ses vers provençaux.

ALOADIN ou ALA-EDDYN, prince ou scheik des Arabes ismaéliens, appelés dans l'hist. des croisades *Assassins* (v. ce mot), envoya un ambass. au roi St Louis, afin d'en obtenir les présents que la plupart des princes d'Asie et d'Europe ne se refusaient point à lui donner pour éviter le poignard de ses fanatiques émissaires ; mais il n'obtint rien de ce monarque, et resta soumis lui-même au tribut que ses prédécess. payaient aux chevaliers du Temple depuis Baudouin II, roi de Jérusalem.

ALOARA, veuve de Pandulfe, prince de Capoue et de Bénévent, gouverna ses états avec habileté, et mourut en 902.

ALOGIENS, nom tiré du grec λογὸς, parole ou verbe, précédé d'α privatif. On appela ainsi des hér. du 2e S., qui niaient que J.-C. fût le Verbe éternel.

ALOIS (Pierre), jésuite, né à Caserte, dans le roy. de Naples, mort au commenc. du 18e S., a publié des *Comment.* latins sur les évangiles de carême, et des *Épigrammes* latines estimées.

ALOMPRA, Birman d'une naiss. obscure, mais audacieux et entreprenant, parvint à se rendre indépendant vers le milieu du 18e S., fonda la ville et le port de Ragoun; traita avec les Anglais; fut le chef d'une dyastie nouv., et mourut en 1760.

ALONZO (Jean), fut l'architecte de l'église des Hyéronimites de Guadaloupe en Estramadure, l'un des plus beaux édifices de l'Espagne. Cette église, précédée d'un vaste péristyle où l'on parvient par 20 degrés, est divisée en 3 nefs séparées par des groupes de colonnes.

ALOPA (François), imprim. vénitien, est célèbre par les belles édit. grecques sorties de ses presses ; dans le nombre on cite l'*Anthologie* qu'il imprima pour Jean de Lascaris en 1494, in-4.

ALOYSIUS, archit. de Théodoric, roi d'Italie, au 5e S., répara par son ordre les monuments de Rome, et surtout les aquéducs.

ALP-ARSLAN (Chaz-Eddyn-Abou-Chudjaa), 2e sulthan de la dynastie des Seljoucides en Perse, augmenta ses états par plus. conquêtes, vainquit l'empereur d'Orient, Romain IV, dans une bataille décisive où celui-ci fut fait prisonnier, et mourut en 1072. — V. Romain IV.

ALPAGO (André), méd., né à Bellune dans le 16e S., partagea l'enthousiasme de ses contempor. pour la doctr. des Arabes, et se rendit en Orient pour collationner leurs livres. L'édit. d'Avicenne, Venise, 1544, in-fol., est enrichie des remarques d'Alpago, auquel on doit en outre la trad. du tr. d'Avicenne *du sirop de vinaigre*.

ALPAIDE, 2e femme de Pépin d'Héristal et mère de Charles-Martel, était célèbre par sa beauté. A la mort de son mari, elle se retira dans un monast. où elle finit ses jours vers la fin du 7e S. Les anc. histor. mettent en doute la légitimité de son union avec Pépin, déjà marié à Plectrude qui lui survécut.

ALPÉTRAGIUS, astron. arabe, est auteur d'un

livre sur la théorie des mouvem. célestes, trad. en latin par Golanymos, Venise, 1531, in-fol.

ALPHANUS (Benoît), archevêque de Salerne, sa patrie, poète et médec., mort en 1086, avait mis en vers les *Vies* de quelq. saints.

ALPHANUS (François), exerçait la médecine à Salerne, où il fit imprimer en 1577 un *traité* des fièvres malignes et pestilentielles.

ALPHANUS (Vincent), aut. d'un *traité* de la dot, en latin, publ. en 1607.

ALPHEN (Guill. van.), né à Leyde en 1608, aut. d'un *Formulaire de jurisprudence* en hollandais, Leyde, in-4, souvent réimpr., mourut vers 1685.

ALPHEN (J.-S. van), né à Hassan en 1665, fut pasteur évangéliq. dans plus. églises des Provinces-Unies, et prof. de théol. à Utrecht, où il mourut en 1742. — Son fils Jérôme, pasteur de l'église d'Amst., se démit en 1757, et mourut l'année suiv. Ils ont publ. l'un et l'autre plus. *ouvr.* de théol.

ALPHERY (Nicéphore), théolog. du 17e S., né en Russie, issu de la famille impér. des Romanow, élevé en Angleterre avec deux de ses frères qui moururent en bas âge, embrassa l'état ecclésiast. Ministre d'une paroisse du comté de Hundington, il fut rappelé deux fois dans sa patrie pour monter sur le trône, mais il préféra son presbytère à l'empire qu'on lui offrait. Après avoir essuyé des persécut. sous Cromwell, il termina une vie beauc. moins remarquable par les événem. que par la bizarrerie de sa destinée. Sa petite-fille, dernier rejeton de cette famille déchue, épousa un coutelier de Hundington, et mourut vers 1770.

ALPHÉUS, grav. grec sur pierres dures, dont le cabinet des antiq. du roi possède deux beaux camées, l'un représentant la tête de Germanicus, d'Agrippine et de Caïus leur fils, et l'autre l'amazone Penthésylée, blessée et soutenue par Achille.

ALPHONSE Ier, dit *le Catholique*, fut élu roi des Asturies en 739. Les Arabes, ou Maures d'Afrique, ayant subjugué presq. toute l'Espagne, Alphonse, fils de don Pèdre, duc de Biscaye, résolut de défendre l'indépend. de cette province contre les vainqueurs. Il se joignit ensuite à Pélage, roi des Asturies, devint son gendre, et lui succéda. Pend. 18 années de règne, il ne cessa de faire la guerre aux Maures, les vainquit dans presque toutes les rencontres, et leur enleva plus de 30 villes dont il agrandit son roy. Il mourut en 757.

ALPHONSE II, surn. *le Chaste*, roi des Asturies, mort en 842, défit les Maures en Galice, dans la Biscaye, en Castille, etc., et fut l'allié de Charlemagne, qui fit en sa faveur des divers. sur les prov. voisines des Pyrénées. Vieux et sans enfants, il désigna pour son success. don Ramire, son cousin, et vécut encore 7 ans après cette abdicat. volontaire.

ALPHONSE III, dit *le Grand*, roi de Léon et des Asturies, illustra son règne par de nombr. victoires sur les Maures. Il eut à réprimer plus. révoltes de ses sujets, et même de son fils aîné. Après un règne de 46 ans, il partagea ses états entre ses deux fils, et mourut à Zamora en 912. Il avait agrandi son roy. des Asturies, de celui de Léon, de la Galice, d'une partie du Portugal et de la Vieille-Castille. Dans le partage entre ses fils, la Galice échut au cadet. On attribue à Alphonse-le-Grand une chronique qui finit à Ordogno, son père, et remonte à Wamba, roi visigoth, vers la fin du 7e S.

ALPHONSE IV, dit *le Moine*, roi de Léon et des Asturies, petit-fils du précédent, ne régna que 3 ans, et abdiqua en faveur de son frère Ramire; mais, ennuyé de la retraite, ce prince tenta de remonter sur le trône. Assiégé dans Léon par Ramire, la famine obligea les habitants d'ouvrir les portes et de livrer Alphonse au vainqueur, qui lui fit crever les yeux et l'enferma dans le monast. de Ruiforco, où il mourut en 933.

ALPHONSE V, roi de Léon et de Castille, profita des dissens. qui régnaient parmi les Maures pour les attaquer. Ayant assiégé Viseu en 1027, il fut tué d'une flèche tirée des remparts. Ce prince, âgé de 33 ans, en avait régné 28.

ALPHONSE VI, roi de Galice, de Léon et de Castille, était fils de Ferdinand Ier. Ce prince ayant à sa mort divisé ses états entre ses trois fils, Alphonse n'eut d'abord en partage que le roy. de Léon et les Asturies. Son frère, Sanche II, roi de Castille, l'attaqua, le fit prisonn., et l'enferma dans un monast.; mais il en sortit à la mort de ce même frère, et rentra dans ses états. Les Castillans n'ayant plus de roi, proclamèr. Alphonse après que, par un serm. prêté entre les mains du Cid (don Rodrigue Dias de Bivar), il se fut disculpé de l'assassinat de son frère. Il prit Tolède sur les Maures, et mourut en 1109. L'hist. lui reproche d'avoir persécuté le Cid. Il démembra le Portugal du roy. de Castille, en fav. de son gendre Henri de Bourgogne (*v* ce nom). Alphonse, dit *le Batailleur*, ay. été quelq. temps maître du roy. de Castille et de Léon, est regardé comme le 7e roi de ce nom (*v.* Alphonse Ier, roi d'Aragon).

ALPHONSE VIII, roi de Castille, de Léon et de Galice, né du prem. mariage d'Urraque, fille d'Alphonse VI, avec Raymond de Bourgogne, comte de Galice, partagea quelque temps la couronne de Castille avec sa mère; après la mort de cette princesse, il apaisa les troubles qui s'étaient élevés pend. ce double gouvernem. Alphonse reprit Burgos et les autres places que son beau-père, roi d'Aragon, possédait en Castille, vainquit les Maures, et devint l'arbitre de toute l'Espagne chrétienne. Son dern. exploit fut la victoire remportée sur les Maures d'Afrique, à Jaën, en 1157; il mourut la même année, à l'âge de 51 ans, après avoir partagé ses états entre ses deux fils, Sanche qui eut la Castille, et Ferdinand, le royaume de Léon, les Asturies et la Galice. Il avait marié sa fille Constance au roi de France Louis VII.

ALPHONSE IX, roi de Castille, surn. *le Noble*, fils de Sanche II, monta sur le trône en 1158 à l'âge de 3 ans. Sa minorité fut troublée par la rivalité des deux maisons de Castro et de Lara qui se disputèr. la régence; mais il reconquit à sa majorité tout ce que ses voisins avaient usurpé sur ses états, et les ayant engagé à se liguer contre les Turks, se déclara le chef de cette espèce de croisade. Il obtint d'abord

quelq. avantages sur les Maures; mais, battu près d'Alarcos, pour avoir imprudemm. engagé l'action sans attendre ses alliés, il reperdit toutes ses conquêtes, tandis que les rois de Castille et de Léon pénétraient dans ses états. Supérieur à la mauvaise fortune, il fit tête à tous ses ennem., regagna l'amitié de ses voisins, et remporta sur les Maures la célèbre bat. de Tolosa, dans la Sierra-Morena, en 1212, et mourut en 1214, lorsqu'il se proposait d'achever la ruine des musulmams en Espagne. L'univers. de Palencia le regarde comme son fond.

ALPHONSE X, surn. *l'Astronome* et *le Philosophe*, roi de Léon et de Castille, succéda à Ferdinand III, son père, en 1252. Cinq ans après, une fraction des princes allem. l'appela à l'empire; Rodolphe de Hapsbourg l'ayant emporté sur lui, il se contenta de protester contre cette élect. Son fils, don Sanche, se révolta contre lui, et l'expulsa du trône. Alphonse acheva de perdre l'affection de ses sujets en se liguant avec les Maures pour reconquérir son roy,, et mourut de chagrin à Séville en 1284. Alphonse eut un règne très malheureux, et cepend. c'était le prince le plus instruit de son siècle. Il donna à ses sujets le recueil de lois connu en Espagne sous le nom de *las Partidas;* et c'est à lui que l'Europe est redevable des tables astronomiques appelées de son nom *alphonsines*.

ALPHONSE XI, fils de Ferdinand IV, roi de Léon et de Castille, succéda à son père en 1312. Ligué avec le roi de Portugal, Alphonse IV, il défit les Maures en 1340 à la célèbre bataille de Tarifa, en Andalousie, et mourut de la peste au siége de Gibraltar en 1350.

ALPHONSE Ier, roi d'Aragon et de Navarre, surn. *le Batailleur,* épousa D. Urraque, veuve de Raymond de Bourgogne, dans l'espoir de réunir la Castille à ses états. Il prit, après la mort d'Alphonse VI, son beau-père, le titre d'empereur des Espagnes; mais Urraque ne voulut jamais reconnaître l'autorité de son mari sur la Castille, que les deux époux se disputèrent pendant 7 ans. Le concile de Palencia cassa leur mariage. Alphonse, ne conservant plus d'espérance sur la Castille, tourna ses armes contre les Maures, leur enleva Saragosse où il établit sa cour, et pénétra jusque dans le roy. de Valence; mais tandis qu'il bloquait Fraga, refusant à la garnison une capitulat. honor., il fut attaqué par une armée nombr. de Maures, et battu si complétem. qu'il s'enfuit suivi seulem. de quelq. gardes au monastère de St-Jean-de-la-Peña, où il mourut en 1134 de honte et de douleur.

ALPHONSE II, roi d'Aragon, fils de Raymond, comte de Barcelonne, monta sur le trône en 1162, et se concilia l'affection de ses sujets en respectant leurs privil. A la mort de Raymond Bérenger, comte de Provence, il s'empara de ses états, inféodés à son père par l'empereur Frédéric-Barberousse. Il tourna depuis ses armes contre les Maures, auxq. il enleva plus. villes; mais forcé d'abandonner ses conquêtes pour résister aux attaques du roi de Navarre, il prit bientôt l'offensive, s'empara du Roussillon et du Béarn qu'il réunit à ses états, et mourut à Perpignan en 1196, regardé comme l'un des monarques les plus sages de son siècle. Alphonse, protecteur *de la gaie science,* est compté parmi les troubadours.

ALPHONSE III, roi d'Aragon, fils de Pierre III, lui succéda en 1285, et, sans s'être fait couronner, déclara la guerre à son oncle Jacques, roi de Majorque, qu'il dépouilla de ses états. Rentré victorieux à Saragosse, il s'y fit couronner avec les cérémon. d'usage, espérant par-là calmer les ressentim. de ses sujets, qui se montraient d'autant plus exigeants qu'il avait paru méconnaître leurs privil. Il fut ensuite forcé d'acheter la paix de la France à des conditions humil. La part qu'il prit aux troubl. de la Castille le fit excomm. par le pape Nicolas IV; mais il se hâta de se réconcilier avec le pontife, et il allait contracter une alliance avantag., en épous. Éléonore d'Angleterre, lorqu'il mourut en 1291, à 26 ans. Le règne de ce prince, qui ne fut que de 6 ans, est remarquable par les barrières que les Aragonais élevèrent contre l'empiètem. du pouvoir royal, par les précaut. qu'ils prirent pour assurer l'existence et l'honneur des citoyens, et par l'autorité dont ils investirent le *grand justicier*.

ALPHONSE IV, roi d'Aragon, surn. le *Débonnaire* à cause de sa bonté qui dégénéra souvent en faiblesse, succéda en 1327 à son père Jacques II. La donation de la Sardaigne dont le pape venait de dépouiller les Génois, l'obligea de former une marine qui fut dans la suite le principe de la grandeur espagnole. Les succès qu'il obtenait au loin furent troublés par des peines domestiques, et il mourut de chagrin en 1336. — V. Pierre IV.

ALPHONSE V, surn. *le Magnanime*, roi d'Aragon, de Naples et de Sicile, succéda à son père, Ferdinand-le-Juste, en 1416. Il signala d'abord sa générosité en déchirant sans la lire une liste de seigneurs qui avaient conspiré contre lui. Déjà roi de Sicile, Jeanne II, reine de Naples, lui offrit de le nommer son hérit., s'il la défendait contre Louis d'Anjou. Il s'empara de Naples, mais obligé d'aband. cette conquête pour voler au secours du roi de Navarre, son frère, il revint en 1435, après la mort de Jeanne, réclamer ses droits sur son héritage. Fait prisonnier devant Gaëte par la flotte génoise, il fut remis au duc de Milan, Philippe-Marie Visconti, qui, touché de ses qualités brill., le renvoya sans rançon. Il reparut bientôt après devant Naples avec une armée, pénétra dans cette ville en 1442 par l'aquéduc qui en avait ouvert jadis l'entrée à Bélisaire, et sut y affermir son autorité. Il soutint ensuite une longue guerre contre le duc de Milan, les Florentins, les Génois et les Vénitiens. Sa flotte assiégeait Gênes, et cette ville était réduite à la dernière extrémité, lorsqu'Alphonse mourut à Naples en 1458. Doué de toutes les qualités qui constituent un grand roi, il n'eut qu'un défaut, celui de se trop livrer au plaisir. Il fit d'ailleurs la guerre sans cruauté, aima les lettres, et recueillit dans ses états les savants bannis de Constantinople.

ALPHONSE Ier, *Henriquez,* premier roi de Portugal, né en 1094, était fils de Henri de Bourgogne,

de la maison de France. Ce prince, n'ayant comme son père que le titre de comte de Portugal, fut proclamé roi par son armée, en 1139, après la bat. de Castro-Verde, où il défit 5 génér. maures. Il voulut s'agrandir du côté du roy. de Léon et de l'Estramadure; mais après avoir pris Elvas et mis le siége devant Badajoz, il fut cerné dans son camp, fait prisonn. et conduit à Ferdinand, roi de Léon, qui lui rendit la liberté moyennant le sacrifice de ses nouv. conquêtes. Quoique accablé par l'âge et par les tourments, il vint au secours de son fils Sanche, assiégé par les Maures dans Santarem, et les força de s'éloigner. Il mourut en 1185, après un règne de 75 ans. On doit le regarder comme le fondateur et le législateur de la monarchie portugaise.

ALPHONSE II, dit *le Gros*, roi de Portugal, succéda à son père, Sanche Ier, en 1211. Il vainquit les Maures d'Espagne en plus. rencont., et notamm. à Al-Cazar-do-Sal où il avait pour auxiliaires une troupe de croisés que les vents avaient forcés de relâcher à Lisbonne en allant à la Terre-Sainte. Ayant taxé les ecclés. pour les frais d'une guerre entreprise en faveur de la religion, Alphonse fut excomm. et son roy. mis en interdit. Il s'occupait de se réconcil. avec le pape, lorsqu'il mourut en 1223, à l'âge de 39 ans. Ce prince, que l'hist. représente comme un oppresseur, favorisa le peuple tant qu'il le put. Il fit rédiger un code de lois, et ordonna que les sentenc. de mort ne fussent exécut. que 20 jours après qu'elles auraient été rendues.

ALPHONSE III, roi de Portugal, 2e fils d'Alphonse II, succéda à son frère Sanche II, en 1248. Il acheva d'enlever le roy. des Algarves aux Maures, dépouilla les ordres milit. devenus trop puissants; mais ayant voulu s'emparer des biens du clergé, il fut excomm. Sur la fin de sa vie, il se réconcilia avec l'Église, et mourut en 1279, laissant la couronne à son fils Denis.

ALPHONSE IV, surn. *le Brave*, roi de Portugal, succéda au roi Denis, son père, en 1325. Il fit long-temps la guerre au roi de Castille, son gendre; la nécessité les ayant réconciliés, ils marchèrent ensemble contre les Maures d'Andalousie et d'Afrique, qui furent complétem. défaits à la bataille de Tarifa en 1340. Cédant aux suggestions de quelq. courtisans, il permit l'assassinat de la célèbre Inès de Castro, que son fils, don Pèdre, avait épousée en secret. Alphonse IV mourut en 1356. L'histoire a signalé ce monarque comme fils ingrat, frère injuste et père cruel.

ALPHONSE V, surn. *l'Africain*, roi de Portugal, monta sur le trône à l'âge de 6 ans, en 1438. Parvenu à sa majorité, il tua dans une rencontre don Pèdre, son oncle et son tuteur, après l'avoir forcé de prendre les armes pour mettre sa vie en sûreté. Il porta la guerre en Afrique, et eut de gr. démêlés avec Ferdinand et Isabelle de Castille. Ce fut sous son règne que les Portugais découvrirent la côte de Guinée, et y firent leurs prem. établissem. Ayant été battu près de Toro par l'armée de Ferdinand, il vint en France demander des secours à Louis XI, qui le reçut avec de gr. honneurs, et lui fit des promesses qu'il était bien résolu de ne pas tenir. Alphonse, honteux d'avoir été trompé, et n'osant pas reparaître en Portugal, écrivit à son fils D. Juan de se faire proclamer roi. Il fut cependant renvoyé par Louis XI à Lisbonne; mais ce fut malgré lui qu'il remonta sur le trône; il se hâta de signer la paix avec la Castille, et résolu de terminer ses jours dans un monastère, il se rendait au lieu qu'il avait choisi, lorsqu'il mourut de la peste à Cintra en 1481.

ALPHONSE VI, roi de Portugal, était fils et success. de Jean IV, de la maison de Bragance. Ses débauc. et le déréglem. de son esprit le firent éloigner du trône, et son frère, don Pèdre, fut déclaré rég. Après avoir été relégué 8 ans dans l'île de Tercère (une des Açorces), Alphonse fut transféré au château de Cintra, en Portugal, et mourut en 1683; le régent se fit alors couronner sous le nom de Pierre II.

ALPHONSE II, roi de Naples, fils de Ferdinand Ier et petit-fils d'Alphonse-le-Magnanime, signala quelques talents militaires sous le règne de son père, et monta sur le trône en 1494; cette même année, le roi de France Charles VIII, appelé par le vœu de la plupart des Napolitains, envahit le royaume de Naples. Alphonse, abandonné de ses alliés, mal secondé par ses sujets dont il s'était aliéné le cœur par ses vices, abdiqua le 23 juin 1495 la couronne en faveur de son fils Ferdinand II, qui méritait mieux que lui l'amour des peuples, quitta Naples avant l'arrivée des Français, et se retira en Sicile, où il mourut le 19 novembre de la même année.

ALPHONSE DE ZAMORA, juif espagnol, fut un des savants qui travaillèrent à l'édition de la Polyglotte du cardinal Ximenès; il est auteur d'une *Introduction à la langue hébraïque*, Alcala, 1526, in-4, avec divers opuscules sur la grammaire. On place sa mort vers 1530.

ALPINI (PROSPER), prof. de botanique, né dans l'état de Venise; en 1553, mourut à Padoue en 1617; ses recherches savantes l'ont tiré de la foule des botanistes. Ses princip. ouvr. sont: *De medicinâ Ægyptiorum*, Venise, 1591, in-4. — *De plantis Ægyptii*, ib., 1592. — *De præsagiendâ vitâ et morte ægrotantium*, Padoue, 1601. Le savant Boërhaave en a donné une nouv. édit. avec une préface, Leyde, 1710, in-4. — *De plantis exoticis*, Venise, 1627, in-4; cet ouvrage fut publié par un fils de l'auteur, médecin à Padoue, ainsi que le suivant: *Historia naturalis Ægypti libri IV*, réimprimé à Leyde, 1735, 2 vol. in-4, édit. estimée.

ALPINUS (CORNÉLIUS), poète latin, cité par Horace comme auteur d'une mauvaise tragédie intitulée: *Memnon*, et d'un poème héroïque sur la guerre de Germanie.

ALPTÉGHYN, esclave arabe, devint gouverneur du Khoraçan au 10e S., défit Mansour, prince samanide, s'empara de Cuznah, fonda la dynastie des Gaznévithes, et mourut en 985 (375 de l'hég.).

ALQUIE (FRANÇOIS-SAVINIEN), écrivain du 17e S., a trad. *la Chine* du P. Kircker, 1678, in fol.; il est aut. des *Mémoires* du marq. de Ville, ou *Hist. du siége de Candie*, Amsterdam, 1671. — Des *Délices de la France*, 1699, 2 vol. in-12. — *Etat de l'em-*

pire d'Allemagne, traduit du latin de Puffendorf, 1699, in-12.

ALQUIER (Charles-Jean-Marie), conventionnel et ambassad., né à Talmont (Poitou) en 1752, avait occupé plus. charges de magistrat. à la Rochelle, lorsqu'il fut élu député du tiers-état d'Aunis aux états-gén. de 1789. Il siégea au côté gauche de l'assemblée, et s'y fit remarq. par les rapports nombreux qu'il fut chargé de faire et dont les conclus. furent souv. adoptées. Élu, après la session, président du tribunal crimin. de Seine-et-Oise, il fit en 1792 d'inutiles efforts pour soustraire à la mort les prisonn. qu'on amenait d'Orléans à Paris. La même année, ayant été nommé député de Seine-et-Oise à la convention nation., il fut chargé de plus. missions dans les départem. Dans le procès de Louis XVI, il vota la mort avec sursis jusqu'à la paix. Il traversa le régime de la terreur, sans en être ni victime, ni complice : il s'éleva même en 1794 contre les crimes commis dans la Vendée. En 1795, il fut un de ceux qui organisèrent provisoirem. les nouv. administrat. de la Hollande. Il entra au cons. des anciens, en fut élu secrét., et y fit plus. rapports accueillis favorablem. En 1798, il entra dans la carrière diplomatiq. D'abord consul-gén. à Alger, il devint presque aussitôt ministre résid., puis ministre plénipot. près l'élect. de Bavière. En 1799, il fut nommé par les consuls à l'ambass. d'Espagne, et négocia avec la cour de Madrid la rétrocession de la Louisiane en échange de la Toscane. Rentré en France au commenc. de 1801, il fut aussitôt chargé d'aller comme ministre plénipot. traiter de la paix à Florence avec la cour de Naples. Immédiat. après la ratificat. du traité de Florence, qui assurait à la France, entre autres avantages, la possession de l'île d'Elbe, il fut nommé à l'ambass. de Naples, où il eut d'abord assez de crédit pour détermin. la retraite du ministre Acton, et dont il ne se retira qu'à la fin de 1805, lorsque la cour des Deux-Siciles eut renoncé ouvertem. à la neutralité. Alquier se rendit alors à Rome, où il remplaça bientôt le card. Fesch comme ambass. auprès du St-siége. Il ne tarda pas à voir combien la résistance du pontife était noble et combien elle serait persévér. : il ne cacha pas son opinion à son gouvern.; il fut rappelé à Paris, ne tomba pas dans la disgr. toutefois, et se rendit en 1810 à Stockholm en qualité d'envoyé extraord. Il avait l'ordre d'exig. l'observ. la plus stricte du syst. continent., ce qu'il était à peu près imposs. d'obtenir, surtout en Suède. Aussi le négoc. passa-t-il en Danemarck l'année suiv. avec le même titre. Il y conclut en 1813 un traité d'alliance offens. et défens., auq. il eut l'art de tenir Frédéric VI attaché jusqu'à la chute de Bonaparte. Rappelé par Louis XVIII en 1814, il fut banni en 1816, quoiq. son vote, absolum. conditionnel, n'eût pas été compté par le fait au nombre de ceux qui décidèr. la mort de Louis XVI. Rentré en France en 1818, il y mourut en 1826.

ALRED ou ALFRED, historien anglais né dans l'Yorkshire, mort en 1130, chanoine de Beverley, sa patrie, a écrit les *Annales de l'hist. d'Angleterre*, publ. par Hearne, à Oxford; *Libertates eccles. S. Joannis de Beverlik*, resté MS.

ALSACE (province d'), cédée entièrement à la France par le traité de Ryswick.

ALSACE (Th.-Louis de HÉNIN-LIÉTARD, appelé le cardin. d'), archev. de Malines et primat des Pays-Bas, né à Bruxelles en 1680, fut créé cardinal en 1719, par le pape Clément XI, reçut Louis XV à son entrée dans Bruxelles, en 1746, et mourut doyen des cardin., en 1759.

ALSACUS (Conrad), écriv. danois, né en 1622, a publié une *Histoire de la réformation en Danemarck*, ouvr. rare.

ALSOP (Antoine), chapel. de l'évêché de Winchester, et curé de Brightwel dans le comté de Berk, a publié un *Choix de fables d'Ésope*, Oxford, 1698, in-8. Il mourut d'une chute en 1726. Ses *Odes* latines en 2 livres ont été impr. en 1752, in-4. On trouve de lui quelq. poèmes anglais dans la collect. de Wodley, Pearch, etc.

ALSOP (Vincent), théolog. anglais du 18e S., a publié des *Sermons* et des écrits de circonstance qui eurent du succès.

ALSOUFI, astron. arabe du 10e S., a composé une *Table astronomique*; un *Traité* sur la projection des rayons, et un *Catalogue* des étoiles fixes, dont il existe plus. copies à la biblioth. du roi. Hyde en a publié de longs fragm. dans son *Comment. sur Oulough-Bey*.

ALSTÉDIUS (J.-H.), né en 1588, dans le comté de Nassau, prof. la théol. dans son pays, ensuite à Weissembourg en Transylvanie, et mourut en 1638. Parmi ses ouvr. on distingue une *Encyclop.* en lat., Lyon, 1649, 2 vol. in-fol., et l'*Encyclopédie de la Bible*, 1642, in-12, où il prétend prouver qu'il faut chercher dans l'Écriture sainte les principes et les matériaux de toutes les sciences et de tous les arts.

ALSTON (Charles), méd. écossais, né en 1638, et mort en 1770, professa la méd. et la botan. à Édimbourg. On a de lui : *Tyrocinium botanicum*, Édimbourg, 1753, in-8, dans lequel il attaque le système sexuel de Linné, et des *Lectures* sur la matière médicale, 1770, 2 vol. in-4.

ALSTROEMER (Jonas), négoc. suédois, ne dut sa richesse qu'à son industr. En 1696, il se rendit à Londres, y fit une grande fortune, retourna en Suède, et s'y occupa du perfectionn. des manufact. Améliorer l'éducat. des bêtes à laine, en se procurant d'excel. races de moutons, et même des beliers d'Angora, cultiver des plantes propres à la teinture, introduire l'usage des pommes-de-terre, établir des raffiner. de sucre, contribuer à la fondat. de la comp. du Levant et de celle des Indes-Orient., tels furent les objets de ses soins. Il était né en 1665, il mourut en 1761. Vingt ans après, le commerce suédois fit placer dans la bourse de Stockholm son buste avec cette inscription : *Jon. Alstrœmer, artium fabrilium in patriâ instaurator.*

ALSTROEMER (Claude), l'aîné des 4 fils du précéd., né en 1736, mort en 1794, fut élève de Linné, qui a donné son nom à une espèce nouvelle

de plantes que son disciple lui avait adressée. Les 3 autres, Patrick, Jean et Auguste, se distinguèrent par leurs talents.

ALT (Franç.-Joseph.-Nic., baron d'), né à Fribourg en 1689, mort dans cette ville en 1771, est aut. d'une *Hist. de la Suisse*, Fribourg, 1763, en 10 vol. in-8. Les critiq. lui reprochent des fautes multipliées contre la langue franç., une partialité trop prononcée en faveur des cantons catholiques, et de longs détails imcompatibl. avec le plan d'une histoire générale.

ALTAMER (André), ministre luthér. du 16e S., mort vers 1540 à Anspach, a laissé des *OEuvres* de controv., et des notes estim. sur la *Germanie* de Tacite.

ALTAMURA (Ambr.), dominic. italien du 16e S., a publ., Rome, 1617, in-fol., une *Bibliothèq.* raisonnée des écriv. de son ordre, surpassée par celle qu'en ont donnée depuis les PP. Quetif et Échard.

ALTANI (Antoine), habile négociat. du 15e S., év. d'Urbin et patriarche d'Aquilée. Nonce au concile de Bâle, le pape Eugène IV l'envoya depuis en Écosse pour y réformer le clergé, ensuite en Angleterre, pour y terminer les différ. entre ce roy. et la France. Nicolas V, success. d'Eugène, en lui donnant la nonciature d'Espagne, le chargea de négoc. le mar. de l'emp. Frédéric III avec Éléonore, infante de Portugal. Il allait retourner à Rome, lorsqu'il mourut à Barcelonne, après 20 ans de services.

ALTANI (Antoine), *le Jeune*, parent du précéd., né en 1505, dans son château de Salvarolo, mourut en 1570, dans sa terre de Muzarro. Il avait laissé des *Poésies* ital. et lat. qui n'ont point été imprim. L'hist. fait en outre mention de 6 autres membres de cette fam. féconde en sav., entre autres Henri Altani, auteur de *Mémoires* sur les hommes illustres de sa maison, Venise, 1717.

ALTER ou ALTÈS (Franç.-Charles), jésuite, célèbre philologue, né à Engelsberg en Silésie, l'an 1749, mort à Vienne en 1804. Parmi les 250 ouvr. ou dissert. qu'il a publiés, nous nous bornerons à citer : l'édit. critiq. du *Nouv.-Testam.*, gr., collat. sur les MSs. de la bibl. impér., Vienne, 1786-87, 2 vol. in-8.— Celle de l'*Iliade* d'Homère, 1789-90, 2 vo. avec les variantes des MSs. de la bibliot. Palatine.—Celle de la *Chronique*, gr., encore inéd., de Georgius Phranza, Vienne, 1786, in-fol.

ALTHÉE (myth.), femme d'OEnée, roi de Calydon, mère de Méléagre, irritée contre son fils qui par mégarde avait tué son oncle, jeta au feu un tison à la conservat. duq. était attachée la vie de Méléagre, et se tua ensuite de désespoir.

ALTHUSEN ou ALTHUSIUS (Jean), juriscons., né vers le milieu du 16e S., fut profess. en droit à Herborn et syndic à Brême, et mourut vers 1620. En 1603, il fit imp. un livre intitulé : *Politica methodicè expressa;* il y soutient que le peuple seul est souverain, et qu'il peut à son gré changer et juger ses rois. Ce livre eut des admirat. : il est aujourd'hui tout-à-fait oublié.

ALTICOZZI (Laurent), jésuite, né à Cortone en 1689, mort à Rome en 1777; son princip. ouvr. est une *Somme* de St Augustin, dans laq. il a fait entrer l'hist. de la vie, des intrigues et des condamnat. des partisans de l'hérésie de Pélage, le tout appuyé sur le témoign. des anc. auteurs.

ALTICOZZI (Renaud-Angellieri), patrice de Cortone, de la même famille, publia en 1749, à Florence, une trad. en vers libres de l'*Epidicus*, comédie de Plaute.

ALTILIUS (Gabriel), poète lat. du 15e S., né, suiv. les uns, dans la Basilicate au roy. de Naples, et selon d'autres à Mantoue, fut précept. du roi Ferdinand-le-Jeune. Il fut nommé, par Sixte IV, év. de Policastro, en 1489, et mourut 2 ans après; il n'a laissé qu'un très petit nombre de vers : sa meill. pièce est l'épithalame qu'il fit pour le mariage d'Isabelle d'Aragon, fille du roi Alphonse II, avec Jean Galeas Sforce, duc de Milan. Ses poésies ont été impr. à la suite de celles de Sannazar.

ALTING (Menso), né en 1541, prem. pasteur et présid. du consistoire à Embden, mort en 1617, est aut. de *Livres* de controverse.

ALTING (Henri), fils du précéd., né à Embden en 1583, précepteur du prince électoral palatin et député du Palatinat au synode de Dordrecht, professa la théolog. à Groningue jusqu'à sa mort, en 1644. Il a laissé beaucoup d'ouvr., impr. et MSs., qu'on ne lit plus.

ACTING (Jacques), fils d'Henri, prof. de théol. et d'hébreu dans l'univers. de Groningue, a fait des recherches utiles sur des quest. d'antiq. hébraïq. et de philolog. orient. Il suffira de citer ses *Comment.* sur presque tous les livres de la Bible, une *Gramm. syro-chaldaïque*, un *Traité* sur la ponctuation hébraïque. Il mourut en 1667.

ALTING (Menso), savant bourgmestre de Groningue, né en 1636, mort en 1713, est aut. d'une *Chronique* sacrée et d'une *Descript.* de la Basse-Allemagne. Ces deux ouvr. sont écrits en lat., et très estim. Il a laissé des matér. pour des éditions de la géograph. de Ptolémée et de la fameuse carte connue sous le nom de table de Peutinger.

ALTISSIMO (C.), improvisat. du 15e S., était de Florence, et s'appelait Christophe; son mérite lui fit donner la couronne poétique avec ce surnom. Quelques-unes de ses improvisations ont été recueillies et imprim.

ALTMANN, théolog. réformé, et controversiste allemand, né en 1664 à Zoffinghen, en Suisse, est aut. de plus. tr. de controv. en allem., et d'un tr. lat. *de Retibus eccles. Bernensis.* Il mourut en 1723.

ALTMANN (J.-George), philolog. et archéolog. né à Zoffingen, en 1697, mort en 1758, fut prof. de morale et de langue grecq. à Berne, après avoir été quelq. temps pasteur d'un village de ce canton. Ses princip. ouvr. sont : *Exercitatio de linguâ Italor. antiquissimâ*, Berne, 1721. — *Tempe helvet.*, Zurich, 1742, 6 vol. in-8.—*Meletemata philolog.-critica*, 1753, 3 vol. — *Princip. ethica*, Zurich, 1753.

ALTOGRADI (Lélius), jurisc., né à Lucques dans le 17e S., a publ. div. ouvr., parmi lesquels on distingue ses *Consultations.*

ALTOMARI (Donat-Antoine), méd. et philos.,

né à Naples vers le milieu du 16e S., fut aimé du pape Paul IV, et jouissait d'une grande réputation en Italie. Ses *OEuvres* de médecine ont été impr. séparém., puis recueillies in-fol., Lyon, 1565.

ALTOMARI (Blaise), avoc. de Naples, a laissé plus. ouv. de jurispr., avec un *Rec. historique des principales maisons d'Italie.*

ALTON (Richard, comte d'), général autrichien, commandait dans les Pays-Bas en 1789. Forcé de quitter Bruxelles, où il n'aurait pu se défendre, il mourut en se rendant à Vienne en 1792.

ALTON (le comte d'), son frère, lieut.-général au service d'Autriche, se distingua dans la guerre contre les Turks, eut ensuite le command. d'une division de l'armée des Pays-Bas contre les Français, se trouva au siége de Valenciennes sous le général Ferrari, et se disposait à faire celui de Dunkerque avec le duc d'York, lorsqu'il fut tué en 1793, dans un combat livré près de cette ville.

ALTORFER (Albert), le plus ancien peintre de l'Helvétie, prit son nom de la ville d'Altorf, où il était né en 1488. Ses ouvr. se ressentent de l'enfance de l'art, mais ils annoncent un vrai talent. Son gr. tableau de *St Sébastien*, un *Crucifiement*, du même peintre, sont des morceaux justement estimés. Il a aussi gravé en bois une *Passion*, *Pyrame et Thisbé*, un *Porte-élendard*, etc. Fixé à Ratisbonne, il y devint membre du sénat, et mourut en 1538.

ALTOUVITIS (Marseille d'), dame illustre, née à Aix en 1550, morte en 1606, dont on connaît un *Sonnet* sur un bracelet et une *Ode* estim., cités dans la *Bibliothèque franç.* de l'abbé Goujet, tome XIII.

ALTOVITI (Ant.), archev. de Florence, né dans cette ville en 1521, fut un des prélats du concile de Trente. Il avait composé plus. ouvr. dont on trouve la liste dans l'hist. des écriv. florent. du P. Negri; mais on n'a de lui que deux *notes* impr. dans le recueil des décisions de la Rote romaine. Il mourut subitem. en 1573.

ALUCCI (César), écriv. italien du 17e S., a publ. le *Miroir des antiquités rom.*, en ital., 1625.

ALUNNO (François), mathémat. de Ferrare, s'est rendu célèbre au 16e S. par son talent calligraphique. Il écrivit sur un morceau de parchemin de la grandeur d'un denier le 1er chap. de l'évang. de St Jean et le Symbole, et présenta ce chef-d'œuvre à Charles-Quint, qui en fut émerveillé. Alunno, bon philologue, a donné des *Observations sur Pétrarque*.—*Richesses de la langue italienne*, Venise, Alde, 1545, in-fol., dict. où les express. les plus élégantes de Boccace sont rangées par ordre alphabét. — *La Fabrique du monde*, ibid., 1546, autre compilation du même genre, mais sur un plan moins commode pour les recherches.

ALVA-Y-ASTORGA (Pierre de), moine espagnol de St-François, dans le 17e S., fut envoyé par ses supér. au Pérou. A son retour il obtint la charge de qualificat. de l'inquisition, et celle de procur. à Rome. Il a composé un parallèle entre J.-C. et St François, intit. : *Prodige de la nature et merveille de la grâce*, Madrid, 1651, in-fol. Dans cet ouvr., écrit en latin, l'aut. cherche à établir quatre cents conformités entre le Sauveur et le fondateur de son ordre. Il mourut dans les Pays-Bas en 1667.

ALVARADO (D. Pèdre d'), l'un des conquérants du Nouv.-Monde, né à Badajoz en 1492, accompagna Cortès au Mexique, partagea sa fortune et sa gloire; il seconda depuis Pizarre dans la conquête du Pérou, s'embarqua pour la Californie, et mourut des suites d'un accident en 1541.

ALVARADO (Alph. d'), né à Burgos, accompagna Pizarre dans la conquête du Pérou, devint capit.-général de cette contrée, et mourut en 1553 de chagrin de la perte d'une bataille qu'il livra contre un autre général espagnol.

ALVAREZ (François), né à Coimbre vers la fin du 15e S., fut aumôn. du roi Emmanuel, puis secrét. de l'ambassade que ce prince envoya en Abyssinie, où il passa 6 ans. A son retour, le roi de Portugal lui donna pour récompense un riche bénéfice, et lui ordonna d'accompagner à Rome Zagabad, que le monarque d'Éthiopie envoyait au pape. En 1533 il rendit compte de son voyage au souv. pontife en présence de Charles-Quint. Alvarez en a fait impr. une relation sous le titre de *Vraie information du pays du prêtre Jean*, Lisbonne, 1540, in-fol. Cet ouvr. a été trad. en franç., Anvers, 1558. Alvarez est le prem. qui ait donné quelques notions de ces contrées; mais il n'avait pas tout vu par ses yeux, et ce qu'il avait vu il l'avait mal vu.

ALVAREZ (Balthazar), jésuite espagnol, mourut l'an 1580 en odeur de sainteté. Sa *Vie*, écrite en espagnol, a été traduite en italien.

ALVAREZ (Emmanuel), jésuite portugais, né dans l'île de Madère en 1526, était versé dans le grec et l'hébreu, mais surtout dans la littérature latine. Il mourut à Lisbonne en 1583. Son Tr. *De institutione grammaticâ*, Lisbonne, 1572, in-4, eut plus. édit., et fut adopté dans tous les colléges de son ordre. Il est aut. d'un autre ouvr. moins célèbre, intit. : *De mensuris, ponderibus et numeris.*

ALVAREZ (Diego), dominicain, né à Rio-Seco, dans la Vieille-Castille, professa 30 ans la théol., soit en Espagne, soit à Rome. On lui doit plus. *Traités* sur la doctrine de St Thomas, entre autres : *De auxiliis divinæ gratiæ; Concordia liberi arbitrii cum prædestinatione.* Ces ouvr. lui valurent l'archevêché de Trani, dans le roy. de Naples, où il mourut en 1635, dans un âge avancé.

ALVAREZ DE LUNA ou ALVARO, favori de Jean II, roi de Castille, né en 1388, fut 45 ans chambellan, et jouit pendant 30 années d'un tel empire sur l'esprit de son maître, qu'il n'osait rien faire sans avoir pris ses ordres. Cette servitude finit par lui déplaire; mais le ministre avait la direction du trésor, et s'était fait adorer du peuple par ses libéralités; le monarque trouva l'occasion de secouer le joug: Alvarez fut arrêté, mis en jugem., et, convaincu d'avoir usurpé la puiss. souveraine, eut la tête tranchée le 4 juin 1453.

ALVAREZ DE ORIENTE, excell. poète portugais, né à Goa au 15e S., est auteur d'un poème intit. *Lusitania transformada*, Lisbonne, 1607, in-8. Cette édit. est la prem., mais non la plus estimée.

ALVAREZ DE PAZ (Jacques), né à Tolède, missionn. jésuite au Pérou, établit des écoles à Lima, et mourut au Potosi en 1620. Sa mémoire est vénérée des Péruviens.

ALVAROTTO (Jacq.), jurisc. italien, mort à Padoue en 1546, est aut. de *Commentaria in lib. feudorum,* Francfort, 1687, in-fol.

ALVENSLEBEN (Phil.-Ch., comte d'), ministre d'état de Prusse, né à Hanovre en 1745, mort à Berlin en 1802, a composé un *Essai* de tableaux chronol. des évènem. de la guerre depuis la paix de Munster jusqu'à celle de Hubertzbourg.

ALVIANO (Barthélemi), général des Vénitiens pendant la guerre et la ligue de Cambrai, commandait leur armée lorsqu'elle fit la campagne d'hiver de 1508 dans les Alpes juliennes, et qu'elle détruisit les troupes de l'emper. Maximilien, commandées par le duc de Brunswick. L'année suiv., il voulait attaquer et battre en détail les confédérés; mais le sénat de Venise lui défendit de prendre l'offensive. Cette défense fut cause de la perte de la bat. de Ghiaralda, le 14 mai 1509. Il eut 10,000 hommes tués, et fut lui-même blessé au visage. Fait prisonn. par Louis XII, il n'obtint sa liberté qu'en 1513, lorsque les Vénitiens s'allièrent aux Français. Il décida leur vict. à Marignan, le 14 sept. 1515. Accouru avec moins de 300 caval. au secours de François Ier, il apprend que la bat. est perdue : « Courage, mes amis, s'écria-t-il, nous en aurons plus de gloire; suivez-moi, et nous l'aurons bientôt regagnée. » Il attaque aussitôt les Suisses avec tant d'ardeur, qu'ils s'imaginent avoir sur les bras toute l'armée. Il mourut quelques jours après de maladie, regretté des Vénitiens, qui donnèrent une pension à son fils et marièrent ses filles. Ce guerrier cultivait la littér. au milieu des camps.

ALVIN, Frison, recteur de l'école de Sneeck, vers l'an 1400, a laissé dans sa langue un *Abrégé rimé de l'hist. de Frise,* dont Suffridius-Petri donne un extrait.

ALVINTZY (Pierre), ministre protest. du 17e S., né en Transylvanie, est aut. d'un ouvr. polémiq., intit. : *Itinér. cathol.*, et d'une *Gramm. hongroise.*

ALVINZY (le baron d'), génér. autrichien, né en 1726, mort en 1810, commandait une armée autrichienne en Italie, battue par Bonaparte en 1796.

ALXINGER (Jean-Bapt. d'), poète célèbre, né à Vienne en 1755. Maître, à la mort de ses parents, d'un riche patrimoine, il ne fit usage de son titre d'agent à la cour de l'emper. que pour arranger les affaires des plaideurs, ou pour défendre les personnes qui n'étaient pas en état de faire les frais de leurs procès. Plein d'enthousiasme pour la littérat. allemande, il s'occupa toute sa vie de ses progrès. Le prem. recueil de ses poésies le mit au rang des meilleurs poètes de sa nation; *Doolin de Mayence*, poème chevaleresque en 10 chants, et *Bliombéris,* en 12 chants, lui donnèrent la palme de l'épopée. Sa trad. poétique du *Numa* de Florian n'eut pas le même succès. Elle a plus de verve et de poésie que l'original, mais elle est inégale et souvent négligée. Il mourut en 1797.

ALYATES. Il y eut deux rois de Lydie de ce nom : le dern. fut père de Crésus, et mourut vers l'an 562 av. J.-C. Hérodote a donné la descript. du tombeau magnifique élevé à ce prince, et dont le voyageur anglais Chandler croit avoir découvert les ruines.

ALY-CHYR (l'émir), ministre d'état et poète persan, vivait dans le 15e S., sous le règne d'Hocein-Mirza, souverain du Khoraçan, dont il fut le visir. Il composa plus. ouvr. en turk et en persan, employa ses richesses à des fondations utiles à l'humanité, et mourut en 1500 (906 de l'hégyre).

ALY-GUERAI, 34e khan des Tatars de Crimée, fut déposé par le sulthan de Constantinople et exilé en Romélie en 1758, pour avoir, par ses exactions sur les Tatars nogais, entravé l'approvisionnement de la capitale de l'empire othoman, dans un temps de disette. Il mourut dans son exil.

ALYPE, archit. d'Antioche au 4e S., est aut. d'une *Géographie* qu'il dédia à l'empereur Julien. On croit généralement que c'est celle qu'a publiée Jacques Godefroi, Genève, 1628, in-4. C'est à lui que Julien avait, en 363, ordonné de rebâtir le temple de Jérusalem.

ALYPE (St) d'Andrinople, fut surn. *le Stylite*, parce qu'il resta 53 ans sur une colonne ou sur un rocher, le même mot ayant cette double significat. dans les langues de l'Orient. On place sa mort au commencem. du 7e S.

ALYPIUS, philos. d'Alexandrie, contempor. de Jamblique (*v.* ce nom), avait la taille d'un nain; mais c'était le plus subtil dialecticien de son siècle; il donnait ses leçons de vive voix.

ALYPIUS, aut. grec, avait composé sur la *musique* un traité dont il nous reste un fragm. publ. par Meibomius dans les *Antiq. music. scriptor.* Il vivait avant Ptolémée.

ALYPIUS, évêq. de Tagaste, ami de St Augustin, se distingua dans une conférence tenue en 411 à Carthage, contre les donatistes (*v.* ce nom).

ALZATE-Y-RAMIREZ (don Jos.-Ant.), astron. et géographe espagnol, né au Mexique dans le 18e S., publ. une *Gazette de littérat.* à Mexico, et fit un grand nombre d'observat. astronomiq. assez importantes. Il détermina le premier la position de ce grand pays et de ses princip. villes, et fit part de son travail à l'acad. des sciences de Paris. On a de lui plus. *Cartes*, des *Mém. géographiques*, et une *Lettre* sur divers objets d'hist. nat., impr. dans la relation du *Voyage de Chappe.*

AMABLE (St), curé de Riom dans le 5e S., et le patron de cette ville, mourut, selon Grégoire de Tours, en 464, et fut enterré à Clermont; mais d'autres écrivains assurent qu'il mourut en 475, et que son tombeau fut placé dans l'église de St-Bénigne, à Riom.

AMACK, poète persan du 11e S., est aut. du poème des *Amours de Joseph et de Zulykha*, très estimé dans l'Orient, trad. en franç. et en angl.

AMADEI (Christ.-Antoine), médec. et botan. de Bologne, mort en 1720, trouva dans les environs de sa patrie deux plantes dont il ne put découvrir les noms; mais quelque temps après on reconnut avec

surprise que c'étaient des plantes équatoriales; l'une d'elles reçut de Gaëtan Monti le nom d'*aldrovanda*, en l'honneur d'Aldrovande.— Son fils J.-J. AMADEI, botaniste et chanoine de Bologne, se distingua par ses profondes connaiss. en bibliographie.

AMADESI (DOMINIQUE), né à Bologne en 1657, mort en 1730, négociant, faisait ses délices des belles-lettres, et surtout de la poésie. La mort d'une épouse adorée fut le triste sujet de ses vers qui ont été publ. en partie par son ami Zanotti, Bologne, 1725. — Son fils, Lelio-Alberto, égalem. distingué par ses connaissances et son goût pour la littérat., mourut en 1758, âgé de 66 ans.

AMADESI (JOSEPH-LOUIS), né à Livourne en 1701, fut honoré de la confiance de 3 archev. de Ravenne, qui le choisirent successiv. pour secrét.; et mis en 1734 à la tête des archives ds l'archevêché, il a, d'après les renseign. qu'il en tira, publié div. ouvr. sur les droits et la juridiction de cette église. Dans ses loisirs il faisait de jolis vers qui se trouvent semés dans plusieurs recueils. Il mourut à Rome en 1775.

AMADUZZI (JEAN-CHRIST.), philologue distingué, né dans l'état de Rome vers 1720, fut pourvu de la charge honorable d'inspect. de l'imprim. de la Propagande, et mourut à Rome après l'année 1791. Il était en corresp. avec la plupart des savants de l'Europe. On lui doit un gr. nombre d'ouvr. et d'éditions estimées, parmi lesquels on cite : *Anecdota litteraria è MSs. codicib. eruta*, Rome, 1773-74, 3 vol. in-8. — *Alphabetum Barmanum*, 1776, in-8. — *Character. ethicor. Theophrasti capita duo, hactenùs anecdota*, Parme, 1786, in-4. — *Epistola ad Bodonium super ed. Anacreontis*, ib., 1791, in-8.

AMAFANIUS (CAÏUS), philos. rom., cité par Cicéron dans ses *Tusculanes*, avait traduit les ouvrages d'Epicure, dont il suivait la doctrine.

AMAGE, reine des anciens Sarmates, est célèbre par son habileté dans le gouvernem., son équité et son courage.

AMALÉCITES, peuples descendants d'Ésaü. Chassés de leur pays par Ézéchias, ils se retirèrent en Grèce, et furent la souche des Lelèges, ancêtres des Macédoniens et des Lacédémoniens.

AMAJA (FRANÇ.), jurisc. espagn., mort vers 1640 à Valladolid, professa le droit à Ossuna et Salamanque. Il est aut. de *Commentaires* sur les cinq dern. liv. du code, Lyon, 1639, in-fol., et d'autres ouvr. de droit estimés en Espagne.

AMALABERGUE, fille de Théodoric, roi des Goths, et femme d'Hermanfroi (*v.* ce dern. nom).

AMALAIRE (FORTUNATUS), archev. de Trèves en 810, rétablit, l'année suiv., la religion chrét. dans la partie de la Saxe située au-delà de l'Èbre. En 813 il fut envoyé en ambassade à Constantinople, pour ratifier le traité que Charlemagne venait de conclure avec l'emper. grec, et de retour dans son diocèse, y mourut en 814. Nous avons un *Traité* d'Amalaire sur le baptême, impr. dans les *OEuvres* et sous le nom d'Alcuin.

AMALAIRE (SYMPHOSIUS), prêtre de l'église de Metz, directeur de l'école du palais sous Louis-le-Débonnaire, passe pour l'homme le plus sav. de son siècle dans la liturgie. Son principal ouvr. est le *Tr. des offices ecclés.*, où l'aut. cherche à rendre raison des prières et des cérémonies de l'office divin. Ce tr., qu'Amalaire donna en 820, et avec des correct. en 827, est imprim. dans le tome XIV de la *Bibl. des Pères*. On trouve encore de lui des opusc. et des lettres dans les *Miscellan.* de Baluze, dans le *Spicilége* de d'Achery, dans le *Thesaur.* de Martenne, etc.

AMALARIC, roi des Visigoths d'Espagne en 511, fut défait par Childebert et tué près de Narbonne. Il avait épousé Clotilde, fille de Clovis, roi de France. En lui finit la race des Théodomes, qui avait régné 111 ans sur les Visigoths. Cette monarchie devint alors élective et se concentra en Espagne.

AMALASONTE, fille de Théodoric, roi des Ostrogoths d'Italie, gouverna long-temps après la mort de son père avec les qualités d'un grand roi, fit fleurir les arts et les sciences, et appela les sav. auprès d'elle. Sa connaissance de la langue des peuples voisins la dispensait du service des interprètes. Elle avait épousé Théodat, qui la fit étrangler vers 536 dans un bain, sous prétexte d'adultère.

AMALECH, père des Amalécites, peuples de l'Arabie, était petit-fils d'Ésaü. Les Amalécites, après avoir été long-temps en guerre avec les Hébreux, furent exterminés par Saül.

AMALFI (CONSTANCE d'AVALOS d'), l'une des muses italiennes du 16e S., resta veuve de bonne heure, et sans enfants, d'Alphonse Piccolomini, duc d'Amalfi. Charles-Quint, pour preuve de son estime, lui donna le titre de princesse. Elle mourut à Naples, sa patrie, vers l'an 1560. Ses *Poésies* sont réunies dans plus. édit. avec celles de Victoire Colonne, marquise de Pescaire.

AMALIE, veuve du duc de Saxe-Weimar en 1758, se trouva chargée du gouvernem. à 19 ans. Son admin. répara les pertes que ses états avaient éprouv. pend. la guerre de 7 ans; elle mit à exécut. un plan qu'elle avait formé pour la civilisat. de son pays et le progrès des lumières. La ville de Weimar devint le rendez-vous des savants et des littérat. d'Allemagne, tels que Goethe, Wieland, Seckendorf, Bode, etc. En 1775, elle remit entre les mains de son fils l'autorité dont elle s'était montrée si digne pend. 14 ans, et mourut en 1808, généralem. regrettée.

AMALRIC (ARNAUD), 17e abbé de Cîteaux, fut choisi en 1204 par Innocent III, avec P. de Castelneau et Arnaud, pour travailler à la conversion des Albigeois. A la suite de cette mission, pendant laquelle des excès inouïs furent commis de part et d'autre, Amalric fut en 1212 nommé archev. de Narbonne; il passa peu de temps après en Espagne pour faire la guerre aux Maures, et composa la relation en latin de cette expédit. A son retour en France, il voulut s'arroger le titre de prince de Narbonne; mais cette prétention n'ayant point été accueillie par Simon de Montfort, Amalric l'excommunia, et se ligua contre lui avec le comte de Toulouse. Ce prélat mourut en 1225, et fut inhumé à Cîteaux, où l'on voyait naguère son mausolée.

AMALRIC (AUGER), historien du 14e S., a écrit

une *Histoire des papes jusqu'à Jean XXII,* sous le titre *Chronicon pontificale.*

AMALTÉO (POMPONIO), peintre, né dans le Frioul en 1505, mort vers 1588, était gendre de Pordenone, dont il imita la manière de peindre, et qu'il remplaça comme chef de l'école. Il eut plus. élèves distingués, entre autres son frère Jérôme Amaltéo, dont on cite quelq. tableaux de petite dimension, et des fresques.

AMALTHÉE (mythol.), fille de Mélisséus, roi de Crète, nourrit Jupiter avec du lait de chèvre, ce qui fit dire que ce dieu avait été nourri par une chèvre; on ajouta qu'une de ses cornes avait été placée dans le ciel, sous le nom de corne d'abondance.

AMALTHÉE, sibylle de Cumes, nommée aussi Démophile, présenta, dit-on, à Tarquin, des prophéties sur les destinées de Rome.

AMALTHÉE (PAUL), né vers l'an 1460, à Pordenone dans le Frioul, entra dans l'ordre des frères mineurs, et fut prof. de b.-lettres dans sa patrie, puis à Bellune, à Trente, enfin à Vienne en Autriche. Quelques-unes de ses *Poésies* latines ont été impr.; les autres sont restées MSs. Il fut assassiné à Vienne en 1517.

AMALTHÉE (MARC-ANTOINE), frère du précéd., fut prof. dans plus. villes du Frioul, et mourut à Pordenone en 1558, âgé de 83 ans. On conserve à Venise, dans la bibliothèque de St-Michel de Murano, un volume entier de ses *Poésies* latines.

AMALTHÉE (FRANÇ.), le plus jeune des 3 frères, professa, comme eux, la littérature, fit des vers et des disc. latins, et fut le père des 3 Amalthée suiv.

AMALTHÉE (JÉRÔME), né en 1506, fils aîné du précéd., médecin, philos. et célèbre poète latin, professa dans plus. villes, jusqu'à sa mort arrivée en 1574. Muret le préférait à tous les poètes latins d'Italie.

AMALTHÉE (JEAN-BAPTISTE), frère de Jérôme, né à Odezzo en 1525, fut secrét. de la républ. de Raguse, du pape Pie IV, et mourut à Rome en 1573.

AMALTHÉE (CORNEILLE), né vers 1530, frère du précédent, lui succéda dans la charge de secrét. de la républ. de Raguse. Il repassa en Italie, et vint en 1561 à Rome, où Paul Manuce l'avait attiré pour l'aider dans ses travaux. Corneille mourut en 1603. Ses *Poésies* ont été impr. avec celles de ses deux frères, Venise, 1627, in-8; et depuis dans les *Carmina illustr. poetar.*, à la suite de la belle édition de Sannazar, 1728, in-8, etc.

AMALTHÉE (OCTAVE), fils aîné de Jérôme, prit l'état de médecin, professa la philos. à Padoue, et mourut à Venise en 1626, âgé de 83 ans.

AMALTHÉE (ATTILIUS), 2e fils de Jérôme, né à Odezzo en 1550, prit l'état ecclés., eut plus. nonciatures, et mourut à Rome en 1633.

AMAMA (SIXTINUS), théolog. protestant, né dans la Frise, très versé dans les langues orientales, fut profess. d'hébreu à l'université de Francker. Il a fait une *Critique* de la version du Pentateuque dite *la Vulgate,* et donné sous le titre: *Antibarb. biblicus*, 1628, la critiq. de celle des livres hist. de l'Ancien-Testament, de Job, des Psaumes, des livres de Salomon, et quelques dissertat. détachées. Il mourut en 1629.

AMAMA, peintre du 17e S. à Hambourg, excellait à peindre en miniature des paysages, des oiseaux, et surtout des fleurs.

AMAN, Amalécite, favori d'Assuérus pendant la captivité de Babylone, irrité que Mardochée refusât de se prosterner devant lui, résolut de le faire périr avec tous les Juifs, et fit donner par le roi l'ordre de les exterminer à un jour marqué. Mais Esther, Juive d'origine, apaisa la colère d'Assuérus son époux, et fit condamner Aman au gibet.

AMAND (St), évêque de Bordeaux, sa patrie, en 403, fut regardé comme l'un des plus saints prélats de son temps. De tous ses écrits, il ne nous reste que le précis de l'une de ses *Lettres* dans une de celles de St Jérôme. On ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort.

AMAND (St), né près de Nantes, est regardé comme l'apôtre des Pays-Bas, où il fonda plus. monastères: à Gand, celui de Blandinberg, depuis l'abbaye de St-Pierre, et celui de St-Bavon, érigé en cathédrale au milieu du 16e S.; près de Tournay, celui d'Elnon, autrement dit l'abbaye de St-Amand. Élu, malgré lui évêque de Tongres ou de Maëstricht en 649, il se démit au bout de 3 ans, et se retira peu de temps après dans son monastère d'Elnon, où il mourut en 679.

AMAND de *Ziériczée*, ainsi nommé de sa ville natale, provincial des cordeliers, et profess. de théol. à Louvain, est auteur d'une chronique du monde depuis la création jusqu'en 1534, sous ce titre: *Scrutinium, sive Venatio veritatis historicæ,* en 6 liv., Louvain, 1534, in-8. Cette chronique est suivie d'un opuscule sur les 70 *semaines* de Daniel.

AMAND (PIERRE), chirurgien-accoucheur, mort à Paris en 1720, a publ. des *Observations* sur l'art des accouchem., Paris, 1713-1715, in-8.

AMAND (JACQUES-FRANÇOIS), peintre et graveur de l'acad. de peinture, mort à Paris en 1770, n'est connu que par la critique que Diderot a faite des tabl. qu'il avait exposés aux salons de 1765 et 1767.

AMANDUS (ÆNÉUS-SALVIUS), général rom. vers l'an 285, command. dans les Gaules sous Dioclétien, avec Auléus-Pomponius-Ælianus. Suivis d'une faible armée de paysans et de vagabonds, ils osèrent se faire proclamer emper. Ces paysans s'appelaient Bagaudes, du nom d'un château situé à une lieue de Paris, qu'on a depuis nommé St-Maur-des-Fossés. Maximien se rendit maître de ce château et le fit démolir. Amandus périt dans cette guerre.

AMANIEU-DES-ESCAS, troubadour du 13e S., vécut à la cour de Jacques II, roi d'Aragon. On a de lui 4 pièces, entre autres une instruct. à un jeune seigneur, où l'on trouve des détails curieux sur les usages, les vêtements et les manières de son temps. Raynouard en a publ. des fragm. dans son *Choix de poésies,* 2 et 5.

AMANTON (CL.-NICOL.), né près d'Auxonne en 1760, avocat, maire d'Auxonne, puis doyen des conseillers de préfecture de la Côte-d'Or, mort au château de Meudon, en 1836, était membre de plus.

académies et sociétés littér. Il a rédigé, pendant près de 20 ans, le *Journal de Dijon*, et a publié un gr. nombre d'opusc. et de notices biographiq. Son ouvr. le plus import. est une *Numismatographie bourguignonne* encore inédite, mais dont les planches sont gravées depuis 1824 (*v.* la *France littéraire* de M. Querard, I. 45).

AMAR, député à la convent. nat., était, avant la révol., avoc. au parlem. de Grenoble et trésor. de France. Il vota la mort de Louis XVI, fut membre du comité de sûreté génér., et ne se fit remarq. que par son exaltat. révolut. Il mourut à Paris en 1816.

AMARA-SINGHA, savant Indien, qui vivait dans le 1er S. av. J.-C., a composé le meill. et le plus complet des *Dictionn.* samskrits en vers. Il en existe un exempl. à la biblioth. du roi, nos 33, 38 et 39 du catalogue des MSs. samskrits. Le P. Paulin de St-Barthélemi en a publié la 1re partie, Rome, 1798, in-4.

AMARAL (ANDRÉ d'), Portugais, chancelier de l'ordre de Jérusalem, et prieur de Castille, accusé d'avoir, par des avis secrets, fait connaître à Soliman les endroits les plus faibles de la place de Rhodes, et de l'avoir informé que les assiégés manquaient de vivres et de munit., fut condamné, sur la seule déposit. d'un domestiq., à avoir la tête tranchée, et reçut la mort avec courage le 5 nov. 1522.

AMARITON (J.), jurisconsulte du 16e S., né en Auvergne, mort à Paris en 1590, dans une prison où l'avaient fait jeter les ligueurs, a laissé des *Commentaires* sur les *épîtres* de Cicéron et d'Horace, Paris, 1553, et des *Notes* sur le 38e *livre* d'Ulpien, Toulouse, 1554.

AMASA, neveu de David, fut gén. d'Absalon, lors de sa révolte contre son père. Rentré dans le devoir après la mort de ce rebelle, David lui conserva sa faveur; mais il fut tué d'un coup d'épée par Joab, qui en était devenu jaloux.

AMASEO (ROMOLO), littérat. angl., né à Udine en 1489, fut professeur à Bologne, et secrétaire du sénat de cette ville. Chargé de prononcer, devant le pape Clément VII et l'emp. Charles-Quint une harangue latine au sujet de la paix conclue entre les deux souverains, il s'acquitta de ce devoir aux applaudissem. de toute l'assemblée. Le St-siége lui donna plus. missions politiq. import. En 1550, après la mort de sa femme, Jules III le nomma secrétaire des brefs. Il mourut 2 ans après. On a de lui des trad. latines de l'expédition de Cyrus par Xénophon, 1533, in-fol.; et de Pausanias, 1547; des discours latins, Bologne, 1580, in-4.

AMASEO (POMPILIO), fils du précéd., enseigna le grec à Bologne comme son père, et mourut en 1584. Il fit imprimer deux fragm. d'une trad. de Polybe : l'*Histoire* des poètes de son temps, qu'il avait écrite en latin, n'a pas vu le jour.

AMASEO (GRÉGOIRE), né à Udine, profess. de langue latine à Venise, mort en 1541, a laissé des *Mémoires* sur l'histoire et les troubles de la ville d'Aquilée.

AMASIAS, 8e roi de Juda, fils de Joas, lui succéda l'an 839 avant J.-C., et remporta sur les Iduméens une grande victoire; mais n'étant pas resté fidèle à Dieu, il fut battu et fait prisonnier par le roi d'Israël, et ne recouvra sa liberté qu'en livrant les trésors du temple. Il mourut assassiné par ses sujets, après un règne de 29 ans.

AMASIAS, prêtre du veau d'or de Bethel vers 765 avant J.-C.

AMASIS, un des plus anc. rois d'Égypte, fut abandonné de ses sujets, qui se soumirent à Actisanès, roi d'Éthiopie.

AMASIS II, roi d'Égypte, de 569 à 526 av. J.-C., n'était d'abord que simple soldat, et devint bientôt assez puissant pour détrôner Apries. Il fit oublier son usurpation et la bassesse de sa naissance par sa justice et ses talents. Il se soumit à Cyrus; mais ayant refusé de payer le tribut à Cambyse son fils, il fut attaqué par ce prince, et mourut avant la conquête de son roy. par les Perses.

AMASTRIS, nièce du dernier Darius, épousa Cratère, favori d'Alexandre, et ensuite Lysimaque, roi de Thrace. Ses fils la firent jeter à la mer; mais Lysimaque vengea ce parricide. On a quelques médailles d'Amastris qui font présumer qu'elle fonda une ville de son nom.

AMATA (GIUSEPPE), plus connu dans les missions sous le nom de *Padre don José*, né à Naples en 1769, fut choisi par le collége de la Propagande pour aller répandre la foi chez les Birmans, où il arriva en 1794. Il habitait ordinairem. au centre de la mission, qui se composait de 5 petits villages dans le district de Dibayen. C'est à Moumiha qu'il mourut en 1832, à l'âge d'environ 63 ans. Il était sav. dans la méd., la botan., et les autres parties de l'hist. natur., et même avait fait des collect. et recueilli, sur des plantes et des animaux inconnus, des notes préc. qui lui furent dérobées par un soldat après la défaite de l'armée des Birmans dans la dern. guerre avec les Anglais. Il possédait en perfection le pali et le birman, et était très versé dans la littérat. de cette dern. langue.

AMATE, femme du roi Latinus, avait fiancé sa fille Lavinie à Turnus avant l'arrivée d'Énée dans le Latium, et se pendit de désespoir quand elle la vit épouser le prince troyen.

AMATI, famille de luthiers de Crémone, célèbres vers le milieu du 17e S. Nicolas, Antoine et André Amati ont apporté les prem. un perfectionn. notable dans la facture des instrum. à corde. Nicolas, l'aîné des 3 frères et le fondat. de leur école, fut le maître de Stradivarius, qui l'a surpassé.

AMATIUS, Romain, se disait petit-fils de Marius et allié de Jules-César; après la mort du dictateur, il commit beaucoup de désordres, mais Antoine le fit étrangler.

AMATO, moine, puis évêque du Mont-Cassin au 11e S., a laissé deux *ouvr.*, l'un sur la vie des apôtres St Pierre et St Paul, et l'autre sur les victoires et sur les irruptions des Normands.

AMATO (J.-ANTOINE), peint. et grav., né à Naples en 1475, mort en 1555, a laissé plus. tabl. dont les plus estimés sont la *Disputa del sacramento* à la cathéd. de Naples, et 2 *vierges* à Chiaja, l'une

dans l'église *del Carmine,* l'autre à St-Léonard.

AMATO, neveu du précédent, s'est acquis aussi quelq. réputation dans la peinture.

AMATO (VINCENT), a publ. en 1670 des *Mém. historiques* sur la ville de Cantazaro sa patrie.

AMATO (VINCENT), compositeur sicilien, né en 1629, a laissé : *Sacri Concerti,* à 2, 3, 4 et 5 voix, avec une *Messe* à 3 et 4, Palerme, 1656. — *Messa e Salmi di vespro y compieta,* à 4 et 5 voix, ib., 1656. — L'*Isauro*, opéra, Aquila, 1664.

AMATO (AGNELLO), avocat napolitain du 17e S., est auteur de consultat. et d'écrits sur les droits féodaux et ecclesiastiques.

AMATUS-LUSITANUS (JEAN-RODRIGUE), méd. portugais, Juif d'origine, né en 1511, fit ses études à Salamanque, voyagea dans diverses contrées, et professa la médecine avec succès à Ferrare et Ancône. Soupçonné de conserver quelque penchant pour la relig. juive, il échappa à l'inquisit. en se retirant d'abord à Pesaro, ensuite à Raguse, enfin à Thessalonique, où il embrassa ouvertement le judaïsme. L'époque de sa mort n'est pas fixée. On a de lui : *Exegemata in priores duos Dioscoridis de materiâ medicâ libros*, Anvers, 1536, in-4, réimpr. plus. fois sous différ. titres et avec des changem. — *Curationum medicinalium centuriæ septem*, Lyon, 1580, in-12; Paris, 1613 et 1620, in-4; Francfort, 1646, in-fol.

AMAURI, dit *de Chartres*, professait la philos., au commenc. du 13e S., La métaphysiq. d'Aristote le jeta dans des erreurs; il se fit un nouv. système de relig. et de nombr. prosélytes; mais condamné par Innocent III, il fut obligé de se rétracter, et s'enferma de dépit à St-Martin-des-Champs, où il mourut de chagrin. En 1210, ses ossemens furent exhumés et jetés à la voirie; quelq.-uns de ses disciples, livrés au bras séculier, périrent dans les flammes.

AMAURY Ier, roi de Jérusalem, après la mort de son frère Baudouin III, en 1165, forma le projet de s'emparer de l'Égypte, s'occupa pend. plus. mois des préparatifs de cette guerre, rompit tout à coup la paix avec le khalyfe, prit Damiette, et marcha vers le Kaire. En attendant que l'armée de Noradin fût arrivée, le khalyfe et son visir amusèr. Amaury, sous prétexte de lui amasser deux millions d'or. Au moment où il se croyait maître des trésors de l'Égypte, le sulthan d'Alep envoya une puissante armée pour combattre les chrét. Le roi de Jérusalem fut obligé de lever le siége, d'aband. ses conquêtes, et de rentrer dans son roy., avec la honte d'avoir fait une agression injuste, et de perdre le tribut que lui payaient les mahométans. Saladin entra dans la Palestine, prit Gaza, et mit à feu et à sang toute la contrée, tandis que Noradin marchait vers Antioche. Après avoir fait de vains efforts pour s'opposer aux progrès des infidèles, Amaury mourut en 1173, âgé de 38 ans.

AMAURY II, de Lusignan, roi de Chypre, épousa la veuve du comte de Champagne, Isabelle, 2e fille d'Amaury 1er, et fut reconnu roi de Jérusalem, en 1194. Il implora, mais inutilem., le secours des princes de l'Europe contre les Sarrasins, maîtres de la cité sainte. La divis. qui régnait dans la famille de Saladin sauva seule les faibles débris de son roy. Acre fut sa résidence. Il mourut en 1205.

AMAURYS (GUILLAUME des), troub. du 14e S., dont on a quelques chansons. Dans l'une, il charge une hirondelle d'aller, tous les matins, réveiller par ses gazouillements une dame de Naples, fille du comte d'Hautemare, pour lui apprendre tous les maux que lui fait souffrir son amour.

AMAZONES, femmes guerrières. On suppose qu'il exista deux tribus princip. d'Amazones. Les unes, qui habitaient les côtes septentrion. et occident. de l'Afriq., subjuguèr. les Atlantes, les Numides, les Éthiopiens, les Gorgones, autre peuplade guerrière qui les arrêta long-temps. Les autres, originaires de l'Asie-Min., étendir. leurs conquêtes jusqu'aux frontières de l'Assyrie et du Tanaïs, bâtirent Éphèse, Smyrne, Tyr, Magnésie, Thémyssire, et eurent plus. reines célèbres : Antiope, qui attaqua Thésée; Penthésilée, qui secourut les Troyens; Tomyris, qui fit périr Cyrus; Thalestris, qui visita Alexandre. On a dit qu'elles se perpétuaient par un commerce passager avec les habitants des pays voisins, et qu'elles estropiaient ou faisaient périr leurs enfants mâles. Elle se brûlaient, dit-on, la mamelle droite pour tirer de l'arc avec plus de facilité.

AMBERGER (CHRISTOPHE), peintre et grav., né à Nuremberg vers 1560, mort en 1563, était élève d'Holbein. La galerie royale de Munich possède plus. de ses ouvr. Sa meill. composit. est l'*Hist. de Joseph* en 12 tableaux. On cite encore, parmi ses chefs-d'œuvre, Hérodiade recevant la tête de St Jean-Baptiste, dans la galerie de Vienne.

AMBÉRIEUX (P.-DUJAT d'), né à Lyon en 1788, présid. du collége elector. de l'Ain en 1815, mort en 1821, a laissé un opuscule en vers et en prose, intitulé : *les Singes*, tiré à petit nombre.

AMBIGAT, roi des Gaules, du temps de Tarquin-l'Ancien, envoya des colonies de Gaulois en Germanie et en Italie, sous la conduite de Sigovèse et de Bellovèse (*v.* ces noms).

AMBILLOU (RÉNÉ BOUCHET), poète franç. du 16e S., fils d'une sœur de Scévole de Ste-Marthe, né à Poitiers, montra pour la poésie un talent supérieur à celui de la plupart de ses contemporains. Ses *œuvres* ont été publ. à Paris, 1609, in-8.

AMBILLOU (JACQUES), frère du précéd., avocat au parlem. de Bretagne, cultivait aussi la poésie.

AMBIORIX, roi des Éburons dans la Gaule, battit plus. généraux romains; mais il fut défait lui-même par Jules-César dans une grande bat., où il perdit 60,000 hommes.

AMBLIMONT (F. comte d'), officier-général de la marine franç., émigra, prit du service en Espagne pend. la révolut., et fut tué en 1796 dans un combat où la flotte espagn. fut battue par l'amiral Jervis. On a de lui une *Tactique navale*, Paris, 1788, in-4.

AMBLY (E.-C.-A., marquis d'), lieut.-gén. des armées, député aux états-génér. en 1789, sortit de France après la clôture de l'assemblée constit.,

fit avec l'armée de Condé la campagne de 1792, et mourut en émigration dans un âge très avancé.

AMBOISE (George d'), cardinal et l'un des plus gr. ministres qu'ait eus la France, naquit en 1460, au château de Chaumont-sur-Loire. Év. de Montauban à l'âge de 14 ans, il devint un des aumôniers de Louis XI. A la mort de ce monarque, en 1483, le duc d'Orléans prit les armes pour faire valoir ses droits à la rég.; d'Amboise suivit sa fortune : ils furent tous deux faits prisonn. et mis en liberté lorsque Charles VIII fut déclaré majeur. Il obtint bientôt l'archev. de Narbonne, qu'il échangea contre celui de Rouen en 1493. Le duc d'Orléans, gouvern. de la Normandie, le nomma son lieut.-gén. Lorsque ce prince monta sur le trône sous le nom de Louis XII, il choisit d'Amboise pour son prem. ministre, et mit en lui toute sa confiance. Au lieu de lever la taxe ordinaire pour les frais du couronn., les impôts furent diminués d'un 10e. L'année suiv., en 1499, Louis XII entreprit la conq. du Milanais; mais les campagnes de l'Italie, qui d'abord avaient eu tant d'éclat, finirent par être malheur. Au milieu de ces désastres, d'Amboise eut la gloire de ne point augm. les impôts, de maintenir la paix dans l'intér., et de faire dans nos lois des changements nécessaires pour abréger les procès, et s'opposer à la corrupt. des magistrats, qui donnaient souv. gain de cause à l'homme riche ou puissant, au préjud. du pauvre, qui ne pouvait acheter leurs jugem. Il avait obtenu la dignité de cardin. après la dissolut. du mariage de Louis XII avec Jeanne de France, lorsqu'il eut fait donner à César de Borgia, fils d'Alexandre VI, le duché de Valentinois. Après la mort de Pie III, il eut l'ambition d'être pape. Julien de la Rovère lui conseilla de retirer les troupes franç. de Rome, pour laisser au conclave une pleine liberté de suffrages, et se fit élire à sa place sous le nom de Jules II. D'Amboise, irrité contre les Vénitiens, qui l'avaient fait exclure, engagea Louis XII à leur faire la guerre, et mourut bientôt après à Lyon, en 1510.

AMBOISE (Aimery d'), frère du card., gr.-maître de l'ordre de Jérusalem, et successeur de Pierre d'Aubusson. La victoire navale qu'il remp. en 1510 sur le soudan d'Égypte près de Monte-Negro, lui fit un gr. nom. Il mourut 2 ans après, âgé de 78 ans.

AMBOISE (J.-J. d'), comte d'Ambijoux, mort sans postér., fut le dernier de la fam. d'Amboise.

AMBOISE (Michel d'), fils naturel du comte de Chaumont d'Amboise, amiral de France, né à Naples dans les prem. années du 16e S., fut amené jeune à Paris, et placé chez un procureur; mais il suivit son malheur. pench. pour la poésie, et vécut dans l'indigence. Il signait *Esclave fortuné*, voulant exprimer qu'il était sujet aux caprices de la fortune. Ses *poésies*, quoique médiocres, sont très recherchées des curieux: *Complaintes*, 1529, in-8. — *La Panthaire*, 1530. — *Épistres vénériennes*, 1534. — *Contre-épistres d'Ovide*, 1546, etc.

AMBOISE (Adrien), évêque de Tréguier en 1604, mort dans son dioc. en 1616, a donné *Holopherne*, tragédie sainte, 1580, in-8.

AMBOISE (François), frère aîné d'Adrien, né à Paris en 1550, mort à Rennes en 1620, fit des belles-lettres moins une occupat. qu'un délassem.; il y renonça de bonne heure pour s'occuper de sa fortune, et devint conseiller au parlem. de Bretagne, maître des requêtes, enfin conseiller-d'état. Outre des poésies pub. sous le tit. de *Désespérades*, Paris, 1572, in-8, on cite de lui différ. *trad.* d'ouvr. ital., des *odes*, 1568, in-8, etc. Il eut part à l'éd. des *œuvres* d'Abailard et d'Héloïse, 1616, in-4.

AMBOISE (Jacq.), doct. en médecine, frère des deux précéd., fut recteur de l'univ. de Paris après la réduction de cette ville en 1594, contribua beaucoup à l'expuls. des jésuites, et mourut de la peste en 1606. On a de lui : *Orationes duæ in senatu habitæ*, Paris, 1595, in-8, et quelq. quest. médicales citées dans la *Biblioth. méd.* de Carrère.

AMBRA (Franç. d'), noble Florentin, consul de l'acad. de Florence, y fit souvent des lectures publiques, et mourut en 1558. Ses *comédies* furent imprim. après sa mort, Florence, 1560.

AMBRA (Elisabeth-Girolami d') née à Florence au commencem. du 18e S., fut reçue à l'académie des Arcades sous le nom d'Idalba. Ses poésies légères eurent du succès.

AMBROGI (Antoine-Marie), né à Florence en 1713, mort à Rome en 1788, professa l'éloquence et la poésie au collége romain. Il occupa 30 ans cette chaire, et la plupart des littérat. qui depuis ont illustré l'Italie lui durent leur instruction. Le musée de Kircher fut confié pendant plus. années à ses soins : il en a publié une descript. détaillée sous le titre de *Musæum Kircherianum*, Rome, 1765, 2 vol. in-fol. Sa *traduct.* de Virgile, en vers blancs, 1763, 3 vol. in-fol., accomp. de dissertat. savantes, de variantes et de notes, ornée de grav. d'après les monum. antiq., est très recherchée. Il a traduit en italien quelq. tragéd. de Voltaire et les épîtres choisies de Cicéron. Un *poème* sur les citronniers, qu'il avait écrit en latin, est resté MS.

AMBROISE, diacre d'Alexandrie, converti par Origène à la foi catholique, souffrit le martyre vers l'an 250.

AMBROISE (St), év. de Milan, et l'un des Pères de l'Église, était fils du préfet des Gaules, et gouvernait lui-même la Ligurie, quand le peuple de Milan, charmé de ses vertus, l'élut d'une voix unanime pour remplacer l'év. Auxence. Ambroise n'était que catéchumène; il fut ordonné prêtre et sacré év. huit jours après avoir reçu le baptême. Il signala son épiscopat par un zèle ferme et soutenu, fit condamner les ariens au concile d'Aquilée, et refusa l'entrée de l'église à l'empereur Théodose jusqu'à ce qu'il eût fait pénitence du massacre de Thessalonique (V. Théodose). Il mourut en 397. Il a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue ses deux traités des *Devoirs* et de la *Virginité*. Ses œuvres ont été recueillies et imprim. plus. fois. La meilleure édition est celle de Paris, 1686, 2 vol. in-fol., que l'on doit aux bénédictins.

AMBROISE, *le Camaldule*, né en 1378 à Portici, dans le roy. de Naples, gén. de son ordre en 1431,

parut avec éclat aux conc. de Bâle et de Ferrare, ensuite à celui de Florence, où il dressa le décret d'union entre l'Église grecque et l'Église latine. La corrupt. qui régnait dans plus. monastères, dont quelques-uns étaient des maisons de débauche, obligea le pape Eugène IV de les réform. Ambroise, chargé de cette réforme, a donné, dans son *Hodœporicon,* une relation naïve et curieuse des peines qu'il eut à essuyer pour s'acquitter de cette mission. Nous avons de lui plus. trad. de livres grecs; une *Chronique* du Mont-Cassin, des *Harangues*, des *Lettres* et d'autres ouvr. Il mourut à Florence en 1439. La meill. éd. de ses *Lettres* est celle qu'en a donnée Mehus, Florence, 1759, 2 vol. in-fol., précéd. d'une *Vie* d'Ambroise. Elles sont très intéressantes pour l'hist. littér. de la 1re partie du 15e S.

AMBROISE (La Peyrie), capucin, né à Lombez en 1708, mourut en odeur de sainteté en 1778, à St-Sauveur, près de Baréges. Son *Traité* de la paix intérieure, ses *Lettres* spirituelles tiennent un rang parmi les livres de piété.

AMBRONS, peuple gaulois alliés des Cimbres et des Teutons, envahirent avec eux l'Italie vers 105 avant J.-C., battirent les généraux Manlius et Cépion; mais ils furent exterminés par Marius à la bataille d'Aquæ-Sextiæ (Aix), 101 avant J.-C.

AMBROSINI (Barth.), profess. en médecine et directeur du jardin de botanique de Bologne, sa patrie, mort en 1657, fut l'éditeur d'Aldrovande (*v.* ce nom); il est auteur de différents ouvr. tels que: *Panacœa ex herbis*, etc. — *Historia Capsicorum,* Bologne, 1630, in-12, figures. — *Theorica medicina*, ib., 1632, in-4. — *Modo di preserva e cura di peste*, etc., ib., 1631.

AMBROSINI (Hyacinthe), frère et success. du précéd. dans la direct. du jardin botan. de Bologne, est aut. de *Hortus Bononiæ*, etc., Bologne, 1644-1657, in-4. — *Phytologia, hoc est de plantis*, ib., 1664-1666, in-fol. — Bassi a dédié un genre de plantes à la mémoire des deux frères Ambrosini.

AMBROSIO (Thésée), de l'illustre famille des comtes d'Albanèse, dans la Lomelline, près de Pavie, entra jeune dans l'ordre des chan. régul. de St.-Jean. Le pape Léon X le nomma profess. de langue syriaque et chaldaïque à l'univ. de Bologne. Il a laissé une *Introduction* à la connaissance des langues chaldaïque, syriaque, arménienne, et de dix autres langues, imprim. à Pavie en 1539, in-4, rare. Il y mourut un an après, âgé de 70 ans.

AMBROSIUS AURÉLIANUS, général, puis souverain de la Grande-Bretagne, fut en 508 tué dans une bataille qu'il livra aux Saxons occidentaux.

AMÉ (St) ou AMAT, habita long-temps une cellule taillée dans le roc, près du monast. d'Agaune; tiré de cette solitude pour être placé sur le siége épiscopat de Sion, il fut exilé par Thierry, que fatiguaient ses pieuses exhortations, et mourut à Péronne en 690.

AMÉDÉE, nom commun à plusieurs princes successivem. comtes de Maurienne, comtes et ducs de Savoie, tous issus de la même tige, Berthold ou Bérold, arrière-petit-fils de Lothaire II de Saxe, comte de la Thuringe, et premier comte de Maurienne.

AMÉDÉE Ier, petit-fils de Bérold, comte de Chablais et de St-Maurice en Valais, mourut vers le milieu du 11e S.

AMÉDÉE II reçut de l'empereur Henri IV le Bugey, en 1077. Il mourut en 1095.

AMÉDÉE III accompagna, dans le voyage de la Terre-Sainte, le roi de France Louis VII, son neveu, et mourut en 1149.

AMÉDÉE IV obtint de l'empereur Frédéric II l'érection en principauté des comtés de Chablais et d'Aost, avec le titre de duc de Chablais. Il mourut en 1253.

AMÉDÉE V, surn. *le Grand,* fut comte de Maurienne, de Savoie, de Piémont, de Bresse, et obtint de l'empereur Henri VII le comté d'Asti. Ce prince sage et belliqueux fit la guerre avec succès. Quelques histor. de Savoie disent qu'Amédée défendit en 1315 Rhodes contre les Turks, et maintint les cheval. de St-Jean de Jérusalem en possession de cette île, et que c'est en mémoire de ce service que lui et ses success. ont ajouté à leurs armes une croix de Malte; mais ce fait est démenti par l'hist. des chevaliers de St-Jean et par la *Vie* d'Amédée lui-même, qui, pendant ce siége, fut occupé constamment en France et en Italie. On dit qu'Amédée V fit 32 siéges, et fut constamment vainqueur. Il mourut en 1323, âgé de 74 ans.

AMÉDÉE VI, dit *le Verd,* réunit à ses états les pays de Faucigny et de Gex, et la baronnie de Vaud. Il mourut en 1383.

AMÉDÉE VII, dit *le Rouge*, acheta les villes de Nice et de Vintimille, hérita du comté de Piémont, qui fut érigé pour lui en principauté relevant de l'empire, et mourut en 1391.

AMÉDÉE VIII, dit *le Pacifique*, fils du précéd., fut créé duc de Savoie en 1416 par l'empereur Sigismond; il acheta en outre le comté de Genevois, celui de Verceil, et hérita en 1419 de la ville de Turin. Il institua l'ordre de chevalerie de St-Maurice, et remit le gouvernem. de ses états à son fils Louis. Le concile de Bâle l'élut pape sous le nom de Félix V en 1439; il abdiqua en 1449 en faveur de Nicolas V, resta doyen du sacré collége, et se retira au château de Ripaille, dans le Chablais. Il mourut en 451.

AMÉDÉE, de la maison de Souabe, parent de l'empereur Conrad III, se retira, par dégoût du monde, dans l'abbaye de Bonnevaux, et s'y employa aux plus bas offices de la maison. Il fonda 4 monastères, et travailla à leur construct. comme simple ouvrier. Il mourut en 1140.

AMÉDÉE, fils du précédent, après avoir passé quelques années à la cour de l'empereur, entra au monastère de Clairvaux, sous la direction de St Bernard, et mourut évêque de Lausanne.

AMÉDÉE, dit *le Bienheureux*, épousa une fille du roi de France Charles VII, et mourut en 1472.

AMÉ-DROZ (Jacob), né à la Chaux-de-Fonds (principauté de Neuchâtel) en 1719, était lieutenant-colonel du régiment de Castellas, qui tint le

dernier à la bataille de Rosbach. Lieutenant de roi à Cassel pendant le siége, il ne voulut jamais signer la capitulation; il se distingua égalem. dans la guerre de 7 ans. C'était un officier aussi humain qu'habile et un citoyen vertueux.

AMEILHON (Hub.-Pascal), membre de l'acad. des inscript. et de l'Institut, administ. de la bibl. de l'Arsenal, né à Paris en 1730, mort en 1811, fut un de ces savants laborieux qui portèrent le flambeau d'une saine critique dans les ténèbres de l'hist.; il est aut. d'une *histoire* du commerce des Égyptiens sous les Ptolémées, couronnée en 1762 par l'acad. des inscriptions; de la continuation de l'*Histoire du Bas-Empire*, par Le Beau; d'un gr. nombre de *Mémoires* académ., et de *Notices* sur l'hist. et les beaux-arts.

AMELGARD, prêtre liégeois du 15e S., a écrit en latin une *Hist.* de Charles VII et de Louis XI, dont le MS. se trouve à la bibliot. royale. Lorsque les Anglais eurent évacué le roy., il fut chargé par le roi Charles VII de la révision du procès de Jeanne d'Arc, et composa un *livre* de l'examen de cette œuvre d'iniquité.

AMÉLIE (Anne), princesse de Prusse, sœur de Frédéric II, dit *le Grand*, née en 1723, et morte en 1787, se distingua par ses talents et son goût pour les arts. Elle a mis en musique *la Mort du Messie*, par Ramler.

AMELIN (Jean d'), de Sarlat, est connu par une *traduct.* des Concions et Harangues de Tite-Live, Paris, 1568, in-8, dont le seul mérite est de donner le nom vulgaire des lieux cités par l'histor. latin.

AMELINE (Claude), né vers 1629 à Paris, suivit d'abord le barreau; il le quitta à 27 ans pour entrer dans la congrégation de l'Oratoire, et devint archidiacre de l'église de Paris. Il mourut en 1706. On a de lui un *Traité de la volonté*, 1684, in-12. — Un autre *de l'amour du souverain bien*, 1699, in-12.

AMÉLIUS, philos. éclectique du 3e S., suivit l'école de Plotin, et composa près de 100 *traités* qui sont perdus. On ignore le lieu et l'époque de sa mort.

AMELOT (Sébastien-Michel), né à Angers en 1741, mort à Paris en 1829, appartenait à une famille qui a donné à l'Église un archev., et à l'état des magistr. et des ministres. Devenu évêque de Vannes en 1774, tel fut son empire sur son clergé à l'époque de la révol., que, sur tous les prêtres de son diocèse, il y en eut à peine 20 qui firent le serment. Appelé à la barre de l'assemblée constituante, il eut à Paris son logement pour prison, passa en Suisse après la session, et de là à Augsbourg, puis à Londres en 1800. Amelot fut l'un des évêques qui refusèrent leur démission à la suite du concordat; ils la donnèrent cependant, lorsque Louis XVIII leur eut adressé un nouvel appel. A son retour en France, Amelot, devenu aveugle, ne s'occupa plus que de bonnes œuvres. Il était le plus ancien évêque de France quand la mort l'atteignit dans sa 88e année.

AMELOT DE LA HOUSSAYE (Abrah.-Nicolas), né à Orléans en 1634, mort à Paris en 1706, fut d'abord secrét. d'ambassade à Venise. On lui doit plusieurs *traduct.*, entre autres celle des *Annales* de Tacite et du *Concile de Trente* de Sarpi, du *Prince* de Machiavel; de l'*Histoire du gouvernement de Venise*, d'Alf. de la Cuea, avec des notes historiq. et polit., Amsterdam, 1705, in-12; elle est remplie de traits satiriques, mais très propres à faire connaître cette républ. On lui attrib. encore des *Mémoires critiques et littéraires*, 1737, 3 vol. in-12, remplis d'anecdoctes la plupart fausses et les autres communes.

AMELOTTE (Denis), prêtre de l'Oratoire, né à Saintes en 1606, mort à Paris en 1678. On cite parmi ses ouvr. la trad. du *Nouveau-Testament* en français, avec des notes, 1666-68, 4 vol. in-8. Elle est mieux écrite qu'aucune de celles qui l'avaient précédée. Il avait eu connaissance de la trad. encore MS. des solitaires de Port-Royal, et sa corresp. fait foi qu'il s'était donné beaucoup de peine pour se procurer les diff. leçons des meilleurs MSs.

AMELUNGHI (Jérôme), surn. *le Bossu de Pise*, poète burlesque italien du 16e S., est auteur de deux poèmes intitulés, l'un *la Gigantea*, la guerre des géants, l'autre *la Nanea*, la guerre des nains, Florence, 1566, in-12. Ce sont les premières productions d'un genre dans lequel les Italiens ont excellé.

AMENA, épouse d'Abdallah, fut mère du prophète Mahomet.

AMENDE (J.-H.), peintre allemand, a peint le plafond de la bourse de Leipsig, où il a représenté l'*assemblée des dieux dans l'Olympe*.

AMÉNÉCLÈS, Corinthien, fut le prem. qui construisit des galères à trois rangs de rames.

AMÉNOPHIS, nom de plusieurs anciens rois d'Égypte que l'on confond avec les Pharaons. Le 1er monta sur le trône en 1686 av. J.-C., et régna 31 ans; le 2e, en 1618, régna 30 ans; c'est lui qui fit jeter dans le Nil les enfants mâles des Israélites; le 3e, en 933, et régna 9 ans. Il y eut plus. autres Aménophis, mais on ne connaît point l'époque où ils ont vécu.

AMENTA (Nicolas), prof. en droit, né à Naples en 1659, mort dans la même ville en 1719, fit son délassement de la culture des lettres, et s'appliqua surtout à l'étude de la langue toscane qu'il écrivait avec une grande pureté, et sur laquelle il a laissé des *observations*. On a de lui sept *comédies* en prose comptées parmi les meilleures de son temps, vingt-quatre *pièces* satiriques dans le genre burlesque, et des *poésies* diverses semées dans plus. recueils.

AMERBACH (Jean), imp. du 15e S., né à Rutlingen dans la Souabe, s'établit à Bâle, et se fit un nom par des édit. correctes. En 1506, il publ. les ouvr. de St Augustin, et le caractère dont il se servit porte encore ce nom. Il avait entrepris le même travail sur St Jérôme, mais sa mort, arrivée en 1515, ne lui permit pas de le terminer.

AMERBACH (Boniface-Jean), son fils aîné, occupa 20 ans la chaire de jurispr. à Bâle, jouit de

l'estime générale, et mourut en 1562. Il existe de lui quelq. ouvr.

AMERBACH (VITUS), né à Winndigen en Bavière, prof. de philos. à Ingolstadt, où il mourut en 1557, âgé de 70 ans, a trad. en latin les *discours* d'Isocrate et de Démosthène, le *traité* de St Chrysostôme sur la Providence, et commenté div. aut.

AMERGINUS, archidruide des anciens Scots irlandais, était fils d'un prince qui régnait dans le nord de l'Espagne. Secondé par ses frères, il conquit l'Hibernie, où il fonda, plus. siècles av. J.-C., la colonie scytho-milésienne. Ses frères prirent le titre de roi; mais lui se contenta du caractère de druide suprême. Les bardes et poètes irlandais et anglais le citent dans leurs vers comme historien, philosophe et poète.

AMÉRIC-VESPUCE, né d'une famille ancienne, à Florence, en 1541, fut élevé par son oncle, George-Antoine Vespuce, qui présidait à l'instruction de la noblesse florentine. Parti de Florence en 1490, il se rendit en Espagne pour se livrer au commerce. Mais dès qu'il eut appris que Colomb venait de découvrir un nouveau monde, il brûla du désir de partager sa gloire. Ferdinand, roi d'Espagne, lui fournit 4 vaisseaux, avec lesquels il partit de Cadix le 10 mai 1497. Il parcourut les côtes de Paria et de la Terre-Ferme, jusqu'au golfe du Mexique, et revint en Espagne 18 mois après. Laissant à Christophe Colomb la gloire d'avoir abordé aux îles d'Amérique, il prétendit avoir découvert le continent. Un an après ce 1er voyage, Vespuce en fit un 2e avec six vaisseaux, toujours sous les enseignes du roi Ferdinand et d'Isabelle. Il alla, non-seulement aux Antilles, mais encore au-delà, sur les côtes de la Guiane et de Venezuela, et revint au mois de nov. 1500, à Cadix, rapportant des pierreries et beaucoup d'autres choses précieuses. Les Espagnols lui témoignèrent très peu de reconnaissance, et leur ingratitude le mortifia vivem. Emmanuel, roi de Portugal, informé du mécontentem. de Vespuce, l'attira dans ses états, et lui donna trois vaisseaux pour entreprendre un 3e voyage dans les Indes. Il partit de Lisbonne en mai 1501, et courut d'abord les côtes d'Afrique jusqu'à Sierra-Leone et la côte d'Angola. Ensuite il fit route vers l'Amérique, et reconnut la côte du Brésil, qu'il découvrit tout entière jusqu'à celle des Patagons, et par-delà la rivière de la Plata. L'illustre navigat. revint à Lisbonne au mois de sept. 1502. Le roi Emmanuel lui donna six vaisseaux, avec lesquels il fit un 4e voyage. Il partit en mai 1503, passa le long des côtes d'Afrique, tourna vers le Brésil, et dans le dessein de découvrir un passage pour aller par l'occident dans les Moluques, il navigua depuis la baie de Tous-les-Saints jusqu'aux Abrolhos et à la rivière de Curabado. Il revint en Portugal au mois de juin 1504. Rappelé à la cour de Séville, après la mort de Christophe Colomb, il s'embarqua de nouveau en 1507, sur une flotte espagnole, avec le titre de premier pilote. Améric-Vespuce mourut aux îles de Tercère en 1516, laissant son nom à la moitié du globe, au préjudice de Colomb. Le *journal de quatre de ses voyages*, publié en ital., puis en franç., a été trad. en latin, à Paris, en 1532, et à Bâle, 1555, in-fol. Il existe un petit livret, rare et curieux, renfermant des *lettres* d'Améric-Vespuce, dont la dernière est du 4 sept. 1514. C'est un très petit in-4 de 22 feuillets, Florence, 1516. On prétend qu'il n'en a tiré que 10 exemplaires pour les 10 souverains de l'Europe.

AMÉRIQUE, 4e partie du monde connu, fut découv. en 1492 par Christophe Colomb, Génois au service de l'Esp.; Améric-Vespuce, en 1497, déroba à Colomb la gloire de donner son nom à cette nouvelle partie du monde, bientôt plusieurs aventuriers coururent à de nouv. découvertes. L'Amérique se divise en deux parties bien distinctes : l'Amérique-Méridionale et l'Amérique-Septentrionale. Celle-ci peut se subdiviser en six parties. Le Groënland, la Nouvelle-Bretagne, la côte du Nord-Ouest, les États-Unis, le Mexique et la Californie, les Antilles; la plupart de ces pays du nord sont habités par des Sauvages et par quelq. colonies européennes. Le Groënland fut découvert, dit-on, vers le 6e S. après la naissance de J.-C., par les Normands. Il est probable que, si cette découverte eût lieu alors, elle ne fut pas suivie. La Nouvelle-Bretagne contient le Canada, et beaucoup d'autres pays autrefois possédés par les Français, qui les cédèrent aux Anglais en 1763. La côte du Nord est peu connue; nous parlerons séparém. des États-Unis et du Mexique. Les Antilles forment une chaîne d'îles qui s'étendent depuis la pointe de la Floride orientale jusque vers l'embouchure de l'Orénoque. L'Amérique-Méridionale se divise en 8 gr. parties : le gouvernem. de Caracas, la Nouvelle-Grenade, le Pérou, le Chili, la Plata, la Guiane, le Brésil, la Patagonie. Ce vaste continent, qui tient à l'Amérique-Septentrionale pas l'isthme de Panama, fut découv. par Colomb à son deuxième voyage, et revu par Améric Vespuce et d'autres navigateurs. La Nouvelle-Grenade faisait autrefois partie de l'empire du Pérou, lorsque Pizarre fit la conquête de ces contrées. Sa capitale était Quito. Le Pérou formait autrefois un puiss. état civilisé, et gouverné par des princes nommés incas. Pizarre, à l'exemple de Cortez au Mexique, ayant attaqué ce roy. avec une poignée de soldats, prit et fit périr le souver. Atabaliba; mais bientôt il fut assassiné par les partisans d'Almagro qu'il avait fait décapiter, et les Indiens eurent du moins la consolation de voir leurs vainqueurs s'entr'égorger. Le Chili fut découvert par Almagro, compagnon et bientôt ennemi de Pizarre. Sa capitale, San-Iago, fut prise en 1818 par les insurgés de Buenos-Ayres. La vice-royauté de la Plata fut établie en 1778 : elle comprend le Paraguay, le gouvernem. de Buenos-Ayres, le Tucuman et le Chaco. Ces pays furent découverts par Magellan. La Guiane fut découv. vers 1500 par Pinçon, un des compagnons de Colomb; on la divise en 4 parties : la Guiane française, hollandaise, espagnole et portugaise. Le Brésil fut découvert en 1500 par le Portugais Alvarès Cabral. C'est un pays

très sain et très fertile. Le roi de Portugal, forcé d'abandonner ses états en 1807, était allé s'y établir avec sa famille dans la ville de Rio-Janeiro qui en est la capitale. L'intérieur du pays est peu connu ; les Portugais le divisent en 14 capitaineries. La Patagonie est un pays peu connu, qui occupe toute la partie mérid. de l'Amérique, et qui fut découv. en 1520 par Magellan, d'où lui est venu aussi le nom de Magellanique. La terre de Feu, la terre des États, îles presque désertes et découvertes, l'une par Magellan, et l'autre par Lemaire, forment la pointe sud de l'Amér. Parmi les provinces de cette partie du monde, les unes sont indépend., les autres appartiennent à diff. peuples de l'Europe.

AMERSFORT (Évérard), professeur à Cologne, a commenté le livre d'Aristote intitulé *Du ciel et du monde*. Ce commentaire, continué par J. Nustingen, a paru en 1497.

AMERVAL ou AMERNAL (Éloi d'), né à la fin du 14e S., à Béthune, maître des enfants de chœur de cette ville, a laissé un livre rare et curieux, intitulé *De la déablerie en rimes et par personnaiges*, 1508, in-fol., goth.

AMES (Guillaume), théologien anglais, né à Norfolk en 1576. Son zèle pour la réforme l'obligea de se réfugier en Hollande. Il professa douze ans la théol. à Franeker, et mourut à Roterdam en 1633. On a de lui plus. ouvr., entre autres le traité *De conscientiâ et jure*, réimpr. plus. fois et trad. en angl., Londres, 1643, in-4. Il y considère la morale comme une science séparée, abstraction faite des rapports qu'elle peut avoir avec les dogmes de la religion.

AMES (Joseph), secrét. de la société des antiquaires de Londres, mort en 1759, est auteur des *Antiquités typographiques d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande*, 1749, in-4 ; réimp. avec des augmentations par Guill. Herbert, Londres, 1785-1790, 3 vol. in-4. Le célèbre bibliogr. Dibdin en publie une nouvelle édition très augm. : le 1er vol. a paru en 1810, et le 4e en 1819 ; elle doit former 7 vol.

AMES (Fischer), né dans le Massachusett vers 1750, et membre de la convention de cet état, se fit remarquer par son talent pour les discussions politiques. En 1789 il fut nommé premier représentant de son district, et porta la parole pendant 8 années de suite comme principal orateur. Il eut beaucoup de part aux modific. insér. dans le traité avec l'Angleterre. Il est mort en 1808.

AMESTRIS, femme de Xercès, roi de Perse.

AMFREVILLE, nom de trois frères, offic. de marine, qui se signalèrent dans toutes les guerres de Louis XIV. L'aîné, le marquis, mourut lieut.-gén. des armées navales, le 22 nov. 1692. Le chevalier fut tué de deux coups de mousquet, en 1674, dans un combat contre un corsaire majorquin. Trois officiers du même nom se trouvèrent en 1692 à la malheureuse affaire de la Hogue, où ils combattirent avec la plus grande intrépidité.

AMFREVILLE (l'abbé d'), auteur de quelq. chansons anacréontiques, recueill. dans l'*Anthologie* de Monnet, avait le talent de conter et de lire, qui le faisait rechercher des cercles les plus brillants : ce fut le maître de Mlle Le Couvreur, qu'il fit inhumer dans son jardin. Il mourut vers 1748.

AMFREVILLE (François GUYOT DESLOGES d'), chanoine honoraire d'Autun, né en 1771 à Eu, mort à Autun en octobre 1833, entra au service à l'âge de 15 ans, émigra et fut attaché à l'armée de Condé jusqu'en 1795. Une blessure grave lui valut la croix de St-Louis. D'Amfreville entra ensuite dans l'état ecclésiastique. Il était aumônier de l'hôpital militaire de Presbourg, lorsque la peste y exerçait ses ravages ; son zèle pour les malades lui fit contracter le mal ; on le crut mort, et sans un de ses amis on l'eût enseveli. Il prêcha à la cour d'Autriche ; il reste même de lui des *Sermons* en allemand, qu'il se proposait de publier en français. Il composa encore dans cette langue l'*Ami des citoyens chrétiens*. Des affaires de famille l'ayant rappelé en France, on l'y retint pour l'employer dans le ministère. Il eut d'abord la cure de Semelay, puis celle de St-Marcel à Châlon, enfin il se retira à Autun en 1829, pour se livrer tout entier à la prédication. Ce pieux ecclésiastique a laissé aux pauvres tout ce qu'il possédait.

AMHERST (Jeffery, lord), gén. angl., d'une ancienne famille, naquit à Kent 1727, et commença à 14 ans sa carrière militaire, se trouva aux bat. de Dettingen, Fontenoi et Rocoux, et bientôt après, en 1756, il eut le commandem. du 15e régiment d'infanterie. Il servit en 1758 au siége de Louisbourg, fut nommé ensuite gouvern. de la Virginie et command. en chef de toutes les forces anglaises en Amérique. Bientôt l'on vit Niagara, Ticondérago, Québec, Montréal et tout le Canada se ranger sous ses drapeaux et prouver la justesse de ses mesures. En récompense de tels services il fut créé chevalier du Bain, gouvern. de Guernesey, lieut.-gén. d'ordonnance, et baron d'Amherst et d'Holmsdale. En 1778 il fut rappelé au command. en chef, et élevé en 1791 à la dignité de feld-maréchal. Il est mort en 1798.

AMHURST (Nicolas), né à Marden dans le comté de Kent, était un homme de beaucoup d'esprit, mais d'une conduite très déréglée. Il a publ. des mélanges de poésies et d'autres essais ; mais il est surtout connu par le *Craftsman*, journal dirigé contre l'administr. du ministre Walpole, et dans leq. lord Bolingbroke et Pulteney ne dédaignaient pas d'insérer des articles. Cette feuille eut un gr. succès, mais la fortune d'Amhurst n'en fut point augmentée. Il mourut dans la misère en 1742.

AMICO (Faustin), poète, né à Bassano en 1534, mort à l'âge de 24 ans, est auteur de *poésies* italiennes pleines de goût, éparses dans divers recueils, et d'une *Épître* en vers lat. à son ami Alex. Campesano, Venise, 1564, in-4.

AMICO (Diomède), médecin de Plaisance, est auteur des traités de *Variolis et morbis communibus*, Venise, 1596, in-4. — *De morbis sporadibus*, ib., 1605, in-4.

AMICO (Jean d'), jurisc. napol., prof. de droit

sous Charles V à Naples, est auteur d'un *Recueil de consultations*, Venise, 1578.

AMICO (BERNARDIN), de Gallipoli, dans le roy. de Naples, prieur du couvent des Franciscains à Jérusalem en 1596, publia la *Description des saints lieux*, ital., Rome, 1620, in-fol. avec des gravures de Callot.

AMICO (ANTON. d') de Messine, chanoine de Palerme, mort dans cette ville en 1641, est aut. de sav. ouvr., parmi lesquels on cite : *Hist. chronolog. des anciens archev. de Syracuse, des grands amiraux et vice-rois de Sicile; Chronologie des amiraux de Sicile depuis* 842; *Chronologie des vice-rois, présidents*, etc.; ce dernier ouvrage est écrit en espagnol, et les autres en latin.

AMICO (BARTHÉLEMI), jésuite, né à Anzo en Lucanie, l'an 1562, professeur de philosophie et de théologie à Naples, où il mourut en 1649, a publié sur la philosophie d'Aristote un *Recueil* en 7 vol. in-fol., Naples, 1623-48.

AMICO (ÉTIENNE d'), de Palerme, abbé et vic.-général du Mont-Cassin, né en 1572, mort en 1662, a publié sous le nom de *Fanesto*, anagramme de *Stefano*, ou Étienne, la *Sacra-lyra*, recueil de ses poésies latines, 1650, in-12. Lorsqu'il était abbé de St.-Martin, il en augmenta la bibliothèque à ses frais, et fit construire pour cette abbaye de magnifiques bâtiments.

AMICO (PHILIPPE), de Milazzo, en Sicile, né en 1654, a publié des Réflexions historiques (*Riflessi istorici*) sur d'anciennes chroniques de Milazzo, Catane, 1700, in-4.

AMICO (VITO-MARIE), né en 1693, religieux du Mont-Cassin, célèbre par son érudition, a publié en latin des recherches sur l'*Histoire ecclésiastique de la Sicile*, 1733, in-fol., et *l'Histoire de Catane*, 1741-46, 4 vol. in-fol.

AMICONI, peintre d'hist. et de portraits, né à Venise en 1676, après avoir voyagé en Flandre, en Angleterre, en Allemagne, alla se fixer en Espagne, où il mourut en 1752, avec le titre de peintre de la cour. Amicona, sa sœur, gravait en manière noire.

AMIENS (le P. GODIÈRE, plus connu sous le nom de GEORGE d'), capucin, mort en 1657, a donné : *Tertullianus redivivus*, etc., 1646, 3 vol. in-fol. — *Trina sancti Pauli theologia*, etc., 1649, 3 vol. in-fol.

AMIENS (JEAN-LOUIS d'), capucin, a laissé, sur la chronologie et l'hist., différents ouvrages, entre autres l'*Atlas des temps*, Paris, 1683, in-fol.

AMILCAR, nom commun à plusieurs généraux carthaginois.

AMILCAR, fils de Magon, général carthaginois, fut vaincu et tué en Sicile par Gélon l'an 480 av. J.-C.

AMILCAR, secourut Syracuse contre Agathocle, mais se laissa corrompre ensuite par l'argent du tyran. On le condamna à mort à Carthage, mais il mourut avant l'exécution, 311 ans avant J.-C.

AMILCAR, fils de Giscon, remporta de grandes victoires sur Agathocle, et mit le siége devant Syracuse; mais obligé d'envoyer une partie de son armée au secours de Carthage, il fut attaqué par les Syracusains, vaincu, pris et tué, 309 ans avant J.-C.

AMILCAR, fils de Bomilcar, fut vaincu en Espagne par les Scipions, l'an 215 avant J.-C.

AMILCAR BARCA, père d'Annibal, fut, après la défaite d'Hannon, l'an 242 avant J.-C., chargé de traiter de la paix avec les Romains, qui ne l'accordèrent qu'à des conditions onéreuses. De retour en Afrique, il sauva Carthage assiégée par les mercenaires réunis aux Numides, battit ces rebelles, reprit les villes dont ils s'étaient emparés, et rétablit le calme en Afrique. Ayant obtenu le commandement de l'armée en Espagne, il y conduisit son fils Anibal, âgé de 9 ans, et lui fit jurer une haine éternelle aux Romains. Pendant 9 ans il remporta de grands avantages, soumit diverses nations et fonda Barcelonne. Il mourut glorieusement en combattant les Lusitains, l'an 228 avant J.-C.

AMINADAB, lévite chez lequel fut déposée l'arche après qu'elle eut été ramenée du pays des Philistins.

AMIOT (le P.), jésuite, né à Toulon en 1718, missionn. à Pékin, où il mourut en 1794, était très versé dans les langues chinoise et tatare, les mathémat., la littérat., l'hist. et les arts de la Chine. Nous avons de lui la traduct. franç. de l'*Éloge de la ville de Moukden*, poème chinois composé par l'empereur Kien-Long, 1770, in-8. — *Art militaire des Chinois*, 1772, in-4. — Un grand nombre de *Lettres* et de *Dissertations* sur l'imprimerie, la musique, l'agriculture et les arts de la Chine, disséminées dans les *Mémoires sur les Chinois*. — Une *Vie de Confucius*, tom. XII de ce Recueil. — *Grammaire abrégée de la langue tatare mantchoue*, Paris, 1789, 3 vol. in-4.

AMIR, souverain de Symrne au 12e S., rendit de grands services à l'empereur Cantacuzène, et périt à l'attaque de la citadelle de Smyrne par les chrétiens.

AMIR ou AMIRA (GEORGE-MICHEL), savant orientaliste, d'Éden dans le Liban, étudia la philosophie et la théologie à Rome, au collége des Maronites, et parvint plus tard à la dignité de patriarche. Il est auteur d'une bonne *Grammaire syriaque ou chaldaïque*, Rome, 1596, in-4. C'est à lui que l'on doit la réforme du calendrier maronite.

AMLING (CHARLES-GUSTAVE d'), peintre et graveur, né en 1651 à Nuremberg, fut, sur sa réputation naissante, appelé à la cour de Munich, et envoyé à Paris où il se perfectionna dans la gravure sous la direction de Poilly. Il a gravé des portraits et des sujets historiques, parmi lesquels on estime ceux qu'il a exécutés d'après P. Candido, et qui représentent l'histoire des emper. Othon et Louis de Bavière en 13 pièces. Cet artiste mourut à Munich en 1702.

AMMAN (JOSSE), dessinateur et peintre, né à Zurich en 1539, et mort à Nuremberg en 1591, a laissé beaucoup de dessins sur bois, sur verre et à la plume. Son recueil des *portraits* des rois de France depuis Pharamond jusqu'à Henri III, fut publié en 1576.

AMMAN (J.-J.), chirurg., né à Zurich en 1586, a écrit un *Voyage en Syrie* plein de détails curieux, et qui fait partie d'une *collection de voyages* en allem., Zurich, 1678.

AMMAN (Jean-Henri), prédicat. de Zurich vers 1665, a laissé des *Orais. funèbres* et des *Sermons* en allemand.

AMMAN (Paul), botan. et médec. allemand, né à Breslau en 1634, se fixa en 1674 à Leipsig, où il professa la botan. et la physiol. Il mourut en 1691. Ses ouvr. sont : *Paracœnesis ad discentes circà institutionum medicarum emendationem occupata*, 1673, in-12. — *Archœas syncopticus Eccardi Leichneri*, etc., 1674, in-12. — *Irenicum Numæ Pompilii cum Hippocrate*, Francfort et Leipsig, 1689. — *Character naturalis plantarum*, 1676, dont Nebel a donné une édition augmentée, 1700. Ces ouvrages de médecine sont remarquables par l'âpreté de la critique, et le tranchant des décis. de l'auteur.

AMMAN (Jean-Conrad), médec. suisse de Schaffouse, né en 1669, mort en 1724, a pub. un ouvr. curieux intit. *Surdus loquens*, Harlem et Amsterdam, 1692, in-8; réimp. sous le titre *de Loquela*, Amsterd., 1700, in-8; trad. en franç. par Beauvais-de-Préau. On lui doit en outre une bonne édition de *Cœlius Aurelianus*, 1709, in-4.

AMMAN (Jean), fils du précédent, fut aussi médec., mais s'adonna particul. à la botan., qu'il professa à Pétersbourg. Il fut membre de l'acad. des sciences de cette ville, de la société royale de Londres, et mourut en 1740. Il est aut. du *Stirpium rariorum in imperio Rutheno, sponte provenientium, icones et descriptiones*, Pétersbourg, 1739, in-4.

AMMAN, méd. natural. de Schaffouse, mort en 1811, a laissé des MSs. import. sur cette science.

AMMANATI (Barth.), sculpt. et archit. italien, né à Florence en 1511, mort en 1589, a orné sa patrie, Naples, Venise, Padoue et Rome, de bas-reliefs, de statues et de monum. d'architecture. La galerie de Florence possède les dessins qu'il avait faits pour *la Città*, grand ouvrage que l'on croyait perdu, et qui mériterait d'être publié. Sa femme, Laura Battiferri, a composé des poésies impr. à Florence en 1590.

AMMIEN-MARCELLIN, historien latin, né à Antioche dans le 4e S., mort en 390 à Rome, fit longtemps la guerre dans la Germanie, dans les Gaules, et suivit l'emper. Julien dans son expéd. en Perse. Son *Histoire* des empereurs depuis Nerva jusqu'à Valentinien était en 31 livres, mais les 13 premiers sont perdus. Le style se ressent de la barbarie du temps; mais il est plein d'énergie; et son tableau de l'état de Rome au milieu du 4e S. est digne de Tacite. Exempt de toute prévent., il rapporte avec impartialité des événem. dont plus. se sont passés sous ses yeux. Quoique païen, il parle des chrétiens avec modération. Il avait aussi laissé un ouvr. grec sur les historiens et les orateurs de la Grèce, dont il reste un fragm. sur Thucydide. La meill. édit. d'Ammien est celle dite *Variorum*, avec les notes de Wagner, Leipsig, 1808, 3 vol. in-8. Il a été trad. en franç. par de Moulines, Berlin, 1775, 3 vol. in-12, réimp. à Lyon en 1778.

AMMIRATO (Scipion), né en 1531, à Lecce, dans le roy. de Naples, fut, en 1570, chargé par le grand duc Cosme Ier d'écrire l'hist. de Florence; le cardinal Ferdinand de Médicis le logea dans son palais à la ville et à la compagne, et lui donna un canonicat de la cathédrale. C'est dans cette position tranquille qu'il passa le reste de sa vie. Il mourut à Florence en 1601. Ses principaux ouvr. sont : *Delle famiglie nobili napolitane*, Florence, 1580, 2e part., 1651. — *Discorsi sopra Cornelio Tacito*, trad. en franç. par Jean Baudouin, 1629, in-4, à la suite de Tacite. — *Istorie fiorentine*, 1641-47, 3 vol. in-fol., édition recherchée. Cette histoire, le meill. ouvr. de l'auteur, est l'une des bonnes histoires de Florence.

AMMON (mythol.), nom de Jupiter, chez les peuples de Libye. On le représentait avec des cornes de belier. Ses oracles étaient célèbres. Alexandre se fit proclamer fils de Jupiter-Ammon.

AMMON, fils de Loth, père des Ammonites.

AMMON, solitaire égyptien du 4e S.

AMMON (Clément), graveur à Francfort en 1650 était gendre de Th. de Bry. Il a publ. les 7e et 8e part. de la *Bibl. calcographica*, dont les 6 prem. avaient été mises au jour par son beau-père.

AMMONIO (André), poète latin, ami d'Érasme, né en 1477 à Lucques, alla d'abord à Rome, ensuite en Angleterre, où le célèbre Th. Morus fut son protecteur. Il devint, vers 1513, secrétaire de Henri VIII, pour les lettres latines, suivit ce monarque dans sa campagne contre la France, et célébra ses victoires dans un poème latin. Léon X l'ayant nommé nonce du St-siége en Angleterre, il conserva cette charge toute sa vie, sans quitter celle de secrét. du roi, et mourut à Londres en 1517. Ses poésies latines sont perdues, mais on a quelq. *Lettres* de lui parmi celles d'Érasme.

AMMONITES, peuple de la Palestine, à l'est de la tribu de Manassé; ils furent presque toujours en guerre avec les Israélites. Joab, général de David, les réduisit entièrement.

AMMONIUS, aut. chrét. d'Alexandrie, composa vers l'an 250 une *Concordance de Jésus-Christ avec Moïse*, insérée dans le tom. VII de la *Bibl. des Pères*.

AMMONIUS, philosophe électique, enseignait à Alexandrie vers le commencement du 6e S. Il a laissé un *Tr.* sur les synonymes, et des *Comment.* sur la logique d'Aristote, impr. par les Aldes à Venise.

AMMONIUS, *le Lithotome*, chirurg. d'Alexandrie, fit le premier l'opération de la pierre avec le fil appelé lithotome ou coupeur de pierre.

AMMONIUS-SACCAS ou SACCOPHORE, philosophe d'Alexandrie, florissait vers la fin du 2e S. ou au comm. du 3e. Quoique né dans la pauvreté, et forcé d'abord de porter des sacs de blé (d'où le nom de Saccophore), il se livrait avec ardeur à l'étude de la philos.; on le regarde comme le créa-

teur de la philos mystique, dite d'Alexandrie ou néoplatonicienne, et comme le fondat. des théosophes ou illuminés, dont la doctrine, véritable chaos, embrassait à la fois les opinions philosophiques et les dogmes sacrés. Ses princip. disciples furent Plotin, Longin et Origène.

AMNON, fils aîné de David et d'Achinoam, sa seconde femme, insulta sa sœur Thamar, et fut tué, 2 ans après, par Absalon son frère, dans un festin, où il s'abandonnait aux plaisirs de la table.

AMO (Antoine-Guillaume), nègre africain, né sur la Côte-d'Or vers le commenc. du 18e S., fut amené en 1707 en Hollande, et donné au duc de Brunswick, qui l'envoya faire ses études à l'université de Hall. Versé dans l'astron., et parlant le latin, le grec, l'hébreu, le français, le hollandais, l'allemand, il alla continuer ses études à Wittemberg, et donna des cours particul. qui eurent un grand succès. Après la mort de son bienfaiteur, il tomba dans une profonde mélancolie, résolut de quitter l'Europe qu'il avait habitée pendant 30 ans, et retourna dans la province d'Axum en 1753. Il y reçut la visite du sav. voyageur Gallandat; il était alors âgé de 50 ans, et menait la vie d'un solitaire avec son frère et sa sœur. Quelq. temps après, il finit ses jours à Chama, dans le fort de la compagnie hollandaise.

AMOLO ou AMOLON, archev. de Lyon, success. d'Agobard, gouverna son diocèse avec beaucoup de sagesse pend. 12 ans, et mourut en 852. Ses *OEuvres* sont impr. avec celles d'Agobard, 1666, in-8, et se trouvent dans la *Bibl. des Pères*.

AMON, roi de Juda l'an 642 avant J.-C., fut, après 2 ans de règne, assassiné par ses serviteurs.

AMONTONS (Guillaume), physicien, né à Paris en 1663, mort en cette ville en 1705, est le véritable auteur de la télégraphie (*v.* Chappe). Une maladie qu'il eut dans sa jeunesse, et qui le rendit presque entièrement sourd, le força de rentrer en lui-même, et de cultiver ses disposit. naturelles pour la mécanique. Il apprit le dessin, l'architecture, et fut employé à div. ouvr. publics. A l'âge de 24 ans, il présenta un hygromètre de son invention à l'acad. des sciences. En 1695, il publia ses *Expériences physiques sur une nouvelle clepsydre et sur les baromètres*, dédiées à la même acad., qui se l'associa 4 ans après. Fontenelle a publié son éloge, où l'on trouve un passage très remarq. sur la découverte des télégraphes.

AMORETTI (Maria-Pelegrina), sav. ital., fit, dès sa plus tendre jeunesse, de tels progrès dans les sciences, qu'à l'âge de 16 ans elle soutint deux jours de suite des thèses de philosophie; elle fut, à 21, reçue docteur en droit à l'univers. de Pavie. Ses affaires domestiques l'empêchèrent, dans la suite, de cultiver la jurispr.; cependant elle fit imprim. un *Tr. de Jure dotium*, qui ne fut pas publié. Elle mourut à Oneglia en 1787.

AMORETTI (Charles), minéralog., né à Oneille dans le Milanais en 1740, mort en 1816, entra dans l'état ecclés., et devint un des conservateurs de la biblioth. Ambroisienne, place qui le mit à même de faire de nombreuses et utiles recherches. Il a donné en italien un *Voyage de Milan aux 3 lacs de Côme, de Lugano et Majeur*, Milan, 1805, in-4. Cet ouvr. renferme une descript. exacte et curieuse de toutes les substances minérales qui se trouvent dans les lieux que l'auteur a explorés. L'abbé Amoretti a composé un grand nombre de *Mémoires* et *Opuscules* sur la même matière, et autres objets de science ou de littérat., qui sont insérés dans les divers rec. littér. ou scientifiques de l'Italie. Il publia en franç. le *Guide des étrangers dans Milan et les environs de cette ville*, Milan, 1805; ce qui lui valut la décoration de l'ordre de la Couronne de fer. Peu de temps après il fut nommé membre de l'institut et du conseil des mines du roy. d'Italie. On lui doit un édit. du *premier Voyage autour du monde*, par Pigafetta, avec des notes et des éclaircissem., Milan, 1800, in-4; ouvr. trad. en franç. par lui-même, réimpr. à Paris en 1801, in-8, par les soins de Jensen, et une autre du *Voyage de Ferrer Maldonad à l'Océan atlantique pacifique, par le nord-ouest*, Milan, 1811, in-4, trad. en franç., et pub. à Plaisance en 1814, in-4.

AMOREUX (Pierre-Joseph), médec. et bibliothéc. de la faculté de médec. de Montpellier, né vers le milieu du 18e S., mort en 1825, est auteur de nombr. ouvr., dans lesquels on remarque une grande érudition; mais dont le style est souvent obscur, et les idées confuses. Il y traite principalem. de l'économie rurale et des sciences naturelles. Nous citer. les plus importants : *Tentamen de noxâ animalium*, Montpellier, 1762, in-4. — *Lettres sur la médec. vétérinaire*, ibid., 1771 et 1773, in-8, pleines de notices bibliogr. général. exactes. — *Recherches sur la vie et les ouvr. de P. Richer de Belleval*, Avignon, 1786, in-8. — *Notice des insectes de la France réputés venimeux*, Montpellier, 1809, in-8, ouvr. estimé. — *Dissert. hist. et critiq. sur l'origine du cachou*, 1802, in-8. — *Essai histor. et littér. sur la médecine des Arabes*, 1805, in-8. — *Notice biograph. sur G. Amoreux* (son père), 1806, in-8. — *Précis histor. sur l'art vétérinaire*, 1810, in-8. — *Tr. de l'olivier*, 1814, in-8. — *Notice histor. et bibliogr. sur la vie et les ouvr. de L. Joubert*, 1814, in-8.

AMOROSI (Antoine), peintre, né à Rome, mort en 1740, a exécuté plus. tableaux qui décoraient avant la révolut. les églises de l'état ecclésiastiq.

AMORT (Eusèbe), chanoine régulier de St-Augustin. Tous ses ouvr. sont en latin, et traitent de théologie; plusieurs ont été écrits pour prouver que Thomas A Kempis est le véritable auteur de l'*Imitation de J.-C.* Il mourut en 1775, à l'âge de 82 ans.

AMOS, un des douze petits prophètes.

AMOUR (Guillaume de SAINT-), ainsi nommé du lieu de sa naiss., petite ville du comté de Bourgogne, florissait dans le 13e S. Ses talents lui valurent un canonicat de Beauvais et le titre de doct. de Sorbonne. L'univ. de Paris le choisit pour défendre ses intérêts contre les dominicains et les franciscains, auxquels elle disputait le droit d'ou-

vrir des écoles de théologie et de philos. Son livre des *Périls des derniers temps* fut composé à cette occasion. Les ordres mendiants obtinrent du pape Alexandre VI la bulle *Urbi et orbi*, qui condamna cet ouvr., et priva l'auteur de tous ses bénéfices. Il n'eut la liberté de revenir à Paris que sous le pontificat de Clément IV; mais s'il en profita, ce ne fut que momentanément; car il mourut en 1272 dans sa ville natale, où l'on voit encore son tombeau, derrière le maître-autel de l'église paroissiale. Ses ouvrages ont été imprimés, Paris, 1632, in-4.

AMOUR (Louis GORIN de SAINT-) rect. de l'univ. de Paris, né dans cette ville en 1610, était à Rome, à l'occasion du jubilé, lorsque les évêques de France, partisans de Jansénius, le chargèrent de plaider leur cause auprès d'Innocent X; mais les jésuites triomphèrent de tous ses efforts. Après son retour en France, il refusa de signer la condamnation du doct. Arnauld, et la Sorbonne l'exclut de ses assemblées. Un arrêt du conseil d'état, rendu l'an 1664, condamna à être brûlé par la main du bourreau son *Journal de ce qui s'est fait à Rome, touchant les cinq propositions*, depuis 1646 jusqu'en 1653. Il mourut à St-Denis en 1687.

AMOUREUX (L'), sculpteur, élève de Couston, se noya jeune en tombant du tillac de la diligence dans la Saône. La ville de Lyon, sa patrie, renferme la plupart de ses ouvrages.

AMPÉLIUS (Lucius), aut. de l'ouvr. intit.: *Liber memorialis*, en 50 chap., dans lequel il donne des notions abrégées sur le monde, les éléments et l'hist. On le joint d'ordinaire à Florus.

AMPÈRE (André-Marie), physicien et mathém. célèbre, né en 1775 à Lyon, profess. d'analyse à l'école polytechnique, membre de l'Institut, acad. des sciences, inspect.-génér. des études, mort en 1837. Outre des *Mémoires* dans les recueils de l'Institut, dans les *Annales de chimie*, dans le journal de l'école polytechnique, dans le bulletin de la société philomatique, on a de lui: *Considérations sur la théorie mathématique du jeu*, Lyon, 1802, in-4, ouvrage, a-t-on dit, capable de guérir les joueurs, s'ils étaient un peu plus géomètres. — *Recueil d'observations électro-dynamiques*, Paris, 1822, in-8. — *Exposé méthodique des phénomènes électro-dynamiques, et des lois de ces phénomènes*, 1823, in-8. — *Précis de la théorie des phénomènes électro-dynamiques*, 1824, in-8. — *Théorie des phénomènes électro-dynamiques, uniquement déduite de l'expérience*, 1826, in-4.

AMPHIARAUS (mythol.), roi d'Argos, fut, suiv. Pausanias, l'inventeur de la divination par les songes. Il périt au siége de Thèbes, où il se rendit malgré lui, parce qu'il avait deviné qu'il y perdrait la vie. Les Grecs lui bâtirent un temple.

AMPHICTYON, fils de Deucalion et de Pyrrha, régna, dit-on, après son père dans la Thessalie, vers la fin du 15e S. avant J.-C. On croit qu'il institua les juges nommés amphictyons, qui s'assemblaient aux Thermopyles pour veiller au salut public de la Grèce, et qui formaient les états-gén. du pays. Ce conseil était formé des députés de 12 peuples.

AMPHILOQUE (mythol.), fils d'Amphiaraüs et frère d'Alcméon, quitta Argos après la guerre de Troie, et fonda dans l'Acarnanie une ville qu'il nomma *Argos Amphilochium*.

AMPHILOQUE (St), évêque d'Icone, mort en 394, assista au prem. concile général de Constantinople en 381, sous Théodose, se signala par son zèle contre les Ariens, et fit punir les sectat. de cette hérésie. Ses ouvrages se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères*, publ. par le P. Combéfis, Paris, 1644, in-fol.

AMPHINOMUS. V. Anapius.

AMPHION (mythol.), prince thébain, fils de Jupiter et d'Antiope, jouait bien de la lyre; suivant les poètes, les rochers et les forêts le suivaient, et les pierres, touchées de ses accords, se rangèrent d'elles-mêmes pour former les murs de Thèbes; c'est-à-dire, sans doute, que par son éloquence il civilisa des hommes encore barbares, et les détermina à bâtir une ville.

AMPHITRITE (mythol.), déesse de la mer, fille de Nérée ou de l'Océan et de Doris, épouse de Neptune, et mère de Triton.

AMPHITRYON (mythol.), fils d'Alcée, roi de Thyrinthe, régna après la mort de son beau-père Électryon, roi de Mycènes, qui avait promis sa fille Alcmène au prince qui le vengerait des Téléboens; Amphitryon obtint par la victoire la main de la princ. En son absence, Jupiter trompa Alcmène en prenant la figure de son mari. Elle en eut Hercule.

AMPSINGIUS (Jean-Assuérus), né dans l'Over-Yssel, d'abord pasteur de la ville de Harlem, se fit ensuite recevoir médecin, exerça son art en Suède et dans la Saxe, fut nommé profess. à Rostock, et mourut médecin du duc de Mecklembourg en 1642, âgé de 83 ans. Ses princip. ouvr. sont: *de Morborum differentiis*, 1619 et 1623, in-4. — *Hectas affectionum capillos et pilos humani corporis infestantium*, Rostock, 1623, in-8.

AMRI, roi d'Israël, fut, après la mort d'Éla, proclamé par l'armée qu'il commandait. Aussitôt il poursuivit Zambri, l'assassin d'Éla, l'investit dans Thersa et le força de s'y brûler avec sa famille. Il défit ensuite Thebni, qui lui disputait la couronne, et resta paisible possess. du trône pendant douze ans. Il bâtit Samarie, dont il fit sa capitale, et mourut vers 918 avant J.-C., laissant pour successeur son fils Achab.

AMRY-AL-CAYS, le plus célèbre des anciens poètes arabes, était contempor. de Mahomet; on assure même qu'il avait fait contre lui des vers satiriques. Son père, qui régnait sur la tribu de Benou-Arad, mécontent de son goût pour la poésie, l'ayant banni de sa présence, il fut recueilli par une troupe d'Arabes vagabonds dont il partagea quelque temps la vie errante. Avec l'aide de ses nouv. compagnons, il essaya de venger la mort de son père, assassiné par ses esclaves: mais n'ayant pas réussi dans cette tentative, abandonné des siens, il se vit forcé d'implorer successivem. les

secours d'un prince du Yémen et de l'empereur grec; il n'en obtint que de vaines promesses, et mourut empoisonné près d'Ancyre où il fut inhumé. Il est auteur d'une des sept *Moallacah* ou poèmes suspendus à la voûte du temple de la Mekke. Cette pièce, publ. en arabe, Leyde, 1748, et en anglais, Londres, 1782, est une suite de tableaux dont les riches détails et les comparaisons variées paraissent avoir eu une grande influence sur la poésie moderne des Arabes.

AMROU-BEN-EL-ASS, un des plus fameux capitaines musulmans, avait été l'un des plus grands ennemis de Mahomet, avant d'être un des plus zélés propagat. de sa doctrine. Nommé gouvern. de la Syrie, qu'il avait contribué à soumettre, il conquit l'Égypte, la Nubie et une partie de la Libye. Devenu gouverneur de l'Égypte, il s'occupa des moyens de rendre à ce pays son ancienne splendeur, encouragea l'agriculture et le commerce, et fit exécuter un canal qui réunissait la mer Rouge à la Méditerranée. Il mourut l'an 662 de J.-C. (42 de l'hégyre). On lui reproche d'avoir, d'après l'ordre d'Omar, laissé brûler la fam. biblioth. d'Alexandrie; mais ce fait n'est rien moins que prouvé.

AMROU-BEN-LEITZ, prince de Khoraçan, se montra digne de son haut rang par ses qualités militaires et son courage dans les revers, mais n'eut pas moins de férocité que la plupart des autres chefs des dynasties asiatiques. Il régna 23 ans, et, vaincu par Ismaël-le-Samanide, fut envoyé prisonnier à Bagdad, où il termina sa vie en prison et dans les supplices, l'an 902 de J.-C., 289 de l'hégyre.

AMSDORF (Nicolas d'), né en 1483 près de Wurtzen en Misnie, était ami de Luther, qu'il accompagna en 1527 à la diète de Worms. Il concourut à la rédaction des articles de Smalcade, fut nommé à l'évêché de Naumbourg, qu'il fut obligé d'abandonner, eut part à la fondation de l'université de Jaen, et mourut à Eisenach en 1565. Il soutenait que les bonnes œuvres étaient pernicieuses pour le salut: proposition absurde, si, dans son intention, elle n'eût été identique avec la doctrine reçue, avec plus ou moins de modification, par les théologiens de plusieurs communions chrétiennes, « que nos bonnes œuvres ne peuvent nous mériter le ciel, et qu'une foi sincère nous donne seule des droits à la miséricorde céleste. » Ses ouvrages sont oubliés.

AMTHOR (Christophe-Henri), jurisconsulte danois, né à Stollberg en 1678, profess. de droit et de politique à Kiel en 1704, acquit par ses leçons et ses écrits une grande célébrité, fut nommé conseiller de justice à Copenhague, et mourut en 1721; ses meill. ouvr. sont: *Meditationes philosophicæ de justitiâ divinâ et materiis cum eâ connexis;* des *Poésies* et *Traduct.*, en allemand, Fleinsbourg, 1717; et des *Écrits politiques*, aussi en allemand, 1715, in-4.

AMULIUS, roi d'Albe, frère puîné de Numitor, enleva la couronne à son frère, et força Rhéa-Sylvia, sa nièce, à se consacrer au culte de Vesta. Celle-ci devint mère de Romulus et Rémus, qui, dans la suite, mirent à mort Amulius, et rétablirent Numitor sur le trône.

AMULIUS, peintre ancien, avait exécuté de magnifiques peint. à fresque dans la maison dorée de Néron. Pline parle d'une *Minerve* d'Amulius, qui semblait regarder les spectateurs de quelque côté qu'ils fussent placés.

AMURATH Ier ou MORAD, troisième sulthan othoman, né en 1319 et mort en 1389. Les Turks, maîtres de l'Asie-Mineure, n'avaient encore fait que des incursions en Europe; il réduisit, par ses conquêtes, les empereurs grecs à ne régner que sur Constantinople et son territoire. Il transféra le siége de son empire à Andrinople, où il fit bâtir une superbe mosquée. Alarmés de l'accroissem. de sa puissance, les peuples des bords du Danube se liguèrent pour défendre leur indépend., qu'ils avaient déjà conquise sous les monarques du Bas-Empire. Les Valaques, les Hongrois, les Dalmates et les Serviens, rassemblèrent une armée dont Lazare, prince de Servie, fut le chef. Amurath marcha au-dev. des ennemis, les rencontra dans les plaines de Cassovie en Hongrie, et remporta une victoire qui aurait été complète, si un soldat servien n'eût pas tué le sulthan au moment où il parcourait le champ de bataille après l'action. Cette mort fut vengée sur-le-champ par le massacre du prince servien et des autres chefs qui venaient d'être faits prisonn. par les vainqueurs. Ce fut Amurath Ier qui institua la célèbre milice des janissaires, formée d'abord de jeunes chrétiens, enfants de tribus ou pris à la guerre, armée permanente et presque invincible, puisque sa vocation était de combattre, et son devoir de mourir les armes à la main.

AMURATH II, succéda au sulthan Mahomet Ier, son père, en 1422. Il vainquit et fit étrangler un imposteur nommé Mustapha, qui se prétendait fils du sultan Bajazet, assiégea sans succès Constantinople et Belgrade, mais s'empara de Thessalonique, et rendit tributaires les princes de Bosnie et d'Albanie. Voyant son empire dans un repos parfait, il abdiqua le pouvoir, et, laissant le trône à Mahomet II, son fils, se retira dans un couvent de derviches, dont il partagea les austérités. Forcé, peu de temps après, de reprendre le commandem. pour repousser l'injuste agression des Hongrois, il vainquit Ladislas, qui périt sous les coups des janissaires. Après cette victoire, il se dévoua de nouveau à une vie pieuse; mais la révolte des janissaires l'ayant rappelé en 1446 au souverain pouvoir, il chassa Scanderberg de l'Épire, battit les Hongrois à Cussoire, et revint à Andrinople, où il mourut en 1451, à 47 ans, regretté par les Turks comme un de leurs plus illustres souverains.

AMURATH III, succéda à son père Sélim II, en 1575. Son premier acte de puissance fut de faire étrangler ses cinq frères, tous en bas âge. Il fit avec succès la guerre aux Persans, et leur enleva trois provinces. Son grand-visir, Sians-pacha, après avoir battu l'archiduc Mathias, s'empara, en

Hongrie, de la place importante de Raab. Amurath mourut en 1594, à l'âge de 50 ans.

AMURATH IV, succéda au sulthan Mustapha, son oncle, en 1622. Il fit la guerre aux Polonais, aux Persans, enleva Bagdad en 1638, et mérita par ses succès le surnom de *Ghazi* (victorieux). Ses débauches avancèrent le terme de ses jours; il mourut en 1640, à l'âge de 31 ans.

AMURATH, bey de Tunis, fut arrêté vers 1690 par ordre de son oncle Ramaadan, et condamné à perdre la vue pour avoir tenté de s'emparer du pouvoir. Il s'enfuit dans les montagnes, où il fut rejoint par une grande partie des troupes, et revint sur Tunis, s'empara de cette ville, et fit égorger Ramaadan; mais il fut massacré lui-même en 1695 par son capit. des gardes, Ibrahim, qui se fit proclamer bey à sa place.

AMY, avocat au parlem. d'Aix, mort en 1760, est aut. de quelques ouvr. de physique utiles, sur les fontaines filtrantes, et sur les eaux des rivières de Seine, de Marne, etc.

AMY (Louis-Thomas-Antoine), né à Janville, Eure-et-Loire, le 29 juillet 1760, mort à Paris le 26 février 1832, était fils de Louis-Thomas Amy, lieuten.-gén. du bailliage royal de Janville. Après de brillantes études, faites au coll. de Meung-sur-Loire, alors en grande réputat., il vint à Paris en 1776, fut reçu avocat au parlem. quelques années après, et réussit au Palais par la facilité avec laquelle il saisissait les points difficiles des affaires. En 1788, les circonst. polit. le ramenèrent dans le sein de sa famille. Député à l'assemblée législ. en 1791, il siégea au côté droit. Sous la convention, décrété d'accusation avec son frère, il échappa comme lui une première fois, fut repris en 1793, resta 5 mois en prison à Port-Libre, et devait être guillotiné le 13 thermidor. Délivré de ce péril, les habitants de Janville le pressèrent de reprendre la place de président du district que son père avait occupée. A la suppress. des districts, il ne voulut remplir aucune autre fonction, jusqu'à ce que, pressé par ses amis, il accepta en l'an VIII la place de juge de première instance à Paris. Tour à tour vice-présid. du tribunal et conseiller à la cour d'appel, il se retira pendant les *cent-jours*, et fut, à cause de sa retraite, exilé à 30 lieues de Paris. Depuis la seconde rentrée du roi, il devint présid. à la cour roy., commandeur de la Légion-d'Honneur, maître des requêtes et conseiller-d'état, membre du conseil acad. et de plus. commissions, notamment de celle de la révision des lois. On lui confia même, en 1824, la présidence du collége départemental de la Seine : à cette occasion, de graves reproches furent adressés au présid. Amy. Le chagrin le mit au tombeau. Il avait, après la révolution de juillet, prêté serment au nouveau gouvernement, mais donné presque aussitôt sa démission.

AMYN-AHMED, sav. persan du 16e S., est aut. d'un *Traité géographique et historique, Helf iclins* (les sept Climats), dont on trouve une copie exacte à la biblioth. du roi. Langlès en a donné des extraits dans les notes de la trad. franç. des *Recherches asiatiques*, et de son édit. des *Voyages* de Chardin.

AMYN-BEN-HAROUN, sixième khalyfe abbasside, fils d'Haroun-El-Réchyd, auquel il succéda en 809, fut vaincu et détrôné par son frère Mamoun, qui le fit périr en 813, à l'âge de 28 ans, dont il en avait régné 5.

AMYNANDRE, roi des Athamanes, peuples voisins de l'Étolie, vivait vers l'an 208 avant J.-C. Allié des Romains, il engagea les Étoliens à se liguer en leur faveur contre Philippe de Macédoine.

AMYNTAS (royaume d'), établi par Antoine pour Amyntas, secrét. de Dejotarus, comprenant la Gallo-Grèce, la Cilicie, la Pamphylie, etc. Il finit 11 ans après, à la mort de ce roi.

AMYNTAS. Il y eut trois rois de Macédoine qui portèrent ce nom, et dont les règnes ne présentent guère de particularités remarq.

AMYNTAS, fils d'Antiochus, seigneur macédonien, passa au service de Darius lorsqu'Alexandre-le-Grand monta sur le trône de Macédoine. Après la bataille d'Issus il s'empara de Péluse, et poursuivit ses conquêtes en Égypte, dont il voulait chasser les Perses, de concert avec les Egyptiens; mais il fut tué par Mozarès.

AMYNTIAN, histor. grec, avait écrit une *Vie d'Alexandre*, une autre *d'Olympias* et des *Parallèles* dans le genre de Plutarque. Ces ouvr. sont perdus.

AMYON (Jean-Claude), de Poligny, député à la convention nationale, né en Franche-Comté, vota la mort de Louis XVI, fut proscrit au 31 mai comme girondin, devint membre du conseil des anciens, et mourut en 1803.

AMYOT (Jacques), naquit à Melun en 1513, d'une famille obscure et pauvre. Grâce à ses connaissances, il fit une fortune rapide et brillante. Collin, abbé de St-Ambroise et lecteur du roi, lui confia l'éducation de ses neveux, et le fit nommer prof. de l'univ. François Ier lui donna l'abbaye de Bellozanne. Le cardin. de Tournon le fit députer au concile de Trente; à son retour il fut agréé comme précept. des fils de France. Le lendemain de son avénem. au trône, Charles IX le nomma son gr. aumônier, et lui donna l'évêché d'Auxerre; son autre élève, Henri III, le maintint dans la grande aumônerie, et l'honora du titre de commandeur de l'ordre du St-Esprit qu'il venait de créer. Amyot passa les dernières années de sa vie dans son diocèse, uniquement occupé de ses études et de ses fonctions. Il mourut à Auxerre en 1593. Tant qu'un style simple et naïf aura de quoi plaire, ses ouvr., dit l'auteur des *Trois siècles*, seront lus avec plaisir par ceux qui aiment à retrouver les traces de l'ancienne aménité franç. Sa trad. des *OEuvres*, et particul. des *Vies* de Plutarque, est un vrai chef-d'œuvre pour le temps où elle a paru. On recherche l'édit. de Vascosan, 1567-74, 13 vol. in-8. Le libr. Cussac en a donné une fort belle en 1783 et 1787, 22 vol., réimpr. en 1802, 25 vol. in-8, avec des notes de Clavier; et en 1825, chez Janet et Cotelle. On estime aussi ses *Traduct.* des romans de Longus et d'Héliodore; celle de Longus réimpr.

très élégamment par Didot, 1798, in-4, et dont on a donné plus récemment de jolies édit., a été complétée par Courier, d'après le MS. de Florence, 1810, gr. in-8, tiré à 60 exempl. — V. Courier.

AMYR-MANSOUR, succéda à son père, Mousta-Ali, khalyfe, l'an 1100 de J.-C., se livra sans jugement à son goût effréné pour le vin, et mourut assassiné par les Ismaéliens en 1130.

AMYRAUT (Moïse), né à Bourgueil en Touraine, l'an 1595, devint par son mérite profess. de théol. à Saumur. Député, en 1631, du synode des églises réformées de France, il fut dispensé de l'usage qui ne permettait aux protestants de haranguer le roi qu'à genoux. A l'époque de la révol. d'Angleterre, qui fit périr Charles I[er] sur l'échafaud, il soutint, dans son livre sur la souveraineté des rois, la doctrine de l'obéissance passive et l'inviolabilité de la pers. du monarque. Ce théol. avait un esprit de tolérance qui le fit aimer des deux partis. Il mourut en 1664. Ses *ouvr.* de controverse sont aujourd'hui peu recherchés.

AMYTIS, fille d'Astyages, dernier roi des Mèdes, épousa d'abord Spitamès, et ensuite Cyrus, lorsqu'il eut vaincu Astyages, et qu'il eut ordonné la mort de son premier mari; elle s'empoisonna de douleur de n'avoir pu venger la mort de son fils Tanioxercès, empoisonné par l'ordre de son frère Cambyse.

AMYTIS, fille de Xercès I[er], épousa Mégabyse, seign. persan (*v.* ce nom); après la mort de son mari, elle s'abandonna à des excès qui causèrent sa mort.

ANABAPTISTES, c'est-à-dire *rebaptisants*, hérétiques qui improuvent le baptême donné aux enfants, ne confèrent ce sacrem. qu'à ceux qui sont parvenus à l'âge de puberté, ou rebaptisent ceux qui l'ont été trop tôt. On ne sait pas précisément quel est le fondat. de cette secte; les uns croient que c'est Carlostad, d'autres Zuingle, Mélanchthon, etc. Celui qui la défendit et la propagea avec le plus d'acharnement est Thomas Muncer, qui, se disant inspiré, arma ses partisans, et excita, vers l'an 1528, une guerre désastreuse. Les anabaptistes sont surtout répandus en Westphalie, en Holl. et en Écosse.

ANACHARSIS, philosophe schyte, vint à Athènes vers 592 av. J.-C., devint le disciple de Solon, s'illustra par son savoir et ses vertus, et mérita d'être mis au nombre des sept sages. A son retour dans la Scythie, il voulut y introd. les lois de la Grèce, mais il fut tué par le roi son frère. On cite de lui des sentences dont quelques-unes sont remarq. L'Anacharsis dont l'abbé Barthélemy a fait le héros de son savant ouvrage sur la Grèce, n'est qu'un personnage fictif que l'auteur fait vivre deux siècles plus tard.

ANACLET (St), pape depuis l'an 78 jusqu'en 91, est honoré par l'Église comme un martyr, ce qui signifie seulement qu'il éprouva quelq. persécut.

ANACLET II se nommait Pierre-de-Léon, comme son aïeul, juif converti, qui joignait à de grandes connaissances une immense fortune. Il se destina d'abord aux lettres, et vint étudier en France où il prit l'habit de Cluny. Créé cardinal par Calixte II, il fut élu pape en 1130 par une partie des cardinaux; il força son compétiteur Innocent II à quitter Rome et l'Italie, se soutint dans Rome, malgré l'emper. Lothaire qui vint l'y assiéger, et mourut en 1138. Il ne figure dans l'hist. que comme antipape.

ANACOANA, reine de Xiragua, dans l'île de St-Domingue, fut l'une des plus illustres victimes de la barbarie espagnole, lors de la conquête du Nouveau-Monde.

ANACRÉON, célèbre lyrique grec, de Téos en Ionie, florissait 532 ans avant J.-C. Platon le fait descendre d'une famille des plus illustres, et place même Codrus, le dernier roi d'Athènes, au rang de ses ancêtres. Ami du vin et des femmes, il a dignement célébré ces deux objets de ses affections; et quelq. chansons échappées à l'ivresse de Bacchus ou de l'Amour ont fait le charme de ses loisirs, et sont les délices des nôtres. Les poètes sèment des fleurs sur leurs préceptes pour en déguiser l'aridité : c'est du sein même des fleurs qu'Anacréon fait éclore le précepte. Sa fin couronna dignement une vie toute consacrée au plaisir : il mourut à table, étranglé, dit-on, par un pepin de raisin à 85 ans. Non moins recherché depuis sa mort qu'il le fut de son temps à la cour de Polycrate, ses œuvres, publiées pour la prem. fois en 1554 par H. Estienne, ont été imprimées et réimprimées, traduites et retraduites dans toutes les langues de l'Europe. Notre littérature en compte plusieurs traduct.: les meilleures sont celles de MM. Gail, en prose, et de St-Victor, en vers. M. Boissonade a donné une excell. édit. grecque des odes d'Anacréon, Paris, 1823, in-32.

ANAFESTE (Paul-Luc), premier doge de Venise. Les habitants des îles vénitiennes, gouvernés jusqu'en 697 par des tribuns, prirent à cette époque la résolut. de se réunir en un seul gouvernem. Ils élurent pour chef Paul Anafeste d'Héraclée. Ainsi commença cette magistrature dont la durée fut de 1100 ans.

ANAGNOSTA (Jean), hist. de Byzance, qui vivait en 1433, a laissé un ouvr. *de rebus Constantinopolit. macedonicis,* publié par Allacci, grec et lat., Cologne, 1653.

ANANIAS, un des trois jeunes Hébreux jetés par ordre de Nabuchodonosor dans la fournaise ardente.

ANANIAS, Juif nouvellement converti, ayant voulu tromper St Pierre, fut subitement frappé de mort ainsi que sa femme Saphira.

ANANIAS, disciple de J.-C. et premier évêque de Damas, affermit St Paul dans la foi chrétienne.

ANANIAS, fils de Zébédée, souverain pontife des Juifs, fut accusé d'avoir tenté de soulever sa nation contre les Romains, et conduit chargé de chaînes à Rome, d'où il revint après s'être justifié. De retour en Judée, il persécuta les chrétiens, traduisit St Paul devant le sanhédrin et le fit souffleter. Quelques années après, il fut dépouillé de sa dignité, et massacré dans son palais par des séditieux.

ANANUS, rabbin juif du 8[e] S., fut le chef ou

plutôt le restaurateur de la secte des caraïthes qui rejette les traditions et interprétations allégoriques imaginées par les thalmudistes. Elle subsiste encore aujourd'hui.

ANAPIUS et AMPHINOMUS, deux frères nés en Sicile, sont cités par Aristote, Sénèque et Strabon, etc., comme s'étant échappés miracul. d'une éruption volcanique de l'Etna, qui détruisit Catane leur patrie, emportant sur leurs épaules leurs parents infirmes.

ANASTASE Ier, élu pape en 398, se distingua par sa piété. Il réconcilia les Orientaux avec l'Église romaine, condamna les Origénistes, et mourut en 402. On a de lui deux lettres dans les *Epistolæ roman. pontif.* de Coutant, in-fol.

ANASTASE II, pape en 496, écrivit à l'empereur grec Anastase Ier, en faveur de la religion catholique, et à Clovis pour le féliciter de sa conversion, et mourut en 498. Les écrits de ce pontife ont été publiés par Labbe dans son édit. des *Conciles*.

ANASTASE III, pape en 911, n'occupa que deux ans le trône pontifical.

ANASTASE IV, pape en 1153, se distingua par sa charité dans une grande famine, et ne régna qu'un an. On trouve huit *Lettres* de ce pontife dans le *Recueil* de Labbe.

ANASTASE, antipape, fut opposé en 855 au pape Benoît III.

ANASTASE Ier, *le Silentiaire*, emper. d'Orient, né vers 430 à Dyrrachium, remplissait les fonctions obscures de *silentiaire* dans le palais impérial, lorsque Zénon fut assassiné l'an 491, et dut son élévation au trône à la veuve de Zénon qu'il épousa quarante jours après la mort de son mari. La modération et l'amour de la justice qu'il montra dans les commenc. de son règne l'aidèrent à triompher de ses ennemis; mais d'un caractère faible et versatile, Anastase ne tarda pas à démentir les espérances qu'il avait fait concevoir. Il persécuta les catholiques avec une telle violence, que le pape Symmaque se vit forcé de l'excommunier l'an 500. C'est la prem. fois que le pape ait usé de son pouvoir contre un souverain. Anastase regagna l'affection de ses sujets en supprimant un impôt odieux, qui se percevait de cinq en cinq ans; il abolit aussi l'usage barbare de livrer les coupables aux bêtes dans le cirque. Le calme rétabli par ces sages mesures, il recommença bientôt à favoriser les eutychiens et à poursuivre les catholiq. Les séditions intérieures favorisèrent les agressions des Perses et des Barbares, dont il acheta la paix à prix d'argent, moyen honteux qui ne faisait qu'exciter la cupidité de ses voisins, et lui rendait nécessaire l'accroissement des impôts. Ce long et déplorable règne se termina en 518 par la mort d'Anastase, qui fut trouvé sans vie dans un souterrain de son palais où il s'était réfugié pendant un orage. On croit qu'il avait été frappé de la foudre. Justin lui succéda.

ANASTASE II, empereur d'Orient, était secrét. de Philippe Bardanes; et ce prince ayant été déposé l'an 713, il lui succéda du consentem. général. Son premier soin fut de punir les auteurs de la sédition qui avait précipité Bardanes du trône. Il rétablit la discipline dans l'armée et l'ordre dans les finances, et s'occupa des moyens de s'opposer aux progrès des Sarrasins. Une sédition ayant, en 716, éclaté sur la flotte qu'il armait dans le port de Rhodes, Anastase, abandonné de ses troupes, prit l'habit monastique et fut exilé à Thessalonique. Il eut la faiblesse de regretter le pouvoir, et, étant entré dans une conspiration qui tendait à le remettre sur le trône, il fut découvert et conduit à Constantinople, où il eut la tête tranchée avec ses princip. complices en 719, par ordre de Léon-l'Isaurien.

ANASTASE, patriarche d'Antioche en 561, se signala par son zèle ardent contre les hérétiques. Il avait traduit en grec le *Pastoral* de St Grégoire, et composé un traité contre les incorruptibles. Il ne reste de lui que trois discours dans l'*Auctuarium* de Combefis, et cinq autres dans les *Lectiones antiquæ* de Canisius.

ANASTASE (St), Persan d'origine, fut martyrisé sous Chosroès, en 628.

ANASTASE, *le Sinaïte*, moine du mont Sinaï, se signala, vers l'an 678, par son zèle contre certaines sectes d'hérétiques. On a de lui quelques traités dont le principal est intit. : *Contemplationes in Hexameron, libri duodec.* Les onze premiers ont été impr. dans la *Biblioth. Patrum*, tom. IX, et le XIIe, grec et latin, Londres, 1682, in 4.

ANASTASE, patriarche de Constantinople, fut élevé à cette dignité en 730 par l'emper. Léon-l'Isaurien, auquel par reconnaissance il livra tous les trésors de son église. Il ne se montra pas moins complaisant pour l'emper. Constantin Copronyme, qui lui fit cependant crever les yeux, et le laissa en cet état sur le siége pontifical, qu'il continua de souiller par ses vices et les excès auxquels il s'abandonna avec les iconoclastes. Une mort douloureuse délivra l'Église de cet indigne prélat, l'an 753.

ANASTASE, dit *le Bibliothécaire*, abbé d'un monastère de Rome et bibliothécaire du Vatican, assista, en 869, au 8e concile général de Constantinople, dont il traduisit les *actes* en latin. Il est auteur des *Vies* des papes depuis St Pierre jusqu'à Nicolas Ier, dont la meilleure édition est celle du Vatican, 1718, 4 vol. in-fol. Son *Histoire ecclés.* fait partie de la Byzantine, Paris, 1649.

ANASTASE (OLIVIER de SAINT-), carme, mort à Bruxelles en 1674, s'était fait une réputation comme prédicateur. Il a laissé plusieurs ouvr. mystiques, publiés à Anvers, 1659-1669 : *le Jardin spirituel des carmes; le Combat spirituel d'amour* entre la mère de Dieu et les pénitents du Carmel, etc. Le seul qui soit recherché des amateurs est sa traduction des *Apologues* de St Cyprien, 1669, in-12.

ANASTASIE (Ste), d'une illustre famille de Rome, souffrit, dit-on, le martyre en 304, sous Dioclétien. Sa fête se célèbre le 25 décembre. Il y a eu deux autres saintes de ce nom, l'une surnommée *l'Ancienne*, martyrisée à Sirmich, et

l'autre d'une famille de Rome convertie par St Paul, matyrisée sous Néron.

ANASTASIE, sœur de Constantin, fit élever à Constantinople des bains appelés de son nom *Anastasiens*.

ANASTASIE, femme de l'emper. Tibère Constantin, morte en 594, ne doit pas être confondue avec la femme de Constantin Pogonat. Cette dernière eut beaucoup à souffrir de la férocité de son époux et de son fils.

ANATOLE (St), évêque de Laodicée en Syrie, au 3e S., cultiva l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie, la physique, la grammaire et la rhétorique. On a de lui un *Traité de la Pâque*, imprimé dans le recueil de Gilles Boucher, Anvers, 1633, in-fol., et dix livres d'*Instit. arithm.*, dont quelques-uns se trouvent dans la Bibliothèque grecque de Fabricius.

ANATOLE, patriarche de Constantinople, en 449, assista au concile de Chalcédoine, et, malgré la protestation des légats du pape St Léon, fit insérer dans les actes de cette assemblée trois canons sur la prééminence de son siége.

ANATOLIUS, philosophe platonicien, fut un des maîtres de Jamblique; il est aut. d'un *Traité* sur les sympathies et les antipathies, dont on trouve des fragments dans la biblioth. grecque de Fabricius, tom. IV.

ANATOLIUS, jurisconsulte que Justinien appelle *vir spectabilis*, professa le droit à Beryte en Phénicie et à Constantinople. Il fut successivem. avocat du prétoire, juge, puis consul, et concourut à la formation du Digeste.

ANATOLIUS, un des trois jurisc. grecs qui traduisirent le *code Justinien*, par ordre de l'emper. Phocas.

ANAXAGORAS, un des premiers roi d'Argos, succéda à son grand-père Mégapenthe. Le culte de Bacchus s'introduisit sous son règne dans ses états, et y causa de grands désordres.

ANAXAGORAS, sculpteur grec, était d'Égine; il fut chargé d'exécuter la statue de *Jupiter* élevée à Olympie après la bataille de Platée, 492 ans avant l'ère chrétienne. Il avait écrit sur les décorations de théâtre.

ANAXAGORAS, philosophe, né à Clazomène, l'an 500 avant J.-C., reçut les leçons d'Anaximène, puis voyagea en Égypte pour s'instruire, et vint ouvrir à Athènes, vers l'an 475, une école où il eut pour disciples Périclès, Euripide et, selon quelques-uns, Socrate. Accusé d'impiété pour avoir combattu les superst. du temps, Périclès eut beaucoup de peine à le soustraire au supplice. Il vint alors habiter Lampsaque, où il mourut l'an 428 av. J.-C., à 72 ans. Anaxagoras supposait un nombre infini de parties élémentaires, distribuées en classes nombreuses dont chacune ne contenait que des parties semblables. Pour expliquer la formation des corps, il enseignait que le soleil est une masse de fer rouge aussi grande que le Péloponèse, que la terre est plate, et d'autres erreurs grossières du même genre. Son mérite est de s'être élevé le premier à l'idée d'un esprit pur, architecte de l'univers.

ANAXANDRE, roi de Lacédémone, 687 ans av. J.-C. Sous son règne commença la seconde guerre de Messénie, où s'illustra Aristomène.

ANAXANDRIDES, roi de Lacédémone, mort 515 ans avant J.-C., fut père de Cléomène Ier et du fameux Léonidas.

ANAXANDRIDES, poète comique de Rhodes, du temps de Philippe et d'Alexandre, représenta le premier sur la scène les malheurs que cause l'amour. Ayant osé attaquer le gouvernement d'Athènes, il fut condamné à mourir de faim.

ANAXARQUE, philosophe abdéritain, suivit Alexandre en Asie, et, dit-on, osa railler ce prince sur sa divinité. Ayant devant Alexandre attaqué Nicocréon, roi de Chypre, ce prince s'en vengea après la mort du conquérant, en le faisant piler dans un mortier. Il passe pour avoir été le maître de Pyrrhon, fondateur du scepticisme.

ANAXENOR, musicien grec de Thyanes, auquel Marc-Antoine accorda le revenu de quatre villes et une garde d'honneur.

ANAXIDAME, roi de Lacédémone, est célèbre par sa réponse à un homme qui lui demandait qui avait l'autorité dans Sparte : « Les lois, » répondit-il.

ANAXILAS Ier, roi de Rhégium, descendait d'Alcidamidas, qui vint avec une colonie de Messéniens s'établir dans cette ville l'an 723 avant J.-C.

ANAXILAS II, régnait à Rhégium l'an 494 avant J.-C.; il prit sur les Sarniens la ville de Zancle, en Sicile, et lui donna le nom de Messène ou Messine, en mémoire de ses ancêtres.

ANAXILAS de Larisse, philosophe pythagoricien, fut banni de Rome par l'ordre d'Auguste, sous prétexte de magie. D'après ce que l'on sait de ses expériences, on conjecture qu'il avait découvert la fantasmagorie.

ANAXIMANDRE, philosophe, né à Milet l'an 611, et mort l'an 547 av. J.-C., eut Thalès pour maître, et fut après lui chef de l'école ionienne. On lui attribue l'invention de la sphère et du gnomon, la fixation des époques des équinoxes et des solstices. Il enseignait que la terre est ronde, qu'elle tourne sur son axe, que le soleil est un globe de feu 18 fois plus grand que la terre, et regardait l'infini comme le principe de tout. Ainsi l'on voit qu'à de grandes connaissances il mêla beaucoup d'erreurs. *Anaximandre* est le titre d'une jolie comédie d'Andrieux.

ANAXIMÈNES, philos., orat. et histor., né à Lampsaque, fut l'un des précepteurs d'Alexandre, suivit ce prince dans ses conquêtes, et par un trait ingénieux empêcha la destruction de sa patrie. Ce prince, irrité contre Lampsaque qui avait pris parti pour Darius, voulait ruiner cette ville, et avait juré de ne céder à aucune sollicitation de son précept. Anaximènes le pria de détruire Lampsaque désarmé par cette ruse, Alexandre pardonna. Le temps n'a pas épargné ses ouvrages, dont le plus important est une *Hist. univers.* en 12 livres, depuis l'origine du monde à la mort d'Épaminondas.

ANAXIMÈNES, philos. de Milet, disciple et successeur d'Anaximandre, soutenait que l'air est le principe de tout; que le soleil, la lune et les étoiles ne sont que des parcelles détachées de la terre. Il mourut 504 ans av. J.-C.

ANAXIPPE, poète comique grec, vivait sous Antigone et Démétrius-Poliorcètes. On ne connaît de lui qu'un fragm. dans les *Excerpta* de Grotius.

ANAYA-MALDONADO (don DIEGO), archev. de Salamanque et de Séville au 14e S., fut précepteur des enfants de Jean Ier, roi de Castille, et envoyé en qualité d'ambassad. au concile de Constance. Vers la fin de sa vie, il fut dépouillé de la dignité de présid. du conseil de Castille, à l'instigation d'Alvarès de Luna. Salamanque lui doit la fondat. d'un collége gratuit, le premier établissem. de ce genre, auq. il consacra presque toute sa fortune.

ANCARANO (P.-J.), juriscons. et poète ital., né à Reggio, au 16e S., a comp. un livre de jurispr., intitulé : *Familiarum juris quæstionum*, etc., Venise, 1569, in-8, et quelques *sonnets*.

ANCARANO (GASP.), prêtre et poète italien, né à Bassano, profess. de belles-lettres à Trévise, vers la fin du 16e S., a mis en *canzoni* les *prières* de l'Église, etc., impr. à Venise en 1587; il a aussi publié en vers italiens les *sept Psaumes de la pénitence*, Venise, 1588, in-4.

ANCHANTÉRUS ou plutôt ACANTHÉRUS (CL.), médecin, né à Bar-le-Duc, au 16e S., était; selon Musa, un savant helléniste et un poète distingué; il a publié une traduct. latine de l'ouvrage grec de Psellus sur les *propriétés médicales des pierres précieuses*, et une autre du grec en vers latins d'un traité de Paul-le-Silentiaire sur les *Bains pythiques*, Venise, 1586, in-12.

ANCHARANO (PIERRE d'), célèbre jurisc. de la famille des Farnèse, né vers 1330 à Bologne, mort dans la même ville en 1410 ou 1417. On a de lui plus. vol. in fol. d'*ouvrages* de jurisprud.

ANCHARANO (JACQUES d'), né dans l'Abruzze, fut évêque de Florence, administrateur du duché de Spolette et légat en Pologne, où il mourut en 1417. Il est aut. d'un roman spirituel très singulier, trad. dans toutes les langues et impr. sous différents titres : *Procès sérieux et comique de Satan contre la B. Vierge Marie; Procès du Diable contre le Christ*. La prem. édit. de l'original latin est celle d'Augsbourg, 1472, in-fol.

ANCHER (PIERRE-KOFOD), conseiller à la cour de Danemarck, vers la fin du 18e S., a publié, en danois, une *Histoire de la législation danoise*, 1763, 3 vol. in-8, ouvrage plein de recherches, et beaucoup de livres élément. sur le droit civil et criminel de ce royaume.

ANCHÈRES (DANIEL d'), né à Verdun, était attaché à la personne de Jacques Ier, qu'il suivit en qualité de gentilhomme. Il était jeune lorsqu'il fit impr., en 1608, une trag. avec des chœurs, intit. : *Tyr et Sydon*, ou *les funestes amours de Belcar et Méliane;* cette pièce fait partie de son recueil de *Poésies diverses*.

ANCHERSEN (PIERRE), profess. au gymnase d'Odensée en Fionie, dans la première moitié du 18e S., était un des hommes les plus érudits de sa nation. Il a publié les *Origines du Danemarck*, 1747, in-4, en lat. Ses opuscules histor. et littér. ont été recueillis par Oelrichs, 1755, 3 vol. in-4.

ANCHIETA (JOSEPH), jésuite portugais, surn. *l'Apôtre du Nouveau-Monde*, né en 1533, dans l'île de Ténériffe, aux Canaries, partit à l'âge de 28 ans, pour le Brésil avec d'autres religieux de son ordre; après de longs et pénibles travaux, il fonda le prem. collége de cette colonie pour avancer la conversion des Sauvages auxquels il enseignait le latin, et dont il apprenait la langue du pays. Il en composa le prem. la gramm. et le vocabulaire. Nommé command. des Indiens convertis, il contribua de concert avec eux, à la fondation de St-Sébastien, aujourd'hui la métropole de l'Amérique portugaise. Il mourut en 1597. Les Portugais et les Sauvages crurent à ses miracles. Il a laissé un poème lat. de 5,000 vers sur la Ste Vierge.

ANCHISE, prince troyen, père d'Énée qui l'emporta sur ses épaules au sac de Troie jusqu'à ses vaisseaux et l'emmena en Italie. Il mourut à Drépane, ville de Sicile, où relâcha la flotte de son fils.

ANCHITÉE, femme de Cléombrotte, roi de Sparte, sacrifiant l'amour maternel à celui de la patrie, posa la première pierre à la porte du temple de Minerve, que les éphores avait ordonné de murer pour y faire périr de faim Pausanias son fils, qui avait vendu Sparte aux Perses.

ANCILLON (DAVID), né à Metz en 1617, fut pasteur de l'église de Meaux depuis 1641 jusqu'en 1653, et de celle de Metz depuis 1653 jusqu'à 1685. Après la révocation de l'édit de Nantes, il alla demeurer à Francfort, puis à Berlin, où il mourut en 1692. Il a fait une *Apologie* de Luther, de Zuingle, de Calvin et de Bèze, Harlem, 1666.

ANCILLON (CHARLES), fils du préc., né à Metz en 1659, suivit son père à Berlin, où ses talents furent bientôt récomp. Nommé surintendant de l'école française, historiographe et conseiller du roi, inspecteur et juge supérieur des tribunaux que les réfugiés avaient en Prusse, au milieu de ces différents emplois, il cultiva la littérature, et mourut à Berlin en 1715. Ses princip. ouvr. sont : *Histoire de l'établissement des Français dans les états de Brandebourg*, 1690, in-8.—*Mélanges critiques de littér.*, 1698, 3 vol. in-12. — *Mémoires concernant les Vies de plus. modernes célèbres dans la républiq. des lettres*, 1709, in-12. — *Traité des Eunuques*, 1707, in-12, sous le nom *d'Ollincan*, anagramme du sien.

ANCILLON (JEAN-PIERRE-FRÉDÉR.), ministre de Prusse, né en 1766 à Berlin, était petit-fils du précéd. Doué d'un rare génie et d'une grande aptitude au travail, il annonça de bonne heure tout ce qu'il serait un jour. Profess. à l'acad. royale militaire, il quitta l'enseignem. pour embrasser la carrière évangélique, et s'acquit bientôt une répulat. méritée par son talent comme prédicat.; un discours qu'il prononça pour la bénédiction d'un mariage

en 1791, le fit connaître à la cour de Prusse, et devint la première occasion de sa fortune. Les sermons qu'il fit en 1793, au temple de Werder à Berlin, sur l'amour de la patrie et sur les devoirs des sujets dans les temps de trouble, retentirent dans toute la monarchie prussienne. Bientôt ses diverses publicat. le placèrent au rang des écriv. les plus distingués. L'Institut de France, dans son rapport en 1810 sur les progrès des études histor., le proclama le digne success. de Leibnitz. Le roi de Prusse avait devancé le jugem. de l'Institut, en choisissant Ancillon pour remplir la place de gouverneur de son fils et de son neveu; il le nomma depuis conseiller-d'état, et lui donna des témoignages réitérés de la confiance dont il l'honorait. Ancillon vint en France avec ses 2 élèves en 1814, et profita de son séjour à Paris pour se lier avec nos littérat. Plus tard il concourut aux modifications avantag. introduites dans la constitution prussienne; fut en 1819 nommé ministre de l'instruction, dont il étendit les bienfaits à toutes les classes, mais avec une sage mesure. Nommé depuis ministre des aff. étrang., il contribua beaucoup à faire prévaloir le système de paix qui permet à l'industrie et au commerce d'étendre leurs utiles conquêtes, et mourut en juin 1837, honoré des regrets de l'Europe entière. Comme écrivain, on citera d'Ancillon : *Mélanges de littérature et de philosophie*, Berlin, 1801; Paris, 1809, 2 v. in-8. — *Essais philosophiques*, ou *nouveaux Mélanges de littérature et de philosophie*, Genève, 1817, 2 vol. in-8. — *Nouveaux Essais de politique et de philosophie*, Paris, 1824, 1 vol. in-8. — *Tableau des révolutions du système politique de l'Europe depuis la fin du* 15e S., Berlin, 1806, 4 vol. in-8; Paris, 1807, 7 vol. in-12; ibid., 1823, 4 vol. in-8, édit. revue par l'auteur; ouvr. remarq. par la profondeur des aperçus, et qui suffirait pour assigner à l'auteur un des prem. rangs parmi les écriv. amis de l'humanité. — *Éloge historique* de J.-B. Mérian, Berlin, 1810, in-8. — *Éloge* de la reine de Prusse Louise-Aug.-Wilhem.-Amélie, Berlin, 1810, etc.

ANCKARSTROEM (J.-J.), gentilhomme suédois, né en 1751, s'est acquis un triste célébrité par le meurtre du roi Gustave III, son souverain. Ce fut dans la nuit du 15 mars 1792 qu'il le tua dans un bal masqué, d'un coup de pistolet. Il fut condamné à être battu de verges pendant 3 jours, à avoir la main droite coupée, et à être ensuite décapité; cette sentence fut exécutée le 29 avril 1792.

ANCLWITZ, nonce du palatinat de Cracovie, ambassadeur de Pologne à la cour de Danemarck, revint à Varsovie à la fin de 1792, et l'année suiv. signa le traité d'alliance avec la Russie. Accusé d'avoir voulu soumettre son pays à cette puiss., et convaincu d'après ses lettres surprises dans les papiers du général Ingelstrom, il fut condamné à être pendu. Son corps fut privé de la sépulture de ses aïeux et jeté dans celle des malfaiteurs.

ANCRE (CONCINO CONCINI, maréchal d'), prem. ministre du jeune roi Louis XIII, et maréch. de France, était fils d'un notaire de Florence, et dut son élévat. à sa femme Léonore Dori, dite *Galigaï*, fille de la nourrice de Marie de Médicis. Lorsque cette princ. vint en France en 1600 pour épouser Henri IV, Concini et sa femme la suivirent, celui-ci en qualité de gentilhomme, et celle-là comme femme-de-chambre; bientôt Galigaï, devenue maîtresse absolue de l'esprit de la reine, obtint les plus hautes distinct. pour son mari, qui, abusant de son crédit pour humilier les grands durant les troubles d'une minorité chancel., poussa enfin l'insolence envers Louis XIII jusqu'à provoq. au plus haut point la haine de ce jeune monarque. Décidé par les conseils d'un étranger, Charles-Albert de Luynes, qui devait sa fortune au maréchal, Louis consentit à l'assass. de son prem. ministre, qui tomba sous les coups de Vitry, à la tête de quelq. gentilshommes, le 24 avril 1617. La populace assouvit les plus hideuses veng. sur le cadavre de cet infortuné, dont la mém. fut juridiq. poursuivie par le parlem. de Paris : l'un de ses torts, et celui sur leq. la cour dut surtout insist., est la fortune considérable qu'il avait rapidement acquise, et dont il n'av. pas craint de faire étalage. La maréchale, son épouse, mise en jugement et condamnée comme sorcière, fut traînée au suppl. le même jour (8 juillet 1617), et vit sans effroi les flammes dont son corps allait être la proie. L'une des singularité de la destinée de cette femme ambitieuse et avide, c'est qu'elle fut le prem. mobile de la fortune du cardinal de Richelieu. Ce double événem. donna lieu à deux tragéd. qui parurent la même année; elles sont empreintes de l'animosité que l'imprudent orgueil de deux favoris leur avait attirée. Toutefois la mémoire de Concini a trouvé plus d'un apologiste, même parmi ses contemp.

ANCUS-MARTIUS, 4e roi de Rome, petit-fils de Numa, succéda, en 640 av. J.-C., à Tullus-Hostilius, et régna 24 ans. Il fit avec succès la guerre aux Latins, aux Véiens, aux Fidénates, aux Volsques et aux Sabins, recula jusqu'à la mer les bornes de son roy., et construisit le port d'Ostie.

ANDECA, roi des Suèves en Espagne, au 6e S., fut détrôné par Léovigilde, roi des Visigoths, qui le fit raser, et l'obligea de se retirer à Badajoz, où il mourut peu après, vers 584.

ANDEIRO (don JUAN-FERD.), exilé en 1375, reçut, pendant son séjour en Angleterre, l'ordre de son souverain de former une ligue avec les Portugais contre la Castille. De retour à Lisbonne en 1380, il rendit compte du succès de sa négociation au roi Ferdinand, qui, pour mieux cacher le but d'un second voyage à Londres, l'exila de nouveau. Lorsqu'Andeiro reparut en Portugal avec une flotte anglaise, la reine Éléonore Tellez, dont il avait gagné les bonnes grâces, le combla de dignit. et d'honneurs. La mort de Ferdinand permit à la reine de faire éclater sa passion pour Andeiro, qu'elle s'associa dans la régence de Portugal; mais les grands se liguèrent contre le favori; il fut assassiné le 6 décembre 1383, et la reine chassée de Portugal.

ANDERSON ou ANDREA (Laurent), né dans la Suède en 1480, fut d'abord prêtre, puis archidiacre, et enfin chancelier de Gustave-Wasa; partisan des principes de Luther qui de l'Allemagne commençaient à pénétrer en Suède, il fut le mobile de la révolution qui changea la croyance religieuse des Suédois. En 1527, à la diète de Westeras, il fit décider que les intérêts de l'Église seraient à la disposition du roi. Plus tard, condamné à perdre la vie pour n'avoir pas révélé une conspiration dont il était instruit, il acheta sa grâce, et mourut en 1552. On lui doit la prem. *traduction* du Nouv. Testam. en langue suédoise.

ANDERSON (Edmond), juriscons. anglais, né vers 1540, dans le Lincolnshire, fut chef-juge de la cour des plaids communs, sous le règne d'Élisabeth et de Jacques Ier, et l'un des commissaires nommés pour faire le procès à la reine d'Écosse; il poursuivit activement toutes les sectes séparées de l'Église anglic., et mourut en 1605. On a de lui: *Jugements rendus sous le règne de la reine Élisabeth par la cour de Common-Bench*, Londres, 1644, in-fol. — *Décisions et jugem. des tribunaux de Westminster rendus dans les dernières années du règne d'Élisabeth*, 1653, in-fol.

ANDERSON (Alexandre), né en Écosse, prof. les mathémat. à Paris, au commencem. du 17e S.; il a donné: *Supplementum Apollonii redivivi*, 1612, in-4, où il complète en effet cet ouvrage de Ghetaldi (v. ce nom).

ANDERSON (George), né dans le duché de Sleswig, au commenc. du 17e S., voyagea dans l'Orient de 1644 à 1650, et rédigea la *Relation de ses courses* qui fut publiée par Oléasius, Sleswig, 1669, in-fol.

ANDERSON (Robert), fabricant d'étoffes de soie à Londres, au 17e S., publia deux ouvrages de géométrie plus qu'élémentaire: *Propositions stéréométriques*, destinées au jaugeage, Londres, 1668, in-8. — *Le Jaugeage perfectionné*, ib., 1669, in-8.

ANDERSON (Jean), juriscons., né à Hambourg en 1674, fut secrét. du conseil, syndic et bourgm. de cette ville, remplit plus. missions, et mourut en 1743. Ses princ. écrits sont: *Renseignements sur l'Islande, le Groënland et le détroit de Davis*, en allemand; une traduct. franç. par Sellius a été publ. en 1754, 2 vol. in-12. — *Glossarium teutonicum et alemanicum*; des *Observ. philologiques et physiques sur la Bible*, en allem. Il a laissé en MS. *Observationes juris germanici ad ductum elementorum juris germanici Heineccii.*

ANDERSON (Adam), écriv. écossais, secrét. de l'amirauté, mort en 1775, a publ. une *Hist. de la navigation et du commerce en Angleterre*, Londres, 1764, 2 vol. in-fol.; ib., 1801, 4 vol. in-4, réimpr. depuis.

ANDERSON (Jean), médec. anglais, membre des sociétés royales de Londres et d'Édimbourg, remplit pendant 41 ans la chaire de philosophie naturelle à l'univ. de Glascow, et mourut en 1796, âgé de 70 ans. Parmi ses ouvr. on distingue ses *Institutions de médecine*, qui ont eu 5 éditions du vivant de l'auteur.

ANDERSON (George), mathém. et géomètre, né dans le comté de Buckingham, mort en 1806, d'un excès de travail, a trad. du grec d'Archimède un livre intit.: *Arenarius*, ou *Traité de l'art de mesurer les terres*, et publié un ouvr. sur les changements arrivés dans les affaires de la compagnie des Indes-Orientales, depuis la paix de 1784.

ANDERSON (Jacques), agronome, né en 1739, près d'Édimbourg, employa tous les moyens imaginables pour diminuer la disette de l'Écosse en 1783: l'Angleterre lui doit l'améliorat. des pêches qui se font au nord de l'Écosse. Il fut membre de la société royale de Londres, et mourut en 1808. Ses princ. ouvr., tous en anglais, sont: *Essais sur les plantations*, 1775. — *Essais sur l'agriculture*, 1777; on y trouve une méthode pour dessécher les terrains marécageux. — *Observat. sur les moyens d'exciter l'industrie nationale*, 1777. — *Relation de l'état actuel des Hébrides et de la côte occidentale de l'Écosse*, 1785. — *Recherches sur les troupeaux et l'amélioration des laines*; *l'Abeille*, journ. hebdomadaire; *Récréations*, journ. d'agricult. et d'hist. nat.; *Correspondance avec le général Washington*, et *Recherches sur la rareté des grains*. Dans un article de l'*Encyclopédie britannique*, sur les vents appelés *moussons*, Anderson prédit, avant le retour de Cook, le résultat d'une des découvertes de ce navigat. au sud. Plus. de ses écrits, sur l'économ. rurale, se trouvent dans le *Weekly magasine* d'Édimbourg, et dans le *Monthly review*.

ANDERTON (Jacq.), controversiste anglais du 17e S., né dans le Lancastre, a composé plus. écrits en faveur du catholicisme, sous le nom de Jean Brereley; le plus remarq. est une *apologie* des protestants en faveur de la relig. romaine, Lond., 1604, in-4. Le doct. Morton, chapelain du roi, depuis évêque de Durham, y répondit par un appel aux catholiques pour les protestants; mais Anderton le réfuta solidement, en 1608, dans une 2e édit. de son ouvr., qui fut trad. en lat., Paris, 1615.

ANDERTON (Laurence), théol. anglais, se fit catholiq., et entra chez les jésuites de St-Omer, où il fut profess. On a de lui la *Progéniture des catholiques et des protestants*, Rouen, 1632. — *La triple Corde*, St-Omer, 1634, in-4.

ANDIEN DE CLERMONT, peintre de fleurs, passa 40 ans en Angleterre, revint en France à l'époque de la guerre de 1756, et mourut à Paris en 1783.

ANDIER DES ROCHES (Étienne-Jean), graveur, né à Lyon, mort à Paris en 1741, dans un âge très avancé, est connu principalem. par une suite de *sept cents portraits d'hommes illustres*.

ANDJOU (Eddyn-Hoçein-Nabab), Indien, est l'un des collaborateurs du dictionnaire persan, intit.: *Ferhang-djihanguyry*, renommé dans l'Orient, et dont il existe deux exempl. à la biblioth. du roi, à Paris. Ce savant glossographe vivait au 16e S., sous le règne du grand Mogol Akbar; mais on ignore la date de sa mort.

ANDLO (Pierre d'), ainsi nommé du lieu de sa naissance en Alsace, d'abord prof. en droit à l'université de Bâle, fut ensuite chanoine de Colmar, et prevôt de l'abbaye de Lutembach, où il mourut vers 1500. Son *Essai sur la constitut. de l'empire germanique* fut publié en 1603, sur un MS. de la bibliothèq. Palatine.

ANDOCIDE, orateur grec, né à Athènes, dans le 5e S. av. J.-C. Il reste de lui quatre discours publiés par Canterus, Bâle, 1566, in-fol., et qui se trouvent aussi dans les *Oratores græci* d'Estienne, 1575, in-fol. : l'abbé Auger les a trad. en franç., dans les *Orateurs athéniens*, Paris, 1792. Le plus curieux est celui qu'il prononça contre Alcibiade. — V. Ruhnken, *Hist. critic. or. græc.*

ANDOQUE (Pierre), conseiller au présidial de Béziers, où il mourut en 1664, a publ. une *Hist. du Languedoc avec l'état des provinces voisines*, Béziers, 1648, in-fol., vivement critiquée dans les Annales de Toulouse, par Lafaille, qui assure qu'elle est très fautive; un *Catalogue* des évêques de Béziers, 1650, in-4.

ANDRADA (Ruy-Freire d'), général espagnol, aut. d'une *Relation ou Description d'Ormuz et des côtes de Perse*, publ. avec des comment. portug., Lisbonne, 1547.

ANDRADA (Diego-Peyva d'), théolog. portug., né à Coimbre en 1528, était fils du gr. trésorier du roi Jean. Après s'être distingué dans les missions, il fut député au concile de Trente, et de retour en Portugal, y mourut en 1575. Il a laissé 7 vol. de sermons et d'autres écrits, parmi lesquels on cite: *De concilii auctoritate*, ouvr. dans lequel il donne la plus grande latitude à la prérogative du siége apostolique, et qui pour cette raison fut honoré des suffrages de la cour de Rome; sa défense du conc. de Trente, *Defensio Trid. fidei*, dans laquelle il attribue aux sages du pagan. la foi qui justifie. Leibnitz s'est prévalu de cette opinion pour soutenir l'identité absolue des communions chrétiennes.

ANDRADA (François d'), frère du précédent, historiog. et conseiller de Philippe III, est auteur d'une *Hist.* de Jean III, roi de Portugal, et d'autres ouvrages.

ANDRADA (Fray-Franç. de RADEZ Y), auteur d'une *Chronique* des trois ordres de chevalerie de St-Jacques, de Calatrava et d'Alcantara, Tolède, 1578, in-fol., en espagnol.

ANDRADA (Antoine d') jésuite port., né vers l'an 1580, se distingua par son zèle dans les missions des Indes et de la Tatarie. En 1624, il pénétra dans le Thibet. La *relation* de son voyage fut impr. à Lisbonne en 1626, et deux ans après, trad. en franç. Billecon la reproduit dans son *Recueil de voyages au Thibet*, Paris, 1796. De retour à Goa, ses supérieurs l'employèrent dans plusieurs affaires importantes. Il mourut empoisonné en 1634.

ANDRADA (Hyacinthe-Freire d'), né à Béja vers l'an 1597, mérita par ses talents la confiance d'Olivarez qui le consultait dans toutes les affaires importantes, et lui fit obtenir la riche abbaye de Ste-Marie-des-Champs. Les bienfaits du ministre ne l'empêchèrent pas de soutenir devant Olivarez que le roi d'Espagne n'avait sur le Portugal que le droit de la force. Le duc de Bragance, remonté sur le trône de ses ancêtres, lui offrit l'emploi de précepteur du prince de Brésil, et l'évêché de Viseu. Andrada refusa ces deux fonctions: il se retira dans son abbaye, et après y avoir fait un assez long séjour, il revint se fixer à Lisbonne, où il mourut en 1657. Son *Hist.* de don Juan de Castro, vice-roi des Indes, périt dans l'incendie de sa maison. La *Vie* qu'il nous a laissée n'est qu'un abrégé de celle qui fut brûlée.

ANDRADA (Gomez-Freire d'), neveu du précéd., mort génér. de cavalerie, avait composé des ouvr. qui n'ont point été imprimés.

ANDRADA (Diego d'), fils de Franç. d'Andrada, mort en 1660 à 84 ans, est connu en Portugal par un poème en 12 chants sur le siége de Chaoul, et par deux ouvr., l'un de critique : *Examen des antiquités de Portugal*, in-4; et l'autre de morale : *le Parfait Mariage*.

ANDRADA (Alphonse), jésuite, né à Tolède, en 1599, mort à Madrid en 1670, a publ. en espagnol un gr. nomb. d'ouvr., entre autres, un *Itinéraire historique*, et *les Vies des jés. illustres*.

ANDRADA (Thomas d'), plus connu sous le nom de THOMAS-DE-JÉSUS, réformat. des Augustins déchaussés, suivit le roi Sébastien dans sa malheureuse expédit. d'Afrique. La comtesse de Lignarez, sa sœur, et le roi d'Espagne, lui envoyèrent de l'argent pour payer sa rançon. Il aima mieux rester dans les fers pour soulager ses compagnons d'infortune. On a de lui un ouvrage pieux et estimé intit. : *les Souffrances de Jésus*, composé pendant sa captivité. Le Père d'Aleaume, jésuite, l'a trad. en franç., Paris, 1692, 2 vol. in-12, réimpr. plusieurs fois.

ANDRADE, visionnaire qui en imposa dans le 9e S. à Léon IV et à Charles-le-Chauve, a laissé un *Recueil* de visions, fruit d'une imagination déréglée, et un *Poème* plein de mauvais goût.

ANDRAGATHIUS, général romain, trahit Adrien en faveur de l'usurpateur Maxime. Il battit Gratien près de Lutèce, et l'assassina dans sa fuite, près de Léon, l'an 383 de J.-C. Maxime ayant été vaincu et tué par Théodose, l'an 388, Andragathius se jeta dans la mer.

ANDRÉ (St), apôtre, frère de St Pierre, naquit à Bethsaïde, se trouva aux noces de Cana et fut témoin du prem. miracle de J.-C. On ne sait rien de positif sur cet apôtre. Après la mort du Sauveur, on croit qu'il souffrit le martyre à Patras.

ANDRÉ (St), archev. de Crète, était natif de Damas; il s'acquit une grande réputation par son éloquence et par ses vertus; sur la fin de sa vie il se retira dans un monastère à Jérusalem, où il mourut vers 720. Il est aut. de quelq. ouvr. publ. par le P. Combens, avec ceux de St Amphiloque, 1644, in-fol., et reproduits dans la *Bibl. Patrum*, X.

ANDRÉ Ier, roi de Hongrie, prince du sang royal, fils aîné de Ladislas Ier, et concurr. de Pierre Ier, dit *l'Allemand*, fut, ainsi que ses frères, forcé de

se réfugier en Russie; rappelé en 1047, par les seigneurs hongrois mécontents de Pierre, il parvint à remonter sur le trône, après avoir promis à la nation hongroise de suivre l'idolâtrie, qui était la religion dominante. Dès qu'il fut le maître, il força ses sujets d'embrasser le christian., et, malgré la convention par laquelle Béla, son frère, devait être son héritier, s'empressa de faire couronner son fils Salomon, âgé de cinq ans. La guerre fut bientôt déclarée entre les deux frères, et les deux armées en vinrent aux mains en 1061. Abandonné par les siens au moment de l'action, André se réfugia dans la forêt de Boxon, où il mourut bientôt de chagrin et de misère. Son frère Béla se fit couronner après sa mort.

ANDRÉ II, roi de Hongrie, surnommé *le Hiérosolymitain*, partit pour la Terre-Sainte en 1217, dans la crainte des censures de l'Église, dont le pape Honorius III le menaçait, s'il différait plus long-temps d'aller combattre les Infidèles. Bientôt après, de retour en Hongrie, il trouva son royaume dans le désordre et la confusion. En 1222, il prit enfin le parti de convoq. une diète gén., et résolut de s'attacher plus étroitem. la noblesse et le clergé; il étendit les priviléges que leur avait accordés St Étienne, et proposa ce décret célèbre ou bulle d'or, véritable charte des Hongrois : « Si moi ou mes successeurs voulions enfreindre, en quelque temps que ce soit, vos priviléges, et porter atteinte à la présente constitution, qu'il vous soit permis, en vertu de cette promesse, à vous et à vos descendants, de résister et de vous défendre à force ouverte, sans pouvoir être traités de rebelles. » Une copie de ce serment fut envoyée au pape, une autre mise en dépôt entre les mains du palatin chargé de veiller sur les intérêts de la nation, « afin que, ayant toujours cet écrit devant les yeux, il ne s'écartât pas de son devoir, et ne souffrît point que les rois ou les nobles oubliassent leur serment. » André fut heureux dans toutes les guerres qu'il soutint. Il mourut en 1235, après avoir régné 30 ans. C'est celui de tous les rois de Hongrie dont la mémoire est la plus vénérée.

ANDRÉ III, roi de Hongrie, petit-fils du précéd., fut proclamé et couronné à Bude le 11 août 1290; mais ses droits au trône furent contestés. L'emper. Rodolphe lui suscita un concurrent dans la personne d'Albert, son propre fils. Le roi de Hongrie avait déjà un autre rival dans Charles Martel, fils de Charles II, roi de Naples. Après avoir pris ses mesures pour résister à ces deux rivaux, il porta cinq ans de suite ses armes en Autriche. Rappelé dans ses états par de nouv. troubles, il se hâta de faire la paix avec le duc d'Autriche, et de la cimenter par son mariage avec sa fille Agnès; mais il trouva la Hongrie divisée par quelques nobles qui soutenaient son compétit. Charles, fils du roi de Sicile. Le roy. demeura partagé entre ces deux rivaux, jusqu'à leur mort arrivée en 1301. Charles mourut à Naples, André à Bude le 14 janvier de la même année. Il est le dernier roi de la famille de St Étienne.

ANDRÉ (JEAN), célèbre canoniste du 14e S., né à Mugello, près de Florence, professa à 45 ans le droit-canon, et mourut de la peste à Bologne en 1348. On a de lui des *commentaires* sur les Clémentines, Strasb., 1471, et sur les six livres des Décrétales, Rome, 1476, et quelq. autres ouvr. moins connus. Il a été accusé de plagiat.

ANDRÉ, chanoine de Ratisbonne, est aut. d'un *Journal* historique, depuis 1222 jusqu'en 1427; d'un *Catalogue* des év. de Ratisbonne, cité par OEfels, dans son rec. *Rerum Boïc. scrip.*, Augsb., 1763, in-fol. La biblioth. du roi possède un MS. du même aut., intit. : *Dialog. de hæresi Bohemic.*, écrit en 1430.

ANDRÉ (JEAN), né à Xativa, dans le royaume de Valence, de parents mahométans, embrassa le catholicisme en 1487, fut ordonné prêtre, et publia la *Confusion de la secte de Mahomet*, Séville, 1537, in-8, trad. en français par Guy Lefèvre de la Boderie, 1574.

ANDRÉ (JACQUES), théologien de la confession d'Augsbourg, né en 1528 dans le Wurtemberg, professa la théologie à Tubingue, et devint chancelier de l'université. Il rendit de gr. services à la réforme, fut le principal rédacteur de la formule de concorde signée en 1576, et mourut en 1590. Ses écrits sont presque tous dirigés contre les calvinistes et les catholiques, ou tendent à défendre le dogme de l'ubiquité ou de la présence du corps du Christ en tous lieux.

ANDRÉ (St), né en 1521 à Avelino dans le roy. de Naples, entra chez les clercs réguliers de St-Paul, et fit profession en 1556. Il y introduisit la réforme, et mourut épuisé de fatigues à Naples en 1608. Il fut canonisé par le pape Clément XI en 1612. On a de lui des *OEuvres* théologiq. et morales, Naples, 1734, 5 vol. in-4. Ses *Lettres* ont été recueillies en 2 vol., Naples, 1732, 2 vol. in-4.

ANDRÉ (JEAN-VALENTIN), né dans le Wurtemberg en 1586, mort en 1654, aumônier luthérien du duc, affligé de voir les mystères de la religion livrés à de vaines querelles, et les sciences servir d'aliment aux illusions de l'orgueil ou d'une curiosité frivole, chercha les moyens de les faire tourner au profit de l'amélioration de l'espèce humaine. Les allusions mystérieuses semées dans ses écrits, ses raisonn. multipliés sur la nécessité de fonder une société consacrée uniquement à la régénération de la religion et des arts, ont fait croire qu'il était le fondateur de l'ordre des rose-croix. Ses ouvrages sont nombreux et roulent sur le même sujet.

ANDRÉ (LE PETIT PÈRE), fameux prédicateur, né en 1582 à Paris, était fils d'un président au parlement, nommé Boullanger. Ayant embrassé la règle des augustins, il ne tarda pas à se faire connaître par son talent original pour la chaire. Il avait l'habitude, pour réveiller l'attention de ses auditeurs, de mêler la plaisanterie aux vérités les plus sérieuses; mais tous les mots qu'on lui attribue ne sont pas de lui. Il mourut en 1657. La seule pièce qu'il ait fait imprimer est l'*oraison funèbre* de

Marie de Lorraine, abbesse de Chelles, Paris, 1627, in-8.

ANDRÉ (Valère), né dans le Brabant en 1588, profess. en droit, et bibliothéc. de l'université de Louvain, mort en cette ville vers 1656. Son principal ouvr. est la *Bibl. Belgica*, dont la meilleure édit. est celle que publia Foppens avec des addit., Bruxelles, 1739, 2 vol. in-4, portr.

ANDRÉ (Jean), peintre, né à Paris en 1662, entra dans l'ordre de St-Dominique, et profita de son séjour à Rome pour y étudier les secrets de la peinture. Il refusa d'entrer dans l'acad., et mourut à Paris en 1753. On voyait avant la révolut. ses principaux tableaux dans l'église de son ordre.

ANDRÉ (Jean), musicien célèbre, né à Offenbach sur le Rhin, en 1741, se forma presque sans maître. Son premier opéra fut *le Potier;* il mit peu de temps après en musique *Erwin et Elvire*, pièce de Goëthe, dont le succès lui valut la direction du théâtre de Berlin, qu'il conserva 20 ans. Il composa 20 opéras.

ANDRÉ (Yves-Marie), né en 1675 à Châteaulin, en Basse-Bretagne, jésuite et profess. de mathématiques à Caen, depuis 1726 jusqu'en 1759, mort dans cette ville en 1764, fut l'admirateur de Malebranche; son *Essai sur le beau*, impr. en 1741, in-12, est digne d'un disciple de Platon. Ses *œuvres* complètes ont paru à Paris en 1766, 1 vol. in-12, par les soins de l'abbé Guyot, son ami.

ANDRÉ (Nicolas), chirurgien, né en 1704 à Dijon, a publié, de 1751 à 1766, un assez grand nombre d'opuscules sur les maladies de l'urètre et de la vessie, qu'il prétendait guérir avec une bougie médicamenteuse de son invention, et mourut vers 1770, laissant la triste réputation d'un charlatan.

ANDRÉ (Jean), officier anglais, membre de la chambre des comptes, entra dans la carrière militaire, et fut bientôt élevé au grade de major. Le général améric. Arnold ayant fait connaître la résolution où il était d'abandonner un poste important à l'armée anglaise, André, choisi pour cette négociation, fut arrêté comme espion, et, d'après l'ordre de Washington, jugé par un cons. de guerre qui le condamna à être pendu; cette sentence ignominieuse fut exécutée le 2 oct. 1780. André n'était âgé que de 29 ans, et mourut avec la plus grande fermeté. Tout le monde déplora le malheur de cette intéressante victime des lois cruelles de la guerre. Le roi d'Angleterre lui a fait ériger un monument dans l'abbaye de Westminster.

ANDRÉ (Charles), perruquier, est connu par le *Tremblement de terre de Lisbonne*, tragédie impr. sous son nom, mais dont il n'est point l'auteur, et qui fut jouée en 1805, long-temps après la mort d'André, sur un théâtre des boulevards, avec un succès qu'aurait à peine obtenu l'un des chefs-d'œuvre de la scène française. — V. Dampierre.

ANDRÉ (Catherine), qui prit en religion le nom de Sœur Thérèse, supérieure de l'hospice de Pau, née à Vieure, près Moulins, morte récemment, entra à 15 ans chez les Filles de la Charité. Envoyée à Pau en 1805, la Sœur Thérèse y exerça pendant 28 ans son utile ministère. Elle ne quitta l'hospice qu'en deux occasions : en 1812, lorsqu'on voulait soustraire les Filles de la Charité à l'obédience de leur supér.-génér., pour les soumettre aux ordinaires; en 1823, lorsqu'elle consentit à habiter Paris pendant deux ans, comme assistante de la générale. La sœur Thérèse se distinguait par un admirable esprit d'ordre, par une charité qui lui faisait consacrer les ressources mêmes de son patrimoine au bien de l'établissement qu'elle dirigeait, enfin par une douceur à laquelle les malades ne savaient pas résister.

ANDRÉ (Chrétien-Charles), littér. allem., né le 20 mars 1763, à Hildburghausen, en Franconie, fut secrétaire du prince de Waldek, puis se chargea, en 1788, avec le célèbre Saltzmann, de diriger une maison d'éducation fort renommée à Schnepfenthal, près Dessau, dans la Haute-Saxe. Deux ans après, il dirigea, à Gotha, le pensionnat des jeunes demoiselles, et, en 1798, à Brunn, en Moravie, le gymnase des protestants. Voici la note de ses ouvr. principaux, tous écrits en allemand, et qui ont pour objet l'enseignem. mut. : *Bibliothèque amusante, cadeau du soir pour les enfants qui ont été sages pendant le jour*, Marbourg, 1787 à 1789, 2 vol. in-8. — *Promenades et voyages des jeunes filles élevées à Schnepfenthal*, Leipsig, 1788, in-8. — *Le Minéralogiste, et le Botaniste*, Halle et Gotha, 1789 à 1795, in-8. — *Caractéristique de Frédéric l'unique*, Berlin, 1790, in-8. — *Magasin pour l'histoire des jésuites*, Erfurt, 1787, in-8. — *Petit Dictionnaire allemand-français*, Halle, 1797-98, 2 vol. in-8. — *Introduction à l'étude de la minéralogie*, Vienne, 1804, in-8, avec figures. — *Aperçu de la formation des montagnes et des carrières de la Moravie*, Brunn, 1804, in-4. — *Nouvelle édition de la géographie de Raff*, entièrem. refondue. — Divers *Ouvrages élémentaires pour l'éducation*. Il est à propos de remarquer que Saltzmann a, dans plus. de ses ouvr., eu André pour coopérateur, et que ce dernier a fait insérer nombre d'*articles* intéressants et instructifs dans les journaux périod. de l'Allemagne. Il était rédacteur de l'*Hespérus*, lorsqu'il mourut à Stuttgard en 1831.

ANDRÉ (P.-N.). V. Murville.

ANDRÉ DE CYRÈNE, prétendu Messie, qui, sous le règne de Trajan, se donna pour le libérateur des Juifs, leur persuada qu'ils rentreraient victorieux dans Jérusalem, s'ils exterminaient tous les Infidèles dans les lieux où ils avaient des synagogues. Ils mirent tout à feu et à sang dans la Libye, l'Égypte et jusque dans l'île de Chypre. Ce ne fut qu'après plus. combats sanglants qu'Adrien ou, selon d'autres, Martius Turbo, général des troupes romaines, vint à bout de les soumettre.

ANDRÉ DE HONGRIE, roi de Naples, second fils de Caribert, roi de Hongrie, épousa Jeanne Ire, reine de Naples, sa cousine. Il n'était âgé que de sept ans, mais déjà son caractère avait une teinte des mœurs encore demi-sauvages des Hongrois. Ce

prince voulait être le maître, et Jeanne prétendait qu'il fût seulem. le mari de la reine, sans prendre le titre de roi. Louis de Tarente, son cousin, et l'un de ses amants, lui fit souhaiter la mort de son époux; elle fut résolue. D'autres princes du sang, les partisans de la reine, et la reine elle-même eurent part à ce meurtre en 1345. André n'avait que 19 ans.

ANDRÉ DEL SARTO, dont le nom de famille était Varrunchi, peintre célèbre, né en 1488 à Florence, était fils d'un tailleur. Après avoir reçu les leçons de deux peintres médiocres dont il reconnut bientôt les défauts, il n'écouta que son génie, et s'élançant sur les traces de Raphaël et de Michel-Ange, acheva par l'étude des bons ouvrages et des chefs-d'œuvre de l'antiquité de développer son admirable talent. Sa réputat. s'étant répandue dans les pays étrangers, il fut appelé par François I[er], qui le chargea de plusieurs tableaux, entre autres de cette belle *Charité*, l'un des ornements du musée royal. Sa femme, qu'il avait laissée à Florence, le pressait d'y revenir; il partit, promettant au roi qui l'avait comblé de ses bienfaits que son absence serait de courte durée; mais il ne put tenir sa parole, et mourut de la peste à Florence en 1530, à 42 ans, abandonné de cette même femme à laquelle il avait sacrifié son honneur et sa gloire. Ses belles fresques et surtout sa madone dite *del sacco*, que l'on voit au couvent de la Nunziata à Florence, sont des chefs-d'œuvre de vérité, de grâce et de coloris. Parmi ses autres ouvr. on cite *Jules-César* recevant le tribut des provinces romaines; *la Cène*, autre peinture à fresques au monastère de San-Salvi près de Florence; *le Sacrifice d'Abraham*, dans la galerie de Dresde; le *Christ mort* (descente de croix), au musée roy. Il a laissé un grand nombre d'élèves, dont les plus célèbres sont Jacq. de Pontormo, Franç. Salviati et George Varari, l'auteur de la *Vie des peintres*.

ANDRÉ DE SAINT-NICOLAS, relig. carme, né à Remiremont vers 1650, mort à Besançon en 1713, a publié : *Lettre en forme de dissertation* sur la découverte de la ville d'Autre en Franche-Comté, Dijon, 1698, in-12. C'est une réfutation solide du système de P. Dunod (*v.* ce nom). — *De sepulchrali lapide antiquis Burgundo-Sequanorum comitibus Vesuntione recens positâ*, Besançon, 1693, in-8. Il a laissé plus. ouvr. MSs. concernant l'*Histoire* ecclésiastique de Besançon, et travaillé à celle dela congrégation de Cluny.

ANDRÉA, chanoine de Bergame au 9[e] S., est aut. d'une *Chronique* qui s'étend depuis l'entrée des Lombards en Italie jusqu'à la mort de l'empereur Louis II, c.-à-d. 874; elle a été publiée par Muratori, dans le 1[er] vol. des *Antiquit. ital. med. œvi.*

ANDRÉA (PISANO), archit. et sculpt., né à Pise en 1270, contribua beaucoup à ramener dans sa patrie le goût de l'antique. Ses prem. ouvr. eurent tant de succès qu'il fut appelé à Florence pour exécuter, sur les dessins de Giotto, les sculpt. de la façade de Ste-Marie *del fiore*, le plus beau monument de ce siècle. Bientôt après il fut employé comme ingénieur, éleva des fortificat. autour de la ville menacée par les armées impériales, et prit part à tous les gr. travaux de ce temps. Il mourut à Florence en 1345, comblé de biens et d'honneurs.

ANDREA (JEAN-ANT.), évêque d'Aléria, né à Vigevano en 1417, est l'un des hommes qui rendirent le plus de services aux lettres, en se dévouant à donner, peu après la découverte de l'imprimerie, de bonnes édit. des classiq. latins. Ayant obtenu, par le crédit du cardinal Cusa, son protecteur, le titre de secrét. de la biblioth. apostol., il consacra tout son temps à revoir les éditions *princeps* de Virgile, d'Ovide, de Tite-Live, etc., qu'il enrichit de préfaces la plupart érudites. Les dates de ces édit., justement recherchées, s'étendent depuis 1468 jusqu'en 1474. Andréa mourut à Rome en 1475, et fut enterré dans l'église de St-Pierre-ès-liens, où son frère lui fit élever un monument avec épitaphe.

ANDRÉA (ALEX.), écriv. napolitain du 16[e] S., est aut. d'un ouvr. intit. : *Della guerra di campagna di Roma e del regno di Napoli, nel pontificato di Paolo IV.* Cet ouvr., publ. par Jérém. Ruscelli, Venise, 1560, in-4, a été trad. en espagn. On lui attribue une trad. italienne de *l'Art de la guerre* par l'emper. Léon, resté inédit.

ANDRÉA (SGUAZZELLA), peintre italien, élève d'André del Sarto, vint en France avec lui, et fut employé par François I[er]. Le musée royal possède de cet artiste une *Descente de croix* faussement attribuée à Raphaël.

ANDRÉA (ONUPHRE d'), poète napolitain, mort vers 1647, a publ. deux poèmes, *Acis* et *l'Italia liberata*, des *Poesie* et des *Discorsi morali*.

ANDRÉADA (FERD.), amiral portugais, ouvrit le prem. des relations commerciales entre l'Europe et la Chine, et commanda en 1518 la flotte de cette nation dans la mer des Indes.

ANDREÆ (TOBIE), né à Braunfels en 1604, prof. l'hist. et le grec à Groningue, et se fit connaître comme zélé cartésien. On a de lui : *Assertio method. cartes.*, et *Brevis explicatio, brevi explicationi mentis humanæ Henrici regii reposita.*

ANDREÆ (JEAN), archiviste des comtes de Nassau, au commencement du 17[e] S., occupa 40 ans cette place, et se servit des documents qu'il avait à sa disposition pour écrire une *Histoire* de cette maison, très précieuse surtout pour la guerre de 30 ans.

ANDREÆ (JEAN-GÉRARD-REINHARD), chimiste distingué, né en 1724, fut en 1765 chargé par le roi d'Angleterre d'examiner les principaux genres de terre de l'électorat de Hanovre. Il fit imprim. le résultat de ses recherches en 1765, et mourut en 1793, regretté pour sa bienfaisance et ses qualités sociales. On a de lui des dissert. de physique et de chimie dans le *Musée hanovrien*.

ANDREANI (ANDREA), peintre et grav., nommé quelquefois le Mantovano, né à Mantoue en 1540, et non pas en 1500 comme le dit Basan, et d'après

lui les biographes. Après avoir étudié les principes du dessin à Mantoue, puis à Rome, il se perfectionna dans l'art du clair-obscur à la manière d'Ugo de Carpi. La ville de Sienne, où il passa la plus grande partie de sa vie, lui plaisait tellement qu'il se disait lui-même peintre siennois. On lui a reproché d'avoir mis son chiffre à des grav. dont il n'était pas l'auteur. Il mourut en 1623. Le P. de Angelis a, dans les *Notizie degli intagliatori*, donné la liste des estampes d'Andreani qu'il avait pu découvrir, au nombre de 39. La plus ancienne est datée de 1570, et les dernières de 1608. Cette suite est très rare.

ANDREAS ou ANDRON, méd. grec, vivait deux siècles avant J.-C. Dioscoride fait l'éloge de ses connaissances dans l'hist. nat., et Celse nous apprend qu'il avait composé, sur la chirurgie et les vertus des médicaments, beaucoup d'écrits qui sont perdus.

ANDREAS, capitaine des gardes de Ptolémée Philopator, fit rendre la liberté à 120,000 Juifs, et, de concert avec Aristée et Démophon, surveilla la version dite *des septante*.

ANDREAS (Corneille), né au 16e S. dans la Frise, est aut. d'une *chronique* de cette province imprimée en 1597, in-fol., avec celles d'Occo et de Vlieterp.

ANDREHAN (Arnoul d'), maréch. de France sous les rois Jean et Charles V, se distingua dans les guerres contre les Anglais, fut fait prisonnier plusieurs fois, notamment à la bataille de Poitiers, et suivit Duguesclin en Espagne, où il mourut vieux en 1370.

ANDREI (Ant.-Franç.), né en Corse, député de ce département à la convention, vota dans le procès de Louis XVI l'appel au peuple, la détention jusqu'à la paix et le sursis, protesta contre la journée du 31 mai, fut détenu jusqu'après le 9 thermidor, à la fin de la session entra au conseil des cinq cents, et mourut en 1797.

ANDREINI (Isabelle), comédienne, née à Padoue en 1562, brilla sur les théâtres d'Italie et de France, se fit admirer par sa sagesse et ses talents, fut admise dans plus. academ., et mourut à Lyon en 1604. Isabelle parlait facilem. l'espagnol et le français. Outre une pastorale, *Mirtilla*, réimpr. plus. fois, on a de cette dame : *Rime*, Milan, 1601. — *Lettere*, Venise, 1607, in-4.

ANDREINI (Franç.), mari de la précédente, coméd., né à Pistoie, se fit une réputat. dans les rôles de capitan, et mourut après 1616. Il a publ. *le Bravure del capitan Spavento*, Venise, 1609, in-4. Ce sont des dialogues bouffons, dont il existe une trad. franç. par Fonteny, 1618, in-12. — *Ragionament. fantastici*, 1616, in-4, et deux pièces de théâtre.

ANDREINI (J.-B.), fils du précédent, né en 1578 à Florence, fut aussi comédien et auteur. Il vivait en 1643, puisqu'il publia cette année en ital. un discours funèbre sur la reine Anne; mais on ignore la date de sa mort. On a de lui un *Dialogue* sur l'art dramatique et plus. pièces, dont la seule recherchée est sa tragédie d'*Adamo*, Milan, 1613, in-4, où l'on prétend que Milton a pris l'idée de son *Paradis perdu*.

ANDRELINI (Pub.-Faust.), poète latin, né à Forli vers le milieu du 15e S., fut à 22 ans couronné par l'acad. de Rome, pour son recueil d'élégies, *Livia seu Amores*, vint à Paris en 1488, fut nommé l'année suiv. prof. à l'univ., obtint ensuite un canonicat du chap. de Bayeux, et mourut presq. subitement à Paris en 1518. Il a célébré dans ses vers la conquête de Naples par Charles VIII et Louis XII, qui le récompens. magnifiq. Outre les *Amores* déjà cités, on a de lui : *Elegiorum libri tres; Epistolæ provinciales; Bucolica; Hecatodistichus*, c'est-à-dire *cent distiques moraux*, Paris, 1519, in-4.

ANDRÉOSSI (François), né à Paris en 1633, mathématicien et ingénieur, partagera désormais avec Riquet la gloire d'avoir inventé et entrepris le canal du Languedoc. Diverses pièces ont été publiées à ce sujet dans l'*Histoire du canal du Midi* par le général Andréossi, l'un de ses descendants; dans la réponse de MM. de Caraman, intitulée : *Histoire du canal du Languedoc;* cette quest. se trouve approfondie dans l'*Hist. du corps du génie* par Allent. Fr. Andréossi a publ. la carte du canal de Languedoc, 3 feuilles in-fol., 1669. — Extrait des *mémoires* concernant la construct. du canal royal de communication des deux mers, océane et méditerranée, en Languedoc, 1675. Il mourut en 1688.

ANDRÉOSSI (Antoine-François), comte, général et savant distingué, né à Castelnaudary en 1761, lieutenant d'artillerie à l'âge de 20 ans, fit sa prem. camp. dans la guerre de Hollande en 1787. Plus tard il servit avec éclat dans les armées de la révol., passa rapidement par tous les grades, et se trouvait inspect.-gén. de l'artillerie quand Bonaparte monta sur le trône. Parmi les titres qui le recommandaient alors à l'estime du nouveau maître de la France, on peut signaler sa belle conduite au siége de Mantoue (1796), au passage de la rivière Isonzo (1797), et surtout ses services comme savant et comme militaire en Égypte, où il fut l'un des membres de l'institut du Kaire. Bonaparte créa pour lui au ministère de la guerre une 4e division qui comprenait toute l'administr. de l'artillerie et du génie, et le nomma successivement général de division, command. de Mayence, chef de l'état-major de l'armée gallo-batave, et directeur du dépôt de la guerre. Andréossi fut chargé en 1802 de l'ambassade difficile de Londres, qu'il garda jusqu'à la rupture du traité d'Amiens en 1804. Après la paix de Presbourg, il passa à l'ambassade de Vienne, et devint gouverneur de la capitale de l'Autriche en 1809, après la bataille de Wagram. En 1812, envoyé comme ambassadeur à Constantinople, il reparut sur la scène dans les *cent-jours*, signa la délibér. du conseil-d'état du 25 mars 1815, accepta une pairie, qui ne fut que momentanée, et la présidence de la section de la guerre, mais refusa une nouv. ambassade auprès du grand-

seigneur. Il fut, après la bataille de Waterloo, l'un des commissaires chargés de négocier avec les puissances alliées. Sa carrière politique fut interrompue alors jusqu'en 1828, qu'il vint prendre place dans la chambre élective. Il mourut cette même année à Montauban. Nous citerons de lui : *Mém. sur le lac Menzaleh, sur la vallée du lac de Natron, sur le Fleuve sans eau*, Paris, 1800, in-4, reprod. dans la collect. des *Mémoires sur l'Égypte*. — *Campagne sur le Mein et la Rednitz, de l'armée gallo-batave aux ordres du général Augereau*, 1802, in-8. — Des *Mémoires sur l'irruption du Pont-Euxin dans la Méditerranée*, et *sur le système des eaux qui abreuvent Constantinople;* enfin *Constantinople et le Bosphore de Thrace pendant les années* 1812, 1813 et 1818, *et pendant l'année* 1826, Paris, 1828, in-8, avec 10 pl.

ANDRÈS (D. Juan), l'un des plus laborieux écriv. du 18e S., né en 1740 à Valence en Espagne, embrassa la règle des jésuites, partagea le sort de ses confrères à la dissolution de la société, et vint chercher un asile en Italie, où il occupa différents emplois littér., et mourut en 1817. Ses principaux ouvrages sont: *Saggio della filosofia di Galileo*, 1776, in-8. — *Dell'origine, de' progressi, e dello stato attuale d'ogni letteratura*, Parme, 1783, 7 vol. in-4, réimpr. Venise, 1783-1800, 22 vol. in-8, traduit en espagnol par Carlos Andrès, frère de l'auteur, Madrid, 1784, 8 vol. in-4. Le prem. vol. de cet ouvr. savant et très estimé, a été traduit en franç. par Ortolani. — *Cartas familiares con la noticia del viage a varias ciudadas de Europa*, Madrid, 1794, 6 vol. in-4.

ANDREW (James), direct. principal de l'école militaire pour le génie et l'artill. de la compagnie des Indes anglaises, y professa pendant 15 ans les sciences mathém.; depuis 10 ans qu'il avait quitté le service de la comp., il vivait retiré à Édimbourg, où il mourut le 13 juin 1833, âgé de 60 ans. Andrew est auteur des ouvr. suiv. *Grammaire et Vocabulaire de la langue hébraïque; Système de chronologie sacrée; Tables nautiques*, etc.

ANDREWS (Lancelot), év. de Winchester, né à Londres en 1565, fut chapelain de la reine Élisabeth, très en fav. auprès de Jacques Ier. Il mourut en 1626. De ses ouvrages, qui sont peu lus aujourd'hui, le plus remarq. est celui qui est intit. : *La loi morale expliquée*, in-fol., 1642.

ANDREZEL (Barthélemi-Philibert PICON, abbé d'), né en 1757, à Salins en Franche-Comté, fut, en 1782, nommé gr.-vic. de l'archev. de Bordeaux. Atteint par la loi de déportation, il se retira à Londres, et ne revint en France qu'en 1802. Compris dans la 1re création des insp.-gén. de l'univ., il fut destitué en 1824, par M. Frayssinous, et mourut en 1825. Nous citerons de lui une *Trad. de l'Hist. des deux derniers rois de la maison de Stuart, par Ch.-J. Fox, avec une not. sur la vie de l'auteur*, Paris, 1809, 2 vol. in-8.

ANDRIESSENS (Henri), peintre, surnommé *Manken-Heyn*, né dans le 17e S. à Anvers, mort en 1655 dans la Zélande, a composé des tableaux d'un dessin pur et fini, représentant des sujets animés.

ANDRIEU (Marie-Martin-Ant.), adj.-général franç., né à Limoux en 1768, gagna ses différents grades par des actions de courage, et se distingua particul. au passage du Mincio et pendant le blocus de Gênes. Ce fut lui que le général Masséna chargea de négocier la capitulat. de cette ville. Il avait entrepris la relation de ce siége, mais il interrompit son travail pour se rendre à St-Domingue, où il se distingua de nouveau, et mourut en 1802.

ANDRIEU (Bertrand), restaur. en France de la grav. en médailles, né à Bordeaux en 1761, mort à Paris en 1822, a gravé une grande partie de la collect. des médailles du cabinet et de la biblioth. du roi, de nombreuses vignettes qui ont enrichi la typogr., et divers modèles des billets de la banque de France.

ANDRIEUX, négociant et littérateur, né en 1750 à Tarare, près Lyon, mort en 1797, a publié des *poésies* dans les *recueils litt.* du temps.

ANDRIEUX (François-Guillaume-Jean-Nicolas), secrét. perpét. de l'Acad. franç., profess. de littér. au collége de France, chev. de la Lég.-d'Honneur, né à Strasbourg le 6 mai 1759, mort à Paris en 1833, âgé de 74 ans, fut d'abord placé chez un procureur. Il prêta le serment d'avocat en 1781, et se disposait à soutenir sa thèse de doct. lorsqu'on lui proposa d'entrer comme secrétaire chez le duc d'Uzès. Fatigué de cette existence précaire, il se mit en stage en 1785, et eût été inscrit sur le tableau des avocats en 1789, si l'ordre n'eût été dissous à la suite des événem. Dès 1782, il avait fait jouer *Anaximandre*, comédie en un acte et en vers. *Les Étourdis*, joués en 1787, obtinrent un succès qui s'est toujours soutenu. Aux prem. années de la révol., avec laquelle Andrieux sympathisait vivement, se rapportent l'opéra de *Louis IX en Égypte*, *l'Enfance de J.-J. Rousseau*, des *Stances patriotiques sur la mort de Barra et de Viala*, et une *Épître au pape*. En 1798, Andrieux fut élu membre du conseil des cinq-cents, puis du tribunal de cassat. et du tribunat, dont il devint secrét. et bientôt présid. Mais, ayant déplu au prem. consul, il dut rentrer dans la vie privée pour se vouer tout entier au culte des muses. Il professait depuis douze ans la gramm. et les belles-lettres à l'école polytechnique, lorsque cette place lui fut enlevée en 1815. Mais, comme il avait reçu l'année précéd. le titre inamovible de profess. de littérat. au collége de France, il continua d'occuper cette chaire, autour de laquelle un nombreux auditoire venait applaudir à ses observations pleines de goût et de finesse, à ses heureuses et spirituelles saillies. Comme poète dramatique, Andrieux a sa place marquée entre ses deux amis, Colin d'Harleville et Picard. Outre *Anaximandre* et *les Étourdis*, *le Trésor*, *la Comédienne*, *Helvétius*, *Molière avec ses amis*, feront partie du répertoire de la Comédie-Française, tant qu'on estimera l'esprit, le naturel et la gaîté. Les dern. ouvr. qu'Andrieux ait écrits pour le théâtre sont *le Manteau*, comédie,

et la tragédie, assez médiocre, de *Junius Brutus*, jouées en 1830. Comme conteur, il s'est placé à côté des meilleurs maîtres. Qui ne connaît son *Meunier de Sans-Souci?* Ses œuvres complètes ont été publiées en 4 vol. in-8; mais cette édition ne comprend pas son *Cours de belles-lettres*, encore MS., ni une foule d'autres travaux. Il avait, dit-on, formé le projet de traduire les *Animaux parlants*, de Casti, et de rédiger des notes sur Plaute, traité trop superficiellem. par La Harpe dans son *Lycée*. Andrieux a donné aussi des édit. de divers auteurs, accompagnées de *Notices*. Ce littérateur, qui admirait chez Ducis l'accord d'un beau talent et d'un beau caractère, a largement moissonné sa part d'éloges. Il a laissé deux filles, dont l'une a épousé M. Berville, prem. avocat-gén. près la cour royale de Paris, depuis la révolution de juillet, et dont la réputation littéraire égale celle qu'il avait acquise au barreau.

ANDRISCUS, surn. *Pseudo-Philippe*, ou *le faux Philippe*, homme obscur de la ville d'Adramytte, se fit passer pour Philippe, fils de Persée, roi de Macédoine, à la faveur de la ressembl. qu'il avait avec ce prince. Il se mit à la tête de quelq. troupes macédoniennes, et remporta d'abord quelq. avantages sur les Romains; mais ensuite il fut vaincu par Cécilius-Métellus, et mené en triomphe à Rome, où il fut mis à mort, l'an 147 avant J.-C.

ANDROCLÈS, fils de Phintas, régna en Messénie de 786 à 743 av. J.-C., et périt dans une bataille contre les Lacédémoniens.

ANDROCLÈS, fils de Codrus, roi d'Athènes, s'empara de Samos et d'Éphèse, et périt dans une bataille contre les habitants de Priène.

ANDROCLÈS, esclave, ayant été livré aux bêtes dans le cirque de Rome vers la fin du 1er S., fut reconnu et épargné par un lion dont il avait guéri la blessure.

ANDROCYDES, peintre de Cyzique, contemp. et rival de Zeuxis, avait peint avec un art merveilleux les monstres qui entourent Scylla.

ANDROGÉE (mythol.), fils de Minos et de Pasiphaé, fut assass. par quelq. jeunes gens d'Athènes et de Mégare, irrités de ce qu'il leur avait enlevé tous les prix aux fêtes des Panathénées. Minos, pour en tirer vengeance, fit la guerre aux Athéniens et aux Mégariens, et leur imposa le tribut de sept jeunes garçons et de sept jeunes filles, qui tous devaient être livrés au Minotaure.

ANDROMACHUS, Sicilien, père de l'historien Timée, recueillit les habitants de Naxos que Denys-l'Ancien avait chassés de leur patrie, et s'établit avec eux l'an 395 av. J.-C., dans une ville qui prit le nom de Tamoménium. Il aida Timoléon à rendre la liberté aux Syracusains.

ANDROMACHUS, lieutenant d'Alexandre, gouverneur de la Syrie et de la Judée, fut brûlé vif par les Samaritains. Alexandre vengea sa mort par le supplice des coupables.

ANDROMACHUS, prem. médec. de Néron, passe pour l'inventeur de la *thériaque*, dont il donna le secret dans un poème en vers élégiaques, dédié à Néron. Galien a conservé ce poème dans son *Traité de la thériaque*, dont Moïse Charras a publié la *traduction*, 1668, in-12.—Son fils lui succéda dans le titre d'*archiater* de Néron, et laissa divers *écrits* qui se sont perdus.

ANDROMAQUE, fille d'Éétion, roi des Ciliciens du mont Ida, et femme d'Hector. Après la mort de son époux et la prise de Troie, elle eut la douleur de voir son fils Astyanax précipité du haut d'une tour. Dans le partage des captifs, elle tomba au pouvoir de Pyrrhus, qui l'emmena en Épire et l'épousa. Elle en eut trois fils, se maria une 3e fois à Hélénus, frère de son prem. époux, et régna en Épire avec lui.

ANDROMÈDE (mythol.), fille de Cépée et de Cassiope, fut, en punition de la vanité de sa mère, exposée à un monstre marin que suscita Neptune. Persée la délivra et devint son époux.

ANDRONIC Ier, COMNÈNE, fils d'Isaac Comnène, 3e fils d'Alexis Ier, avait servi avec distinction sous Manuel Comnène, qui le tint, pour crime de rébellion, douze années dans les fers. A la mort de Manuel, il entra dans Constantinople avec une armée, fit empoisonner la princesse Marie, sœur du jeune empereur, étrangler l'impératrice-mère, massacrer le jeune Alexis II, son pupille, et devint ainsi le seul maître de l'empire. Cependant Pruse et Nicée n'avaient pas encore reconnu l'autorité du tyran; il mit le siége devant ces deux villes, qui furent livrées à toutes sortes d'horreurs. S'il faut en croire les histor., les vergers des environs étaient chargés d'autant de cadavres que de fruits. De retour à Constantinople, il se montra plus féroce encore, et n'épargna pas même les instruments de sa tyrannie. La révolte de l'île de Chypre devint le prétexte des proscript. les plus sanglantes. Ses généraux furent ensuite battus par le roi de Sicile; au lieu de réparer leur défaite, il se mit à consulter les devins, et leur réponse fit naître des soupç. qui tombèrent sur Isaac-l'Ange, dont il avait fait égorger toute la famille. Isaac tua l'un des bourreaux envoyés pour exécuter l'arrêt de mort, se sauva dans une église, et fut proclamé empereur. Andronic prit la fuite. Arrêté, chargé de chaînes, il fut lié à un poteau dans la grande cour du palais, déchiré, mutilé, enfin pendu par les pieds. Dans cet état, il respirait encore, lorsqu'un Italien, lui plongeant son épée dans le corps, mit fin à son supplice, le 11 septembre 1185. Il était âgé de 75 ans, et en avait régné deux.

ANDRONIC II, fils de Michel Paléologue, né vers l'an 1258, fut reconnu empereur après la mort de son père, en 1282. Son règne est célèbre par les invasions des Turks. Quelques victoires ne suffirent pas pour les arrêter. Il perdit son fils, qu'il avait associé à l'empire, et fut obligé de partager le trône avec son petit-fils, qui prétendit avoir les mêmes droits que son père, et voulut ensuite lui disputer son titre. Forcé de prendre les armes, le jeune Andronic entra vainq. dans Constantinople, se fit reconn. pour seul souverain, et relégua le vieillard dans le palais imp.: il aima mieux prendre le froc

et s'enfermer dans un monastère, où il mourut en 1332, âgé de 74 ans, après 60 ans de règne.

ANDRONIC III, PALÉOLOGUE, petit-fils du précédent, ne put, malgré sa valeur, empêcher les Turks de transporter le siége de leur empire de la ville de Pruse dans celle de Nicée. Il mourut en 1341, à l'âge de 48 ans. Il avait régné seul environ 13 ans.

ANDRONIC IV, PALÉOLOGUE, fils aîné de l'empereur Jean V, fut associé par son père à la puissance souveraine, vers l'an 1355. Son père, qu'il avait voulu détrôner, lui fit d'abord crever un œil; en 1373 il l'obligea de renoncer à l'empire, et de céder ses droits à son frère Manuel. Après son abdication, il finit ses jours dans l'exil.

ANDRONICUS, né à Céreste en Macédoine, architecte dont Vitruve fait mention, bâtit une tour au sommet de laquelle il plaça une verge de fer très mobile, pour indiquer la direction du vent. On voit encore près d'Athènes les ruines du monument d'Andronic, appelé la *Tour des Vents*, qui sert de mosquée aux derviches.

ANDRONICUS (LIVIUS), le plus ancien poète comique latin, vivait vers l'an 240 avant J.-C. Il nous reste de ses comédies des *fragments* recueillis dans les *Comici lat.* et dans le *Corp. poetar.*

ANDRONICUS (MARCUS-POMPILIUS), Syrien de nation et de la secte d'Épicure, enseignait du temps de Cicéron la grammaire à Rome.

ANDRONICUS, chef de la secte des Androniciens. Ses disciples croyaient que la partie supérieure des femmes était l'ouvrage de Dieu, et la partie inférieure l'ouvrage du diable.

ANDRONICUS (TRANQUILL.), savant Dalmate que Paul Jove, son contemp., nomme *præclarus Ciceronis æmulator* (Élog. 224), a publié : *De laudibus eloquentiæ*, Leipsig, 1518, in-4. — *Oratio contra Turcas ad Germanos habita*, Augsb., 1518, in-4. — *Sylla Dialogus,* 1527, in-8. — *Admonitio ad optimates Polonos,* Cracovie, 1545, in-4, et laissé des Mémoires (*Commentaria*) inédits sur les Othomans et Constantinople.

ANDRONICUS CALLISTUS (JEAN) DE THESSALONIQUE, l'un des savants qui se réfugièrent en Italie après la prise de Constantinople, enseigna le grec à Rome, à Florence, à Ferrare, puis à Paris, et mourut en 1478. On a de lui un *Tr. des passions* en grec, imp. par les soins de David Hœschelius, Augsbourg, 1593, in-8, reprod. à la suite de la *Paraphr. des Éthiques* à Nicomaque. Il a laissé plus. ouvr. MSs., dont on conserve des copies à la Laurent. de Florence et à la biblioth. roy. de Paris.

ANDRONICUS CAMATÉRUS, aut. ecclésiastique du 12e S.

ANDRONICUS DE RHODES, philos. péripatéticien, florissait à Rome 63 ans av. J.-C. Il enrichit le prem. de *Comment.* les livres inédits d'Aristote, qui lui furent communiq. par un affranchi de Lucullus, chargé par Sylla de les transcrire. Ces comment. sont perdus. *La Paraphr. des Éthiq.* à Nicomaque, publ. sous son nom, Leide, 1607, in-4, est attrib. mainten. à Héliodore de Pruse.

ANDROS (EDMOND), gouvern. de la Nouvelle-Angleterre pour le roi Jacques II, fut le ministre des volontés et des mesures arbitraires de son maître. Les Bostoniens révoltés prirent les armes et s'emparèrent du gouverneur, qui resta détenu dans une forteresse. Après la révolut. qui dépouilla le roi Jacques de sa couronne, Andros fut envoyé en Angleterre pour y voir instruire son procès; mais on négligea d'y donner suite, et il mourut tranquillement à Londres en 1714.

ANDROT (ALBERT-AUGUSTE), remporta le grand prix de composition musicale, en 1804, et mourut à Rome en 1805, âgé de 24 ans.

ANDROUET DU CERCEAU (JACQUES), l'un des plus célèbres architectes français, né vers 1540 à Orléans, reçut du card. d'Armagnac, son protect., les moyens d'aller perfect. ses talents en Italie par l'étude de l'antiq. De retour en France, il obtint la confiance de Henri III, qui le chargea de la construct. du Pont-Neuf. Ce pont fut commencé par Androuet en 1578; il continua la galerie du Louvre en 1596, par l'ordre de Henri IV, et construisit les hôtels de Carnavalot, de Bretonvilliers, de Sully, etc., dont la destruction récente a contristé tous les amis des arts. L'artiste que Henri IV honorait de sa confiance ne put être, comme on ne cesse de le répéter, obligé de quitter la France pour ses opinions religieuses; mais on n'a pu découvrir encore le lieu ni la date de sa mort. Ses principaux écrits sont : *Livre d'architecture,* contenant les plans et dessins de 50 bâtiments tous différents; *second Livre d'architect.; les plus excellents bâtiments de France;* un autre *Livre d'architecture pour bâtir aux champs; les Édifices romains; Leçons de perspective.*

ANDRY DE BOISREGARD (NICOLAS), né à Lyon, en 1658, d'abord profess. de philos. aux Grassins, ensuite au collége royal, et doyen de la faculté de médecine, avait l'esprit satirique et mordant; il eut de longs démêlés avec ses confrères, publia plus ouvr. de littér. et de médec., qui sont aujourd'hui oubliés, et mourut à Paris en 1742, âgé de 84 ans, doyen d'âge des profess. du collége royal.

ANDRY (CLAUDE), théol., mort à Lyon en 1718, auteur d'un tr. intit.: *l'Hérésie des protestants, et la vérité du catholicisme mise en évidence,* 1714, 2 vol. in-12. — *Suite de l'hérésie des protestants,* 2 vol., 1716. — *La religion prétendue réformée dévoilée,* Lyon, 1 vol. in-12.

ANDRY (A.), frère des deux précéd., était prêtre habitué de St-André-des-Arcs de Paris. On a de lui : *la Consolation intérieure,* ou *le livre de l'Imitation de J.-C.,* trad. sur un ancien exemplaire nouvellem. découvert, Paris, 1690, in-12; la trad. franç. des *Psaumes* de D. Antoine, roi de Portugal, 1693, in-12, et *la Manière de bien vivre,* trad. de St Bernard (ou plutôt d'un religieux inconnu), Paris, 1692, in-12.

ANEAU ou ANULUS (BARTHÉLEMI), poète latin et franç., vers le comm. du 16e S., professa à Lyon dès 1529, et fut chargé dès-lors de la direction des fêtes publiques. En 1558 il fut nommé principal du

collége de la Trinité, et ses talents connus y attirèrent bientôt un grand nombre d'élèves. Ami de Marot, il passait pour partager ses opinions relig.; et ce soupçon le rendit victime de la fureur populaire, dans un événement raconté jusqu'ici d'une manière inexacte dans les Dict. Le 5 juin 1561 (et non 1565), jour de la Fête-Dieu, un protestant s'approcha du prêtre qui portait le St-Sacrement à la process., le lui arracha des mains et le foula aux pieds. Les assistants indignés de ce sacril. attentat, se portèrent alors au collége, indiqué comme le foyer de la réforme, et massacrèrent Aneau qui cherchait à les apaiser. Il était alors âgé d'environ 60 ans. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. en vers et en prose, parmi lesquels on recherche encore les suiv. : *Chant natal*, contenant sept noëls, avec un myst. de la Trinité par personnag., Lyon, 1539, in-4. — *Lyon marchand*, satire franç., 1542, petit in-8. — *Décades de la descript., forme et vertu natur. des animaux*, 1549, in-8. — *Picta poesis*, 1552, trad. en franç. sous ce titre : *Imagination poétique*, 1552, in-8. — *Alector ou le Coq*, hist. fabul., 1560, in-8.

ANÉLIER (Guilhem), de Toulouse, troub. du 12e S., a laissé des *Sirventes* sur la tyrannie et l'avarice des grands, contre les moines et le clergé. Ces pièces peuvent servir à faire connaître les mœurs du temps. Raynouard en a publié deux dans le *Choix de poésies des troub.*, IV, 271.

ANELLI (Angelo), poète vénit., mort en 1820, est auteur de plus. opéras bouffes et d'un poème intit. : *Chroniques du Parnasse*, satire où il passe en revue les écrivains qui lui paraissent dignes de ses censures.

ANÉMAS, nom de quatre frères qui conspirèrent en 1105 contre Alexis Comnène, et entraînèrent dans leur complot les plus grands seigneurs de l'empire. Le complot ayant été découvert, ils furent condamnés à avoir les yeux crevés; mais Alexis commua leur peine en une prison perpét., dans la tour du palais des Blaquesnes, qui prit le nom de tour Anémas.

ANEN (Euphrosine), femme poète, née à Colberg en 1677, épousa Martin Hennecke, riche négociant, et mourut en 1715, laissant des *Poésies* allemandes et latines.

ANEURIN, poète germain du 6e S., appelé *le Prince des bardes et des muses légères*, fut un des héros de la bataille de Castracth, dont il fit le sujet d'un *poème* conservé dans l'archéologie welche, avec une autre pièce intitulée : *l'Ode des mois*.

ANFOSSI (Pascal), célèbre musicien; ses compositions sacrées et dramat., ses tragédies de *Démétrius* et d'*Antigone*, eurent un grand succès en Italie. Il fut porté en triomphe à Rome, vers 1789, et jouit d'une haute considération jusqu'à sa mort arrivée en 1795. Il était âgé d'environ 60 ans.

ANGE DE CLAVASIO (A.), franciscain génois, mort à Coni en Piémont, est auteur de *Summa angelica*, Venise, 1487, in-fol. On lui attribue aussi un *Traité des restitutions*, et un autre, de l'*Arche de la foi*.

ANGE DE SAINT-JOSEPH, carme déch., né à Toulouse, missionn. apostolique dans l'Orient, a publié *Pharmacopœa persica*, trad. du persan, Paris, 1781, in-8. — *Gazophylacium linguæ Persarum*, Amsterdam, 1684, in-fol., ouvr. curieux et utile, mais dans lequel Langlès a signalé de nombreuses inexactitudes.

ANGE DE SAINTE-ROSALIE, augustin déch., savant généalogiste, né à Blois en 1655, et mort à Paris en 1726, termina le grand ouvrage du P. Anselme, intit. : *Histoire de la maison de France et des grands officiers de la couronne*, en 9 vol. in-fol., et publia l'*État de la France*, dont la meill. édit. est celle de Paris, 1749, 6 vol. in-12, que l'on doit aux bénéd. de St-Maur.

ANGECORT ou ANGECOURT (Perrin d'), troubadour du temps de St Louis, a laissé diverses chansons, dont la 22e semble indiquer qu'il habitait la Provence.

ANGELA MERICI (la B.), née à Dezenzano, sur le lac de Garda, fonda l'ordre des Ursulines, en 1527, à Brescia, et mourut en 1540, âgée de 34 ans.

ANGELI (Bonaventure), savant jurisconsulte, né dans le 16e S. à Ferrare, fut d'abord chargé des affaires de son souver. et s'établit ensuite à Parme, où il mourut en 1576, laissant une *Histoire* de cette ville, qui fut publ. en 1591, in-4. Les exempl. en sont très rares, ceux surtout où certains passages sur P.-L. Farnèse n'ont pas été cartonnés. On a d'Angeli quelques autres ouvr. moins importants.

ANGELI (Philippe), peintre, né à Rome, surnommé *le Napolitain*, à raison de son long séjour à Naples, fut appelé, en 1612, à la cour de Cosme, grand-duc de Florence, et reçut de ce prince des témoignages d'estime. Il composa le premier des paysages conformes aux règles de la perspective la plus sévère.

ANGELI (Nicolo), graveur, exécuta sur les dessins de Giulo Parigi les estampes des fêtes données à Florence en 1635.

ANGELI ou ANGELY (L'), fou de Louis XIII en titre d'office, suivit en Flandre le prince de Condé, comme valet d'écurie; à son retour le prince en fit présent à Louis XIV. Marigny, se trouvant un jour au dîner du roi, dit à quelqu'un, en voyant l'Angeli, qui faisait rire le roi par ses folies : « De nous tous autres fous qui avons suivi M. le prince, il n'y a que l'Angeli qui ait fait fortune. »

ANGELI (Étienne), né en 1622 à Venise, publia, de 1658 à 1662, un grand nombre d'ouvrages sur des sujets de géométrie transcendante, et professa les mathématiques à Padoue, où il vivait encore à la fin du 17e S.

ANGELI (Joseph), peintre de l'école vénitienne au 18e S., dont le musée de Paris possède un tableau représentant un homme appuyé sur son épée.

ANGELICO (Jean), relig. dominic., né à Fiesole en 1387, et connu des artistes sous le nom de Frà-Giovani, excellait à peindre les sujets de dévotion. Chargé par Nicolas V de peindre sa chapelle, il refusa l'archevêché de Florence que ce pontife lui avait offert, et mourut à Rome en 1455, âgé de

68 ans. On voit son portrait et son tombeau dans l'église de la Minerve. Lanzi dit que Fra-Giovanni fut le Guide de son siècle. La galerie de Florence possède plus. de ses tableaux.

ANGELIO ou DEGLI ANGELI (PIERRE), poëte lat., né en 1517 à Barga, petite ville de la Toscane, après avoir mené une vie pleine d'événem., visité l'Asie-Mineure, traversé la Méditerranée sur la flotte de Barberousse, assista au siége de Nice, puis à celui de Mondovi; il vint en 1546 professer les langues latine et grecque à Reggio. Trois ans après, il se chargea de professer les belles-lettres à Pise, puis la morale et la politique d'Aristote. Il se trouv. dans cette ville lorsqu'elle fut menacée par P. Strozzi, et fit bonne contenance; il suivit le card. Ferd. de Médicis à Rome en 1575, et revint avec lui à Florence, où il fut consul de l'acad. Sur la fin de sa vie, il se retira à Pise où il mourut en 1596. Ses ouvr. principaux sont 2 poëmes latins, dont l'un a pour titre: *Cynegeticon* ou de la chasse, en six livres; ce poëme lui coûta 20 ans de travail; il a été traduit en vers ital.; l'autre, *Syrius*, est l'expédit. de Godefroi de Bouillon pour le recouvrement de la Terre-Sainte, en 12 livres, Rome, 1585, 2 part. in-4.

ANGELIO ou DEGLI ANGELI (ANTOINE), frère aîné du précéd., fut précepteur de François et de Ferdinand de Médicis, tous les deux grands-ducs de Toscane; obtint ensuite l'évêché de Massa, et mourut en 1579. Il reste de lui trois épîtres lat., impr. en 1585 avec les œuvres de son frère, et reproduites par Gruter dans les *Delic. poetar. italor.*

ANGELION, statuaire, né à Ægine, florissait vers la 55e olympiade, et fit avec un de ses compatriotes, la célèbre statue d'Apollon à Délos.

ANGELIS (MUTIUS de), professeur de philos. et de théol. à Spolette, mort en 1597, a composé des *Commentaires* sur Aristote, sur la *Somme* de St Thomas, et des *Notes* sur les épîtres de St Paul.

ANGELIS (FRANÇ.-ANT. de), jésuite, né en 1567 à Sorrento, fut envoyé missionn. dans l'Inde, puis dans l'Éthiopie, et mourut en 1623, laissant des trad. en éthiopien des *Comment.* de Maldenat *sur les Évangiles.*

ANGELIS (JÉRÔME), autre jésuite, mort en 1623, fut envoyé dans les missions du Japon, où il périt victime de son zèle dans une persécution. Il avait rédigé la relation du roy. de Yeno, qui se trouve dans l'hist. de ce qui s'est passé dans les roy. de la Chine et du Japon, traduite de l'italien par P. Morin, in-4.

ANGELIS (PHILIPPE de), peintre napolit., sous le pontificat d'Urbain VIII, embellit de ses ouvr. Rome et d'autres villes d'Italie.

ANGELIS (DOMINIQUE de), historiogr. du roy. de Naples, né en 1675 à Lecce, d'abord chapelain d'un régim. napolit. au service d'Espagne, obtint ensuite un canonicat dans sa patrie, où il mourut en 1718, après avoir publié quelques dissert. sur l'hist. de Naples, et *le Vite di letterati Salentini*, 1710-13, 2 vol. in-4.

ANGELIS (POMPÉE de), de Syracuse, au 16e S., est auteur d'un *Traité sur l'aumône*, et d'un autre *sur les priviléges du sacré collége.*

ANGELIS (SECONDO de), grav. napolit., fut occupé, de 1757 à 1762, aux gravures d'*Herculanum.*

ANGELO, jurisc. du 15e S., fils de Paul de Castro, savant illustre, enseigna 40 ans la jurisprud. à Padoue. Ses ouvr. sont perdus.

ANGELOCRATOR (DANIEL), théol. réformé, né à Corbach en 1569, pasteur à Kœthen, mort en 1635, a publ. des écrits théol., et des ouvr. sur l'art métrique des anciens, avec un *traité* des poids, mesures et monnaies, accompagné de tableaux bien faits.

ANGELOME, prof. de l'École du palais, mort à l'abbaye de Luxeuil, en 854, est auteur de *Commentaires sur l'Ancien et le Nouveau-Testament*, sur la *Genèse*, le *livres des Rois*, et le *Cantique des cantiques*, en lat.; l'érudit. s'y trouve jointe au jugem. Les deux dern. ont été impr. ensemble à Cologne, 1530, et reproduits dans le tome IX de la *Bibl. max. Patrum*, édit. de Lyon, XV.

ANGELONI (FRANÇOIS), antiquaire et littérat., né à Terni dans l'Ombrie, devint secrét. du card. Aldobrandini, et mourut à Rome en 1652, laissant un cabinet d'antiq. si riche qu'il avait mérité le surnom de musée romain. Il avait publié: *Hist. métalliq. des emper. rom.*, 1641, in-fol. Son neveu J.-P. Bellori en a donné une meill. édit., 1685. On lui doit encore *Storia di Terni*, 1646, in-4, et des *comédies*, etc. Il a laissé MSs. *cent nouv.* à l'imitat. de Boccace, et 20 vol. de *lettres.*

ANGELUCCI (THÉODORE), poëte ital., né près de Tolentino, était médecin. Il fut memb. de l'acad. vénitienne, et mourut à Montagnana en 1600. Ses ouvr. de médec. et ce qu'il composa sur la philos. d'Aristote, dont il était grand partisan, sont à peu près complètem. oubliés; mais on fait grand cas de sa trad. de l'*Énéide*, de Virgile *in versi sciolti*, Naples, 1649, in-12. Quelq. critiques l'attribuent au P. Ignace Angelucci, parent de Théodore.

ANGELUS ou ENGEL (ANDRÉ), né en 1661 à Stansberg, dans la Marche-Moyenne, mourut de la peste en 1598, dans cette même ville où il était pasteur. Il a écrit plus. ouvr. en allemand, entre autres un *Abrégé des annales de la Marche de Brandebourg.*

ANGELUS (CHRISTOPHE), savant, né dans le Péloponèse, en fut chassé par les Turks, vint chercher un asile en Angleterre, et depuis 1600 professa le grec à Oxford, jusqu'à sa mort arrivée en 1638. On lui doit, entre autres ouvr., un traité grec et lat. intit.: *Enchiridion de institutis Græcorum*, Cambridge, 1615, où l'on trouve des détails curieux sur les pratiques de la religion grecque.

ANGENNES (RENAUT d'), seign. de Rambouillet, gouvern. du dauphin, fils de Charles VI, et chambellan de ce monarque, se joignit à la noblesse franç. qui s'opposait à l'usurpation des Bourguignons et des Anglais, et périt en 1424 à la bataille de Verneuil.

ANGENNES (JACQUES d'), de la même famille, capit. des gardes-du-corps et lieut.-général des

armées, fut chargé en 1561 par Catherine de Médicis de proposer aux princes protest. une ligue fédérative pour s'opposer aux résolutions qui allaient être prises au concile de Trente. Cette démarche n'eut pas de suite, et d'Angennes mourut l'année suivante.

ANGENNES (Claude d'), fils du précéd., né à Rambouillet en 1538, conseiller-clercau parlem. de Paris, év. de Noyon, ensuite du Mans, à la place de son frère (*v.* Rambouillet), mourut dans cette ville en 1601. On a de lui des *Remontrances* du clergé de France, une *Lettre* contre l'attentat de Jacques Clément, réimpr. avec une *Réponse* de Jean Boucher, pleine d'injures contre Henri III, et quelq. opusc. histor. cités dans la Bibl. du P. Lelong.

ANGERIANO (Jérôme), poète napolit., a laissé des poésies latines publ. sous le titre d'*Erotopægnion*, 1520, in-4, et réimpr. en 1542 et 1582 avec les vers de J. Second.

ANFERMANN (Jean-Chrétien), tailleur de pierres à Postdam, a construit le pont de Berlin, qui passe pour un chef-d'œuvre, sous le rapport de la coupe des pierres, et mourut en 1777.

ANGERS (François d'), capucin, est aut. d'une *Histoire* des missions des capucins à Maroc, Madrid, 1644.

ANGHIERA (Pierre-Martiro), né en 1455 à Arona, sur le Lac Majeur, se rendit à Rome en 1477, et se mit au service du card. Ascanio Sforza Visconti, puis de l'archev. de Milan. Dix ans après, il passa en Espagne à la suite d'une ambass. qui retournait dans cette cour, fut présenté au roi Ferdinand et à la reine Isabelle, entra au service, fit deux campagnes, quitta les armes pour l'état ecclés., et fut chargé par la reine d'enseigner les belles-lettres aux jeunes seigneurs de sa cour. Le roi Ferdinand le fit son conseiller privé pour les affaires de l'Inde, et lui donna le prieuré de l'église de Grenade avec un bon bénéfice. Après la mort de ce monarque, il eut le même crédit à la cour, obtint une riche abbaye de l'emper. Charles-Quint, et mourut à Grenade en 1526. Il a laissé plus. ouvrages historiques. Le recueil de ses *lettres*, dont la meill. édit. est celle des Elzevirs, 1670, in-fol., contient un gr. nombre de faits particuliers, qui ne se trouvent point ailleurs.

ANGIELINO DEL DUCA, brigand napolit., périt sur l'échafaud après avoir été plusieurs années un objet de terreur pour les nobles et les prélats.

ANGILERIO (Bonaventure), de Sicile, embrassa la règle des Frères mineurs, fut théolog. du doge Giustiniani, puis vicaire-général de son ordre à Madrid, et mourut après 1707, laissant des matériaux pour un grand nombre d'ouvr. Il n'en a publié qu'un seul : *Lux magica academica*, Venise, 1686-87, 2 vol. in-4.

ANGIER (Paul), poète, né en Normandie dans le 16e S., est auteur d'un poème bizarre intitulé : *Expériences* de Me Paul Angier, cité par Duverdier et imprim., selon lui, à Paris en 1545, in-16.

ANGIER (Paul), grav. anglais, mort vers 1750, a donné une *Vue de Tivoli*; une *Ruine d'architecture*, et d'autres pièces d'après Pannini.

ANGILBERT (St), fils d'un grand de la cour de Pépin-le-Bref, était disciple d'Alcuin et membre de l'acad. du palais de Charlemagne, qui lui donna secrètem. sa fille Berthe en mariage. Attaqué d'une maladie mortelle, au château de Centule ou de St-Riquier en Ponthieu, il fit vœu d'embrasser la vie monastique s'il en relevait : il accomplit ce vœu du consentem. de sa femme qui prit le voile. Charlemagne le tira de ce monastère, dont il était abbé, pour le faire secrét.-d'état et maître de sa chapelle. Il fit quatre voyages à Rome; dans le dern. il accompagna le monarque, et le vit sacrer empereur d'Occident; il fut ensuite prem. ministre de Pépin, roi d'Italie, et mourut en 814. On a d'Angilbert des pièces de poésie et l'*histoire* de son abbaye.

ANGIOLELLO (Jean-Marie), né à Vicence, fut fait esclave des Turks dans un voyage sur mer, et suivit en Perse, l'an 1473, Mahomet II, dont il a écrit la *Vie*, dédiée à ce sulthan, qui le mit en liberté, publ. par Mabillon dans les *Annales de l'ordre de St-Benoît*. La *Vie abrégée* d'Ussum-Cassan, roi de Perse, par le même aut., se trouve dans le 2e vol. des *Voyages* de Ramusio, Venise, 1559. On ne sait rien de positif sur l'époque de sa naissance et de sa mort.

ANGIVILIERS LA BILLARDERIE (Ch.-Claude comte d'), membre de l'académie des sciences, conseiller-d'état, et surintendant des bâtim. sous Louis XVI, fut dénoncé, en 1791, à l'assemblée constituante, qui ordonna, par un décret, la saisie de ses biens. Il mourut en émigration, à Antona, en 1809.

ANGLADA (M.-J.), docteur en méd., prof. de méd. légale à la faculté de médec., ancien doyen de la faculté des sciences de Perpignan, mort dans cette ville le 19 déc. 1833, âgé de 58 ans, est aut. d'un ouvr. intitulé : *Mémoire pour servir à l'histoire générale des eaux minérales sulfureuses et des eaux thermales*. Ce savant médecin venait à peine de terminer la publicat. d'un *Traité des eaux minérales et des établissements thermaux du département des Pyrénées-Orientales*.

ANGLÈS (le comte d'), ministre-d'état, né à Grenoble vers 1780, renonça à la carrière du barreau pour entrer, en qualité d'audit. au conseil-d'état, dans l'administrat. des pays conquis, fut nommé maître des requêtes en 1809, et peu après entra au ministère de la police, où il resta jusqu'à l'abdication de Bonaparte. En 1814, le gouvern. provisoire lui confia le ministère de la police, et lui donna ensuite le titre de conseiller d'état. Il suivit Louis XVIII à Gand, fut élu membre de la chambre des députés par le collége électoral des Hautes-Alpes, remplaça M. Decaze à la préfecture de police de Paris jusqu'en 1821, et mourut le 1er janvier 1828, dans sa terre de Cornillon, près Roanne. Le roi lui avait confirmé les lettres de noblesse et le titre de comte, qui lui avaient été accordés par Bonaparte.

ANGLETERRE (royaume d'). Cette île, la plus

grande du monde connu des anciens, fut d'abord appelée *Albion*. Les Romains la nommaient *Britannia major;* encore aujourd'hui nous lui donnons le nom de *Grande-Bretagne,* comprenant sous cette dénomination les deux royaumes d'Angleterre et d'Écosse réunis en 1697. Les habitants de l'île Britannique étaient appelés *Britanni, Britanes* ou *Brittones.* Le nom d'Angleterre vient des *Angles*, peuples du Holstein, qui la subjuguèrent conjointement avec les Saxons, vers le 5e S.; quant à leur origine, on l'attribue généralem. à une colonie de Gaulois ou Celtes. Jules-César, le premier des Romains qui entra dans la Grande-Bretagne, plus. siècles après que les Phéniciens l'eurent découverte, trouva que la religion, la langue et les coutumes de ses habitants étaient presque les mêmes que celles des peuples de la Gaule : il fit deux descentes dans cette île, mais ne s'avança que jusqu'aux rives de la Tamise. Sous le règne de Claude, la partie située vers la Gaule fut réduite en province romaine par Aulus-Plautius. J.-Agricola y étendit la domination de l'empire jusque dans la Calédonie, c'est-à-dire au centre de l'Écosse. Les Saxons y formèrent, de leurs conquêtes, sept roy. qu'on appelle *heptarchie.* Deux siècles environ après sa formation, Egbert, roi de Westsex, réunit les 7 roy.; son petit-fils, Alfred-le-Grand, chassa de la Scandinavie les Danois : 8 princes de sa famille lui succédèrent; mais, vers la fin du 10e S., les Danois renouvelèrent leurs incursions. Suénon chassa Éthelred; Canut triompha d'Edmond II, et se fit couronner. Mais après les règnes éphémères de ses deux success., Édouard-le-Confesseur, dern. descendant d'Alfred, remonta sur le trône de ses ancêtres, et mourut sans postérité; après sa mort, arrivée en 1066, Harold, fils de Godwin, ministre tout-puissant des dern. rois, se plaça sur le trône; mais bientôt il fut défait par Guillaume-le-Conquérant à la bataille d'Hastings, où il périt. C'est alors que commença le règne des princes normands; ensuite deux familles issues, par les femmes, de ce même Guillaume, occupèrent le trône : vinrent après les branches d'York et de Lancastre. L'hymen de Henri VII de Lancastre avec Élisabeth d'York, fille d'Édouard IV, mit un terme aux sanglants démêlés *de la Rose rouge et de la Rose blanche :* au schisme de Henri VIII succéda la prétendue réformat. de son fils Édouard VI ; la reine Marie rétablit le culte cathol., mais sa sœur Élisabeth adopta le protestantisme, comme religion de l'état. Jacques Ier, devenu roi d'Angleterre, eut pour success. l'infortuné Charles Ier, décapité en 1649. L'année 1660 vit la restauration. Rappel de Charles II, mort sans enfants; expulsion de Jacques II, son frère et son success., 1688. La couronne passe à Guillaume III, prince d'Orange, de la maison de Nassau, et gendre du monarque détrôné. Après la mort de la reine Anne, translation du sceptre, en 1714, dans la maison de Hanovre, famille régnante. La religion domin. est le luthéranisme modifié, appelé Église anglicane; elle admet à peu près la hiérarchie de l'Église romaine, rejetée par les luthériens. Presque tous les genres de littérat. ont été cultivés avec succès en Angleterre, surtout la philos., l'histoire et la poésie. V. *Histoire des révol. d'Angleterre*, par le P. d'Orléans; *Histoire d'Angleterre*, par Rapin Thoiras; celle de Hume, de Smollet, etc.

Rois d'Angleterre.

Nota. Cette liste commence par les rois de Westsex, qui, s'étant rendus maîtres des sept petits royaumes, ne furent réunis en un seul que sous Egbert.

Cedric meurt en.	535
Cheuric.	560
Céolin.	592
Céolric.	597
Céolufe.	611
Cinigisil.	643
Cenowalek.	672
Saxeburge, reine.	673
Census.	685
Escuin.	685
Cedowalla.	689
Ina, se fait moine.	726
Adelard.	740
Cudred.	754
Sigebert, déposé en.	755
Cinulphe.	784
Brithrick.	800

Après la fin de l'heptarchie saxonne.

Race Saxonne.

Egbert règne en.	800
Éthelwolf.	838
Éthelbald.	858
Éthelbert.	860
Éthelred Ier.	866
Alfred-le-Grand.	872
Édouard Ier, *l'Ancien.*	900
Athelstan.	924
Edmond Ier.	940
Édred.	946
Edwy.	955
Edgard-le-Pacifique.	959
St Édouard-le-Martyr.	975
Éthelred II.	978
Suénon [Danois].	1014
Éthelred, rétabli.	1015
Edmond II.	1016
Canut-le-Grand [Danois].	1025
Harald [Danois].	1036
Hardi-Canut [Danois].	1040
Édouard-le-Confesseur.	1042

Race Normande.

Guillaume Ier, *le Conquérant.*	1066
Guillaume II, *le Roux.*	1087
Henri Ier, *Beauclerc.*	1100
Étienne de Blois.	1135

Race d'Anjou ou Plantagenet.

Henri II.	1154

Richard-Cœur-de-Lion	1189
Jean-Sans-Terre	1199
Henri III	1216
Édouard Ier	1272
Édouard II	1307
Édouard III	1327
Richard II	1377
Henri IV	1399
Henri V	1413
Henri VI	1422
Édouard IV	1461
Édouard V	1483
Richard III	1488
Maison de Tudor.	
Henri VII	1485
Henri VIII	1509
Édouard VI	1547
Jeanne Gray	1553
Marie	1553
Élisabeth	1558
Maison de Stuart.	
Jacques Ier	1603
Charles Ier	1625
Interrègne.	
O. Cromwell, protecteur	1653
R. Cromwell, protecteur	1658
Restauration de la maison de Stuart.	
Charles II	1660
Jacques II	1685
Maison de Nassau.	
Guillaume de Nassau	1689
Anne	1702
Maison de Hanovre.	
Georges Ier	1714
Georges II	1727
Georges III	1760
Georges IV	1830
Guillaume IV	1837

ANGLURE DE BOURLEMONT. — V. Lavignon.

ANGLUS (Thomas), prêtre catholique anglais du 17e S., entreprit d'expliquer, d'après les principes de la philosophie d'Aristote, les mystères de la religion, tels que la prédestination, le libre arbitre et la grâce. Il écrivit, sur ces divers sujets, des ouvrages dont on a comparé l'obscurité à celle des anciens oracles. Il avait été principal d'un collége à Lisbonne, et sous-principal de celui de Douai. Il mourut en Angleterre vers 1660.

ANGOSCIOLA (Hippolyte-Borromée, comtesse d'), de la même famille que St Charles, vécut au 16e S., et se fit une réputation par ses talents. On a de cette dame quelq. *Rime* et deux *Lettres* imprim. dans les *Raccolte*.

ANGOSCIOLA ou ANGUSSOLA (Sophonisbe), née en 1535 d'une famille noble, à Crémone, eut de bonne heure une réputat. en peinture; le duc d'Albe en informa Philippe II, qui l'invita à venir en Espagne. Elle fit à Madrid le portrait du roi, de la reine et de l'infant don Carlos, qui, dans un mouvem. de reconnaissance, alla lui porter un diamant de 1,500 piastres. Le roi lui fit épouser don Fabrice de Moncade, qui la conduisit en Sicile, sa patrie. Devenue veuve, elle épousa Horace Lomellini, d'un illustre famille de Gênes, et mourut dans cette ville vers 1620. Elle était aveugle dep. plus. années.

ANGOT (Robert), né à Caen en 1581, n'avait que 22 ans lorsqu'il fit impr. le seul ouvr. qu'il ait laissé. C'est un rec. d'odes, de sonnets, d'épigr. et d'élégies, intit. : *Début poétique*, 1603, in-12.

ANGOULÊME (Charles de VALOIS, duc d'), fils naturel de Charles IX et de Marie Touchet, né en 1573, vécut sous cinq rois. Destiné dès son enfance à l'ordre de Malte, il fut pourvu de l'abb. de la Chaise-Dieu, et devint, à l'âge de 16 ans, grand-prieur de France. Catherine de Médicis lui légua les comtés d'Auvergne et de Lauraguais, et dès-lors il quitta l'ordre de Malte pour épouser en 1691 Charlotte, fille du connétable de Montmorenci. En 1606, Marguerite de Valois fit casser par le parlement la donation de Médicis : Charles continua cepend. à porter le nom de comte d'Auvergne jusqu'en 1619 qu'il obtint du roi le duché d'Angoulême. Il avait été l'un des prem. à reconnaître Henri IV. Impliqué dans la conspir. de Biron, il fut mis à la Bastille; mais il obtint sa grâce. En 1604, il fut arrêté avec sa sœur, la marquise de Verneuil, et condamné l'année suiv. à perdre la tête; la peine fut commuée en une prison perpét. Il en sortit en 1616, et donna de nouv. preuves de sa valeur aux siéges de Soissons, de la Rochelle, dans les guerres d'Allemagne, de Languedoc et de Flandre. Il mourut à Paris en 1650, laissant des *Mémoires* publ. en 1662, in-12, et reprod. dans les *Collect.* de ce genre. Il avait impr. quelq. opusc. hist. et la trad. d'un ouvr. esp. sur les roy. de Maroc, repr. dans le 3e vol. de l'*Afrique* de Marmol.

ANGOULÊME (Louis-Emman. de VALOIS), comte d'Alais, fils du précéd. et de Charlotte de Montmorenci, né en 1596, à Clermont, entra d'abord dans l'état ecclésiast., fut pourvu de riches abbayes, et en 1612 de l'évêché d'Agde. Mais son frère aîné ayant été interdit pour cause de démence, il obtint d'être relevé de ses vœux, fut fait gouvern. de Provence, et signala sa valeur aux siéges de Montauban et de La Rochelle, ainsi que dans les guerres de Lorraine et d'Italie. Il mourut à Paris en 1653, laissant de son mariage avec Henriette de la Guiche, une fille qui mourut en 1696 sans postérité.

ANGOULEVENT (Nicolas JOUBERT, connu sous le nom de Cadet), était un fou de Henri IV. Un plaisant de profession, qui rimait les anecdotes du jour, fit impr. sous ce nom, en 1615, le recueil intit. : *Les satires bâtardes, et autres œuvres folâtres* du Cadet Angoulevent.

ANGRAN d'ALLERAY (Denis-François), lieutenant-civil au Châtelet de Paris, célèbre par son savoir et sa probité, périt sur l'échafaud en 1794, à l'âge de 79 ans. Interrogé s'il avait fait passer de l'argent aux ennemis de l'état, il répondit sans

hésiter qu'il en avait envoyé à la Luzerne, un de ses gendres. « Ignorais-tu la loi qui le défend? lui dit un des jurés. — Non, mais la loi de la nature a parlé plus haut à mon cœur que la loi de la république. »

ANGREMONT (Louis-David-Colnot d'), capitaine d'infanterie en 1789, s'attacha au sort de la famille royale, et devint l'agent des princes. Arrêté le 10 août et trad. comme embaucheur devant le tribunal criminel, il fut condamné à mort le 21 août 1792.

ANGRIANI (Michel), général des carmes, né vers 1330 à Bologne, fut envoyé par ses supér. à Paris, où il reçut le doctor. en théolog., et plus tard expliqua le *Livre des sentences.* Il se distingua dans les chapitres de son ordre, dont il fut élu général en 1379; mais il se démit de cette charge à la demande d'Urbain VI, auquel il était devenu suspect, et mourut en 1400 à Bologne, laissant un gr. nombre d'ouvr. dont deux sont impr. : des *Questions sur le livre des sentences*, 1520; et d'amples *Comment. sur les Psaumes,* publ. d'abord comme étant d'un aut. *inconnu*, mais qui lui ont été restitués dans l'éd. de Venise, 1609, in-fol.

ANGUERAND ou ANGRAN LE PRINCE, peintre sur verre, né à Beauvais, où il mourut en 1530, dans un âge avancé, décora de ses peintures la plupart des églises de cette ville.

ANGUIER (François), sculpteur, né à Eu, en Normandie, en 1604, mort à Paris en 1669, avait exécuté plus. ouvr. remarq., parmi lesq. on cite le tombeau du cardin. de Bérulle, la décorat. du tomb. des de Thou, la statue du duc de Rohan-Chabot. Son chef-d'œuvre est le *mausolée* du duc de Montmorenci, dans l'église des religieuses de Ste-Marie à Moulins.

ANGUIER (Michel), frère du précédent, né en 1612, avait fait la plupart des ouvr. de sculpt. qui étaient au Val-de-Grâce. Le groupe en marbre de *la Nativité,* placé sur le maître-autel, était surtout estimé. On admire encore les ornem. et les bas-reliefs de l'arc triomphal dit la porte St-Denis, qu'il exécuta sur les dessins de Lebrun. Admis à l'acad. en 1668, il mourut à Paris en 1686, et fut enterré près de son frère à St-Roch.

ANGUILLA (Fr.), littérat. que quelques biographes disent Ferrarais, a publié : *Discorso soprà l'oda di Safo, con alc. rime,* Venise, 1572, in-4. Ce vol. contient aussi la trad. de l'opusc. de Lucien : *Des hommes qui ont vécu long-temps.*

ANGUILLARA (J.-André), célèbre poète ital., né vers 1517 à Sirtri dans la Toscane, fut d'abord correcteur d'épreuves chez un imprimeur à Rome. Une intrigue avec la femme de l'imprimeur l'obligea de quitter précipitamm. cette ville. Dépouillé dans sa route par des voleurs, il arriva sans argent à Venise, où il trouva fort heureusem. de l'emploi chez un libraire. Il y composa sa traduct. des *Métamorphoses d'Ovide* et quelq. autres ouvrages qui le firent connaître avantageusem. Précédé de sa réputation, il revint à Rome; mais son inconduite l'empêcha d'y trouver des protecteurs, et il mourut de misère dans une auberge près de Torre di Nona, vers 1565. Outre la trad. des *Métamorphoses*, Venise, 1561, in-4, prem. édit. compl., dédiée à Henri III, roi de France, 1584, in-4, fig., édit. rare et recherchée, on a de ce poète la trad. du prem. liv. de l'*Énéide*, une trad. libre de l'*OEdipe* de Sophocle, des *Canzoni*, et des *Capitoli* en satires dans le recueil de Berni.

ANGUILLARA (Louis), botan. et médec., né dans le 16e S., à Ferrare, fut conservat. du Jardin-des-Plantes à Padoue, et sur la fin de sa vie revint dans sa patrie, où il mourut vers 1570. On a de lui, sous le titre de *Semplici, etc.*, Venise, 1561, in-12, fig., un recueil de lettres sur la botan., trad. en lat. et publ. avec des notes de Bauhin, Bâle, 1593, in-8.

ANGUILLESI (Giovanni), poète et littérat., né dans le territoire de Pise, le 28 avril 1766, mort à 67 ans, le 5 avril 1833, traduisit le *Génie du christianisme* et d'autres ouvrages français, fut secrét. de la princesse Élisa, sœur de Napoléon, pendant la domination française en Italie, obtint le rétablissem. de l'acad. *della Crusca*, publia un *Itinéraire statistique et historique de la Toscane*, dont il puisa les matériaux dans les archives grand-ducales de Florence, et devint en 1824 chancelier de l'univ. de cette ville. Ses *Poésies* avaient été recueillies en 1818, et depuis 1822, il était l'édit. du *Giornale de' Letterati,* qu'il enrichit de nombr. articles.

ANHALT (Ant.-E.-G., prince d'), lieut.-général des armées prussiennes, né en 1653, mourut à Mühlengen en 1714, avec la réputat. d'un brave guerrier.

ANHALT-COETHEN (Frédéric-Ferdinand, duc d'), né le 25 juin 1769, mort à Cœthen le 23 août 1831, avait été élevé dans le sein du protestantisme. Il l'abjura à Paris le 24 octobre 1825, déclara publiquement son retour à l'unité, le 13 janvier suivant, entraîna par son exemple la duchesse d'Anhalt et son frère à l'imiter, et ne cessa dès-lors de protéger les catholiques.

ANHORN (Barthélemi), né à Slesch, pasteur d'Eslau au pays des Grisons, a composé en lat. et en allem. des *Traités* de controverse estim.

ANHORN (Barthélemi), qu'il ne faut pas confondre avec le précéd., était pasteur à Graiss (canton d'Appenzell), et a laissé MSs. en allemand divers ouvr. sur l'hist. de son pays.

ANIANUS, astron. et poète dans le 15e S., composa en vers latins un poème sur l'astron., *Computus manual.*, Strasbourg, 1488, 1re édit. C'est de lui que sont les vers techniques si connus :

Sunt Aries, Taurus, etc.

ANIBERT (Louis-Matthieu), né à Trinquetaille-les-Arles en 1742, mort en 1782, a publié : *Mémoires historiques sur l'ancienne républ. d'Arles,* 1779, 4 vol. in-12. — *Mémoires sur l'ancienneté d'Arles*, 1782, in-12. — *Dissert. hist. sur la montagne des Cades,* 1779, in-12.

ANICET, affranchi, dirigea l'éducation de Néron, et devint l'instrument de ses crimes. Il fut l'un des assassins d'Agrippine, et concourut à l'exil d'Oc-

tavie, en se déclarant coupable d'adultère avec elle.

ANICET (St), pape, l'an 157, success. de St Pie, était originaire de Syrie, et souffrit le martyre sous le règne de Marc-Aurèle, en 168.

ANICH (PIERRE), géographe, naquit en 1723 à Ober-Perfuss, près d'Inspruck. Labour. et berger jusqu'à l'âge de 25 ans, son goût pour les sciences prit sur lui tant d'empire, qu'il alla, dans le collége d'Inspruck, étudier l'astron. et la géom. Il devint bientôt un gr. géomètre et l'un des meill. mécaniciens de l'Europe, fit deux globes, l'un terrestre et l'autre céleste; construisit et perfectionna plus. instrum. de mathémat., et dressa des cartes du Tyrol admirées pour leur précision et leur netteté. Il ne jouit que deux mois de la pension de 200 florins que lui avait accordée l'impératrice Marie-Thérèse, et mourut à la fleur de l'âge en 1766.

ANICHI (PIERRE), graveur, né à Florence en 1610, a donné *la Samaritaine charitable; la Ste Vierge assise, tenant l'enfant Jésus*, et quelques autres pièces.

ANICHINI (LOUIS), grav. en médailles, né dans le 16e S. à Ferrare, s'établit à Venise, où il se fit connaître par la perfect. de son travail. Ses médailles de Henri II et de Paul III sont des chefs-d'œuvre qui furent admirés même de Michel-Ange.

ANICIUS (SEXTIUS), préfet du prétoire et consul en 371, sous le règne de Gratien, se distingua par sa bonne administration.

ANIEN ou ANIANUS, chronologiste latin, écrivait vers l'an 402.

ANIEN, jurisc., abrégea, par ordre d'Alaric, le code Théodosien, vers l'an 506.

ANIEN, diacre pélagien, a trad. en latin quelq. *homélies* de St Jean-Chrysostôme.

ANIKA STROGANOF, riche commerçant russe, fit commencer au 14e S. le défrichement de la Sibérie.

ANISIO (JEAN), bon poète latin, né à Naples vers l'an 1472, mort vers 1540, a publié : *Poemata et sententia*, 1531, réimpr. en 1536, éd. augm. d'un 3e livre.— *Satiræ*, 1532, in-4.— *Protogend. tragœd.*, 1536, in-4.— *Epistol. de religione et épigrammat.*, 1538, in-4.

ANISIO (CÔME), son frère, médecin et poète, a composé des facéties, des satires, des épigrammes, etc., recueill. à Naples, 1537, in-4.

ANISSON (LAURENT), imprim. à Lyon et échevin en 1670, est le premier de son nom qui se soit distingué dans la librairie. D'importantes collect. sont sorties de ses presses. — Jean, son fils, fut aussi impr. à Lyon; il eut en 1701 la direction de l'impr. royale, la céda en 1705 à Rigaud, son beau-frère; devint député de la ville de Lyon à la chambre du commerce de Paris, et mourut en 1721. — Jacques, frère de Jean, fut aussi lib. et éch. en 1711, et mourut en 1714.— Louis-Laurent, fils de Jacques, fut en 1723 direct. de l'impr. royale; il mourut en 1761.— Jacques, fr. de Louis-Laurent, obtint la survivance de son père, et mourut en 1788. — Étienne-Alex.-Jacques, fils du précéd., connu sous le nom d'Anisson Duperron, direct. de l'impr. royale en 1783, périt sur l'échaf. révol. le 25 avril 1794.

ANJOU (l'), autrefois le pays des Andes ou Andécaviens (*Andecavi*), dont parle Tacite au 3e livre des *Annales*, fut érigé en comté par Louis-le-Bègue, et donné à Tertulle, Breton. C'est par lui que nous commençons la filiation des comtes d'Anjou :

Ingelger, mort en	888
Foulques Ier, *le Roux*.	938
Foulques II, *le Bon*.	958
Geoffroi Ier.	987
Foulques III, *le Noir*.	1040
Geoffroi II, *Martel*.	1060
Ermengarde et Geoffroi de Château-Landon	1080
Geoffroi III, *le Barbu*	1096
Geoffroi IV	1106
Foulques IV, *Rechin*.	1109
Foulques V	1142
Geoffroi V.	1150
Geoffroi VI	1158
Geoffroi VII.	1186
Artus	1202

Jean-sans-Terre s'empare de l'Anjou en faisant mourir Artus en 1202. Son procès lui fut fait en France, et ses états furent confisqués par le roi Philippe-Auguste. En 1226, Louis VIII laissa par testam. l'Anjou et le Maine à Charles, qui fut roi de Naples et de Sicile; sa petite-fille Marguerite apporta ces deux prov. en dot à Charles de France, comte de Valois, mort en 1325. Son fils, Philippe VI, dit *de Valois*, réunit ces comtés à la couronne, et le roi Jean donna l'Anjou à son second fils Louis, qui mourut en 1384. Charles IV, comte de Maine, institua, en 1481, Louis XI son héritier. Deux fils de Louis XIV portèrent successivem. le titre de comtes d'Anjou, et moururent jeunes. Philippe V, roi d'Espagne, en eut aussi le titre, ainsi que Louis XV, et l'un de ses fils mort en 1733.

ANJOU (ducs d').—V. CHARLES, FRANÇOIS, MARGUERITE, MARIE, RENÉ, ROBERT.

ANKARCRONA (THÉODORE), amiral suédois, né en 1687 à Carlscronn, montra dans plus. occasions une gr. intrépidité, fit parvenir heureusement en Allemagne le roi Stanislas, lorsqu'Auguste eut reconq. la Pologne, conduisit en 1715 Charles XII de Stralsund en Suède à travers mille dangers, et mourut en 1750.

ANLY (JEAN), histor., né à Montmédi dans le 16e S., a laissé MS. : *Recueil et Abrégé de plusieurs historiens, contenant les faits et gestes des princes d'Ardennes*, à l'abb. d'Orval.

ANNAT (le P. FRANÇ.), jésuite, né à Rhodez en 1607, fut d'abord cens. des livres à Rome et théol. du général de son ordre, ensuite provincial et confesseur de Louis XIV, pendant seize ans. Ennemi déclaré des solitaires de Port-Royal, il provoqua les actes d'autorité du gouvernement pour ériger le formulaire d'Alexandre VII en loi de l'état. Il avait comp. sur cette querelle un grand nombre d'*ouvr.* qui sont tombés dans l'oubli. Pascal lui adressa ses deux dern. *Provinciales*. Il quitta la



ANNE
Reine d'Angleterre.

Publié par Furne.-Paris.

cour, à raison de l'affaibl. de sa santé, et mourut 4 mois après à Paris en 1670.— Son neveu, gén. de la congrég. de la doctrine chrétienne, est aut. d'un *Apparat méthodique pour la théologie*, en latin, réimpr. en 1705, 2 vol. in-4, mis à l'index à Rome en 1714.

ANNAYA (PIERRE), amiral portugais, fonda au 16e S., par ordre du roi Emmanuel, un établissem. à Sofala, sur les côtes d'Afrique.

ANNE, mère de Samuel, le mit au monde après une longue stérilité, vers l'an 1124 avant J.-C. — ANNE est le nom de la femme du vieux Tobie. — ANNE (Ste), mère de la Ste Vierge; St Épiphane est le prem. Père de l'Église qui ait révélé son nom; ceux des 3 prem. siècles n'en parlent dans aucun de leurs ouvr. La fête de Ste Anne a été instit. par Grégoire XIII en 1584. — ANNE, prophétesse, fille de Phanuel, reçut le Sauveur du monde quand il fut présenté au temple par sa mère.

ANNE, dauphine de Viennois, hérita en 1282 des états de son frère Jean Ier, mort sans postérité. Robert, duc de Bourgogne, prétendit que cette province était un fief masculin de l'empire, et que l'investiture de l'emper. Rodolphe lui en avait donné la propriété. Anne défendit ses droits, la guerre fut déclarée, et se termina par la médiation de Philippe-le-Bel, qui indemnisa Robert. Anne mourut en 1296.

ANNE, fille de Jacques II, roi d'Angleterre, et d'Anne Hyde, sa prem. femme, née en 1664, fut élevée dans la religion anglicane, et mariée au prince George, frère du roi de Danemarck. Après la mort du roi Guillaume, époux de Marie, sa sœur aînée, les Anglais l'appelèrent au trône en 1702. Les victoires de Marlborough, son général et son favori, firent rejaillir sur son règne une gloire immortelle. Elle entra l'une des prem. dans les négociat. pour la paix et dans le traité d'Utrecht, et y stipula, non-seulem. comme souveraine, mais comme arbitre de l'Europe. Elle avait pris d'abord, mais en vain, des mesures pour rouvrir à son frère, Jacques III, le chemin du trône. L'un de ses actes les plus mémor. c'est l'union de l'Écosse à l'Angleterre en un seul royaume sous le nom de Grande-Bretagne. Il n'y eut plus dès-lors qu'un seul parlem., où l'Écosse fut représ. par 16 pairs et 45 dép. Anne mourut en 1714.

ANNE COMNÈNE, fille de l'emp. Alexis et de l'impér. Irène Ducas, né en 1083, se mit à la tête d'une consp. pour détrôner son frère Jean, et faire monter son mari sur le trône. Tout était prêt: les conjurés n'attendaient plus que Nicéphore Brienne; mais, retenu par la crainte ou par les remords, il ne parut point, et fit échouer la conspir. Le lendemain elle fut découv.; l'emper. confisqua les biens des conjurés, et leur fit grâce de la vie. Il offrit les biens d'Anne à l'un de ses favoris, qui le supplia de ne pas dépouiller sa sœur. Elle alla s'ensevelir dans la retraite, où elle écrivit l'hist. de son père, depuis l'an 1081 jusqu'en 1118. On y trouve les défauts qui tiennent au temps de décadence où elle vivait, et l'auteur y est plus fidèle à la piété filiale qu'à la vérité; mais il rend compte de faits qui ne se trouvent pas ailleurs. L'*Alexiade*, ou l'histoire d'Alexis, div. en 15 liv., a été impr. plus. fois; une des meill. éd. est celle du Louvre, in-fol., 1651. Le présid. Cousin en a fait une version assez estimée. Anne mourut en 1148, sous le règne de Manuel.

ANNE D'AUTRICHE, fille aînée de Philippe II, roi d'Espagne, né en 1602, fut mariée à Louis XIII en 1615. Lorsque Richelieu parvint au ministère, craignant de voir ses ennemis secondés par la reine, il fit tout pour la mettre dans l'impuissance d'agir, l'accusa d'être entrée dans le complot de Chalais pour faire déclarer le monarque impuissant, et donner son épouse à Gaston d'Orléans, frère du roi. Plus tard, réduite encore au rôle d'accusée, elle fut obligée de répondre au chancel. sur les relations qu'elle pouvait avoir avec les ennemis de l'état, et vécut long-temps délaissée. Les deux époux se rapprochèrent; elle devint enceinte et mère de Louis XIV. Le roi, qui mourut après le card. minist., avait cru pouvoir borner l'autorité de la reine; mais à peine avait-il cessé de vivre que son testament fut cassé par le parlem. Anne d'Autriche, proclamée régente, mit toute sa confiance en Mazarin. Le règne d'un étranger donna de la jalousie aux grands, et fit éclater les troubles de la Fronde. Mazarin eut l'art de terminer la guerre civile sans faire aucune concession; et lorsque le prince fut déclaré majeur, la reine lui remit une puissance qu'elle avait su défendre. Anne mourut d'un cancer en 1666.

ANNE DE BRETAGNE, reine de France, née à Nantes en 1476, morte au château de Blois en 1514, promise à Maximilien d'Autriche, fut mariée à Charles VIII, roi de France, en 1491. Anne se réservant la souveraineté de ses états, il fut inséré dans le contrat que, le roi venant à mourir sans enfants, la reine serait obligée d'épouser son successeur à la couronne, et que, si elle le précédait, le duché demeurerait à la France. Pend. l'expédit. de Charles VIII, elle gouverna le roy. avec beaucoup de sagesse. A la mort de Charles, en 1458, Louis XII épousa cette princesse, qu'il avait aimée lorsqu'il était duc d'Orléans. Les revenus de son duché, qu'elle s'était réservés, furent employés à soulager les veuves et les orphelins; elle étendit ses bienfaits sur les sav. et les guerriers qui s'étaient distingués. Son caractère la portait à dominer, et Louis XII l'excusait en disant: « Il faut savoir souffrir quelque chose d'une femme, quand elle aime son mari et son honneur. »

ANNE DE CHYPRE, fille de Janus, roi de Chypre et d'Arménie, épousa Louis, duc de Savoie, en 1433, n'est connue que par ses vertus privées et des fondations utiles, et mourut à Genève en 1465.

ANNE DE FERRARE, fille d'Hercule II, duc de Ferrare, et de Renée de France, mariée en 1549 à François, duc de Guise, surnommé *le Balafré*, partagea les dangers et les sentiments de son époux et de ses fils, devenus chefs de la Ligue. Après l'assassinat de son mari, devant Orléans, Anne poursuivit avec ardeur la vengeance qui lui

était due et le jugem. du meurtrier. Remariée en 1566 à Jacques de Savoie, duc de Nemours, cette princesse continua de prendre part aux troubles civils; la cour la retint prisonnière dans les châteaux de Blois et d'Amboise; elle mourut en 1607.

ANNE DE FRANCE, fille aînée de Louis XI et de Charlotte de Savoie, mariée à Pierre II de Beaujeu, duc de Bourbon, fut choisie par son père pour gouverner la France pend. la jeunesse de Charles VIII. Le duc d'Orléans ayant pris les armes pour réclamer dans les affaires du gouvernem. la part qu'il croyait due à son rang, fut vaincu et fait prisonnier. Anne le retint captif pendant plus de deux ans dans la grosse tour de Bourges. Cette princesse, douée de beaucoup de prudence et de fermeté, mourut au château de Chantelle en 1522, âgée de 60 ans.

ANNE DE GONZAGUE, plus connue sous le nom de princesse Palatine, épousa, en 1645, Édouard, comte palatin, et mourut à Paris en 1684, après une vie très agitée. Bossuet prononça son oraison funèbre. Les *Mémoires* publiés sous son nom en 1786 sont de Senac et de Meilhan.

ANNE DE HONGRIE, fille de Ladislas VI, roi de Pologne, épousa l'empereur Ferdinand d'Autriche en 1527, et lui apporta les couronnes de Hongrie et de Bohême; elle contribua beaucoup à la défense de Vienne, assiégée par les Turks, et mourut à Prague en 1547.

ANNE DE RUSSIE, fille de Jaroslaw, épousa Henri Ier, roi de France, en 1044. C'est la seule alliance de ce genre contractée entre la Russie et la France. La 9e année de son mariage, elle accoucha d'un fils qui régna sous le nom de Philippe; elle eut depuis deux fils et une fille. Après la mort de Henri Ier, elle accorda sa main à Raoul, comte de Crépi en Valois, quoiqu'il fût marié et parent de son premier époux. Elle osa braver les foudres de l'Église; mais, répudiée par ce nouveau mari, elle alla finir ses jours dans sa patrie.

ANNE DE SAVOIE, fille du duc Amédée V, impératrice d'Orient en 1327, par son mariage avec Andronic III, dit *le Jeune*, eut à la mort d'Andronic la tutelle de son fils Jean Paléologue, et la régence de l'empire qu'elle partagea avec Cantacuzène, prince auquel Anne ne rendit pas justice. Lorsqu'elle fut délivr. des soins du gouvern., elle prit une part très active aux querelles théolog., et mourut vers 1355.

ANNE IWANOWNA, impératr. de Russie, née en 1693, fille d'Iwan, frère aîné de Pierre-le-Grand, et mariée au duc de Courlande, monta sur le trône des tzars en 1730. Elle sut se faire respecter des nations voisines sans prendre part à leurs querelles, si l'on en excepte la guerre qu'elle eut à soutenir contre la Turkie depuis 1737 jusqu'en 1740. Malgré sa douceur de caractère, son ministre Biren, qu'elle avait créé duc de Courlande, fit périr dans les supplices plus de 12,000 personnes, et en exila plus de 20,000 dans les déserts de la Sibérie. Il avait subjugué l'impératrice, qui se jeta plus d'une fois à ses genoux, et prodigua vainement les larmes et les prières pour l'adoucir. Elle mourut d'une maladie de langueur en 1740, laissant la couronne à son petit-neveu Iwan.

ANNE PETROWNA, fille aînée de Pierre-le-Grand et de Catherine Ire, née en 1706, et mariée en 1725 à Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, mourut en 1728, à la fleur de son âge, laissant un fils qui fut ensuite l'infortuné Pierre III.

ANNEBAUT (CLAUDE d'), baron de Retz, maréchal de France, fut fait prisonnier à la bataille de Pavie avec François Ier. Il eut le bâton de maréchal en 1538, la charge d'amiral en 1543, fut chargé de l'administ. des finances avec le card. de Tournon, et mourut à La Fère en 1552. — Son frère Jacques, évêque de Lisieux et card., était mort à Rouen en 1547. — Jean d'ANNEBAUT, son neveu et card., fut tué à la bataille de Dreux en 1562.

ANNÈS (GENNARO) successeur de Masaniello dans le commandem. de Naples, chercha vainem. à maintenir la nouv. république sous la protection de la France et de l'Espagne, introd. lui-même D. Juan d'Autriche dans Naples, et lui remit les clefs de la gr. tour des Carmes, qu'il commandait. Le reste de la ville suivit cet exemple; mais le comte d'Onatte, qui succéda presque imméd. à D. Juan dans le gouvernem., jugeant qu'il n'avait plus rien à craindre de la populace, fit, au mépris de l'amnistie génér., condamner ceux qui avaient pris part à la révolte; et Gennaro lui-même périt sur l'échaf. en avril 1648, avec un gr. nombre de ses partisans.

ANNESLEY (ARTHUR), comte d'Anglesey, né à Dublin en 1614, serv. d'ab. la cause de Charles Ier, roi d'Angleterre, puis celle de Cromwell, et redevint royaliste. Nommé comte et garde du sceau privé en 1673, il perdit ses dignités en 1682, et mourut en 1686. Il a laissé des *Mémoires*, Lond., 1693, in-8. On regrette la perte de son *Histoire* des troubles d'Irlande.

ANNET (PIERRE), maître d'école à Londres, publ. en 1762 un ouvr. irrélig. intit.: *le Libre investigateur*, angl. Cité devant la cour du banc du roi, il fut condamné à être exposé deux fois au pilori, et ensuite détenu pendant une année. Le public trouva la punition trop sévère. On a encore de P. Annet l'*Examen hist. de la vie et des ouvr. de St Paul*, trad. en franç. par d'Holbach, 1770, in-12.

ANNIBAL, général carthag., un des plus grands capitaines de l'antiquité, fils d'Amilcar Barca, né l'an 247 av. J.-C., n'avait que 9 ans lorsque son père lui fit jurer de poursuivre les Romains jusqu'à la mort. Procl. unanim. génér. des armées carthaginoises en Espagne, à l'âge de 25 ans, il prit et rasa Sagonte contre tous les traités, entreprit d'attaquer les Romains jusque dans leur pays, franchit les Alpes, et, 218 ans av. J.-C., entra en Italie avec une armée de 90,000 hommes de pied et 12,000 chevaux. Après avoir pris Turin, défait complétement Scipion sur le Tésin, et Sempronius sur la Trébie, il traversa les Apennins et envahit l'Étrurie. L'année suiv. il battit Cn.-Flaminius sur les bords du Trasimène, et lui tua 15,000 hommes. Q.-Fabius-Maximus l'arrêta quelque temps par sa

sage lenteur; mais l'imprud. de Tér.-Varron lui rendit bientôt la victoire. Il le défit à Cannes, l'an 216 av. J.-C., dans une bataille célèbre où les Romains perdirent 40,000 hom,, au nomb. desquels était le consul Paul-Émile. On croit que si Annibal eût marché droit à Rome, c'en était fait de la république; mais il alla passer l'hiver à Capoue, où ses troupes s'amollirent. Quand il revint assiéger Rome, il inspira si peu de frayeur, qu'on vendit la terre même sur laquelle il campait. Annibal se soutint encore quelque temps en Italie, mais il trouva dans Marcellus un adversaire redoutable. Scipion ayant transporté le théâtre de la guerre en Afrique, Annibal y fut rappelé. Il perdit en y arrivant la bataille de Zama, l'an 202 av. J.-C. S'étant échappé, il se retira d'abord à Adramette; mais, poursuivi par les Romains, il se réfugia auprès d'Antiochus, roi de Syrie, puis chez Prusias, roi de Bithynie, et les arma contre les Romains. Enfin, craignant d'être livré par Prusias, il s'empoisonna à 64 ans, 183 av. J.-C.

ANNIBAL, fils de Giscon, suffète et génér. carthaginois, voulant venger la mort de son grand-père Amilcar, débarqua, l'an 409 av. J.-C., en Sicile, prit d'assaut Sélimonte et Himère, abandonna ces 2 villes à la fureur des soldats, et détruisit entièrement Himère, dont il fit égorger les habitants dans l'endroit même où son aïeul avait été tué. Renvoyé 3 ans après en Sicile pour achever la conq. de cette île, il mit le siége dev. Agrigente, et mourut de la peste avec une gr. partie de son armée, 406 ans av. J.-C.

ANNIBAL, dit *l'Ancien*, amiral carthagin., pilla les côtes d'Italie pend. la prem. guerre punique, et fut ensuite vaincu par le consul Duillius; après cette défaite, il fut lapidé par ses soldats, l'an 261 av. J.-C.

ANNIBALIEN (Flav.-Claud.), était neveu de Constantin, qui le fit roi de Pont, de Cappadoce et d'Arménie, et lui donna sa fille en mariage. Ses soldats, excités par Constance, son cousin, le massacrèrent en 338.

ANNICÉRIS, de Cyrène, philos. grec, disciple d'Aristippe, épura la doct. cyrénaïque, et fonda la secte *annicérienne* vers l'an 130 av. J.-C. — Un autre Annicéris, de Cyrène, que l'on a confondu avec le philos., n'est connu que par sa passion pour les chevaux et son adresse à conduire les chars. S'étant embarq. pour aller disp. le prix à Olympie, il se trouvait à Ægyne au mom. où Platon y était mis en vente comme esclave; il racheta sur-le-ch. le philos. et le reconduisit à Athènes.

ANNIUS, de Viterbe, né vers l'an 1432, mort à Rome en 1502, dominic. et maître du sacré palais sous Alexandre VI, a laissé des *Comment.* sur l'Écrit. sainte, qu'on ne lit plus, et *Antiquitat. variar. volumin. seu libr. XVII*, Rome, 1498, in-fol., recueil qui contient, suiv. lui, les ouvr. de Berose, de Fabius-Pictor, de Myrsile, en un mot des hist. de la plus haute antiq. Dans le principe plusieurs savants furent dupes de cette publication; mais on sait depuis long-temps qu'Annius de Viterbe, excessiv. crédule, mais de bonne foi, avait été le prem. trompé par des faussaires.

ANNON (St), archev. de Cologne, fut régent de l'empire pendant la minor. de l'emper. Henri IV, et mourut en 1075.

ANNONA (myth.), divinité allégor., présidait aux approvisionnem. des vivres chez les Romains.

ANNONE (Jean-Jacques de), né à Bâle en 1728, mort dans la même ville en 1804, y avait professé la rhétor. et ensuite la jurispr.; il s'occupait avec succès d'hist. natur. On a de lui plus. *Mémoires* insérés dans les *Acta helvetica*.

ANOMÉENS, nom d'une secte, dérivée de l'arianisme (*v.* ce nom). C'est par une grave erreur que le nom d'anoméens a été attribué à la secte des antinoméens, dont Jean-Islébius Agricola fut le fondat. dans le 16e S. — V. Agricola (J.-Isléb.) et Antinoméens.

ANONYME DE St-GALL (l'). C'est ainsi qu'est désigné un moine de cette abb., qui vivait au 9e S., et auquel on doit une *Vie* de Charlemagne en 2 liv., imp. par Canisius, Duchêne, D. Bouquet, etc. Le style de cet historien est dur et obscur, mais il rend compte de faits qu'on ne trouve pas ailleurs, et qui font regretter la perte d'une partie de son ouvrage.

ANOT (Pierre-Nicolas), doct. en théologie, né en 1762, suivait la carrière de l'instruct. publique, lorsque la révolut. franç. l'obligea de fuir en pays étranger. Il se rendit à Malte où il passa le temps de son émigration. De retour en France en 1802, il fut nommé vicaire de la métropole de Reims. L'exercice de son ministère ne l'empêcha point de se livrer à la culture des lettres. On a de lui quelq. ouvrages histor. et littér., une *Oraison funèbre de Louis XVI*, et des *Sermons*, composés pour l'association de la Providence, établie à Reims, où il mourut en 1823.

ANQUETIL (Louis-Pierre), né à Paris en 1723, entra jeune dans la congrégation de Ste-Geneviève. Après avoir professé successiv. les belles-lettres, la philos. et la théol., il s'adonna particul. à l'étude de l'histoire. Son séjour à Reims lui donna l'idée et les moyens d'écrire l'*hist.* de cette ville, qu'il publ. en 1756, 3 vol. in-12, ouvr. plein de recherches, et débarrassé des superfluités dont les historiens précéd. l'avaient surchargé. Il passa ensuite à la direction du collége de Senlis, et ce fut là qu'il composa *l'Esprit de la Ligue*, 1767, 3 vol. in-12, un de ses meill. ouvr. Jeté pendant la terreur dans la prison de St-Lazare, il sut conserver assez de calme pour s'y livrer à un travail important, *le Précis de l'hist. universelle.*, 1797, 9 vol. in-12. Membre de l'Institut, il fut employé aux archives des relations extérieures, et décoré de la Légion-d'Honneur. Il était plus qu'octogénaire lorsqu'il publia l'*Histoire de France*, qui se ressent de l'âge de l'aut. et de la précipit. avec laq. elle a été comp. D'une humeur toujours égale, d'une santé robuste, il consacrait dix heures par jour au travail le plus assidu, et méditait de vastes entreprises littéraires, quand il mourut en

1808, à 84 ans. On a encore de lui : *Intrigue du cabinet sous Henri IV, sous Louis XIII et la minorité de Louis XIV*, Paris, 1780. Le style de cette production est faible; ni le génie, ni les rigueurs tyrann. de Richelieu n'y sont peintes de couleurs assez fortes. — *Louis XIV, sa cour et le régent*, 1789, 4 vol. in-12; 1794, 5 vol. in-12; recueil d'anecdotes dont très peu sont saillantes. — *Vie du maréchal de Villars*, écrite par lui-même, suivie du *Journal de la cour*, de 1724 à 1734, Paris, 1787, 4 vol. in-12. — *Motifs des guerres et des traités de paix de la France, pend. les règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI*, 1798, in-8. — *Histoire de France depuis les Gaulois jusqu'à la mort de Louis XVI*, 1804, 14 vol. in-12, réimpr. in-8 et in-18. — *Notice sur la vie d'Anquetil-Duperron* son frère. — Enfin plus. *dissertations* insérées dans les *Mémoires* de l'Institut.

ANQUETIL-DUPERRON (Abraham-Hyacinthe), frère de l'historien, né en 1731 à Paris, dut à la protection de l'év. d'Auxerre, M. de Caylus, les moyens d'acquérir la connaissance de l'hébreu, de l'arabe et du persan. Ne se sentant aucun goût pour l'état ecclésiast., il revint à Paris, où l'abbé Sallier lui fit obtenir un modeste traitem. comme élève de l'école des langues orient. Parti soldat et le sac sur le dos en 1754, pour se rendre dans l'Inde, il en revint en 1762, riche de 180 MSs. Il fut associé l'année suiv. à l'acad. des inscript., et publia success. le fruit de ses voyages : en 1771, le *Zend-Avesta*, accompagné d'une *Relation* de ses voyages et d'une *Vie de Zoroastre*, 3 vol. in-4; en 1778, la *Législation orientale*, in-4; en 1786, *Recherches histor. et géogr. sur l'Inde; de la Dignité du commerce et de l'état du commerçant*, en 1785. A la révol. il s'enferma dans son cabinet, et n'eut d'autre société que ses livres. Les fruits de sa retraite furent : *L'Inde en rapport avec l'Europe*, 1798, 2 vol. in-8, et la trad. latine de l'*Oupnek'hat*, mots persans qui signif. *Secrets qu'il ne faut pas révéler*, 1804, 2 vol. in-4. Il fut compris dans la réorganisation de l'Institut; mais il donna sa démiss., et mourut en 1805. Outre les ouvr. indiq., il a comp. des *Mémoires* lus à l'Académie franç., et laissé de nombreux MSs.

ANSALDO (J.-André), peintre, né à Voltri en 1554, fut, dit Lanzi, un des peintres qui firent beaucoup et bien. Ses fresques sont très estimées. Parmi ses tableaux on cite St Thomas baptisant trois rois. Cet artiste mourut en 1638.

ANSALONI (Sébast.), de Palerme, astron. en 1599, a laissé des *traités* d'astron. et un *Almanach perpétuel*.

ANSALONI (Giordano), missionn. au Japon, y périt victime de son zèle en 1634. On lui attribue un *traité* des superstitions de la Chine; et la trad. latine des *Vies* des saints jés., écrites en espagnol par Fern. Castillo. Ces 2 ouvr. sont inédits.

ANSART (André-Jos.), bénédictin de l'abbaye St-Germain-des-Prés, né en 1723, dans l'Artois, ayant été nommé procureur, disparut avec les fonds qui lui avaient été confiés, s'attacha à l'ordre de Malte, se fit recevoir avocat au parlement, et fut nommé prieur-curé d'un village près Paris, où il mourut en 1790. Il a publ. plus. ouvr. relatifs à l'*hist.* ecclés. peu estimés aujourd'hui, et qu'on présume avoir été pillés par lui dans les archives de l'abbaye de St-Germain-des-Prés.

ANSART (Louis-Jos.-Aug.), cousin du précédent, chanoine régulier de France, né dans l'Artois en 1748, a publié en 1784, à Châlons-sur-Marne, le prem. vol. de la *Bibliothèque littéraire du Maine*, ouvr. qui n'a point été continué, mais que le *Dict. du Maine*, par M. Perche, empêchera de regretter.

ANSBERT (St), év. de Rouen, né dans le Vexin, fut élevé à la dignité de chancel. du roi Clotaire III; mais il quitta la cour pour se retirer à l'abbaye de Fontenelle, dont il devint abbé. Élevé sur le siége épisc. de Rouen en 683, il fut exilé par Pépin d'Héristal, maire du palais, dans le monastère de Hainaut, et il y mourut en 698.

ANSCHAIRE, abbé de Corvey, né dans la Picardie en 801, fut élevé par les bénédictins de Corbie, et se rendit ensuite à Corvey, où il fit de tels progrès dans les sciences, qu'en 821 il fut mis à la tête de l'école. Il suivit dans le Danemarck le roi Harald qui venait de se faire baptiser, et prêcha l'Évangile aux Danois et aux Suédois, et mourut à Brême en 864. Il avait composé plus. ouvr., mais il ne reste de lui que la *Vie* de St Wilohard, Cologne, 1642, in-8. La biblioth. de Corvey, fondée par Anschaire, était précieuse. C'est sur un MS. qu'on y découvrit au 16e S., et qui se trouve aujourd'hui à Florence, qu'ont été impr. les premiers livres des *Annales* de Tacite.

ANSEAUME, auteur dramat., né à Paris, doctrin., puis maître de pension, devint souffleur et secrét. à la Comédie-Italienne, contribua beaucoup au succès de ce théâtre; et mourut à Paris en 1784. On lui doit un gr. nombre d'opéras comiq., dont quelques-uns sont toujours revus avec plaisir, tels que *la Clochette, les deux Chasseurs et la Laitière, le Tableau parlant*.

ANSEGISE, mort en 834, abbé de Fontenelle, sous Louis-le-Débonnaire, est aut. d'un *Recueil* des Capitulaires de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire, imprim. dans le *Recueil* de Baluze, tom. Ier, 1677.

ANSEGISE, abbé de St-Michel, archev. de Sens au 9e S., sacra en 879 Louis III et Carloman, fils de Louis-le-Bel, et mourut en 883, généralement estimé par ses vertus et ses talents. Il avait été nommé, par le pape Jean VIII, primat des Gaules et de Germanie; mais plus. évêques s'opposèrent à cette nouvelle primatie.

ANSELME (St), év. de Lucques, légat de Léon IX en Lombardie, mourut à Mantoue en 1086. Il composa la *Défense de Grégoire VII*, en 2 livr., contre l'antipape Guibert, publ. par Canisius dans les *Lectiones antiquæ*, tom. VI, et depuis dans la *Bibl. Patrum*, tom. XVIII. On lui attribue quelq. opusc. ascétiq. mis au jour par Wading, et recueillis dans la *Bibl. Patrum*, tom. XXVII.

ANSELME (St), né en 1033, à Aost en Piémont,

fut abbé du Bec en Normandie, où il avait pris l'habit des mains de Lanfranc, et plus tard archevêque de Cantorbéry. Zélé défenseur des prérogatives du clergé, il lutta constamment pour assurer son indépend. alors nécessaire. N'ayant pu obtenir la restitution de tous les revenus de son siége, il quitta l'Angleterre et se rendit à Rome. Il assista en 1098 au concile de Bari, dans lequel il soutint le droit du clergé de nommer exclusiv. aux dignités ecclésiast. Mécontent de n'être pas soutenu par la cour de Rome, il vint à Lyon, où il resta jusqu'à ce que, rappelé par Henri Ier, il consentit à retourner occuper son siége. Il fit un second voyage à Rome avec le consent. de Henri, puis revint à son abbaye du Bec; Henri vint l'y chercher pour le ramener en Angleterre, où le prélat fut accueilli par des transports de joie. Dans le synode de Westminster en 1102, il fit décider que le célibat serait à l'avenir rigoureusem. exigé des prêtres. Il mourut en 1109. Ses nombr. ouvr. ont été souvent réimpr. La meill. édit. est celle donnée par Gabr. Gerberon, Paris, 1721, in-fol.

ANSELME de Laon, doyen et archid. de cette ville, mort en 1117, profess. la théol. à l'univ. de Paris. On a de lui une *Glose* interlinéaire de la Bible, imp. avec celle de Lyra.

ANSELME (George), poète latin, né dans le 15e S. à Parme, était le petit-fils d'un autre George Anselme qui avait composé des *Dialogues* sur l'harmonie et des *Institut. astrolog.* Il cultiva la médecine et la littérature, et mourut vers 1530. Outre des *Notes* sur Plaute et la *Vie* de son compatriote Caviceo, l'auteur du *Libro del Peregrino*, on a d'Anselme un recueil assez rare intitulé : *Epigrammat. lib. VII; Sosthyrides; Palladis Peplus; Eglog.* IV, Venise, 1528, in-8.

ANSELME (Pierre de Guibours, le P.), augustin déchaussé, mort à Paris sa patrie, en 1694, à 69 ans, a publ. plus. ouvr. hérald. et généalog.; mais il n'est connu que par la part qu'il a prise à l'*Histoire généalog. et chronol. de la maison de France et des gr. officiers de la couronne*, 1726-33, 9 vol. in-fol. Cet ouvr., continué par Dufourny et par les PP. Ange de Sainte-Rosalie et Simplicien, est une source d'utiles renseignem. pour l'histoire.

ANSELME (Antoine), abbé, né à l'île Jourdain en 1652, est connu par des *sermons*, des *panégyriques* et quelques *dissert.* insérées dans les *Mémoires* de l'académie des inscript. et belles-lettres dont il était associé. Mme de Sévigné parle de lui dans une lettre du 8 avril 1689. Il mourut en 1737.

ANSELMI (Mich.-Ange), peintre italien, né à Lucques en 1491, et mort en 1554, a laissé des fresques et de beaux tableaux à Parme. Le musée royal possède de cet artiste *la Vierge* présentant son fils à l'adoration des Mages.

ANSELMO (Antoine), échevin et avocat fiscal à Anvers, sa patrie, mort en 1668, octogén., a beaucoup écrit sur le droit belgique; ses ouvr., *Opera juridica*, forment 4 vol. in-fol.

ANSER, poète latin, était un parasite de Marc-Antoine, qui paya ses louanges par le don d'une maison de campagne à Salerne. Virgile et Ovide l'ont ridiculisé dans leurs vers.

ANSGARDE, femme de Louis-le-Bel, mère de Louis III et de Carloman, fut répudiée par son époux, et mourut vers 880.

ANSHELMUS (Thom.), impr. habile, né à Bade au 15e S., avait son atelier à Plotsheim en 1503, d'où il le transporta d'abord à Tubingue, puis à Hagueneau. Il était l'ami de Ruchlin. Ses édit., aussi belles que correctes, sont rares et fort recherchées.

ANSLO (Reinier), poète latin, né en 1622 à Amsterdam, mort à Pérouse en 1669, avait reçu du pape Innocent X et de la reine Christine des marques de leur estime pour ses *vers*. Le recueil en a été publié, Rotterdam, 1713, in-8.

ANSON (George), célèbre amiral anglais, né en 1697, entra fort jeune dans la marine; après plus. voyages, où il se fit remarquer par son habileté, il fut chargé d'une expédit. contre les établissem. espagnols dans l'Amérique-Méridionale; il y réussit complétement, et fut à son retour comblé des fav. de George II. Une victoire qu'il remporta en 1757 sur le chef d'escadre français, la Jonquière, lui valut la pairie. Nommé amiral en 1761, il mourut l'année suiv. On a publ. la *relation* de son voyage autour du monde, Londres, 1746, in-4; trad. en français, Amsterd., 1749, in-4; Paris, 1750, in-4, et 5 vol. in-12.

ANSON (Pierre-Hubert), né à Paris en 1744, recev. des finances, membre de l'assemblée constituante, puis administrateur des postes, mort en 1810, cultiva la littérat. non sans quelq. succès. Outre quelq. *morceaux* dans les recueils du temps et des discours dans le *Moniteur*, on a de lui la trad. des *Odes* d'Anacréon, 1795, pet. in-8, en vers médiocres; et celle des *Lettres de milady Montague*, 1795, 2 in-12, très estimée.

ANSPACH (la margravine d'), fille du comte de Berkeley, née en Anglet., l'an 1750, fut mariée en prem. noces au lord Craven, dont elle se sépara en 1781, par suite des mauv. procédés de cet époux infidèle. Ayant quitté l'Anglet. à cette époque, elle passa en Allemagne, séjourna quelque temps à Anspach, parcourut ensuite la Russie, la Crimée, vint à Constantinople, où elle se lia avec le comte de Choiseul-Gouffier, ambass. de France, se rendit ensuite en Portugal, y épousa, en 1791, après la mort du lord Craven, le margrave d'Anspach, Chrétien-Frédéric-Charles. Ce prince, qui avait conçu un amour violent pour lady Craven, pendant le séjour de cette dernière à Anspach, céda, peu de temps après cette union, sa principauté à son oncle Frédéric, et alla se fixer en Angleterre avec sa nouvelle épouse, qui y possédait une retraite charmante. Adonnée à la culture des lettres, la margravine écrivit, avec le même succès, en vers et en prose, dans les langues anglaise, allemande, italienne et franç., qu'elle possédait bien, et qu'elle parlait avec une égale facilité. Elle mourut à Naples le 13 juin 1825. Outre quelques pièces de théâtre et des lettres à son fils, on a de cette

dame : *Voyage à Constantinople par la Crimée* (en angl.), Londres, 1789, in-4. Il en parut la même année 3 trad. franç. par Durand, Guédon de Berchère et Desmeunier. — Des *mémoires* conten. les observ. recueillies par cette princesse dans les div. cours de l'Europe (en angl.), Londres, 1826, 2 vol. in-12, trad. en français par J.-T. Parisot, et publiés la même année, 2 vol. in-8.

ANSPRAND, roi des Lombards, vaincu par Ragimbert, duc de Turin, fut obligé de fuir en Bavière ; il monta sur le trône après avoir défait Aribert, fils de Ragimbert, et mourut en 712, après un règne de trois mois.

ANSTEYN (Christophe), poète anglais, né en 1724, fut obligé de quitter l'univ. de Cambridge pour avoir publié une *satire*. Fixé à Bath, il y mourut en 1805, laissant diverses *poésies* et morceaux de littérature.

ANSTIS (Jean), savant antiquaire et roi d'armes anglais, mort en 1744, a publié plus. ouvr. héraldiq., entre autres *un Catalogue des chevaliers de la Jarretière*, 1724, 2 vol. in-fol., et l'*Introduction à l'hist. de l'ordre du Bain*, 1725, in-4, etc.

ANTALCIDE, Spartiate, conclut, l'an 387 avant J.-C., avec Artaxercès, roi des Perses, cette paix ignominieuse connue sous le nom de paix d'Antalcide, qui rendait tributaire du roi barbare toutes les villes grecques de l'Asie-Mineure. Poursuivi par la haine générale, il fut réduit à se laisser mourir de faim.

ANTANDRE, était frère d'Agathoclès, tyran de Syracuse, lui survécut et écrivit son *hist.* qui est perdue.

ANTARAH, poète arabe, auteur d'une des sept *Moallah-ça*, vivait au 6e S. Ce poème a été publ. avec une version angl., par Wil. Jones, Lond., 1782.

ANTECHRIST (ennemi de Dieu), annoncé dans les livres saints comme devant précéder le second avénement de J.-C. Il traversera en conquérant presque toute la terre, et surpassera par ses crimes et son impiété tout ce qu'elle a produit de plus odieux.

ANTÉ (mythol.), géant et brigand de Libye, fils de Neptune et de la Terre, défiait les passants à la lutte, et les faisait périr. Hercule le souleva en l'air afin de l'étouffer, parce que quand il touchait la terre il reprenait de nouvelles forces.

ANTELMI (Nicolas), chanoine de Fréjus, mort en 1646, réunit en 2 vol. les titres du chapitre de son église, et laissa des *Adversaria*, fruit de laborieuses recherches. Ami de Peiresc, il était en correspondance avec les Sainte-Marthe, auxquels il fournit d'utiles renseignements pour la *Gallia christ.*

ANTELMI (Pierre), son neveu, lui succéda dans son canonicat, et mourut en 1668. Il a rectifié les leçons de l'office de St-Léonce, patron de l'église de Fréjus.

ANTELMI (Joseph), neveu du précédent, aussi chanoine de Fréjus, grand-vicaire de l'évêque de Pamiers, mort en 1697, à 49 ans, avait publ. quelq. *Dissert.* sur les ouvr. de St Léon et de St Prosper, sur l'âge de St Martin, sur le culte de Ste Maxime, etc. Il laissait des matériaux pour une *Hist. complète du diocèse de Fréjus*, et differ. ouvr. ébauchés. — Son frère Ch. Antelmi, évêq. de Grasse, fit impr. sa *Dissert. sur St Eucher*, évêque de Lyon, Paris, 1726, in-4.

ANTELMY (P.-Thomas), né à Trigance en Provence en 1730, fut prof. de mathém. à l'école militaire, puis insp. des études, et mourut à Paris en 1783, laissant inédit un *Traité* de dynamique. Outre quelq. Mém. dans les recueils de l'académie des sciences, il a publ. la trad. des *Fables* de Lessing, Paris, 1764, in-12; de la *Messiade* de Klopstock, *ibid.*, 1760, et du *Calcul différentiel et intégral*, de Mlle Agnesi, *ibid.*, 1775, in-8.

ANTÉNOR, prince troyen, parent de Priam, après la ruine de Troie, vint en Italie, où il fonda dit-on, la ville de Padoue.

ANTÉNOR, sculpt. athénien, dans la 76e olympiade, exécuta les statues d'Harmodius et d'Aristogiton, regardées comme des chefs-d'œuvre. Winckelmann le nomme Agénor.

ANTÈRE ou ANTÉROS, Grec de naissance, élu pape en 235, mourut le 3 janvier 236.

ANTESIGNAN (Pierre), gramm., né à Rabastens, diocèse d'Albi, au 16e S., a publ. des *notes* sur la *Gramm. gr.* de Clinard ; un opuscule : *De praxi præceptor. grammaticæ*, publ. à la suite de la compilation d'Alex. Scot : *Universa Grammatica gr.* ; une édit. de Térence, Lyon, 1560, in-4, avec une triple interprétat., et quelq. petits écrits cités dans la *Bible* de Gesner.

ANTHELME (St), évêque de Belley au 12e S., dégoûté du monde, se fit chartreux, et fut élu général de son ordre, dans lequel il rétablit la réforme. Le pape Alexandre II le nomma au siége de Belley, où il mourut en 1178, après avoir levé l'excommunic. qu'il avait portée contre le comte Humbert de Savoie, qui avait permis à un archer de tuer un prêtre.

ANTHÉMIUS, consul en 405, sous le règne d'Arcadius, est l'un des hommes les plus distingués que présente l'hist. de l'emp. d'Orient. D'abord ambassadeur en Perse, puis maître des offices, il fut fait consul, et la même année préfet de l'Orient. En apprenant cette double nomination, St Jean-Chrysostôme lui écrivit : « Au lieu de vous féliciter d'avoir réuni le consulat et la préfecture, je félicite ces deux dignités d'être si bien placées. » Régent de l'empire pendant la minorité de Théodore II, il gouverna l'état avec sagesse, se démit du pouvoir vers 414, et vécut depuis dans l'obscurité.

ANTHÉMIUS (Procopius), petit-fils du précédent, emper. d'Occident, en 467, fut détrôné par Ricimer, qui le fit massacrer en 472. Son success. fut Olibrius.

ANTHÉMIUS, archit., sculpt. de Tralles, donna le plan de la basilique de Ste-Sophie à Constantinople, le plus beau monument que le christianisme ait élevé dans l'Orient ; mais il ne put en pousser la construction plus loin que les fondements, et mourut en 534. Il avait écrit un livre des *Machines*

singulières. Dupuy a trad., en 1777, dans le rec. de l'acad. des inscript., un fragment d'Anthémius, contenant des problèmes de mécanique et de dioptique.

ANTHERMUS ou ATHÉNIS, sculpt. grec, cité par Pline, ainsi que son frère Bupalus, comme deux sculpt., archit. et peintres recommandables. Une de leurs statues fut transportée de la Grèce à Rome, sous Auguste.

ANTHOINE (NICOLAS), né à Brieu en Lorraine, de parents catholiques, embrassa la réforme; mais ensuite, persuadé que la religion la plus ancienne est la meilleure, il alla se faire juif à Venise; de Venise il se rendit à Genève, où il garda si bien le silence sur ses sentiments particuliers, qu'il fut nommé ministre. Un jour, dans un accès de folie, il s'écria qu'il était juif et fut enfermé comme fou. Mis en liberté quelq. temps après, il annonça de nouveau qu'il n'adorait que le Dieu d'Israël. D'après l'avis du consistoire et le jugement du conseil, il fut brûlé, après avoir été étranglé, le 20 avril 1632. Les ministres Ferry et Mestrezet n'approuvaient pas le supplice de cet esprit faible. On trouve sa *Vie* dans le 8e vol. du *Choix des mercures.*

ANTHOINE (FRANÇ.-PAUL-NIC.), député du tiers états de Lorraine aux états-généraux de 1789, puis député de la Moselle à la convention, mourut à Metz en 1793, légant tous ses biens à la nation; mais la convention refusa ce legs.

ANTHROPOMORPHITES, du grec ἄνθρωπος, homme, et μορφὴ, forme, nom d'hérétiques qui attribuaient à Dieu un corps semblable à celui de l'homme.

ANTHUSE (Ste), recluse, vivait dans une solit. hors des murs de Constantinople. Elle fut protégée durant la persécution des iconoclastes par l'impératrice Eudoxe, épouse de l'emp. Constantin Copronyme, et prédit à sa bienfaitrice, depuis longtemps stérile, qu'elle serait mère.

ANTHUSE, fille de l'impératrice Eudoxe, imita les vertus de celle qui avait prédit sa naissance, et dont elle portait le nom. Retirée dans un monastère d'Euménie, elle y mourut en 690. L'église grecque honore sa mémoire.

ANTIBOUL (CHARLES-LOUIS), né à St-Tropez, avocat et memb. de la convent., refusa de prendre la qualité de juge dans le procès de Louis XVI, dont il vota la détention, et fut exécuté le 31 octobre 1793, comme complice des girondins.

ANTICO (LAURENT), gramm., né en Sicile vers 1501, embrassa l'état ecclésiast. et fut professeur au séminaire de Padoue. Il a laissé : *de Instit. grammat.; Commentar. tres; de Eloquentiâ, libr. III.*

ANTICONE (JEAN.-B.), peintre, se fit, dans le 16e S., quelque réputat. par son talent pour la miniature.

ANTIDOTUS, peintre grec, vivait 364 ans avant J.-C. Pline cite parmi ses tableaux *le Lutteur, le Joueur de flûte* et *le Gladiateur.* Il eut pour disciple le célèbre Nicias.

ANTIER (MARIE), née à Lyon en 1687, débuta en 1711 à l'Opéra de Paris. Cette actrice excellait dans les rôles de princesse. Ce fut elle qui couronna Villars après sa victoire de Denain.

ANTIGÈNES, Macédonien, chef des Argyraspides qui suivirent Alexandre-le-Grand en Asie, après la mort de ce prince resta fidèle à Perdiccas puis à Eumène. Antigone eut la cruauté de le faire brûler vif, l'an 315 avant J.-C.

ANTIGÉNIDES, de Thèbes, fils de Dionysius, fut le maître de flûte d'Alcibiade. — Un autre Thébain perfectionna la flûte, et fut le créateur d'une méthode pour jouer de cet instrument, nommée mode antigénidien.

ANTIGNAC (A.), employé à la poste aux lettres, né à Paris en 1770, mort dans la même ville en 1825, publia *Chansons et Poésies diverses*, 1809, in-18. — *Cadet Roussel aux préparatifs de fête* (le mariage de Napoléon), 1810, in-8 de 4 pages. Depuis la publication de son *Recueil*, Antignac composa beaucoup d'autres chansons, qu'on trouve, soit dans la collection de *l'Épicurien*, soit dans le chansonnier intitulé : *Le Caveau moderne.*

ANTIGONE, fille d'OEdipe et de Jocaste, le modèle de la piété filiale, servit de guide à son père aveugle, et tenta vainement, lui mort, de réconcilier ses frères Étéocle et Polynice. Condamnée par Créon, tyran de Thèbes, à mourir de faim, elle prévint ce supplice en se procurant une mort plus prompte.

ANTIGONE, surn. *le Cyclope*, fut un des capitaines d'Alexandre qui se partag., après sa mort, le vaste empire de ce conquérant. Son lot fut la Pamphilie, la Lycie et la Haute-Phrygie. Il fit périr Eumènes, s'empara de toute l'Asie-Mineure, de la Syrie, et prit le titre de roi d'Asie. Il triompha plusieurs fois des ligues formées contre lui, mais enfin il fut tué dans la bataille d'Ipsus, que lui livrèrent Cassandre, Séleucus et Lysimaque, l'an 301 av. J.-C.

ANTIGONE de Caryste, vivait dans le 3e S. av. J.-C., sous les deux prem. rois Ptolémée. Il composa un ouvr. intit. : *Histoires mémorables*, publ., *græco-latinè*, par Jean Meursius, à Leyde, 1619, in-4. L'édit. de Recsiman, Leipsig, 1791, in-4, est la plus estimée.

ANTIGONE, fils d'Hircan, fut associé à la royauté par son frère Aristobule, roi de Judée, soumit l'Iturée, et fut assassiné par son frère l'an 101 av. J.-C.

ANTIGONE, fils d'Aristobule, roi de Judée, fut conduit à Rome après la prise de Jérusalem par Pompée. Ne pouvant rien obtenir du peuple-roi, il s'adressa à Pacore, roi des Parthes, qui le rétablit sur le trône. Mais trois ans après, Gabinius, lieutenant d'Antoine, s'empara de Jérusalem à la sollicitation d'Hérode, et fit périr, l'an 25 av. J.-C., Antiochus, qui fut le dernier prince de la race des Asmonéens.

ANTIGONE, peintre, écrivit. suivant Pline, en société avec Xénocrate, Polémon et Hypsicrate, sur la peinture et sur les tableaux, des livres que l'on voyait de son temps à Sycione.

ANTIGONE, sculpt. grec, est cité par Pline, qui lui attribue quelques livres sur son art.

ANTIGONE-DOSON, roi de Macédoine, l'an 232 avant J.-C., petit-fils de Démétrius-Poliorcète, fut appelé, l'an 231 av. J.-C., au trône par les Macédoniens; il épousa la veuve de Démétrius son neveu, soumit les peuples qui avaient secoué le joug, secourut les Achéens qui le nommèrent leur chef, défit Cléomènes, roi de Sparte, et prit cette ville. Il mourut l'an 221 avant J.-C., laissant le trône à Philippe, son petit-neveu.

ANTIGONE-GONATAS, fils de Démétrius-Poliorcète, suivit son père en Asie; Démétrius ayant été fait prisonnier, il offrit d'aller prendre sa place. Après la mort de Lisimaque et de Séleucus, il crut l'occasion favorable pour reprendre la Macédoine; mais Ptolémée-Céraunus l'avait prévenu, et ce ne fut que l'an 277 av. J.-C. qu'il fut reconnu roi de Macédoine. Détrôné quatre ans après par Pyrrhus, il ne rentra dans ses états qu'après la mort de ce prince, et mourut l'an 244 avant J.-C.

ANTIGONE-SOCHOEUS, qui vivait 300 ans av. J.-C., du temps d'Éléazar, paraît avoir été le fondat. de la secte des saducéens (*v.* ce nom).

ANTIGUA (Marie), religieuse espagn. de l'ordre de la Merci, a écrit, au 17e S., avec beaucoup d'onction et de pureté quelques ouvr. mystiques, trad. en français.

ANTIMACO (Marc-Ant.), né à Mantoue en 1473, prof. de grec à Ferrare en 1527, mort en 1552, a trad. du grec en latin les *OEuvres* de Gémisthus-Pléthon, et quelq. opuscules de Denys d'Halicarnasse, de Démétrius de Phalère, etc., Bâle, 1540, in-4. On trouve quelques-unes de ses *poésies* lat. à la fin du recueil des Lettres de quelques savants à P. Vetteri, Pavie, 1758.

ANTIMAQUE de Colophon, poète grec du 5e S. av. J.-C., aut. de quelques *élégies*, et d'un poème intit. *la Thébaïde*. Schekenberg, a publié : *Antimachi Coloph. reliquiæ*, Hall, 1780, in-8.

ANTIME ou ANTHYME, duc de Naples vers 788, après Théophilacte, fit élever dans cette ville l'église de St-Paul et le monastère de St-Quirico.

ANTINOMÉENS, nom d'une secte dérivée du luthéranisme, et qui eut pour chef Jean-Islébius Agricola. Son dogme était l'inutilité de la loi de Moïse dans l'œuvre de la conversion chrétienne. C'est par erreur que cette secte a été confondue avec celle des anoméens; ce nom désigne une branche de l'arianisme.

ANTINOUS, jeune Bithynien d'une grande beauté, fut l'esclave et le favori de l'emper. Adrien, qu'il accompagna dans ses voyages. Étant en Égypte, il se noya dans le Nil, par accident; son maître, inconsolable de sa perte, fit élever un temple en son honneur, donna son nom à un gr. nombre de villes de la Haute-Égypte, et multiplia son image par des médailles et des statues. Le *Musée* de Paris possède plusieurs statues d'Antinoüs.

ANTIOCHUS, fils de Phintas, régnait conjointement avec son frère Androclès, sur les Messéniens, dans le 8e S. av. J.-C. Resté seul en possession du trône après la mort de son frère, qui perdit la vie dans une sédition, il mourut vers l'an 744 avant J.-C.

ANTIOCHUS de Syracuse, est cité par Pausanias et Denys d'Halicarnasse, comme aut. d'une hist. de Sicile, depuis le roi Cocalus jusqu'à la mort de Xercès.

ANTIOCHUS Ier SOTER, fils aîné de Séleucus, prem. roi de Syrie et de Babylone, lui succéda l'an 280 avant J.-C. Il remporta plus. victoires sur les Bithyniens, les Macédoniens et les Galates, attaqua, sans succès, à l'instigation de Magas, Ptolémée-Philadelphe, roi d'Égypte. Ayant tenté de s'emparer du roy. de Pergame, après la mort de Philétère, il fut vaincu près de Sardes, par Eumène, neveu et success. de ce prince, et mourut à Antioche, après cette expéd. malheureuse, l'an 262 av. J.-C. L'amour de ce prince pour *Stratonice*, l'épouse de son père, qui eut la générosité de la lui céder, est le sujet d'un opéra d'Hoffman.

ANTIOCHUS II THÉOS, fils du précéd. et de Stratonice, lui succéda. Les Milésiens lui donnèrent le surnom de *Dieu*, parce qu'il les délivra de la tyrannie de Timarque. Il renouvela la guerre que son père avait faite avec peu de succès contre Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte; mais il fut forcé de demander la paix et de répudier sa prem. femme, Laodicé, pour épouser Bérénice, fille du roi d'Égypte. Laodicé en conçut un tel ressentiment, qu'elle l'empoisonna, 247 ans av. J.-C.

ANTIOCHUS-HIÉRAX, fils d'Antiochus-Théos et de Laodicé, frère de Séleucus-Callinicus, fut fait roi de Cilicie par Ptolémée-Évergètes qui voulait l'opposer à Séleucus. Il remporta d'abord de grands avantages sur son frère qu'il vainquit près d'Ancyre en Galatie. Mais les Gaulois, qui faisaient la principale force de son armée, s'étant révoltés, il se réfugia chez Artamènes, son beau-père, roi de Cappadoce. Celui-ci ayant cherché à le faire mourir, il se sauva en Égypte; Ptolémée le fit mettre en prison. Il périt quelque temps après, 227 ans av. J.-C., en voulant s'échapper. On le surnomma *Hierax* (Vautour), à cause de son avidité.

ANTIOCHUS III, dit *le Grand*, succéda à son frère Séleucus-Céraunus, l'an 222 av. J.-C. Il s'occupa d'abord de faire rentrer dans le devoir plus. de ses officiers qui s'étaient déclarés indép.; puis il ne songea qu'à reconquérir la Cœlé-Syrie qui avait été enlevée à Séleucus-Callinicus par le roi d'Égypte; mais il fut battu par Ptolémée-Philopator, près de Raphia; quelque temps après, Achéus s'étant révolté contre lui, il le poursuivit à Sardes, le prit et le mit à mort. Il tourna ensuite ses armes contre les prov. de Syrie que conservait le roi d'Égypte, et les reprit; il allait conquérir l'Asie-Mineure et la Grèce, quand les Romains, appelés au secours des vaincus, le battirent aux Thermopyles (191), et à Magnésie. Il n'obtint la paix qu'aux conditions les plus onéreuses. Il fut tué peu après (187) dans l'Élymaïde, où il était allé pour piller un temple de Bélus, afin de payer les Romains. Il avait reçu Annibal à sa cour.

ANTIOCHUS IV ÉPIPHANE, fils d'Antiochus-le-Grand, monta sur le trône 175 ans av. J.-C., et régna 11 ans. Il s'empara d'une partie de l'Égypte, et retint prisonnier Ptolémée-Épiphane, roi de ce pays; mais les Romains le forcèrent de renoncer à sa conquête. Les Juifs s'étant révoltés contre lui, il les traita avec la plus excessive sévérité; fit mourir les sept frères Machabées, ainsi que le sage vieillard Éléazar. Mathathias et Judas Machabée battirent ses troupes, et il mourut d'une chute de cheval, en l'an 164 avant J.-C.

ANTIOCHUS V EUPATOR, fils d'Antiochus-Épiphane, lui succéda en 164, à peine âgé de 9 ans. Démétrius Soter, son cousin germain, s'empara de ses états, et le fit mourir après 18 mois de règne. Ses généraux firent la guerre aux Juifs, et furent repoussés par les Machabées.

ANTIOCHUS VI, surn. *Dionysius* ou *Bacchus*, fils d'Alexandre Balas, se disait issu d'Antiochus Théos. Tryphon, qui avait pris soin de son enfance, fit valoir ses prétentions contre Démétrius-Nicanor, le plaça sur le trône (144), pour régner à sa place, et le fit mourir un an après.

ANTIOCHUS VII EVERGÈTES ou SIDÉTÈS, fils de Démétrius-Soter, monta sur le trône l'an 140 av. J.-C., chassa de Syrie l'usurpateur Tryphon, réduisit les Juifs, battit les Parthes, mais il fut enfin battu lui-même par Démétrius Nicanor, qui s'empara de ses états l'an 127 avant J.-C.

ANTIOCHUS VIII ÉPIPHANES ou GRYPUS, fils de Démétrius-Nicanor, monta sur le trône l'an 123 av. J.-C., après en avoir chassé l'usurp. Zabinas; s'allia avec le roi d'Égypte en épousant sa fille, eut à soutenir une guerre contre son frère Antiochus de Cyzique, qui voulait le détrôner, et fut forcé de lui céder une partie de ses états (122 ans avant J.-C.). Ils régnèrent conjointement jusqu'à l'an 97, époque de la mort de Grypus.

ANTIOCHUS IX PHILOPATOR, dit aussi *de Cyzique*, parce qu'il avait été élevé dans cette ville, contraignit son frère Antiochus-Grypus à lui céder la Cœlé-Syrie. A la mort de son frère, en 97 av. J.-C., il régna sur toute la Syrie; mais quatre ans après un fils d'Antiochus-Grypus lui livra une bataille et le réduisit à se tuer.

ANTIOCHUS X EUSÈBES, fils d'Antiochus de Cyzique, reprit le trône sur Séleucus, fils d'Antiochus-Grypus, qui avait détrôné son père; mais 2 ans après, il fut lui-même détrôné par deux autres fils de Grypus, 91 ans avant J.-C.

ANTIOCHUS XI ÉPIPHANE ou PHILOPATOR, partagea la couronne avec son frère Philippe, après la mort de Séleucus VI leur aîné, qu'ils vengèrent en passant au fil de l'épée les habitants de la ville de Mopsueste, où il avait été brûlé vif. Mais ayant été vaincu par Antiochus X en revenant de Syrie, Antiochus XI se noya dans sa fuite, l'an 93 av. J.-C.

ANTIOCHUS XII, surn. *Dionysius-Épiphane-Philopator-Callinicus*, fils d'Antiochus-Grypus, prit la couronne lorsqu'il sut que Démétrius III son frère était prisonn. des Parthes, entreprit une expédit. contre les Arabes, les vainquit d'abord, mais perdit la vie dans un 2e combat, l'an 85 av. J.-C.

ANTIOCHUS XIII L'ASIATIQUE, fils d'Antiochus-Eusèbes, avait été élevé au fond de l'Asie, d'où lui vint son surnom. Il fut rétabli par Lucullus, 69 ans av. J.-C., sur le trône d'où son père avait été chassé. Quatre ans après Pompée le dépouilla de ses états, et réduisit la Syrie en province romaine.

ANTIOCHUS. Nom commun à trois rois de Commagène en Asie. Le prem. embrassa le parti du roi Tigrane contre Pompée, l'an 69 av. J.-C.; puis secourut Pompée contre César, et fut tué par l'ordre d'Auguste. — Le 2e remonta sur le trône dont sa famille avait été dépossédée, et mourut sous le règne de l'empereur Tibère, 17 ans avant J.-C. — Le 3e fut placé sur le trône par Caligula, qui l'en fit descendre ensuite.

ANTIOCHUS d'Ascalon, philos. stoïcien, disciple de Carnéade, eut pour auditeurs Cicéron, qui vante la finesse de son esprit et l'éloquence de ses discours. Lucullus l'avait attiré à Rome, et fut son ami ainsi que Brutus. Il avait composé un traité *sur les Dieux*.

ANTIOCHUS, de Laodicée en Phrygie, philos. sceptique de l'école d'Ænésidème, eut pour disciples Théodas et le médecin Ménodote.

ANTIOCHUS, philos. cynique, né en Cilicie, obtint la faveur des emper. Alexandre Sévère et Caracalla; mais ayant conspiré contre ce dernier, il fut mis à mort l'an 216 de l'ère chrét.

ANTIOCHUS, abbé du monastère de Seba, près de Jérusalem, l'an 604 de J.-C., est aut. d'un ouvr. intitulé : *Pandectes de l'Écriture sainte*, en 190 homélies séparées. Dans sa préface, il parle de la prise de Jérusalem par Chosroès, roi de Perse; et il y a joint un poème dans lequel il déplore la perte de la vraie croix, emportée par le vainqueur en Perse. Ce poème est impr. gr. lat. dans le suppl. de la *Bibl. Patrum*.

ANTIOPE (mythol.), fille de Nyctée, roi de Thèbes, fut séduite par Jupiter, et en eut deux fils, Zéthus et Amphion. Elle inspira aussi de l'amour à Lycus, roi de Thèbes; mais Dircé, femme de ce prince, la fit enfermer dans une étroite prison. Elle fut délivrée par ses fils, qui tuèrent Lycus et Dircé.

ANTIOPE (mythol.), reine des Amazones, fut prise par Hercule, qui lui fit épouser Thésée; elle en eut un fils nommé Hippolyte.

ANTIPAS (St), cité dans l'Apocalypse comme un des premiers disciples de J.-C., souffrit le martyre à Pergame, dont il était évêque.

ANTIPATER, ami et ministre de Philippe de Macédoine et d'Alexandre-le-Grand, qui, pendant l'expédition d'Asie, le nomma gouvern. de la Macédoine et de toute la Grèce. Il réduisit les Thraces, les Lacédémoniens, et quelq. autres peuples grecs qui s'étaient révoltés (331 ans av. J.-C.). Alexandre, à l'instigation d'Olympias, sa mère, lui ôta son gouvernem. Après la mort d'Alexandre, on lui laissa la Macédoine; il eut à combattre la ligue des peuples qui s'étaient soulevés. Il mourut très âgés l'an 317 avant J.-C.

ANTIPATER II, roi de Macédoine, fils de Cassandre, et petit-fils du précéd., disputa la couronne à son frère Philippe, et régna quelque temps avec lui. En 295, ils furent détrônés l'un et l'autre par Démétrius-Poliorcète. Antipater se retira chez Lysimaque, son beau-père, qui le fit mourir.

ANTIPATER III, neveu de Cassandre, fut proclamé roi de Macédoine en 278. Il ne régna que 45 jours, et fut remplacé par Sosthènes.

ANTIPATER, philos. stoïcien de Tarse, combattit le scepticisme de Carnéade, et mourut dans le 2e S. avant J.-C. Il avait composé deux livres de *la Divination*.

ANTIPATER (L.-Cælius), histor. latin, écrivit, vers 124 av. J.-C., une histoire de la seconde guerre punique; Adrien la préférait à celle de Salluste. Cet ouvr. s'est perdu, mais quelq. fragments en ont été publiés, 1568, et depuis par Ant. Pezma.

ANTIPATER, père d'Hérode-le-Grand, replaça sur le trône Hyrcan, qui en avait été chassé par Aristobule, et gouverna sous son nom. Il accompagna César en Égypte, et reçut de lui le gouvernem. de la Judée. Il mourut empoisonné 53 ans avant J.-C.

ANTIPATER, fils d'Hérode-le-Grand. Son père, qui d'abord l'avait disgracié, le rappela et le désigna son success., au détriment de ses deux autres fils, Alexandre et Aristobule. Cependant il conspira contre son père, qui se vit forcé de le faire mettre à mort.

ANTIPATER, sophiste d'Hiéropolis, fut secrétaire d'Alexandre-Sévère et précepteur de ses fils. Disgracié par Caracalla, il se laissa mourir de faim.

ANTIPATER de Sidon, poète grec et stoïcien, dont Cicéron vante la prodig. facilité à faire les vers, a laissé quelq. épigram. dans l'*Anthologie*.

ANTIPATER, autre poète de Thessalonique, est aussi l'aut. de quelq. vers que l'on trouve dans l'*Anthologie*.

ANTIPHANES, poète comique grec, né à Rhodes, vivait sous Alexandre-le-Grand; il a comp. près de 300 comédies, dont Fabricius a donné le catalogue. Il y a eu plusieurs autres Antiphanes, sur lesquels les histor. ne donnent aucun détail; un d'eux fut statuaire à Argos, un autre médecin à Corinthe. Étienne de Byzance cite un autre Antiphanes, poète comique de Berge dans la Thrace, qui écrivit des choses si incroyables, que l'on appela *Bergaiseurs* ceux qui débitaient de tels contes.

ANTIPHILE, peint. grec, inventa, suiv. Pline, le genre grotesque, ou l'art de présenter et de grouper les figures d'une manière forcée ou ridicule. — Pausanias parle d'un statuaire du même nom, dont on voyait plus. ouvr. à Olympie, dans le lieu appelé le *Trésor*.

ANTIPHON, né à Rhamnus dans l'Attique, sophiste d'Athènes, fut le maître de Thucydide. Il contribua à l'établissem. du conseil dit des *quatre-cents*, et fut condamné à mort après la chute de ce gouvernem., en 411 av. J.-C. Il reste de lui 16 *discours*, qui font partie de la collection des orateurs grecs de Reiské; quelques-uns ont été trad. en français par l'abbé Auger, à la suite de sa trad. d'Isocrate.

ANTIQUARIO (Jacq.), né dans le 15e S. à Pérouse, remplit dans sa jeunesse la place de secrét. de légat. à Bologne, puis de Galéas Sforce, duc de Milan, qui l'employa dans les affaires les plus importantes. Il se déclara pour les Français maîtres de Milan, et mourut dans cette ville en 1512. On a de lui des *Lettres latines*, 1519, in-4.

ANTIQUUS (Jean), peintre, né à Groningue en 1702, avait commencé par peindre sur verre. Dans un voyage qu'il fit ensuite en Italie, il fut admis à l'académie de Florence sur une vaste composit., *la Chute des Géants*, dont l'esquisse se garde encore en cette academ. De retour en Hollande, il exécuta un gr. nomb. de compositions estimées, qui le firent pensionner par le stathouder, et mourut à Bréda en 1750.

ANTISTE (Vincent-Justinien), dominicain, né dans le 16e S. à Valence (Espagne), a publié un grand nombre d'ouvr. en lat. et en espagn., entre autres un *Traité de la Conception de la très Ste Vierge Marie*, trad. en franç., Paris, 1706, in-12.

ANTISTHÈNES, philos. athén., au commenc. du 4e S. av. J.-C., enseigna d'abord la rhétorique; mais lorsqu'il eut entendu Socrate, il ferma son école pour devenir le disciple de ce philos. Il fut le fondateur de la secte connue sous le nom de cynique, qui s'attacha uniquem. à la morale, et faisait consister la vertu à se mettre au-dessus de tous les besoins factices et de toutes les passions vaines. Il se défit de tout ce qu'il possédait, et ne garda qu'un méchant manteau, un bâton, une besace et un vase, pour puiser de l'eau. Antisthènes composa des *Traités* sur les sophistes, sur la vérité, sur la dialectique, sur les opinions, etc., qui sont tous perdus. On a sous son nom quelq. *Lettr.* publ. dans un recueil impr. à Paris en 1637, et deux *Déclamat.* dans les *Orateurs* gr. d'Estienne.

ANTITRINITAIRES, les mêmes que les Unitaires ou les Sociniens. — V. Unitaires et Sociniens.

ANTOINE (Diogène), écriv. grec qu'on présume du siècle d'Alexandre, est aut. d'un roman intit. : *Des choses incroyables que l'on voit au-delà de Thulé*. Photius en a donné l'analyse dans sa *Bibliothèque*, et Chardon la Rochette la trad. franc. dans le tome Ier de ses *Mélanges*.

ANTOINE (Marc), le plus célèbre orat. de son temps, fut préteur en Sicile, proconsul en Cilicie, d'où il chassa les pirates; consul en 99 av. J.-C., et censeur quelque temps après. Pendant la guerre civile, il se déclara contre Marius, qui, après avoir triomphé, lui fit trancher la tête. On dit que les assassins, charmés par son éloquence, hésitèrent quelque temps à le frapper.

ANTOINE (Antonius-Creticus), fils d'Antoine l'orat., et père du triumvir, ayant été chargé de faire la guerre aux pirates, fut battu par eux près de l'île de Crète, ce qui lui fit donner par dérision le surnom de *Créticus*.

ANTOINE (Caius-Antonius-Népos), frère du précédent, fut consul l'an 83 av. J.-C., avec Cicéron,

qui parvint à le détacher du parti de Catilina, en lui donnant le gouvernem. de Macédoine. Chargé de poursuivre ce conspirateur, il le défit. Il fut exilé ensuite lui-même pour cause de concussion dans son gouvernement.

ANTOINE (Marc), petit-fils de l'orateur, alla en Grèce se former à l'éloquence, et fit ensuite, comme lieutenant de Gabinius, la guerre en Judée, contre Aristobule. Il accompagna Gabinius dans une expédition en Égypte qui avait pour but de rétablir Ptolémée sur le trône, et là comme en Syrie se rendit agréable aux soldats par sa valeur et sa générosité. De retour à Rome, pendant les dissensions de César et de Pompée, il se fit nommer tribun, embrassa le parti de César, et fut un de ceux qui lui donnèrent le conseil de marcher sur Rome. Après la conquête de l'Italie par César, il reçut le gouvernement de ce pays. A Pharsale, il commanda l'aile gauche de l'armée de César; et quand celui-ci eut été nommé dictateur (49 ans av. J.-C.), il fut choisi pour général de la cavalerie. Quelq. années après, il osa poser le diadème sur la tête de César, ce qui ne fit que hâter la mort du dictateur. Il prononça son oraison funèbre devant le peuple, qu'il souleva contre ses meurtriers, se fit nommer consul pour les poursuivre, assiégea Brutus dans Mutina (Modène), éprouva un échec dans la bataille qu'il livra aux consuls Hirtius-Pansa et Octave; mais se releva bientôt en formant, avec Octave et Lépide ce célèbre triumvirat qui fut si funeste à tant de gr. hommes. Une des premières victimes de ses proscript. fut Cicéron, qu'il regardait comme son plus terrible ennemi; sa puissance s'affermit entièrem. par sa victoire décisive sur Brutus et Cassius dans les plaines de Philippes. Les triumvirs se partagèrent l'empire; Antoine se réserva l'Orient, où il fit de nombr. conquêtes. Ce fut alors qu'il devint épris des charmes de Cléopâtre, reine d'Égypte, et qu'il délaissa pour elle sa femme Octavie, sœur d'Octave, ce qui devint le motif d'une rupture et d'une guerre sanglante. Octave le défit entièrem. à Actium, l'an 31 avant J.-C., dans un combat naval, le poursuivit, l'assiégea dans Alexandrie, et le réduisit à se donner la mort, 30 ans av. J.-C. Il avait alors 56 ans.

ANTOINE (Caïus-Antonius), un des frères du triumvir, fut fait prisonnier par Brutus, qui ordonna sa mort pour venger celle de Cicéron.

ANTOINE (Lucius), surnommé *le Gladiateur asiatique*, autre frère du triumvir, consul l'an 41 avant J.-C., fit la guerre à Octave, fut assiégé dans Pérouse, et, forcé de capituler, se remit aux mains d'Octave qui lui pardonna.

ANTOINE (Julius), fils du triumvir et d'Octavie, conspira contre Auguste et se donna la mort.

ANTOINE (St), instituteur de l'ordre monastique, naquit à Côme dans la Haute-Égypte, en 251, perdit à l'âge de 17 ans son père et sa mère qui lui laissèrent une grande fortune. Après avoir lu l'Évangile, il prit la résolution de quitter le monde, distribua ses biens aux pauvres, et se retira, en 270, dans la solitude, aux environs d'Alexandrie, où il fonda plusieurs monastères. Il mourut en 356 à 105 ans. On a de St Antoine quelq. *lettres*, une *Règle*, et des *sermons* que l'on trouve dans la *Biblioth. des Pères*.

ANTOINE (St), dit de Padoue, religieux de l'ordre de St-François, né à Lisbonne en 1195, mena dès sa jeunesse une vie austère. S'étant embarqué pour aller convertir les Infidèles en Afrique, il fut jeté en Italie, où il s'adonna à la théologie et prêcha avec succès. Il enseigna ensuite à Montpellier, à Toulouse, à Padoue, où il se fixa et mourut en 1231, à 36 ans. Sa mémoire est en vénération dans le Portugal. On a de lui des *sermons* et une *Concorde morale* de la Bible, 1641, in-fol., réimpr. avec des notes, Bologne, 1757, in-4. Le P. Pagi a donné plus. autres sermons du même saint, Avignon, 1684, in-4.

ANTOINE de Messine, plus connu sous le nom d'Antonello, né dans cette ville en 1447, mort en 1496, fut le prem. Italien qui peignit à l'huile. On croit qu'il avait appris ce secret de Roger de Bruges, élève de Jean van Eyck, dit *Jean de Bruges*, invent. du procédé.

ANTOINE, dit *le Grand-Bâtard*, fils naturel de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, et de Jeanne de Presles, né en 1421, passa en Afrique avec Baudouin, son frère, et contribua beauc. à délivrer Ceuta, assiégée par les Maures. A son retour en France, il servit le duc de Bourgogne (Charles-le-Téméraire) contre les Liégeois et les Suisses, commanda l'avant-garde au combat de Granson en 1476, et fut fait prisonnier à la bataille de Nancy. Entré depuis au service de Louis XI et de Charles VIII, il continua de signaler sa valeur dans div. occasions, fut fait par Charles VIII chev. de St-Michel, et mourut en 1504.

ANTOINE, roi de Navarre, fils de Charles de Bourbon, et père de Henri IV, né en 1518, épousa en 1548 Jeanne d'Albret, qui lui apporta en mariage la principauté de Bearn et le titre de roi de Navarre. Ce prince tint à la cour de France une conduite irrésolue et sans vigueur, fut créé, à la mort de François II, lieuten.-général du roy., prit, sur les protestants, Blois, Tours, Bourges et Rouen, où il reçut une blessure, dont il mourut le 17 novembre 1562. Il s'était attiré la haine des protestants, dont il avait abandonné le parti, et fut peu regretté des catholiques, dont il avait embrassé la cause. Il conserva jusqu'à sa mort son caractère d'irrésolution qui fit douter s'il mourut calviniste ou catholique.

ANTOINE, prieur de Crato, roi titulaire de Portugal, était fils de l'infant don Louis, duc de Beja, et d'Yolande de Gomez, que ce prince avait promis d'épouser. Prisonnier des Maures à la bataille d'Alcazar-Quivir, en 1558, il trouva le moyen de s'échapper après 40 jours de captivité, revint à Lisbonne demander la couronne, prétendant que don Louis avait épousé sa mère secrètement. Déclaré bâtard et banni du roy., il y reparut après la mort de son oncle le card. Henri, et se fit proclamer roi le 19 juin 1580, au moment même où Philippe II

levait une armée pour soutenir ses droits au trône. Battu par le duc d'Albe, le même jour, à la même heure que sa flotte était défaite par le marquis de Santa-Cruz, il ne fut pas plus heureux dans une seconde bataille qu'il livra sur les bords de Duero, avec les débris de son armée. Il pénétra dans le Portugal, vint en Hollande où il publia un manifeste constatant la légitimité de ses droits, et mourut à Paris en 1595, âgé de 64 ans. On a imprim. sous son nom : *Paraphrase des Psaumes de la pénitence*, avec des prières sur différents sujets, traduites en français par l'abbé de Bellegarde, 1718, in-12.

ANTOINE (Sébastien), graveur, né à Nancy en 1687, a gravé, d'après Mignard, un des plafonds du chât. de Versailles et d'autres pièces.

ANTOINE (Paul-Gabriel), théol. jésuite, né en 1679, à Lunéville, mort en 1743 à Pont-à Mousson, a laissé un *Cours de Théolog. dogmatique*, un autre de *Théologie morale*, souvent réimpr. où l'auteur s'est éloigné, dans la décision des cas de conscience, des opinions relâchées de ses confrères. Benoît XIV ordonna que sa morale serait enseignée au collége de la Propagande. Cepend. on trouve quelq.-unes de ses proposit. censurées dans le *Recueil des assertions*.

ANTOINE (Jacq.-Denis), archit., né à Paris en 1733, a construit l'*Hôtel des monnaies*, la *voûte* du Palais-de-Justice, le grand *escalier* du même bâtiment, et beaucoup d'autres édifices à Madrid, Berne, Nancy. Nommé membre de l'Institut en 1799, il mourut le 24 août 1801. Son éloge, prononcé par M. Lussault, a été impr.

ANTOINETTE D'ORLÉANS, fille du duc de Longueville, veuve de Ch. de Gondi, fonda la congrég. des Filles-du-Calvaire à Paris, et mourut dans cette communauté en 1618.

ANTON ou ANTONIUS (Paul), théol. luthérien, né en 1661 à Hirschfeld dans la Lucace, mort en 1730 à Halle, profess. de théol. et l'un des fondat. des *piétistes*, est aut. de *De sacris gentil. processionnibus*, 1684, in-4.— *Concil. Trident. et pontif. doctrina publica*, Halle, 1697, in-8. — *Elementa homiletica*, ib. 1700, in-8. — *Collegium antitheticum*, ibid., 1732.

ANTONELLE (Pierre-Ant., marquis d'), né en 1747 à Arles en Provence, fut d'abord officier dans un régiment d'infanterie, et quitta le service lors de la révol. Nommé maire d'Arles en 1791, il prit une part très active aux troubles d'Avignon. Élu député, cette même année, à l'assemblée législative, il y signala son exaltation. Exclu comme noble, en 1793, de la société des Jacobins, il fut cependant élu juré du tribunal révolutionn., vota la mort de la reine Marie-Antoinette, et celle des girondins. Enfermé lui-même au Luxembourg, il en sortit au 9 thermidor, et devint à cette époque un des collabor. du journal des *Hommes-Libres*. Accusé de complicité dans la conspiration de Babeuf, il fut arrêté, traduit devant la cour de Vendôme, et acquitté; il ne reparut plus sur la scène politique sous le consulat et l'empire; mais en 1814, à la restauration, il publia un écrit dans lequel il disait qu'il ne pouvait plus y avoir en France de liberté sans la maison de Bourbon, et mourut à Arles en 1817. Il est aut. d'un gr. nombre de pamphlets et d'écrits de circonstance; le plus remarquable est son *Catéch. du tiers-état*, 1789, in-8.

ANTONELLI (Nic.-Marie), cardinal italien, né en 1697, mort dans le duché d'Urbin en 1767, a publ. quelq. écrits sur *l'anc. discipline; les droits* du St-siége sur les duchés de Parme et de Plaisance, 4 vol. in-4. Il a donné la première édition de l'*Interprétat. des Psaumes*, par St Athanase, archevêque d'Alexandrie, Rome, 1746, in-fol., et celle d'un *ancien Missel romain*, avec des notes, 1756, in-4. Les princip. ouvr. de ce sav. prélat ont été réunis en un vol. in-fol., 1756.

ANTONELLI (J.-Charles), évêque de Ferentino, est aut. d'un traité *de juribus et oneribus clericorum*, Rome, 1699, in-fol.

ANTONI (A.-V. Papacino d'), lieutenant-gén. piémontais, direct. de l'école d'artillerie de Turin, né à Villefranche au comté de Nice, en 1714, mort en 1786, s'éleva, par sa conduite et sa bravoure, du rang de simple canonnier aux grades supérieurs, et s'occupa toute sa vie avec succès de la science de l'artillerie. Il a laissé un grand nombre d'ouvr., dont les principaux sont : *Institutions physico-mécaniques*, trad. en français (par Montrozard), Strasbourg, 1777, 2 vol. in-8, fig. — *Examen de la poudre à canon* (trad. par Flavigny), 1773, in-8. — *De l'usage des armes à feu* (trad. par Saint-Auban), 1780, in-8. — *Principes fondament. de la construction des places, avec un nouv. système de fortifications* (trad. par Flavigny), 1775.

ANTONIA, 2e fille de Marc-Antoine et d'Octavie, l'une des plus belles et des plus vertueuses princesses de son siècle, épousa Drusus, fils de Tibère, et en eut trois enfants, Germanicus, père de Caligula, l'emper. Claude et Livie. On croit qu'elle mourut empoisonnée par Caligula, son petit-fils.

ANTONIANO (Salvio), prof. de belles-lettres, secrét. du sacré collége et cardinal, né à Rome en 1540, mort en 1603, est auteur d'un *Traité de l'éducation chrétienne*, en lat., Venise, 1584, in-4; de plus. discours, dissert. et pièces de vers lat. et ital., publ. dans divers recueils. On croit qu'il a travaillé au Catéchisme du Concile de Trente.

ANTONIANUS (Jean), dominicain, mort à Nimègue (Italie), en 1588, a donné des éditions de plus. écrits les moins connus des Pères de l'Église, dont Jocker (*v.* ce nom) a donné la liste dans le *Dictionnaire universel des savants*.

ANTONIDES, savant orient., né à Alkmaer en Hollande, au 16e S., a publié la trad. en arabe de l'*Épître de St Paul* à Titus, Anvers, 1612, in-4.

ANTONIDES (Henri), né à Naerden, en 1546, mort en 1604, est aut. d'un *Systema theologiæ*, Franecker, 1613, in-4, dont la préface contient de préc. renseignements pour l'histoire de la réforme dans les Pays-Bas, et de *Initia acad. Franecker*, 1613, in-4.

ANTONIDES (Théodore), théol. du 17e S., a donné des comment. en holland. des épîtres de St Jacques, St Pierre et St Jude.

ANTONIDES (Jean), poète holland., surnommé *Van der Goës*, parce qu'il était né dans cette ville de la Zélande, mourut en 1684, à 38 ans, vivem. regretté de ses compatriotes. On a de lui des *Imitations* d'Horace, d'Ovide et de Silius-Italicus, un poème intit. : *Y Stroom.* Ses œuvres complètes ont été recueillies et impr. à Amsterdam, 1714, in-4.

ANTONIE (Ste), souffrit le mart. à Nicomédie, au comm. du 4e S. de l'ère chrétienne.

ANTONILES (don Joseph), peintre espagnol, né à Séville en 1636, peignit particulièrem. le paysage et les portr. On voit dans la cathédrale d'Alcala-de-Henarès deux tableaux de sa composition représentant la *Conception* et le *bon Pateur*. Il mourut à Madrid en 1676.

ANTONIN (Titus-Aurélius-Fulvius-Pius), dit *le Pieux*, un des meilleurs empereurs romains, né à Lanuvium, d'une famille originaire de Nîmes, l'an 85 de J.-C., fut adopté par Adrien et lui succéda l'an 138. Il aimait la paix et ne fit la guerre que quand il y fut forcé. Il arrêta les incursions des Maures, des Daces et des Germains. Il profita de la paix qui dura pendant presque tout son règne, pour réparer les maux produits par de longues guerres, pour rebâtir les villes et soulager les malheureux. Il fit aussi cesser les persécut. contre les chrétiens, et mourut à l'âge de 75 ans, l'an 160 de J.-C., regretté de tous les Romains. Il adopta le vertueux Marc-Aurèle. Le nom d'Antonin fut depuis porté par plusieurs princes, qui sont plus connus par leurs noms propres (*v.* Marc-Aurèle, Commode). C'est probablem. par son ordre que fut rédigé l'Itinéraire dans toutes les parties de l'empire romain, qui porte son nom, et qui, publ. pour la prem. fois par H. Estienne, 1512, in-16, l'a été depuis avec un utile comment. par Pierre Veseling, Amsterd., 1735, in-4.

ANTONIN (St), dominicain et ensuite archev. de Florence, né dans cette ville en 1389, mort en 1459, et canonisé en 1523 par Adrien VI, est aut. d'une *Somme théologique*, Nuremberg, 1477, 4 vol. gr. in-fol., mais dont la meill. édit. est celle de Vérone, 1740, avec des notes et la vie de l'aut.; d'une *Chronique* en latin depuis Adam jusqu'à Frédéric III, Nuremberg, 1484, 3 vol. in-fol.; de *Traités des censures ecclésiast.*, Venise, 1474, in-4; de la *Confession* et de *Commentaires sur les Évangiles.*

ANTONIN-HONORAT, évêq. de Constantine au 5e S., est connu par une *Lettre à Arcadius*, évêq. espagnol, écrite en 435, et qui se trouve dans la *Bibliothèque des Pères*, dont on cite trois éditions faites en 1472 à Paris.

ANTONINA, femme de Bélisaire, était fille d'un cocher du Cirque. Elle exerça une grande influence sur l'impératr. Théodora, dont elle fut la favorite et partagea les désordres.

ANTONINI (Annibal), littérateur, né à Salerne en 1702, mort en 1755, est aut. d'une *Grammaire italienne*, 1726, in-12, a donné des éditions de l'Arioste, du Tasse et du Trissin; d'un *Tr. de la prononciation française*; d'un *Dictionn. franç. et franç.-ital.*, 2 vol. in-4, souvent réimprimé, le meilleur que l'on ait eu jusqu'à celui d'Alberti. On lui doit aussi un choix de poésies italiennes de divers auteurs, 1729, 2 vol. in-12. — Antonini (Joseph), son frère, intendant des finances dans diverses provinces du roy. de Naples, est aut. d'une *Hist. complète de la Lucanie*, Naples, 1745, in-4, ouvr. critiq. par Pasq. Magnoni.

ANTONINI (Charles), grav., a publ. un ouvr. intitulé : *Manuale di vari ornamenti tratti dalle fabbriche e frammenti antichi*, Rome, 1780-90, 4 vol. in-fol., contenant 313 pl. bien exécutées.

ANTONINUS LIBERALIS, écrivain gr. au 2e S., est auteur des *Métamorphoses*, ouvr. publ. par Muncker, Amsterd., 1674, in-12, mais dont la meilleure édit. est celle de Leyde, 1774, in-8. Il fait partie du rec. des *Mythograph. gr.*

ANTONIO (Nic.), bibliographe espagn., chanoine de Séville, où il naquit en 1617, mourut à Madrid en 1684. On a de lui : *Bibliotheca hispana vetus*, etc., Rome, 1696, 2 vol. in-fol., réimpr. par Ibarra, Madrid, 1788, 2 vol. in-fol., et *Bibliotheca hispana nova*, etc., *post an.* M. D., Rome, 1672, 2 vol. in-fol.; Madrid, 1783, 2 vol. in-fol. Ces deux Biblioth. sont estim. et rares. Antonio est encore aut. d'un traité *De exilio, sive de exilii pœnâ*, Anvers, 1659, in-fol.; et de *Censura de istorias fabulosas*, publ. par Grég. Mayans, Valence, 1742, in-fol.

ANTONIO (Pierre), peintre espagnol, né à Cordoue en 1614, estimé pour son coloris. On voit de lui dans l'église d'un couvent de sa patrie une *Ste Rose* qui passe pour son chef-d'œuvre. — Mario Antonio, peintre et archit. italien au 17e S., acquit quelque réputat. dans ces deux arts, et mourut à Rome sous le pontificat d'Urbain VIII.

ANTONIO (P.-F.-G.-N.-A.-Raimond-Silvest.), infant d'Espagne, frère puîné du roi Charles IV, né en 1755, partagea les malheurs de sa famille lors de l'invasion de l'Espagne en 1808, et accompagna les princes ses neveux au château de Valençay, où il se livra à la culture des arts mécaniques; à son retour en Espagne, Ferdinand VII le nomma grand-amiral de Castille. Ce prince mourut en 1817.

ANTONIUS (Godefroy), célèbre jurisconsulte, naquit à Freudenberg en Westphalie. L'un des fondateurs de l'univ. de Giessen, il y professa le droit et en devint chancelier. Ses principaux ouvr. sont : *Disputationes feudales XV*, Marbourg, 1604, in-4.— *De cameræ imperialis jurisdictione; Disp. apolog. de potestate imperatoris legibus solutâ; Disp. antivullejanæ*, Giessen, 1609 et 1610, in-4. Il mourut en 1618. — J.-G. Antonius, petit-fils du précéd., mort en 1713, est auteur d'un traité *De ægro nephretico malo laborante.*

ANTONIUS RUFUS, grammair. cité par Quintilien, a, selon le scholiaste d'Horace, trad. Homère et Pindare, et composé quelques *comédies*.

ANTONIZZO, peintre et graveur hollandais du 16e S., a donné les *Vues d'Amsterdam.*

ANTRAGUES (Mme d'), citée par La Croix du Maine, comme auteur de plus. *ballades* et *rondeaux*, florissait, dit-il, sous le règne de Louis XII ou environ.

ANTRAIGUES (Emmanuel-Louis-Henri de LAUNAY, comte d'), fut d'abord député de la noblesse de la sénéch. de Villeneuve-de-Berg aux états-généraux de 1789, et, pendant la session de la constituante, se distingua par la libéralité de ses opinions; il vota l'abolition des priviléges de la noblesse, et plus tard motiva, sur l'importance d'assurer, par ce préservatif, la souver. du peuple, la demande qu'il fit d'instituer la *sanction royale*. Dans la question de l'emprunt de 30 millions, ce fut sur sa motion que l'intérêt en fut abaissé à quatre et demi. Lorsque la qualité de noble fût devenue une cause inévitable de proscription, le comte d'Antraigues émigra; il passa en Espagne, de là à Coblentz, près des princes, où Monsieur le nomma son ministre en Italie. En 1803, la Russie l'appela à Dresde avec le titre de conseiller de légation. Il remplit encore, dans les années suiv., d'autres missions près de diverses puiss., et fut assassiné en 1812 par un domestique italien à quelque milles de Londres avec sa femme, Mme de Saint-Huberti, actrice de l'Opéra. Ses *ouvrages*, qui eurent dans le temps un véritable succès, sont : *Mémoires sur les états-généraux*, impr. en 1788, où respirent une noble liberté et des vues justes et profondes.— *Observations sur la conduite des princes coalisés*, Londres, 1795.

ANUBIS, divinité égyptienne, représentée sous la forme d'un homme avec une tête de chien.

ANUND, roi de Suède du 7e S., commença à civiliser la Suède, qu'il défricha en mettant le feu aux immenses forêts dont elle était couverte; il distribua les terres aux habit. les plus industr., et fit ainsi fleurir l'agriculture.

ANUND II (Jacob), roi de Suède, succéda en 1024 à son père Olaüs, prem. roi chrét., et ne contribua pas peu lui-même à la propagation du christianisme dans ses états. Entraîné dans une guerre contre Canut, roi de Danemarck et d'Angleterre, il périt les armes à la main, en 1035.

ANVILLE (J.-B. BOURGUIGNON d'), prem. géogr. du roi, pensionn. de l'acad. des inscript. et b.-lett., de celle de Pétersbourg, et de la société des antiquaires de Londres, etc., né à Paris en 1697, manifesta de bonne heure son goût pour la géogr., qui fut le seul but de ses études. D'Anville s'éteignit en 1782 à l'âge de 84 ans, après avoir, par ses travaux, fait faire un pas immense à la géogr. moderne, éclairci et déterminé celle des anciens avec une exactitude à laquelle le rendaient propre une finesse de tact extraord. et un jugem. des plus sains. Ses *Mém.* sur les mesures itinéraires des Romains, des Grecs et des Chinois, sont une preuve de son érudition immense, et un des plus beaux monum. de géographie que nous possédions. Ses cartes, dont le nombre monte à plus de 200, sont un prodige d'exactitude, notamment celles de la Gaule, de l'Italie, mais surtout celles de l'Égypte et de la Grèce, auxquelles ont rendu hommage tous les sav. qui ont parcouru ces contrées. Dès l'année 1779, le gouvernem. avait fait l'acquisit. de sa collect. de cartes; mais ce précieux dépôt lui fut laissé tant qu'il vécut. On doit distinguer dans le nombre les 14 pour l'*histoire anc. et rom.* de Rollin, les 17 pour l'*histoire* des emp. romains de Crevier. L'*Éloge* de d'Anville a été prononcé par Condorcet et Dacier, et se trouve dans les *Mém.* de l'Académie. La *notice* de ses *ouvr.* a été publiée par M. Barbié du Bocage, Paris, 1802, in-8. Tous sont précieux; mais les plus rares sont : *Proposition d'une mesure de la terre*, 1735, in-12. — *Mesure conjecturale de la terre sur l'équateur*, 1736, in-12. — *Réponse* à la critique de l'ouvr. précédent, 1738, in-12. — *Éclaircissem. géograph. sur l'anc. Gaule*, 1741, in-12. — *Dissertat. sur l'étendue de l'ancienne Jérusalem et de son temple*, 1747, in-8. — *Traité des mesures itinéraires anc. et modernes*, 1763. Demanne promettait une édit. des *ouvr.* de d'Anville; il en a paru 2 vol. in-4.

ANWERY, célèbre poète persan, mort en 597 de l'hég. (1200 de J.-C.), fut en gr. réputation auprès de Sandjar, sulthan Seldjouckide; mais une erreur qu'il fit comme astrol. causa sa disgrâce. Ce poète, plein de verve et d'imagination, mériterait d'être plus connu en Europe, où l'on n'a pu le juger que par deux morceaux : une *Élégie* sur la captivité de Sandjar, un des meill. poèmes qui existent en persan, publ. à Calcutta en 1785-1786 dans l'*Asiatik Miscellany*, avec la trad. angl., par le capitaine Patrick; un *Éloge* de Maudoud-ben-Zengury, trad. en allemand par Mme Chézy, et inséré dans le 2e nº *des Mines de l'Orient*, publ. à Vienne.

ANYSIS, roi d'Égypte, vers le 11e S. avant J.-C., était aveugle. Il fut détrôné par Sabacus, roi d'Éthiopie, qui 50 ans après lui rendit la couronne.

ANYTA, femme grecque, dont il reste quelques poésies insérées dans les *Carmina novem poetarum fœminarum*, Anvers, 1568, in-8, et reprod. par Wolfius.

ANYTUS, sophiste d'Athènes, ennemi de Socrate, le fit d'abord attaquer par Aristophane dans la comédie des *Nuées*, puis condamner à mort pour cause d'impiété. Les Athéniens ayant reconnu l'innocence de Socrate, Anytus fut forcé de s'enfuir à Héraclée, où il fut, dit-on, lapidé.

AOD, juge d'Israël, de 1325 à 1305, délivra les Hébreux de la tyrannie d'Églon, roi des Moabites.

AOUST (J.-M., marquis d'), député de la noblesse du bailliage de Douai aux états-généraux de 1789, devint, en 1792, membre de la convent., qui l'envoya en mission dans les dép. du Pas-de-Calais et du Nord. Dans le procès de Louis XVI, il vota la mort sans sursis, après avoir rejeté l'appel au peuple. Le directoire le nomma commiss. de l'administ. centr. du dép. du Nord, et Napoléon le fit maire de Quincy, ville où il mourut vers 1820.

AOUST (Eustache d'), fils du précéd., suivit également le torrent révolutionn., parvint au grade de général de division, se distingua par sa bravoure, fit la guerre d'Espagne avec succès, commanda

l'armée en chef pendant la maladie de Doppet, et passait pour un des meilleurs offic. généraux lorsqu'il fut injustem. accusé des revers de Perpignan, condamné et mis à mort en 1794, à peine âgé de 31 ans.

APACZAI, APATZAI-TSERE (JEAN), savant transylvain, mort en 1659, professa avec éclat, à Weissembourg et Clausembourg, les langues orientales, la philos., l'astron. et la géogr. Il a laissé entre autres ouvr. un tr. de *Logique*, en hongr., impr. à Weissemb. en 1656; et une *Encyclop.*, dans la même langue, Utrecht, 1653.

APAME, femme de Séleucus-Nicanor, et mère d'Antiochus Soter, a donné son nom à trois villes, dont une, en Syrie, est la plus célèbre.

APCHON (CL.-MARC-ANT. d'), év. de Dijon et archev. d'Auch, né à Montbrison, mort à Paris en 1783, avait suivi d'abord la carrière des armes. Ce prélat signala sa charité en exposant ses jours, dans un violent incendie, pour sauver deux enfants. Il reste de lui des *Instructions pastorales* pleines d'onction.

APEGA-MALAKIA, Arménien du 13e S., est cité comme auteur d'une *Histoire* de l'invasion de son pays par les Tatares.

APEL (JEAN), jurisc., né en 1486, à Nuremberg, où il mourut en 1536, fut un des coopérat. de la réforme de Luther, étant profess. à l'univ. de Wittemberg. On a de lui : *Methodica dialectices ratio ad jurisprud. accommodata*, Nuremb., 1535, in-4: *Defensio Jo. Apelli pro suo conjugio*, etc., Wittemberg, 1523, in-4. — *Brachylogus juris civilis*, etc., abrégé de droit, qu'on a cru long-temps une production du 6e S., et même attribué à l'emp. Justinien.

APELBOOM, poète hollandais, mort vers 1780, a laissé, entre autres comp., un poëme : *Ovidius in Nederlanden* (Ovide au Pays-Bas), Amsterdam, 1752, in-8, etc.

APELLES, célèbre peintre grec, naquit à Cos, suivant l'opinion la plus générale, et jouit du droit de cité à Éphèse. Son père se nommait Pythius. Il eut d'abord pour maître Éphorus *d'Éphèse*, et ensuite Pamphile *d'Amphipolis*. Bientôt il surpassa tous ses émules, entre lesquels il faut citer, Protogènes, qui avait osé accepter de lui un défi et mérita de donner son nom à l'art qu'il illustrait. Apelles ne passait pas de jour sans travailler, et il exposait ses ouvr. en public pour recueillir les jugements de chacun. On connaît le trait de ce cordonnier qui, après avoir fait des critiques fondées sur un cothurne, voulut juger du reste du tableau. Apelles lui répondit : « Que le cordonnier ne s'élève pas au-dessus de la chaussure. » Alexandre, admirateur de ses talents, ne permit qu'à lui seul de faire son portrait, et lui céda Campaspe, une de ses plus belles esclaves. Ses meill. tableaux étaient : *Alexandre tenant Vénus endormie; Vénus sortant de la mer*, et surtout l'allégorie fameuse de *la Calomnie*.

APELLES, hérét. qui vivait vers l'an 160, d'abord partisan de la doctrine de Marcion, adopta depuis et propagea celle d'une prétendue prophétesse appelée *Philumèna*. Il enseignait que le monde n'est point l'œuvre du Dieu bon, mais d'une seconde divinité sa créature ; que J.-C., fils du Dieu bon, et son St-Esprit, ne s'était pas incarné dans le sein de la Vierge, mais avait pris sa substance des 4 éléments auxquels elle était retournée lors de son ascension, etc. Comme Marcion, il condamnait le mariage, et rejetait l'autorité des liv. de Moïse et des prophètes.

APELLICON, philos. péripatéticien de Théos, mort 86 ans av. J.-C., acheta les ouvr. d'Aristote et de Théophraste, restés long-temps enfouis; il les fit recopier, et voulut les mettre en ordre ; mais plus bibliomane que savant, Il s'acquitta mal de cette tâche difficile. Sylla, après s'être rendu maître d'Athènes, les fit transporter à Rome.

APELLITES, disciples d'Apelles l'hérétique.

APER (MARCUS), orateur romain, né dans les Gaules, mort en 85 avant J.-C., parvint, quoique étranger, aux plus hautes dignités, mais se livra toujours de préférence au barreau. D. Rivet le croit aut. du *Dialog. sur les causes de la corrupt. de l'éloq.*, dont il est un des interlocuteurs, mais que d'autres savants attribuent à Quintilien et même à Tacite. Il en existe plus. trad. franç., dont les meilleures sont celles de Segrais et de Dureau de la Malle.

APER (ARIUS), préfet du prétoire sous l'emp. Carus, tua ce prince, dont il plaça sur le trône le fils Numérien, son gendre, qu'ensuite il empoisonna lui-même pour arriver à l'empire ; mais il fut tué par Dioclétien, qui venait d'être élu.

APHRODISIUS, grand-prêtre d'Hermopolis, et préfet de l'Égypte, fut le premier des païens qui crut à la divinité de J.-C. Il suivit St Paul dans les Gaules, et souffrit le martyre l'an 70 de J.-C.

APHTHARTODOCÈTES, hérét. qui croyaient que le corps de J.-C. avait été impassible.

APHTHONIUS, rhét. grec du 3e S., est principalement connu par une *Rhétorique* (*Progymnasmata*), impr. pour la 1re fois en grec dans les *Rhetores græci* d'Alde Manuce, Venise, 1508, in-fol., et trad. en lat. par Rod. Agricola, Amsterd., Elzev., 1665, in-12. Cet ouvr. ayant été long-temps en usage dans les écoles, il en existe un grand nombre d'édit. On trouve de lui des *fables* avec celles d'Ésope, dans une édition de Francfort, 1610, in-8.

APIANUS (PIERRE BIENEVITZ, nom latinisé en celui d'), profess. de mathémat. et d'astron. à Ingolstadt, où il mourut en 1551, est aut. d'un gr. nombre d'ouvr. relatifs à ces deux sciences, mais qui sont restés la plupart MSs., outre un traité de *Cosmographie* souv. réimpr. et trad. dans div. langues. On ne cite d'Apianus que l'*Astronomicum Cæsareum*, Ingolstadt, 1540, atl., dédié à Charles-Quint, son protecteur, et dans lequel on trouve des remarques curieuses sur les comètes, et un système particulier pour connaître la position des astres, que Képler désappr. — Philippe APIANUS, son fils, lui avait succ. dans sa chaire de mathém.

Ses écrits d'astron. renferment les mêmes préceptes et sont aujourd'hui oubliés. Il mourut à Tubingen vers 1580.

APIATES, peuple d'Aquit. soumis par Crassus.

APICATA, femme de Séjan, ne partagea point ses vices, échappa à la proscription, mais se donna la mort en voyant les corps de ses fils massacrés par ordre de Tibère.

APICIUS, nom de trois Romains fameux par leur amour pour la bonne chère. Le premier vécut du temps de Sylla, le 2e sous Auguste et Tibère, et le 3e sous Trajan. Le 2e, qui est le plus célèbre, s'empoisonna après avoir dépensé des sommes immenses pour satisfaire sa gourmandise ; on lui attribue le livre *De re culinariâ* ou *De arte coquinariâ*, imprimé pour la première fois à Milan, 1498, in-4. Martin Lister en a donné une édit. sous le titre *de Obsoniis et condimentis, sive de arte coquinariâ*, Londres, 1705, in-8. Le 3e trouva le secret de conserver les huîtres dans leur fraîcheur.

APINUS (JEAN-LOUIS), médecin et profess. de physiologie à Altorf, et de l'acad. léopoldine, mort en 1703, a donné *Relation d'une fièvre épidémique qui ravagea la ville d'Herstbruck en* 1694 et 1695, Nuremberg, 1697, in-8 ; et *Fasciculus dissertationum academicarum*, Altorf, 1718, in-8.

APINUS (SIGISMOND-JACQUES), fils du précéd., philologue distingué, mort à Brunswick en 1732. Ses ouvr. les plus remarq. sont : *De variis discendi methodis memoriæ causâ inventis*, 1719, in-4. — *Dissertationes de intellectu puro*, Altorf, 1715.

APION, grammair., natif d'Oasis et rhét. érudit, mais plein de jactance, mérita par sa haine contre les Juifs d'être député vers Caligula par les habitants d'Alexandrie, qui avaient à se plaindre d'eux. Josèphe a, dans sa *Réponse à Apion*, réfuté les calomnies dont celui-ci les chargeait dans son *Hist. d'Égypte*, dont il n'est resté que quelques passages cités par Eusèbe et Tatien.

APIS (myth.), divinité adorée en Égypte sous la forme d'un bœuf, emblème de l'agric., dont on attribue l'origine à l'admiration des Égyptiens pour un roi d'Argos de ce nom, qui leur enseigna l'art de planter la vigne, 1800 ans av. J.-C.

APOCAUQUE, Grec de naissance, parvenu par son ambition, sous les deux Andronic, aux dignités de questeur, gouvern. de la cour et protovestiaire, se signala par sa haine contre Cantacuzène et par les troubles continuels qui déchirèrent l'empire d'Orient sous son administr., et fut enfin assassiné (1345) à Constantinople par des prisonn., dont sa veuve fit faire ensuite un horrible massacre.

APOLLINAIRE (St), disciple de St Pierre, fut le premier évêque de Ravenne.

APOLLINAIRE (SULPICIUS), gramm. latin de la fin du 2e S., né à Carthage, passe pour l'aut. des *sommaires* en vers placés en tête des comédies de Térence. Il eut pour élèves Aulu-Gelle et l'emper. Harius-Pertinax. Il avait comp. plus. sav. traités contre les hérét., les païens, les Juifs, etc. Photius les cite avec éloge.

APOLLINAIRE (CLAUDE), év. d'Hiérapolis en Phrygie, présenta vers 170 à Marc-Aurèle une *apologie* pour les chrétiens.

APOLLINAIRE. Deux gramm. et rhét. de ce nom au 4e S., père et fils, enseignèrent à Béryte et à Laodicée, dont Apollinaire le fils devint évêque. Lorsque la lecture des ouvr. païens fut interdite aux écoles chrét., ils composèrent pour les remplacer divers *livres* élément. en prose et en vers. De leurs nombr. ouvr., il ne reste que l'*Interprét. des psaumes*, en vers hexam., Paris, 1552, in-8, impr. plus. fois. — Une trag. du *Christ souffrant*, avec les œuvres de St Grégoire de Nazianze ; et un *Traité des diff. âges des hommes*, Liége, 1557. — APOLLINAIRE-LE-JEUNE fut le chef d'une hérésie qui attaquait l'incarnation du Verbe, et fut condamné dans un concile de Constantinople. Il mourut vers 380.

APOLLINE (Ste), ou APOLLONIE, vierge d'Alexandrie, fut martyrisée vers 248 av. J.-C.

APOLLODORE, peintre athénien, vers 400 av. J.-C., aut. d'un *Tr.* sur les règles de la peinture, fut un des prem. qui perfectionnèrent cet art en Grèce ; mais il vit bientôt sa gloire éclipsée par Zeuxis.

APOLLODORE, sculpt. et modeleur vers 324 av. J.-C., fut surn. *l'Insensé*, parce qu'il n'était jamais content de ses ouvr., et cassait les meilleurs morceaux sortis de sa main.

APOLLODORE, tyran de Cassandra (ancienne Potidée), fameux par sa cruauté, fut détrôné, vers 278 av. J.-C., par Antigone-Gonatas, qui le fit écorcher vif et brûler avec ses deux filles.

APOLLODORE, célèbre gramm. d'Athènes qui vivait 150 ans av. J.-C., s'acquit une grande réputation pour l'explic. des poètes. De ses ouvr., il ne nous est resté que sa *Bibliothèque* contenant l'*Hist. des dieux* et l'*Hist. héroïque jusqu'au retour des Héraclides dans le Péloponèse*, publ. en gr. et lat., Rome, 1550, in-8, par Benoît Égio. L'éd. la plus estim. est celle de Heyne, Goetting., 1803, 2 vol. in-8, trad. par Clavier, 1805, Paris, 2 vol. in-8.

APOLLODORE, méd. et natur. de Lemnos, vivait sous les règnes de Ptolémée-Soter et de Lagus, auxquels il dédia ses ouvr., un siècle av. J.-C. Il avait composé un *traité* des animaux vénéneux, dont Galien a beaucoup profité. Pline fait mention de trois autres Apollodore qui ont écrit sur la médecine : un de Tarente, le deuxième de Citium, et l'autre de Pergame.

APOLLODORE, philos. épicur., contempor. de Cicéron, a comp., suiv. Diogène Laërce, plus de 400 *Traités* et une *Vie d'Épicure* dont il gouverna l'école comme chef. Il avait été surn. à cause de sa sévérité, *Cépotyrannos*.

APOLLODORE de Damas, archit. sous Trajan, s'est rendu célèbre par la construction d'un pont sur le Danube d'une grandeur extraord., et dont quelq. piles restées inébranlables après sa destruct. lors de l'invasion des Barbares, attestent encore le génie de son aut. C'est à lui que l'on doit aussi la basilique Ulpienne, le *forum* de Trajan, les

thermes, les aquéducs qui furent élevés sous cet emper. Incapable de taire la vérité, il déplut à Adrien, qui le fit périr l'an 130 de J.-C.

APOLLON (mythologie), fils de Jupiter et de Latone, et frère de Diane, natif de l'île de Délos, l'inventeur et le dieu de l'harmonie, de la lumière, de la médecine, de la poésie. Son père l'ayant chassé du ciel lorsqu'il eut tué les Cyclopes qui avaient forgé ses foudres, il se retira chez Admète, roi de Thessalie; ensuite chez Laomédon, roi des Troyens, et fut rappelé enfin dans le ciel où il eut la conduite du char du soleil. Les temples les plus fameux élevés en son honneur étaient à Delphes, Délos, Ténédos, où il rendait, dit-on, des oracles. Il eut de Coronis, Esculape, dieu de la médecine.

APOLLON ou APOLLOS, Juif, origin. d'Alexandrie, embrassa le christian. vers l'an 54 de J.-C., et s'acquit une telle réput., qu'on préféra quelque temps à Corinthe son autorité à celle de St Paul et de St Pierre.

APOLLON (St) fonda vers 380 un monastère considér. en Italie, et y fut visité par St Pétrone.

APOLLONIDES, méd. de l'île de Cos, attaché à la cour des rois de Perse, fut condamné à être enterré vif pour avoir, selon Ctésias, séduit Amytis, sœur de Xercès, ou, ce qui est plus probable, pour n'avoir pu la guérir.

APOLLONIDES de Nicée, grammairien, dédia à Tibère un *Comment.* qu'il avait fait sur les *Silles* de Timon, le plus célèbre des rec. de poésie de Phlionte.

APOLLONIDES, histor. et géogr., auteur de l'*ambass. de Démosthène*, d'un recueil d'*adages*, d'une *Descript.* des côtes de l'Europe, et d'un gr. nombre d'*épigrammes*, dont on trouve 24 dans l'*Anthologie*.

APOLLONIS, femme d'Attale, roi de Pergame. Ses fils lui érigèrent à Cyzique, après sa mort, un temple sur les colonnes duquel étaient sculptés les traits les plus touchants de piété filiale, avec des inscript. grecques conserv. dans l'*Anthologie* du Vatican. Elles ont été publ. par Jacob : *Exercitat. criticæ*, et par Chardon de la Rochette, *Mag. encyclop.*

APOLLONIUS et TAURISCUS, sculpt. habiles de Rhodes au temps d'Alexandre, exécutèrent ensemble, selon le rapport de Pline, le beau groupe du *taureau Farnèse*, que nous ne possédons qu'en partie de leur main.

APOLLONIUS de Perge, un des fondat. de la science des mathém. qu'il étudia à Alexandrie sous les disciples d'Euclide, vivait sous Ptolémée-Philopator, roi d'Égypte, 200 ans av. J.-C., 40 ans après Archimède. Le princip. ouvr. d'Apollonius est son traité des *Sections coniques*, en huit liv., dont quatre seulement nous sont parvenus en original. Ils ont été trad. en lat. par Commandin. Alphonse Borelli trouva dans la biblioth. des Médicis à Florence un MS. arabe qu'il reconnut pour une trad. du *Traité d'Apollonius*; il l'emporta à Rome, où, avec l'aide d'Abraham Échellensis, il traduisit en latin les livres V, VI et VII. D'autres traductions arabes parvinrent en Europe; avec le secours de leurs variantes, Halley restitua le VIII[e] livre. Ces laborieuses recherches procurèr. au monde savant, en 1566, in-fol., *Apollonii Pergei conicorum libri IV, ex versione Frid. Commandini*; en 1661, in-fol., la trad. d'après l'arabe des livres V, VI et VII du même ouvr., par Abraham Échellensis et Borelli; enfin, en 1710, in-fol., *Apollonii Pergei conicorum libri VIII*, par les soins d'Halley. Cette belle édit., la seule compl., est rare et recherchée. Parmi les autres ouvr. d'Apollonius, plusieurs ne sont connus que par leurs titres ou par des fragm. insérés d'abord dans les *Collections mathémat.* de Pappus; mais on a publ. séparem. : *De sectione rationis libri II*, Oxford, 1706, in-8. — *Locorum planorum libri II*, Glascow, 1749, in-4. — *Inclinationum libri II*, Oxford, 1770, in-4. — *De tactionibus quæ supersunt*, Gotta, 1795, in-8.

APOLLONIUS de Rhodes, poète épique grec, naq. à Alexandrie, suiv. les uns, où à Naucrates, selon Athénée, 194 ans envir. av. J.-C. Sa longue retraite dans l'île de Rhodes, et les succès qu'il y obtint en enseignant la rhétor., engagèrent les Rhodiens à lui conférer le titre de citoyen. De retour à Alexandrie, il remplaça Ératosthènes dans la direction de cette bibliothèque fameuse, dont la destruct. fut une si grande calamité littéraire. Des nomb. ouvr. qu'avait comp. Apollonius, le temps n'a respecté que son *épopée* sur l'expéd. des Argonautes, ouvr. estimable, mais qui, au jugem. de Quintilien, ne s'élève jamais au-dessus du médiocre. Il renferme cepend. des beautés du prem. ordre, et sa *Médée* a mérité l'honneur de fournir quelq. traits à la *Didon* de Virgile. La 1[re] édit. de ce poème est celle de Florence, 1496, in-4, en lettres capitales; et la meill., jusqu'à présent, celle de Brunck, publ. de nouveau par M. Beck, Leipsig, 1797. Caussin en a donné une bonne trad. franç.

APOLLONIUS, courtisan d'Antiochus-Épiphane et le ministre de ses cruautés, détruisit Jérusalem dont il massacra les habitants, et sur les débris de la ville éleva une citadelle où il mit garnison; mais il fut battu et tué par Judas Machabée.

APOLLONIUS, fils de Molon d'Alabande en Carie, professa la rhétorique à Rhodes, et eut la gloire de former par ses leçons Cicéron et Jules-César. On dit qu'il renvoyait ceux qu'il ne croyait pas propres à devenir orateurs.

APOLLONIUS de Tyanes (ville de Cappadoce), philosophe pythagoricien et célèbre imposteur, était né dans les premières années de l'ère chrét. Après avoir étudié sous Euthydémus et Euxénus d'Héraclée, il voyagea long-temps dans l'Asie-Mineure, en Perse et jusque dans les Indes, revint à Athènes, et à Rome sous l'emp. de Néron. L'austérité de ses mœurs, ses discours sentencieux, des prophéties, et quelq. miracles que lui attribuèrent ses disciples, séduisirent la multitude, et lui firent ériger des statues et des temples. Sa réput. se soutint même chez les chrétiens jusque dans le 5[e] S. Tout porte à croire qu'Apollonius

réunissait le caractère d'un sage à celui d'un imposteur. On est incertain sur le lieu et l'époque de sa mort; il paraît toutefois qu'il mourut à Éphèse, sous le règne de Nerva, vers l'an 97. Il ne reste de ses écrits que son *Apologie* à Domitien, et 84 *épîtres* publ. par Commelin en 1601. Sa *Vie*, écrite par Philostrate, a été trad. en franç., Berlin, 1774, 4 vol. in-12. Legrand d'Aussy a donné également sa *Vie*, 2 vol. in-8.

APOLLONIUS, surn. *Dyscole*, c.-à-d. *le Chagrin*, grammairien d'Alexandrie, a vécu sous Adrien et Antonin-le-Pieux. Il est aut. du plus ancien *traité de syntaxe* connu, imprimé plus. fois, entre autres à Leipsig, 1807. On lui attribue un liv. d'histoire fabul. (*Commentitiæ liber*), publ. par Meursius, Leyde, 1620, in-4, et par Teucher, Leipsig, 1792, in-8. Apollonius fut le père et le maître d'Hérodien, fameux grammairien.

APOLLONIUS, sculpteur d'Athènes auquel on attribue le fameux torse du Belvédère, découvert à la fin du 15e S., et qui, malgré sa mutilation, est encore le chef-d'œuvre de la sculpture.

APOLLONIUS de Chalcis, philos. stoïcien, et précepteur de Marc-Aurèle, fils adoptif d'Antonin, conserva à Rome toute sa fierté et sa rudesse, et n'en fut pas moins estimé de Marc-Aurèle.

APOLLONIUS, peintre grec, mort à Venise vers la fin du 14e S., fut le maître d'André Tafi, que l'on a cru long-temps le disciple de Giotto. Apollonius et Tafi travaillèrent ensemble à quelq. ouvr. de mosaïque, represt. des sujets tirés de la Bible. Vasari les trouvait sans art et sans dessin; mais comme en faisant, dit-il, on apprend à faire, ils finirent mieux qu'ils n'avaient commencé.

APOLLONIUS, fils d'Archibius et maître d'Apion, grammairien et sophiste d'Alexandrie, est aut. du *Lexicon græcum Iliadis et Odyssei* que d'Ansse de Villoison a publ. sur un MS. de la bibliothèque de Saint-Maur, avec une vers. lat., des prolégom. et des notes, Paris, 1773, in-4.

APOLLONIUS (Lævinus), voyageur flamand, mort vers 1570 aux îles Canaries, est aut. d'une *Hist. de l'expéd. des Français à la Floride*, 1568, in-8, et d'une *Hist. du Pérou*, Anvers, 1567, in-8. Ces deux ouvr. sont écrits en latin.

APOLLONIUS (Guill.), ministre luthérien, né à Middelbourg au comm. du 17e S., est auteur de *Disputationes de lege Dei*, 1655, in-12.

APOLLONIUS CRONUS, de la secte mégarienne, disciple d'Eubulide, est cité par Strabon pour l'âpreté de son caractère. Deux philos. ont porté ce nom: le 1er, stoïcien et disciple de Panœtius; et le 2e, péripatéticien et contempor. d'Adraste.

APOLLOPHANES, méd. d'Antiochus-le-Grand, fut l'un des prem. disciples d'Érasistrates, et fonda une école à Smyrne où il enseigna la doctrine de son maître, et qui florissait encore au temps de Strabon.

APONIUS, ecclésiast. du 7e S., est auteur d'un *Comment. sur le Cantique des cantiques*, Fribourg, 1538, et dans la *Bibl. Patrum.*

APONO (Pierre d'), méd., né à Padoue, en réput. à Bologne dans les 13e et 14e S., se déshonora par son avarice, et fut dénoncé comme magic. à l'inquisition qui le condamna au feu; mais il mourut en prison avant l'exécution. On a de lui *Conciliator differentiarum philos. et præcipuè medic.*, Mantoue, 1472, in-fol., 1473, in-4, et Venise, 1476, in-fol.; un *tr.* sur les poisons, trad. en franç., Lyon, 1593, in-16, rare, et quelq. *ouvr.* d'alchimie et de physique.

APOSTOLIQUES, nom donné à une branche d'eucratites qui prétendaient imiter les apôtres.

APOSTOLIUS (Michel), écriv. gr., né dans le 15e S. à Constantinople, après la prise de cette ville par les Turks, vint à Rome, où il fut accueilli par Bersarius, et se réfugia plus tard dans l'île de Crête. On a de lui, sous le titre de *Parœmiæ*, un rec. d'*apophtegmes* des hommes les plus sages de l'antiq., Leyde, 1619, in-4, avec la vers. lat. de Pantin.

APOSTOOL (Samuel), était chef d'une secte d'anabaptistes opposée à celle des galénistes, et sur lesquels on trouve les détails les plus exacts dans *Herm. Schyn. deduct. plenior. hist. Mennonit.*, cap. 15 et 18.

APOTRES, nom dérivé du grec ἀπόστολος, envoyé, est celui des douze disciples que J.-C. envoya prêcher son Évangile par toute la terre.

APPEL (Jacques), peintre d'Amsterdam, mort en 1751, excellait dans le paysage et dans le portr.

APPELMAN (Bernard), peintre hollandais, né en 1600, mort en 1646, fut un des pl. hab. paysagistes de son temps. Ses tabl. sont très recherchés.

APPIANO (Jacq. d'), tyran de Pise, embrassa d'abord avec ardeur le parti gibelin, et contracta depuis une étroite alliance avec Galéas Visconti, seigneur de Milan, qui appuya son usurpation de Pise en 1392, et dont il fut toujours la créature.

APPIANO (Gérard), fils du précéd., ne pouvant conserver la seigneurie de Pise, la vendit au même Visconti, et ne se réserva que la souveraineté de Piombino et de l'île d'Elbe, dont ses descendants restèrent en possession jusqu'en 1589, époque à laquelle cette maison s'éteignit en la personne d'Alexandre Appiano.

APPIANI (Andréa), célèbre peintre italien, né dans le Haut-Milanais en 1754, après avoir fait d'excell. études sous le chev. Giudei, se créa un genre gracieux et original qui le fit rivaliser avec le Corrége; il excella surtout dans les fresques. Nommé membre de l'institut d'Italie, de la Lég.-d'Honn. et peintre du roi, Appiani fit les portraits de Napoléon et des principaux personnages de sa cour; mais il s'immortalisa surtout par ses fresques des plafonds du palais royal de Milan, ouvr. immense que malheureusement sa mort, arrivée en 1818, ne lui permit pas de terminer. Ses meilleurs tableaux à l'huile sont: *l'Olympe*, *Renaud dans les jardins d'Armide*, et surtout *Vénus et l'Amour*, qui fait aujourd'hui l'ornem. de la *villa Sommariva* sur le lac de Côme. Dans tous on admire une grâce, une pureté de dessin et une harmonie parfaites.

APPIEN, histor. grec, né à Alexandrie dans le 2e S., vécut sous Trajan, Adrien et Antonin-le-Pieux, et vint de bonne heure à Rome, où il exerça la profess. du jurisc. Il a écrit une *Hist. romaine*, dans laquelle il ne suit pas, comme Tite-Live, l'ordre chronol., mais raconte sans interrupt., et séparém., tous les évén. qui ont rapport soit à l'Italie, soit à l'Asie, soit à l'Afrique ou à d'autres contrées. L'ensemble de cette hist. génér. se compose ainsi des hist. de plus. peuples et de plus. provinces; il ne reste que des fragm. et des extraits de ce grand ouvr.; ils ont été tous réunis dans l'excell. édition d'Appien, publ. par Schweighæuser, Leipsig, 1785, 3 vol. in-8, grec et latin. Il existe deux trad. franç. d'Appien, par Seyssel et par Desmares, 1544, 1659, in-fol. Combes-Dounous n'a traduit que les 5 livres des *guerres civiles*, Paris, 1808, 3 vol. in-8.

APPIEN (St), souffrit le martyre sous l'emper. Maximien-Galère en 306.

APPIUS (Claudius), chef de l'illustre famille *Claudia*, Sabin d'origine, et connu d'abord sous le nom d'Actius-Clausus, vint, avec 5,000 familles soumises à son patronage, s'établir à Rome, l'an 250 de sa fondation (504 avant l'ère chrét.), y fut classé dans l'ordre des patriciens, admis au nombre des sénateurs, puis nommé consul avec Servilius, l'an de Rome 259. Son administration fut signalée par une rigueur inexorable dans le maintien de la loi *contre les créanciers;* il fit trancher la tête à 300 otages envoyés à Rome par les Volsques, dans le même temps que son collègue remportait sur ce peuple une vict. compl., et plus tard il s'opposa, seul entre tous les sénat., aux négociations qu'on voulait entamer avec le peuple retiré sur le mont Sacré. La haine inflexible que le fier Appius déploya contre les plébéiens dans maintes occasions, rendit son nom odieux à la multitude, et l'effroi qu'il lui inspira devint utile au sénat. — Appius-Claudius, son fils, et l'héritier de ses inimitiés contre le peuple, fut nommé consul avec Capitolinus, l'an de Rome 283 (471 av. J.-C.), et immédiatement après l'adopt. de la loi *Voleron*, les deux consuls se mirent en campagne contre les Èques. Mal secondé par ses troupes, qui l'appelaient *le tyran de l'armée*, Appius, battu par l'ennemi alors même que son collègue obtenait de notables avantages, cita toute l'armée à son tribunal; peu de temps après, un échec de son arr.-garde lui fournit l'occas. d'exercer une vengeance qu'il n'avait différée que pour en mieux assurer l'éclat: il fit décimer les soldats, trancher la tête à ceux des chefs qu'il désigna comme coup. de désertion, et périr sous les verges ceux qui av. perdu leurs enseignes. Son opposition au partage des terres conquises ayant prévalu l'année suiv. auprès du sénat, les tribuns le dénoncèrent au peuple comme ennemi de la liberté publ.; mais il mourut av. le jour fixé pour son jugement.

APPIUS (Claudius), surn. *Cæcus*, de la famille des précéd., élu censeur l'an de Rome 442, captiva l'affection du peuple par les travaux utiles qu'il fit exécuter, et dont les plus connus sont un aquéduc d'approvisionnem. à Rome, et la prolongation jusqu'au-delà de Capoue du grand chemin appelé de son nom *Voie Appienne*, dont les restes, après une exist. intégrale de 900 ans, excitent encore l'admiration. Assuré de la reconnaiss. publ., Appius brava la loi qui limitait à 18 mois la durée des fonctions de la censure; il se fit ensuite nommer consul avec L. Volumnius-Flamma, l'an de Rome 447, puis préteur, et enfin une 2e fois consul avec son ancien collègue. Jusqu'à cette époque, Appius-Claudius n'avait déployé que les talents de l'orateur et du jurisc.; mais obligé dès-lors de paraître à la tête des armées, il signala son habileté et son courage dans 2 campagnes successives contre les Samnites, et mourut privé de la vue dans un âge avancé. Il avait été l'un des plus viol. advers. de Cinéas (*v.* ce nom), envoyé à Rome par Pyrrhus pour offrir au sénat des conditions de paix.

APPIUS (Claudius), consul romain, l'an de Rome 488, surn. *Caudex*, du nom d'une espèce de radeau qu'il imagina pour descendre en Sicile. La vict. qu'il remporta sur Hiéron et les Carthaginois, fut la prem. des Romains au-delà de la mer. On lui décerna les honn. du triomphe.

APPIUS (Claudius-Crassinus), Romain issu de l'ill. famille *Claudia*, consul avec Génucius l'an de Rome 303 (451 av. J.-C.), appuya, contre l'attente du sénat, l'adopt. de la loi *Claudia* (qui instituait une magistrature suprême pour l'érection de dix tables des lois), et fut nommé décemvir avec son collègue, les 3 sénat. qui avaient été envoyés en Grèce pour transcrire les lois de Solon, et 5 autres personnages consulaires. A l'expirat. de leur pouvoir, les décemvirs, qui av. affecté beaucoup de popularité pend. leur administrat., firent procéder à de nouvelles élections, sous le prétexte de dresser encore deux tables; et Crassinus, nommé présid. de l'assemblée, ne rougit point de se porter en tête du nouv. tribunal, qui fut comp. de 6 autres patriciens dévoués à ses intérêts, et de 3 plébéiens. La puiss. tyrannique des décemvirs ne cessa point à l'époque de l'apparit. des deux dern. tables des lois, et Rome supporta leur joug jusqu'à ce que l'excessif abus du pouvoir en amena le terme. Les Sabins et les Èques ravageaient le territ. de la républ., et l'armée romaine, conduite par les décemvirs, n'opposait qu'une faible résist. aux ennemis du dehors. Cepend. Appius, resté seul maître à Rome pend. cette guerre, souleva l'indignation publique par la détestable violence qu'il prétendit faire, sous des formes légales, à une jeune Romaine appelée Virginie (*v.* ce nom); la catastrophe de cette intéress. victime entraîna l'abolit. du décemvirat, l'an de Rome 305 (449 av. J.-C.): accusé par le père de Virginie et traîné en prison, Appius-Claudius-Crassinus y mourut av. d'être jugé. S'il avait paru déroger à l'orgueil hérédit. de sa famille en recourant aux bassesses pour s'élever à la puissance, il montra par ses efforts désespérés contre le rétabliss. des tribuns, qu'il ne détestait pas moins les institutions républic. de sa patrie,

qu'il avait peu songé à la dignité de Rome en les renversant une première fois.

APPLETON (Nathaniel), destiné à suivre la carrière du commerce, quitta tout pour se livrer à celle de l'Église, et devint ministre de Cambridge (Massachusett), où il exerça ses fonctions jusqu'à sa mort, en 1784, à 91 ans. Il a publié un grand nombre de *sermons* et un ouvr. intit. : *la Sagesse de Dieu dans la rédemption des hommes*.

APRAXIN (comte), feld-maréchal des armées russes, se distingua en 1756 dans la guerre de la France, de l'Autriche et de la Russie, coalisées contre Frédéric-le-Grand, défit le génér. prussien Lewald, s'empara de Memel, et marchait sur Berlin lorsqu'une intrigue de cour détermina une contre-marche qui l'empêcha de profiter de ses succès; il mourut vers la fin du 18e S.

APRÈS DE BLANGY (J.-B.-N.-Denis d'), de Mannevillette, habile hydrographe, né au Hâvre en 1707, fit sa 1re campagne en 1626, sur un vaisseau de la comp. des Indes, et manifesta dès-lors les talents qui le placent au rang des navigat. les plus distingués. D'Après est un des prem. Français qui aient fait usage d'instrum. d'astron. à réflexions; il s'en est servi pour corriger toutes les cartes de l'Inde et en faire de nouv. Son recueil, publié en 1775-81 sous le titre de *Neptune oriental*, est l'ouvrage le plus parfait en ce genre, et celui qui fait autorité parmi les marins. Il y réduit en pratique l'observ. des longitudes à la mer par la distance des planètes. Cet habile marin mourut sans postérité en 1780.

APRIÈS, roi d'Égypte, le même que le Pharaon-Hophra de la Bible, régnait vers l'an 594 av. J.-C. Il fit la guerre aux Phéniciens, prit Sidon et jouit quelque temps d'un règne heureux; mais l'an 569, ses sujets se révoltèrent contre lui, et placèrent Amasis sur le trône.

APROSIO (Angelico), religieux augustin, célèbre bibliophile et membre de div. acad. d'Italie, mort en 1481, après avoir rempli les div. charges de son ordre, est le fondateur de la belle biblioth. de Vintimille, sa patrie, connue sous le nom d'*Aprosienne*, pour laquelle il dépensa des sommes considér. La plupart de ses ouvr. roulent sur la critique littéraire, et sont anonymes ou pseudonymes. Le plus célèbre est la *Bibliotheca Aprosiana*, où l'on trouve des faits qui ne sont pas ailleurs; mais l'auteur n'eut pas le temps de la terminer. Cet ouvr., impr. à Bologne, 1673, in-12, a été trad. en lat. par Wolf, Hambourg, 1734, in-8; mais la trad. ne reprod. pas en entier l'original. On cite encore d'Aprosio *la Viziera alzata*, Parme, 1689, in-12, ouvr. plus rare encore que le précéd., dans lequel il dévoile au moins 100 aut. pseudonymes. L'éditeur de ce volume posthume fut Magliobecchi.

APSINES, sophiste d'Athènes du 3e S., est aut. de préceptes de rhét. insérés dans la collection des *Rhéteurs grecs* d'Alde, Venise, 1508, in-fol. Plusieurs autres rhéteurs ont porté le même nom.

APSYRTE, né à Pruse, médecin vétérinaire de l'emper. Constantin, et aut. d'une hippiatrique ou médecine vétérinaire dont on trouve des extraits dans le *Veterinariæ medicinæ, lib. II*, Bâle, et qui a été trad. en lat. par J. Ruel, Paris, 1530, in-fol.

APULÉE (Lucius-Apuléius), philosophe platonicien, né au 2e S. à Madaure en Afrique, vint se fixer à Rome, où il suivit le barreau. Il rétablit sa fortune, qu'il avait dissipée par de fréq. voyages, en épousant une riche veuve. Accusé par les parents de sa femme d'avoir employé la magie pour s'en faire aimer, il se justifia par une éloquente apologie qui a été conservée. Il composa en outre plus. ouvr. dont la plupart roulent sur la philos. platonicienne, mais dont il ne nous est parv. que la moindre partie. La 1re édition de ses *OEuvres*, Rome, 1469, in-fol., est due à J. André, l'évêque d'Aléria. De ses ouvr., le plus célèbre est *la Métamorphose* ou *l'Ane d'or*, en XI liv., impr. séparém. un grand nombre de fois et traduit dans toutes les langues. Aucune des traductions françaises ne peut donner une idée de l'élégance d'Apulée.

AQUA (Christophe), dessinat. et graveur, né à Vienne en 1690, a publié les portraits de *Frédéric-le-Grand*, de *Jules de Ferrare*, et d'après Sacolri *le Mérite couronné par Apollon*.

AQUILA de Sinope, se convertit au christian. vers l'an 129; mais il fut excommunié à cause de son attachement à l'astrologie judiciaire. Il embrassa le judaïsme, et traduisit en grec l'Ancien-Testament. Il ne reste que des fragments de cette version.

AQUILA (Jean dell'), méd. et prof. à Padoue, au 15e S., a écrit plus. ouvr. sur la médec. On estime surtout son *Traité de la saignée dans la pleurésie*.

AQUILA (Barthélemi), dominic. dans le roy. de Naples au 13e S., se distingua par son zèle et sa ferveur. Nommé grand-inquisiteur, il n'en eut guère que le titre, le roi de Naples ayant su s'affranchir de la juridict. rigoureuse de cette institution.

AQUILA (Cataldo), né en Sicile, s'établit en Portugal en 1509, et s'y fit connaître comme jurisc. et poète. On a de lui plus. poèmes latins, et des ouvr. histor. cités dans la *Bibl. hisp.* d'Antonio.

AQUILA (Pompée dell'), peint. napolit., au 16e S., dont on voit à Rome plus. tableaux estimés, entre autres une *Descente de croix* dans l'église de San-Spirito, peignit à fresque avec un talent très remarquable.

AQUILA (Pierre), peintre né en 1724 à Palerme et mort en 1795, est plus connu comme graveur. Il a laissé un gr. nombre d'estampes à l'eau forte, dont les plus estimées sont les *loges du Vatican*, en 52 t.; *la bataille de Constantin*, d'après Raphaël; *la galerie Farnèse* et celle *de Lanfranc*, etc.

AQUILA (François), graveur, frère du précéd., mort au commenc. du 19e S., a laissé plus. grav. à l'eau forte estimées, et entre autres la suite des *peintures* de Raphaël dans le Vatican.

AQUILANO (Séraph.), né dans le roy. de Naples en 1466, mort à Rome en 1500, a laissé des *poésies italiennes*, imprim. à Venise, 1502; Rome, 1503, in-4; Florence, 1516, in-8, etc. Les nombr. édit.

des *Poesie* d'Aquilano sont toutes rares; mais les curieux préf. celles de Venise, 1540 ou 1550, in-8.

AQUILANO ou AQUILANUS (Sébastien), prof. de méd. à l'univ. de Padoue, mort en 1543. On a de lui plus. traités. Les principaux sont : *De morbo gallico*, Lyon, 1506, in-4, et *De febre sanguineâ* dans la *Practica* de Gattinaria, Bâle, 1537, et Francfort, 1604, in-8.

AQUILIN (St), év. d'Évreux, assista au concile provincial de Rouen, en 689.

AQUILINA et NICET (Stes), souffrirent le martyre dans le 3e S. en Syrie.

AQUILIUS (Manius), collègue de Marius dans le consulat, 101 ans avant J.-C., fit la guerre contre les esclaves, en Sicile; puis en Asie contre Mithridate, qui le vainquit et le fit mourir dans les tourments. Avant cette catastrophe, il avait été accusé de concussion, mais défendu et sauvé par l'orateur Antoine, qui, lui déchirant sa tunique devant l'auditoire, montra les cicatrices dont il était couvert.

AQUILIUS (Sabinus), jurisc. romain, fut consul deux fois de suite, en 214 et 216 de J.-C., échappa, par hasard, à la haine d'Héliogabale, qui voulait le faire mourir à cause de la sévérité de ses mœurs, et finit ses jours dans l'exil. Il composa des ouvr. qui se sont perdus.

AQUILIUS (Sévérus), historien et poète sous l'empereur Valentinien, mort en 370. Il ne reste aucun des ouvr. qu'il avait composés.

AQUILIUS-GALLUS, sav. jurisc. romain, ami de Cicéron, composa plus. ouvr. qui sont perdus.

AQUIN (Philippe d'), sav. rabbin de Carpentras, converti au christianisme, fut pensionnaire du clergé, occupa la chaire de profess. d'hébreu au collége royal de France, sous Louis XIII, qui le nomma aussi interprète pour la langue hébraïque. Il mourut vers 1650. Ses ouvr. les plus importants sont : *Dictionnaire hébreu-chaldéen-thalmud.-rabbinique*, Paris, 1629, in-fol. — *Racines de la langue sainte*, Paris, 1620, in-fol., etc.

AQUIN (Louis d'), fils du précéd., aussi pensionn. du clergé et bon orientaliste, a trad. en lat. le *Comment.* de Ben-Gerson *sur Job*, Paris, 1622, in-4, et le *Comment. sur Esther*, enrichi de notes.

AQUIN (Antoine d'), mort en 1696, prem. médecin de Louis XIV, était petit-fils de Philippe, et fut père de Louis d'Aquin, évêque de Fréjus.

AQUIN (Louis-Claude d'), fameux organiste, mort en 1772, toucha dès l'âge de 6 ans du clavecin devant Louis XIV, quitta ses maîtres 2 ans après, et fut organiste du petit St-Antoine à 12 ans. Il l'emporta sur Rameau pour l'orgue de St-Paul, en 1727, et fut, en 1739, nommé organiste de la chapelle du roi. Il avait une exécution si facile et si brillante, qu'on venait exprès des pays étrangers pour l'entendre. On a de lui 2 recueils gravés, l'un de *pièces de clavecin*, l'autre de *Noëls*.

AQUIN (d'), son fils, surn. *de Château-Lyon*, un des rédact. des *Étrennes littéraires d'Apollon*, écrivain fécond, mort en 1757, a composé un gr. nombre d'ouvrages, entre autres : *Lettres sur les hommes célèbres dans les sciences et les arts* sous Louis XIV, 1753. — La *Pléiade française*, 1754, 2 vol. in-12. — Des *poésies*. — *L'Éloge de Molière*, 1775, et autres écrits littér. qui n'ont point eu de succès.

AQUINO (Charles d'), jésuite, né à Naples en 1654, professa d'une manière brillante la rhétorique à Rome, où il mourut en 1740. Il a composé *Carmin.*, 1702, 3 vol. in-8. — *Orationes*, 1704, 2 vol. in-8. Ces discours, ainsi que les poésies, sont très estim. — *Lexicon militare*, 1707 ou 1739, in-fol. — *Fragmenta historiæ de bello Hungarico*, 1726, in-12. — *Nomenclator agriculturæ*, 1736, in-4.

AQUITAINE. L'Aquitaine comprenait d'abord les peuples situés depuis la Loire jusqu'à la Seine; ils formaient entre eux une républ. dont le gouvernement était aristocratique. César les subjugua; cette contrée de l'ancienne Gaule fut augmentée par Auguste de quatorze peuples qui faisaient auparavant partie de la Gaule celtique; alors l'Aquitaine comprit tous les pays qui sont entre la Loire, les Cévennes, la Garonne et la mer de Gascogne. Elle fut enlevée aux Romains par les Visigoths, qui la possédèrent pend. 90 ans sous six rois, jusqu'en 509, année où Clovis les en chassa. Elle fut soumise en 770, par Charlemagne, qui la donna comme roy. au plus jeune de ses fils, Louis, en 781. Celui-ci la transmit, en montant sur le trône, à son fils Pépin, dont le fils en fut dépossédé par son oncle Charles-le-Chauve, après une lutte sanglante. Le titre de roy. fut supprimé à la mort de ce prince, et l'Aquitaine, érigée en duché héréditaire et donnée aux comtes de Poitiers, forma un des sept gr. fiefs de la couronne, jusqu'au moment où réunie au trône de France, par le mariage d'Éléonore avec Louis II, elle en fut détachée par le divorce de cette princesse, passa à l'Angleterre, et donna naissance en partie aux guerres de ce roy. avec la France.

ARA, hérétique des 1ers S. de l'Église, prétendit que J.-C. n'avait pu être exempt du péché originel.

ARAB-CHAH (Ahmed-Ben), historien arabe et docteur musulman, mort à Damas en 1450, est aut. d'une *Histoire de Tamerlan*, estimée des orientalistes, publ. par Golius à Leyde, 1636; elle a été trad. en franç. par Vatier, 1658, in-4, puis réimpr. avec une vers. lat. par Mangar, 1767, 3 t. in-4. Toutes ces édit., défig. par des fautes grossières, ont été surpassées par celle qu'a publ. Ahmed-Ben-Mohammed, Calcutta, 1818.

ARABES, peuples très anciens, que l'Écriture fait descendre d'Ismaël, fils d'Agar, dont les uns menaient une vie errante, et les autres avaient des demeures fixes. Les Arabes ne purent être asservis que sous Trajan, par les Romains, et ce ne fut que pour un temps. Ils cultivèrent de bonne heure l'astron. et l'astrol.; mais ce n'est que vers le 9e S., après avoir conquis, sous l'étendard de Mahomet, presque tout le nord de l'Afrique et une partie de l'Europe, qu'ils se livrèrent aux sciences. Leurs savants les plus célèb. sont : Al-Kinde, Al-Farabi, Avicenne, Averrhoës. On leur doit l'invention de l'algèbre, des chiffres, et les prem. notions de chimie et d'astronomie. Ils sont maintenant retombés

dans la barbarie, et ne signalent leur exist. que par le pillage des caravanes, et les vols qu'ils commettent sur la lisière des déserts que la plupart habitent, et d'où ils tirent leur nom de Bedaouis (Bédouins). Les Arabes qui habitent les villes ou les villages des pays cultivés sont presque tous réduits à la condition de serfs, et s'appellent Fellahs.

ARABIE. Les Arabes, dans leur vaste péninsule, vivaient presque inconnus au reste de la terre, et retraçaient encore au 7e S. les mœurs d'Abraham et d'Ismaël, dont ils se disaient descendus. Ils avaient repoussé le joug de Rome, lorsque Mahomet parut, et fit de l'Arabie le centre de ses superstitions et de ses conquêtes. Il réunit l'Arabie sous une même religion et sous un même empire. Bientôt les Sarrasins envahirent l'Asie et l'Afrique, et ne s'arrêtèrent en Europe que devant les armes de Charles-Martel et les remparts de Constantinople, que leurs descendants devaient plus tard conquérir. Les khalyfes furent d'abord électifs, jusqu'en 680. Ce fut sous leur règne que les Arabes firent la plupart de leurs conquêtes, et sous les Ommiades, devenus khalyfes héréditaires, qu'ils achevèrent de les asservir. Vainqueurs des Ommiades, les Abbassides firent briller à Bagdad la gloire de leur nom et de leur trône sous leurs huit premiers princes; mais bientôt après, la garde turke renouvela les désordres de la garde prétorienne; une foule d'états indépend. se levèrent, et les khalyfes furent réduits aux murs de Bagdad, jusqu'au moment où, jouets de tous les souver. qui envahirent l'Asie, ils furent détrônés. — V. Turquie.

ARACHNÉ (myth.), fille d'Idmon, roi de Lydie, osa défier Minerve et la surpassa. La déesse, outrée de dépit, la changea en araignée.

ARADON (Jérôme), un des dern. ligueurs qui se soumirent à Henri IV, commandait pour le duc de Mercœur la ville d'Hennebon, et fut contraint, en 1589, de la remettre au prince de Dombes, sur qui il contribua à la reprendre l'année suiv. Il a écrit sur les événem. de cette époque en Bretagne un *Journal* qui ne mérite aucune confiance. Cepend. D. Lobineau en promettait la public., et l'on ne peut douter qu'elle ne soit bientôt insérée dans quelq.-uns de ces rec. de *Documents inédits* qui paraissent en ce moment.

ARAGON (royaume). — V. Espagne.

ARAGON (Jeanne d'), illustre Italienne du 16e S., se distingua par son courage et ses vertus, et fut célébrée par les beaux-esprits du temps dans un recueil de vers intitulé : *Tempio alla divina signora Giovann. d'Aragona*. Elle épousa Ascagne Colonne, prince de Tagliacozzo, et mourut en 1577.

ARAGON (Tullie d'), femme poète qui florissait en 1550, et descendait d'une branche bâtarde de la famille d'Aragon, naquit à Naples, et fit admirer ses talents et les grâces de sa personne successivement à Rome, à Ferrare, à Venise et à Florence. On cite d'elle, outre des *Rime*, Venise, 1547, in-8, plus. fois réimpr., un poème en XXXVI chants (*in ottava rima*), intit. : *il Meschino, o il Guerino*, ib., 1560, in-4, et *Dial. dell' infinità d'Amore*, ib., 1547, in-8.

ARAIGNON (J.-Louis), avocat, mort à Paris, sa patrie, vers 1790, est aut. de *Contes philosophiq.* et des 2 pièces suiv. : *le Siége de Beauvais*, trag. en 5 actes, Paris, 1766, in-8.—*Le Vrai philosophe*, comédie en 5 actes et en prose, 1767.

ARAJA (Franç.), mort à Naples, sa patrie, vers 1750, s'était acquis quelq. réput. en Italie comme compositeur par ses opéras de *Bérénice* et d'*Amore per regnante*, lorsqu'il fut appelé à Pétersbourg, où il devint maître de chapelle de la tzarine Anne. Il fit représenter devant elle *Céphale et Procris*, le premier opéra écrit en langue russe.

ARAMON ou ARAMONT (Gabriel de LUETZ, baron d'), ambass. à Constantinople sous Henri II, réussit à renouer l'alliance de la Porte avec la France, et obtint de Soliman II une flotte pour faire une diversion en Italie contre Charles-Quint, avantage dont on ne sut pas profiter. Traversé dans d'autres négociat. par la brigue de ses envieux, Aramon finit par tomber en disgrâce à la cour. Une partie de ses biens, qui avaient été confisqués, fut après sa mort, survenue vers 1553, donnée à Diane de Poitiers. Il paraît certain, contre l'avis de Moréri et de Bayle, qu'il était natif de Provence, et non de Gascogne. Poldo d'Albenas lui donne le titre de citoyen de Nîmes. Il avait reçu d'un comte de Rokendolff, en échange d'un bon office, la propriété des Iles-d'Or (d'Hyères) qui furent érigées en marquisat en sa faveur. C'est à la suite de ce diplomate que Jean Chesneau (*v.* ce nom) assista aux évén. dont il a écrit la relation.

ARANDA (Emmanuel d'), se rendait d'Espagne, où il avait passé sa jeunesse, à Bruges, sa patrie, lorsqu'il fut pris par un corsaire d'Alger, pays où il demeura esclave pend. deux ans. Revenu en Flandre, il fit en espagn. la *Relation* de sa captivité, ouvr. trad. d'abord en latin, La Haye, 1657, in-12; puis en flamand, en angl. et en franç. : cette dern. traduct. impr. à Paris, 1656, in-16; et avec aug., Bruges, 1682. — Ant. et Jean d'Aranda ont publié, l'un : *Verdadera formacion de la Tierra-Sta*, Tolède, 1545, in-4; l'autre : *Lugares comunes de conceptos... en div. materias*, Séville, 1595, in-4.

ARANDA (Don P.-P. ABARCA de BOLEA, comte d'), grand et ministre d'Espagne, né à Saragosse, en 1716, d'une illustre famille d'Aragon, fut d'abord ambassad. en Pologne sous Charles III. Nommé à son retour capit.-général du royaume de Valence et présid. du conseil de Castille, il embellit Madrid et y fonda plus. acad. Bientôt allait commencer pour l'Espagne cette trop courte époque de renaissance qui suivit l'expulsion des jésuites, dont l'illustre Pombal dévoilait les manœuvres aux rois de l'Europe. Le comte d'Aranda passe pour avoir chaudement appuyé la mesure qui en délivra pour un moment l'Espagne. Envoyé alors comme ambassad. en France, puis rappelé en 1784, il vivait dans une sorte de disgrâce, lorsqu'il fut nommé prem. secrétaire-d'état en 1792; mais ce retour à la faveur dura peu : il fut remplacé par

Godoy, prince de la Paix, et mourut exilé dans une de ses terres en 1794. Il avait une grande connaiss. des hommes et des intérêts des cabinets de l'Europe. On lui attribue la *Dénonciation au public du voyage d'un soi-disant Figaro en Espagne*, par le véritable Figaro, Paris, 1785, in-12. Le soi-disant Figaro était le marquis de Langle.

ARANTIUS ou ARANZI (JUL.-CÉS.), célèbre anatomiste, profess. de chirurg. et d'anat. à Bologne, où il naquit en 1530, a fait de grandes découvertes dans ces deux arts, sur lesquels il a publié les écrits suivants : *De humano fœtu liber*, Venise, 1571; Bâle, 1579, in-8; Leyde, 1664, in-12, etc. — *Anatomic. observat. lib.*, et *De tumor. secundùm loc. affect.* : ces deux dern. impr. à la suite du précéd. dans les deux éditions de Venise, 1587 et 1595.—*In Hippocr. de vuln. capit. comment.*, etc., Lyon, 1580, in-8; Leyde, 1639 et 1641, in-12. — *Consultat. medic.*, Francfort, 1598.

ARATOR, Ligurien, secrétaire et intendant des finances d'Athalaric, mort en 556 sous-diacre de l'Église romaine, présenta, en 544, les *Actes des apôtres* en vers latins au pape Vigile, qui en fut fort satisfait. On trouve cet écrit impr. avec d'autres poèmes chrétiens, à Venise, chez les Aldes, 1502, in-4; à Strasb., 1507, in-8; à Leipsig, 1515, in-4, et dans div. collect., notamment dans la *Bibl. des Pères*. Les *ouvr.* d'Arator ont été publ. séparément avec les notes d'Arutzen Zutphien, 1769, in-8.

ARATUS, poète grec, de Soles en Cilicie, né vers l'an 277 av. J.-C., fut le contemporain de Théocrite, qui parle honorablem. de lui dans sa sixième idylle. Il vécut dans la plus constante intimité avec le roi de Macédoine, Antigone Gonatas. Ce fut sous ses yeux et à sa prière qu'il composa son *Poème sur l'astronomie*. Cicéron ne lui dispute pas le mérite du style, mais il lui refuse les connaissances nécessaires pour bien traiter un pareil sujet. Son poème cependant eut pour commentateurs les hommes les plus sav. de la Grèce, parmi lesquels on cite entre autres : Hipparque, Ératosthène et Théon; et pour traducteurs, Cicéron lui-même, Germanicus, César et Aviénus. La traduction de Cicéron ne nous est parvenue que fort incomplète; Hugues Grotius en a rempli de son mieux les nombreuses lacunes, et c'est dans cet état qu'elle a été réimpr. et trad. en franç. par Pingré, à la suite des *Astronomiques* de Manilius, Paris, 1786. La meill. édition d'Aratus est celle qui a été publiée à Leipsig par J.-Th. Bulhe, 1793-1801, 2 vol. in-8. Indépend. de son poème sur l'astron., Aratus avait composé d'autres ouvrages que le temps n'a pas épargnés.

ARATUS, général des Achéens, né à Sycione vers l'an 275 av. J.-C., passa ses prem. années dans l'exil, où l'avaient envoyé les tyrans de sa patrie après le supplice de Clinias, son père. Il avait à peine 20 ans lorsqu'à la tête de quelques exilés, il pénétra dans Sycione, l'arracha au joug de Nicoclès, et fit entrer ses concitoyens dans la ligue achéenne. Le retour des exilés devenant un sujet de troubles par rapport aux possesseurs de leurs biens, qui se trouvaient forcés à les leur rendre, il sut tout concilier en distribuant à ceux-ci, comme indemnité, 150 talents que lui donna Ptolémée-Philadelphe, à qui il avait rendu quelq. services. Devenu pour la 2e fois préteur des Achéens (244 ans avant J.-C), il s'empara de l'Acrocorinthe, d'où il chassa Antigone, roi de Macédoine, et il conquit à la ligue les Corinthiens, les Mégariens, les Épidauriens et les Træzéniens. Au milieu de ces succès naquit la rivalité de l'Étolie contre les Achéens, dont elle quitta la ligue pour se joindre aux Lacédémoniens leurs ennemis. Marchant contre eux à la défense de diverses villes d'Arcadie, il fut vaincu trois fois par Cléomènes, roi de Sparte, et réduit à rechercher l'alliance d'Antigone, à qui il rendit l'Acrocorinthe, et qui le remplaça bientôt comme généralissime de la ligue. Son success., Philippe V, après s'être d'abord réglé sur les avis d'Aratus, finit par le faire empoisonner l'an 213 avant J.-C. Aratus avait composé une *Hist. de la ligue achéenne*, qui ne nous est point parvenue.

ARBACE, gouvern. des Mèdes sous Sardanapale, roi des Assyriens, conspira contre ce prince efféminé, partagea ses états avec les principaux conjurés, et obtint le roy. des Mèdes, l'an 770 avant J.-C. Il mourut après 28 ans de règne, laissant le trône à son fils Mandocès.

ARBASIA (CÉSAR), peintre piémont. de Saluces, ne fut pas, comme on l'a cru, disciple de Léonard de Vinci. Il professa quelq. temps à Rome, à l'acad. de St-Luc, et passa depuis en Espagne, où il peignit en 1579 un tableau de l'Incarnat. dans la cathédrale de Malaga. On voit aussi de cet artiste de belles fresques à Cordoue et à Séville. De retour à Saluces, il y exécuta des fresques, et fut pensionnaire de cette ville en 1601.

ARBAUD (FRANÇOIS), l'un des prem. membres de l'académie franç. de St-Maximin en Provence, apprit de Malherbe à faire des vers, et sut mettre à profit les leçons d'un tel maître. Il mourut en 1640 en Bourgogne, où il vivait loin de la cour. On a de lui une *Ode* à *Louis XIII*; des *Paraphrases de psaumes* et quelques *poésies*. Son *Poème de la Madelaine*, loué par Racan, est perdu. — Jean, son frère, a publ. une *Traduction de quelques psaumes*, Grenoble, 1651, et Marseille, 1684. — Un autre ARBAUD (L.-Cl.-Gasp.-Jér.), médec. de Marseille, publia en 1752 l'*Abrégé du règne de Louis XIV*, in-12.

ARBELLES, ville d'Asie, devenue célèbre par la victoire qu'Alexandre remporta près de ses murs sur Darius Codoman, roi de Perse.

ARBÉTION, parvint vers 350, à force d'intrigues et de bassesses, au grade de général des armées romaines sous Constance, et se signala par son ambition et par sa haine artificieuse, d'abord contre Sylvain, autre général, son émule, puis contre Ursicin, qu'il fit condamner injustem. à l'occasion de la prise d'Amida. Il joua de même le rôle de délateur sous Julien; mais il se conduisit mieux sur la fin de sa vie, et rétablit les affaires de Valens.

ARBOGAST (St), év. de Strasbourg en 678, était en faveur auprès de Dagobert, roi d'Austrasie.

ARBOGAST (Louis-Fr.-Ant.), géomètre franç., né en 1759 à Mulzig (Alsace), mort en 1803 à Strasbourg, fut d'abord profess. de mathématiques à l'école d'artillerie de cette ville. Élu député à la convention nationale, il y fit un *Rapport sur l'uniformité des poids et mesures*, et la *Vérificat. du télégraphe de M. Chappe*. On estime son *Traité du calcul des dérivations*, Strasbourg, 1800, in-4. Il était associé de l'Institut et membre de plusieurs sociétés savantes.

ARBOGASTE, Gaulois d'origine, l'un des principaux officiers de Théodose, avec lequel il vint en Italie combattre l'usurpateur Maxime, fut placé par lui, comme préfet du prétoire, auprès de Valentinien II. Après avoir d'abord fidèlement servi ce prince, il le fit étrangler par un eunuque, et mit à sa place Eugène, qu'il ne put maintenir contre Théodose. Défait par ce dernier malgré des prodiges de valeur, il se donna la mort, l'an 394 de J.-C.

ARBORIO DE GATTINARA (Mercurin), né dans le Piémont en 1465, fut conseiller du duc de Savoie et présid. du parlem. de Bourgogne. Il fut chargé par l'empereur Charles-Quint de dresser les articles de pacification entre ce prince et le pape Clément VII, qui le nomma cardinal en 1529. Il fit également la même année un traité important pour la défense de l'Italie, et mourut dans sa 65e année à Inspruck, en 1530.

ARBORIUS (Æmilius-Magnus), né vers 270 aux environs de Bayonne, mort à Constantinople vers 335, était l'oncle d'Ausone, qui se forma par ses leçons. D'abord prof. d'éloquence à Toulouse, puis à Narbonne, il fut appelé, sur le bruit de sa réputation, à la cour de l'empereur Constantin, qui le chargea de l'éducation d'un de ses fils. Au talent de la parole Arborius joignait de grandes connaiss. en mathém. et en astron. Il était en même temps un juriscons. très distingué. On n'a rien conservé de ses écrits; mais Ausone a consacré son souvenir par deux pièces de vers.

ARBRISSEL (Robert d'), né en 1047 dans la ville d'Arbrissel, près de Nantes, enseignait la théologie à Angers, lorsqu'Urbain II le nomma prédicateur apostol. *per universum mundum*. Son éloquence entraînante lui attira une foule d'auditeurs de tout âge et de tout sexe, qui le suivaient jusque dans les déserts, sans avoir d'habitation fixe et séparée pour les hommes et les femmes. Il sentit la nécessité de leur donner un asile; il le trouva dans une solitude appelée *Fontevrault*, à l'extrémité du diocèse de Poitiers. Les hommes étaient occupés à dessécher les marais, défricher les bois, et devaient obéir aux femmes, qui n'étaient occupées que de la prière. Il fonda d'autres monast. qui furent bientôt enrichis; mais ces richesses étaient le produit du travail. Robert mourut en 1117. En 1633, Louise de Bourbon, abbesse de Fontevrault, lui fit ériger dans son église un tombeau de marbre. Le P. Soris, religieux de Fontevrault, a composé un ouvr. intit : *Dissertation apologétique* pour le B. Robert d'Arbrissel, sur ce qu'en a dit Bayle dans son *Dictionnaire*, Anvers, 1701, in-8.

ARBUCKLE (Jacques), poète écossais, né à Glascow en 1700, maître d'école dans le nord de l'Irlande, où il mourut en 1734. Ses *poésies* ont été rassemblées et publiées en 1 vol. in-12.

ARBUSCULA, comédienne de Rome citée par Atticus, Cicéron et Horace.

ARBUTHNOT (Alex.), jurisc. écossais, né en 1538, étudia le droit à Bourges sous Cujas, et fut ensuite principal du collége royal d'Aberdeen en 1569. Ayant embrassé la réforme, il joua un rôle dans toutes les querelles qu'elle suscita en Angleterre. On a de lui en lat. : *Discours sur l'origine et l'excellence du droit*, Édimbourg, 1572, in-4, et une édit. de l'*Histoire d'Écosse* de Buchanan, son ami. Il mourut à Aberdeen en 1583.

ARBUTHNOT (Jean), écrivain et médecin, né à Arbuthnot, près Montrose, vint à Londres, où il joignit d'abord à la pratique de son art l'enseignem. des mathémat.; médecin ordinaire de la reine Anne et membre du collége en 1714, il fut lié avec Pope, Swift, Gay et Parnell, et mourut en 1735. On a de lui : *Tables des monnaies, poids et mesures des anciens*, 1727, in-4. — *Essais sur les aliments*, traduits en franç., Paris, 1741, 2 vol. in-12. — *De l'effet de l'air sur le corps de l'homme*, traduit en franç., Paris, 1742. — *Le Procès sans fin*, ou *Hist. de John Bull*, traduit en français par l'abbé Vély, Londres, 1753, in-12. On a publié à Glascow, en 1751, 2 vol. in-8, *Miscellaneous works of Arbuthnot*.

ARC ou ARCQ (Philippe-Aug. de SAINTE-FOY, chev. d'), bâtard du comte de Toulouse, mort en exil à Tulle en 1779, était un homme de lettres et de plaisir. Outre quelques romans, il a publié : *Mes loisirs*, 1755, in-12. — *Histoire générale des guerres*, 1756, 2 vol. in-4. — *Hist. du commerce et de la navigation des anciens et des modernes*, 1758, 2 vol. in-12; ces deux dern. ouvr. n'ont pas été terminés.

ARCADIE, fille de l'emper. Arcadius et sœur de Théodose II. Le patriarche Atticus lui dédia son *Traité* de la foi et de la virginité. Elle fit bâtir des bains à Constantinople, où elle mourut en 444.

ARCADIENS, le plus ancien des peuples de la Grèce, habitaient une partie du Péloponèse.

ARCADIUS, emp. de Constantinople, fils aîné de Théodose-le-Grand, lui succéda en Orient en 395, tandis que son frère Honorius régnait en Occident. Il se laissa gouverner par Rufin, préfet du prétoire, par Eutrope, son grand-chambell., et par Eudoxie, son épouse, qui lui fit exiler St Jean-Chrysostôme. Il mourut chargé de l'exécration publique, en 408, à 31 ans.

ARCADIUS d'Antioche, gramm. cité par Suidas, est aut. d'un *Traité* classique sur les notes et les accents de la langue grecque, découvert par d'Ansse de Villoison, parmi les MSs. de la biblioth. du roi, et dont il a publié des fragm. dans ses *Epistolæ Vinarienses*.

ARCÆUS (François), médecin et chirurgien espagnol, donna, en 1573, à près de 80 ans, son

traité *De rectâ curand. vuln. ratione lib. II*, etc., impr. à Anvers, avec des notes par L. Nonnius, 1574, in-8, trad. en plus. langues.

ARCANO (Giov. MAURO d'), dit *il Mauro*, secrét. du card. Alexandre Césarini, qu'il accompagna dans plus. voyages, mort à Rome âgé d'environ 35 ans, vers 1535, est un des plus célèbres poètes burlesq. de l'Italie. Adversaire infatigable de l'Arétin, il fut lié avec presque tous les autres beaux-esprits de cette époq., et se montra l'un des membr. les plus enjoués de la réunion académ. des *Vignajuoli* qui s'assemblait chez Oberto Strozzi. Ses poésies, sous le titre de *Capitoli*, se trouvent réunies, dans de nombr. édit., à celles de Berni, le chef du genre parmi les *Seicentisti*.

ARCAS (mythol.), fils de Jupiter et de Calisto, donna son nom à l'Arcadie. Comme il était près de tuer sa mère à la chasse, il fut enlevé avec elle dans le ciel, où il forme la constellation de l'Ourse.

ARCASIO, né en 1712 à Bisagno, où il mourut en 1791, eut de la réputat. comme avoc. et prof. de droit civil à Turin. Ses *Comment.* de droit civil., publ. dans cette ville en 1782 et 1784, sont estimés.

ARCELLA (Justinien), médecin napolitain du 16e S., a donné un traité *De ardore urinæ*, Padoue, 1568, in-8.

ARCÈRE (Louis-Étienne), oratorien, né à Marseille en 1698, mort à La Rochelle en 1782, supérieur de sa congrég., secrét. perpétuel de la soc. d'agric. de cette ville et correspond. de l'acad. des inscript., a donné, en soc. avec le P. Jaillot, l'*Hist. de La Rochelle et du pays d'Aunis*, 1756, 2 vol. in-4, et 6 vol. in-12. On conserve en outre de lui 4 vol. in-fol. de MSs., sous le titre d'*Arceriana;* les recueils du temps contiennent des vers de sa façon. — Antoine Arcère, son oncle, est aut. d'un *Dictionn. turk, latin et français*, MS. déposé à la biblioth. du roi.

ARCÉSILAS ou ARCÉSILAUS, philos. péripatéticien du 4e S. av. J.-C., disciple de Théophraste, puis de Crantor, se trouva chef de l'école après la mort de Cratès, et fut ainsi le fondat. de la *seconde académie*, dont la doctrine se rapprochait beauc. du scepticisme, et s'accordait en quelq. points avec l'épicuréisme. Né la prem. année de la 116e olymp. à Pitane, en Æolide, d'un père scythe, il mourut, dit-on, d'un excès de vin à 75 ans. — Deux poètes, l'un com., l'autre élég., ont aussi porté ce nom.

ARCÉSILAUS, peintre grec, de Pharos, vivait du temps de Polygnote, et peignait à l'encaustique. — Il y eut à Rome un sculpteur du même nom, que Lucullus protégea et fit beaucoup travailler. Varron le cite avec éloge.

ARCHAGHATE, médec. grec, cité comme le prem. qui s'établit à Rome, y florissait l'an 229 av. J.-C., et fut tour à tour surnommé *Guérisseur* et *Bourreau*.

ARCHEDALE (Jean), fut, après le refus de lord Ashley, nommé en 1695 gouvern. de la Caroline, qui refleurit sous son administ. C'est par ses soins qu'y fut introduite la culture du riz, devenue aujourd'hui la principale source de la prospérité du pays. A son retour à Londres, il publia : *Nouvelle description de la Caroline*, 1707.

ARCHÉLAUS de Milet, philos. grec, disciple d'Anaxagoras et maître de Socrate, vers l'an 444 av. J.-C., avait, dit-on, une école à Athènes. Il fut surn. *le Physicien*, parce qu'il s'occupa particulièrem. de la science de la nature. Il soutenait que toutes choses se composent de parties dissemblables, et que ce qui est juste ou injuste ne l'est qu'en vertu de la loi.

ARCHÉLAUS, roi de Macédoine, fils naturel de Perdiccas, se plaça sur le trône, après avoir fait égorger, en les attirant près de lui par de fallacieuses promesses, son oncle et son neveu, que l'usurp. de Perdiccas avait dépouillés de l'autorité souver., et précipiter dans un puits son jeune frère Alcétas, fils de Cléopâtre, dont son père l'avait institué le tuteur. Il gouverna cepend. avec sagesse, rendit l'état respectable au-dehors, et fit fleurir les lettres et les arts. Il périt victime d'un complot l'an 398 av. J.-C., après 14 ans de règne.

ARCHÉLAUS, général de Mithridate, fut battu à Chéronée et à Orchomène par Sylla, 96 av. J.-C., fit une paix honteuse, et n'osant reparaître devant Mithridate, dont il redoutait la colère, se retira auprès des Romains, qui le traitèrent avec beaucoup d'égards. — Archélaus, fils du précéd., commanda d'abord pour Mithridate, puis se mit au service des Romains, et reçut de Pompée, avec le titre de gr.-prêtre, la souveraineté de Comane. Il épousa Bérénice, reine d'Égypte, et fit révolter cette province contre les Romains; mais il fut battu par Gabinius, l'an 56 avant J.-C. — Archélaus, fils du précéd., fut nommé roi de Cappadoce par Antoine, et combattit pour lui à Actium. Il se fit cepend. maintenir par Auguste; mais ayant déplu à Tibère, il fut appelé à Rome, et y mourut dans une sorte de captivité, l'an 17 de J.-C.

ARCHÉLAUS, habile sculpteur de Priène, exerça son art à Rome sous l'emper. Claude. Son nom et celui de sa patrie se lisent au bas de l'*Apothéose d'Homère*, chef-d'œuvre qui fut retrouvé, en 1758, à l'Irattochia, maison de campagne des Colonne.

ARCHÉLAUS, roi de Judée, maintenu par Auguste, sous le titre de tétrarque, comme success. d'Hérode-le-Grand, son père, n'eut que la moitié de ses états, c.-à-d. la Judée proprem. dite, qu'il gouverna 10 ans avec une cruauté qui le fit enfin déposer par Auguste. On croit qu'il mourut à Vienne dans les Gaules, où l'emper. l'avait exilé.

ARCHESTRATE, poète grec, d'une époque incertaine, mentionné par Vossius, et dont l'abbé Barthélemy parle d'après Athénée, avait fait un *poème* sur l'art de la cuisine. Ce passage du *Voyage d'Anacharsis* paraît avoir donné à M. Berchoux l'idée de son poème de *la Gastronomie*. — Un autre Archestrate, poète tragique, cité par Plutarque, florissait à l'époque des guerres du Péloponèse.

ARCHIAS, archit. de Corinthe, qui vivait 240 ans av. J.-C., travailla beaucoup en Sicile près du roi Hiéron, et se rendit très habile dans la construction des galères.

ARCHIAS, poète grec d'Antioche, dut à l'amitié des Lucullus le titre de citoyen d'Héraclée, ville alliée qui jouissait des priviléges de la bourgeoisie romaine. Mais les registres de cette ville ayant péri dans un incendie, on contesta au poète Archias son droit de citoyen : ce fut à cette occasion que Cicéron, qui se glorifiait d'avoir reçu ses leçons et mérité son amitié, prononça l'éloq. plaidoyer *Pro Archiâ poetâ*. Archias avait comp. un *poème* sur la guerre cimbrique, et commencé un autre ouvrage, égalem. en vers, sur le consulat de Cicéron. Il ne nous reste de lui qu'une quarantaine d'*épigrammes*, dont 34 ont été recueillies par Brunck dans ses *Analecta veterum poetarum græcorum*.

ARCHIBIUS, aut. d'ouvr. de médec., dédiés, selon Pline, à un des Antiochus, rois de Syrie. — Galien parle d'un autre médecin de ce nom.

ARCHIDAME Ier, roi de Sparte, monta sur le trône en 620 avant J.-C., et régna 6 ans. — ARCHIDAME II, roi de Sparte, 476 av. J.-C., mort l'an 427, soumit les Ilotes qui s'étaient révoltés, ravagea l'Attique, et assiégea Athènes pendant la guerre du Péloponèse. — ARCHIDAME III, roi de Sparte, l'an 361 avant J.-C., fils d'Agésilas-le-Grand, repoussa Épaminondas, et périt l'an 338 en secourant les Tarentins contre les Romains. — ARCHIDAME IV, fils d'Eudamidas, roi de Sparte, fut défait sous les murs de cette ville, l'an 293 av. J.-C., par Démétrius, fils d'Antigone. — Un autre ARCHIDAME, frère d'Agis IV, fut massacré avec lui par les éphores.

ARCHIDAMIE, Lacédémonienne, s'opposa, selon Plutarque, au renvoi des femmes en Crète pendant le siége de la ville par Pyrrhus, prétendant qu'elles concourraient à la défense de la patrie.

ARCHIGÈNES, méd. d'Apamée en Syrie, s'établit à Rome sous Domitien, y obtint une grande réput., et mourut, selon Suidas, dans sa 62e année, l'an 117 de notre ère. Il passe pour le fondateur de l'école médicale des *éclectiques*. Galien le cite comme aut. de *dix liv. sur les fièvres*, et de *douze lettres*. Les fragm. qui restent de lui nous ont été transmis par le compilateur Ætius-Amidénus.

ARCHILOQUE, poète grec, naquit à Paros, vers l'an 700 av. J.-C., d'une famille des plus illustres de cette île, mais de l'union disproport. de son père avec une esclave. Il composa des *élégies*, des *odes*, des *épigrammes*, et surtout des *satires*, qui lui acquirent une triste célébrité. On sait que le père d'une jeune personne qu'il recherchait en mariage, et qu'il ne put obtenir, se pendit de désespoir d'avoir été impitoyablement déchiré par ce poète furieux, et son exemple fut suivi par ses trois filles. Aussi lâche guerrier qu'il était hardi la plume à la main, il laissa son bouclier sur le champ de bataille, dans la crainte de ne pas fuir assez vite. Devenu l'objet de la haine et du mépris général, il erra long-temps de ville en ville, mendiant un asile qu'on lui refusait partout : Thasos ne voulut pas le recevoir, et Lacédémone ne lui permit pas même de passer une nuit dans ses murs. Couronné aux jeux olympiq. pour un hymne en l'honneur d'Hercule, sa patrie lui pardonna; mais de nouveaux excès y signalèrent bientôt son retour; et il périt enfin de la main de ceux qu'il avait si souvent et si cruellement outragés. Les *Analectes* de Brunck renferment les débris qui nous restent de ses ouvr. Ign. Liebel a recueilli tout ce qui reste de ce poète, et l'a publ. précédé d'une dissert. sur sa vie et ses ouvr., Leipsig, 1812, in-8.

ARCHIMÈDE, l'un des hommes de l'antiquité dont le souvenir est consacré par de plus importants services rendus à la science, naquit à Syracuse, vers l'an 287 av. J.-C., d'une famille alliée au roi Hiéron. A la fois philos., astron., arithmét. (à une époq. où les règles du calcul num. n'étaient pas fixées), c'est surtout comme mécanic. et géom. qu'il s'est rendu célèbre; et, encore que dans ces deux sciences il ait eu d'illustres devanciers, on peut l'en considérer comme le père, tant il les a avancées par ses découv. Polybe, Tite-Live et Plutarque (*Vie de Marcellus*), dans ce qu'il nous ont transmis de détails sur Archimède, se sont plus attachés à faire conn. ses inv. que les particul. de sa vie. Ainsi, c'est par l'objet même de la *vis creuse*, qu'il imagina pour dessécher des marais inondés par le Nil, qu'on sait qu'il alla en Égypte. Revenu à Syracuse pour la défendre contre les Romains qui l'assiégeaient, il retarda long-temps la prise de cette ville par ses machines ingénieuses, dont les unes lançaient des pierres énormes, les autres enlevaient les vaisseaux ennemis et les brisaient dans leur chute. Il construisit, dit-on, des miroirs ardents qui les brûlaient à une grande distance dans la mer. Imperturbable dans ses méditat. alors que l'ennemi pénétrait dans la ville, il fut tué par un soldat que Marcellus avait, dit-on, envoyé pour le chercher, et qui s'irrita de ne pouvoir s'en faire écouter. Outre la solution des théorèmes qui sont l'objet de ses différents *Traités*, il faut citer, comme faisant le plus grand honneur à son génie, div. inventions de mécan. pratique, comme les *moufles*, la *vis sans fin*, etc. Dans ses écrits il traite de la *sphère* et du *cylindre*, des *sphéroïdes* et des *conoïdes*, de la *mesure du cercle*, des *spirales*, des *centres de gravité des lignes et plans*, etc. Ils ont été recueillis dans une foule d'édit., dont la meill., gr.-lat., parut en 1793 à Oxford, in-fol. : ils ont été trad. en franç. par Peyrard, Paris, 1807, in-4, et 1808, 2 vol. in-8; en allem., etc.

ARCHINTO (OCTAVE), comte de Barate, mort en 1656, a poussé très loin les recherches sur les antiq. de Milan, sa patrie. Outre une généalogie de sa famille sous le titre de *Epilogati racconti*, etc., Milan, 1648, in-fol., on cite de lui : *Collectanea antiquitatum*, in-fol., sans date, très rare. — Charles ARCHINTO, autre noble Milanais, mort en 1732, voyagea long-temps pour son instruction. De retour dans sa patrie, il fonda une acad. des sciences et des beaux-arts, établit dans son palais une belle biblioth., un cabinet de physiq. et de mathémat., et réunit cette fameuse société palatine à laquelle on doit des édit. si précieuses. Il a beaucoup travaillé sur la philos. et les sciences; ses ouvr. sont pour la plupart MSs.

ARCHON (Louis), chapelain de Louis XIV, né à Riom, où il mourut en 1717, a composé une *Hist. ecclés. de la chapelle des rois de France*, 1704-11, 2 vol. in-4.

ARCHYTAS, philos. pythagoricien, né à Tarente vers l'an 408 av. J.-C., fut en même temps un sav. mathém., un habile général et un grand homme d'état. Il imagina, dit-on, la vis, la poulie et la duplication du cube. Il mourut dans un naufrage sur les côtes de l'Apulie. Outre ses deux traités conservés par Stobée, l'un *sur la nature de l'univers*, l'autre *sur la sagesse et le bonheur*, il nous reste de lui un traité sur les *universaux* (ou *catégories*), publ. en grec par J. Camerarius, Leipsig, 1564, in-8, et Venise, 1571, in-4, grec et latin; et un fragm. sur les *mathém.* rec. par H. Estienne, et dont J. Gramm a donné une édit. grecq. et lat., avec une dissertat. sur l'auteur, Copenhague, 1707, in-4. Th. Gale a, d'après Stobée, publ. dans ses *Opusc. mythol.* un autre fragm. d'Archytas *sur la sagesse*.

ARCKENHOLZ (Jean), publiciste suéd., né à Helsingfort en 1695, voyagea dans les principaux états de l'Europe, et vint à Paris, où il composa des *Considérat. sur la France par rapport à la Suède*, ouvr. qui le fit à son retour enfermer dans une forteresse. Ayant obtenu sa liberté, il fut, en 1743, nommé secrét. de la chambre des comptes, puis en 1746, bibl. et garde du cabinet des médailles à Cassel. Il mourut en 1777. On a de lui : *Lettres sur les Lapons et les Finois*, en franç., Francfort et Leipsig, 1756, in-8. —*Mém. de Rusdorf*, etc., trad. en allem. sur le MS. franç., ib., ib., 1762, in-8.— *Recueil des sentiments et des propos de Gustave-Adolphe*, Stockholm, 1769.—*Mémoires concernant Christine, reine de Suède*, etc., Amsterd., 1751-59, 4 vol. in-4. D'Alembert a tiré de cette compilat. les *Anecd. sur Christine*.

ARCO (Nicolas, comte d'), poète lat. né en 1479, dans le Tyrol, à Arco, ancien fief de sa famille, fut élevé à la cour de l'emper. Frédéric III, en qualité de page; et, destiné d'abord à la carrière des armes, servit en Flandre sous le feld-maréchal Wolfgang de Furstemberg. Mais, par la mort de son frère aîné, devenu chef de sa famille, il revint à Arco, et consacra ses loisirs à la poésie et au commerce des hommes de son époq. qui la cultivaient avec le plus d'éclat, comme Paul Jove, Fracastor et Annibal Caro. Le rec. de ses composit. parut en l'année 1546, qu'on croit être celle de sa mort, sous ce tit. : *Nicolai Archii comitis Numeri*, Mantoue, in-4, rare, que Comino a réuni en 1739 à ceux de Fracastor et de Fumano, Padoue, 2 vol. in-4.

ARÇON (Jean-Claude-Éléon. LEMICHAUD d'), génér. de divis., inspect. des fortificat., memb. de l'Instit. et sénat., né à Pontarlier en 1733, mort en 1800, est célèbre par l'invent. des batteries flottantes employées à Gibraltar en 1782. On a de lui : *Réflexions d'un ingénieur*, Amsterd. 1773, in-12.— *Consid. sur l'influence du génie de Vauban*, 1786.— *Consid. milit. et politiq. sur les fortificat.*, Paris, 1795, in-8.— *Conseil de guerre privé sur l'événem. de Gibraltar*, 1785, in-8, etc.

ARÇONS (César d'), avocat au parlem. de Bordeaux, mort en 1681, a publié un traité *Du flux et du reflux de la mer, et des longitudes*, Rouen, 1655, in-8.—*Tr. de phys.*, Bordeaux, 1668, in-4, etc.

ARCONVILLE (Mar.-Gen.-Charl. THIROUX d'), née en 1720, à Paris, renonça de bonne heure à tous les agrém. du monde pour se livrer à l'étude des sciences; elle s'occupa successivem. d'hist., de physiq., de chimie, d'hist. natur. et même de médec., suivit les cours du Jardin-du-Roi, et rechercha la soc. des hommes les plus instruits. Enfermée à Picpus pendant la terreur, et ruinée par les assignats, elle supporta la perte de sa fortune avec courage, et mourut en 1805. On a de Mme d'Arconville un gr. nomb. de trad. et d'ouvr., tous publiés sous le voile de l'anonyme. On se contentera de citer parmi les trad. : *Avis d'un père à sa fille*, d'Halifax. — *Les leçons de chimie* de Shaw. — *Le Traité d'astrologie* de Mouro. Parmi ses ouvrages on distingue : *Vie du card. d'Ossat*, Paris, 1771, 2 vol. in-8. — *Vie de Marie de Médicis*, 1774, 3 vol. in-8. — *Histoire de François II*, 1783, 2 vol. in-8.

ARCTINUS de Milet, contemporain d'Homère, entreprit de chanter comme lui la guerre de Troie; mais son poème n'a point passé à la postérité.

ARCUDI (Alexandre-Thomas), dominic., né à St-Pierre en Galatine, mort en 1720, a laissé entre autres ouvr.: *Galatina letterata*, Gènes, 1709, in-8, qui renferme 44 art. biogr. de savants de sa patrie; une *Histoire de St Athanase-le-Grand*, en ital., Lecce, 1714, in-4; et un pamphlet publié sous le pseudonyme de *Cand. Malasorte Ussaro*, avec le tit. de *Anatomia degl' Ipocriti*, Venise, 1699, in-4.

ARCUDIUS (Pierre), sav. prêtre grec de Corfou, élevé à Rome, fut envoyé par Clément VIII en Russie pour y pacifier des querelles de religion qu'il termina heureusem. Son zèle pour l'Église ne lui ayant pas attiré les honneurs qu'il ambitionnait, il se retira au collége des Grecs, à Rome, où il mourut en 1634. On cite de lui : *De concordiâ Eccles. occidental. et oriental. in VII sacrament. administrat.*, Paris, 1626, in-fol., ouvr. important par les monum. que l'aut. y a recueillis avec beauc. de soin et d'exactit. — *Utrùm detur purgatorium, et an illud sit per ignem*, Rome, 1632, in-4. — *De purgator. igne adversus Barlaam*, ibid. 1637, in-4.

ARCULFE, évêq. franç. au 7e S., fut, à son retour de la Palestine, jeté par une tempête sur les côtes de la Grande-Bretagne, et recueilli par l'abbé Adamnam, qui mit en écrit la relat. de ses voyag. et la descript. des saints lieux. Cet ouvr., publié par Gretser, Ingolstadt, 1619, a pour tit. : *Libri de situ Terræ Sanctæ*. La rareté de cet ouvr. détermina Mabillon à le réimprimer dans l'*Append.* du tome IV des *Acta sanctor. ord. Bened.*

ARCULUS (myth.), dieu des Romains, présidait à la défense des citadelles et à la garde des coffres et armoires.

ARCUSSIA (Charles d'), vicomte d'Esparron, seigneur provenç. vers le milieu du 16e S., a publ. un *Tr. de la fauconnerie*, Aix, 1598; Paris, 1604,

1608, 1615, 1621, 1627, in-4; Rouen, 1644. Cet ouvrage estimé a été traduit en ital. et en allem. — Élysée et Poncellus d'Arcussia, ancêtres du précédent, seigneurs de l'île de Caprée, avaient aussi dans leur temps été d'habiles fauconniers.

ARCY (Patrice d'), écriv. militaire, né en 1725 à Galloway (Irlande), de parents cathol., passa en France en 1739, entra au service, fit les campag. d'Allem. et de Fland., et fut de l'expédit. d'Irlande en faveur du prétendant. L'acad. des sciences lui ouvrit ses portes à son retour. Il mourut en 1779. Ses *Observations*, 1751, et son *Essai d'une nouv. théorie de l'artillerie*, 1766, in-8, ont eu leur utilité; on estime aussi ses *Réflex. sur la Théorie de la lune*, 1749, in-8, et son *Mémoire sur la durée des sensations de la vue*. Condorcet lut son éloge à l'acad. des sciences.

ARDABURIUS, Alain d'origine, gén. sous l'emp. Théodose II, commanda en 421 les forces envoyées contre les Perses, battit Narsès sur les bords du Tigre, et l'assiégea, mais sans succès, dans Nisibe. En 425 il fut envoyé par Théodose, avec son fils Aspar, contre l'usurpat. Jean, dont ils se saisirent dans Ravenne.

ARDECHYR-BABÉGAN, nommé Artaxercès par les histor. grecs du Bas-Empire, fut le fondat. de la dynastie des Sassanides dans le 3e S. de J.-C. Il était fils de Babek, intend.-gén. des pyrées de la Perse, et petit-fils de Saçan. Après avoir vaincu dans deux batailles son propre souverain Artaban (Ardwan), dern. prince de la dynastie Arsacide, contre qui sa mauvaise administ. avait suscité un parti nombr., il fit mettre à mort le jeune prince son fils, et se fit proclamer roi de Perse en 223 de J.-C. Il entreprit d'expulser les Romains de l'Asie; mais, vaincu par l'emp. Alexand.-Sévère, il abandonna ce projet. Ardechyr paraît avoir gouverné ses peuples avec sagesse et modération; aussi son règne paisible racheta le sang qu'il avait fait couler pour parvenir au trône. A sa mort, arrivée en 240, il laissa un trône affermi à ses descend., qui s'y maintinrent durant 429 ans. Ce prince avait voulu que la religion des mages fût dominante dans l'empire. Il joignit à l'histoire de sa vie, qu'il avait écrite en forme de journal, un ouvr. intit. : *Règle pour bien voir*, adressée aux princes et aux sujets.

ARDELL (Jean-Mac), l'un des meill. graveurs en manière noire que l'Angleterre ait produits, né en Irlande, mourut jeune encore à Londres en 1765. Parmi ses product. assez nombr., on admire surtout son *Portait de Rubens*, un *Moïse* d'après Van-Dyck, et une *Assomption* d'après Murillo.

ARDÈNE (Esprit-Jean de ROME d'), poète né en 1684 à Marseille, où il mourut en 1748, avait consacré aux lettres les loisirs d'une vie aisée et exempte d'ambition. On cite de lui un *Recueil de fables* en vers, Marseille, 1747, et des *OEuv. posth.*, publ. par son frère, ibid., 1767, 4 vol. petit in-12.

ARDÈNE (Jean-Paul de ROME d') frère du précédent et oratorien, né en 1689 à Marseille, fut supérieur du collége de sa congrég., puis se retira au château d'Ardène, où il mourut en 1769. On cite de lui : *Année champêtre*, Lyon, 1769, 3 vol. in-12, ouvr. resté inachevé et qui ne traite que du potager; et 5 traités *des renoncules, des œillets, des jacinthes*, etc., publ. de 1746 à 1762, in-12.

ARDERN (John), chirurg. anglais du 14e S., est aut. d'un ouvr. sur la médec. et la chirurg., resté MS. On en a extrait un *Tr. de la fistule à l'anus*, impr. en 1588 sur la version angl. de J. Réad.

ARDICES de Corinthe, cultiva l'un des premiers la peinture en Grèce, conjointem. avec Téléphane de Sicyone.

ARDIZON (Jacques d'), sav. jurisc. de Vérone, au 14e S., a écrit : *Summa in usus feudorum*, Lyon, 1518, in-fol., souvent réimpr.

ARDIZZONI (Nicolo), profess. de droit, né en 1766 à Taggia, province de Gênes, étudia d'abord la théologie, puis la jurispr. à Rome, et vint exercer avec éclat la profession d'avocat dans sa patrie. En 1797, il fit partie du conseil des soixante dans le corps-législatif, et y fit preuve de courage. Il était, en 1803, professeur de droit public; plus tard il enseignait le code civil et le droit administratif, lorsqu'en 1814 le roi de Sardaigne fit modifier les codes français pour les adapter aux anciennes lois du pays. Ardizzoni fut un des membres de la commission nommée à cet effet. Ce travail achevé, il en fut récompensé par une chaire de droit commercial, qu'il échangea plus tard contre celle des Pandectes. Dans cette dernière chaire, Ardizzoni professait en latin avec une facilité et une élégance peu commune. Sa mémoire était si heureuse, qu'en 1794, le fameux improvisateur Gianni, ayant paru sur les théâtres de Gênes, Ardizzoni retenait par cœur toutes les improvisations de ce poète, et les livrait quelq. jours après à l'impression. Il mourut au commencem. de 1833.

ARDUIN, marq. d'Yvrée, élu en 1002 roi d'Italie, après Othon III, vit successiv. toutes les places de Lombardie tomber au pouvoir de Henri III, duc de Bavière, son compétiteur, qui vint se faire couronner dans Pavie en 1004. Arduin, reconnu roi, se vit obligé de s'enfermer dans son marquisat, en attendant la retraite volontaire des Allemands. Il ne put mettre obstacle à la seconde invasion de l'Italie par Henri en 1014; mais après le départ de ce prince, il déposa la couronne et prit l'habit religieux au couvent de Fructerie (dioc. d'Yvrée), où il mourut en 1015.

ARDUIN, chef normand, chassa les Grecs d'Italie et s'y établit en 1041.

ARDUINI (Jean), né dans le Véronais en 1714, dut à la réputat. qu'il s'était acquise par ses travaux dans toutes les sciences utiles, la place de sous-intend. de l'agricult. dans les états vénitiens, et mourut en 1795 à Venise. Il a publ. un très grand nombre d'opuscules sur la géologie, l'agricult., la chimie et la minéralogie, dont on trouve les titres à la suite de son *Éloge*, dans le tome VIII des Mémoires de la société ital. — Arduini (Pierre), botaniste, frère du précéd., professa l'agricult. et l'économie rurale à Padoue. Parmi ses ouvrages on cite : *Animadversion. botanicanor. specimen*,

Ire part., Padoue, 1759; IIe part., Venise, 1764, in-4, avec 22 pl. — *Memorie di osservazioni e di sperienze soprà la coltura*, Padoue, 1766, in-4.; et de nombr. articles dans les *Raccolte* et dans le *Journal d'Italie* qui s'imprimait à Venise de 1770 à 1786.—ARDUINI (Luigi), fils de ce dern., né à Padoue en 1739, étudia d'abord le droit; mais, saisi tout à coup d'un ardent amour pour les sciences agricoles, il s'y adonna avec tant de succès qu'à 20 ans il était suppléant de la chaire d'économie rurale occupée par son père, à l'université. Son prem. ouvrage fut la *Traduction* d'un *Mémoire* de Tessier *sur la carie des blés*, et celle des *Éléments d'agriculture* de Wallérius; *Traductions* qu'il enrichit de *Notes* pleines d'intérêt. Titulaire de la chaire d'agricult. après la mort de son père, il entreprit un gr. nombre de trav. sur le *gouvernement des abeilles*, la *culture des plantes tinctoriales*, celle *de l'orge nue et du chou de Laponie*, sur les *méthodes pour prévenir la maladie des blés*, sur les *applications de la technologie à l'agriculture*, sur *l'extraction du sucre du Sorghum*. Il mourut le 3 février 1833.

ARDUSER (JEAN), mathém. suisse, mort en 1625, a publié une bonne *Carte* de la Valteline, et la notice en allem. des Grisons célèbres dans les sciences, Lindau, 1598, in-4.

ARDYS, nom de deux rois de Lydie; le 1er régna de 797 à 761, et le 2e de 681 à 632 av. J.-C.

ARE-FRODE, c.-à-d. Are-le-Savant, ou mieux THORGILSEN, annaliste estimé du Nord, né en Islande en 1068, mort en 1148, a, d'après le témoignage de Snorron, composé l'*Hist. des rois de Norwége, de Danemarck et d'Angleterre;* il n'en reste qu'un fragm. publié sous le titre: *Schedæ de Islandiâ*, par Th.Thorlacius à Skalholt, 1688; par Worm, avec une version latine, Oxford, 1697, in-8, et par Bussoeus, Copenhague, 1733, in-4.

ARELLANO (JUAN de), peintre espagnol, né en 1607 à Olias, près de Tolède, mort à Madrid en 1670, a excellé dans le genre des fleurs. On cite quatre de ses tableaux conservés dans la chapelle de N.-D.-de-Bon-Conseil à Madrid.

ARELLANO (PIERRE-FRANÇOIS de), médec. piémontais du 16e S., mort à Asti, a écrit un *Traité de la peste*, 1598, in-4. — *Pratique de médecine*, 1610, in-4.—Des *Poésies latines*.—Un *Cours de philosophie*. — ARELLANO (Gille-Ramirez de), présid. de l'inquisition, est auteur de *El memorial de la grandeza del conde de Aquilar*. — Un autre Ramirez de ARELLANO a écrit, en espagn., *Traité sur l'orthographe de la langue castillane*. — On cite encore J.-Salvador-Bapt. de ARELLANO, récollet espagn. du 17e S., antiq. et histor. ecclésiast.; — et Michel-Gomez de ARELLANO Y LUNA, membre du conseil des affaires de l'Inde et chevalier de St-Jacques, qui fut un savant jurisconsulte et canoniste; ses *Opera juridica* ont été impr. à Anvers, 1651, in-4.

ARELLIUS, peint. à Rome vers l'an 50 av. J.-C., peignit pour les temples divers sujets dans lesquels on trouva qu'il avait trop fidèlement reproduit les traits des courtisanes qui lui avaient servi de modèles. C'est pourquoi le sénat fit détruire ses tabl., quoiqu'ils passassent pour des chefs-d'œuvre.

AREMBERG (JEAN DE LIGNE, comte d'), fut tué dans une bataille en 1568 au service de Maximilien II, qui érigea ses terres en principauté du cercle du Bas-Rhin. — Charles d'AREMBERG, capuc. de la même famille, est aut. de *Clypeus seraphicus*, et d'une *Histoire* des écriv. de son ordre, de 1525 à 1580, Cologne, 1640, in-fol.

AREMBERG (N. DE LIGNE, duc d'), gouvern. de Mons et grand-bailli du Hainaut, de la famille des précéd., servit contre les Turks sous le prince Eugène, et se distingua à la bataille de Belgrade en 1717, à celle d'Ettingen en 1743, et dans toute la campagne de Flandre. Il mérita par son habileté d'être un des génér. de la reine de Hongrie. Son esprit et son amour pour les lettres l'avaient fait rechercher à la cour; il était en corresp. avec Voltaire, et il donna un asile et une pension à J.-B. Rousseau.

AREMBERG (AUGUSTE-MARIE-RAYMOND, prince d') mort en 1833 à Bruxelles, où il avait un magnifique palais, était à la fois Belge, Français et Autrichien. Élevé à Paris, il avait vécu à Vienne. Long-temps il porta le nom de comte de Lamark. Il prit une part très active à la révolution de Brabant que le duc son frère appuyait de tout son crédit, servit en qualité de général dans l'armée des États, et fit partie de l'assemblée nationale au commenc. de la révol. franç. Il se trouvait possesseur de toute la correspond. de Mirabeau avec la cour.

ARÉNA (JACQUES de), jurisc. de Parme au 13e S., a laissé des notes sur le *Code*, le *Digeste;* un traité des *Séquestres* en latin, Cologne, 1591, in-8, et des *Exécut. testam.*, id., Venise, 1584, in-fol.

ARÉNA (ANTOINE de) ou DE LA SABLE, poète, né à Soliers, dioc. de Toulon, mort en 1544, juge de St-Remi, au diocèse d'Arles, avait abandonné l'étude de la jurispr., qu'il suivait sous Alciat, pour se livrer à la poésie macaronique. On cite de lui, entre autres composit. en ce genre : *Meygra entreprisa catholiqui imperatoris*, etc., Avignon, 1537, in-12, ouvr. dans lequel, sous cette forme burlesque, il donne sur l'expéd. de Charles-Quint en Provence des détails qu'on ne trouve nulle autre part. Cette pièce a été réimprimée, Bruxelles (Avignon), 1748; Lyon, 1760, in-8. — *Ad suos compagnones studiantes*, 1529, ouvrage souvent réimpr. L'édit. de 1670 est recherchée, quoique incomplète.

ARÉNA (Joseph), né en Corse, adjud.-gén. en 1793, député du Golo au corps-législ. en 1797, chef de brigade de gendarm. jusqu'au 18 brumaire an VIII (9 nov. 1799), arrêté à l'Opéra le 10 oct. 1801, et exécuté le 31 janv. suivant, comme convaincu d'avoir voulu attenter aux jours du prem. consul, de concert avec Cerachi, Topino-Lebrun, Demerville et Diana.

ARENDS (THOMAS), poète holl., mort en 1700, était né à Amsterdam en 1652; il a laissé des *Mé-*

langes de poésies, publ. en 1724 par Math. van Nidek. — Il ne faut pas le confondre avec Rodolphe Arends, autre poète hollandais, mort à Dordrecht en 1787.

ARENSBECK (P. Diederich), helléniste, mort en 1673, pasteur à Stockholm, avait d'abord été prof. de langues orient. à Strengues, où il a publié : *Specimen conciliationis linguarum*, etc., 1648, ouvr. très rare, même en Suède.

ARESI (Paul), théatin et ensuite év. de Tortone, naquit à Crémone en 1574, et mourut en 1644. Il cultiva et protégea les lettres, et composa beaucoup d'ouvr. scientifiq. et relig. Les plus connus sont : *Arte di predicar bene*, Venise, 1611, in-4; Milan, 1622; et *Imprese sacre*, etc., Venise, 1613, 1615, in-4; avec augment., Milan et Tortone, 1621-35, 7 vol. in-4.

ARÉTA, fille du philos. Aristippe, lui succéda dans son école : comme lui elle faisait consister le souverain bien dans le plaisir des sens.

ARÉTAPHILE, femme de Cyrène, délivra son pays de la tyrannie de Nicocrate et de celle de Léandre. Le prem. l'avait épousée après avoir fait périr son mari; et le second, qui était son gendre, après s'être chargé du meurtre de Nicocrate, avait usurpé le souverain pouvoir : elle le livra à un prince ennemi, refusa elle-même l'autorité que lui offraient ses concitoy., et se contenta de leur tracer de sages lois et d'instituer un sénat.

ARÉTAS, nom de deux rois de l'Arabie-Pétrée; le prem. voulut, vers l'an 85 avant J.-C., rétablir Hyrcan sur le trône de Judée; le second, son petit-fils, fut le père d'Hérode-Antipas, auquel il fit cependant la guerre, vers 38 de J.-C.

ARÉTAS, év. de Césarée en Cappadoce au 16e S., est aut. d'un *Commentaire sur l'Apocalypse*, inséré dans la *Biblioth. des Pères*, tom. IX.

ARÉTÉE, méd. de Cappadoce, vivait, selon les uns, av. Jules-César, selon les autres, sous Trajan; il fut après Hippocrate le meill. observateur. On a de lui deux ouvr. dont Boerhaave a été l'édit. à Leyde, 1735, in-fol., édit. qui a reproduit la version latine de Crassus avec les comment. de Petit.

ARÉTHUSE (mythol.), nymphe, fille de Nérée et de Doris, compagne de Diane, fut changée par cette déesse en fontaine pour la soustraire aux poursuites d'Alphée.

ARÉTIE (Guido ou Gui dit), né vers 995, à Arezzo, religieux bénédictin, est réputé l'inventeur de l'*échelle diatonique* appelée *gamme*, et d'une nouvelle méthode de plain-chant, beaucoup plus facile que l'ancienne. Ses princip. ouvr. sont : un *Antiphonaire*, qui n'existe plus; et *Micrologus, seu de disciplinâ artis musicæ*, que l'on trouve MS. dans plus. bibliothèq. Gerbert, dans sa collection des aut. du moyen-âge sur la musique, 1784, 3 vol. in-4, a recueilli tout ce qu'on a conservé de lui. On ignore la date de la mort de Guido; les seuls faits certains de sa vie, c'est que la jalousie de ses confrères lui ayant fait déserter le couvent de Pomposa, il fut mandé à Rome par le pape (Jean XIX ou XX), à qui il présenta son *Antiphonaire;* qu'il en reçut, avec de pompeux éloges, l'ordre d'aller continuer ses utiles travaux dans la retraite, et que toutefois le pape mit ordre à ce qu'il fût désormais à l'abri des tracasseries de ses envieux. On peut consulter pour plus de détails l'*Histoire de la musique*, par Forkel.

ARÉTIN (Pierre), né en 1492 à Arezzo, était enfant natur. d'un gentilhomme de cette ville, et reçut une éducation qu'on appellerait distinguée à ne la juger que par la précocité et la variété de ses connaissances, mais qui dut être une mauvaise éducation, puisqu'il commença si jeune à faire un déshonorant abus de ses talents. Banni de son pays dès sa plus tendre jeunesse pour un *sonnet* contre les indulg., réduit à la misère, et bientôt après exilé de Rome pour avoir fait les 16 sonnets qui devaient être joints aux fig. obscènes de Jules Romain, il fut appelé au service de Jean de Médicis, qui fit sa paix avec le St-siége, et le mit en corresp. avec plus. souverains. Tour à tour impie et dévot, fier et rampant, insolent et flatteur, il essuya les vicissitudes de la bonne et de la mauvaise fortune. En échange de ses éloges, François Ier lui fit des présents considér.; Charles-Quint lui donna une chaîne d'or de la val. de 100 ducats; et pour se venger de ses satires, l'amant d'une cuisinière dont il était le rival, lui porta cinq coups de poignard, et l'ambassad. d'Angleterre lui fit donner des coups de bâton. Ce poète satirique était surn. *le Fléau des princes*. Il a fait des *satires*, des *comédies*, des *dialogues* et des *ouvr. de piété*. Sa *paraphrase* des sept Psaumes est citée comme un chef-d'œuvre dans ce genre. Arétin mourut à Venise en 1557. Il existe en ital. une *Vie de l'Arétin*, par Mazzuchelli, Padoue, 1741, in-8, ouvrage qui, malgré la version abrégée de Dujardin (1750, in-12), serait encore à traduire dans notre langue si le sujet n'avait perdu tout son intérêt par les progrès du bon goût et l'amélioration des mœurs. Plus forte que la leçon de l'histoire, la clameur publique arrêterait aujourd'hui l'impudent pour qui les sales triomphes d'un Arétin auraient quelque attrait. Pour les indications bibliog. dont la pudeur seule nous commanderait de nous abstenir, on renvoie aux manuels spéciaux, se bornant à indiquer l'édition de ses ouvr. de piété publ. par les Aldes, 1551, in-4, et dédiée au pape Jules III, édit. dans laquelle ne sont point comprises ses *Vies* de Ste Catherine, de la Ste Vierge et de St Thomas d'Aquin, publ. d'abord à Venise, les deux 1res en 1540, la 3e en 1543. — V. Accolti, Bruni et Tortellius.

ARÉTIN (Jean-Adam-Christophe-Jos., baron d'), minist. de Bavière et de Hesse près la diète german., né en 1769 à Ingolstadt, mort le 16 août 1822 à sa terre de Heidembourg (Bavière), fut à la fois un diplomate habile, un amateur distingué des lettres et des arts, et un bon patriote allemand. Conseiller auliq. dès l'âge de 19 ans, il a attaché son nom à tous les traités importants dans lesquels la Bavière est intervenue depuis l'époq. fameuse de 1789. Ses connaiss. en histoire le firent appeler au comité

établi en 1819, à Francfort-sur-le-Mein, pour la publication des hist. de l'Allemagne dans le moyen-âge, et il en fut un des membres les plus actifs. On cite du baron d'Arétin, en allemand, *Magasin des arts du dessin*, Munich, 1791, in-8. — *Manuel d'une philos. de la vie hum.*, ibid., 1793, in-8. — *Catalogue des estampes grav. par Chodowiecki*, ibid., 1796, in-8.

ARÉTIUS (BÉNÉDICT.), prof. de théol. à Berne, où il mourut en 1579, mérite, suiv. Dupetit-Thouars, d'être placé parmi les créateurs de la botaniq. Il était ami de Conr. Gesner, qui lui a dédié une plante sous le nom d'*aretia*, et qui le cite fréquemm. avec éloge. Il est auteur de la *Descript. du Niesen et du Stockhorn* (montag. du cant. de Berne), qui se trouve à la suite des œuvres de Val. Cordus, édit. de Strasbourg, 1561. Il avait publ. *Brevis cunctar. explicatio*, 1556, et différ. ouvr. de gramm. et de théolog., parmi lesquels on cite une *Vie* de l'hérésiarque Gentilis.

ARÉUS, roi de Sparte, succéda à Cléomènes II, et fut tué dans un combat contre Antigone Gonatas, 268 ans avant J.-C.

ARÉUS, philos. pythag., fut un des précepteurs d'Auguste, et jouit près de lui d'une grande faveur.

AREZZO (THOMAS), card.-évêque de Sabine, né à Orbitello en 1756, mourut à Rome, le 3 février 1833. En 1776 le pape Pie VI le nomma vice-légat à Bologne, puis gouvern. de Macerata, et ensuite légat à Pétersbourg et à Dresde, fonctions dans lesquelles il se distingua. Déporté en France en 1808, puis à Bastia, il s'échappa en 1814, et se rendit en Sardaigne. Lors du rétablissem. du trône pontifical de Pie VII, en 1814, il fut membre de la congrég., et en 1816, card. légat à Ferrare jusqu'en 1820. Pie VII, à cette époque, le rappela à Rome, et l'éleva aux fonctions de vice-chancelier de l'Église, qu'il a occupées jusqu'à sa mort. Arezzo laisse sur l'hist. ecclésiast. de son temps des *Mémoires* qu'on dit fort curieux.

ARFE (JUAN de), sculpt. espagn., né en 1603 à Séville, où il mourut en 1666, s'était formé à Rome. On admire de lui les statues en marbre de 20 pieds de haut des *Évangélistes* et *Doct.*, dans la chapelle de la communion de Séville. — Juan de ARFE-VILLAFANO, orfévre et sculpt., né en 1524 à Léon, mort à Madrid en 1595, a laissé : *El quilatador de la Plata* (l'essayeur de l'or), etc., Valladolid, 1572, in-4.

ARGAIZ (GRÉGOIRE de), bénédictin espagn. du 17e S., publia sous le titre de *Poblacim ecclesiastica de España*, 2 vol. in-fol.; une *Hist. ecclés.* de l'Espagne, qu'il prétendit avoir tirée des écrits de St Grégoire, évêque de Grenade, et de la *Chron.* de Haubert; mais les savants démasquèrent bientôt la fraude, et il fut prouvé qu'il avait tout puisé dans son imagination.

ARGAL (SAMUEL), Anglais, gouv. de la Virginie en 1617, commit tant d'exactions et d'actes d'une tyrannie odieuse que le gouvern. angl. envoya lord Delaware pour se saisir de sa personne. Mais ce lord étant mort dans la traversée, il ne fut point donné de suite à l'affaire, et même Argal, rentré en Europe avec le fruit de ses rapines, eut en 1620 le commandement d'un vaisseau, et fut créé chevalier par le roi Jacques.

ARGÉE, roi de Macédoine, fils et success. de Perdiccas, 618 av. J.-C., régna 38 ans. — ARGÉE II usurpa le trône sur Amyntas II, et régna 2 ans (393 à 391 av. J.-C.).

ARGELLATI (PHILIPPE), né à Bologne en 1685, mort en 1755 à Milan, travailla de concert avec Muratori et le comte Archinto à la fondation de la célèbre société palatine de Milan, où il établit une superbe imprim.; le premier ouvr. qui en sortit fut le rec. des *Scriptores rerum italicarum*, auquel il eut beaucoup de part. Ph. Argellati a donné en propre plus. ouvr. entre lesquels on cite : *Biblioth. script. mediolan.*, Milan, 1745, 2 vol. in-fol.; et *Bibliotec. de' volgarizzatori ital.*, ibid., 1767, 5 vol. in-4. — François ARGELLATI, son fils, né à Bologne en 1712, devint ingén. de S. M. C. en 1740, et mourut en 1754. On a de lui : *Hist. de la renaissance des sciences et des lettres*, en ital., dont il n'a paru qu'un vol., Florence, 1743, in-8. — *Il Decamerone*, Bologne, 1751, 2 vol. in-8, dans le goût de celui de Boccace, mais où les mœurs sont respectées.

ARGENS (JEAN-BAPT. DE BOYER, marq. d'), né à Aix en 1704, mort près de Toulon en 1771, déshérité par son père, à cause de son inconduite, trouva dans sa plume une ressource assurée, et se rendit en Hollande, où il mit au jour les *Lettres juives*, *chinoises* et *cabalistiques* (3 ouvr. pub. de 1754 à 1769, et qui forment 21 vol. in-12). Frédéric II, satisfait de ces ouvr., attira l'auteur à Postdam, lui donna la clef de chambellan, 6,000 liv. de pension et la place de direct. de l'acad. Après la guerre de 7 ans, d'Argens alla voir sa famille en Provence, pour la 2e fois depuis son établissem. en Prusse. Il finit ses jours dans la maison de campagne de sa sœur. Ses nombr. ouvr. de philos. on cessé d'être en vogue. On a publié ses *Mémoires*, nouv. édit., 1807, in-8. — Le chevalier d'ARGENS, frère du précéd., a publ. des *Réflexions sur le devoir et l'état des chevaliers de Malte*, in-12.

ARGENSOLA (LUPERCIO-LEONARDO d'), poète et histor. espag., né vers 1565 à Balbastro en Aragon, secrét.-d'état et de la guerre sous le comte de Lemos, vice-roi de Naples, a contribué à la fondation de l'acad. des *Otiosi*, et mourut en 1613. On a de lui trois tragédies: *Isabelle*, *Philis* et *Alexandre*. —Son frère, Barthélemi d'ARGENSOLA, né au même lieu en 1566, d'abord chapelain de l'impér. Marie d'Autriche, suivit Lupercio à Naples, où il fut nommé historiogr. d'Aragon, et mourut à Saragosse en 1631. On a de lui l'*Hist. de la conquête des Moluques*, Madrid, 1609, in-fol.; trad. en franç., Amsterd., 1616, 5 vol. in-12. — Les *Ann. d'Aragon*, continuat. incompl. de Zurita, Saragosse, 1630, in-fol., etc. Le fils de Lupercio a recueilli les œuvres poétiques de ces deux écriv. sous le titre de *Rimas de Lupercio y del doctor Bartholome-Leonardo de Argensola*, Saragosse, 1634, in-4.

ARGENSON. — V. VOYER.

ARGENTAL (CH.-AUGUSTIN DE FERRIOL, comte d'), né à Paris en 1700, était neveu de madame de Tencin. Il est connu par son amitié et sa correspondance avec Voltaire, qui lui accorda sa confiance la plus intime et le consulta presque toujours sur ses ouvrages. Il mourut à Paris en 1788. On lui attribue le roman du *Comte de Comminges*, qui passe aussi pour être de madame de Tencin. — V. PONT DE VEYLE.

ARGENTI (AUGUSTIN), jurisc. et poète, né à Ferrare, mort en 1576, est un des premiers qui aient composé des pièces de théâtre dans le genre pastoral. Il en dédia une, intitulée *lo Sfortunato*, Venise, 1568, in-4, au cardinal Louis d'Este, son protecteur. — Borso ARGENTI, son frère, d'abord juriscons., puis archiprêtre de Ferrare, mort en 1594, cultiva le même genre de littér. Les *Rime scelte di poete ferraresi* contiennent un essai de ses talents; sa comédie de *la Prigione*, Ferrare, 1580, in-8, Venise, 1587, in-12, est regardée comme une des meill. du temps.

ARGENTIER (JEAN), méd., né en 1513 à Quiers en Piémont, mort en 1578, est cité comme un bon théoricien. L'édit. la plus compl. de ses ouvr. de méd. est celle de Hanovre, 1610, in-fol.

ARGENTINA (THOMAS d'), général des augustins en 1345, est auteur de *Comment. sur le Maître des Sentences*, Strasbourg, 1490, in-fol.

ARGENTRÉ (BERTRAND d'), né à Vitré en 1519, était sénéchal de Rennes; suspect d'être attaché au parti de la ligue, il fut compris dans la mesure qui écarta ses fauteurs de la ville, et mourut en 1590. Dumoulin parle avec éloge de ses *Comment. sur la coutume de Bretagne*. Son *Hist.* de cette province, impr. à Rennes en 1582, et Paris, 1588, in-fol., dépourvue de critique, a beaucoup perdu de sa réputation. Son fils, présid. au parlem., en donna une nouv. édit. corrigée, Paris, 1612, in-fol., reprod. en 1618 et 1668.

ARGENTRÉ (CH. DUPLESSIS d'), né en 1673 au château du Plessis-d'Argentré, dioc. de Rennes, mort en 1740, évêque de Tulle, a laissé plus. livres de théol. et de piété, entre lesquels on cite: *Traité de l'Église*, Lyon, 1698, 2 vol. in-12. — *Element. theologiæ*, Paris, 1702, in-4, plus un append. en 1705.

ARGHOUN, emp. du Mogol vers 1283, prince faible, et dominé pendant tout son règne par des favoris, mourut en 1291.

ARGIENS, peuple du Péloponèse.

ARGILLATA ou DE ARGELLATA (PIERRE de), méd. de Bologne, y prof. la logique, l'astron. et la méd., et mourut en 1423. Il a fait faire un grand pas à la chirurgie. Ses *Chirurgiæ libri sex*, impr. à Venise, 1499, in-fol., eurent 4 édit. en moins de 20 ans.

ARGOLI (ANDRÉ), méd. et mathém., né en 1570 à Tagliacozzo (roy. de Naples), mourut en 1653, prof. de mathémat. à l'univ. de Padoue, et chev. de St-Marc, a laissé: *De diebus criticis*, Padoue, 1644, 2 vol. in-4, des *Éphémérides* depuis 1630, Venise, 1638, et des *Obs. sur la comète de* 1653. — Jean ARGOLI, son fils, composa à 15 ans une *Idylle sur les vers à soie*, et à 17 son poème d'*Endymion*, qui parut un prodige. Plus tard il étudia la jurispr. à Padoue, sans pourtant négliger les belles-lettres, qu'il enseigna avec succès à Bologne, où l'on croit qu'il mourut en 1660. Outre ses poésies lat. et ital., on cite de lui quelq. écrits de philos. et d'archéol., épars dans les rec. de l'époque sur ces matières.

ARGONAUTES (temps héroïques). — V. JASON.

ARGONNE (NOEL, dit BONAV. d'), né à Paris en 1634, fut d'abord avocat, puis chartreux à Gaillon près Rouen, où il mourut en 1704. Il est aut. du *Tr. de la lecture des PP. de l'Église*, 1697, in-12, et de *Mélanges d'hist. et de littérat.*, publ. sous le nom de Vigneul-Marville, réimpr. par les soins de l'abbé Banier, en 1725, 3 vol. in-12: le 3e vol. est de l'éditeur. D'Argonne était du petit nombre de ceux qui ne sentent pas tout le mérite de La Bruyère. Il a publié la critique des *Caractères*. La correspond. de ce religieux a été recueillie dans les *Annales encyclopédiq.* par M. Champollion-Figeac.

ARGONTE, reine de Léon, se retira dans le monast. de la Salcéda en Galicie, après qu'Ordono II l'eût répudiée. Elle ne voulut pas revenir près de ce prince, qui, par la suite, la regretta vivement.

ARGOTE DE MOLINA (GONZALO), généalog. et littérateur espagnol, né à Séville en 1549, fit avec honneur la campagne de Grenade en 1568, se distingua de même dans l'expéd. dirigée contre les pirates aux îles Canaries; et, s'étant retiré ensuite à Séville, il y fut nommé échevin, command. de la *Santa-Hermandad*, puis *alferez mayor* d'Andalousie. Un mariage d'ambition qu'il contracta avec la fille naturelle d'un grand seigneur ne lui apporta que du désappointem. et des regrets. Il eut aussi, dans l'exercice de ses emplois, de graves démêlés avec le chapitre de Séville; enfin l'épuisement de ses ressources pécuniaires vint mettre le comble aux chagrins qui traversèrent la fin de sa vie et qui portèrent atteinte à sa raison. Il mourut vers l'an 1590, laissant la réput. un peu exagérée de savant égalem. versé dans les belles-lettres, les mathém., l'hist. et la poésie. Les deux ouvr. qui sont restés son principal titre de célébrité sont intitulés: *Nobleza de Andaluzia*, Séville, 1588, in-fol. — *Hist. del gran Tamerlan*, 1582, in-fol., réimpr. dans les *Cronicas de los reyes de Castilla*, Madrid, 1782, in-4. Quant à ses compositions en vers, ce qu'en ont recueilli les édit. du *Parnaso español*, in-12, Madrid 1770, pp. 55-75 du tom. IV de ce rec., ne donne pas une très haute idée de son génie poétique.

ARGOTE (JÉRÔME CONTADOR d'), sav. théatin, né en 1676 à Collares en Estramadure, mort à Lisbonne en 1749, fut un des premiers membres de l'acad. d'hist. portug., et l'on trouve de lui plus. dissertat. dans les mémoires de cette compagnie; mais il est particul. connu par les œuvres suiv.: *De antiquitat. conventûs Bracarugustani*,

lib. IV, 1728, 1738, in-4. La 2e édit. est augmentée. — *Mémoire pour servir à l'hist. de l'église primat. de Brague*, 1732-44, 3 vol. in-4. — *Regraz de ling. portugueza*, 1725, in-8.

ARGOU (Gabriel), av. au parlem. de Paris, natif du Vivarais, mort vers 1706, s'est fait un nom dans le barreau franç. par ses *Mém.* relatifs aux duchesses de Longueville et de Nemours, et par ses *Institutions au droit franç.*, dont l'édit. augm. par Boucher d'Argis a été reprod. un grand nombre de fois jusqu'en 1789.

ARGUS, nom de plusieurs princes d'Argos qui appartiennent à la fois à l'histoire et à la fable. Le premier et le plus ancien est le même que Pélagus, un des premiers rois d'Argos. Le plus célèbre, surnommé *Panoptès*, était fils d'Arestor, et avait, selon la fable, cent yeux, dont cinquante étaient toujours ouverts. Junon lui avait confié la garde d'Io, qu'elle voulait soustraire à la passion de Jupiter; mais Mercure vint à bout de l'endormir et de le tuer. Junon mit ses yeux sur la queue du paon.

ARGYLE (Archibald comte d'), né dans le 17e S., conspira contre Jacques II, roi d'Angleterre, au comm. de son règne, fut battu à la tête de ses partisans, et périt sur l'échafaud.

ARGYRE (mythol.), nymphe d'Achaïe; dédaignant l'amour de Sélénus, celui-ci en mourut de chagrin et fut changé en fleuve. Ceux qui s'y baignaient oubliaient l'objet de leur tendresse.

ARGYRE, fils de Mélo, puissant citoyen de Bari, s'étant rendu maître de cette ville en 1042, prit le titre de duc d'Italie, reçut celui de patrice de l'emper. Constantin-Monomaque, combattit souv. contre les Normands, et finit par tomber dans la disgrâce de l'emper., qui l'exila en 1058.

ARGYRE (Isaac), moine grec et habile mathématicien, composa vers l'an 1372 un *Computus*, ou méthode de trouver le jour où doit être célébrée la pâque. Ce canon fut publ. d'après un MS. de la biblioth. Palatine, et avec une version lat. et des notes, par Jac. Christmann, Heidelberg, 1611, in-4. Petau le reproduisit dans son *Uranologie*, avec une nouv. vers. lat. Avant Christmann et Petau, Jos. Scaliger en avait donné le dern. ch. à la fin du *Canon paschal* de St Hippolyte et dans un ouvr. *De emendat. tempor.* On conserve plusieurs autres ouvr. MSs. d'Argyre, dont Fabricius indique les titres dans la *Bibl. gr.*

ARGYROPULO (Jean), né à Constantinople, fut un des sav. grecs qui se réfugièrent en Italie après la prise de cette ville. Reçu à Florence par Côme de Médicis, il enseigna le grec à son fils et à son neveu, se rendit à Rome en 1480, et y professa la philosophie d'Aristote. Il a trad. en lat. les ouvr. de ce philosophe sur la logique, la physique et la morale; mais ces traduct., surpassées depuis, sont aujourd'hui complétem. oubliées.

ARIADNE ou ARIANE (myth.), fille de Minos et de Pasiphaé, conçut de l'amour pour Thésée et le sauva du labyrinthe. Thésée, en sortant de Crète, l'emmena avec lui; mais il l'abandonna bientôt dans l'île de Naxos, où Bacchus vint, dit-on, la consoler.

ARIADNE, princesse grecque, fille de l'emper. Léon Ier, épousa Zénon, qui monta sur le trône en 474. Dégoûtée des débauches de son époux, elle le fit mourir et épousa Anastase, qu'elle plaça sur le trône.

ARIANISME, secte. — V. Arius.

ARIARATHE, nom de onze rois de Cappadoce, dont les règnes n'offrent la plupart que des crimes et des assassinats. Les derniers s'allièrent avec les Romains, qui finirent par réduire leurs états en provinces romaines.

ARIAS (François), jésuite espagnol, mort en 1605, âgé de 72 ans, en odeur de sainteté, a comp. des ouvr. ascétiques trad. en lat., en franç. et en italien.

ARIAS DE BENAVIDÈS (Pierre), méd. du 16e S., né à Toro, a publ. sous le titre de *Secretos de chirurgia*, Valladolid, 1567, in-8, un rec. d'observ. sur la médec. et la chirurg. des Américains, dans lequel il décrit la manière dont les Indiens se guérissent de leurs maladies ou blessures.

ARIAS-MONTANUS (Benoît), Espagn., né dans l'Estramadure en 1527, était sav. dans les langues orientales et parlait avec facilité l'allemand, le franç., le flamand et le portugais. Il suivit l'évêq. de Ségovie au concile de Trente. A son retour Philippe II le chargea de l'édit. de la Bible *polyglotte*, connue aujourd'hui sous le nom de Bible d'Anvers ou de Bible de Plantin qui en fut l'imprim. Arias termina ce trav. en 1572; mais dénoncé par un envieux, comme ayant altéré le texte sacré, il fut obligé de faire plus. voyages à Rome pour sa justification. Elle fut complète, et Philippe, pour le récompenser de ses soins, lui offrit un évêché; mais il se contenta d'une pension de 2,000 ducats, il fut mis plus tard à la tête de la bibliothèque de l'Escurial; il obtint enfin la permission de se retirer à Séville, où il mourut en 1598, à 79 ans. La plupart de ses ouvr. roulent sur l'Écrit. sainte; son traité *des Antiquités judaïques*, Leyde, 1593, in-4, est le plus estimé.

ARIBERT, fils de Clotaire II, roi de France, et frère de Dagobert Ier, eut le roy. d'Aquitaine, et se fit couronner à Toulouse vers 628; mais il mourut en 630, ne laissant qu'un fils qui le suivit bientôt, et de la mort duquel on a soupçonné Dagobert.

ARIBERT Ier, roi des Lombards, succéda en 653 à Radoald. Il abolit l'arianisme, et fixa la religion catholique sur le trône. Il partagea le royaume entre Pertharite et Gondebert, ses deux fils, et mourut en 661.

ARIBERT II était fils de Ragimbert, duc de Turin et usurpateur de Lombardie, qui l'associa au trône vers l'an 700, et mourut peu après. Il se signala par le meurtre de Luitbert, que son père avait dépouillé, et de Rotharis, son allié; il exerça aussi des cruautés inouïes contre la femme et les enfants d'Ansprand, tuteur de Luitbert; mais ce dernier étant revenu en 712 avec une armée bavaroise, Aribert, abandonné de ses troupes, ne put tenir contre lui, prit la fuite et se noya dans le Tésin.

ARIBON, évêq. de Frisingue de 760 à 783, est aut. des *Vies* de St Corbinian, le premier de ses prédécess., et de St Emmeran, évêq. de Poitiers, publ. par Surius et Mabillon.

ARICIE (myth.), princesse de la famille des Pallantides, détrônés par Thésée, épousa Hippolyte, lorsqu'Esculape l'eut ressuscité.

ARICINE (myth.), divinité qu'on croit être la même que Diane, avait un temple dans la forêt d'Aricie près de Rome, et son prêtre devait être un esclave fugitif et l'assassin de son prédécesseur.

ARIDÉE, fils naturel de Philippe, fut quelq. temps placé sur le trône après la mort d'Alexandre, l'an 323 av. J.-C. Au bout de sept ans, pendant lesquels Perdiccas régna sous son nom, il fut mis à mort par l'ordre d'Olympias.

ARIGE (St), évêq. de Gap en 579, fut lié avec le pape St Grégoire, qu'il visita à Rome, et mourut à son retour en 604.

ARIGISE Ier, duc de Bénévent, succéda à Zotton, en 591, enleva Crotone aux Grecs en 596, et mourut en 641, après 50 ans de règne. Son fils Aione ayant été tué par les Slaves, Radoald fut élu en sa place.

ARIGISE II, autre duc de Bénévent, succéda, en 758, à Luitprand, lutta 13 ans contre Charlemagne, qui le soumit enfin en 787, et mourut cette même année. C'était un prince juste et ami des lettres. Son fils Grimoald lui succéda.

ARIGNOTE, fille de Pythagore et de Théano, a composé div. *Tr.* sur les mystères de Bacchus; mais c'est à tort que Vossius, trompé par un passage altéré de Clément d'Alexandrie, lui attribue une *Hist. de la vie de Denys-le-Tyran;* l'homonymie du nom de ce prince et de Bacchus en grec a causé cette erreur.

ARIMANE, génie du mal et dieu des ténèbres, chez les Perses, était opposé à Oromaze (*v.* ce nom).

ARIMAZE, gouv. d'une forteresse de la Sogdiane, sommé de se rendre par Alexandre, lui fit demander s'il avait des ailes. Celui-ci, pour toute réponse, entra dans la place et le fit pendre.

ARIMONDO, poète vénitien, célébra dans ses vers, en 1651, la victoire remportée sur les Turks par Mocénigo.—Un autre ARIMONDO (André), écrivit dans le 16e S. l'histoire de la guerre de Sélim contre les Vénitiens.

ARINDODY, Indienne vénérée par sa sagesse, et que le brame cite comme modèle à l'épousée.

ARINGHI (PAUL), prêtre de l'Oratoire, mort à Rome en 1676, est surtout connu par sa traduct. lat. de l'ouv. de Bosio, *Rome souterraine*, 1651, 2 vol. in-fol., avec de sav. comment. qui rendent cette trad. préférable à l'ouvr. origin.

ARIOALD, roi lombard, succéda en 625 à Adaloald. Son attachement à l'arianisme lui attira beaucoup de traverses. Étant mort en 636, sa femme Gundeberge, que, sur un soupçon il tenait renfermée depuis 3 ans, fut rétablie sur le trône et épousa Rotharis, duc de Brescia.

ARIOBARZANE, nom de trois rois de Cappadoce, dont le prem. monta sur le trône vers 91 av. J.-C., en fut chassé par Mithridate et y fut replacé par César et Pompée; le 2e régna en 63; le 3e vers 51.

ARIOBARZANE, général de Darius, résista courageusement à Alexandre, mais échoua par la trahison d'un berger. Il fut tué dans une 2e bataille, l'an 330 av. J.-C.

ARION, musicien et poète de Métyme, vécut long-temps à la cour de Périandre, tyran de Corinthe. Il ne reste de lui qu'un *hymne* à Neptune, conservé par Élien, et publ. par Brunck dans les *Analect.* On dit que dans un voyage, se voyant près d'être massacré par des matelots qui voulaient le voler, Arion se jeta à la mer et fut sauvé par un dauphin qui le porta jusqu'au cap de Ténare.

ARIOSTE (FRANÇOIS), l'un des ancêtres du poète, méd., jurisc., et profess. en droit à Ferrare, fut employé par son souver. dans diverses négociat., et mourut en 1492.

ARIOSTE (LOUIS), l'un des premiers poètes de l'Italie, naquit à Reggio dans le Modénois en 1474. Dans les jeux même de son enfance, il faisait des espèces de tragédies qu'il jouait avec ses frères. Des *Poésies lyriques*, italiennes et lat., le firent connaître du card. Hippolyte d'Este, et d'Alphonse, frère du card. C'est dans cette cour qu'il entreprit, au milieu des plaisirs et des affaires, et qu'il vint à bout en 10 ou 11 ans de finir son immortel poème de *Roland furieux.* Il en commença l'impression en 1515, et le publia en 1516. La faible santé d'Arioste ne lui permit pas de suivre en 1518 le card. Hippolyte dans un voyage en Hongrie; il fut accueilli par le duc Alphonse qui le fit son gentilhomme, l'admit à sa familiarité, mais le laissa en proie à des embarras de famille et de fortune, et, quoique habituellement magnifique, ne le récompensa jamais. En 1522, ce prince lui donna la commission d'apaiser les troubles qui s'étaient élevés dans une partie montueuse et sauvage de ses états, depuis long-temps infestée par des brigands, reste des factions qui l'avaient agitée. L'Arioste parvint en peu de temps à en purger le pays, et à ramener tous les esprits à la soumission et à la concorde. De retour à Ferrare, après trois ans d'absence, il y fut occupé pendant plus. années à composer, ou du moins à faire jouer ses coméd. sur le théâtre de la cour, dans les fêtes que le duc y donnait sans cesse. Il travaillait en même temps à corriger, achever et perfectionner son poème, dont il donna la 2e édit. en 1532. Peu de temps après, il fut attaqué d'une maladie de la vessie, dont il mourut après huit mois de souffrances en 1533, dans la 58e année de son âge. L'Arioste joignait aux avantages extérieurs de la taille et de la figure un caractère doux, des manières polies et l'esprit le plus aimable. Il n'eut point d'égal dans ce genre d'épopée où l'imagination a bien une autre carrière à fournir que dans l'épopée purement héroïque. Aucun poète n'a mêlé avec autant d'adresse le serieux et le plaisant, le gracieux et le terrible, le sublime et le familier; aucun n'a mené de front un aussi grand nombre d'actions diverses et de personnages qui tous concourent au même but; aucun n'a été plus

poète dans son style, plus varié dans ses tableaux, plus riche dans ses descriptions, plus fidèle dans la peinture des caractères et des mœurs, plus vrai, plus animé, plus vivant. On distingue, parmi les édit. rares du *Roland*, celles des Aldes, Venise, 1545, in-4, où sont les cinq chants détachés qui font suite au poème, et celle de Franceschi, Venise, 1584, in-fol., avec les argum. de Scipion Ammirato, la *Vie de l'Arioste*, écrite par J.-B. Pigna, et par le Garofalo, plus. autres pièces importantes et curieuses, et surtout les belles grav. de Girolamo-Porro. Les deux plus belles édit. de luxe sont aujourd'hui celles de Bodoni à Parme, et de Mussi à Milan. Le *Roland furieux*, trad. en vers dans presque toutes les langues, l'a été quatre fois en prose dans la nôtre pendant le 18ᵉ S. La trad. qu'ont donnée Panckoucke et Framery, 1787, 10 vol. in-18, est simple, souvent élégante, et c'est la plus utile pour l'étude et l'intelligence du texte. Outre ce poème, qui est son prem. titre de gloire, on a de l'Arioste des *satires*, des *comédies*, des *poésies div.*, des *poésies* lat. Tous ses ouvr. ont chacun leur degré de mérite; mais on y reconnaît partout la même clarté d'idées, la même facilité de style, et, selon les sujets, ce don de plaire et cette grâce dont la nature l'avait doué.

ARIOSTE (Gabriel), l'un des frères du poète, mort à Ferrare, sa patrie, a laissé un vol. de *Poésies latines*, 1582, in-8.

ARIOSTE (Horace), fils du précéd., et neveu du célèbre poète, né en 1555, chanoine de Ferrare, quoique intime ami du Tasse, entreprit la défense de son oncle dans un ouvr. intit. : *Le difese dell' Orlando furioso*. Il mourut en 1593, à 38 ans, laissant les 16 prem. chants d'un poème intit. : *l'Alphée*, qui n'ont jamais été imprimés.

ARIOSTE (J.-B.), musicien bolonais du 17ᵉ S., est aut. d'une *Méthode* pour jouer du sistre.

ARIOSTI (Lippa), belle Ferraraise, maîtresse, puis, vers 1352, épouse d'Obizzon, marquis d'Este, duquel elle eut cinq fils, qui furent la souche de la maison d'Este.

ARIOVISTE, roi des Suèves dans la Germanie, fut vaincu par Jules-César, 58 ans av. J.-C., dans une bataille sanglante livrée près de Besançon.

ARISI (François), jurisc., littérat. et poète de Crémone, mort en 1743, était de plus homme de bien et négociateur habile. Mazzuchelli porte à plus de 60 le nombre de ses ouvr., parmi lesquels la *Cremona letterata*, 1702-41, 3 vol. in-fol.

ARISTAGORAS, gouverneur de Milet et général de Darius, fit révolter l'Ionie contre ce prince, prit et brûla Sardes en 503 av. J.-C.; mais n'ayant pu résister à ses généraux, il fut battu et tué en Thrace, où il s'était réfugié, vers 498 av. J.-C.

ARISTANDER de Paros, sculpteur, avait fait, suivant Pausanias, une belle figure de femme tenant une lyre, qu'on voyait de son temps dans le temple d'Amyclée.

ARISTANDER, fameux devin du temps de Philippe et d'Alexandre, né à Telmèse en Lycie, suivit ce dernier dans ses expéditions d'Asie.

ARISTARÈTE, fille de Néarque, avait composé un tableau représentant Esculape.

ARISTARQUE, astron. et mathémat. de Samos, vers l'an 280 avant J.-C., soupçonna le premier le double mouvement de la terre sur elle-même et autour de son axe; sa découv. le fit accuser d'impiété. Il reste de lui un *Tr. de la grandeur et de l'éloignem. du soleil et de la lune*, publ. Venise, 1498, in-fol., puis par Wallis, Oxford, 1688, in-8, et traduit et commenté par M. de Fortia, Paris, 1810, in-8, avec le texte grec.

ARISTARQUE, grammair. et critique célèbre, né à Samos, dans le 2ᵉ S., choisit Alexandrie pour sa patrie adoptive. Le roi Ptolémée-Philométor le chargea de l'éducation de son fils. Il avait composé 9 livres de commentaires critiq. sur Homère, Pindare, etc., qui sont entièrem. perdus; il revit l'*Iliade* qu'il divisa le prem. en XXIV chants, et mourut dans l'île de Chypre, âgé de 72 ans. — Un autre Aristarque fut discip. et compagnon de St Paul, qu'il suivit en Asie, en Judée et à Rome, où il fut décapité avec lui.

ARISTÉE (myth.), fils d'Apollon et de Cyrène, naq. en Libye. Élevé par les nymphes, qui lui apprirent à cailler le lait et à recueillir le miel, il vint à Thèbes, où il épousa Antonoë, fille de Cadmus, se passionna pour Eurydice, femme d'Orphée, et devint la cause involontaire de sa mort.

ARISTÉE, poète grec, contemporain de Cyrus, avait composé un poème sur l'hist. des Arimaspes en trois liv., une *Théogonie* en vers, et quelques ouvr. en prose. Hérodote raconte de lui des prodiges et des merveilles absurdes.

ARISTÉE, savant géomètre, maître ou ami d'Euclide et contempor. d'Alexandre, avait composé des ouvr. dont on ne connaît pas même les titres.

ARISTÉE, offic. de Ptolémée-Philadelphe, fut envoyé en Judée par ce prince, afin de réunir des savants pour trad. la loi des Juifs de l'hébreu en grec; le grand-prêtre Éléazar en choisit 70, qui firent la version dont on a, sous le nom d'Aristée, une *Hist.* impr. à Oxford, 1692, in-8, gr.-lat.

ARISTENÈTE, écriv. grec. du 4ᵉ S., né à Nicée, mort dans le tremblem. de terre de Nicomédie en 358, est aut. de *Lettres érotiques*, dont la 1ʳᵉ édit. est de 1566, in-4. Abresch les fit réimpr. en 1749, in-8. M. Boissonade en a donné une excell. édit. avec une trad. lat. et les notes de div. auteurs. Paris, 1822, in-8. Cyre-Foucault, Lesage, Moreau, Félix Nogaret, ont traduit ou imité les lettres d'Aristenète.

ARISTIDE, Athénien célèbre par ses vertus et ses talents administ. et milit., reçut du peuple le nom de *Juste*. Il fut un de ceux qui commandaient à la bataille de Marathon. Thémistocle, son rival, le fit bannir par l'ostracisme, 483 av. J.-C. Rappelé lors de l'invasion de Xercès, il contribua aux succès de Salamine et de Platée, et fut, après l'expuls. des Perses, chargé d'administrer le trésor commun de toute la Grèce. Il mourut si pauvre que l'état fut obligé de pourvoir à ses funérailles et de doter ses filles.

ARISTIDE de Thèbes, peintre du siècle d'Alexandre, avait fait un tableau dont Attale offrit 6,000 sesterces.

ARISTIDE de Milet, écriv. grec, né dans le 2ᵉ S. av. J.-C., passe pour être l'aut. de l'ouvr. intit: *les Milésiaques,* contes ingénieux mais licencieux, souvent cités par les anciens.

ARISTIDE (Ælius), orat. grec, né en Mysie, vers l'an 129 de J.-C., détermina par son éloq. Marc-Aurèle à rebâtir Smyrne, récem. renversée par un tremblem. de terre. Il reste de lui 54 *discours* que ses contemp. mettaient à côté de ceux d'Isocrate et de Démosthène, mais dans lesquels des juges éclairés ne reconnaissent que le talent d'arranger les mots. Impr. pour la prem. fois à Florence en 1517, ils l'ont été depuis plus. fois. Parmi les meill. édit. on cite celles de Genève, 1604, 3 vol. in-8, et de Sam. Jebb, Oxford, 1722-30, 2 vol. in-4, avec des notes et des correct.

ARISTIDE (St), philos. athénien, se convertit au christian., et présenta à Adrien une *Apologie* pour les chrétiens, l'an 125.

ARISTIDE (Quintilien), vivait au comm. du 2ᵉ S., et a laissé 3 liv. sur la musique, que Meibonius a publiés avec des notes grecq. et lat., dans le rec. intit : *Antiquæ musicæ autores,* Amsterdam, Elzévir, 1652, in-4.

ARISTION, sophiste d'Athènes, fit déclarer cette ville contre les Romains en faveur de Mithridate, et fut nommé généralissime des Athéniens. Maître de la citadelle, il se déclara tyran, dépouilla les riches et se livra sans honte à toutes sortes d'excès; mais bientôt assiégé par les Romains, il fut obligé de capituler, et Sylla le fit mourir.

ARISTIPE, philos. grec, fondat. de la secte dite *cyrénaïque,* né à Cyrène, 435 ans av. J.-C., vint à Athènes étudier sous Socrate, dont il n'adopta pas tous les principes; il proposait pour but unique de la vie la recherche du plaisir, et mit cette doctrine en pratique. Il passa ses plus belles années à la cour de Denys-le-Tyran, dans la mollesse et les délices. Aristipe avait la repartie fine et l'esprit brillant, et l'on cite de lui beaucoup d'heureuses saillies. Il avait comp. beauc. d'ouvr. qui sont perdus.

ARISTIPE, petit-fils du précéd., fut le défenseur zélé de la doctrine de son aïeul.

ARISTIPE, tyran d'Argos, ombrageux et cruel, défit, dans une bataille, Aratus de Sycione, qui avait formé le projet d'en délivrer cette ville; mais Aratus, dans un second combat, le vainquit et le tua, l'an 242 avant J.-C.

ARISTOBULE Iᵉʳ, surn. *Philhellène,* prince juif, succ. à son père Hyrcan, comme grand-prêtre, l'an 107 av. J.-C., et prit le titre de roi. Son règne ne dura qu'un an, et fut souillé de crimes.

ARISTOBULE II, fils d'Alexandre Jannée, roi de Judée, l'an 67 av. J.-C., assiégé par Arétas, prince arabe, fut délivré par les Romains, qu'il avait appelés à son secours, puis se brouilla avec eux, fut assiégé et pris par Pompée, et envoyé à Rome, où il mourut en prison.

ARISTOBULE, petit-fils du précéd., frère de Mariamne, épouse d'Hérode-le-Grand, obtint la grande sacrificature par le crédit de sa sœur. Hérode le fit noyer l'an 36 av. J.-C.

ARISTOBULE, de la race des sacrificat. juifs, fut précepteur de Ptolémée-Évergète, l'an 120 avant J.-C.

ARISTOBULE écrivit l'*Histoire d'Alexandre-le-Grand,* qu'il ne voulut publ. qu'après la mort de ce prince, pour qu'on ne le soupçonnât pas de flatterie. Arrius loue son exactitude; mais Lucien dit qu'Aristobule lisant un jour son ouvrage devant Alexandre, ce prince, indigné des éloges exagérés qu'il lui donnait, prit le livre et le jeta dans l'Hydaspe. On a confondu par erreur cet histor. avec Aristobule de Cassandrée, autre histor. qui mourut dans un âge très avancé.

ARISTOBULE, juif et philos. péripatét., a composé un *comment. sur le Pentateuque,* dédié à Ptolémée, fils de Lagus.

ARISTOCLÉE, prêtresse du temple d'Apollon, à Delphes, selon Porphyre, avait appris à Pythagore les préceptes de la morale, qu'il enseigna à ses disciples.

ARISTOCLÈS de Pergame, philosophe péripatétic. et rhéteur, eut pour maître d'éloq. Hérode-Atticus.

ARISTOCLÈS de Messine, philos. péripatét. du 2ᵉ S., avait composé des *comment. sur la philos. d'Aristote,* et dix livres de l'*histoire des philos.*, dont Eusèbe a conservé de préc. fragm. dans la *Préparat. évangél.*, liv. XIV et XV. — Il y eut encore de ce nom un sculpt. grec qui avait fait pour la ville d'Élis un Hercule combattant Antiope; un sculpt. de Sycione, aut. d'un groupe de Jupiter; et un peintre, élève de Nicomaque.

ARISTOCRATE, nom de deux rois d'Arcadie; le 1ᵉʳ vers l'an 720 av. J.-C.; le 2ᵉ vers l'an 640. Celui-ci ayant trahi les Messéniens, ses alliés, le peuple indigné abolit la royauté en 671.

ARISTODÈME, un des Héraclides qui conquirent le Péloponèse l'an 1104 av. J.-C., régnait à Sparte, et fut père de Proclès et d'Eurystène, chefs de deux branches qui régnèrent conjointement à Sparte.

ARISTODÈME, célèbre roi de Messénie, 740 ans av. J.-C., soutint long-temps les guerres les plus opiniâtres contre les Spartiates. On dit que sur la foi d'un oracle il sacrifia sa fille pour le succès de la guerre, et qu'il en mourut de chagrin 724 ans av. J.-C.

ARISTODÈME, fameux acteur tragiq. d'Athènes au temps de Philippe de Macédoine, plut à ce prince qui le combla de présents, et lui témoigna le désir de faire la paix avec les Athéniens. Démosthène et Eschine furent nommés députés vers Philippe, et, comme l'on sait, Eschine gagné par ce prince conclut un traité désavantag. pour les Athéniens. Sa prévaricat. dans cette ambass. est le sujet d'un des plus beaux discours de Démosthène.

ARISTOGITON, Athénien, forma contre les Pisistratides une conspirat. dans laquelle entra Harmodius son ami. Ils tuèrent Hipparque; mais Hip-

pias son frère, échappé à leurs coups, les fit mettre à mort.

ARISTOLAUS, peintre grec, fils et élève de Pausias, avait fait un Thésée, un Épaminondas et un Périclès, d'un dessin admirable.

ARISTOMACHUS, tyran d'Argos, déjoua les projets d'Aratus, qui cherchait à surprendre cette ville; mais quelque temps après il fut fait prisonnier par Antigone, qui le fit noyer.

ARISTOMAQUE, philos. péripat. cité par Pline-l'Ancien, cultiva l'*hist. naturelle*, et laissa des observat. sur l'agriculture.

ARISTOMÈNE, général des Messéniens vers 685 av. J.-C., souleva ses compatriotes contre les Macédoniens, et commença la seconde guerre de Messénie. Il remporta de grands avantages et soutint un long siége dans la ville d'Ira, 671 ans av. J.-C.

ARISTOMÈNE, ministre et précepteur de Ptolémée-Épiphane, roi d'Égypte, se distingua par son talent et sa fidélité. Le roi, devenu majeur, le fit mourir pour se délivrer d'un surveillant incommode, 196 av. J.-C.

ARISTON, roi de Sparte, 564 ans av. J.-C., régna 38 ans, et se distingua par sa sagesse et sa modération.

ARISTON, philosophe de Chio vers 236 av. J.-C., disciple de Zénon, rejetait l'étude de la métaphysique, de la logique et de la physique, et se bornait à la morale.

ARISTON (TITUS), jurisc. romain, vivait sous Trajan. Pline-le-Jeune, livre I, lett. XXII, loue ses connaissances et sa vertu. Aulu-Gelle, dit qu'Ariston avait comp. beaucoup d'ouvr.; mais il ne nous en reste aucun.

ARISTONE, fille de Cyrus, était femme de Darius qui lui fit élever un grand nombre de statues, et la fit adorer comme une divinité.

ARISTONICUS, fils d'Eumène II, roi de Pergame, voulut conserver pour lui ce même royaume, qu'Attale II avait donné aux Romains, battit le consul Licinius-Crassus, et fut à son tour vaincu et pris par Perpenna. Il fut conduit à Rome, et étranglé en prison, 130 ans av. J.-C.

ARISTOPHANE, célèbre comique grec, fils de Philippe, et Athénien de naissance, fut contemporain de Socrate, de Démosthène et d'Euripide, et vivait par conséquent 434 ans avant J.-C. Il avait composé 54 comédies, dont 11 seulement sont parvenues jusqu'à nous : elles suffisent pour nous donner une idée compl. des qualités et des défauts qui le distinguent comme poète comique et comme écrivain. Guerriers, prêtres, magistrats, les dieux eux-mêmes, rien n'échappait aux traits satiriques de sa muse : il porta si loin la licence, ou si l'on veut la vérité de ses portraits, qu'une loi défendit aux poètes d'introduire désormais sur la scène comique aucun personnage vivant. Si la pièce des *Nuées*, entièrem. dirigée contre la personne et les doctrines de Socrate, ne contribua pas en effet à la condamnation du plus sage des hommes de son temps (puisque le jugem. n'eut lieu que plus de 20 ans après), elle la prépara du moins en immolant d'avance Socrate à la risée publique. Sous le rapport du style, Aristophane ne mérite que des éloges. Platon, si excellent juge en cette matière, avait fait deux vers dont le sens était que les Grâces, voulant se faire un temple impérissable, avaient choisi l'esprit d'Aristophane. On retrouve en effet dans ses pièces l'élégance du style et l'urbanité attique dans toute leur pureté, une grande aptitude à saisir les ridicules, et une peinture si fidèle des mœurs et du gouvernem. d'Athènes, que Platon ne trouva rien de mieux que les comédies d'Aristophane pour en donner une idée juste à Denis-le-Tyran. Ses comédies furent publ. pour la prem. fois, Venise, Alde, 1498, in-fol., avec une préf. et des schol. gr. de Marc Musurus. Parmi les bonnes éditions du texte, on cite celles de Kuster, Amsterd., 1710, in-fol.; de Brunck, Strasbourg, 1783, 4 vol. in-8; d'Invernizi, Leipsig, 1794, 2 vol. in-8; 1826, 13 vol. in-8; et celle enfin de M. Boissonade, Paris, Didot, 1826, 4 vol. in-32. M[lle] Le Fèvre, si célèbre dep. sous le nom de M[me] Dacier, a trad. en fr. le *Plutus* et les *Nuées* d'Aristophane, et Boivin les *Oiseaux*. Le critique Geoffroi a donné les trad. des *Guêpes* dans son édition de Racine. Poinsinet de Sivry a trad. son *Théâtre*, partie en prose et partie en vers, 1784, 4 vol. in-8. Brottier de Nevers en parle dans son édition du *Théâtre des Grecs*, tom. X à XIII. M. Artaud a donné une nouv. trad. de ce poète, Paris, 1829-30, 6 vol. in-32.

ARISTOPHANE de Byzance, grammairien, fut nommé surintendant de la biblioth. d'Alexandrie, sous le règne de Ptolémée-Évergète II, vers l'an 120 av. J.-C. Il est cité comme ayant partagé les dialogues de Platon en trilogies. On dit qu'il imagina les accents de la langue grecq., à l'imitation des notes de musique.

ARISTOTE, célèbre philos., fondat. de l'école péripatéticienne, et le créateur de l'hist. naturelle, né à Stagyre, l'an 384 av. J.-C., descendait par son père de Machaon, fils d'Esculape. Destiné à l'exercice de la médecine, ses prem. études furent dirigées en conséquence, et l'on a, par quelq.-uns de ses ouvrages, la preuve que, s'il eût suivi cette carrière, il y aurait obtenu de grands succès. Orphelin à 18 ans, il se rendit à Artarné, près de Proxernes, ami de sa famille, puis à Athènes pour entendre les leçons de Platon. Il y ouvrit une école d'éloq. qui rivalisa bientôt avec celle d'Eschine. Les traités de philos. qu'il publia dans le même temps étendirent au loin sa réputat. Philippe de Macédoine lui écrivit, l'an 356 avant J.-C., cette lettre fameuse dans laquelle, après lui avoir annoncé la naissance de son fils, il ajoute : « Je remercie les dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de l'avoir fait naître du temps d'Aristote. » Cette lettre ne put que déplaire à Platon, jaloux déjà des succès de son disciple. Les Athéniens ayant, vers l'an 348, déclaré la guerre à Philippe, Aristote crut devoir retourner à Artarné, où Hermias, son ami, jouissait de l'autorité souveraine. Hermias fut livré par trahison à Artaxercès qui le fit mourir ignominieusement. Aristote vint alors

passer quelq. temps à Mitylène, et il y conduisit la sœur d'Hermias qu'il avait épousée pour lui donner un protecteur. Il la perdit bientôt, et ses regrets furent si vifs qu'on l'accusa de l'honorer comme une divinité. Il fut appelé vers 343 à la cour de Philippe, pour commencer l'éduc. d'Alexandre. Ce prince à son avénem. au trône rétablit, par affection pour son maître, la ville de Stagyre que Philippe avait détruite. On conjecture qu'Aristote suivit Alexandre en Égypte, et qu'il l'accompagna dans une partie de ses expéditions. Il ne revint à Athènes que vers l'an 331, y rapporta les matériaux qu'il avait recueillis pour composer l'*Hist. des animaux*. Peu de temps après, il ouvrit son école de philos., qui ne tarda pas d'éclipser toutes les autres. Après la mort d'Alexandre, il se vit en butte à la haine des sophistes et des démagogues. Pour épargner aux Athéniens un nouveau crime contre la philosophie, il prit le parti de se retirer à Chalcis dans l'Eubée, et y mourut l'an 322 avant J.-C., à 63 ans, laissant un nom qui ne périra jamais. Aristote embrassa toutes les sciences connues de son temps, et il en recula les limites. Il perfectionna l'enseignement de la philos. Sa logique, regardée long-temps comme le code de la raison, avait au moyen-âge une telle autorité, que nul n'aurait osé en contredire le moindre principe. Il n'entre pas dans notre plan d'indiquer ici les différentes éditions des *OEuvres* de ce philosophe. La prem., Venise, Alde, 1495, 5 vol. in-fol., n'a de mérite qu'une extrême rareté. La plus recherchée des sav. est encore celle que Frédéric Sylburge a donnée, Francfort, hérit. de Wechel, in-4, 1584-96, en 17 part. qui se relient en plus ou moins de vol. On fait cas encore des édit. de Casaubon, Genève, 1605, 2 vol. in-fol., et de Guill. Duval, Paris, 1654, 4 vol. in-fol. Parmi les écrits d'Aristote nous ne citerons comme les plus connus que ceux qui ont été trad. en franç. *La politique*, trad. par Champagne, 1797, 2 vol. in-8; par Millon, avec des notes, 1803, 3 vol. in-8. — *La Politique et la Morale*, par Thurot, 1824, 2 vol. in-8. — *Le Traité du monde*, par l'abbé Batteux, dans le 1er vol. de l'*Hist. des causes premières*. — *L'Histoire des animaux*, par Camus, 1783, 2 vol. in-4. — *La Rhétorique*, par Cassandre, 1675, in-12; par M. Gros, 1822, in-8. — *La Poétique*, par Dacier, in-4, in-12, et par l'abbé Batteux.

ARISTOTE de Chalcide, dont Apollonius le scholiaste fait mention, avait écrit une *hist.* de l'île d'Eubée. Diogène Laërce parle de trois autres Aristote : le 1er, de Cyrène, avait écrit sur l'art poétique; le 2e publ. des *harangues* estimées; le 3e comment. l'*Iliade*.

ARISTOTIMUS, tyran d'Élide, du temps de Pyrrhus, roi d'Épire, exerça des cruautés inouïes, et fut tué dans un temple de Jupiter.

ARISTOXÈNE, philos. et musicien de Tarente vers 324 avant J.-C., avait fait un gr. nomb. d'ouvr. sur les instit. et les princip. des pythagoriciens, et composé les *Vies* de Pythagore, Architas, Socrate et Platon, sur lesquels, dominé par une basse jalousie, il débita beaucoup de faussetés. Il ne reste de lui que les *Éléments harmoniques*, dont la meilleure édit. est celle de Meibom dans les *Antiq. music. autor.*, Amst., 1652, in-4. C'est le plus ancien traité de musique que l'on connaisse.

ARIUS, roi de Sparte, fit alliance avec Onias, grand-prêtre des Juifs, et lui écrivit une lettre où il faisait descendre les Lacédémoniens d'Abraham.

ARIUS, célèbre hérésiarque, né en Libye ou à Alexandrie, vers l'an 300, brigua l'év. d'Alexandrie, et, n'ayant pu obtenir ce siége, se vengea en niant la divinité et la consubstantialité du Verbe. Condamné par plus. conciles, et notamm. en 325 par le célèb. concile de Nicée, il fut exilé en Illyrie. Étant parvenu cepend. à se concilier la faveur de Constantin, il revint à Alexandrie, y voulut exciter des troubles contre St Athanase, qui en était évêque. Forcé de nouveau d'en sortir, il se retira à Constantinople auprès de Constantin qui le protégeait. Ses partisans le portaient en triomphe dans la cathédrale de cette ville lorsqu'il mourut subitement en 336. Sa doctrine fut appelée *arianisme*, et ses sectateurs *ariens* (*v.* ces mots).

ARIUS-MULTISCIUS, né dans l'Islande en 1667, est regardé comme le père de l'hist. islandaise. Il a comp. en langue norwégienne divers ouvr. dont plus. sont perdus.

ARKWRIGHT (sir RICHARD), barbier à Manchester, acheta de ses économies une machine à filer le coton, qu'il perfectionna et qui fut pour lui la source d'une fortune d'un demi-million sterling. Créé chevalier en 1786, sur la demande des notables de Wickwort, il mourut à Cumbfort dans le Derbyshire en 1792.

ARLAUD (JACQ.-ANT.), peintre en miniature, né à Genève en 1668, vint de bonne heure à Paris, où il fit admirer la délicatesse de son pinceau et son coloris brillant. Il fut bientôt attaché au duc d'Orléans, régent du roy., auquel il donna des leçons, et qui le récompensa magnifiquement. Il passa ensuite en Angleterre, où il fit le portrait de la princesse de Galles, et se lia avec Newton, qui lui fit présent de son *optique*. Arlaud, après avoir, par 40 années de travaux, amassé une fortune honorable, se retira comblé de présents dans sa patrie, où il mourut en 1746, léguant à la bibliothèque un riche cabinet de médailles et de tableaux. On regrette une Léda qu'il avait copiée sur un bas-relief de Michel-Ange, et qu'il déchira par scrupule.

ARLAUD (BENOÎT), frère du précéd., mort en Angleterre en 1719, a fait un portr. de Shakespeare, gravé par Duchange.

ARLAUD (LOUIS), neveu des précéd., les a surpassés dans la miniature.

ARLES (royaume d'). V. BOSON.

ARLET, méd. de la faculté de Montpellier, est aut. d'un *Mémoire* estimé sur le rapport du cerveau de l'homme avec celui de plus. animaux, 1746, in-8.

ARLOTTE, de Falaise, fut maîtresse de Robert-le-Diable, duc de Normandie, et mère de Guillaume-le-Bâtard, dit *le Conquérant*.

ARLOTTI (Rodolphe), poète de Reggio qui florissait en 1590, et dont les product. ont été répandues dans les recueils du temps, fut lié avec le Tasse et Guarini, et se forma près de ces grands maîtres. Il avait commencé un *poème* sur la conquête de Grenade, dont il n'y a que quelq. octaves d'impr., ainsi qu'une *tragédie* qu'il a laissée imparfaite.

ARLOTTO, notaire à Vicence en 1284, avait écrit une *Chronique* dans laquelle il ne ménageait pas les gibelins ; mais les Padouans s'étant emparés de Vicence, en exilèrent Arlotto et détruisirent toutes les copies de son ouvr.

ARLOTTO-MAINARDO, Florentin, curé d'une paroisse de l'évêché de Fiesole, mort en 1483, se rendit célèbre par ses facéties, ses plaisanteries origin. et son humeur joviale, jointe à un bon sens naturel qui faisait le charme de toutes les cours de l'Europe, où il fut accueilli et fêté jusque dans une extrême vieillesse ; on a publié le rec. de ses bons mots sous le titre de *Facetie piacevole, fabule e motti del piovano Arlotto, prete fiorentino*, Venise, 1520, in-8. Cette édition est la plus complète.

ARLUNO (Bernardin), noble de Milan au 16e S., fut agrégé au collége des jurisc., et mourut vers 1535. On a de lui : *De bello veneto lib. VI, ab anno* 1500 *ad* 1516, dans le tome V du *Thesaur. antiq. Ital.*; et *Historia patriæ*, 3 vol. in-fol., ouvr. dont l'impression, commencée à Bâle par J. Oporin, n'a point été terminée.

ARLUNO (Pierre-Jean), méd., frère du précédent, eut de grands succès dans la pratique, et composa plus. *ouvr.*, entre autres sur les fièvres, Milan, 1515, in-fol.

ARMA (Jean-François), de Chivasso dans le Piémont, méd. d'Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, en 1553, a publié quelq. ouvr. de médecine, entre autres : *De vesicæ et renum affectibus liber*, Bugallo, 1550, in-8, et des *dissert.* sur l'hydropisie, sur les douleurs de tête, sur le mal sacré, etc., Turin, 1566-86.

ARMAGNAC (Jean Ier, comte d'), fils et succ. de Bernard VI, comte d'Armagnac, descendait de Clovis. Il fut, en 1355, nommé command. du Languedoc par le roi Jean, et présida les états de cette prov. Depuis il se brouilla avec le comte de Foix qui le fit prisonnier, et exigea 50,000 fr. pour sa rançon. Il prit ensuite les armes en faveur de Pierre-le-Cruel, soumit le Limousin à la France, et mourut en 1373.

ARMAGNAC (Jean III), petit-fils du précéd., fit en 1391, à la tête de 15,000 aventuriers, une expédition dans le Milanais contre Galéas Visconti; mais il tomba dans une embuscade, et fut tué près d'Alexandrie de la Paille, dont il avait formé le siége ; son armée fut entièrem. détruite.

ARMAGNAC (Bernard, comte d'), chef de la faction d'Orléans, qui, sous le règne de Charles VI, était appelée de son nom, et opposée au duc de Bourgogne, fut le principal moteur de cette longue guerre civile qui déchira la monarchie, et dans laquelle il combattit contre son roi; mais, s'étant réconcilié avec la cour, la reine Isabeau de Bavière l'appela, en 1415, à la défense du royaume. Il exigea la charge de connétable et la place de 1er ministre; alors l'administr. changea de face, et il y déploya toute la hauteur et l'inflexibité de son caractère; ce qui le fit détester. Enfin, en 1418, ayant laissé surprendre Paris par le duc de Bourgogne, il y fut massacré par le peuple.

ARMAGNAC (Jean d'), fils de Jean IV, comte d'Armagnac, maréchal de France, chevalier et chambellan de Louis XI, se rendit fameux par le scandale de son mariage incestueux et par l'ingratitude dont il paya Louis XI, qui le fit mettre à mort cruellem. à Lectoure en 1473.

ARMAGNAC (Charles d'), frère du précédent, mais injustem. enveloppé dans la même proscription, fut enfermé 14 ans à la Bastille, d'où il ne sortit que sous Charles VIII.

ARMAGNAC (George d'), fils de Pierre d'Armagnac, bâtard du précédent, fut card. et évêque d'Avignon. C'était un prélat pieux et ami des gens de lettres, qu'il faisait apprécier à François Ier. Il mourut en 1585.

ARMAGNAC (Jean d'), cardinal, fils naturel de Jean II d'Armagnac, dut au crédit de sa famille son avancement dans l'Église. Fait archevêque d'Auch par Clément VII, conseiller-d'état en 1401 par Charles VI, et card. par Pierre de Luna en 1408, il mourut peu de temps après son admission au sacré collége.

ARMANÇAI (Sabathier, marquise d'), fille d'un gentilhomme provençal, publia en 1684 des *opuscules* en prose et en vers.

ARMAND (Franç.-Armand-Huguet), né à Richelieu en 1699, débuta au Théâtre-Français en 1723, remplit l'emploi des premiers comiques pendant 42 ans, créa un grand nombre de rôles, et réussit surtout dans les valets intrigants. Il mourut à Paris en 1765.

ARMELLE (Nicole), femme célèbre par sa piété, passa les 35 dernières années de sa vie dans la domesticité, donna l'exemple de toutes les vertus, et mourut à Vannes en 1671. Sa *Vie*, publiée par une ursuline de Vannes, a été reprod. par Poiret, 1704, in-12, sous le tit. de l'*École du pur amour de Dieu.* Duché de Vancy en a donné l'abrégé dans ses *Histoires édifiantes.*

ARMELLINI (Jérôme), dominicain de Faenza, inquisiteur-général à Mantoue vers 1516, confondit un astrologue calabrais qui soutenait que par la force de son art il aurait prédit le déluge de Noé. Le livre qu'il écrivit contre cet astrol. n'est pas plus connu que les autres ouvr. qu'on lui attribue.

ARMELLINI (Mariano), bénédictin, né à Ancône et mort en 1737, prédicat. zélé et abbé de Foligno, a publié en latin : *Notice des vies et des ouvr. des écrivains de la congrégation du Mont-Cassin*, Assise, 1731-35, in-fol., 5 part. qu'on trouve rarem. réunies. Il a laissé MS. *Bibl. synoptica ord. sancti Benedicti.*

ARMELLINO (François), cardin.-intendant des

finances en 1517, sous Léon X, accabla le peuple d'impôts et fit détester son administr. Il se retira après la mort de Léon X; mais Clément VII l'ayant rappelé, il eut l'archevêché de Tarente et d'autres bénéfices dont il jouit jusqu'à sa mort, en 1527.

ARMÉNIE, nom de deux contrées d'Asie, dont la première, *Armenia major,* fut d'abord un roy. puissant; subjuguée ensuite par les Mèdes, elle devint une province de l'empire des Perses, fut conquise par Alexandre-le-Grand et réduite en province romaine sous Trajan. La petite Arménie, *Armenia minor,* ne prit ce nom que lorsqu'elle devint une colonie arménienne; elle faisait d'ailleurs partie de la Cappadoce, et eut des rois particuliers jusqu'au temps de l'emper. Vespasien, qui en fit une prov. romaine. Ces deux pays sont aujourd'hui sous le joug des Musulmans et portent le nom d'Arménie turke et d'Arménie persane.

ARMFELDT (CHARLES, baron d'), général suédois, né en 1666, fit d'abord la guerre dans l'étranger, et ensuite sous Charles XII, auquel il rendit de grands services jusqu'à la bataille de Pultawa : chargé de commandements contre les Russes et en Norwége, il ne put, malgré ses efforts généreux, réparer les maux de sa patrie, et mourut en 1736.

ARMINIENS, secte. — V. ARMINIUS (Jacques).

ARMINIUS ou HERMAN, prince des Chérusques, nation de Germanie, célèbre par sa valeur. Auguste le fit citoyen et chevalier pour l'attacher au parti des Romains; mais les Germains s'étant bientôt révoltés, Arminius se mit à leur tête et remporta sur Q.-Varus, dans les défilés de Teutberg, l'an 10 de J.-C., une victoire célèbre, dans laquelle deux légions romaines furent exterm. Germanicus, chargé ensuite par Tibère de la guerre de Germanie, vengea en partie cette défaite; mais Arminius se soutint long-temps encore : il fut tué par trahison à l'âge de 39 ans, l'an 20 de J.-C.

ARMINIUS (JACQUES), théolog. protestant, né à Oude-Water en 1560, fut ministre à Amsterdam, professa la théologie à Leyde, donna lieu à des persécutions par sa doctrine sur la prédestination et le libre arbitre, et mourut, en 1609, des chagrins qu'il avait éprouvés. Ses sectateurs prirent le nom d'arminiens ou remontrants.

ARMONVILLE (J.-B.), cardeur de laine à Reims, député à la convention en 1792, y vota la mort de Louis XVI. Rentré dans son obscurité en 1795, il traîna depuis une vie errante, et mourut à l'hôpital.

ARMORIQUES, peuples des Gaules, qui habitaient entre la Loire et la Seine.

ARMSTRONG (JEAN), poète et médecin, né vers 1709 à Castleton dans le Roxburgshire, fut reçu docteur à Édimbourg, et publia en 1735 une satire anonyme intitulée : *Essai pour abréger l'étude de la médecine.* Deux ans après il fit paraître son *Abrégé* de l'hist. des maladies vénériennes et de la manière de les guérir, suivi d'un poëme intitulé : *Économie de l'amour,* qui nuisit à sa réputation; en 1744, il publia *l'Art de conserver sa santé,* un des meill. poëmes didactiques anglais, et qui a été souvent réimpr. En 1746, il fut nommé médecin de l'hôpital milit. de Buckingham, et 12 ans après fit imprim. des *Essais* sous le nom de Lancelot Temple. En 1760 il fut médecin de l'armée d'Allemagne; il fit dans la dern. année de sa vie un poëme intit. *le Jour.* Il mourut en 1779.

ARMSTRONG (JOHN), poète et théolog. écossais, publ. un vol. de poésies avec un *Essai sur les moyens de prévenir les crimes.* En 1790 il vint à Londres, écrivit dans les journaux, et prêcha avec succès dans le temple des non-conformistes. Il commençait à se faire une réputat. lorsqu'il mourut dans la 26e année de son âge, en 1797.

ARNALL (WILLIAM), écriv. politique, fut employé par Robert Walpole à la défense de son administration, reçut de ce ministre 11,000 liv. st. dans l'espace de 4 ans, dissipa toute cette fortune, et se donna la mort en 1741, âgé de 26 ans.

ARNALDO (PIERRE-ANTOINE), théolog. et protonotaire apostol. à Milan, né en 1638 à Villefranche, dans le comté de Nice, est auteur de *il Giardino del Piemonte,* etc., Turin, 1683, in-8, recueil de sonnets, odes ou *canzoni* à la louange des personnes les plus illustres de la cour de Piémont, et d'autres *discours* et *poésies.*

ARNAUD (DANIEL), troubad. du 12e S., né au château de Ribeyrac, en Périgord, est appelé par Pétrarque *le grand maître d'amour,* et loué par Dante. Ses poésies ont été tellement défigurées par les copistes, qu'elles sont devenues presq. inintelligibles. Raynouard en a publ. divers passages, en choisissant les moins difficiles à entendre et les plus propres à faire juger de la manière, *Poésies des troubad.,* V. 31.

ARNAUD de Brescia, célèbre hérét. du 12e S., fut disciple d'Abailard et prit l'habit monastique pour répandre plus facilem. ses opinions. Il soutenait que les évêques et ecclés. qui possédaient des terres ne pouvaient être sauvés, et que le clergé devait vivre de la dîme et des oblations volont. Sa doctrine, prêchée dans un siècle où les brigands abondaient, lui fit beaucoup de disciples, contre lesquels il fallut prendre les armes. Condamné par le pape Innocent II, en 1139, Arnaud se retira en Suisse, où ses disciples le suivirent. De là il fut à Rome en 1141, fit chasser le pape, piller les palais des cardinaux, et voulut rétablir le sénat; cette anarchie dura dix ans, au bout desquels le pape Eugène III parvint à rentrer dans cette capitale du monde chrét. Arrêté peu après sous Adrien IV, Arnaud fut condamné à être attaché à un poteau et brûlé vif en 1155.

ARNAUD (ÉTIENNE), méd. du 14e S., qu'on croit aut. de Tablettes très en vogue de son temps, et de quelques ouvr. restés MSs., intit. : *Tractatus de febribus et de evacuatione.*

ARNAUD (JEAN), peintre, né à Barcelone en 1592, et mort en 1693, a peint dans sa patrie, en plus. tableaux sur toile, une partie de la *vie de St Augustin*, un *St Pierre* en habits pontificaux, etc.

ARNAUD (GEORGE d'), philolog. distingué, né à Franeker en 1711, d'une famille de réfugiés franç.,

composa, dès l'âge de 12 ans, des vers lat. et grecs, où l'on remarqua de l'élégance et de l'harmonie. Il publ. ensuite *Specimen animadv. critic. ad aliquot script., græc.*, 1728, in-8. — *Lection. græc. lib. duo*, La Haye, 1730, in-8. Ayant achevé ses cours, il fut nommé profess. en droit à l'univers. de Franeker, et mourut avant d'avoir pris possess. de sa chaire, en 1740, dans sa 29e année. Outre les ouvr. cités, il a publ. plus. dissertat. érudites; des questions de droit; *Variar. conjecturar. libri II*, 1738, in-4, et quelques morceaux de littérat. dans les *Miscellanea* d'Amsterdam.

ARNAUD (l'abbé FRANÇOIS), de l'Acad. franç. et de celle des inscript., abbé de Grandchamp, né près de Carpentras en 1721, vint à Paris en 1752, se lia peu de temps après avec Suard, concourut avec lui à la rédact. du *Journal étranger* et de différ. autres publicat. littér. Homme instruit et spirituel, le goût de la société l'empêcha d'entreprendre jamais aucun ouvr. de quelq. étendue. Parmi les morc. qu'il a publiés on distingue son *mémoire* sur le style de Platon, sur les poésies de Catulle, sur Appelles, sur les accents et l'harmonie de la langue grecque, et sur des questions relat. à la musique des anciens. Admirateur de Gluck, il joua le premier rôle dans la querelle avec Piccini, fit insérer dans les journaux un gr. nombr. d'articles en faveur du musicien allemand, et mourut à Paris en 1784. Boudou a recueilli ses ouvr., 1808, 3 vol. in-8.

ARNAUD (ANT.), gén. français, né à Grenoble en 1749, nommé colonel en 1793, se distingua aux batailles d'Honscoot et Hohenlinden, fut en 1802 promu au grade de gén. de brigade, et mourut en 1803 dans l'île de Zélande, où il était employé.

ARNAUD (FRANÇOIS-THOMAS-MARIE DE BACULARD d'), né à Paris en 1718, et mort dans cette ville en 1805, appartenait à une famille noble du comtat Venaissin. Il fit de brillantes études aux Jésuites de Paris, et montra très jeune encore un goût décidé pour la poésie. Dans sa 17e année il avait déjà composé trois tragédies, *Idoménée*, *Didon*, et la *Mort de Coligny* ou *la Saint-Barthélemi*. Ces ouvr. ne furent pas représentés. L'auteur fit impr. la *Mort de Coligny* en 1740. Voltaire, qui aimait assez les petits prodiges en littérature, soutint de ses conseils et même de sa bourse le jeune Baculard. Choisi par le grand Frédéric pour son correspondant à Paris, Baculard se rendit à Berlin, où ce monarque l'accueillit avec bonté, et auprès duquel il conserva toujours la noblesse de ses sentiments. Il le quitta au bout d'un an pour la légation de Dresde, et revint se fixer à Paris, où il se livra tout entier à la composit. des volum. ouvr. qu'il a laissés; sur la fin de sa vie, il y traîna une existence plus voisine de la misère que de la médiocrité. Ses principales productions sont : les *Épreuves du sentiment*, les *Délassements de l'homme sensible*, les *Loisirs utiles*, etc., rec. de contes, qui eurent une grande vogue, et sont oubliés aujourd'hui; le style en est prolixe et larmoyant; *les Époux malheureux* ou *Histoire de M. et de Mme de la Bédoyère*, et une foule d'autres romans. D'Arnaud rentra aussi dans la lice dramat. Il fit jouer successiv. *le Mauvais Riche*, comédie, *le comte de Comminges*, *Euphémie* ou le *Triomphe de la Religion*, *Fayel et Mérinval*. *Le comte de Comminges* fut représenté en 1790. Cet auteur a encore publ. un grand nomb. de poèmes, dont une partie a été recueillie en 3 vol. in-12, 1751.

ARNAUD (PIERRE-LOUIS, vicomte d'), maréchal-de-camp, gr.-offic. de la Lég.-d'Honn., mérita, par de longs serv., les titr. dont il fut honoré. Après 12 ann. passées dans le grade de chef de bataillon, il parcourut assez rapidem. les grades supér. C'est lui qui commandait le 58e régim. de ligne dans les campagnes de 1807 et 1808. Mis d'abord à la demi-solde sous la restaurat., on lui confia en 1821 le command. de la subdiv. de Nîmes, et en 1823 celui de la subdiv. de Tarbes. Il commandait le dép. de l'Aude, à Carcassonne, lorsqu'après 40 ans de serv., il fut enlevé à son pays le 6 mai 1832, à peine âgé de 60 ans.

ARNAUD DE CARCASSÈS, troubad. du 13e S., n'est connu que par une *Novella* ou conte singulier, d'une invention bizarre, dont l'abbé Millot donne la traduct. L'original de ce conte appartient à un trouvère français, dont Arnaud de Carcassès n'a été que le traduct. en provençal.

ARNAUD DE MARSAN, troubad. du 13e S., que Millot suppose de l'illustre maison de ce nom, n'a laissé qu'une pièce de vers qui fait honneur à ses talents et à ses mœurs; c'est une instruction sur les modes et la manière de vivre de son siècle. Elle est impr. par extraits dans le *Choix de poésies des troubadours*, II, 301, V. 41.

ARNAUD DE MARUEIL, né au château de ce nom, en Périgord, au 12e S., que Pétrarque nomme *il men famoso Arnaldo*, est, au jugement de Raynouard, remarquable par la gracieuse et abondante facilité de son style. L'abbé Millot a donné la traduct. de quelques pièces de ce poète. Les MSs. de la bibliothèq. du roi en contiennent près de 26, qui sont précédées de sa vie.

ARNAUD DE RONSIL (GEORGE), habile chirurg. de Paris, quitta cette ville pour se fixer à Londres, où il mourut en 1774. Il a publ. un gr. nomb. d'écrits sur son art, trad. en franç. et publ. sous ce titre: *Mémoires de chirurgie*, Paris, 1768, in-4.

ARNAUD DE TINTIGNAC, troubad. du 14e S., dont l'abbé Millot cite 3 chansons qui ne méritent pas, selon lui, d'être connues.

ARNAUDE DE ROCAS, née en Chypre, prisonnière par les Turks en 1570, et destinée pour le harem du sulthan, fit sauter le bâtim., en mettant le feu aux poudres, et périt ainsi glorieusem. avec tout l'équipage.

ARNAUDIN (d'), neveu d'un célèbre docteur de Sorbonne, a publ., en gardant l'anon.: *Réfutation du livre de l'action de Dieu sur les créatures*, Paris, 1714, in-12. — *Vie de D. Pierre Lenain, sous-prieur de la Trappe*, ib., 1715, in-12. — Une *Traduct.* du tr. d'Agrippa, de l'excellence des femmes au-dessus des hommes, ibid., 1713, in-12.

ARNAULD (Antoine), fils aîné d'Antoine Arnauld, avoc.-général de la reine Catherine de Médicis, naquit à Paris en 1560. Reçu avocat au parlem., il s'y distingua par son éloquence, refusa toutes les dignités et mourut le 29 déc. 1619, avec la réput. d'un grand orat. et d'un homme de bien. On dit que Catherine de Médicis voulut le faire secrét.-d'état, mais qu'il eut le désintéressem. de répondre qu'il la servirait mieux en qualité d'avocat-général. Son plaidoyer contre les jésuites, en faveur de l'univ. de Paris en 1594, réimpr. en 1717, in-12, lui acquit une grande célébrité. Il publ. au nom du roi un autre discours sur le rétablissem. demandé au monarque par les jésuites; l'*Anti-Espagnol*, impr. dans un rec. de discours sur l'état de la France, Paris, 1606, in-12. — *La Fleur de lis*, 1593, in-8. — *Avis au roi Louis XIII pour bien régner*, 1612, in-12. — Deux *Philippiques* contre Philippe II, roi d'Espagne, 1592, in-8. — Une *Savoisienne*, réimpr. avec la *seconde*, Grenoble, 1630, in-8.

ARNAULD (Antoine), le 20e des enfants d'Ant. Arnauld, né à Paris en 1612, y prit le bonnet de doct. en 1641, et deux ans après fit impr. son livre sur les abus *de la fréquente communion*. Les écrits qu'il a publ. dans les disputes sur la grâce le firent exclure de la faculté de théol. Il s'ensevelit dans la retraite, et n'en sortit qu'à la paix de Clément IX, en 1668; à cette époque, l'archev. de Sens et l'év. de Châlons, ses médiateurs, le présentèrent au nonce. Louis XIV témoigna l'envie de le voir, et toute la cour lui fit un accueil digne de sa renommée. Le docteur tourna ses armes contre les protestants; il donna la *Perpétuité de la foi*, et plus. autres livres de controverse. Ce calme ne fut pas de longue durée. L'autorité qu'il avait dans son parti, ses nombr. relations, et les fréquentes visites qu'il recevait, donnèrent de l'ombrage au gouvernem.; au moment de voir fondre l'orage sur sa tête, il se retira volontairem. dans les Pays-Bas. En 1683, il eut un démêlé avec Malebranche, à l'occasion du traité *De la nature et de la grâce*, et l'attaqua sur le système que l'on voit tout en Dieu, système qu'il avait autrefois vanté. Cette lutte ne cessa qu'avec ses jours. Il mourut à Bruxelles, en 1694, dans les bras du P. Quesnel. On a de cet homme illustre env. 140 vol., dont il existe une nouv. édit. complète en 42 vol. in-4, Lausanne et Paris, 1775-79. Ses product. les plus remarq. sont: la *Grammaire générale et raisonnée*, avec Lancelot; l'*Art de penser*, avec Nicole; plus. vol. de la *Morale pratique des jésuites*, 1669-1694, 8 vol. in-12. — *Apologie pour les catholiques contre Jurieu*, 1681, 2 vol. in-12. On a publ. après sa mort 9 vol. de *Lettres* qui peuvent servir à l'hist. de son temps. Le P. Quesnel a écrit la *Vie* d'Arnauld avec des pièces justificat. et quelq. écrits posthumes. Larrière en a publié une bien plus détaillée, Lausanne, 1783, in-4, et 2 vol. in-8.

ARNAULD D'ANDILLY (Robert), frère aîné du précéd., né à Paris en 1589, mort en 1674, occupa, jeune encore, des charges importantes. A l'âge de 55 ans, il quitta la cour pour se retirer à Port-Royal-des-Champs. Lorsque Louis XIV choisit pour min. des affaires étrangères Pomponne son fils, il voulut voir le bon vieillard, et lui fit un accueil si gracieux, que l'illustre solitaire, surpris d'avoir un sentiment d'orgueil, répétait de moment en moment: « Il faut s'humilier. » On a de lui la traduct. des *Confessions de St Aug.*, de *l'Hist. des Juifs, par Josèphe*, dont on recherche les édit., pet. in-8, avec fig.; des *Vies des Pères du désert;* de l'*Échelle sainte* de St Jean Climaque, des *OEuvres* de Ste Thérèse et du B. Jean d'Avilla, et les *mémoires de sa vie*, écrits par lui-même.

ARNAULD (Henri), frère du précéd., né à Paris en 1597, fut d'abord doyen du chapitre de Toul, et nommé à l'évêché de cette ville, qu'il refusa. Envoyé extraord. de France à Rome, il y déploya un grand zèle et un esprit conciliateur. A son retour en France, il fut fait év. d'Angers en 1649, ne quitta plus son diocèse, et fut fidèle au roi dans la guerre des princes. Il mourut à Angers en 1692, à 96 ans, généralem. regretté pour ses vertus épiscopales. Ses négociations à la cour de Rome ont été publ. par Burtin, Paris, 1748, 5 vol. in-12.

ARNAULD (Marie-Angélique), sœur de l'illust. théol., née en 1591, nommée à 14 ans abbesse de Port-Royal-des-Champs, y rétablit 3 ans après la réforme. Plus tard elle transféra son monastère à Paris; et le roi, d'après sa demande, permit que l'abbesse fût élective et triennale. Elle mourut en 1661, laissant une gr. réputat. de savoir et de piété.

ARNAULD (Angélique de SAINT-JEAN), nièce de la préc., abbesse de Port-Royal, née en 1624, morte en 1684, a laissé: *Mémoires* pour servir à la vie de la mère Angélique sa tante, Paris, 1737, in-12.

ARNAULD DE VILLENEUVE, méd. du 14e S., poursuivi comme hérétique par l'univ. de Paris, s'enfuit en Sicile, où il fut reçu par le roi Frédéric d'Aragon, qui l'envoya soigner le pape Clément, malade à Avignon; mais Arnauld périt dans la traversée en 1314, et fut enterré à Gênes. Ses œuvres, publ. pour la 1re fois à Lyon, in-fol., en 1504, ont été souvent réimpr. De tous ses écrits le plus connu mainten. est son *Comment.* sur l'école de Salerne. Mais Arnauld a d'autres droits à l'estime: il est, avec Raymond Lulle, son disciple, l'un des créateurs de la chimie; il découvrit les acides, composa le prem. de l'alcohol, les ratafias et div. eaux spiritueuses qui sont encore employées dans la médecine et pour les cosmétiques.

ARNAULT (Ant.-Vincent), littérat., de l'Acad. franç., né à Paris en 1766, fit ses études au collège de Juilly. En 1785, il fut pourvu du brevet honorifique de secrét. du cabinet de Madame, et, en 1789, acheta dans la maison de Monsieur (depuis Louis XVIII) une charge dont la finance ne lui fut jamais remboursée. Cultivant dès son enfance les lettres avec succès, il fit représ. en 1791 *Marius à Minturnes*, et en 1792 *Lucrèce*, pièces qui furent très applaudies. N'ayant point adopté les principes de la révol., il sortit de France après la funeste journée du 10 août; et lorsqu'il voulut y rentrer, arrêté

comme émigré, peu s'en fallut qu'on ne lui appliquât les terribles lois de l'époque. Quelque temps après il se rendit en Italie. Accueilli à Milan par le gén. Bonaparte, qui le chargea d'organiser la nouv. administr. des Iles-Ioniennes, il lui voua dès-lors un attachem. qui ne s'est jamais démenti. Il voulut le suivre en Égypte; mais forcé de s'arrêter à Malte pour soigner un ami malade, il se rembarqua pour la France sur une frégate qui fut capturée par les Anglais. Il n'eut d'ailleurs qu'à se louer des procédés du capit. ennemi, et il ne tarda pas d'être échangé. En 1800, il fut nommé par le ministre de l'intér. chef de la divis. de l'instruct. publique, place qu'il conserva jusqu'à l'organis. de l'université. Il accompagna Lucien Bonaparte, ambassad. en Espagne, et pendant son séjour à Madrid, prononça dans une séance de l'Acad. roy. un discours sur l'état des lettres et des arts en France, qui lui mérita tous les suffrages. Nommé en 1808 conseill. et secrét.-gén. de l'université, il perdit cette double place à la restauration. Pend. les *cent-jours*, il fut chargé provisoirem. de la direction de l'université, et député de la ville de Paris à la chambre des représentants, où il se prononça fortement pour la nouv. dynastie. Exilé de Paris au second retour du roi, il fut compris dans l'ordonnance du 24 juillet 1815, qui bannissait de France les hommes les plus dévoués à Napoléon, et se retira à Bruxelles; il y chercha des consolations dans la culture des lettres qu'il n'avait jamais négligées, et s'occupa de donner une édit. compl. de ses œuvres. Il obtint en 1819 l'autorisat. de revenir à Paris, fut réintégré en 1829 à l'Acad. franç., dont il avait été exclu par ordonn. en 1816, et devint en 1833 secrét. perpét. de cette compagnie. Il mourut à Paris en 1834. Les *OEuvres* d'Arnault, publ. de 1824 à 1827, forment 8 vol. in-8. Les 3 premiers contiennent le théâtre, le 4e les fables, le 5e des mélanges, et les 3 derniers des morceaux de critique tirés des journaux dont il avait été le collaborat. Parmi ses pièces dramat. on distingue *Marius, les Vénitiens*, qu'il composa en Italie et qu'il dédia au gén. Bonaparte par une épître remarq.; *Germanicus*, tragéd. défendue après la prem. représent.; *Mélidor et Phrosine*, etc. Ses *fables* sont dans un genre dont il est le créateur, et se font lire avec plaisir. Dans les dern. années de sa vie, Arnault a publ. des *Mémoires* pleins d'intérêt, mais qui ne sont pas terminés. On lui doit encore *Vie politique et militaire de Napoléon*, Paris, 1822-26, 2 vol. in-fol., fig. lithograph. Cet ouvrage d'un admirateur de Napoléon ne peut être bien impartial. Arnault a eu part à *la Biograph. des contemporains*, ou du moins son nom se lit sur le frontispice avec ceux de ses amis.

ARNAULT DE LA BORIE (François), chan. de Périgueux, sa patrie, archiv. et chancelier de l'univ. de Bordeaux, mort en 1607 dans un âge avancé, est auteur des *Antiquités du Périgord*, 1577, et d'une *Traduct.* du Tr. des Démons de J. Maldonat, etc., Paris, 1617, in-12.

ARNAULT DE NOBLEVILLE (L.-Daniel), médecin, né à Orléans en 1701, et mort en 1778, a publ. *Manuel des dames de charité*, 1747, in-12, réimpr. plus. fois. — *Ædologie*, ou Traité du rossignol, 1751, in-12.—*Hist. nat. des animaux*, etc., 1756, 9 vol. in-12. — *Descript. abrégée des plantes usuelles pour le Manuel des dames de charité*, 1767, in-12; ces deux derniers en société avec Salerne, naturaliste. — *Cours de médecine pratique*, 1769, in-12.

ARNAVON (François), né à Lisle au comtat Venaissin, chan. de cette ville et prieur de Vaucluse, fut en 1790 député par l'assemblée représentative auprès de Pie VI, pour régler les affaires du comtat. A la restauration, il fut nommé chan. de la métropole de Paris, vicaire-général de l'archev. de Corfou, et mourut en 1824. On a de lui *Discours apolog. de la religion chrétienne* au sujet de plus. assert. du *Contrat social*, 1773, in-8. — *Pétrarque à Vaucluse*, Avignon, 1805, Paris, 1814.

ARND (Jean), théol. luthérien, né dans le duché d'Anhalt en 1555, mort à Zell en 1621, surintend. des églises du duché de Lunebourg, mit son bonheur à soulager les malheureux, et se distingua par des écrits où respire une charité vraiment chrét. Le plus connu, intit.: *Du vrai christianisme*, a été trad. en lat., en franç. et dans presque toutes les lang. vivantes. Le dérèglem. des mœurs dont se plaignaient les protestants provient, suivant lui, de ce qu'ils rejettent la nécessité des bonnes œuvres, et de ce qu'ils soutiennent que la foi suffit pour justifier.

ARND (Christian), prof. de logique à Rostock, où il mourut en 1683, avait successivem. étudié à Leyde, à Leipsig et à Strasbourg. On a de lui: *Dissertatio de philosoph. veterum*, 1650, in-4, et *Discursus politicus de principiis constituentibus et conservantibus rempublicam*, 1651, in-8.

ARND (Josué), ministre luthérien, né à Gustrow, succéda, en 1653, à son frère Christian dans la chaire de logique à Rostock, et devint aumônier de Gustave-Adolphe. Il mourut en 1685, après avoir publié un gr. nomb. d'ouvr. de philos., d'hist. et de controv., indiqués dans les Mémoires de Nicéron, tom. XXXIII. Les plus remarq. sont: *Lexicon antiquitat. eccles.*, Greifswald, 1669, in-4; des poésies lat., et une traduct. lat. de l'*Histoire de Wallenstein* par Gualdi.

ARND (Charles), fils du précéd., né en 1673 à Gustrow, mort en 1721, professeur de langue hébraïque à Rostock, est un des créateurs de l'hist. bibliogr. générale. On cite de lui: *Schediasma de Phalaride*, etc., et *Schediasma bibliothecæ græcæ*, Rostock, 1703, in-8. — *Systema litterarium; De cancellariorum vestigiis, apud Hebræos*, etc.; une *Vie* de son père. La sienne se trouve dans les *Annales littér. du Mecklembourg*, année 1721, p. 37.

ARND (Godefroi), a donné une *Chronique de la Livonie*, en allemand, Hall, 1753, in-fol.

ARNE (Thomas-August.), compositeur anglais, introd. dans sa patrie un nouveau style musical, tiré de l'italien, de l'écossais et de l'anglais, et s'en servit habilem. dans ses chants patriotiques, parmi

lesquels on cite son *Rule Britannia*, et dans la musique de plus. opéras, dont il fit même souvent les paroles. Il est mort en 1778. — Michel, fils du précédent, a mis en musique quelques opéras.

ARNEMAN, méd. allemand, mort en 1806, a publ. plusieurs opusc. de médec. dans les recueils périodiques sur cette science.

ARNHEIM ou ARNIM (J.-George), général saxon, né dans l'Uckermarck en 1581, servit successiv. sous Ferdinand II, empereur d'Allemagne, et Gustave-Adolphe, roi de Suède; ce prince l'ayant fait arrêter, sous prétexte de trahison, et conduire à Stockholm, Arnheim parvint à s'échapper et entra au service de l'électeur de Saxe. Doué d'une activité extrême et d'une tempérance si remarq., qu'on l'appelait le *capucin luthérien*, il se distingua parmi les généraux de la guerre de trente ans, et mourut à Dresde en 1641.

ARNIGIO (Barthélemi), poète et littér., né à Brescia, n'ayant pu réussir dans la médecine, se donna entièrem. aux lettres, séjourna quelq. temps à Venise, et revint mourir dans sa patrie en 1577. On a de lui des *Rime lettere ed orazione*, Venise, 1558. — *Lettura sopra il sonetto del Petrarca: Liete, pensose, accompagnate, e sole*, Brescia, 1577, in-8. — *Dieci veglie degli ammendati costumi dell' umana vita*, Brescia, 1577, in-8, ouvr. de morale, trad. en franç. par P. de Larivey, Troyes, 1608, in-12.

ARNIM (Louis-Achim d'), poète allem., né à Berlin le 26 janv. 1781, mort le 21 janv. 1832, s'appliqua aux sciences natur. Sa *Théorie des phénom. de l'électricité* présente des recherches intéress. Ses nombr. voyag. changèrent la direction de ses études. Il s'adonna à la poésie. Il publia *la Vie et les amours de Hallin*, accomp. d'une *Vie de Rousseau*, dans le but de mettre en parallèle une existence mondaine avec une existence scientifiq. En 1804, il fit paraître à Goettingue un roman intit. : *les Révélations d'Ariel*. Il donna avec Clém. Brentano, à Heidelberg, où ils vivaient ensemble, une collect. d'anciennes poésies nationales allem. sous le titre de *la Corne miraculeuse du petit garçon*. Outre ces 3 product., on a encore *Jardin d'hiver*, collect. de nouvelles, Berlin, 1809. — *La Gazette des solitaires*, collect. de tradit. et légendes anc. et nouvelles, d'hist. et de poésies, Heidelberg, 1809, in-4. — *Pauvreté, richesses, fautes et repentir de la comtesse Dolores*, hist. véritable, Berlin, 1810, 2 vol. — *Halle et Jérusalem*, jeu d'étudiants, et *Aventures d'un pélerin*, Heidelberg, 1811. — Son *Théâtre* (Schaubune), Berlin, 1813. — *Les Gardes de la couronne* ou *première et seconde vie de Berthold*, 1er vol., Berlin, 1817, rom. non achevé. — *Les Égaux*, comédie qui fut le dern. ouvr. dramat. de l'auteur. Arnim a travaillé en outre à plus. feuilles littér. Il passa les dern. années de sa vie à Berlin et à sa terre de Vicpersdorf, près Dahme, dans le petit pays de Bacrwalde. Ce poète n'était pas assez apprécié en Allemagne.

ARNISÆUS (Henningus), méd. et anatomiste, né à Halberstadt, fondat. du jardin de botan. d'Helmstadt, au duché de Brunswick, et premier méd. de Christiern IV, roi de Danemarck, écrivit quelq. ouvr. sur l'anatomie, la politique et la jurispr., et mourut en 1636.

ARNKIEL (Trogillus), surintend. des églises de Holstein, mort en 1713, est aut. de *la Religion des Cimbres païens*, et de l'*Histoire de la conversion des peuples du Nord*. Ces deux ouvr., écrits en allemand, sont très estimés. — Frid., fils du précéd., a donné une *Histoire du christianisme dans le Nord*, Gluckstad, 1712, in-4, en allem.

ARNOBE, l'ancien, écr. et philos. chrét. au 3e S., né à Sicca dans la Numidie, y profess. la rhét. vers 297, quand il se convertit au christian. Avant d'être admis au baptême, il publ., comme gage de la sincérité de sa foi, le *Traité* célèbre contre les Gentils (*adversus gentes*), dont la meill. édit. est celle d'Orelli, Leipsig, 1816, 2 vol. in-8. On trouve dans ce livre beaucoup d'érudit.; le style en est véhément, mais quelquefois obscur et incorrect. Arnobe avait écrit un *Traité* de rhét. qui est perdu. Il fut le maître de Lactance.

ARNOBE, le jeune, moine à Lérins ou à Marseille vers 460, est auteur d'un ouvr. intit. : *Conflictus catholici cum Serapione*, publ. par Fr. Feu-Ardent, avec des notes, et réimp. avec des notes dans le tome VIII de la *Bibl. max. Patr.* On lui attribue aussi des *Comment. sur les Psaumes*, souv. réimp., et que l'on trouve dans le même vol. de la *Bibl. Patr.* On ignore si c'est de lui ou d'un autre Arnobe que sont les *Courtes explicat.* sur quelq. passages des Évangiles, publ. par Gilb. Cousin, et reprod. égalem. dans la *Bibl. Patr.*

ARNOLD, archev. et électeur de Mayence en 1153, fut massacré dans une sédition. L'empereur Frédéric II fit mourir les trois princip. aut. de la révolte, et raser les fortifications de la ville, qui perdit ses priviléges.

ARNOLD (Christophe), né à Nuremberg en 1627, mort en 1656, profess. d'hist., d'éloq. et de poésie, a publié de nombr. et sav. dissertat. dont on trouve la liste dans Adelung. Il était en correspondance avec Heinsius.

ARNOLD (Nicolas), prof. de théol., né à Lesna en Pologne en 1618, mort à Franeker en 1680, se distingua comme prédicateur. Ses ouvr. roulent sur des matières de controverse, et sont écrits en latin.

ARNOLD (Christophe), astron. allemand, mort en 1697, simple paysan, étudia seul l'astron. et y fit de grands progrès. Il observa la grande comète en 1683, et le passage de Mercure par le Soleil en 1690. Il a fait, de 1688 à 1697, un grand nombre d'*Observ. astronomiques*, dont il donna les six premières années à l'astron. God. Kircher, et les dern. à la biblioth. de Leipsig.

ARNOLD (Godefroi), mystique, né en 1665, profess. d'hist. à Gressen, mort en 1714, pasteur à Perleberg, dans la marche de Priegnitz. Sa gr. *Hist. de l'Église et des hérésies*, en allem., comprend tous les siècles chrét.; elle fit sa réput. et ses malheurs. Les théol. le blâmèrent de s'être élevé avec trop d'amertume contre le clergé dominant, et

d'avoir essayé de réduire la doctrine chrétienne à la morale évangélique mise en action.

ARNOLD (Michel), un des fils du précéd., mort en 1738, à Harlem, où il était ministre du saint Évangile, a publ. le *Thalmud*, avec une traduct. et des commentaires.

ARNOLD (Benoît), général améric., s'est rendu célèbre par ses talents militaires, sa bravoure et sa défection pendant la guerre de *l'indépendance* des États-Unis. Après avoir tenu, dans diverses campagnes, la conduite la plus honorable, il fut, en 1778, nommé command. de Philadelphie. A cette époque sa conduite changea totalem.; ses dépenses, son luxe et ses exactions le firent dénoncer par les habitants à l'assemblée de Pensylvanie, qui le condamna à être réprimandé par Washington. S'étant alors retiré du service, il fut peu de temps après rappelé par ce même général, qui lui donna le commandement de West-Point, poste important dans le voisinage de New-Yorck. Mais il entra bientôt, par l'entremise du major André (*v.* ce nom), en négociation avec le gén. anglais sir Henri Clinton, pour lui livrer cette place et sa division. Ce complot, ayant été découvert, coûta la vie au major André; mais Arnold réussit à se réfugier auprès du gén. Clinton, fut nommé brigadier-gén. au service d'Angleterre, et tourna ses armes contre une patrie qu'il avait défendue avec tant de zèle. Après la paix il se rendit en Angleterre, et mourut à Londres en 1801.

ARNOLD (Samuel), music. et compos. allem., s'établit en Angleterre, et mourut à Londres en 1802. Il a donné plus. opéras dont quelq.-uns sont restés au répertoire, et des *oratorios*. Celui de la *guérison de Saül* passe pour son chef-d'œuvre. Admirat. de Haendel, il se chargea de l'édition de ses ouvr. en 1786.

ARNOLD (Thomas), médecin de Leicester, y fonda pour les fous un établissement qu'il dirigea jusqu'à sa mort, arrivée en 1816. Il était membre du collége de Londres, et de la société de médecine d'Édimbourg. Ses ouvrages sont : *Dissertatio de pleuritide; A case of hydrophobia succesfully treated*, 1793; *Observations on the menagement of the insane.*

ARNOLD (Franç.), dominicain du Maine, dont Anne d'Autriche approuva le projet d'ériger en faveur du sexe un ordre de chevalerie, pour étendre le culte de la Vierge. N'ayant pu le mettre à exécution, il se fit médecin, et publia un livre int.: *Révélations charitables de plusieurs remèdes*, qui l'a fait mettre au nombre des charlatans empiriques.

ARNOLD D'HILDESHEIM, histor. allemand du 13e S., a continué *les Chroniques des Esclavons* de Helmoldus, publ. à Lubeck, 1659.

ARNOLF ou ARNOUL, histor. de la fin du 11e S., a comp. une *Hist. de Milan*, de 923 à 1077, exacte et fidèle, dont la meilleure édit. se trouve dans le 4e vol. des *Rer. ital. scriptor.*, de Muratori.

ARNOLFO DI LAPO, archit. ital., mort en 1300, fut élève de son père, aussi architecte, qui avait rendu de grands services à Florence, et entre autres, pavé la ville de larges dalles. Le fils ne s'illustra pas moins : il revêtit la ville d'une 3e enceinte flanquée de tours, et l'embellit d'un gr. nomb. de ponts, de palais, etc.; mais son plus bel ouvr. est la *Santa Maria del Fiore*, cathédrale de Florence, achevée par Brunelleschi, et qui passe pour un des plus vastes et des plus hardis édifices de l'Europe; on y reconnaît le passage du style gothique à l'antique, qui marqua la renaissance de l'architecture.

ARNOLPHE ou ARNOUL de Calabre, écrivain du 10e S., a comp. une *Chronique historique* de son pays, de 923 à 965, impr. sous le titre de *Chronicon saracenico Calabrum*, dans le tome II de l'*Histoire des écrivains du royaume de Naples*, publié par Taffury.

ARNON, chanoine de Bavière, mort en 1175, écrivit contre Solmar, qui attaquait l'Eucharistie, et publ. le *Scutum canonicorum*, dans les *Miscellan.* de R. de Duelli, Augsbourg, 1723. Il prétend y prouver que les chanoines vivent aussi chrétiennement que les moines.

ARNONE (Jean), Napolitain, et prof. de droit à Salerne, vers 1535, a publ. un vol. de *Commentaires, Dialogues* et *Soliloques*, in-4, et un *Traité de Cautelis*, in-fol.

ARNOUL (St) ou ARNULPHE, fut martyrisé par les Francs, auxquels il était allé prêcher la foi après le baptême de Clovis.

ARNOUL (St), exerça plus. emplois à la cour de Théodebert, roi d'Austrasie, s'y maria et eut deux fils, dont l'un, nommé Anchise, fut le père de Pépin d'Héristal, et l'aïeul de Charles Martel, tige des rois de la 2e race. Devenu veuf, il entra dans les ordres, fut nommé év. de Metz en 615, et mourut saintement dans la retraite.

ARNOUL, fils naturel de Carloman, roi de Bavière, et petit-fils de Louis-le-Germanique, succéda en 887 à son oncle Charles-le-Gros, défit les Normands en 892, et l'année suivante se fit couronner roi d'Italie à Pavie. Il força le duc de Bavière à se reconnaître son tributaire, fut couronné emper. par le pape Formose en 896, déposé deux ans après par un concile de Rome, et empoisonné à Ratisbonne en 899. Son fils, Louis IV, lui succéda.

ARNOUL (St), év. de Soissons, fut le fondat. du monastère d'Aldenbourg près Bruges, et y mourut en 1087.

ARNOUL, év. de Lisieux, se démit de son évêché, et se retira dans l'abbaye de St-Victor à Paris, où il mourut en 1182. On a de lui des *épîtres* curieuses sur l'histoire et la discipline ecclés. de son temps, et des poésies.

ARNOUL ou ARNULPHE, év. de Rochester, au 12e S., a laissé un livre intit. : *Textus Roffensis*, dont Warton a donné un extrait dans son *Anglia sacra.*

ARNOUL (René), poète français, né à Poitiers en 1513 et mort en 1639, publia en 1587 un rec. de vers intitulé : *l'Enfance de R. Arnould.* Il avait

été 30 ans conseiller du duc d'Orléans, frère de Louis XIII, et contrôleur de sa maison.

ARNOULD, méd. ou plutôt charlatan du 18e S., est l'inventeur du *sachet anti-apoplectique*.

ARNOULD (Ambr.-Marie), membre de la convention, où il n'entra qu'après le 9 thermidor (27 juillet 1794), membre du conseil des anciens, tribun et maître des comptes, mort en 1812, prit peu de part aux discuss. politiques et s'occupa spécialem. de finances et de commerce. On a de lui *De la balance du commerce,* Paris, 1795, 2 vol. in-8.—*Système maritime politique des Européens pend. le 18e S.*, 1797, in-8. — *Résultats des guerres qui ont précédé et suivi la coalition contre la France*, 1803, in-8. — *Hist. gal. des finances dep. le commencem. de la monarchie*, 1806, in-4.

ARNOULD (Sophie), née à Paris en 1740, débuta à l'Opéra en 1757, et se retira en 1778, après avoir fait les délices de ce théâtre, autant comme actrice que comme chanteuse. Elle s'était acquis une grande célébrité, par la vivacité de ses reparties, et par ses bons mots qui ont été recueillis en un vol. in-12. Cette actrice, morte en 1803, a fourni le sujet d'une petite pièce conservée dans le répertoire du Vaudeville. M. A. Deville a publié *Arnoldiana* ou *Sophie Arnould et ses contemporains*, 1813, in-12.

ARNOULT (Jean-Baptiste), jésuite, né à Besançon en 1689, mort dans la même ville en 1753, a publ., sous le pseudonyme d'André Dumont, un *Tr. de la prudence*, Besançon, 1733, ouvr. rempli de proverbes triviaux en différ. langues; *Tr. de la grâce*, en lat., 1738, in-8, et *le Précepteur*, etc. Besançon, 1747, in-4.

ARNPECK (Avitus), bénédictin et chapelain de l'év. de Freisingen, mort en 1465, a composé une *Chronique* que Leibnitz a tirée de l'oubli, et dont il a donné des extraits dans les *Scriptores Brunswicenses*.

ARNTZENIUS (Jean), jurisc. et philologue, était fils d'Henri Arntzenius, successivement directeur des gymnases de Wesel, Arnheim et Utrecht, mort en 1728. Jean fut nommé la même année profess. d'hist. et d'éloquence à l'athénée de Nimègue; il obtint en 1742 la chaire de Burmann à l'univ. de Franeker, et mourut en 1759. Ses principaux ouvr. sont : *Dissertationes de colore et tincturâ comarum, et de civitate romanâ apostoli Pauli*, Utrecht, 1725, in-8. — *Orat. de delectu scriptorum qui juventuti in scholis prælegendi sunt*, Nimègue, 1726, in-8. — Des édit. d'Aurélius-Victor, 1733. — Du *Panégyrique* de Pline, 1738. — Du *Panégyr.* de Pacatus, 1753, in-4. Ses *Poèmes latins* et trois *Disc.* ont été publ. après sa mort par J.-H. Arntzenius son fils, Leuwarde, 1762, in-8.

ARNTZENIUS (Othon), frère du précédent, professa succesiv. les belles-lettres à Utrecht, Gauda, Delft et Amsterdam, et mourut en 1765. On a de lui: *De milliario aureo*, Utrecht, 1728; une bonne édit. *Variorum* des *Distiques de Caton*, Utrecht, 1735, et Amsterdam, 1754, avec deux *Dissert.* de Withof; des *harangues*, *comment.*, etc.

ARNTZENIUS (J.-Henri), fils de Jean Arntzenius, suivit, comme son père et son oncle, la carrière de l'éducat. publique, et fut prof. de droit à Utrecht, où il mourut en 1797. Parmi les nomb. ouvr. de ce philologue labor. et sav., on remarque ses *Institut. juris belgici*, 1788, in-8; une édit. des *Panegyrici veteres*, des *poésies* de Sédulius et d'Arator, des *dissert. philologiques*, des *lettres*, des *mélanges*, etc.

ARNU (Nicolas), dominicain, profess. de métaphysique à Padoue en 1592, est aut. de plus. ouvr. de philos., de *Comm. sur la Somme de St Thomas*, et d'un autre ouvr. sur la *ligue entre l'empereur et le roi de Pologne contre le grand-seigneur.*

ARODON (Benjamin), juif allem., est aut. d'un liv. de préceptes pour les femmes, trad. en italien par le rabbin Jacob Alpron. Cette version, corrigée par le rabbin Isaac Levita, fut réimprimée à Venise en 1652.

AROMATARI (Joseph degli), né à Assise, vers 1586, exerça la médec. à Venise pendant 50 ans, et y mourut en 1660, après avoir refusé constamm. les offres des princes de son temps. Il cultivait aussi la littérat. Ses deux ouvr. les plus remarq. sont une *Dissertation sur la rage* et une lettre *De generatione plantarum ex seminibus*, Venise, 1625, in-4, qui jette un grand jour sur cette matière, et dont le célèbre Harvey adopta les principes.

AROT (myth.), génie qui, selon les mahométans, fut chargé de descendre sur la terre pour examiner les actions des hommes.

ARPAJEAN (d'ASSY d',) médec., né à Manjac en 1738, a publ. : *Dissert. sur la phthisie pulmonaire*, et trad. de l'anglais les œuvres de Goter.

ARPAJON (Louis, duc d'), génér. français sous Louis XIII, après s'être distingué au combat de Felissant, au siége de Montauban, avoir, par la défaite des calvinistes, rétabli l'autorité royale en Languedoc, défendu Casal et tout le Piémont, se signala, en 1645, par le secours qu'il fournit à l'île de Malte, menacée par Ibrahim. Élu généraliss. de toutes les troupes, il mit tant de zèle à assurer la tranquillité de l'île, que le grand-maître, reconnaissant, lui accorda, entre autres priviléges, à lui et à ses descendants, le droit de nommer chevalier un de leurs enfants en naisssant, lequel serait grand'croix à 16 ans. A son retour, d'Arpajon fut ambass. en Pologne et créé duc par Louis XIV. Il mourut à Séverac en 1679.

ARPE (Pierre-Fréd.), profess. de droit à Hambourg, sa patrie, mort en 1748, a laissé un grand nombre d'ouvr. pleins de recherches, dont les princip. sont : *Theatrum fati, sive notit. scriptor. de provident., fortun. et fato*, 1712, in-8. — *Themis Cimbrica, sive de Cimbrorum et vicin. gentium antiquiss. institutis commentar.*, Hambourg, 1737, in-4.

ARPHAXAD, fils de Sem, vint au monde deux ans après le déluge, eut pour fils aîné Salé, et mourut vers l'an 2008 av. J.-C., âgé, selon la Bible, de 438 ans.

ARPHAXADE, roi des Mèdes, était, suivant les hist. hébr., fils de Déjocès ou de Phraortès. Quelq. chronologistes le font contemporain d'Ochus, et disent qu'après avoir soutenu pendant douze ans la guerre contre ce prince, il fut tué sur le champ de bataille, ce qui mit fin à l'empire des Mèdes.

ARPIN (JACQUES), négoc. manufaturier, chev. de la Lég.-d'Honn., anc. maire de Saint-Quentin, et memb. de la chambre des députés, après avoir exercé plusieurs autres fonctions publ., mourut en 1831, dans son établissem. de Roupy, à l'âge de 71 ans. Originaire d'une famille savoyarde près Chambéry, il était arrivé encore enfant à Saint-Quentin; sa gentillesse et la faiblesse de son âge lui donnèrent entrée dans une maison de commerce; plus tard, son intelligence et son activité le firent associer à cette maison, où la prospérité de ses affaires lui permit bientôt de donner à son génie tout son essor; il fut du nomb. de ceux qui élevèrent à St-Quentin ces fabriques par lesquelles cette ville est devenue une des premières cités commerçantes du pays.

ARPINO ou GIUSEPPINO, autrement *Joseppin* (JOS.-CÉSAR d'), célèbre peintre ital., doué d'une grande facilité et d'un coloris brillant, mais dépourvu de la grande manière de l'école d'Italie, qui dégénérait de son temps, a fait un gr. nombre de tableaux, surtout à Rome. Clément VIII le nomma chevalier du Christ et directeur de Saint-Jean-de-Latran. Il mourut à Rome en 1640.

ARRAÈS (AMADOR), écriv. classique portugais, né à Beja dans l'Alentejo, prit à 15 ans l'habit relig. dans l'ordre des carmes, et se fit bien jeune encore la réputation d'un bon prédicateur et d'un sav. théol. Suffragant en 1578 du cardin. Henri de Portugal, il fut 3 ans après pourvu de l'évêché de Port-Alègre qu'il résigna pour aller terminer ses jours au milieu de ses confrères à Coimbre en 1600. L'ouvr. qui lui a mérité sa réputat. comme écriv. est un rec. de *dix Dialogues moraux*, Coimbre, 1589 et 1598, in-fol. Le style en est dur, mais plein de force et d'énergie.

ARRAGOS (GUILLAUME), médecin chimiste, né à Toulouse, mort en 1610 à Bâle, a laissé de nomb. *dissertat.* sur les deux sciences qu'il professait.

ARREDONDO (ISIDORE), peintre espagnol, mort à Madrid en 1702, eut Franç. Ricci pour maître, et hérita de sa précieuse collect. de tableaux et de dessins.

ARRHACHION, athlète au pancrace, en mourant serra si fortem. un doigt du pied de son advers. qu'il s'avoua vaincu; par cette raison Arrhachion, quoique mort, fut couronné par les juges à Olympie, vers l'an 602 av. J.-C.

ARRHÉNIUS (JACOB), profess. d'hist. à Upsal, mort en 1725, a donné entre autres écrits: *Patria, et ejus amor, ex Cicerone de legibus lib. II*. Upsal, 1670. — *Dissert. lat. sur divers sujets d'hist. et de littérat.*, et des *cantiques* en suédois.

ARRHIDÉE, fils nat. de Philippe et d'une courtisane de Larisse, fut, après la mort d'Alexandre, placé sur le trône de Macédoine, 321 ans avant J.-C. Ce prince, aussi faible d'esprit que de corps, se laissa gouverner par Perdiccas et Eurydice, sa nièce et son épouse; mais Olympias le fit mettre à mort avec Eurydice, l'an 315 av. J.-C.

ARRIA, femme de Cæcina-Pœtus, suivit jusqu'à Rome son mari, condamné à mort par l'empereur Claude, comme complice de la révolte de Scribonianus en Illyrie. Perdant tout espoir de le sauver, elle se frappa la première et lui présenta l'épée en disant froidem.: « *Pœte, non dolet,* » Pœtus suivit son exemple.

ARRIA, fille de la précéd. et épouse de Pœtus-Trasea, condamné par Néron, ne voulait pas non plus survivre à son mari; mais il s'y opposa, et la conjura de ne pas abandonner ses enfants.

ARRIAGA (PAUL-JOSEPH), jésuite au Pérou, mort en 1622, a laissé entre autres ouvr. *De extirpatione idololatriæ Indorum*, etc., impr. au Pérou en 1621.

ARRIAGA (RODERIC d'), jésuite espagnol, mort en 1667 à Prague, où il professait la théol., est aut. d'un *Cours de philosophie*, in-fol., et d'un *Cours de théologie*, en 8 vol. in-fol.

ARRIAGA (GONZALVE), dominicain espagnol, mort en 1667, a écrit la *Vie de St Thomas d'Aquin*.

ARRIEN, poète lat., vers l'an 14 de J.-C., avait comp. une *Paraphrase des Géorgiques* de Virgile et une *Alexandriade*, qui sont perdues. Suidas lui attribue encore une *trad.* en vers grecs des Géorgiques de Virgile.

ARRIEN (FLAVIUS), historien grec, né dans le 2e S. à Nicomédie, étudia la philos. sous Épictète, et porta les armes sous Adrien, qui lui donna le gouvernement de la Cappadoce; il défendit cette province contre les Alains, et fut récompensé par la dignité de consul et le titre de sénateur. On le nomma dans sa patrie grand-prêtre de Cérès et de Proserpine. Plusieurs des ouvr. qu'il avait composés ne nous sont pas parvenus. Il reste de lui 7 livr. des *Expéditions d'Alexandre*, ouvr. remarq. par l'impartialité et le discernem. de l'auteur; les *Indiques;* un *Périple du Pont-Euxin;* une *Instruction sur l'ordre de bataille contre les Alains;* un *Tr. de Tactique* et le *Manuel d'Épictète*, ouvr. dans lequel il a reprod. la doctrine et même les expressions de son maître. La meilleure édit. d'Arrien est celle de Schmieder, Leipsig, 1792 et 1798, avec une trad. latine de Bonav. Vulcanius. On a en franç.: Le *Nouv. Manuel d'Épictète*, traduit par Dacier, 1716, 2 vol. in-12, à la suite de la trad. du *Manuel d'Épictète*, trad. nouv. par Debure Saint-Faubin, 1784, 2 vol. in-18.—L'*Histoire des expéditions d'Alexandre*, trad. par Perrot d'Ablancourt, 1646, in-8; trad. nouvelle par Chaussard, 1802, 3 vol. in-8, et un atlas in-4. — *Traité de la chasse*, trad. par Fermat, 1690, in-12, et par Gail, avec des notes et des dissertat., 1801, in-18.—La *Tactique*, trad. par Guischardt, dans ses *Mémoires militaires*, 1758, 2 vol. in-4.

ARRIGHETTI (NICOLAS), mathémat., philos. et littérat. florentin, élève de Galilée, membre de l'académie platonique de Florence, est aut. d'un gr.

nombre de *discours academ.*, impr. dans les *Prose fiorentine*, et d'une trad. en toscan des *Dialogues de Platon*, que sa mort, arrivée en 1643, l'empêcha de terminer.

ARRIGHETTI (PHILIPPE), chanoine florentin et bon helléniste, mort en 1662, a trad. en ital. la *Rhétor.* et la *Poétique* d'Aristote, et comp. des *discours* academ. et des sermons; tous ces ouvr. sont restés MSs.

ARRIGHETTI, jésuite, mort à Sienne en 1767, a publ. une *Théorie du feu*, Sienne, 1750, in-4.

ARRIGHETTO ou ARRIGO (HENRI), *da Settimella*, poète lat. de Florence au 12[e] S., surnommé *il Povero*, a célébré sa misère dans un poème élégiaque intit.: *De fortunæ diversitate et consolatione philosophiæ*, qu'on lisait de son temps dans les écoles comme modèle, mais dont la postérité a fait justice. Ce poème, resté long-temps MS., fut aussi publ. s. d. vers 1495, in-4, puis à Lyon en 1511, in-4, avec un comment., et fait aussi partie de différ. rec.; mais la meill. édit. est celle qu'en a donnée Mauni, Florence, 1730, in-4, avec une élég. tr. ital., citée fréquem. comme texte de lang.

ARRIGHI (FRANÇOIS), professeur de droit à Padoue, où il mourut en 1765, a écrit en lat. l'*Hist. de la guerre de Chypre*. — Un autre ARRIGHI (Louis), imprim. de Vicence, a publ. un *Tr. sur l'art d'écrire les lettres de chancellerie*, et une *Méthode de tenir la plume*, Rome, 1522.

ARRIGONI (POMPÉE), card. romain, mort en 1616, fut très habile dans la jurispr. et fort utile aux papes Grégoire XIII et XIV, Clément VIII, Léon XI et Paul V: ce dern. le fit arch. de Bénévent. On a de lui un gr. nomb. de *Lettres* et de *Disc.*, impr. avec des lettres de J.-B. Lauro, Cologne, 1624, in-4. — Son frère François, mort à Bergame en 1645, a laissé des *Éloges* et des *Discours* impr. à Bergame en 1636.

ARRIPHE (myth.), nymphe de Diane outragée par Tmolus, roi de Lydie, à qui elle avait inspiré la passion la plus vive.

ARRIQUIBAR (don NICOLAS), économiste espagnol, a comp. vers 1770 un ouvr. intit.: *Recreacion politica*, Vittoria, 1779, dans lequel il développe des idées relatives aux finances, à l'économie et au commerce, dont l'Espagne n'a pas assez profité.

ARRIVABÈNE (JEAN-PIERRE), disciple de Philelphe et bon helléniste, mort évêq. d'Urbin en 1504, est aut. d'un poème latin intit.: *Gonzagidos*, en l'honneur du marquis Louis III de Gonzague, général du duc de Mantoue. Ce poème fut impr. pour la prem. fois par Menschenius, Cobourg, 1738, dans le 3[e] vol. de son rec. intit.: *Vitæ summor. dignit. et erudit. viror.* On doit encore à Arrivabène quelq. *Lettres* latines, impr. à Milan en 1506, avec celles de Jacq. Piccolomini.

ARRIVABÈNE (JEAN-FRANÇOIS), poète mantouan du 16[e] S., passa sa vie à la cour des souverains, où il brilla par la vivacité de son esprit. Il a comp. des *Églogues maritimes*, des *Discours*, des *Lettres*, impr. dans les *Rime di diversi*, et autres recueils du temps.

ARRIVABÈNE (HIPPOLYTE), de la même famille, méd. à Rome, mort en 1739, a publié des *poésies* impr. à Modène, 1717, et un discours academ. intitulé: *la Vera idea della medicina*, Reggio, 1730, in-4.

ARROWSMITH (JEAN), profess. de théol. à Cambridge, a publ. en 1557, in-4, un ouvr. de controverse sous le titre de: *Tactica sacra*.

ARROWSMITH (A.), édit. de cartes géographiques, né vers 1750 à Londres, mort en 1823, s'est distingué par des connaissances assez étendues dans la science qui fit l'occupation de sa vie entière. Ses cartes ne sont cepend. pas toutes également estimées. Il a souvent admis des renseign. dont il n'était pas à même d'apprécier l'exactitude. Ses *Mappemondes*, d'après la projection de Mercator, sont ce qu'il a fait de mieux.

ARROY (BESIAN), théol., docteur de Sorbonne, né à Lyon, est connu par quelq. ouvr. dont les princip. sont: *Questions décidées sur la justice des armes du roi de France*, etc., Paris, 1634, in-8. — *Apologie pour l'église de Lyon*, 1644, in-4. — *Hist. de l'abbaye de l'île Barbe*, ib., 1664, in-12. Ces deux derniers ouvr. sont des critiques de Le Laboureur.

ARROYO (DIEGO d'), peintre de Philippe II, excella dans la miniat., et mourut à Madrid en 1551.

ARSACE (St), moine persan du 4[e] S., mourut de douleur après la destruct. qu'il avait prédite de sa patrie, arrivée en l'an 358 à la suite d'un tremblem. de terre.

ARSACES I[er], fondateur de l'emp. des Parthes, et chef des Arsacides, se révolta contre le command. de la province pour Antiochus-Théos, qui l'avait gravem. insulté, et décida ses compatriotes à se joindre à lui pour établir l'indépend. nationale. Les Parthes affranchis l'élevèrent sur le trône qu'il sut défendre contre Séleucus. Il défit ce prince dans une gr. bataille, se rendit ensuite maître de l'Hircanie, et après un règne de 38 ans, périt dans une bataille contre le roi de Cappadoce, vers l'an 250 avant J.-C.

ARSACES II, son fils et son success., fut un prince belliqueux, et sut faire respecter son territoire par Antiochus-le-Grand.

ARSACES, roi chrétien d'Arménie, allié des Romains, secourut Julien contre les Perses. Sapor, leur roi, le fit prisonnier par trahison, et le fit mourir l'an 369.

ARSACIDES, dynastie des rois des Parthes, fondée 255 ans av. J.-C. par Arsaces I[er], nom commun à trente de ses success., et dont Artaban IV ou V fut le dernier prince en 226. Cette famille ne s'éteignit pourtant pas en lui et continua de régner en Arménie.

ARSAMES, un des premiers rois d'Arménie, donna, selon Polyen, des secours à Antiochus-Hiérax, réfugié dans ses états, et fut le fondateur d'Arsamosate vers 246 avant J.-C. — ARSAMES, père d'Hystaspe, et aïeul de Darius. Ce nom est commun à plus. personnes dans l'hist. de Perse. — ARSAMES, fils de Darius. — ARSAMES, général révolté contre

Darius. — ARSAMES, fils d'Artaxercès-Longue-Main, tué par Artaxercès-Ochus. — ARSAMES, command. au passage du Granique, et qui périt à la bataille d'Issus.

ARSEGNINO, grammair. de Padoue au 13e S., aurait, selon Scardéone, composé un traité des règles de la gramm. sous le titre de *Quadriga;* mais cet ouvr. est entièrem. inconnu.

ARSELEYN, peintre holland., mort à Amsterdam en 1660. On a gravé d'après lui des *Ruines* et 24 *Paysages* exécutés dans la manière de Bamboche (*v.* ce nom).

ARSÈNE, évêque d'Hipsèle et mélécien, rentra dans la communion de l'Église et s'attacha à St Athanase.

ARSÈNE, patriarche grec, fut élevé rapidem. à cette dignité par l'emper. Lascaris, qui le chargea en mourant de la tutelle de son fils; mais Michel Paléologue s'étant emparé de l'autorité et ayant fait crever les yeux au jeune Lascaris, le prélat excommunia l'emper., qui le fit déposer en 1266, et exiler dans l'île de Proconèse, où il mourut en 1273. On a de lui un *Nomocanon* dans la biblioth de Justel.

ARSÈNE, archev. de Monembasie sous Léon X, était fils d'Apostolius (*v.* ce nom), et dans son enfance porta le nom d'Aristobule. Il a publ. un rec. intit. *Præclara dicta philosophorum, imperatorum,* etc., gr., Rome, 1522, in-8; et des scholies sur sept tragéd. d'Euripide, Venise, 1534, in-8; il est aussi l'aut. d'une espèce de drame en vers iambiq. intit.: *Galeomyomachie,* ou *le Combat des chats et des rats,* in-8, où l'on trouve des détails fort curieux.

ARSENNE (St), diacre de l'Église romaine, fut très vénéré de l'empereur Théodose, qui le revêtit de la dignité de sénat., et l'établit institut. de ses enfants. Ne pouvant vaincre le caractère opiniâtre d'Arcadius, et dégoûté de la cour, il se retira dans les déserts de Scété, qu'il ne voulut plus quitter, malgré les instances de Théodose et même d'Arcadius qui n'av. point oublié son anc. précept. L'irruption des Barbares l'obligea d'abandonner Scété, pour se retirer à Troë, et il y mourut en 445, à 95 ans.

ARSÈS, le dernier des fils d'Artaxercès-Ochus, roi de Perse, fut mis à sa place par l'eunuque Bagoas, qui l'empoisonna l'an 336 av. J.-C.

ARSILLI ou ARSIGLI (FRANÇOIS), poète et méd. ital., sous Léon X, auquel il n'eut pas le bonheur de plaire, étant peu courtisan, a comp. un poème élégiaque intit.: *de Poetis urbanis,* adressé à Paul Jove son ami, et où il parle de tous les poètes de son temps; il a été impr. par Tiraboschi, dans l'*Hist. de la littér. ital.,* tom. VII.

ARSINOÉ, nom de plus. princesses égyptiennes. La prem., fille de Ptolémée Ier, épousa Lysimaque, roi de Thrace, et fit périr Agathocle son beau-fils. Elle épousa ensuite son propre frère Ptolémée-Céraune, qui fit massacrer les enfants qu'elle avait eus de Lysimaque, et l'exila elle-même 290 ans avant J.-C.

ARSINOÉ, sœur et épouse de Ptolémée-Philadelphe, fut constamm. aimée de ce prince, et reçut après sa mort les honneurs divins sous le nom de Vénus-Zéphirine.

ARSINOÉ, sœur et femme de Ptolémée-Philopator, fut mise à mort par son mari l'an 207 av. J.-C.

ARSINOÉ, fille de Ptolémée-Aulète, reçut de César la souveraineté de l'île de Chypre. Ayant voulu enlever l'Égypte à sa sœur Cléopâtre, elle fut prise et amenée à Rome, où Antoine la fit mourir pour plaire à Cléopâtre.

ARTABAN, fils d'Hystaspe et frère de Darius Ier, s'opposa à l'expéd. contre la Grèce.

ARTABAN Ier, roi des Parthes, de 216 à 196 av. J.-C., repoussa Antiochus III, le força de faire alliance avec lui, et l'aida dans une expéd. contre la Bactriane.

ARTABAN II, monta sur le trône 127 ans avant J.-C., et périt trois ans après dans une bataille contre les Scythes.

ARTABAN III, monta sur le trône l'an 18 de J.-C., en détrônant Vonones avec l'appui de Germanicus. Ayant indisposé les Romains contre lui, Tibère mit à sa place Tiridate, qu'il sut bientôt renverser du trône. Il en fut chassé encore une fois, y remonta de nouveau, et mourut l'an 44 de J.-C.

ARTABAN IV, ou V, suiv. l'*Art. de vérifier les dates,* monta sur le trône en 216 de J.-C., soutint la guerre contre Caracalla et Macrin, et força ce dernier à acheter la paix 200,000,000 de sesterces. Il fut lui-même battu et détrôné par Artaxercès, l'an 226 de J.-C. — V. le mot ARSACIDES.

ARTABAN HYRCANIEN, général de Xercès, assassina ce prince à son retour de Salamine, et s'empara du trône qu'il garda sept mois. Artaxercès le tua l'an 464 av. J.-C.

ARTABASDE, gendre de l'emper. Léon et gén. de ses armées, se fit proclamer emper. en 1742; mais vaincu par Constantin, qui lui fit crever les yeux ainsi qu'à ses deux fils Nicéphore et Nicétas, il termina bientôt une vie qui devait lui être à charge.

ARTABAZE, général perse, se révolta contre Artaxercès-Ochus, vers l'an 356 av. J.-C.; mais après quelq. succès il fut battu et forcé de se réfugier dans la Macédoine. Son beau-frère, Mentor de Rhodes, fit sa paix avec Ochus. Il se trouva par la suite avec Darius, à la bataille d'Arbelles. Après la mort de ce prince, Alexandre le fit satrape de la Bactriane, charge qu'il ne garda que deux ans.

ARTABAZE ou ARTAVASDE, roi d'Arménie, fils et success. de Tigrane, ne fournit point à Crassus les secours qu'il lui avait promis dans son expéd. contre les Parthes, et fut ainsi la cause de ses revers. Il trahit égalem. Antoine, qui, pour le punir de sa perfidie, le fit prisonnier et l'emmena en Égypte où il le fit servir à ses triomphes; Cléopâtre lui fit couper la tête qu'elle envoya au roi des Mèdes, l'an 28 de J.-C. Ce prince avait écrit en grec des *tragéd.,* des *discours* et des *hist.;* mais ses ouvr. sont perdus.

ARTALE (JOSEPH), poète ital., mort en 1679, servit d'abord contre les Turks au siége de Candie, et mérita par sa valeur le titre de chev. de St-George.

Son habileté dans l'art de l'escrime lui fit donner le nom de *chevalier sanguinaire*. On a de lui quelq. ouvr. dramat. et des élégies.

ARTANUS, jurisconsulte de Narbonne au 2e S., se lia d'amitié à Rome avec Martial, qui lui fit présent d'un exemplaire de ses poésies.

ARTARIO (J.-B.), archit. et statuaire, né à Agnora en 1660, s'illustra dans son art, mais fut encore surpassé par son fils.

ARTARIO (Joseph), fils du précéd., surpassa son père dans la sculpture, et laissa plus. de ses ouvr. à Rome, en Angleterre et à Cologne, où il mourut attaché à la cour de l'électeur, en 1769.

ARTAUD, archevêq. de Reims au 10e S., est fameux par les contestations qu'il eut avec Hébert et Hugues, comtes de Paris. Assiégé dans Reims, il s'y défend. pend. 6 jours; mais abandonné par ses vassaux, il fut forcé de chercher un asile à Laon où se trouv. alors la cour. Il fut rétabli sur son siége en 947 par Louis-d'Outremer dont il avait la confiance, et qui l'av. nommé son gr.-chancelier. Il remplit le même emploi sous Lothaire, et mourut en 961.

ARTAUD (Pierre-Jos.), évêq. de Cavaillon, mort en 1760, joignait une instruct. solide à toutes les vertus chrét. On a de lui des *Mandenents* et *Instruct. pastorales*.

ARTAUD (Matthieu), né en 1730, avocat, puis conseill. à la sénéch. d'Arles, sa ville natale, poursuivi par les orages de la révol., vint à Paris, où il se tint caché jusqu'après la mort de Robespierre. En 1810, nommé présid. du tribunal de Tarascon, il mourut le 1er avril 1821. Au mérite d'un bon juriscons. et d'un digne magistrat, il joignait des connaiss. profondes en hist. naturelle et surtout en botanique. Son fils a fait don à la biblioth. de la ville d'Arles du *bel herbier* rassemblé par son père.

ARTAXERCÈS Ier, surnommé *Longue-Main*, monta sur le trône de Perse l'an 464 av. J.-C., après avoir fait mourir Artaban, assassin de son père. Il fit la guerre aux Bactriens, reconquit l'Égypte, et mourut en 424.

ARTAXERCÈS II, surn. *Mnémon*, fut roi de Perse l'an 405 av. J.-C. Cyrus, son jeune frère, ayant conspiré contre lui, il lui pardonna et l'établit satrape de la Lydie. Mais Cyrus se révolta de nouv. et leva une armée pour le détrôner. Artaxercès marcha à sa rencontre, et livra une bataille dans laquelle Cyrus fut tué. Il se vengea des Lacédémon. qui s'étaient déclarés pour son frère, et les réduisit à signer le traité par lequel ils lui abandonn. les villes et les îles grecq. de l'Asie. Il tenta vainement de soumettre les Égyptiens et les Cadusiens, et fut tué par Ochus, le plus jeune de ses fils, qui lui succéda.

ARTAXERCÈS III, ou *Ochus*, monta sur le trône l'an 361 av. J.-C., et commença par faire massacrer tout ce qui restait de la famille royale. Il fit ensuite la guerre aux Égyptiens que son père avait tenté vainem. de soumettre; il dut ses succès moins à ses talents qu'à ceux de l'eunuque Bagoas, l'un de ses généraux. Devenu maître de l'Égypte, il en traita cruellem. les habit., détruisit les temples, et poussa le mépris pour la religion établie jusqu'à faire égorger le bœuf Apis, qu'il se fit servir dans un repas. Bagoas, Égyptien et fort attaché à sa religion, ne put lui pardonner cet acte sacrilége; de retour en Perse, il fit empoisonner Ochus, plaça sur le trône Arsès le plus jeune de ses fils, et fit massacrer tous les autres, l'an 336 av. J.-C.

ARTAXIAS ou ARTAXAS, érigea, vers l'an 200 av. J.-C., la grande Arménie en roy. indépend., et s'allia avec les Romains, qui le maintinrent contre Antiochus-le-Grand. — On cite deux autres princes arméniens du même nom: l'un régnait l'an 50 av. J.-C., l'autre fut placé sur le trône par Germanicus.

ARTÉAGA (Étienne), jésuite espagn., né en 1747, passa en Italie lors de la suppress. de son ordre, vécut long-temps à Bologne, suivit en France le chev. Azara, et mourut chez lui à Paris en 1799. Outre un *Tr. sur le beau idéal* en espagn., et *sept Dissertations* sur le rhythme des anciens, on a de lui: *Le Rivoluzioni del teatro musicale italiano, dalla sua origine, fino al presente*, 2e édit., Venise, 1785, 3 vol. in-8. Cet ouvr., très estimé des sav., a été trad. libr. en franç. par le baron de Rouvron, Londres, 1802, in-8.

ARTÉDI (Pierre), médec. et natural. suédois, né en 1705 dans la prov. d'Angermanland, étudiait à l'univ. d'Upsal lorsqu'il se lia avec Linné. Séparés par leurs prem. voyages scientifiq., les deux amis se retrouvèrent, en 1735, à Leyde, aux leçons de Boerhaave. A la recommandat. du sav. profess., Artédi venait d'être placé près d'Albert Séba, riche natural., occupé de faire impr. la descript. de son cabinet, lorsqu'il se noya en tombant de nuit dans un des canaux d'Amsterdam, à l'âge de 30 ans. Linné a consacré à son ami un genre de la famille des ombellifères sous le nom d'*Artedia;* mais il n'a pas élevé à sa mémoire un monument moins durable en faisant impr. son *Ichthyologia* (Tr. des Poissons), Leyde, 1738, in-8, précéd. d'une *Vie* de l'auteur. Cet ouvr., réimpr. depuis plus. fois avec des addit., est un modèle tant pour l'ordonn. du plan et la distribut. des matières, que pour la netteté des descript., la sagacité et la profondeur des aperçus.

ARTÈME (St), gén. romain sous Constance, eut mission d'arrêter St Athanase, mais il ne put découvrir sa retraite dans le désert de la Thébaïde. Plus tard il se signala par son zèle pour la destruct. des temples païens et des idoles, et fut condamné par Julien à perdre la tête, en 362.

ARTÉMIDORE d'Éphèse, viv. sous Marc-Aurèle, est aut. d'un ouvr. sur *l'interprétation des songes*, intit: *Oneirocriticon*, dont les princip. édit. sont celles de Venise, Alde, 1528, in-8; Paris, 1603, in-4, avec la traduct. lat. de J. Cornarius, et des notes de Rigault; Leipsig, 1805, 2 vol. in-8, avec les notes de Rigault et de Reiske. Cette édition, revue par Reiff, est la meilleure. L'ouvr. d'Artémidore a été trad. en français par Ch. Fontaino et Ant. Dumoulin, Rome 1664, in-12.

ARTÉMISE, reine d'Halicarnasse, fille de Lyg-

damie, accompagna Xercès dans son expédit. contre la Grèce, 480 ans av. J.-C., et se signala à Salamine par des prodiges de valeur; ce qui fit dire à Xercès que les hommes s'étaient conduits comme des femmes et les femmes comme des hommes. Éprise d'un jeune homme d'Abydos qui dédaigna son amour, elle lui creva les yeux, et fit le saut de Leucade.

ARTÉMISE II, reine d'Halicarnasse, épouse de Mausole, son frère, qui fut de bonne heure enlevé à sa tendresse, lui fit élever, l'an 355, un magnifique tombeau, d'où cette espèce de monument a pris le nom de *mausolée*. Pline en donne une descript. fidèle. Il subsista plus. siècles, et fut l'objet de tant d'admiration, qu'on le comptait au nombre des sept merveilles du monde. Artémise n'eut pas la consolation de le voir achevé : elle mourut de douleur 2 ans après son mari.

ARTÉMON de Clazomène, ingénieur, contemp. de Périclès, le suivit au siége de Samos, où il inventa, dit-on, le belier et la tortue. — L'antiquité compte plus. autres ARTÉMON, dont l'un, célèbre peintre à Rome sous les Césars, fit une *Stratonice*, un *Hercule* et une *Danaé recevant la pluie d'or*. — Pline cite un ARTÉMON qui ressemblait si parfaitem. à Antiochus II, que, quand Laodice eut fait périr ce prince, elle se servit quelq. jours de son Sosie pour cacher la mort du roi, et avoir le temps de faire nommer son successeur.

ARTÉPHIUS, philos. hermétique qui vivait vers 1130, est aut. de plus. ouvr. d'alchimie, entre autres d'un *Tr. sur la pierre philosophale*, trad. en franç. par Pierre Arnaud, impr. avec ceux de Synesius et Flamel, Paris, 1682, in-4; et du *Clavis majoris sapientiæ*, insér. dans le *Theatrum chimic.*, Francfort, 1614, in-8, et Strasbourg, 1699, in-12; trad. aussi en français.

ARTEVELLE (JACQ. d'), riche Gantois, brasseur de bière, fut le promoteur et le chef de l'insurr. qui réduisit le comte de Flandre à venir chercher en France un asile et des secours. Doué d'autant d'énergie qu'il avait d'éloquence, d'Artevelle persuada aux Flamands qu'une alliance avec le roi d'Angleterre Édouard III, alors en guerre contre la France, pouvait seule les soustraire aux vengeances dont les menaçait le rétablissem. de leur comte par cette puissance. Son avis ayant prévalu à l'assemblée génér. de Bruxelles, il prit lui-même le commandem. d'un corps de confédérés et ravagea le territoire de Tournay. Après l'échec des généraux d'Édouard, il ménagea un point d'appui à leur retraite en introduisant 500 Anglais dans la ville de Gand. Mais le succès des Français avait rendu le courage au parti de la noblesse; surpris et cerné dans sa demeure, d'Artevelle fut massacré (1345). — Philippe, son fils, fut choisi pour chef par le peuple de Gand, insurgé de nouveau en 1382. Après avoir vengé son père en livrant au supplice 12 de ses meurtriers, il marcha contre le comte de Flandre Louis III, le battit près de Gand, et se rendit maître de Bruges. Mais une armée française, fort supérieure aux insurgés, accourait au secours du comte sous les ordres du connétable de Clisson. Loin de perdre courage, d'Artevelle fait prendre les armes à tout ce qu'il peut opposer aux assaillants, et accepte, le 27 nov. 1382, aux environs de Courtray, un combat inégal, où les siens sont hachés et où lui-même tombe sous un monceau de cadavres. On en retira son corps pour le pendre à un arbre.

ARTIGAS (don JUAN), né à Monte-Video, vers 1760, d'une famille originaire d'Espagne, se trouvait parvenu au grade de capit. au serv. de cette puissance, lors de l'insurr. des colonies du Sud. Il soutint d'abord la cause royale; puis il se jeta dans le parti de l'indép. Ayant obtenu de la républ. de Buenos-Ayres le commandem. d'un corps d'armée, il battit en plus. rencontres les troupes espagnoles, et obtint aussi des avantages réels sur les Portugais, qui, à la faveur des dissens., et sous le prétexte de défendre les intérêts de l'Espagne, cherchaient à s'emparer de tout le pays qui s'étend sur la rive gauche de la Plata. Mais bientôt, accusé à tort ou à raison de nourrir des projets ambitieux, il fut déclaré traître et vit sa tête mise à prix. L'âge lui avait donné de l'expérience, sans lui rien ôter de ses forces, de son activité et de son courage; il était d'ailleurs adoré d'un gr. nombre de ses compatriotes, dont il partageait les habitudes de flibustier. Il eut bientôt une armée avec laquelle il lutta pend. plus. années, et souvent avec avantage, contre les troupes de Buenos-Ayres, auxquelles se trouvèrent réunis parfois les Portugais. Il était devenu l'un des plus puissants défenseurs du parti qui voulait remplacer le système du gouvernem. central par celui du gouvern. fédératif, ou qui du moins se servait de ce prétexte pour troubler l'Amérique-Méridionale. Artigas était si ignorant, qu'il n'aurait pu dire peut-être ce qu'il entendait précisém. par ce mot de gouvernement fédératif; et ce qu'il y a de cert., c'est que dans les circonstances actuelles il ne pouvait demander une chose plus funeste à son pays. En 1820, trahi et battu par un de ses lieuten., il se réfugia au Paraguay auprès du docteur Francia, dont il ne put obtenir une seule audience, mais qui, fidèle aux tradit. hospitalières de son singulier royaume, lui assigna pour demeure le village de Curuguty, à 85 lieues au nord-est de l'Assomption, lui donna une maison, des terres, 32 piastres par mois, lui fit fournir, en outre, tout ce qui pouvait lui être nécessaire ou seulement agréable, et le traita, en un mot, avec une gr. considérat., tout en le retenant prisonnier. Artigas mourut en 1826, après avoir essayé de faire oublier par quelq. vertus les maux qu'il avait causés à son pays.

ARTIGNY (ANT. GACHET d'), bibliogr., né en 1706 à Vienne (Dauphiné), où il mourut en 1778 chantre de l'église primatiale, n'est cité que pour sa compilation intit. : *Nouveaux mémoires d'histoire, de critiq. et de littér.*, Paris, 1749-56, 7 vol. in-12.

ARTIS (GABRIEL d'), né dans le Rouergue au 17e S., pasteur à Berlin, fut suspendu de ses fonc-

tions pour 12 ans, à cause de ses attaques acerbes contre ses collègues, et vint habiter Amsterdam, où il se livra à la culture des lettres. Il a publié entre autres écrits : *Sentim. désintéressés sur la retraite des pasteurs*, La Haye, 1688, in-12. Il a fait aussi paraître un *Journal* à Amsterdam en 1693, et un autre à Hambourg, 1694-96.

ARTOIS (Jacq. van), peintre flamand, né à Bruxelles en 1613, excella dans le paysage. Téniers, son ami, a peint les figures et les animaux de quelques-uns de ses tableaux.

ARTUS, ARTHUS ou ARTHUR, prince de la Grande-Bretagne, dont la vie est tellem. mêlée de fables, que plus. auteurs ont nié son existence. Quelq. écrivains anglais se sont appliqués à éclaircir ce point d'hist. : selon eux, Artus vainquit les Saxons, les Pictes et les Écossais, rétablit la foi chrétienne sur les ruines du paganisme, et gouverna son roy. en paix pend. 12 ans. Il fut l'instituteur de l'ordre des chevaliers de la *Table-Ronde,* si fameux dans les anciens romans, et mourut en 542, dans l'île d'Avalon : son tombeau y fut découvert sous le règne de Henri II, à Glassenbury, vers l'an 1189.

ARTUS Ier, duc de Bretagne, petit-fils de Henri II, roi d'Angleterre, naquit à Nantes en 1187, et fut proclamé à Rennes, en 1196, dans une assemblée générale qu'avait provoquée sa mère, Constance de Bretagne, régente du duché. Dès le même temps, Richard Ier, roi d'Angleterre, son oncle, en le déclarant son héritier présomptif, l'avait fiancé à une princesse de Sicile ; mais la conduite du monarque anglais ne tarda pas à prouver qu'il n'avait voulu par-là que s'assurer la souveraineté de la Bretagne. Arthur, qu'il tenta vainem. d'enlever, fut conduit à la cour de Philippe-Auguste par l'év. de Vannes. L'insuccès de sa ruse força Richard de faire la paix en 1147. Cepend. il avait assez appris à connaître les disposit. des Bretons pour perdre l'espoir d'incorporer leur duché au roy. d'Angleterre; bien plus, il craignit que, si ce roy. passait sous l'autorité de son neveu, ses intérêts ne fussent sacrifiés à la polit. de la France : telles sont évidemm. les raisons qui le décidèrent à révoquer ses disposit. à l'égard d'Artus dans son testament, par lequel il déclara Jean-sans-Terre son successeur. Trois prov., l'Anjou, le Maine et la Touraine, rejetèrent l'authenticité de ce testament, et le roi de France reçut pour ces provinces l'hommage d'Artus, au nom de qui Constance continuait de régner. Cette princesse étant morte (1201), le jeune duc se trouva en quelque sorte sous la tutelle de Philippe-Auguste, qui déclara la guerre à son compétiteur. Artus va mettre le siége devant Mirebeau, ville du Poitou; mais Jean, accouru d'Angleterre à la tête de forces considérables, le surprend et le fait prisonnier. Vingt-deux seigneurs pris avec lui périrent de faim dans le château de Corf, où les jeta le barbare vainqueur; quant à son neveu, après avoir cherché vainem. des assassins qui l'en voulussent défaire, il l'immola lui-même de nuit dans une barque où il l'avait fait descendre, au pied de la tour de Rouen, et jeta à la mer, une pierre au cou, son cadavre, que retira peu de jours après un pêcheur. — Aucun fait saillant ne signale le règne d'Artus II, né en 1262, et mort en 1312. — Artus III, dit *le Justicier,* fut d'abord comte de Richemont, nom sous lequel on trouvera sa notice.

ARTUSI (J.-Marie), ecclés. bolonais qui florissait vers 1590, a donné en ital. *l'Art du contrepoint,* Venise, 1586-89, 2 part. in-fol. — *Des Imperfections de la musique moderne,* ib., 1603, in-fol., etc.

ARTUSINI (Ant.), né à Forli en 1554, n'est connu que par quelq. *pièces de vers*, et un *Disc.* adressé à Urbain VIII, Rome, 1624, in-4.

ARUM (Dominique van), prof. de droit à Iéna, où il mourut en 1637, était né en 1579 à Leuwarde (Frise). Entre ses ouvr. on distingue : *Discursus acad. de jure publ.*, Iéna, 1617-23, 5 vol. in-4. — *Comment. de comitiis Rom.-Germ. imp.*, ib., in-4, 1630, 1635, 1660.

ARUNDEL (Thomas), né en 1353, évêque à 21 ans, devint archevêque d'York et de Cantorbéry, puis lord-chancelier. En 1393, il transporta les cours de justice de Londres à York; mais l'ordre ancien ne tarda pas à être rétabli. Ayant pris une part active aux efforts tentés pour résister à l'oppression de Richard II, il fut banni par ce prince et ne revint en Angleterre qu'avec Henri IV. Il poursuivit à outrance une secte d'hérétiques appelés les lollards ou wicleffites, et fit brûler quelq.-uns de ses sectaires. Il est le premier qui défendit de traduire l'Écriture sainte en langue vulgaire.

ARUNDEL (Thomas HOWARD, comte d'), maréchal d'Angleterre sous Jacques Ier et Charles Ier, fut le protect. des savants et des artistes, dirigea les embellissem. de Westminster et les édifices de Lincoln's-inn-fields. Il est le prem. en Angleterre qui forma des collect. de monum. antiques. Guill. Petty, qu'il avait envoyé dans le Levant, lui rapporta en 1627 les marbres dits d'Arundel ou marbres d'Oxford, contenant la célèbre chroniq. de Paros, et plusieurs traités relatifs à Priène, Magnésie et Smyrne (*v.* Maittaire, Chandler, Peiresc). En 1642, la guerre civile le força de s'expatrier; il mourut à Padoue en 1646. La plus belle édit. des *Marmora Oxoniensia* est celle qu'a donnée Chandler, Oxford, 1763, in-fol.; mais il faut y joindre l'édit. de Londres, 1732, in-fol., qui contient de bons commentaires, retranchés mal à propos dans les dern. édit.

ARUNDEL (Maria, comtesse de), vivant sous Henri VIII, a trad. en latin de l'anglais *la Vie et les actions d'Alexandre-Sévère ;* et du grec en lat. les *Sentences recueillies des sept sages de la Grèce, d'Aristote et de Platon,* etc., etc., ouvr. restés MSs. dans la bibl. de Westminster. — Blanche Arundel, fille du comte de Worcester et femme de lord Arundel, s'illustra par la défense du château de Wardour, dans lequel elle soutint un siége de 10 jours avec 25 hommes contre 1300. Cette héroïne mourut en 1669.

ARUNS, frère de Tarquin-le-Superbe, fut assas-

siné par Tullia, sa femme, qui épousa ensuite Tarquin, l'an 218 de Rome. — V. Brutus.

ARUNTIUS PATERCULUS, sculpt. grec, fondit pour Æmilius-Sensorius, tyran d'Agista (Sicile), un cheval creux d'airain destiné au supplice des criminels : cet autre Phalaris le lui fit essayer le premier.

ARVIDSON (Truls), grav. suédois du 17e S., mort en 1705, a laissé un gr. nombre de dessins et grav. représentant les anc. monum. du Nord. Il cultivait aussi l'étude des langues orientales, notamm. l'hébreu, et avait commencé un travail singulier sur les *Psaumes*, dont il n'a publié qu'une partie sous ce titre : *Psalmi Davidis idiom. orig. hebr. adscripta... vocum lectura*, 1705.

ARVIEUX (Laurent d'), né à Marseille en 1635, fut envoyé à Tunis, puis à Constantinople, devint consul à Alger et à Alep, voyagea long-temps dans le Levant, étudia les langues et l'histoire, et rendit dans ces contrées de grands services à la religion catholique. Le pape Innocent XI lui offrit l'évêché de Babylone qu'il refusa, et lui permit d'ajouter à ses armes celles de Jérusalem. Retiré à Marseille, il s'y consacra entièrem. à l'étude de l'Écriture sainte, et mourut en 1702. Ses *Mémoires* ont été publ. par le P. Labat, 1735, 6 vol. in-12, et la *relat.* de son voyage vers le grand émyr, chef des Arabes du désert, avec le *Tr.* des mœurs et coutumes des Arabes, par La Roque, Paris, 1717.

ARVISENET (Claude), chanoine et vic.-gén. du diocèse de Troyes, né à Langres le 8 sept. 1755, mort à Gray le 17 fév. 1831, fut placé au collége de Molsheim par un de ses oncles, lieut.-gén. du bailliage de Langres et vice-dôme du prince-évêque de Strasbourg. Il étudia la théol. dans la communauté de Laon à Paris, où il était en même temps maître de conférences de philos. Après avoir pris ses degrés et reçu la prêtrise, il fut rappelé à Langres par M. de La Luzerne, qui le nomma chanoine et archidiacre du diocèse; il en exerça les fonctions dans l'archidiacon. de l'Auxois, jusqu'à la révol. N'ayant pas voulu prêter le serment, il se retira en Suisse, dans le canton de Lucerne. Arvisenet composa dans cet exil plus. ouvrages de piété, notamment le *Memoriale vitæ sacerdotalis*, répandu dans toute l'Europe cathol., et qui a mérité à l'auteur les éloges de Pie VII. En 1803, M. de la Tour-du-Pin, archevêque-évêque de Troyes, lui offrit un canonicat et la place de vic.-gén., dans lesquels il fut conservé par les success. de ce prélat. Arvisenet était recommandable par toutes les vertus qui font le bon prêtre. Aussi jouissait-il de la confiance et de l'estime de tout le diocèse, qui vénérait la sainteté de sa vie autant qu'il appréciait son savoir. Indépend. du *Memoriale vitæ sacerdotalis*, il reste de cet auteur : *Sapientia christiana*, 2 vol. trad. en franç. par l'auteur en 1803, et par l'abbé Ogier en 1817, in-12. — *Manuductio juvenum ad sapientiam*, un vol. in-24, également trad. en franç. par l'auteur, sous le titre de *Guide de la jeunesse dans les voies du salut*.—*Mémorial des disciples de J.-C.*, un vol. in-12. — *Maximes et devoirs des pères et mères.* — *La Vertu angélique*, etc.

ARYMBAS, fils d'Alcétas, roi d'Épire, partagea le trône avec son frère Néoptolême, eut avec lui de violents démêlés, et régna seul pend. 10 ans après la mort de ce prince, arrivée l'an 264 av. J.-C.

ARYSDAGHÈS (St), second fils de St Grégoire-l'Illuminateur, prem. patriarche d'Arménie, lui succéda l'an 332 de J.-C., fonda un grand nombre d'établissem. religieux, fit beaucoup de réformes et de conversions. Mais son ardente charité lui coûta la vie : il fut pris et martyrisé en 339 par un prince de ce pays nommé Arkeloüs. — Un autre Arysdaghès, surn. *Kraffer*, né dans la Haute-Arménie en 1070, mort à Sis en 1139, a laissé une grammaire et un dictionn. armén. qu'Ezengantsy cite avec éloge.

ARZACHEL (Abraham), né à Tolède au 12e S., est un des plus sav. astronomes qui aient précédé la renaissance. Il écrivit un liv. *sur l'obliquité du zodiaque*, qu'il fixe pour son temps à 23° 34', et détermina l'apogée du soleil.

ARZAN, gardien des temples des dieux Kissané et Themetz, à Vichab en Arménie, lutta contre l'établissem. du christian. dans cette contrée par St Grégoire-l'Illuminateur, fut vaincu dans une bataille qu'il livra contre Ankegsdam, chef des troupes chrét., et tué avec son fils les armes à la main, l'an 302 de J.-C. — Arzrouny Arzan, théol. armén. du 5e S., a trad. en arménien les *Œuvr.* de St Athanase, et comp. plus *homélies* et *discours*, ainsi qu'un *traité* contre le pyrisme ou l'adorat. du feu.

ASA, roi de Juda, fils et success. d'Abia, l'an 955 av. J.-C., détruisit l'idolâtrie, vainquit les Madianites et les Éthiopiens, et mourut en 914 av. J.-C.

ASAN. — V. Pierre, roi des Bulgares.

ASAN III, roi des Bulgares, gendre de Michel Paléologue, qui l'avait placé sur le trône auquel l'appelait sa naissance, lutta quelq. temps contre les factions qui déchiraient son pays, et finit par abdiquer le pouvoir qu'on lui contestait, pour se retirer à la cour de Constantinople, où il mourut vers 1280.

ASANDRE, génér. de Pharnace, roi de Pont, se révolta contre lui, le défit, ainsi que Mithridate-le-Pergaménien, son success., et se rendit indépend. Il ne prit cepend. le titre de roi que lorsqu'Auguste l'eut confirmé dans son autorité.

ASBIORN, surnommé *Black*, seigneur danois, trahit indignem. Canut IV, et le massacra avec toute sa cour à Odensée, en 1085.

ASCAGNE (mythol.), fils d'Énée, prince troyen, et de Créuse, fille de Priam, accompagna son père en Italie après le siége de Troie, et lui succéda dans le roy. de Latium dont il transféra la capitale à Albe-la-Longue. Après un règne de 30 ans, il mourut 1339 ans av. J.-C.

ASCALAPHE (mythol), fils de l'Achéron et de la nymphe Orphnée, fut métamorphosé en hibou par Cérès, irritée de ce qu'il avait dit de Proserpine.

ASCARIC, roi des Francs dans le 3e S., secoua le joug des Romains, fut vaincu et pris par Constantin, qui le fit exposer aux bêtes dans le cirque.

ASCELIN ou ANSELME (Nicolas), missionnaire et voyageur en Asie, fut envoyé par Innocent IV près d'un chef mogol vers 1247. Sa relation a peu contribué aux progrès de la géographie, et nous n'avons même pas son journal en entier. La partie que Vincent de Beauvais a conservée en l'insérant dans son Miroir historial, a été trad. et publ. par Bergeron dans son *Rec. de voyages en Tartarie.* — Un autre Ascelin, né en Poitou, moine de l'abbaye du Bec, élève de Lanfranc, combattit comme lui les erreurs de Bérenger, qu'il réduisit au silence à la conférence de Brionne, en 1050.

ASCÈNES, fils de Gomer, fut selon Josèphe la tige des Ascantes, qui s'établirent d'abord près du Tanaïs et ensuite en Grèce.

ASCER (R.-Jacob-Ben), auteur d'un ouvr. hébreu intit.: *Arba turim, seu quatuor ordines*, Plebisac, 1475, in-fol. On croit que c'est le 2e livre impr. en hébreu.

ASCH (George-Thomas baron d'), méd. russe, d'origine allem., né en 1729 à St-Pétersbourg, mort en 1807, fut élève de Haller à Gottingue, et enrichit la biblioth. de cette acad. de plusieurs présents considérables. Il a pris part à la *Pharmacopée russe,* et a laissé plus. morceaux sur la médecine, dont deux sont insérés dans les *Transactions philosophiques.*

ASCHAM, vicaire de Burnishton, a publié sous Édouard VI quelq. ouvr. sur l'astrologie et la botanique.

ASCHAM (Roger), sav. anglais, né vers 1515, dans le Yorkshire, fut d'abord institut. d'Élisabeth, fille de Henri VIII, orateur à Cambridge, puis attaché à l'ambassade auprès de Charles-Quint. Il fut ensuite successiv. secrét. latin d'Édouard, de la reine Marie et d'Élisabeth, dont il redevint l'instituteur particulier pour le grec et le latin, et mourut à Londres en 1568. Ses princip. ouvr. sont *le Maître d'école;* des *Épîtres* et des *poésies latines.* Sam. Johnson fit son éloge. On a recueilli ses œuvres en 1769, in-4.

ASCHAM (Antoine), républicain anglais, fut membre du long parlem. et ensuite envoyé comme ambassad. en Espagne, où six royalistes exilés l'assassinèrent ainsi que son interprète en 1650. On a de lui un écrit sur les *révolutions des gouvernements,* 1649, in-8.

ASCHANÆUS (Martin), ecclés. suédois du 17e S., s'occupa de former la langue de sa patrie par des traduct. suéd., dont la principale est celle du tr. de Chytræus *de Patientiâ et consolatione,* 1615.

ASCHEMBERG (Rutger comte d'), feld-maréchal suédois et gouvern. des provinces du midi, servit sous Charles-Gustave, roi de Suède, et contribua puissamm. à chasser les Danois de la province de Scanie. Sa *Vie* a été écrite en suédois par Sven Lagerbring.

ASCHARY, chef d'une secte mahométane, mort à Bagdad l'an 940 de J.-C., soutenait contre les hanbalistes la prédestination absolue et gratuite.

ASCHER (Rabbi) BEN-JÉCHIEL, juif allemand, mort en 1321 à Tolède, recteur de la synagogue, se distingua dans la carrière des lettres ainsi que huit de ses fils. On a de lui des *observations, appendices* et *commentaires* sur le Talmud, Cracovie, 1571, in-fol., et d'autres ouvrages recueillis dans la collection de Sal-Ben-Jehuda-Lœw, Prague, 1725, in-4.

ASCHOD Ier, *le Grand*, prem. roi d'Arménie, de la dynastie des Pagéotides, l'an 856 de J.-C., parvint à se faire reconnaître par le khalyfe-Motemokkel, et Basile Ier, *le Macédonien*, empereur grec. Il rétablit ainsi la monarchie arménienne éteinte depuis plus de 400 ans par la chute des Arsacides. Son fils Sempad lui succéda.

ASCIA (Sempronius), jurisc. de Bari, a publié divers ouvr. sur le *Droit ecclésiastique, le patronage* et *sur les enfants naturels.*

ASCLAPO, méd. dont Cicéron parle avec éloge dans sa lettre à Servius, et qui paraît avoir été celui de sa maison.

ASCLÉPAS, évêque de Gaza en Palestine, fut déposé deux fois par les ariens et rétabli par les conciles de Rome en 342, et de Sardique en 347.

ASCLÉPI (Joseph-Marie), jésuite de Macerata, né en 1706, professa les mathémat. et la physique au collége romain, et se fit un nom pour avoir découvert le moyen de peser les particules les plus déliées de l'air. Il a écrit sur la végétation des plantes, sur les odeurs, et mourut en 1776.

ASCLÉPIADE, philos., disciple de Stilpon, se lia avec Menédème, autre philos. Tous deux étaient si pauvres, qu'ils étaient obligés pour vivre de servir les maçons. Asclépiade mourut vers le milieu du 3e S. av. J.-C.

ASCLÉPIADE, médecin de Pruse en Bithynie, vint exercer la médecine à Rome, sous Pompée, s'acquit une grande réputation. Il nous reste quelq. fragm. de ses ouvr. publ. par Jumpert, Weimar, 1794, in-8. Ce n'est point Asclépiade, mais Thémisca, son disc., qui fut le fondateur et le chef de la secte des méthodistes.

ASCLÉPIADE, historien grec, avait composé l'histoire d'Alexandre-le-Grand et d'autres ouvr. fort estimés des anciens, mais qui ne nous sont pas parvenus. — Asclépiade, poète grec, inventa l'espèce de vers qui porte son nom.

ASCLÉPIODORE, peintre grec, contemporain d'Apelles; douze de ses tableaux représentant des dieux furent payés 12 mines chacun par Mnason, tyran d'Élatée. — Asclépiodore, statuaire, excellait surtout dans la figure.

ASCLÉPIODOTE, consul en 292, et préfet du prétoire en 296, sous Constance-Chlore, contraignit Allectus, tyran de la Grande-Bretagne, à mettre bas les armes.

ASCLÉPIODOTE, d'Alexandrie, disciple de Proclus, méd. et mathémat., rétablit l'usage de l'ellébore blanc dans la médecine; il avait fait sur le *Timée* de Platon un comment. qui s'est perdu.

ASCLÉPIUS de Tralles (Asie-Mineure), philos. éclectique du 6e S., tenta de concilier la doctrine de Platon avec celle d'Aristote. Il reste de lui des scholies sur les six premiers liv. des *Métaphysiq.*

d'Aristote, et sur l'*Arithmétique* de Nicomaque. On l'a confondu avec Asclépiade, évêque de Tralles.

ASCONIUS-PÉDIANUS (QUINTUS), grammair., né à Padoue, florissait à Rome sous Tibère. Ami de Virgile et maître de Tite-Live et de Quintilien, il avait composé des *commentaires* sur les ouvrages de Cicéron, dont il ne nous reste que ceux sur les *Verrines.*

ASCOUGH (GEORGE), v.-amir. angl., fut chargé, sous Cromwell, de réduire la Barbade, St-Christophe et la Virginie, qui ne voulaient reconnaître que l'autorité du roi. Il y réussit sans effusion de sang, et se conduisit si bien, que Charles II, remonté sur le trône, le continua dans le commandem. des flottes britanniques, et l'opposa en diverses rencontres aux amiraux hollandais Tromp et Ruyter. Ascough fut fait prisonnier en 1666, et mourut peu après cet échec, le seul qu'eût éprouvé sa gloire.

ASCUSNAGE (JEAN), Syrien, viv. au 6e S., fut le chef des psithéistes, hérétiques qui combattaient le mystère de la Trinité.

ASDRUBAL, nom commun à plusieurs généraux carthaginois. — Le prem., fils de Magon, après avoir été élu onze fois l'un des magistrats de Carthage, et honoré quatre fois du triomphe, porta la guerre en Sardaigne, et y mourut d'une blessure, l'an 489 av. J.-C.

ASDRUBAL, fils d'Hannon, fut défait en Sicile, près de l'Élybée, par Métellus, 255 ans av. J.-C., et fut condamné à mort par ses concitoyens.

ASDRUBAL, gendre d'Amilcar, signala ses talents et son courage contre les Numides, obtint à la mort de son père le commandem. de l'Espagne, bâtit Carthagène, fit avec les Romains un traité par lequel il s'engageait à ne point passer l'Èbre, et soumit toute la partie opposée à ce fleuve. Il gouvernait dep. 3 ans l'Espagne, lorsqu'il fut assassiné, l'an 233 av. J.-C, par un esclave dont il avait fait mourir le maître.

ASDRUBAL, fils d'Amilcar et frère d'Annibal, reçut du sénat carthagin. l'ordre de rejoindre son frère en Italie avec de puissants renforts; mais il fut arrêté dans sa marche par les consuls Claudius-Néro et Livius-Salinator, qui l'attaquèrent à l'improviste près de Métauro, et le défirent complétem. Il ne voulut point survivre à cette catastrophe, et se précipita au milieu d'une légion où il trouva la mort, l'an 208 av. J.-C.

ASDRUBAL, fils de Giscon, fit la guerre aux Romains en Afrique, et attira dans son parti Siphax, roi des Numides; mais il fut défait par Scipion, et mourut vers l'an 201 av. J.-C.

ASDRUBAL, petit-fils de Massinissa, roi de Numidie, défendit Carthage contre les Romains, dont il brûla la flotte; mais soupçonné d'avoir des intelligences avec l'ennemi, il fut massacré par les Carthaginois, l'an 147 av. J.-C.—Deux autres ASDRUBAL sont encore mentionnés dans l'histoire, l'un comme ayant été vaincu par Manlius l'an 215 av. J.-C.; et l'autre comme député à Rome après la bataille de Zama, pour implorer la paix que le sénat accorda.

ASDRUBAL commandait 20,000 hommes pendant le siége de Carthage par les Romains, et harcela les assiégeants. Après la prise de cette ville, l'an 146 av. J.-C., il se retrancha dans le temple d'Esculape, annonçant l'intention de s'y battre en désespéré; mais il en sortit bientôt pour aller implorer la clém. de Scipion. On dit qu'il se tua pour se soustraire à la honte d'orner le triomphe du vainqueur.

ASÉ (JACQUES), peintre flamand, s'établit à Rome et fut le maître de Michel-Ange-des-Batailles.

ASEDY-THOUCY, poète persan du 10e S., continua, par ordre du sulthan Mahmoud-le-Gasnévid, le *Schah-Nameh,* poème épique commencé par Ferdoucy, son élève, qui traite des conquêtes des Arabes et passe pour l'*Iliade* de la Perse.

ASELLI (GASPARD), méd., né dans le 16e S. à Crémone, prof. l'anatomie à Pavie, et mourut en 1626 à Milan. On lui doit la découverte des vaisseaux lactés et chylifères, et la composition d'un ouvr. *relatif à cette découverte,* Milan, 1627, in-4.

ASÉNAPHAR, roi d'Assyrie, envoya les Cuthéens dans le pays des dix tribus; on le croit le même qu'Assarhaddon (*v.* ce mot).

ASENETH, fille de Putiphar, l'épouse de Joseph et mère d'Éphraïm et de Manassès.

ASER, fils de Jacob et de Zelpha, chef d'une des 12 tribus d'Israël.

ASFELD (BIDAL, baron d'), général français sous Louis XIV, s'est illustré par la défense de la ville de Bonn qu'il ne rendit qu'après la résistance la plus héroïque, et où il fut blessé à mort en 1689.

ASFELD (CLAUDE-FRANÇOIS-BIDAL d'), de la même famille que le précéd., maréchal de France, s'acquit une gr. réputation pour l'attaque et la défense des places. Il contribua beaucoup au gain de la bataille d'Almanza, remplaça Berwick dans le commandem. de l'armée, eut la gloire de résister au prince Eugène, prit Philisbourg après 44 jours de tranchée ouverte, et mourut en 1743.

ASFELD (l'abbé de la VIEUVILLE), frère du précéd., fut le collaborat. de Duguet, publia dans les querelles du jansénisme différents écrits; exilé par une lettre de cachet, il mourut en 1745.

ASGILL (JEAN), avocat et publiciste, membre du parlem. d'Irlande, puis de la chambre des communes d'Angleterre, fut accusé d'impiété à l'occasion d'un ouvrage singulier où il prétendait que *l'homme peut acquérir la vie éternelle sans passer par la mort.* Sa défense ne fut pas admise, et il se vit expulsé de la chambre. Arrêté bientôt après pour dettes, il mourut en prison en 1738, âgé de 100 ans.

ASHBY, amiral anglais, né en 1642, fut, après l'expulsion du roi Jacques, chargé d'éloigner les escadres franç. de l'Irlande, où la maison de Stuart conserv. de nombr. partisans, et s'acquitta de cette mission avec succès. Il combattit en 1692 à la fameuse bataille de la Hogue, et se retira peu de temps après du service.

ASHLEY (JONATHAN), ministre de Deerfield (Massachusett) en 1738, a publ. des *sermons* remplis d'énergie, et une *lettre* à W. Cooper. Il est mort en 1780.

ASHMOLE (Élie), antiquaire, né en 1617, procur. à la cour des plaids de Londres, se déclara pour Charles Ier, et fut fait capit. dans l'armée roy.; après le triomphe du parti républ., il vint à Londres, se livra d'abord à l'alchimie, publ. quelq. écrits sur la pierre philosoph., puis abandonna ses recherches pour étudier l'hist. et les antiquit. A la restaurat., il fut nommé membre de la soc. roy. de Londres, revêtu de div. charges, et mourut en 1692. Il est le fondat. du musée Ashmoléen à Oxford. On a de lui une *Histoire* des statuts de l'ordre de la Jarretière, 1672, in-fol.

ASHTON (Charles), théol. et savant critique anglais, principal du collége Jésus à Cambridge, a publ. divers ouvr., entre autres: *Locus Justini martyris emendatus; Cicéron et Hirtius conciliés sur le temps où César partit pour la guerre d'Afrique; Hieroclis in aurea carm. Pythagorea comment.*, Londres, 1742, in-8.

ASTHON (Thomas), prédicat. anglais, aut. de *sermons* et d'*écrits de controv.* mourut en 1775.

ASHWELL (George), théolog. anglais, mort en 1693, recteur de Hanwell, et prof. de théologie, science sur laquelle il a beaucoup écrit.

ASHWOOD (Barthélemi), ministre anglais du 17e S., est aut. d'un *Traité divin* et du *Meilleur trésor*.

ASHWORTH (Caleb), autre ministre dissident anglais, mort en 1774, a publié plus. opuscules, un entre autres sur les conjug. hébraïques.

ASIATICUS, esclave de Vitellius qui l'associa à ses infâmes plaisirs, se l'attacha entièrem. lorsqu'il fut emper., l'affranchit et le créa chevalier. Mais celui-ci abusa de sa puissance, et finit par le supplice des esclaves.

ASIE. L'Asie est, après l'Amérique, la plus grande des parties du monde. Les divisions principales de cette vaste partie de l'ancien continent sont: à l'ouest la Turquie et la Perse, au sud-ouest l'Arabie, au sud l'Inde, à l'est la Chine, au centre et au nord la Tartarie. Nous parlerons des différ. peuples qui habitent l'Asie au nom de chacun d'eux.

ASIMAH (mythol.), idole de Samarie.

ASINARI (Frédéric), noble d'Asti, fut envoyé vers 1550, par le duc de Savoie, au secours de Maximilien II, à la tête de 400 arquebusiers; il faisait son délassement de la poésie, et soumettait ses compositions au jugem. d'Annibal Caro. Ce sont des *canzoni*, des *sonnets*, etc., impr. dans divers recueils du temps; *il Tancrede*, trag., Bergame, 1588, in-4.

ASINELLI, archit. italien, bâtit vers 1100 la tour de Bologne, la plus élevée et la plus solide d'Italie.

ASINIUS (Sempronius-Rufus), fameux gourmand du temps d'Horace, mit en vogue les cigognes comme un mets excellent.

ASINIUS (Quadratus), avait écrit en grec, vers le 3e S., une *Histoire romaine* jusqu'à l'an 1000 de la fondat. de Rome, et celle des Parthes et des Germains.

ASIOLI (Boniface), musicien, né à Corregio en 1769, étudia la musique dès l'âge de 5 ans. Avant sa 8e année, il écrivit 3 messes, 20 morceaux divers de musique d'église, un concerto pour le piano avec accomp. d'orchestre, 2 sonates à 4 mains et un concerto pour le violon. En 1787 il se rendit à Turin, y demeura 9 ans, écrivit 9 cantates qui lui valurent une brillante réputat. En 1796 il accompagna la marquise Gherardini à Venise, en 1799 il alla s'établir à Milan. Lors du mariage de Napoléon, en 1810, Asioli vint à Paris; en 1813 il se retira dans sa ville natale, où il mourut en 1832. On a de lui: *Principj elementari di musica*, trad. en franç. sous ce titre: *Gramm. musicale*, ou *Théorie des principes de musique*, Lyon, 1819, in-8; *l'Allievo al cembalo*, Milan; *Primi elementi per il canto; Elementi per il contrabbasso; Trattato d'armonia e d'accompagnamento; Dialoghi sul trattato d'armonia.*

ASKE (mythol.), nom du premier homme, qui fut, selon la théogonie scandinave, formé d'un morceau de bois flottant.

ASKEW ou ASCUE (Anne), Anglaise, née en 1521, élevée dans la religion cathol., mais ensuite luthérienne, fut cruellem. torturée par ordre du féroce Henri VIII, qui, la trouvant inébranlable dans sa croyance, la fit brûler le 14 juin 1546.

ASKEW (Ant.), méd. et littér. anglais, voyagea beaucoup en Grèce, en Italie, en Allemagne, etc., et rassembla un gr. nombre de MSs. grecs qu'il rapporta à Londres; il y joignit un choix des meill. édit. grecques, et mit cette précieuse collect. à la disposit. des gens de lettres. Le *catalogue* en a paru à Londres, 1775, in-8. Askew mourut en 1784.

ASMAI, gramm. arabe, né à Bassora, l'an 122 de l'hég. (739 de J.-C.), fut très aimé du khalyfe Haroun-al-Réchyd, et composa des *ouvr.* estimés sur l'éloquence, la gramm., le droit, la poésie des Arabes, etc. Il mourut l'an 830 de J.-C., 215 de l'hégyre.

ASMODÉE, démon dont parle l'Écriture et que les rabbins nomment le prince des démons.

ASMONÉE ou ASSAMONÉE, père de Simon, donna son nom à la race des Asmonéens ou Machabées, famille qui gouverna la Judée pend. 126 ans jusqu'à Hérode.

ASMOUG (mythol.), génie du mal chez les Perses.

ASNER (Jean), grav. allem. dans le genre de dévotion, mort à Vienne en 1748, a été surpassé dans son art par ses deux fils.

ASNIER (Remi), chirurg. de Paris, mort en 1690, excellait dans l'opération de la taille, et celle de la cataracte, dont il a indiqué la cause et le siége.

ASP (Matthieu), savant suédois, mort en 1763, profess. d'éloquence, de langues anciennes et de théol. à Upsal, voyagea long-temps en Allemagne, en Angleterre et en France, et se lia avec les savants les plus recommand. de son époque. On a de lui plus. *Dissertat.* sur la littérat. ancienne, et des *Oraisons funèbres*. — Son fils, après avoir été ministre près de plus. cours, fut anobli, et mourut en 1808.

ASPAR, patrice et général romain, défendit en 425 l'emper. Valentinien contre le rebelle Jean; 6

ans après, il fut battu en Afrique par Genséric, roi des Vandales. Après la mort de l'emper. Marcien, Aspar mit la couronne sur la tête de Léon, qu'il obligea de déclarer un de ses propres fils césar; Aspar et son fils ayant ourdi de nouvelles conspirat., Léon les fit tuer l'un et l'autre en 471.

ASPASIE de Milet, courtisane et sophiste célèbre, enseigna la philos. et l'éloquence à Athènes, où Socrate et Périclès suivirent ses leçons. Le dernier en devint épris, répudia sa femme pour l'épouser, et lui laissa prendre une grande influence; on l'accusa même d'avoir entrepris par ses conseils les guerres de Samos, de Mégare et du Péloponèse. Elle s'attacha après la mort de Périclès à un nommé Lysiclès qu'elle fit bientôt sortir de l'obscurité, et élever aux prem. dignités de la républ. Protectrice éclairée des arts et de la philos., elle contribua de tout son pouvoir à en inspirer le goût aux Athéniens, et y réussit malgré le désordre de ses mœurs.

ASPASIE, surnom que Cyrus-le-Jeune fit prendre à Milto, sa maîtresse; elle était d'une beauté si remarq., qu'après la mort de ce prince, elle fut encore aimée d'Artaxercès et de Darius, et devint enfin prêtresse d'Ecbatane.

ASPE (Ant.-J.-B. d'), président à mortier du parlem. de Toulouse, né en 1752, forma au comm. de la révol. une légion de volontaires à laquelle il donna son nom. Ce corps, accusé des desseins les plus hostiles contre les protestants du Gard, fut dissous par un décret, en 1790. Traduit ensuite avec presque tout le parlem. de Toulouse au tribunal révol. pour avoir protesté contre les décrets de l'assemblée constituante, le présid. d'Aspe fut condamné à mort en 1794.

ASPELT (Pierre d'), médec. et chan. de Bâle au 13e S., ayant eu le bonheur en allant à Rome de guérir le pape Clément V, ce pontife reconnaissant le nomma à l'archev. de Mayence, qu'il occupa jusqu'en 1320.

ASPENDIUS, célèbre joueur de lyre de Pamphylie, touchait avec une telle délicatesse, qu'il n'était entendu que de lui seul, d'où les Grecs nommèrent *aspendiens* ceux qui ne voyaient que leurs intérêts.

ASPER (Jean), peintre, mort à Zurich en 1571, imita la manière d'Holbein, et l'égala souvent dans le portrait. C'est sur ses dessins qu'ont été faites les grav. de l'*Helvetia sancta* de H. Murer, Lucerne, 1648, in-fol. — Deux de ses fils ont suivi la même carrière, et leurs ouvr. ont été confondus avec les siens.

ASPERTINO (Amico), peintre bolonais mort en 1552, excellait à représ. les animaux; comme il travaillait en même temps des deux mains, il fut surnommé *le Maître aux deux pinceaux*.

ASPETTI (Titien), neveu d'un peintre de ce nom, était à la fois sculpt. et fondeur habile. Ses plus beaux morceaux sont à Venise, où il mourut en 1607.

ASPRE (le baron d'), major autrichien, pacifia le Limbourg et le pays de Liége, se distingua par son activité et son intrépidité dans les guerres contre la France depuis 1792 jusqu'en 1799, et mourut en 1802.

ASPREMONT (vicomte d'), gouv. de Bayonne sous Charles IX, s'est immortalisé par sa réponse à ce prince à l'époque de la St-Barthélemi : « J'ai trouvé, écrivait-il, parmi les habitants et les gens de guerre, des hommes dévoués à V. M., mais pas un bourreau, etc. »

ASPREMONT (François de la MOTHE-VILLEBERT, vicomte d'), ingén. franç. sous Louis XIV, prit Vauban pour modèle, se livra comme lui à la guerre des siéges, et rendit de grands et multipliés services dans cette partie à Stenai, Valenciennes, Dunkerque, etc. Nommé maréchal-de-camp, il fut envoyé en Espagne, où il se signala à la bat. d'Espouilles, et mourut épuisé de fatigues à Toulon en 1678.

ASPREMONT (Mlle d'), née au 13e S., près de Bordeaux, fut célèbre par sa beauté et son goût pour la poésie, et devint l'objet des vers et des galanteries de Savari de Mauléon, poète et gouvern. de l'Aunis.

ASPULL (George), pianiste anglais, né en 1815, mort à Leamington en 1832, âgé de 18 ans, excitait l'admirat. de ses compatriotes par sa précocité. Dès l'âge de 8 ans, il jouait les compositions les plus difficiles deHummel, de Moschelès et de Kalkbrenner. Le brillant et le fini de son exécution révélaient un talent accompli, lorsqu'une maladie de poitrine le conduisit au tombeau.

ASSARACUS, fils de Tros, roi des Troyens, fut aïeul d'Anchise, père d'Énée, que Virgile appelle souvent *Assaraci genus*.

ASSARHADDON, fils de Sennachérib, lui succéda au roy. d'Assyrie 680 ans av. J.-C. Il y réunit les roy. de Ninive et de Babylone, s'empara de la Syrie, et envoya une colonie à Samarie. Sous son règne, Manassès fut fait prisonn. Fréret croit qu'Assarhaddon et Sardanapale sont le même personnage.

ASSAS (Nicolas, chev. d'), capit. au régiment d'Auvergne, né au Vigan, périt à Clostercamp, victime d'un dévouement sublime. Le 16 oct. 1760, allant au matin faire une reconnaissance, il tomba sur une colonne qui s'avançait pour surprendre les Français. On le menace de l'égorger s'il dit un mot. Il y allait du salut de l'armée. D'Assas n'hésite pas : « A moi, Auvergne ! s'écrie-t-il, ce sont les ennemis; » et il meurt percé de coups. Louis XVI créa une pension de 1000 fr. reversible aux aînés de la famille d'Assas.

ASSELIN, bourgeois de Caen, après la mort de Guillaume-le-Conquérant, ne voulut jamais permettre que le corps de ce prince fût inhumé dans un terrain dont il av. dépouillé sa famille.

ASSELIN (Gille-Thomas), poète médiocre, né à Vire, fut l'élève de Th. Corneille. Il remporta le prix de poésie à l'Acad. franç. en 1709, et fut couronné plus. fois aux Jeux floraux, notamm. pour une *élégie* touchante sur la mort de son maître. Doct. de Sorbonne et principal du collége d'Harcourt, il mourut à Issy en 1767. Ses *œuvres* ont été impr. Paris, 1725, in-8.

ASSELIN contribua en 1789 à la prise de la Bastille, fut accusé d'avoir trahi la cause du peuple, et pendu par ses compagnons.

ASSELINE (Jean-René), fils d'un palefrenier des écuries d'Orléans, né à Paris en 1742, fut d'abord success. de l'abbé Ladvocat dans la chaire d'hébreu en Sorbonne, puis gr.-vicaire de MM. de Beaumont et de Juigné, archev. de Paris. Nommé évêque de Boulogne en 1789, il refusa de prêter le serment, attaqua la constit. civile du clergé, et émigra en Allemagne. Il refusa sa démission lors du concordat, fut, après la mort de l'abbé Edgeworth, choisi par Louis XVIII pour son confesseur, et mourut à Hartwel en 1813. On a de lui : *Considérations sur le mystère de la croix; Pratiques et prières.* etc.; *Exposition abrégée du symbole des apôtres.* L'abbé Prémord a publié ses *OEuvres choisies*, Paris, 1823, 6 vol. in-12.

ASSELYN (Jean), peintre, né à Anvers en 1610, alla se perfectionner à Rome, et contribua beaucoup à réformer le goût des artistes de son pays, et à les rapprocher de la nature. On a de lui quelq. tableaux de bataille, et un gr. nombre de paysages ornés de monuments, de ruines ou de figures bien dessinées. Il mourut à Amsterdam en 1660.

ASSEMANI (Joseph-Simon), Syrien maronite, né en 1687, mort en 1768, archev. de Tyr, préfet de la biblioth. du Vatican, était très versé dans la connaiss. des langues anc. et de celles de l'Asie. Entre autres ouvr., il a publ. : *Biblioth. orientalis Clementino-Vaticana*, Rome, 1719-1728, 4 vol. in-fol.

ASSEMANI (Étienne-Évode), archev. d'Apamée, neveu du précéd., et son success. dans la place de préfet de la biblioth. du Vatican, a donné le *catalogue* des MSs. orientaux de la bibl. de Florence, 1742, 2 vol. in-fol., et trad. en latin *les Actes des martyrs de l'Orient et de l'Occident*, tirés de deux MSs. chaldéens déposés à la biblioth. du Vatican, imp. à Rome en 1748, 2 vol. in-fol. — *Italic. historiæ scriptores ex Bibl. Vatican.*, 1751-53, 4 vol. in-4. — *Kalendar. Eccles. universæ*, 1755, 6 vol. in-4. — *Bibliothec. juris oriental. canonic. et civilis*, 1762-66, 5 vol. in-4.

ASSEMANI (Jos.-Aloys), mort en 1782, a publ. à Rome : *Codex liturgicus ecclesiæ universæ*, Rome, 1749-1763, 12 vol. in-4.

ASSEMANI (Simon), orientaliste, né en Syrie l'an 1752, mort à Padoue en 1821, étudia la philos. et la théol. à Rome, fut prof. de langues orientales à Padoue, membre de l'acad. de la même ville et de l'institut d'Italie. On a de lui un *catal.* des MSs. orientaux de la biblioth. du comte Nani; un *Essai sur l'origine, la civilisation, la littérature et les mœurs des Arabes avant Mahomet*, 1787, in-8, en italien, et une *Descript. du globe céleste cufico-arabique du musée Borgia*, etc., Padoue, 1790, in-4, en latin.

ASSER, célèbre docteur juif, aut. du Talmud de Babylone, né en cette ville en 353, fut, dit-on, à 14 ans présid. de l'acad. de Sora sur l'Euphrate, eut un gr. nombre de disciples, et travailla toute sa vie à cette vaste compilation qui renferme les traditions, le droit canon et les questions qui regardent la loi. La *Misne* de Juda-le-Saint en forme le texte, et la *Gemmar* le comment. Il a été impr. à Amsterd., 1744, 12 vol. in-fol.

ASSERETO (Giovachino), peintre génois, élève du Borzone et d'Ansaldo, a beaucoup travaillé à Gênes, à Rome et en Espagne, où il mourut jeune en 1649. On cite de lui : une *Cène*, *Jésus portant sa croix*, un *St Antoine*, etc.

ASSÉRIUS-MÉNÉVENSIS, prélat anglais du 9e S., éleva le fils du roi Alfred; on dit dit qu'il lui conseilla de fonder l'univ. d'Oxford. Il a composé la *Vie d'Alfred* jusqu'à sa 45e année, dont la meill. édit. est celle d'Oxford, 1722, in-4; et des *Annales*, publ. par Gale, Oxford, 1631.

ASSEZAN (Pader d'), avoc. et littérat., né à Toulouse en 1644, mort dans cette ville en 1696, fut un des maîtres de l'académie des Jeux floraux. On a de lui deux trag., *Agamemnon* et *Antigone*, représentées en 1680 et 1686.

ASSHETON (Guillaume), théol. anglais, mort en 1711, réunissait à quelq. talents et à des vertus réelles une teinte de fanatisme. Il a publ. *la Tolérance désapprouvée*, Oxford, 1670; des *apologies* et beauc. d'écrits de controverse contre les papistes et les dissidents.

ASSIGNIES (Jean d'), est aut. d'un ouvr. singulier intit. : *Bourdon des âmes dévotes et ambitieuses de cheminer avec repos et confiance dans le pélerinage de la vie*, Douai, 1634, in-12.

ASSISI (Andrea d'), peintre de l'école romaine, né vers 1470, mort en 1556, fut élève du Pérugin, qu'il aida dans ses ouvr. On a de lui, au musée royal, *la Vierge* offrant son fils à l'adoration de deux saints martyrs.

ASSOLIG (Étienne), secrét. et conseiller du patriarche d'Arménie, mort vers 1017, est aut. d'une *hist.* de ce pays et de *Comment. sur l'Écriture.*

ASSOUCY (Ch. COYPEAU d'), poète burlesque, surn. *le Singe de Scarron*, né à Paris en 1604, quitta la maison paternelle à 9 ans, et se rendit à Calais, où il se fit passer pour le fils de Nostradamus, et guérit un malade, en prononçant quelq. paroles. Le peuple, le prenant pour un sorcier, voulut le jeter à la mer; mais il eut le bonheur de s'échapper et s'enfuit en Angleterre. De retour en France, il fut attaché successivem. comme joueur de luth et chanteur à Madame royale, Louis XIII et Louis XIV enfant; mais préférant la vie errante, il passa en Italie escorté de deux petits pages, eut partout de fâcheuses aventures, et se fit emprisonner dans les cachots de l'inquisition pour une satire mordante contre un prélat rom. Revenu à Paris, il fut enfermé à la Bastille, puis au Châtelet, pour ses mauvaises mœurs, et termina en 1679 une vie vagabonde et agitée. On a de lui une trad. burlesque des *Métamorphoses* d'Ovide et de *l'Enlèvement de Proserpine* de Claudien; ses *Aventures*, Paris, 1678, 2 vol. in-12, espèce de roman très amusant.

ASSUÉRUS, nom donné, dans l'Écrit. sainte, à plusieurs rois de Perse. Le plus remarquable est celui qui épousa Esther, nièce du Juif Mardochée

(*v.* Esther). On croit que ce prince est le même qu'Artaxercès-Longue-Main, ou, suivant dom Calmet, Darius, fils d'Hystaspe.

ASSUMPÇAO (don Joachim de), un des meill. physiciens du Portugal, mort en 1793, a laissé des *Mémoires sur les phénomènes électriques*, et des *Observations météorologiques* très exactes, que sa fin prématurée empêcha de pousser plus loin.

ASSUR, second fils de Sem, habita d'abord les plaines de Sennaar en Babylonie; mais, en ayant été chassé par Nemrod, il vint s'établir à l'E. du Tigre, vers 2640 av. J.-C., et donna le nom d'Assyrie à ce pays.

ASSWINAU (myth.), l'Esculape des Indiens, qu'ils font naître d'une jument fécondée par un rayon de soleil.

ASSYRIE, pays d'Asie situé entre l'Arménie, la Médie, la Mésopotamie et la Babylonie, forma dans les temps reculés deux empires florissants. Le 1er, fondé par Assur, vers l'an 2640, ou par Nemrod, vers l'an 2229, ne commence à être bien connu que depuis Ninus, que les histor. profanes regardent comme le fondat. de cet empire, vers l'an 2174, selon les uns, ou 2059, selon les autres. Le 2e empire fut formé, ainsi que celui des Mèdes et des Babyloniens, des débris du 1er, et se confondit ensuite dans l'empire des Perses.

ASTARTÉ (myth.), divinité de Syrie, la même que Vénus chez les Grecs.

ASTARIUS ou ASTARI (Blaise), méd. de Pavie, au 16e S., est auteur de traités de médecine: *De curandis febribus tractatur ab Aben Hay traditus, etc.*, Lyon, 1506, in-4. — *Consilia quædam valdè utilia*, Venise, 1521, in-fol.

ASTELL (Marie), Anglaise, née en 1668 à Newcastle à Londres, morte en 1731, était savante dans les mathém., la log., la philos. et les langues grecque et lat. Elle a laissé div. ouvr. relatifs à la défense et à la perfection de son sexe, Londres, 1697, in-12. — Des *Réflexions sur le mariage et la religion chrét. professée selon le rit anglican*, 1705, in-8, etc.

ASTER, fameux tireur d'arc d'Amphipolis, creva d'un coup de flèche l'œil droit à Philippe, roi de Macédoine, qui le fit pendre après la prise de Méthon, où cet archer s'était renfermé.

ASTÉRIUS. Deux saints de ce nom furent martyrisés dans les 1ers S. du christianisme. — Un autre Astérius, rhéteur de Cappadoce, surnommé par St Athanase *l'avocat des Ariens*, prétendait que J.-C. était la vertu de son père, de la même manière que les chenilles, selon Moïse, sont la vertu de Dieu.

ASTÉRIUS, év. de Pétra dans le 4e S., défenseur zélé des ariens, fut ramené dans le sein de l'Église par Athanase, qui a fait son éloge.

ASTÉRIUS (St) ou ASTÈRE, docteur de l'Église et métropolitain d'Amasée, succéda sur ce siége à Eudalius, vers la fin du 4e S., se montra fort zélé pour la pureté de la foi, et fut vénéré dans tout l'Orient pour sa personne et ses écrits. Ses *Sermons* et son *Homélie sur le martyre de Ste Euphémie*, publ. par Combefis et Cotelier, et trad. par l'abbé de Bellegarde et Maucroix, sont très élégants, remplis de belles pensées et de réflexions justes et solides.

ASTÉSANUS ou ASTÈSE, moine francisc. d'Asti, mort en 1338, est auteur de *Summa de casibus conscientiæ*, Venise, 1478, in-fol., réimpr. au moins dix fois dans le 15e S.

ASTÉSANO (Antoine d'), poète latin, a comp., dans le 15e S., en vers élégiaques, l'*Hist. de la ville d'Asti*, sa patrie, dont une partie s'est perdue, et l'autre, qui va jusqu'à 1342, a été publiée par Muratori dans le tome XIV des *Script. rer. ital.*

ASTIOCHUS, command. de la flotte lacédémonienne, prit Phocée, Cumes, et défit les Athéniens près de Gnide, l'an 411 avant J.-C.

ASTLE (Thomas), antiq. anglais, mort en 1803, a beaucoup travaillé sur les antiquités de sa patrie; une grande partie de ses écrits sont insérés dans l'*Archéol. britan.* Il a publ. à part: *Origine et progrès de l'écriture hiérogl. et élément., suivie d'un précis sur l'origine et les progrès de la peinture*, 2e édit., Londres, 1803, in-4.

ASTOLPHE, roi des Lombards en 749, envahit l'exarchat de Ravenne, et se disposait à s'emparer des terres de l'Église, lorsque le pape Étienne II implora le secours de Pépin, roi de France, qui passa en Italie, défit Astolphe, reprit Ravenne et en fit don au pape. Astolphe mourut en 756 des blessures qu'il avait reçues dans une chasse au sanglier.

ASTORGA (la marquise d'), vivait au 16e S. sous le règne de Charles II, roi d'Espagne. Les écrivains espagnols ont mis sur son compte une aventure semblable à celle de Coucy, de Fayel et de Cabestaing, à la suite de laquelle ils la font mourir dans un cloître au milieu des angoisses du désespoir.

ASTORINI (Élie), carme napolit., mort en 1702, est aut. d'un *tr.* sur la puissance du St-siége, et de div. ouvr. de théolog. et de mathémat., en italien, dont plus. sont restés MSs.

ASTORY (J.-Ant.), littérat. vénitien, mort en 1743, est aut. d'un gr. nombre d'écrits savants et érudits, entre autres: *Commentariolum in antiquum Alcmanis poetæ laconis monumentum*, Venise, 1697, in-fol. — *De Deo Brotonte epistola.* Cette dissertat. a été réimpr. avec l'ouvr. précéd. par Sallengre, dans le tome II du *nov. Thesaur. antiquit. romanar.*—*Lettres sur le Dieu Télesphore et les dieux Cabires*, et plusieurs *opuscules* grecs, latins et italiens, insérés dans divers recueils.

ASTORRÉ (Gérard d'), l'un des plus anciens poètes ital., a laissé quelq. pièces impr. dans des rec. de poésies, et d'autres conservées en MSs. avec celles du P. Jacopone.

ASTRAMPSYCUS, écrivain grec du Bas-Empire dont l'époque ne nous est pas connue, est auteur d'un petit *poème* en vers ïambiques sur l'explication des songes, qu'on trouve à la suite d'*Artémidore* dans l'édition de Rigault.

ASTRÉA, célèbre cantatrice italienne, morte en 1758, fit les délices des théâtres de Turin et de Berlin.

ASTRÉE (myth.), déesse de la justice, fille de

Jupiter et de Thémis, habita la terre dans le siècle d'or, mais en fut chassée par les crimes des hommes.

ASTRONOME (l'), écriv. du 9e S., désigné sous ce nom, sans doute à cause de ses connaissances en astronomie, est aut. d'une *Vie de Louis-le-Débonnaire,* trad. par le présid. Cousin, dans le tome Ier de son *Hist. de l'empire d'Occident.*

ASTRUC (JEAN), médecin célèbre, né en 1684 à Sauve, dioc. d'Alais, étudia la médec. à Montpellier, où il fut nommé professeur en 1716. Venu à Paris pour y mettre la dern. main à deux ouvr. qui sont restés ses premiers titres, son *Traité sur les maladies vénériennes* et ses *Recherches sur la faculté de Montpellier,* il fut appelé peu de temps après à Varsovie par le roi de Pologne, qui le nomma son prem. méd. Dès 1730 il était de retour à Paris, et cette même année il reçut le double titre de méd. consult. du roi et de profess. au collége royal. Ce médecin distingué mourut en 1763. Ses princip. ouvr. sont : *De morbis venereis*, Paris, 1740, 2 vol. in-4, trad. en franç. 1743, 4 vol. in-12. — *Mémoires relatifs à l'hist. nat. du Languedoc*, 1737, in-4.— *Tr. de pathologie,* 1766, in-8.—*Tr. de thérapeutique*, lat. 1743. — *Conjectures sur le livre de la Genèse,* 1753, in-12.—*Doutes sur l'inoculation,* 1756, in-12. — *Sur les tumeurs et les ulcères,* 1759.—*L'Art de l'accoucheur,* 1766, in-12.—*Sur les maladies des femmes,* 6 vol. in-12, 1761-66. — *Mém. pour servir à l'hist. de la faculté de médec. de Montpellier,* 1767, in-4, publ. par Lorry.

ASTYAGE, dernier roi des Mèdes, en l'an 585, fut, suivant Hérodote, détrôné par son petit-fils Cyrus; mais le récit de Xénophon ne s'accorde pas avec celui d'Hérodote.

ASTYANAX (myth.), fils unique d'Hector et d'Andromaque, fut précipité du haut des murs de Troie après la prise de cette ville, par ordre d'Ulysse et de Calchas, qui craignaient qu'il ne vengeât son père.

ASTYDAMAS, poète dramatiq. grec dans le 4e S. avant J.-C., remporta 15 fois le prix au concours des jeux publics. Son fils composa aussi plusieurs pièces.

ASTYLE (mythol.), centaure doué du don de divination.

ASTYMÉDUSE, 2e femme d'OEdipe, chercha vainement à faire périr les enfants de sa première femme.

ASUMAN (myth.), génie persan qui prenait soin des âmes lors de leur séparation d'avec le corps.

ASYCHIS, roi d'Égypte, vers l'an 105 av. J.-C. On cite de lui une loi qui permettait aux Égyptiens d'emprunter en donnant en gage le corps de leur père.

ASYLÆUS (myth.), dieu romain dont le temple servait d'asile aux esclaves et aux débiteurs. Tibère détruisit cet abus.

ATABALIPA ou ATAHUALPA, dernier prince de la famille des incas du Pérou qui régna sur cet état, fut, contre la foi du serment, chargé de chaînes, et étranglé par l'ordre de Pizarre en 1533.

ATAHAUTA, nom que donnent à l'Être suprême les peuples qui habitent les bords du fleuve Saint-Laurent.

ATAIDE (LOUIS d'), vice-roi des Indes, y rétablit les affaires des Portugais, et vainquit successivem. tous les rois du pays qui osèrent l'attaquer. Il mourut à Goa en 1580.

ATANAGI (DENIS), littérateur, né vers 1510 dans le duché d'Urbin, est regardé par les Ital. comme l'un de leurs meill. critiq. Outre des *Tables* de la rhétor. d'Aristote et de la paraphrase d'Hermogène, Venise, 1553, in-4, et quelq. dissertat., on a de lui des *Raccolte* fort estimées : *Ere famigliari di XIII uomini illustri. — Lettere facete e piacevoli di diversi uomini grandi,* Venise, 1561, in-8. Un troisième rec. de lettres qu'il av. préparé ne parut qu'en 1574, après la mort d'Atanagi. — *Rime di diversi nobili poeti toscani raccolte,* Venise, 1565, 2 vol in-8. On lui doit encore de bonnes éditions des *Rime* de Bern. Capello, 1560, in-4; de Sacopo Zane, 1562, in-8; et de Berard. Rota, 1567, in-8.

ATAULPHE, roi des Visigoths en Espagne, beau-frère d'Alaric, lui succéda en 411. A la prise de Rome où il s'était signalé, il av. fait captive Galla-Placidie, sœur de l'emper. Honorius, et touché de ses charmes, il demanda sa main; mais Honorius refusa de s'allier avec un roi barbare. Ataulphe suivit le projet de son prédécess. de s'établir dans les Gaules. Il battit les ennemis d'Honorius, et, maître de l'Aquitaine, épousa Placidie dont il était aimé, dans la ville de Narbonne. D'après les conseils de sa femme, il tourna ses armes contre les Suèves, les Alains et les Vandales, franchit les Pyrénées, et, selon toute apparence, aurait achevé rapidem. la conquête de l'Espagne, lorsqu'il fut assassiné par un de ses officiers à Barcelonne, en 415.

ATAVYRIUS (myth.), ancienne divinité de l'île de Rhodes, qu'on croit être la même que Jupiter.

ATAYDE (don ALVAR d'), gouverneur de Malaca pour le roi de Portugal Jean III, y commit de grandes exactions, fut arrêté par ordre du vice-roi des Indes, conduit à Lisbonne et condamné à une prison perpét. par la chambre royale, qui de plus confisqua ses biens.

ATAYDE (GEORGE d'), de la même famille, év. de Viseu, assista au concile de Trente, travailla à la réformation du bréviaire rom., et mourut en 1611. Il a publié les *Priviléges de la chapelle royale de Portugal.*

ATÉNOLPHE Ier, prince de Capoue, s'empara de cette principauté sur Landone, son parent, en 887, conquit Bénévent en 900, eut ensuite à se défendre contre les Sarrasins qui battirent les troupes qu'il avait réunies contre eux, et venait de demander des secours à l'emper. Léon-le-Sage, lorsqu'il mourut en 910.

ATÉNOLPHE II, fils du précéd., gouverna conjointem. avec son frère Landolphe. Ces deux princes ayant accepté des empereurs le titre de patrices, ramenèrent ainsi l'Italie méridionale sous la suzeraineté de l'emper. d'Orient. Aténolphe mourut en 940, et Landolphe en 943.

ATÉPOMARE, roi d'une partie des Gaules, et qu'on croit fondat. de Lyon, vint assiéger Rome avec une puissante armée. Il déclara qu'il ne se retirerait que lorsqu'on lui aurait livré les femmes les plus distinguées de la ville; mais les servantes s'étant rendues à leur place dans le camp des Gaulois, saisirent le moment de leur sommeil, et donnèrent le signal aux Romains, qui vinrent fondre sur les Barbares. C'est pour éterniser cette action que fut instituée à Rome la fête des servantes.

ATHA, célèbre imposteur du 8e S. (2e de l'hég.), surn. *Mocanna* (voilé), parce qu'il portait un masque d'or, s'attacha à Abou-Moslem, chef d'une secte à la tête de laquelle il fut bientôt lui-même. Il prétendait que l'esprit de Dieu, après avoir passé dans Adam, Noé, les grands prophètes et Abou-Moslem, était arrivé jusqu'à lui. Assiégé par le khalyfe Mehdey dans la Transoxane, il mit le feu au château et périt dans les flammes vers l'an 779 de J.-C. (163 de l'hég.).

ATHAI, auteur arabe, né à la Mekke, mort en 114 de l'hégyre, est regardé par les musulmans comme le plus ferme soutien de leur doctrine. On trouve sa *Vie* dans l'*Hist. des saints musulmans*, par Jafey.

ATHALANTE (myth.), célèbre par sa légèreté à la course, était fille de Schénée, roi de Scyros. Son père la promit en mariage à celui qui la vaincrait à la course. Hippomène eut seul cet avantage, et il ne réussit qu'en jetant devant Athalante, tandis qu'elle courait, des pommes d'or qu'elle s'amusa à ramasser.

ATHALANTE, fille d'Iasus, roi d'Arcadie, tua les centaures Hylée et Rhécus, qui voulaient attenter à sa vertu, assista à la chasse de Calydon, et reçut la hure du sanglier de la main de Méléagre.

ATHALARIC, roi des Ostrogoths, succéda en 526 à Théodoric, et mourut de débauche en 534.

ATHALIE, fille d'Achab, roi d'Israël, et de Jézabel, épousa Joram, roi de Juda; après la mort de ce prince, elle fit massacrer tous les enfants de son fils Ochosias. Jézabel, sœur de ce dern., sauva le jeune Joas, que le grand-prêtre Joïada fit reconnaître pour roi par les prêtres et par le peuple. Athalie accourut au bruit de cet événement, et fut mise à mort par la multitude, l'an 878 av. J.-C.

ATHAMAS (myth.), roi de Thèbes, ayant perdu sa première femme, épousa Ino, fille de Cadmus. Junon, jalouse de cette union, ordonna à l'une des Furies de troubler la raison des deux époux. Athamas, dans sa fureur, écrasa l'aîné de ses fils; Ino s'enfuit avec le second, Mélicerte, et se précipita dans la mer. Revenu à lui, Athamas quitta Thèbes, et alla fonder un roy. en Épire.

ATHA-MÉLIK, hist. persan, né dans le Khoraçan l'an 1228 de J.-C. (625 de l'hég.), fut deux fois gouvern. de Bagdad, et mourut de chagrin des persécutions que ses ennemis lui suscitèrent. Il a laissé une hist. du Khovarism et des Mogols, intit.: *la Conquête du monde*, dont il existe un exempl. à la biblioth. royale,

ATHANAGILDE, roi des Visigoths en 554, ne put chasser d'Espagne les Romains de ses auxiliaires devenus ses ennemis; mais il se soutint par une sage administrat. et par d'utiles alliances. Il maria l'aîné de ses filles à Chilpéric, roi de Soissons, et Brunehaut, la seconde, à Sigebert, roi d'Austrasie, et mourut à Tolède en 567.

ATHANARIC, roi des Visigoths dans le 4e S., envoya des secours à Procope, qui venait de prendre le titre d'empereur. Procope fut vaincu par Valens, et ce prince marcha ensuite contre Athanaric, qu'il défit en 369. Plus tard Athanaric quitta la retraite où il s'était confiné, fit un traité avantag. avec l'emper. Théodose, et vint à Constantinople, où il mourut en 381 des suites de ses excès de table.

ATHANASE (St), célèbre Père de l'Église, né vers 296 à Alexandrie, devint patriarche de cette ville, et se signala par son zèle contre les ariens. Il fut alternativem. déposé et rappelé par plusieurs conciles, par Constantin-le-Grand, Constantin-le-Jeune, Constance, Julien, Jovien et Valens, selon les différents succès des ariens. Il réussit enfin à rentrer triomphant à Alexandrie, et y finit tranquillement ses jours en 373. Il reste de lui un gr. nomb. d'ouvr., la plupart dirigés contre les ariens, et des *Comment.* sur la Bible. On lui attribue à tort le symbole de Nicée. La meill. édition de ses ouvr. est celle du père Montfaucon, Paris, 1698, 3 vol. in-fol.

ATHANASE, évêq. d'Ancyre, assista en 363 au concile d'Antioche, et y signa le symbole de Nicée.

ATHANASE (St) reçut la couronne du martyre en 452, par des brigands qu'avait apostés contre lui Théodose, chef des eutychéens.

ATHANASE, 2e du nom, évêq. et duc de Naples, conspira en 878 contre son frère Sergius II, auquel il fit arracher les yeux, et qu'il fit périr à Rome dans les fers. Athanase s'allia ensuite avec les Sarrasins, ravagea le midi de l'Italie, les états de l'Église, jusqu'à sa mort, qui arriva en 900.

ATHANASE (J.-B.), jésuite, né à Lyon, mort à Rome en 1630, a publié un ouvr. ascétique intit.: *le Tribunal de la conscience.*

ATHANASE (Pierre), rhéteur byzantin, s'occupa de la réunion des Églises grecq. et rom., et vint en France solliciter l'appui du card. de Richelieu. Il est aut. de trois *Traités* sur la philos. d'Aristote, Paris, 1642; d'une *Épître* sur l'union, adressée aux patriarches d'Alexandrie et de Jérusalem, etc., grec-latin, Paris, 1655, in-4.

ATHANASIE (Ste), née dans l'île d'Égine au 9e S., fonda un monastère appelé *Timi*, dont elle fut supérieure, et mourut en 860, au retour d'un voyage à Constantinople.

ATHANASIO (don Pèdre), peintre espagn., né à Grenade en 1638, mort en 1688, peignit à la manière de Van-Dyck et de P. de Moya; la ville de Grenade possède presque tous ses tableaux, entre autres une *Conception* et une *Convers. de St Paul*, très estimées.

ATHANATUS, athlète d'une force prodigieuse, au rapport de Pline, se promenait revêtu d'une

cuirasse de plomb pesant 500 livres, et de brodequins du même poids.

ATHANAIS, de Syracuse, au 4e S. avant J.-C., avait écrit l'*Hist. de Sicile.* Cet écriv. est cité par Plutarque, *Vie* de Timoléon. Vossius lui a donné un article dans les *Hist. græc.*

ATHARIDE (myth.), divinité des Arabes, présidait, selon eux, au mouvem. des constellations.

ATHÉAS, roi des Scythes, prince belliqueux, fit la guerre aux Triballiens et aux Istriens, et fut tué dans un combat contre Philippe-le-Grand, vers 340 av. J.-C., à l'âge de 90 ans.

ATHÉNAGORAS, philos. éclectique, né dans le 2e S., à Athènes, embrassa jeune le christian., et vint à Alexandrie, où il professa dans son école une doctrine basée sur les dogmes du platonisme et de la religion nouvelle. Il adressa à Marc-Aurèle et à Commode une apologie pour les chrétiens, trad. en franç. dès le 16e S., et dont l'abbé de Gourcy a donné des extraits. On lui doit en outre un *Tr.* sur la résurrection des morts, trad. en franç. par le P. Renier, Breslau, 1753, in-12. Les œuvres d'Athénagoras, publ. gr. et lat. par H. Estienne, 1557, in-8, l'ont été plus. fois depuis. La meilleure édit. est celle d'Oxford, 1706, in-8. On lui attribue à tort le roman du *Vrai et parfait amour,* écrit en franç. par Fumée, sieur de Genillé.

ATHÉNAIS, impérat. d'Orient, sous le nom d'Ælia-Eudoxia, était femme de l'emper. Théodose-le-Jeune. Ayant été disgraciée par son mari, qui la soupçonnait d'intelligence avec le savant Paulin, elle se retira en Palestine et mourut à Jérusalem en 460, après avoir protesté de son innocence. Cette princesse avait composé, entre autres ouvr., une traduct. en vers hexamètres des huit prem. liv. de l'*Ancien-Testament*, citée par Photius. On lui attribue, mais sans preuves suffis., une *Vie* de J.-C., composée de vers pris dans l'Iliade et l'Odyssée, impr. sous le titre : *Homerici centones,* gr. et lat., par H. Estienne, 1578, in-16, et reprod. dans la *Bibl. Patrum.*

ATHÉNÉE, célèbre grammair. grec au 2e S., né à Naucrate en Égypte, sous Marc-Aurèle, vivait encore sous Sévère ; c'est le Varron ou le Pline des Grecs. Il ne reste de lui que *les Dipnosophistes,* c.-à-d. *les Sophistes à table,* en 15 liv., dont il manque les deux prem., une partie du 3e, et la plus gr. partie du dernier. On y trouve une variété surprenante de citations et de faits, qui seraient inconnus sans lui. Casaubon en a donné une édit. grecque-latine à Lyon, 1612. La meill. est celle de Schweighœuser, Strasbourg, 1801 à 1806, 14 vol. in-8. La traduct. infid. de l'abbé de Marolles, Paris, 1680, in-4, est rare. Le Febvre de Villebrune en a publ. une nouv., 1789, 5 vol. in-4.

ATHÉNÉE, médec., né en Cilicie et contempor. de Pline, pensait que le feu, l'air, l'eau et la terre ne sont pas les vrais éléments, mais le chaud, le froid, le sec et l'humide, auxquels il en ajoutait un 5e appelé esprit, en grec πνευμα, ce qui fit donner à sa secte le nom de *pneumatique.* Il est souvent cité par Galien.

ATHÉNÉE, ingénieur de Byzance, vivait sous le règne de l'empr. Gallien, dans le 3e S. Il est aut. d'un *ouvr.* sur les machines de guerre, impr. dans le *Rec. des anciens mathématiciens,* Paris, 1693, in-fol., grec et lat.

ATHÉNÉE, mathém. grec, fut l'inventeur d'une horloge d'eau ou clepsydre, qui mesurait le temps par un sifflement d'air que l'impulsion de l'eau faisait sortir d'un orifice étroit.

ATHÉNION, esclave cilicien, se mit à la tête des esclaves révoltés en Sicile, soutint quatre ans la guerre contre les Romains, et fut tué par le consul Aquilius, 101 av. J.-C.

ATHÉNIS de Chio, peintre, sculpteur et archit. grec, dans le 6e S. av. J.-C. Plusieurs des statues de cet artiste furent transportées à Rome, ainsi que d'autres dont son frère Bupalus était l'auteur.

ATHÉNODORE, philos. stoïcien, de Tarse, garde de la biblioth. de Pergame, était l'ami de Caton d'Utique, qui reçut ses derniers soupirs.

ATHÉNODORE, philos. stoïcien, né comme le précéd. à Tarse, précepteur d'Octave, conserva sur son élève un crédit dont il ne profita que pour lui conseiller la modération et la clémence. Auguste le chargea de l'éducation de Claude, qui parvint depuis à l'empire. Il mourut à 82 ans dans sa patrie dont il av. écrit l'hist. qui ne nous est pas parvenue.

ATHÉNODORE (St), évêque de Néocésarée, fut disciple d'Origène, assista au concile d'Antioche, et souffrit le martyre sous l'empire d'Aurélius, en 255.

ATHÉNODORE, nom de deux habiles sculpt. qui travaillèrent au groupe de Laocoon, et se distinguèrent par leurs statues de femmes.

ATHÉNOGÈNES (St), martyr, est cité par St Basile pour avoir, à l'instant de sa mort, fait un *Hymne* sur la Trinité.

ATHIAS (Tobie), a publ. une *Bible espagn.* à l'usage des Juifs, Ferrare, 1553, in-fol., goth.

ATHIAS (Jos.), juif, impr. d'Amsterdam, a publ. en 1661 et 1667, 2 édit. de la *Bible,* en hébr., 2 vol. in-8, qui lui méritèrent une chaîne et une médaille d'or des États-Généraux de Hollande.

ATHLONE (Godefroi de Reide, comte de), gén. hollandais au service de Guillaume III, roi d'Angleterre, contribua à la conquête de l'Irlande, fit les campagnes du duc de Marlborough, et mourut à Utrecht en 1703.

ATKINS (Richard), écrivain anglais, mort en 1677, a publ. *de l'Origine et des progrès de l'imprimerie* en Angleterre, 1664, in-4, ouvr. qu'a fait oublier celui de Middleton ; une *apologie* suivie d'un *opuscule* intit. : *Soupirs et éjaculations de l'âme*, 1669, in-4.

ATKINS (sir Robert), célèbre jurisc. anglais, fut en 1661, nommé chevalier du Bain à l'avénem. de Charles II, et l'un des douze grands juges dans la cour des plaids communs en 1671. Mécontent du gouvernem., il se démit en 1679 de son emploi, et se retira dans ses terres ; consulté en 1683, sur l'accusation intentée contre lord Russel, il donna deux *Mémoires* dans lesquels il se montra le dé-

fenseur ardent de l'accusé. Quand la révolut. de 1688 eut livré l'Angleterre à Guillaume, Atkins fut nommé prem. présid. de la cour de l'échiquier, et le 19 oct. 1689, élu orateur de la chambre des pairs. Il mourut en 1709; ses ouvr. ont été réunis en un vol. in-8, sous le titre de *Tr. parlementaires et politiques*.

ATKINS (sir ROBERT), fils du précéd., mort en 1711, a écrit *l'Hist. du comté de Glocester,* Londres, 1712, in-fol.

ATKINS (JEAN), chirurg. anglais, employé sur un vaisseau de guerre qui allait en croisière, visita les côtes d'Afrique, le Brésil, la Barbade et la Jamaïque, et, de retour en Angleterre, publ. la *relation* de ses voyages, Londres, 1735.

ATLAS (mythol.) roi de Mauritanie, se livra à l'astron., ce qui fit dire qu'il soutenait le ciel sur ses épaules. La fable dit encore qu'il fut transformé en montagne par la tête de Méduse pour avoir refusé l'hospitalité à Persée.

ATOCHE (LOUIS-JEAN-MARIE), employé au cabinet des estampes de la biblioth. royale, mort à Paris en 1832, était connu surtout par ses *Aquarelles*.

ATOSSE, fille de Cyrus, épousa Cambyse, son frère, ensuite le mage Smerdis, et en 3e noces Darius, dont elle eut Artabazane et Xercès. Usségrius prétend qu'elle est la même que Vasthi de l'Écriture. — Une autre ATOSSE, fille d'Artaxercès-Mnémon, se maria avec son père qui avait conçu pour elle une passion criminelle.

ATRACTUS (HUGUES), méd. et mathémat. angl. fut élevé au cardinalat en 1281, et mourut de la peste en 1287. On lui attribue : *Canones medicinales super opus febrium; De genealog. human.; Distinctiones prædicabiles.*

ATRÉE, fils de Pélops et d'Hippodamie, père d'Agamemnon et de Ménélas, régna sur Argos et Mycènes vers 1266 av. J.-C. Il chassa de sa cour Thyeste, son frère, qui avait séduit Érope son épouse, et lui fit servir dans un festin deux enfants nés de ce commerce criminel. Il succomba lui-même sous les coups d'Égyste, fils de Thyeste. On donna le nom d'Atrides à ses fils Agamemnon et Ménélas.

ATROPATE, un des capit. d'Alexandre, régna après la mort du conquérant sur une partie de la Médie, qui prit le nom d'Atropatène.

ATROPOS (mythol.), nom de l'une des trois Parques.

ATTA (T.-QUINT.), poète latin qui florissait l'an 677 de Rome, est aut. de *comédies* et de *satires* dont on trouve quelq. fragments dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

ATTAIGNANT (GABRIEL-CHARLES de L'), bel-esprit que sa qualité d'ecclésiastique n'a pas empêché de rimer quelq. madrigaux et chansons assez galantes, né en 1697 à Paris, où il mourut en 1779, retiré chez les Pères de la doctrine chrét., fut de bonne heure pourvu d'un canonicat à Reims, mais ne quitta point la capitale, et fit métier d'amuser par des bons mots, impromptus ou couplets satiriques, la société qu'il y fréquenta jusqu'à l'époque de sa retraite du monde. Ses princip. product. ont paru collectivem. par les soins de l'abbé de La Porte, sous le titre de *Poésies de l'abbé de L'Attaignant*, 1757, 4 vol. in-12, auxquels il faut joindre un 5e vol. publ. en 1779, sous le titre de *Chansons et poésies fugitives*. Le *Choix* qu'en a donné Millevoye, 1810, in-18, contient ce qu'il y a de moins mauvais parmi les différ. pièces de cet auteur, de qui nous citerons encore : *Épître à M. L. P. sur ma retraite*, 1769, in-8. — *Réflexions nocturnes*, 1769, in-8. L'abbé de L'Attaignant est aussi aut. de plus. vaudevilles, et il a eu part avec Fleury à l'opéra comique du *Rossignol*. — L'ATTAIGNANT de BLAINVILLE, trés. de St-Lazare, et parent du précédent, est aut. d'une comédie en 5 actes et en vers, intit. *le Fat*, jouée en 1751, mais non impr.

ATTALE Ier, roi de Pergame, successeur d'Eumène, l'an 241 av. J.-C., dompta les Galates, étendit ses conquêtes jusqu'au mont Taurus, embrassa le parti des Romains contre Philippe de Macédoine, favorisa les lettres, fonda la célèbre bibliothèque de Pergame, et mourut l'an 197 av. J.-C.

ATTALE II, dit *Philadelphe,* fils d'Attale Ier, monta sur le trône 159 ans avant J.-C., repoussa Antiochus, roi de Syrie, et Prusias, roi de Bithynie, qui menaçaient son roy., rétablit Ariarathe sur le trône de Cappadoce, se concilia l'amitié des Romains, et fonda en Lydie Attalie et Philadelphie. Il mourut l'an 138 av. J.-C., à 82 ans, empoisonné par son neveu Attale-Philométor, impatient de jouir de sa succession.

ATTALE III, dit *Philométor,* neveu du précéd., tomba en démence dès le commencement de son règne, et se souilla du meurtre d'un grand nombre de ses amis. Il abandonna les affaires, pour se livrer à la culture des jardins, semant de préfér. des plantes vénéneuses, dont il av. fait une étude particulière. Il mourut l'an 133 av. J.-C., instituant le peuple romain son héritier.

ATTALE, gén. de Philippe-le-Grand, roi de Macédoine, s'attira de bonne heure la haine d'Alexandre qui le fit assassiner quand il fut sur le trône. Une insulte qu'il avait faite à un jeune seigneur nommé Pausanias, devint l'occasion du meurtre du lieuten. de Philippe.

ATTALE (PRISCUS), sénateur romain, qui fut un instant revêtu de la pourpre par Alaric, lorsqu'il était maître de Rome, l'an 410, se soutint quelque temps dans les Gaules contre les génér. d'Honorius; mais il fut pris par Constance et envoyé à cet emper. qui lui fit couper la main droite et l'exila dans l'île de Lipari, où il mourut misérablement en 417.

ATTALIOTA (MICHEL), juge et proconsul vers 1070, a comp. un *Manuel de droit*, dédié à l'emper. Michel Ducas, et que l'on trouve dans le *Jus gr.-roman.* de Leunclavius.

ATTARDI (BONAVENTURE), relig. augustin, né à St-Philippe-d'Argire en Sicile, prof. d'hist. sacrée à l'univ. de Catane, nommé, en 1738, provincial de son ordre en Sicile et à Malte, fut l'un de ceux

qui attaquèrent Muratori, lorsqu'il eut soutenu qu'un chrétien n'était pas obligé de verser son sang pour défendre l'opinion de l'immaculée conception.

ATTAVANTI (Paul), religieux servite, né à Florence en 1419, mort dans la même ville en 1499, ami des sav. de son siècle, se rendait aux assembl. de l'académie platonicienne qui se tenaient dans le palais de Laurent de Médicis. On a de lui un *Carême*, 1479, in-4; un *Abrégé du droit canonique*, Milan, 1479, in-fol.; une *Exposition des Psaumes*, 1479, in-4; ses *Comment.* sur le Dante et sur Pétrarque sont restés MSs.

ATTÉIUS (Capito), jurisc. romain, consul avec Germanicus, l'an 746 de Rome, obtint sous Tibère des emplois considérables, et mourut l'an 23 de l'ère chrétienne. Ses ouvr. cités par Aulu-Gelle, Macrobe et autres, sont perdus; c'étaient: *Commentaria ad leg. XII. tab.; De pontificio jure; De jure sacrificiorum; De senatoris officio.*

ATTENDOLO (Darius), docteur en droit, né à Bagnacavello, dans le 16e S., a publ. *il Duello, diviso in tre libri*, Venise, 1560. — *Discorso intorno all' onore e al modo d'indurre le querele per ogni sorta d'ingiuria alla pace*, Venise, 1565, in-8. — Son fils, poète et littérat., a laissé un *Recueil de poésies*, Florence, 1584, et Naples, 1588, in-4, et d'autres product. peu intéressantes.

ATTENDULI (Marguerite), soutint la gloire de son frère Sforce, qui s'éleva d'un rang obscur à la place de connétable du roy. de Naples, et dont les descendants devinrent ducs de Milan.

ATTERBURY (François), célèbre év. anglais, né à Middleton en 1662, fut successivem. chapelain du roi Guillaume, de la reine Anne, évêque de Rochester et doyen de Westminster. Après la mort de la reine, accusé d'être entré dans une conspirat. en faveur des Stuarts, il subit un interrogatoire devant un comité du conseil privé, fut envoyé prisonnier à la Tour de Londres, décrété d'accusation par la chambre des communes, et traduit devant les pairs. Cette chambre le destitua de toutes ses places et le bannit à perpétuité du territoire de la Grande-Bretagne. Il vint se fixer en France, et mourut à Paris, en 1732. On estime surtout ses *Sermons*, 4 vol. in-8, et ses *Lettres*, publ. avec celles de Pope et de Swift.

ATTERSOL (Guill.), savant du 17e S., a publ. en anglais un *Comment. sur le livre des Nombres*, 1618, in-fol.

ATTHALIN (Cl.-Franç.), profess. de médec. à Besançon, mort en 1782, a publ. *Institutiones anat.*, 1753, in-8, et div. observat. sur des cas singul. qui prouvent des connaiss. très étendues. Il était associé de l'acad. roy. de médec.

ATTICUS (Titus-Pomponius), chevalier romain, célèbre par sa liaison avec Cicéron. Durant les guerres de Marius et de Sylla, il se retira à Athènes, où il apprit à parler le grec aussi purement que le latin, d'où lui vint le surnom d'*Atticus*. De retour à Rome il resta toujours étranger aux affaires, préférant l'étude et la vie privée. Il était aimé de tous les partis, et joua souvent le rôle de conciliateur. Outre Cicéron, avec lequel il était lié dès l'enfance, il comptait au nombre de ses amis, Hortensius, Pompée, César, Brutus et Octave; il maria sa fille à Agrippa et fiança sa petite-fille à Tibère. Il mourut à 77 ans, l'an 32 av. J.-C. Il avait composé plus. ouvr. histor. qui sont perdus. Cicéron lui écrivit un gr. nombre de lettres qui forment 17 livres. Sa vie a été écrite par Cornélius-Népos.

ATTICUS (Julius), Athénien du temps de Nerva et d'Adrien, passa tout d'un coup d'une extrême pauvreté à une grande opulence, par la découverte d'un trésor que l'emper. lui permit de s'approprier. Il n'usa de ses richesses que pour embellir Athènes et faire du bien aux habitants.

ATTICUS (Hérode), célèbre rhéteur, fils du précédent, précepteur de l'emper. Vérus, fut élevé au consulat par Antonin, en 143, et laissa un gr. nomb. d'ouvr. dont les *fragments* ont été publ. avec des notes de Raph. Fiorilli, et une préface de Heynec, Leipsig, 1801, in-8. Il eut un fils qui avait si peu d'intellig. que, pour lui faire apprendre les lettres de l'alphabet, il fut obligé de lui donner 24 domestiques, dont chacun portait le nom d'une des lettres.

ATTICUS, patriarche de Constantinople, natif de Sébaste, fut placé sur le siége épiscopal en 406, malgré Innocent Ier et St Jean-Chrysostôme, et mourut l'an 427, estimé pour sa piété et sa science.

ATTILA, chef ou roi des Huns (*v.* ce nom), surn. *le Fléau de Dieu*, commença par ravager l'empire d'Orient, rendit Théodose-le-Jeune son tributaire, traversa ensuite la Germanie occidentale, et entra dans les Gaules en l'an 450, à la tête d'une armée de 500,000 combattants. Après s'être emparé de plusieurs places, il vint assiéger Orléans; mais il fut repoussé par les troupes réunies d'Aétius, gén. romain, de Mérovée, roi des Francs, et de Théodoric, roi des Goths; peu de temps après, ces mêmes chefs lui livrèrent dans *les champs Catalauniens* (près de Châlons en Champagne), une bataille sanglante, où il perdit plus du quart de son armée. Il passa avec le reste en Italie en 452, ruina Aquilée et plus. villes, et marcha sur Rome. Mais, s'il faut en croire les historiens ecclés., le pape St Léon venu à sa rencontre lui ayant promis un tribut, au nom de l'emper. Valentinien III, il consentit à ne pas pousser plus avant ses conquêtes, et retourna en Pannonie, où il mourut en 453. Sa *Vie* a été écrite, dans le 12e S., par Juv.-Cœcil. Calatus-Dalmaticus, et dans le 16e par Olaüs, archevêque d'Upsal. Il en existe une 3e en italien, impr. à Venise, en 1672, in-fol.

ATTILIUS (Marcus), ancien poète latin., vivait au commencem. du 7e S. de Rome. Son style était très dur, au jugem. de Cicéron qui trouve cepend. que sa trad. de l'*Électre* de Sophocle mérite d'être lue; il a laissé plus. comédies dont on ne connaît aucun fragm.

ATTINGHAUSEN (Gérard), landamman d'Uri en 1206, contribua à l'établissem. de la fédération entre les trois cantons d'Uri, de Schwitz et d'Underwald.

ATTIRET (le frère Jean-Denis), jésuite et peintre, né en 1702 à Dole, fut en 1737 de la mission de Pékin, et fit dans cette ville un gr. nombre de tableaux dont les victoires de l'emper. Kien-Long lui fournirent les sujets. Ce prince voulut, pour le récompenser, le créer mandarin; Attiret refusa cette dignité, et eut le bonheur de ne pas irriter l'emper. par ce refus. On ne connaît de lui qu'une *lettre* sur l'architect. chinoise, insérée dans les *Lettres édifiantes*, tom. XXVII. Il mourut à Pékin en 1768; l'emper. fit les frais de ses funérailles.

ATTIRET (Claude-François), sculpteur, né à Dole en 1728, fut membre de l'acad. de peinture et de sculpt. à Paris, et fit pour sa ville natale la première statue qui ait été élevée à Louis XVI; il mourut dans un hôpital en 1804.

ATWOOD (George), physicien anglais, mort en 1807, est aut. des ouvr. suivants : *Analyse d'un cours sur les principes de la physique*, Cambridge, 1784. — *Recherches sur la théorie du mouvement*, dans les *Transact. philos.*; *Traité sur le mouvement rectiligne et la rotation des corps*, etc.

ATYS (mythol.), jeune berger phrygien, était aimé de Cybèle, qui lui confia le soin de son culte et lui fit jurer d'observer la chasteté. Il viola son vœu, et Cybèle pour le punir lui inspira une frénésie qui le porta à se mutiler. Les prêtres de Cybèle suivirent son exemple, et c'est depuis qu'ils furent eunuques.

ATZYS, prince de la dynastie des Kharismiens, et favori de Sandgiar, sulthan des Seljoucides, gouverna l'empire avec gloire pendant la captivité de son maître chez les Turkomans. S'étant révolté ensuite, puis réconcilié avec lui, il mourut en 1155. Le poète Rachid vante la bravoure et la libéralité de ce prince, dont il prononça l'oraison funèbre.

AUBAIS (Ch. de BASCHI d'), né près de Nîmes en 1686, mort en 1777, aima et cultiva les sciences, et se forma une biblioth. choisie. C'est de lui que Ménard reçut les matériaux dont se compose le *Recueil de pièces fugitives pour l'histoire de France*, 3 vol. in-4, 1759. D'Aubais est auteur d'une *Géographie historique*, 1761, 2 vol. in-8, ouvr. peu estimé.

AUBAN (marq. de SAINT-), lieut.-général des armées du roi, mort en 1783, avait fait 17 campagnes et s'était trouvé à 38 siéges ou batailles. Il a laissé quelq. écrits sur *les armes* et sur le nouv. système d'artillerie.

AUBERNON, commissaire ordonnateur en chef, né à Antibes en 1757, mourut à Paris en 1832, dans sa 75e année. Depuis le passage du Var en 1792, jusqu'à la bataille de Waterloo, il avait fait dans l'administr. militaire toutes les campagnes actives, principalement sous les généraux Kellermann, Bonaparte, Brune, Schérer, Joubert, Moreau et Masséna. En Italie, en Hollande, en Dalmatie, en Illyrie et en Allemagne, il avait déployé les talents, l'intégrité et le dévouem. d'un administrat. du 1er ordre. Schérer lui attribuait une part dans la victoire de Hoano. Masséna le citait comme ayant puissamment contribué à la prolongation du siége de Gênes et au succès de la bataille de Marengo. Joubert l'appelait le père du soldat : et Bonaparte, dans sa campagne d'Italie, voulut toujours l'avoir auprès de lui.

AUBERT (St), évêque de Cambrai et d'Arras, en 633, fonda dans ces deux villes deux célèbres abbayes de St-Ghilain et de St-Waast, obtint la confiance du roi Dagobert, et mourut en 668.

AUBERT (St), évêque d'Avranches, au 8e S., fonda le chapitre du Mont-St-Michel.

AUBERT, surn. *le Moine de Puycibot*, quitta le cloître pour se livrer à son goût pour les lettres, parut avec avantage dans plus. cours, et se maria; mais comptant trop sur la fidélité de sa femme, il l'abandonna pour aller chercher de nouv. aventures en Espagne. A son retour, ayant trouvé sa femme dans un lieu de débauche, il la força d'entrer dans une maison relig., et reprit lui-même l'habit monast. à Pignan, où il mourut en 1263. On a de lui 16 pièces. Raynouard en a publ. une dans son *Choix de poésies*, III, 364, et des fragm. de deux autres, V, 51.

AUBERT (Jacques), philos. et médec. franç., né à Vendôme, mort à Lausanne en 1586, a publ. des *écrits* sur la peste, sur les métaux, la physique et la séméiotique.

AUBERT (Pierre), avocat, né à Lyon en 1642, mort en 1733, légua sa biblioth. nombr. et bien choisie à sa ville natale pour la rendre publique. On lui doit un rec. de *Factums*, 1710-27, 2 vol. in-4, et l'édit. du *Dictionnaire* de Richelet, 1728, 3 vol. in-fol., qui est encore recherchée des curieux, parce qu'elle contient la bibl. des auteurs mentionnés dans ce Dictionn., morceau de biographie retranché des édit. suiv.—V. Laur. Josse Le Cler.

AUBERT (Michel), grav., né à Paris en 1700, et mort en 1757, a travaillé pour la galerie de Versailles et la galerie de Dresde, et a gravé séparém. un assez gr. nombre d'estampes, parmi lesquelles on cite : *Mars et Vénus attachés par l'Amour; Mars désarmé par Vénus; la mort d'Adonis; Laban cherchant ses dieux*.

AUBERT, avocat à Nancy, a publ. la *Vie de Stanislas, roi de Pologne*, et *de Marie-Thérèse Leczinska, reine de France*, 1774, in-8.

AUBERT (Franç.), médec., né à Olioulles en 1692, médec. du roi à Marseille, mourut en 1782, léguant ses biens pour fonder un hôpital. — Un autre méd. du même nom, né en 1695, à Dormans en Champagne, médec. à Châlons-sur-Marne, a publ. *Consultation sur la maladie noire*, 1745, in-4, et quelq. écrits moins import.

AUBERT (J.-L.), abbé, prof. de littérat. franç. au Collége royal, né à Paris en 1731, mort en 1814, eut l'art d'élever l'apologue, et de lui donner un air de philos. qui ne dépare point la fable quand il est sobrem. dispensé. Tout homme de goût sera de l'avis de Voltaire, au sujet de ses fables du *Merle*, du *Patriarche*, des *Fourmis*, en y reconnaissant le sublime et la naïveté fondus ensemble. Ses autres *poésies* décèlent un auteur élégant et facile. Il a rédigé pendant long-temps les *Petites-*

Affiches, et publ. ses *œuvres*, 1774, 2 vol. in-8, dans lesq., outre ses fables, on distingue le poème de *Psyché*.

AUBERT (Jean), avocat, né en 1750, unissait aux talents du jurisconsulte les qualités de l'homme de bien. Il mourut à Arles, sa ville natale, en 1822, laissant des *Comment.* inédits *sur le Code civil*.

AUBERT DE MASSOIGNE (Pierre-Guill.), avocat, né à Poitiers vers 1530, mort en 1601, a donné : *Histoire des guerres des chrétiens contre les Turks, sous Godefroy*, Paris, 1559, in-4. — *Vers au chancelier de Lhopital*; et *mes Retranchements*, 1585, in-8, petit recueil de prose et de vers qu'il avait composé en *retranch.* sur les heures de ses occupat. habit. Scévole de Ste-Marthe a traduit ses poésies en vers latins.

AUBERT DU BAYET, né à la Lousiane en 1759, fit la guerre d'Amérique, vint en France au commenc. de la révolut., fut membre de l'assemblée législative, après la session rentra au service, fut nommé général en chef, défendit Mayence en 1793, commanda l'armée de la Moselle, puis celle de la Vendée, qu'il fit jouir d'un moment de calme; passa au ministère de la guerre en 1797, puis à l'ambassade de Constantinople, où il mourut la même année.

AUBERTIN (Edme), ministre protestant de Charenton, né en 1593, mort à Paris en 1652, est auteur de div. ouvr. sur le *Sacrement de l'Eucharistie*, réfutés par Arnauld dans *la Perpétuité de la foi*.

AUBERTIN (Martial), acteur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, mort à Paris en 1824, était généralement estimé par ses qualités et sa bonne conduite. On a de lui (avec M. Henrion) *la Dupe de la ruse*, comédie-vaudev., Paris, 1805, in-8; (avec M. Dumersan) *Zoé ou l'effet au porteur*, en 1 acte, 1821, in-8; (avec M. Jouslin de Lasalle) *les deux Veuves ou les contrastes*, 1822; (avec MM. Ménessier et Martin) *les Suites d'un bienfait*, 1821, in-8, etc., des chansons et quelques pièces de vers latins.

AUBERY (Claude), médec. français du 16e S., retiré à Lausanne, y devint profess. de philos., et publia plus. ouvr., entre autres des *Commentaires sur l'épître aux Romains*, que Bèze fit condamner au synode de Berne. Aubery mécontent quitta Lausanne et fit son abjurat. à Dijon, où il mourut en 1596.

AUBERY (Jean), médec., né dans le Bourbonnais, fut attaché au duc de Montpensier, et mourut vers 1620. On a de lui un *Traité des bains de Bourbon-Lancy*, 1604, in-8, et une *Apologie de la médecine*, en lat., 1608, in-8. Mais on ne recherche d'Aubery qu'un traité singulier : l'*Antidote d'amour et les remèdes pour se préserver et guérir des passions amoureuses*, Paris, 1599, réimpr., Delft, 1663, pet. in-12.

AUBERY (Louis), sieur du Maurier, écrivain, mort en 1687, fut attaché d'abord à div. ambass., et se retira ensuite dans ses terres, où il composa des *Mémoires* pour servir à l'histoire de Hollande, 1688, in-12, qui ont eu plus. édit. Celle de 1754, 2 vol. in-12, publ. par l'abbé Sepher, a pour titre : *Hist. de Guill. de Nassau, prince d'Orange, fondat. de la républ. des Provinces-Unies*. Aubery est encore aut. de *Mémoires de Hambourg*, in-8.

AUBERY (Antoine), écriv. laborieux, né à Paris en 1616, mort des suites d'une chute en 1695, est auteur d'un gr. nombre d'ouvr., parmi lesq. on distingue : *l'Histoire du card. de Richelieu*, 1660, in-fol. — *Mémoire pour l'hist. du card. de Richelieu*, 1660, 2 vol. in-fol. Ces deux ouvr. ont été réimpr. par les Elzevirs sous la rubrique *Cologne, P. Marteau*, 1666-67, 5 vol. in-12. — *Histoire du card. Mazarin*, 1695, 2 vol.; 1751, 4 vol. in-12. — *Des justes réclamations du roi sur l'empire*, 1667, in-4, Amsterd., in-12. Cet écrit ayant alarmé les princes d'Allemagne, l'auteur fut mis à la Bastille, mais seulem. pour la forme, et n'y resta que peu de temps.

AUBESPINE (Claude de l'), baron de Châteauneuf, d'une famille de Bourgogne, un des plus habiles négociat. et diplomates de son temps, servit utilem. l'état sous François Ier et ses success. Ce prince le chargea en 1545 de négocier la paix de Hardelot avec les Anglais. Plus tard il fut employé au traité de Cateau-Cambrésis, et chargé par la cour de ramener le prince de Condé et les chefs huguenots; mais n'ayant pu y réussir, et voyant sa patrie déchirée par la guerre civile, il en conçut un chagrin si vif, qu'il tomba malade et mourut en 1567.

AUBESPINE (Gab. de l'), de la même famille, prélat savant et habile négociat., succéda en 1604 à Jean de l'Aubespine, son parent, sur le siége d'Orléans, qu'il édifia par ses vertus. Il s'aquitta égalem. bien des négociations qui lui furent confiées, et se livra avec succès à l'étude de l'antiq. ecclés. sur laquelle il a donné de grandes lumières. Il mourut à Grenoble en 1630. On a de lui : *De veteribus Eccles. ritibus*, 1623, in-4; un *Traité de l'anc. police de l'Église sur l'administr. de l'Eucharistie;* des *notes* sur les *Conciles*, par Tertullien, etc.

AUBESPINE (Charles de l'), marq. de Châteauneuf, frère du précéd., remplit diverses ambass., et fut fait garde-des-sceaux en 1630. Il se déshonora par sa conduite envers les maréchaux de Marillac et de Montmorenci, contre lesquels il opina pour la peine de la mort. Richelieu lui ôta les sceaux en 1633, et le tint en prison jusqu'à la mort de Louis XIII; Anne d'Autriche les lui rendit, et l'exila deux ans après, ce qui le fit jeter dans le parti de la Fronde. Il se réconcilia ensuite avec la cour, mais fut enfin obligé de céder à Mazarin, et mourut en 1653.

AUBESPINE (Madeleine de l'), tante des deux précéd., épouse de Nicolas de Neufville, fit par ses grâces et son esprit l'ornem. des cours de Charles IX, Henri III et Henri IV, et fut célébrée par Ronsard. On lui attribue une *Traduction* des épîtres d'Ovide.

AUBETERRE (David BOUCHARD, vicomte d'), quitta sa famille qui s'était réfugiée à Genève pour motif de religion, rentra dans sa patrie, abjura le

protestantisme, et fut réintégré dans ses biens par Henri IV, qui le nomma gouvern. du Périgord. Il défit en 1598 Montpézat, un des généraux de la Ligue, et fut tué la même année au siége de l'Isle.

AUBETERRE (FRANÇ. D'ESPARBÈS DE LUSSAN), maréchal de France, se distingua sous Henri IV et Louis XIII, et mourut en 1628. Son père J.-Paul d'Esparbès avait servi en Italie sous Montluc, qui fait l'éloge de sa bravoure.

AUBIGNAC (FRANÇOIS HÉDELIN, abbé d'), naquit à Paris le 4 août 1604, et mourut à Nemours le 16 juillet 1676, âgé de 72 ans. D'abord avocat, il quitta le barreau pour se vouer à l'état ecclésiast. Le card. de Richelieu lui confia l'éducation du duc de Fronsac, son neveu. La protection du ministre lui fit jouer un rôle assez important dans le monde et surtout dans la républ. des lettres; tour à tour gramm., poète, antiquaire, prédicat. et romancier, doué d'une imagination active, parfois brillante, il fut lié avec tous les hommes d'esprit de son temps, mais aussi il fut continuellem. en guerre avec eux, surtout avec P. Corneille et Ménage. D'Aubignac était d'un caractère hautain, difficile, bizarre. Cet homme de lettres a beaucoup écrit; on lui doit: *Pratique du théâtre*, 1715, 2 vol. in-8. C'est le seul des ouvr. de cet auteur que l'on puisse lire avec quelque fruit; *Térence justifié*, livre qui contient des recherches curieuses sur le théâtre ancien; *Apologie des spectacles; Zénobie*, tragédie (1647) en prose. Cette pièce fut vivem. sifflée, et comme l'abbé d'Aubignac se vantait d'avoir suivi dans cet ouvr. les règles d'Aristote : « Je vous sais bon gré, lui dit le grand Condé, d'avoir suivi les règles d'Aristote, mais je ne pardonne pas aux règles d'Aristote d'avoir fait faire une si mauvaise tragédie à l'abbé d'Aubignac.—*La Pucelle d'Orléans*, trag., 1667.—*Cyminde*, trag. en prose.—*Le martyre de Ste Catherine*, trag. en vers, 1650. — *Les Conseils d'Ariste à Célimène*, in-12. — *Histoire du temps*, ou *Relation du royaume de la coquetterie*, in-12. — *Macarise*, ou *la reine des îles Fortunées*, 2 vol. in-8, 1666.

AUBIGNÉ (TH.-AGRIPPA d'), né à St-Maury, près de Pons en Saintonge, en 1550. Sa mère mourut en lui donnant le jour, et c'est la raison qui le fit nommer *Agrippa (quasi ægrè partus)*. A l'âge de 6 ans, il savait le grec, le latin et l'hébreu; à 8 il traduisait Platon en français. Il perdit son père à l'âge de 13 ans, et sa succession ne lui laissa qu'un nom illustre et des dettes; il s'enrôla dans les troupes du prince de Condé qui faisait la guerre dans le midi de la France, et bientôt après entra au service du roi de Navarre, qui le fit gentilhomme de sa chambre, maréchal-de-camp, vice-amiral de Guienne et de Bretagne. L'inflexibilité de son caractère n'était pas propre à lui concilier la faveur du prince; il quitta la cour. Le bruit se répandit qu'il avait été fait prisonnier au siége de Limoges; le roi prit des bijoux à la reine pour payer sa rançon. Sensible à cette preuve de bonté, d'Aubigné revint à la cour, et y conserva le droit de dire la vérité. Henri ne paraissait point offensé de ses plaintes; mais à la fin, sa vanité, sa franchise, et surtout son refus d'aider le monarque dans ses amours, le choquèrent. D'Aubigné fut obligé de s'éloigner. Il revint encore; mais, sur la demande formelle de la reine-mère, qu'il ne ménageait pas dans ses sarcasmes, il fut exilé pour la 2e fois. Après la mort de Henri IV, il vécut dans la retraite et composa l'*Histoire* de son temps, ouvr. digne de Tacite, du moins sous le rapport de la grandeur des idées et de la noblesse des sentiments. La meill. édit. est celle de 1626, in-fol. Le parlem. de Paris ordonna que cette hist. serait brûlée comme une satire où les princes et les rois étaient outragés. D'Aubigné s'enfuit à Genève. Malgré son éloignem. et la perte de ses biens, ses ennemis, toujours acharnés à le poursuivre, l'accusèrent d'avoir employé les matériaux d'une église démolie à la réparat. des murs de Genève; il fut condamné à la peine de mort. « C'est le 4e arrêt de ce genre, disait-il, rendu contre moi, pour des crimes dont je me fais honneur, et qui m'ont fait plaisir. » Il mourut à Genève en 1630, laissant plus. enfants, entre autres Constant d'Aubigné, père de la célèbre Mme de Maintenon. Outre son *Hist. univers.*, on doit citer les *Aventures du baron de Fœneste*, 1617, in-8, et *la Confession de Sancy*.

AUBIGNÉ (NATHAN d'), dit *la Fosse*, fils de Théod., exerça la médec. à Genève, où il obtint le droit de bourgeoisie en 1627. On a de lui un *Recueil de div. tr. de médecine et de chimie*, Genève, 1624, in-8.

AUBIGNÉ (TITE d'), fils de Nathan, né en 1634, d'abord médec. à Genève, ensuite ingénieur au service de Hollande, est auteur d'une *Défense droite, d'après les principes de Coehorn*, Breda, 1705, in-8.

AUBLET (J.-B.-CHRIST.-FUSÉE), botaniste, né à Salon (Provence) en 1720, mort à Paris en 1778, fut envoyé en 1762 à l'Ile-de-France pour y établir un jardin botanique, et en 1762 à la Guiane, où il rassembla un herbier considérable. De retour à Paris, en 1765, il mit en ordre, d'après les conseils de Bernard de Jussieu, les matériaux qu'il avait rapportés de ses voyages, et les publia sous le titre de *Plantes de la Guiane*, 1775, 4 vol. in-4, dont 2 de pl. M. Richard, de l'Institut, a donné le nom d'*aubletia* à un nouv. genre de plantes de la Guiane.

AUBRÉE, général franç., dut son avancement à sa bonne conduite et à sa valeur dans la guerre de la révolution; il se distingua particulièrement dans la campagne de Hollande en 1799, où le maréchal Brune le nomma général de brigade. Il mourut en 1800.

AUBREY (JEAN), antiq. et littérat., né en 1625 dans le Wiltshire, mort en 1700, fut l'un des prem. membr. de la soc. roy. de Londres. Instruit, mais crédule et superstitieux, il a publié des *Mélanges* sur les sujets suiv. : fatalité de jours, fatalité locale, prodiges, présages, songes, etc. Parmi les autres ouvr. qu'il a composés, on distingue : la *Vie de Hobbes*, inéd. Un *Voyage dans le comté de Sussex*, impr. en 1719, 5 vol. in-8. Il

a eu part au *Monasticon anglican.*, et fourni de curieux matériaux à Woad pour l'*Histoire de l'univers. d'Oxford.*

AUBRIET (Claude), peintre d'hist. natur., né en 1651 à Chalons-sur-Marne, fut attaché comme dessinateur au Jardin-du-Roi, accompagna Tournefort dans le Levant, fit les dessins de ses *Éléments de botanique* et les fig. de son *Voyage.* A son retour, il fut employé par Vaillant à dessiner les plantes du *Botanicon parisiense.* Successeur de Joubert, peintre au Jardin-Royal, il continua la magnifiq. collection de dessins de plantes sur vélin, commencée par Nicolas Robert, et qui se compose aujourd'hui de 66 vol. in-fol. Cette collection est mainten. au muséum d'hist. naturelle. On voit au cabinet des estampes de la biblioth. roy. 5 vol. de dessins d'Aubriet, contenant des oiseaux, des poissons et des coquill. Aubriet mourut en 1743.

AUBRIOT (Hugues), intendant des finances et prevôt de Paris sous Charles V, né à Dijon, fit bâtir la Bastille en 1369 et le premier y fit creuser des égoûts et des canaux pour l'écoulem. des immondices. Ayant voulu réprimer l'insolence des écoles, il s'attira la haine de l'université alors toute-puissante, fut accusé d'hérésie et renfermé à la Bastille, d'où il fut transféré quelq. mois après dans les prisons de l'évêché. Les maillotins le réclamèrent en 1381 pour le mettre à leur tête; mais il parvint à s'échapper, et se réfugia dans sa patrie où il mourut l'année suiv.

AUBRY (Jean), abbé de Notre-Dame-de-l'Assomption, voyagea d'abord dans l'Orient pour convertir les Infidèles. Fatigué de ses vains efforts, il revint en France, et publia des livres d'alchimie qui eurent beaucoup de vogue. Pour les apprécier, il suffira de citer le commencement d'une brochure qu'il fit paraître l'année de sa mort: « A l'honneur et gloire de Dieu, à l'exaltation de la Ste Vierge et de toute la cour céleste, je vais faire entendre la trompette de l'Évangile. » C'était un charlatan visionnaire qui cherchait à en imposer à la multitude par une apparence de piété. Il mourut vers 1667.

AUBRY (J.-B.), maître paveur à Paris, où il mourut en 1692, a donné au Théâtre-Français deux trag., *Démétrius* et *Agathoclès*, non imprimées.

AUBRY (Jacq.-Ch.), avocat au parlement de Paris, mort en 1739, est aut. d'un grand nombre de consultat. et de mémoires dont les plus remarq. sont deux *Consultat. pour Soanen, év. de Senez;* et deux *Mémoires* pour les ducs et pairs contre le comte d'Agénois.

AUBRY (Étienne), peintre, né à Versailles en 1745, élève de Vien, fut reçu à l'acad. de peint. en 1774, et se rendit à Rome où il avait fait de gr. progrès dans son art, lorsque l'affaiblissem. de sa santé le força de revenir dans sa ville natale, où il mourut en 1781, à 36 ans. On a de lui des portraits et deux tableaux : *le Mariage interrompu; Adieux de Coriolan à sa famille*, son chef-d'œuvre.

AUBRY (Phil.-Franç.), frère du précéd., né en 1745 à Versailles, obtint dans les bureaux de la marine un emploi qu'il perdit par suppression en 1798, s'établit alors maître de langues, et mourut dans sa ville natale en 1812. On lui doit la prem. trad. franç. de *Werther* de Goethe, *l'Esprit d'Addison*, et des vers lat. et franç. qui ne sont pas sans mérite.

AUBRY (Jean-François), médecin, intendant des eaux à Luxeuil, sa patrie, où il mourut en 1795, est aut. d'un ouvrage intit. : *les Oracles de Cos*, 1776 et 1781. Cet ouvr., plus estimé à Montpellier qu'à Paris, contient des recherches curieuses sur l'histoire des anciens médecins et leur manière de pratiquer la médecine.

AUBRY (François), capitaine d'artill. avant la révolut. et député à la convention, y vota la mort de Louis XVI avec sursis. Au 31 mai 1793, il fut l'un des 73 députés mis en arrestation comme girondins. Devenu membre du comité de salut public après le 9 thermidor, ce fut lui qui fit destituer Bonaparte. Lors des événements du 4 sept. 1797 (18 fructidor), Aubry fut condamné à la déportation, et conduit à Cayenne, d'où il s'échappa avec Pichegru et autres compagnons d'infortune. Bonaparte, devenu consul, rappela les déportés en France; Aubry fut excepté de cette faveur, malgré les vives sollicitations de ses amis, qui ne purent désarmer l'inflexibilité du général offensé; il mourut en Angleterre vers 1802.

AUBRY (J.-B.), né à Deyviller près d'Épinal en 1736, mort en 1809, fut élevé par les jésuites, entra chez les bénédictins de St-Vannes, où il se distingua par son savoir et son aptitude au travail. Ses principaux ouvr., plus moraux qu'agréables, sont : *l'Ami philosophe et politique*, 1776; *Questions philosophiques sur la religion naturelle*, 1783; *l'anti-Condillac*, 1801; *Nouvelle théorie des êtres*, 1804; *le Nouveau Mentor*, 1807, etc.

AUBRY (Jean-Baptiste), député du clergé de Lorraine aux états-généraux de 1789, fut l'un des signataires de la constitution civile du clergé, et nommé par les électeurs év. de Verdun. Lors de la persécution du clergé, il rentra dans la carrière administ., et y resta jusqu'au concordat, époque à laquelle il reprit ses anciennes fonctions, fut nommé en 1809 curé de Commercy, et mourut presque subitem. en juin 1813, à 78 ans.

AUBUSSON (Jean d'), troubad. du 13e S., avait composé divers *écrits* dans lesquels il faisait valoir les droits de Frédéric II, empereur d'Allemagne. Millot a publié une de ses pièces dans l'*Histoire des troubadours.*

AUBUSSON (Pierre d'), gr.-maître de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem, surnommé *le Bouclier de l'Église*, né en 1423, s'attacha d'abord à Sigismond de Luxembourg, emper. d'Allemagne, servit sous lui en Hongrie contre les Turks, et se trouva au siége de Montereau avec Charles VII. Plein de zèle pour la religion et de haine contre l'ennemi du nom chrétien, d'Aubusson ne put rester paisible spectateur de ses ravages; reçu chevalier à Rhodes, il fut élu grand-maître en 1476, fit fortifier l'île menacée par les Turks, et soutint en 1480 ce fameux

siége pour lequel Mahomet II fit débarquer 100,000 hommes, et qu'il fut obligé de lever honteusement deux mois après avec une perte considér. Cepend. Zizime, poursuivi par son frère Bajazet, demanda un asile à d'Aubusson qui le lui accorda et le fit ensuite passer en France, puis à Rome entre les mains d'Innocent VIII, qui récompensa le grand-maître de la pourpre. D'Aubusson eut la douleur de voir s'évanouir le projet d'une grande croisade qu'il devait commander contre les Turks, ce qui hâta sa mort, arrivée en 1503. Le P. Bouhours a écrit la *Vie* du grand-maître d'Aubusson.

AUBUSSON (Jean d') de LA MAISON NEUVE, poète du 16e S., a publié quelq. pièces sur les événements les plus remarquables de son temps. Il vivait en 1561; mais on ignore la date de sa mort.

AUBUSSON (François, vicomte d'), duc de la Feuillade, maréchal de France sous Louis XIV, mort en 1691, se distingua à la bataille de Réthel en 1651, aux siéges de Mouzon, de Valenciennes, de Landrecies, d'Arras, et au combat du St-Gothard contre les Turks en 1664; après la paix de 1668, il alla s'enfermer avec 300 gentilshommes franç. dans Candie, assiégée par Kinperli, le même qu'il avait vaincu à St-Gothard, et retarda la prise de cette place de quelq. mois. Nommé colonel des gardes-franç. en 1672, il eut beaucoup de part à la conquête de la Franche-Comté en 1674, emporta le fort St-Étienne l'épée à la main, et fit à son retour élever la statue de Louis XIV sur la place dite *des Victoires*.

AUBUSSON (George d'), frère de François, archevêque d'Embrun en 1649, ambass. à Venise et en Espagne en 1661, servit avec succès les intérêts de son pays, et fit réparer l'offense commise à Londres en 1691 contre le comte d'Estrades, en déterminant le roi catholique à envoyer en France une ambassade extraord. qui reconnût sa préséance sur les autres puissances. Il mourut év. de Metz en 1697.

AUBUSSON (Louis de la FEUILLADE d'), fils du précédent, né en 1673, fut aussi maréchal de France et l'un des hommes les plus aimables et les plus brillants de la cour; mais il n'eut pas les mêmes succès à la guerre, leva honteusem. le siége de Turin en 1706, et mourut en 1725 sans postérité.

AUDEBERT (Germain), poète latin, né à Orléans, dut à ses talents poétiques une assez grande réputation. Anobli par Henri III, il reçut du sénat de Venise le titre de chevalier de St-Marc, et mourut dans sa patrie en 1598. Il est principalem. connu par les *Éloges* en vers de Venise, Rome et Naples. Ces trois poèmes, impr. séparém., ont été réunis dans l'édit. de Hanau, 1603, in-8.

AUDEBERT (J.-Bapt.), peintre et naturaliste, né à Rochefort en 1759, vint jeune à Paris cultiver ses disposit. pour les arts du dessin, et se fit bientôt une réputation comme peintre en miniature. La protection de Gigot d'Orcy, riche amateur, lui fournit les moyens de voyager en Angleterre et en Hollande, d'où il rapporta de nombreux dessins d'insectes pour l'ouvrage d'Olivier. Il se consacra dès-lors exclusivement à la peinture des objets d'hist. natur., qu'il porta rapidement à un point de perfect. qui ne sera que difficilem. surpassé, et mourut en 1800, av. d'avoir pu jouir du succès de ses beaux ouvrages : *Hist. natur. des singes et des makis*, Paris, 1800, in-fol., 63 fig. en couleur. — *Histoire naturelle générale des colibris, oiseaux-mouches*, etc., 1802, 2 vol. gr. in-fol. Le texte du second est de Vieillot. C'est l'ouvr. d'hist. natur. le plus magnifique que l'on connaisse. Il en existe 12 exempl. dont le texte est imprimé en or.

AUDEFROIS-le-Bâtard, dont il reste 17 *chansons* dans les MSs. des poètes avant 1300, à la biblioth. du roi. Legrand d'Aussi, qui, dans son *Recueil de fables*, cite 5 lais d'Audefrois, le regarde comme l'invent. de ce petit poème.

AUDENAERD (Robert van), grav., né à Gand en 1663, mort dans sa patrie en 1743, fut l'élève et l'ami de Carle Marathe, d'après lequel il a gravé plus. estampes, ainsi que d'après Carrache, Bernin, Piètre de Cortone, etc., etc.; toutes les estampes de cet artiste sont fort estimées.

AUDIERNE (Jacq.), professeur de mathém., né à Beauchamp près Montmorenci, a publié la *Géographie de Robbe*, augmentée, 1746; les *Éléments d'Euclyde* du P. Deschales, et divers *Mémoires* de géométrie dans les journaux. On recherche encore ses édit. du *Traité de l'arpent.*, 1779, in-12; et de la *Méthode de lever les plans*, par Ozanam, 1781, in-12.

AUDIERNE (Joseph d'), provincial des capucins de Bretagne. On a de lui un *Abrégé de la Béatification des saints* de Benoît XIV, 1759, in-12, et des *Instructions* sur différ. cas de consc., 1772, in-12.

AUDIFFREDI (J.-B.), sav. bibliogr., né en 1714 à Saorgio, près de Nice, dominic., cultiva d'abord l'astronomie, et publia quelq. *observations;* mais nommé biblioth. de la Casanate, il tourna toutes ses études vers la bibliogr., et mourut en 1794. Ses princip. ouvrages sont : *Catalogus historico-criticus romanar. editionum sæculi XV*, 1783, in-4. Cet ouvrage, dans lequel il critique le *Specim. typog. roman.* du P. Laire, fut le signal d'une discussion très vive entre ces deux sav. — *Catal. edit. italic. sæc. XV*, 1794, in-4.— *Catalog. biblioth. casanatensis librorum typis impressorum*, 1761-1788, 4 vol. in-fol., ouvr. non terminé.

AUDIFFRET (Hercule), gén. de la doctrine chrétienne, né à Carpentras en 1603, mort dans cette ville en 1649, oncle et maître de Fléchier, était digne de le diriger par la pureté de son goût et de sa morale. Ses ouvr. les plus connus sont : *Questions spirituelles et curieuses sur les Psaumes*, 1668, in-12. — *Oraison funèbre* de la princesse de Condé, etc.

AUDIFFRET (J.-B.), diplomate et géographe, né à Marseille, mort à Nancy en 1733, fut envoyé extraord. de France à Mantoue, Parme et Modène, et consacra ses loisirs à recueillir des matériaux pour sa *Géogr. ancienne, moderne et histor.*, en 1689, dont il publ. la 1re partie contenant *l'Europe*, 1689, 2 in-4 ou 3 in-12.

AUDIGUIER (Vital d'), sieur de La Menor, poète franç. et traduct., mort à Paris vers 1624, n'ayant pu s'avancer dans la carrière militaire, y renonça pour se livrer aux lettres, et publia des traduct., entre autres celle des *Nouvelles* de Cervantes, et de son roman de *Persilès et Sigismond*. Il s'associa son neveu, Pierre d'Audiguier, qui traduisit la 2e partie de *Lazarille de Tormes*, et la *Stratonice* de Luc Assarino, 1640, in-8.

AUDIGUIER (Henri), avocat, mort vers 1662, est connu par une brochure contre Mézeray, intit. : *le Censeur censuré*.

AUDIN-ROUVIÈRE, ancien prof. d'hygiène au lycée de Paris, l'un des fondat. de l'athénée royal, mort du choléra à Chaillot en 1832, dans la 68e année de son âge, prétendait guérir tous les maux avec ses *grains de santé*, que Grimod de la Reynière a vantés *comme le meilleur et le plus aimable des purgatifs*. Toujours est-il qu'ils ont fait la fortune du débitant, qui en avait acheté le secret du docteur Franck à Milan. Son livre de *la Médecine sans médecin*, in-8, dont la 13e édit. parut en 1832, valut à l'auteur beauc. d'argent, et lui suscita beauc. d'ennemis. Toutefois le docteur Audin-Rouvière, qui pourtant n'a jamais été reçu docteur, devenu riche par les professions réunies de médecin-consultant et de pharmacopole, a fait pendant 25 ans un assez bon usage de la fortune, qui avait paru le fuir pendant la 1re moitié de sa vie, et les amis qui l'avaient secouru dans le temps de sa détresse éprouvèrent à leur tour les effets de sa générosité. Il eut à soutenir deux procès au sujet de sa brochure *Plus de sangsues :* il perdit l'un et gagna l'autre. Nous citerons encore de cet auteur un *Essai sur la topographie physique et médicale de Paris*, Paris, 1794. — *L'Oracle de la santé ;* et un *Discours* inséré dans l'*Almanach des gourmands*.

AUDINOT (Nicolas-Médard), acteur et directeur de l'Ambigu-Comique, né à Nancy, mort en 1801, eut d'abord à la foire St-Germain un théâtre de marionnettes, où il imitait les acteurs des Italiens, ce qui attira la foule. Il construisit en 1770 une salle de spectacle, où il substitua des enfants à ses marionnettes, et fit représenter en 1772 de gr. pantomimes qui firent sa fortune. On a de lui le *Tonnelier*, opéra comique, resté au théâtre.

AUDIO, chef de la secte des audiens au 4e S., prétendait qu'on devait célébrer la pâque comme les Hébr. ; que Dieu avait une fig. hum., etc., etc. Il fut condamné dans un concile et exilé en Suède, où il parvint encore à se faire des sectateurs.

AUDOUIN, 9e roi des Lombards hors d'Italie, défit les Gépides en Pannonie, et s'établit à leur place vers 548.

AUDOUIN (Pierre), graveur, né en 1768, mort à Paris en 1822, fut nommé graveur ordinaire du roi depuis la restauration. *Le Christ au tombeau*, *la belle Jardinière* (d'après Raphaël), et *la Charité*, sont comptés parmi les meill. morceaux de cet artiste estimable.

AUDOUIN DE CHAIGNEBRUN (Henri), chirurg. de Paris, employé dans les armées sous Louis XV, publia quelques opuscules peu import. sur l'anatomie ; mais on lui doit des observat. précieuses sur l'art vétérinaire, insérées dans les mémoires de Goulin, et la *Relation d'une maladie épidémique sur les animaux de la Brie en* 1757, regardée comme l'un des meill. ouvr. sur la matière.

AUDOUL (Gaspard), né en Provence, avocat à Paris, y mourut en 1691. On a de lui un *Traité* de l'origine de la régale et des causes de son établissement, 1708, in-4.

AUDOVÈRE, prem. femme de Chilpéric, fut répudiée par ce prince pour Frédégonde, qui la fit étrangler en 580.

AUDRA (l'abbé Jos.), né à Lyon en 1714, fut en 1769 nommé profess. d'hist. au collége de Toulouse, et mourut en 1770 ; il était en corresp. avec Voltaire, sous les auspices duquel il publia le 1er vol. d'une *Histoire générale*, que l'archev. de Toulouse condamna comme rempli de maximes erronées.

AUDRAN (Carle), graveur de Paris, mort en 1674, oncle du célèbre Gérard Audran, se perfectionna en Italie, et travailla d'après le Dominiquin, le Titien, etc. On cite comme ses chefs-d'œuvre une *Annonciation* et une *Assomption*.

AUDRAN (Gérard), le plus célèbre graveur d'histoire qui ait jamais existé, né en 1640 à Lyon, reçut les prem. leçons de son père Claude Audran, mort en 1684. De Paris, où il était venu pour se perfectionner dans son art, il se rendit à Rome, où il consacra 3 ans à l'étude de l'antique. Rappelé par Colbert, qui lui fit accorder un logem. au Louvre avec une pension, il fut chargé de graver pour le roi les *batailles* d'Alexandre d'après Lebrun, qu'on regarde dans toute l'Europe comme autant de chefs-d'œuvre, et quelq.-uns supér. même aux origin. Son burin est toujours ferme, mais souple, son faire large, sa touche savante. C'est le modèle que tout artiste doit se proposer. Gérard Audran mourut à Paris en 1703. Toutes les estampes de ce grand artiste sont précieuses et recherchées. Ses frères, Germain et Claude, furent l'un graveur, et l'autre peintre distingué, mais lui restèrent bien inférieurs. Leurs enfants, Claude, Benoît, Jean-Louis et Michel, tous peintres ou graveurs, ont continué d'illustrer cette famille d'artistes. On connaît encore deux Audran : l'un frère de Michel, entrepreneur des tapisseries de la couronne, fut père de Prosper-Gabriel Audran, conseiller au châtelet de Paris, ensuite profess. d'hébreu au collége de France, mort en 1819, aut. d'une *Grammaire hébraïque* en tableaux, Paris, 1805 et 1818, in-4 ; d'une *Grammaire arabe* aussi en tableaux, ibid., 1818, in-4.

AUDREIN (l'abbé Yves-Marie), député du Morbihan à l'assemblée législat. et à la convent., s'y fit remarquer par son zèle pour la religion, exposa sa vie en s'opposant au massacre des prisons en 1792, et contribua de tout son pouv. à procurer à la fille de Louis XVI quelques adoucissem. dans sa captivité. Il se rendait en 1800 à son évêché de Quimper, auquel il venait d'être nommé, lorsqu'il fut assassiné par les chouans. On a de lui plusieurs discours

en faveur de la religion et pour l'éducation de la jeunesse.

AUDU (Louise-Reine), surn. *la Reine des Halles,* fruitière de Paris, remarquable par sa beauté, sa force et son audace, dirigea les pelotons qui pénétrerent dans les appartem. de Versailles, dans l'intention de porter leurs mains parricides sur la famille roy., et qui égorgèrent plus. gardes-du-corps. Elle ne se signala pas moins au 10 août, et tua de sa main plusieurs Suisses.

AUFFRAY (François), gentilhomme breton au 16e S., est aut. d'une tragi-comédie intit.: *Zoanthropie* ou *de la vie de l'homme,* Paris, 1614, in-4, ouvr. médiocre précédé d'une *ode dédicatoire* au card. de Bouzas, son protecteur, qui l'en récompensa par le canonicat de St-Brieuc.

AUFFRAY (Jean), de Paris, a publ. plus. broch. relatives à l'économie polit. On lui doit aussi les *Vues d'un politique du* 16e S. *sur la législation de son temps, avec des observat. propres à réformer celle de nos jours,* Paris, 1775, in-8. C'est l'abrégé d'un ouvr. très rare de Raoul Spifame, avocat.

AUFFRET-QUOATQUÉVERAN, chanoine de Tréguier au 15e S., est aut. d'un ouvr. intit.: *le Catholicon,* contenant trois langages, breton, français et latin, Tréguier, 1499, in-fol., vol. très rare.

AUFIDIUS, nom de trois romains célèbres: le 1er, orat. du temps de Sylla; le 2e, historien, 100 ans av. J.-C.; et le 3e, aussi historien sous Auguste.

AUFRÉRI (Étienne), présid. au parlement de Toulouse, mort en 1511, a publ. divers *Traités* lat., dont le plus connu est: *Decision. curæ archiep. Tolosan.*, Lyon, 1616, in-4.

AUFRESNE (J.-Rival), né à Genève, débuta en 1765 à la Comédie-Française, par le rôle d'Auguste dans *Cinna,* avec beauc. de succès, malgré son débit naturel et à la manière de Baron, auquel on n'était plus accoutumé. Ne pouvant parvenir à se faire recevoir sociétaire, il se rendit auprès de Frédéric II et de Voltaire, qui surent l'apprécier. Il se fixa en Russie, où Catherine II lui fit l'accueil le plus distingué. Il mourut en 1806.

AUGÉARD (Matthieu), né à Tours en 1673, fut reçu en 1703 avocat au parlem. de Paris, obtint la place de secrét. du garde-des-sceaux Chauvelin dont il partagea la disgrâce, et mourut à Paris en 1751. On lui doit: *Arrêts notables de différ. tribunaux du royaume,* 1755, 2 vol. in-fol., bonne édit.

AUGÉARD, secrét. des commandem. de la reine Marie-Antoinette, fut impliqué dans les deux projets de départ de la famille royale pour Metz et Montmédy; acquitté sur la première accusation, il échappa à la seconde en se retirant à Bruxelles, où il publia par l'ordre des princes le *Manifeste* par lequel il protestait contre la constitution. Rentré en France en 1799, il est mort à Paris en 1805. Il a laissé des MSs. intéressants sur les événem. de France, de 1771 à 1775.

AUGENIO (Horace), célèbre profess. de méd. à Rome, à Turin et à Padoue, où il mourut en 1603, est auteur d'*Écrits* sur la médec., publ. à Venise, Turin, etc., qui sont estimés.

AUGER (Edmond), jésuite, né en 1530 au village d'Allemans, près de Sezannes, dioc. de Troyes, prit l'habit de son ordre à Rome, sous St Ignace. Après avoir enseigné les humanités en Italie, il vint en France pour travailler à la conversion des protestants. Sa mission eut de grands succès dans plus. villes du Midi; mais son imprud. eut souvent pour lui des suites funestes. Il fut arrêté à Valence et condamné à être pendu. Il était déjà sur l'échelle, lorsqu'un ministre, attendri par un discours qu'il prononçait avant l'exécution, obtint sa grâce du baron des Adrets. Le danger auquel il venait d'échapper ne ralentit point son zèle. A Lyon, au milieu des ravages de la peste, il fit rétablir l'exercice de la relig. cathol. Henri III le nomma son prédicat. et son confesseur; et ce fut le prem. jésuite qui remplit cette dernière fonction. Ses supérieurs furent mécontents des pratiques minutieuses qu'il avait inspirées à son royal pénitent; il fut obligé de quitter la France, et mourut à Côme en 1591. Il a publ. des écrits violents contre les religionnaires, et une édit. de *Martial* avec des notes du P. Frusius, souvent réimpr.

AUGER (Nicolas), act. de la Comédie-Française, mort en 1783, eut dans l'emploi des valets de très brillants débuts, qui ne se soutinrent pas. Ce fut néanmoins un sujet utile dans plus d'un rôle, et bien vu du public.

AUGER (Athanase), traduct., né à Paris en 1734, profess. de rhétorique à Rome, puis à Paris, fut nommé par M. de Noé vicaire-général de Lescar, et mourut en 1792. Hérault de Sechelles, son disciple et son ami, prononça son orais. fun., dans laq. il rend hommage à ses vertus et à ses qualités privées. Ses traduct. de *Démosthène*, d'*Eschine*, d'*Isocrate*, de *Lysias*, et d'autres orat. grecs, sont estimées pour leur exactitude, mais elles sont faibles et sans couleur. Le meill. de ses ouvr. est la *Constitution des Romains sous les rois et du temps de la république,* qui lui coûta plus de trente années de travail. Ses *écrits* ont été réunis en 29 vol. in-8, y compris les *œuvres posthumes*, qui forment 10 vol. in-8.

AUGER (Louis-Simon), de l'Acad. franç., né en 1772 à Paris, consacra à la composition de petits ouv. dramatiq. les loisirs d'un emploi subalterne qu'il occupa de 1793 à 1812 dans l'administrat. des vivres, puis au ministère de l'intérieur; il fut nommé censeur royal en 1815. Attaché successiv. à la rédaction de la *Décade philos.*, intit. depuis *Revue* (la signature O y distingue ses articles), à celle du *Mercure,* puis du *Journal de l'Empire* (où ses art. sont signés T), il avait débuté dans un genre de littérature plus sévère par un *Éloge de Boileau*, couronné par l'Institut en 1805, et que suivit en 1808 un autre *Éloge de P. Corneille.* Depuis lors il s'adonna spécialem. à la biographie et à la critique. On lui dut plus. édit. d'ouvr. annotés ou précédés de notices, notamment les *Souvenirs de Mme de Caylus*, 1804, in-12. — Les *OEuvres complètes* de Hamilton, de Malfilâtre, de Mmes de La Fayette et de Tencin, 1804, 5 vol. in-8, réimpr. en 1820; de Duclos, 1806, 10 vol. in-8, réimpr.,

1820-23; de La Fontaine, 1814, 6 vol. in-8; de Molière, 1819-27, 9 vol. in-8; du même, 1825-26, 5 v. in-8; des *OEuvres poétiques de Boileau*, 1825, in-8, et la *Traduction* des *Comédies de Térence*, par Lemonnier, 1825, 3 vol. in-18. Dès le commencem. de la publication de la *Biographie universelle*, Auger en fut un des principaux collaborateurs. Le *Discours préliminaire* dont il l'a enrichie est sans contredit le meilleur morceau qu'il lui ait fourni. C'est au sujet de cet ouvr. qu'il s'engagea, avec Mme de Genlis, dans une querelle littéraire qui produisit de part et d'autre quelq. brochures assez mordantes. Au mois de juin 1814, Auger quitta le *Journal des Débats* pour s'attacher, en qualité de rédact. principal, au *Journal général de France*. Ses articles politiques donnèrent quelq. éclat à cette feuille; il continua de s'y exprimer avec beaucoup d'indépendance durant les *cent-jours*, nonobstant une courte détention qu'il subit à la préfect. de police. Après le second retour du roi, il fit un moment partie de la commiss. de censure des journaux. Louis XVIII lui accorda une pension, et à la nouv. formation de l'Acad. franç., il en fut nommé membre. Cet homme honorable professait des opinions peu favorables au libéralisme. On le vit combattre aussi avec chaleur les innovations romantiques au sein de l'Institut. Il paraît que depuis quelque temps il était en proie à d'horribles maux de nerfs, lorsqu'on apprit tout à coup qu'il avait disparu, le 2 janvier 1829. Le soir même il avait reçu chez lui la plupart de ses amis sous prétexte de leur faire ses adieux avant de partir pour un voyage en Italie. Ce ne fut qu'après un mois que l'on retrouva son corps dans la Seine, à Meulan (1er février). M. Étienne fut son success. à l'Acad. franç. Outre les nombreuses publications dont on a parlé, Auger a publié un nombre considérable de *Discours acad.*, des *Observat. sur la nature de la propriété littéraire*, une feuille in-4, 1826, impr. par ordre de la commission nommée par le roi pour préparer un projet de loi sur cette matière; enfin des *Mélanges philosophiq. et littér.*, Paris, Ladvocat, 1828, 2 vol. in-8. Il a en outre dirigé la *Collection des classiques franç.*, format in-32, publ. chez Lefèvre et Brière, 1823 et suiv., et mis des *Notices* en tête de plus. des ouvr. dont elle se compose. Il jouissait d'une grande influence dans sa compagnie, et il la présida comme directeur dans plus. occasions marquantes, notamment lors des réceptions de Mgr. l'archev. de Paris, de MM. Soumet, Droz, Casimir Delavigne et de Feletz.

AUGEREAU (P.-F.-Charles), maréchal et pair de France, né à Paris en 1757, se voua dès sa première jeunesse au métier des armes, servit d'abord dans les carabiniers, et s'engagea comme soldat dans les troupes napolitaines, où il resta jusqu'en 1787; établi à Naples comme maître d'escrime, il quitta cette ville en 1792, par suite des mesures prises contre les Français, et s'enrôla dans un des bataillons de volontaires levés à cette époque. Il parvint rapidem. de grade en grade jusqu'à celui de gén. de brigade en 1794, à l'armée des Pyrénées-Orientales, et se distingua dans les campagnes qu'elle fit contre les Espagnols. Passé à l'armée d'Italie comme gén. de division, Augereau y acquit une gr. réput. militaire. Son nom se rattache à presque tous les exploits brillants de cette armée, surtout à la bataille de Castiglione, dont Bonaparte lui donna plus tard le nom avec le titre de duc; et à la célèbre journée d'Arcole, qui lui valut de la part du directoire le don du drapeau qu'il avait porté en avant du pont, si opiniâtrém. défendu par l'ennemi. Après le traité de Campo-Formio, il eut le commandem. de Paris et joua un grand rôle dans la journée du 18 fructidor. Il remplaça, en 1798, Hoche dans le commandem. en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse et du Rhin. Nommé, en 1799, député au conseil des cinq-cents, il fut secrét. de cette assemblée, puis envoyé en 1800 en Hollande pour y commander les troupes françaises à la solde de cette républ. Il en partit bientôt après avec ces mêmes troupes, pour seconder les opérations de Moreau sur le Rhin. A la reprise des hostilités avec l'Angleterre en 1803, il se rendit à Bordeaux pour prendre le commandem. de l'armée dirigée contre le Portugal. Ayant été remplacé par Leclerc, il revint à Paris, fut élevé le 19 mai 1804 à la dignité de maréchal de l'empire, et nommé gén. de l'armée réunie à Brest et destinée à agir contre l'Angleterre. A la fin de 1805, il commanda le 7e corps de la grande-armée d'Allemagne, battit les troupes autrichiennes, prit possess. de Lindau et Bregenz, et s'empara du territoire de Wetzlaer. L'année suiv., il fit la campagne contre les Prussiens, et coopéra à la victoire d'Iéna. En 1807, il se signala de nouveau en Pologne, fut blessé à la bataille d'Eylau, où sa fermeté empêcha le désordre de se mettre parmi les troupes françaises. Général de l'armée de Catalogne en 1809, il assiégea et prit Gironne. Dans la campagne de Russie en 1812, il commandait le 11e corps, et soutint autant qu'il lui fut possible la retraite des troupes par la Prusse. A la bataille de Leipsig en 1813, il défendit pend. toute la journée le poste qui lui avait été assigné. Nommé en 1814 command. en chef des 6e et 7e divis. militaires, il eut à combattre des forces supérieures, et se maintint toutefois sans de grandes pertes jusqu'à la cessation des hostilités. Il fut un des prem. à reconnaître le gouvern. du roi Louis XVIII, qui le nomma chev. de St-Louis, pair de France et gouvern. de la 14e divis. militaire. Lors des événem. du mois de mars 1815, le maréchal Augereau voulut revenir sous les drapeaux de l'homme qu'il avait abandonné dans le malheur; mais ses services ne furent point agréés. Il rentra, au second retour du roi, dans la chambre des pairs, dont il avait été exclu par Bonaparte, et mourut le 12 juin 1816. Il était tombé à cette époque dans une espèce de disgrâce, qu'il s'était attirée par les inconséquences de sa conduite politique.

AUGIAS (myth.), roi d'Élide, convint avec Hercule de lui donner la dixième partie de son bétail pour nettoyer ses étables, dont le fumier infectait l'air. Hercule détourna le fleuve Alphée pour en

venir à bout, et ensuite il tua le roi, qui lui refusait son salaire.

AUGIER (Guill.), troubadour du 12e S., né à Saint-Donat en Dauphiné, s'attacha à Raymond Bérenger, comte de Provence. Le MS. de la biblioth. du roi, fonds de La Vallière, n° 2701, contient quatre pièces de lui. Raynouard en a publ. une dans son *Choix de poésies des troubad.*, III, 104.

AUGIER (Jean), sieur des Maisons-Neuves, est aut. d'un recueil intit. : *Torrent de pleurs funèbres*, Paris, 1589, in-8, que le chagrin d'avoir perdu son épouse lui inspira, mais qui fait plus l'éloge de son cœur que de son esprit.

AUGIER (Jean), méd., né à Senez en Provence, est aut. d'une dissertation *De fœcundatione*, Montpellier, 1743, in-8, assez estimée.

AUGIER (J.-B.), né à Bourges en 1769, quitta le barreau en 1789 pour entrer au service, et parvint bientôt au grade de gén. de brigade et de commandant militaire des départ. de la Manche et du Cher, qui furent la récompense de la brillante défense du fort de Bitche contre les Prussiens en 1793. Député du corps-législatif et command. de la Lég.-d'Honn., il échappa aux désastres de la campagne de Moscou en 1812, donna son adhésion à la déchéance de Napoléon en 1814, et envoya sa démission dans les *cent-jours*. Louis XVIII le réintégra dans son grade militaire. Il fut élu en 1816 député du Cher, et mourut à Bourges en 1819.

AUGSBOURG, ville d'Allemagne (royaume de Bavière), célèbre par la confession de foi présentée en 1530 à Charles V, par Luther et Mélanchthon, et par la fameuse ligue des puissances de l'Europe contre la France, formée en 1687.

AUGUIS (F.-J.-B.), député à la convention, vota dans le procès de Louis XVI le bannissem. de ce monarque et sa détention jusqu'à la paix; il continua de se faire remarq. par la modér. de ses opinions, et mourut à Melle le 17 février 1810, à 62 ans.

AUGURELLO (Jean-Aurèle), helléniste et poète lat., né à Rimini vers 1441, professa les b.-lettres à Venise et à Rimini, où il mourut en 1524. Il a composé des *odes*, des *élégies*, des *discours*, où il imite heureusem. les anciens, Vérone, 1791, in-4. Ses poésies (*Poemata*) ont été réimpr. avec des addit., Venise, 1505, in-8. Cette édit. Aldin. ne contient pas deux poèmes d'Augurello : *Chrysopeiæ lib. III*, et *Geronticon lib. I*, Venise, 1515, in-4. Le sujet de la *Chrysopée*, trad. en franç. par Fr. Habert, Lyon, 1548, in-16, prouve que l'aut. s'était occupée d'alchimie, et qu'il croyait avoir trouvé le secret de faire de l'or.

AUGURIN (Sentius), fils de Cnœus-Sentius, Gaulois, fut consul à Rome avec Arrius-Sévérianus l'an 132, et brilla dans le barreau. Pline-le-Jeune, son ami, nous a conservé de lui des vers endécasyllabes, epist. 4 et 27.

AUGUSELLI (Jean), juriscons. de Césène, écrivit vers 1300 plus. tr. sur les *dots*, les *mariages*, les *protestations*, *etc.* Ce dernier a été inséré dans le *Tract. univers. juris.*

AUGUSTA (Nicolas), Vénitien, de l'ordre des prédicat., mort en 1446, évêq. de Tricarico dans la Basilicate, a laissé quelq. ouvr. de théologie et des *Comment. in lib. Aristot.*, restés MSs. dans la biblioth. de St-Jean et St-Paul à Venise.

AUGUSTE (Caïus-Julius-César-Octavianus), connu jusqu'à son avénem. au trône sous le nom d'Octave, emper. romain, neveu et fils adoptif de César, naquit à Rome l'an 63 av. J.-C., perdit de bonne heure son père Octavius, et fut élevé par César. Il n'avait que dix-huit ans quand son père adoptif fut assassiné. A cette nouvelle, il revint de Grèce, où il était alors, en Italie, recueillit l'héritage de son oncle qu'Antoine voulait lui enlever, et s'attacha tous les partisans du dictateur. Brouillé avec Antoine, il le fit déclarer ennemi de la patrie, l'attaqua et le défit avec le secours des consuls Hirtius et Pansa; mais bientôt, ayant appris que le but du sénat était d'affaiblir les deux rivaux, il fit sa paix avec Antoine, et tous deux formèrent avec Lépide ce triumvirat célèbre par ses cruautés, l'an 43 av. J.-C. Dans le partage que se firent les triumvirs, Octave obtint l'Occident, et força le sénat à lui accorder une autorité supérieure même à celle des consuls, et à condamner Brutus, Cassius et les autres meurtriers de César. Il marcha lui-même contre eux, et, après la journée de Philippes, où ils furent défaits, il revint en Italie, où il distribua aux vétérans les terres des vaincus. Octave et Antoine ne tardèrent pas à se défaire de Lépide, et bientôt même chacun d'eux voulut régner sans rival. Après plus. ruptures et plus. réconciliations, Octave, irrité contre Antoine parce qu'il avait répudié sa sœur Octavie pour Cléopâtre, le fit déclarer, par le sénat, ennemi de l'état, et le défit complétem. à la bataille d'Actium, 31 ans av. J.-C. Après cette victoire, il ajouta l'Égypte à l'empire du monde. De retour à Rome, il célébra trois triomphes, ferma le temple de Janus, et reçut du sénat le nom d'*imperator* ou empereur, l'épithète d'Auguste, qui lui resta depuis comme un nom propre, et tous les pouvoirs qui constituent la souveraineté. Dès qu'il fut sur le trône, Auguste fit oublier par sa modération et par la sagesse de son administr. les crimes d'Octave. On dit qu'il voulut un instant déposer l'autorité suprême, et qu'il en fut détourné par Mécène, quoique Agrippa, un de ses plus fidèles amis, le lui conseillât. Il mourut l'an 14 de J.-C., à 76 ans, à Nole, d'une dyssenterie qui le surprit dans un voyage, après avoir désigné pour son success. Tibère, fils de Livie, qu'il avait adopté en épous. cette princesse.

AUGUSTE Ier, duc et électeur de Saxe en 1553, écarta les réformés de ses états, et fit dresser la fameuse *formule de concorde*, pour réunir les luthériens, qui commençaient à se diviser. Il s'opposa, dans la diète d'Augsbourg, à la réception du calendrier grégor., et son avis fut suivi par tout le parti protestant. Il mourut en 1586, laissant dans le trésor électoral 17 millions d'écus qu'il avait amassés par ses économies et la bonne administr. de ses finances.

AUGUSTE II (Frédéric), électeur de Saxe et roi

de Pologne, né à Dresde en 1670, se distingua dans les guerres de l'empire contre Louis XIV. Électeur de Saxe, après la mort de son frère aîné, en 1695, il accepta le command. de l'armée impériale contre les Turks, et quitta ce poste pour venir briguer la couronne de Pologne, vacante par la mort de Jean Sobieski. Il l'emporta sur le prince de Conti, son concurrent, qui fut obligé de revenir en France. S'étant allié avec le tzar Pierre-le-Grand contre le roi de Suède, Auguste fut battu par Charles XII entre Varsovie et Cracovie, en 1702; déclaré par la diète inhabile à porter la couronne de Pologne, Charles XII fit nommer Stanislas Leczinski à sa place; mais Auguste ne donna pas à son rival le temps de s'affermir sur le trône, et le contraignit à s'enfuir précipitamm. de Varsovie. Il vainquit les Suédois, commandés par le comte de Schulenbourg et le général Mardfeld; mais il se vit bientôt forcé de traiter avec Charles XII, qu'il alla visiter dans son camp d'Alt-Ranstædt, et de céder la Pologne à Stanislas. Rentré dans son électorat, Auguste s'occupa des soins de l'administration, embellit Dresde, fit fleurir les sciences, les arts et les lettres, et vint combattre *incognito* contre la France dans les Pays-Bas; il fut rappelé en Pologne après la défaite de Charles XII à Pultawa, et reprit pour la 3e fois un sceptre auquel Stanislas dut renoncer définitivem. Auguste mourut en 1733. Ce prince unissait, dit un de ses biographes, des sentim. généreux à des habitudes despot., le goût des plais. aux soucis de l'ambition, et l'inquiétude d'une humeur guerrière à la mollesse d'une vie voluptueuse.

AUGUSTE III (Frédéric), électeur de Saxe et roi de Pologne, fils du précéd., né en 1676 et mort en 1763, succéda d'abord à son père dans l'électorat de Saxe. Le roi de France, Louis XV, ayant voulu replacer Stanislas, son beau-père, sur le trône de Pologne, deux partis se formèrent dans le roy. Auguste fut élu par un certain nombre de nobles, retirés du champ d'élection et soutenus par une armée russe; mais il ne fut universellem. reconnu roi que dans la diète de pacification tenue à Varsovie en 1736. Ce prince, sans avoir aucune des grandes qualités de son père, l'imita dans ses goûts pour le luxe et les beaux-arts. Il avait d'ailleurs l'esprit si borné, qu'il ne put apprendre la langue polonaise. Il fut constamm. dans la dépendance de la reine, laissa envahir la Saxe par le grand Frédéric, et fut forcé d'abandonner Dresde pour se retirer en Pologne. A la paix de 1763, il quitta le roy. et revint en Saxe, où il termina une carrière qu'il n'avait point illustrée.

AUGUSTE d'Udine, poète latin du 16e S., dont le vrai nom était Graziani, professa les belles-lettres à Trieste et à Udine, où il mourut av. 1529. Cette année est celle de l'impress. d'un rec. de ses odes, *Augusti vatis odæ,* Venise, in-4, précéd. de la *Vie* de l'auteur.

AUGUSTE (Guillaume), prince de Prusse, 2e fils du roi Guillaume Ier, né à Berlin en 1722, servit sous les ordres de Frédéric II, dit *le Grand*, et devint général d'infanterie en 1756. Après s'être comporté avec distinct. dans les prem. campagnes de la guerre de sept ans, il tomba dans la disgrâce du roi, à l'occasion d'une retraite qu'il fit aux environs de Zittaw, quitta l'armée, et mourut à Oranienbourg en 1758.

AUGUSTI (Frédéric-Albert), pasteur d'Eschenberg, né en 1696 à Francfort-sur-l'Oder, mort en 1782, savant Juif converti, a composé de très bonnes *apologies* de la religion chrétienne, contre les Juifs. Un de ses amis a publ. sa *Vie* en allem., Erfurt, 1791, in-8.

AUGUSTIN AURÉLIUS (St), le plus célèbre des Pères de l'Église latine, né en 354 à Tagaste en Afrique. Élevé par une mère tendre et pieuse (Ste Monique), il répondit mal à ses soins, comme il s'en accuse lui-même, et mena pend. sa jeunesse une vie assez déréglée. Il avait 19 ans lorsque la lecture d'un livre de Cicéron changea le cours de ses idées, et lui fit concevoir une ardeur incroyable pour la sagesse, et c'est ainsi qu'il se trouva ramené vers le christian.; mais il adopta d'abord les erreurs du manichéisme, et ne reconnut la vraie doctrine qu'à l'âge de 32 ans. Se dérobant aux larmes de sa mère, il quitta l'Afrique et vint à Rome, puis à Milan, où il professa la rhétor. qu'il avait enseignée avec éclat à Tagaste, puis à Carthage. C'est à Milan que les exemples et les leçons de St Ambroise le firent renoncer aux égarements de ses prem. années pour rentrer dans le sein de l'Église. Il reçut le baptême du saint prélat en 387, en même temps qu'Adéodat, son fils, et Alype, le plus cher de ses amis, et retourna dans sa patrie, où il distribua ses biens aux pauvres, et mérita enfin d'être élevé à l'évêché d'Hippone en 395. Il mourut durant le siége de cette ville par les Vandales, en 430, à 76 ans. Parmi ses nomb. ouvr., les principaux sont: *la Cité de Dieu,* où il fait l'hist. et le parallèle du paganisme et du christian. : ses *Confessions,* ses *Tr. du libre arbitre* et *de la grâce*. Dans ses autres écrits il combat les manichéens, les donatistes, les pélagiens, etc. Ses œuvres compl. ont été publ. par les bénédictins, 11 vol. in-fol., 1679 et années suiv. La plupart de ses ouvr. ont été traduits en français; les plus recherchés sont *la Cité de Dieu,* trad. par Lambert, 1675, 2 vol. in-8; 1736, 4 vol. in-12; les *Confessions*, par Arnauld d'Andilly et Dubois, par dom Martin, par M. de Saint-Victor; les *Lettres,* par Dubois, 6 vol. in-12; les *Sermons sur les Psaumes,* par Arnault, 14 vol.; sur le *Nouveau-Testament,* par Dubois, 4 vol. in-8.

AUGUSTIN (St), apôtre d'Angleterre, premier archev. de Cantorbéry, fut envoyé de Rome en Angleterre par le pape Grégoire-le-Grand en 596, convertit le roi Éthelbert, consacra plus. évêq. et mourut en 607.

AUGUSTIN, surnommé *Vénitien*, grav., né vers 1490, alla se former à Rome, où il travailla d'après Marc-Antoine. Il a fait aussi, d'après Jules-Romain, une *Adoration des bergers,* et d'après Raphaël un *Portement de croix*. Ses estampes sont rares et son œuvre difficile à compléter. Il mourut à Rome vers 1540.

AUGUSTIN, surn. *des Perspectives*, à cause de son rare talent dans cette partie, peign. à Bologne en 1525. Lanzi conjecture qu'il était né dans cette ville; mais Milan peut revendiquer la gloire de lui avoir donné le jour.

AUGUSTIN (Antoine), un des plus illustres prélats et des plus célèbres jurisc. de l'Espagne, né à Saragosse en 1516, se distingua au concile de Trente par ses vertus et ses connaissances, et mourut en 1586, archev. de Tarragone. Ses *ouvr.* ont été recueillis, Lucques, 1765-74, 8 vol. in-fol. Il faut y joindre la collect. de ses *lettres,* lat. et ital., publ. pour la prem. fois Parme, 1804, in-4. Les curieux recherchent l'édit. origin. de ses *Dialogos de medallas, inscriciones y otras antiquedades,* Tarragone, 1587, in-4.

AUGUSTIN (Fr.-Miguel), agronome espagnol, né dans le 16e S. à Banyoles, dioc. de Gironne, obtint le prieuré de St-Jean à Perpignan, et y publ., en 1617, *Libro de los secretos de agricultura*, etc. Cet ouvr. estimé a été réimpr. plus. fois, notamm. Barcelone, 1749; Madrid, 1781.

AUGUSTIN, célèbre peintre en miniature et sur émail, né en 1759, mourut à Paris du choléra, en 1832. Ses émaux, ses miniatures offraient une perfection jusqu'alors inconnue, et on lui doit les progrès que ce genre a faits en France. En 1819, il fut nommé prem. peintre en miniature du roi, et fit alors les portraits de la cour de Louis XVIII. Depuis plus. années, Augustin vivait au milieu d'infirmités qui l'avaient condamné à ne plus cultiver un art qu'il aimait avec passion.

AUGUSTIN (Léonard). — V. Agostini.

AUGUSTULE (Romulus), dernier empereur d'Occident, fut proclamé à Ravenne en 475, par son père Oreste, général romain dans les Gaules, qui gouverna sous son nom; ils furent bientôt l'un et l'autre renversés par Odoacre, roi des Hérules. Ainsi s'éteignit l'empire d'Occident, qui avait subsisté 1229 ans depuis la fondation de Rome, et 506 depuis la bataille d'Actium.

AUHADI-MARAGAH, poète mystique mahom., mit en vers persans le livre intitulé : *Giem Giam,* livre de spiritualité mahom. Il composa aussi un poème intitulé : *Divan* en 10,000 vers, et mourut en 1319. Son tombeau est en grande vénération à Ispahan.

AULÉTIUS (Alard), prof. de médec. à Franeker, mort en 1606, est aut. de *Monitio ad ordinem Frisiæ de reformandâ praxi medicâ,* Franeker, 1603, in-4.

AULISIO (Dominique), littérat., né en 1639 à Naples, acquit la connaiss. des langues de l'Europe et de l'Orient; s'appliqua ensuite à l'étude de la chronol. de l'hist. et de la numismatique; quitta le barreau, où il s'était fait une grande réputat., pour se livrer avec ardeur aux sciences mathémat.; accepta la chaire de droit civil à Naples, qu'il remplit avec éclat, et mourut en 1717, laissant un gr. nombre d'ouvr. MSs. Parmi ceux qu'il avait publ., on distingue 3 dissertat. : *De Gymnasii constructione; De Mausolei architecturâ; De Colo mayerano,* réimpr. par Sallengre dans le tome III de *Nov. Thesaur. antiquit.*

AULU-GELLE, célèbre grammair., né à Rome, y vivait vers l'an 130 de J.-C. On a de lui un ouvr. en 20 liv., qu'il intit. : *Nuits attiques*, parce qu'il l'avait composé à Athènes pendant les soirées d'hiver. C'est un recueil où l'on trouve beaucoup de fragm. d'anciens auteurs perdus, et des discuss. critiques et grammaticales. Les *Nuits attiques,* impr. pour la prem. fois à Rome en 1469, in-fol., par les soins de J. André, qui y joignit des notes, ont été réimp. un gr. nombre de fois. Parmi les édit. de cet ouvr., on distingue les suiv. : 1585, in-8, avec les excell. notes de H. Estienne, Paris, 1681, in-4, *ad usum;* Leyde, 1666, in-8, *varior.*, avec les notes de Gronovius, 1706, in-4. Il a été trad. en franç. par l'abbé de Verteuil, Paris, 1776, 3 vol. in-12, réimpr. avec des corrections par M. Verger, 1818, 3 vol. in-8.

AUMALE (Claude de Lorraine, duc d'), fils de René II, duc de Lorraine, se fit naturaliser en France, rendit de grands services à François Ier pend. sa captivité, s'opposa à l'invasion des Allemands en France, et les défit complètem. à Saverne. En récompense de ses services, François Ier érigea la terre de Guise en duché, et lui donna le gouvernem. de Champagne, qu'il défendit contre l'ennemi. Il conquit en 1542 le Luxembourg, et préserva deux ans après les Parisiens effrayés, qui lui conservèrent de ce service une reconnaiss. qu'ils continuèrent à ses descendants. Il mourut à Joinville en 1550. Il est le chef de la maison de Guise en France.

AUMALE (Claude II de Lorraine, duc d'), son 3e fils, grand-veneur de France, hérita de la terre dont il prit le nom, se distingua par son courage et ses talents militaires à la défense de Metz, assiégé par Charles-Quint, et aux batailles de Dreux, St-Denis et Moncontour, et fut l'un des principaux moteurs de la Saint-Barthélemi; mais après avoir assouvi sa vengeance personnelle contre l'amiral Coligny, qu'il regardait comme le meurtrier de son frère François, il se montra généreux envers les protestants, et fut tué au siége de La Rochelle, en 1573.

AUMALE (Ch. de Lorraine, duc d'), fils du précéd., succéda à ses biens et à ses dignités, et fut un des plus chauds partisans de la Ligue. Nommé gouvern. de Paris, il fut défait près de Senlis, et perdit les batailles d'Arques et d'Ivry avec le duc de Mayenne contre Henri IV. Il persista dans sa révolte contre son roi, et se retira successiv. en Autriche, en Espagne et à Bruxelles, où il mourut en 1631.

AUMALE (Claude, chev. d'), frère du précéd., célèbre comme lui dans l'hist. de la Ligue, fut tué à 28 ans dans l'attaque de Saint-Denis, qu'il avait voulu surprendre sur Henri IV, en 1591.

AUMER, ancien chef des ballets à l'Opéra, à qui l'on doit les charmants ouvr. de la *Somnambule*, des *Pages du duc de Vendôme*, et la mise en scène de la *Muette de Portici* et de *Robert-le-Diable*, succomba en 1832 à une attaque d'apoplexie fou-

droyante. Il avait succédé à Milon sans désavantage.

AUMONT (Jean d'), né, en 1522, d'une maison noble et ancienne, se distingua d'abord par sa bravoure sous le maréchal de Brissac, en Piémont. Henri III le fit chev. du St-Esprit en 1578, et maréchal de France en 1579. Il ne se signala pas moins sous Henri IV à la bataille d'Ivry, et contre le duc de Mercœur en Bretagne. Il fut tué à l'attaque de Camper, près de Tours, en 1595, à 75 ans. Il était plus vaillant qu'habile, mais se montra toute sa vie sujet fidèle, citoyen zélé et homme d'honneur.

AUMONT (Ant. d'), petit-fils du préc., maréchal de France, gouvern. de Paris et duc et pair, marcha sur ses traces, contribua beaucoup au succès de la bataille de Réthel, en 1650, et mourut en 1669.

AUMONT (L.-M.-V. de ROCHEBARON d'), fils du précéd., né en 1632, mort en 1704, obtint à 16 ans la survivance de la charge de capitaine des gardes sous Louis XIV, qui avait en lui la plus grande confiance, et le fit ensuite gentilhomme de sa chambre. Il fut sans cesse à ses côtés dans les guerres de sa minorité et dans celles de Flandre, s'empara d'Armentières, Furnes, Bergues et Courtrai, et sut mettre son gouvernem. du Boulonais à couvert des flottes de l'Angleterre et de la Hollande. Membre de l'académie des inscript., il rendit de grands services à la science des médailles.

AUMONT (Jacques, duc d'), de la même fam., commandait l'avant-garde de l'armée parisienne, qui, sous la conduite de La Fayette, alla chercher Louis XVI à Versailles en 1789, et plus tard, en 1791, le bataillon de garde nation. auprès du roi au 20 juin; le peuple, voulant le rendre responsable de l'évasion de ce prince, le conduisit à l'Hôtel-de-Ville; mais il se justifia en faisant passer une lettre contenant son serment de fidélité à la constitution. Il mourut oublié dans sa terre de Guiscard, en 1799.

AUNA (Jean-Vincent, baron), juriscons., né en 1756 à Montechiaro, près d'Asti, mort en 1832 à Milan, parcourut la carrière de la magistrature dans le sénat de Turin, et fut envoyé en 1801 pour présider le conseil de Novare. La séparation du Novarais du territoire français ayant été décrétée, Auna se trouva attaché au gouvernem. de la république cisalpine, puis au roy. d'Italie. Nommé présid. des 3 tribunaux du dép. d'Olone, le gouvernement le chargea de la *traduction* du Code français en italien, pour le roy. d'Italie; travail dont il fut récompensé par le titre de baron et par sa nomination à la cour de cassation de Milan. Il remplissait encore ces hautes fonctions, au moment où la mort le frappa.

AUNAIRE (St), év. d'Auxerre, rétablit la discipline dans son dioc. par de sages réglements, et mourut en 605.

AUN-ARTHABAN-ALBASRIS, philos. musulman sous le khalyfat d'Almansor, est célèbre par sa tempérance et la sagesse de ses mœurs.

AUNEUIL (la comtesse d'), romancière, oubliée par Mme Briquet dans son *Dictionn.* des Françaises qui ont écrit, née vers 1660, a publ. de 1702 à 1709 un gr. nombre de nouvelles et de pet. romans qui trouvèrent alors des lecteurs. On en trouve les titres dans le *Dictionn. des anonymes* de Barbier. Le seul qui mérite d'avoir ici une mention particul., c'est la *Tyrannie des fées détruite*, ouvr. reprod. en 1756 par Mlle de Lubert, à qui des bibliogr. l'ont attribué mal à propos, puisqu'elle n'en est que l'éditeur.

AUNGERVILLE (Richard) ou de BURY, gouvern. d'Édouard III, roi d'Angleterre, qui le combla d'honneurs, fut le fondat. de la biblioth. d'Oxford, et mourut en 1345. On a de lui *Philobiblos*, ou *Discours sur le véritable usage des livres*, publ. à Spire en 1483, in-4, réimprimé à Paris, à Oxford et à Leipsig, in-8.

AUNILLON (P.-Ch.-Fabiot), abbé du Goy-de-Launay, mort en 1766, à 76 ans, s'est fait connaître par des romans médiocres: *Azor ou le Prince enchanté*, 1750; *la Force de l'éducation*, etc.

AUNOY ou AULNOY (M.-C. JUMELLE de BERNEVILLE, comtesse d'), morte en 1705, a écrit d'un style facile et léger des *mémoires histor.*, des *romans* et des *contes*. On lit encore aujourd'hui ses *Contes des fées*, Paris, 1810, 5 vol. in-18, et ses *Aventures d'Hippolyte, comte de Douglas*, 1817, 3 vol. in-12.

AURA, AURÉES (mythol.), divinités chez les Romains, qui présidaient à la température de l'air.

AURAN (Jos.-Fran.), méd. provençal, a publ., vers 1766, des *Tables d'ostéologie*, réimprim. à la suite du *Cours d'ostéologie* de Le Cat, in-8.

AURBACH (Jean d'), est aut. d'un ouvr. intit.: *Summa de confessione et Eccles. sacrament.*, etc., Augsbourg, 1469, in-fol.

AURÈLE (St), pieux et sav. archev. de Carthage, mort en 423, se distingua par son zèle contre les pélagiens et les donatistes, et condamna Pélage et Célestius, son disciple, dans un concile, en 412.

AURÉLIEN-AURÉLIANUS (L. Domitius), emper. romain, né dans l'Illyrie, vers l'an 220, se signala de bonne heure à la bataille de *Moguntiacum* (Mayence) contre les Francs; et vers 259 obtint le commandem. des armées d'Illyrie et de Thrace. Élevé à l'empire en 270, après la mort de Claude II, il repoussa des frontières les Goths, les Vandales, les Sarmates et les Marcomans, vainquit et fit prisonnière Zénobie, reine de Palmyre, battit Firmius en Égypte et Tétricus dans les Gaules. Après ces travaux guerriers, il embellit Rome, réforma les lois et diminua les impôts. Il fut assassiné, en 276, dans une sédit. excitée par Mnesthée, son affranchi, qui avait à craindre son ressentim. pour les extorsions dont il s'était rendu coupable. Aurélien fut plus craint qu'aimé pend. son règne, parce que sa sévérité était extrême.

AURÉLIEN (St), év. d'Arles en 546, reçut du pape Vigile le pallium et le titre de vicaire du St-siége. Il fonda dans la ville d'Arles un monastère, auquel il donna une règle pleine de sagesse, et mourut en 555.

AURÉLIO (Jean-Musio), poète latin de Mantoue,

eut part à la faveur de Léon X, qui le fit en 1520 gouvern. d'une ville de l'état romain; mais il encourut la haine des habitants, qui le jetèrent dans un puits où il fut retrouvé quelq. jours après. On ne connaît de lui que des pièces dans les *Carmin. illustr. poetar. italor.*; un *Hymne* à St Jean-Baptiste, et une *Élégie* à Léon X, dont Scaliger fait le plus gr. éloge.

AURELIO (Louis) de Pérouse, sav. historiog. et chan. de St-Jean-de-Latran, mort à Rome en 1637, joignait à la connaissance des langues lat., grecq. et allem., celle de l'histoire. On a de lui une trad. ital. de l'*Abrégé de l'histoire univ.* de Turselin, Pérouse, 1623. — Un abrégé des *Annales de Baronius*, Rome, 1636, 2 vol. in-12; et de la *Cont.* de Bzovius, Rome, 1641, in-12. Cet abrégé a été trad. en franç. par Chaulmer. — Une *Histoire de la révolte des Bohêmes contre les empereurs Mathias et Ferdinand*, Rome, 1625.

AURELIO (Aurel.), poète vénitien, né vers 1630, a composé un très gr. nomb. de drames en musiq., représentés dans sa ville natale, de 1652 à 1729.

AURÉLIUS-COTTA (C.), consul pendant la prem. guerre punique, l'an 502 de Rome, était, pour le maintien de la discipline militaire, d'une sévérité qui allait jusqu'à la cruauté. Il fit dégrader et battre de verges Q.-Cassius et P.-A.-Pécumola, son parent, pour avoir attaqué, malgré sa défense, la ville de Lipari. Il la prit ensuite lui-même et en fit massacrer presque tous les habitants. Il fut ensuite censeur, et fit le dénombr. du peuple.

AURÉLIUS-VICTOR (Sextus), histor. lat., né en Afrique, s'éleva par son mérite aux premières dignités de l'empire. Julien le fit gouvern. de la 2e Pannonie en 361, et en 369 il fut consul avec Valentinien. On a de lui un *Abrégé de l'hist. rom.* jusqu'à Julien. Les meill. édit. sont celles de Paris, *ad usum*, 1681, in-4; *cum notis varior.*, Utrecht, 1696, in-8; Amsterdam, 1733, in-4. On lui attribue un second ouvr. : *De viris illustr. Romæ*, publ. sous le nom de Pline-le-Jeune, de Suétone et d'Aurélius-Probus; trad. en franç. par Savin, 1776, in-12, et par A. Caillot, 1825, in-12.

AURÉLIUS (Cornél.), né vers 450 à Gouda, chan. régul. de St-Augustin et précept. d'Érasme, fut honoré par Maximilien de la couronne de poète, et mourut vers 1520. On a de lui deux tr. publ. par Bonav. Vulcanius sous ce titre : *De situ et laudibus Bataviæ*, 1586. Burman a inséré dans son *Hadrianus VI* une product. jusqu'alors inconnue du même aut., intit. : *Apocalypsis et visio super miserabili statu Ecclesiæ*, dans laq. il s'élève contre les désordres du clergé.

AURENG-ZEYB (Mohhi-ed-Dyn), usurpa, en 1660, le trône du grand-mogol, après avoir fait enfermer son père et périr l'un après l'autre ses frères. Devenu paisible possesseur de l'empire, il réforma les lois, rétablit la justice, fit de sages réglem. pour le maintien des bonnes mœurs, et ne négligea aucune branche de l'administr., ce qui fit oublier ses atrocités. Il crut les expier entièrem. en ne faisant usage que de pain d'orge, de légumes et d'eau, et en s'imposant une discipline sévère; mais il n'en tenait pas moins les rênes de l'état et se montrait attentif à punir la moindre révolte de ses fils, qui plus d'une fois tentèrent d'imiter son exemple. Heureux dans ses expéd., il conquit les roy. de Golconde, de Décan, de Visapour, qu'il réunit à son vaste empire, et mourut en 1707, à près de 90 ans.

AURÉOLE (Manius-Acilius), génér. romain sous les empereurs Valérien et Gallien, était né dans la Dacie. Il prit la pourpre impériale en 267, fut battu par Gallien, ensuite par Claude II, et tué dans une bataille qu'il perdit sous les murs de Milan, en 268.

AURIA (Joseph), mathémat. et astron. napolit., mort vers 1595, a donné des traduct. lat. de plus. astron. anc., d'après les MSs. du Vatican, Rome, 1591, in-4.

AURIA (Vincent), fils de Frédéric et frère de J.-Fr., deux sav. jurisc. dont on a plus. ouvrages inédits, né à Palerme en 1625, quitta le barreau pour la littérat., et mourut dans sa patrie en 1710. On a de lui une foule d'ouvrages, tous ital., parmi lesq. on distingue : *Dell' origine ed antiquità di cefala*, 1656, in-4. — *La Giostra*, 1690, in-4. — *La Sicilia inventrice*, 1704, in-4. — *Hist. des vice-rois de Sicile*, ib., 1697, in-fol., et une *dissert.* sur l'origine de la poésie ital.

AURIA (Dominique), sculpt. et archit. napolitain auquel on doit les bas-reliefs de Ste-Marie *delle Grazie* et la fontaine de Médicis de la place de Castel-Nuovo, fut le maître d'André Borchetta.

AURIFABER (André), méd. de Breslau, né en 1512, profess. à l'université de Kœnigsberg, mort d'apoplexie en 1559, a publ. avec des notes estimées la prem. édit. du *Cynosophion* ou *tr. des maladies des chiens*, de Phœmon, Wurtemberg, 1545. On lui doit encore *Succini historia*, Kœnigsberg, 1561, in-4. Il eut part à l'édit. des *Œuvres* de Luther.

AURIGNY (Gille d'), surnommé *le Pamphile*, poète, né à Beauvais, avocat au parlem. de Paris, mourut en 1553. Ses ouvr. se recommandent plus par leur nombre que par leur mérite. Il a comp. la *Généalogie des dieux poétiques*, et le *Tuteur d'amour*, poème en 4 chants, un des meilleurs du temps; une *traduct. des Psaumes de David*, en vers, et d'autres *livres* de piété. Plus. de ses ouvr. ont paru sous le nom de *l'Innocent égaré*.

AURIOL (Blaise d'), chan. de Castelnaudary, et prof. de droit canon à Toulouse, obtint en 1535 de François Ier la noblesse pour les professeurs de l'univ., et reçut lui-même le titre de chevalier. Il est aut. d'un poème intit. : *le Départ d'Amour*, impr. à la suite de *la Chasse d'Amour* d'Octavien de St-Gelais, Paris, 1533, in-4.

AURISPA (Jean), sav., né vers 1369 à Noto dans la Sicile, s'embarq. vers 1418 pour Constantinople, où il apprit le grec, et recueillit un gr. nombre de MSs. importants, dont il enrichit l'Italie. Profess. de littérat. grecque à Bologne, puis à Florence, il fut ensuite secrét. des papes Eugène et Nicolas V, et mourut à Ferrare en 1460. Parmi ses *traduct.*

du grec en latin, on cite celle des *Commentaires* d'Hiéroclès *sur les vers dorés* de Pythagore, Padoue, 1474, in-4. Les autres sont inédits.

AURIVILLIUS (Charles), prof. de langues orient. à Upsal, mort en 1786, fut membre du comité pour la version nouvelle de la *Bible*, et trad. presque tout l'*Ancien-Testament*. Ses ouvr. de littérature orient. ont été impr. à Gottingue en 1790.

AUROGALLUS (Mat.), philologue, né dans la Bohême, professa le gr., le lat. et l'hébr. à Wittemberg, où il mourut en 1543. L'un des coopérat. de Luther pour la trad. de la *Bible* en allem., il a publ. une édit. du rec. des *Gnomiques*, 1523, in-4. — Les *Noms hébreux des villes*, 1539, in-8. — Une *Gramm. hébraïq.*, même année.

AURORE (mythol.), déesse chargée d'ouvrir les portes du ciel au char du soleil. Éprise d'amour pour le jeune Titon, elle l'enleva, l'épousa, et en eut un fils nommé Memnon. Il paraît que ces liens ne furent point assez forts pour retenir la déesse dans le devoir conjugal, puisqu'elle enleva encore Céphale, amant de Procris, et le jeune Orion.

AUROUX (Nicolas), grav. français du 17e S., a travaillé à Turin et à Lyon. Ses meill. ouvr. sont *la Vierge, l'Enfant Jésus et St Jean; les Portraits du jésuite Spinola et de Voiture*, etc.

AUROUX DES POMMIERS (Matth.), jurisc. de Moulins, a publ. en 1732 un *Comment.* sur la coutume du Bourbonnais, in-fol.

AUSONE (St), martyr, prêcha la foi dans les Gaules, et s'établit près d'Angoulême, dont il fut le prem. évêque, vers 260; il convertit un grand nombre de païens et fonda un monast. qui devint célèbre.

AUSONE ou AUSONIUS (Julius), médecin de Valentinien Ier, fut préfet d'Illyrie et sénat. honor. de Rome et de Bordeaux. Il mourut en 377, à 90 ans. Les *livres* qu'il a écrits sur la médecine sont perdus. Il fut père du poète Ausone.

AUSONE (Décius ou plutôt Décimus-Magnus), poète latin du 4e S., né à Bordeaux vers l'an 309, mort vers 394, avait été précepteur de l'empereur Gratien qui le nomma consul en 379. Il a laissé un énorme *recueil* d'épigrammes, d'épîtres en vers et d'idylles parmi lesquelles il faut distinguer son poème de *la Moselle*. Le goût d'Ausone n'est pas toujours pur; sa versificat. manque souvent de grâce et de facilité, et sa latinité se ressent, en général, des vices de son siècle: mais on ne peut lui refuser infinim. d'esprit, des connaiss. très variées et une grande vivacité d'imagin. On est fâché seulement qu'un écrivain aussi estimable pour le siècle où il vécut, et qui n'est pas sans mérite aux yeux du nôtre, ait souillé son talent par des vers obscènes, que ne justifie pas le soin qu'il a pris de répéter après Martial que l'immoralité de sa plume ne prouvait rien contre la pureté de ses mœurs. La meill. édit. d'Ausone est celle que l'abbé Souchay a publ. en 1730, in-4, *ad usum Delphini*. Il existe une trad. estimée des *poésies* d'Ausone, par l'abbé Jaubert, 4 vol. in-12, Paris, 1769.

AUSPICE (St), évêque de Toul, un des plus sav. prélats de son temps, fut l'ami de Sid. Apollinaire. Le tome Ier de la collection de Duchêne renferme une *épître* de St Auspice au comte Arbogaste.

AUSSENAC (le baron d'), maréchal-de-camp, entra de bonne heure au service, et parcourut tous les grades avant d'arriver à celui de colonel. On se souviendra long-temps du colonel de ce 7e régim. de ligne, qui jura de s'ensevelir sous les murs de Barcelonne, plutôt que de les livrer à l'ennemi: serment gardé avec une héroïque persévérance, et qui força les Espagnols à se retirer à quelques lieues, mais qui fit perdre au 7e rég. ses plus intrépides soldats et ses meill. officiers. D'Aussenac avait déjà commandé à Azua, colonie de Saint-Domingue, et montré du talent et de l'audace dans cette fatale guerre. Nommé à la place du général Ferrand, lors de la révolte des insurgés espagnols, il effectua une retraite habile sur la capitale de l'île, et battit complétem. l'ennemi. Le 4 janvier 1809, la prise du fort Saint-Jérôme, et la défense du bourg Saint-Charles ajoutèrent à sa réputation. Nommé adjudant-commandant en 1813, et commandeur du Mérite-Militaire le 10 décembre 1814, d'Aussenac command. le départ. de l'Ain en juillet 1815. Ce brave officier-général mourut à Auch, en mars 1833.

AUSSUN (Pierre d'), se distingua en 1544 à la bataille de Cérisoles; entraîné par les fuyards à celle de Dreux, il en mourut de douleur en 1562.

AUSTORC D'ORLAC, troubadour du 13e S., déplore dans ses vers les calamités qui furent la suite des croisades, et conseille aux chrétiens de se faire mahométans, puisque Dieu s'est déclaré pour ces derniers. Raynouard a publ. un fragm. de cette pièce, *Choix de poésies des troubad.*, V, 54.

AUSTER (mythol.), vent chaud, fils d'Éole et de l'Aurore.

AUSTERLITZ, village de Moravie en Allemagne, célèbre par la victoire remportée dans ses environs par les troupes franç. sous les ordres de Napoléon Bonaparte, sur les armées autrichienne et russe, le 2 décembre 1805.

AUSTIN (Jean), écriv. anglais, né à Walpole, mort à Londres en 1669, est aut. du *Modérateur chrétien*, 1652, in-4, dans lequel il blâme toute persécut. pour cause de religion; d'une *Réponse* à la règle de la foi du docteur Tillotson non achevée, et de quelq. autres ouvr. de théologie.

AUSTIN (Guill.), avocat anglais, a composé un *tr.* de l'excellence des femmes, et des *méditations* sur les principales fêtes de l'Église, 1687.

AUSTREGESILE (St), archev. de Bourges, mort en 624, fut en gr. vénération par ses vertus. Mabillon a écrit sa *Vie*.

AUSTREGILDE, 2e femme de Gontran, roi de Bourgogne, fut d'abord simple suivante de la reine Marcatrude, parvint à la faire répudier, la remplaça en 556, et fit poignarder par Gontran lui-même les deux frères de la reine; mais elle ne jouit pas long-temps de sa perfidie, et mourut en 560.

AUSTREMOINE (St), l'un des sept missionnaires

envoyés dans les Gaules par la cour de Rome, vers le milieu du 3e S., fonda l'église de Clermont en Auvergne.

AUSTRIUS (SÉBAST.), méd. alsacien, est aut., selon Manget, des ouvrages suivants : *De Secundâ valetud. tuendâ*, Bâle, 1540, in-8. — *Cornelii, de puerorum et infantium morborum dignotione et curatione liber*, etc., Lyon, 1549, in-16.

AUTELZ (GUILL. des), poète français et latin, mort en 1576, a composé un gr. nombre de poésies françaises et latines, qu'on ne lit plus, mais qui n'en sont pas moins très recherch. des curieux, et se paient dans les ventes à des prix plus élevés que tous les chefs-d'œuvre modernes.

AUTHARIS, roi arien des Lombards, étendit ses conquêtes jusqu'à Rome et Ravenne; défit Childebert II, roi d'Austrasie; s'empara des provinces au-delà du Pô, et mourut en 590, chéri des Lombards, mais détesté des papes.

AUTHIER DE LISGAN (CHRIST. d'), bénédictin, fonda en 1632 la congrégation des prêtres du St-Sacrement pour la mission et la direction des séminaires, et mourut à Valence en 1668.

AUTHVILLE DES AMOURETTES (C.-L. d'), né à Paris en 1716, parvint au grade de colonel des grenadiers roy., et mourut en 1762. On lui doit une nouv. édit. des *Mémoires des deux dernières campagnes de Turenne* en Allemagne, 1756, in-12. — *Essai sur la cavalerie*, Paris, 1756, in-4. — *L'Antilégionnaire français*, 1762, in-12; et divers articles de la partie militaire dans l'*Encyclopédie*.

AUTIÉ (J.-F.-ÉTIENNE), colonel d'infant., mort en 1811, se distingua dans toutes les campagnes de 1793 à 1811, et fut tué à la bataille de Chiclara en Espagne, après avoir fait des prodiges de valeur pour enlever la victoire aux Anglais.

AUTISTATÈS, archit. grec vers la 55e olymp., fut chargé par Pysistrate de construire un temple à Jupiter-Olympien, qu'il ne put terminer à cause des troubles d'Athènes.

AUTOLÉON, général de Crotone, remporta de gr. avantages sur les Locriens, qui le couvrirent de blessures pour le punir d'avoir osé prendre la place d'Ajax dans leurs rangs.

AUTOLYCUS (mythol.), fils de Mercure, et brigand insigne, fut d'abord le rival et ensuite l'allié d'un autre brigand nommé Sisyphe. Ulysse était son petit-fils par sa mère Euriclée.

AUTOLYCUS, athlète dont parle Pline, remporta le prix de la lutte aux jeux olympiques; les Athéniens lui érigèrent une statue.

AUTOLYCUS, philosophe grec, né dans le 4e S. avant J.-C., a laissé deux *Tr. d'astron.*, trad. en lat. par Joseph Auria, et en franç. par Forcadel, Paris, 1572, in-4.

AUTOMNE (BERNARD), jurisconsulte, né dans l'Agénois en 1587, avocat à Bordeaux, mort en 1666, a composé un *Comment. sur la coutume de Bordeaux*, dont l'édit. la plus récente est de 1728, in-fol. avec des notes de Dupin. On distingue parmi ses autres ouvr., où il se montre plus érudit que judicieux, *Conférences du droit rom. avec le droit franç.*, 1644, 2 vol. in-fol.—Et *Censura gallica in jus civile romanum*, Paris, 1615, in-8.

AUTREAU (JACQUES), peintre et poète, né à Paris en 1566, avait plus de 60 ans quand il commença à travailler pour le théâtre. Le succès de sa pièce *le Port à l'Anglais*, fixa les coméd. ital. à Paris. Elle fut suivie de beaucoup d'autres comédies et opéras qui eurent plus ou moins de succès, et que Pelletier réunit en 1749, 4 vol in-12, avec une bonne préface. Autreau mourut en 1745. Comme peintre, il n'a jamais joui d'une grande estime; cependant un portrait du cardinal de Fleury, soutenu par Diogène éteignant sa lanterne, a eu l'honneur d'être reproduit par la gravure. C'est d'Autreau qu'est la chanson si connue contre J.-B. Rousseau :

> Or, écoutez, petits et grands,
> L'histoire de l'ingrat enfant.

AUTRÈPE (d'), littérat. et syndic des experts jurés écriv. à Paris, est aut. d'une *Épître à Tronchin*, d'une *Ordonn. du Parnasse*, d'un *Éloge de J.-B. Colbert*, et de *Tr.* sur l'art d'écrire, l'arithm., les changes étrangers, la vérification des écritures, etc., publ. de 1759 à 1770.

AUTREY (HENRI FABRY, comte d'), né en 1723, mort en 1777, est aut. de l'*Antiq. justifiée*, Paris, 1766, in-12, réfut. de l'*Antiquité dévoilée de* Boulanger.

AUTRICHE. Cette ancienne partie du *Noricum*, envahie comme le reste de la Germanie par les Barbares et en dernier lieu par les Hongrois, fut arrachée à ce peuple par l'empereur d'Allemagne Henri Ier, dit *l'Oiseleur*, qui en forma un margraviat. Adelbert, duc de Souabe et d'Alsace, en 684, est, dit-on, la tige de la maison d'Autriche, qui commença à prendre quelq. accroissem. après la mort de Werner Ier, comte de Hapsbourg, en 1096. En 1240, Rodolphe, s'étant signalé par ses exploits contre ses voisins, et ayant augmenté ses possess. par l'héritage de la maison de Hapsbourg et la conquête de Bâle, fut élu emper. d'Allemagne après le gr. interrègne, malgré les prétentions d'Ottocar de Bohême et d'Alphonse X (*v.* ALLEMAGNE). Après lui, son fils Albert, porté à l'empire par la déposition d'Adolphe de Nassau en 1298, enleva à l'Autriche les cantons helvétiques qu'elle possédait depuis Rodolphe. Après la mort d'Albert, la maison d'Autriche perdit la couronne impériale, et ne conserva que ses états héréditaires; mais, à la mort de Sigismond, le gendre de ce prince, Albert II, duc d'Autriche, réunit en 1438 les couronnes d'Allemagne, de Bohême et de Hongrie. Sous son success. Frédéric III, l'Autriche, conquise en grande partie par Mathias Corvin, roi de Hongrie, reprit bientôt un éclat et une puissance qui fonda la grandeur de l'empire pendant plus. siècles. Maximilien Ier réunit à ses états héréditaires le comté de Bourgogne et les 17 provinces des Pays-Bas, à la mort de Charles-le-Téméraire, par son mariage avec Marie. Enfin Ferdinand Ier, frère de Charles-Quint, hérita des roy. de Bohême et de Hongrie; dès-lors les emper. n'eurent plus

rien à craindre de leurs vassaux; on peut en juger par la dern. révol., qui, en réduisant l'empereur François II à ses états héréditaires, le laissait encore l'un des monarques les plus puissants de l'Europe. — V. ALLEMAGNE.

AUTROCHE (CLAUDE DE LOYNES d'), littér., né à Orléans en 1744, mort en 1823, a laissé des traduct. en vers franç. des *Odes* d'Horace, de *l'Énéide* de Virgile, de *la Jérusalem délivrée* du Tasse, du *Paradis perdu* de Milton, et des *Psaumes* de David; il a publié aussi un *mémoire* sur l'amélioration de la Sologne.

AUTUN (JÉHAN d'), historiog. de France et aumônier sous Louis XII, né vers 1466 en Saintonge, et mort en 1527 dans son abbaye d'Angle en Poitou, a écrit l'*Histoire de France* depuis 1499 jusqu'en 1508. Les quatre prem. années ont été publiées par Th. Godefroy. à la suite de l'*Hist. de Louis XII*, par Seynel, 1615, in-4.

AUVERGNE (PIERRE d'), poète et troubadour, né à Clermont dans le 13ᵉ S., passe pour être le prem. qui ait fait connaître les vers provençaux dans son pays; il reste de lui 24 pièces, parmi lesquelles on trouve des *chansons* pieuses, d'autres galantes, trois *poèmes* sur des sujets de dévotion, et des *sirventes* pour exhorter les chevaliers à la croisade.

AUVERGNE (ANT. d'), directeur de l'Opéra de Paris, né à Clermont en 1713, acquit en peu de temps une grande supériorité sur le violon, et fut admis au nombre des musiciens du roi en 1739. Il donna, tant à la cour qu'à l'Opéra, dont il devint directeur en 1767, un gr. nombre d'ouvr. dont les plus remarq. sont : *Énée et Lavinie*, et *Hercule mourant*. Il composa aussi un *Te Deum*, un *De profundis* et un *Miserere* très estimés. Il a fait en outre la musique de plus. opéras comiques. Ce musicien mourut à Lyon en 1797.

AUVERGNE (THÉOPHILE-MALO CORRET DE LA TOUR d'), *premier grenadier de France*, né en 1743, dans un bourg de Bretagne. Issu d'une branche bâtarde de la maison de Bouillon, il eut avec Turenne, membre de cette illustre famille, plus d'un trait de ressemblance : même physionomie, même prudence, même bravoure, même grandeur d'âme. Entré au service en 1767, il fut fait capitaine en 1779, servit comme volontaire en Amérique, et devint aide-de-camp du duc de Crillon, au siége de Mahon. A l'époque de la guerre de la révolut. en 1792, La Tour d'Auvergne, quoique âgé de 50 ans, et jouissant d'une pension de retraite, crut devoir reprendre les armes pour défendre son pays contre l'invasion de l'étranger. Sans vouloir accepter un grade supérieur à celui de capitaine, il commanda un corps de 8,000 grenadiers à l'armée des Pyrénées-Orientales, en 1793, et acquit une haute réputat. bien méritée. Après la paix avec l'Espagne en 1795, il reprit les occupat. littéraires que son patriotisme lui avait fait interrompre, et composa successiv. un *Glossaire de 45 langues*, et un *Dictionn. français-celtique*; il avait publ. précéd. un *Tr. des Origines gauloises*. En 1799, il quitta sa retraite et ses études, pour aller remplacer à l'armée d'Helvétie le fils unique de son ami le Brigant (*v.* ce nom), que la conscription venait d'atteindre. C'est à cette époque qu'il reçut du chef du gouvernement le beau titre de *premier grenadier de France*, mais il refusa la pension qu'on voulait y attacher. Il entra dans la 1ʳᵉ comp. des grenadiers du 46ᵉ régim., et fut tué le 27 juin 1800, au combat de Neubourg, d'un coup de lance que lui porta un hullan autrichien. Ses camarades l'enterrèrent sur le champ de bataille, et couvrirent sa tombe de branches de laurier et de chêne; un monument fut élevé sur cette même place, avec une inscription qui constatait le titre et l'époque de la mort de l'illustre soldat. La Tour d'Auvergne fut un de ces héros dont les temps modernes n'offrent que de rares exemples.

AUVERGNE. Les Auvergnats (*Arverni*), peuple de l'ancienne Gaule, eurent pour roi Luérius, auquel succéda son fils Bituitus, que défit le consul Q.-Fabius-Maximus. Vercingétorix lui succéda. L'Auvergne, devenue province romaine, fit partie de l'Aquitaine. Les Goths s'en emparèrent; mais elle fut conquise par Clovis, et, dans la suite, les rois de France la gouvernèrent par des comtes qui devinrent hérédit. sur la fin de la seconde race. Henri III donna l'Auvergne à Charles de Valois, duc d'Angoulême; celui-ci la céda à la reine Marguerite de Valois, qui en fit don à Louis XIII en 1615.

AUVIGNY (J. du CASTRE d'), littér., né dans le Hainault en 1712, tué à la bataille de Dettingen, en 1743, est auteur de l'*Histoire de France et de l'Histoire rom.* par demandes et par réponses; des 3 prem. vol. et de la moitié du 4ᵉ de l'*Histoire de Paris*, 1735, en 5 vol. in-12; des 10 prem. vol. des *Vies des hommes illustres de la France*, 26 vol. in-12, et de quelq. autres ouvr. de littérat. Il avait été lié avec l'abbé Desfontaines, auquel on a attribué quelques-uns de ses ouvrages.

AUVITY (JEAN-ABRAHAM), médecin et chirurg. en chef de l'hôpital des Enfans-Trouvés à Paris, mort en 1821, s'est acquis de la réputat. pour le traitem. des maladies des enfants. Il est aut. d'une *Dissertation sur le muguet*, sorte d'aphte particulière au jeune âge. Auvity était membre de la Légion-d'Honneur.

AUVRAY (JEAN), avoc. au parlem. de Normandie, né vers 1590, mort en 1633, est aut. de div. ouvr. On recherche son *Théâtre* (composé de 3 pièces), Paris, 1609, et ses *Poésies div.*, ibid., 1631, in-8, qui se trouvent assez souvent réunies dans le même vol.

AUVRAY (FÉLIX), peintre d'hist., l'un des élèves disting. du baron Gros, né à Valenciennes, de parents pauvres, se fixa en 1826 à Florence. L'année suiv. il retourna à Rome. Ce fut là qu'il composa le *Festin*, où Damoclès a l'épée nue suspendue au-dessus de sa tête. Dans cette même année, il acheva le *saint Paul prêchant aux Corinthiens*. Ces deux tableaux furent exposés au salon de 1828 avec le *Déserteur spartiate*. Auvray est mort à 33 ans, en 1833.

AUVRAY (Louis-Marie), maréc.-de-camp, mort près de Tours le 12 nov. 1833, entra au service comme capit. de la garde nationale parisienne, et passa dans l'armée active. Chef de bataill. dans le 104e rég., il devint bientôt colonel du 40e rég. de ligne, et, après quelq. années, se retira de la carrière milit. Nommé, après le 18 brumaire, préfet de la Sarthe, il fut bon administrat., refusa la place de memb. du corps législ., et resta préfet jusqu'en 1814. Il rentra à cette époque au service, devint maréc.-de-camp, et fut nommé chev. de St-Louis le 13 août 1814. Pendant l'administ. de sa préfecture, il avait publié une *Statistique* du dép. de la Sarthe, estimée.

AUXENCE, arien, né en Cappadoce, usurpa le siége épiscopal de Milan, par la faveur de l'emper. Constance en 355. Il se porta à de grandes violences contre les cathol., fut condamné dans un concile tenu à Rome en 372 et mourut en 374.

AUXILIUS, prêtre du 10e S., publia en 907 trois *Tr. contre le pape Sergius III*, dont deux se trouvent dans le *Tr. des ordinations* du P. Morin. Le Père Mabillon les a fait imprimer tous trois dans les *Analectes* in-fol.

AUXIRON (Jean), jés., mort à Dole en 1635, est aut. d'un ouvr. de philos. morale, sous ce titre : *Hist. de Lyderic, premier forestier de Flandre.*

AUXIRON (J.-B. d'), médecin, né à Baume-les-Dames, mort à Besançon en 1706, pub. : *Démonstr. d'un secret utile à la marine*, Paris, 1750, et *Nouvelle manière de diriger la bombe,* 1754, in-8.

AUXIRON, fils aîné du précéd., capitaine d'inf., mort à Paris en 1778, est auteur d'un ouvr. intit. : *Principes de tout gouvernement*, ou *Examen des causes de la splendeur ou de la faiblesse de tout état,* Paris, 1766, 2 vol. in-12. Il a trad. la Théorie des fleuves, par Silberschlag, 1790, in-4.

AUXIRON, frère du précéd., profess. en droit franç. à Besançon, est aut. d'un *Tr. sur les fontaines publ. de Besançon,* 1777, in-12.—*Mémoire histor.* sur les écluses de Besançon et la navigation du Doubs, Genève, 1785, in-8.

AUXIRON (Cl.-Fr.-Jos.), avocat de Besançon, s'établit en Autriche. Il a composé un *Traité* de l'éducation d'un prince, in-8.

AUZANET (Barthél.), jurisc., né à Paris en 1591, et mort en 1673, a laissé des *Notes* sur la coutume de Paris, des *Mémoires,* des *Arrêts*, etc., rec. en 1708, in-fol.

AUZAT (A.), mort en 1816, est aut. de *Réponses* aux adieux à Bonaparte, in-8, et de *Très humbles remontrances à Louis XVIII,* au nom du peuple franç., avec des réflexions sur la guerre, Paris, 1815, in-8.

AUZÉBI (Pierre), chirurg. dentiste, né à Nîmes en 1736, mort à Lyon en 1791, est auteur d'un *Tr. d'odontalgie*, Lyon, 1771, in-12.

AUZOUT (Adrien), célèbre mathématicien, né à Rouen, l'un des prem. membres de l'académie des sciences, mort en 1691, inventa le micromètre à fil mobile, qui sert aujourd'hui aux astronomes pour mesurer le diamètre apparent des petits objets, et publia un *Traité sur cet instrument,* Paris, 1767, in-4. On a encore de ce savant des *Lettres sur les grandes lunettes.*

AVAK (Sergius), prince arménien et généralissime des troupes de la Géorgie, repoussa d'abord les armées des Tatars, mais fut enfin obligé de se soumettre, et conclut en 1239 la paix avec eux, à condition qu'il conserverait la possession de ses états moyennant tribut; il obtint aux mêmes conditions la Géorgie et les états voisins.

AVALOS (Constance, fille d'INNICO d'), duchesse d'Amalfi, cultiva la poésie dans le 15e S. On trouve d'elle des *sonnets* réunis aux œuvres de Victoire Colonna, dans l'édit. de Sessa, 1558.

AVALOS (Ferd.-Franç. d'), marquis de Pescaire, d'une illustre maison de Naples, le meilleur capit. de Charles-Quint après Antoine-de-Lève, se distingua de bonne heure par son esprit et sa valeur, et épousa Vittoria Colonna, illustre par sa beauté et les grâces de son esprit. Ayant été fait prisonnier à la bataille de Ravenne, il composa dans sa prison, en l'honneur de cette dame, un *Dialogue de l'amour,* reprit les armes contre la France dès qu'il eut obtenu sa liberté, eut part au gain des batailles de la Bicoque et de Pavie, et au recouvrem. du Milanais, et mourut en 1525.

AVALOS (Alphonse d'), neveu de Ferdinand, mort en 1546, servit d'abord sous lui au siége de Pavie, et lui succéda après sa mort dans le commandement des armées de Charles-Quint. Il secourut l'Autriche, en 1532, contre Soliman, et suivit l'empereur dans toutes ses expédit. Nommé gouvern. du Milanais, il fit lever en 1543 le siége de Nice à Barberousse, et au duc d'Enghien, qui le défit à son tour à Cérisoles, mais ne put prendre Milan. Faux, orgueilleux et cruel, ce général fut détesté dans son gouvernement, où il exerça des exactions horribles, et montra souvent que les crimes ne lui coûtaient rien.

AVANCIN (Nicolas), jésuite allemand, prof. de théol. à Vienne, est auteur d'un assez gr. nombre d'ouvr., entre autres : *Imperium romano-germanicum sive elogia L. Cæsarum germanorum*, Vienne, 1663. — *Vita et doctrina J. C.*, ibid., 1674, in-12, trad. en français, en 1713, par le P. Desruelles, et en 1775 par l'abbé de Saint-Pard, 2 vol. in-12. On lui doit encore des *poésies* dramatiques et lyriques.

AVANZI (Jean-Marie), cél. jurisc. et poète, né en 1549 à Rovigo, étudia les sciences à Ferrare et le droit à Padoue. De retour dans sa patrie, il fut fait avocat fiscal, charge qu'il remplit avec éclat pend. plus. années. Des malheurs l'obligèrent de quitter sa patrie pour revenir à Padoue, et il y mourut en 1622. Il a laissé plus. ouvr. MSs., mais il n'a publ. qu'une pastorale : *Il Satiro*, Venise, 1587, in-12; et *la Lucciola* (le Ver luisant), poème en 9 chants, Padoue, 1627, in-12. — Charles, son fils, médec. et botaniste, n'est connu que par ses comment. sur l'ouvrage de Bat. Fiera : *Cœna seu de herbar. virtute*, Padoue, 1649, in-4.

AVANZI (Nicolo), graveur en pierres fines à

Vérone, s'est rendu célèbre par sa *Nativité de J.-C.*, gravée sur un morceau de lapis lazzulli, large de 3 doigts, chef-d'œuvre dans ce genre.

AVANZINO (Jos.-Marie), né à Roveredo, prof. de méd. à Florence, mort en 1739, fut disciple de Vallisnieri, soutint son opinion sur l'*Origine des fontaines* qu'il attribue à la pluie, et publia une *dissert.* à la louange du chocolat, en réponse à G.-B. Félici.

AVARAY (le comte d'), colonel du régiment de Boulonnais, quitta la France en 1791, à la suite de Monsieur, et rendit à ce prince d'importants services dans son voyage. Devenu roi de droit, Monsieur récompensa ce zélé serviteur en le nommant capit. de ses gardes et le combla de faveurs. Le comte d'Avaray est mort en 1816, dans l'île de Madère.

AVARES ou ABARES, peuples d'origine scythe, s'établirent sur les bords du Danube, d'où ils venaient faire des courses jusqu'au milieu de la Germanie. Ils ne commencèrent à inquiéter l'empire de Constantinople que vers l'an 560 de J.-C. Quelques sav. pensent que les Avares sont les mêmes que les Slaves et les Huns.

AVAUX (Claude de MESMES, comte d'), habile négociateur et diplomate, mort en 1650, était conseiller-d'état sous Louis XIII, auquel il rendit de grands services dans ses ambass. à Venise, Rome, Turin, en Allemagne, en Danemarck, en Pologne et en Suède. Égalem. versé dans l'étude des langues, des belles-lettres et de l'hist., il a laissé des *lettres* et des *mémoires* qui peuvent encore être consultés.

AVAUX (J.-Ant., comte d'), et marq. de GIVRY, petit-neveu du précéd., parcourut la même carrière que lui et parut avoir hérité de son talent et de son habileté diplomatique. Plénipot. au congrès de Nimègue, il fut successivem. ambass. à Amsterdam, Londres et Stockholm, et mourut à son retour à Paris en 1709. Les *lettres* et *négociations* du comte d'Avaux en Hollande, ont été publ. par l'abbé Mallet, 1753, 6 vol. in-12.

AVED (Jacq.-André-Joseph), peintre, né à Douay en 1702, mort en 1766, se fit une réputat. dans le portrait. On cite comme ses plus beaux ceux de Louis XV et de Méhémet-Effendi, ambass. turk à Paris.

AVEILLON (J.-Jos.), orator., mort à Paris en 1713, a publ. des *Conférences et méditations pour les séminaires et les gens du monde.*

AVEIRO (D. Jos. MASCARENHAS, duc d'), l'un des plus grands seigneurs de Portugal, fut tout-puissant pend. le règne de Jean V. Ayant perdu sa faveur à l'avénem. de Joseph Ier, il ourdit contre ce prince et Pombal, prem. ministre, son ennemi capital, une conspir. dans laquelle entrèrent la marquise de Tavora, plus. seigneurs mécontents, et des jésuites, confesseurs du dern. roi. Elle éclata le 3 sept. 1758 : deux des conjurés tirèrent sur la voiture du roi, qu'ils ne firent que blesser. Dès-lors le complot fut découvert, d'Aveiro se démasqua lui-même par des propos imprud., fut convaincu et condamné à être rompu et brûlé vif avec ses complices ; ce qui fut exécuté le 13 janv. 1759.

AVEIS Ier, sulthan de Bagdad, 2e prince de la dynastie des Ilkaniens, étendit son empire par son courage, gouverna ses peuples avec sagesse, et mourut en 1374, laissant quatre fils. Peu av. sa mort, il désigna son fils Hocein pour son success., au préjudice de Haçan ; mais Hocein lui-même, prince vertueux, perdit peu après le trône et la vie.

AVEIS II, fils du précéd., s'empara du trône en 1381, après avoir ôté la vie à son frère Hocein. Il gouverna d'une manière si tyrannique que le peuple appela, pour le délivrer du joug sous leq. il gémissait, Tamerlan. Aveis, dépouillé de ses états, s'unit à Cara Youçouf, prince du *Mouton noir*, et chef de cette dynastie. Mais cette liaison fut de courte durée ; étant remonté sur le trône après la mort de Tamerlan, il fit la guerre à Youçouf qui le vainquit et le fit mettre à mort vers 1410. En lui finit la dynastie des Ilkaniens.

AVELAR, peintre portugais, que l'on croit du 15e S., amassa par son talent tant de richesses, qu'il donna lieu au proverbe : *Riche comme Avelar.*

AVELINE (Pierre), grav., né à Paris en 1710, mort en 1760, membre de l'acad. de peinture, a gravé d'après Jouvenet, Natoire, Boucher et Luc Jordans ; *la Mort de Sénèque* est son meill. ouvr.

AVELINE, frère du précéd., a gravé beaucoup de sujets médiocres ; le plus remarq. est *l'Heureux vieillard*, d'après Wille fils.

AVELINE (Fr.-Ant.), cousin de Pierre et son élève, né en 1718, mourut à Londres en 1762, sans laisser aucun ouvr. remarq.

AVELLA (Jean), relig. observant. du roy. de Naples, a écrit plus. *traités* sur la musique, impr. à Rome en 1512.

AVELLANEDA (Alphonse-Fern. d'), auteur espagnol du 16e S., continua le *Don Quichotte*, mais resta bien au-dessous de Cervantes, qui se décida à terminer son chef-d'œuvre. Lesage a traduit cette continuat. sous le titre de *Nouvelles aventures de Don Quichotte*, 1716, 2 vol. in-12.

AVELLINO (St), clerc régulier de St-Paul, obtint de St Charles Borromée un établissem. pour son ordre, et mourut en 1608, en odeur de sainteté. — Un autre Avellino (Raphaël) a donné l'explication d'une fausse médaille hébraïque de David et d'Absalon.

AVELLINO (François), méd. de Messine, vivant en 1630, est aut. d'écrits contre la chimie et en faveur de l'usage des vésicatoires dans les fièvres malignes.

AVENELLES (Aubin des), chanoine de Soissons vers 1480, aut. de pièces de vers assez libres, impr. à la suite de la trad. de l'*Art d'aimer* d'Ovide, dans différentes édit. publ. à Genève, sans date, in-4 ; Paris, sans date, in-16 ; 1548, in-8 ; 1554, in-16 ; Anvers, 1556.

AVENELLES (Pierre), avoc. de Paris, découvrit, en 1560, la conspirat. d'Amboise, tramée par la Renaudie et les Guises.

AVENTIN (myth.), fils d'Hercule et de Rhéa, vint secourir Énée contre Turnus, et donna son nom au mont Aventin.

AVENTIN (St), archidiacre, puis év. de Chartres au 6e S., souscrivit au concile d'Orléans en 511, et mourut vers 528.

AVENTINUS (Jean TOURMAYER, plus connu sous le nom d'), écriv. bavarois, né en 1476, mort en 1554, a composé les *Annales de Bavière*, en lat., dont la meill. édit. est celle de Gundling, Leipsig, 1710, in-fol. Aventinus en av. fait lui-même un *abrégé* en allem., Francfort, 1566, in-fol.; on lui doit encore d'autres ouvr., dont le plus remarquable est le suiv.: *Rudimenta gram. et encyclop. orbisque doctrinarum*, Nuremberg, 1519-20, in-4.

AVERANI (Benoît), sav. italien, né à Florence en 1645, apprit sans maître et par la seule force de son génie toutes les parties des mathém. et même la langue grecque. Nommé par le grand-duc profess. à Pise, il y mourut en 1707, laissant une réputat. durable, parce qu'elle était fondée sur des services réels. Le recueil de ses leçons a été publ. sous ce titre: *Dissertat. habitæ in academiâ Pisanâ*, etc. Florence, 1717., 3 vol. in-fol.

AVERANI (Joseph), frère du précéd., né à Florence en 1662, professa le droit à Pise, où il mourut en 1738. Outre quelq. opusc. d'érudit., impr. dans les *Miscellan. di varie operette*, on lui doit: *Interpretation. juris lib. V*, Lyon, 1751, 2 vol. in-4, ouvr. sav. et très estimé des jurisc.—Nicolas, frère des précéd., mort à Florence en 1727, est l'édit. des *OEuvres* de Gassendi, impr. dans cette ville en 6 vol. in-fol. On lui doit en outre une dissertat. *De mensibus Ægyptiorum*, publ. par Gori, 1737, in-4.

AVERDY (Clément-Ch.-Fr. de l'), contrôleur des finances sous Louis XV, né à Paris en 1723, fut un homme de bien, mais ne sut pas l'opérer dans le ministère. Retiré après sa disgrâce dans sa terre de Gambais, on vint l'en arracher en 1794 pour le conduire à la mort comme accapareur de grains. Membre honoraire de l'acad. des inscriptions, il a publ., dans les *Notices* des MSs. de la bibl. du roi, l'analyse du procès crimin. de Robert d'Artois, tom. I, et celui du procès de Jeanne d'Arc, tom. III, l'un des plus curieux ouvr. que l'on puisse lire sur cette héroïne; enfin il a donné le tableau général des mémoires contenus dans le rec. de l'acad. des inscript., 1791, in-4.

AVEROLDI (Jules-Antoine), antiquaire, né à Venise en 1651, mort à Brescia en 1717, a laissé un gr. nomb. de *Mémoires* sur des objets curieux et intéressants, conserv. en MSs. Mais il a donné la preuve de ses rares connaiss. en peinture dans *le scelte pitture di Brescia*, 1700, in-4, vol. rare.

AVERONI (Valentin), moine florentin du 16e S., a traduit en italien les *Traités* de St Thomas sur le gouvernement des princes; la *Doctrine chrétienne* de Denis-le-Chartreux, et la *Cité de Dieu* de St Augustin. Ce dernier ouvr. est MS., mais les deux prem. ont été impr. 1577, in-8.

AVERRHOÈS, philos. et médecin arabe, dont le nom est IBN-ROCHD, né à Cordoue dans le 12e S., fut le premier qui traduisit et commenta Aristote en arabe. Il enseigna aussi la médec. dont il connaissait mieux la théorie que la pratique. Il mourut en 1206. Sa trad. d'Aristote, mise en latin, a servi long-temps dans les écoles. Ses ouvr. de médecine, également trad. en latin, ont été impr. à Lyon en 1537, in-4; et à Venise en 1552, 1590, in-fol. Le comment. sur Aristote, version latine, avait paru à Venise en 1495, in-fol.

AVERRUNÉUS, divinité des Romains qu'ils invoquaient dans le malheur.

AVERSA (Thomas), poète, mort à Palerme en 1663, est le prem. qui ait écrit en vers une comédie en langue sicilienne. Cette pièce, intitulée: *le Notte di Palermo*, 1638, in-8, mérite donc d'être indiquée à la curiosité des amateurs. On doit d'ailleurs à Th. Aversa plus. autres coméd., des tragédies, des poèmes, des nouvelles, et une trad. de l'*Énéide* dans sa langue nationale.

AVESBURY (Robert d'), historien anglais du 14e S., écrivit l'*Histoire du règne d'Édouard III*, jusqu'en 1356. Elle a été publ. par Thomas Hearne en 1720.

AVIANO (Jérôme), poète, né à Vicence, où il vivait en 1610, est auteur de 3 *capitoli* impr. dans les *Rime piacevoli*, 1515 et 1627, in-12.

AVICENNE, célèbre philos. arabe dont le vrai nom est ABOU-IBN-SINA, né en Perse vers la fin du 10e S., embrassa toutes les sciences, fut à la fois médecin et visir de plus. sulthans d'Asie, et mourut par suite de débauche, en 1036 de J.-C., à 56 ans. On a de lui plus. ouvrages de philos. et de méd., trad. en lat. dans le 12e S., et impr. pour la prem. fois à Milan, 1473, in-fol.; trad. et impr. en hébreu, à Naples, 1492; publiés en arabe, à Rome, en 1593. Il y a eu un gr. nombre d'autres édit. compl. ou partielles de ces mêmes ouvrages, dont on trouvera la liste plus ou moins compl. dans la *Bible de Médec.* de Carrère.

AVIDIUS (Cassius), proclamé empereur l'an de J.-C. 175, sous le règne de Marc-Aurèle, régna trois mois, et fut tué par un centurion.

AVIÉNUS (Rufus-Festus), poète latin du comm. du 5e S. On lui doit la traduct. en vers des *Phénomènes*, d'Aratus; de la *Description de l'univers* (*Periegesis*), de Denys, et de 42 des *Fables* attribuées à Ésope. Il est encore auteur d'un poème intit.: *Ora maritima*, emprunté vraisemblablement de quelque écrivain carthaginois. La meill. édit. des fables est celle d'Amsterdam, 1787, in-8, avec les notes de Nodell; et la plus récente de la traduct. des *Phénomènes* se trouve dans le second vol. de l'*Aratus* de Buhle. La meill. édit. du poème de Denys fait partie des *Poetæ lat. minor.* de Wernsdorff.

AVIGNONI (Ambroise), né à Milan en 1705, prof. de théol. à Rome, abbé de Crême, a pris la défense des ordres relig. dans une réponse à l'ouvrage de Gorini Corio, intitulé: *La politique, le droit et la religion*, publié à Milan, 1742, in-4.

AVILA Y ZUNIGA (don Louis d'), diplomate, général et historien, né vers 1500 à Placentia dans l'Estramadure, fut honoré de la confiance de Charles-Quint, et député par ce prince auprès des

papes Paul IV et Pie IV pour presser les opérat. du concile de Trente. Il accompagna Charles-Quint dans la guerre contre les protest. d'Allemagne en 1546 et 1547, et au siége de Metz en 1552. Ses *Comment.* de la guerre d'Allemagne, Madrid, 1549, in-8, l'ont placé au prem. rang des hist. espagn. Ils ont été trad. en lat., en allem., et trois fois en français.

AVILA (JEAN d'), missionnaire espagnol, surn. *l'Apôtre de l'Andalousie,* passa 40 années de sa vie à parcourir les villes, les bourgades, les forêts même de cette province, enseignant de précepte et d'exemple, et mourut en 1569. Sa *Vie* et ses *œuvres,* Madrid, 1618, 2 vol. in-4, ont été trad. en franç. par Arnaud d'Andilly, 1673, in-fol.

AVILA (ALPHONSE d'), jésuite, né à Belmonte en 1546, avait la réputat. d'un prédicat. éloquent. Il mourut en 1618, après avoir publ. des *Sermons* en lat., Anvers, 1610, 2 vol. in-4.

AVILA (SANCHE d'), né en 1546, mort évêque de Placentia en 1625, est aut. des *Vies* de St Augustin et de St Thomas, inédites, et de quelq. *ouvrages* de piété.

AVILA (GILLE GONZALÈS d'), antiquaire, né vers 1580, fut conduit dans son enfance à Rome, où il acquit des connaissances par l'étude et la fréquentat. des savants. De retour en Espagne à l'âge de 20 ans, il s'établit à Salamanque, et publ. sur les *antiquités* de cette ville, en 1606, in-4, un ouvr. plein de recherches curieuses. Six ans après, il fut appelé à Madrid pour remplacer Tamajus dans la charge d'historiogr., et mourut en 1658. Ses princip. ouvr. sont : *Théâtre des grandeurs de Madrid,* 1625, in-fol. — *Théâtre des églises d'Espagne,* 1645-50, 4 vol. in-fol. — *Théâtre des églises des Indes,* 1649-55, 2 vol. in-fol.

AVILER (AUG.-CHARLES d'), archit., né à Paris en 1653, fut pris par des corsaires en se rendant à Rome pour se perfectionner, et emmené captif à Tunis, où il donna les dessins d'une belle mosquée qu'on y admire. Louis XIV l'ayant racheté, il revint en France travailler avec Mansard, qu'il quitta pour se fixer en Languedoc, où il embellit les villes de Montpellier et Toulouse ; il mourut en 1700 dans cette dernière ville, avec le titre d'archit. du Languedoc. On a de lui un *Cours d'archit.* imprimé en 1691, 2 vol. in-4, figures.

AVISSE (ÉTIENNE), poète dramatique, mort en 1747, a donné au Théâtre-Franç. *le Divorce,* 1723, et au Théâtre-Italien *la Gouvernante,* 1737; *le Valet embarrassé,* 1742, qui paraît avoir fourni le sujet de *Ma tante Aurore,* comme *la Gouvernante* celui du *vieux Célibataire* de Collin d'Harleville.

AVISSE, métaphysicien et poète, né en 1772, mort en 1802, perdit la vue à 15 ans, dans un voyage qu'il fit sur les côtes d'Afrique. Il prit son parti et revint à Paris, où il acquit, à l'aide d'un lecteur, de vastes connaissances, fut admis à l'institut des aveugles créé par Haüy, et y devint prof. de gramm. et de logiq. Ses fables et sa comédie de la *Ruse d'aveugle,* en vers, ont eu peu de succès. On a recueilli ses *OEuvres,* Paris, 1803, in-12.

AVITABILE (PIERRE), missionn. napolit., fit profession chez les théatins en 1607, fut en 1626 préfet des missions en Géorgie et aux Indes, et mourut à Goa en 1650. On a de lui une relation adressée à Urbain VIII : *De eccles. Georgiæ statu,* impr. à Rome. — Corneille AVITABILE, dominicain, mort en odeur de sainteté à Naples, en 1636, est aut. d'un ouvr. sur la *Vie religieuse* et de quelq. *Sermons.* — Blaise Majoli d'AVITABILE, juriscons. philos., théol. et poète, florissait à Naples à la même époque, et a laissé, outre quelques poésies lyriques dans les rec. du temps, des *Notices* sur plus. membres de l'acad. des Arcades, etc., une tragédie en prose, intitulée : *Il Torzone,* Naples, 1701, in-12.

AVITUS (FLAV.-MOECILIUS), emper. d'Occident, né en Auvergne au 5e S., illustre dans les Gaules par sa valeur et son éloquence, remplit avec succès quelq. missions pour lesquelles il avait été choisi par ses concitoyens, puis porta les armes sous Aétius, qui l'employa aussi comme négociateur auprès de Théodoric, et reçut en 450 de Valentinien le titre de préfet. Jusque-là sa carrière avait été glorieuse, du moins si l'on en croit les récits de Sidoine Apollinaire, son gendre; mais le reste de sa vie ne devait pas répondre à ses débuts. Proclamé emper. par les Gaulois en 455, après la mort de Maxime, il fut déposé 18 mois après par la faction du patrice Ricimer, qui le combattit près de Plaisance, le fit prisonn. et le força de se faire sacrer évêque de cette ville. Avitus, ayant appris que le sénat voulait le faire mourir, quitta son évêché pour se retirer en Auvergne, et mourut en chemin.

AVITUS (ALCIMUS-ECDITIUS), honoré dans l'Église sous le nom de St Avit, archevêque de Vienne en Dauphiné en 490, rendit de grands services à la religion par l'étendue de ses lumières, l'activité de son zèle et l'exercice de toutes les vertus. Mais nous ne le considérons ici que comme poète latin, et il tient à ce titre un rang assez distingué parmi les écriv. du 5e S. Il a laissé 5 petits poèmes sur *la Création; la Chute* et *la Punition d'Adam; le Déluge universel ; le Passage de la mer Rouge ;* et une *Épître* de 800 vers sur *la Chasteté,* adressée à Ste Fuscine sa sœur. Ces div. pièces se trouvent dans le *Corpus poetarum lat.,* Genève, 1611, in-4; et à la suite des *OEuvres* de ce St, publ. par le P. Sirmond, Paris, 1643, in-8 ; mais la meill. édit. est celle qui fait partie des *OEuvres* de P. Sirmond, tom. II. On place la mort d'Avitus au 5 févr. 525.

AVOGADRO (ALBERT), poète lat. du 15e S., né à Verceil, est aut. d'un poème en vers élégiaques à la louange de Côme de Médicis, impr. au t. XII des *Delic. erudit.* de J. Lami.—AVOGADRO (Nestor-Denis), patrice novarais, religieux chez les Frères mineurs, sous le nom de *Nestor-Denis da Novarra,* a dédié à L. Sforce, duc de Milan, un *Lexicon* lat. dont on cite 9 édit.; la dernière de Strasbourg, 1507, in-fol. — Lucia AVOGADRO, mort en 1568, a laissé quelq. poésies lyriq. réunies dans le rec. de *Diversi eccellenti poeti Bresciani,* Venise, 1554, in-8. — Le comte Louis AVOGADRO, aussi de Brescia, se

mit en 1512 à la tête d'une conjurat. pour délivrer sa patrie occupée par les Français; mais il tomba aux mains de Gaston de Foix, et fut écartelé. On trancha la tête à ses deux fils.

AVOST (Jérôme d'), né à Laval en 1558, mort en 1584, occupa une charge à la cour, et consacra ses loisirs à la traduct. de plus. ouvr., tels que *la Jérusalem délivrée* et *les Amours d'Ismène et d'Isménias*, roman d'Eustathe, mais d'après la version ital. de Lél. Carassi, 1582, in-16. On cite encore de lui, entre autres compositions : *Poésies de Hiérome d'Avost de Laval*, Paris, A. Langelier, in-8; et *Essais sur les sonnets du divin Pétrarque*, etc., ibid., 1584, in-8.

AVRIGNY (Hyacinthe ROBILLARD d'), jésuite et histor. distingué, né en 1675 à Caen, mort procureur du collége de son ordre à Alençon en 1719, a donné : *Mém. chronol. et dogm. pour servir à l'histoire ecclés. depuis* 1600 *jusqu'en* 1716, 4 vol. in-12; et *Mémoires sur l'hist. univers. de l'Europe*, Paris, 1757, 5 vol. in-12. Ces ouvr., qu'on dit avoir été tronqués par la révision des supérieurs du P. d'Avrigny, sont remarq. par la précision du style, mais assez suspects quant à l'exactitude des faits.

AVRIGNY (Ch.-Jos. L'OEUILLARD d'), littérateur, né vers 1760 à la Martinique, mort à Paris en 1823, avait rempli sous l'empire l'emploi de censeur dramatique. Outre plus. opéras comiques et des *Poésies nat.*, 3e édit., Paris, 1812, in-8, on a de lui une trag. de *Jeanne d'Arc*, Paris, 1819, in-8, qui est son meill. ouvr.

AVRIL (Jean), sieur de la Roche, poète franç. du 16e S., natif du Pont-de-Cé en Anjou, a composé des odes et des pièces de vers à la louange des princes de son temps.

AVRIL (Jean-Jacques), graveur en taille-douce, mourut en 1832, à l'âge de 87 ans. Doué d'une singulière facilité d'exécut., plein de l'amour de son art, il avait une fécondité que peu de graveurs ont égalée. Son œuvre se compose de 540 planch., parmi lesquelles on distingue la *Famille de Darius* et la *Mort de Méléagre*, d'après Lebrun; dix grands sujets d'hist. grecq. et rom., d'après Le Barbier l'aîné; beaucoup d'autres, d'après Raphaël, l'Albane, Le Sueur, J. Vernet, Rubens, Wandermeulen, Wanderwerff, Berghem, etc. La collect. des ouvr. d'Avril forme 2 vol. in-fol. On peut y observer avec intérêt la marche et les progrès de l'art si difficile de la gravure historique.

AVRILLON (J.-B. Élie), minime, né en 1652 à Paris, où il mourut en 1729, est aut. de plus. ouvr. de piété d'un style attachant et qui se rapproche souv. de celui de Massillon. On cite entre autres ses *Méditations sur la sainte communion*, in-12; et son *Tr. de l'amour de Dieu*.

AVRILLOT (Barbe), plus connue sous le nom de *Sœur Marie de l'Incarnation*, qu'elle prit en entrant en religion en 1614, après la mort de Pierre Acarie, son mari, est regardée comme la fondatrice des carmélites en France. Née à Paris en 1565, elle mourut au couvent de Pontoise en 1618, et fut béatifiée en 1791 par Pie VI. Sa *Vie* a été écrite par l'abbé de Montis, Paris, 1778. — V. l'art. de sa fille, Acarie (Marg.).

AXAJACATL, 7e empereur mexicain, 2e fils de Montézuma Ier, monta sur le trône en 1464, agrandit par la conquête le territ. de Ténochtitlan, étendit les limites du Mexique, y fit fleurir l'agriculture, et mourut en 1477. Il eut pour success. Ahuitzol.

AXELSON (Éric), de la famille Totl, fut très puissant en Suède au 15e S. Il plaça successivem. et à son gré sur le trône Christian Ier, qu'il avait d'abord concouru à renverser, Charles Canutson, puis Sten-Sture, qui lui céda en toute souveraineté la Finlande, et mourut en 1480.

AXERETO (Blaise), amiral génois, gagna la bataille navale de Ponza (5 août 1435), où il fit prisonnier Alphonse V, roi d'Aragon.

AXTEL (Daniel), offic. anglais, partisan furieux de Cromwel et puritain exalté, s'est signalé par sa haine contre Charles Ier et ses partisans. Excepté de l'amnistie par Charles II, il fut mis à mort, et subit sa sentence avec courage.

AXTIUS (J.-Conr.), méd. allem. du 17e S., est auteur d'un *Tract. de arboribus coniferis*, Iéna, 1679, in-12.

AYALA (Pierre-Lopez de), minist. et gén. esp., né en 1332 dans le roy. de Murcie, s'attacha d'abord à Pierre-le-Cruel; mais dans l'insurrection de 1366, il prit parti pour Henri de Transtamare. Pierre, rentré dans ses états à la tête d'une armée d'Anglais et de Navarrais, remporta sur Henri une victoire complète à Navarette, le 3 avril 1367. Ayala prisonnier fut conduit en Angleterre, où il passa quelq. temps dans un cachot. Henri, victorieux à son tour, s'empressa de le racheter, le nomma conseiller, et l'envoya son ambassadeur en France. Ayala servit ensuite Jean Ier; dans la guerre de Portugal, il portait l'étendard de l'ordre de la Vanda à la bataille d'Aljubarrota, où il fut fait prisonnier (1385). Nommé gr.-chambellan et gr.-chancelier de Castille, il conserva ses dignités sous Henri III, et mourut en 1407 à Calahorra, sous Jean II. Ce guerrier était l'homme le plus savant, le plus éloquent et le plus brave de toute l'Espagne, et se faisait distinguer au conseil comme à l'armée; il aima les lettres et les cultiva avec succès. On lui doit les prem. traduct. espagnoles de Tite-Live, de la *Consolation* de Boëce, des *OEuvres morales* de St Grégoire, etc., restées inédites, à part celle de Tite-Live, impr. à Salamanque, 1497, in-fol., et réimpr. à Cologne, 1553. On lui doit en outre la *Chroniq. des rois de Castille* de son temps, dont la meill. édit. est celle de Madrid, 1779, 4 vol. in-4. — Diego-Lopez de Ayala, chan. de Tolède au 16e S., a trad. très élégamm. le *Philocopo* de Boccace, et l'*Arcadie* de Sannazar, 1553 et 1547, in-4. — Gabriel Ayala, méd. de Bruxelles, a publ. en 1562: *Popularia epigramm. medica*, Anvers, in-4. — Son cousin Balthasar a donné: *De jure ac militari disciplinâ libri III*, Anvers, 1597, in-8. — Les biogr. espag. citent plus. autres Ayala, connus seulem. comme aut. d'ouvr. de dévotion. — Don

Ignacio-Lopez de Ayala, membre de l'acad. d'hist. de Madrid, et profess. de poétique au collége de St-Isidore, occupait encore cette chaire en l'année 1785, époque de la publicat. du recueil intit. : *Ensayo de una Bibl. esp. de los mejores escritores del reynado de Carlos III,* où se trouve une analyse assez étendue de ses ouvrages publiés jusqu'alors. Les principaux sont : *Historia de Frederico el Grande,* etc., tom. Ier, 1767. — *Hist. de Gibraltar,* Madrid, 1782, in-4; et une tragédie, *Numancia destruida*, représ. en 1775 avec un succès qui s'est soutenu plus. années : Signorelli en a fait la critique au liv. III, chap. 6, de son *Hist. des Théâtres,* publ. 2 ans après à Naples, alors que cette pièce était encore fort en vogue. Ses autres écrits sont plus. Lettres (*Cartas*) sur des sujets de critique; des *Dissertations* astron., l'une entre autres sur une aurore boréale observée à Madrid la nuit du 24 octobre 1768; enfin divers morceaux de poésie espagn. et lat., dont on trouve des extraits dans le rec. précité, notamm. d'un poème intit. : *Cetarion, sive de Thynnorum ad fretum Herculeum piscaturâ, lib. III.*

AYAMONTE (le marquis de), seigneur espagnol de la maison de Guzman, chercha sous le règne de Philippe IV, de concert avec le duc de Medina-Sidonia, à rendre l'Andalousie indépend. de la cour de Castille; mais la conspirat. fut découverte, et Ayamonte porta sa tête sur l'échafaud en 1640.

AYLESBURY (sir Guill.), mort à la Jamaïque vers 1650, était fils d'un riche Anglais, qu'on cite comme le Mécène des littérat. et des sav. sous le règne de Charles Ier, et avait accompagné comme gouvern. le duc de Buckingham et son frère dans leur tournée d'Europe. On lui attribue une part dans la trad. de l'*Hist. des guerres civ. de France,* de Davila, Londres, 1647, in-fol., en société avec sir Ch. Cotterel.

AYLETT (Robert), écrivain angl. du 17e S., a publié en vers : *Contemplations div. et morales,* et *Suzanne* ou *le procès des deux vieillards*, Londres, 1622, in-8.

AYLIN (Jean), surn. *de Maniaco* du nom de son lieu de naissance, dans le Frioul, où il était notaire à la fin du 14e S., a composé l'*Hist. de la guerre du Frioul* de 1366 à 1388, insérée par Muratori dans les *Antiq. ital. medii ævi*, tom. III, p. 1187.

AYLMER (Jean), prélat anglais, né vers 1521, dans le Norfolkshire, fut d'abord précepteur de Jeanne Grey, puis, élu évêque de Londres en 1576, il déploya une magnificence qui scandalisa d'autant plus les puritains que précédem. il s'était élevé dans ses écrits contre le faste et l'ambition des ecclésiastiq. Aylmer était fort érudit et en même temps homme de cour. Ce fut lui qui, pour encourager Elisabeth à se faire ôter une dent dont elle souffrait, s'en fit extraire une qui ne lui causait aucun mal. On l'accuse d'avoir poussé trop loin le zèle pour les intérêts de l'église épiscop. et d'avoir été démesurém. avide de pouvoir; mais ce dern. reproche s'accorde assez mal avec l'offre qu'on ajoute qu'il fit plus. fois de résigner son évêché, tant il était devenu odieux. Ce prélat, dont on cite quelq. écrits de polémique relig., a contribué avec Fox à la trad. lat. de l'*Histoire des martyrs.* Il mourut en 1594.

AYLOFFE (sir Joseph), antiq., né vers 1708 dans le comté d'Essex, mort en 1781, a publié : *Calendriers des anciennes chartres et des archives galloises et écossaises de la Tour de Londres*, 1772, in-4, et div. écrits intéressants dans l'*Archéologie britannique.*

AYLON (Luc Vasquès d'), Espagnol, cons. du tribunal supér. établi en 1509 à St-Domingue, s'est rendu célèbre par des expédit. dans la Floride et le Mexique, où il se distingua par sa fermeté, qui ne fut pas toujours exempte de cruauté. Il périt vers 1530 dans un 2e voyage en Floride.

AYMAR ou ADÉMAR, dern. des comtes d'Angoulême, qui régnèrent depuis 866 jusqu'en 1218. Philippe-le-Bel avait réuni d'abord ce comté à la couronne en 1308; mais il ne le fut définitivem. que sous François Ier en 1516.

AYMON-le-Pacifique, comte de Savoie, succéda, en 1329, à son frère Édouard-le-Libéral. Il eut à défendre ses droits contre sa nièce Jeanne, femme du duc de Bretagne Jean III, laquelle excita contre lui le dauphin du Viennois. Après la mort de ce dernier (1333), son success. conclut un traité de paix avec Aymon, qui, 6 ans plus tard, prit parti pour la France dans la guerre que cette puissance soutenait contre l'Angleterre (1340). Aymon mourut à Montmélian, le 24 juin 1343, laissant le duché de Savoie à son fils Amédée VI. C'est du chef de sa femme Yolande, fille du marquis de Montferrat Théod. Paléologue, que, dans la suite, la maison de Savoie éleva, en concurrence avec la maison de Gonzague, des prétentions sur le marquisat de Montferrat. Ce fut le comte Aymon qui établit, en 1329, la prem. cour supérieure permanente de justice qui ait existé à Chambéry.

AYMON (Jean), d'abord curé dans le Dauphiné, se rendit à Genève, où il abjura le catholicisme, puis à La Haye, où il se maria. Quelq. années après il obtint la permiss. de rentrer en France, et le cardin. de Noailles lui fit donner une pension. Reçu dans la biblioth. royale, il y vola plusieurs MSs., en mutila d'autres, et s'enfuit à La Haye, où il fit impr. en 1718, in-4, les *Actes* du concile tenu à Jérusalem en 1672 et 1673, dont les États de Hollande l'obligèrent à rendre les originaux. On ignore l'époque de sa mort. Il a laissé : un *Tableau de la cour de Rome*, etc., ouvr. curieux et mordant, dont on cite trois bonnes édit. faites à La Haye, 1707, 1726, 1729, in-12. — *Tous les synodes nationaux des églises réform. de France*, 2 vol. in-4, 2e édit., 1710. — *Métamorphoses de la religion romaine*, La Haye, 1700, in-12. Aymon a donné de plus quelq. méchantes trad. et éditions.

AYNARD est auteur d'un *glossaire latin*, conservé dans la biblioth. des bénédictins de St-Arnould de Metz. Ce lexicographe vivait sous Othon-le-Grand dans le 10e S.

AYNÈS (François-David), né à Lyon, et mort en

décembre 1827, à 61 ans, principal du collége de Villefranche, revint à Lyon, où jusqu'en 1811 il publia plus. ouvr. élémentaires. Soupçonné d'avoir contribué à faire connaître la bulle d'excomm. de Pie VII contre Bonaparte, il fut conduit à Paris, et, après 11 mois de détention, ne sortit de la Force que pour être exilé à Avignon. L'entrée de Lyon ne lui fut ouverte qu'à la restaurat. Il éleva tour à tour des maisons d'éducat. dans ces deux villes, ne cessant d'ailleurs de faire paraître des édit. de livres à l'usage de la jeunesse, ou de liturgie. On lui doit entre autres un *Nouveau Dictionnaire universel de géographie ancienne et moderne*, Lyon, 1814, 3 vol. in-8.

AYOLAS (JEAN d'), gouvern. de Buénos-Ayres pour l'Espagne en 1536, obtint d'abord de grands avantages sur les Indiens, et fonda la ville de l'Assomption; mais ayant voulu pénétrer dans l'intérieur des terres pour ouvrir une communicat. avec le Pérou, il fut massacré avec les siens par les Sauvages en 1538.

AYRAUT (PIERRE), avocat de Paris, ensuite lieuten.-criminel à Angers, né dans cette ville en 1536, exerça les fonctions de présid. par *interim* pend. les troubles de la Ligue, et mourut à Angers en 1601. On a de lui deux ouvr. estimés : *Traité de l'ordre et instruction judiciaire* dont les Grecs et les Romains ont usé en accusation publique, conféré à l'usage de la France, Paris, 1598, in-4. — *Traité de la puissance paternelle contre ceux qui, sous prétexte de religion, volent les enfants à leurs pères et mères*, 1586, in-8; 2e édit., Tours, 1593, in-8. Il écrivit cet ouvr. à l'occasion d'un de ses fils que les jésuites lui avaient enlevé pour le faire entrer dans leur ordre. On doit citer encore un ouvr. singul. d'Ayraut : *Des procès faits aux cadavres, aux cendres, à la mémoire, aux bêtes brutes, choses inanimées et aux contumaces*, Angers, 1591, in-4, rare.

AYOUBITES, nom d'une dynastie de sulthans, en Égypte et en Syrie, dont Jussuf-Salah-Eddin (Saladin), fut le fondat., en l'an 1171 de J.-C. (de l'hégyre 567). Cette dynastie, qui dura 81 ans en Égypte sous huit princes, tirait sa dénomination d'Ayoub-ben-Schadhi (Job), curde d'origine, dont Salah-Eddin était le fils.

AYRENHOFF (C. van), feld-maréchal, lieuten. au service de l'emper. On a de lui un gr. nombre de *tragédies* et *comédies* représ. avec un succès constant sur les théâtres d'Allemagne. Les meill. sont *Aurélius*, tragédie en 5 actes, jouée à Vienne en 1776; *Antiope*, en 1772; *Cléopâtre et Antoine*, en 1783. Sa comédie la plus estimée est intit. : *les Passions nobles*, repr. en 1769.

AYRER (GEORGE-HENRI), jurisc., né en 1702 à Memmingen, fit ses études à Iéna, se chargea de l'éducat. de quelq. jeunes seigneurs, fut nommé profess. de droit à Goettingue, et mourut doyen en 1774, laissant de nombr. dissertations dont les princip. ont été recueillies sous ce titre : *Opuscula varii argumenti*, 1746-47, 2 vol. in-8. — *Syllog. nova opusc. minor. varii argum.*, 1752, in-8.

AYRER. — V. EYER.

AYRMANN (CHRIST.-FRÉDÉRIC), historien, né en 1695 à Leipsig, fut profess. d'histoire à Giessen, donna, sous le nom d'Emmanuel Sincelus, des éd. de Velléius-Paterculus, César et Suétone, etc., avec des notes sav., et publ. plus. dissertat. chronolog. estim. Son princip. ouvr. est une *Introduction à l'histoire de la Hesse pendant les temps anciens et le moyen-âge*, 1726, in-4, en allemand, plein d'excellentes recherches. Ayrmann mourut vers 1750.

AYSCOUGH (GEORGE-ÉDOUARD), offic. anglais, a donné *Sémiramis*, tragédie, 1778, in-8; *Lettres à mon ami*, contenant des remarques sur la France et l'Italie, 1773, in-8, et une édition des *œuvres mêlées* de Littleton, son oncle, 1775, in-8.

AYSCOUGH (SAMUEL), laborieux écriv. anglais, mort en 1805, travailla au classem. des archives de la Tour de Lond., et publ. le *catal.* des livres et des MSs. du musée britann., la table des *œuvres* de Shakespeare, celles du *Gentleman's Magasine*, etc.

AZADE (St), eunuque de Sapor II, roi de Perse, fut martyrisé en 341, dans une persécut. suscitée par ce prince, où il périt plus de 1,600 chrétiens.

AZAEL, frère de Joab, que l'Écriture dit avoir été aussi léger à la course que les chevreuils, fut tué par Abner, 1053 avant J.-C.

AZAEL, officier de Bénadad, roi de Syrie, lui ôta le trône et la vie, 89 ans av. J.-C., et assiégea ensuite Jérusalem. Joas n'obtint le salut de sa ville qu'en lui envoyant tout l'argent du temple.

AZALAIS DE PORCAIRAGUES, femme poète du 12e S., d'une famille de Montpellier, dont il nous reste une pièce, dans laquelle elle se plaint de l'infidélité de Rambaud, comte d'Orange, son amant. Raynouard l'a publ. dans son *Choix de poésies*, III, 39.

AZAMBUZA (DIÉGO d'), navigateur portugais, fut envoyé en 1481 par le roi Jean II sur la côte occidentale d'Afrique, où il parvint à force de soins et de patience à former un établissement qui est devenu le plus considérable de la côte de Guinée.

AZARA (don JOSEPH-NICOLAS d'), diplomate espagnol, né en 1731 dans l'Aragon, fut employé par Charles III et Charles IV dans les ambassades de Rome et de Paris, eut une grande influence sur les affaires les plus import. de sa cour, conserva toute sa vie un goût très vif pour les sciences et les arts, qu'il cultiva avec succès, et mourut à Paris en 1804. Il a trad. élégamm. en espagnol la *Vie de Cicéron* par Middleton, Madrid, 1790, 4 vol. in-4; et l'ouvr. de Bowles sur l'hist. et la géogr. d'Espagne, Parme, 1784. On lui doit encore les *OEuvres de Raphaël Mengs*, ib., 1780, 2 vol. in-4, avec une *Vie* de ce peintre, qui était son ami. Il soigna le texte de la belle édition d'Horace, impr. par Radoni, 1791, 2 vol. in-fol., et fut l'édit. du poème du card. de Bernis, *la Religion vengée*.

AZARIAS, fils du prophète Obed et doué du même don que lui, persuada au roi Asa de détruire l'idolâtrie dans une partie de ses états, où l'on méconnaissait le culte du vrai Dieu.

AZARIAS, rabbin italien, est aut. du livre hébreu intitulé : *la Lumière des yeux*, impr. à Mantoue en 1594, in-12. Il cite souvent les auteurs chrét., et plus. faits d'hist. et de critique.

AZARIAS. — V. OZIAS.

AZARIO (PIERRE), notaire à Novarre, a écrit l'*Hist. de Lombardie* de 1256 à 1262. Cette chronique, insérée dans le *Thesaurus antiquit. Italiæ* de Burmann, l'a été depuis par Muratori dans le tome XVI des *Scriptores rerum ital.*, avec un écrit du même aut. : *De bello Canapisciano et comitatu Malini*.

AZAZEL, nom du démon invoqué par Marc, chef des gnostiques, dans ses conjurations.

AZE, rabbin, a compilé le *Talmud* de Babylone, en l'an 500, ou 600, suivant le P. Jean Morin.

AZÉMAR (d'), mort vers 1795, est auteur des *deux Miliciens, ou l'Orpheline villageoise*, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, Paris, 1771, in-12.

AZEVEDO (IGNACE d'), jésuite, né à Porto en 1527, fut massacré en 1570 par des marins calvinistes, dans la traversée de Lisbonne au Brésil, où il allait exercer les fonctions de procur. de son ordre. Il fut proclamé martyr par une bulle du pape Pie V, confirmée par un décret du pape Benoît XIV en 1743. Les jésuites Beauvais et Cordara ont publié la *Vie* de ce martyr, l'un à Paris, 1744, in-12, et l'autre à Venise, 1745, in-8.

AZEVEDO (SILVESTRE d'), missionn. portugais, prêcha l'Évangile aux Indes et dans le royaume de Cambaye, vers l'an 1581, écrivit dans la langue du pays un *Traité* sur la religion chrét., et mourut en 1589.

AZEVEDO (don JÉRÔME d'), command.-général des Portugais dans l'île de Ceylan, et vice-roi des Indes en 1615, fut rappelé deux ans après en Portugal, accusé de concussion, de trahison, et mourut pend. l'instruct. de son procès.

AZEVEDO (LOUIS d'), missionnaire, né à Chaves en Portugal, en 1573, jés. en 1589, fut envoyé en 1604 dans l'Éthiopie, où il mourut l'an 1634. Il a trad. dans la langue du pays le *Nouv.-Testam.*, un *Catéchisme*, et composé une *Grammaire*.

AZNAR, comte de Gascogne, chargé en 824, par Pépin-le-Bref, d'étouffer la révolte des Vascons navarrais, y réussit. Mécontent de ce prince, il repassa les Pyrénées en 831, et ayant conquis une partie de la Navarre, en transmit la souveraineté sous le titre de comté à ses descendants. Telle fut la tige des souverains de la Navarre, la plus ancienne monarchie d'Espagne après les Asturies.

AZON, auteur arabe du 7e S., qu'on croit avoir écrit un des premiers sur la petite-vérole.

AZON, religieux et architecte célèbre en 1050, a bâti la cathédrale de Séez en Normandie.

AZON ou AZO, juriscons. du 12e S., enseigna le droit à Bologne, sa patrie. Forcé de quitter cette univ., il vint en France, où il obtint une chaire de jurispr. à Montpellier. Rappelé à Bologne, sa présence et ses leçons rendirent à l'univ. le crédit qu'elle avait perdu depuis son absence. Il mourut en 1200. Ses *Gloses* sur le *Digeste* et sur le *Code* ont été, sous le titre de *Summa Azonis*, imprimées à Spire en 1482, in-fol.

AZOR (JEAN), jésuite espagnol, prof. de théol. à Alcala et à Rome, où il mourut en 1603, a laissé des *Instit. morales*, en latin, Lyon, 1612, 3 vol. in-fol., etc. Pascal le cite dans ses *Provinciales*.

AZRUN, sœur jumelle de Caïn suivant la trad. des chrétiens d'Orient, fut promise à son frère Abel. Caïn, qui l'aimait, conçut une violente jalousie qui le porta à tuer Abel.

AZUNI (DOMINIQUE-ALBERT), juriscons. en 1760, né à Sassari, dans l'île de Sardaigne, s'adonna principalement à l'étude du droit commercial, et publia sur cette matière plus. écrits, parmi lesquels on en distingue un surtout qui fait autorité dans tous les tribunaux de commerce du littoral de la Méditerr. ; c'est son *Dizionario universale raggionato della giurisprudenza mercantile*, 2e édit., Livourne, 1822. Nous citerons, en outre, de lui : *Sistema universale dei principj del diritto maritimo d'Europa*, Nice, 1795, 4 vol., dont il y a deux trad. franç., une sous le titre de *Droit maritime de l'Europe*, Paris, 1801-1804, 2 vol. in-8. — *Système universel des armements en course et des corsaires en temps de guerre, suivi d'un Précis des moyens propres à diminuer les dangers de la navigation des neutres*, Gênes, 1817, in-8. Azuni remplit honorablem. un gr. nomb. de fonct. publ. dans son pays, avant, pend. et après la dominat. franç. Il a rédigé la partie de notre Code qui concerne le commerce maritime. Magistrat suprême du consulat de Cagliari, et présid. de l'univ., il y mourut en 1827.

AZYMET-GUERAI, khan de Crimée en 1764 ; sa conduite ferme et courageuse déplut à la Porte, qui le fit déposer deux ans après.

AZYZ-BILLIAH, second khalyfe fatimite en Égypte, succéda à son père Moezz-Lédinillah l'an 365 de l'hégyre, fut un prince clément et juste, et accueillit les chrétiens. Il mourut l'an 386 (de J.-C. 996), à Bilbeis, après un règne pacifique de plus de 20 ans.

AZZ-EDDAULAH-BOKHTYAR, prince bouïde (*v.* ce mot), régna sur l'Ahwaz, le Khouzistan et Bagdad ; mais il en fut bientôt chassé par Adhad Eddaulah, qui le tint long-temps captif, et le fit enfin mourir l'an de l'hégyre 367 (de J.-C. 978).

AZZANELLO (GRÉG.), de Crémone, courtisan de J. Galéas-Visconti, prem. duc de Milan, a laissé un rec. de *Lettres* dont Arizi a publ. la prem. dans la *Cremona litterat.* Son frère Pierre est aut. d'un *comment.* sur Galien et Avicenne, et d'une *Relat. politique* de la situation de Crémone en 1432.

AZZARI (FULVIO), militaire, né dans le 16e S. à Reggio, écrivit en latin une *Hist.* de sa patrie, restée MS. ; mais Ottavio son frère en fit un *Abrégé*, impr. à Reggio, 1623, in-4.

AZZI (JEAN), ingén. de la républ. de Lucques en 1690, a publ. divers *Opuscules de physique*, la *Retraite de la mer du territoire de Toscane*, etc.

AZZI (FRANÇ.-MARIE degli), poète italien, né à Arezzo en 1655, mort en 1707, fut un des fonda-

teurs de l'acad. arcadienne dans sa patrie. On a de lui un recueil intitulé : *Genesi con alcuni sonetti morali*, Florence, 1700, in-8. C'est un abrégé de la *Genèse* en sonnets.

AZZI (FAUSTINA degli), sœur du précédent, membre de la même acad. d'Arezzo, mourut en 1721, après avoir donné un vol. de *poésies* intit. : *Serto poetico*, 1697, in-4, et d'autres pièces dans les *Rimatrici viventi*, de Recanati, 1716.

AZZIO (THOMAS), sav. jurisc. de Fossombrone, auditeur de rote à Macerata en 1598, a publ. plus. ouvr. de droit. Les princip. sont : *De ludo scaccorum, in legali methodo*, Pesaro, 1583, in-4. — *Discorsi nuovi delle prerogative de curiali antichi*, Venise, 1600, in-4. — *De infirmitatibus ejusque privileg. et effectibus*, 1603, in-4.

AZZO (ALBERTO), seigneur de Canolla, défendit contre la tyrannie de Bérenger la reine Adélaïde, veuve de Lothaire et depuis femme d'Othon Ier, qui lui donna les villes de Reggio et de Modène, en l'élevant au rang de marquis. Azzo vivait encore en 978. Il fut bisaïeul de la fameuse comtesse Mathilde.

AZZO GUIDI (TADDEO), chef du parti de l'échiquier, à Bologne, affranchit, en 1376, sa patrie de la domination du pape. Malgré ses services, il fut lui-même exilé.

AZZO GUIDI (PIERRE), né à Bologne, chanoine de Ste-Pétrone en 1475, est auteur d'une *Vie* de Ste Catherine de Bologne, imp. dans le 15e S.

AZZO GUIDI (VALÉRIUS-FÉLIX), littérat. de Bologne, mort en 1728, a laissé 2 écrits en latin, l'un sur l'origine de la ville de Bologne, ibid., 1716; le 2e sur l'âge véritable des patriarches et des prem. hommes dont il est parlé dans la Genèse, ibid., 1720, in-4.

AZZO GUIDI, mort à Bologne en 1770, fut bibliothéc. du couvent des mineurs conventuels de l'ordre de St-François. Il a publié les *sermons* de St Antoine de Padoue avec des notes, et une *Vie* du saint écrite par Sicco Polentone en latin, Bologne, 1757, in-4.

AZZOLINI (LAURENT), né à Fermo d'une famille noble, fut successiv. secrét. du pape Urbain VIII, év. de Narni, et allait être promu au cardinalat lorsqu'il mourut en 1632. On a de lui des *poésies* gracieuses estim. en Italie. Sa meill. pièce est une *satire* contre la débauche, 1586, in-8.

AZZOLINI (JEAN), relig. théatin, mort à Sorrento en 1655, a laissé des *sermons*, un *Traité de la consolation des âmes timides*, etc.

AZZOLINI (DECIO), né à Fermo en 1623, fut élevé à la pourpre et recommandé par le pape Alexandre VII à la reine Christine, dont il fut le confident et l'ami, et même, dit-on, l'amant. Quoi qu'il en soit, il rétablit les affaires de cette princesse, fort dérangées par sa prodigalité, et fut son héritier. Mais il ne jouit pas long-temps de sa succession, et mourut en 1689. Il avait publ. des *réglements* pour la tenue des conclaves, trad. en lat. sous le titre de *Aphorismi politici*, etc., Osnabruck, 1691, in-4.

B

BAAL, divinité des Phéniciens, des Chaldéens et des Babyloniens, à qui l'on sacrifiait quelquefois des victimes humaines; les Israélites abandonnèrent souvent le vrai Dieu pour adorer cette idole.

BAAN (JEAN de), peintre, né à Harlem en 1633, et mort à La Haye en 1702, égala souvent Van-Dyck dans le portrait. Il fit ceux de plus. souverains et de leurs courtisans. — Son fils, Jacques de BAAN, marcha sur ses traces, fit égalem. les portr. de gr. personnages du temps, et mourut en 1700, à 27 ans.

BAARDT (ARNOLD), juriscons., né à Bruxelles en 1554, mort en 1629, est aut. de plus. *Dissert.* peu remarquables, publ. à Cologne, 1579, in-8.

BAARDT (PIERRE), méd. et poète flam., a composé dans le 17e S., à l'imit. de Virgile, des *Géorgiques* très estim. de ses compatriotes. Il est encore aut. du *Triton de Frise*, poème dans leq. il célèbre la prise de la capit. du Fernambouc.

BAASA, roi d'Israël, d'abord gén. du roi Nadab, se révolta contre ce prince et le défit devant Gebethon, l'an 953 av. J.-C. Il mourut après un règne de 24 ans, souillé de crimes et d'impiétés.

BAAT (CATHERINE), Suédoise, a tracé et peint les *Tables généalog.* de la noblesse de son pays, et rectifié les erreurs du traité de Messénius sur le même sujet.

BAAZIUS (JEAN), savant suédois, régent, puis évêque de Vexiæ, composa, par ordre de la reine Christine, une *Histoire ecclésiast. de Suède* jusqu'à l'an 1642. Linkoping, 1642, in-4 : elle est estimée pour la partie moderne, mais moins que celle d'OErnhielm et Celsius. Il a laissé trois fils : — Jean, archev. d'Upsal. — Éric, offic. distingué. — Benoît, instituteur du prince Charles-Gustave.

BAB (JEAN), né l'an 816, étudia la théol. et l'hist. dans le célèbre monastère arménien, appelé Maïravank, acquit une grande renom., et mourut vers la fin du 9e S. Ses ouvr. sont restés MSs.

BABA, sectaire turk de l'an 638 de l'hégyre (1240 de J.-C.), parut d'abord à Amasie, et se fit de nombreux sectateurs, avec lesq. il ravageait la Natolie. Il fallut pour le réduire les forces des mahométans jointes à celles des Francs.

BABA (ALI), mollah (docteur) mahomét., a laissé un *Traité* sur la jurisprud. des musulm., et mourut l'an 977 de l'hégyre (1569 de J.-C.).

BABAKOUSCHI (ABDEL-RHAMON-MUSTAPHA), docteur musul. du 14e S., né en Crimée, est aut. d'un ouvr. intit. : *le Favori des princes*. Il passe pour

avoir composé l'ouvr. du *Jardin des Anémones*, attribué à un autre Babakouschi, mort dans le 16e S., et désigné comme le précéd. par la qualité de *mufty* de Caffa. Il pourrait exister une erreur de date sur l'un ou l'autre des MSs.

BABEK (KHORREMY ou HARRAMY), dit *le Libertin* et *l'Impie*, fameux imposteur persan du 2e S. de l'hégyre, propagea sa doctr. abomin. les armes à la main, résista pend. 20 ans aux génér. des khalyfes et fit trembler leur empire. Il fut enfin vaincu et pris l'an 222 (837 de J.-C.) par le khalyfe Motassem, qui lui fit couper les bras et les jambes, et le fit promener ainsi dans Bagdad, digne châtiment de ses cruautés.

BABELOT, relig. de l'ordre de St-François dans le 16e S., nommé aumôn. du duc de Montpensier, suivit ce prince dans les guerres de religion, se fit remarq. par son acharnem. contre les calvinistes, qui s'en vengèrent en le faisant pendre par les soldats du prince de Condé.

BABEUF, (FRANÇOIS-NOEL), plus général. connu sous le nom de GRACCHUS BABEUF, né à St-Quentin en 1764, fut d'abord commissaire à terrier quelq. temps avant la révolut. Condamné comme faussaire, il s'était soustrait à l'effet du jugem. ; et nos troubles politiq. promettant l'impunité, il revint, et s'élança furieux sur la scène révolutionn., où il se fit bientôt remarquer à force d'exagérat. Après l'exécut. de Robespierre, dont il s'était déclaré le partisan, il joua un rôle dans les scènes qui succédèrent au 9 thermidor, prit une part active aux événem. du 1er prairial, devint l'âme des conciliabules où, dans le mois de ventôse an IV, on avait juré la destruct. du gouvernem. directorial, et fut trad. avec ses complices (en 1797) devant la haute cour nation. assemblée à Vendôme. Il voulut prévenir la sentence qu'il redoutait en se donnant plus. coups de stylet; mais ils n'étaient pas mortels, et il monta sur l'échafaud le 25 mai. Il avait publ. un journal intit. : *le Tribun du peuple*, dans lequel la loi agraire et le brigandage universel étaient préconisés. On a encore de lui, en société avec M. Audiffret, un ouvr. intit. : *Cadastre perpétuel*, 1790.

BABEY (ATHANASE-MARIE), avocat, né dans le Jura, député aux états-génér. de 1789 et membre de la convent., vota dans le procès de Louis XVI, pour la réclus. et le banniss., protesta contre les journ. des 31 mai, 1er et 2 juin 1793, et fut proscrit avec les députés girondins. Rentré à la convent., il fut nommé au conseil des cinq-cents, d'où il sortit en 1797, et mourut en 1815.

BABI (JEAN-FRANÇOIS), né à Tarascon en 1750, se fit remarq. par l'exaltat. de ses principes en 1790, fut nommé command. de l'armée révolut. à Toulouse, où il commit toutes sortes d'excès. Traduit, après le 9 thermidor, au tribunal criminel de Foix, il ne dut son salut qu'à l'amnistie du 4 brumaire an IV; mais vers la fin de cette même année, ayant fait partie du rassembl. qui s'était porté à la plaine de Grenelle pour séduire les troupes, il y fut pris, condamné à mort, et fusillé le 10 sept. 1796.

BABIA (mythol.), divinité syrienne, protectrice des enfants.

BABIN (FRANÇOIS), prof. de théol., né à Angers en 1651, mort en 1734, fut chargé par son évêque, Poncet-de-la-Rivière, de rédiger les conférences du diocèse. Il en publia 18 vol. qui roulent sur les sacrements, le décalogue, les censures, les monitoires, les irrégularités, les contrats, les bénéfices. Cet ouvr. eut beaucoup de cours.

BABINGTON (ANTOINE), zélé cathol. du comté de Derby, fut accusé de s'être servi de l'influence que lui donnait sa fortune considér. pour tramer une conspirat. contre Elisabeth, dans le but de délivrer Marie Stuart et de l'établir sur le trône d'Angleterre. Le 24 août 1586 était, dit-on, le jour choisi pour l'exécution de ce complot, dans lequel s'étaient rangés beaucoup de seigneurs cathol. Il fut découvert à temps par le ministre d'état Walsingham (*v.* ce nom), et les principaux conjurés (J. Ballard, J. Savage, Barnwell, Tickburne, Tilnec et Abington) périrent dans les suppl. le 13 sept. suiv., ainsi que Babington. Il ne paraît pas prouvé que Marie, qu'on suppose avoir eu connaiss. de cette trame, y ait donné les mains : elle devint toutefois le prétexte de sa perte (*v.* ÉLISABETH et MARIE STUART.)

BABINGTON (GERVAIS), évêque angl. du 16e S., après avoir étudié à Cambridge, entra dans les ordres, et fut évêque de Landaff en 1591, puis d'Exéter et de Vorcester. Ses ouvr., qui renferment des *Remarques sur le Pentateuque*, une *Exposition du symbole*, une autre des *Commandements de Dieu*, sont à peu près oubliés. Il mourut en 1610.

BABINGTON (WILLIAM), profes. de médec. et de chimie à l'hôpital Guy, à Londres, a publié quelq. ouvr., tels que *Arrangement systématique des minéraux*, 1795, in-4; *Nouveau système de minéralogie*, 1799, in-4, qui ont contribué à répandre en Angleterre le goût de la science. Les *Mémoires* qu'il a insérés dans le *Journal de Nicholson* et dans les *Transactions médico-chirurgicales*, ne sont pas sans mérite. Ce vénér. profess. et pratic. est mort en 1833, doyen des médec. anglais.

BABINO (ALBERT), né dans le 16e S., fut élève de Calvin, et propagea la doctr. de son maître en Poitou, son pays natal. On a de lui un ouvr. intit.: *la Christiade*, contenant des sonnets, des odes et des cantiques, Poitiers, 1560, in-8.

BABO (JOSEPH-MARIE), aut. dramat. de l'acad. de Munich, mort dans cette ville en 1820, a donné plus. tragéd., parmi lesquelles on cite *Othon de Wittelsbach*. Il rédigeait en 1804 le journal intitulé *l'Aurora*.

BABOLÉNUS (St) ou BABOLEIN, prem. abbé de St-Maur-les-Fossés, près Paris, mort vers 660.

BABON, burgrave de Ratisbonne dans le 11e S., n'est connu que par sa nombr. famille, composée de 32 fils et 8 filles, que l'emper. Henri II fit venir à sa cour et dota richement. Ses enfants ont été la tige de beauc. de maisons nobles d'Allemagne.

BABOUR, BABUR ou BABR (MOHAMMED), arrière-petit-fils de Tamerlan, né en 1483, fut, en

1494, proclamé souver. de l'empire mogol, dans la Tatarie occident. et dans le Khoraçan. Il reprit Samarcande sur ses sujets révoltés, et s'empara successiv. du Candabar, du Kaboulistan et de l'Hindoustan. Il mourut en 1530. Sa dynastie a régné dans l'Inde jusqu'au 19e S. (*v.* CHAH-AALEM). Il a composé en langue mogole la *Relation* de ses conquêtes et l'*Hist.* de sa vie. Ces *Comment.* ont été trad. en persan. — Un autre BABOUR, petit-fils de Tamerlan, disputa l'empire du Mogol à son frère aîné Eddaulah, et conclut ensuite avec lui un traité par lequel il resta maître d'une province. Il mourut l'an 861 de l'hégyre (1450 de J.-C.).

BABRIUS ou BABRIAS, dont l'erreur des copistes a long-temps fait *Gabrias,* poète mythographe grec, avait composé, en vers choriambes ou scazons, dix livres de fables selon Suidas, et deux seulem. selon Aviénus, dans la préface des siennes. Ces fables, mises en prose sous le Bas-Empire, sont devenues le fond de la plupart des collections répandues sous le nom d'Ésope; et ce qu'il y eut de plus fâcheux dans la métamorph., c'est que cette paraphrase barbare nous a fait perdre l'original, dont il ne reste aujourd'hui que six fables et un assez gr. nombre de fragm., conservés par Suidas. Leur exquise élégance ajoute sensiblement aux regrets d'une perte irréparable. On n'est pas d'accord sur l'époque précise où vécut Babrias. Un sav. anglais, Tyrwhitt, croit qu'il florissait un peu avant Auguste; et Coray ne balance pas, d'après la pureté élégante de son style, de le reculer jusqu'à l'époque de Bion et de Moschus. Le même savant a fait entrer dans son excell. édition d'Ésope ce qu'il a pu recueillir des fragm. de Babrias.

BABUER ou BABUREN (THÉODORE), peintre du 17e S., à Utrecht, excellait à représ. des vues intér. d'églises. On estime de lui un *Christ au tombeau.*

BABYLAS (St), évêque d'Antioche vers 237, fut persécuté sous l'empire de Dèce, et mourut dans les fers, regardé comme un saint martyr.

BABYLONE (FRANÇOIS de), graveur, connu sous le nom du *Maître au caducée,* signe qu'il plaçait toujours dans ses estampes, florissait du temps d'Albert Durer. Ses œuvres sont estimées.

BABYLONIENS, peuple célèbre de l'antiquité, formèrent un roy. qui embrassa presque toute l'Asie supérieure. Cet empire fut fondé à la chute de celui d'Assyrie, après la mort de Sardanapale, par Bélésis et Arbace. Ses principaux rois sont: Nabonassar (748-703), Nabopolassar (625-604), Nabuchodonosor (604-561); enfin Nabonadius, que l'on croit être le même que le Balthasar de la Bible (556-538). Celui-ci fut assiégé et pris dans Babylone par Cyrus, qui assujettit les Babyloniens aux Perses. Ensuite les Babyloniens passèrent successiv. sous la domination des Macédoniens, des rois de Syrie et des Romains. Ils se rendirent célèbres par leurs connaissances astronomiques et astrologiques.

BACCALAR Y SANNA (VINCENT), marquis de St-Philippe, né en Sardaigne de parents espagnols, se distingua comme général et homme d'état sous Charles II et Philippe V, roi d'Espagne, et mourut en 1726. Ses ouvr. sont: *Hist. de la monarchie des Hébreux,* écrite en lat., La Haye, 1727, 2 vol. in-4, trad. en français par La Barre de Beaumarchais, 1727, 4 vol. in-12; et les *Mémoires sur l'Histoire de Philippe V,* depuis 1690 jusqu'en 1725 en espagnol, trad. en franç. par de Maudave, Paris, 1756, 4 vol. in-12.

BACCARELLES (GILLE et GUILLAUME), peintres d'Anvers et paysagistes estimés.

BACCELLI (JÉRÔME), né à Florence en 1514, ayant entrepris, par ordre du grand duc Ferdinand, la trad. d'*Homère* en italien, ne put la terminer entièrem. — Son frère Baccio en donna une édit. posth. qui ne contient que l'*Odyssée,* Florence, 1582, in-8. Les six prem. livres de l'*Iliade* du même trad. sont restés inédits.

BACCETTI (NICOLAS), de Florence, mort en 1647, successiv. abbé de différents monast. de l'ordre de Cîteaux, avait, entre autres ouvr., composé l'*hist.* de l'abb. de Settimo, publ. près de 80 ans après sa mort, sous ce titre: *Septimianæ Historiæ lib. VII,* Rome, 1724, in-fol., ouvrage estimé.

BACCHANELLI (JEAN), médec., né à Reggio dans le 16e S., est aut. de deux ouvrages utiles à consulter: *De consensu medicor. in curandis morbis.* —*De consensu medicor. in cognoscend. simplicib.,* Paris, 1554, in-16, réimp. plus. fois.

BACCHETTI (LAURENT), jurisc. et prof. de méd. à Padoue, sa patrie, de 1688 à 1708, a publié des *Dissertations sur la nature et propr. des acides et alkalis.*

BACCHIADES ou BACCHIDES, famille puissante de Corinthe, régna sur cette ville dans les temps les plus reculés, pendant neuf générat. Cypselus leur enleva l'autorité et les fit bannir.

BACCHIARIUS, philos. chrét. du 5e S., est aut. de *Lettres* et d'une *Apologie* conservées par Muratori, dans ses *Anecdota.*

BACCHIDES, gén. de Démétrius-Soter, vainquit Judas Machabée avec des forces supér., et fut ensuite contraint par Josaphat d'abandonner la Judée.

BACCHILLE, év. de Corinthe au 2e S., écrivit, au nom des év. d'Achaïe, une *lettre sur la célébration de la Pâque.*

BACCHINI (BENOÎT), sav. relig. bénédict., né en 1651 à San-Donino, dans le Parmesan, se livra avec succès à la prédication, apprit le grec et l'hébreu, et mit en ordre les MSs. de la biblioth. de Modène. Il fut membre de la plupart des acad. italiennes, et mourut en 1721. On a de lui quelq. *ouvr.* d'histoire ecclésiastique, un journal littéraire, une *dissertation* sur un sistre romain, curieuse et recherchée, quelques *dialogues* et des *Lettres polémiques.*

BACCHIUS, médecin grec, a écrit un *livre* qui traite des choses les plus remarquables concernant Hérophile et ceux de sa secte; et des *Comment.* sur les *Épid.* d'Hippocrate.

BACCHIUS, écriv. grec, est aut. d'*Éléments de musique,* dont la meilleure édition est celle qu'a

publiée Meibom dans les *Antiq. music. auctor.*, Amsterdam, 1652.

BACCHUS (mythol.), dieu du vin, fils de Jupiter et de Sémélé, fut élevé par le vieux Silène et se distingua de bonne heure par ses exploits. Il conquit les Indes à la tête des Faunes et des Satyres, et enseigna au peuple vaincu à cultiver la vigne. Dans la guerre des géants contre Jupiter, il se transforma en lion, et contribua puissamment au succès de la bataille. On représente ce dieu sous les traits d'un beau jeune homme, assis sur un char traîné par des tigres et des panthères, couronné de lierre, tenant un thyrse à la main, et suivi de femmes échevelées que l'on appelle de son nom Bacchantes. — V. SÉMÉLÉ et ARIADNE.

BACCHYLIDES, lyrique grec de l'île de Cos, était neveu du fameux Simonides, et florissait 450 ans avant J.-C. Il avait composé des *Odes*, des *Hymnes* et des *Épigrammes*, dont les fragments échappés aux ravages du temps se trouvent réunis dans le tome Ier des *Analectes* de Brunck. Hiéron préférait, dit-on, ses poésies à celles de Pindare lui-même; et l'emper. Julien faisait de sa morale un cas particulier.

BACCI (ANDRÉ), médecin du pape Sixte-Quint et profess. de botanique à Rome, savant dans la théorie plus que praticien habile, mort vers 1598, a donné, entre autres ouvr. de médecine et d'hist. naturelle: *de Thermis, lib. VII*, Venise, 1571, in-fol., ouvr. savant, réimpr. plus. fois; *De naturali vinorum historiâ*, in-fol., etc., livre rare et très curieux par les aperçus qu'il donne sur cette matière: *De venenis et antidotis Prolegomœna*, Rome, 1586, in-4. — *Le XII Pietre preziose, le quali adornavano i vestimenti del somm. sacerdot., con il discorse dell' Alicorno e dell' Alce*, Rome, 1587, in-4. La dissert. sur la Licorne a été trad. en lat., Stuttgard, 1598.

BACCIO DA MONTE-LUPO, sculpteur distingué, mort vers l'an 1533, fit à Lucques un grand nombre d'ouvr. de sculpture et d'architecture.

BACCIO (RAPHAEL) son fils, travaillait la cire, la terre, le marbre et le bronze. Il fut employé à décorer la Santa-Casa de Lorette, St-Pierre de Rome, et la biblioth. Laurentienne à Florence. Il a imité Michel-Ange.

BACCIO DELLA PORTA, plus connu sous le nom de FRA BARTOLOMEO DI SAN-MARCO, né en 1469 en Toscane, quitta la peinture pour prendre l'habit dominicain, reprit ensuite ses pinceaux pour les consacrer à des sujets de dévotion; il reçut des conseils de Raphaël, et fit un *St Sébastien* pour l'église de Saint-Marc à Florence. Le dessin et le coloris en étaient si parfaits, que ce tableau devenant l'objet spécial de l'admiration des femmes, les religieux l'enlevèrent et l'envoyèrent à François Ier. Il est le créateur de la belle manière de draper, et fut le prem. qui employa des mannequins à ressort. Il mourut en 1517.

BACCIOCHI (JEAN-DOMINIQUE), méd.-chirurg. de l'hôpital de Brescia en Italie, au 18e S., a laissé *Lettere intorno l'estrazione d'un calculo esistente sotto la lingua.*

BACCIUS (MARTIN), chanoine d'Ypres et archiprêtre, mort en 1609, a laissé un volume de sermons en lat.

BACCIUS (JACQUES), médecin lithotomiste de Rotterdam, est auteur d'une lettre sur la pierre, publ. avec le traité de Beverovicius *de calculo*, Leyde, 1638, in-12. On lui attribue encore: *Dissertat. de corde*, impr. avec les *opusc.* d'Harvey sur le même sujet.

BACELLAR (ANTOINE-BARBOSA), célèbre jurisc., hist. et poète lyrique portugais, né à Lisbonne en 1610, s'annonça de bonne heure comme un poète distingué. Un ouvr. qu'il publia en 1641, sur le droit de la maison de Bragance au trône de Portugal, lui ouvrit la carrière des dignités et de la fortune. On a de lui deux ouvrages histor.: l'un sur la guerre du Brésil et l'expulsion des Holland. du continent; et l'autre sur la campagne du marquis de Marialva en 1659. Il est mort en 1663.

BACH (JEAN-SÉBASTIEN), né à Eisenach en 1685, d'un père musicien, et qui devint la tige de plus de 50 autres d'un mérite distingué, fut un célèbre claveciniste et organiste, ainsi que bon compositeur, et attaché comme tel au roi de Pologne. Il a laissé d'excell. *morceaux* de musique d'église, et un gr. nombre d'*œuvres* pour le piano, d'une rare énergie et d'une harmonie savante et neuve, mais manq. parfois d'agrém. Il eut onze fils, tous musiciens, dont 4 surtout se sont fait un nom. — Guillaume-Frédéric, l'aîné, maître de chap. du duc de Hesse-Darmstadt, né en 1710, fut le plus habile organiste de l'Allemagne, bon mathémat., et aut. de six *fugues* pour le piano. — Charles-Philippe-Emmanuel, né en 1714, directeur d'orchestre à Hambourg, fut un compositeur plein d'originalité, et exécutait supérieurement sur le piano, pour lequel il a composé un *Tr. sur la manière de le jouer*, 1753, des *sonates*, un gr. nombre de *morceaux* et de la *musique sacrée*. — Jean-Christophe-Frédéric, né en 1732, maître de chapelle de Guillaume, comte de la Lippe-Schaumbourg, grand harmoniste et d'une énergie profonde, surtout dans la musique d'église, était encore bon pianiste. Ses *cantiques sacrés* et *concertos* sont très estimés. — Jean-Christian, surn. *l'Anglais*, né en 1735, maître de chapelle de la reine à Londres, se distingua par une mélodie gracieuse et spirituelle. Il a composé, entre autres opéras, *Orphée*, *Orion*, *Thémistocle*, etc.; *des symphonies*, *concertos*, *sonates*, etc.

BACH (JEAN-AUGUSTE), prof. extraord. de jurisprud. anc. à l'univ. de Leipsig, écrivain érudit et élégant, né à Hohendorp en Misnie, l'an 1721, mort en 1759, est auteur d'une *Dissert. de mysteriis Eleusin.*, Leipsig, 1745, in-4, et recueillie avec onze autres sur le droit par Klotz, Halle, 1767, in-8. — *Comment. de Leg. Trajani*, Leipsig, 1747, in-8. — *Hist. jurisprud. roman.*, ouvr. devenu class. et dont Stockman a donné une excell. édit. en 1806, in-8. — *Critique impartiale des ouvrages de droit*, 6 vol. in-8, en allem. Il a donné en outre une bonne édit. de *l'OEconomique*, de *l'Apologie*,

de *l'Agésilas*, de *l'Hiéron* et du *Banquet* de Xénophon, enrichie de notes sav., Leipsig, 1749; une autre de l'ouvr. de Brisson, *De formulis*, Leipsig, 1754, in-fol., et de *l'OEconomia juris*, de Berger, Leipsig, 1755, in-4.

BACH, médec. de Paris, qui pendant la révol. ne cessa de déclamer dans les clubs contre l'autorité, en faveur de la démocratie absolue, finit par se suicider après le 18 brumaire (9 nov. 1799) sur la place Louis XV.

BACHARELLI (VINCENT), peintre de Florence, fut employé à Lisbonne, et revint mourir dans sa patrie en 1745.

BACHAUMONT (FRANÇ. LE COIGNEUX de), né à Paris, en 1624, de Jacq. le Coigneux, présid. à mortier au parlem., fut conseiller clerc de cette compagnie, joua quelque temps un rôle dans les troubles de la Fronde et fut l'instrument du card. de Retz. Il se lia ensuite avec le fameux Chapelle, avec lequel il mena une vie tout épicurienne, et fit ce voyage célèbre dont ils nous ont laissé la *relation* en vers et en prose, in-12, publ. depuis avec les autres *poésies* de ces aimables épicuriens, à La Haye et Paris, 1755, in-12. Il mourut à Paris en 1702.

BACHAUMONT (L. PETIT de), né à Paris sur la fin du 17ᵉ S., mort en 1771, recueillait avec soin toutes les nouv. histor. et littér., dont il compos. un journal assez intéressant, et qui parut après sa mort sous le titre de *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres*, 6 vol. in-12, lesquels, avec la contin. en 30 vol., sont assez recherchés aujourd'hui. Il en a paru deux abrégés, l'un, de 1762 à 1785, Paris, 1788, 2 vol. in-12; l'autre, plus étendu, mais moins estimé, en 1809, 3 vol. in-8. On lui doit encore: *Mémoires sur le Louvre, l'Opéra*, etc., 1751, in-8. — *Essai sur la peint., sculpt. et archit.*, etc.; une édit. de la *trad.* de Quintilien par Gedoyn avec une *Vie* du traduct., 1752, 4 vol. in-12. M. Ravenel avait commencé une nouv. édit. des *Mémoires secr.*, in-8, avec des notes. On doit regretter que cette édit. n'ait pas été terminée.

BACHE, neveu de Franklin et rédacteur du journal *l'Aurore*, hérita de la meill. partie des MSs. de son oncle, et périt en 1798, victime de l'épidémie qui ravagea les États-Unis.

BACHELET-DANVILLE, général franç. tué en 1813 à la bataille de Leipsig, s'éleva par son courage et ses talents jusqu'au grade d'officier-général. Long-temps chef d'état-major du général Latour-Maubourg en Espagne, il se distingua particulièrem. à la bataille de la Gebora, le 19 fév. 1811.

BACHELEY (JACQUES), grav., mort à Rouen en 1781, a laissé dans le genre hollandais des marines et paysages estimés.

BACHELIER (NICOLAS), sculpt. du 16ᵉ S., élève de Michel-Ange, se forma auprès de lui dans la grande manière qui le distinguait. De retour à Toulouse, sa patrie, il l'embellit d'ouvr. du meill. goût, et tenta vainem. de réformer le style mesquin et gothique qui régnait alors dans le midi de la France. Il vivait encore en 1566, mais on ignore la date de sa mort.

BACHELIER (J.-J), peintre, directeur et réformat. de la manuf. royale de Sèvres, s'est montré digne de la reconnaiss. de ses concitoyens. Il consacra une fortune de 60,000 fr. à l'établiss. d'une école gratuite de dessin pour les artisans, entreprise dans laquelle il lui fallut surmonter des obstacles infinis, et qui est devenue, sous la protection du gouvern., d'une utilité générale. On doit encore à Bachelier la découv. de la peinture encaustique dont se servaient les anciens, et de l'enduit qu'ils employaient pour garantir les marbres de l'impress. de l'air. Né en 1724, il mourut en 1805.

BACHER (GEORGE-FRÉDÉRIC), méd. et doct. de l'univ. de Besançon, né à Blotsheim en 1709, pratiqua son art avec succès jusqu'à sa mort, arrivée vers la fin du 18ᵉ S. On a de lui: *Précis de la Méthode d'admin. les pilules toniques dans les hydropisies*, Paris, 1771, in-12, avec des augmentat. — Deux autres *Tr. relatifs à la cure des hydropisies*, 1765, 1769, in-8. — *Recherches sur les maladies chroniques*, 1776, in-8. — *Tr. des vertus des eaux minérales*, 1772, in-12, etc. — Son fils Alexandre-André-Philippe-Frédéric, mort à Paris en 1807, a continué les observations de son père. On lui doit plus. volumes d'un *Cours de droit public*, écrits dans les principes du baron d'Holbach, Paris, 1796-1803, in-8. Il a coopéré à la rédaction du *Journal de médecine* avec Mangin, depuis le mois d'oct. 1776 jusqu'en 1790.

BACHERIUS (FRANÇ.-PIERRE), dominicain de Gand, mort en 1601, profess. de théol. à Louvain, est auteur d'une foule d'ouvr. ascétiq. en flamand, et de quelq. autres en lat., parmi lesq.: *Jurgium conjugale; Spongia ebriosorum; Tumultum panicum sive belgicum;* cette dern. pièce en vers.

BACHIÈNE (GUILLAUME-ALBERT), ministre et profess. d'astron. et de géographie à Maëstricht, où il est mort en 1783, a laissé une *Description de la Palestine*, assez exacte, 1765. — *Géographie ecclésiast.*, 1778, moins estimée. — *Topographie de la Hollande*, faisant suite à celle de Busching. — Une nouv. édit. de la *Géographie* de Hubner, 1769, 6 vol. — Son frère Jean-Henri, ministre comme lui et prédicateur à Utrecht, mort à 81 ans, en 1789, a écrit en holland. plus. ouvr. sur la morale et la théologie. — Son fils, Philippe-Jean, fut aussi pasteur et profess. de théol. à Julphars et Utrecht, jusqu'en 1797, époque de sa mort.

BACHMANN, profess. d'hist. et de poésie à Marbourg au 16ᵉ S., est aut. d'un *Compendium præceptionum poeticarum*, Marbourg, 1610, in-8, à l'usage des colléges, souvent réimp., et d'autres ouvrages d'éducation.

BACHMANN (JEAN-HENRI), conseiller intime et archiv. du duc de Deux-Ponts, mort en 1786, a comp. un *Droit politique du Palatinat de Deux-Ponts*, avec 10 tables généalog. de cette maison, Tubingen, 1784; ouvr. très utile en Allemagne, à cause des questions qui y sont traitées. Il s'était déjà fait remarquer par plus. écrits polémiques en

faveur de cette maison, à laquelle il était tout dévoué.

BACHMANN, né vers 1750, major-général des gardes-suisses au service de France, donna au 10 août les ordres les plus précis pour la défense de Louis XVI; mais ils ne furent malheureusem. pas exécutés. Condamné à périr sur l'échafaud par le tribunal révolut., il ne démentit point sa conduite courageuse, et reçut la mort avec fermeté.

BACHMEGYBI (Étienne-Paul), méd. hongr., né à la fin du 17e S., et mort en 1735, a laissé: *Observ. de morbo csœmœr Hungariæ endemico*, dans les *Disput. medic.* de J. Milleter, Leyde, 1717; *Observ. diversæ,* dans le *Commerc. litter. noricum*, 1735, et *Otia Bachmegybiana*, etc., Tirnau, 1733.

BACHOV (Reinhart), juriscons. et négociant à Leipsig, forcé de quitter cette ville, où il avait perdu ses places et ses biens pour cause de religion, se retira à Heidelberg, près de l'électeur de Bavière, qui le combla d'honneurs et de richesses jusqu'à sa mort, arrivée en 1614. Il cultivait la littérat. et les langues, et a laissé en MS. un *Catechesis Palatinatûs*, etc.

BACHOV, fils du précéd., né à Leipsig en 1575, fut profess. de droit et de politique à Heidelberg. Il embrassa la religion cathol.; mais il abjura ses nouv. croyances en 1635 et revint au luthéranisme. L'époque de sa mort est inconnue. Il a laissé: *Disputation. de variis juris civilis materiis liber unus*, 1604, in-8.—*Observationes ad Joan. Paponis arresta,* 1628, in-fol.—*Notæ in paratitla Wesembeccii super Pandectas*, 1611, in-4.

BACHSTROM (J.-Fréd.), théol., écriv. et méd., né en Silésie vers la fin du 17e S., mena une vie long-temps errante, s'arrêta quelque temps à Londres, où il fut nommé membre de la soc. roy., et se fixa enfin à Constantinople, où il établit une imprimerie, et répandit beauc. de livres de piété. Il est auteur de *De plicâ polonicâ*, Copenhague, 1723. — *Nova æstus marini theoria*, Leyde, 1734, in-8. — *L'art de nager*, etc., Amsterdam, 1741.

BACHTISHUA, méd. indien du 8e S., guérit le khalyfe Almansor II d'une maladie grave. Ce prince le retint à Bagdad, le combla de bienfaits et l'employa à traduire quelq. liv. de médec., ce qu'il fit avec succès.

BACHUSIUS ou BACHUISEN (Guillaume), chan. de Bruges, mort en 1779, est auteur d'un *Tr. sur van Espen, Quesnel et Erkel*, au parti desquels il était attaché.

BACICCIO (Jean-Baptiste GAULLI, surn. le), peintre, né à Gênes en 1639, mort en 1709, profita des cons. du Bernin, et peignit à Rome la voûte de l'église de Jésus, remarq. par l'ensemble et la perspective, mais d'un dessin peu correct, défaut qu'on reproche égalem. à la *Vierge avec son fils dans ses bras,* qu'il peignit ensuite; son *St François-Xavier,* dans l'église de Monte-Cavallo, est d'un très bel effet. Il réussissait surtout dans le portrait, et fit celui des 7 pontifes sous lesquels il vécut. Il recommandait aux personnes qu'il peignait de parler et gesticuler, disant qu'il ne voulait pas faire des statues. Son caractère violent et emporté causa la mort de son fils, qui, ne pouvant survivre à l'affront d'avoir reçu un soufflet de son père devant une nombreuse compagnie, alla se noyer dans le Tibre.

BACK ou BÆCK (Abraham), né en 1713, mort en 1795, prem. méd. du roi de Suède, et membre de l'acad. des sciences de Stockholm, s'acquit une grande considér. par ses connaiss. profondes et sa prudence consommée. On a de lui différ. mémoires sur l'hist. naturelle, entre autres sur la couleur des nègres, 1748, etc., etc., qu'on trouve dans les *Mémoires de l'académie de Suède;* une traduct. de l'ouvr. anglais de Dinisdale sur la *nouvelle* méthode d'inoculer la petite-vérole, 1769, et une autre de Linné *de memorabilibus insectis.* Ce grand homme, avec lequel il fut très lié et dont il fit l'éloge, lui a dédié un genre de plante sous le nom de *bachœa.*

BACKER (Jacques de), né en 1530 à Anvers, fut dès sa jeunesse forcé de manier le pinceau pour exister, succomba sous l'excès du travail, et mourut en 1560. Son père, qui était peintre, mourut en France.

BACKER (Jacques), peintre d'histoire et de portraits, né en 1608 ou 1609, mort en 1664. On cite de lui un *Jugement dernier* fait pour l'église des Carmes d'Anvers.

BACKER (Adrien), neveu du précéd., né à Amsterdam en 1643, mort en 1686, a fait un *Jugement dernier* pour l'Hôtel-de-Ville d'Amsterdam.

BACKER, né à Anvers en 1648, travailla en Angleterre sous la direction de Kneller, peintre de portraits.

BACKER (George), méd. de la reine d'Angleterre au 18e S., est auteur de différ. ouvr. de médecine, entre autres de *Recherches sur les avantages de l'inoculation.*

BACKER, négociant de Naples, entreprit, après la révol. de l'an VI (1797), de rétablir le roi dans son autorité; mais découvert et arrêté, on l'exécuta la nuit même qui précéda la reprise de la ville par le cardinal Ruffo.

BACKERS, sculpteur de Berlin, fit avec Heusi et Herfort les *esclaves* qui entourent le piédest. de la stat. de Frédéric-Guillaume sur le pont de Berlin.

BACKHOUSE (William), astrol. et alchim., né dans le Berkshire en 1593, a publié : *The pleasant fountain of Knowledge, translated from the french*, in-8; *Complaint of nature; la Toison d'or;* il a aussi inventé un instrument appelé *wai wiser.* Il mourut en 1662.

BACKUS (Isaac), ministre anabapt. du Massachusett, prétendant que le baptême par aspersion était insuffisant, se fit baptiser par immersion en 1751. Il a composé des sermons où règne un grand désir de l'égalité des droits parmi les chrétiens. Il mourut en 1806.

BACKUS (Charles), doct. en théolog. et pasteur à Cowers, où il est mort en 1803, a publ. un vol. de *Sermons.*

BACLER D'ALBE (le baron Aubert-Louis), né

à St-Pol (Pas-de-Calais), en 1761, d'abord peintre et chef des ingén. géographes attachés au dép. de la guerre, et successiv. direct. du cabin. topograph., maréchal-de-camp en 1813, et chef de division au ministère de la guerre en mars 1815, vécut depuis dans la retraite, et mourut à Paris en 1824. On a de lui la *Carte du théâtre de la guerre lors des premières campagnes de Bonaparte en Italie en* 1802, 54 f. Elle est fort recherchée, parce qu'au mérite de l'exactitude elle joint celui d'une belle exécution. *Vues pittoresques du Haut-Faucigny; Ménales pittoresques et historiques des paysagistes;* un recueil de dessins lithographiés sous le titre de *Souvenirs pittoresques*, etc.

BACMEISTER (Matthieu), méd. ordin. de Kiel et Lunebourg, mort en 1626, a publ. des *Dissert. médic.*, 1614, et des *notes savantes* sur les 4 prem. vol. de l'ouvr. de Joël.

BACMEISTER (Jean), de la même famille, prof. de méd. à l'univ. de Rostock, mort dans cette ville en 1631, est aut. de *dissert. académiques.*

BACMEISTER (Luc), théologien de Rostock, et surintend. des églises de Custrow, mort en 1638, était lié avec Juste Lipse. Il est aut. d'un grand nombre de comment. et explications des Psaumes et quest. théol. dont on ne peut soutenir la lecture.

BACMEISTER (Jean), mort en 1794, fut biblioth. de l'acad. des sc. de Saint-Pétersbourg. On lui doit un *Essai sur la biblioth. et le cabinet de curiosités et d'hist. natur. de l'acad. des sciences de Saint-Pétersbourg*, 1779.

BACMEISTER (Hartman-Louis-Christian), son frère, né à Hernbourgen en 1736, membre de l'acad. de Pétersbourg, dirigea long-temps le collége allemand de cette ville; ses ouvrages, presque tous écrits en cette langue, sont souvent cités et servent à faire connaître la Russie sous plus. rapports. On lui doit : un *Abrégé de géogr., de l'empire russe*, Pétersbourg, 1773; un recueil de mémoires et de pièces authentiques *sur l'Hist. de Pierre III;* une *Bibliothèque russe*, ib., 1778-88, 11 vol. contenant des extraits d'un grand nombre d'ouvrages publiés en Russie en langues étrangères et dans celle du pays. Ce sav. mourut à Pétersbourg en 1806.

BACO DE LA CHAPELLE, député aux états-génér. en 1789, se montra partisan zélé de la révol., fut nommé maire de Nantes en 1792; contribua à la défense de cette ville contre les Vendéens; fut ensuite accusé de fédéralisme et détenu à l'Abbaye jusqu'au 9 thermidor (27 juillet 1796). Le directoire l'envoya depuis en qualité de commissaire à l'Ile-de-France, où on ne voulut pas le reconnaître. Il passa de là à la Guadeloupe, et y mourut en 1801.

BACON (Robert), théolog. anglais, né vers la fin du 12e S., professa la théol. à Oxford, et se fit une réputat. comme prédicat. Sous le règne de Henri III, les barons s'étant coalisés pour résister à la tyrannie du ministre Pierre des Roches, Français natif du Poitou, le roi convoqua, dans l'été de 1233, un parl. à Oxford. Bacon, choisi pour prêcher devant le roi, déclara que le renvoi du ministre pouvait seul faire cesser les justes plaintes de la nation. Ce discours prépara le monarque à prêter l'oreille aux remontrances de l'archev. de Cantorbéry, à la tête d'un grand nombre d'év., et qui, soutenues des menaces de l'excomm., décidèrent enfin le renvoi de Pierre des Roches et des étrangers.

BACON (Roger), moine anglais, né vers 1214, près d'Ilchester dans le comté de Sommerset, fit de si grands progrès dans les mathém., l'astron. et la chimie, que les bonnes gens l'accusèrent d'être sorcier. On vit sortir de ses mains des miroirs ardents. Il proposa des idées qui mettaient sur la voie de la découverte des lunettes, des télescopes et des microscopes; mais il est faux qu'il ait connu ces instrum. Quelq. écrivains ont voulu lui faire honneur de l'inv. de la poudre à canon; du moins il décrit sa composition et la manière dont elle s'enflamme. Cette découverte ne tarda pas à se faire, mais ce n'est pas à Bacon qu'il faut l'attribuer. Il regardait les mathém. appliquées à l'observation comme la seule route qui pût conduire sûrem. à la connaiss. de la nature. Il mourut à Oxford en 1294. Un de ses principaux ouvr. a pour titre : *Epistola Fr. Rogerii Baconis de secretis operibus artis et naturæ, et de nullitate magiæ*, Paris, 1542, in-4, souvent réimpr. D'autres écrits de cet auteur ont été réunis sous le titre d'*Opus majus*, Londres, 1733, in-fol.

BACON (Anne), 2e fille d'Antoine Cook, précept. d'Édouard IV, né vers l'an 1528, fut mariée à Nicolas Bacon, dont elle eut deux fils, Antoine et François Bacon, l'illustre chanc. Elle traduisit de l'ital. en angl. vingt-cinq sermons de Bernardin Ochin, et du latin l'apologie de l'Église d'Angleterre, de l'év. Jewel, et mourut au commencem. du règne de Jacques Ier.

BACON (Nicolas), jurisconsulte anglais, né en 1510, obtint la faveur de Henri VIII; la reine Élisabeth le créa chevalier, le nomma garde du sceau et membre du conseil privé. Il eut beaucoup de part à l'établissem. de la religion protest. en Angleterre. En 1568 et 1571, il fut chargé de présider les commissions qui devaient examiner les plaintes réciproques de la reine Marie d'Écosse et de ses sujets rebelles. Il mourut en 1579, laissant quelq. *Traités* de politique et de législation, et un *Commentaire* sur les douze petits prophètes, resté MS.

BACON (François), l'un des plus célèbres philos. mod., fils du précéd., né en 1561; à seize ans, réfuta la philos. d'Aristote; à 19 ans composa un écrit sur *l'état de l'Europe*, et à 28 fut conseiller extraord. de la reine Élisabeth. Il oublia les bienfaits du comte d'Essex en disgrâce, eut le tort de plaider contre lui, et jamais ne put se laver de cette lâcheté dans l'opinion publique. Jacques Ier le nomma chevalier, conseiller, solliciteur-général, garde-des-sceaux, et enfin lord-chancelier avec le titre de baron. Dans les hautes fonctions qu'il avait à remplir, il trafiqua des places et des priviléges; sa conduite fut soumise à une enquête, il fut condamné à une amende et à l'emprisonn. Il mourut en 1626. Voltaire, dans ses *Lettres sur les Anglais*, rappelle en peu de mots les principaux ouvrages de Bacon;

il serait trop long de les indiquer ici; ils roulent sur la philos., la morale, la polit., l'hist., la religion; quelq.-uns sont écrits en latin. La meill. édit. est celle de Londres, 1745, 5 vol. in-4. Ant. de la Salle en a publ. une traduction complète, 1799-1802, 15 vol. in-8. Deluc a donné: *Précis de la philosophie de Bacon*, in-8, ouvr. dans lequel il relève les inexactitudes des trad. franç. On doit à Deleyre l'*Analyse de la philosophie* de Bacon, 1755, 2 vol. in-12.

BACON (NATHANAEL), frère du précéd., fut un peintre distingué, particulièrem. dans le paysage.

BACON (PHANUEL), théol. et poète spirituel, élevé à Oxford où il fut reçu docteur en 1735, et ministre de Bramber dans le comté de Sussex, qu'il cumulait avec la cure de Balden dans l'Oxfordshire, où il mourut en 1783.

BACON (JOHN), sculpteur anglais, né en 1740, mort en 1799, membre de l'acad. royale de Londres, remporta le prem. prix qui ait été donné par cette acad., et exécuta pour Bristol et Westminster plus. monum., entre autres celui de lord Chatam, dont il a composé l'inscription. Il est aut. de fables et d'épitaphes qui montrent que la littérat. ne lui était pas étrangère.

BACON (J.-B.-PIERRE), avocat au parlement, professeur de belles-lettres à l'École militaire, né vers 1720 à Paris, a publ. un *mém. sur le prix proposé par de Causans sur la quadrature du cercle*, 1755, in-4; *la Mahonaise* et *Belphégor dans Marseille*, coméd., 1756; *Élog. histor. de Henri IV*, Londres, 1769, in-12; et avec Douchet, *Principes généraux de l'orthographe française*.

BACONTHORP (JEAN), moine angl. et provinc. des carmes aux 14e S., étudia et prof. à Oxford et Paris, où il fut reçu doct. de Sorbonne, et mourut en 1346. On a de lui, en lat., des *Comment. sur les 4 liv. des Sentences*, Milan, 1520. — *Abrégé de la loi de J.-C.*, Venise, 1527.

BACOUE (LÉON), poète latin, né en Gascogne en 1608, abjura le protestantisme et dev. évêque de Glandèves, puis de Pamiers, et fut le seul huguenot converti parvenu à l'épiscopat sous Louis XIV. Il se fit d'abord connaître par son poème intit.: *SS. et B. Patri Clementi IX, carmen panegyricum*; il dut surtout son élévat. au *Delphinus seu de primâ institutione principis*, poème sur l'éducation d'un prince, qu'il publia lors du choix d'un gouverneur pour le dauphin, Toulouse, 1670, Albi, 1685, in-8, avec des notes et quelques *Odes* de l'auteur.

BACQUERRE (BENOÎT), médecin allemand du 17e S., est aut. d'un ouvrage rare et estimé, intit.: *Senum medicus*, etc., *Senum salvator*, Cologne, 1673 et 1683, in-8.

BACQUET (JEAN), avocat de Paris, sav. dans le droit français et romain, est aut. de plus. traités commentés par Ferrière père et fils dans l'édit. de Lyon, 1744, 2 vol. in-fol.

BACREVANTAZY (DAVID), né à Bacvan, ville de la grande Arménie, au comm. du 7e S., fut en 647 chargé par l'emper. Constance de pacifier les querelles religieuses, et de rétablir la bonne intelligence entre les deux peuples. Après avoir rempli sa mission avec honneur, il revint à Constantinople et mourut vers l'an 687. On a de lui un ouvrage instructif intit.: *Porte de la sagesse*.

BACUET (PAUL), prof. de philos. à Genève en 1632, et ministre à Grenoble en 1641, non content de porter les secours spirituels aux malades de son église, soulageait encore leurs infirmités par l'efficacité de ses remèdes, dont il donna le recueil sous le titre de *l'Apothicaire charitable*, 1670, un vol. in-8. On a encore de lui plus. *Dissertations physiques*, imp. à Genève.

BAD (myth.), génie persan qui, selon les mages, présidait aux vents et aux mois de l'année.

BADAJOZ (CATHERINE de), savante esp., morte en 1553, se fit un nom dans le 16e S. par son talent pour la poésie.

BADAKHCHY, poète persan du 10e S. de notre ère, contemporain du khalyfe abasside Moctafy, est aut. d'un rec. de *poésies* ingénieuses et pleines de pensées d'un grand sens.

BADALOCCHIO ou ROSA (SISTO), peintre et graveur italien, né en 1581, élève et ami d'Annibal Carrache et de Lanfranc avec lequel il grava les *Loges* de Raphaël, a publ. seul six grandes feuilles de la coupole du Corrége à Parme. Il peut passer pour un bon artiste du second ordre comme peintre et graveur, surtout à cause de la correction du dessin où il excellait. Il mourut à Rome en 1547. Le musée royal possède de lui deux tableaux.

BADASCH ou BADESCH, écrivain arabe, mort l'an de l'hégyre 528, est aut. d'un *Comment. sur la grammaire arabe de Ben Sarragi*.

BADCOCK (SAMUEL), théol. et critique anglais, mort ministre à Londres en 1788, est aut. d'un gr. nombre de morceaux de critiques insérés dans le *Monthly-Review*.

BADCOCK (RICHARD), physicien et naturaliste anglais, a donné à la société royale de Londres des *observat.* sur diverses plantes remarq., *Trans. philos.*, vol. 44, nos 479 et 480.

BADE (maison princière de). — HERMAN Ier, fils de Berthold Ier, duc de Carinthie, épousa en 1052 Judith, fille d'Adelbert, qui lui apporta en dot le comté d'Uffgaw, pays qui forme le territoire de Bade. — Son fils HERMAN II prit à la diète de Bâle le titre de *margrave ou marquis de Bade* en 1130, et de cette époque date le nom illustre de la maison de Bade. — HERMAN III, accompagna l'emp. Conrad à la 2e croisade et mourut en 1160. — HERMAN IV, suivit Frédéric-Barberousse dans celle contre le sulthan d'Iconium, et périt avec lui à Antioche. — Son fils HERMAN V lui succéda, et Henri son 2e fils fut la tige des margraves de Hochberg (*v.* ce mot). Ils aidèrent puissamm. Frédéric II à réduire son fils rebelle, Henri, roi des Romains. — HERMAN VI épousa, en 1248, Gertrude, petite-fille de Léopold VI, duc d'Autriche, et héritière de ce duché, qu'elle lui apporta en dot; mais il fut enlevé à la maison de Bade à la mort de ce prince, qui laissa pour héritier — FRÉDÉRIC Ier, âgé d'un an; ce prince fut élevé à la cour de Bavière, se lia avec Conradin,

héritier de la couronne de Naples et de Sicile, et périt avec lui victime de la cruauté de Charles d'Anjou, usurpat. de ce roy., contre lequel ils s'étaient armés pour l'en chasser, et qui les défit à la bataille de Tagliacozzo en 1268. — BERNARD Ier, fils de Rodolphe III *le Long*, lui succéda en 1372; prince guerrier et entreprenant, il fit partie de la ligue de Nassau, pour placer Adolphe, de cette maison, sur le trône impérial. — Son fils JACQUES Ier fut surn. *le Salomon*, à cause de sa sagesse et de sa prudence, et mourut en 1453. Un de ses fils, archev. de Trèves, prit le prem. le titre d'électeur. — CHRISTOPHE Ier succéda au margrave Charles Ier en 1475, réunit les duchés d'Hochberg et de Sausenberg à celui de Bade, et eut part à tous les exploits mémor. de l'emper. Maximilien. — PHILIPPE Ier, son fils, eut une grande influence dans les conférences occasionnées par la réforme de Luther, fut commissaire principal à la diète de Worms, convoquée par Charles-Quint, et mourut en 1553, laissant ses états à ses deux frères, qui partagèrent la maison de Bade en 2 branches. Bernard Ier fut la tige de celle de *Bade-Bade*, et Ernest Ier de celle de *Bade-Dourlach*, aujourd'hui en possession de tous les états de Bade. — Les princes les plus remarquables de la prem. sont : GUILLAUME Ier, fils d'Édouard Ier le Fortuné. Il s'efforça de rétablir dans ses états la religion cathol., et ne put arrêter la marche victor. de Gustave-Adolphe. — Son petit-fils, LOUIS-GUILLAUME Ier, servit d'abord avec gloire contre la France sous Montecuculli et le duc de Lorraine, ensuite contre les Turks, qu'il força de lever le siége de Vienne, et sur lesquels il remp. les victoires de Nyssa et de Salenckemen en 1689 et 1691. Il fit ses dern. campagnes contre la France dans la ligue de l'Allemagne et de l'Angleterre, et enfin dans la guerre de la *succession* d'Espagne, contre Villars et Catinat, où il fut moins heureux qu'habile. Il mourut en 1707, laissant ses états dévastés par la guerre à son fils LOUIS-GEORGE Ier. — Dans la maison de Bade-Dourlach on distingue : GEORGE-FRÉDÉRIC Ier, victime de son attachem. et de sa fidélité inviolable à la cause de Frédéric V, électeur palatin qu'il ne put rétablir sur le trône de Bohème, abandonna ses états envahis par les Bavarois, et mourut à Strasbourg en 1638. — FRÉDÉRIC Ier, son fils, plus sage que lui, sut à la fois maintenir la paix avec l'emper., préserver ses états de la guerre, servir la cause des protest., et ménager ses intérêts avec la France et la Suède, qui le firent rentrer complétem. dans son territ. envahi par l'Autriche. — Son fils FRÉDÉRIC II commanda les armées de Charles-Gustave, roi de Suède, et servit contre la France sous Montecuculli. — CHARLES-GUILLAUME Ier, né en 1679, succéda à Frédéric III, dit *le Grand*, servit d'abord sous Louis-Guillaume de Bade-Bade, fonda, après la paix de Rastadt, la ville et le palais de Carlsruhe, à une lieue de Dourlach, et institua à cette occas. l'ordre de la Fidélité. Il mourut en 1738, laissant pour héritier son petit-fils CHARLES-FRÉDÉRIC Ier, mort en 1802, et auquel a succédé CH.-LOUIS-FRÉDÉRIC, etc., qui a réuni à sa couronne les biens de la maison de Bade-Bade.

BADÈME (St), persan d'une famille noble, souffrit le martyre sous Sapor III, l'an 367 de J.-C.

BADEN (JACQUES), né en 1735, ouvrit à Copenhague le prem. cours de belles-lettres qu'on y eût encore donné dans la langue du pays, occupa div. places dans l'instr. publique, fut membre de l'acad. des belles-lettres, et mourut en 1804. Ses princip. ouvr. sont : un *Journal critique* et un *Journal de l'université;* diverses *Grammaires* des langues grecque, latine, allem. et danoise; un *Dictionnaire* latin-danois et un autre danois-latin; les *Annales de Tacite*, en danois; des *Comment.* sur Horace, etc.

BADENS (JEAN), peintre né à Anvers en 1576, passa de bonne heure en Italie, et s'y perfectionna dans son art. Il avait par ses talents amassé une fortune honnête dont il allait jouir dans sa patrie, lorsqu'il en fut entièrement dépouillé par des brigands. Il en mourut de chagrin en 1603.

BADENS (FRANÇ.), parent du précédent, né à Amsterdam en 1571, surn. *le Peintre italien*, eut la gloire d'introd. le prem. le bon goût du coloris en Italie; il réussit également bien dans l'histoire et le portrait.

BADESSA (PAUL), poète, né à Messine, publia en 1564, une *traduct.*, en vers libres, de cinq livres de l'*Iliade* d'Homère. On croit qu'il traduisit de même l'*Odyssée*, et une grande partie des *Métamorphoses* d'Ovide.

BADGER (LOUIS), Lyonnais, s'illustra par un trait héroïque d'amitié fraternelle. Après le malheureux siége de Lyon en 1794, il alla s'offrir aux bourreaux conventionnels à la place de son frère, qui avait participé à la défense de sa patrie, et reçut courageusem. la mort.

BADI EL ZEMAN, le dern. des descendants de Tamerlan qui ait régné dans le Khoraçan, fut vaincu par les Usbeks et se réfugia en Perse. Mais Sélim Ier, emper. turk, s'étant emparé de Tauris, lieu de sa résidence, il fut emmené à Constantinople, où il mourut en 923 de l'hégyre (1517 de J.-C.)

BADIA (THOMAS), cardinal italien, savant et zélé pour le maintien de la foi, mort à Rome en 1547, fut député par Paul III au colloque de Worms, convoqué par Charles-Quint, et dont il donne le récit dans une *lettre* adressée au cardinal Contarini.

BADIA (CHARLES-FRANÇOIS), éloquent prédicat. italien, né à Ancône en 1675, prêcha avec le plus gr. éclat pend. 38 ans dans la plupart des villes d'Italie et à Vienne. On a de lui un *Carême*, Turin, 1749, et des *Panégyriques*, Venise, 1750, in-4.

BADIA Y LEBLICH (DOMINGO), sav. espagnol, né en 1766, après avoir fait d'assez bonnes études à Valence, résolut de faire servir à sa fortune la gr. connaissance qu'il avait de l'arabe, et pour mieux atteindre son but, il se fit circoncire, obtint, en 1803, de sa cour une pension de 3,000 liv. pour sa femme et sa fille, et se rendit en Afrique sous le nom d'Ali-Bey, fils d'Othman-Bey, prince des Abassides. Il visita successiv. Tripoli, le Kaire, la Mekke,

Acre, et fut partout bien reçu à la faveur des titres écrits en ancien arabe dont il était porteur, et observa des choses que les musulmans dérob. avec soin aux Européens. Accueilli à son retour par Joseph Bonaparte, lors de l'invasion de l'Espagne par les armées françaises, il fut nommé en 1809 intendant de Ségovie, et en 1812 préfet de Cordoue. Il se réfugia en France après la bataille de Vittoria, soumit à l'Institut le récit de ses voy. et les publia vers la même époque sous le titre de : *Voyages d'Ali-Bey en Afrique et en Asie, de* 1803 *à* 1807, Paris, 1814, et mourut en 1824. C'est de lui que parle M. de Châteaubriand dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, comme du Turk le plus savant et le plus poli qu'il eût encore vu.

BADIALE (Alex.), peintre et graveur italien, élève de Flam. Torre, mort à Bologne en 1726, a gravé à l'eau forte d'après son maître une *Descente de croix*, une *Sainte-Famille*, etc.

BADIUS (Josse), né près de Bruxelles en 1462, professa les belles-lettres à Lyon et fut en même temps correcteur de l'imprim. de Treschel, qui lui donna sa fille en mariage. Il vint en 1511 à Paris, où il établit pour son propre compte un atelier typograph. d'où sont sorties en grand nombre de bonnes édit. des classiques en caractères ronds; mais c'est à tort qu'on a dit qu'il en avait fait le prem. usage en France. Il mourut en 1535. On a de lui : *Navicula stultarum virginum*, traduit en franç. par S. Droyn, Paris, 1501, in-4; et *Navis stultifera collectanea*, en vers latins, 1513, rare.

BADIUS (Conrad), fils du précéd., né à Paris en 1510, se retira à Genève où il publ. avec son beau-frère Robert Estienne un gr. nombre d'édit. très recherchées, et mourut en 1568. Il traduisit en franç. l'*Alcoran des Cordeliers* d'Érasme Albère, Genève, 1554, in-12, dont on a une jolie édit., avec des fig. de Bern. Picard (*v.* Albère). On lui attribue aussi un ouvr. assez rare, intit. : *les Vertus de notre maître Nostradamus*, en rimes, Genève, 1562, in-8.

BADOARO (Pierre), célèbre avocat de Venise, naquit au comm. du 16e S., et mourut en 1591. L'illégitimité de sa naissance l'empêcha d'être admis dans le corps des patriciens, quoique son père Daniel Badoaro fût d'une famille noble de la républ. On a de lui un recueil de plaidoyers, intitulé : *Orazioni civili secondo lo stile di Venezia*, Venise, 1593, in-4.

BADOARO (Frédéric), noble Vénitien, né en 1518, fut deux fois ambassad. de la républ. auprès de Charles-Quint et de Philippe II. Une infidélité grave qu'il commit dans l'administ. de l'académie vénitienne, dont il était fondateur, le fit emprisonner, et causa la suppress. de l'acad. On lui attribue quelq. ouvr. histor. relatifs à ses deux ambassades, et des *harangues* latines et italiennes. Il mourut en 1595.

BADOARO (Lauro), poète ital., né vers 1546, fut de la congrég. des Frères de la Croix, se distingua dans la prédication, et devint évêque d'Albe. On a de lui une *Ode* au pape Sixte-Quint; *Rime spirituali*; les *sept Psaumes de la pénitence* en vers italiens.

BADOARO (Jacques), poète vénit., qui florissait au 17e S., est aut. de trois drames : *Nozze di Enea con Lavinia; Ulisse errante; Elena rapita.* Un 4e, intit. : *Il ritorno d' Ulisse in patria*, a été représ. à Venise, mais n'a pas été impr.

BADOERO (Pierre), doge de Venise, succéda en 939 à P. Candiano, et fut le 7e de sa famille élevé à cette dignité. La républ. lui dut de sages réformes, la confirmation de ses libertés par Bérenger II, roi d'Italie, et le droit de battre monn. Il mourut en 942.

BADOLET (Jean), ministre à Genève, est aut. de plus. ouvr. de physique et de métaphysique qui lui valurent le droit de bourgeoisie en 1655.

BADUEL (Claude), littérateur studieux, d'abord recteur du collége de Nîmes sa patrie, fut ensuite ministre à Genève, où il s'était retiré pour prof. librement le calvinisme, et où il mourut en 1561. Parmi ses ouvr., dont Senebier donne la liste entière dans son *Histoire littéraire de Genève*, on ne cite plus que *De ratione vitæ studiosæ ac litteratæ in matrimonio collocandæ ac degendæ*, 1544, in-8, trad. par Guy de la Garde, 1548, in-8; *Oratio funebris in funere Florettæ Sarrasiæ habita*, etc.

BAELI (François), littérat. et poète, né en 1639 à Milazzo en Sicile, voyagea d'abord dans toutes les contrées de l'Europe, et de retour dans sa patrie, y fit représenter divers drames et comédies, qui furent alors assez goûtés, mais qu'on ne lit plus depuis long-temps, ainsi que son *État historique de la ville de Messine*, ses *Odes*, *Sonnets*, etc.

BAENGIUS (Pierre), év. de Wibord en 1696, est aut. d'une *Hist. ecclés. de Suède*, et de divers ouvr. de théologie.

BAER (Frédéric-Charles de), écrivain, né à Strasbourg, chap. de l'ambass. suédoise à Paris, mort dans sa patrie en 1797, a publ. : *Lettres sur l'origine de l'imprim.*, Strasbourg (Paris), 1761, in-8. — *Essai hist. et critique sur les Atlantiques*, Paris, 1762, in-8. — *Recherches sur les maladies épizootiques*, ibid., 1776. — Les *Oraisons funèbres* de Louis XV et du maréchal de Saxe, en allemand, Strasbourg, 1777, in-8. — Une *Trad.* de la *dissert.* du profess. Meyer sur les spectres, 1783.

BAEREBISTE, roi des Daces, contemporain de Sylla, de César et d'Auguste, arrêta sur les bords du Borysthène la marche des Sarmates, vainqueurs des Scythes, qui avaient déjà passé le Tanaïs, défit les Boïens, soumit la Thrace, la Macédoine et l'Illyrie, et se rendit si puissant par son habileté politique, son activité et son talent dans la guerre, qu'il fit trembler Rome, et se disposait à marcher contre elle, lorsqu'il périt victime d'une conspirat.

BAERHOLZ (Daniel), poète allem., né à Elbing en 1650, secrét., puis membre du sénat de sa patrie, y mourut en 1688. Il a publ. sous le nom de Bathys un rec. de poésies, Lubeck, 1674.

BAERLE (Gasp. van), poète latin, né en 1584 à Anvers, plus connu sous le nom de BARLÆUS, prof. d'abord la logique dans l'université de Leyde, et

ensuite la philosophie et l'éloquence dans celle d'Amsterdam, où il mourut en 1648. Ses poésies lat., publ. à Amsterdam sous le titre de *Poemata*, 1645, 2 vol. in-12, trop vantées de son temps, ne sont cepend. pas sans mérite, ainsi que ses vers hollandais. Parmi ses autres ouvr. on doit disting. le rec. de ses *lettres* lat., Amsterdam, 1667, 2 part. in-8, et son Hist. du Brésil : *Rerum in Brasiliâ gestarum sub præfect. comitis J. Maurit. Nassoviæ historia*, Amsterdam, 1647, gr. in-fol., fig. — Son frère, Lambert Baerle, aumôn. de l'ambassade holland. à Paris, puis profess. de grec à l'acad. de Leyde, a donné un *Commentaire sur la théogonie* d'Hésiode et le *Timon* de Lucien.

BAERMANN (George-Frédéric), né à Leipsig, remplit la chaire de mathémat. à Wittemberg, fut membre de la société allemande de Leipsig, et mourut en 1769. On a de lui une édit. *des Éléments d'Euclide*, en latin, 1740, in-8. — *Le Maître d'éloq.*, trad. du gr. de Lucien, en allem., 1745, in-8. — *Introduct à la gramm. allem.*, et diverses *Dissertat.* dans les *Acta eruditorum*.

BAERSDORP (Corneille van), archiâtre et conseill. de l'emper. Charles V, est aut. d'un ouvr. in-fol. intit. : *Methodus universæ artis medicæ*, Bruges, 1538. Il mourut dans cette ville en 1565.

BAERT ou BAERTIUS (Franç.), jésuite flam. mort en 1719, alla puiser dans toutes les biblioth. d'Allemagne les docum. relatifs à l'*Hist. ecclés.* et à la Collection des *Acta sanctorum*, dont il s'occupa toute sa vie.

BAERT (Alexandre-Balthasar-François-de-Paule, baron de), originaire de la ville de St-Omer en Artois, entreprit dans les années 1787 et 1788 un voyage en Angleterre, et publia les résultats de ses observat. dans un ouvr. très estimé, sous ce titre : *Tableau de la Grande-Bretagne, de l'Irlande et des possessions anglaises dans les quatre parties du monde*, Paris, Jansen, an VIII (1800), 4 vol. in-8, avec cartes et fig. On trouve aussi de lui, dans un vol. anonyme intit : *Mémoires historiques et géographigues sur les pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne*, Paris, Jansen, 1799, in-4, l'*Extrait* d'un voyage entrepris en 1784 dans la partie de la Russie qui avoisine le Caucase. De retour en France, après avoir aussi exploré l'Espagne, Baert embrassa la cause de la révol., et fut élu en 1791 député du Pas-de-Calais à l'assemblée législative. Il y montra une modération, dont il donna d'ailleurs d'autres preuves dans le journal *l'Indicateur*, qui combattait les idées exagérées de l'époque. Baert se retira de l'assemblée après le 10 août, et passa bientôt aux États-Unis. Il était revenu en France depuis long-temps, lorsqu'il fut nommé, en 1815, membre de la chambre des députés, par le départ. du Loiret : toujours fidèle à sa ligne politique, il siégea et vota avec la minorité de cette législature. Il mourut à Paris en 1825.

BAEX (Joachim), ecclés. d'Utrecht, mort en 1619, dont le père était secrét. des états de la province, se distingua par son zèle contre les protestants et par les *ouvr. polémiques* qu'il composa contre eux en hollandais.

BAFFA, savant napolitain, très versé dans la langue grecque, fut condamné et mis à mort lorsque la cour de Naples revint de Sicile après la retraite des Français, en 1799.

BAFFA ou BAFFI (Françoise), Vénitienne du 16e S., s'est fait connaître par des poésies pleines de grâce, imprim. dans les *Rimes diverses*, etc.

BAFFIN (William), habile astronome et pilote anglais, né en 1584, et mort au siége d'Ormus en 1622, accompagna Hudson, Thomas Button, Robert Bileth, et le capitaine Gibbins, etc., dans leurs voyages pour découvrir par le nord de l'Amérique un passage dans les mers de Tatarie et de Chine. Il consigna ses découv. et ses observat. sur des *cartes* qui furent malheureusem. perdues. Les géographes ont donné son nom à une vaste baie du nord-est de l'Amérique-Septentrionale, dont l'existence n'est pas certaine. Purchas nous a conservé quelq.-uns de ses journaux qui sont remplis de remarq. utiles, surtout celles relatives à la déclinaison de l'aiguille aimantée, et une de ses lettres à John Wosthenholme, dans laquelle il assure qu'il n'y a pas de passage au nord du détroit de Davis, ni espoir d'en trouver.

BAFFO (George), patricien de Venise et rimeur obscène, mort en 1768, dont les œuvres ont été recueillies et imprim. à Venise, sous la rubrique *Cosmopoli*, 1789, 4 vol. in-8 ; ce sont des *capitoli*, des *canzoni*, *sonnets*, *madrigaux*, etc.

BAFFO (la sulthane), était une jeune chrétienne d'une rare beauté, de la famille des Baffo de Venise, qui, dans un voyage à Corfou, dont son père était gouvern., fut prise par les Turks et emmenée à Constantinople, où elle plut à Amurath III, qui la fit sulthane favorite et en eut Mahomet III. Elle exerça un long empire sur ce prince, qui l'aima jusqu'à sa mort, conserva sous Mahomet III la même autorité, et ne la perdit que sous Achmet, qui la relégua dans le vieux sérail.

BAGARATO, juriscons. bolonais au 13e S., dont on trouve dans le *Tractatus universalis juris*, 1584, tom. III, pag. 2, deux *Tr.* sur le reproche des témoins et les déclinatoires.

BAGARD (Charles), médecin, né à Nancy en 1696, doct. de la faculté de Montpellier en 1715, mort dans sa patrie en 1772, a publ. : *Hist. de la thériaque*, 1725, in-4. — *Analyse des eaux minér. de Nancy et Contrexeville*, 1760-63. — Des *Dissertations médic.*, et un *Dispensaire pharmaceutique*, impr. en 1771, in-fol.

BAGDEDIN (Mahomet), mathémat. arabe du 10e S., auquel on attribue un *Tr.* de la division des superficies, dont Commandini d'Urbin donna la traduct. lat. en 1570, Pesaro.

BAGE (Robert), romancier anglais, qui, comme Richardson, était imprimeur, et écrivait généralement ses romans en lettres. Sir Walter Scott vient d'écrire sa biographie avec détail dans le *Ballantque's novelists*. Il était né à Darley (Derbyshire) en 1728, et il mourut en 1801. Ses romans les plus

remarq. sont *le Mont Henneth*, *James Wallace*, et *Barham Downs*.

BAGELLARDUS (Paul), méd., profess. de philosophie, puis de médec. à Padoue, sa patrie, y mourut en 1494. Il est auteur d'un ouvrage intit. : *Libellus de infantium ægrit. et remed.*, Padoue, 1472, in-4, Venise, 1487.

BAGENIES, philos. allemand, renouvela dans le 17e S. à Leipsig, sa patrie, le système religieux de Platon.

BAGFORD (Jean), antiq. anglais, né à Londres, en 1651, mort en 1716, de cordonn. se fit libraire, et acquit d'assez vastes connaiss. en bibliog., quoiqu'il fût du reste fort ignorant, et ne sût pas même l'orthogr. de sa langue. C'est à ses soins qu'on dut les importantes collections de livres et de MSs. du comte d'Oxford et du D. Moore, év. de Norwich.

BAGGAERT (Jean), médec., né à Flessingue en 1677, et mort en 1710, a laissé *la Vérité sur les six choses non naturelles*, en flam., Middelb., 1696.— *Tr. de la petite vérole et de la rougeole*, Amsterd., 1710, in-12.

BAGGER (Jean), théol. et év. de Copenhague, né à Lunden en 1646, mort en 1693, n'occupe une place dans ce rec. qu'à cause d'une circonst. qui honore peu sa mémoire. Consulté par le gouvernement danois, en 1684, pour savoir si l'intérêt de la religion luthérienne permettait de recevoir en Danemarck les réformés calvinistes expulsés de France par Louis XIV, il répondit que leur présence exposerait les luthériens à la damnation éternelle et conclut pour la négative : il s'agissait de 30 à 40,000 fabricants et savants qui auraient porté en Danemarck leur industrie et leurs lumières.

BAGLIONE (César), peintre, né à Bologne au 16e S., se distingua dans les décorat. de théâtre et les ornem. de plafond. On remarque les peintures qu'il laissa dans le palais ducal à Parme. Il mourut en 1590.

BAGLIONE (Jean), peintre et écriv., né à Rome, fut employé, sous le pontific. de Sixte-Quint aux décors de la biblioth. du Vatican, et depuis chargé par ce pontife de plus. gr. ouvr. La plupart de ses peintures sont à fresques. Baglione fut plus. fois présid. de l'académie de St-Luc; il composa des *notices* sur les artistes de son temps, où l'on admire une rare impartialité, Rome, 1640, et Naples, 1733.

BAGLIONI (Jean-Paul), tyran de Pérouse, sa patrie, au 16e S., fut d'abord un de ces aventuriers que les Italiens nomment *Condottieri*. Il s'empara du pouvoir à Pérouse, fut chassé de cette ville et y rentra à plus. reprises. Il s'y était affermi, lorsque le pape Léon X, sous le prétexte de le consulter sur des affaires d'état, l'attira à Rome et lui fit trancher la tête, en 1520.

BAGLIONI (Astor), fils du précéd., guerrier et poète, servit les Vénitiens, commanda dans l'île de Chypre, fut assiégé par les Turks dans Famagouste, capitula après un an de résistance, et eut la tête tranchée avec les officiers de la garnison, en 1571. Il reste de lui deux *sonnets*, impr. dans un recueil de poésies de Pérousins, en 1720, in-8.

BAGLIONI (Thomas), imprim. vénitien, acquit quelq. réputat. dans son art au commencem. du 17e S. Il a publ. l'*Hist. des guerres de Flandre dep.* 1559 *jusqu'en* 1609, par Lanario d'Aragon, Venise, 1616, in-4. Cet ouvr. est devenu rare.

BAGLIVI (George), célèbre médecin, natif de Raguse, professeur d'anatomie à Rome, y mourut en 1707. Ses ouvr., impr. en 1710, in-4, l'ont été plus. fois depuis dans le même format. L'édit. de Pinel, 1788, 2 vol. in-8, avec des notes, est estimée.

BAGNATI (le P.), jésuite, né à Naples en 1651, se consacra entièrem. à la prédicat., et mourut en odeur de sainteté à Naples en 1727. On lui doit des *sermons; panégyriques; l'Art de bien penser; l'Ame dans la solitude*, etc., et autres ouvrages ascétiques.

BAGNOLI (Jules-César), poète ital., né vers la fin du 16e S. dans le Ferrarais, était secrétaire de Michel Péretti, neveu de Sixte-Quint, et très versé dans la littérat. ancienne. On a de lui deux trag. : les *Aragonais* et le *Jugement de Pâris*, Trapani, 1682, in-4. On sait qu'il mourut dans un âge très avancé, mais on n'a pu fixer la date de sa mort.

BAGNOLI (Jean), peintre, né à Florence en 1678, reçut à Milan les leçons du chev. Tempeste, et se donna entièrem. au paysage et aux fleurs, genre dans lequel il a excellé.

BAGOAS, eunuque égyptien, tout-puissant à la cour d'Artaxercès-Ochus, empoisonna d'abord ce prince, puis le jeune Arsès qu'il avait mis sur le trône, et allait faire éprouver le même sort à Darius Codoman, lorsque celui-ci le prévint en le faisant mettre à mort, 335 ans av. J.-C.

BAGOLINO (Sébastien), d'Alcamo en Sicile, fut à la fois peintre, poète et musicien, et se fit une grande réputat. par sa connaiss. approfondie des langues latine, espagnole, italienne et sicilienne. On a de lui la trad. de l'espagnol en latin des *Emblèmes* d'Orosco, év. de Girgenti, des *Carmina* et *Epigrammata*, Palerme, 1604, in-8, vol. dont la mort de l'auteur interrompit l'édit. restée imparf. du premier et des derniers feuillets.

BAGOT (Jean), jésuite, né à Rouen en 1580, théol. de son général à Rome, mort recteur de la maison professe de Paris en 1664. Son principal ouvr., *Defensio juris episcopalis*, fut dénoncé par les curés de Paris à l'assemblée du clergé de 1655, à cause de quelq. proposit. ultramontaines sur la hiérarchie, et sur l'administration du sacrement de pénitence.

BAGOT (Louis), év. de Norwich et de St-Asaph, mort en 1802, est aut. de quelq. *Discours* et des *Sermons* sur les prophéties, prêchés dans la chapelle de Lincoln.

BAGRATION (K.-A.), sénat., prince et conseiller de l'emper. de Russie, se distingua successiv. dans les campagnes de Pologne en 1792 et 1794, et dans celles d'Italie sous le fameux Suwarow en 1799, disputa long-temps la victoire aux Français à Austerlitz; nommé ensuite au commandem. en chef de l'armée de Moldavie, il continua de se cou-

vrir de gloire jusqu'en 1812, où il fut blessé à mort à la bataille de la Moskowa, après des prodiges de valeur.

BAGSHAW (Christophe), théol. cathol. angl., bon helléniste et habile controversiste, fut reçu docteur en Italie, et revint en qualité de missionnaire dans sa patrie, où il fut arrêté, puis mis en liberté, et député à Rome par le clergé catholique pour y suivre diverses affaires import. dont il s'acquitta dignem. Il en a donné la *Relation*, impr. à Rouen, 1601; elle fait connaître, ainsi que ses autres ouvrage, l'*Histoire de l'Église catholique d'Angleterre*, sous les règnes d'Élisabeth et de Jacques 1er. Ce théologien mourut près de Paris en 1626.

BAGSHAW (Guillaume), théol. anglais, né en 1628 et mort en 1703, fut curé de Glessop au comté de Derby, et dirigea ensuite une congrégat. de dissidents. Il a laissé quelques écrits en matière de controverse.

BAHALI, aut. arabe, mort en l'an 220 de l'hég., a écrit un livre sur l'*Étymologie des mots*. Un autre écrivain arabe du même nom en a écrit un sur la *Différence des auteurs musulmans*.

BAHAMAN (mythol.), ange ou génie qui, selon les Perses, est chargé de prendre soin des troupeaux et des animaux domestiques.

BAHARAL XEFDH (mer de mémoire), surnom donné à un écriv. arabe, dont le vrai nom est *Abu-Othman-Ben-Amru*, mort en 255 de l'hég. (868 de J.-C.). Il est auteur d'un livre sur les *Mœurs et les qualités des princes*.

BAHARIAN ou BAHARITES, nom de la prem. dynastie des Mamloucks qui régnèrent en Égypte. Ces Mamloucks étaient dans le principe de jeunes Turkomans, que les Tatars avaient vendus à des marchands égyptiens. Le sultan Malek-Saleh, de la dynastie des Ayoubites (*v.* ce nom), les racheta de ces marchands au nombre de mille, et les fit instruire au métier des armes, dans une forteresse bâtie au bord de la mer (en arabe *Bahar*), de là leur nom de *Baharite* ou *Baharites* (marins). Ils s'emparèrent ensuite de l'autorité souveraine, et nommèrent l'un d'entre eux, Ezzeddin-bey, sulthan d'Égypte en l'an 1250 (de l'hégyre 648).

BAHIER (Jean), oratorien, poète latin estimé, mort en 1707, composa, à l'occasion de l'arrestat. du surintend. Fouquet, un poème intit.: *Fuquetius in vinculis*, qui eut du succès. On a de lui quelq. autres pièces.

BAHNSEN (Benoît), arithm. à Amsterdam, né dans le Holstein vers 1610, mort en 1669, se passionna, sans avoir fait aucune étude, pour les livres de théol., en publia plusieurs, dont les préfaces ne sont pas même de lui, quoiqu'il eût l'effronterie de s'en donner pour le vérit. auteur.

BAHRDT (Charles-Frédéric), théol. protest., né en 1741 à Bischoffswerda, s'attira par ses opinions hétérodoxes la haine de ses confrères. Un décret de la chambre impér. lui défendit de rien publier en matière de relig. av. qu'il eût rétracté publiq. ses erreurs. S'étant réfugié à Hall, il fit paraître sa *Profession de foi*, et ouvrit des cours de philos. et de langues anciennes. Bientôt après, ayant fait, dans sa pièce intit.: l'*Édit de religion*, en 5 actes, la satire de l'édit du roi de Prusse, il fut arrêté et enfermé à Magdebourg, où il écrivit l'hist. de sa vie, de ses opinions et de ses destinées. Le roi abrégea la détention à laq. il avait été condamné, et il revint habiter sa maison de campagne près de Hall, où il mourut en 1792. Il a laissé un gr. nombre d'ouvr. écrits avec élégance, mais dont le fond n'offre rien de neuf.

BAIAN ou BAIANO (André), prêtre, né dans le 16e S. à Goa, d'une famille portugaise, acheva ses études à Coimbre, et vint à Rome, où dès 1610 il eut l'honneur de prêcher dans la chapelle du Vatican, en présence du pape Paul V. Ami d'Allacci, qui lui a consacré un article dans les *Apes urbanæ*, il vivait en 1633, ayant déjà publ. une foule de discours et de pièces de vers. Ses trad. de l'*Énéide* en vers gr., et de la *Lusiade* du Camoens en vers lat., sont inédites.

BAIARDI ou BAIARDO (André), poète parmesan des 15e et 16e S., était doué d'une si gr. facilité, qu'il ne mit que quatre mois à composer un poème intitulé: *Philogine*, qui contient près de 2,000 octaves; mais il se ressent d'une telle précipitat., et ne s'élève pas au-dessus du médiocre, non plus que ses autres poésies, dont Fogliazzi a fait impr. une partie à Milan, 1756, in-8.

BAIDOU-KHAN, 6e emper. des Mogols de Perse, perdit le sceptre et la vie par la trahison d'un de de ses gén., gagné par le rebelle Hassan, gouvern. du Khoraçan.

BAIER (J.-Guill.), profess. de théol. à l'univ. de Hall, où il mourut en 1694, est aut. d'un *Compendium theologicum*, et de div. ouvr. de théol. — Un autre Baier (J.-Guill.), profess. de théol. à Altorf, mort en 1729, a donné le résultat de ses recherches sur les monum. qui nous restent du déluge univ. dans plus. *Dissertations* curieuses, impr. à Altorf, 1722, et sur d'autres quest. théol. — Baier (Jean-David), son frère lui succéda dans la place de pasteur et profess. de théol. à Altorf, et mourut en 1752. Il est auteur d'une *Dissertation* latine sur les fautes polit. attribuées à Constantin-le-Grand, Iéna, 1705, in-4.

BAIER (Jean-Jacques), célèbre médecin allemand, né à Iéna en 1677, membre de l'acad. des curieux de la nature, pratiqua son art à Hall et à Nuremberg, fut profess. de médecine à Altorf, et mourut en 1735. Il a beaucoup écrit sur l'histoire naturelle, particul. sur les pétrifications. Parmi ses ouvr. nous citerons: *Thesaurus gemmarum affabr. sculptar.*, Nuremberg, 1720, in-fol. C'est le catal. des pierres grav. du cabin. d'Ébermayer. — *Horti med. acad. Altorf historia*, Altorf, 1727, in-4. — *Monumenta rerum petrificatar. præcipua*, Nuremberg, 1757, in-fol. — *Biographia medic. professor. Altorf.*, etc., 1728, in-4. — Plus. memb. de cette famille se sont égalem. distingués dans les sciences et dans le ministère de la religion luthér.

BAIF (Lazare de), l'abbé, conseiller-d'état et

ambass. sous François Ier, mort en 1547, est aut. de trois Traités *de re vestiariâ, de re navali* et *de re vasculariâ*, fort estimés, et de traduct. en vers franç. de l'*Électre* de Sophocle et de l'*Hécube* d'Euripide, Paris, Rob. Estienne, 1544.

BAIF (Jean-Ant. de), fils du précéd., né à Venise en 1532, s'adonna entièrement à la poésie, prenant pour sujet tous les événem. un peu import. qui se passaient de son temps. Le catalogue de ses nombr. productions se trouve dans les anciennes biblioth. françaises. Il a eu la gloire de fonder à Paris la prem. acad. de poésie et de musique, qui ne put se soutenir dans ces temps malheureux; mais on doit lui reprocher d'avoir retardé les progrès de la langue française par la bizarrerie de son orthographe et de sa prosodie. Il mourut en 1589. Ses *OEuvres*, 1572-73, 2 vol. in-8, sont rares et recherchées. Il faut y joindre: *Mimes, enseignements, et proverbes*, 1597, in-12.

BAIKOF (Théodore-Isaackievitsch), vaivode de Sibérie vers le milieu du 17e S., fit, en qualité d'ambass. du tzar de Russie, un voyage en Chine qui dura 3 ans, et dont il a écrit le *Journal*, inséré dans le 4e tom. de la *Biblioth. ancienne de Russie*, ainsi que dans la 2e part. du *Courrier de Sibérie*.

BAIL (Louis), docteur de Sorbonne, curé de Montmartre, né à Abbeville, mort à Paris en 1669, est aut. de plus. *ouvr.* latins oubliés.

BAIL (Charles-Joseph), administrateur militaire, né à Béthune, en 1777, s'enrôla volontaire dans le corps des chasseurs francs du Hainaut, qui marchaient au secours de Lille, bombardée par les Autrichiens. Il fit ensuite la campagne de la Belgique, passa dans l'artill., et fut enfin appelé dans l'administrat. de l'armée. Adjoint en 1807 à l'intendant d'Erfurth, il fut nommé directeur des bureaux de la régence du roy. de Westphalie; c'est par ses soins que fut publiée la *Statistique du roy. de Westphalie*, Goettingue, 1809. Après avoir concouru à l'organisation administrative de ce nouvel état, Bail fut appelé aux fonctions de secrét.-gén. des finances. Prisonnier de guerre en 1813, il perdit par la conquête le fruit de ses économies. Rentré dans son grade au service de France en 1814, il concourut aux opérations du licenciement, et fut admis au traitement de réforme pour cinq ans. Au mois de mars 1818, il se retira dans la vallée de Montmorenci, où il est mort en 1824. Nous citerons parmi ses écrits: *Des Juifs au* 19e S., Paris, 1816, in-8. — *État des Juifs en France, en Espagne et en Italie*, depuis le commencem. du 5e S., ouvr. qui a concouru pour le prix décerné par l'acad. des inscriptions, Paris, 1823, in-8. — *Essais histor. et critiques sur l'organisation des armées et sur l'administrat. militaire en France*, Paris, 1817, in-8.

BAILLET (Adrien), né à la Neuville-en-Hez, diocèse de Beauvais, en 1649, d'abord prêtre et curé, quitta sa cure pour se livrer tout entier à l'étude. Le jeune avocat-général Lamoignon, à qui il fut recommandé par Hermant, le fit son bibliothécaire. Il mourut chez ce magistrat en 1706. On a de lui plus. écrits, dont les plus connus sont: *Jugements des savants sur les principaux ouvr. des auteurs*, Paris, 1722, 7 vol. in-4, édit. donnée par Lamonnaye, avec des notes; c'est un tissu à la mosaïque, composé de diverses pièces taillées par différ. mains, artistem. rassemblées par une seule, qui en forme un ensemble bien ordonné.—Les *Vies des saints*, 1701, 3 vol. in-fol., in-12, in-8. Cet ouvr. est ce qu'il a fait de mieux: il n'a point laissé passer de miracle qu'il ne l'ait examiné en tout sens.

BAILLEY (Thomas), théol. anglais, fils du préc., fut très attaché à Charles Ier, qu'il aida de sa plume et de ses conseils, voyagea après sa mort en France et en Italie, où il se convertit au catholicisme, et se lia avec le cardinal Ottoboni à Ferrare, où il mourut vers 1660. On a de lui un grand nombre d'*ouvr.* savants et bien écrits dans l'intérêt de Charles Ier, et sur les quest. politiques et religieuses du temps.

BAILLEY (Louis), év. de Bangor, prédicateur du roi Jacques Stuart, est connu en Angleterre par un livre intit.: *Pratique de piété*.

BAILLIE (Robert), théolog., né à Glascow en 1599, mort en 1660, un des plus zélés du parti presbytérien, d'un naturel conciliant, mais gâté par le fanatisme, fut membre de l'assemblée de Glascow d'où sortit le fameux Covenant, et de celle de Westminster où il fut adopté. Il était cependant très attaché aux Stuarts, et complimenta Charles II à son retour. Son *Opus historicum et chronolog.* est estimé, ainsi que ses ouvr. de controverse et ses *Lettres* publ. à Édimbourg, en 1775, 2 vol. in-8.

BAILLIE (Guillaume), né en Angleterre, vers 1736, capitaine de cavalerie, dessinateur et grav.; on a de lui des gravures très recherchées d'après Rembrandt: *la Susanne justifiée, le Peseur d'or*. Il est mort au comm. du 19e S.

BAILLIE (Matthieu), médecin, né en 1761 près d'Hamilton, en Écosse, reçut le doctorat à Oxford, et se rendit à Londres en 1780, auprès de ses oncles, les célèbres anat. W. et J. Hunter, qu'il assista dans leurs leçons et démonstrat. publiques d'anatomie, qu'il suppléa même, de leur vivant, et qu'après leur mort il remplaça avec succès. L'accroissem. de sa clientelle comme praticien le détermina à cesser ses cours en 1799. Lorsque l'état mental de Georges III fit sentir le besoin des secours de l'art, le doct. Baillie fut appelé en consultat. avec les médecins de la cour, et obtint ensuite la principale direction du traitem. du roi: ce ne fut pourtant qu'en 1810 qu'il fut pourvu d'une place qui vint à vaquer parmi les méd. de S. M. B.; il reçut en même temps l'offre du titre de baronnet, qu'il eut l'extrême modestie de refuser. A cette époque, telle était la vogue immense et méritée dont il jouissait, qu'il avait à peine le loisir de prendre ses repas, et qu'il gagna en une année, à ce que l'on assure, la somme énorme de 10,000 liv. sterl. (environ 250,000 fr.). Il rehaussa encore l'éclat d'une si belle réput. par une générosité et une délicatesse dont on cite plusieurs traits fort remarq. Il mourut à sa terre de Duntisbourne, près

Cirencester, comté de Gloucester, en 1823. Dans une vie si remplie, il trouva le temps de donner plusieurs *Mémoires* intéressants aux *philosophical Transactions* des années 1788 et 1789, aux *Transactions de la société pour l'avancement des sciences médicales et chirurgicales,* et aux *médical Transactions* publ. par le collége royal des médecins. Il composa même plusieurs ouvr. dont le plus important, celui qui a répandu son nom dans toute l'Europe, est l'*Anatomie des maladies des principales parties du corps humain* (*the morbid Anatomy*), 1795, 4e édit., et suppl. à la 1re, 1807, in-8. Il faut y ajouter une collection de gravures (*a series of engravings to illustrate the morbid anatomy*), publ. en 10 fascicules in-4, 1699 à 1802. Il y en a une 2e édit. de 1812, in-4. On trouve une *Notice* biographique sur le docteur Baillie dans le cahier de févr. 1824 (no 506, vol. 85), de l'*european Magasine.*

BAILLIES (Guillaume), Anglais, médec. expérimenté et spirituel de Frédéric II, qu'il amusait par des saillies. On lui doit : *Essai* sur les eaux de Bath, 1757.

BAILLIF (Roch LE), plus connu sous le nom de LA RIVIÈRE, né à Falaise en Normandie, mort en 1605, fut prem. médecin d'Henri IV. Grand admirateur de Paracelse, il publia un *Sommaire* de la doctrine de ce fameux empirique. Parmi ses autres ouvr. les curieux recherchent le *Demostherion*, suivi du *Tr. de l'antiquité et singularité de la Grande-Bretagne armorique*, Rennes, 1758, in-4. — *Conformité de l'ancienne médec. d'Hippocrate à Paracelse*, 1592, in-4.

BAILLOD (David), notaire et gref. de Neuchâtel en Suisse, sa patrie, mort vers 1595, a laissé : les *Franchises et coutumes de la ville de Neuchâtel ; des entreprises du duc Charles de Bourgogne,* etc., MS. de la biblioth. de cette ville.

BAILLON (Emmanuel), naturaliste franç., mort en 1802 à Abbeville, s'est fait surtout connaître par des recherches savantes sur les oiseaux de mer. Il a donné un *Mémoire sur les moyens de remédier au dépérissement des bois,* et un autre sur ceux à opposer aux sables mouvants qui couvrent les côtes du département du Pas-de-Calais.

BAILLOU (Guillaume de), *Ballonius*, surn. *le Sydenham français*, naquit à Paris en 1538, et mourut en 1616. Baillou eut une grande réputat. comme profess. et praticien. Dans le rec. de ses constitutions épidémiques, on admire un rare talent d'observation. Au lieu de commenter les livres arabes, commes les médecins de son temps, il étudiait surtout les maladies elles-mêmes. On a réimpr. en 1635 son livre : *Consiliorum medicinalium libri duo* en 4 vol. ; mais tous ses ouvr. l'ont été à Genève, en 1762, 4 vol. in-4, édit. revue par Th. Tronchin.

BAILLU (Pierre de), habile graveur d'Anvers, a gravé la plupart des portraits de Van-Dyck, et beaucoup d'estampes d'après Rubens, Rambrandt et d'autres maîtres.

BAILLY (David), peintre et graveur de Leyde, né en 1590, se distingua surtout par ses portraits à la plume.

BAILLY (Jacques), habile graveur et peintre en miniature, de Paris, mourut en 1677.

BAILLY (Jean-Silvain), membre des trois prem. corps académ. de France, prem. député de Paris à l'assemblée nation. et prem. maire de Paris, naquit dans cette ville le 15 sept. 1736. Parmi les hommes qui ont figuré d'une manière active dans le drame sanglant de la révol. franç., Bailly est un de ceux que la postérité jugera dignes de quelque intérêt. Jeune encore il se livra avec une activité infatigable à l'étude des sciences, à l'observat. de la nature, aux méditat. de la philos. Son intimité avec Lacaille détermina sa vocation en faveur de l'astron. C'est au sein de cette étude sérieuse que le surprit la révol. en 1789 ; les électeurs de Paris le choisirent pour secrétaire. Porté ensuite aux états-généraux comme député du tiers, il présida cette assemblée dans sa première séance ; le 20 juin il la conduisit au Jeu-de-Paume, et présida aussi cette fameuse séance, où il demanda à prêter le premier le serment de ne pas se séparer avant d'avoir établi la constitution sur des bases solides. Nommé maire de Paris après l'assassinat de M. de Flesselles et la prise de la Bastille, il reçut le roi à l'Hôtel-de-Ville le 17 juillet. Le 20 juin 1791, après le départ du roi pour Varennes, les plus ardents révolutionn. ouvrirent l'avis de prononcer la déchéance de Louis XVI ; des mouvem. eurent lieu dans Paris, pour forcer à prendre cette mesure. Bailly parvint à déjouer, et les espérances des jacobins, et les intrigues des partisans de la maison d'Orléans. L'affaire sanglante du Champ-de-Mars (17 juill. 1791), où Bailly fit proclamer la loi martiale et dissiper à coups de fusil les rassemblem. qui s'y étaient formés, fut le terme de la faveur inouïe dont jouissait le maire de Paris. Obligé de céder sa place à Pétion, il s'éloigna de Paris lors de la révol. du 31 mai 1793, et fut signalé aux agents de Robespierre, arrêté à Melun, traduit le 10 nov. devant le tribunal révolutionnaire, et condamné à mort. Conduit le lendemain au supplice dans le Champ-de-Mars, des furieux le frappèrent avec tant de barbarie, que les bourreaux eux-mêmes en furent indignés. On poussa l'inhumanité jusqu'à lui passer sur la figure le drapeau rouge tout enflammé. « Tu trembles, lui dit alors un des monstres à face humaine qui l'environnaient. — Mon ami, c'est de froid, » répondit-il avec calme. Enfin l'échafaud fut dressé sur un tas d'ordures. Il n'attendit pas que le bourreau portât la main sur lui, il alla lui-même, avec un courage héroïque, se précipiter sous le couteau fatal. Bailly avait une taille élevée ; sa physionomie était sérieuse, son caractère sensible. On a de cet écrivain : *Observations de Lacaille* sur 515 étoiles du zodiaque, 1763. — *Essais sur la théorie des satellites de Jupiter* avec des tables de Jupiter, par Jeaurat, 1766, in-4. — *Éloge de Leibnitz*, 1769, in-4. — *Hist. de l'astron. ancienne,* depuis son origine jusqu'à l'établiss. de l'astron. moderne, 1775, in-4. — *Hist. de l'astron. moderne,* 1778-83, 3 vol.

in-4.—*Hist. de l'astronomie orientale*, 1787, in-4.— *Lettres sur l'origine des sciences* et sur celle des peuples de l'Asie, 1777, in-8.—*Lettres sur l'Atlantide de Platon* et sur l'ancienne hist. de l'Asie, Londres, 1779, in-8.—*Essai sur les fables et sur leur histoire*, 1798, 2 vol. in-8.— *Mémoires d'un témoin de la révolution*, 1804, 3 vol. in-8.—*Mémoires* dans les recueils des acad. dont il était membre; *Poésies* dans l'*Almanach des muses*. — Jacq. BAILLY, son père, né à Versailles en 1701, mort dans cette ville en 1768, garde des tabl. du roi, a publ. : *Théâtre* et *OEuvres mêlées*, 2 vol. in-8.

BAILLY (LOUIS), chanoine de la cathédrale de Dijon, né près de Beaune, en 1730, profess. de théol. à Dijon, quitta la France en 1791, n'y rentra qu'à l'époque du concordat, et se consacra tout entier au service des pauvres, en qualité de desservant de l'hospice de Beaune. Il mourut dans l'exercice de ces fonctions en 1808. Son *Cours de théol. morale et dogmatique* est estimé, et se réimprime souvent.

BAILLY (JOSEPH), membre distingué de l'acad. de Besançon, pharmacien en chef de l'hospice militaire, mourut le 15 décembre 1832. Les *Mémoires* de l'acad. de Besançon renferment un grand nombre d'*articles* de lui, remarq. par le savoir et l'intérêt; le dernier qu'il ait lu était consacré à l'extirpation de la mendicité, dont il présenta l'historique en France.

BAILLY DE MONTARON (PIERRE de), chancel. de l'université d'Orléans, mort en 1775, a laissé : *Remèdes pour guérir la goutte*, 1749, in-12.

BAILLY DES ARDENNES (NICOLAS, baron), doyen des conseillers à la cour de cassation, commandeur de la Lég.-d'Honn., né à Charleville vers 1756, mort à Paris le 11 juin 1832, âgé de 76 ans, exerça d'abord la profession d'avocat. Accusateur public à la haute cour de Vendôme, il fit preuve de courage et de capacité dans le procès du fameux Babeuf. Bailly était, en 1797, membre du tribunal de cassation pour le dép. des Ardennes : il cessa d'en faire partie; mais, comme il sympathisait avec la révol. du 18 brumaire, le premier consul l'appela en 1800 à siéger à la cour suprême de justice. Bailly y continua, sous l'empire et sous la restauration, sa laborieuse et utile carrière.

BAINBRIDGE (JEAN), astron. anglais, né en 1582, mort en 1643 à Oxford, où il était prof. de l'université, a donné une *Description astronomique de la comète de* 1618, Londres, 1619. — Une édition grecque et latine de la *Sphère de Proclus*, des *Hypothèses des planètes*, et de la *Table chronologique des rois Ptolémée*, Londres, 1620, in-4. — Des *Observ. astronomiques*, restées MS. dans la biblioth. du collége de la Trinité de Dublin.

BAINES (RODOLPHE), d'abord profess. d'hébreu à Paris, puis évêque de Lichfield en Angleterre, mort en 1560, est aut. d'un *Comment. sur les proverbes*, et d'une *Gramm. hébr.*, Paris, 1550, in-4.

BAINMADU (myth.), idole indienne, adorée sur les bords du Gange.

BAINVILLE (CHARLES), peintre et chansonnier provençal, mort en 1644, est connu par plusieurs pièces fugitives et un grand nombre de chansons bachiques.

BAIRO (PIERRE), méd. de Turin, mort en 1558, a donné un *Recueil de secrets de médecine;* un *Tr. de la peste; Lexipyretæ perpetuæ questiones*, Turin, 1512.

BAITHOSUS, Juif, disciple de Sadoc, avec lequel il fonda la secte des saducéens, qui s'appelaient aussi baithosiens.

BAIUS ou DE BAY (MICHEL), plus connu sous le premier nom, né à Mélin dans le Hainaut en 1513, fut choisi par Charles-Quint profess. d'Écriture sainte à Louvain. L'université, de concert avec le roi d'Espagne, le nomma député au concile de Trente. Plusieurs théolog. de Louvain en prirent occasion de dénoncer au St-siége div. proposit. qu'ils prétendaient extraites de ses ouvrages. Pie V donna, le 1er oct. 1567, une bulle par laquelle il condamnait *in globo* 76 propositions, sans aucune applicat. précise à chacune d'elles, et sans en nommer l'auteur. La soumission de Baïus ne termina pas les disputes; mais leur hist. se rattache à celle du jansénisme. Il mourut en 1589. Ses œuvres ont été impr. par les soins de D. Gerberon, Cologne, 1696, gros in-4. — BAÏUS (Jacques), neveu du précéd., prof. à Louvain, mort en 1614, a publ. : *Institutionum religionis christ., lib. IV; de Eucharistiæ sacram. et de Sacrificio missæ, lib. III.*

BAIVA (myth.), divinité des Lapons, qui préside au feu.

BAIZÉ (NOEL-PHILIPPE), prêtre de la doctrine chrét., né à Paris en 1672, mort en 1747 dans la maison de Saint-Charles dont il était bibliothécaire, a laissé quelq. opusc.; le catalogue qu'il a rédigé de la biblioth. confiée à ses soins, composé de 21 vol. in-fol., est remarquable par des notes pleines d'érudit. Il se trouve aujourd'hui à la biblioth. de l'Arsenal, à l'exception d'un des vol. de la table des auteurs, égaré pendant la révolution.

BAJAZET, BAYAZID ou ABOU-YEZID, 4e sulthan des Turks othomans, 2e fils et successeur d'Amurath Ier, fut proclamé par ses soldats, après la bataille de Cassovie, en 1390. Il fit mettre à mort son frère aîné Yacoub qui pouvait lui disputer l'empire, et enleva aux Grecs la Macédoine, la Bulgarie, la Thessalie, etc. Il vainquit les princes chrétiens croisés contre lui à la bataille de Nicopolis, assiégea ensuite Constantinople, et quitta cette entreprise pour marcher contre Tamerlan, qui le vainquit et le fit prisonnier. Il est faux qu'il se soit brisé la tête contre les barreaux de la cage de fer où, suivant quelq. histor., Tamerlan l'aurait renfermé; il mourut d'une mort naturelle, dans le camp tatar, après plus. mois de captivité. Bajazet eût été le plus puissant monarque de son siècle, si Tamerlan n'eût pas été son contemporain.

BAJAZET II, fils de Mahomet II, lui succéda en 1481. Il força son frère Zizim, qui lui disputait l'empire, de se réfugier en Italie, où ce prince mourut, dit-on, empoisonné. Vainqueur des Vénitiens, Bajazet fut battu en Égypte, et obligé peu après de

céder l'empire à Sélim son fils, qui le fit empoisonner en 1512.

BAJAZET, fils d'Achmet I[er], était l'un des frères d'Amurath IV, qui le fit étrangler en 1635. Cette catastrophe a fourni à Racine le sujet d'une de ses tragédies.

BAJOLE (JEAN), jésuite, né à Condom en 1599, mort à Béziers en 1650, est aut. d'une *Hist. sacrée d'Aquitaine*, Cahors, 1644, 2 vol. in-4.

BAJON, chirurg. français qui exerçait à Cayenne et dans la Guiane française, vers 1777, a donné des *Mémoires pour servir à l'hist. nat. de ces contrées*, remplis d'observations curieuses et que Daubenton a mises à profit.

BAKE (LAURENT), poète hollandais, mort en 1714, a publ. dans sa langue un *Recueil de cantiques* et des *Mélanges de poésies*, Amsterdam, 1721, 1737, très estimés.

BAKER (DAVID), bénédictin angl., né en 1575 à Abergavenni dans la province de Montmouth, partagea sa vie entre les devoirs de son état, soit comme religieux, soit comme missionnaire, et la recherche des monum. sur l'hist. ecclés. d'Angleterre et sur celle de son ordre. On conservait chez les bénédictines anglaises de Cambrai, dont il avait été l'aumônier pend. 9 ans, 9 vol. in-fol. de ses œuvres. Il n'a rien publié; mais Hugues Cressy a beaucoup profité de ses recherches dans son *Hist. d'Angleterre*. Baker mourut à Londres en 1641.

BAKER (RICHARD), historien, né en 1568 dans le comté de Kent, s'étant engagé pour des dettes contractées par la famille de sa femme, passa ses dern. années dans la prison de la Fleet, comme débiteur insolvable. Il y composa la plupart de ses ouvr., et y mourut en 1645. Dans la foule de ses écrits, on distingue la *Chronique des rois d'Angl. depuis l'époque du gouvern. des Romains jusqu'à la mort du roi Jacques*. Elle eut un succès prodigieux, et c'est encore un livre populaire.

BAKER (THOMAS), mathém. anglais, né vers 1625, fut vicaire de Bishop's-Nymmet. On a de lui un traité en anglais et en latin *sur les Équations*. La société royale de Londres lui décerna une médaille pour la solution de plus. questions mathém. Il mourut en 1690.

BAKER (THOMAS), antiquaire angl., né en 1656, mort en 1740, est connu par ses *Réflexions sur la science*, trad. en franç. par Berger, sous le titre de *Traité de l'incertitude des sciences*, Paris, 1714, in-12. On conserve dans la biblioth. de Cambridge des collections qu'il avait formées pour écrire l'hist. de cette université.

BAKER (HENRI), naturaliste anglais, mort en 1774, fut membre de la société royale et de celle des antiquaires. Une médaille d'or lui fut décernée en 1744 pour ses découvertes microscopiques. Son *Microscope mis à la portée de tout le monde*, a été trad. en franç. par le P. Pezenas, 1754, in-8.

BAKER (DAVID-ERSKINE), fils du précéd., quoique dans le commerce, s'occupait de littérat., et a laissé quelq. poésies et une espèce de biographie dramat.

BAKEREEL (GUILLAUME et GILLE), peintres, nés à Anvers sur la fin du 16[e] S., se distinguèrent dans le paysage et la figure; l'un se fixa dans sa patrie, l'autre en Italie, et mourut à Rome, qui depuis a possédé plus. bons artistes du même nom.

BAKEWEL (ROBERT), fermier anglais, né en 1726 et mort en 1795, a beaucoup contribué par ses observat. à l'améliorat. des bestiaux; il possédait un des plus beaux troupeaux de l'Angl. Ses *Remarques* ont été insérées dans le *Domestical encyclopéd.*, Londres, 1802, tom. I[er].

BAKHTICHUA, méd. arabe du 2[e] S. de l'hég. (8[e] de J.-C.), guérit d'une maladie grave le khalyfe Hadi, qui, pouvant se passer de ses autres méd., ordonna leur mort; Bakhtichua prévint l'exécut. de cet ordre en empoisonnant ce monstre.

BAKHTICHUA, petit-fils du précéd., succéda à son père Gabriel dans la charge de méd. de Mamoun, fut tour à tour persécuté, exilé et réintégré dans ses biens jusqu'à sa mort arrivée en 870 de J.-C. (256 de l'hég.).

BAKHUYSEN (LUDOLPHE), peintre hollandais, né à Embden en 1631, se livra de bonne heure à l'étude des marines, et devint le prem. peintre de ce genre. Le musée possède plus. tabl. de cet artiste, dont une *gr. marine*, qui fut envoyée à Louis XIV par les bourgmestres d'Amsterdam. Le tzar Pierre voulut suivre les leçons de ce grand maître, qui mourut en 1709.

BAKKER (PIERRE-HUYSINGA), poète hollandais, né à Amsterdam en 1715, mourut en 1801. Ses *Poésies* forment 3 vol. in-8, où l'on distingue un poème estimé sur l'inondation de 1740. Il a publ. séparément des *Satires* contre les Anglais, in-4, écrites avec chaleur, quoiqu'il les eût composées dans un âge avancé.

BAKKER (MATTHIEU), mécanicien hollandais, auquel on doit l'invention des *chameaux*, machine pour alléger les vaisseaux et les faire passer sur les bas-fonds.

BALAAM, prophète, fut mandé par Balac, roi des Moabites, pour maudire les Israélites qui allaient envahir son pays. Dans la route, son ânesse reçut le don de la parole et refusa de le porter. Il fut lui-même arrêté par un ange qui, se présentant l'épée à la main, lui défendit de maudire le peuple de Dieu. Balaam obéit, mais il donna à Balac le pernicieux conseil d'envoyer dans le camp les femmes des Madianites, qui les firent tomber dans la fornication et l'idolâtrie. Quelque temps après, il fut massacré par les Israélites vainqueurs des Madianites.

BALACE, préfet sous l'empereur Constance, fit éprouver une cruelle persécution aux chrétiens. St Antoine le menaça de la vengeance céleste, et lui prédit sa mort qui arriva bientôt après.

BALADAN, roi de Babylone, régna vers 726 av. J.-C., et fit alliance avec Ézéchias, roi de Juda.

BALAMIO ou BALAMY, médecin de Léon X, cultiva la langue grecque avec succès, et s'est fait un nom par ses traduct. de divers *opuscules* de Galien réunies dans l'édit. de Venise, 1586.

BALARD (JEAN), syndic de Genève, a laissé dans

la biblioth. de cette ville un MS. intitulé : *Journal de tout ce qui s'est passé à Genève, de 1525 à 1531.*

BALARD (Mme, née ALBI), morte à Castres en 1820, est aut. de plus. pièces de vers couronnées à l'acad. des Jeux floraux, et d'un poème intitulé : *l'Amour maternel*, Paris, 1815.

BALASSA (VALENTIN), comte hongrois, distingué dans la double carrière des armes et des lettres, est auteur de *poésies* latines et hongroises, dont le recueil a été impr. à Leutschau.

BALASSI (MARIO), peintre florent., élève de Passignano, mort vers 1670, a laissé plus. ouvr. parmi lesq. on cite : *St François recevant les plaies*, et une copie de la *Transfiguration de Raphaël.*

BALATHI (ABULFEDA-OTHMAN-BEN-ISSA), auteur arabe dont on a un traité *des caractères de différents alphabets*, et un *écrit sur les sectateurs de Zoroastre et les Manichéens, qui maintiennent les deux principes du bien et du mal.*

BALBANI (NICOLAS), ministre de l'Église italienne à Genève, mort en 1587, est auteur de la *Vie de Galeas Caraccioli*, en italien, Genève, 1547, rare; trad. en français par Teissier, Lyon, 1681, in-12.

BALBATRE (CLAUDE), habile organiste, né à Dijon en 1723, élève de son oncle, organiste de la cathédrale de cette ville, lui succéda. Mais il quitta cette place pour l'orgue de St-Roch, et ensuite de N.-D. de Paris. Son jeu se faisait remarq. par l'harmonie et l'expression. Il mourut en 1799. Ce fut lui qui le prem. substitua le piano-forté au clavecin.

BALBES, nom générique de la prem. famille de la républ. de Quiers, fondée vers le 6e S., par le romain Balbus. Ce petit état se gouverna par ses propres lois, conjointement avec la républ. de Testone jusqu'en 1347, époque à laquelle, fatigués des troubles qui déchiraient cette partie de l'Italie, ces peuples choisirent pour leurs souverains Amédée et Jacques de Savoie, princes d'Achaïe et de Morée.

BALBI (JEAN), dominicain génois, mort en 1298, est aut. d'un *Livre de grammaire* ou *lexique* qui fait époque dans l'hist. de la typographie. Quoiqu'on ne le désigne que sous le titre de *Catholicon*, il est intit. : *Summa grammatical. valdè notabilis, quæ dicitur, etc.*, Mayence, 1460, in-fol., réimprimé un grand nombre de fois.

BALBI (JÉRÔME), littérat. vénitien, mena dans sa jeunesse une vie licencieuse et vagabonde; mais enfin il se fixa près de Ladislas, roi de Hongrie, qui lui confia l'éducat. de ses enfants; il fut ensuite chargé par ce prince et par le roi Louis, son fils, de plus. ambassades importantes qui lui valurent l'évêché de Gurck. Quoique âgé, il accompagna l'empereur Charles-Quint à Bologne, et, témoin de son couronn., il publia à ce sujet *De coronatione*, Bologne, 1530, in-8. Il mourut en 1535. On cite encore de lui : *De rebus turcicis lib. IV*, Strasbourg, 1603. — Des *Poésies*, dont les plus décentes sont insérées dans le *Deliciæ poetar. ital.* de Gruter.

BALBI (GASPARD), joaillier vénitien, a donné une *Description exacte des Indes-Orientales*, où il avait séjourné de 1579 à 1588, Venise, 1600; et dans le *Rec. des petits voyages*, 7e part. in-fol., avec les fig. des frères de Bry; Francfort, 1606.

BALBI (DOMINIQUE), poète vénitien, a publ. de 1667 à 1680 quelq. opusc. en vers et en prose, et des ouvr. dramat. qu'on ne joue plus aujourd'hui.

BALBIN (DÉCIUS-CÆLIUS), emper. romain avec Pupien, choisi par le sénat pour combattre le féroce Maximin, l'an 236 de J.-C., fut massacré dans une émeute, l'an 238, par les gardes prétoriennes, qui mirent à sa place le jeune Gordien.

BALBINUS (ALOYSIUS-BOLESLAUS), jésuite laborieux, né à Kœnigsgrath en 1611, mort en 1689 à Prague, où il était prof. de rhétor. et préfet des études, a donné *Epitome historica rerum Bohemicarum*, Prague, 1677; et *Miscellanea historica regni Bohemicorum*, etc., 1679-87, 10 vol. in-fol., ouvrages importants pour l'histoire de la Bohême.

BALBIS (JEAN-BAPTISTE), médecin et botan., né dans le Piémont en 1765, mort à Paris en 1831, à l'âge d'env. 70 ans, était aussi recommandable par l'élévation de son caractère que par l'étendue de ses connaissances en botanique. Appelé vers 1821 à la direction du Jardin-des-Plantes à Lyon, il avait, depuis cette époque, dirigé avec zèle cet établissem. On lui doit plus. ouvr. sur les plantes d'Italie, un *Traité de matière médicale* et une *Flore lyonnaise*. Il a laissé en outre une riche collection de végétaux de toute espèce.

BALBOA (VASCO-NUNEZ de), navigateur espagnol, né en 1475, courageux et entreprenant, et l'un des meill. officiers de Ferdinand, augmenta considérablem. le *quint* du roi dans la partie de l'Amérique qui lui échut en partage, et découvrit le Pérou, dont il prit possession au nom de la couronne de Castille, mais qu'il ne put conquérir faute de forces suffisantes. Il périt en 1507, à 42 ans, victime de l'envie, après avoir eu la gloire de former Pizarre.

BALBUENA (BERNARD de), év. de Porto-Rico en Amérique, de 1520 à 1527, est auteur d'un *poème héroïque*, dont le sujet est la *Victoire de Roncevaux*, et de div. morceaux de poésie et d'hist. mexicaine, dont Nicolas Antonio fait un grand éloge.

BALBUS (L.-LUCILIUS), habile jurisc., disciple de Mutius-Scévola, vivait environ 90 ans av. J.-C.

BALBUS (L.-CORNÉLIUS), né à Cadix d'une fam. illustre, reçut de Pompée le titre de citoyen romain, pour les services qu'il avait rendus dans la guerre contre Sertorius, et parvint au consulat, quoique étranger, l'an 40 av. J.-C. Il sut se concilier à la fois l'amitié de César, de Pompée, de Crassus et de Cicéron. Ce dern. le défendit contre ceux qui lui disputaient le titre de citoyen romain. Ce discours existe encore.

BALCHEN (JEAN), amiral anglais, né en 1669, se signala d'abord dans la Méditerranée sous l'amiral G. Byng, et fut ensuite nommé gouverneur de Greenwich. Après avoir réussi à débloquer du Tage sir Ch. Hardy, il revenait en Angleterre sur le vaisseau *la Victoire*, lorsqu'il périt dans une tempête sur les côtes de Jersey en 1744.

BALCK (DOMINIQUE), jurisc., né à Leuwarden en 1684, professa le droit à l'univ. de Franeker, et

mourut en 1750. Il fut remplacé par Hermann Cannegieter. Balck a publié quelq. *dissertations* de peu d'intérêt sur des sujets de jurisprudence.

BALDACCI (Marie-Madel.), née à Florence en 1718, eut pour maître J.-D. Campiglia, habile peintre de portraits, qu'elle égala dans la miniature, mais auq. elle est infér. pour les portraits à l'huile et au pastel.

BALDASSARI (Joseph), professeur d'histoire naturelle à Sienne en 1750, démontra le premier que la craie est une espèce de sel, et remporta le prix proposé par l'académie des sciences physiques sur les causes de l'incombustibilité de l'amianthe.

BALDAYA (Alonzo-Gonzalez), navigateur portugais, continua de faire la reconnaiss. de la côte d'Afrique en 1434, qu'il étendit 50 lieues au-delà du cap Bojador, et revint en Europe après avoir reconnu le *puerto de Cavallero*.

BALDE (Jacques), jésuite, né à Ensisheim en 1603. La cour de Bavière applaudit à ses sermons, et l'Allemagne à ses vers latins. Il mourut à Newbourg, en 1668. Ses œuvres poétiq. ont été impr. à Munich, 1729, 8 vol. in-8. Jean Conrad Orell a donné une édit. de ses *Poésies choisies* avec des notes, Turin, 1805, in-8.

BALDE DE UBALDIS (Pierre), célèbre jurisc., disciple et rival de Barthole, né à Pérouse, professa le droit à Vérone, Padoue et Pavie avec une gr. distinction, et mourut en 1400, de la morsure d'un chien qui lui communiqua la rage. On a de Balde plus. *ouvrages* de jurispr. recueillis en 3 vol. in-fol. Ils sont, comme tous ceux de ses contempor., écrits sans méthode et sans goût, fertiles en citations apocryphes et surtout en faux raisonnements. — Balde (Ange), son frère, mort à Florence vers 1423, a comp. plus. *traités de jurisprudence,* dans lesq. on remarque une justesse d'esprit qui manquait à son frère.

BALDELLI (François), littérateur italien, né à Cortone, vers 1520, a publ. un grand nombre de trad. du grec et du latin, entre autres celles des *Commentaires de César,* de *Dion Cassius,* de *Diodore de Sicile*, etc., Venise, 1549 à 1600.

BALDELLI BONI (comte caval. Gio.-Battista), conseil.-d'état et chambell. du gr.-duc de Toscane, né à Cortone en 1766, mort en 1831, fut d'abord militaire au serv. de France. Rentré dans sa patrie, il se livra avec ardeur à l'étude des lettres, publia en 1797 un *Éloge de Machiavel,* dont le succès l'engagea à écrire la *Vie de Pétrarque*, puis celle *de Boccace*, qui ne parut qu'en 1806. Devenu membre de l'acad. de la Crusca, il donna successivement plusieurs *Mémoires* intéressants, entre autres des *Recherches historiques sur le fameux voyageur Marco-Polo*. Son *Essai d'antiquité primitive,* in-8, fut publ. en 1825, et les honneurs politiques dont il fut revêtu en 1828 mirent fin à sa carrière littéraire.

BALDER, 2e fils d'Odin, l'Apollon du Nord, préside à l'éloquence, est en même temps le génie de la paix, de la piété et de la modération. Il mourut percé d'un javelot lancé dans un tournois par Hoder, dieu du hasard.

BALDERIC (Rubens), surn. *le Rouge,* histor. ecclésiast., mort en 1112, év. de Noyon et de Tournay, est auteur d'une *Chronique de Cambrai et d'Arras depuis Clovis jusqu'en* 1070, imprimée à Douai, 1615, in-8.

BALDERIC ou BAUDRY, év. de Dol, né vers le milieu du 11e S. à Meun-sur-Loire, mourut en 1129 ou 1130. Ses principaux ouvr. sont : une *Hist. de la prem. croisade* en latin, insérée dans le recueil de Bongars; elle est renommée pour son exactitude. — La *Vie de Robert d'Arbrisel*, son ami, en latin, impr. à la Flèche en 1641, et trad. en franç. par le P. Chevalier, jésuite, La Flèche, 1648, in-8. — Un *Poème histor. sur les événements du règne de Philippe Ier* dans les *Historiens de France* de Duchesne.

BALDEUS (Philippe), pasteur à Beervliet et missionn. dans les Indes-Orient., a donné la *Description de l'île de Ceylan et de la côte de Malabar et de Coromandel*, insérée dans la Collection des voyages publ. à Amsterdam de 1672 à 1683, 12 vol. in-fol., avec des notes, et trad. en allemand par Jablouski.

BALDI (Bernardin), sav. universel et littérat. distingué, né à Urbin en 1553, fut à la fois théolog., mathém., philos., histor., géographe, antiquaire, orateur et poète; il possédait très bien les langues anciennes et orientales, et presque toutes celles d'Europe. Doué d'une mémoire prodigieuse et d'un esprit solide, il était encore infatigable dans le travail et trouvait du temps pour tout. Il ne négligea pourtant jamais ses devoirs, même lorsqu'il fut abbé de Guastalla. Ses *Poésies morales*, ses *Églogues*, son poème de la *Navigation*, ses *vers* latins, l'ont rendu célèbre comme poète; il ne le fut pas moins comme savant : ses *Comment.* et son *Lexique de Vitruve,* dans la belle édit. des œuvres de cet architecte, Amsterdam, Elzevir, 1649, in-fol.; sa *traduction* latine de Héron-l'Ancien, insérée dans les *Mathematici veteres;* son *Comment. des mécaniques d'Aristote;* la *Vie* des plus illustres mathém., etc.; et une foule d'autres *ouvrages* ne l'ont pas moins illustré. Il mourut dans sa patrie en 1617.

BALDI (Camille), sav. écriv., né à Bologne vers 1547, y professa la philosophie avec succès, et mourut en 1634. On a de lui : *In Physiognomicâ Aristotelis commentarii*, Bologne, 1621; et plus. *Traités de morale* estimés.

BALDI, méd. florentin du 17e S., a laissé les ouvr. suivants : *Prælect. de contag. pestis*, Rome, 1631, in-4. — *Dissert.* sur un pass. du traité d'Hippocrate, *De aere, aquis et locis,* Rome, 1637, in-4. — Une autre sur la pleurésie, Pavie, 1640, et Rome, 1645, in-8. — Deux autres sur l'emploi du baume oriental dans la préparation de la thériaque, la 1re en latin et la 2e en ital., Rome, 1640-46, in-4. — *Relation d'un miracle opéré à Rome* par l'intercess. de St Philippe de Néri, 1644, in-4.

BALDI (Lazaro), peint. ital., né à Pistoie en 1624,

mort à Rome en 1703, a peint sous Alexandre VII la galerie *del Monte Cavallo,* et une belle chapelle à Saint-Jean-de-Latran.

BALDI (Joseph), méd. de Florence, viv. en 1690, a laissé un MS. curieux sur les champignons, qui se trouvait dans la biblioth. Nani, à Venise.

BALDINGER (Ernest), né à Erfurt en 1738, mort en 1804, prem. méd. du landgrave de Hesse-Cassel. Ses ouvr., écrits en latin, sont: *Traité sur les maladies des armées*, in-8. — *Journal périodique de méd.*, 1775, 3 vol. — *Sylloge opusculorum selectorum argumenti medico-practici*, 1776-82, 6 vol. in-8. — *Dictionn. histor. sur la matière médicale,* 1793, in-8.

BALDINI (Baccio), orfévre et grav. de Florence dans le 15e S., contemporain de Maso Finiguerra, l'invent. de l'impr. en taille-douce, surpassa cet habile artiste.

BALDINI (Baccio), né à Florence vers 1585, prem. méd. du grand-duc Cosme qui l'admit à sa familiarité, fut en même temps garde de la bibl. Laurentienne et l'un des membres distingués de l'acad. florent. Ses princip. ouvr. sont : *Vita di Cosimo I*, Florence, 1578, in-fol. — *Discorso dell' essenza del fato*, 1578, in-4.

BALDINI (Clément), est aut. d'un ouvr. intit.: *Pinax iconicus antiq., ex Lil. Gregorio excerptus,* Lyon, 1556, in-8, avec 59 fig.

BALDINI (Bernardin), méd., philos., mathémat. et poete, né près du lac Majeur vers 1515, profess. en médec. à Pavie, et de mathémat. à Milan, où il mourut en 1600, a publ. entre autres ouvr. : *De stellis iisque qui in stellas et numina conversi dicuntur homines*, Venise, 1579, in-4. — *De diis fabulosis antiquarum gentium*, Milan, 1588, in-4. — La *traduction* en vers lat. de *l'Art poétique,* de *la Physique* et des *Économiques d'Aristote*, ib., 1576-1600, in-4.

BALDINI (J.-Franç.), sav. littérat. de la congrégation somasque, né en 1677 à Brescia, mort à Tivoli en 1765, après avoir passé par toutes les dignités de son ordre. On a de lui des *lettres* et *dissert.* sur plus. points de physique et d'antiquité. Il a beaucoup augm. les *Numismata imper. roman.* de Levaillant, Rome, 1743, 3 vol. in-4.

BALDINSEL (Guill.), command. de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem, a écrit dans le 14e S. *Hodœporicon ad Terr. Sanct.*, inséré dans le *Thesaur. monument.* de H. Canisius, Amsterdam, 1725, 4 vol. in-fol.

BALDINUCCI (Philippe), bon écriv., né à Florence en 1624, mort en 1696, membre de l'acad. de la Crusca, réunit l'étude des belles-lettres à celle du dessin, et s'acquit une gr. réput. par son *Hist. des artistes célèbres* de 1260 à 1670, que la mort l'empêcha d'achever et qu'il avait commencé de publ. en 1681 ; réimpr. à Florence en 1774, 20 vol. in-8. On lui doit aussi la *Vie* des plus célèbres graveurs, 1686, in-4. — Son fils, Francesco-Saverio, hérita des connaiss. de son père, et mit la dern. main à cet important ouvr., avec le cav. Gaburri.

BALDIT (Michel), médec., de l'univ. de Montpellier, est aut. *des Merveilles des eaux et des bains de Bagnols,* Lyon, 1651.—*Speculum sacro-medicum octogenum*, Lyon, 1666, etc.

BALDOCK (Ralph de), prélat anglais, fut élu év. de Londres en 1304, et chargé peu après par le pape d'examiner les accusations portées contre les templiers. Édouard Ier le fit ensuite son chancelier. Il avait comp. une *Hist. des affaires d'Angleterre* jusqu'à son temps, qui s'est perdue, et la *Collect. des statuts et des constitut. de l'église de St-Paul.* Il mourut à Stepney en 1313.

BALDOVINETTI (Alessio), peintre de Florence, né en 1425, mort en 1499, élève de Paul Ucello, dont on voit d'excell. tableaux dans la gr. chapelle de la Ste-Trinité et l'Annonciade de cette ville. Il excellait aussi dans le genre mosaïque.

BALDOVINI (François), poète italien, né en 1635, mort en 1716, est connu par son *Lamento di Cecco da Varlungo,* Florence, 1694, in-4, poème écrit dans l'idiome toscan, dont Horace Marrini a donné une bonne édit. en 1755.

BALDUCCI (François), poète ital., né à Palerme, mort en 1642 à Rome, est le prem., suiv. Crescembeni, qui ait composé des *oratorios*, des *cantates. Ses Poésies lyriques*, imprim. à Rome, l'ont été depuis à Venise, 1663, in-12.

BALDRÈDE (St), év. de Glascow (Écosse), mort en 608, fonda un gr. nombre de monastères.

BALDUIN (Martin), évêque d'Ypres, assista au concile de Trente en 1562, et présida celui de Malines en 1570. On a de lui un *Comment. sur le maître des sentences* et un *Manuale pastorum.*

BALDUIN (Frédéric), théologien luthérien, né à Dresde en 1575, prof. à Wittemberg, où il mourut en 1627, a publ. un *Comment.* sur les Épîtres de St Paul, et une défense de la confess. d'Augsbourg.

BALDUIN (Chrétien-Adolphe), petit-fils du précéd., mort en 1682, est aut. de plus. *Dissert.* savantes sur les métaux et la reprod. de l'argent.

BALDUNG (Jean), peintre et grav. en bois du 16e S., auquel on attribue le devant d'autel de la cathédrale de Fribourg, dont on admire la vivacité des couleurs, et un gr. nombre de fig. de saints à Strasbourg et dans l'Allemagne.

BALWIN (Thomas), théolog. anglais et archev. de Cantorbéry, accompagna Richard Ier dans la Palestine, où il mourut en 1191. On a de lui : *De corpore et sanguine Domini; De sacramento altaris*, etc., insérés dans la *Biblioth. Patrum* et dans la *Bibl. Cisterciens.*

BALWIN (Guill.), sav. instituteur angl., mort en 1564, a publ. la *Philosophie morale*, ou *Vie des philosophes*, etc.; *Paraphr.*, en vers anglais, *des Cantiq. de Salomon*, etc., Londres, 1549, in-4.

BALE (Robert), carme anglais de la province de Norfolk, mort en 1503, a laissé une *Histoire abrégée de l'ordre des carmes et du prophète Élie.*

BALE ou BALÆUS (Jean), théol. anglais, né dans la relig. cathol. en 1495, embrassa la réforme, et pour la répandre écrivit div. ouvrages pleins d'aigreur qui lui attirèrent des persécut., et lui firent mener une vie assez vagab. jusqu'à l'avénem.

d'Élisabeth, qui lui donna un canonicat à Cantorbéry où il mourut en 1563. On a de lui en latin : un *Précis des Vies des écrivains célèbres de la Grande-Bretagne*, en deux parties, Bâle, 1557 et 1559, in-fol.; les *Acta Roman. pontif.*, qui font partie de la 1re édit., ont été réimpr. séparém. et trad. en franç., Genève, 1561, in-8; Lyon, 1562, in-12; div. product. sur les événem. du temps, et des *comédies* tirées de l'Écrit. sainte, qui l'ont fait regarder comme le plus ancien écriv. dramat. angl.

BALECHOU (Jean-Jacques), célèbre grav. franç., né à Arles en 1715, fut chargé de faire la gravure du portrait en pied d'Auguste, roi de Pologne; mais ayant vendu des prem. épreuves de ce portrait, il fut rayé de la liste des membres de l'acad. Il a gravé, d'après Vernet, *les Baigneuses; le Calme; la Tempête;* et d'après Carle Vanloo, une *Ste Geneviève*. Il mourut en 1765 à Avignon.

BALEN (Matthias), né en 1611, a publié une *Hist. de la ville de Dordrecht*, de son origine, de ses accroiss. et de ses monum., 1677, in-4.

BALEN (Henri van), peintre flamand, né à Anvers, mort dans cette ville en 1632, fut le prem. maître de Van-Dyck. Il est du petit nombre des artistes dont les talents firent la fortune. Le musée possède de ce peintre *Abraham renvoyant Agar*.

BALEN (Jean van), fils du précéd., et peintre comme lui, étudia à Rome, et, de retour dans sa patrie, l'enrichit de ses composit.; son dessin est peu correct, mais son pinceau est gracieux et sa couleur brillante.

BALES (Pierre), célèbre maître d'écriture de Londres, né en 1547, l'un des invent. de l'art d'écrire par abréviation, avait un talent rare pour écrire en petit. On rapporte qu'il offrit à la reine Élisabeth une bague dont le chaton contenait le *Pater*, le *Credo*, les dix command. de Dieu, une prière en latin, son nom, une devise, le jour du mois, l'année de J.-C., et celle du règne d'Élisabeth, écrits d'une manière très lisible. Il mourut en 1610.

BALESDENS (Jean), avocat, membre de l'Acad. franç., né à Paris à la fin du 16e S., et mort en 1675, a publ. plus. édit. de la plupart des ouvr. de Savonarole, et des *Éloges* des hommes illustres de Papire Masson, Paris, 1638, 2 vol. in-8; des *Scholies* latines de J. Gagney sur les Évangiles et les Actes des apôtres; des *OEuvres spirituelles* de St Grégoire de Tours; des *Épîtres* de Ste Catherine de Sienne; du *Cartiludium logicœ* de Th. Murner; des *Fables* d'Ésope, trad. en franç., édit. augm. de maximes morales, et d'autres ouvrages moins importants.

BALESTRA (Antoine), peintre ital., mort à Vérone, sa patrie, vers 1740, élève de Carle Maratte, avait un dessin pur et facile, et un grand charme de composit.; mais il aimait trop, comme son maître, cette sorte de brouillard qui jette souvent de l'harmonie dans le tableau, mais qui n'est pas toujours appliqué à propos. On cite surtout de lui *la Défaite des géants;* une *Annonciade* à Crémone; une *Cène* à Venise.

BALETTI (G.-R.-B.), actrice des Italiens, plus connue sous le nom de SILVIA, y remplit pend. près de 40 ans les rôles d'amoureuse, et mourut à Paris en 1758. — Son mari, Joseph Baletti, ou *Mario*, faisait partie de la troupe italienne que le duc d'Orléans, régent, fit venir d'Italie, et joua long-temps les amoureux. — Leur fils Louis se distingua au même théâtre comme acteur et danseur.

BALEY (Gautier), méd. et ecclésiast. anglais dans le comté de Dorset, né au 16e S., fut nommé en 1561 prof. de méd. à l'univ. d'Oxford, et devint peu après méd. ordinaire de la reine Élisabeth. Il mourut en 1592. On a de lui en angl. : *Traité de trois sortes de poivre*, 1558 ou 1588, in-8.—*Direction pour la santé*, etc., avec des remèdes pour l'ophthalmie, 1626, in-4.—Un *Tr. sur la conservation de la vue*, Oxford, 1616 et 1654, in-8.—*Explicatio Galeni de potu convalescentium et senum*, ouvr. inéd.

BALFOUR (André), noble Écossais, contribua beaucoup à la fondation en 1680 du muséum et du jardin de botanique d'Édimbourg, sa patrie.

BALGUERIE-STUTTENBERG (Pierre), négociant, né à Bordeaux en 1779, d'un père qu'avaient presque ruiné les malheurs de la révolution et la perte de St-Domingue, débuta jeune dans la carrière commerciale qu'il devait parcourir avec plus de succès et avec non moins d'honneur. Cependant ses spéculat., long-temps entravées par la guerre, ne trouvèrent à se développer dans toute leur étendue qu'à l'époque où la restaurat. rendit la paix au monde. Dès 1816 ses bâtiments parcoururent les mers les plus lointaines, et firent reparaître le pavillon franç. dans les parages des Indes et de la Chine. Ce fut lui qui, en éveillant l'esprit d'association dans le Midi, concourut le plus puissamm. à l'achèvem. des ponts de Bordeaux, de Libourne, de Moissac, d'Agen, d'Aiguillon, de Coësmont et de Bergerac. D'autres établissem., tels que de gr. fonderies, des services de bateaux à vapeur, des bains publics, la banque de Bordeaux, furent les résultats de l'impulsion donnée par lui à l'esprit public, et se partagèrent sa sollicitude et ses capitaux. Il mourut aux eaux de Bagnères en 1825. Choisi maintes fois pour div. emplois honorables par les conseils et les corporat. du commerce, il justifia toujours leur confiance. Président de la chambre de commerce de Bordeaux, il rédigea et adressa au ministre de l'intérieur un mémoire remarq. sur les div. moyens d'améliorer la navigat. de la rivière de Bordeaux. On a publié : *Éloge funèbre de Balguerie-Stuttenberg*, Bordeaux, 1825, 12 p. in-12.

BALGUY (Jean), théol., né en 1686, à Sheffield dans le comté d'York, mort en 1748, a donné plus. *ouvr. de théol. morale*. Les Anglais font gr. cas de ses *sermons*. — Thomas, son fils, suivit la même carrière, et publ. sur des matières théolog. des *opuscules* peu importants.

BALICOURT (M.-T. de), actrice du Théâtre-Français, réussit quoique très jeune dans l'emploi des reines, et joua en 1728 le rôle de Médée avec tant de supériorité, que la pièce de Longepierre,

oubliée depuis 30 ans, eut un succès prodigieux; mais sa faible santé ne lui permit pas de jouer long-temps, elle mourut en 1743.

BALIN (JEAN), prêtre et méd., né à Vesoul en 1570, mort à Wesel dans le 17e S., est auteur de: *De bello belgico auspiciis duc. Amb. Spinolæ*, Bruxelles, 1609, in-8, où il rapporte les événem. dont il avait été lui-même témoin dans la guerre de Flandre.

BALINGHEM (ANT.), jésuite, né à Saint-Omer, mort en 1630, a, entre autres ouvrages, publ. les *Après-diners et propos de table contre l'excès au boire et au manger*, Lille, 1615, Saint-Omer, 1624, in-8.

BALIOL ou BALLIOL (JEAN), seigneur anglais, gouverneur de Carlisle en 1248, fut l'un des deux régents d'Écosse pendant la minorité du roi Alexandre III. Il fonda en 1263, à Oxford, le collége qui porte encore son nom, et mourut vers la fin du 13e S.

BALIOL (JEAN de), roi d'Écosse en 1292, mort en 1314, fit, après la mort d'Alexandre III, valoir ses droits au trône écossais, comme descendant d'un frère du roi Guillaume-le-Lion. Édouard Ier, roi d'Angleterre, décida en faveur de Baliol, malgré les prétent. de deux autres concurr., et notamm. de Robert Bruce. Baliol, s'étant ensuite brouillé avec Édouard, fit un traité avec la France. Il fut vaincu à Dumbar, forcé de remettre sa couronne au roi anglais, et conduit prisonn. avec son fils, à la Tour de Londres, en 1299. Il recouvra la liberté sur la demande du pape Boniface VIII, passa en France, et y term. ses jours dans une terre qu'il possédait en Normandie, d'où sa famille était origin.

BALIOL (ÉDOUARD), fils du précéd., fit valoir ses droits sur l'Écosse, l'envahit et recouvra la couronne en 1332; mais elle lui fut vivem. disputée par la maison des Bruce. Fatigué de sa grandeur précaire, Édouard Baliol abdiqua en faveur du roi d'Angleterre, et mourut quelque temps après sans enfants. Son nom ne figure point sur la liste des rois d'Écosse.

BALIVET (CL.-FR.), né à Gray, député à la convent., mort en 1813, vota la réclus. et le bannissement de Louis XVI à la paix.

BALK (ÉVRARD), jurisc. du 16e S., profess. de droit à Bourges et à Harderwyck, a publ. *De intellectu*, 1622; *Electa juris*, 1629.

BALKIS, reine de Saba en Arabie, vint de ce pays pour visiter Salomon et entendre ses discours pleins de sagesse. Les écriv. orientaux ont célébré cette princesse dans leurs romans.

BALL (JEAN), prêtre séditieux, l'un des disciples de Wiclef, prêchait aux habitants des campagnes que la différence des rangs et l'inégale distribut. des fortunes étaient contraires à l'ordre primitif, naturel et divin. Le clergé, les seigneurs, étaient l'objet de ses déclamat.; on se saisit de sa personne, il fut mis en prison. Aussitôt on vit les paysans de plus. provinces menacer la capitale; leur nombre s'accrut jusqu'à 100 mille. Ils se précipitèrent sur Londres, ouvrirent les prisons et délivrèrent leur apôtre. Le roi, pour ne pas devenir victime, leur livra l'archev. de Cantorbéry, le chancelier et le grand-trésorier, qu'ils mirent à mort. Le gouvernement reprit enfin le dessus; Ball fut arrêté à Conventry; on lui fit son procès, et il fut exécuté en 1381.

BALL (JEAN), théol. puritain, né en 1585 dans le comté d'Oxford, fut past. et maître d'école d'un petit village du comté de Stafford. Le plus connu de ses ouvr. est un *Tr. sur les fondements principaux de la religion chrétienne,* qui, avant l'année 1632, avait eu 14 édit., et fut trad. en langue turke. Il mourut en 1640.

BALLA (PHILIBERT), jésuite, né à Bagnasco dans le Piémont, en 1703, mort en 1760, a publ. des *Lettres théologiq.*, dans lesq. il s'attache à justifier la doctrine des jésuites.

BALLANTINE (JEAN), né à Kelso, dans le comté de Roxburgh, en Écosse, exerça d'abord dans sa ville natale la profession d'imprim. avec tant d'habileté et de goût, qu'il fut promptement en état de former à Édimbourg un grand établissement de ce genre, au moment même où Walter-Scott débutait dans le monde littéraire. Tous les ouvrages de cet homme célèb. furent impr. par Ballantine, et c'est au goût éclairé de cet imprim. que le public doit un grand nombre de changements dans les ouvr. du poète et du romancier. Ballantine a pendant long-temps dirigé le *Journal hebdomad. d'Édimbourg*. Il est mort en 1833.

BALLARD (GEORGE), biographe anglais, né à Campden, comté de Glocester, publia en 1752 un vol. in-4, intit.: *Mém. des dames anglaises célèbres par leurs écrits.* Cet ouvr., impr. plus. fois, est cepend. peu commun. Il mourut en 1752, laissant à la biblioth. Bodléienne une collect. nombreuse de MSs.

BALLENDEN ou BELLENDEL (sir JOHN), écriv. écossais du 16e S., très attaché à Jacques V, entreprit par son ordre la traduct. du lat. en écossais de la *Chronique* de ce roy., par Hect. Boéthius, et la mit au jour, Édimbourg, 1536, in-fol. Ayant essayé inutilement d'arrêter les progrès du protestantisme, il se retira à Rome, où il mourut en 1550.

BALLERINI (PIERRE et JÉRÔME), frères, nés à Vérone, le 1er en 1698, le 2e en 1702, tous deux prêtres et savants dans l'hist. ecclésiast., travaillèrent en commun et publ. plus. édit., parmi lesq. on distingue *S. Zenonis sermones*, 1739, in-4. — *S. Antonini Summa theolog.*, 1740, 2 vol. in-fol. — *S. Leonis magni opera,* Venise, 1755 et 1756, 2 vol. in-fol. — Et *Henr. Norisii... cardinalis opera,* Véronne, 1732, 4 vol. in-fol. Pierre mourut vers 1764; Jérôme vers 1780.

BALLESTEROS (FRANÇOIS), lieutenant-général espagnol, né en 1770, mort à Paris en 1832, était à 23 ans lieutenant dans les volontaires d'Aragon. S'étant distingué en Catalogne, il fut nommé capitaine, puis en 1804 commandant des douanes dans les Asturies, poste qu'il occupait lors de l'invasion française, en 1808. Après avoir rempli div. fonctions milit., il fut, en 1814, nommé par Fre-

dinand ministre de la guerre. A la révol. de 1820, il fut un de ceux qui conseillèrent de donner une constitution. Lors de l'expédition des Français en 1823, il commandait contre eux un corps de 10,000 hommes, dans lequel il maintint la discipline la plus sévère. Il s'avança même vers Cadix, après avoir capitulé à Grenade, pour aider les Français, et se trouvait dans la capitale lors de la délivrance du roi. Cependant il fut obligé de s'expatrier sans avoir obtenu de son souverain une audience qu'il avait demandée.

BALLET (JEAN), juriscons., mort à Limoges en 1832, était avocat avant la révolution. Nommé en 1791, juge au trib. d'Évreux, il fut bientôt député à l'assemblée législative, où il fit partie du comité des finances. En 1805 procur.-général près la cour d'assises de Limoges, il devint en 1811 avoc.-gén. près la même cour, et conserva cette place sous la restaurat. Élu membre de la chambre des représ. en 1815, il y termina sa carrière politique. Ce jurisconsulte est auteur du *Nouveau Salviat* et d'une *Table raisonnée* de l'ouvr. de M. Merlin.

BALLEXSERD (JACQUES), écriv. genevois, né en 1726, mort en 1774, est connu par 2 bons ouvr. : l'*Éducation physique des enfants depuis leur naissance jusqu'à l'âge de puberté*, Paris, 1762, in-8, réimp. en 1780.—*Quelles sont les causes de la mort d'un aussi grand nombre d'enfants, et les préservatifs les plus efficaces pour les arrêter?* 1775, in-8.

BALLIANI (J.-B.), membre du sénat de Gênes, sa patrie, où il mourut en 1666 à 80 ans, a publié en lat. un *Traité* sur le mouvem. naturel des corps pesants, Gênes, 1638 et 1646.

BALLIÈRE DE LAISEMENT (DENIS), né à Paris en 1729, vice-direct. de l'acad. de Rouen, cultiva tour à tour les lettres, la musiq. et la chimie, et mourut en 1800. Il a donné, de 1751 à 1754, les opéras suiv. : *Deucalion et Pyrrha; le Rossignol; le Retour du printemps; Zéphir et Flore*. On a en outre de lui : *Théorie de la musique*, Paris, 1764, in-4; *Éloge de Le Cat*, Rouen, 1769, in-8, etc.

BALLIN (CLAUDE), habile orfévre et graveur sur métaux, né à Paris en 1615, mort en 1678, a fait époque dans son art dont il a reculé les bornes. Il exécuta et cisela pour le cardin. de Richelieu, et surtout pour Louis XIV, un gr. nomb. de vases, de tables, de candélabres, de soleils, croix, chandeliers, et beaucoup de meubles enrichis de bas-reliefs. Mais ces objets précieux furent portés à la Monnaie lors de la guerre de *la Succession*. Ses autres ouvr., répandus dans les Églises de France, éprouvèrent le même sort à l'époq. de la 1re révol. Il remplaça Varin dans la charge de directeur des médailles, et mourut en 1678.

BALLINO (JULES), jurisc. et littérat. vénitien du 16e S., a donné un gr. nomb. de traduct. ital. d'ouvr. gr., entre autres : la *Vie de Moïse*, par Philon, 1560, in-4. — Le traité de Plutarque, *De l'amour des parents pour leurs enfants*, 1564, in-8. — La *Philosophie morale* d'Épictète et d'Aristote, 1564. — Le traité d'Aristote, *Des vertus et des vices*, 1665. — Les *Sermons* de St Basile, 1566. Il avait aussi entrepris la publicat. d'un recueil intitulé : *Disegni delle più illustri città e fortezze del mondo*, Venise, 1560, in-4, inachevé.

BALLISTE, général romain et préfet du prétoire sous Valérien, battit, avec le secours d'Odenat, roi de Palmyre, les armées de Sapor, roi de Perse, et fit élire ensuite Macrin pour emper. Il prit lui-même ce titre après la mort de ce prince et de ses fils, et mourut en 264, assassiné par les ordres d'Odenat.

BALLO (FABIO), jurisc. de Palerme, où il mourut en 1632, faisait son délassem. de la poésie. On connaît de lui des *Canzoni siciliane* et les *Églogues*, insérées dans les *Muse siciliane*, Palerme, 1662. — Son fils, Jean-Dominique, a également laissé quelq. poésies qui se trouvent dans le même recueil. — BALLO (Joseph), d'une illustre famille de Sicile, renonça aux avantages de sa naissance pour cultiver modestem. les sciences et les lettres dans la carrière ecclésiast. Né à Palerme en 1567, il avait été prendre en Espagne ses grades en théol. De retour dans sa patrie, il fut fait chan. de Bari, et mourut en 1640 à Padoue, dans un voyage qu'il y av. entrepris pour quelq. publicat. On cite de lui : *De fœcunditate Dei circa product. ad extra*, Padoue, 1654, in-4. — *De motu corporum naturali*, ibid., 1635, in-4, etc. — Thomas BALLO, poète sicilien du 16e S., membre de l'acad. des *Accesi*, est aut. de plus. composit., dont la plus considér. a pour titre : *Palerma liberata*, poème héroïque dédié à Cosme II, Palerme, 1612, in-4.

BALLOIS (LOUIS), créateur et rédact. principal des *Annales de statistique*, mort en 1803, a le premier fait connaître la théorie de cette science en France.

BALLON (LOUISE-BLANCHE-THÉRÈSE PERRUCARD de) fondatrice des bernardines réformées ou Sœurs de la Providence, dont elle fit approuver les *constitutions* par le pape en 1631, était née en 1591 au château de Vanchi (Savoie), et mourut en odeur de sainteté en 1668, au monastère de Seyssel. Elle avait fait profess. à seize ans, au couvent de Ste-Catherine-sur-Annecy; et c'est à Rumilly, sous la direct. de St François de Sales, son parent, qu'elle entreprit, en 1622, la réforme qu'elle établit successivem. à Grenoble, St-Jean-de-Maurienne, La Roche, Seyssel, Vienne et Lyon. Dès 1628, un bref d'Urbain VIII avait soustrait le nouvel ordre à la juridict. de l'abbé de Cîteaux pour le rendre à celle des ordinaires. Dans la suite, cette sainte femme eut de vifs et scandaleux démêles avec la mère de Pinçonas, qui d'abord avait été l'une de ses disciples, et qui voulut à son tour devenir supérieure. Le P. Grossi a fait impr. ses *OEuvres de piété*, 1700, in-8, avec sa *Vie* en tête.

BALLYET (EMMANUEL), carme déchaussé, né à Marnay en 1700, évêq. et consul de France à Babylone (Bagdad), où il mourut de la peste en 1773, a laissé une *Relat. faite à Benoît XIV du commencement, des progrès et de l'état présent de la mission de Babylone*, en franç. et en lat., Rome, 1754, in-12. Cette relat. curieuse est rare.

BALOCHI, homme de lettres et composit., né en Italie vers 1790, est mort à Paris le 25 avril 1832. On lui doit plus. bons ouvr. de musique et de poésie ital. et franç., entre autres une *traduction* en vers ital. du *Mérite des Femmes* et d'autres poésies de Legouvé, *la Primavera folia*, la musique de *Sainte-Avelle*, et la *traduction* de *Robert-le-Diable* pour le théâtre de Londres.

BALON (Narsès), év. d'Ormus au 14e S., après avoir excité de grands troubles de religion en Arménie, se retira près du pape à Avignon. Il y accusa l'Église arménienne de 117 art. d'hérésie, sur lesq. il fut statué dans un concile tenu à Sis en 1342. On cite de lui deux ouvr. MSs.: *Hist. abrégée des rois et des patriarches d'Arménie*, et une trad. armén. des *Vies des papes et des emper.*

BALSAMO (Laurent), poète sicilien du 17e S., n'est connu que par des *Canzoni sacre* et des *Octaves*, insérés dans les *Muse siciliane*. — Balsamo (Ignace), jés., mort à Messine, sa patrie, en 1659, est auteur d'un *Canzone* sous le titre de *Lettera di Nostra Signora alla cità di Messina*, Messine, 1652, in-4; et de *Poésies* pieuses sur le martyre de St Placide et de ses compagnons, ibid., 1653, in-4. — Un autre Ignace Balsamo, jésuite, né dans la Pouille en 1543, mort à Limoges en 1618, après avoir rempli en France les prem. emplois de son ordre, a publ.: *Instruction sur la perfection religieuse et sur la vraie méthode de prier et de méditer*, trad. depuis en lat., Cologne, 1611, in-12.

BALSAMON (Théod.), patriarche d'Antioche, mort vers 1214 à Constantinople, où il fut d'abord bibliothéc. de Ste-Sophie, passe pour un des plus habiles canonistes qu'aient eus les Grecs. Ses ouvr. les plus import. sont un *Comment.* sur les canons des apôtres et des 7 conciles œcuméniq., sur le code d'Afrique et sur les épîtres canoniques des PP. grecs, ouvr. plus. fois réimpr., et dont la meill. édit. est celle d'Oxford, 1672, in-fol.; et un autre *Comment.* sur le *Nomocanon* de Photius, Paris, 1615, in-4, grec-latin, réimpr. en 1661 dans la collect. de H. Justel (*Bibl. juris canon.*), avec un rec. de constitutions ecclés. du même Balsamon, dont Leunclavius et Cotelier ont encore rassemblé d'autres écrits.

BALTAZAR, GASPAR et MELCHIOR, noms attribués aux trois Mages qui vinrent adorer J.-C. dans la crèche, et que l'Église honore le 6 janv., jour de l'Épiphanie, appelé aussi *Fête des rois*.

BALTEN (Pierre), peintre d'Anvers au 16e S., était habile à représenter ensemble un gr. nombre de petites figures; c'est tout le mérite de son tabl. de *St Jean prêchant dans le désert*, qu'il fit pour l'emper. Rodolphe II.

BALTHASAR (Christophe), avocat du roi à Auxerre, né à Villeneuve-le-Roi en 1588, et mort à Castres vers 1670, a laissé un *Tr. des usurpations des rois d'Espagne sur la couronne de France depuis Charles VIII*, Paris, 1626, 1635, in-8, ibid., 1647, avec le nouveau titre de *Justice des armes du roi très chrétien*, etc. Ce publiciste embrassa dans sa vieillesse la religion réformée. On attribue à son fils, avocat au présidial d'Auxerre en 1635, différents *Tr.* en MSs. sur le droit de régale et l'origine des fiefs, dont d'autres le croient auteur.

BALTHASAR (Augustin de), né en 1701 à Greifswald en Poméranie, fit ses études à Iéna, et alla s'étab. à Wismar, où il mourut en 1779, prof. de la faculté et membre du gr. trib. d'appel du roi de Suède. Il a laissé un gr. nombre d'ouvr., dont les plus remarq. sont: *Apparatus diplomatico-histor.*, Greifswald, 1730-35, in-fol. — *Tableau historique des tribunaux de la Poméranie*, ibid., 1733-37, 2 vol. in-fol.—*Jus ecclesiasticum pastorale*, ibid., 1760-63, 2 vol. in-fol. — Jacques-Henri de Balthasar, théol. et surintend. des églises de la Poméranie suédoise, a donné un *Rec. de faits relatifs à l'hist. ecclésiast.* de cette province, Greifswald, 1723-25, in-4, etc.

BALTHASAR (Jos.-Ant.-Félix de), juriscons. et histor., né en 1737 à Lucerne, où il mourut en 1810, avait été d'abord trésor. de l'état, puis présid. du cons. munic. On a de lui: *De Helvetiorum juribus circa sacra*, Zurich, 1768, trad. en franç. sous le titre de *Libertés de l'Église helvétique*, Lausanne, 1770, in-12.—*Défense de Guillaume Tell*, Zurich, 1760, in-8.—*Museum viror. Lucernatum... illustr.*, Lucerne, 1777, in-4. — Franç. de Balthasar, son père, avait publié, dans les mêmes vues d'indépend., div. écrits sur l'hist. de sa patrie.

BALTHAZAR, dern. roi de Babylone, selon la Bible, se fit apporter dans un festin les vases sacrés du temple de Jérusalam et les profana. Au même instant une main inconnue traça sur la muraille des mots qui présageaient sa perte. En effet, la même nuit Darius-le-Mède prit Babylone et le fit périr l'an 538 av. J.-C. On croit Balthazar le même que le Labynète d'Hérodote, et Darius le même que Cyrus.

BALTHAZARI (Théodore), prof. de mathém. et de physique à Erlangen, inventa, en 1710, le microscope solaire, et en publia l'explication sous ce titre : *De micrometrorum telescopiis et microscopiis applicandorum variâ structurâ et usu*, Erlangen, 1710, in-8.

BALTHAZARINI, music. piémontais qui eut de la célébrité en France comme ménétrier de la cour de Catherine de Médicis, dont il fut le prem. valet-de-chambre, et de Henri III, qui le fit intend. de sa musique, passait pour un des virtuoses les plus distingués de son temps sur le violon. On le trouve souv. cité sous le nom de *Beau Joyeulx*.

BALTUS (J.-Franç.), jésuite, profess. de belles-lettres et biblioth. de Reims, où il mourut en 1743, était né à Metz en 1667, et avait professé successiv. les belles-lettres et l'Écrit. sainte dans div. colléges de son ordre. Il remplit même pend. quelq. temps à Rome l'emploi d'examinat. des ouvr. comp. par les membres de sa société. On cite de lui : *Réponse à l'Hist. des oracles* de Fontenelle, Strasbourg, 1707, 1709, in-8. — *Défense des SS. Pères, accusés de platonisme*, Paris, 1711, in-4. — *Jugem. des Pères sur la morale des philosophes païens*, 1719, in-4. — *La religion chrétienne prouvée par l'accompliss. des prophéties*, 1728, in-4.

BALUE (Jean La), né en 1421 au bourg d'Angle en Poitou, d'une famille très obscure, surprit d'abord la confiance de Jacques-Juvénal des Ursins, évêque de Poitiers, qui le nomma son exécuteur testam., et dont il détourna une partie de la succession. Jean de Melun, favori de Louis XI, le prés. au roi, qui lui donna la place d'aumôn., la charge d'intend. des finances, ensuite l'évêché d'Évreux et les plus riches abbayes. Devenu prem. ministre, sans en avoir le titre, il fut honoré de la pourpre romaine, pour avoir fait abolir la pragmatique-sanction que le parlem. et les univ. voulaient conserver; il se joua de la confiance du monarque, et mit tout en usage pour empêcher la réconciliation du roi avec le duc de Berri, son frère, attiser la haine du duc de Bourgogne et rendre ses services nécess. Ses lettres furent interceptées, il avoua tous ses crimes. Louis XI dépêcha deux avocats à Rome pour demander des commiss. qui lui fissent son procès en France; le pape répondit qu'un card. ne pouvait être jugé qu'en plein consistoire. La Balue fut enfermé dans une cage en fer de huit pieds carrés, qu'on voit encore au château de Loches. Après 11 ans de captiv., il obtint, en 1480, sa mise en liberté à la sollicit. du card. de La Rovère, légat du pape. A peine fut-il arrivé à Rome qu'on le combla d'honneurs; il se fit nommer légat en France. Le parlem. refusa de le reconnaître; mais le conseil-d'état le reconnut à condition qu'il se soumettrait à toutes les restrict. qu'on jugerait à propos de mettre à ses pouvoirs. De retour à Rome, il fut fait év. d'Albano, puis de Préneste, et mourut à Ancône en 1491.

BALUZE (Étienne), né à Tulle en 1630, mourut à Paris en 1718. Le ministre Colbert le choisit pour son bibliothéc. Trois ans après, le roi créa pour lui une chaire de droit canon au collége royal. Il fut ensuite inspect. de ce même collége, et obtint une pension. L'*Hist. généalogique de la maison d'Auvergne*, faite à la prière du card. de Bouillon, lui fit perdre sa place et son traitement au collége de France. Il fut exilé successiv. à Rouen, à Tours, à Orléans, et ne put obtenir son rappel qu'après la paix d'Utrecht. La liste de ses ouvr. en présente 45, entre lesquels il suffira de citer *les Capitulaires de nos rois, rangés dans leur ordre*, avec des notes, Paris, 1677, 2 vol. in-fol. C'est sur un exemplaire chargé de variantes et d'addit. écrites de sa main que Chiniac en a publié la belle édit. de 1780, 2 vol. in-fol. On lui doit en outre des *Mélanges* en latin, 1678 à 1715, 7 vol. in-8. — *Supplém. aux conciles* du P. Labbe, 1683, in-fol. — Une édit. des *OEuvres de St Cyprien*, 1726, in-fol. — Et *Vies des papes d'Avignon*, 2 vol. in-4, 1693, qui sont un de ses meill. ouvr.

BALZAC (Jean-Louis GUEZ de), membre de l'Acad. franç., né à Angoulême en 1594, est regardé comme le restaurat. de la langue pour l'élégance et la concision qu'il sut donner à son style. Jusqu'à lui nos prosateurs semblaient ignorer le ressort que donne à la pensée une diction vive à propos, noble ou familière, claire toujours, surtout dans les choses subtiles, et plus simple dans les saillies. Son mérite lui valut la distinction du card. de Richelieu, qui lui accorda une pens. de 2,000 liv. et le brevet de cons.-d'état. Balzac n'eut pas moins d'admirat. que de critiq., et parmi ces dern. il faut signaler le P. Goulu, général des feuillants, dont l'acharnem. et les tracasseries le forcèrent enfin de se retirer dans une de ses terres, où il mourut en 1655. Balzac a comp. un gr. nombre d'ouvr., parmi lesquels on estime surtout son *Prince*, *le Socrate chrétien*; *Aristippe*, etc., réunis sous le titre d'*OEuvr. div.*, Leyde, 1651, in-12, où l'on trouve des réflexions judicieuses et profondes. Ses 3 liv. de *vers* lat. ont été impr. à Paris en 1652, in-12; ses *OEuvr. complètes*, Paris, 1665, 2 vol. in-fol. Ses lettres choisies ont été publ. avec celles de Boursault et de Voiture, par M. Campenon, Paris, 1805, 2 vol. in-12. M. de Mersan a publ. en un vol. in-12 les *Pensées de Balzac*, et M. Malitourne ses *OEuvres choisies*, 2 vol. in-8.

BALZAC, archit., membre de la commission des arts et des sciences pour l'expéd. d'Égypte, né vers 1750, mort en 1820, est auteur de quelq. *poésies* insérées dans les rec. du temps et réunies en un vol. in-8, Paris, 1817; d'un petit *poème* allégorique intit.: *Douleurs et guérisons*, Paris, 1819, in-8.

BALZARANO (J.-Paul), jurisc. napolitain du 16e S., dont on a des *Commentaires* sur les constitutions de la Sicile, Naples, 1620, et un *Traité des fiefs*, Venise, 1596, in-fol.

BALZE, avocat et homme de lettres, mort à Avignon en 1792, est auteur d'un recueil de *contes*, d'*odes*, et d'une trag. de *Coriolan*, Avignon 1773, in-8, où l'on trouve des pensées brillantes et un grand enthousiasme poétique, mais trop de mauvais goût et d'enflure de style.

BAMBOCCIO (Ant.), peintre ital., né dans le roy. de Naples au 14e S., était fils d'un habile sculpt. qui le fit entrer à l'école de Mazuccio; il se distingua surtout dans le décor et les ornements.

BAMBRIDGE (Christophe), év. de Durham et archev. d'York, fut chargé par Henri III de div. ambassades auprès de Jules II qui le fit cardinal.

BAMFYLDE (François), théol. anglais non conformiste, mort en 1684, est auteur d'un livre sur l'observation du sabbat.

BANCAL (Henri), connu sous le nom de *Bancal-des-Issards*, était notaire à Paris au commencem. de la révolut., dont il adopta les principes. Originaire d'Auvergne, il fut, en 1792, nommé dép. du Puy-de-Dôme à la convention, où il se maintint dans une parfaite modération. Lorsque la discussion s'ouvrit sur la mise en jugem. de Louis XVI, il contesta à l'assemblée le droit de le juger, et, plus tard, tout en se prononç. contre le gouvernement monarch., il vota pour la détention du roi et son bannissem. à la paix. L'un des trois commiss. chargés, avec le ministre Beurnonville, d'observer la conduite de Dumouriez, il fut livré, avec ses collègues, aux Autrichiens, et dut sans doute à cette circonst. le bonheur d'échapper à l'échaf. qui ne pouvait manquer d'être le prix de sa probité et

de son courage. Le traité d'échange qui fit sortir du Temple la fille de Louis XVI rendit Bancal à la liberté. Cette circonst. lui assurait, en vertu d'un décret spécial, l'entrée au conseil des cinq-cents. Il y parut en 1796, et y fut reçu en triomphe; dès-lors on ne le vit plus monter à la tribune que pour plaider avec chaleur la cause des idées religieuses, qui étaient devenues l'objet exclusif de ses méditations. En 1797, l'année même qu'il sortit des cinq-cents, il fit hommage aux deux conseils d'un écrit intitulé : *Du nouvel ordre social fondé sur la religion.* Il mourut en 1826, à Clermont-Ferrand, où il avait passé la dernière partie de sa vie, uniquement occupé des études relatives aux saintes Écritures.

BANCBANUS, magnat de Hongrie et régent du roy. pendant l'expédit. d'André II dans la Terre-Sainte, en 1217, vengea sa femme, outragée par un des frères de la reine Gertrude, en poignardant cette princesse, qui l'avait autorisé, et demanda à être jugé par le roi lui-même, qui lui pardonna à son retour, mais ne put empêcher ses fils de le sacrifier lui et toute sa famille.

BANCET (Joseph), mort inspecteur des hôpitaux à Mayence, en 1814, était propriétaire d'une partie de la *Correspond. de Grimm.* Il a composé quelq. romans et quelq. pièces de théâtre.

BANCHI (Séraphin), dominicain de Florence, ayant été chargé par Ferdinand Ier, grand-duc de Toscane, d'observer en France les troubles du temps de la Ligue, eut l'occasion de se trouver à Lyon avec le P. Barrière qui lui fit part de son projet d'assassiner Henri IV. Il se hâta d'en faire prévenir ce prince, et le parricide fut arrêté au moment où il allait commettre son crime. En récompense d'un tel service, on lui offrit l'évêché d'Angoulême, qu'il refusa, se contentant d'une légère pension avec laquelle il se retira dans un couvent de son ordre à Paris, où il mourut en 1622. On a de lui : *Apologie contre ceux qui pensent conserver la religion par le meurtre des rois de France*, Paris, 1596, in-8. — *Hist. prodigieuse d'un détestable parricide sur la personne du roi, et comme il en fut miraculeusem. garanti*, Paris, 1598, in-8. — *Tr. du Rosaire*, dédié à la reine, mère de Louis XIII, Paris, 1610, in-12.

BANCK (Laurent), né à Norkoping, professeur extraordin. de droit à Franeker en 1647, mort en 1662, a laissé : *Roma triumphans seu inauguratio Innocentii X, cum appendice de quarumdam ceremoniarum papalium origine*, Franeker, 1645, in-12. — *De tyrannide papæ in reges et principes christianos diacepsis*, Franeker, 1649, in-12. — *Commentarii de privilegiis militum, jurisconsult. studiosorum, mercatorum, mulierum; De bancciruptoribus*, Franeker, 1650, in-4. — *Taxa S. cancellariæ apostolicæ notis illustrata*, Franeker, 1651, in-8. — *Dissert. de jure et privilegiis nobilium*, Franeker, 1652, in-4. — *De duellis*, Franek., 1651, in-4. — *Bizariæ politicæ*, etc., Franek., 1658. — *Dissert. de structurâ et rupturâ aureæ bullæ Carolii IV*, Franeker, 1661, in-4.

BANCK (Pierre van der), graveur hollandais, né vers 1710, élève de Poilly, s'établit à Londres, où il se fit une réputation par ses estampes à la man. noire.

BANCROFT (Richard), théol. anglais, mort év. de Londres en 1610, avait une grande réputation comme savant érudit.

BANCROFT (Jean), neveu du précéd., fut d'abord profess. au collége de Christ à Oxford, présid. de l'univ. et ensuite évêque de cette ville, où il fit reconstruire le palais épiscopal, et mourut en 1640.

BANDARINI (Marc), poète italien, né près de Padoue, est connu par les deux prem. chants d'un poème intitulé : *Mandricardo inamorato*, Venise, 1543. *L'Impressa di Barbarossa contra la città di Catarro*, poème, 1543, in-4; *le due Giornate del poeta Bandarini*, 1556, in-8, sont une traduction en prose ital. des *Fortianas quæstiones* d'Ortensio Lando.

BANDARRA (Gonçalo), cordonnier portugais, composa, dans le 16e S., sans savoir ni lire ni écrire, des couplets prophétiques, dans lesquels il annonçait la ruine et la résurrect. de la nation portugaise. L'Espagne, contre qui ils étaient dirigés, le fit vainement poursuivre par l'inquisition; l'opinion publ. fut cette fois plus forte qu'elle. Les couplets ont été publ. à Paris en 1605, et à Nantes en 1646, par G. Monnier.

BANDELLO (Vincent de), général de l'ordre de St-Dominique, mort en 1506, a publ. : *De veritate conceptionis B. Mariæ*, Milan, 1475, ouvr. dans leq. il a recueilli tous les témoignages en faveur de la conception immaculée de la Vierge. — *De singul. puritate conceptionis J. C.*, Bologne, 1481, in-4.

BANDELLO (Matth.), neveu du précéd. et dominicain comme lui, né à Castelnuovo en 1480, négligea la scolastique et l'alchimie pour ne s'occuper que des belles-lettres, dont il donna des leçons à la célèbre Lucrèce Gonzague. Mais sa patrie ayant été ravagée en 1525 par les Espagnols après la bataille de Pavie, il passa en France, où Henri II le nomma à l'évêché d'Agen, qu'il abandonna bientôt pour se consacrer tout entier à l'étude. Il mourut vers 1565. On a de lui des *Nouvelles* dans le goût de Boccace, écrites avec une licence qui ne fait pas honneur au caractère de l'auteur; elles ont eu cependant un gr. nombre d'édit. La plus compl. est celle de Londres, 1740, 4 vol. in-4, réimpr. en 1791, 9 vol. in-8; des chants à la louange de Lucrèce Gonzague, Agen, 1545, in-8, rares et très recherchés, etc.

BANDIERA (Alexandre), d'abord jésuite, puis frère servite, né à Sienne en 1699, se consacra entièrem. à la carrière de l'enseignem., et publia des trad. de *Cornélius-Népos*, du *Tr. des offices*, des *Épîtres* de Cicéron, etc., avec des notes grammaticales très utiles à la jeunesse italienne pour l'étude de sa propre langue et du latin; des *dialogues sur l'hist. sainte*, dans la forme du *Décameron* de Boccace, dont il donna égalem. une édit. purgée de tout ce qui est contraire aux bonnes mœurs, etc. — Son frère François, juriscons., écrivit sur le

droit un ouvr. enrichi de notes histor. et critiques. — Son autre frère, Jean-Nicolas, oratorien, a laissé *De Augustino Dato libri II*, Rome, 1733, in-4. — *Trattato degli studj delle donne*, où il prétend prouver que les femmes peuvent devenir savantes dans toutes les parties des connaissances humaines.

BANDINELLI (Baccio), sculpt. et peintre ital., né à Florence en 1487, mort en 1559, a fait une copie très estimée du fameux *Laocoon*. On a de plus de sa composition un beau bas-relief représ. une *Descente de croix; Hercule vainqueur de Cacus*, groupe colossal, et les *statues de Léon X* et de *Clément VII;* on lui doit aussi quelq. tableaux d'un dessin pur, mais qui manquent de grâce et de coloris. Vasari a écrit la *Vie* de cet artiste.

BANDINI (Ange-Marie), littérat. italien, né en 1726, chan. de Florence, sa patrie, et conservat. de la biblioth. Laurentienne, place qu'il remplit dignem. pendant 44 ans, jusqu'en 1800, année de sa mort. On lui doit le *Catalogue des MSs. grecs, latins et italiens* de cette importante collection, Florence, 1754-1768, 8 vol, in-fol. — *Specimen litteraturæ Florentinæ sæculi XV*, Florence, 1747, 2 vol. in-8. — *Descriptio obelisc. Aug. Cæsaris*, Rome, 1750, in-fol. — *De Florentinâ Juntarum typographiâ*, Lucques, 1791, 2 vol. in-8. — Les *Vies* de plus. hommes célèbres d'Italie, et un grand nombre de savantes *dissertations* sur les langues anciennes et les antiquités.

BANDINO, poète italien, né à Padoue dans le 15e S., est cité par le Dante dans son *Traité de l'éloquence vulgaire*.

BANDINUS, théol. scolastique du 12e S., est aut. d'ouvr. théol. impr. à Venise, 1519, in-fol., et à Louvain, 1555-57, in-8. On y trouve une grande conformité avec les ouvr. du P. Lombard.

BANDURI (D. Anselme), bénédictin, né vers 1670 à Raguse, biblioth. du duc d'Orléans, et membre de l'acad. des inscriptions, mort à Paris en 1743, a publié : *Imperium orientale*, 1711, 2 vol in-fol. — *Numismata imper. rom.* depuis Trajan-Dèce jusqu'au dernier Paléologue, Paris, 2 vol. in-fol. On trouve en tête le catalogue des auteurs qui ont traité de la numismatique. Il a été réimpr. séparém. à Hamb., 1719, in-4, avec des notes de l'édit. J.-A. Fabricius.

BANES (Dominique), relig. espagnol de l'ordre des Frères prêcheurs, prof. pend. 32 ans la théol. à Avila, où il fut le confesseur de Ste Thérèse, à Salamanque, etc., et mourut en 1604. Il est aut. d'un *Comment.* sur la *Somme* de St Thomas, sur la *Dialectique* d'Aristote, etc.

BANGIUS (Thomas), prof. de théol., de philos. et d'hébreu à Copenhague, mort en 1661, a donné un *Dict. hébraïque*, et des *thèses sur l'origine de la diversité des langues*.

BANGIUS ou BANG (Pierre), théol. suédois, mort en 1696, évêque de Wiborg, est auteur de *Comment. sur l'épître aux Hébreux* et d'une *Hist. ecclésiast.*, publiée en 1675.

BANIANS, idolâtres répandus dans l'Inde, et particulièrement dans le Mogol et le roy. de Cambaye, reconnaissent un dieu créateur, mais adorent en même temps le diable, croient à la métempsycose et ne mangent jamais de chair; se lavent tous les jours jusqu'aux reins, tenant à la main un brin de paille pour chasser le malin esprit; regardent tous les hommes d'une religion différente de la leur comme impurs, et évitent toute communication avec eux.

BANIER ou BANER (Jean-Gustave), feld-maréchal suédois, né en 1596, fut l'élève de Gustave-Adolphe dans l'art de la guerre. Il accompagna ce monarque en Pologne et en Allemagne, se signala dans plus. campagnes et notamment à la bataille de Leipsig, prit Magdebourg, et fut blessé dangereusement à l'affaire de Nuremberg. Après la mort de Gustave-Adolphe, Banier eut le command. de l'armée suédoise, défit deux fois les Saxons, et vainquit l'armée impériale en Bohême. Son union avec la fille du margrave de Baden lui fit négliger le soin de sa gloire dans la dern. année de sa vie. Il mourut en 1641.

BANIER (Antoine), littérat., membre de l'acad. des inscript., né en Auvergne en 1673, mort en 1741, s'est occupé spécialem. du soin d'éclaircir la mythol. dans ses rapports avec l'histoire, les mœurs et l'état des connaiss. des peuples de l'antiquité. Il a publié à ce sujet plus. ouvr., tels que l'*Explication histor. des fables; la Mythologie et les fables expliquées par l'histoire*. Il fut l'éditeur des *Voyages de Paul Lucas et de Corneille Lebruyn*, des *Mélanges d'hist. et de littérat. de Bonaventure d'Argonne;* et il traduisit les *Métamorph.* d'Ovide. Le dern. ouvr. auquel il ait eu part est l'édit. des *Cérémonies et coutumes religieuses des différents peuples du monde*, Paris, 1741, 7 vol. in-fol.

BANISTER (Jean), méd., reçu doct. à la fac. d'Oxford en 1573, a écrit plus. ouvr. d'anat. et de chirurgie, dont le plus remarq. est une *Histoire de l'homme, extraite de la quintessence des meilleurs anatomistes*, Londres, 1578, in-fol. — *Chirurgie abrégée*, trad. spécialement de Vecker, Londres, 1585, in-12. Tous ses ouvr. ont été réunis et publ. à Londres, 1663, un vol. in-4.

BANISTER (Richard), parent du précédent, et médec. comme lui, se livra surtout à l'étude des maladies des yeux. On lui doit une édit. d'un *Tr.* de ces maladies par J. Guillemeau, avec la *Description anatomiqne de l'œil*.

BANISTER (Jean), missionnaire et botan. angl., s'établit en Virginie (États-Unis), d'où il envoya en 1680 un *Catalogue des plantes*, des *lettres*, et des *mémoires* insérés dans les *Transact. phil.*, t. XVII et XXII, nos 198 et 270.

BANKER ou BAKKER (Jacob), habile peintre, né en Hollande en 1609 et mort en 1651, a laissé des portr. et des tabl. d'hist. estimés.

BANKERT (Jos. van TROPPEN), né à Flessingue, parvint du rang de simple matelot au grade de vice-amiral, et se distingua dans un grand nombre de combats, dont le plus remarq. est celui de Dunkerque, en 1637, où il soutint glorieusement avec

quatre vaisseaux un combat contre sept vaisseaux sortis de cette ville, dont il prit trois qu'il conduisit à Flessingue. Il eut beaucoup de part aux succès de l'amiral Tromp, et mourut d'une attaque d'apoplexie en 1645, au retour d'une expéd. dans les Indes-Occidentales.

BANKERT (Adrien), né à Flessingue, courut la même carrière que Joseph avec non moins de distinction, et devint vice-amiral en 1667; il joignit avec 5 vaisseaux la flotte de l'amiral Ruyter dans son entreprise contre Chatam, se signala dans trois actions contre les flottes combinées d'Angleterre et de France, et mourut en 1684.

BANKERT, frère du précéd., capitaine de vaisseau, fut tué au service de sa patrie dans la bataille navale entre les Hollandais et les Anglais, livrée en 1665.

BANKES (Jean), né en 1589 à Kesvich, dans le Cumberland, fut successiv. avocat, procur.-génér., présid. de la chambre des plaids communs, et ensuite conseiller privé de Charles Ier. Il mourut en 1644 à Oxford, laissant la réputation d'un sujet fidèle et d'un habile magistrat. Il a écrit plusieurs *Tr. de jurisprudence*, qui n'ont point été impr.

BANKS (Jean), écrivain dramatique anglais, de 1677 à 1696, a donné au théâtre plus. tragédies, entre autres *la Destruction de Troie, la Mort de Marie Stuart; le Favori malheureux; Cyrus-le-Grand*, etc.

BANKS (Jean), écrivain anglais, né en 1709, mort en 1751, abandonna successiv. les états de tisserand, de libraire et de relieur, pour se livrer à la littérature, et publia une *Vie de J.-C.*, et un *Examen critique* de la *Vie* d'Olivier Cromwell, qui eut du succès.

BANKS (Thomas), sculpteur anglais, a mieux réussi dans la correction du dessin et les figures isolées que dans les gr. compositions. Ses meill. morceaux sont un *Caractacus*, et une statue de l'*Amour*, que Catherine II, impératrice de Russie, acheta en 1781.

BANKS (sir Joseph), présid. de la société royale de Londres et corresp. de l'Institut de France, né en Angleterre en 1740, se livra de bonne heure avec passion à l'étude de l'hist. naturelle, suivit avec le doct. Solander le célèbre capit. Cook dans son prem. voyage autour du monde en 1769, 70 et 71, et contribua puissamm. au succès de cette grande entreprise. Il fit ensuite à ses frais un voyage en Islande et aux Hébrides. L'Angleterre, apprenant les services que ce savant ne cessait de rendre par ses import. observations et le sacrifice de sa fortune et de son repos, le combla d'honneurs. Il s'en montra digne par son noble caractère, ses continuelles découv. et les précieuses collections dont il enrichit la science jusqu'à sa mort, arrivée en 1820. On lui doit les dessins et gravures de la belle édit. du *premier Voyage de Cook*, Londres, 1773, en anglais. Il mérite surtout la reconnaissance des naturalistes et des bibliographes pour son import. collection de livres d'hist. naturelle, la plus compl. qui existe en Europe, et dont le catalogue latin à été impr. à Londres, de 1796 à 1800, 5 vol. in-8. Ses *Mémoires* sont insérés dans les *Transactions philosophiques* et l'*Archéologie*. Ce fut le chevalier Banks qui restitua à la France les papiers relatifs aux voyages de La Peyrouse et d'Entrecasteaux, tombés entre les mains des Anglais.

BANNAKER (Benjamin), nègre du Maryland, mort en 1807, s'éleva par la seule force de son génie, et guidé seulem. par les livres de Ferguson et les tables de Tob. Mayer, aux hautes sciences de l'astron. et des mathém., dont il s'occupa dans les moments de loisir que lui laissait la culture des terres. Il calcula exactement, et publia pendant plus. années les *Éphémérides* pour le Maryland et les états voisins.

BANNELIER (Jean), avocat au parlem. de Bourgogne, mort vers 1769, doyen de l'université de Dijon, a laissé : *Introduct. à l'étude du Digeste*, Dijon, 1730. — *Coutume du duché de Bourgogne*, dans l'ouvr. de Davot dont il est l'édit.

BANNERMAN, grav. angl., auquel on doit un gr. nombre de portraits qui font partie de l'ouvrage d'Horace Walpole, sur les artistes d'Angleterre, Londres, 1762.

BANQUO, thane, ou chef royal de Lochquhabir en Écosse, se conduisit d'abord avec une gr. intégrité; mais il servit ensuite l'ambition de Macbeth qui priva du trône et de la vie le malheur. Duncan, et sacrifia bientôt Banquo lui-même vers 1050, sujet dont Shakespeare a tiré un si grand parti pour la scène tragique.

BANTI, fameuse cantatrice, né à Crema en 1757, morte en 1806, se fit successiv. admirer en Italie, en France et en Angleterre.

BANTISCH-KAMENSKII (Nicolas-Nicolaevitsch), conseiller-d'état russe, né à Nijine, mort à Moscou en 1814, chef du dépôt des archives au ministère des affaires étrangères, y a rédigé un grand nombre de pièces diplomat., et publié un *Récit hist. sur l'union polonaise*, Moscou, 1795.

BANZER, méd. d'Augsbourg, quitta cette ville à cause de son attachem. au luthéranisme, obtint une chaire de médec. à Wittemberg, et y mourut en 1664. On a de lui *Fabrica receptorum, id est method. brevis remediorum*, Augsbourg, 1622, in-8.

BAODAN, roi de l'Estonie en Irlande, vers 565, fut dépouillé de ses états par Colman, son compétit., qui le poursuivit dans le monast. de St Colomban, apôtre des Pictes, l'arracha de cet asile et le fit massacrer. Les Ultoniens prirent les armes à la voix de St Colomban, et vengèrent la mort de Baodan par celle de son meurtrier.

BAPST (Michel), méd. allem. du 16e S., est aut. d'un *Tr.* en allem. sur les propriétés attribuées au genévrier, Eislben, 1601, 1605 et 1675; et d'un *Tr. de chirurgie*, en 3 vol, imprimés le 1er à Mulhausen, 1590, le 2e à Leipsig, 1592, et le 3e à Eislben, 1596.

BAPTISTIN (J.-B. Stuck), musicien, né à Florence, mort en 1745, fit connaître en France le violoncelle sur lequel il excellait et dont il joua le prem. à l'Opéra. Son talent lui valut une pension

de Louis XIV, il composa la musique de *Méléagre*, *Manto-la-Fée* et *Polydore*, joués de 1709 à 1720, et des *cantates* qui ont fait sa réput.

BAQUOY (Maurice), graveur franç., dont on a, d'après les dessins de Boucher, les vignettes à l'eau forte pour *l'Histoire de France* du P. Daniel, et un *Combat naval* d'après Martin.

BAQUOY (Jean), fils du précéd., mort à Paris en 1778, hérita de son talent pour les vignettes, et grava celles des *Métamorphoses d'Ovide*, in-4.

BAR (dom J. de), bénédictin, mort à Paris en 1767, dans le couvent des Blancs-Manteaux, a coopéré, avec ses confrères Pradier et Jallabert, à l'ouvr. intit. : *État de la France par les bénédict.*, Paris, 1749, 6 vol. in-12.

BAR (J.-L. de), prevôt héréditaire du comté d'Osnabruk, où il naq. en 1701, cultiva avec succès la poésie franç. Ses *épîtres*, impr. à Amsterdam, 1751, 3 vol. in-8, ont été trad. en allemand; on a encore de lui un *Poème* en 7 chants, *sur la consolation dans l'infortune*, Hambourg et Leipsig, 1758; des *Babioles littéraires et critiques*, ib. 1764, 5 vol. in-8.

BAR (J.-Étienne), avocat de Thionville, fut successiv. député à la conv. nationale, où il vota la mort de Louis XVI, membre du conseil des anciens en 1795, du corps-législatif sous le directoire, qu'il soutint dans la lutte de juin 1799; et enfin présid. du tribunal civil de Thionville jusqu'à sa mort arrivée en 1801.

BARABAND (Jacq.), peintre de fleurs et d'animaux, né à Aubusson en 1772, apprit son art du célèbre Malaine, peintre et dessinat. de la manufact. des Gobelins, et s'appliqua surtout à l'étude des oiseaux. Ce fut lui que Levaillant, célèbre natural. et voyageur, choisit pour son magnifique ouvrage. Plus de 100 espèces de perroquets, tous les oiseaux de paradis, les guépiers, les barbus, sont de cet habile artiste, qui a fourni égalem. un gr. nombre de dessins d'hist. naturelle pour la commission d'Égypte. Parmi ses autres chefs-d'œuvre on remarque son magnifique plafond portatif, orné d'arabesques, sur les dessins de M. Percier, architecte; et son dern. tableau d'oiseaux, possédé par M. Dufresne. Il est mort en 1809, à Lyon, où il était prof. de dessin à l'école spéciale des arts. Il a fait beaucoup d'élèves distingués.

BARABELLA (Antoine-Lorezzo), poète latin du 16e S., né à Campo-Sampiero, composait avec une facilité qui le faisait comparer à Ovide.

BARAC ou BARACH, 3e juge d'Israël, vers 1285 av. J.-C., délivra, avec Débora, les Juifs de la servitude de Jabin, roi de Chanaan.

BARACHIAS, père du prophète Zacharie, et nom commun à plus. autres Hébreux cités dans l'Écrit.

BARAGUEY D'HILLIERS (Louis), gén. franç., né à Paris, en 1754, parvint successiv. par son mérite et sa valeur du grade de lieuten. du régim. d'Alsace à celui de gén. de divis., et fit en cette qualité, avec gloire, les campagnes d'Allemagne et d'Italie. De retour en France, il y fut destitué par suite des accusat. portées contre lui, puis réintégré dans son grade après une entière justific. de sa conduite. Élevé sous l'empire au rang de gr.-offic. de la Légion-d'Honneur, et de colonel-gén. des dragons, il rendit d'import. services dans la campagne d'Allemagne en 1805, plus tard en Esp. et ensuite dans la malheur. expéd. de Russie en 1812, au retour de laquelle il mourut à Berlin.

BARAHONA-VALDIVIESO (Pierre), théolog. et écriv. espagnol du 16e S., fut prof. de théologie morale, et bon prédicat. pour le temps.

BARAHONA Y PADILLA (Jean), écrivain de Xérès, a publ. : *Paraphrase* du traité italien de Piccolomini, int. : *Institutions de la vie de l'homme noble*, Séville, 1577.

BARAHONA Y SOTO (Louis de), poète et méd., né à Luceria dans l'Andalousie, entreprit de continuer le roman de l'Arioste sous le titre des *Larmes d'Angélique*, Grenade, 1586. Cervantes fait l'éloge de cette continuat. On a aussi de lui des *églogues*, des *stances*, des *sonnets*, etc.

BARAK, souver. du Turkestan, était un prince belliq. et entrepren.; il fit long-temps de grands ravages dans l'empire du Mogol et dans la Chine, mais il fut enfin forcé par Coblaï, qui régnait sur cet empire, d'aband. ses conquêtes, et mourut en 638 de l'hégyre.

BARALDI (Joseph), né à Modène en 1778, mort dans cette ville en 1832, fut adjoint à 18 ans à la bibliothèque de l'univ. de Modène, devint professeur dans le sémin. épisc., et en 1799 remplaça son père en qualité de secrétaire de l'univ. Il travailla avec l'abbé Lanzini à une *traduction* du *Comte de Valmont* qui parut en 1805. Trois ans après, on le nomma second bibliothéc. de la belle biblioth. d'Este, dont il dressa un nouveau *Catalogue* raisonné. L'Italie ayant été soustraite en 1814 à l'empire franç., il fut secrét. d'une société qui se forma à Modène pour secourir les proscrits qui revenaient de toute part. Il concourut aussi à l'établissem. des Filles-de-Jésus pour l'éducation des filles pauvres. En 1820, il forma, et en 1822 il réalisa le projet de créer un journal intitulé : *Mémoires de religion, de morale et de littérature*. Il fut un des quatre prêtres désignés en 1825 pour prêcher dans la congrég. de l'université, fonction qu'il exerça aussi dans la congrég. de St-Louis. On l'avait nommé en 1820 profess. de morale à l'univ., et on lui confia plus tard la chaire nouvellement rétablie du droit canonique. En 1828, le duc de Modène le nomma censeur, et l'année suivante Pie VIII le fit grand archiprêtre de la cathédrale. Admis en 1806 dans l'acad. de la religion cathol. à Rome, en 1807 dans celle des Dissonanti de Modène, en 1818 dans l'académie de Pise, il entra en 1827 dans l'acad. lat. de Rome. La révolution de Modène l'obligea en 1831 de se retirer en Toscane; il revint dans sa patrie au retour du duc. Grégoire XVI le nomma alors prélat de sa maison et protonotaire apostol.; puis le tribunal héraldique de Modène l'inscrivit par acclamation au livre d'or des nobles Modénois; mais il ne survécut pas long-temps à ces honneurs. Baraldi était aussi distingué

par son savoir, ses travaux, son mérite, que par sa piété. On trouvera la plupart de ses écrits, qui consistent surtout en *Notices* biographiques et bibliographiq. dans la collection de son *Journal*. Ces *Notices* sont rédigées avec autant de goût que d'exactitude.

BARANOWSKI (Albert), théolog. polon., mort en 1615, archev. de Gnesne, est aut. de *Concilium provinciale regni Poloniæ, celebratum anno* 1607, Cracovie, 1611; *Synodus diœcesana Gnesnensis, habita, ann.* 1612, Cracovie, 1612, etc.

BARANOWSKI (Stanislas), parent du précéd., a continué en langue polon. les *Insignia facinoraque præclara nobilitatis Polonicæ,* de B. Paproz, jusqu'en 1635. Cette continuat. est restée MS.

BARANTE (J. BRUGIÈRE de), père de l'auteur de la *Littérature franç., dans le* 18[e] *S.*, et de l'*Hist. des Ducs de Bourgogne*, né à Riom en 1755, mort en 1814, fut préfet de Genève. Sa conduite politique lui attira dans le temps beaucoup d'éloges. On a de lui une *Géographie élémentaire ;* une *Introduction à l'étude des langues*, et plusieurs articles dans la *Biographie universelle.*

BARANZANO (Redemptus), relig. barnabite, né à Serravalle en 1590, mort à Montargis en 1622, était prof. de philos. et de mathém. à Annecy. On a de lui *Campus philosophicus; De novis opinionibus physicis*, Lyon, 1619.

BARAT (Nicolas), sous-maître au collége Mazarin, mort vers 1706, a donné, avec Charles Bordes, le *Glossarium universale hebraicum,* de Thomassin, Paris, 1697, in-fol. C'était un bibliogr. instruit; il est auteur d'un ouvr. intit. : *nouvelle Bibliothèque choisie*, Amsterdam, 1714, 2 vol. in-12.

BARATELLA (Antoine-Lauregio), poète lat., né aux environs de Padoue dans le 15[e] S., passa toute sa vie à composer des vers latins, pour lesquels il avait une très gr. facilité; on n'a cepend. rien impr. de lui; mais ses MSs. sont conservés à Milan, Trévise, Padoue.

BARATIER (Jean-Philippe), génie précoce, né dans le margraviat d'Anspach en 1721, parlait le latin, le franç. et l'allem. dès l'âge de 4 ans, possédait à 6 le grec, à 9 l'hébreu, dont il donna 2 ans après un *Dictionn. des mots les plus difficiles ;* il apprit les mathém. et l'astron. en moins de 3 mois, et forma dès-lors le projet de découvrir les longit. Il donna ensuite, en 1730, la *Notice exacte de la grande Bible rabbine,* 4 vol. in-fol.; et traduisit de l'hébr. en franç. l'*Itinéraire de Benjamin de Tudèle*, 1734, 2 vol. in-8. Il étudia le droit public d'après le conseil du roi de Prusse qui l'admit souv. auprès de sa personne. En 1738 il envoya son travail sur les *longitudes* et ses *tables astronomiq.* à l'acad. des sciences de Paris. Mais ne bornant pas là ses études, il embrassait à la fois l'archit., la littérat. ancienne et mod., médailles, inscriptions, antiq. grecques, romaines et orientales, le déchiffrem. des hiéroglyphes, etc., lorsque la mort le surprit à 19 ans, en 1740. On a encore de lui : *de Anti-Artemonius*, etc. Nuremberg, 1737. — *Disquisit. chronolog. successione episc. roman.*, Utrecht, 1740, in-4. — *Défense de la monarchie sicilienne*, trad. de l'allem. de P. de Ludwic, Hall, 1738.—Des *lettres* et *dissertat.* insérées dans la *Bibliothèque germanique.*

BARATOTTI (Galerano), nom sous lequel Arcangelo Tarabotti, Vénitien, religieux bénéd. de Ste-Anne, a publ. un roman intit. : *la Semplicità ingannata*, Leyde, 1654, Elzevir.

BARAZE (Cyprien), jésuite, missionn. chez les Moxes, peuples de l'Amérique-Méridionale, voisins du Pérou, les convertit au christian., et leur apprit les arts les plus nécess. à la vie. Infatigable dans son zèle, il travaillait à la convers. d'autres nations voisines, lorsqu'il fut arrêté dans le cours de ses travaux apostol. et martyrisé en 1702.

BARBA (Pons), troubadour sous le règne d'Alphonse II, roi d'Aragon, est aut. de plus. *Sirventes.*

BARBA (Alv.-Alonzo), curé au Potosi, fut témoin des div. procédés employés par les Espag. pour l'exploitat. des mines, et les publia sous le titre de *Arte de los metallos*, Madrid, 1640, in-4, trad. en franç. sous le titre de *Métallurgie*, Paris, 1751, 2 vol. in-12.

BARBA (Pierre), prem. méd. de Philippe IV, vanta l'emploi du quinquina comme fébrifuge, dans un ouvr. intit. : *Vera praxis de curatione tertianæ,* Séville, 1642, in-4.

BARBA (Pompée della), méd. et philos., né à Pescia vers 1520, mort en 1582, académicien de Florence, est auteur de *Discours* philosoph. sur Platon, Aristote et Cicéron; *De secretis naturæ*, etc. — Son frère Simon, aussi académ. de la même ville, publia avec lui la traduct. en ital. des *Topiques de Cicéron*, avec un *Comment.*, Venise, 1556, in-8.

BARBA (Jean-Sanchez), sculpt. espagnol, mort en 1670, dont on admire à Madrid le fameux *Christ agonisant.*

BARBA (Genaro del), peintre ital., né en 1691, a embelli de ses ouvr. le palais Corsini à Rome.

BARBADILLO (A.-J. de SALAS), poète espag., mort dans la misère en 1635, a publ. des romans, des poésies, des ouvr. de morale, et quelq. comédies écrites d'un style naturel.

BARBADINO, écriv. portugais, a donné à Paris, en 1756, un *Tr.* dans sa langue sur l'état de la littérature en Portugal.

BARBADORI (Donato), d'une famille illustre de Florence, où il occupait une charge import., fut député en 1375 à Avignon pour justifier ses compatriotes de la guerre qu'ils faisaient à l'Église. Il ne put y réussir, et, malgré son éloquence, les Florentins furent condamnés dans le consistoire. Barbadori périt en 1379, victime d'une sédition populaire. — Son petit-fils Nicolas se distingua par sa valeur dans le parti des Albizzi; mais il s'efforça vainem. de chasser les Médicis de Florence : il mit bas les armes et fut exilé.

BARBANÇOIS (Charles-Hélion, marquis de), économiste, mort en 1822 dans son château de Villegongis, où il était né en 1760, fut un des prem. agronomes qui élevèrent des beliers-mérinos en

France. Il a publ. beauc. d'opuscules sur des sujets d'écon. rurale et politiq., dont on peut voir la liste dans la *Bibliographie de la France*, année 1823, pp. 246 et 280, et au tome III de l'*Annuaire nécrolog.*

BARBANÇON (le comte de), député de la noblesse de Villers-Cotterets aux états-généraux de 1789, y défendit constamm. les principes monarchiques, rejoignit ensuite l'armée des princes, auxquels il rendit quelques services, et mourut en 1797.

BARBANÈGRE (le baron), maréchal-de-camp, né en 1772 à Pontacq, petite ville du Béarn, entra d'abord dans la marine. En 1793, il prit du service dans l'armée de terre, et devint colonel du 48e régiment de ligne. Il se distingua aux batailles d'Austerlitz et d'Iéna. Pendant la campagne de Pologne, il s'empara de la forte position de Nazielk, et se battit à Eylau à la tête de son régiment, avec une division dont il remplaça le commandant mis hors de combat. Nommé général de brigade, il fit en cette qualité la campagne de 1809, sous le maréchal Davoust, avec lequel il assista aux batailles d'Eckmüll, de Ratisbonne et de Wagram en 1810. Commandant de Cuxhawen, on le chargea de faire fortifier la côte de l'Elbe, et de s'emparer de l'île de Newerck. Les Anglais prévenus n'attendirent point les troupes françaises, et l'île fut occupée sans coup férir. Barbanègre fit la campagne de 1812, commanda plusieurs villes prises sur l'ennemi, et joignit au talent militaire celui d'administrateur habile. Pendant la retraite, il faisait partie de cette arrière-garde qui s'immortalisa à Krasnoé et au passage du Borysthène. Blessé grièvem. dans cette dernière affaire, il se rendit néanmoins à Stettin, où il forma un corps de troupes dont il se servit pour défendre cette place, qui résista pendant toute la campagne de 1813. Rentré en France après la paix, il reçut de Louis XVIII le titre de chev. de St-Louis. Il reprit les armes en 1815 sous les ordres du général Lecourbe, qui lui confia la défense d'Huningue. Après avoir tout fait pour conserver une place qu'il ne pouvait plus défendre, il fit porter à l'ennemi des propositions : une capitulat., d'après laquelle la garnison devait se retirer sur l'armée de la Loire, fut signée le 26 août au soir. Le 27 au matin, deux pelotons de canonniers, celui des soldats de ligne, et cinq gendarmes, ayant à leur tête le général, avec les officiers d'état-major, suivis d'une partie des blessés, sortirent de la place, tambour battant, en présence de l'armée ennemie et d'une foule immense de personnes de toutes conditions, étonnées qu'une si faible troupe, qui ne se composait pas de plus de *cinquante hommes valides*, eût pu traiter d'égal à égal avec une armée de 25,000 hommes. Cependant Barbanègre comparut, à l'occasion de cette défense, devant un conseil d'enquête convoqué à Strasbourg en 1815, et qui déclara à l'unanimité que le général était exempt de reproches. Depuis cette époque, il vécut à Paris sans emploi, et mourut en novembre 1830.

BARBARIE (côte de), nom dérivé de l'espagnol *Berberia*, pays des *Berbers*, est celui que les modernes ont donné à l'ancienne Numidie. On comprend sous cette appellat. toute la côte qui s'étend depuis le désert de Barca jusqu'au détroit de Gibraltar. Cette partie de l'Afrique, si florissante et si riche sous l'empire des Romains, gémit aujourd'hui sous le poids de la plus affreuse barbarie, qui lui mérite l'acception commune de son nom. On trouve de l'ouest à l'est l'empire de Maroc, l'ancienne régence d'Alger, celles de Tunis et de Tripoli. Maroc et ses dépendances forment un empire despotique fondé par les Arabes; Tunis et Tripoli composent des républ. aristocratiq., dont les Turks ou janissaires sont les dominateurs, et dont ils choisissent parmi eux le chef. Il en était de même d'Alger, la plus puissante de toutes ces régences, avant sa conquête par les Français (*v.* Alger). C'est au comm. du 5e S. que les Barbares foulèrent le sol de ces contrées, embellies par plus. siècles de civilisation. Genséric avec ses Vandales en chassa les Romains. Ses success. s'en virent dépouillés à leur tour par l'empire d'Orient; bientôt après l'Afrique fut envahie par les Sarrasins; ces nouv. maîtres s'affaiblirent par leurs divisions. Destructeurs par goût, ils infestèrent les côtes de la Méditerranée; enfin, après quelques siècles d'une domination qui ramena la barbarie, ils furent subjugués par les Turks, encore plus barbares qu'eux. Ce fut le corsaire Hayr-Eddyn (Hariadan), fameux sous le surnom de *Barberousse*, qui, success. de son frère, qu'il avait aidé à se rendre maître d'Alger (alors la retraite des Maures chassés d'Espagne et dont cette puissance méditait la conquête), ayant bientôt rangé une partie de la côte sous sa domination, la plaça, vers 1520, sous la protection de la Porte, dont il reçut de ces garnisons turkes qui se recrutent au-dehors et se mélangent par des alliances avec toutes les tribus, sans que leur progéniture, à laquelle ils transmettent leurs fortunes, puisse succéder à leurs priviléges aristocratiq.; garnisons qui, depuis le 17e S., sont en possess. du droit d'élire le chef de l'état, sous la réserve de la confirmation de leur choix par le grand-seigneur, par qui il semble que jusque-là ces nominations étaient faites directement. Elles furent moins destinées, dès l'origine, à défendre les places de la côte contre l'agression du dehors qu'à contenir sous le joug la popul. du pays, mélange de toutes sortes de tribus, tant aborigènes que transplantées par les anciennes migrations ou par celles du moyen-âge, et entre lesquelles, outre les Juifs, les Maures et cette race mixte qui résulte du mélange des Turks avec les autres races, on distingue encore diverses tribus arabes que l'on confond sous la désignation de Bédouins, les *Biscarre*, habitants des confins du Désert au sud du lac *Chott*, les *Beni-Mozaab*, dont la contrée est défendue par des montagnes presque inaccessibles, et qu'on fait descendre des anciens Gétules; enfin les *Cabylè*, race d'origine numido-mauritanienne, et qui se divise en autant de branches que l'Atlas,

dont ils couvrent les parties habitables. Maroc, Fez et Suz ne sont qu'un même empire sous la prem. dénom. Le roi a aussi le titre de sulthan ou d'empereur; il prend le nom de schérif, c'est-à-dire chef de la religion. On sait que l'existence comme états des Barbaresques n'a été que le résultat de la politique des grandes puissances maritimes de l'Europe : elles soudoyaient ces peuples pirates, que leurs rapines n'eussent pas même suffi à sustenter, et souvent elles souffraient leurs injures, pour se servir d'eux au besoin contre le commerce des petites nations avec qui elles étaient en guerre ou en simple rivalité. Les premiers traités de la France et de l'Angleterre avec les pirates barbaresques datent de 1616 et 1682.

BARBARIGO (AUGUSTIN), doge de Venise, succéda en 1486 à Marc, son frère, qui n'avait gouverné que six mois. Il eut un règne très agité, soutint à la fois la guerre contre Charles VIII en Italie, et contre les Turks dans les provinces grecq. de la république, et mourut en 1501. — Nicolas, de la même famille, mort en 1579, ambassad. de Venise à Constantinople, a écrit en lat. la *Vie du cardinal Contarini* et celle *du doge André Gritti*.

BARBARIGO (GRÉGOIRE), créé cardinal en 1660, mort en 1697, év. de Padoue, institua dans cette ville un séminaire pour les jeunes ecclésiast., le dota et le pourvut d'habiles maîtres pour les langues grecq., latine, hébraïque, chaldéenne, arabe, syriaque, et monta une imprimerie garnie de caractères pour toutes ces langues. — Cordora a donné la *Vie* d'un autre card. de cette famille, auteur de livres de piété.

BARBARO (FRANÇ.), sav. littér., né à Venise vers 1398, fut successivem. podestat de Trévise, de Vicence, de Vérone, chargé de plus. ambass. et capit. de Brescia, où il soutint, en 1438, un long siége contre Piccinino, général du duc de Milan, qui fut forcé de le lever. Ses charges import. ne l'empêchèrent pas de cultiver lui-même les belles-lettres qu'il protégeait. Il mourut en 1454, procurateur de St-Marc. On a de lui des *Harangues*, impr. dans divers recueils; *De re uxoriâ*, Paris, 1513, in-4, trad. en franç. par Cl. Joly, Paris, 1667, in-12; un rec. de *lettres*, 1753, in-4, etc. — Ermolao BARBARO, son petit-fils, qu'il ne faut pas confondre avec un autre Ermolao (év. de Vérone et légat d'Eugène IV près le roi de France Charles VII), remplit pour Venise, sa patrie, div. négociations auprès des emper. Frédéric III, Maximilien, et du pape Innocent VIII, qui le nomma patriarche d'Aquilée. Il mourut de la peste à 39 ans, en 1493. On lui doit la correction du texte de l'*Hist. natur. de Pline*, dont il relève souv. les méprises, Rome, 1492, in-fol.; une version latine de *Dioscoride*, où il a réuni toutes les notions des anciens sur la connaiss. des plantes, dont il a le prem. frayé la route. — Daniel, neveu d'Ermolao, et négociateur comme lui, mort en 1570, fut coadjuteur au patriarcat d'Aquilée, et remplit avec distinct. une ambassade en Angleterre et plus. autres missions importantes. A la fois théol., philos., littérat., mathémat. et antiq., il a composé un gr. nombre d'ouvr. sur toutes ces sciences. On estime surtout sa traduction de *Vitruve*, avec des *Commentaires*, Venise, 1567, in-4.

BARBARO (JOSAPHAT), négociateur et voyageur vénitien, mort en 1494, remplit avec distinct. en Asie diverses missions import. pour sa patrie, et publia à son retour la *Relation* de ses voyages en Perse et dans les Indes, Venise, 1543 et 1545, in-8, réimpr. dans la collect. de Ramusio.

BARBAROUX (CHARLES-JEAN-MARIE), convent., né en 1767 à Marseille, se distingua de bonne heure au barreau de cette ville, s'y montra partisan enthousiaste de la révolution, et fut nommé d'abord secrét. de la commune. Déjà en correspond. avec Franklin, il était venu, en 1785, suivre à Paris un cours d'optique sous Marat; et vers le même temps il écrivait, sur les volcans éteints des env. de Toulon, un *Mém.* que l'on a conservé. Député extraord. près de l'assemblée législ. (1ers mois de 1792), il s'affilia au club des jacobins, s'y lia avec les girondins, et se trouva par eux en communicat. avec Roland. Après le 10 août, où il figura activem., Marseille l'élut dép. à la conv., et il y débuta par une accusat. contre Robespierre. Il présenta l'acte énonciat. des crimes imp. à Louis XVI, combattit sa défense, se prononça pour l'appel au peuple, et vota la mort sans sursis. Décrété d'accusat. le 2 juin 1793, poursuivi d'asile en asile, il se tira 2 coups de pistolet, et fut porté mourant sur l'échaf., le 25 juin 1794 à Bordeaux. Pend. sa proscr. il avait composé une *Ode sur les volcans*, ins. au t. II du *Voy. dans le Finist.* On a un fragment de ses *Mém.* sur la journée du 10 août dans la coll. de Baudouin.

BARBATELLI (BERNARDIN), connu aussi sous le nom de *Poccetti*, mort à Florence en 1612, a peint avec succès l'histoire, les fleurs, les animaux et les fruits. Il était élève de Coradi, dit *Ghirlandajo*. On a peu conservé de ses ouvr. de chevalet; mais les nombreuses fresques dont il a embelli plusieurs édifices de Florence subsistent encore. L'une des plus remarq. est le *Miracle du Noyé ressuscité* (cloître de la Nunziata). On trouvera sur les travaux du Poccetti d'amples détails dans l'ouvr. intit. : *Serie degli uomini più illustr. nella pitt., scult. ed archit.*, Florence, 1775, 12 vol.

BARBATO (MARC), de Sulmone, au royaume de Naples, mort en 1362, fut chancelier du roi Robert, et passe pour avoir écrit un vol. de poésies restées MSs.; mais il n'est célèbre que par son intimité avec Pétrarque, qui lui adressa un grand nombre de ses *Lettres* latines. — Pétrone BARBATO, autre poète italien, mort en 1504, écrivit un des prem. en vers *sciolti* (non rimés). Ses poésies, éparses dans div. recueils, ont été réunies en un seul vol. sous le titre de *Rime di Petr. Barbato*, etc., Foligno, 1712, in-8. — BARBATO (Barthél.), de Padoue, n'est cité que comme aut. de quelq. écrits. *Il contagio di Padova* (en 1631), Rovigo, 1640, in-fol.; une *Vie du Tasse*, jointe à *la Jérusalem délivrée*, avec un *commentaire* à chaque chant, Padoue, 1628, in-4.

BARBAULD (Anna-Lætitia), née en 1743 à Kibworth (Leicestershire), morte octogénaire en 1825, a laissé un nom honorable dans la littérat. anglaise. Ses *poésies* sont estimées, et sa prose est d'une clarté et d'une pureté classiques. Elle a écrit beaucoup d'*Hymnes religieuses* et d'*Essais de morale* pour la jeunesse ; ses édit. des moralistes anglais sont faites avec goût, et ses notices y ajoutent un nouveau prix ; elle a publ. aussi la *Correspondance de Richardson* et un *Choix des meilleurs romans,* depuis *Clarisse* jusqu'aux product. contempor. Walter Scott cite souvent ses critiques.

BARBAULT (J.), architecte, a publié plus. rec. estimés d'architecture, tels que *les plus beaux monuments de Rome ancienne et de Rome moderne*, Rome, 1763 et 1778, in-fol., avec l'explic. des pl. — *Recueil* de divers autres monum. de l'Italie, en 166 pl., avec l'explication, Rome, 1770, in-fol. — *Monuments antiques, égyptiens, grecs, romains et étrusques*, Rome, 1783, 94 pl. in-fol.

BARBAUT (Ant.-Franç.), médec. et chirurg. de Paris, où il mourut en 1784, après y avoir démontré 25 ans l'art des accouchements, a laissé : *Splanchnologie*, 1739, in-12. — Un *Cours d'accouchement*, 1776, 2 vol. in-12, etc.

BARBAY (Pierre), profess. de philos. en l'univ. de Paris, mort vers 1665, a donné : *In universam Aristotelis philosophiam comment.*, Paris, 1680, 6 vol. in-12. — *Compendium theolog.*, ibid., 1685.

BARBAZAN (Arnauld-Guilhem), vaillant et habile général sous les règnes de Charles VI et Charles VII, rois de France, surn. *le Chevalier sans reproche*, et le restaurateur du royaume, se distingua de bonne heure par son intrépidité, vainquit, dans un combat singulier donné en l'année 1404, le chevalier de l'Escale, chef des chev. anglais, et reçut du roi un sabre d'honneur avec la devise : *Ut lapsu graviore ruant.* Il défendit ensuite Melun contre le roi d'Angleterre, remporta en 1431, en Champagne, sur les Bourguignons et les Anglais réunis, la victoire la plus compl. que les généraux de Charles VII eussent encore obtenue, et mourut l'année suiv. des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Bulgnéville, près Nancy. Il fut inhumé à Saint-Denis dans le tombeau des rois et avec les mêmes honneurs.

BARBAZAN (Étienne), né en 1696 à St-Fargeau, mort en 1770 à Paris, s'était consacré à l'étude des anc. auteurs franç., depuis le 12e jusqu'au 16e S., et il continua, en société avec l'abbé de la Porte et Graville, le *Rec. alphabét.* commencé par l'abbé Pérau, continué par l'abbé de St-Léger, éditeur du volume C, et par d'autres, Paris, 24 vol. in-12, 1745 et années suiv. Il annonça ensuite dans un prospectus son *Glossaire du nouveau Borel;* mais Sainte-Palaye ayant égalem. annoncé le sien, la concurrence l'intimida, et il ne voulut pas lutter contre un tel adversaire. La biblioth. de l'Arsenal en possède aujourd'hui le MS., moins la 1re partie. Il a publié en outre : *Fabliaux et Contes français des* 12e, 13e, 14e et 15e S., Paris, 1756, 3 vol in-12. — L'*Ordène de chevalerie*, ou *Instruction d'un père à son fils*, in-8, etc. Il s'est surtout attaché dans tous ses ouvr. aux étymologies et à l'origine de la langue française (*v.* Méon).

BARBE (Ste), vierge qu'on croit avoir été martyrisée à Héliopolis, vers 306, sous le règne de Galère, ou, selon Baronius, en 235, sous Maximin Ier.

BARBE (le P.), prêtre de la doctrine chrét., eut le bonheur d'échapper aux massacres de septembre 1792, et mourut un mois après à Chaumont, où il avait professé long-temps les lettres avec distinction. Il est auteur de six livres de *Fables nouvelles*, 1762, in-12 ; de *Fables et Contes philosophiques*, 1776, in-12.

BARBE RADZIVILL, veuve d'un palatin de Trocki, dut le titre de reine de Pologne à la passion qu'elle sut inspirer au fils de Sigismond, qui l'épousa en secret. Ce prince, devenu roi à la mort de son père (1548), la fit reconnaître malgré une vive résistance de la noblesse ; mais elle mourut 6 mois après.

BARBEAU DE LA BRUYÈRE (Jean-Louis), né à Paris en 1710, mort en 1781, a écrit une *Vie du diacre Pâris*, et travaillé pend. plus. années avec Buache le géographe. On lui doit une *Mappemonde historique* qui présente d'un coup-d'œil les révolut. de chaque état. Il a donné des édit. des *Tablettes chronolog.* de Lenglet-Dufresnoy et de la *Géographie moderne* de Lacroix.

BARBÉ-MARBOIS (François, marquis de), prem. présid. de la cour des comptes, pair de France, etc., né en 1745 à Metz, fils d'un direct. de la monnaie, se chargea de l'éducation des fils de M. de Sartines, ministre de la marine, fut ensuite consul-général aux États-Unis, puis intend. de St-Domingue, et se montra dans cette place administrateur habile autant qu'intègre. Sa sévérité lui fit des ennemis de tous ceux qui profitaient des abus. De retour en France, il s'établit à Metz, et fut nommé maire de cette ville en 1790. Chargé peu de temps après par le roi d'une mission diplomat. qui n'eut aucun résultat, il se tint à l'écart pendant la terreur, et fut en 1795 député du département de la Moselle au conseil des anciens, où il s'occupa surtout de l'organisation de la marine et des colonies. Déporté comme royaliste au 18 fructidor, il fut conduit à la Guiane, d'où il ne fut rappelé qu'après le 18 brumaire. Nommé conseiller-d'état, puis en 1801 directeur du trésor public avec le titre de ministre, il fut successivement fait grand-officier de la Légion-d'Honneur, puis comte de l'empire et décoré de différents ordres. Disgracié en 1806 à cause d'une opération financière dont les résultats avaient été désastreux pour le trésor, il fut l'année suivante nommé premier président de la cour des comptes, et mit dans l'exercice de ses fonctions tant de zèle, d'ordre et d'exactitude, qu'il mérita plus. fois d'être cité comme modèle. Nommé sénat. en 1813, il vota l'un des prem. en 1814 la création d'un gouvernem. provis., et pour la déchéance de Bonaparte. Quelques jours après il émit son vœu en faveur des Bourbons. Créé pair en 1814 et confirmé par le roi dans sa dignité de premier présid.

de la cour des comptes, il dut quitter ses fonct. au retour de Bonaparte, et ne les reprit qu'à la 2e rentrée du roi. Admis au cons. privé, il remplaça bientôt M. Pasquier dans la dignité de min. de la justice et garde-des-sceaux, installa le 10 octobre 1815 la cour roy. de Paris, présenta le 16 un projet de loi pour la réorganis. de la cour des comptes, et un autre pour la répress. des cris et actes sédit. Celui-ci fut adopté avec quelq. amendem.; mais le projet sur la cour des comptes, voté par la chambre des pairs, fut rejeté par la chambre des députés au scrutin secret. Commiss. du roi dans le procès du maréchal Ney, il se récusa comme juge. Le 10 mai 1816, il remit les sceaux au roi, et reprit la présidence de la cour des comptes. Créé marquis en 1817, il ne cessa de prendre une part active aux trav. de la ch. des pairs, dont il fut plus. fois un des vice-présid. L'un des fondat. de la société des prisons, il contribua beaucoup à l'amélioration du sort des détenus. Admis à la retraite en 1834, il conserva le titre de prem. présid. honor., et mourut en 1837, justement regretté pour ses talents et ses vertus. Barbé-Marbois a publ. plus. ouvr. sur les finances, sur l'agricult. et sur les colonies. On lui attribue les *lettres* imp. sous le nom de Mme de Pompadour.

BARBERET (Denis), médecin et docteur de la faculté de Montpellier, né en Bourgogne en 1714, pratiqua avec succès à Dijon et Bourg-en-Bresse, et fut médecin de la marine au département de Toulon, où il est mort vers 1780. On a de lui une *Dissert.* sur l'électricité, Bordeaux, 1750. — *Mémoire* sur les maladies épidémiques, Paris, 1766, in-8, et d'autres mémoires couronnés à l'acad. de Lyon, de Besançon, etc.

BARBERINI, famille florentine qui, depuis le pontificat d'Urbain VIII (Maffeo Barberini), occupa un rang distingué dans la noblesse romaine. Deux Antoine et un François furent élevés au cardinalat par ce pape, leur oncle, avec 330,000 écus de rente; un quatrième, Taddeo, fut général de ses troupes. Tant d'honneurs et de richesses ne les satisfaisant pas, ils se rendirent maîtres des duchés de Castro et de Ronciglione, et marchèrent à la tête de 20,000 hommes, commandés par Taddeo, à la conquête du duché de Parme; mais ils furent défaits par les troupes d'Édouard Farnèse, qui ne sut pas profiter de sa victoire. L'année suivante, le cardinal Antoine Barberini ayant été battu par Montecuculli, un traité fut conclu à Venise, qui rétablit chacun dans ses droits. Mais à l'avénem. d'Innocent X, ils perdirent toute leur puissance, et vinrent en France implorer la protection du card. Mazarin, qui fit lever le séquestre mis sur leurs biens et leur conserva la principauté de Palestrine, dont la famille a toujours joui depuis.

BARBERINO (François da), poète toscan, un des meill. de cette prem. époque de la poésie italienne, mourut à Florence en 1348, après avoir occupé diverses charges import. On a de lui un poème intitulé : *Documenti d'amore*, où il enseigne les préceptes les plus essentiels de toutes les vertus. Cet ouvr. a été impr. pour la prem. fois, Rome, 1640, in-4, avec la *Vie* de l'auteur.

BARBERINO (Antoine), surn. *il Vecchio*, cardinal et év. de Sinigaglia, frère du pape Urbain VIII, mort en 1646, a laissé des constitutions synodales.

BARBERINO (François da), cardinal, neveu du pape Urbain VIII, dont il fut légat en France et en Espagne, mort en 1679, évêque de Porto et d'Ostie, et doyen du sacré collége. Il a trad. du grec en ital. les XII liv. de Marc-Aurèle *sur la vie*, Rome, 1675.

BARBERINO (Antoine), surn. *il Giovane*, cardinal, qu'il ne faut pas confondre avec le 1er Antoine, cultiva et protégea les lettres, et mourut en 1671.

BARBEROUSSE, nom donné par les histor. sur les indications des marins français, espagnols et italiens, à deux deys, ou souver. d'Alger, à cause, dit-on, de la couleur de leur barbe. Le premier, dont le véritable nom est Oroush et non Aroudj, comme on le lit dans toutes les biographies, était le fils d'un renégat grec; il commença par exercer le métier de corsaire sur la Méditerranée, et s'y acquit une grande réputat. d'audace et d'intrépidité. Ses nombr. succès lui facilitèrent le chemin à l'usurp. du pouvoir souverain, et il se fit dey d'Alger, après avoir tué celui qui occupait ce trône. Barberousse s'y maintint par ses cruautés et les nouv. victoires qu'il remporta sur les Espagnols et sur les autres souverains des côtes de Barbarie. Il fut tué dans une embuscade que lui tendit le gouverneur espagnol d'Oran, en 1518.

BARBEROUSSE II, dont le vrai nom est Hayr-Eddyn, que des histor. occidentaux ont corrompu en celui d'Hariadan, et d'autres en celui de Cheredin, frère du précéd., lui succéda dans la souveraineté d'Alger. Craignant un soulèvem. général dans ses états, il se mit sous la protection du sulthan de Constantinople, Sélim Ier, qui changea son titre en celui de pacha, ou vice-roi, et lui envoya 2,000 janissaires pour sa garde. Barberousse, après avoir exercé avec succès de nombr. pirateries sur la Méditerranée, fut appelé par le sulthan Soliman II au commandem. général de la marine turke. Il ravagea les côtes d'Italie, jeta l'épouvante dans Rome, revint sur les côtes de Barbarie, et prit Biserte et Tunis, qui passèrent sous la dominat. de Soliman; mais Charles-Quint, à la tête d'une armée formidable, et l'amiral Doria, forcèrent Barberousse et les Turks à abandonner cette dern. conquête. L'amiral othoman se vengea de cet échec en se portant sur le roy. de Naples et la Sicile qu'il ravagea; il parut ensuite devant Gênes, que la contenance de Doria ne lui permit pas d'attaquer; il retourna sur les côtes d'Italie, et rentra enfin dans Constantinople avec 7,000 prisonniers. Ce fut sa dernière campagne; il mourut bientôt après de ses débauches en 1546.

BARBESIEU (Richard de), troubadour de Saintonge, mort dans le 14e S., a célébré dans ses vers, sous le nom de *Miels de Donna*, la meill. dame, l'épouse de Geoffroi de Tonai, riche baron de son pays. Millot mentionne 14 chansons de ce poète.

Raynouard en a publ. 3 dans le *Choix de poésies des troubad.*, III, 453-58.

BARBÉSIEUX (L.-F.-M. LE TELLIER de), 3e fils du marquis du Louvois, lui succéda à 23 ans dans le ministère de la guerre. Il montra d'abord beauc. de pénétration et d'activité, et, malgré l'épuisem. du roy., mit Louis XIV en état d'entreprendre le siége de Namur à la tête d'une armée de 100,000 hommes. Mais, à la paix de Ryswick, il négligea les affaires publ. pour ses plaisirs; et le roi, mécontent de lui, méditait sa disgrâce, lorsqu'il mourut en 1701 à 33 ans, épuisé par tous les genres d'excès.

BARBETTE (PAUL), chirurg. et méd. d'Amsterdam dans le 17e S., avait adopté la méthode exclusive de guérir toutes les maladies par les sueurs. Ses ouvr., assez nombreux, d'abord bien accueillis et trad. dans presque toutes les langues, sont aujourd'hui négligés ou plutôt oubliés entièrement. Mangel les a réunis sous ce titre : *Opera omnia medica et chirurgica cum notis et observat.*, etc., Genève, 1682.

BARBEU-DUBOURG (JACQUES), méd., né à Mayenne en 1709, et mort à Paris en 1779, a publié une *Gazette de médec.* dont les prem. feuilles parurent en 1761; un *Système de botanique*, 2 vol. in-12; *Aphorismes de médecine*, 1780, in-12; *Chronographie* avec une carte des révol. des empires, in-12; *Code de la raison humaine*, Paris, 1774, in-8, et 1789, in-12. — *Petit calendrier de Philadelphie*. Il était lié avec Bolingbroke, dont il a trad. les *Lettres sur l'hist.*, et avec Franklin dont il a publ. les *OEuvres*, trad. par l'Écuy. On a quelq. *Lettres* de Barbeu dans la correspond. de Franklin.

BARBEY (MARC LE), médecin de Bayeux, préserva son pays de la peste, et ne voulut point secourir l'armée des ligueurs, affligée de ce fléau, ce qui lui valut sous Henri IV la place de prem. médecin. Il mourut vers 1600.

BARBEYRAC (CHARLES), célèbre médecin, né à Céreste en Provence, devint prof. à Montpellier. Locke, qui était lié avec lui, le comparait à Sydenham. Il mourut en 1699. Il n'a publ. que deux ouvr. qui sont : *Traité de médecine*, etc., 1654; *Quæstiones medicæ duodecim*, 1658, in-4.

BARBEYRAC (JEAN), né à Béziers en 1674, de parents calvinistes, fut conduit en Suisse à l'époque de la révocat. de l'édit de Nantes. Il professa les b.-lettres au collége français de Berlin, le droit public à Groningue, et mourut en 1729, membre de la société royale de Prusse. Barbeyrac était savant et laborieux; mais les incorrections, et surtout l'aridité de son style, rendent la lecture de tous ses ouv. égalem. fastidieuse. Il a laissé une *Traduct. du droit de la nature et des gens*, Londres, 1740, 3 vol. in-4. — *Des droits de l'homme et du citoyen* de Puffendorff, 1741, 2 vol. in-12. — *L'Hist. des anciens traités*, 1739, in-fol. — *Traité du droit de la guerre et de la paix*, trad. de Grotius, etc., Amsterdam, 1729, 2 vol. in-4. — *Traité du jeu*, 1737, 3 vol. in-12. — *Traité de la morale des Pères*, 1728, in-4. — Une *Version du traité latin de Cumberland sur le droit naturel*, Amsterdam, 1744, in-4. Il fut un des coopérateurs de la Biblioth. raisonnée des ouvr. des savants de l'Europe, publ. à Amsterdam, de 1728 à 1753, 52 vol. in-12.

BARBIANO (ALBÉRIC Ier, comte de), gr. connétable de Naples, rétablit dans le 14e S. l'honneur des armes ital., et fonda la compagnie de St-George, avec laquelle il remporta en 1379 une victoire sur les Bretons. Ce fut d'elle que sortirent les Sforza, les Ugolotto, et tant d'autres fameux capitaines de cette époque. — Albéric II, son fils, suivit d'abord la cause des Florentins; mais ayant été vaincu par Ange de la Pergola, gén. du duc de Milan, il embrassa le parti de ce prince, et défit les troupes de Florence qu'il n'avait pu conduire à la victoire.

BARBIANO (JEAN), frère du précéd., et son élève dans l'art militaire, se rendit coupable d'un crime qui donne une idée de la barbarie des factieux de l'Italie à cette époque. Il servait le parti d'Azzo d'Este contre Nicolas III dans les guerres civiles de Ferrare. Les émissaires de ce dernier lui promettent les châteaux de Lugo et de Consalice s'il veut assassiner ce marquis Azzo. Il accepte la proposit., en prévient en même temps son ami, fait inhumainem. massacrer à sa place un domestique qui lui ressemblait, et vient demander le prix du sang, qui lui est accordé.

BARBIÉ DU BOCAGE (JEAN-DENIS), géographe, né en 1760 à Paris, perfectionna son instruction dans le commerce du célèbre d'Anville, dont il fut le seul disciple. Les topographies de Milet, d'Halicarnasse, de Mitylène, et plus. notices insérées dans le premier vol. du *Voyage pittoresque de la Grèce*, par M. de Choiseul-Gouffier, le firent connaître des savants, et particulièrement de l'abbé Barthélemy, qui lui fit obtenir une place au cabinet des médailles, et le chargea de dresser l'atlas du *Voyage d'Anacharsis*. Privé de son emploi et incarcéré momentaném. en 1793, Barbié ne discontinua point ses utiles travaux. En 1802, il fut attaché au dépôt de la guerre, et chargé de la confection de la carte de la Morée; et l'année suivante il obtint la place de géographe des affaires étrangères. Admis à l'Institut en 1808, puis nommé profess. à la faculté des lettres de l'académie de Paris, il devint successiv. membre de plus acad., et reçut en oct. 1814 la décorat. de la Lég.-d'Honn. Outre les nombreuses cartes qu'il a dressées, et parmi lesquelles on distingue celles dont il a enrichi plus. ouvr. de Sainte-Croix, les *Commentaires de César* dans la collect. des *Classiques latins*, et les *Traités* d'Hippocrate, publ. par le docteur Koray, Barbié du Bocage a fourni un gr. nombre d'*art.* au *Moniteur*, au *Magasin encyclopédique* et au *Mémorial topographique*. Il lut aussi à l'académie des inscript. divers *Mémoires* intéressants, notamm. ceux sur la plaine d'Argos et sur la longueur du mille romain. Il concourut encore à enrichir, par des *Dissertations* sur OEnoé, Phylé et Éleuthère, la *Topographie de la bataille de Platée*, de M. Spencer Stanhope; dressa pour l'ouvr. de M. Melling des plans itinéraires et topographiques du Bosphore de Thrace, de ses rivages

et de la mer de Marmara, et se chargea, de concert avec M. Letronne, de terminer le beau *Voyage pittoresque de la Grèce*, qui avait commencé sa réputation, et que la mort de M. de Choiseul-Gouffier laissait incomplet. Ce furent ses derniers travaux. Il mourut en 1825. Son *Éloge* a été prononcé à l'Institut par Dacier, et à la société de géographie par M. de Larenaudière.

BARBIER-D'AUCOUR (Jean), de l'Acad. franç., né à Langres vers l'année 1641, répétiteur au collége de Lizieux, voulut ensuite s'adonner au barreau; mais la mémoire lui ayant manqué au comm. de sa 1re plaidoirie, il se renferma dans son cabinet. On estime ses deux *factums* pour un pauvre domestique nommé Lebrun, injustem. condamné à mort comme ayant assassiné sa maîtresse, et qui mourut des suites de la question. Dès l'âge de 24 ans il s'était fait connaître par une *Satire* en vers contre les jésuites; quelq. années après il comp. les *Sentiments de Cléanthe*, Paris, 1671 et 1672, 2 vol. in-12, réimpr. en un vol., 1730 et 1760, excell. critique des *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* du P. Bouhours, qui voulut vainem. en empêcher la publicat. Maltraité de la fortune, il fut obligé pour subsister d'épouser la fille de son libraire, dont il n'eut point d'enfants. Il mourut en 1694. Ses autres écrits ne sont qu'un recueil de pièces critiques et facétieuses, oubliées aujourd'hui.

BARBIER (Marie-Anne), née à Orléans, cultiva la littér. et la poésie, et vint s'établir à Paris où elle donna au théâtre: *Arni et Pactus*, *Cornélie*, 1703; *Tomyris*, 1707; *la Mort de César*, 1709, trag.; la conduite en est assez régulière, et les sujets sont bien choisis; mais on sent la faiblesse de l'auteur, qui tâche d'élever les vertus de son sexe, et se jette dans l'exagération et l'enflure. Elle donna aussi le *Faucon*, comédie; *les Fêtes de l'été*, opéra; *le Jugement de Pâris* et *les plaisirs de la campagne*, ballets en trois actes joués en 1719. Toutes ses pièces ont été réunies en un vol. in-12, Paris, 1755. Elle mourut en 1745.

BARBIER (André), méd., né à Vesoul, est aut. d'une *Dissert. sur les eaux minérales* découv. près de cette ville, Vesoul, 1731.

BARBIER (Victorin), sculpteur de Florence du 18e S. Le couvent de la Trinité de cette ville possède de cet artiste une *Descente de croix* en marbre.

BARBIER (Antoine-Alexandre), anc. biblioth. du conseil-d'état et de l'empereur, puis administ. des biblioth. particulières du roi, né en 1765 à Coulommiers (Brie), termina ses études au séminaire Saint-Firmin, à Paris. Ayant embrassé l'état ecclésiast., il fut nommé en 1791 curé de La Ferté-sous-Jouarre. Prêtre constitutionnel, Barbier, au fort de la terreur, fléchit sous le malheur des temps et se maria. Le dép. de Seine-et-Marne le désigna en 1794 comme élève de l'école normale, et il vint en cette qualité à Paris, où, par le crédit du libraire Barrois l'aîné, avec qui son goût pour les livres l'avait mis dès-lors en relation, il fut nommé membre de la commission temporaire des arts adjointe au comité d'instruction publique, section de bibliographie. Il fut préposé en 1798, par le ministre de l'intérieur, François de Neufchâteau, à la conservat. du dépôt provisoire, formé par lui, de la biblioth. du directoire exécutif, et, lorsque plus tard cette biblioth. fut donnée au conseil-d'état, sous le gouvernem. consulaire, il y resta attaché en la même qualité de conservateur, que lui continua Napoléon. Après le concordat de 1801, A.-A. Barbier s'était empressé de solliciter du pape une bulle qui le déliât décidém. de ses vœux ecclés.: il l'obtint. Chargé de la formation de diverses bibliothèques particulières de Paris, Rambouillet, Trianon, Compiègne et Fontainebleau, il eut en 1807, avec le titre de bibliothécaire particulier du monarque, l'administration de ces établissements, ainsi que de celui de Saint-Cloud, qu'il mit dans un nouvel ordre. La croix de la Légion-d'Honneur lui fut accordée en 1821. Au titre de bibliothécaire du conseil-d'état, qui lui avait été conservé, il réunissait également depuis la restauration celui d'administrateur des biblioth. particulières du roi. Cependant, au mois de septembre 1822, il fut mis à la retraite. Depuis lors sa santé dépérit graduellement, et il mourut d'un anévrisme en 1825. Sa femme l'avait précédé de quelques mois au tombeau. Ses princip. publicat. sont: *Catalogue de la bibliothèque du conseil-d'état*, Paris, an XI (1803), 2 t. en un vol. in-fol. — *Dictionnaire des ouvr. anon. et pseud. composés, trad. et publ. en français et en latin, avec les noms des auteurs, traduct. et édit., accompagné de notes hist. et critiq.*, ibid., 1806-1808, 4 vol. in-8; 2e édit., 1822-26, 4 vol. in-8. — *Nouv. Bibliothèque d'un homme de goût, entièrem. refondue* (en société avec Desessarts), ibid., 1808-10, 5 vol. in-8. — *Dissertat. sur 60 trad. franç. de l'Imitation de J.-C., suivie de considérat. sur l'aut. de l'Imitation* (par M. Gence), ibid., 1812, in-12. — *Supplément à la correspondance littér. de MM. Grimm et Diderot*, ibid., 1814, in-8. — *Nouveau Supplément au Cours de littérat. de La Harpe*, ib., 1818, in-8. — *Examen critique et complém. des dictionn. histor. les plus répandus*, etc., ibid., 1820, in-8. Tous les *Opusc.* qu'il a fait impr. isolément avaient déjà paru, soit dans le *Mercure de France*, soit dans le *Magasin* ou la *Revue encyclop.*, recueils qui le comptèrent parmi leurs rédacteurs.

BARBO (Louis), né en 1381, fils d'un sénateur de Venise de la même famille que le pape Paul II, établit la réforme parmi les élèves réguliers de St Augustin, devint év. de Trévise, et mourut dans cette ville en 1443. On a de lui des *discours* et des *méditations*.

BARBO (Paul), noble Vénitien, orateur latin, né vers l'an 1415, et frère de Pierre Barbo, qui devint pape sous le nom de Paul II, remplit les premiers emplois de sa république, et mourut à Venise en 1464, peu de jours après l'élection de son frère à la papauté.

BARBO (Marie), cousin germain de Paul II, fut successiv. patriarche d'Aquilée, év. de Palestine,

et card. en 1467, remplit div. négociations avec autant de sagesse que d'esprit.

BARBO (PAUL), dominicain, s'est fait connaître par des ouvr. sur la philos. d'Aristote, et par une édit. des *Opuscules de St Thomas*. Il mourut à Crémone en 1494.

BARBO (J.-B.). Deux poètes ital. du 17e S. ont porté ces noms. Le prem., de Padoue, est auteur d'une trad. en vers *sciolti* du poème de Sannazar, *De partu Virginis*, et de div. pièces de poésies impr. dans les recueils du temps. L'autre, de Ravenne, a laissé quelq. pièces insérées dans les *Rime scelte de' poeti ravenneti*.

BARBOSA (ÉDOUARD), géogr. et voyageur portugais, né en 1480, recueillit des renseign. précieux sur l'Asie-Méridionale, rédigea en 1516 la relation de ses voyages, accompagna Magellan dans son voyage autour du monde, et fut assassiné dans l'île de Zèbre en 1521.

BARBOSA (ARIAS), littérat. portugais, mort en 1540, est aut. de *poésies* latines, petit in-8; d'un *commentaire* sur Arator, et d'autres ouvrages.

BARBOSA (PIERRE), né dans le diocèse de Brague en Portugal, professa le droit avec éclat à l'univ. de Coimbre, fut nommé chancelier du roy., et mourut en 1606. Il a laissé des *Commentaires* sur divers titres du *Digeste : de Judiciis*, Lyon, 1622, in-fol. — *De soluto matrimonio*, Madrid, 1595.— *De Legatis et substitut.*, Lyon, 1624, in-fol. — *De Donationibus*, Francfort, 1625, in-fol.

BARBOSA (EMMANUEL), avocat du roi de Portugal, mort en 1638 à l'âge de 90 ans, est aut. de *Commentaires* sur les lois portugaises.

BARBOSA (AUGUSTIN), fils du précéd., né à Guimaraens en 1590, égala son père dans la connaiss. du droit civil et du droit canonique. Philippe IV lui donna l'évêché d'Ugento dans la terre d'Otrante en 1648; il mourut l'année suiv. On a de lui : *de Officio episcopi*, et plusieurs autres *traités*. Ses ouvr. ont été impr. à Lyon, 1716, et ann. suiv., 16 tom. in-fol.

BARBOSA (ANTOINE), relig. portugais, missionn. à la Cochinchine, a donné un *Dictionn.* de la langue de ce pays, Rome, 1651, in-4.

BARBOSA (dom VINCENT), autre théatin de Lisbonne, mort en 1711, est aut. d'un ouvr. curieux intit. : *Relation de la nouvelle mission de Borneo*, Lisbonne, 1692, in-4.

BARBOSA (dom JOSEPH), théatin, historiog. de la maison de Bragance, a donné en portugais une *Histoire des reines de Portugal et des ducs de Bragance*, 1727, in-4.

BARBOSA-MACHADO (DIÈGUE), érudit portugais, membre de l'acad. d'histoire de Lisbonne, a publ. une édit. des *Mémoires du roi Sébastien*, 4 vol. in-4, et de la *Biblioth. des auteurs portugais*, 1741-1752, 4 vol. in-fol.

BARBOT (JEAN), voyageur français, est auteur d'une *Description* de l'Amérique française et anglaise, qu'il composa d'après les matériaux qu'il avait rassemblés dans ses voyages pour les compagnies françaises des Indes-Orientales. Il la rédigea d'abord en franç.; mais après la révocat. de l'édit de Nantes, il passa en Angleterre. Elle a été publ. dans la *collect. des voyages* de Churchill, Londres, 1732, 7 vol. in-fol.

BARBOTAN (CARRIS, comte de), ancien maréchal-de-camp, et dép. de la noblesse de Dax aux états-génér. de 1789, siégea au côté droit de l'assemblée constituante. Accusé d'être à la tête d'une conspirat. factice, et traduit devant le tribunal du Gers, il avait été acquitté unanimement, lorsque le féroce Dubarran, révolté de cet acte de justice, fit casser les juges et renvoyer le comte de Barbotan devant le trib. révol., qui le fit périr sur l'échafaud.

BARBOU. Cette famille remonte jusqu'au 16e S. Jean, imprim. à Lyon, donna en 1539 les *OEuvres de Clément Marot*, petit in-8. — Hugues, fils de Jean, imprim. à Limoges, donna en 1580 une édit. des *Lettres de Cicéron à Atticus*.—Jean-Joseph fut le prem. des typographes de ce nom qui se fixa à Paris en 1704. — Joseph, son frère, imprimeur et libraire, mourut en 1737; sa veuve lui succéda. — Joseph-Girard, neveu des deux précéd., prit l'imprimerie de Joseph son oncle. C'est lui qui entreprit la collection des classiques-Barbou, publ. de 1755 à 1775, et un grand nombre d'autres édit. estimées. —Son neveu Hugues lui succéda. Il est mort en 1808.

BARBOU (GABRIEL), lieut.-gén., né à Abbevile en 1761, mort en 1827, s'enrôla comme soldat en 1789. Général de brigade dans l'armée de Sambre-et-Meuse en 1797, il se distingua à l'affaire d'Hettersdorf. Sa campagne la plus glorieuse fut celle de 1799, dans la Nord-Hollande, sous le général Brune, à la suite de laquelle il fut nommé général de division. En 1801, on l'envoya en Franconie, sous les ordres d'Augereau, et plus tard il remplaça Ney en Suisse. En novembre 1804, il commanda une division du camp de Boulogne, et l'année suivante il succéda à Bernadotte dans le commandement de l'armée de Hanovre. A la paix de Presbourg, il fut nommé commissaire auprès du gouvernement hanovrien, et pourvu en 1810 du gouvernement d'Ancône. A la restauration, il obtint le commandement de la 13e division militaire en Bretagne.

BARBOUR (JEAN), théologien et poète écossais, né en 1316, mort en 1396, fut chapelain de David Bruce qui l'employa, dans plus. ambassades. Il a écrit en vers la Vie et les actions de ce prince; Pinkerton en a donné une édit., 1790, 3 vol. in-12, d'après un anc. MS., av. des notes et un gloss., laquelle est annoncée comme la prem. édit. auth. Sir Walter Scott cite souvent Barbour dans son roman de *l'Antiquaire*.

BARBUD, music. persan, sous la 7e dynastie des rois de Perse, inventa une sorte de lyre appelée de son nom Barbud.

BARBUO' ou BARBO SONCINO (SCIPION), gentilhomme et jurisc. de Padoue, est aut. d'un ouvr. intit. : *Sommario delle vite de' duchi di Milano*, Venise, 1584, in-fol.

BARBUOT (JEAN), médec. de la faculté de Montpellier, né en Bourgogne en 1629, mort en 1665, a

laissé une notice en latin sur les vertus et qualités des eaux de Sainte-Reine près Semur (Côte-d'Or), Paris, 1661, in-12.

BARCALI, surnom de *Mohammed-Ben-Pir-Ali,* musulman du 16e S. (10e de l'hég.), a composé un gr. nomb. d'ouvr. sur les *principes religieux du mahométisme,* etc.

BARCELLA (Louis), jés., né dans le Brescian, mort général de son ordre en 1522, passait pour le plus sav. de son temps dans les lang. grecq., hébraïque et chaldaïque.

BARCHAM, roi de l'Assyrie occident. vers 1824 av. J.-C., conquit une partie du roy. de Ninive et d'Arménie, mais fut vaincu et tué par Aram, roi de ce pays.

BARCHAM, sav. théologien et antiquaire anglais, mort en 1642, ministre à Bocking, travailla à l'*Histoire de la Grande-Bretagne*, publ. par J. Speed. L'université d'Oxford possède aujourd'hui sa riche collect. de médailles.

BARCIA (André Gonzalès de), sav. écriv. espagnol, est aut. de *Mémoires* pour servir à l'hist. de la *Floride, du Mexique,* etc., publ. sous le nom de *Gabriel de Cardenas,* Madrid, 1725.

BARCKAUSEN ou BARCHUSEN (Jean-Conrad), médec. et chimiste, né à Horn, dans la Westphalie, en 1666, fut employé comme médec. dans les troupes vénitiennes en Morée, et finit par se fixer à Utrecht, où il donna des leçons de chimie jusqu'à sa mort, arrivée en 1723. Il est aut. d'*Éléments de chimie.* Leyde, 1703, in-8, et 1718, in-4; d'une *Histoire de la médecine,* ibid., 1723, in-4, et de quelq. autres ouvrages.

BARCLAY ou BERCLEY (Alexandre), écrivain écossais, suiv. quelq. biogr., mais plus probablem. issu de la famille de Bercley dans le Glocestershire, voyagea en Allemagne, en Italie et en France. A son retour, il fut prêtre du monastère de Ste-Marie Ottery dans le Devonshire, et plus tard moine d'Ély. En 1546, il fut présenté à la cure de Baddow Magna, dans le comté d'Essex, et en 1552 à celle de Allhallows; mais il mourut quelques semaines après à Croydon, dans un âge très avancé. Ses ouvr. sont: *le Miroir du bon ton*, contenant les quatre *vertus cardinales,* compilation qu'il traduisit en anglais du latin d'Antoine Mancinelli, in-fol., S. D.; *Guerre de Jugurtha,* par Salluste, trad. en angl.; *le Château du Travail habité par la Richesse, la Vertu et l'Honneur,* trad. du franç. de Gringore; *le Vaisseau des fous,* trad. en partie de Sébastien Brandt; plus. églogues, dont une sur les *misères des courtisans et des cours,* trad. du lat. d'Æneas Sylvius.

BARCLAY (Guillaume), conseiller et maître des requêtes du duc de Lorraine, né à Aberdeen en Écosse en 1543, étudia sous Cujas à Bourges, et professa ensuite lui-même le droit à Pont-à-Mousson et à Angers, refusant constamm. les offres brillantes du roi Jacques Ier, à condit. qu'il embrasserait la relig. anglic. Il mourut en 1605. Ses ouvr. les plus connus sont *de Potestate papæ,* Rome, 1610, trad. en franç. 1688, in-12. — *De regno et regali potestate,* Paris, 1600, in-4.

BARCLAY (Jean), fils du précéd., né à Pont-à-Mousson en 1582, fut à la fois un savant écriv. et un poète distingué. Étant passé en Angleterre après la mort de son père, il plut à Jacques Ier, qui lui donna des emplois considér., et ne le força pourtant pas à quitter sa relig. Ce fut un des plus redoutables advers. du card. Bellarmin, qu'il suivit au tomb. en 1621. Tel était son mérite, et l'estime qu'on faisait de sa science, que, malgré ses écrits contre l'ultramontanisme, Paul V l'appela à Rome. Ses ouvr. les plus import. sont *Euphormion,* satire latine en deux liv., dont les meill. édit. sont celles d'Elzevir, 1637, in-12, et de Leyde *cum not. varior.*, 1674, in-8, trad. en franç. par Bérault, 1640, in-8. — *Argenis,* roman en prose et en vers, est son meill. ouvr., Leyde, 1636, in-12, et 1659, in-8. La meill. trad. franç. est celle de Savin, Paris, 1776, 2 vol. in-8. — Deux liv. de poésies in-4. *Icon animorum,* Londres, 1614, trad. en franç. Paris, 1625, in-8.

BARCLAY (Robert), célèbre quaker, né à Gordons-Town en Écosse, en 1648, mort en 1690, fut envoyé jeune à Paris, où son oncle, princip. du collége écossais, tâcha de l'attirer à la relig. rom.; mais son père se hâta de le rappeler. En 1670, il publ. sous ce titre: la *Vérité vengée,* un traité pour défendre la secte à laq. il était attaché. On lui doit encore: *Catéchisme* et *Confession de foi.—L'Apologie des quakers,* Amsterd., 1676, trad. en angl., 1678, et en franç., 1702, in-8.

BARCLAY DE TOLLY, feld-maréc. et ministre de la guerre en Russie, parvint rapidem. au grade de gén.-major, se distingua dans la campagne de 1806 et 1807 en Allem., remplaça Kutusow dans le commandem. en chef, en 1813, et dirigea la fameuse journée de Leipsig, si désastreuse pour la France. Il commanda ensuite l'armée russe dans la Champagne en 1814, et jusqu'à la capitale, fut élevé alors à la dignité de feld-maréc., rentra de nouveau en France à la tête de l'armée russe après la bataille de Waterloo, reçut le titre de prince, et mourut en 1818.

BARCO (Alexis), peintre espagnol du 17e S., excellait dans le paysage, et peignait avec une grande facilité.

BARCO-CENTENERA (Martin del), prêtre espagnol dont on a une *Hist. de la riv. de la Plata*, depuis sa découv., juqu'en 1581, Lisbonne 1602. — Un général bavarois de ce nom est mort en 1809 dans la campagne du Tyrol.

BARCOCHÉBAS, fameux imposteur juif, qui, parvenu à se faire passer pour le Messie, profita de son ascendant pour exciter une révolte, et se mit à la tête d'une nombreuse armée avec laquelle il résista long-temps aux Romains; mais il fut enfin défait et tué par Jules-Sévère, l'an 36 de J.-C.

BARCOS (abbé Martin de), neveu du célèbre abbé de Saint-Cyran, très attaché comme lui à la cause de Port-Royal, lui succéda dans son abbaye, et mourut en 1678. Ses product. les plus import. sont la *Grandeur de l'Église romaine,* 1645, in-4. — *Traité de l'autorité de saint Pierre et de saint*

Paul, 1645, in-4. — *L'Exposition de la foi de l'Église sur la grâce et la prédestination*, Cologne, 1695, in-12, et 1700, in-8.

BARD (JEAN), médec. améric., mort en 1799, vint courageusem. pratiq. son art à New-York dans le temps que la fièvre jaune faisait ses plus grands ravages et éloignait tous les médecins.

BARDANE ou VARDANE, roi des Parthes, l'an de J.-C. 47-50, élu par le peuple à la place de Gotarzès, se signala par de gr. exploits, mais se fit détester de ses sujets, qui le firent périr.

BARDANE, surn. *le Turk*, général des troupes d'Irène, se fit proclamer emper. vers 803; mais obligé de se soumettre à Nicéphore, qui s'était fait proclamer vers le même temps à Constantinople, celui-ci lui fit crever les yeux.

BARDAS, frère de l'impératrice Théodora, oncle de Photius, rétablit dans l'empire les sciences et les lettres, mais se montra fourbe, cruel et ambitieux. Il assassina, en 856, un général de l'emper. Michel, pour s'emparer de sa place, fut cause de la disgrâce de Théodora, et fit déposer le patriarche St Ignace pour mettre à sa place Photius. Il périt assassiné par Basile-le-Macédonien, en 866.

BARDAS-SCLÉRUS, gén. et conseil.-d'état sous l'emper. Jean Zimiscès, se révolta après la mort de ce prince contre Basile II et Constantin-le-Jeune, et se fit proclamer emper. en 975. Vaincu par Bardas-Phocas, il se joignit ensuite à ce dernier, qui avait pris la pourpre, et partagea l'emp. avec lui; mais sa mort le rendit enfin à son devoir, et il alla se soumettre à Basile, qui le traita honorablem. et lui conserva sa charge de gr.-maître du palais.

BARDE (JEAN de LA), diplomate et écriv., mort à Paris en 1692, fut successiv. premier commis des affaires étrang., député au congrès d'Osnabruck, ambassadeur en Suisse. Il écriv. en lat. l'*Histoire* de son temps, de 1643 à 1653, Paris, 1671, in-4.

BARDES, prêtres et poètes des Gaulois, étaient en grande vénération chez ces peuples.

BARDESANE, hérésiarque du 2e S., né en Syrie, fut d'abord sectat. de Valentin, qu'il combattit ensuite, et créa une nouvelle secte. Ses disciples prirent le nom de bardésianites. Eusèbe a conservé dans sa *Préparation évangélique* un morceau fort curieux de cet hérétique contre l'astrolog. Abidas. — Son fils Harmodius accrut encore ses erreurs par de nouv. opinions. Ce fut pour affaiblir le dangereux effet que produisait parmi le peuple leur doctr., qu'ils avaient mise en vers, que St Ephrem, diacre d'Édesse, mit en vers et en musique la doctrine de l'Église.

BARDET (PIERRE), av., mort à Moulins en 1685, a publié un *Recueil d'arrêts*, 2 vol. in-fol., Avignon, 1773.

BARDI (JEAN), littérat. de Florence, fut membre de l'acad. de la Crusca, et cultiva les mathém., les belles-lettres, la poésie et la langue grecque. On croit qu'il mit en vogue les représent. tragiq. en musique. On a de lui : *Discorso sopra il giuoco del Calcio fiorentino*, Venise, 1580; des *poésies*; une *comédie*, etc. — BARDI (Pierre), son fils, fut aussi de l'acad. de la Crusca, et a laissé : *Discorsi di Massimo Tirio filosofo platonico*, Venise, 1642, in-4. — Un *Poème burlesque* dans leq. il tourne en ridicule les hauts-faits des paladins, etc. — BARDI (Ferdinand de) fils du précéd., mort en 1681, fut chambell. et conseiller du gr.-duc de Toscane Ferdinand II, et s'occupait aussi de littér. On a de lui une *Oraison funèbre de François de Toscane*, en ital., et d'autres écrits sur les événem. de son temps.

BARDI (JÉRÔME), camaldule, et curé d'une paroisse à Venise, où il mourut en 1594, est aut. de plus. ouvr. d'hist., entre autres : *Cronologia universale dalla creazione d'Adamo sino al* 1581, Venise, 2 vol. gr. in-fol. L'auteur abrégea lui-même son ouvr. — *Vittoria navale di Venezia contra imperadore Ottone*, Venise, 1584, in-4. — La *traduct.* en ital. du *Martyrologe romain*, 1585, in-4.

BARDI (FRANÇOIS), jésuite de Palerme, mort en 1661, fut attaché au trib. de l'inquisit. en Sicile. On a de lui des *Questions sur la Théologie morale*, un *Traité de la conscience*.

BARDI (JÉRÔME), prêtre et médecin ital., mort vers 1667, professa avec éclat la philosophie dans l'univ. de Pise. Ses ouvr. ont rapport à la philos. et à la médec., qu'il professa à Rome; son poème de *Xaverius Peregrinus* lui valut de la part d'Alexandre VII une pension de 50 écus romains.

BARDI (DEA de'), religieuse de Florence, cultiva dans le 15e S. la poésie ital.; elle n'est connue que par une *Ode* ou *Canzone sur la mort d'un geai*.

BARDIN (PIERRE), memb. de l'Acad. franç., se noya en 1637 en voulant sauver M. d'Humières qui avait été son élève. Il a laissé quelq. ouvrages de littérat. qui font plus d'honneur à son cœur qu'à ses talents.

BARDIN (PIERRE), né à Genève en 1696, mort en 1747, travailla en société avec Manget à la *Bibliotheca medica*.

BARDIN (JEAN), peintre d'hist., né à Montbar en 1732, fut élève de Lagrenée et Pierre. Un tableau de *Ste Catherine au milieu des docteurs* lui ouvrit les portes de l'acad. de peinture, comme le tableau de *Tullie faisant passer son char sur le corps de son père* lui avait ouvert celles de l'école de Rome. Placé à la tête de l'école d'Orléans av. la révolut., il la soutint à ses frais pend. cette désastr. époque, fut nommé corresp. de l'Institut à sa format., et mourut en 1809. Il a laissé une précieuse collect. de dessins restés dans sa famille.

BARDON DE BRUN (B.....), est aut. d'une trag. en 5 actes et en vers, intit. : *St. Jacques*, Limoges, 1596, in-8.

BARDOZZI (JEAN de), anc. direct. du gymnase royal, conservat. de la biblioth. de Lentschau en Hongrie, mort à Pest en 1821, âgé de 81 ans, a laissé plusieurs écrits intéress. sur l'*Histoire de Hongrie*.

BARDYLIS, chef de brigands, devint souver. de l'Illyrie, vainquit Perdiccas, roi de Macédoine, et s'empara de ses états l'an 359 avant J.-C. Mais Philippe, frère de Perdiccas, lui enleva ses conquêtes,

et l'on croit qu'il ne survécut pas long-temps à sa défaite.

BARDZINSKI, dominicain polonais, traduisit en vers polonais la *Pharsale* de Lucain, les *tragédies* de Sénèque, et, partie en prose, partie en vers, la *Consolation* de Boëce. Ces différ. traduct. furent impr. à Thorn, 1691 à 1696.

BAREBONE (P.-G.), fanatique, fut un des membres les plus furieux du parlem. de Cromwell, et fit, à la tête d'une populace effrénée, trembler Monk lorsqu'il vint rétablir la royauté; mais ce gén. le fit bientôt rentrer dans l'obscurité dont il n'était sorti que par ses crimes.

BARENNES (RAYMOND de), né à Bordeaux, procur.-syndic du départ. de la Gironde en 1790, fut député à l'assemblée législat., et membre du conseil des cinq-cents où il fit plus. rapports sur des matières judiciaires. Il mourut membre du conseil des prises, en 1800.

BARENTIN (C.-L.-F. de P. de), avocat-gén. au parlem., et présid. de la cour des aides, fut en 1788 nommé garde-des-sceaux en remplacem. de M. de Lamoignon. Après avoir prononcé un disc. plein de modérat. à l'ouvert. des états-gén., et vainement essayé de rapprocher les trois ordres, il donna sa démission, chercha successivem. un asile en Piémont, en Allemagne et en Angleterre. Rentré avec Louis XVIII en 1814, il fut nommé chancelier honoraire, et mourut en 1819.

BARENTIN-MONTCHAL (le vicomte de), lieutenant-gén. et gr.-croix de St-Louis, né en 1737, fit la guerre de sept ans comme capit. de caval., et fut ensuite offic. supér. dans la comp. écossaise des gardes-du-corps. Pendant la révol., il servit à l'armée des princes, à celle de Condé, et commanda la garde du roi Louis XVIII à Mittau. Son grand âge ne l'empêcha point de reprendre en 1814 son rang dans les gardes-du-corps; il ne prit sa retraite qu'en 1816, et mourut à Paris au mois de mars 1824. On a de lui : *Voyage dans les États-Unis de l'Amérique*, fait en 1784, trad. de l'anglais de Smith, Paris, 1791, 2 vol. in-8. — *Géographie anc. et histor.*, d'après les cartes de d'Anville, Paris, 1807, 2 vol. in-8, atlas in-fol. Elle a eu une 2e édit., 1823.

BARENTSEN (THIERRY) dit *le Sourd*, peintre holl., n'est connu que par un tableau que l'on voit à l'Hôtel-de-Ville d'Amsterdam, représ. une sédit. arrivée 1535.

BARENTSEN (THIERRY), fils du précéd., né en 1534, alla se former en Italie près du Titien, qui estimait beaucoup ses talents, et revint ensuite s'établir à Amsterdam, sa patrie, où il se maria avantageusem., et mourut en 1592. Ses meilleures composit. sont une *Chute des anges rebelles* pour la communauté des Arquebusiers; une *Judith;* le *Portrait du Titien* et beaucoup d'autres.

BARET, né à Boulogne-sur-Mer, publ. d'abord en 1785 à Malines, le *Courrier de l'Escaut*, journal qui subsiste encore sous le nom de *Courrier belge;* il contribua ensuite à la rédact. des *Éphémérides de l'humanité*, et aux *Annales de la monarchie*. Lors de l'entrée de Dumouriez en Belgique, il fit partie des clubs de Bruxelles, fut accusat. public du tribunal révolut. d'Anvers, et député au corps-législ. Il venait d'être nommé tribun sous le gouvernement consulaire lorsqu'il mourut à Valenciennes en 1799.

BARETTI (JOSEPH), littérat. et poète ital., né à Turin en 1716, réussissait égalem. bien dans le genre sérieux et le genre burlesque. Il quitta Turin, pour venir à Londres, où il ouvrit une école de langue ital., et mourut en 1789. Outre la traduct. en vers *sciolti* des *tragédies* de P. Corneille, Venise, 1748, 4 vol., et de *l'Art d'aimer* d'Ovide, on a de lui des *Poésies badines*, Turin, 1750; des *Gramm.* et *Dictionn. anglais-ital.; Voyage de Londres à Gênes par l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne et la France*, trad. en franç., 1778; *Mœurs et coutumes d'Italie*, trad. en franç., 1773.

BARGAGLI (SCIPION), gentilh. siennois, l'un des membres les plus illust. de l'acad. *degli Intronati*, mourut en 1612, dans un âge très avancé. On a de lui des *discours* académ. et des éloges funèbres; *il Turamino*, où il prouve que la langue italienne est plutôt siennoise que toscane; une trad. ital. du *Jephté* de Buchanan, Venise, 1601, et quelques pièces MSs. dans la biblioth. *Capponi*.

BARGAGLI (JÉRÔME), frère du précéd., jurisc. et membre de la même acad., mort en 1586, fut auditeur de rote à Gênes, et revint ensuite à Sienne professer le droit et cultiver la littér. Il a donné : *Dialogo de giuochi che'nelle vegghie sanesi si usano di fare*, Sienne, 1572; des *comédies* et des *poésies lyriques*, insér. dans div. recueils.

BARGEDÉ (NICOLAS), avocat de Vézelay, s'occupait de littérat. On a de lui *le Moins que rien*, poème, Paris, 1550; des *Odes*, des *Églogues*, etc. — BARGEDÉ (Hélie), son fils, bailli de Vézelay, a comp. : *la France triomphante*, et d'autres *Poésies* non imprimées.

BARGETON (DANIEL), né à Uzès vers 1675, vint suivre le barreau de Paris, y fut reçu avocat au parlem., et se trouva bientôt chargé des affaires des plus opul. familles du roy. Les rapports qu'il avait avec le duc et la duch. du Maine le firent soupçonner injustem. d'avoir trempé dans la conspirat. de Cellamare et enfermer à la Bastille; mais son innocence bientôt reconnue, on le mit en liberté. Le contrôl.-gén. des finances Marchault ayant le dessein, en 1749, d'assujétir les biens du clergé à l'impôt des vingtièmes, Bargeton, d'après l'invitation de ce ministre, écrivit sur cet objet 3 *Lettres*, dont le recueil fut appelé *Ne repugnate vestro bono*, d'une épigraphe prise dans Sénèque. Le clergé de France eut le crédit de faire supprimer ces *Lettres*, impr. à Londres (Paris), 1750, in-12. Réimpr. sous la rubrique d'Amsterdam, même date et même format. Ce livre fut réfuté la même année dans une *Réponse aux lettres contre l'immunité des biens ecclés.*, par Duranthon, et dans un autre écrit, en forme épistolaire, 1751, 3 vol. in-12, par l'évêque de Grenoble, J. de Caulet. Bargeton était mort à Paris vers 1750, avant l'impression de ses *Lettres*.

BARGIUS (Thomas), théol. danois, mort en 1661, est auteur de div. *ouvrages* de controverse.

BARIER (Fr.-Jul.), habile graveur en pierres fines, mort à Paris en 1746, a laissé div. compos. d'un fini précieux.

BARING (Daniel-Évrard), bibliothéc. à Hanovre, où il mourut en 1753, se livra à l'étude de l'hist. et de la diplomat., publ. une *Hist. ecclésiastique et littéraire de Hanovre*, Hanovre, 1748, in-8; mais son princ. ouvr. est *Clavis diplomatica*, etc., dont la meill. édit. parut en 1754, 2 vol. in-4.

BARISANUS (Franç.-Dominiq.), méd., né dans le Montferrat, et mort à Turin, a laissé: *Hippocrates medico-moralis*, Turin, 1682, in-4; *Tractatus de thermis Valderianis*, ibid., 1690.

BARISON, roi de Sardaigne, héritier de la famille Sardi de Pise, qui avait conquis cette île sur les Sarrasins, s'engagea à payer à l'emper. Frédéric-Barberousse un tribut de 4,000 marcs d'argent, pour qu'il le maintînt dans ses états. Les Génois ayant équipé une flotte, et avancé la somme dans l'espoir de soustr. l'île aux Pisans, le promenèrent long-temps sur les côtes, en le retenant comme otage; et, voyant que personne ne prenait les armes pour lui, le ramenèrent à Gênes, où il mourut en prison.

BARISONI (Albertin), noble Padouan, mort en 1667, év. de Cénéda dans l'état vénitien, a donné une édit. de la *Secchia rapita* du Tassoni, son ami, Paris, 1622; *l'Éloge de la poésie*, Padoue, 1619; *de Archivis antiquorum commentarius*, Venise, 1737, in-fol., dans les *Nova supplantiq. roman.* de Poleni.

BARJAUD (J.-B.), littérat., mort à l'armée en 1812, dans la force de l'âge et du talent, a publ.: *Poésies nouvelles*, ou *les prem. essais d'un jeune littérateur*, Paris, 1805, in-8. — *Homère*, ou *l'origine de l'Iliade et de l'Odyssée*, poème, suivi de *fragm.* d'un poème intitulé: *Charlemagne*, Paris, 1811, in-18. — *Odes nationales*, 1811, in-8. — *Le Bavard et l'Entêté*, comédie en un acte et en vers, Paris, 1809, in-8; et plus. *pièces* relatives aux circonstances.

BARJÉSU, faux prophète juif que St Paul priva de la vue à Paphos, parce qu'il s'opposait à la prédication de l'Évangile.

BARKER (Samuel), savant anglais, né à Londres, épousa la fille du célèbre Whiston. Il passa de longues années à préparer une gramm. hébraïque. Sa mort, qui arriva en 1760, l'empêcha de la terminer. En 1761 furent publiés ses opuscules: *Poesis vetus hebraica restituta; accedunt quædam de carmine Anacreontis; de accentibus græcis, de scripturâ vetere ionicâ, de litteris consonantibus et vocalibus, et de pronunciatione linguæ hebraicæ.*

BARKER (Thomas), fils du précéd, auteur de plus. poésies agréables, et membre de la société royale, était d'une constitution fort délicate; mais s'abstenant de viande, il vécut jusqu'à l'âge de 88 ans. Il mourut à Londres en 1809. Ses ouvr. sont: *Le devoir et les bienfaits du baptême; le Messie*, un vol. in-8.

BARKHEY (Nicol.), théolog. luthérien, mort à La Haye en 1788, est auteur de *bibliotheca Bremensis et Haganæ*, in-12; *Musæum Haganum*, in-12.

BARKO (Vincent), gén. hongrois, né en 1719, et feld-maréchal-lieuten. sous Marie-Thérèse, se distingua à la bataille de Cosel, où il fit prisonn. le gén. Zettwitz, eut ensuite le commandem. de la Hongrie, et mourut à Pest en 1797.

BARKOF (Jean-Semenovitsch), interprète de l'académie des sciences de St-Pétersbourg, mort dans cette ville en 1768, est auteur d'une *Vie du prince Antiochus Cantemir, suivie d'observat. sur ses satires*, St-Pétersbourg, 1762. Il a aussi traduit en vers russes les *Satires* d'Horace, avec des *notes*, ibid., 1763; les *Fables* de Phèdre avec le texte en regard, et une *Vie* de l'auteur, ibid., 1764; et l'*Histoire universelle* de Golberg, ibid., 1766; 2e édit., 1796.

BARKOK, premier sulthan de la dynastie des Mamlouks ciscassiens en Égypte, mort en 1399. Esclave circassien, il s'éleva aux prem. dignités de la milice des Mamlouks, et chassa du trône le sulthan Hadjy, de la dynastie des Mamlouks baharites. Il eut à combattre plus. insurrect. suscitées par les princip. émyrs égyptiens, mais il en triompha, et finit par régner avec quelque tranquillité. Il rétablit l'ordre dans l'état, et, quoiqu'il eût aboli beaucoup d'impôts, il laissa 400,000 pièces d'or dans son épargne. Son fils Farady lui succéda.

BARKSDALE (Clément), théolog. anglais, mort en 1687, a donné *la Vie de Grotius; le Mémorial des honnêtes gens*, et d'autres écrits sur les hommes savants de son temps.

BARKYAROCK, 4e châh de Perse, de la dynastie des Seldjoucides, monta sur le trône en 1092, et fut contraint de partager ses états avec ses deux frères Mohammed et Sandjar. Il mourut en 1104.

BARLAAM (St), martyr sous Dioclétien, se laissa brûler la main dans laquelle on avait placé des charbons ardents plutôt que de sacrifier aux idoles.

BARLAAM, moine grec de l'ordre de St-Basile au 14e S., fut envoyé, en 1339, dans l'Occident par Andronic-le-Jeune, pour demander du sec. contre les Turks et proposer la réunion des deux Églises; il fut à son retour condamné comme hérétique et exilé par les partisans de George Palamas, pour un point de dogme. Il se retira en Italie, où le prem. il donna des leçons de littérat. grecque. Au nombre de ses disciples il compte Pétrarque et Boccace.

BARLAAM, ermite indien, dont la *Vie* a été écrite par J. Damascène, ouvr. très goûté des chrétiens d'Égypte, traduit en cophte et en franç. par le P. Antoine Girard, jésuite.

BARLAND (Hubert), méd. zélandais, exerça son art à Namur, et traduisit du grec le livre de Galien *de medicam. paratu facilibus*, Wexiæ, 1535.

BARLAND ou **BAARLAND** (Adrien), sav. littér. hollandais, mort à Louvain en 1542, a publ. un gr. nombre d'écrits, entre autres *Chronicon ducum Brabantiæ*, trad. en franç., Anvers, 1612, in-fol.

— *Chronologia ab orbe condito; de litteratis Romæ principibus*, et divers *opuscules historiques* réunis par B. Gualter, in-8, Cologne, 1603.

BARLAND (MICHEL de), habile jurisc. de Goès, était aussi bon poète. Ses *poésies mêlées* ont été publiées à Dordrecht, 1658.

BARLES (LOUIS), méd., pratiqua son art à Marseille; il traduisit de Graaf les *Découvertes sur les organes de la génération*, y joignit les nouvelles recherches de van Hoorn et Wesling, et les fit imprimer en 1674. La meill. édit. est celle de Lyon, 1680, 4 vol. in-12.

BARLESIO (MARIN), de Scutari, a donné *De vitâ et laudibus Scanderbergii*, Strasbourg, 1537, in-fol., trad. en franç. par le P. Duponcet, 1709, in-12; *De expugnatione Scodrensi* (du siége de Scutari), Bâle, 1556, ces deux ouvr. abrégés par G. B. Pontanus, Hanau, 1609; *Chronicon Turcicum*, Francfort, 1578.

BARLETTA (GAB.), dominicain à Naples au 15e S., se fit une gr. réputation par des sermons qu'on ne lit plus aujourd'hui que pour le burlesque qu'ils contiennent. Il y en eut pourtant alors plus de 20 éditions, dont les meill. sont celles de Lyon, 1536, Venise, 1571, in-8.

BARLETTI DE SAINT-PAUL, savant littérateur, origin. de Naples, né à Paris en 1734, conçut de bonne heure un plan d'améliorat. de l'enseignem. Il avait déjà comp. une *Encyclopédie de la jeunesse*, en 18 vol., dans laquelle il développait un nouv. système d'éducat., lorsqu'il fut nommé, en 1756, sous-institut. des enfants de France. Mais, ayant éprouvé beaucoup de désagrém. relativem. à l'impression de ce gr. ouvr., qui n'eut jamais lieu, il passa en Espagne en 1770, et fut nommé profess. de b.-lettres à Ségovie, place dont il se démit 3 ans après. Son *Nouveau système typographique*, qu'il publia en 1776, in-4, lui valut une gratification de 20,000 fr. Son mérite fut même respecté pendant la révolut., et il fut successiv. membre du jury d'instruct. publique en 1793, et profess. de gramm. à l'école centrale de Fontainebleau. Barletti est mort en 1808, sans avoir pu exécuter son vaste plan d'éducat. Les autres productions remarq. de ce laborieux écrivain sont: *Moyen de se préserver des erreurs de l'usage dans l'instruct. de la jeunesse*, Bruxelles, 1780, in-4. — *Les dons de Minerve aux pères de famille*, 1782. — *Plan d'une maison d'éducation*, 1784, etc.

BARLOTTA (JOSEPH), poète sicilien, né à Trapani en 1524, entra jeune dans la congrégation de l'Oratoire, et s'acquit une réputat. comme prédicateur. Dans ses loisirs il cultiva la poésie, s'exerçant sur des sujets pieux. On a de lui un poème *sur le massacre des Innocents*, sous un titre singulier, Trapani, 1695, in-4.—Des *sermons* et un rec. de *poésies diverses*, *sonnets*, *odes*, etc.

BARLOW (THOMAS), théol. anglais, né en 1607 à Langhill, profess. à Oxford, mort évêque de Lincoln en 1691, se signala par ses écrits contre la doctrine cathol. Les principaux sont: *De la tolérance en matière de religion*, 1660. — *Principes et doctrines de la cour de Rome sur la déposition des rois*, trad. de l'anglais par de Rosemond, 1679, in-8. — *Exercitationes aliquot metaphysicæ de Deo*, Oxford, 1658, in-4.

BARLOW (FRANÇOIS), peintre angl., né en 1646 dans le Lincolnshire et mort en 1702, s'appliqua à peindre les animaux, et se fit remarq. par la correction de son dessin; mais il péchait entièrement par le coloris. Holler a beaucoup gravé d'après lui. — On attribue à un autre BARLOW, habile horloger, l'invention des montres à répétition.

BARLOW (JOEL), ministre presbytérien, né dans l'état de Connecticut en 1756, avait, avant de se faire déiste, trad. en vers les *Psaumes* chantés dans les églises de la Nouvelle-Angleterre. Envoyé en 1811 ministre plénipot. à la cour de Napoléon, alors en guerre avec la Russie, il le suivit jusqu'à Wilna. Cette journée devint funeste à Barlow: il y périt en décembre 1812. On a de cet écrivain la *Vision de Colomb*, poème qu'il augmenta dans la suite et publia sous le titre de *Columbiade*, Philadelphie, 1807, gr. in-4; Londres, 1809, in-8. — *Avis aux ordres privilégiés; Conspiration des rois; Lettres à la convention nationale; Réminiscence royale; Lettres aux Piémontais.* Il a aussi traduit en angl. *les Ruines*, de Volney.

BARLOWE (GUILL.), savant prélat anglais, né dans le comté d'Essex, mort évêque de Chichester en 1568, fut tour à tour protestant et catholique, et mena une vie extrêmem. agitée sous les différ. règnes depuis Henri VIII jusqu'à Élisabeth. On a de lui quelq. *écrits* obscurs contre le sacrifice de la messe et le rit catholique.

BARLOWE (GUILL.), physicien anglais, fils du précéd., né dans le comté de Pembroke, entra dans les ordres, et devint archidiacre de Salisbury. Il est le premier qui ait écrit sur les propriétés de l'aimant. Ses découvertes à cet égard ont été insérées dans l'*Aide du navigateur*, Londres, 1597; et *Avertissement magnétique*, ib. 1616. Il mourut en 1625.

BARNABÉ (St.), un des premiers disciples des apôtres, après la mort de J.-C., était juif et né dans l'île de Chypre. Ayant embrassé la foi, il reçut avec St Paul mission d'aller la prêcher aux Gentils, voyagea avec lui dans différents pays, et fut martyrisé, dit-on, à Salamine. L'épître que nous avons sous le nom de cet apôtre, insérée dans div. recueils, a été trad. en franç. par le P. Le Gras.

BARNARD (JEAN), aut. ecclés., mort à Newarck en 1683, est principalem. connu par un ouvr. angl. intit.: *Censura cleri*, contre les prêtres de mauvaises mœurs, Londres, 1660, in-4. On lui doit encore *Theologico-historicus*, Londres, 1683, in-8, et quelq. autres ouvrages.

BARNARD (JEAN), né de parents quakers dans le Berkshire en 1685, quitta cette secte et rentra dans l'Église anglicane. Député par le corps des marchands de vins pour présenter à la chambre des lords leurs observations sur un bill qui les concernait, il montra tant de talents qu'il fut élu en 1722 membre du parlement par la cité. Succes-

sivem. lord-maire de Londres et aldelman, il mérita pour sa bonne administ. le nom de *Père de la cité*, et mourut en 1766.

BARNARD (Théodore), peintre hollandais, élève du Titien, s'établit en Angleterre, où il fut employé par divers prélats. On lui attribue les tableaux de la cathédrale de Chichester.

BARNARD (Jean), ministre de Massachusett, fut un des plus célèbres théolog. de l'Amérique, et très savant en mathém. et en archit. navale. Il a laissé un grand nombre de *Sermons*, et un tableau des ministres célèbres de la Nouvelle-Angleterre, qui se trouve dans la Collect. historique de l'état de Massachusett.

BARNAUD (Nicolas), méd. protestant, né à Crest en Dauphiné dans le 16e S., s'appliqua long-temps à la recherche de la pierre philosophale, et composa des livres d'alchimie. Après la journée de la St-Barthélemi, il se réfugia à Genève où il fit imprimer, sous le nom d'Eusèbe Philadelphe, *le Réveil-Matin des Français et de leurs voisins*, Édimbourg, 1574, in-8, en 2 dialog., dont le 1er avait paru en lat. dès 1573, dirigé contre les aut. des massacres. On lui attribue un ouvr. fort rare intit.: *le Miroir des Français*, 1582, in-8, publ. sous le nom de *Montand*. Il y présente le tableau de la France sous Henri III, et les remèdes qu'il propose ont une analogie singulière avec ceux de notre révol. Delisle de Sales en a donné l'analyse dans son ouvrage intit.: *Malesherbes*, Paris, 1803, in-8. Barnaud est du nombre des auteurs auxquels on attribue le fameux traité *De tribus impostoribus*, qui d'ailleurs est resté inconnu jusqu'à ce jour.

BARNAVE (Ant.-Pierre-Jos.-Marie), avocat au parlem., né à Grenoble en 1761, fut élu en 1789 député à l'assemblée constituante où il brilla par ses talents oratoires et lutta même contre Mirabeau. Il fut, avec Pétion et Latour-Maubourg, nommé pour aller au-devant de Louis XVI, arrêté à Varennes. Mais dès-lors l'aspect des malheurs de la France lui fit changer d'opinion; il combattit pour l'inviolab. du roi, et prédit les malheurs qui allaient éclater. Il se retira après la session à Grenoble. où il se maria; mais après le 10 août, arraché de sa retraite, il fut conduit à Paris, et parut dev. le tribun. révolut. Il ne put fléchir ses juges par son éloq., et fut condamné à mort le 29 oct. 1793. Sa fermeté ne se démentit pas un instant. Il avait 32 ans.

BARNER (Jacq.), méd. et chimiste, né en 1641 à Elbing en Prusse, enseigna d'abord la chimie à Padoue, puis la médecine et la philos. à Leipsig, et revint dans sa patrie, où il mourut en 1686. On a de lui un grand nombre d'ouvr. de médecine et de chimie, en latin, publ. à Augsbourg, Padoue et Nuremberg, de 1667 à 1689. Le plus remarquable est *Chimia philosophica*, etc., Nuremberg, 1689, in-8.

BARNES ou BERNERS (Juliana), d'une famille noble du comté d'Essex, né à Roding vers la fin du 14e S., fut prieur du couvent de Sopewal, et composa divers *Traités* sur la fauconnerie, la chasse, etc., impr. au monastère de St-Alban en 1481, in-fol., et souvent réimpr.

BARNES (Robert), chapelain du roi d'Angleterre Henri VIII, fut en 1535 envoyé par ce monarque en Allemagne pour conférer avec les théolog. de Wittemberg sur l'affaire de son divorce, et prit sur lui de supprimer celles de leurs conclus. qui n'étaient pas favorables aux vues du roi. En 1540, l'év. Gardiner s'étant élevé en chaire contre les opinions de Luther, Barnes s'empressa de le réfuter dans un sermon composé sur le même texte; il lui fut enjoint de se rétracter; il le fit, mais d'une manière si ambiguë, qu'il ne fit qu'aigrir ses ennemis. Il fut envoyé à la Tour de Londres par ordre du roi, et bientôt après condamné, sans examen et comme hérétique, à périr dans les flammes. On a de lui plus. ouvr., entre autres: *Vitæ romanorum pontificum*, publ. en lat. à Wittemberg en 1536, avec une préface de Luther.

BARNES (Jean), bénédictin anglais, né dans la province de Lancastre vers la fin du 16e S., prof. long-temps la théol. dans une maison de son ordre à Douai, d'où il repassa en Angleterre. En 1624, il fut obligé de se réfugier à Paris pour éviter les poursuites de l'inquisition; il y fut arrêté. Le nonce du pape le fit transférer à Rome et mettre dans les prisons du St-office, où il mourut après 30 ans de captivité. Il s'était fortement prononcé contre les opinions ultramont., dans un traité anglais sur la suprématie des conciles.

BARNES (Josué), né à Londres en 1634, mort en 1712, prof. de grec à l'univ. de Cambridge, s'était distingué de bonne heure par une grande connaiss. de cette langue, qu'il parlait avec une rare facilité. Le docteur Bentley disait de lui qu'il savait le grec aussi bien qu'un savetier d'Athènes. Il a donné des édit. d'Anacréon et d'Euripide; celle d'Homère, *Homeri opera*, grec et lat., Cambridge, 1710, 2 vol. in-4, est une des plus compl. de ce poète.

BARNEVELDT (Jean d'OLDEN), grand-pensionnaire de Hollande, magistrat sav. et intègre et négociateur habile, né en 1549, fut le fondat. de la liberté dans sa patrie. Il se distingua de bonne heure par sa fermeté et sa profonde pénétrat., fut honoré de charges importantes, et mérita de jouir dans la républ. naissante d'un crédit acquis par 30 années de services signalés. Après l'avoir sauvée des projets ambitieux de Leicester, favori d'Élisabeth, il observa les desseins secrets de Maurice de Nassau, stathouder, et, malgré ses efforts, conclut, en 1609, une trêve de 12 ans avec l'Espagne, qui reconnut l'indép. des Pays-Bas. Cette rivalité funeste le plaça à la tête des républicains, et divisa la Hollande en deux partis, que les querelles théologiq. survenues dans le même temps firent désigner sous le nom d'arminiens et de gomaristes. La républ. fut inondée d'écrits injurieux et de libelles diffamat., dirigées surtout contre Barneveldt. Celui-ci pressentit dès-lors la ruine de la liberté; mais espérant préserver la constitution des dangers qui la menaçaient, il hâta l'ouverture

des États-Généraux. Maurice, étant parvenu de son côté à réunir, en 1618, à Dordrecht un synode composé des députés de presque toutes les églises calvinistes de l'Europe, y fit condamner les arminiens, et Barneveldt, leur chef, jugé par 26 commissaires, fut décapité le 13 mai 1617, à l'âge de 72 ans, comme convaincu d'avoir trahi la patrie qui lui devait, au contraire, son existence politiq. La mort de Barneveldt est le sujet d'une tragéd. allégoriq. du poète Vondel, son ami, et d'une tragéd. de Lemière. La lettre qu'il écrivit à sa femme av. d'aller au supplice est un monum. de tendresse et de grandeur d'âme. Il existe une imitat. franç. en vers de la lettre écrite de sa prison par Barneveldt à son ami Truman.

BARNEVELDT (GUILL.), fils aîné du préc., entreprit de venger la mort de son infortuné père par celle de Maurice, et se mit à la tête des arminiens opprimés; mais il ne put exécuter son dessein, la conspir. fut découverte. Il parvint cepend. à se dérober aux poursuites. Ce fut René, auquel son projet avait fait horreur, qui périt à sa place sur l'échafaud, en 1623, malgré les larmes d'une mère désolée.

BARNSTORF (BERNARD), naturaliste allemand, a publ. un ouvr. intit. : *Programma de resuscitatione plantarum*, Rostock, 1703.

BARO (SPARANO), jurisconsulte ital., chancelier de Charles d'Anjou, duc de Provence, a laissé un *Corps des lois et coutumes de Bari*, et un *Rosaire des vertus et des vices*, Venise, 1571.

BARO (BALTHAZAR), l'un des prem. membres de l'Acad. franç., né à Valence en 1600, fut d'abord secrét. d'Honoré d'Urfé, dont il acheva le roman d'*Astrée*, qu'il publ. en 1647, 5 vol. in-8. Nommé sur la fin de sa vie procur.-du-roi au présidial de Valence, et trésorier de France à Montpellier, il mourut en 1650. Outre quelq. odes, on a de lui 9 pièces de théâtre, impr. à Paris de 1629 à 1651, in-4 et in-8, dont le recueil est très rare.

BAROCCI (FRÉDÉRIC), dit *le Baroche*, peintre ital. et naturaliste d'Urbin, né en 1528, chef d'une famille qui compte plus. hommes habiles dans la sculpture, la ciselure, l'horlogerie, les mathém., se forma de bonne heure par l'étude des chefs-d'œuvre de Raphaël et du Titien. Le pape Pie IV l'appela à Rome, où il exécuta plusieurs grands tableaux, au palais du Belvédère. Quelq. peintres, envieux de ses succès, l'ayant empoisonné dans un repas, il ne fut rappelé à la vie par le card. de la Rovère, son protecteur, que pour languir jusqu'à sa mort, arrivée en 1612. On estime surtout de lui une *Descente de croix*, *le Martyre de St Vital*, etc.

BARON (FRANÇOIS-ÉGUINARD), prof. de droit à Bourges, mort en 1550, est auteur de plus. ouvr. de jurisprud. publ. en 3 vol. in-fol. en 1562.

BARON (ROBERT), écriv. anglais, vivant sous le protectorat de Cromwell, a publié un roman intit. : l'*Académie cyprienne*.

BARON (MICHEL BOYRON, dit), père du célèbre acteur Baron, fils d'un marchand mercier d'Issoudun, n'était pas destiné à la profession de comédien; mais étant allé à Bourges, il fut si charmé de quelques pièces qu'il vit représenter, qu'il alla offrir ses services à la troupe. Il fut accepté, et courut la province pend. plus. années. Ses talents ayant attiré l'attention, on l'engagea à venir débuter à l'hôtel de Bourgogne, où il obtint un grand succès. Il mourut en 1655. Baron jouait les rôles de rois et de paysans.

BARON (MICHEL BOYRON, dit), fils du précéd. et comme lui comédien, naquit à Paris en 1653. L'élève et l'ami du prem. comique de la France, Baron se montra digne d'un maître tel que Molière. Il contribua à fixer parmi nous le vrai ton de la déclamation; l'art avait perfectionné les dons heureux qu'il tenait de la nature. Jamais acteur n'eut une figure plus noble, une taille plus imposante, une voix plus sonore, un jeu plus séduisant, un geste plus naturel, une intelligence plus parfaite. Après avoir parcouru quelque temps la province, il vint débuter à Paris en 1670 sur le théâtre du Palais-Royal. A la mort de Molière, il passa dans la troupe de l'hôtel de Bourgogne, où, depuis 1680 jusqu'en 1691, époque de sa retraite, il créa avec une supériorité admirable un grand nombre de prem. rôles. Après s'être éloigné 29 ans du théâtre, ce grand comédien y reparut le 10 avril 1720 dans le rôle de *Cinna*, et l'on trouva qu'il n'avait rien perdu de son talent. On a de lui plusieurs *pièces* de théâtre recueill. en 3 vol. in-12, Paris, 1759. L'*Homme à bonnes fortunes* est resté au répertoire.

BARON (JEAN), graveur, né à Toulouse en 1631, étudia son art à Rome, où il se fixa. On a de lui plus. pièces d'après Le Bernin et Le Poussin, etc.

BARON (VINCENT), dominicain du diocèse de Rieux, aut. d'une *Théologie morale*, Paris, 1666, 5 vol. in-8, mourut en 1674.

BARON (FRANÇ.), consul de France à Alep, fut envoyé par Colbert à Surate, en 1671, y fit prospérer le commerce franç. pend. son administration, et y mourut en 1683.

BARON (BONAVENTURE), moine irlandais, né à Clonmel, mort aveugle à Rome en 1696, dans un âge très avancé, a publ., en latin, plus. ouvr. en prose et en vers, dont les plus remarq. ont été réunis sous le titre d'*Opuscula varia*, Wurtzbourg, 1666, in-fol.

BARON (HYACINTHE-THÉODORE), prof. et doyen de la faculté de médecine de Paris, né en 1686, mort en 1758, âgé de 73 ans, fut l'édit. de la *Pharmacopœa parisiensis*, 1732, in-4, et publ. quelq. dissertat. académiq., dont la plus curieuse est la suiv. : *An senibus chocolatæ potus?* 1739.

BARON (HYAC.-THÉOD.), fils du précéd., né en 1707, mort en 1787, était habile méd. et a publ. trois ouvr. que l'on peut considérer comme d'utiles matériaux pour l'*histoire* qui reste encore à faire de la faculté de Paris.

BARON (BERNARD), graveur français, s'établit à Londres, où il mourut en 1766. Parmi les pièces que l'on a de lui, il faut remarquer *Charles Ier, roi d'Angleterre*, d'après Van-Dyck; *Jupiter et Antiope; la Famille du comte de Nassau*, d'après

le Titien; *les Joueurs de cartes*, d'après Téniers.

BARON (Richard), écriv. politique, né à Leeds dans le Yorkshire, mort en 1768, a publ. une collection de petits tr. sous ce titre : *The pillars of priestcrast and orthodoxy shaken.* Après sa mort on y ajouta deux autres vol. par souscription.

BARON D'HÉNOUVILLE (Théod.), frère du précéd., méd., membre de l'acad. des sciences, né en 1715 et mort en 1768, a publ. des éditions du *Cours de chimie* de Lemery, augmenté, Paris, 1756, in-4, et de la *Pharmacopée* de Th. Fuller, en lat., Paris, 1768, in-12, et plus. *Mémoires* insérés dans le *Recueil de l'académie des sciences.* Ses connaiss. étaient très étendues en chimie et en pharmacie.

BARONI (Adrienne-Basile), surnommée *la Belle Adrienne*, née à Mantoue, s'attira par ses grâces et ses talents les hommages des poètes de son temps. Le rec. des vers qui lui furent adressés parut en 1623, en 1 vol. in-8. — Baroni (Léonore), sa fille, habile cantatrice, se fit égalem. admirer par ses talents naturels et par les plus excell. qualités du cœur et de l'esprit.

BARONI (C.-G.-Antonio), peintre ital., né près de Rovesedo en 1682, mort en 1759, élève de Balestra, dont il eut les défauts, ne fut qu'un artiste du 5e ordre. Ses meill. compositions sont une *Cène* à Notre-Dame de Lorette, un *Élie*, un *Élisée*, etc.

BARONI (Théod.), ecclés. italien, mort à Mantoue en 1774, a laissé un rec. de *Thèses* philosophiq. et une *Dissertat.* sur le culte rendu aux martyrs par les prem. chrétiens.

BARONIO (Vincent), méd. italien, s'est fait connaître par un ouvr. intit. : *De pleuripneumoniâ anno 1623 Flaminiam infestante, et à nemine observatâ*, etc., Forli, 1638, in-8.

BARONIUS (Dominique), prêtre et prédicateur florentin au 16e S., écrivit contre l'Église romaine, et partagea les erreurs religieuses des Vaudois.

BARONIUS (César), né en 1558 à Sora, dans le roy. de Naples, fut un des prem. disciples de St Philippe de Néri, fondat. de l'Oratoire d'Italie, et gén. après lui de cette congrég. Clément VIII, dont il était le confess., le nomma card. et bibliothéc. du Vatican. Dans le conclave de Léon XI, et dans celui de Paul V, il eut plus de 30 voix pour la tiare. Il travailla jusqu'à sa mort, en 1607, à ses *Annales ecclésiastiq.*, en 12 vol. in-fol., qui vont jusqu'en 1198, et dont le 1er parut à Rome en 1588. Cet ouvr. renferme beauc. de fautes de chronol. et d'hist.; mais il suppose des recherches immenses; il est classique dans son genre. Les plus belles édit. sont celles de Rome, 1586, et d'Anvers. On préfère la 1re, parce qu'on y trouve le *Tr. de la monarchie de Sicile*, qui a été omis dans la 2e édit., après avoir été supprimé par une ordonn. du roi d'Esp. On doit encore à ce savant cardinal *le Martyrologe romain*, avec des notes, Rome, 1586, in-fol.

BARONIUS (Juste), né dans le duché de Clèves, vivait vers 1604; il abjura le calvinisme entre les mains du pape Clément VIII et du card. Baronius, qui lui servit de parrain. Il a publ. *les Motifs de sa conversion*, un *Traité des préjugés contre les hérétiques*, et un *Recueil* de lettres en lat., Mayence, 1605, in-8.

BARONIUS (Franç.-Manfredi), écriv. sicilien du 17e S., mort en 1654, a publ. sur la Sicile divers ouvr. historiques, cités par Mazzuchelli.

BAROR, prince tributaire d'Arménie, succéda à son père Sgaorty, et se ligua avec Arbace, Béleusis et Paramaz, pour renverser l'empire d'Assyrie. Ninive tomba en leur pouvoir, et la puissance de Sardanapale fut renversée. Baror se fit déclarer roi à sa place, l'an 747 av. J.-C., et mourut après 43 ans de règne.

BAROTTI (J.-And.), littérat. ital., né en 1701 à Ferrare, fut bibliothéc. de cette ville, composa un grand nombre d'ouvr., et parvint à un âge assez avancé. Il mourut le 1er janv. 1772. On cite de lui: *Dissertat.* italienne sur le proverbe : *Nul n'est prophète dans son pays*, Ferrare, 1729. — *Défense des écrivains ferrarais*, insérée dans le recueil des *Esami di varj autori*, etc., Venise, 1739, in-4. — *Disc. académ. sur l'empire des femmes*, Bologne, 1745, in-8. — Une trad. italienne de la *Manière de bien penser*, du P. Bouhours, Modène, 1745, in-4. — De bonnes édit. des *Poésies sacrées* de Jérôme Baruffaldi, des *OEuvres* de l'Arioste, de la *Secchia rapita* de Tassoni, etc.

BAROU DU SOLEIL (Pierre-Ant.), procur.-du-roi au présidial de Lyon, né dans cette ville en 1741, a trad. quelq. ouvr. anglais, et publié un *Éloge* de Prost de Royer, son compat., Lyon, 1785, in-8. En 1793, après le siége de cette ville, il fut condamné à mort par le tribunal révolut., à l'âge de 52 ans.

BAROUD (Cl.-Odille-Jos.), avocat, né à Lyon en 1755, exerça d'abord sa profess. dans cette ville; mais ensuite vint à Paris, gagna la confiance de M. de Calonne, et fit alors des finances le sujet de ses écrits. Il rédigea les différents *mémoires* publ. en 1813 pour Michel jeune, contre Reynier, Boissière et Guille, prévenus de faux en écrit. privée et acquittés par la cour d'assises. Il est auteur de div. brochures pseudonymes sur les finances, impr. en 1814 et 1816. Nous citerons ses *Observations en faveur des acquéreurs de biens d'émigrés, et en faveur des émigrés eux-mêmes*, Paris, 1814. — *Adresse des contribuables aux créanciers de l'arriéré*, Lyon, 1816, in-4. Baroud est mort au mois de juin 1824.

BAROZZI (François), noble Vénitien et parent des papes Eugène IV et Paul II, fut professeur de droit canon à Padoue en 1447. Il était gr. jurisc., bon orateur et sav. dans les langues anc. Nommé chan. de Bergame, puis évêque de Trévise, il y mourut en 1471. Il a laissé en MS. un tr. intitulé : *De cognitione juris; l'Oraison funèbre* de Bertholde d'Este, général vénitien. — Un autre écriv. vénit. du même nom, plus célèbre dans les lettres, cultiva la philos. et les mathém., et ne put, malgré ses gr. qualités, se garantir du travers de l'alchimie et de la magie, ce qui causa le malheur de sa vie. Ses nombreux ouvr. sur la physique, la mécanique,

la cosmographie, ses *Comment.* sur Euclide, ont été impr. à Venise de 1560 à 1580.

BAROZZI (Jacq.), noble Vénit., neveu du précédent, très savant dans les mathém., hérita de la biblioth. de son oncle, qu'il augmenta beaucoup, et dont il fit impr. le catalogue à Venise en 1617, in-4. On a de lui un *Comment.* sur la sphère et un *Tr.* de mathém.

BAROZZI (Pierre), év. de Béthune dans la marche de Trévise, et ensuite de Padoue, a donné *Moyen de bien mourir*, des *Hymnes*, etc.

BAROZZIO. — V. Vignole.

BARRA (Pierre), méd. de Lyon, est aut. des ouvr. suiv : *De l'abus de l'antimoine et de la saignée*, Lyon, 1664, in-12; *De l'usage de la glace, de la neige et du froid*, ib., 1671-75; *Traité latin sur les vrais termes de l'accouchement*, ibid., 1666, in-8.

BARRABAS, Juif séditieux et homicide, avait été condamné à mort en même temps que J.-C.; mais les Juifs demandèrent à Pilate de le délivrer, Pilate le délivra de préférence au Christ, à l'occasion de la fête de Pâques.

BARRADAS (Sébastien), jésuite, surn. *l'Apôtre du Portugal*, à cause de son zèle infatigable pour la prédicat., né à Lisbonne en 1542, avait d'abord enseigné dans les univers. de Coimbre et d'Evora, pend. plus. années. Il mourut en odeur de sainteté en 1615. Ses ouvr., parmi lesquels on remarque *Comment. in concord. et historiam evangelicam*, ont été recueillis à Cologne en 1620, 4 vol. in-fol.

BARRAIRON (F.-M.-L.), administrat.-génér. des domaines, né en 1746, et mort en 1820, fut membre de la ch. des députés en 1816, conserva ses emplois sous les div. gouvernem. qui se succédèrent depuis la révol., et acquit une gr. réputat. de sagesse et de modération.

BARRAL (Pierre), abbé, prit les ordres à Grenoble, sa patrie, et vint ensuite à Paris, où il se dévoua à l'éducat. de la jeunesse. Il y mourut en 1772. On a de lui : *Dictionn. histor., littér. et critique des hommes célèbres*, avec les PP. Gaubil et Valla, orator., 1758, 6 vol. in-8, où il prend la défense des jansénistes; beaucoup d'autres écrits égalem. en leur faveur, publiés de 1750 à 1760; *Dictionn. portat., histor., géogr. et moral de la Bible*, 1758, 2 vol.; un *Dictionn. des antiq. rom.*, trad. et abrégé du *grand Dictionn. de Pitiscus*; *Sévigniana*, 1756, in-12, réimpr. plus. fois.

BARRAL (Louis-Matth. de), év. de Troyes, né à Grenoble en 1746, et mort en 1816, refusa de prêter serment à la constitut. civile du clergé, et se réfugia en Suisse, puis en Angleterre. Rentré en France en 1801, Bonaparte le nomma l'année suiv. à l'évêché de Meaux, ensuite à l'archev. de Tours, et prem. aumônier de l'impér. Joséphine. Nommé sénat. en 1806, le roi le créa pair en 1814. On a de lui plus. écrits, dont le plus remarq. est celui qui est intit. : *Fragments relatifs à l'Histoire ecclés. du 19e S.*, Paris, 1814, 1 vol. in-8, et une *Oraison funèbre* de l'impérat. Joséphine, 1814. Ayant fait partie de la chambre des pairs pend. les *cent-jours*, il en fut exclu au second retour du roi, et publia l'année suiv. une *Justification* de sa conduite politique, in-8.

BARRALIER (H.-F.-N.-D.), né à Marseille en 1805, manifesta de bonne heure un goût décidé pour l'étude des b.-lettres et des langues, surtout du grec. Il avait déjà composé *Discours sur l'immortalité de l'âme*, quelq. *poésies*, et un *Tr. de morale*, lorsqu'il mourut à 16 ans en 1821. Son père recueillit ses opusc. et les fit impr. en 1822.

BARRAN (Henri de), poète franç., est auteur d'une pièce intitulée : *Tragi-comédie française de l'homme justifié par foy*, 1554, in-16, très rare.

BARRAS (Louis, comte de), lieut.-général des armées du roi, suivit le comte d'Estaing dans sa campagne au nord de l'Amérique, se distingua au combat naval de la Grenade, et contre l'amiral Hood en janv. 1782. Il s'empara ensuite des colonies anglaises de Nevis et de Montferrat, et revint en France, où il mourut peu de temps avant la révol. franç.

BARRAS (Paul-Jean-François, comte de), l'un des personnages les plus fameux de la révolution franç., né en 1755 à Fox, départ. du Var, d'une famille *aussi ancienne*, selon le dicton du pays, *que les rochers de la Provence*, entra de bonne heure au service dans le régim. de Languedoc, infant., et s'embarqua en 1775 pour l'Ile-de-France, dont un de ses parents était gouverneur. Il prit ensuite le parti de passer dans l'Inde, où la guerre allait éclater entre les Français et les Anglais. Après avoir concouru à la défense de Pondichéry, il revint en France par suite de la capitulat. de cette place, puis retourna bientôt dans les parages indiens avec le bailli de Suffren, et assista au combat naval de la Proya. A la paix, Barras vint à Paris, où il dissipa en parties de plaisir son faible patrimoine. Lorsque la révolut. éclata, il en embrassa les principes avec ardeur, mais on l'entendit en blâmer hautem. les prem. excès. Affilié des prem. au club des jacobins, il prit part aux événem. du 18 août 1792, fut nommé administr. du départ. du Var, puis juré de la haute cour nat., siégeant à Orléans. Quelque temps après, les troupes franç. s'étant emparées du comté de Nice, Barras fut appelé à l'administration génér. de ce pays. Il vint siéger à la convent. nat. comme député du Var, y vota pour la mort du roi, sans sursis ni appel, et se déclara contre le parti dit *de la Gironde* au 31 mai 1793. Chargé plus tard d'une mission partic. dans les départem. des Hautes et Basses-Alpes, il fut aussi l'un des commiss. de la convent. auprès de l'armée du Var. Il venait de se rendre à Nice, lorsqu'il reçut la nouvelle que ses collègues P. Bayle et Beauvais étaient arrêtés à Toulon par les habitants de cette ville, qui avait ouvert ses portes aux Anglais. Se hâtant alors de réunir une grande partie des troupes de l'armée, il accourut sous les murs de la place, qui fut bientôt assiégée sous la direction du général en chef Dugommier. De retour à Paris, Barras, mal reçu du com. de salut public, et surtout de Robespierre, devint un des princip. acteurs des événem. du 9 therm. (*v.* Robespierre

et TALLIEN) : ce fut lui qui en fit le rapport à la convent. Il avait eu le commandem. de la force armée dans cette journée mémorable. Dans les jours suiv., il s'honora encore par plusieurs traits d'humanité. Succcessiv. appelé à la présid. de la convent. et au comité de sûreté gén. (décembre 1794), il s'éloigna de plus en plus du parti de la montagne, et contribua à en terrasser les restes dans les journées des 1er et 4 prairial an III. Cette conduite le fit appeler au commandement en chef des troupes réunies pour la défense de la convent. le 13 vendém. an IV (5 oct. 1795), journée où il fut si puissamm. secondé par Bonaparte. Quelques jours après, Barras fut nommé l'un des cinq membres du gouvern. institué par la nouv. constitution de l'an III (*v.* CARNOT, RÉVELLIÈRE et REWBELL). Il eut incontestablement la princip. part d'influence dans ce conseil souver. : elle s'accrut encore lorsqu'il eut enlevé à Carnot le portefeuille de la guerre et renversé le parti *clichien* (18 fructidor an V — 4 sept. 1797). C'est alors qu'une députat. du conseil des cinq-cents communiqua au directoire la proposition de déporter tous les nobles en masse. Barras s'y opposa avec une grande énergie, et fit rejeter cet odieux projet. Sieyes, l'un des prem. provocat. de la révolut. de 1789, et qu'une faction puissante avait porté au direct. (30 prairial an VII — 18 juin 1799), ne balança qu'un moment l'autorité de Barras, qui parvint promptement à lui imposer par sa fermeté. A cette époque, le ministre anglais Pitt chargea un agent secret de faire à Barras la proposit. de s'emparer de l'autorité, et lui offrit à cet effet l'appui de son gouvernem. Il paraît certain que, d'un autre côté, le directeur prêtait l'oreille à des propositions de la part de la famille des Bourbons. Il se serait engagé, dit-on, à rétablir cette famille sur le trône, moyennant des conditions qui assuraient son propre avenir. Quoi qu'il en soit, le retour de Bonaparte d'Égypte amena un ordre de choses imprévu. Ce général, secondé par Sieyes, réussit à s'emparer du pouvoir; et Barras, rentré dans les rangs des simples citoyens, ne voulut accepter aucun des avantages qui lui furent offerts par le nouveau gouvernem. Bientôt l'ex-directeur vendit sa belle propriété de Grosbois près Paris, et alla s'établir à Bruxelles. Il y resta jusqu'en 1813, époque où, impliqué dans une conspirat. contre le gouvern. impérial, il fut exilé à Rome. Vivant tranquille dans cette nouvelle résidence, il la quitta au mois de janvier 1814, lorsque Murat y vint avec son armée. Barras fut arrêté à Turin, et reçut l'ordre de se rendre à Montpellier. On l'avait encore impliqué dans une nouvelle conspirat., où figuraient beaucoup d'autres personnages marquants et l'ancien roi d'Espagne, Charles IV. La chute de Bonaparte termina cette intrigue politique. Barras, de retour à Paris, fut consulté, dit-on, par le gouvernem. royal. L'état de sa santé ne lui permettant pas de s'occuper des affaires, il se retira dans le Midi; mais il revint dans la capitale aussitôt après le débarq. de l'ex-empereur à Cannes, ne voulut accepter aucune fonction pendant le règne des *cent-jours*, ni participer à rien de ce qui se passait. Il se retira, après le second retour du roi, à Chaillot près Paris, et y vécut obscur et tranquille jusqu'à sa mort, arrivée le 29 janvier 1829. Dix ans auparav., dans une lettre envoyée aux journaux à l'occasion de la publication d'un écrit intitulé : *Souvenirs et Anecdotes secrètes* (par Lombard de Langres), Barras, en s'élevant contre certaines assertions qui le concernent dans cet ouvrage, annonçait le projet de publier un jour ses *Mémoires*. Le lendemain de sa mort, les scellés furent apposés sur ses papiers en vertu d'une décision du garde-des-sceaux, ministre de la justice, en date du 15 juillet 1825.

BARRAUD (JACQ.), avocat de Poitiers, mort en 1626, a donné des *Comment. et éclaircissem. sur la coutume du Poitou.*

BARRE (JOSEPH), chan. régulier de Ste-Geneviève, et chancel. de l'univ. de Paris, mourut dans cette ville en 1764, âgé de 72 ans. Ses travaux littér. remplirent le cours de sa vie. Parmi ses ouvr. il suffit de citer l'*Hist. gén. d'Allemagne*, 1748, 11 vol. in-4, qui est pleine de recherc., mais inexacte et rarem. élégante. La *Vie du maréchal de Fabert*, 1752, 2 vol. in-12, publiée sous son nom, est du chev. de Saint-Jory.

BARRE (FRANÇ. POULAIN de LA), littérat. né à Paris en 1647, cultiva la philos. et la théol., fut reçu docteur en Sorbonne, eut ensuite la cure de la Flamaingrie près Laon, mais il n'y resta pas long-temps; il se retira à Genève en 1688, se fit protestant, eut une chaire dans le collége de cette ville, s'y maria, et y mourut en 1723. On a de lui un *Tr. de l'Égalité des deux sexes*, 1673, in-12; de l'*Éducat. des dames*, 1677, in-12.—BARRE (J.-J. de la), son fils, mort en 1751, ministre à Genève, a publié la *Doctrine des protestants* sur la liberté et le droit de lire l'Écrit. sainte, etc., Genève, 1720; *Pensées philosophiques*, et *Dialogues div.*, ibid.

BARRE (J. de LA), prevôt de Corbeil dans le 17e S., est auteur d'une hist. intit. : *Antiq. de la ville de Corbeil*, 1647, in-4.

BARRE (LOUIS-FRANÇ.-JOSEPH de LA), né en 1688, mort en 1738, membre de l'acad. des inscript. et b.-lettres, a enrichi les mémoires de cette compagnie de plus. morceaux curieux, et a donné de bonnes éd. d'ouvr. import., tels que l'*Imperium orientale*, et les *Numismat. imperator. romanor.* de Banduri; le *Spicilegium* de d'Achery, les *Vetera analect.* de Mabillon, le *Dict.* de Moreri. Il fut l'un des rédact. du *Journal de Verdun*, depuis 1704 jusqu'à sa mort. On trouva dans ses papiers les matériaux d'un dictionn. des antiq. grecq. et romaines.

BARRE DE BEAUMARCHAIS (ANTOINE de LA), frère utérin du précéd, mort en 1750, possédait les auteurs grecs et lat., savait l'angl., l'espagnol et l'italien, et fit pour les libraires une gr. quantité d'ouvr. qui n'offrent aujourd'hui que peu d'intérêt.

BARRE (MICHEL LA), un des plus excell. joueurs de flûte de son temps, né à Paris en 1680, se fit long-temps admirer à l'acad. royale de musique.

On lui doit la musique de deux opéras de La Motte, *le Triomphe des arts*, et *la Vénitienne;* div. *trios* et *duos* pour la flûte.

BARRE (Nicol.), fonda en 1678 une communauté de Frères et Sœurs des écoles chrét., appelée piétistes, et consacrée à l'éducat. des enfants pauvres des deux sexes.

BARRE (J.-Franç. LEFÈVRE, chev. de la), fils d'un garde-du-corps, faisait ses études en 1754 à Abbeville, où il avait une tante abbesse. Il fut accusé par un nommé Duval de Saucourt, conseiller au présidial d'Abbeville, ennemi de cette dernière, d'avoir entre autres choses, avec le jeune d'Étallonde, mutilé un crucifix de bois placé sur le pont de cette ville, d'avoir parlé contre le dogme de l'Eucharistie et chanté des chansons impies. Condamné d'abord à être brûlé vif par les juges d'Abbeville, le parlem. de Paris, par arrêt du 4 juin 1766, adoucit cette terrible sentence en ordonnant qu'il serait décapité avant d'être jeté dans les flammes, ce qui fut exécuté à Abbeville le 1er juillet suivant. Le plus remarq. des écrits qui s'élevèrent contre ce trop fameux jugem. est la *Relation de la mort du chevalier de la Barre,* par Voltaire, sous le nom de Casen. Le jeune d'Étallonde, condamné à une mort encore plus horrible, se sauva en Prusse où il fut accueilli par Frédéric, qu'il servit fidèlement.

BARRÉ (le colonel), membre de la chambre des comm. d'Angleterre, suivit la carrière milit., et fit ensuite partie du parlem., où il se distingua par son esprit et ses sarcasmes, et mourut en 1802.

BARRÉ (Ives), fondat. et ancien directeur du Vaudeville, mort à Paris le 5 mai 1832, à l'âge de 86 ans, fut d'abord avocat, puis greffier *à sceaux* au parlement de Paris. Plus tard il se livra entièrement à la littérat., et donna, toujours en société, un grand nombre de petites comédies, qui ont obtenu plus ou moins de succès. Fondat. du théâtre du Vaudeville, il le dirigea pendant 20 ans. Parmi ses pièces, toutes compos. en société avec Piis, Radet, Desfontaines, etc., nous citerons comme les plus remarq. : *les Vendangeurs, le Sabot perdu; le Printemps; les Amours d'été; le Mariage de Scarron; Chapelain; Sophie Arnoud; René Lesage; M. Guillaume; le Peintre français à Londres; la Girouette de St-Cloud,* impromptu en un acte.

BARREAUX (Jacq. VALLÉE des), fam. épicur., né à Paris en 1602, d'une famille de robe, avait lui-même une charge de conseiller au parlem., qu'il quitta pour mener une vie toute voluptueuse. Recherché pour ses bons mots, ses chansons et sa gaîté, il porta jusqu'au dernier raffinem. le goût des plaisirs et brilla long-temps parmi les beaux-esprits. Devenu plus sage avec le temps, il se convertit et se retira à Châlons-sur-Seine, où il mourut en 1673. On ne connaît de lui que le fameux sonnet qu'il fit dans une maladie :

Grand Dieu ! tes jugements sont remplis d'équité, etc.,

qu'il désavoua, dit-on, lorsque sa santé fut rétablie.

BARBEIROS (Gaspar), érudit portugais, neveu de l'historien Barros, mort chanoine d'Évora, en 1610. On a de lui de savantes *Observations* sur les origines de M. Porcius Caton, les écrits de Bérose et de Manéthon, le livre de Fabius Pictor sur l'origine de Rome, contre Annius de Viterbe, et une *Dissertation* sur le pays d'Ophyr, Anvers, 1600, in-8.

BARRELIER (Jacq.), dominic., botaniste, né à Paris en 1606, eut occasion de voyager avec le général de son ordre en France, en Espagne et en Italie. Il y fit une précieuse collect. de plantes, de coquillages, dont il s'occupait de donner l'hist. génér., lorsqu'il mourut en 1673. Ant. de Jussieu a publié ce qu'il a pu recouvrer des recherches du P. Barrelier, sous ce titre : *Plantæ per Galliam, Hispaniam et Italiam observatæ, iconibus æneis exhibitæ*, Paris, 1714, in-fol.

BARRÊME (F.), dont le nom est devenu prov., mort à Paris en 1703, est aut. du livre des *Comptes faits*, appelé communément Barrême; on lui doit encore le *Livre facile pour apprendre l'arithm. soi-même*, Paris, 1706, in-12. — Le *Livre nécessaire* et celui du *Grand commerce pour les intérêts et les changes*, etc.

BARRÈRE (Pierre), naturaliste, exerça la médecine à Cayenne et à la Guiane, et fut, à son retour en France, nommé professeur de botan. à Perpignan sa patrie, où il est mort en 1755. Il a publ. entre autres : *Essai sur l'Hist. naturelle des plantes, des animaux et des minéraux de l'île de Cayenne et de la Guiane*, Paris, 1749, in-12. — *Dissert. sur la cause physique de la couleur des nègres*, ibid., 1741, in-4 et in-12.

BARRETO (Moniz de), vice-roi des Indes, en 1573 sous le règne de Sébastien, fut ensuite gouverneur génér. des côtes orient. d'Afrique. Il y soutint une guerre cruelle contre les Barbares, et pénétra jusqu'aux états du roi Monbas, dont il prit la capitale; mais forcé de retourner à Mozambique, il préparait une autre expédit. contre le Monomotapa, lorsqu'il mourut vers 1600.

BARRET, lexicographe angl. du 16e S., étudia à Cambridge, fut ensuite maître d'école, et fit un *Dictionnaire angl. lat. et français* qu'il a publié sous ce titre : *Alvearia*, 1773, in-4, avec le secours de Thomas Smith et de Nowell, doyen de St-Paul, qui firent les frais de l'impress.

BARRET (Jean-Jacques de), littérat. né à Condom en 1717, se livra entièrement à l'étude de la littérat. anc., et fut en 1762, nommé professeur de langue latine et inspect.-génér. des études à l'école milit. de Paris. Il a traduit le *Traité de la Vieillesse, de l'Amitié, le Songe de Scipion,* etc., 1776, in-12; les *Offices de Cicéron*, 1776, in-12; les *Métamorphoses d'Ovide*, 1778, 2 vol. in-12; les *OEuvres de Virgile* (il a seulement revu la trad. de Catrou); l'*Éloge de la folie d'Érasme,* 1789, in-12; les *Hist. de Tacite*, ouvr. posth., 1811, 3 vol. in-12. Barret était mort en 1792.

BARRET (Stéphen), théol. et maître d'école, né à Rildwick dans le Yorkshire en 1718, recteur de Holkfield, dans le comté de Kent, mort en 1801,

a donné quelq. articles estimés dans le *Gentleman's magazine*. Il a traduit aussi les *Pastorales* de Pope en latin, et *Lettres* d'Ovide en vers angl.

BARRETT (PAUL), romancier, mort à Paris en 1785, a donné *les Amours d'Alzidor et de Charisée*, Paris, 1751, in-12. — *Foka, ou les métamorph.*, ibid., 1777, in-12.

BARRETT (GUILL.), chirurg. et antiq. anglais, mort en 1789, était membre de la société d'archéologie de Londres. On a de lui *Histoire et antiquités de la ville de Bristol*, 1788, un vol, in-4, très exact et plein de recherches utiles.

BARRETT (GEORGE), peintre et paysagiste anglais, fut un des fondateurs de l'acad. de peinture à Londres, dans le 18e S.

BARRI (GABRIEL), bon humaniste et savant géographe, né vers 1530 dans la Calabre, avait embrassé l'état ecclésiast. On a de lui : *De antiquitate et situ Calabriæ libri V*, Rome, 1571, in-8. — *Pro linguâ latinâ, lib. III*, 1554, in-4. — *De æternitate urbis; De laudibus Italiæ*, Rome, 1571, in-8.

BARRI (MARCEL-FERDINAND de), prêtre italien du 16e S., a publié des *Sermons* dont le P. Siméon, dominic., a donné en 1610 la trad. franç.

BARRI, religieux minime, mort à Paris en 1686, fonda les écoles chrét. et charitables du St-Enfant-Jésus. Quelques-unes de ces Sœurs furent placées à St-Cyr, pour y veiller à l'éducation des élèves de cette maison.

BARRIÈRE (PIERRE), dit LA BARRE, né à Orléans dans le 16e S., conçut l'horrible dessein d'assassiner Henri IV; mais son projet ayant été découvert, il fut arrêté, tenaillé et rompu vif à Melun, en 1593.

BARRIÈRE (J. de LA), instituteur de la congrégation des feuillants, né en Quercy en 1544, resta constamment attaché à la cause royale durant les troubles qui désolaient la France. Quelq.-uns de ses relig., séduits par les ligueurs, le dénoncèrent au pape Sixte V, qui lui ôta son abbaye, et l'obligea de se présenter tous les mois devant le tribun. de l'inquisit. pour y rendre compte de sa conduite. Il fut enfin absous par Clément VIII, et mourut à Rome en 1600.

BARRIÈRE (DOMINIQUE), dessinat. et graveur du 17e S., a gravé l'*Hist. d'Apollon* en plus. pièces d'après Viola et le Dominiquin, et plus. tableaux de la Villa Aldobrandi, Rome, 1647, in-fol.

BARRIL (JEHAN), auteur français du 16e S., a composé un *Traité de morale* à l'usage des dames du haut rang, dédié à Marguerite, reine de Navarre, Toulouse, 1535, in-4.

BARRIN (JEAN), vicaire-général du diocèse de Nantes, a traduit en vers les *Épîtres et Élégies amoureuses d'Ovide*, Paris, 1666. — On lui attribue aussi la *Vie de la bienheur. Françoise d'Amboise, femme de Pierre II, duc de Bretagne*, 1704, in-12.

BARRINGTON (J.-SHUTE), né en 1678 à Londres, écriv. politique et relig., fut employé par la reine Anne dans diverses affaires jusqu'en 1711, devint membre du parlem. en 1722, et mourut à Berks en 1734. Ses ouvr. les plus connus sont : *Essai sur l'intérêt de l'Angl. relativ. aux protestants non conformistes*, 1705, in-4. — *Les Droits des protestants non conformistes*, 1705, in-4. — *Miscellanea sacra*, réimpr. en 1770, 3 vol. in-8.

BARRINGTON (DAINES), savant écriv. et jurisc, angl., fils du précéd., présid. de la société royale des sciences de Londres, membre de celle des antiquaires, fut successiv. maréchal du trib. de l'amirauté, secrétaire des affaires de l'hôpital de Greenwick, juge de Chester, commissaire-gén. de l'approvisionnem. de Gibraltar et conseiller du roi. Il résigna ses div. places, et mourut en 1800. Ses princip. ouvr. sont : *Observations sur les statuts anciens de la grande charte*, 1766, in-4. — *The naturalist Calendar*, 1767; une trad. en anglais de l'histoire *d'Orose*, avec la trad. anglo-saxonne *d'Alfred-le-Grand*, 1773; *Miscellanies*, 1757, in-4, où sont réunies ses observ. sur les antiq. en matière de jurisprud. et d'histoire, et divers points d'hist. natur. et de géogr.

BARRINGTON (SAMUEL), frère du précédent, contre-amiral angl., né en 1729, se fit aux Grandes-Indes un nom célèbre par sa valeur et sa prudence, s'empara de Ste-Lucie, et contribua beaucoup au ravitaillement de Gibraltar. Il mourut la même année que son frère.

BARROIS (JACQUES-MARIE), libraire de Paris, mort dans cette ville en 1769, s'est fait un nom par sa grande connaiss. des livres. Il rédigea les catal. de plus. biblioth. de son temps, qui sont très estimés, entre autres celui du médecin Falconet.

BARROS (JEAN de), le plus célèbre des historiens portugais, né vers la fin du 15e S., était d'une anc. noblesse. Le roi Jean III, à son avénement, le nomma gouvern. des établissem. portugais sur la côte de Guinée, puis trésorier-gén. des colonies, et enfin agent gén. des mêmes pays, place qui équivalait presque à un ministère d'état. Ces fonctions le mirent à même de recueillir les matériaux dont il composa son *Hist. des Portugais dans l'Inde*, en 4 décad., continuée depuis jusqu'à 13, et dont les édit. les plus récentes sont celles de Lisbonne, 1736, 3 vol. in-fol., et 1774, 11 vol. in-8. Cet ouvr. a été trad. en ital. par Alphonse Ulloa. Sur la fin de sa vie il se retira dans sa terre d'Alitem, et il y mourut en 1571, à 75 ans. Indépend. de cette hist., on lui doit des *Dialogues* sur des sujets de morale, et une *Grammaire portugaise*, la première qui ait été publiée.

BARROS (ALPHONSE de), écriv. espagn., est aut. d'un ouvr. intit. : *la Perle des proverbes moraux*, Madrid, 1601 et 1608, in-8. Il fut aussi l'un des prem. édit. du roman de *Gusman d'Alfarache*.

BARROSO (MICHEL de), peintre espagnol, mort à Madrid en 1590, a exécuté entre autres tableaux à l'Escurial une *Statue près de la croix*, où le coloris est plus remarq. que le dessin.

BARROUSO (CHRIST de), est aut. d'un ouvrage intit. : *Jardin amoureux*, Lyon, 1501, in-8.

BARROW (ISAAC), mathémat., né à Londres en

1630, eut la gloire d'être le maître de Newton. Après avoir voyagé dans différents pays, il revint en Angleterre, obtint en 1660 une chaire de grec à l'univers. de Cambridge, en 1664 celle de mathém., qu'il résigna en 1669 à Newton. Abandonnant alors les sciences exactes pour la théolog., il reçut le grade de docteur, devint chancelier de l'univ., et mourut en 1677. Tillotson a donné une édit. de ses œuvres théolog., morales et poétiq., 1683-87, 3 vol. in-fol. Ses ouvrages de mathém. sont : *Lectiones opticæ*, 1669, in-4; *Geometricæ*, 1670, in-4; *Mathematicæ*, 1683, in-8. — On lui doit en outre des édit. d'*Euclide*, Londres, 1678, in-8; d'*Archimède*, ib., 1675, in-4; des *Coniques d'Apollonius*, ib., 1675, in-4.

BARRUEL (l'abbé Augustin), jésuite, né en 1741, à Villeneuve-de-Berg, rédigea le *Journal ecclésiastique* depuis 1787 jusqu'au mois d'août 1792. A cette époque il se réfugia en Angleterre. Après la révolution du 18 brumaire, il sollicita sa rentrée en France, et publ. bientôt l'ouvr. intit. : *Du pape et de ses droits*, 2 vol. in-8, qui est une apologie du concordat de 1801. Les princip. ouvr. de Barruel sont : une *traduct.* du poème latin de Buscowich sur les éclipses, in-4; *les Helviennes ou lettres provinciales philosophiques*, 4 vol. in-12; *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, 5 vol. in-8, remplis de mensonges. Il mourut en 1820, âgé de 80 ans.

BARRUEL-BEAUVERT (Ant.-Jos., comte de), né en 1756 au château de Beauvert en Languedoc, commanda d'abord une compagnie du régiment de Belsunce, passa ensuite dans la milice de Bretagne, puis en 1790 dans la garde nationale de Bagnols. Après le voyage de Varennes, il s'offrit pour otage de Louis XVI, et reçut la croix de St-Louis pour sa conduite au 20 juin 1792. Il était en 1795 rédacteur d'un journal intit. : *les Actes des apôtres*, et fut compris comme tel dans la déportation du 18 fructidor, à laquelle il échappa. Mis en surveillance sous le gouvernem. consulaire, le comte de Barruel acquit plus tard la protection de l'impér. Joséphine, qui le fit nommer inspect. du système métrique du Jura et autres départements voisins. La restauration ne lui accorda pas les récompenses qu'il croyait avoir méritées, et il mourut de chagrin. Ses ouvr. les plus connus sont : *Vie de J.-J. Rousseau*, 1789; *Caricatures politiques; Hist. de la prétendue princesse de Bourbon-Conti*, Besançon, 1811; *Lettres sur quelques particularités de l'histoire*, pendant l'interrègne des Bourbons, ib., 1815-16, 3 vol. in-8.

BARRY (Girald) ou GIRALDUS CAMBRENSIS, écriv. du 12e S., né dans le comté de Pembroke, parvint par son mérite aux prem. dignités ecclés., et mourut év. de St-David après 1220. Il est auteur d'une *Histoire de la conquête d'Irlande et de la topographie irlandaise*, Francf., 1602. — *Ecclesiæ speculum de rebus à se gestis*. — *Itinerarium Cambriæ*, 1585, in-8. Il en a paru en 1806 une belle édit., publ. par sir Rich. Colt. Hoare.

BARRY (Jacq.), de la même famille que le précédent, fils d'un membre du parlem. d'Irlande, fut juge du banc du roi, avocat du roi, chev. de la Jarretière et baron de l'échiquier. Il fut créé pair et juge à la restauration, et mourut en 1672. On a de lui un ouvr. intit. : *le Cas des tenures en franc-aleu*, Dublin, 1637, in-fol.

BARRY (Paul de), jésuite, né en 1585 à Leucate, dioc. de Narbonne, mort en 1661, ne doit sa répût. qu'à la singularité de ses livres de dévotion, dont le titre même est bizarre. Le seul qui ait échappé à l'oubli est le *Pensez-y bien*, que les âmes dévotes lisent encore. — Un autre Barry (René) est auteur d'une *Vie de Louis XIII*, en latin, trad. en français par Jean Nicolaï. Il avait composé une *Rhétorique française*, Paris, 1653, in-4, qui eut 14 éditions.

BARRY (Édouard), méd. anglais, de la société royale de Londres, fut prof. de méd. à Dublin. On a de lui : *Treatise on three different digestions*, Londres, 1759, in-8; *A treatise on a consumption*, ib.

BARRY (Spranger), acteur célèbre, né à Dublin, en 1719, débuta en 1744 dans le rôle d'*Othello*, se perfectionna ensuite à Dublin, et vint en 1746 partager à Dury-Lane les travaux et la gloire de Garrick, et fut presque son rival. N'ayant pu réussir à établir deux nouvelles troupes à Dublin et Cork, il revint à Londres, où il fut suivi jusqu'en 1773, année de sa retraite. Il excellait à représenter dans les rôles d'amoureux l'expression de la douleur et du désespoir. Il n'a peut-être pas été surpassé dans le rôle d'*Othello*.

BARRY (M.-J GOMART de VAUBERNIER, comtesse du), née à Vaucouleurs en 1744, d'un commis aux barrières, vint très jeune à Paris, entra chez une march. de modes, puis chez la fameuse Gourdan, où elle se déprava tout-à-fait. Le comte du Barry, *le Roué*, qui en fit d'abord sa maîtresse, spécula ensuite sur ses charmes, et la fit présenter à Louis XV par Lebel, son valet-de-chambre. Sa beauté fit une impression extraordinaire sur ce prince. On se hâta de lui faire épouser le comte du Barry, frère de son dernier amant; et dès ce moment elle devint la source des grâces et des dilapidations du trésor public. Elle contribua à la chute de Choiseul et à la destruct. des parlem. Reléguée à la mort du roi à l'abbaye de Pont-aux-Dames, Louis XVI lui permit de revenir à Luciennes, et lui donna une forte pension. A l'époque de la révolution, elle fit un noble usage de ses diamants, qu'elle porta elle-même en Angleterre pour secourir les émigrés. Arrêtée à son retour, elle fut condamnée à mort par le tribunal révolutionn. en déc. 1793. Ce fut la seule des femmes exécutées dans ces temps malheureux qui montra de la faiblesse. Pidansat de Mairober a publié les *Anecdotes de Mme du Barry*, 1777, in-12. On a publié aussi ses *Mémoires*, in-12.

BARRY (Jean), 1er commodore de la marine améric., mort à Philadelphie en 1803, se signala par sa bravoure et ses talents milit. dans la cause de la défense de sa patrie.

BARRY (George), théolog., né dans le comté de

Berwich en 1748, fut élevé à Édimbourg, devint ministre de Shapinshay, et chef des institutions chrét. dans les Orcades, et mourut en 1805. Il est aut. de l'*Hist. des îles d'Orkney*, ouvr. publ. après sa mort en un vol. in-4.

BARRY (Jacq.), célèbre peintre irlandais, né en 1741, mérita la protection de Burke, qui lui procura les moyens de visiter l'Italie. Nommé professeur à l'acad. royale en 1786, il en fut rayé 4 ans après pour ses opinions en faveur de la révolution de France. Il est mort en 1806. La société d'encouragement des arts possède de cet artiste des peintures, qui sont les plus belles de l'Angleterre, et dont il a gravé lui-même plus.; dans le nombre on cite surtout sa *Vénus sortant de l'onde*. Ses *OEuvres littéraires* ont été publ., Londres, 1809, 2 vol. in-4, avec une notice sur sa vie et ses écrits.

BARSABAS (Joseph), surn. *le Juste*, un des prem. disciples de J.-C., fut présenté par St Pierre pour être mis à la place du traître Judas. Mathias fut préféré. Barsabas est aussi le surnom de Jude, autre disciple mentionné dans les Actes.

BARSÉBA, 8e sulthan de la dynastie des Mamlouks circassiens en Égypte, fut d'abord esclave comme ses prédécess., et parvint au pouvoir en 1422. Il soumit l'île de Chypre, fit prisonn. le roi Jean II, qui y régnait, et lui rendit la liberté, à condition qu'il resterait son tributaire. Il mourut en 1438, après un règne de 16 ans.

BARSOF (Antoine-Alexievitsch), conseiller de collége et profess. d'éloq. à l'univ. de Moscou dans le 18e S., a contribué à l'amélioration de la langue russe par div. écrits sur cet idiome, qui n'ont pas été impr., mais qui ont été consultés avec fruit par des grammair. Il avait été chargé en 1791, par Catherine II, de faire des recherches sur l'hist. de la Russie. Son trav. est resté égalem. inédit, et a servi à d'autres écrivains.

BARSUMA ou BARSOMA, év. métropolitain de Nisibe, fit revivre, sous l'emper. Justin, les *opinions de Nestorius*, fut le fondat. d'une secte qui causa de grands maux à l'Église, et mourut en 489.

BARTAS (Guillaume DE SALUSTE du), né à Montfort en 1544, se distingua sous Henri IV par son talent dans les négociat. et sa bravoure dans les combats. Il rendit des services signalés à ce prince dans ses légations en Danemarck et en Angleterre, se trouva à la bataille d'Ivri, qu'il chanta dans ses vers, et mourut en 1590 à 44 ans. Son ouvr. le plus import. est le poème de *la première Semaine* ou *la Création*, en VII livr., Paris, 1610, in-fol., qui eut plus de 30 édit. en moins de 6 ans et fut trad. en latin, en espag., en ital., en angl.; la barbarie et le mauvais goût y règnent d'un bout à l'autre; la *seconde Semaine* comprend les hist. de l'Ancien-Testament.

BARTAZAN, Syrien, théol. du 3e S., prêcha la doctrine de Marcellius en Arménie, composa un *Traité contre le culte et les cérémonies religieuses des païens de cette contrée*, et une *Hist. de ses dieux et de ses rois*.

BARTENSTEIN (Jean-Christ. de), vice-chancelier d'Alsace et de Bohème, et secrét. de l'emper., né en 1690, mort à Vienne en 1766, s'est fait connaître par divers *manifestes* en fav. de la maison d'Autriche; tels que la déclarat. de guerre contre la France en 1741. On lui attribue aussi un *Droit de la nature et des gens*, pour l'instruct. de Joseph II, Vienne, 1790.

BARTENSTEIN (Laurent-Adam), écriv. et grammairien allem., mort en 1796 à Cobourg, où il était profess. au gymnase, est aut. de *Religionis christianæ excellentia*, etc., Cobourg, 1757. — *Rudiments de la langue grecque simplifiés*, ib., 1778, etc.

BARTH ou BARTHIUS (Gasp. de), sav. critique allem., né en 1587, à Custrin, d'un père chancelier de cette ville et profess. de droit à Francfort-sur-l'Oder, après avoir fait ses études à Eisenac, alla se perfectionner en Italie, en Angl., en Hollande, et revint à Leipsig où il mourut en 1658. On a de lui des *Comment.* estimés sur Claudien, sur Stace et autres aut. lat., Francfort, 1664, des poésies latines, etc.

BARTH (Michel), médec. allem., professeur à Leipsig, y mourut en 1684; il est aut. de *Lettres* sur la médecine et de *vers* lat. estimés.

BARTH (Jean), célèbre marin franç., né à Dunkerque en 1651, fils d'un simple pêcheur, s'éleva par sa bravoure extraord., et répandit sa renommée dans toute l'Europe. Il occasionna des pertes immenses au commerce angl. et holland., et préserva le nord de la France de la disette, en protégeant l'arrivée de plus. convois considér. de grains. La hardiesse de ses entreprises et l'éclat de ses actions marit. lui valurent avec le grade de chef d'escadre des lettres de noblesse. Il mourut en 1702, des suites d'une pleurésie, à l'âge de 50 ans. On a publié sa *Vie*, Paris, 1780, in-12.

BARTH (Godefroy), juriscons. et praticien de Leipsig, y professa le droit avec succès, et mourut en 1728, après avoir publié un grand nombre de *thèses*.

BARTH (Fréd.-Got.), écriv. allem., mort à Pforta en 1794, a donné une assez bonne édit. de *Properce* avec des *variantes*, Leipsig, 1777; une *Gramm. allemande-espagnole*, Erfurt, 1778.

BARTHE (Nicolas-Thomas), né à Marseille en 1734, vint très jeune à Paris, où il cultiva de préférence la littér. dramat., et fut recherché pour son esprit original par tous les littérat. de l'époque. Il mourut en juin 1785. On a de lui: l'*Amateur*, comédie en un acte en vers, repr. en 1764; faible d'action et d'intrigue, cette pièce est versifiée avec autant d'esprit que de facilité; *les Fausses infidélités*, comédie en un acte, en vers, représ. en 1769. « Il y a, dit La Harpe, de l'art et de l'intérêt dans l'intrigue; la pièce est dénouée aussi bien qu'elle est conduite; le style est plein de goût, d'élégance; on y trouve un dialogue à la fois vif, naturel, où l'esprit n'ôte rien à la vérité. » Cet ouvr., dont le succès fut brillant, est resté au répert. *La Mère jalouse*, comédie en 3 trois, en vers, fut repr. en 1771; il y a quelque mérite de style dans cette pièce, mais le fondement en est vicieux; elle fut ac-

cueillie froidem.; *l'Homme personnel ou l'Égoïste*, comédie en 5 actes, en vers, repr. en 1778, n'eut que 8 représ.; elle est mal conçue; l'intrigue est froide, embrouillée; le style n'est pas dépourvu d'esprit et d'élégance, mais cet esprit est pénible, cette élégance n'est pas celle du genre. On a encore de cet écriv. *le Temple de l'Hymen*, poème, 1755; *la Réunion des provinces à la couronne*, 1755; odes sur *la prise de Minorque*, et sur *la ruine de Lisbonne*, 1756; *épîtres* sur div. sujets, 1762, in-8; *Lettre de l'abbé de Rancé à un ami*, 1765, in-8; quelq. fragm. d'un poème sur *l'art d'aimer;* beaucoup de pièces de vers dans *l'Almanach des Muses*. En 1810, M. René Périn a publié un *Choix de poésies* de Barthe, in-18. En 1811, M. Fayole a donné les *OEuvres choisies* de Barthe, un vol. in-12 et in-18.

BARTHEL (MELCHIOR), sculpt. saxon, mort en 1674, s'était fait une assez grande réputat. Il existe de cet artiste à Venise une statue estimée de St Jean-Baptiste.

BARTHEL (JEAN-GASPAR), naquit à Kitzingen en 1697; reçu doct. en droit en 1727, il fut nommé la même année prof. de droit canon à Wurtzbourg, et mourut vice-chancel. de cette univ. le 8 avril 1771. Barthel a laissé la réputat. d'un sav. jurisc., justifiée par des ouvr. dont les principaux sont: *Historia pacificationum imperii circa religionem consistens*, Wurtzbourg, 1736, in-4; *De jure reformandi antiquo et novo*, ibid, 1744, in-4.

BARTHÉLEMI (St), l'un des douze apôtres, peut-être le même que Nathanaël, prêcha, dit-on, l'Évangile dans les Indes, l'Éthiopie et la Lycaonie, et souffrit le martyre en Arménie.

BARTHÉLEMY (PIERRE), prêtre provencal, accompagna Raimond de Saint-Gilles et Adhémar, évêque du Puy, dans la prem. croisade, en 1096. Pieux et crédule, il annonça aux chefs des croisés que St André, dans une vision, lui avait dit qu'on trouverait dans l'église de Saint-Pierre d'Antioche la lance avec laquelle on avait percé le flanc de J.-C. Il y descendit lui-même, et remonta avec la lance, ce qui excita l'enthousiasme parmi les chrétiens, et leur fit remporter une victoire compl. sur les Sarrasins. Mais l'authenticité de sa découverte ayant excité de grands troubles, Barthélemy prit le parti de se soumettre à l'épreuve du feu, et il y succomba en 1099.

BARTHÉLEMY de Cologne, savant du 16e S., travailla de concert avec Érasme à faire revivre en Allemagne les études classiques des anciens; mais il eut de grandes persécutions à souffrir, et mourut pauvre à Minden, où il était recteur du collége. On lui doit *Sylva carminum*, Deventer, 1505; *poemata*, restés MS.; *epistola mythologica*, etc.

BARTHÉLEMY (NICOLAS), bénédict., né à Loches en 1478, prieur de N.-D-de-Bonne-Nouvelle, près d'Orléans, est connu par div. rec. de poésies lat. qui sont assez recherchées: *Momiæ, cum panegyrico in Dei param virgin. Mar.*, Paris, Baduis, 1514, in-8. — *Christus Xilonicus tragœdia*, 1529, in-8. — *Ennea*, 1531. — *Epigrammata et Idyllia*, 1532. Il a laissé MSs. les *Vies* en lat. de Charles et Louis d'Orléans, dep. Louis XII.

BARTHÉLEMY (Me NICOLAS), avocat au parlem. et au bailliage de Senlis, est aut. de l'*Apologie sur le repas de la fête des Rois*, Paris, 1664, in-12.

BARTHÉLEMY (J.-JACQUES), abbé, histor. et savant antiquaire, membre de l'acad. des inscript. et de plus. autres sociétés savantes, né en 1716, à Cassis près Aubagne, fit ses études au collége de Marseille, et prit une teinture de mathémat. et d'astron.; mais les langues anciennes et les monuments de l'antiquité firent surtout ses délices; il étudiait à la fois le grec, l'hébreu, l'arabe, le syriaque et le chaldéen. A l'âge de 27 ans il vint à Paris. Gros de Boze s'empressa de l'accueillir, et lui confia la garde du cabinet des médailles. Cette place lui fut conservée en 1753, époque de la mort de Bose. Ce cabinet fut par ses soins enrichi de 20,000 médailles. Il porta ses recherches jusqu'en Italie, où, précédé par sa réputat., il fut accueilli des savants. Il visita Pompéia, Pœstum, Herculanum, expliqua la mosaïque de Palestrine, et revint à Paris avec de nouv. trésors. Le duc de Choiseul, appelé au ministère, s'occupa de sa fortune. Il lui fit donner la place de trésorier de St-Martin de Tours, et de secrét.-gén. des Suisses. Barthélemy n'était connu que par une vaste érudit., et par un gr. nombre de *mémoires* sur des médailles curieuses, sur l'alphabet et la langue de Palmyre, celle d'Égypte et de Phénicie. Le *Voyage du jeune Anacharsis*, qui lui avait coûté 30 ans de travail, mit le comble à sa gloire. Cet ouvr., un de ceux qui font le plus d'honneur au 18e S., eut d'abord trois édit., et fut traduit dans plus. langues. En 1789, l'Acad. française en accueillit l'auteur dans son sein par acclamation. Le 2 sept. 1792, il fut traîné aux Madelonettes; mais il recouvra sa liberté seize heures après l'avoir perdue, et reprit la garde du cabinet des médailles jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 30 avril 1795. Parmi les nomb. édit. de l'*Anacharsis*, on distingue celle de Paris, Debure, 1788, 4 vol. in-4, et atlas; 1789, 1790, 7 vol. in-8; ces deux dern. avec atlas in-4; Didot jeune, 1799, grand in-4, 7 vol. et atlas in-fol.; in-8, 7 vol., et atlas in-4; et celle d'Ét. Ledoux, 1824, 7 vol. grand in-8. Sainte-Croix a publ. les opusc. de Barthélemy, sous le titre d'*OEuvres diverses*, Paris, 1798, 2 vol. in-8.

BARTHÉLEMY (JOSEPH-ANICET), son neveu, fut successiv. administr. des hospices de Paris, présid. de la chambre de commerce, et membre de la commission de surveillance de la caisse d'amortissem. En 1814, il signa l'éloquente proclamation de Bellart pour le rappel des Bourbons, et mourut en 1819.

BARTHÉLEMY (FRANÇOIS, marquis de), pair de France, neveu de l'abbé, né à Aubagne, vers 1750, mort à l'âge de 80 ans, en 1830, entra de bonne heure dans la carrière de la diplomatie, suivit de Breteuil en Suisse et en Suède; nommé secrétaire de légat. en Angleterre, il y resta comme chargé d'affaires, annonça à la cour de Londres l'acceptat. de la constitut. par Louis XVI, devint

presque aussitôt ministre plénipotent. en Suisse, où il ne fit pas observer les mesures prescrites par le comité de salut public contre les émigrés et les prêtres. Il négocia la paix avec la Prusse, l'Espagne, l'élect. de Hesse, mais il échoua avec l'Angleterre. Nommé le 7 prairial an V (juin 1797), membre du directoire, sous l'influence du parti clichien ou royaliste, il se trouva enveloppé dans la proscript. de ce parti, arrêté le 18 fructidor, et déporté à la Guiane, d'où, quelques mois après, il parvint à s'échapper avec six de ses compagnons d'infortune. Il alla aux États-Unis, puis en Angleterre, revint en France après le 18 brumaire, fut fait sénateur, command. de la Lég.-d'Honn., vice-présid. du sénat et comte de l'empire. En 1814, il présidait les séances du sénat où les Bourbons furent rappelés. Nommé pair par le roi et vice-présid. honor. de la chambre, il reprit ses fonct. après la seconde restaurat., fut nommé ministre-d'état et reçut le titre de marquis. Le 20 février 1819, il rompit le silence qu'il avait gardé pendant cinq ans, pour proposer de modifier la loi d'élection, proposit. combattue par le ministère d'alors, et adoptée par la chambre le 2 mars à une grande majorité. Cette proposition servit de base pour la rédact. de la loi présentée l'année suiv. par le gouvern.

BARTHÉLEMY-COURÇAY, autre neveu de l'abbé, hérita de son goût et de ses connaissances numismatiques, fut, en considération de son oncle, chargé du cabinet des médailles de la biblioth. nationale, et mourut en 1800.

BARTHÉLEMY-DES-MARTYRS, ainsi nommé de l'église de Notre-Dame-des-Martyrs à Lisbonne, où il reçut le baptême en 1514, entra dans l'ordre de St-Dominique, professa 20 ans la théol., devint précept. de don Antonio, neveu de Jean III, roi de Portugal, et fut en 1559 nommé archev. de Brague. Il parut au concile de Trente, et fut le prem. à demander la réforme du clergé. Lemaistre de Sacy a donné une *Vie* très estimée de ce saint prélat. On y voit l'activité de son zèle pend. la famine et la peste qui désolèrent la ville de Brague, sa charité compatiss. envers les pauvres, auxquels il faisait distribuer chaque jour les vivres et les secours qu'exigeait leur état. Il mourut en 1590, dans le couvent de Vianne, où il s'était retiré huit ans avant sa mort, après s'être démis de son archev. Parmi ses ouvr. on estime surtout l'*Abrégé des maximes de la vie spirituelle; les Devoirs et les vertus des évêques*, trad. l'un et l'autre en français.

BARTHÈS (Paul-Joseph), né à Montpellier en 1734, mort le 15 oct. 1806, peut être considéré comme le régénérateur de la physiologie et de la philos. médic. Reçu doct. à Montpellier en 1753, il vint à Paris, où il se lia avec toutes les notabilités littér. de l'époque. Ses prem. *mémoires* furent couronnés par l'acad. des inscript. Après avoir été employé dans les armées, il revint à Paris, et coopéra à l'*Encyclopédie*. En 1759 il obtint au concours une chaire à Montpellier, et eut de grands succès dans l'enseignement par l'exposition de sa physiologie. Ses *Nouveaux éléments de la science de l'homme* attestent toute la profondeur de son génie. La personnification idéale du *principe vital* ou *âme seconde* est le trait caractéristique de sa doctrine. Barthès fut appelé à Paris comme médecin consultant du roi, et y exerça dix ans la médec. La révol. l'obligea de se retirer à Carcassonne, où il publia sa *Nouvelle mécanique des mouvements de l'homme et des animaux*. Au rétablissem. des facultés, Barthès ne put, à cause de son âge, occuper que des places honoraires; lors de l'inauguration, en 1801, du buste du père de la médecine à l'école de Montpellier, il prononça son discours sur le génie d'Hippocrate. Il fut nommé médecin titulaire du 1er consul et médecin consultant de l'emper. Barthès était versé dans les langues grecque, latine, anglaise, allemande, italienne, espagnole. C'était un érudit, un grand physiologiste, et un grand médecin, comme le prouvent son *Traité des maladies goutteuses*, sa *Théorie des fluxions*, Paris, 1802. Lordat, son élève et son success., qui était digne de continuer l'exposition de sa doctrine, a publié les *Consultations de médecine* et la *Vie médicale de Barthès*. Barthès a laissé aussi un *Traité du beau*, publié par son frère, Paris, 1807, in-8.

BARTHÈS DE MARMORIÈRES, (Antoine), frère du précédent, né à St-Gall, a passé la plus grande partie de sa vie en Suisse. Il était dès 1765 secrét. de l'ambassadeur de Beauteville; c'est dans ce poste qu'il étonna J.-J. Rousseau par l'intérêt vif et tendre qu'il parut prendre à ses malheurs. Au moment où éclata la révol. de 1789, Barthès était secrétaire intime de M. le comte d'Artois, colonel-général des gardes-suisses. Sa place et ses principes le rendirent un des plus grands advers. de cette révol., et il devint bientôt l'agent très actif de Monsieur dans l'intérieur de la France. Barthélemy l'ayant fait considérer comme naturalisé Suisse, obtint sa radiation de la liste des émigrés; mais en 1798 le directoire annula cet acte, enjoignit à Barthès de quitter la France dans le délai de quinze jours, et déclara ses biens confisqués. Le 18 brumaire en facilitant son retour opéra même un changement notable dans sa manière d'envisager les événem. politiq., ainsi que le prouvent les ouvr. qu'il a publ. en 1801 et 1802. Le 20 février 1811, Barthès écrivit une longue lettre à Napoléon en lui faisant hommage de 4 vol. de l'*Homère* d'Ernesti, chargés de notes MSs. par son frère; il profita de l'occasion pour détailler ses travaux et ses pertes, et finit par la demande de la croix d'honneur. Barthès vécut depuis retiré dans le village de Condé-St-Libiaire, arrond. de Meaux, s'occupant à rendre service à tout ce qui l'entourait, et mourut le 3 août 1811, dans sa 74e année. Ses princip. ouvr. sont : *la Mort de Louis XVI*, trag., Neuchâtel, 1793, in-8, très rare en France. — *Elnathan*, ou *les Ages de l'homme*, traduct. prétendue du chaldéen, Paris, 1801, 3 vol. in-8. — *Moïse en Égypte et chez les Madianites*, Paris, 1802, in-8, anonyme. Il a été l'édit. de l'ouvr. de son frère, *Théorie du beau dans la nature et les arts*, Paris, 1807, in-8.

BARTHOLDY (Jacob-Salomon), diplom. prussien, né à Berlin, de parents israélites, apprit de bonne heure plusieurs langues anc. et mod., fit un voyage en Grèce, et, à son retour, embrassa le protestantisme, non par conviction dogmatique, mais parce qu'il regardait le christian. comme la religion la plus favorable à la morale et aux progrès de la civilisat. La guerre de 1807 ayant éveillé son patriotisme, il servit comme officier dans un bataillon de la landwher de Vienne, et publia, pour animer ses compatriotes, son écrit intitulé : *Guerre du Tyrol.* En 1813 on le trouve attaché à la chancell. du prince de Hardenberg : c'est lui aussi qui rédigea l'édit sur la *landsturm* après la publication de l'armistice. En 1815, il fut envoyé à Rome comme consul-gén. prussien pour toute l'Italie, et sa mission, qu'il tenait plutôt de la sainte-alliance que de son souver., était d'observer les mouvem. de ce pays, depuis si long-temps agité. Nommé chargé d'affaires de Prusse à la cour de Toscane, après le congrès d'Aix-la-Chapelle, il se rangea parmi les plus violents adversaires de la révolution napolitaine. Il avait été mis à la retraite, lorsqu'il mourut en 1826, laissant, outre sa *Guerre du Tyrol*, plusieurs ouvr., parmi lesq. nous citerons un *Voyage en Grèce* dans les années 1803-4, trad. en français par A. du C***, Paris, Dentu, 1807, 2 vol. in-8, fig. et cartes.

BARTHOLIN (Gasp.), médec. et théolog. danois, né à Malmoe en 1585, mort en 1630, est auteur de plus. ouvr., parmi lesq. on cite : *Institutiones anatomicæ*, 1611, in-8, souvent réimpr., et trad. en franç. par Abr. Duprat.

BARTHOLIN (Bartole ou Barthélemi), fils aîné du précéd., savant précoce, prononça à 14 ans des discours en langue grecque, fut successivem. profess. d'éloq. et antiquaire de Frédéric III, roi de Danemarck. Il publ. en 1669 une *Bibliotheca selecta.* — Son frère Albert, médec., mort en 1643, a laissé un traité *de Scriptis Danorum*, Copenhague, 1666, in-8.

BARTHOLIN (Thomas), fils du précédent, né à Copenhague en 1619, étudia la médec. à Leyde, à Padoue et à Bâle, fut nommé profess. d'anatom. à Copenhague, fit plus. découvertes importantes, particulièrem. sur les veines lactées, et mourut en 1680. Ses princip. ouvr. sont : *Historiar. anatomicar. variorum centuriæ VI*, Copenhague, 1654-61, 3 vol. in-8. — *De insolitis partûs humani viis dissertatio*, 1664, in-8. — *De nivis usu medico observat. variæ*, 1661, in-8. — *Epistolar. medicinal. centuriæ IV*, La Haye, 1740, 4 vol. in-8. — *Acta medica et philosophica hafniensia*, ann. 1672-79, 5 vol. in-4. — *De armillis veterum*, 1676, in-12. — Gasp. Bartholin, son fils, était profess. de médec. à Copenhague, et attaché à la cour de Danemarck. Ses princip. écrits sont : *De olfactûs organo*, 1679; *De font. et flum. orig. ex pluviis*, 1689 ; *Exercitationes miscell.*, Leyde, 1675. — Son frère Thomas, médecin, profess. d'hist., archiv. et antiquaire du roi de Danemarck, mort en 1670, a laissé *Antiquit. danicæ*, Copenhague, 1690, in-12. — *De vermibus in acete et semine*, ib. 1671, in-12. — *Observ. in phenom. Island.*, 1670, in-12.

BARTHOLIN (Érasme), autre fils de Gaspar, né en 1625, reçu doct. à Padoue, fut nommé profess. de géom. et de méd. à Copenhague, et mourut en 1698. Il a publ. : *De figurâ nivis dissertatio*, 1661, in-8. — *De cometis ann.* 1664 et 1665, in-4. — *Experimenta crystalli islandici disdiaclasti*, 1670, in-4. — *De naturæ mirabilibus*, 1674. — *De aere hafniensi*, Francfort, 1699, in-8.

BARTHOLOMOEUS, théolog. et commentat. de Brescia, ayant résisté courageusem. au tyran Ezzelin qui voulait le forcer de signer des articles injustes, fut tué par ordre de ce tyran en 1258. On a de lui un *Gloss. sur les décrétales de Grégoire IX.*

BARTIOLET (Flameel), peintre, mort en 1612 à Liége, sa patrie, où il était chanoine de la collégiale, peignit avec succès, à Paris, un *Enlèvement d'Élie* aux Carmes déchaussés, et une *Adoration des Mages* aux Grands-Augustins.

BARTISCH (George), chirurg. oculiste prussien, au 16e S., est aut. d'un *Traité sur les maladies des yeux*, Dresde, 1583.

BARTLET (Guill.), recteur de Bidfort dans le Devonshire, mort en 1682, a donné : *Modèle d'un gouvernement de l'Église.*

BARTLET (Jean), frère du préced., théolog. non conformiste, fut ministre de St-Thomas près d'Exeter, et ensuite dans cette dernière ville. On a de lui un volume de *Méditations.*

BARTOLE, l'un des plus célèb. jurisc. du moyen-âge, naquit à Sasso-Ferrato vers 1313. Après avoir prof. le droit avec éclat dans plus. univ. d'Italie, il mourut à Pérouse en 1356; Dumoulin l'appelle le prem. et le coryphée des interpr. du droit. Bartole unissait à la vivacité d'un esprit pénétrant cette force de logique qui n'est donnée qu'aux hommes supér.; il épura la science du droit, l'agrandit, et, la rapprochant des besoins de l'ordre social, contribua à accélérer les progrès que son siècle faisait vers la civilisation. Les ouvr. qu'il a laissés sont des *Comment. sur le droit rom.*, et des *Traités sur des matières de jurisprud.*

BARTOLETTI (Fabrice), médec. et anatom., né à Bologne en 1586, prof. l'anatom. à Pise en 1619, la médec. à Bologne en 1620, puis à Mantoue avec un gr. éclat, et mourut à Leudinara en 1630. Il a publ. : *Anatomia humana*, etc., Bologne, 1619.— *Encyclopædia hermetica dogmatica*, in-4, réimpr. plus. fois.—*Methodus in dyspnœum; sive, de respirationibus*, 1630, in-4 ; et avec un comment. de Paitoni, Venise, 1735, in-fol., et quelq. opuscules moins import.

BARTOLI (Côme et George), littér. de Florence au 16e S., étaient frères et tous les deux membres de l'acad. de cette ville, dont Côme fut chargé de rédiger les réglem. Côme, prieur de l'église St-Jean-Baptiste à Florence, est aut. d'un gr. nomb. d'ouvr. dont les plus estimés sont : une traduct. de l'*Architectura* et d'autres *Opuscules* de Léon-Bapt. Alberti, Venise, 1565 et 1568; *Discorsi istorici universali*, ib. 1569 ; des ouvr. de mathém. ;

des *Discours académiques*, etc. Georges a donné un traité *Degli elementi del parlar toscano*, Florence, in-4.

BARTOLI (Daniel), céléb. jésuite, un des écriv. ital. les plus purs et les plus clairs, et l'un des plus savants hommes de son temps, né à Ferrare en 1608, et mort à Rome en 1685, remplit d'abord avec succès le ministère de la prédicat. dans les princip. villes d'Italie, et se livra ensuite au travail du cabinet. On lui doit une *Hist. de sa compagnie en Italie,* Rome, 1667, trad. en partie en latin par L. Giannini, Lyon, 1666-71, in-4, rare. Ses autres ouvrages ont été réunis à Venise, 1717, 3 vol. in-4. On distingue dans ce rec. : l'*Uomo di lettere,* trad. en latin et en franç. — l'*Ortografia italiana,* Rome, 1672.

BARTOLI (Dominique), poète ital., né près de Lucques en 1629, mourut en 1698. On a de lui un *recueil* de pièces de controv. littér. avec le savant Mattei, Modène, 1695, in-12; un autre d'*odes* ou *canzoni*, Lucques, 1605, in-12; *Rime giocose*, 1703, in-12.

BARTOLI (Pietro-Santi), peintre et graveur à l'eau forte, élève de Poussin, né à Pérouse, en 1635, mort à Rome en 1700, a gravé un gr. nomb. de monum. antiq. sur ses propres dessins. Les princip. sont : *Admiranda Romanarum antiquitatum vestigia*, Rome, 1693, in-fol. — *Colonna Trajana*, ib. — *Colonna Antonina*, ib. — *Gli antichi sepolcri*, Leyde, 1728. — *Musæum Odescalcum,* Rome, 1751, in-fol., etc.

BARTOLI (Joseph), antiq. du roi de Sardaigne, corresp. de l'acad. des inscriptions de Paris, né en 1707 à Padoue, où il occupa 3 ans la chaire de phys. expériment., qu'il quitta pour la chaire de b.-lettres de l'univ. de Turin, avec le titre d'antiq. royal, mourut à Turin vers 1790. Nous avons de lui des *dissert.* d'antiq., et des *poésies* éparses dans les recueils du temps; *Éponine,* trag., Turin, 1768, in-8. — Un *poème* en trois chants à l'occas. du mariage de Mme Clotilde avec le prince de Piémont, Chambéry, 1775, in-8. — *Réflexions sur le progrès des sciences en Europe dans le* 18e *S.*, 1780, in-8, tome Ier et unique.

BARTOLI (Minerve), femme poète d'Urbin, florissait en 1594. Ses *Poésies* se trouvent éparses dans les divers recueils du temps, mais surtout dans le *Parnasse poétique* de A. Scajoli.

BARTOLINI (Rich.), poète lat., né vers la fin du 15e S. à Pérouse, professa les b.-lettres dans sa patrie, fut ensuite chargé de différ. négociat., et reçut de l'emper. Maximilien, avec la couronne poét., le titre de comte palatin. On a de lui plusieurs ouvrages dont le plus connu est un poème en XII livres. *De bello Norico Austriados,* Strasbourg, 1516, in-4.

BARTOLOCCI (Jules), relig. bernardin, né en 1613 à Célano dans l'Abbruze, prof. l'hébreu au collége de la Sapience à Rome, fut attaché en cette qualité à la biblioth. du Vatican, devint abbé de St-Bernard, et mourut en 1687. Il est connu par sa *Biblioth. rabbinique,* Rome, 1674, 4 vol. in-fol., qui lui avait coûté 25 ans de travail, et qui est estimée.

BARTOLOMMEI (Jérôme), célèbre poète, né vers 1584 à Florence, mort en 1662, était membre de l'acad. de la Crusca et de l'acad. florent. On a de lui l'*America,* poème héroïque dédié à Louis XIV, 1640, in-fol. — *Drami musicale morali*, Florence, 1656. — *Dialoghi sacri,* etc., ib., 1657. — *Didascalia,* 1658. — Mathias-Marie, son fils, mort à Milan en 1675, est aut. de six *comédies* publiées à Florence, Bologne et Venise, 1668-97.

BARTOLOMMEO (André de), Sicilien, surn. *Barbazza* à cause de sa longue barbe, professa le droit à Ferrare, puis à Bologne, avec une grande réput., et mourut en 1479. Il reste de lui beauc. d'ouvr. sur le droit canon, impr. de 1517 à 1545, entre autres, *Conciliorum vol. IV*, 1517 et 1518; *de Cardinalium præstantiâ; de Cardinalibus legatis à latere,* 1518.

BARTOLOZZI (François), habile grav. ital. au burin, né à Florence en 1730, a laissé un gr. nomb. de grav. recherchées des amateurs. Ses morceaux les plus estimés sont : *Camille délivrant Rome opprimée par Brennus,* d'après Sébast. Ricci; une *Sainte famille,* d'après Ben. Lutti.; une *Circoncision,* d'après le Guerchin; la *Femme adultère,* d'après Aug. Carrache.

BARTON (Élisabeth), convulsion. anglaise, prédit à Henri VIII que s'il épousait Anne de Boulen, il perdrait sa couronne, et mourrait un mois après, de la mort d'un scélérat. La prédict. ne s'accomplit pas; mais on n'en répandit pas moins le bruit qu'Henri n'était plus roi depuis qu'il était hérétique, et le parti cathol., craignant avec raison pour la religion, appuyait cette rumeur, dans l'espérance de tirer le peuple de sa léthargie, lorsque la visionn. et ses compl. furent arrêtés, condamnés à mort et exécutés en 1534. Les rapports que Thomas Morus avait eus avec elle devinrent par la suite une des causes de sa perte.

BARTRAM (Jean), savant botaniste, né en Pensylvanie en 1701, voyagea long-temps dans l'Amérique-Septentrionale. Ses *Observ.* sur la botanique et l'hist. natur. de cette partie du monde ont été publ. à Londres en 1751, in-8, sous le titre de : *Voyage de la Pensylvanie à Onondago, au lac Ontario*, etc.

BARTRAM (Williams), fils du précédent, parcourut égalem. la Caroline, la Géorgie, la Floride, et publia la relation de son voyage à Philadelphie, 1791, in-8, trad. en franç. par P.-V. Benoist, 1799, 2 vol. in-8.

BARTSCH (Jean), méd. et botaniste hollandais, mort à Surinam en 1755, était lié avec Linné, auquel il envoya une savante *dissert. sur la température de Surinam.*

BARTSCH (Adam), grav. allemand du 18e S., conservateur du cabinet impérial des estampes à Vienne, a gravé d'après les dessins des grands maîtres différ. pièces très estimés. Il a publié : le *Catalogue des estampes grav. par Guido Reni*, Vienne, 1795, in-12. — *Catalogue de l'œuvre de*

Rambrandt, 1797, 2 vol. in-8. — *De l'œuvre de Lucas de Leyde*, 1798, in-8. — *Le Peintre-Graveur*, 1803-18, 17 vol. in-8. C'est l'ouvr. le plus exact en ce genre.

BARUCH, un des douze petits prophètes, fut disciple et secrét. de Jérémie, et le suivit en Égypte lors de la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor. Après la mort du prophète, il rejoignit les Juifs captifs à Babylone. C'est là qu'il publia ses prophéties. Les juifs et les protest. ne reconnaissent point comme canonique le livre de Baruch.

BARUETH (JEAN), ministre holland., né en 1709, mort en 1782 à Dort où il était pasteur, a laissé une *Hist. du stathoudérat*, peu estimée.

BARUFFALDI (JÉRÔME), littérat. et poète ital., prof. de b.-lettres et gr.-vicaire de l'archev. de Ravenne à Ferrare, né dans cette ville en 1675, mort en 1753, est un des écriv. les plus féconds et les plus ingén. que l'Italie ait prod. Mazzuchelli donne de lui dans les *Scrittori d'Italia* une liste de plus de 100 ouvr. en prose et en vers. Un des plus estimés est son poème didactique sur la culture du chanvre : *il Canapaio, lib. VIII*, Bologne, 1741, in-4.

BARWICK (PIERRE), méd., né en 1619, et mort à Venise en 1705, fut un des grands défenseurs de la circulation du sang par Harvey. On lui attribue un tr. intit. : *De iis quæ medicorum animos exagitant*, et une *Vie* de son frère Jean, théologien anglican.

BARZENA (ALPHONSE), jésuite, surn. *l'Apôtre du Pérou*, est aut. d'un *Lexique* et d'un *Livre de prières*, en 5 dialectes améric., *Peruviæ*, 1590, in-fol., très rare; c'est la plus anc. impression connue de Lima.

BARZIZA (CHRIST.), méd., neveu du célèbre grammair. Gasparini (*v.* ce nom), né vers 1405 à Bergame, professa la médec. à Padoue de 1434 à 1440 avec une gr. réputat., et laissa plus. ouvr. dont les princip. sont : *De febrium cognitione et curâ*, Lyon, 1517. — *Introduct. ad omne opus practicum medicinæ*, Augsb., 1518. — *Comment. ad nonum Rhasis*, Pavie, 1494, in-fol.

BASADONNA (JEAN), sénateur vénitien, habile négociat. et poète agréable du 16e S., a publ. des *Dialogues* latins, Venise, 1518.

BASAN (PIERRE-FRANÇ.), graveur et marchand d'estampes, mort à Paris en 1797, donna à ce commerce toute l'extension possible, et publia avec Lemire la collect. des gravures pour les *Métamorphoses* d'Ovide, un gr. nombre de *Catalogues*, et un *Dictionn. des graveurs anciens et modernes*, 3e édition, augm. d'une *Notice historique sur l'art de la gravure*, Paris, 1809, 2 vol. in-8.

BASCAPÉ (CHARLES), mort évêque de Novarre en 1615, a donné : *Description des églises de Milan*, Bergame, 1696, in-12. — Une *Vie de St Charles Borromée*, Bruxelles, 1612, et plus. autres ouvr. relat. à l'histoire civile et ecclésiast. du Milanais.

BASCARINI (JEAN), méd. de Ferrare et profess. de théorie dans les écoles de cette ville, mort en 1675, est auteur de *Dispensationum medico-moralium canones XII*, Ferrare, 1673, in-16, et réimpr. avec d'autres ouvr. du même docteur.

BASCHENOW (WASILI), archit. et academ. russe, vice-présid. de l'académie des arts sous Paul Ier, projeta un plan de reconstruction du Kremlin, et bâtit dans le goût gothique le palais de Zarizin, que Catherine II fit démolir depuis.

BASCHI (MATTHIEU), fondat. des capucins, né dans le duché d'Urbin au 16e S., obtint de Clément VII de porter le même habit que St François, et d'observer sa règle à la rigueur. Après un gr. nombre de persécut., sa réforme fut enfin adoptée en 1528; il devint vicaire-général de l'ordre et mourut à Venise en 1552.

BASCHILOW (SEMEN), sav. russe, mort en 1770, secrét. du sénat de Pétersbourg, publ. quelques liv. des *Annales* de Nicon, 1767 et 1768, le *Sudebnick* du tzar Iwan Wasiliewitch, et d'autres pièces relatives à l'histoire de son pays.

BASEDOW (JEAN-B.), théol. et écriv. allemand, né à Hambourg en 1723, se consacra entièrem. à la théol. et à l'éducation, qu'il travailla toute sa vie à réformer en Allemagne. Ses opinions hétérodoxes, la violence de son caractère, et sa brusque franchise, rendirent sa vie très orageuse. Il la termina toutefois dans une situation assez heureuse à Magdebourg en 1790, avec la fermeté et la résignation d'un chrétien. Ses princip. ouvr. sont : *Philaletée*, ou *Nouvelles considérations sur les vérités de la religion et de la raison*, Altona, 1764. Cet écrit, d'une extrême hardiesse, pensa lui coûter la vie à Hambourg, où la lecture en fut défendue par le magistrat, et l'aut. excommunié avec toute sa famille. — *Essai en faveur de la vérité du christianisme*, ibid., 1766, in-8, rempli d'assertions hétérodoxes. — *Traité élément.*, ou *Recueil méthodique de toutes les connaiss. nécessaires pour l'instruction de la jeunesse*, etc., Leipsig, 1785. — *Manuel de la religion révélée*, où il se lave du soupçon qu'il avait encouru de vouloir fonder une secte. — *L'Éducat. des princes destinés au trône*, trad. en franç. par Bourgoing, Yverdun, 1777, in-8. On trouvera la liste compl. de ses ouvr. dans le *Lexicon* des écriv. allemands de Meusel, de 1750 à 1800.

BASELIUS (JACQUES). Deux écriv. holland. ont porté ce nom. L'un, né en 1530, prédicat. à Flessingue et à Berg-op-Zoom, mort en 1598, a donné une *Relation* du siége de cette ville en 1588, impr. en 1605, in-4, très rare. — Le second, petit-fils du 1er, past. en Zélande, écriv. une *Histoire religieuse de la Belgique, du commencement de l'ère chrétienne à l'an* 1600, Leyde, 1657, in-12.

BASELIUS (NICOLAS), chirurg. flamand du 16e S., est aut. d'un petit traité astron. intit. : *Descriptio cometæ quæ apparuit* 14 *nov. anno* 1577, etc., Anvers, 1578, in-4.

BASELLI (BENOIT), chirurg. de Bergame, mort en 1621, a donné *Apologia quâ pro nobilitate chirurgiæ strenuè pugnatur*, Bergame, 1604, in-4.

BASHAW (ÉDOUARD), théol. non-conformiste, mort en 1771 à Newgate, où il avait été renfermé

pour avoir refusé de prêter le serment d'allégeance, a publ. des *Dissert. antisociniennes*, et *Dissert. sur la monarchie absolue et politique*.

BASHUYSEN (Henri-Jacq. van), sav. profess. de langues orientales à Hanau sa patrie, et y mourut en 1758. Sa passion pour l'hébreu lui fit établir à ses frais une imprimerie, d'où sortirent le *Pentateuque* d'Abrabanel en 1710, avec les points et virgules, plus est. que les édit. de Venise; le *Psautier hébr.*, avec des *Notes* abrégées des rabbins, assez bien exécuté.

BASILE (St), célèbre Père de l'Église grecque, né de parents chrétiens à Césarée en Cappadoce, l'an 329, se livra d'abord au barreau, puis, s'étant dégoûté du monde, se retira dans la solitude avec St Grégoire de Nazianze, son intime ami, et devint par son exemple le prem. institut. de la vie monastique dans le Pont et la Cappadoce. On l'éleva, malgré son opposition, à l'évêché de Césarée, l'an 369; il résista à l'emper. Valens, qui voulut lui faire embrasser l'arianisme, travailla à la réunion des Églises d'Orient et d'Occident, et combattit les hérétiques Apollinaire et Eustache de Sébaste. Il a laissé des *Homélies* éloquentes, d'excell. *Comment.* sur l'Écriture, et des *Lettres* instructives sur la discipline ecclés., publ. par le P. Garnier, 1721, 3 vol. in-fol., grec-latin. Ses *Homélies* et ses *Lettres choisies* ont été trad. en franç. par l'abbé Auger, Paris, in-8, 1788.

BASILE (St), évêque d'Ancyre, se signala par son attachem. à la foi chrétienne, et souffrit le martyre sous Julien en 362.

BASILE, évêque de Séleucie en Isaurie, tomba d'abord dans les erreurs d'Eutychès, et n'y renonça qu'après avoir été déposé par le concile de Chalcédoine. Il reste de lui quarante *Homélies*, impr. à la suite des *OEuvres* de St Grégoire-le-Thaumaturge, dans la *Bibl.* des prédicateurs de Combefis, et dans celle des Pères.

BASILE Ier, *le Macédonien*, emper. grec, n'était d'abord que simple soldat, et s'éleva par la faveur de l'emper. Michel III, à qui il avait plu par son habilité à dresser des chevaux. Associé à l'empire en 866, après avoir assassiné Bardas, il se plaça seul sur le trône, en donnant la mort à Michel, qui avait trouvé dans lui un censeur de ses crimes et méditait depuis quelque temps sa perte. Il chassa du siége patriarcal Photius, mais il l'y rétablit en 878, fit la guerre avec succès en Orient, poursuivit les Sarrasins en Sicile, et mourut en 886, laissant la réput. d'un grand prince. On a de lui un traité de l'*Art de régner*, adressé à son fils, trad. en franç. par le P. Porcheron, Paris, 1690, in-12.

BASILE-le-Jeune, succéda à Jean Zimiscès en 975, et mourut en 1025. Il défit les Bulgares et traita avec la dern. cruauté 11,000 prisonn. qu'il avait faits sur eux.

BASILE, imposteur, né en Macédoine, voulut se faire passer pour Constantin Ducas, mort depuis quelq. années, et se mettre à la place de Romain, qui régnait alors. Ce dernier, voyant de jour en jour grossir le nombre des révoltés et ne se croyant plus en sûreté, envoya des forces imposantes contre Basile, et le fit amener à Constantinople, où il fut brûlé vif.

BASILE, chef des Bogomiles, hérit. de Bulgarie, attaqua dans le 12e S. le mystère de la Ste Trinité. Il déclamait contre le mariage, et permettait la communauté des femmes. Condamné en 1110 dans un concile de Constantinople, convoqué par l'emper. Alexis Comnène, il refusa de se rétracter et périt dans les flammes.

BASILE, surn. *l'Oiseau*, l'un des confidents de l'emper. Constantin VII Porphyrogénète, parvint à détrôner et faire exiler Romain Lécapène, qui régnait avec Constantin. Mais après la mort de ce dernier, Romain, son fils et son succ., démasqua ses projets et l'exila dans l'île de Proconnèse, où il mourut presque aussitôt en 961.

BASILE, patrice de Constantinople, sous l'emper. Constantin Porphyrogénète, 930 ans avant J.-C., avait composé un *Traité de tactique navale* dont Fabricius nous a conservé quelq. fragm. dans sa *Bibliothèque grecque*.

BASILE, prince de Moldavie dans le 17e S., commettait toutes sortes d'injustices et d'exactions : les Moldaves, las de sa tyrannie, le déposèrent et mirent à sa place Étienne XII, dit *Barduze*. Basile fit d'inutiles tentatives pour remonter sur le trône, et mourut dans l'obscurité.

BASILE (Valentin), méd. et alchimiste allemand, né en 1394, mort vers le milieu du 15e S., se fit une grande réput. par ses découvertes en médecine, et passe près de quelq. adeptes pour le père de la pharmacie chimique. On dit qu'il est le prem. qui ait fait prendre intérieurement l'antimoine. Ses ouvr. sont écrits en allem.; mais quelq.-uns ont été trad. en lat. : *de Microscomo*, Marpurg, 1609. —*Practica, unà cum duodecim clavibus*, Francfort, 1618, et dans le *Musæum hermeticum*, Paris, 1624, traduit en franç. 1660, in-12.—*Tractatus chimico-philosophicus*, Francfort, 1676, etc.

BASILE (J.-B.), comte de Torone, poète napolitain, mort avant 1637, est auteur de plus. ouvr. dont les princip. sont : *Opere poetiche*, Mantoue, 1613, in-12. — *Lo Cunto de li Cunti*, etc., Naples, 1678, in-12, recueil de Nouvelles écrites en napolitain. Elles ont été trad. en ital. et réimp. plus. fois. — *Le Muse napoletane*, recueil d'églogues, ib., 1678. Il a donné en outre des édit. de plusieurs poètes, avec des *Notes* et *Commentaires* italiens.

BASILE (Adrienne), sœur du précéd., cultivait aussi la poésie et la musique. Le Marini et Toppi font mention de ses *Composizioni in verso*. Elle a publié à Rome, 1637, in-4, un poème de son frère intit. : *Théagène*, tiré des *Éthiopiques* d'Héliodore.

BASILE (Ambroise), né à Condom, secrét. de M. de Montazet, archev. de Lyon, mort à Paris vers 1800, est l'éditeur de plus. ouvr. élément., entre autres de l'*Éducation des filles*, par Fénélon, auquel il ajouta une bonne préface.

BASILICO (Ciriaco), auteur napolitain du 17e S., a trad. en vers italiens de différ. mesures le *Satyricon* de Prétrone, et en vers *sciolti* le *Moretom*,

attribué à Virgile. Ces deux traductions ont paru en un vol. à Naples, 1678, in-12.

BASILICO (Jérôme), jurisc. sicilien du 17e S., mort à Madrid en 1670, cultiva les belles-lettres, l'éloquence et la poésie, et fut des academ. de Messine et de Palerme. On a de lui des *Disc. academ.*, impr. in-4, 1654-62; des *Panégyr.* de Charles II, roi d'Espagne, et d'autres personnages, Madrid, 1666-1668, in-fol.; et un ouvr. de droit intitulé: *Decisiones criminales magnæ regiæ curiæ regni Siciliæ*, Florence, 1691, in-fol.

BASILIDE, hérésiarque d'Alexandrie, mort sous Adrien vers l'an 130. Son système était un mélange confus de pythagoricisme, de judaïsme et de christianisme. Il avait écrit 24 liv. sur l'Évangile, dont on trouve quelq. fragm. dans le *Spicilége* de Grabbe.

BASILINE, 2e femme de Jul. Constantin, et mère de l'empereur Julien, d'abord convertie au christianisme, protégea les chrétiens d'Éphèse; mais ayant embrassé l'hérésie d'Arius, elle persécuta les chrétiens et fit exiler St Eutrope, évêque d'Andrinople.

BASILISQUE, emper. d'Orient en 474, frère de l'impératrice Vérina, se fraya le chemin du trône en trahissant l'emper. Léon, qui l'avait chargé de faire la guerre à Genséric. Après un règne de deux ans, signalé par des exactions et des cruautés, il fut détrôné par Zénon-l'Isaurien, qui l'enferma dans un château de Cappadoce, où il mourut de faim en 477.

BASIN (Thomas), né à Rouen, évêq. de Lisieux sous Charles VII, accusé sous Louis XI de favoriser les Anglais, se retira à Louvain, devint grand-vicaire de l'évêque d'Utrecht avec le titre d'archev. de Césarée, et mourut en 1491. Il a fait un *Traité* contre Paul de Midelbourg, et une *Hist.* de son temps. — Basin (Nicolas), frère du précédent, le suivit à Utrecht, où il mourut en 1495.

BASIN (Simon), dominic., né à Paris en 1608, fut chapel. d'Anne d'Autriche, femme de Louis XIII, prêcha avec succès, et mourut en 1671. On a de lui des *Sermons* et des *Odes* en français, quelques *poésies* grecques et latines.

BASIN (Bernard), chanoine de Saragosse au 15e S., a laissé *De artibus magicis* et *Magorum maleficiis*, Paris, 1483, in-4.

BASINE, femme du roi de Thuringe et ensuite de Childéric Ier, roi de France, qui la séduisit et l'enleva, lorsqu'après la perte de sa couronne il avait trouvé un asile à la cour de ce prince. Clovis fut le fruit de cette seconde union.

BASINE, fille de Chilpéric et d'Audovère, fut une des victimes de la fureur de Frédégonde, et mourut enfermée dans un couvent à Poitiers.

BASINGE (Jean) ou BASINGSTOKE, orateur, mathémat. et théol. angl. du 13e S., se distingua par son savoir et ses vertus. Il fit le voyage d'Athènes pour se perfectionner dans la langue gr., presque inconnue alors en Europe, et contribua beaucoup à en ranimer l'étude en Angleterre en traduisant du grec en lat. une grammaire qu'il intit. *Donatus Græcorum.* Il y introduisit aussi l'usage des chiffres grecs. Il avait rapporté, dit-on, de ses voyages un grand nombre de MSs.

BASIRE (Isaac), théolog. anglican et chapel. de Charles Ier, émigra lors des troubles, parcourut la Morée, la Palestine, la Mésopotamie, revint en Europe, se fixa près de Ragotzi II, prince de Transylvanie, et professa la théolog. à Weissembourg. Rentré en Angleterre à la restaurat., il fut nommé chapel. de Charles II, et mourut en 1676. Ses princip. ouvr. sont: *Diatriba de antiquâ Eccles. Britan. libertate*, Bruges, 1656, in-8. — *Hist. du presbytérianisme anglais et écossais*, Londres, 1659 et 1660 in-8.

BASIRE (Jacques), graveur, né à Londres vers 1740, nous a laissé plus. pièces d'après le Guerchin et autres grands maîtres. Sa grande estampe représentant *l'Entrevue de François Ier et de Henri VIII au camp du drap d'or, en* 1520, est la plus estimée.

BASKERVILLE (Jean), célèbre fondeur, imprim. et grav. angl., né dans le comté de Worcester en 1706, porta l'art de l'imprim. à un degré de perfect. qu'on n'avait pas encore atteint en Angleterre. Ses talents ne trouvèrent aucune espèce d'encouragement, et ce ne fut qu'après plus. années de tentatives qu'il parvint à produire un type dont il fût content. Il publia des classiques latins et anglais. On recherche ses édit. de Virgile, 1756, in-4; d'Horace, de Juvenal et de Perse, et de la *Bible* angl., impr. aux frais de l'univers. de Cambridge, in-fol. Après sa mort, en 1775, ses caractères demeurèrent ensevelis dans la poussière jusqu'en 1779, époque où Beaumarchais en fit l'acquisit. pour les employer à l'édit. des œuvres de Voltaire, 1785, in-8 et in-12.

BASKERVILLE (sir Simon), méd. anglais, né à Exeter en 1573, s'établit à Londres, où il fut très en vogue; il devint médecin du roi Jean, et ensuite de Charles Ier, qui le créa chevalier. Il mourut en 1641, après avoir amassé de grands biens.

BASLER (Jean), pasteur d'Hinwel en Suisse, a écrit une *Histoire helvétique* encore inédite.

BASMADJY (Ibrahim), Hongrois de nation, embrassa le mahométisme, et travailla, de concert avec Séid-Effendi, à l'introduction de l'impr. en Turquie. Le sulthan Achmet III en signa le privilége; seulem. il fut défendu de jamais imprimer le Coran, les lois orales du prophète, leurs comment., les livres canoniq. et ceux de jurisprud. Tous les ouvr. qui traitent de la philos., de la médec., de l'astron., de la géograph., de l'hist., furent abandonnés aux presses naissantes. Malgré tout son zèle, Basmadjy ne put mettre au jour que 16 ouvr. Il mourut en 1746. Les bienfaits du sulthan le récompensèrent de ses travaux.

BASMAISON (Jean de), juriscons., né à Riom en Auvergne, fut député de sa province aux états de Blois, en 1576, et deux fois ensuite vers Henri III. Il est aut. d'une *Paraphrase* sur la coutume d'Auvergne, et d'un *Traité* sur les fiefs, 1608, in-8.

BASNAGE (Benjamin), ministre protestant, né à Carentan en 1580, et mort en 1652, exerça 51 ans

les fonctions pastorales. On a de lui un *Traité de l'Église*, estimé de ses coreligionnaires.

BASNAGE (Ant.), ministre à Bayeux, fils aîné du précéd., né en 1610, fut arrêté au Hâvre-de-Grâce, mis en liberté en 1685, et se retira en Hollande, où il mourut en 1691.

BASNAGE (Samuel), fils du précéd., né en 1638, à Bayeux, suivit son père à Zutphen, et mourut en 1721. On a de lui : *Annales politico-ecclesiastici*, Rotterdam, 1706, 3 vol. in-fol.

BASNAGE DU FRAQUENAY (Henri), fils puîné de Benjamin, né en 1615 près de Carentan, devint avocat au parlem. de Rouen. Quoiqu'il fût de la relig. protest., on avait pour lui la plus grande estime. Il a laissé des *Comment.* sur la coutume de Normandie, souvent cités par les juriscons. Il mourut à Rouen en 1695.

BASNAGE DE BEAUVAL (Jacques), fils aîné du précéd., né à Rouen en 1653, fut reçu ministre en 1676, et huit ans après épousa Suzanne, petite-fille du célèbre Pierre Dumoulin. Réfugié en Hollande, il eut toute la faveur du grand pensionn. Heinsius, et conserva toujours de l'attachement pour la France. L'abbé Dubois, depuis cardinal, envoyé par le duc d'Orléans à La Haye, eut ordre de suivre ses avis; ils agirent de concert, et l'alliance fut conclue le 14 janvier 1717. Pour reconnaître ses services, on lui restitua tous les biens qu'il avait en France. Il mourut en 1723. « Il était plus propre, dit Voltaire, à être ministre d'état que d'une paroisse. » Les plus célèbres de ses ouvrages sont : l'*Hist. de l'Église*, Rotterdam, 1699, 2 vol. in-fol. — L'*Hist. des Juifs*, nouv. édit., 1716, 15 vol. in-12. Ce livre, plein d'une vaste érudition, eut le plus grand succès.

BASNAGE DE BEAUVAL (Henri), frère du préc., né à Rouen en 1656, d'abord avoc. au parlement, fut, après la révocat. de l'édit de Nantes, obligé de passer en Hollande, où il mourut en 1710, âgé de 54 ans. On a de lui : *Tolérance des religions ; Hist. des ouvr. des savants*, journal commencé au mois de septembre 1687, et fini en juin 1709. Lorsque Basnage arriva en Hollande, Bayle avait interrompu ses *Nouvelles de la république des lettres*. Le journal de Basnage y fait suite; il est écrit avec beauc. de politesse et d'impartialité.

BASS (Édouard), théol. amér., et premier év. de Massachusett, né à Dorchester en 1726, mort en 1803, avec la réputation d'un savant canoniste et critique sacré.

BASSÆUS (Nicolas), célèbre typographe de Francfort-sur-le-Mein, a imprimé beauc. de livres de médec. et de botan., et publia, sous le titre d'*Eicones plantar.*, 1590, 4 vol. in-4, une collect. de 2,255 fig. de plantes gravées sur bois. C'était la plus nombreuse et la mieux exécutée que l'on eût encore vue.

BASSAL (Jean), était prêtre de la mission lors de la révol. de 1789, dont il embrassa la cause avec chaleur; il fut successiv. curé constitutionnel de St-Louis de Versailles, vice-présid. du district de cette ville, député de Seine-et-Oise à l'assemblée législative et à la convention, où il vota la mort du roi. Il présida ensuite les jacobins, passa en Suisse comme espion de l'ambass. Barthélemy, suivit Championnet en qualité de secrét. dans ses campagnes d'Italie, fut accusé de dilapidation, et arrêté sous le directoire, dont la chute le sauva. Il revint à Paris après la mort de Championnet, et mourut en 1802.

BASSAN (Franç. da PONTE, dit le), peintre vénitien, l'un des plus remarq. du 15e S., a travaillé aux fresques du dôme de St-Barthélemy de Bassano et à Milan, et mourut en 1530.

BASSAN (Jacq. da PONTE, dit *le Vieux*), fils du précéd., né en 1510, fut élève de son père; il fit un gr. nombre de tableaux dans le style de Titien et de Corrége; le musée en possède dix. Il aimait les intérieurs et savait les rendre avec une exactitude surprenante. Il a traité des sujets tirés de l'Anc. et du Nouv.-Testament. Le jeune Carletto, fils de Paul Véronèse, fut son élève. Il mourut en 1590 et laissa quatre fils, qu'il forma tous quatre à la peinture, François, Léandre, Jean-Baptiste et Jérôme.

BASSAN (François), auteur d'un tableau que l'on voyait au musée, représentant *Jésus entrant dans la maison de Marthe et de Marie*, a peint quelques fresques au palais de St-Marc sur les dessins de Paul Véronèse.

BASSAN (Léandre), fut créé chevalier à Venise pour avoir fait le portrait du doge Grimaldi. Rodolphe II voulut se l'attacher, mais Léandre préféra rester à Venise; il y mourut en 1623. Le musée possède un de ses tableaux : *Les Juifs surpris de la résurrection de Lazare*.

BASSAN (Jean-Baptiste), dont on ne connaît qu'un seul tableau, est mort en 1613.

BASSAN (Jérôme), né en 1560 et mort en 1622, a fait pour l'église de St-Jean à Bassano, un tabl. représent. *Ste Barbe entre deux jeunes femmes, regardant au ciel la Vierge*.

BASSANI (Alex.), juriscons. de Padoue, mort à Ravenne en 1495, a composé *De officio prætoris*.

BASSANI (Antoine), comte padouan, chan. de Varmie, a publié en italien le *Voyage à Rome de Marie Casimir, veuve de Jean III, roi de Pologne*, Rome, 1700, in-8.

BASSANI (Jacq.-Ant.), jésuite ital., né en 1686, fut profess. de belles-lettres, et l'un des meilleurs prédicateurs de son temps. Il mourut à Padoue en 1747. Ses *sermons* ont été publiés à Venise en 1753, in-4.

BASSANTIN (Jacques), astron. écossais, étudia à Glascow, voyagea dans les Pays-Bas, la Suisse, l'Italie, l'Allemagne et la France. Revenu en Écosse, il prédit à Marie Stuart une partie de ses malheurs, embrassa la cause du comte de Muray, et mourut en 1568. Ses ouvr. sont : *Astronomia*, latin et franç., Genève, 1599, in-fol. — *Usage et explication de l'astrolabe*, Paris, 1617, in-8, etc.

BASSARABA (Const.-Brancovan), prince de Valachie, prit parti pour la Porte-Othomane contre la Russie dans la campagne de Pruth. Accusé ce-

pendant d'avoir favorisé les Russes, il fut étranglé avec ses quatre fils en 1714.

BASSÉ (BONAVENT. de LA), capucin, né à la Bassée dans l'Artois, mort en Hainaut l'an 1650, connu dans le monde sous le nom de *Louis-le-Pipre*, est auteur de *Parochianus obediens*, etc., Douai, 1633, trad. en franç. par F. de la Tombe, curé de Tournai, 1634, in-12.—*Theophilus parochialis*, etc., Anvers, 1635, et Paris, 1679, in-16, trad. en franç. par Ben. Buys, sous le titre du *Théophile paroissial*, Lyon, 1649, in-12.

BASSELIN (OLIVIER), foulon de Vire en Normandie, au 15e S., composa des *chansons* gaies et bachiques, qu'il chantait au pied d'un coteau appelé les Vaux, près la rivière de Vire, d'où est venu, par corruption, le nom de vaudeville. La meill. édit. de ses chansons est celle qu'a publ. M.-L. Dubois, Caen, 1821, in-8.

BASSEPORTE (MADELEINE-FRANÇ.), née à Paris en 1701, se distingua de bonne heure par son talent pour peindre les plantes et les fleurs, et fut, en 1743, jugée digne de remplacer Aubriet dans la place de peintre du Jardin-du-Roi. Son principal mérite est d'avoir continué la superbe collect. des plantes peintes sur vélin, commencée pour Gaston, frère de Louis XIII, déposée aujourd'hui au Muséum d'hist. nat. Elle mourut en 1780.

BASSET (PIERRE), histor. angl. du 15e, est aut. d'un livre intit. : *Les actions du roi Henri V*, MS., dans la bibliothèque du collége d'Héralds.

BASSET (C.-A.), bénéd. de l'abbaye de Sorrèze, en Languedoc, y professait la littérat. A la suppress. de cet établissement, il émigra (1791), pour ne rentrer en France que sous le consulat (1801). En 1808, on le nomma préfet des études de l'école normale, et en 1815, censeur au collége Charlemagne. Il mourut en 1828, après av. publ. : *Essai sur l'éducat. et sur l'organisat. de quelques parties de l'instr. publ.*, ouvrage qui eut deux éditions; *Explicat. de Playfair sur la Théorie de la terre, par Hutton, et examen comparatif des systèmes géologiques fondés sur le feu et sur l'eau, par M. Murray*, en réponse à l'explication de Playfair, traduits de l'angl. et accompagnés de notes et de planches, in-8, 1815. Basset s'occupa beaucoup de l'instruct. prim.

BASSET DE LA MARELLE (LOUIS), présid. du gr. conseil à Paris, périt en 1794 avec sa femme et son fils sur l'échafaud révolutionn., comme complice de la prétendue conspirat. de la prison du Luxembourg. Il avait comp. un écrit intit. : *Différence du patriotisme chez les Français et les Anglais*, 1766, in-8.

BASSI (FERDIN.), méd. et profess. de botan. à Bologne, mort en 1774, est aut. de *l'Iter ad Alpes; Delle terme Porretane*, Rome, 1768, in-4, et de plus. autres opusc. scientifiq., insérés, comme les précéd., dans la collect. des *Actes de l'Instit.* de Bologne.

BASSI (HUGUES VISCONTI dei), était bâtard d'un seigneur sarde, qui relevait de la seigneurie de Pise. Irrité de ce que les Pisans avaient exigé de lui 10,000 fl. pour le mettre en possess. des fiefs de son père, il s'en vengea en 1323, d'une manière atroce, en livrant la Sardaigne au roi Jacques II d'Aragon, après avoir fait massacrer les troupes qu'il avait demandées pour la défendre.

BASSI (LAURE-MARIE-CATHERINE), savante italienne, née en 1711, à Bologne, femme du doct. Veratti, de l'acad. des Arcades et de l'institut de Bologne, où elle occupa long-temps une chaire de philos., puis de b.-lettres et de physiq., mourut en 1778. Il a été publ. deux recueils de vers en son honneur, Bologne, 1733, in-4.

BASSI ou BASSO (SIMON), patricien et chan. de Bénévent, né dans le 16e S., est aut. d'une *Apologie de la monarchie espagn.*, contre Boccalini, et de deux rec. de *poésies*, Madrid, 1610, et Venise, 1615, in-4.

BASSI (MARTIN), architecte, répara la magnifique église du Dôme de Milan, et publ. div. écrits sur les démêlés qu'il eut à cette occasion avec les architectes de son temps.

BASSIANI (JEAN), jurisc. de Crémone au 12e S., a laissé une *Somme* de jurisprudence.

BASSIANUS (LANDUS), né à Plaisance, médec. à Padoue, fut tué par un soldat en 1562. Il a publ. : *De humanâ historiâ*, Bâle, 1542, in-8.—*De incremento libellus*, Venise, 1556.—*Iatrologia*, ib., 1543, in-4.

BASSINET (ALEX.-JOSEPH), était prevôt du chapitre de Verdun lorsque les armées coalisées envahirent la Champagne en 1792. Il se tint long-temps caché, revint à Paris sous l'empire, et entretint des corresp. suspectes; ce qui le fit arrêter et renfermer au Temple. Ayant enfin obtenu sa liberté, il se retira à Ste-Périne, et mourut en 1813. Il a fourni de très bons articles de littérature au *Magasin encyclopédique* de Millin, et publ. quelques trad.; mais son princip. ouvr. est l'*Hist. sacrée de l'Anc. et du Nouv.-Testam.*, en fig., avec des explications, Paris, 1804-06, 8 vol. in-8, dont le dern. est de l'abbé L'Écuy.

BASSIUS (HENRI), chirurg., né à Brême en 1690, fit ses études à Hall, Strasbourg et Bâle; il fut, en 1718, reçu docteur à Hall et nommé prof. d'anat. dans cette ville, où il mourut en 1754. Ses ouvr. sont : *Disputatio de fistulâ ani feliciter curandâ*, Hall, 1718.—*Grudlicher bericht von Bandagen*, Amsterdam, 1748, in-8.—*Observationes anatomico-chirurgico-medicæ*, Hall, 1731, in-8.—*Tractatus de morbis venereis*, Leipsig, 1764.—*Notes sur la chirurgie de Nuck*, Hall, 1728. en allemand.

BASSOLIS (JEAN de), théol. écossais du 14e S., disciple de Scot qui le regardait comme un de ses meill. élèves, étudia à Oxford, d'où il vint en France, et se retira à Malines. Il a écrit : *Commentaria seu lecturæ in quatuor libros sententiarum*. Cet ouvr., resté long-temps MS., a été publ. par Oronce Finé, Paris, 1516-17, in-fol.

BASSOMPIERRE (FRANÇOIS de), maréchal de France, colonel-général des Suisses, naquit en Lorraine en 1579. Il plut au roi Henri IV dès son début à la cour de France, et servit avec distinction

dans la plupart des guerres que ce monarque eut à soutenir. Il fut nommé colonel-général des Suisses en 1614. Louis XIII le créa maréchal de France en 1622, et l'employa dans div. ambassades, en Espagne, en Suisse et en Angleterre. Bassompierre déplut au card. de Richelieu, qui le fit mettre à la Bastille. Il y resta douze ans, et n'en sortit qu'après la mort du prem. ministre, en 1643. Il mourut en 1646. Il a écrit ses *Mémoires*, impr. à Cologne, 1665, 3 vol. in-12, et la *relation* de ses ambassades en Espagne, en Suisse et en Angleterre, Cologne, 1668, 4 vol. in-12. Les *Mém.* et les *Ambass.* de Bassompierre ont été souvent réimprimés.

BASSOT (Jacques), écriv. du 17e S., a publ. *Hist. de Theutobocus*, roi des Teutons, défait par Marius, consul romain.

BASSUEL (Pierre), chirurg., né à Paris en 1706, mort en 1757, a laissé des *Mémoires* insérés dans les rec. de l'acad. des sciences et de chirurgie.

BASSUS (Cæsius), poète lyrique romain sous Néron, à qui Perse adresse sa 6e satire. Il reste de lui quelq. fragm. dans le *Corpus poetarum*, de Maittaire. — On connaît encore plus. autres Bassus. Tylæus, Julius et Licinius Bassus, méd. et botan., cités tous trois par Dioscoride et Épiphane, vivaient sous l'empire de Tibère et de Claude. Julius et Marcellus Bassus, deux autres méd. sous Antonin, sont mentionnés par Galien.

BASSVILLE (N.-J. HUGOU de), un des rédacteurs du *Mercure national*, en 1789, et secrét. de légation à Naples pour la convention, se trouvait à Rome en 1793, lorsqu'il fut assailli par un attroupement popul., et reçut un coup de rasoir, dont il mourut peu après. Cet évén. donna lieu à beaucoup de récriminat. de la part de la France contre le gouvernem. papal, et fut le sujet d'un poëme de Salvi, Milan, 1798, et d'un autre de Monti. Bassville, membre de plusieurs acad., a laissé : *Éléments de mythologie*, 1789. — *Précis de la vie de Lefort, ministre de Pierre-le-Grand*, 1786. — *Mémoires histor., critiques et politiques de la révolution de France*, 1790, 2 vol. in-8.

BAST (Frédéric-Jacq.), sav. héllén., secrét. de légat. de Hesse-Darmstadt au congrès de Rastadt, corresp. de l'Institut, mort en 1811, a donné en allemand un *Commentaire critique sur le banquet de Platon*, et en français : *Lettre critique à M. Boissonade sur Anton, Libéralis, Parthénius et Aristénète*, 1805, in-8.

BASTA (George), écriv. milit., mort en 1607, commandait un régim. de caval. sous les ordres du duc de Parme, lorsque ce prince prit, en 1579, possession du gouvernem. des Pays-Bas. Il passa depuis au service de l'emper., se signala en Hongrie et en Transylvanie, et reçut le titre de comte. On a de lui : *Maestro di campo generale*, Venise, 1606. — *Governo della cavalleria leggiera*, Francfort, 1612, estimés.

BASTARD (Thomas), poète anglais, né à Blandford vers 1560, fut exclu de l'univers. d'Oxford par quelq. satires, embrassa depuis l'état ecclésiastique, se fit une réputat. comme prédicat., et mourut fou en 1618. On a de lui des *Épigrammes*, un poème lat. en III chants, intit. : *Magna Britannia*, Londres, 1605; et deux vol. de *Sermons*, ibid., 1615, in-4.

BASTE (Pierre), contre-amiral franç., né en 1768 à Bordeaux, se distingua au siége de Malte, à la bataille d'Aboukir et dans l'expéd. de St-Domingue, équipa une flottille à Dantzig pour seconder les opérat. du siége de Pillau en 1807, servit ensuite en Espagne et en Autriche comme colonel des marins de la garde. Nommé comte de l'empire en 1809, il continua de se distinguer dans les différ. campagnes, jusqu'en 1814, où il fut tué à l'affaire de Brienne.

BASTER (Job), méd. et botaniste, né en Hollande en 1711, a laissé un gr. nombre d'ouvr. sur l'hist. naturelle et la botan. Nous citerons ses *Observations sur les animalcules et les plantes marines*, en lat., Harlem, 1759-65, in-4. — *Sur la génération des animalcules dans l'intérieur des plantes*, en hollandais, ibid., 1768, in-8. — *Principes de botanique suivant Linné*, en hollandais, Harlem, 1768, in-4. — Plus. *Dissertations* dans les *Transactions philosophiques*, et dans les *Mémoires des académ. de Harlem et de Flessingue*. Il mourut en 1775.

BASTIDA (Ferdinand), jésuite espagnol du 16e S., défendit la cause de son ordre dans les congrégations *de auxiliis*, et fut ensuite professeur de théologie à Valladolid et chancelier de l'université.

BASTIDE (Philippe), bénédict. de la congrégat. de St-Maur, mort en 1690, a laissé quelq. *Opusc.* mentionnés dans la *Bibliothèque* de cette congrég. par dom Le Cerf.

BASTIDE (Marc-Ant. de la), controversiste protestant, né dans le Rouergue au 17e S., secrétaire d'ambass. à Londres, se livra ensuite à des trav. littéraires, passa en Angleterre lors de la révocat. de l'édit de Nantes, et mourut en 1704. On a de lui deux *Réponses* à l'*Exposition de Bossuet*, 1672 et 1680, in-12. Il a revu la version des *Psaumes*, en vers, par Th. de Bèze, Marot et Conrart, Paris, 1679, in-12, ainsi que l'ancienne trad. des mêmes *Psaumes*, en prose, Amsterdam, 1692, in-12. Il a prouvé avec assez d'habil. que le fameux *Avis aux réfugiés* avait été composé non par Bayle, mais par Pélisson (v. l'*Hist. de Bayle* et de ses ouvr., Amsterdam, 1715, in-12).

BASTIDE (Louis), théologien, est auteur de *Panégyriques* dont Fléchier faisait cas, et d'une *Réponse* au livre de Jurieu *De l'accomplissement des prophéties*, 1706, 2 vol.

BASTIDE (Jean-Franç. de), écrivain très fécond, né à Marseille en 1724, mort à Milan en 1798, est auteur de beauc. de romans oubliés et de div. rec. littéraires et moraux, *le Nouveau Spectateur*, 1758; *l'Élixir littéraire*, 1766; *le Penseur*, 1766. Il a commencé en 1757 le *Choix des anciens Mercures*, et rédigé pendant plus. années la *Bibliothèque univers. des romans*.

BASTIDE (J.-B.), fils d'un magistrat de Berlin, réfugié français, mort à Paris en 1810, se livrait à

l'étude du vieux langage français, et légua ses MSs. et sa fortune à la biblioth. royale.

BASTIEN (JEAN-FRANÇ.), né à Paris en 1747, se livra au commerce de la librairie, dans lequel il montra plus d'intell. que de véritable instruction. On lui doit une trad. nouv., ou plutôt revue, *des Lettres d'Héloïse et d'Abailard*, 1782, 2 vol. in-8 et in-12; *la Nouvelle Maison rustique*, 1798, 3 vol. in-4; *Nouveau Manuel du Jardinier*, 1807, 2 vol. in-12. Les auteurs dont il a donné des éditions assez soignées sont: Apulée, *Ane d'Or;* Montaigne, Charron, Boileau, Rollin, Rabelais, La Bruyère, Buffon, Sterne, Scarron, d'Alembert, Plutarque (traduct. d'Amyot), Lucien (traduct. de Belin de Ballu), etc. Ce laborieux éditeur est mort en 1824.

BASTINGUES (JÉRÉMIE), professeur de théol. flamand, mort en 1598, est auteur d'un *Comment. sur le catéchisme de Heidelberg*.

BASTIOU (YVES), ancien génovéfain, aumôn. du lycée Louis-le-Grand, mort à Paris le 8 mai 1814, a donné une *Grammaire de l'enfance*, et une autre de *l'adolescence*.

BASTON (ROBERT), poète lauréat et orateur public à Oxford, né dans le 13e S. au comté d'York, était prieur des carmes à Scarborough. Édouard l'ayant emmené avec lui dans son expédit. contre les Écossais en 1304, il fut fait prisonn., forcé de chanter les succès des vainqueurs, et mourut vers 1310. On cite de lui: *De Scotiæ guerris variis*, des *écrits* théolog., des *comédies*, des *tragédies*, en anglais.

BASTON (GUILLAUME-ANDRÉ-RENÉ), sav. ecclésiastique, né en 1741 à Rouen, reçut la prêtrise en 1766 à Angers, où il profess. la philosophie et ne tarda pas à être appelé maître de conférences à St-Sulpice. Un *Discours* qu'il y prononça en 1770, sur l'objet délicat de la réforme des écoles, fut l'origine de sa fortune. Il eut une chaire de théol. à Rouen, et devint plus tard membre du chapitre de cette métropole. Il se montra l'un des plus ardents adversaires de la constitut. civile du clergé, contre laquelle il publia plus de vingt brochures en moins de quinze mois. Condamné à la déportation pour n'avoir pas voulu prêter le serment, il se réfugia en Angleterre, puis dans les Pays-Bas, d'où le succès de nos armes le poussa jusqu'à Coësfeld. Il revint en France en 1802 après le concordat, fut nommé successiv. vic.-génér. chanoine doyen du chapitre de Rouen, et accompagna son archev., le card. Cambacérès, au concile de 1811. Une déclaration de ce prélat, qui servit de base aux articles arrêtés dans la congrég. du 5 août et acceptés par le pape, fut reconnue pour être l'ouvr. de l'abbé Baston, qui fut nommé à l'évêché de Séez; mais, comme la démission du titulaire paraissait n'avoir pas été libre, il n'accepta ce siége qu'après la mort de ce dernier. Le pape lui ayant refusé, même alors, l'institut. canoniq., il n'en administra pas moins le dioc. en vertu des lettres de vic.-génér. que lui octroya le chapitre; mais il fut exposé à de nombreuses contrariétés, et lorsqu'après la restaurat. l'on eut nommé un nouveau titulaire à l'évêché de Séez, il revint avec joie prendre son rang parmi les chanoines honor. de Rouen. Les honneurs du titre de vic.-génér. lui furent rendus par M. de Bernis, success. du card. Cambacérès. Baston consacra les loisirs de sa vieillesse à défendre encore les principes qu'il avait soutenus toute sa vie. Il mourut en 1825. On a publié: *Notice biographique sur M. G.-A.-R. Baston* (par M. Duputel), Rouen, F. Baudry, impr. du roi, 1825, in-12 de 48 pages. Cette *Notice* contient des détails bibliog., qui nous permettront de ne citer de l'abbé Baston que les deux écrits suiv.: *Réclamat. pour l'Église de France et pour la vérité contre l'ouvr. de M. le comte de Maistre intitulé:* Du Pape, *et contre la suite intitulée:* de l'Église gallicane dans son rapport avec le souverain pontife, Paris, 1821-24, 2 vol. in-8.—*Antidote contre les erreurs et la réputation de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion (de l'abbé de la Mennais), Paris et Besançon, 1823, in-8; 12e édit., 1825.

BASTWICK (JEAN), méd. anglais, né en 1593 dans le comté d'Essex, publia, vers 1624 à Leyde, *Elenchus religionis papisticæ*, et à la suite *Flagellum pontificis*, ouvr. qui souleva contre lui tout le haut clergé d'Angleterre, et le fit condamner à une amende et à une dure prison. Il aggrava ses torts aux yeux du clergé par son *Apologeticus ad præsules anglicanos*, 1636, in-8, et sa *Nouvelle Litanie*, ouvr. pour lesq. il fut condamné à avoir les oreilles coupées, à être mis au pilori et à garder prison perpét. Cette sentence, qui fut exécutée, ayant révolté tout le monde, il fut rappelé à Londres, et y rentra comme en triomphe, chargé de fleurs et de présents. Ses ouvr., écrits assez purement, n'ont eu que l'intérêt du moment, et sont oubliés aujourd'hui.

BASUEL (FRANÇ.), curé de Franche-Comté, est auteur de *Sermons familiers sur les évangiles*, Grandvillars, 1561, un vol. in-8.

BATALLIER (JEAN), religieux dominic. à Lyon, revit avec F. Julien, de l'ordre des augustins, la trad. franç. de la *Légende dorée*, 1746, in-fol., et y joignit la *Légende des saints nouv. qui ont été pris et colligés de l'historial* de Vincent de Beauvais, 1747, in-fol.

BATE ou BATUS (JEAN), théol. du 15e S., né dans le Northumberland, reçu docteur à Oxford, fut prieur du couvent des carmes à York, et mourut en 1429. Il est aut. d'un *Compendium logicæ* et de *Tr.* de théolog.

BATE (GEORGE), médecin, né dans le comté de Buckingham en 1608, fut reçu docteur à Oxford, s'établit à Londres, et devint méd. de Charles Ier, de Cromwell et de Charles II. Il mourut en 1669. Son principal ouvr. est un *Récit de la rébellion*, publ. en lat. sous le titre de *Elenchus motuum*, etc., Paris, 1649, in-12, réimpr. plus. fois, traduit en angl. et en français.— *Observations sur le rachitis des enfants*, Londres, 1668, in-8; La Haye, 1682, in-4. — *Apologie de Charles Ier*, ibid., 1647 et 1648, in-4.

BATE (JULES), philosophe anglais, disciple de

J. Hutchinson, et l'un des plus zélés défenseurs du système de son maître, a publ. quelq. écrits en faveur de sa doctr., ainsi qu'un *Dictionn.* anglais-hébreu. Il mourut en 1771.

BATE (HENRI), écriv. angl., a donné au théâtre plus. comédies : *les Candidats rivaux*, 1775 ; *le Maure blanchi*, 1776.

BATECUMBE (GUILL.), mathémat. angl. du 15e S., a donné : *De spherâ solidâ, concavâ ; De operatione astrolabii*, etc.

BATELIER (JACQUES LE), avocat au présidial d'Évreux, et bon jurisc. du 16e S., a laissé des *Comment.* sur la coutume de Normandie, impr. avec ceux de Basnage, Rouen, 1776, 2 vol. in-fol.

BATES (GUILL.), théolog. angl., presbytérien, mort à Londres en 1699, très estimé pour son esprit de conciliat. et de tolérance. Ses *Sermons* ont été recueillis en un vol. in-fol. Il a été lui-même l'édit. de *Vitæ selectorum aliquot virorum qui doctrinâ, dignit. aut pietate inclaruère*, Londres, 1681, in-4.

BATES (JOHN), composit. et organiste anglais, mort à Londres en 1799, a comp. des *Sonates* pour le clavecin, la musique de l'opéra de *Pharnace*, etc.

BATHE (GUILL.), jésuite irlandais, directeur du sémin. irlandais de Salamanque, mort à Madrid en 1614, est auteur de l'*Introduction à l'art musical*, Londres, 1584. — *Janua linguarum*, Salam., 1611. — *Préparation pour le sacrement de pénitence*, Milan, 1614, in-4.

BATHURST (RALPH), méd., poète et théologien angl., né en 1620 au comté de Northampton, et mort en 1704, professa d'abord la médecine, s'appliqua ensuite à la théol., et fut présid. du collége de la Trinité à Oxford. On a de lui : *Prælectiones de respiratione*, Oxford, 1654. — *Nouvelles de l'autre monde*, en angl., ibid., 1651, in-4. C'est l'hist. d'une femme pendue pour cause d'infanticide et rappelée à la vie par l'auteur ; des *Poésies* estimées et insérées dans les *Analect. musar. anglican.* Le choix de ses meill. product. a été publié sous le titre de *Restes littér.*, 1761, in-8.

BATHURST (ALLEN), gentilh. angl., né à Westminster en 1684, fut en 1705 membre du parlem. et du parti des torys, qui le porta dans la chambre-haute en 1711. Il s'opposa constamm. aux mesures de la cour, fut ensuite appelé au conseil privé et nommé trésorier du prince de Galles. Il mourut en 1775, à 91 ans.

BATHURST (HENRI, comte), fils du précéd., gr.-chancelier d'Angleterre, mort à Londres en 1794, a publié en anglais : *Théorie de l'évidence*, qui a servi de base au juge Buller, pour l'introduct. à la loi *Nisi prius*, etc.

BATHYLLE, jeune homme de Samos, fut aimé du tyran Polycrate et d'Anacréon.

BATHYLLE, fameux pantomime d'Alexandrie, vint à Rome sous Auguste, et réussit, ainsi que son ami Pylade, à représenter, par des gestes, tous les sujets tragiq., comiq. et satiriques. Il excellait surtout dans le genre comique.

BATHILDE (Ste), épouse de Clovis II, gouverna pendant la minorité de Clotaire III, son fils, avec une haute prudence, fonda l'abbaye de Chelles, y prit l'habit de religieuse et mourut en 680.

BATMANSON, controversiste anglais, mort en 1531, écrivit, contre Érasme et Luther., deux ouvr. qu'il rétracta par la suite. On a encore de lui : *Comment.* sur les proverbes de Salomon, et le *Cantique des cantiques ;* un *Tr. du mépris du monde ;* des *Institut. novitiorum*, etc.

BATONI (POMPEO), peintre gracieux et plein d'expression, né à Lucques en 1708, mort à Rome en 1787, peut être regardé comme le restaurat. de l'école romaine moderne. Parmi ses tabl. répandus dans les églises d'Italie, on cite à Rome le *St Celse* et la *Chute de Simon-le-Magicien.*

BATRACUS et SAURUS, architectes grecs de Sparte, élevèrent à leurs frais à Rome un des temples renfermés dans les portiques d'Octavie.

BATSCH (AUG.-JEAN-GEORGE-CHARLES), naturaliste, né en 1761 à Iéna, y fonda la société pour l'avancem. des sciences natur., et en fut le direct. jusqu'à sa mort, arrivée en 1802. Parmi ses nomb. ouvr. nous citerons : *Elenchus fungorum*, Magdebourg, 1783-84. — *Analyse botan. des fleurs des div. genres de plantes* (en allem.), Hall, 1790, in-4. — *Tabula affinitatum regni vegetabilis*, 1804. — *Botan. des dames*, 1805, in-8, trad. en franç. par Bourgoing, Weimar, 1799, in-8.

BATT (BARTH.), écriv. luthér. flamand, mort à Rostock en 1559, est aut. d'un ouvr. intitulé : *De œconomiâ christianâ libri II*, Anvers, 1558, in-12. — BATT (Lievin), fils du précéd., occupa successivement à Rostock une chaire de mathém. et de médec., et y mourut en 1591. Ses *Epist. medic.* ont été insérées dans les *Miscellanea* de H. Smetius, Francfort, 1611.

BATT (CHARLES), méd. de Dordrecht au 16e S., a trad. en néerland. les liv. de chirurg. de Guillaume et Ambroise Paré.

BATT (CORNEILLE), méd. zéland., fils du précéd., est auteur d'une *Description du monde*, en hollandais, 1512, très rare.

BATTAGLINI (MARC), év. de Nocera, puis de Cesène, mort en 1717, est surtout connu par son *Istoria universale di tutti i concilj*, Venise, 1714 ; et par les *Annali del sacerdozio*, Ancône, 1742, 2 vol. in-fol.

BATTALUS, musicien grec, est connu par son talent sur la flûte et par la dissolution de ses mœurs, qui fit passer son nom en proverbe.

BATTARA (J.-ANT.), ecclés., méd. et botan. ital., mort en 1789 à Rimini, où il était curé, est auteur de *Fungorum agri Ariminensis historia*, ou *Hist. des champignons*, Faenza, 1759, in-4, avec 200 fig. Cet ouvr. est estimé. — *Practica agraria distrib. in dialog.*, Rome, 1778. — *Lettre sur l'hist. naturelle*, Rimini, 1774, in-4.

BATTELY (JEAN), théol. anglais du comté de Suffolk, mort en 1708, a publ. : *Antiquitates Rutupinæ et Sancti Edmundburgi.*

BATTEUX (CHARLES), membre de l'acad. des inscript. et de l'Acad. franç., naquit près de Reims en 1713, y professa la rhétor. dès l'âge de 20 ans,

fut ensuite nommé profess. à Paris, où plus tard il remplit avec distinct. la chaire de philosophie gr. et lat. au collége de France, et mourut en 1780. Ses ouvr. sont : *Cours de belles-lettres*, 1774, 5 vol. in-12. — Une *Traduct. des œuvres d'Horace* en franç., 1803, 2 vol. in-12. — *La morale d'Épicure*, 1750, in-12. — *Les quatre poétiques d'Aristote, d'Horace, de Vida et de Boileau*, 1771, 2 vol. in-8 et in-12. — *Hist. des causes premières*, 1778, in-8. — *Cours élémentaire à l'usage de l'école militaire*, 45 vol. in-12. — *Chefs-d'œuvre d'éloq. poétique*, Paris, 1780, in-12. — *Parallèle de la Henriade et du Lutrin*, 1746, in-12. — *Mémoires sur l'histoire des Chinois*, 1776-89, 15 vol. in-4, et plus. autres écrits, dont l'un, intit. : *Tr. de l'arrangement des mots*, trad. du grec de Denys d'Halicarnasse, est suivi d'un discours où le traduct. entreprend de venger la langue franç. de la préfér. donnée aux langues grecque et lat. pour les inscript. On lui doit encore les *traduct.* d'Ocellus Lucanus, de Timée de Locres et d'Aristote sur le système du monde, avec des notes, Paris, 1768, 3 part. in-8.

BATTHYAN (Ignace de), év. de Transylvanie, mort en 1799, est auteur de plus. ouvr. peu importants sur la discipline ecclésiastique.

BATTIE (Guillaume), méd. anglais, né dans le Devonshire en 1704, pratiqua quelque temps la médec. à Cambridge, à Uxbridge et à Londres, où obtint une grande réputat. Une dispute qu'il eut avec le doct. Schomberg fut pour ce dern. le sujet d'un poème satirique intitulé : *la Battiade*. Outre une édit. d'Isocrate, Cambridge, 1749, en 2 vol. in-8, on a de lui : *Tr. sur la manie*, un vol. in-4. — *De principiis animalibus exercitationes in coll. reg. medicorum*, en 4 parties, 1751 et 1752. — *Aphorismi de cognosc. et curand. morbis nonnullis ad principia animalia accommodati*, 1762. Il mourut en 1776.

BATTIER (Fréd.), ministre du St Évangile, né en Suisse en 1659 et mort en 1722, est auteur d'*Oraisons funèbres* en allemand, Bâle, in-8; il a donné une nouv. édit. de la traduct. allem. de la *Bible*, par Luther.

BATTIER, maître d'armes à Paris, a publ. une *Théorie prat. de l'escrime*, etc., Paris, 1772, in-8.

BATTIFERRI (Laure), femme poète du 16ᵉ S., épouse de Barth. Ammanati (*v.* ce nom), fut célébrée par tous les beaux-esprits de son temps. Elle était de l'acad. des *Intronati* de Sienne, et mourut à Florence en 1589. On a de cette dame : *Il primo libro delle opere toscane*, in-4. Ce vol., le seul qui ait paru, a été réimpr. à Naples, 1694, in-12. — *I sette Salmi penitenziali trad. in ling. toscana*.

BATTISTA, de Ferrare, secrét. du duc Hercule II, écrivit plus. ouvr. de théol. et d'hist. vers 1493.

BATTISTA (Ignace), prof. de belles-lettres de Venise vers 1543, est aut. de : *Hist. imperatorum romanorum*, dont les principales édit. sont celles de Florence et Venise, 1519, in-8; *de Origine Turcarum*, et autres ouvrages érudits sur Ovide, Cicéron et Suétone.

BATTISTA (Joseph), un des plus sav. littér. ital. du 17ᵉ S., né au roy. de Naples, se livra d'abord à l'étude de la théologie, s'attacha au marquis de Villa et au duc d'Avellino, s'adonna ensuite dans la retraite à la culture des lettres, et mourut à Naples en 1675. Ses *Epigrammatum centuriæ*, Venise, 1659 ; ses *Poésies lyriques* italiennes, ib. 1686, et sa *Poetica*, 1676, in-12, sont estim. On a encore de lui l'*Assalone*, trag., Venise, 1667, des *opusc.*, des *lettr.*, Bologne, 1678.

BATTORI ou BATHORI, nom d'une famille distinguée de Transylvanie. Ét. Battori devint souverain de cette contrée en 1571, à la mort de Jean Sigismond II, roi de Pologne, sans avoir brigué cet honneur, qui ne fut déféré qu'à ses talents et à ses belles qualités. Élu roi de Pologne en 1576, il eut un règne glorieux, autant par les victoires qu'il remporta que par la sagesse de son gouvernement. Il mourut en 1586.

BATTORI (Sigismond), de la même famille que le précéd., fut vaivode ou prince de Transylvanie, vers l'an 1595. Il s'unit aux vaivodes de Valachie et de Moldavie, pour secouer ensemble le joug des Othomans, et battit le grand-visir Sinan-Pacha. Il céda ensuite sa principauté à l'emper. Rodolphe, ne demandant en échange que des terres en Silésie, avec une pension de 50,000 ducats et le chapeau de card. Mais il se repentit bientôt de ce marché, revint en Pologne, et fit une nouvelle cession de la Transylvanie au cardinal Battori, son parent. Celui-ci fut tué dans un combat par le vaivode de Valachie, Michel. Sigismond implora le secours des Othomans pour rentrer dans ses états, fut vaincu et se retira en Moldavie. Rappelé par les Transylvains, il céda une 3ᵉ fois sa principauté à l'emper. Rodolphe, et mourut à Prague en 1613.

BATTORI (Gabr.), frère du précédent, devint prince de Transylvanie, en reconnaissant la suzeraineté de l'empereur Mathias. Soutenu par les Othomans et les Tatars, il battit les troupes impériales envoyées contre lui pour le chasser de ses états. Il ne tarda pas à être déposé par ses sujets, qui élurent à sa place Betlem Gabor. Celui-ci se mit sous la protection du sulthan Achmet Iᵉʳ. Battori voulut traiter avec les Othomans; mais il fut assassiné en sortant de leur camp, le 26 nov. 1613.

BATTUS (myth.), berger de Pylos, trahit Mercure, à qui il avait promis de ne point découvrir le vol que ce dieu avait fait des bœufs d'Apollon. En punition de sa perfidie, il fut changé en pierre de touche.

BATTUS Iᵉʳ, Lacédémonien, fondat. de la ville et du roy. de Cyrène, sur la côte d'Afrique, dans le 7ᵉ S. av. J.-C., régna pend. 40 ans.

BATTUS II, petit-fils du précéd., succéda à son père Arcésilas Iᵉʳ, 575 av. J.-C, et battit l'armée qu'Apriès, roi d'Égypte, avait envoyé contre lui.

BATTUS III, fils d'Arcésilas II, monta sur le trône de Cyrène l'an 544 av. J.-C., après la mort de Laarchus, son oncle, qui avait fait empoisonner Arcésilas. Sous son règne, Demonax de Mantinée établit à Cyrène des lois démocr., qui dépouillaient les rois de leur autorité. — Deux autres Battus, IV

et V, ont également régné à Cyrène; l'histoire n'a laissé aucun détail sur eux.

BATU, petit-fils de Genghis-Khan, succéda à son père Touchy-Khan, dans le roy. de Captchac, en 1223 de J.-C. Il suivit le grand khan Octaï en Chine, revint ensuite en Europe, ravagea la Pologne, la Hongrie, la Bulgarie, la Russie, où il séjourna dix ans et qu'il soumit enfin. Ses invasions recommencèrent en 1252, et Telboga, son lieuten., défit le grand-duc André Jaroslawitz; mais la mort de Batu, arrivée en 1255, mit fin à ses conquêtes ou plutôt à ses ravages.

BATURIS, roi des Ibères, peuples des rives du Pont-Euxin, introduisit le christian. dans ses états vers l'an 327 de J.-C.

BATZ (le baron de), membre de l'assemblée constituante, était gr.-sénéchal du duché d'Albret. Député de la noblesse de Nérac aux états-généraux en 1789, il s'y occupa spécialem. de finances, et s'opposa à l'émission des assignats. Impliqué en 1794 avec les conventionnels Fabre d'Églantine, Chabot et Bazire dans la conspir. dite de l'étranger, qui tendait à enlever la veuve de Louis XVI, il eut le bonheur d'échapper à toutes les poursuites. En 1814, le roi le nomma chev. de St-Louis et maréchal-de-camp. Commandant du dép. du Cantal en 1817, il mourut en 1822. On a de lui : *Hist. de la maison de France et de son origine*, Paris, 1815, et quelq. autres écrits sur la noblesse du duché d'Albret, ib. 1820, in-8.

BAUCHEREAU (Richemont), av. au parlement, né à Saumur en 1612, a donné quelques romans : *l'Espérance glorieuse ou Amour et justice*, et *les Passions égarées*.

BAUCIS (myth.), vieille femme pauvre de Phrygie, épouse de Philémon. Jupiter et Mercure, pour les récompenser du bon accueil qu'ils en avaient reçu, quoiqu'ils ne se fussent pas fait connaître, les préservèrent d'un déluge qui inonda la contrée, et changèrent leur cabane en un temple dont ils les instituèrent ministres. Philémon et Baucis vécurent jusqu'à ce que, accablés de vieillesse, ils furent changés en arbres placés à la porte du temple.

BAUDART (Guill.), né en Flandre, pasteur à Zutphen, fut chargé par le synode national de Dordrecht de faire avec Bogerman et Buceru une nouv. traduct. du Vieux-Testament, tâche qu'ils remplirent en 6 ans. Il a en outre continué l'*Hist. du temps* de van Meteren depuis 1603 jusqu'à 1624, Arnheim, 1624, in-fol.; et donné des *Apophtegmata christiana*, Amsterd., 1657, in-4. *Polemographia-belgica*, ib., 1621, etc. Baudart mourut en 1640.

BAUDEAU (Nicolas), célèbre économiste, né en 1730 à Amboise, professait la théologie à l'abbaye de la Chancelade, lorsque l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, l'appela dans cette ville au collége des Prémontrés. Lié bientôt avec Quesnay, il embrassa ses principes et publia en 1763 : *Idées d'un citoyen sur l'administrat. des finances du roi*, in-8; en 1764, *Idées sur les besoins, les droits et les devoirs des vrais pauvres*; en 1765, *Idées sur le commerce d'Orient et sur la compagnie des Indes*. Il rédigea, depuis 1766 jusqu'en 1769, les *Éphémérides du citoyen*, ouvr. périodiq. continué par Dupont de Nemours. L'abbé Baudeau publia encore, en 1787, les *Idées d'un citoyen sur l'état actuel du royaume de France*, 2 parties in-8. Sa raison s'égara en 1788, et il mourut en 1792.

BAUDELOQUE (S.-Louis), célèbre accoucheur, né dans la Picardie en 1746, vint jeune à Paris, où il étudia la chirurg., l'anatom., et surtout la part. des accouchements. Nommé chirurgien en chef de l'hosp. de la Maternité, et profess. d'accouchem. de l'école de médec., il s'acquit une réputat. bien méritée, et mourut en 1810. Ses écrits, que l'on regarde comme classiques, sont : *Principes des accouchements*, 5e édit., Paris, 1821, in-12, fig. — *L'art des accouchements*, 6e édit., Paris, 1822, 2 vol. in-8, avec l'*éloge* de l'auteur par Leroux, et sa *Vie* par Chaussier; et un gr. nombre de *Mém.* insérés dans le Recueil de l'acad. et les journaux de médecine.

BAUDELOT DE DAIRVAL (Ch.-César), antiquaire, né à Paris en 1648, quitta le barreau, où il avait du succès, pour se livrer entièrem. à l'étude de l'antiquité, science qui lui doit beaucoup par ses précieuses découvertes. Membre de l'acad. des inscript. et de celle des *Ricovrati* de Padoue, garde du cabinet des médailles de Madame, il mourut en 1722. Son ouvr. le plus connu est : *De l'Utilité des voyages*, 1686, 2 vol. in-12, réimpr. plus. fois. On lui doit encore *Dissertat. sur des pierres gravées*, *sur la guerre des Athéniens contre les peuples de l'île Atlantide*, etc.

BAUDER (J.-Fréd.), conseiller de commerce de l'électeur de Bavière, né en 1713 à Hertzbruck, est connu par la découverte du marbre d'Altdorf, et par le perfectionnem. de la culture du houblon; il publ. des *Dissertations* sur le houblon, Altdorf, 1776, in-4, et sur la découverte des fossiles d'Altdorf. Celle-ci a été trad. en franç., 1772, in-8.

BAUDERON (Brice), médecin, né à Paray en 1540, et mort à Mâcon en 1623, est auteur d'une *Pharmacopée* qui eut un grand nombre d'édit. et fut trad. en latin par Holland, Londres, 1639, un vol. in-fol. Bauderon a aussi publ. : *Praxis medica in duos tractatus distincta*, 1620, un vol. in-4.

BAUDET (Étienne), grav., né à Blois en 1643, mort à Paris en 1716, a gravé d'après le Poussin l'*Adoration du veau d'or* et le *Frappem. du rocher*, et plusieurs autres estampes d'après le Carrache, l'Albane, le Dominiquin, etc.

BAUDIER (Michel), historiogr. de France sous Louis XIII, né en Languedoc, mort vers 1650, est aut. de plus ouvr. qui prouvent de la facilité, mais peu de talent. Les plus remarq. sont : *Hist. générale de la religion des Turks et de la vie de Mahomet et des quatre prem. khalyfes*, Paris, 1632, in-8, curieuse. — *Hist. des cours de Turquie et de Chine*, ib., 1662, 2 vol. in-fol. — *Hist. du card. d'Amboise*, ib., 1634, très estimée. — *Du maréchal de Toiras*, ib., 1662, in-12. — *De l'abbé Suger*, ib., 1645, in-4.

BAUDIN (Pierre-Ch.-Louis), né à Sedan en 1748, fils du lieut.-gén. de cette ville, fut destiné au barreau. Maire en 1790, membre de l'assemblée législat. et de la convent., il vota pour l'appel au peuple lors du procès de Louis XVI, et fit partie de la commiss. des onze qui prépara la constitut. director. Réélu au corps-législatif, il en faisait partie lorsqu'il mourut en 1799. Il était membre de l'Institut, et l'un des collaborateurs du *Journal des savants*. On a de lui : *Anecdotes et réflexions générales sur la constitution*, Paris, an III (1794). — *Eclaircissement sur l'art.* 355 *de la constitution et la liberté de la presse*, 1795, in-8.

BAUDIN (Nicolas), capitaine de vaisseau, né dans l'île de Rhé vers le milieu du 18e S., fut chargé en 1803, par le gouvernement directorial, de la reconnaiss. des côtes de la Nouvelle-Hollande. Il avait déjà reconnu la plus grande partie des côtes nord-ouest, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie qui l'obligea de relâcher à l'Ile-de-France, où il mourut en 1803. Son voyage a été publié par Peron, qui, ayant à se plaindre de Baudin, ne l'a pas nommé.

BAUDISSON (Innocent-Maurice), abbé, profess. de droit-canon à l'univ. de Turin, depuis 1767 jusqu'en 1797, fut, lors de la réunion du Piémont à la France, nommé aux prem. places, contribua beaucoup à la conservation de l'univ. de Turin, et mourut en 1805.

BAUDIUS (Dominique), poète lat., né à Lille en 1561, parcourut la France et l'Angleterre, et s'y fit admirer par sa prodigieuse facilité et son immense érudition. Il se fixa enfin à Leyde, où il occupa les chaires de philos. et d'hist., et y mourut en 1613. Ses *Discours politiques*, son tr. de l'*Usure*, ses *Lettres*, Amsterdam, 1662, in-12, et le *Recueil* de ses poésies, ib., 1638, sont très estimés.

BAUDOIN ou BAUDUIN, surn. *de Condé*, un des meill. poètes du 13e S., florissait sous St Louis. On lui doit plus. pièces de vers, telles que *Fabliaux*, *Dicts* et *Contes moralisés*, dont les MSs. sont à la bibliothèque du roi.

BAUDORY (Joseph du), jésuite, né à Vannes en 1710, mort à Paris en 1749, succéda au P. Porée dans la chaire de rhétorique du collége de Louis-le-Grand. On a de lui des *OEuvres diverses*, 1750, 1809, in-12.

BAUDOT DE JUILLY (Nicolas), aut. d'histoires ou plutôt de romans histor., né à Paris en 1678, subdélégué dans la Guienne, mourut en 1759. Ses meill. product. sont: *Hist. de la conquête d'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie*, 1701, in-12; *de Philippe-Auguste*, 1702; *de Charles VI*, 1753; *de Charles VII*, 1754; *Hist. de Catherine de France* et *Hist. secrète du connétable de Bourbon*, 1696, etc.

BAUDOUIN Ier, roi de Jérusalem, succéda à son frère Godefroi de Bouillon en 1100, et prit le titre de roi, abandonnant à son cousin Baudouin du Bourg le comté d'Édesse, dont un crime l'avait mis en possession. Toujours en guerre avec les peuples voisins, il ajouta par ses conquêtes à son royaume Ptolémaïs, St-Jean-d'Acre, Sidon, Bérite, etc. Tripoli tomba vers le même temps au pouvoir des chrétiens, et forma la 4e principauté latine en Orient. Il se disposait à assiéger Tyr lorsque la mort l'atteignit en 1118. Les historiens le désignent comme prem. roi latin de Jérusalem.

BAUDOUIN II, cousin et success. du précéd. au roy. d'Édesse, et ensuite de Jérusalem, fut couronné en 1118, défit en 1120 les Sarrasins, qui le firent prisonn. en 1124. Délivré par Josselin de Courtenay, il régna pacifiquem. sur ses sujets, et remit le sceptre à Foulques d'Anjou, son gendre, après un règne de 12 ans. Ses vertus et son courage l'avaient rendu cher à ses peuples. Il mourut en 1131.

BAUDOUIN III, fils de Foulques d'Anjou, lui succéda en 1142, prit Ascalon et d'autres places, et mourut en 1163 après un règne de 20 ans.

BAUDOUIN IV, fils d'Amaury, lui succéda en 1174; mais, comme il était lépreux, ce fut Raimond, comte de Tripoli, qui gouverna pour lui. Il résigna en 1186 sa couronne à Baudouin, son neveu, qui mourut l'année suiv., empoisonné, à ce qu'on croit, par sa mère, qui voulait mettre la couronne sur la tête de Guy de Lusignan, son mari. Vers le même temps Jérusalem tomba au pouvoir de Saladin.

BAUDOUIN Ier, emper. de Constantinople, né à Valenciennes en 1170, fils de Baudouin, comte de Flandres et de Hainaut, prit la croix pour aller en Terre-Sainte, et fut le premier élu emper. latin de Constantinople après la prise de cette ville par les Français et les Vénitiens en 1204. Malgré ses vertus et ses talents, son règne ne fut qu'une longue suite de maux. Joannis, roi des Bulgares, l'ayant forcé de lever le siége d'Andrinople, le vainquit ensuite avec des forces supérieures en bataille rangée, et le fit périr cruellem. en 1206.

BAUDOUIN II, dern. emper. latin de Constantinople, fils de Pierre de Courtenay et d'Iolande, fut élu en 1228. Il défit d'abord Vadace, emper. de Nicée. Mais celui-ci ayant repris le dessus, il alla vainem. chercher du secours en Italie et en France, où il fit présent à St Louis de la Ste couronne d'épines. Obligé, malgré ses talents et sa valeur, de céder à des ennemis nombreux et puissants, il eut la douleur de voir massacrer les Français dans Constantinople, et Michel Paléologue s'emparer de ses états en 1261. Il se retira d'abord dans l'île de Négrepont, puis en Italie, où il mourut en 1273, laissant le vain titre d'emper. à son fils Philippe Baudouin, qui mourut en 1285, et dont la fille Catherine transmit les droits à Charles de Valois.

BAUDOUIN (Franç.), célèbre juriscons., né à Arras en 1520, mort à Paris en 1573, fut prof. de droit à Bourges, à Angers et à Heidelberg, orat. d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, au concile de Trente, et conseiller du duc d'Anjou depuis Henri III. Il refusa de souiller sa plume pour justifier la St-Barthélemi. Ses ouvr. de jurisprudence, d'hist., de théol. et de controverse, écrits élégamment, ont été publ. par Heineccius dans le Ier vol.

de sa *Jurisprudentia attica et romana*, Leyde, 1778, in-fol.

BAUDOUIN (Benoît), né à Amiens vers la fin du 16e S., fut principal du collége de Troyes et direct. de l'Hôtel-Dieu, où il mourut en 1632. Il s'est fait un nom par son *Calceus antiq. et myst.*, 1615, in-8, et par la traduct. en franç. de 6 tragédies de Sénèque, Troyes, 1620, très rare.

BAUDOUIN (Jean), l'un des prem. membres de l'Acad. franç., né dans le Vivarais en 1590, fut lecteur de la reine Marguerite, et mourut en 1650. Ses *versions* de Tacite, de Suétone, du Tasse, de Bacon, et de beauc. d'autres auteurs, sont peu estimées, non plus que ses *Romans* et son *Hist. de Malte*, 1659; mais on recherche encore son *Iconologie*, Paris, 1636, in-fol., et son *Recueil d'Emblèmes*, ibid., 1638, in-fol., à cause des fig.

BAUDOUIN (Étienne), né à Rouen, est auteur d'un *Essai sur l'Apocalypse*, Paris, 1784, in-8. — D'un *Abrégé de la Bible*, 1787, in-12.

BAUDOUIN (M.-A.-A. CAROUGE, femme), née en 1764, morte en 1816, a publ. sous le voile de l'anonyme deux romans intit. : *le Coin du feu de la bonne maman*, Paris, 1809, 2 vol. in-18. — *La petite Cendrillon*, 1813, in-fol.

BAUDRAND (Mic.-Ant.), géogr., né à Paris en 1633, fut secrét. du card. Antoine Barberin, fit partie des conclaves où furent élus Alexandre VII, Clément IX et Innocent XII, et mourut en 1700. On lui doit une édit. de Papire Masson, des *Rivières de France*, 1688, *Geographia ordine litterarum disposita*, 1681-82, etc.

BAUDRICOURT (Jean de), maréch. de France, fils de Baudricourt qui conduisit Jeanne d'Arc à la cour du roi Charles VII, porta d'abord les armes contre Louis XI dans la guerre dite *du bien public*, et s'attacha ensuite à ce prince, qui le fit gouvern. de Bourgogne. Il contribua au gain de la bataille de St-Aubin du Cormier, où le duc d'Orléans, depuis Louis XII, fut fait prisonn., et devint maréchal de France sous Charles VIII. Il mourut en 1499.

BAUDRILLART (Jacques-Joseph), anc. chef de division de l'administr. des forêts, né à Givron, près de Chaumont, le 20 mai 1774, mort à Paris le 24 mars 1833, avait, dans les prem. années de sa vie, servi dans nos armées et dans l'administrat. militaire, ce qui l'avait mis à même d'examiner soigneusement l'aménagem. des forêts de l'Allemagne, et d'acquérir dans cette partie des connaissances étendues. De retour en France, ses études et ses publications sur la science forestière lui avaient procuré des fonctions honorables. Laborieux et animé du désir d'être utile, il a publié un grand nombre d'ouvr. parmi lesquels nous citerons : la *Traduct.* de l'*Instruction sur la culture des bois*, de Hartig, et d'autres ouvr. de ce célèbre forestier allem.; celle du *Manuel forestier de Burgsdorff*; le *Dictionn. de la cult. des arbres*, de l'Encyclopédie méthodique, avec Bosc; le *Traité gén. des forêts, chasses et pêches*, 6 vol. in-4; le *Nouv. Code forestier annoté*, etc.

BAUDRY D'ASSON (Gabriel), offic. vendéen, commandant une divis. de l'armée du centre, se distingua aux batailles de Luçon et de St-Vincent, et fut une des victimes de cette guerre désastreuse.

BAUDUER (Arnauld-Gille), savant théol. et hébraïs., prof. de théol., direct. du sémin. d'Auch et curé de Peyrusse, sa patrie, est auteur d'une *Version franç. des Psaumes* avec des notes, Paris, 1783, estimée. Il mourut en 1787, laissant inachevés : *Version de l'Ecclésiaste* sur le texte; *Collect. de monum. ecclés.*, etc.

BAUDUIN (Dominique), oratorien, né à Liége en 1742, mort en janv. 1809, professa long-temps l'hist. à Maëstricht. On a de lui : *Essai sur l'immortalité de l'âme*, Dijon, 1781, in-12; Liége, 1805. — *La Relig. chrétienne justifiée au trib. de la politique et de la philosophie*, 1788, etc.

BAUER (J.-Fréd.), méd. de Leipsig, mort en 1743, a laissé dans les actes de l'acad. des Curieux de la nature des *dissertat.* estimées sur les roses.

BAUER (J.-Godef.), jurisc. allemand, mort à Leipsig en 1763, a publ : *De indole et naturâ investituræ feudalis*, Leipsig, 1746, in-4. — *De ducibus et comitibus Germaniæ sub Merovingis et Carolingis*, ibid., 1747, in-4, et des *dissert. histor.*

BAUER (J.-Jacob), libraire de Nuremberg, mort en 1772, a publ. : *Biblioth. librorum rariorum universalis*, 7 vol. in-8. Les différentes parties en parurent à Nuremberg de 1770 à 1791.

BAUER (Ch.-Louis), recteur de Hirschberg en Silésie, né à Leipsig en 1730, élève du savant Ernesti, se livra à l'étude des classiques, et mourut en 1799. Il écrivait mieux en latin qu'en allem. On a de lui : *Glossarium Theodoreteum*, Hall, 1769-74. — *Dictionn. allem.-latin*, 1805, estimé, et un gr. nombre de *Dissertations* latines.

BAUER (George-Laurent), théol., mort à Heidelberg en 1806, est auteur de plus. ouvr. d'exégèse et d'antiquités bibliques.

BAUFFREMONT, nom d'une ancienne et illustre famille de Bourgogne.

BAUFFREMONT SENECEY (Nicolas de), grand-prevôt de France sous Charles IX, partagea les excès des catholiq. dans l'horrible journée de la St-Barthélemi. Sa mémoire est plus recommandable comme savant. Il reste de lui un *Tr. de la Providence*; une *Harangue pour la noblesse*, et une *Proposition pour la noblesse*, faite en 1577 aux états de Blois. Son fils Claude et l'un de ses petit-fils Henri furent députés, le 1er aux états de Blois, le 2e aux états de Paris de 1614. Cl.-Ch.-Roger, autre petit-fils de Nicolas, fut év. de Troyes, et mourut en 1583.

BAUFFREMONT (Claude-Paul de), décrété de prise de corps par la chambre de justice de Besançon, se réfugia en France, et fut l'une des causes de la 2e conquête de la Franche-Comté par les Français en 1674.

BAUFFREMONT (Alexandre-Emmanuel, duc de), pair de France, né à Paris en 1773, mort en déc. 1833, prit rang, en 1793, dans l'armée des princes qui envahit la Champagne; il fit ensuite avec les Espagnols les campagnes de 1793 et 1794 dans les Pyrénées. Ayant obtenu l'année suivante sa radia-

tion de la liste des émigrés, il se retira en Franche-Comté. Bonaparte, qui lui donna le titre de comte, le nomma pair en 1815. De Bauffremont refusa alors la pairie pour ne l'accepter que de Louis XVIII, qui la lui conféra à son retour.

BAUGÉ (ÉTIENNE de), mort év. d'Autun en 1115, a laissé un ouvr. sur les ordres ecclés. et sur les cérémonies de la messe.

BAUGIER (EDME), doyen du présidial de Châlons-sur-Marne, né vers 1680, est connu par un ouvr. estimé intit. : *Mém. histor. de la province de Champagne*, Châlons, 1721, intéressants. On le croit fils d'un autre Edme BAUGIER, méd. et conseiller au même présidial, auteur d'un *Tr. sur les eaux minérales d'Attancourt.*

BAUHIN (JEAN), méd. et chirurg. célèbre, né à Amiens en 1511, fut méd. de la reine Catherine de Navarre; mais ayant embrassé le calvinisme, il se retira à Bâle, où il mourut en 1582.

BAUHIN (JEAN), fils aîné du précéd., né à Bâle en 1541, et mort à Montbéliard en 1613, s'attacha au célèbre Gesner (Conrad), qui lui enseigna la botanique. Ses ouvr. sont : *Memorabilis historia luporum aliquot rabidorum*, Montbéliard, 1591, un vol. in-8. — *De plantis à divis sanctisque nomen habentibus*, Bâle, 1591, un vol. in-8. — *Traité des animaux ayant ailes et qui nuisent par leurs piqûres*, 1593, in-8. — *De plantis absynthii nomen habentibus*, Montbéliard, 1593-1599, in-8. — *Hist. balnei bollensis*, ibid., 1660, in-4. — *Hist. plantarum universalis*, 3 vol. in-fol., ibid., 1650, etc.

BAUHIN (GASPAR), frère du précéd., né à Bâle en 1550, mort en 1624, étudia les sciences à Padoue, professa tour à tour le grec, la botanique et l'anat., et fut, comme son frère, méd. du duc de Wirtemberg. Il était recteur de l'univ. et doyen de la faculté de médec. Ses princip. ouvr. sont : *De corp. human. partibus*, etc., Bâle, 1588, in-8. — *Anatomes lib. secundus*, etc., ibid., 1591, in-8. — *Histor. anatomica corporis humani*, etc., Lyon, 1597, in-8, Bâle, 1609, in-8. — *Theatrum anatomicum*, etc., Francfort, 1621. — *De partu cæsareo*, Bâle, 1591, in-8. — *Animadvers. in hist. general. plant.*, Lyon et Francfort, 1600, in-4. — *De Hermaphrod. partuum naturâ*, ibid., 1629, in-8, Oppenheim, 1614. — *Catal. plant.*, etc., Bâle, 1622 et 1671. — *Pinax theatri botanici*, Bâle, 1791, in-4. Gaspar eut sept fils dont quatre furent médecins comme lui. On a de Jérôme, le 3e, une édit. allem. du *Krœuterbuch* de *Tabernœmontanus*, Bâle, 1664, in-fol.

BAUHIN (EMMANUEL), petit-fils de Gaspar, fut méd. d'un régim. prussien, et mourut en 1746.

BAULACRE (LÉONARD), biblioth. de Genève, sa patrie, où il mourut en 1761, était agrégé à la comp. des pasteurs de cette ville, et sav. en théol., hist., critiq., antiq., etc. Sennebier a, dans son *Hist. littér.* de Genève, t. III, donné la liste de ses nombreuses *dissertations.*

BAULDRY (PAUL), né à Rouen en 1639, de parents protest., quitta la France après la révocat. de l'édit de Nantes, abandonnant une fortune assez considér., fut nommé professeur d'hist. sacrée à Utrecht, et mourut en 1706. On a de lui une édit. du *Traité* de Lactance, *De mortibus persecutorum*, Utrecht, 1692; une nouvelle édit. d'un ouvr. de Furetière intit. : *Hist. des dern. troubles arrivés au royaume d'éloquence*, 1703; *Syntagma calendariorum*, Utrecht, 1706, et un grand nombre de *dissertations.*

BAULME (JEAN de LA) SAINT-AMOUR, seigneur de Martorey, enfant célèbre, savait à douze ans le grec, le latin, l'ital., et faisait d'assez bons vers, ainsi que le prouvent ses *Primitiæ quædam*, 1551; *Miscellanea*, 1553; un *dialogue* en vers, etc. Il traduisit en franç. la *Vie de Charles-Quint* par Dolce, et mourut vers 1579.

BAULOT, célèbre lithotomiste, plus connu sous le nom de FRÈRE JACQUES, né en 1651 près de Lons-le-Saunier, doit être régardé comme le véritable inventeur de la méthode de tailler appelée improprement *taille de Rau, taille anglaise*, perfectionnée par Cheselden. Cet homme respectable perfectionna la méthode de Pauloni, parcourut la France, l'Allemagne, la Holl. et l'Italie, et eut un gr. succès. Sa charité active et son désintéressem. ne le quittèrent pas jusqu'à sa mort, arrivée à Besançon en 1714.

BAUMANN (CHRISTIAN-JACOB), prédic. prussien, né en 1725 à Berlin, est principal. connu par son édit. de l'excell. ouvr. de Sussmilch intit. : *le Plan de Dieu dans les révolut. du genre humain*, Berlin, 1775-76, in-8.

BAUMANN (NICOLAS), doct. en droit et profess. d'hist. à Rostock, plus connu sous le nom d'Henri d'Alkmaër, est auteur de la fameuse satire intit. : *Rainer-le-Renard*, que Goëthe a paraphrasée en hexam. allem. (*v.* l'*Hist. de la littér. comique de Floger*).

BAUMCHEN, sculpt. allem., fut attaché pendant 20 ans à l'emper. de Russie, et mourut à Manheim en 1789.

BAUME (PIERRE de LA), év. de Genève en 1523, d'une ancienne famille de Bresse, fut chassé de son siége par les calvinistes en 1535. Paul III le fit cardinal et archev. de Besançon. Il mourut en 1544, à Arbois.

BAUME (NICOLAS-AUG. de LA), marq. de Montrevel, maréchal de France, comm. d'Alsace et de Franche-Comté, né en 1636, se distingua dès sa jeunesse par une valeur brillante et chevaleresque. Il se jeta dans le Rhin un des premiers au fameux passage de 1672, contribua au gain des batailles de Senef, Fleurus, Namur; fit la guerre aux camisards; mais par un mélange inconcevable de bravoure et de faiblesse, il mourut en 1716 à Paris, de l'effroi que lui causa une salière renversée sur lui en dînant. Louis XIV, qui l'aimait, excusait son ignorance et sa présomption à cause de sa bravoure chevaleresq., seule qualité qu'on ne lui ait jamais contestée, et qui contribua beaucoup à faire valoir ses avant. extérieurs et ses manières élégantes, auxquelles il dut ses succès dans le monde. Cette famille s'est éteinte dans la personne de Fr.-An-

toine-Melchior de LA BAUME, maréchal-de-camp, député de la noblesse de Mâcon aux états-gén. de 1789, et qui augmenta le nombre des victimes de la révolut. en 1794.

BAUME-DESDOSSAT (JACQ.-FRANÇOIS de LA), chan. d'Avignon, né à Carpentras en 1705, mourut en 1756. On a de lui la *Christiade* ou le *Paradis reconquis*, poème en prose, 1753, 6 vol. in-12, product. bizarre qui fut flétrie par le parlement; l'*Arcadie moderne*, 1751, in-12; les *Saturnales françaises*, 1736. Il av. travaillé 10 ans au *Courrier d'Avignon*.

BAUME-MONTREVEL (GUILL. de LA), neveu du précéd., archev. de Besançon, et card. sous Grégoire XIII, se signala contre l'hérésie par un zèle ardent, que ne dirigea pas toujours un esprit éclairé. Mais il convenait au temps par sa fermeté et son attachem. au St-siége, et purgea son diocèse de toutes les factions hérétiques qui le désolaient. Il mourut en 1584. Ses *Statuta synodalia* ont été recueillis par Ant. Lulle, Lyon, 1573.

BAUMÉ (ANTOINE), pharmacien, fut membre de l'acad. des sciences, puis de l'Institut, et mourut aux Carrières près de Paris en 1804, laissant la réputat. d'un très habile chimiste. On a de lui : *Plan d'un cours de chimie expérimentale*, Paris, 1757, in-8. — *Dissertation sur l'éther*, ib., 1757. — *Eléments de pharmacie*, ib., 1773. — *Manuel de chimie*, ib., 1766. — *Mémoire sur les argiles*, ib., 1770. — *Chimie expérimentale et raisonnée*, ib., 1773, 3 vol. in-8, etc.

BAUMEISTER (FRÉDÉRIC-CHRÉTIEN), littérat. et philos., né en 1709 dans le duché de Saxe-Gotha, professa plusieurs années à l'acad. de Wittemberg avec succès, fut en 1736 nommé recteur du gymnase de Goerlitz et mourut en 1785. Outre de nombreux écrits sur la philosophie volfienne, impr. à Wittemberg de 1730 à 1750, on a de lui : *Éléments de rhétorique*, Goerlitz, 1740; un grand nombre de *dissertations* et de *discours*.

BAUMER (JEAN-GUILLAUME), méd., né en 1719 à Rheweiler dans la Franconie, d'abord pasteur, fut ensuite profess. en méd. à Erfurth, puis à Giessen, où il mourut en 1788. Parmi ses nombreux ouvr., on distingue : l'*Hist. naturelle du règne minéral*, Gotha, 1763, 2 vol. in-8, en allem. — *Histoire naturelle des pierres précieuses*, Francfort, 1771, en latin.

BAUMES (J.-B.-THÉOD.), méd. de Montpellier, où il est mort en 1828, a laissé plus. ouvr. estimés, dont les principaux sont : de l'*Usage du quinquina dans les fièvres rémittentes*, 1785, in-8; *Des convulsions des enfants*, etc., 1789 et 1805, in-8; *De la phthisie pulmonaire*, 1798 et 1805; c'est son meilleur ouvr. ; des *Éloges histor.*, parmi lesquels on distingue celui de Barthez. Il était le fondat. et l'un des princip. rédacteurs du *Journal de méd. pratiq.* de Montpellier, et plus. fois a été couronné par la faculté et la société roy. de médec. de Paris, pour des *mémoires* qu'il a refondus dans ses ouvr.

BAUGMARTEN (MARTIN-A.), voyageur allem., mort en 1535, parcourut l'Égypte, l'Arabie, la Palestine, l'Assyrie; la *relation* de son voyage, publ. par Christophe Donaver, Nuremberg, 1594, in-4, a été trad. en anglais et insérée dans la *Collection des voyages de Churchill*, t. Ier.

BAUMGARTEN (ALEX.-THÉOPHILE), profess. de logique, de mathémat. et de droit naturel à Halle, né à Berlin en 1714, mort en 1762, s'attacha surtout à la logique selon les principes de Wolf, et contribua beaucoup à ramener dans sa patrie les b.-lettres à des principes fixes. Ses principales productions sont : *Disputationes de nonnullis ad poema pertinentibus*, Hall, 1735, in-4. — *Metaphysica*, ib., 1763. — *Ethica philosoph.*, ib., 1762. — *Initia philosophiæ practicæ prima*, Francfort-sur-l'Oder, 1762, etc.

BAUMGARTEN (JACQUES-SIGISMOND), frère du précéd., savant et laborieux théol. luthérien, né près de Magdebourg en 1706, professa la théol. à Hall, où il mourut en 1757. Ses écrits les plus remarq. sont : un *Abrégé de l'hist. ecclésiastique depuis J.-C.*, Hall, 1745, 3 vol. in-8; des traduct. de l'*histoire générale*, publ. en Angleterre par une société de gens de lettres, ib. 1744 à 1756, 16 vol. in-8. — De l'*Hist. d'Angleterre*, de Rapin-Thoiras, 1757. — De l'*Histoire d'Espagne*, de Ferrare, avec les addit. de la traduct. franç., ib., in-4, etc.

BAUNE (JACQUES de LA), jésuite, né à Paris en 1649, y professa les humanités avec succès, et mourut en 1726. Il est l'édit. des *Opera varia* du P. Sirmond, Paris, 1696, 5 vol. in-fol., et des *Panegyrici veteres*, 1672, in-4, édit. *ad usum*. On lui doit en outre des *poésies* et des *harangues latines*, Paris, 1682-84, etc.

BAUR (J.-GUILL.), peintre et graveur, né à Strasbourg en 1610, mort à Vienne en 1640, a gravé à l'eau forte plus de 500 pièces; ses *Métamorphoses d'Ovide* sont estimées.

BAUR (FRÉD.-GUILL. de), général russe, servit d'abord comme ingénieur sous Frédéric II, dans les campagnes de 1757, 58 et 59, jusqu'à la paix de 1762, qu'il passa au service de Russie, fit les campagnes de Turquie, en 1770 et 71, sous le général Romanzoff, en qualité de gén.-major et quartier-maître-gén., eut ensuite la direct. des salines de Novogorod, et le grade d'ingénieur-gén. en 1780. L'impératrice lui permit alors d'exécuter ses projets d'approvisonner d'eau Moscou, et de construire un nouveau port à l'extrémité du canal de Fontanka, près de Pétersbourg. Il mourut en 1783. On a de lui : *Mémoires historiques et géographiques sur la Valachie*, Leipsig, in-8, Neuchâtel, 1781, in-12, à la suite de l'*Histoire de la Moldavie*, par Carra; une *carte* de Moldavie, Amsterdam, 1781.

BAURANS, aut. dramat. et musicien, mort à Toulouse, sa patrie, en 1764, fit des paroles franç. sur la musique de Pergolèze, et donna au théâtre ital., en 1754, *la Servante maîtresse*, imitée de *la Serva padrona; le Maître de musique*, 1755, ibid.

BAUREINFEIND (GEORGE-GUILL.), dessinateur et grav., remporta en 1759, à l'acad. de Copenhague, le grand prix de gravure dont le sujet était *Moïse au milieu du buisson ardent*, et fut nommé en

1760 par le roi de Danemarck pour accompagner la société littér. dans son voyage d'Arabie; mais il mourut en mer en 1763, après avoir exécuté plus. dessins pour le *Voyage en Arabie* et la *Description* de cette contrée par Niebuhr. On lui doit aussi les dessins des *Icones rerum naturalium* de Forskal.

BAUSA (Grégoire), peintre espagnol, mort en 1656 à Valence, où il s'était fixé, fut élève de Riballa. Le temps, qui a détruit une grande partie de ses ouvr., a respecté, dit-on, un *Martyre de St Philippe* aux Carmélites de Valence.

BAUSCH (Léonard), médecin de Schweinfurt en Franconie au 17e S., a laissé des *Comment.* en latin sur une partie des ouvrages d'Hippocrate, Madrid, 1694, in-fol.

BAUSCH (Jean-Laurent), fils du précéd., et médecin comme lui, né à Schweinfurt en 1605, mort en 1665, fut en 1652 le fondat. de l'acad. des Curieux de la nature. On a de lui : *De lapide hæmatite et ætite*, Leipsig, 1665, in-8. — *Schediasma de unicornu fossili*, Breslau, 1666. — *De cæruleo et chrysocollà*, Iéna, 1668, in-8.

BAUSCH, auteur d'un livre arabe intit.: *les sept manières de lire le Koran*, mourut dans la 546e année de l'hégyre.

BAUSSET (Louis-Franç. de), card., né à Pondichéry en 1748, vint en France à l'âge de 12 ans. Son oncle, l'év. de Béziers, auquel il fut adressé, le plaça d'abord chez les jésuites du collége de la Flèche, ensuite au sémin. de St-Sulpice, où il fit ses cours de philos. et de théol. A peine fut-il ordonné prêtre, que M. de Boisgelin, archev. d'Aix, le nomma son vicaire-gén. Nommé dix ans après év. d'Alais, il fut l'un des députés chargés en 1786 de porter aux pieds du trône les cahiers des états du Languedoc. De Bausset fut membre de deux assembl. de notables; à la seconde, il fit partie du bureau du duc de Bourbon, et fut chargé par ce prince d'en rédiger les délibérat. En 1791, il protesta contre la constitut. civ. du clergé. Pendant le règne de la terreur, enfermé au couvent du Port-Royal, il eut le bonheur d'échapper à la proscript., et fut mis en liberté après le 9 thermidor. Il se retira près Longjumeau, à Villemoisson, chez Mme de Bassompierre, d'où il ne venait à Paris que pour voir ses amis. Lorsqu'à la suite du concordat, le pape Pie VII demanda leur démission aux anciens év. de France, l'év. d'Alais s'empressa d'envoyer la sienne. Nommé chan. de St-Denis le 13 avril 1806, puis conseiller titul. de l'univ., M. de Bausset ne s'occupa point des fonctions qui lui étaient confiées. Les douleurs de la goutte, qui ne cessaient de le tourmenter, ne lui permettaient aucune occupat. suivie. Cependant M. Émery, supér. du sémin. de St-Sulpice, qui avait acquis les MSs. de Fénélon, vint à bout de l'engager à composer, d'après ces matériaux, l'hist. de l'illustre archev.; deux ans lui suffirent pour achever cette belle composit. Cet ouvr. eut un grand succès. En 1810, il fut désigné par l'Institut comme digne du 2e gr. prix décennal de 2e classe pour le meill. livre de biographie. Il essaya d'élever à Bossuet un monument pareil à celui qu'il venait de terminer pour Fénélon; mais cette fois il n'atteignit point jusqu'à la hauteur de son sujet. Peut-être aussi cette hist. est-elle moins travaillée et contient-elle plus de longueurs. Les opinions qu'il avait puisées à St-Sulpice paraissent avoir obscurci à ses yeux les faits hist. relatifs à div. époques du 17e S. Ces faits sont devenus l'objet d'attaques assez vives de la part d'écriv. exercés à la polémique de la théol., auxquels l'hist. de Fénélon et de Bossuet ne jugea pas à propos de répondre. Par ordonn. du roi du 17 fév. 1815, il fut nommé chef du conseil royal de l'université; et par décret du 30 mars, Napoléon le nomma de nouveau conseill. titul., mais le prélat n'en exerça pas les fonctions; il habita la campagne jusqu'au moment où les armées étrangères vinrent environner Paris. Lors du retour du roi, de Bausset reprit la présidence du conseil de l'univ.; au mois d'août 1815, il fut nommé pair de France. Le roi le nomma membre de l'Acad. franç. en avril 1816, et bientôt après lui fit donner le chap. de cardinal. Il est mort à Paris le 21 juin 1824. Ses ouvr. princip. sont: l'*Hist. de Fénélon*, comp. sur les MSs. origin., 5e édit., Paris, 1817, 4 vol. in-8. — *Hist. de Bossuet*, ib., 1814, 4 vol. in-8, avec portrait. Voyez le *Supplément* à ces deux hist. par M. Tabaraud, Paris, 1822, in-8. Le card. de Bausset s'occupa dans ses dern. années d'une *Hist. du cardinal de Fleury*; mais ses accès de goutte, devenus plus fréquents, et qui ne lui permettaient pas même de se servir de ses mains, l'obligèrent de renoncer à son travail. On doit d'autant plus le regretter que ce nouv. sujet paraissait parfaitem. approprié à la nature de son esprit et de son talent.

BAUSSET (Pierre-François-Gabriel-Raymond-Ignace-Ferd. de BAUSSET-ROQUEFORT, comte de), archevêque d'Aix, né à Béziers en 1757, mort dans sa ville métropolit. en 1829, était, à l'époque de la révolution, gr.-vic. d'Orléans. Il se retira en Angleterre, puis en Italie, revint en France après la terreur, et se fixa à Aix, où de Cicé, qui en fut nommé év. après le concordat, le fit chanoine. Après la mort de Pancemont, évêque de Vannes, Bausset fut désigné pour le remplacer. (1808). On le vit alors envoyer sa démission à Amelot, qui, en 1801, n'avait pas renoncé à l'évêché de Vannes; mais Amelot n'accepta pas cette offre généreuse. Bausset établit les jésuites dans son diocèse, à Ste-Jeanne-d'Aurai, et lorsqu'il eut pris possession de l'archev. d'Aix (1819), auquel il avait été nommé en 1817, il les appela dans son petit séminaire. Ce prélat faisait partie de la chambre des pairs.

BAUSSURI, est auteur d'un poème arabe, intitulé: *Roukab al derriat* ou l'*Étoile brillante*, à la louange de Mahomet, ouvr. très estimé des musulmans.

BAUTER (Charles), a donné, sous le nom de Meliglosse, 2 pièces au théâtre intit.: *la Rodomontade*, et *la Mort de Roger*, impr. avec d'autres poésies, Paris, 1605.

BAUTRU (Guillaume), académic. français, am-

bassad. en Flandre, en Espagne, etc., né en 1588 à Angers, mort à Paris en 1665, « a, dit Ménage, rempli l'Europe de ses railleries et de ses bons mots, pendant 40 à 50 ans, lorsqu'il y avait, » comme l'a de nouveau répété Bayle, dont l'article sur ce personnage est passablem. amusant, « tant de choses à dire contre lui. » Il poussa en effet l'oubli des convenances jusqu'à intenter un procès scandaleux à sa femme, qui ne voulut plus dès-lors porter son nom, et jusqu'à renier son fils, comme le fils reniait le père. Un seul bon mot de Bautru mérite d'être cité : un biblioth. fort ignorant s'était impatronisé à l'Escurial; le roi d'Espagne ayant demandé à Bautru, qui avait visité la bibliothèque, ce qu'il y avait remarqué : « Votre bibliothèque est très belle, dit-il, mais V. M. devrait donner à celui qui en a le soin l'administration de ses finances. — Et pourquoi? — C'est, repartit Bautru, qu'il ne touche point au dépôt qui lui est confié. »

BAUVES (Jacques de), avocat au parlement de Paris au 17e S., travailla avec Antoine Despeisses au *Tr. des success.*, Toulouse, 1777, 3 vol. in-4.

BAUVIN (J.-Grégoire), avocat et prof. à l'école milit., mort à Arras sa patrie en 1776, est auteur d'une tragédie d'*Arminius*, Paris, 1769, et d'une trad. en vers des *Sentences* de P. Syrus, in-12. L'*Observateur*, journal qu'il entreprit avec Marmontel, ne put se soutenir.

BAUX (Guillaume de), prince d'Orange, troubad. du 13e S., obtint de l'emper. Frédéric II les titres de roi d'Arles et de Vienne, mais il se fit détester par ses rapines et ses exactions, et périt d'une mort affreuse vers 1218, en combatt. les Albigeois.

BAUX (Pierre), méd., né à Nîmes en 1679, mort en 1732, donna une preuve de son dévouement à ses concitoyens, lors de la peste de Provence, et composa à ce sujet un *Traité de la peste*, Toulouse, 1722. On a encore de lui des *mémoires* très estimés, et des *opuscules* insérés dans le *Journal des savants*.

BAUYN (Bonavent.), docteur de Sorbonne et chancelier de l'univ. de Paris, évêque d'Uzès, mort en 1779, est auteur d'un poème latin sur *la paix*, 1714, qui respire le goût le plus pur et fait regretter que les travaux de l'épiscopat l'aient empêché de cultiver plus long-temps la poésie. Ses lumières ne le préservèrent pas toujours d'un zèle outré contre les protestants et les philosophes.

BAVAY (Paul-Ignace de), né à Bruxelles en 1704, et mort en 1768, fut médecin en chef des hôpitaux milit. de cette ville, et prof. l'anatomie et la chirurgie avec un grand succès. On a de lui un petit rec. d'*Observations médicales*, Bruxelles, 1753, in-12. — *Méthode médicale pour les pauvres*, ibid., 1779.

BAVEREL (Jean-Pierre), prêtre, né vers 1750 à Paris, mort à Besançon en 1822, a publié: *Réflexions d'un vigneron de Besançon*, 1778, in-8. — *Observ.* sur l'ouvr. du P. Prudent, touchant la maladie des vignes de Franche-Comté, 1779, in-8 (avec Malpé). — *Notices sur les graveurs dont les estampes sont marquées de monogrammes, chiffres, rébus*, etc., Besançon, 1808, 2 vol. in-8.

BAVERINI (François), musicien italien du 15e S., très habile dans le contrepoint. On lui attribue la musique du prem. opéra que l'on connaisse, intitulé *la Conversione di S. Paolo*, parole de J.-S. de Verulani.

BAVERIUS (Jean), médecin italien du 15e S., a donné : *Consilia de re medicâ, seu de morborum curationibus*, 1489, in-fol.

BAVIÈRE. — Les Gaulois Boïens, établis en Bohème, en furent chassés par les Marcomans, au temps d'Auguste. Clovis, ou Childebert son fils, fit la conquête de ce pays dont le prem. duc fut Tassillon Ier, et le dernier, Tassillon II, qui fut dépouillé de ses états par Charlemagne contre lequel il s'était révolté. Lors du démembr. de l'emp. carlovingien, la Bavière fit partie de l'emp. german. Alors le 2e de ses ducs, Arnoul-le-Mauvais, fut la tige de familles célèbres. Son fils fut dépossédé par Othon Ier. La maison de Saxe, branche cadette, obtint ce duché jusqu'au moment où elle monta sur le trône, en la personne de Henri-le-Saint, en 1002, par l'extinction de la branche aînée. Après lui, la Bavière fut gouvernée par diverses grandes familles, jusqu'à l'avénement des Welfs ou Guelfes, qui par des alliances se virent investis sous Henri-le-Superbe. Henri-le-Lion fut rétabli dans presque toutes ses possessions par Frédéric-Barberousse, en 1154, et dépouillé par ce même prince, qu'il avait trahi à la bataille de Lignano. La maison de Wittelsbach fut élevée au duché de Bavière dont elle avait été dépossédée en 945, dans la personne du fils d'Arnoul-le-Mauvais, dont elle descendait; en 1294, cette maison se partagea en deux branches, dont la cadette eut le duché de Bavière; l'aîné, l'électorat palatin du Rhin; Maximilien-Joseph, fils de l'électeur palatin Charles-Théodore, obtint en 1806 le Tyrol, avec le titre de roi de Bavière, combattit comme l'Allemagne contre la France, et reçut par le congrès de Vienne l'indépend. de son roy. comme membre de la confédér. german.

Léopold, nommé duc en 895, mort en	907
Arnoul-le-Mauvais.	937
Éberhard.	939
Berthold.	942
Henri Ier.	955
Henri II.	995
Henri III, empereur.	1004
Henri IV.	1025
Henri V.	1047
Conrad Ier.	1052
Henri VI.	1054
Conrad II.	1056
Agnès, veuve de Henri III.	1069
Othon II.	1071
Guelfe.	1120
Henri VII.	1126
Henri VIII.	1138
Léopold d'Autriche.	1142
Henri IX.	1154

Henri X.	1180
Othon de Wittelsbach.	1183
Louis Ier.	1231
Othon II.	1253
Louis II.	1294
Louis III.	1347
Étienne.	1375
Jean.	1397
Ernest.	1438
Albert.	1460
Jean et Sigismond.	1465
Albert II.	1508
Guillaume.	1550
Albert III.	1579
Guillaume II.	1596
Maximilien Ier, électeur.	1651
Ferdinand-Marie.	1679
Maximilien-Emmanuel.	1720
Charles-Albert, empereur.	1745
Maximilien-Joseph.	1778
Charles-Théodore, électeur palatin.	1799
Maximilien-Joseph, créé roi en.	1809

BAVIÈRE (Maison de). Arnoul, dit *le Mauvais;* duc de, fils de Luitpold, que l'on croit descendre de Charlemagne, lui succéda en Bavière en 908, et prétendit à l'empire après la mort de Louis IV, le dern. emper. carlovingien en Allemagne. Mais l'élect. de Conrad renversa ses projets, et la coalition des princes de Lorraine et de Saxe n'ayant pas eu le succès qu'il en attendait, il ne reparut que sous Henri de Saxe, et se contenta du duché de Bavière, mais n'en régna pas plus sagem., et mourut en 937. Son fils aîné ne put conserver son héritage, et le second Arnoul, palatin du Rhin, fut la tige d'une famille qui rentra en possess. du duché de Bavière en 1180, dans la personne d'Othon de Wittelsbach.

BAVIÈRE (Henri Ier, duc de), frère de l'emper. Othon Ier, épousa Judith, fille du précéd., succéda en Bavière à Berthold, resta fidèlem. attaché à l'emper., qui le maintint dans ses états contre les attaques des Hongrois et de son propre fils, et mourut vers 950.

BAVIÈRE (Henri II, dit *le Querelleur,* duc de), fils du précéd., fut dans sa jeunesse en grande réputation de piété. Devenu duc, il changea de conduite et prétendit à l'empire. Mais Othon II le chassa même de son duché, où il ne rentra qu'après la mort de ce prince. Devenu plus sage, il revint aux sentiments de piété, et mourut à Gandersheim, laissant pour héritier son fils Henri-le-Saint, qui, devenu emper., donna la Bavière à Henri de Luxembourg, frère de l'impératrice Cunégonde.

BAVIÈRE (Othon de NORDTHEIM, duc de), prince saxon, fut créé duc de Bavière en 1061, par l'impér. régente Agnès, mère de l'emper. Henri IV, ce qui ne l'empêcha pas de conspirer contre sa bienfaitrice et de s'emparer du pouvoir impérial. Mais Henri IV devenu majeur n'oublia pas cette insulte et le dépouilla de son duché, puis se réconcilia avec lui en 1075, et le fit son lieuten.-gén. dans la Saxe. Mais Grégoire VII ayant soufflé le feu de la discorde en Allemagne, et Henri ayant été déposé dans l'assemblée de Forcheim, Rodolphe de Souabe fut couronné à Mayence. Othon fut le moteur d'une nouv. rébell. que sa défaite et sa mort à la bataille de Wolkseim anéantit bientôt.

BAVIÈRE (Guelphe Ier, duc de), dit *le Grand*, fils d'Azon d'Este et de Cunégonde, fut la tige de la nouv. maison des Guelfes, si célèbre en Allemagne et en Italie; reçut de l'emper. Henri IV le duché de Bavière pend. la disgrâce d'Othon, auquel il se réunit ensuite dans la ligue formée contre l'emper., prit Ratisbonne, Augsbourg, Saltzbourg, et battit Henri devant Wurtzbourg. On le voit ensuite s'unir avec lui contre le pape Urbain II, partir pour la croisade en 1103, s'arrêter à Jérusalem près de Baudouin, et mourir en Chypre à son retour.

BAVIÈRE (Guelphe II, duc de), fils et succ. du précéd., épousa la fameuse comtesse Mathilde, fille de Boniface d'Este, dont il se sépara par un divorce en 1097. Il abandonna égalem. la cause de Henri IV, pour embrasser celle du rebelle Henri V, et fut en grande faveur sous son règne. Il mourut en 1120, laissant la Bavière à son frère Henri-le-Noir, qui la transmit en 1126 à son fils — Henri-le-Superbe, auquel l'emper. Lothaire II donna sa fille avec le duché de Saxe, et ensuite la Toscane et les états de la comtesse Mathilde, pour la récomp. de ses services en Italie, ce qui le rendit le plus puissant prince de l'Allemagne, et lui assurait l'empire. Mais son orgueil ayant exaspéré les élect., ce fut Conrad de Hohenstaufen qu'ils élurent en 1138. Henri, refusant de prêter serment de fidélité, fut mis au ban de l'empire, et dépouillé de ses duchés. Il fit enfin sa paix avec Conrad, recouvra seulement le duché de Saxe, et mourut en 1139.

BAVIÈRE (Guelphe II, duc de), frère du précéd., tuteur de Henri-le-Lion, s'efforça de reconquérir pour son pupille et sa maison la Bavière que Conrad avait donnée à Léopold d'Autriche. Mais en 1140, la diète de Worms le mit au ban de l'empire; ayant perdu contre l'empereur la bataille de Weinsberg, qui donna naissance aux mots de *guelfe* et de *gibelins,* cris de guerre adoptés par les deux partis, ses alliés l'abandonnèrent, et il se réconcilia avec Conrad, qu'il accompagna en Palestine, et mourut à son retour vers 1145.

BAVIÈRE (Henri, dit *le Lion*, duc de), fils de Henri-le-Superbe, recouvra, sous l'emper. Frédéric Ier, ses duchés de Saxe et de Bavière, et devint le plus puissant prince d'Allemagne. Rien ne manquait à la gloire de son règne, mais il perdit tout par sa hauteur envers l'emper., auquel il refusa des secours pour défendre l'Italie. Frédéric, à son retour en Allemagne, le dépouilla de ses duchés et fut inflexible malgré sa soumiss. Réduit à ses états héréditaires, il demanda la paix, l'obtint, et mourut à Brunswinck, en 1195.

BAVIÈRE (Othon de Wittelsbach, duc de), descend. d'Arnoul-le-Mauvais, de l'anc. maison de Bavière, servit fidèlem. et d'une manière brillante, en Italie, Frédéric-Barberousse, qui l'en récompensa par le duché de Bavière, qu'il venait d'ôter

à Henri-le-Lion. Othon le garda jusqu'en 1185, année de sa mort, laissant pour hérit. son fils Louis, qui fut la tige des maisons palatine et de Bavière aujourd'hui régnante.

BAVIÈRE (LOUIS, dit *le Sévère*, duc de), comte palatin, succéda à son père Othon-l'Illustre, en 1253, et céda la Basse-Bavière à son frère Henri. Il contribua beaucoup à l'élect. de Rodolphe, auquel il garda une fidélité inviolable, dont il fut récompensé par la lieuten. de l'empire dans les duchés d'Autriche et de Styrie et une partie de l'hérit. du malheureux Conradin. Mais à la mort de Rodolphe et à l'avénem. à l'empire de son fils Albert, il prit parti contre celui-ci pour Adolphe de Nassau, son compét., et mourut en 1294. Il partagea ses états à ses deux fils : Rodolphe, dit *le Bègue*, eut le Palatinat, et fut la souche de la maison palatine (*v.* PALATIN); Louis, depuis emper. sous le nom de Louis V, fut duc de Bavière, et sa postérité y a régné jusqu'à l'électeur Maximilien-Joseph Ier.

BAVIÈRE (MAXIMILIEN, dit *le Grand*, duc de), fils du duc Guillaume, lui succéda en 1596, devint très puissant sous l'emper. Mathias, et fut chef de la ligue catholique qui avait pour but de résister à l'union de Halle formée par les protest. Docile aux volontés de la France et de l'Espagne, il refusa l'empire qu'on lui offrait, en 1619, à la diète de Francfort, qui porta Ferdinand, tandis que les Bohêmes nommèrent Frédéric V, élect. palatin. Maximilien poursuivit ce dernier, qu'il défit en 1620 à la Montagne-Blanche, et parvint à dissoudre l'union; Ferdinand l'en récompensa par une partie du Palatinat et la dignité élector. qui fut enlevée à la maison palatine. Il travailla ensuite à la convers. de ses sujets, dont 14,000 abjurèrent le protestant. Mais Gustave-Adolphe, et les Français commandés par Turenne, lui firent éprouver de cruels revers; la paix de 1647 et le traité de Westphalie lui épargnèrent de nouveaux désastres. Les Français, qu'il sut adroitement ménager, le maintinrent dans la dignité électorale et le Haut-Palatinat. Il ne songea plus dès ce moment qu'à réparer les maux de la guerre jusqu'à sa mort, arrivée en 1651; il laissa pour héritier son fils Ferdinand-Marie.

BAVIÈRE (MAXIMILIEN-EMMANUEL, duc de), succéda en 1679 à son père Ferd.-Marie, et rendit à l'Autriche d'importants services en Hongrie contre les Turks, et contre les Français sur les bords du Rhin; ce qui lui valut le gouvernem. des Pays-Bas. Il fit alors alliance avec Louis XIV, dans l'espérance de rendre son gouvernem. hérédit. dans sa famille, prit Ulm, Memmingen, Ratisbonne. Mais Joseph Ier le mit au ban de l'empire et lui enleva la Bavière, qu'il recouvra par le traité de Rastadt. Il mourut en 1726, après avoir terminé avec l'élect. palat. ses démêlés pour le vicariat de l'empire, et laissant ses états à son fils Charles-Albert.

BAVIÈRE (MAXIMILIEN-JOSEPH, duc de), fils de ce dernier, connu sous le nom de Charles VII, lui succéda en 1740 et disputa long-temps à Marie-Thérèse la success. de l'emper. Charles VI. Mais, réduit aux dern. extrémités, il se détermina enfin faire sa paix avec elle, à renoncer à ses prétent., et recouvra la Bavière. Rentré dans ses états, il ne s'occupa plus qu'à guérir les maux de la guerre et à faire d'excell. fondat. Il mourut en 1777, sans laisser de postérité; son duché fut transmis à la maison palatine.

BAVIUS, nom d'un mauvais poète, tiré de l'oubli par Virgile.

BAVON (St), anachorète, vint s'établir dans le 7e S. aux environs de Gand, où il vécut en grande réputat. de sainteté. C'est le patron de cette ville, où l'on a bâti en son honneur une église desservie par un chapitre de chanoines.

BAX (PAUL et MARCEL), se signalèrent au 16e S. comme défens. de la liberté belge. Paul mourut en 1606, gouverneur de Berg-op-Zoom. Son frère lui succéda.

BAX (NICAISE), littérat., né à Anvers, fils d'un sénat., embrassa la règle de St Augustin, cultiva les lettres grecq. et lat., et mourut en 1642, victime de l'erreur d'un pharmac. portug. Il a publ. div. ouvr. cités avec éloge dans la *Bibl. belgica* de Foppens, 898, parmi lesquels on distingue : *Poematum lib. IX*, Anvers, 1614, in-8, et *Medulla eloquentiæ*, 1635, in-8.

BAXTER (RICH.), théolog. angl. non-conformiste, d'une grande piété, ministre de Kidderminster, ne cessa de prêcher ses opinions relig., qui de son nom furent appelées *baxtériennes*, malgré les persécutions contin. qu'elles lui attirèrent sous Cromwel, Charles II et Jacques II, et qui ne finirent qu'à sa mort, arrivée en 1691. Au milieu des travaux et des agitat. dont sa vie a été remplie, il a comp. 145 tr. de théol. Les plus estimés sont : *Appel aux non-convertis*, trad. dans plus. langues de l'Europe et même en indien; *Paraphrase du Nouv.-Testament;* ses œuvres pratiques ont été réunies en 4 vol. in-fol.

BAXTER (GUILL.), neveu du précéd., sav. philologue et antiq., mort en 1723. On lui doit une nouv. édition d'*Anacréon*, Londres, 1710; une autre d'*Horace*, 1725; un *Dict. des antiq. britanniques* en latin, 1733; un *Glossaire des antiq. rom.* en latin, 1733, in-8.

BAXTER (AND.), écriv. écossais vertueux et sav., né en 1686 à Old-Aberdeen, s'occupa de l'éducat. de jeunes gens de famille noble, qu'il accompagna dans leurs voyages, et mourut en 1750. Ses *Recherches sur la nature de l'âme humaine*, 1745, 2 vol. in-8, sont devenues célèbres. Il était égalem. versé dans la connaiss. des lang. anc. et modernes.

BAYADÈRES, femmes indiennes, consacrées au culte, dansent et chantent devant les images des dieux. Les ouvriers destinent ordin. à cet état la plus jeune de leurs filles, et l'envoient, avant qu'elle soit nubile, à la pagode. Là elles reçoivent des leçons de danse et de musique; leurs danses et leurs chants respirent la plus grande volupté.

BAYANNE (le cardin. comte de), anc. audit. de rote, nommé sénat. en 1813, créé pair de France par le roi, assista au champ-de-Mai, fut néan-

moins conservé sur la liste des pairs, et refusa de siéger comme juge dans l'affaire du maréchal Ney. Il est mort en 1820, dans un âge avancé.

BAYARD (PIERRE DU TERRAIL, chevalier), célèbre capit. franç., né dans le Dauphiné en 1476, suivit Charles VIII en Italie, fit des prodiges de valeur à la bataille de Fornoue, et commença dès-lors cette haute réputat. de vaillance, de courtoisie et d'humanité qui lui valut plus tard le glorieux surnom de *Chevalier sans peur et sans reproche*. Dans la nouv. expédition que Louis XII entreprit, Bayard contribua à la conquête du Milanais; et telle était dejà l'estime dont il jouissait chez l'ennemi, qu'ayant été fait prisonnier, Ludovic Sforce le renvoya sans rançon avec ses équipages. Détaché dans le roy. de Naples, Bayard défendit seul, contre les Espagnols, le pont du Garigliano, et sauva l'armée franç. en retardant la marche de l'ennemi. Intrépide comme Coclès, loyal comme Régulus, continent comme Scipion, il réunit en sa personne ce qu'on admire séparém. dans plus. héros de l'antiquité. A la bataille de Marignan, il combattit à côté de François Ier, et c'est alors que ce roi voulut être fait chevalier de la main du héros français. Bayard, toujours le dernier pour soutenir une retraite, fut blessé mortellem. dans celle de Romagnano. « Placez-moi devant l'ennemi, » dit-il aux soldats qui le relevaient sur le champ de bataille. Le connétable de Bourbon passe dans ce moment, et s'attendrit à la vue du noble guerrier expirant : « Ce n'est point moi qu'il faut plaindre, dit encore Bayard au prince transfuge, mais vous, qui combattez contre votre prince et votre patrie. » C'est ainsi que le chevalier sans peur et sans reproche termina sa glorieuse carrière, à l'âge de 48 ans, le 30 avril 1524. Sa *Vie*, écrite d'abord par son secrét., successiv. corrigée, remise en langage moderne, refaite sur un nouveau plan, a été impr. un grand nombre de fois. La meill. est celle publ. en 1760 par Guyard de Berville; elle a eu beaucoup d'édit. Bayard a fourni le sujet d'un *poème épique* à M. Dureau de Lamalle, fils du traducteur de Tacite, etc.

BAYARD (J.-B.-FRANÇ.), avoc. et jurisc., né à Paris en 1750, entreprit en 1776, avec Camus, de rectifier la collect. de *jurisprud.* de Dènisart, dont il a paru 9 vol. in-4, qui attestent le mérite des coopérateurs. Il remplit successiv. pend. six ans avec talent et impartialité le poste difficile d'accusateur public, de juge et commiss. du pouvoir exécutif près le tribunal de cassat., et mourut en 1800.

BAYARD (JEAN), né en 1738, dans l'état de Maryland, prit une part active à la guerre de l'indépend., dont le résultat fut l'affranchissem. des colonies angl. de l'Amérique. Il fut sucessiv. orat. public et législat., membre du congrès de New-York et juge de la cour des plaids communs, et mourut à New-Brunswick, en 1807.

BAYE (FRANÇ. BERTHELOT, marquis de), mort en 1776, est auteur de la *Campagne du maréchal de Créqui, en* 1677, Lunéville, 1761, in-8.

BAYEN (PIERRE), chim., né en 1725 à Châlons-sur-Marne, étudia la pharmacie et servit comme apothicaire dans la guerre de sept ans. Il reprit à la paix son trav. sur l'analyse des eaux minérales de France, publia différ. morc. qui le firent connaître avantageusement, fut nommé membre de l'Institut à l'organisat. de ce corps, et mourut à Paris en 1798. Ses *opusc. chim.* ont été recueillis en 2 vol. in-8.

BAYER (JEAN), juriscons. et astron., né dans la Bavière, s'est immortalisé par l'idée qu'il eut de désigner les étoiles des constellat. par les lettres de l'alphab. gr. Son *Uranometria*, publ. à Augsbourg en 1603, a été réimpr. plusieurs fois dans le 17e S., puis à Ulm sous ce titre : *Cœlum stellatum christianum*, 1723, in-fol.

BAYER (THÉOPH.-SIGEFR.), petit-fils du précéd., né en 1694, savant orient. et antiq., fut biblioth. de Kœnigsberg, sa patrie, et profess. d'antiquités grecques et romaines à Pétersbourg, où il mourut en 1738. Ceux de ses nombr. ouvr. les plus connus sont : *Musæum Sinicum*, Pétersbourg, 1730, 2 vol. in-8; il contient plus. gramm. et traités chinois.— *Historia Osrhoena et Edessena nummis illustrata*, Pétersbourg, 1734, in-4. — *Hist. congreg. cardin. de propagandâ fide*, 1721, in-4, satire violente et injuste contre l'Église romaine. Ses autres écrits sont dans les *Acta eruditorum* et les *Mémoires* de l'acad. de Pétersbourg.

BAYER (FRANÇ.-PÉREZ), antiq. et érudit espag., né à Valence en 1711, chanoine-trésor. de la cathédrale de Tolède, précepteur des infants sous Charles III, et conservat. de la biblioth. de Madrid, s'appliqua surtout aux antiq. orient. On lui doit les *catalogues* des MSs. des biblioth. de Tolède 1753, et de l'Escurial, 1760. *De nummis hebræor. samaritanis*, Valence, 1781, in-4, plein d'érudit. Il eut beaucoup de part à la traduct. de Salluste en espagnol par don Gabriel, son élève, la meill. en cette langue, 1772, in-fol. Le roi le récompensa de ses travaux et de son zèle pour la science par la place de conseiller des chambres. Il mourut en 1794.

BAYEUX (GEORGE), se distingua d'abord comme avocat à Caen, sa patrie, et ensuite à Rouen, et publia en 1783-88 une traduction en prose des *Fastes* d'Ovide, 4 vol. in-8, estimée; *Réflexions sur le règne de Trajan*, 1787; *Essais academ.*, 1785, etc. Nommé prem. commis des finances sous Necker, puis commissaire du roi et procur.-général syndic du départem. du Calvados, il fut mis en prison et massacré par le peuple de Caen, en sept. 1792, comme complice des ministres Montmorin et de Lessart.

BAYLE (PIERRE), né au Carlat, dans le comté de Foix, en 1647. Dès l'âge de 19 ans, peu s'en fallut que sa passion pour l'étude ne lui coûtât la vie. Il alla faire son cours de philos. à Toulouse; les entretiens qu'il eut avec un prêtre cathol. lui firent abjurer le protestantisme; dix-sept mois après il rentra dans son anc. communion. Pour se soustraire à la peine du banniss. perpétuel, portée par l'édit contre les relaps, il se rendit à Genève, ensuite à Copet, où il se chargea d'une éducat. par-

ticul. En 1675, il obtint au concours la chaire de philos. à Sedan; six ans après, cette acad. ayant été supprimée, il fut appelé à Rotterdam, pour remplir la même chaire. Les calomnies du ministre protestant Jurieu le firent destituer en 1696. L'année suiv., lorsque son *dictionn.* parut, il fut dénoncé au consistoire, et Bayle fut obligé de promettre qu'il corrigerait les fautes qu'on lui reprochait; mais il aima mieux satisfaire ses lecteurs que ses juges, et son livre resta le même, à très peu de chose près. Cependant ses ennemis n'oublièrent rien pour le perdre. En 1705, ils cherchèrent à prévenir contre lui le ministre d'Ang, et sans l'amitié de lord Shaftesbury, il était peut-être banni des Provinces-Unies. Depuis long-temps sa poitrine était échauffée; il ne voulut point emprunter les secours de l'art contre une maladie qu'il disait héréditaire. Il en mourut l'année suiv., 1706. La meilleure édit. de son *Dictionn.*, après celle de Rotterdam, 1720, 4 vol in-fol., est celle d'Amsterd. (Paris), 1740, 4 vol. in-fol. « Bayle, disait Voltaire, est le prem. des dialecticiens et des philos. sceptiques. » Desmaiseaux a recueilli ses *OEuvres diverses*, La Haye, 1727, 4 vol. in-fol. M. Beuchot a donné une édition soignée du *Dictionnaire de Bayle*, à laquelle il a ajouté un grand nombre de *notes*, Paris, 1821, 16 vol. in-8.

BAYLE (Franç.), médecin et prof. à l'univ. de Toulouse, où il mourut en 1709, âgé de 87 ans. Ses ouvr. sont : *Systema generale philosophiæ; Tractatus de apoplexiâ; Dissertationes medicæ III; Dissertationes physicæ; Dissertationes de experientiâ et ratione conjungendâ in physicâ, medicinâ et chirurgiâ; Problemata physica et medica; Histoire anatomique d'une grossesse de 25 ans; Institutiones physicæ ad usum scholarum accomodatæ*. Ses *OEuvres* ont été recueillies en 1701, 4 vol. in-4.

BAYLE (Pierre), député à la conv. nation. en 1792, se signala par son exaltation, et vota la mort de Louis XVI, sans appel ni sursis. Arrêté à Toulon en 1793, lorsque cette place fut livrée aux Anglais, il s'étrangla dans sa prison.

BAYLE (G.-L.), médecin français, l'un de ceux qui ont fait une science de l'anat. pathologique, passait pour le meill. praticien de l'hôpital de la Charité, lorsqu'il mourut prématurém. en 1817. On a de lui un excellent ouvrage intitulé : *Recherches sur la phthisie pulmonaire*, Paris, 1810, un vol. in-8. — Plusieurs *dissertations* et *observations* insérées au journal de médecine, etc., de MM. Leroux, Corvisart et Boyer, et divers articles dans le *Dictionnaire des sciences médicales*. Il a laissé en MS. un grand ouvrage sur les *maladies cancéreuses*.

BAYLES (Guill.), méd. écossais, après avoir été reçu doct. à Édimbourg, se fixa à Bath, où il s'engagea dans de si grandes discuss. avec ses confrères qu'on ne le consulta plus. Alors il quitta l'Angleterre et se fixa à Berlin, où Frédéric-le-Grand le fit son médecin. Il est mort dans cette ville en 1787. Le doct. Bayles a écrit en anglais : *Essai sur les eaux de Bath; Description historique de l'hôpital de Bath.*

BAYLEY (Anselme), théol. anglic., mort à Oxford en 1794. On a de lui : l'*Ancien-Testament*, en anglais et en hébreu, avec des comment., 4 vol. in-8; des *Grammaires hébraïque, anglaise;* des *Statuts* religieux pour les *Églises juive et chrétienne*, etc.

BAYLEY (Nic.), écriv. angl., est aut. d'un *Dictionn. étymologique universel de la langue anglaise*, estimé, Londres, 1753, in-fol., augmenté par J.-N. Scott.

BAYLY (Gauth.), médecin d'Oxford, mort en 1592, a donné : *Traité des maladies des yeux.*

BAYLY (Louis), prélat anglais, chapelain de Jacques Ier, év. de Bangor, mort en 1632, était un habile prédicat. Sa *Pratique de piété,* réimpr. pour la 59e fois en 1734, a été trad. en gallois, et, en 1633, en français.

BAYLY (Thom.), fils du précéd., théol. anglais, suivit pend. la guerre civile la cause de Charles Ier, passa en France après la mort de ce prince, retourna en Angleterre, où il publ. quelq. écrits qui le firent enfermer à Newgate, et mourut catholique en Italie, en 1657. On a de lui : *Conférences de religion entre Charles Ier et Henri, marquis de Worcester*, en 1646*; De la rébellion des sujets envers leurs rois*, en franç., Paris, 1653, in-8, etc.

BAYLY (Jean), ministre éloquent de Boston, mourut en 1698, dans cette ville, où il avait éprouvé de grandes persécut.

BAYNE, capit. de vaisseau angl., est l'invent. d'une nouv. pièce d'artill. pour la marine milit., appelée depuis *caronade,* et fut tué en 1782, dans le combat entre le comte de Grasse et l'amiral Rodney.

BAYRO (Pierre de), méd. italien, né à Turin en 1468, fut prem. médec. de Charles II, duc de Savoie, et mourut en 1558. Ses ouvrages sont : *De pestilentiâ ejusque curatione per præservationum et curationum regimen*, 1507, in-fol. — *Lexipyretæ perpetuæ questionis et annexorum solutio*, 1512, in-fol. — *De medendis humani corporis malis enchiridion*, 1563, in-8.

BAZARD, un des deux premiers chefs du saint-simonisme, mort en 1832, après quelques mois de maladie, à Courtry, près Monfermeil, dans la 40e année de son âge, avait cessé en novembre 1831 de prendre part aux actes de la société saint-simonienne, protestant contre la marche suivie par Enfantin et Olinde-Rodrigues. Il avait même publ. un ouvrage, où il s'attachait à prouver que les principes du saint-simonisme sont immoraux et révoltants.

BAZARAD, prince d'origine slave, le premier vaivode dont l'hist. nous soit connue, fit repentir Ch. Robert, roi de Hongrie, de son injuste agression; la faim et la fatigue vinrent au secours des Valaques, qui taillèrent en pièce les Hongrois, vers 1330. Bazarad transmit sa couronne à sa postérité.

BAZIN (Guill.), doyen de la faculté de médec. de Paris, fit, pendant son administr., bâtir l'anc.

école de médec. qui fut achevée en 1477, et prêta pour cet objet à la comp. une somme fort considér. Il mourut en 1500. Parmi ses descend., tous voués à l'art de guérir, on cite Claude, docteur et prof. de pharm., mort en 1612. —Simon, fils de Claude, profess. de la fac. en 1601, et doyen en 1638. — Denis, fils de Simon, profess. de chirurg., en 1630, au collége royal.

BAZIN (Nic.), grav. au burin, né à Troyes vers 1636, s'établit à Paris, où il grava lui-même, mais fit graver en bien plus grand nombre des estampes, toutes in-4, format que l'on appelle encore de son nom un bazin. Les estampes de son fonds consistent en portraits et en sujets de dévotion.

BAZIN, né à Rouen en 1673, mort à Paris en 1734, supérieur de la communauté de St-Hilaire, a publ. quelq. ouvr. de dévotion, entre autres les *Exercices du pénitent*.

BAZIN (Gille-Aug.), méd. de Strasbourg, correspondant de l'acad. des sciences, mourut en 1754. Ses écrits les plus remarq. sont : *Histoire naturelle des abeilles*, Paris, 1744, 2 vol. in-12. — *Abrégé de l'histoire des insectes*, ib., 1748. — Son frère a donné *Tr. sur l'acier d'Alsace*, 1737, in-12.

BAZIN (Jacq. Rigomer), né au Mans en 1771, occupa divers emplois pend. la révolut., fut destitué comme anarchiste par le directoire, et incarcété sous l'empire comme complice de Mallet. Rendu à la liberté en 1815, il se retira au Mans, où il fut tué en duel en 1821. On a de lui un grand nombre de *Pamphlets politiques*, qui ont été recueillis sous le titre de : *le Lynx*, *Coup-d'œil sur les affaires du temps*. On cite encore de lui : *Lettres philosophiques*, 1814; *Séide*, nouvelle, 1816; *Charlemagne*, trag. en 5 actes, 1817.

BAZIRE (Cl.), né à Dijon en 1764, avocat, député à l'assemblée législative et à la convention, membre du comité de sûreté génér., partagea les opinions de Châlier, et se livra aux plus atroces dénonciations. Partisan de Danton, il périt avec lui sur l'échafaud en 1794.

BAZIUS (Jean), évêque de Wexiæ, né en 1581, mort en 1640, est aut. d'une *Hist. ecclés. de Suède*, en latin, Lincoping, 1642, in-4. Il laissa trois fils qui héritèrent de ses talents : Jean, archevêque d'Upsal, auteur de quelq. écrits théolog.; Éric, qui se distingua dans la carrière militaire; Benoît, précept. de Charles-Gustave, depuis roi de Suède, sous le nom de Charles X.

BAZMAN et COBAD, guerriers célèb. en Orient, décidèrent dans un combat singulier de la victoire entre les armées d'Afrasiab, roi du Turkestan, et de Noudhar, dernier roi de la première dynastie persane.

BAZOCHE, avoc. du roi au bailliage de St-Mihiel, fut député du tiers-état de Bar-le-Duc aux états-généraux en 1789, et de la Meuse à la convention en 1792, secrét. du conseil des anciens en 1797, avocat-génér. à la cour de Nancy, et député à la chambre de 1815, et mourut en 1817. Il avait voté pour l'appel au peuple dans le procès de Louis XVI.

BAZVALEN (Jean de), un des principaux chev. de la cour de Jean IV, duc de Bretagne, sauva l'honneur de son souverain et les jours du connétable de Clisson, en donnant le temps au remords de se faire entendre.

BAZZANI (Matth.), méd. et présid. de l'institut de Bologne, né dans cette ville en 1674, mort en 1749, a laissé, dans les *Mémoires* de cette compagnie; des *dissert.*, entre autres sur la teinture des os des animaux par la garance.

BÉACH (Jean), ministre de Newtown (Connecticut), a publ. le *Devoir de l'amour de nos ennemis*, 1738; *Recherches sur l'état des morts*, 1755.

BÉALE (Marie), peintre, née en 1632 au comté de Suffolk en Angleterre, fut élève de Pierre Lély, fameux peintre de portraits sous Charles II, peignit ceux de plus. personnages de son temps, et mourut en 1667.

BÉARD (J.), comédien et chanteur anglais, mort en 1768, a joui de quelq. réputation. Il avait épousé la veuve de lord Édouard Herbert, qui lui apporta peu de fortune.

BÉARDÉ DE L'ABBAYE, économiste, mort en 1771, est auteur de *Dissertat.* et d'*Essais sur l'agriculture*. Il a de plus trad. de l'ital. de Vignoli : la *Félicité publique considérée dans les paysans cultivateurs de leurs propres terres*, 1770, in-12.

BÉATILLO (Antoine), jésuite, mort à Naples en 1642, a publié en italien les *Vies de plusieurs saints*, 1629, et une *Histoire de la ville de Bari*, Naples, 1637.

BÉATON (David), archev. de St-André en Écosse et card., né en 1494, chancelier du petit sceau, se signala par son zèle contre les protestants, qui l'assassinèrent vers 1542.

BÉATON (Jacques), neveu du précéd., né en 1630, en Écosse, fut archev. de Glascow à 25 ans, passa en France en 1560, emportant avec lui les vases sacrés et les archives de la cathédrale. Il écrivit une *Hist. d'Écosse*, restée MS., et mourut à Paris en 1603.

BÉATRICETTI, graveur, mort à Paris en 1651, s'est fait un nom par sa correction dans le dessin.

BÉATRIX (Ste), martyrisée sous Dioclétien l'an 303 de J.-C.

BÉATRIX, comtesse de Toscane, veuve de Boniface III, gouverna comme tutrice de ses enfants les vastes fiefs qu'il possédait en Lombardie et en Toscane. Ayant épousé en secondes noces Godefroi-le-Barbu, duc de Lorraine, elle fut arrêtée en 1055 par ordre de l'emper. Henri III, son ennemi; mais elle recouvra sa liberté deux ans après, et continua de régner conjointem. avec la fameuse comtesse Mathilde, sa fille, jusqu'à sa mort arrivée en 1076.

BÉATRIX, fille de Renaud, comte de Bourgogne, épousa l'emper. Frédéric Ier en 1159, auquel elle apporta en dot une partie de la Bourgogne et la Provence, et l'alla rejoindre en Italie avec une armée, qui fit le siége de Crême. Cette princesse mourut à Spire en 1185.

BÉATRIX, de Provence, fille de Raimond-Bérenger, comte de Provence, épousa en 1245 Charles de France, fils de Louis VIII, qui fut ensuite roi

de Naples et de Sicile; elle fut couronnée à Rome en 1265, et mourut peu après. — Béatrix de Savoie, mère de la précéd., fonda en 1248 un couvent de dominicains, près de Sisteron, et une commanderie de Malte.

BÉATRIX de Portugal, épousa en 1521 Charles III, duc de Savoie, et fut célèbre par sa beauté.

BÉATTIE (James), né en Écosse, dans le comté de Kincardine en 1735, mort à Aberdeen en 1803, a été célèbre comme critique et comme moraliste, mais plus encore par son poème du *Ménestrel*, qui parut en 1774, suivi de quelq. pièces de vers moins étendues, mais égalem. estim. Il était membre de l'Église presbytér. et profess. de philos. morale à Aberdeen. Son *Essai sur la vérité du christian.* est un des meill. écrits publ. en faveur de la relig. Celui qu'il donna *sur l'utilité des études classiques* n'eut pas un moindre succès, et ses *Éléments de la science morale* ont été réimpr. souvent. Le style de Béattie est clair et pur. Il s'élève rarem. : il est plus agréable que profond. On cite encore parmi ses ouvr. l'*Essai sur la poésie et la musique*, 1762, trad. en franç., Paris, 1798; la *Théorie du langage* et l'*Essai sur la mémoire et l'imagination*.

BÉATTIE (Jacq.-Hay), fils aîné du précéd., né à Aberdeen en 1768, était à 19 ans prof. de philos. morale et de logiq. Sa mort prémat. arrivée en 1790 plongea dans le deuil la vieillesse de son père, qui publia ses *Mélanges* avec une *Notice* sur sa vie et son caractère, 1800.

BEAUBREUIL (Jean de), avocat au présidial de Limoges, littérat. et poete, dont on a une tragédie intit. : *Atilie* (Atilius Régulus), Limoges, 1582.

BEAUCAIRE DE PÉGUILLON (François), év. de Metz, né dans le Bourbonnais en 1514, fut d'abord précept. du card. Charles de Lorraine, et le suivit au conc. de Trente, où il se fit remarq. par la hardiesse et la liberté de ses opin. Il se démit ensuite de son évêché, et se consacra dans la retraite à l'étude et à la pratique de toutes les vertus chrétiennes, jusqu'à sa mort, arrivée en 1591. On a de lui : *Rerum gallicarum commentarii ab anno* 1461 *ad an.* 1580, publ. en 1625, in-fol., par Phil. Dinet, sieur de Saint-Romain.

BEAUCHAMP, célèbre danseur, mort en 1695, fut le maître à danser de Louis XIV, et composit. des ballets de l'Opéra. J.-J. Rousseau a fait l'éloge de ses talents chorégraphiques.

BEAUCHAMP (Joseph), astron., né à Vesoul en 1752, après avoir suivi les leçons de Lalande au collége de France, se rendit en qualité de grand-vicaire auprès de son oncle (Miroudot du Bourg), évêque et consul de France à Bagdad. Pendant la traversée ainsi que pend. un séjour de 10 années, il transmit à Lalande des observat. import., et lui envoya une carte du cours du Tigre et de l'Euphrate sur une long. de 300 lieues; il en fit une de la Babylone, détermina la situat. de la mer Caspienne, et fournit à l'abbé Barthélemy des dessins de monuments, d'inscript. et de médailles de l'ancienne Babylone, ainsi que des MSs. arabes. Nommé consul à Mascate en Arabie, il rectifia la plupart des erreurs qui existaient dans les cartes de la mer Noire. Appelé en Égypte par le gén. Bonaparte, Beauchamp fit dans cette contrée des remarq. qui sont consignées dans les *Mémoires* de l'institut du Caire. En se rendant à Constantinople pour y remplir une mission, il fut pris par les Anglais et livré aux Turks, qui le retinrent pend. 3 ans renfermé dans un château. Cette détent. abrégea ses jours : il mourut en 1801, à son arrivée à Nice, au moment où il venait d'être nommé commiss. des relations commerc. à Lisbonne. Beauchamp, corresp. de l'acad. des sc., était membre de l'Institut. Une gr. partie de ses ouvr. a été impr. dans le *Journal des savants;* Lalande en a donné la liste dans sa *Bibliographie astronomique.*

BEAUCHAMP (Alphonse de), homme de lettres, né à Monaco, en 1767, du major de la place, entra en 1784 au service de Sardaigne. Le goût des plaisirs et de la frivolité l'entraîna Au commencement de la révolut., il demanda sa démission pour rentrer en France. Cette démarche le rendit suspect; il fut arrêté et resta long-temps en prison. Rentré en France, il obtint une place dans les bureaux du ministère de la police, qu'il perdit pour s'être servi, dit-on, de renseign. trouvés dans les bureaux pour composer l'*Hist. de la guerre de la Vendée.* Il fut un des rédact. de la grande table du *Moniteur*, et publia successiv. plus. ouvr. : le *Faux Dauphin*, 1803, 2 vol. in-12. — L'*Hist. de la campagne de Suwarow.* — L'*Histoire de la guerre de Vendée*, 1805, 3 vol. in-8, ouvr. qui eut du succès, malgré ses inexactitudes. — L'*Hist. des malheurs et de la captivité de Pie VII*, 1814, in-12, livre stérile en faits, et rempli d'inexactitudes et d'erreurs. L'auteur écrivait trop vite; ses ouvr. ont plutôt l'air d'entreprises de librairie que de véritables productions littéraires. Il a fait encore une *Hist. du Pérou*, une du *Brésil*, une *Vie de Moreau*, une *Biographie des jeunes gens*, 1813, 3 vol. in-12; une *Histoire de la Campagne de* 1814. Il a fourni des articles à la *Gazette de France*, à la *Biograph. univers.* et à la *Biograph. moderne.* On lui attribue les *Mémoires de Fouché*, qu'il rédigea sur les notes de Julliau, anc. agent du ministre. De Beauchamp mourut à Paris en 1832.

BEAUCHAMPS (P.-F. GODARD de), littérat., né à Paris en 1689, et mort en 1761, a donné la première trad. franç. du roman grec des *Amours d'Ismène et d'Isménias* d'Eustathius, La Haye (Paris), 1743, in-8, et 1767, in-4. — Une autre de Th. de Prodrome, des *Amours de Rhodante et de Dosiclès*, Paris, 1746, in-8. — *Recherches sur les théâtres de France*, Paris, 2e édit., 1735, in-4, ou 3 vol. in-8. — Les *Lettres d'Héloïse et d'Abailard*, en vers franç., Paris, 1737, in-8. — Des *pièces de théâtre tombées dans l'oubli.* — Le roman de *Funeztine*, 1737. — Un autre roman licencieux, intit.: *Hist. du prince Apprius*, 1722 et 1728, in-12.

BEAUCHATEAU (F.-M. CHASTELET de), enfant célèbre, né à Paris en 1645, parlait à 7 ans plus. langues, et faisait des vers avec facilité. A 12, il publia le recueil de ses poésies sous le titre

de la *Lyre du jeune Apollon ou la Muse naissante du petit de Beauchâteau*, in-4, fig., rare. Regardé comme un prodige, il fut pensionné par le cardin. Mazarin et par le chancel. Séguier. Son inconstance le conduisit bientôt en Angleterre, puis en Perse, où il accompagnait, dit-on, un ecclésiast. apostat : on ignore ce qu'il est devenu depuis.

BEAUCHATEAU (Hippol. de), frère du précéd., né comme lui avec beauc. de talents naturels, entra jeune dans la congrégat. des Pères de la doct. chrét., et se fit une réput. comme prédicat. Mais son inconstance et sa vanité lui firent bientôt quitter son corps. Il ne mena plus qu'une vie agitée, passant d'erreurs en erreurs, et finit par mourir ministre à Londres. On lui attribue l'*Abrégé de la vie du maréchal de Schomberg*, Amsterdam, 1690, in-12, pub. sous le nom de Lusancy.

BEAUCHÊNE (Edme-Pierre CHANVOT de), méd., né aux Archalis, près de Villeneuve-le-Roi (Yonne), mort en 1824, avait, avant la révolut., le titre de médecin des écuries de Monsieur. Élu membre de la commune de Paris en 1789, il fit partie d'une députation envoyée à Coblentz pour inviter les princes à rentrer en France. Mais, quels qu'aient été ses engagem. politiq. à cette époque, on peut croire qu'il ne démérita pas de la confiance de Louis XVIII ; car il en reçut plus. marques de faveur après la restaurat. Beauchêne fut successiv. médec. en chef de l'hôpital milit. du Gros-Caillou, du corps législat., de l'école normale, du bureau de bienfaisance de sa section, enfin méd.-consult. du roi. Outre plus. *Articles* fournis à divers journaux, notamment à la *Quotidienne*, on a de Beauchêne : *De l'influence des affections de l'âme sur les maladies nerveuses des femmes*, in-8, Paris, 1781; 3e édit., 1798; trad. en allem. — *Maximes, Réflexions et Pensées diverses*, 1817, in-18; 4e édit., 1821, in-12.

BEAUCLAIR (P.-L. de), conseiller du landgrave à Darmstadt, où il mourut en 1804, a donné *Anti-contrat social*, 1764, in-12. — *Hist. de Pierre III, empereur de Russie*, 1794, in-8. — *Cours de Gallicismes*, Francfort, 1794-96, 3 vol. in-8.

BEAUCOUSIN (C.-J.-François), avoc. au parlem. de Paris, consacra tous ses loisirs à la littérat. et à la bibliographie, dont il faisait ses délices. Il a laissé en MS. les *Vies d'Antoine Lecomte, de Philippe Delorme, de Jacques et Pierre Sarrasin*, etc., et des *hommes illustres de Noyon*, sa patrie. Il fut un des coopérat. de la *Biblioth. historique de France*, où l'on trouve indiqués les principaux MSs. de son cabinet.

BEAUFILS (Guill.), jésuite, mort à Toulouse en 1757, eut quelque réputat. comme prédicat., à cause de son débit. On a de lui des *Oraisons funèbres*, *Vie de Mme de Lestonac*, celle de *Mme de Chantal*, et des *Lettres sur le gouvernem. des maisons religieuses*, Paris, 1740 à 1750.

BEAUFORT (Henri), frère de Henri IV, roi d'Angleterre, chancelier, card. et ambass. de France, couronna en 1430, dans l'église de Notre-Dame de Paris, le jeune Henri VI, son neveu, amené en France par le duc de Bedford, siégea dans l'infâme tribunal qui condamna la Pucelle d'Orléans, et mourut à Winchester en 1447, six semaines après son autre neveu le duc de Glocester, qu'il avait fait assassiner.

BEAUFORT (Marg.), fille de Jean Beaufort, duc de Sommerset, née en 1444, épousa successiv. le comte de Richemond, beau-frère de Henri VI, Henri Stafford, et le comte de Derby, qui la laissa veuve à 63 ans. Depuis cette époque, elle se consacra entièrem. aux œuvres de charité et à des fondat. utiles. C'est principalem. à elle que l'univ. de Cambridge doit ses colléges de Christ et de St-Jean. Elle mourut en 1509, au comm. du règne de son petit-fils Henri VIII. On lui attribue le *Miroir d'une âme pécheresse*, trad. en angl. sur une trad. franç. du *Speculum aureum peccatorum*.

BEAUFORT (Franç. de VENDOME, duc de), fils de César, duc de Vendôme, et petit-fils d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, né en 1616, joua un des prem. rôles dans la guerre ridicule de la Fronde, devint l'idole de la populace, et fut proclamé *roi des halles;* mais il se signala ensuite d'une manière plus honorable dans une expédit. dont Louis XIV lui confia le commandem. contre les Algériens, qu'il battit deux fois. Passé plus tard au service des Vénitiens avec l'agrément du roi, le duc de Beaufort fut tué dans une sortie que la garnison de Candie fit contre les Turks, le 25 juin 1669.

BEAUFORT (Louis de), membre de la société royale de Londres, mort à Maëstricht en 1795, a publ. plus. ouvr., dont les plus estimés sont : *la République romaine*, ou *Plan général de l'ancien gouvernement de Rome*, 1767, 2 vol. in-4 et 6 vol. in-12. — *Hist. de Germanicus*, etc., Leyde, 1741. — *Dissert. sur l'incertitude des cinq prem. siècles de la république romaine*, Utrecht, 1750.

BEAUFORT (le duc de), comte du St-empire, né à Namur en 1751, d'une ancienne et illustre famille de la Belgique, fut, après la chute de Bonaparte en 1814, nommé président de la députation chargée de présenter à Guillaume Ier, roi des Pays-Bas, les hommages de ses nouv. sujets. Il mourut en 1817.

BEAUFORT D'HAUPOUL (Édouard marquis de), colonel du génie, officier de la Lég.-d'Honn., chev. de St-Louis, né à Paris en 1782, entra dès l'âge de 16 ans dans l'arme du génie. L'Italie, l'Allemagne et le Portugal furent le théâtre où il se distingua par sa bravoure et ses talents. Au retour de l'armée d'Italie en 1814, on le fit chef de bureau à la guerre ; dans les *cent-jours*, il fut secrét. du comité de défense, et depuis 1816 secrét. du comité du génie. De Beaufort n'était pas étranger aux lettres : nous citerons de lui entre autres un *Éloge de Masséna*.

BEAUFRANCHET (le chev. Henri G. de), maréchal-de-camp d'artill., né à Paris en 1769, mort dans cette ville en 1832, entré en 1787 à l'école d'applicat. d'artillerie, devint capit. en 1792, et de grade en grade fut élevé à celui de maréc.-de-camp en 1820. Il avait été fait prison. de guerre en Es-

pagne et conduit sur les pontons de Cadix. Rendu à la liberté par un trait de courage, il avait servi sur différ. points de l'Europe, quand la réorganisat. de 1816 le rétablit sur les cadres de l'armée. Appelé à Paris, en 1821, avec les fonct. de direct. de l'artill., il fut mis à la retraite au commencement de 1830.

BEAUGEARD, conventionnel, s'empressa, dès le commencem. de la révolut., d'organiser les clubs de la Bretagne. Nommé en septembre 1792 député d'Ille-et-Vilaine à la convent. nation., il y vota la mort du roi et son exécution dans les 24 heures. Après la session, le directoire le nomma commiss. près l'administrat. du départem. d'Ille-et-Vilaine. Réélu en l'an VI député au conseil des cinq-cents, il cessa ses fonct. législat. au 18 brumaire. Il ne reparut sur la scène polit. qu'un moment, en 1815, comme membre de la chambre des représentants; mais il ne prit pas la parole. Compris dans l'ordonnance du 24 juillet 1815, il sortit de France et ne rentra qu'en 1830. Il est mort à Vitré (Ille-et-Vilaine), en 1832, dans un âge avancé.

BEAUGENDRE (ANTOINE), bénédictin, prêcha long-temps avec succès, et mourut en 1708, bibliothéc. de St-Germain-des-Prés. On lui doit une édit. des *Lettres d'Hildebert*, archev. de Tours, 1708, in-fol., dont il avait fait une traduct. franç., que la mort l'empêcha de publier.

BEAUHARNAIS (ALEXANDRE, vicomte de), génér. franç., né à la Martinique en 1760, entra de bonne heure au service et parvint au grade de maréch.-de-camp. Député de la noblesse de Blois aux états-génér. de 1789, il fit partie de la minorité qui se réunit au tiers-état, et vota constamm. pour les améliorat. demandées par le parti constitut. Lors de l'évasion du roi, en 1791, il présid. l'assemblée. En mai 1793, il fut nommé gén. en chef de l'armée du Rhin; mais il donna sa démission peu de mois après, par suite des décrets qui écartaient les nobles de l'armée, et se retira dans ses terres. Il y fut arrêté, conduit à Paris, et traduit au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 23 juillet 1794.

BEAUHARNAIS (EUGÈNE), vice-roi d'Italie, prince de Leuchtemberg, fils du précéd. et de Joséphine Tascher de la Pagerie, naquit en 1780. Il commença sa carrière militaire lorsque sa mère eut épousé Bonaparte, en 1796, et suivit dès-lors la fortune de son beau-père, qui le prit pour un de ses aides-de-camp dans la campagne d'Italie. Il l'accompagna en Égypte, revint en France avec lui, fut nommé chef d'escadron des chass. de la garde, et ensuite colonel de ce même régim., en 1804. Après l'établissem. du gouvernem. impérial, Bonaparte éleva son beau-fils à la dignité de prince français, avec le titre d'archi-chancel.-d'état. Dans le mois de juin 1805, l'Italie septentr. ayant été érigée en roy. par Napoléon Bonaparte, Eugène en fut nommé vice-roi; il n'avait pas encore 25 ans. Il épousa en 1806 la princesse Amélie, fille du roi de Bavière. A la fin de 1807, il fut déclaré par Bonaparte son héritier au roy. d'Italie, avec le titre de prince de Venise. En 1809, il eut le commandem. de l'armée d'Italie, et déploya des talents militaires que secondèrent d'habiles lieutenants. Forcé d'abord, par l'infériorité de ses forces, de se replier devant l'armée autrichienne, il reprit bientôt une glorieuse offensive, poussa l'ennemi hors de l'Italie, et fit sa jonction avec la grande-armée franç. aux envir. de Vienne. Il gagna ensuite l'importante bataille de Raab, et contribua puissamm. au succès de celle de Wagram. Désigné comme success. du grand-duc de Francfort, en 1810, le fils de Joséphine gouvernait paisiblem. l'Italie, lorsque la guerre avec la Russie l'appela au commandement de l'un des corps de la grande-armée. Il se signala dans cette expédit. désastreuse aux combats d'Ostewno, de Mohilow, à la bataille de la Moskowa, à l'affaire brillante de Viazma, qui lui fut personnelle, aux combats de Krasnoé. Après le départ de Napoléon et de Murat, il prit le commandem. des débris de l'armée et les ramena dans le meill. ordre possible jusqu'à Magdebourg. Ayant reçu l'ordre de retourner en Italie pour préserver ce royaume de l'invasion des Autrichiens, il opposa une résistance inespérée et très remarq. aux forces supérieures de l'ennemi, avec des troupes de nouv. levée, au milieu d'une populat. dont les regards se tournaient déjà vers un autre gouvernem. La restauration de la dynastie des Bourbons sur le trône de France contraignit le prince Eugène de quitter l'Italie. Il se retira auprès de son beau-père, le roi de Bavière, qui lui donna le duché de Leuchtemberg, et le rang de prince de sa maison. C'est dans cette situation honorable et tranquille qu'il mourut frappé d'apoplexie le 21 février 1824.

BEAUHARNAIS (FRANÇOIS, marquis de), né à La Rochelle en 1756, fut nommé en 1789 député suppléant aux états-gén., par la noblesse de Paris *extra muros*, et ne siégea dans cette assemblée que lorsqu'elle se fut constituée en assemblée nation. Fidèle à la devise de sa famille, *autre ne sert*, il se plaça au côté droit, et signa la protestat. des 12 et 15 septembre 1791, contre les innovat. décrétées. Son frère Alexandre, prem. mari de Josephine, ayant proposé d'enlever le commandem. des armées au roi, il attaqua cette motion avec énergie; et, quelq. députés présentant des amendem. qui la modifiaient entièrem., il s'écria : « Il n'y a point d'amendem. avec l'honneur, » ce qui le fit surnom. le *féal Beauharnais sans amendem.* Ayant émigré, il devint major-gén. de l'armée de Condé, et, après le licenciem., se mit à la tête de 500 gentilh. pour aller au secours des Vendéens; mais il ne put obtenir des puiss. la permiss. de se rendre en France. Quant Bonaparte fut nommé prem. consul, il chargea sa belle-sœur Joséphine d'une lettre par laquelle il invitait le gén., au nom de la seule gloire qu'il devait acquérir, à rendre le sceptre à la maison de Bourbon. Cette lettre l'empêcha pend. long-temps de rentrer en France; Joséphine n'obtint le rappel de Beauharnais qu'après l'époque de son couronnement. Elle avait marié sa fille au fameux Lavalette, alors aide-de-camp de Bonaparte, et

depuis direct.-gén. des postes. De Beauharnais fut envoyé, comme ambass., d'abord en Étrurie, puis en Espagne : il y porta ses sentiments de fidélité aux Bourbons. Bonaparte le rappela, et l'exila ensuite dans la Sologne, où il résida jusqu'à la chute de l'empire.

BEAUHARNAIS (FANNY, comtesse de), femme lettrée, née à Paris en 1738, fille d'un receveur-général des finances, épousa le comte de Beauharnais, oncle du précéd., et se livra à la culture des lettres. Elle a publié des poèmes, dont un sur l'*amour maternel;* des romans, parmi lesquels on distingue les *Lettres de Stéphanie*, 2 vol. in-12; des comedies peu estimées, et des *Mélanges de poésies fugitives.* Cette dame mourut à Paris en 1813.

BEAUJEU, nom d'une ancienne famille de France, connue dès le 10e S., et qui possédait la baronnie de Beaujolais, passée depuis, par cession, à la maison de Bourbon.

BEAUJEU (HUMBERT de), connétable sous St Louis, suivit ce prince en Orient, et mourut dans cette prem. expéd. en 1250. Le sire de Joinville fait un grand éloge de sa sagesse et de sa valeur.

BEAUJEU (GUICHARD V de), fils du précéd., lui suc. dans la charge de connét., fut envoyé par St Louis ambassad. en Angleterre, et mourut en 1265.

BEAUJEU (GUICHARD VI de), petit-fils du précéd., servit avec distinction sous les rois Philippe-le-Bel, Louis-le-Hutin, Philippe-le-Long, Charles-le-Bel, et Philippe de Valois. Il assista sous ce dernier à la bataille de Cassel, en 1328, et mourut en 1331.

BEAUJEU (ÉDOUARD de), maréchal de France, fils du précéd., né en 1316, posséda la confiance de Philippe de Valois, battit les Anglais à Ardes, et fut tué dans cette même journée en 1351.

BEAUJEU (ANTOINE de), fils du précédent, mort en 1374, sans postérité, laissa ses terres à Édouard II, son cousin, qui en fit la cession à Louis II, duc de Bourbon, pour acquérir la protect. de ce prince.

BEAUJEU (PIERRE II DE BOURBON, sire de), par suite de la cession dont on vient de parler, succéda dans tous les biens de la branche aînée de Bourbon, par la mort de son frère Jean, épousa la fille de Louis XI, fut régent de France pendant la minorité de Charles VIII, et mourut en 1503.

BEAUJEU (CHRISTOPHE de), de l'anc. famille de ce nom, se distingua dans les guerres contre l'Espagne, sous Henri III. Il fut nommé command. des troupes auxil. suisses en 1589, sous Henri IV. Il a laissé quelq. poésies et d'autres opusc. recueillis et impr. à Paris, en 1589, un vol. in-4. Toutes ces pièces sont au-dessous du médiocre.

BEAUJEU (FÉLIX, baron de), publiciste, né en 1763 à Fréjus, se livra de bonne heure à l'étude du droit public, fut attaché jeune à div. consulats en Allemagne, et remplit ensuite plus. années les fonct. de consul-gén. à Salonique. Après la révolution du 18 brumaire, il fut appelé au tribunat, où il se distingua par la sagesse de ses principes. En 1804, nommé commiss.-gén. des relat. commerciales aux États-Unis, il y rétablit la prépondér. du commerce franç. Plus tard il fut chargé de réorganiser les consulats dans les Échelles du Levant. Député de la ville de Marseille en 1832, il fut peu de temps après honoré de la pairie, et mourut à Paris en 1836. Il a légué par son testament 100,000 fr. à la ville de Fréjus pour l'établissem. d'un hospice et d'un collége, et 20,000 à la ville de Marseille, pour la fondat. d'un prix à l'aut. du meill. mémoire sur son commerce. Ses principaux ouvr. sont : *Tableau du commerce de la Grèce*, Paris, 1800, 2 vol. in-8. — *Avenir des États-Unis au commencem. du* 19e S., 1814, in-8, avec carte. — *Théorie des gouvernem., ou exposition simple de la manière dont on peut les organiser et les conserver dans l'état présent de la civilisat.*, 1823, 2 vol. in-8.—*Voyages militaires dans l'Orient*, etc.

BEAUJOLAIS (d'Orléans, comte de), prince franç., 3e fils de L.-Philippe-Joseph, duc d'Orléans, né à Paris en 1779, commença dès son jeune âge à souffrir les persécut. qui s'étendirent après le 10 août sur toute la famille des Bourbons, et dont son père lui-même fut la victime, malgré ses démonstrations démocratiques. Enfermé d'abord à l'Abbaye avec ses deux frères, les ducs de Chartres et de Montpensier, il fut conduit à Marseille, ainsi qu'eux et le duc d'Orléans. Rendu à la liberté sous le gouvern. directorial, il voyagea long-temps avec ses frères, les accompagna en Angleterre, et mourut en 1808, dans la Sicile, où il était allé chercher un climat plus convenable à sa santé, détruite par une longue infortune.

BEAUJON (NICOLAS), né à Bordeaux en 1718, banquier de la cour sous Louis XV, amassa une fortune immense, qu'il dépensa surtout en bienfaits, fonda l'an 1784, dans le faubourg du Roule à Paris, l'hôpital qui porte son nom, et le dota magnifiquem. Cette maison, destinée originairem. à l'éduc. de la jeunesse, est aujourd'hui consacrée aux malades de ce quartier. Il mourut en 1786.

BEAULAC (GUILL.), jurisc., né en Languedoc, mort à Paris en 1804, est auteur du *Répertoire des lois et arrêtés du gouvern. depuis* 1789 *jusqu'au* 1er *vendém. an XI*, Paris, 1803, in-8. Rondonneau a donné un supplém. à ce Répertoire.

BEAULATON, écrivain français, né à Montargis, mort en 1782, publia en 1778 une traduct. en vers franç. du *Paradis perdu* de Milton, qui eut peu de succès.

BEAULIEU (HECTOR de), né dans le Limousin au 16e S., fut success. maître de musique, organiste à Lectoure, attaché à une troupe de comédiens, prêtre catholique, et mourut enfin ministre à Genève vers 1570. On a de lui : *Les divers rapports*, conten. plus. rondeaux, dizains, ballades, etc., Lyon, 1537, in-8. — *Doctrine et instruction des filles chrétiennes*, 1565, in-8.

BEAULIEU (AUGUSTIN), navigat. franç., mort à Toulon en 1637, fut chargé par la compagnie des Indes de plus. expédit. qui furent malheureusem. traversées par les Hollandais, mais dont il rapporta des docum. précieux pour la reconnaiss. des côtes.

La *Relation* de son voyage dans l'Inde a été publ. par Thevenot dans la *Collect. des voyages.*

BEAULIEU (L. LE BLANC de), théol. calviniste, né en 1614 dans le Limousin, profess. à l'acad. de Sedan, mort en 1675, fut un ministre pacifique et doué d'un gr. esprit de conciliation; il travailla inutilement à la réunion des Églises catholique et protestante. On a de lui : *Theses sedanenses*, 1683, in-fol.

BEAULIEU (SÉBASTIEN DE PONTAULT DE), ingénieur, maréc.-de-camp, mort en 1674, doit être regardé comme le créat. de la topographie milit. On a de lui le *Recueil des plans et vues des siéges et batailles de Louis-le-Grand,* avec des discours explicatifs. Cet ouvr., qui fait partie de la collect. du cabinet du roi, est en 3 vol. in-fol., mais il a été réduit en 2 recueils, format in-4 oblong; le 1er a 3 vol., le 2e 4; ils sont désignés l'un et l'autre sous le nom du *Petit Beaulieu,* pour les distinguer du gr. recueil in-fol.

BEAULIEU (J.-B. ALLAIS de), habile calligraphe, a donné *l'Art d'écrire* gravé par Senault, 1688, in-fol. — Un autre ALLAIS DE BEAULIEU a publ. le *Divertissement poétique*, Paris, 1634, in-4.

BEAULIEU (JEAN-FRANÇ. BREMONT, dit), jouait la comédie avec succès dans les rôles de niais au théâtre des Variétés. Lorsque la révol. éclata, ce comédien marcha l'un des prem. à l'attaque de la Bastille et fut nommé cap. de la garde nation. Après le supplice des frères Agasse, condamnés à mort pour fabricat. de faux assignats, Beaulieu, voulant prouver que le préjugé qui déshonorait la famille d'un coupable n'existait plus, ôta ses épaulettes, et dans l'assemb. de son district en décora un des plus proches parents de ces condam. En 1802, il voulut reprendre la profess. de comédien; il se fit corresp. des théâtres des départem., mais ne pouvant réussir à réparer le délabrem. de sa fort. et soutenir sa nombr. famille, il se brûla la cervelle.

BEAULIEU (baron de), général autrichien, né dans le Brabant, et mort en 1820 à Lintz, ne doit sa célébrité qu'à ses défaites en Italie, où il commandait l'armée autrich. dans la mémorable campagne de 1796; il servit de premier échelon à la fortune naissante de Bonaparte; un oubli profond cacha son existence, du moment où il fut remplacé dans son commandem. (juin 1796) par le feld-zéugmester Wurmser, dont les efforts ne demeurèrent pas moins impuissants que les siens contre le génie et la fortune de Napoléon.

BEAULIEU (CLAUDE-FRANÇ.), homme de lettres, né à Riom en 1754, mort à Marly en 1827, travaillait à Paris, vers 1782, aux journaux qui parurent av. la révolut. Ses opin. royal. le firent arrêter après le 10 août. Emprisonné success. à la Conciergerie et au Luxembourg, il ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor (27 juillet 1794). Il écrivit depuis ce temps dans les feuilles publiques, surtout dans *le Miroir,* journal contre-révolutionnaire qui le fit proscrire de nouveau; mais il parvint à se soustraire aux poursuites dirigées contre lui. En 1803, il s'attacha à Belderbusch, préfet de l'Oise, revint à Paris après la restauration, et obtint une pension. Il a rédigé le *National religieux*, et fait, dans la *Biographie universelle*, quelques articles (*Danton*, *Fouquier-Tinville*, *Marat*, et les autres terroristes de la révolution). On lui doit : *Essais historiques sur les causes et les effets de la révolution en France.* Paris, 1801-1803, 6 vol. in-8, où l'on trouve des renseignements très curieux sur la révolution française; *Réflexions sur les réflexions de M. Bergasse sur l'acte constitutionnel du sénat*, Paris, 1814, in-8. — *Le Temps présent*, Paris, 1816, in-8. — *La Révolution française considérée dans ses effets sur la civilisation des peuples,* Paris, 1820, in-8.

BEAUMANOIR (PHIL. de), bailli de Clermont et conseiller du comte Robert, fils de St-Louis, né dans le 13e S., écrivit, vers 1283, les *Coutumes du Beauvoisis*, dont Thomas de la Thaumassière a publ. une édit. estimée, Bourges, 1690, in-fol.

BEAUMANOIR (JEAN de), chev. breton, compag. d'armes de Duguesclin, né en Bretagne au 14e S., s'est illustré dans le fameux combat dit *des Trente.*

BEAUMANOIR (baron de), mousquet., cultiva les lettres par délassem., et publia sous le titre d'*OEuvres diverses,* Paris, 1771, 2 vol. in-8, deux tragéd., deux coméd., et un opéra non représenté, avec des poésies et quelq. opusc. en prose. Il a trad. en vers français l'*Iliade* d'Homère, Paris, 1781, 2 vol. in-8.

BEAUMARCHAIS (P.-AUGUSTIN CARON de), né à Paris en 1732, d'un horloger qui le destina à sa profess., y fit des progrès rapides et perfectionna le mécanisme de la montre par une nouv. espèce d'échappem. qui lui valut le suffrage de l'acad. des sciences. Doué d'une imaginat. ardente, il agrandit bientôt la sphère où il se trouvait. Sa passion pour la musique et son talent sur la guitare et la harpe le firent admettre à la cour pour donner des leçons à MESDAMES, fils de Louis XV. Il se livra ensuite à de vastes spéculat. sous le patronage du riche Pâris Duverney, et parvint lui-même, en peu de temps, à une grande opulence. Sachant allier aux travaux sérieux du cabinet des occupat. plus frivoles, il composait à la fois des pièces pour le théâtre, des romances, des chansons, soutenait des procès difficiles, approvisionnait les États d'Amérique dans la guerre de l'indépend. et s'occupait d'une édit. compl. de Voltaire. Cette édit. lui coûta des sommes considér. Il paya 200,000 fr. à l'imprim. Panckoucke les MSs. qu'il avait achetés de Mme Denis, nièce de Voltaire; de tant d'avances énormes il ne résulta qu'une édit. médiocre, fautive, et dont le comment. n'est pas souvent en rapport avec le texte. A l'époque de la révolut., Beaumarchais devint membre de la prem. assemblée communale de Paris; il voyagea ensuite en Espagne, en Hollande, en Angleterre, pour des fournit. de fusils et de blé, et fut tour à tour accusé, justifié, proscrit et absout. Emprisonné à son retour en France pend. la terreur, il réussit à sortir de prison et se cacha jusqu'à la chute de Robespierre. Une dern. spéculat. sur le sel dérangea sa fortune.

Il mourut en 1799. On a de cet homme extraord. un gr. nombre d'écrits : quatre *Mémoires contre les sieurs Goësman, la Blache,* etc. 1774, in-4. — *Mémoire en réponse à celui de Kornman*, Paris, 1787, in-4. — *Eugénie,* drame, Paris, 1767, son prem. ouvr. — *Les deux Amis,* drame, ib., 1770. — *Le Barbier de Séville,* comédie, ib. 1775.— *Le Mariage de Figaro,* com., ib., 1784. — *Tarare,* 1787. *La Mère coupable*, ib., 1792. — *Mém. en rép. au manif. du roi d'Angleterre.* — *Mém. adressé à Lecointre de Versailles,* Paris, 1794. Les *OEuvres* de Beaumarchais ont été publ. à Paris, 1809, 7 vol. in-8.

BEAUMELLE (Laurent ANGLIVIEL de la), littér. et critique judicieux, né dans le Languedoc en 1727, professa d'abord les belles-lettres à Copenhague, qu'il quitta pour Berlin. Il y trouva Voltaire, avec lequel il était en correspond. ; mais une phrase piquante de la Beaumelle sur Voltaire les brouilla pour jamais. Telle fut l'origine de cette longue guerre de personnalités et d'injures, le scandale des lettres, et qui fit perdre à tous les deux, en débats polémiques, un temps dont ils eussent pu faire un meill. usage. La Beaumelle se retira ensuite à Toulouse, où il se maria et cultiva la littér. jusqu'en 1772, époque à laquelle ses amis lui firent avoir une place à la biblioth. du roi, dont il ne jouit pas long-temps, étant mort prématurém. en 1773. Ses princip. ouvr. sont : l'*Asiatique tolérant*, 1748, in-12, sous le nom de *Bekrinoll.* — *Suite de la Défense de l'Esprit des lois.* — *Mes Pensées,* ou le *Qu'en dira-t-on?* 1751, in-12, recueil hardi et très profond, où il décide en 10 lignes des intérêts des puiss. de l'Europe, réimpr. à Berlin, 1761. — *Pensées de Sénèque,* en latin et en franç., Paris, 1752, in-12, réimpr. plus. fois. — *Mém. et Lettres de Mme de Maintenon,* Amsterd., 1755 et 1756, 15 vol. in-12. — *Lettres à M. de Voltaire,* 1763, in-12. — *Commentaire sur la Henriade,* 1775.—*De l'Esprit,* œuvre posthume, 1802. Il a laissé, dit-on, MSs., des traduct. des *Odes d'Horace* et des *Annales de Tacite.*

BAUMETZ (BRIOIS, marquis de), député de la noblesse d'Arras aux états-gén. de 1789, présida l'assemblée constituante en 1790, et fut ensuite nommé membre du départem. de Paris ; il signa la pétit. adressée à Louis XVI, en faveur des memb. non asserm. du clergé contre lesq. il s'était prononcé en 1790. Émigré en 1791, il rentra en France après le 18 brum., et mourut vers 1802.

BEAUMONT (Godefroi de), chan. de Bayeux, légat du St-siége et évêq. de Laon, né à Bayeux dans le 13e S., suivit en qualité de chancel. Charles d'Anjou, frère de St-Louis, dans le voyage de ce prince pour prendre possession du royaume de Naples. De retour en France, il assista, comme évêque de Laon et pair ecclésiastique, au couronnement de Philippe-le-Hardi, en 1272, et mourut l'année suiv.

BEAUMONT (AMBLARD de), ministre et confid. d'Humbert II, fils puîné du dauphin Jean II, détermina ce prince à réunir le Dauphiné à la couronne de France, et en régla lui-même les condit. avec Philippe de Valois par le traité de St-Romans en 1349. Amblard mourut en 1375.

BEAUMONT (Jean), poète angl., né en 1582 dans le comté de Leicester, mort en 1628, a laissé plus. ouvr., entre autres *la Couronne d'épines*, poème en VIII chants ; *la bataille de Bosworth*, poème, et autres poésies, 1629.

BEAUMONT (François), son frère, né en 1586, mort en 1615, a composé en société avec J. Fletcher un gr. nombre de pièces dramat. qui eurent beauc. de succès. Ses autres *OEuvres poétiques* ont paru en 1640. Ben Johnson l'estimait tellement qu'il soumettait tous ses ouvr. à sa censure.

BEAUMONT (Simon HERBERT van), de Dordrecht, fut successiv. ambassad. des États-Gén. en Pologne, en Suède et en Danemarck, et mourut en 1654. Il faisait ses délices de la littérat. et de la botan., et a laissé des poésies lat., Amsterd., 1690.

BEAUMONT (Étienne), avocat, né à Genève en 1710, et mort en 1758, est auteur d'un petit ouvr. anonyme intit. : *Principes de philosophie morale*, Genève, 1754, in-8, inséré dans l'éd. des *OEuvres* de Diderot, 1773, 5 vol. in-8.

BEAUMONT (Joseph), profess. à l'univ. de Cambridge, mort en 1699, a publié un poème allég. intit. : *Psyché ou le Mystère de l'amour,* tabl. du commerce entre J.-C. et l'âme humaine, qui eut quelque succès dans le temps. Ses autres *poésies*, restées MSs., ont été publ. par souscript., Londres, 1749, in-4, avec la *Vie* de l'aut.

BEAUMONT (Guil.-Rob.-Philip.-Jos. GEAN de), curé d'une paroisse de Rouen, sa patrie, mort en 1761, est aut. de l'*Imitat. de la Ste Vierge,* in-18. — *Pratique de dévot. au divin cœur de Jésus,* in-18. — *Exercice du parfait chrétien,* 1757, in-24. — *Vie des Saints,* en 2 vol. — *Méditations pour tous les jours de l'année*, un vol.

BEAUMONT (Claude-François), peintre, né à Turin en 1696, mort en 1766, direct. de l'acad. de peinture de cette ville, embellit le palais d'Emmanuel III, roi de Sardaigne, qui le créa chevalier de St-Maurice, et le fit peintre de son cabinet. Sa meill. composition est un *St Charles donnant la communion à des pestiférés.*

BEAUMONT (Eustache), grav. franç., né en 1719, et mort en 1769, a laissé plus. estampes, d'après Wouwermans.

BEAUMONT (Jean-Louis MOREAU de), né à Paris en 1715, conseill. au parlem., puis intend. des finances en 1756, mourut en 1785. Il est aut. d'excellents *Mémoires sur les impositions en Europe,* 1768, 4 vol. in-4, réimpr. en 1787.

BEAUMONT (Christophe de), archev. de Paris, né près de Sarlat en 1703, se distingua de bonne heure par la sévérité de ses mœurs et son profond respect pour la relig. Il se vit successiv. appelé, par son mérite, aux siéges de Bayonne, de Vienne et de Paris ; Louis XV le força d'accepter ce dernier siége en 1745 ; son épiscopat fut sans cesse agité, soit par les querelles des jansén. et des molinistes, soit par ses différends avec les philos. qu'il combattit touj. avec sagesse et vigueur, et contre

lesq. il publ. un gr. nombre de mandem. et d'instruct. pastor., jusqu'au moment où le roi l'exila pour le soustraire aux persécutions du parlem. Il mourut en 1781, emportant les regrets d'une multitude de pauvres qu'il avait arrachés à la misère. Son tombeau, détruit pend. la révol., a été rétabli dans l'église Notre-Dame par les soins de son petit-neveu, mort en 1811.

BEAUMONT (Ant.-Franç., vicomte de), neveu de l'archev., et l'un des plus habiles marins du 18e S., né en 1733, chef de divis. des armées navales sous Louis XV, se couvrit de gloire par la prise de la frégate *le Fox* au combat d'Ouessant, en 1781, et ne fit pas moins admirer son humanité que sa valeur par les Anglais eux-mêmes. Il soutint, lors de la révol., sa conduite ferme et courageuse, se prononça contre la suppress. des ordres, et mourut à Toulouse en 1805.

BEAUMONT (le baron), général français, mort en 1813, fut aide-de-camp de Murat, qu'il suivit en Italie et en Égypte. Nommé ensuite colonel du 10e régim. de chasseurs, il se distingua particulièrement dans la campagne d'Autriche en 1805. Devenu général de brigade après la bataille d'Austerlitz, il continua de servir avec le même succès en Allemagne et en Espagne, et ajouta à sa réput. par plus. actions brillantes.

BEAUMONT (Étienne), archit., né à Besançon, mort à Paris en 1815, fut chargé, par le ministre de l'intér. et le préfet de la Seine, de la direct. de plus. trav. publics. C'est à tort que le jury des prix décennaux lui attribua la construct. de la salle du tribunat au Palais-Royal. Les éloges qu'on lui donna à cette occasion reviennent à M. Huyot, professeur à l'acad. d'architecture.

BEAUMONT (Mme LE PRINCE de), née à Rouen en 1711, se consacra entièrement à la composition d'ouvr. pour l'éducat. de la jeunesse, tous écrits d'un style facile, pleins d'une morale douce et attachante, et semés de traits historiques. Sa meill. product. est sans contrdit *le Magasin des enfants,* parfaitem. convenable à l'âge pour lequel il fut composé, réimpr. et trad. plus. fois. On estime égalem. ses *Contes moraux; le Magasin des adolescents;* celui des *Artisans; Instruction pour les jeunes dames qui entrent dans le monde; le Mentor moderne; le Manuel de la jeunesse; les Américains, ou Preuves de la religion par les lumières naturelles; OEuvres mêlées,* etc., etc. Elle mourut en 1780 dans sa retraite de Chavanod près d'Annecy, où elle s'occupait uniquem. de l'éducat. de ses enfants et du soulagem. des pauvres.

BEAUMONT-BRIVAZAC (le comte de), était, avant la révol. de 1789, chef d'escadron du régim. de cavalerie de la reine, et chev. de St-Louis. Il se retira à Londres, et recueillit des matériaux pour l'ouvr. intit. : *De l'Europe et des Colonies*, qu'il publia en 1819. Il mourut à Londres en 1821.

BEAUNAY (J. de), ancien écriv. franç. cité par Duverdier, est aut. de deux ouvr. en rimes avec des gloses en prose, *le Doctrinal des prudes femmes,* et *les Regrets et peines des maladvisés,* Lyon, in-8, S. D.

BEAUNE (Jacq. de), baron de Semblançay, d'une anc. famille dont Chalmet a rectifié la généalogie dans son *Histoire de Touraine*, naquit en 1445 à Tours. Surintend. des finances sous François Ier, il fut cause de la perte du duché de Milan, par la négligence qu'il mit à fournir les fonds nécessaires. Il espéra s'en justifier en disant que la reine-mère avait impérieusem. exigé tout ce qui lui était dû sur ses pensions et les revenus de ses vastes domaines, ce qui avait épuisé ses coffres. Mais cette princesse irritée, nia qu'on lui eût dit que c'étaient les fonds destinés pour Milan, et poursuivit la mort du malheureux de Beaune, avec tant d'acharnem., qu'il fut pendu en 1527, pour crime de péculat.

BEAUNE (Renaud de), petit-fils du précéd., né à Tours en 1527, l'année même du supplice de son aïeul, fut rétabli dans les biens et honneurs dont avait été privée sa famille ; nommé archevêque de Bourges, en 1581, puis de Sens en 1596, il mourut en 1606. Il contribua beaucoup à la conversion de Henri IV, et se montra toujours bon Français dans toutes les assemblées du clergé des temps orageux de la Ligue. C'était aussi l'orateur à la mode, mais ses *Oraisons* funèbres de Catherine de Médicis et des personnages d'alors, et sa *Réformat. de l'université,* n'annoncent qu'un écriv. médiocre.

BEAUNE (Florimond de), mathém., né à Blois en 1601, contribua beaucoup à faire adopter en France la géométrie de Descartes, et détermina le premier les courbes par des propriétés relatives à leurs tangentes. Il n'a laissé que deux opuscules sur les *équitations* et la *géométrie* cartésienne.

BEAUNOIR (Alex.-Louis-Bertr. ROBINEAU, dit), littérat., né en 1746, mort en 1823, changea son nom de Robineau en celui de Beaunoir, qui en est l'anagramme, après avoir quitté la maison de son père, notaire à Paris. Il débuta par faire des pièces pour les petits théâtres, prit ensuite l'habit ecclésiast., et le quitta par ordre de l'archev. de Paris, pour avoir fait une comédie intit. : *l'Amour quêteur,* qui est un de ses meill. ouvr. Il devint ensuite directeur de spectacle dans les provinces et à l'étranger, notamm. à St-Pétersbourg, où il fut chargé des trois théâtres de la cour. De retour en France, il y fut employé dans la division littér. du ministère de la police. On a de lui, outre la pièce déjà citée, un grand nombre d'autres ouvr. dramat., dont il a donné quelques-uns sous le nom de sa femme. Les principaux sont : *Vénus pèlerine*, comédie en un acte, 1778, in-8. — *Jérôme Pointu,* id., 1781, in-8, trad. en allem. — *Fanfan et Colas*, id., 1784, in-8. — *Eustache Pointu,* id., 1784, in-8. — *Jeannette*, id. — *Greuze*, comédie-vaudeville (avec de Valory), précéd. d'une notice sur Greuze et ses ouvr., 1813. Il a publié encore un *Voyage sur le Rhin*, etc., Neuwied, 1791, 2 vol. in-8, trad. en hollandais, Harlem, 1793, 2 vol. in-8 ; un roman historique intit. : *Attila,* etc., Paris, 1823, 2 vol. in-8, et un gr. nombre de brochures et de pamphlets politiques.

BEAUPLAN (Guill. LEVASSEUR de), ingénieur géogr. français du 17e S., s'attacha au service de

Sigismond III et de Ladislas IV, rois de Pologne, et suivit le général Koniecpolski dans la conquête de l'Ukraine, dont il leva la carte et où il fonda un gr. nomb. de villages. Mais il ne fut pas récompensé de tels services, et se retira dans sa patrie, où il publia la *Description de l'Ukraine* (Rouen, 1660, in-4, trad. en allem., Breslaw, 1780), pleine de naïveté et d'esprit d'observation; *Carte de l'Ukraine* en 4 feuilles, très rare.

BEAUPRÉ (MAROTTE), comédienne de la troupe du Marais jusqu'en 1669, passa ensuite dans celle du Palais-Royal, et se retira en 1672. On ignore l'époque de sa mort. Sauval fait l'éloge de la beauté, du courage et des talents de cette actrice.

BEAUPRÉAU (CLAUDE-GUILL.), chirurg.-dentiste de Paris, a donné : *Dissert. sur la propriété et la conservation des dents*, Paris, 1764. — *Lettre sur les maladies du sinus maxillaire*, ibid., 1769.

BEAUPUY (MICHEL), gén. de division, se distingua aux siéges de Worms, de Spire et de Mayence, en 1793, fit la guerre de la Vendée, et servit ensuite sous Moreau à l'armée du Rhin, où il fut emporté d'un boulet de canon en 1796 au combat d'Ermendinghen. Il a laissé des *Mémoires* où sont retracés les succès, les crimes et les fautes qu'il avait vu commettre. Deux de ses frères, L.-Gabriel et J.-Armand, servirent avec distinction et furent tués sur le champ de bataille.

BEAURAIN (JEAN de), habile géographe, né dans l'Artois en 1696, étudia sous Sanson et lui succéda à 25 ans dans la charge de géographe du roi. Ses ouvr. les plus connus sont : un *Calendrier perpétuel*, Paris, 1724. — *Histoire militaire de la campagne de Flandre par le maréchal de Luxembourg*, ibid., 1756, et Postdam, 1783-87, augmentée; on doit à son fils des *Cartes* pour la campagne du grand Condé en Flandre, Paris, 1774; celles pour les quatre dernières campagnes de Turenne, ibid., 1782.

BEAUREGARD (l'abbé), fam. prédic., ex-jésuite, se distingua par son éloq. impétueuse et se fit une réputat. par la liberté avec laquelle il annonçait les malheurs qui menaçaient alors (en 1789) la France et qui ne tardèrent pas à éclater. Il se réfugia à Londres lors de la tourmente révolutionn., passa ensuite à Maëstricht, à Cologne, et mourut en 1804, âgé de 73 ans, chez la princesse Sophie de Hohenlohe, qui avait apprécié ses vertus et ses talents.

BEAUREPAIRE (de), commandait la place de Verdun lorsque l'armée prussienne vint en faire le siége en 1792. Il fit tous ses efforts pour engager la garnison de cette place à se défendre courageusement; mais le conseil de guerre ayant décidé qu'il fallait se rendre, Beaurepaire se brûla la cervelle. La convention nationale lui décerna les honneurs du Panthéon, et accorda une pension à sa veuve.

BEAUREPAIRE (de), gentilh. poitevin, forma en 1793 une divis. qui se réunit aux autres troupes vendéennes, donna des preuves de valeur dans plus. occasions, fut blessé grièvem. à la 2e bataille de Châtillon, et mourut à Fougères des suites de cette blessure.

BEAURIEU (GASP. GUILLARD de), écriv., mort à Paris en 1795, cachait sous un extérieur grotesque une candeur et une aménité qu'on retrouve dans tous ses écrits. Les plus connus sont : *l'Élève de la nature*, 1775, 3 vol. in-12, que l'auteur publ. d'abord sous le nom de Rousseau. — *Cours d'hist. nat.*, 1770, 7 vol. in-12. — *Cours d'hist. sacrée et profane*, 1770, 2 vol. in-12. On lui doit beaucoup d'autres ouvr. de *morale, d'hist. nat.* et *d'éducation pour les enfants*, dont il s'était occupé toute sa vie.

BEAUSARD (PIERRE), médec. et profess. de mathématiq. à Louvain, mort en 1577, a publié : *Annuli astronomici usus*, 1553, in-8. — *Arithmetices praxis*, 1573, in-8.

BEAUSOBRE (ISAAC), théologien protestant, né à Niort en 1659. D'abord réfugié en Hollande, passa en 1694 à Berlin, et fut fait chapelain du roi de Prusse et conseiller du consistoire royal. Il mourut en 1738, après avoir publié plus. ouvr. On estime surtout son *Histoire du manichéisme*, Amsterdam, 1734-39, 2 vol. in-4, où l'auteur prouve que cette hérésie était un système philosophique et théologique dont les hypothèses sont prises de la théologie des Orientaux et de la philos. de Pythagore, amalgamées avec les vérités évangéliques. Ses *Sermons* ont été impr. à Genève, in-8, en 4 vol.

BEAUSOBRE (CH.-LOUIS de), fils du précéd., né à Dessau en 1690, fut pasteur de l'église de Berlin, où il est mort en 1753. Entre autres ouvr., il a laissé les *Discours sur le Nouveau-Testament*, faisant suite à ceux de Saurin, et mis la dernière main à l'*Histoire de la réformation*, dont son père n'avait pas achevé le MS.

BEAUSOBRE (LOUIS de), fils d'Isaac et frère du précéd., mais d'un second mariage, né à Berlin en 1730, fut adopté par Frédéric-le-Grand, alors prince royal, qui lui assigna 1,500 fr. de pension et l'envoya faire ses études à Francfort, puis à Paris se former dans la société des gens de lettres. De retour à Berlin, il fut nommé conseill. privé du roi de Prusse, membre de l'acad., et mourut en 1784. Il est aut. de *Dissertations philosophiques sur la nature du feu*, Berlin, 1754, in-12. — *Des Songes d'Épicure*, 1756, in-12. — *D'une Introduction générale à l'étude de la politique, des finances et du commerce*, ib., 1771, 3 vol. in-12; et d'autres ouvr. de philos., d'écon. polit. et de littérat.

BEAUSOBRE (J.-JACQ. de BEAUX, comte de), maréchal-de-camp, est auteur d'une traduct. estimée, des *Commentaires* grecs *de la Défense des places* par Ænéas-le-Tacticien, etc., Paris, 1757, 2 vol. in-4.

BEAUSOLEIL (J. DU CHATELET, baron de), astron. et philos. hermétique allemand du 17e S., fit, avec sa femme, métier de la baguette divinatoire. Étant venu en France, il y fut accusé de sortilége, et mis à la Bastille. On ignore l'époque de sa mort.

BEAUTER (CH.), écriv., né à Paris dans le 16e S.,

a publ. sous le nom de *Méliglosse* (langue de miel), un recueil de poésies intitulées : *les Amours de Catherine*.

BEAUTEVILLE (J.-L. DU BUISSON DE), évêque d'Alais, né en 1708, fut en 1755 député du 2ᵉ ordre à l'assemblée du clergé. Sa conduite modérée lui attira un grand nombre de persécut. de la part de ses confrères. Mais ce prélat savant et charitable vécut adoré dans son diocèse, et mourut en 1776, pleuré des cathol. comme des protest. On a de lui beaucoup de *Mandements*, dont les meill. sont ceux qu'il publ. sur la mort de Louis XV et sur le mariage de Louis XVI.

BEAUVAIS (ESTHER de), femme savante du 16ᵉ S., née à Angers, a comp. quelq. *Sonnets*, impr. avec les œuvres de Béroald de Verville.

BEAUVAIS (REMI de), capucin, est auteur d'un poëme de *la Madelaine*, Tournai, 1617, in-8, rare et recherché.

BEAUVAIS (NICOLAS-DAUPHIN), graveur, né à Paris, en 1678, mort en 1763, fut élève d'Audran. Il a gravé d'après le Corrége, Benedetto Lutti, le Poussin, Lebrun, Van-Dyck, etc., et ses ouvr. sont dignes d'estime.

BEAUVAIS (PHILIPPE de), sculpteur, fils du précédent, né en 1739, mort en 1781, remporta le grand prix de Rome, et, pendant qu'il était dans cette ville, exécuta pour l'impér. de Russie une statue de l'*Immortalité*. Employé à décorer la façade de l'église Ste-Geneviève, il avait fait un des bas-reliefs qui ont été enlevés ou détruits en 1793.

BEAUVAIS (GUILL.), antiq., né en 1698, mort à Orléans en 1773, était très versé dans la science des médailles. Il a laissé quelq. ouvr. numismat.; le plus remarq. est l'*Hist. abrégée des empereurs romains et grecs* par les médailles, Paris, 1767, 3 vol. in-12.

BEAUVAIS (CH.-NICOLAS), méd., né à Orléans en 1745, vint à Paris en 1786, fut nommé juge de paix, puis élu député à l'assembl. législat. et à la convent. En mission à Toulon lorsque cette ville tomba au pouvoir des Anglais, il fut jeté dans un cachot, d'où il sortit à la reprise de la place, et se rendit à Montpellier, où il mourut en 1794, des suites des mauvais traitements qu'il avait essuyés. Éditeur des *Essais histor. sur Orléans*, par Polluche, il a publ. : *Descript. topograph. du mont Olivet*, 1783, in-8 ; et la trad. de *Surdus loquens*, d'Amman, impr. à la suite du *Cours d'éducat. des sourds-muets*, par Deschamps, 1779, in-12.

BEAUVAIS (LOUIS), mar.-de-camp, fils du préc., reçut de la convent. une pension de 1,500 fr. Il entra jeune au service, partit pour l'Égypte, en 1797, avec le grade d'adjud.-gén., mais demanda bientôt sa démission, qui lui fut accordée. Pris par les Turks dans la traversée, il ne revint en France qu'en 1803, après 18 mois de captivité. Ayant repris du service en 1809, il obtint, sous le général Latour-Maubourg, la place de chef d'état-major, dont il alla remplir les fonctions en Espagne. Nommé baron et général de brigade, il fit en cette qualité la campagne de 1813 sur le Rhin. Neuss avait été surpris le 31 octobre ; le général Beauvais réussit à s'en rendre maître. Pendant les cent-jours, on lui confia le commandement de Bayonne. Depuis la restauration, il fut le principal rédacteur de l'important ouvrage : *Victoires et conquêtes des armées françaises*, publié par le libraire Panckoucke ; il travailla aussi à un journal militaire ; chargé de la direction de la présente *Biographie*, sa santé chancelante ou d'autres travaux ne lui permirent pas d'y donner tous ses soins, et ce travail passa aux mains de M. de Chamrobert. Le général Beauvais mourut en 1830, d'une hydropisie de poitrine.

BEAUVAIS (J.-B.-CH.-M. de), év. de Senez, né à Cherbourg en 1731, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, et se consacra à la chaire, où il acquit en peu de temps une réputat. qui le fit appeler à la cour. Il y fit entendre des vérités dures, et n'en fut pas moins nommé à l'évêché de Senez, siége dont il se démit en 1783. Élu député par le bailliage de Paris aux états-génér., il mourut en 1790. Ses *Sermons*, *panégyriques* et *Oraisons* funèbres ont été recueillis par les soins de l'abbé Gallard, Paris, 1807, 4 vol. in-12, précéd. de la vie de l'auteur. La simplicité, l'entraînement, sont les caractères principaux de l'éloq. de ce prélat. Ses *Oraisons* funèbres, qu'il composa dans la maturité de son talent, sont supérieures à ses *Sermons*.

BEAUVAL (J.-O.-B.), comédienne, née en Hollande vers 1643, s'engagea dans la troupe de Molière, et joua les rôles de soubrettes dans la comédie, et ceux de reine dans la tragédie. Retirée du théâtre en 1704, elle mourut en 1720.

BEAUVARLET (JACQ.-FIRMIN), graveur, né à Abbeville en 1731, mort en 1797, membre de l'académie des beaux-arts depuis 1765, a publié un grand nombre d'estampes qui font plus d'honneur à son talent, comme grav., qu'à son goût dans le choix des sujets. Ses prem. ouvr. font regretter qu'il se soit plus attaché à trav. d'après des compositions médiocres que d'après celles des grands maîtres. Les deux femmes qu'il épousa successiv., douées des mêmes talents que lui, le secondèrent dans plus. de ses product. Plus. de ses élèves, entre autres Porporati, Binet, Hubert, Audouin, etc., sont devenus d'hab. artistes.

BEAUVARLET-CHARPENTIER (J.-J.), célèbre organiste, né à Abbeville en 1730, mort en 1794, s'est fait une grande réputation par son exécution brillante, sa grande connaiss. de l'harmonie et ses heureuses transitions ; il excellait surtout dans la fugue. Il est aut. de plus. composit. estimées, et a laissé un fils qui occupe un rang distingué parmi les organistes de la capitale.

BEAUVAU, nom d'une ancienne famille d'Anjou, dont l'illustrat. remonte jusqu'au 10ᵉ S. René de BEAUVAU accompagna le duc Charles d'Anjou dans son expédit. de Naples en 1265, se distingua par sa bravoure, à la bataille de Bénévent en 1266, et mourut la même année des suites de ses blessures, avec le titre de connétable du roy. de Naples. — Louis de BEAUVAU fut gouvern. et capit. de la tour

de Marseille, gr.-sénéchal de Provence et prem. chambell. du roi René, placé par ce prince auprès de son fils Jean, duc de Calabre et de Lorraine; c'est ainsi que la branche aînée de la maison de Beauvau fut transplantée d'Anjou en Lorraine. Il mourut en 1472 à Rome, où il avait été envoyé ambass. — Henri, baron de BEAUVAU, fit ses prem. armes en Allemagne, au service de l'emper. et de l'élect. de Bavière. Envoyé par le duc son maître à Rome, en 1599, relativ. au mariage de Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV, il suivit bientôt après le duc de Mercœur en Hongrie, et se signala contre les Turks, visita l'Europe, fut, à son retour en Lorraine, nommé grand-forestier, conseiller-d'état et prem. chambellan du duc Henri. Il a écrit une *Relation* de ses campagnes et de ses voyages, dont l'édit. la plus compl. est celle de Nancy, 1619, in-4, avec fig.

BEAUVAU (HENRI, marquis de), fils du précéd., gouverneur du duc Charles V de Lorraine, a laissé des *Mémoires*, Cologne, 1690.

BEAUVAU (MARC de), prince de Craon, petit-fils du marquis Henri, né en 1679 et mort en 1754, fut gouvern. du duc François de Lorraine (emper. d'Allemagne), puis administrateur-gén. du duché de Toscane, sous les titres de ministre plénipot., chef et présid. du conseil de régence. Il a laissé dans ce pays d'honor. souvenirs.

BEAUVAU (CHARLES-JUSTE de), maréchal-de-camp, fils du précéd., né en 1720, entra comme volontaire au service de France, quoiqu'il fût déjà colonel des gardes du roi Stanislas, duc de Lorraine. Aide-de-camp du maréchal de Belle-Isle, il reçut la croix de St-Louis à 21 ans, pour sa belle conduite au siége de Prague. Élevé rapidement de grade en grade, il s'offrit pour servir d'aide-de-camp au maréchal de Broglie. Il fut, deux ans après, nommé command. en chef des troupes envoyées au secours de l'Espagne en 1762, et l'année suivante, après la paix, appelé au gouvern. de Languedoc, d'où il passa à celui de Provence. Le roi Louis XVI le nomma maréchal de France en 1783. Passionné pour les lettres, il s'était fait recevoir membre de l'acad. *della Crusca* en 1758; et l'Acad. française l'avait admis dans son sein en 1771. Il fut, en 1780, l'un des ministres-d'état de l'infortuné Louis XVI, et mourut le 21 mai 1793.

BEAUVAU (RENÉ-FRANÇOIS de), d'abord év. de Bayonne, de Tournai, puis archevêque de Toulouse, né en 1664, et mort en 1739, était issu d'une branche cadette de la maison de Beauvau, établie en Poitou. Il fut présid. des états de Languedoc pend. 20 ans; et c'est à ses soins, à ses encouragem. de tout genre, que l'on doit la *Descript. du Languedoc*, en 5 vol. in-fol., par les bénédict. de St-Maur; la *Description géographique*, et l'*Histoire naturelle* de cette même province, par la société académ. de Montpellier.

BEAUVAU (CHARLES-EUGÈNE, marquis de), ancien officier de marine, de la famille du précéd., syndic du district de Chollet, fut tué en 1793 par les royalistes vendéens.

BEAUVILLIER (FRANÇ.-HONORAT de), duc de St-Aignan, né en 1607, mort en 1687, se distingua dans plus. campagnes sous Louis XIII et Louis XIV. C'est en sa faveur que la terre de St-Aignan fut érigée en duché-pairie. Chargé de la direction des fêtes de la cour, il composa plus. pièces de vers qui n'ont pas été recueillies, et fut membre de l'Acad. française.

BEAUVILLIER (PAUL, duc de), fils du précéd., né en 1648, fut choisi par Louis XIV pour être gouverneur du duc de Bourgogne, se montra digne de cette haute fonction, devint prem. gentilhomme de la chambre, min.-d'état, chef du conseil royal des finances, et mourut en 1714, regardé comme l'un des hommes les plus recommandables de la cour par ses vertus et ses talents.

BEAUVILLIER (FRANÇ. de), év. de Beauvais, frère du précéd., se démit de son évêché en 1728, fut abbé de St-Victor de Marseille, et mourut en 1751, laissant quelq. livres de piété, et un *Commentaire* sur la Bible.

BEAUVILLIER (PAUL-HIPPOLYTE de), duc de St-Aignan, 3e fils du gouvern. du duc de Bourgogne, né en 1684, et mort en 1776, fut lieuten.-général et membre de l'Acad. franç. Il découvrit au Capitole la minute de la cession d'André Paléologue à Charles VIII, de ses droits sur l'empire de Constantinople et de Trébisonde.

BEAUVILLIER (MARIE, dame de), fut aimée de Henri IV, devint abbesse de Montmartre en 1597, et mourut en 1656, à l'âge de 80 ans.

BEAUVILLIERS (ANT.), célèbre cuisinier de Paris, mort en 1817, mérite une place dans les fastes de la gastronomie, et le prem. en a rédigé le *Digeste*, sous le titre de l'*Art du cuisinier*, Paris, 1814, 1816 et 1820, 2 vol. in-8.

BEAUXALMIS (THOM.), théolog. de l'ordre des carmes, né à Melun en 1524, mort à Paris en 1589, se distingua, dans un temps de confusion et de déloyauté, par son attachem. à son prince. On a de lui : *Remontrances au peuple français sur ce qu'il n'est jamais permis d'attenter contre son roi*, Paris, 1585, in-8, et dans le tome IV des *Mémoires de la Ligue*. Ses *Comment.* et ses *Oraisons fun.* sont oubliés; mais les curieux recherchent encore de lui les deux opusc. suiv. : *Résolut. sur certains portraits et libelles, intitulés du nom de marmites*, Paris, 1568, in-8. — *La Marmite renversée et fondue, de laq. notre Dieu parle par les saints prophètes*, Paris, 1572, in-8.

BEAUZÉE (NICOLAS), membre de l'Acad. franç., né à Verdun en 1717, mort à Paris en 1789, fut, après la mort de Dumarsais, chargé de la rédact. des art. de grammaire dans l'*Encyclopédie*. On a de lui : *Grammaire génér. ou exposition raisonnée des éléments nécessaires du langage*, 1767, 2 vol. in-8. — De nouv. édit. augm. des *Synonymes* de l'abbé Girard, 2 vol. in-12, et du *Dictionn. des synonymes* du P. de Livoy, in-8. — Des trad. de *Salluste*, 1770, de *Quinte-Curce*, 1789, estimées pour l'exactit., de l'*Imitation de J.-C.* — *Exposition abrégée des preuves histor. de la religion*, in-12.

BEAVER (Jean), bénédict. de Westminster au 14e S., est auteur d'une *Chronique des affaires d'Angleterre*, depuis l'invasion de Brutus jusqu'à son temps, et d'un autre ouvr.: *De rebus cœnobii Westmonasteriensis*, tous deux restés MSs., mais cités avec éloge. — Un autre Beaver, moine de St-Alban, a laissé quelq. traités peu estimés.

BEAZIANO (Augustin), poète du 16e S., né à Trévise, était en correspond. avec le card. Bembo, et fut chargé d'affaires import. près de la cour de Rome. On a de lui: *Le Rime volgari e latine del Beaziano*, Venise, 1515, in-8. — *Le sette allegrezze e cinque passioni d'amore*, Trévise, 1590.

BEBEL (Henri), littérateur, né à Justengen en Souabe, fut en 1497 nommé profess. de b.-lettres à Tubingue, reçut en 1501, de l'emper. Maximilien, la couronne poétique, et mourut en 1514 dans un âge peu avancé. L'un des prem. il introduisit dans les écoles allem. le goût de la saine littérat. et de la pure latinité. On a de lui: *Opuscula bebeliana*, Strasbourg, 1513, in-4; c'est un recueil de *Dissertations* historiq., philol. et littéraires; des *Facéties*, 1506, in-8, où la décence n'est pas toujours respectée; et *Triumphus Veneris*, poème en 6 liv., Strasbourg, 1512, in-4.

BEBEL (Balthazar), sav., né à Strasbourg en 1632, professa la théologie et l'hist. à Wittemberg, et mourut en 1686. On a de lui 4 *Dissertations lat. sur la théol. païenne expliquée par les médailles*, Wittemb., 1658. — *Antiquités de la Germanie*, 1669, in-4. — *Antiquités des quatre siècles évangéliques*, en lat., Strasbourg, 1669, 3 vol. in-4.

BÉBIUS, nom d'une famille romaine dont la branche princip. fournit plus. consuls, 182 et 181 ans av. J.-C.

BEC (Jéhan du), abbé de Mortemer, est auteur d'un livre intitulé: l'*Antagonie du chien et du lièvre*, etc., ouvr. fort rare, impr. sans nom de lieu ni d'imprim. en 1593, in-8.

BECAN (Jean) ou van GORP, savant flamand, mort en 1572, pratiqua d'abord la médecine, qu'il aband. pour les b.-lettres, l'antiquité et l'étude des langues lat., grecque, hébraïque. Il prétendit que la langue teuton. est celle que parlait Adam, et le soutint dans ses *Origines Antwerpianæ, sive Cimmeriorum Becceselana, novem libris comprehensa*, etc., vers 1569, in-fol., et laissa plus. ouvr. inéd. qui furent publ. sous ce titre: *Opera Jo. Gor. Becani Gallica, Hispanica*, etc., 1580, in-fol.

BÉCAN (Martin), jésuite flam., mort à Vienne en 1624, fut un théologien clair et méthodique. Il a publié un gr. nombre d'ouvr. de controverse en latin, et l'*Analogie de l'Ancien et du Nouveau-Testament*, Mayence, 1619, in-8.

BÉCAN (Guill.), autre jésuite flam. du 17e S., a donné des *Élégies* et des *Idylles* lat., impr. avec les *Poésies* du P. Hoschius, et la *Descript.* lat. de l'entrée à Gand de Ferdinand, infant d'Espagne, Anvers, 1636, in-fol., ouvr. recherché à cause des belles estampes d'après Rubens. Le P. Bécan mourut à Louvain en 1683.

BECCADELLI (Louis) littérateur italien, né à Bologne en 1502, fut nonce apostol. à Venise et Augsbourg. Nommé archev. de Raguse, il assista au concile de Trente, et fit partout admirer son zèle, sa prudence et sa capacité. Il mourut en 1572. On lui doit les *Vies* de Pétrarque et des cardinaux Bembo, Polus et Gasp. Contarini.

BECCAFUMI (Dominique), dit *Mecherino*, né en 1484, surpassa Sodoma dans la peint. à fresque, enrichit de nombr. composit. les palais et les églises de la ville de Sienne, sa patrie, et termina le travail de mosaïque du pavé de la cathédrale. Il se rendit à Gênes sur l'invitation du prince Doria pour décorer son palais; mais dès qu'il eut terminé ce travail, il se hâta de revenir à Sienne, disant que, pour produire, il avait besoin de l'air natal. Connaissant tous les procédés des arts, il grava sur bois les fig. des douze apôtres, et coula lui-même en bronze des statues et des bas-reliefs; mais ce travail ruina sa santé, et il mourut en 1549.

BECCARI (Augustin), poète de Ferrare, l'inventeur de la pastorale en Italie, fit représenter pour la prem. fois, en 1554, dans le palais d'Hercule II, duc de Ferrare: *Il Sacrificio*, dont Alphonse dalla Viola fit la musique. Il mourut en 1530.

BECCARI (Jacques-Barthélemi), méd., physic. et philos. ital., né à Bologne en 1682, professa la chimie dans sa ville nat., fut présid. de l'institut, et mourut en 1766. On a de lui un gr. nombre de *Lettres* et *Dissertations* latines et italiennes, qui roulent sur des sujets de théologie, de médecine et de physique, impr. soit séparém., soit dans les *Transactions philosoph.*, et les *Mémoires* des acad. des curieux de la nature et de Bologne.

BECCARIA, famille de Pavie qui dirigeait le parti gibelin, eut la souveraineté de cette ville de 1313 à 1356, mais depuis n'y conserva plus qu'une ombre d'autorité jusqu'en 1402, où elle en fut entièrem. dépouillée.

BECCARIA (J.-B.), de la congrégation des écoles pies, né à Mondovi le 3 oct. 1716, mort à Turin le 27 mai 1781, professa d'abord à Palerme, puis à Rome, la philosophie et les mathémat. Appelé à Turin en 1748 pour y professer la physique expérimentale, il devint l'instituteur des princes de Savoie, fut comblé d'honneurs et de bienfaits, et n'épargna rien pour augmenter sa bibliothèque, et se procurer les instruments nécessaires. On lui doit plus. *Dissert.* sur l'électricité; *Experimenta atque observationes quibus electricitas vindex latè constituitur atque explicatur*, Turin, 1769, in-4. — *Dell' elletricismo artifiziale*, 1772, in-4. C'est un cours complet de la science électrique. Franklin en fit faire une traduct. angl., qui parut à Londres. Le P. Beccaria était aussi recommandable par ses vertus que par ses connaissances.

BECCARIA (César BONESANA, marquis de), né à Milan en 1735, conçut, avec quelq. hommes de lettres milanais, le plan d'un ouvr. périodique où seraient traités d'une manière à la fois instructive et piquante les divers sujets de philos., de morale, de politique, qui pouvaient servir à éclairer l'opinion publique. Cet ouvr. parut dans le cours

des années 1764 et 1765, sous le titre de *Café*, et forme une collect. de 2 vol. in-4, dont les articles les plus origin. appartiennent à Beccaria. Ce fut aussi en 1764 qu'il publia le *Traité* si célèbre des délits et des peines. En 1768, le gouvern. autrichien créa pour lui une chaire d'économie politique à Milan. Il mourut d'une attaque d'apoplexie, au mois de nov. 1793. Ses *Leçons* impr. en 1804, 2 vol. in-8, sous le titre d'*Éléments d'économie publique*, font partie de la collect. des *Économistes italiens*. Il donna en 1770 la prem. partie de ses *Recherches sur la nature du style*, Milan, in-8, traduit en franç. par Morellet, 1772, in-12. Didot publ. une édit. ital. du *Tr. des délits et des peines* en 1781, tirée à 14 exempl. La traduct. franç. de cet ouvr. par Morellet a été réimpr. avec des notes de Diderot et une théorie des lois pénales de Jérémie Bentham, Paris, 1797, in-8.

BECCUTTI (Franç.), poète ital., né à Pérouse en 1509, avait un style plaisant et original, mais vif, naturel et si pur qu'il fait autorité pour la langue. Ses poésies ont été publ. par l'abbé V. Cavallucci sous le titre de : *Rime di Francesco Beccutti, Perrugino detto il Copetta*, Venise, 1751, in-4.

BECELLI (Jules-César), poète ital. et écrivain fécond, né à Vérone en 1683, mort en 1750, était membre d'un grand nombre d'acad. où il fit de fréquentes lectures. Ses ouvr. les plus importants sont la *Traduct.* des cinq. prem. livres d'Hérodote, du latin en ital., Vérone, 1733. — *L'Oreste vindicatore*, trag., id., 1728, in-8. — Six comédies en vers, impr. de 1740 à 1748, in-8.

BECERRA (Gasp.), habile sculpteur espagnol, né vers 1520 à Baeza, mort à Madrid en 1570, fut élève de Michel-Ange, embellit les églises de sa patrie de christs, de vierges et de saints dans la grande manière de ce peintre, au lieu des figures barbares et contrefaites qu'on y voyait auparavant, et par ses talents comme peintre et comme architecte, eut une grande influence sur le goût de ses compatriotes.

BECHAD (Grég.), poète, né dans le Limousin, composa par l'ordre de l'évêque Eustorge, vers 1106, l'*Hist.* de la délivrance ou de la prise de Jérusalem par les croisés franç. en 1099. Ce poème, écrit en vers franç. ou limousins, suiv. l'évêque de la Ravallière, ou en lat., suiv. D. Rivet (*Hist. littér. de France*, VII et X, 403, n'est connu que par la ment. que Geoffr, de Vigeois en fait dans sa chroniq., et, s'il existe, on ne l'a pas encore découvert.

BECHER (Jean-Joachim), célèbre chimiste, né en 1628 à Spire, fut prof. de médec. à Mayence, conseill. aulique de l'empereur et 1er médec. de l'élect. de Bavière, et mourut à Londres en 1685. Ses principaux ouvr. sont : *Physica subterranea*, Francfort, 1669, in-8; Leipsig, 1739. — *Institutiones chimicæ*, Francfort, 1644; Amsterdam, 1665. — *Epistolæ chimicæ*, ib., 1673, etc.

BECHET (Ant.), chan. d'Uzès, mort en 1722, est auteur d'une *Hist. du ministère du cardinal Martinusius*, Paris, 1715, in-12; et d'une traduct. des *Lettres du baron de Busbecq*.

BÉCHET (Jean-Baptiste), né à Cernans, près de Salins, en 1759, fut en 1790 nommé administrat., puis secrét.-gén. du départ. du Jura, dep. exerça le ministère public près le tribunal de Poligny. Rappelé à ses anciennes fonctions de secrétaire-général après le 18 brumaire, il les quitta volontairement en 1816. Pendant la révolution, il avait été obligé de se retirer en Suisse. Il passa ses dernières années à Besançon, où il mourut en 1830. On a de lui : *Notions faciles et indispensables sur les nouveaux poids et mesures, sur le calcul décimal*, avec des tables de comparaison, Lons-le-Saunier, 1801, in-8; un grand nombre d'*Articles* d'archéologie, d'histoire, de biographie locale, de littérature, dans les *Annuaires* (1803-1811), et dans le *Journal de la préfect. du Jura* (1811 et années suiv.); plusieurs *Mémoires*, entre autres sur l'*Origine des Bourguignons*, et des *Éloges* dans les *Mém. de l'acad. de Besançon*. Il préparait un grand ouvrage intitulé : *Jura ancien, moyen et moderne, ou Choix des monuments les plus intéressants pour l'histoire générale de France*. Il ne publia que des *Recherches historiques sur la ville de Salins*, 2 vol. in-12. Besançon, 1828.

BECICHEMO (Marin), littér., né à Scutari, et mort à Padoue en 1526, professa les belles-lettres dans plusieurs villes d'Italie, et publia des discours et observations sur les *Héroïdes* d'Ovide; des *Prælectiones in Plinium*, Brescia, in-fol.; Paris, 1519, in-fol.

BECIUS (J.), ministre socinien, né en Hollande en 1622, publia beaucoup d'écrits de controverse contre Oldembourg, qui l'accusa d'impiété. Ses principaux ouvr. sont : *Probatio spiritûs autoris Arii redevii*, 1669, in-4; et *Institutio christiana*, Amsterdam, 1678, in-8.

BECK (Jean, baron de), général espagnol, gouverneur du duché de Luxembourg, se signala par son habileté à la bataille de Thionville, et mourut des suites d'une blessure reçue à celle de Lens, en 1647.

BECK (Jean-Josse), né à Nuremberg en 1684, quitta le barreau pour professer la jurisprudence à Altdorf, mourut à Nuremberg en 1744. On a de lui : *Tractatus de jure limitum*, 1739, in-4. — *Tractatus de jure detractionis, emigrationis et laudemii*, 1749, in-4.

BECK (Jean-Christ.), théol. de Bâle, né en 1711, a écrit: *De rebus Helvetiorum usque ad Vespasiani tempora*, Bâle, 1742, et *Introductio in historiam helvet. ad annum* 1743, Zurich, 1744, in-8.

BECK (Domin.), bénédictin allemand, a rendu de grands services à l'enseign.; habile profess. de mathémat., il a publ. div. ouvr. sur l'électricité et les matières physico-astronomiq. Il mourut en 1791, inspecteur du musée à Salzbourg.

BECK (François-Henri), né en 1740 dans l'Alsace, était en 1765 professeur de philosophie au collége de Strasbourg, et trois ans après principal du collége de Metz. En 1772, le prince Clément de

Saxe, archevêque et électeur de Trèves, l'attira auprès de lui et en fit son confesseur. Beck dénonça à l'assemblée du clergé de France et à la Sorbonne le *Febronius* de Hontheim (1775). L'année suivante, il fut nommé à un canonicat à Trèves, et deux ans après à Augsbourg : cette dernière nomination ne fut pas approuvée par Joseph II, qui ne pouvait lui pardonner son influence sur l'électeur, qui avait blâmé les plans de l'emper. En 1781, l'archev. de Trèves le fit conseiller intime et grand-vicaire d'Augsbourg, et Pie VI lui conféra le titre de prélat de sa maison. Beck eut l'occasion de complimenter ce pontife à son passage par Augsbourg. Pendant un voyage qu'il fit en Alsace, on le desservit auprès de l'électeur de Trèves. En 1782, il revint à Augsbourg, puis à Ribauvilliers, près Colmar, où était sa famille. Il mourut dans cette ville, en 1828, à l'âge de 88 ans. Beck était lié avec l'abbé de Feller.

BECK (Chrétien-Daniel), théolog., littérateur, philologue et historien, né à Leipsig en 1779, mort à Dresde en 1832, occupait avec éclat dans cette ville la chaire de littérature grecque et latine. En qualité de conseiller aulique du roi de Saxe, il exerçait d'ailleurs la censure sur les livres nouveaux. Parmi ses compositions relatives à la théologie, on cite ses *Commentarii historici decretorum religionis christianœ et formulœ Luther*, 1801, ouvrage protestant, et où l'auteur vise à l'érudition. Parmi ses autres publications, on distingue ses *éditions* de Pindare, Apollonius, Aristophane et Calpurnius; son curieux *Programme sur les études historiques et archéologiques;* son *Introduction à la connaissance de l'histoire de l'univers et des peuples*, 4 vol. in-8, 1787, 1806. Depuis 1819, le laborieux Beck rédigeait le *Répertoire général de la littérature nouvelle et étrangère.*

BECKER (Daniel), méd., né à Dantzig en 1594, mort profess. à Kœnigsberg en 1655, est auteur des ouvr. suivants : *Medicus microcosmicus*, etc., Rostock, 1622, et Londres, 1660. — *Anatome infimi ventris*, Kœnigsberg, 1634, in-4. — *Hist. morbi academ. Regiomontani*, ib., 1649, in-4. — *De Cultrivoro prussiaco*, ib., 1636, in-4. — *De unguento armario*, Nuremberg, 1662, in-4. — *Commentarius de theriacâ*, ib., 1549, in-4. — Daniel, fils du précédent, né en 1627, et mort en 1670, fut prem. médec. de l'électeur de Brandebourg et recteur de l'université de Kœnigsberg. — Daniel-Christ., fils du précéd., né à Kœnigsberg en 1658, exerça la médec. avec succès, et mourut en 1698. On a de lui une thèse *de Vulnere capitis.* — On connaît encore deux autres Becker : Nic-Guill. qui a publié des *observations* dans les *Mémoires* des curieux de la nature, et Jean-Conrad, médec. d'Alsfeld, auteur des deux *traités* suivants : *De paidoctoniâ inculpatâ ad servandam puerperam*, Iéna, 1629, in-8. — *Paradoxum medico-legale, de submersor. morte sine potâ aquâ*, Iéna, 1720, in-4.

BECKER (Philippe-Christ.), graveur de pierres fines et de médailles, né à Coblentz vers 1675, appelé en Russie par Pierre-le-Grand, y perfectionna la monnaie, jusqu'alors fort négligée. Il excellait surtout dans le fini des armoiries.

BECKET (Thom.), prélat anglais, connu sous le nom de St Thomas de Cantorbéry, né à Londres en 1117, fit ses études à Oxford et à Paris, revint ensuite en Angleterre, où, après s'être livré quelque temps à tous les plaisirs, il se convertit, entra dans les ordres et se fit un nom célèbre par son habileté dans les affaires civiles et ecclésiastiques. Élevé malgré sa résistance à la dignité de chancelier d'Angleterre sous Henri II, et ensuite d'archevêque de Cantorbéry, son zèle pour les intérêts de l'Église le brouilla bientôt avec son souverain. Condamné à la prison par les pairs ecclésiastiques et séculiers, Thomas se retira en France, où Louis-le-Jeune finit par le raccommoder avec Henri, qui le rappela en 1170 en Angleterre. Mais la guerre s'y ralluma bientôt à cause de l'inflexibilité de l'archev., qui croyait défendre la cause de Dieu. Henri II, alors en Normandie, se plaignit de ce qu'on ne le débarrassait pas d'un prêtre factieux qui troublait son royaume : aussitôt quatre de ses gentilshommes passent la mer pour assassiner le prélat. Instruit que sa vie était menacée, Thomas montra le plus grand calme et la plus grande fermeté. Il se rendit à l'église pour assister à l'office du jour, et se plaça sur les marches du chœur; frappé par les assassins, il tendit la tête à leurs coups, et tomba en recommandant à Dieu le salut de l'Église, le 29 décembre 1170. Sa piété, sa charité ardente et son zèle le firent canoniser par Alexandre III, en 1173. Henri II, craignant les foudres de Rome, jura qu'il était innocent de ce meurtre, et n'en alla pas moins faire amende honorable au tombeau de St Thomas, dont la mémoire fut en grande vénération jusqu'au règne d'Henri VIII, qui, s'étant séparé de l'Église, fit rayer son nom du calendrier et jeter ses cendres au vent. On a de lui des *Tr.* et des *lettres* pleines des préjugés de son temps, un *Cantique de la Vierge.* Sa *Vie* a été écrite par Hubert Guill. de Cantorbéry, Alain et Jean de Salisbury. Le pape Grégoire VI fit faire une compilation de ces quatre auteurs, sous le nom de *Quadrilogus*, qui fut publ. à Bruxelles en 1682 par le P. Lupus (Wolf) (*v.* l'*Hist.* du démêlé de Henri II avec l'archevêque de Cantorbéry, par l'abbé Mignot, 1756, in-12).

BECKETT (Guill.), chirurg. anglais, mort dans le comté de Bark en 1738, a donné : *Chirurgical remarks,* Londres, 1709. — *Cure of cancers,* ibid., 1712, in-8. — *Chirurgical observations,* ibid., 1740, in-8.

BECKETT (Isaac), graveur anglais du 18e S., a gravé des sujets et des portr. d'après Van-Dyck, Kneller, etc.

BECKINGHAM (Ch.), poète anglais, né en 1699 à Londres, mort en 1730, a donné au théâtre *Henri IV,* roi de France, et *Scipion l'Africain*, deux tragédies qui ont eu du succès.

BECKINGTON (Th.), prélat anglais, vertueux et charitable, garde-des-sceaux et év. de Bath sous Henri VI, auprès duquel il fut en grande

faveur, composa, sur le droit des rois d'Angleterre à la couronne de France, un ouvrage latin conservé dans la biblioth. *Cottonien.*, et mourut à Wels en 1464.

BÉCLARD (Pierre-Aug.), celèbre anatomiste et le prem. qui ait fait une application spéciale de l'anatomie à la chirurgie, et donné aux opérations chirurgic. une précision mathémat., né à Angers en 1785, obtint successiv. les prem. prix d'anat., de physiologie, de chimie et de phys., fut en 1818 nommé profess. à la faculté de médec. de Paris, et se fit promptem. une réputat. brillante par son érudit., et par la clarté vraim. remarq. avec laq. il exposait ses idées. Une mort prématurée l'enleva à ses nombreux élèves, en 1825. On a de lui: *Additions à l'Anatomie générale de Xavier Bichat, pour servir de complément aux édit. en 4 vol.*, Paris, 1821, in-8. — *Éléments d'anat. générale*, ou *Description de tous les genres d'organes qui composent le corps humain*, ibid., 1823, in-8. On a publié : *Discours prononcé aux obsèques de M. Béclard par M. Roux, secrét. part. de la section de chirurgie* (de l'académie de méd.), Paris, 1825, 4 pag. in-4.

BECKMANN (Jean), économiste, né dans le Hanovre en 1739, professa en 1762 la physique et l'hist. natur. au gymnase luthér. de St-Pétersbourg, visita la Suède, où il s'arrêta pour profiter des leçons de Linné; fut appelé en 1766 à l'université de Gottingue, où il enseigna pendant près de 50 ans. Le premier il donna des leçons d'économie rurale, de science commerc. et de technologie, appliquées au côté pratique. Dans le même temps il puisait dans la biblioth. de cette ville cette vaste érudition, cette instruction encyclopédique qu'on trouve dans ses *Notices sur l'hist. des découvertes dans les arts et métiers*, Leipsig, 1783-1805, 5 vol. in-8, où il en cherche l'origine dans l'antiquité la plus reculée, la marche progressive à travers les siècles et le perfectionnement par les modernes, avec une patience et une sagacité remarquables. La même profondeur de connaissances se fait remarquer dans son *Hist. des plus anciens voyages faits dans les temps modernes*, que la mort l'empêcha de terminer. Beckmann s'occupa également de travaux littéraires, donna plusieurs édit. d'aut. latins qui exigeaient beaucoup d'instruction philologique, et fournit un grand nombre de *mémoires* à la société royale des sciences de Gottingue, dont il était membre. Tous ses autres ouvr., écrits en allem. ou en latin, roulent sur le commerce, sur les lois d'administration générale, de police et d'économie politique. Il mourut le 3 février 1811.

BECMANN (Jean-Christophe), hist. et géogr., né à Zerbst en 1641, mort en 1717, à Francfort, où il professait l'hist., le grec et la théologie, a donné *Historia orbis terrarum geographica et civilis*, 1673, et quelq. ouvrages pleins de sav. recherches sur la maison d'Anhalt.

BECMANN (Gust.-Bern. et Othon-David-Henri), deux frères, profess. de droit à Gottingue, morts en 1783 et 1785, enseignèrent ensemble et furent constamment attachés aux mêmes travaux. Othon publia après la mort de son frère un ouvr. sous le titre de *Becmannorum fratrum consultationes et decisiones juris*, etc., Gottingue, 1783-84, in-4.

BECQUET (Ant.), célestin et bibliothéc. de la maison de son ordre à Paris, mort en 1730, est auteur de l'*Hist. de la congrégation des célestins de France*, en latin, Paris, 1719, in-4.

BECQUEY (Augustin-Joseph), né à Vitry-le-Français en 1755, mort en 1827, prêtre en 1779, puis vicaire à Ste-Menehould, ensuite curé de St-Loup à Châlons en 1782, chanoine de la cathédrale en 1786, céda à l'influence de son frère, procureur-général-syndic du dép. de la Marne, et fit le sermen. Il n'en fut pas moins arrêté pendant la terreur. Dès-lors il paraît qu'il se rétracta. Il rouvrit l'église de St-Loup, qu'il desservit de nouveau. De Barral, évêque de Meaux, dont Châlons dépendait, le nomma membre du conseil épiscopal; il fut ensuite chargé, en qualité de provicaire-général, de l'administration de cette partie du diocèse. Quand le diocèse de Châlons fut rétabli, il fut nommé premier grand-vicaire. Il était membre des établissements de bienfaisance et de la société littéraire de Châlons.

BECRI-MUSTAPHA, favori d'Amurath IV, dut son élévation au vice honteux de l'ivrognerie, et fut le corrupteur de son maître; mais il ne laissa pas cependant de lui être d'un grand secours dans ses conseils et à la guerre.

BECTASCH, aga des janiss., fut le chef de la révolte ourdie par la sultane Kiasem, en 1059 de l'hégyre (1649 de J.-C.), tendante à renverser Mahomet IV, à peine monté sur le trône; cette trame ayant été découverte, le grand-visir mit sur pied toutes les forces de l'empire et fit périr Bectasch par le lacet, ainsi que la sultane.

BECTOZ (Claudine), abbesse de St-Honorat en Provence, morte en 1547, passait pour écrire en latin avec beaucoup d'élégance et de pureté, mais ses ouvr. ne nous sont pas parvenus.

BEDA (Noel), syndic de la faculté de théologie, vers 1520, empêcha la Sorbonne de prendre une décision en faveur du divorce d'Henri VIII, roi d'Angleterre; mais il mit dans cette affaire une violence inexcusable. Banni d'abord pour ses emportements et ses extravagances, il fut ensuite condamné à faire amende honorable devant l'église Notre-Dame, et enfermé au mont St-Michel, où il mourut en 1536. On a de lui un *Livre* contre les paraphrases d'Érasme, et un autre *De unicâ Magdalenâ*, contre Lefèvre d'Étuples, qui annoncent des connaissances théolog., mais sans critique et d'un style barbare.

BEDDEVOLE (Dominique), naturaliste et méd. de Guillaume III, mort en 1692, a publ. des *Essais d'anatomie*, Leyde, 1684, in-12, quelq. *Thèses* curieuses, et laissé des observat. sur les ailes des papillons et les yeux des oiseaux de proie.

BEDDEVOLE (Jean), quitta Genève sa patrie, où il plaidait avec distinction, alla à Paris, puis à Rome, où il se fit passer pour descendant de la

famille des Bentivoglio, qui l'en fit chasser, et revint mourir daus un village près de Genève, vers 1760. On lui doit la traduction de l'*Histoire civile du royaume de Naples,* par Giannone, 1742, 4 vol. in-4.

BEDDOES (Th.), médecin anglais, né dans le Shropshire en 1754, fit ses études à Oxford, et fut en 1786 nommé profess. de chimie, vint en France où il se lia avec Lavoisier; de retour en Angleterre, résigna sa chaire et s'établit en 1792 à Bristol, où il pratiqua la médec. avec succès. Il mourut en 1808. C'était un médecin habile, mais d'une imagination peut-être trop ardente. Il a traduit plus. ouvr. de chimie, et a publ. des ouvr. sur la méd., la minéralogie, la physiologie, la philosophie et la politique.

BÈDE (le vénérable), né en 673 à Wertmouth, dans le diocèse de Durham, fut ordonné prêtre à l'âge de 30 ans, s'appliqua princip. à l'étude de l'Écriture sainte, et mourut en 735. Ses ouvr. ont été recueillis, Cologne, 1612, 4 vol. in-fol. Le plus connu est l'*Histoire ecclés. des Anglais*, très importante par les faits contempor. Elle a été publ. avec les autres ouvr. hist. de Bède, par les soins de J. Smith, Cambridge, 1722, in-fol. Cette édit. est rare et recherchée.

BÉDÉ DE LA GORMANDIÈRE (Jean), né dans l'Anjou, avocat au parlement de Paris, a laissé: *De la liberté de l'Église gallicane*, Saumur, 1466, in-8. — *Les droits de l'Église catholique et de ses prêtres*, Genève, 1613, in-8. — *Les droits du roi contre le cardinal Bellarmin*, Frankental, 1611. — *La Messe en français*, Genève, 1610, in-8. — *La pâque de Charenton*, etc., Charenton, 1693, in-8.

BEDELL (Guill.), théologien angl., né en 1570 au comté d'Essex, en 1627, prevôt du collége de la Trinité à Dublin, et deux ans après évêque de Kilmore, s'était lié pend. son séjour à Venise avec Fra-Paolo Sarpi, dont il traduisit en latin le *Traité de l'Inquisition* et quelq. autres ouvr. La rébellion d'Irlande vint l'arrêter dans ses travaux; il ne put survivre au spectacle des maux qu'il avait sous les yeux, et mourut en 1642, regretté même des rebelles qui lui rendirent de grands honneurs. La trad. de l'Anc.-Testament qu'il avait fait faire en irlandais, fut impr. par les soins de Rob. Boyle en 1685, in-4.

BEDÈNE (Vital), poète du 17e S., né à Pézénas, est auteur d'une pièce comique intitulée: *Le secret de ne jamais payer ses dettes*, en vers, 1610, in-12, sans nom de ville ni d'imprim.; c'est un dialogue entre un grand seigneur, ses créanciers et un intendant qui les éconduit habilement.

BÉDÉRIC (Henri), augustin, provincial-général des couvents de son ordre en Angleterre, et prédicat., vivait en 1380. Il a composé des *Leçons sur le Maître des Sentences*, en 4 livres; des *Sermons*, et quelques ouvrages théologiques.

BEDESIO (Fabrice), prêtre à Rome, se distingua par son habileté à sculpter les *lettres onciales*, et fut employé par les papes Paul V, Grégoire IV et Urbain VIII pour les inscriptions des édifices publics élevés sous leur pontificat.

BEDFORT ou BETHFORT (Jean PLANTAGENET, duc de), troisième fils de Henri IV, roi d'Angleterre, eut en 1421 le commandement de l'armée anglaise contre Charles VII, fut, après la mort de Henri IV, son père, nommé régent de France, et réduisit le malheureux Charles VII à une si petite étendue de pays, qu'on l'appelait *le roi de Bourges*. Après avoir sacrifié Jeanne d'Arc à la politique anglaise, il marcha sur Paris, et fit sacrer roi de France, dans la cathédrale, Henri VI, son neveu. Mais il ne put se maintenir après la défection du duc de Bourgogne, et mourut à Rouen en 1435, avec la réputation du prince le plus accompli de son temps.

BEDFORT (Kilkiah), théolog. angl., né à Londres en 1663, obtint dans le comté de Lincoln une cure qu'il perdit pour refus de serment, fut cité en 1714 devant la cour du banc du roi, comme auteur d'un livre sur le droit d'hérédité des Stuarts à la couronne, se laissa condamner à une amende et à l'emprisonnement, quoiqu'il connût l'auteur de l'ouvr., et mourut en 1724. Il a trad. du latin en anglais la *Vie* du docteur Barwich, et une *Réponse* à l'*Histoire des oracles* de Fontenelle. — Bedfort (Thomas), son fils, ecclés. non conformiste, mort en 1773, a publié *Simeonis monachi Dunelmensis libellus*, etc., 1732, et un *Catéchisme histor.*, 1742.

BEDFORT (Francis RUSSEL, duc de), pair d'Angleterre, et l'un des membres de l'opposition, mort en 1802, a rendu les plus grands services à sa patrie par ses travaux et ses efforts pour l'amélioration de l'agriculture. Il a consigné ses obervations dans les nombreux *mémoires* qu'il lut aux sociétés dont il était membre, et qui lui ont fait frapper des médailles et élever des statues.

BEDIGIS (François-Nic.), expert-vérificateur, maître d'écriture, né en 1738, mort vers 1802, a pub. l'*Art d'écrire démontré par des principes*, etc., Paris, 1769, in-fol. — *Les Agréments de l'écriture moderne*, etc., ibid., 1770, in-fol.

BEDINELLI (François de Paule), chirurg. du duché d'Urbin en Italie, est connu par ses observat. sur un prétendu hermaphrodite, qu'il publia sous le titre de *Nuperæ perfectæ androginæ structuræ observatio*, Pise, 1755, in-8.

BEDMAR (Alphonse de la CUEVA, marquis de), cardinal, évêque d'Oviédo, s'unit en 1618 avec don Pèdre de Tolède, gouvern. de Milan, et le duc d'Ossuna, vice-roi de Naples, pour renverser la république de Venise, auprès de laquelle il avait été envoyé en ambassade par Philippe III. Mais le sénat ayant découvert le complot, fit d'abord exécuter un grand nombre d'aventuriers complices de Bedmar, et se contenta de le faire sortir de la ville et conduire à Milan. Il eut ensuite le gouvernem. de Flandre, l'évêché de Malaga, et mourut en 1655, avec la réputation d'un des meilleurs politiques, mais des plus dangereux esprits de son temps.

BEDOS DE CELLES (D. Franç.), bénédictin de St-Maur, correspondant de l'académie des sciences,

né en Languedoc en 1726, et mort en 1779, publia la *Gnomonique pratique*, 1760 et 1774, in-8, avec fig. — *L'Art du relieur* et *l'Art du facteur d'orgues*, 1776 et 1778, 4 vol. in-fol., avec figures; excellents traités qui font partie de la *Collection des arts et métiers*.

BEDOUIN (Samson), religieux de l'abbaye de la Couture près du Mans, mort en 1563, est auteur de *comédies, tragédies, moralités, coqs-à-l'âne, noëls, chansons*, etc.

BÉDOYÈRE (M.-H.-C.-M. HUCHET de la), né à Rennes en 1709, fils du procur.-gén. au parlem. de Bretagne, avoc. au gr.-conseil, épousa la belle Agathe Sticotti, malgré sa famille qui le déshérita; défendit son mariage attaqué par son père, dans des mémoires pleins d'intérêt, et devint le sujet de la nouvelle d'Arnaud, les *Époux malheureux;* parvint, après de longues traverses, à retrouver le repos et la femme qu'il avait choisie, et mourut à Rennes en 1786. On lui doit *l'Indolente*, comédie, 1745.

BÉDOYÈRE (Ch.-Ang. HUCHET de la), petit-fils du précédent, né à Paris en 1789, entra au service comme simple soldat, devint officier des gendarmes d'ordonnance (en 1806), puis aide-de-camp du prince Eugène Beauharnais. Après avoir servi avec distinct. en Espagne, dans les campag. de Russie en 1812, d'Allemagne en 1813 et de France en 1814, il fut nommé par Louis XVIII, en 1815, colonel du 7e régiment de ligne. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, La Bédoyère fut le premier colonel de l'armée qui se rangea sous les drapeaux de l'ex-empereur. Cette défection lui valut le grade de général de brigade et sa nomination à la nouvelle chambre des pairs. Il s'y fit remarquer par la véhémence de ses paroles dans la question de l'abdication de Napoléon en faveur de son fils. Après le second retour du roi, La Bédoyère suivit l'armée au-delà de la Loire. Il avait obtenu des passe-ports pour se rendre en Amérique; mais étant venu à Paris pour faire un dernier adieu à sa jeune femme et à son enfant, il y fut arrêté et traduit devant une commiss. militaire, qui le condamna à mort comme coupable de trahison envers le roi et la France. Fusillé le 19 août 1815, à l'âge de 29 ans, il montra une grande fermeté jusqu'à ses derniers moments.

BEDR-AL-DJEMALY, né dans le 5e S. de l'hégyre, 11e de l'ère chrétienne, s'éleva, par sa bravoure et ses talents, de la condition d'esclave aux prem. emplois de la cour du khalyfe Abou-Tamin-Mostanser. Deux fois gouverneur de Damas, il soumit l'Égypte révoltée, obtint en récompense le gouvernement de cette province, qu'il administra pendant 20 ans, et mourut en 487 de l'hég., 1094 de J.-C.

BÉDRIAC, *Bédriacus*, village d'Italie, célèbre par les batailles dans lesquelles Othon fut défait par Vitellius, et Vitellius à son tour par Vespasien, l'an 69 de J.-C.

BEECK (David), peintre hollandais, né en 1621 à Delft, mort à La Haye en 1656, élève de Van-Dyck et son imitateur, fut comblé des faveurs des princes de son temps, dont il fit les portr., voyagea en Angleterre, en France, en Allemagne, en Suède, où la fameuse Christine se l'attacha, et le chargea de distribuer ses portraits dans toutes les cours de l'Europe.

BEELDEMAKER (Jean), peintre, né à La Haye en 1636, est renommé pour ses tableaux de chasse. — Jean, son fils, né à La Haye en 1669, s'adonna au genre de l'hist., fut admis à l'acad. romaine, et, de retour dans sa patrie, chargé d'exécuter des plafonds et des tabl. à La Haye. Il mourut près de Rotterdam, dans un âge très avancé.

BEELPHÉGOR, divinité mohabite dont il est parlé dans l'Écriture sainte.

BEER (Michel), auteur tragique allemand, frère de Meyer-Beer, mort à Munich, âgé de 32 ans, en 1833, était fils d'un banquier de Berlin. On a de lui : *Traduction* en vers de *l'Aristodème*, tragédie ital. de Mouli; *Clytemnestre*, tragédie en 5 actes, jouée sur le théâtre de Berlin; *les Fiancées d'Aragon*, tragédie en 5 actes; *le Paria*, drame en un acte, dans lequel les mœurs locales sont bien observées; *Struensée*, drame représenté à Munich et trad. en franç. par M. de Saint-Aulaire; la représentat. de *Struensée* éprouva quelq. obstacles à cause des réclamat. d'un diplomate danois à la cour de Munich; *l'Épée et la Main*, trag. jouée à Berlin.

BEER-BING (Isaïe), habile hébraïsant, a publ. à Paris, en 1805, une trad. de l'allem. en hébreu du *Phedon* de Mendelshon, et une autre de l'hébr. en franç. de *l'Élégie* de Judas Lévi sur les ruines de Sion.

BEERINGS (Grégoire), peintre flamand du 16e S., auquel on attribue un grand tableau du *Déluge*, dont on a fait beaucoup de copies.

BEETHOVEN (Louis van), célèbre composit. de musique instrument., né en 1772 à Bonn, eut pour premier maître l'organ. Neefe. L'élect. de Cologne l'envoya à ses frais à Vienne en 1792, et le jeune virtuose y fit de rapides progrès dans les études théoriques sous J. Haydn et le sav. Albrechtsberger. Dès ce temps, Beethoven était connu par divers morceaux de piano; il sut profiter des critiques, et bientôt de vifs et univ. éloges accueillirent toutes ses nouv. composit. Après la mort de l'élect., se trouvant sans espoir d'avenir à la cour de Cologne, il quitta cette ville pour Vienne (1801). L'indépendance de son caract. l'empêcha d'abord de prendre dans cette capitale le rang qu'il méritait parmi les artistes; il y passa trois années sans autres émolum. que le produit de ses composit. Sa situation ne s'améliora que par degrés; elle était encore si précaire en 1809, qu'il fut sur le point d'accepter les offres honorables de la nouvelle cour de Westphalie et de quitter Vienne. Mais une pension de 4,000 fl., que lui assurèrent l'archiduc Rodolphe et les princes Lobkowitz et Kinsky, le fit changer de résolution. C'est dans cette capitale que Beethoven mourut en 1827. Digne émule des Haydn et des Mozart, il excella comme eux dans la composition instrum.; mais, de même que le premier de ces

maîtres, il fut moins heureux dans le genre dram. Ses Œuvres sont au nombre de plus de 120. La plupart ont été gravées à Paris. Le journal musical intit. *Harmonicon* a publié, à la date du 28 sept. 1823, un morceau très curieux sous le titre : *une Journée avec Beethoven*. On a donné dans le même recueil une liste exacte de ses œuvres.

BEEVERELL (Jacq.), écrivain anglais, est aut. des *Délices de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, trad. en français, Leyde, 1707, 8 vol in-12, fig.

BEFFA-NEGRINI (Antoine), poète, né en 1532 à Asola, mort juge en 1602 dans le Mantouan, a composé les *éloges* de plusieurs hommes célèbres des maisons de Castiglione et de Gonzague.

BEFFROY DE REIGNY (Louis-Abel), dit *le Cousin Jacques*, né à Laon en 1757, mort à Paris en 1810, est connu par un grand nombre de conceptions bizarres, où percent l'esprit vif et le caractère original de l'auteur, et qui eurent un grand succès lorsqu'elles parurent. On se contentera de citer: *Le Testament d'un Électeur; les Lunes*, et *le Dictionnaire des hommes et des choses*, dont la police empêcha la continuation. Il n'eut pas moins de vogue comme écrivain dramatique. Son *Club des bonnes gens*, et *Nicodème dans la Lune*, durent leurs succès aux applications qu'on en fit aux événements politiques du temps; il en fut de même d'un grand nombre de pièces fugitives et de chansons de cet écrivain fécond, qui composait lui-même la musique de ses opéras.

BEFFROY (Louis-Étienne), frère aîné du précédent, né en 1754 à Laon, embrassa la profess. des armes, était en 1789 lieut. dans les grenad. royaux de Champagne, fut député par le département de l'Aisne à la convention, où il vota la mort de Louis XVI, mais avec l'appel au peuple et le sursis, concourut à la chute de Robespierre, passa au conseil des cinq-cents, dont il sortit en 1797, obtint de modestes emplois dans les hospices, fut exilé par la loi contre les régicides en 1816, et mourut à Liége en 1822. Il a publ. quelq. opusc. sur l'*agriculture* et les améliorations dont elle serait susceptible dans son départem.

BEGA (Corneille), peintre hollandais, mort de la peste en 1664, un des meilleurs élèves de van Ostade, a peint dans le même genre plus. scènes familières avec beaucoup de vérité et une grande vigueur de pinceau.

BEGARELLI (Antoine), sculpteur de Modène, mort en 1565, se rendit célèbre par ses ouvrages en terre cuite; Michel-Ange lui-même les admirait: « Si, disait-il, cette terre devenait du marbre, malheur aux statues antiques! »

BEGAT (Jean), né à Dijon en 1523, fut successivement avocat, conseiller et présidenl au parlement de cette ville. On a de lui des *Remontrances à Charles IX, sur l'édit de* 1563, Anvers, in-4; et des *Mémoires sur l'histoire de Bourgogne*, en latin, Châlons, 1665, in-4. Il mourut en 1572.

BEGEIN (Abraham), peintre du roi de Prusse, né en Hollande en 1650, a fait un grand nombre de paysages estimés.

BEGER (Laurent), savant antiquaire et bibliothécaire de l'électeur de Brandebourg, né à Heidelberg en 1653, et mort à Berlin en 1705, a publ.: *Spicilegium antiquitatis*, Heidelberg, 1692, in-fol. — *Thesaurus ex thes. Palat. selectus*, ib. 1685, in-fol. — *Thesaurus Brandenburgicus*, etc., Cologne, 1701, 3 vol. in-fol. — *Numismata reg. et imper. roman*, etc., in-fol, 1700. — *De nummis Cretensium serpentiferis*, 1702, in-fol. — *Lucernæ sepulchrales*, Berlin, 1702, in-fol. — *Numismata pontif. roman.*, 1703, in-fol. — *Bellum et excid. Trojan.*, ib., 1699, in-4. — *Hercules ethnicorum*, 1705, in-fol.

BEGON (Michel), né à Blois en 1638, exerça les fonctions de garde-des-sceaux au présidial de sa ville natale, et ensuite celles de président au même siége. Nommé successiv. trésor. de la marine à Toulon, commiss. à Brest, intend. au Hâvre, il fut fait en 1683, par Louis XIV, intend. des îles franç. en Amérique, montra dans ce poste difficile les talents d'un grand administr., et, de retour en France, fut fait intend. des galères à Marseille, prem. intend. de La Rochelle, et mourut le 14 mars 1710. C'est à lui que l'on doit le rec. des *Hommes illustres du* 17e S., publ. par Perrault.

BEGON (Étienne), avocat au parlem. de Paris en 1691, mort en 1726, a publ. des *Mémoires* pour la duchesse de Gèvres, aussi remarquables par le style que par la pensée.

BEGOUEN (le comte), né au Hâvre, se livra d'abord à de grandes spéculat. commerc., qui lui procurèrent une immense fortune. Député aux états-généraux, il revint au Hâvre pendant la terreur, et se consacra dans cette retraite à la culture des sciences et des lettres, et à des applicat. des sciences agric. A son prem. voyage au Hâvre, Napoléon ayant demandé des notes sur le commerce de ce port, Bégouen lui présenta un *Mémoire* qui le fit nommer sur-le-champ conseiller-d'état. L'emper. le consultait souvent et faisait le plus grand cas de ses lumières. Il représenta le Hâvre au corps-législatif et à la chambre des députés. En 1816 il refusa la pairie, mais devint l'un des membres les plus actifs du conseil-général de la Seine-Inférieure. Agé de 88 ans, il succomba avec la douleur de voir engloutie, dans la crise commerciale de 1830, une fortune qu'il ne devait qu'à sa probité et à ses talents.

BÈGUE DE PRESLE (Achille-Guill. le), doct. de la faculté de méd. de Paris, mort en 1807, a publié et trad. un grand nombre d'ouvrages sur l'usage interne des remèdes dans les maladies, sur l'économie rurale et l'histoire naturelle, etc.; on lui doit aussi la *Notice* des derniers jours de J.-J. Rousseau, où il dément les bruits répandus sur la mort du philosophe.

BÉGUELIN, littérat., né en Suisse en 1714, professeur au collége de Joachimsthal à Berlin, membre de l'acad., précept. du prince royal de Prusse, depuis Frédéric-Guillaume, mourut en 1789. Outre un gr. nombre d'excell. *mémoires* dans le rec. de l'acad. de Berlin, on lui doit une trad. franç. du

Printemps, poème de Kleist, Berlin, 1781, in-8. — *Wilhelmine* ou *la Révolution de la Hollande*, ib., 1787, in-8.

BÉGUILLET (EDME), né vers 1720 à Auxonne, successivement avocat et notaire à Dijon, a publ. entre autres ouvr. : *Hist. des guerres de Bourgogne.* —Avec Courtépée, *Descript. génér. et particul. du duché de Bourgogne*, 1775-85, 7 vol. in-12.—*Traité génér. des subsistances et des grains*, 1782, 2 vol. in-4; 1802, 6 vol. in-8. — Avec Poncelin, *Hist. de Paris*, avec la descript. de ses monum., Paris, 1780, 3 vol. in-8.

BÉGUIN (JEAN), ecclésiast. franç., aumônier de Louis XIII, est aut. d'un ouvr. de chimie estimé, intit. : *Tyrocinium chimicum*, dont la meilleure édition est celle de Wittemberg, 1656, in-8, trad. en français par J.-L. Leroi, Paris, 1615, in-8.

BÉGUINOT, général, né dans les Ardennes en 1747, de soldat parvint au grade de gén. de divis., fit la guerre avec distinction en Allemagne, apaisa une insurrection dans le Brabant en 1798, fut député au corps-législatif en 1799, membre du sénat en 1807, et mourut en 1808.

BEHADER ou BEHARDUR-KHAN, sulthan de la dynastie mogole, fondée dans le nord de la Perse, mourut après 19 ans de règne, en 1335, année remarquable par la naissance de Tamerlan, qui réunit dans la suite les états de Béhader à son vaste empire. — V. TAMERLAN.

BÉHADER-CHAH, sulthan de l'Hindoustan, fils et successeur d'Aureng-Zeyb (*v.* ce nom), monta sur le trône en 1707, eut à combattre contre ses frères pour la possession de l'empire, et les vainquit. Son règne fut d'ailleurs peu remarquable. Il mourut en 1712.

BÉHAIM (MARTIN), l'un des plus savants mathématiciens et astromones de son siècle, né à Nuremberg vers 1430, passa en Portugal pour utiliser ses talents nautiques. Il alla visiter la côte d'Afrique sur la flotte de l'amiral Diégo-Can, introduisit l'usage de l'astrolabe sur les vaisseaux, et fut à son retour nommé chevalier du Christ. On lui doit les premières tables des déclinaisons du soleil, et l'ensemble des connaissances géographiques de cette époque, consignées sur un globe terrestre de 20 pouces de diamètre, qu'il fit à la demande des magistrats de Nuremberg. De retour en Portugal, il fut employé dans quelq. négociat. diplomat., et mourut à Lisbonne en 1506. La *Vie* de Behaim, en allem. par de Murr, a été trad. en franç. par Janson, et publ. à la suite du 1er *Voyage de Pigafetta*, Paris, 1801, in-8, avec une carte qui représente la partie la plus intéress. du globe de Behaim.

BEHAM ou BOEHEM (JEAN-SÉBALD), peintre et grav., né à Nuremberg en 1500, élève de son oncle, a gravé un assez gr. nombre d'estampes en cuivre et en bois, recherchées des amat. Banni de sa ville natale à cause de la licence de ses product., il vint habiter Francfort où il mourut en 1550. Il a laissé un traité de la manière d'apprendre à dessiner, 1552, in-8, et souv. réimpr. depuis. — Barthél. BEHAM, son compatr., était un grav. médiocre.

BEHM (JEAN), né en 1578, mort en 1648, est aut. d'un livre estimé de son temps, intit. : *Chronol. depuis la création du monde jusqu'à la ruine du temple de Jérusalem par l'empereur Titus.* — BEHM (Michel), profess. de théol. à Kœnigsberg, mort en 1650, a laissé des *Dissertations* théologiques.

BEHMER (FRÉDÉRIC EHRENREICH), sav. jurisc., né à Berlin en 1721, attaché aux archives du roy. de Prusse, fut chargé par Frédéric de transcrire les pièces diplomat. relat. aux droits qu'il prétendait avoir sur différ. états, notamm. sur la Silésie. Il mourut le 16 avril 1776. Son principal ouvr. est *Novum jus controversum,* Lemgo, 1771, 2 vol. in-4.

BEHN (APHARA), Anglaise célèbre par son esprit et ses grâces, morte en 1689, suivit son père à Surinam, où elle connut le prince Onoroko, dont la vie lui fournit plus tard le sujet d'un roman. De retour en Angleterre, Charles II l'envoya en Hollande pour lui servir d'espion ; elle parvint à découvrir le projet de l'amiral Ruyter de remonter la Tamise pour brûler la flotte anglaise. Elle revint à Londres, chercha des ressources dans la cult. des lettres, publ. l'*Hist. d'Oronoko,* des *trad.* du franç., des *poésies* et des *pièces* de théâtre qui eurent alors du succès, malgré leur indécente grossièreté.

BÉHOTTE (ADRIEN), théol. et archid. de Rouen, mort en 1636, a publié des *ouvr.* de droit canon, et un *Traité* sur les libertés de l'Église gallic.

BEHOURT (JEAN), écriv. dramat. et régent du collége de Rouen en 1597, a publ. 3 tragéd. : *Ésaü, Polyxène, Hipsicrate,* qui eurent moins de succès que sa *Grammaire*, connue sous le nom de *petit Behourt.*

BEHR (GEORGE-HENRI), méd., né à Strasbourg en 1708, visita la Hollande et l'Allem., suivit les cours de Boerhaave, fut nommé membre de l'acad. des curieux de la nature, et mourut en 1761. Il a publ. : *Physiologia medica,* Strasbourg, 1736. — *Lexicon physico-chimico-medicum,* ib., 1738, in-4. —*Fundamenta medic. anat. physiol.,* ib., in-4.— *Medic. consult.,* Augsb., 1751, in-4.

BEHRAM (mythol.), est le nom du dieu Mars chez les Persans.

BEHRAM ou BAHRAM, troisième roi ou châh des Parthes ou de Perse de la dynastie des Sassanides, succéda à Hormouz Ier ou Hormidas, son père, vers l'an 272 de J.-C. Il gouverna avec sagesse, et fut assassiné par un partisan de Many, sectaire chrét. que les mages (prêtres guèbres) avaient fait écorcher vif. Les histor. grecs ont corrompu le nom de Behram en celui de *Vararanes.* — BEHRAM II, fils du précéd., hérita du nom et du sceptre de son père, mais non pas de ses vertus; il mourut en 293, après un règne de 17 ans. — BEHRAM III, régna 9 ans suiv. les histor. orientaux, et 4 selon les histor. grecs. — BEHRAM IV, succéda sur le trône de Perse à son père Chapour II en 384 de J.-C., et régna 10 ans. Les histor. bizantins ont changé son nom en celui de Carmazat. — BEHRAM V, surnommé *Gour* (onagre), douzième roi sassanide, mort vers l'an 440. Les détails de sa vie et de son règne, tels que les donnent les histor.

orientaux, appartiennent plus au roman qu'à l'hist. Il réunissait, dit-on, de gr. talents milit. et littér. On trouve des vers arabes de ce prince dans le recueil intit. : *Monumenta vetustiora Arabiæ*, de Schultens (*v.* ce nom).

BEHRAM-TCHOUBYN, l'un des généraux d'Hormouz IV, voulut, pour se venger de l'ingratit. de ce prince, s'emparer du trône de Perse, vers l'an 589 de J.-C.; mais il fut abandonné de ses soldats après quelq. mois d'usurpat., et se réfugia dans le Turkestan, où il fut assassiné en 590.

BÉHRENS (CONRAD-BARTOLD), méd. né à Hildesheim en 1668, et mort en 1736, fut méd. du duc de Brunswick. Il a publ. : *De constitutione artis medicæ*, Helmst., 1691, in-8. — *Medicus legalis*, ib., 1696, in-8. — *Selecta medica*, etc., Francf. et Leipsig, 1708. — *Selecta dietetica*, ib., 1710, in-4.

BÉHRENS (RODOLPHE-AUGUSTE), fils du précéd., mort en 1747, fut aussi un habile méd. On a de lui : *Triga casuum memorab. medic.*, Guelfe, 1727, in-4, et d'autres ouvr. de médec.

BÉHRENS (ADAM), second fils du précéd., est aut. d'un *Traité* allem. sur l'état des mœurs, de la fortune et de la santé des habitants de Francfort.

BÉHRENS (GEORGE-H.), parent du précédent, méd., né à Nordhausen en 1662, et mort en 1712, est aut. d'un *ouvr.* topograph. et statist. de l'anc. forêt Hercynie, aujourd'hui le Hantz en Allem., Nordhausen, 1703, in-4.

BEICH (JOACH.-FR.), peintre et graveur allem., mort à Munich en 1748, exécutait le paysage dans le genre de Salvator Rosa.

BEIDAWY (ABDALLAH-BEN-OMAR), doct. musulman, né à Béda dans le Farsistan, au 7e S. de l'hégyre (13e de J.-C.), est aut. d'un célèbre *Comment. arabe sur le Koran*, qui existe MS. dans les principales bibliothèques de l'Europe, et d'une *Chronologie univ.* en persan, dont le MS. se trouve à la bibliothèque royale.

BEIER (HARTMANN), ministre luthérien, mort à Francfort-sur-le-Mein, sa patrie, en 1577, a publ. des *Comment. sur la Bible; Quæstiones in libellum de spherâ Joannis de Sacrobosco*, Wittemberg, 1573, in-8, et quelq. autres ouvr., dont un *contre la messe*, qui a été trad. en franç., Lyon, 1563, in-8.

BEIER (ADRIEN), né à Iéna le 20 janvier 1634, y mourut profess. de droit en 1712. Il a laissé des ouvr. estimés sur les lois réglementaires de l'industrie et de la profession des artisans, impr. de 1683 à 1702, Iéna, in-4.

BEIL (J.-DAVID), acteur et aut. allemand, né à Chemnitz en 1734, mort en 1796, a composé 10 *pièces* de théâtre, recueillies en 2 vol. à Leipsig, 1794. Elles ne sont point sans mérite aux yeux des littérateurs allem.

BEINVILLE (CHARLES-BARTHÉLEMI de), né en Picardie, mort en 1641, est auteur d'un ouvrage intit. : *Vérités françaises opposées aux calomnies espagnoles*, ou *Réfutation de la déclaration du card. infant*, Beauvais, 1637-1639, 3 vol. in-8; Paris, 1643, in-4. C'est une apologie de la politique du cardinal de Richelieu.

BEIREIS (GODEF.-CHRIST.), médecin-chimiste, né à Mulhausen en 1730, profess. à l'université de Helmstadt, où il mourut en 1809, a long-temps passé en Allemagne pour avoir trouvé le secret de faire de l'or. On voit à la bibliothèque de l'université de Gottingue plusieurs *dissertations* physiologiques de ce médec. charlatan, qui offrent fort peu d'intérêt.

BEISSIER (JACQ.), chirurg. du Dauphiné, mort en 1712 à 91 ans, accompagna Louis XIV dans la plupart de ses campagnes, et fut chargé par ce monarque de la direction de la chirurgie milit. On n'a de lui aucun ouvrage.

BEISSON (ÉTIENNE), grav., né à Aix, en Provence, en 1759, mort à Paris en 1820, est connu par plusieurs belles estampes : la *Vierge au donataire* et *Ste Cécile* d'après Raphaël; les *jeunes Athéniens tirant au sort*, d'après Peyron, etc.

BÉJART (JOSEPH), act. de la troupe de Molière, remplit les rôles de pères et ceux de deuxièmes valets, dans lesquels il eut un grand succès, malgré un accident qui le faisait boiter. Il se retira du théâtre en 1670, et mourut en 1678.

BÉJART (ARMANDE-GRESINDE-CLAIRE-ÉLISABETH), sa sœur, femme de Molière, jouait agréablement dans le comique, et chantait avec goût; elle se retira du théâtre après la mort de son mari, épousa Guérin d'Estriche, et mourut en 1700.

BÉJOT (FRANÇOIS), littérat., né à Montpellier en 1718, professa le grec à 20 ans, obtint en 1741 une place à la biblioth. du roi, et eut part à la rédact. des vol. du catalogue imprimé en 1744. Garde des MSs. en 1761, il fut admis l'année suivante à l'acad. des inscript., où il lut deux mém., l'un sur quelq. passages de la *Cyropédie*, et l'autre sur les *Éparites*, l'un des corps choisis de l'armée arcadienne. Il mourut en 1787, laiss. quelq. ouvr. MSs.

BEKA (JEAN de), chanoine d'Utrecht au 14e S., est auteur d'une *Chronique* lat. des év. d'Utrecht, depuis Willebrod jusqu'en 1346, continuée par Guillaume Héda jusqu'en 1524.

BEKENSAU (JEAN), publiciste anglais, né dans le comté de Wilt au 16e S., professeur de littérat. distingué par son érudition, jouit de la faveur d'Henri VIII, d'Édouard VI et de la reine Marie. Ses opinions religieuses le forcèrent à quitter la cour à l'avénement de la reine Élisabeth. Quoique attaché à la religion romaine, il écrivit contre la suprématie papale : *De supremo et absoluto regis imperio*, dédié à Henri VIII, Londres, 1546, in-8, et mourut en 1550.

BEKKER (BALTHAZAR), théolog., né près de Groningne en 1634, mourut à Amsterdam en 1698, après avoir été successivem. ministre et prédicateur dans plusieurs églises allemandes. Parmi ses nombreux écrits, celui de tous qui a le plus contribué à le faire connaître est le *Monde enchanté*, Franeker, 1690, plus. fois réimpr., trad. en franç., Amsterdam, 1694. Il y attaque l'opinion du peuple sur les pouvoirs des démons, et prouve que c'est l'œuvre de la superstition; mais cet écrit irrita le clergé de Hollande, et l'auteur, traduit devant

un synode, fut suspendu de sa charge de prédicat., dans laquelle il ne put être réintégré. Il a encore donné : *Recherches sur les comètes*, Amsterdam, 1692, in-4, et d'autres ouvrages théologiques.

BEKKER (ÉLISABETH WOLF, née), femme poète, née à Flessingue en 1733, et morte en 1804, possédait parfaitement le français, l'anglais et l'allemand, et s'était familiarisée avec les aut. classiques de ces diverses langues ; on a d'elle un grand nombre de *poésies*, parmi lesq. il faut remarquer un poème en IV chants, intit. : *Plaintes de Jacob sur le tombeau de Rachel*, 1779, in-8 ; la *Chanson populaire*, 1781, in-8 ; plusieurs romans, dont le meilleur est l'*Hist. de Levend*, 8 vol. in-8, 1785 ; des traduct. de quelq. romans angl., en société av. Agathe Deken, son amie, entre autres le *Don Quichotte ecclés.* de Smolett, 1798.

BEL ou BELIUS (MATHIAS), théol. et historien hongrois, né en 1684, ministre et rect. de collége à Presbourg, mort en 1749, a laissé une trad. de la *Bible* en bohémien, estimée pour son exactitude, et quelq. ouvr. de dévotion. Mais il est princip. connu comme histor., et sous ce rapport on a de lui : *Hungariæ antiq. et nov. prodromus*, Nuremberg, 1723, in-fol. — *Noticia Hungaricæ novæ historico-geograph.*, Vienne, 1735-42, 4 vol. in-fol. — *Apparatus ad historiam Hung.*, Presbourg, 1735, 2 vol. in-fol. Belius est l'édit. des *Scriptor. rerum Hungaric.*, Vienne, 1746-48, 3 vol. in-fol.

BEL (CH.-AND.), fils du précéd., né en 1717 à Presbourg, bibliothécaire de l'univ. de Leipsig, et conseiller de l'élect. de Saxe, auprès duquel il se fixa au retour de ses voyages, mourut en 1782. Ses œuvres les plus remarquables sont : *De vera origine et epochâ Hunnorum*, etc., Leipsig, 1757 ; une traduction allemande de l'*Hist. de Suisse*, par Watewille, Lemgo, 1762. Il a continué les *Acta erudit.*, de 1754 à 1780.

BEL (J.-J.), conseill. au parlem. de Bordeaux, né en 1673, mort à Paris en 1738, a donné *Apologie de M. Houdart de la Motte*, 1724, in-12 ; c'est une critique ingénieuse de l'*Inès ; Lettre critique* sur la *Marianne* de Voltaire, 1726, in-12 ; *Dictionnaire néologique*, dirigé contre Crébillon, Fontenelle, Voltaire, etc., et augmenté par l'abbé Desfontaines, 1756, in-12.

BELA, nom commun à plus. rois de Hongrie.

BELA Ier, monta sur le trône en 1059. Ce fut sous son règne que la religion chrétienne s'introduisit en Hongrie. Il mourut en 1062.

BELA II, surnommé *l'Aveugle*, parce que le roi Coloman, son oncle, lui avait fait crever les yeux dans sa jeunesse, fut appelé à la couronne en 1131, après la mort du roi Étienne, son cousin germain. Il s'abandonna aux excès du vin, et mourut d'hydropisie en 1141.

BELA III, succéda à son père Étienne III en 1173, et se signala par son intégrité et sa justice. Il mourut en 1196, la 23 année de son règne. Il avait épousé une sœur de Philippe-Auguste, roi de France.

BELA IV, fils d'André II, lui succéda en 1235. Les Tatars ayant ravagé ses états, il se réfugia en Dalmatie, et ne fut rétabli sur le trône qu'en 1244, par le secours des chevaliers de Rhodes. Il employa le reste de son règne à rebâtir les villes et les églises ruinées par les Tatars, et mourut en 1270.

BELA (ANTOINE), peintre de Cordoue, mort en 1676, excellait dans le paysage, l'archit., les bas-reliefs, les fleurs.

BELAIR (CHARLES), nègre de St-Domingue, parvint au grade de gén. de brigade dans la révolut., et fut un de ceux qui, lors de l'expédit. de Leclerc, se déclarèrent en faveur de Toussaint Louverture (*v.* ce nom). Ayant été pris et trad. devant une commission militaire, il fut fusillé le 15 oct. 1802.

BELBOG (mythol.), divinité protectrice des Slavons.

BELCARI (MAFFO de'), poète italien, remplit les prem. magistrat. de Florence, sa patrie, et mourut en 1484. On a de lui des *Cantiques spirituels*, des poèmes tirés de l'*Écrit. sainte*, etc., etc. Il est un des anciens auteurs qui font autorité pour la langue en Italie.

BELCHER (SAMUEL), ministre de Newbury (Massachusett), fut un sav. théolog. Son *Sermon* d'élection est de 1707.

BELCHER (JONATHAN), gouverneur de Massachusett et de New-Jersey, né en 1678, mort en 1747, sut mériter l'estime publique par son désintéressement et son intégrité.

BELCHER (JONATHAN), fils du précéd., fut chef de la justice dans la Nouvelle-Écosse.

BELCHIER (JEAN), chirurg. angl., né en 1706 à Kingston, dans le comté de Surrey, étudia sous Cheselden, fut, en 1736, nommé chirurgien de l'hôpital de Guy, puis membre de la société royale, et mourut en 1785. Il est auteur de plusieurs *Mémoires* intéressants, dans les *Transactions philosophiques*, entre autres *sur le mode de nutrition des os.*

BELENVEI ou BELVEZER (AIMERY de), troubadour, né dans le Bordelais, mort en 1264, fut accueilli à la cour de Raymond Bérenger, comte de Provence, dont il célébra les qualités dans ses vers, ainsi que les vertus de Béatrix de Savoie, sa femme. L'abbé Millot a publ. la *Vie* de ce poète, et recueilli quelq.-unes de ses pièces.

BÉLÉSIS, Chaldéen, fut nommé roi de Babylone par Arbace, roi des Mèdes, après le renversement de Sardanapale et de l'empire d'Assyrie, vers l'an 770 av. J.-C. On croit que ce prince est le même que Nabonassar et Baladan.

BELESTAT (PIERRE-LANGLOIS de), méd., né à Loudun dans le 16e S., d'une famille noble, mort en 1583, a laissé des *Recherches* curieuses sur les médailles, les bas-reliefs, la mythologie, les gravures antiques, etc., sous le titre de *Tableaux hiéroglyphiques ; Traité des songes et des prodiges*, etc.

BELFREDOTTI (BOCCHINO de), seigneur de Volterre, d'une famille qui posséd. la souveraineté de cette ville depuis le commencement du 14e S., s'attira par sa tyrannie la haine de ses concitoyens,

qui se révoltèrent contre son autorité, et, après lui avoir fait trancher la tête en 1561, se mirent sous la protection de Florence.

BELGIUS ou BOLGIUS, général gaulois, fit une expédition en Macédoine vers l'an 279 avant J.-C., battit les troupes de Ptolémée-Céraunus, qu'il fit prisonnier et mettre à mort. On croit qu'après cette victoire il retourna dans la Gaule.

BELGRADO (JACQUES), jésuite, né à Udine en 1704, mort en 1789, professeur de mathématiques à Parme. Dans le cours d'une vie longue et laborieuse, il publ. beauc. d'ouvrages scientifiques, dont la plupart sont en lat. A l'âge de 81 ans, il fit paraître une dissertation remplie d'érudition et de vues nouvelles sur l'architecture égyptienne.

BELHOMME (dom HUMBERT), bénédictin, né à Bar-le-Duc en 1653, professa la philos. et la théol. dans plus. maisons de son ordre, et mourut abbé de Moyen-Mouthier en 1727. Il a écrit en lat. l'*Hist.* de son abbaye, Strasbourg, 1724, in-4.

BÉLIDOR (BERNARD FOREST de), habile ingénieur franç., né en 1697 dans la Catalogne, profess. à La Fère, puis commiss. provinc. d'artillerie, fit d'utiles expériences sur la poudre à canon dont il diminua la consommat., suivit le prince de Conti en Italie, fut nommé par le maréchal de Belle-Isle inspect. de l'artill., et mourut à Paris en 1761. Membre de l'acad. des sc. dep. 1756, il a publié plus. ouvr. très estim. : *Architecture hydrauliq.*, Paris, 1753, 4 vol. in-4, ouvr. très recherché, et qui n'a pas été effacé dep. L'édit. publ. par M. Navier, Paris, 1819, est enrichie de notes et d'addit. — *La Science de l'ingénieur*, Paris, 1729, 1749, gr. in-4, avec des notes par Navier, 1814, in-4. — *Dictionn. portat. de l'ingénieur*, 1768, in-8, édit augm. par Jaubert.

BELIN (dom ALBERT), bénédictin, né à Besançon en 1610, se distingua par ses lumières et son talent pour la chaire. Colbert sut apprécier son mérite et l'en récompensa par l'évêché de Belley, en 1666. On a de lui les *Emblèmes eucharistiques*, Paris, 1647, in-8; *les Aventures du philosophe inconnu*, ouvr. curieux dirigé contre les alchimistes, et plus. livres ascétiques.

BELIN ou BELLIN (FRANÇ.), écriv. dramatique, né a Marseille en 1672, fut bibliothécaire de la duchesse de Bouillon, et donna au théâtre *Mustapha et Zéangir*, tragédie représentée en 1705, Paris, in-12; la *Mort de Néron*, *Othon*, etc., n'ont pas été imprimées. Ce poète mourut vers 1730.

BELIN DE BALLU (JACQUES-NICOLAS), né à Paris le 28 février 1753, helléniste distingué, membre de l'acad. des inscript. et belles-lettres, profess. les langues anciennes. Placé quelque temps à la tête du prytanée de St-Cyr, ce savant estimable quitta cet emploi pour passer en Russie, où il fut employé honorablement dans l'instruct. publique. On a de lui *Hécube*, tragédie d'Euripide, traduite en franç. av. des remarques, 1783, in-8. — *Oppiani poemata de venatione et piscatione, cum interpretatione latinâ et scholiis*, Strasbourg, 1785, in-8. — *La Chasse*, poème d'Oppien, trad. en franç., 1788, in-8. — *OEuvr. de Lucien*, trad. en français avec des notes historiques et littéraires, et des remarques critiq. sur le texte, 1788, 6 vol. in-8. — *Caractères de Théophraste et de La Bruyère*, avec la traduct. franç. de deux nouveaux caractères de Théophraste, 3 vol. grand in-8. — *Hist. critique de l'éloquence chez les Grecs et les Romains*, 2 vol. in-8. Belin de Ballu mourut en Russie vers le milieu de l'année 1815.

BELING (RICHARD), écrivain irlandais, né à Dublin en 1613, s'engagea dans la rébellion d'Irlande en 1641, et devint un des membres influents du conseil des catholiques à Kilkenny. Mais n'ayant pas réussi dans son ambassade près du pape, et ne pouvant parvenir à calmer les esprits, il se rangea dans le parti du roi, passa en France sous Cromwell, rentra dans ses biens à la restauration, et mourut à Dublin en 1677. Le meilleur de ses écrits est *Vindiciarum catholicorum Hiberniæ libri duo*, estimé même des protest. pour l'exactit. des faits.

BÉLISAIRE, général, né dans la Thrace, d'une famille obscure, servit d'abord avec distinction dans les gardes de l'empereur Justinien, et obtint en 520 un commandement. Envoyé contre Cabadès, roi de Perse, il le força à faire la paix en 532, passa l'année suivante en Afrique avec une armée, battit Gélimer, roi des Vandales, prit Carthage, et chassa ces peuples de l'Afrique en 534. Il se rendit ensuite en Sicile, prit sur les Goths Catane, Syracuse, Palerme; entra en Italie, s'empara de Naples, et enfin de Rome, où il battit et fit prisonnier Vitigès, roi des Goths. Bientôt, retournant de nouveau en Perse, il battit Chosroès, et revint en 546 en Italie, chassa de Rome Totila, roi des Goths, puis en 558 les Huns, qui avaient fait une irruption. On a prétendu qu'après avoir parcouru cette glorieuse carrière, il fut accusé d'avoir conspiré contre Justinien, eut les yeux crevés et fut réduit à mendier; mais il paraît que ses malheurs ne sont qu'une fable inventée par l'historien Procope, et qu'il mourut au milieu des honn. dans son palais, à Constantinople, l'an 565.

BÉLISARIO (LOUIS), méd. de Modène au 16e S., a laissé div. ouvr. sur son art, entre autres un *Traité* de l'odorat.

BELKNAP (JÉRÉMIE), théologien et prédicateur américain, né à Boston en 1744, fut pasteur de l'église presbytérienne de cette ville en 1787, et mourut en 1798. On a de lui une *Hist. de Newhampshire*, 1784-92; *Biographie américaine*, 1794-98, et quelques autres ouvrages sur le commerce et la liberté religieuse.

BELL (BEAUPRÉ), antiq. anglais du 17e S., eut part aux ouvr. de Stukely et d'autres savants.

BELL (JEAN), médecin anglais, mort en 1780, accompagna en 1715 et 1718 l'ambassad. de Pierre-le-Grand en Perse et dans la Chine. Il en publia la *Relation* en 2 vol. in-4, Glascow, 1762, trad. en franç. par Eidous, 1766, 3 vol. in-12.

BELL (JEAN), chirurg. écossais, mort à Rome en 1820, est connu par un *Traité* d'anatomie du corps humain, 1793, avec des pl. gravées par Ch. Bell,

autre chirurgien d'Édimbourg, auquel on doit un *système de dissection*.

BELL (le docteur André), né en 1753 à St-Andrew, dans le comté de Fife en Écosse, où il fit ses études ecclésiast., fut envoyé en 1789, en qualité de chapelain, au fort St-George, d'où il ne tarda pas à passer à Madras comme ministre de l'église de Ste-Marie. De cette époque datent ses travaux philanthropiques. Direct. gratuit de l'hospice des orphelins milit. de Madras, il y fonda, en 1796, le système d'instruct. primaire dont Lancaster lui a disputé l'invent. A son retour en Angleterre, en 1796, on s'empressa d'adopter ce mode d'enseignement, qui a été répandu dans plus. états. Le reste de la vie du docteur Bell a été employé, dans sa résidence de Cheltenham, à des actes de philanthropie, et à la composit. d'ouvr. élément. de morale et d'instruct. A sa mort, arrivée en 1831, il a légué plus de trois millions, qui formaient sa fortune, à des établissem. publ.

BELLA (Giano de la), Florentin, issu d'une famille noble, entreprit au 13e S. de mettre un frein à l'insolence et aux désordres des grands, dont le mépris pour les lois et les exactions ne connaissaient plus de bornes. Il n'y réussit qu'en partie, et devint lui-même victime de son amour pour la liberté et de sa haine pour tous les abus.

BELLA (Stefano della), dit *la Belle*, graveur italien, né à Florence en 1610, élève de Canta-Gallina et de Vanni, fut employé en France par le cardinal de Richelieu à graver la prise d'Arras, et les autres conquêtes de Louis XIII. Il revint dans sa patrie à l'époque des guerres de la Fronde, s'attacha au grand-duc, qui lui fit une pension, et mourut en 1664, comblé des faveurs de la maison de Médicis, et généralem. regretté pour ses talents et ses vertus. Son œuvre se comp. de 1,400 pièces, parmi lesquelles on estime surtout une *Vue* du Pont-Neuf, *le Parnasse*, etc. Ch.-Ant. Jaubert en a publ. le *catal.*, précédé d'une *Vie* de cet artiste, Paris, 1772, in-8.

BELLA (Octave et César), poètes siciliens, nés à Palerme en 1661 et 1670, se firent un nom par leur talents pour la poésie.

BELLA (Jérôme), théolog. piémontais et vicaire-général de l'évêque de Saluces vers 1660, a donné des *Drame pastorale*, impr. à Coni de 1646 à 1653.

BELLA (le P. Ardellio della), jésuite, missionn. dans la Dalmatie, s'y fit la réputation d'un grand prédicat. Il est aut. d'un *Dizionario ital.-lat.-illirico*, Venise, 1728, in-4, rare.

BELLAGATTA (Ange-Ant.), méd., né à Milan en 1704, mort en 1742, a publ. deux *Lettres* sur un rhume épidémiq. qui régnait alors en Europe, en ital., Milan, 1730, in-4. — *Entretien* sur les malheurs de la médecine; ib., 1733, in-8; sur la métaphysique et l'organis. des animaux. Il a laissé MSs. des *Dialoghi*.

BELLAMY (Jacq.), poète, né à Flessingue en 1757, et mort en 1786, occupe le premier rang après Kats et Antonides dans la littérat. holland. Outre des *Chants* patriotiq., des *Poésies* érotiques, il a laissé deux discours que Kniper a publ. av. une notice sur sa vie.

BELLAMY (Joseph), théologien et ministre de l'église de Bethléem (Connecticut) en 1740, mort en 1790, a laissé un *Tr.* de la vraie religion, 1750.

BELLANGÉ (Jacq.), peintre médiocre, né à Châlons vers 1610, élève de Vouet, avait plus de génie que de goût. Il est le prem. qui se soit servi du vernis dur dans ses composit. On a de cet artiste quelq. estampes recherch. à cause de l'ensemble.

BELLARMIN (Robert), cardinal, né en 1542 à Monte-Pulciano en Toscane, fils de Cinthie Cervin, sœur du pape Marcel II, professa d'abord la théol. à Louvain, Après sept ans de séjour dans les Pays-Bas, il retourna en Italie. Clément VIII le fit cardinal en 1599, archevêque de Capoue en 1601; mais il se démit de ce siége 4 ans après, lorsque le pape Paul V l'eut nommé bibliothécaire du Vatican. A la mort de Léon XI et de Paul V, il aurait eu la tiare, si les cardinaux n'eussent redouté la dominat. des jésuites sous un pape de leur société. Il mourut en 1621, laiss. la réputat. d'un homme vertueux et instruit. Ce card. s'est surtout rendu célèbre par un *Corps de controverses*, dont la plus belle édit. est celle de Paris, 1608, 4 vol. in-fol., qu'on nomme des *Triadelphes*. C'est l'arsenal où les théol. catholiques puisent des armes contre leurs adversaires; mais un grand reproche qu'il s'est attiré, est de n'avoir pas assez distingué la doctrine de l'Église des opinions ultramontaines. Il enseigne comme la doctrine commune de l'Église romaine : 1° que les princes tiennent leur puiss. du choix des peuples, et que les peuples ne peuv. exercer ce droit que sous l'influence des papes; d'où il conclut que la puissance tempor. est subordonnée à la puissance spirituelle; 2° que le pape, monarque absolu dans l'Église, est supérieur aux conciles-généraux; qu'il est la source de toute la juridiction ecclésiastique, et que celle des évêques n'est qu'une émanation de la sienne. Ses ouvrages, comme s'en plaint Bossuet, tiennent à Rome lieu de toute la tradit. Le P. Brignon a publ. à Paris, en 1701, la traduction de plus. ouvr. ascétiques de Bellarmin, 5 vol. in-12. Le *Catéchisme*, publ. en italien par Bellarmin, a été traduit dans toutes les langues.

BELLART (Nicolas-François), procur.-gén. près la cour royale de Paris, né dans cette ville en 1761, d'un père charron-carrossier, débuta au barreau en habile défenseur. La révolution venait d'éclater. L'une des causes qui lui firent le plus d'honneur fut celle de Mme Adélaïde de Cicé, accusée de complicité dans l'affaire de la machine infernale, pour avoir reçu et caché dans son domicile Carbon et Saint-Régent. Bellart fut un des 3 conseils du général Moreau, et concourut à la rédact. du *Mémoire justific.* de cet illustre accusé; il fut aussi l'un des conseils du marquis depuis duc de Rivière. Précédemm. il avait eu l'honneur d'être désigné par Tronchet au choix de Louis XVI. Porté au conseil-général du départem. de la Seine en 1800, Bellart abandonna vers ce temps la plaidoirie.

Lorsque les événem. eurent rendu possible une résistance ouverte aux volontés despotiques de Napoléon, elle se manifesta au sein du conseil et produisit la proclamation du 1er avril 1814, dont Bellart fut le rédact. Après la restaurat., il reçut des lettres de noblesse et la décoration de la Lég.-d'Honn. Nommé membre de la commiss. des biens non vendus des émigrés, puis maître des requêtes dans le conseil de MONSIEUR (depuis Charles X), il fut troublé dans ces nouv. honn. par le retour de Bonaparte, et forcé de prendre la fuite. La 2e restaurat. l'éleva à la charge de proc.-gén. près la cour royale de Paris. A partir de cette époque, on trouve en lui deux hommes à juger, le chef du parquet et le député. Envoyé à la chambre, en 1815, par le collége élect. de la Seine, il y défendit le ministère contre la majorité, dont cependant il partageait au fond les sentiments, fit le rapport et appuya fortement les disposit. de la prem. loi suspensive de la liberté individ., et vint à la tribune, après l'évasion de Lavallette, disculper l'administ. de toute conniv. dans cette affaire. Envoyé de nouveau à la chambre par le même collége après l'ordonnance du 5 septembre 1816, puis, en 1818, il ne se fit guère remarquer que par ses *Discours* contre la liberté illimitée de penser et d'écrire. Il cessa d'être éligible, lors de la première élection septennale, les frais de représentat. inhérents à sa dignité de procur.-gén. l'ayant forcé de vendre ses immeubles : preuve irrécusable du désintéress. de ce magistrat. Mais c'est comme chef de parquet qu'il convient surtout d'examiner sa conduite. A peine l'était-il devenu, qu'il fut commis, en cette qualité, pour accuser le maréchal Ney devant la chambre des pairs. Pendant les dix années qui suivirent, les réquisitoires de Bellart furent constamment dictés par deux motifs, la crainte des conspirations contre l'autorité roy., et la haine de la licence de la presse. Dans le procès de Louvel, il s'attacha à le présenter comme un homme fanatisé par les feuilles libérales ou démocratiques. On a reproché à Bellart d'avoir, autant qu'il était en lui, attenté à l'indépend. de l'ordre des avocats. Mais ceux qui ont articulé contre lui les griefs les plus violents ont signalé le zèle et l'activité qu'il déploya, comme membre de la société royale des prisons, pour l'améliorat. du sort des détenus. Le dernier acte de sa vie publ. fut la commiss. de procur.-gén. près la cour des pairs, qu'il exerça sans résultats satisfaisants, dans l'affaire des marchés de l'expédit. d'Espagne. L'état de sa santé, altérée par ses grands travaux et par les amertumes dont il avait été abreuvé, le porta à offrir sa démission à Louis XVIII, qui la refusa constamment : ce prince l'aimait beaucoup, et le lui avait prouvé en le nommant conseiller-d'état, gr.-offic. de la Lég.-d'Honn., et l'un des quatre témoins pour le mariage du duc de Berri. Bellart venait enfin d'obtenir de Charles X sa démission, lorsqu'il mourut à Paris en 1826. On peut consulter une *Notice hist. sur M. Bellart*, etc., par Billecocq, Paris, 1826-27, in-8.—Une autre par Jules Persin, ibid., 1828, 8 p. in-8. On a publié les *OEuvres de N.-F. Bellart*, Paris, 1827-28, 6 vol. in-8. Indépendamm. de ses réquisitoires contre les livres et les journaux, elles renferment un *Essai sur la légitimité*. En général, on rencontre dans les écrits de Bellart la clarté du style, la solidité des pensées, la force la plus entraînante dans le raisonnement; mais ce jugem. sur l'écriv. ne s'applique pas toujours d'une manière aussi favorable au magistrat, bien que celui-ci trouve peut-être son excuse dans les circonstances au milieu desquelles il fut investi de ses hautes fonctions judiciaires.

BELLATI (ANT.-FRANÇ.), jésuite, né à Ferrare en 1665, eut le plus grand succès dans les princip. chaires d'Italie; mais sa mauvaise santé le força de bonne heure à la retraite, et il mourut en 1742 à Plaisance, recteur du collége. Le recueil complet de ses *Sermons, Discours, Lettres, Traités de morale*, etc., a paru à Ferrare en 4 vol. in-4, 1744-48.

BELLAUD (de), grand-vic. de Sens et aumônier de Mme la dauphine, s'était destiné à l'état ecclés. avant la révolut.; mais les troubles qui agitaient alors la France l'empêchèrent de suivre sa vocat. Il se maria, eut un fils et une fille devenue religieuse; entra enfin dans l'état ecclésiast., qu'il honora par ses vertus, et le cardinal de la Fare, qui se l'était attaché depuis quelques années, le conduisit au dernier conclave. De Bellaut mourut en 1830 des suites d'une chute en Italie, auprès de la cascade de Terni. Ramené àParis, il y succomba à l'âge de 58 ans.

BELLAUDIERO (LOYS), poète provençal du 16e S., a laissé des poésies : *Obros e rimos, barbouillado e phantazies*, Marseille, 1595, 3 part. in-4.

BELLAVITI (FR.), écriv. et poète ital., mort en 1782 à Bassano, où il était profess. de philos., a donné la trad. en vers ital. de trois *comédies* de Térence, 1758, in-8; et *OEuvres* mêlées, etc.

BELLAY (GUILL. du), seigneur de Langey, né en 1491 près de Montmirail, signala sa valeur dans différ. occas., et fut créé chevalier de St-Michel. En 1525, il fut envoyé par la régente auprès de François Ier, prisonn. en Espagne. Il remplit plus. ambassades en Italie; en Angleterre et en Allemagne, et fut non moins utile à son souver. dans les négociat. par sa prudence, qu'il l'avait été par son courage à la guerre. Vice-roi de Piémont, il venait donner quelq. avis import. lorsqu'il mourut à St-Symphorien, près de Lyon, en 1543. C'était un des plus braves capit. de son temps; il se distingua aussi dans les lettres. On a de lui quelques ouvr., dont les principaux sont un *Epitome* de l'antiquité des Gaules et de France, 1556, in-4, et des *Mém.* sur les affaires du temps, dont la dernière édit. est celle de 1753, 7 vol. in-12.

BELLAY (JEAN du), cardinal, frère puîné du précédent, né en 1492, fut élevé aux plus hautes dignités par François Ier, qui le chargea des affaires les plus importantes. Il fit auprès de Clément VI tous ses efforts pour prévenir l'excommunication, qui, lancée contre Henri VIII, amena le schisme d'Angleterre. Lorsque Charles-Quint débarqua en

Provence, du Bellay resta à Paris avec le titre de lieutenant-général et le commandement de la Picardie et de la Champagne. Ses services lui méritèrent successivement les évêchés de Paris, de Limoges et du Mans, et l'archevêché de Bordeaux. Il décida François Ier à fonder le collége royal. Après la mort de ce prince, il se retira à Rome, où il mourut en 1560. On a de lui des *Poésies* lat., quelq. pièces sur François Ier, et un grand nombre de *Lettres.* C'est à lui que Rabelais fut attaché.

BELLAY (MARTIN du), frère des précédents, lieuten.-général en Normandie et prince d'Yvetot, mort en 1559, a laissé des *Mémoires* historiq. que l'on trouve réunis à ceux de son frère dans l'édition de 1753.

BELLAY (RENÉ du), frère des précédents, mort évêq. du Mans en 1546, se distingua par son goût pour la physiq. et par son inépuis. charité.

BELLAY (EUSTACHE du), neveu des précédents, succéda à Jean dans l'évêché de Paris, soutint au concile de Trente les droits de l'épiscopat, s'opposa à l'introduction des jésuites en France, et mourut en Anjou en 1565.

BELLAY (JOACHIM du), poète latin et franç., né vers 1524 à Liré en Anjou, de la même famille que les précéd. Ses premières productions l'ayant fait connaître, il fut accueilli par François Ier et sa sœur Marguerite. Appelé à Rome par le card. de Bellay, il revint en France et mourut en 1560, au moment où le card. allait lui résigner l'arch. de Bordeaux. On a de lui : des *Poésies franç.*, Paris, 1549, in-8. — *Défense et illustrat. de la poésie fr.*, 1549, in-8.—*Poésie lat.*, 1569, in-4. Ses *OEuvres* ont été recueillies, Paris, 1569 ou 1573, 2 vol. in-8. Les éditions de Rome, 1592 et 1597, passent pour être plus complètes.

BELLE (CLÉMENT-LOUIS-MARIE-ANNE), peintre d'histoire, né à Paris en 1722, fils d'un membre de l'acad. de peinture, et de Marie Horthemels, peintre et grav., fut élève de Lemoyne et se perfectionna en Italie. Inspect. en 1755 de la manufact. des Gobelins pour la partie des arts, il fut admis à l'acad. en 1761, et mourut en 1806. Il a produit un assez grand nombre de tableaux, entre autres *la Réparation des saintes hosties; Ulysse reconnu par sa nourrice*, et un *Christ* destiné à l'une des salles du parlement de Dijon.

BELLEAU (REMI), l'un des sept poètes de la Pléiade française, né à Nogent-le-Rotrou en 1528, mort à Paris en 1577, a fait des *traductions* en vers de l'*Ecclésiaste*, du *Cantique des cantiques*, des *odes* d'Anacréon, et des *phénomènes* d'Aratus. Il était acteur dans les pièces de son ami Jodelle, et fit lui-même une comédie intitulée : *la Reconnue.* Sa production la plus curieuse est un poème macaronique : *De bello huguenotico.* Ses *œuvres poétiques* ont été recueillies, Paris, 1578 ou 1585, Rouen, 1604, 2 vol. in-12.

BELLEBUONI (MATTHIEU), écriv. ital., a trad. en 1333 l'*Hist. de la guerre de Troie*, écrite en l atin par Gui des Colonnes; la bibliothèque Laurentienne en possède une copie MS.

BELLECOUR (GILLE COLSON, dit), act. célèbre du Th.-Franç., mort à Paris en 1778, débuta dans la tragédie, qu'il abandonna bientôt pour la comédie, où il excella dans les rôles du *Chevalier à la mode*, du *Distrait*, de *l'Homme à bonnes fortunes*, et surtout dans *les Marquis ivres* et *les Mauvais sujets de bonne compagnie.* Il donna en 1761 *les Fausses Apparences*, comédie non imprimée.

BELLECOUR (Mme), née LE ROI BEAUMÉNARD, sa femme, débuta en 1743 au th. de l'Opéra-Comique dans le *Coq de village*, petite pièce de Favart, s'engagea dans plus. troupes de province, et fit partie de celle que le maréchal de Saxe entretenait à la suite de son armée. Revenue à Paris, elle débuta en 1749 à Versailles, et fut aussitôt reçue à la Comédie-Française. Mme Bellecour réunissait toutes les qualités convenables à l'emploi des soubrettes, qu'elle remplit long-temps avec un grand succès. Retirée du théâtre en 1791, elle y reparut en 1798 dans le rôle de Nicole du *Bourgeois gentilhomme;* mais elle n'eut que quelques faibles étincelles du talent de ses beaux jours, et mourut en 1799.

BELLEFONT (BERNARDIN GIGAULT, marquis de), maréch. de France sous Louis XIV, se fit estimer par ses talents militaires et ses vertus religieuses, fut ambassadeur à Madrid, à Londres, commanda l'armée de Holl. en 1673, et en 1684 celle de Catalogne, où il battit les Espagnols; mais ses ennemis l'ayant desservi à la cour, il fut disgracié, et mourut au château de Vincennes dont il était gouvern. en 1699.

BELLEFOREST (FR. de), écriv. fécond, mais inexact et obscur, né en Guienne en 1530, mort à Paris en 1583, était historiographe de France sous Henri III. Son peu de talent lui ayant fait perdre cette place, il se mit aux gages des libraires, et inonda Paris de ses écrits. Les moins mauvais sont : *Histoire des neuf rois qui ont eu le nom de Charles*, Paris, 1568. — *Annales* ou *Hist. générale de France*, Paris, 1600, 2 vol. in-fol., dont la continuation par G. Chapuis jusqu'en 1590 n'est pas meilleure. Belleforest a continué la trad. des Hist. tragiques extraites de Bandel, par Boistuau, et a publ. un volume de poésies, recherchées des curieux, quoique la rareté soit son seul mérite.

BELLEGARDE (ROGER de ST-LARY de), gentilh. de la maison de Termes, se distingua de bonne heure sous le règne d'Henri II dans les campagnes de Piémont. Il accompagna Henri III, alors duc d'Anjou, dans son voyage en Pologne, et ce prince, monté sur le trône de France, lui donna le bâton de mar. et le marquisat de Saluces en Piémont. Il mourut en 1579, soupçonné d'avoir trahi les intérêts de la France en faveur du roi d'Espagne et du duc de Savoie.

BELLEGARDE (ROGER de), de la famille du précédent, duc et pair, gr.-écuyer de France, fut comblé de faveurs par Henri IV et Louis XIII, et mourut en 1646, à l'âge de 83 ans, sans postérité. Sa liaison avec la belle Gabrielle d'Estrées lui a seule donné quelque célébrité.

BELLEGARDE (J.-B. MORVAN de), ex-jésuite, né près de Nantes en 1648, et mort en 1734, a publ. des traduct. de plusieurs ouvr. des Pères de l'Église et des œuvres de Thomas A Kempis, pour la plupart infidèles. Ses versions des auteurs profanes, tels qu'Ovide et autres, ne sont guère plus estimées. On a encore de lui la traduction de l'ouvr. de Las-Casas sur la *destruct. des Indes*, 1697, et diverses product. de morale en quatre petits vol.; *Apparat de la Bible*, in-8; *Réflexions sur la Genèse*, 1666, in-8; *Hist. romaine*, 2 vol. in-12, et *l'Histoire d'Espagne*, 1716, 9 vol. in-12; une *Hist. univ. des voyages*, 1707, in-12. Il préparait, lorsque la mort le surprit, une édit. générale des œuvres de Nicole.

BELLEGARDE (GABRIEL du PAC de), laborieux écrivain et zélé janséniste, né en 1717, mort à Utrecht en 1789, a publ. la *Collect. générale des œuvres d'Ant. Arnauld*, Lausanne, 1782, 45 vol. in-8, et plus. autres ouvr. sur l'église d'Utrecht, les *actes* du concile de Pistoie, et sur la *bulle Unigenitus*.

BELLE-ISLE (CH.-LOUIS-AUG. FOUQUET, comte de), maréch. de France, né en 1684, était petit-fils du surintendant Fouquet, si célèbre par sa disgrâce et ses infortunes. Louis XIV, regardant les fautes de l'aïeul comme personnelles, donna au jeune Fouquet de Belle-Isle, à peine sorti de l'adolescence, un régiment de dragons; il le nomma ensuite brigadier des armées en 1708, et mestre-de-camp gén. des dragons en 1709. Après la mort de Louis XIV, Belle-Isle fut nommé maréchal-de-camp par le régent, et alla servir en Espagne où il continua à se distinguer. Enveloppé dans la disgrâce du ministre de la guerre Leblanc, il fut mis à la Bastille, d'où il sortit pour se rendre en exil dans ses terres. Rentré en faveur sous le ministère du card. de Fleury, il fut fait lieuten.-gén. en 1732, servit sous le maréch. de Berwick en 1734, et commanda ensuite un corps sur la Moselle. Il obtint le gouvernem. de Metz et des trois évêchés, et reçut en 1740 le bâton de maréch. Quelq. temps av. l'ouvert. de la campagne de 1741, il fut nommé ambass. près la diète de Francfort pour y favoriser la nomination de l'électeur de Bavière à l'empire. Après avoir réussi dans cette mission, le maréch. de Belle-Isle prit en 1742 le commandement de l'armée de Bohême, se concerta avec le maréchal de Broglie, et battit les Autrichiens à Sahaï; mais ayant appris la défection du roi de Prusse, il crut devoir se jeter dans Prague, d'où il sortit quelque temps après. Cette retraite de Prague est le fait milit. qui honore le plus la mémoire du maréch., et l'un de ceux qui font connaître le mieux le dévouement intrépide des soldats français. En se rendant de Cassel à Berlin, il fut arrêté en Hanovre et conduit prisonnier en Angleterre. Remis en liberté sept mois après, il fut envoyé en Provence pour défendre les frontières menacées par les Autrichiens et le roi de Sardaigne. En 1557, il fut nommé ministre de la guerre, et eut une grande influence dans le conseil jusqu'à sa mort, arrivée en 1761. Il avait été reçu à l'Académie française en 1756.

BELLE-ISLE (ARMAND FOUQUET de), lieuten.-général, frère du précédent, né en 1693, servit en Allemagne, fut chargé de plus. missions politiques, et fut tué en 1746 à l'attaque du fort d'Exiles en Piémont, où il commandait un corps d'armée.

BELLELLI (FULGENCE), général de l'ordre des augustins, né dans le diocèse de Conza, mort à Rome en 1742, a publ. quelq. écrits dans lesquels il cherche à concilier la doctrine de St Augustin avec la bulle *Unigenitus*.

BELLENDEN ou BALLANTINE (GUILL.), écrivain écossais, vint professer en 1602 les humanités à Paris. Il jouissait d'une grande faveur auprès de Jacques Ier qui le combla de bienfaits. On a de lui : *Cicero princeps*, 1608, ouvr. dans leq. il établit les règles du gouvernement monarch.; *Cicero consul, senator, senatusque roman.*, 1612. Ces deux ouvrages ont été réimpr., Paris, 1615, in-8, et Londres, 1787, par les soins du docteur Parr, *De tribus luminibus romanor.*, 1634, in-fol.

BELLENGER (FRANÇ.), doct. de Sorbonne, mort à Paris en 1749, était très versé dans la connaissance des langues anciennes et modernes. On a de lui une trad. de Denis d'Halicarnasse très estimée, 1723, 2 vol. in-4; une autre de la *suite des Vies de Plutarque*, par Rowe; des *Essais de critique* contre Rollin et autres, une édit. des *Psaumes*, et de la traduction de la *Théologie astronomique* de Derham.

BELLEO (CHARLES), théol., et poète de Ragusi en Sicile, professa la métaphys. à Padoue en 1575, et mourut en 1583. On a de lui : *De secundarum intentionum naturâ; Tractatus de multiplici sensu scripturæ Rime diversi*.

BELLEO (THÉODORE), frère du précéd., médec. et profess. à Padoue, mourut en 1600, après avoir publié un *Comment. sur les aphorismes d'Hippocrate*, Palerme, 1571, in-4.

BELLEPIERRE DE NEUVE-ÉGLISE (LOUIS-JOS.), garde-du-corps et lieut. de cavalerie, né à St-Omer en 1727, a publ. le *Patriote artésien*, 1761, in-8. — *L'Agronome*, ib., in-8; plusieurs *Traités* et *Mémoires* sur des sujets d'économie rurale et d'agriculture. — *Catalogue hebdomadaire* des liv. nouveaux publ. en France et à l'étranger, 1763 et années suiv., in-8.—*Bibliogr. univ.*, 1765, in-8.— *L'Art de moudre le grain*, trad. du danois et de l'italien, 1769, in-fol. On ignore l'époque de sa mort.

BELLÉROPHON (mythol.), fils de Glaucus, roi d'Épire, tua son frère par mégarde, se retira à la cour de Prœtus, et sortit vainqueur de tous les combats périlleux où l'exposa ce prince pour se venger de la passion qu'il avait inspirée à sa femme.

BELLEROSE (PIERRE le MESSIER, dit), coméd. français de la troupe de l'hôtel de Bourgogne, le premier qui ait joué avec décence la comédie et la trag., et rendu dignement Corneille, fut regardé comme l'acteur le plus parfait de son temps. Il mourut en 1670.

BELLET (Charles), prêtre, né dans le Quercy en 1702, ayant été interdit, se livra à la littérat., et remporta de 1746 à 1750, des prix dans les acad. Il était memb. de celle de Montauban, et mourut à Paris en 1771. On lui doit un ouvr. estimé : *les Droits de la relig. chrét. et cathol. sur le cœur de l'homme*, 1764, 2 vol. in-12. — Bellet (l'abbé), membre de l'acad. de Bordeaux, a publ. dans les mémoires de cette société de bonnes observ. sur l'histoire naturelle, et dans *le Mercure : Lettres sur les monnaies de St Louis.*

BELLET (Isaac), médec., mort à Paris en 1778, inspect. des eaux minérales de France, a donné : *Lettres sur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes*, Paris, 1744, in-12. — *Histoire de la conjuration de Catilina*, ib., 1752, in-12.

BELLET-VERRIER, auteur d'un *Mémoire* concernant la justice, la police et les finances de France, 1713 et 1714, in-8.

BELLETESTE (B......), savant orient., né à Orléans en 1778, et mort en 1808 à la fleur de l'âge, fit partie de l'expédit. d'Égypte en qualité d'interprète, et fut memb. de la commission des sciences à laquelle il rendit de grands services par la correct. des cartes géographiques de cette contrée et la composition de mémoires importants. A son retour en France, nommé secrétaire-interprète au ministère des affaires étrangères, il se consacra entièrement à la littérat. orient., et publ. du turk en franç. la trad. *Des quarante visirs*, et de l'arabe le traité *Des pierres précieuses* de Téifachy.

BELLEVAL (Pierre RICHER de), médecin, né en 1558, l'un des fondateurs de la botanique en France, est le prem. qui l'ait enseignée spécialem. Henri IV le chargea d'établir à Montpellier un jardin botanique, et le nomma profess. Belleval publ. deux ans après une nomenclature des plantes qui y étaient cultivées ; il avait réuni tous les matériaux pour l'histoire des végétaux du Languedoc ; mais la mort l'enleva avant qu'il eût terminé ce travail, en 1623. Il avait imaginé une nomenclature tirée du caractère particulier de chaque plante. — Belleval (Martin Richer de), neveu du précéd., lui succéda dans les fonctions de profess. d'anat. et de botanique, devint chancelier de l'univers., et mourut en 1644.

BELLEVAL (Ch.-Fr. du MAISNIEL de), botan., né en 1733, mort en 1790, a fourni des articles à l'*Encyclopédie*, et laissé des *Notes* sur les plantes de Picardie, sur les coquilles et les lithophites.

BELLEVILLE ou TURLUPIN (H. LEGRAND, dit), act. comique du théâtre de l'hôtel de Bourgogne, s'acquittait de ses rôles avec beaucoup d'esprit, de gaîté et de naturel, improvisait également bien. Il fut l'émule de Gros Guillaume et de Gautier Garguille, autres farceurs de ce temps-là qui eurent une grande vogue à l'hôtel de Bourgogne. Belleville mourut en 1634.

BELLEVUE (Jacques de), jurisc. d'Aix en Provence, professa le droit à Pérouse en 1314. Ses *Comment.* sur le droit romain ont été imprimés à Cologne, 1580. — Bellevue, (Armand de), dominicain du même pays, a donné un *Dictionn.* des mots les plus difficiles de la philos. et de la théol. ; *Sermones per ferè totum annum*, et quelques livres de piété.

BELLI (Ottonello), écriv. de Capo-d'Istria, né dans le 16e S., a publié des *Satires* et des *Dialogues.*

BELLI (Jules), de Capo-d'Istria, écrivain du 16e S., a publ. : *Hermes politicus*, Francfort, 1608 ; mais on lui attribue sans preuve des *Commentaires* sur la guerre d'Allemagne qui eut lieu de son temps.

BELLI (Honorius), sav. botaniste, né à Vicence, se fixa dans l'île de Crète et rendit un gr. service à la science en reconnaissant les plantes dont les anciens ont parlé ; Clusius, avec qui il était en correspond., consigna le résultat de ses travaux dans son *Hist. des plantes.* Belli vivait en 1597.

BELLI (Valère), poète et orateur de Vicence, fut en 1580, chargé de l'oraison fun. du célèbre Palladio, que l'on croit inédite. On a de lui *Madrigali*, Venise, 1599. — *Testamento amoroso*, Vicence, 1612.

BELLI (Nicol.), écriv. politique du 17e S., a publié sous le titre d'*Emperium univers.*, la trad. de la *Piazza* de Garzoni, Francfort, 1614, in-4, et *Dissertationes politicæ de statu imperiorum, regnorum*, etc., ibid., 1615, in-4.

BELLI (Chérubin), poète sicilien et théologien, a donné *le Lagrime di Maria Vergine nel Calvario* en langue sicil., Palerme, 1635 ; des *Idylles*, des *Pastorales*, des *Tragédies sacrées.*

BELLI (Franç.), poète italien, né en 1577 à Arzignagno dans le Vicentin, fut membre de plus. académies, voyagea long-temps en France et en Hollande, et de retour dans sa patrie, y mourut en 1644. On a de lui : *Observ.* faites dans ses voyages, Venise, 1632, in-4. — *Caterina d'Alessandria*, Vérone, 1660 ; des *Poésies* sacrées et lyriq., etc.

BELLI (Paul), jésuite, mort à Messine, sa patrie, en 1658, a laissé l'*Hist. de la Passion* en latin ; *il Sacrifizio d'Abraamo*, tragédie, Rome, 1648, etc.

BELLI (Nicol.), religieux hospital., né dans la Sicile, à Mazzana, se distingua par son talent dans la chaire. On a de lui deux rec. de *Panégyriques*, Rome, 1669, in-12, et 1672, in-4.

BELLIARD (Guill.), né à Blois, secrétaire de Marguerite de Valois, publia en 1578 *les Amours d'Antoine et de Cléopâtre*, trag. ; *le Triomphe de l'Amour*, et des *Imitat.* d'Ovide, de l'Arioste, etc., Paris, in-4, qu'on ne lit plus.

BELLIARD ou BELYARD (Simon), poète franç., du même S., est aut. d'une trag. intit. : *le Guysien*, injurieuse à la mémoire de Henri III, Troyes, 1592, in-8, très rare, suivie d'une *Pastorale* sur les misères de la France, curieuse et bien écrite pour le temps.

BELLIARD (le comte), lieuten.-gén., né en 1773, à Fontenay (Vendée), fit ses premières armes comme capit. à l'armée du Nord. Chef d'état-major sous Dumouriez, il se distingua aux affaires de

Jemmapes, Nerwinde, et fut nommé adjud.-gén. Arrêté après le départ de Dumouriez, par ordre des représentants en mission, il fut transféré à Paris, et destitué par Bouchotte, ministre de la guerre. Aimant mieux recommencer sa carrière que d'en sortir, il entra comme soldat dans le 3e régiment de chasseurs à cheval. Rendu à ses fonctions d'adjud.-gén., il passa à l'armée de la Vendée, sous les ordres de Hoche. En 1796, il fut nommé général de brigade sur le champ de bataille d'Arcole, au passage du Lavis et à Cimbra, culbuta toute la ligne qui défendait la rivière et les montagnes, facilita l'attaque de Joubert dans la vallée de l'Adige, et opéra sa jonction avec la division à Neumark, à Brixen et à Tramin, où il renversa le corps du général Laudon, fit 2,000 prisonn. et enleva 4 pièces de canon. En 1798, il fut envoyé extraordin. auprès du gouvern. napolit. Dans l'expédition d'Égypte, il franchit les bornes de l'ancien empire romain, entra en Abyssinie, et porta nos armes jusqu'à Calafché, où il posa les limites de la puissance franç. Compagnon de Desaix, il partagea ses trav. A la bataille d'Héliopolis, il reçut et repoussa la prem. charge d'une immense cavalerie turque, reprit Damiette et le fort de Lesbé, et à la reprise de Boulack et du Caire, fut blessé dangereusement. Nommé général de divis. et gouverneur de cette ville, il y fut assiégé par les Mamloucks et les armées des Turks et des Anglais, mais obtint une convention honorable. En 1801, le prem. consul le nomma au command. de la 24e divis. milit. à Bruxelles. Dans la campagne de 1805, chef d'état-major-gén. de Murat, il contribua au succès des combats de Virtingen et d'Ulm, et prit une part glorieuse à la bataille d'Austerlitz. En 1807 et 1808, il fit les camp. de Prusse et de Pologne, se trouva à Iéna, à Erfurt, à Prentzlow, où il conclut, avec le prince de Hohenlohe, une capitulation pour la reddit. du corps que ce général commandait. A Stettin, il approuva la capitulat. signée par le général Lasalle; à Lubeck, Golliminé en Pologne, à Heilsberg, à Hoff, à Eylau, à Friedland, devant Tilsitt, il se couvrit d'une gloire nouvelle. Dans la guerre d'Espagne, il contribua à la reddit. de Madrid, dont le gouvern. lui fut confié. Major-général du roi Joseph, il fut chargé du command. de l'armée du centre. En 1812, il quitta l'armée d'Espagne, et fit, comme aide-major-gén. de cavalerie, la campagne de Russie. On le remarqua au combat de Kukoviacky, à Witepsk, à Smolensk, à Dorogobutsch, à la Moskowa; dangereusement blessé à Mojaïsk, il continua de suivre l'armée, et fut nommé colonel-gén. des cuirassiers à Smorgoni. A la bataille de Dresde, en 1812, il remplit les fonct. d'aide-major-gén. de l'armée, et se signala pendant la marche de Friedberg à Leipsig. Aux trois combats de Leipsig, il eut le bras gauche cassé d'un boulet. A Mayence, il succéda au major-gén. Berthier, qui se rendit à Paris avec Napoléon. En 1814, il fit la campagne de France jusqu'à la bataille de Craon, à la suite de laquelle il reçut le command. en chef de toute la cavalerie de l'armée et de celle de la garde. Il prit part aux affaires de la Haute-Épine, de Château-Thierry, de Fromenteau, de Craon, de Laon, de Reims et de Paris. Après le départ de Napoléon, il reçut du roi la croix de St-Louis, fut créé pair de France, confirmé grand'croix de la Lég.-d'Honn., et nommé major-gén. de l'armée qui devait être commandée par le duc de Berri. Le 8 mars 1815, au départ de la famille royale, il suivit les princes jusqu'à Beauvais, et reçut d'eux l'ordre de revenir à Paris, où il arriva trois jours après le retour de Napoléon. A la fin d'avril, celui-ci l'envoya auprès de Murat pour diriger les opérat. milit. des troupes napolit. Belliard arriva trop tard. Il revint en France, fut nommé pair le 2 juin 1815, prit le command. en chef des 3e et 4e division milit., puis fut exclu de la pairie par l'ordonn. du 24 juillet 1815, conduit à l'Abbaye le 22 nov. suiv., remis en liberté le 3 juin 1816, et réintégré sur le tableau des pairs le 5 mars 1819. A la révolution de juillet Belliard fut envoyé à Bruxelles pour y négocier les intérêts de la France et du nouvel état. C'est à lui que Bruxelles doit de n'être pas tombé au pouvoir des Hollandais en août 1831. Au moment où cet habile diplomate était si utile à la cause belge, il fut frappé d'une apoplexie foudroyante, et mourut à Bruxelles en 1832. Son corps fut apporté à Paris, et déposé au cimetière du Père-Lachaise.

BELLICARD (Jérôme-Charles), archit., né à Paris en 1726, remporta le gr. prix, fut prof. de l'école roy. d'architect., et mourut en 1786. On lui doit des *Observations* sur les antiquités de la ville d'Herculanum, 1754, in-12, avec planches.

BELLIER DUCHESNAY (Alexand.-Claude), né en 1739 à Chartres, maire de cette ville en 1780, fut député à l'assemblée législat. par le départem. d'Eure-et-Loir, et mourut à Chartres en 1810. Cet écriv. modeste et laborieux est l'un des édit. de la *Collect.* des mémoires particul. relatifs à l'histoire de France, rec. estimé, dont il a publ. les 66 prem. vol. avec des observ.; et en société avec d'Ussieux, son gendre, de la collect. de la *Biblioth. des dames.*

BELLIÈVRE (POMPONNE de), chancelier de France, né à Lyon en 1529, fils d'un prem. présid. au parlem. de Grenoble, fut successivem. conseiller à Chambéry, surintend. des finances et ambass. sous Charles IX, Henri III et Henri IV, en Allemagne, en Angleterre, en Pologne, en Italie. Il remplit avec honneur ces fonct. import., se signala surtout au congrès de Vervins, fut fait chancelier en 1599, perdit les sceaux en 1605, et mourut en 1607. — Son fils Nicolas fut procur.-gén. au parlement de Paris. — Un de ses descendants, prem. présid. au parlem. de Paris, sous Louis XIV, mort en 1657, a mérité la reconnaiss. de la postérité par la fondation de l'hôpital général de Paris.

BELLIN ou BELLINI (Gentile), peintre vénit., né en 1421, peignit à fresque la salle du gr.-conseil à Venise, fut envoyé près de Mahomet II, qui avait demandé à la république un artiste distingué, fit plus. tabl. pour le gr.-seigneur, et revint mourir à Venise en 1501.

BELLIN (Jean), frère de Gentile, né en 1426, fut l'un des artistes les plus distingués de l'école vénitienne. Le musée possédait un tableau que ce peintre a fait à l'âge de 79 ans; c'est *la Vierge et l'enfant Jésus accompagnés de St Pierre, de Ste Catherine, de Ste Agathe et de St Jérôme*. Jean mourut en 1516. Le Giorgion fut son élève.

BELLIN (Jacques-Nicolas), ingénieur de la marine, né à Paris en 1703, a dressé, pour le service des vaisseaux, les cartes de toutes les côtes des mers connues. On lui doit aussi celles qui accompagnent l'hist. générale des voyages. Il a écrit plus. *Mém. géographiques*. Il mourut en 1772. Ses cartes ont été recueillies sous les titres suiv. : *le petit Atlas maritime*, 5 vol. in-4; l'*Hydrographie franç.*, 2 vol. in-fol.; et *le Neptune français*, grand in-fol.

BELLINCIONI (Bernard), poète florentin, fut en gr. faveur à la cour de L. Sforce, duc de Milan, et mourut en 1491. On a de lui des *canzoni, sonetti, capitoli ed altre rime*, Milan, 1493, in-4.

BELLING (Guill.-Sébast.), lieut.-gén. prussien sous Frédéric-le-Grand, s'éleva, par sa valeur, du rang de simple cornette aux grades les plus élevés. Il se couvrit de gloire dans la guerre de sept ans, en arrêtant les efforts de l'armée suédoise, et mourut à Stolpen en 1799.

BELLINGHEN (FLEURY de), est auteur d'une *Étymologie explicative des proverbes français*, La Haye, 1656, petit in-8, édit. rare et recherchée. Ce livre a été réimpr. presque en entier à Paris, sans nom d'auteur, sous ce titre : *les Illustres proverbes historiques*, 1665, 2 vol. in-12.

BELLINI (Laurent), méd., né à Florence en 1643, professeur de médec. théor., puis d'anat. à Pise, mourut en 1704. On a de lui : *Exercitatio anatomica de structura et usu renum*, Florence, 1662, in-4. — *Gustûs organum novissimè deprehensum*, Bologne, 1665. — *De urinis et pulsibus*, ibid., 1683, in-4. — *Opuscula aliquot*, Venise, 1708 et 1732, 2 vol. in-4.

BELLMANN (Gustave), poète suédois du 18e S., excella dans le genre grotesque; le *Recueil* de ses poésies a été publié à Stockholm.

BELLOC (J.-Louis), chirurg., mort à Agen en 1807, a donné plus. *Mém.* sur son art, couronnés par l'acad. de chirurg., et publ. dans ses rec. un *Cours de médec. légale*, 3e édit., 1819, in-8.

BELLOC (l'abbé), naquit dans le canton de St-Afrique en 1757. N'étant encore que vicaire, il eut recours, pendant les années de disette, à un emprunt pour former un grenier public dans sa paroisse, et rendit ensuite les fonds qu'on lui avait confiés, après avoir nourri gratuitem. les pauvres. En 1790, nommé curé à Brusque, il y gagna les cœurs, au point d'être nommé présid. du canton et élect. Obligé de se réfugier en Italie pendant la terreur, il revint ensuite dans sa petite cure. Peu de temps après, il fut nommé à celle de St-Afrique, une des plus importantes du diocèse; mais il demanda à retourner dans sa prem. paroisse, qui se trouvait sans curé. Non-seulement il donna à ses ouailles des instruct. et des aumônes, mais il leur procura une branche de commerce, en découvrant quelques mines de charbon qu'il fit fouiller à ses frais, et, pour faciliter le transport, il fit terminer une route nouvelle. Il s'était d'ailleurs appliqué à la médec., et avait établi dans sa maison une pharmacie pour les pauvres. L'archev. d'Albi, informé de son mérite, lui proposa des lettres de grand-vicaire, sans pouvoir le déterminer à quitter un lieu qui réunissait toutes ses affect. Il y mourut en 1827, et les habitants prirent le deuil. Belloc avait étudié les mathémat., l'histoire natur., et savait assez de droit pour concilier les différends de ses paroissiens; aussi plus d'une fois le tribunal de St-Afrique engagea les plaideurs à le choisir pour arbitre.

BELLOCQ (Pierre), littérat., né à Paris en 1645, valet-de-chambre de Louis XIV, était en correspond. avec Molière, Racine et Boileau. Ses meill. pièces sont : *l'Église des Invalides*, poème; et la *Satire des petits maîtres et des nouvellistes*, 1702. Il mourut en 1704.

BELLONE (myth.), déesse de la guerre, chez les Romains, fille de Phorcys et de Céto, sœur ou femme de Mars, préparait le char du dieu lorsqu'il allait à la guerre. On la confond avec Minerve.

BELLONI (Jean), chanoine de Padoue, profess. à l'université de cette ville, mort en 1623, était membre de l'acad. des Ricovrati, pour laquelle il composa : *Dissert. sur l'antre des Naïades*.

BELLONI (Paul), né dans le Pavesan, professa le droit civil à Pavie, fut élu sénateur de Milan en 1619, président en 1621, et mourut le 20 avril 1625. Il a laissé plus. ouvr. : *In titulum de testamentis ordinandis*, Pavie, 1601, in-4. — *De potestate earum quæ incontinenti vel ex intervallo fiunt, libri II*, Pavie, 1618, in-fol.; Milan, 1621, in-4. — Belloni (Fabio), frère du précéd., professa le droit à Pavie et à Turin. On a de lui un ouvrage intitulé : *De jure sui*, Pavie, 1617, in-4.

BELLONI (Jérôme), banquier de Rome, jouissait d'un gr. crédit sous le pontificat de Benoît XIV, qui l'anoblit en 1750. Sa *Dissert.* sur le commerce, dédiée au pontife, a été trad. en franç. par Morénas, La Haye, 1755, in-12.

BELLORI (Jean-Pierre), antiquaire, né à Rome en 1615, fut élevé par Angeloni, son oncle maternel, se fit jeune une réputat. qu'accrurent et soutinrent ses ouvr. Biblioth. et antiq. de la reine Christine de Suède, il reçut du pape Clément X le titre glorieux d'antiq. de Rome, et mourut en 1696. Il avait réuni une belle collect. d'antiq., de dessins, d'estampes, qui fait aujourd'hui partie du musée de Berlin. Parmi ses ouvr. les plus recherchés sont : *Veteres arcus Augustorum*, 1690, in-fol. — *Columna antoniana*, in-fol. obl. — *Le Pitture antiche del sepolcro di Nazoni*, 1680, in-fol. — *Le Pitture antiche delle grotte di Roma*, 1706, in-fol. Cet ouvr. et le précéd. ont été trad. en latin, 1738, gr. in-fol.; 1791, avec un app. conten. 19 pl. nouv. — *Admirand. romanar. antiquit. vestigia*, in-fol. obl. — *Le antiche lucerne sepolcrali*, 1691, in-fol.

— *Veter. illust. philosoph. imagines*, 1685. — *Vite di pittori, scultori ed archit. moderni*, 1672, avec des augment., 1728, in-4.

BELLOSTE (Augustin), chirurg., né à Paris en 1654, employé dans les armées de France et de Savoie, mort en 1730, n'est plus connu que par les pilules qui portent son nom. Son livre, intit.: *le Chirurgien d'hôpital*, in-12, souv. réimpr. et trad. dans presque toutes les langues, est aujourd'hui complétem. oublié.

BELLOVÈSE, chef gaulois, fut le premier qui conduisit une colonie de cette nation au-delà des Alpes; il défit les Étrusques, bâtit Milan, et s'établit dans la Ligurie avec les Gaulois, dont cette contrée reçut le nom de Gaule-Cisalpine.

BELLOY (Pierre de), juriscons., né vers 1540 à Montauban, profess. à Toulouse, puis conseiller à la sénéchaussée de cette ville, défendit, quoique zélé cathol., les droits de Henri IV à la couronne, et fut mis à la Bastille par les ligueurs. Henri le nomma depuis avocat.-gén. au parlem. de Toulouse. Il mourut vers 1609. Il a laissé divers ouvr. peu connus aujourd'hui. Les principaux sont: *Apologie catholique contre les libelles publ. par la Ligue*, 1588, in-8. — *Examen du discours publ. contre la maison royale de France*, 1587, in-8. — *Moyens d'abus et de nullité de la bulle du pape Pie V contre le roi de Navarre*, 1586: — *De l'orig. et institut. des divers ordres de chevalerie*, 1604 et 1653, in-8.

BELLOY (Pierre-Laurent BUIRETTE de), de l'Acad. franç., né à St-Flour en 1727, fut entraîné de bonne heure par une passion violente pour les lettres; ne pouvant s'y livrer librem. à cause d'un de ses oncles, avocat, qui le destinait à la même profess., il prit le parti de voyager dans le Nord, et y joua quelque temps la comédie. Mais cet oncle si sévère étant mort, il revint en France, et donna successiv. ses trag. de *Titus*, 1758; *Zelmire*, 1760; *le Siége de Calais*, 1765; *Gaston et Bayard; Gabrielle de Vergy*, et *Pierre-le-Cruel*. La chute de cette dernière pièce lui causa un tel chagrin qu'il en mourut en 1775, à 48 ans. *Le Siége de Calais* eut un succès prodigieux, et lui valut, avec *Zelmire*, une médaille promise aux aut. dramat. qui réussiraient, mais qui ne fut décernée que cette fois. En général de Belloy entend assez bien la scène, mais il vise trop aux coups de théâtre, et son style est sententieux et recherché. Son talent, répréhensible sous ces rapports, cepend. est très estim.; son caractère ne l'était pas moins: il a eu la gloire de mettre le prem. sur la scène des sujets nationaux. Ses *OEuvres* ont été publ. en 6 vol in-8.

BELLOY (Jean-Baptiste de), card., archev. de Paris, né en 1709 à Morangles, diocèse de Beauvais, év. de Glandèves en 1751, fut à l'assemblée du clergé de 1755 l'un des prélats les plus modérés. A la mort de Belsunce, év. de Marseille, il lui succéda sur ce siége. Il quitta Marseille en 1790, et vint habiter Chambly, petite ville voisine du lieu de sa naissance, où il traversa le règne de la terreur, sans essuyer aucun danger. A l'époque du concordat, il fut nommé archevêque de Paris, et l'année suiv. card. Il atteignit presque à son année séculaire, sans éprouver aucune des infirmités de la vieillesse, et mourut en 1808.

BELLUCCI (J.-B.), né en 1506, peintre et ingénieur de Cosme de Médicis, perdit la vie à son service en 1541.

BELLUCCI (Antoine), peintre, né en 1654 dans le Trévisan, mort en 1726, entendait très bien la distribut. de la lumière; les emper. Joseph Ier et Charles VI se l'attachèrent. On voit de lui un excellent tableau dans l'église du St-Esprit à Venise. — Jean-Baptiste, son fils, marcha sur ses traces, mais fut loin de l'égaler.

BELLUCCI (Thomas), botaniste, né à Pistoie, fut profess. de botan. et direct. du jardin de l'université de Pise. Il en publia le catalogue, in-16 de 64 pp., rare.

BELLUTI (Bonaventure), cordelier, né vers 1599 à Catane, professa la théol. et la philos. en Italie, en Allemagne, en Pologne, et mourut dans sa patrie en 1676. On a de lui: *Philosophiæ ad mentem Scoti cursus integer*, Venise, 1678 et 1727, in-fol.; et *Moral. miscellan.*, Catane, 1679, in-fol.

BELMISSERO (Paul), poète latin, né vers 1490 à Luni dans la Ligurie, enseigna dès 1519 la médec. à Bologne, d'où il passa en France auprès de François Ier, auquel il dédia plus. de ses poésies lat. On a de lui 56 *élégies*, intitulées: *de Animalibus*, Rome, 1539; d'autres aussi en latin sur la guerre contre les Turks, sans désignat. d'année ni de lieu, impr. à Paris, 1534, in-4.

BELMOND (J.-Ant.), graveur, né à Troyes en 1696, élève de Poilly, s'établit à Turin et fut employé par le roi de Sardaigne. On a de lui plus. *Vues* estimées des châteaux du Piémont

BELMONDI, ancien direct. des contribut., chef des bureaux du cadastre au minist. des finances, né près de Lyon en 1773, mort en 1822, est auteur du *Code des contrib. directes*, ou *Recueil méthod. des lois, ordonnances, etc., sur cette matière*, Paris, 1817-20. Il a travaillé aussi au *Journal de Paris*.

BELMONT (Aimery de), troubadour, vécut à la cour de Raymond-Bérenger V, comte de Provence, et chanta les charmes et le savoir de la comtesse de Soubiras. Sainte-Palaye a, dans son *Hist. de la cheval.*, inséré une de ses pièces pleine de sentim.

BELMONTI (Pierre), moraliste et poète, né à Rimini en 1537, mort en 1592, est aut. d'un ouvr. de morale, intit.: *Instituzione della sposa*, Rome, 1587, in-4. Ses *Rimes* sont dans les rec. du temps.

BELON (Pierre), né dans le Maine vers 1518, visita l'Italie, la Turquie, la Palestine, la Grèce, l'Arabie, l'Égypte, et publia les *Observations* qu'il avait faites dans ces contrées, 1553, in-4. Ses autres ouvr., estimés dans le temps pour l'exactitude et l'érudition, seront toujours recherchés des curieux. Les principaux sont: *De arboribus coniferis*, Paris, 1553, in-4. — *Hist. natur. des oiseaux*, 1555, in-fol. — *Portraits d'oiseaux, serpents, hommes, femmes, etc., d'Arabie et d'Égypte*, Paris, 1557, in-4. — *De la nature et diversité des poissons*, en latin, 1553, et en franç., 1555, in-fol. — *Hist.*

natur. des étranges poissons marins, ibid., 1551, in-4. — Les *Remontrances sur le défaut de labour et la culture et connaiss. des plantes*, ibid., 1558, in-8. Ce sav. s'occupait de la trad. de l'*Hist. des plantes* de Théophraste et de Dioscoride, lorsqu'il fut assassiné dans le bois de Boulogne, près de Paris, en 1564, à 45 ans.

BELOSELSKY (le prince), ambassadeur de Catherine II à la cour de Turin, fut disgracié, s'en consola par l'étude des lettres, dont il se montra le protecteur éclairé, et mourut en 1809. On a de lui : *De la musique en Italie*, 1778, in-8. — *Poésies franç. d'un prince étranger*, publ. par Marmontel, 1789, in-8. — *Dianyologie*, ou *Tableau de l'entendement*, in-8.

BELOT (JEAN), curé de Mil-Monts, était adonné à l'étude des sciences occultes. Il publia en 1623, à Paris, l'*OEuvre des œuvres*, recueilli avec ses autres *écrits* sur la stéganographie, la chiromancie, la mémoire artificielle, etc., Lyon, 1654, in-8.

BELOT (JEAN), avocat au conseil privé de Louis XIII, né à Blois, a donné une *Apologie de la langue latine*, Paris, 1637, in-8, rare, dans laq. il prétend que les ouvrages de sciences ne doivent point être écrits en langage vulgaire.

BELOT (OCTAVIE), née GUICHARD, et femme en 2e noces du président DUREY DE MEYNIÈRES, se fit connaître par les *Réflexions d'une provinciale* à l'occasion du discours de J.-J. Rousseau sur l'inégalité des conditions, 1756, in-8. Elle donna depuis : *Observ. sur la noblesse et le tiers-état*, 1758, in-12. — *Ophélie* et *l'Hist. de Rasselas*, trad. de l'angl.; et enfin la trad. de l'*Hist. des maisons de Tudor et de Plantagenet*, par Hume, 4 vol. in-4 ou 12 vol. in-12. Cette dame mourut à Chaillot, en 1805.

BELOW (BERNARD), méd. du roi de Suède, est auteur de quelques écrits insérés dans les *Mélanges des curieux de la nature*. — BELOW (Jacq.-Fréd.), son fils, médecin et naturaliste, né à Stockholm en 1669, profess. à Docpal, puis à Lund, médecin de Charles XII, prisonnier après la bataille de Pultawa, fut conduit à Moscow, où il exerça sa profess. avec succès, et mourut en 1716. On a de lui deux *Dissertations* lat. sur les divers genres de végétaux et sur la générat. équiv. des animaux, 1701, in-4.

BELPRATO (J.-VINCENT), comte d'Aversa, fit son délassem. de la cult. des lettres. Outre des *Rimes* dans les *rec.* du temps, on a de lui des trad. en ital. du *Dialogue de Platon sur le mépris de la mort*; de l'*Hist. romaine de Sextus-Rufus*, 1550, in-8; de *Solin*; des *Choses merveill. du monde*, 1557, in-8, et un Dial. intit. : *la Veronica, o del senetto*, 1589, in-8.

BELPUSI (TH.), gentilh. napolitain, joua un rôle dans la révolut. de Naples. Chargé de la défense de cette ville contre les Calabrois, il fut excepté de la capitulation, jeté dans un cachot et condamné à mort en 1798.

BELSUNCE DE CASTEL-MORON (HENRI-FRANÇ.-XAVIER de), né en 1671, au château de la Force, dans le Périgord, évêque de Marseille en 1709, signala son zèle et sa charité dans la peste qui désola cette ville en 1720 et 1721. La cour, pour le récompenser, lui offrit l'évêché de Laon, duché-pairie, et plus tard l'archev. de Bordeaux; mais il ne voulut point abandonner Marseille, et fut dédommagé par deux riches abbayes; le pape Clément XII l'honora du *pallium*. Zélé partisan de la bulle *Unigenitus*, le régent, après avoir tenté de le ramener à des sentiments de tolérance envers ceux qui ne partageaient pas son opinion, dit un jour : « Voilà un saint qui a bien de la rancune. » Il termina sa longue carrière en 1755. Son dévouement pend. la peste de Marseille est le sujet d'un poème de Millevoye.

BELSUNCE (le comte de), de la même famille, major en second du régiment de Bourbon, se trouvait en 1790 en garnison à Caen, où il était parvenu à maintenir la tranquillité, lorsque des soldats de son corps excitèrent contre lui une émeute dans laquelle il fut massacré. On a prétendu, sans aucun fondement, que Charlotte Corday fut sa maîtresse, et qu'elle ne donna la mort à Marat que pour venger celle de son amant.

BELTRAMI (FABRICE), né dans l'état de Sienne au 16e S., secrét. du prince de la Mirandole, a écrit quelq. ouvr. sur l'art poétique, les allégories, etc.; le seul qui ait été impr. a pour titre : *Discorso intorno alle imprese communi accademiche*, Pérouse, 1612, in-4, dans lequel il s'élève contre les écriv. qui prennent des noms supposés.

BELTRAND (HERM.-DOM.), habile sculpt., né à Vittoria dans le 16e S., se forma par l'étude de Michel-Ange, embellit de ses statues l'Escurial et les palais de Madrid, et mourut en 1590, dans un âge avancé.

BELTRANO (OCT.), imprimeur et littérat., né dans la Calabre, exerçait sa profess. à Naples; il a publ. : *Breve descrizione del regno di Napoli*, Naples, 1640, in-4, réimpr. plus. fois. On lui attribue plusieurs autres ouvr., dont les biogr. ital. ne rapportent que les titres, et qui sont d'ailleurs entièrem. inconnus.

BELURGER (CL.), sav. hellén., prof. de belles-lettres au collége de Navarre vers 1640, avait comp. plusieurs ouvr. sur la littérature grecque, entre autres des *Comm.* sur Homère, qui se sont perdus dans un voyage qu'il fit à Alexandrie d'Égypte, où il mourut. On trouve de lui quelq. vers grecs en tête de l'édit. de Michel Psellus, *De operatione dæmonum*, par Gaulmin, 1615, et dans celle des *Éthiopiques* d'Héliodore, de Bourdelot, Paris, 1619, in-8.

BÉLUS, nom de plusieurs rois d'Orient, dont l'exist. paraît douteuse. Le plus ancien est BÉLUS, roi d'Assyrie, père de Ninus, qui lui succéda et lui fit rendre les honneurs divins. — Un autre BÉLUS, père d'Égyptus, de Danaüs et de Céphée, régnait en Phénicie vers l'an 1500 av. J.-C. — Hérodote parle d'un 3e BÉLUS, fils d'Alcée et père de Ninus, l'un des ancêtres des Héraclides, qui régnèrent en Lydie.

BELVÉDÈRE (ANDRÉ), peintre napolitain, né en 1646, mort en 1732, excellait à peindre les fleurs

et les fruits. Ses tableaux sont très recherchés.

BELZÉBUT, dieu des habitants d'Ascalon, passait aux yeux des Juifs pour un démon.

BELZONI (JEAN-BAPTISTE), célèbre voyageur, né à Padoue en 1778, d'une famille pauvre, quitta jeune la maison paternelle, et ne fut long-temps qu'un aventurier, parce que l'instruction lui manquait, ainsi que les circonstances favorables. A Rome, il se fit moine pour vivre, et n'en eut pas plus de goût pour la vie sédentaire, jeta le froc à l'arrivée des troupes françaises, passa en France, puis en Hollande, sans y rien trouver à faire, revint en Italie, partit encore une fois pour la Hollande, et de là pour l'Angleterre, où il arriva en 1803. Il s'y maria, et sans doute il eût aggravé sa misère, s'il ne se fût avisé de se donner lui-même en spectacle, avec sa taille de six pieds et demi anglais, sa force musculaire et quelques tours d'hydraul. : Belzoni alla exploiter en Portugal et en Espagne une industrie anal., s'embarqua ensuite pour Malte, et de là pour l'Égypte, où il entreprit et acheva une machine destinée à l'arrosement des jardins de plaisance que le pacha possède à Soubra, sur le Nil; mais la machine ne fut mise en mouvem. qu'une fois, soit qu'elle fût imparfaite, soit qu'un accident arrivé lorsqu'on en fit l'essai eût dégoûté le pacha d'en faire usage. Belzoni se trouvait encore sans ressource, lorsque M. de Salt, consul anglais, fit un engagem. avec lui pour enlever et transporter jusqu'à Alexandrie l'énorme buste colossal, en granit rouge, représentant Memnon-le-Jeune, qui gisait à moitié enseveli dans les sables, sur le bord du Nil, auprès de Thèbes, et qui orne aujourd'hui le musée britannique. Le succès de cette entreprise ouvrit à l'aventurier ital. une nouvelle carrière, où sa force corporelle, son caractère persévérant et sa merveilleuse sagacité devaient lui faire obtenir des avantages étonnants. Il était déjà, par d'autres trav. et d'autres recherches, devenu un antiq. habile, lorsque, toujours sur l'indicat. et pour le compte du consul angl., il remonta le Nil jusqu'à l'entrée de la Nubie, et déterra le superbe temple d'Isamboul, qu'une colline de sable couvrait au point de n'en plus laisser apercevoir que la sommité. A peine de retour dans la Haute-Égypte, il entreprit une excurs. dans la vallée de Beban-el-Malouk, sur le revers des collines qui bordent les environs de Thèbes, et, à force de sonder et de chercher, il découvrit dans un rocher qui semblait n'avoir jamais été ouvert par la main de l'homme, une longue allée souterr., dont les murs étaient couverts de sculpt. et de peint., et qui le conduisit à une salle, au milieu de laquelle était un sarcophage d'albâtre. C'est la tombe du roi Psammuthis, selon l'orientaliste anglais Young, qui a été contredit par plus. savants. Les trav. et les études de Belzoni sur ce monum. antique lui permirent de montrer plus tard à Londres et à Paris une représentat. en petit de ce qu'il appelait la tombe royale de Beban-el-Malouk. De retour au Kaire, il se chargea d'une entreprise non moins importante. Un autre Italien avait examiné un souterrain qui s'enfonçait sous la plus grande des pyramides. Belzoni conçut la possibilité de pénétrer dans la seconde pyramide, celle de Cephrènes, qu'on croyait n'avoir jamais été ouverte. Il y réussit. Nous ne pouvons énumérer, après ces grandes entreprises, toutes les fouilles, les recherches et les expéditions par lesquelles il signala son séjour en Égypte, et dont quelques-unes furent un jeu pour lui, malgré leur difficulté. Il quitta ce théâtre de ses honorables trav. en 1819, et alla jouir un moment de sa renommée, d'abord dans sa ville natale, puis en Angleterre, où il publia la relat. de ses voyages, Londres, 1820, in-4, avec un atlas de planches lithographiées. M. Depping en a donné une traduct. avec quelques changem., sous ce titre : *Voyage en Égypte et en Nubie*, etc., Paris, 1821, 2 vol. in-8, avec le même atlas. La passion des voyages était loin d'être éteinte chez Belzoni. Aussi, après avoir visité la France et la Russie, et vu rapidement Stockholm et Copenhague, il revint en Angleterre, où il se disposa à une expédit. dans l'intérieur de l'Afrique. D'après son plan, bien plus vaste que celui des voyageurs qui l'avaient précédé, il devait pénétrer par le nord de l'Afrique jusqu'à Tombouctou, se diriger ensuite sur le Sennaak, entrer dans le haut de la Nubie, et redescendre dans l'Égypte. Au commencem. de 1823, il se trouvait à Fez, où il fit d'inutiles efforts auprès de l'emper. de Maroc pour obtenir la permiss. définitive d'accompagner une caravane qui allait se mettre en marche pour Tombouctou. Il fut réduit alors à prendre pour point de départ de la côte de Guinée; mais, dès ses premiers pas dans cette nouvelle direct., la dyssenterie le força de retourner en arrière. Il arriva tout épuisé à Gato, où il expira en déc. 1823 (*v. tre Lettere sull' ultimo viaggio di G. Belzoni,* Padoue, 1825, in-12).

BEMBO (BERN.), patricien de Venise, père du cardinal, s'acquitta dignement de plusieurs ambassades qui lui furent confiées, fut nommé podestat de Ravenne, éleva un mausolée magnifique à Dante, qui y avait été enterré sans honneurs, et mourut en 1519.

BEMBO (JEAN), doge de Venise, en 1615, sut faire respecter l'intégrité de la république, à la fois menacée par l'Autriche, l'Espagne et le roi de Naples, et mourut en 1618.

BEMBO (PIERRE), l'un des plus célèbres auteurs italiens, né le 20 mai 1470, étudia le grec à Messine sous Constantin Lascaris, fit ensuite son cours de philosophie à Padoue, et, résolu de se consacrer entièrement à la culture des lettres, prit l'habit ecclésiast. Ses poésies commencèrent sa réput. et lui gagnèrent la faveur d'Alphonse d'Este, et de son épouse Lucrèce Borgia, fille du pape Alexandre VI. En 1512, il suivit à Rome Julien de Médicis (frère du card. Jean, qui depuis fut pape sous le nom de Léon X), et Jules II lui donna la riche commanderie de Bologne. Léon X le nomma son secrétaire. Ce fut à cette époque qu'il fit connaissance de la belle Morosina, qu'il a célébrée dans ses vers. Les

fonctions laborieuses de sa charge, ses travaux littér., qu'il n'avait point interrompus, ayant affaibli sa santé, il était allé prendre les eaux à Padoue, lorsqu'il apprit la mort de Léon X (1521). Se trouvant déjà pourvu de trois riches abbayes, de deux commanderies et d'autres bénéfices simples, il résolut de renoncer aux affaires, et passa quelques années à Padoue, où il partageait sa vie entre la culture des lettres et le commerce de ses amis. En 1529, le sénat de Venise le chargea du soin d'écrire l'*hist.* de la républ. et le nomma bibliothéc. de St-Marc. Dix ans après, Paul III le fit cardinal. Ce fut alors qu'il se fit ordonner prêtre. Il obtint ensuite le riche évêché de Bergame, et mourut à Rome d'un accident en 1547, âgé de 77 ans, avec la réputat. de restaurat. du bon style dans les langues lat. et ital. Ses *OEuvres* ont été impr. à Venise en 1729, 4 vol. in-fol. Les principaux ouvr. dont elles se composent sont: *Rerum venetarum histor. lib. XII;* l'auteur la traduisit lui-même en ital.; *le Prose divise in tre libri, nelle quasi si ragiona della volgar lingua; gli Asolani; Lettere volgari; Epistolarum lib. XVI; Familiarium lib. VI; Carmina; le Rime.*

BEMBO (Dardi), noble Vénitien, suivit d'abord avec honneur la carrière des emplois publ., joignit l'amour des lettres à l'esprit des affaires, et mourut en 1633, dans un âge peu avancé. On a de lui: *Tutte le opere di Platone in lingua volgare tradotte,* 1601, 5 vol. in-12, réimpr. à Venise, 1742. — *Comento di Ierocle sopra i versi di Pitagora,* 1603, in-4. — *Trattato di Timeo da Locri,* 1607, in-12. — *Discorsi di Teodoreto, vescovo di Cirene,* 1617, in-4.

BÊME ou BESME, ainsi appelé parce qu'il était né en Bohême, mais dont le vrai nom était Charles Dianowitz, élevé par les Guises, eut la principale part au meurtre de Coligny, dont il jeta le corps par la fenêtre. Ayant été pris par les protestants de Saintonge, il était parvenu à leur échapper; mais Bertauville, gouverneur de la place, l'atteignit, et, dit d'Aubigné, « mit l'épée jusqu'aux gardes dans le ventre de son prisonnier. »

BEMMEL (Guill. van), peintre, né en 1630 à Utrecht, mort à Nuremberg en 1708, fut un bon paysag., et entendait fort bien la distribution de la lumière. — Jean-George, son fils, se distingua comme peintre de batailles. — Bemmel (Charles-Sébast.), né à Bamberg en 1748, excella dans le paysage, les vues de mer, les incendies.

BEN ASCHER et BEN NEPHTALI, savants rabbins de Tibériade, inventèrent les points-voyelles dans la langue hébraïque.

BÉNABEN (L.-G.-J.-M.), né à Toulouse, fut long-temps professeur de rhétorique et même de philos. et de mathémat. à Foix, à Angers, à Pontivy. C'est de là qu'il vint à Paris, à l'époque de la restaurat. Il fut l'un des fondat. de la *Minerve,* rivale du *Conservateur.* Lors de l'arrivée de M. de Villèle aux affaires, Bénaben, son compatriote et son ami, lui fit le sacrifice de sa part dans la *Minerve.* Le ministre, reconnaissant, lui donna la direct. de plus. journaux, la croix d'honneur et des pensions jusqu'à concurrence de 15,000 francs. Bénaben ébloui se dévoua tout entier au ministère: il finit par se trouver l'un des plus décidés apologistes de la censure, après en avoir été un adversaire ardent. Il souscrivit l'un des prem. en 1830, le *Mém. au roi,* de M. de Madrolle. La révolut. de juillet fut pour lui le coup fatal. Tourmenté depuis quelque temps d'un affaibliss. progressif de la vue, menacé d'apoplexie au point de ne jamais sortir de chez lui sans son adresse dans son portefeuille, il ne laissait pas de donner des *articles* à la *Gazette de France.* En 1831, il sortit un jour, selon sa coutume, et tomba presque mort dans la rue. De là il fut ramené chez lui, où il rendit le lendemain le dernier soupir, sans un ami pour lui fermer les yeux. On trouva ces paroles dans son testament daté de 1828: « Je veux que mon corps soit porté directem. au cimetière, car Dieu est partout. » Il a publié entre autres brochures: *Lettres de Phalaris, tyran d'Agrigente,* Angers, 1803; *Satires toulousaines,* 1804; qui parurent d'abord MSs: de mois en mois, et firent du bruit: Baour-Lormian y répondit faiblement; *le Modérateur,* journal minist., et toutefois plein d'esprit et d'énergie; *Procès de l'oligarchie contre la monarchie,* 1817; *Questions à l'ordre du jour,* 1827, qui furent attribuées à M. de Frénilly, etc. Il a laissé MSs. une *Histoire de quelques sessions des chambres* et un ouvrage sur la philosophie, qu'il recommande, mais avec modestie, dans son testament.

BENADAD, nom de plusieurs rois de Syrie. Le premier, appelé Adad par l'écriv. Josèphe, était fils d'Æsion, et secourut Asa, roi de Juda, contre Baasa, roi d'Israël, 948 ans av. J.-C. — Le deuxième, fils et successeur du précéd., fut défait plus. fois par Achab, roi d'Israël, continua la guerre contre Joram, son successeur, vint assiéger Samarie, et tomba malade à Damas, où il fut étouffé par Hazaël, l'un de ses princip. officiers, qui s'empara du trône. — Le troisième succéda à Hazaël, son père, l'an 368 av. J.-C., et fut vaincu trois fois par Joas, fils de Joachaz, roi d'Israël.

BENAI, poète persan, mort vers 1512 de J.-C. (918 de l'hégyre), jouit d'une grande réputation près des princes de Mawaralnahr (Transoxane). On lui attribue deux poëmes intit.: *Behram* et *Behroux,* et la trad. en vers persans d'un poëme intit.: *Medjma algharyb;* un recueil de *ghazeles* ou chansons, etc.

BENALCAZAR (Sébast.), cap. espagnol, seconda Pizarre dans la conquête du Pérou, s'empara de Quito vers 1535, en fut nommé gouverneur, et resta fidèle au parti du roi. Il passa ensuite au gouvernement de Popayan, dans lequel, après avoir eu à soutenir une longue guerre contre Almagro et Gonzale Pizarre, qui le fit prisonnier, il fut confirmé par Charles-Quint, et mourut vers 1550, avec la réputation d'un des plus braves conquérants espagnols.

BENAMATI (Guidobalde), poète ital. du 17e S., membre de plus. acad., fut attaché aux princes

Farnèse et aux ducs d'Urbin, et mourut à Gubbio, sa patrie, en 1653. On a de lui: des *Pastorales*, plus. rec. de *poésies*, et deux poèmes héroïques, *la Vittoria navale*, Bologne, 1646; *il Trivisano*, Venise, 1630, in-12.

BENASCHI (J.-B.), peintre et grav., né à Turin en 1636, mort à Naples en 1690, a gravé à l'eau forte des estampes très estimées.

BENASECH (PIERRE-PAUL), grav. angl., né vers 1744, a gravé des marines et des paysages d'après Vernet, Lucatelli, Dietricht, etc.

BENAT (FRANÇ.-GÉR.), littérat., né à Marseille, a publ. des fragments choisis d'éloquence, 1755, 2 vol. in-12, réimpr. sous ce titre : *l'Art oratoire en exemples* ou *Choix de morceaux d'éloq.*, etc., 1760, 4 vol. in-12.

BENAVIDÈS (VINCENT de), peintre, né à Oran en Afrique, réussissait dans les sujets de perspective et d'archit., peignit à fresque une *chapelle* de l'église de la Victoire à Madrid, et divers palais de cette ville. Il mourut en 1706.

BENBOW (JEAN), amiral anglais, fut, sur sa réputat. de brav., promu en 1686, par Jacques II, au commandem. d'un vaisseau de la marine royale. Il fut employé sous Guillaume III dans la Manche pour inquiéter le commerce franç., tint quelque temps Jean Barth bloqué dans Dunkerque, et plus tard croisa devant ce port, d'où l'on craignait de voir sortir une armée d'invasion. Il eut ensuite le commandem. d'une escadre destinée à agir dans les Indes-Occident. Arrivé en novembre 1701 à la Barbade, il rencontra l'escadre franç. commandée par Ducasse: l'engagem. fut terrible; mais Benbow, quoique sa flotte fût bien supérieure, ayant eu la jambe cassée, et le plus gr. nombre de ses capit. l'ayant abandonné, il ne put entamer la flotte franç. Il mourut peu après à la Jamaïque des suites de ses blessures. — Son fils John était en 1701 contremaître sur un vaisseau de la compagnie orientale des Indes, qui, en revenant du Bengale, échoua sur les côtes de Madagascar. L'équipage fait prisonnier, parvint à s'emparer de la personne du roi de cette partie de l'île, l'échangea contre des armes, et gagna le fort Dauphin, d'où Benbow et quelques-uns de ses compagnons regagnèrent plus. années après l'Angleterre.

BENCE (JEAN), orator., mort à Lyon en 1642, a publ. des *Comment. sur le Nouveau-Testament*, Lyon, 1699.

BENCI (FRANÇ.), jésuite italien, né en 1542, mort à Rome en 1594, orat. et bon poète lat., a donné : *Annuar. litter. de rebus soc.* de 1586 à 1591, Rome, 1589-93, in-8. — *Carminum lib. IV*, et *Orationes vig. duæ*, 1590, in-8.

BENCIUS ou DE BENCIIS (HUG.), méd., connu sous le nom de *Hug. de Sienne*, mort à Rome en 1438, est aut. d'un *Comment.* latin sur Hippocrate et Galien, Venise, 1498 et 1523, in-fol. — D'un autre sur Avicenne, ib. 1517, in-fol. — De *Conseils pour toutes les maladies*, en latin, ib., 1518, in-fol. — FRANÇ., son fils, professa la médec. à Padoue avec distinction, et mourut en 1487.

BENCIVENNI (JOS.), mort à Florence en 1808, était directeur de la galerie de cette ville, dont il donna la *description*. On lui doit aussi la *Vie de Dante*, ouvr. estimé.

BENDA (GEORGE), music., né dans la Bohême en 1721, maître de chapelle du duc de Saxe-Gotha, s'est fait un nom par ses opéras d'*Ariane à Naxos*, *Médée*, *Roméo et Juliette*, 1778; *Pygmalion*, 1780; *Orphée*, 1787, où l'on admire un chant original, de riches accompagnem., et par des *symphonies* estim., des *morceaux sacrés*, etc. Il mourut en 1795. — Ses frères, Joseph et Franç., furent deux célèbres violons et maîtres des concerts du roi de Prusse, Frédéric II; le premier a composé plusieurs *solos* et morceaux de musique estimés.

BENDELER (SALOMON), habile chanteur et musicien, né à Quedlimbourg en 1683, fut attaché au duc de Brunswick, et mourut en 1724. Il avait une voix de basse-taille d'une beauté et d'une force extraordinaires.

BENDER (BLAISE-COLOMBAU), général autrich., né dans le Brisgaw en 1713, s'éleva successivement par son mérite aux grades de major, colonel et général-major, lieutenant-général, gouverneur du château de Luxembourg et de feld-maréchal. Chargé du commandement en chef de l'armée des Pays-Bas en 1789, il ne put, à raison de son grand âge, prendre aucune part aux victoires remportées sur les insurgés. Toutefois il reçut en 1790 le grand cordon de Marie-Thérèse. Bloqué en 1794 par les Français dans Luxembourg, il fut obligé de capituler, se rendit à Vienne, fut nommé au gouvernement de la Bohême, et mourut à Prague en 1798, à 85 ans.

BENDER, ville de Turquie dans la Bessarabie, célèbre par la défense du roi de Suède, Charles XII, qui s'y était retiré après sa défaite à Pultawa, et qui ne se rendit que quand la maison où il s'était retranché avec quelques domestiques fut réduite en cendres.

BENDISH (BRIGITTE), petite-fille d'Olivier Cromwell, lui ressemblait autant par le caractère que par la figure; elle mena la vie la plus agitée et la plus extraordinaire à Yarmouth, où elle fit un gr. nombre de charités et de fondations utiles.

BENDLOWES (ÉDOUARD), poète anglais, mort en 1676, a publ. *Théophile* ou le sacrifice de l'amour, Londres, 1652, in-fol.—*Sphynx theologica*, Cambridge, 1626, in-8.

BENENETTI (ZACHARIE), chartreux, né dans le 15e S. à Vicence, et mort après 1508 dans la maison de son ordre à St-Andrea, près de Venise, a composé en vers lat. la *Vie de St Bruno*, impr. dans les différ. édit. des *OEuvres* du saint fondat.

BENEDETTI ou BENEDICTI (ALEX.), célèbre méd., né à Legnago, pratiqua son art dans la Grèce, professa dep. à Padoue, et s'établit vers 1590 à Venise, fut employé avec un traitem. honorable dans l'armée contre Charles VIII, se fit remarq. à la bataille de Taro, ainsi qu'au siége de Navarre, et mourut à Venise après 1511. Ses ouvr. de médecine, etc., ont été réunis sous le titre d'*Opera om-*

nia in unum collecta, Venise, 1535, in-fol., Bâle, 1539, in-4; ibid., 1549 et 1572, in-fol. On lui doit encore : *Diario de bello Carolino in Italiâ gesto per Carlorum VIII contra Venetos, ann.* 1495, Venise, 1496, in-4, très rare. Il donna une édition de l'*Histoire naturelle* de Pline avec une préface, 1507, in-fol.

BENEDETTI (J.-B.), célèbre mathémat., né en 1530 à Venise, fit des progrès si rapides dans les sciences, qu'à 23 ans il avait résolu les *problèmes* d'Euclide. Il fut attaché dans la suite à la cour de Savoie, comme philos., astrologue et surintend. de la musique. Il mourut en 1590, laissant plus. ouvr. dont le plus remarq. est un traité *De gnomonum umbrarumque solarium usu,* Turin, 1574, in-fol. Notre histor. de Thou le regardait comme le restaurat. de la gnomonique.

BENEDETTI (Pierre de), poète génois, habita quelq. temps à Anvers, où il publ. une tragédie pastor., *Il magico legato,* 1617, et concourut à la trad. ital. des *Odes* d'Horace qui fait partie des *Emblemat. Horatian.* d'Otto Vænius (*v.* ce nom).

BENEDETTI (Jul.-Cés.), médec. d'Aquila, pratiqua à Rome. Il a publ. *de Pepasmo, seu de coctione*, Aquila, 1636, in-8. — *De Loco in pleuritide,* Rome, 1644, 1693, in-8. — *Epist. medicin.*, ib., 1649. — *Consultat. medicin.*, Venise, 1650, in-4.

BENEDETTI (Antoine), jésuite, né en 1715 à Fermo, professa plus. années la rhétor. à Rome, revint, après la suppression de la société, dans sa patrie, et y mourut en 1788. Outre une édit. de l'*Aulularia* de Plaute, ont lui doit : *Numismata græca non antè vulgata,* Rome, 1777.

BENEDETTO da Rovezzano, sculpt., concourut avec le Sansovino à décorer la cathéd. de Florence, exécuta les bas-reliefs et les statues du magnifique mausolée élevé à la mém. de St Gualbert, fondat. de Vallombreuse, fut appelé en Angleterre par Henri VIII, et, de retour dans sa patrie, y mourut aveugle vers 1550.

BENEDICTIS (J.-B. de), jés., né à Ortuni, terre d'Otrante, en 1622, professa la philos. à Lupia, puis à Naples, fut un des plus grands adversaires du cartésianisme, eut de fréquentes querelles qui le forcèrent enfin de se retirer à Rome, où il mourut en 1706. Il publ. : *Philosophia peripatetica,* Naples, 1687-92, 4 vol. in-8; Venise, 1723, in-12.— *Lettere apologetiche in difesa della teologia scolastica e della filosof. peripatet.*, 1694, in-12. — Des traductions italiennes des *Entretiens de Cléanthe et d'Eudoxe*, et du *Monde* de Descartes par son confrère le P. Daniel. Il est l'éditeur des *Analecta poet. colleg. soc. Jesu,* Neapol., 1686-89, 2 vol. in-12.

BENEDICTUS (Jean), médec. allem., pratiqua sa profess. en Italie et en Pologne. On a de lui un ouvrage sur une épidémie qui affligea l'Allemagne en 1530 : *Libellus de causis et curat. pestilentiæ,* Cracovie, 1552, in-8.

BENEFIAL (Marc), peintre, né à Rome en 1684, a peint un gr. nombre de tableaux pour les églises d'Italie. On cite ceux qu'il fit pour le dôme de Viterbe, et un *Martyre de St Saturnin* qui passe pour son chef-d'œuvre. Il mourut en 1764.

BENETON DE MORANGES DE PEYRINS (Ét.-Cl.), écriv., mort à Paris, en 1752, a donné une *Histoire de la guerre,* 1741, in-12. — Plus. *Dissert.* sur les tentes, les enseignes de guerre, etc. — Un *Éloge de la chasse,* 1735, in-12.

BENETTI (J.-Domin.), médec., né à Ferrare en 1658, fut profess. à l'univers. de cette ville, puis médec. du duc de Mantoue, et mourut en 1732. Il a composé plus. ouvr. ; mais le seul qui paraisse avoir été impr. est le suiv. : *Corpus medico-morale,* etc., Mantoue, 1718, in-4.

BÉNÉVENT (Jérome de), trésor. de France, est aut. de plus. *Discours, Harangues et Oraisons* funèbres de Henri IV, des cardin. de Joyeuse et de Gondy, de Mme de Lionne, etc., impr. à Paris, de 1608 à 1616.

BENEVOLI (Antoine), chirurg. célèbre, né dans le duché de Spolette en 1685, exerça dans l'hôpital Ste-Marie de Florence, s'acquit une gr. réputation par son habileté dans le traitem. des maux d'yeux et des hernies, et mourut en 1756. Il a publ. : *Lettera sopra la cataratta glucomatosa,* Florence, 1722, in-8, et plus. autres *Dissertations* sur son art, de 1724 à 1747, toutes très estim. des praticiens.

BENEZECH (Pierre), né à Montpellier en 1745, ministre de l'intér. sous le direct. en 1795, s'était fait la réputat. d'un administrateur habile autant qu'intègre. Compromis par les éloges indiscrets des royalistes, il fut remplacé quelq. jours avant le 18 fructidor par Franç. de Neufchâteau. Nommé conseil.-d'état après le 18 brum., il fut en 1802 désigné pour accompagner Leclerc à St-Domingue, avec le titre de préfet colonial, et mourut dans cette expédition.

BENEZET (St), berger du Vivarais, se crut inspiré de Dieu à l'âge de 12 ans, pour bâtir le pont d'Avignon, et conduisit en partie cette utile entreprise, commencée en 1177, et qui ne fut achevée qu'en 1188. Il est regardé comme le fondat. d'une congrégat. d'ouvriers qui construisirent la plupart des ponts sur le Rhône, ce qui les fit nommer frères *pontifes.* Le pont du St-Esprit est un monum. de leurs travaux. Benezet, mort en 1184, est honoré par l'Église le 14 avril.

BENEZET (Antoine), célèbre philanthrope, né en 1713 à St-Quentin, d'une famille protest., suivit ses parents à Philadelphie, adopta la doctrine des quakers, et fut un des prem. défens. de la liberté des nègres. Il publ. dans l'intérêt des noirs plus. écrits remarq. qui firent une gr. sensat. en Europe, et mourut en 1784, régardé comme le défenseur le plus ardent de l'humanité (*v. les Mémoires sur sa vie,* par Robert Vaux, abrégé de l'ouvrage original, traduit de l'angl., Paris, 1824, in-12).

BENGEL (Jean-Alb.), savant théol., né en 1687 dans le Wurtemberg, professa le grec à Dekendorf, obtint différ. dignités ecclés., et mourut en 1752. C'est le prem. théolog. luthér. qui ait traité en totalité la critique du Nouv.-Testam. d'une manière convenable. Son principal ouvr. est une édit. du

Novum Testamentum græcum, Tubingen, 1734, in-4, réimpr. en 1790, in-8, par les soins de son fils. On en fait beauc. de cas, quant à la partie du texte ; mais son penchant au mysticisme se décèle dans ses réflexions.

BENGER (Élisabeth-Ogilvy, miss), née à Wells en 1778, morte en 1827, est aut. d'un poème sur *l'Abolition de la traite des nègres*, de quelques ouvr. dramat. et de deux romans, qui eurent peu de succès. Mais elle s'est fait avantageusem. connaître par les *Mémoires de mistriss Élisabeth Hamilton*, par ceux de *John Tobin*, et surtout par la *Vie d'Anne de Boleyn*, par les *Mém. de Marie, reine d'Écosse*, et par ceux *d'Élisabeth, reine de Bohême*.

BENGI (Ant.), juriscons., né en 1569, succéda au célèbre Cujas, dans la place de profes. en droit à l'univ. de Bourges ; son mérite fut récompensé par plus. charges honorables. Il mourut en 1616, laissant imparfait un *Traité des bénéfices*, qui fut terminé par son petit-fils Fr. Pinsson, et publié à Paris en 1659.

BENGTSON (Jean), archev. d'Upsal en 1448, chassa deux fois du trône de Suède Charles Canutson-Bonde, qu'il vainquit dans une bataille rangée. Il appela d'abord à la couronne Christian d'Oldembourg, que les Danois avaient élu ; puis à la suite de nouv. troubles, il se ressaisit du pouv. et gouverna quelq. temps sous le nom d'administ. ; mais sa dureté l'ayant fait détester, Charles fut rappelé pour la 3e fois, et se maintint sur le trône jusqu'à sa mort. Abandonné de ses amis, l'archev. prit la fuite, et mourut dans l'île d'Ocland en 1467, à 50 ans.

BÉNI (Paul), littérat. et habile critique, né dans l'île de Candie en 1552, fut élevé à Gubbio, prit l'habit de jésuite qu'il quitta ensuite, et fut successiv. secrét. du duc d'Urbin, profess. de philos. à Pérouse, de théol. à Rome, et de belles-lettres à Padoue, où il mourut en 1625. Ses ouvr. les plus connus sont : *Comparazione di Omero, Virgilio e Tasso*, Padoue, 1607, in-4, dans leq. il donne la palme à l'aut. de la *Gerusalemme*.—*L'Anti-Crusca*, Padoue, 1612, in-4, où il soutient, contre l'acad., que l'ancienne langue ital. du 14e S. est grossière, et que celle du 16e est seule noble et régulière. — *Rime diverse*, ibid., 1614. — *Orationes quinquaginta*, ib., 1613, in-4. — *De histor. conscribend. lib. IV*, Venise, 1614, in-4, où il s'attache à critiquer Tite-Live.

BÉNIGNE (St), apôtre de Bourgogne, fut martyrisé dans les Gaules, vers le 2e S. St Grégoire, év. de Langres, fit bâtir sur son tombeau une église qui fut l'origine de l'abbaye de St-Bénigne de Dijon.

BENINCARA (André), aut. de 4 cartes géograph. dressées en 1476, et qui représentent les 4 parties du monde, bien qu'à l'époque où elles ont paru, l'Amérique n'eût pas été découverte ; ce qui fait conjecturer que l'aut. en soupçonnait l'existence, ou qu'il a voulu représenter l'île Atlantique dont parle Platon.

BENINCORI, composit. ital., se fixa sur la fin de sa carrière à Paris, fit la musique de plus. opéras pour le théâtre Feydeau, termina celle de la *Lampe merveilleuse*, que Nicolo avait laissée imparfaite, travailla pour la musique instrument., et mourut en 1821. Ses *OEuvres* ont paru à Paris en 1809.

BENINI (Vincent), méd., né à Bologne en 1713, pratiqua son art à Padoue, et mourut en 1764. On a de lui : la trad. en vers *sciolti* de la *Syphilis* de Fracastor ; des notes sur la *Coltivazione* d'Alamanni, 1745, et sur les *OEuvres* de Celse, 1750.

BÉNIOWSKI (Maurice-Aug., comte de), aventurier célèbre, naquit en Hongrie en 1741. Appelé par sa naiss. et sa fort. à jouer un rôle honorable sur la scène du monde, les circonstances, et peut-être aussi son caract., le jetèrent dans les intrig. et les avent. extraordin. Entré de bonne heure au serv. de l'empire, il le quitta pour se rendre en Pologne auprès de l'un de ses oncles, Staroste de Lithuanie. Retourné en Hongrie, il en fut banni, revint en Pologne, voyagea en Hollande et en Angleterre, devint ensuite un des chefs de la confédération formée en Pologne vers 1768, fut fait prisonn. par les Russes et exilé au Kamtschatka en 1770. Il parvint à briser ses fers, s'empara de la forteresse où résidait le gouverneur russe, et fit prêter serment par les habitants du pays à la confédération polonaise. Embarqué ensuite sur une corvette, il parcourut les mers de la Chine, aborda au Japon, gagna les établiss. français dans l'Inde, fut ramené en Europe par un vaisseau français, et accueilli par le cabinet de Versailles, auquel il remit les archives du Kamtschatka qu'il avait emportées. Ayant projeté de former un établissem. à Madagascar, il débarqua dans cette île en 1774, à la tête de 4 à 500 aventuriers, en fut chassé par les insulaires, revint en Europe, fit à l'Angleterre des propositions qui furent peu accueillies, et débarqua une seconde fois à Madagascar avec quelq. aventuriers anglais, pour s'emparer de l'établiss. que la France avait dans cette île. Des troupes étant arrivées de l'Ile-de-France, il fut tué le 23 mai 1786, dans une redoute où il s'était retranché, et qu'il défendit avec une gr. intrépidité. Les *Voyages* et *Mémoires* de Béniowski, rédigés par J.-H. de Magellan, ont été publiés par M. Noël, Paris, 1791, 2 vol. in-8.

BENIVIENI (Dominique), sav. théol. de Florence au 15e S., professa la dialectique dans l'univ. de Pise, fut chanoine de Florence, et mourut en 1507. Il publia divers écrits pour la défense de Jérôme Savonarole, et le *Trionfo della croce*, Florence, 1497, in-4, dont la préface en forme de lettre est encore une défense de Savonarole. — Benivieni (Antoine), son frère, cultiva les lettres, fut méd. de profess., et mourut en 1502. On lui doit : *De abditis nonnullis ac mirandis morborum et sanationum causis*, Florence, 1506, in-4. Cet ouvrage posth. a eu plus. édit. — Benivieni (Jérôme), le dernier des trois frères, né vers 1453, se distingua comme poète, et fut un de ceux qui, vers la fin du 15e S., ramenèrent à l'étude de l'italien, négligée alors pour celle du grec et du latin. Il fut l'ami

de Pic de la Mirandole, qui lui donna l'administr. de ses aumônes, et mourut en 1542. On a de lui une traduction ital. du livre *De simplicitate vitæ christianæ*, de Savonarole, dont il embrassa aussi la défense.—Des *Poésies* sur des sujets pieux, Florence, 1500, in-fol.—Des *Canzone;* des *Odes* réunies dans un vol. sous le titre d'*Opere Hier. Benivieni*, Florence, 1519; Venise, 1522 et 1524, in-8. Ces trois édit. sont rares et recherchées.

BENJAMIN, le dern. des 12 fils de Jacob. Son père n'avait point voulu l'envoyer en Égypte avec ses frères; mais Joseph, alors gouvern. de l'Égypte, retint Siméon auprès de lui, jusqu'à l'arrivée de son plus jeune frère. Benjamin fut chef d'une des 12 tribus.

BENJAMIN (St), diacre, fut emprisonné par ordre de Varanes V, roi de Perse, et souffrit le martyre l'an 424 de J.-C. L'Église honore sa mémoire le 31 mars.

BENJAMIN DE TUDÈLE, rabbin, né à Tudela, dans la Navarre, en 1173, entreprit de visiter les diverses synagogues répandues dans l'univers pour en connaître les mœurs et les cérémon. La *Relation* de ses voyages en hébr. a été impr. à Constantinople en 1543, in-12; cette édit. est très rare; on recherche encore celle de Leyde, 1633, in-8, avec la version lat. et les notes de Const. L'Empereur. Les *Voyages* de Tudèle ont été trad. en français par Baratier, 1734, 2 vol. in-12. Cette traduction est un des ouvrages imprimés par le gouvernement après la révolution de 1830 pour donner du travail aux ouvriers.

BENKENDORF (Ernest-Louis de), gén. de cavalerie, né à Anspach en 1711, servit avec distinct. dans l'armée de l'électeur de Saxe, allié de Marie-Thérèse, pendant la guerre de sept ans, décida le gain de la bataille de Kollin contre Frédéric II, eut part à la prise de Schweidnitz, à l'affaire de Breslau, et s'acquit dans cette guerre l'estime génér. par sa bravoure et son affabilité. Il mourut en 1801, après 60 ans de glorieux services.

BENKENDORF (Ch.-Fréd. de), économiste allemand, mort à Blumenfeld en 1778, a comp. un gr. nombre d'ouvr. utiles à la science et précieux pour les faits qu'ils contiennent, entre autres : *Matériaux pour servir à l'économie rurale,* 7 vol. in-8, Berlin, 1771-85.— *Catéchisme univer. d'agricult.*, ibid., 1776 et 1785, etc.

BENNET (Christophe), méd. anglais, né dans le comté de Sommerset en 1617, mort à Londres en 1665, a publ. : *Theatri tabidorum vestibulum,* etc., 1654, in-8; *Exercitationes diagnosticæ,* ibid., in-8.

BENNET (Robert), autre théolog. anglais, non conformiste, mort à Réading en 1681, a publ. une *concordance* des synonymes de la Bible.

BENNET (Henri), comte d'ARLINGTON, ministre de Charles II, et pair d'Angleterre, né en 1618, mort en 1685, se distingua par son attachem. à la cause du malheureux Charles Ier, passa en France sous le protectorat, et revint à la restaurat. dans sa patrie, où Charles II le combla d'honneurs et de dignités, et l'employa dans les affaires les plus importantes.

BENNET (Thomas), théolog. anglican, né à Salisbury en 1675 est connu par ses écrits de controverse dirigés contre la doctr. cathol. et les communions séparées de l'Église anglicane. Vicaire de St-Gille à Londres, il mourut en 1728. On a de lui des *Réfutations* du papisme et du quakérisme, Cambridge, 1701, 1702, etc.; une *Grammaire* hébraïque, Londres, 1726, in-8, très estimée.

BENNET, Anglaise, est aut. d'une foule d'ouvr. parmi lesq. on distingue : *Anna, ou l'Héritière galloise; Agnès de Courcy; Rosa, ou la fille mendiante; l'Orpheline du presbytère; la Malédiction paternelle; Beauté et Laideur*, etc. Tous ces rom. ont été trad. en français.

BENNING (Jean), présid. de la cour provinciale de Luxembourg, mort en 1638, est auteur d'une *Hist.* inédite *du duché de Luxembourg.*

BENNING (Jean BODECHER), Holland., né en 1606, professa la philos. à l'univers. de Leyde, et mourut en 1642, à 36 ans. Ses *Opuscules*, impr. en 1631 et 1637, in-12, renferment des *discours* lat., des *satires* et d'autres *poésies.*

BENNITSKI (Alexandre-Pétrovitsch), mort à 28 ans en 1808, s'était déjà fait en Russie quelque réputat. dans les lettres, et surtout comme poète. Un gr. nombre de ses ouvr., tels que nouvelles, fables, traduct. de morceaux lyriques, etc., ont été publ. dans les recueils littér. de son pays. Il a laissé le 1er vol. de *Thalie, ou Choix de morceaux russes en prose et en vers*, St-Pétersbourg, 1807. Parmi ses propres *OEuvres*, qui en font partie, il faut distinguer : *Ibrahim*, ou *l'Homme généreux*, nouvelle; *Komala*, poème; une *Traduct.* en vers *d'Ossian*, et des *Fables.*

BENNON, chanoine de Strasbourg au 10e S., se retira dans un désert où il jeta les fondements du monastère qui porte aujourd'hui le nom d'Einsidlen. Appelé en 727 à l'évêché de Metz par Henri, roi de Germanie, il fut mal accueilli par le peuple, et dans une émeute il fut privé de la vue par des furieux qui le mutilèrent de la manière la plus horrible. Henri fit périr dans les supplices les auteurs de cet attentat; mais Bennon n'en persista pas moins à se démettre de son siége et retourna dans sa solitude, où il mourut en 940.

BENNON (St), évêq. de Meissen en Allemagne, mourut en 1107 avec la réputation d'un saint. Sa canonisation en 1523 fournit à Luther l'occasion de répandre sa bile dans un écrit intit. : *la nouv. Idole de Meissen*, réfuté par J. Emser, à qui l'on devait déjà la *Vie de Bennon*, 1512, in-fol.

BENNON, écriv. allemand du 11e S., nommé cardinal par l'anti-pape Guibert, publia contre les papes Sylvestre II, Grégoire VI et Grégoire VII, des *satires* dictées par l'animosité, et qui, par cette raison, lui ont mérité les éloges des protestants.

BENOIT (St), *Benedictus*, l'un des premiers instituteurs de la vie monastique en Occident, né en 480 près de Nursie, se retira dans le désert de Subiaco, où il bâtit douze couvents; alla en 529

au Mont-Cassin, où, sur les ruines d'un temple d'Apollon, il fit bâtir un célèbre monastère, le berceau de l'ordre des bénédictins, pour lequel il composa une règle qui passe pour la plus parfaite des règles monastiques. Il y fut visité par Totila, roi des Goths, qui, ne voulant pas être connu, avait pris les habits d'un de ses écuyers; mais le saint ne se laiss. point tromper par les apparences, tout en rendant au roi des Goths des hommages qu'il devait à son rang, lui fit entendre de sévères vérités. Il mourut un an après, en 543.

BENOIT (St), Angl., d'une famille noble, officier d'Oswin, roi de Northumberland, quitta la cour à 25 ans pour se rendre à Rome, prit ensuite l'habit monastique à Lérins, et, de retour en Angleterre, fut fait abbé du monastère de St-Pierre et St-Paul près de Cantorbéry. Il se démit de cette charge pour retourner à Rome, visita les princ. monast. de l'Italie, pour s'instruire des différentes règles, revint en Angleterre, où il fonda les abbayes de Verermouth et de Jarrow, et mourut en 690. Il contribua beaucoup aux progrès du christianisme en Angleterre, y établit le chant grégorien et les cérémonies romaines. Sa *Vie* a été écrite par le vén. Bède, son disciple.

BENOIT (St), réformat. de la discipl. monast. en France, né en Languedoc, fut échanson de Pépin et de Charlemagne, prit en 774 l'habit religieux à St-Seine, dont les moines voulurent le mettre à leur tête, mais il refusa leur offre, et revint en Languedoc où il fonda l'abbaye d'Aniane, qui devint pour la France ce que le Mont-Cassin était pour l'Italie. Employé par Charlemagne dans différentes affaires relat. à l'Église, il combattit l'hérésie de Félix, évêque d'Urgel, rédigea les canons du concile d'Aix-la-Chapelle en 817, qui furent confirmés par l'emper. Louis-le-Débonnaire, et mourut en 821. Il a écrit : *Codex regularum*, Rome, 1661, in-4, auquel il faut joindre un *Appendix* impr. la même année; Paris, 1663, in-4. — *Concordia regularum*, Paris, 1638, in-4, publié par D. Ménard sur un MS. de la bibl. de Fleury. Ses *écrits* contre Félix d'Urgel se trouvent dans le 5e vol. des *Miscellan.* de Baluze.

BENOIT Ier ou BONOSE, pape, succéda en 574 à Jean III, montra beauc. de charité, aida de tout son pouvoir les Romains désolés par la peste, la famine et les Lombards, et mourut en 578.

BENOIT II, Romain, succéda en 684 à Léon II, fit réparer quelq. églises, et mourut en 685.

BENOIT III, Romain, élu en 855, malgré sa résistance, souffrit avec patience les indignités de l'anti-pape Anastase, et mourut en 858.

BENOIT IV, Romain, élu en 900, mort en 904.

BENOIT V, fut élu en 964 à la place de Jean XII, déposé par l'emper. Othon qui lui avait fait donner pour success. Léon VIII. A la nouvelle de son élect., Othon revint assiéger Rome, rétablit Léon VIII sur le trône pontific., et conduisit Benoît prisonnier à Hambourg, où il mourut en 965.

BENOIT VI, Romain, élu pape en 972, ayant voulu défendre les droits de l'Église contre l'empire, excita dans Rome une sédition. Arrêté par Crescentius, fils de la fameuse Théodora, et mis en prison, il y fut étranglé en 974. On lui avait donné pour success. le diacre Francon, qui prit le nom de Boniface VIII; mais il fut chassé un mois après, et s'enfuit à Constantinople.

BENOIT VII, élu en 975, succéda à Donus II et mourut en 983, suivant Baronius, ou 984, après avoir donné l'exemple de la prud. et de la fermeté.

BENOIT VIII, né à Tusculum, élu en 1012, était évêq. de Porto. Chassé de Rome par la faction de l'anti-pape Grégoire, il fut rétabli sur son siége par l'emper. Henri II, qui, l'année suiv. (1013), en recevant la couronne des mains de Benoît, lui promit de lui être fidèle et à ses success. Benoît, qui joignait aux talents d'un habile politique des vertus guerrières, chassa les Sarrasins de la Toscane et les Grecs de la Pouille. Il tint en 1022 un concile à Pavie pour la réforme des mœurs du clergé, et mourut en 1024.

BENOIT IX, élu en 1033, fils d'Albéric, comte de Frescati et neveu du pape Jean XIX, son prédécesseur, se fit chasser du trône pour ses excès en 1038, y fut replacé par sa famille; expulsé de nouveau en 1044, il rentra pour la 3e fois dans Rome en 1047, se retira volontairem. en 1048, et mourut, dit-on, en 1054.

BENOIT X, élu en 1058, était év. de Vélétri. Son élect. ayant été faite contre le prescrit des canons, fut annulée, et les card. assemblés à Sienne nommèrent à sa place Gérard, qui prit le nom de Nicolas II. Benoît, ne voulant pas être la cause d'un schisme, s'empressa d'abdiquer, et mourut en 1059.

BENOIT XI (St), fils d'un notaire de Trévise, général des dominicains en 1296, pape en 1303, annula les bulles de Boniface VIII contre Philippe-le-Bel, et révoqua la condamnation des Colonnes, qui furent rétablis dans leurs dignités et leur biens, excepté cependant Sciarra Colonne (*v.* ce nom). Il essaya de réconcilier les guelfes et les gibelins, et, pendant son règne trop court, se montra constamment animé de l'esprit de paix et de charité. Il mourut à Pérouse en 1304, à 63 ans. On a de lui des *Comment.* sur l'Écrit. sainte, des *Sermons*, etc.

BENOIT XII, fils d'un meunier de Saverdun, entra dans l'ordre de Cîteaux, devint docteur de Sorbonne, abbé de Fond-Froide, év. de Pamiers, puis de Mirepoix, fut nommé cardinal en 1327, et enfin élu pape à Avignon en 1334. Il s'occupa particulièrem. de la réforme des ordres relig., préféra toujours le mérite dans la collat. des bénéfices, et mourut en 1342 à Avignon.

BENOIT, fameux antipape, né dans l'Aragon d'une famille illustre, se nommait Pierre de Luna. Ses études terminées, il embrassa le métier des armes qu'il quitta pour accepter une chaire de droit à Montpellier, et se livra dans le même temps à l'étude de la théologie. Ayant pris l'état ecclésiast., il s'avança rapidem. dans les dignités : archev. de Saragosse, prevôt du chap. de Valence, card. en 1375, légat de Clément VIII en Espagne, puis en

France, il fut élu son success. en 1394 par les card. qui soutenaient le siége d'Avignon, et prit le nom de Benoît XIII. Avant son élect. il avait promis de se démettre de son siége si le bien de l'Église l'exigeait, mais il refusa de tenir sa promesse. Un prem. concile national tenu à Paris en 1395, pour aviser au moyen de faire cesser le schisme, n'ayant eu aucun résultat, un second concile en 1398 décida de soustraire la France à l'autorité de Benoît. Le maréchal Boucicaut, chargé de s'emparer de sa personne, vint assiéger Avignon; mais Benoît, retiré dans le château, parvint à s'évader, excommunia l'univ. de Paris, le roi de France, et tous ceux qui ne se prononçaient pas en sa faveur. Déclaré schismatique par les conciles de Pise et de Constance, il n'en persista pas moins dans sa rébellion, et mourut à Péniscola, royaume de Valence, en 1424, à 90 ans.

BENOIT XIII, né en 1649, fils de Ferdinand des Ursins, prit en 1667 l'habit de Saint-Dominique. Cardinal en 1672, archevêque de Manfrédonia en 1675, de Césène, en 1680, de Bénévent, en 1685, élu pape en 1724, il s'acquitta de tous ses devoirs comme évêque, comme souver. pontife, tint plus. synodes, et en 1725 un concile où il confirma la bulle *Unigenitus*, approuva la doctrine des thomistes sur la grâce et la prédestination, et mourut le 21 février 1730, à 81 ans. Ses *Homélies* ont été impr., Rome, 1724-25, 3 vol. in-4, et Florence, 1728, in-fol.

BENOIT XIV (LAMBERTINI), l'un des plus gr. papes qui aient gouverné l'Église, né en 1675 à Bologne, chan. de St-Pierre avec le titre d'archev. de Théodosie, év. d'Ancône en 1727, cardinal en 1728, archev. de Bologne en 1731, fut en 1740 élu success. de Benoît XIII. Il tâcha de calmer les dissensions de l'Église, protégea les arts et les sciences, fonda plus. acad., vengea la mémoire du card. Noris, publia une bulle contre les cérémon. chinoises, et voulut réformer les jésuites. Il était très versé dans l'hist. des antiquités ecclésiast.; et, quoique austère dans ses mœurs, était gai dans sa conversation. Voltaire lui dédia sa tragédie de *Mahomet*, et le pontife accepta cette dédicace. Il mourut en 1758, à 83 ans. Les ouvr. de Benoît XIV, tous écrits en latin, ont été publ. par le P. Emman. de Azevado, Rome, 1747-51, 12 vol. gr. in-4. L'édit. de Bassano, 1788, 15 vol. in-fol., est augm. Dans cette vaste collect. on distingue : le *Traité de la béatification et de la canonisation*, celui du *Sacrifice de la messe*, mais principalement le *Traité des synodes*, l'ouvrage le plus parfait en ce genre, et qui a été réimpr. séparém. dans tous les formats.

BENOIT, écrivain angl., fit ses études à Oxford, embrassa la règle de St-Benoît, devint prieur du monastère de Cantorbéry, reçut en 1177 de Henri II l'abbaye de Péterborough, fut chancelier de Richard Ier, et mourut vers 1200. Outre une *Vie de Thomas Becket*, son ami, citée par Leland avec éloge, mais qui paraît inédite, on a de lui : *De vitâ et gestis Henrici II et Richardi I*, Oxford, 1735, 2 vol. in-8, qui font partie de la belle et rare *Collect.* d'histor. angl. publ. par Hearne (*v.* ce nom).

BENOIT (RENÉ), curé de Paris, connu par son dévouem. à Henri IV, était né près d'Angers, à Savenières, en 1521. Confesseur de Marie Stuart, il accompagna cette princesse, en 1561, à son départ pour l'Écosse. En 1566, il fit paraître une trad. franç. de la *Bible* qui fut censurée par la Sorbonne, à raison de sa ressemblance avec la version de Genève; et plus tard il fut exclu de la faculté de théologie par un décret qui reçut l'approbat. de la cour de Rome. Nommé curé de St-Eustache en 1569, l'autorité qu'il acquit sur ses paroissiens lui fit donner le sobriquet de *Pape des halles*. En 1587 il fut fait profess. royal en théologie au collége de Navarre; et l'année suiv. il eut l'imprudence de réimprimer sa trad. de la *Bible*, précédée de son *Apologie*. C'était une provocat. à ses adversaires, qui recommencèrent à l'accuser d'hérésie. Pour échapper aux persécutions des ligueurs, il alla chercher, en 1591, un asile dans le camp de Henri IV. Il gagna la confiance de ce prince, qu'il contribua beaucoup à faire rentrer dans l'Église, et qui le choisit pour son confess. Présenté par le roi pour l'évêché de Troyes, il ne put obtenir l'expédition de ses bulles, donna sa démiss. en 1604, et mourut à Paris en 1608. Indépendamm. de sa version de la Bible, dont la meill. et la plus belle édition est celle de 1588, 2 vol. in-4, Benoît a publié un gr. nombre d'écrits de controverse et de circonstance; mais on se dispensera d'en donner ici la liste, attendu qu'il n'en est aucun de recherché.

BENOIT (le P. JEAN), né à Carcassonne en 1632, fit ses études à Toulouse, y prit l'habit relig. en 1650, se fit un nom dans le Midi par son talent pour la chaire, et mourut en 1705. Il est auteur d'une *Hist. des Albigeois et des Vaudois*, Paris, 1691, 2 vol. in-12, et d'une *Vie de St Dominique*, Toulouse, 1693, in-12.

BENOIT (ÉLIE), ministre protestant, né à Paris en 1640, réfugié à Delft après la révocation de l'édit de Nantes, y fut pasteur de l'église wallonne, et mourut en 1728. On a de lui plus. ouvrages, le principal est l'*Hist. de l'édit de Nantes*, Delft, 1693-96, 5 vol. in-4. Elle est souvent infidèle, mais les pièces justificatives en sont intéressantes. *Mélanges de remarq. critiq.* (contre Toland), Delft, 1712, in-8, recherch.

BENOIT (le P.), savant maronite, né en 1663 à Gusta dans la Phénicie, alla faire ses études à Rome, et retourna en Orient pour y prêcher la doctrine catholique. L'Église maronite d'Antioche l'envoya une seconde fois en députation à Rome pour y terminer quelques affaires. Il se disposait à retourner dans son pays, lorsque le duc de Florence l'attira dans cette ville pour mettre en ordre les caractères que Ferdinand de Médicis avait fait fondre pour l'impression des livres écrits en langues orientales. Il se fit jésuite à 44 ans, et fut appelé à Rome par Clément XI, pour concourir à la révison des textes sacrés. Il entreprit une édit. de *St Éphrem*, dont le 2e vol. était sous presse lorsqu'il mourut en 1742.

BENOIT (Jérôme), grav., né à Soissons en 1721, mort à Londres en 1770, a gravé des estampes pour les libraires, plus. sujets de batailles et autres.

BENOIT (Michel), jésuite, né à Autun en 1715, dirigea ses études vers les mathémat., l'astron. et la physique, fit partie de la mission de Pékin en 1745, fut chargé par l'emper. Kieng-Long d'exécuter plus. travaux hydrauliq., fit connaître à ce prince les usages du télescope à réflexion, ceux de la machine pneumatique, la gravure au burin et à l'eau-forte, les presses en taille-douce, etc., et mourut en 1774.

BENOIT (Franç.-Albin.-Puzin de la MARTINIÈRE, femme), romancière, né à Lyon en 1724, morte vers 1799, a publ. quelques comédies non représent. et un assez gr. nombre de romans, dont les plus connus sont : *Lettres du colonel Talbert*, 1766, 4 parties in-12; et les *Aveux d'une jolie femme*, 1782, in-12.

BENSERADE (Isaac de), de l'Acad. franç., né en 1612 à Lyons-la-Forêt (Haute-Normandie), dut sa fortune et sa réputat. à l'enjouement de son esprit et à l'ingénieuse facilité avec laq. il comp. des vers pour les personnes distinguées qui figuraient dans les ballets de la cour. Les bienfaits de Louis XIV et ceux de la reine, réunis à des bénéfices qu'il avait obtenus du cardinal Mazarin, lui composèrent un revenu de 12,000 fr., qui le mit en état d'avoir un carrosse, sorte de luxe très rare alors parmi les poètes. Il mourut en 1691. Son sonnet de *Job* et celui de Voiture à *Uranie* divisèrent long-temps les beaux-esprits. Les *OEuvres* de Benserade ont été impr. en 1697, 2 vol. in-12. Cette édit. ne renferme point son *Théâtre*, Paris, 1636-42, in-4, 6 pièces. Les curieux recherchent, mais uniquem. pour les gravures de Leclerc, ses *Métamorphoses d'Ovide en rondeaux*, 1676, in-4, et le *Labyrinthe de Versailles*, 1677, in-4, qui contient les fables de Benserade en quatrains.

BENSI (Jules), peintre génois, né en 1601, mort en 1668, était très habile à rendre les reliefs et la perspective.

BENSI (Bernard), jésuite, né à Venise en 1688, mort en 1760, a publié plus. ouvrages de théolog., dont les plus remarquables sont *Praxis tribunalis conscientiæ*, Bologne, 1742; et *Dissertatio de casibus reservatis*, Venise, 1743. Ce dernier ouvrage fit beaucoup de bruit, et l'aut. en publ. une espèce de rétractation.

BENSON (George), théolog. anglais dissident, pasteur à Abingdon, et ministre d'une congrégation de non-conformistes à Londres, où il mourut en 1762, généralem. estimé pour son esprit de tolérance, son savoir et sa piété, a donné des *Paraphrases* sur les épîtres de St Paul, 1731; une *Hist. de la fondat. du christianisme*, 1756; un *Traité de l'excellence de la relig. chrét.*, 1759, 2 vol. in-8, trad. en lat. et en allem.; des *serm.*, des *lettres*, etc.

BENT (Jean van der), peintre holland., mort en 1690, fut élève de Wouwermans et de van den Velde, et se distingua comme eux dans le paysage.

BENTABOLE (Pierre), avocat à Strasbourg, embrassa les principes de la révolution, et fut nommé député du Bas-Rhin à la convention. Il vota pour toutes les mesures violentes, fut l'antagoniste des girondins, se déclara contre Robespierre au 9 thermidor (6 juillet 1794), flotta depuis entre les divers partis, devint membre du conseil des cinq-cents, s'opposa souvent aux actes du directoire, et mourut à Paris en 1798.

BENT-AICHAH, fille d'Ahmed, poète arabe, cultiva la poésie et l'éloquence, brilla dans les académies de Cordoue, et mourut en 1109 (400 de l'hégyre).

BENTHAM (Thomas), théolog. anglais, né en 1513 dans l'Yorksire, était très versé dans la connaissance des langues lat.. grecq. et hébr.; fut, à cause de son attachem. au protestantisme et de ses actes de violence, destitué de sa place de profess. à Oxford, se retira en Suisse, rentra en faveur sous Élisabeth, qui lui donna l'évêché de Coventry, fut nommé profess. de théologie à Londres, puis créé doct., et mourut dans le comté de Staffort en 1578. Outre quelques ouvrages inédits, on a de lui : *les Psaumes et les livres d'Ézéchiel et de Daniel*, trad. en anglais dans l'édit. de la *Bible*, publ. par ordre d'Élisabeth.

BENTHAM (Jacq.), antiq., né en 1708, d'abord ministre dans les comtés de Cambridge et de Norfolk, puis prébendier du chapitre d'Ély, a donné l'*Hist.* et les *Antiquités* de l'église cathédrale de cette ville, depuis sa fondat. en 675 jusqu'en 1771, Cambridge, 1771, in-4, ouvr. estim. Il mourut en 1794. — Son frère Édouard, mort en 1776, prof. de théologie à Héréfort, a laissé quelques *Sermons* et des *Traités* sans valeur.

BENTHAM (Jérémie), juriscons., publiciste, et économiste angl., fameux par la direct. et par le grand nombre de ses ouvr., né à Londres vers 1735, mort en 1832, presque centenaire, était le doyen des juriscons. européens. La faiblesse de son organe, et plus encore un secret pressentiment des bornes de ce qu'on appelle l'art oratoire, le renfermèrent dans son cabinet. On peut dire qu'il fut possédé de deux idées fixes et supérieures : la réforme des lois et leur classification. Sa première ambition fut de faire justice des opinions de Blackstone : tel est le but des *Fragments sur le gouvernement*, qu'il publia en 1776. Bientôt, portant sa pensée plus haut, et la rendant plus systématique, il mit au jour successivement un *Plan de lois pénales*, une *Introduction à la morale et à la législation*, et des *Traités de législation civile et pénale*, etc. On peut distinguer le *Traité des assemblées représentatives*, suivi du *Traité des sophismes politiques*, et la *Lettre à la convention nationale*. Jérémie Bentham fut l'un des hommes les plus remarquables de sa patrie; tout le monde sait en Angleterre qu'aucun législateur n'a eu plus d'influence que lui dans ce pays depuis trente ans. Il voulut même opérer sur les étrangers; il aimait à offrir ou à donner des projets de codes à la France, à l'Espagne, à l'Amérique. On peut considérer Bentham comme le Bacon du palais : il était protest.

modéré. Cet ingénieux auteur des *Sophismes judiciaires* ou *politiques* ne crut pas déroger, en composant des *Annales d'agriculture*, et la *Traduction*, avec commentaire, du conte du *Taureau blanc*, attribué à Voltaire.

BENTIVOGLIO (Jean), proclamé seigneur de Bologne en 1401, eut un règne très court. Battu par J.-Gal. Visconti dans le mois de juin 1402, il fut massacré par les Bolonais qui s'étaient révoltés contre lui. Depuis cette époque Bologne fut presque toujours en lutte avec la cour de Rome pour défendre ou recouvrer son indépendance.

BENTIVOGLIO (Antoine), fils du précédent, après quinze ans d'exil, obtint la liberté de rentrer dans sa patrie. Le pape Eugène IV, voyant qu'Antoine jouissait de la faveur populaire, le fit décapiter sans jugement en 1435.

BENTIVOGLIO (Annibal), fils d'Antoine, fut mis en 1438 à la tête du gouvernement de Bologne, et, pour s'assurer la protect. du duc de Milan, épousa l'une de ses filles naturelles. Arrêté cependant en 1442, il parvint à s'échapper de la citadelle où il était renfermé, et rentra dans Bologne. Il périt victime d'une conspiration en 1445. Les conjurés, qui avaient prétendu affranchir leurs concitoyens, furent massacrés.

BENTIVOGLIO (Sanche ou Santi), n'avait que 22 ans lorsqu'il fut choisi par les Bolonais pour remplacer Annibal; il gouverna pendant 16 ans avec la plus grande modération, et mourut en 1462, emportant les regrets universels.

BENTIVOGLIO (Jean II), fils d'Annibal, successeur de Santi, qui lui avait servi de père, orna Bologne de plus. édifices somptueux, et protégea les arts et les lettres. Après un règne de 44 ans, il fut chassé par le pape Jules II, et mourut à Milan en 1508.

BENTIVOGLIO (Annibal II et Hermès), fils de Jean II, furent rétablis en 1511 par les Français dans la souveraineté de Bologne; mais après l'évacuation de l'Italie, cette ville se rendit au pape, et les Bentivoglio, réfugiés à Mantoue et à Ferrare, renoncèrent à jamais à leur souveraineté.

BENTIVOGLIO (Hercule), poète distingué, né à Bologne en 1506, fils d'Annibal II, fut élevé à Milan, puis à Ferrare, où il mérita la protection des princes d'Este. Employé dans des négociations délicates, il montra beaucoup de capacité. Il mourut en 1573. On a de lui des *sonnets*, des *stances*, des *églogues*, des *satires*, des *épîtres*, des *comédies*. Ses œuvres (*opere poetiche*) ont été recueillies en un vol. in-12, Paris, 1719.

BENTIVOGLIO (Camille), premier marquis de Gualtieri, petit-fils d'Annibal II, amené de bonne heure en France, fut gentilhomme des rois Henri II et François Ier. Accusé par les ennemis des Guises du meurtre de François de Bourbon, comte d'Enghien, et cité pour un cas encore plus grave par le pape Pie IV, il se rendit en Pologne, et, s'étant distingué contre les Turks, fut récompensé de ses services par Maximilien II, qui l'investit du château de Gualtieri. Alphonse, duc de Ferrare, dont Camille devint généralissime en 1582, érigea sa terre en marquisat pour lui et ses descendants.

BENTIVOGLIO (Gui), card. célèb. comme histor. et comme politiq., né à Ferrare en 1579, fut, à 19 ans, camérier secrét. de Clément VIII, puis successivem. référendaire de Paul V, archevêque de Rhodes, nonce apostolique en Flandre et en France, enfin cardinal. Louis XIII le choisit pour protecteur de la France à Rome : il fut le confident intime d'Urbain VIII, et après la mort de ce pape, on pensait qu'il serait appelé à lui succéder; mais il mourut à l'ouverture du conclave en 1644. L'un des juges de l'illustre Galilée, son maître, il n'avait pas tenu à lui d'empêcher sa condamnation. Il a laissé des *Mémoires* sur ses nonciatures, un *Rec. de lettres*, une *Histoire de la guerre de Flandre*, et des *Mémoires* sur sa vie. Tous ces ouvrages ont été trad. en franc.

BENTIVOGLIO (Hippolyte), né à Ferrare, entra jeune au service de France, et joignit à la science des armes la culture des lettres et des arts. Instruit dans les langues anc. et modernes, il était bon musicien, et avait fait une étude des différentes branches de l'architecture. Il cultiva la poésie dramatique, fut membre de plusieurs académies, et mourut à Ferrare en 1685. On a de lui : *l'Annibale in Capoa; la Filli di Tracia; l'Achille in Sciro; Tiridate*, et des poésies lyriques.

BENTIVOGLIO (Cornelio), card., l'un des fils du précéd., né à Ferrare en 1668, était en 1712 nonce apostol. à Paris, et déploya beaucoup de zèle dans l'affaire de la bulle *Unigenitus*. De retour à Rome, il fut revêtu de la pourpre, fait légat dans la Romagne, etc., et mourut en 1732. Ami des arts, il prononça dans une séance de l'acad. des Arcadiens un discours sur leur utilité morale. Il a trad. en vers *sciolti* la *Thébaïde* de Stace, Rome, 1729, in-4. Cette trad. est estimée. — Bentivoglio (Louis), son frère, orateur et poète, eut la commission import. de réformer l'univers. de Ferrare, y fut présid. de l'acad. des *Intrepidi*, prononça dans div. occasions solenn. des discours très remarq., et mourut à Venise en 1744. Il avait obtenu la grandesse d'Espagne.

BENTIVOGLIO (Mathilde), sœur du précédent, cultiva la poésie, se fit souvent applaudir à l'acad. des Arcades, dont elle était membre, et mourut en 1711.

BENTLEY (Richard), l'un des meilleurs critiques anglais, né en 1661, se fit remarquer de bonne heure par ses progrès dans les langues sav. et par son goût et son talent pour l'érudition critique. Tant qu'il vécut, il ne se fit en Europe presque aucune réimpression d'aut. anciens, que les éditeurs ne s'adressassent à lui pour avoir ses observations. Il en a publ. sur les deux premières comédies d'*Aristophane*, qui prouvent une grande sagacité. Son *Horace* avec des *Comment.*; ses édit. de *Térence* et de *Phèdre*, celle du *Paradis perdu* de Milton agrandirent sa réputat. Bentley, d'abord maître d'école, devint chan. de Worcester et

biblioth. de St-James. Son caract. peu traitable lui fit un gr. nomb. d'ennemis, et lui attira de violentes persécutions. Ses compatriotes rendirent moins de justice à ses talents que les étrangers. Il mourut en 1743. — Thomas, son neveu, mort en 1782, a donné les *Souhaits*, comédie, 1761 ; *Philodamus*, tragédie, 1767 ; le *Patriotisme*, poème satirique inséré dans le *Repository* de Dilly.

BENTLEY (ÉLISABETH), née à Norwich en 1767, a publié en 1791 un *Recueil* de poésies.

BENVENUTI (CH.), jésuite, né à Livourne en 1716, d'abord profess. de philos. à Fermo, remplaça le P. Boscowich dans la chaire de mathémat. au collége romain, où il reprit ensuite ses leçons de philos., qu'il continua jusqu'à la suppress. de la société. Son ouvrage intit. : *Irriflessioni sul jesuitismo* l'ayant forcé de quitter Rome, il se rendit en Pologne, et mourut à Varsovie en 1789. On a de lui deux thèses : *Synopsis physicæ generalis*, 1754; *De lumine dissert.*, 1754, in-4, d'après les principes de Newton.

BENVENUTI (JOSEPH), médecin, né à Lucques en 1728, membre corresp. de la société royale de Gottingue et de plus. autres académies, se fit une réputat. par le succès qu'il obtint en employant le mercure au lieu du quinquina dans le traitement des fièvres épidémiques, et mourut vers 1770. Entre autres ouvrages, on a de lui : *De Lucensium thermarum sale tractatus*, in-8. — *Riflessioni sopra gli effetti del moto à cavallo*, 1760, in-4. — *Dissertatio physica de lumine*, 1761, in-4. — *De rubiginis frumentum corrumpentis causâ et medelâ*, 1762. — *Observationum medicarum quæ anatomiæ superstructæ sunt collectio prima*, 1764.

BENZEL DE STERNAU (A.-F. de), administrat., né en 1738, conseiller à 19 ans de l'électeur de Mayence, refusa les offres de l'empereur pour l'attirer à Vienne, devint chancel.-d'état, réforma les écoles, diminua le nombre des couvents, réorganisa l'univers. de Mayence, et mourut en 1784, laiss. la réputat. d'un homme intègre et éclairé.

BENZÉLIUS (ÉRIC), archevêque d'Upsal, né en Suède en 1642, professa la théolog. et donna des leçons à Charles XII, qui lui conserva toujours de l'affection. Il dirigea l'édit. de la *Bible* en suédois qui conserve le nom de ce prince, et mourut en 1709. On a de lui : un *Abrégé de l'hist. ecclésiast.*; des *Dissert. sur des sujets de théologie et d'hist. ecclésiast.*, et la *Traduction latine de plusieurs homélies de St Jean-Chrysostôme*. Marié deux fois, il avait eu 13 enfants; trois de ses fils, dont les articles suivent, lui succédèrent dans l'archev. d'Upsal.— Éric, né en 1675, écrivit sur plus. objets de théologie, d'antiquité et d'histoire, fonda la société des sc. d'Upsal, qui est la plus ancienne acad. du Nord, fut l'un des premiers associés à l'acad. de Stockholm, fondée en 1739, et mourut en 1744. — Jacob, son frère, mort en 1747, est connu par un *Abrégé de théologie*, une *Description de la Palestine*, et quelq. autres *ouvrages*, tous écrits en latin. — Henri, frère des précéd., né en 1689, se trouvait à Bender à l'époque où Charles XII y était retenu. Ce prince le désigna pour parcourir les contrées de l'Orient avec quelques savants. Benzélius, après avoir visité l'Archipel, la Syrie, la Palestine et l'Égypte, revint en Suède par l'Italie, l'Allemagne et la Hollande, fut nommé profess. de théolog., évêque de Lunden, puis archevêque d'Upsal, et mourut en 1758. Le journal de ses voyages est conservé en MS. à Upsal.

BENZIO (TRYPHON), né vers le commencement du 16e S., dans la ville d'Allise, fut secrétaire de plusieurs papes et en particulier de Jules III, qui lui confia des affaires importantes. Il mourut après 1571. Ses *poésies* lat. et ital. ont été recueillies dans les *Rime di diversi nobili poeti toscani* et dans les *Carmin. illustr. poetar.*

BENZIO (MAXIMILIEN-SOLDANI), sculpteur florentin, né en 1658, réussissait surtout dans le fini des bas-reliefs.

BENZONI (VENTURINO), souverain de la ville de Crême, d'une famille qui y gouvernait depuis 1258, fut, en 1310, contraint par l'empereur Henri VII d'abdiquer. Il recouvra le pouvoir peu après la mort de ce prince; mais sa patrie, trop faible pour le soutenir, se soumit à un Visconti, seigneur de Milan. — Georges BENZONI, l'un de ses descend., parvint à recouvrer en 1403 la souveraineté de Crême, qu'il garda jusqu'en 1410, où le duc de Milan s'en empara définitivement. Ne conservant plus aucune autorité, il s'engagea au service de Venise, qui inscrivit sa famille sur le livre d'or.

BENZONI (JÉRÔME), Milanais, né vers 1519, voyagea en Amérique, où il recueillit un grand nombre d'observations; à son retour, il les publia sous le titre de la *Storia del Mondo-Nuovo*, Venise, 1665, in-8, trad. en lat. et en franç.

BEOLCO ou BIOLCO (ANGE), poète, surnommé *il Ruzante* (le folâtre), né à Padoue vers 1502, s'appliqua à bien saisir le caractère des paysans, et se fit une réputation en composant dans le dialecte padouan cinq comédies intit. : *la Piovana*, l'*Anconitarra*, la *Moschetta*, la *Fiorina* et la *Vaccaria*. Ces pièces, dans lesquelles l'auteur jouait un rôle, eurent un très grand succès; elles ont été réunies sous le titre de *Tute l'opere del famosissimo Ruzante*, Venise, 1565, in-8; 1584, in-12; et Vicence, 1617, in-8. Les deux dernières éditions contiennent, outre ses *comédies*, des *dialogues* et des *discours* en langue rustique. Beolco mourut en 1542, à 40 ans.

BÉOTIENS, habitants de la Béotie, passaient pour être lourds et stupides. Ils ne commencèrent à s'illustrer que sous Épaminondas et Pélopidas. Ils enlevèrent alors pour quelque temps la suprématie aux Spartiates. — V. THÉBAINS.

BÉRARD (PIERRE), apothicaire au 17e S., a laissé un MS. intit. : *Theatr. botanicum*, 7 vol. in-fol., que l'on voit à la biblioth. de Grenoble.

BÉRARD (FRÉDÉRIC), professeur d'hygiène à la faculté de Montpellier, associé de l'académie royale de Paris, né en 1789, et mort le 16 avril 1828 à Montpellier, prit pour thèse inaugurale :

Plan de médecine naturelle, ou la *Nature considérée comme médecin, et le médecin considéré comme imitateur de la nature.* Pendant un séjour à Paris, il travailla au *Dictionnaire des sciences médicales*, où il critiqua le système de Gall, et donna le tableau de la doctrine analytique fondée à Montpellier par Barthèz et Dumas. Revenu dans cette ville, il se voua à l'enseignem. particulier de la médecine. On a de lui un ouvr. sur la *Différence de la variole et de la petite-vérole*, un vol. in-8. De retour à Paris, il y publia avec Rouzet le travail de Dumas sur les *Maladies chroniques.* Il fit paraître aussi la *Doctrine des rapports du physique et du moral*, et une *Lettre* inédite de Cabanis *sur les Causes premières.* L'univ. le nomma, peu de temps avant sa mort, à la faculté de Montpellier. Bérard s'est montré, dans la *Revue médicale*, l'un des adversaires de Broussais.

BÉRARDI (Ch.-Sébastien), canoniste, né en 1719 à Oneille, profess. à l'univ. de Turin, mort en 1766, a publ. des *Dissertat* de droit, 1752, 4 vol. in-4. Son successeur, l'abbé Baudisson, est l'édit. de ses *Instituts de droit canonique*, 2 vol. in-8.

BÉRARDIER (Denis), prêtre, né à Quimper, grand-maître du collége Louis-le-Grand, député du clergé de Paris à l'assemblée constituante, signa la protestation du 12 septembre 1791, et mourut en 1792. On a de lui : *Principes de la foi sur le gouvernement de l'Église en opposition à la constitution civile du clergé*, in-8, réimprimés 14 fois.

BÉRARDIER DE BATAUT (Fr.-Jos.), d'une autre famille que le précéd., né à Paris en 1720, mort en 1794, avait professé la rhétorique au collége du Plessis. On a de lui : un *Précis de l'Hist. universelle*, 1766, in-12, réimpr. plus. fois, et une médiocre traduct. en vers de l'*Anti-Lucrèce* du card. de Polignac, 1786, 2 vol. in-12.

BERARDO (Jérôme), noble Ferrarais, s'attira par ses talents la faveur des ducs Hercule et Alphonse I[er]. On a de lui la traduction en vers ital. de deux coméd. de Plaute : *la Mostellaria*, et *la Casina*, Venise, 1530, in-8.

BERAUD (Laurent), jésuite, né à Lyon en 1703, y professa depuis 1740 les mathémat., et remplit en même temps les fonct. de direct. de l'Observat. et de garde du médailler. Admis à l'acad. de cette ville, il enrichit ses rec. de nombr. observations météorologiq. et de mémoires sur les éclipses lunaires, sur les rapports entre les effets de l'aimant, du tonnere et de l'électricité; d'autres sur la végétation, l'évaporation des liquides, l'ascension des vapeurs, etc. Il remporta plus. prix aux acad. de Bordeaux et d'Angers, fut nommé correspondant de l'acad. royale des sciences, forma d'illustres élèves, parmi lesq. il suffit de citer Montucla, et mourut en 1777, de chagrin de la suppress. des jésuites.

BÉRAUDIÈRE (Franç. de la), né vers la fin du 16[e] S. à Poitiers, d'abord conseiller au parlem. de Paris, devenu veuf, embrassa l'état ecclésiast., fut nommé év. de Périgueux en 1614, fit dans son diocèse plus. fondat. utiles, et mourut en 1646. On a de lui un recueil intit. : *Otium episcopale*, 1635, in-4.

BÉRAULD (Nicolas), né en 1475 à Orléans, précepteur de l'amiral Coligny, composa quelques opusc. qui suffirent alors pour lui faire une réputation, donna une édit. des *OEuvres de Guillaume*, év. de Paris, 1516, in-fol.; de l'*Hist. naturelle* de Pline, et mourut en 1550.

BÉRAULD (François), fils du précéd., calviniste, fut successivem. profess. de langue grecque à Montbéliard, Lausanne, Genève, et mourut à La Rochelle après 1571. On a de lui des poésies grecques et lat., et la traduct. lat. des deux liv. d'Appien, *des guerres d'Annibal*, dans l'édition d'Henri Estienne, 1592, in-fol.

BÉRAULT (Michel), profess. de théologie à Montauban, est connu par les conférences qu'il eut à Mantes en 1593, avec le card. Duperron, contre lequel il publia, en 1598, une *Briève et claire défense de la vocation des ministres de l'Évangile.*

BÉRAULT (Claude), successeur de d'Herbelot dans la chaire de syriaque au collége royal de Paris, donna l'édit. de Stace *ad usum delphini*, Paris, 1685, 2 vol. in-4, et mourut en 1705.

BÉRAULT-BERCASTEL (Ant.-Henri), histor. élégant et judic., né vers 1720 dans le diocèse de Metz, jésuite, quitta la société du consentement des supérieurs, obtint la cure d'Ornerville près de Rouen, puis un canonicat du chap. de Noyon, et mourut vers 1794. Il doit toute sa réputat. à son *Hist. de l'Église*, 1778 et ann. suiv., 24 vol. in-12. Elle obtint un succès qui s'est soutenu, et a été réimpr. plus. fois in-8, avec une continuat. On cite encore de l'abbé Bérault *la Conquête de la Terre-Promise*, poème, 1767, 2 vol. in-12, et quelques poésies peu remarquables.

BERCH (Ch.-Reinhold), numismate et économiste suédois, conseiller de la chancell. à Stockholm, mourut en 1777. On a de lui, en suédois : *Description des médailles et des monnaies de la Suède*, et *Hist. des rois et des hommes célèbres de ce pays d'après les médailles.*

BERCH (André), de la même famille, fut profess. d'économie à Upsal et membre de l'acad. de Stockholm, et mourut en 1774. Il a donné : *Économie rurale de l'Angermanie*, Upsal, 1747, in-8. — *De la Wesmanie*, ibid., 1749. — *Tr. de la culture du lin*, ibid., 1753, in-4.

BERCHENY, famille origin. de Transylvanie, qui s'établit en Hongrie en 1635, et fut pend. quelq. temps très attachée à la maison d'Autriche. Mais, en 1700, Nicolas Bercheny s'unit contre elle avec Ragostky, et ravagea, à la tête d'une armée de 50 à 60 mille hommes, la Moravie, la Silésie et l'Autriche ; ayant éprouvé de fréquents revers, la confédérat. fut dissoute, et Bercheny se réfugia en Turquie, où il mourut en 1725.

BERCHENY (Ignace), fils du précédent, servit d'abord dans la compagnie des gentilsh. hongrois du prince Ragotsky, et vint ensuite en France, où

il obtint le bâton de maréchal. Un régim. de hussards a porté son nom jusqu'en 1790.

BERCHEURE ou BERCHOIRE (Pierre), savant bénédictin et prieur de St-Éloi à Paris, mort en 1362, avait comp. un gr. nombre d'ouvr. qui sont perdus; ceux qui nous restent sont: *Dictionarium morale utriusque Testamenti*, Strasbourg, 1474, in-fol., réimpr. plus. fois dans le 15e S., qui suppose de vastes connaissances; *Tite-Live*, translaté du latin en franç., Paris, 1515, 3 vol. in-fol.

BERCKMANS (Henri), peintre holland., né en 1629, bon dessinat. et coloriste, acquit une grande réputat. et une fortune considér. par son talent pour le portrait.

BERCKRINGER (Daniel), prof. de philosophie en 1640, et d'éloquence à Utrecht en 1648, mort en 1667, a donné: *Exercitationes ethicæ œconomico-politicæ*, Utrecht, 1664. — *Dissertatio de cometis*, ibid., 1665, in-12.

BERCY ou BERSIL (Hug. de), poète franç. du 13e S., est aut. d'un poème satirique: la *Bible d'Hug. de Bersil*, qu'on a confondu avec un autre de Guyot de Provins qui porte le même titre. Ces deux poèmes ont été impr. dans l'édit. des *Fabliaux et contes* publ. par Meon, Paris, 1808, 4 vol. in-8.

BÈRE (Louis), théolog. catholique, né à Bâle vers la fin du 15e S., fut en 1526 un des 4 présid. des confér. de Bade sur la religion. Il mourut en 1554 à Fribourg, où il s'était retiré lorsque les protestants eurent le dessus à Bâle. On a de lui: *De christianâ præparatione ad mortem, Quorumdam psalmorum expositio*, Bâle, 1551.

BÈRE (Oswald), méd., né à Francfort en 1472, mort à Bâle en 1567, a écrit: *Commentaire sur l'Apocalypse de St Jean; De veteri et novâ fide; Catéchisme pour la foi et pour les mœurs*, tiré de Cicéron, Quintil. et Plutarque.

BEREGANI (Nic.), poète, né en 1627 à Vicence, d'une famille qui plus tard fut agrégée à la noblesse de Venise, fut fait à 19 ans chevalier de St-Michel, partagea sa vie entre la culture des lettres et le barreau, où il acquit une réputation, et mourut à Venise en 1713. Outre une *trad.* en vers de Claudien, Venise, 1716, 2 vol. in-8, on a de lui plus. drames mis en musique, parmi lesqnels on distingue: *Giustino*, ibid., 1683, in-12; des *poésies* sacrées, héroïques et morales, qui ne manquent ni de facilité, ni d'élégance, mais se ressentent du goût corrompu de son siècle.

BÉRENGER Ier, roi d'Italie, fils d'Éberard, duc de Frioul, et de Gisèle, fille de Louis-le-Débonnaire, fut déclaré roi d'Italie par les états du roy., vers 883, lors de la décadence de l'empire de Charlemagne. Il eut alternativem. pour compétiteurs, Guido et Lambert, son fils, ducs de Spolette, Arnolphe, roi de Germanie, Louis, fils de Boson, roi d'Arles et de Provence, qui se firent tour à tour reconnaître rois, et dont il se délivra par son habileté et sa valeur. En 915, Bérenger reçut du pape Jean X le titre d'emper., et chassa les Sarrasins de l'Italie-Méridionale. Mais après 36 ans de règne, les grands, jaloux de son autorité croissante, lui suscitèrent un 5e compétiteur. Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane, le vainquit avec le secours du comte Boniface, et l'enferma dans Vérone, où il fut assassiné, l'an 924. Il avait toutes les qualités d'un gr. roi; mais le temps malheureux où il vécut les rendit inutiles et les tourna presque contre lui.

BÉRENGER II, roi d'Italie, petit-fils du précéd., était marquis d'Yvrée, lorsque la tyrannie de Hugues, roi d'Italie et d'Arles, le força de se réfugier en Allemagne. Avec le secours d'Othon-le-Grand, il s'empara d'une partie de l'Italie, dont il se fit déclarer roi en 950. Mais Othon ayant fait des états de Bérenger un fief de l'empire, et s'étant réservé la Marche de Vérone, qui lui ouvrait l'entrée du pays, Bérenger se révolta contre lui. Ludolphe, fils d'Othon, entra dans la Lombardie en 956, et la conquit presque entièrement. Quatre ans après, Othon vint lui-même en Italie, s'empara de Bérenger et l'envoya prisonnier à Bamberg, où il mourut en 966.

BÉRENGER, fameux archid. d'Angers, né à Tours au commencem. du 11e S., fut disciple du célèbre Fulbert de Chartres, et fit de gr. progrès dans la grammaire, la dialectique, et l'éloquence, dont il donna lui-même bientôt des leçons. Piqué de voir son école abandonnée pour celle de Lanfranc, il imagina de se distinguer par des opinions singulières, et attaqua le mystère de l'eucharistie. Il fut successivem. condamné et excommunié dans les conciles de Rome et de Verceil, en 1050, et dans celui de Paris, qui le priva de ses bénéfices. Condamné de nouv. dans un concile de Rome en 1059, réfuté et confondu par Abbon et Lanfranc, il abjura ses erreurs et brûla ses livres; mais à son retour en France, il recommança à dogmatiser. Il reconnut enfin de bonne foi ses erreurs dans le concile de Rome, 1078, et se livra aux exercices de la plus rigoureuse pénitence dans l'île de St-Cosme près de Tours, où il mourut en 1088, à 90 ans. La plupart de ses ouvr. sont perdus; ceux qui nous restent se trouvent dans les œuvres de Lanfranc, et dans les *collections* des PP. d'Achery et Martenne.

BÉRENGER (Pierre) de Poitiers, dit *le Scolastique*, disciple d'Abailard, est auteur d'une *Apologie* de son maître au sujet de sa condamnat. au concile de Sens.

BÉRENGER DE PALASOL, troubad. du 12e S., né dans le Roussillon, composa des *pièces de vers* et des *chansons* pleines de sentiment et de naturel. Raynouard en a publié quatre dans le *Choix de poésies*, III, 231.

BÉRENGER (Raimond), gr.-maître de St-Jean-de-Jérusalem, en 1365, d'une ancienne famille de Dauphiné, réunit ses forces à celles du roi de Chypre contre les corsaires égyptiens, qui infestaient ces parages, prit Alexandrie en Égypte, la brûla, et s'empara de Tripoli. Il apaisa ensuite les troubles élevés en Chypre par la mort du roi Pierre, assassiné par ses frères, travailla à rétablir la discipl. dans son ordre, y introduisit une réforme devenue

nécessaire, qui fut sanctionnée par Urbain V, et mourut à Rhodes en 1373.

BÉRENGER (Jacq.), méd. et anatom. du 16e S., né à Carpi, dans le duché de Modène, ce qui lui a fait donner le nom de *Carpi* par plus. biographes, fut un des prem. qui traitèrent le mal vénérien par les frictions mercurielles, et gagna par ce moyen de gr. richesses. Banni de Bologne sur des imputat. calomnieuses, il vint habiter Ferrare, et il y mourut en 1550. On a de lui : *De calvæ sive cranii fracturâ*, Bologne, 1518, in-4. — *Isagogæ breves in anatomiam human. corpor.*, 1523, in-4. — *Comment. super anatom. Mundini*, 1521, in-4. Ces trois ouvr. ont été réimpr. plus. fois.

BÉRENGER DE LA TOUR, poète franç., né dans le Vivarais, mort en 1559, a publié : *le Siècle d'or*, et autres *poésies div.*, Lyon, 1551, in-8. — *La Choréide*, ibid., 1556. — *L'Amie des Amies*, imitat. de l'Arioste, 1558, in-8. — *L'Amie rustique et autres vers divers*, 1558. Ce dern. vol. est recherché des amat. de notre anc. poésie.

BÉRENGER (J.-P.), histor., né à Genève en 1740, de la classe des natifs, c.-à.-d. d'origine étrangère, réclama pour eux l'égalité des droits politiq.; mais il ne put y réussir et fut exilé en 1770. Il se retira à Lausanne, où il travailla à la composit. de ses nombr. écrits. De retour dans sa patrie, il y continua ses trav., et mourut en 1807. Ses ouvr. les plus import. sont : *Hist. de Genève depuis son origine*, 1772-73, 6 vol. in-12. — *Collection abrégée des voyages faits autour du monde*, 9 vol. in-8. — *Géographie* de Busching, revue et augm., Lausanne, 1779, 12 vol. in-8. — Une édit. du *Dictionn. géograph.* de Vosgien, 1805, in-8.

BÉRENGER (Laurent-Pierre), né à Riez en 1749, profess. de rhétor. au collége d'Orléans, puis successivem. prof. à l'école centrale, au lycée de Lyon, et enfin inspect. de l'acad., mort en 1822, était membre d'un gr. nombre de sociétés littér. et correspond. de l'Institut. On lui doit plus. ouvr. parmi lesq. on citera : *Nouveau règne*, poème, 1774, in-8. — *Le Portefeuille d'un troubadour*, Marseille et Paris, 1782, in-8. — *Éloge de l'abbé de Reyrac*, Orléans, 1783, in-8. — *Voyage en Provence*, ibid., 1783, in-12. — *Les Soirées provençales*, Marseille, 1819, 2 vol. in-12. — *Le Mentor vertueux*, etc., Lyon, 1788; Paris, 1808, in-12. — *Rec. amusant de voyages* en vers et en prose, 9 vol. in-12. — *La Morale en action*, 1785. — *La Morale en exemples*, 1801. — *Fablier de la jeunesse*, etc.

BÉRENGÈRE, fille de Raimond IV, comte de Barcelone, épouse d'Alphonse VIII, roi de Léon, en 1128, fut célèbre par son esprit, sa beauté, et par une fermeté au-dessus de son sexe. S'étant renfermée dans Tolède, pour défendre cette ville contre les Maures, elle monta sur le rempart et leur reprocha de venir assiéger une femme lorsque la gloire les appelait à défendre Oréga, que le roi son époux assiégeait en personne. Non moins galants que braves, les cheval. maures se retirèrent en célébrant ses vertus et sa beauté. Elle ne fut pourtant pas aussi heureuse qu'elle méritait de l'être, et mourut en 1159, avec la douleur de s'être vu préférer une rivale.

BÉRENGÈRE, fille aînée d'Alphonse III et sœur de l'illustre Blanche de Castille, fut répudiée en 1209 par Alphonse IX, roi de Léon, son mari, sous prétexte de parenté. Déclarée régente par les états de Castille pendant la minor. de son frère Henri Ier, elle abdiqua en faveur du comte de Lara, qui la bannit du roy.; elle y rentra après la mort de son frère, auquel elle succéda, remit la couronne à son fils aîné Ferdinand, et mourut en 1244.

BÉRÉNICE, nom commun à plus. princesses, la plupart égyptiennes.

BÉRÉNICE, reine d'Égypte, femme de Ptolémée-Soter, avait eu d'un prem. mariage un fils nommé Magas, à qui elle procura le gouvernement de la Cyrénaïque.

BÉRÉNICE, fille de Ptolémée-Philadelphe, épousa Antiochus-Théos, roi de Syrie, après qu'il eut répudié Laodice, sa prem. femme. Celle-ci, ayant été rappelée par Antiochus, se vengea de sa rivale en la faisant assassiner ainsi que ses enfants, l'an 248 av. J.-C.

BÉRÉNICE, autre fille de Ptolémée-Philadelphe, épousa son frère Ptolémée-Évergète, roi d'Égypte. En exécution d'un vœu qu'elle avait fait, elle consacra sa chevelure à Vénus. Cette chevelure ayant disparu du temple, l'astronome Conon publia par flatterie qu'elle avait été changée en astre, et donna le nom de chevelure de Bérénice à une constellat. qui depuis a retenu ce nom. Bérénice fut mise à mort par l'ordre de son propre fils, Ptolémée-Philopator, l'an 216 av. J.-C.

BÉRÉNICE, reine d'Égypte, fille de Ptolémée-Lathyre, succéda à son père, l'an 81 av. J.-C., et fut mise à mort par Ptolémée-Alexandre, son mari, 19 jours après son mariage.

BÉRÉNICE, reine d'Égypte, fille de Ptolémée-Aulète, détrôna son père, étrangla Séleucus son mari, et épousa en secondes noces Archélaüs, prince de Comane. Son père, étant remonté sur le trône, la fit mourir, l'an 55 av. J.-C.

BÉRÉNICE, princesse juive, sœur d'Hérode-le-Grand, épousa Aristobule, fils d'Hérode, et excita le roi à faire périr son époux.

BÉRÉNICE, reine des Juifs, fille d'Hérode-Agrippa, épousa Polémon, roi de Cilicie, et inspira, dit-on, une si violente passion à Titus, que ce prince l'aurait épousée s'il n'avait craint de déplaire aux Romains. La séparation des deux amants est le sujet d'une tragédie de Racine.

BÉRÉNICIUS, aventurier qui parut en Hollande vers 1670, était, d'après les bruits du temps, un religieux apostat; il gagnait sa vie à ramoner les cheminées et à repasser les couteaux; il mourut d'ivresse. Quelques contempor. lui attribuent des talents extraordin., et disent qu'il parlait avec facilité le grec, le latin, le franç., l'ital. et le holland., savait par cœur Homère, Horace, Aristophane, Cicéron et les deux Pline, et mettait sur-le-champ en vers ce qu'on lui disait en prose. On le croit auteur d'un ouvr. intit. : *Geogarchonismachia.*

BERG (Matth. van den), peintre hollandais, né en 1615, prit des leçons de Goltzius et de Rubens, qui se l'attacha et lui confia la direct. de ses affaires. Privé du génie qui invente, il fut bon copiste, excellent dessinateur, fut admis dans la corporat. des peintres en 1646, et mourut l'année suivante à 32 ans.

BERG (Jean-Pierre), philologue et oriental., né en 1737 à Brême, professa avec distinction la théologie dans l'univ. de Duisbourg, où il mourut en 1800. Le seul ouvr. que l'on connaisse de lui est le *Specimen animadversionum philologicarum ad selecta veteris Testamenti loca*, Leyde, 1761, in-8; il a eu beaucoup de part aux *Symbolæ litterariæ Duisburg.*, La Haye et Duisbourg, 1786, 4 parties in-8.

BERGA (Antoine), méd., professeur à Mondovi, puis à l'univ. de Turin, vivant en 1579, a publié plus. ouvr. cités par Mazzuchelli, entre autres un *Disc.* en ital. sur l'étendue de la terre et des mers.

BERGALLI (Charles), mineur conventuel, professeur de théol. à Palerme, sa patrie, se distingua dans la prédication, et mourut en 1679. Il a publ. une thèse : *De objecto philosophiæ*, Pérouse, 1649, in-4, et laissé des poésies MSs.

BERGALLI (Louise), femme poète, né à Venise en 1703, s'est fait un nom par ses talents. A 35 ans, elle épousa Gasp. Gozzi dont elle eut cinq enfants, se partagea entre ses devoirs et la cult. des lettres, et mourut vers 1760. Outre des trad. en prose de Térence et de Racine, Venise, 1733 et 1737, des *Amazones* de Mme Dubocage en vers martelliens, ibid., 1756, on lui doit plus. tragédies et drames en musique, Venise, de 1720 à 1750.

BERGAMASCO (J.-B. CASTELLO, dit IL), de la ville de Bergame, sa patrie, élève de Michel-Ange, contribua beauc. à naturaliser en Espagne le goût mâle et fier de ce gr. maître, et mourut à Madrid en 1570. Ses deux fils, Granello et Fabrice, excellaient dans le genre grotesque, et décorèrent le palais de l'Escurial.

BERGAMINI (Ant.), poète, né à Vicence en 1666, mort vers 1745, joignit au talent de la poésie la connaissance des mathématiques, de l'astron. et des langues anc. Ses *Poésies* ont été impr. avec celles de Marano, son ami, Padoue, 1701, in-12.

BERGANO (George-Josse), poète lat., est aut. d'un poème en vers hexamètres intit. : *Benacus*, Vérone, 1546, in-4, avec une carte représent. les contours de ce lac (aujourd'hui le lac Garda), célébré par Virgile et Catulle. Le poème de Bergano, très rare, est recherché des curieux.

BERGANTINI (Jean-Pierre), littérateur, né à Venise en 1685, entra chez les théatins en 1711, fut secrét. de l'ordre à Rome, se livra à la prédication et à la cult. de la poésie, enrichit la littérat. ital. de traduct. en vers du poème de de Thou, *De re accipitrariâ;* de l'*Ixeuticon* de Bargeo, Venise, 1735, in-4; du *Prædium rusticum* de Vanière, 1748, in-8; et de l'*Anti-Lucrèce* de Polignac, Vérone, 1752, in-8. Il avait composé un *Dictionn.* ital. plus complet que celui de la *Crusca;* mais il est resté inéd. (*v.* Mazzuchelli, 11, 946). Bergantini mourut vers 1760.

BERGASSE (Nicolas), publiciste, né à Lyon en 1750, mort à Paris en 1832, fit ses études à l'Oratoire, et sous la protection de Montazet, archev. de Lyon, professa la rhétorique à Condom et à Auch, d'où il revint à Lyon se faire recevoir avocat. Il prononça à 22 ans, en 1772, un *Discours sur l'honneur*, et en 1774, un *Discours sur l'humanité dans l'administration de la justice criminelle*, que Servan venait de mettre à la mode. A 24 ans, il écrivit un morceau sur les *Préjugés*, à la façon de Dumarsais. C'est à la faveur de ces essais philosophiques ou judiciaires, qu'il vint à Paris, vers le temps de la révolution. Il eut la faiblesse de s'occuper du magnétisme à la suite de Mesmer. Bergasse eut occasion de se faire connaître dans un procès fameux. Il se trouva que Kornmann était son parent. Il fut écrasé, mais il le fut par Beaumarchais, et c'était là une bonne fortune. Le tiers-état de Lyon députa Bergasse en 89 aux états-génér. Là il publia des *Lettres sur les États*, des brochures pour ou contre la division des provinces, sur les *Crimes de haute trahison*, la *Liberté du commerce*, etc., etc., et principalement sur les *Assignats*, dont on peut le considérer comme le véritable dépréciateur. Il paraît avoir été un des collaborateurs de Peltier dans les *Actes des apôtres*. Bergasse fut un homme modéré à la constituante. L'assemblée ayant exigé de ses membres le serment de maintenir la constitution, qui n'était pas même achevée, il la quitta dès le mois d'octobre, déclarant qu'il ne voulait pas se soumettre à une constitution avant qu'elle existât. Jeté dans les prisons de Tarbes, où il avait été chercher un asile pendant la terreur, puis conduit à Paris, c'est à la Conciergerie qu'à la prière du jeune Darmaing, dont le père avait péri victime du conventionnel Vadier, Bergasse composa un de ses plus remarquables écrits, fit décréter d'accusation le conventionnel qu'il dénonçait, et ordonner la restitution des biens aux familles des condamnés. La mort l'attendait, lorsque le 9 thermidor sauva sa vie sans briser ses fers. Rendu enfin à la liberté, il s'occupa tout entier d'un ouvrage intitulé : *Des êtres et de leurs destinées*, dont quelques fragm. parurent sous l'empire. Dans un *Mémoire* pour Le Mercier, Bergasse appelle Napoléon *le plus grand homme de son siècle*. A la restauration, il publia un écrit où il signalait, comme inconciliable avec le droit des Bourbons la monarchie contractuelle proposée par le sénat. La consécration des ventes de biens nationaux par la charte lui semblait aussi une injustice. Traduit sur les bancs de la cour d'assises à l'occasion de son *Essai sur la propriété*, son acquittement fut proposé même par le ministère public. Depuis lors, Bergasse n'exista plus que pour l'étude. L'empereur Alexandre, qui voulut le voir en 1815, eut avec lui une sorte de correspondance qui contribua peut-être à quelques résolutions du congrès de Vérone. Charles X lui fit une pension que Louis XVIII ne lui avait pas accordée.

Une des ordonnances du 25 juillet 1830 l'éleva même au rang de conseiller-d'état.

BERGE (Franç.-B., baron), lieutenant-général d'artillerie, gr.-offic. de la Lég.-d'Honneur, né à Collioure en 1779, était entré à l'école polytech. à sa fondation. Après avoir fait les campagnes d'Égypte, de Prusse, de Pologne et d'Espagne, il fit partie, en 1814, de la commission chargée de classer les places de guerre. Commandant de l'école d'application à Metz, de 1816 à 1823, de l'artillerie de l'armée des Pyrénées-Orientales en 1823, et la même année employé dans la guerre d'Espagne, il commanda dans l'importante affaire du 27 août devant Tarragone, continua de servir comme inspecteur-général, et mourut à Paris en 1832.

BERGEDAN (Guill. de), troubadour catalan, auteur de *Poésies* licencieuses, eut beauc. d'avent. en guerre et en amour, et fut tué par un soldat vers le milieu du 13e S.

BERGEN (... van), peintre, né à Bréda vers 1670, avait un gr. goût de dessin et un bon coloris; mais comme il mourut fort jeune, ses tabl. sont extrêm. rares. Descamps cite de lui une *Ste Famille* dans le genre de Rembrandt.

BERGEN (Thierry van), né à Harlem, élève d'Adrien van den Velde, excella comme lui dans les *paysages* avec des *animaux*. On voit au musée royal de ses tabl.; ils sont bien composés et d'une bonne couleur, mais d'une touche molle.

BERGEN (Ch.-Aug. de), né à Francfort-sur-l'Oder en 1704, élève de Boerhaave, fut reçu méd. dans sa patrie en 1731, y professa avec distinct. l'anatomie et la botanique, et mourut en 1760. On a de lui : *Icon nova ventriculorum cerebri*, Francfort, 1734. — *Methodus cranii ossa dissuendi*, ib., 1741, in-4. — *Pentas observationum*, ibid., 1743. — *Elementa physiologiæ*, Genève, 1749, in-8. — *Flora francofurtana*, 1750, in-8.

BERGENHIELM (Jean de), chancelier de Suède, né en 1629, professa l'hist. à l'univ. d'Upsal, fut en 1699 ambassad. en Russie, cultiva les lettres au milieu des agitations des cours, et mourut en 1704. On a de lui : *Poemata* et *Epigrammata*, 1693; un *ouvr.* latin relatif à la ligue des puissances du Nord contre Charles XII, 1700.

BERGER (Claude), fils d'un habile médecin de Paris, succéda en 1709 au célèbre Fagon, dans la place de prof. de chimie au collége de France, et mourut en 1712. Il était de l'acad. des sciences, où Fontenelle lut son éloge.

BERGER (Jean-Henri de), juriscons., né à Géra en 1657, professa le droit à Wittemberg, fut conseiller à Dresde, et mourut à Vienne en 1732, conseiller aulique de l'empire. Ses princip. ouvr. sont : *Electa processûs executivi, processorii, provocatorii et matrimonialis*, Leipsig, 1705, in-4. — *Electa disceptationum forensium*, 1738, 3 vol. in-4. — *Electa jurisprudentiæ criminalis*, Leipsig, 1705, in-4, etc.

BERGER (J.-Godefroy de), frère du préced., méd., né à Hall en 1659, mort en 1736, profess. à l'univ. de Wittemberg, a publ. : *Physiologia medica*, etc., Witt., 1701; Francfort, 1737, in-4. — *De Thermis Carolinis comment.*, etc., Witt., 1709, in-4, en allem., Dresde, 1709, in-8, 1711, in-4.

BERGER (J.-Guillaume de), son frère, profess. d'éloquence à Wittemberg, conseiller aulique d'Auguste II, roi de Pologne, mort en 1751, a donné de savantes *Dissert.* sur l'histoire et la littérature ancienne : *De antiquâ poetarum sapientiâ*, 1699, in-4. — *De Mysteriis Cereris et Bacchi*, 1723, etc.

BERGER (Christ.-Henri de), cons. aul. impér., mort à Venise en 1757, est aut. d'un traité sav. et curieux intit. : *de Personis seu larvis commentatio*, Francfort, 1723, in-4, fig.

BERGER (Théod.), prof. de droit et d'hist. à Cobourg, mort en 1773, a donné (en allem.) : *Hist. univ. synchronistique* des princip. états de l'Europe, depuis la créat. jusqu'à nos jours, Cobourg, 1729, in-fol., continuée par Jæger, 1781, in-fol.

BERGER (J.-Godefroy-Emmanuel), théologien, né dans la Haute-Luzace en 1773, mort en 1803, a publ. plus. ouvr. en allem. Le plus connu est l'*Hist. de la philos. des religions*, ou *Tableau histor. des opinions des penseurs de tous les temps sur Dieu et la religion*, Berlin, 1800, in-8.

BERGER (Johan-Érich de), profess. de philosophie à l'université de Kiel, mourut en cette ville le 23 février 1833.

BERGERAC (Savinien-Cyrano de), littérat., né vers 1620, dans un château du Périgord, servit cadet dans les gardes et se fit une gr. réputat. de bravoure. Il ne se passait point de jour qu'il n'assistât à quelque duel, servant de témoin à tous ceux qui se battaient, et se battant souvent pour son propre compte. Ayant reçu deux blesssures graves à la guerre, il se retira du service, cultiva les lettres, et mourut jeune en 1655. Ses *Œuvres*, souv. impr., ne l'ont pas été depuis 1741, 3 vol. in-12. On y trouve : *Agrippine*, tragédie; et *le Pédant joué*, comédie, la prem. qui ait été écrite en prose, et à laquelle Molière a emprunté deux scènes des *Fourberies de Scapin*. Fontenelle, dans ses *Mondes*, Voltaire dans *Micromégas*, et Swift dans les *Voyages de Gulliver*, se sont approprié plus. idées du *Voyage dans la lune* et de *l'Histoire comique des états et empires du soleil*, ouvrages de Bergerac que les amat. de notre vieille littérature lisent encore avec plaisir.

BERGERET (J.-Pierre), méd., chirurg. et botan. distingué, mort à Paris en 1813, est auteur de la *Phytonomatotechnie universelle*, c.-à-d. l'art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères, Paris, 1783-84, 3 vol. in-fol., fig., ouvrage non terminé.

BERGERON (Nicolas), de Béthisy, avocat au parlement, l'un des plus savants hommes de son temps, a publié l'extrait de ses recherches sur le duché de Valois sous ce titre : *le Valois royal*, Paris, 1583, in-8.

BERGERON (Pierre), fils du précéd., se livra à une étude profonde de la géographie; on estime son *Tr.* de la navigation et des voyages, des découvertes et des conquêtes modernes, et principal.

des Français, Paris, 1629, in-8 [*v.* Bethoncourt (Jean de)]. Il donna en 1634 un *Tr. des Tartares*, et un *Abrégé de l'Hist. des Sarrasins*, à la suite de sa traduct. des *Voyages en Tartarie*, de Guill. de Rubruquis et autres, in-8. On retrouve ces ouvr. dans la collect. de van der Aa. — *Recueil de voyages curieux en Tartarie*, Leyde, 1729, 2 vol. in-4, ou, avec un nouv. frontispice: *Voyages* faits principal. en Asie, etc., La Haye, 1735, 2 vol. in-4.

BERGHE ou MONTANUS (Robert van den), né à Dixmude vers la fin du 16e S., est auteur d'un ouvr. intit.: *Diætema seu salubris victûs ratio*, etc., Louvain, 1640, in-12.

BERGHE (Th. van den), son fils, né en 1615, fut également méd. et publia: *Qualitas Loimodea, seu Pestis brugana*, Bruges, 1669, in-4.

BERGHE (Henri, comte de), général espagnol, né en Flandre, servit contre les Hollandais dans la Gueldre en 1624, à Clèves, devant Breda. Mécont. de l'Espagne, il se retira près du prince d'Orange, auquel il fut très utile par ses conseils, et mourut en Hollande.

BERGHEM (Nicolas), un des plus célèbres paysagistes hollandais, né à Harlem en 1624, fut d'abord élève de son père, artiste médiocre, puis de van Goyen; personne n'a mieux réussi dans les composit. variées. Il rendait également bien la feuillée, les animaux et les figures. Cet artiste mourut en 1683. Le musée royal possède de lui onze tableaux, parmi lesquels une *Vue des côtes de Nice*.

BERGHEN (Gerard van), méd., mort à Anvers en 1583, a publ.: *De pestis præservatione*, 1565, 1585, in-8. — *De præservat. et curat. morb. articuli*, 1584, in-8. — *De consult. medic.*, ibid., 1586, in-8.

BERGIER (Nicolas), profess. à l'université de Reims, sa patrie, mort en 1623, est connu surtout par son *Hist. des gr. chemins de l'empire romain*, Bruxelles, 1736, 2 vol. in-4, ouvr. indispensable à ceux qui étudient l'hist. romaine. Il est fâcheux que la mort l'ait empêché de terminer l'hist. de Reims, qu'il avait conçue sur un plan vaste. Les 2 prem. livres et les somm. de 14 autres ont paru sous le titre de *Dessein de l'hist. de Reims*, 1635, in-4. On lui doit encore *le Point du jour*, ou traité du commencem. des jours et de l'endroit où il est établi sur la terre, Reims, 1629, in-12. Cette édit. n'est que la seconde, mais c'est la meilleure. Le savant Éric Puteanus (H. Dupuy), a pillé Bergier dans son *Circulus urbanianus*.

BERGIER (Nic.-Silvestre), l'un des plus célèbres apologistes de la relig. chrét., né à Darnay en Lorraine en 1718, fit ses études à Besançon, et pourvu d'une cure dans le dioc., remporta des prix à l'acad. nouvellem. établie; fut, à la suppress. des jésuites, nommé principal du collége, puis chan. de Paris, confesseur de Mesdames, tantes du roi, et mourut en 1790. Ses princip. ouvr. sont: *Éléments primitifs des langues*, 1764, in-12. — *Origine des dieux du paganisme*, 1767, 2 vol. in-12. — *Certitude des preuves du christianisme*, 1768, in-12. — *Le Déisme réfuté par lui-même*, 1768, in-12. — *Apolog. de la religion chrét.*, 1769, in-12. — *Examen du matérialisme*, 1771, in-12. — *Traité dogmat. de la vraie religion*, 1786, 12 vol. in-12. — Le *Dictionnaire théolog.* de l'*Encyclop. méthod.* est de Bergier. Tous les ouvr. que l'on vient de citer ont été réimpr. in-8, sous le titre d'*OEuvres* de Bergier.

BERGIER (Ant.), né à Myon, près de Salins, en 1704, mort en 1748, a traduit du latin d'Ét.-Fr. Geoffroi la *Matière médicale*, etc., Paris, 1745, 7 vol. in-12.

BERGIUS (Jean-Henri-Louis, publiciste, né en 1718, mort en 1781, a donné en allem.: *la Bibliothèque des administr.* ou *Catalogue des livres d'économie politique, de finance, d'administr.*, etc., Nuremberg, 1760, in-8. — *Magasin de police*, 1767, et Leipsig, 1780. — *Collection des ouvrages* allem. relatifs à l'administration, 4 vol., Francfort, 1780.

BERGIUS (P.-Jonas), méd. et botan. suédois, mort en 1791, a publié en latin: *Descript. des plantes du cap de Bonne-Espérance*, Stockholm, 1767, in-8. — En suédois: *Une Matière médicale* tirée du règne végétal, ib., 1778, in-8. — *Tr.* sur les arbres fruitiers, 1780. — Bergius (Benoît), frère du précéd., se livra comme lui à l'étude de l'hist. natur., et mourut en 1784. On trouve plus. de ses écrits dans les Mém. de l'académ. de Stockholm, et on a publ. de lui, après sa mort, un *Traité* sur les friandises de tous les peuples, ibid., 1785, in-8, traduit en allemand, Hall, 1792, in-8.

BERGLER (Étienne), savant helléniste, né vers 1680 à Hermanstadt dans la Transylvanie, quitta de bonne heure sa patrie, vint à Leipsig, où il fut quelque temps correcteur d'imprimerie, puis à Amsterdam, où il dirigea les belles édit. d'*Homère* et de l'*Onomasticon de Pollux*, 1706 et 1707; à Hambourg, où il aida Fabricius dans l'impress. de sa *Biblioth. grecque;* retourna à Leipsig, où il publ. plus. bonnes édit. et des remarq. critiq. sur un gr. nombre d'aut. grecs. Appelé dans la Valachie par l'hospodar Const. Maurocordato pour soigner l'éducation de ses enfants, il mourut en 1746 à Bucharest, où l'hospodar le fit inhumer avec une pompe extraordinaire. Outre une trad. lat. du *Tr. des Offices*, de J.-Nic.-Alex. Maurocordato, Leipsig, 1722, in-4, on cite parmi ses publicat. une édit. grecque et lat. des *Lettres* d'Alciphron, avec d'excell. notes, Leipsig, 1715, in-8; d'Aristophane, rest. inédite, mais enfin mise au jour par Burmann, Leyde, 1760, 2 vol. in-4.

BERGMANN (Tobern), célèbre chimiste suéd., né en 1735, mourut en 1784. Une grande partie de ses ouvr. a été publ. sous ce titre: *Opuscula physica et chimica*, Ulm, 1779-90, 6 vol. in-8, trad. en partie en franç. par Guyton de Morveau, Dijon, 1780, 2 vol. in-8, fig. Ses autres écrits les plus import. sont: *Descript. physique du globe terrestre*, en suédois, 1770 et 74, 2 vol. in-8. — *Manuel du minéralogiste*, trad. en franç. par Mongez, Paris, 1792, in-8. — *L'Analyse du fer*, trad. par Grignon, 1783. — *Mém. sur le gaz*, trad. par Vicat, Lausanne, 1782. — *Tr. des affinités*, trad. par Bonjour, Paris,

1788. Ce chim. est le prem. qui ait découvert l'acide carbonique et l'acide hépatique, et imaginé les eaux minérales factices.

BERICHAU (H...), peintre du 17e S., né et mort à Hambourg, a laissé des compositions riches et vigoureuses, mais manquant de grâces. La plus remarquable est son tableau *du Jugement dernier,* dans la cathédrale de Brême.

BERIGARD ou BEAUREGARD (Claude de), né à Moulins en 1578, prof. de philos. à Pise, puis à Padoue, où il mourut en 1663, cultiva avec succès les mathématiques et la langue grecque. On a de lui : *Dubitationes in dialogos Galilæi pro immobilitate terræ*, 1632, in-4. — *Circulus Pisanus*, Padoue, 1661, in-4; c'est un commentaire sur la *Physique* d'Aristote. — Pierre, son neveu, né à Florence, a mis en vers léonins les *Aphorismes* d'Hippocrate, Udine, 1645, in-8.

BERING (Vitus), poète lat., né en 1617, cultiva les lettres avec succès, fut nommé cons. des fin., puis historiographe du roi de Danemarck, et mourut en 1675. Outre quelq. *Disc.* d'apparat et l'*Oraison fun.* de Frédéric III, on a de lui : *Florus danicus, sive Danicarum rerum à primordio regni ad tempora usque Christiani I Breviarium*, Odensée, 1698, in-fol.; ses *poésies* ont été en partie réunies dans le tom. II des *Deliciæ poetar. Danorum,* Leyde, 1693, in-12.

BERING ou BEERING (Vitus), navigat., né dans le Jutland, entra au service de la Russie sous Pierre-le-Grand, et se distingua dans toutes les expéditions nav. contre la Suède, reconnut ensuite, dans un voyage de découvertes, toute la côte septentrionale du Kamtschatka; mais y étant retourné en 1741 pour décider la question de savoir si les terres à l'opposé du Kamtschatka faisaient partie ou non de l'Amérique, il échoua sur une île déserte, et y périt malheureusement. La postérité a donné son nom au détroit qui sépare les deux continents.

BERINGER (J.-Barth.-Adam), profess. de méd. à Wurtzbourg, publia sous le nom de G.-L. Hueber, son élève, un ouvr. intit. : *Lithograph. Wirceburgensis*, 1726, in-fol., dans leq. il donne la descript. de pétrificat. imagin.; mais s'apercevant qu'il avait été dupe d'une mystification, il en retira les exempl. Après sa mort, un libr. de Leipsig acheta ces exemplaires et les fit paraître en 1767, sous le nom du véritable auteur; mais les curieux ne recherchent l'ouvr. qu'avec le 1er titre.

BERINGHEN (Jacques-Louis, marquis de), premier écuyer de la petite écurie de Louis XIV, d'une famille du duché de Gueldre attachée à la cour depuis Henri IV, obtint successiv. un régim. de cavalerie, le cordon bleu, donna de bons avis à Louis XIV pour les embellissem. de Versailles, et mourut en 1723, laissant un précieux recueil d'estampes, qui fait aujourd'hui partie du cabinet du roi. C'est lui que, lors des revers de Louis XIV, un parti hollandais eut la hardisse d'enlever entre Paris et Versailles, croyant s'emparer du dauphin.

BERKEL (Abraham van), philologue, né à Leyde, mort en 1688, recteur du collége de Delft, a donné de savantes *Notes* sur le *Manuel* d'Épictète, 1683, in-8, et sur la *Géographie* d'Étienne de Byzance, avec le *Péryple* de Hannon, 1674, in-8, et dans l'édit. de ce géographe, 1688, in-fol.

BERKELEY ou BERKLEY (George), théologien, philosophe, métaphysicien, né en Irlande en 1684, fit ses études au collége de Dublin, dont il devint associé en 1707; le comte de Péterborough l'emmena en qualité de secrétaire dans son ambassade en Sicile et en Italie. Il obtint à son retour le doyenné de Derry, se rendit peu après aux îles Bermudes, afin d'y établir un collége pour l'instruction et la conversion des Sauvages; mais le gouvernement ne lui envoyant point les fonds nécessaires, il revint en Irlande, fut nommé à l'évêché de Cloyne, et mourut à Oxford en 1753. On a de lui : *Théorie de la vision*, 1709. — *Principes des connaissances humaines*, 1710. — *Dialogues d'Hylas et de Philonoüs*, 1713, traduit en franç. par l'abbé du Gua de Malves, 1750, in-12. — *Essai sur les moyens de prévenir la ruine de la Grande-Bretagne*, 1721. — *Alciphron, ou Apologie de la religion chrétienne contre ceux qu'on nomme esprits forts*, trad. en franç. par de Joncourt, La Haye, 1734, 2 vol. in-12. — *Maximes sur le patriotisme*, 1750, et des *poésies* assez estimées. — Berkley (George), fils du précéd., né à Londres en 1733, hérita de son esprit et de ses belles qualités, et fut de plus bon prédicat. Chan. de Cantorbéry, il mourut en 1795, après avoir publié quelques *Sermons*, entre autres un pour l'anniversaire de la mort de Charles Ier, imprimé pour la 6e fois en 1794.

BERKENHOUT (Jean), écrivain anglais, mort en 1679, est aut. du *Cabinet de la cour*, journal qui parut depuis 1642, et qui est encore aujourd'hui fort recherché. — Berkenhout (John), méd., né vers 1730 dans le Yorkshire, capitaine au service de Prusse, puis d'Angl., étudia la médec. à Édimbourg, où il publ. en 1764 le prem. dictionn. de botan. en langue angl. sous le titre de *Clavis anglica linguæ botanicæ;* se fit recevoir doct. à Leyde en 1765; fut en 1778 envoyé par le gouvernem. angl. à Philadelphie pour négocier avec le congrès, et, de retour à Londres, y mourut en 1791. Ses autres ouvr. sont : *Pharmacopea medici; Esquisse de l'hist. natur. de la Grande-Bretagne; Biographia litteraria*, in-4; *Traité sur les maladies hystériques, sur la morsure du chien enragé; Symptomatologie; Premiers éléments de chimie; Lettres sur l'éducation.*

BERKEY ou BERCKHEY (Jean Lefrancq van), botaniste hollandais, a publ. : *Expositio characteristicæ structuræ florum*, etc., Leyde, 1761, in-4, et des *Mémoires* dans les recueils académ. de Flessingue et de Harlem.

BERKHEYDEN (Job), peintre de Harlem, réussit dans le paysage et le portrait, travailla long-temps pour l'électeur de Cologne avec son frère, et revint ensuite dans sa ville natale, où il fut très occupé. Il se noya malheureusement à 70 ans en 1698. Le Musée royal possédait de cet artiste *Diogène cherchant un homme*, tableau repris en 1815.

BERKHEYDEN (Guérard), frère du précédent, vécut et travailla constamment avec lui dans une union inaltérable, et mourut en 1693. Le musée royal possède de ce peintre un seul tabl. représent. la *Colonne trajane* et *l'église Ste-Marie de Lorette*, à Rome.

BERKLEY (Guill.), gouverneur de la Virginie, mort en Angleterre en 1667, a donné la *Descript. de la Virginie*, et un *Recueil des lois qui y sont en usage.*

BERKLEY (George, comte de), d'une famille d'origine danoise, mort en 1698, conseiller privé de Charles II, a publ. en angl. : *Applications historiques* et *Méditations accidentelles sur différents sujets.*

BERLICHINGEN (Goetz ou Godefroy de), cheval. allemand du 16e S., surnommé *Main-de-Fer*, se rendit célèbre par sa bravoure dans les guerres intestines de l'Allemagne, et mourut en 1562. Il a écrit sa *Vie*, 2e édit., avec des notes, Nuremberg, 1775, in-8. Gœthe en a fait le sujet d'un drame qui a eu un très grand succès.

BERLICHINGEN (Jean-Frédéric de), général au service de l'empereur d'Allemagne, mort en 1751, se distingua dans les guerres de la success. d'Espagne et d'Autriche. On pense qu'il était de la famille du précédent.

BERLIKOM (Bald. van), poète lat. de Bois-le-Duc, conseiller au sénat de Brabant, mort à La Haye en 1605, a publié le rec. de ses poésies sous ce titre : *Hierosticon*, etc., *lib. IX*, Leyde, 1598, in-8. On trouve quelques pièces de lui dans les *Delic. poetar. belgar.*

BERLIN (Jean-Daniel), musicien, né à Memel en 1710, inventeur du monochorde, mort organiste à Drontheim en 1775, a publ. : *Éléments de musique à l'usage des commençants*, 1744.—*La Tonométrie*, Leipsig, 1767.—*Sonates* pour le clavecin, Augsbourg, 1751.

BERLINGHIERI (Francesco), poète de Florence, a donné : *Geografia in terza rima*, 1478, in-fol., avec des cartes assez bien gravées pour le temps. Ce livre, devenu très rare, est recherché des curieux.

BERMINGHAM (Michel), médecin, né à Londres, membre de l'acad. de chirurgie de Paris, a publ. : *Manière de bien nourrir et soigner les enfants nouveau-nés*, 1750, in-4.—*Traduct.* des statuts des doct. régents de la faculté de Paris, 1754, in-12.

BERMUDE ou **VÉRÉMOND Ier**, surnommé *le Diacre*, fut élevé en 788 sur le trône des Asturies au préjudice d'Alphonse II, fils de Froïla; mais il fit venir ce jeune prince à sa cour, et lui rendit sa couronne en 791.

BERMUDE II, fils d'Ordogno III, roi de Léon et les Asturies, vainquit Ramire III en 982, et resta seul possesseur du trône qui lui appartenait légitimement. Défait par les Maures sur les rives de l'Elza, il fut heureux de trouver un azile dans les Asturies. Mais le danger commun ayant rapproché les princes chrét., il s'unit aux rois de Navarre et de Castille, contribua puissamm. à la victoire remportée sur Almanzor, chef des Maures, et mourut en 999.

BERMUDE III, fils d'Alphonse V, lui succéda en en 1027. Il abandonna une partie de ses états à sa sœur en la mariant à Ferdinand, fils de Sanche-le-Grand, en faveur duquel la Castille fut érigée en royaume. Mais après la mort de Sanche, Bermude, espérant reconquérir ce que la nécessité l'avait forcé de céder, livra bataille aux rois de Castille et de Navarre, et fut tué en 1037. Avec lui finit la postérité de Pélage et celle des anciens rois goths descendants de Récarède, laquelle avait régné trois siècles en Espagne.

BERMUDEZ (Jérôme), dominic. et profess. de théol. à Salamanque, un des prem. poètes tragiq. espagn., est aut. de *Nise malheureuse* et *Nise couronnée;* d'une tragédie dont l'héroïne est Inès de Castro, impr. à Madrid en 1577, sous le nom d'*Antonio de Sylva*, son Mécène, et reprod. dans le *Parnasse espagnol*. On lui doit encore *la Esperodia*, 1589. Ce poème, dont le duc d'Albe est le héros, fut écrit en vers latins, et trad. ensuite par l'aut. en vers espagnols.

BERMUDEZ (Jean), né dans la Gallicie en 1520 (Anton. *Bibl. hisp.*), suivit l'ambassad. de Portugal en Abyssinie, s'insinua dans l'esprit du roi de ce pays, qui le nomma son ambassad. et patriarche du royaume. Confirmé dans ce poste éminent par Paul III en 1538, il retourna dans l'Abyssinie; mais le roi était mort, et son success. exila Bermudez, qui parvint enfin à gagner Goa, d'où il se rendit à Lisbonne, où il mourut vers 1575. Il a laissé une *Relat.* sur ce royaume, dédiée au roi Sébastien.

BERNACCHI, chanteur, né vers 1700 à Bologne, élève de Pistocchi, reçut des Italiens le titre de *Roi des chanteurs*, se fit admirer en Allemagne, en France et en Angleterre, revint en 1736 à Bologne, où il établit une école de chant devenue célèbre, et mourut vers 1770.

BERNARD, roi d'Italie, petit-fils de Charlemagne, fut, à la mort de ce prince, persécuté par Louis-le-Débonnaire. Ce dernier ayant associé son fils Lothaire à l'empire, Bernard rassembla une armée pour faire valoir ses droits; mais vaincu, il eût les yeux arrachés en 818, et mourut, trois jours après, dans des douleurs affreuses.

BERNARD, duc de Septimanie, fut d'abord en grande faveur à la cour de Louis-le-Débonnaire. Accusé d'un commerce criminel avec l'impératrice, il se lava de l'accusation, mais ne put rentrer en grâce. Il prit cependant le parti de Louis contre ses enfants révoltés, et, de concert avec Pépin, roi d'Aquitaine, fit rétablir l'empereur déposé par Lothaire. Cette conduite généreuse lui valut le duché de Septimanie, et quelq. temps après celui de Toulouse; mais ayant cherché à se rendre indépendant, Charles-le-Chauve convoqua en Aquitaine une diète dans laq. il fut condamné au dernier supplice, qu'il subit en 844. Bernard ne fut point regretté de ses peuples, dont il avait été le fléau par ses exactions et ses rapines.

BERNARD de Thuringe, ermite fanatique de la

fin du 10e S., s'appuyant sur ces mots de l'Évangile, *mille ans et plus*, annonça la fin du monde et troubla toute l'Europe. Il avait tellement jeté l'effroi dans l'âme de ses contemporains par ses prédications, qu'un grand nombre abandonnèrent leur état et leur commerce pour se rendre en Terre-Sainte. L'autorité fut obligée d'intervenir, et rassura les peuples; mais les craintes ne furent calmées que vers la fin du 11e S.

BERNARD (St), né en 1091 à Fontaine dans la Bourgogne, de parents nobles, prit à 23 ans l'habit relig. à Cîteaux, fut, en 1115 envoyé à Clairvaux pour en être le premier abbé, y attira en peu de temps jusqu'à sept cents novices, dont un grand nombre se signalèrent dans la suite, et parmi lesq. on compte un pape (Eugène III), six cardinaux et plus de trente évêques; s'acquit une si grande réputat., que les pontifes et les rois eux-mêmes le prenaient pour arbitre de leurs différends, donna, sur l'invitat. du gr.-maître, des statuts à l'ordre des templiers; fit reconnaître Innocent II pape légitime, et força Victor d'abdiquer; écrivit contre Abailard, avec leq. il se réconcilia franchement dès qu'Abailard eut rétracté ses erreurs; prêcha la croisade avec un tel succès que les villes et les châteaux furent convertis en désert, refusa le commandement de l'armée qu'on lui offrit, combattit les hérésies de Pierre de Bruis, Arnaud de Bresse, Gilbert de la Porée, Eon de l'Étoile, et mourut en 1153 à 63 ans, après avoir vu s'élever jusqu'à 160 monastères de l'ordre qu'il avait fondé. Ses *Sermons* passent pour des chefs-d'œuvre de sentiment et de force; Henri de Valois les préférait à tous les discours des anciens. Ses *OEuvres* complètes ont été publ. au Louvre, 1642, 6 vol. in-fol.; mais cette édition est moins estimée que celle de Mabillon, 1690, 2 vol. in-fol. Ant. de Saint-Gabriel en a trad. une partie en franç., Paris, 1678. Villefore et Leroy ont trad. ses *Lettres;* le P. Gerberon son *Traité sur la grâce*, etc.

BERNARD, prêtre d'Utrecht au 12e S., est aut. d'un *Comment.* sur *Theoduli Ecloga* MS. dans la biblioth. du roi, à celle de Leyde, etc.

BERNARD-le-Trévisan, fameux alchimiste, né à Padoue en 1406, travailla beaucoup sur le grand œuvr. Ses ouvr., alors fort recherchés, sont aujourd'hui inintelligibles; ce sont : *De philosophiâ hermeticâ, lib. IV*, Strasbourg, 1682. — *Tractatus de secretissimo philosophor. opere*, etc., Leipsig, 1605. — Le *livre de la philos. naturelle des métaux* dans le tome Ier de la *Biblioth.* de Salmon.

BERNARD (Cl.-Barth.), né à Riom dans le 16e S., a traduit du latin en fr. une *hist.* de cette ville, Lyon, 1559, in-16, selon Duverdier, qui ne parle point de l'auteur original, et attribue encore à notre Bernard des paraphrases en rimes franç. de l'*Épître de St Paul aux Romains*, des *poésies sacrées*, des *odes*, des *épigrammes*, etc.

BERNARD (Salomon), grav., connu sous le nom du *Petit-Bernard*, élève de Jean Cousin, né à Lyon vers 1512, se fit une réputation par ses tailles de bois. Il travailla pour les imprim. Detournes et Roville, et les amateurs recherchent toujours avec empressem. les édit. de la *Bible* et des *Métamorphoses* d'Ovide ornées de ses planches (*v.* le *Manuel du curieux*, VII, 152). Cet artiste vivait en 1580, mais on ignore la date de sa mort.

BERNARD (Étienne), né à Dijon en 1553, avoc. et conseiller au parlement de cette ville, fut zélé ligueur, puis, par un retour honorable, servit fidèlement Henri IV, et mourut en 1609 à Châlon-sur-Saône, son lieutenant-général du bailliage. Il a laissé quelq. écrits politiques. — Jean, son fils aîné, hérita de sa place. Il avait, dans sa jeunesse, habité Rome et Naples. On a de lui des *harangues* et des *poésies* médiocres.

BERNARD (Ch.), historiogr. de France, né à Paris en 1571, mort en 1640, est auteur de l'*Hist. de Louis XIII*, Paris, 1646, in-fol.; d'une *Carte généalogique de la maison de Bourbon*, ibid., etc., et de quelques autres écrits moins import.

BERNARD (Claude), surn. *le pauvre prêtre*, né à Dijon en 1588, se consacra 20 ans de suite au service des pauvres et des malades à l'Hôtel-Dieu, continua le même exercice à l'hôpital de la Charité, et s'établit sur la place publiq., où il prêchait avec un zèle à toute épreuve. Ses exhortations étaient soutenues par d'abondantes aumônes, pour lesq. il trouva des ressources dans le produit d'un héritage de 400,000 fr. qu'il vendit pour soulager les malheureux, et dans les quêtes qu'il faisait à la cour et à la ville. L'activité de son zèle s'étendait aux prisonniers qu'il visitait, aux criminels qu'il accompagnait à l'échafaud. Ce digne émule de St Vincent-de-Paul mourut en 1641.

BERNARD (Samuel), peintre et graveur, né à Paris en 1615, élève de Vouet, peignit en miniat. et à fresques, et grava à l'eau forte et en manière noire. Admis en 1655 profess. à l'acad. de peinture, il en fut exclu comme protest. à la révocat. de l'édit de Nantes; mais s'étant fait catholique, il fut réintégré dans sa place, et mourut en 1687. On cite de lui plus. pièces d'après Rembrandt, le Corrége, Van-Dyck, Phil. de Champagne, etc. On fait cas de son *Attila* d'après Raphaël.

BERNARD (Samuel), fils du précédent, fut un des plus riches banquiers de l'Europe. Sa fortune s'élevait à 33,000,000 de capital. Louis XIV eut besoin d'avances, Bernard les accorda après s'en être fait prier toutefois par le roi lui-même, et en usa de même envers Louis XV. Il acheta plusieurs terres titrées. Un de ses fils, président à l'une des chambres du parlement, portait le nom de Rieux; l'autre s'appela le comte de Coubert. Son petit-fils, Anne-Gabriel-Henri Bernard, prévôt de Paris, fut marquis de Boulainvilliers. Sa famille se trouva par la suite alliée à de très grands noms. Il mourut en 1739.

BERNARD (Édouard), astronome, né dans le Northampton en 1638, élève de Wallis, fut prof. d'astronomie à Oxford, fit en 1683 un voyage en Hollande, où précédemment il était allé consulter les MSs. orientaux de Scaliger; à son retour, prit ses degrés en théologie, fut nommé recteur à

Brightwel, quoique âgé, choisit une très jeune femme, et mourut en 1697. Huet, év. d'Avranches, fait l'éloge de sa probité, de sa modestie et de son érudition. On a de lui des écrits sur l'astronomie insérés dans les *Transactions philosophiques*. Son princip. ouvr. est : *De mensuris et ponderibus antiquis*, Oxford, 1688, in-8.

BERNARD (JACQUES), ministre protest., né en 1658 à Niort, après la révocation de l'édit de Nantes, alla s'établir à La Haye, où il ouvrit une école pour la philos., les belles-lettres et les mathématiques. En 1693, il se chargea de continuer *la République des lettres*, journal que Bayle avait rendu célèbre, y travailla jusqu'en 1710, le reprit en 1716, et ne l'abandonna plus qu'à sa mort. Il était très laborieux, mais son style est incorrect, diffus et plein de locutions triviales. Il mourut en 1718, à 60 ans.

BERNARD (JEAN-FRÉD.), sav. et laborieux libr. d'Amsterdam, mort en 1752, est édit. d'un assez grand nombre d'ouvr., parmi lesq. on distingue : *Recueil de voyages au Nord*, Amsterdam, 1715-38, 10 vol. in-12. — *Cérémonies et coutumes relig. de tous les peuples du monde*, représ. par des figures de B. Picart, 1739-43, 11 vol. in-fol., édit. origin. la plus recherchée; avec les explicat. de Banier, Paris, 1741, 7 vol. in-fol.; avec les addit. de Prudhomme, Paris, 1807, 13 vol. in-fol. — *OEuvres* de Rabelais, Amsterd., 1741, 3 vol. in-4.

BERNARD (J.-B.), littérat., né en 1710 à Paris, chanoine régulier de Ste-Geneviève, eut des succès comme prédicateur, prononça quelques oraisons funèbres et le panégyrique de St Louis, publ. une ode sur la reconstruct. de Ste-Geneviève, en 1751, et mourut en 1772.

BERNARD (PIERRE-JOS., surn. *Gentil*), poète gracieux et spirituel, né en 1710 à Grenoble, fils d'un sculpt., acheva ses études à Lyon sous les jésuites. Ses maîtres tentèrent de le retenir; mais il préféra l'indépend., vint à Paris, où il passa 2 ans chez un procur., griffonnant des exploits et faisant des vers. Il se trouvait en 1733 aux batailles de Parme et de Guastalla. Le maréchal de Coigny se l'attacha comme secrét., mais en lui défendant de faire des vers. Il obéit; mais à la mort du maréch., son fils, colonel-gén. des dragons, lui donna la place de secrét.-gén. qui valait 20,000 liv. de rentes, et dès-lors il put reprendre ses goûts pour la poésie et les plaisirs. Recherché, accueilli dans toutes les sociétés pour cette finesse, cette grâce d'esprit, cet épicuréisme qui respirent dans ses vers, il passa de joyeux instants. Mais il eut la douleur de se survivre; privé de mémoire et de raison, il passa 5 ann. dans cet état, et mourut le 1er nov. 1775, au château de Choisi, dont il était biblioth. Voltaire lui a donné le surnom de *Gentil* que la postérité lui conserve. Ses *OEuvres* ont été recueillies et impr. plus. fois. Les plus jolies édit. sont celles de Didot jeune, 1795, in-8; de Didot l'aîné, 1797, in-4, avec des grav. d'après Prudhon; mais la plus complète est celle de Paris, 1803, 2 vol. in-8. On y distingue deux poèmes : l'*Art d'aimer*, froide imitat. d'Ovide, et *Phrosine et Mélidor*; l'opéra de *Castor et Pollux*, son chef-d'œuvre, et quelq. jolies pièces, la chanson sur la *Rose*, l'épître à *Claudine*, etc., qui datent de la jeunesse de l'aut.

BERNARD (FRANÇ.), gouvern. de Massachusett, fut rappelé en Angleterre en 1769 pour cause de vexation et d'actes arbitraires, et mourut en 1779. On a de lui : *Lettres choisies sur le commerce et le gouvern. de l'Amérique*, Londres, 1774. On avait publ. d'autres lettres de lui en 1768 et 1769.

BERNARD (JEAN-ÉTIENNE), méd., né en 1718 à Berlin, où son père était pasteur, fit ses études en Hollande, et joignant au goût de sa profession celui de la littérat. grecque, il publia plus. bonnes édit., en 1743, de Démétrius-Pépagomène, *De podagrâ*; en 1744, de Hypatus, *De partibus corporis*; en 1745, de Palladius, *De Febribus*, et de Psellus, *De lapid. virtutibus*; en 1749, de Synésius, *De Febribus*; en 1754, de *Daphnis et Chloé* de Longus. Il se retira vers 1757 à Arnheim, partagea son temps entre la pratique de son art et l'étude, et mourut en 1793. Son édition posth. de Théoph. Nonnus, *De curatione morborum*, Gotha, 1794-95, 2 vol. in-8, passe pour son chef-d'œuvre. On publ. encore un vol. de Bernard : *Reliqui. medico-critic.*, Iéna, 1795.

BERNARD (CATH.), née à Rouen, se distingua par son talent pour la poésie, fut couronnée plus. fois à l'Acad. franç. et à celle des Jeux floraux, et mourut à Paris en 1712. Elle était membre des *Ricovrati* de Padoue. Elle a donné au th. en 1689 *Laodamie*, et en 1690 *Brutus*, dont Voltaire a imité un personnage dans la scène de l'interrogat. Elle a de plus composé 3 romans oubl. aujourd'hui.

BERNARD D'AURIAC, troubadour du 13e S., né près de Toulouse, est auteur de quelques pièces dont la plus importante est une *Sirvente* sur la croisade publ. par le pape Martin IV pour tirer vengeance des *vêpres* siciliennes.

BERNARD DE LA BARTHE, archev. d'Auch, que l'on compte au nombre des troubadours pour une *Sirvente*, fut élevé vers 1192 sur le siége pontifical; mais la licence de ses mœurs et les délits dont il se rendit coupable engagèrent le pape Innocent III, après plus. avertissem., à l'engager de donner sa démission. Il y consentit en 1214, et s'épargna de cette manière une déposit. sollicitée par les évêques témoins de ses scandales.

BERNARD DEL CARPIO, héros espagnol dont les historiens de cette nation rapportent des faits incroyables, le mettant en parallèle avec le fameux Roland qu'il tua, selon eux, dans les plaines de Roncevaux, naquit d'un mariage secret entre don Sanche et la sœur d'Alphonse-le-Chaste. La colère du prince, qui n'épargna point le père, ne s'étendit point jusque sur le fruit de cette union malheureuse. Mais, sous ce règne et les suiv., il eut beau rendre des services signalés à l'état, il ne put jamais obtenir la liberté de son père, qu'Alphonse-le-Grand fit périr. Don Bernard quitta l'Espagne, et mourut en France.

BERNARD DE MENTHON (St), archidiacre

d'Aoste, né en 923, près d'Annecy, d'une famille noble et puissante de Savoie, s'est rendu célèbre par la fondation de deux établissements hospitaliers appelés de son nom le gr. et le petit St-Bernard, qu'il établit sur les débris de deux temples dédiés à Jupiter. Il en confia le soin à des chanoines réguliers de St-Augustin, qui, depuis 900 ans, ont fidèlement rempli les vues du saint fondateur, en exerçant généreusement l'hospitalité envers les voyageurs que l'instinct admirable de leurs chiens arrache souvent à la mort.

BERNARD DE VENTADOUR, troubadour du 12e S., né en Limousin, chanta successiv. dans ses vers Agnès de Montluçon, Éléonore de Guienne, et d'autres maîtresses moins illustres. Fixé dep. à la cour de Raimond V, il finit ses jours à l'abbaye de Dalon en Limousin. On a de lui 50 chansons et 2 tensons. Raynouard a publ. 22 pièces de ce troubad. dans son *Choix de poésies*, III, 42-93.

BERNARD PTOLOMEI (St), né en 1272, d'une des prem. familles de Sienne, fut en 1319 autorisé par Jean XII à fonder, sous la règle de St Benoît, un nouv. ordre qui reçut le nom de *congrégat. de la vierge Marie du mont Olivet*, et mourut en 1348.

BERNARDÈS (DIEGO), surnommé *le Théocrite Portugais*, poète élégiaque, l'ami et le contemporain du Camoëns, mort en 1596, était natif de Ponte-de-Barca, dans l'Entre-Duero, et frère d'Agostino da Cruz (*v.* CRUZ). Sa vie ne fut qu'une série de traverses et de malheurs; aussi ses composit. respirent-elles une mélancolie communicative qui en fait le principal charme. Le recueil des éloges et épîtres de Bernardès fut impr. pour la 1re fois à Lisbonne en 1596, sous le titre du *Lyma*, qui est le nom d'un ruisseau. L'année suiv. parurent ses poésies div. (*Flores do Lyma*). On cite encore de lui : *Rimas portug. e castellan.*, Lisbonne, 1601, et *Rimas devotas*, ibid., 1616.

BERNARDI (JEAN), grav. en pierres, né vers 1495 à Castel-Bolognèse, mort à Faenza en 1555, fut le prem. dans son art qui marcha sur les traces des anciens. Il existe de lui deux morceaux curieux gravés sur cristal, représent. *la Chute de Phaéton*, et *Tityus auquel un vautour ronge le cœur*.

BERNARDI (JOSEPH-ELZÉAR-DOMINIQUE), né en 1751 à Monjeu en Provence, se livra de bonne heure à l'étude. Son *Discours sur la justice criminelle* fut couronné en 1780 par l'académie de Châlons-sur-Marne; il publia en 1782 un *Essai sur les révolutions du droit français*, in-8. La révolution de 1789 ne le compta point au nombre de ses partisans. Député de Vaucluse, en 1797, au conseil des cinq-cents, ce choix fut annulé par suite de la révolution du 18 fructidor. A l'avénem. de Bonaparte, il obtint une place dans les bureaux du ministère de la justice; chef de division, il eut assez de loisir pour publ. de médiocres *Comment.* sur différentes lois, ainsi qu'un *Cours de droit civil*, 1803, 1805, 4 vol. in-8. Il y a de l'érudition dans son ouvr. : *De l'origine et des progrès de la législation franç.*, 1816, in-8. Bernardi cultivait aussi la littérat.; on lui doit la *République de Cicéron*, 1800, in-8; 1807, 2 vol. in-12, avec les textes latins. Cette espèce de *centon cicéronien* fit plaisirs aux amateurs, mais la découverte de l'ouvrage de Cicéron rend inutile la compilation de Bernardi. Membre de l'Institut dès 1812, il mourut dans sa patrie en 1824.

BERNARDIN (St), de Sienne, né en 1380, entra dans la confrérie de la Scala de cette ville, fit éclater sa charité dans la peste de 1400, prit deux ans après l'habit de St François, réforma l'étroite observance, et fonda plus de 300 monastères. Il mourut à Aquila en 1444, épuisé de fatigues et après avoir refusé les év. de Ferrare, de Sienne et d'Urbin. Nicolas V le mit au nombre des saints en 1450. On doit à ce Père des *Sermons*, des *Traités de spiritualité*, et des *Commentaires sur l'Apocalypse*. L'édit. la plus complète de ses *Œuvres* est celle de Venise, 1745, 5 vol. in-fol.

BERNARDIN DE CARPENTRAS (HENRI-ANDRÉ, dit *le P.*), dans né cette ville en 1649, embrassa jeune la règle des carmes, prof. la philos. et la théol., et mourut à Orange en 1714. On a de lui *Antiqua priscorum hominum philosophia*, Lyon, 1690, 3 vol. in-8.

BERNARDIN DE PECQUIGNI, capucin, né dans la Picardie en 1663, professa la théol. avec succès dans son ordre, et mourut à Paris en 1714. On lui doit un des meill. *Comment. des épîtres de St Paul*, 1703, in-fol., et des *quatre Évangiles*, Paris, 1726, in-fol., en lat. Le *Comment. sur les épîtres de St Paul* a été trad. en franç. par le frère de l'auteur, Paris, 1707 ou 1714, 4 vol. in-12.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (JACQUES-HENRI), célèbre écrivain, né au Hâvre, en 1737, descendait du fameux Eustache de Saint-Pierre, maire de Calais. La vie de cet homme célèbre ne fut jusqu'à la publicat. de ses *Études de la nature*, qu'une suite d'événements dont son amour pour l'humanité le rendit constamm. victime. A 20 ans, entré dans l'arme du génie, il fut employé à Malte, d'où il revint bientôt abreuvé de dégoûts, accepta de l'impérat. Catherine II une lieuten. dans le génie; mais ses plans n'ayant pas été goûtés, il donna sa démiss. après quatre ans de service, et se rendit en Pologne dans l'espérance de concourir à la défense de ce royaume déchiré par les factions. Son zèle ayant failli lui coûter la vie, il se défendit avec intrépidité les armes à la main, et parvint à rentrer en France. Peu de temps après, le baron de Breteuil lui fit obtenir un brevet de capit.-ingénieur pour l'Ile-de-France; cette mission ne fut pas plus heureuse que les autres : il revint trois ans après sans rapporter autre chose que des coquillages, des insectes, et la relat. de son voyage, qu'il publia en 1773. Ce fut son coup d'essai dans la carrière littéraire; on y reconnaît le germe d'un talent qui devait bientôt se developper. Dès ce moment, d'Alembert le produisit chez Mlle de l'Espinasse, le rendez-vous des beaux-esprits et des philosophes du temps. Mais sa courageuse fermeté à combattre tout système irréligieux lui ayant attiré les sarcasmes de cette société, où il n'avait fait que pa-

raître, il chercha la retraite, se lia avec Rousseau, et acheva ses *Études de la nature*, dont, après bien des démarches, Didot jeune consentit à se charger. Le livre parut en 1784 et eut 5 édit. successives. *Paul et Virginie*, ce charmant épisode, vit le jour en 1788, et dans le moins d'un an eut plus de 50 contrefaçons, outre les éditions avouées par l'auteur, que le produit de ces deux ouvrages mit enfin dans l'aisance. Il publia en 1789 *les Vœux d'un solitaire*, et deux ans après, *la Chaumière indienne*. Nommé par Louis XVI, en 1792, intendant du Jardin-des-Plantes et du cabinet d'hist. natur., il préparait ses *Harmonies de la Nature* et travaillait à réaliser des projets utiles qui ne le furent que plus tard, lorsqu'il perdit sa place et ses pensions, et n'échappa que par miracle à la proscript. révolutionnaire. Profess. de morale à l'école normale en 1794, il fut appelé l'année suiv. à l'Institut, où il eut à lutter contre l'esprit irréligieux de la plupart de ses collègues. A cette époque, Bernardin, veuf de M[lle] Didot, ayant, à 64 ans, épousé en deuxièmes noces M[lle] de Pelleport, ce mariage, une pension de 2,000 fr. du gouvern., et une de 6,000 fr. de Joseph Bonaparte, le mirent dans une situation beaucoup plus avantageuse, et lui permirent de se fixer à Œragny près de Pontoise, où il finit ses jours en 1814, à 77 ans. Les ouvr. de cet homme célèbre sont pleins d'une morale pure et religieuse qui pénètre l'âme et porte à la vertu, fait admirer les merveilles de la Providence, et allége les maux de l'humanité; tels sont les sentiments qui l'animent toujours : son style, qu'on a comparé, soit à Rousseau, soit à Fénélon, a un caractère qui lui est propre, un je ne sais quoi de tendre et d'affectueux qui gagne tous les cœurs. Comme physic., il s'attira de nombr. critiques et les mérita, mais comme écrivain, il a droit à tous nos éloges. M. Aimé Martin, qui a épousé sa veuve, a donné en 1815 une édit. de ses *Harmonies de la nature*, ouvr. de la vieillesse de l'auteur, et plus tard une édit. des *OEuvres complètes* de Bernardin de Saint-Pierre, 1818-20, 12 vol. in-8, fig.

BERNARDIN DE TOME, dit *le Petit*, religieux de l'ordre des Frères mineurs, né vers 1420 à Feltri, déjoua la rapacité des usuriers en établissant à Padoue un mont-de-piété, se fit une réputation par ses *Sermons*, et mourut à Pavie en 1494.

BERNARDONI (Pierre-Ant.), poète italien, né dans le Modénois en 1672, se distingua de bonne heure par son talent pour la poésie. Nommé en 1701 poète impérial à la cour de Vienne, il remplit cette place sous les emper. Léopold et Joseph I[er], et mourut à Bologne en 1714. On a de lui deux tragédies, *Irène*, Milan, 1695; *Aspasie*, Bologne, 1706; des *Drames* en musique, des *Oratorios*, des *Poésies sacrées*, *morales*, etc.

BERNAZZANO, peintre milan. du 16[e] S., excella dans le paysage et les tableaux de genre, et travailla presque toujours avec son ami César da Sesto, qui faisait les fig. de ses tableaux.

BERNEGGER (Mathias), savant littérat., né en 1582 à Hallstadt, recteur, puis profess. d'histoire à Strasbourg, où il mourut en 1640, est aut. d'un grand nombre d'ouvr. tous écrits en latin; le plus important est son traité *de Jure eligendi reges*, Strasbourg, 1627. Il a donné des édit de *Tacite*, 1638; de *Pline-le-Jeune*, 1635, et trad. de l'italien en latin *le Tr. du système du monde* de Galilée.

BERNHARD, musicien allem., organiste de la chapelle de Venise, perfectionna l'orgue, dont il augmenta le nombre des tuyaux, et mourut dans le 15[e] S.

BERNHARD (J.-Adam), laborieux compilateur, pasteur et archiviste d'Hanau sa patrie, mort en 1771, a publ. plus. ouvr. dont les princip. sont : *Fr. Irenici Ettlingiacensis exegesis historiæ germanicæ, nunc, denuò recognita ac notis illustrata*, Hanovre, 1728. — *Antiquitates Wetteraviæ*, Francfort, 1745, in-4.

BERNHARDT, conserv. de la biblioth. royale de Munich, mort dans cette ville en 1821, s'est fait connaître par ses *Essais sur l'hist. de l'imprimerie; Codex traditionum ecclesiæ Ravenensis*, etc.

BERNHOLD (J.-Balthazar), profess. de théol. à Altdorf, né en 1647, mort vers 1750; bon helléniste, dont on a des dissertat. et des programmes. — J.-Godefroy, son fils, profess. d'histoire dans la même ville, est aut. de deux trag. *Irène* et *Jeanne d'Arc*, Nuremb., 1752, et d'une table des matières des *Récréations numismatiq.* de Kœhler, ib., 1765.

BERNHOLD (J.-Michel), méd., exerçait son art à Uffenheim, où il mourut en 1797. On lui doit des édit. enrichies de notes, des *distiques* de Caton, *De moribus*, 1784, in-8. — De Scribon.-Largus, *Composit. medicamentor.*, 1786, in-8. — D'Apicius, *De arte coquinariâ*, 1791. — De Théod. Priscien, *Quæ exstant*, 1791, in-8, etc.

BERNI (Franç.), un des plus célèbres poètes italiens du 16[e] S., né en Toscane, excella dans le style plaisant et enjoué; c'est le meilleur modèle en ce genre, à part la licence qui règne dans ses vers, compar. pour la facilité à ceux de l'Arioste. Il fut six ans secrét. de Giberti, dataire de Léon X, obtint par son crédit un canonicat du chapitre de Florence, et vint habiter cette ville. Lié bientôt avec le duc Alexandre de Médicis, il mourut de poison en 1536, un an après le cardinal Hippolyte, victime comme lui de la perfidie d'Alexandre. On a réuni ses *Rimes burlesques* à celles de poètes du même genre, Venise, 1538, in-8, souvent réimpr. Son meilleur ouvr. est l'*Orlando inamorato*, Venise, 1541, in-4. C'est la 1[re] édit. du fameux poème de Bojardo, refait par le Berni, qui, par la grâce du style, est quelquefois compar. à l'Arioste. Ses *Poésies latines* sont insérées dans les *Carmina illustr. poetar. italor.*, Florence, 1719, in-8.

BERNI (François), orateur et poète, né en 1610 à Ferrare, y prof. les b.-lettres, fut en gr. faveur auprès des papes Innocent X, Alexandre VII, Clément IV, et des ducs de Mantoue dont il reçut le titre de comte, et mourut en 1673. Il s'exerça surtout dans le genre dramat. Onze de ses pièces ont été réunies en un vol., Ferrare, 1666, in-12. On a encore de lui un recueil de *Discours*, *Caprices*,

Problèmes, etc., sous le titre de : *Accademia*, ib., 1658, 2 vol.

BERNIER (Franç.), célèbre voyageur, né vers 1620 à Angers, se fit recevoir docteur à la fac. de Montpellier, partit en 1654 pour la Terre-Sainte, d'où il se rendit en Égypte, au Kaire, puis dans les Indes où il résida 12 ans, dont 8 en qualité de méd. d'Aureng-Zeb, revint en France en 1670, passa en Angleterre en 1685, et mourut à Paris en 1688. On a de lui ses *Voyages*, Amsterdam, 1699, 2 vol. in-12, plus. fois réimpr.; c'est ce qu'il y a de plus exact sur l'état du Mogol, de l'Indoustan et du roy. de Cachemire, qu'aucun Européen avant lui n'avait visité. Il en a paru une trad. angl., Londres, 1673, in-8. — Un *Abrégé de la philosophie de Gassendi*, 7 vol., 1684. — *Traité du libre et du volontaire*, Amsterdam, 1685, in-12, etc.

BERNIER (Jean), méd., né vers 1622 à Blois, pratiqua son art à Paris, où il mourut en 1698. On a de lui : *Hist. de la ville de Blois*, 1682, in-4. — *Hist. chronol. de la méd.*, 1695, in-4. — *Antimenagiana*, 1693, in-12. — *Jugement sur Rabelais*, 1697. — *Recueil de réflex., pensées et bons mots* sous le nom de J. de Popincourt, 1696, in-12.

BERNIER (Nicolas), music., né à Mante en 1664, maître de la chap. du roi, mort à Paris en 1734, alla se former à Rome sous Caldara, habile compositeur de son temps avec lequel il contracta une liaison intime. Ce fut un des music. les plus versés dans la science du contre-point, et son école en France eut long-temps de la réputation On estime surtout ses *Motets*, son *Miserere*, ses *Cantates*, etc.

BERNIER (Pierre-Franç.), astronome, né à La Rochelle en 1779, vint étudier à Paris en 1800, à l'école de Lalande, fit partie de l'expédit. du capit. Baudin, en qualité d'astron., recueillit d'import. remarques nautiques, qui depuis ont été transmises à l'Institut, et mourut en 1803 à la fleur de l'âge.

BERNIER (l'abbé), fameux par le rôle qu'il joua dans nos guerres civiles en 1790, né à Daon en Anjou en 1764, était curé de St-Laud à Angers. Il se rendit en 1793 à l'armée d'Anjou, fut nommé membre du conseil supérieur d'administ., acquit d'abord un ascendant universel; mais on s'aperçut qu'il cherchait à rendre sa domination absolue, et qu'il semait la discorde partout, flattant les uns aux dépens des autres pour plaire davantage et gouverner plus sûrement. Le respect qu'on avait pour lui allait toujours en s'affaiblissant; toutefois on conservait une haute idée de son esprit et de ses talents. Après la déroute de Savenay, il traversa périlleusem. la Loire, revint en Poitou, de l'armée de Charette passa dans l'armée d'Anjou que commandait Stofflet, et dès ce moment devint le vrai chef de l'armée. A la mort de Stofflet, il eut la même influence sur d'Autichamp, et fut nommé l'agent-général des armées catholiques près des puissances étrangères. Il entretenait beaucoup de correspond. au-dedans et au-dehors, et faisait sans cesse des plans d'insurrect.; mais vers la fin, il n'inspirait plus la moindre confiance. En 1799, on reprit les armes; il ne put jouer aucun rôle Lorsque le premier consul voulut faire cesser les troubles, il s'établit auprès du gouvernem. comme le représentant de la Vendée, fut l'un des plénipotentiaires chargés de traiter du concordat avec l'envoyé du pape, obtint l'évêché d'Orléans, et mourut à Paris en 1806.

BERNIGEROTH (J.-Martin), grav., né en 1713 à Leipsig, fils d'un graveur dont on a un nombre presque incroyable de portraits, acquit le même genre de talent que son père qu'il aidait dans l'exécution de ses ouvr., et travailla beaucoup pour les libraires. Il mourut dans sa patrie en 1767.

BERNINI (J.-Laurent), connu sous le nom de cavalier BERNIN, habile peintre, sculpteur et architecte, né à Naples en 1598, s'est immortalisé dans ce dern. genre par des composit. d'un génie vaste et élevé. Ses chefs-d'œuvre sont, à Rome, la fontaine de la place Navone, la chaire et le baldaquin de St-Pierre, la superbe colonnade de la place, les statues de Constantin et de Ste Thérèse. Ardent, infatigable, il fut, dans le cours de sa longue carrière, continuellement employé par les papes Urbain VIII, Alexandre VII et Innocent X, qui le récompensèrent dignem. Louis XIV, l'ayant appelé en France, ne le traita pas moins généreusem.; et quoiqu'il n'adoptât point ses dessins du Louvre, dont l'exécution entraînait de trop gr. difficultés, il n'en rendit pas moins justice à son mérite, et lui fit les offres les plus magnifiques pour le retenir. Bernin revint à Rome travailler à de nouveaux chefs-d'œuvre, et mourut en 1680, à 82 ans. Il eut sur son siècle la plus gr., mais aussi la plus déplorable influence, parce que, s'éloignant des règles de l'art pour n'écouter que son génie, il tomba dans des écarts qu'outrèrent encore ses imitateurs.

BERNINI (Jos.-Marie), capucin, missionn., né à Carignan (Piémont), mort dans l'Hindoustan en 1753, est auteur d'une description de la province de Nepali dans l'Inde, traduite en angl. et insérée dans les *Asiatick Researches*; des *Dialogues* en langue indienne, parmi les MSs. de la Propagande, à Rome. On lui attribue la trad. de plus. ouvr. concernant la religion des brames. Ses *Mémoires* ont été publiés à Vérone, 1767.

BERNIS (Fr.-Joachim DE PIERRES de), né à St-Marcel-de-l'Ardèche en 1715, chan. de Brioude et comte de Lyon, se fit connaître par des poésies galantes, qui plurent à Mme de Pompadour. Une fois protégé de la favorite, il obtint une pension sur la cassette, un logem. au Louvre, une place à l'Acad. franç., le titre d'ambass. à Venise, puis en Espagne. De retour à Versailles, il eut part au traité de 1756 avec la cour de Vienne, fut nommé ministre des affaires étrang., et reçut deux ans après le chapeau de card. Les revers de l'armée franç. en Allem. lui firent désirer la paix; Mme de Pompadour ne la voulait point, il fut exilé à Soissons. Cette disgrâce dura six ans. En 1764, le roi lui donna l'archev. d'Alby, et cinq ans après il l'envoya comme ambass. à Rome. La révolut. vint interrompre le cours de ses prospérités; dépouillé de ses abbayes, il perdit 400,000 fr. de rentes et

son traitem. de France. Le chevalier Azara, son ami, obtint pour lui de la cour d'Espagne une pension de 60,000 fr. Il survécut 3 ans à cette faveur, et mourut à Rome en 1794. Son *poème de la Relig. vengée*, qui ne parut qu'après sa mort, est bien inférieur à celui de L. Racine. Il a été impr. par Bodoni dans tous les formats, et joint à la belle édit. qu'a donnée Didot l'aîné de ses OEuvres, 1797, in-8. On reproche à ses autres poésies une grande affectat., trop de fleurs et d'images mythologiques. Ses lettres à Voltaire ne méritent pas la même censure; elles se font lire avec plaisir, et soutienn. fort bien la comparaison.

BERNITZ (Martin-Bernard), chirurg., est aut. de plus. mém. insérés dans le recueil des *Curieux de la nature*, et d'un *catalogue* lat. des plantes du jardin royal de Varsovie et de diverses parties de la Pologne, Dantzig, 1652, in-12; Copenhague, 1653, in-16.

BERNON, 1er abbé de Cluny, issu des comtes de Bourgogne, s'acquit par la sainteté de ses mœurs une gr. réputat., établit la réforme dans plusieurs monast., et mourut en 927, partageant les abbayes qu'il gouvernait entre Vido ou Guido, son parent, et Odon qui lui succéda comme abbé de Cluny.

BERNOUILLI (Jacques), savant géomètre, né à Bâle en 1654, profess. de mathémat. à l'univ. de cette ville, partagea avec son frère Jean l'honneur de la découv. du calcul intégral et du calcul différentiel; résolut le problème des isopérimètres, fut associé à l'acad. des sciences de Paris et de Berlin, et mourut en 1705. Ses ouvr., tous écrits en latin, ont été réunis, Genève, 1744, 2 vol. in-4. Il faut y joindre *Ars conjectandi, opus posthumum, accedit tractatus de seriebus infinitis*, Bâle, 1713, in-4.

BERNOUILLI (Jean), frère du préc., né à Bâle en 1667, professa les mathém. à Groningue, remplaça son frère à l'univ. de Bâle, fut membre des acad. de Paris, de Berlin, de Pétersbourg, de la société roy. de Londres et de l'institut de Bologne, partagea avec Jacques l'honneur de plus. découv., fut le maître d'Euler, et mourut à Bâle en 1748. Ses *OEuvres* ont été reueillies, Lausanne, 1742, 4 vol. in-4. On doit y réunir sa correspondance avec Leibnitz : *Commerc. philosoph. et mathematic.*, 1745, 2 vol. in-4.

BERNOUILLI (Nicolas), neveu des précéd., né à Bâle en 1687, fut l'édit. de l'*Ars conjectandi* de son oncle Jacques, résolut plusieurs des problèmes proposés aux géom. par Jean Bernouilli, fut prof. de mathém., puis de logique à Padoue, et enfin de droit à Bâle, et mourut en 1759. Il était membre de l'acad. de Berlin, de la société roy. de Londres et de l'institut de Bologne.

BERNOUILLI (Nicolas), né à Bâle en 1695, fils aîné de Jean, dès l'âge de 16 ans, soulageait son père dans sa correspond. avec les géomètres. Il fut profess. de droit à Berne, membre de l'institut de Bologne et profess. de mathémat. à Pétersbourg, où il mourut en 1726. On trouve quelq.-uns de ses mém. dans le prem. vol. des *Acta eruditorum*.

BERNOUILLI (Daniel), second fils de Jean, né en 1700, prit le grade de doct. en méd., mais se livra aux mathémat., dont son père lui avait donné des leçons. Il prof. les mathémat. à Pétersbourg, remplit une chaire d'anatomie et de botanique, puis une chaire de physique à Groningue, et s'était fait une sorte de revenus des prix décernés par l'acad. des sc. de Paris, qui depuis 1699 jusqu'en 1790, c'est-à-dire pend. 91 ans, compta sur la liste si peu nombr. de ses associés étrangers toujours le nom de Bernouilli. Il est l'aut. du prem. traité d'hydrodynamique qui ait été publ. (Strasbourg, 1738, in-4), fut membre des acad. de St-Pétersbourg, de Berlin et de la société roy. de Londres, et mourut en 1782.

BERNOUILLI (Jean), frère des deux précéd., né à Bâle en 1710, membre de l'acad. des sc. de Paris et de celle de Berlin, profess. de mathém. à Bâle, remporta plus. prix et mourut en 1790.

BERNOUILLI (Jean), fils du précéd., né à Bâle en 1744, mort à Berlin en 1807, fut membre des acad. de Pétersbourg, de Stockholm et de la soc. roy. de Londres, astron. roy. de Berlin, et direct. de la classe des mathémat. de l'académie. Voué à la philos., aux mathémat., à l'astron., il a laissé un assez gr. nombre d'ouvr., parmi lesq. on distingue : *Recueil pour les astronomes*, 1771-76, 3 vol. in-8, avec un suppl. ; et la *Descript. histor. et géograph. de l'Inde*, Berlin, 1786-88, 5 part. in-4.

BERNOUILLI (Jacques), frère du précéd., né à Bâle en 1759, disciple de son oncle Daniel, occupa une place de profess. de mathém. à Pétersbourg, épousa une petite-fille d'Euler, fut membre de l'acad. de Pétersbourg, de la soc. de phys. de Bâle, correspondant de la société roy. de Turin, composa plus. *mémoires*, et mourut d'apoplexie dans la Néva en 1789.

BERNSTORF (Jean-Hartwig-Ernest, comte de), minist.-d'état, né dans le pays de Hanovre en 1712, fixa par ses talents l'attent. du gouvernem. danois; et après avoir été employé dans diverses ambass., fut mis par Frédéric V à la tête des affaires étrang., et suivit un système de neutralité qui favorisa le commerce et la prospérité des États-Unis. A la mort du roi Frédéric, remplacé dans le ministère par le célèbre Struensée (*v.* ce nom), il se retira à Hambourg; mais il allait reprendre le ministère, lorsqu'il mourut en 1772.

BERNSTORF (André-Pierre, comte de), neveu du précéd., né en 1735, fut aussi ministre d'état en Danemarck. Son principal titre à la célébrité est d'avoir provoqué l'affranchiss. des paysans danois et l'abolit. de la traite des nègres. Il mourut à Copenhague en 1797. On a de lui plus. pièces diplomatiques dont les plus remaq. sont l'*Exposé des principes de la cour de Danemarck*, etc., remis aux puiss. belligér. en 1780, et la *déclaration* aux cours de Vienne et de Berlin, remise en 1792.

BEROALD ou BEROALDE (Matthieu), théol., né à St-Denis près Paris, précept. d'Hector Frégose, depuis év. d'Agen, embrassa la réforme, et vint à Paris où il enseigna la philos. et les langues au fameux Théod. d'Aubigné. Arrêté à Coutances comme

hérét., il y fut condamné au feu; un offic. favorisa son évas. et l'envoya à Montargis, d'où il se sauva. Il mourut en 1576 à Genève, ministre et profess. de philos. On a de lui : *Chronicon sacræ scripturæ auctoritate constitutum,* in-fol. Vossius et J. Scaliger ont fait l'éloge de cet ouvr.

BEROALD DE VERVILLE (François), fils du précéd., né à Paris en 1558, rentra dans l'Église romaine après la mort de son père, prit l'habit ecclés., obtint un canonicat à St-Gratien de Tours, profita de ses loisirs pour cultiver les sc., même l'alchimie, se flatta d'avoir découvert les plus rares secrets, tels que celui de faire de l'or, et composa un assez gr. nombre d'ouvr. tous fort ennuyeux, si l'on en excepte un seul, aussi n'est-il rien moins que certain qu'il en soit l'aut.; c'est le *Moyen de parvenir,* très souv. réimpr. en 2 vol. in-12, où l'on trouve, parmi des puérilités et des contes licencieux, des choses très agréables. On présume que Beroald mourut vers 1612.

BEROALDO (Phil.), *l'Ancien,* né en 1453 à Bologne, d'une illustre famille, ouvrit une école à 19 ans, et vint à Paris où il enseigna avec un gr. concours d'audit. De retour à Bologne, il fut fait profess. de b.-lettres, fut député par le sénat au pape, remplit plus. ann. la charge de secrét., et mourut en 1505. Outre des édit. de *Pline le naturaliste,* des Commentaires de *Servius* sur Virgile, de *Properce,* de *Suétone,* etc., on a de lui un recueil de *Harangues* (*orationes*), et trois *Déclamations* de l'ivrogne, du joueur et du libertin, dont il existe des trad. franç. très rares.

BEROALDO (Phil.), *le Jeune,* de la même famille, né en 1472, disciple du précéd., devint prof. de b.-lettres à Rome et présid. de l'acad. Le card. Jean de Médicis le prit pour secrét., et lorsqu'il fut devenu pape sous le nom Léon X, il le nomma bibliothéc. du Vatican. Outre une édit. de *Tacite,* 1515, in-fol., très précieuse et mise au rang des *princeps,* parce qu'elle est la prem. qui contienne le 5 prem. livres des *Annales,* on lui doit : *Odarum lib. III; Epigrammatum liber,* Rome, 1530, in-4, rare. Il mourut en 1518.

BEROLDINGEN (François de), minéralogiste, né à St-Gall en 1740, parcourut diverses contrées pour observer la nature du sol, la structure des montagnes, et leurs produits minéraux, et publia div. ouvr. en allem., entre autres : *Observ. sur la minéralogie en général, et sur un système naturel des minéraux en particulier; Observat. faites dans les mines de vif-argent du Palatinat et du duché de Deux-Ponts; les Volcans des temps anciens et des temps modernes; Nouvelle théorie sur le balsate; Descript. de la fontaine de Dribourg.* Admis dans plus. soc. sav., il obtint un canonicat d'Osnabruck, et mourut en 1798.

BERONIE (Nicolas), ex-jésuite, profess. au collége de Tulle, né dans cette ville en 1742, mort en 1820, est aut. d'un *Diction. du patois du Bas-Limousin,* etc., publié après sa mort, par M. Vialle, Tulle, 1823, in-4.

BÉROSE, astron. et histor. chald., né à Babylone, était prêtre de Bélus et vivait vers le temps d'Alexandre ou de Ptolémée-Philadelphe. Il avait écrit une *Hist. de Chaldée,* dont Josèphe a cité quelques fragm., dans laq. il remontait jusqu'à la naiss. du monde, et parlait d'un déluge univ. Il se distingua aussi dans l'astron., fit connaître aux Athéniens le cadran solaire et fut honoré d'une statue.

BERQUEN (Louis de), né à Bruges, découvrit en 1476 la manière de tailler le diamant au moyen d'une roue et de la poudre de diam. — Son petit-fils, Robert de Berquen, a publ. les *Merveilles des Indes-Orientales,* ou *Traité des pierres précieuses et perles, de leur nature,* etc., Paris, 1661, in-4.

BERQUIN (Louis), gentilhomme artésien, conseiller de François Ier, fut dénoncé en 1523 comme fauteur du luthéranisme au parlem., qui le condamna à faire abjuration et fit brûler ses livres. Mais François Ier le fit relâcher. Il ne fut pas plus tôt en liberté qu'il recommença à dogmatiser, fut pris de nouveau et brûlé en place de Grève en 1529. On a de lui : *le vrai Moyen de bien se confesser,* in-16. — *Le Chevalier chrétien,* Lyon, 1542. Ces deux ouvr. sont trad. du lat. d'Érasme.

BERQUIN (Arnaud), écriv. élégant et facile, né à Bordeaux en 1749, consacra sa plume à l'instruct. de la jeunesse et surtout de l'enfance, qu'il affectionnait particulièrem. Il publia successiv. : *L'Ami des enfants, des adolescents; l'Introduct. famil. à la connaissance de la nature; Sandfort et Merton; le petit Grandisson; le Livre de famille,* etc. *L'Ami des enfants* valut à son aut., en 1784, le prix décerné par l'acad. à l'ouvr. le plus utile. C'est à la vérité une imitat. de l'allem., mais les charmes de son style et la candeur de ses sentim. en ont fait un ouvr. entièrem. neuf. Sa traduct. des *Tableaux anglais,* ses romances et ses idylles pleines de sensibilité, ne lui font pas moins d'honneur. Cet estimable écriv. mourut en 1791. La meill. édit. de ses *OEuvres complètes* est celle de Paris, 1803, 20 vol. in-18 ou 17 vol. in-12.

BERRAIN (Jean), grav., né à Paris vers 1636, mort en 1711, fut dessinat. des menus-plaisirs, et se fit une réputat. dans le genre des décors et des ornem. Son œuvre in-fol. se compose de plus de 400 pièces grav. par lui-même et par ses amis.

BERRI (ducs de). Titre donné à plus. princes de la maison de France.

BERRI (Jean-duc de), 3e fils du roi Jean et de Bonne de Luxembourg, né en 1340, porta d'abord le titre de comte de Poitou, se trouva à la bataille de Poitiers, fut donné en otage aux Anglais par suite du traité de Bretigny, après 9 ans revint en France négocier sa rançon, et différa son retour sous différ. prétextes. Notre cadre ne nous permet pas d'entrer dans tous les détails de la vie de ce prince; il nous suffira de dire qu'elle fut un tissu d'inconséq., de profusions et d'injust., ainsi qu'on peut s'en convaincre en lisant l'hist. de France. Il mourut à Paris en 1416, à l'âge de 76 ans.

BERRI (Charles, duc de), 3e fils de Louis dauphin, fils de Louis XIV, naquit en 1686. Ce prince,

d'un caract. doux et aimable, d'un sens plus droit qu'étendu, n'eut pas une carrière très heureuse. Marié à la fille aîné du duc d'Orléans, depuis régent, il eut beaucoup à souffrir de la conduite scandaleuse de cette princesse. Il creva un œil au duc de Bourbon, par accident à la chasse, et mourut en 1714 des suites d'une chute de cheval, à l'âge de 28 ans.

BERRI (Charles-Ferdinand de Bourbon, duc de), fils de S. A. R. Mgr. comte d'Artois, depuis Charles X, né à Versailles en 1778, n'avait que 11 ans lorsque son père crut devoir quitter la France, après les prem. événem. de la révolut. de 1789. Il fit ses prem. armes dans l'armée du prince de Condé, qui lui donna le commandem. des *Chasseurs nobles*, avec lesq. il passa depuis au service de la Russie. A la paix de 1801 il rejoignit son auguste père en Angleterre. Le 12 avril 1814, le prince débarqua sur les côtes de France, et le 21 il était à Paris. Les militaires ne tardèrent point à reconnaître en lui la bienveillance et la franchise guerrière qui lui étaient naturelles. Le 11 mars 1815, il prit le commandem. des troupes réunies sous Paris, pour s'opposer à la marche de Napoléon sur cette capitale, et suivit le roi et sa famille dans leur retraite en Belgique. Rentré à Paris le 8 juillet, l'ann. suiv. il épousa la fille aînée du prince royal des Deux-Siciles, Marie-Caroline-Thérèse. Il continuait, depuis cette époque, à signaler le caractère le plus loyal et les disposit. les plus populaires, lorsqu'un horrible attentat vint détruire l'espoir que tous les Français amis de la monarchie et de l'ordre public avaient placé en lui. Le 13 février 1820, un monstre fanatique, Louvel, nouv. Ravaillac, frappa d'un coup de poignard le digne descend. de Henri IV. Le duc de Berri expira dans la matinée du lendemain. Les profonds regrets qu'excita cette perte inattendue furent adoucis par la nouvelle de la grossesse de la duchesse de Berri, qui mit au jour, le 29 septembre de cette même année, un prince auquel le roi Louis XVIII donna le titre de duc de Bordeaux.

BERRIAYS (René LE), agron., né près d'Avranches en 1722, mort en 1807, est principal. connu par son *Traité des jardins, ou le nouv. la Quintinie*, Paris, 1775, 4 vol. in-8, ouvr. excellent dans son genre, et dont l'auteur a publ. lui-même un *Abrégé*, 1791, in-18, et 1793, 2 vol. in-12. Il est en gr. partie l'aut. du *Tr. des arbres fruitiers*, publ. sous le nom de Duhamel de Monceau. M. Lair a fait son éloge à l'acad. de Caen, 1808, in-8.

BERROYER (Claude), avocat au parlement de Paris, mort en 1735, a recueilli les Arrêts de Bardet, son ami, in-fol., et donné une nouv. édition av. Laurière de la *Coutume* de Paris de Duplessis, Paris, 1709, in-fol.; de la *Bibliothèque des Coutumes*, etc.

BERRUER, sculpteur, profess. à l'acad. en 1797, a laissé plus. ouvr., parmi lesq. on distingue la statue de d'Aguesseau, au musée, les deux bas-reliefs de la façade de l'École de Médecine de Paris; *l'Amour lançant une flèche*, etc.

BERRUGUETE (Alonzo), sculpteur et architecte, né dans l'Andalousie, élève de Michel-Ange, contribua beaucoup à ramener le goût des arts dans sa patrie, et fut aimé de Charles-Quint, qui le nomma chevalier et gentilhomme de sa chambre. Il mourut à Madrid en 1545. On voit de lui à Tolède une *Transfiguration*, en marbre, qui passe pour son chef-d'œuvre. Ses autres compositions sont dans les églises de cette ville.

BERRUYER (Philippe), archevêq. de Bourges, était né à Tours d'une famille considérable. Archid. du chap. de cette ville, il en fut élu archev., mais il refusa constamment cette dignité. Plus tard év. d'Orléans, il passa sur le siége de Bourges en 1236, et fut honoré de la confiance de la reine Blanche, qu'il aida de ses conseils pend. sa double régence. Sa *Vie*, écrite en latin par un aut. contempor., a été publiée par Labbe, *nouvelle Bibl. MS.*, et par D. Martenne, *Thes. anecdot.*

BERRUYER (Joseph-Isaac), jésuite, né à Rouen en 1681, mort à Paris en 1758, est surtout connu par l'*Hist. du Peuple de Dieu*, ouvr. dans leq. le texte sacré est revêtu des couleurs du roman. Cette histoire, mêlée de traits singuliers et brillants, écrite avec élégance, tissue avec art, fit beaucoup de bruit. L'évêque de Montpellier, l'archevêque de Paris et d'autres prélats en défendirent la lecture. Benoît XIV et Clément XIII la condamnèrent; le parlement de Paris cita l'auteur à comparaître; mais toutes ces condamnations n'empêchèrent pas Berruyer et ses confrères de multiplier les éditions et les traductions d'un ouvrage qui faisait tant de bruit, et qui trouve encore des lecteurs.

BERRUYER (Jean-François), général, né à Lyon en 1737, parvint de soldat au grade de lieutenant-colonel, avant la révolution. Colonel du régiment de Guienne en 1791, il fut appelé l'année suivante au commandement des carabiniers, et devint successivem. maréchal-de-camp, lieutenant-général et général en chef de l'armée de l'Ouest en 1793. Ayant éprouvé divers échecs contre les Vendéens, il fut suspendu de ses fonctions; mais, en 1796, le directoire le nomma commandant de l'hôtel des Invalides, place qu'il occupa jusqu'à sa mort en 1804. Il avait fait 17 campagnes depuis 1756 jusqu'en 1793, et reçu trois blessures graves. — Son fils, maréchal-de-camp, mourut en 1816, des suites d'une blessure reçue à la bataille de Waterloo.

BERRYAT (Jean), médecin inspecteur des eaux minérales de France, mort en 1754, a publié les deux premiers volumes de la *Collect. académique*, et des *Observations physiques et médicinales sur les eaux minér. d'Époigny*, Auxerre, 1752, in-12.

BERRYER (Nicolas-René), fils d'un procureur-général du grand-conseil, fut successivem. maître des requêtes, lieutenant de police en 1747, conseiller-d'état, et ministre de la marine, enfin garde-des-sceaux en 1761; dut ces places éminentes au crédit de Mme de Pompadour, mais ne s'en montra digne ni par son courage ni par son habileté, et mourut en 1762.

BERSENEW (Iwan), graveur russe, mort en

1798, coopéra pendant son séjour à Paris, en 1787, à la grav. des tableaux d'Orléans.

BERSMANN (George), philologue et poète lat., né dans la Misnie en 1536, étudia la méd., mais la négligea pour s'appliquer à la littérat., et visita la France et l'Italie, où ses talents lui firent trouver des amis. De retour en Allemagne, il fut profess. de poésie et de grec à Wittemberg, puis à Leipsig, perdit sa chaire pour avoir refusé de signer la formule de concorde, et mourut en 1611. Il a laissé des *poésies latines*, une *trad. en vers* des Psaumes, et des *comment.* sur Virgile, Horace, Cicéron, etc.

BERTA (Franç.), littérat. et antiq. piémontais, né vers 1719, mort vers 1787, embrassa l'état ecclésiast., fut bibliothécaire du roi de Sardaigne; concourut à la rédact. du catalogue des MSs. de cette bibliothèque, qu'il enrichit de livres précieux et rares. On lui doit une suite très curieuse des princes de Savoie, et l'édit. du *Cartulaire d'Oulx*, Turin, 1733.

BERTAIRE (St), issu des rois de France de la deuxième race, abbé du Mont-Cassin en 856, fut en 884 massacré par les Sarrasins.

BERTANIE (Lucie), femme poète, né à Bologne vers 1520, eut pour amis les plus célèbres littérat. de son siècle. Ses poésies sont éparses dans les recueils du temps; elle écrivait égalem. bien en prose, comme le prouvent ses lettres à Annibal Caro. — Une autre dame de ce nom, de l'académie de Reggio, sa patrie, florissait vers la fin du 16e S.

BERTANO (J.-B. GHIZI dit), habile peintre et architecte, né à Mantoue, élève de Jules Romain, avait un dessin hardi et élégant, et laissa des cartons qui long-temps servirent de modèle aux artistes. Comme écrivain on lui doit une *lettre* à Martin Bassi, architecte de Milan, sur le *Duomo* de cette ville, et des *observations* savantes et instructives sur Vitruve, Mantoue, 1558.

BERTANO (J.-B.), poète, né à Venise en 1596, fut l'ami de Marini, dont il adopta la manière, ce qui ne l'empêcha pas d'être en grande réputat., et recherché de l'emper. Matthias, qui le créa chev. On a de lui : *Tormenti amorosi*, pastorale, réimp. à Padoue en 1641; quelques autres pastorales et tragédies, impr. à Venise, des *Idylles*, etc.

BERTAUT (Jean), poète français, né à Caen en 1552, secr. et lect. du roi, évêque de Seez, prem. aumônier de Marie de Médicis, dut à son talent ces postes éminents. Imitat. de Ronsard, mais moins ampoulé et plus élégant, ses vers sont pleins de sentiment. On a recueilli ses *œuvres poétiques*, in-8, Paris, 1620 et 1623. Il a traduit le 2e livre de l'*Énéide*, et laissé quelq. *sermons* et une *oraison funèbre* de Henri IV.

BERTAZOLLI (François), cardinal, né le 1er mai 1754, à Lugo, dans la Romagne, étudia dans l'université de Bologne, et devint chanoine de la collégiale de son lieu natal. Pie VII, lorsqu'il était évêque d'Imola, l'employa dans le gouvernement de son diocèse; lorsqu'il fut pape, il le nomma archevêque d'Éphèse, chanoine de Sainte-Marie-Majeure, et son aumônier-secrét. Après l'invasion de Rome en 1806, Bertazolli fut forcé de se retirer à Lugo, puis on le déporta en France : mais on le rendit à Pie VII, dont il partagea la captivité. De retour à Rome avec le souverain-pontife, il reçut la pourpre dans le consistoire du 10 mars 1823. Léon XII le nomma préfet de la congrégation des études et protecteur de l'ordre des carmes, du collége des Irlandais et de toutes les églises d'Irlande. Il devint aussi évêque de Palestrine en décembre 1828. Pie VIII ne lui donna pas moins de marques de bienveillance. Bertazolli mourut subitement le mercredi-saint, 7 avril 1832.

BERTEL (Jean), bénédictin, né en 1559 à Louvain, abbé de St-Benoît de Luxembourg, puis d'Echternach, fut fait en 1596 prisonnier par les Hollandais, ne se racheta qu'au moyen d'une grosse somme, et mourut en 1607. On a de lui des *Dialog.* sur la règle de St Benoît, Cologne, 1581, in-8, et une *Hist. du Luxembourg*, Cologne, 1605, in-4.

BERTERA (Barth.-Ant.), interprète du roi et maître de langues, mort à Paris en 1782, a publié : *Méthode abrégée de la langue ital.*, 1746; id. *de la langue espag.*, 1764; id. *de la langue française*, 1782, in-12.

BERTERO, naturaliste, docteur en médecine et voyageur piémontais, a, depuis quelques années, parcouru une grande partie de l'Amérique-Méridionale, où il a fait d'immenses collections de végétaux de tout genre. Son dernier envoi du Chili et de l'île Juan-Fernandez, à M. Delessert, se composait de 20,000 échantillons de plantes parfaitement conservées et la plupart décrites sur place. Parti de Valparaiso en juillet 1830 pour Otahiti, où il avait fait d'amples moissons pour la science, il s'embarqua sur une goëlette construite dans le pays pour revenir à Valparaiso, et paraît avoir péri en route.

BERTHAULD (Pierre), oratorien, né vers 1600 à Sens, professa la rhétorique au collége de Marseille, et mourut doyen du chap. de Chartres en 1681. Il est aut. du *Florus Gallicus* et du *Florus Francicus*, un des meilleurs abrégés de notre histoire, d'un tr. *de Arâ*, ouvr. plein d'érudition, Nantes, 1635, in-8, et de vers latins estimés. Il ne doit pas être confondu avec l'abbé Berthauld, aut. du *Quadrille des enfants*, ou *Système nouveau de lecture*, 1743, in-8, souvent réimprimé.

BERTHAULD (Louis), archit., né à Paris, mort à Tours en 1823, dans la force de l'âge, s'est acquis quelque réputation par la construction de plus. châteaux et maisons de campagne aux environs de Paris, et par les dessins d'un grand nombre de parcs et jardins à la manière anglaise. On lui doit entre autres ceux de la Malmaison, de St-Leu-Taverny, de Pontchartrain, de Baville, etc.; et les chât. de la Jonchère, de M. Nanteuil à Clichy, etc.

BERTHE, nom commun à plusieurs princesses dont les plus connues sont : Berthe *au long pied*, fille de Caribert, comte de Laon, femme de Pépin-le-Bref, reine de France en 751, et morte en 783. Une fille de Charlemagne. Une 3e, fille de Pépin Ier, roi d'Aquitaine. Une 4e, fille de Lothaire, roi de

Lorraine, femme de Théobald II, comte de Provence, et ensuite d'Adalbert II, mère de Hugues, roi d'Italie, et de Gui, duc de Toscane. C'est d'elle que vient l'expression proverbiale : *Au temps que Berthe filait*, pour indiquer l'époque de la plus grande simplicité des mœurs.

BERTHEAU (Ch.), théologien protestant, né à Montpellier en 1660, et mort en 1732, à Londres, où il s'était réfugié après la révocation de l'édit de Nantes, et où il exerça le pastorat, a publié deux vol. de *sermons* en franç.

BERTHELEMY (J.-Simon), peintre d'histoire, né à Laon en 1743, remporta le grand prix de peinture, fut, à son retour de Rome, admis à l'acad., puis nommé profess. de dessin à l'école spéciale, et mourut à Paris en 1811. Il réussissait surtout dans les plafonds, dont il a exécuté plus. dans les palais de Fontainebleau, du Luxembourg, du Muséum.

BERTHELET (Grég.), bénédictin de St-Vannes, né dans le Barrois en 1680, fut bibliothéc. de la maison de son ordre à Nancy, prit une part si vive dans les querelles du jansénisme, que ses supérieurs furent contraints de l'exiler, et mourut dans la Normandie en 1754. Il est aut. d'un traité sav. et curieux de l'*Abstinence des viandes*, Rouen, 1731, in-4.

BERTHELIER (Philibert), né à Genève en 1470, membre du conseil de cette ville alors que Charles III, duc de Savoie, entreprit de la soumettre à son autorité, était parvenu à conclure en 1519, avec Fribourg, une alliance tendant à protéger l'indépendance de Genève. Cependant, les hostilités ayant commencé, et les secours des Fribourgeois n'arrivant pas assez vite, les hab. furent obligés d'ouvrir leurs portes au duc de Savoie, et le vertueux Berthelier, incapable de fuir, paya de sa tête son noble dévouement à sa patrie.

BERTHELIN (P.-Ch.), littérateur, né à Paris, embrassa l'état ecclésiast., se fit recevoir avoc. au parlem., fut profess. à l'école militaire, et mourut vers 1770. On a de lui une *Ode* latine sur le siége de Berg-op-Zoom, Paris, 1747, in-4. — *Recueil* d'énigmes, etc., ibid., in-12. — *Recueil* de pensées ingénieuses tirées des poètes lat., trad. ou imitées en vers français, Paris, 1752. — *Supplément* au *Dictionn.* de Trévoux, ibid., 1752, in-fol. — *Abrégé* du même dictionn., 1763, 3 vol. in-4. Il a revu l'édit. du *Dictionnaire* des rimes de Richelet, 1751.

BERTHELOT, poète satirique, ami de Régnier, le prit pour modèle. On a de lui des *satires*, des *épigrammes*, etc., qui sont remplies de naturel et d'abandon, mais trop licencieuses; elles ont été recueillies avec celles de Régnier et autres satiriq. dans le *Cabinet satirique*, 1666, in-12.

BERTHELOT (Pierre), pilote et cosmographe royal dans les Indes-Orientales, prit en 1635 l'habit du Carmel à Goa, des mains du P. Philippe de la Ste-Trinité, prieur de ce couvent, et reçut le nom de P. Denis de la Nativité. Envoyé comme interprète de l'ambassad. portug. près du roi d'Achem, dans l'île de Sumatra, il y fut massacré en 1638 par ordre de ce prince, avec un de ses confrères. On a de lui des *Cartes nautiques* dont on vante la belle exécution.

BERTHEMIN (Dominique), médecin du duc de Lorraine, né en 1580, mort en 1655, a le premier fait connaître la vertu des eaux minérales de Plombières, dont il régla l'usage dans un *discours*, Nancy, 1615, in-8, réimpr. à Mirecourt en 1738.

BERTHEREAU (dom George-Franç.), bénédict., né à Bélesme en 1732, professa le grec et l'hébreu à l'abbaye de St-Lucien de Beauvais et à celle de St-Denis, quitta la carrière de l'enseignem. pour s'associer aux bénédictins chargés de la collection des histor. de France, qui le choisirent pour compulser à la biblioth. du roi et à celle de St-Germain-des-Prés les MSs. orientaux, travail dont il s'occupa pendant trente années avec une patience et une ardeur incroyables. Ses *Extr.* n'avaient plus besoin que d'être revus et mis en ordre, lorsqu'il mourut en 1794. M. Silvestre de Sacy a donné sur cet estimable religieux une *notice* intéressante dans *le Magasin encyclopéd.*

BERTHET (Jean), jésuite, né en 1622 à Tarascon, enseigna la philosophie et la théologie dans plus. colléges, fut exclu de la société pour avoir eu la faiblesse d'aller consulter la Voisin, fameuse devineresse, prit l'habit de St-Benoît, et mourut à l'abb. d'Oulx en 1692. Il est aut. de quelq. écrits sur la théol. et l'hist. assez estimés. — Son frère Jean, capucin, connu sous le nom de *P. Théodore de Tarascon*, mort en 1709, s'est fait un nom par ses *Sermons*, impr. à Lyon, 1693 et 1694.

BERTHIER (Jean), sculpteur du 16e S., a exécuté les plans en relief des fortifications des principales places de l'Europe, que l'on voit aujourd'hui aux Invalides.

BERTHIER (Guill.-Franç.), jésuite, né à Issoudun en 1704, fut en 1742 choisi par ses supérieurs pour remplacer le P. Brumoy dans la continuation de l'*Hist. de l'Église gallicane;* il en publia 6 vol., dont le dernier, qui est le 18e, va jusqu'en 1629. Il fut ensuite chargé de la rédaction du *Journal de Trévoux*, qu'il dirigea pendant 17 ans à la satisfaction du public et des gens de lettres. Après la dissolution de sa compagnie, le dauphin voulut l'attacher à l'éducation des princes, ses enfants, et lui fit assigner une pension de 4,000 fr. sur l'abbaye de Molesme; mais en 1764 les jésuites ayant été bannis de la cour, il fut obligé de se retirer à Offenbourg. Apès dix ans d'exil il obtint la permission d'aller demeurer à Bourges, où il avait un frère et un neveu chanoines. Il mourut dans cette ville en 1782. Outre les ouvr. cités, on lui doit : *Comment. sur les Psaumes et sur Isaïe*, Paris, 1785-89, 15 vol. in-12. — *OEuvres spirit.*, 1811, 5 vol. in-12. — Des *Observations sur le Contrat social*, publ. par Querbœuf en 1789, in-12.

BERTHIER (Louis-Alexandre), maréchal de France, vice-connétable, prince de Neuchâtel et de Wagram, né à Versailles en 1753, fils d'un officier dans le corps des ingénieurs-géographes, suivit la même carrière, obtint ensuite une com-

pagnie dans les dragons de Lorraine, servit comme officier d'état-major dans l'armée de Rochambeau aux États-Unis, se signala dans plusieurs rencontres, et reçut le grade de colonel aide-major-général. De retour en Europe, il fut, en 1789, nommé major-général de la garde nationale de Versailles, se rendit à Metz vers la fin de 1791 avec le grade d'adjudant-général, devint, en 1792, maréchal-de-camp, chef de l'état-major du maréchal Luckner, servit ensuite dans la Vendée sous les ordres de Biron, eut trois chevaux tués sous lui en défendant Saumur contre les insurgés le 13 juin 1793, et donna de fréquentes preuves de valeur. Nommé en 1796 général de division, et placé chef de l'état-major de l'armée d'Italie sous le général Bonaparte, il se fit remarquer aux combats de Millesimo, Ceva, Mondovi, au passage du pont de Lodi, à la bataille de Rivoli, fut chargé d'apporter au directoire le traité de Campo-Formio, prit ensuite le commandement de l'armée d'Italie (déc. 1797), marcha sur Rome, occupa cette ville, et y établit un gouvernement républicain. Il suivit Bonaparte en Égypte, toujours comme chef d'état-major, et partagea la gloire et les travaux de l'armée d'Orient. A son retour en France, Bonaparte, devenu premier consul, le nomma ministre de la guerre. Berthier quitta ce poste le 2 avril 1800 pour prendre le commandement de la nouvelle armée qui se portait en Italie; mais dans le fait il ne fut que chef de l'état-major de Bonaparte pendant les opérations de la campagne dite de Marengo, à cause de la mémorable bataille de ce nom. La fortune de Berthier s'éleva en proportion de celle de Bonaparte. Le 19 mai 1804 il fut créé maréchal de l'empire, puis grand-veneur, prince souverain des pays de Neuchâtel et de Valangin en Suisse. Il accompagna le nouvel empereur dans toutes ses campagnes, fut admis à ses secrets, reçut l'épée de vice-connétable, et le nouveau titre de prince de Wagram après la bataille de ce nom. A la restauration de 1814, l'ex-confident de Bonaparte ne fut point un des derniers à rendre hommage au roi Louis XVIII, qui le nomma pair de France, et lui confia le commandement d'une des deux compagnies de gardes-du-corps ajoutées aux quatre qui existaient en 1789. A l'époque du retour de l'ex-empereur, le 20 mars 1815, Berthier se retira à Bamberg, où il mourut le 1er juin de la même année. On ne connaît pas les causes précises de cette mort; elle fut attribuée dans le temps à un accès de fièvre chaude, qui porta le prince à se précipiter d'un balcon de sa maison dans la rue. On lui doit la *Relat. des campagnes du général Bonaparte en Égypte et en Syrie*, 1800, in-8.

BERTHIER (César), lieutenant-général, frère du précédent, né en 1765, mort en 1809, s'est fait peu remarquer sur les champs de bataille, mais a montré des qualités administratives comme gouverneur de l'île de Tabago et de la Corse.

BERTHIER (Victor-Léopold), général de division, frère des précédents, né à Versailles en 1770, sous-lieutenant en 1785, ingénieur-géographe et chef de bataillon en 1794, adjudant-général en 1795, fit, dans les années 1796-97-98, toutes les campagnes d'Italie contre les Autrichiens et les Russes. Général de brigade et chef de l'état-major de l'armée de Naples en 1799, il assista à la bataille de la Trebia, et s'y distingua. Employé en 1803, à l'armée d'Hanovre, il en fut le chef d'état-major, avec le grade de général de division, fit en cette qualité les campagnes de 1805 et 1806, se distingua à la bataille d'Austerlitz, ainsi qu'à la prise de Lubeck, et mourut à Paris en 1807.

BERTHOD (Claude), savant et laborieux bénédictin, des académies de Besançon et de Bruxelles, né à Rupt en Franche-Comté, se fit bientôt connaître par son goût pour les recherches historiques. Chargé par le ministre Bertin de recueillir les chartes et les diplômes dans les archives des principales abbayes de France, il reçut une mission pour les Pays-Bas, d'où il rapporta de précieux docum., y retourna quelq. temps après pour travailler à la continuation des *Acta sanctorum* de Bollandus, eut part au 51e vol., et mourut à Bruxelles en 1786. Ses ouvr. inédits ne peuvent manquer de trouver place dans les Recueils des documents historiques publ. tant en France que dans les Pays-Bas.

BERTHOIS (de), était colonel du génie et directeur des fortifications à Lille, lors de la déclaration de guerre de l'Autriche en 1792. Les échecs éprouvés alors irritèrent les soldats, qui se révoltèrent contre leurs chefs, et massacrèrent Berthois dans son domicile. L'assemblée constituante honora sa mémoire, en accordant une pension de 1,500 francs à sa veuve.

BERTHOIS (Conrad de), lieutenant-colonel du génie, chev. de la Lég.-d'Honneur, membre de la chambre des députés, mort à Paris en 1832, dans un âge peu avancé, entré de bonne heure au service, avait obtenu sa retraite en 1822, comptant plus de trente ans de services effectifs. Il siégeait au centre gauche.

BERTHOLET-FLÉMAEL, peintre, né à Liége en 1614, alla se former en Italie, et vint à Paris, où il peignit entre autres tableaux *l'Enlèvement d'Élie, l'Adoration des rois*, etc. Ayant amassé une grande fortune par le produit de ses nombr. ouvr., il retourna à Liége, embrassa l'état ecclésiastique, fut reçu chan. du chap. de St-Paul, et mourut de chagrin en 1675.

BERTHOLLET (Jean), jés., né dans le duché de Luxembourg, mort à Liége en 1755, a donné une *Histoire civile et ecclésiastique* de ce duché, 1743, 8 vol. in-4. — *L'Ancienne tradit. d'Arlon injustem. attaquée*, 1744, in-8. — *Histoire de l'institution de la Fête-Dieu*, 1746.

BERTHOLLET (Claude-Louis), savant chimiste, né à Talloire en Savoie en 1748, fut reçu docteur à Turin, et nommé médecin du duc d'Orléans; la chimie étant devenue son occupation exclusive et sa passion dominante, il contribua puissamment à ses progrès. Reçu à l'académie des sciences en 1780, il fut successivement membre de la commiss.

des monnaies et de celle d'agriculture et des arts, professeur de chimie aux écoles polytechnique et normale, et membre de l'Institut en 1795. Bonaparte l'ayant emmené avec Monge en Égypte, il y déploya toutes les ressources du génie et du zèle pour assurer l'existence de l'armée. Sa noble conduite fut dignem. récompensée par les croix d'offic. de la Lég.-d'Honn., de la Réunion, et par la dignité de sénateur. Il fut cepend. un des premiers à consentir à la déchéance de son bienfaiteur. Conservé par le roi à la restauration, Berthollet, n'ayant pas été porté sur la liste des pairs des *cent-jours*, fut réintégré au retour de Louis XVIII dans la chambre-haute, où il a voté depuis avec les défenseurs des principes constitutionnels. Toujours entouré dans sa maison d'Arcueil d'une foule d'élèves distingués, qu'il associait à ses belles expériences et à ses découvertes chimiques, il mettait la dernière main à ses importants ouvrages, lorsqu'il fut emporté dans trois jours par une fièvre adynamique en 1822. Les plus remarquables de ses nombreux écrits sont : *Éléments de l'art de la teinture*, 1791 et 1804, in-8, trad. en anglais et en allemand. — *Recherches sur les lois de l'affinité*, 1801, in-8. — *Essai de statisque chimique*, 1803, 2 vol. in-8; il a joint un discours préliminaire et des notes à la traduct. franç. du *Système de chimie de Thompson*, ib., 1809, 9 vol. in-8. — Son *Cours de chimie des substances animales* a été imprimé dans le *Journal* de l'école polytechnique.

BERTHOLON, lazariste, né à Lyon où il mourut en 1799, professeur de physique à Montpellier, puis d'histoire à Lyon, est auteur d'un grand nombre de *Mémoires* sur des questions de physique, l'électricité, les paratonnerres, dont il établit un grand nombre dans les principales villes de France. On estime sa *Théorie des incendies et des moyens de les prévenir*, 1787, in-4.

BERTHONIE (Hyacinthe LA), dominicain, né en 1708 à Toulon, se distingua par son talent pour la prédicat., combattit avec zèle les nouv. incrédules, et mourut dans sa ville natale en 1774. On a publ. après sa mort : *Défense de la religion contre les incrédules et les juifs*, 1777, 3 vol. in-12. — *Supplément aux œuvres de la Berthonie*, 1811, in-12.

BERTHOUD (Ferdinand), célèbre horloger, né en 1729 dans le comté de Neuchâtel, se passionna jeune pour la mécanique, et vint se perfectionner à Paris, où il acquit promptem. une gr. réputat. Horloger-mécanic. de la marine pour la construct. et l'inspect. des horloges à longit., il fut membre de l'Institut, de la soc. roy. de Londres et de la Lég.-d'Honneur, et mourut en 1807. Ses horloges marines, supérieures à toutes les autres, ont servi au perfectionnement de la géographie. On a de lui : *Essai sur l'horlogerie*, 1763 et 1786, 2 vol. in-4. — *Éclaircissements sur l'invention d'une nouvelle machine pour déterminer les longitudes en mer*, 1773, in-4. — *Traité des horloges marines*, 1773, in-4, avec un *suppl.*, 1787, in-4. — *Hist. de la mesure du temps par les horloges*, 1802, 2 vol. in-4. — Berthoud (Louis), neveu et élève du précédent, a fait des montres marines fort estimées des navigateurs, qui les préfèrent même à celles de son oncle. Il mourut en 1813.

BERTI (Alexandre-Pompée), religieux de la congrégation de la Mère de Dieu, né à Lucques en 1686, enseigna la rhétorique, la philosophie, la théologie, jusqu'en 1739, alla ensuite s'établir à Rome, fut nommé assistant-général et historien de son ordre, devint membre de plus. académies, et mourut en 1752. Parmi ses nombreux ouvrages nous citerons : le *Catalogue* de la biblioth. Capponi, Rome, 1747, in-4, très estimé des bibliogr.; la traduct. en italien de l'*Abrégé de l'Histoire de France* du P. Daniel, Venise, 1737, et celle d'une grande partie des *OEuvres de Nicole*, ib., 1729-32; et parmi ceux restés inédits les *Memorie degli scrittori Lucchesi*, etc.

BERTI (Jean-Laur.), relig. augustin, né en 1696 à Seravella dans la Toscane, fut assistant de son général à Rome, garde de la bibliothèque Angélique, professeur de théologie à Pise, et mourut en 1766. On a de lui : *De theologicis disciplinis*, Rome, 1739-45, 8 vol. in-4. — *Historia ecclesiastica*, 7 vol. in-4. — Des *dialogues*, des *dissertations* et des *discours* académiques, etc.

BERTIER, contemporain de maître Adam Billaud, menuisier, son ami, dont il publia le *Vilebrequin*, qu'il a fait précéder d'une épître en vers, où il fait le portrait de plusieurs de ses compatriotes.

BERTIER (P.-Ant.), prêtre, mort à Paris en 1784, a publ. : *Projet d'une pompe publique pour la ville de Paris*, 1769, in-8.

BERTIER (Jos.-Ét.), oratorien, né en 1710 à Aix, mort à Paris en 1783, s'est fait un nom par ses connaissances en physique. On a de lui des *Lettres* sur l'électricité; *la Physique des corps animés*, 1755. — *Principes de physique*, 1764. — *Histoire des premiers temps du monde d'accord avec la physique et l'histoire de Moïse*, 1784, in-12.

BERTIER (Louis-Bénigne-Franç.), conseiller-d'état, intend. de Paris en 1789, une des prem. victimes de la révolution, fut, après la prise de la Bastille, arraché de l'hôtel-de-ville par des forcenés qui le pendirent à une lanterne, après lui avoir fait baiser la tête de Foulon, son beau-père, qni venait de subir le même sort.

BERTIN (St), né dans le 7e S., fut un des apôtres de l'Artois, fonda le monast. de son nom au territ. de St-Omer, et mourut, dit-on, plus que centenaire en 709. L'Église honore sa mémoire le 5 septembre.

BERTIN, musicien, mort en 1727, a fait la musique des opéras de *Cassandre*, *Diomède*, *Ajax*, du *Jugement de Pâris*, et des *Plaisirs de la campagne*.

BERTIN (Nicolas), peintre, né à Paris en 1667, fils d'un sculpt., élève de Jouvenet et de Bon Boullongue, obtint le grand prix à 18 ans; à son retour de Rome, fut admis à l'acad., plus tard nommé profess., et mourut en 1736. Il a fait beaucoup de tableaux pour les églises de Paris, le château de Trianon, les élect. de Mayence et de Bavière, etc. *St Philippe baptisant l'eunuque de la reine Can-*

dace, que l'on voyait à St-Germain-des-Prés, est un de ses meilleurs tableaux.

BERTIN (Exupère-Jos.), médecin, né dans la Bretagne en 1712, acheva ses études à Paris où il fut reçu doct. régent en 1741, accepta la place de médec. du vaivode de Moldavie; à son retour en France, fut nommé membre de l'acad. des sciences, se retira peu de temps après dans sa province, et mourut en 1781. On a de lui: *Traité d'ostéologie*, 1754, 4 vol. in-12.—*Lettres* sur le nouveau système de la voix, La Haye, 1745-48, 2 vol. in-8. — *Consultation* sur la légitimité des naissances tardives. — *Mémoire* sur la structure des os pariétaux, *Journal de médec.*, 1756. Condorcet a lu son éloge à l'académie.

BERTIN (Antoine), poète, surnommé *le Properce franç.*, né à l'île Bourbon en 1752, compatr. de Parny, fut son émule et son ami le plus tendre, vint en France en 1761, fit ses études au collége du Plessis, entra dans la cavalerie, et, par une faveur spéciale, reçut bientôt, avec le brevet de capit., la croix de St-Louis; publ. en 1773 un petit vol. de *poésies*, qui obtint peu de succès, mais en 1782 donna quatre livres d'*élégies*, intitulées *les Amours*, qui furent très applaudies. Elles offrent quelques-unes des beautés et plusieurs des défauts de Properce, qu'il semblait avoir pris pour modèle. A la fin de 1789, Bertin passa à St-Domingue pour épouser une jeune créole qu'il avait connue à Paris. La surveille du jour où le mariage devait être célébré, il éprouva des mouvements de fièvre; le jour même où il devait se rendre à l'autel il demanda que la cérémonie eût lieu dans sa chambre. A peine eut-il prononcé le *oui* d'une voix très faible, qu'il s'évanouit: il mourut dix-sept jours après, en juin 1790. Les *OEuvres* de Bertin, recueillies en 1782, 2 vol. in-18, ont été réimpr. en 1802, et depuis un grand nombre de fois; l'édit. de 1824, in-8, par M. Boissonade, est la plus belle. Elles contiennent, outre *les Amours*, un *Voyage en Bourgogne*, dans le genre de celui de Chapelle et Bachaumont, et plus. pièces fugitives.

BERTIN (Théodore-P.), introduisit, vers 1792, en France l'art de la sténographie, inventa une lampe docimastique utile pour l'essai des métaux, et mourut en 1819. Il est auteur de nombr. écrits presque tous traduits de l'angl. Les plus connus sont la *Vie de Bacon*, trad. de Mallet, Paris, 1788, in-12.—*Satires d'Young*, 1798, in-12.—*Réflexions sur l'établissement des jurés*, Paris, 1789 et 1791, in-8. — *Système complet de sténographie*, 4e édit., 1803, in-8, et des ouvr. d'éducation.

BERTIN (Antoine), curé du diocèse de Reims, né en 1761, mort en 1823, est auteur de plusieurs ouvrages pour l'instruction de la jeunesse, tels que: *Éléments d'histoire naturelle*, extraits de Buffon, Valmont-Bomare, etc., Reims, 1801, 1809, in-12.—*Éléments de géographie*, etc., 1802, in-12. — *Le jeune Cosmographe*, etc., in-12. — *Esquisse d'un tableau du genre humain*, etc., in-12. On lui doit encore des *Instructions religieuses*, et un *Mémoire* sur le sacre.

BERTIN D'ANTILLY, littérateur, né à Paris, obtint dans les bureaux du contrôleur-général des finances une place qu'il perdit à la révolut.; publ. des pièces de théâtre et des articles dans les journaux, notamment dans *le Thé*, feuille royaliste. Après le 18 fructidor, il s'établit à Hambourg, où il entreprit un nouv. journal intitulé: *le Censeur*, qui n'eut aucun succès; fit des vers à la louange de Paul Ier, qui lui offrit un asile à Pétersbourg, et mourut dans cette ville en 1804.

BERTINI (Antoine-François), méd., né à Castel-Finentino en 1658, fit ses études à Sienne et à Pise, s'établit à Florence, fut nommé profess. à l'hôpital Ste-Marie, eut avec ses confrères de vives querelles qui, loin de lui nuire, établirent sa réputat., et mourut en 1726. Son principal ouvrage est la *Medicina difesa contra le calunnie degli uomini volgari, e dalle opposizione de' dotti*, Lucques, 1699, in-4.

BERTINI (Joseph-Marie-Xavier), médecin, fils du précédent, né à Florence, en 1694, eut comme son père des discussions très animées avec ses confrères, fut membre de la société Colombaire et de la société de botanique, et mourut en 1756. On n'a de lui qu'un *Discours* sur l'usage extérieur et intér. du mercure, Florence, 1744, in-4, reimpr. dans un *Recueil* sur les fièvres malignes et contagieuses, Venise, 1746, in-8.

BERTIPAGLIA (Léonard), chirurg. de Padoue, mort en 1460, n'est connu que par un ouvr. intit.: *Chirurgia, seu recollectæ super quartum canonis Avicennæ*, Venise, 1490, in-fol., réimpr. en 1519, et depuis dans des recueils.

BERTIUS (Pierre), cosmographe et historiogr. du roi Louis XIII, et profess. de mathém., né en Flandre en 1565, régent du collége des États à Leyde, qu'il fut obligé de quitter à cause de son attachement à la secte d'Arminius, vint en France, y embrassa le cathol., fut amplement dédommagé de ses pertes et mourut en 1629. Le meilleur de ses ouvrages est: *Theatrum geographiæ veteris*, Elzevir, 1619, 2 vol. in-fol. Parmi ses autres écrits on distingue: *Commentariorum rerum germanicarum lib. III*, Amsterd., 1616, in-4, et 1635, in-12. — *De aggeribus et pontibus*, Paris, 1629, etc. Il est l'édit. des *Illustrium virorum Epistolæ*, etc., 1617, in-8, et de la *Consolat.* de Boëce, avec une préface.

BERTOLDO (Jean), né à Florence au 15e S., élève de Donato, réussit surtout dans l'art de fondre en bronze de petits sujets de bataille, fut garde de la fameuse collection de vases, statues et bas-reliefs antiques de Laurent de Médicis, et directeur de l'académie de dessin, eut la gloire de compter Michel-Ange au nombre de ses élèves, et mourut dans un âge avancé.

BERTOLDUS ou BERTOUL, prêtre du diocèse de Constance, au 11e S., a continué la chronique d'Hermannus Contractus, de 1054 à 1100, insérée dans le *Recueil* des historiens latins d'Allemagne, Francf., 1585, et St-Blaise, 1792, 2 vol. in-4, édit. supér. à toutes les précéd.

BERTOLI (J.-Domin.), littér. et antiq., né dans le Frioul en 1676, chanoine d'Aquilée, consacra tout son temps et ses revenus à recueillir les médailles, les inscriptions et les monuments des environs de cette ville, et publia *Le antichità di Aquileja profane e sacre*, Venise, 1739, in-fol. Membre de la soc. Colomb. de Florence et de l'acad. étrusque de Cortone, on a de lui des dissertat. dans leurs mémoires, dans la *Raccolta* du P. Calogera, etc. Il mourut vers 1755.

BERTON (Pierre-Montan), né à Paris en 1727, devint chef d'orchestre de l'Opéra, surintend. de la musique du roi, et mourut en 1780. Sous son administration s'opéra en France une véritable révolution musicale due aux chefs-d'œuvre des Gluck et des Piccini. Berton a composé la musique d'*Euphrosine*, représentée en 1764, et les divertissements de *Cythère assiégée*.

BERTON (Henri), professeur de vocalisation à l'école royale de musique, mort à Paris en 1832, à la fleur de son âge, victime de l'épidémie régnante, était fils du célèbre auteur d'*Aline*, de *Montano et Stéphanie*, etc. Il était lui-même auteur des folies-opéras de *Ninette à la cour*, des *Caquets* et autres compositions, et se disposait à faire représenter un nouvel opéra-comique, dont les rôles étaient déjà distribués.

BERTON (J.-B.), maréchal-de-camp, né près de Sedan en 1774, au sortir de l'école militaire entra lieuten. dans la lég. des Ardennes, fit la campagne de l'armée de Sambre-et-Meuse, obtint le grade de capitaine, se distingua par sa bravoure à Austerlitz, en Prusse en 1806, en 1807 à Friedland, et fut attaché aux états-majors des généraux Bernadotte et Victor. Il servit en Espagne sous les ordres du général Sébastiani, avec le grade de colonel chef d'état-major, prit Malaga, et fut nommé gouvern. de cette ville par le gén. Soult. Promu en 1813 au grade de mar.-de-camp, il commandait une brigade à la bataille de Toulouse en 1814, et les dragons d'Excelmans à celle de Waterloo. Ses pamphlets et ses opinions polit., après la seconde restauration, l'ayant fait rayer des contrôles de l'armée, il ne tarda pas à s'engager dans un complot qui lui devint funeste. La cour royale de Poitiers instruisit son procès; après dix-sept jours de débats, Berton et cinq de ses coaccusés furent condamnés à mort et exécutés le 5 octobre 1822. Il mourut avec une fermeté digne d'une meilleure cause. On a de lui : *Précis histor., milit. et critiq. des batailles de Fleurus et de Waterloo*, 1818, in-8, etc.

BERTOUT (Jacques-Madeleine), supérieur du séminaire du Saint-Esprit, né en 1753 à Halenghem, diocèse de Boulogne, mort à Paris en 1832, étudia dans cette ville au séminaire du Saint-Esprit, dont l'abbé Duflos, son oncle, était directeur, s'attacha à cette congrégation, et fut destiné en 1778 pour la mission de Cayenne. Le navire qui le portait fit naufrage sur la côte d'Afrique; les Maures s'emparèrent de Bertout; mais le gouverneur anglais du Sénégal le racheta, et, comme un bâtiment de cette nation le conduisait en Angleterre, un corsaire français prit ce vaisseau et ramena Bertout dans sa patrie. Une *Relation* manuscrite de ce voyage nous a fourni les détails qui précèdent. Bertout prof. alors la théol. à Meaux et à Paris. Il se retira en 1792 en Angleterre, d'où il revint, après dix ans d'exil, travailler au rétablissement du séminaire du Saint-Esprit. Le décret du 23 mars 1805 réalisa en partie ses vœux; mais un décret contraire de 1809 supprima l'œuvre renaissante. Ce n'est qu'après la restauration qu'une ordonnance du 3 février 1816 lui rendit l'existence. Bertout réussit même à racheter plus tard la maison de la rue des Postes, qui était le berceau de la congrégation, ainsi que l'ancienne maison de campagne de Gentilly. Il fut enfin autorisé à élever dans le local de la rue des Postes un petit séminaire qui a continué jusqu'à la révolution de 1830. Cependant une foule de missionnaires étaient envoyés par Bertont dans nos colonies. Les événements de 1830 empêchèrent que le gouvernement ne continuât à son séminaire les secours annuels qui lui étaient alloués. Quoique privé de cette ressource, Bertout réunit des sujets en 1831 dans sa maison devenue déserte. Mais, le choléra ayant éclaté, on lui demanda la plus grande partie du local pour en faire un hôpital militaire. Cette destination n'est pas encore changée. Le pieux vieillard, dominé par son attachement à l'œuvre qu'il voyait ainsi dépérir, succomba au chagrin que tant d'épreuves lui avaient causé.

BERTOUX (Guill.), chanoine de Senlis, né en 1723, est auteur de diverses compilations utiles : *Histoire poétique* tirée des poètes français, Paris, 1767. — *Anecdotes françaises jusqu'au règne de Louis XV*, ibid., 1767. — *Anecdotes espagnoles et portugaises*, ibid., 1773, 2 vol. in-8.

BERTRADE, femme de Foulques, comte d'Anjou, inspira une passion si violente à Philippe Ier, roi de France, que ni l'opposition d'Yves, év. de Chartres, ni l'excommunication prononcée contre lui par le pape, dans le concile d'Autun de 1094, ne purent l'empêcher de l'épouser. Il promit bien d'y renoncer, mais il ne put jamais s'en séparer.

BERTRAM (Corn.-Bonav.), orientaliste, né en 1531 à Thouars, ministre, puis profess. d'hébreu à Genève et ensuite à Lausanne, y mourut en 1594. Ses ouvrages, qui annoncent une connaissance profonde des dialectes de l'Orient, sont : *de Politiâ judaica tam civili quam ecclesiasticâ*, Genève, 1580, in-8; *Parallèle de la langue hébr. et de la langue araméenne* (en lat.), 1574, in-4. — *Lucubrat. fanckentallenses*, Spire, 1588. Il a revu la *Bible franç.*, sur le texte hébreu, 1588, in-fol., in-4 et in-8.

BERTRAM (Philippe-Ernest), juriscons., né en 1726, gouvern. des pages, puis secrétaire d'état à Weimar, se démit de cette place pour aller profess. le droit à Hall, et mourut en 1777. On a de lui en allem. : *Essai d'une histoire de l'érudition*, Gotha, 1764, in-4. — *Histoire de la maison et de la principauté d'Anhalt*, 1780, in-8. — *Hist. d'Espagne*, de Ferreras, continuée jusqu'à nos jours, Hall, 1772, 13 vol. in-4.

BERTRAND (Pierre), cardinal, né vers 1280 à Annonay, professa d'abord avec réputation le droit civil et canon., entra ensuite dans les ordres, et fut successivement chancelier de la reine Jeanne de Bourgogne, évêque de Nevers et d'Autun et card. Il eut une grande influence sur les décisions de l'assemblée convoquée à Vincennes, en 1329, par Philippe de Valois, pour régler l'exercice de l'autorité ecclésiast. C'est la première fois qu'il était question des deux pouvoirs. Les prélats promirent une réformation et n'en firent rien. Le zèle que Bertrand avait montré pour les intérêts du clergé fut récompensé par le chapeau de card. qu'il reçut en 1331. Il mourut en 1349 à Avignon, avec la réputat. d'un sav. canoniste. On lui dut la fondat. à Paris d'un collége qui porta quelq. temps le nom de card. Bertrand. La *Relation* de la confrérie de Vincennes, ou plutôt le plaidoyer qu'y prononça Bertrand en faveur du clergé, a été impr. pour la prem. fois avec exactitude en 1731, par Brunet, dans son *Recueil* des libertés gallicanes. On lui doit aussi : *Tractatus de jurisdictionum origine*, etc., Paris, 1551, in-8.

BERTRAND (Étienne), jurisc., né en Dauphiné au 16e S., a laissé un *Recueil de conseils*, impr. en 1532, 6 vol. in-fol., avec des notes du célèbre Dumoulin.

BERTRAND (Franç.), avoc. d'Orléans au 16e S., a laissé un livre d'*Églogues* et de *Mélanges*, Orléans, 1599, in-8. — *Priam*, tragédie, ib., 1611.

BERTRAND (Philippe), sculpteur, né à Paris en 1664, travailla pour les églises et les maisons royales, fut reçu à l'académie sur un groupe en bronze de l'*Enlèvement d'Hélène*, et mourut en 1724. On voit encore deux bas-reliefs de cet artiste, *la Force* et *la Justice*, dans le chœur de Notre-Dame.

BERTRAND (Alex.), mécanicien et directeur des spectacles de la Foire, mourut en 1730. Les comédiens le poursuivirent inutilement; il éluda toujours la défense et n'en attira pas moins la foule.

BERTRAND (Thomas-Bernard), médecin, né à Paris en 1682, et mort en 1751, a composé plus. *Thèses* estimées; une *Pharmacie*, une *Chimie*, et plus. *Vies* d'hommes illustres. — Nicolas, son fils, né à Paris en 1715, mort en 1780, est aut. d'*Éléments de physiologie*, Paris, 1756, in-12.

BERTRAND (J.-B.), méd., né à Martigue en 1670, déploya un grand zèle dans la peste de Marseille en 1720, fut atteint lui-même de ce fléau auq. il eut le bonheur d'échapper, en publia la *Relat.*, 1721, in-12, obtint une pension pour son dévouement, et mourut en 1752. Outre quelques *lettres* sur le mouvem. des muscles et sur la trituration, dans le *Journal de Trévoux*, on a de lui : *Dissertat. sur l'art maritime*, 1724, in-4. Il a laissé plusieurs ouvrages MSs.

BERTRAND (Fr.-Séraphique), avocat, né à Nantes en 1702, quitta le barreau pour cultiver les lettres, et mourut en 1752. On a de lui des *Poésies diverses*, 1749, in-16. Il est l'éditeur des *Ruris deliciæ*, 1736, in-12.

BERTRAND (J.-Élie), prédicat. et profess. de belles-lettres, né en 1737 en Suisse, mort en 1779, a laissé 2 vol. de *Sermons*, Neuchâtel, 1775. — *Morale évangélique*, ib., 1775. — Un autre recueil de *Sermons*, Yverdun, 1777, in-8. — Une édit. lat. d'Eutrope avec des notes, Neuchâtel, 1768. — Une édit. des *Voyages* de Lalande en Italie, Yverdun, 1769, et de la *Description des arts et métiers*, approuvée par l'académie des sciences, Neuchâtel, 1771-83, 19 vol. in-4.

BERTRAND (Élie), natural. distingué, né dans le pays de Vaud en 1712, remplit les fonctions du pastorat dans un village, puis à Berne, fut revêtu du titre de conseiller privé du roi de Pologne, admis dans les acad. de Berlin, Stockholm, Florence, etc., et mourut vers 1790, dans un âge très avancé, laissant un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on ne citera que ceux qui lui ont assuré une réputat. : *Recherches sur les langues anc. et modernes de la Suisse, et principal. du pays de Vaud*, Genève, 1758, in-8. — *Recueil de div. traités sur l'hist. natur. de la terre et des fossiles*, Avignon, 1766, in-8. — *Dictionnaire univers. des fossiles propres et des fossiles accidentels*, La Haye, 1763, 2 vol. in-8.

BERTRAND (Jean), frère du précédent, fut aussi pasteur en Suisse, et mourut vers 1786. On a de lui un *Tr. de l'irrigat. des prés*, Avignon et Lyon, 1764, in-8. — *Élém. d'agric.*, etc., 1775. — Des traductions de plus. ouvr. anglais.

BERTRAND (Ant.-Marie), négoc. et maire de Lyon en 1793, fut un des plus ardents sectaires de Chalier, vint ensuite à Paris figurer dans le club des cordeliers; fut compromis dans l'affaire de Babeuf, puis dans l'attaque du camp de Grenelle, à la suite de laquelle il fut arrêté, condamné à mort et exécuté en octobre 1796.

BERTRAND D'ALAMON, troubadour et poète provençal, mort en 1295, fit, selon Nostradamus, des vers satiriques et des sirventes contre les souverains de son temps, et composa un poème intit. : *les Guerres intestines*. Raynouard a publié 3 *sirventes* de ce poète dans le *Choix de poésies*, IV, 218-24.

BERTRAND DE GORDON, troubadour du 13e S., d'une famille du Quercy, est connu par un *tenson* ou dialogue entre un jongleur et un grand seigneur, dans le genre de la scène de Vadius et Trissotin de Molière.

BERTRANDI (Jean), d'une famille de capitouls de Toulouse, premier président du parlement de Paris en 1550 et garde-des-sceaux l'année suiv., devenu veuf, embrassa l'état ecclésiast., fut fait év. de Comminges, puis archev. de Sens, enfin card., se rendit en 1559 à Rome pour assister à l'élection du pape Pie IV, et mourut à Venise en 1560.

BERTRANDI (Jean), neveu du précédent, fut aussi prem. président au parlement de Toulouse, et mourut le 1er nov. 1594. — Son fils, François Bertrand, a écrit sa *Vie* à la tête de son livre : *De Viris jurisperitorum*, Toulouse, 1617.

BERTRANDI (Nicolas), de la même famille,

profess. de droit à l'université de Toulouse, mort en 1527, a publ. : *De Tholosorum gestis*, 1515, in-fol., trad. en franç., 1517, in-4.

BERTRANDI (Jean-Ambr.-Marie), célèbre anat., né à Turin en 1723, se destinait à la prêtrise; mais un chirurgien de sa connaissance l'en dissuada et lui fit étudier la médec.; il n'avait que 22 ans lorsqu'il lut une excellente dissertat. sur l'ophtalmographie. En 1747, il fut associé au collége de chirurgie, et la même année il publia une dissert. sur le foie. Nommé membre de l'acad. de médec. de Paris en 1754, il se rendit à Londres, et à son retour à Turin, le roi fonda pour lui une nouvelle chaire de chirurgie, et fit bâtir un amphithéâtre dans l'hôpital. Bertrandi fut aussi professeur de chirurgie et premier chirurgien du roi. Il mourut en 1765. Son principal ouvr. est : *Trattato delle operazione di chirurgia*, 2 vol. in-8. Tous ses ouvr. ont été publ. en 13 vol. in-8.

BERTRATIUS ou BERTUCCIUS (Nicolas), méd. de Bologne dans le 14e S., est auteur des ouvrages suiv. : *Collectorium artis medic.*, Lyon, 1509, et Cologne 1537. — *In medicinam practicam introductio*, Strasbourg, 1533. — *Methodus cognoscend. morbor.*, Mayence, 1534, in-4.

BERTUCH (Frédéric), littérat., né en 1746, fut secrét. de cabinet du duc de Saxe-Weimar, et conseiller de légation, n'en cultiva pas moins avec ardeur les lettres et les sciences, et mourut à Weimar, sa patrie, en 1822. On lui doit des traduct. de l'*Histoire de Fr. Gerundio*, Leipsig, 1777; de *don Quichotte*, ib., 1780; du *Théâtre espagnol et portugais*, 1782; des ouvr. d'éducation. Il a été l'édit. d'un grand nombre de journaux et recueils périodiques.

BERULLE (Pierre de), fondat. de l'Oratoire en France, dont il fut le prem. général, né en 1575 au château de Serilly près de Troyes, se dévoua, même avant d'être prêtre, à la conversion des protest., se distingua de bonne heure par ses vertus et par sa science, établit les carmélites en France, fut chargé de div. négociations import., et refusa plus. évêchés considérables. Urbain VIII le nomma card. en 1627, et Marie de Médicis le choisit pour chef du conseil de régence. Richelieu, jaloux de la confiance qu'avait en lui la reine-mère, multiplia les intrigues pour décrier le card. de Bérulle dans l'esprit du roi, et parvint à l'éloigner de la cour. Il tomba mort en disant la messe le 2 octobre 1629. Richelieu fut soupçonné de l'avoir fait empoisonner. Ses *OEuvr.* de controverse et de spiritualité ont été publ. par les PP. Bourgoin et Gibieuf, 1644, in-fol. Son meill. ouvr. est le *Discours de l'état et des grandeurs de J.-C.*, Paris, 1623, in-8. Sa *Vie* a été écrite par Habert de Cerisy, Paris, 1646, in-4, et par Caraccioli, 1754, in-12. Tabaraud en a publ. une nouv. qui est bien supérieure aux précéd., 1817, 2 vol. in-8.

BÉRURIA, femme juive du 2e S. de l'ère chrétienne, est le sujet d'une thèse soutenue en 1714 à l'acad. d'Altdorf : *De Beruriâ Judæorum doctissimâ feminâ præside* G.-G.-Y. Zeltner, in-4.

BERVIC (Ch.-Clém. BALVAY), grav. célèbre, né à Paris en 1756, élève de Wille, mais supérieur à son maître par le goût et le sentiment, fut admis à l'acad. en 1784, à l'Institut en 1803, décoré des ordres de la Légion-d'Hon., de la Réunion et de St-Michel, et mourut en 1822. Il est surtout estimé pour la pureté et la délicatesse de son burin, et le bel arrangement des tailles. Tout le monde connaît l'*Éducat. d'Achille; l'Enlèvem. de Déjanire* d'après le Guide; *le groupe de Laocoon*, son chef-d'œuvre; ses portraits de Louis XVI et de M. de Vergennes.

BERWICK (Jacques FITZ-JAMES, duc de), maréchal de France, fils naturel du roi Jacques II, né à Moulins en 1671, fit ses premières armes en Hongrie, fut blessé au siége de Bude en 1686, suivit son père en Irlande, puis servit successiv. en Flandre sous le maréchal de Luxembourg, le duc de Bourgogne et le maréchal de Villeroi, et développa dans ses diverses campagnes un grand talent milit. Louis XIV lui confia en 1704 le commandem. des troupes franç. en Espagne, et l'année suivante celui des troupes destinées à agir contre les *camisards* du Languedoc. Maréchal de France en 1706, Berwick retourna en Espagne et gagna la bataille d'Almanza, qui rendit le royaume de Valence à Philippe V. Appelé ensuite à commander en Dauphiné, il défendit avec succès cette province pendant quatre campagnes consécutives contre les attaques de l'ennemi; passé de là en Catalogne, il assiégea et prit Barcelonne. Après plusieurs années de repos, la guerre s'étant rallumée en 1733, Berwick reçut le commandem. de l'armée française sur le Rhin, fit le siége de Philisbourg, et fut tué d'un boulet de canon devant cette place le 12 juin 1734. Lord Bolingbroke a appelé ce maréchal le meilleur gr. homme qui ait jamais existé. Margon a publ. en 1737 des *Mémoires* informes du maréc. de Berwick, 2 vol. in-12; mais le duc de Fitz-James, petit-fils du maréchal, a publié les véritables *Mémoires* de Berwick, revus par l'abbé Hook, 1778, 2 vol. in-12.

BERWICK (François DE FITZ-JAMES), fils du précéd., né en 1709 et mort en 1764, fut abbé de St-Victor et évêque de Soissons en 1739. On a publ. ses *OEuvres posthumes*, 1769-70, 3 vol. in-12, avec sa *Vie*.

BERYLLE, évêque de Bostres en Arabie, vers l'an 240, soutint que J.-C. n'avait été dieu qu'en naissant de la Vierge. Mais Origène le réfuta, et, convaincu par ses raisons, il se rétracta.

BERZEVICZY (Grég. de), écriv. protest. hongrois, mort en 1822, a publ. quelq. ouvr. en allem. sur le commerce de l'Europe, et, en lat., les deux suiv. : *De Indole et conditione rusticorum in Hungariâ*, in-8, S. D. — *De Commercio et industriâ Hungariæ*, Lentchau, 1797, in-8.

BESARD (J.-B.), médecin, né à Besançon vers 1575, pratiqua son art en Allem., et publ. *Antrum philosophicum*, etc., Augsbourg, 1617, in-4. — *Thesaurus harmonicus*, Cologne, in-fol. — *Arcana chimica*, etc.

BESARD (Raimond), médecin, né à Vesoul vers la fin du 16e S., est aut. d'un *Discours sur la peste*, Dole, 1630, in-8, estimé.

BESBORODKO (Alex.), ministre-d'état russe sous les règnes de Catherine II et de Paul Ier, mort à Pétersbourg en 1799, dut son avancement à la promptitude extraordinaire avec laquelle il rédigeait les actes du cabinet. Il porta cette activité dans l'administration, et eut toute la confiance de Catherine II. Paul Ier le fit prince et le chargea en 1797 de négocier le traité conclu cette même année entre la Russie et l'Angleterre contre la France.

BESCHEFER (L.-F.-Xav.), chanoine de Châlons-sur-Marne, né en 1708, est aut. d'un *Mémoire* en forme de lettres sur le jeu d'arquebuse, 1754, in-4.

BESCHEN (myth.), le deuxième des êtres créés, selon les brames, avant la formation de l'univers.

BESCLÉEL, fils d'Uri et de Marie, sœur de Moïse, qui l'employa avec Ooliab au ciselage des métaux du tabernacle, travail dans lequel ils excellaient.

BESENVAL (Pierre-Victor, baron de), lieut.-gén. au service de France, né à Soleure en 1722, entra à l'âge de 9 ans dans le régim. des gardes suisses, dont son père était colonel. Son nom, sa valeur, sa belle figure et son esprit, le firent parvenir assez rapidement aux prem. emplois milit. Il était en 1789 lieut.-gén., inspecteur-général des Suisses et Grisons, et comm. des troupes réunies autour de Paris. Dans ce dernier poste, il ne prit que des mesures timides, ne donna que des ordres vagues, et finit par s'éloigner avec des passe-ports qu'il s'était ménagés. Arrêté dans sa fuite et traduit au trib. du Châtelet, il fut déclaré innocent, et resta oublié dans Paris, où il mourut tranquillement en 1794. Le vicomte de Ségur a publ. les *Mémoires de Besenval*, 1805-1807, 4 vol. in-8; mais cette publicité a été désavouée par la famille du baron. —Le gr.-père du baron de Besenval, mort à Soleure en 1713, avait laissé une mémoire honorable parmi ses concitoyens.—Un autre Besenval (Jean-Victor), fils du précédent, père de Pierre-Victor, mort en 1736, avait été lieutenant-général et colonel des gardes suisses; il fut envoyé extraordin. auprès de Charles XII, et montra quelque habileté dans cette mission.

BESLER (Basile), botaniste, né à Nuremberg en 1561, et mort en 1629, a publ.: *Hortus eystettensis*, Nuremberg, 1613, in-fol. C'est l'édit. la plus recherchée de cet ouvr., le plus beau qui eût paru jusqu'alors sur la botanique. Il y a des exempl. dont les fig. sont enlum. — *Fasciculus rariorum et aspectu digniorum varii gener.*, ibid., 1616, in-4 obl. C'est un rec. de planches représ. les princip. objets de son musée.

BESLER (Michel-Robert), neveu du précéd., habile médec., né à Nuremberg en 1607, et mort en 1661, fut quatre fois doyen du collége. On lui doit: *Admirandæ fabricæ humanæ mulieris partium delineatio*, Nuremb., 1640, in-fol. — *Observ. anatomico-medicæ*, ib., 1642, in-4. — *Gazophylacium rerum naturalium*, ib., 1642, avec des planches, et Leipsig, 1716, in-fol. — *Mantissa ad viretum Stirpium eystettense*, ib., 1646-1648, etc.

BESLY (Jean), historien, né en 1572 à Coulonges-les-Royaux, avocat du roi à Fontenay-le-Comte, mort en 1644, s'était distingué aux états de 1614, par son opposition à la réception du concile de Trente. Ses ouvrages sont: *Hist. des comtes de Poitou et des ducs du Guienne*, Paris, 1647, in-fol. — *Des évêques de Poitiers*, 1647, in-4.

BESNIER (Pierre-Ch.-Louis), né en 1668 à Souzay dans la Touraine, se fit recev. doct. à Montpellier, et vint pratiquer son art à Caen, où il mourut en 1761, à 93 ans. On lui doit: *le Jardinier botaniste*, Paris, 1705, in-12. — *Abrégé curieux touchant les jardinages*, 1706, in-12. Il a publ. le *Traité de la mat. médic.*, de Tournefort, et la 3e édition de la *nouv. Maison rustique*, de Liger, 1721, 2 vol. in-4.

BESOIGNE (Jérôme), docteur de Sorbonne, né à Paris en 1686, mort en 1763, se distingua par son opposition à la bulle *Unigenitus*. Parmi ses ouvrages il suffit de citer l'*Hist. de l'abbaye de Port-Royal*, 1756, 8 vol. in-12.

BESOLD (Christ.), historien, né à Tubingue en 1577, se convertit à la foi catholique, devint conseiller à la cour d'Autriche, puis profess. de droit à Ingolstadt, et mourut en 1638. Ses principaux ouvr. sont: *Synopsis rerum ab orbe condito gestarum*, 1598. — *Dissertationes philologicæ*, 1642, in-4. — *Documenta rediviva monasteriorum*, etc., Wirtemberg, 1636, in-4. — *Ecclesiæ Stuttgard et Backenang*, in-4, Tubingue, 1636, très rare, etc. — *Historia imperii Constantinopolit.*

BESOMBES DE SAINT-GENIÈS (Pierre-Louis de), conseiller à la cour des aides de Montauban et de l'acad. de cette ville, mort à Cahors, sa patrie, en 1783, est auteur du *Transitus animæ revertentis ad jugum sanctum Christi Jesu*, 1787, trad. en franç., ibid., 2 vol. in-12. Il a laissé une traduction de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* d'Homère, non publiée.

BESOZZI (Joseph), musicien, né à Parme, eut quatre fils qui se sont fait une grande réputation sur le basson et le hautbois.—Alexandre et Jérôme furent attachés à la cour de Sardaigne. Antoine et François, fixés à Dresde et à Turin, furent encore surpassés par leurs fils Charles et Gaëtan, qui eurent les plus grands succès en France, en Italie et en Allemagne.

BESOZZI (Ambr.), peintre et architecte, né à Milan en 1648, mort en cette ville en 1706, excella dans les bas-reliefs et les décors, et grava aussi à l'eau forte.

BESPLAS (Jos.-Marie-Anne GROS de), prédicateur, né à Castres en 1734, mourut à Paris en 1783. Son sermon sur *la Cène*, prêché devant Louis XV, offrit un tableau si frappant du mauvais état des prisons, que l'ordre fut donné de combler les cachots pour leur en substituer de plus sains et de moins incommodes. La maison de la Force date de cette époque. Son *Traité des causes du bonheur public*, 1774, 2 vol. in-12, manque de méthode, mais il est plein de bonnes vues politiques et mo-

rales. On lui doit encore *Essai sur l'éloquence de la chaire*, 1778, in-12. — *Rituel des esprits forts*, etc., 1763, in-8.

BESSARION (Jean), l'un des restaurat. des lettres, né à Trébizonde en 1395, fut d'abord religieux de l'ordre de St-Basile, et passa 21 ans dans un monastère du Péloponèse. L'empereur Jean Paléologue ayant en 438 formé le projet de se rendre au concile de Ferrare, pour réunir l'Église grecque à l'Église lat., tira Bessarion de sa retraite, le fit évêque de Nicée, et l'amena en Italie avec plusieurs autres savants. L'union fut prononcée, et le pape Eugène IV, pour récompenser le zèle de Bessarion, le fit cardinal. Les Grecs schismatiques conçurent une telle aversion pour lui, qu'il fut obligé de rester en Italie. Il fixa son séjour à Rome, et sa maison fut le rendez-vous de tous ceux qui cultivaient les lettres. Pie II lui conféra le titre de patriarche de Constantinople; à la mort de Nicolas V et de Paul II, il eut un grand nombre de voix pour la tiare. La cour de Rome lui donna quatre légations importantes, mais il ne réussit pas dans celle de France, où Sixte IV l'avait envoyé pour obtenir des secours contre les Turks, et pour réconcilier Louis XI avec le duc de Bourgogne. Il reprit le chemin de Rome, et mourut à Ravenne en 1472. Les écrits de ce cardinal sont nombreux, et tiennent un rang parmi ceux qui marquèrent la renaissance des lettres. La plupart de ses ouvr. de théologie sont restés MSs. On a imprimé ses cinq livres *Adversus calumniatorem Platonis* (George de Trébizonde), Rome, 1469 (*circà*), in-fol., rare; Venise, 1503 et 1516, in-fol.. — *Orationes de bello Turcis inferendo*, Paris, 1471, in-4. — *Trad.* lat. des quatre livres de Xénophon sur Socrate, Louvain, 1533, in-4. — *De la Métaphysique d'Aristote*, Paris, 1516, in-fol.; et quelq. autres écrits insérés dans la *Bibliothèque des Pères*, et dans les *Conciles* des PP. Labbe et Hardouin.

BESSASIRI, esclave persan, s'éleva par son courage au commandement des armées du sulthan Baha-Eddoulah, et le rendit maître de Bagdad en 454 de l'hégyre.

BESSE (Pierre de), docteur de Sorbonne, né dans le Limousin vers 1550, fut d'abord princip. d'un collége de Paris, puis chanoine de St-Eustache, prédicat. de Louis XIII, et mourut en 1639. Ses *Sermons*, 6 vol. in-8, estimés de son temps, ne sont pas plus lus aujourd'hui que son *Démocrite* et son *Héraclite chrétien*. On ne consulte pas davant. ses *Concordantiæ bibliorum*, Paris, 1611, in-fol.

BESSE (Jean de), médecin, né dans le Rouergue, disciple de Chirac, reçu docteur à Paris en 1704, est connu par ses démêlés avec le médec. Helvétius, contre lequel il publia : *Lettre critique sur l'idée générale de l'économie animale*, Paris, 1723, in-12. — *Réplique* au sujet de la critique du livre de l'*Écon. animale et de la petite-vérole*, etc., ibid., 1726, in-12.

BESSÉ (Henri de), inspectenr des bâtiments royaux sous Louis XIV, a publié : *Relation des campagnes de Rocroy et de Fribourg*, en 1643 et 1644, impr. à la suite des *Mémoires pour servir à l'hist. du grand Condé*, 1693, 2 vol. in-12.

BESSEL (Godefroy de), bénédictin, né en 1672 à Bercheim, fut employé par l'électeur de Mayence en diverses ambassades à Rome et à Vienne; élu abbé de Gottwich, fut honoré de la confiance de l'emper. Charles VI, qui le chargea d'apaiser les différends de Kempten; fut un des collaborateurs du *Chronicon Gottwicense*, Tégernsée, 1732, in-fol.; publia les lettres de St Augustin à Optat : *De pœnis parvulorum qui sine baptismate decedunt*, Vienne, 1733, in-fol., et mourut en 1749.

BESSENHEI DE BESSENYE ET GALANTYA (George), littérateur hongrois du 18e S., avait servi dans la garde impériale, et consacra ses loisirs à publier dans sa langue nationale quelques *tragédies* estimées, une traduction de l'*Essai sur l'homme* de Pope, et un *Discours sur la vérité de la religion chrétienne*.

BESSER (Jean de), poète, né dans la Courlande en 1654, fut conseill. intime de l'élect. de Prusse Frédéric-Guillaume, du roi Frédéric Ier qui l'anoblit, et de Frédéric-Auguste II, élect. de Saxe. Il mourut à Dresde en 1729. J. V. Konig a publié ses *poésies*, Leipsig, 1732, 2 vol. in-8. On a encore de lui : *Relat. du couronnem. de Frédéric Ier*, Berlin, 1722, in-fol.

BESSIÈRES (J.-B.), duc d'Istrie, maréchal de l'empire, né dans le Poitou en 1769, entra au service en 1792, devint capitaine, se distingua à la bataille de Rivoli, et fut nommé peu après commandant des guides du général Bonaparte, qu'il accompagna en Égypte, où il fut nommé général de brigade. Il devint général de division sous le consulat, et maréchal lors de l'établissement du gouvernement impérial. Les batailles d'Austerlitz, d'Iéna et d'Eylau lui assignèrent un rang distingué parmi les chefs de l'armée française. Il passa en Espagne en 1810, fit partie de l'expédition de Russie, où il commandait la cavalerie de la garde, servit en la même qualité dans la campagne de 1813, en Saxe, et fut tué le 1er mai, au combat qui précéda la bataille de Lutzen. Son fils a été élevé à la dignité de pair de France, en récompense des services et du noble caractère de son père.

BESIN (dom Guillaume), bénédictin, né dans le dioc. d'Évreux en 1654, mort à Rouen en 1726, a publ. l'édition la plus complète des *Concilia Rotomagensis provinciæ*, 1717, in-fol., et concouru à l'édition des *Œuvres de St Grégoire-le-Grand*, Paris, 1705, 4 vol. in-fol.

BESSON (Jacques), mathématicien, né à Grenoble, profess. de mathémat. à Orléans, est auteur du *Theatrum machinarum*, publié après sa mort, Lyon, 1578, in-fol., fig., et trad. en plus. langues. On lui doit encore un *Traité* sur la manière d'extraire les huiles et les eaux des médicam. simples, 1559, in-8. — *Description et usage du compas d'Euclide*, Paris, 1571, in-4. Quelques biographes lui attribuent l'*Art de trouver les eaux souterraines*.

BESSON (Jos.), jésuite missionnaire, né à Carpentras en 1607, mort à Alep en Syrie en 1691, a

publ. plus. ouvr., entre autres la *Syrie sainte*, Paris, 1661, in-8.

BESSUS, gouverneur de la Bactriane pour Darius, fit périr ce prince par trahison, après la bataille d'Arbelles, et prit le titre de roi. Alexandre le poursuivit, le livra à un frère de Darius, qui lui fit subir les plus cruels tourments.

BESTIA, surnom d'une branche de la famille Calpurnius, dont l'un des membres, Lucius-Calpurnius-Bestia, tribun du peuple vers l'an de Rome 631, obtint le rappel de Popilius, exilé à la demande de Caïus-Gracchus, pour avoir, pend. son consulat, fait punir les complic. de Tibérius-Gracchus. Bestia devenu consul se laissa corrompre par Jugurtha, et conclut avec ce prince un traité honteux pour les Romains, dont il fut puni par un exil perpét.

BESTUCHEFF-RIUMIN (ALEXIS, comte de), chancelier et sénateur, né à Moskou en 1693, entré à 19 ans dans la carrière diplomat., accompagna Pierre-le-Grand au congrès, fut envoyé en Angleterre, où il resta jusqu'en 1717, passa de là en Suède, puis en Danemarck, et fut chargé de div. négociat. par l'impératrice Anne. Disgracié comme partisan du régent Biren (*v.* ce nom), il rentra en faveur sous l'impératrice Élisabeth, qui le nomma chancel. Il fut exilé vers la fin de ce règne; mais Catherine II le rappela, lui rendit ses places, et lui accorda une pension de 20,000 roubles. Pendant son exil, il avait écrit un livre de piété, composé de divers passages de la Bible, de psaumes et d'autres prières, qu'à son retour il fit imprimer en plusieurs langues, et mourut peu de temps après en 1766.

BESTUCHEFF-RIUMIN (MICHEL, comte de), frère du précéd., suivit comme lui la carrière diplomatique, fut successivem. ambass. en Suède, en Prusse, en Pologne, en Autriche, en France, où il mourut en 1760. Dévoué aux principes polit. de son frère, il les soutenait et les faisait réussir dans les cours étrangères, soit par l'audace, soit par l'intrigue.

BÉSUCHET (ÉLISABETH), femme poète, née à Paris en 1704, morte en 1784, est aut. de quelq. pièces fugitives et de stances sur le *Miserere*, publ. dans les recueils du temps.

BETBEDER (J.), profess. à l'université de Bordeaux, membre de l'acad. et médecin de l'hôpital St-André de cette ville, mort vers 1789, est aut. d'une *Dissert.* sur les eaux minérales de Mont-de-Marsan, Bordeaux, 1750, in-12; d'une *Hist. de l'hydrocéphale* de Bègle, ib., 1755, in-12, et de quelq. autres opusc., notamm. d'un *Mémoire* sur un enfant monstrueux, inséré dans le t. V des sav. étrang. de l'acad. des sciences.

BÉTHENCOURT (JEAN de), célèbre aventurier franç., né en Normandie au 14e S., d'une famille noble, était chambellan du roi Charles VI. Les troubles de la France le décidèrent à former un établissem. aux îles Canaries, qui n'étaient alors fréquentées que par des marchands ou pirates espagnols. Ayant réuni un corps d'aventuriers, il descendit dans une de ces îles, s'y établit, et entreprit la conquête des autres; mais n'ayant pas assez de monde pour effect. cette entreprise, il vint demander des secours au roi d'Aragon, Henri III, qui lui concéda la souveraineté des Canaries, à condition qu'il en ferait hommage à la couronne d'Aragon. Au moyen de ces renforts il soumit les trois princip. de ces îles. Mais pour achever sa conquête, il eut encore besoin de recourir à la France. Il y réunit une nouv. troupe d'individus de toutes les classes, avec leurs femmes et leurs enfants, qu'il emmena dans ses nouveaux états, et réussit à s'emparer de la totalité des îles. Son dessein étant de finir ses jours en France, il distribua les terres à tous ceux qui l'avaient aidé dans sa conquête, nomma son neveu Maciot de Béthencourt gouvern.-général, en qualité de son lieut.; lui enjoignit de rendre la justice suiv. les coutumes de France et de Normandie, et partit en 1405, pour se rendre d'abord en Espagne, où il renouvela son hommage, et ensuite à Rome, où il obtint du pape un évêque pour les Canaries. Il revint en 1406 dans ses terres de Normandie, et y mourut en 1425. Son frère Regnauld fut son seul héritier; après lui la seigneurie des Canaries resta à Maciot de Béthencourt, que Jean, comme on l'a vu, en avait nommé gouverneur.

BÉTHENCOURT (JACQUES de), méd., né à Rouen au 16e S., est regardé comme le prem. Français qui ait écrit sur le mal vénérien. C'est le sujet de son ouvr. intit.: *Nova pœnitentialis quadragesima*, Paris, 1527, in-8.

BÉTHISAC (JEAN), conseiller et favori de Jean de France, duc de Berri, frère de Charles VI, né à Béziers, obtint la confiance de ce prince dont il était secrét., et s'enrichit promptem. en rançonnant les habitants du Languedoc au nom de son maître qui était gouvern. de cette province. Charles VI l'ayant fait arrêter, un faux ami lui conseilla de se déclarer hérétique, pour être renvoyé à la justice des évêques, dont le duc de Berri le délivrerait plus facilem. Il donna dans le piége, et, condamné à être brûlé vif, fut exécuté en 1389.

BÉTHISY (J.-LAURENT de), compositeur, né à Dijon en 1702, est aut. de l'*Exposition de la théorie et de la pratique de la musique*, Paris, 1754, in-8; d'une *Ode sur la campagne du prince de Conti*, en ital.; et d'une réfut. du disc. de Rousseau sur l'origine de l'inégalité. Il a fait aussi la musique de l'*Enlèvement d'Europe*.

BETHYSI (HENRI-BEN.-JULES de), év. d'Uzès, né près d'Amiens en 1744, député du clergé aux états-génér. en 1789, s'opposa constamment aux innovations qu'on voulait introduire dans l'Église gallicane; forcé de quitter la France en 1792, il se retira en Allem., puis dans les Pays-Bas, et enfin en Angleterre, où il fut chargé de l'administ. des secours accordés aux émigrés. Revenu à Paris en 1814, il retourna peu de temps après à Londres, où il est mort en 1817.

BETHLEM-GABOR, vaivode de Transylvanie, fils d'un gentilhomme pauvre et calviniste, avec l'aide des Turks, chassa le prince Gabriel Battori, son

bienfaiteur, et se fit proclamer à sa place en 1613. Ayant fait ensuite plus. conquêtes en Hongrie, il prit le titre de roi en 1618. L'emper. Ferdinand II fit marcher contre lui une armée commandée par le comte de Tilly, qui le força de demander la paix. Il l'obtint à condition qu'il renoncerait au titre de roi de Hongrie. Il allait reprendre les armes contre l'emper. lorsqu'il mourut en 1629. Après sa mort, la principauté de Transylvanie passa à la maison d'Autriche.

BETHLEN (WOLFGANG, comte de), chancel. de Transylvanie, massacré par les Tatars en 1679, est aut de l'ouvr. intitulé : *Historiarum pannonico-dacicarum lib. X*, 1690, in-fol. Cette 1re édit. est très rare; mais l'ouvr., qui est très précieux, à raison des docum. authentiq. dont il est enrichi, a été réimpr. vers 1796, par M. Hochmeister, avec une continuat. et des notes.

BETHLEN (JEAN de), chancel. de Transylvanie, parent du précéd., mort en 1678, a donné un *Abrégé* de l'*Histoire de Transylvanie*, de 1629 à 1663, Amsterdam, 1664, in-12.

BETHLEN (comtesse de), de la même famille, morte vers 1760, a laissé en langue hongroise un ouvr. intit. : *le Bouclier du chrétien*, et des *Mém. sur sa vie.*

BETHSABÉE, femme d'Urie, enlevée par David qui donna l'ordre à Joab de faire périr son mari, fut la mère de Salomon.

BÉTHUNE (PHILIPPE de), comte de SELLES et de CHAROST, frère puîné du célèbre Sully, et 6e fils de François, baron de Rosny, s'acquit de la réputat. par ses ambassades en Écosse, à Rome, en Savoie et en Allemagne sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, fut gouvern. de Gaston, duc d'Orléans, et mourut en 1649, à 88 ans. On a de lui : *Div. observations et maximes politiques pouvant utilement servir au maniement des aff. publiques*, impr. à la suite de l'*Ambassade* de Mgr. le duc d'Angoulême, publ. par Henri, comte de Béthune, en 1667, in-fol., réimpr. plus. fois sous ce titre : *le Conseiller-d'état.*

BÉTHUNE (HIPP. de), fils du précéd., suivit Louis XIII dans ses plus importantes expéditions, servit avec distinct. aux siéges des places de sureté que tenaient les protestants, et mourut en 1665, à 62 ans, léguant à Louis XIV, outre un gr. nombre de statues et de bustes antiques, 200,500 MSs., dont 1,200 relatifs à l'hist. de France, qui furent tous déposés à la biblioth. royale.

BÉTHUNE-CHAROST (ARMAND-JOSEPH, duc de), pair de France et gouvern. de Picardie, né à Versailles en 1738, employa sa vie entière à des œuvres de bienfaisance. Peu occupé de politique et peu attaché à ses dignités, il échappa aux proscriptions révolutionn., créa dans sa terre de Meillant, en Berri, une société d'agricult. et d'économie rurale; publia en 1799 le *Résumé des vues et des premiers travaux de cette société*, fut, à l'établissement du gouvern. consulaire, nommé l'un des douze maires de Paris, et mourut dans l'exercice de cette fonction en 1800. On a encore de lui des *Vues génér. sur l'organisation de l'instruction rurale*, Paris, 1795, in-8.

BÉTHUNE-CHAROST (LOUIS-FRANÇ. de), de la famille du précéd., ayant élevé des prétent. sur la souveraineté de Brabant en 1790, fut condamné à mort par un tribunal de ce pays comme perturbat. du repos public, et se réfugia en France où il ne put éviter la faux révolutionn. Il fut décapité en 1794, à l'âge de 23 ans.

BÉTIS ou BATIS, gouvern. de Gaza pour Darius, défendit courageus. cette place contre Alexandre. Quinte-Curce dit que ce prince, s'étant rendu maître de la ville, fit attacher Bétis à un char par les talons et traîner autour des murs, 332 ans av. J.-C; mais Sainte-Croix n'admet point ce fait, qui n'est rapporté par aucun autre histor.

BETTA (FRANÇOIS DAL TOLDO), juriscons., né à Roveredo en 1526, employé dès sa jeunesse à réformer les statuts municipaux de sa patrie, obtint divers emplois honorables, fut en 1561, nommé comte palatin par le pape, et mourut conseiller à Parme en 1599. Il a laissé 4 vol. de *consultations* qui n'ont jamais été impr.

BETTA (FÉLIX-JOS.), parent du précéd., archiprêtre de Roveredo, mort en 1765, cultiva les lettres; ses poésies lat. et ital. sont conservées dans les archives de l'académie des Agiati de cette ville.

BETTA (J.-B.), de la même famille et académie, a publié div. morceaux en prose intit. : *Journées pastorales*, où il s'attache à imiter l'*Arcadie* de Sannazar.

BETTERTON (THOMAS), acteur trag., né en 1635 à Westminster, apprenti chez un libraire, annonça pour le théâtre des disposit. que le roi Charles II l'envoya perfectionner en France, excella par l'expression et le jeu de sa physionomie dans les rôles à gr. passions, tels que Hamlet, de Shakespeare, et mourut à Londres en 1710. On cite de lui quelques comédies médiocres.

BETTI (ANT.-MARIE), médecin, né à Modène, professa la logique à Bologne, puis la philos. et enfin la médec., et mourut dans cette ville en 1562. Il est aut. d'un *Comment.* sur Avicenne, et d'un traité *de Causâ conjunctâ deque bilis coctione in febribus*, Bologne, 1566, in-8.

BETTI (ZACHARIE), poète italien, né à Vérone en 1732, et mort en 1788 dans cette ville, où il fonda l'acad. d'agricult., était membre des Géorgophiles de Florence. Son poème du *Ver à soie*, en IV chants, Vérone, 1756, in-4, est l'ouvr. qui a le plus contribué à sa réputation.

BETTINELLI (XAVIER), célèbre littérateur ital., né à Mantoue en 1718, entra chez les jésuites, professa les b.-lettres à Brescia, s'y fit connaître par quelq. poésies composées pour les exercices scolastiques, et fut admis à l'acad. de Bologne, récemment fondée, passa prof. de rhétor. à Venise, où il se lia avec tout ce que l'état possédait de plus illustre, eut la direction du collége des nobles à Parme, voyagea en Italie, en Allem., en France, à la cour du roi Stanislas, et visita Voltaire aux

Délices. A la suppression des jésuites il revint à Mantoue, qu'il ne quitta que pend. le siége qu'en firent les Franç. en 1796. Dès que cette ville se fut rendue, il y retourna pour s'occuper d'une édit. complète de ses *OEuvres*, qu'il avait eu le bonheur de terminer lorsqu'il mourut en 1808. Les *OEuvres* de Bettinelli, Venise, 1801, 24 vol. in-12, contiennent des discours philosophiques qui forment un cours de morale religieuse; un discours sur l'enthousiasme pour les beaux-arts chez les différ. peuples; des *Dialogues* sur l'amour et un *Éloge de Plutarque;* des morceaux d'hist. littéraire à la gloire de Mantoue, sa patrie; des *Lettres sur Virgile*, ouvr. qui fit du bruit, lui attira beaucoup d'ennemis et le brouilla avec Algarotti; des *poésies* diverses; les tragédies de *Xercès, Jonathas, Démétrius-Poliorcète, et Rome sauvée*, trad. de Voltaire; des *Lettres à Lesbie* et un *Discours* sur la tragédie italienne et sur les tragédies d'Alfiéri; un *Essai sur l'éloquence;* enfin l'*Éloge du P. Granelli, jésuite.*

BETTINI (Ant.), év. de Foligno, né à Sienne en 1396, professa le droit canonique, prit l'habit de jésuate, fut envoyé par ses supérieurs à Rome, assista par ordre de Pie II au concile de Mantoue, fut ensuite chargé de différ. missions et récompensé de ses trav. par l'évêché de Foligno qu'il résigna pour aller terminer ses jours dans la solit. en 1487, à 91 ans. On a de lui plus. ouvr. ascétiq., dont le seul recherché des curieux est *il Monte santo di Dio*, Florence, 1477, in-4. C'est le prem. livre connu avec des gravures en taille-douce.

BETTINI (Mario), jésuite, né à Bologne en 1582, profess. de morale, de mathémat. et de philos. à Parme, composa en latin des drames ou tragédies pastorales, des poésies lyriques et des ouvr. sav., tels que: *Apiaria universæ philosophiæ mathematicæ*, etc.; *Euclides explicatus; Ærarium philosophiæ mathematicæ*, et mourut en 1657.

BETTINI (Dominique), peintre, né à Florence en 1644, mort à Bologne en 1705, a excellé dans la représent. des animaux et des fruits.

BETTINI (Sébast.), peintre né à Florence en 1707, enrichit sa patrie de ses ouvr., parmi lesq. on cite un *St François de Paule*, un plafond du palais Salviati, où il a peint *l'Aurore précédant le char du Soleil*, et une *Vie du prophète Élie*, dans le cloître des carmes.

BETTS (Jean), méd. angl., est auteur d'une dissertation : *De ortu et naturâ sanguinis*, Londres, 1669, in-8, dans laq. on trouve l'hist. de la dissection de l'Anglais Thom. Parr, qui vécut 152 ans et 9 mois.

BÉTULÉE (Sixte), né en 1500 à Memmingen en Souabe, enseigna la philos. et les b.-lettres, fut principal du collége d'Augsbourg, où il fonda la biblioth. devenue depuis célèbre par ses MSs., composa div. ouvr. en prose et en vers, dont les principaux sont: des *Notes sur Lactance*, Bâle, 1563, in-fol.; des commentaires sur le traité *de Naturâ deorum* de Cicéron, ibid., 1550, in-8; quelques pièces dramatiq., telles que *Suzanne, Judith, Joseph*, et mourut en 1554.

BETUSSI (Joseph), célèbre littérat. ital., né à Bassano, publia dès sa prem. jeunesse des poésies qui lui firent une réputat. précoce. Ses mœurs, qu'il régla sur celles du fameux Pierre Arétin, son guide dans ses études, furent toujours un obstacle à son avancem. Il mourut après 1573. On a de lui: *Dialogo amoroso e rime*, Venise, 1543, in-8; des trad. ital. de trois ouvr. latin de Boccace : *De casibus virorum et fœminarum illustrium; De claris mulieribus; De genealogiâ deorum.* Cette dernière a eu treize édit. — Une *Vie de Boccace* en italien, Venise, 1546, in-8. — *La Léonora*, 1557, in-8. — *Ragionamento sopra il Catajo, luogo del signor Pio Enea Obizzi*, Padoue, 1567, in-4, Ferrare, 1669. — *L'Immagine del tempio di Dorina Giovanna d'Aragona*, Venise, 1557, in-8.

BEUCKELS (Guill.), pêcheur hollandais, mort à Biervliet, sa patrie, en 1449, s'est immortalisé par la découverte de l'art de saler et encaquer les harengs, afin de les rendre transportables au loin. Ses compatriotes lui érigèrent une statue.

BEUGHEM (Corneille de), libr. à Emmerich, a publ. divers ouvr. de bibliographie: *Bibliographia juridica et politica*, Amsterdam, 1680, in-12. — *Bibliogr. medica et physica*, 1696. — *Bibliogr. eruditorum critico-curiosa*, 1689. — *La France savante*, 1683. — *Incunabula typograph.*, 1688, in-12, etc.

BEUMLER (Marc), théolog., mort de la peste à Zurich en 1611, a publ. un gr. nombre d'ouvr. de théologie, de philologie et de philos., qui ont eu beauc. de succès, mais qui sont aujourd'hui complétement oubliés.

BEURÉE (Denis), homme d'état, né en France dans le 16e S., fut chargé de l'éducation d'Éric, fils aîné de Gustave Wasa. A l'avénement de son élève au trône, il fut anobli, admis au sénat du royaume et au conseil du roi; mais Éric, dans un accès de démence, le fit poignarder par ses gardes en 1557.

BEURNONVILLE (Pierre RIEL, comte de), maréchal de France, né en Bourgogne en 1752, s'embarqua jeune avec Suffren, et fit ses prem. armes dans l'Inde où il se maria richem. Nommé major de l'île de Bourbon, puis injustem. destitué, il revint en France, et se fit remarquer dès les prem. ann. de la révolut. Parvenu au grade de lieut.-général, il servit sous Dumouriez, mais ne fut pas heureux contre les Autrichiens. En 1793, chargé du portefeuille de la guerre, il n'échappa aux séides des jacobins qu'en escaladant les murs de son hôtel. Envoyé près de Dumouriez soupçonné de vouloir renverser la convention, Beurnonville fut arrêté avec quatre membres de cette assemblée, incarcéré à Olmutz jusqu'en novembre 1795, et de là conduit avec ses compagnons à Bâle, où ils furent échangés contre Madame, fille de Louis XVI. A son retour en France, il eut le commandement des armées de Sambre-et-Meuse, puis de la Hollande, et fut nommé, sous le consulat, inspect.-général, ambassad. à Berlin et à Madrid, et, sous l'empire, gr.-offic. de la Lég.-d'Honn., comte et sénateur. Il

vota la création d'un gouvernement provisoire et l'expulsion de Napoléon, et parla pour le rappel des Bourbons. Créé pair de France et min.-d'état par Louis XVIII, Beurnonville le suivit à Gand dans les *cent-jours,* fut rétabli dans ses dignités à son retour, et présida la commission chargée d'examiner les titres des anciens officiers. Le roi le nomma, en 1816, commandeur de l'ordre de St-Louis, et lui donna le bâton de maréchal. Il mourut en avril 1821.

BEURRER (J.-Ambroise), pharmacien, né à Nuremberg, en 1716, mort en 1754, a fourni plus. mémoires sur la minéral. et les fossiles, impr. dans les *Transact. philos.,* dans le *Magaz.* de Hambourg, dans les *Mém.* de l'acad. des curieux de la nature, etc.

BEURRIER (Louis), religieux célestin, né à Chartres, mort en 1645, outre des ouvrages de dévotion, a publ. l'*Hist. du monastère des Célestins de Paris,* 1634, in-4. — *L'Hist. des fondations et réformat. des ordres relig.,* 1638, in-4.

BEURRIER (Vincent-Toussaint), supérieur du grand séminaire de Rennes, né à Vannes en 1715, fit des missions dans la Normandie, la Bretagne, les diocèses de Chartres, Paris, etc., et mourut à Blois en 1782. On a de lui : *Conférences ecclésiastiques,* Paris, 1779, in-8. — Des *Sermons,* 1784, 2 vol. in-8.

BEURS (Guill.), peintre hollandais, né à Dordt, en 1656, élève de Drillenburg, était très habile dans le portrait et le paysage.

BEUTHER (Michel), philologue, né à Carlstadt en 1522, prof. d'hist. à Strasbourg, où il mourut en 1581, a publ. plus. traités historiques, entre autres : *Animadversiones histor. et chronolog.; fasta antiq. roman., hæbr. athen. et Animadversiones in Tacit., Liv., Sallust., Velleium Paterculum,* etc.

BEUTLER (Clément), peintre de Lucerne, bon paysagiste, a laissé dans sa patrie plusieurs tabl., parmi lesq. on cite comme ses chefs-d'œuvre *le Jardin d'Éden;* une chute des *Anges rebelles; St Antoine prêchant au bord de la mer.*

BEUVELET (Matthieu), prêtre du séminaire St-Nicolas-du-Chardonnet, dans le 17e S., est aut. d'un *Manuel* pour les ecclésiastiques, de *Méditations sur les vérités chrétiennes,* du *Symbole des Apôtres expliqué,* de *Sermons,* etc.

BEVERIDGE (Guill.), évêque de St-Asaph, né en 1638, à Barrow dans le comté de Leicester, s'appliqua surtout aux langues orientales, mérita l'estime des savants, et mourut en 1708. Il était en correspond. avec Bossuet. Ses principaux ouvr. sont : *Synodicon, sive Pandectæ canonum apostolorum, et concil. ab Ecclesiâ græcâ receptorum,* Oxford, 1672, 2 vol. in-fol. Il n'existe que cette édition, et par conséquent elle est rare. — *Institutionum chronologic. libri IV,* Londres, 1669, in-4; Utrecht, 1734, in-8. Ce livre renferme d'excellents principes de chronologie. On a encore de lui : *Pensées sur la religion,* Londres, 1799, in-12, trad. en français, Amsterd., 1731, 2 vol. in-12. — Des *Serm.,* 1708, in-8. — *Thesaur. theologicus,* 1711, 4 vol. in-8.

BEVERINI (Barthélemi), l'un des plus savants littérateurs italiens du 17e S., né à Lucques en 1629, avait, dès l'âge de 15 ans, fait sur les principaux poètes du siècle d'Auguste des commentaires qui méritèrent l'approbation des savants. Entré dans la congrégat. dite de la Mère de Dieu à Rome, il y professa la théologie, puis la rhétor. à Lucques, fut en correspondance avec d'illustres personnages, entre autres la reine Christine qui lui demandait souvent des vers, et mourut en 1686. On a de lui un grand nombre d'ouvrages tant en latin qu'en ital.; les principaux sont : des *Poésies dédiées à Christine, reine de Suède,* Rome, 1666, in-12. — Une trad. de l'*Énéide,* Lucques, 1680, in-12. — *Syntagma de ponderibus et mensuris,* ibid., 1711, in-8; suivi d'un *Traité des comices des Romains.* — *Les Annales de la ville de Lucques,* conservées dans cette ville, MSs.

BÉVERLAND (Adrien), avocat, né à Middelbourg en 1654, fit paraître en 1680, à Leyde, son livre *De stolatæ virginitatis jure,* et travaillait en même temps à un ouvrage plus licencieux intitulé : *De prostibulis veterum,* que ses amis l'empêchèrent de publier. Il avait précédemment mis au jour *Peccatum originale philologicè elucubratum,* Eleutheropolis, 1678, in-8, trad. ou plutôt imité en franç. par le libr. J-Fr. Bernard, 1714. Le bruit que fit cet ouvr. força les curat. de l'univers. de Leyde de citer l'aut. à leur tribun.; il fut enfermé dans une prison, et ne recouvra la liberté qu'après avoir promis par serment de ne plus rien écrire de semblable. Méprisé dans sa patrie, il passa en Angleterre, où il publ. une espèce d'amende honorable, intit. : *De Fornicatione cavendâ,* Londres, 1697. Il se rendit à Utrecht, où il publia sous le nom d'Alard Uchtman une satire violente contre les profess. de Leyde, intit. : *Vox clamantis in deserto,* et mourut de démence vers 1712.

BEVERLEY (Jean de), archevêq. d'York, fut d'abord moine, puis abbé de St-Hilda, protégea les études, mérita par son savoir et ses vertus l'estime du roi Alfred qui le fit évêque d'Héram, puis archevêque d'York; fonda un collége pour les prêtres de Beverley, où il se retira dans sa vieillesse, et mourut en 721. Il avait composé : *Homiliæ in Evangelia; Epistolæ ad Hildam abbatissam,* etc.

BEVERLEY (R.-B.), Américain, est auteur d'une *Histoire de la Virginie,* Londres, 1705, trad. en franç., 1707, in-12, fig. Cet ouvrage, utile lors de sa publication, a depuis long-temps été surpassé.

BEVERNING (Jérome van), diplomate holland., né en 1614, conclut en qualité d'ambassadeur extraordinaire la paix entre la Hollande et l'Angleterre en 1654, eut part à la paix de Nimègue en 1678, et à divers autres traités importants; se retira dans une de ses terres près de Leyde, où il se livra à la culture des plantes, contribua puissamment aux progrès de la botan. et mourut en 1690.

BEVERWICH (Jean de), méd., né à Dordrecht en 1594, mort en 1647, a publ. entres autres ouvr. :

De vitæ termino fatali an mobili, 1634, in-8. — *De excellentiâ fœminei sexûs*, 1636. — *De calculo renum et vesicæ lib. singularis*, Leyde, 1638. — *Introductio ad medicinam indigenam*, ibid., 1644. Ses *OEuvres médicales* trad. en flamand ont été publ., Amsterdam, 1656, in-4.

BEWICH (Jean), graveur anglais sur bois, mort en 1705, a publié : *History of quadrupeds*, Newcastle, 1790, in-8. — *History of british bird.*, 1797.

BEXON (Scipion), criminaliste, né à Remiremont en 1753, avocat et conseil du chapitre royal de cette ville en 1789, fut appelé en 1796 à la présidence du tribunal crimin. de la Seine, place qu'il conserva jusqu'à la réorganisat. de l'ordre judic. en 1808, reprit alors les fonct. d'avocat, et mourut à Chaillot en 1825. On a de lui plus. ouvr. de jurisprudence crimin.; les principaux sont : *Développem. de la théorie des lois crimin.*, 1802, 2 vol. in-8, qui valut à l'aut. la grande médaille d'or de l'acad. de Berlin. — *Applicat. de la théorie de la législat. pénale*, 1807, in-fol. — *Du pouvoir judiciaire en France et de son inamovibilité*, 1814, in-8.

BEXON (G.-L.-C.-Amé), son frère, chanoine et grand-chantre de la Ste-Chapelle à Paris, où il est mort en 1784, a publié plusieurs *Opuscules* sur l'hist. naturelle et l'agriculture, fut un des collaborateurs de Buffon, mais est princip. connu par *l'Hist. de Lorraine*, 1777, in-8, t. 1er.

BEYER (George), jurisconsulte, né à Leipsig, mort en 1714 à Wittemb., où il ouvrit le premier un cours de bibliogr. de droit, a publ. : *Notitiæ auctorum juridicorum*, etc., Leipsig, 1698, in-8. *Declinatio juris divini naturalis et positivi universalis*, 1726, in-4.

BEYER (Jean de), peintre, né en Suisse en 1705, s'établit jeune en Hollande, et s'y fit connaître par le talent avec leq. il rendait les *Vues des villes, châteaux*, etc.

BEYER (Auguste), sav. bibliogr., né à Freidberg en 1707, pasteur à Zorbig près de Dresde, où il mourut en 1741, a publ. : *Memoriæ historico-criticæ libror. rariorum*, Dresde, 1734, in-8. — *Arcana sacra Bibl. Dresdensium*, ibid., 1738, 1740, 3 part. in-8.

BEYERLINCK (Laurent), compilat. labor., né en 1578 à Anvers, profess. de littérat. à Louvain, obtint ensuite une cure, puis un canonicat à Anvers, où il mourut avec le titre d'archiprêtre en 1627. Outre une édit. de *Biblia sacra variarum translationum*, Anvers, 1616, 3 vol. in-fol., il a publ. diverses compilat., entre autres le *Magnum theatrum vitæ humanæ* (v. Zwinger).

BEYGTACH (Hadjy), relig. musulm., mort en 1367 (769 de l'hég.), fonda sous Amurath Ier l'ordre des derviches appelés de son nom beygtachites.

BEYMA (Jules de), jurisconsulte hollandais, obligé de s'expatrier, professa le droit à Wittemberg, puis, au retour du calme, à Leyde et Franeker, quitta l'enseignement pour une place de conseiller à la cour de Frise, où il mourut en 1598. Ses *Dissert. de jurispr.* ont été recueillies, Louvain, 1645, in-4.

BEYS (Charles de), aut. dramatique, né à Paris en 1601, mort en cette ville en 1659, a donné *le Jaloux sans sujet*, 1635. — *L'Hôpital des fous*, ibid. — *Céline*, 1636. — *Les illustres Fous*, 1652. — Des *OEuvres poétiques* et un *poème* sur les victoires de Louis XIII, 1651.

BEYS (Gille), impr. du 16e S. à Paris, employa le premier dans l'imprimerie les consonnes *j* et *v*, déjà distinguées par Ramus.

BEYSSER (J.-Michel), général français, né en Alsace en 1754, chirurgien de marine, puis capit. au service de la Hollande, major des dragons de Lorient en 1792, parvint rapidement au grade de général en chef de l'armée des Côtes-de-la-Rochelle, obtint d'abord d'assez brillants succès contre les Vendéens ; mais ayant essuyé deux déroutes complètes, il fut condamné à mort en 1794, par le tribunal révolutionn., comme complice de Danton.

BEYTS (le baron), né en Belgique, mort en 1832 à l'âge de 70 ans, est le membre des cinq-cents qui s'élança à la tribune lorsque Bonaparte entra dans le conseil à la tête de ses satellites, et qui fit la proposition de le mettre hors la loi. Il avait visité en tous les sens l'Italie et l'Allemagne, et son instruction était si variée et si étendue, que Napoléon avait coutume de l'appeler une *Bibliothèque vivante*. Les mathématiques et les langues étaient son étude favorite ; il connaissait et parlait 4 langues anciennes et 6 langues modernes, et sa mémoire était si fidèle et si parfaite, qu'il pouvait citer, sans commettre la moindre erreur, les dates de tous les traités de paix et les lieux où ils avaient été conclus, depuis l'année 1550 jusqu'à nos jours. Il a laissé un grand nombre de MSs. ; mais la plupart sont inachevés.

BÈZE (Théodore de), l'un des chefs de la réforme en France, né à Vezelay en 1519, se fit, dès l'âge de 20 ans, un nom par ses épigrammes et ses pièces latines. Sans être engagé dans les ordres, il possédait des bénéfices et jouissait d'un revenu considérable. En 1548, à la suite d'une maladie grave, il abandonna sa famille et ses espérances, pour aller à Genève, où il épousa une femme d'une naissance inégale, à laquelle il était attaché depuis long-temps. La même année il embrassa la réforme, et l'année suiv. il fut nommé prof. de grec à Lausanne. De tous les ouvr. qu'il fit impr. pendant son séjour dans cette ville, le plus remarquable est le petit traité *de Hæreticis à civili magistratu puniendis*. C'est une apologie du supplice de Servet, brûlé comme hérétique. En 1559, il quitta Lausanne pour venir s'établir à Genève, où Calvin lui fit donner la chaire de théolog. Deux ans après il fut appelé au colloque de Poissy. On sait que cette conférence solennelle, à laquelle assistèrent les princes et les plus célèbres docteurs des deux communions, n'éteignit point la guerre civile. Bèze se rendit auprès du prince de Condé, qui fut battu et fait prisonnier à la bataille de Dreux, et prit part

aux affaires de France jusqu'à la paix de 1563. C'est alors seulement qu'il retourna prendre sa place à l'académie de Genève. Après la mort de Calvin, héritier de tous les emplois de son maître, et regardé comme le premier pasteur des églises réformées, il remplit les fonctions de sa charge, conserva jusqu'après 80 ans une santé robuste, et mourut en 1605. On a de lui beaucoup d'ouvrages en vers, en prose, en latin, en franç. Les citoyens de Genève le surnommèrent *le Phénix de son siècle*.

BÈZE (le P. de), jésuite français, missionnaire aux Indes, a consigné ses observat. sur la physique et l'hist. nat. du pays des Malais, dans un écrit intit. : *Descript. des arbres et des plantes de Malaca*, inséré dans les mémoires de l'acad. des sciences, 1666 à 1699, in-4.

BEZIERS (MICHEL), chan. du St-Sépulcre et des acad. de Cherbourg et de Caen, où il est mort en 1782, a donné : *Chronol. histor. des baillis et gouvern. de Caen*, 1769, in-12. — *Hist. somm. de la ville de Bayeux*, 1773, in-12, etc.

BEZONS (JACQ. BAZIN, comte de), maréchal de France, fils d'un conseiller-d'état, se distingua par sa bravoure et son habileté, sous le maréchal de Schomberg et le duc de la Feuillade, en Portugal, en Allemagne, etc., de 1667 à 1709, reçut le bâton de maréchal, fut membre du conseil de régence, et mourut en 1733 à 88 ans, généralement estimé.

BEZOUT (ÉTIENNE), mathématicien, membre de l'académie des sciences, examinateur des gardes de la marine et des élèves du corps de l'artillerie, né à Nemours en 1730, mort en 1783 dans une petite terre qu'il possédait en Gatinois, se fit connaître de bonne heure par plus. *Mémoires scientifiques*. Placé en 1763 par M. de Choiseul à la tête de l'instruction de la marine royale, il composa pour les gardes-du-pavillon un cours complet de mathématiques, qui fit époque par sa profondeur et sa clarté; l'auteur y aborde les questions les plus difficiles. Ce fut en 1768 que Bezout prépara pour les élèves du corps de l'artillerie une édition de son *Cours*, dans laquelle il substitua des applications tirées du service de cette arme, à celles qui concernaient la marine. Il publia enfin en 1779 sa *Théorie générale des équations algébriques*. Se renfermant dans l'exercice de ses fonctions et dans la société de sa famille, Bezout mena une vie paisible, jouit d'une considération méritée et d'une réputation que les nombreuses éditions de ses cours avaient rendue populaire. Ses ouvr. sont : *Cours de mathématiques* à l'usage des gardes-du-pavillon et de la marine, Paris, 9 vol. in-8, y compris un *Traité* de navigation. — *Cours de mathématiques* à l'usage du corps royal de l'artillerie, Paris, in-8, 4 vol. La 1re édition fut faite à l'imprimerie royale dans les années 1770-1772.

BIACCA (FRANÇ.-MARIE), littérat., né en 1673 à Parme, embrassa l'état ecclésiast., fit l'éducat. du jeune Sanvitali, qui se montra peu reconnaissant de ses soins, fut membre de l'acad. Arcadienne, et mourut à Parme en 1735. Ses principaux ouvr. sont : *Ortografia manuale*, Parme, 1714, in-12. — Un *Traité* historique et chronologique, Milan, 1728, 2 vol. in-4, où il soutient la concordance de l'histoire des antiquités judaïques de Josèphe avec l'Écriture; des *Trad.* de Catulle, des *Sylves* de Stace, des *Satires* et des *Épîtres* d'Horace, insérées dans les tomes 3, 9 et 21 de la grande collect. des traduct. en vers italiens.

BIAGI (J.-MARIE de'), savant grammairien et profess. d'éloquence à Roveredo, sa patrie, mourut en 1777 avec la réputat. d'un bon poète lat. On lui doit la préface d'une édition de *St Jean Chrysostôme*, Roveredo, 1753; quelques livres de piété, et un petit traité *de Situ Austriæ subjectarumque regionum*, 1772.

BIAGIOLI (NIC.-JOSAPHAT), littér., né à Vezzano près Sarzana, mourut à Paris en 1833. Professeur de rhétorique à l'université d'Urbin lorsqu'il n'avait encore que 17 ans, il se distingua par le talent avec lequel il savait faire apprécier les beautés d'Homère et de Virgile. A la création de la république romaine, il obtint une préfecture; en 1798, les revers de l'armée française le forcèrent de quitter l'Italie. Réfugié en France, le gouvernement lui confia une chaire d'italien au prytanée français. Lorsqu'elle fut supprimée, il se vit réduit à ses propres ressources, et se livra tout entier à l'enseignement. Parmi ses ouvrages où l'on remarque du goût et de l'érudition, nous citerons sa *Grammaire* italienne, qui a eu six édit. ; ses *Commentaires sur Dante, Pétrarque, Michel-Ange*. Il laisse en MS. un *Commentaire littéraire sur le Décaméron de Boccace*; une 2e édit. de son commentaire sur Dante; un *Dictionnaire italien-français et français-italien* sur un plan nouveau, etc.

BIALOBOCKI, poète polonais, a traduit du latin quelques *Hymnes*, Cracovie, 1648, et composé un *Poème* sur la guerre des Cosaques, ibid., 1653. — Un *Recueil* de vers sur les rois et princes de Pologne, 1661.

BIANCA, femme du gouvern. de Bassano, tué à la prise de cette ville en 1253 par le tyran Acciolino, eut le malheur d'attirer ses regards et devint bientôt victime de sa brutalité. Mais ne pouvant supporter sa honte, elle s'ensevelit toute vivante dans la tombe de son époux.

BIANCANI (JOSEPH), jésuite, né à Bologne en 1566, cultiva les mathémat. et l'astronom. avec beauc. de zèle, et mourut à Parme en 1624. Ses ouvrages les plus importants sont : *Aristotelis loca mathematica ex omnibus ejus operibus collecta*, Bologne, 1615. — *Brevis introductio ad geographiam; Sphera mundi, seu cosmographia demonstrativa*, ibid., 1620.

BIANCHI (FERRARI), dit *il Frari*, peintre et sculpteur modénois, florissait en 1481, et mourut en 1510; il passe pour avoir été le maître du Corrége. Ses tableaux se voient encore dans les églises de Modène. Le musée possède de cet artiste *la Vierge et l'enfant Jésus*.

BIANCHI (MARC-ANTOINE), avocat, né en 1498 à Padoue, se rendit célèbre au barreau par son éloquence, fut nommé professeur de droit à l'univer-

sité, et mourut en 1548. Il a laissé : *Tractatus de indiciis homicidii ex proposito commissi*, Venise, 1545, in-fol. — *Practica criminalis aurea*, ibid., 1547, in-8. — *Tractatus de compromissis*, etc., ib., 1547, in-8. — Un cardinal du même nom, envoyé légat en Sicile par le pape Martin IV, s'y trouvait à l'époque des Vêpres siciliennes, et mourut à Rome en 1302.

BIANCHI (Vendramino), noble Padouan, diplomate et négociateur habile, conclut en 1706 l'alliance de Venise avec les cantons de Zurich et de Berne, et en 1707 avec les Grisons. Nommé depuis à l'ambassade d'Angleterre, il donna de nouvelles preuves d'habileté, fut envoyé secrètement au congrès de Pazzarowitz, dont il écrivit l'hist., comme il avait écrit celle de ses négociat. en Suisse, et mourut à Venise en 1738.

BIANCHI (Pierre), peintre, né à Rome en 1694, mort en 1739, obtint des succès dans tous les genres, l'histoire, les paysages, les portraits, les marines, les animaux. L'église de St-Pierre de Rome possède de cet artiste un *Trait de l'histoire de la Vierge*, la galerie du roi de Prusse, une *Vénus couchée sur le dos*, dans le style du Corrége.

BIANCHI (Jean-Antoine), Frère mineur, né à Lucques en 1686, professa la théol. et la philos., fut l'un des conseillers de l'inquisit., examinateur du clergé rom., et mourut en 1758. Dans ses loisirs, il cultiva les belles-lettres. Admis à l'acad. Arcadienne, il y fit plus. lect. On a de lui des *Tragédies* sacrées en prose et en vers; plusieurs comédies, un écrit dans lequel il défend les théâtres, qui avaient été attaqués par le P. Concina, comme contraires à la religion et aux mœurs, et un ouvr. composé par ordre de Clément XII, dans lequel il prétend réfuter les opinions de Pierre Giannone, contraires au pouvoir temporel de la cour de Rome.

BIANCHI (Ant.), poète, né vers 1710 à Venise, simple gondolier, n'avait jamais fait d'études, et cepend. composa deux poèmes dans lesquels les règles de la gramm. ne sont pas toujours observées, mais où l'on trouve de l'imaginat., de la verve et de la poésie : *Il Davide, re d'Israele*, Venise, 1751, in-fol. — *Il Tempio, ovvero il Salomone*, ib., 1753, in-4. Bianchi viv. en 1760, mais on ignore la date de sa mort.

BIANCHI (Jean-Baptiste), célèbre anatomiste, né à Turin en 1681, reçu docteur à 17 ans, professait dans sa patrie avec le plus grand succès la médec., la chirurg. et la pharmac., fut comblé d'honneurs par son souverain, et mourut en 1761. Ses deux princip. ouvr. sont : *Historia hepatica*, Genève, 1725, 2 vol. in-4, bonne édit. — *De naturali in humano corpore, vitiosâ, morbosâque generatione historia*, Turin, 1741, in-8.

BIANCHI (Jean), naturaliste, né en 1693 à Rimini, plus connu sous le nom latin de *Janus Plancus*, étudia à Bologne la botanique, l'histoire naturelle, les mathématiq. et la physique, y reçut le laurier doctoral en médecine, se dévoua au service des pauvres, refusa les offres avantageuses qui lui furent faites pour le fixer à Padoue et à Sienne, fit revivre à Rimini l'acad. des *Lincci* qui le nomma son secrét. et dont il écrivit l'hist., et mourut en 1775. Il a donné des édit. augment. des *Phytobasanos* et des *Conchæ min. cognitæ* de Fabio Colonna. Ses écrits roulent sur la médec. et sur l'anatomie. Dans les premiers on distingue son disc. *soprà il vitto pitagorico*, Venise, 1752, in-8 de 94 pp. On a de lui divers *Mémoires* dans les *Actes de l'acad. de Sienne, de l'institut de Bologne*, et dans le *Journal littéraire de Florence*.

BIANCHINI (Barthélemi), biographe, né vers 1470 à Bologne, élève de Philippe Beroald, montra beauc. de goût pour la peinture, se rendit très habile dans la numismat., et mourut avant 1528, dans un âge peu avancé. Il n'a laissé que deux opuscules : la *Vie d'Antoine Codrus Urcéus* et celle de *Philippe Beroald*, son maître.

BIANCHINI (Franç.), savant italien, né à Vérone en 1662, fut élève de Montanari, qui lui légua son cabinet, entra dans la carrière ecclésiastique, mais sans abandonner ses travaux, se lia à Rome avec les savants les plus distingués, ajouta à ses connaissances celles du grec, de l'hébr., du franç. et des antiquités; il dessinait avec habileté tous les monuments, et assistait à toutes les fouilles. Les papes Alexandre VIII, Clément XI et Innocent XII, le protégèrent constamment; le sénat l'agrégea, lui, toute sa famille et les descendants qu'elle pourrait avoir, à la noblesse romaine et à l'ordre des patriciens. Secrétaire de la commission pour la réforme du calendrier, il fut chargé de tirer une ligne méridienne, et de dresser un gnomon dans l'église de Ste-Marie-des-Anges, afin de fixer avec la plus grande exactitude les points équinoxiaux pour régler avec précision le cours de l'année. Nommé président des antiquités, il proposa au pape de former une collection d'antiquités sacrées, destinée à fournir les matériaux d'une histoire ecclésiastique par les monuments. L'épuisement du trésor pontifical força d'ajourner ce projet. Dans un voyage qu'il fit à Paris, il offrit à l'académie des sciences, dont il était associé étranger, une machine destinée à corriger dans les lunettes du plus grand foyer les imperfections des tubes dont la courbure avait paru jusqu'alors inévitable. Il mourut en 1729, laissant un grand nombre d'ouvr. savants, parmi lesquels, outre une belle édition des *Vitæ roman. pontificum* par Anastase, Rome, 1718-28, 4 vol. in-fol., on distingue : *Astronomicæ et observat. selectæ*, Verone, 1737, in-fol. — *Del pelazzo di Cesari*, ibid., 1738, in-fol. — *Circi maximi et antiqui imperat. romanor. palatii iconographia*, 1728, gr. in-fol. — *Camera ed inscrizioni sepolcrali di liberti, servi ed ufficiali, della casa di Augusto*, 1727, in-fol.

BIANCHINI (Joseph), neveu et héritier du précédent, né à Vérone en 1704, acheva ses études à Rome, quitta son canonicat et la place de bibliothéc. pour entrer dans la congrégat. de l'Oratoire, se consacra tout entier à l'étude de l'histoire et des antiquités ecclésiastiques, composa plusieurs ouvrages, donna ses soins à des éditions estimées,

tant des productions de son oncle que de celles de quelques autres écrivains, et mourut vers 1770.

BIANCHINI (Joseph-Marie), littérat., né en 1685 dans la Toscane, se fit recevoir doct. en droit à l'acad. de Pise, embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu de quelques bénéfices, partagea son temps entre ses devoirs et la culture des lettres, et mourut en 1749. Outre des opusc. récités à l'acad. florentine, et publ. dans les *Prose fiorentine*, on a de lui : *Dei granduchi di Toscana della reale casa di Medici, ragionamenti istorici*, Venise, 1741, in-fol.

BIANCHINI (Jean-Fortunat), médecin, né en 1720 dans le royaume de Naples, exerça son art à Venise, puis à Udine, fut nommé professeur de médec. prat. à l'univ. de Padoue, et mourut en 1779. On a de lui plusieurs *opuscules* qui prouvent beauc. d'érudit. et de savoir.

BIANCO (André), géographe du 15e S., n'est connu que par des *Cartes hydrographiques*, conserv. à la biblioth. de St-Marc, portant en tête : *Andreas Biancho de Venet. me fecit*, 1436.

BIANCO (Barthél.), architecte, né à Côme, mort en 1656, fut appelé à Gênes, environna cette ville d'une nouv. enceinte, fortifia le môle, et bâtit, avec le collége des jésuites, le palais Balbi. — J.-B., son fils, mort de la peste en 1657, non moins habile dans l'architecture, fut aussi sculpteur et peintre distingué. On cite de lui comme son chef-d'œuvre à Gênes un *Groupe d'anges et de la Vierge*, en bronze.

BIANCOLINI (J.-B.-Joseph), littérateur, né en 1697 à Vérone, mort en 1780, travailla toute sa vie, malgré ses occupations commerciales, à l'étude de l'histoire et à la recherche des monuments histor. On lui doit la public. de la *Chronique de la ville de Vérone*, par Pierre Zagata, 1745-49, 2 vol. in-4, avec des notes et une continuat. de l'édit. — *Notice histor. sur les églises de Vérone*, 1749 et ann. suiv., 6 vol. in-4. — *Dissertat. sur les évêques et les gouverneurs de Vérone*, 1757, in-4. Il eut part à la collect. des trad. des histor. grecs, publ. à Rome en 1789, par Ch. Fea, in-fol., avec 20 pl. et la trad. franç.

BIANCONI (Jean-Louis), médecin, né à Bologne en 1717, mort en 1781, est auteur d'une traduction italienne de l'*Anatomie de Winslow*, 1744, 6 vol. — *Dissertation sur l'électricité*, Amsterdam, 1748. — *Lettres sur la Bavière et sur l'Allemagne*, 1765. — *Lettres sur Celse*, 1779, pleines de goût et d'érudition. — *Dissert.* sur le cirque de Caracalla.

BIARD (Pierre), sculpteur et architecte, né à Paris en 1559, mort en 1609, fut employé par Henri IV qu'il avait représenté à cheval dans un bas-relief placé sur la grande porte de l'hôtel-de-ville, et qui a été détruit en 1793.

BIARD (Paul), jésuite, né à Grenoble, envoyé l'un des premiers dans les missions de l'Amérique, fut à son retour profess. de théologie à Lyon, et mourut en 1622. On a de lui : *Relation de la Nouvelle-France et du voyage que les jésuites y ont fait*, Lyon, 1616, in-12.

BIAS, un des sept sages de la Grèce, né à Priène, florissait vers l'an 565 avant J.-C. Priène ayant été prise, il se retira sans rien emporter, et, faisant allusion à son savoir, dit *qu'il portait tout avec lui*.

BIBARS, 4e sulthan de la dynastie des Mamlouks-baharites en Égypte, connu sous le nom de *Bondoucdâc*, qui signifie chef des arbalestriers, vivait dans le 13e S., et fut, suivant l'usage, proclamé par la milice, après avoir assassiné son prédécesseur. Il donna une forme stable à l'empire des Mamlouks, repoussa les Tatars, rétablit la puissance des musulmans, combattit les Francs établis en Syrie, leur enleva un grand nombre de places et de postes importants, et détruisit leurs églises; mais il échoua à deux reprises devant St-Jean-d'Acre, et mourut de poison en 1277 (de l'hég. 676), après un règne de 19 ans.

BIBAUTIUS (Guill.), 35e général des chartreux, était Flamand, professa plusieurs années à Gand les belles-lettres, prit l'habit de St-Bruno, parvint aux prem. charges de cet ordre, qu'il gouverna sagement, et mourut en 1535. Ses *Orationes capitulares*, publ. en 1539, ont été réimpr., Anvers, 1654, in-4.

BIBBIENA (Bernard Dovizi, connu sous le nom de), né de parents obscurs à Bibbiena, petite ville du Casentin, en 1470, dut à l'un de ses frères, secrét. de Laurent de Médicis, l'entrée dans cette maison, et donna des leçons de littérat. à l'un des fils de Laurent. L'élève, devenu pape sous le nom de Léon X, fit son maître cardinal en 1513, et l'envoya cinq ans après légat en France pour engager François Ier à se croiser contre les Turks. Bibbiena se flattait de réussir, lorsque les différends survenus entre les deux cours rompirent la négociation; il revint à Rome à la fin de l'année suivante, et fut enlevé par une mort imprévue en 1520, au moment où il avait lieu d'espérer de nouvelles récompenses. Paul Jove dit qu'il mourut de poison qui lui fut donné dans des œufs frais. Bibbiena est compté parmi les restaurateurs du théâtre en Italie. Sa comédie intit. *Calandria* est la première pièce composée en italien à l'imitat. et suivant les règles des anciens. Sa *Vie* a été publ. par Bandini : *il Bibbiena ossia il ministro di stato*, Livourne, 1758.

BIBBIENA (Ferdinand), peintre et architecte, né à Bologne en 1657, se distingua de bonne heure par son talent pour les décorations théâtrales et la perspective, fut employé par l'emper. Charles III, et mourut dans sa patrie en 1743. On lui doit des *Traités d'architecture et de perspective*, Parme, 1711, in-8, et reproduit par l'auteur en 1731, avec des pl. très supérieures à celles qu'avait gravées Buttognotti pour la prem. édition.

BIBBIENA (François-Galli), frère du précéd., né à Bologne en 1659, et mort en 1739, fut également bon peintre d'architecture, et réussit comme lui dans les décorations théâtrales. Attaché à l'empereur Joseph II, ce prince lui permit de voyager en France, où son mérite fut apprécié. On lui doit les belles salles de spectacle de Vienne, de Vérone, de Nancy, le manége de Mantoue, etc.

BIBBIENA (J.-Galli), né à Nancy, et mort à Paris en 1779, est auteur de plusieurs romans, entre autres : *Hist. des amours de Valérie et de Barbarigo*, Lausanne, 1761. — *La Force de l'exemple*, La Haye, 1748. — *Le Triomphe du sentiment*, ib., 1750. — *La Nouvelle Italie*, comédie, 1762.

BIBIANE (Ste), vierge, né à Rome dans le 4e S., souffrit le martyre sous Julien-l'Apostat. Une chapelle érigée sur son tombeau fut dep. changée en une belle église, que le pape Urbain VIII a fait construire en 1625 sur les plans du fameux card. Bernini.

BIBILIA (Franç.), né vers 1590 à Catanzaro, dans la Calabre-Ultérieure, chan. de Ste-Marie-Majeure en 1620, fut fait en 1631 év. d'Isola dans le roy. de Naples, et mourut en 1634, après avoir publ. : *Discorso sopra la moneta e cambi di regno di Napoli*, 1621, in-4.

BIBLIANDER (Théodore), en allem. *Buchman*, fam. théolog., né près de St-Gall en 1504, remplaça Zwingle en 1532 dans la chaire de théol. à Zurich, et mourut de la peste en 1564, avec la réputation d'un homme très sav. dans les langues orient. Son princip. ouvr. est intit : *Mahometis Saracenorum princip. ejusque successor. Vitæ, doctrina, ac ipse Alcoran*, etc., Bâle, 1543, in-fol. Ce rec. curieux est rare.

BIBULUS (M.-Calpurn.), gendre de Caton, consul avec César l'an 59 av. J.-C., ne put empêcher son redoutable collègue d'usurper toute l'autorité, eut pend. la guerre civile le command. de la flotte de Pompée, et mourut sur mer l'an 48 av. J.-C.

BICAISE (Honoré), médecin, né à Aix en 1590, rendit de grands services à sa patrie pendant les deux pestes de 1629 et 1649, et mourut vers 1652, laissant un fils héritier de ses talents et de sa chaire. On a de lui : *Manuale medicorum ex aphorism. Hippoc.*, Londres, 1659, Paris, 1739, in-12.

BICHAT (Marie-François-Xavier), méd. physiologiste, né à Thoirette en Bresse le 11 nov. 1771, fit ses études élémentaires et ses prem. cours de médecine à Lyon, sous Marc-Antoine Petit. Les troubles de 1793 l'amenèrent à Paris, où Desault le distingua bientôt de la foule d'élèves qui suivaient sa clinique chirurgicale à l'Hôtel-Dieu. Il en fit son disciple et son émule, et à sa mort Bichat continua les travaux de son illustre maître. Ses propres expériences en anatomie, en physiologie et en chirurg., furent celles d'un homme de génie : son système des forces vitales est un ingénieux commentaire de ses fécondes observations. Ses analyses des tissus, des organes et des fonctions vitales, composent un corps complet de doctrine fondé sur des faits et non sur des hypothèses comme la plupart des systèmes. C'est lui qui a fait une science de l'anatomie pathologique. Professeur en 1797, il joignit à l'exposition orale de ses découvertes et à ses vues nouvelles des mémoires non moins utiles, sur les *membranes synoviales*, sur *les membranes en général*, sur *les organes symétriques*, ouvr. fondus depuis dans son beau *Traité des membranes*, publié en 1800, et où il est déjà le Bichat de *l'Anatomie génér. appliquée à la physiologie et à la médecine*. Ce vaste travail en 4 vol. in-8, 1801, est le vrai titre de gloire de Bichat; il avait été précédé des *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, un vol. in-8, qui suffirait seul à sa réputation comme physiologiste. Ardent à la recherche de nouveaux faits, Bichat multipliait ses expériences, enrichissait la médec. d'observat. nouv., lorsqu'il succomba en 1802 à une fièvre putride maligne, suite peut-être de ses nombreuses dissections anatomiques, et que fit déclarer une chute sur l'escalier de l'Hôtel-Dieu. Il expira dans les bras de la veuve de Desault qu'il n'avait jamais abandonnée. Sa mort causa un deuil général. Il fut honoré jusque dans les écoles étrangères, et un monument qu'il partage avec son maître à l'Hôtel-Dieu est salué tous les jours encore avec respect par les jeunes médecins, qui retrouvent à chaque pas dans leurs études le flambeau de son génie. Son *Anatomie descriptive*, qu'il laissa incomplète, a été achevée par Roux et Buisson, 5 vol. in-8.

BIDDLE (Jean), théologien anglais, né en 1615 à Wotton, fut un des écrivains distingués de la secte des unitaires, en faveur de laq. il publia de nombreux écrits sous le protectorat de Cromwell et le règne de Charles II. Plusieurs fois emprisonné pour ses opinions, il mena la vie la plus agitée, fut quelq. temps pasteur d'une congrégation d'indépendants à Londres, et finit par mourir en prison en 1662. Son *Traité contre le Saint-Esprit* et son *Double Catéchisme*, Londres, 1647 et 1654, furent brûlés par le bourreau.

BIDERMANN (Jacques), jésuite, né dans la Souabe, enseigna la philosophie à Dilingen, la théol. à Rome, et mourut en 1639. Ses ouvr. théolog. sont depuis long-temps oubliés; mais les amateurs recherchent encore ses poésies lat. : *Epigrammat. lib. III*, 1619; *Heroum epistolæ et Sylvulæ hendecasyllabarum lib. III*, Lyon, 1636, in-12.

BIDERMANN (Jean-Gottlieb), laborieux philologue, né en 1703 à Naumbourg, biblioth. à Witberg, puis direct. du gymnase de sa ville natale, et recteur à Fridberg, mort en 1772, est aut. d'un grand nombre de *Dissertations philologiq.*; des *Acta scholastica*, 8 vol., 1741; des *Olia litteraria*, Freib., 1751, etc.

BIDERMANN (J.-Godef.), curé dans l'évêché de Bamberg, a donné : *Généalogie des comtes de Franconie*, Erlangen, 1746. — *De la noblesse du Voigtland*, Culmbach, 1752, in-fol., et *Tables généalogiques*, etc.

BIDLAKE (Jean), théologien et poète, né à Plymouth, en 1755, mort en 1814, a publié des *sermons*, deux vol. de *discours*, une *Introduction à l'étude de la géographie*; *Eugénio*, ou *préceptes de Prudentius*, conte; *Virginie*, trag.; et quatre poèmes intitulés : *la Mer*, *la Soirée d'été*, *la Jeunesse*, et *l'Année*.

BIDLOO (Godefroi), célèbre anatomiste, né à Amsterdam en 1649, fut profess. d'anatomie à La Haye, puis médecin de Guillaume III, roi d'An-

gleterre, ensuite profess. de chirurgie à Leyde, et mourut en 1713. Son ouvrage le plus important est *Anatomia corporis humani*, Amsterdam, 1685, in-fol., avec 105 pl. dessinées par Gér. de Lairesse; cette édit, est la plus recherchée des cur., à cause de la beauté des grav.; Leyde, 1739, in-fol., l'atlas 114 pl.; Utrecht, 1750, in-fol., avec un suppl. — V. Guill. Cowper.

BIDLOO (Lambert), frère du précéd., pharmac. à Amsterdam, a laissé des poésies hollandaises, et quelq. écrits dont le plus remarq. est une dissert. *de Re herbariâ*, impr. à la suite du catalogue du jardin d'Amsterdam, Leyde, 1709. — Nicolas, son fils, fut médecin de Pierre-le-Grand, et inspect. du grand hôpital de Pétersbourg.

BIE (Jacques de), grav. et antiq., né à Anvers en 1581, fut élève de Collaert, dont on trouve qu'il a bien saisi la manière, devint antiq. du duc d'Arschot et conservat. de ses médailles, dont il a gravé la suite des empereurs en or, s'établit dep. en France, et mourut vers 1650. Outre quelq. estampes, telles que le *Portrait de François Ier* d'après Raphaël, et le *Lazare*, d'après de Vos. On a de lui différentes suites : la *France métallique*, Paris, 1636, in-fol.; les *Portraits* des rois de France pour l'*Hist.* de Mézeray; les pl. de l'*Iconologie* de Baudouin.

BIE (Adrien de), peintre, né dans le Brabant en 1594, se perfectionna à Rome, exécuta sur des plaques d'or et d'argent et sur des pierres précieuses, un grand nombre de sujets en petit, fit pour l'église de Saint-Gommer à Lière, sa patrie, un *St Éloi*, qui passe pour le meilleur de ses tableaux. — Bie (Corneille de), son fils, notaire, a publié les *Vies des peintres, sculpteurs, architectes et graveurs*, en vers flamands, et avec portraits, 1661.

BIEL (Gabriel), théologien, fut appelé en 1477 à Tubingue pour y professer la théol. et se démit de sa chaire pour se retirer dans un couvent, où il mourut en 1495. Il avait la réputat. d'un bon prédicateur et d'un subtil scholastique. On lui doit entres autres ouvr. : *Lectura super canonem missæ*, Rutlingue, 1488, in-fol. — *Explicatio missæ litteralis et mystica*, Tubingue, 1499, in-fol.; Lyon, 1517, in-4.

BIEL (J.-Christ.), prédicateur, né à Brunswick en 1687, mort en 1745, a laissé quelq. *dissertat.* insérées dans le *Thesaur antiq. Bibliæ* d'Ugolin, et *sacrar. Novus thesaurus philologici*, La Haye, 1779-80, 3 vol. in-8.

BIELFELD (Jacq.-Frédér. de), publiciste, né à Hambourg en 1717, fut d'abord secrétaire de la légation prussienne à Londres; mais Frédéric II, le reconnaissant peu propre à la carrière diplomatique, le nomma précepteur du prince Ferdinand, son frère, puis curateur des univers., et enfin son conseiller privé. Il quitta la cour sur la fin de sa carrière, et se retira dans le pays d'Altenbourg, où il mourut en 1770. Son meill. ouvr. est : *Institutions politiques*, 1774, 3 vol. in-8, en franç., réimprimé plus. fois. On a encore de lui : *Lettres familières*, 1763; *Progrès des Allemands dans les belles-lettres*, 1768, etc.

BIELINSKI (François), noble Polonais, s'attacha d'abord à la fortune du roi Stanislas qu'il suivit à Dantzig, se soumit ensuite au roi Auguste III, qui le nomma gr.-maréchal de Pologne; réorganisa la police de Varsovie et de tout le roy., et mourut en 1766. On a de lui la *trad.* en polonais d'une pièce concernant les prétentions de la Pologne sur la Livonie et la Courlande, Varsovie, 1751.

BIELKE (Sténon-Charles, baron de), savant suédois, né à Stockholm en 1709, vice-président du tribunal d'Abo, se montra très zélé pour le progrès des sciences et surtout de l'histoire naturelle dont il étendit le domaine par ses observations curieuses et savantes, insérées dans les *Mémoires* de l'acad. de Stockholm, et mourut en 1754.

BIELKE (Nicolas, comte de), de la même famille, fut en 1782 nommé sénat., direct. des mines, déploya dans cette place une grande activité, s'en démit en 1789, et mourut peu de temps après. Membre de l'acad. de Stockholm, protect. éclairé des sciences, il possédait d'une riche bibliothèque et une précieuse collection de minéraux.

BIELSKI (Martin), histor. polonais du 16e S., a publié : *Chronicon rerum polonicarum, ab origine gentis ad* 1587. — Son fils écrivit en polonais les *Annales de Pologne*, et des épigrammes en latin.

BIENNAISE (J.), chirurg., né dans le comté de Foix en 1601, mort en 1681, acquit une grande réputation, et donna son nom à un bistouri dont on fait usage dans l'opérat. de la hernie. On a de lui un ouvr. posthume intitulé : *Opérations de chirurgie par une méthode courte et facile*, Paris, 1688 et 1693, in-12.

BIENNASSIS (Paul), méd., né Poitiers, a trad. du latin d'Eucher Roeslin ou Rhodion, un traité de l'*Accouchement*, Paris, 1540, in-16. On lui attribue un *Commentaire sur Dioscoride*.

BIENNÉ (Jean), *Benè natus*, impr. de Paris, succéda en 1566 à G. Morel, impr. du roi pour le grec, se distingua par la beauté et la correction de ses édit., et mourut en 1588. Parmi les ouvrages sortis de ses presses, on cite *Démosthène*, 1570, in-fol. — *Lucrèce*, in-4. — Le *Nouveau-Testament* syriaque, gr. et lat., in-4, etc.

BIENVENU (Jacq.), écriv. protestant, a traduit du latin de J. Foxus en rimes franç. *le Triomphe de J.-C.*, drame apocalyptique, Genève, 1562. On lui doit encore une *Satire* contre les divers états et les médecins surtout, ibid., 1568, sous ce titre : *la Comédie du monde malade et mal pansé*, etc.

BIENVILLE (D.-T. de), médec. franç., exerçait à La Haye, où il mourut vers 1780, après avoir publ. *la Nymphomanie*, Amsterdam, 1771, in-8. — *Le pour et le contre de l'inoculation de la petite-vérole*, 1770. — *Recherches sur la petite-vérole*, 1772. — *Traité des erreurs populaires sur la santé*, 1775, in-8.

BIERBRAUER (J.-Jacob), conseiller et juge-criminel à Cassel, où il mourut en 1760, avait un

gr. talent pour interroger les criminels et découvrir leurs complices. Il contribua puissamment à délivrer la Hesse des fameuses bandes de brigands qui l'infestaient, et dont il publ. des *Descriptions*, 1755 et 1758, in-fol.

BIERKANDER (CLAUDE), pasteur en Westrogothie, mort en 1795, est aut. de plus. ouvrages suédois sur l'*Hist. naturelle*, entre autres de la transpiration des plantes, 1773; de l'action du froid sur les végétaux, 1798, etc.

BIERLING (GASP.-THÉOPHILE), méd., né à Leipsig, fit ses études à Padoue, pratiqua son art avec succès à Magdebourg, où il mourut en 1693. On a de lui les ouvr. suivants : *Adversar. curiosorum centuria prima*, Iéna, 1679, in-4. — *Consilium pestifugum*, Magdebourg, 1680. — *Problema pharmaceutico-medicum*, etc., 1684, in-4. — *Thesaurus theoretico-practicus*, Magdebourg, 1693, in-4; Iéna, 1697, in-4.

BIERLING (FRÉD.-GUILL.), savant théol., né à Magdebourg en 1676, professa la théolog. à l'acad. de Rinteler dont il publia l'*Hist.* à l'occasion de son jubilé séculaire, 1721, in-fol., et mourut en 1729. Il était en corresp. avec Leibnitz. Outre l'ouvrage cité, on a de lui plus. dissert. : *de Pyrrhonismo historico*, Leipsig, 1724, in-8. — *Observationum specimina in Genesim*, Rinteln, 1728, etc.

BIERLING (CONR.-FRÉD.-ERN.), fils du précéd., mort en 1755 à Rinteln, où il était profess. de théol., de logique et de métaphysique, a publié : *Fasciculus dissert. logic.*, Reinteln, 1740, et un gr. nombre d'écrits insérés dans la collection des dissertations histor. relatives à l'hist. d'Allemagne.

BIESLINGHEN (CHRÉTIEN-JEAN van), peintre, né à Delft en 1560, réussit dans le portrait et en peignit un gr. nombre en Hollande, ceux entre autres de Guillaume, prince d'Orange, et de Balt. Gérard, son assassin. Ayant accompagné quelques amis en Espagne, avec sa femme et ses deux enfants, il s'établit à Madrid et fut nommé peintre du roi. Devenu veuf, il revint à Middelbourg, et mourut à 42 ans.

BIESIUS (NICOLAS), méd. philos. et poète, né à Gand en 1516, mort en 1572, fut prof. de méd. à Louvain, et méd. de l'empereur Maximilien II. Il a publié : *Theoreticæ medicinæ lib. VI*, Anvers, 1558, in-4. — *In artem medicam Galeni comment.*, ib., 1550, in-8. — *De Methodo medicinæ*, ib., 1560, in-8; Louvain, 1564, in-8. — *De Naturâ lib. V*, Anvers, 1572-73, 1613, in-8.

BIET (RENÉ), abbé de St-Léger de Soissons, mort en 1767, est aut. d'un *Éloge du maréchal d'Estrées*, 1739, in-8, et d'une *Dissert. sur l'établissem. des Francs dans les Gaules*, 1736, in-12.

BIÈVRE (GEORGE MARÉCHAL, marquis de), bel esprit, né à Paris en 1752, mousquetaire, écuyer de MONSIEUR, mestre-de-camp de cavalerie, est moins connu par son mérite milit. que par ses reparties ingénieuses et ses calembours. Quoique entiché de cette manie des calembours qui n'annonce que trop souvent un esprit incapable de s'élever, de Bièvre n'était pas sans mérite ; il a donné au théâtre, en 1783, *le Séducteur*, comédie en 5 actes et en vers, pièce restée au répertoire, quoiqu'elle soit loin de valoir la comédie du *Méchant*, à laq. on n'a pas craint de la comparer. *Les Réputations*, autre coméd. de Bièvre, jouée en 1788, n'eut qu'une seule représentat. Les autres ouvr. de ce facétieux aut. sont : *Lettre écrite à Mme la comtesse Tation, par le sieur de Bois flotté, étudiant en droit fil*, Paris, 1770, in-8. — *Lettre sur cette question :* Quel est le moment où Orosmane est le plus malheureux ? *etc.*, réimpr. dans le *Cours de littér. de La Harpe*, à la suite de l'analyse de *Zaïre*. — *Vercingétorix*, trag. burl. en un acte, 1770, in-8. — *Les Amours de l'ange Lure et de la fée Lure*, 1772, in-32, très rare. — *Almanach en Calembours*, 1771, in-18. Bièvre sollicita vivement une place vacante à l'Acad. : on lui dit qu'il avait été prévenu par l'abbé Maury : « En ce cas, répondit-il, *Omnia vincit amor, et nos cedamus amori* (à Maury). » M. A. Deville a recueilli en 1800, sous le titre de *Biévriana*, les calemb. de Bièvre, in-18.

BIEZ (OUDART du), maréc. de France, né dans le 15e S., d'une anc. maison de l'Artois, doit être compté parmi les gr. capitaines qui illustrèrent les règnes de François Ier et de Henri II. Après avoir servi avec une haute distinct. en Italie, il reçut le bâton de maréchal en 1542. Sa réputat. était telle, que le dauphin, depuis Henri II, voulut être armé chevalier de sa main, comme François Ier l'avait été de celle de Bayard. Du Biez partagea avec le connét. de Montmorenci la gloire d'avoir déconcerté les projets de Charles-Quint. Il battit deux fois les Anglais ; mais une faute de son gendre, Jacques de Coucy-Vervins, qui rendit à ces mêmes Anglais la place de Boulogne, lui fit perdre la confiance du roi. Mis en jugement avec Coucy, ils furent condamnés l'un et l'autre à perdre la tête. Coucy subit sa sentence. Henri II fit grâce au maréchal, qui, après une détention de 3 ans au château de Loches, mourut de chagrin à Paris en 1551. Sa mémoire et celle de son gendre furent réhabilitées en 1575.

BIFFI (JEAN), poète latin, né dans le Milanais en 1646, eut une école, fut curé de Mezago, sa patrie, et mourut vers 1515. Il a publié : *Miraculorum vulgarium B. virginis Mariæ in carmen heroicum trad., ad Sixtum IV*, Rome, 1484, in-4. — *Carmina in laudem B. virginis Mariæ*, Milan, 1493, in-4. — D'autres poésies latines adressées à Laurent de Médicis, ib., 1512, etc.

BIFFI (J.-AMBR.), poète, né à Milan, fils d'un marchand de draps, quitta le commerce pour reprendre ses études, vint en Flandre, où il donna des leçons d'italien, et mourut à Louvain en 1618. Il a laissé : *il Dolore del peccatore pentito*, etc., Milan, 1605, in-12. — *La risorgente Roma*, ibid., 1610, 1611, in-12. — *Versi*, ib., 1616, in-12.

BIGELOT (FRANÇ.-EMMANUEL-SIMÉON), homme de lettres, né en 1789 à Nancy, où il mourut en 1820, occupa de 1810 à 1818 divers emplois administr. à Paris, et retourna dans sa ville natale, où il racheta une étude de notaire qu'avait possédée son

père. Bigelot a travaillé pour le *Mercure* de 1815 à 1818, et publié entre autres opusc. : *Ode sur la Poésie*, etc., Paris, 1816. — *Satire sur le dix-neuvième siècle*, 1817, in-8.

BIGEX (François-Marie), archevêque de Chambéry, né en 1751, à La Balme de Thuy, dans le pays de Genève, mort en 1827, fit ses études au collége d'Évian et de Thonon, ensuite au séminaire d'Annecy et à Saint-Sulpice. Reçu en 1782 docteur de la maison de Navarre, il fut nommé memb. du chap. de M. de Biord, évêq. de Genève, et à la mort de ce prélat fut un des vicaires capitulaires. A l'époque de l'invasion des Français en Savoie (1792), il se retira à Lausanne. En 1818, il devint évêque de Pignerol, et adressa aux fidèles de son diocèse une *Lettre pastorale* qui a été imprimée en France. Après la démission de Dessoles, il passa à l'archevêché de Chambéry, où il se distingua par ses vertus. Ses principaux ouvr. sont : *Étrennes catholiques*, qu'il publia pendant douze ans de suite, et que Bonaparte supprima en 1810, parce que l'auteur avait pris la défense de Pie VII, alors prisonnier. — *Le Missionnaire catholique*, ou *Instructions familières sur la religion*, 1796, in-8, ouvrage qui eut plusieurs éditions, qui fut traduit en italien, et dont l'abbé de Boulogne fit l'éloge dans les *Annales catholiques*. —*Instruction à l'usage des fidèles de Genève*, Lausanne, 1793, in-8. — *De la sanctification des fêtes et dimanches*, 1799, in-8. Tous ces ouvrages sont adressés au peuple, à la portée duquel ils avaient été mis. On a encore de Bigex l'*Oraison funèbre de M. de Biord, évêque de Genève*, Annecy, 1796, in-8.

BIGLIA (André), moine augustin, né à Milan vers 1375, mort à Sienne en 1435, a laissé : *De ordinis eremit. propag.*, Parme, 1601, in-4, et *Hist. rerum Mediolanensium*, de 1402, à 1431, dans les *Script. rer. ital.* de Muratori.

BIGNE (GACÉ de la), né en Normandie vers 1428, chapel. de Philippe de Valois et du roi Jean, avec lequel il passa en Angleterre après la malheureuse journée de Poitiers, mort postérieurement à 1473, est aut. du *Roman des Oyseaulx*, poème imprimé, mais avec des retranchem., à la suite de l'ouvr. de Phœbus G. de Foix (*v.* ce nom).

BIGNE (MARGUERIN de la), de la même famille que Gacé, haut-doyen de l'église du Mans, né vers 1546 à Bernières-le-Patry en Normandie, publia de 1575 à 1578 une *Biblioth. des Pères* en 8 vol. in-fol., la première qui ait paru. Député du chap. de Bayeux en 1581 au concile prov. de Rouen, il soutint vivement les droits des chan. contre l'év. Le prélat l'ayant cité devant l'official, il s'ensuivit un procès si long, que la Bigne aima mieux abandonner ses bénéfices que ses études, et se retira à Paris, où il mourut vers 1590.

BIGNICOURT (Simon de), conseiller au présidial de Reims, où il était né en 1709, mort à Paris en 1775, a donné un *Recueil de poésies lat. et franç.*, 1754, 1767, in-12. — *L'Homme du Monde et l'Homme de Lettres*, Orléans, 1774, in-12.

BIGNON (Jérôme), célèbre avocat, né à Paris en 1589, mort en 1656, avait été successiv. av.-gén. au gr.-conseil, conseiller-d'état, puis av.-gén. au parlem. et gr.-maître de la biblioth. du roi, place dans laq. il succéda au malheur. Franç.-Aug. de Thou. Ce savant magistrat a laissé, entre autres ouvr. : *Chorographie de la Terre-Sainte*, Paris, 1600, in-12; l'auteur n'avait que 10 ans lorsqu'il publ. cet ouvr. — *Traité de l'excellence des rois et du roy. de France*, etc., 1610, in-8. — *Marculfi monachi Formulæ*, 1613, in-8; 1655, in-4, réimp. par les soins de son fils, 1666, in-4. — *La Grandeur de nos rois et de leur souver. puissance*, 1615, in-8. — Jérôme, son fils, av.-gén., conseil.-d'honn. au parlem. en 1673, conseil.-d'état en 1678, avait succédé à son père dans la charge de maître de la librairie. Louvois le força de s'en démettre pour la donner à son neveu l'abbé de Louvois, âgé de 8 ans. Il mourut en 1697.

BIGNON (J.-Paul), le 4e fils du précéd., connu sous le nom de *l'abbé Bignon*, né à Paris en 1662, mort en 1743, bibliothéc. du roi, membre de l'Acad. franç., de celle des sc. et de celle des inscript., cult. et protégea les lettres. On a de lui une *Vie de Franç. Lévesque, prêtre de l'Oratoire*, Paris, 1684, in-12. — Un roman intitulé : *les Avent. d'Abdalla*, ouvr. achevé par Colson, 1773, 2 vol. in-12. L'un des collaborat. du *Journal des sav.*, il eut part aux *Explications des médailles de Louis-le-Grand*, à la *Descript. du sacre de Louis XV*. Tournefort, dont il fut le protect., a donné le nom de *Bignonia* à un genre de plantes, arbres et arbustes exotiques, remarq. par la beauté de leurs fleurs.

BIGNON (Armand-Jérôme), neveu du précéd., intendant de Soissons, né en 1711, mort en 1772, fut bibliothéc. du roi après la mort de son oncle, et se démit de cette place en faveur de son fils Jean-Frédéric, membre de l'académie des inscript. et belles-lettres.

BIGOT (Guillaume), poète franç. et latin, né dans le Maine en 1502, mena une vie fort agitée et malheureuse par suite de l'inconduite de sa femme. Il est auteur d'un poème intit. : *Catoptron*, ou *le Miroir*, en lat., Bâle, 1536, in-4.—D'autres *poésies* latines, impr. à Bâle, 1556, in-4.—D'un *poème* latin sur l'expulsion de Charles-Quint de France, Paris, 1537, in-8.—Et de *Christianæ philos prœludium*, Toulouse, 1549, in-4. On ignore l'époque de sa mort.

BIGOT (Émery), érudit, né en 1626 à Rouen, mort en 1689, doyen de la cour des aides de Normandie, avait fait, en Hollande, en Angleterre, en Allemagne et en Italie, différ. voy. qui le mirent en correspondance avec tous les sav. de l'Europe. Il découvrit dans la biblioth. Laurent. de Florence le texte grec de la *Vie* de St Chrysostôme par Palladius, et c'est à lui qu'on en doit l'édit. (1680) en grec et en latin. Son père lui avait laissé une biblioth. de plus de 6,000 vol., parmi lesq. il y avait environ 500 MSs., que l'abbé de Louvois acheta pour la biblioth. du roi.

BIGOT DE PRÉAMENEU (Félix-Jules-Jean), ministre des cultes sous le gouv. impérial, né en

Bretagne vers 1750, d'abord avoc. au parlem. de Paris, puis juge au 4e arrondissem. de Paris (1790), fut envoyé commissaire du roi à Uzès pour apaiser quelques troubles religieux, et nommé député de Paris à l'assemblée législat., disparut après le 10 août de la scène politique, non sans s'être signalé par la sagesse et la modération de ses vues, mais n'emigra point. Appelé par le gouvernem. consulaire aux fonct. de commiss. près le tribunal de cassat., il passa bientôt conseiller-d'état, sect. de législat., dont il devint présid. Élu en 1804 par le départ. d'Ille-et-Vilaine candidat au sénat, il reçut plus tard la croix de gr.-offic. de la Lég.-d'Honn., fut créé comte, eut part à la rédact. du projet de code civ., succéda en 1808 à Portalis dans le ministère des cultes, et sut remplir avec honn. ces fonct. diffic., qui lui furent retirées lors de la prem. restaurat. Il les reprit pend. les *cent-jours*, avec le titre de direct.-génér. des cultes, fit partie de la ch. des pairs de cette époque, fut définitivem. écarté des affaires par la 2e restaurat. et mourut en 1825. Cet homme honorable cultiva les lettres et les sciences; mais bien qu'il fût de l'Acad. franç., il n'a rien publié. On ne connaît de lui que des *lettres* dans les journaux, adressées d'Italie en 1805 à l'archichancel. Cambacérès, et dans lesq. il décrit une érupt. du Vésuve, dont il avait été témoin. Le duc Matth. de Montmorency, son success. à l'Acad. franç., y prononça son éloge.

BIGOTIÈRE (René PERCHAMBAULT de la), président aux enquêtes, mort à Rennes, sa patrie, en 1727, était un magistrat laborieux et intègre. Son *Comment. sur la coutume de Bretagne*, 1702, in-4, a été réimpr. plus. fois.

BIHERON (Marie-Cather.), née en 1719, fille d'un apoth. de Paris, apprit le dessin de Madel. Basseporte, se livra ensuite à l'étude de l'anat., et réussit à faire un corps entier de femme dont on pouvait déplacer à volonté les parties intérieures. Elle avait formé un cabinet de personnages en cire qui fut acheté par l'impératrice Catherine II.

BIKAM (George), grav. angl., né à Lincoln en 1722, a gravé, d'après Rembrandt et Rubens, *la Paix et la Guerre, l'Age d'or, l'Age de fer*, etc.

BILAIN (Ant.), avoc., né dans le dioc. de Reims, se fit une réputat. au barreau de Paris, et fut, avec l'abbé de Bourgéis, chargé de rédiger un manifeste établissant les droits de la reine. Cette pièce, intit.: *Traité des droits de Marie-Thérèse d'Autriche sur les Pays-Bas et la Franche-Comté*, 1667, in-4, fut trad. dans presque toutes les langues. Bilain mourut en 1672.

BILCHILDE, née esclave, fut achetée par la reine Brunehaut, qui lui fit épouser son fils Théodebert, roi d'Austrasie. Ce dern., après en avoir eu 2 fils et une fille, la fit assassiner en 709.

BILDERBECK (Christophe-Laur. de), jurisc., né à Schwerin en 1682, mort en 1749, avait été nommé conseiller à Zell. Il a trad. en allemand le traité d'Abbadie, *De la vérité de la religion chrétienne*. On lui doit aussi quelq. ouvr. de jurisp., impr. à Leipsig en 1707 et 1720, in-4.

BILDERDYK (Wilhem), né à Amsterdam en 1750, était un des plus célèbres jurisconsultes hollandais, et l'un des plus grands poètes de notre époque. Les premières années de sa vie se passèrent à Leyde, où il fit ses études et où il se distingua par des succès académiques. Il exerçait la profession d'avocat à La Haye, lorsque les Français envahirent sa patrie, qu'il abandonna pour voyager en Allemagne et en Angleterre. De retour en 1799, il s'appliqua plus particulièrement à la poésie, et publia un *Poème sur l'Astronomie*, où l'on trouve de nombreuses imitations de Delille et de Pope. Louis Bonaparte le choisit pour lui enseigner la langue hollandaise. Pend. tout le temps de la réun. de la Hollande à l'emp., la muse de Bilderdyk resta muette; mais à la chute de Napoléon il publia, de concert avec sa femme, qui était également poète, et sous le titre de *Hollands Verlossing* (*la Délivrance de la Hollande*), un des poèmes les plus beaux et les plus énergiques des temps modernes. Ses autres ouvrages sont des *Chants guerriers*, des *Mélanges poétiques*, des *Imitations d'Ossian*, etc. Ce grand poète est mort à Harlem en 1832, à l'âge de 81 ans.

BILFINGER (George-Bern.), savant universel, écriv. et homme d'état, né dans le Wurtemberg en 1693, professa la philos. à Pétersbourg, remporta le prix sur la cause de la pesanteur des corps, à l'acad. des sc. de Paris en 1726, revint à l'acad. de Tubingue, où sa réputat. attira un gr. nombre d'élèves, fut nommé conseiller privé du duc de Wurtemberg, et mourut à Stuttgard en 1750, après avoir rendu les plus gr. serv. au commerce, à l'instruct. publ., à l'agricult. C'est un des plus gr. hommes qu'ait prod. le Wurtemberg, et un excell. modèle pour les gens de lettres et les hommes d'état. Il a laissé, outre plus. *Dissertat. théolog. et morales*, impr. à Tubingue de 1720 à 1730: *Dilucidationes philosophicæ*, etc., Tubingue, 1725, in-4. — *Elementa physices*, Leipsig, 1742, in-4. — Quelques écrits sur l'art des fortificat., auq. il fit faire un grand pas, etc.

BILGUER (Jean-Ulric de), chirurg., né à Coire en 1720, servit dans les armées pruss. en qualité de chirurgien en chef, fut reçu, sur la présentat. d'une thèse très remarq.: *De membrorum amputatione rarissimè administrandâ, aut quasi abrogandâ*, Berlin, 1761, in-4, trad. en fr. par Tissot, 1764, in-12, et mourut en 1796. Il a laissé en allem. des *Instructions sur la prat. de la chirurgie dans les hôpitaux milit.*, Leipsig, 1763, in-8. — *Conseils aux hypocondriaques*, Copenhague, 1767, in-8. — Des *Mémoires* sur les fièvres malignes, sur les blessures à la tête, etc.

BILIOTTI (Ivo), d'une famille patricienne de Florence, le dern. défens. de la liberté de sa patrie, et l'un des meill. capit. de son temps, n'ayant pu résister aux armes de Charles-Quint en Italie, passa au service de France avec Strozzi, et fut tué au siége de Dieppe en 1560.—Jos.-Joachim, marquis de Biliotti, chef de cette famille, fut la dern. victime du tribunal révolut. d'Orange, en 1794.

BILKINE ou BELKME, prince sage et guerrier, succéda à son père dans le gouvernem. de la prov. de Sunich (Perse-Orientale), obtint de gr. avantages sur l'armée persane, command. par Omar, en 1428 remporta la victoire la plus complète sur les troupes de Skander, et mourut en 1438.

BILLAINE (Louis), habile imprimeur de Paris, mort en 1681, savait le grec, le latin, l'italien, l'espagnol et le flamand. Parmi les ouvrages sortis de ses presses on distingue : *le Glossaire de Ducange; les Familles bizantines; la Diplomatique du P. Mabillon*, etc.

BILLARD (Cl.), secrét. des command. de la reine Marguerite de Valois, né en 1550 à Sauvigny (Bourbonnais), mort en 1618, est aut. de six tragédies, rec. et impr. à Paris, 1610, in-8; et d'une 7e, *Henri-le-Grand*, réimpr. en 1808, in-8, à l'occasion de celle de Legouvé. Billard est un des premiers qui mirent sur la scène des événements nationaux.

BILLARD (Pierre), orator., né en 1653, mort en 1726, est aut. de la *Bête à sept têtes*, ouvr. dirigé contre les jésuites, et qui le fit mettre à la Bastille; du *Chrétien philosophe*, 1701, etc.

BILLARD (Jean-Pierre), méd., mort à Vesoul en 1790, est aut. de plus. *Dissertations* sur son art, écrites en latin, et qui ont été publ. par son fils, aussi médecin.

BILLARD (Charles-Michel), médecin à l'hôpit. des Enfants-Trouvés à Paris, né en 1800 à Pelouailles près Angers, mort à Paris en 1832, est surtout connu par son *Traité des maladies des Enfants*.

BILLARDIÈRE (Jacques-Julien HOUTON de la), membre de l'Institut (académie des sciences, section de botanique), chevalier de la Légion-d'Honneur, né à Alençon en 1755, mort en 1834 à Paris, était un savant laborieux. Ses travaux ont pour objet la science spéciale à l'étude de laquelle il s'était consacré.

BILLAUD-VARENNES (Jacq.-Nicolas), né à La Rochelle en 1762, entra de bonne heure à l'Oratoire, fut très jeune préfet des études à Juilly, quitta la congrégat., se fit recevoir avocat à Paris et se maria. Membre de la commune en 1792, il fut l'un des plus ardents instigateurs des massacres de septembre; porté ensuite à la convent., non-seulement il y vota la mort du roi, mais il s'opposa à ce qu'on lui donnât des défenseurs, entra dans le comité de salut public, dont il partagea les fureurs. Après le 9 thermidor, il fut déporté à Cayenne avec Collot-d'Herbois. Échappé du lieu de sa captivité, il se rendit dans le Mexique, entra profès sous le nom de Polycarpe Varénas dans le couvent des dominic. de Porto-Rico, embrassa le parti des colons insurgés contre la métropole, et plus d'une fois faillit partager le sort destiné à leurs chefs lorsqu'ils étaient prisonn. Obligé de fuir le continent, il alla demander un asile à Péthion, alors président d'Haïti, qui le nomma son secrét. Après la mort de Péthion, Boyer, son successeur, qui méprisait Billaud-Varennes, refusa de l'employer. Il vint alors habiter Philadelphie, où il vécut de la pension que lui avait assurée Péthion, et mourut en 1819. On a publ. en 1821, sous le nom de cet homme odieux, des *Mémoires* (2 vol. in-8) qui ne sont pas de lui. Outre ses *Rapports* à la commune et à la convent., Billaud-Varennes a fait paraître quelques autres écrits parmi lesq. nous citerons seulem. : *Despotisme des ministres*, 1790, in-8. — *Éléments de républicanisme*, 1793, in-8, etc.

BILLAUDEL (Jean-Baptiste), né en 1754 à Servon près Sainte-Menehould, mort en 1827, reçut les ordres en 1779, quitta la France à la révolution, et voyagea dans les Pays-Bas et la Westphalie. Il revint en 1795 exercer en secret son ministère dans les diocèses de Cambrai, d'Arras, de Noyon et de Laon, se livra ensuite au travail des missions, et faillit plusieurs fois être arrêté; mais la providence veillait sur ses jours. En 1797, il forma le séminaire de Menneville, qui fut dirigé par l'abbé Labrusse; il créa à Laon un pensionnat qu'il dirigea quelque temps lui-même; et s'occupa beaucoup de l'établissement des écoles ecclésiastiques. Devenu curé de Liesse, il ne discontinua point l'œuvre des missions : il établit encore des maisons de piété et d'éducation chrétienne. Sa vie active était entièrem. consacrée au service de la relig.

BILLAUT (Adam), menuisier à Nevers, où il mourut en 1662, est célèbre sous le nom de *Maître Adam* par des poésies moins remarq. sous le rapport de la correct. et de l'élégance du style, que par la verve, la naïveté et l'espèce de génie qu'elles décèlent. La plupart des composit. du menuisier-poète, qui les divisa en 3 rec., savoir les *Chevilles*, le *Vilbrequin* et le *Rabot*, ont été publiés à différ. époques; elles ont paru collectivem. en 1805, par les soins de Pissot, sous le titre d'*OEuvres de Maître Adam*, in-12. Les plus gr. seigneurs de son temps ne furent pas insensibles aux louanges de sa muse un peu rustique, et il eut le bonheur assez rare de trouver des admirat. parmi ceux de ses contemp. dont les critiques eussent pu le réduire à ne point faire entendre ses joyeux chants hors de l'enceinte de sa cave et de son atelier. La jolie comédie-vaudeville intitulée : *les Chevilles de Maître Adam*, 1805, est de MM. Francis et Moreau.

BILLBERG (Jean), profess. de mathémat. à Upsal, fut envoyé par Charles XI à Tornéo, pour y observer le phénomène qu'y présente le soleil au solstice d'été. S'étant appliqué depuis à la théol., il fut fait évêque de Strengnes, et mourut en 1717. On a de lui : *Tractatus de cometis*, Stockholm, 1682. — *Elementa geometriæ*, Upsal, 1687. — *Iter in septentr. Sueciæ regni provincias*, Londres, 1698, in-8 (en angl.). — *Tractatus de reform. calend. Jul. et Gregor.*, 1699, in-4, contre la réforme du calendrier.

BILLECOCQ (Jean-Baptiste-Louis-Joseph), avocat, chevalier de la Légion-d'Honneur, né à Paris en 1765, s'acquit une réputation méritée par sa modération et par son talent. Dans le procès de George Cadoudal, il défendit le marquis de Rivière, accusé d'attentat à la vie du premier consul.

Élève distingué du collége du Plessis, rival de Barbier en vers latins, il a passé ses plus belles années à traduire Salluste et Lucain, des ouvrages anglais, etc. Lorsque les occupations du palais et des causes plus ou moins célèbres l'enlevaient à la littérature, il trouvait encore des loisirs pour composer diverses brochures ministér., notamment celle de *la Charte et de sa durée*. Mais celui de ses ouvrages le plus important, c'est le livre : *De la Religion chrétienne dans ses rapports avec l'intérêt des familles et de l'état.* Il est mort en 1829 dans un âge assez peu avancé, victime de travaux trop assidus.

BILLERBEK (Constantin de), lieuten.-général prussien, né à Janikow en 1715, entra en 1737 dans le nouv. régim. du prince Henri, y devint successivement lieut., capit., major, lieut.-colonel; se distingua au siége de Prague, à Pirna, aux batailles de Reichenberg, de Kollin et de Cunnersdorf, à l'affaire de Nimbourg, où il reçut l'ordre du Mérite; fut nommé major-général en 1772, chef du régim. de Kosen, en 1784 lieut.-général et chevalier de l'Aigle-Noir, et mourut en 1785.

BILLEREY (Claude-Nicolas), méd., né vers 1667 à Besançon, mort en 1759, profess. à l'univ. de cette ville, a laissé: *Tr. sur la maladie pestilentielle qui dépeuplait la Franche-Comté en* 1707, Besançon, 1721, in-12. — *Tr. du régime*, 1748, in-12; et un *Tr.* (en latin) *sur les médicam.*, MS. à la biblioth. de Besançon.

BILLET (Pierre), poète lat., né en 1656, ami et condisciple d'Hersan, se livra comme lui à l'instruction publ., fut profess. de rhétor. au collége du Plessis, recteur de l'univ., et mourut en 1719, après avoir fait dans l'enseignem. des améliorat. sensibles.

BILLICHIUS (Ant.-Gunt.), chim. allemand, est aut. de plus. ouvr. de chimie, impr. à Helmstadt. Francfort, Lyon, etc., de 1622 à 1643.

BILLICK (Éverard), relig. carme, né dans le dioc. de Munich, profess. à l'univers. de Cologne, se distingua par son zèle contre les nouv. doctrines, parut avec éclat dans différ. colloques, accompagna l'archev. de Cologne au concile de Trente, où il prononça un *Discours* impr. séparément en 1552, et dans les rec. du P. Labbe, et mourut en 1757, laissant en MS. une *Hist. du concile de Trente.* On a de lui quelq. ouvr. de controverse.

BILLINGSLEY (Henri), mathémat. angl., successivement shérif, alderman et lord-maire de Londres, publia les *Éléments d'Euclide*, en anglais, Londres, 1570, in-fol., et mourut en 1606.

BILLON (Franç. de), aut. du 16e S., suivit en qualité de secrét. le card. Jean du Bellay à Rome, où il composa un ouvr. bizarre intit.: *le Fort inexpugnable de l'honneur du sexe féminin*, Paris, 1555, in-4, reproduit en 1564, sous un nouv. titre.

BILLOT (Jean), curé du dioc. de Besançon, né en 1709, mort en 1767, a publ.: *Prônes réduits en prat. pour les dimanches et fêtes de l'année*, Lyon, 1785, 5 vol. in-12, estim.

BILLUART (Ch.-René), dominic., né à Revin, près de Rocroy en 1685, mort en 1757, a laissé, sous le titre de *Summa sancti Thomæ*, un *Cours de théol.*, Liége, 1751, 19 vol. in-8; et un *Abrégé* de ce gr. ouvr., ibid., 1754, 6 vol in-8. Ce cours a été réimpr. à Venise et à Wurtzbourg, 3 vol. in-fol. Il est encore auteur de div. ouvr. de controverse, aujourd'hui sans intérêt.

BILLY (Jacques de), né en 1535 à Guise, fils du gouvern. de cette ville, embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu de plus. bénéf., et mourut à Paris en 1581. Il a donné des *trad.* lat. des *OEuvres* de St Grégoire de Nazianze, d'Isidore de Peluse, de Jean Damascène, et de quelq. opusc. de St Jean-Chrysostôme; des *poésies* franç., 1579; *Observationes sacræ*, 1585, in-fol.

BILLY (Jacques de), jésuite astron., né à Compiègne, ami de Fermat, mort en 1679, est auteur d'un gr. nombre d'ouvr. de mathémat., de l'*Opus astronomicum*, Paris, 1661, in-4, etc.

BILON ou PILON, écriv. arménien, né en 643, cons. de Nerseh, qui en était gouv.-gén., a trad. en armén. et continué l'*Hist. ecclés.* de Socrate jusqu'au 2e concile d'Éphèse. On a aussi de lui une *Hist. des Patriarches d'Arménie.*

BILOTTA, nom d'une famille de Bénévent, dont plus. membres se sont fait remarquer comme jurisconsultes et littérat. Scipion, le plus ancien de tous, est aut. de *Conclusions sur des questions féodales*, impr. après sa mort, en 1637. — Bilotta (J.-B.) est aut. de *décisions* latines de jurisprud., Naples, 1645, in-fol. — Bilotta (Vincent), secrét. et camérier intime de Paul V, mort à Bénévent au 17e S., a laissé des *odes* ou *canzoni* et une *tragi-comédie*, Naples, 1638. — Bilotta (Jean-Camille), frère de Scipion, juge criminel à Naples, est aut. d'un *Tr. sur le serment judiciaire*, Naples, 1610, in-fol. — Bilotta (Oct.), a publ. une *Vie de Barthélemi Camerarius*, et une *Dissert. hist. sur la patrie de St Janvier*, Naples, 1636, in-fol. — Bilotta (Barthélemi), autre gentilh. de Bénévent dans le 17e S., est aut. d'un poème intit.: *Pianto di Teone con 350 descrizioni dell' aurora*, publ. sous le nom de A.-M. Sannito, Naples, 1660, in-8.

BILS ou BILSIUS (Louis de), anatom. holland. du 17e S., s'est donné pour avoir découvert une méthode de disséquer les animaux vivants, et un secret pour préserver les cadavres de la corrupt.; mais les préparations qu'il fit pour l'université de Louvain ne subsistèrent pas long-temps dans leur entier. On a de lui entre autres écrits: *Epist. ad omnes veræ anat. studiosos*, Rotterdam, 1660, in-4. — *Specimina anat.*, ib., 1665, in-4. — *Auditûs organi anat.*, ibid., 1661, in-4. Tous ont été recueillis et publ. à Amsterd., 1692, in-4.

BILSON (Thom.), sav. prélat anglais, l'un des écrivains les plus clairs et les plus élégants de son temps, mort en 1616, év. de Winchester, avait été chargé, conjointem. avec le doct. Miles Smith, de la révision de la *Traduct. de la Bible*, faite sous le règne de Jacques Ier. Ses ouvr. les plus estimés sont: *Tableau des souffrances de J.-C. pour la rédemption du genre humain*, Londres, 1604, in-fol.

— *Le Gouvernement perpétuel de l'Église chrét.*, ib., 1593, etc.

BIMET, chirurg. de Lyon, a publ. un *Traité d'ostéologie*, en vers franç., Lyon, 1664, in-8.

BINASCO (PHILIPPE), poète, né dans le Milanais, mort à Pavie en 1576, fut un des fondat. de l'acad. des Affidati de cette ville. Le vol. de ses *rimes* ou *poésies div.* parut à Pavie en 1588 et 1589, in-8.

BINCK (JACQ.), grav. qui tient un rang distingué parmi les petits maîtres, né à Nuremberg en 1504, élève d'Alb. Durer, mort à Rome en 1560, est princip. connu par une estampe allégor. représent. *des femmes qui forgent un cœur*. Huber cite de lui 76 p. dans le *Man. des Curieux*, I, 178.

BINER, jésuite allemand, mort en 1778, est aut. d'un *Apparatus eruditionis ad jurisprudentiam præsertim ecclesiastic.*, dont la dernière édit. est d'Augsbourg, 1776, 7 vol. in-4.

BINET (FRANÇ.), prem. général des minimes, né en 1472 à Tours, mort à Rome en 1520, d'abord bénédictin, fut ensuite disciple de St François de Paule, dont il imita les vertus et qu'il contribua à faire canoniser.

BINET (CL.), avocat au parlem., né à Beauvais, fut l'admirat. et l'ami de Ronsard, qui le choisit pour donner une édit. complète de ses œuvres. On a de lui une foule de petites pièces de vers mentionnées dans les biblioth. de Duverdier et Lacroix du Maine; un *Discours de la vie de P. Ronsard*, Paris, 1586, in-4. Il a encore trad. du latin de Dorat *les Oracles des douze Sybilles*, Paris, 1586, in-fol. — Jean BINET, son oncle, et jurisconsulte comme lui, faisait passablem. des vers lat. et franç. — PIERRE, frère de Claude, mort vers 1584, est aut. de quelq. *sonnets*, d'un *Poème sur la truite;* du *Vœu du pêcheur à Neptune*, et de quelq. autres pièces ins. dans l'ouvr. de son frère intit. : *les Plaisirs de la vie rustique*, Paris, 1583.

BINET (ÉT.), jésuite, né à Dijon en 1569, mort à Paris en 1639, rect. du collége de Clermont, a publ., sous le nom de René-Franç. : *Essai sur les merveilles de la nature*, Rouen, 1621, in-4, qui a eu plus de 20 édit. — Les *Vies de plus. saints*, Anvers, 1634, in-4. — *Quel est le meilleur gouvernement, le rigoureux ou le doux*, 1636, in-8, 1776, in-12.

BINET (NIC.), avocat, est auteur de plus. trad. qui eurent une certaine vogue, notamment celles des *Méditations* du P. Busée, jésuite, Paris, 1669, in-12. — De la *Perfection chrét.* de Rodriguez, Paris, 1674, 2 vol. in-4, revue par Alex. Varet.

BINET (RENÉ), profess. de rhétor. à l'anc. univ. et provis. du lycée Bonaparte, né près de Beauvais en 1732, mort à Paris en 1812, a trad. les *OEuvres* de Virgile et d'Horace en prose, une partie des *discours* de Cicéron, Valère-Maxime, et l'*Hist. de la décadence des mœurs chez les Romains*, par Meiners.

BINGHAM (JOS.), savant ecclés. anglais, né en 1668, mort en 1723, curé de Headbourn-Worthy, près de Winchester, est aut. des *Origines ecclés.*, Londres, 1708-22, 8 vol. in-8; ibid., 1726, 2 vol. in-fol.; traduit du lat. par J.-H. Grichow, Hall, 1724-38, 11 vol. in-4, ouvr. estimé et d'un travail immense. On lui doit encore des *sermons* et différ. *écrits* de controverse. — BINGHAM (JOS.), le dern. de ses fils, mort à 22 ans d'un excès de travail, avait préparé une édit. de la *Thébaïde* de Stace qui parut après sa mort.

BINGHAM (GEORGE), théol. anglais, né en 1715, mort en 1800, rect. à Pimpern, a laissé des *sermons* et des *dissert.* sur l'Apocalypse, Londres, 1804, 2 vol. in-8, remarquables par les opinions singul. qui y règnent.

BINI (SÉVERIN), chanoine et profess. de théol. à Cologne, où il mourut en 1641, est connu par une *Collect. des conciles*, Paris, 1636, 10 vol., peu estimée à cause de son inexactitude.

BINKES (JACQ.), marin hollandais, commandant en 1676 le fort de Tabago, résista aux forces supérieures de l'amiral d'Estrées, et continua malgré ses pertes à défendre sa position; mais une bombe ayant éclaté dans le magasin à poudre, Binkes périt avec toute la garnison.

BINNINGER (J.-NICOLAS), méd., né à Montbéliard en 1628, fut professeur à la faculté de cette ville, et prem. méd. du duc son souverain. On lui doit : *Observat. et curat. med. centuriæ quinque*, Montbéliard, 1673, in-8.

BINOS, chanoine de Comminges sa patrie, parti en 1777 pour l'Orient, publia en 1786 son *Voyage par l'Italie en Égypte, au Mont-Liban et en Palestine*, 2 vol. in-12, qui ont été trad. en allem., et mourut en 1803, curé de sa ville natale, âgé de 70 ans.

BINSFELD (PIERRE), chanoine et grand-vicaire de Trèves, mort en 1606, est aut. de l'*Enchiridion theolog. pastoralis*, in-8, souv. réimpr., et d'autres ouvr. théol.

BINTINAYE (AGATHON-MARIE-RENÉ de LA), offic. de marine, né à Rennes en 1758, servait comme enseigne au combat d'Ouessant le 7 oct. 1779, où il eut un bras cassé, n'en continua pas moins ses services, était parvenu par son talent et son courage au grade de major de vaisseau, et périt en mer en 1792.

BIOERN. Quatre rois de Suède ont porté ce nom. Les deux plus connus sont : BIOERN Ier, *Côte-de-Fer*, qui régna dans le 8e S., et fit plus. expédit. par terre et par mer. — BIOERN III, qui, au 9e S., envoya des ambassad. à Louis II, roi de France, relativement à l'introduction du christianisme en Suède, et accueillit St Anschaire, l'apôtre de la Scandinavie.

BIOERNER (ÉRIC-JULES), antiquaire, né en 1696, interprète du roi de Suède en 1719, puis assesseur de la chancellerie, mort en 1750, est aut. d'un gr. nombre d'ouvr. lat. et suédois sur l'hist. et la géographie du Nord, les monuments scandinaves, les monnaies suédoises, etc., peu connus en France.

BIOERNKLOW (MATTH.), savant suédois, né en 1607, professa la logique à Upsal, puis devint successivement secrét. de légat., ambassad. près plus. cours, enfin sénateur, et mourut en 1671, avec la

réputat. d'un habile politique. On cite de lui, entre autres écrits : *Oratio de revolutâ periodo bellor. Goth. extra patriam sub Gustavo Adolpho.*

BIOERNSTAHL (Jacob-Jonas), voyageur suéd., né en 1731, parcourut la Hollande, l'Allemagne, la France, l'Italie, et fut à son retour nommé professeur de langues orient. à Lund. Il entreprit ensuite, par ordre de Gustave III, un voyage en Grèce, qu'il ne put terminer, étant mort à Salonique en 1779. La relat. de ses voyages, publ. en allem. à Stockholm en 1778, sous le titre de *Lettres de Biœrnstahl*, 3 vol. in-8, est très curieuse.

BION, mathématicien d'Abdère, 400 ans environ avant Jésus-Christ, assura le premier, au rapport de Diogène Laërce, qu'il est un lieu sur le globe où l'année se partage en un seul jour et une seule nuit d'égale durée. Il ne reste aucun écrit de ce mathématicien astronome.

BION, poète grec, de Smyrne, fut contemporain de Théocrite et ami de Moschus, malgré la rivalité du talent, et la conformité du genre dans lequel les deux poètes s'exerçaient. Il nous reste un monum. bien précieux de cette remarquable liaison ; c'est l'*Idylle* consacrée par Moschus à la mémoire de son ami. On y apprend que Bion mourut empoisonné. Il ne nous reste de lui que quelq. pièces; mais ce sont autant de chefs-d'œuvre de grâce, de délicatesse et de sentim. Rien de plus brillant que son idylle sur l'*Enlèvem. d'Europe;* rien de plus tendre, de plus touchant que le *Tombeau d'Adonis*. Aussi ce petit nombre d'ouvr. a-t-il suffi pour consacrer à jamais le nom de Bion à côté de ceux de Théocrite et de Moschus. Presque aussi souvent réimpr., aussi souvent traduit que le prince des bucoliques grecs, il l'accompagne dans toutes les édit. qui jouissent d'une estime méritée. Nous signalerons entre autres celles de Walckenaer, Leyde, 1779; de Jacobs, Gotha, 1795, et celle de M. Boissonade, dans la jolie collect. in-32 des poètes grecs, Paris, Lefèvre, 1823, trad. en franç. par Gail, 1795, in-18.

BION, philosophe grec, embrassa d'abord la secte cynique, puis reçut les leçons de Théodore-l'Athée, de Théophraste, et finit par se créer un système propre de philosophie, ce qui lui attira beaucoup d'ennemis. Par une réponse franche et hardie, il plut à Antigone-Gonatas, dans l'esprit duquel on avait cherché à lui nuire; et ce prince lui donna deux esclaves pour le servir pendant la maladie dont il mourut. Il avait composé plusieurs ouvr., dont les fragments conservés dans Stobée font regretter la perte. On cite de lui quelques mots ingénieux et plusieurs plaisanteries sur les dieux de la mythologie, qui lui attirèrent la réputation d'athée. — Un autre Bion, de Soli en Cilicie, a écrit sur les plantes et sur leurs usages : on ignore le siècle où il vécut; Pline en fait mention, mais ses ouvr. ne sont pas arrivés jusqu'à nous.

BION (Jean), ecclésiast., né à Dijon en 1668, aumônier de la galère *la Superbe*, résolut d'embrasser le protestantisme à la vue des tourments que l'on faisait endurer aux malheur. calvinistes, vint à Genève, puis en Hollande, d'où il passa en Angleterre, y publia la *Relat.* de ce qu'il avait vu sur les galères de France, Londres, 1708, in-8, et s'établit depuis à Amsterdam, où il fit imprimer plusieurs traductions de l'anglais. On le regarde comme l'auteur des *Essais sur la providence et sur la possibilité de la résurrection* (annonc. trad. de l'anglais du docteur B****), La Haye, 1719; Amst., 1731, in-12.

BION (Nic.), ingénieur, mort à Paris en 1733, est auteur de plus. ouvr. utiles, entre autres de : *Tr. de la construction des instruments de mathématiques*, 1752, in-4. — *De l'usage des globes ou sphères*, 1752, in-4. Ces édit. sont les plus estimées.

BIONDI (Jean-Franç.), écriv., né dans la Dalmatie en 1572, s'attacha à Jacques Ier, roi d'Angleterre, qui le fit chevalier et le nomma gentilhomme de sa chambre. Lors des troubles qui éclatèrent sous Charles Ier, il se retira dans le canton de Berne, et mourut en 1644. Son *Hist. des guerres civiles des maisons d'York et de Lancastre*, écrite en italien, Venise, 1637, in-4, estimée pour la correction du style, ne l'est point pour l'exactitude des noms, trad. angl., Londres, 1724. Un de ses romans, *Éromène*, a été trad. en franç., 1633, 3 vol. in-8.

BIONDO ou BLONDUS (Michel-Ange), médecin, né à Venise en 1497, pratiqua son art à Naples, où il eut le malheur d'épouser une femme si méchante qu'elle faillit le réduire au désespoir. Il a raconté ses chagrins dans un ouvr. fort rare, intit. : *le tre Furie del mondo*. Après son mariage, il revint à Venise, où il se lia avec le fameux Arétin, et s'établit ensuite à Rome, où ses talents lui firent une assez gr. réputat. Délivré de sa femme qui se tua en tombant d'une fenêtre, malgré ses déclamat., il ne laissa pas de se remarier à Venise, où il mourut vers 1565. Mazzuchelli donne les titres de 33 ouvr. de Biondo. Lés plus connus sont : *Epitome ex libris Hippocratis*, Rome, 1528, in-4. — *Libellus de morbis puerorum*, Venise, 1539, in-8. — *De origine morbi gallici*, Venise, 1542, Rome, 1559. — *De canibus et venatione liber*, Rome, 1544, in-4, très rare.

BIRAGO (Franç.), héraldiste, né en 1562 à Milan, fut de son temps l'arbitre des discussions chevaler. dans la Lombardie, et mourut vers 1640. Les ouvr. qu'il avait publiés sur la matière de ses études ont été réimpr. à Bologne, 1686, in-4, sous ce titre : *Opere cavalleresche distinte in IV lib.; Discorsi, consigli, lib. I et II, e decisioni.*

BIRAGO-AVOGADRO (J.-Bapt.), historien, né à Gênes, mort vers 1660, a laissé différents ouvrages sur l'histoire et la jurisprudence, entre autres : *Storia africana della divisione dell' imp. degli Arabi dall' anno* 770 *fin al* 1007, Venise, 1650, in-4, trad. en franç. par l'abbé de Pure. — *Istoria della disunione del regno di Porto-Gallo e della corona di Castiglia*, Amst., 1647, in-8.

BIRAGUE (René de), chancelier de France, né en 1507 à Milan, hérita de l'attachement de sa famille pour la France, échappa au ressentiment de Louis Sforce, duc de Milan, en se réfugiant près

de François I[er], qui le fit conseiller au parlement de Paris, surintendant de la justice et commandant de Lyon. Devenu garde-des-sceaux sous Charles IX, il fit partie de l'atroce conseil qui décida la St-Barthélemi, fut récompensé de son lâche acquiescement par la charge de chancelier qu'il conserva sous Henri III, et son élévat. au cardinalat par Grégoire XIII, et mourut en 1583 avec la réputation d'un politique habile, mais pour qui rien n'était sacré, se servant au besoin du poison pour se débarrasser de ses ennemis et de ceux de la reine-mère. — Deux autres BIRAGUE servirent, l'un, neveu du cardinal, sous le marquis de Brissac, et l'autre, surnommé *Sacremore*, sous Mayenne, qui le tua de sa propre main.

BIRAGUE (FLAMINIO de), neveu du cardinal René, gentilhomme ordinaire du roi, cultiva, quoique Italien, la poésie française et prit pour modèle Ronsard, dont il copia les défauts. Ses premières œuvres poétiques, dédiées à son oncle, ont été publiées à Paris en 1581, in-12. On lui attribue l'*Enfer de la mère Cardine*, 1597, satire réimpr. en 1793 par Didot l'aîné.

BIRAGUE (CLÉMENT), graveur italien en pierres fines au 16[e] S., est l'invent. de la grav. sur le diamant. Son essai fut le portrait de D. Carlos, fils de Philippe II. Cet artiste, fort considéré à la cour d'Espagne, vivait en 1580.

BIRCH (THOM.), historien, né en 1705 à Londres, fils d'un artisan, embrassa l'état ecclésiast., obtint plus. bénéf., fut admis à la société royale, qui plus tard le choisit pour secrétaire, et mourut en 1766. Il est l'un des collabor. de la trad. angl. du *Dictionnaire* de Bayle, avec des addit., 1741, 10 vol. in-fol. Ses autres ouvr. les plus importants sont: *Esquisses biographiques de personnages distingués*, avec leurs portraits, 1752, 2 vol. — *Mémoires du règne d'Élisabeth*, 1754, 2 vol. in-4. — *Histoire de la société royale de Londres*, 1756-57. — La *Vie de l'archevêque de Tillotson*, 1753. — *Du prince de Galles, fils de Jacques I[er]*, 1760, etc.

BIRD (WILLIAM), habile compositeur anglais, fut organiste de la reine Élisabeth, et mourut en 1623, âgé de 80 ans. On a de lui un ouvr. sur la musique, en société avec Tallis, son maître, Londres, 1571.

BIRÉ (PIERRE), avocat du roi au présidial de Nantes, est auteur d'une *Relat. conten. l'origine, antiq., noblesse et sainteté des villes de Rennes et Nantes*, 1580, 1637, in-4, ouvr. curieux et savant.

BIREN (JEAN-ERNEST de), duc de Courlande et de Sémigalle, né en 1687, était, suiv. les histor. russes, fils d'un paysan courlandais. Son esprit orné, joint à un extérieur agréable, captivèrent la duchesse de Courlande, Anne-Iwanowa. Lorsque cette princesse monta sur le trône de Russie, en 1730, Biren l'accompagna à Pétersbourg, et régna bientôt sous le nom de sa souveraine. Son administration tyrannique lui ayant fait de nombreux ennemis, il résolut de prévenir les effets de leur haine, en se donnant une existence indépendante. Il employa l'influence de l'impératrice pour se faire élire duc de Courlande, et cette élection fut confirmée par le roi de Pologne. Anne, dont il était plutôt le maître que le favori, lui donna à sa mort, en 1740, la régence de l'empire. Biren fit prêter serment par les armées, et conçut le projet de faire passer la couronne de Russie dans sa famille, en mariant son fils à la princesse Élisabeth, et sa fille au duc de Holstein, depuis empereur sous le nom de Pierre III. Mais un complot vint renverser ce plan. Le maréchal Munich, un de ceux à qui Biren devait la régence, le fit arrêter dans son lit. La commission nommée pour le juger lui fit grâce de la vie, en le privant de ses biens et de la liberté. Il fut conduit en Sibérie; l'année suivante, 1741, une révolution nouvelle ayant placé la princesse Élisabeth sur le trône, Munich fut exilé à son tour en Sibérie, et Biren rappelé. Ils se rencontrèrent à Casan, et se saluèrent sans se dire un mot. Biren eut la permission de s'établir à Joraslaw. Catherine II, à son avénement au trône de Russie, rendit à Biren le duché de Courlande. Instruit par le malheur et l'expérience, l'ancien favori de l'imp. Anne ne s'occupa que de gouverner avec modération un peuple qu'il avait autrefois opprimé. Six ans après sa réinstallation, en 1766, il remit le pouvoir souverain à son fils Pierre, et mourut à Mittau en 1772. Quatre ans après, le duc Pierre fut dépossédé par la Russie, et la Courlande réunie à l'empire.

BIRGER DE BIELBO, comte du palais et régent de Suède, naquit vers l'an 1210, d'une famille puissante dans laquelle la charge de comte ou maire du palais était héréditaire. Beau-frère du roi Éric XI, il sauva la ville de Lubeck, assiégée par les Danois, et acheva la conquête ainsi que la conversion au christianisme de la Finlande. A la mort d'Éric, Birger fut nommé régent pendant la minorité de son propre fils, élu roi par les états, et mourut dans l'exercice de cette autorité en 1266. Les institut. et les lois qu'il donna à la Suède, firent époque dans l'existence sociale des peuples de ce royaume.

BIRGER, roi de Suède, petit-fils du précédent, monta sur le trône en 1284, à l'âge de 4 ans. On lui donna pour tuteur Thorkel Canutson, maréchal du royaume, qu'une cabale puissante fit condamner à mort comme traître à la patrie et à l'Église, après plus. années d'une administration sage, pendant lesquelles la Suède, jouissant du calme et de la paix, avait vu croître sa prospérité. Depuis cette condamnation, les ennemis de Canutson, à la tête desquels se trouvaient deux des frères du roi, se montrèrent plus exigeants; et, Birger ayant refusé de souscrire à de nouvelles prétentions de leur part, fut emprisonné ainsi que la reine son épouse. Il parvint à recouvrer la liberté, et se vengea de ses frères, en les faisant mourir de faim dans un cachot. Mais ce prince fut bientôt forcé de chercher un asile en Danemarck, où il mourut en 1321.

BIRINGUCCIO (VANUCCIO), mathématicien, né à Sienne, fut successivement au service des ducs de Parme et de Florence, et de la république de Venise, s'occupa surtout de l'art de fondre et de

couler les métaux et des divers emplois de la poudre, et mourut vers 1560. Sa *Pyrotechnia*, Venise, 1540, in-4, traduite en latin, 1572, et en français, Rouen, 1627, un des premiers ouvrages qui traite de l'usage et des effets de la poudre, n'est plus aujourd'hui recherchée que comme curiosité.

BIRKENHEAD ou BERKENHEAD (JEAN), écrivain politique anglais, né vers 1615, secrétaire de l'archevêque de Cantorbéry, rédigea un journal en faveur de la cause royale, intitulé: *Mercure aulique*, et devint professeur de philosophie morale sous Charles Ier, auquel il conserva une inébranlable fidélité. Les persécutions qu'il souffrit sous le protectorat ne l'empêchèrent pas de publier de nombreux écrits contre les hommes alors en autorité. Charles II l'en récompensa par le titre de professeur en droit civil à l'université d'Oxford et le créa chevalier; nommé membre du parlement et maître des requêtes, la société de Londres se l'agrégea, et il continua d'être en faveur jusqu'à sa mort, arrivée en 1679.

BIRMAH, le premier des anges créés par l'Être suprême chez les Indiens, est chargé d'exécuter les actes de puissance et de gloire. On le confond avec Brahma.

BIROAT (JACQ.), jésuite, né à Bordeaux, ensuite prieur de Beussan, de l'ordre de Cluny, et prédicateur du roi, mort en 1666, a publié des *Sermons* et des *Panégyriques*, in-8.

BIRON (ARMAND DE GONTAUT, baron de), maréchal de France, né vers l'an 1524, d'une famille ancienne du Périgord, se signala dans les guerres du Piémont, où il fut blessé d'un coup d'arquebuse qui le rendit boiteux. A l'époque des guerres civiles en France, Biron resta dans le parti catholique, bien qu'il eût une affection secrète pour le parti protestant; se trouva aux journées de Dreux, de St-Denis et de Moncontour, et fut en 1569 nommé grand-maître de l'artillerie. L'année suivante il conclut avec de Mesme, seigneur de Malassise, entre les catholiques et les protestants, la paix qui fut nommée *Boiteuse et Malassise*, par allusion à l'infirmité de Biron et au titre de de Mesme. Peu aimé des Guises, Biron n'échappa au massacre de la St-Barthélemi qu'en se renfermant dans l'Arsenal, où il avait son logement, et où l'on n'osa point l'attaquer. Maréchal de France en 1577, il commanda successivement en Guyenne, dans les Pays-Bas et en Saintonge. Après la mort d'Henri III, il reconnut un des premiers Henri IV, et fut tué au siége d'Épernay en Champagne le 26 juillet 1592, à 68 ans. Il était l'un des plus grands capitaines de son temps, et il ne dut qu'à son mérite tous les honneurs qu'il obtint.

BIRON (CHARLES DE GONTAUT, duc de), fils du précédent, pair, amiral et maréchal de France, né en 1561, fit ses premières armes sous son père; et lorsque Henri IV monta sur le trône en 1589, le servit avec autant de dévouement que d'intrépidité, se couvrit de gloire à la bataille d'Arques, à celle d'Ivry, l'année suiv., 1590, aux siéges de Paris, de Rouen, au combat d'Aumale en 1592. Le roi érigea pour lui la baronnie de Biron en duché-pairie, le nomma maréchal de France en 1594, lui donna le gouvernement de Bourgogne en 1595, et cette année même lui sauva la vie au combat de Fontaine-Française. Cependant, malgré toutes ces grâces, ces honneurs, ces distinctions, et la franche amitié que lui portait Henri, Biron conspira contre ce digne monarque. Il traita secrètement avec l'Espagne et la Savoie, qui lui promettaient la souveraineté des duché et comté de Bourgogne avec la main d'une infante espagnole; il fut trahi par son confident Lafin, qui l'avait entraîné dans ce crime. Arrêté par suite des révélations de cet homme, Biron désavoua d'abord son projet; mais il s'en déclara coupable ensuite, et fut condamné à mort. Il eut la tête tranchée dans l'intérieur de la Bastille, en 1602.—Charles-Arm., petit-neveu du précédent, né en 1663, maréc. de France, mourut en 1756. — Louis-Antoine, son fils, né en 1701, introduisit dans le régiment des gardes-françaises, dont il était colonel, une discipline sévère que son successeur le duc de Châtelet ne sut point maintenir.

BIRON (ARMAND-LOUIS DE GONTAUT, duc de), neveu du précéd., connu d'abord sous le nom de duc de Lauzun, lieutenant-général, né en 1747, eut une jeunesse très orageuse. En 1778, il passa en Amérique pour y servir la cause de l'indépendance des colonies anglaises, et s'y fit remarquer par sa valeur et sa conduite chevaleresque. A son retour en France, il se flattait d'obtenir la survivance de son oncle dans le poste de colonel des gardes; mais à la mort du maréchal, il n'hérita que de son titre de duc de Biron, et resta colonel des hussards de Lauzun. Par ressentiment de son attente déçue, le nouveau duc de Biron, élu député de la noblesse aux états-généraux, embrassa avec chaleur les principes de la révolution de 1789. Il fut accusé d'avoir pris part, avec le duc d'Orléans, dont il était l'ami, aux événements des 5 et 6 octobre de cette même année. En 1792 il fut employé à l'armée de Flandre, où il courut le risque d'être massacré par ses soldats avec Th. Dillon, remplaça le général Anselme à l'armée de Nice, et passa de là au commandement d'un corps d'armée dans la Vendée. Ayant donné sa démission au moment où son titre de noble allait le faire destituer, il fut mis en prison et bientôt traduit au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 31 décemb. 1793. On a publié les *Mémoires de Lauzun*, Paris, 1822, in-8 et 2 vol. in-18.

BIROTEAU (J.-B.), né à Perpignan, député des Pyrénées-Orientales à la convention, vota dans le procès de Louis XVI pour l'appel au peuple, et s'opposa ensuite, mais en vain, à l'établissement du tribunal révolutionnaire. Arrêté au 31 mai lors du triomphe des montagnards, auquel il avait coopéré, il s'échappa, et se rendit à Lyon, dont il exaspéra les malheureux habitants et ne les abandonna pas moins pendant le siége pour se cacher dans les environs de Bordeaux, où le décret contre

les proscrits l'atteignit et le conduisit à l'échafaud en octobre 1793.

BIRR (Ant.), médec., né en 1693 à Bâle, professeur de grec à l'université de cette ville, mort en 1762, a publ. un *Essai sur l'histoire helvétique*, en latin, Bâle, 1750, in-4, et corrigé l'édition du *Trésor de la langue latine*, de Robert Étienne, ib., 1741, 4 vol. in-fol.

BISACCIONI (le comte MAJOLINO), général, diplomate et historien, né à Ferrare en 1582 d'une famille noble, entra d'abord au service de la république de Venise, fit une campagne en Hongrie sous les ordres d'Alexandre Gonzague, qu'une affaire d'honneur l'obligea de quitter, exerça ensuite la profession d'homme de loi dans le duché de Modène, et devint podestat et administrateur civil et militaire des états du prince de Corregio, et gouverneur de Trente. Rentré dans la carrière militaire, il servit au siége de Vienne en 1618 en qualité de lieutenant-général du prince de Moldavie, traita en 1622 avec la cour de Rome des intérêts de plusieurs princes, s'attacha au duc Victor-Amédée de Savoie, et se retira enfin à Venise, où il mourut en 1663. Ses principaux ouvrages sont : *Mémoires sur les guerres d'Allemagne*, publiés de 1633 à 1642. — *Istoria delle guerre civile di questi tempi: cioè d'Inghilterra, Catalogna, Francia*, etc., Venise, 1653-55, in-4. — Des *drames* en musique, ibid., 1650-51. — Des *romans* et *nouvelles*, ibid., 1638 à 1670, in-12. — Des traductions italiennes de *Clélie*, de M[lle] Scudéry, et de *Cassandre*, de La Calprenède, ibid., 1656, etc.

BISAGNI (Franç.), chevalier de Malte, né à Messine, a publ. en ital. un *Traité de la peinture*, Venise, 1642, in-8.

BISCAINO (Barth.), peintre et graveur génois, né en 1632, fils d'André, peintre médiocre, s'était déjà fait remarquer par des morceaux d'une belle exécution, et donnait les plus grandes espérances, lorsqu'il périt à 25 ans, de la peste, à Gênes, avec toute sa famille, en 1657. On voyait de lui au Muséum roy. une *Adoration des bergers*. Ses estampes ne sont pas moins rares.

BISCHOFBERGER (Barth.), ministre à Trogen en Suisse, né en 1622, mort en 1678, a donné en allemand une *Histoire du canton d'Appenzell*, Saint-Gall, 1682, estimée de son temps.

BISCHOFSWERDER, gentilhomme saxon, ministre de Prusse sous Frédérie II et Frédéric-Guillaume, tout-puissant à la cour de Berlin, fut plénipotentiaire au congrès de Systhove, puis aux conférences de Pilnitz, ambassadeur à Francfort en 1794, et mourut près de Berlin en 1803.

BISCHOP (Nicolas), *Episcopius*, impr. à Bâle dans le 16[e] S., gendre de Froben, était sav. dans les langues ancienn., entreprit avec Jérôme Froben, son beau-frère, la publicat. de la *Collect. des Pères grecs*, 1529, et donna plus. édit. estim. pour la correction et la netteté du caractère. — Son fils se distingua dans la même carrière.

BISCIOLA (Lelio), jésuite, né à Modène, professa dans differ. colléges, et mourut à Milan en 1629. Il a publ. plus. ouvr. ascétiq., des *Comment.* sur les évangiles de St Matthieu et de St Jean, et sur les épîtres de St Paul, et un gr. ouvr. d'érudit. : *Horarum subcescivar. libri XX*, Cologne, 1611, 2 vol. in-fol. — Jean-Gabriel, son frère, aussi jésuite, mort à Ferrare en 1613, a donné l'*Abrégé des annales ecclés.* de Baronius, Cologne, 1601, 2 vol. in-4.

BISCIONI (Ant.-Marie), littérateur italien, né à Florence en 1674, entra dans les ordres, se livra à la prédic., fut ensuite curé de St-Laurent, puis garde de la biblioth. Laurentienne, enfin bibliothéc. royal en 1741, et mourut en 1756, sans avoir pu terminer plus. travaux littér. import. Les plus remarquables consistent en *notes*, *commentaires*, *préfaces*, *dissertations*, les éditions de *Dante*, de *Boccace*, Florence, 1713, 1728, in-4, de *Lippi*, de *Grassini*, etc. Il a laissé MSs. une *Hist. de la famille des Panciatichi*, de Florence, et deux satires contre ses ennemis. Il avait commencé l'impression du catalogue de la biblioth. Laurentienne, dont le prem. vol., Florence, 1752, in-fol., contient les MSs. orientaux.

BISET (Charles-Emmanuel), peintre, né à Malines en 1633, directeur de l'acad. d'Anvers en 1674, mourut à Bréda dans la misère, suite de sa mauvaise conduite. Ses tableaux représentent des *bals*, des *concerts*, des *assemblées galantes* et des *toilettes*. Ses compositions sont riches et spirituelles, mais souvent un peu libres; son dessin est assez correct, mais sa couleur tire un peu sur le gris.

BISHOP (Guillaume), vicaire apost. en Angleterre, sous le titre d'évêque de Calcédoine, né en 1553 dans le comté de Warwick, fut député à Rome par suite de la dispute élevée entre les catholiques angl. relativement à la promotion de Blackwell à la dignité d'archiprêtre; mais il y fut confiné dans le couvent des jésuites, et n'y put rien terminer. A son retour en Angleterre il fut de nouveau renfermé pour avoir refusé le serment d'allégeance exigé des catholiques par Jacques I[er] à l'occasion de la conjuration des poudres. Dès qu'il eut recouvré sa liberté, il se rendit à Paris, où le clergé le jugeant propre à rétablir le régime épiscopal dans l'Église catholique d'Angleterre, il fut sacré en 1623 sous le titre d'év. de Calcédoine à 70 ans. Il travaillait avec zèle à donner une organisation régulière à l'Église catholique anglaise, lorsqu'il mourut en 1624. On a de lui : *Défense de l'honneur du roi et de son titre au royaume d'Angleterre; Protestation de loyauté des treize ecclésiastiques la dernière année du règne d'Élisabeth*, et d'autres *écrits* contre l'élect. de l'archiprêtre Blackwell.

BISHOP (Samuel), théologien, né à Londres en 1731, maître de l'école des Marchands-Tailleurs, mort en 1795, a publ. : une *ode* au comte de Lincoln : *Feria poetica*. Ses ouvrages ont été recueillis après sa mort en 2 vol. in-4, avec la *Vie* de l'auteur.

BISI (Bonaventure), Bolonais, élève de Massari, prit l'habit de St-François et continua de peindre, ce qui lui valut le surnom de *Padre Pittorino*, ré-

duisit à la dimension de miniatures les principaux ouvrages du Guide, grava d'après le Parmesan, et mourut en 1662.

BISSARO ou BISSARI (PIERRE-PAUL), gentilhomme de Vicence, joignit à la science du droit la science appelée chevaleresq., et composa un gr. nombre de pièces de théâtre, entre autres *la Torilda*, Venise, 1650. — *Bradamante*, ibid. — *La Romilda*, Vicence, 1659, etc. On lui doit en outre deux rec., l'un en prose et l'autre en vers, Venise, 1650, in-12.

BISSCHOP ou BISKOP (JEAN de), dessinateur au lavis, né à La Haye en 1646, abandonna le barreau pour se livrer à son goût pour les arts, fit des copies très estim. des tabl. de Paul Véronèse, Tintoret, Rubens, Van-Dyck, et commença de graver à l'eau forte des *Principes de dessin* d'après les maîtres d'Italie, mais mourut avant d'avoir terminé cette utile entreprise en 1686.

BISSENDORFF (JEAN), pasteur de Godringen, publia en 1614 le *Solatium jesuiticum*, en vers allemands, et en 1624, *Nodii Gordii solutio*, égalem. en vers, in-8, dans lesquels il se déchaîne contre l'Église romaine. Arrêté et jugé à Cologne, il fut condamné au feu en 1629.

BISSET (ROBERT), élève de l'univ. d'Édimbourg, né vers 1759, se consacra entièrement à l'instruction publique et à la culture des lettres, et mourut en 1805. On a de lui : *Essai sur la démocratie*, 1796, in-8. — *Vie d'Edmond Burke*, Londres, 1800, in-8, estimée. — Quelques romans, entre autres *Douglas*, 4 vol. in-12. Il a donné une édition du *Spectateur* d'Adisson, avec des notices biographiques.

BISSET (CHARLES), médecin et ingénieur dans les armées anglaises, mort en 1791, âgé de 75 ans, a laissé : *Essai sur la théorie des fortifications*, 1751, in-8.—*Essais et observations de médecine*, Londres, 1767, en anglais.

BISSO (FRANÇOIS), médecin, né à Palerme, se délassait par la culture des lettres, s'acquit la réputation d'un bon poète et d'un habile orat., fut nommé par Philippe II prem. médec. du roy. de Sicile, et mourut en 1598. On a de lui quelques ouvrages, entre autres *Epistola medica de erysipelate*, Messine, 1589, in-4; et des poésies dans le rec. des *Accesi* de Palerme.

BISSON, général français, né le 25 août 1767, s'acquit de bonne heure une grande réputation aux armées d'Allemagne et d'Italie, dans les campagnes de Prusse et de Pologne, fut successivement gouverneur-général de Brunswick, de la Navarre, du Frioul et du comté de Gorice, et mourut à Mantoue en 1811.

BISSON (CH.-LOUIS), né en 1742 à Geffosses (Manche), où son père était laboureur, embrassa l'état ecclésiastique, et prêta le serment exigé par l'assemblée constituante. A la suppression du culte, il fut mis dans une maison d'arrêt, pour avoir refusé de livrer ses lettres de prêtrise. Nommé en 1799 évêque de Bayeux, il assista au concile national de 1801, donna cette année même sa démission, et passa le reste de ses jours à Bayeux, où il mourut en 1820. On a de lui : *Almanach de Coutances*, 1770, 1776. — *Préservatif contre la séduction*, 1801, etc.

BISSON (HENRI), s'est fait un nom par le trait d'héroïsme qui lui a coûté la vie. Né en 1795, à Guémené (Morbihan), il sortit vers 1815 élève de prem. classe de l'école spéciale de marine établie à Brest, et obtint le brevet d'enseigne de vaisseau en 1820. Après avoir parcouru les mers de l'Inde, les côtes d'Amérique, d'Afrique et d'Asie, il servit dans la dern. campagne d'Orient à bord de la frégate *la Magicienne*. Ce navire avait capturé dans l'archipel grec un brick forban (*le Panaïoty*). Quinze matelots français furent détachés pour le monter : Bisson eut ordre d'en prendre le commandem., et de suivre la frégate, qui ralliait le pavillon de l'amiral Rigny. Un coup de vent ayant séparé les deux bâtiments, *le Panaïoty* fut contraint de chercher un abri dans le mouillage de l'île de Staupalie. Là, quelques-uns des matelots prisonn. qu'on avait laissés à bord du brick, trompant la vigilance des sentinelles, se jettent à la mer, gagnent le rivage de l'île, et se hâtent d'informer les autres pirates de la faiblesse de l'équipage franç. Leur attaque ne fut pas imprévue. Le mauvais temps continuait à rendre le départ impossible. Bisson, résolu de faire sauter le bâtiment qui lui est confié plutôt que de le rendre aux forbans, prépare ses matelots à un combat où ils devaient être écrasés sous le nombre. Deux grands misticks chargés de 60 à 70 hommes chacun fondent sur le faible équipage. Neuf Français étaient tués, le pont envahi, lorsque Bisson, atteint d'une blessure grave, se traînant dans la chambre des poudres, après avoir fait avertir les matelots qui restent de se jeter à la mer, s'écrie : *Adieu, pilote ! voilà le moment de nous venger !* Le bâtiment saute, et avec lui les misérables assaillants qui l'encombrent (nuit du 5 au 6 nov. 1827). Les quatre Français ont gagné la terre, et, plus heureux que l'intrépide Bisson, son digne pilote Trémentin, qui avait partagé sa résolution, est jeté encore vivant sur le rivage. Une pension a été faite à la sœur de Bisson, et des souscript. furent ouvertes pour lui ériger des monuments à Toulon et à Lorient.

BITAUBÉ (PAUL-JÉRÉMIE), né à Kœnisberg en 1732, d'une famille de réfugiés franç., se livra de bonne heure au ministère évangélique, fut admis à l'acad. de Berlin, et dans un prem. voyage qu'il fit à Paris obtint le titre d'associé de l'acad. des inscript., fut autorisé par son souver. à s'établir en France, fut jugé suspect et mis en prison pend. la terreur ; membre de l'Institut à sa création, fut fait chev. de la Lég.-d'Honn., et mourut en 1808. Outre quelq. opusc. qui n'offrent que peu d'intérêt, on lui doit des trad. en prose de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* d'Homère, qui eurent un gr. succès, mais que la traduct. de Dugas-Montbel doit faire oublier ; d'*Hermann et Dorothée*, poème de Goethe. — *Joseph*, poème en prose. — *Les Bataves*, ou *Guillaume de Nassau*. Ces divers ouvr. ont été re-

cueillis sous le titre d'*OEuvres* de Bitaubé, Paris, 1804, 9 vol. in-8.

BITHYNIENS, peuples de l'Asie-Mineure, originaires de Thrace, furent long-temps soumis aux Perses, s'affranchirent de leur joug lors de l'invasion d'Alexandre, et eurent des rois qui se succédèrent dans l'ordre suivant :

Roi	Années	
Bias	578-528	avant J.-C.
Zypoétas ou Zypéthès	528-281	
Nicomède Ier	281-246	
Zélas	246-232	
Prusias Ier	232-192	
Prusias II	192-149	
Nicomède II	149- 92	
Nicomède III	92- 77	

Les Bithyniens furent souvent en guerre avec les rois de Cappadoce, de Pont et de Pergame. Leur dernier roi légua ses états au peuple romain.

BITON, mathématicien grec, écrivit, vers l'an 335 av. J.-C., un *Traité* des machines de guerre qu'on trouve dans les *Mathematici veteres*, Paris, 1693, in-fol.

BIUMI (Paul-Jérôme), médecin, professeur d'anatomie à Milan en 1699, mort dans cette ville en 1731, est auteur de plus. *ouvr.* d'anatomie et de médecine vétérinaire, imprimés de 1701 à 1717; celui auquel il dut sa réputation fut : *Esamina di alcuni canaletti chiliferi*, etc., Milan, 1717, in-8.

BIVAR (François), procur.-général de l'ordre de Cîteaux à Rome, né à Madrid dans le 16e S., mort dans la même ville en 1636, est auteur de plus. ouvr., parmi lesquels on distingue : un *Traité* des hommes illustres de l'ordre de Cîteaux; un *Commentaire* sur la philosophie d'Aristote; un *Commentaire* sur la *Chronique* qui porte le nom de Flavius-Lucius-Dexter, mais que l'on sait être d'un écriv. plus récent.

BIVERO (Pierre), jésuite, né à Madrid en 1572, fut le prédic. des archid. Ferdinand et Isabelle-Claire-Eugénie, en Flandre, puis recteur du collége de Madrid, et mourut en 1656. On a de lui des ouvr. ascétiq. Le seul qui soit recherché des curieux est le suivant : *Sacrum sanctuarium crucis et patientiæ*, Anvers, 1634, in-4, fig.

BIZARDIÈRE (Michel-David de la), aut. franç. du 17e S., a publ. *Hist. des diètes de Pologne pour les élections des rois*, Paris, 1697, in-12. — *Hist. de la scission et division arrivée en Pologne en* 1697, 1699, in-12. — *Caractères des auteurs anciens et modernes*, 1704, in-12. — *Hist. de Louis-le-Grand*, 1712; d'*Érasme*, 1721, etc., etc.

BIZARI (Pierre), histor., né à Sallo-Ferato, a publié : *Senatûs populique Genuensis rerum gestarum annales.*, Anvers, 1579, in-fol. — *Hist. rerum Persicarum*, ibid., 1583, in-fol., et quelq. autres *écrits* sur les guerres de son siècle, *Mémoires*, *Opuscules*, etc.

BIZAS, sculpteur grec de l'île de Naxos, tailla le premier le marbre en forme de tuile pour couvrir les temples. Mort 560 ans avant J.-C.

BIZOT (Pierre), chanoine de St-Sauveur d'Hérisson au dioc. de Bourges, mort en 1696, a laissé : *Hist. métallique de la républ. de Hollande*, Paris, 1687, in-fol., effacée par celle de Gérard van Loon. — Un autre Bizot (Denis), prêtre, mort à Paris en 1752, est auteur d'une *traduct.* en vers latins des chants Ier et Ve du *Lutrin* de Boileau, 1757, dans la trad. latine de Boileau, par Godeau, et 1768, in-8.

BLAARER (Jean de WARTENSÉE de), né à Zurich en 1685, se livra de bonne heure à l'étude des classiques; publ. en 1707 un *Mémoire* sur les causes de la décadence des lettres; ses plans de réforme furent réalisés par la suite. Il ne fut pas moins utile à son pays par ses découvertes en minéralogie, et mourut en 1757, généralem. estimé.

BLACAS, chevalier et troub. du 13e S., était originaire d'Aragon selon Nostradamus. Il reste de lui quelques poésies qui ne donnent qu'une faible idée de ses talents. S'il faut en croire le troubad. Sordel, ce poète avait d'ailleurs de grandes qualités et un courage à toute épreuve.

BLACASSET, fils du précéd., suivit Charles d'Anjou à la conquête de Naples et a laissé quelq. poésies insignifiantes. Il avait écrit sur la manière de guerroyer un petit *Traité* qui s'est perdu. Raynouard a publ. des notices en provençal sur le père et le fils, dans le tome V, et quelq.-unes de leurs pièces dans les tomes III et IV du *Choix de poésies des troubad.*

BLACK (Joseph), célèbre chimiste, né en 1728 à Bordeaux, prof. de médec. à Glascow, et de chimie à Édimbourg, où il mourut en 1799, s'est rendu célèbre par ses découvertes. Sa dissertation *de Humore acido à cibis orto et magnesiâ albâ*, est regardé comme le germe de toutes celles qui depuis ont été faites sur la magnésie et les autres alkalis. Il éclaircit la théorie de la chaux et contribua surtout à répandre la science par les nombreux élèves qu'il forma. Ses leçons de chimie ont été publ. par le docteur Robinson en 1803, 2 vol.

BLACKALL (Offspring), théologien angl., né à Londres en 1654, fut fait recteur de Ste-Marie-Aldermary à Londres, chapelain du roi Guillaume, et en 1707 év. d'Exeter, où il mourut en 1710. Son *Sermon* pour l'anniversaire de l'avénement de la reine Anne en 1708 passe pour son chef-d'œuvre; il a été imprimé dans le rec. de ses *OEuvres*, Londres, 1723, 2 vol. in-fol.

BLACKBOURN (Guill.), archit. angl., né en 1750, membre de la société royale, fut particulièrement employé à la construction des prisons et maisons de correction pour lesquelles ses plans furent constamment préférés, et mourut en 1790.

BLACKBURNE (François), théol. anglican, né à Richmond dans le comté d'York en 1705, mort en 1787, fut d'abord chapelain du doct. Huston, archev. d'York, qui le nomma chanoine de Bilton, et archidiacre de Cleveland; c'est alors qu'il se fit connaître comme défenseur de la liberté religieuse. En 1766 parut le plus célèbre de tous ses ouvr. : *le Confessionnal*, ou libre examen des droits, de l'utilité, de l'établissement et du succès d'un système de confession de foi ou de doct. à établir

dans les églises protestantes. Les opinions de l'aut. parurent tellement opposées à la doctrine de l'Église anglicane, qu'une congrégation de dissidents voulut le prendre pour pasteur; mais il s'y refusa. On lui doit encore une *Notice* sur l'état intermédiaire, dans laquelle il soutient que l'âme reste dans le sommeil et l'insensibilité jusqu'à la résurrection.

BLACKLOCK (Thomas), poète écossais, né en 1721, perdit la vue par l'effet de la petite-vérole six mois après sa naissance. Une édit. de ses *poésies,* faite par souscription à Londres, le mit en état de vivre agréablement. Il prit les ordres dans l'Église d'Écosse vers l'année 1759 et se fit une réputation comme prédicateur. En 1764, il ouvrit à Édimbourg une espèce de pension pour les jeunes élèves de l'univ. dont il dirigeait les études, et mourut en 1791, généralement estimé. On a de lui, outre le recueil de ses poésies : *Paraclesis*, ou *Consolations tirées de la relig. naturelle et révélée*, un vol. in-8. — Deux *discours* sur les preuves du christianisme. — De l'*Éducat. des Aveugles,* trad. du franç. de Hauy. Dans un de ces ouvr., il soutient que la première langue fut une véritable musique.

BLACKLOE (Thomas), né dans le 17e S., prof. de théol. au collége anglais de Douai et chanoine de Londres, se fit un gr. nombre d'ennemis par la hardiesse de ses opinions et de ses écrits, qui furent tous condamnés à Rome et par le parlement, entre autres son traité *de Medio animarum statu.*

BLACKMORE (sir Richard), médecin et poète, né dans le Wiltshire, passa en Italie au sortir de l'université, et prit le grade de docteur en médec. à Padoue. A son retour, il fut nommé membre du collége des médecins et commença à pratiquer à Londres. Le roi Guillaume le fit son médecin ordinaire et le nomma chevalier; il fut aussi médec. de la reine Anne, et mourut en 1729. Ses principaux ouvr., jadis trop vantés et depuis trop décriés, sont : *le prince Arthur*, poème héroïque; *Paraphrase du livre de Job; Satire sur l'esprit; la Création,* poème; c'est le meilleur de ses ouvr.

BLACKSTONE (Jean), botaniste et apothicaire à Londres, mort en 1753, a publ. : *Fasciculus plantarum circa Harefield sponte nascentium*, avec un appendice contenant des notes sur Harefield; *Specimen botanicum quo plantarum plurium rariorum Angliæ indigenarum loci natales illustrantur,* 1746.

BLACKSTONE (Guillaume), né à Londres en 1723, fit ses études au collége d'Oxford où il se distingua par son application. Reçu avocat à Londres en 1746, il quitta le barreau après sept ans de pratique, et se retira à Oxford où il obtint une place d'associé dans un collége. Ce fut le commencement de sa fortune. Frappé du mauvais système adopté dans les universités d'Angleterre, qui n'avaient pour but que l'instruct. des ecclésiast., Blackstone résolut d'agrandir le cercle de l'enseignement, et ouvrit un cours public sur le gouvernem. et les lois anglaises. Cette innovation obtint le plus heureux succès; et en 1758 une chaire spéciale de droit civil ayant été créée à l'univ., Blackstone y fut nommé tout d'une voix. Ses leçons acquirent alors une nouvelle importance et un plus gr. mérite. Il ne se borna plus à une simple explication des lois; mais, remontant à leur origine, il en dévoila l'esprit et l'inflence sur les mœurs, et rapprocha ainsi sa législation de la politique et de la morale. Le nom de Blackstone se répandit alors dans toute l'Europe. Le roi d'Angleterre fit demander les leçons écrites du savant prof.; et voulant récompenser son mérite, l'éleva à div. emplois aussi honorables que lucratifs. Blackstone était juge au trib. des plaids communs quand il mourut en 1780. Les *Comment.* qu'il a laissés sur les lois d'Angleterre ne renferment que la collection des diverses leçons qu'il fit sur ce sujet à l'université d'Oxford. Cet ouvr. a été traduit plusieurs fois en franç. La dernière traduction est celle de 1823 par Chompré, 6 vol. in-8.

BLACKWAL (Ant.), critique angl., né en 1674 dans le comté de Barby, dirigea l'école de cette ville avec succès, et mourut en 1730. Outre une trad. lat. des *Sentences morales* de Théognis, il a publ. : *Introduct. à la Lecture des Classiques;* une *Gramm.* latine, et les *Classiques sacrés défendus et éclaircis,* 1728-31, un vol. in-8.

BLACKWELL (George), né en 1545 dans le comté de Middlesex, fut, après la mort du cardin. Alan, nommé par le crédit des jésuites, dont il était la créature, protecteur de la nation anglaise à Rome, et supérieur du clergé sous le titre d'archiprêtre d'Angleterre, se laissa gouverner par le fameux Garnet, provincial des jésuites, et lança des interdits contre ses adversaires. Sa conduite dans l'affaire du serment d'allégeance lui fit plus d'honneur. En 1605, à l'occasion de la conspiration des poudres, il adressa aux cathol. anglais une lettre pastorale pour leur déclarer que toute atteinte portée au roi, à la famille royale, à ses ministres était un scandale digne des censures de l'Église. Bientôt après Jacques Ier exigea des catholiques le serment d'allégeance qui excita une grande fermentation. Blackwell ne fit pas difficulté de le prêter, et la plupart des catholiques suivirent son exemple. Le cardin. Bellarmin lui écrivit pour l'engager à se rétracter; sur son refus, il fut destitué de sa dignité d'archiprêtre, et mourut subitement en 1613. On a de lui plusieurs pièces relatives à sa juridiction.

BLACKWELL (Alex.), médec., né en Écosse à Aberdeen, étudia la médecine à Leyde sous Boerhaave, alla exercer son art en Suède, où il était déjà connu par un ouvr. sur la manière de dessécher les marais et de mettre en valeur les terrains improductifs. Mais ayant trempé dans une conspiration qui avait pour but de changer l'ordre de la succession au trône, il fut décapité à Stockholm le 9 août 1746. — Sa femme Élisabeth étudia la botanique, dessina, grava et coloria un gr. nombre de plantes qui ont été recueillies sous le titre de *Curious herbal* (herbier curieux), Londres, 1737, 2 vol. in-fol., conten. 500 pl. Cet ouvr. était alors le plus complet et le mieux exécuté que l'on eût

dans ce genre. Il en existe des exempl. avec les dates de 1739 et de 1751. Chr.-Jacq. Trew corrigea et augmenta ce *rec. de pl.*, et le publ. sous le titre: *Herbarium Blackvellian.*, en latin et en allem., Nuremberg, 1757-73, 6 vol. in-fol., dont le 6e contient une centurie supplém.

BLACKWELL (Thomas), sav. écriv. écossais, né à Aberdeen en 1701, y fut professeur de langue grecque, et mourut en 1757. On a de lui: *Mémoires de la cour d'Auguste*, Édimbourg, 1752-55-57, 3 vol. in-4, trad. ou plutôt abrégés en franç. par Feutry, 1759, 4 vol. in-12. — *Recherches sur Homère*, Édimbourg, 1757, in-8, trad. en franç. par Quatremère de Roissy, Paris, 1799, in-8. — *Lettres sur la mythologie*, Édimbourg, 1748, trad. en franç. par Eidous, Leyde, 1779, 2 vol. in-12.

BLACKWOOD (Adam), né en 1539 à Dunferling en Écosse, suivit en France Marie Stuart qui le fit conseiller au présidial de Poitiers et son conseiller secrét. Il passa et repassa souvent la mer pour lui rendre tous les services qui étaient en son pouvoir, et mourut à Poitiers en 1613. Ses œuvres lat. et franç. ont été publ. par Gabr. Naudé, Paris, 1644, in-4. La pièce la plus curieuse de ce rec. est la *Relat.* du martyre de Marie Stuart, où il déclare aux rois de l'Europe qu'ils sont indignes de régner s'ils ne vengent point sa mort. Il en existe plus. édit. séparées; celle d'Anvers, 1588, in-8, est recherchée des amateurs.

BLACKWOOD (Henri), médecin, neveu du précéd., né à Paris, y professa la médec. au collége royal de 1624 à 1626, se démit de sa chaire, fit le voyage de Rome où il fut accueilli par le souverain pontife, n'eut pas moins de succès à Venise, et, de retour en France, y mourut presque subitem. à Rouen en 1634. On a de lui: *Hippocratis quædam cum MSs. collata*, 1625. Il eut un fils qui portait ses deux noms et fut aussi médecin.

BLACONS (le marquis de), député de la noblesse de Dauphiné aux états-généraux de 1789, fut un des premiers de son ordre à se réunir au tiers qui demandait l'abolition des priviléges et des ordres, et resta constamment lié au parti de l'opposition. Rentré en France de l'émigration, il ne put faire honneur à ses nombreux créanciers, et se suicida en 1805.

BLADEN (Martin), écriv. angl. du temps de la reine Anne, servit d'abord en qualité de lieut.-colonel sous le duc de Marlborough, auquel il dédia une trad. des *Comment. de César* encore estimée en Angleterre; fut membre de cinq parlements, contrôleur de la monnaie en 1714, et mourut en 1746. Il est encore aut. de deux mauvaises pièces: *Orphée et Euridice*, et *Solon*, 1705.

BLÆSUS (C.-Sempron.), fut deux fois consul, l'an de Rome 501, avec Cn.-Serv.-Cœpio, et 9 ans après avec A.-Man.-Torquatus. Pendant son premier consulat, il fit voile pour la Sicile avec 260 galères, fut repoussé par Amilcar Barcas, et perdit dans une tempête 160 galères et un grand nombre de bâtiments de transport. Les Romains, attribuant cet échec à la volonté des dieux, lui accordèrent les honneurs du triomphe à l'exclusion de son collègue, et le sénat décréta qu'on n'entretiendrait plus qu'une flotte de 50 galères.

BLAEUW (Guill.), disciple et ami de Tycho-Brahé, impr., édit. et aut. de cartes géographiques, né en 1571 à Amsterdam, mort en 1638, a publ.: *Instruction astronomique de l'usage des globes et sphères célestes et terrestres*, ibid., 1642, in-4; et *Theatrum Urbium et munimentorum.*

BLAEUW (Jean), fils du précédent, suivit la même carrière, fut son collaborateur et donna un très gr. nombre de belles éditions des auteurs classiques, de cartes géographiques et sphères dont les catalogues parurent à Amsterdam en 1655-59-60, in-8. On a de sa composition: les *Théâtres de Belgique*, 1649, 2 vol. in-fol.; *d'Italie*, 1663, 2 vol. in-fol.; *de Piémont*, qui depuis ont été trad. en franç. avec des addit. C'est Jean Blaeuw, et non pas Guillaume, qui est l'édit. du *Grand Atlas, ou Cosmographie blaeuwienne*, Amsterdam, 1661-67, 14 vol. in-fol., que l'incendie de son imprimerie en 1673 a rendu fort rare, mais que les progrès de la géographie empêche de regretter, si ce n'est pour la beauté de l'exécut. — Son frère Cornelis, mort avant l'an 1650, homme de grand talent, au rapport de Vossius, fut associé à ses travaux.

BLAGRAVE (Jean), sav. mathém. angl., mort à Reading en 1611, a donné: *Bijou mathém.*, Londres, 1585, in-fol. — *De la construction et de l'usage du bâton géométrique*, ibid, 1590. — *Astrolabium Uranicum generale*, ib., 1596. — *L'Art de faire les cadrans solaires*, ib. 1609, in-4.

BLAINVILLE (C.-H.), musicien et compositeur franç., mort vers 1768, a publ.: *Essai sur un troisième mode*, 1750; l'*Esprit de l'art musical*, 1754; *Hist. générale, critique et philos. de la musique*, 1761, in-4, fig.

BLAIR (Jean), aut. écoss. du 14e S., chapel. du chevalier Wallace, dont la mort a imprimé une tache ineffaçable sur la mémoire d'Édouard Ier, a laissé un *poème* latin sur la mort de Wallace, dont Hume a donné la trad. en angl., et les *Mémoires* de ce héros, qui ne nous sont pas parvenus.

BLAIR (Patrice), médecin écossais, mort vers 1728, membre de la société royale de Londres, a publié quelques *Mémoires* sur l'*ostéographie* de l'éléphant, dont il avait eu l'occasion de faire la dissection, et sur la *botanique*, science qu'il avait cultivée avec succès.

BLAIR (Jacques), théol. écossais, envoyé missionnaire dans la Virginie, et nommé commissaire dans cette colonie, y fonda un collége qu'il dirigea pendant 50 ans, et mourut en 1743. On a de lui: *Explication du divin sermon prononcé par notre Sauveur sur la montagne.*

BLAIR (Robert), poète écoss., né en 1699, mort en 1746, ministre dans le Lothian-Oriental, avait des connaissances étendues dans l'histoire naturelle et dans la physique. On ne connaît de lui d'autre ouvrage qu'un poème intitulé: *le Tombeau*, souvent réimpr., et trad. en franç. par Couret de Villeneuve. Il avait fait des recherches et des ex-

périences sur l'optique et beaucoup d'observations microscopiques.

BLAIR (JEAN), ministre et professeur de théol. au collége de New-Jersey en Pensylvanie, mort en 1771, a publié quelques *Traités théologiques* et des *sermons*.

BLAIR (JEAN), sav. chronolog. écossais, mort en 1782, membre de la soc. roy. de Londres, et de celle des antiquaires, avait été chapelain de la princesse douairière de Galles et précept. du duc d'York pour les mathém. Ses *Tables chronolog.*, dont il a publ. trois édit., 1754, 1756 et 1758, successivement améliorées, ont été réimpr. avec des addit. en 1790, 1803 et 1815, in-fol. Il en existe une trad. franç. par Chantreau, 1795, in-4. On doit encore à Blair des *Leçons sur les canons de l'Anc.-Testam.*, ouvr. posth.

BLAIR (HUGUES), célèbre littérat., né à Edimbourg en 1718, entra dans les ordres, et par le ton noble et mesuré de son éloquence, opéra une révolut. dans la manière des prédicat. écossais qui, à cette époque, ne cherchaient à se distinguer que par un mélange de trivialité et de mysticisme. Nommé profess. à l'univ. de St-André, il y fit le prem. cours qu'on eût fait en Écosse *sur les principes de la composition littéraire*, vint ensuite occuper la chaire de rhétorique, créée pour lui à l'univ. d'Edimbourg, y continua pend. 20 ans des leçons suiv. avec un empress. extraord., et lorsque l'âge le força de les cesser en 1783, conserva la totalité de son traitem., remplit jusqu'à la fin de sa carrière ses devoirs d'ecclésiastique, et mourut en 1800. On a de lui : Une *Dissertat. critique sur les poèmes d'Ossian*. — Des *Sermons*, traduits en franç. par Frossard, et par l'abbé de Tressan, 1807, 5 vol. in-8. — Un *Cours de rhétoriq.*, réimpr. six fois, et trad. en franç. par Cantwel, par Prévost, Genève, 1808, 4 vol. in-8, et par Quénot, 1821, 3 vol. in-8.

BLAISE (St), fut, à ce que l'on croit, évêque de Sébaste, où il souffrit le martyre vers 316.

BLAISE (PIERRE), dit *Chevalier de St-Blaise*, né à Remiremont en 1717, mort en 1790, membre de l'acad. des *Arcadi* de Rome, a donné *OEuvres de mathématiques*, 1740, in-12. — *Nouveaux éléments d'algèbre et de géométrie*, 1743, in-4. — *Traité de gnomonique*, 1744; *d'agriculture*, 1788, in-8, etc.

BLAKE (ROBERT), amiral, né dans le Sommerset en 1599, servit d'abord avec succès pour le *long parlement*, à la tête d'une compagn. de drag. qu'il avait levée contre le parti roy., fut ensuite chargé avec les colonels Deane et Popham du command. de l'escadre armée contre la flotte royale, que les princes Rupert et Maurice dirigeaient sur Lisbonne, fit des prises import. et funestes au commerce portugais, brûla presque tous les vaisseaux du prince Rupert à Carthagène et Malaga ; réduisit les îles de Scilly et de Guernesey ; résista en 1652 aux forces supér. de Van-Tromp et Ruyter, dans la rade de Douvres et près des sables de Godwin, et en 1653 à Portland. Envoyé par Cromwell en 1654 dans la Méditerranée pour protéger le commerce angl., il força les états de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Malte, à demander la paix, et imposa à toute l'Italie ; bloqua ensuite Cadix et s'empara, avec l'amiral Montagne, de deux flottes espagnoles chargées des trésors des Indes-Occidentales, et les conduisait triomphant en Angleterre, lorsqu'il mourut en arrivant à Plymouth en 1657. Cromwell lui fit faire des obsèques magnifiques.

BLAKE (JOACHIM), général espagnol, né à Velez-Malaga, d'une famille origin. d'Irlande, se trouvait capitaine dans le régiment d'Amérique lorsque la guerre éclata en 1793 entre la France et l'Espagne. Il passa en qualité de major au régim. des volontaires de Castille, et à la fin de cette guerre, qui lui fournit l'occasion de signaler sa bravoure et ses talents, fut nommé lieut.-colonel, puis colonel du régiment de la Couronne. Investi en 1808 du commandement des troupes levées en Galice pour repousser l'invasion de Bonaparte, il les mena au secours du général Guesta dans la Castille, et fut battu avec lui à Rio-Seco par le général Bessières ; mais il réorganisa son armée à Bénavente, et, après que Castaños, en s'emparant de Madrid, eut forcé les Français à se concentrer sur l'Èbre, il occupa la ville de Bilbao, se renforça des corps amenés du nord par le marquis de la Romana, et se dirigea vers les frontières de la France pour opérer sa jonction avec Castaños. Il en fut empêché par Boparte, qui venait d'entrer en Espagne, fut repoussé jusqu'à Espinosa, mais fit du moins une retraite que tous les hommes de l'art ont admirée. Élevé au grade de lieut.-gén. et chargé du commandem. des provinces d'Aragon, de Valence et de Catalogne, il se porta sur Saragosse, obtint d'abord quelques succès ; puis, défait en deux rencontres, retourna dans la Catalogne, secourut Girone par une habile manœuvre, entra dans le royaume de Valence, où il n'eut que des engagem. partiels avec les Français. En 1810, les cortès l'admirent dans la nouvelle régence. Son absence ne tarda pas à être remarquée dans les opérat. de l'armée, et par une exception au réglem. des cortès qui défendait qu'un commandant militaire fît partie de la régence, on le nomma capitaine-général. L'affaire la plus importante à laquelle il ait pris part depuis cette époque est celle d'Albuera, où il céda à Castaños le commandem. des forces anglo-espagnoles. Défait à Murviedro à la tête de l'armée de Valence, il se renferma dans cette capitale, capitula après une longue résistance, et fut conduit prisonnier en France, où il resta jusqu'en 1814. De retour en Espagne à la paix, il fut nommé, sous le ministère de Ballesteros, à la direction générale du corps des ingénieurs militaires, qu'il quitta en 1820, lorsque la constitut. eut été rétablie, pour entrer au conseil-d'état. Depuis la contre-révolution de 1823, il cessa d'être employé, et n'obtint qu'avec peine quelques mois avant sa mort, arrivée à Valladolid en 1827, la garantie de la *purification*. On le considère comme l'un des meilleurs généraux qu'ait fait connaître la guerre de l'indépendance espagnole.

BLAMONT (François COLLIN de), surintend. de la musique du roi, né à Versailles en 1690, mourut chev. de St-Michel. On lui doit la musique de la célèbre cantate de *Circé* de J.-B. Rousseau. — Des *Fêtes grecques et romaines*, 1723, opéra de Fuselier. — Du *Caprice d'Érato*, 1730, ib. — d'*Endymion*, 1731, pastorale de Fontenelle. — Des *Amours du printemps*, de Bonneval, 1739, etc.— Hyac. COLLIN de VERMONT, son frère, né en 1693, membre de l'académie de peinture, mort en 1761, a exécuté plus. tabl., entre autres la *Présentat. au temple*, que l'on voit dans l'église St-Louis, à Versailles.

BLAMPIN (THOMAS), bénédictin de St-Maur, né en 1640 à Noyon, mort à St-Benoît-sur-Loire en 1710, eut part à la belle édit. des *OEuvres de St Augustin*.

BLANC, mécan., mort en 1801, fut entrepr. de la manufact. d'armes à Roanne, et confect. le fusil *modèle* 1777 encore usité aujourd'hui.

BLANCARD (NICOLAS), savant philol., né à Leyde en 1625, prof. l'histoire à Steinfurt et Middelbourg, la langue et l'histoire grecques à Franeker, et mourut en 1703. On lui doit des édit. de *Quinte-Curce* avec des notes, Leyde, 1649. — De *Florus*, ib., 1650. — De l'*Hist. d'Alexandre*, et de la *Tactique d'Arrien*, Amsterdam, 1668, 1683, in-8. — De *Thomæ Magistri dictionum atticarum eclogæ*, 1690, etc.

BLANCARD (ÉTIENNE), fils du précéd., embrassa la médecine, fut reçu docteur à Franeker, puis alla prat. son art à Amsterdam. Il est aut. d'écrits qui, pour la plupart, ont eu de nombreuses édit. et ont été traduits en plus. langues, entre autres : *Anatomie réformée*, en holland. 1686, en latin, 1695, in-8, avec 84 planches; en allem., Leipsig, 1691, in-4; en franç., Amsterdam, 1688; en angl., Londres, 1690; *Lexicon medicum græco-lat.*, etc., Amsterdam, 1679, in-8, dont la meill. édition est celle de Leyde, 1756. — *Anatomia practica rationalis*, Amsterdam, 1688, in-12. C'est sa product. la plus remarq. On a recueilli ses pricipaux ouvr. sous le titre d'*Opera medica, theoretica, practica et chirurgica*, Leyde, 1701, in-4.

BLANCAS (JÉRÔME de), histor., né à Saragosse, fut le success. du célèbre Zurila dans la charge d'historiographe, et mourut en 1590. Ses ouvr. les plus estimés sont : *Arragonensium rerum commentarii*, Saragosse, 1588, in-fol., et *Coronaciones de los reyes de Aragon*, etc., 1641, in-4, publié long-temps après sa mort par Jérôme Martel.

BLANCAS DE SAINT-JOSEPH (FRANÇ.), dominicain, né à Tarragone en 1560, fut en 1594 envoyé missionn. aux îles Philippines, y publia, d'après les procédés typograph. des Chinois, l'*Art d'apprendre la langue tagala*, et dans cette langue divers liv. de piété, à l'usage des Indiens convertis, et mourut en 1614, sur le point de repasser en Europe.

BLANCHA (JUAN), était consul de Perpignan lorsqu'en 1474, les Français mirent le siége devant cette ville pour la 3e fois. Son fils étant tombé, dans une sortie, au pouvoir des assiégeants, ils crurent ébranler la constance du consul en le menaçant d'égorger le prisonnier sous ses yeux, si les portes de la place ne leur étaient ouvertes. Blancha répondit que sa religion, son roi et sa patrie lui étaient plus chers encore que son fils, et les Français accompl. leur menace. Cette cruauté, loin d'abattre le courage de ce père malheureux, ne servit qu'à l'animer. Malgré l'autorisat. du roi d'Aragon de rendre la place plutôt que de l'exposer aux dern. extrém., il y tint encore 8 mois. Cette défense l'immortalisa, et valut à Perpignan le titre de *très fidèle*.

BLANCHARD (JACQUES), peintre, surn. *le Titien français*, né à Paris en 1600, mort dans cette ville en 1638, était excell. coloriste. Ses tableaux les plus estimés sont : *Saint André à genoux devant la Croix; la Descente du St-Esprit*, un des meill. de l'école franç.

BLANCHARD (FRANÇ.), avocat de Paris, mort en 1660, a publié : *Éloges des prem. présid. du parlem. de Paris*, 1645. — *Les présid. à mortier*, 1647. — *Les maîtres des requêtes*, 1670, in-fol. — Guill., fils du précéd., avoc., mort en 1724, a laissé une *Compilation chronologique des ordonnances des rois de France*, Paris, 1715, 2 vol. in-fol., édit. défectueuse.

BLANCHARD (ÉLIE), né à Langres en 1672, élève d'André d'Acier, admis en 1714 à l'acad. des inscript., a publié trois *Dissertat.* dans les *Mém.* de cette compagnie, et mourut à Paris, en 1756.

BLANCHARD (CHARLES-ANTOINE), bénédictin de la congrég. de St-Maur, né à Rhétel en 1737, mort à Caen en 1797, a laissé MS. une *Hist. de l'abbaye de St-Étienne* de Caen, qui renferme des matériaux précieux sur l'origine et les mœurs des peuples de l'Armorique.

BLANCHARD (J.-B.), jés. franç., né à Torteron, dans les Ardennes, en 1731, mort en 1797, a laissé: *le Temple des Muses*, ou *Recueil des meill. fables des fabulistes franç.*, 1766, 2 vol in-12. — *L'École des mœurs*, Lyon, 1782, 3 vol. in-12, réimpr. en 6 vol. in-12.

BLANCHARD (NICOLAS), aéronaute franç., s'est fait un nom par ses expériences, dont une des plus remarq. est celle qu'il fit le 7 janvier 1785, en traversant la mer avec le doct. Geffries, de Douvres à Calais. Ses observat. et ses remarq. import. ont beaucoup perfect. la science de l'aérostat, et l'invent. des parachutes lui appartient entièrem.— Mme BLANCHARD, son épouse, a, dans cette carrière difficile, montré la même intrépidité. Mais après avoir complétem. réussi dans ses nombr. expér., toujours de plus en plus périlleuses, elle périt malheureusem. victime de celle qu'elle fit à Tivoli, en juillet 1819, emportant le regret et l'estime générale.

BLANCHARD (PIERRE-CLAUDE-TOUSSAINT), ancien eudiste, né dans le diocèse de Coutances, mort en 1830, dirigeait le petit-séminaire de Rennes à l'époque de la révolution. Il ne prêta point le serment, resta d'abord caché dans le diocèse, passa ensuite à Jersey et en Espagne, rentra en France

avant le concordat, forma un séminaire à Rennes, et devint proviseur du collége, puis recteur de l'académie. Privé de ses fonctions rectorales, il continua de s'occuper de l'instruction de la jeunesse, et surtout de celle des élèves du sanctuaire. La maison d'éducation qu'il avait établie au Pont-Saint-Martin reçut de grands développements. Il y réunit, le 9 juin 1826, les eudistes qui avaient survécu, et en fut nommé supér.-génér. Chanoine de la cathédrale, il fut aussi gr.-vicaire des trois derniers évêques de Rennes.

BLANCHE, comtesse de la Marche, morte vers l'an 1340, avait épousé Charles-le-Bel, alors 2e fils de France et comte de la Marche. Renfermée pour ses désordes au château Gaillard, près des Andelys, en Normandie, elle fut ensuite répudiée par son mari, sous prétexte de parenté, et ne sortit de prison que pour prendre le voile à l'abbaye de Maubuisson, où elle finit ses jours dans la pénit.

BLANCHE, reine de Navarre, fille de Charles III, épousa en 1402 Martin, roi de Sicile, et, en secondes noces, Jean d'Aragon, fils du roi Ferdinand Ier, qu'elle associa à la couronne. A sa mort, en 1441, elle laissa le trône à don Carlos, son fils, sous la réserve qu'il n'en prendrait possess. qu'avec l'agrément de son père, ce qui occasionna de grands démêlés entre ces deux princes. — V. JEAN II, roi d'Arag. et de Nav.

BLANCHE D'ARTOIS, reine de Navarre, épouse de Henri Ier, roi de Navarre, en 1270, se remaria à Edmond, comte de Lancastre, et mourut en 1300.

BLANCHE DE BOURBON, reine de Castille, épousa le roi Pierre, dit *le Cruel,* en 1353, à l'âge de 15 ans. Pierre, amoureux de Marie de Padilla, traita Jeanne avec mépris, s'en sépara le lendemain de son mariage, la fit renfermer à Tolède, puis à Médina-Sidonia, où elle mourut empoisonnée en 1361.

BLANCHE DE CASTILLE, reine de France, fille d'Alphonse IX, roi de Castille, femme de Louis VIII, et mère du roi saint Louis, fut régente du roy. en 1226, pend. la minor. de son fils, puis en 1244, pendant l'expéd. de ce monarque dans la Terre-Sainte et en Afrique. Secondée par le cardinal Romain, qu'elle investit de sa confiance, elle sut triompher des ligues formées contre elle et contre l'état. Retirée à Melun, vers la fin de sa carrière, elle y mourut en 1252, à l'âge de 65 ans.

BLANCHE DE NAVARRE, fille aînée de la reine Blanche et de Jean d'Aragon, fut mariée en 1440, à don Henri, depuis roi de Castille, dont elle n'eût point d'enfants. Cette stérilité, dont la cause était imputable au mari, fut le prétexte du renvoi de Blanche à la cour de son père, où elle devint victime des persécut. de Jeanne Henriquez, sa belle-mère. Héritière de la Navarre, après la mort de son frère don Carlos, elle fut arrêtée et livrée à la comtesse de Foix, sa sœur cadette, qui la fit empoisonner, dans le château d'Orthez, en 1464.

BLANCHELANDE (PHIL.-FRANÇOIS ROUXÉE de), maréc.-de-camp, né à Dijon en 1735, fut en 1789 nommé par le roi gouvern. de l'île St-Domingue. Après avoir fait de vains efforts pour maintenir la paix et le bon ordre dans cette colonie, il fut destitué, renvoyé en France, incarcéré, trad. au trib. révolutionn., et condamné à mort le 11 avril 1793. Son fils, arrêté comme complice des prétendus délits de son père, dont il avait été l'aide-de-camp, subit le même sort le 20 juillet 1794, à l'âge de 20 ans.

BLANCHEROSE (CLAUDE), méd. de la comté de Bourgogne, attaché à la princesse d'Orange, est auteur d'un ouvrage singulier intit. : *Salutifère et utile conseil, avec un régime bien bref pour pourvoir aux maladies ayant cours en l'an* 1531, Lyon, in-12.

BLANCHET (PIERRE), né à Poitiers en 1459, suivit d'abord le barreau, puis à 40 ans embrassa l'état ecclésiast., sans cesser de cultiver la poésie. Il avait composé dans sa jeunesse plus. pièces; mais il ne reste de lui que la farce si spirituelle de *Pathelin*, 1490, in-4, goth., rajeunie par Brueys en 1715, et restée au théâtre; traduite en latin par Al. Connibert, Paris, 1512, in-12.

BLANCHET (THOMAS), peintre, né à Paris en 1617, fit le voyage d'Italie, y reçut d'utiles conseils de Poussin, à son retour s'établit à Lyon, où il exécuta plus. beaux ouvr. qui le firent admettre à l'acad. de peinture, et mourut en 1689, laissant une réputat. fondée sur un assez gr. nombre de tableaux qui presque tous ont été détruits au sac de Lyon en 1793.

BLANCHET (JEAN), médec., littérat., né à Tournon en 1724, mort en 1778, est aut. de l'*Art philosophique du chant,* Paris, 1750, in-12. — *Idée du siècle littér. présent, réduit à six vrais auteurs; Logique de l'esprit et du cœur,* ib., 1760, in-12.

BLANCHET (l'abbé FRANÇ.), né près de Chartres en 1707, parcourut avec honneur la carrière de l'éducat. et fit d'excell. élèves, se démit d'un canonicat qu'il avait à Boulogne pour se livrer plus librement à la culture des lettres, fut nommé interprète à la biblioth. du roi, censeur-garde des livres du cabinet du roi à Versailles, quitta toutes ces places pour s'ensevelir dans la retraite à St-Germain-en-Laye, et mourut en 1784. On a de lui : *Variétés morales et amusantes,* 1784, 2 vol. in-12. — *Apologues et contes orientaux*, 1785. — *Vues sur l'éducation d'un prince,* 1784, in-12. — Quelq. *poésies* qui n'ont pas été impr. Il possédait à un degré supér. l'art de raconter avec grâce et de donner du prix aux moindres bagat. Le traduct. de *Juvénal,* Dusaulx, parent de Blanchet et l'édit. de ses ouvr., a publ. sur ce littérateur une excell. *Notice biograph.*

BLANCHON (JOACHIM), poète, né à Limoges en 1553, a dédié à Henri II, roi de France, ses *Premières œuvres poétiques,* Paris, 1583, in-8.

BLANCKHOF (ANT.), bon peintre de marine, né à Alkmaër en 1628, mort en 1670, a laissé des tableaux peu connus en France, mais très estimés en Hollande.

BLAND (THÉODORE), homme d'état et médecin, né en Amérique, prit une part active à la révol.

des colonies anglaises, parvint au rang de colonel, et se signala par des actions brillantes, fut en 1780, membre du congrès des États-Unis, ensuite de la législature de Virginie, et mourut à New-York en 1790, âge de 89 ans.

BLANDINIÈRE (J.-P. COTELLE de LA), curé de Soulaines en Anjou, né à Laval en 1709, de l'acad. d'Angers, second supérieur des prêtres du Mont-Valérien, fut en 1784 chargé de continuer les *Conférences d'Angers* (v. BABIN), en publ. 10 nouv. vol. qui furent vivem. attaqués par Maultrot, et mourut en 1795 dans l'exil. On cite de lui: *Disc.* académiques, 1749.

BLANDRATA (GEORGE), né dans le marquisat de Saluces au 16e S., médecin de Jean Sigismond et d'Étienne Battory, roi de Pologne, abandonna de bonne heure la religion catholique, et embrassa successivement le luthéranisme, le calvisnisme, le socinianisme, l'arianisme, etc. Sa manie de dogmatiser l'exposa plus d'une fois à perdre la vie dans les prisons de l'inquisition; son avarice causa enfin sa perte : un neveu qu'il avait menacé de le déshériter l'étrangla dans une rixe, vers 1590.

BLANENSTEIN, dit *Gerung* (NICOLAS), chapelain du chapitre de Bâle vers 1460, est auteur d'une *Chronique abrégée des évêques de Bâle*, et de 3 vol. sur la *Guerre des Suisses contre Charles-le-Hardi, duc de Bourgogne*, conserv. à la biblioth. de Bâle.

BLANES (HENRI-BARTHEL. de), mestre-de-camp de cavalerie, né dans l'Auvergne en 1707, mort en 1754, est aut. de *Néraïr et Méthoé*, roman oriental, Paris, 1753, 2 vol. in-12.

BLANKENBURG (CHRISTIAN-FRÉDÉRIC de), littérateur, né à Colberg en 1744, servit comme lieut. dans l'armé prussienne pendant la guerre de 7 ans. Sa mauvaise santé lui fit solliciter sa retraite qu'il obtint après 21 ans de service. Il vint alors habiter Leipsig, où il cultiva les lettres et mourut en 1796. Outre plus. trad. allem. d'ouvr. anglais et franç., on a de lui : *Essai sur le roman*, Leipsig et Liegnitz, 1774, in-8. — *Supplément à la théorie universelle des beaux-arts*, Leipsig, 1792-94, 4 vol. in-8. — *Essai sur la langue et la littérature allem.*, dans *le Magasin d'Adelung*.

BLANQUET (ANTOINE-AMABLE), physic. et agron., subdélégué de l'intendant de Bourgogne, né en 1734, mort en 1803, est aut. de 3 poëmes latins sur l'économie rurale : *Oporotheca, seu ponarium Mimatense; Ludicra stirpium genesis; Psyche, seu hortorum origo.*

BLANQUET DU CHAYLA (ARMAND-SIMON-MARIE), né à Marvejols (Lozère) en 1759, n'était que contre-amiral, mais remplissait les fonct. de vice-amiral au combat d'Aboukir. Il est reconnu qu'il s'opposa avec chaleur, dans le conseil qui précéda cette malheureuse affaire, à la résolut. qu'avait prise l'amiral de combattre en ligne d'embossage : il est notoire encore qu'il se fit remarquer par la belle défense de son vaisseau *le Franklin;* mais, ayant été blessé assez grièvement pour perdre connaissance, il rendit ce vaisseau à Nelson, au lieu de l'échouer, et fut maltraité dans l'ordre du jour de Bonaparte. Depuis, sa conduite en cette circonstance paraît avoir été suffisamm. justifiée (v. le *Moniteur* du 11 frimaire et du 26 germinal an VII). Nommé vice-amiral par Louis XVIII, Blanquet du Chayla mourut à Versailles en 1826.

BLANQUI, député du département des Alpes-Maritimes à la convention, a publié *Mon angoisse de dix mois*, 1794, in-8.

BLARU (PIERRE de), né en 1437, chanoine de St-Diez en Lorraine, où il mourut en 1505, est aut. du *Nanceidos*, poëme latin sur le siége de Nancy, par Charles-le-Téméraire, 1518, in-fol., dont on connaît deux exempl. sur vélin, l'un à la biblioth. du roi, et l'autre à celle de Besançon. Ce poëme a été trad. en vers français par Nic.-C. Romain.

BLASCO-NUÑEZ-VELA, navigateur espagnol, découvrit le premier l'isthme de Panama, qui réunit les deux Amériques, et forma des établissements vers le commencement du 16e S. Accusé à la cour d'Aragon de vouloir usurper la souveraineté des terres qu'il avait conquises, il eut la tête tranchée. C'est sa découverte qui fraya le chemin du Pérou à François Pizarre et à Diégo d'Almagro en 1525.

BLASIUS ou BLAES (GÉRARD), médec., né près de Bruges vers le commenc. du 17e S., prof. de méd. à Amsterd., mort en 1682, a laissé sur son art beaucoup d'ouvr., dont les princip. sont : *Anatome medullæ spinalis*, Amsterdam, 1666, in-12. — *Anatome contracta*, ibid., 1666. — *Observation. anatom. selectior.*, 1667. — *Observata anatom. in homine, simiâ, equo*, etc., Leyde, 1674, in-8. — *Anatome animalium* Amsterd., 1681, in-4, fig., le seul de ses ouvr. qui soit encore recherché. — *Medicina generalis*, ib., 1661, in-12. — Un *Traité* en flamand sur le moyen de guérir la peste, ib., 1663, in-12. — *Institut. medic. compendium*, 1667, in-12, etc.

BLASIUS (ABRAHAM), fils du précédent, né à Amsterdam vers 1650, fut également médecin, et traduisit du flamand en latin les *Observations medico-chirurg.* de Job van Meeckren, Amsterd., 1682, in-8.

BLASTARES (MATTHIEU), moine grec de l'ordre de St-Basile au 14e S., est auteur d'un recueil de *Constitutions ecclés.*, publ. pour la prem. fois par Beveridge, év. de St-Asaphe, dans le *Synodicon, sive pandecta canonum*, et qui peut servir à faire connaître la discipline de son temps. La biblioth. royale possède trois de ses MSs.

BLASTIUS, hérétique du 2e S., professa les opinions des gnostiques; sa doctrine avait pour objet le rétablissement du judaïsme.

BLAU (FÉLIX-ANT.), professeur de théologie et ensuite juge criminel à Mayence, né en 1754, mort en 1798, a donné en allem. : *Histoire critique de l'infaillibilité ecclésiast.*, Francfort-sur-le-Mein, 1791, in-8. — *Critique des ordonnances rendues en France sur la religion*, depuis la révolution, Strasbourg, 1797, etc.

BLAURER (AMBROISE), théologien, disciple de

Luther, né en 1492, prêcha sa doctrine à Constance, sa patrie, à Ulm, et au duché de Wirtemberg, et mourut en 1567, laiss. des ouvrages de piété peu lus même par les luthériens.

BLAVET (Michel), né à Besançon en 1700, music. ordinaire du roi Louis XV et surintendant de la musique du prince de Carignan, excellait sur la flûte. Il préféra sa patrie aux offres brillantes de Frédéric, qui l'aimait beaucoup, et mourut à Paris en 1768. On estime sa musique des opéras de *la Fête de Cythère* et du *Jaloux corrigé*, de Collé; des *Jeux olympiques*, ballet du comte de Senneterre, etc.

BLAVET (l'abbé J.-Louis), fils du précédent, bibliothécaire du prince de Conti, censeur royal, et écrivain économiste, né à Besançon en 1719, a donné : *Essai sur l'agriculture moderne;* et trad. de l'angl. la *Théorie des sentiments moraux* d'Ad. Smith; l'*Hist. d'Ecosse* de Robertson; les *Contes* de Hakerworth, et les *Mémoires histor, et politiq. de la Grande-Bretagne,* de J. Dalrymple; *Recherch. sur la nature et la cause de la richesse des nations,* de Smith, Paris, 1800, 4 vol. in-8, vers. surpassée par celle de M. Garnier.

BLAYNEY (Benjamin), théologien, né à Oxford, professeur d'hébreu et ministre de Polshot dans le Wiltshire, où il mourut en 1801, fut un excellent critique, et publia plusieurs *Sermons,* une *Dissertation* sur les soixante-deux semaines de Daniel, et une édition estimée de la *Bible* d'Oxford.

BLEAMIRE (William), écrivain anglais, mort à Londres en 1805, a donné : *Remarks on the poor laws and the maintenance of the poor,* 1800.

BLEDDIN, barde anglais du 13e S., a laissé quelq. pièces insérées dans l'*Archéologie welche.*

BLEEK (Pierre van), peintre hollandais, mort à Londres en 1764, a gravé de beaux portraits à la manière noire. On cite dans le nombre ceux de Johnson et de Griffin, acteurs célèbres.

BLEFKEN (Dithmar), historien danois du 16e S., est aut. de *Islandia, sive populorum et mirabilium quæ in eâ insulâ reperiuntur descriptio,* Leyde, 1607, in-8, trad. allemande, Leipsig, 1615, devenue rare.

BLÉGNY (Nicolas de), chirurgien empirique, né à Paris dans le 17e S., exerça d'abord la profess. de bandagiste herniaire, et publia en 1679 un rec. périod. contenant les *nouv. Découv. en médecine.* Ce journal ayant été supprimé en 1682, il en fit paraître la suite en 1684, à Amsterdam, sous le titre de : *Mercure savant.* Il était parvenu par ses intrigues à se faire nommer médec. du roi; mais s'étant rendu coupable d'escroquerie, il fut dépouillé de ses charges en 1693, et conduit au château d'Angers, où il resta détenu 8 ans. Retiré depuis à Avignon, il y mourut en 1722. On a de lui plus. ouvrages peu estimés, quoique souvent réimprimés; le plus connu est : *L'Art de guérir les maladies vénériennes,* qui a eu 5 édit., de 1673 à 1693, in-12.

BLEISWICK (Pierre van), physicien, né à Leyde en 1724, grand pensionnaire de Hollande jusqu'en 1787, mort à La Haye en 1790, est aut. d'un ouvr intitulé *de Aggeribus,* Leyde, 1745, in-4; trad. en hollandais, ibid., 1778.

BLEKER (Jean-Gasp. ou Casp.), peintre et grav. flamand, né à Harlem vers 1600, peignit, dit-on, avec succès; mais ses tabl. sont peu connus, et c'est uniquem. à son talent comme grav. qu'il doit sa réputat. Huber cite de lui dans le *Manuel du curieux* plusieurs paysages dont les plus récents portent la date de 1643. Il a gravé d'après Poellenbourg trois pièces capitales : *le Partage des troupeaux entre Jacob et Laban; les Lystriens voulant sacrifier à St Paul et St Pierre,* et *le Calvaire.*

BLENDE (Barthél. de), missionn., né à Bruges en 1675, fit ses études chez les jésuites de Malines, se distingua par son intrépidité et par son zèle dans les missions du Paraguay, et fut massacré par Layaguas en 1715.

BLES (Henri de), paysagiste flamand, né en 1480, avait une imagination bizarre, et plaçait presque toujours une chouette dans ses tableaux, ce qui les fait distinguer en Italie, où ils sont recherchés. Il mourut en 1550.

BLÉSUS (Junius), oncle de Séjan, était lieuten. de Germanicus en Pannonie, quand éclata la sédition de Pescennius. Envoyé quelques années après proconsul en Afrique, il défit Tacfarinas, obtint à Rome le triomphe par le crédit de Séjan, mais fut enveloppé dans la disgrâce de ce favori.

BLETTERIE (J.-P. René de la), littérat. estimable, né à Rennes en 1696, entra dans la congrégation de l'Oratoire, y professa la rhétoriq., puis fut appelé à Paris pour y faire un cours d'histoire sacrée. Un réglem. de discipline l'ayant fait sortir de l'Oratoire, il se chargea d'une éducat. particul., et fut peu de temps après nommé professeur au collége royal et membre de l'académie des inscript. Il mourut en 1772. Son *Hist. de Julien-l'Apostat,* Paris, 1735-46, in-12, et celle de *l'emper. Jovien,* sont des modèles d'impartialité, de précision, d'élégance et de jugement. Sa traduct. de *quelq. ouvrages de Tacite,* Paris, 1755, 2 vol. in-12, avec une *Vie* de ce grand historien, est aussi élégante que fidèle. On estime moins sa traduction des six prem. livres des *Annales de Tacite,* Paris, 1768, 3 vol. in-12. On a encore de lui quelq. *Dissertat.* très estimées dans les mémoires de l'académie des inscriptions.

BLEULAND, médec. hollandais, mort jeune, a donné : *De sanâ et morbosâ œsophagis structurâ,* Leyde, 1787, in-4, et *Difficulté du passage des aliments dans le duodenum,* 1787, in-4.

BLEVILLE (J.-B.-Thomas), né à Abbeville en 1692, mort en 1783, a publ. : *Traité des changes,* 1754, in-8. — *Traité du toisé,* 1758, in-12. — *Le Banquier ou Négociant universel,* 1760. Ces ouvr. sont estimés.

BLIN DE SAINMORE (Adrien-Michel-Hyacinthe), littérat., né à Paris en 1733 de parents ruinés par suite du système de Law, se trouva dénué de ressource et d'appui dès le début de sa carrière. Il publia des *Héroïdes* qui eurent du succès, et fit

jouer en 1773 *Orphadis*, tragédie dans laquelle les connaisseurs reconnurent le germe d'un véritable talent dramatiq. Ses ouvr. l'avaient fait connaître avantageusem. Nommé censeur royal en 1776, il obtint une pension sur la *Gazette*, et fut le secrét. perpét, de la soc. philanthrop.. dont il était un des fondat. En 1786 il joignit à ces places celle de garde des archives, secrétaire et historiogr. des ordres de St-Michel et du St-Esprit. La révolution le priva de tous ses emplois et le dépouilla de ses économies. Heureusement la grande-duchesse de Russie, dont il avait été le correspondant littéraire, lui fit tenir des secours. Plus tard (1803) il obtint la place de conservat. de la bibliothèque de l'Arsenal, et mourut en 1807, dans le temps qu'il s'occupait de préparer une édit. de ses OEuvres, qui devait former 4 vol. in-8. Ce projet n'a pas reçu d'exécution. Ses Héroïdes ont été réunies en 1774, in-8; sa tragédie d'*Orphanis* fait partie du *Répert. des auteurs du 3e ordre*. Cette pièce est appréciée avec justesse dans le *Disc. prélimin.* de Petitot. Blin de Sainmore est l'édit. de l'*Elite des poésies fugitives*, 1769, 3 vol. in-12. On lui attribue le *Commentaire sur Racine*, publ. sous le nom de Luneau de Boisjermain; enfin il a rédigé le texte de *l'Hist. de Russie*, représ. *en fig.* par le grav. David (*v.* ce nom). Il a, dit-on, laissé en portefeuille : *Isimberge, ou le divorce de Philippe-Auguste*, trag. en 5 actes, reçue à la Comédie-Française en 1786; *OEdipe roi*, tragédie de Sophocle traduite en vers français; *Traité* sur la poésie ancienne et moderne.

BLIOUL (Jean du), cordelier du Hainault, gr.-pénitenc. à Besançon vers la fin du 16e S., est aut. d'un *Voyage à Jérusalem*, et *Pélerinage des saints lieux*, Cologne, 1600; on lui attribue aussi un *Tr. de libero arbitrio*, non imprimé.

BLITILDE, reine de France, femme de Childéric II, fut massacrée ainsi que son époux et l'aîné de ses fils par un parti de mécontents, à la tête desquels se trouvait Bodillon, seigneur qui, par les ordres du roi, avait été battu de verges pour lui avoir adressé des remontrances.

BLIZON (Thibaut de), troubadour du 13e S., dont on trouve 3 pièces dans les MSs. de la biblioth. du roi, ne doit pas être confondu avec Thiébaut de Blizon, autre troubad. attaché à la cour de Thibaut, comte de Champagne et roi de Navarre. Une pastourelle qui porte son nom dans les MSs., a été publ. par Raynouard, *Choix de poésies*, II, 230.

BLOCH (Jean-Érasme), jardinier danois, est connu par un ouvr. intit. *Horticultum Daniæ*, 1647, in-4.

BLOCH (George-Castaneus), év. de Ripen en Danemarck, né en 1717, cultiva la botanique sous les rapports de la littérature sacrée et de l'érudition, fit une *Dissertation latine* sur le palmier-dattier de la Palestine et de l'Idumée, dont il est souvent parlé dans la Bible, Copenhague, 1767, in-8, et mourut en 1773.

BLOCH (Marc-Éliézer), natural., né à Anspach en 1723, se livra à l'étude de l'anatomie et de toutes les branches de l'hist. naturelle, exerça la médec. à Berlin, fut membre de la société des *Curieux de la nature*, et mourut en 1799. On a de lui une *Hist. naturelle génér. et particulière des poissons* avec 432 planches, trad. en franç. par Laveaux, Berlin, 1785-88, 12 vol. gr. in-fol., avec 432 pl. col.; c'est un des plus beaux ouvr. de ce genre. Un *Tr.* sur la génération des vers des intestins, et sur les moyens de les détruire, lui valut un prix proposé par la société royale de Danemarck. Il a fait aussi un *Tr.* sur les eaux médicales de Pyremont.

BLOCHWITZ (Martin), médecin allemand, mort avant 1631, est aut. de *Anatomia Sambuci*, etc., Leipsig, 1631; Londres, 1650, in-12 : c'est la même édition.

BLOCK (Benjamin), peintre, né à Lubeck en 1631, voyagea en Hongrie, en Saxe, en Italie, et y fut recherché par son talent dans le portrait. Il fit entre autres celui du P. Kircher, des ducs et duchesses de Saxe. De retour dans sa patrie, il y épousa Anne-Catherine Fischeri, qui peignait habilement les fleurs.

BLOCK (Jacq.-Reugers), peintre, né à Gouda, vers 1580, savant dans la partie de l'architecture et de la perspective, était directeur des fortificat. du roi de Pologne et de l'archiduc Léopold.

BLOCK (Magnus-Gabriel de), savant médecin, né en 1669 à Stockholm, après avoir achevé ses études, visita l'Italie, et remplit quelq. temps la charge de secrét. du gr.-duc de Toscane; à son retour en Suède, fut membre du conseil de médec., et mourut en 1722. Il a laissé en suédois : *Traité des phénomènes de la rivière de Motala et du lac Veter*, Stockholm, 1708. — *Observ. sur les prédictions des astrologues et des enthousiastes*, Linkoping, 1708.

BLOCK (Joanne-Koerten), née à Amsterdam en 1650 et morte en 1715, s'est fait un nom par le fini et la délicatesse de ses découpures. Elle exécutait de cette manière, et sans autre secours que celui de ses ciseaux, des paysages, des marines, des animaux, des fleurs, etc., et même des portraits ressemblans.

BLOEMAERT (Abraham), peintre flamand né en 1564, se perfectionna à Paris, fut nommé archit. de la ville d'Amsterdam, et s'établit ensuite à Utrecht, où il mourut en 1647. Il peignit les sujets historiques et le paysage. Le musée royal possède de lui *les Noces de Thétis et de Pélée*. Blœmaert s'est aussi distingué dans la gravure à l'eau forte et au burin. Son œuvre est considérable. Bohwert a gravé, d'après lui, *Sylva anachoretica Ægypti et Palestinæ*, 1619, in-4; et B. Picart, *Principes de dessin*, 1740, in-fol. Ses meilleurs morceaux sont : *une Ste-Famille*, d'après A. Carrache; *une Adoration des Bergers*, d'après Crotone; *Méléagre*, d'après Rubens, etc.

BLOEMAERT (Frédéric), 2e fils du précéd., né à Utrecht vers 1600, élève de son père, a presque toujours travaillé d'après les dessins de son maître, dont il imita la manière au point de mettre en défaut les connaisseurs. — Henri et Adrien, ses frères, se

distinguèrent par leur talent dans la peinture. — Corneille, le 3e fils d'Abraham, né à Utrecht en 1603, quitta la peinture pour se livrer entièrement à la gravure dont Crispin de Passe lui donna des leçons. Il vint à Paris en 1630, y grava plusieurs estampes pour le *Temple des Muses*, et se rendit ensuite à Rome, où il devint chef de l'école des Natalis, des Rousselet, etc., et mourut en 1680. On vante le moelleux de son burin et la sav. dégrad. des ombres.

BLOEMEN (J.-Franç. van), peintre, né à Anvers en 1656, se fixa en Italie, peignit les sites admirables de la campagne de Rome, et mourut dans cette ville en 1740, membre de l'acad. de St-Luc. Ses tableaux sont très recherchés, surtout par la sav. dégradat. des plans. Le musée royal possède de ce peintre *trois paysages ornés de fabriques et de ruines*. — Pierre, frère du précédent, cultiva la peinture avec succès, et fut également admis à l'acad. de St-Luc. De retour à Anvers, il fut nommé direct. de l'école des arts, et mourut en 1699.—Norbert van Bloemen, passa comme ses frères en Italie, où il fut également agrégé à l'académie de Rome, et revint à Amsterdam où il mourut. Il a peint des portraits et des scènes familières.

BLOMBERG (Barbe), d'une famille distinguée de Nuremberg, maîtresse de Charles-Quint, passa pour avoir donné le jour à don Juan, qui la regardait en effet comme sa mère; mais il est certain qu'elle ne fit que se prêter aux désirs de Charles-Quint et d'une grande princesse, véritable mère de don Juan.

BLOND (Jehan LE), seigneur de Branville, mort vers 1550, publia des poésies qu'il opposa à celles de Marot; mais la postérité a mis une grande différence entre ces deux poètes. Son recueil, intitulé : *le Printemps de l'humble espérant*, Paris, 1536, in-12, est très rare.

BLOND (Jacq.-Christ. LE), peintre en miniature, né en 1670, passe pour l'inventeur de la manière de graver en couleur. Il mourut en 1741.

BLOND (J.-B.-Alexandre LE), architecte franç., né en 1679, auteur des *Dessins de la théorie et pratique du jardinage* de d'Argenville, mourut en 1719, architecte du tzar Pierre-le-Grand.

BLOND (Guill. LE), né à Paris en 1704, maître de mathématique des enfants de France en 1751, mort à Versailles en 1781, a composé plus. ouvr. estimés : *Essai sur la Castramentation*, Paris, 1748, in-8. — *L'Arithmétique et la géométrie de l'officier*, ibid. 1768, 2 vol. in-8. — *Élémens de la guerre des siéges, des fortifications*, etc., ibid., même année. — Tous les articles de stratégie de l'*Encyclopédie* lui appartiennent — Auguste-Savinien Leblond, son petit-neveu, mort à Paris en 1811, profess. de mathém. et d'hist. nat. a laissé, entr. autr. ouvr., *le Porte-Feuille des enfants*, Paris, 1784-98, 22 cahiers in-4. — *Barème métrique*, Versailles, 1801, in-12.—*Dictionn. abrégé des hommes célèbres de l'antiquité et des temps modernes*, ibid. 1802, 2 vol. in-12.

BLOND (Gaspard-Michel LE), né à Caen en 1738, bibliothéc. du collége Mazarin, membre de l'acad. des inscriptions et belles-lettres, de la commission des monuments, instituée par l'assemblée constituante, fut chargé du dépouillement des diverses bibliothèques supprimées, et enrichit la bibliothèque Mazarine de plus de 30,000 vol. On a de lui des *Observations sur les médailles du cabinet de Pellerin*, in-4, Paris, 1771; avec l'abbé Lachau, la *Description des pierres gravées du cabinet du duc d'Orléans*, 2 vol. in-fol., ib. 1780-84, et plusieurs *Mémoires* dans le rec. de l'acad. Il mourut à l'Aigle en 1809.

BLONDEAU (Claude), chanoine de Besançon, est aut. du *Triomphe de la charité*, etc., Besançon, 1664, in-12.

BLONDEAU (Charles), avocat au Mans, mort en 1680, a publ. : *Portraits des hommes illustres de la province du Maine*, le Mans, 1666, in-4.

BLONDEAU (Jacques), né à Langres en 1649, fit le voyage d'Italie, et grava beaucoup à Rome, d'après plusieurs maîtres, surtout Piètre Cortone. Il vivait en 1686.

BLONDEAU (Claude), avocat, né à Paris, entreprit en 1672, avec Guéret, le *Journal du Palais*, qu'il continua jusqu'en 1700. En 1689, il publia sous le titre de *Biblioth. canonique*, une nouvelle édition de *la Somme bénéficiaire* de Laurent Bouchel, enrichie de notes, d'arrêts et de réglements, Paris, 2 vol. in-fol.

BLONDEAU DE CHARNAGE (Cl.-Franç.), écrivain, né près de Pontarlier en 1710, mort à Paris en 1776, a publ. diverses brochures sur la littérat. et l'hist., réunies en 2 vol. in-12, sous le titre : d'*OEuvres du chevalier Blondeau*, Avignon, 1745, et l'inventaire des titres de son cabinet, 1764 et ann. suiv., 5 vol. in-12.

BLONDEL (Pierre-Marin), médecin, né à Calais, pratiquait à Londres dans le 16e S. On a de lui un *Commentaire* en latin sur les *Pronostics* d'Hippocrate, Paris, 1755, in-4. Il mourut vers 1584. — Jacques, chirurgien de Lille, a trad. la *Chirurgia militaris* de Nicolas Godin, Anvers, 1558, in-8. — François, médecin, né à Liége en 1613, fut premier médecin de l'électeur de Trèves, et mourut en 1682. On a de lui : *Lettres sur les eaux minérales d'Aix et de Borset*, Bruxelles, 1662, in-12; trad. en latin, en allem. et en franç.

BLONDEL (David), ministre protestant, né à Châlons-sur-Marne en 1591, fut appelé en 1650 à Amsterdam pour succéder à Vossius dans la chaire d'histoire, et mourut dans cette ville en 1655, ayant perdu la vue par l'insalubrité du climat. Ses nomb. ouvrages annoncent une vaste érudition; il suffira de citer : *Familier éclaircissement de la question si une femme a été assise au siége papal de Rome*, 1647, in-8. Il l'a résolue négativement. — *Des sibylles célèbres*, in-4. — *De formulæ regnante Christo in monumentis usu*, Amsterdam, 1646, in-4; c'est un traité curieux sur la puissance des rois.—*Amandi Flaviani commonitorium adversùs Innocentii X bullam in tractatum Monasteriensem*, Eleutheropolis (Amsterd.), 1651, in-4. C'est un ouvrage assez rare en faveur de la liberté de con-

science. — Moïse, son frère, ministre comme lui, a laissé : *Jérusalem au secours de Genève*, Sedan, 1624.

BLONDEL (François), né à Paris, et mort en 1682, fut docteur en médecine de la faculté de cette ville, dont il devint doyen en 1658; c'est à lui qu'on doit la publicat. des trois derniers volumes des *Commentaires* de Chartier sur Hippocrate. On lui doit en outre : *Epistola de curâ carcinomatis, absque ferro et igne*, Paris, 1666, in-4.

BLONDEL (François), l'un des hommes qui contribuèrent le plus à la gloire de l'architect. franç., né à Ribemont, dans la Picardie, en 1617, accompagna dans ses voyages le jeune comte de Brienne, fut employé dans div. négociat., réussit à tirer des Sept-Tours l'ambassad. franç., et fut récompensé par le brevet de conseiller-d'état, enseigna les belles-lettres et les mathémat. au dauphin, fils de Louis XIV, fut aussi professeur de mathémat. au collége de France. Ayant fait en 1665 connaître ses talents pour l'architecture, il fut l'année suivante admis à l'acad. des sciences, et le roi ordonna qu'à l'avenir les ouvr. publics de Paris seraient exécutés sur les plans de Blondel. A la création de l'acad. d'architect., il en fut nommé direct. et profess., reçut en 1675 le titre de maréchal-de-camp, et mourut en 1686. Le princip. monum. construit sur ses plans est l'arc triomphal connu sous le nom de Porte-St-Denis. Il a publ. : *Cours d'architect. enseigné dans l'acad. roy.*, 1675, in-fol., 5 part. qui se relient en un ou 2 vol. — *Résolution des quatre princ. problèmes d'architecture*, 1673, gr. in-fol. Parmi ses autres écrits, on distingue : l'*Histoire du calendrier romain*, 1682, in-4, réimpr. en Hollande; cet ouvr. curieux est peu commun. — Des *Notes sur l'architect. de Savot; l'Art de jeter les bombes; Nouvelle manière de fortifier les places*.

BLONDEL (Jacq.-Franç.), architecte, neveu du précédent, sans l'égaler, se montra digne de marcher sur ses traces et de le continuer. Né en 1705 à Rouen, vint à Paris, y ouvrit en 1739 une école d'architect. dont il est sorti plus. bons élèves, fut admis en 1755 à l'acad., y donna des leçons pend. 30 ans avec un zèle infatigable, et mourut en 1774. Il a construit l'archev. de Cambrai, le portail de la cathédrale de Metz, son évêché, ses casernes, son hôtel-de-ville, etc. L'un des collaborateur de l'*Encyclopédie*, à laq. il a fourni les art. relat. à son art, il a publ. séparém. : *De la distribut. des maisons de plaisance et de la décorat. des édifices*, 1737, 2 vol. in-4, fig. — *Architecture franç., ou recueil des plans des édifices les plus considérables de Paris*, 1752, 4 vol. gr. in-fol., ouvr. non terminé. — *Cours d'architect.*, 1771, 9 vol. in-8, achevé par Patte, l'un de ses élèves.

BLONDEL (Laur.), agiographe, né à Paris en 1671, ouvrit une école à Chaillot pour les enfants, dirigea ensuite l'imprim. de Duprez, et sur la fin de sa vie se retira dans le dioc. d'Évreux, où il mourut en 1740. Très instruit sur toutes les parties de la science ecclésiast., il se faisait un plaisir de communiquer ses lumières. Outre quelques livres ascétiq. et de nouv. édit. de bons ouvr. devenus rares, il a donné les *Vies des saints pour chaque jour de l'année, tirées des aut. origin.*, 1722, in-fol.—Blondel (Pierre-Jacq.), parent du précéd., né à Paris en 1674, mort en 1730, a fourni, de 1702 à 1710, au *Mém. de Trévoux*, l'analyse des séances de l'acad. des sciences et de l'acad. des inscript., et publ. quelq. ouvr., entre autres : les *Vérités de la religion enseignées par principes*, 1705, in-12.

BLONDEL (Jacques-Auguste), médecin, né de parents français, qui s'établirent en Angleterre à la révocation de l'édit de Nantes, fut membre du collége des médecins de Londres, et quand en 1727 l'affaire de Marie Toftz fit un si gr. bruit, publia : *La force de l'imagination d'une femme enceinte*, trad. en franç., Leyde, 1737, in-8. La réponse de Daniel Turner lui fournit l'occasion de faire paraître, *Influence de l'imagination d'une mère sur le fœtus*. Turner répliqua l'année suivante, et la controverse finit là.

BLONDEL (Jean), avocat, né à Reims, reçu au parlem. en 1760, se fit connaître par ses plaidoyers dans les procès du maréch. de Richelieu, et par les mémoires qu'il publ. pour la demoiselle Oliva dans l'affaire du collier, devint, en 1787, secrét. du sceau, eut part à la rédact. du code crimin., fut fait sous l'empire président de la cour d'appel, et mourut en 1810.

BLONDEL DE NEESLES, troubadour du 12e S., attaché au service de Richard-Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, et son confident, découvrit, selon la chronique anglaise, la prison où Léopold Ier, duc d'Autriche, avait renfermé ce prince, en chantant une romance qu'il avait composée avec lui, situation dont Grétry a tiré un si grand parti. La bibliothèque royale possède les Mss. de ce loyal serviteur.

BLONDIN (Pierre), botaniste, né à Vimeu, dans la Picardie, en 1682, fut élève de Tournefort, qu'il suppléait dans sa place de démonstrat. au Jardin-Royal, enrichit ce jardin d'un gr. nombre de nouv. espèces et forma des herbiers fort amples, fut admis à l'acad. des sciences en 1712, et mourut l'ann. suiv. à 31 ans. Fontenelle a fait son *éloge*,

BLONDUS (Flavius), en ital. *Biondo*, né en 1388 à Forli, fut envoyé fort jeune à Milan pour quelq. affaires, et dans ce voyage ayant découvert le MS. uniq. du dialogue de Cicéron, *De claris oratoribus*, en fit, de sa main, une copie qu'il s'empressa de communiquer aux savants, et contribua de cette manière à répandre cet ouvrage en Italie. En 1430, il accepta la place de chancel. de Fr. Barbaro, nommé préteur à Bergame. Quelq. temps après le pape Eugène l'envoya son légat à Florence et à Venise pour solliciter des secours, et sa mission eut un plein succès. Secrétaire d'Eugène, il remplit le même emploi sous ses trois success., et mourut à Rome en 1463, laissant plus. ouvr. qui ont été recueillis et impr. à Bâle en 1531 et 1559, in-fol. Les princip. sont : *Roma instaurata*. C'est la description des monum. de

l'anc. Rome, il en existe une rarissime édit. in-fol., S. D., que l'on croit de 1471. — *Roma triumphans.* L'auteur a rassemblé dans cet ouvr. tout ce qui concerne l'administration de la républ. romaine, et fait voir, autant qu'il le pouvait, comment les lois des Romains ont influé sur leur grandeur. L'édit. princ., égalem. S. D., mais impr. vers 1472, est aussi très rare. — *Italiæ illustratæ lib. III, sive descriptio XIV region. Italiæ,* Rome, 1472, in-fol., 1re édit. publ. par Gasp. Blondus ou Biondo, fils de l'aut. On a signalé dans les ouvr. de Blondus des erreurs et des omissions; mais il a le mérite incontestable d'être entré le prem. dans la carrière, et de l'avoir aplanie à ses successeurs.

BLOOD (THOMAS), homme entreprenant et audacieux, colonel licencié de l'armée de Cromwell, n'ayant pu s'emparer du château de Dublin à cause de la vigilance du duc d'Ormond, parvint à se saisir de sa personne dans l'intention de le pendre à Tyburn; mais le duc fut délivré par ses domestiques. Il essaya ensuite d'enlever de la Tour de Londres la couronne et les attributs royaux; mais ayant échoué, il fut arrêté et conduit à Charles II, à qui son assurance et ses menaces imposèrent tellem. que non-seulem. ce prince le fit mettre en liberté, mais lui accorda une pension de 500 liv. sterling dont il jouit 10 ans; mis alors en prison pour av. insulté le duc de Buckingham, il y mourut en 1680.

BLOSIUS, ou DE BLOIS (FRANÇOIS-LOUIS), d'une maison alliée à plus. souverains, né en 1506, prit l'habit de St. Benoît à Liesses dans le Hainaut, en devint abbé en 1530, refusa l'archevêché de Cambrai et l'abbaye de Tournai, introduisit la réforme dans son monastère, auq. il donna des règles approuvées par Paul III en 1545, et y mourut en 1565. La meill. édit. de ses *Ouvr. ascétiques* est celle qu'a publiée Ant. de Winghe, Anvers, 1632, in-fol. Parmi ces ouvr. on distingue le *Speculum*, etc., où il déplore le relâchement des religieux. Le P. de la Nauze, jésuite, en a donné une bonne trad. franç. sous ce titre: *le Directeur des âmes religieuses*, Paris, 1726. On en doit une nouv. à M. de la Mennais, Paris, 1809, in-18, et dans la *Biblioth. des dames chrétiennes.*

BLOT, baron de Chauvigny, gentilh. de Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, poète et chansonnier agréable, surn. l'*Esprit*, mort à Blois en 1655, se fit une réputation momentanée par ses *poésies*, dont Lancelot, de l'acad. des inscriptions, possédait un MS. Oublié du card. Mazarin, à l'élévation duquel il avait contribué, il s'en vengea par des épigrammes et des couplets satiriques. Une pension de ce ministre le fit taire.

BLOT (MAURICE), grav. né à Paris en 1754, élève de Saint-Aubin, a gravé des portraits et différ. composit. d'après Le Brun, Aubry, Fragonard, etc. — BLOT, archit., mort du choléra à Chartres, en 1832, a fait exécuter dans cette ville ainsi que dans le département un grand nombre d'ouvrages d'architecture.

BLOTELING (ABRAHAM), grav., né en 1634 à Amsterdam, fréquenta l'école de Visscher, et se fit une gr. réput. par ses belles estampes à l'eau forte et à la manière noire. A l'entrée des Français en Hollande, il alla en Angleterre où il fut très occupé, revint à la paix dans sa patrie, et mourut après 1690. On a de lui plus. suites de paysages, les portraits des amiraux holland., et une foule de sujets d'après Rubens et d'autres maîtres.

BLOUNT (sir HENRI), littérat. angl., né en 1602, fréquenta les cours de l'université d'Oxford, visita l'Italie en 1634, et de Venise se rendit en Turquie. A son retour en Angleterre, il fut créé chev. par Charles Ier qui l'honora de sa confiance; il ne laissa pas d'être employé par Cromwel dans différ. affaires; et Charles II, à la restaurat., le nomma gr.-shérif du comté d'Hertford. Il mourut en 1682. On a de lui: *Relation d'un voyage au Levant par Venise, la Dalmatie*, etc., 1636, souvent réimpr. —*Six comédies de cour*, 1632.—*La Promenade de la Bourse*, satire, Londres, 1647.—*Epître sur le tabac et le café*, 1657.

BLOUNT (sir THOMAS POPE), fils aîné du précédent, né en 1649, fut créé baronnet par Charles II en 1679, siégea au parlem. comme député de St-Alban, puis du comté de Hertford, s'y montra constamment l'ami de la liberté et le protecteur des lettres, et mourut en 1697, âgé de 48 ans. Il a publ. *Censura celebriorum authorum*, Londres, 1690, in-fol., compilation utile; *Essais sur différents sujets*, Londres, in-8, que les anglais comparent aux *Essais* de Montaigne; *Hist. nat.*, 1692, in-12.

BLOUNT (CHARLES), frère de sir Thomas, né en 1654, élevé par son père, fit impr. en 1678, *Anima mundi*, ouvr. auquel on croit que son père avait travaillé, et qui fut condamné par l'évêque de Londres. Il continua d'attaquer la religion révélée dans plus. pamphlets, sous le prétexte de démasquer la superstit.; se montra partisan de la révolut. de 1688, et soutint les droits de Guillaume au trône d'Angleterre dans un écrit qui fût brûlé par ordre de la chambre des communes. Devenu veuf, il voulut épouser sa belle-sœur; mais n'ayant pu vaincre ses scrupules, il se tua d'un coup de pistolet en 1693. Un grand nombre de ses lettres furent publ. la même année sous le titre d'*Oracles de la raison.* C'est une apologie du suicide. Elles ont été reproduites en 1695, avec quelq. opusc. de Blount. Ses *Notes* sur la vie d'Appollonius de Thyane par Philostrate, ont été trad. en franç. par Castilhon: Berlin, 1774, 4 vol. in-12.

BLOUNT (THOMAS), sav. anglais, né en 1619, fréquenta d'abord la soc. des avocats d'Inner-Temple; mais la plaidoirie lui étant interdite comme catholique, il quitta l'étude du droit pour celle des lettr. suppléa par son génie au défaut d'éducat. littér., et revint dans sa province, où ses connaissances dans les lois le rendirent très utile à ses voisins. Poursuivi lors de la conspirat. des poudres, quoiqu'il y fût complètem. étranger, il prit la fuite, et mourut de fatigue en 1679. On a de lui: l'*Académie de l'éloquence*; *Glossographie* ou *Dictionnaire des mots hébreux, grecs, lat., ital.*, etc., *les plus difficiles*, 5e édit., augment. Londres, 1681, —

Dict. des lois, ib., 1691.—*Hist. de l'évasion de Charles II après la bataille de Worcester*, Londres, 1660, et plusieurs ouvr. en fav. des cathol. angl.

BLOW (Jean), musicien, né en 1648 dans le comté de Nottingham, fut, après la restauration, attaché à la chapelle du roi Jacques II, maître des chœurs de la cathédrale de St-Paul, organiste de l'abbaye de Westminster, et mourut en 1708. Ses compositions séculaires ont été réunies en un vol. in-fol., 1700, sous le titre de *l'Amphion anglais*.

BLOWER (Élisabeth), romancière anglaise, a donné : *Maria* ou *Lettres d'un gentilhomme anglais à une religieuse*, trad. en français, Paris, 1787, in-12. — *George Bateman*, 3 vol. in-12, 1782, trad. par Durand, Paris, 1804. — *Tabl. d'après nature*, 1788, traduit par La Montagne, Paris, 1788, 2 vol. in-12.

BLUCHER DE WAHLSTATT (le prince), feld-maréchal, naquit en 1742 à Rostock, dans le duché de Mecklembourg-Schwerin. Après avoir servi dans la guerre de sept ans sous Frédéric-le-Grand en qualité de capitaine, il quitta le service pour quelque mécontentement, n'y rentra qu'au bout de 15 ans, à l'avénement de Frédéric-Guillaume, et fut successivement, depuis 1793, général-major, lieutenant-général, chef d'avant-garde à Auerstaedt, commandant d'un corps d'armée en 1813, à la bataille de Lutzen, où il se distingua ; général en chef de l'armée de Silésie, il battit à Katzbach, les généraux Macdonald et Sébastiani, et concourut depuis aux succès des alliés à Leipsig. Nommé alors feld-maréchal, il pénétra en France jusqu'à Brienne, d'où chassé par Napoléon, il fit une retraite habile, et arriva sous les murs de Paris le 30 mars. L'année suivante, après le retour de Napoléon de l'île d'Elbe, Blucher se porta entre la Moselle et la Meuse, fut battu par l'armée française à Ligny et à Sombreffe, mais prit sa revanche à Waterloo. Parvenu aux environs de Paris, il se montra difficile sur la capitulation de cette ville, et voulut faire sauter le pont d'Iéna. Il mourut en 1820.

BLUM (Jean), archit. de Zurich, est aut. d'*Éléments d'archit.*, 1596, in-fol., souvent réimpr. et trad. en français et en anglais.

BLUM (Joach.-Christ.), littérat. et poète, né en 1739, dans la Marche de Brandebourg, mort en 1790, a publ. des *poésies lyriques*, des *épigrammes*, des *idylles*, Leipsig, 1776.—*La Délivrance de Rathenau*, drame, ib., 1775. —*Mes promenades*, ib., 1784-85. — *Dictionnaire des proverbes allemands*, ib., 1782. La pureté de son style et la sagesse de son esprit l'ont mis au rang des classiques de sa nation.

BLUMAUER (Aloys), poète satirique et burlesque, né à Steyer en Autriche en 1755, entra dans l'ordre des jésuites, et après sa suppression vécut des leçons de gramm. qu'il donnait à quelq. élèves, fut ensuite chargé de l'examen des livres soumis à la censure, puis libraire, et mourut en 1798. Avec une imagination originale et une gaîté piquante, il ne sut point se garantir du mauvais goût et de la trivialité. Ses œuvres complètes ont été impr. à Leipsig, 8 vol. in-8, 1801 ; dans le nombre, on distingue : l'*Adresse au diable ;* l'*Éloge de l'âne ;* l'*Énéïde travestie*, fort répandue en Allemagne, et trad. en russe, Pétersbourg, 1791-93.

BLUMBERG (Chrét.-Gotthelf), théol. luth., né en 1664, aumônier d'un régiment, puis pasteur en Saxe, mort à Zwickau en 1735, a publ. un grand nombre d'ouvr. Les plus remarquables sont : *Fundamenta linguæ copticæ*, Leipsig, 1716, in-8. — *Grammatica turcica ; Institut. ling. arab. ; Diction. hebr.* ; une *Bible* complète avec des remarques.

BLUMENSTEIN (Franç. de), né à Strasbourg en 1678, mort en 1739, obtint en 1717 la permission de faire usage d'un nouveau procédé pour l'exploitation des mines du Forez, et dans peu de temps en porta le produit annuel de 100 quintaux de minerai à 3,000. Louis XV lui accorda des lettres de noblesse.

BLUNTHLI (Jean-Henri), écriv. suisse, né en 1656, mort à Zurich en 1722, est aut. de : *Memorabilia Tigurina*, ou *Descript. topogr. du canton de Zurich*, en allem., ouvr. curieux et estimé, dont Buliger a donné une bonne édit., 1740, in-4.

BLUTEAU (dom Raphael), théatin, né en 1638 à Londres, de parents franç., acquit rapidem. des connaiss. dans les lettres, fut prédicat. de la reine Marie, épouse de Charles I[er] ; lorsqu'elle retourna en Angleterre après la restaurat., la suivit en France, et de là se rendit à Lisbonne, où ses talents lui procurèrent des emplois importants et son admiss. à l'acad. d'hist. Il y mourut en 1734, à 96 ans. Outre des *sermons* en portugais, 1685, in-4, on lui doit : *Vocabulario portuguez e latino*, Coimbre, 1712-21, 8 vol. in-fol. ; *supplém.*, 1727-28, 2 vol. Ce dictionn. très rare a été corrigé et abrégé par Ant. de Moraïs-Silva, 1789, 2 vol. in-4.

BOABDIL ou ABOUABOULLAH, dernier roi maure de Grenade, fils de Mulei-Hassem, se révolta contre son père en 1481, le chassa de sa capitale et prit le titre de roi. Mais ayant été fait prisonnier par Ferdinand d'Aragon, il racheta sa liberté à des conditions honteuses, et tourna de nouveau ses armes contre son père, qui en mourut de douleur. Sa tyrannie l'ayant rendu odieux à ses sujets, il livra Grenade à Ferdinand en 1491, et passa en Afrique, où il périt en combattant pour le roi de Fez contre celui de Maroc.

BOADICÉE, était femme de Prasutagus, roi des Icènes, peuples de la côte orientale de l'Angleterre. Son mari avait en mourant institué Néron son héritier conjointement avec ses filles, dans l'espoir d'assurer à sa famille la protection de ce prince. Mais les officiers romains, maîtres de son palais, firent fouetter sa veuve et outragèrent ses filles. Aussitôt Boadicée, à la tête de 120,000 hommes, s'empara de Colchester et fit massacrer les Romains au nombre, dit-on, de 80,000. Mais le gouverneur Suétonius-Paulinus mit bientôt les Bretons en déroute, l'an 61. Boadicée en mourut de douleur.

BOAISTUAU (Pierre), surnommé Launay, écrivain médiocre, né à Nantes, mort à Paris en 1566, passait de son temps pour bon orateur. On a de lui :

Hist. prodigieuses, extraites de divers auteurs. 1561, in-16.—*Théâtre du monde*, Paris, 1598, 6 vol, in-16. —*Hist. tragiques*, traduites de l'italien de Bandel, ib., 1616. Ces différents rec., quoique impr. plus. fois, sont devenus très rares. Il est assez probable que le fond en est le même, et que les libr. n'ont fait que changer les titres, pour donner un air de nouveauté à l'unique ouvr. de Boaistuau.

BOATE (GÉRARD), méd. hollandais, s'établit en Irlande, publ. l'histoire naturelle de cette contrée sous le titre de *Ireland's natural history*, etc., Londres, 1652, trad. en français par P. Briot, Paris, 1666.

BOATON (PIERRE-FRANÇ. de), né à Aubonne, pays de Vaux, en 1734, capitaine dans les troupes du roi de Sardaigne, fut gouverneur à l'école militaire de Berlin, puis maître de pension et précepteur, et mourut en 1794. On a de lui : *Essais en prose et en vers*, Berlin, 1783.—*Oberon*, poème, traduct. libre de Wiéland, ib., 1784.—Une trad. libre en vers de *la Mort d'Abel* de Gessner, ibid., 1785, in-8; Hambourg, 1791.

BOBART (JACQ.), méd. et botan., surintendant du jardin botan. de l'université d'Oxford, dont il publia le catal., Oxford, 1658, in-8, mourut en 1679, âgé de 81 ans. — Son fils, nommé aussi Jacques, lui succéda dans sa place, acheva la dernière partie de l'*Histoire universelle des plantes* de Morison, Oxford, 1699, in-fol., et mourut vers 1704.

BOBROF (SIMON-SERGEIEVITSCH), poète russe assez distingué, mort à St-Pétersbourg en 1810, imita plus que tout autre de ses compatriotes le genre de la littérat. anglaise. Son meilleur ouvr. est le poème de *la Chersonide*, ou *un Jour d'été en Tauride*, Saint-Pétersbourg, 1803. On remarque aussi *l'Aveugle voyageur*, ib., 1807-1809. Ses *OEuvres lyriques* ont été réunies et impr. à Saint-Pétersbourg, 1804, en 4 vol.

BOBRUN (HENRI et CH.), d'Amboise, cousins, furent deux peintres habiles dans le portrait et travaillèrent toujours en commun et aux mêmes tableaux, sans qu'on pût distinguer qu'ils étaient de deux mains. Ils peignirent Louis XIV, Anne d'Autriche, un grand nombre de personnages de cette cour brillante, où ils étaient recherchés à cause de leur goût et de leur talent pour diriger les fêtes. Les Bobrun étaient de l'acad. de peinture. Henri mourut plus que septuagénaire en 1677, et Charles en 1692.

BOCCACCINI (ANT.), chirurgien de Comacchio, vivant en 1720, a publ. : *Cinque disinganni chirurg. per la cura delle ferite, delle ulcere, de seni*, Venise, 1713-14 et 15, in-8.

BOCCACE (JEAN), né en 1313 à Paris, fils d'un négoc. qui le destinait au commerce, dès sa jeunesse, s'occupa de poésie; son admiration pour Dante ne lui permettant pas d'aspirer au premier rang parmi les poètes, il s'était flatté d'obtenir le second; mais dès qu'il connut les poésies italiennes de Pétrarque, son ami, il perdit tout espoir et jeta au feu la plus grande partie de ses vers lyriques, *sonnets*, *chants* et autres *poésies* amoureuses. Mais il lui était réservé de faire pour la prose ce que Pétrarque avait fait pour la poésie, et par ses ouvr. il se plaça bientôt au-dessus de tous les prosat. ital. dont il est resté le modèle. Après avoir passé quelq. temps à Naples, où il composa son *Décameron*, il s'établit à Florence, où il jouit de l'estime de ses compatriotes qui le chargèrent à différ. époq. de missions honorables. Les troubles qui s'élevèrent dans cette ville le décidèrent à se retirer à Certaldo; il revint depuis à Florence occuper la chaire qui venait d'être créée pour l'explicat. de Dante, et mourut en 1375. De tous ses ouvr.. *le Décameron ou Recueil de cent nouvelles*, est son prem. titre à l'immortalité. Les libertés qu'on y trouve circulèrent sans obstacle en MSs. pendant plus d'un siècle; ce livre fut prohibé par les papes Paul IV et Pie IV; des académiciens furent chargés de réformer le *Décameron;* mais les éditions complètes se multiplièrent tellement depuis la fin du 16ᵉ S., qu'on ne parla plus ni de prohibition ni de réforme. La Fontaine a imité un gr. nombre de ces nouvelles. Boccace composa dans la retraite plus. autres ouvr. parmi lesquels on distingue le traité *De genealogiâ deorum*, Venise, 1472, in-fol. C'est le premier ouvrage moderne où l'on ait rassemblé toutes les notions mythologiques qui sont éparses dans les écrits des anciens. Les premières copies de *l'Iliade* et de *l'Odyssée* sont dues à Boccace, qui les fit venir de Grèce. Les *OEuvres diverses* de Boccace ont été recueillies à Florence ou plutôt à Naples en 1723 et 1724, 6 vol. in-8; il faut y joindre le *Décameron*, dont l'édit. la plus anc. est celle de Venise, 1471, in-fol., et la plus préc. celle de Florence, 1527, in-4. On peut se contenter de l'édition de Paris, 1768, 3 vol. in-12, ou de Milan, 1803, 4 vol. in-8. On recherche encore l'ancienne traduct. franç. de Jean Martin, réimpr. à Paris en 1757, 5 vol. in-8; l'abbé Sabatier de Castres en a rajeuni le style., 1779, 10 vol. in-18, réimpr. en 1804. Une trad. publ. sous le nom de Mirabeau, Paris, 1802, 4 vol. in-8, n'a pas eu de succès.

BOCCADIFERRO (LOUIS), noble Bolonais, né vers 1482, fut un sav. médec. et philos., professa la log. et la philos. dans l'univ. de Bologne, puis à Rome, et mourut en 1545, avec la réputat. du prem. profess. de son temps. On a de lui des *Comment. latins sur les princip. ouvr. d'Aristote*.

BOCCADIFERRO (JÉRÔME), neveu du précéd., jurisconsulte bolonais, mort en 1623, a laissé des *Leçons sur le droit civil, des consultat.*, 1645, in-fol.

BOCCAGE (M.-A. LEPAGE, épouse de FIQUET DU), née à Rouen en 1710, morte en 1802, réunit aux charmes de la figure les agréments de l'esprit et du caractère. De la couronne qui lui fut décernée par l'acad. de Rouen pour une pièce de vers date sa réputation, qui s'accrut bientôt par la publicat. du *Paradis perdu*, poème en VI chants, imité de Milton, 1748; de *la Mort d'Abel;* de *la Colombiade*. Sa tragédie des *Amazones*, représ. avec succès en 1749; des traductions de Pope, et d'autres de l'italien, etc., complètent ses *œuvres*,

impr. à Lyon, 1762, 3 vol. in-8. Malgré les éloges de Voltaire et de plus. contemp., les vers de Mme du Boccage ne sont guère supér. à ceux des poètes du 3e ordre. Comme les femmes qui jusqu'ici ont cultivé les lettres, elle a mieux réussi dans les composit. légères que dans les vastes conceptions de l'épopée et de la tragédie. Ses qualités douces et bienfaisantes lui attirèrent jusque dans l'âge le plus avancé les hommages et la vénération de ses contemporains.

BOCCAGE (P.-J. FIQUET DU), mari de la précédente, né en 1700, mort en 1767, receveur des tailles à Dieppe, cultiva aussi la littérat. On a de lui : *Oronoko* ou *le Prince nègre*, et *l'Orpheline*, coméd. trad. de l'angl. et insérées dans le *Mélange de pièces trad. de l'angl.*, Berlin et Paris, 1751, 3 parties in-12.

BOCCALINI (TRAJAN), écriv. satirique, né à Lorette en 1556, fut successiv. gouverneur de plus. villes dans l'état de l'Église; obligé de quitter Rome, où la liberté de ses écrits lui avait fait de nombreux ennemis, et craignant le ressentiment de l'Espagne, il se retira à Venise, où il mourut en 1613. On a de lui : *Ragguaglj di Parnaso*, Amsterdam, 1669, 2 vol. in-12, jolie édit., mais qui ne passe pas pour correcte; trad. en français par Fougasse, Paris, 1615.—*Pietra del paragone politico*, Amsterdam, 1653, traduct. franç., Paris, 1629, satire violente contre le gouvern. espagn. — *Commentari soprà Corn. Tacito*, Genève, 1669, in-4. — Et dans la *Bilancia politica di tutte le opere di Traj. Boccalini*, Castellane, 1678, 3 vol. in-4. — *Secretaria d'Apollo*, Amst., 1663, in-24.

BOCCANERA (GUILL.), d'une famille illustre de Gênes, s'étant mis à la tête du parti démocratique, fut en 1257 choisi par le peuple pour chef, et placé pour dix ans à la tête du gouvernem. Mais devenu odieux par sa tyrannie, il fut déposé de la seigneurie en 1262.

BOCCANERA (SIMON), petit-fils du précédent, premier doge de Gênes, élu en 1339, eut à combattre les Spinola, les Doria, qui dep. long-temps exerçaient tous les droits de la souveraineté, et trouva dans Grimaldi et Fieschi, chefs du parti guelfe, des advers. non moins jaloux de son élévat. Cette lutte acharnée ne l'empêcha pas d'équiper des flottes qui remportèrent de grands avantages sur les Turks, les Tatars et les Maures d'Espagne. Réduit à traiter avec les nobles, il abdiqua sa dignité en 1344, et vécut à Pise dans un honorable exil. Rentré dans sa patrie en 1351, il en expulsa les Visconti, de Milan, que, pendant son absence, les Génois avaient appelés à leur secours, et fut de nouveau créé doge. Il mourut par le poison en 1363.

BOCCANERA (GILLE), frère du préc., envoyé par lui au secours d'Alphonse XI, roi de Castille, contre les Maures, remporta 2 victoires signalées sur l'armée du roi de Maroc, contribua ensuite à la prise d'Algésiras, et mérita par ses services le titre d'amiral de Castille avec le comté de Palma. Il ne se distingua pas moins sous Henri II, par ses victoires sur les Portugais, les Anglais, et mourut vers 1372, avec la réputation du plus grand homme de mer du 14e S.—Son fils, Baptiste, que le peuple de Gênes avait, à la suite d'une sédition, mis à la place du gouverneur français, fut décapité par ordre de Boucicault, en nov. 1401.—Un autre BOCCANERA (Marin), archit., de la même famille, a construit des aquéducs à Gênes dans le 14e S., agrandi le port et achevé l'arsenal des Galères.

BOCCANGELINO (NICOLAS), né à Madrid de parents génois, méd. de Philippe III, roi d'Espagne, a publié en espagnol un ouvrage sur les fièvres, Madrid, 1600, in-4; traduit en latin, ibid., 1604, in-4.

BOCCARRO (ANT.), histor. portugais, a continué l'ouvr. de Jean de Barros, intit. : *l'Asie portugaise*. — BOCCARRO (Emman.), a publ. : *Anacephaleosis Indicæ historiæ*, 1624, estimé. — *Quinta essentia aristotelica*, 1632, etc.—*Fœtus astrologicus*, Rome, 1626, Hambourg, 1643 — *Carmen intellectuale*, Amsterdam, 1639.

BOCCHERINI (LOUIS), célèbre compositeur, né à Lucques en 1740, alla se perfectionner à Rome, puis revint dans sa patrie. Quelques-unes de ses productions qu'il y exécuta ne tardèrent pas à se répandre, et sa réputat. l'avait devancé à Madrid, où l'accueil qu'il reçut du roi d'Espagne l'engagea de se fixer. Attaché à l'acad. royale sous la condition de composer annuellement neuf morceaux, il publia successiv. 58 *OEuvres* de symphonies, sextuors, quintetti, qui l'ont placé au prem. rang parmi les aut. de musique instrumentale. Admirable surtout dans les *adagio*, son chant, toujours noble, suave et gracieux, a quelque chose de céleste; ce qui a fait dire que si Dieu voulait entendre de la musique, il se ferait jouer celle de Boccherini. On n'a cependant de lui en musique religieuse qu'un *Stabat mater* gravé. Ce gr. music. mourut en 1806.

BOCCHI (ACHILLE), littérat. bolon., né en 1488, professa les lettres gr. et lat. dans sa patrie, y construisit un palais où il établit une académie, de son nom appelée *Bocchiana*, et une imprimerie dont il est sorti de belles édit., fut nommé par le sénat historiogr. de Bologne, et mourut en 1562. Indépendamment d'une *Apologie* de Plaute et de quelques pièces de vers latins, on a de lui : *Symbolicarum quæstionum libri V*, Bologne, 1555, in-4, réimp. en 1574, ouvr. très estimé pour les estampes grav. par Jules Bonasone, et retouchées pour la seconde édition par le célèbre Carrache. Une de ces estampes représente l'instrument de supplice qui porte le nom de Guillotin, son introducteur en France. Il a laissé MS. l'*Histoire de Bologne*, en 17 liv. La biblioth. du roi en possède une copie.

BOCCHI (FRANÇ.), écriv. fécond, né à Florence en 1548, mort en 1618, a laissé un grand nombre d'écrits en latin et en italien; les principaux sont des *discours* sur différents sujets; une *Description des beautés de la ville de Florence*, 1592, in-8, réimprimée avec des *addit.* en 1677 et 1678.— Les

Eloges des hommes illustres de Florence, 1607.— Une *Hist. de Flandre*, des *Lettres*, etc.

BOCCHI (Faustino), peintre, né à Brescia en 1659, élève d'Ange Everard, dit *il Fiamminghino*, grand peintre de batailles, se fit connaître par des tableaux d'un goût bizarre. Il se plaisait à composer des figures de nains et les introduisait dans des compositions d'une assez grande dimension. Un de ses tableaux, représentant une *fête populaire* en l'honneur d'une idole, se voit à Bergame. Pour faire juger la petitesse de ses pygmées, Bocchi a placé près d'eux un *cocomero* (espèce de melon) de grand. naturelle, qui paraît comme une colline à côté de ces nains. Il mourut vers 1742.

BOCCHORIS, roi d'Egypte, 781 av. J.-C., fut, dit-on, le législateur des Egyptiens, dont il encouragea l'industrie. Trogue-Pompée et Tacite attribuent à ce prince l'expulsion des Juifs de l'Égypte. Ainsi, selon toute apparence, il serait le Pharaon dont parle Moïse dans le Pentateuque.

BOCCHUS, roi de Numidie, s'allia d'abord avec Jugurtha, son gendre, contre les Romains, fut vaincu par Marius, et livra Jugurtha pour obtenir l'amitié des Romains.

BOCCONE (Paul-Sylvius), botaniste du grand-duc de Toscane, né à Palerme en 1633, et mort en 1704, n'ayant rendu à la science que des services peu importants, ne doit être compté que parmi les botanistes de troisième rang. Il a publié un petit nombre d'ouvrages qui traitent des plantes de la Sicile, de la France, de l'Italie, de l'île de Malte, de la Corse, du Piémont et de l'Allemagne. On a encore de lui des *Recherches* sur le corail, la pierre étoilée, l'embrasem. du mont Etna; et il a fourni quelques observations à l'académie des curieux de la nature dont il était membre.

BOCCONIO (Marin), né à Venise, entreprit de renverser dans sa patrie l'aristocratie héréditaire, et de rétablir l'ancienne égalité; mais, prévenu par la vigilance du doge Gradenigo, il périt sur l'échafaud avec ses complices en 1299.

BOCH (Jean), poète, né à Bruxelles en 1555, surnommé *le Virgile belge*, s'attacha d'abord aux cardinaux Radzivill et Bellarmin; parcourut ensuite l'Italie, la Pologne, la Livonie, la Russie, et revint mourir à Bruxelles en 1609. Ses *poésies*, recueillies par son fils, ont été publiées à Cologne, 1615.—Son fils, Ascagne Boch, s'adonna à la jurisprudence et à la philosophie, et mourut pendant un voyage en Calabre. Ses *poésies* sont à la suite de celles de son père.

BOCHART (Samuel), ministre protestant, né à Rouen en 1599, neveu par sa mère du célèbre Pierre Dumoulin, obtint une place de pasteur à Caen, et devint bientôt célèbre par ses conférences avec le P. Véron. Sa *Géographie sacrée* augmenta sa réputat. au point que Christine, reine de Suède, lui écrivit de sa propre main, pour l'engager à venir à Stockholm. Bochart fit ce voyage avec Huet, en 1652. De retour à Caen, il s'y maria, et n'eut de son mariage qu'une fille qui fut attaquée d'une maladie de langueur. Le chagrin qu'il en ressentit lui glaça le sang, et il mourut d'apoplexie en 1667, dans une dispute avec Huet en pleine académie. Il possédait la plupart des langues orientales; mais, comme tous les érudits enthousiastes de la langue qui fait l'objet de leurs études, il ne voyait que du phénicien partout, même dans les mots celtiques; de là le grand nombre d'étymologies chimériques dont fourmillent ses ouvr., qui ont été recueillis à Leyde, 1712, 3 vol. in-fol.

BOCHART de SARRON (J.-B.-Gaspard), né en 1730, prem. président du parlement de Paris, en fut un des membres les plus distingués par ses vertus et sa profonde connaissance des lois, à laq. il réunissait la culture des sciences; il s'occupa spécialement du calcul des comètes, et fut reçu à l'académie des sciences en 1779. On lui doit l'édit. de l'ouvrage de Laplace, *la Théorie* du mouvement elliptique et de la fig. de la terre, 1784, in-4. Son mérite éminent ne put le sauver des fureurs révolutionn. Il périt en 1794 avec les autres membres de la chambre des vacat. du parlem. Son éloge a été publ. par Montjoie et Cassini, 1800, in-8.

BOCHAT (Charles-Guill.-Loys de), philologue et antiquaire, né à Lausanne en 1695, y professa le droit et l'hist., se démit de sa chaire pour remplir les places de lieuten.-baillival et de contrôl.-gén., et mourut en 1754. On a de lui : *Mémoires* sur le différend entre le pape et le canton de Lucerne, Lausanne, 1727, in-8.—*Tr. pour et contre les services étrangers*, ibid., 1738, in-8.—*Mém. critiques sur l'hist. ancienne de la Suisse*, ibid., 1747, 3 vol. in-4, ouvrage plein de recherches et fort estimé.

BOCK (Jérôme), botaniste célèbre, plus connu sous le nom de *Tragus*, doit être regardé comme un des fondateurs de la botanique chez les modernes. Né en 1498 à Heiderbach, il reçut une éducat. soignée; fut d'abord maître d'école, puis méd., et, ayant embrassé la réforme, ministre à Hornbach, où il mourut en 1554. Son ouvr. sur les plantes qui croissent en Allemagne, 1539, in-fol., fig., avec des *addit.*, 1546, et trad. en lat., 1552, in-4, fut le fondem. de sa réputat. Il est le prem. qui, comparant les plantes entre elles, les distingua par des notes caractéristiques tirées de leurs formes, et détermina les noms qu'elles portent dans les écrits des anciens.

BOCK (Jean ou Jérôme), peintre suisse du 16e S., est faussem. regardé comme l'aut. de la fameuse *Danse des morts*, qu'on voyait à Bâle et qui était bien réellement du peintre Holben.

BOCK (Frédéric-Samuel), profess. de théologie et de grec à l'université de Kœnigsberg, né dans cette ville en 1716, mort en 1780, a publié de nombr. ouvrages sur la théologie, l'instruction et l'histoire naturelle. Les plus remarquables sont : *Specimen theologiæ naturalis*, Zulichau, 1743, in-4.—*Hist. abrégée de l'ambre de Prusse*, Kœnigsberg, 1767, in-8, en allem.—*Manuel d'éducation*, ibid., 1780, in-8.—*Essai d'une histoire naturelle de la Prusse orientale et occidentale*, Dessau, 1782-83-84, 4 vol.—*Essai sur l'histoire*

naturelle et le commerce des harengs, Kœnigsberg, 1769, in-8.

BOCK (Jean-Nicolas-Etienne), romancier, né vers 1750 à Metz, fils du gouvern. de Gierck en Lorraine, lui succéda dans cette place, et consacra ses loisirs à la culture des lettres. Forcé d'émigrer en 1790, il trouva des ressources dans les talents qu'il avait acquis, et mourut après 1803 à Arlon. Parmi ses nombr. ouvr., qui ne sont pour la plupart que des trad. de l'allem., on se contentera de citer : *Histoire de la guerre de sept ans*, 1789. — *Mémoire sur Zoroastre et Confucius*, 1787, in-8. — *Vie du baron de Trenk*, Paris, 1788. — *Mém. historique sur le peuple nomade, appelé en franç. Bohémiens*, ibid., 1788, in-8. — *Recherches philos. sur l'origine de la pitié*, ibid., 1788, in-12. — *OEuvres diverses*, ibid., 1789, in-12. — *Hermann de Hunna*, Paris, 1791, in-12.

BOCK (Auguste-Charles), né à Magdebourg en 1782, fit ses études classiques à Genthin, et suivit ensuite les leçons du célèbre méd. Rosenmüller à Leipsig, leçons dont il profita si bien qu'il devint, en 1814, professeur à la faculté. Cet anatomiste, mort dans cette dernière ville en 1833, s'était distingué par deux écrits, l'un *sur les nerfs de la 5e paire*, et l'autre *sur ceux de la moëlle épinière*.

BOCKELIUS (Jean), médecin né à Anvers en 1535, fut prof. d'anatomie à Helmstadt, et vint ensuite exercer son art à Hambourg, où il mourut en 1605. Il a laissé plusieurs ouvrages dont les plus importants sont : *De philtris*, etc., 1599. — *Synopsis novi morbi*, etc., 1580, in-8. — *De peste Hamburgi anni* 1565, 1577, in-8.

BOCKENBERG (P. van), historiographe des états de Hollande et de West-Frise, mort à Leyde, en 1617, a publ. : *Prisci Batavlæ et Frisiæ reges*, etc., Leyde, 1589, in-12. — *Hist. et généal. Brederod., Egmundanor., Vassenarorum*, ibid., 1587-89, 3 vol. in-12. — *Catal., genealogia et brev. histor. regulorum Hollandiæ*, etc., 1584, in-12, etc.

BOCKORST (Jean van), surnommé *Langhen-Jan* (Jean-le-Long), peintre, né à Munster en 1610, fut l'élève de Jacq. Jordaens. Ses princip. tableaux ont été exécutés pour les églises d'Anvers, de Lille, de Gand, de Bruges, etc.; on l'a comparé, pour le coloris, à Rubens et à Van-Dyck.

BOCKORST (Jean van), né à Dentekoom en 1661, passa fort jeune à Londres, travailla chez Kneller, peintre de portraits, fit plusieurs tableaux pour le duc de Pembroke, vint en Allemagne, exerça son talent pour le portrait à la cour de Brandebourg, et mourut en 1724.

BOCKSBERGER (Jean), peintre allemand, né à Saltzbourg dans le 16e S., a peint des batailles et des sujets de chasse, et gravait aussi très bien sur bois. On a de lui 122 planches d'après les dessins de J. Amman, pour une Bible imprimée en 1569 à Francfort, et d'autres pour un Tite-Live allem. d'après les dessins de T. Stimmer.

BOCQUET de CHANTERENNES (J.-Jos.), avoc. au conseil, mort en 1773, a publié un *Traité* des lois sur la chasse, intit. : *Plaisirs, Varennes, et Capitaineries*, Paris, 1744, in-12.

BOCQUILLOT (Lazare-André), naquît à Avallon en 1649, de parents pauvres, qui lui donnèrent une bonne éducation. En 1670, il suivit Nointel, ambassadeur à Constantinople. Revenu en France, il se fit recevoir avoc. à Bourges, et se livra d'abord à la dissipation avec l'emportement de son âge. Il finit par embrasser l'état ecclésiastique, et fut curé de Chatelux, ensuite chanoine d'Avallon, où il mourut en 1728. On a de lui plusieurs vol. d'*Homélies*, Paris, 1688, in-12. — Un *Traité* de la liturgie sacrée ou de la messe, 1701, in-8, livre intéressant pour les amateurs des antiquités ecclésiastiques. — *Nouvelle hist. du chevalier Bayard*, 1702, in-12, sous le nom de Lonval. — Des *Lettres* et des *Dissertations*, in-12. Sa *Vie* a été écrite par Letors, lieutenant civil et criminel d'Avallon, sans nom de ville, 1745, in-12.

BOCTHOR (Ellious), né dans la Haute-Egypte en 1784, fut attaché à l'armée française d'Orient en qualité d'interprète. Revenu avec elle en Europe, il eut beauc. de succès dans l'étude de la langue et de la littérature française; succéda à don Raphaël dans la place de professeur d'arabe vulgaire à la bibliothèque du roi, où ses cours très suivis furent malheureusement de peu de durée, et mourut en 1821. On lui doit un *Alphabet* arabe accompagné d'*exemples*, Paris, 1820, in-4. — *Dict. franç. et arabe vulgaire*, publ. par M. Caussin de Perceval, 1828, 2 part. in-4. — La *Notice* des livres turks, persans, arabes, coptes, etc., compos. la bibl. de Bocthor., Paris, 1821.

BOCTONER ou BUTONER, médecin, histor. et mathémat. anglais au 15e S., a écrit un *livre* des antiquités d'Angleterre; quelques *traités* d'astrologie et d'autres de médecine peu estimés.

BODART DE TEZAY (Nic.-Marie-Félix), né à Bayeux en 1757, remplaça quelq. temps Faypoltz à Naples, débuta dans la carrière littéraire par quelq. pièces jouées sur les petits théâtres, et dont la plus connue est le *Ballon on la physicomanie*. Il suivit Laumont, consul général à Smyrne, fut ensuite nommé commissaire des relations commerciales à Gênes, et mourut à Paris en 1823. Outre des *comédies*, on lui doit l'*Électricité*, ode couronnée au Palinod de Caen; le *Siècle des ballons*, satire, et quelques autres *pièces* insérées dans les journaux du temps.

BODASCH (Jean), profess. de botanique et d'hist. naturelle à Prague, mort en 1772, est auteur d'une *Descript.* de plus. plantes utiles pour l'économie domestique et la teinture en Bohême, Prague, 1755-58. On lui doit encore *De quibusdam animalibus marinis*, Dresde, 1701, in-4.

BODE (Christophe-Auguste), sav. orientaliste, né en 1722 à Wernigerode, étudia à Leipsig l'arabe, le syriaque, le chaldéen, le samaritain, l'éthiopien, l'hébreu des rabbins, l'arménien, le turk et le copte; fut en 1754 nommé profess. extraord., et en 1763 profess. ordinaire de langues orient. à l'université d'Helmstadt, et mourut d'apoplexie en 1796. Ses

principaux ouvr. sont : une *Trad.* éthiopienne de St Matthieu, Hall, 1748, in-4; des *Traduct.* persanes de St Matthieu, mises en latin; de St Marc, de St Luc, de St Jean, Helmstadt, 1750, in-4; une *Traduct.* arabe de St Marc, Lemgow, 1752, in-4; le *Nouv.-Testam.* éthiopien, trad. en latin, 2 vol. in-4, Brunswick, 1753-55; et un écrit intitulé : *Pseudo-critica Millio-Bengeliana,* Hall, 1767, in-8, ouvr. indispensable à tous ceux qui s'occupent de la critique des livres saints.

BODE (JEAN-JOACHIM-CHRISTOPHE), né à Brunswick en 1730, a publ. des traduct. allem. du *Tom Jones* de Fielding, du *Voyage sentimental* de Sterne, du *Vicaire de Wakefield,* des *Incas* de Marmontel, des *Pensées* de Montaigne. On a encore de lui plus. ouvr. polémiques sur les francs-maçons et les illuminés, dont il fut l'un des plus fermes appuis en Allemagne (*v.* WEISHAUPT).

BODEL ou BODIUS (JEAN), trouvère, né à Arras au 13e S., vivait sous le règne de St Louis. On connaît de lui des *Chansons,* les *Adieux* de la ville d'Arras, impr. dans la nouv. édit. de Barbazan, t. I; une pièce dramat. intit. : le *Jeu de St Nicolas,* dont Legrand d'Aussy a donné un extrait dans le *Rec.* de ses fabliaux, t. Ier.

BODENSCHATZ (J.-CHRISTOPHE-GEORGE), orient., né à Off en 1717, mort en 1797, est auteur d'une *Constitution ecclésiast. des Juifs modernes,* etc., Erlangen et Cobourg, 1748-49, in-4, avec 30 planches; *Explicat. des livres saints du Nouveau-Testam. d'après les antiquités judaïques,* Hanovre, 1756, in-8. Ces deux ouvr. sont en allem.

BODENSTEIN (ANDRÉ), plus connu sous le nom de *Carlstadt*, né dans cette ville vers 1480, chan., archidiacre et profess. de théol. à Wittemberg, fut le maître et l'ami de Luther, et le prem. ecclésiast. en Allemagne qui se maria publiquement. Il se brouilla depuis avec Luther, fut chassé de l'Allemagne comme séditieux, et vint mourir misérablem. à Bâle en 1541. On a de lui beaucoup d'*ouvr.* de controverse, qu'on ne lit plus maintenant.

BODENSTEIN (ADAM), fils du précéd., mort à Bâle en 1577, fut partisan de la doctrine de Paracelse, dont il traduisit et commenta les ouvrages.

BODIN (JEAN), célèbre publiciste, né à Angers vers l'an 1530, vint à Paris dans l'intention de suivre le barreau; mais sans talent pour la plaidoirie, ne réussissant pas même dans la consultation, il résolut de faire des livres. Ses prem. ouvr. lui firent une gr. réputation; Henri III l'admit dans ses conversations familières. Son opposition aux volontés du monarque, dans les états de Blois, lui fit perdre ses bonnes grâces. Le duc d'Alençon, qui voulut épouser la reine Élisabeth, et se faire déclarer souverain des Pays-Bas, fit Bodin secrétaire de ses commandem., et son gr.-maître des eaux et forêts. Tous ces titres s'évanouirent à la mort prématurée de son protecteur. En 1578 il alla se fixer à Laon, où il épousa la sœur d'un magistrat, et devint procureur du roi. Député aux états-généraux par le tiers-état de Vermandois, il mit obstacle à l'aliénation du domaine, qu'il regardait comme une opération funeste, et s'opposa de toutes ses forces, mais sans succès, aux projets de ceux qui voulaient faire révoquer les édits de pacification, et replonger la France dans la guerre civile. De retour à Laon, il fit déclarer cette ville pour la ligue en 1589; mais ensuite il la fit rentrer sous l'obéiss. de Henri IV, et il y mourut de la peste en 1596. Sa *République* est l'ouvr. qui contribua le plus à faire sa réputat. Avant lui plus. avaient écrit sur la politique, mais aucun ne l'avait fait avec autant d'étendue. Son livre parut un code complet sur cette matière, et c'est ce qui fit sa prodigieuse fortune. On s'empressa de le traduire en plus. langues. Il le traduisit lui-même en latin, Paris, 1586, in-fol., édition plus complète que les précéd., et souvent réimprimée.

BODIN (HENRI), jurisc. allemand, mort à Hall en 1720, a composé un gr. nombre de *Dissertat.* de jurisprud., qui ne sont connues qu'en Allemagne.

BODIN (JEAN-FRANÇ.), ancien receveur particul. de Saumur et député de Maine-et-Loire, né en 1766 à Angers, mort en 1829, correspondant de l'Institut et de la société royale des antiquaires de France, entré de bonne heure dans la carrière administ., en consacra les loisirs aux travaux d'érudit., cultiva aussi quelques branches des arts, notamm. l'architect., pour laquelle il avait un goût particulier, et concourut, en 1796, à l'Institut national, pour le plan d'un monument triomphal qui devait être érigé en l'honneur des armées franç. Ses opinions politiques lui firent perdre en 1815 l'emploi de recev., et ce ne fut pas sans beaucoup d'opposit. de la part du ministère qu'il arriva en 1820 à la chambre élective. Outre quelques morceaux impr. dans le recueil de l'académie celtique et le tome III (1821) des *Mém.* de la société royale des antiq. de France, on a de lui : *Recherches histor. sur la ville de Saumur* (Haut-Anjou), *ses monum. et ses deux arrondissem.*, Saumur, 1812-13, 2 vol. in-8, avec pl. dessinées par l'auteur. — *Recherches histor. sur l'Anjou et ses monum.* (Angers et le Bas-Anjou), ib., 1821-22, 2 vol in-8. Il a publ. de plus trois *Lettres à ses commettants sur les sessions de* 1820 *à* 1822, Paris, 1821-22, gr. in-8.

BODIN (FÉLIX), fils du précéd., né à Saumur en 1795, publia sous la restaurat. quelq. pamphlets polit. très spirituels, et le *Résumé de l'histoire de France*, ouvrage dont le succès fut attesté par de nombr. édit. et par des traduct. en différ. langues. Il fit en 1825 le *Cours d'hist.* à l'Athénée, concourut à la rédact. de plus. journaux polit. et littér., et fut quelq. temps direct. du *Mercure du 19e siècle.* Après la révol. de juillet 1830, il fut nommé par le départ. de Maine-et-Loire membre de la ch. des députés, où il prit part à plus. discuss. import.; mais bientôt l'affaiblissem. de sa santé lui interdit la tribune, et il mourut à Paris, d'une maladie de langueur, le 6 mai 1837, âgé de 42 ans.

BODLEY (THOMAS), gentilh. anglais, né en 1544 à Exeter, fut chargé par la reine Élisabeth de plus. négociat. diplomatiq.; mais ayant éprouvé quelque disgrâce, il quitta la cour, s'occupa du rétablissem.

de la bibliothèque d'Oxford, qu'il enrichit d'une immense quantité de livres, et à laquelle il légua aussi ses biens. Cette biblioth., une des plus belles de l'Europe, porte le nom de biblioth. Bodleyenne. Créé chevalier par Jacques I[er], Bodley mourut en 1612. Hearne a recueilli quelq. écrits de cet ami des lettres sous le titre de *Reliquiæ Bodleianæ*, Londres, 1703, in-8. — BODLEY (Laurence), chan. d'Exeter, né dans cette ville en 1546, et mort en 1615, est aut. d'une *Élégie* sur l'évêque Gwel. — BODLEY (Jean), méd. anglais, a publié un *Essai critique* des différ. méd., Londres, 1741, in-8.

BODMER (SAMUEL), boulanger à Berne, s'appliqua à la géométrie, fut chargé de lever une carte de l'état de Berne et des différ. parties de la Suisse, dirigea les travaux de construct. d'un nouveau lit qu'on donna au torrent de Cander, au-dessus de Thun, opération qui préserva une contrée étendue des inondations et de l'infection des marais, et mourut en 1721. On conserve dans les archives de Berne les ouvr. de Bodmer.

BODMER (JEAN-JACQUES), poète, né à Zurich en 1698, occupa pendant 50 ans la chaire d'hist. dans sa patrie, et publia un gr. nombre d'ouvr. relatifs à l'hist. de la Suisse, et qui tous respirent l'amour le plus ardent des institut. propres à affermir et à protéger la liberté de la république. L'étude des poètes grecs et latins et la lecture des meill. ouvr. de critique et de littér., lui donnèrent la hardiesse de publier une feuille périodique dans laquelle il critiqua quelq. poètes allem. qui jouissaient alors d'une gr. réputat. De la lutte qui s'éleva entre ce jeune littérateur et Gottsched, célèbre aristarque, est sortie la période la plus brillante de la littérat. allemande. Avec le secours de Beitinger il déterra de la poussière des biblioth. et publia deux *Collect.* des poètes allem. du moyen-âge, connus sous le nom de *Minnchinger*. A 50 ans, il composa des poèmes épiques dont le plus connu est la *Nouchide;* plus tard il trad. en allem. *Homère* et *Milton*, et dans un âge très avancé il donna des tragéd. Cet homme vénérable mourut en 1783.

BODONI (JEAN-BAPTISTE), typographe célèbre, né en 1740 à Saluce en Piémont, mourut à Parme le 30 novembre 1813, âgé de plus de 73 ans. Ce rival quelquefois heureux de nos Didot fut animé de bonne heure d'une vive passion pour l'art typographique. Il eut d'abord la direction de l'imprim. ducale à Parme; plus. de ses chefs-d'œuvre y ont été imprimés; mais vers 1790, grâce à la généros. de son illustre protecteur le chevalier d'Azara, Bodoni monta une imprimerie de quelq. presses, y donna les soins les plus assidus, et l'on en vit sortir successivem. les somptueuses éditions qui mirent le comble à sa réputat., heureux si sa rivalité avec les chefs de l'imprimerie franç. ne l'eût pas rendu quelquefois injuste à leur égard. Tous les amateurs connaissent les magnifiques éditions données par Bodoni d'Homère, de Virgile, d'Horace, de Boileau, de La Fontaine, etc., ainsi que ses *Epithalamia linguis exoticis reddita*, Parme, 1775, in-fol.; et son *Oratio dominica in CLV linguis versa*, Parme, 1806, in-fol. Il est peut-être à regretter que Bodoni ait donné un si grand nombre d'édit. de luxe, et qu'il ne se soit pas occupé d'édit. vraiment utiles, soit par des recherches littér. sur les auteurs, soit par des éclaircissements sur les ouvr. Les édit. de Bodoni se payaient fort cher de son vivant: c'était une noble manière d'encourager un artiste aussi habile; mais depuis sa mort les prix de ses plus belles édit. vont toujours en diminuant, gr. leçon pour ceux qui hériteront de ses talents. Malgré les encouragem. de toute espèce qui furent accordés à Bodoni, cet imprimeur travailla plus pour sa gloire que pour sa fortune; Napoléon lui fit une pension de 3,000 fr., et peu de temps après il ajouta à cette faveur une gratificat. de 18,000 fr. Bodoni sut écrire sur l'art qu'il illustra. Dès 1785, il publia une *Lettre* au marquis de Cubière, contenant des détails sur ses travaux typographiques, in-4, tiré à un petit nombre d'exemplaires. Sa veuve a publ. le résultat de ses recherches sur l'imprim. sous le titre de *Manual tipografico del cavaliere Giambatt. Bodoni*, Parma, 1818, 2 vol., petit in-fol. On trouve d'intéressants détails sur Bodoni dans l'ouvr. consacré à sa mémoire par son ami Joseph de Lama, et suivi du catalogue chronolog. de ses édit., Parme, 1816, 2 vol. in-4, en italien.

BOÈCE (ANICIUS-MANLIUS-TORQUATUS-SÉVÉRINUS), philosophe latin, né vers 470 à Rome, y fit de brillantes études qu'il alla continuer à Athènes. De retour dans sa patrie, il fut élevé aux plus hautes dignités par Théodoric, roi des Visigoths, qui lui accorda long-temps toute sa confiance. Élevé trois fois au consulat, en 487, 510 et 511, il vit le même honneur accordé en 522 à ses deux fils jeunes encore, et dans la cérémonie de leur installation, fut proclamé prince de l'éloquence. Mais des ennemis secrets trouvèrent le moyen de le perdre dans l'esprit de Théodoric. Des remontrances qu'il eut le courage d'adresser à ce prince, au sujet des exactions des receveurs des deniers publics, furent le prétexte de sa disgrâce. Un décret du sénat le déclara coupable de trahison; renfermé dans une prison, il fut mis à mort en 526, avec des circonstances dont le récit fait frémir d'horreur. Ses biens, dont la confiscat. avait été prononcée, furent rendus à sa veuve par la reine Amalasonte qui fit relever ses statues. Boèce, si admirable par son courage et par ses vertus, fut aussi l'écrivain et le philosophe le plus distingué de son temps. Il avait embrassé la doctrine d'Aristote, et commenté ses ouvr.; il avait aussi composé des traités de théologie. Mais parmi les écrits qui nous restent de ce gr. homme, et qui ont été recueillis en un vol. in-fol., Bâle, 1570, bonne édit., le seul qu'on lise aujourd'hui est la *Consolation de la philosophie*, dont la meill. édit. est celle de Leyde, *cum notis variorum*, 1671, in-8. Il en existe plus. trad. franç.; la plus estimée est celle de l'abbé Colesse, Paris, 1671, in-12. On a l'*Histoire de Boèce*, par D. Gervaise, 1715, in-12.

BOÈCE (CHRIST.-FRÉD.), graveur, né à Leipsig en 1706, mort à Dresde en 1778, a gravé plusieurs

sujets d'après Téniers, Rubens, Wouvermans, etc.

BOECKER (PHILIPPE-HENRI), médecin, né à Strasbourg en 1718, mort en 1759, se distingua à la fois dans la pratique de la médec. et de la chirurgie, et surtout dans l'art des accouchem. On a de lui plus. *Disserlat. academ.*

BOECKH (CHRIST.-GODEF.), théolog. allemand, né à Memmingen en 1732, mort en 1792, a laissé plus. ouvr. estimés sur l'instruct. de la jeunesse, tels que *Difficulté de la discipline des écoles*, Nordling, 1766, in-4. — *Journal d'éducat.*, Stuttgard, 1771-72, in-8. — *Gazette des enfants*, Nuremberg, 1780-83. Il a été un des rédact. de la *Bibliothèque univers. d'éducat. publiq. et particul.*, 11 vol. in-8, Nordling, 1774-80, et a publié avec Græter un *Journal* sur l'ancienne littérature allemande, 1791-92, un vol. in-8.

BOECKLER (GEORGE-ANDRÉ), architecte de la ville de Nuremberg, publia en allem. un *Recueil* de moulins et autres inventions de mécanique, qui fut trad. en latin par H. Schmitz, Cologne, 1662, in-fol., fig. On lui doit encore l'*Architecture hydraulique*, Nuremberg, 1663, in-fol., trad. en lat. par Chr. Sturm, 1664, sous le titre d'*Architectura curiosa*, avec 200 planches — *L'École de l'économie domestique et rurale*, ornée de pl., Francfort, 2 part. in-4, reprod. en 1683 et 1699.

BOECLER (JEAN-HENRI), historiographe, né en 1611 à Cronheim, en Franconie, obtint à 20 ans la chaire d'éloquence à l'acad. de Strasbourg; plus tard il fut nommé profess. à Upsal, puis historiogr. de Suède, avec une pension que la reine Christine lui conserva lorsqu'il fut obligé pour sa santé de venir habiter un climat moins rigoureux. Rappelé à Strasbourg pour y occuper la chaire d'hist., il devint bientôt conseiller de l'élect. de Mayence, et de l'emper. qui le créa comte palatin. Il mourut en 1612. On a de lui des *Comment.* sur Hérodien, Suétone, Manilius, Térence, Cornélius-Népos, Polybe, Tacite, Velléius-Paterculus, Virgile, Hérodote, Ovide; des discours oratoires, des poésies et des programmes académiq., recueillis par J.-Alb. Fabricius, 1712, 4 vol. in-4, et quelq. ouvr. d'hist. et de polit. oubliés aujourd'hui.

BOECLER (JEAN-WOLFGANG), théolog. luthér., remplit plus. fonctions ecclésiast. dans la Livonie et l'Esthonie, vint à Cologne abjurer et se fit prêtre cathol., publia div. écrits en faveur de sa nouvelle commun., et mourut en 1617. Son ouvr. intitulé : *Rites superstitieux, mœurs et coutumes des Estoniens*, Cologne, 1631, est recherché.

BOECLER (JEAN), né en 1681, profess. de médec., de botanique et de chimie à Strasbourg, est aut. de quelq. *dissertat.*, parmi lesq. on distingue celle sur le *Fenouil;* mais il est connu surtout par une édit. de la *Matière médicale* de Paul Hermann, Strasbourg, 1726, in-4, qu'il augmenta successiv. d'un second, puis d'un troisième vol. en 1729 et 1731. On a encore de lui des *Observat.* sur la peste de Marseille de 1721, in-8. Cet habile méd. mourut en 1733. — BOECLER (Jean-Philippe), son fils, né en 1719, profess. de chimie, de botanique et de matière médicale à l'acad. de Strasbourg, mort en 1759, a donné une nouv. édit. de la *Matière médicale* de Hartman, 1745-54, 3 vol. in-4, et laissé plus. *Dissert.* de chimie.

BOEDIKER (JEAN), grammairien, né dans la Poméranie en 1641, fit ses études à Berlin, au gymnase dont il devint rect., cultiva la poésie lat., composa des vers allem. estimés, et mourut en 1795. On a de lui : *Principes de la langue allem.*, souvent réimpr.; *Vestibulum linguæ latinæ, epigrammata juvenilia*, et un *Recueil* de mélanges intit. *Boedikeri opuscula.*

BOEGERT (J.-B.), directeur des hautes études classiques du séminaire de Molsheim, né à Kayserberg en 179..., mort à Mulhausen en 1832, a publ. en 1823, à Strasbourg, chez Levrault, un ouvrage intitulé *Méditations philosophiques, ou la philosophie conduisant l'homme à la religion et au bonheur;* vers la même époque : *Réflexions amicales d'un chrétien catholique sur une lettre adressée à M. l'abbé Maccarthy;* et depuis la révolution de juillet 1830, un écrit intitulé *Cri de la vérité et de la justice*, où il expose les véritables rapports du clergé avec l'état.

BOEHM (JACOB), chef de la secte des Boehmistes, espèce d'*illuminés*, né en 1575, mort en 1624, a publié plus. ouvr. pleins de rêverie, parmi lesq. on cite : l'*Aurore naissante, les trois Principes*, et *la triple Vie*, qui ont été trad. en franç. par le *Philosophe inconnu* (de Saint-Martin). Tous les ouvr. de Boehm ont été réimpr., Amsterd., 1730, in-8, sous le titre de *Theosophia revelata.* Sa *Vie* a été publiée en allemand par Franckenberg (*v.* ce nom).

BOEHM (ANDRÉ), professeur de philosophie et de mathématiques, né à Darmstadt en 1720, mort vers 1792, fut disciple du célèbre Wolff. On a de lui : *Logica ordine scientifico*, etc., Francfort, 1749-62-69, in-8. — *Métaphysica*, Giessen, 1765-67, in-8. — *Nouvelle bibliothèque militaire* en allemand, Marpurg, 1790, 4 vol. — *Magasin pour les ingénieurs et les artilleurs*, Giessen, 1777-85, 12 vol. in-12.

BOEHME (J.-EUSÈBE), professeur d'histoire et historiographe de l'électeur de Saxe, né à Wurtzen en 1717, mort à Leipsig en 1780; est auteur de plusieurs *Dissert.* latines, écrites avec élégance, et qui renferment des recherches précieuses sur le culte, les mœurs et le commerce des anc. Germains; et de *Matériaux pour servir à l'histoire de Saxe*, en allemand, Augsbourg, 1782, in-8, etc.

BOEHMER (JUSTE-HENNING), sav. juriscons., né en 1674 dans la capit. du Hanovre, profess., puis direct. de l'univ. de Halle, dont il contribua beauc. à étendre la réputat., a publ. d'import. ouvr. sur le droit canonique de l'Allemagne, et mourut en 1749, laiss. une gr. réputat.

BOEHMER (JEAN-SAMUEL), fils du précédent, né à Francfort-sur-l'Oder, en 1704, professa le droit à Halle, fut conseiller intime de Frédéric II, dont il reçut des lettres de noblesse, et mourut en 1792. Il a laissé un grand nombre d'écrits en lat. *sur le droit criminel.*

BOEHMER (Georges-Louis), frère du précédent, né en 1715, fut professeur ordinaire à Goettingue, conseiller aulique, doyen de la faculté de jurisprudence, s'occupa beaucoup du droit canonique et du droit féodal, dont ses ouvr. facilitèrent l'étude, et mourut en 1797.

BOEHMER (Philippe-Adolphe), frère des précédents, né en 1717 à Halle, où il professa la médecine et l'anatomie, se distingua dans l'art des accouchements, composa plus. *Dissert.* recueillies par Haller dans les *Disputat. selectæ,* et publ. une nouv. édit. de l'*Art des accouchements* par Manningham, qu'il enrichit de l'*Examen* critique des instrum. employés alors. Il mourut en 1789.

BOEHMER (J.-Benjamin), médecin et chirurgien, né à Leignitz en 1719, et mort en 1753, a donné quelques *Dissertations*, *Bibliotheca medico-philosophica*, 1743, in-8. — *De ossium callo*, 1748, in-4; et une nouvelle édition de la *Chirurgie* de Platner.

BOEHMER (Georges-Rodolhe), né en 1725, professeur de botanique et d'anatomie à Wittemberg, publia un grand nombre d'ouvrages sur diverses parties de la physique végétale et de la botanique théorique et littéraire, et mourut en 1803. On citera de lui : *Biblioth. scriptor. histor. naturalis,* Leipsig, 1785-89, 9 vol. in-8. — *Hist. techniq. des plantes qui sont employées dans les métiers, les arts et les manufact.* (en allem.), 1794, in-8.

BOHEM (Antoine-Guill.), théol. allemand, mort en 1732, chapelain du prince George de Danemarck, à Londres, et ministre de la chapelle allemande à St-James, a publ. des *Sermons* qui ont été traduits en anglais.

BOERHAAVE (Herman), célèbre médecin, naquit en 1668 à Voorhoot, en Hollande, s'était adonné à la philosophie et à la théologie, avant de préférer à ces sciences celle de la médecine. Enfant précoce, les études de sa jeunesse annoncèrent déja son immense génie. On peut dire qu'il fut son propre maître; professeur, on accourut de toutes parts à Leyde pour l'entendre. Éloquent dans la chaire, il devina toute l'utilité d'un cours de clinique dans les hôpitaux. Ses cours de chimie, de botanique, étaient également brillants. On pourrait l'appeler le Voltaire de la science. L'influence de son génie s'étendit jusque sur l'anatomie, qu'il n'avait étudiée que dans les livres. Son système, dont les bornes de ce dictionnaire ne permettent pas d'exposer les vues, a régné 40 ans dans les écoles. Infidèle quelquefois dans la théorie aux doctrines d'Hippocrate, il ne s'en écartait jamais dans la pratique. En 1722, une attaque de goutte le força d'interrompre les immenses travaux qui avaient si bien rempli sa vie. Il se démit peu à peu de toutes ses chaires, et renonça même au titre de recteur de l'université : il mourut après quelques mois de souffrances dans l'année 1738. La musique et le jardinage avaient été ses seuls amusements. Son jardin, près Leyde, était rempli de tous les végétaux exotiques qu'il avait pu se procurer. Ses restes furent déposés dans la grande église de Leyde, sous une urne de marbre, qui portait cette inscription : *Salutifero Boerhaavi genio sacrum.* Ses principaux ouvrages sont : *Institutiones medicæ in usus exercitationis annuæ domesticos.* Cet ouvr., trad. dans toutes les langues, et même en arabe, a eu l'honneur d'être commenté par Haller. — *Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis in usum doctrinæ medicinæ*, Leyde, 1715, in-12, comenté par van Swieten, trad. en franç. par La Mettrie, 1745, in-12. — *Index plantarum quæ in horto academico Lugduno - Batavo reperiuntur,* 1727, 2 vol. in-4, fig. — *Libellus de materiâ medicâ et remediorum formulis*, Londres, 1718, in-8. — *Epistola ad Ruischium pro sententia Malpighianâ de glandulis*, 1724, in-8. — *Atrocis nec descripti prius morbi historia secundum medicæ artis leges conscriptæ*, 1728, in-8. — *Atrocis rarissimique morbi historia altera.* — *Elementa chimiæ quæ anniversario labore docuit in publicis, privatis que scholis*, Leyde, 1732, in-4, trad. en franç. par Allamand, augmenté par Tarin, 1754, 6 vol. in-12. Boerhaave publia des *éditions* d'un grand nombre d'ouvrages; plus. ont été imprimés sous son nom.

BOERNER, (Christ.-Fréd.), né à Dresde en 1683, prof. la théol. à Leipsig, avec une gr. réputat. et mourut en 1753. Parmi ses nombreux écrits, on estime : *De doctis hominibus gr. litter. græc. in Italiâ instauratoribus,* Leipsig, 1750, in-8, réimpr. en 1782. — *De ortu et progressu philosophiæ moralis,* ib., 1707. — *Institutiones theologiæ symbolicæ,* ib., 1751, in-4. — *Dissertat. sacræ*, ib., 1752. On lui doit une édit. corrigée et augmentée de la *Biblioth. sacrée* du P. Lelong, Anvers, 1709, 2 vol. in-8; et une édit. complète des *OEuvres de Luther,* 1728-34, 22 vol. in-fol.

BOERNER (Fréd.), frère du précéd., médecin à Leipsig, né en 1723, mort en 1761, a donné : *Relationes de libris medico-physicis antiquis, raris,* et *Instructiones medicæ legales,* Wittemberg, 1756, in-8; *Notices* sur les médecins et les naturalistes viv. les plus distingués, en allemand, Wolfembuttel, 1748-64, 3 vol. in-8, etc.

BOERNER (Fréd.-Ch.), fils de Christ., pratiqua la médecine à Brunswick et à Wolfembuttel, et publ. : *Traité pratique* sur l'onanisme, Leipsig, 1775, in-8.

BOESCHENSTEIN (Jean), sav. oriental., né en Autriche en 1471, fut un des restaurateurs de la langue hébraïque en Allemagne. Il l'enseignait à Augsbourg, lorsque, sur sa réputation, le duc Frédéric le nomma en 1518 profess. à Wittemberg. Il vivait encore en 1530, mais on n'a pu découvrir la date de sa mort. On a de lui *Grammaire hébraïque*, Augsbourg, 1514. — Corrections et additions au *Rudiment hébreu* du rabbin Mosche Kinchi, ibid., 1520. — Version allemande et latine des *Psaumes de la pénitence* d'après le texte hébreu, ibid., 1526, in-4.

BOETHIUS (Hector), historien écossais, né vers 1740 à Dundée, fit ses études à Paris, où il remplit depuis une chaire de philos., fut ensuite chanoine et princip. du collége d'Aberdeen, et mourut vers

1550. Il a publ. les *Vies* des évêques d'Aberdeen et quelq. autres écrits histor.; mais il est princip. connu par son *Hist. d'Ecosse*, Paris, 1526, in-fol., trad. en écossais par J. Bullanden, 1536. Cet histor. est crédule; mais comme écrivain, son style ne manque ni de force ni de pureté.

BOETHIUS (Jacob), écriv. suédois, né en 1647, professa le grec et la théol. à Upsal, puis fut nommé past. et archid. de Mora en Dalécarlie. La hardiesse de ses sermons causa sa perte. Arrêté pour avoir dit, en faisant allusion à la jeunesse de Charles XII: « Malheur au pays gouverné par un enfant! » il fut condamné à une détention perpétuelle; il eut cependant en 1710 la permission de rejoindre sa femme à Vesteras, où il mourut en 1718.

BOETHIUS (Chrét.-Fréd.), habile peintre d'histoire, de l'académie de Dresde, né à Leipsig en 1706, exécuta plus. beaux ouvr. qui sont un des ornements de la galerie royale de Saxe.

BOÉTHUS, nom de quatre philosophes de l'antiquité: le premier, stoïcien, cité par Cicéron et Diogène Laërce; le deuxième, péripatécien, né à Sidon, disciple d'Andronicus, fut l'un des plus célèbres philosophes de son temps; le troisième, Flavius, né à Ptolémaïs, contemporain de Gallien, et disciple d'Alexandre de Damas; le quatrième, épicurien et mathématicien, est l'un des interlocuteurs du dialogue de Plutarque sur l'*Oracle de la Pythie*.

BOÉTIE (Étienne de la), né à Sarlat dans le Périgord en 1530, conseiller au parlement de Bordeaux dont il fut regardé comme l'oracle, avait trad. à 16 ans quelq. opusc. de Xénophon et de Plutarque, et composé à 18 un *Discours de la servitude volont.*, qui fit grand bruit en France. Il mourut en 1568, à 63 ans, sans avoir rien publ. Montaigne, son ami, légat. de ses MSs., publ. en 1572 ses *Traduct.* et ses *vers franç.* Ce ne fut que plus tard que parut son *Traité de la servitude*, dans les *Mémoires de l'état de la France sous Charles IX*, et puis dans différentes éditions des *Essais*.

BOETON, chargé avec Diognète de diriger et préparer la marche des armées d'Alexandre, en avait écrit l'*Itinéraire*, qui ne nous est pas parvenu.

BOETTCHER (Jean-Frédéric), chimiste allemand, né dans le Brandebourg vers la fin du 17ᵉ S., apprenti chez un apothicaire à Berlin, fut forcé de fuir parce qu'il passait pour avoir trouvé la pierre philosophale. Réfugié en Saxe, l'électeur Frédéric-Auguste le fit renfermer dans une forteresse avec ordre de continuer ses recherches sur les moyens de faire de l'or. En y travaillant, Boettcher trouva, dit-on, le secret de la composition de la porcelaine, ignoré jusqu'alors en Europe, et ouvrit ainsi à la Saxe une source de richesses. L'électeur, roi de Pologne, lui donna des lettres de noblesse. Il mourut en 1719.

BOETTCHER (Ernest-Christophe), négociant, né en 1697, consacra sa fortune à la fondation d'une école gratuite à Hanovre, d'un séminaire d'instructeurs, et d'autres établissements utiles.

BOFFRAND (Germain), architecte, né à Nantes en 1667, neveu de Quinault, vint à Paris, étudia la sculpt. pendant l'hiver chez Girardon, et l'été, l'architect.; finit par gagner l'amitié de Mansard, qui le chargea de suivre les travaux de la place Vendôme; fut reçu en 1719 à l'acad.; lutta tant qu'il le put contre le mauvais goût de l'époque, et mourut en 1754, doyen de l'acad., et 1ᵉʳ ingénieur des ponts et chaussées. Entre les édifices qu'il a construits, on remarque à Paris l'hôpital des Enfants-Trouvés, et le puits de Bicêtre. On a de lui des remarques sur ce qui a été pratiqué pour fondre en bronze d'un seul jet la statue équestre de Louis XIV, élevée par la ville de Paris en 1699, et un *Livre d'architecture* renfermant les principes généraux de cet art, 1745, in-fol, fig.

BOGAERT (Adam), né à Dordrecht en 1413, nommé sept fois recteur de l'université de Louvain, y occupa pendant 36 ans une chaire de médecine, et mourut en 1483. — Jacques, son fils, né en 1440, remplit à Louvain les mêmes fonctions que son père, laissa des *Commentaires* sur Avicenne conservés MSs. dans la bibliothèque d'Anvers, et mourut en 1520. — Adam, son fils, né en 1486, fut, comme son père et son aïeul, professeur de médecine, chanoine et recteur de l'université de Louvain, et mourut en 1550. Il est auteur d'une épître sur la goutte.

BOGAN (Zacharie), philologue, né en 1625 dans le Devonshire, mort en 1659, est surtout connu par son *Homeri comparatio cum scriptoribus sacris*, Oxford, 1658, savant, mais systématique. On lui doit aussi des *Additions à l'archéologie attique de Rous*, en anglais, Londres, 1685, in-4.

BOGDAN, prince de Moldavie, fit en 1529 hommage de ses états au sulthan Soliman Iᵉʳ, et y maintint ainsi la tranquillité. Après sa mort les Moldaves perdirent le droit d'élire eux-mêmes leurs souverains, et c'est de son nom que la Moldavie est appelée Bogdanie par les Turks.

BOGDANOVITSCH (Hippolyte-Théodorovitsch), membre de l'acad. russe et l'un des littérat. les plus distingués du siècle de Catherine, naquit en 1743, dans un bourg de la Petite-Russie, de parents nobles. A l'âge de 15 ans, enflammé par la lecture des pièces dramat. et la fréquentation du théâtre de Moscou, il voulut s'engager comme acteur. Le poète Kherascof le détourna de ce projet, dirigea son goût et ses études vers les sciences et la littér., et lui fit ouvrir la carrière diplomat., puis celle de l'administrat. intérieure. Bogdanovitsch obtint en 1795 une honorable retraite; il mourut à Koursk le 6 janvier 1803. On regarde comme son chef-d'œuvre le poème romantique intit.: *la bonne Amie* (Douschenka), Saint-Pétersbourg, 1778: c'est une imitation du conte de *Psyché*, de La Fontaine. Ses autres ouvrages sont: une *Traduction* des *Révolutions de Rome*, par Vertot, 3 v., ib., 1771-75. — Le 1ᵉʳ vol. d'un *Tableau historique de la Russie*, ib., 1777. — *Proverbes russes*, ib., 1785, 3 vol. — Les *Slaves*, drame, ibid., 1782. Il a publié de plus en 1765 un journal intit.: *Divertissement innocent*, et, de 1778 à 1779, le *Courrier de St-Pétersbourg*,

recueils dans lesquels il inséra plusieurs de ses compositions.

BOGDANUS (MARTIN), médecin, né à Driessen en 1630, tenta vainement d'assurer à Th. Bartholin la découverte de quelq. vaisseaux lymphatiques reconnus par Rudbeck; publ. la trad. lat. du traité de Siméon Selts, médecin grec, des *Aliments*, et composa, d'après la doctrine d'Hippocrate, un *Traité* latin sur les *Rechutes dans les maladies*, Bâle, 1660, in-8.

BOGÈS ou BUGES, gouv. persan d'Eïone après la défaite de Xercès par les Grecs, se défendit jusqu'à la dernière extrémité, après quoi il fit égorger sa femme, ses enfants et ses amis, les fit jeter dans les flammes, et s'y précipita lui-même avec tous ses trésors.

BOGIN (J.-B.), né à Turin en 1701, gr.-chancel. de Victor-Amédée, puis ministre-d'état de Charles-Emmanuel, roi de Sardaigne, rendit d'importants services à ce prince pendant la guerre avec la France en 1742, et depuis par son habileté dans les négociat. Plus tard, il eut le dép. de la Sardaigne, où il fit fleurir le commerce, l'agricult. et les lettres. Après la mort de Charles-Emmanuel, il tomba dans la disgrâce qu'il supporta courageusem., et mourut à Turin en 1784. Le Piémont lui dut le rétablissement des écoles de génie et d'artillerie, et la fondation d'une école de minéralogie.

BOGOENBERGER, profess. de physique à l'univ. de Tubingen, mourut dans cette ville en 1831, à l'âge de 69 ans. Les *Mémoires* qu'il a publiés, dans divers recueils périodiques sur la science qu'il professait, dénotent généralement un esprit plein de méthode et de sagacité.

BOGORIS, roi des Bulgares, voulut faire la guerre à l'impérat. Théodora; mais cette princesse réussit à le détourner de ce projet injuste, et lui envoya un évêque qui le convertit au christian. vers 841.

BOGUD, roi de la Mauritanie tingitane, unit ses forces à celles de César, eut part à son triomphe sur Pompée, prit ensuite le parti d'Antoine, et fut tué après la bataille d'Actium : ses états devinrent alors une province de l'empire romain.

BOGUET (HENRI), juriscons. né dans le 16e S., à Pierrecourt, baill. de Gray, puis grand-juge de la terre de St-Claude, puis conseiller au parlement de Dole, mourut en 1619. On a de lui : *Discours sur les sorciers*, Paris, 1603, in-8, réimpr. plus. fois. L'aut. s'y montre excessiv. crédule. — *Les actions de la vie de St Claude*, Lyon, 1609, in-8. — *In consuetudines generales comitatùs Burgundiæ observationes*, Lyon, 1604; Besançon, 1725, in-4.

BOGUPHALUS, évêque de Posnanie, mort en 1253, est auteur d'une *Chronique de Pologne* jusqu'en 1252, continuée jusqu'en 1271 par Godisias Basko, custode de l'église de Posnanie. Elle a été impr. en 1729, dans les *Scriptor. rer. silesiacar.*; et séparém., Varsovie, 1752.

BOGUSLAS BARANOWSKI, gentilhomme polonais, profita des troubles survenus en 1696, après la mort de J. Sobieski, pour exciter l'armée polonaise à la révolte, se fit proclamer général et causa d'affreux dégâts en Russie et en Pologne, que les Tartares ravageaient d'un autre côté; mais l'amnistie proclamée par la diète ayant ramené les révoltés dans leur devoir, il rentra lui-même dans l'obscurité.

BOHADIN ou BOHA EDDYN, célèbre historien arabe, né à Massoul en 539 de l'hégyre (1145 de J.-C.), fut câdhylasker ou juge de l'armée sous Saladin, et très en faveur auprès de ce prince dont il écrivit la *Vie* ou plutôt le *panégyrique*, publié en arabe et en latin, à Leyde, 1732, par Schultens. Il avait rétabli les études à Alep, et fondé un collége où il enseigna jusqu'à sa mort, arrivée en 633 de l'hég. (1235 de J.-C.).

BOHADSCH (J.-B.), prof. d'hist. naturelle et de botanique à Prague, mort en 1772, a publ. quelques ouvr. d'économie domestique en allemand, entre autres : *Description des plantes de la Bohême qui peuvent être utiles dans la teinture*, Prague, 1755, in-8; mais il doit sa réputat. comme naturaliste à l'ouvr. suiv. : *De quibusdam animalibus marinis*, Dresde, 1761, in-4, fig.

BOHA EDDAULAH, prince de la dynastie des Déélémites, succéda en 379 de l'hég. (989 de J.-C.) à son frère Cherf-Eddaulah dans le gouvernement de Bagdad, accrut sa puissance par la conquête du Farez, du Kerman et de l'Ahwaz, et mourut en 403 de l'hég. (1013 de J.-C.).

BOHAN (FRANÇOIS-PHILIBERT LOUBAT, baron de), lieut.-gén., né à Bourg en Bresse, départ. de l'Ain, en 1751, fut successivement officier dans royal-Pologne, capit. des dragons de La Rochefoucauld, colonel des dragons de Lorraine, et aide-major-général de la gendarmerie. Reçu membre de la soc. littér. de sa ville natale, il y lut plus. *Mémoires*, fut très utile à cette même ville dans diverses circonstances, et mourut à Bourg en 1804. Nous citerons de lui : *Examen critique du militaire français*, Genève, 1781, 3 vol. in-8. — *Mémoire sur les haras, considérés comme une nouvelle richesse pour la France*, publ. par Lalande avec une *Notice* sur l'auteur, Paris, 1805, in-8.

BOHÊME. La Bohême tire son nom des Boïens, colonie des Gaules qui s'y établit 600 ans av. J.-C. Soumis par les Marcomans sous le règne d'Auguste, par les Slaves ou Tcheques au 6e S., et par Charlemagne en 812, ils devinrent par suite membres de l'empire germanique. L'histoire des ducs de Bohême n'offre qu'un intérêt très médiocre, même sous Borzivoi, premier duc chrétien; après la conversion de la Bohême, au milieu des règnes insignifiants de la plupart de ces ducs, on remarque Vinceslas se déclarant vassal de la Germanie, et Wratislas recevant de l'empereur Henri IV l'investiture de la Lusace, de la Silésie et de la Moravie, et le titre de roi qu'il ne put transmettre à ses successeurs. Prémislas ou Ottocar Ier fut nommé roi par l'empereur Philippe. Ottocar II, après un long interrègne, eut de grands démêlés avec Adolphe de Hapsbourg, qui, malgré ses prétentions, obtint la dignité impériale et tua son rival à la bataille de

Markfeld, en 1278. Vinceslas son fils obtint la paix, régna après lui, et laissa le trône à son fils Venceslas V, en qui finit la dynastie slave de Prémislas et de Borzivoï. Depuis ce temps, la Bohême, presque toujours réunie à l'empire, changea souvent de souverains et joignit les couronnes de Pologne et de Hongrie. Gouvernée par la maison de Luxembourg, elle fut ravagée au commencement du 15e S. par la guerre des hussites. Après l'extinction de la famille de Luxembourg, la maison d'Autriche, qui monta sur le trône impérial, réunit la couronne de Bohême sous Albert Ier. Ladislas, fils posthume de ce dernier, fut déclaré roi de Bohême sous le règne de George Podiébrard, qui vit ses états conquis presque entièrement par le grand Mathias Corvin, roi de Hongrie; mais après la mort de ce héros, la Bohême reconquit le pays qui lui avait été enlevé. Ferdinand, frère de Charles-Quint, obtint le royaume de Bohême et y réunit ensuite l'empire. La Bohême ne fut plus séparée qu'une seule fois du trône impérial sous Mathias. Après lui elle y fut réunie pour toujours, et fait encore aujourd'hui partie des états héréditaires de l'empereur d'Autriche.

BOHÉMOND (Marc), fils de Robert Guiscard, aventurier normand, duc de la Pouille et de la Calabre, s'embarqua avec Tancrède à la tête des croisés, vers 1096, et se distingua par son habileté et son courage impétueux. Chargé de la conduite du siége d'Antioche, il s'en empara par ruse en 1097, et en fit la capitale d'une principauté qui, dans une suite de neuf princes, subsista 190 ans. Il en reçut à Jérusalem l'investiture des mains du patriarche Daimbert. Étant tombé au pouvoir des Turks, il demeura 2 ans leur prisonnier, et ne fut pas plus tôt libre qu'aidé du secours de Tancrède il étendit ses états par de nouvelles conquêtes, entreprit de renverser l'empire grec, se fit passer pour mort, parcourut l'Europe, et rassembla des forces considérables qui firent trembler l'empereur Alexis. Mais la peste et la famine, combattant pour les Grecs, rendirent inutiles tous ses efforts. Il mourut en 1111, tandis qu'il préparait contre Alexis un nouvel armement.

BOHIER (Nicolas), en lat. *Boërius*, sav. jurisc., né à Montpellier en 1470, fut successivement avocat à Bourges, conseiller au grand-conseil, président à mortier à Bordeaux, et mourut en 1559. Son ouvrage le plus estimé est : *Decisiones in Senatu Burdigalensium discussæ ac promulgatæ*, Lyon, 1567, in-fol.

BOHN ou BOHNIUS (Jean), médecin, né à Leipsig en 1640, y professa l'anatomie et la thérapeutique, et mourut en 1718. On a de lui, entre autres ouvr. : *De acide et alcali insufficientiâ*, Leipsig, 1675, in-8. — *Circulus anatomicus physiologicus, seu œconomia corporis humani*, ibid., 1680, in-4. — *De officio medici duplici, clinici nimirùm ac forensis*, 1689. — *De renunciatione vulnerum lethalium examen*, 1689, in-4, réimpr. plusieurs fois, notamment en 1710, avec *préface* de Heister. Ces deux ouvrages de médecine légale peuvent encore être consultés utilement aujourd'hui.

BOHUN (Edmond), écrivain anglais au temps de la reine Anne, a laissé un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *Défense de la déclaration de Charles II; Histoire de la désertion, ou récit de toutes les affaires publiques de l'Angleterre*, 1689; *Grand Dictionnaire historique, géographique et poétique; Caractère de la reine Élisabeth.*

BOICEAU (Jean), seigneur de la Borderie, jurisconș., né dans le Poitou, cultiva dans ses moments de loisir la poésie lat. et franç., et mourut en 1589. On citera de lui : le *Monologue de Robin*, Poitiers, 1555, plaisanterie spirit. contre les plaideurs. — *Comment. lat. sur l'art. 54 de l'ordonn. de Moulins de 1566, concern. la preuve par témoins*, 1582, in-4, augm. et réimpr. en 1715. Son *Comment. sur la coutume de Poitou*, terminé par J.-Constant, son neveu, a été publ. en 1659.

BOICHOT (Jean), statuaire, membre de l'anc. acad. de peint., corresp. de l'Institut, né à Châlon-sur-Saône en 1738, mort à Paris en 1814, sut allier la grâce et l'élégance des formes à la sévérité du style. Ses principaux morceaux sont : *la statue de saint Roch; le groupe de saint Marcel; les bas-reliefs des fleuves* qui décorent l'arc de triomphe des Tuileries.

BOIENS (les), originaires de la Gaule celtique, formèrent, vers le 4e S. av. J.-C., des établissem. dans la Gaule cisalpine, où ils fondèrent *Bolonia* (Bologne), vers la même époque, en Germanie, dans les pays qui ont pris d'eux les noms de Bohême et de Bavière.

BOIGNE (le général, comte de), dont le véritable nom est Benoît le Borgne, né en 1751 et mort le 21 juin 1830, à Chambéry, est célèbre par le noble usage qu'il fit de son immense fortune. A 17 ans, il s'enrôla au service de France (1768), puis à celui de Russie, et enfin à celui de la compagnie anglaise des Indes. Il s'attacha à la fortune de Mahadagey-Sindia, chef de Marathes. La générosité de Sindia lui fit prodiguer l'or à son génér.; mais de Boigne voulut jouir dans sa patrie des dons qui l'av. enrichi. Il vint en Angleterre, où il épousa Mlle d'Osmond, qui lui donna un fils : il voyagea pendant quelq. temps en Europe, puis se fixa près de Chambéry. La liste des legs qu'il a faits à cette ville est énorme : 1,200,000 f. pour un hospice de vieillards; 500,000 fr. pour un hospice d'aliénés; 300,000 fr. pour un dépôt de mendicité; 300,000 fr. pour le collége; 200,000 fr. pour établir de nouveaux lits dans les hospices; 100,000 fr. pour faire apprendre des métiers à de jeunes filles, etc., etc. Ses dons pour Chambéry s'élèvent à 3,678,000 fr., sans compter des legs aux jésuites et aux capucins. Son testament est empreint de la même générosité : il a légué à ses domestiques de 1,500 à 10,000 fr. de capital; à son frère et à son neveu, des propriétés de la valeur de 300,000 fr.; à des parents éloignés et à des amis, environ 100,000 fr. en souvenirs; à ses petits-enfants, 200,000 fr.

chacun à l'époque de leur majorité; à sa femme une pension viagère de 600,000 f. La ville de Chambéry aura encore après la mort de Mme de Boigne le produit de la vente d'une terre qui vaut près de 500,000 fr. Son fils a hérité en outre de plusieurs millions. User ainsi de la fortune, c'est l'ennoblir.

BOILEAU (Gille de Bullion), écrivain du 16e S., né en Flandre, a traduit de l'espagnol les *Commentaires de dom Loys d'Avila et de Cuniga*, Paris, 1551, in-8; et le 9e livre d'*Amadis de Gaule*, Paris, 1551, in-fol.; du lat., le livre d'*Albert Durer sur la fortification*, et l'ouvrage de Sleidan sur *le siége de Metz* par les impériaux en 1552. On a encore de lui : *Traité des causes criminelles*, extrait des lois impériales, Anvers, 1555, et Lyon, 1570; et sous le nom de Darinel : la *Sphère des deux mondes*, avec un épithalame sur les noces de D. Philippe, etc., Anvers, 1555, in-4, fig., vol. rare.

BOILEAU (Gille), né à Paris en 1584, greffier de la grand'chambre du parlement, se distingua par sa probité et son expérience dans les procédures, et mourut en 1657. C'était le père de l'immortel Despréaux, et c'est uniquement à ce titre qu'il doit l'honneur de figurer dans toutes les biographies.

BOILEAU (Charles), abbé de Beaulieu, membre de l'Académie française, prédicateur de Louis XIV, né à Beauvais, mort à Paris en 1704, est connu par des *homélies*, des *sermons* et des *panégyriques*, imprimés après sa mort. D'Alembert dit qu'on y trouve sinon de l'éloquence, au moins de l'esprit.

BOILEAU (Jacques), docteur de Sorbonne, frère aîné de Despréaux, né à Paris en 1635, nommé doyen et grand-vicaire de Sens, remplit ces deux places pendant plus de 20 ans, en 1694 fut pourvu d'un canonicat à la Sainte-Chapelle, et mourut en 1716, dans sa 82e année. Parmi ses ouvr. assez nombreux, on recherche encore : *Historia confessionis auricularis*, Paris, 1684, in-8. — *Historia flagellantium, sive de recto et perverso flagellorum usu apud christianos*, Paris, 1700, in-12. Cet ouvr., réfuté par Thiers (*v.* ce nom), a été trad. en franç. par l'abbé Granet. L'auteur y prouve que l'usage des flagellations volontaires a été inconnu aux chrétiens pendant les dix premiers siècles, qu'il est dangereux pour la santé et pour les mœurs, et qu'il donna naissance à l'erreur des flagellants, qui attribuaient à la flagellation plus de vertu qu'aux sacrements pour effacer les péchés. On lui attribue, mais on ne sait sur quel fondem., *De l'abus des nudités de gorge*, Bruxelles, 1675, in-12; édit. augm., Paris, 1677 et 1680, in-12, ouvr. singul. et peu commun.

BOILEAU (Jean-Jacques), prêtre, né près d'Agen en 1649, chan. de St-Honoré à Paris, où il mourut en 1735, a publ. des *Lettres sur différ. sujets de piété*, 2 vol. in-12. — Les *Vies de Mme de Liancourt* et *de Mme de Combé*. Il a laissé MS. une *Vie de Mme d'Épernon*, carmélite, qui contient, dit-on, des matériaux intéress. pour l'hist. contempor. — Boileau (Jacq.-René), né à Amiens en 1715, mort en 1772, directeur de la porcelaine de Sèvres, contribua beauc. à la réputat. de cette manufacture.

BOILEAU (Jacques), juge de paix à Avalon, député à l'assemblée législat., puis à la convention, fut mis hors la loi après le 31 mai 1793, et périt sur l'échafaud, avec les girondins, le 31 octobre même année, à 41 ans.

BOILEAU (Marie-Louis-Joseph de), juriscons., né à Dunkerque en 1741, mort à Paris en 1817, est auteur d'un gr. nombre d'ouvr. dont les princip. sont : *les Embarras du père de famille*, comédie en 5 actes et en vers, Paris, 1787. — *Entretiens critiques, philosophiq. et historiq. sur les procès*, 3e édit., 1806, in-12. — *Histoire du droit franç.*, 1806, in-8. — *Code des faillites*, 1806. — *Histoire anc. et moderne des départements belges*, 1807, 2 vol. in-12.

BOILEAU-DESPRÉAUX (Nicolas), le législateur du Parnasse, né en 1636 à Crône, ou suivant d'autres biographes à Paris, n'annonça pas dès son enfance ce qu'il devait être un jour. La faiblesse de sa constitution, les maladies qu'il essuya, ne contribuèrent pas peu à retarder ses études. Il les avait commencées au collége d'Harcourt; mais ce ne fut qu'à celui de Beauvais, étant à sa troisième, qu'il se fit remarquer par sa passion pour la lecture des grands poètes de l'antiquité. Après avoir suivi quelque temps le barreau et s'être fait recevoir avocat, il abandonna Cujas et Alciat, au grand scandale de sa famille et surtout de son beau-frère Dongois, le greffier, qui jugea dès-lors qu'il ne serait qu'un sot toute sa vie. La scolastique n'eut pas plus d'attraits pour ce disciple d'Horace, et il se livra dès-lors tout entier aux lettres. Sa première satire parut dans un temps où, malgré les chefs-d'œuvre de Corneille et de Molière, Chapelain était encore l'oracle de la littérature. Mais avant Boileau personne n'avait encore si bien écrit en vers, ni développé comme lui toutes les ressources de la langue poétique; les sept prem. satires qui parurent en 1666, obtinrent un succès prodigieux, qu'accrut encore la haine maladroite des auteurs que le jeune poète avait critiqués. Il leur répondit par la 9e satire *à son esprit*, chef-d'œuvre dans leq. il se surpassa lui-même, et où se trouve réunie à l'élégance continuelle du style une plaisanterie piquante et toujours de bon ton. Il fut moins bien inspiré dans la satire *contre les femmes*, qui pèche par la monotonie, et dans celles de *l'équivoque* et de *l'homme*, ses deux plus faibles. Ce fut dans la maturité de l'âge qu'il composa ses *épîtres*, qui l'ont mis au-dessus d'Horace, auq. il est infér. pour les *satires*. Mais il reprit sa supérior. dans l'*Art poétiq.*, où, surmont. de nombr. difficultés, il s'élève plus haut qu'on ne devait l'attendre d'un tel sujet. Rien n'égale la régularité du plan et l'élégance ferme et soutenue du style. Il définit chaque genre avec précision et pureté, et donne les règles du beau en même temps qu'il en offre le modèle. Le *Lutrin* suivit bientôt l'*Art poétique*, et ce charm. badinage, que l'auteur entreprit sur un défi du président de Lamoignon, devint un autre chef-

d'œuvre qui n'a rien de comparable en aucune langue, et qui répondit victorieusem. à ceux qui l'accusaient de manquer de fécondité. Des productions d'un si haut mérite, et la pureté de ses mœurs, lui valurent la protection de Louis XIV. Une pension de 2,000 livres, le privilége pour l'impression de ses ouvrages, et l'honneur d'être associé à Racine pour écrire l'histoire du grand règne, furent la récompense de ses travaux. Les deux grands poètes suivirent quelque temps Louis dans ses triomphes, mais ne laissèrent rien d'important sur les événements dont ils furent témoins. Après la mort de Racine, Boileau ne revint que rarem. à la cour, où il conserva toujours la dignité de son caractère. Dégoûté du monde, il ne sortait plus guère de sa retraite d'Auteuil, et n'y recevait que des amis. Philosophe chrétien, il supporta courageusem. les infirmités de l'âge et le dépérissement d'une santé qui avait toujours été délicate, et fut enlevé aux lettres le 13 mai 1711, à la suite d'une hydropisie de poitrine, à l'âge de 75 ans. Il laissa en mourant presque tous ses biens aux pauvres. En 1684, l'Académ. franç. et celle des inscript. et b.-lettres lui ouvrirent leurs portes. Comme poète, Boileau mérite à jamais la reconnaiss. de la postérité pour avoir achevé d'expulser le mauv. goût, et fixé d'une manière invar. les lois et les ressources de la véritable poésie. Élevé à l'école des grands poètes de l'antiquité, qu'il défendit toujours contre les attaques de l'ignorance ou de l'injustice, il en avait surtout appris à travailler lentement, et ce fut d'après eux qu'il eut la gloire de former Racine. Rarem. injuste dans ses satires, genre où il est si facile de l'être, ses décisions sont encore admirées aujourd'hui pour la justesse, la solidité et le goût qui y règnent. Ce qui caractérise surtout ce grand poète, c'est l'art de conserver à chaque genre la couleur qui lui est propre, d'être vrai dans ses tableaux comme dans ses jugements, de faire valoir les mots par leur arrangem., de relever les petits détails, d'agrandir son sujet, d'enchâsser des pensées fortes et énergiques dans des vers harmonieux et plein de choses, mais toujours dominés par la raison, qui ne l'abandonne jamais dans ses écrits. Tant de qualités portées à un si haut degré lui assureront toujours, malgré l'injuste prévention des philosophes du 18e S., la première place sur le Parnasse français. La bonté, la générosité et la solidité de son caractère, sa probité rigide et religieuse, son désintéressement, sa modestie, son impartialité, ne lui font pas moins d'honneur. Il n'était vraiment cruel qu'en vers, comme le disait Mme de Sévigné, et l'on était surpris de la douceur de sa conversation. Sa conduite était tellem. irréprochable, qu'elle le mit toujours à l'abri des attaques des nombreux ennemis que ses satires ne pouvaient manquer de lui faire. Un des meilleurs éloges de Boileau est celui de M. Auger, couronné par l'Institut en 1805. Les principales édit. des *OEuvres de Boileau* sont celles de Brossette, son ami, publiée par Souchay, Paris, 1740; de Didot, à l'usage du dauphin, Paris, 1789, 2 vol. in-4; de P. Didot, 1819, 2 vol. in-fol.; de M. Daunou, Paris, 1809, 3 vol., et 1825, 4 vol. in-8; de M. Amar, Paris, 1825, 4 vol. in-8. Cependant l'édit. de 1747, 5 vol. in-8, avec les remarques de Lefèvre de St-Marc, est encore recherchée.

BOILLOT (Joseph), ingén.-archit., né à Langres en 1560, a publ.: *Nouv. portraits et fig. de thermes, pour user en architect.*, Langres, 1592, in-fol., fig., et *Modèles, artifices de feu et div. instrum. de guerre*, Chaumont, 1598, in-4, rare. — Boillot (Jean), minime, né en 1658, mort à Semur en 1728, a laissé: *Lettres sur le secret de la confession*, 1703; *La vraie pénitence*, Dijon, 1707. — Boillot (Philib.), oratorien, né à Beaune en 1668, professa la philosophie à Dijon, et préparait ses *cours* pour l'impression, lorsqu'il mourut en 1729. Il est auteur d'un poème lat., *Passeres* (les moineaux), et d'une pièce de vers franç., insérée t. VIII des *Mém. de littér.* du P. Desmolets.

BOILLOT (Henri), jésuite franc-comtois, né en 1698, professa la théologie dans div. maisons de son ordre, fut recteur du collége de Grenoble, puis de Dole, et mourut en 1733. On a de lui: *Explication lat. et franç. du 2e livre des Épîtres d'Horace.* — *Le Noyer*, élégie d'Ovide, expliquée en franç., avec une traduct. en vers, Lyon, 1712. — *Maximes chrétiennes et spirituelles*, extraits des œuvres du P. Nieremberg, ibid., 1714. — *Sermons sur divers sujets*, ibid., etc.

BOINDIN (Nicolas), né à Paris en 1676, fils d'un procureur du roi au bureau des finances auquel il succéda, fut reçu en 1706 à l'acad. des inscript. et belles-lettres, et mourut en 1751. L'athéisme qu'il professait publiquem. l'empêcha d'entrer à l'Acad. franç. Quoique maltraité dans les fameux couplets attribués à J.-B. Rousseau, il refusa de croire que ce gr. poète en était l'auteur. Ses *OEuvres*, publ. à Paris en 1753, 2 vol. in-12, contiennent ses pièces de théâtre, *les trois Gascons; le Bal d'Auteuil; le Port de Mer*, folie très spirituelle restée au théâtre, *le Petit-Maître de robe;* et des *dissert. academ.*

BOINEBOURG (J.-Christ.), conseiller intime de l'électeur de Mayence, né en 1622 à Eisenach, siégea dans la diète de Ratisbonne, acquit une réputat. méritée d'habile négociat., et mourut en 1673. Il cultivait les lettres, avait une corresp. très étendue, entre autres avec Leibnitz, et possédait une riche biblioth. chargée de notes de sa main. — Boinebourg (Philippe-Guillaume), son fils, s'illustra dans la même carrière; devenu gouvern. d'Erfurt, y fonda une chaire d'hist. et de droit politique, enrichit la biblioth. de précieux ouvr., et mourut en 1717.

BOINVILLIERS (J.-Ét.-Judith-Forestier), célèbre grammair., né à Versailles en 1764, consacra sa vie entière à l'enseignement et composa un très grand nombre d'ouvrages élémentaires qui longtemps ont joui de la faveur d'être suivis dans les colléges et dans les maisons d'éducation. Professeur de rhétor., puis censeur du lycée de Rouen, enfin inspecteur de l'académie de Douai, admis à la retraite en 1816, il continua de surveiller la réimpression de ses livres, et mourut dans sa ville

natale en 1830. Il était associé de l'Institut depuis sa création. On citera de lui : *Manuel latin; Grammaire élément. latine, réduite à ses vrais principes; Cacologie*, ou recueil de locutions vicieuses; *Corrigé de la cacologie; Manuel des étudiants*, etc.

BOIORIX, roi des Boïens, dans la Gaule-Cisalpine, se souleva contre les Romains, vers l'an 194 avant J.-C. C'est la seule particul. que l'on ait recueillie sur son existence.

BOIREL (ANTOINE), méd., né en 1625, est aut. d'un *Tr. des plaies de tête*, Alençon, 1677, in-8, d'après la doctrine d'Hippocrate, de Galien et d'Ambroise Paré. — NICOLAS, son frère, méd. d'Argentan, a donné *Nouvelles observat. sur les maladies vénériennes*, Paris, 1711, in-12.

BOIS DE LA PIERRE (LOUISE-MARIE, femme DE LANFERNAT), née en Normandie en 1663, eut quelque réputation dans son temps par son talent pour la poésie, fut en correspondance avec Fontenelle, avec le P. de Montfaucon, auq. elle fournit beaucoup de documents pour son *Hist. de la monarchie franç.*, ainsi qu'au P. Simplicien pour l'*Hist. généalog. de la maison de France*, et mourut en 1730, laiss. MS. la *Chronologie historique des prieures de la Chaise-Dieu.*

BOISGELIN (JEAN-DE-DIEU-RAYMOND DE CUCE), né à Rennes en 1732, archevêque d'Aix en 1770, a laissé dans ce dioc. des souvenirs qui ne périront jamais. La Provence lui doit la construction d'un canal, une maison d'éducat. pour les demoiselles pauvres, qui subsiste encore à Lambesc, et plus. autres établissem. utiles. En 1765, il avait prononcé l'*oraison funèbre* du dauphin; en 1766, celle de Stanislas, roi de Pologne; en 1769, celle de Mme la dauphine. Désigné pour prononcer le disc. d'usage, en 1774, dans la cérém. du sacre de Louis XVI à Reims, il fut interrompu deux fois par de nombr. applaudissem. En 1776, il remplaça l'abbé de Voisenon à l'Acad. franç. Député aux états-génér., il sortit de France à la fin de la session pour aller en Angleterre, d'où il ne revint qu'à l'époque du concordat. Nommé archev. de Tours, il obtint bientôt après le chap. de card., et mourut en 1804. Outre ses *lettres pastorales* et ses *disc. académ.*, nous avons de ce prélat la traduction en vers des *Héroïdes d'Ovide*, Philadelphie (Paris), 1784, in-8, très rare, réimpr. en 1825 dans la collect. des *OEuvres d'Ovide*, trad. de Saint-Ange; *le Psalmiste*, trad. des *Psaumes* en vers franç., précédé d'un *Discours sur la poésie sacrée*, Londres, 1799, in-12. L'aut. la publia pour venir au secours de quelq. familles d'émigrés. — BOISGELIN (l'abbé), neveu de précéd., agent-général du clergé, fut une des victimes de septembre 1792. — BOISGELIN (Gille-Domin.), de la même famille, maréchal-de-camp, incarcéré avec L. Bruno de Boisgelin, son oncle, périt avec lui à 40 ans, sur l'échafaud révolut.

BOISGERARD (MARIE-ANNE-FRANÇ. BARBUAT de), général de brigade du génie, né à Tonnerre en 1767, entré au service comme lieutenant, se distingua aux siéges de Mayence, Charleroi, Landrecies, Valenciennes, le Quesnoy et Maestricht, dirigea le passage du Rhin en 1797, et fut chargé des travaux du fort de Kehl et de la tête de pont d'Huningue; passé à l'armée de Naples, en 1799, il fut blessé mortellement au combat de Capoue, et mourut quelq. jours après.

BOIS-GUILLEBERT (PIERRE LE PESANT de), lieut.-gén. au bailliage de Rouen, mort en 1714, a trad. du grec en franç. l'*Hist. de Dion-Cassius de Nicée, abrégée par Xiphilin*, Paris, 1674; et l'*Hist. d'Hérodien*, ib., 1675. On lui doit en outre : *Marie Stuart*, nouv. histor., ib., 1675. — *Détail de la France sous Louis XIV*, Rouen (Hollande), 1707, réimpr. sous le titre de *Testament politique de Vauban*, 1712. — BOIS-GUILLEBERT (J.-P.-Adrien-Augustin LE PESANT de), petit-neveu du gr. Corneille, est auteur d'un *poème* sur la sédition d'Antioche, couronné par l'acad. de l'immac. concept. de Rouen, 1770, in-8.

BOISJOLIN (JACQ.-FRANÇOIS-MARIE VIELH de), né à Alençon en 1763, mort du choléra à Paris en 1832, se fit connaître de bonne heure par des poésies fugitives. Le poème intit. : *Les Fleurs*, un fragment sur *la Pêche*, imité de Thompson, et une traduct. de *la Forêt de Windsor* de Pope, lui avaient acquis déjà une certaine réputation quand la révolution éclata. Il avait aussi publ. en 1778, *l'Amour et l'Amitié ermites*, comédie en trois actes, qui ne fut pas admise au théâtre. Dès-lors il fournit plus. *articles* à divers recueils périodiq., et particulièrem. au *Mercure* et à la *Décade*. En 1799, il composa un *Hymne à la souveraineté du peuple*, et un *Chant funèbre en l'honneur des ministres français assassinés à Rastadt.* Après douze ans de repos, il fit impr. dans *le Mercure* une pièce intit. : *L'affermissement de la quatrième dynastie, par la naissance du roi de Rome.* Ces ouvrages sont écrits d'un style pénible et maniéré. Boisjolin a été quelq. temps profess. d'histoire à l'école centrale du Panthéon. Il a aussi remplacé plus. fois La Harpe dans la chaire du lycée de Paris, mais non comme professeur, car c'était des cahiers même de La Harpe qu'il faisait la lecture. Cette obligeance n'a pas empêché le rhéteur de traiter son vicaire avec quelque sévérité dans son *Cours de littérature.* Après la révol. du 18 brum., Boisjolin siégea au tribunat pend. deux ans, et depuis, il fut nommé sous-préfet à Louviers, et remplit même pendant quelque temps les fonct. de chef de division au ministère des relations extérieures. Il a pris part à la rédaction de la *Nouvelle Biographie des contemporains.* De Fontanes, avec lequel il était lié dans sa jeun., lui adressa, sur l'*Emploi du temps*, une épître qui a fait plus d'honneur à celui qui l'a écrite que de profit à celui pour qui elle a été faite.

BOISLÈVE (PIERRE), prêtre, né à Saumur en 1745, vicaire de St-Michel-du-Tertre, chanoine de Saint-Martin, puis d'Angers, refusa le serment, vint à Paris en 1791, et pendant la terreur habita avec son ancien condisc., l'évêque de St-Papoul. Après le concordat, Bonaparte voulant faire déclarer la nullité de son mariage avec Joséphine,

sans recourir à Pie VII, qu'il retenait captif, Boislève, nommé official de Paris, prononça en cette qualité, le 9 janvier 1810, une sentence qui ne fut point rendue publique. On croit qu'il intervint aussi pour l'annulation du mariage de Jérôme Bonaparte avec Mlle Paterson. Devenu chanoine titulaire, vicaire-général, Boislève était en même temps supérieur des religieuses de l'Hôtel-Dieu et des deux maisons des dames de la congrégation, et mourut à Paris en 1830.

BOIS-MESLÉ (J.-B. TORCHET de), avocat au parlem. de Paris, mort vers 1755, a publ. avec le P. Théodore de Blois, *Hist. génér. de la marine*, Amsterdam (Paris), 1744-46; et seul, l'*Hist. du chev. du Soleil*, 1749, 2 vol. in-12. L'*Hist. de la marine* a été continuée par Richebourg, qui fit paraître un 3e vol. en 1758, et reproduisit les 2 prem. avec de nouv. front. en 1759.

BOISMONT (NICOLAS THYREL de), prédicateur du roi, né en 1715, près de Rouen, fut admis en 1755 à l'Acad. française, à la place de l'évêque de Mirepoix, et prit pour sujet de son discours de réception, *De la nécessité d'orner les vérités évangéliques*. Il avait éprouvé lui-même cette nécessité de se plier au goût du siècle. Le sermon qui lui fit le plus d'honneur est celui qu'il prononça en 1782, dans une assemblée des dames de la charité. Dep. quelq. années, des personnes bienfaisantes sollicit. l'établissem. à Paris d'un hospice pour les milit. en grade et les ecclésiastiques délaissés dans leurs maladies. La quête faite à la suite de ce discours rapporta 150,000 liv., qui servirent à construire l'hospice de Montrouge. Il mourut à Paris en 1786. On a publ. les *OEuvres de l'abbé de Boismont*, Paris, 1805, in-8.

BOISMORAND (CLAUDE-JOSEPH CHÉRON), jésuite, né vers 1680 à Quimper, quitta la société, quoique prêtre, et rentra dans le monde, où il fut connu sous le nom de l'abbé Sacre-D***, son jurement ordinaire. Joueur déterminé, les hôtels de Gesvres et de Carignan, alors privilégiés pour les jeux de hasard, étaient ses galeries. Il vendait volontiers sa plume à qui voulait la payer. On lui attribue la trad. du *Paradis perdu*, de Dupré de St-Maur, ainsi que la plupart des ouvr. de Mlle de Lussan. Cet homme singulier mourut sous la haire et le cilice en 1740. On a de lui plus. *Mém.*, entre autres ceux pour les jésuites dans l'affaire de La Cadière et du P. Girard, et une *Hist. amoureuse et tragique des princesses de Bourgogne*, 1720, in-12.

BOIS-MORTIER (..... BODIN de), compositeur attaché à l'Opéra, né en 1691 à Perpignan, mort à Paris en 1765, a fait la musique de trois opéras : *les Voyages de l'Amour*, de La Bruère, 1736; *Don Quichotte chez la Duchesse*, de Favart, 1743; *Daphnis et Chloé*, de Laujon, 1747, son meilleur ouvr. — Suzanne, sa fille, a laissé : *Mém. de la comtesse de Marienberg*, 1751, 2 vol. in-12, et l'*Hist. de Jacq. Féru*, 1766.

BOISOT (l'abbé JEAN-BAPTISTE), né à Besançon en 1638, mort en 1694, acquit dans ses voyages en France, en Italie et en Allemagne, un gr. nombre de tableaux, de médailles, de bronzes et d'autres raretés, qu'il légua par son testament à la ville de Besançon, ainsi que sa biblioth., riche en éditions anc., parmi lesq. on distinguait un exempl. unique sur vélin des *OEuvres de Pontano*, que l'on voit à la bibliothèque royale, et la collect. des MSs. de Granvelle, qu'il avait recueillie et mise en ordre. Cette collect., en 80 vol. in-fol., connue des sav. sous le nom de *Mémoires du card. de Granvelle*, doit faire partie du *Recueil de documents inédits sur l'histoire de France* qui se publie par ordre du gouvernement.

BOISROBERT (FRANÇ. METEL de), l'un des prem. membres de l'Acad. franç., né à Caen vers 1592, sut par les agrém. de sa conversat. se rendre nécessaire au card. de Richelieu, et fut un des cinq auteurs qui travaillèrent à ses pièces de théâtre. Personne ne contrefaisait mieux que lui le geste et les manières de ceux qu'il fréquentait. Pour prix de ses bons mots, il obtint de riches et nombreux bénéfices, entre autres l'abbaye de Châtillon-sur-Seine; devint conseill.-d'état et membre de l'Acad., dont il avait donné la prem. idée au ministre; il était passionné pour le jeu et la table; il mourut en 1662 après une courte maladie. On a de lui 18 pièces de théâtre, in-4 et in-12, dont les titres même sont oubliés, quoiq. sa *Belle plaideuse* ait, suivant quelq. auteurs, fourni à Molière deux belles scènes de *l'Avare;* le recueil en est fort rare. Parmi ses autres ouvr. on recherche l'*Hist. d'Anaxandre et Orasie*, 1629, in-8, et le *Parnasse royal*, 1635, in-4.

BOISSARD (JEAN-JACQ.), antiquaire et poète latin, né à Besançon en 1528, avait pendant un long séjour en Italie, formé de riches collect. d'antiq., qui furent pillées pendant les guerres de la Franche-Comté. Il quitta sa province pour aller à Metz, où il mourut en 1602. On a de lui : *Roman. Urbis topograph. et antiquitat.*, Francfort, 1597, 6 part. in-fol. — *De divinat. et magic. præstig.*, in-fol. — *Parnass. biceps*, 1627, in-fol. — *Poemata*, Bâle, 1574, in-16; Metz, 1589, in-8. — *Emblemata*, 1593, in-4. — *Icones viror. illustr. cum eorum Vitis*, 5 part. in-4. — *Vitæ et icones sultanor.*, 1596, in-4. Tous ces ouvr., peu communs, sont recherchés.

BOISSAT (PIERRE de), fils d'un savant jurisc. dauphin., né à Vienne, vice-bailli de cette ville, mort en 1613, a laissé une *Hist. des chevaliers de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem*, trad. en partie de l'ital. de Bosio; une *Hist. généalog. de la maison de Médicis*, et des *Recherches sur les duels*. — BOISSAT (P. de), fils du précéd., né en 1603, se distingua dans la carrière milit., obtint une place de gentilh. de la chambre de Gaston d'Orléans, fut admis en 1634 à l'Acad. franç., et peu de temps après créé comte palatin. Une indiscrétion vint arrêter le cours de ses prospérités. Dès-lors il se retira à Vienne, où il vécut en pénitent, et mourut en 1662. Parmi ses ouvr. on cite : *Hist. négrépontique*, 1631, in-8. — Les *Fables d'Ésope illustrées de disc. moraux*, 1633, publ., ainsi que le précédent, sous le nom de *J. Baudoin*. — *Opera et operum fragmenta historica et poetica*, in-fol. Ce vol., décrit par d'Olivet dans

son *Hist. de l'Acad. franç.*, est l'un des plus rares que l'on connaisse.

BOISSEL-DE-MONVILLE (le baron C.-T.-G.), pair de France, né vers 1750, au château de Monville près Rouen, conseiller au parlement de Paris, à la suppression de la magistrature, obtint un emploi dans le génie civil, et s'occupa de grandes opérations géodésiques pour servir à la navigat. du Rhône depuis Genève jusqu'à Seyssel. Louis XVIII le créa pair en 1815 en récomp. des travaux qu'il avait faits tant sur l'écon. politique que sur diverses autres parties de la science. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Description des atomes; Mémoire sur la législation des cours d'eau; Voyage pittoresque* de Genève à Seyssel, in-4. Les ouvr. qu'il a publiés sont surtout remarquables par une vue élevée de l'unité universelle. Elle se trouve plus complétement exprimée dans le dernier, qui parut en 1824, sous le titre de *Peut-être*.

BOISSET (Jos.), né à Montélimart vers 1740, député à la convention, vota la mort de Louis XVI, poursuivit avec acharnem. celle de la reine Marie-Antoinette, fut un des députés proscrits au 31 mai, fit partie des assemblées législat. jusqu'en 1799, et mourut dans l'obscurité dont il n'aurait jamais dû sortir.

BOISSIER (Henri), né à Genève, où il mourut en 1827, laissa une somme de 11,800 fr. pour être répartie entre diverses classes de pauvres, par les bureaux de bienfaisance du canton; 2,500 fr. au canton de Vaud, pour les écoles d'instruction primaire et pour les incurables; 12,000 fr. à la confédérat. suisse pour les travaux d'utilité publique; 5,000 pour le quai du Rhône, et 245,000 fr. à un comité d'utilité cantonale fondé par des dispositions jointes à son testament.

BOISSIÈRE (Cl.), mathémat. dauphin. du 16e S., est aut. d'un *Tr. d'arithmétique*, de *Principes d'astron. et cosmographie*, et d'un ouvr. curieux sur un anc. jeu mathématique appelé *Rhythmomachie*. — Boissière (Simon Hervieux de la), prêtre jansén., né à Bernay en 1707, mort en 1777, a écrit plusieurs ouvr. pour la défense de la religion. Les princip. sont : *Tr. des miracles*, 1763, 2 vol. in-12; *Contradictions du livre intit.* : De la philosophie de la nature, 1775, in-12.

BOISSIEU (Denis SALVAING de), né en 1600 à Vienne en Dauphiné, quitta la carrière des armes pour la magistrature, accompagna M. de Créquy à Rome en 1633, et fut chargé de haranguer le pape. Employé depuis par le card. de Richelieu dans des négociat. avec la rép. de Venise, il fut récompensé par le titre de conseiller-d'état, fut ensuite nommé président de la chambre des comptes en Dauphiné, et mourut en 1683. On a de lui quelques écrits sur *les merveilles du Dauphiné*, sur les *droits seigneuriaux*, et un recueil de pièces en vers et en prose.

BOISSIEU (Barth.-Camille), méd., né à Lyon en 1734, connu par deux dissertat. couronnées par l'acad. de Dijon, l'une en 1767, sur les *antisceptiques*, l'autre en 1769, sur les *méthodes échauffante et rafraîchissante*, et mourut prématurém. en 1770.

BOISSIEU (Jean-Jacq. de), grav., né à Lyon en 1736, voyagea en Italie, y fit une ample moisson de dessins, dont il enrichit ses portefeuilles, et de retour dans sa patrie se fit une gr. réputat. par ses estampes, touchées avec beaucoup d'esprit, et dont quelq.-unes sont dans le genre de Rembrandt. Il mourut en 1810. Son *œuvre* se monte à 107 pièces. Dugas-Montbel en a donné la notice à la suite de l'*Éloge* de cet artiste.

BOISSIN DE GALLARDON (Jean), poète dramatique du Vivarais, a publ., de 1617 à 1618, ses *Tragédies et Hist. saintes*, Lyon, in-12, rare. Ce vol. contient : *les Urnes vivantes; Andromède; la Conquête du sanglier de Calydon*, etc. On trouve l'analyse de ses pièces dans le t. IV de l'*Hist. du théâtre*, par les frères Parfait

BOISSY (J.-B. THIAUDIÈRE de), membre de l'acad. des inscript., mort en 1729, fit l'éducation des princes de Soubise-Rohan, disposa et mit en ordre la fameuse bibliothèque de de Thou, dont il avait déterminé le card. de Rohan, son protecteur, à faire l'acquisition. Ses *Dissert. sur des sujets d'antiquités* sont citées avec éloge, t. Ier de l'*Histoire de l'académie*.

BOISSY (Louis de), aut. dramatique, né à Vic en 1694, vint jeune à Paris chercher des ressources qu'il ne trouva pas dans sa plume, aggrava sa position par un mariage d'amour, et se vit sur le point de succomber à la misère. Le succès de quelq.-unes de ses pièces le fit aussi connaître avantageusem. Il remplaça Destouches à l'Acad. fr., en 1754, fut chargé de la rédaction de la *Gazette de France* et du *Mercure*, mais ne jouit pas long-temps de ce retour de fortune, puisqu'il mourut en 1758. Sa réputation se fonde sur plus de 40 comédies qu'il donna aux Français et aux Italiens. Les seules qui soient restées au théâtre sont : *le Franç. à Londres; le Sage étourdi; l'Epoux par supercherie; les Dehors trompeurs*, et *l'Homme du jour*, une des meilleures pièces du siècle dern. Écrites d'un style élégant et facile, il leur manque la connaissance approfondie de l'homme et du monde. Son théâtre a été impr. à Paris, 1758, 9 vol. in-8. — Louis-Michel, son fils, se jeta par une fenêtre dans un accès de fièvre et de désespoir, en 1788. Il avait publ. : *Hist. de la vie de Simonide*, etc., 1755, in-12. — *Dissertat. histor. et critiq. sur la vie du grand-prêtre Aaron*, 1761, in-12. — *Dissertations critiques sur l'histoire des Juifs avant et depuis J.-C.*, 1784, 2 vol. in-12.

BOISSY (Ch. DESPREZ de), avocat, né à Paris vers 1730, mort en 1787, a donné : *Lettres sur les spectacles*, suivies du *Catalogue raisonné des ouvr. écrits pour et contre les spectacles*, 4e édit., Paris, 1777, 2 vol. in-12. Cet écrit le fit admettre dans plus. académies de France et d'Italie.

BOISSY-D'ANGLAS (Franç.-Antoine, comte de), né en 1756 à St-Jean-Chambre, près d'Annonay, maître-d'hôtel ordin. de Monsieur, quoique inscrit sur la liste des avocats, s'occupa exclusivement de

littérature. Député aux états-génér. par la sénéch. d'Annonay, le prem. il déclara que le tiers-état seul constituait la véritable *assemblée nationale.* Après la session, nommé proc.-gén. syndic de l'Ardèche, il sut maintenir la tranquillité dans ce départem. Député à la convention, dans le procès de Louis XVI, il vota l'appel au peuple, la détent. et le sursis. Après le 9 therm., il saisit toutes les occasions de faire réparer les nombreuses iniquités du pouvoir qui venait de tomber. Membre du comité de salut public, il s'occupa avec zèle des approvisionnements de la capitale ; mais il n'en passa pas moins aux yeux du peuple abusé, pour le prem. auteur de la disette que l'on redoutait. Une prem. irruption de la populace dans la convention fut sans résultat; mais un mois après (le 1er prairial 1795), la foule se précipita de nouveau dans cette assemblée, en poussant des cris horribles. Vernier et André furent l'un après l'autre obligés d'abandonner le fauteuil de la présidence. Boissy-d'Anglas alors s'en empara, et, quoique vingt fusils fussent dirigés contre lui, quoique la tête de son collègue Ferraud lui fût présentée toute sanglante, il conserva une attitude calme, et imposa à cette multitude forcenée, qui, bientôt repoussée par la force armée, finit par évacuer la salle. Le lendemain, quand il parut dans l'assemblée, redevenue paisible, d'unanimes applaudissements l'accueillirent, et Louvet fut chargé de lui voter des remercim. au nom de la patrie. Cette même année, il prononça sur la situation politique de l'Europe un *Discours* éloquent dont l'assemblée ordonna l'impress. et la traduct. dans toutes les langues. Il fit ensuite passer à l'ordre du jour sur la proposition de faire arrêter certains députés et d'examiner leur conduite. Quelque temps après, des soupçons s'élevèrent sur son patriotisme, parce que son nom se trouva dans la correspondance interceptée de Lemaître. Cependant il entra au conseil des cinq-cents, dont il devint bientôt secrét., et où il défendit constamm. le principe de la liberté de la presse dans sa plus grande extens. Il s'honora véritablement par le courage avec lequel il plaida pour la liberté des cultes, pour les émigrés rentrés, et pour l'abolit. des jeux et de la loterie. Compris par le directoire dans la déportat. du 18 fructidor an V (4 sept. 1797), il eut le bonheur de se soustraire à cette persécution, et ne reparut qu'après la révolut. du 18 brum. pour entrer au tribunat, dont il fut élu président en 1803. Nommé sénateur et command. de la Lég.-d'Honn. en 1805, il fut, lors de la prem. invasion de la France, chargé de prendre les mesures de salut public qu'il jugerait convenables dans la 12e division militaire, dont le chef-lieu est La Rochelle. Il s'acquitta de cette mission pénible avec sagesse, et fut un des prem. à donner son adhésion aux actes du sénat pour le rétablissem. de la maison de Bourbon. Créé pair en 1814, par le roi, il accepta dans les cent-jours une mission dans les départem. méridionaux et une place à la nouv. chambre des pairs, réorganisée par Bonaparte; mais il se conduisit dans toutes les circonstances avec beaucoup de modération. Il fut d'abord éliminé de la chambre des pairs convoquée au second retour du roi; mais il ne tarda pas à y être réintégré. En 1816, appelé à l'acad. des inscriptions, il fut en 1818 un de ceux qui demandèrent l'applicat. du jury aux delits de la presse, et qui combattirent la proposition de M. Barthélemy, tendant à modifier la loi sur les élections. En 1819, il fit un *Rapport* plein d'intérêt sur le droit d'aubaine, et fit prononcer l'abolition de ce droit exceptionn. Il mourut à Paris en 1826. Parmi ses écrits nous citerons : *Essai sur les fêtes nationales, suivi de quelques idées sur les arts et sur la nécessité de les encourager, adressé à la convent. nationale*, an II (1794), in-8.—*Discours préliminaire au projet de constitution pour la république française, prononcé au nom de la commission des onze,* Paris, 1795, in-8; Leipsig, 1795, in-8. — *Recueil de disc. sur la liberté de la presse, prononcés dans div. assemblées législat. et à div. époques*, Paris, 1817, in-8. — *Essai sur la vie, les écrits et les opinions de M. de Malesherbes, adressé à mes enfants,* 1818, 2 vol. in-8. — 3e *partie : Supplément contenant une réponse à la Biogr. univ.*, ibid., 1821, in-8.—*Études littér. et poétiq. d'un vieillard*, 1825, 6 vol. in-12.

BOISTE (Pierre-Cl.-Victorin), avoc., né à Paris en 1765, mort en 1824, a publié l'*Univers,* poème en prose, 1801, in-8, 2e édit., 1805, 2 vol. in-8. Cet ouvrage n'eut pas de succès. *Dictionnaire de géogr. universelle*, 1806, in-8. — *Dictionn. univ. de la langue française* (avec son beau-père J.-F. Bastien), 1800, in-8 oblong et in-4; 6e édition, 1823, 2 vol. in-8 et in-4. — *Nouveaux principes de grammaire*, 1820, in-8. — *Dictionnaire des belles-lettres*, t. Ier, 1821; il n'a paru que 3 vol. de ce Dictionnaire qui devait en avoir 5. Le meilleur ouvr. de Boiste est son *Dictionnaire de la langue française*, où il a eu l'heureuse idée de placer une espèce de concordance de l'orthographe de l'Acad. française et de celle de Richelet; mais l'on doit préférer les édit. qui ont précédé l'année 1814 à celles qui ont suivi cette mémorable époque.

BOISY (Artus de GOUFFIER de), comte d'Estampes, était frère de l'amiral Bonnivet; enfant d'honneur de Charles VIII, il suivit ce prince à la conquête de Naples, et depuis accompagna dans le Milanais Louis XII, qui le fit gouverneur de François Ier. A son avénement au trône, son royal élève le récompensa de ses soins en le nommant grand-maître de sa maison. Il conclut en 1516 un prem. traité entre le roi et Charles-Quint, et il était sur le point d'en terminer un plus avantageux pour la France lorsqu'il mourut en 1519.

BOIT (Ch.), Suédois, peintre sur émail au 18e S., a, sur un plateau d'or que l'on voit au garde-meuble à Tienne, exécuté en émail les portraits de la famille royale.

BOISTEL D'WELLEZ (J.-B.-Robert), trésorier de France à Amiens, a publié deux *tragédies, Antoine et Cléopâtre*, 1741; *Irène,* 1762; des *poésies*, une *Épître à Racine*, 1736; une *Ode à M. Turgot*.

BOITEL (Pierre), sieur de Goubertin, a publ. : les *Tragiques accidents des hommes illustres depuis le 1er S. jusqu'en* 1616, in-12. — Le *Théâtre du malheur*, 1621, in-12. — *Tableau des merveilles du monde*, 1617. — *Histoire de ce qui s'est passé en France depuis la mort de Henri-le-Grand jusqu'à l'assemblée des notables*, Rouen, 1617.

BOITET DE FRAUVILLE (Cl.), avocat, né à Orléans, mort en 1625, a trad. du grec de Nonnus *les Dyonisiaques*, ou *les Voyages*, *les amours et les conquêtes de Bacchus aux Indes*, Paris, 1625, in-8; il avait précédemm. donné une trad. de l'*Odyssée* d'Homère, 1619, in-8, suivie de l'*Hist.* de la prise de Troie, d'après les aut. grecs, et *le Fidèle histor. des affaires de France*, ib., 1623.

BOIVIN (Fr. de), baron de Villars, sécrétaire du maréchal de Brissac, l'accompagna dans toutes ses campagnes dans le Piémont, le Montferrat et le Milanais, où il lui rendit d'importants services, et fut ensuite chargé par son maître de diverses négociations qui demandaient beaucoup d'habileté. Après le rappel du maréchal, Boivin passa plus. années à la cour, fut conseiller intime de la reine Louise, puis nommé bailli de Gex, place qu'il occupait encore en 1618. Il a publié des *Mémoires sur les guerres de Piémont*, etc., Paris, avec la continuation par Malingre, 1630, ouvrage curieux et recherché.

BOIVIN (Louis), de l'acad. des inscriptions, né dans le diocèse de Lisieux en 1649, et mort en 1724, n'a publié d'autres ouvr. que des mémoires très érudits sur des matières de chronologie dans les quatre prem. vol. du rec. de l'acad. La biblioth. royale possède un exemplaire de *Josèphe*, sur les marges duquel Boivin a écrit des notes fort nombreuses et fort étendues.

BOIVIN (Jean), de Villeneuve, frère du précéd., né en 1663, fut en 1692 employé à la biblioth. roy., où il découvrit la même année un MS. palimpseste conten. la Bible de douze à treize siècles d'antiq.; publ. l'année suiv. la belle édition des *Mathemat. veteres*, laissée imparfaite par Thevenot ; puis en 1702, les deux prem. vol. de l'*Hist. de Gregoras;* fut nommé en 1705 à l'acad. des inscript. et prof. de grec au collége royal; remplaça, en 1721, Huet à l'Acad. française, et mourut en 1726. Parmi ses ouvrages peu nombreux mais savants, on cite *Apologie d'Homère* et *Bouclier d'Achille*, 1715, in-12, *et les Vies en latin du P. Pithou et de Le Pelletier,* in-4.

BOIVIN (Jacques-Denis), maréchal-de-camp, commandeur de la Légion-d'Honn., né à Paris en 1742, mort dans cette ville en 1832, doyen des généraux français, avait fait ses premières armes sous le règne de Louis XV. Entré au service en 1771 comme simple dragon dans le régim. du roi, il demanda et obtint son congé en 1779, mécontent de n'avoir obtenu aucun avancement, reprit du service en 1789 dans les volontaires de la garde nationale de Paris, passa dans la ligne en 1793, et combattit dans l'Ouest comme chef de bataillon sous le général Biron. En 1794, il commandait la place de Nantes, où il sut mériter l'estime de tous les partis, servit ensuite sous Kellermann en Italie. Au 18 brumaire, se trouvant à Paris, il se prononça pour Bonaparte, qu'il suivit à St-Cloud. En 1814, comptant 36 ans de service, il obtint sa retraite avec une pension.

BOIZARD (Jean), conseiller à la cour des monnaies de Paris, mort vers 1705. est auteur d'un *Traité des monnaies, de leurs circonstances et dépendances*, avec le *Dictionnaire des termes en usage dans le monnayage*, 1711 ou 1714, in-12.

BOIZOT (Louis-Simon), sculpteur, né en 1743, remporta le gr. prix à 19 ans; à son retour de Rome fut admis à l'acad. en 1778; fut chargé de la statue de *Racine* que l'on voit à l'Institut, nommé profess. en 1785, et plus tard à l'école supér., et mourut en 1809. Son chef-d'œuvre est la *Victoire dorée* qui couronne la fontaine de la place du Chatelet.

BOJARDO (le comte Matth.-Marie), l'un des plus célèbres poètes du 15e S., né vers 1434 à Scandierro, fit d'excellentes études à Ferrare, fut ensuite revêtu d'emplois honorables, nommé gouvern. de Reggio, puis capit. de Modène, et mourut à Reggio en 1494. Quoique distr. par ses emplois et par son goût pour les plaisirs, il a laissé un assez grand nombre d'ouvr. tant en vers qu'en prose. On citera les principaux. Le plus connu de tous est l'*Orlando innamorato*, Venise, 1486, in-4; cette édit. est la prem. d'un des poèmes les plus fameux de la littérature italienne. Bojardo ne le céda point à l'Arioste, pour l'invention, la conduite et les caractères, mais il lui est inférieur pour le style. Le Berni ne s'est point borné à le retoucher; il l'a refait tout entier, et depuis 1541, ce n'est plus que dans Le Berni qu'on lit l'ouvrage de Bojardo. *Roland l'amoureux* a été trad. en français par Lesage, et abrégé par Tressan. On doit encore à Bojardo : *Églogues* latines, Reggio, 1500, in-4. — *Sonnets*, ib., 1501. — *Timon*, comédie trad. du *Timon* de Lucien, Venise, 1508, in-4, rare. — Traduction en italien d'*Hérodote*, Venise, 1538; d'*Apulée*, ib., 1509.

BOJOCALUS, chef des Ansibariens, peuples de Germanie qui, chassés de leurs possessions par les Causses, vinrent sous sa conduite s'établir sur les terres que les Romains s'étaient réservées. Ne pouvant toucher par la force de ses raisons le général romain Avitus, il fallut en venir aux armes; et les Ansibariens, trop faibles, furent tous massacrés.

BOKHARY, surnommé Abbou-Abdallah-Mohammed, théologien musulman, mort près de Samarcande en 870 (256 de l'hégyre), doit surtout sa célébrité à un *Recueil* des sentences et paroles de Mahomet, intitulé : *Al-djâm al-sabyh*, dont l'autorité est presque égale à celle du Koran.

BOL ou BOLL (Hans ou Jean), peintre, né à Malines en 1534, quitta sa patrie ravagée par la guerre en 1572, et vint à Anvers où ses petits ouvr. à gouache lui procurèrent quelque argent; habita depuis differ. villes et finit par se fixer

à Amsterdam, où il mourut en 1583. Son chef-d'œuvre est un petit livre d'heures in-24 qu'il fit pour le duc d'Alençon et d'Anjou, 5e fils d'Henri II : il contient onze grandes miniatures et quarante-une petites: on peut les voir à la bibliothèque roy. On a de Bol un ouvrage intitulé : *Venationis, piscationis et aucupii typi*, in-4 obl. 48 pièces.

BOL (FERDINAND), peintre, né à Dordrecht vers 1629, élève de Rembrandt dont il saisit souvent la manière, fit des tableaux d'histoire et des portr., et mourut en 1681. Le musée possède quatre tabl. de ce maître : *deux portraits; un philosophe méditant dans son cabinet*, et des *enfants traînés par des chèvres*.

BOLDETTI (MARC-ANT.), antiq., né à Rome en 1663, fut secrét. pour l'hébreu à la Bibl. du Vatican, puis chargé par le St-office de revoir tous les écrits relatifs à cette langue, nommé chanoine de Ste-Marie d'au-delà du Tibre, gardien des saints cimetières de Rome, et mourut en 1749. On a de lui en italien : *Observations sur les cimetières des martyrs et des anciens chrétiens*, Rome, 1720, in-fol.

BOLDONI (SIGISMOND), noble Milanais, né vers 1597, fut méd. et prof. de philosophie dans l'univ. de Pavie, et mourut en 1630. On lui doit : *Apotheosis in morte Philippi III, regis Hispaniæ*, Anvers, 1621. — Un autre *Poème* et des *Lettres* publ. par son frère en 1636 et 1651. — *Larius*, 1660; c'est la descript. du lac de Côme. — *Oration. academ. XXIII*, ib., 1660, etc.

BOLDUC (JEAN), peintre et grav. en médailles, né à Uri en Suisse au 15e S., est un des prem. qui aient gravé sur l'acier.

BOLDUC (JACQUES), capucin, né à Paris en 1580, bon prédicateur pour son temps, est aut. d'ouvr. théologiques, imprimés de 1620 à 1640, pleins de paradoxes et d'idées singulières, de *Comment.* sur l'épître de St Jude, Paris, 1620, et sur le livre de *Job*, 1638, en latin.

BOLESLAS, premier roi de Pologne, monta sur le trône en 999. Jusqu'à lui les souverains de ce pays n'avaient porté que le titre de duc. Ce fut l'emper. Othon III qui donna celui de roi à Boleslas, en affranchissant la Pologne de la dépendance de l'empire. Ce prince, que l'histoire a surnommé *le Grand*, vainquit les Moscovites, conquit la Moravie, agrandit ses états, et mourut en 1025.

BOLESLAS II, surnommé *le Hardi*, monta sur le trône de Pologne en 1058, à l'âge de seize ans. Ses vices et ses cruautés le rendirent odieux à la nation polonaise, qui, déliée par le pape Grégoire VII du serment de fidélité, le déposa, le força de s'enfuir en Hongrie, et de là en Carinthie, où il entra dans un couvent, et mourut en 1090. Ce ne fut qu'à sa mort qu'il révéla le secret de sa naissance et de ses malheurs; il avait tué de sa propre main l'évêque de Cracovie, Stanislas, mis depuis au rang des saints.

BOLESLAS III devint souverain de la Pologne en 1103; mais il ne prit que le titre de duc pour ne pas déplaire au pape, qui, depuis l'excommunication de Boleslas II, avait interdit le titre de roi en Pologne. Il mourut en 1139, de chagrin d'avoir vu son armée complétem. défaite par les Moscovites.

BOLESLAS IV, duc de Pologne, 2e fils du précédent, parvint au trône en 1147, après la déposition de son frère Uladislas, auquel il donna pour domaine la Silésie, qui, depuis cette époque, ne rentra plus sous la domination des rois de Pologne. Boleslas mourut en 1173 à Cracovie.

BOLESLAS V, dit *le Chaste*, duc de Pologne en 1227, ne monta cependant sur le trône qu'à sa majorité, en 1237, à l'âge de 17 ans. Il mourut en 1279, méprisé de la noblesse, et détesté du peuple pour n'avoir pas su défendre la Pologne de l'invasion des Tatars, qui la pillèrent et la ruinèrent à deux reprises différentes sous ce règne honteux.

BOLINGBROKE (HENRI ST-JEAN, lord, vicomte de), né en 1672, à Battersa, comté de Surry, se fit remarquer de bonne heure par la vivacité de son esprit et de son imaginat. Membre de la ch. des communes, son éloquence et la profond. de ses vues frappèrent d'étonnem. les hommes d'état les plus habiles. La reine Anne le nomma secrétaire de la guerre et de la marine; et ce fut pendant son ministère qu'on vit tous les exploits de Marlborough. Renversé par le parti wigh en 1708, il passa deux années dans la retraite et l'étude, et rentra au ministère des affaires étrangères. La paix d'Utrecht, en 1713, est le plus glorieux de ses travaux. Ayant éprouvé beaucoup de persécutions de la part de ses ennemis, il vint chercher le repos en France; mais après un séjour de plusieurs années, il traita de son retour en Angleterre avec le parti qui l'en avait éloigné, fit la paix avec le roi Georges aux dépens du prétendant qu'il avait d'abord soutenu de tout son pouvoir, et, retiré dans son château de Battersea, ne cessa jusqu'à sa mort, en 1751, de s'occuper des affaires publiques. On a de lui des *Lettres* sur l'esprit de patriotisme, sur l'histoire; des *Mémoires* sur les affaires d'Angleterre; des *Pensées* sur différents sujets d'histoire, de philosophie et de morale. Tous ces ouvrages ont été trad. en franç. Une édit. complète de ses œuvres (*Works*), Londres, 1754, 5 vol. gr. in-4, est estimée.

BOLIVAR (GRÉGOIRE de), cordelier espagnol, parcourut le Mexique, le Pérou et des régions alors inconnues pour y prêcher l'Évangile, passa ensuite aux îles Moluques, où il continua ses missions, et mourut vers 1660.

BOLIVAR (SIMON), général en chef de l'armée indépendante de Vénézuéla, etc., né vers 1785, à Caracas, d'une famille noble extrêmement riche, fut envoyé de bonne heure en Espagne, pour y terminer son éducation, et se rendit ensuite à Paris. Avide d'instruction, il suivit avec exactitude les leçons des professeurs, et s'instruisit dans toutes les découvertes modernes. Ami de Humboldt et de Bompland, avec lesquels il voyagea long-temps, il parcourut successivement la France, l'Angleterre, l'Italie, la Suisse et une grande partie de l'Allemagne. A son arrivée à Madrid, il épousa la fille du marquis d'Ustaris, qui mourut peu

d'années avant la révolut. de Caracas. Ayant été dès sa première jeunesse officier de milice, il fut, à l'époque de l'établissement de la république de Vénézuéla, en 1810, élevé au grade de colonel; puis chargé, auprès de la cour de Londres, d'une mission importante, qu'il remplit à ses frais. A son retour, nommé par le général Miranda commandant de Puerto-Cabello, il s'y trouvait encore au moment du funeste tremblement de terre qui désola Caracas en 1812, et qui donna sans doute aux prisonniers espagn. l'idée de briser leurs fers. Bolivar, hors d'état de leur résister, gagna Caracas. Lors de la capitulation du général Miranda avec le vice-roi Monteverde, il résolut d'émigrer aux colonies pour ne pas tomber entre les mains des Espagnols; et, voyant que Miranda, qui voulait s'échapper seul, s'opposait à son départ, il le fit prisonnier dans un château fort, où ce général resta depuis au pouvoir des Espagnols, qui le conduisirent à Cadix. Pendant ce temps Monteverde entrait à Caracas, et ses troupes marchaient, sous la conduite d'un autre chef, vers la Guiane. Bolivar, qui s'était rendu à Curaçao, y forma le projet de délivrer la république; partit en conséquence pour Carthagène, où il se mit à la tête d'une division, et obtint un renfort du congrès de la Nouvelle-Grenade. Ses armes lui ayant ouvert la route de Caracas, il y fit son entrée en 1813, et assiégea ensuite Puerto-Cabello. Des murmures s'étant élevés contre son gouvernem., Bolivar convoqua, en janv. 1814, une assemblée générale, dans laquelle il résigna son autor.; mais, sur la proposit. du gouvern. don Hurtado de Mendoza, on décida unanimem. que le *libérateur de Vénézuéla* serait investi de nouveau du pouvoir dictatorial et nommé chef suprême de la république. Le parti royaliste ayant armé les esclaves, Bolivar sut rendre cette mesure inutile; mais alors la guerre devint terrible, les prisonn. furent impitoyablement massacrés, et Bolivar lui-même en fit fusiller une fois jusqu'à 800. Au milieu de ces exécrables désordres, il battit plusieurs chefs royalistes; défait à son tour dans les plaines de Cura, il reparut dans la province de Barcelonne, mais succomba encore dans la journée d'Araguita. Il s'embarqua pour Carthagène, qu'il quitta lorsque le gén. Morillo arriva en Amérique avec une nouvelle armée. Voyant Carthagène assiégée par les Espagnols, il se hâta d'aller à la Jamaïque pour y chercher des renforts. Saint-Domingue lui ayant envoyé des secours, il s'empare de l'île de Margarita, où il convoque les représentants de Vénézuéla dans un congrès génér., et institue un gouvernem. provisoire à Barcelonne. Nommé chef suprême de Vénézuéla, il établit son quartier-général à Augustura, y règle toutes les affaires de la république, remonte l'Orénoque, et va continuer la lutte à la Cabrera, à Maracay et à la Puerta, à Sebanos et à Coxedo. En février 1819, il ouvre le congrès de Vénézuéla, y présente un plan de constitution républicaine, et se démet du pouvoir suprême, qu'on le presse aussitôt de reprendre. Dès-lors il se remet en campagne, franchit les Cordillières, derrière lesquelles le général Santander avait refoulé les Espagnols; ceux-ci sont vaincus près de Tunja et de Boyaca. Les portes de Santa-Fé sont ouvertes à Bolivar, la Nouvelle-Grenade, livrée à son pouvoir, se réunit à la province de Vénézuéla. Le vainqueur revint à Augustura : le congrès, qui s'y réunit, donna au nouvel état le nom de *Colombia*, et décida que l'on y construirait une capitale, qu'on appellerait *Bolivia*. Connaissant la révolution qui avait éclaté en Espagne le 1er janvier 1820, Bolivar fit proposer à Morillo de cesser une guerre malheureuse, et un armistice fut conclu, ainsi qu'un traité par lequel l'Espagne devait reconnaître Bolivar président de la républ. de Colombia. Ce traité ne fut pas ratifié. Pendant qu'un congrès fixait à Cucula les bases du nouvel état, Bolivar assurait définitivement contre les généraux de la métropole l'indépendance de la Colombie, encourageait même par sa présence le soulèvem. du Pérou, et devenait le centre de la révolut. américaine. En mai 1826, il fut encore nommé présid. par 583 suffrages sur 608 votants, et Santander vice-président à une moins forte majorité. Ces deux hommes ne tardèrent pas à être séparés par la plus fâcheuse mésintelligence. La conduite de Paez, commandant de la province de Vénézuéla, l'ayant fait destituer par le congrès, un soulèvement sépara l'administ. de Vénézuéla de celle de Bogota : et, en attendant l'arrivée de Bolivar, qui était allé envahir le Haut-Pérou, Paez eut tous les pouvoirs. Bolivar, proclamé présid. perpét. de la Bolivia (car la nouvelle république du Haut-Pérou avait pris son nom), retourna dans la Colombie, où l'appelait l'insurrect. de Paez. Après 5 ans d'absence il rentra à Bogota, en 1826, s'investit lui-même de l'autorité dictatoriale, et approuva la conduite de Paez. Santander, indigné, offrit sa démission : Bolivar, informé qu'on l'accusait de tendre au despotisme, offrit aussi la sienne. Ces deux démissions ne furent point acceptées. Alors on apprit la nouvelle d'une insurrection dans le Pérou : la constitution bolivienne y avait été détruite. Le congrès colombien se réunit. Bolivar demanda que les affaires politiques du pays fussent terminées par une *convention :* Santander s'y opposa, mais le congrès décida comme le désirait Bolivar. Ces deux personnages représentaient chacun un système particulier : Bolivar voulait l'unité de la république; Santander un état fédératif, comme dans l'Amérique du Nord. La convent. convoquée pour le 2 mars 1828 se constitua le 9 avril, et ne fit rien : Bolivar en renvoya les membres. Les assemblées municipales le prièrent alors de prendre le pouvoir suprême, et Santander fut obligé de se retirer. Blessé par l'affront que recevaient les Colombiens, chassés du Pérou, Bolivar déclara la guerre à cette république, mais apprit qu'une armée espagn. se formait à la Havane, et semblait être destinée contre la Colombie. Dans ces circonstances il publia, le 27 août 1828, en qualité de *président libérateur,* un *décret organique,* qui était une nouvelle constitut. provisoire de la république et qu'on devait exécuter jusqu'en 1830. Tout

paraissait soumis, lorsqu'éclata une conspiration parmi des hommes qui lui semblaient dévoués. La bonne contenance de ses fidèles soldats fit manquer cette insurrect., à laquelle le peuple ne prit aucune part. Le danger qu'il avait couru lui fit prendre le pouvoir dictatorial. Plusieurs conjurés furent arrêtés et fusillés. Santander fut condamné à mort, mais sa peine commuée en une déportation perpét. La guerre du Pérou occupa dès-lors Bolivar jusqu'en 1829; les hostilités cessèrent entre la Colombie et la Bolivia, et Bolivar n'eut plus qu'à veiller aux intérêts de la Colombie. Une fois délivré de ses ennemis, il sembla avoir pris Philippe II pour modèle. Républicain dans les formes, il fut monarchique au fond. Devenu pauvre à force de sacrifices, il mourut à San-Pédro en 1830.

BOLLAN (Guill.), agent du conseil de la province de Massachusett (États-Unis), mort en Angleterre en 1776, a publ. : *Coloniæ anglicanæ illustratæ*, 1742. — *Considérations sur les intérêts mutuels de la Grande-Bretagne et des colonies*, 1765, etc., et quelques autres écrits politiques moins importants.

BOLLANDUS (Jean), jésuite, qui a donné son nom aux éditeurs de la précieuse collection des *Acta sanctorum*, né dans les Pays-Bas en 1596, fut choisi pour exécuter le plan conçu par le P. Rosweyde de recueillir les monuments des Vies des saints, s'acquitta avec beaucoup de zèle et d'intelligence de cette commission, fit paraître en 1643 les saints du mois de janv.; en 1658 ceux du mois de févr., et mourut en 1665. Le P. Papebroch qui lui succéda eut à son tour des continuat., auxquels on a donné le nom de bollandistes. La publ. de cet ouvr., interrompue par la suppression des jésuites, reprise en 1779, mais de nouveau interrompue en 1794, à l'entrée des Français dans la Belgique, va, dit-on, être reprise sous la protection du roi des Belges. La collect. des *Acta sanctorum* se compose actuellement de 52 vol. in-fol., qui finissent avec le 14e jour d'octobre.

BOLLET (Philippe), député du Pas-de-Calais à la convent., vota la mort de Louis XVI, fut nommé commissaire près l'armée du Nord, puis adjoint à Barras pour marcher au 9 thermidor contre la commune de Paris, et rentra dans l'obscurité.

BOLLIOUD-MERMET (Louis), secrétaire de l'acad. de Lyon, sa patrie, né en 1709, et mort en 1793, a donné : *De la corruption du goût dans la musique française*, 1745. — *De la Bibliomanie*, 1761. — *Essai sur la lecture*, 1765, in-8, etc.

BOLOGNA (Ant.), chevalier napolitain, né à Palerme, fut conseiller d'Alphonse Ier d'Aragon, président de la chambre royale et poète lauréat en 1449. On a impr. de lui 5 livres d'épîtres, de harangues et de poésies lat., Venise, 1553, in-4. — Un autre Ant. Bologna de Palerme, savant jurisconsulte, mort en 1633, a laissé des *Allégations* et des *Sentences*.

BOLOGNE (Jean de), sculpteur, né à Douai en 1524, alla jeune en Italie, eut le bonheur d'y recevoir les conseils de Michel-Ange, dont il sut profiter, fut employé à Rome par le cardin. de Médicis pour leq. il exécuta le beau *Mercure*, le plus connu de ses ouvr., parce qu'il en reste des réductions en bronze et en marbre dans les cabinets des amateurs; s'établit ensuite à Florence, où l'on voit encore plus. de ses chefs-d'œuvre, entre autres *le Groupe du soldat romain enlevant une Sabine*; un *Neptune* et *Jupiter pluvieux*, statues colossales, et mourut dans cette ville en 1608, à 84 ans. On possède en France de ce gr. artiste un *Esculape* à Meudon, et un *Groupe de l'Amour et de Psyché* à Versailles. Il avait commencé la statue équestre de Henri IV, que l'on voyait à Paris sur le Pont-Neuf, et qui a été détruite à la révolution.

BOLOGNE (Pierre de), poète lyrique, né à la Martinique en 1716, fut amené jeune en France, fit d'excell. études à Paris, acquit une charge de secrét. du roi, et dans ses loisirs cultiva les lettres, composa des odes sacrées qui lui assignèrent une place honorable parmi nos poètes lyriques, au-dessous de Rousseau et de Pompignan. Membre des acad. de La Rochelle, de Marseille et de Bologne, il mourut vers 1789. Ses Œuvres ont été publ., 1758 et 1769, in-12. On lui doit encore : *Amusements d'un septuagénaire*, 1786, in-8.

BOLOGNETTI (Franç.), poète ital., né vers 1520 à Bologne, d'une famille patricienne, chercha son délassement dans la culture des lettres, fut l'ami des hommes les plus célèbres de son temps, et l'un des membres d'une acad. qui se réunissait à table, à la manière des anc. philos., mais moins pour manger que pour discuter des questions d'histoire et de littérat. Entré dans la magistrat., il fut élu gonfalonier en 1556, et mourut après 1576. On a de lui : *il Costante*, poème héroïque, Venise, 1565, in-8; cette édit. ne contient que les huit prem. livres : Bologne, 1566, in-4; celle-ci en renferme 16. — *Rime*, Bologne, 1566, in-4. — *La cristiana vittoria maritima*, etc., 1572, in-4.

BOLOGNETTI (Pompée), médecin, de la même famille, reçu doct. en 1611, professa successiv. à Bologne la philos., la médec. théor. et la médec. pratique, et mourut après 1650. Il a publ. : *Consilium de præcautione ab insultibus contagii*, etc., Bologne, 1630, in-fol. — *Remora senectutis*, 1650, in-4.

BOLOGNI (Jérôme), poète latin, né à Trévise en 1454, fut d'abord avocat, puis chancel. du podest. de Bellune, et secrét. du patriarche d'Antioche, avec leq. il se trouva en 1482 à la prise de Città di Castello par les troupes papales. Il avait précédemm. donné des soins aux édit. des auteurs classiques impr. par Manzolo de Trévise, et par-là s'était fait un nom parmi les érudits. La mort de ses parents et de ses enfants, et quelq. autres sujets de chagrin le décidèrent à chercher des distractions dans les voyages; il reçut à Milan un accueil distingué des littérat.; et l'emper. Frédéric III l'honora de la couronne poétique. Il mourut à Trévise en 1517. On a de lui : *Apologia pro Plinio*, Trévise, 1479, in-fol., en tête de l'édit. de l'*Hist. natur.* qu'il avait corrigée. — *Mediolanum, sive*

itinerarium, carmen epicum, 1626, in-4, publ. par Barth. Burchelati, petit-neveu de la femme de Bologni. Cet écriv. a laissé plus. autres ouvr., entre autres un *Recueil* considérable de poésies lat. dont il n'a été publ. que le poème d'*Antenor*, 1625, par le même Burchelati.

BOLOGNINI (LOUIS), jurisc., né en 1447 à Bologne, y professa le droit, puis à l'acad. de Ferrare; de retour à Bologne en 1470, fut nommé juge, et lieut. du pape Innocent VIII, son parent, qui le créa chevalier. Depuis, conseiller de Charles VIII, roi de France, et de Louis Sforze, duc de Milan, podestat de Florence, il fut honoré de la confiance du pape Alexandre VI, qui l'envoya près de Louis XII; il revenait de cette ambass. lorsqu'il mourut à Florence en 1508. On a de lui : *Interpretationes novæ in jus civile*, Bologne, 1494.—*Interpretationes ad omnes ferè leges*, ibid., 1495, in-fol.— *Collect. juris. canonici*, etc., ibid., 1496. — *Consilia*, ibid., 1499.

BOLOGNINI (ANGE), médec. né dans le Padouan vers 1470, reçut le laurier doctor. à Padoue, et professa la chirurg. à Bologne, de 1508 à 1517, avec beaucoup de réputat. Il se démit de sa chaire pour retourner dans sa patrie; content de sa modeste fortune, il refusa toutes les offres qui lui furent faites, et mourut en 1636. C'était un zélé partis. de la doctrine d'Avicenne. Son traité de *Curâ ulcerum*, Bologne, 1514, in-fol., a été réimpr. plus. fois, notamm. avec d'autres pièces, Bâle, 1536, in-4.

BOLOGNINI (J.-B.), peintre, élève du Guide, né à Bologne en 1612, mort en 1689, marcha sur les traces de son maître. On cite de lui un *St Ubald*, dans l'église de St-Jean in Monte, à Bologne.

BOLOGNINI (JACQ.), neveu et élève du précédent, né en 1651, mort en 1734, a laissé quelq. tableaux moins estimés que ceux de son oncle, mais dans lesquels on remarque une certaine correction de dessin.

BOLOMIER (GUILL.), secrétaire d'Amédée VIII, s'éleva par son mérite au rang de chancelier de Savoie; mais le mauvais usage qu'il fit de son ascendant sur son maître le rendit odieux au duc Louis, fils et successeur d'Amédée, qui le fit juger comme concussionnaire; il fut jeté, une pierre au cou, dans le lac de Genève, en 1446.

BOLSEC (JÉRÔME-HERMAS), religieux carme à Paris, s'enfuit de son couvent, devint aumônier de la duchesse de Ferrare, et ayant embrassé les opinions des réformat., vint exercer la médecine à Genève. Lié d'abord avec Calvin, il ne tarda pas à se brouiller avec le chef intolérant de la réforme, fut mis en prison, puis expulsé de Genève, se retira d'abord à Berne, ensuite à Thonon en Savoie, poursuivi partout par son implacable adversaire. Il prit enfin le parti de rentrer en France, fit abjuration à Autun, et mourut à Lyon où il était médecin, en 1585. On a de lui *l'Hist.* de J. Calvin, Paris, 1564, in-8, et celle de Théod. de Bèze, ibid., 1582, pleines d'invectives et de fiel. Elles ont été traduites en latin et en allemand.

BOLSWERT (SCHELTE de), graveur, né dans la Frise vers 1586, s'établit à Anvers où il reçut des leçons de Rubens, qui l'honora de son amitié. Il a gravé, d'après ce maître et d'après Van-Dyck, une foule d'estampes dont Huber a donné la liste dans le *Manuel du curieux*, tome V, et parmi lesq. on cite la *Ste Cécile* d'après Rubens. Son *Christ au roseau*, d'après Van-Dyck, est très recherché, ainsi que le *Christ à l'éponge* et la *Chasse au lion* d'après Rubens.—BOLSWERT (Boèce de), frère aîné du précéd., grava également d'après Rubens; on cite comme ses chefs-d'œuvre *la Cène* et *la résurrection du Lazare*, d'après ce gr. maître.

BOLTINE (JEAN-NIKITITSCH), général-major et membre de l'académie russe, né en 1735, à St-Pétersbourg, où il mourut en 1792, n'avait commencé à se faire connaître comme écrivain qu'en 1782, par une *Chorographie des eaux minérales de Sarepta.* Six ans après parurent (St-Pétersb., 1788, 2 vol. in-4) ses *Remarques* sur la grande *Histoire de la Russie*, par Leclerc, imprimées à Paris, 1787. Accueillies par les Russes comme une réfutation complète des fausses assertions de Leclerc, ces *Remarques* furent aussi traduites en français. Elles provoquèrent entre Boltine et le prince Schtscherbatof une polémique dans laq. le premier se permit des personnalités qui montrèrent son caractère sous un jour peu favorable. Catherine II employa fréquemment Boltine à des travaux littér., et ce fut par son ordre qu'il publ. à St-Pétersbourg, en 1792, des *Remarques sur le tableau histor. de la Vie de Rurick*, composé par cette impératrice. Après sa mort, on trouva chez lui, en MS., une *Traduct.* de l'*Encyclop.* jusqu'à la lettre *K;* la lettre *A* d'un *Dictionnaire raisonné slavo-russe,* ainsi que beaucoup de matériaux pour la continuation de cette grande entreprise; enfin des *Notes* explicatives des anciennes chroniques, des noms de lieux ou autres qui sont mentionnés et qui sont aujourd'hui hors d'usage. Ces ouvrages n'ont pas été publiés.

BOLTON (EDMOND), antiquaire anglais, dont on a : *Néron césar* ou *la Monarchie corrompue*, Londres, 1624, in-fol., ouvr. cur. pour l'hist. de la Grande-Bretagne dep. l'invas. de César. — *Vie de Henri II*, inéd., et un ouvr. sur les antiquités de Londres, intit. : *Vindiciæ britannicæ*, resté MS.

BOLTON (ROBERT), théolog. de la secte des puritains, né en 1571, professa la philosophie natur. à l'univ. d'Oxford, composa plus. ouvr. ascétiques, entre autres un *Traité sur le bonheur*, souvent réimpr., et mourut en 1631. — BOLTON (Robert), théologien anglais, doyen de Carlisle, puis vic. de Ste-Marie de Reading, mort en 1763, a publ. plus. écrits, dont le meill. est l'*Emploi du temps*, 1750, in-8.

BOLTS (GUILL.), né en Hollande en 1740, fut employé dans les Indes par la compagnie angl., et se fixa à Calcutta, où il remplit les fonct. d'alderman. Victime de l'injustice du gouverneur du Bengale et conduit prisonnier en Angleterre, il publia pour sa justification : *Considerations of Indian affairs.* Cette lutte ayant absorbé sa fortune, il passa au

service de Marie-Thérèse, qui le nomma colonel et lui donna l'autorité sur ses établissem. des Indes-Orientales. Il en avait déjà formé six sur les côtes de Malabar et de Coromandel, lorsque la mort de l'impératrice renversa encore ses espérances. Il vint alors en France tenter de nouv. la fortune, et mourut à Paris en 1808. Son *État civil, politique et commercial du Bengale* a été traduit en franç. par Demeunier, Paris, 1775, 2 vol. in-8.

BOMBARDINI (Ant.), gentilh., né à Padoue en 1666, obtint à 25 ans la chaire de droit canonique à l'univ., et 3 ans après celle de droit criminel. Il avait embrassé l'état ecclésiastique et fut pourvu d'un canonic. de la cathédrale. Nommé profess. de droit civil en 1725, il mourut l'année suiv. On a de lui : *De carcere et antiquo ejus usu*, etc., Padoue, 1713, in-8. Cet ouvr. devait avoir une suite qui n'a pas paru.

BOMBASIO (Gabriel), poète et orateur, né vers 1540 à Reggio, s'attacha au duc de Parme Octave Farnèse, qui l'employa dans diverses affaires importantes, et lui confia l'éducat. du jeune Farnèse, depuis cardinal. On lui doit *Alidoro*, pièce jouée à Reggio devant la duchesse de Ferrare, et *l'Oraison funèbre* d'Octave Farnèse, Parme, 1587, in-8.

BOMBELLES (Henri-Franç. comte de), né en 1681, fit en 1699 la campagne d'Afrique, garde de la marine, passa dans le régiment de Vendôme en 1701, se distingua aux batailles de Friedlingen et de Munderkirchen, au siége d'Augsbourg, à Oudenarde et à la bataille de Malplaquet, fut fait colonel du régim. de Bouflers, servit en cette qualité contre les Turks, et se trouva aux siége et bataille de Belgrade en 1717. Chargé l'année suiv. par le régent de donner des leçons de stratégie au duc de Chartres, son petit-fils, il fut dep. gouvern. de ce prince, eut ensuite le commandem. de Bitch, fut créé en 1744 lieut.-gén., commandant de l'ordre de St-Louis, et mourut en 1760, généralem. regretté. On a de lui un *Mémoire* pour le service de l'infanterie, 1719, et un *Traité* des évolutions militaires, 1754. — Un de ses ancêtres, Simon de Bombelles, fut doté de la baronnie de la Mothe-St-Lié, pour avoir sauvé la vie à St Louis dans une action périlleuse.

BOMBELLES (Marg.-Marie, marq. de), fils du précéd., né à Bitch en 1744, entra jeune au service qu'il quitta pour la diplomatie, et fut successiv. ambassad. en Portugal et à Venise. A la révolut., ayant refusé de prêter le serment exigé des fonctionnaires, il rejoignit l'armée de Condé, et fit toutes les campagnes jusqu'au licenciement de ce corps. Devenu veuf en 1800, il entra dans l'état ecclésiat., obtint du roi de Prusse un canonicat de Breslaw, et, de retour en France en 1814, fut nommé prem. aumônier de Mme la duchesse de Berri, puis évêque d'Amiens, et mourut à Paris en 1822. On lui doit un ouvr. intitulé : *la France avant et depuis la révolution*, 1795, in-8.

BOMBELLI (Raph.), sav. mathémat. de Bologne, a donné le prem. une méthode uniforme pour résoudre les équations, et fait d'autres découvertes exposées dans son *Traité d'algèbre*, Bologne, 1572 et 1579.

BOMBELLI (Sébastien), peintre, né à Udine en 1635, élève du Guerchin et grand imitateur de Paul Véronèse, excella dans le portrait, visita les cours d'Allemagne, de Danemarck, etc., fut dignement récompensé par les princes qui l'employèrent, et, riche de leurs bienfaits, revint dans sa patrie, où il mourut en 1716.

BOMBERG (Daniel), célèbre imprim. en caractères hébreux, né à Anvers, avait ses presses à Venise, où il mourut en 1549. Parmi les édit. qu'il publ. on cite plus. *Bibles*, de 1518 à 1526; *Concordance hébraïque* d'Is. Nathan, 1524, in-fol.; trois édit. du *Thalmud* avec ses commentaires, 1520-35, 12 vol. in-fol.

BOMBINI (Bernardin), jurisc., né à Cosence en 1523, reçut les prem. leçons de son père, très sav. dans la science du droit, et, forcé par quelq. avent. fâcheuse de quitter sa patrie, visita successivement Venise, Rome et Ferrare, où il donna des preuves de sa capacité. De retour à Cosence, il s'y maria, devint un avocat très accrédité, et mourut en 1588. Il a publié, outre des avis de droit (*Consilia*), *Discorsi intorno al governe della guerra*, etc., Naples, 1566, in-8.

BOMBINO (Pierre-Paul), théolog., né comme le précéd. à Cosence vers 1575, d'abord jésuite et profess. de philos. au collége romain, entra dep. dans la congrégat. de Sommasque, dont il devint supér.-génér., et mourut à Mantoue en 1648. On a de lui des *Oraisons funèbres* de Philippe III et de Marguerite d'Autriche, roi et reine d'Espagne, de Cosme II, grand-duc de Toscane, etc.; *Vie de St Ignace de Loyola*, Rome, 1622, en italien. — *Vie d'Edmond Campian*, Mantoue, 1620, etc.

BOMILCAR, général carthaginois, fut mis en croix par ses concitoyens pour avoir voulu usurper l'autorité pendant qu'Agathocle assiégeait Carthage, vers 308 avant J.-C. — Bomilcar, amiral carthaginois, chargé de secourir Syracuse contre les Romains, prit la fuite à la vue de la flotte commandée par Marcellus et gagna Tarente vers l'an 209 avant J.-C. — Bomilcar, favori de Jugurtha, fit périr par son ordre le petit-fils de Massinissa; mais ayant ensuite voulu assassiner Jugurtha lui-même, ce prince le fit mettre à mort ainsi que ses complices, vers l'an 107 avant J.-C.

BOMMEL (Henri), relig. hiéronymite, né dans la Gueldre, direct. des filles de Ste-Madeleine à Utrecht, mort en 1542, est auteur de *Bellum ultraject. inter Geldriæ ducem Carolum et Henricum Bavarum, episcopum ultrajectinum*, Marbourg, 1542, in-8.

BOMPART (Marcellin-Hercule), conseiller-médecin du roi Louis XIII à Clermont, est aut. des ouvr. suiv. : *Nouveau chasse-peste*, Paris, 1630. — *Conférences d'Hippocrate et de Démocrite*, trad. du grec en franç., ib., 1632. — *Miser homo*, ibid., 1633. — Bompart de Saint-Victor, l'un de ses descendants, a laissé des *Mémoires* sur la vie et les ouvr. du médec. de Louis XIII; sur la vie et les

œuvres de Savarron, et une *Ode* à l'honneur de la ville de Clermont, conservés dans les reg. de la société littér. de cette ville, dont il était membre. — BOMPART (Jean), a donné : *Provinciæ regionis Galliæ vera descriptio*, Anvers, 1694, in-fol.

BOMPIANO (IGNACE), jésuite, né à Frosinone en 1612, enseigna au collége rom. les belles-lettres et l'hébreu, et mourut en 1675. Il a laissé : *Elogia sacra et moralia*, Rome 1651. — *Historia pontificatûs Gregorii XIII*, ibid., 1655. — *Historia rerum christian., ab ortu Christi*, 1665, etc.

BONO (JEAN-PHIL.), littérat., né dans le 16ᵉ S. à Piazza en Sicile, doct. en philos. et en méd., professa, dit-on, à l'univ. de Padoue, et mérita la cour. poétique pour ses vers. On a de lui : *De concordantiis philosophiæ et medicinæ*, Venise, 1573, in-4.

BON (FLORENTIN), jésuite de Reims, est auteur d'un *Recueil* de vers sur la réduction des Rochellois par Louis-le-Juste, Reims, 1629, in-4.

BON (JEAN LE), médecin du roi Henri III, né dans le Bassigny, a publié : *Therapeia puerperarum*, Paris, 1577, avec le *Thesaurus sanitatis*. — *Les bâtiments, érections et fondat. des villes et cités des Gaules*, Lyon, 1590, in-16. — *Abrégé* des propriétés des eaux de Plombières et de Lorraine, Paris, 1616, in-12.

BON, général français, né à Valence vers 1750, servit dans l'armée des Pyrénées sous le général Dugommier, accompagna Bonaparte dans ses premières campagnes, se couvrit de gloire à la journée d'Arcole et dans l'expédition d'Égypte. Blessé mortellement au siége de St-Jean-d'Acre, il mourut à la tête des grenadiers de sa division, le 10 mai 1800, après avoir fait des prodiges de valeur.

BON DE SAINT-HILAIRE (FR.-XAVIER), premier présid. de la cour souver. de Montpellier, membre de l'acad. des inscript. et bell.-lettres, de la soc. royale de Londres, né en 1678, apprit des meill. maîtres la jurisprudence, les mathémat., les belles-lettres, les beaux-arts, les cultiva toute sa vie, et mourut en 1761. On a de lui quelques *Mémoires* sur des objets d'antiquité dans les rec. de l'acad. des inscript.; des *observat.* astronom. dans le rec. de l'acad. des sciences, et des *Mémoires* d'hist. natur. dans le rec. de l'acad. de Montpellier; mais son écrit le plus remarquable est la *Dissertation sur la soie de l'araignée*, trad. en italien, 1710, en latin, 1748, et en chinois par le célèbre P. Parennin.

BONA (JEAN), cardinal, né en 1609 à Mondovi, joignait à une profonde érudition une vaste connaissance de l'antiquité, il mérita la tiare, ne l'obtint pas, et mourut en 1674. La meill. édit. de ses ouvr. est celle de Turin, 1747, 4 vol. in-fol. Les plus connus sont : *De rebus liturgicis; De principiis vitæ christianæ*, traduit en franç. par le président Cousin et l'abbé Goujet. Le cardinal Bona était en correspondance avec la plupart des savants de l'Europe.

BONA (JEAN DE), né en 1712 dans le Véronais, reçut en 1735 le laur. doctor. à la faculté de Padoue, s'établit à Vérone où il pratiqua son art avec succès, fut en 1764 nommé profess. de clinique à Padoue, obtint la création d'une chaire à l'hôpital, et la remplit jusqu'à sa mort en 1786. On a de lui : *Historiæ aliquot curationum, mercurio sublimato corrodente perfectarum*, etc., Vérone, 1758, in-4. — *Tractatus de scorbuto*, ibid., 1761. — *Dell' uso e dell' abuso del caffe*, etc., Venise, 1766. — *Observationes medicæ*, Padoue, 1766.

BONAC (J.-L. D'USSON, marquis de), conseiller-d'état et lieutenant-général au gouvernement du pays de Foix, d'abord mousquetaire, puis capit. de dragons, obtint par ses talents la confiance de Louis XIV, fut successivement envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire en Hollande, à Brunswick, en Saxe, près de Stanislas Leckzinski, qu'il reconnut roi de Pologne, et de Philippe V, roi d'Espagne, qu'il détermina à faire sa paix avec l'Angleterre. Nommé en 1716 ambassad. à Constantinople, il devint médiateur entre Achmet III et le tzar Pierre Iᵉʳ, et conclut en 1724 un traité qui fixa les limites entre la Porte et la Russie. Comblé des faveurs et des présents de ces deux cours, Bonac quitta l'ambassade de Constantinople pour celle de Suisse; mais le délabrement de sa santé le força de revenir en France, et il mourut à Paris en 1738, à 66 ans.

BONAC (J.-L. D'USSON de), évêque d'Agen en 1768, député du clergé de son diocèse aux états-généraux de 1789, vota avec le côté droit, et donna le premier à la tribune l'exemple du refus de prêter serment à la nouvelle constitut. du clergé. Émigré, il se fixa à Munich, fut à son retour en France nommé prem. aumônier du roi, et mourut en 1821.

BONACCIUOLI (LOUIS), célèbre médec., né dans le 16ᵉ S. à Ferrare, d'une noble famille, professa la médec. à l'univ. de cette ville, dont il fut un des réformat.; acquit par ses succès dans la pratique, avec une gr. réputat., d'immenses richesses; cultiva dans ses loisirs la poésie grecque et lat., et mourut avant 1540. On a de lui : *Enneas muliebris*, in-fol., S. D., mais impr. vers 1510. C'est un traité de la générat. dédié à la fam. Lucrèce Borgia, duchesse de Ferrare, dont Bonacciuoli était le médec. Cet ouvr. a été réimpr. sous différents titres : *De uteri partiumque ejus confectione*, Strasbourg, 1537, in-8. — *De conceptionis indiciis*, etc., 1538. On lui doit encore des notes sur Galien.

BONACCIUOLI (ALPH.), savant hellén. de la même famille que Louis, fut maître d'hôtel du duc Hercule II, et mourut avant 1590. On lui doit des trad. ital. des *Noces de Mercure* de Mart. Capellanus, de la *Géographie* de Strabon, et de la *Descript. de la Grèce* de Pausanias, qui passent pour plus exactes que les trad. lat. de ces deux auteurs.

BONACINA (MARTIN), célèbre théol., né vers 1585 à Milan, d'une anc. famille, professa d'abord le droit canonique au sémin. de sa ville nat., puis fut rect. du collége des nobles, et se fit agréger à la congrégat. des oblats. Ses talents lui méritèrent l'affect. de l'emper. Ferdinand II, qui le créa comte

palatin et chev. doré (*equus auratus*). Il s'établit à Rome en 1619, devint référend. du pape Urbain VIII, fut nommé par ce pont. év. d'Utique, puis suffragant de l'archev. de Prague, et, comme il se rendait en Bohême, mourut près de Vienne en 1631. On a de lui : *De morali theologiâ*, Lyon, 1624, in-fol., souv. réimpr.; la meill. édit. est celle de Venise, 1754, 3 vol. in-fol.; div. *Traités* en lat. de l'élect. des papes, des bénéfices, etc.

BONACORSI (Barthél.), médecin né à Bologne, y enseigna d'abord la logique, puis la médecine théorique. Ses princip. ouvr. sont : *De humano sero seu de urinis liber*, Bologne, 1656, in-4. — *De malis externis*, etc., ibid., 1656, in-4.

BONACOSSI (Pinamonte), d'une famille puissante de Mantoue, parvint en 1272 à la souveraineté, passa du parti guelfe au parti gibelin, s'allia avec la maison de Vérone et de la Scala, vainquit les Padouans, les Vicentins, et se maintint jusqu'en 1293, malgré plusieurs séditions du peuple irrité de sa tyrannie. — Bardellone, son fils, d'un naturel cruel et jaloux, s'étant emparé du palais, le resserra avec son frère Taino dans une dure prison et se fit proclamer par le peuple, qu'il s'était gagné par le rappel des guelfes exilés; mais il ne put résister aux forces du marquis de Vérone et de son neveu. — Bottesella, lequel usurpa la seigneurie en 1299, s'associa ses deux autres frères Passerino et Bectirone, s'allia au parti gibelin qu'il dirigea jusqu'à l'entrée d'Henri VII en Italie, et mourut vers 1310. — Passerino lui succéda, et fut constitué vicaire impérial par Henri VII. Ce fut un des meill. politiq. et des meill. capit. d'Italie, et le chef du parti gibelin. L'insolence de son fils François causa la perte de tous les deux. Les Gonzague offensés soulevèrent le peuple en 1328, et Passerino fut tué en se défendant. Son indigne fils fut massacré dans la tour de Castellero où il avait laissé mourir de faim, en 1319, Pic de la Mirandole et deux de ses fils.

BONACOSSUS ou BUONACOSSA (Hercule), noble Ferrarais, professa la philos. et la médec. dans sa patrie, où il jouissait de la confiance des princes d'Este, et s'étant fait recevoir citoyen de Bologne, y remplit la chaire de médec. et de chirurgie jusqu'à sa mort, en 1578. Ses principaux ouvrages sont : *De affectu quem Latini tormina appellant*, 1552. — *De humorum exuperantium signis*, etc., Bologne, 1553. — *De curatione pleuritidis*, ib., 1553, in-4.

BONACURSI (Jean), religieux franciscain, ayant, sous le règne de Louis XII, écrit que le pape était au-dessus du roi dans les affaires temporelles, fut condamné par le parlement à être dépouillé de ses habits religieux et à faire amende honorable devant l'image de la Vierge de la Ste-Chapelle, et banni du royaume.

BONAFIDE (François), de Padoue, né vers 1474, botaniste, fondat. et prem. direct. du jardin de botanique de Padoue, y professa cette science depuis 1533 jusqu'en 1549, où l'âge l'obligea de prendre sa retraite, et mourut en 1558, à 84 ans. On lui doit un petit traité *De pleuritidis curâ per venæ sectionem*, 1533, in-4.

BONAIR (Henri STUARD, S[r] de), historiogr. du roi et gentilhomme de la garde écossaise, est aut. d'ouvr. dont le plus considérable est le *Sommaire royal de l'Hist. de France*, Paris, 1682, traduit du *Florus Franciscus* du P. Berthault, avec une continuation de vingt années; et de *Factums* et *Mémoires* pour la maison de Vendôme, dont il était serviteur.

BONAL (Franç. de), évêque de Clermont, né en 1734 au dioc. d'Agen, député aux états-généraux, se prononça fortement contre le plan de spoliation du clergé, la suppression des ordres monastiq., refusa de prêter le serment du 9 juillet sans restrict., et signa la protestat. du 12 septembre 1791. Il mourut en Angleterre.

BONAMI (Franç.), médec. et botaniste, né en 1710 à Nantes, y entretint à ses frais depuis 1733 un jardin des plantes, et donna gratuitement des leçons; fut l'un des fondat. de la société d'agriculture de Bretagne, la prem. établie en France, et mourut en 1786. Vicq d'Azyr a fait son éloge. On a de lui : *Floræ nannetensis prodromus*, Nantes, 1782, suite 1785, in-12.

BONAMY (Pierre-Nicolas), sav. littérat., né en 1694 à Louvres, sous-biblioth. à St-Victor, fut reçu en 1727 à l'acad. des inscriptions dont il enrichit les Mémoires d'un gr. nombre de *dissert.* Plus tard il fut nommé historiogr. de la ville de Paris, place créée pour lui; il y joignit celle de bibliothéc. et de commiss. au trésor des chartres, et mourut en 1770. Parmi ses dissert. les plus estimées sont celles sur l'introduction de la langue lat. dans les Gaules, les antiquités et la topographie de Paris, la langue tudesque, etc. Ce sav., estimé sous tous les rapports, était depuis 1749 chargé de la rédact. du *Journal de Verdun*.

BONANI (Ant.), Sicilien, apprit la botanique du P. Cupani, capucin, et fut ensuite associé par son maître à la composit. d'un gr. ouvr. qui devait offrir la descript. avec les fig. de toutes les plantes de Sicile. Le 1[er] vol. était sous presse en 1713, lorsque le P. Cupani mourut; alors son ingrat disciple fit paraître sous son nom le *Panphyton siculum;* mais sa perfidie fut dévoilée, et l'ouvrage restitué à son vérit. auteur.

BONANNI ou BUONANNI (Jacques), duc de Montalbano, né vers la fin du 16[e] S. à Syracuse, cultiva les lettres, visita les princip. villes d'Italie, se conciliant partout l'attention des sav., et mourut en 1636. On a de lui : *l'Antica Siracusa illustrata*, Messine, 1624, in-4, réimpr. avec des addit. de Vinc. Mirabella, Palerme, 1717, 2 vol. in-fol., fig., et trad. en lat. par Havercamp dans le *Thes. antiquit. Siciliæ*.

BONANNI (Philippe), sav. jésuite, né à Rome en 1638, mort en 1725, âgé de 87 ans, a laissé beaucoup d'ouvr. Les princip. sont : *Ricreazione dell' occhio e della mente nell' osservazioni delle chiocciole*, etc., Rome, 1681, in-4, 450 fig., trad. en lat. avec des addit. — *Observat. circa viventia*

quæ in rebus non vivent. reperiuntur, ibid., 1691, 2 t. in-4, fig.—*Musæum kircherianum*, 1709, in-fol., fig.—*Gabinetto armonico*, 1722, in-4, trad. en franç. avec des addit., 145 pl.—*Histor. summor. pontific. per numismata*, 1699, 2 vol. in-fol.—*Numismata romanor pontific. templi Vaticani fabricam indicant.*, 1696, in-fol.—*Ordin. religiosorum catalog., eorumque indument. in iconib. expressa*, 1706-10, 3 vol. in-4.

BONAPARTE.—V. NAPOLÉON.

BONAPARTE (MARIE-ANNE-ÉLISA), sœur de Napoléon, née à Ajaccio le 8 janvier 1777, épousa en 1797 M. Bacciocchi, d'une famille noble de Corse, qui dut à cette alliance la principauté souveraine de Piombino, puis celle de Lucques. Après l'abdication de l'empereur, son frère, elle avait fixé sa résidence à Bologne; mais en 1815, elle fut forcée d'accepter une retraite en Allemagne, se rendit d'abord auprès de la reine Caroline, sa sœur, réfugiée elle-même en Bohême, et obtint ensuite la permission d'habiter Trieste, où elle mourut en 1820.

BONAPARTE (princesse BORGHÈSE, MARIE-PAULINE), deuxième sœur de Napoléon, née à Ajaccio le 20 octobre 1780, fut célèbre par sa beauté avant d'être connue comme sœur d'un souverain. Elle épousa d'abord le général Leclerc, dont elle eut un fils, et s'embarqua avec lui pour St-Domingue quand son mari fut appelé à prendre le command. de l'expéd. contre cette île. Elle y perdit un mari dont elle était tendrement aimée, et qu'elle-même chérissait; dans cette circonstance elle montra que la beauté de son caractère égalait ses charmes extérieurs. De retour en France, Pauline fut mariée par Napoléon au prince Camille Borghèse, et peu de temps après elle eut la douleur de perdre son fils, qui mourut à Rome. Ses goûts autant que l'espèce d'antipathie qu'elle conserva toujours pour l'impératrice Marie-Louise, devant laquelle sa fierté n'aurait point consenti à se courber, la tinrent presque toujours éloignée de la cour: elle était encore dans la disgrâce de l'emper. quand, en 1814, il fut renversé de son trône; mais, depuis cette époque, elle lui consacra toute la tendresse d'une sœur. Elle mourut en 1825 à Rome, où elle s'était fixée.

BONAPARTE (Mme MARIE-LÆTITIA), mère de Napoléon, né en 1750 à Ajaccio, de la famille Ramolini, d'une ancienne noblesse de Corse, fut mariée à 17 ans, à Charles Bonaparte, qui remplissait encore les fonct. de juge au trib. de cette ville. De ce mariage naquirent huit enfants, Joseph, successiv. roi de Naples et des Espagnes, Napoléon, empereur, Lucien, prince de Canino, Louis, roi de Hollande, Jérôme, roi de Westphalie; Élisa, depuis Mme Bacchiochi, gr.-duchesse de Toscane, Pauline, princesse Borghèse, et Caroline, mariée à Murat, gr.-duchesse de Bergh et reine de Naples. Mme Bonaparte vécut avec la plus grande simplicité jusqu'en 1804, où Napoléon, en montant sur le trône, la fit venir à sa cour et lui donna le titre de MADAME-MÈRE. Après la chute du trône impérial, elle alla chercher un asile à Rome, qu'elle habita constamment dep. 1814. Une chute qu'elle fit à la villa Borghèse, en la privant de l'usage des jambes, la força de garder le lit; à ce prem. accident se joignit la perte de la vue; elle ne vécut plus dès-lors qu'au milieu d'un petit nombre d'amis intimes, se faisant lire les journaux par son secrét., anc. officier de la vieille garde, et causant avec son beau-frère le cardin. Fesch, qui lui a prodigué jusqu'au dern. moment les soins les plus affectueux. Elle mourut dans son palais, place de Venise, le 2 févr. 1836, âgée de 86 ans. On évalue à trois millions la fortune qu'elle a laissée à ses enfants.

BONARDI (J.-B.), docteur de Sorbonne, né à Aix, fut bibliothéc. du cardin. de Noailles, publ. quelq. broch. contre la bulle, et mourut à Paris en 1756. Il a laissé MSs.: *Bibliothèque des écrivains provençaux; Hist. des écriv. de la faculté de théol. de Paris; Dictionn. des écriv. anonymes et pseudonymes.*

BONARELLI DELLA ROVERE (GUIDUBALDE), littérat. et diplomate, né à Urbin en 1563, s'annonça de bonne heure par de brillantes études; s'attacha successivement aux ducs de Ferrare et de Modène qui le chargèrent d'importantes négociations dont il se tira bien; fut un des fondateurs de l'acad. des *Intrepidi* à Ferrare, et mourut en 1608, majordome du cardin. d'Este. Sa *Filli di Sciro (Philis de Sciros)*, pastorale, Ferrare, 1607, et Amsterdam, Elzevir, 1678, est placée en Italie après l'*Aminta* et le *Pastor fido*. Nous en avons en français cinq traduct., dont la dern. est de Dubois de St-Gelais, Bruxelles, 1707, 2 vol. in-12.

BONARELLI DELLA ROVERE (PROSPER), frère du précéd., poète dramatique, né vers 1588, fut l'un des gentilsh. du gr.-duc de Toscane, et, pend. son séjour à Vienne, où il fit représenter quelq.-unes de ses pièces, s'insinua dans les bonnes grâces de l'archid. Léopold. Retiré dans Ancone, sa patrie, il y fonda l'acad. des *Caliginosi*, dont il fut le président perpét., et mourut en 1659. On a de lui: *Il Solimano*, tragédie, Florence, 1620, une des meill. de son temps; neuf *drames* en musique, Ancone, 1647; des *comédies* en prose, Mascerata, 1646; des *lettres*, *poésies* div. et autres pièces éparses dans les recueils.

BONARELLI DELLA ROVERE (PIERRE), fils aîné du précédent, cultiva aussi la poésie dramatique, fut très utile aux cardin. Barberin et Mazarin avec lesquels il vint en France, soutint après son père l'académie des *Caliginosi*, et mourut en 1669. On a de lui: *Poesie drammatiche*, Ancone, 1615, in-4.—*Poesie liriche*, 1651.—*Discorsi academ.*, Rome, 1658.

BONART (JEAN), chirurg., prevôt de l'ancien collége de Paris, mort en 1638, est aut. de la *Semaine des médicaments*, Paris, 1629, dans laquelle il donne l'idée des connaissances alors nécess. pour la maîtrise dans la commun. de St-Côme.

BONASIA (BARTHÉLEMI), sculpt., né à Modène, travaillait le bois et la marqueterie avec une grande habileté. On admirait de lui les stalles du chœur

des dominicains et des augustins de cette ville, où il avait sculpté des animaux et des arabesques; mais elles ne subsistent plus depuis long-temps. Nommé en 1508 archit. de Modène, il donna les plans de quelq. édif. publ., et mourut en 1527.

BONASONI (Jules), peintre et graveur, surnommé *le Bolognèse*, né vers 1498 à Bologne, élève du célèbre Marc-Antoine, grava dans la manière de Raphaël, Michel-Ange, Jules Romain, mais surtout d'après ses propres composit. Son burin est élégant et facile, et les curieux font grand cas de ses estampes, dont Malvasia a donné le catalogue dans la *Felsina pittrice*. Cet artiste mourut vers 1564 à Rome.

BONATI (Gui), astron. ou plutôt astrol. florentin du 13e S., en réputation dans son temps, fut en faveur auprès du duc de Monferrat, se retira sur la fin de sa vie chez les franciscains, et mourut vers 1300. Ses ouvr. d'astrol. ont été publ. à Augsbourg, 1491, in-4, sous le titre de *Liber astronomicus*.

BONAVENTURA (Frédéric), gentilhomme, né à Urbin, vers 1550, fut élevé à la cour de son souverain qui l'employa dans des affaires import., et l'envoya plus. fois en ambassade. Ayant obtenu sa retraite, il cultiva les sciences avec ardeur, et mourut âgé d'environ 50 ans. Outre une trad. lat. de la *Géographie* de Ptolémée, on citera de lui: *De naturâ partûs octomestris lib. X*, Urbin, 1600, in-fol., ouvr. curieux, où l'aut. soutient que l'accouchement à huit mois est naturel.

BONAVENTURE (St), célèbre doct. de l'Église, né en 1221 à Bagnaréa en Toscane, se nommait Jean Fidenza. Reçu dans l'ordre de St François en 1243, il vint étudier à Paris, professa successiv. la philos. et la théol., et fut élu général de son ordre en 1256. Il y rétablit la discipline, et se concilia tellem. l'estime générale, qu'après la mort de Clément IV, les cardin. s'engagèrent à élire pape celui qu'il désignerait. Il indiqua l'archidiacre de Liége Thibaut, qui prit le nom de Grégoire X. Ce pontife le créa cardin. en 1273, et l'emmena l'ann. suiv. au concile de Lyon, pendant la durée duq. il mourut le 14 juillet 1244. On a de St Bonaventure des *Comment.* sur le maître des sentences et des *ouvr.* de piété qui lui ont valu le surnom de *Docteur séraphique*. Ses *Ouvr.*, recueillis pour la prem. fois, Rome, 1588-96, en 7 vol. in-fol., ont été réimpr., Lyon, 1668, in-fol., et Venise, 1751, 14 vol. in-4. Quelques-uns ont été trad. en franç.: l'*Aiguille de l'amour divin*, par le célèbre Gerson; *les Temptations de l'ennemy*, in-4, goth.; et *le Psautier de la Vierge*, par le P. Gallifet, jésuite.

BONAVENTURE de St-AMABLE, carme déchaussé, né à Bordeaux, prit l'habit à Toulouse en 1633, et mourut à Limoges en 1691, après avoir rempli plus. emplois dans son ordre, qu'il édifiait par ses vertus. Il a publ. sous le titre de *Vie de St Martial*, etc., l'*Hist. ecclesiast. et civile du Limousin*, la plus complète qu'il y ait, Clermont et Limoges, 1676-85, 3 vol. in-fol.

BONAVENTURE de SISTERON, capucin, a composé une *Hist.* de la ville et princip. d'Orange, Avignon, 1741, in-4, t. Ier, le seul qui ait paru.

BONAVERA (Dominiq.-Marie), grav., né vers 1660 à Bologne, élève de Canuti, son oncle, se distingua surtout par ses eaux fortes, grava d'après son oncle et d'après d'autres maîtres. Ses deux pièces capitales sont *le Baptême de J.-C.* d'après l'Albane, et *la Prédication de St Jean* d'après Carrache.

BONAVIDIUS ou BONAVITI (Marc.-Mantua), célèbre jurisc., né en 1489 à Padoue, y professa le droit pendant 60 ans avec une réput. toujours croissante, et mourut en 1582, laissant un assez gr. nombre d'ouvr., parmi lesq. on distingue un rec. de *Nouvelles* en ital., Venise, 1521, Milan, 1523, in-8. — *Epitome viror illustr. qui vel scripserunt vel jurisprudent. docuerunt*, Padoue, 1553, in-8, réimpr. dans les rec. des *Vies* des juriscons. — *Illustr. juris consultor. imagines*, Rome, 1566. — *Collectanea super jus Cæsareum*, Venise, 1584.

BONCERF (Pierre-Franç.), né en Franche-Comté en 1745, avocat au parlem. de Besançon, entra dans les bureaux de Turgot, et publia sous son approbation: *les Inconvénients des droits féodaux*, Paris, 1776, in-8, ouvr. qui fut brûlé et lui attira des poursuites, mais qui n'en eut que plus de célébrité, et servit de base aux décrets rendus le 4 août 1789 par l'assemblée constituante; secrét. du duc d'Orléans lorsque la révolution commença, il accepta la place d'offic. municipal de la ville de Paris; mais sa conduite franche et ferme et la sévérité de ses principes lui attirèrent des ennemis; il fut traduit au trib. révolutionn., et n'échappa que d'une voix à la mort. Le chagrin qu'il en eut le conduisit au tombeau en 1794. Ses ouvr. roulent sur l'économie politique et commerciale.

BONCHAMP (Artus de), gén. vendéen, né en 1759 dans l'Anjou, servit d'abord avec distinction dans la guerre que la France soutint pour l'indépendance des États-Unis, fut en 1793, avec d'Elbée, mis à la tête des armées de la Vendée, contribua beauc. à la prise de Bressuire, de Thouars, de Fontenai, et se distingua constamment par son zèle et sa valeur, malgré l'injustice qui lui fit préférer d'Elbée pour le commandement en chef de cette armée qu'il mena presque toujours à la victoire, jusqu'au moment où la mésintelligence entre les chefs lui fut si funeste. Le 17 octobre, Bonchamp tentait d'effectuer le passage de la Loire lorsqu'il fut assailli par des forces supérieures et blessé mortellement ainsi que d'Elbée. Il fut regretté des deux partis. Mme de Bonchamp, son épouse, sauva la vie à cinq mille soldats républicains que les Vendéens exaspérés par leur défaite récente voulaient massacrer à St-Florent.

BONCIARIO (Marc-Ant.), sav. littérat., né en 1555 près de Pérouse, fit ses prem. études au séminaire de cette ville, et, conduit à Rome, y reçut des leçons de Muret, fut ensuite direct. du séminaire de Pérouse, puis y professa les belles-lettres avec beaucoup de succès, malgré ses infirmités et la cécité qui l'atteignit de bonne heure, et mourut

en 1616. On lui doit un gr. nombre d'ouvr. estimés pour la composition et le style. Les principaux sont: *Grammatica*, Pérouse, 1603, in-8. — *Epistolæ*, ib., 1604. — *Pia poemata*, ib., 1606. — *Idyllia*, ib., 1607. — *Opuscula decem*, ib., 1607, in-12, etc.

BONCOMPAGNI (Ign.), cardin., secrét.-d'état sous Pie VI, se signala par son esprit novateur et ses galanteries, et mourut à Lucques en 1790, des suites de ses excès.

BONCORE (Thom.), doct. en médec. et en droit à Naples, est aut. d'un ouvr. lat. sur une *maladie épidémiq.* qui venait de désoler cette ville et une partie du roy., 1622, in-4.

BOND (Jean), méd. et philol., né dans le Sommerset en 1550, consacra plus de 20 années à l'instruct. publiq., quitta cette carrière pour se livrer à la pratique de la méd. et mourut en 1612. Il est principalem. connu par une édit. des *OEuvres d'Horace*, accompagnée de petites notes marginales assez faibles, qui néanmoins ont été reprod. dans une foule d'édit. Son *Comment.* sur Perse, publ. en 1614, n'a pas eu le même succès.

BOND (Olivier), Irlandais, accusé d'avoir conspiré contre la vie de George III, roi d'Angleterre, et d'avoir engagé le gouvernem. franç. à faire une descente en Irlande, fut, malgré l'intérêt de ses compatriotes, condamné au dern. supplice; mais il mourut subitement dans sa prison, quelq. jours avant celui qui avait été fixé pour son exécution.

BONDAM (Pierre), jurisconsulte, né en 1727 à Campen, professa successivem. le droit à l'univ. d'Harderwick, puis à celle d'Utrecht, et mourut en 1800. On a de lui: *Specimen animadv. critic. ad loca quædam juris civilis depravata*, Franeker, 1746; des *Dissertat.* sur la nécessité pour les jurisc. de connaître le grec, Zutphen, 1755 et 63; *quatre Harangues acad.*, 1762-79.

BONDE (Gust.), sénat. suédois, né en 1682, était savant dans la théol., la chimie, l'hist., les antiquités, et se montra constamm. le protect. éclairé des sciences; chancel. de l'univ. d'Upsal, il présida la soc. littéraire de cette ville, et mourut en 1764. Il a publié quelq. ouvr. histor. en suédois, où l'on trouve des opinions singulières, et laissa MSs. des *Mém. sur la Suède* pend. le règne de Frédéric I[er], dont il a paru un extrait à Stockholm, en 1779.

BONDI (l'abbé Clément), jésuite, né à Parme en 1742, s'établit à Vienne après l'abolit. de sa soc., devint biblioth. et gouvern. des enfants de l'archiduc Ferdinand, en 1795, et mourut en 1821. Il est surtout connu par sa traduct. de *l'Énéide* en vers *sciolti*, Parme, 1793, in-8, mise à tort au-dessus de celle d'Annibal Caro. Ses autres *poés.* insérées dans le *Parnasso degli Italiani viventi*, ont beaucoup perdu de l'estime dont elles jouissaient pend. la vie de l'auteur.

BONDT (Nic.), histor. et philol., né en 1732 à Voorbourg (Hollande), mort en 1792, est auteur d'une *Hist. de la confédérat. des Provinces-Unies*, Utrecht, 1756; d'un traité *de Poligamià*, ib., qui lui mérita le degré de doct. en droit, et l'édit. du recueil de harangues de Pierre Burmann I[er], La Haye, 1759, in-4.

BONELLI (Michel), cardinal, neveu du St pape Pie V, né dans le dioc. de Tortone en 1541, entra dans l'ordre de St Dominique en 1560, fut créé card. par son oncle, envoyé légat en France, en Espagne et en Portugal, évêq. d'Albano, protect. du roy. de Hongrie, assista comme card. à six conclaves, et mourut en 1598, laissant MS. l'*Hist.* de ses légations.

BONELLI (George), botaniste, né à Vico près de Mondovi, professa la médec. à Rome, et conçut le projet de publier la descript. des plantes du jardin pontifical; il en fit paraître le 1[er] vol. sous ce titre: *Hortus romanis juxta systema Tournefort*, Rome, 1772, in-fol. Les 7 autres vol., dont les pl. sont d'une exécution médiocre, ont été publiés par Martelli.

BONELLI (Franco-Andrea), né à Cuneo en 1785, et mort en 1830, à Turin, à l'âge de 45 ans, avait manifesté dès sa plus tendre enfance un goût décidé pour l'ornithologie et l'entomologie. Il était encore jeune lorsqu'il fut appelé à Turin pour y occuper la chaire de zoologie de l'université, et la place de directeur du Musée zoologique, dont il sut faire disparaître en peu de temps le désordre. Ce fut au milieu de ces travaux qu'il publia sa *Monographie des Carabes*, ouvr. rempli d'observations neuves, où l'on remarque une heureuse classification et un assez grand nombre d'espèces nouvelles. Elle fut suivie du *Specimen faunæ subalpinæ*, où il décrit une foule d'insectes nouveaux ou rares, utiles ou nuisibles à l'agriculture. Bonelli a publié un grand nombre de *Mém.* ornithologiques et une *Notice* sur l'hippopotame, tous remplis d'intérêt.

BONER, poète allemand du 13[e] S., passe pour l'auteur d'un *Rec. de fables rimées*, tirées des aut. lat., Bamberg, 1461, petit in-fol., 1[re] édit. très recherchée. Il en existe une foule d'autres du 15[e] et du 16[e] S. La plus rare est celle qu'a donnée le sav. Oberlin, Strasbourg, 1782, in-4. C'est peut-être ce qui nous reste de plus précieux des minnesinger.

BONET ou BONT (St), frère de St Avit, fut chancel. de St Sigebert III, roi d'Austrasie, gouverneur de la prov. de Marseille sous Thierry III, en 680, puis év. de Clermont en 689, et mourut au retour d'un pélerinage de Rome, en 710, à 86 ans.

BONET (Nic.) religieux francisc. du 14[e] S. surn. *le Docteur profitable*, fit du bruit par ses opinions singul. On lui doit *Interpretationes in præcipuos libros Aristotelis, præsertim metaphysic.*, Venise, 1505, et autres écrits.

BONET (J.-Paul), Aragonais attaché au service secret de Charles II, s'occupa avec zèle des moyens de rendre la parole aux muets, et publ.: *Reduccion de las letras y artes para ensenar á los mudos*, Madrid, 1620, in-4, rare.

BONET DE LATES, méd. et astrol. provençal au 15[e] S., est l'inventeur d'un *anneau astronomique* pour mesurer la hauteur du soleil et des étoiles, dont il donna la descript., en indiq. ses div. usages,

dans un *Traité* lat., Rome, 1493, in-4, et réimpr. plus. fois dans le 16e S.

BONET DE TREYCHES (Ant.-Jos.), juge-mage de la sénéchaussée de Valey, fut successiv. député aux états-généraux de 1789, président du tribunal criminel de son département, se fit remarquer par sa modération et ses lumières, dut son salut à la révolution du 9 thermidor, fut de nouveau persécuté en 1798, et mourut quelque temps après, regretté des gens de bien.

BONFADIO (Jacq.), littérat. italien, né dans le Brescian au 16e S., fut secrétaire du cardinal Mérinos, à Rome, obtint en 1545 une chaire de philosophie à Gênes, et fut chargé de continuer l'hist. de la république. Il en composa 5 livres *ab anno* 1528 *ad annum* 1550. Sa mort interrompit ce travail. Accusé d'un crime honteux, dont la peine était le feu, il obtint, par grâce, d'avoir la tête tranchée avant d'y être jeté, en 1550. Les *Annales de Gênes* furent impr., Pavie, 1586, in-4, très rare. On lui doit encore : 43 *lettres* familières, une trad. ital. du discours de Cicéron *pro Milone*, et un petit nombre de vers lat. et ital. publ. par Mazzuchelli, Brescia, 1746, in-8.

BONFANTE (Ange-Matt.), poète, philosophe et botaniste de Palerme, mort en 1676, a laissé quatre ouvrages imprimés : un *poème héroïque*, un *poème lyrique*, un *recueil* de vers, une *Épître sur la botanique*. Ses ouvr. restés MSs. sont : des *Discours académiques*; un *Vocabulaire botanique*, et quelques autres écrits. Il était l'ami de Boccone, célèbre botaniste.

BONFINI (Ant.), histor. lat., né en 1427, fut élève d'Hénoc d'Ascoli, occupa la chaire de littérat. anc. à Recanati, fut ensuite appelé en Hongrie par Mathias Corvin, qui le chargea d'instruire dans les lettres Béatrix d'Aragon, sa femme, et mourut en 1502. On a de lui : *Rerum hungaricarum decades tres*, Bâle, 1568, in-fol., Cologne, 1690, in-fol., ouvr. estimé pour l'exactitude des faits. — *Symposiæ Beatricis, sive dialogi tres de pudicitiâ conjugali*, etc., Bâle, 1572, in-8. Il a de plus traduit en latin les *Vies des sophistes* par Philostrate, et les *Traités de rhétoriq.* d'Hermogène et d'Aphtonius, et laissé des *Comment.* sur Horace.

BONFOS (Manahem), juif de Perpignan, est aut. d'une espèce de manuel lexique intit. : *Michâl-Jofi (perfection de beauté)*, Salonique, 1567, in-4.

BONFRÈRE (Jacq.), jésuite, né en 1573 à Dinant-sur-Meuse, professa la philos., la théol. et l'hébreu à Douai, et mourut en 1643. On a de lui des *Comment. sur le Pentateuque*, Anvers, 1625, in-fol.; sur *Josué*, *les Juges* et *Ruth*, 1631, in-fol.; sur *les Rois* et *les Paralipomènes*, 1643, 2 vol. in-fol. — *Onomasticon ou Descript. des lieux et des villes de l'Écriture sainte*, Paris, 1707, in-fol., estimée.

BONGARS (Jacq.), habile critique, né en 1546 à Orléans, fut conseiller et maître d'hôtel de Henri IV, qui l'employa dans differ. négociat. en Allemagne, et auquel il rendit de grands services; fit en 1585 un voyage à Constantinople dont il écrivit le journal, forma dans ses courses une collection très précieuse de MSs. qui passa dans la biblioth. de Berne dont elle est l'ornem., et mourut à Paris en 1612, laissant la réputat. d'un savant distingué et d'un très honnête homme. Ses ouvr. impr. sont : *Gesta Dei per Francos*, etc., Hanau, 1611, 2 tom. in-fol. C'est le Rec. des histor. orig. des Croisades.— *Collect. hungaric. rerum scriptorum*, Francfort, 1600, in-fol.—*Epistolæ*, Leyde, 1641, in-12, trad. en franç. par l'abbé de Brianville, Paris, 1668, in-12. — Une édition de Justin avec des notes, Paris, 1581; des *Notes* sur Pétrone; des *Variantes* de Paul Diacre, etc.

BONGARS (J.-Fr.-Marie de), lieutenant-de-roi à l'école militaire, a trad. de Végèce les *Institut. militaires*, Paris, 1772, in-12; et de l'espagn. de Clavijo, l'*Éloge de Philippe V, roi d'Espagne*, 1785, in-8.

BONGARS (le vicomte de), colonel, né en 1762, mort en 1833, âgé de 71 ans, remplit dans sa jeunesse les fonctions d'écuyer auprès de Louis XVI. Voué par inclination au métier des armes, il fit toutes les campagnes de Bonaparte, et subit à la Corogne une long. et dure captiv. dont le maréchal Soult le délivra. La croix d'honn. lui fut donnée sur le champ de bataille de Friedland, et le grade de colonel à Moscou. Après l'abdication de l'emper.; il fut rappelé aux fonctions d'écuyer, puis nommé commandant des écuries de Charles X.

BONGARTEN (Anichius), condotiere allemand, ravagea l'Italie en 1359, à la tête d'une troupe d'aventuriers, et se mit ensuite à la solde des princes, vendant ses services au plus offrant. On ignore l'époque de sa mort.

BONGIOVANNI (Ant.), littérat., né dans le Véronais en 1712, aida Zanetti dans la rédact. du catalogue des MSs. gr., lat. et ital. de la biblioth. St-Marc de Venise, et reçut du sénat, à titre de récompense, une médaille d'or de grand poids. Il a publié les trad. du gr. en lat., avec de sav. notes d'un anc. scholiaste, de l'*Iliade*, de quelq. opusc. du moine Léonce, relat. à l'hist. ecclésiast., de dix-sept disc. inédits de Libanius, et de deux opusc. de Théodoret, tirés comme les précéd. des MSs. de Venise.

BONGO (Pierre), chanoine de Bergame, sa patrie, mort en 1601, savant dans les langues, les lettres, la théologie, les mathémat., etc., est aut. d'un tr. curieux intit. : *Numerorum mysteria ex abditis plurimarum disciplinarum fontibus hausta*, dont la meill. édit. est de Paris, 1618, in-4.

BONH (Jean), médecin et profess., né à Leipsig en 1640, et mort en 1718, a publ. : *De officio medici duplici*, Leipsig, 1704, in-4.

BONICHON (Franç.), curé de St-Michel d'Angers, mort en 1662, est connu par les deux ouvr. suiv. : *Pompa episcopalis*, Angers, 1650, in-fol. — *L'Autorité épiscopale défendue contre les entreprises de quelques religieux mendiants*, ib., 1658, in-4.

BONIFACE, comte de l'empire romain au 5e S., appela les Vandales en Afrique pour se venger de l'ingratitude de l'impératr. Placidie; il reconnut sa

faute et tenta, mais vainement, de la réparer. Expulsé de l'Afrique, il revint en Italie et marcha contre Aétius avec les légions de Ravenne; il défit Aétius, mais blessé par son rival, il mourut peu de temps après en 432. St Augustin l'avait détourné d'embrasser la vie monastique, en lui persuadant qu'il valait mieux vivre dans le monde pour y faire du bien.

BONIFACE (St), né en Angleterre vers 680, enseigna d'abord dans un monastère, puis, résolu de prêcher l'Évangile aux nations barbares, parcourut, vers 716, plus. pays de l'Allemagne, la Thuringe, la Hesse, la Frise et la Saxe, où il fit un grand nombre de conversions; vint à Rome, où il fut sacré évêque par Grégoire II en 723, retourna en Allemagne, convertit les Bavarois, et fut massacré en 755 par les Barbares. On a de Boniface des *Lettres* recueillies par Serrarius, 1605, in-4. — Des *Homélies* insérées dans le tome IX du *Thesaur. anecdot.* de D. Martenne, et dans le *Thesaur. novissimus* de Bern. Pez, et le *Recueil* de ses canons dans le *Spicilége* de d'Achery.

BONIFACE Ier, pape, élu en 418, fut maintenu dans la chaire pontificale par l'empereur Honorius contre son compétiteur Eulalius, et mourut en 422. St Jérôme mourut sous son pontificat, et c'est à Boniface que St Augustin dédia son ouvr. contre les Pélagiens.

BONIFACE II, Romain, élu pape en 530, eut pour compétit. Dioscore, dont la mort fit promptem. évanouir la crainte d'un schisme; tenta d'en prévenir le retour en faisant élire d'avance son successeur, et mourut en 532.

BONIFACE III, Romain, élu en 606, obtint de l'empereur Phocas la confirmat. de la primauté de l'Église romaine, et mourut après quelq. mois de règne, le 12 novembre de la même année.

BONIFACE IV, élu en 607, fils d'un médecin de Valéria, mort en 614. C'est lui qui convertit en église le Panthéon, sous le nom de N.-D.-de-la-Rotonde.

BONIFACE V, Napolitain, élu le 29 décembre 617, mort en 625, maintint le privilége des asiles dans les églises.

BONIFACE VI, Romain, élu en 696, fut chassé quinze jours après, comme n'ayant pas été élu canoniquement.

BONIFACE VII, antipape, nommé *Francon*, fit étrangler Benoît VI en 974, s'enfuit à Constantinople après l'élect. de Benoît VII, emportant les trésors de l'Église, revint à Rome après la mort de ce pontife, fit périr Jean XIV, son successeur, se maintint sur le siége quelques mois, et mourut subitement en 985.

BONIFACE VIII (BENOÎT-CAÏETAN), né à Anagni, fut nommé de bonne heure avocat consistorial, protonotaire apostolique, puis créé cardinal en 1281 sous le nom de Caïétan. Il détermina par ruse le pape Célestin V à une abdication, à la faveur de laquelle il se fit lui-même nommer pape en 1294, et, placé sur le St-siége, fit enfermer Célestin, qui mourut peu après; il eut de vifs démêlés avec les Colonne, avec l'empereur, et surtout avec Philippe-le-Bel, au sujet d'une croisade projetée, et parce qu'il voulait élever la puissance spirituelle au-dessus de la temporelle. Boniface fut arrêté à Anagni par Sciarra Colonne et Nogaret; et, quoiqu'il eût été délivré quatre jours après par le peuple, il fut si affligé de cet affront qu'il en tomba malade, et mourut en 1303. C'est sous son pontificat que fut canonisé St Louis. C'est à Boniface que l'on doit le rec. des *Décrétales,* dont la 1re édition, Mayence, 1465, in-fol., est très rare.

BONIFACE IX (PIERRE-TOMACELLI), noble Napolitain, nommé cardinal en 1381, et pape en 1389, institua les annates. Il mourut en 1404, pour avoir, dit-on, refusé d'employer un remède contre la chasteté; mais on lui reproche son avarice et sa complaisance pour les déréglements de sa famille.

BONIFACE, duc de Toscane, le premier dont le nom soit connu, mourut vers 828. — BONIFACE II, son fils, défendit la Corse contre les invasions des Sarrasins, et fit une descente sur les côtes d'Afrique. Mais ayant contribué à rendre la liberté à Judith, femme de Lothaire, il s'attira la haine de l'empereur, et fut obligé de se retirer en France auprès de Louis-le-Débonnaire, et il y mourut avant 847.

BONIFACE III, fils du comte Thédald, soumit la Toscane en 1027, fut, lors de la division du roy. d'Italie, un des prem. à se déclarer pour Henri III. La fam. comtesse Mathilde, qu'il aida dans différ. occas., s'empara des biens ecclésiast.; mais il les restitua dans la suite, et fut tué par des assassins en 1052, dans la traversée d'une forêt près de Mantoue. Sa fille recueillit son immense héritage.

BONIFACE (HYACINTHE), syndic des avocats et recteur de l'université d'Aix, né en 1612, mort en 1699, procureur des trois états de Provence, est connu par un *Recueil* des arrêts notables du parlement de Provence, Lyon, 1708, 6 vol. in-fol.

BONIFACIO (JEAN), littérateur, né en 1547 à Rovigo, y suivit quelque temps le barreau, puis s'établit à Trévise dont il écrivit l'hist., et, après avoir rempli différ. magistrat., se retira dans sa ville natale, où il mourut en 1635. On a de lui: *Storia Trivigiana, divisa in libri XII,* Trévise, 1591, in-4; 2e édit. augm., Venise, 1748. — *L'Arte de cenni* (l'art des signes), Vicence, 1616, in-4, rare et cur.—*De Epitaphiis componendis,* Rovigo, 1629, in-4. — *L'Arti liberali e mecaniche dagli animali agli uomini dimostrati*, ib., 1624, in-4. — *La Republica degli api*, ib. 1627, in-4. — *Componimenti poetici*, ib., 1625, in-4. — Des *Discours* académiques, des *Lettres*, etc.

BONIFACIO (BALTHAZAR), littérateur, neveu du précédent, né à Crême vers 1584, fut employé jeune à des négociat. en Allemagne, obtint à son retour des bénéfices, fut en 1637 le 1er recteur du collége des nobles à Padoue, puis en 1653 évêque de Capo-d'Istria, et mourut en 1659. Ses princip. ouvr. sont: *Stichidicon, lib. VIII,* Venise, 1619, in-16. — *Musarum pars prima*, ib., 1646, in-8. — *Amata*, tragédie estimée, ib., 1622, in-8. — *Historia ludicra*, Bruxelles, 1656, in-4. — Des

Discours, des *Lettres*, des *Harangues*, des *Panégyriques*, etc.

BONIFACIO (GASPAR), frère jumeau du précédent, cultiva la poésie par délassement. On a de lui : *Amor venale*, *favola boschareccia*, Venise, 1616. — *Il vaticinio delle muse*, *opera scenica*, Rovigo, 1631, in-4. — Des *Rime* et *Rime piacevoli*, éparses dans les recueils.

BONIFAZIO (FRANÇ.), peintre, né à Vérone en 1491, mort en 1543, fut élève de Palma ou du Titien, auq. on a quelquefois attribué ses ouvr. Les plus connus sont : *les Marchands chassés du temple*, au palais ducal à Venise. — *Les Triomphes*, d'après Pétrarque, en Angleterre. — Une *Ste Famille* à Rome, etc. Le musée royal possède de lui *la Résurrect. de Lazare*.

BONIFAZIO (FRANÇ.), peintre, né à Viterbe en 1637, élève de Piètre de Cortone, marcha sur ses traces, et composa un assez grand nombre de tableaux estimés.

BONINGTON (RICHARD-PARKES), peintre de genre, né vers 1802 à Londres, où il est mort phthisique en 1828, avait été envoyé fort jeune à Paris ; il y suivit les leçons du baron Gros, mais quitta son atelier à 16 ans pour aller étudier les grands modèles de l'Italie, qu'il choisit surtout dans l'école vénitienne. Lorqu'il revint en France, il avait acquis assez d'habileté pour se soutenir par ses propres forces. Il se rangea néanmoins encore parmi les élèves de son ancien maître, qui revint des préventions que lui avait fait concevoir d'abord l'imagination trop fougueuse du jeune artiste. Plein de sensibilité et de goût, Bonington réussit particulièrement dans les compositions, où, libre du joug de l'école, il s'inspirait des émotions que lui avait fait ressentir le spectacle de la nature. C'est surtout dans ces tableaux qu'on reconnaît la mélancolie toute poétique qui faisait le type de son caractère. Il avait essayé tous les genres, excepté celui de l'histoire : il réussit égalem. dans la marine, le paysage, l'architecture et les *intérieurs*. On se borne à citer la magnifique *Vue du grand canal de Venise*, ouvrage où les critiques ont cru reconnaître des marques de sa prédilection pour la manière de Canaletti, qu'il n'égale point sous le rapport de l'exactitude, mais sur lequel il l'emporte par le ton large et poétique de sa touche. Ce jeune artiste avait formé le projet d'emprunter au moyen-âge les sujets d'une suite de tableaux, où il eût combiné avec le style anglais, la vigueur de l'école vénitienne et la finesse des Hollandais. Les *Vues pittoresques d'Écosse*, publiées chez Ch. Gosselin (Paris, 1826), renferment 12 planches lithogr. par Bonington.

BONJOUR (GUILL.), sav. mathémat. et oriental., né en 1670 à Toulouse, entra jeune dans l'ordre de St Augustin, fut appelé en Italie pour prendre la direct. du séminaire de Montefiascone, puis en 1710, sur sa demande, envoyé missionn. à la Chine ; concourut à dresser la carte de ce vaste empire, et mourut en 1714 dans la prov. de l'Yun-Nan. On a de lui des *Dissertat.* en lat. sur le nom imposé à Joseph par Pharaon, sur les monum. coptes de la biblioth. du Vatican, sur différents passages de l'Écriture sainte, sur le calendrier perpét., etc. Il a laissé MSs. une *Hist. des dynasties d'Égypte* ; *Grammaire*, *Lexique*, *Psautier copte-arabe*, etc. ; *Traité des cérémonies chinoises*.

BONNAC (JEAN-LOUIS D'USSON de), prélat franç., né à Paris en 1734, fut fait évêque d'Agen en 1768, et député par le clergé de son diocèse aux états-généraux de 1789, où il vota avec le côté droit. Une circonstance fortuite l'a surtout fait connaître. Lorsque les ecclésiastiques qui se trouvaient dans le sein de l'assemblée constituante furent appelés à la tribune pour y prêter le serment à la constitution civile du clergé, l'évêque d'Agen, interpellé le premier par suite de l'ordre alphabétique, refusa le serment par quelq. mots pleins de mesure et de dignité, sans être effrayé de l'irritation qui était grande au-dedans et au-dehors. Il ne tarda pas à quitter la France. Nommé prem. aumônier du roi en 1817, il mourut en 1821.

BONNAFOX DE MALET (JULIEN), médecin, mort à Paris en 1817, a publ. : *Mémoire sur le croup*, Paris, 1812, in-8. — *Traité sur la nature et le traitement de la phthisie pulmonaire*, 1804, in-8.

BONNAIRE (JEAN-GÉRARD), maréchal-de-camp, né en 1771 en Picardie, command. de Condé pend. les *cent-jours*, fut à la restauration accusé d'avoir fait passer par les armes, comme espion, le colonel Gordon, parlement. autrichien, et condamné à la dégradation et à la déportation ; mais sa mort empêcha l'exécut. du jugem. M. Maurice Méjean a publ. l'*Hist.* du procès du général Bonnaire, in-8.

BONNARD (BERNARD de), littérat. spirit., né à Semur en 1744, servit quelq. temps dans l'artillerie, et fut en 1779 nommé sous-gouverneur des enfants du duc d'Orléans. Quelques désagréments l'ayant obligé de donner sa démission de cette place, il revint dans sa ville natale pour faire inoculer son fils, contracta lui-même la petite-vérole, et mourut en 1784. Garat, son ami, publia : *Précis histor.* de la vie de Bonnard, 1785, in-18. Une contrefaçon de 1787 contient des traits satiriq. contre M[me] de Genlis. Les *Poésies div.* de Bonnard ont été recueillies par Sautreau de Marsy, 1791, in-8. « Comme poète, dit La Harpe, il était de la bonne école et du petit nombre de ceux qui ont su faire de bons vers. »

BONNATERRE (l'abbé P.-J.), naturaliste, né à St-Geniez en 1747, fut un des collaborat. de l'*Encyclopédie méthodiq.*, ouvr. auquel il a fourni l'explicat. d'une partie des pl. sous le titre : *Tableau méthodique des trois règnes de la nature*, 1788-92, 8 part. in-4. Il quitta Paris pendant la terreur et vint habiter Rodez, où il mourut en 1804. Il a publié *Notice sur le Sauvage de l'Aveyron*, 1800, in-8. — *Rec. de médec. vétérin.*, 1805, in-8, et laissé plusieurs MSs., entre autres *la Flore* de son département.

BONNAUD (J.-B.), bénédictin de St-Maur, né à Marseille en 1684, mort en 1758, a laissé MSs. plus. ouvr., entre autres : *Vie de St Victrice, évêque de*

Rouen, et continuation de la *Descript. géograph. et histor. de la haute Normandie*, par D. Duplessis.

BONNAUD (J.-B.), jésuite, puis gr.-vic. de M. de Marbœuf, archev. de Lyon, l'un des prêtres massacrés en 1792 dans l'église des Carmes à Paris, avait publié *le Tartufe épistol. démasqué*, 1777, in-8, contre Caraccioli, l'aut. des prétend. *Lettres* de Clément XIV. — *Hérodote, historien du peuple hébreu sans le savoir*, 1786, défense de l'*Hist. des temps fabuleux* par Guérin du Rocher, et réimpr. avec cet ouvrage. — *Discours à lire au conseil en présence du roi*, par un ministre patriote, 1788, in-8, violente philippique contre les protestants, etc.

BONNAY (Charles-François, marquis de), pair de France, né en 1750, d'une ancienne famille du Nivernais, se trouvait exempt des gardes-du-corps, compagnie de Villeroi, et passait pour un homme d'esprit, grâce à quelques productions légères et surtout aux agréments de sa conversation, lorsque la révolution, en le jetant dans une autre carrière, l'appela à un nouveau genre de célébrité. Député suppléant de la noblesse de sa province aux états-généraux de 1789, il ne tarda pas à remplacer un représentant démissionnaire. Il vota avec les monarchistes constitutionnels, fut appelé deux fois à présider l'assemblée, et fut un de ceux qui occupèrent cette position éminente avec le plus de calme, d'impartialité et de talent. Le 14 juillet 1790, il prononça le prem. le serment civique à la cérémonie de la fédération du Champ-de-Mars. Lorsqu'enfin le pouvoir constitutionnel du roi fut suspendu par l'assemblée, qui se crut le droit de procéder seule à la rédaction définitive de la constitution, le marquis de Bonnay déclara que ses principes lui ordonnaient de s'abstenir momentaném. de prendre part aux délibérations. L'année suiv., il servait sous le drapeaux des princes, frères du roi. Il s'attacha au sort de Monsieur, devenu roi, fut employé par ce prince, tantôt au loin, pour sa correspondance, tantôt auprès de sa personne, et vécut dans une honorable pauvreté jusqu'à la restauration, qui lui rendit une patrie, des honneurs et une sorte de fortune. Il fut nommé successivem. ministre plénipotentiaire de France à Copenhague, pair et ensuite ministre plénipotentiaire en Prusse, d'où il fut rappelé sur sa demande, et à cause de son âge, en 1820. Il fut nommé alors ministre-d'état et membre du conseil privé, et obtint en 1821 le gouvernem. du château royal de Fontainebleau. Il mourut en 1825. Son *Éloge* a été prononcé à la chambre des pairs dans la séance du 11 avril 1825, par le marquis de Mun.

BONNE, paysanne de la Valteline, maîtressse et femme du capitaine Pierre Brunoro, général vénitien, servit vaillamment avec lui contre François Sforce, duc de Milan, se distingua au siége de Négrepont, qu'elle fit lever aux Turks, et mourut à son retour en Morée en 1466.

BONNE (Rigobert), ingénieur hydrographe, né à Raucourt en 1727, apprit les mathématiques sans maître, fut admis dans le génie à 18 ans, et se trouva au siége de Berg-op-Zoom en 1747; attaqué de paralysie en 1775, il prit sa retraite, et mourut en 1795, après avoir publié : *Atlas pour la géogr. de Lacroix; petit Atlas maritime des côtes de France; Tableau de la France; Atlas* pour l'*Hist. philosoph. de Raynal*, pour l'*Encyclopédie méthodique*, pour la *Géogr. de l'abbé Grenet; Carte du golfe du Mexique*. Son meilleur ouvr. est le *Neptune américo-septentrional*, en 18 cartes.

BONNE SFORCE, fille de J. Galéas Sforce, mariée à Sigismond Ier, roi de Pologne, voulut, après la mort de ce prince, conserver l'autorité sur son fils Sigismond-Auguste, et s'unit aux seigneurs mécontents; mais elle finit par se retirer dans la terre de Barri qu'elle tenait de sa mère, et elle y mourut en 1557.

BONNEAU (J.-Alex.-Yves), né en 1739, consul général de France en Pologne pendant les derniers troubles, soupçonné par Catherine II d'avoir servi les intérêts de la Pologne, fut détenu dans les prisons de St-Pétersbourg, jusqu'à l'avénement de Paul Ier, et mourut à Paris en 1805.

BONNECORSE (Balthazar de), l'un des poètes qui doivent à Boileau leur immortalité, né vers 1630 à Marseille, fut consul de France au Kaire, à Seïde en Phénicie, et mourut dans sa patrie en 1706. Ses *OEuv.*, recueillies après sa mort, Leyde, 1720, in-8, contiennent la *Montre d'Amour*, le *Lutrigot*, et autres poésies.

BONNEFILLE (Charles), est auteur de l'*Homme irréprochable dans la conversation*, etc., Leyde, Elzevir, 1661, in-12, ouvr. rare, mais qui n'a de remarq. que son titre et le nom de l'imprim.

BONNEFOI (Ennemond), jurisconsulte, né à Chabeuil en 1536, professa le droit à Valence avec une telle distinction que Cujas, son collègue, le regardait comme digne de lui succéder. Il courut comme protest. de grands dangers à la Saint-Barthélemi, vint alors à Genève, où il obtint une chaire de droit, et mourut peu après en 1574. On a de lui : *Juris orientalis libri III*, 1573, in-8.

BONNEFOI (J.-B.), chirurgien de Lyon, né en 1756, mort en 1790, a publié deux *Mémoires*, couronnés à l'acad. de chirurgie, sur l'*Influence des passions de l'âme dans les maladies chirurgicales*, et sur *l'Applicat. de l'électricité à l'art de guérir*, etc., Lyon, 1783, in-8.

BONNEFOI DE BOUION (l'abbé de), pamphlétaire, passait pour mener une vie licencieuse, et, suiv. le cousin Jacques, aurait porté l'uniforme avec plus de conven. que le petit collet. A la révolution, il prit la défense de la cause du trône, et, poursuivi le 10 août par les jacobins, s'élança du prem. étage d'une maison de la place Louis XV sur les baïonnettes des révolutionnaires. Sa tête fut promenée au bout d'une pique.

BONNEFONS (Jean), poète latin, né en 1554 à Clermont, étudia le droit sous Cujas, se fit recevoir avocat à Paris, mérita par ses talents pour la poésie l'affect. du présid. de Harlay, qui lui procura la charge de lieut.-gén. du bailliage de Bar-sur-Seine, et mourut dans cette ville en 1614. Ses poésies, que l'on a comparées à celles de Catule, ont paru

sous le titre de *Pancharis*. L'édit. la plus complète est celle d'Amsterdam, 1767. Elles ont été trad. en français par Durant, 1613, in-8, et par Simon de Troyes, 1786. — BONNEFONS, son fils, hérita de sa charge, mais non de son talent pour la poésie latine. On a de lui : *David renatus*, 1613, in-8, poème à la louange du card. Duperron; l'*Éloge* du maréchal d'Ancre, qu'il outragea ensuite dans le poème fr. *l'Évanouissement de Conchine*, impr. en 1617.

BONNEFONS (AMABLE), jésuite, de Riom, mort à Paris en 1653, a publ. : *Année chrétienne*, 2 vol. in-12, souv. réimpr.

BONNEFONS (Dom ÉLIE-BENOÎT), bénéd. de la congrég. de St-Maur, né en 1622, mort à St-Vandrille en 1702, a laissé MSs. deux ouvr. estimés : *Hist. civile et ecclésiastique de la ville de Corbie*, 2 gros volumes in-fol. — *Vies des saints religieux de l'abbaye de Fontenelle*, 3 vol. in-4.

BONNEGARDE (abbé de), mort au commencement du 19e S., a donné un *Dictionnaire* historique et critique, tiré de Bayle et de Chaufepié, Lyon, 1771, 4 vol. in-8, peu estimé.

BONNER (EDMOND), évêque de Londres, s'attacha d'abord au cardinal de Wolsey, devint ensuite chapelain d'Henri VIII, fut un de ses agents les plus actifs dans l'affaire de son divorce et dans les changements qu'il fit dans l'Église anglicane, remplit diverses missions délicates près des cours de Rome, Vienne, Paris, Copenhague, etc. Nommé à son retour évêque d'Héreford et ensuite de Londres en 1539, il fit paraître peu de zèle pour la nouvelle liturgie, et beaucoup de tolérance pour les catholiques, ce qui le fit déposer et renfermer en 1549, à Marshalsea, où il resta jusqu'en 1553, que la reine Marie le rétablit sur son siége; renfermé de nouveau par Élisabeth pour la même cause, il mourut dans sa prison en 1569, avec la résignation et la fermeté d'un chrétien. On a de lui : l'*Exposition du symbole et des sept sacrements*, 1554, in-4, et quelq. autres écrits sur les matières du temps.

BONNET (GUILLAUME), fondateur du collége de Bayeux à Paris, en 1308, fut employé par le roi Philippe-le-Bel, puis par le pape Clément V qui le désigna pour assister au procès des templiers. Il mourut en 1312.

BONNET (THÉOPHILE), médecin, né à Genève en 1620 et mort en 1689, est en quelque sorte regardé comme le créateur de l'anatomie pathologique, science qui depuis a fait la gloire de Morgagni. Ses principaux ouvr. sont : *Pharos medicorum*, 1668, 2 vol. in-12, réimprimé en 1679 et 1687, in-4. — *Sepulchretum, seu anatomia practica*, 2 vol. in-fol., Genève, 1679. Cet ouv. a été reprod. par Manget, avec des addit., 1700, 3 vol. Parmi les compilat. de ce labor. médec. on recherche encore les suiv. : *Medicina septentrionalis collatitia*, 1684, 2 vol. in-fol. — *Polyalthes, sive Thesaur. medico-practicus*, 1691, 3 vol. in-fol. — *Mercurius compilatitius, seu index medico-practicus*, 1682, in-fol.

BONNET (PIERRE), médecin, né à Paris en 1638, mort en 1708 à Versailles, médecin de la duchesse de Bourgogne, avait, à la mort de son oncle Bourdelot, ajouté son nom au sien. Tous deux s'étaient long-temps occupés des beaux-arts et surtout de la musique et de la danse. — BONNET (Jacques), son frère, publ. les ouvr. qu'il avait laissés MSs. : *l'Hist. de la musique et de ses effets*, etc., 1715. — *Histoire de la danse sacrée et profane*, etc., 1723. Il mourut en 1724, âgé de 90 ans.

BONNET (CHARLES), philosophe et naturaliste, né à Genève en 1720, avait à 20 ans fait sa belle découverte sur la fécondité des pucerons. Il en fit de non moins import. en physique végétale. Ses yeux affaiblis par l'usage du microscope l'ayant forcé de renoncer à ses observ. sur l'hist. nat., il s'occupa de la philos. générale qu'il cultiva jusqu'à sa mort en 1793. On a de lui : *Traité d'insectologie; De l'usage des feuilles; Considérations sur les corps organisés; Contemplation de la nature; Essai de psycologie; Essai analytique des facultés de l'âme; la Palingénésie philosophique; Recherches philosophiques sur les preuves du christianisme*. Ses ouvrages ont été recueillis en 1779, 8 vol. in-4, ou 18 vol. in-8.

BONNET (LOUIS), graveur, né à Paris en 1735, travailla quelq. temps à Pétersbourg, et, de retour en France, grava des estampes à l'imitat. du pastel, du lavis et du crayon, et revendiqua l'invent. de cette manière. Il a gravé d'après Boucher, Lagrenée, etc., et d'après ses propres composit., plus de 800 estampes dont il a publ. le catalogue.

BONNEVAL (CL.-ALEX. comte de), né en 1675, d'une ancienne famille du Limousin, entra dans la marine à 12 ans, fut fait enseigne de vaisseau, se distingua sous Tourville aux combats de Dieppe, de la Hogue, de Cadix; quitta la marine pour une affaire d'honneur, obtint un régim. et servit sous Catinat et Vendôme en Italie. S'étant attiré des reproches du ministre Chamillard, prit du service en Autriche, obtint le grade de général-major, fut employé en Provence et en Dauphiné, où les impériaux ne purent se maintenir, fit les camp. de Flandre avec le prince Eugène, et à la paix fut fait lieut.-gén. Employé contre les Turks, il se signala surtout à la bataille de Peterwaradin en 1716. Sa présomption l'ayant encore perdu à la cour de Vienne, il se sauva à Venise, passa en Turquie et prit le turban en 1720. Connu dès-lors sous le nom d'Achmet-pacha, et créé topigibachi (maître de l'artillerie), il essaya inutilement de mettre sur un pied régulier les milices othomanes, finit par tomber en disgrâce, et songeait à rentrer en France lorsqu'il mourut en 1747. On montre encore son tombeau dans le faubourg de Péra à Constantinople. Les *Mémoires* publ. sous son nom ne sont pas de lui. L'édition la moins romanesque est celle qu'a donnée Guyot des Herbiers, Paris, 1806, 2 vol. in-8. — Le *Mémoire sur le comte de Bonneval*, par le prince de Ligne, Paris, 1817, in-8, mérite plus de confiance.

BONNEVAL (RENÉ de), écrivain médiocre, né au Mans, mort en 1760, a donné : *Momus au cercle*

des dieux, 1717. — *Épître à Gresset*, 1737. — *Éléments de l'éducation*, 1743. — *Apologie de la musique et des musiciens franç.; Mémoires de Mme Rapailti*, 1736, in-12, et beaucoup d'autres broch. qui n'ont plus aucun intérêt.

BONNEVAL (MICHEL de), ancien intendant des menus-plaisirs, mort en 1766, a donné à l'Opéra les *Amours du printemps*; les *Caractères de l'amour; Jupiter vainqueur des Titans*, etc.

BONNIER D'ARCO (ANTOINE-SAMUEL), président de la cour des aides de Montpellier, a publié un *Discours sur la manière de lever les tailles en Languedoc*, 1746, in-8. — BONNIER D'ARCO (Ant.-Samuel), son fils, lui succéda dans sa charge, fut, à la révolution, député de l'Hérault à l'assemblée législative et à la convention, où il vota la mort du roi. Après la session, le directoire l'employa dans la diplomatie. Il assista en 1797 aux confér. de Lille, et plus tard fut envoyé au congrès de Rastadt. Lors de la rupture du congrès, les envoyés franç. furent assaillis à la sortie de Rastadt par des soldats de Szeckler; Bonnier et Roberjot furent tués. J. Debry, leur collègue, ne dut la vie qu'à la précipit. des assass. et à son sang-froid (*v.* DEBRY).

BONNIÈRES (ALEX.-JUL.-BENOÎT de), avocat au parlement, né en 1750 dans le Berri, se fit une réput. au barreau par ses talents et par son noble désintéressem. Intendant de la maison du comte d'Artois qui l'honorait de sa confiance, il se rendit à Turin auprès de ce prince, pour concerter les moyens de payer ses créanciers, échappa par miracle au massacre de septembre 1792, devint en 1796 membre des cinq-cents, subit la proscript. du 18 fructidor, et mourut à Paris en 1801, généralement regretté.

BONNIVET (GUILL. GOUFFIER de), amiral de France, entra jeune au service, fit son apprentissage en Italie, se signala d'abord au siége de Gênes en 1507, et à la journée des Éperons en 1513. Envoyé près de Henri VIII pour le gagner à la France, il parcourut depuis les cours d'Allemagne pour travailler à faire élire François Ier, empereur. Son peu de succès ne l'empêcha pas d'être accueilli à la cour, où il remplaça Boisy, son frère, dans la faveur du roi; mais il n'imita ni ses vertus ni sa prudence. Il commanda l'armée franç. en Espagne, prit Fontarabie, et, fier de cette conquête, fit rejeter les proposit. de paix que faisait Charles-Quint. La duchesse d'Angoulême le fit préférer à Lautrec pour commander en Italie; par ses mauvaises disposit., il fut cause de la perte du Milanais et de la mort de Bayard. L'année suiv., ce fut par son conseil que François Ier entreprit le malheur. siége de Pavie, mais il ne voulut pas survivre à ce désastre, et périt sur le champ de bataille le 24 février 1525. Avec des qualités brillantes, il manquait de vertus, et sacrifia la France à son intérêt, ou à ce qu'il croyait sa gloire personnelle.

BONNOR (HONORÉ), prieur de Salon au 14e S., composa par l'ordre de Charles V, pour le dauphin, un ouvr. intit. : *l'Arbre des batailles*, Lyon, 1481; Paris, 1493, in-fol.

BONNYCASTLE (JEAN), mathémat. anglais, et profess. à l'établissem. royal de Woolwich, mort en 1821, a publ. plus. ouvr. élémentaires devenus classiques en Angleterre. Nous citerons : *The scholar's guide to arithmetic*, 13e édit. avant 1811. — *Introduction à la géométrie pratique, à l'algèbre, à l'astronomie*, 1786. — *Euclid's elements of geometry*, 1789. — *Histoire générale des mathématiques*, trad. de Bossut, 1803. — *Traité de trigonométrie*, 1806. — *Traité d'algèbre*, 1813.

BONOMI (JEAN-FRANÇOIS), évêque de Verceil, né à Crémone en 1536, fut élevé à ce siége par le crédit de St Charles Borromée qui le sacra à Milan. Les papes Grégoire XIII et Sixte V lui confièrent, en 1570, les légations des Suisses et Grisons; d'Allemagne, en 1581; de Flandre, en 1585. Il mourut à Liége en 1589. Instruit dans l'hist. et les antiq. rom., il a laissé : *Vita et obitus Caroli Borromæi*, Cologne, 1587. — *Borromæidos lib. IV*, Milan, 1589, poëme sur le même sujet, et quelq. pièces de vers publ. séparém. ou dans des recueils.

BONOMI (JEAN-FRANÇOIS), littérateur bolonais, né en 1626, fut admis jeune à l'acad. de la Crusca, refusa le titre de poëte impér. pour conserver son indépend., et mourut après 1680. On a de lui : *Poesie varie*, Bologne, 1655. — *Epigrammatum collectio*, 1662. — *Epistolarum miscellanea*, 1666; ouvr. qui ne sont pas dépourvus d'imagination. Il a laissé d'autres poésies oubliées aujourd'hui.

BONONCINI (J.-MARIE), compositeur, de Modène, est auteur d'un ouvr. intitulé : *Il musico pratico*, 1673, trad. en allem., Stuttgard, 1701, in-4. — Jean et Antoine, ses fils, se distinguèrent aussi comme compositeurs, et donnèrent ensemble 19 *opéras* sur les théâtres de Venise, de Londres, de Vienne et de Berlin. Antoine, auq. on attribue la plus gr. part à ces ouvr., était d'ailleurs violoncelle.

BONOSE (St), capitaine romain, fut martyrisé sous Julien-l'Apostat pour n'avoir pas voulu ôter du *Labarum* la croix que Constantin y avait fait mettre.

BONOSE, lieutenant de Probus dans les Gaules, se fit proclamer empereur; mais il fut défait et mis à mort vers l'an 280 de J.-C.

BONOSIAQUES, sectat. d'un hérétique nommé Bonose, qui niaient la virginité de la mère du Sauveur.

BONOURS (CHRISTOPHE de), capit., né à Vesoul vers 1590, se signala d'abord en Flandre, puis au siége de Dole en 1636, et mourut vers 1650. Il publ. : *le Siége mémorable d'Ostende*, Bruxelles, 1633, ouvrage estimé, et un *Discours de la vraie noblesse*, Liége, 1616.

BONSI (LELIO), noble Florentin, littérateur et jurisconsulte, né vers 1532, fut chancelier de l'ordre de St-Etienne, membre de l'académie Florentine, et mourut après 1570. On a de lui cinq *leçons académiques*, un *Traité de la comète*, et un *sermon* pour le vendredi-saint, recueillis à Florence, 1560, in-8.

BONSI (J.-B.), cardinal, né à Florence en 1554,

d'une famille noble, reçu docteur à Padoue, fut choisi par le gr.-duc arbitre dans une affaire importante, et récompensé par le titre de sénateur. Nommé depuis évêque de Béziers par Henri IV, il traita de son mariage avec Marie de Médicis, devint aumônier du roi, cardinal en 1611, et mourut à Rome en 1621.

BONSTETTEN (Albert, baron de), né à Zurich, doyen de l'abbaye d'Einsidlein dans le 15e S., a laissé en MS. l'*Histoire* de cette maison; *Vie de l'ermite Nic. d'Underwald; Description de la Suisse*, etc.

BONSTETTEN (Charles-Victor de), philosophe et natural., né à Berne, en 1745, d'une des plus anciennes familles de la Suisse, mort à Genève en 1832, à l'âge de 87 ans, avait été membre du gr.-conseil de Berne, bailli de Nion, et chargé d'autres fonctions de magistrature; mais il s'expatria au commencement de la révolut. helvétique, se retira dans le Holstein, et ne revint à Berne qu'en 1801. Il fut le disciple et l'ami du célèbre Haller, prit part à la rédaction de plusieurs journaux et rec. périodiques, et publia divers ouvr., dont les plus remarq. sont : l'*Hermine, histoire alpine*, 1788; le *Voyage aux lieux où fut l'Énéide*, 1804; et *Philosophie de l'expérience*, 1827.

BONTALENTI (Bernard), habile architecte, surnommé *delle Girandole*, né à Florence en 1536, élève de Salviati pour la peint., apprit la sculpt. de Michel-Ange, l'architect. de Vassari, excella dans cet art, peupla l'Italie de ses chefs-d'œuvre, et mourut en 1608.

BONTEKOE (Guillaume-Isbrand), navigateur hollandais, parti en 1618, capitaine du vaisseau *la Nouvelle-Hoorn*, pour les Indes-Orientales, fut obligé par les malad. de relâcher à Madagascar; près de Batavia le feu prit à son bâtiment qui sauta en l'air; il périt une partie de l'équipage. Bontekœ eut le bonheur de sauver le reste et d'aborder à Batavia, après des souffrances inouïes. Sa *relation* curieuse et naïve a été publ. en hollandais et trad. en français, Amsterdam, 1681, in-12.

BONTEKOE (Corneille), médecin, né en 1647 à Alcmar, eut de fréquentes querelles avec ses confrères, s'établit dans plus. villes sans pouvoir se fixer nulle part, gagna cependant la confiance de l'électeur de Brandebourg, qui le nomma son médecin et professeur en 1685 à Francfort-sur-l'Oder, où il mourut la même année, à 38 ans. Ses *OEuvres* ont été traduites en français par Devaux, sous le titre : *Nouveaux éléments de médecine*, etc., Paris, 1698, 2 vol. in-12, avec la *Vie* de l'auteur.

BONTEMPI (Jean-Andr.-Angelini), musicien et poète, né vers 1630 à Pérouse, fut attaché quelq. temps au service du margrave de Brandebourg, pour les noces duquel il composa l'opéra de *Pâris*, le prem. exécuté en Allemagne; fut ensuite direct. de la musique de l'élect. de Saxe à Dresde, et revint dans sa patrie, où il mourut après 1697. On a de lui en italien : *Hist. de la rébellion de Hongrie*, Dresde, 1672, in-12. — *Hist. de la musique anc. et moderne*, Pérouse, 1695, in-fol. — *Hist. de la maison de Saxe*, 1697, in-12.

BONTEMPS (M.-J. DE CHATILLON, dame), née en 1718 à Paris, épousa un anc. trésor. des troupes, donna une trad. anonyme des *Saisons* de Thompson, en prose, 1759, qui eut du succès, et mourut en 1788, laissant un fils héritier de son goût pour la littérat. angl., et qui a publ. : *Choix de poésies de Milton et de Gay*, 1803, in-18.

BONTEMS, sculpteur français du 16e S., est l'aut. des bas-reliefs du tombeau de François Ier, que l'on admirait au musée des Petits-Augustins (*v.* la *Descript.* de M. Lenoir).

BONTEVILLE (Marie-Anne-Henri HAY de), év. de Grenoble, né en 1741 au château de Monbuan, ayant outragé le card. de Loménie dans une séance des états provinciaux en 1788, ne put obtenir la non-insertion de son discours au procès-verbal; son cerveau, déjà très faible, en fut tellement dérangé, qu'il se suicida, peu de temps après dans sa maison de campagne.

BONTIUS (Gérard), helléniste, né dans le pays de Gueldre, profess. la médec. à Leyde, contribua beaucoup à la création de son jardin botanique, et mourut en 1599. Il passe pour l'invent. des *pilules hydragogues de Bontius*. — Ses trois fils soutinrent son nom avec éclat : Jean, à Rotterdam, où il fut nommé méd. de la ville; Regnier, à Leyde, profess. de phys., puis méd. du prince de Nassau, mort en 1623, à 47 ans; enfin, Jacques, qui parcourut les Indes et la Perse en natural., et s'établit méd. à Batavia, où il mourut en 1631, laiss. plus. ouvr. MSs., qui ont été publiés en part. sous le titre : *De medicinâ Indorum lib. IV*, Leyde, 1642, in-12, et depuis in-4, avec le traité de Prosp. Alpin.—*De medicinâ Ægyptiorum*. Les MSs. de Bontius étant tombés dans les mains du sav. Piso (le Pois), il les réunit à ce qui était déjà impr., et les inséra dans son import. ouvr. : *Historia naturalis Indiæ orientalis*, Amst. 1658, in-fol.

BONUS ou BONI (Jacques), poète latin de Raguse, est princip. connu par son poème *De raptu Cerberi*, imprim. à la suite de l'*Abrégé des Métamorphoses d'Ovide*, par Bologni, Bâle, 1538, in-8. On cite encore de lui : *De vitâ et gestis Christi*, Rome, 1526, in-fol.

BONZES, moines ou prêtres de la Chine, divisés en plusieurs sectes. Ceux de Foé recommandent les œuvres de miséricorde et surtout la charité envers les monastères, et pratiquent en public les plus rudes austérités; ils abusent cependant de la crédulité des filles et des femmes dévotes pour les déshonorer. Ils se perpétuent en achetant de jeunes enfants qu'ils élèvent, et qu'ils initient à leurs mystères, après de rigoureuses épreuves. Les bonzes de la secte de Lao-Kium font vœu de chasteté, et sont punis par un rigoureux supplice quand ils sont convaincus d'incontinence. Les bonzes de Foé prédisent aux cérémonies funèbres, ceux de Lao président l'avenir et exorcisent les démons.

BOODT (Anselme BOÉTIUS de), natural., né à Bruges, fut revêtu du titre de méd. de l'emper.

Rodolphe II, et mourut en 1634, laiss. la réputat. d'un bon natural. On a de lui : *Gemmarum et lapid. historia*, Leyde, 1636, in-8, avec les notes de Tollius, trad. en franç. sous ce titre : *le parfait Joaillier*, Lyon, 1649. Il est l'édit. des *Florum, herbar. ac fructuum select. icones*, Francfort, 1609, reproduit en 1640 par Lambert Vossius, avec un *Lexique* lat., flammand, holl. et franç.; enfin il a continué les rec. d'emblèmes de Typot.

BOON (Daniel), Anglo-Américain, originaire de la Caroline-Septentrionale, où il cultiva une ferme, quitta cette province, en 1759, avec 5 individus, et alla fonder un établissement dans le Kentucky, alors en friche et inhabité ; il y éleva une maison fortifiée, que les émigrés appelèrent *Boonsborough :* c'est aujourd'hui le nom d'une ville florissante, dont Boon doit être regardé comme le fondat. Il s'y trouvait tout-à-fait établi en 1775, avait pris possession des terres environnantes, s'en était fait assurer la propriété, et avait commencé à y recevoir quelques familles émigrantes qui augmentaient chaque jour la population de sa petite colonie. Il faut lire, dans le *New-Monthly-Magazine*, comment il sut repousser les attaques des tribus indiennes, dont il était pourtant aimé et admiré, et poursuivre l'exécution de son plan avec une constance qui annonce une âme au-dessus du vulgaire. On attendit sa vieillesse pour examiner ses titres à la possession des terres qu'il avait défrichées ; un défaut de forme fut cause de sa ruine. Au moment où il recueillait le fruit de tant de peines, dans un âge trop avancé pour qu'il recommençât une nouvelle carrière, cet homme, dont les travaux et la persévérance méritaient une couronne civique, fut dépossédé et réduit à la misère. Considérant les liens qui l'attachaient à la société comme rompus, il dit un éternel adieu à sa famille et à ses amis, s'enfonça dans les régions immenses et à peine connues où coule le Missouri, et se bâtit une hutte sur le bord de ce fleuve. Suivant le rapport de quelques Indiens, son fils habitait avec lui. Il vécut ainsi jusqu'à l'âge de plus de 80 ans, paraissant satisfait de son sort. Vers la fin de 1822, ou au commencem. de 1823, on le trouva mort, à genoux, son fusil ajusté et posé sur un tronc d'arbre. Ceux qui ont lu les romans de M. James Fenimore Cooper, reconnaîtront peut-être dans Boon le type d'un de ses personnages les plus intéressants.

BOONAERTS, BONARTIUS (Olivier), jésuite, né en 1570 à Ypres, profess., puis missionn., mort dans sa ville natale en 1655, a publié en latin : *de l'Institution des heures canoniques*, Douai, 1634, in-4. — *Accord de la science et de la foi*, La Haye, 1665. — *Commentaire sur l'Ecclésiaste*, Anvers, 1634.— *Comment. sur Esther*, Cologne, 1647, in-fol.

BOONEN (Arnold), peintre, né en 1669 à Dordrecht, se fit une réputat. par ses tabl. de chevalet, mais réussit surtout dans le portrait. Après avoir parcouru l'Allemagne et la Hollande, il revint dans sa patrie, où il mourut en 1729. On cite comme ses chefs-d'œuvre les *portraits* du tzar Pierre, de la tzarine, de Marlborough, du prince d'Orange, de van Huysen, etc. — Gaspar, son frère et son élève, né en 1677 à Rotterdam, se fit une réputation honorable, sans atteindre toutefois à celle d'Arnold, et mourut en 1729, 18 jours après son frère.

BOOT (Everard), né en 1575, mort en 1610, ministre d'Utrecht, a traduit en flamand du latin de G. Perkins *le Catholique réformé*, Middelb, 1604, in-12.—Gérard, de la même famille, né en 1604 à Gorcum en Hollande, méd. de Charles Ier, roi d'Angleterre, mort à Dublin en 1650, a laissé : *Philosophia naturalis et reformata*, Dublin, 1641, in-4. — Arnold, son frère et médecin comme lui, né en 1606, s'occupa des langues anciennes et de la critique sacrée. Forcé de quitter Dublin où il pratiqua la médec., se retira à Paris pour ne s'occuper que de littér., et mourut en 1653. Outre de sav. remarques sur le texte hébraïque de l'*Anc.-Test.*, on lui doit : *Observationes medicæ de affectibus à veteribus omissis*, Londres, 1649, in-12, réimprim. en 1664, in-4, avec une préface de H. Meibom.

BOOTH (Henri), comte de Warrington et lord Delamer, né en 1651, membre de plus. parlem., se rendit odieux à la cour par son zèle contre les catholiques, fut enfermé jusqu'à trois fois à la Tour de Londres ; mais à l'avénement de Guillaume III, reprit faveur, fut nommé chancel. et sous-trésorier de l'échiquier, lord-lieut., etc., places qu'il perdit bientôt par son opposition aux mesures que le nouv. gouvernem. jugeait nécess. à sa consolidat., et mourut en 1694, âgé de 41 ans. — George, son fils, a publ. en 1739 : *Considérations sur l'institution du mariage*, etc., ouvr. dans leq. il penche pour le divorce, et mourut en 1758.

BOOTH (Abraham), ministre non conformiste, né dans le Derbyshire en 1734, prédicat. des anabaptistes et pasteur de la congrégat. de Goodman's Fields, exerça cette dernière place jusqu'à sa mort, en 1806. On a de lui une *Élégie* adressée à Hervey, l'aut. des *Tombeaux, le Règne de grâce*, et quelq. autres ouvr. de théologie moins connus.

BOOZ, fils de Salomon et de Raab, épousa, vers l'an 1254 avant J.-C., Ruth dont il eut Obed, aïeul de David.

BOR (Pierre-Chrétien), littérat., né en 1559 à Utrecht, fils d'un apothicaire, s'appliqua d'abord à l'hist. de la Hollande, et reçut de ses compatr. des encouragem. qui lui permirent de terminer ce gr. travail. Nommé recev. de la Nord-Hollande et pensionné par les états, il vint habiter Harlem, où il mourut en 1635. Son *Hist. des Pays-Bas*, écrite en holland., forme plus. vol. in-fol. La meill. édit. est celle de 1679, en 4 vol., fig. On lui doit en outre une continuat. de la *Chroniq.* de Carion (*v.* ce nom), et 2 tragéd. très médiocres.

BORAC HAGL, ambass. du roi de Mogol près de Mohammed, sulthan de Karisme, s'empara des états du sulthan de Kerman, fut le prem. prince de la dynastie des Cathaïens, et mourut en 632 de l'hég.

BORASTUS (Grég.-Laur.), publiciste, né en Suède vers 1584, quitta sa patrie, embrassa le cathol., fut fait chanoine de Cracovie, et obtint la place de secrét. du roi de Pologne, dont il défendit les droits contre les attaques des Suédois dans plus. écrits imprimés, mais qui n'offrent plus d'intérêt. Il passait pour un bon latiniste et réussissait en vers. On doit le distinguer d'Étienne Borastus, autre Suédois qui joua, dit-on, un rôle important à la cour de Rome.

BORCHOLTEN (Jean), jurisc., né à Lunebourg en 1535, prof. le droit à Rostock, puis à Helmstadt, et mourut en 1593. De ses ouvr. assez nombr., on ne recherche que le suivant : *Commentarii in IV libros institutionum Justiniani imp.*, Paris, 1646, in-4, 14e édit.

BORCHT (Pieter van der), grav., né à Bruxelles vers 1540, a gravé plus. estampes, un livre d'*emblèmes sacrés*, et les *Métamorphoses* d'Ovide, in-4, 178 pièces.

BORCHT (Henri van der), peintre et grav., né à Bruxelles en 1583, fut emmené par ses parents à Francfort, et placé chez un habile maître qui lui conseilla de visiter l'Italie pour y perfectionner ses talents par l'étude de l'antiquité. Il en rapporta plus. morc. préc. qu'il vendit plus tard au comte d'Arundel. De retour en Allemagne, il s'établit en 1627 à Francfort; il vivait en 1645, mais on ignore la date de sa mort. Son chef-d'œuvre est un *Christ soutenu par Joseph d'Arimathie*, d'après le Parmesan. — Henri, son fils, né à Frankenthal vers 1620, accompagna le comte d'Arundel en Italie en 1636, puis en Angleterre ; à la mort de ce seigneur, il vint habiter Anvers où il mourut dans un âge très avancé. L'œuvre du père et du fils, recueilli par Quentin de l'Orangère, se composait de 577 morceaux.

BORCK (Gasp.-Guill. de), ministre de Prusse, né en 1630 à Döberitz en Poméranie, fut ambass. en Danemarck, en Allemagne et en Angleterre; rappelé à Berlin en 1740, y mourut en 1747, curat. de l'acad. des sciences ; on a de lui une traduction de la *Mort de César* de Shakespeare, et un essai de trad. en vers de la *Pharsale* de Lucain.—Son frère, gén. de cavalerie et surintend. de Frédéric Guillaume II, a laissé une excellente description de l'agric. de Stargardt en allem., Berlin, 1783.

BORDA (Jean-Ch.), membre de l'académie des sciences, de l'Institut, cap. de vaisseau et chef de divis. au minist. de la marine, né à Dax en 1733, entra dans le génie et s'appliqua à l'étude des mathém., et surtout à l'hydraulique. Entré dans la marine, il fit sa prem. campagne en 1768, s'embarqua avec Pingré sur la frégate *la Flore*, pour l'examen des montres marines, et détermina la position des îles Canaries, par une méthode qui servit de modèle pour la constr. de meilleures cartes. Nommé major-général sous d'Estaing et commandant du vaisseau *le Solitaire*, il fut obligé d'amener après une défense héroïque contre des forces anglaises supérieures. Ce fut dans le même temps qu'il inventa son cercle à réflexion, qui est devenu indispensable aux marins, et avec lequel il mesura un arc du méridien de Dunkerque aux îles Baléares, en société avec Méchain et Delambre. Ce savant mourut à Paris en 1799. C'est à Borda qu'on doit la renaissance de la véritable physique en France. Ses ouvr., imprimés séparément, sont : *Voyage fait par ordre du roi en 1771 et 72 en Europe et en Amérique*, etc., 1778, 2 vol. in-4. — *Descript. et usage du cercle de réflexion*, 1787. — *Tables trigonométriques décimales*, 1804, in-4. — Lefèvre Gineau et Rœderer ont fait son éloge.

BORDAZAR (Ant.), sav. impr., né en 1671 dans la capit. du royaume de Valence, fit sans maître de rapides progrès dans le latin, s'occupa de réformer l'orthogr. vicieuse de l'espagnol, et mérita par son essai sur cet objet l'approbation des savants. Placé par la mort de son père à la tête d'une impr. considér., il fit un mémoire au roi sur l'importance de cette branche d'industrie; il tenta depuis d'établir une académie pour l'enseignem. grat. des sciences, fit d'autres plans qui échouèrent égalem., et mourut en 1744, sans avoir pu terminer le plan topogr. du roy. de Valence, qu'il avait entrepris. On a de lui : *Ortografia española*, Valence, 1730, in-8. — *Latina*, ibid. — *Plantificacion de la imprenta de el Rezo sagrado*, 1732, in-fol. — Et en MS. *Gramm.* et *Dictionn.* espagn., *Dictionn. des sciences*, *Tables astronomiques*, etc.

BORDE (André), méd. d'Henri VIII et membre du collége de Londres, où il mourut dans la misère en 1549, a donné en angl. *Manuel de santé*, 1547. — Les *Contes joyeux des fous de Gotham*, souv. réimpr. — *Introduct. aux sciences*, Londres, 1542.

BORDE (Louis), mécanic., né à Lyon en 1700, perfectionna le cabestan et mit au jour plusieurs inventions utiles et ingénieuses, dont on profita d'abord dans les manufactures de Lyon, et qui se répandirent ensuite dans toute l'Europe. On lui doit aussi les moulins à queue sur le Rhône, qui préviennent les dangers de la navigat. Il mourut en 1747, laissant plus. *Mémoires* conservés dans les MS. de l'acad. de Lyon, dont il était membre.

BORDE (Charles), littérat., frère du précéd., né à Lyon en 1711, fit d'excell. études et vint à Paris, où il se lia bientôt avec les hommes les plus distingués dans les lettres, entre autres Voltaire et J.-J. Rousseau. Pendant son séjour à Paris. il acheva sa tragédie, *Blanche de Bourbon*, qu'il eut la sagesse de ne point exposer aux dangers de la représent. En 1751, il réfuta le discours de J.-J. Rousseau contre les sciences, avec tous les égards qu'il devait à un ami ; mais dès-lors regardé par J.-J. comme un de ses plus furieux adversaires, il cessa de le ménager; il fut plus heureux dans ses relat. avec Voltaire, qu'il avait pris pour modèle, et dont il a saisi la manière dans quelq. *Épîtres*, au point qu'au moment de leur publicat. on les crut sorties de la plume du philosophe de Ferney. Il mourut en 1781. Ses *OEuvres* ont été recueillies par l'abbé de Castillon, Lyon, 1783, 4 vol. in-8.

BORDELON (Laurent), écriv. fort médiocre, né à Bourges en 1653, embrassa l'état ecclésiast., fut

reçu doct. en théol., fit quelq. éducat., et consacra ses loisirs à composer un gr nombre d'ouvr., tous oubliés, à part ceux qui seront cités plus bas, et mourut à Paris en 1730. On connaît encore de Bordelon *les Imaginations extravagantes de M. Ouffle*, 1710, in-12, réimpr. dans les *Voyages imaginaires*, t. XXXVI. — Les *Tours de maître Gonin*, 1713. — *Dialogues des vivants*, 1717, in-12.

BORDENAVE (Toussaint), prof. et directeur de l'académie de chirurgie de Paris, né en 1728, fit la campagne de Flandre en 1746, fut reçu maître ès-arts en 1750, puis nommé profess., membre de l'acad. des sciences, et mourut en 1782. Il a trad. en franç. les *Éléments de physiologie*, de Haller, et publié des *Dissert.* sur les antisceptiques, in-8.— *Mémoire* sur le danger des caustiques pour la cure radicale des hernies, 1744, in-8, etc.

BORDERIE, poète, originaire de Normandie, disciple de Marot, a publié l'*Amie de court*, Paris, 1542, in-8, réimpr. avec des *opusc.* d'Heroët, etc., Lyon, 1547, in-8. — Et le *Discours* des voyages de Constantinople, ib., 1549, in-16.

BORDERIES (Étienne-Jean-François), évêque de Versailles, né à Montauban en 1764, fils d'un pharmac., acheva ses études à Paris, au collége de Ste-Barbe, A la révolut. il se retira en Belgique, où il fit une éducation particulière; de là il passa en Allemagne, puis revint en France vers 1795. Lors du rétablissement du culte, vicaire à St-Thomas-d'Aquin, il se montra doué du double talent de former la jeunesse et de réformer l'âge mûr. Entre un grand nombre de *Sermons*, on distingue celui qu'il composa sur la *Passion*. Vic.-gén. de Paris, il fut nommé, en 1827, évêque de Versailles, et Mme la dauphine le choisit pour son aumônier. Le diocèse de Paris et celui de Versailles conservent le souvenir de ce digne prélat, qui mourut en 1832. Il a composé un *Missel*, un *Bréviaire*, où sont insérées des *Hymnes* latines de sa composition, et enfin un *Catéchisme*.

BORDES (Charles), oratorien, né à Orléans, mort en 1706, est l'éditeur du *Traité historique et dogmatique des édits dont on s'est servi pour maintenir l'unité de la foi catholique*, par le P. Thomassin, Paris, 1703, 2 vol. in-4, auquel il ajouta un vol. supplém.; il a composé la notice sur ce savant, qui se trouve en tête de son *Glossaire hébraïque*. Il est encore éditeur du *Recueil des Oraisons funèbres* de Mascaron, 1704.

BORDESOULLE (Étienne TARDIF, comte de), génér. franç., naquit en 1771, à Lugeret dans le Berri, d'une famille honorable. Envoyé par ses parents à Bourges pour y terminer ses études, il quitta le collége en 1789, pour entrer avec quelq. camarades dans le 2e chasseurs. Cinq ans passés dans les grades inférieurs, lui donnèrent la pratique de son arme. Aide-de-camp du gén. Laboissière, son beau-frère, il s'avança dès-lors rapidement, en passant de grade en grade, jusqu'à celui de génér. de divis. Depuis le prem. coup de canon de nos grandes guerres, il fut toujours à cheval. Il n'est pas un champ de bataille en Allemagne, en Italie, en Espagne, où il n'ait gagné un avancem. et une blessure. Créé pair de France en 1823, à la suite de la camp. d'Espagne, qu'il avait faite comme aide-de-camp du duc d'Angoulême, il fut maintenu dans cette dignité après la révolut. de 1830, et mourut le 4 octobre 1837, dans sa terre de Fontaine, près de Senlis, à 67 ans.

BORDEU (Théophile de), célèbre médecin, né en 1722 à Iseste (Béarn), fit ses études médic. à Montpellier. Il rattachait tous les actes de l'économie vivante à une force spéciale, la sensibilité. Ses *Dissert.* sur les eaux minér., sur le pouls, sur les glandes et leur action; ses *Thèses* soutenues à la faculté de Paris, et ses recherches sur le tissu muqueux, composent une série d'observations et d'aperçus ingénieux qui a favorisé les progrès de la médecine et de la physiologie depuis le 18e S. Sa gr. réputat. a rejailli sur son père (Antoine) et sur son frère (François), dont les noms se trouvent réunis au sien, à la tête des *Recherches sur les malad. chroniq.* Théophile, atteint d'une goutte vague, mourut, comme il l'avait prédit, presque subitem. à Paris en 1776. Ses princip. ouvr. sont: *De sensu genericè considerato*, Montpellier, 1742, in-4. — *Chilificationis historia*, 1743, in-4. Ces deux thèses ont été réimprimées à la suite des *Recherches anatomiques sur les différ. positions des glandes*, 1752, in-12; 1799, nouv. édit. augment. par Hallé. — *Recherches sur le pouls par rapport aux crises*, 1779, 4 vol. in-12, bonne édit. — *Recherches sur le tissu muqueux*, 1767, in-12. — *Recherches sur les malad. chron.*, 1775, 1801, in-8. Les *œuvres* de Bordeu ont été publiées avec une bonne notice sur sa vie par M. Richard, 1818, 2 vol. in-8.

BORDIER, acteur du théâtre des Variétés, fut pendu à Rouen en 1789, comme moteur de troubles. On a prétendu qu'il était agent d'un personnage puissant de l'époque, mais rien n'a prouvé cette assertion.

BORDING (Jacq.), méd., né à Anvers en 1511, professa les langues anc. à Carpentras; dans un voyage qu'il fit en Italie, reçut le laurier doct. à Bologne, pratiqua depuis la médec. dans sa ville natale avec succès, fut appelé en Danemarck avec le titre de médec. du roi Christan III, et mourut à Copenhague en 1560. On a de lui: *Physiologia, hygiena, pathologia*, etc., Rostock, 1593, in-4. — *Enarrationes in sex lib. Galeni*, etc. ib., 1604, in-4.

BORDONE (Paris), peintre, né à Trévise, vers l'an 1500, élève du Titien, vint en France en 1538, sur l'invitation de François Ier; peignit le roi et les plus belles dames de la cour, et mourut en 1750. Le musée, depuis 1815, ne possède de lui que trois tabl.: *Vertumne et Pomone*, et des *portraits d'hommes*.

BORDONI (Benoît), peintre en miniature et géographe, né à Padoue vers 1460, joignit à son talent comme artiste des connaiss. littér., et mourut vers 1530. Outre un recueil de trad. lat. inéd. de quelq. dialogues de Lucien par différents auteurs, Venise, 1494, in-4, on lui doit une *Desc. de l'Italie*,

et l'*Isolario*, c'est-à-dire la descript. des îles alors connues, Venise, 1528, in-fol. Cet ouvr., réimp. avec des addit. en 1534 et 1547, a le plus contribué à sa célébrité.

BORDONIO (JOSEPH-ANTOINE), jésuite, né à Turin en 1682, professa les belles-lettres dans div. villes, puis à Turin, devint chapel. de l'ambassade de Sardaigne en Angleterre; à son retour occupa la chaire de théol., et mourut en 1742. Ses *Disc.* pour l'exercice de la bonne mort, Venise, 1753, 3 vol. in-4, sont estimés. On lui doit encore : *B. Aloys. Gonzaga de parente triumphator,* 1700, drame en vers lat. — *La Liguria in pace*, pastorale, Gênes, 1702. — L'*Eduino,* tragédie, Turin, 1703, in-4.

BORE (CATHERINE de), femme de Luther, quitta le voile avec huit autres religieuses, après avoir lu les écrits de ce réformat., l'épousa en 1525, et mourut en 1552, à 53 ans.

BORÉE (myth.), dieu du vent du N.-E., fils d'Astréus, ou, selon d'autres mythologues, du Strymon, enleva Orithye, fille d'Érechthée, roi d'Athènes.

BORÉE (VINCENT), jurisc. savoisin, est auteur de *Florus de la maison de Savoie,* Lyon, 1654, ouvr. plein d'erreurs, et qui fut supprimé par le parlem. de Chambéry. On lui attribue un vol. de tragédies intit. : *les Princes victorieux*, ibid., 1627, in-8, parce que les sujets de ses pièces sont des conquérants.

BOREL (PIERRE), médecin, né à Castres, en 1620, fut reçu docteur à Montpellier, vint ensuite à Paris, où il se fit connaître avantageusement, fut admis dans la classe de chimie à l'acad. des sciences en 1653, et, de retour dans sa ville nat., y mourut en 1689. Il y avait formé un cabinet de curiosités naturelles, dont il a publ. le catalogue en 1645, in-4. On citera de lui : *Les Antiquités de Castres,* 1649, in-8. — *Historiarum et observationum medico-physicarum centuriæ II,* Castres, 1653, in-8, réimpr. plus. fois avec des additions. — *Trésor des recherches et des antiq. gauloises et franç.*, Paris, 1655, in-4. Ce dict. des mots qui ne sont plus en usage est très curieux ; il a été réimpr. avec des addit. et refondu dans l'édit. du *Dictionn. de Ménage,* donnée par Jault, en 2 vol. in-fol.

BORELLI (JEAN-ALPHONSE), célèbre mathémat., né en 1608 à Naples, professa plusieurs années à Florence et à Pise, et mérita l'affect. des princes de la maison de Médicis, et particul. du gr.-duc Ferdinand II, dont il eut beauc. à se louer. Piqué, dit-on, de n'avoir pas été invité à une fête que donna la grande-duchesse, il quitta la Toscane et revint à Naples, où il fut en 1669 l'un des fondat. de l'acad. des *Investiganti.* Appelé professeur de mathémat. à Messine, il prit part à la conjuration dont le but était de chasser les Espagnols de la Sicile, fut obligé de fuir pour se soustraire aux recherches dirigées contre lui, vint chercher un refuge à Rome, dans la maison des Piaristes, et y mourut en 1679. Borelli est regardé comme le chef de la secte *Iatro-mathématicienne* qui voulut soumettre au calcul les phénomènes de l'économie vivante. De ses écrits assez nombreux le seul qui mérite encore d'être lu est le traité *De motu animalium,* Rome, 1680-81, 2 vol. in-4. La 1re partie renferme une application heureuse de la mécaniq. aux règles du mouvement.

BORGARUCCI (PROSPER), médecin, né à Canziano dans l'Ombrie, professa l'anatomie à Padoue, vint en France où il obtint en 1567 le titre de médecin du roi; et, de retour à Venise en 1569, y publ., sur un MS. qu'il prétendit avoir découvert en France, la *grande Chirurgie* de Vesale, dont il se flattait d'avoir suivi les leçons. On lui doit en outre : *Trattato d'anatomia,* Venise, 1564, trad. en latin. — *Trattato di peste,* ibid., 1565. — *De morbo gallico methodus,* ibid., 1567.

BORGHÈS ou BOURGÉSIUS (JEAN), médecin, né dans la Flandre franç. en 1562, a publ. *Præcepta et insigniores sententiæ de imperandi ratione,* etc., Anvers, 1587, in-12; la trad. lat. du livre des *Erreurs populaires en médecine* de Laurent Joubert, ib., 1600, in-12, et celle du traité de Démétrius-Perpagoménus, *de la Goutte,* d'après la vers. franç. de Fréd. Jamot.

BORGHÈS ou BOURGÉSIUS (JEAN), médecin, né près de Groningue en 1618, y professa les mathém., et mourut aveugle en 1652, à 35 ans. On a de lui sa thèse *de Catarrho,* qu'il soutint en 1645 à Angers pour le doctor., et *Oratio de Mercurio*, Groningue, 1646, in-4.

BORGHÈS ou BOURGÉSIUS (JEAN), né en 1592, mort à Maubeuge en 1653, est auteur de plus. ouvr. ascét. dont les plus connus sont : *Cato major christianus, sive de Senectute christianâ*, Douai, 1635, in-12. — *De amicitiâ christianâ*, ibid. ; 1633, in-12.

BORGHÈSE (CAMILLE-PHILIPPE-LOUIS, prince), né en 1775 à Rome, mort en 1831, était issu d'une illustre famille romaine, originaire de Sienne, élevée aux honneurs par le pape Paul V, qui en descendait, et dont le chef, Marc-Antoine Borghèse, prince de Sulmone, était connu par son antipathie pour la révolut. française. Camille prit néanmoins du service dans notre armée lorsqu'elle envahit l'Italie, et s'attacha à la fortune du génér. Bonaparte, dont il épousa la seconde sœur, Marie-Pauline, veuve du général Leclerc. En 1804, il servait dans la garde impériale comme chef d'escadron, et à la fin de la campagne d'Autriche il fut créé duc de Guastalla. Après les campagnes de 1806 en Prusse et en Pologne, Napoléon le nomma gouverneur des provinces impériales au-delà des Alpes, il tint sa cour à Milan, et sut par ses manières douces se concilier l'amitié des Piémontais. Depuis la chute de l'empereur, il avait cessé toute communication avec sa famille, et vivait à Florence comme le plus riche seigneur de l'Italie.—V. Élisa BONAPARTE.

BORGHESI (DIOMÈDE), littérat., né vers 1540 à Sienne, d'une famille patricienne, eut dans sa jeunesse des duels qui forcèrent les magistr. à le bannir. Il erra plus de 20 ans dans les différ. villes d'Italie; le gr.-duc Ferdinand, qui faisait cas de ses talents, lui donna le titre de gentilh. de sa

chambre, et plus tard créa pour lui à Sienne une chaire de toscan qu'il remplit d'une manière brillante, et mourut en 1598, laiss. la répution d'un orat. éloq. et d'un bon poète. On a de lui : *Rime, lib. V*, 1566, 1571, in-8. — *Lettere famigliari*, Padoue, 1578. — *Lettere discorcive*, 1584-1603, 3 part. réimpr. en un vol., Rome, 1701, in-4, regardées comme classiques.

BORGHESI (Paul-Guidotto), peintre et sculpt., né à Lucques en 1559, s'est fait une assez grande réputat. dans les arts. On a des vers de Marini sur un tableau et sur un groupe de six figures d'un seul morceau, que cet artiste avait exécutés ; mais Guidotto n'en ayant pas trouvé le prix qu'il y mettait, il abandonna la peint. et la sculpt., pour lutter contre le chef-d'œuvre de Tasse, en composant une *Jérusalem ruinée*. Il mourut en 1626 à Rome, dans la misère où l'avait conduit son orgueil.

BORGHESI (Ambroise), poète, mort à 26 ans, en 1651, à Palerme, sa patrie, n'a laissé qu'une comédie int. : *l'Ambrosia;* mais elle suffit pour faire regretter sa mort prématurée.

BORGHESI (Jean), médecin italien, fut envoyé par la propagande dans les missions des Indes, et rendit compte de son voyage dans une *lettre* latine datée de Pondichéry, nov. 1703. Crescembeni l'a trad. en ital., Rome, 1705, in-12.

BORGHINI (Vincent), savant bénédictin, né à Florence en 1515, y professa la langue gr., fut nommé par le gr.-duc Cosme directeur de l'hôpital de Ste-Marie-des-Innocents, qu'il administra près de 30 ans avec un zèle et un désintéressement rares, refusa l'archev. de Pise, et mourut dans sa patrie, en 1580. L'étude approfondie qu'il avait faite de la langue toscane lui mérita l'honneur d'être désigné l'un des commissaires chargés de la correct. du Décameron ordonnée par le concile de Trente, et il y eut la principale part. Amateur distingué des arts, les peintres et les archit. lui soumettaient leurs desseins et se trouvaient bien de ses conseils. On a de lui deux vol. de *Discorsi* sur les antiquités et les orig. de Florence, 1584-85, in-4, et des *Lettere* dans les *Prose fiorentine*.

BORGHINI (Raphael), poète et littérateur florentin, contempor. du précéd. et vraisemblabl. de la même famille, a publ. quelq. *vers* et 3 comédies; mais son ouvr. le plus connu est : *Il Riposto in cui si tratta della pittura e della scultura de' più illustri professori antichi e moderni*, Florence, 1584, in-8, et corrigé, 1730, in-4.

BORGIA (César), duc de Valentinois, second fils natur. d'Alexandre VI et de Vannozia, ne démentit pas sa naissance, porta l'immoralité, la perfidie et l'atrocité à un degré jusqu'alors inconnu, érigeant le crime en système. Élevé par son père au cardin., en 1492, il s'irrita de la préférence et des honneurs accordés à son frère, déjà duc de Candie, le fit assassiner et jeter dans le Tibre. Déposant aussitôt la pourpre pour revêtir la casaque militaire, il vint en France apporter au roi Louis XII des bulles de divorce et des dispenses de mariage qui lui valurent le duché de Valentinois, et la main d'une fille de J. d'Albret, roi de Navarre. Il leva 2,000 chevaux et 6,000 fantassins avec lesquels il se proposait de tenter la conquête de la Romagne. Entré en Italie à la suite du roi de France, il enleva successiv. les villes d'Imola, Césène, Pisaro, Rimini, Faenza. La principauté de Piombino, les duchés d'Orsain et de Camerino tombèrent égalem. en son pouvoir, après un tissu de perfidies et de cruautés calculées, que la plume se refuse à tracer. La mort de son père, et l'avènement de Jules II qui le fit enfermer au château St-Ange ruinèrent ses projets ambitieux, et délivrèrent l'Italie de ce monstre. Il racheta sa liberté en livrant ses forteresses, et se sauva en Espagne où Gonzalve de Cordoue l'arrêta de nouveau. Échappé de sa prison, il se réfugia auprès de J. d'Albret, son beau-frère, et se fit tuer au siége du château de Viana en 1507.

BORGIA (Jérôme), littérat., né à Naples d'une famille d'origine espagnole, vint à Rome sous le pontif. d'Alexandre VI, qui l'admit à son intimité et se proposait de l'élever aux prem. dignités de l'Église; mais ayant encouru la haine du trop fameux César Borgia, il s'enfuit à Venise, prit du service dans les troupes de la républ., et sut concilier avec les devoirs de son nouv. état la cult. des lettres; de retour à Rome, il fut fait en 1544, évêque de Massa, remit l'année suiv. l'administr. de ce diocèse à son neveu, et mourut en 1550. Ses vers lat. (*carmina heroica et lyrica*) ont été rec. et publiés par un de ses petits-neveux, Venise, 1666, in-12.

BORGIA (Alexandre), archev. de Fermo, né à Velletri en 1682, employé de bonne heure dans les nonciatures, fut successiv. revêtu d'un gr. nombre de charges éminentes, seconda les intentions de Benoît XIV pour la réduction des fêtes, et mourut en 1764. On distingue parmi ses ouvr. dont on trouve la liste dans Mazzuchelli, *Scritt. ital.*, un grand nombre d'*Homélies*, et *Vie du pape Benoît XIII*, Rome, 1741. in-4.

BORGIA (Étienne), cardinal, neveu du précéd., né à Velletri en 1731, fut sécrétaire de la propagande, puis créé card. par Pie VII qu'il accompagna en France, et mourut à Lyon en novemb. 1804. Il a laissé : *Istoria della città di Tadino nell' Umbria*, Rome, 1751, in-4. — *Della città di Benevento*, Rome, 1769, 3 vol. in-4. — *Vaticana confessio*, etc., ibid., 1776, et plus. ouvrages restés MSs.

BORGIA (Lucrèce), fille d'Alexandre VI et sœur de César Borgia, s'est acquis une célébrité presque égale à celle de ces deux infâmes personnages, dont elle partagea les désordres. Un épisode de sa vie a fourni le sujet d'une trag. à M. Victor Hugo.

BORGIANI (Horace), peintre et grav., né à Rome en 1577, alla en Espagne, où il eut le plaisir de voir ses ouvr. très recherchés; de retour à Rome, sollicita l'ordre du Christ, et, n'ayant pu l'obtenir par la jalousie de ses confr., mourut de chagrin en 1615, à 38 ans. Ses *estampes* à l'eau forte sont très estimées.

BORGO (Tobie dal) poète et orat. véronais du 15ᵉ S., était attaché au prince Sigismond Malatesta, dont il décrivit élégamm. les belles actions, dans une *Chroniq.* insérée dans la *Raccolta calogerana*, t. XLIV. Ses *Harangues*, ses *Lettres* et ses *Poésies* sont restés MSs.

BORGO (Louis dal), Vénitien, secrét. du sénat et du conseil des dix, fut en 1548 chargé d'écrire l'*Hist. de Venise*, dont il composa les 2 prem. liv. et une partie du 3ᵉ, que l'on conserve à la biblioth. de St-Marc.

BORGO (Pierre-Baptiste), né à Gênes dans le 17ᵉ S., suivit en même temps la carrière des armes et celle des lettres, fit avec l'armée suédoise la guerre d'Allemagne dont il écrivit l'*Hist.* jusqu'à la mort de Gust.-Adolphe. Il la publia sous ce titre: *Commentarii de bello Suecico*, Cologne, 1644, trad. en franç., Paris, 1653; c'est le plus estimé de ses ouvrages.

BORHAN EDDYN (Ibrahym), surnommé *Bacai*, écriv. arabe, mort en 885 de l'hégyre (1480) est aut. d'un roman très célèbre en Orient, intitulé: *les Amours de Medjnoun et Leila*, en vers et en prose. On en trouve deux traduct., en persan et en turk, à la bibliothèque du roi, et il a été trad. du persan en franç., par Chezy, 1807, 2 vol. in-18.

BORHAN EDDYN, surnommé *Zernoudjy*, est aut. d'un *Traité* arabe sur la manière d'étudier, dont il existe deux trad. latines, l'une d'Abraham Echellensis, sous le titre de *Semita sapientiæ;* l'autre de Frédér. Rostgardt, Utrecht, 1709.

BORIE-CAMBORT (Jean), député à la convention, où il vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis, fut un digne émule des Carrier, des Lebon, des Maignet, en brigandage et en atrocité; envoyé en miss. dans le départ. du Gard, il fit répandre à grands flots le sang des protestants et des catholiques; nommé juge à Sarlat, y mourut paisiblement en 1806.

BORJA ou BORGIA ((Franç. de), poète espagnol, né à Madrid en 1580, était arrière-petit-fils du pape Alexandre VI et petit-fils d'un général des jésuites. Gentilh. du roi Philippe III, il fut en 1614 nommé vice-roi du Pérou, contribua par ses talents à la civilisat. de cette prov.; réunit en 1618 celle de Maynas à la cour. espagn., et donna son nom à l'une des villes de cette riche contrée. Après la mort de Philippe, il revint dans sa patrie, se livra dans la retraite à la culture des lettres dont il fut le protect., et mourut en 1658. Ses poésies (*Obras en verso*) ont été recueillies, Madrid, 1639, in-4; Anvers, 1663.

BORKHAUSEN (Maurice-Balthazar), sav. natural., né dans le pays de Darmstadt, a beauc. contribué à l'avancem. des sciences par ses nombr. ouvr. sur la zoologie et la botaniq., tous écrits en allem. et en lat. Les principaux sont: *Hist. naturelle des papillons d'Europe*, Francfort, 1788-94, in-8. — *Description des arbres fruitiers de Hesse-Darmstadt*, ib., 1792. — *Tentamen Floræ Germanicæ*, 1792. — *Hist. nat. des anim. d'Allemagne*, ib., 1797. On lui doit encore un grand nombre d'*observat.* et de *Mémoires* insérés dans les *ouvr.* périodiques. Ce labor. sav. est mort vers 1805.

BORLACE (Edmond), méd., né en Irlande vers 1620, fit ses études à Dublin, puis à Leyde; où il fut reçu doct. en 1650, pratiqua son art avec succès, et mourut à Chester en 1682. On a de lui: *la Réunion de l'Irlande à l'Angleterre*, Londres, 1675, in-8. — *Hist.* de la rébell. d'Irlande, ib. 1680. — *Les Eaux de Spa et les cures remarq. qu'elles ont opérées*, 1670, in-8. Ces ouvr. sont en anglais.

BORLASE (Guill.), sav. antiq. et natural., né en 1696 dans le Cornouailles, embrassa l'état ecclésiastique, fut reçu membre de la soc. royale en 1750, et mourut en 1772, docteur de l'université d'Oxford. On a de lui les *Antiq. de Cornouailles*, 2ᵉ édit., Londres, 1769, in-fol., fig. — *Observat.* sur l'état et l'importance des îles Sorlingues pour le commerce anglais, Oxford, 1756. — *Hist. natur. de Cornouailles*, ibid. 1758, in-fol., sav. et curieux.

BORN (Bertrand de), troubad. et guerrier, était vicomte d'Hautefort au 12ᵉ S., et se distingua par sa haine contre Richard, comte de Poitou, et fils de Henri II, roi d'Angleterre. Richard s'empara deux fois de son château et de sa personne, et deux fois il lui rendit ses biens et sa liberté. Born mourut dans un cloître après avoir pris l'habit de moine. Raynouard a, dans le *Choix de poésies des troubad.*, IV, 141-83, publ. 20 *Sirventes* hist. de Bertr. de Born; et 3 dans les *Sirventes div.*, 260-65. — Le fils du précédent, rendit hommage à Philippe-Auguste en 1212, et suivit ce prince en 1214 à la bataille de Bouvines, où l'on croit qu'il fut tué. Dans le *Rec.* que l'on vient de citer, la 31ᵉ sirvente est de ce troubad.

BORN (Ignace de), savant minéralogiste, né dans la Transylvanie en 1742, parcourut l'Allemagne, la France, la Hollande, et revint occuper à Vienne la place de conseill. aulique au départ. des mines et monnaies de l'emp. Il fit ensuite un voyage minéralog. en haute et basse Hongrie, dont le résultat. publié en allem. par son ami Ferber, 1774, in-8, fut traduit en franç. par Monnet, 1780. L'impératrice Marie-Thérèse le rappela à Vienne pour mettre en ordre et décrire le cabinet impér. d'hist. natur. La descript. qu'il en fit parut à Vienne, 1778 et 80, lat. et allem., in-fol. Born mourut à Vienne en 1791. Les autres ouvr. qui ont fait sa réputat. sont: *Lithophylacium Bornianum*, Prague, 1775, 2 vol. in-8. — *Effigies virorum eruditor, atque artificum Bohemiæ et Moraviæ*, 1775, 2 vol. in-8. — *Mém. d'une société de savants* établie à Prague pour l'avancement des mathématiques et de l'hist. naturelle, ib., 1775-84, 6 vol. — *L'Amalgamation*, 1785, in-8, publ. en franç. sous le titre de *Méthode d'extraire les métaux parfaits par le mercure*, Vienne, 1788. — *Catalogue des fossiles de Mlle Éléon. de Raab*, Vienne, 1790, 2 vol. in-8.

BORNEIL (Giraud de), surnommé *le Maître des troubadours*, né dans le 12ᵉ S., à Exideuil, château du Limousin, jouissait d'une si grande réput. que ses contemporains disaient qu'il n'y avait jamais eu et qu'il n'y aurait jamais son pareil. Tous

ses talents ne purent cepend. pas le tirer de la misère. Il nous reste de lui environ 90 pièces, *tensons, sirventes*, etc. Raynouard en a publié plus. dans les t. III et IV du *Choix de poésies*.

BORNER (Pierre-Paul), grav. en médailles, de Lucerne, s'établit à Rome, où il mourut vers 1700. On cite de lui les médailles en grand et pet. modèle, très bien exécutées, des papes Innocent XI, Alexandre VIII et Innocent XII.

BORNIER (Philippe), lieuten. au présidial de Montpellier, mort en 1711, a laissé *Conférences des ordonn. de Louis XIV*, in-4, souvent réimpr.; *Comment. sur les conclusions de Ranchin*, en lat., Genève, 1711.

BORNO (Baptiste), peintre sur verre, d'Arezzo, dans le 16e S., élève de Guillaume de Marseille, a travaillé pour les plus belles églises de Florence.

BORRI (Christ.), jésuite milanais, un des prem. missionn. à la Cochinchine, y travailla 5 ans à la conversion des âmes, et publia la *Relation* de ses voyages, en ital., Rome, 1631, in-8; elle fut trad. en franç., Rennes, 1631, in-8; en lat., Vienne, 1633; et en angl., Londres, 1633, in-4. De retour en Europe, il professa les mathémat. à Coimbre et Lisbonne. Croyant avoir trouvé un procédé utile à la navigat. par le moyen de l'aiguille aimantée, il se rendit à Madrid afin d'exposer sa découverte; mais ses supérieurs le soupçonnèrent de tramer quelques projets contre son ordre et l'en exclurent. Borri mourut à Rome en 1632.

BORRI (Jos.-Franç.), chimiste imposteur et sectaire, né à Milan en 1627, fit ses études au séminaire des jésuites à Rome, se livra d'abord à tous les excès, puis, changeant tout à coup de conduite, se prétendit inspiré du Très-Haut, et appelé à rétablir son culte dans toute sa pureté. Il exigeait de ses disciples entre autres vœux celui de fraternité et de pauvreté, qui le rendait dépositaire de leurs biens. Forcé bientôt de sortir de Rome, il alla s'établir successiv. à Milan, où il fut condamné au feu, à Strasbourg, où il fut bien accueilli, à Amsterdam, que ses friponneries le forcèrent de quitter, à Hambourg, où la reine Christine perdit beaucoup d'argent à lui faire chercher la pierre philosophale, puis à Copenhague, enfin en Hongrie, où le nonce du St-siége le réclama et le fit transférer à Rome, où il mourut en 1695, au château St-Ange. Son ouvrage le plus connu est *la Chiave del gabinetto*, Cologne, 1681, in-12, dont l'abbé de Villars a donné la substance dans *le comte de Gabalis* (*v.* Villars).

BORRICHIUS (Olaus), méd. danois, né en 1626, professa la chimie à l'univ. de Copenhague, fut ensuite nommé membre du conseil suprême, puis conseiller de la chancellerie royale, et mourut en 1690. Ses principaux ouvr. sont: *De ortu et progressu chemiæ; Hermetis, Ægyptiorum et chemicorum sapientia vindicata*, 1674, un vol. in-4. — *Conspectus chemicorum scriptorum illustriorum*, 1696, in-4. — *Cogitationes de variis linguæ latinæ ætatibus; Analecta philologica.*

BORROMÉE (St Charles), card., archevêque de Milan, issu d'une illustre famille de la Lombardie, naquit au château d'Arone, sur les bords du lac Majeur dans le Milanais, le 2 octobre 1538. Par un de ces abus qu'il était appelé à réformer dans la suite, il fut pourvu à l'âge de 12 ans d'une riche abbaye, regardée comme l'héritage de sa famille; peu de temps après d'une autre abbaye et d'un prieuré que lui résigna le cardinal de Médicis, son oncle, élu pape sous le nom de Pie IV. Décoré de la pourpre à l'âge de 23 ans, il réussit, par son influence sur le pontife, à donner le mouvem. au concile de Trente, dont la langueur prolongeait les séances au-delà de toute mesure, en faisant consentir son oncle à laisser procéder les Pères à la réforme de la cour romaine. Il était protonotaire apostol., chargé de trois légations, protecteur de trois couronnes et d'autant d'ordres relig. Une sage distribut. de son temps lui permettait de suffire à la multiplicité des affaires; il en trouvait encore pour l'étude, car il se plaisait à lire les anciens philosophes; il convenait même avoir beaucoup profité de l'*Enchiridion* d'Épictète. Le concile, en terminant sa session, avait recommandé au pape de faire composer un abrégé de la doctrine chrét., dégagé de tout système scolastique. St Charles, chargé par son oncle de cette entreprise délicate, s'associa Fr. Foreiro, théolog. portugais, Léonard Marini, archev. de Lanciano, et Gille Foscarari, év. de Modène. Ce fut de leur travail combiné que sortit, en 1566, le catéchisme connu sous le nom de *Catechismus tridentinus*, dans lequel on admire l'exactitude, l'élégance et la simplicité du style. Après la mort de son frère, en 1562, ses parents le pressèrent de se marier afin de perpétuer sa famille. Ce fut pour leur ôter tout espoir de succès à cet égard qu'il s'engagea dans les ordres sacrés, qu'il reçut la prêtrise et se fit sacrer évêque; mais le pape ne lui accorda qu'en 1565 la permission d'aller résider dans son diocèse. Il y fut accueilli comme aurait pu l'être St Ambroise, le plus illustre de ses prédécess. Aux vertus des Pères de l'Église il ajouta l'austérité des Pères du désert. Il se démit de ses autres bénéfices, abandonna ses biens patrimoniaux à sa famille, et ne se réserva qu'une terre qui lui appartenait en propre, dont la vente, ainsi que celle de sa vaisselle et de ses effets les plus précieux, lui servit à faire des bonnes œuvres de toute espèce. St Charles avait trouvé son dioc. dans l'état le plus déplorable; scandale dans toutes les classes des fidèles, pratiques superstit. dans le culte, abus grossiers dans toutes les parties du saint ministère. Pour remédier à tant de maux, il tint des synodes, fit de sa maison un séminaire d'évêques, établit des oratoires, des collèges, des communautés, renouvela son clergé et les monastères, et créa des établissem. pour les pauvres et les orphelins, pour les filles exposées à se perdre ou qui voulaient revenir à Dieu après s'être égarées. L'ordre des *humiliés*, qu'il voulut réformer, excita contre le saint archev. un Frère Farina, qui se mit à l'entrée de la chapelle archiépisc., où il faisait sa prière avec toute sa maison; l'assassin, placé à 5

ou 6 pas, tira un coup d'arquebuse sur St Charles, à genoux devant l'autel. La balle ne fit que l'effleurer; le meurtrier fut puni de mort, malgré les sollicitat. du cardinal. Pie V prononça la dissolut. de l'ordre entier des *humiliés*, qui existait depuis le 11e S., et ses revenus furent employés par le prélat à fonder des séminaires, des hôpitaux, des colléges, à réparer des églises et des couvents. L'immense charité de Charles fut mise à de nouv. épreuves dans la peste qui dévasta pendant 6 mois la ville de Milan. On le vit accourir du fond de son diocèse, où il était alors en visite, se porter au centre de la contagion, prodiguer les secours spirituels et temporels, vendre ses meubles pour soulager les malades, et faire des process. auxquelles il assistait pieds nus et la corde au cou. A peine sorti de cette longue épreuve, il reprit le cours de ses visites pastorales; une fièvre lente qui le minait l'obligea de s'arrêter au milieu de ses courses évangéliques et de revenir à Milan, où il termina sa carrière la nuit du 3 au 4 novembre 1584, âgé de 46 ans. Paul V le canonisa en 1610. Il avait recueilli en un vol. in-fol. la 1re partie de ses conciles; la 2e partie ne le fut qu'après sa mort. Le sav. Jos.-Ant. Sassi a donné en 1747, à Milan, une belle édit. des *OEuvres* de St Charles, avec de bonnes notes, 5 vol. in-fol. On y trouve ses *Instructions aux confesseurs*, que l'assemblée générale du clergé de France, de 1657, avait fait impr. à ses frais, pour servir de règle dans l'exercice du saint ministère; des *sermons* que St Charles avait fait trad. en lat., où l'on remarque un style simple et naturel, de la méthode et de l'élégance. La bibliothèque ambrosienne conserve 31 vol. de ses lettres. On lui a élevé, en 1697, à Arone, une statue colossale en bronze qui fait l'admirat. des étrangers; elle a 66 pieds de haut. Le P. Touron a écrit la *Vie* de St Charles, 1760, in-4, et 3 vol. in-12.

BORROMÉE (Frédéric), cousin germain du précédent, né en 1564, reçut l'habit clérical des mains de St Charles, entra le prem. au collége *Borromeo* fondé par ce prélat à Pavie, y reçut le laur. doctoral en philosophie et en théologie, et y forma parmi les jeunes ecclésiast. l'académie des *Accurati*. Créé card. en 1587, il fut fait archev. de Milan en 1596, et mourut en 1631, à 68 ans. Il est le fondat. du collége et de la biblioth. Ambrosienne. Son prem. conservat., Ant. Olgiati, rassembla 9 à 10,000 MSs., dont un grand nombre d'orientaux, qu'il était allé chercher en Grèce et ailleurs. Milan dut en outre au card. Borromée deux académies, l'une pour les ecclésiast., l'autre pour les nobles, et des écoles de peinture et d'archit. Ce prélat a publ. plusieurs ouvr. : *De episcopo concionante libri III*, Milan, 1632, in-fol. — *Sacra colloquia*, 1632, 10 vol. in-12; 1636, 4 vol. in-4. — *Meditamenta litteraria*, ib., 1633, in-fol. On trouve la liste de ses ouvr. tant MSs. qu'impr. à la fin de l'hist. littéraire de Milan, par Sassi.

BORROMINI (Franç.), célèbre architecte, né à Bissone dans le Milanais en 1599, fut élève de Maderno, lui succéda dans la place d'architecte de St-Pierre de Rome, et renchérit encore sur le mauv. goût introduit par ce maître dans les ornem. entortillés, les formes bizarres dans les plans et les coupes, genre vicieux qui de son nom a été appelé en ital. *borrominesco*. Les édifices qu'il éleva sont très nombreux et lui acquirent de son vivant une réput. qui ne s'est pas soutenue. Cependant on estime encore la façade de l'église de Ste-Agnès, place Navone, à Rome; le collége de la Propagande. Son ambit. lui coûta la vie; l'extrême application qu'il mit à former un recueil des grav. propres à faire connaître la fécondité de son génie le fit tomber dans des accès hypocondriaques tels, qu'il se tua lui-même en 1697. Son *OEuvre* a été publ. Rome, 1727, in-fol.

BORSON (Étienne), né à San-Piétro d'Albigny, en 1754, fut contraint, par suite de la pauvreté de sa famille, de chercher des moyens de subsister en faisant l'éducation des petits enfants dans sa patrie, puis à Chambéry et à Turin. Les secours qu'il tira de cette occupation lui permirent de compléter ses études, et d'entrer dans les ordres. Entraîné par goût vers la minéralogie, il voyagea quelq. temps en Italie, et finit en 1795 par s'assurer la protection du cardin. Borgia, dont il mit en ordre la collect. minéralogique. Il exerçait encore les fonctions de maître d'école en 1797, lorsque son protecteur le fit entrer dans les bureaux de l'acad. des sciences de Turin. Là, il s'appliqua à ranger dans un ordre systématique la collection des minéraux de ce corps savant. En 1801, il professait avec éclat la minéralogie; en 1803, il devint conservateur du Musée, puis, par l'entremise de Cuvier, profess. à l'univ. Les progrès que Borson fit faire à sa science favorite et à la paléontologie, ont été remarquables. Il mour. en 1832, à l'âge de 79 ans, où moment au il venait d'être nommé professeur à l'École des Mines de Mouthiers.

BORTOLI ou BARTOLI (Jean-Baptiste), savant canoniste, né à Venise en 1695, professa le droit à l'univ. de Padoue, fut fait év. de Feltre en 1747, et, s'étant démis de son siége, vint à Rome où il vécut dans l'intimité du gr. pape Benoît XIV, qui lui conféra le titre d'évêque de Nazianze. Ses talents lui méritèrent l'estime générale. Il mourut à Rome en 1776. Parmi ses ouvr. on cite un traité *De æquitate*, et ses *Instituts* de droit canoniq., souvent réimpr. Il est aussi l'aut. d'un *écrit* sur l'abolition de l'ordre des jésuites, Florence, 1769.

BORY (Gab. de), officier de marine, né à Paris en 1720, parvint au grade de chef d'escadre, fut fait gouvern. des Iles-sous-le-Vent, et mourut en 1801. Membre de l'anc. acad. des sciences, puis de l'Institut, on a de lui quelq. observ. astronomiq. Il a perfectionné l'instrument imaginé par d'Après de Mannevillette pour observer la latitude sur mer, et publ. quelq. écrits qui ont été réunis sous ce titre : *Mém. sur l'administr. de la marine et des colonies*, Paris, 1789, 2 vol. in-8.

BORZONE (Lucien), peintre d'histoire et de portraits, né à Gênes en 1590, élève de Bertolotto pour le portrait, se forma ensuite sous les meill.

maîtres pour l'hist. et la gravure. Il apprit aussi l'anatomie, l'escrime, la musique; devint un artiste estimé, et fut toujours occupé pour l'Italie, la France et l'Espagne. Il se tua en tombant d'un échafaudage où il était occupé à peindre, en 1645. On estime surtout ses portraits et son St François recevant les *stigmates*. — J.-B., son fils, termina les tableaux de son père, et mourut en 1657. — Charles, son frère, s'attacha au portrait, et mourut de la peste en 1657. — Marie-Franç., 3e fils de Lucien, né en 1625, excella dans le paysage du genre de Salvator Rosa et de Claude Lorrain; ceux qu'il fit au Louvre pour les bains de la reine sont estimés. Il mourut en 1679.

BOS (Jér.), peintre flamand, né à Bois-le-Duc en 1450, fut un des prem. artistes qui peignirent à l'huile. La singularité de ses compositions donnait du prix à ses ouvr. — Bos (Jean-Louis de), né dans la même ville et vers le même temps, fut bon peintre de fleurs et de fruits, et se distingua surtout par la fraîcheur du coloris.

BOS (Lambert), sav. philologue, né en 1670 à Workum en Frise, professa le grec à Franeker, et mourut en 1717, laissant la réputat. d'un érudit consommé et d'un excell. critique. On a de lui plus. ouvr., parmi lesq. on cite : *Ellipses græcæ*, livre classiq. souv. réimpr. — *Antiquitatum græcar. præcipuò atticar. descriptio brevis*, Leipsig, 1749, in-8, trad. en franç. par La Grange, Paris, 1769, in-12. — *Animadvers. ad scriptor. quosd. græc.*, 1715, in-8. — *Regul. præcip. accentuum*, 1715.

BOSC (Olivier du), abbé de Beaulieu sous Paul V, avait une gr. éloquence. Ses vives déclamat. contre les ordres religieux le firent enfermer au château St-Ange. — Bosc (Jean du), présid. de la cour des aides de Rouen, décapité en 1562, comme un des princip. auteurs de la révolte des protest., a publié : *Traité de la vertu et des propriétés du nombre septénaire*. — Bosc (Jacques du), cordelier, né en Normandie, a laissé : *l'Honnête femme*, 1632, in-8. — *La Femme héroïque*, 1645, in-4, et cinq autres écrits dirigés contre les jansénistes, publ. de 1651 à 1663. — Bosc (Pierre Thomines du), ministre protestant, fils d'un avocat du parlement de Rouen, né en 1623, mort à Rotterdam en 1692, a laissé des *sermons*, 1701, 4 vol. in-8, et des *lettres* impr. avec sa *Vie*, 1716.

BOSC (Claude), né vers 1642, mort en 1715, procureur-génér. de la cour des aides, prevôt des marchands et conseiller-d'état, a traduit du latin d'Érasme : *Manuel du soldat chrétien*, 1711. — *Aspirations à Dieu, Traité de l'infinie miséricorde de Dieu*, 1712, in-12. — *Du mépris du monde*, 1713, in-12. — *Le mariage chrétien*, 1715.

BOSC D'ANTIC (Paul), méd., né en 1726 dans le Languedoc, prit ses degrés en Hollande, et vint à Paris où il étudia la physique avec l'abbé Nollet, l'hist. naturelle avec Réaumur, et fut désigné en 1755, par l'acad. des sciences dont il était correspondant, pour rétablir la manufacture de glaces de St-Gobin. Il en établit ensuite une à Rouelle pour son propre compte, puis une de verre à Senlis, eut le bonheur de réussir dans ces div. entrepr.; mais il ne fut pas aussi heureux lorsqu'il voulut transporter son industrie en Auvergne. De retour à Paris, il abandonna le commerce pour revenir à la pratique de la médec., fut nommé méd. du roi par quartier, et mourut en 1784. Ses *Mémoires* sur la verrerie ont puissamment contribué aux perfectionnements que cet art à reçus en France. Ils ont été recueillis avec ses autres opusc., 1780, 2 vol. in-12.

BOSC (Louis-Auguste-Guillaume), membre de l'Institut, né en 1759 à Paris, où il mourut en 1828, annonça de bonne heure un goût très vif pour l'histoire naturelle. Dès 1784 il fit paraître dans le *Journal de Physique* plusieurs *Articles* qui lui méritèrent d'honorables suffrages. Quelle que fût sa passion pour les sciences, il ne put d'abord s'en occuper exclusivement. Attaché en 1784 à l'intendance des postes en qualité de secrétaire, il conserva cet emploi jusqu'en 1788, et passa ensuite à un rang supérieur dans la même administration, sous le ministère de Roland de La Platière, avec lequel il s'était lié; mais la révolut. du 31 mai 1793 lui enleva sa place et son protecteur. On le vit bientôt après donner l'exemple du plus courageux dévouement en accompagnant jusqu'aux pieds de l'échafaud la femme de l'ex-ministre, que le tribunal révolutionnaire venait de condamner à mort (*v.* Roland). S'étant réfugié ensuite dans la forêt de Montmorenci, où il passa trois années loin du commerce des hommes, ce fut dans cette solitude que Bosc se livra avec une nouvelle ardeur à l'étude de sa science favorite, et prépara la publicat. des *Mémoires* que Mme Roland avait confiés à son amitié. Envoyé en 1796 consul aux États-Unis d'Amérique, il ne fut point admis à remplir cette fonction; mais il profita de son séjour dans cette contrée pour rassembler de riches collect. Nommé à son retour administrat. des hospices de Paris, il perdit cette place à la chute du directoire, et ne s'occupa plus que de recherch. scientifiq. Outre les nombr. *Articles* qu'il a publ. dans le *Journal d'Hist. natur.*, dans celui des *Mines*, dans les *Mémoires de l'Institut*, dans ceux de la *société d'agricult. de Paris*, et dans plus. autres rec. des div. soc. sav. dont il était membre. Bosc a été l'un des collaborat. du *Nouveau Dictionn. d'Hist. natur.* de Déterville, 24 vol. in-8, et réimpr. depuis en 30 vol. — *Histoire natur. des coquilles, des vers et des crustacées*, faisant suite au *Buffon* de Déterville, 1802, 10 vol. in-18. — *Dictionn. d'Agriculture*, 1803 à 1809, 13 vol. in-8. — *Annales d'Agricult.* — *Dictionn. d'Agricult. et d'Économie rur.* de l'Encyclop. méthodiq., in-4.

BOSC (Joseph), frère du précéd., né en 1764 à Aprey, arrond. de Chaumont, cultiva dès sa jeunesse avec succès les sciences physiq. et chimiq.; il s'occupa dep. des quest. les plus import. de l'économie politiq., des moyens de détruire la mendicité, de favoriser le développem. de l'agriculture et de l'industrie, et de procurer un utile emploi des capitaux dont l'accumulat. est une perte réelle

pour le gouvernem. comme pour les particuliers. Connu par quelq. écrits utiles, Bosc, élu membre du conseil des cinq-cents, puis, après le 18 brumaire, du tribunat, fut, à la suppression de ce corps, nommé direct. des droits réunis dans le départ. de la Haute-Marne; dep. 1815 il occupa la même place dans le départ. du Doubs, jusqu'à la révolution de juillet où il fut mis à la retraite, et mourut en 1837 à Besançon. On lui doit un grand nombre de *Mémoires* dans les rec. des acad. dont il était membre, dans le *Journal de physique,* dans les *Annales des arts* et dans le *Bulletin* de la soc. d'encouragement. Il s'est occupé dans les derniers temps de sa vie, de recherches pour trouver une encre indélébile. Dans sa session de 1837, le conseil-gén. du départ. du Doubs a voté des fonds pour l'impress. de son *Traité de physique végétale,* ouvr. destiné particul. aux agricult., et qui ne tardera sans doute pas à être publ.

BOSCA (PIERRE-PAUL), savant Milanais, né en 1632, fut conservat. de la biblioth. Ambrosienne, protonot. apostol., et mourut en 1669. Outre plusieurs *Dissertations* savantes et la trad. en italien de l'opuscule de Nairone *sur l'usage du café,* on a de lui: *De origine et statu biblioth. Ambr.*, Milan, 1672, in-4.

BOSCAGER (JEAN), juriscons., né à Béziers en 1601, vint à Paris suivre les cours de son oncle Laforêt, profess. à l'univ., et lui succéda dans sa chaire qu'il remplit avec distinct., et mourut d'un accident en 1687. On a publ. de lui: *Instit. au droit français et au droit romain*, avec des notes de Delaunay, 1686, in-4. — *De justitiâ et jure,* ib., 1689, in-12.

BOSCAN-ALMOGAVER (JUAN), poète, né à Barcelonne vers 1500, introduisit dans la poésie espag. une harmonie inconnue avant lui. Il fut en grande faveur auprès de Charles-Quint, se fixa au retour de ses voyages à Barcelonne, s'y maria avantageusement, et mourut avant 1543. Ses *poésies* réunies à celles de Garcilasso ont été publ. Léon, 1549; Venise, 1553, in-12. Sa traduct. du *Courtisan*, de Balthazar Castiglione, son ami, Tolède, 1559, est estimée. Si Boscan n'est pas le prem. Espagnol qui se soit servi du vers endécasyllabique, on ne peut du moins lui ravir le mérite d'en avoir rendu l'usage familier.

BOSCAWEN (GUILLAUME), écrivain angl., neveu d'un amiral du même nom, né en 1752, et mort en 1811, est auteur des ouvr. suiv. : *Treatise of convictions on penal statutes; Traduct. d'Horace*, 2 vol. in-8. — *The progress of satire, an essay, containing remarks on the pursuits of literature.*

BOSCH (JEAN), médecin, né vers 1520 à Looz, publia en 1554, une trad. lat. d'Ocellus-Lucanus, fut appelé en 1558 à l'acad. d'Ingolstadt, où il prit possess. de sa chaire par un disc. *De optimo medico;* il la remplissait encore en 1583, année où il donna la 2e édit. d'un rec. de thèses soutenues sous sa présid., intit. : *Concordia medicor. et philosophorum*, etc.; mais on n'a pu découvrir la date de sa mort. On cite encore de lui un opusc. *de Peste,* 1662, in-4, et un autre *De lapidib. qui nascunt. in corpore humano*, 1580, in-4.

BOSCH (HIPPOLYTE), méd., né vers 1540 à Ferrare, y professa la chirurg. et l'anatomie avec un gr. succès, fut honoré de la confiance d'Alphonse d'Este, duc de Ferrare, obtint en récompense de ses services div. priviléges transmiss. à ses enfants, et mourut après 1609. Il a laissé : *De vulneribus à bellico fulmine illatis*, Ferrare, 1596, in-4. — *De læsione motûs digitorum*, etc., dans le recueil de Joseph-Lauterbach; *De vulneribus capitis*, etc., Ferrare, 1609, in-4.

BOSCH (BALTHAZAR van den), peintre, né en 1675 à Anvers, y fut direct. de l'acad., et mourut en 1715. Son tableau représent. le duc de Marlborough à cheval commença sa réputat., et celui qu'il fit pour la confrérie des jeunes arbalétiers d'Anvers passe pour son chef-d'œuvre.

BOSCH (JÉRÔME de), poète latin et sav. helléniste, né à Amsterdam en 1740, dut à l'amitié de Gér. Hooft, fils du bourgmestre, la place import. de greffier de la cité. Dès-lors il put cultiver son goût pour les lettres, et il leur consacra tous ses loisirs. En 1800, il fut nommé curat. de l'univers. de Leyde, dont il fit revivre les anc. priviléges, et mourut en 1811. Il avait formé une biblioth. préc. dont il publia le *Catalogue* abrégé, 1809, in-8. Ses *Poésies lat.*, publ. séparém., ont été recueillies, Utrecht, 1803, grand in-4, auq. il faut joindre un *appendice* impr. 1808. Outre ses poésies, de Bosch a publié *l'Anthologia græca, cun versione latinâ H. Grotii*, Utrecht, 1795-1810, 4 vol. in-4; ouvr. important auq. il a joint ses *observat.* sur les deux prem. liv.; un 5e vol. publ. en 1822 par M. van Lennep, ami de Bosch, compléta cette édit, l'une des plus précieuses de l'*Anthologie.*

BOSCH (ANDRÉ), docteur en droit de Perpignan, juge des appellations pour le comté de Roussillon et de la Cerdagne, a publ. en langue catalane: *Sommaire des titres d'honneur de Catalogne, Roussillon et Cerdagne*, Barcelonne, 1628, in-fol.

BOSCH (BERNARD), ministre protestant et poète, né en 1745 près de La Haye, et mort en 1830, était pasteur à Diemen près d'Amsterdam, lorsqu'il publ. un poème allégorique sous le titre de *l'Égoïsme*, sans nom d'auteur. La couleur prononcée de ses principes politiques fixa l'attention d'une société patriotique, qui promit une médaille d'or de 25 ducats à l'auteur, s'il voulait se faire connaître. Bosch avoua son œuvre par une autre pièce de vers, mais refusa la récompense. Son opposition au stathouder lui attira quelques désagrements, et, lorsq. les troupes prussiennes entrèrent en Hollande en 1787, il quitta Diemen, et se retira à Berg-op-Zoom, puis à Sardam. Nommé représentant du peuple batave en 1796, il concourut à faire éliminer de l'assemblée les partisans de l'ancien ordre de choses (22 janvier 1798). Éliminé à son tour, il fut détenu quelque temps dans la Maison-du-Bois. Il prit ensuite part à la rédaction du journal *le Janus,* et à celle de *l'Éclair politique.* Bosch mourut dans un état de pauvreté tel, que ce fut la

loge maçonique des vrais bataves qui fit les frais de ses funérailles. Il avait publié, l'année même où il mourut, ses *Poésies* en 3 vol. in-8.

BOSCHERON, littérat., né dans le 17e S., mort à Paris vers 1740, a publ. : *Carpentariana*, 1724, in-12. — *Varillasiana*, 1734. — *Vie de l'abbé d'Aubignac*, dans les *Mém.* de Sallengre. — *Poésies div.*, 1728, in-8.

BOSCHERON-DESPORTES (Ch.-Édouard), président de chambre honoraire à la cour royale d'Orléans, né à Paris en 1753, mort à Orléans en 1832, acheta, en 1771, une charge de conseiller au Châtelet de Paris, devint quelques années après conseiller à la cour des aides, et fut nommé en 1786 maître des requêtes ordinaire de l'hôtel du roi. Incarcéré en 1793, il eut le rare bonheur d'échapper au tribunal révolutionnaire. Depuis 1796 jusqu'en 1803, il fut le correspond. de Dandré et de quelq. autres qui méditaient le renversem. du gouvernem. républicain. En 1811, il obtint la place de conseiller à la cour impériale d'Orléans, et, après la première restauration, il devint président de cette cour. Les événements du 20 mars 1815 le forcèrent de donner sa démission, que le second retour du roi fit bientôt annuler. Boscheron-Desportes a fourni à la *Gazette de France* des *articles* plus remarquables par l'érudition que par le talent. Collaborateur de la *Biographie universelle*, il y était spécialement chargé des *Notices* sur les papes.

BOSCHINI (Marc), peintre, graveur et poète, né à Venise en 1613, fut employé par l'empereur Léopold Ier, l'archiduc d'Autriche, Alphonse IV, duc de Modène, et reçut de ces trois princes trois chaînes d'or; décora les églises et les palais de Venise d'un gr. nombre de tableaux, et mourut en 1678, à 65 ans. Ses princip. ouvr. sont : *Il regno tutto di Candia delineato*, Venise, 1651, in-fol. C'est un rec. de 61 cart. gravés par Boschini. — *La Corta del navegar pittoresco*, ibid., 1658, in-4. C'est un dialogue en quatrains, dans leq. l'aut. se plaint amèrem. de la décad. de la peint. à Venise. — *Le Miniere della pittura*, 1664, in-12 C'est le catal. des tableaux que l'on voyait alors dans les princip. galeries de Venise. — *Giojelli pittoreschi di Vicenza*, 1676 in-12.

BOSCOVICH (Roger-Joseph), jésuite, né à Raguse en 1711, fut, av. d'avoir achevé ses études, nommé profess. de philosophie et de mathémat. au collége Romain. Il fit partie de la commiss. chargée de procurer le desséchem. des marais Pontins, et fut consulté plus. fois sur les moyens de prévenir la chute du dôme de St-Pierre. Envoyé à Vienne pour terminer les différends qui s'étaient élevés entre les Lucquois et les Toscans au sujet des eaux, il visita dep. div. parties de l'Europe. A la suppress. de son ordre, le gr.-duc de Toscane le nomma profess. à l'univ. de Pavie. En 1773, il fut appelé à Paris, pour diriger l'optique de la marine. Les désagrém. qu'il essuya l'obligèrent de renoncer à cette place et de se retirer à Milan, où l'empereur le chargea d'inspecter la mesure du degré en Lombardie. Il y jouit de la considérat. que méritaient ses connaissances, et mourut en 1787. Ses princip. ouvr. sont : *Elementa universæ matheseos*, Rome, 1754, 3 vol. in-8, fig. — *Philosophiæ naturalis theoria, redacta ad unicam legem virium in naturâ existentium*, Vienne, 1758, in-4, fig. — *De litterar. exped. per pontific. ditionem*, 1751, in-4, trad. en franç. par le P. Hugon, sous le titre : *Voyage astronomiq. dans l'état de l'Église*, pour mesurer deux degrés du méridien, Paris, 1770, in-4. — *Journal d'un voyage de Constantinople en Pologne*, trad. de l'ital. par Hennin, 1772, in-12. — *Opera pertinent. ad opticam et astronomiam maximâ ex parte nova et omnia huc usquè inedita*, Bassano, 1785, 5 vol. in-4. — Un *poème* en V ch. sur les éclipses, *De solis ac lunæ defectibus*, Londres, 1760, in-4, trad. en franç. par l'abbé Barruel. On admire dans cet ouvr. le style élégant du poète et le talent avec lequel il a su rendre des détails appartenant aux sciences exactes et au calcul.

BOSE (Jean-André), philologue, né en 1626 à Leipsig, fut nommé profess. d'hist. à l'acad. de Iéna, devint l'ami de Reinesius, de Nic. Hensius, et de la plupart des sav. d'Allemagne et de Hollande, et mourut en 1674. Outre une foule de *thèses* et de *dissertat.* dont quelq.-unes ont été recueill. par Grævius, dans son *Thesaur. antiquit. romanar.*, On lui doit de bonnes édit. de *Cornélius-Népos* et de *Pétrone*, et il en préparait une de *Josèphe*, ainsi qu'un *comment.* sur les historiens *bizantins.*

BOSE (Gasp.), botaniste, était fils d'un sénat. de Leipsig, grand amat. de plantes, et qui possédait un des jardins les plus riches de l'Allemagne, dont Paul Amman a publ. le catalog. en 1681, in-4. Il soutint sa thèse pour le doct. en 1724, fut peu de temps après pourvu de la chaire de botanique, et publ. : *Dissertatio de motu plantarum*, Leipsig, 1728, in-8. — *De calice Tournefortii*, ib., 1733, in-4. — Bose (J.-J.), son compatr., est auteur du traité *De potionibus morbificis ad varios scripturæ locos*, Leipsig, 1736-37, in-4.

BOSE (George-Mathias), profess. de phys. à Wittemberg, né à Leipsig en 1710, fit des recherches multipliées sur l'électricité, et les consigna dans plus. écrits lat., français et anglais. On lui doit aussi des observat. astronomiques, et des mélanges de littérat. et d'hist. natur Il mourut en 1761 à Magdebourg, où il avait été mené en otage par les Prussiens.

BOSE (Adolphe-Julien), médecin à Leipsig, né en 1742, mort en 1770, a publ. trois dissertat. : *De motu humorum in plantis animali tempore*, etc., Leipsig, 1764. — *De disquirendo charactere plantarum*, 1765. — *De differentiâ fibræ in corporibus trium naturæ regnorum*, Wittemberg, 1768.

BOSE (Ernest-Gottlieb), profess. d'anatomie et de chirurgie à Leipsig, né en 1723, acquit de la réputat. comme médec. et comme botaniste, et mourut en 1788. On a de lui des dissertat. sur ces deux sciences.

BOSELLINI (CHARLES), avocat et économiste, né à Modène en 1755, mort en 1827, publ. en ital.: *Nouvel examen des sources de la richesse publique et privée*, ouvrage dans lequel il examine et compare les principes de Smith, de Lauderdale, etc. : il fait consister la richesse publique et privée non-seulement dans l'agriculture, les arts et le commerce, mais encore dans le travail, l'industrie et l'épargne, qui en sont à ses yeux la principale source. Il publia en outre : *Système de succession adopté en Angleterre; Observations sur quelques opinions du comte Babacov*, relativement à la pluralité des voix, la réforme des codes civils, etc.; plusieurs *articles* sur l'économie politiq., insérés dans le *Journal académique de Rome*, et dans *l'Anthologie de Florence*.

BOSIO (JACQUES), secrét. et agent de l'ordre de Malte près du St-siége, sous Grégoire XIII, publia *l'Hist. de cet ordre*, en italien, Rome, 1594-1602, 3 vol. in-fol., rare et cur. pour les faits dont l'aut. avait été plus que personne à même de s'instruire dans les archives de la religion. On lui doit encore quelq. écrits sur le même objet, mais qui n'offrent que peu d'intérêt.

BOSIO (ANT.), nev. du précéd., lui succéda dans ses div. emplois, et mourut à Rome en 1629. On lui doit un ouvr. d'archéologie que son exécuteur testam., le chev. Aldobrandini, publia sous le titre de *Roma sotterranea*, 1632, in-fol.; il a été trad. en lat. par Paul Aringhi, Rome, 1651, in-fol., ou Cologne, 1659. Bottari a tiré parti de cet ouvr. pour celui qu'il a publ. sur le même sujet. On doit joindre à l'ouvrage origin. de Bosio les *Osservazioni* de Boldetti.

BOSIO (JEAN), peintre d'histoire, frère du célèbre sculpteur de ce nom, et élève de David, professa le dessin à l'école polytechnique, et mourut en juillet 1827. Il avait publié un *Tr. élémentaire des règles du dessin*, ouvrage estimé, Paris, 1801, in-12, réimprimé en 1802.

BOSON, roi d'Arles ou de Provence, fondat. de cette monarchie éphémère, était frère de l'impératrice Richilde, femme de l'empereur Charles-le-Chauve, qui le créa duc de Milan lorsqu'il eut été proclamé roi d'Italie; peu satisfait de ce gouvern., l'ambitieux Boson enlève Hermengarde, fille de l'emper. Louis II, la plus riche héritière de l'Europe, et se fait proclamer roi de Provence en 879, dans un concile tenu à Mantale. Il se maintint dans cette indépendance, par son habileté et son courage jusqu'à sa mort en 888. Ce prince, par son exemple, porta la prem. secousse au trône des Carlovingiens.

BOSPHORE Cimmérien, petit empire établi sur les côtes du détroit qui porte ce nom, eut long-temps des rois particuliers dont les plus connus sont : Spartacus, vers 439 avant J.-C.; Leucon, 350. Le royaume fut conquis par Mithridate-Eupator, roi de Pont, et passa ensuite aux Romains.

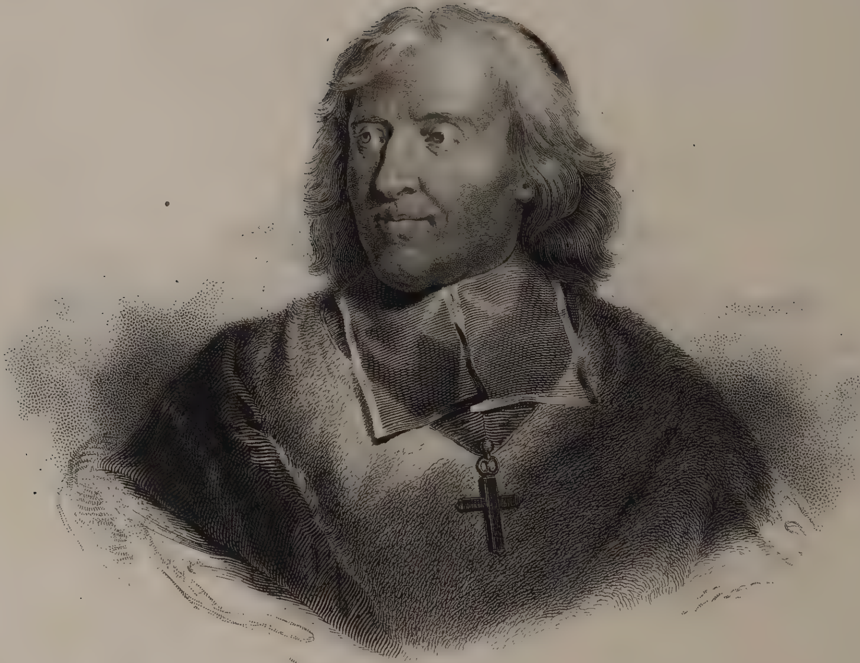
BOSQUET (GEORGE), avocat de Toulouse, a publ. un *comment.* lat. sur l'édit. de Henri II touchant *les mariages clandestins*, mais il est plus connu par l'ouvr. intit. : *Hugoneorum hereticorum Tolosæ conjuratorum profligatio*, Toulouse, 1563, in-8. L'aut. en fit paraître en même temps une trad. franç.; mais un arrêt du 18 juin même année condamna ce livre au feu, comme libelle diffamat.

BOSQUET (FRANÇOIS de), illustre prélat, né à Narbonne en 1605, ne s'était pas destiné à l'état ecclésiast., et fut successiv. procur.-gén. par *interim* du parlem. de Rouen, intend. de Guyenne, de Languedoc, et conseiller-d'état. Il pouvait espérer d'autres faveurs dans la même carrière, lorsqu'en 1650 il se démit de toutes ses places, pour accepter l'évêché de Lodève que Jean Plantavit de la Pause, son ami, venait de lui résigner. La même année, il fut député à Rome par le clergé, pour traiter l'affaire des cinq proposit. L'évêché de Montpellier étant venu à vaquer, par la démiss. du titulaire, Bosquet y fut nommé ; il en prit possess. en 1657, administra ce diocèse pendant près de 20 années, et mourut extrêmem. regretté en 1676. On a de ce sav. prélat, entre autres ouvr. : *Pontificum romanorum qui è Galliâ oriundi in eâ sederunt, historia, cum notis*, Paris, 1632, in-8. Cette édit. est remplie de fautes. Baluze en a donné une plus correcte, augmentée de moitié. — *Ecclesiæ gallicanæ historiarum liber primus*, Paris, 1633, in-8. C'est un essai de l'hist. ecclésiast. de France. Il en parut une 2e édit. en IV liv., Paris, 1636, in 4; mais on en a retranché un passage très hardi contre les fables inventées par les moines pour relever le mérite de leurs églises.

BOSQUIER (PHIL.), récollet, né à Mons en 1561, fut envoyé à Rome par ses supérieurs, et s'attacha au cardinal Baronius. De retour en Flandre, il publ. le rec. de ses *sermons* en 3 vol. in-fol., et mourut à Avesnes en 1636. Il a joui dans son temps de la réputat. d'un bon prédicat. ; mais il est placé dep. long-temps à côté des Minot, des Maillard et des Barlette. Parmi ses ouvr. on recherche : *le Rasoir des ornements mondains*, 1589, in-12; et *le Fouet de l'academ. des pécheurs*, 1597, pet. in-8.

BOSQUILLON (ÉDOUARD-FR.-MARIE), médecin distingué, né à Montdidier en 1744, mort à Paris en 1816, était dep. 1774 profess. de grec au collége de France. On a de lui : *Lettre sur la nouvelle édit. in-12 des aphorismes d'Hippocrate*, 1779, in-18. — *Mém. sur les causes de l'hydrophobie*, 1803, in-8. Il est édit. du *Télémaque* avec des notes, Paris, 1799 ; et d'*Hippocratis aphorismi et prænotionum liber*, 1784, 2 vol. in-18, dont il a donné une trad. franç. Il a trad. de l'anglais de Cullens, *la Physiologie*, 1785, in-8, *Éléments de médec. pratique*, 1785, 2 vol. in-8, et *Traité de matière médicale*, 1789, 2 vol. in-8; de Bell, *Tr. théor. et pratique des ulcères*, 1788, in-8, 1803, in-8; *Remarques sur la teigne*, 1789, in-8; et *Cours complet de chirurgie*, 1795, 6 vol. in-8. — *Traité de la gonorrhée virulente et de la maladie vénérienne*, 1802, 2 vol. in-8. Il a revu pour les termes de médec., d'anatomie, d'hist. nat., le *Nouveau vocabul.* de Wailly.

BOSSART (VICTOR), facteur, né à Bar, canton



Bosselman sc

BOSSUET.

Publié par Furne, Paris.

de Zug, mort dans la même ville en 1772, se distingua dans l'art de faire des orgues. On lui doit celles des églises de Lucerne, de Zug, de Schwitz, de l'abbaye de St-Vincent à Berne. — Son fils, célèbre dans la même profession, mourut à Bar en 1781.

BOSSCHAERT (Thomas-Willebrord), peintre, né en 1613, à Berg-op-Zoom, élève de Ger. Seghers, fut directeur de l'académie de peinture d'Anvers, et mourut en 1656. Ses tableaux, répandus dans les églises de Flandre, sont fort estimés. — Un autre peintre du même nom, né à Anvers en 1696, élève de Crépu, excellait dans le genre des fleurs. — Bosschaert (Willebrord), abbé de Tongerloo, a publié : *De primis veteris Frisiæ Apostolis*, Malines, 1650.

BOSSE (Abraham), graveur, né à Tours en 1611, fut le premier professeur de perspective, chaire qui venait d'être fondée à l'école spéciale de dessin. Le genre qu'il avait adopté, de graver au vernis dur, le mit à portée de faire des planches assez finies et d'un bon ton de couleur, sans le secours du burin. Il joignit au talent de dessinateur et de graveur celui d'écrivain. On lui doit, entre autres ouvrages : *Leçons de géométrie et de perspective*, faites à l'académie, Paris, 1665, in-8. — *Traité de la gravure à l'eau forte*, Paris, 1645, in-8, réimpr. avec des addit. de Jaubert, 1745, et avec des remarques de Cochin. — *Sentiment sur la distinction des div. manières de peinture, dessin et gravure*, 1649, in-12. — *Lettre sur la perspective*, 1652, in-8. — *Le Peintre converti aux règles de son art*, 1667, in-8. Il a gravé les pl. de l'*Hist. des plantes*, de Gui de la Brosse, ouvr. tiré, dit-on, à 24 exempl., et, de concert avec N. Robert et L. Châtillon, le précieux *Recueil d'estampes* pour servir à l'histoire des plantes, exécuté par ordre de Louis XIV, en 3 vol. in-fol. Bosse, d'un caractère indépendant, et qui ne pouvait s'accorder avec Lebrun, alors tout-puissant dans les arts, se permit quelques pamphlets injurieux pour ses confrères qui flattaient le directeur-général; il fut rayé de la liste des membres de l'académie, se retira dans sa province, et mourut à Tours en 1678.

BOSSELMAN de BILMON, mort en 1831, à l'âge de 57 ans, est auteur du beau dessin représentant les *Amours d'Eucharis et de Télémaque*. Cet artiste d'un caractère modeste et d'un talent distingué, s'était consacré depuis fort long-temps à la grav., et avait acquis une réputation méritée.

BOSSI (Bénigne), graveur, né dans le Milanais en 1727, fut conduit à 10 ans par son père à Nuremberg, où il apprit les élements du dessin, se perfectionna dans son art à Dresde, où il publia plus. suites d'estampes à l'eau forte. Obligé par la guerre de retourner en Italie, il fut en 1760 accueilli par le duc de Parme, et se fixa dans cette ville. Son estampe capit. est *Ste Catherine*, d'après un tabl. de la galerie Sanvitali.

BOSSO (Matthieu), littérateur, né à Vérone en 1428, entra dans la congrégation des chan. rég. de St-Jean-de-Latran, dont il devint visiteur et procureur-général à Rome, fut très en faveur près de Léon X et de Laurent de Médicis, dont il était le confesseur, et mourut à Padoue, en 1502. Ses ouvrages sont : *Epistolæ familiares et secundæ*, Mantoue, 1498. — *De veris et salutaribus animi gaudiis dialogus*, Florence, 1491. — *De instituendo sapientiâ animo*, ib. 1495, etc. — *Recuperationes fesulanæ*, Bologne, 1493, in-fol. Un chan. de Latran, Jules Ambrosino, a donné une édit. des *OEuvres* de Bosso, 1627, in-fol. — Bosso (Donat), histor. milan., né en 1436, a laissé une *Chronique* appelée de son nom *Chronica bossiana*, qui contient l'hist. des évêques et archevêques de Milan, 1492, in-fol.

BOSSO (Jérôme), histor. et poète, né à Pavie en 1588, d'une famille patric. origin. de Milan, y professa les b.-lettres au collége Calco, puis aux écoles palatines, fut appelé en 1629 à la chaire d'éloquence de l'université de Pavie, sollicita, mais vainem., à plus. repr. la place de secrét. du sénat de Milan, et mourut vers 1650, membre de plus. acad. On a de lui plus. dissert. : *De togâ romanâ; De senator. latoclavo; Isiacus de sistro*, impr. plus. fois et rec. par Sallengre dans le *Thesaur. antiq. rom. novus; Epistolæ*, 1612-23, 3 vol. in-8 et in-4. Mazzuchelli donne la liste détaillée de ses autres ouvr. MSs. ou impr.

BOSSU, capit. de marine, envoyé dans la Louisiane en 1750, y fit un second voyage en 1757, et recueillit sur les naturels du pays de curieuses observat. qui ont été publ. sous le titre de *Nouv. voyage aux Indes-Occidentales*, Paris, 1768, trad. en angl., Londres, 1771, 2 vol. in-8. Après la cession de la Louisiane aux Espagnols, il y fit un 3e voyage, dont il publ. la relat., Amst. (Paris), 1777, in-8.

BOSSU (Pierre-Louis), chanoine de Paris, fut d'abord vicaire, puis curé de St-Paul. Il prêcha la *Cène* à la cour en 1785, refusa le serment, et se retira à Blankenbourg, puis à Mittau, où il servit d'aumônier à Louis XVIII. A l'époque du concordat, il fut nommé curé de St-Eustache, à Paris, place qu'il abandonna quand il lui devint impossible de l'occuper plus long-temps. Devenu chan., il se retira à Chaillot, où il mourut à l'âge de 83 ans, en 1830. On a de lui un *Discours* prononcé le 15 mars 1803, à St-Roch, dans un service pour les curés de Paris morts depuis la révolution; un autre ouvr. intitulé : *l'Indigence brillante par la charité*, 1814, in-12, livre qui vaut mieux que son titre.

BOSSUET (Jacques-Bénigne), le plus éloquent des orateurs chrét., né à Dijon en 1627, d'une famille de robe, fut à quinze ans envoyé à Paris et placé au collége de Navarre. En 1652, après avoir reçu la prêtrise et le bonnet de docteur, il quitta Paris et ses espérances, pour aller se fixer à Metz, où il avait été nommé chanoine. Les affaires de son chapitre l'attirèrent souvent dans la capitale. Il prêcha un avent et un carême devant la reine-mère et devant le roi. Nous avons perdu la plupart de ces discours improvisés, et dont presque aucun n'a jamais été écrit. Quelques heures avant de

monter en chaire, il méditait son texte, jetait sur le papier quelques paroles, quelques passages des Pères, pour guider sa marche; quelquefois il dictait rapidement de plus longs morceaux, puis se livrait à l'inspiration du moment, et à l'impression qu'il produisait sur ses auditeurs. En 1669, il fut fait évêque de Condom. Deux mois après, il prononça l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre. Trois ans auparavant il avait été chargé de remplir le même devoir pour Anne d'Autriche. Les oraisons funèbres, dont la voix publique a fait son premier titre à la gloire, ne sont qu'au nombre de six; ce sont des chefs-d'œuvre d'une éloquence qui ne pouvait pas avoir de modèle dans l'antiquité, et que personne n'a égalée depuis. Bossuet ne s'y sert pas de la langue des autres hommes; il fait la sienne, il la fait telle qu'il la lui faut pour la manière de penser et de sentir qui est à lui: expressions, tournures, mouvements, construction, harmonie, tout lui appartient. En 1671 il fut admis à l'Acad. franç. L'année précéd. il avait été nommé précepteur du dauphin. Ce fut pour l'éducation de ce prince qu'il composa le *Discours sur l'histoire universelle.* On fut étonné, dit Voltaire, de cette force majestueuse avec laquelle il a décrit les mœurs, le gouvernement, l'accroissement et la chute des grands empires, et de ces traits rapides d'une vérité énergique, dont il peint et juge les nations. En 1681, lorsque l'éducation du dauphin fut finie, le roi nomma Bossuet évêque de Meaux. Dans l'assemblée du clergé de 1682, il rédigea les quatre propositions qui sont demeurées une loi de l'état, le pape en fut très irrité et les fit brûler. La conversion des protestants et la controverse avec leurs docteurs étaient encore sa principale affaire; le meilleur ouvrage qu'il ait composé sur ce sujet est son *Histoire des variations;* il repose tout entier sur ce principe: La véritable simplicité de la doctrine chrétienne consiste à toujours se déterminer, en ce qui regarde la foi, par ce fait certain: hier on croyait ainsi, donc aujourd'hui il faut croire de même. Une nouvelle lutte occupa ses dernières années; il engagea Louis XIV à faire condamner *les Maximes des saints*, où Fénélon soutenait la doctrine de l'amour de Dieu pour lui-même, sans aucun mélange de cette crainte que les théologiens appellent *servilement servile.* Ce gr. homme mourut à Paris le 12 avril 1704. Il existe plus. édit. des œuvres de Bossuet, Paris, 1743-53, 20 vol. in-4; 1772-88, 19 vol. in-4. Ni l'une ni l'autre de ces édit. n'est complète; aussi le publ. a-t-il accueilli avec faveur la nouv. édit. publiée à Versailles, 1815 et ann. suiv., 43 vol. in-8, qui contient tout ce qu'on a pu recueillir jusqu'ici des ouvr. de Bossuet. On n'y trouve pas la trad. franç. de la *Défense de la déclaration de* 1682, par Le Roy; mais on peut y joindre l'*Abrégé* de cet ouvr. par l'abbé Coulon, Paris, 1813, in-8. Bossuet a trouvé dans M de Bausset un historien digne de lui.

BOSSUET (Jacques-Bénigne), neveu du précédent, obtint, en 1716, l'évêché de Troyes, dont il se démit en 1742, et mourut à Paris l'année suivante, à 82 ans. Édit. de plus. ouvr. de son oncle, il a fait imprimer diverses *Lettres pastorales*, entre autres un *mandement* au sujet de l'*Office de St Grégoire VII*, 1729, in-4, que l'on peut regarder comme un bon abrégé de l'ouvr. du grand Bossuet sur les quatre articles de la déclaration du clergé de 1682.

BOSSUT (Charles), célèbre mathématicien, né en 1730 à Tartaras, dans le Lyonnais, ayant perdu son père au berceau, fut élevé par un oncle paternel qui commença son éducation et le fit entrer à 14 ans au collége des jésuites à Lyon, où il termina ses études et se fit remarquer par un goût très vif pour les mathématiques. Fontenelle, à qui il avait demandé des conseils, l'accueillit avec bonté, lui prédit ses prochains succès, et le présenta à Clairaut et à d'Alembert. Ce dernier se plut à aplanir les difficultés qui pouvaient retarder ses progrès; bientôt même il ne vit plus dans son élève qu'un ami, qu'un confident de ses pensées auquel il renvoyait ceux qui lui demandaient des éclaircissements. Le jeune Bossut ne tarda pas à gagner l'affection d'un autre membre de l'acad. des sciences, Camus, qui, en 1752, obtint pour lui du comte d'Argenson, ministre de la guerre, la place de profess. de mathém. à l'école du génie à Mézières. La même année, ayant publié un mémoire intitulé: *Usage de la différentiation des paramètres*, etc., dans lequel il résolvait plusieurs problèmes proposés par J. Bernoulli, l'académie l'admit au nombre de ses correspondants. Dès-lors il se fit connaître par un grand nombre d'ouvr., et remporta, tantôt seul, tantôt en commun avec d'autres savants, un grand nombre de prix. Après la mort de Camus, son protecteur et son ami, il lui succéda comme membre de l'académie des sciences, et comme examinat. des élèves de l'artillerie et du génie; il obtint successivement plusieurs autres emplois qu'il perdit à la révolut. Nommé membre de l'Institut à sa format., il fut rétabli dans une partie de ses places, et lorsqu'il prit sa retraite, il conserva son traitem. Il mourut en 1814. On lui doit une édit. des *OEuvres de Pascal*, précéd. d'un *Discours* sur la vie de ce gr. géomètre, dans lequel Bossut a déposé ses sentiments et ses opinions en matière de littérat., de science et de religion. Ses princip. ouvr. sont: *Cours complet de mathémat.*, Paris, 1800, 7 vol. in-8, compren. l'arithmét. et l'algèbre, la géométrie, la mécanique, l'hydrodynamiq. et le calcul différentiel. — *Recherches sur la construct. la plus avantageuse des digues* (av. Viallet), 2e édit., 1798, in-4. — *Histoire générale des mathémat. dep. leur origine*, Paris, 1810, 2 vol. in-8. *Mémoires de mathémat.*, 1812, *in*-8.

BOSTAR, général carthaginois, battu et fait prisonnier par Régulus l'an 255 av. J.-C., périt dans les supplices à la demande de Marcia, femme de Régulus, qui crut ainsi venger la mort de son époux. — Bostar, gén. cartag., command. la citadelle d'Olbie, en Sardaigne, fut égorgé avec toute la garnison par les mercenaires révoltés, 241 ans avant J.-C. — Bostar, gén. cartharg., fut envoyé

par Annibal à Philippe 215 ans avant J.-C., pour confirmer l'alliance qu'il venait de faire avec ce prince.

BOSTKAI (Étienne), chef des Hongrois révoltés contre Rodolphe II, fut élu par eux souverain de Hongrie. Courageux et habile autant que prudent et sage, il ménagea ses alliés, se fit craindre de ses ennemis, et obtint de Rodolphe II des conditions de paix avantageuses et la principauté de Transylvanie, dont la possession lui fut confirmée par le traité de Cômore. Il mourut en 1606.

BOSTON (Thomas), presbytérien écossais, né à Dunse en 1676, mort en 1732, ministre d'Etterick, a publ. entre autres ouvr. un *Traité sur la nature humaine dans ses quatre états*, qui fut accueilli par ses coreligionn.

BOSTON, ville principale et port de l'état de Massachusett dans l'Amérique-Septent., est célèb. dans l'histoire de l'indépendance des colonies anglaises du Nouveau-Monde. Toute l'Europe a retenti de l'éclat de ces guerres de civilisation, où l'on vit des peuplades, faibles encore, dépourvues de tout approvisionnement, résister aux troupes aguerries de la puissante Angleterre, et secouer enfin son joug. Boston en fut le premier théâtre. On sait qu'en 1774 un bill du parlement frappa ce port d'interdit, après une émeute dans laquelle le peuple avait jeté à la mer plusieurs caisses de thé, sur lequel le gouvernement avait mis une taxe. Indépendamment du prétexte commun de l'insurrection imminente dans toutes ces colonies, les Bostoniens avaient un motif particulier d'irritation : on exigeait d'eux un impôt pour l'entretien d'une garnison ajournée à Cambridge après avoir occupé militairement leur ville en punition de ce que les premiers ils avaient donné le signal de l'agitation et de la révolte, et que ses rixes continuelles avec les bourgeois de Boston avaient déterminé le gouverneur à s'en éloigner momentanément. Mais après le combat de Lexington, gagné par les Américains sur les Anglais, ceux-ci se virent assiégés dans Boston, et ne purent longtemps soutenir les attaques de leurs ennemis, dont le nombre allait toujours croissant. C'est dans ce prélude de la guerre d'Amérique que les Anglais appelèrent par dérision les Bostoniens *Yankies*, du nom d'une peuplade qui habitait cette contrée avant sa colonisation; plus tard ils étendirent ce surnom à tous les Américains du sud.

BOSTWICK (David), ministre presbytérien de New-York, né en 1720, mort en 1763, a publ. plusieurs *Sermons*, Philadelphie, 1752; un *Précis historique* sur le président Davies, 1761, etc.

BOSWEL (Jacques), justicier d'Écosse, né à Édimbourg en 1740, parcourut l'Allemagne, la France, l'Italie, la Suisse, la Hollande, se fit en 1766 connaître au barreau d'Édimbourg comme avocat, s'établit à Londres, où il mourut en 1795. Il est surtout connu comme auteur d'une *Vie de Samuel Johnson*, 1791, 2 vol. in-4. On cite encore de lui : *Relat. de la Corse avec les Mém. de Paoli*, trad. en français par Seigneux de Correyon, Lausanne, 1769, 2 vol. in-12, et par J.-B. Dubois, 1769, in-8; *Lettres au peuple écossais; Journal d'un voyage aux Hébrides*, 1785.

BOTAL (Léonard), médecin, né vers 1530 à Asti, dans le Piémont, reçut le laurier doct. à Pavie, et vint en France où il introduisit la méthode de la fréquente saignée, combattue par la faculté de Paris. Il n'en obtint pas moins la confiance de Charles IX et de Henri III. Ses *OEuvres* ont été recueillies et publ. avec des notes par J. van Hoorne, Leyde, 1660, in-8.

BOTELLO (dom Nuno-Alvarez de), vice-roi des Indes en 1628, remporta plus. victoires sur les Hollandais, qui disputaient aux Portugais le commerce de ces contrées, répara par son habileté les malheurs qu'avaient éprouvés les établissem. de sa nation, secourut Malaca qu'une armée d'Achenois tenait assiégé, et périt en 1629 dans une rencontre, écrasé par le choc d'un vaisseau ennemi dont il se proposait de s'emparer à l'abordage. — Botello (Michaël), poète espagn., a trad. en vers castillans la fable de *Pyrame et Thisbé*.

BOTERO (Jean), écrivain politique, né en 1540 dans le Piémont, d'abord jésuite, quitta la société, fut secrét. de St Charles Borromée, puis accrédité par son souver. à Paris; de retour à Turin en 1599, il fut chargé de l'éducat. des infants, qu'il accompagna dans un voyage en Espagne, où il fut accueilli par les ministres de Philippe II, qui le consultèrent sur différ. points d'administr. de ce royaume. En récompense de ses services, il obtint l'abbaye de St-Michel de la Chiusa, et mourut en 1617. Son ouvr. le plus connu est *Ragione di stato, lib. X*, Turin, 1596, traduit dans toutes les langues. La traduct. française par Deymier parut en 1606, in-12; on estime aussi ses *Relazioni universali*, Rome, 1595, 4 parties, in-4; la 5e est inédite.

BOTH (Jean et André), peintres flamands, nés à Utrecht en 1610, tous les deux morts dans leur patrie en 1650. L'union de ces deux frères fut si étroite, qu'ils firent ensemble leurs études, leurs voyages et leurs tableaux. Jean peignait le paysage, André les figures et les aniamaux. Leurs ouvr. paraissaient sortir de la même main, et se payaient fort chèrem. Le musée possède deux tabl. de ces maîtres : *Vue d'Italie au soleil couchant; Un défilé entre deux rochers*.

BOTHAIS ou BOTHÆUS, l'un des plus anciens géographes connus, avait, suiv. Marcien d'Héraclée, composé en grec un *Périple*, ou discript. des côtes du monde, qui est perdu.

BOTHWIDI (Jean), né en 1575 à Linkoping, aumônier de Gustave-Adolphe, qu'il suivit dans toutes ses campagnes, fut nommé par ce prince évêq. de Linkoping, puis chargé de la direct. des affaires ecclésiast. dans les provinces conquises par les suédois en Allemagne, et, de retour dans son diocèse, y mourut en 1635. On a de lui plusieurs oraisons funèbres, entre autres, l'*Oraison funèbre* de Gustave-Adolphe, Stockholm, 1634, en suédois.

BOTICELLI (Alexandre), peintre et graveur,

né à Florence en 1437, était de la famille des Filippi. Dans son enfance, il apprit à graver de l'orfévre Boticelli dont il garda le nom. Il fut pour la peinture élève de Lippi, exécuta différ. tableaux pour le grand-duc, le pape, et mourut en 1515. Quelq. personnes lui attribuent les grav. de l'édit. de Dante, Florence, 1481; mais d'autres les attribuent à Baldini, qui aurait gravé les dessins de Boticelli, ou à Maso Finiguera.

BOTIN (André de), historien suédois, né en 1724, conseiller du roi et membre des div. acad. de Stockholm, a publ. l'*Histoire de la nation suédoise, depuis l'origine de la monarchie jusqu'au règne de Gustave Ier*, 1754-64. Cet ouvr. important, dans lequel l'auteur considère l'histoire sous un point de vue neuf et philosophique, a été reprod. avec des addit., de 1773 à 1792, mais cette édit. n'a point été terminée. Botin était mort en 1790.

BOTON (Pierre), poète, né vers 1550 à Mâcon, présid. à l'élect. de cette ville, a publ. entre autres ouvr.: *Camille, ou les Rêveries d'un amant désespéré*, Paris, 1573, in-12. —*Les trois Visions de Childéric, 4e roi de France*, ibid., 1595, in-8, rare. Il a laissé MS. un poème sur la Ligue.

BOTON (Abraham), rabbin, né dans le 17e S., a commenté les livres de Maimonide, et publié des réponses à plusieurs questions sur divers cas de la loi hébraïque.

BOTT (Jean de), architecte, né de parents réformés, quitta la France après la révocat. de l'édit de Nantes, et fut accueilli par Guillaume d'Orange, depuis roi d'Angleterre; il fut ensuite attaché à l'électeur de Brandebourg qui lui donna une place de capitaine dans ses gardes, sans cesser de l'employer comme architecte. Son prem. édifice fut l'arsenal de Berlin, un des plus beaux de l'Allemagne. Sous le règne de Frédéric-Guillaume, qui l'éleva au rang de major-génér., il construisit les fortificat. de Wesel, dont il fut nommé commandant. En 1728, il passa lieuten.-général au service du roi de Pologne, électeur de Saxe, et mourut à Dresde en 1745.

BOTT (Thomas), théologien, né à Derby en 1688, fut d'abord dissident; mais il quitta ce parti pour rentrer dans l'Église anglicane, fut alors successiv. recteur de différ. paroisses, et mourut en 1754. Fortement attaché aux principes des wighs, il disait qu'il n'avait jamais éprouvé de plus grande joie qu'à la mort de la reine Anne. On a de lui quelques *Sermons* et des *Traités de controverse*.

BOTTA ADORNO (Alexandre), né vers 1660 à Pavie, d'une famille patricienne, a composé des poésies légères, dont la plupart sont impr. dans différents recueils. Muratori lui a dédié son livre : *Della perfetta poesia*.

BOTTA ADORNO (Ant., marquis de), fils du précédent, né en 1688, fut chargé par le cabinet de Vienne de plusieurs négociations importantes: en 1743, il était ministre de la reine de Hongrie à Pétersbourg. Accusé par la tzarine d'intriguer pour exciter un soulèvement en faveur du prince de Brunswick Bevern, père de l'infortuné Iwan, et détenu comme lui dans une forteresse, il fut désavoué par Marie-Thérèse qui le fit conduire au château de Spielberg. Il mourut peu après à Neustadt en 1745.

BOTTA (de), de la même famille, commandait les troupes autrichiennes à la place du prince de Lichtenstein, le 10 août 1746, lorsqu'elles attaquèrent au-dessus du Tidon l'armée combinée de France et d'Espagne, s'empara de Gênes, et fut, le 7 septembre, établi gouvern. de cette ville; mais le 5 déc. suiv., les Génois, maltraités par les impériaux, chassèrent la garnison autrichienne, qui fut repoussée jusqu'aux frontières. Le marquis de Botta mourut à Pavie en 1774.

BOTTA (Charles-Joseph-Guillaume), l'un des plus gr. historiens modernes, né en 1766 à St-George, dans le Piémont, étudia la médec. et la botanique, et fit de rapides progrès dans ces deux sciences. S'étant, en 1792, déclaré partisan des Français, il fut arrêté par ordre du roi de Sardaigne, et resta deux ans prisonn. dans un château fort. Libre, il vint en France, et fut employé comme médec. à l'armée des Alpes, puis à l'armée d'Italie, et fut, à la fin de 1798, envoyé dans les îles de l'Archipel. De retour en Italie, il y publ. la *Descript. de l'île de Corfou*. Nommé peu de temps après membre de la consulta de Piémont, il continua de prendre part à l'administr. de ce pays jusqu'à sa réunion à la France; fut élu député du départ. de la Doire au corps-législat., où il siégeait encore en 1814; il donna son adhésion à la déchéance de Napoléon, ainsi qu'au rappel des Bourbons; fut employé dep. dans l'instruct. publique comme recteur, obtint une pension de retraite; de retour en Piémont, où il fut accueilli par son souver., consacra ses dern. années à la rédact. du gr. ouvr. qui mit le sceau à sa réputat., et mourut en 1837. Ses princip. ouvr. sont : *Hist. de la guerre de l'indépendance des États-Unis d'Amérique*, 1809, 4 vol. in-8, trad. en franç. par de Sevelinges, 1812, 4 vol. in-8. — *Hist. d'Italie de 1789 à 1814*, 1824, 4 vol. in-4, trad. en franç. par Licquet, 5 vol. in-8. Cet ouvr., qui dans très peu de temps a obtenu jusqu'à quinze édit., a été plus tard couronné par l'acad. de *la Crusca*. — *Hist. d'Italie depuis Guicciardin jusqu'en* 1789. Ce monument littér., qui a coûté dix années de travail à son aut., lui a valu le glorieux surnom de *Tacite de l'Italie*. On doit encore citer parmi les product. de Botta qui lui font le plus d'honneur, *Camille ou Veies conquise*, poème en XII chants, Paris, 1815, in-12.

BOTTALA (Jean-Marie), peintre, dit *il Rafaellino*, né à Savone en 1613, fut envoyé de bonne heure à Rome, où il vécut quelques ann. dans un dénûment absolu; mais il finit par trouver des protecteurs qui lui procurèrent des travaux. Un des tableaux qui commencèrent sa réputation fut une *Réconciliation de Jacob avec Ésaü*, placée aujourd'hui au Capitole. Appelé à Naples, il reçut l'ordre d'y composer plus. fresques d'une grande dimension; mais un événement malheureux, causé par une intrigue d'amour, l'obligeant à quitter cette

ville, il se rendit à Gênes, ensuite à Milan, où il mourut en 1644, dans sa 31e année. Ses compositions se distinguent par la vérité du dessin, et par un charme de couleur qui font regretter que ce peintre ait été sitôt enlevé aux arts.

BOTTANI (Joseph), peintre, né à Crémone en 1717, alla étudier à Rome, et s'établit ensuite à Mantoue. Il passait pour imiter les paysages du Poussin, et les figures de Carle Maratte. Cet artiste ne revoyait pas assez ses ouvr., et s'empressait trop de les terminer. Il mourut en 1784. — Bottani (Jean), directeur de l'académie des beaux-arts de Mantoue, mort dans cette ville en 1801, est connu surtout par la restauration des tableaux de Jules Romain.

BOTTARI (Jean-Gaetan), savant prélat, né à Florence en 1689, acquit dans sa jeunesse des connaiss. très étendues dans presque tous les genres. Admis à l'acad. de la Crusca, il fut chargé par cette célèbre compagn. de la refonte de son dictionn., et s'associa dans cette pénible entrepr. le marquis Andréa Alamani et Rosso Martini. Ce travail dura plus. ann.; la nouv. édit. parut enfin, avec un applaudissem. universel. Le grand-duc de Toscane mit alors Bottari à la tête de son imprimerie, et l'on en vit bientôt sortir plus. ouvr. dont il dirigeait les édit. avec le plus grand soin. Clément XII lui confia la biblioth. du Vatican, dans laquelle il fit disposer un cabinet de médailles. Après la mort du pontife, il entra dans le conclave avec le card. Neri Corsini. Il y termina l'édit. de Virgile du Vatican, à laquelle il joignit une préface et des notes pour les variantes, qui suffiraient seules pour faire juger de son érudit., puisqu'il les composa dans l'état de réclusion où le retenait sa position de conclaviste, et presque sans livres. Le cardinal Lambertini, devenu pape sous le nom de Benoit XIV, lui donna le canonicat de Ste-Marie de Transtevère, et voulut absolum. l'avoir auprès de lui en qualité d'aumônier. Il conserva sous Clément XIII, ses places, son crédit et son ardeur pour le travail. Sous Clément XIV, parvenu à une extrême vieillesse, il n'avait plus besoin que de repos. Il mourut à Rome en 1775. Ses principaux ouvr. sont : *Sculture e pitture sacre estratte da' cimeterj di Roma*, Rome, 1737, 1747, 1753, 3 vol. in-fol. — *Musæum capitolinum philosophor., poetar.*, etc., *hermas continens, cum animadversionib.*, Rome, 1750-83, 4 vol. in-fol., les deux prem. publ. d'abord en italien, puis en lat. par Bottari, et les deux suiv. par Nic. Foggini. — *Raccolta di lettere sulla pittura, scultura ed architettura, scritte da più celebri professori*, 1754-59, 3 vol. in-4. Le sav. édit. a joint à ces lettres des notes utiles. Parmi les excell. édit. données par Bottari, on doit distinguer celle des *Vite de pittori, scultori e architetti*, par Vasari, 1759-60, 3 vol. in-4. Les notes ajoutent des circonstances intéressantes au texte de Vasari. On peut voir dans Mazzuchelli la liste complète de ses ouvrages.

BOTTER (Henri), né à Amsterdam dans le 16e S., professa la médec. à l'université de Marpurg, et, entre autres traités, en publ. un : *de Scorbuto*, Lubeck, 1646, in-4.

BOTTI (Franç.), peintre, né à Florence en 1640, a laissé différents tableaux répandus dans les églises d'Italie, parmi lesq. on distingue *St Stanislas* et le *Martyre de Ste Lucie*. Le grand-duc de Toscane, Ferdinand, fit l'acquisition de tous ses dessins pour les joindre à la collection de la galerie de Florence.

BOTTIGLIERO (Charles-Antoine), jurisc. napolit., mort de la peste en 1656, a laissé : *de Successionibus ab intestato*, 1653, in-fol. — *Dissertatio cum decisionibus supremorum tribunalium regni Neapolitani*, Naples, 1672, in-fol.

BOTTINI (Prosper), patrice de Lucques, vint jeune à Rome, où il occupa différ. charges honorables. Avocat consistor. en 1659, il fut fait en 1673 chan. du Vatican; Clément X le fit son audit., avocat du fisc et promot. de la foi, places dont il se démit en faveur de son neveu, lors de sa nominat. à l'archev. de Mira. Depuis il fut membre de différ. congrégat., et ne cessa de donner des preuves de son zèle et de sa capacité, jusqu'à sa mort en 1712. On a de lui des *Panégyriques* de St François de Sales et de St François Borgia, et une *dissertat.* sur le culte des saints de l'Ancien-Testament, insérées dans les *Acta sanctor.* des bollandistes, mai, VII, 665.

BOTTON de Castellamonte (le comte), jurisconsulte, fils d'un ancien ministre des finances du roi de Sardaigne, né à Castellamonte, province d'Ivrée, mort à Paris en 1828, n'avait que 20 ans lorsqu'il publia un *Traité d'économie politique*. Admis, en 1785, au sénat de Chambéry, il fut, peu de temps après, nommé par son souverain intendant-général de la Sardaigne. Il exerçait la même charge en Savoie, lorsqu'en 1792 ce pays passa sous la domination franç. Alors il retourna à Turin, et y fut nommé intendant-général de la solde. Lorsque le roi de Sardaigne se retira dans cette île, il devint membre du gouvernement provisoire du Piémont. Après la réunion de ce pays à la France, Bonaparte le nomma premier président de la cour d'appel, et le 7 mai 1806, conseiller à la cour de cassation.

BOTTONI (Albertino), né à Padoue dans le 16e S., obtint en 1564 une chaire de médec. à l'univ. de cette ville, où, depuis 1555, il professait la logique; vit accourir à ses leçons une foule d'élèves de toutes les part. de l'Italie, et mourut en 1596, laiss. à ses neveux une riche success., fruit de ses économies. Une médaille a été frappée en l'honn. de ce profess., dont on a plus. ouvr., entre autres : *De vitâ conservandâ*, Padoue, 1582, in-12. — *De morbis muliebribus*, ibid., 1585. — *De modo discurrendi circà morbos, eosdemque curandi tractatus*, Francfort, 1607, in-12, avec les Pandectes de J.-George Schenck.

BOTTONI (Dominique), né en 1641 à Lentino en Sicile, médec. de l'hôpit. de Messine en 1692, puis de celui de Naples, élevé même au rang de protomédecin du royaume, admis à la société royale

de Londres en 1697, mort en 1731, a joui d'une grande réputation, et nous a laissé entre autres ouvr. : *Febris rheumaticæ malignæ historia medica*, Messine, 1712, in-8.—*Idea historico-physica de magno Trinacriæ terræ motu.* Ce mémoire, qu'il composa sur la demande de Malpighi, son ami, fut envoyé à la soc. roy. pour l'insérer dans les *Transact. philosoph.*

BOTTONI (Marc-Xavier), fils du précédent, né à Messine en 1669, reçu doct. en droit à Catane, puis page d'honn. de la reine Christine de Suède, fut employé dans différentes négociations à Rome, puis à Naples, se fixa dans cette ville près du marquis de Villéna, qui le fit son secrét., bibliothéc., antiq., et gouvern. de son fils, cultiva les lettres, la poésie, les antiquités, et savait jusqu'à dix-sept langues. Son *il Ritorno di primavera*, disc. en douze langues, a été publ. à Naples, 1705, in-4, avec un autre : *le Glorie di Roma;* mais ses *Rime* et *Prose* en dix-sept langues ne l'ont pas été faute de caractères.

BOTTRIGARI (Jacq.), jurisc. bolonais, mort en 1547, a laissé des *Leçons* sur le Code et le Digeste. — Deux autres Bottrigari (Paul et Barthélemi), ont été jurisconsultes de Bologne. — Bottrigari (Hercule), mathémat. estimé, poète, musicien, dessinat., né à Bologne en 1531, mourut en 1612 dans son palais de St-Albert, où il avait réuni une riche bibliothèque et un cabinet précieux d'instruments de mathém. Ses nombreux ouvr. n'ont pas été tous imprimés. Ils roulent sur des sujets d'algèbre, de mathém., d'astronomie, de musique, etc. Outre des trad. ital. du *Traité de la Sphère* de Ptolémée, du *Miroir ardent* d'Oronce Finé, et des *Éléments harmoniques* d'Aristoxène, on distingue son traité *il Desiderio, ovvero de' concerti di varj strumenti musicali*, Venise, 1594. Ses traduct. des *Traités* de musique, par Boèce, Macrobe, etc., sont restés MSs.

BOTTSCHILD (Samuel), peintre de l'électeur de Saxe, direct. de l'acad. de Dresde, mort en 1707, mettait beaucoup de noblesse dans ses compositions d'histoire.

BOTZARIS (Marc), né en Albanie, dans les montagnes de Souli, l'un des héros grecs qui se sont immortalisés dans l'insurrect. contre les Turks en 1821, stratarque de la Grèce occidentale, avait, dès le mois de janvier, fait fortifier Missolonghi, regardée, en attendant la conquête des châteaux de Patras, de Lépante et des Petites-Dardanelles, comme le rempart du Péloponèse. Les détails des mouvem. qui annonç. l'invas. génér. de l'Étolie par les Barbares étant parvenus à la connaiss. de Marc Botzaris dans la nuit du 2 août 1823 (14, *v. s.*), il résolut de marcher à l'ennemi. Les Turks repoussés d'abord reparaissaient en force de toutes parts, lorsqu'il arriva, le 7 du même mois, à l'entrée les gorges du mont Collidrome, avec 450 guerriers de la Selleïde, et 300 Hellènes recrutés dans le mont Aracynthe. Réunissant aussitôt ces Étoliens aux autres corps, il leur assigna les différents postes qu'ils devaient occuper pour inquiéter l'armée turke, en les prevenant d'en suivre les mouvem., de la harceler, et de cesser toute espèce d'attaque pend. la nuit suivante, jusqu'à un signal convenu qu'il leur donnerait. Chacun obéit, et les Hellènes, au nombre de près de 250, rendus aux embuscades qui leur étaient désignées, le héros avec 450 braves, seuls devant une armée de plus de 20,000 Barbares, résolut de s'opposer à ce torrent. Marc Botzaris, vêtu de sa clamyde bleue, signe distinctif des stratarques parmi les Hellènes, leur exposa son dessein en ces termes : « Cette nuit, mes frères, cette nuit même, j'ai résolu d'entrer dans le camp des Infidèles sans brûler une amorce : le poignard et le sabre seront nos seules armes.... L'entreprise est audacieuse, je le sens avec orgueil; que chacun de vous en considère le danger, et se décide librement, car je n'admets au partage d'aussi nobles périls, que des hommes de bonne volonté. » A ces mots, 250 braves sortis des rangs s'écrièrent : « Nous marcherons cette nuit avec toi, et nous espérons que la divine Providence nous assistera. » Il était minuit quand Botzaris et ses compagnons surprennent l'avant-garde ennemie, dont les soldats, épars sur la pelouse, dormaient sans avoir pris aucune mesure de sûreté. Dans une heure plus de 500 Barbares sont égorgés, et Marc, satisfait d'avoir répandu l'alarme de ce côté, se replie sur sa réserve qui l'avait suivi à une distance convenue. Il prêtait l'oreille aux cris qui commençaient à se faire entendre, lorsqu'une vive fusillade éclata dans l'armée ennemie : les Scodrians et les Épirotes, s'accusant de trahison, étaient aux prises et se fusillaient réciproquem. Botzaris rassemble tous ses braves, envoie l'ordre aux Hellènes embusqués sur les flancs de l'armée ennemie de se mettre en mouvem., afin d'attaquer les Turks; puis frappant de toutes parts, et répétant : *Où sont les pachas?* il pénètre avec une partie des siens au quartier-général : tout tombe sous leurs coups; il immole successivement le *selictar* ou porte-glaive de Moustaï-pacha, et sept des principaux beys de la fertile province du Zadrina; mais un nègre auquel il avait dédaigné d'ôter la vie lui tire un coup de pistolet, au moment où il sortait de la tente du serasker pour atteindre d'autres Infidèles. Retiré à l'écart pour panser sa blessure, il ordonne à ses trompettes de sonn. la charge. A ce bruit les Turks font une décharge gén. de ce côté; Botzaris, atteint d'une balle à la tête, tombe privé de sentim. Les prem. lueurs du jour qui commençaient à paraître permettent aux mahomét. de distinguer l'étendard de la croix arboré au milieu de leur camp; un combat terrible s'engage autour du héros étendu sur la terre; 26 Souliotes sont tués auprès de leur chef; 6 reçoivent de graves blessures; les autres, réunissant leurs efforts, parviennent à l'enlever du champ de bataille. Il était atteint d'un coup mortel; les Grecs furent obligés de songer à la retr. tandis qu'il en était temps encore Le lendemain, on dirigea vers Missolonghi Marc Botzaris, dont la garde fut confiée à un détachement de cent guerriers, et le jour même, 23 août 1823, il rendit le dernier

soupir, à l'âge de 43 ans. Ce héros avait fait ses prem. armes au service de France dans un régim. albanais, où son père et son oncle étaient majors en 1807.

BOUCANIERS, nom sous lequel on désigna des aventuriers qui, vers la fin du 16e S., s'établirent à l'île de St-Christophe dont ils infestèrent les côtes. Leurs pirateries forcèrent, en 1630, la cour de Madrid à envoyer pour les détruire l'amiral Frédéric de Tolède, avec une flotte nombreuse qui avait été destinée à faire voile pour le Brésil contre les Hollandais. Quelq.-uns des bandits parvinrent à s'échapper, et se réfugièrent à l'île de la Tortue, où, réduits à la vie de Sauvages, ils se nourriss. de viandes de taureaux qu'ils allaient chasser dans les plaines de St-Domingue, et qu'ils faisaient sécher à la fumée dans leurs huttes afin de les conserver. C'est de là que leur vint le nom de Boucaniers, sous lequel ils firent encore par la suite trembler les Espagnols. Ceux-ci, pour se défaire des Boucaniers, se virent réduits à détruire entièrement la race des bœufs sauvages, qui s'était prodigieusement multipliée dans ces contrées depuis qu'elle y avait été importée par Christophe Colomb. Ce moyen réussit : privés de leur unique moyen d'existence, ces bandits devinrent stationnaires, et fondèrent une espèce de société à l'instar des peuplades sauvages. Dès-lors le gouvernem. français consentit à les reconnaître ; on leur envoya des femmes et un gouvern. (Bertrand d'Ogeron). Telle est l'origine de la colonie française de St-Domingue.

BOUCHARD (Amaury), président de l'élection de Saintes, né vers la fin du 15e S., était jeune encore lorsqu'il publ. : *Fœminei sexûs apologia*, Paris, 1522, in-4, ouvr. dans leq. il combat Tiraqueau. En 1532, Rabelais, son ami, lui dédia deux ouvr. fabriqués récemm. par Pompon. Leto et J. Pontano, mais que Rabelais croyait très anc. Plus tard il fut fait maître des requêtes et chancel. du roi de Navarre, et mourut, laiss. quelques ouvr. MSs., entre autres un traité de la création, sous ce titre singulier : *de Architecturâ orbis*, qui se trouve à la biblioth. du roi. — Bouchard (Alain), avocat au parlem. de Rennes, est le premier qui ait donné une *Hist.* complète de la Bretagne, Paris, 1514, réimpr. avec des addit., 1531, in-fol., et 1541, in-4.

BOUCHARD (François), médecin et profess. à l'univ. de Besançon, a donné : *Judicium de metallicis aquis Vesontione inventis*, etc., Besançon, 1677, in-4, et plus. dissert. dans les mém. de l'acad. des curieux de la nature, dont il était membre. — Bouchard (Alexis-Daniel), théol. et protonotaire apostol., fils du précéd., né vers 1680 à Besançon, où il mourut en 1758, a donné : *Juris Cœsarei, seu civilis, institutiones breves*, Paris, 1713 ; *Summula conciliorum gener. cathol. eccles.*, ib., 1717, in-12.

BOUCHARDON (Edme), sculpteur franç., né en 1698 à Chaumont, fils d'un artiste, reçut les prem. principes de son père, entra dans l'atelier de Coustou, remporta le gr. prix, et, pendant son séjour à Rome, s'appliqua surtout à l'étude de l'antique. De retour à Paris, il fut admis à l'acad., chargé de plus. trav. import., et mourut en 1762. Parmi les bustes qui sortirent de son ciseau, il faut distinguer ceux du pape Clément XII, des cardinaux de Polignac et de Rohan. On lui doit une partie des figures qui décorent la fontaine de Neptune à Versailles, les statues qui ornent le chœur de l'église de St-Sulpice, la fontaine du faubourg St-Germain, rue de Grenelle, et l'*Amour adolescent*, figure faite pour le roi. Il avait été chargé d'exécuter la statue équestre de Louis XV ; mais il ne put terminer ce travail.

BOUCHAUD (Matthieu-Antoine), né à Paris en 1719, d'un père avoc. au conseil, fit de tels progrès dans l'étude du droit, qu'il fut reçu docteur agrégé de la faculté en 1747. Les art. *Concile, Décret de Gratien, Décrétales* et *fausses Décrétales*, qu'il fournit à l'*Encyclopédie*, l'éloignèrent pour un temps de la chaire de droit qui était l'objet de son ambition. Mais en 1766, ayant été reçu à l'acad. des inscript., il obtint peu de temps après une chaire de droit, puis au collége de France celle du droit de la nature et des gens que le roi venait de créer. Cette double tâche ne l'empêcha pas de s'adonner à la littér., qu'il cultiva avec succès jusqu'à sa mort en 1804. Ses écrits les plus importants sont : *De l'impôt du vingtième sur les successions et de l'impôt sur les marchandises chez les Romains, essai historique*, 1766, in-8. — *Recherches histor. sur la police des Romains concernant les gr. chemins, les rues et les marchés*, 1798, in-8. — *Antiquités poét.*, ou dissertat. sur les poètes cycliq. et sur la poésie rythmiq., 1799, in-8. — *Recherches historiques sur la police des Romains ; Comment.* sur la loi des douze tables, 1803, 2 vol. in-4. Son éloge a été prononcé par Dacier.

BOUCHE (Honoré), théolog. et historiogr. de Provence, né à Aix en 1598, mort en 1691, est aut. de la *Chorographie*, ou *Descript. de la Provence ;* et *Hist. chronologique* du même pays, Aix, 1664, 2 vol. in-fol., ouvr. très estimé pour l'exactitude et les recherches d'antiquités. — Bouche (Balth.), son frère, procureur des états de Provence, a publ. *la Provence considérée comme pays d'état.*

BOUCHE (Ch.-Franç.), avoc. au parlem. d'Aix, député aux états-généraux de 1789, se signala par son attachem. à la révolution, vota pour la liberté des cultes et pour toutes les mesures propres à consolider la monarchie, passa des jacobins au club des feuillants, dont il dev. présid., et mourut en 1794 membre de la cour de cassation. On a de lui : *Essai sur l'hist. de Provence*, Marseille, 1785, 2 vol. in-4. — *Droit public de la Provence*, 1788, in-8.

BOUCHEL (Laurent), avoc. au parlem. de Paris, né à Crespy en 1559, mort à Paris en 1629, a publ. div. compilat. de jurisprud. long-temps estim. : *Decretor. Eccles. gallic. ex conciliis, statut. synodalib. lib. VIII*, Paris, 1609 et 1621, in-fol. — *Somme bénéficiale*, 1628, réimpr. sous le titre de *Bibliothèque canoniq.*, par Ch. Blondeau, 1689, 2 vol. in-fol. — *Biblioth.* ou *Trésor du droit fran-*

çais, composée, dit-on, dans les prisons du Châtelet, où l'auteur était retenu par ses créanciers, réimpr. avec les augment. de J. Beschefer, Paris, 1671, 3 vol. in-fol.

BOUCHEL (Arnold), jurisc., né à Utrecht, mort en 1641, a laissé : *Descriptio urbis Ultrajectinæ*, Louvain, 1605. — *Historia Ultrajectina*, Utrecht, 1643, in-fol.

BOUCHER (Nicolas), évêque de Verdun, né en 1528 à Cernai, diocèse de Reims, combattit la doctrine de Calvin avec zèle, se rangea dans le parti de la Ligue par reconnaissance pour les princes lorrains, et mourut en 1593. Ses ouvr. les plus connus sont : *Apologie de la morale d'Aristote*, Reims, 1562. — L'*Oraison funèbre du cardinal de Lorraine*, ibid., 1579, in-4.

BOUCHER (Jean), cordelier, né à Besançon dans le 16e S., fit le voyage de la Terre-Sainte. A son retour il en publia la relation sous ce titre : *le Bouquet sacré*, composé des roses du Calvaire, des lis de Bethléem, des jacinthes d'Olivet, Paris, 1616, in-8, très souvent réimpr. L'aut. décrit hardiment ce qu'il n'a vu que de loin. Ce qu'il dit de la ville du Kaire, des pyramides d'Égypte, du puits de Joseph d'Alexandrie, fait assez voir qu'il n'a jamais visité ces lieux.

BOUCHER (Jean), fam. ligueur, né à Paris en 1548, enseigna les humanités à Reims, puis la philos. et la théol. dans divers colléges de Paris, devint rect. de l'univ., doct. de Sorbonne et curé de St-Benoît. Ce fut chez lui que se tint en 1585 la première assemblée des ligueurs; le 2 sept. 1587, il donna le signal de la révolte, en faisant sonner le tocsin dans son église; depuis il ne cessa d'exciter ses paroiss. par des prédicat. fanat. et par une foule de libelles sédit. mêlés des calomnies les plus atroces. Complice de Jacques Clément, il exalta comme une action méritoire l'assass. de Henri III, et redoubla de fanatisme à l'avénem. de Henri IV. Obligé de quitter Paris, il eut l'audace d'y revenir et fut emprisonné; mais Henri IV lui fit grâce, et, s'étant retiré à Tournay dont il était archidiacre, il continua à s'y signaler par la violence de son zèle, et mourut en 1644, à 96 ans. Parmi ses libelles, les curieux ne recherchent plus que les suivants : *De justâ Henrici III abdicatione*, Paris, 1589, in-8. — *Sermons de la simulée conversion, et nullité de la prétendue absolut. de Henri de Bourbon*, 1594, in-8. Ils furent brûlés par la main du bourreau. — *Apologie de Jean Châtel*, 1595, in-8.

BOUCHER (Gille), jésuite, né dans l'Artois en 1576, professa successiv. dans plus. colléges de la soc., fut ensuite rect. à Béthune, puis à Liége, et mourut à Tournay en 1665. Dans ses loisirs, il s'était occupé principalem. de l'hist., et l'un des prem. il a débrouillé la chronol. des rois de France. Parmi ses ouvr. on recherche : *Belgium Romanum eccles. et civile*, Liége, 1655, in-fol. Il a laissé des notes sur Grégoire de Tours, dont il préparait une édit.

BOUCHER (Pierre), gouv. des Trois-Rivières en Canada, un des prem. colons de cette contrée, fut député vers 1665 en France pour exposer les besoins de la colonie, et, pendant son séjour à Paris, publia l'*Hist. naturelle des mœurs et des product. de la Nouvelle France*, Paris, 1683, in-12.

BOUCHER (Philippe), né à Paris en 1691, fit ses études au collége de Beauvais, se destina à l'état ecclés., mais ne fut jamais que diacre. Il est surtout connu comme un des auteurs des *Nouvelles ecclésiastiques* ou *Mémoires sur la constitution Unigenitus*, 1727, et contin. jusqu'en 1803 par différ. rédact. Obligé de quitter la France à cause de cet ouvrage, il obtint la permission d'y revenir après 10 ans d'exil, et mourut à Paris en 1768. On a de lui : *Lettres* en faveur des miracles du diacre Pâris, 1731. — Analyse de l'*Épître aux Hébreux*, 1732, et plus. ouvr. MSs. sur l'Écriture sainte. — Un autre Boucher (Élie-Marcoul), mort en 1754, donna les cinq dern. vol. des *Assemblées de Sorbonne*. C'est mal à propos qu'on avance qu'il a travaillé aux *Nouvelles ecclésiastiques*.

BOUCHER (François), peintre, dont le nom rappelle l'époque du mauvais goût dans les arts en France, né à Paris en 1704, fut élève de Lemoine, dont il outra les défauts sans atteindre à ses qualités, obtint, à son retour d'Italie, des succès de société, devint bientôt le peintre à la mode, l'objet des éloges universels, et, Carle Vanloo étant mort, lui succéda dans la place de premier peintre du roi. Il travaillait avec une extrême facilité, et se vantait d'avoir gagné jusqu'à 50,000 francs par an. Ses tableaux, recherchés de son temps, sont peu estimés aujourd'hui. Ce peintre mourut en 1770, laissant à ses héritiers un cabinet de curiosités dont ils ont retiré plus de 100,000 francs.

BOUCHER (Pierre-Joseph), médecin, né à Lille en 1715, s'acquit une assez gr. réputation dans la pratique de son art, fut corresp. de l'acad. des sciences, associé étrang. de l'acad. de chirurg., et mourut en 1780. On a de lui : *Méthode abrégée pour traiter la dyssenterie*, etc., 1751, in-4, et plusieurs *mémoires* et *Dissertations* dans le *Journal de médecine*, dans le *Recueil* de l'acad. de chirurgie et dans le *Recueil* des savants étrangers de l'acad., tom. V et VIII.

BOUCHER (Jonathan), théol. angl., né en 1737 dans le Cumberland, passa en Amérique, où il exerça le ministère jusqu'à l'époque de l'insurrect. des colonies; de retour en Angleterre, il fut fait rect. dans le Surrey, et mourut en 1804. Il était membre de la soc. des antiquaires de Londres. On a de lui treize *Discours* sur les causes et les conséquences de la révolution d'Amérique, 1797; des *Sermons*, des *Notices* biographiques, etc.

BOUCHER (Jean-Baptiste), prêtre, né à Paris en 1747, fut d'abord vicaire de la paroisse des Innocents, ensuite directeur des dames carmél., ne quitta point Paris pendant la révolution, demeura quelque temps sans fonctions, puis devint curé des Missions-Étrangères, et le 5 janvier 1813, de la paroisse de St-Méri. On lui doit : *Retraite d'après les exercices spirituels de St Ignace*, Paris, 1807, in-12. — *Vie de Marie de l'Incarnation avec*

des notes et des pièces justificatives, Paris, 1800, in-8. — *Vie de Ste Thérèse avec des notes historiq., critiques et morales*, Paris, 1810, 2 vol. in-8. Il avait été l'éditeur des *Sermons de l'abbé Marolles*, 1786, 2 vol. in-8, et il laissa en MSs. des *Sermons*, des *Panégyriques*, etc., Il préparait une édit. des *Lettres de Ste Thérèse*, avec des augment., lorsque la mort l'enleva en 1827.

BOUCHER-BEAUVAL (JEAN), médec., a publié une *Dissert.* sur la colique de poitrine, in-8. — *Abrégé histor. et chron. de la ville de La Rochelle*, 1673, in-8.

BOUCHER D'ARGIS (ANTOINE-GASPARD), né en 1708, exerça la profess. d'avocat à Lyon, sa patrie, fut en 1753 nommé membre du conseil souv. de Dombes, puis conseiller au Châtelet, et mourut à Paris en 1780. Entre autres ouvr. on citera de lui : *Traité* des gains nuptiaux et de survie, Lyon, 1738, in-4. — *Principes sur la nullité du mariage pour cause d'impuissance*, 1756, in-8. — *Code rural*, Paris, 1774, 3 vol. in-12.

BOUCHER D'ARGIS (A.-J.), fils du précéd., né à Paris en 1750, devint conseiller au Châtelet, refusa la place de lieutenant civil, qui lui était offerte par le roi, et fut condamné à mort par le tribunal révolutionn. le 23 juillet 1794. On a de lui : *Lettres* d'un magistrat de Paris à un magistrat de province, Paris, 1782, in-12. — *Observations* sur les lois criminelles de France, 1781, in-8. — *La Bienfaisance dans l'ordre judiciaire*, 1788, in-8. — Un *Recueil* d'ordonnances, 18 vol. in-32.

BOUCHER-SAINT-SAUVEUR (ANTOINE), avocat de Paris, député à la convention, vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis, devint sous le directoire membre du conseil des anciens, et mourut dans l'obscurité, vers 1800.

BOUCHERAT (LOUIS), chancelier de France, né à Paris en 1616, fut d'abord conseiller au parlement, puis intendant de diverses provinces, ensuite chancelier et garde-des-sceaux en 1685, après la mort de Le Tellier. Il se distingua dans tous ses emplois par son intégrité et sa vigilance, et mourut en 1699.

BOUCHET (JEAN), histor. et poète, né en 1476 à Poitiers, trouva dans l'exercice de la profess. de procureur, avec de l'aisance, le loisir de composer un gr. nombre d'ouvr. qui sont tous recherchés des curieux, et mourut vers 1515. Outre les *Annales d'Aquitaine*, Poitiers, 1644, in-fol., bonne édit., on cite de lui : *l'Amoureux transy sans espoir*, Paris, in-4, goth. — *La Déploration de l'Église militante*, 1512, in-8, goth. — *Le Temple de bonne renommée*, 1516, in-4. — *Les Angoisses et mystères d'amour*, 1536, in-4. — *Les Regnards traversant les périlleuses voyes des folles fiances du monde*, petit in-fol., goth. — *Opuscules du travers. des voyes périlleuses*, Poitiers, 1526, in-4. — *Panégyrique du chevalier sans reproche* (Louis de la Trimouille), 1527, in-4. — *Le Labyrinthe de fortune*, 1522, in-4. — *Les Triomphes de la noble dame*, 1530, in-4. — *Le Jugement poétic de l'honneur féminin*, 1538, petit in-4. — *Épîtres morales et familières*, 1545. — *Ancienn. et modernes généalogies des roys de France*, 1527. — *La Fleur des rondeaulx*, 1540, in-8.

BOUCHET (HENRI du), conseiller au parlement de Paris, mort en 1534, à 61 ans, légua sa bibliothèque aux chanoines de Saint-Victor, avec un revenu considérable, à condition qu'elle serait rendue publique.

BOUCHET (RENÉ et JACQUES). V. AMBILLON.

BOUCHET (PIERRE), poète, est connu par une traduction en vers français du poème latin de Jean Olivier, évêque d'Angers, intitulé : *la Pandore*, ou description de la fable et fiction poétique de l'origine des femmes, cause des maux qui sont survenus au monde, Poitiers, 1548, in-8.

BOUCHET (GUILLAUME), libraire et juge-consul à Poitiers, né en 1526, mort vers 1606, est auteur des *Sérées* (soirées), Poitiers, 1585, in-12, et souv. réimpr. avec des addit. C'est un rec. de quolibets grossiers et de contes parmi lesquels il s'en trouve de fort plaisants.

BOUCHET (JEAN du), savant dans l'histoire des grandes familles, surtout de celles d'Auvergne, sa patrie, composa plusieurs ouvrages généalogiques, précieux pour les recherches et les docum. qu'il prit soin d'y réunir, et mourut en 1684. Son édit. de l'*Hist.* de Louis de Bourbon, premier duc de Montpensier, par Coustereau, Rouen, 1642, in-4, contient des additions plus amples que la *Vie* même.

BOUCHET-LA-GETIÈRE (ANT.-FRANÇ.), né à Niort, inspect. des haras sous Louis XV, est aut. de plus. plans pour leur améliorat., et remit à son compatr. Échassériaux jeune, qui les fit imprimer à la suite de son rapport au conseil des cinq-cents, des *Observat.* sur les qualités du sol de la France pour la propagation des meilleures races de chevaux, 1798. Bouchet mourut à Paris en 1801.

BOUCHETEL (GUILL.), originaire du Berri, succéda à son père dans la place de secrétaire. François Ier le chargea en 1546, avec le maréchal d'Annebaut, de traiter de la paix avec les Anglais. Il eut la surveillance de l'exécution des articles du traité, et mourut en 1558.

BOUCHEUL (JOSEPH), jurisconsulte, né dans la Marche, avocat à Poitiers, mort en 1706, a laissé : *Comment.* sur la coutume de Poitou, 1727, 2 vol. in-fol. — *Traité* des conventions contractuelles, ibid., in-4.

BOUCHIER (THOMAS), archev. de Cantorbéry, mort en 1486, eut l'honneur de sacrer successiv. les rois Édouard IV, Richard IV et Henri VII ; mais il est principalement connu pour avoir introduit l'imprim. en Angleterre en 1464.

BOUCICAULT (JEAN LE MAINGRE DE), maréchal de France, né à Tours en 1364, fils du méréchal Boucicault qui conclut le traité de Bretigny en 1360, fit sa 1re campagne à 12 ans sous le connétable Duguesclin, fut armé chev. par Charles VI, près duquel il fit des prodiges de valeur à la bataille de Rosbec, ensuite nommé capitaine de 100 hommes d'armes et maréchal à 25 ans. Son grand courage ne put l'empêcher de tomber vivant entre les mains des Turks, en 1396, à la bataille de Nicopolis, où il se défendit presque seul contre une armée en-

tière. Il n'en retourna pas moins l'année suivante délivrer des mains de Bajazet l'empereur Manuel, qu'il ramena en France. Gênes, qui s'était donnée à la France, l'eut ensuite pour gouverneur jusqu'en 1409, que, las d'être heureux sous son administ. prudente et ferme, ces turbulents républicains massacrèrent la garnison franç., pendant que Boucicaut terminait un traité avantageux avec Jean-Marie Visconti, duc de Milan, et qu'il protégait leur commerce au-dehors contre les Vénitiens et les Turks. Toujours fidèle à son prince, l'intrépide maréchal était près du dauphin à la bataille d'Azincourt, qui se donna contre son avis. Fait prisonnier à cette funeste journée et conduit en Angleterre, il y languit long-temps loin d'une patrie qui avait tant besoin de son bras, et mourut en 1421. La France n'eut pas de guerrier plus brave ni de plus vertueux.

BOUCQUET (Vict.), peintre flamand, né en 1619, mort en 1677, a laissé des tableaux d'hist. estimés, moins pour le dessin et le coloris que pour l'ordonnance de la composition.

BOUDDHAH, législateur indien du 4e S. avant J.-C., réforma la religion des brames et fit abolir les sacrifices humains.

BOUDET (Ant.), Lyonnais, imprim.-libr. à Paris, mort en 1789, fut un des collaborateurs du *Journal économique* et le fondateur *des Affiches de Paris*, qui commencèrent en 1745. — Boudet (Claude), son frère, chanoine de St-Antoine, mort en 1774, a donné *la Vraie sagesse*, trad. de l'ital. de Segneri, 1744, in-18. — *Vie* de M. Rossillion de Bernex, évêque de Genève, 1751, 2 vol. in-12.

BOUDET (Jean-Pierre), né en 1748 à Reims, mort en 1828, membre honoraire de l'acad. roy. de médec., commençà par occuper, dans sa ville natale, une chaire particulière de chimie appliquée aux arts. Établi à Paris à l'époque de la révolut., il fut envoyé, en 1793, par le comité de salut publ., pour inspecter, dans les départem. de l'est, l'extraction du salpêtre et la fabricat. de la poudre à canon, fut dès-lors attaché en qualité de pharmacien en chef à la commission des sciences et des arts de l'expédit. d'Égypte, et eut, sous Kléber, la direct. supérieure de la pharmacie de la marine. De retour à Paris, il occupa quelq. temps la place de pharmacien en chef de la Charité, en sortit pour devenir pharmac. principal du camp de Bruges, la reprit après avoir fait les campagnes d'Autriche et de Prusse, et s'en démit au bout de quelq. années. Outre un *Mémoire sur le phosphore*, Paris, 1815, in-4, et une *Not. sur l'art de la verrerie, né en Égypte*, 1824, in-8, Boudet a fait impr. div. morceaux dans les journ. de pharmacie ainsi que dans le *Bulletin de pharm. et des sciences accessoires*.

BOUDEWYNS (Michel), médec., né à Anvers, fut successiv. professeur d'anatomie et de chirurgie, syndic et président du collége de cette ville, et mourut en 1681. Il a laissé quelques ouvrages de médecine et de piété dont le plus connu est : *Ventilabrum medico-theologicum*, Anvers, etc. 1666.

BOUDIER DE LA JOUSSELINIÈRE (René), né à Treilley, près de Coutances, en 1634, mort à Mantes-sur-Seine en 1723, savait à quinze ans le latin, le grec et l'espagnol; mais il ne soutint pas de si beaux commencements. Ce qu'on connaît de ses *poésies* a été inséré dans l'*Almanach littéraire* de 1788 et 89. Il a laissé, dit-on, une *Hist. rom.*, une *Hist. de France;* des *Traduct.* de l'*Ecclésiaste;* des *Satires* d'Horace et de Juvénal, etc., mais tous ces ouvrages sont inconnus. — Boudier de Villemert (Pierre-Joseph), son neveu, né en 1716, mort vers 1799, a publié un gr. nombre d'écrits, dont les meill. sont : *Abrégé histor. et généalog. de la maison de Seyssel*, 1739.—*Le monde joué*, 1753. — *L'Ami des femmes*, 1758, in-12, réimpr. plus. fois avec des addit. — Un autre Boudier (Pierre-Franç.), né en 1704, bénéd. de la congrég. de St-Maur, dont il fut supérieur en 1770, a laissé MSs. : *Hist. de l'abbaye de St-Vigor de Bayeux*, et quelques autres écrits.

BOUDON (Henri-Marie), écrivain ascétiq., né à La Fère en 1624, eut pour marraine la princesse Henriette, fille de Henri IV, depuis reine d'Angleterre. Devenu prêtre et docteur en théologie, il se livra aux missions en diverses provinces, et fut nommé archidiacre d'Évreux, où il mourut en 1702. Il a laissé plus. ouvr. de dévotion, qui se réimpr. souvent. Collet a écrit la *Vie de Boudon*, in-12, souvent réimp. Une autre *Vie de Boudon*, par un anonyme, a paru, Besançon, 1837, in-8.

BOUDOT (Paul), docteur de Sorbonne, né en 1751 à Morteau (Franche-Comté), savant dans la théol. et dans les langues, fut successiv. évêque de St-Omer et d'Arras, et mourut en 1635. On a de lui : *Summa théologica divi Th. Aquinatis recensita*, Arras, in-fol. — *Traité* du sacrement de pénitence, Paris, 1601, in-12, etc.

BOUDOT (Jean), imprimeur du roi et de l'académie des sciences, mort à Paris en 1706, est connu par le *Dictionnaire latin-français*, publié en 1704, très souvent réimprimé et dont on s'est servi long-temps dans les colléges. C'est l'extrait d'un *Dictionn.* en 14 vol., dont il avait acheté le MS. de l'aut., P.-Nic. Blondeau, inspect. de l'impr. de Trévoux. — Jean, son fils, né en 1685, libraire et imprimeur du roi, était un savant bibliographe. Ses *catalogues*, surtout celui de Boze, Paris, 1745, in-fol., sont très estimés. Il mourut en 1754. — Boudot (Pierre-Jean), frère du précéd., bibliogr. instr. et savant écrivain, né à Paris en 1689, fut censeur roy., puis employé à la biblioth. du roi, dont il rédigea le catalogue avec l'abbé Sallier, et mourut en 1771. Il est auteur, avec Marin, de la *Bibliothèque du théâtre franç.*, Paris, 1768, 3 vol. in-8; et seul, de l'*Examen des objections faites à l'abrégé chronologique de l'hist. de France*, Paris, 1756, in-8. Sa traduction complète des œuvres d'Horace est restée inéd.

BOUDROT (Franç.), littérat., né en 1755 à Sens, professa les humanités au collége de sa ville natale, puis à Beauvais, enseigna dep. les mathémat. aux écoles milit. de Fontainebleau, de St-Cyr et de St-Germain; admis à la retraite, consacra ses dern. ann. à la culture des lettres et des sciences qui

avaient fait le charme de sa vie, et mourut à Paris en 1837, à 82 ans. Savant presque universel, il était passionné pour les arts dont il avait étudié les chefs-d'œuvre et les procédés, au point de pouvoir, s'il l'eût voulu, se placer à côté des peintres et des grav. les plus spirit. de son temps. Il est aut. du *Traité d'arithm.* dans le *Cours complet de mathémat. à l'usage des écoles milit.* L'un des princip. collaborat. des *Annales de l'éducat.*, publ. par M. Guizot, 1811-14, 12 vol. in-8, il a fourni de sav. *dissertat.* à plus. journaux, et les notices sur Bailly, Pascal et d'Alembert à la *Galerie française*, in-4.

BOUELLES (Charles de), philos. et grammair., né dans la Picardie vers 1470, compléta son éducat. par des voyages dans les princip. pays de l'Europe, à son retour embrassa l'état ecclésiast., fut pourvu de différ. bénéfices, professa la théologie à Noyon, et mourut en 1553, laissant un gr. nombre d'ouvr. sur des matières de métaphysique et de mathématiques, oubliés aujourd'hui. On recherche encore les suiv.: *Liber de sensu, de intellectu*, etc., Paris, 1510, in-fol. — *Vie de Raimond Lulle*, ibid., 1514, curieuse. — *Proverbiorum vulgarium lib. III*, 1531, in-8, trad. en franç. — *Liber de differentiâ vulg. ling. et gallici sermonis varietate*, Paris, 1533, in-4.

BOUETTE DE BLEMUR (Jaqueline), née en 1618, entra dans l'abbaye de la Ste-Trinité de Caen, où elle prit l'habit de bénédictine à 11 ans, et mourut en 1696. Nous citerons parmi ses ouvrages l'*Année bénédictine*, ou les Vies des saints de l'ordre de St-Benoît pour tous les jours de l'année, 1667-73, 7 vol. in-4. — *Les Grandeurs de la mère de Dieu*, 1681, 2 vol. in-4. Ces ouvrages sont aussi bien écrits qu'on peut l'exiger d'une femme qui a passé sa vie dans les cloîtres.

BOUFFART (le comte de), l'un des princ. apôt. du saint-simonisme, mourut à Vauzelles (Indre), en 1833, à l'âge de 39 ans. Issu d'une anc. famille noble, ayant servi lui-même dans les gardes-du-corps, et portant le titre de comte, il avait abandonné et son titre et l'état militaire, comme peu compatibles avec ses idées philosophiques. Cependant, depuis 10 mois, il avait cessé de propager le saint-simonisme pour se livrer à une grande exploitation agricole.

BOUFFEY (Louis-Dom.-Amable), méd., né dans la Normandie, vers 1750, se signala de bonne heure par son talent pour la pratique et remporta des prix dans diverses académies par d'excellents mémoires qui devinrent plus tard la base de ses travaux. Nommé sous-préfet d'Argentan en 1800, puis membre du corps-législat. en 1808, il y siégeait encore à la restauration, où il se prononça fortement en faveur des Bourbons. Il mourut en 1820. Ses principaux ouvr. sont : *Essai sur les fièvres intermitt.*, 1798, in-8. — *Recherches sur l'influence de l'air dans les maladies*, 2e édition, 1813, 2 vol. in-8.

BOUFLERS (Louis de), né en 1534, d'une ancienne famille de Picardie, fut surn. *le Robuste*, à cause de sa force, qui égalait celle de Milon de Crotone; sa vitesse à la course et son agilité n'étaient pas moins étonnantes, au rapport de Loisel et de la Morlière, qui le font porter un cheval sur ses bras à une grande distance, et en devancer un autre à la course dans l'espace de deux cents pas. Il périt en 1553 à 19 ans, au siége de Pont-sur-Yonne, où il servait en qualité de guidon au régiment d'Enghien.

BOUFLERS (Adrien, seigneur de), grand bailli de Beauvais en 1582, servit sous Henri III et Henri IV, cultiva les lettres, et mourut en 1622. On a de lui *Choix d'histoire*, etc., Paris, 1608, in-8. — *Traité sur les œuvres admirables de Dieu*, Beauvais, 1621, in-8.

BOUFLERS (Louis-Franç., duc de), pair et maréchal de France, de la même famille que les précédents, né en 1644, servit avec distinction sous les maréchaux de Créqui et de Turenne, s'immortalisa par la défense de Lille en 1708, qui lui valut la survivance du gouvernement de Flandre et la dignité de pair. Sa retraite après la bataille de Malplaquet ne lui fut pas moins glorieuse. Sa magnificence égalait sa grand. d'âme et sa bravoure, il en donna la preuve lors du fameux camp de Compiègne, que Louis XIV forma pour l'instruction du duc de Bourgogne. Cet habile général mourut en 1711, à Fontainebleau. — Bouflers (Joseph-Marie, duc de), fils puîné du précéd., né en 1706, hérita de sa valeur et de ses vertus. Devenu maréchal de France, il fit lever le blocus de Gênes par les Autrichiens; mais il mourut de la petite-vérole le jour même de la retraite de l'ennemi, le 2 juillet 1747.

BOUFLERS (M.-F.-C. de BEAUVAU-CRAON, marquise de), femme du marquis de Bouflers-Rémiancourt, maréchal-de-camp et capitaine des gardes du roi de Pologne, duc de Lorraine, fit par son esprit et ses grâces les délices de la cour du bon roi Stanislas, fut célébrée par Voltaire, et mourut à Paris en 1787.

BOUFLERS (Stanislas, chevalier, puis marquis de), fils de la précédente, né à Lunéville en 1737, fut destiné dans sa jeunesse à l'état ecclésiastique, mais déclara que son penchant pour les plaisirs l'éloignait de cette profession. Sa mère avait trop de prudence pour forcer l'inclination de ce fils. On le vit bientôt accueilli, fêté, recherché de tout ce que la France et l'Europe comptaient de personnages éminents, d'hommes de lettres distingués, et surtout de toutes les femmes, que séduisaient sa gaîté vive, ingénieuse, la grâce de ses manières. Successeur de Chaulieu, qu'il surpassa, Bouflers s'illustra dans plus d'un genre de littérature; le métier des armes, la politique, la diplomatie, l'administration; il sut tout concevoir, tout embrasser avec une égale facilité. Soit qu'on le voie grand-bailli de Nancy, membre de l'acad. de Berlin, de l'Acad. française, chevalier de Malte, capitaine de hussards, gouverneur du Sénégal et de Gorée, membre des états-généraux, chef de la colonie française d'émigrés qui devait s'établir en Pologne, dans tant de positions différentes on le trouve tou-

jours digne d'éloges ; comme poète et comme prosateur, il occupe dans la république des lettres une place distinguée. Il règne dans tous ses ouvrages ce ton naturel de gaîté, de badinage, ce *molle atque facetum* si précieux dans la littérat. légère ; mais il est à regretter que plusieurs de ses poésies ne puissent pas être mises entre les mains de la jeunesse. Bouflers mourut à Paris le 18 janv. 1815. On a de cet écrivain : *Aline*, conte, 1761, in-8. — *Lettres à sa mère sur son Voyage en Suisse*, 1770, in-8 ; ces lettres, datées de Genève et de Ferney, contiennent des détails curieux sur Voltaire, qui l'aimait beaucoup. — *Poésies et pièces fugitives*, Paris, 1782, in-8. — *Discours de réception à l'Académie française*, in-4. — *Sur la propriété des auteurs de nouvelles découvertes et inventions en tout genre d'industrie*, 1791, in-8. — *Le Libre arbitre*, 1800, in-8. — *Éloge du maréchal de Beauvau*, 1805, in-4. — *Éloge de l'abbé Barthélemy*, 1806, in-4. — L'*Almanach des Muses* renferme un gr. nombre de poésies de Boufiers. Ses *OEuvres* ont été recueillies, Paris, 1813, 2 vol. in-8, et 1817, 4 vol. in-18. Ces deux éditions, annoncées comme complètes, sont cependant loin de l'être. — V. *la France littéraire* de Quérard.

BOUG (de), premier président du conseil souverain d'Alsace, mort en 1775, a laissé un *Recueil* des *édits* et *ordonnances* concernant l'Alsace, 1777, 2 vol. in-fol.

BOUGAINVILLE (Jean-Pierre de), littérateur, né à Paris en 1722, fut admis en 1746 à l'acad. des inscriptions, après avoir remporté un prix par un savant mém. sur cette question : *Quels étaient les droits des métropoles grecq. sur leurs colonies ?* in-12. Il y remplaça Fréret en 1749, dans la charge de secrétaire, et Lachaussée en 1754 à l'Académie française. Déjà souffrant, il ne fit plus que languir, et mourut à Loches en 1763. On a de lui la trad. de *l'Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac, 2 vol. in-8, avec un *discours préliminaire*, plein d'esprit et de raison ; *Parallèle de l'expédition d'Alexandre-le-Grand dans les Indes, avec celle de Thamas Koulikhan*, 1752, in-8, et des mémoires dans le rec. de l'acad. des inscript., dont il a publié sept vol. du 18e au 25e.

BOUGAINVILLE (Louis-Antoine de), célèbre navigateur, frère du précédent, né à Paris en 1729, quitta l'étude du droit pour celle des mathémat., et ne tarda pas d'embrasser la carrière militaire. Après avoir été secrétaire d'ambassade à Londres, il devint aide-de-camp du marquis de Montcalm, chargé de la défense du Canada, et se couvrit de gloire dans toutes les actions où il se trouva. La mort de Montcalm en 1755 ayant entraîné la perte de la colonie, il revint en France, servit en Allemagne jusqu'à la paix de 1762, et reçut du roi, comme témoignage de sa satisfaction particulière, deux pièces de canon. Mais Bougainville est surtout célèbre par son voyage autour du monde, qu'il termina en 1769, et dont il rapporta les docum. les plus précieux. Nommé en 1779 chef d'escadre, il fut, l'année suivante, promu au grade de maréchal-de-camp des armées de terre ; il reçut en 1790 le commandem. de l'armée navale à Brest ; mais n'ayant pu rétablir l'ordre dans la flotte, il demanda sa retraite après 40 ans de service. Depuis il accepta sous l'empire une place de sénateur, fut appelé à l'Institut, à la société roy. de Londres, et termina en 1811 sa longue carrière, illustrée par de nobles travaux et par d'importants services rendus aux sciences. On a de lui : *Traité du calcul intégral*, Paris, 1752, 2 vol. in-4. — *Voyage autour du monde*, ibid., 1771, in-4 ; 1772, 2 vol. in-8, fig., trad. en angl. et en allem.

BOUGEANT (Guillaume-Hyacinthe), jésuite, né à Quimper en 1690, est un des littérateurs les plus spirituels qu'ait eus la société. Simple régent dans un collége de province, il prit une part active aux disputes qu'entraîna la publication de la bulle *Unigenitus*, et tourna ses adversaires en ridicule dans plus. comédies pleines d'esprit et de gaîté, parmi lesquelles on distingue surtout la *Femme docteur*, ou la *Théologie en quenouille*, réimpr. plus. fois, et le *Saint déniché*, ou la *Banqueroute des marchands de miracles*. Les succès du P. Bugeant décidèrent ses supérieurs à le faire venir à Paris. Il y fit paraître, en 1739, *Amusement philosophique sur le langage des bêtes*, opuscule qui eut beaucoup de vogue et qui fut trad. en allem. et en angl. Mais des esprits méticuleux s'en scandalisèrent, et l'auteur, exilé à La Flèche, fut obligé de publier une rétractation. De retour à Paris, il y reprit ses travaux, mit au jour, en 1741, l'*Exposition de la doctrine chrétienne*, catéchisme qui n'a point fait oublier celui de Montpellier, quoi qu'il eût été bien accueilli, et mourut en 1743, à peine âgé de 53 ans. Son principal titre est l'*Histoire des guerres et des négociations qui précédèrent et suivirent le traité de Westphalie*, 1742 et 1767, 3 vol. in-4.

BOUGEREL (Joseph), oratorien, né en 1680 à Aix, se signala par son dévouement durant la peste de Marseille, et se retira depuis à Paris, où il mourut en 1753. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'hist. des hommes illustres de Provence*, Paris, 1752. — *Idée géographique et historique de la France*, 1747. — *Vie de Gassendi*, 1737, 2 vol. in-12, etc.

BOUGES (le P. Thomas), religieux augustin, professeur de théologie et d'hist., mourut à Paris en 1741. Ses ouvr. les plus connus sont : *Histoire du St suaire de N.-S. J.-C.*, 1723. — *Histoire ecclésiastique et civile du diocèse de Carcassonne*, Paris, 1741, in-4. C'est à tort que quelques biographies lui ont attribué l'édition du *Journal de l'Estoile*, 1741, 4 vol. in-8 ; elle est de Lenglet-Dufresnoy (*v.* le *Dict.* de Barbier).

BOUGOING (Simon), poète du 16e S., valet-de-chambre de Louis XII, a publ. : l'*Épinette du jeune prince, conquérant le royaume de bonne renommée*, 1508, in-fol. goth. — *L'homme juste et l'homme mondain, avec le jugement de l'âme dévote*, moralité à 80 personnes, Paris, 1508, in-4. Ces deux vol. sont très rares ; il a laissé MSs.

des *trad.* du latin des *Vies* de Caton d'Utique, de Scipion, d'Annibal, etc.

BOUGUER (PIERRE), célèbre hydiographe et géomètre, né au Croisic en 1698, est l'un des hommes qui, dans le 18e S., ont contribué le plus aux progrès des sciences. Fils d'un mathématicien, dont il reçut les prem. leçons, en 1727, il remporta le prix de l'académie sur *la mâture des vaisseaux.* Deux autres prix qu'il obtint en 1729, *sur la meill. manière d'observer les astres en mer*, et en 1731, *sur la déclinaison de l'aiguille aimantée*, achevèrent de le faire connaître très avantageusement. Il fut choisi par l'acad. par aller, avec Godin et Lacondamine, à l'équateur, déterminer la figure de la terre. Plus tard il fut associé à Camus et à Pingré pour mesurer un degré du méridien. Inventeur de l'héliomètre ou lunette à deux objectifs pour constater les diamètres apparents du soleil et des planètes, il a fait un grand nombre d'expériences sur la longueur du pendule simple à différentes latitudes; des recherches sur la dilatation des métaux, sur les densités de l'air, sur les réfractions atmosphériques, enfin sur une infinité d'objets de physique, de géométrie et d'astron. Bouguer mourut en 1758, et l'on conjecture que ses jours furent abrégés par le chagrin de voir Lacondamine jouir presque exclusivement du fruit de leurs travaux. Ses princip. ouvr. sont : *Traité du navire, de sa construction et de ses mouvements*, 1746, in-4. — *La figure de la terre déterminée par les observations*, 1749, in-4. — *Nouv. traité de navigation*, 1753, in-4. — *Manœuvres des vaisseaux*, 1757, in-4. — *Traité d'optique*, 1760, in-4, publ. par Lacaille.

BOUHEREAU (ÉLIE), ministre protestant, se retira en Angleterre après la révocation de l'édit de Nantes, et s'y attacha à milord Galloway, auquel il dédia sa traduction française du *Tr. d'Origène contre Celse*, Amsterdam, 1700, in-4.

BOUHIER (JEAN), mort en 1671, conseiller au parlem. de Dijon, a laissé MS. : *Traité historique concernant le divorce prétendu par le roi Philippe-Auguste II, avec Isemberge de Danemarck.* — BOUHIER (Jean), cousin germain du précédent, né en 1655, mort en 1735, a laissé deux *lettres* à Mabillon, et une *dissertation* sur le partage des meubles et aquêts d'une succession de Bourgogne.

BOUHIER (JEAN), jurisconsulte et littérat. très distingué, né en 1673 à Dijon, d'une anc. famille de robe, fut d'abord conseill., puis présid. à mortier au parlem. de Bourgogne. Sa réput. s'étendit bientôt dans toute la France. Il remplaça Malezieu, en 1727, à l'Acad. franç.; plus tard se démit de sa charge pour se livrer tout entier aux lettres, et mourut en 1746. Son successeur à l'acad. fut Voltaire. Ses écrits sont très nombreux; jurisprudence, philologie, critique, langues savantes et étrangères, histoire ancienne et moderne, hist. littéraire, traductions, éloquence et poésie, « il remua tout, dit d'Alembert, il embrassa tout. » On citera de lui : *Explicat. de quelq. marbres antiq.*, Aix, 1733, in-4. — *Poème de Pétrone sur la guerre civile*, et en vers franç., 1737, in-4. — *Tr. de la dissolut. du mariage, pour cause d'impuissance*, 1735, in-8. — *Recherches et dissertations sur Hérodote*, 1746, in-4. Ses *OEuvres de jurisprudence* ont été recueillies par Jules de Bevy, 1787, 2 vol. in-fol. Pour de plus amples détails, on peut consulter Oudin, *Commentar. de vitâ et scriptis Johannis Buherii.* — BOUHIER (Jean), de la même famille, mort en 1744, premier évêque de Dijon, comp. les statuts synodaux de son diocèse.

BOUHOURS (DOMIN.), jésuite, né à Paris en 1628, admis dans la société à seize ans, professa les humanités à Paris, la rhétor. à Tours, fut chargé de l'éducat. des jeunes princes de Longueville, ensuite de Seignelay, fils de Colbert, puis consacra le reste de sa vie à la culture des belles-lettres, et mourut à Paris en 1702, laissant la réputation d'un très bel esprit. On ne recherche plus de cet écrivain que les ouvrages suiv. : *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, 1671, in-4; en moins de six mois il en parut deux édit. suivies de plus. autres. Ce livre fut vivement critiqué la même année per Barbier Daucour, dans ses *Sentiments de Cléante.* — *Remarques et doutes sur la langue française*, 2 vol. in-12. — *Hist. du P. d'Aubusson, gr.-maître de Rhodes*, 1676, in-4, 1677, in-12, 1806, in-4, avec une préface de l'abbé de Billy. — *Vie de St Ignace et de St François-Xavier.* — *Manière de bien penser dans les ouvr. d'esprit*, Paris, 1687, in-4, souv. réimpr. Le style en est plus pur et moins recherché que celui des *Entretiens d'Ariste* (*v.* ORSI).

BOUIDE, nom d'une dynastie qui régna dans la Perse depuis l'an 321 de l'hégyre (932 de J.-C.), jusqu'en 448 de l'hégyre (1056 de J.-C.), et qui comprend 17 princes, dont le chef fut Bouiah.

BOUILLARD (JACQ.), bénédict. de la congrég. de St-Maur, né à Meulan en 1669, mort à Paris en 1726, a publ. le *Martyrologe d'Usuard*, Paris, 1718. —*Hist. de l'abbaye de St-Germain-des-Prés*, Paris, 1724, in-fol. Il s'occupait d'une *Hist. de la congrégat. de St-Maur.*

BOUILLARD (JACQ.), peintre et graveur né à Versailles en 1744, mort à Paris en 1806, fut l'édit. et l'un des plus actifs collaborat. de la *Galerie du Palais-Royal.* Ses portraits de Mme Élisabeth et de Bartholozzi, sont regardés comme ses ouvr. les plus remarq. Il était membre de l'acad. de peinture.

BOUILLE (PIERRE), jésuite, né à Dinant-sur-Meuse vers 1572, fut profess. de grec et d'humanités, puis rect. des colléges de Liége et de Dinant, et mourut à Valenciennes en 1641. Il a publ. : *Hist. de l'origine de la dévotion de N.-D. de Foy*, Douai, 1666; *de N.-D. de Bonne-Espérance, près de Valenciennes*, 1630; *de N.-D. de Miséricorde, honorée chez les carmélites de Marchiennes*, 1641, in-12.

BOUILLE (THÉODOSE), carme, mort à Liége en 1743, a publ. *l'Hist. de la ville et du pays de Liége*, 1725-32, 3 vol. in-fol. Cette histoire, qui s'étend jusqu'en 1727, est estimée.

BOUILLÉ (FRANÇ.-CLAUDE-AMOUR, marq. de), gentilhomme d'Auvergne, maréchal-de-camp et commandant des îles Sous-le-Vent, en 1778, s'em-

para de la Dominique, de St-Eustache et de St-Christophe, fut fait à son retour lieuten.-génér. et commandant des trois évêchés, et fit en 1790 rentrer dans le devoir la garnison de Metz ainsi que celle de Nancy. Chargé de protéger le passage de la famille royale en 1791, il ne put empêcher l'arrestat. de Louis XVI à Varennes, et se vit lui-même obligé de chercher un asile hors de France. Il obtint du roi de Suède et de l'impérat. Catherine des troupes qui devaient tenter de rétablir en France le trône sur ses anciennes bases. Mais l'assassinat de Gustave ruina tous ses projets. Retiré à Londres, il y mourut en 1800, laissant des *Mémoires sur la révolut.*, impr. d'abord en anglais et en allem., puis en franç., Paris, 1801 et 1822, 2 vol. in-8.

BOUILLERIE (le comte de LA), pair de France, ministre d'état, dernier intendant-général de la maison de Charles X, né à La Flèche, où il mourut en 1833, fut l'ami du général Moreau, qui, appréciant son mérite, l'employa dans l'administr. de nos armées. L'emper. le distingua à son tour, et le plaça à la tête des grandes opérat. financières. Sous Louis XVIII et Charles X, de la Bouillerie devint successiv. sous-secrét.-d'état des finances, intendant du trésor de la liste civile, maître des requêtes, conseiller-d'état, intendant-gén. de la maison du roi, ministre-d'état et pair de France. Mais la révolut. de juillet fut pour lui le moment de la retraite, et il y termina chrétiennem. une honorable vie.

BOUILLET (JEAN), méd., né à Servian, près de Béziers, en 1690, concourut avec Mairan à l'établissem. de l'acad. de cette ville, qui l'élut son secrét., remporta deux prix à Bordeaux pour des *Mémoires* sur les ferments et sur la pesanteur, fit pendant une longue suite d'années des observat. fort utiles sur les variations de l'atmosphère, fut admis à l'acad. des sciences dans la classe des sav. étrang., et mourut en 1777, à 88 ans. Ses princip. ouvr. sont : *Éléments de médecine pratique*, 2 vol. in-4; *Mém. pour servir à l'histoire de l'acad. de Béziers*, in-4; *Mém. sur la manière de traiter la petite-vérole.* — Son fils, Henri-Nicolas BOUILLET, né en 1729 à Béziers, fut aussi médecin, et publia quelques écrits sur son art.

BOUILLON (ROBERT DE LA MARCK IV), chevalier de l'ordre du roi et capitaine des cent suisses de sa garde (charge qu'avait eue son père et que son fils Henri-Robert et son petit-fils Charles-Robert eurent après lui), fut créé, en 1547, maréchal de France, puis commandant militaire de la Bourgogne, de la Champagne et de la Brie, et en 1553 lieutenant-général de la Normandie, servit au siége de Metz, reprit le château de Bouillon et toutes les places de son duché, 30 ans après l'usurpation de Charles-Quint; mais moins heureux à la défense d'Hesdin, en 1553, fut fait prisonnier et conduit en Flandre, où il mourut en 1556.

BOUILLON (HENRI DE LA TOUR D'AUVERGNE, duc de), par son mariage avec Charlotte de la Marck, né en 1555, servit avec distinction sous Charles IX et Henri III. Ayant embrassé le calvinisme, il s'attacha au roi de Navarre, contribua au gain de la bataille de Coutras et à la prise de Paris; le bâton de maréchal fut sa récompense. Il se signala depuis dans un grand nombre d'occasions, et mourut en 1623 à Sedan, où il avait fondé une académie que fréquentait la jeune noblesse de France et d'Allemagne. Il était devenu fort puissant par son second mariage avec Élisabeth de Nassau, fille de Guillaume, prince d'Orange, dont il eut Frédéric-Maurice, duc de Bouillon, et Henri, vicomte de Turenne.

BOUILLON (FRÉDÉR.-MAUR. DE LA TOUR-D'AUVERGNE, duc de), né en 1605 à Sedan, fils du précédent et frère de Turenne, porta d'abord les armes en Hollande sous les ordres de son oncle le prince d'Orange, et s'y fit un nom par ses talents militaires, enleva Bois-le-Duc en peu de jours, et força les Espagnols à lever le siége de Maëstricht, dont il était gouverneur. En 1635 il passa au service de France, prit parti pour les mécontents armés contre le cardinal de Richelieu, et les servit puissamment au combat de Marfée, qu'ils gagnèrent. Réconcilié avec la cour, le duc de Bouillon fut nommé lieuten.-général de l'armée d'Italie; mais, arrêté bientôt pour avoir favorisé le complot de Cinq-Mars contre le cardinal, il n'obtint sa liberté qu'en cédant sa souveraineté de Sedan; ce fut sans doute l'espoir de la recouvrer qui l'engagea plus tard, sous la régence de la reine-mère, dans la guerre civile, où il fut l'âme de son parti. Las enfin, ou plutôt dégoûté des agitations et des troubles, il mit bas les armes, fit sa paix avec le roi, qui lui conféra la propriété de plusieurs duchés et comtés en échange de Sedan, et mourut à Pontoise en 1652. Ses *Mémoires* ont été imprimés avec ceux d'Agrippa d'Aubigné, in-12, Amsterdam, 1731.

BOUILLON (EMMANUEL-THÉODOSE DE LA TOUR, cardinal de), fils du précédent, né en 1744, connu d'abord sous le nom de duc d'Albret, fut revêtu de la pourpre à peine âgé de 27 ans, ce qui le fit appeler par les courtisans l'*enfant rouge*. Possesseur de plusieurs abbayes, grand-aumônier de France, il tomba dans une longue disgrâce à son retour d'une ambassade à Rome, où Louis XIV crut qu'il avait rempli sa mission avec trop peu de zèle, et il se retira en 1706 dans les Pays-Bas, puis à Rome. Quoique privé de ses revenus par un arrêt du parlement, il y vécut content et résigné. Après avoir eu beaucoup de part à l'exaltation de Clément XI, il mourut en 1715.

BOUILLON (de), écrivain médiocre, secrétaire du cabinet et des finances de Gaston, duc d'Orléans, fut en relation avec la plupart des littérateurs de son temps, et mourut en 1662. Ses *OEuvres* ont été recueillies, Paris, 1663, in-12.

BOUILLON (PIERRE), peintre d'histoire, né à Thiviers en 1777, remporta, en 1797, le 1er grand prix de peinture; mais des circonstances particulières l'empêchèrent de faire le voyage de Rome. Quelq. années après, Bouillon abandonna la peinture pour entreprendre l'un des plus grands ouvr.

de calcographie de ce siècle, le *Musée des antiques*, 3 vol. in-fol., qui absorba les 17 plus belles ann. de sa vie. Néanmoins, durant cet interv., il produisit plus. *Tableaux* placés dans différ. galeries du gouvernem. Il venait de terminer le *Musée des antiques* et se livrait à l'exécution d'un *Tableau* commandé par le ministre de l'intérieur, lorsque la mort l'emporta, en 1833, à la suite d'une maladie qui le minait depuis un an.

BOUJU (Jacq.), présid. au parlem. de Bretagne, né en 1515 à Châteauneuf en Anjou, fut employé dans la maison de Marguerite de Navarre, puis, après la mort de cette princesse, entra dans la magistrature, et fut pourvu de l'office de président. Ses talents avaient fait sa fortune; il écrivait bien en grec, en latin et en franç. La plus gr. partie de ses ouvr. sont inédits; mais on a publ. de lui un petit poème latin, *Turnella*, Angers, 1578. Bouju mourut la même année, âgé d'environ 60 ans. — Bouju de Beaulieu (Théophraste), son fils, aumônier du roi, a publié quelques ouvrages sur des matières ecclésiastiques.

BOULAGE (Th.-Pascal), jurisc., né vers 1768 à Orléans, exerça d'abord la profession d'avocat à Troyes, et plus tard fut secrétaire de l'académie de cette ville. En 1810, il fut nommé profess. de code civil à la faculté de Paris, et mourut en 1820. On a de lui : *Conclusions sur la loi des 12 tables*, Troyes, 1805, in-8. — Les *Otages de Louis XVI et de sa famille*, 1814, in-8. — *Principes de jurisprudence franç. pour l'intelligence du Code civil*, 1819-20. — *Des Mystères d'Isis*, ouvr. posth., 1820, in-8. Il a été l'édit. de l'ouvr. de F.-G. Herluison, *De la religion révélée*, 1813, in-8.

BOULAINVILLIERS (Henri de), histor., né en 1658 à Saire, d'une ancienne famille de Picardie, s'appliqua de bonne heure à rechercher les monuments historiques des différentes époques de la monarchie, mais surtout à découvrir l'origine des vieilles institutions et des anciennes familles du royaume. Il mourut en 1722. La *Collection* des ouvrages du comte de Boulainvilliers sur l'histoire de France a été impr. Londres, 1727-28, 3 vol. in-fol.; les deux prem. tomes contiennent l'*État de la France* ou l'*Extrait* des mémoires dressés par les intendants du roy. par ordre de Louis XIV, avec des *Mém. histor. sur l'anc. gouvernement de cette monarchie jusqu'à Hugues Capet*; dans le 3e vol., on trouve quatorze *lettres* sur les anciens parlements de France, avec l'*hist.* de ce royaume depuis le commencement de la monarchie jusqu'à Charles VIII, et des *Mémoires* présentés au duc d'Orléans; tous ces ouvrages ont été réimprimés séparément. On lui doit encore la *Vie de Mahomet*, Amsterdam, 1731, in-12. Il a laissé plusieurs ouvr. MSs.

BOULANGER (J.), grav., né à Amiens en 1607, est avec Morin un des premiers qui aient exécuté des estampes au pointillé, genre bâtard dont on les regarde même comme les inventeurs, et qui, dans le siècle dernier, a failli faire perdre à l'école franç. le rang qu'elle avait obtenu. Il mourut en 1660 (suivant Gandelli); mais on connaît de cet artiste un portrait de Cosnac, év. de Valence, avec la date de 1666. Boulanger a beauc. gravé d'après ses propres composit. et d'après Raphaël, Léonard de Vinci, Champagne, Mignard, etc.

BOULANGER (Nic-Ant.), philos. sceptique, né à Paris en 1722, était ingénieur des ponts-et-chaussées. On dit qu'ayant remarqué, dans les fouilles qu'il était chargé de diriger, des fragments d'animaux et de plantes fossiles, son imagination fut vivement frappée des grandes catastrophes de la nature. Il lui sembla que le monde moral surtout, que l'esprit des hommes conservait la trace d'un bouleversement qui avait menacé l'existence de l'espèce humaine et changé la face de la terre. Il se complut à s'occuper du déluge et des peintures qu'en ont faites l'Écriture et les mytholog. Les idées de la fin du monde, les prédictions apocalyptiques, les terreurs religieuses des peuples, tel est le cercle où Boulanger s'est renfermé sans jamais en sortir. Ses ouvrages ne furent imprimés qu'après sa mort, arrivée en 1759. Il suffira de citer : *l'Antiquité dévoilée*, Amsterdam, 1766, in-4, et 3 vol. in-12, refait sur le MS. original, et publ. par le baron d'Holbach. C'est un livre assez modéré; l'auteur ne procède que par insinuation, et ne s'y livre pas trop à la manie qu'il avait de ne voir dans l'Écrit. sainte, dans les dogmes et les objets de culte, que des symboles des phénomènes astronomiques. — *Recherches sur l'origine du despotisme oriental*, Genève, 1761, in-12. Ce tr. se rattache au livre précéd. Il a pour but de montrer comment les gouvernements despotiques de l'Orient doivent leur origine à la terreur dont le déluge avait pénétré les hommes, qui se soumirent à des souverains absolus, et les regardèrent comme des représentants de la Divinité. Ses *Œuvres* ont été réunies en 1792, 8 vol. in-8 et 10 vol. in-12.

BOULARD (Henri-Franç.), né à Paris en 1746, mort à la Rochelle en 1793, anc. chev. de St-Louis, major du régim. de la vieille marine, puis général dans les armées républicaines, fit preuve de talents militaires à la Vendée.

BOULARD (Catherine-Franç.), archit. de Lyon, servit en qualité d'ingénieur au siége de cette ville, en 1793, et fut condamné à mort en 1794. On a de lui : *Mém. sur la forme et la nature des jantes pour les roues de voitures*, 1781, et deux autres mém. couronnés par les acad. de Lyon et de la Rochelle, l'un sur les moyens de garantir les canaux de tout attérissem., et l'autre sur la meill. forme à donner aux voitures de transport.

BOULARD (Ant.-Marie-Henri), célèbre bibliophile, né à Paris le 5 septembre 1754, exerça long-temps les fonctions de notaire, et les quitta en 1809 pour se livrer plus librement à sa passion pour la littérature. Cette passion lui a fait consacrer des sommes considérables à la formation de la bibliothèque la plus nombreuse que jamais particulier ait possédée, à l'impression des ouvrages qu'il traduisait de l'anglais, et à la réimpression de quelques ouvrages qu'il croyait utiles. Parmi ses

traductions, on peut citer : les trois prem. vol. de l'*Hist. du docteur Henry*, 1788, in-4 : les trois dern. ont été trad. par Cantwell. — Le *Précis sur le droit rom.*, par Schomberg, 1793, 1808, in-12. — Les *Bienfaits de la religion chrétienne*, par Ryan, 1807, 2 vol. in-8, 1810 et 1823, un vol. in-8. — *Hist. littér. des 15 premiers S. de l'ère chrét.*, de Berington, 1814-22, cinq parties, in-8. Il a traduit du même auteur l'*Hist. littér. des Grecs dans le moyen-âge*, 1822, in-8 ; et l'*Hist. littér. des Arabes ou des Sarrasins dans le moyen-âge*, 1823, in-8. Parmi les ouvrages dont la réimpr. est due à Boulard, on distingue la *Harangue* faite au nom de l'université de Paris devant Charles VI et tout le conseil, en 1405, par le célèbre Gerson, 1824, in-8. Les liaisons de Boulard avec La Harpe l'ont rendu dépositaire de son testament et de ses principaux MSs. Il a fait tort à la mémoire de cet ami en publiant la *Philosophie du 18e siècle*, dans l'état d'imperf. où elle se trouvait. Boulard a été un des hommes les plus vertueux de l'époque actuelle. Il était toujours disposé à obliger de sa bourse ou de son crédit les infortunés qui s'adressaient à lui ; aussi a-t-il joui constamment de l'estime publique. Il remplit avec un noble désintéressement les fonctions de maire et de membre du corps-législatif, et mourut au mois de mai 1825. C'est à un libraire du même nom que l'on doit un *Traité élémentaire de bibliographie*, Paris, 1804 et 1805, 2 parties in-8, et quelques romans.

BOULAY (Edmond du), dit *Clermont*, héraut d'armes, né à la fin du 15e S., a écrit un grand nombre d'ouvrages en prose et en vers, la plupart sur des sujets historiques ; plusieurs d'entre eux sont utiles pour l'histoire de Lorraine. Les principaux sont : *Dialogue* (en vers) *des trois états de Lorraine sur la nativité du prince Charles, fils aîné du duc François*, 1543, in-fol. — *Les Généalogies des princes de Lorraine*, 1547, in-4. — *Le Combat de la chair et de l'esprit* (en rimes), Paris, 1549, in-8. Il avait entrepris une *Histoire générale de Lorraine* qu'il n'a point achevée.

BOULAY (César Égasse du), professeur au collége de Navarre à Paris, né dans le Bas-Maine vers 1605, après avoir rempli quelque temps avec distinct. une chaire d'humanités, fut rect., greffier, historiogr. de l'univ., et mourut en 1678. L'*Hist. de l'université de Paris*, en lat., 6 vol. in-fol., est l'ouvrage auquel il doit sa réputation. On lui doit encore plus. autres écrits sur l'université, une trad. franç. des *Antiquités romaines de Rosini*, et des vers latins, qui ne sont pas sans mérite. — Boulay (Pierre Égasse du), son parent, profess. au collége de Navarre, a publié entre autres écrits : *Gemmæ poetarum ex Ovidio, Catullo, Tibullo et Propertio*, 1662, in-12.

BOULAY (Michel du), secrétaire du grand-prieur de Vendôme, né à Paris, mort à Rome vers 1698, a donné les opéras de *Zéphire et Flore*, 1688, et d'*Orphée*, 1690, que la musique de Lully ne put garantir d'une chute complète. Les rec. du temps contiennent une jolie épigramme sur l'*Orphée* de du Boulay.

BOULAY (Jacq.), chanoine d'Orléans et bachelier en droit, mort vers 1730, a publ. : *Manière de bien cultiver la vigne et de vendanger*, 1723, ouvr. très piquant et curieux.

BOULAY (Ch.-Nic. MAILLET du), littérat., né en 1729 à Rouen, conseiller à la cour des comptes de Normandie, secrét.-perpétuel de l'Académie, et membre de plus. sociétés savantes, mourut en 1769. Il a laissé MSs. des *Éloges* académiques ; des *Mémoires* de littérat. et de gramm.; une *Histoire de Guillaume-le-Conquérant*, etc.

BOULDUC (Simon), professeur de chimie au Jardin-du-Roi, pharmacien, etc., fut reçu, en 1694, à l'académie des sciences, y lut plus. *mémoires* et *observations* imprimés dans la collection de cette compagnie sav., et mourut en 1729. — Gille-Fr., son fils, né à Paris en 1675, succéda à son père dans la chaire de chimie, fut premier apothicaire du roi, membre de l'acad. des sciences, et mourut à Versailles en 1742. On a de lui un grand nombre d'*Observations*, *Mémoires*, et autres écrits, insérés dans les *Mémoires de l'Académie*, de 1699 à 1735.

BOULE (André-Ch.), peintre, sculpteur et graveur ordinaire du sceau, né à Paris en 1642, mort en 1732 dans cette ville, embellit le palais de Versailles de meubles, de tableaux en mosaïque et de bronzes du meilleur goût.

BOULÉE (Étienne-Louis), architecte du roi, né à Paris en 1728, lutta l'un des premiers contre le mauv. goût de son temps dans les arts. L'hôtel de Brunoy, qu'il éleva aux Champs-Élysées, fait époque dans l'histoire de l'architecture française, comme le premier morceau qui ait ramené le beau style. Il a construit un gr. nombre de jolies maisons à la Chaussée-d'Antin, et a laissé un portefeuille rempli de plans et de magnifiques projets, dont il n'a pas eu le temps de former un œuvre complet. Boulée a écrit sur son art avec la même vivacité de conception et la même profondeur qu'on retrouve dans toutes ses compositions, et, entre autres ouvrages, a laissé un *Essai sur l'architect.* Membre de l'ancienne Acad., il fut admis à l'Institut lors de sa création, et mourut en 1799.

BOULEN, BOLEYN ou BULLEN (Anne de), fille de Thomas de Boulen, comte d'Ormond, née en 1499, est une des victimes des débauches et des cruautés d'Henri VIII, roi d'Angleterre. En 1514, elle accompagna en France, comme fille d'honneur, Marie d'Angleterre, femme de Louis XII, s'attacha successiv. ensuite à madame Claude de France et à la duchesse d'Alençon, sœur de François Ier ; puis abandonnant cette cour, où d'ailleurs il paraît que la licence de ses mœurs était extrême, elle vint se fixer auprès de Catherine d'Aragon, femme de Henri VIII. Elle réussit à plaire à ce prince faible et versatile, et le détermina à faire prononcer son divorce, qui entraîna la séparation de l'Église anglicane de la communion romaine. Henri, dont la brutale passion ne connaissait plus de frein, l'épousa secrètement en 1532, avant même la dis-

solution de son premier mariage par sa nouvelle Église, et la fit couronner avec un éclat extraordinaire l'année suivante (1533), où elle mit au monde Élisabeth. Mais bientôt le prince inconstant, enflammé d'une nouvelle passion pour Jeanne Seymour, fit déclarer nul son mariage avec Anne de Boulen, et cette malheureuse eut la tête tranchée en 1536. Si l'infortune de cette femme ambitieuse et hypocrite mérite peu de pitié, son bourreau n'en fait pas moins horreur. Les lettres de Henri VIII à Anne de Boulen, ont été publ. avec la trad franç. par M. Crapelet, gr. in-8. Ce vol. fait partie de la belle collection donnée par cet habile typographe. — BOULEN (George de), son frère, fut élevé, lors du mariage de sa sœur avec Henri VIII, à la dignité de connétable, créé garde des cinq ports, et vicomte de Rochefort. Mais quand le tyran voulut se défaire de la reine, lord Boulen, accusé d'inceste avec elle, eut la tête tranchée à la Tour de Londres en 1536. Il avait écrit quelques poésies.

BOULENGER (PIERRE), médecin, né à Troyes, pratiqua son art à Loudun, où son goût pour les b.-lettres lui mérita l'amitié de Sainte-Marthe, qui lui a consacré une notice dans les *Éloges des savants contemporains.* Il mourut en 1598. On a de lui une *Histoire de France,* restée MS., de petits *Traités* de piété, et un *Discours* imprimé en 1566. — Jules-César, son fils, jésuite, né à Loudun, quitta la soc. avec l'agrém. de ses supérieurs pour soigner l'éducat. de ses neveux orphelins, professa depuis dans plus. villes, notamment à Pise, s'appliqua à la prédication, et mourut à Cahors en 1628, laissant un gr. nombre d'*opuscules* réunis, Lyon, 1621, 2 vol. in-fol., et répand. dans le *Thesaur. antiquit.* de Grævius. Parmi ses autres ouvr., on cite : *Eclogæ ad Arnobium,* Toulouse, 1612, in-8.—*Historiarum sui temporis libri XIII, ab an.* 1568 *ad an.* 1610, Lyon, 1619, in-fol.

BOULGAKOF (JACQ.-IVANOVITSCH), conseiller privé et membre honoraire de l'acad. des sc. de St-Pétersbourg, mort à Moscou en 1809, avait rempli les emplois de ministre de Russie à Varsovie et à Constantinople dans les circonstances les plus difficiles, avec beauc. de distinction. Il est connu dans la littérat. russe par de bonnes *Trad.* des ouvr. suiv. : *le Voyageur français,* de l'abbé de La Porte, 27 vol., St-Pétersbourg, 4e édit., 1813; le *Roland furieux,* de l'Arioste, 3 vol., ibid., 1797 et 1800; *Costumes des anciens peuples,* de Bardou, 4 vol., avec un grand nombre de dessins, impr. aux frais de Catherine II et par son ordre, ibid., 1795.

BOULLAND (J.-B.-VINCENT), architecte, né à Troyes en 1739, mort à Paris en 1813, était élève du célèbre Blondel. Il eut la direct. des travaux de l'hôtel des monnaies, et fit divers embellissem. à la cathédrale de Paris.

BOULLEMIER (CHARLES), littérat., né en 1725, à Dijon, fut bibliothécaire et membre de l'acad. de cette ville, s'occupa toute sa vie de recherches historiques, particulièrem. sur la Bourgogne. Il mourut en 1803. Ses *Mémoires* sont insérés dans le recueil de l'académie. On lui doit aussi quelques *Notices biographiques.*

BOULLENGER DE RIVERY (CLAUDE-FR.-FÉLIX), memb. de l'acad. d'Amiens, où il naquit en 1725, fut pendant quelque temps avocat à Paris, consacra ses loisirs à la culture des lettres, et mourut prématurément en 1758. On a de lui : *Apologie de l'Esprit des lois; Fables et contes; Momus philosophe,* coméd.; *Recherches sur les mimes et pantomimes; Traité de l'électricité; Daphnis et Amalthée,* pastor. héroïque, etc.

BOULLENOIS (LOUIS), sav. jurisconsulte, né à Paris en 1678, avocat au parlement, fut élève de Maigniez, qui le nomme honorablement à la fin de la liste des auteurs dont il s'est servi pour composer son dictionnaire latin connu sous le nom de *Novitius.* Il mourut en 1762. On a de lui : *Questions sur les démissions de biens,* 1727, in-8. — *Traité de la personnalité et de la rivalité des lois, coutumes et statuts,* 1766.

BOULLIAU (ISMAEL), astronome, né à Loudun en 1605, abjura le protestantisme, cultiva l'hist., les belles-lettres, la jurisprud., mais sans négliger sa science favorite, et mourut en 1694 à l'abbaye de St-Victor, où il s'était retiré depuis quelq. temps. On a de lui entre autres ouvr. : *Astronomia philolaica,* 1645, in-fol. — *Opus novum ad arithmeticam infinitorum,* 1682, in-fol. Il est l'édit. de *l'Hist. de Ducas,* gr.-lat., 1649, in-fol., qui fait partie de la *Collect. bysant.* Il a aussi donné une édit. de *Théon de Smyrne,* Paris, 1644, in-4, avec une vers. latine de sa façon.

BOULLIER (DAVID-RENAUD), philos. né en 1699, à Utrecht, de parents origin. d'Auvergne, réfugiés pour cause de religion, fut successivement pasteur à Amsterd., puis à Londres, et mourut en 1759. Ses ouvr. consacrés à la défense du christianisme sont très estimés. Voici les principaux : *Essai philosophique sur l'âme des bêtes,* 1728, in-12, et 1737, 2 vol. in-8. — *Lettres sur les vrais principes de la religion,* où l'on examine le livre de la religion essentielle à l'homme, 1741, 2 vol. in-12. — *Pièces philosophiques et littéraires,* 1759, 2 vol. in-12. — Son fils, pasteur à Amsterdam, mort à La Haye en 1797, a laissé : *Réflexions sur l'éloquence extérieure.*

BOULLONGNE (LOUIS), peintre du roi et membre de l'acad., originaire de Picardie, né en 1609, mort à Paris en 1674, excella surtout dans l'art de copier et d'imiter parfaitement les anciens tableaux, genre que les Italiens appellent *pastiches.* Ses fils le surpassèrent dans son art.—Bon, fils du précéd., né en 1649, pensionnaire du roi à Rome, et à son retour membre de l'acad., étudia particulièrem. le Corrége, les Carrache, le Dominiquin et le Guide. Le musée possède son tableau de récept. : *Hercule combattant les centaures.* Il concourut à décorer Versailles, Trianon, peignit à fresque aux Invalides les chapelles de St-Jérôme et de St-Ambroise, et mourut en 1717. — Louis, son frère, né en 1654, mort premier peintre du roi en 1733, a fait plus. tableaux pour la chapelle de Versailles, et *la*

Présentation de J.-C. au temple, pour l'église de Notre-Dame.

BOULOGNE (Godefroi de), évêque de Paris et chancel. de France, 1074-1087, était arrière-petit-fils du premier comte de Boulogne de sa famille, et l'oncle du fameux Godefroi de Bouillon. Un des frères de ce dernier, Eustache, était aussi comte de Boulogne, et maria Mathilde, sa fille, avec Étienne de Blois, roi d'Angleterre.

BOULOGNE (Étienne-Ant. de), év. de Troyes et pair de France, né à Avignon le 26 décemb. 1747, se fit d'abord connaître par un *discours* qui remp. le prix à l'acad. de Montauban en 1772 sur cette question : « Il n'y a point de meilleur garant de la probité que la religion. » En 1779 une société d'amis de la relig. et des lettres couronna son éloge du dauphin, père du roi régnant. Ce fut alors que commença la réputation de l'abbé de Boulogne. Après la mort de M. de Beaumont il fut nommé archidiacre, vic.-gén., et prédicat. du roi. Il prononça en 1782, devant les deux Acad. des sciences et des belles-lettres, un panégyr. de St Louis, qui, malgré les suffrages d'hommes distingués, fut jugé par les meilleurs critiques inférieur à son éloge du dauphin. A la révolut., il perdit tous les avantages qu'il devait à son mérite, et refusa d'adhérer aux décrets sur le clergé; mais dès que les temples furent rouverts, il signala son zèle dans les chaires de la capitale, et se soumit, sans hésiter, au concordat. Napoléon le fit d'abord gr.-vic. à Versailles, ensuite son chapelain, l'un de ses aumôniers en 1805, et lui donna l'évêché de Troyes en 1809. La reconnaiss. inspira plus. fois au nouveau prélat des éloges qui lui ont été souvent reprochés. Lorsque le souverain pontife fut conduit à Fontainebleau, l'évêque de Troyes fit de vives représentat. à l'empereur, et donna sa démission. Arrêté, et traîné de prison en prison dans le château de Vincennes, il ne fut mis en liberté qu'en 1814. Rétabli sur son siége, il le quitta lorsque Bonaparte revint de l'île d'Elbe, mais il le reprit après le retour du roi. Dans le mois d'avril 1816, de Boulogne publ. une *Instruct. pastorale* sur l'amour que nous devons au roi, et sur le rétablissem. de la relig. catholique. Les mandem. qu'il fit ensuite paraître contre la philos. moderne, les sermons qu'il prononça dans ses dernières années, ont un caractère trop marqué de violence et d'amertume; mais ils attestent encore la vigueur de son premier talent. Le roi l'avait nommé archev. de Vienne; mais le projet de concordat qui rétabliss. ce siége, soumis d'abord à la chambre des députés, fut retiré par le gouvernem. Toutefois il garda son titre d'archevêque, et reçut les honoraires de cette dignité Bientôt après il fut appelé à la chambre des pairs, et mourut au mois de mai 1825. Ses *OEuvres* ont été recueillies en 1826, 8 vol. in-8.

BOULTER (Hug.), prélat anglais, né à Londres vers 1680, fut chapelain de George Ier, précepteur du prince Frédéric, évêque de Bristol et archev. d'Armagh, consacra sa fortune et ses soins à soulager l'infortune, à fonder et à doter des hospices, et mourut en 1742. On a de ce sav. prélat des *sermons* et des *lettres pastor.*, Oxford, 1769, 2 vol. in-8.

BOULTON (Matthieu), mécanicien anglais, né en 1728, fut le créateur de la fameuse manufact. de quincaillerie de Soho, près de Birmingham, dont les produits, tels que vases et candélabres, décorent les plus beaux appartem. de l'Angleterre. Il fit élever une machine à vapeur qu'il appliqua à un moulin propre à la fabricat. des médailles et de la monnaie. Ce moulin fait mouvoir huit machines particulières, qui estampent chacune de 70 jusqu'à 90 pièces en une minute. Boulton fit passer à Pétersbourg tous les objets nécessaires pour élever deux ateliers de monnaies. La soc. roy. de Londres l'avait admis au nombre de ses membres. Il mourut en 1809.

BOUMA (Jean-Acronius), profess. de théologie à Franeker, mort en 1627, est aut. de *Syntagma theolog.*, Groningue, 1605, et *Elenchus orthodoxus pseudo-religionis romano-catholicæ*, 1615, etc. — Dominique, son fils, profess. d'éloquence à Franeker, mort en 1656, a donné entre autres ouvr. : *Historia civitatis*, 1651, in-12.

BOUNIEU, peintre et graveur, né à Marseille en 1744, a gravé différ. morceaux à la manière noire, parmi lesquels on distingue : *le Supplice d'une vestale*, *la Naissance d'Henri IV*, et *Adam et Ève* dans le paradis terrestre.

BOUNYN (Gabriel), poète dramatique, né vers 1530 à Chateauroux, conseiller du duc d'Alençon, donna en 1561 *la Sultane*, tragédie. Cette pièce est la première qui ait été puisée dans l'hist. turke. La mort de Mustapha, fils de Soliman, qui en fait le sujet, était un événement dont les principaux acteurs vivaient encore. On connaît en outre de cet aut. quelq. *poésies* franç. et latines.

BOUQUET (dom Martin), célèbre bénédictin de St-Maur, né en 1685 à Amiens, fut bibliothécaire de l'abbaye de St-Germain-des-Prés, et concourut à la publicat. de quelques ouvr. de Montfaucon; mais son premier titre est la *Collection des historiens de France*, Paris, 1738 et ann. suiv., in-fol., dont il donna les huit prem. vol., et qui depuis a été successivem. continuée par ses confrères, et mainten. par une commission choisie dans le sein de l'acad. des inscript. Dom Bouquet, doué de plus de zèle et de patience que d'esprit et de discernem., exécuta l'entreprise qui lui avait été confiée et pour laquelle il recevait une pension, avec toute l'exactitude d'un homme aussi laborieux, et mourut en 1754. — Bouquet (Pierre), son neveu, avocat, mort en 1781, a publ : *le Droit public* de la France éclairci par les monum. de l'antiquité, 1756, in-4. — *Tabl. histor. et généalog.* des trois cours souveraines de France, 1772, etc.

BOUQUET (Henri), lieuten.-colonel dans l'armée anglaise au Canada, se distingua par de savantes manœuvres, réduisit les Indiens de l'Ohio et autres peuplades, et mourut à Pensacola en 1766, brigad.-général. On a de lui la *Relation historique de son expédit. contre les Indiens de l'Ohio*, trad. de l'angl. par Dumas, Amsterd., 1769, in-8.

BOUQUEY (Angélique), belle-sœur de Guadet, député de la Gironde à l'assembl. législat. et à la convent., ayant après la journée du 31 mai caché son beau-frère avec d'autres proscrits dans sa maison de St-Émilion, fut arrêtée et conduite avec eux sur l'échaf. révolutionn. de Bordeaux; mais elle opposa une telle résistance à ses bourreaux, qu'ils eurent beaucoup de peine à y traîner cette généreuse victime. La hardiesse et l'énergie de ses réponses avaient égalem. fait trembler ses juges.

BOUQUIER (Gabriel), député de la Dordogne à l'assemblée législative, puis à la convent., vota la mort de Louis XVI. Sa haine contre la royauté allait jusqu'au délire, et ce fut sérieusem. qu'il proposa d'exclure du musée tous les tableaux qui pouvaient rappeler l'anc. monarchie. Ce vandale avait cepend. cultivé la littérat., et publ. quelques pièces de vers. Il fit avec Moline : *la Réunion du 10 août,* sans-culottide en 5 actes, représentée en 1793 et 1794, et mourut en 1811.

BOUQUIN (Charles), dominicain, né à Tarascon en 1622, se distingua 40 ans comme prédicateur et comme théolog., et mourut en 1698. On a de lui : *Solis Aquinatis splendores circa sanct. eucharistiæ mysterium*, Lyon, 1677, in-fol. — *Sermones apologetici quibus. sanctæ catholic. ac roman. Eccles. fides contra novatores defenditur*, ibid., 1689, in-fol.

BOURBON (Robert de FRANCE, comte de Clermont, seigneur de), sixième fils de St Louis et de Marguerite de Provence, est la tige de la famille qui monta sur le trône de France en la personne de Henri IV, et plus tard sur ceux d'Espagne, de Naples et de Parme. Robert, né en 1256, mort en 1318, épousa Béatrix, fille d'Agnès, héritière du gr. fief de Bourgogne, qui fut érigé en duché-pairie l'an 1327, en faveur de Louis, fils aîné de Robert de France.

BOURBON (Charles, duc de), si célèbre sous le nom de connétable de Bourbon, né en 1489, fils de Gilbert, comte de Montpensier, et de Claire de Gonzague, reçut à 26 ans l'épée de connétable de François Ier, et se distingua par une haute valeur, surtout à la bataille de Marignan et dans le Milanais, dont il fut nommé vice-roi. Rien ne manquait à son bonheur et à sa gloire, lorsqu'une injustice l'enleva malheureusem. à la France. Trop fier pour se voir dépouillé de ses biens par la mère d'un roi qu'il avait fidèlem. servi, le connétable oublia son devoir et sa patrie, écouta les proposit. de Charles-Quint, parut contre les armées de France à la tête de celles de l'empereur, et contribua beaucoup au gain de la bataille de Pavie. Il suivit François Ier en Espagne, non pour veiller à ses intérêts, mais pour être compris dans le traité. Trompé dans ses espérances, et dissimulant son dépit, il retourna à la tête de cette armée qui avait fait trembler l'Italie. Ne pouvant plus suffire à la paie de ses soldats, il les mena au siége de Rome, dont il leur promit le pillage; mais il fut frappé d'un coup mortel en montant le prem. à la brèche, le 6 mai 1527, à 38 ans.

BOURBON (Charles de), fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, card., archevêque de Rouen et légat d'Avignon, prêta sans le vouloir son nom à la faction opposée à l'avénem. de Henri IV au trône. Après la mort de Henri III, qui l'avait fait enfermer à Tours, le duc de Mayenne, chef de la Ligue, le fit déclarer, sous le nom de Charles X, vrai et légitime roi de France. Le cardinal, exempt d'ambit., et ne se faisant aucune illusion, fit passer à Henri IV une lettre dans laq. il le reconnaissait pour son légitime souverain. On ne laissa pas de frapper de la monnaie en son nom. Mais au milieu du choc des factions, qui ne l'avaient mis en avant que pour masquer leurs intérêts, le cardinal de Bourbon, toujours prisonn. à Tours, mourut de la gravelle en mai 1590, âgé de 67 ans. Le nom de Charles X fut rayé par le parlem. de tous les actes où il se trouvait. — Bourbon (Charles de), neveu du précéd., connu sous le nom de card. de Vendôme, et après la mort de son oncle sous celui de Bourbon, se crut chef du parti qui ne voulait reconnaître Henri IV qu'à condit. qu'il rentrerait dans le sein de l'Église. Mais l'entreprise méditée en sa faveur ayant été découverte, il en tomba malade de chagrin, et mourut en juillet 1594.

BOURBON-CONDÉ (Louis, duc de), fils de Henri-Jules, prince de Condé, et d'Anne de Bavière, grand-maître de France, chevalier des ordres du roi, et gouvern. de Bourgogne et de Bresse, hérita de la valeur de ses ancêtres, servit sous le grand dauphin au siége de Philipsbourg, suivit le roi à ceux de Mons en 1691 et de Namur en 1692, se distingua aux batailles de Stenkerque et de Nerwinde, fit la campagne de Flandre en 1694, et mourut subitem. à Paris en 1710, à 42 ans.

BOURBON (Louis-Henri, duc d'Enghien et de), fils du précédent, né à Versailles en 1692, eut pour précept. La Bruyère, fut chef du conseil de régence pendant la minorité de Louis XV, surintendant de l'éducat. de ce prince et prem. ministre-d'état en 1723, après la mort du duc d'Orléans, régent. Jeune, aimant les plaisirs, et surtout trop confiant, le duc de Bourbon, avec de bonnes intent., manquait des talents nécessaires pour gouverner. Tout se faisait par la jeune marquise de Prié, sa maîtresse, l'instrum. du fameux financier Pâris Duverney, surintend. du prince, qui dirigeait toutes les affaires sans avoir le titre de ministre. Cepend. leurs exactions, principalem. les édits bursaux, irritèrent la noblesse comme le peuple, et le card. de Fleury fit exiler le duc à Chantilly, où il mourut en 1740, à 48 ans.

BOURBON (Louise-Marie-Thérèse-Bathilde d'ORLÉANS, duchesse de), née à St-Cloud en 1750, inspira la plus vive passion au duc de Bourbon, moins âgé qu'elle de six ans. L'impatience qu'il témoigna de devenir son époux fournit à Laujon le sujet de l'*Amoureux de quinze ans,* qui fut joué sur le théâtre de Chantilly pend. les fêtes du mariage (1770). On avait résolu de faire voyager le prince quelque temps avant de le laisser avec son épouse, mais il trompa la vigilance de ses

argus, et l'enleva du couvent. La duchesse de Bourbon accoucha en 1772 du duc d'Enghien. Un triste accident faillit signaler la naissance de cet enfant, qui fut le seul fruit de cette union. Il vint au monde sans mouvem., après avoir causé à sa mère des souffrances inouïes pend. 48 heures. On l'enveloppa de linges trempés dans de l'esprit de vin pour ranimer chez lui la chaleur vitale ; une étincelle vola sur ses langes inflammables, le feu y prit et ne fut arrêté que par les soins de l'accoucheur et du médecin. Les deux époux refroidis l'un et l'autre, se séparèrent à la fin de 1780. La duchesse ne quitta point la France à l'époque de la révolut. En 1793 elle fut détenue à Marseille par suite d'un décret. Le 17 octobre même année, elle écrivit à la convent. qu'elle faisait don à la nation de tous ses biens. Après le 18 fructidor (4 sept. 1797), le corps législ. ayant ordonné l'exécut. du décret qui bannissait les Bourbons, cette princesse partit pour l'Espagne. Lorque les armées françaises entrèrent dans la Catalogne, en 1809, elle était encore à Barcelonne, et n'eut qu'à se louer des procédés des généraux français. Revenue à Paris à la restaurat., elle passa les dernières ann. de sa vie dans l'exercice de toutes les vertus chrétiennes, et mourut frappée d'apoplexie, en 1822, à la procession. Elle a fait impr. en Espagne plus. ouvr. renfermant des détails sur sa vie privée et sur ses opinions religieuses qui tenaient beaucoup de celles de madame Guyon.

BOURBON-CONDÉ (Louis-Henri-Joseph, duc de), né en 1756, se maria à 16 ans (v. l'art. précéd.), et ne tarda pas à s'en repentir. Son duel avec le comte d'Artois, pour une affaire de bal, le fit exiler à Chantilli. En 1782, il se rendit, sous le nom de Dammartin, au camp de St-Roch devant Gibraltar. De retour en France, il fut fait chev. de St-Louis et maréchal-de-camp. Il avait été nommé chev. de l'ordre du St-Esprit dès 1775. Cepend. la révolut. s'avançait. Le duc de Bourbon signa la déclaration des princes, quitta la France avec le prince de Condé son père, en 1789, et arriva à Turin, après avoir, dans une lettre que signa aussi le duc d'Enghien, fait entrevoir à Louis XVI les dangers toujours plus imminents qui le menaçaient. Il se rendit, en 1791, sur les bords du Rhin, et la même année, en Espagne, pour demander que l'on armât les émigrés du Midi. En 1792 il pénétra en France par le pays de Luxembourg; cette campagne n'ayant pas réussi, il fit sa retraite sur le Rhin. Il se distingua, en 1793, à l'armée de Condé, rendez-vous de tous les émigrés. Désirant pénétrer dans la Vendée, il se rendit à l'Ile-Dieu en 1795, pour y prendre les ordres de Monsieur, qu'il devait accompagner; il passa quelq. jours dans la baie de Quiberon, et retourna malgré lui en Angleterre. En 1797 il suivit en Russie l'armée, avec laquelle il revint sur le Rhin en 1799, et donna de nouvelles preuves d'intrépidité. Après le licenciement des émigrés, il se fixa pour quelque temps en Angleterre, où il apprit, en 1804, la mort de son fils. Le malheureux père ne put se consoler de cette perte. De retour en France en 1814, il se dérobait à tous les regards, et, quoiqu'il eût été nommé colonel-gén. de l'infanterie légère, il ne se montra que pour chercher à défendre le trône des Bourbons, menacé par le retour de Bonaparte. Chargé du gouvernem. des dép. de l'Ouest, il se rendit aussitôt à son poste; mais les Vendéens étant comprimés par l'armée impériale, le duc de Bourbon partit pour l'Espagne, d'où il ne revint que dans le mois d'août suivant. Il perdit en 1818 son père, et en 1824 sa sœur, ancienne abbesse de Remiremont, qui avait établi un couvent au Temple. Les conseils de cette pieuse princesse avaient été plus d'une fois utiles au duc de Bourbon, qui déshonora sa vieillesse par une liaison indigne de lui. A la révolut. de 1830, l'infortuné en porta la peine. Le 27 août, il fut trouvé sans vie. Son corps était suspendu à l'agrafe des volets intér. d'une croisée de sa chambre. Le duc d'Aumale, l'un des fils de Louis-Philippe, s'est trouvé l'héritier du prince, et la baronne de Feuchères a eu le malheur d'être sa légataire pour une valeur immense. Le duc de Bourbon était le 8e des princes de ce nom, qui remontent à ce Condé qui périt à la bataille de Jarnac, en 1559. En lui finit cette branche de la maison de Bourbon.

BOURBON (Nic.), dit *l'Ancien*, poète lat., né à Vandeuvre, près de Bar-sur-Aube, en 1503, fils d'un maître de forges, eut de bonne heure des succès dans les lettres, fut chargé par Marguerite, reine de Navarre, de l'éducat. de sa fille Jeanne d'Albret, mère de Henri IV. Après avoir séjourné quelq. ann. à la cour, il prit le parti de se retirer à Cande, petite ville sur les confins de l'Anjou et de la Touraine, où il avait un bénéfice. La poésie lat. avait été le principal délassem. de sa vie, qu'il termina dans la retraite, en 1550. Ses *poésies*, publ. pour la prem. fois Paris, 1533, in-8, sous ce titre: *Nugarum libri VIII*, ont suffi pour lui faire une réput. durable. On distingue surtout son poème des forges en latin (*Ferraria*), dans lequel plus. détails techniques sont heureusement rendus.

BOURBON (Nicolas), dit *le Jeune*, petit-neveu du précédent, né à Vandeuvre en 1574, professa successiv. la rhétorique dans les colléges de Calvi, des Grassins et d'Harcourt. Le cardinal du Perron récompensa sa belle imprécat. contre les assassins de Henri IV, en le nommant prof. de grec au collége royal, chaire qu'il occupa dep. 1611 à 1620, époque à laq. il entra dans l'Oratoire. Trois ans après il fut nommé chan. de Langres. En 1637 il fut admis à l'Acad. franç. Mais Bourbon, qui écriv. aussi mal en franç. qu'il écrivait bien en lat., convenait de bonne foi que jamais il n'avait porté ses prétentions si haut. Ce poète mourut dans la maison de l'Oratoire de St-Honoré en 1644. Ses œuvres, recueillies pour la prem. fois en 1630 sous le titre de *Poematia*, etc., ont été réimpr. en 1651 et 1654 avec des augment.

BOURBON (Louis-Marie de), infant d'Espagne, cardin., archev. de Tolède, né à Cadahalso en 1777, fut présid. de la régence de Cadix pendant l'invas.

des Français; sanctionna et promulgua, en cette qualité, les décrets des cortès constituantes, notamm. la célèbre constitut. de 1811 et le décret d'abolition de l'inquisition. A la nouvelle du traité de Valançay (1814), le cardinal, comme présid. de la régence, écrivit au roi pour le féliciter sur son prochain retour en Espagne. Il fut ensuite envoyé au-devant de ce prince, pour recevoir, à l'entrée du royaume, son serment de fidélité à la constitut., et il s'empressa de baiser sa main, quoiqu'il eût reçu des cortès la défense de se conformer à cet ancien cérémonial, qu'on devait considérer comme un engagem. de soumission. Cette démarche du cardin. ne l'empêcha pas de tomber bientôt dans une disgrâce complète. A la révolut. de mars 1820, il fut nommé présid. de la junte provisoire du gouvernem., et publia une *Lettre pastorale*, où il exhortait les ministres de la religion à se conformer à la constitut. Il eut une place au conseil-d'état, quand le régime constitutionnel fut définitivem. remis en vigueur, et mourut en 1823, avant qu'il eût été aboli.

BOURBON-CONTI (Amélie-Gabrielle-Stéphanie-Louise de), née en 1762, morte en 1825, a soutenu toute sa vie qu'elle était fille naturelle de Louis-François de Bourbon-Conti, père du dernier prince de Conti. Elle aurait eu pour mère, s'il faut l'en croire, la belle duchesse de Mazarin, dont le nom se reproduit, en effet, avec celui de Conti, dans le nom anagrammatique de *Mont-Cair-Zain*, qui aurait été donné, avec le titre de comtesse, à cette prétendue fille d'un prince du sang. *Ses Mémoires historiq., écrits par elle-même,* Paris, floréal an VI, 2 vol. in-8, finissent avec l'année 1798. A cette époque, son sort n'était pas mieux fixé qu'il n'avait été jusqu'alors. Il paraît qu'il ne s'améliora, ni sous le gouvernement impérial, ni même dep. la restauration, car elle continua de vivre dans l'indigence, sans rien rabattre toutefois de ses hautes prétentions, et portant toujours un cordon bleu. On a lieu de croire qu'il y avait en elle de la folie plutôt que de l'orgueil. Il existe une *Histoire de l prétendue princesse Stéphanie de Bourbon-Conti*, Besançon, 1811, in-8. L'auteur, Barruel-Beauvert, n'y a rien égargné pour démontrer la vanité et l'imposture des prétentions de la femme du procureur Billet.

BOURBOTTE (Pierre), né à Vaux, près d'Avallon, fut député à la convent. en 1792, vota la mort de Louis XVI, et eut part à tous les excès du parti de la Montagne. Envoyé en 1794 dans les départ. de l'Ouest, il y prit de concert avec Rossignol des mesures pour exterminer les malheur. Vendéens. De retour à la convention, il défendit l'atroce Carrier dont il s'était montré l'émule; mais il ne tarda pas à le suivre sur l'échafaud en 1795.

BOURCET (Pierre-Joseph de), lieut.-gén., né en 1700 à Usseaux en Dauphiné, eut la direct. du génie, puis de l'artillerie, dans les campagnes de 1733 et 41 en Italie et de 1756 en Allemagne, se fit surtout une réputat. pour la guerre de montagne, fut créé commandant en second du Dauphiné, et mourut en 1780. On a de lui des *Mémoires* sur la guerre d'Allemagne, Paris, 1792, 3 vol. in-8, des *Mémoires militaires* sur les frontières de la France, depuis l'embouchure du Var jusqu'au lac de Genève, 1801, in-8, et une belle *Carte topographiq.* du haut Dauphiné, 1758, en 9 feuilles, très exacte.

BOURCHENU (Jean-Pierre MORET de), marquis de Valbonnais, né à Grenoble en 1651, parcourut l'Italie, la France, la Hollande, les Pays-Bas et l'Angleterre; s'étant trouvé sur la flotte anglaise au combat de Solbaye, il en fut tellem. frappé que, renonçant à son goût pour les aventures, il revint en France, s'adonna à l'étude du droit et des lettres, fut nommé président de la chambre des comptes et conseiller-d'état, puis admis à l'acad. des inscript., et mourut en 1730. Son meill. ouvr. est une *Hist. du Dauphiné*, Genève, 1722, 2 vol. in-fol.

BOURCHIER (Jean), créé lord BERNERS, chancelier de l'échiquier, puis gouvern. de Calais sous Henri VIII, auquel il rendit de gr. services à la guerre et dans les négociat., mourut en 1532, laiss. quelq. traduct. en angl., entre autres celle de la *Chronique* de Froissard, impr. en 1523.—Bourchier (Thomas) a publ.: *Hist. ecclésiastica de martyrio fratrum ordinis S. Francisci in Angliâ, Belgiâ et Hyberniâ, à* 1536 *ad* 1582, Paris, 1582, in-8.

BOURCIER (le comte), lieut.-gén., gr.-offic. de la Légion-d'Honneur, né en 1760 à la Petite-Pierre, près Phalsbourg, d'un ancien brigadier des gardes-du-corps du roi Stanislas, était lui-même lieuten. de cavalerie à l'époque de la révolut. D'abord aide-de-camp du duc d'Aiguillon, puis attaché à l'état-major du général Custine, et nommé, après quelq. autres déplacem., gén. de division en 1794, il se distingua dans les campagnes d'Allemagne sous le gén. Moreau (1795-96), et devint l'année suiv. inspect.-gén. de caval. Il commandait une colonne de cette arme dans les campagnes suiv. en Suisse et dans l'état de Naples. Appelé ensuite au conseil-d'état, et nommé memb. du conseil d'administrat. du départem. de la guerre, il fut mis à la tête de la réserve de cavalerie légère lors de la format. de l'armée des côtes. Bourcier, qui commandait une division de dragons dans la campagne de 1805, se distingua surtout à la bataille d'Austerlitz. Il assista à celle d'Iéna l'année suiv., et, après la prise de Berlin, fut nommé inspect.-gén. du dépôt des chevaux pris sur l'ennemi. Envoyé en Espagne, il n'en revint que pour aller combattre à Wagram, où il se signala par son intrépidité. Il fit partie aussi de la malheureuse expédit. de Russie, après laquelle il fut chargé de réorganiser à Berlin la cavalerie franç. Mis à la retraite en 1816, il fut rappelé au conseil-d'état l'année suiv., et nommé commiss. du roi près de la régie des subsistances milit. Élu député du départem. de la Meurthe en 1816, il attira peu l'attention sur lui pendant sa législature, et vota communément avec la majorité. Il mourut en 1828.

BOURCIER-MONTUREUX (J.-Léonard, baron de), né à Vezelise en 1646, issu d'une famille du Languedoc, fut en 1698 nommé par Léopold, duc

de Lorraine, procur.-gén. de la cour souver. de Nancy, fit adopter de sages réformes dans le code qui régissait alors cette province; fut créé prem. présid. et conseiller-d'état, remplit des missions de confiance aux congrès de La Haye et d'Utrecht, ne montra pas moins de talent dans les négociat. que dans les autres postes dont il était chargé, et mourut en 1726, laissant un assez grand nombre d'ouvr. dont on trouve les titres dans la *Biblioth. de Lorraine*, par D. Calmet. — Bourcier-Montureux (Jean-Louis, comte de), né à Luxembourg en 1687, fils du précéd., lui succéda dans toutes ses places, et rendit d'import. services à l'emper. François Ier lors du traité de Vienne et dans div. négociat. Il mourut en 1749, laissant à la postérité ainsi que son père le véritable modèle des grands magistrats.

BOURDAILLE (Michel), docteur de Sorbonne, théologien, aumôn. et gr.-vicaire de La Rochelle, où il mourut en 1694, a publ. entre autre ouvr. : *Défense de la doctrine de l'Église sur l'eucharistie*, 1676. — *Défense sur le culte des saints*, 1677. — *Théol. morale de St Augustin*, 1687, in-12, etc.

BOURDAISIÈRE (J. BABOU de la), fils d'un seigneur de ce nom et de Marie Gaudin, la plus belle femme de son temps, épousa une fille de Florimond Robertet, secrét.-d'état sous Louis XII et François Ier. Il en eut un fils et trois filles. — Le fils, Jean, se trouvait en 1588 aux états de Blois, où il tua Chicé en duel, s'attacha ensuite à la Ligue, devint lieut.-gén. de cavalerie sous Mayenne, et fut tué à la journée d'Arques en 1589. — Françoise, la fille aînée, épousa Antoine d'Estrées, grand-maître de l'artillerie, et fut mère de Gabrielle d'Estrées. — Isabelle, la 2e, femme de François d'Escoubleau, marquis de Sourdis, fut mère du card. de Sourdis, et de Henri, archev. de Bordeaux. — Marie, la 3e, eut de Claude de Beauvilliers, gouvern. d'Anjou, Marie de Beauvilliers, qui fut aimée de Henri IV.

BOURDALOUE (Louis), l'un des plus célèbres prédicat. franç., né à Bourges en 1632, prit l'habit de St-Ignace, et prêcha d'abord en province; ses supérieurs l'appelèrent ensuite à Paris. C'était en 1669, l'époque la plus brill. du règne de Louis XIV. Ses prem. sermons eurent un succès prodigieux. Mme de Sévigné écrivait à sa fille qu'elle n'avait jamais rien entendu de plus beau, de plus noble que les sermons du Père Bourdaloue. Louis XIV voulut l'entendre; il prêcha devant le roi l'avent en 1670, et le carême en 1672. Rarement le même prédicat. était appelé trois fois à la cour; Bourdaloue y parut dix fois, et fut toujours accueilli avec le même empressem. Après la révocat. de l'édit de Nantes, il fut envoyé en Languedoc pour faire goûter aux nouv. convertis les vérités de la relig. catholiq. Vers les dern. années de sa vie, il abandonna la chaire pour se consacrer aux assemblées de charité, aux hôpitaux, aux prisons. Ses disc. pathétiq. et ses manières insinuantes ne manquèrent jamais leur effet. Il exerça jusqu'à sa mort une sorte d'empire sur tous les esprits, et cet emp., il le devait autant à l'aménité de ses mœurs qu'à la force de ses raisonnem. Il mourut en 1704. La meill. édit. de ses œuvres est celle qu'a publ. son confr., le P. Bretonneau, jésuite, Paris, imprim. royale, 1707 et ann. suiv., 14 vol. in-8. Ses *Sermons* ont été trad. en plus. langues, et sont dans toutes les biblioth. de l'Europe.

BOURDEILLES (Hélie de), pieux et savant card., év. de Périgueux, archev. de Tours, né en 1410, mort en 1484, est surtout connu par l'interdit qu'il mit sur la ville de Périgueux, dont la corruption était alors excessive. Ce fut lui qui intercéda auprès de Louis XI mourant pour le cardinal Balue et les autres prisonn. d'état. Il a laissé entre autres écrits: *Opus pro pragmaticæ sanctionis abrogatione*, Toulouse, 1518. — *Defensorium concordatorum*, Paris, 1520, in-4.

BOURDELIN (Claude), chimiste, né en 1621 à Villefranche, près de Lyon, vint jeune à Paris, où il cultiva son goût pour la chimie avec assez de succès pour se faire une réputation. Il fut admis en 1668 à l'académie des sciences, et mourut en 1669, sans avoir rien publ. Fontenelle fit son éloge. — Bourdelin (Claude), son fils, né à Senlis en 1667, s'adonna dès sa jeunesse à l'étude du grec et à celle des mathématiques, y fit de tels progrès, qu'à 18 ans il avait trad. tout Pindare, tout Lycophron, et que, sans aucun secours, il entendait l'ouvr. de La Hire sur les sect. coniques. Ses succès ne furent pas moins brill. dans l'étude de la médec.; il devint prem. méd. de la duchesse de Bourgogne, et mourut en 1711, membre de l'acad. des sciences à laquelle il consacra tous ses travaux. Il n'a pas laissé d'écrits. — Bourdelin (François), frère du précéd., né en 1668, se livra à l'étude des langues, fut membre de l'acad. des inscript., et mourut en 1717. On a de lui, dans les *Mém.* de l'acad.: *Description de quelques anciens monuments*. Il avait entrepris deux gr. ouvrages: l'*Explication* de toutes les médailles modernes frappées depuis deux ou trois siècles, et la trad. du *Système intellectuel de l'univers* par Cudworth. — Bourdelin (Louis-Claude), fils du précéd., né en 1695, fut prof. de chimie au Jardin-des-Plantes, méd. de Mesdames, membre de l'acad. des sciences, de l'acad. de Berlin et de celle des Curieux de la nature, et mourut en 1777. — Bourdelin (abbé), de la même famille, né en 1725, institut. à Lyon, mort en 1783, a publ.: *Nouveaux éléments de la langue latine*, ou *Cours de thèmes français-latins*.

BOURDELOT (Jean), sav. littérat., fut maître des requêtes de la reine Marie de Médicis, et mourut en 1638. Outre une édit. estimée du roman d'*Héliodore*, 1619, in-8, on lui doit des *notes* sur Lucien et sur Pétrone. — Edme, son frère, fut méd. du roi, et très en réputat. de son temps.

BOURDELOT (Pierre MICHON, plus connu sous le nom de l'abbé), neveu des précéd., né en 1610 à Sens, acheva ses études à Paris, et mérita l'affection de ses oncles, qui lui firent prendre un nom qu'ils avaient honoré; médec. du comte de Noailles, puis du prince de Condé, qu'il suivit au siége de

Fontarabie, il obtint peu de temps après le titre de médec. du roi; fut en 1651 appelé par la reine Christine à Stockholm; de retour en France, y vécut au milieu des sav. qu'il aidait de ses conseils et de sa bourse, et mourut en 1685. Son princip. ouvr. est : *Recherches sur la vipère*, 1670, in-12, où il combat l'opinion de Charas.

BOURDIC-VIOT (Mar.-Anne-Henriette PAYAN de l'ÉTANG de), l'une des dames qui, dans ces derniers temps, ont cultivé la poésie avec le plus de succès, née en 1746 à Dresde, fut amenée jeune en France, où elle épousa le marquis d'Antremont. La nature l'avait faite poète; elle composait des vers avec une élégante facilité, même avant de connaître les règles de la versificat. Ces vers, qui ne lui coûtaient que la peine de les écrire, lui avaient fait à son insu la réputat. de bel-esprit dont elle ne se souciait guère, puisqu'elle les a laissés épars dans les *Recueils*, sans vouloir prendre la peine de les réunir. Veuve à 16 ans, elle épousa le baron de Bourdic, major de Nîmes, et composa, pour sa réception à l'acad. de cette ville en 1782, l'*Éloge de Montaigne*, son aut. favori. Cet *Éloge*, qu'elle ne fit impr. que 20 ans après (Paris, 1801, in-18), et une *Ode* au silence, digne des meilleurs poètes lyriq., sont les deux seuls morceaux qu'elle ait publ.; toutes les autres pièces échappées de sa plume, et que l'on trouve dans l'*Almanach des Muses*, lui ont été dérobées. Mme de Bourdic épousa en troisième noces Viot, admin. des domaines, vint alors habiter Paris, où sa réputat. l'avait devancée, et mourut en 1802, à la Ramière près de Bagnols, à 56 ans.

BOURDIGNÉ (Ch. de), l'un de nos vieux poètes qui font partie de la jolie collect. de Coustelier, né dans l'Anjou au 15e S., était prêtre et viv. après 1530. Il est aut. de la *Légende* de maître Pierre Faifeu, écolier d'Angers, 1532, in-4, goth., réimpr. en 1723. — Jean, son frère, chan. d'Angers, mort en 1545, est auteur des *Annales et chroniques de l'Anjou et du Maine*, Angers, 1529, in-fol.

BOURDIN (Maurice), antipape, né dans le Limousin en 1118, suiv. en Espagne l'archevêque de Tolède, fit le voyage de Jérusalem, et, de retour en Portugal, fut pourvu de l'archev. de Braga. Légat près de l'emper. Henri V, il sut gagner la confiance de ce prince, qui le fit élire pape à la mort de Pascal II. Maurice prit le nom de Grégoire VIII, et chassa de Rome Gélase, élu par une partie des cardin.; mais Calixte II, successeur de Gélase, ayant fait sa paix avec l'emper. Maurice, excommunié par un concile, se renferma dans Sutri, où il se défendit quelq. temps; mais le peuple l'ayant livré aux troupes de Calixte, il fut enfermé successiv. dans différ. monast., et mourut prisonn. à Fumone en 1122.

BOURDIN (Gille), jurisc., né à Paris en 1517, remplit div. emplois dans la magistrat., et mourut en 1570, procur.-gén. au parlem. de Paris. Savant helléniste, il a laissé un *Comment.* grec sur la comédie d'Aristophane, les *Tesmophories*, que Kuster a publié dans son édition de ce poète, Amsterdam, 1710, in-fol. Mais il était déjà connu dans le barreau par son *Comment.* lat. sur l'*Édit* de 1539, dont la meill. édition est celle de Paris, 1628, in-8, et qui a été traduit en français par Fontanon.

BOURDIN (Jacq.), seigneur de Vilaines, secrétaire-d'état sous Henri II, François II et Charles IX, dressa les instructions pour soutenir les droits de l'Église gallic. au conc. de Trente; elles ont été publ. par Dupuy dans son rec. des *Actes* de ce conc., Paris, 1654; Bourdin fut employé aux négociat. de Troyes pour conclure la paix avec l'Angleterre, et mourut en 1567. — Bourdin (Nicolas), son petit-fils, mort en 1676, gouverneur de Vitry-le-Français, a laissé quelq. écrits sur les mathématiques et l'astrologie. — Bourdin (Ch.), archidiacre et gr.-vic. de Noyon, a publié : l'*Hist. de N.-D. de Fieulaine*, St-Quentin, 1662, in-12. — Bourdin (Matthieu), relig. minime, mort en 1692, a publié : *Vie de Madeleine Vigneron*, du tiers-ordre, Rouen, 1689, in-12. — Bourdin (Michel), habile sculpt., né à Orléans dans le 15e S., est auteur du tombeau et de la statue de Louis XI qui se voyaient au musée des monum. français.

BOURDOISE (Adrien), vert. ecclés., né en 1584, mort en réputat. de sainteté en 1655, institut. de la communauté des prêtres de St-Nicolas-du-Chardonnet, ressuscita en France l'esprit du sacerdoce presque éteint par suite des guerres civiles, passa sa vie entière dans les missions, aux catéchismes, aux conférences, et prit avec St-Vincent de Paul une part très active aux entreprises et fondat. relig. qui furent faites de son temps.

BOURDON (Sébastien), peintre, direct. de l'acad., né à Montpellier en 1616, apprit son art en Italie et se rendit habile dans tous les genres, mais surtout dans le paysage. Peignant avec une facilité et une vitesse extraordinaires, il ne mettait guère de fini et de correct. dans ses ouvr., qui n'en étaient pas moins recherchés. D'un naturel inquiet et inconstant, il voyagea long-temps dans le Nord, où Christine de Suède le combla de bienfaits et essaya vainem. de le fixer près d'elle. Il revint dans sa patrie travailler pour Louis XIV, aux Tuileries, et mourut en 1671, à 55 ans. Ses tableaux les plus estimés sont : *le Martyre de St Pierre*, *le Supplice de St Gervais et St Protais*, son *Portrait*, *le Repos de la Ste famille*, *Jésus bénissant ses disciples*, une *Descente de croix*, une *Halte de Bohémiens, etc.*, qui sont tous au musée royal. On possède un *Rec. d'estampes*, contenant 60 sujets divers, composés et gravés par S. Bourdon et Loir, in-fol.

BOURDON (Aimé), médec., fils d'un ingénieur du roi d'Espagne, né à Cambrai en 1638, mort en 1706, a laissé : *Tables anatomiques*, 1678, grand in-fol., et *Description anatom. du corps humain*, Paris, 1683, in-12, réimpr. plus. fois.

BOURDON dit *de l'Oise* (François-Louis), fils d'un cultiv., était en 1786 procur. au parlement de Paris, embrassa le parti de la révolut., fut député par le départ. de l'Oise à la convent., où il vota la mort du roi et se prononça pour toutes les mesures

les plus violentes; mais envoyé commissaire dans la Vendée, les excès dont il y fut le tém. modifièrent son exaltat. révolutionn. De retour à la convent., il contribua success. à y renverser les div. partis de la Gironde, de Danton, de Robespierre même. A la fin de la session, nommé membre du conseil des cinq-cents, il se rangea dans le parti de Clichy contre le directoire, et fit rapporter la loi qui bannissait tous les nobles. Compris, au 18 fructidor, sur la liste de déportation, il ne chercha point, comme il l'aurait pu facilement, à se soustraire à cette mesure, subit son exil avec fermeté, et mourut à Sinamary quelq. mois après y être arrivé.

BOURDON (Louis-Gabriel), né à Versailles en 1741, secrét. interpr. au département des affaires étrang., mort en 1795, consacra ses loisirs à la littérat. On a de lui : les *Mânes de Flore*, Paris, 1773, in-12. — *Les Enfants du pauvre diable*, Paris, 1765, in-16. — *Lettres à Emma*, Paris, 1784, in-8. — *Voyage d'Amérique*, 1786. — Un gr. nombre de chansons, de poésies et comédies de société, etc.

BOURDON (Léonard-L.-J.-Joseph), né vers 1740, instituteur à Paris avant la révolution, en adopta les principes en les exagérant, et se conduisit, dans le cours de cette époque mémorable, comme un frénétique. Membre de la convent., il prit une grande part au procès de Louis XVI, et vota pour la peine de mort dans les 24 heures. La plus rapide esquisse de la vie politiq. de ce séide, serait trop hideuse pour qu'on se résigne à la tracer. Il mourut à Paris dans l'obscurité. Il avait publ. : *Mémoire* sur l'instruct. et sur l'éducat. nationales, 1789, in-8. — *Recueil* des actions civiq. des républicains franç., 1794, in-4. — *Le Tombeau des Imposteurs*, sans-culottide (œuvre dram.) en 3 actes, 1794, in-8.

BOURDON DE SIGRAIS (Claude-Guill.), memb. de l'acad. des inscript., né au chât. d'Arlay, près de Lons-le-Saunier, en 1715, mort en 1791, quitta de bonne heure la carrière militaire pour se livrer entièrem. à la littérat. On a de lui : *Hist. des Rats*, 1738, in-8. — Trad. des *Institut. milit.* de Vegèce, 1759, in-8. — *Considérat. sur l'esprit militaire des Gaulois*, 1774; *des Germains*, 1781; *des Français sous Clovis*, jusqu'à la fin du règne de Henri IV, 1786. — *Dialogue sur les orateurs*, trad. du latin de Tacite.

BOURDOT DE RICHEBOURG (Charles-Antoine), avocat au parlement de Paris, mort en 1735, âgé d'environ 75 ans, a publié : *Nouveau Coutumier général de France*, Paris, 1724, 8 vol. in-fol.

BOURDOT DE RICHEBOURG (Claude-Ét.), littérateur, né en 1699, suivit d'abord la carrière du barreau, puis celle des armes, fonda le *Journal économique*, qu'il rédigea de 1751 à févr. 1753, et mourut après 1760. On a de lui : *Évander et Fulvie*, hist. tragique, Paris, 1726, in-12. — *Invention de la poudre*, poème en trois chants, 1732, in-8. — *Hist. de l'Église de Vienne*, sous le nom de Charvet, Lyon, 1751.

BOURET, célèbre financier, mort en 1778, fils d'un valet-de-chambre du comte de Fériol, entra dans les affaires, y gagna des sommes considérables, devint fermier-gén. et secrét. du roi, du gr. collége, et s'acquitta de ses fonctions avec intelligence et désintéressem. Rien n'égalait son luxe et sa magnificence; le pavillon de Croix-Fontaine, qu'il fit bâtir pour recevoir Louis XV dans un rendez-vous de chasse, lui coûta quatre millions; ses dépenses et sa facilité à obliger lui firent anéantir une fortune de 600,000 fr. de rente, et il mourut presque dans le besoin.

BOURETTE (Charlotte REYNIER, femme), surnommée *la Muse limonadière*, né à Paris en 1714, morte en 1784, tenait un café rendez-vous des beaux-esprits, dont la fréquentat. lui inspira le goût des vers. Outre un *Recueil* de ses poésies, 1755, 2 vol. in-12, elle a publ. une comédie en un acte et en vers, *la Coquette punie*, 1779.

BOURG (Étienne de), avocat, né à Lyon dans le 16e S., a écrit un ouvr. sur *l'Autorité du parlem. de Paris*. — Laurent, son fils, conseiller du roi, avait composé une *Élégie sur les malheurs de Lyon durant les guerres civiles*, Paris, 1569.

BOURG (Anne du), né à Riom en 1521, enseigna le droit à Orléans avec beauc. de succès; fut ensuite reçu conseiller-clerc au parlem. de Paris; mais partisan déclaré des nouv. opinions, il osa prendre la défense des protest. contre Henri II, dans une assemblée du parlem. Ce prince le fit mettre à la Bastille. Condamné à mort comme hérétique, il fut pendu et son corps brûlé sur la place de Grève en 1559; il n'avait que 38 ans. Son supplice, loin d'intimider les hérétiques, en augmenta le nombre, fut suivi de la conspiration d'Amboise et des guerres qui troublèrent la France pend. plus de trente ans.

BOURG (Éléonore-Marie du MAINE, comte du), né en 1655, d'une famille noble, servit avec distinct. sous Louis XIV, commanda en chef l'armée du Rhin en 1709, gagna la bataille de Rinnelsheim sur les impériaux, fut créé maréchal de France en 1724, et mourut en 1739.

BOURGEAT (Louis-Alexandre-Marguerite), né à Grenoble, l'un des collaborat. de la *Biographie univers.* et du *Mercure*, où il inséra des poésies et des art. de critiq., eut part aussi à la rédact. du *Mercure étranger* et du *Moniteur*, partagea en 1813 le prix de l'acad. de Grenoble, et mourut à Paris en 1814, à 28 ans. Il avait commencé la traduction de l'ouvr. de M. Grabert Hemso : *Essai sur les Scaldes*.

BOURGELAT (Claude), le fondateur des écoles vétérin. en France, et le créat. de l'*Hippiatrique*, ou méd. des animaux domestiq., né à Lyon en 1712, y établit, en 1762, la prem. école vétérin. que l'on ait vue en Europe, fut nommé commiss.-gén. des haras, et mourut en 1779, à 67 ans. Il a laissé des ouvr. rempl. de recherches profondes, entre autres : *Élém. de l'art vétérin.*, 1770, in-8. — *Essai sur la ferrure*, 1771, in-8. — *Matière médicale raisonnée*, 1765, in-8; 4e édit. augm. par Huzard, 1805, 2 vol. — *Tr. de la conform. extérieure du cheval*, 1768; 6e édit., 1808, in-8. — *Élém. d'hippiatrique*,

1750, 3 vol. in-8. — *Le nouv. Newcastle*, 1744, 1747, 1771, in-8. Il a fourni à l'*Encyclopédie* les art. relatifs à l'art vétérin. et au manége.

BOURGEOIS (Jacques), poète franç. du 16e S., a publ. entre autres ouvr. : *Amours d'Érostrate et de Polymneste*, traduit de l'ital., Paris, 1545, in-8. — Jacques, trinitaire, a donné : *Amortissement de toutes perturbations, et Réveil des mourants*, Douai, 1576.

BOURGEOIS (Franç.), jésuite lorrain, né vers 1740, fut d'abord profess. de théologie à Pont-à-Mousson, puis envoyé par ses supér. à la Chine en 1767, où il dirigea long-temps avec succès la mission franç. de Pékin. On a de lui un gr. nombre de *Lettres* pleines d'intérêt ; elles sont disséminées dans le rec. des *Lettres édifiantes* et dans les *Mém. sur les Chinois*.

BOURGEOIS, peintre, mort à Paris le 6 juin 1832, âgé de 70 ans, a fait faire à la chimie des couleurs de gr. progrès. Il a laissé même sur cet important sujet un ouvrage presque achevé.

BOURGEOIS (Louise), dite *Boursier*, accoucheuse de Marie de Médicis, femme de Henri IV, est aut. d'un ouvr. semé de contes et secrets ridicules, mais où se trouvent de bonnes choses, intitulé : *Observations sur la stérilité, perte de fruits*, etc., dont la meill. édit. est celle de 1642-44, trad. en lat., allem., holland., etc. On lui doit encore un curieux opusc., intitulé : *Récit véritable de la naissance des enfants de France*, Paris, 1625, in-12. — Mme Boursier du Coudrai (Angélique-Marguerite), de la même famille, a publ. : *Abrégé de l'art des accouchements*, Paris, 1759.

BOURGEOIS de CHASTENET, écriv. du 18e S., a donné de nouv. édit. de l'*Hist. du monde*, par Chevreau, et de l'*Hist. de l'empire*, par Heiss, avec une continuat. Il a trad. du lat. de Chemnits, *les Intérêts des princes d'Allemagne*, Freistadt, 1712, 2 vol. in-12; donné l'*Histoire du concile de Constance*, Paris, 1718, in-4; et commencé l'*Abrégé de l'hist. de France*, qui a été terminé par Claude de Châlons. Bourgeois, avocat au parlem. de Paris, avait été plénipotent. aux conférences de Francfort.

BOURGEOIS de CHATEL-BLANC (Dominique-Franç.), né en Franche-Comté, mort à Paris en 1781, âgé de 83 ans, fut un mécanic. ingénieux, mais presque toujours dupe d'intrigants qui, surprenant sa confiance, lui enlevaient l'honneur et le profit de ses découvertes. Il avait dès 1744 inventé des lampes à réverbères, dont, 21 ans après, des copies furent présentées par Bailli et Leroy au concours proposé par l'acad. des sciences, pour la meilleure manière d'éclairer les rues d'une gr. ville. Les deux copistes partagèrent le prix avec l'inventeur, qui put bien se venger de ses ineptes concurrents par de nouvelles découvertes, mais qui ne sut jamais trouver le chemin de la fortune.

BOURGES (Jean de), méd. de Charles VIII et de Louis XII, doct. en 1473, a trad. le traité d'Hippocrate *De la nature humaine*, Paris, 1548, in-8. — Louis, son fils, né à Blois en 1482, mort en 1556, fut méd. de François Ier, et hâta sa délivrance en persuadant à Charles-Quint que l'air du pays était mortel pour son prisonn.; l'emper., craignant de perdre sa rançon, traita promptem. avec le prince franç. à des condit. moins onéreuses. — Simon, mort en 1566, méd. de Charles IX, était un savant helléniste. — Jean, père et fils, furent échevins de Paris, doyens de la faculté et médec. de l'Hôtel-Dieu. Le père mourut en 1661, le fils en 1684.

BOURGES (Clémence de), nommée par Duverdier *la Perle des Lyonnaises*, fut célèbre dans le 16e S. par son esprit et sa beauté. Elle mourut à Lyon en 1562, laiss. des poésies qui se sont perdues.

BOURGET (dom Jean), supér. de l'abbaye du Bec en Normandie, né en 1724, mort en 1776, membre de la soc. des antiq. de Londres, a laissé MS. : *Histoire des antiquités des abbayes de Normandie*.

BOURGOGNE, anc. prov. du royaume de France. Les Bourguignons, peuple de l'anc. Allemagne, habitaient primitivem. les bords de la Vistule; poussés par les peuples de la Scythie, et s'étant établis dans le Palatinat du Rhin, ils passèrent ce fleuve en 406, lors de la gr. invasion des Vandales, des Suèves et des Alains, dont ils faisaient partie. S'étant séparés de leurs alliés, qui se dirigeaient vers l'Espagne, ils s'arrêtèrent dans la *Maxima Sequanorum*, et, sous Gondicaire, y fondèrent un roy. qui reçut bientôt de gr. accroissem. aux dépens de l'empire d'Occid., et s'étendit jusque sur le Rhône et la Saône. Leur roi Gondebaud, célèbre par la loi Gombette et le meurtre de ses frères, s'était ménagé par des mariages l'alliance de Théodoric et de Clovis; mais après lui, son fils Sigismond fut vaincu et tué par les fils de Clovis en 523. Son frère Gondemar repoussa les vainqueurs, mais en 534 il fut défait et la Bourgogne réunie à la France. Ce royaume devint après la mort de Clotaire Ier le partage de Gontran, dont les success. affectèrent une grande indépend. Réprimés sous Charlemagne, ils profitèrent du démembrement de cette maison pour s'affranchir. Bozon se fit créer duc de la Bourgogne cisjurane en 879; Rodolphe, comte d'Auxerre, fut couronné roi de la Bourgogne transjurane en 888. Ces deux roy. furent réunis sous Conrad Ier, et joints à l'empire d'Allemagne à la mort de Rodolphe III, en 1033. Mais déjà la plupart des seigneurs s'étaient rendus indépend., et ils ne furent réunis que peu à peu à l'empire ou à la France. Une 3e partie de la Bourgogne était demeurée à la France; le 1er duc fut Richard-le-Justicier; l'un de ses success., Raoul, usurpa la couronne sur Charles-le-Simple. Bientôt après le duc de France, Hugues-le-Grand, subjugua la Bourgogne. A sa mort, Hugues-Capet, son fils aîné, ayant obtenu le trône, abandonna ce duché successivem. à ses deux frères, qui moururent sans postérité. Robert de France, son neveu, en fit la conquête et la donna en apanage à son fils Henri, qui, à son avénem., la céda à son frère Robert, tige de la prem. maison héréditaire de Bourgogne, éteinte en 1361, dans la personne de Philippe. Une

2e maison lui succéda, fit le sort de la monarchie dans ses guerres contre l'Angleterre, étendit ses possess. au point que Charles-le-Téméraire, son dernier duc, faillit fonder un puissant roy. Après la mort de ce prince, ses vastes possess. furent démembrées entre Louis XI et Maximilien. Le duché de Bourgogne, l'Artois, la Picardie, disputés long-temps par Charles-Quint, restèrent à la France; mais le comté de Bourgogne ou la Franche-Comté ne fut définitivem. soumis à la couronne que par les conquêtes de Louis XIV. L'histoire des ducs de Bourgogne, une des parties les plus intéressantes de nos annales, est le sujet d'un excellent ouvr. de M. de Barante.

PREMIER ROYAUME DE BOURGOGNE.

Gondicaire, mort en	435
Gundioc ou Gonderic	474
Godemar	476
Chilpéric	476
Godégisile	500
Gondebaud	516
Sigismond	524
Gondemar ou Godomar	534

ROIS FRANCS DE LA BOURGOGNE.

Gontran	561
Childeberg	593
Thierri	596
La Bourgogne devient province de la monarchie française en	613
Démembrement	843
Charles, fils de Lothaire	855
Rodolphe, fils de Conrad	888
Rodolphe II	911
Conrad-le-Pacifique	937
Rodolphe III	993
Conrad, empereur d'Allemagne	1033

DUCS ET COMTES BÉNÉFICIAIRES OU PROPRIÉTAIRES DE BOURGOGNE.

Richard	877
Raoul, roi de France	921
Giselbert	923
Hugues-le-Noir	938
Hugues-le-Grand	938
Othon	956
Henri	965
Robert, roi de France	1002
Henri II, roi de France	1015
Robert-le-Vieux	1032
Hugues Ier	1075
Eudes Ier	1078
Hugues III	1102
Eudes II	1142
Hugues IV	1162
Eudes III	1193
Hugues V	1218
Robert II	1272
Hugues VI	1305
Eudes IV	1315
Philippe	1350
Réunion à la monarchie	1361
Philippe-le-Hardi	1363
Jean-sans-Peur	1404
Philippe-le-Bon	1419
Charles-le-Téméraire	1467
Réunion définitive à la couronne de France	1477

BOURGOGNE (LOUIS, duc de), né à Versailles en 1682, du dauphin, fils de Louis XIV, et de Marie-Anne G. de Bavière, eut le bonheur, si rare pour un prince, de recevoir la plus excell. éducat. Né avec de funestes penchants, il devint bientôt, entre les mains de Fénélon, de Fleury et de Beauvilliers, un prince affable, humain, modeste et doué de toutes les vertus, comme de tous les talents. Ce fut pour le duc de Bourgogne que l'archevêque de Cambrai composa son immortel *Télémaque*, et La Fontaine, dont il était le bienfait., lui dédia le XIIe livre de ses fables. En 1697, il épousa Adélaïde de Savoie, princesse pleine de grâces et d'esprit, et qu'il chérit toute sa vie de l'amour le plus tendre. Louis XIV lui donna successivem. le commandem. des armées de Flandre et d'Allemagne, et le fit en 1708, après la défaite d'Hochstett et de Turin, généralissime des armées de Flandre sous la dépendance du duc de Vendôme, dont l'emportem. occasionna la mésintelligence qui se mit entre eux, et fut la principale cause de la défaite d'Oudenarde et de la prise de Lille. Le mauvais succès de cette campagne ne peut être une tache à la mémoire du jeune prince, si l'on considère les talents et l'activité d'Eugène et de Marlboroug, ses adversaires, ainsi que son peu d'expér. dans l'art de la guerre, qu'il n'avait appris que dans les livres. Dauphin en 1711 par la mort de son père, Louis XIV voulut partager avec lui les fatigues de la royauté. Le prince s'instruisait de l'état du roy., voyait les maux et en cherchait les remèdes pour les appliquer quand il serait sur le trône. Toute la France attendait de lui son repos et son bonheur, lorsqu'une courte maladie l'enleva le 18 févr. 1712, et six jours après la dauphine son épouse, catastrophe inexplic. qui plongea le peuple dans la consternat. Le P. Martineau, jésuite, son confess., a publié *les Vertus du duc de Bourgogne*, 1712, et l'abbé Fleury son *Portrait*, 1714; l'abbé Proyart a écrit sa *Vie*, 2 vol. in-12, Lyon, 1783. — Le frère aîné de Louis XVI, mort à 9 ans, portait aussi le nom de duc de Bourgogne.

BOURGOIN (le P. EDMOND), prieur des jacobins de Paris, pend. les troubles de la Ligue, osa faire en chaire l'éloge de Jacques Clément, l'assassin de son roi. Animé du plus ardent fanatisme, il prit les armes contre Henri IV, fut fait prisonn. à l'assaut d'un des faubourgs de Paris, en 1589, et condamné par le parlem. en 1590 à être écartelé.

BOURGOIN (Mlle), célèbre actrice du Théâtre-Français, avait débuté dans l'emploi des jeunes premières en 1803, par les rôles de *Paméla*, drame de Franç. de Neufchâteau, et de *Mélanie*, de La Harpe. La vivacité de son jeu, l'originalité de son esprit, les grâces de sa personne et la bonté de son cœur, lui valurent de brillants succès et de nom-

breux amis. Retirée du théâtre dep. plus. années, elle mourut en 1833, à la suite d'une longue et doulour. maladie.

BOURGOING (Noel), prés. de la ch. des comptes et conseill. au parlem. de Paris, fut un des princip. rédact. de la *Coutume du Nivernois,* qui parut en 1535, avec une préface de sa façon. — Bourgoing (Jean), avoc.-gén. du bailliage de Nevers, est aut. d'une *Hist. de Louis de Gonzague*, et de différents ouvr. relatifs aux finances, publ. de 1623 à 1629. — Bourgoing (Franç.), dit *d'Agnon,* chanoine de Nevers, embrassa la réforme à Genève en 1556, et fut pasteur à Troyes, où il mourut en 1567. On lui doit la trad. de toutes les *OEuvres de Fl. Josèphe*, Paris, 1570, et l'*Histoire ecclésiastique* extraite des *Centuries* de Magdebourg, Genève, 1560-63, 2 vol. in-fol.

BOURGOING (Franç.), 3e général de l'Oratoire, né à Paris en 1585, fut un des six prem. disciples du P. Bérulle, et l'aida de tout son pouvoir à l'établiss. de la congrégat., dont il eut le gouvernem. en 1641, après le P. Goudren. Il y fit fleurir les études et la piété; mais ce ne fut pas sans se faire des ennemis, même parmi ses confrères, qui l'accusaient de trop de sévérité. Les trav. excessifs auxq. il se livrait affaiblirent sa santé, et il mourut en 1662. Bossuet prononça son oraison funèbre. Outre une édit. des *OEuvres* de Bérulle, Paris, 1644, in-fol., entre autres ouvr. on citera de lui : des *Homélies sur les Évangiles*, 1642, in-8. — *Homél. des saints*, 1651, 3 vol. in-8. — *Ratio studiorum*, 1645, in-16. — *Directoire des missions*, 1646.

BOURGOING (Jean-Franç., baron de), de la même famille, né à Nevers en 1748, élève de l'école milit., puis officier dans le rég. d'Auvergne, fut à 20 ans nommé secrét. de légation, chargé d'affaires à la diète de Ratisbonne; suivit en 1777, comme prem. secrét., M. de Montmorin, ambassad. en Espagne; plus tard fut successiv. nommé ministre plénipotent. à Hambourg, puis à Madrid, d'où il ne revint qu'en 1793. Resté sans emploi jusqu'au 18 brumaire, il fut alors nommé ministre en Danemarck, en Suède et près du roi de Saxe, et mourut aux eaux de Carlsbad en 1811. Outre des édit. du *Voyage* du duc du Châtelet en Portugal, et de la *Corresp.* de Voltaire avec Bernis, et la trad. de l'allem. de *l'Histoire des flibustiers,* par d'Archenholtz, et de *l'Hist. de Charlemagne* par Hegewisch, on a de Bourgoing, entre autres ouvr. ; *Tableau de l'Espagne moderne*, 4e édit., Paris, 1807, 3 vol. in-8, avec un atlas in-4, estimé. — *Mémoires histor. et philosoph. sur Pie VI et sur son pontificat*, 1798, 2 vol. in-8, 2e édit., continuée jusqu'à la mort du pontife, 1800, 2 vol.

BOURGUEIL, vaudevilliste, né à Paris en 1763, mort en 1802, joignit à beauc. d'esprit et de gaîté le naturel le plus heureux; les *Dîners du vaudeville* renferment de lui plus. chansons pleines de verve, et que peut avouer le goût le plus délicat. Parmi les ouvr. dramat. auxquels il a coopéré, on distingue : *Pour et contre, le Peintre franç. à Londres*, et *M. Guillaume.*

BOURGUET (Louis), natural., né à Nîmes en 1678, fils d'un riche négoc., montra dès l'enfance un goût très vif pour les sciences, fit dans l'espace de 20 ans six voyages en Italie pour perfectionner ses connaiss., et rapporta de ses excursions des MSs., des livres, des médailles et des objets d'hist. natur. Il fut de 1728 à 1734 le princip. rédact. de la *Biblioth. italiq.*, journal instructif et qui sera touj. utilem. consulté par les amat. de l'hist. littér. La découverte qu'il fit de l'alphabet étrusque, dans lequel il reconnut les formes primit. de l'alphabet grec, lui valut son admission à l'acad. de Cortone. Marié à Neuchâtel, le conseil de cette ville créa pour lui une chaire de philos. et de mathémat. Il y mourut en 1742. Outre des opusc. répandus dans les journ. et dans les mém. de l'acad. des sciences de Berlin, on lui doit : *Dissertat.* sur les pierres figurées, 1715 et 1729, in-12.—*Lettres philosoph.* sur la format. des sels et des cristaux, et traité des pétrificat., 1742, in-4, avec 60 pl., ouvr. estimé.

BOURGUEVILLE (Charles de), lieut.-génér. du bailliage de Caen, où il naquit en 1504, fréquenta la cour de Franç. Ier, auq. il fut utile par ses conseils, cultiva toute sa vie les lettres, et mourut en 1593. On a de lui : *Version française de Darès de Phrygie*, Caen, 1573. — *L'Athéomachie, et disc. sur l'immortal. de l'âme et la résurrect. des corps,* 1564, in-4, rare et curieux. — *Recherches et antiquités de la Neustrie, et plus spécialem. du dioc. de Caen*, Caen, 1588, in-4; Rouen, 1705, ouvr. rare, mais réimpr. récemm. par la soc. des antiquaires de Normandie.

BOURGUIGNON-DUMOLARD (Claude-Sébast.), jurisc., né à Vif, près Grenoble, en 1760, courut quelq. dangers dans la révolut., mais occupa successivem., après le 9 thermidor, plus. emplois importants, entre autres celui de ministre de la police sous le directoire. Remplacé dans ce poste par Fouché, quelq. temps avant le 18 brumaire, il devint régisseur de l'enregistrem. et des domaines, et plus tard conseiller à la cour de justice criminelle, magistrat de la haute cour impériale, enfin conseiller à la cour royale de Paris. Mis à la retraite, après la seconde restaurat., avec le titre de conseiller honoraire, il se borna au rôle d'avocat consultant, et mourut à Paris en 1829. On a de lui plus. ouvr., entre autres : *Trois Mémoires sur l'institution du jury et les moyens de le perfectionner,* an X, 1804, 1808, 3 part. in-8. — Bourguignon (Henri-Fréd.), fils du préc., né à Grenoble en 1785, condisciple de Millevoye, suivit d'abord la carrière des lettres, dans laquelle il débuta par quelques *vaudevilles* et des *poésies légères*, étudia le droit pour complaire à sa famille, parut avec succès au barreau de Paris, fut nommé substit. du proc.-génér. en 1811, et conseiller à la cour royale en 1824. Il mourut en 1825. Ses écrits sont énumérés au t. VI de l'*Annuaire nécrol.* de M. Mahul.

BOURIGNON (Antoinette), visionnaire, née à Lille en 1616, était tellem. disgraciée de la nature, que son esprit ne put lui faire pardonner sa laideur. Les livres mystiques et l'hist. des premiers

chrétiens enflammèrent de bonne heure son imaginat. ardente; elle eut des visions, des extases, et se crut appelée à rétablir l'esprit évangélique. La mort de son père et de sa sœur l'ayant rendue maîtresse d'une fortune assez considérable, elle fut nommée directrice de l'hôpital de Notre-Dame-des-Sept-Plaies. Les nombreux détails dont elle était chargée calmèrent un moment l'activité de son esprit; mais les visions ne tardèrent pas à recommencer, et le désordre fut tel, que la police en prit connaissance. Obligée de quitter Lille, elle parcourut la Flandre, le Brabant et la Hollande, séjourna quelq. temps à Amsterdam, où sa maison devint bientôt le rendez-vous de tous les illuminés. Avertie que les magistr. avaient donné l'ordre de l'arrêter, elle se retira dans le Holstein, à Nordstrandt, où elle avait acheté un bien. A près de 60 ans, l'âge n'avait encore rien fait perdre à son esprit; elle fit imprimer sous ses yeux presque tous ses ouvr. en franç., en allem. et en flam. On lui défendit de faire usage de l'imprimerie qu'elle avait chez elle; ayant persisté, on la chassa. Elle partit emportant son imprim. et ses papiers dans un chariot. A Strasbourg, elle faillit être lapidée par le peuple comme sorcière. Chassée de Hambourg où elle s'était réfugiée, elle alla dans l'Oost-Frise, où un baron de Lutzbourg la mit à la tête d'un hôpital. Son esprit turbulent la fit encore chasser de cet asile. Elle mourut en 1680, à Franeker, en retournant en Hollande. Elle avait composé jusqu'à 22 gros vol. Le but de ses ouvr. était de conduire ses sectat. à une perfect. imagin., et de les faire renoncer à toute liturgie, pour un culte intérieur et mystique. Le ministre Poiret, dans son *Économie divine*, Amsterdam, 1687, 8 vol. in-8, a tâché de réduire en système les rêveries de cette femme; il a aussi publ. sa *Vie* en 2 vol. in-8.

BOURIGNON (FRANÇOIS-MARIE), né à Saintes en 1755, se livra dans son enfance avec zèle à l'étude de l'antiquité. Forcé de choisir un état, il se décida pour la chirurgie, qu'il vint étudier à Paris; mais il l'abandonna pour la poésie dramat., et concourut avec Piis et Barré à la composit. de plus. *vaudevilles*. De retour dans sa patrie, il y fonda le *Journal de Saintonge*, qui se distinguait des autres journaux de province par un agréable mélange de littérat. et d'érudit., mais qui devint plus tard l'écho des plus virul. déclamat. républic. Il mourut en 1796, laiss. MSs. des *Recherches* sur les antiquités de son pays. Celles qu'il a publ. ont été réunies sous ce titre : *Recherches histor., topogr. et critiq. sur les antiquités de Saintes*, 1800, in-4.

BOURJOT (le baron), conseiller-d'état, offic. de la Lég.-d'Honn., grand'croix de l'ordre d'Isabelle-la-Catholique d'Espagne, mort à Paris en 1832, âgé d'environ 55 ans, fut long-temps chargé de la division du nord, puis de la direction des travaux politiques au ministère des affaires étrangères. Il avait obtenu sa retraite avec une pension et le titre de baron, en 1831, et comptait 30 années de services dont près de 28 comme chef de division.

BOURKE (EDMOND, comte de), d'une famille origin. d'Irlande, entré à l'âge de 30 ans dans la carrière diplomat., fut successiv. ministre de Danemarck en Pologne, en Suède, à Naples, à Madrid, à Londres, et enfin à Paris, eut part au traité de Kiel en 1814, qui réunit la Norwége à la Suède, ainsi qu'à ceux de Hanovre, de Liége et de Londres, conclus la même année avec la Russie, l'Angleterre et l'Espagne, et mourut en 1821 aux bains de Vichi.

BOURLÉ (JACQUES), curé de St-Germain-le-Vieil de Paris, au 16e S., est aut. d'un gr. nombre d'ouvr. de piété, dont Lacroix du Maine donne la liste, et qui se ressent de son zèle peu éclairé et de sa conduite peu modérée.

BOURLIE (ANTOINE DE GUISCARD, abbé de LA), né en 1658 d'une anc. famille de Quercy, fut de bonne heure pourvu de riches bénéfices; mais, poussé par une folle ambition, il s'écarta de ses devoirs. Il parut en 1702 au milieu des protestants des Cévennes, leur fournit des armes et de l'argent, et tenta de soulever en leur faveur les habitans du Rouergue. N'ayant point réussi dans ce dessein, il passa en Angleterre, fut présenté à la reine Anne, et parvint à gagner la confiance de ses ministres. Voulant se ménager les moyens de rentrer en France, il crut en avoir trouvé en trahissant le ministère anglais; ses papiers furent saisis; on le mena devant le conseil-d'état pour être interrogé. Il se borna d'abord à nier tous les faits; mais le chancelier Harley lui ayant montré ses lettres, il devint furieux, saisit sur la table un long canif et en porta deux coups au chancelier. Il voulut en frapper le duc de Buckingham, présent à l'interrogatoire; mais ce seigneur se mit en défense, et le blessa de deux coups d'épée. Traîné dans les prisons de Newgate pour y attendre son supplice, il mourut en 1711, pendant l'instruction de l'affaire, soit des suites de ses blessures, soit du poison qu'il avait avalé.

BOURLIER (FRANÇ.), peintre franç., né en 1672, élève de L. Boullongne, a gravé, d'après Jules Romain, d'après Fr. Perrier, le *Moïse sauvé des eaux*, etc.

BOURLIER (JEAN-BAPTISTE), évêque d'Évreux, né à Dijon en 1731, chan. et vic.-gén. de Reims, obtint l'abbaye de Varenne au dioc. de Bourges, et parut avec éclat aux assembl. du clergé de 1770 et de 1788. A l'époque de la constitution civile du clergé, il adopta les idées nouv., et néanmoins il subit quelques mois de prison sous le règne de la terreur. Après le concordat de 1802, le prince de Talleyrand le fit nommer évêque d'Évreux. Député de l'Eure au corps législ., il en sortit au bout de cinq années, fut réélu au mois de janv. 1813, et nommé sénateur au mois d'avril même année. Au mois de juin 1814, le roi lui conféra les honneurs de la pairie. N'ayant rempli aucune fonct. pendant les *cent-jours*, il rentra dans la chambre des pairs et mourut en 1821.

BOURN (VINCENT), poète anglais, né vers la fin du 17e S., suivit avec succès la carrière de l'enseignement, fut agrégé au collége de la Trinité de

Cambridge, et mourut en 1747. On lui doit un vol. de *poésies* latines, réimpr., Cambridge, 1772, in-4. Ce recueil est estimé. — BROUN (Samuel), théolog. anglais du 18e S., past. des dissidents de Birmingham et de Coseley, mort à Norwick en 1796, est auteur de *Sermons* estimés. Ses *Mémoires* ont été publ. en 1808, in-8.

BOURNISSAC (M. de), prevôt de Marseille, accusé par Mirabeau, en 1789, de désobéiss. aux décrets de l'assemblée, fut renvoyé par-devant la sénéchaussée de Marseille pour être jugé; mais l'affaire n'eut alors aucune suite. Plus tard, découvert à Lyon où il se tenait caché, il fut traduit au tribunal révolutionn., et périt sur l'échafaud le 30 décembre 1793.

BOUROTTE (dom FRANÇ.-NICOL.), bénédictin de St-Maur, né à Paris en 1710, fut désigné pour continuer l'*Hist. du Languedoc* par dom Vaissette, en rédigea le 6e vol. qui est encore inédit, et mourut à Paris en 1784. Il a publ. : *Mémoire* sur la descript. hist. et géogr. du Languedoc, 1759, in-4. — *Recueil* de lois relat. à cette province, 1765, in-4, et quelq. autres écrits dont ses recherches sur le Languedoc lui avaient fourni les matériaux et le sujet.

BOURRÉE (EDME-BERNARD), oratorien, né en 1652, mort à Dijon, sa patrie, en 1722, avait été long-temps professeur de théologie à Langres et à Châlons. Ses principaux ouvr. sont : *Confér. ecclés.* du diocèse de Langres, 1693, 3 vol. in-12. — *Explicat.* des épîtres et évangiles des dimanches et fêtes de l'année, 1697, 5 vol. in-8. — 17 vol. de *sermons*, 4 d'*homélies*, 6 de *panégyriques*. — *Abrégé* de la *Vie* du P. Franç. de Cluni, oratorien, 1698, in-12.

BOURRELIER (NICOLAS), prêtre de Besançon, né vers 1630, mort vers 1700, est aut. d'un poème intitulé : *Barcelone assiégée par terre et par mer en* 1652, Besançon, 1657. Il avait été témoin des événements qu'il raconte, servant comme soldat dans l'armée espagnole.

BOURRELIER DE MALPAS (NICOLAS), conseiller au parlement de Dole, né dans cette ville en 1696, mort en 1681, dédia au pape Urbain VIII un ouvr. intit. : *Thiara pontificalis*, et prononça l'*Oraison funèbre de Clériadus de Vergy*, gouverneur de Franche-Comté.

BOURRIENNE (FAUVELET de), naquit à Sens, en 1769. Élevé à l'école militaire de Brienne avec Napoléon, dont il devint, dit-on, à cette époque, l'ami et le confident, il quitta l'école militaire en 1788, pour aller étudier le droit et les langues étrangères à l'université de Leipsig; de là, s'étant rendu en Pologne, il ne revint en France qu'en 1792. Nommé alors secrét. de légation à Stuttgard, la guerre avec l'Allemagne l'empêcha de remplir ses fonctions. Il reparut un moment à Paris en 1793, mais retourna bientôt à Leipsig, où il se maria. Ses intelligences avec un agent franç. firent naître des soupçons sur lui, et l'électeur de Saxe ordonna l'arrestation de l'un et de l'autre. Après soixante-dix jours de captivité, Bourienne put revenir dans sa patrie et n'eut pas beaucoup de peine à se faire rayer de la liste des émigrés; mais inspirant peu de confiance au gouvernem., on le laissa dans l'oubli jusqu'au mois de juin 1797. Alors Bonaparte acquérait trop d'importance pour que Bourrienne négligeât l'occasion de lui rappeler leur ancienne amitié. Le général engagea son compagnon d'études à venir le trouver à Gratz, en Styrie. Dès qu'il y arriva, celui-ci devint son secrét. intime, le suivit, depuis cette époque, dans toutes ses expéditions, vint s'établir avec lui au palais des Tuileries, et fut nommé conseiller-d'état en 1801. Mais Bourrienne, s'étant trouvé compromis par les opérations de la maison Coulon dans lesquelles il était intéressé, le prem. consul, qui ne crut pas convenable que le dépositaire des secrets de l'état eût un intérêt dans des affaires de banque et de fournitures, l'éloigna de son cabinet. Envoyé extraordinaire à Hambourg près du cercle de Basse-Saxe, il continua d'y résider jusqu'en 1813. Rentré en France, il obtint, par le moyen du prince de Talleyrand, président du gouvernement provisoire, la direct. générale des postes. Au retour du roi, il fut obligé de céder cette place à Ferrand; mais il fut nommé conseiller-d'état honor., et resta sans emploi jusqu'au 12 mars 1815, qu'il devint préfet de police. Ce fut en cette qualité qu'il signa l'ordre d'arrêter le duc d'Otrante (Fouché), qui trouva le moyen de se soustraire à l'exécution de cet ordre. Napoléon étant arrivé à Paris, il se rendit à Gand, où il ne fut pas admis dans le conseil du roi. Cependant, après la seconde restaurat., il fut nommé conseiller-d'état en service ordinaire. Élu à la chambre des députés par le collége du départem. de l'Yonne, il s'assit au côté droit, et fut réélu en 1821. Depuis, la perte de sa fortune, qui le força même d'aller à Bruxelles pour échapper à ses créanciers, et enfin la révolut. du juillet, égarèrent sa raison. Aussi les dernières années de sa vie se passèrent-elles dans une maison de santé de la Normandie. Il mourut à Caen, des suites d'une attaque d'apoplexie, en 1834. En 1792, il a publié l'*Inconnu*, drame en 5 actes et en prose, trad. de l'allemand; en 1816, des *Observations sur le budget*; et depuis, des *Mémoires* assez curieux, 8 vol. in-8.

BOURRIT (MARC-THÉODORE), naturaliste, né à Genève en 1739, remplit pendant un gr. nombre d'années l'office de chantre au temple de St-Pierre, employa ses loisirs à cultiver les différ. branches de l'hist. natur., et fit seul, ou dans la compagnie du célèbre Saussure, plusieurs voyages dans les glaciers de la Suisse, sur lesq. il n'a pas peu contribué à fixer la curiosité par les descript. pleines d'intérêt qu'il en a données. Il mourut en 1819. Entre autres ouvr., on a de lui : *Descript. des vallées de glace* et des hautes montagnes qui forment la chaîne des Alpes, 1783, 2 vol. in-8. — *Descript. des glacières de Savoie*, 1785, in-8. — *Descript. des cols des Alpes*, 1803, 2 vol. in-8. — *Itinéraire* de Genève, des glaciers, etc., 1808, in-12.

BOURRON (H.-D. COIGNÉE de), aut. dramat., a donné deux pièces : *Iris*, pastorale en 5 actes, Rouen, 1620, in-12, et *les Amours d'Angélique*

et de Médor, tragédie tirée de l'Arioste, Troyes, 1620, in-12.

BOURRU (Louis-Bénigne), oratorien, curé de Grury en Bourgogne, mort en 1738, a laissé des *Panégyriques* et *Discours* de piété, 1726, in-12.

BOURRU (Edme-Claude), médecin, biblioth. et doyen de la faculté de Paris, mort en 1823, à 96 ans, a traduit de l'anglais des *Observations et recherches médicales*, par une société de médecins, Paris, 1763-65, 2 vol. in-12. — *Utilité des voyages* pour la cure de div. maladies, etc., de Gilchrist, 1770, in-12. — L'*Art* de se traiter soi-même dans les maladies vénériennes, 1770-71, in-8. — *Recherches* de remèdes pour dissoudre la pierre, de Blakrie, 1775, in-8. — *Discours* pour l'ouverture du cours de chirurgie, 1786, in-4. — *Éloge funèbre* du docteur Guillotin, 1814, in-4. On lui doit en outre : *De aquis medicatis ad Merlanges*, 1765, in-4, thèse.

BOURSAINT, conseiller-d'état, membre du conseil de l'amirauté, mort en 1833 à St-Germain-en-Laye, parcourut tous les grades dans les ports, et fut attaché, vers 1808, au ministère de la marine, où il dirigeait en dernier lieu la comptabil. des fonds et des invalides. Après avoir augmenté son patrimoine des fruits d'une longue et honorable carrière, il en a disposé de la manière la plus touchante. Dans un testam., il fait deux legs considér., l'un pour l'établissem. des invalides de la marine, l'autre pour l'hôpital de St-Malo, son pays natal. On croit que cet infortuné, après avoir été bercé de l'espoir que le ministère appuierait sa candidature au collége électoral de St-Malo, fut tellem. frappé de s'être vu trompé dans cette promesse, qu'à la suite d'une attaque d'apoplexie sa raison s'égara, et il se brûla la cervelle.

BOURSAULT (Edme), auteur dramatique très estimable, né en 1638 à Mussy-l'Évêque, petite ville de Bourgogne, ignorait à 15 ans les prem. règles de la langue franç.; mais doué d'un talent natur., il apprit uniquement par la lecture de nos bons auteurs à connaître toutes les finesses de cette langue, au point de faire des bizarreries qu'elle offre une des scènes les plus comiques qu'on ait risquées au théâtre. Ses prem. succès lui valurent des protect. puiss. Un ouvr. qu'il fit paraître sous le titre de *la véritable Etude des souverains*, plut tant à Louis XIV que l'auteur fut nommé sous-précepteur du dauphin; mais il n'accepta point, parce qu'il ne savait pas le latin. Il faisait paraître une gazette en vers qui amusait fort la cour, et qui lui avait valu une pension de 2,000 fr.; mais dans un de ses numéros s'étant égayé aux dépens des capucins, il fut menacé de la prison, et sa gazette fut supprimée. Plusieurs de ses comédies eurent un grand succès dans la nouveauté; mais il n'en est resté que deux au répertoire : le *Mercure galant*, joué pour la prem. fois en 1683, et *Ésope à la cour*, qui ne fut représentée qu'après sa mort. Ces deux pièces sont en 5 actes et en vers. Sa coméd. d'*Ésope à la ville* a été conservée par Petitot dans son recueil des auteurs de 3e ordre. Boursault eut le malheur d'être compté parmi les ennemis de Molière et de Boileau; mais personne ne rendait au fond plus de justice que lui à ces deux gr. écriv.; et la manière dont il en agit avec Boileau qui se trouvait sans argent aux eaux de Bourbonne, prouve assez qu'il savait apprécier l'aut. des satires. Boursault, instruit de sa position, s'empressa d'aller le trouver, et le força d'accepter un prêt de 200 louis. Il était alors receveur des tailles à Mont-Luçon, où il mourut en 1701. Son *Théâtre* contient 16 pièces, Paris, 1746, 3 vol. in-12. On doit encore à Boursault *le Prince de Condé*, joli roman, réimpr. par Didot, 1792, 2 vol. in-12. — *Le Marquis de Chavigni*, 1670. — *Artémise et Polianthe*, 1670. — *Ne pas croire ce qu'on voit*, 1670, 2 vol in-12. — *Lettres nouvelles*, accompagnées de fables, de contes, d'épigrammes, qui presque toutes ont le mérite de la précision, Paris, 1709, 3 vol. in-12.

BOURSIER (Laurent-François), docteur de Sorbonne, né en 1679 à Écouen, diocèse de Paris, est principalement connu par l'*Action de Dieu sur les créatures*, 1713, 2 vol. in-4 et 6 vol. in-12. Cet ouvrage, tout de raisonnement, écrit avec noblesse, précision et suivant la méthode des géomètres, fit beaucoup de bruit dans un temps où ces matières occupaient tous les esprits. Boursier fut l'âme de tous les mouvements qui eurent lieu en Sorbonne au sujet de la bulle *Unigenitus*, dirigea les démarches qui conduisirent à l'appel, et, pour justifier cet acte. composa le fameux mémoire qui parut sous le nom des *quatre évêques.* Obligé, pour se soustraire aux recherches de la police de changer souvent de demeure et de se loger dans des appartements étroits et malsains, sa santé en fut altérée; il mourut en 1749, entre les bras du curé de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, qui, quoique non appelant, fut exilé à Senlis pour l'avoir administré, et lui avoir donné la sépulture ecclésiastique.

BOURTSEF (Basile), diacre du patriarche de Moscou, Philarète, dans la première moitié du 17e S., est auteur d'un *Abécédaire slavon, suivi de prières, des commandements de Dieu et de questions sur la foi*, in-4, Moscou, 1637, 1657, 1664 et 1698.

BOURVALAIS (Paul POISSON de), né en Bretagne, fils d'un paysan, de laquais devint facteur, puis huissier; parvint, avec la protection de Pontchartrain, alors prem. président au parlement de Rennes, aux charges les plus import. de finance, fut secrétaire du conseil et contrôleur des finances de Bourgogne, etc. Il possédait une partie de la Brie et plusieurs châteaux dignes de souverains. Ce fut ainsi que depuis 1688 il jouit avec magnificence d'une prospérité et d'une fortune qui passerait toute croyance. Suffisant à une effrayante multitude d'affaires, il voyait tout par lui-même; mais en 1716 sa conduite fut recherchée; il fut mis à la Conciergerie et ses biens furent confisq.; il en obtint la restitution en 1718, à cause des services qu'il avait rendus à l'état par son crédit, et mourut

en 1719 sans postérité. C'est un des plus riches parvenus qui aient existé dans la finance.

BOURZEIS (Amable de), né à Volvic près de Riom, en 1606, fit sa théol. à Rome, et mérita la bienveill. d'Urbain VIII pour avoir trad. en vers grecs un poème du pontife. De retour en France, Louis XIII lui donna l'abbaye de St-Martin de Cores, et le cardinal de Richelieu le choisit pour un des prem. membres de l'Académie française. Colbert, qui avait pour lui la plus grande estime, le mit à la tête, non-seulement de l'acad. des inscriptions, mais encore d'une assemblée de théologiens qui se tenait dans la bibliothèque du roi. Bourzeis mourut en 1672. On a de lui des *Sermons* et des *ouvr.* de controverse. Il avait travaillé au *Journal des savants*.

BOUSCAL (Guyon GUÉRIN de), aut. dramatique du 17ᵉ S., conseiller du roi et avocat au conseil, a donné entre autres pièces : l'*Amant libéral*, tragi-comédie, 1642. — La *Mort de Brutus et de Porcie*, tragédie, 1637. — *Cléomène*, la *Mort d'Agis*, 1648. — *Don Quichotte*, en deux comédies. Son *Théâtre* en 11 pièces, dont une très rare in-8, et les 10 autres in-4, est très recherché des curieux.

BOUSMARD (de), servit d'abord en France dans le génie, puis en Prusse, où il se fit naturaliser en 1792; nommé major-général, il fut employé dans toutes les guerres de la Prusse, et tué d'un éclat de bombe au siége de Dantzig en 1807, à 60 ans. On a de lui un ouvr. très estimé intit. : *Essai général* de fortifications, d'attaque et de défense des places, Berlin et Paris, 1797-1803, 4 vol. in-4.

BOUSSAC (Jean de Brosse, maréchal de), naquit vers 1375. Chambellan de Charles VII, revêtu de la dignité de maréchal de France, il n'exécuta pas moins l'ordre que lui donna le connétable de Richemont de tuer Le Camus de Beaulieu, favori du roi. Ce prince, par modération et par politique, ne punit que le connétable qu'il éloigna de la cour. De Boussac rendit ensuite des services plus honorables; il se distingua au siége d'Orléans, et à la bataille de Patai en 1429, et mourut en 1433. La famille de Brosse s'éteignit en 1565 dans sa postérité masculine.

BOUSSANELLE (Louis de), de l'acad. de Béziers, capit., puis brigad. de caval., mort en 1796, a publié entre autres ouvr. : *Commentaire sur la cavalerie*, Paris, 1758, in-12. — *Observations et réflexions militaires*, ib., 1761, in-8. — *Réflexions milit.*, 1764, in-12, etc. Il avait été pend. 30 ans l'un des collaborat. du *Mercure*.

BOUSSARD (Geoffroi), théolog. et canoniste, né au Mans en 1439, fut, en 1511, député par l'université de Paris au concile de Pise, transféré à Milan, et se retira dans sa patrie, où il mourut vers l'an 1522, avec la réputation d'un des plus sav. hommes de son temps. Ses principaux ouvr. sont : *De continentiâ sacerdotum*, Paris, 1505, in-4, rare et curieux, dans lequel il examine si le pape peut dispenser les prêtres du célibat, et se décide pour l'affirmative, en certains cas particuliers : ce livre est très savant. — *Interpretatio in septem psalmos pœnitentiales*, Paris, 1519-1521, in-8. L'archev. de Sens et l'év. de Paris prétendirent que, dans la préface, il les avait censurés comme possédant un grand nombre de bénéfices; ils lui intentèrent un procès dont il sortit avec honneur.

BOUSSARD (J.-A.), pilote lamaneur à Dieppe, ayant, en 1777, sauvé au péril de sa vie un grand nombre de personnes dans un danger imminent, en fut récompensé dignem. par Louis XVI, qui l'admit à sa table, et mourut en 1795, à 61 ans.

BOUSSEAU (Jacques), sculpt., né en 1681, à Chavaigne en Poitou, élève de Nicolas Coustou, fut profess. à l'acad., puis, nommé prem. sculpt. du roi d'Espagne, se rendit à Madrid, où il mourut en 1740. On cite entre autres morceaux de cet artiste : à Versailles, une statue de *la Religion;* à Rouen, *le grand autel de la cathédrale;* à Notre-Dame de Paris, *Jésus-Christ donnant les clefs à St Pierre,* bas-relief, etc.

BOUSSET (Franç.), habile méd. et poète latin médiocre, né en 1520, à Seurre en Bourgogne, mort à Tournus en 1572, a laissé : *De arte medendi lib. XII*, Lyon, 1557, in-8, en vers. — *De naturâ aquatilium carmen*, ib., 1558, in-4, fig. Cet ouvr. est recherché des amateurs.

BOUSSET (J.-B. du), maître de musique de la chapelle du roi, né à Dijon en 1662, mort à Paris en 1725, fit jouir le public pendant 34 ans d'un *Recueil d'airs sérieux et à boire.* — Bousset (René Drouard du), organiste de St-André-des-Arcs, né à Paris en 1703, mort en 1760, marcha sur les traces des d'Aquin et des Calvières.

BOUSSION (Pierre), conventionnel, mort à Liége en 1828, âgé de 75 ans, pratiquait dans cette ville l'état de médecin, qu'il avait égalem. exercé à Lausanne avant d'être porté à l'assemblée nationale, comme député suppléant de la sénéchaussée d'Agen, en remplacem. de M. d'Escure de Peluzat. Il fut nommé, en 1791, secrét. de l'assemblée, et après sa dissolut., il entra à la convention comme député du départem. de Lot-et-Garonne; il y vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis. Ce fut lui qui, le 10 mai 1794, fit à l'assemblée un rapport sur les papiers trouvés dans l'armoire de fer, et sur ceux qui avaient servi au procès du roi. Boussion, après avoir été chargé de missions div. dans la Dordogne, la Gironde et le Lot-et-Garonne, fut compris dans la format. du conseil des anciens, et finit sa carrière législat. en mai 1798.

BOUSSU (Pierre de), né à Tournay, donna en 1682 la tragédie de *Méléagre*.

BOUSSU (Gille-Jos. de), d'une ancienne famille du Hainaut, mort en 1775, a publ. : *Hist. de la ville de Mons ancienne et moderne, depuis son origine jusqu'à présent*, Mons, 1725, in-4. — *Hist. de la ville d'Ath, de 410 à 1749*, Mons, 1750, in-12.

BOUSYRY, poète arabe, né en 608 de l'hégyre (1211 de J.-C.), mort vers l'année 695, est auteur de plusieurs poèmes en l'honneur de Mahomet : mais il doit surtout sa réputation à celui qui est

intitulé : *Bordah,* mot qui signifie *manteau* et se prend spécialem. pour celui dont le prophète revêtit Kaab, fils de Zoheyr, lorsqu'il lui eut entendu réciter le *Banet-Soadon.* Le *Bordah,* que la plupart des musulmans savent par cœur, a été trad. en persan et en turk. Nous en avons une édition arabe et latine, Leyde, 1771, in-4.

BOUT (Pierre), peintre, né à Bruxelles vers 1660, peignit de jolis tableaux de chevalet, et orna de figures les paysages de Boudewins, avec leq. il fut constamment lié. Bout a gravé d'une pointe très spirituelle plus. morceaux de sa composit. J. van der Winen, de Harlem, a gravé d'après Bout douze très jolies vues ; Bargas, compatr. de Bout, a gravé d'après lui dix paysages, petit in-fol. en trav., qui sont fort estimés.

BOUTARD (Franç.), poète latin, né à Troyes en 1644, se chargea d'abord d'une éducat. particul. Bossuet, auq. il avait adressé une *Ode* lat., devint son protect. Ce prélat l'ayant engagé à entrer dans les ordres, lui fit avoir l'abbaye de Bois-Groland, puis une place à l'acad. des b.-lettres. Comme il ne laissait guère passer d'événem. import. sans le célébrer par une ode, il s'intitula poète des Bourbons. Boutard mourut en 1729. Indépendamm. d'une foule de pet. pièces de vers, il a trad. en lat. la *Relat. sur le quiétisme*, 1698, et l'*Hist. des Variat.* de Bossuet, achevée en 1710, mais restée inédite.

BOUTARD (marquis Jean-Bapt.-Bon), littérat. distingué, né à Paris en 1771, fut attaché pend. 35 ans à la rédact. de *Journal des Débats,* où il publia un gr. nombre d'art. sur les beaux-arts, et mourut à la fin de 1833. Entre autres ouvr. on lui doit : *Dictionn. des arts du dessin*, Paris, 1826, in-8.

BOUTARIC (Franç. de), sav. jurisc., né à Figeac en 1672, fut en 1704 nommé profess. de droit franç. à Toulouse, capitoul en 1707, et mourut en 1733, laiss. MSs. un gr. nombre d'ouvr. qui pend. longtemps ont été consultés. Les princip. sont : *les Instituts de Justinien, conférés avec le droit franç.*, Toulouse, 1738, in-4. — *Explicat. des ordonnances sur les matières civiles, crimin. et de commerce*, 1753, 2 vol. in-4. — *Explicat. de l'ordonn. de* 1731, *sur les donat.*, Toulouse, 1737, in-8.

BOUTAULD (Mich.), jésuite, né à Paris en 1607, s'y distingua dans le ministère de la chaire, qu'il exerça pendant 15 ans, et mourut à Pontoise en 1688. On lui doit, entre autres ouvr., les *Conseils de la sagesse*, Paris, 1677-83, 2 vol. in-12. C'est un choix des maximes de Salomon.

BOUTEILLER (de), jurisc., né en 1746, conseiller à la cour souver. de Nancy, fit paraître en 1788 un écrit intit. : *Examen du système législat.*, etc., en fav. du parlem. et contre l'établissem. des cours plénières. Éloigné des affaires pend. la révolut., il fut, à la réorganis. des tribunaux, nommé présid. de chambre, puis en 1816 prem. présid. de la cour roy. de Nancy. Il avait fait partie, en 1815, de la députat. du départ. de la Meurthe. Il mourut en 1820, à 73 ans. M. Lamoureux a prononcé son éloge à l'acad. de Nancy.

BOUTEMONT, grav. en bois, mort en 1720, a laissé des morceaux d'un beau fini qui font regretter qu'il ait abandonné cet art pour un emploi dans la marine.

BOUTEROUE (Mich.), médec. de Chartres, est aut. d'un ouvr. sur les fièvres, intit. : *Pyretologia distincta in duos libros,* etc., Paris, 1629, in-8 ; et d'une descript. en vers des jardins de la reine Marguerite de Valois, à Issy, intit. : *le Petit Olympe d'Issy.*

BOUTEROUE (Cl.), savant antiquaire, né à Paris dans le 17e S., mort vers 1680, est aut. d'un ouvr. fort estimé intit. : *Recherches curieuses des monnaies de France depuis l'origine de la monarchie*, Paris, 1666, in-fol. Ce vol. devait être suivi de 3 autres qui sont restés inédits.

BOUTEVILLE (Franç.), gouvern. de Senlis, vice-amiral de France sous Henri IV, acquit une malheureuse célébrité par son adresse et son intrépidité dans les duels. Cette infernale passion finit par conduire sur l'échafaud celui qui tant de fois avait donné le coup mortel : sa fameuse affaire avec Beuvron, où l'on se battit trois contre trois, causa sa perte. Le combat eut lieu sur la place Royale, entre 2 et 3 heures de l'après-midi. Cette publ. infract. à toutes les ordonn. ne pouvait rester impunie. Le roi Louis XIII ordonna de le poursuivre, et, l'arrêt rendu, refusa sa grâce à toutes les dames de la cour qui vinrent l'implorer. Bouteville montra dans ses dern. moments un repentir sincère de sa conduite, et mourut avec fermeté le 21 juin 1627.

BOUTEVILLE DUMETZ (Louis-Guilain), jurisc., né en 1745 à Péronne, y exerçait avec distinct. la profess. d'avocat. Élu député du tiers aux états-génér., il vota constamm. à l'assemblée constituante avec le côté gauche, et parut fréquemm. à la tribune comme rapport. des comités. Après la session, nommé juge, puis présid. au tribunal de Péronne, il fut destitué et mis en arrestat. pend. la terreur ; mais ses amis parvinrent assez promptement à le tirer de prison. Nommé plus tard par le directoire commiss.-gén. en Belgique, il remplit cette mission de confiance avec la plus gr. délicatesse. Substitut du commiss. près le tribunal de cassat., il fut en 1798 élu par son départ. au conseil des anciens ; après le 18 brumaire, il passa au tribunat, où il prit une gr. part à la rédact. du titre du code civil relat. aux *hypothèques.* Compris dans la prem. éliminat. de ce corps, il fut nommé juge au trib. d'appel d'Amiens, puis, en 1811, président à la cour impér. En 1815, il fit partie de la chambre des représent. ; mis à la retraite en 1819, il mourut à Paris en 1821, laiss. la réputat. d'un magistrat intègre et vertueux.

BOUTHILIER (Cl. Le), ministre sage et laborieux, mais d'un génie peu élevé, fut secrét.-d'état en 1618, et surintend. des finances sous le ministère de Richelieu. A la mort de ce cardin., par le crédit duquel il s'était élevé, Bouthilier tomba dans la disgrâce de la reine Anne d'Autriche, et mourut en 1655. — Bouthilier (Léon Le), fils du précéd., comte de Chavigny, jouit aussi de la fa-

veur de Richelieu, qui le fit nommer conseiller-d'état; il obtint ensuite la survivance de la charge de secrét.-d'état qu'avait son père, puis le ministère des affaires étrang., et fut, avec son père, l'un des plénipotentiaires pour le traité d'alliance avec les Provinces-Unies et la Suède. Appelé par le testam. de Louis XIII, ainsi que son père, au conseil de régence, il ne put supporter le mépris de la reine, se retira des affaires, et mourut en 1652. Son oraison funèbre fut prononcée par le P. Yves Bodin, augustin, Saumur, 1652, in-4. — BOUTHILIER (Victor LE), oncle du précéd., év. de Boulogne, puis archev. de Tours, prem. aumônier de Gaston, duc d'Orléans, mourut en 1670. Le P. Martel, jésuite, prononça son oraison funèbre, Blois, 1670.

BOUTIÈRES (GUIGUES-GUIFFREY de), lieuten.-gén. pour le roi en Piémont, né dans la vallée de Grésivaudan, patrie de Bayard, dont il fut le lieuten. et l'émule, se distingua au siége de Padoue, dans les guerres d'Italie, à la défense de Mézières, défendit Marseille contre Charles-Quint et le connét. de Bourbon, devint gouvern.-gén. de Turin, qu'il sauva deux fois en 1537 et 1543; mais sa négligence ayant été cause de la prise de Carignan, François I[er] nomma le duc d'Enghien à sa place, ce qui ne l'empêcha pas de contribuer au gain de la bataille de Cérisolles, où il reconquit la bienveill. du roi. Il termina sa carrière par l'expédit. de l'île de Wigh, et mourut peu de temps après.

BOUTIGNY (ROLAND LE VAYER de), maître des requêtes, intend. de Soissons, mort en 1685, a laissé une *Dissertat. sur l'autorité des rois en matière de régale*, Paris, 1753, avec une suite, 1756. — *De l'autorité du roi sur l'âge nécessaire à la profess. relig.*, 1669. — *Traité de la peine du péculat*, 1669.

BOUTILLER (JEAN), conseiller au parlem. de Paris, né à Mortagnes, près de Valenciennes, mort vers 1503, est connu par un ouvr. estimé, intit. : la *Somme rurale*, dont la 1[re] édit., Bruges, Colard-Mansion, 1479, in fol., est très recherchée des amateurs de curiosités bibliograph. Cet ouvr., souv. réimpr. dans le 15[e] S., et dans le 16[e] avec des comment., est un traité de pratique du parlem. de Paris, qui n'a plus qu'une import. histor.

BOUTON (FR.), jésuite, né en 1578 à Chamblay, près de Dole, envoyé d'abord dans les missions du Levant, revint, après avoir échappé aux plus grands dangers, professer la philos. et la rhétor. au collége de la Trinité à Lyon, où il mourut en 1628, victime de son zèle à soigner les malades atteints d'une maladie contagieuse qui causait de gr. ravages. Parmi ses nombr. écrits, que l'on voyait dans la biblioth. des jésuites à Lyon, on distingue : *Commentarii in Deuteronomum;* une *Théologie spirituelle*, en 6 liv. — La trad. du grec en latin des *OEuvres de St Dorothée*. — Un *Dictionn. lat.-hébr.*, etc. — BOUTON (Jacq.), jésuite, mort en 1658, est aut. d'une *Relat. de l'établissem. des Français à la Martinique*, depuis l'an 1635, Paris, 1640, in-8, estimée.

BOUTRAIS ou BOUTTERAIS (RAOUL), *Bothereius*, avocat au gr.-conseil, né à Châteaudun vers 1552, mort à Paris en 1630, a laissé un gr. nombre d'ouvr. lat. peu import. Les princip. sont: *De rebus in Galliâ et toto penè orbe gestis ab* 1594 *ad* 1610, *lib. XVI*, Paris, 1610. — *Henrici Magni vita*, ib., 1611. — Trois poèmes lat. en l'honneur de Paris, Orléans et Châteaudun, etc.

BOUVARD (CHARLES), médecin, né à Montoire, près de Vendôme en 1572, fut nommé profess. au collége royal en 1625, puis surintend. du Jardin-des-Plantes et prem. médec. de Louis XIII, eut une grande inflence sur les délibérat. de la faculté de Paris, qu'on lui reprocha de gouverner despotiquement, et mourut en 1658. On a de lui : *Historicœ hodiernœ medicinœ*, etc., in-4, sans date ni nom d'aut., ouvr. extrêmem. rare; et quelq. autres *écrits* oubliés.

BOUVARD (FRANÇOIS), musicien, né à Paris d'une famille originaire de Lyon, se destinait au théâtre de l'Opéra; mais ayant perdu sa voix fort jeune, il se livra dès-lors à la composit., et se rendit à Rome pour perfectionner ses talents. A son retour il mit en musique deux opéras de Lagrange-Chancel : *Médus, roi des Mèdes*, et *Cassandre*, qui n'obtinrent que peu de succès. Il donna dep. quelq. autres pièces, entre autres : l'*École de Mars*, dont les paroles sont de Morand, et mourut vers 1738. Il avait épousé la veuve du célèbre peintre Coypel, et était chev. de l'ordre du Christ.

BOUVARD (MICHEL-PHILIPPE), médecin, né en 1717 à Chartres, où il obtint l'inspect. d'un hôpital, vint à Paris, et fut, en 1743, nommé profess. au collége royal et membre de l'acad. des sciences. Sa grande vogue l'obligea de se démettre de sa chaire, et ne lui permit d'écrire que quelq. ouvr. polémiq. Il mourut en 1787. Bouvard, l'un des médec. les plus renommés de son temps, n'était point partisan de l'inoculation.

BOUVET (JOACHIM), jésuite, né au Mans, fut l'un des six prem. missionnaires mathémat. que Louis XIV fit partir à ses frais pour la Chine en 1685. Il obtint l'estime et la confiance du monarque chinois, le célèbre Kang-hi, et fut autorisé à bâtir une église et une résidence dans l'enceinte du palais. C'est à ce titre qu'il est regardé comme l'un des fondat. de la mission franç. à Pékin, où il mourut en 1732. On a de lui quatre *Relations* de divers voyages qu'il fit dans le cours de ses missions; *État présent de la Chine*, en fig., Paris, 1697, in-fol.; une *Lettre* qui fait partie des *Lettres édifiantes*; quelques morceaux dans les *Mém. de Trévoux*, et le *Portrait historique de l'emper. Kang-hi*, 1697, in-12, trad. en lat. par Leibnitz.

BOUVET (le baron FRANÇOIS-JOSEPH), vice-amiral, grand-officier de la Lég.-d'Honn., né à Lorient en 1753, mort en 1832, était fils d'un capitaine de vaisseau de la compagnie des Indes qui, à la dissolution de la société, passa avec le même grade dans la marine de l'état. Le jeune Bouvet commença à naviguer à l'âge de 12 ans, d'abord sur un bâtiment de la comp. des Indes, puis dans la marine royale,

et se trouva à tous les mémorables combats livrés dans l'Inde par l'amiral Suffren. Sa bravoure et son exactitude à remplir ses devoirs le firent parvenir successivem. aux prem. grades. La reprise de la Guadeloupe sur les noirs insurgés, à laquelle il contribua puissam., lui valut le commandem. de la marine de Brest. Il était préfet du 3e arrondiss. à Lorient, en 1817, quand il obtint sa retraite avec une pension de vice-amiral. Le départem. d'Ille-et-Vilaine l'envoya en 1830 à la chambre des députés, où il fut admis le 5 novembre; mais il ne fut pas réélu l'année suivante.

BOUVIER (GILLE LE), dit *Berry*, né à Bourges en 1386, prem. héraut d'armes de Charles VII, roi de France, est aut. d'une *Chronique* de 1402 à 1455, réunie aux *Histoires de Charles VI et Charles VII*, publiées en 1653 et 1661, in-fol.

BOUVINES, village de Flandre dont le nom est à jamais célèbre par l'éclatante vict. que Philippe-Auguste y remporta en 1214. C'est dans les champs de Bouvines qu'on vit pour la prem. fois une ligue européenne armée contre la France, dont l'indépend. et le pouvoir naissant avaient blessé l'orgueil d'un puissant emper. Une poignée de braves terrassèrent cette ligue; serrés autour de leur roi, lui faisant un rempart de leurs corps, les nobles franç. fondèrent en cette journée le prem. monum. de notre gloire nationale. — V. PHILIPPE-AUGUSTE.

BOUVOT (JOB), avocat, né à Châlon-sur-Saône en 1558, mort en 1636, s'était acquis une gr. réputat. au parlem. de Dijon, où il avait long-temps plaidé. Bouvot a laissé un *Recueil d'arrêts notables du parlement de Bourgogne*, Cologne, 1628, 2 vol. in-4. — Un *Commentaire sur la coutume de Bourgogne*, Genève, 1632, in-4.

BOUX (GUILL. LE), évêq., né dans l'Anjou en 1621, fut successiv. balayeur de collége, capucin, oratorien, curé, profess. de rhétor. et prédicat. très en vogue du temps de la Fronde. Nommé à l'évêché d'Aqs, et ensuite de Périgueux, il occupa dignem. ce siége pendant 37 ans, et mourut en 1693. Ses *Sermons* ont été imprim. à Rouen, 1766, 2 vol. in-12.

BOUYS (J.-B.), prêtre du diocèse d'Arles, est aut. d'un ouvr. sur les antiquités de cette ville, intitulé : *la royale Couronne d'Arles*, etc., Avignon, 1644. — BOUYS (Jean), peintre, né en 1692, élève de F. de Troy, a laissé quelq. tableaux estimés.

BOUZONIE (JEAN), jésuite, né à Bordeaux vers 1646, mort en 1726, se fit connaître comme prédicat., et cultiva dans le même temps la poésie lat. avec assez de succès. Il a laissé deux rec. contenant des *hymnes*, des *cantiques*, des *éloges funèbres*, etc., et *Hist. de l'ordre des religieuses de Notre-Dame de Poitiers*, 1697, 2 vol. in-4.

BOUZONVILLE (ARMAND-LOUIS LE JUGE de), prêtre, mort en 1830, à 84 ans, fut d'abord militaire, et se maria. Devenu veuf, il embrassa l'état ecclésiastique, et se distingua autant par sa piété que par ses bonnes œuvres. En 1786, il fournit les fonds pour l'établissem. des jeunes clercs de St-Sulpice. La révolut. étant survenue, il se réfugia en Allemagne avec la princesse Louise de Condé, dont il était le directeur, et contribua beauc. à la fondation de la société du Sacré-Cœur. De retour en France, il y continua ses bonnes œuvres. Nommé par le roi à un canonicat de St-Denis, il ne voulut conserver que le titre de chan. honoraire. Supérieur des carmélites de Pontoise, il présida en cette qualité à la translation des reliques de Marie de l'Incarnation. L'abbé de Bouzonville était chevalier de St-Louis, et il avait reçu sa nominat. de vic.-général du diocèse de Nancy.

BOVA (MASIANO), grav. ital., mort à Naples en 1758, fut disciple de Bartolozzi. On a de lui entre autres le portrait de Conway, peint par cet artiste.

BOVADILLA (don FRANÇ. de), commandeur de Calatrava, fut envoyé par Ferdinand et Isabelle en 1500 à St-Domingue, avec ordre d'examiner la conduite de Christophe Colomb, de le déposer et de se charger lui-même du gouvernem. C'était trop accorder. Arrivé en Amérique, il se fit reconnaître comme gouvern., dressa contre Colomb, qu'il fit mettre aux fers, un acte d'accusat. sur les déposit. de délateurs infâmes, et le renvoya en Espagne. La tyrannie de Bovadilla menaçait la colonie d'une ruine prochaine, lorsque Ferdinand, indigné d'une telle conduite, envoya N. Ovando pour le remplacer et le faire repartir pour l'Espagne, afin de lui faire son procès. Bovadilla fut en effet contraint de s'embarquer; mais il périt en route avec toute la flotte, chargée d'or, en 1502.

BOVADILLA (JÉRÔME de), peintre espagnol, né en 1620, de l'école de Zurbaran, excellait à peindre de petits sujets d'hist. Il entendait bien la perspect. et la magie des couleurs, mais péchait par la correct. du dessin.

BOVARINI (LÉANDRE), né à Pérouse à la fin du 16e S., fut prince de l'acad. des *Insentati* de cette ville, conseiller du duc de Savoie, qu'il accompagna en Espagne lors de son mariage avec Catherine d'Autriche. De retour en Italie, il abandonna Pérouse et vint habiter Rome pour s'y livrer à l'exploitation d'un domaine qu'il avait acquis dans les environs; mais il y tomba malade peu de temps après, et mourut dans un âge peu avancé. On a de lui, entre autres ouvr. : *Rime*, *Lezzione accademiche*, 1604, in-8. — *Frutti del autonno dialogo*, 1606, in-12. C'est un petit traité de l'art de la conversat. On lui attribue *Casimir*, trag. restée inédite.

BOVERIUS (ZACHARIE), capucin, né à Saluce en 1568, professa la philos. et la théol. dans son ordre, dont il devint définiteur-gén., et mourut en 1638. Il est surtout connu par son *Hist. des capucins*, en lat., Lyon, 1639, 2 vol. in-fol., supprimée par la congrégat. de l'index, mais qui reparut ensuite avec des correct. Elle a été trad. en franç., en ital. et en espagnol.

BOVES (JEAN de), anc. poète franç., a laissé quelq. contes dont on trouve l'analyse dans le *Rec. des fabliaux des* 12e *et* 13e S., de Legrand d'Aussy.

BOVIO (JEAN-CHARLES), archev. de Brindes, né dans cette ville en 1521, mort en 1570, fut du

nombre des Pères du concile de Trente. Il a trad. en lat. le livre des *Constitutions apostol.*, attribué au pape St Clément, Venise, 1563, in-4. On lui attribue aussi la trad. des *OEuvres* de St Grégoire de Nazianze; mais Mazzuchelli n'avait jamais pu la découvrir dans les biblioth. d'Italie. — Bovio (J.-B.), jurisc. de Reggio, avoc. à Rome dans le 16e S., est cité avec éloge par Mazzuchelli, ainsi que plus. autres personnages de ce nom.

BOWDOIN (Jacq.), gouvern. de Massachusett, philos. et homme d'état, né en 1727, mort à Boston, sa patrie, en 1790, fut membre des soc. royales de Londres et de Dublin, et présid. de l'acad. américaine, qu'il fonda à Boston en 1780. Son gouvernement sage et ferme a mis sa mémoire en vénérat.

BOWER (Archibald), Écossais, né à Dundée en 1686, d'abord jésuite, profess. d'humanités et conseiller de l'inquisit. à Macerata, revint ensuite en Angleterre, où il embrassa la réforme, et se fit antiquaire par nécessité. Il mourut en 1766, bibliothécaire de la reine Caroline. Bower travailla neuf ans à l'*Hist. universelle*, et fit toute la partie de l'*Hist. romaine*. Il écrivit ensuite l'*Hist. des papes*, 1748; mais ce dern. ouvr., qu'on pourrait plutôt qualifier de critique violente, ne lui fit point honneur.

BOWLES (Guill.), natural. estim., né vers 1720 en Irlande, passa la plus gr. partie de sa vie en Espagne, où il mourut en 1780. On a de lui des ouvr. remarq. : *Introduccion à la historia natural y à la geografia fisica de España*, Madrid, 1775, in-4; 2e édit. corrigée, 1782. Il en existe une trad. française, par de Flavigny, Paris, 1776; et une ital., par Milizia, Parme, 1784, que les comment. du chev. Azara rendent préférable à l'original. — *Hist. des sauterelles d'Espagne*, Madrid, 1781.

BOWLES (Jean), théologien anglais, a donné une belle édition de *Don Quichotte* en espagnol, Londres, 1781, 3 vol. in-4, fig. Il mourut en 1788.

BOWYER (Guill.), savant imprimeur, né à Londres en 1699, s'est rendu célèbre par le gr. nombre d'excellentes édit. qu'il a données, et qui presque toutes sont enrichies de préfaces et de notes estimées. Il fut imprim. de la société royale, membre de celle des antiquaires, et mourut en 1777. Ses princip. édit. sont les *OEuvres de Selden*, 3 vol. in-fol., 1726. — *Novum Testamentum græcum*, 2 vol. in-12, 1763. On lui doit une traduct. de la *Vie de l'empereur Julien* de La Bletterie, 1746, et l'*Origine de l'imprimerie*, ouvrage terminé par J. Nichols, 1776.

BOXHORN (Henri), ecclésiastique hollandais, doyen de Tillemont, embrassa le protestantisme, et fut ministre à Woorden et Bréda. Il a laissé quelques livres de controverse.

BOXHORNIUS (Marc-Zuerius), histor. et philologue, né à Berg-op-Zoom en 1612, s'était fait connaître avantageusem. par quelq. bonnes édit., lorsqu'il obtint la chaire d'éloquence à Leyde; il succéda depuis à Heinsius dans la chaire d'hist., et mourut prématurém. en 1653. Outre des édit. des aut. de l'hist. d'Auguste et des petits satiriq. lat., il a laissé un très gr. nombre d'ouvr. dont on trouve la liste dans Nicéron. Les plus recherchés sont : *Poemata*, 1629, in-12; 2e édit., augm., 1662. — *Origin. gallicarum liber cui acced. antiq. linguæ britannicæ lexicon*, 1654, in-4, ouvr. rare et fort estimé. — *De typographicæ artis inventione*, 1640, in-4.

BOY (Pierre), habile orfévre et peintre sur émail, mourut en 1717, à Dusseldorf où il était inspecteur de la galerie de peinture. Entre autres ouvr. précieux, on cite de lui *le St Ciboire* de la cathédrale de Trèves.

BOY (Simon), chirurg., mort en 1789 à Champlitte, sa patrie, a laissé un *Abrégé sur les maladies des femmes grosses et accouchées*, Paris, 1788, in-12. — Boy (Adrien-Simon), fils du précéd., chirurg. en chef de l'armée du Rhin, mort en 1795 à Alzey, a publ. quelq. opusc. sur son art, entre autres : *Traitement des plaies d'armes à feu;* on lui doit aussi l'hymne fameux : *Veillons au salut de l'empire.*

BOYCE (Guill.), compositeur, né à Londres en 1710, fut reçu doct. en musique à Cambridge en 1749, puis en 1757 nommé prem. organiste de la chapelle du roi, et mourut en 1779. Sa musique se distingue par un caractère original, une grande force et une grande clarté, sans aucun mélange de style étranger. Ses morceaux les plus remarquables sont une admirable *Sérénade de Salomon*, 1743; *la Lyre britannique* et *la Loterie du berger.* Sa collection de musique d'église, tirée des anciens maîtres, et surtout de Greene, dont il fut élève, est un ouvr. classique en Angleterre.

BOYCEAU (Jacq.), seign. de la Baraudière, intendant des jardins de Louis XIII et de Louis XIV, mort vers 1690 dans un âge avancé, a donné : *Traité du jardinage*, Paris, 1638, in-fol., un autre sur la manière de faire des pépinières, de greffer et enter les arbres, réimpr. en 1797.

BOYD (Robert), chef d'une famille noble et puiss. d'Écosse, fut, après la mort de Jacques II, memb. de la régence du roy. pend. la minorité de Jacques III; mais ne voulant point d'une autorité partagée, il se fit déclarer seul régent, et voulut consolider son pouvoir par le mariage de son fils avec la sœur du jeune roi. Ce fils fut créé comte d'Arran, et envoyé pour épouser au nom du roi son maître une princesse de Danemarck. Pendant son absence, les ennemis des Boyd inspirèrent des soupçons contre le régent à Jacques III, qui, sans attendre sa majorité, mit un terme à ses exactions et à son admin. despot. Accusé de haute trahison, Boyd échappa, ainsi que le comte d'Arran, aux poursuites, et termina sa carrière orageuse dans l'obscurité en 1470; mais un de ses frères, sir Alexandre, fut exécuté par ordre du roi.

BOYD (Marc-Alex.), écriv. écossais, de la même famille que les précéd., né à Gollovay en 1562, eut une jeunesse extrêmem. agitée; mais ayant dissipé sa fortune et se trouvant sans appui par la mort de son oncle, l'archevêque de Glascow, il vint en France vers 1585, et travailla sans relâche à répa-

rer le temps qu'il avait follem. perdu, prit bientôt place parmi les hommes les plus instruits dans les langues, l'hist., et même la jurisprud. qu'il avait étudiée sous Cujas. Il embrassa dep. la carrière des armes, dans laq. il ne recueillit pas de moins brillants succès, et repassa en Écosse, où il mourut en 1601. On a prétendu qu'il avait traduit en grec les *Commentaires de César*, et composé plus. ouvr. lat. et franç. sur les langues, la philos. et l'hist.; mais on ne connaît de lui que des *héroïdes* et des *hymnes* insér. dans les *Deliciæ poetar. scotor.* Amsterdam, 1637.

BOYD (Hugues), né en 1746 en Irlande, s'appliqua de bonne heure à l'étude des sciences politiques, et vint à Londres où il se jeta dans le parti populaire, qu'il soutint avec chaleur par différents écrits en forme de lettres sous des noms supposés, et dont quelques-uns lui ont été attribués sans preuve suffisante, telles que les *Lettres de Junius*, publiés de 1769 à 71. Ces *Lettres*, qui sont écrites avec un rare talent, et qui sont aujourd'hui l'ouvr. polit. le plus éloq. de l'Angleterre, ont été trad. en franç. par M. Parisot, 1823, 2 vol. in-8. La fortune de Boyd étant extrêmem. délabrée, il accompagna lord Macartney en qualité de secrétaire à Madras, et y mourut en 1794.

BOYDELL (Jean), artiste ingénieux né en 1730, d'un riche fermier, cultiva et protégea les beaux-arts, mais surtout la gravure et la peinture. Il est le fondateur de la galerie de Shakespeare, célèbre école de peinture d'Angleterre, qui lui coûta des millions, et qu'il fut ensuite autorisé à mettre en loterie lorsqu'il eut été ruiné par suite de la révolution de France. Il jouit d'une gr. considérat., fut lord-maire de Londres, et mourut en 1804.

BOYENVAL (Pierre-Joseph), scélérat obscur employé par Fouquier-Tinville dans la prison du Luxembourg pour espionner ses victimes, eut le sort de son complice atroce et le suivit à l'échafaud en 1795.

BOYER (Paul), né dans le Condomois vers 1615, fit partie de l'expédit. de M. de Brétigny pour la Guiane en 1644, et de retour en France, publ. la relation de son *voyage*, Paris, 1654, in-8. On y trouve des détails intéress. — Boyer (Pierre), ministre réformé, a publié *l'Abrégé de l'histoire des Vaudois*, La Haye, 1691, in-12.

BOYER (Claude), aut. dramat., de l'Acad. franç., né à Alby en 1618, embrassa l'état ecclésiast., vint de bonne heure à Paris, où il chercha d'abord à se faire connaître comme prédicat. N'ayant point eu de succès dans la chaire, il se consacra dès-lors au théâtre, donna successivem. un gr. nombre de pièces dont on ne connaît que la *Judith*, à cause de l'épigramme de Racine, restée dans la mémoire des amat., et mourut à Paris en 1698. Son *Théâtre*, composé de 23 pièces, est très rare.

BOYER (Abel), né à Castres en 1664, sortit de France à la révocat. de l'édit de Nantes, se réfugia en Angleterre, et mourut à Chelsey en 1729. On a de lui un *Dictionn. angl.-franç., et franç.-angl.*, dont on fait grand cas; l'édit. la plus estimée est celle de Paris, 1829, 2 vol. in-4. L'*Abrégé* en 2 vol. in-8, a eu plus de 20 édit. Sa *Gramm. franç. et angl.* a long-temps été regardée comme la meill. Ses autres ouvr., tels que *l'Hist. de Guillaume-le-Conquérant*, en anglais, Londres, 1702, in-8, etc., sont moins connus.

BOYER (Pierre), oratorien, né à Arlanc en 1677, un des opposants à la bulle *Unigenitus*, fut enfermé au mont St-Michel, puis à Vincennes, où il mourut en 1755. On lui doit la *Vie* du diacre Pâris sous ce titre : *Vie d'un parfait ecclésiast.*, 1731; et quelq. autres ouvr. contre les jésuites.

BOYER (Jean-François), évêque de Mirepoix, dont le nom se retrouve si fréquemment dans les pamphlets de Voltaire, né à Paris en 1675 d'une famille originaire d'Auvergne, entra dans l'ordre des théatins. Ayant été choisi pour prêcher le carême à la cour, ses talents lui valurent un évêché. Plus tard il fut nommé précept. du dauphin père de Louis XVI, qui conserva toujours pour lui le plus tendre attachem. Membre de l'Acad. franç., il fut admis ensuite à l'acad. des sciences et à l'acad. des inscript. où il remplaça le card. de Polignac. Modèle de vertus et de charité, il se conserva pur à la cour, refusa de riches abbayes, et jouit de la confiance de son maître jusqu'à sa mort, survenue en 1755.

BOYER (J.-B.-Nicolas), médec., né à Marseille en 1693, dut à sa belle conduite dans la peste qui ravagea sa ville natale une pension et le titre de médecin d'un régiment des gardes. De nouv. services lui méritèrent de nouv. récomp.; sa pension fut triplée; il obtint des lettres de noblesse, et fut chev. de St-Michel. Il mourut à Paris en 1768. Outre une édit. du *Codex medicamentarius*, 1758, in-4, il n'a laissé que quelq. opusc. sur *la peste de Marseille* et sur *les maladies épidémiques* qu'il avait soignées.

BOYER (Michel), peintre français, né au Puy, membre de l'acad. de peinture en 1791, excellait dans la perspective et l'architecture.

BOYER (Pascal), né à Tarascon en 1742, l'un des rédacteurs de la *Gazette universelle*, fut trad. au tribunal révolutionn., et condamné à mort en juillet 1794.

BOYER (Alexis, baron), l'un des prem. chirurgiens de l'Europe, membre de l'Institut et de l'académie royale de médec., profess. à la faculté de médec., né à Uzerche en 1760, mort à Paris en 1833, vint dans cette ville dès 1779, et suivit les leçons de chirurgie de Desault. Il obtint, cinq années après, le prem. prix de l'école pratique, et partagea avec son maître l'enseignem. de l'anatomie. Des cours particuliers augmentèrent sa réputation. Boyer obtint au concours, en 1787, la place de chirurg. gagnant-maîtrise à l'hospice de la Charité, dont il est mort chirurg. en chef. Il fut nommé profess. de médec. opératoire à l'école de santé dès sa création; mais il garda peu de temps cette partie de l'enseignem., et se chargea de la clinique externe, remplit, dep. 1804 jusqu'en 1814, la place de prem. chirurg. de l'empereur; fit, en

1806, la campagne de Pologne, et reçut, en 1807, la croix de la Lég.-d'Honneur. On a de lui, 1° *Mém.* adressé au concours de l'acad. royale de chirurgie en 1791, sur cette question : *Déterminer la meill. forme des aiguilles destinées à la réunion des plaies et à la ligature des vaisseaux, et la manière de s'en servir dans les cas où leur usage est indispensable*, travail fort complet, qui, par la suppression de l'acad. de chirurgie, fut privé du prix qui lui était destiné, mais qui est inséré dans le 3e vol. du rec. de la soc. médicale d'émulat.; 2° *Tr. d'Anatomie, ou Description de toutes les parties du corps humain*, 1797-99, 4 vol. in-8; 4e édit., 1816 : bon ouvr. élémentaire, mais où l'on désirerait un peu de physiologie, la synonymie des organes, et des descript. moins longues pour quelq. parties; 3° *Traité des maladies chirurgicales et des opérations qui leur conviennent*, Paris, 1815 et années suiv., 6 vol. in-8, où l'on remarque une exactitude minutieuse dans la descript. des maladies, un exposé détaillé des méthodes thérapeutiques, et des observat. intéressantes. Plus. appareils mécaniq., inventés par Boyer, sont d'un usage journalier dans les hôpitaux; ceux qu'il a imaginés pour l'extension continuelle et permanente des membres infér., lorsque le fémur est fracturé; pour contenir les fragments de la rotule, et ceux de la clavicule, lorsque ces os sont rompus; pour guérir les torsions congéniales des pieds des enfants, atteignent parfaitement leur but, et sont adoptés généralement. Boyer a continué, avec Roux et Corvisart, l'ancien *Journal de médecine, chirurgie et pharmacie*, rec., passé en d'autres mains, et a fourui beauc. d'articles au *Dictionn. des sciencces médicales.* On trouve dans l'un des prem. vol. du *Journal complémentaire* de cette encyclopédie, un *Mémoire* du même auteur, *sur les fistules de l'anus.* M. Richerand à publié, en 1803, les *Leçons* de Boyer *sur les maladies des os*, 2 vol. in-8.

BOYER-BRUN (J.-M.), substitut du procureur de la commune de Nîmes, y défendit avec courage la cause de la monarchie et des catholiques du Gard. Forcé de fuir à Paris en 1791, il y concourut à la rédact. de quelq. journaux royalistes, fut arrêté comme complice des conspirateurs d'Arles, et condamné à mort en 1794, à 30 ans, par le tribunal révolutionnaire. On lui attribue : *Hist. des caricatures de la révolte des Français*, 1792, in-8.

BOYER-FONFRÈDE (J.-B.), né à Bordeaux en 1766, missionnaire, puis commerçant, se maria et se retira en Hollande. De retour en France à l'époque de la révolut., il en embrassa les principes avec ardeur, fut nommé député de la Gironde à la législature et ensuite à la convent., lutta contre la montagne et surtout contre Marat; échappé à la première proscription des girondins, il ne put éviter la seconde, et périt à 27 ans sur l'échaf. révolutionn. avec 20 autres députés.

BOYER D'AGUILLES (Jean-Baptiste), trisaïeul du marquis d'Argens, mort en 1637, doyen des conseillers du parlem. d'Aix, était beau-frère du poète Malherbe, dont les livres et les MSs. restèrent dans sa famille. — Boyer (J.-B.), marquis d'Aguilles, fils du précédent, né à Aix vers 1640, conseiller au parlem. de Provence, s'est rendu célèbre par son goût pour les arts, qu'il cultivait lui-même avec quelq. succès. Il visita l'Italie en amat. éclairé, et recueillit dans ce voyage des curiosités et des tableaux dont il forma l'un des plus riches cabinets qu'ait jamais possédés la Provence. Il fit graver ensuite ses tabl. par Jacq. Coëlmans et Sébast. Barras. Cette collect. de 118 pl. ne fut terminée qu'en 1709, année de la mort d'Aguilles. Les amat. préfèrent les exempl. avec cette date, à raison des épreuves, à ceux de l'édit. de 1744, publ. par Mariette, avec la descript. des tableaux. — Boyer (J.-B. de), petit-fils du précéd., présid. à mortier au parlem. d'Aix, fut, en 1745, chargé de conduire un secours à l'armée du prétendant en Écosse, et mourut en 1783.

BOYER DE NICE (Guillaume), troubadour. Nostradamus lui attribue un *Traité d'histoire naturelle* et des *chansons* qui ne nous sont pas parvenus.

BOYER DE SAINTE-MARTHE (Louis-Anselme), dominicain, est auteur de l'*Histoire de l'église cathédrale de St-Paul-Trois-Châteaux*, Avignon, 1710, in-4, et de l'*Histoire de l'église cathédrale de Vaison*, ibid, 1731, in-4.

BOYLE (Robert), célèbre philosophe anglais, né à Lismore en Irlande, en 1626, héritier d'une fortune assez consid., se livra plus particulièrem. à l'étude de la physique et de la chimie. Ennemi de tous les systèmes, il s'éleva contre les chimistes, qui reconnaiss. comme principe essentiel des corps le sel, le soufre et le mercure, et démontra par des expériences la futilité de cette hypothèse. Il n'admettait dans la matière que des propriétés purem. mécaniq. C'est à lui que l'on doit la première connaissance exacte de l'absorpt. de l'air dans les calcinat. et les combust., et de l'augmentat. de poids des chaux métalliques, observat. qui long-temps après ont servi de base à la chimie moderne. En général, il a été le premier guide de ceux qui ont étudié les phénom. chimiq. de l'air, et le précurseur de Hales, de Cavendish et de Priestley. Il mit à la défense de la religion la même ardeur qu'aux progrès de la philosophie. Voulant connaître par lui-même les ouvr. originaux qui en font la base, il se mit à étudier les langues orientales, et surtout l'hébreu, fonda des leçons publiques, pour fournir de nouvelles preuves des principes de la religion chrétienne, fondation à laquelle on doit les *Discours* de Clarke sur l'existence de Dieu, et contribua, par ses dons, à l'établissem. des missions protestantes dans les Indes. Boyle joignait à des mœurs pures une rare modestie, une bienfaisance active, un extrême désintéressem. Il mourut à Londres en 1691, et fut enterré dans l'église de Westminster. Ses ouvr., tous écrits en angl., ont été recueillis Londres, 5 vol. in-fol., 1744; l'édit. de 1772, 6 volumes in-4, est plus estimée.

BOYLE (Roger), comte d'Orrery, frère du précédent, né à Lismore en 1621, servit d'abord sous

Charles Ier, et montra dans toutes les circonstances autant de courage que d'habileté. Zélé royaliste, après la mort de son maître, il passa sur le continent, sous prétexte d'aller y chercher le rétabliss. de sa santé, mais en effet pour se concerter sur les moyens de servir la cause de Charles II. Ses intrigues furent découvertes par Cromwel, qui lui pardonna, sous la condit. qu'il l'aiderait à soumettre les rebelles d'Irlande; il accepta cette proposition, servit en effet Cromwel avec fidélité; puis, dégagé de ses obligations envers lui, contribua puissamment à la restaurat. Charles II le récompensa par la place de conseiller privé d'Angleterre et d'Irlande. Il mourut en 1679. On a de lui plusieurs ouvr. en vers et en prose, assez bien écrits, entre autres des *tragédies*, *Parthénysse*, roman, Londres, 1665, 3 vol.—*L'Art de la guerre*, Londres, 1677, etc.

BOYLE (Charles), comte d'Orrery, fils du précéd., né en 1676 à Chelsea, servit dans la guerre de la success., obtint le grade de maj.-génér. à la bataille de Malplaquet. Accusé de conspiration contre l'état, il fut enfermé à la Tour de Londres; sur la déclarat. de son médecin, le docteur Mead, qu'une plus longue détent. altérerait sa santé, fut mis en liberté, et mourut 9 ans après, en 1731. Le *Planétaire* du célèbre Graham, qui le lui dédia, a conservé le nom d'Orrery. Pend. qu'il achevait ses études à Oxford, il y publ. une trad. angl. de la *Vie de Lysandre*, et une trad. lat. des *Lettres de Phalaris*, 1695, in-8.

BOYLE (Jean), comte de Corke et d'Orrery, fils unique du précéd, né en 1707, mort en 1762, fut l'édit. des *OEuvres dramat.* de son aïeul Roger (*v.* plus haut), 1738, in-8, et de ses *Lettres polit.*, 1742. Entre autres ouvr. on lui doit une trad. des *Lettres de Pline*, 1751, 2 vol. in-4. — *Remarques sur la vie et les écrits de Swift*, même ann., in-8. — *Lettres* écrites d'Italie à Duncombe, 1774.

BOYLEAUX ou BOYLESVE (Étienne), issu d'une noble famille d'Angers (dont est descendu Boileau-Despréaux), célèbre prevôt de Paris, fut pourvu de cette charge par St Louis, lorsqu'à son retour de la Terre-Sainte ce prince en abolit la vénalité. Le choix fut digne du St roi, et jamais magistrat plus intègre ne rendit la justice. On lui dut l'établissement de la police dans Paris, il rétablit la discipl. dans le commerce, dans les arts, dans la percept. des droits royaux, fixa les impôts sur le commerce et les marchandises, et rangea les artisans en différents corps et confréries. Ses sages statuts, connus sous le nom de *Livre des métiers*, ont été publ. pour la prem. fois en 1837, dans le *Recueil des docum. inéd.* pour servir à l'hist. de France. Boyleaux mourut en 1269.

BOYLSTON (Zardiel), savant méd., né en 1680 à Brookline, au Massachusett, introd. le prem. en Amérique l'inoculation de la petite-vérole, et mourut en 1766. On a de lui plus. articles dans les *Transact. philosophiq.*; un *ouvr.* sur l'inoculat. de la petite-vérole, Londres, 1726, etc. — Nicolas, bienfait. du collége de Harward, mort à Boston en 1771, légua à l'univ. de Cambridge 1,500 liv. sterl. pour y fonder une chaire de rhétoriq. et d'éloq.

BOYM (Mich.), jésuite polonais, missionn. aux Indes et à la Chine, où il est mort en 1659, a publ. *Flora sinensis*, Vienne, 1656, in-fol., traduit en franç. dans la *Collect.* de Thevenot. On lui doit en outre une traduct. des 4 liv. de *Wang-Choho*, contenant 289 articles sur les médicam., les signes des maladies, etc., Francfort, 1682, in-4, publ. sous le nom d'André Cleyer, éditeur plagiaire qui y joignit quelq. autres morceaux trad. du chinois. — Benoît, autre jésuite polon., né à Lemberg en 1629, mort à Wilna en 1670, a trad. du franç. une *Théol. chrétienne* et quelq. liv. ascétiques.

BOYSE (Jean), critique anglais, né en 1560 à Nettlestead, dans le Suffolkshire, fut un des six théol. nommés par Jacques Ier, pour la révision de la trad. angl. de la *Bible*, et fut adjoint à Henri Saville pour la publicat. des *OEuvres de St Chrysostôme*. Il en fut récompensé par une prébende dans l'église d'Ély, et mourut en 1643. On ne connaît de lui qu'une défense de la Vulgate, Londres, 1655, in-8. — John, théol. et doyen de Cantorbéry, mort en 1628, a publ. une *Exposition sur les Psaumes*, en angl., Londres, 1628, etc. — Jos., autre théol. dissident, ministre d'une congrégat. de Brownistes à Amsterdam et ensuite à Dublin, né en 1660 à Leeds, comté d'York, mort en 1728, a laissé des *sermons*. — Samuel, son fils, poète anglais, né en 1708, mort en 1749, a publ. entre autres ouvr., une excell. trad. du *Traité de l'existence de Dieu*, de Fénélon, et un poème intit.: *la Divinité*, 1752, in-8, regardé comme son chef-d'œuvre. Un choix de ses poésies a été recueilli après sa mort en 2 vol. in-8. Il joignait au talent poétique celui de la musique et de la peinture, la connaissance du blason, et quelq. peu de théologie.

BOYSEAU (Pierre de), marq. de Châteaufort, gén. espagnol, né près de Namur en 1659, n'étant encore que capitaine, s'était déjà distingué aux batailles de Fleurus, de Steinkerque et de Nerwinde. Une action d'éclat au siége de Charleroi, en 1693, lui valut une compagnie de caval. Il se distingua depuis dans la guerre de la success., notamm. à Oudenarde en 1708, et à la fameuse bataille de Malplaquet qui fut livrée l'ann. suiv. Passé en 1710 à l'armée d'Espagne, il se trouva à la sanglante bataille de Saragosse, puis au siége de Barcelonne. Il fut ensuite employé dans l'expédit. de Majorque en 1715, et dans celle d'Afrique en 1732. Tant de services lui méritèrent le grade de capit.-gén. de la Vieille-Castille. Il mourut en 1741. Peu d'hommes de guerres se sont trouvés à un plus gr. nombre de batailles. Il était couvert de blessures et avait eu 11 chevaux tués sous lui.

BOYSEN (Pierre-Adolphe), théol. luth. allem., né en 1690, mort en 1743 à Halberstadt, où il remplissait des fonct. ecclésiast., a publ. div. ouvr. de philologie, d'hist., de théol., entre autres *Historia Mich. Serveti*, Wittemb., 1710, in-4. C'est un programme. — *De viris eruditis qui serò ad litteras admissi magnos in studiis fecerunt progressus*,

ibid., 1711. — Frédéric-Éberhard, son fils, né à Halberstadt en 1720, mort en 1800, suivit la même carrière que son père. On a de lui une bonne *version* allem. du *Koran*, avec des notes, Halle, 1775, in-8; *Hist. univers.*, *Hist. anc.*, ibid., 1767-72, 10 vol. in-8; ce dernier ouvr. est un *Abrégé* de la gr. *Hist. univers* publ. en Angleterre.

BOYSSIÈRES (Jean de), né en Auvergne en 1555, quitta l'étude des lois entraîné par son goût pour la poésie, et composa un gr. nombre d'*élégies*, de *sonnets*, publ. sous le titre de *prem.*, *secondes et troisièmes œuvres*, Paris, 1578-79, in-12 et in-4. Il essaya depuis de traduire en vers la *Jérusalem délivrée;* mais il n'en donna que les 3 prem. chants, 1583, in-12.

BOYVE (Jonas), ministre et past. de Fontaines, principauté de Neuchâtel, mort en 1739, âgé de 85 ans, a laissé MSs. : *Annales histor.* des comtes de Neuchâtel et Valangin, depuis les Romains; des *Dictionn.* histor., étymolog., critiq., archéolog. et monétaire de la Suisse. — Son petit-fils, Jérôme-Emmanuel, conseiller-d'état et chancel. du roi de Prusse, est aut. de : *Recherches sur l'indigénat helvétique*, Neuchâtel, 1778, in-8. — Un autre de ses petits-fils, avocat à Bevaix, a publ. : *Remarques* sur les lois et statuts du pays de Vaud, Neuchâtel, 1756, 2 vol. in-4, ouvr. très estimé. Il a laissé MSs. quelq. autres écrits de jurispr., tels que *Institut.* au droit coutumier de Neuchâtel, 2 vol. in-fol., etc.

BOYVIN (Jean), né à Dole en 1580, fut successiv. avocat-gén., conseiller et présid. au parlem. de cette ville, et mourut le 13 sept. 1650. L'un des commiss. du parlem., chargé de la défense de Dole assiégée par les Français en 1636, il a écrit l'*Hist. de ce siége*, dont il y a deux éditions, Dole, 1637, Anvers, Moret, 1638, in-4, ouvr. écrit avec candeur et très intéress. Les exempl. en deviennent rares. Il a laissé des *Notes* sur la coutume de Franche-Comté, qui sont estimées des jurisconsultes.

BOZE (Claude GROS de), savant numismate, archéologue, etc., né à Lyon en 1680, neveu d'un trésor. de France qui l'institua son hérit. à charge de relever son nom, acheva son cours de droit à Paris, où ses liaisons déterminèrent son goût pour l'étude de l'antiquité. Élu secrét. perpét. de l'acad. des inscript. à 26 ans, il eut depuis l'honneur de remplacer Fénélon à l'Acad. franç. En 1719 il fut nommé garde du cabinet des médailles; la même ann., il harangua Louis XV au nom de l'acad. des inscript. Il avait publ. les 15 prem. vol. des *Mém.* de cette sav. compagnie, lorque l'affaiblissem. de sa santé le força de résigner sa place de secrét. Il mourut en 1753, à 74 ans. Indépendamm. d'un gr. nombre de dissertat., parmi lesq. on distingue celle *sur les rois du Bosphore cimmérien*, et l'*Hist.* de l'emper. Tétricus, éclaircie par les médailles, on a de Boze, entre autres ouvr. : *Explicat.* d'une inscript. antique trouvée à Lyon; *Médailles* sur les princip. événem. du règne de Louis-le-Grand, 1723, in-fol. — *Traité histor.* du jubilé des Juifs, 1702, in-12, ouvr. rare et très sav. — *Le Livre jaune* (ainsi nommé parce que les exempl. sont impr. sur papier de cette couleur), contenant quelq. conversat. sur les logomachies ou disputes de mots, 1748, in-8. — Le *Catal.* de la biblioth. de Boze, 1745, in-fol., est très rare; mais il est difficile de croire qu'il n'ait été tiré qu'à 25 exempl.

BOZE (François de), chirurg. de Lyon au 17e S., a trad. en franç. l'*Arsenal de chirurgie* de Scultet, Lyon, 1672, in-4.

BOZIO (Thomas), prêtre de l'Oratoire d'Italie, né en 1548 à Gubbio, fit ses études à Pérouse, et fut envoyé par son père à Rome, où ses talents lui méritèrent bientôt de puissantes protect. Touché des vertus de St Philippe de Néri, il devint un de ses disciples, entra dans la congrégat. naissante de l'Oratoire en 1571, s'y distingua par son éloquence et sa modestie, refusa plus. évêchés, et mourut à Rome en 1610. Il a laissé plus. ouvr. MSs.; parmi ceux qu'il a publ. on distingue: *De signis Ecclesiæ*, Rome, 1591, 2 vol. in-fol., réimpr. dans tous les formats. — *De imperio virtutis; De robore bellico*, Rome, 1593, in-4, rare. — *De antiquo et novo Italiæ statu*, Cologne, 1594, in-8. Cet ouvr. et le précédent sont destinés à réfuter les principes de Machiavel. — François, son frère, de la même congrégat., mort en 1635, est auteur d'un ouvr. intit. : *De temporali Ecclesiæ monarchiâ*, Cologne, 1602, in-4, où les doctrines ultramontaines sont portées aux derniers excès.

BRA (Henri de), méd., né à Dockom, ville de Frise, en 1555, pratiqua son art dans sa patrie; puis s'établit à Zutphen, où il était encore au mois de mars 1604. Il a publ. quelq. ouvr. de médec.; mais ce sont de pures compilations.

BRABANT (Henri, duc de), dit *le Guerroyeur*, fils de Geoffroi-le-Courageux, est le prem. prince de sa famille qui ait porté le titre de duc. Associé dès 1172 au gouvernem. par son père, sous le titre de comte de Louvain, il fut un des seigneurs qui accompagnèrent Louis-le-Jeune au tombeau de St Thomas de Cantorbéry. Il se rendit en 1183 à Jérusalem, pour accomplir un vœu de son père, qui lui remit à son retour la direct. des affaires; mais il ne lui succéda qu'en 1190. Il fit en 1197 un second voyage dans la Palestine, où il signala sa valeur à la prise de Joppé. Depuis il prit part aux guerres qui désolèrent l'Allemagne pour la succession à l'empire; voisin inquiet et turbulent, il attaqua les comtes de Gueldre et de Hollande, puis l'évêq. de Liége, qui l'excommunia et le défit complétem. En 1214, il maria sa fille à l'emper. Othon, et la même année, il suivit son gendre en guerre avec Philippe-Auguste, fut témoin du désastre de l'armée impériale à Bouvines (23 juillet), et prit la fuite avec Othon. Le duc Henri mourut à Cologne le 5 sept. 1235, après un règne de 50 ans. — Brabant (Henri II, duc de), dit *le Magnanime*, fils et success. du précéd., contribua beauc. par son influence à faire élire emper. Henri, landgrave de Thuringe, son gendre. Bienfaiteur de ses sujets, il les délivra de la *main-morte* sous laq. ils gémissaient, réforma plus. abus dans le choix des juges et la manière de rendre la justice, et mourut en 1248, à 59 ans, dont il en avait régné 12.

Il fut inhumé à l'abbaye de Villers, où l'on voit encore son tombeau.—BRABANT (Henri III, duc de), surn. *le Débonnaire*, fils et success. du précéd., fut aussi l'hérit. de ses vertus et de ses belles qualités. Il fit élire emper. Guillaume, comte de Hollande, son parent. Ayant pris la défense des habitants de Liége contre leur évêq., il fut excommunié par ce prélat; mais un traité termina cette querelle. Il maintint l'abol. de la *main-morte*, et fit remise à ses sujets des taxes arbitraires qu'il avait exigées d'eux. Il avait du goût pour la poésie franç., et composa, dit-on, des chansons dans cette langue. Ce prince mourut à Louvain en 1261.—BRABANT (Jean Ier, duc de), dit *le Victorieux*, né en 1250, fils du précéd., et son successeur au préjudice de son frère aîné, qu'Alix, leur mère, persuada de se faire moine à l'abbaye St-Étienne de Dijon. En 1268, Jean prit les rênes du gouvernem., et l'ann. suiv. il épousa Marguerite, fille de St Louis. Informé que Marie, sa sœur, reine de France, était accusée d'avoir empoisonné le prince Louis, son beau-fils, pour faire régner ses propres enfants, et qu'on l'avait confinée dans un château, il se déguisa en cordel., se rendit auprès d'elle, et l'interrogea pour s'assurer de la fausseté de l'accusation. Il accourut ensuite à Paris défier au combat quiconque oserait accuser la reine, fit déclarer son innocence et poursuivit avec acharn. Pierre La Brosse, son accusat., qui fut pendu au gibet de Montfaucon. De retour dans ses états, il s'empara du duché de Limbourg, après avoir vaincu et tué Henri de Luxembourg à la bataille décisive de Waringen, le 5 juin 1288. Jean avait assisté à 70 tournois, et son adresse était telle, que partout il en était sorti vainqueur; à celui qui eut lieu pour les noces du duc de Bar avec Léonore, fille du roi d'Angleterre, il eut pour advers. Pierre de Beauffremont, qui lui fit au bras une blessure dont il mourut le 14 mai 1294.—BRABANT (Jean II, duc de), surn. *le Pacifique*, fils du précéd., lui succéda à l'âge de 13 ans. Moins jaloux d'augmenter ses états que de rendre heureux ses sujets, il rendit l'ordonn. dite du *bien public*, portant que lui et ses hérit. maintiendraient les villes du Brabant dans leurs libertés, lois et priviléges. On lui dut aussi l'établissement du conseil souverain de Brabant. Il mourut le 27 oct. 1312. — BRABANT (Jean III, duc de), dit *le Triomphant*, fils et success. du précéd., eut dans sa jeunesse plus. guerres à soutenir contre ses voisins, excités par Philippe de Valois, roi de France, et les termina toutes sans être forcé d'épuiser les ressources de ses peuples, dont il confirma tous les priviléges. Il obtint de l'emper. Charles IV la bulle d'or de Brabant, qui assurait à ses sujets leurs juges naturels, et mourut en 1355, à 59 ans. Ce prince n'ayant laissé aucun descend. mâle, sa fille Jeanne, qui avait épousé Venceslas, frère de l'emper. Charles IV, fut son héritière.

BRABANT (ANT., duc de), 2e fils de Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, et de Marguerite de Flandre, fut en 1404 mis en possess. du duché de Brabant, en vertu des droits de sa mère. Il accrut ses états du Luxembourg par son mariage avec Jeanne, fille du duc Venceslas, et fut tué à la bataille d'Azincourt le 25 oct. 1415, en combattant pour la France. — Jean IV, fils et success. du précéd., fut un prince indolent et faible. En 1418, il épousa Jacqueline de Bavière, qui l'abandonna pour le duc de Glocester. Dépouillé de ses états, il n'y fut rétabli que par son cousin, le duc de Bourgogne. C'est à Jean IV que l'univers. de Louvain doit sa fondat. Il mourut le 17 avril 1427, sans laisser d'enfants. Son frère, le comte de St-Pol, lui succéda sous le nom de Philippe Ier, et mourut bientôt après sans héritier direct. On croit qu'il fut empoisonné. En lui finit la ligne des ducs de Brabant de la branche cadette de Bourgogne.

BRACCESCO DAGLI ORZI NOVI (JEAN), alchimiste, né vers 1510 à Brescia, prit l'habit des chan. régul. de St-Ségond dont il devint prieur, et consacra tous ses loisirs à la recherche des précieux secrets qui faisaient alors l'objet des constantes études des philos. hermétiques. Son *Comment.* sur Géber (*v.* ce nom), qui fit beauc. de bruit lors de sa publicat., n'est guère plus intelligible que le texte. La plupart de ses ouvr. ont été trad. en lat. et recueillis dans le tome Ier de la *Bibliothèque chimique* de Manget.

BRACCI (l'abbé DOMINIQUE-AUGUSTIN), savant archéolog., né à Florence en 1717, se livra de bonne heure à l'étude des antiquités, et cultiva toute sa vie cette branche de littérat. avec une sorte de passion. Le prem. vol. de son *Traité des graveurs* qui ont mis leur nom sur des pierres gravées et sur des camées, parut à Florence, en lat. et en ital., 1784, in-fol., et le second en 1786. Cet ouvrage ne satisfit pas entièrem. les savants; ils y trouvèrent moins de critique que d'érudit. Cependant il est utile à cause des faits qu'il rappelle et des monum. inédits dont il offre les gravures; mais on doit se tenir en garde contre les décisions de l'auteur, quelquefois hasardées. Il mourut dans sa patrie vers l'an 1792.

BRACCIO DE MONTONE (ANDRÉ), génér. ital., né à Pérouse en 1368, d'une famille noble et puiss. qui portait le nom de Fortebracci, ayant embrassé le parti des armes, servit dès l'âge de 18 ans sous les ordres du comte de Montefeltro, alla se perfect. dans l'art de la guerre sous le célèbre Frédéric Barbiano, passa depuis successiv. au service de plus. souver., et se fit une réputat. brillante. Après avoir tenté plus. fois de rentrer dans sa patrie, d'où sa famille avait été bannie avec tous les nobles par une faction popul., il ne put accomplir son dessein qu'en 1416. Ayant battu l'armée de Charles Malateste, il assiégea Pérouse, entra par capitulat. dans cette ville, dont il fut déclaré seigneur, et qui lui rendit les plus gr. services dans les guerres qu'il eut dès-lors à soutenir contre ses voisins. Il eut souvent Sforze pour antagon., et vainquit même cet illustre rival près de Viterbe en 1419. Mais la fortune lui fut contraire au siége d'Aquila; quoiqu'il eût à combattre une armée quatre fois plus forte que la sienne, il balança long-temps la

victoire; mais à la fin il fut mis en déroute. Désespéré de ce revers, il refusa toute espèce de nourriture et tous les secours de l'art, de sorte que ses blessures, qui d'abord n'étaient pas mortelles, s'enflammèrent et le mirent au tombeau en 1424.

BRACCIO (Alex.), noble Florentin, secrét.-d'état de la républ. de Florence au 15e S., traduisit en ital. sur la vers. lat. de P. Candido, les trois livres d'Appien-Alexandrin, Rome, 1502.

BRACCIOLINI DALL' API (Franç.), poète ital., né à Pistoie en 1566, fut secrétaire du cardinal Maffeo Barberini, qui, devenu pape sous le nom d'Urbain VIII, le plaça près de son frère, le card. Ant. Barberini. A l'occasion d'un poème en XXIII chants qu'il avait composé sur l'élect. d'Urbain, ce pape lui fit prendre le surnom d'*alle Api*, et ajouter à ses armes trois abeilles qui forment celles des Barberini. Après la mort de ce pontife, il retourna dans sa patrie, où il mourut en 1645. On a de Bracciolini des poésies dans presque tous les genres; mais nous nous bornerons à citer les deux poèmes auxquels il doit sa réputat.: *la Croce racquistata canti XV*, Paris, 1605, in-8, que des critiques italiens placent immédiatem. après la *Jérusalem délivrée;* et *Il Scherno degli dei, poema piacevole,* dont la meill., édit., Rome, 1626, in-12, contient deux autres poèmes de Bracciolini : *la Filide civettina* et *le Batino.* Les mêmes critiques placent le poëme de *Il Scherno* à côté de *La Secchia rapita* de Tassoni.

BRACELLI (Jacques), né vers la fin du 14e S. à Sarzane, petite ville de Toscane, chancel. de Gênes, mort en 1460, a laissé MSs. quelq. ouvr. dont le plus remarq. est une *Hist.* de la guerre que les Génois avaient souten. avec succ. contre Alphonse V, roi d'Espagne. Cette hist. commence à 1412 et finit à 1444 ; ainsi l'auteur ne parle que d'événem. dont il avait été témoin. Elle fut imprimée à Milan vers 1477, in-8, sous ce titre : *De bello hispanico libri V.* Philippe Beroalde en compare le style à celui des *Comment.* de César, que Braccelli avait pris pour modèle.

BRACH (Pierre de), poète, né à Bordeaux en 1549, mort au commencem. du 17e S., a mis en vers *l'Aminte* du Tasse, impr. avec *l'Olympe* de l'Arioste, sous le titre d'*Imitations*, 1584, in-4, et quatre chants de la *Jérusalem délivrée*, Paris, 1596, in-8. Dès 1576 il avait publ. le recueil de ses *poésies*, in-4, conten. des sonnets, des élégies, etc.

BRACHI (Jacques), méd., né à Venise, y exerça sa profess., puis à Milan, où il mourut en 1737. On lui doit : *Pensieri fisico-medici circa gli animali che muojono nei recipienti vacui d'Aria, e nei ripieni d'arie fatizie*, Venise, 1685, in-8. — *Saggio de osservazioni circa alcuni fenomeni del baroscopio*, Venise, 1707, in-8, et quelq. *dissertat.* dans les journaux du temps.

BRACHMAN, instituteur des brachmanes. Son âme, suivant la mythol. indienne, passa successiv. dans 80,000 corps différ., et finit par animer un éléphant blanc.

BRACHMANES, anciens philos. indiens, disciples de Brachman, se distinguaient par leur austérité. Pour être admis dans cette secte il fallait garder un profond silence, s'abstenir de toute chair d'animaux, rester presque nu exposé aux injures de l'air, enfin jeûner et prier sans cesse. Après 37 ans d'épreuves, ils se dédommageaient en se livrant à tous les plais. de la vie. Les brachmanes croyaient à la métempsycose, reconnaiss. une intelligence suprême qui gouverne et conserve le monde, et regardaient l'âme comme destinée à une autre vie où elle devait être récompensée ou punie.

BRACHMANN (Louise), née à Rochlitz en 1777, cultiva la poésie dès sa jeunesse avec assez de succès pour que Schiller daignât lui écrire plus. lettres. Plus tard, se trouvant sans famille et sans appui, elle chercha des ressources dans le talent qui avait charmé ses prem. années. Le public y gagna quelq. bons écrits, mais que grossirent souvent des choses faibles et sans couleur. Elle fut trop tourmentée par les passions pour être heureuse, et elle mit elle-même un terme à sa vie en se précipitant dans la Saale en 1822. Le choix de ses poésies (*Ausersesne Dichtungen*) a été publ. avec une *Notice* biogr. par Schutz, Leipsig, 1824, in-8.

BRACHT (Tielman van), pasteur de la communion mennonite à Dordrecht, né dans cette ville en 1625, mort en 1664, a publ. plus. ouvr. en holland., dont le princip. est : *Théâtre sanglant des Mennonites et des Chrétiens sans défense*, in-fol., 1660. C'est un martyrologe de sa secte. Il a été réimpr. par Luiken, en 1685, 2 vol., fig.

BRACKETT (Josué), prés. de la société médicale de New-Hampshire, né à Greeland en 1733, étudia d'abord la théol., et se mit à prêcher; mais la faiblesse de sa santé le détermina de bonne heure à étudier la médecine. Il se distingua par son zèle dans la cause de l'indépend. américaine, devint membre du comité de sûreté pendant la guerre de la révol., et mourut à Portsmouth en 1802.

BRACTON (Henri de), célèbre jurisc. angl. du 13e S., né dans le Devonshire, a laissé un traité *de Legib. et Consuetudinibus Angliæ*, ouvr. utile pour l'histoire de la législat. angl., impr. pour la prem. fois Londres, 1569, in-fol., et reproduit dep. avec des notes et des comment. Une des meill. édit. est celle de Londres, 1640, in-4.

BRADBURY (Thomas), ministre dissident, et célèbre prédicat., né à Londres en 1672, mort en 1757, avait publ. deux vol. de *Sermons* sous le titre de *Mystères de la piété;* on en a publié deux autres après sa mort.

BRADDOCK (Édouard), major-général et command. en chef des troupes angl. en Amérique, arrivé dans la Virginie avec deux régim. irlandais en févr. 1755, entreprit de conduire en personne l'expédit. contre le fort Duquesne. Il atteignit Monongahéla le 8 de juillet avec 1,200 hommes; le jour d'après il se proposait d'investir le fort; mais son avant-garde ayant été soudainem. attaquée, l'armée entière fut jetée dans la confusion. Le brave général fit les plus grands efforts pour rallier ses troupes

rompues et dispersées par un feu terrible; mais ils furent sans succès. Tous ses officiers à cheval, excepté son aide-de-camp, le gén. Washington, furent tués; et lui-même, après avoir perdu trois chevaux sous lui, reçut une bless. mortelle. L'armée s'enfuit vers le camp de Dunbar, éloigné d'environ quarante milles, où Braddok, qui avait été relevé du champ de bataille, fut transporté dans un tombereau. Il mourut de ses blessures.

BRADFORD (Jean), théolog. protestant, né à Manchester, fut placé commis chez le payeur-gén. Un sermon qu'il entendit sur la restitut. l'effraya tellem. sur les dangers qu'il pouvait courir dans cette carrière, qu'il y renonça pour embrasser l'état ecclés. Il devint chapel. de l'év. de Londres et chan. de St-Paul. Après la mort de Henri VIII, son zèle ardent pour la réforme ne pouvait manquer de l'exposer à la persécut. Peu de jours après l'avénem. de la reine Marie, il fut mis à la Tour, jugé par une commiss. et condamné à mort. Il refusa le pardon qu'on lui offrait à la condit. de ne plus enseigner la religion protest., et fut exécuté le 1er juillet 1555 à Smithfield, au milieu d'une grande foule de peuple. Deux de ses *Sermons* seulem. ont été impr.

BRADFORD (Samuel), prélat anglais, précept. des enfants de l'arch. Tillotson, obtint ensuite un canonicat de Westminster, et fut en 1718 nommé évêque de Carlisle, d'où il passa en 1728 au siége de Rochester, et mourut en 1731. Il a donné quelq. *Sermons* et publ. les ouvr. de Tillotson.—Bradford (Jean), profess. au collége des Bardes du Glamorgan, mort en 1780, a publ. plus. écrits de morale très estimés.

BRADFORT (Guill.), né en 1588 à Austerfield, 2e gouvern. de la colonie de Plymouth, et l'un des prem. fondat. de la Nouv.-Angleterre, avait écrit une *Hist. des habitants de Plymouth et de la colonie;* mais le MS., qui faisait partie de la biblioth. de la vieille église du sud à Boston, fut, en 1775, détruit avec cette bibliothèq. par l'armée angl., qui fit un manége de cette église. Les *Mémoires* de Morton sont un abrégé de l'*hist.* de Bradfort. On a de lui quelq. ouvr. contre les anabaptistes.

BRADFORT (Guill.), procur.-génér. des États-Unis à Philadelphie en 1755, mort en 1795, a publ. des poésies dans le *Philadelphia magazines.* On lui doit en outre un essai intit. : *A quel degré la peine de mort peut-elle être nécessaire dans la Pensylvanie?* à la suite duquel il donna la *Relation* des prisons de Philadelphie par Caleb Lownes. C'est à ces deux ouvr. que sont dues principalem. les améliorat. introduites récemm. dans le code crimin. des États-Unis.

BRADICK (Gauth.), marchand angl., échappé au tremblem. de terre de Lisbonne, où il avait tout perdu, fut reçu pensionnaire à la Chartreuse de cette ville, composa un poëme intit. : *le Prédicateur*, et mourut en 1794.

BRADLEY (Jacques), célèbre astronome, né en 1692 à Shireborn, dans le comté de Glocester, acheva ses études à l'acad. d'Oxford, et fut destiné à l'état ecclésiast.; mais entraîné par un penchant invincible pour la science qui devait l'illustrer, il renonça sans hésiter à tous les avantages que lui promettait cette carrière, pour étudier les mathémat. et s'exercer aux observat. Nommé profess. d'astronomie à Oxford en 1721, il publ. six ans après sa découverte sur l'aberrat. des étoiles fixes, qui fut suivie de celle de la *Nutat. de l'axe terrestre.* En 1741 il succéda à Halley dans la place d'astronome royal à Greenwich; il y fit une suite d'observat. qui servirent à porter les tables de la lune au dern. degré de perfect., et mourut en 1762. Membre de l'acad. des sciences de Paris dep. 1748, il ne fut admis qu'en 1752 à la soc. roy. de Londres. Il était aussi correspond. des acad. de Berlin, de St-Pétersbourg et de Bologne. Le résultat de ses travaux a été publ. sous le titre d'*Observat. astronom.*, Oxford, 1798, in-fol.

BRADLEY (Rich.), profess. de botan. au collége de Cambridge, né vers la fin du 17e S., mort en 1732, a publ. un gr. nombr. d'ouvr. sur la physiologie végét., sur la médec., sur l'agricult., et des considérat. presque théologiq. sur les différ. degrés de vie qui ont été départis à chacun des êtres qui composent les trois règnes de la nature. Nous citerons de lui : *Plantæ succulentæ decades V*, angl.-lat., Londres, 1716-27, in-4, avec 50 figures. L'exécut. des pl. est parfaite. *Nouvelles recherches sur l'art de planter et sur le jardinage, précédées de quelq. découvertes sur le mouvem. de la sève et sur la générat. des plantes*, Londres, 1717, in-8, en angl. Cet ouvr. de Bradley et son système furent très bien accueillis; en 1724, il en donna une 4e édit., avec quelques détails sur la culture de chaque espèce d'arbre d'ornem., Paris, 1739, in-8. — *The plague of Marseille considered*, Londres, 1721, in-8. Il y soutient que toutes les maladies pestilentielles sont produites par des insectes venimeux qui sont transportés par l'air; *Tr. d'agricult. et de jardinage*, Londres, 1724, 3 vol. in-8. C'est un journal mensuel où il indiquait tous les travaux à faire durant le mois. Il a été trad. en franç. par Puisieux, sous le titre de *Calendrier des jardiniers*, avec une descript. des serres, 1743, in-12; mais on a eu tort de l'abréger. L'original est préférable. — *Philosophicol Acount*, etc., c.-à-d. *Observat. philosoph. sur les œuvres de la nat. dans les différ. règnes*, Londres, 1721, gr. in-4, fig.

BRADSHAW (Henri), chroniq. et poète angl., né vers 1450 dans le Cheshire, prit l'habit relig. à l'abbaye de Ste-Werburge, partagea son temps entre la prière et l'étude, et mourut en 1513, laiss. plus. ouvr. tant en vers qu'en prose, les uns en lat., les autres en angl., mais dont aucun n'a été impr.

BRADSHAW (Jean), né au comté de Derby en 1586, était présid. de la haute cour de justice qui fit le procès à Charles Ier. Nommé prés. du parlem., on lui accorda une garde pour la sûreté de sa personne, un logem. à Westminster, une somme de 5,000 livres sterl. avec des domaines considérables. Il ne jouit pas long-temps de ces récompenses, se retira du parlem. et mourut en 1659,

une année après le protect., si l'on en croit des pamphlets du temps conservés au musée britannique. — BRADSHAW (Guill.), dit l'*Ancien*, théol. anglais, parent du précéd., a publ. quelq. ouvr. ascétiques et théologiques, tous en angl.; le plus connu est son *traité* de la justification.—BRADSHAW (Guill.), *le Jeune*, mort évêque de Bristol en 1732, n'a publ. que des sermons.

BRADWARDIN (TH.), surnommé *le Docteur profond*, archev. de Cantorbéry, né en 1290 à Hartfield, dans le Cheshire, avait étudié à Oxford. Il fut nommé confess. d'Édouard III, et mourut quelq. semaines après sa promot. à l'archiépisc. en 1349. Son ouvr. *De causâ Dei* atteste sa profonde science en théologie. Cet ouvr. est écrit contre les pélagiens. Henry Saville en publ. une édit. en un vol. in-fol., 1618. Bradwardin était aussi un grand mathémat. Plusieurs de ses ouvr. sur cette science ont été publ., tels que : *Geometria speculativa cum arithmetice speculativâ*, 1495; *De proportionibus; De quadraturâ circuli*.

BRADY (ROB.), histor. et méd. angl., né en 1643, dans le comté de Norfolk, fut nommé, vers 1670, gardien des archives de la Tour de Londres, et peu de temps après profess. de médec. à Cambridge. Il représenta cette univ. dans les deux parlements de 1681 et 1685, fut un des méd. de Jacques II, et mourut en 1700. On a de lui sur la médec. une lettre adressée au doct. Sydenham; mais il est bien plus connu comme aut. d'une *hist.* complète d'Angleterre, et d'un *tr.* sur les bourgs anglais. Brady, favorisé par la cour, affaiblit, pour lui plaire, les droits de la nation, fait dériver ses libertés des concessions des princes, et cherche à prouver que le royaume a toujours été héréditaire.

BRADY (NIC.), théol., né en 1659 à Bandon en Irlande, mort en 1729, montra beaucoup de zèle pour la révolut. qui plaça le prince d'Orange sur le trône, et sut par son crédit sur M'Carty, génér. de l'armée du roi Jacques, sauver trois fois la ville de Bandon, malgré les ordres réitérés de ce monarque pour la livrer aux flammes. Il a donné conjointement avec un autre poète nommé Tate une traduct. des psaumes que l'on chante encore dans les églises d'Angleterre et d'Irlande.

BRAGADINI (MARC), surn. *Mumugna*, aventurier candiot, Vénitien d'origine, se fit capucin, et quitta le froc pour jouer le rôle d'alchimiste. Jacques Contarini, qui lui avait donné asile dans son palais, crut lui voir transformer en or une très petite quantité de mercure. De Venise il se rendit à Padoue, où ses artifices attirèrent la foule; mais obligé bientôt de prendre la fuite, il se réfugia en Bavière, où le duc Guillaume le fit arrêter. Il eut la tête tranchée à Munich en 1590.

BRAGADINO (MARC-ANT.), noble Vénitien, était adjoint à Baglioni (*v.* ce mot) pour le gouvernem. de Famagouste, dans l'île de Cypre, lorsqu'en 1570 cette ville fut assiégée par Mustapha, général des Turks. Celui-ci, après avoir accordé une capitulat. honorable aux Cypriotes qui avaient défendu la place, viola ses condit. Non content d'avoir fait massacrer devant lui la plupart des offic. de la garnison, d'avoir fait trancher la tête au gouvern Baglioni, le cruel Mustapha fit écorcher Bragadino tout vif, et sa peau fut portée en triomphe dans les villes de l'Asie-Mineure.

BRAGANCE (dom CONSTANTIN de), prince du sang royal de Portugal, montra de bonne heure tant de prudence et de valeur, que jeune encore il fut revêtu par dom Sébastien de la charge de vice-roi des Indes. Il partit de Lisbonne en 1557, usa de son autorité avec autant de modérat. que de discernement, ne se prévalut jamais de sa haute naissance, fit régner la justice et couronna toutes ses entreprises par des succès. Sa vice-royauté, dont l'administration fut citée avec éloge, finit en 1561. Il revint en Portugal, où il mourut sans postérité.

BRAGANCE (dom JEAN de), duc de Lafoens, né à Lisbonne en 1719, était fils de dom Michel, frère du roi Jean V de Portugal, et de l'héritière de la maison d'Arranches, que ce prince, le plus jeune des frères du roi, avait épousée. Dom Jean fut destiné par le roi son oncle à l'état ecclésiast.; mais arrivé à l'âge d'entrer dans les ordres, il montra de la répugnance, et le roi ne voulut pas insister. Jacques I[er], son cousin-germain, étant monté sur le trône, lui témoigna une froideur qui le força de demander une permiss. de voyager, qu'il n'eut pas de peine à obtenir. Il passa d'abord en Angleterre, ensuite en Allemagne, où il fit la guerre de 7 ans dans l'armée autrichienne en qualité de volont., et se distingua surtout à la bataille de Maxen. La mort de son frère aîné le rendit héritier du duché de Lafoens, apanage de sa maison; mais le refus du roi Joseph I[er] de lui en laisser prendre possess. détermina dom Jean à rester hors du Portugal pendant tout ce règne. Deux fois il visita la France, l'Italie et la Suisse; il voyagea dans la Grèce, l'Asie-Min. et l'Égypte. Quelques années après il alla en Pologne, en Russie, en Laponie, en Suède et en Danemarck. Ses voyages dans les états autrich. et dans les différ. cantons de l'Allemagne étaient annuels, et lui tenaient lieu de séjour à la campagne. Enfin, Marie I[re] monta sur le trône : la jeune reine n'avait pas pour dom Jean le même éloignem. que son père; elle se hâta de lui rendre son apanage, et celui-ci rentra dans sa patrie. De retour à Lisbonne, il chercha d'abord à connaître ceux qui s'y distinguaient par leurs lumières, leur proposa de former une société consacrée au progrès des sciences; et onze mois après son retour, il présidait l'acad. royale des sciences de Lisbonne, qui s'était formée sous ses auspices. En 1801, il s'éloigna de toutes les affaires, conservant le titre de président de cette acad., et vécut dans la retraite jusqu'à sa mort en 1806.

BRAGELONGNE (CHRIST.-BERNARD de), géomètre, né à Paris en 1688, fils d'un conseiller au parlem., annonça dès son enfance des disposit. peu communes pour les sciences. A 17 ans il avait mérité l'estime de Malebranche, qui l'avait admis à son intimité. Reçu en 1711 élève à l'acad. des sciences, il lui présenta

la même année un *Mémoire sur la quadrature des courbes.* L'année suiv. il entra dans les ordres, obtint un canonicat du chap. de Brioude, dont il devint doyen par la résignat. de son oncle, et prieur de Lusignan. L'étude continuait à l'occuper entièrem., et l'on attendait de lui des ouvr. import., lorsqu'il fut frappé d'un coup de sang en 1744, sans avoir terminé *l'Examen des lignes de quatrième ordre*, dont il n'a donné que les trois prem. part. dans le rec. de l'acad., Paris, 1730-31, ni son *Hist.* des emper. romains, restée inédite. Son *Éloge* par Fouchy est impr. dans les mém. de l'acad., 1744. — BRAGELONGNE (Émery), de la même famille, doyen de St-Martin de Tours, év. de Luçon en 1624, remplaça sur ce siége Richelieu, mis à la tête du gouvern.; il résigna son évêché en 1637, et se retira à l'abbaye de Marolles, où il mourut en 1645. Il a publ. des *ordonnances synodales.*

BRAGELONGNE (marquis de), maj.-génér. des troupes de débarquem. de l'escadre franç. qui partit de Dunkerque le 15 octobre 1759 pour effectuer une descente en Irlande, rédigea le *Journal de navigation* de cette escadre, Bruxelles et Paris, 1778, in-12 de 56 pages.

BRAHÉ (TYGE ou TYCHO DE), fils d'Otto-Brahé, gr.-bailli de la Scanie-Occidentale, province alors soumise au Danemarck, naq. le 13 déc. 1546, d'une illustre maison originaire de Suède. Une inclinat. extraordin. pour l'astronomie, qui le distingua dès l'enfance, annonça ce qu'il serait un jour. Après avoir visité pendant cinq ans tous les observatoires d'Allemagne et de Suisse, après avoir pris connaissance de toutes les méthodes alors usitées, il retourna dans sa patrie. L'apparit. de la fameuse étoile nouvelle dans la constellat. de Cassiopée, en 1572, et les observat. que Tycho publ. sur ce sujet, fixèrent sur lui les regards de sa nation. Le sav. chancel. Pierre Oxe se déclara son admirat.; le roi Frédéric II le chargea d'enseigner l'astronomie et lui donna l'île de Hwen, située dans le détroit du Sund, entre Elseneur et Copenhague, belle posit. pour un observat. astronom. Ce don fut accompagné d'une pension de 5,000 écus, d'un fief situé en Norwége, et d'un canonicat dont les revenus, évalués à 2,000 écus, devaient servir à l'entretien d'un observat. construit aux frais du roi. Grâce à cette munificence, jusqu'alors sans exemple en Europe, on vit s'élever sur le sommet de l'île de Hwen un superbe édifice, nommé *Uranienborg*, c'est-à-dire palais d'Uranie. Outre les sommes fournies par le roi, Tycho dit y avoir dépensé 100,000 écus de sa propre bourse. Un pavillon situé plus au midi portait le nom de *Stelleborg* (château des étoiles); il servait aux observat. astronom. faites pendant le jour. Uranienborg fut, pendant 17 ans, le séjour de Tycho-Brahé, la métropole de l'astronomie européenne et la merveille du Danemarck. L'amour vint encore embellir cet agréable asile : une paysanne, ou selon d'autres la fille d'un curé, nommée Christine, et douée d'une belle figure, subjugua le cœur de l'astronome; elle devint son épouse, grâce à l'intervent. du roi qui comprima les persécut. suscitées contre Tycho-Brahé à cause de ce mariage, prem. sujet de querelle entre lui et la noblesse. La jalousie des nobles attendait la mort de Frédéric II et la minorité de Christian IV pour lui ravir les bienfaits du roi. Une commission de prétendus savants, chargée d'examiner l'établissem. d'Uranienborg, déclara, dans un rapport insidieux, que cet observatoire n'était qu'un objet de curiosité plus brillant qu'utile. Tycho-Brahé, obligé de transporter à Copenhague le siége de ses travaux, se vit abreuvé de tous les désagrém. que la puissance pouvait lui faire essuyer. En 1597, il quitta sa patrie, emportant ses instrum. et son mobilier. En 1599, il se rendit dans la Bohême, sur l'invitat. de l'emper. Rodolphe II, qui cultivait l'astronomie, et qui d'ailleurs partageait avec Tycho-Brahé la croyance aux rêveries astrologiq. et le goût d'une vie solitaire. L'emper. lui donna une pension de 3,000 ducats, et le choix entre trois châteaux du domaine impérial. Tycho choisit celui de Benateck, à cause de sa belle situat. sur une colline riante, au milieu des eaux de l'Isar. Après un séjour d'un an, il demanda à être logé dans la ville de Prague. Rodolphe acheta pour lui une belle maison et la fit arranger selon ses goûts et ses besoins. Tycho ne jouit que peu de temps de ce nouveau bienfait; il mourut d'une rétention d'urine le 14 octobre 1601, et fut enterré à Prague dans l'église dite de Tein, où son monum. se voit encore. Ce sav. astronome a mérité le titre de *Restaurateur de l'astronomie.* On lui doit la découverte de deux nouvelles inégalités dans le mouvem. de la lune, la variat. et l'équat. annuelle. Cette dernière ne fut bien expliquée que par Képler; mais il la prouva par les observat. de son maître. Tycho rectifia un autre élém. essentiel de la théorie de la lune; il détermina l'inégalité princip. de l'inclinaison de l'orbite lunaire, par rapport au plan de l'écliptique, et il en donna une explication adroite, qui rendait en même temps raison d'une autre inégalité qu'il aperçut dans le nœud. Il dut ces découvertes au perfectionnem. des instrum. astronomiq., objet dont il s'occupa sans relâche, et qui forme le sujet de son ouvr. intit. : *Astronomiæ instauratæ mechanica,* Vandesburg, 1598, in-fol.; Nuremberg, 1602, in-fol. C'est Tycho qui le prem. a introduit dans le calcul astronomiq. l'effet de la réfract., deviné vaguem. par les anciens. On lui doit les premiers élém. de la théorie des comètes, qu'on regardait comme de simples météores. Il démontra par un gr. nombre d'observat. que ces corps célestes sont soumis à des mouvem. réguliers, et leur fit décrire un cercle autour du soleil. Il n'observa pas avec moins de succès la grande étoile qui parut subitem. en 1572. Cette fameuse apparit. lui fournit l'occasion de combattre Ptolémée sur la quantité précise de la précession des équinoxes, et de réfuter Copernic sur les prétendus mouvem. des étoiles fixes. Ses raisonnem. et ses observat. à ce sujet, ainsi que sur les comètes et sur la lune, sont consignés dans le livre des *Progymnasmata*, impr. en partie à Uranienborg, 1587 et

1589, 2 vol. in-4. La plupart des exempl. ont un titre de Prague, 1602 et 1603, ou de Francfort, 1610. Ce gr. observateur méconnut le vrai système du monde, renouvelé par Copernic. Peut-être craignait-il de se compromettre avec les prêtres, qui déjà persécutaient les partisans du mouvem. de la terre. Il la plaça au centre du monde, et fit tourner autour d'elle le soleil et la lune, tandis que Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne devaient tourner autour du soleil. On a encore de lui : *Epistolarum astronomicar. libri*, Uranienborg, 1596, in-4. Tycho-Brahé a laissé peu d'écrits; mais ses innombrables observat. furent recueillies par ses disciples, et publiées en 1666, *Historiæ celestis XX libris*, etc., Augsbourg, 2 vol. in-fol., à la réserve des observat. de 1593, dont le MS. était égaré, et qui ont paru depuis dans les *mémoires* de l'acad. des sciences.

BRAHÉ (PIERRE, comte de), sénat. et gr. sénéchal de Suède, fut associé au gouvernement en qualité de tuteur de Christine et de Charles XI pendant leur minorité. Nommé gouv. de la Finlande, il créa dans ce pays des écoles, des colléges, fonda l'univ. d'Abo, rassembla de riches collect. de livres et de MSs. dans plus. de ses terres, et mourut en 1680, dans un âge très avancé.—BRAHÉ (EBBA, comtesse de), née en 1596, était de la même famille que le comte Pierre. Ses charmes firent tant d'impression sur le cœur de Gustave-Adolphe, qu'il fut sur le point de lui donner sa main. Elle épousa le comte de la Gardie, auquel elle survécut, et mourut en 1654, laiss. un fils, Magnus-Gabriel, héritier de la beauté de sa mère, et qui fit sur le cœur de Christine la même impression qu'elle avait faite sur celui de Gustave-Adolphe. — V. LA GARDIE.

BRAHMA ou BRAMA, une des trois personnes de la trinité indienne, ou plutôt l'Être-Suprême considéré en tant que créateur. Les mythologues le font sortir d'un œuf d'or, étincelant comme mille soleils, après y être resté une longue suite d'années. Ayant eu l'orgueil de se préférer à Visnhou et à Shiva, il eut à soutenir contre eux un combat terrible, où il fut vaincu et perdit une de ses cinq têtes.

BRAHMES ou BRAHMINES, prêtres et docteurs des Indiens, se prétendent issus de Brahma. Ils forment la première et la plus noble des tribus de l'Indostan, s'occupent à instruire le peuple de la religion et de la morale, et sont entretenus aux dépens de l'état. Comme les brachmanes, ils s'abstiennent de tout ce qui a eu vie et ne se nourrissent que de légumes, de riz et de lait. Ils se regardent comme supér. à tous les hommes et se croiraient souillés par leur contact. Ils croient que l'âme des hommes est de même nature que celle des brutes, reconnaissent néanmoins une autre vie, attendent des peines et des récompenses, et se livrent aux plus dures austérités pour mériter le bonheur après la mort. Les Brahmes sont généralem. habiles dans la science des nombres et l'astronomie.

BRAILLIER (PIERRE), apothicaire de Lyon au 16e S.; c'est le nom sous lequel Pierre Palissy publia contre Sébast. Colin le livre curieux intitulé : *Déclaration* des abus et ignorances des apothic. et des médecins, Lyon, 1557, in-16.

BRAINERD (DAVID), missionnaire, né en 1718 à Haddam, dans le Connecticut, se fit par son éloquence et son courage une gr. réputat. dans l'Amérique-Septentrionale. Il brava toutes les fatigues et tous les dangers pour aller porter l'Évangile aux peuplades indiennes établies entre Stockbridge et Albany, et près de la Susquehannah, en baptisa un gr. nombre, et mourut à Northampton en 1747, à 29 ans. Sa *Vie*, écrite par le président Édouard, est une compilat. de son propre journal.

BRAITHWAITE, secrét. du cons.-génér. d'Angleterre à Maroc, témoin de la révolut. qui s'opéra dans cet état en 1727 et 1728, en publia la *Relation*, qui est très intéress., Londres, 1729, in-8, trad. en franç., Amsterdam, 1731, in-12.

BRAKEL (JEAN van), marin holland., né en 1618, entra au service à l'âge de 22 ans, et commanda pour la première fois en 1665 une frégate dans la flotte de l'amiral Ruyter. Deux ans après, ce fut lui qui s'avança le premier vers la chaîne de fer, que les Anglais avaient tendue pour fermer l'entrée de la Tamise, et malgré le feu très vif des vaisseaux et de deux batteries, il attaqua une frégate ennemie et s'en rendit maître, pendant que la chaîne était coupée par quelques matelots. En récompense de cette action courageuse, il reçut des états de Hollande une chaîne en or et 30,000 florins pour lui et son équipage, et on lui fit don de la frégate qu'il avait prise. Dans les ann. suiv. il y eut encore plus. engagem. entre les Anglais et les Hollandais : chaque fois Brakel s'avança au plus près de l'ennemi, et ne cessa de combattre que lorsque son vaisseau fut hors d'état de tenir la mer. Il était contre-amiral lorsqu'il fut tué dans le combat où les flottes angl. et holland. furent défaites par Tourville, le 11 juillet 1690. — BRAKEL (Pierre van), autre amiral holland., fut tué en 1661 devant la baie de Cadix, où il escortait un convoi qui fut attaqué par les Anglais.—BRAKEL (Théod. van), théolog., né en 1608 à Enkuisen, mort à Mackum en Frise l'an 1669, a laissé quelq. ouvr. de piété.

BRAKENBURG (REINIER), peintre, naquit à Harlem en 1649. Son caract. et sa manière de vivre lui firent souv. choisir des sujets licencieux, et ses tabl. ne s'en vendirent pas moins bien. Il habitait la prov. de Frise, où il se livra sans réserve à son goût pour les plaisirs, et cultiva la poésie. On ignore en quelle année il mourut.

BRALION (NICOLAS de), liturgiste, né vers 1596 à Chars (Vexin franç.), entra dans la congrég. de l'Oratoire en 1619, fut envoyé quelq. temps après à Rome, où il publ. la trad. ital. des *Élévations* de Bérulle sur Ste Madeleine, et un *choix des Vies des saints* par Ribadeneira ; de retour en France, se fixa dans la maison de son ordre à Paris, et mourut en 1672, après avoir publ. un assez grand nombre d'ouvr. dont les plus import. sont : *Pallium*

archiepiscopale, 1648, in-8. — *Cæremoniale canonicorum*, 1697, in-8. — *L'Hist. de la Ste chapelle de Lorette*.

BRAMANTE D'URBIN (François-Lazzari), célèbre archit. ital., né à Castel-Durante en 1444, exécuta par l'ordre du pape Jules II un gr. nombre de travaux, parmi lesq. on cite : le *Cloître* des pères de la paix ; la *Fontaine* de Transtevère ; le petit *Temple* qui est au milieu du cloître de St-Pierre, *in Montorio*, et la *Basilique* de St-Pierre. Jules II ayant adopté le plan de ce gr. maître, l'église fut élevée avec une incroyable dilig. jusqu'à l'entablement ; mais il n'eut pas la consolation de voir achever ce gr. édifice, dont après sa mort, en 1514, la direct. fut donnée à Michel-Ange, qui ne laissa subsister du travail de son prédécess. que les quatre gr. arcs qui portent la tour du dôme. Ce fut Bramante qui amena à Rome le fameux Raphaël d'Urbin, auquel il enseigna l'architect. Raphaël reconnaissant plaça le portrait de son maître dans son tableau de l'école d'Athènes.

BRAMANTINO (Barthélemi SUARDI, dit il), peintre et archit. milan., vivait en 1529. Il a laissé MS. un ouvr. dans lequel il donne les mesures de toutes les antiquités de la Lombardie. Un des plus beaux monum. qu'il ait élevés comme archit. est l'église de St-Satyre, dont l'intérieur et la façade sont ornés de colonnes.

BRAMER (Benjamin), archit. et mathémat., né dans la Hesse au 16e S., contribua beauc. par ses écrits à répandre et perfectionner les connaissances géométriq. en Allemagne. Les princip. sont : *le Guide géométrique ; Descript.* d'un instrum. fort commode pour la perspect. et pour lever les plans, et *Explicatio et usus linealis proportionalis*.

BRAMER (Léonard), peintre d'hist., né à Delft en 1596, débuta par exécuter pour le duc de Parme plus. tableaux en gr. et en petit, qui commencèrent sa réputation ; il la soutint par ceux qu'il exécuta depuis à Venise, à Florence, à Mantoue, à Naples et à Padoue. Parmi ses ouvr. faits en Italie on remarque une *Résurrection de Lazare*, et *St Pierre* reniant J.-C. Il a peint encore un gr. nombre de tableanx sur cuivre et en petit, représentant des nuits, des incendies, des cavernes, des souterrains éclairés par des flambeaux, etc.

BRAMES (Marie de), dame poète, née dans le Bourbonnais au 16e S., a publ. en 1597, in-8., une *élégie* consacrée à la mémoire de son père assassiné par des séditieux près de Cusset, ville dont il était gouvern. pour Henri III. On y admire plus la piété filiale que le talent poétique.

BRAMHALL (Jean), né à Pontéfract dans le comté d'York, vers 1593, fut persécuté sous le règne de Cromwell, et forcé de s'expatrier ; mais après la restaurat. il revint en Angleterre, fut nommé en 1661 archev. d'Armagh, et la même année orateur de la chambre des lords au parlem. d'Irlande. Ses *ouvr.*, destinés presque tous à défendre la réformation contre les catholiq. romains, ont été réimprimés avec sa vie à Dublin en 1677, in-fol.

BRAN, père de Caractacus, roi de la Grande-Bretagne, est regardé comme un des trois princes qui ont consolidé la forme élective en Angleterre. Il introduisit la religion chrét. dans ses états après l'avoir embrassée lui-même à Rome, où il avait été conduit prisonnier avec son fils.

BRANCA (Jean), architecte et l'un des plus célèbres ingénieurs de son temps, né vers 1570 à Rome, consacra sa vie à l'exercice de la profess. qu'il avait embrassée, et laissa plus. ouvr. encore estimés, parmi lesq. on cite : *Manuale d'architettura*, Ascoli, 1629, Rome, 1718, in-12, fig. ; ib., avec des addit., 1772, in-8. On trouve à la suite : *Appendice di trentadoi aforismi intorno alla reparazione di fiumi*. — *Le machine artificiose*, Rome, 1629, in-4, rare et recherché.

BRANCACCI, illustre famille napolitaine qui a donné à la France les seign. de Brancas, et à l'Église plus. cardin. dès le 14e S., s'honore encore d'avoir produit Brancacci (Franç.-Marie de), card., successivement év. de Viterbe, de Porto et de Cappacio, mort en 1675, à 84 ans. Il a publ. un recueil de *Dissert.* lat., dans l'une desq. il soutient que le chocolat pris à l'eau ne rompt pas le jeûne ordonné par l'Église. Hecquet a réfuté ce sentim. dans son *Tr.* des dispenses du carême. — Brancacci (Lelio), chev. de St-Jean-de-Jérusalem, mestre-de-camp et conseiller de guerre pour S. M. Catholique dans les états de Flandre au 16e S., est auteur d'un traité sur l'art milit. intit. : *Della nuova disciplina e vera arte militare, libri VIII*, Venise, 1582, in-fol.

BRANCADORI PERINI (Jean-Bapt.), noble de Sienne, né en 1674, se rendit en 1695 à Rome, où il se lia d'amitié avec les hommes les plus distingués par leurs connaiss. et par leurs talents. Le card. Ottoboni, qui avait pour lui beauc. d'estime, le fit chan. de St-Laurent *in Damaso*. Il desservait dep. six ans ce canonicat, lorsqu'il mourut subitem. en 1711, à 37 ans. On lui doit une *Chronologie* des gr.-maîtres de l'ordre de Malte (en ital.), Rome, 1709, gr. in-fol. Ce vol. n'est recherché que pour les portr. des gr. maîtres, au nombre de 66, gravés par Jér. Rossi, sur les dessins envoyés de Malte.

BRANCALASSO (Jules-Antoine), de Tursi dans la Basilicate, embrassa l'état ecclésiast., et publ. quelq. ouvr., parmi lesq. on cite : *Labirinto de corte con los diez predicamentos de cortesanos*, Naples, 1609, in-4.

BRANCALEONE (J.-Franç.), méd. et philos., né à Naples, professa à Rome vers 1535, fut un des membres de l'acad. noble des *Sireni*, fondée à Naples en 1546, et publ. quelq. ouvr., entre autres un dialogue souv. réimpr. *De balneorum utilitate*, etc., Rome, 1534, Nuremberg, 1536, in-8, etc.

BRANCALEONE DANDOLO, premier podestat nommé par le peuple romain en 1253, réprima les brigandages des nobles, força le pape Innocent IV à reconnaître le pouvoir du peuple, et mourut en 1258, abhorré de la noblesse, mais chéri du peuple, au service duq. il avait consacré sa vie.

BRANCAS (VILLARS, LAURAGUAIS, FORCALQUIER, CÉRESTE). Tous ces noms appartiennent

à la famille Brancacci, origin. du roy. de Naples. — BRANCAS (Bufile), fut le prem. de son nom qui s'établit en France sous le règne de Charles VII. Après avoir soutenu en Italie les intérêts de la maison d'Anjou, il la suivit en Provence, où il fut doté de plus. fiefs considér., tels que la baronie d'Oyse, le marquisat de Villars et le comté de Lauraguais. — Barthélemi, son petit-fils, épousa une fille du comte de Forcalquier et de Toulouse. De là les Brancas ont pris quelquefois le nom de Forcalquier. Cette famille s'étant divisée en deux branches, on vit vers le milieu du 16e S. naître de la seconde Gaspar, André et George.

BRANCAS (ANDRÉ de), connu sous le nom de l'amiral de Villars, s'était jeté dans le parti de la Ligue et commandait à Rouen, dont la possession était si importante pour les armées royales. Sully raconte dans ses *Mémoires* tous les moyens qu'il employa pour gagner un homme aussi brave que l'amiral, et ce succès lui paraît un de ses plus glorieux services. André garda une fidélité inébr. à son nouv. maître, et paya sa loyauté de sa vie. Au siége de Doulens, en 1545, il fut pris et massacré par les Espagnols, qui se vengèrent ainsi de sa défection. Nicol. Rolland-Duplessis, génér. des monnaies, publ. son *Orais.* funèbre, in-8. — BRANCAS (George de), son frère puîné, obtint en 1626 le brevet d'érect. du marquisat de Villars en duché-pairie. Il ne faut pas confondre ce duché de Villars avec celui qui fut érigé en faveur du vainqueur de Denain. Celui-ci n'avait rien de commun avec la famille de Brancas. Le duché-pairie de Villars-Brancas appartenait à la branche cadette, qui portait aussi le nom de Lauraguais (*v.* ce nom), et le dern. duc de Villars-Brancas est mort dans un âge très avancé en 1793, laissant plus. hérit. de son nom. La branche aînée, qui prenait aussi le titre de comte de Forcalquier et le nom de Céreste, comme duc à brevet, possédait aussi la grandesse d'Espagne. Elle s'est éteinte dans la personne du duc de Céreste, mort en 1802. — BRANCAS (Louis de), autre descendant de cette famille, marquis de Céreste, servit sur terre et sur mer sous Louis XIV et sous Louis XV, fut fait maréchal de France en 1740, et mourut en 1750, à 79 ans.

BRANCAS-VILLENEUVE (ANDRÉ-FRANÇOIS de), né dans le comtat Venaissin à la fin du 17e S., fut abbé d'Aulnay, et mourut en 1758. On a de lui plus. ouvr. de physique et d'astron., peu estimés.

BRANCIFORTE (FRANÇ.), noble Sicilien, marquis de Militello, épousa en 1604 Jeanne d'Autriche, fille de D. Juan et petite-fille de l'emper. Charles-Quint. Il forma dans son palais de Militello une bibliothèque de plus de 10,000 vol., concourut à l'établissem. d'un couvent de bénédictins auq. il assigna, de concert avec sa femme, un revenu de 500 écus d'or, et mourut vers 1622. Il a laissé plus. ouvr. estimés, entre autres un *Traité* de l'amour honnête et deux *comédies*.

BRAND (BERNARD), profess. de droit romain à Bâle en 1548, abandonna sa chaire pour venir se fixer en France. De retour en Suisse, il fut appelé aux prem. charges de la magistrat. à Hombourg, et mourut de la peste en 1594, laissant une *Hist. universelle* en allem., depuis la création, Bâle, 1553, in-8.

BRAND (CHRÉTIEN HELFGOTT), paysagiste, né à Francfort-sur-l'Oder en 1695, passa sa vie à Vienne, où l'on voit plusieurs de ses paysages. — Christian, son fils, né à Vienne en 1722, peintre de l'emper. et direct. de l'acad. de paysage, était surtout remarquable par la vérité du coloris et l'art avec lequel il groupait ses fig. Il ne sortit jamais de Vienne, et mourut dans cette ville en 1795.

BRAND (JOHN), littérat. anglais, né à Newcastle-sur-Tyne en 1743, embrassa l'état ecclésiastique, sut trouver le loisir de cultiver son goût pour la poésie, fut en 1784 nommé secrét. de la soc. des Antiq. de Londres, et mourut en 1806. On a de lui: un *Poème* sur l'amour illicite, 1775; *Observat.* sur les antiquités populaires, renfermant les antiquités vulgaires de Bourne, avec de gr. additions, 1776, in-8, 2e édit., 1807; *Hist. et antiquités* de la ville et du comté de Newcastle, 1789, 2 vol. in-4. — Un homonyme de Jean Brand, mort en 1808, théolog. et écriv. politique, a publ. des essais intit. : *la Conscience; Observat.* sur la dette nationale, 1776, et plus. autres *pamphlets*.

BRANDANO (ANTOINE), moine portug. de l'ordre de Cîteaux, abbé du monastère d'Alcobaça, fut chargé de continuer la *Monarquia Lusitana*, interrompu par la mort de Bernard de Britto, moine cistercien, arrivée en 1617, publ. la 3e et la 4e partie de cette gr. hist., Lisbonne, 1632, 2 vol. in-fol., et mourut à Alcobaça en 1637, à 59 ans. — BRANDANO (François), son neveu, comme lui de l'ordre de Cîteaux, le 2e continuateur de la *Monarquia Lusitana*, dont il publ. la 5e et la 6e partie, 1650 et 1672, 2 vol. in-fol., mourut à Lisbonne en 1683, à 82 ans. — BRANDANO (Alexandre), a publié en ital. l'*Hist.* de la révolut. qui plaça sur le trône de Portugal la maison de Bragance en 1640, Venise, 1689, 2 vol. in-4.

BRANDEBOURG (FRÉDÉRIC Ier, margrave et électeur de), né à Nuremberg en 1372, contribua puissamm. à l'élect. des trois emper. Sigismond, Albert II et Frédéric III; obtint en récompense des services qu'il avait rendus au prem. de ces trois emper., le titre d'électeur de Brandebourg, sut conserver son crédit dans l'empire, et mourut en 1440, après avoir partagé ses états entre ses quatre fils, dont le 2e et le 3e furent successivem. élect. — BRANDEBOURG (Frédéric II, électeur de), fils du précédent, surn. *Dent-de-fer* à cause de sa force extraordin., refusa la couronne de Bohême que le pape lui offrait pour en dépouiller Podiebrad. Les peuples de la Lusace, admirant une action si généreuse, se donnèrent de leur propre mouvement à Frédéric; mais Podiebrad, ne voulant pas que la Lusace, qui était un fief de la Bohême, passât entre les mains de Frédéric, vint attaquer ce prince, qui le punit bientôt de son ingratitude. Accablé d'infirmités dans sa vieillesse, Frédéric abdiqua en faveur de son frère Albert, dit *l'Achille*, et mourut

en 1471. — BRANDEBOURG (Joachim II, électeur de), fils de Joachim Ier, né en 1505, successeur de son père en 1530, embrassa la doctrine de Luther en 1539; ses courtisans et l'évêque de Brandebourg suivirent son exemple. Il n'entra point dans l'union que les princes protestants firent à Smalkalde, et maintint la tranquillité dans son électorat, tandis que les guerres de religion désol. les pays voisins. L'empereur Ferdinand II lui vendit le duché de Crossen dans la Silésie, et son beau-frère Sigismond-Auguste, roi de Pologne, lui accorda en 1569 le droit de succéder à Albert-Frédéric de Brandebourg, duc de Prusse, au cas qu'il mourût sans hérit. Son règne fut doux et paisible. On l'accusa d'avoir le faible de l'astrologie judiciaire. Il mourut en 1571, du poison que lui donna, dit-on, un Juif de sa cour qui craignait d'être forcé de rendre ses comptes. — BRANDEBOURG (Joachim-Frédéric, élect. de), petit-fils du précéd., archev. de Mayence, était âgé de 52 ans lorsqu'il parvint à la régence. Il établit dans le Brandebourg un conseil-d'état, donna des bases à l'instruction publique, et mourut en 1608, à 62 ans. — BRANDEBOURG (Jean-Sigismond, élect. de), né en 1572, épousa la fille aînée d'Albert, duc de Prusse, et plus tard hérita de ce duché. Il eut avec le duc Wolfgang-Guillaume de Neubourg, à l'occasion de la succession de Clèves, de longs démêlés qui ne furent terminés qu'après sa mort. Son rival eut dans ses intérêts les Espagnols et la ligue catholique; Jean-Sigismond eut pour lui les princes protest. qui formaient l'alliance dite *l'Union*. Il mourut en 1519. — BRANDEBOURG (Frédéric-Guillaume, dit *le Grand électeur* de), fils du précéd., né à Berlin en 1620, fit la guerre aux Polonais avec avantage. Elle finit par le traité de Braünsberg en 1657. Dans la guerre de 1674, contre la France, il s'unit avec l'Espagne et la Hollande, s'avança jusque dans la Franconie; mais fut contraint de se retirer pour s'opposer aux Suédois qui s'étaient emparés de ses meill. places. Frédéric les mit en fuite, et fit une paix avantag., fruit de ses victoires. Il fit creuser un canal pour joindre la Sprée à l'Oder, et mourut en 1688, à 68 ans, avec cette indifférence héroïque qu'il avait eue sur le champ de bataille. Il eut pour héritier son fils Frédéric III, qui fut le premier roi de Prusse.

BRANDEL (PIERRE), peintre d'hist. et de portraits, né à Prague en 1660, mourut en 1739. Ses tableaux, qui décorent les églises de Prague et de Breslau, sont admirés pour la hardiesse du style, la correct. du dessin et la beauté du coloris.

BRANDENBERG (JEAN), peintre, né à Zug en Suisse dans l'année 1660, mort dans sa patrie en 1729, s'est fait un nom par ses tableaux d'hist.; son dessin assez correct est d'un bon style, et son coloris vigoureux. Il a peint aussi des batailles qui sont très vantées.

BRANDER (GEORGE-FRÉDÉRIC), habile mécanic., né en 1713 à Ratisbonne, construisit, en 1737, les premiers télescopes en Allemagne. L'invention du micromètre de verre lui appartient. Il est mort en 1783, après avoir publ. la descript. des instrum. qu'il a inventés ou perfectionnés, tels que la balance hydrostatique, le baromètre portatif pour mesurer les hauteurs, la planchette géométrique, le quart de cercle à miroir, le compas de proportion, etc. Tous les écrits de Brander sont en allemand.

BRANDES (J.-CHRÉTIEN), poète dramatique et acteur, né à Stettin en 1735, eut une vie extrêmement aventureuse, fut tour à tour commis d'un marchand qu'il vola, mendiant, apprenti menuisier, pâtre, valet d'un charlatan, comédien médiocre, puis domestique; parvint au milieu de ces vicissitudes à perfectionner ses talents, acquit de la fortune qu'il ne sut ou ne put pas conserver, et mourut dans l'indigence à Berlin en 1799. Comme aut., Brandes fut pour les Allem. ce que Goldoni avait été pour les Italiens. Le dialogue de ses pièces est facile et naturel; l'intrigue en est bien soutenue. Ses ouvrages dramat. ont été recueillis en 8 vol., Hambourg et Leipsig, 1791, in-8. Ses *Mémoires*, qu'il a écrits lui-même avec beauc. de franchise, ont été publ. en franç. par Picard en 1823, dans la *Collection des mémoires sur l'art dramatique*, 2 vol. in-8.

BRANDÈS (ERNEST), homme d'état et littérat., né à Hanovre en 1758, conseiller intime du cabinet de Hanovre, conserva cette charge jusqu'en 1803, époque de l'invasion des Français. L'un des députés qui signèrent la capitulation avec le chef de l'armée d'occupation, il resta membre du gouvernement provisoire, et mourut en 1810. Brandès était bon observateur et critique judic. Ses princip. écrits, sont: *Remarques sur les Femmes*, 1787, in-8, ouvrage où la critique est sévère, mais juste. — *Considérat. politiq. sur la révolut. franç.*, trad. en franç., 1791, in-8. — *De l'influence exercée par la révolut. franç. en Allemagne*, 1792. Dans ce livre et le précéd., la révolution est sévèrem. jugée, l'auteur n'en ayant vu jusqu'alors que les excès. Son *éloge* a été prononcé par le célèbre Heyne, son beau-frère, dans la société royale de Gottingue.

BRANDI (HYACINTHE), peintre, né en 1623 à Poli, suivant d'autres à Gaëte, royaume de Naples, fut élève de Lanfranc. Travaillant avec beauc. de rapidité, et préférant les plaisirs à la gloire, il négligea la correction du dessin, et n'arriva jamais à la hauteur du style de son maître. Il mourut à Rome en 1691, à 68 ans. — BRANDI (Dominique), Napolitain, peintre d'animaux, mourut en 1736, à 53 ans.

BRANDINO, poète, né à Padoue, était plus âgé que Dante, qui dit l'avoir connu personnellement, et en parle avec éloge dans son livre *De vulgari eloquentiâ*. On trouve deux *sonnets* de Brandino dans les *Poeti antichi* publ. par Allacci.

BRANDIS (JEAN-FRÉDÉRIC), jurisconsulte, né à Hildesheim en 1760, professa le droit féodal à Gottingue, et mourut prématurément en 1790. Son principal ouvr. est un *Traité du droit féodal impérial et de ses sources*, 1788.

BRANDMULLER (Jean), ministre et professeur d'hébreu à Bâle, mort en 1596, âgé de 63 ans, a laissé des *Oraisons funèbres*, des *Sermons* pour des mariages, et des *Dialogues* en allemand. — Jacques, son fils, mort en 1629, n'est connu que par un ouvrage intitulé : *Analysis typica librorum Veteris et Novi Testamenti.*, 3 vol. in-4. — Jacq., petit-fils de Jean, profess. de jurisprudence à Bâle, mort dans cette ville en 1677, à l'âge de 60 ans, faisait des vers médiocres avec la plus grande facilité. On a de lui, entre autres ouvrages : *Manuductio ad jus canonicum et civile*, et beaucoup de *dissertations* sur des matières de droit.

BRANDMULLER (Grégoire), peintre, né à Bâle en 1661, eut pour maître Lebrun, qui le fit travailler au château de Versailles. Ses succès à l'acad. de Paris, où il remporta les premiers prix, l'exposèrent aux attaques de l'envie; les désagrém. qu'il essuya le déterminèrent à retourner dans son pays; il s'y maria en 1686, mais sa trop grande assiduité au travail le conduisit au tombeau en 1691. Il a laissé en Allemagne la réputation d'un peintre distingué.

BRANDOLINI (Aurèle), surn. *Lippo*, parce qu'il était né presq. aveugle, florissait dans le 15e S. Appelé par Math. Corvin à la cour de Hongrie, il professa plusieurs années l'éloq. à Bude, et mérita l'estime de ce prince qui le consultait dans tous les cas import. Son protect. étant mort, il revint à Florence, abandonna le monde, revêtit l'habit des ermites de St-Augustin, et se plaça bientôt à la tête des prédicat. de l'Italie. Il mourut de la peste à Rome, en 1496, et fut inhumé avec pompe dans le couvent de son ordre. On a de lui plus. *ouvr.* de philosophie et de littérat. qui ont joui de son temps d'une gr. réputat., mais qu'on ne lit plus. Mazzuchelli en a donné la liste dans les *Scrittor. ital.*

BRANDT (Sébastien), jurisc., né à Strasbourg en 1454, professa le droit à Bâle, où il avait achevé ses études, fut ensuite conseiller, puis chancelier à Strasbourg, consacra ses loisirs à la littérat., et montra dans ses div. composit. assez de génie pour faire regretter qu'il n'ait pas vécu dans un siècle plus éclairé. Il fut lié avec les hommes les plus sav. de son temps, mérita les éloges d'Érasme, et mourut dans sa patrie en 1521. Parmi ses ouvr. on citera : *Varia carmina*, Bâle, 1498, in-4. — *Stultifera navis*, trad. de l'allem. en latin par Jacq. Locher, ibid., 1497, in-4, puis par Badius Ascensius, Paris, 1505, in-4; en franç. par P. Rivière, Paris, 1497, in-fol.; en vers angl. par Alex. Barclay, 1509, etc. On ne doit point être surpris des succès de la *Nef des fols du monde*, type de l'*Éloge de la folie*, d'Érasme. — *Hecastichon in memorabiles evangelistarum figuras*, 1502, in-4. Il y a des exempl. avec fig. col.

BRANDT, alchimiste allemand du 17e S., passa une partie de sa vie à chercher la pierre philosophale dans l'urine, y trouva le phosphore sans connaître cette substance ni l'art de la préparer, mais fit part à Kunchel de la découv. qu'il devait au hasard, et ce chimiste habile sut en tirer parti.

BRANDT (Gérard), théologien, né à Amsterd. en 1626, fut pasteur des arminiens ou remontrants à Nieukoop, ensuite à Amsterdam, et mourut en 1685. Ses principaux ouvr. sont : *la Vie du grand amiral Michel Ruyter*, trad. en français par Aubin, Amsterdam, 1690, 1698, in-fol. — *L'Histoire de la réformation des Pays-Bas*, abrégée et trad. en franç., La Haye, 1726-1730, 3 vol. in-8. — Gaspar, son fils, né en 1653, pasteur arminien à Amsterd., mort en 1696, a composé des *poésies lat. et flam.*; des *Sermons* estimés; une *Vie de Grotius*. Mais le plus connu de ses ouvr. est : *Historia vitæ Jac. Arminii*, Amsterdam, 1724, in-8; avec une *préf.* et des *notes* de Mosheim, Brunswick, 1725, in-8, — Gérard, frère du précéd., mort en 1683, à 26 ans, ministre arminien à Rotterdam, a laissé des *Sermons*, et l'*Hist. des années* 1674 *et* 1675, écrite en flam. — Jean, autre frère de Gaspar, né à Nieukoop en 1660, mort pasteur à Amsterdam en 1708, outre une *Vie de St Paul*, a publié : *Clarorum virorum epistolæ centum ineditæ de vario eruditionis genere*, Amsterd., 1702, in-8, Anvers, 1615, in-4.

BRANDT (George), conseiller au départ. des mines en Suède, né dans la Westmanie en 1694, a fait plus. expériences import. dont il a donné les résultats dans les *Mém.* de l'acad. des sciences de Stockhotm, et mourut en 1768. — Brandt (Énevold, comte de), favori du roi de Danemarck, déclaré complice de Struensée, fut condamné comme lui à être décapité en 1772.

BRANDT (le colonel), fameux chef des Indiens de Mohawk, se réunit au parti angl. dans la guerre d'Amérique, ravagea les établissements de Susquehannah, l'état de New-York, où il fit d'horr. massacres, et mourut en 1807 dans le Haut-Canada, où il s'était retiré. Il a traduit en langue mohawk, l'*Évangile* de St Marc et la *Liturgie* de l'Église anglicane.

BRANICKI, gr. général du roy. de Pologne sous Auguste III, signa l'acte de confédérat. de Grodno, dans lequel on accusait le roi de violer les droits de la noblesse polonaise; devenu, en 1752, chef du nouv. parti formé par le comte de Broglie, il eut un moment l'espoir de monter sur le trône; mais la Russie fit élire Poniatowski, son beau-frère. Des mesures rigoureuses furent prises alors contre Braniki; celui-ci se défendit pendant quelque temps, puis se réfugia dans le comté de Zipos, d'où il revint en Pologne habiter sa résidence ordinaire. La cour de France exigea qu'il ne fût point inquiété. Il mourut en 1771, dans un âge très avancé. — V. Poniatowski.

BRANKER (Thomas), mathémat., né en 1636 dans le Devonshire, prit l'état ecclésiastique, et remplit quelq. temps les fonctions de ministre; mais ses protect. lui ayant fait obtenir une chaire à l'école de Macclesfield, il consacra le reste de sa vie aux sciences, et mourut en 1676. On lui doit une trad. angl. de l'*Algèbre* de Rhonius, Londres, 1668, in 4.

BRANQUIER et Ferdin. de MELIORI, artistes florentins, vinrent à Paris sur l'invitat. de Colbert,

pour y travailler à des ouvr. de rapport, inconnus jusqu'alors en France. Leur travail consistait dans l'assemblage de pierres précieuses, de cornalines, de lapis lazulli, de jaspe, etc., avec lesquels ils formaient des paysages, des fleurs et des fruits. On voit de ces tables précieuses au Musée et aux Tuileries.

BRANTOME (PIERRE DE BOURDEILLES, seigneur de), l'un des écrivains les plus remarq. de cette langue énergique et naïve, dont Montaigne est resté le modèle, naquit dans le Périgord vers 1527, d'une famille noble, qui remontait à Charlemagne, ainsi qu'il a pris soin de le faire connaître à la postérité dans une épitaphe, dont il ordonna l'inscript. sur sa tombe, et dans laq. il étale avec complais. ses titres. Il apprit le métier des armes sous François de Guise, courut les combats et les aventures, passa la prem. partie de sa vie dans les différ. cours de l'Europe, fut enfin homme de bien, d'honneur et de valeur (toujours d'après la même épitaphe, qui peut être après tout fort véridique, bien que le nom de notre seigneur gascon ne se rattache à aucun événem. historique.) On est tenté de croire que Pierre de Brantôme ne jouit pas jusqu'à la fin de sa vie de la faveur des princes qu'il se vante d'avoir servis avec beauc. de réputation. Après la mort de Charles IX il se retira dans ses terres; c'est dans cette retraite qu'il se livra à la composition des nombreux ouvr. qu'il a laissés. Il y mourut en 1614. Si les écrits de ce courtisan du 16e S. accusent les mœurs de son époque, du moins la lecture en est attrayante; la naïveté du style est piquante, et ce sont d'utiles mémoires pour l'hist. de France. En voici les titres : *Vie des hommes illustres et grands capitaines français ; la Vie des grands capit. étrang. ; la Vie des dames illustres ; la Vie des dames galantes; les Anecdotes touchant les duels; les Rodomontades et jurements des Espagnols.* La prem. édit. des *Mémoires* de Brantôme est celle de Leyde, 1666-67, 10 vol. in-12, qui fait partie de la collect. des Elzevirs. Ils ont été réimprim. La Haye, 1740-41, 15 vol. in-12, avec des remarques de Le Duchat; Bastien les a reprod. en 1787, 8 vol. in-8; ils l'ont encore été par Foucault, Paris, 1822-25, 8 vol. in-8. — André de BOURDEILLES, son frère aîné, fut chargé de missions importantes par Charles IX, Henri III et Catherine de Médicis. Son *Traité* sur l'art de s'apprêter à la guerre est réuni aux ouvr. de Brantôme.

BRANTS (JEAN), né à Anvers en 1559, fut reçu docteur en droit à Bourges par le célèbre Cujas, visita dep. l'Italie pour perfectionner ses connaiss., et, de retour à Anvers en 1591, fut nommé secrét. de la ville, charge qu'il remplit avec zèle; puis membre du sénat, contribua beaucoup au progrès des sciences dans sa patrie, et mourut en 1639. Rubens avait épousé sa fille. Il a laissé entre autres ouvr. une *Vie* de Philippe Rubens, le frère de son gendre, Anvers, 1615, in-4, dans le rec. des opuscules de Philippe, dont Brants est l'édit., des *Notes* sur les *Comment.* de César, dans l'édit. de Cambridge, 1716; *Elogia ciceroniana Romanorum domi militiæque illustrium*, Anvers, 1612, in-4.

BRASBRIDGE (THOMAS), médecin, né dans le comté de Northampton, élève du collége de la Madeleine à Oxford, auq. il fut dep. agrégé, embrassa l'état ecclésiast., et, sans cesser d'en remplir les devoirs, pratiqua la médec. avec zèle. Ses ouvr. sont: *The poor man's jewell*, ou *Traité* de la peste, 1578; *Quæstiones in officia M. T. Ciceronis*, 1615, in-8.

BRASCHI (JEAN-BAPT.), antiquaire, né à Césène en 1664, mort en 1727, évêque de Sarsina et archevêque titulaire de Nisibe, a laissé plusieurs ouvr. sur les antiquités de sa patrie, entre autres : *De vero Rubicone quem Cæsar contrà Romanum interdictum trajecit*, Rome, 1733, in-4.—*Memoriæ Cæsenates sacræ et profanæ*, Rome, 1738, in-4.

BRASIDAS, génér. spartiate, se signala pendant la guerre du Péloponèse, s'empara d'Amphipolis en 422 avant J.-C., fit une sortie sur les Athéniens qui voulaient reprendre cette place, et les tailla en pièces; mais il mourut lui-même des blessures qu'il avait reçues dans le combat.

BRASSAC (JEAN DE GALARD, comte de), né dans le Béarn, ambassadeur à la cour de Rome sous le ministère de Richelieu, a laissé un recueil MS. de *lettres* et *dépêches*, depuis le 20 octobre 1630 jusqu'au 2 juillet 1641, 2 vol. in-fol.—BRASSAC (Laurent-Barthélemi de), aumônier du roi, est auteur de l'*Oraison* funèbre de François, duc de Lesdiguières, Grenoble, 1677, in-12.

BRASSAC (chevalier de), maréchal des camps et armées du roi, musicien amateur, a fait la musique de l'*Empire de l'amour*, de Moncrif, 1733, dont on a tiré l'acte de *Linus*, qui fut donné en 1750 dans des *fragm.*, et de *Léandre et Héro*, de Lefranc de Pompignan, 1750.

BRASSANI (ISRAEL-BENJAMIN), rabbin de Reggio, auteur de *poésies hébraïques* estimées, mourut en 1790.

BRASSART (JEAN-JOSEPH), médecin directeur des eaux minérales de St-Amand, a publ. : *Observations* sur la fontaine minérale de St-Amand, Tournay, 1698, in-8; *Traité* des eaux minérales de la fontaine de Bouillon-lez-St-Amand, Lille, 1714, in-8.

BRASSAVOLA (ANTOINE-MUSA), célèbre médecin, né à Ferrare en 1500, reçut de François Ier le surnom de *Musa*, soit pour exprimer l'universal. de ses connaiss., soit par allusion à Musa, médec. d'Auguste. Aimé de ce prince, qui le décora de l'ordre de St-Michel, il fut consulté par Charles-Quint, par Henri VIII, et par la plupart des souv. de l'Europe. Brassavola s'occupa de l'étude des plantes pour en connaître les propriétés médicales; il en avait réuni un très gr. nombre dans une maison de campagne qu'il tenait de la munificence du duc de Ferrare, et c'est à lui que l'on doit l'usage de plus. nouveaux médicaments tirés du règne végétal. Il mourut en 1555, laissant différents ouvrages sur la médecine, entre autres : des *Commentaires* sur les aphorismes d'Hippocrate et de Galien, Bâle, 1542, in-fol. — *Index refertissimus in Galeni libros*, Venise, 1550, très estimé. Un de ses

descend. lui a consacré, en 1704, une inscription dans une des salles de l'univ. de Ferrare; elle a été publ. par Barufaldi, avec un comment. histor., in-4. — Jérôme, son fils, né à Ferrare en 1536, mort en 1594, a publ. : *De officiis medici libellus*, Ferrare, 1570, in-4. — *In primum aphorismorum Hippocratis librum expositio*, ibid., 1595, in-4. — Brassavola (Jérôme), méd., né en 1628 à Ferrare, y professa la méd., s'établit ensuite à Rome, où il fonda dans sa maison une acad. médicale; fut créé par le pape Innocent XI comte palatin, puis honoré successiv. de la confiance de quatre pontifes et de la reine Christine de Suède, et mourut en 1705. C'est lui qui fit ériger à la mém. d'Ant. Brassavola, son bisaïeul, l'inscript. dont on a parlé. Il a publ. plus. *Dissert.*, entre autres une sur les lavements, dans laquelle il soutient que ce remède peut nourrir un malade.

BRASSONI (François), jésuite, missionnaire au Canada, eut beaucoup à souffrir surtout chez les Hurons; de retour à Rome, sa patrie, il s'appliqua à la prédication. Il a laissé une *Relation* de sa mission, Rome, 1653, in-4.

BRATANOFSKII (Anastase), né en 1761 aux environs de Kief, mort en 1806, archev. d'Astrakhan, membre de l'acad. russe et du synode dirigeant de l'empire, est un des prélats dont le clergé moderne russe a le plus à s'honorer. Ses prem. pas dans la carrière ecclésiast. furent signalés par de gr. succès dans la chaire. Les *Sermons* qu'il a prononcés à St-Pétersbourg, de 1792 à 1796, sont très remarquables. Ils forment le 1er vol. de ses *Disc. instructifs*, impr. en 4 vol. in-8, à St-Pétersbourg. On lui doit encore : *Tractatus de concionis dispositionibus formandis*. Bratanofskii a trad. du franç. en russe : *Préservatif contre l'incrédulité*, St-Pétersbourg, 1794. — *Lamentat. de Jérémie*, poème d'Arnauld, ibid., 1797. — *Le vrai Messie*, Moscou, 1801. — *Essai sur la perfection*, de Formey, St-Pétersbourg, 1805.

BRATHWAXTE (Richard), poète anglais, né à Warcop près Appleby, dans le Westmoreland, en 1588, fut, en quittant l'université, capitaine d'une compagnie, et député lieutenant de Westmoreland. Il mourut à Appleton, près Richemond dans l'Yorkshire, en 1673. On a de lui : *la Toison d'or* et quelques autres poèmes; *la Santé du poéte*, ou *le berger passionné*, un vol. in-8; *Larmes du dissipateur; Essai* sur les cinq sens, in-8; *Nature's embassy, or the Wild man man's measures; Time's curtain drawn; le Gentilhomme anglais; Discourse of detraction; la Princesse arcadienne; Survey of History; a Curtain Lecture; Mercurius Britannicus*, ou *le Nouvelliste angl.*, tragi-comédie; *Itinerarium Barnabii; Time's treasury; Poème* sur la restauration de Charles II; *le Régicide*, tragi-comédie.

BRATTLE (Thomas), riche négociant de Boston, fut un des princip. fondat. de l'Église de Brattle-Street, dont Guill. Brattle, son frère, était pasteur, et mourut en 1713, à l'âge de 69 ans. Plusieurs de ses *Observations* sur l'astronom. ont été publiées dans les *Transactions philosophiques*.

BRAULION ou BRAULE (St), évêque de Saragosse, contribua puissamment avec St Isidore de Séville à réformer l'église d'Espagne, et mourut en 646, après avoir administré 20 ans son diocèse avec autant de sagesse que de fermeté. Son corps, découvert en 1270, est conservé à Rome à Ste-Marie-Majeure. On a de lui un *Éloge* de St Isidore, son ami, la *Vie de St Émilien*, avec une hymne en vers ïambiques, etc. La traduct. de cette *Vie* en esp. par Sandoval a été impr. Madrid, 1632, in-4.

BRAULT (Charles), archev. d'Alby, né à Poitiers en 1752, mort à Alby en 1833, était avant la révolut. archidiacre et grand-vic. de Poitiers. Il émigra en Piémont, fit une éducat. pour subsister, rentra en France peu avant le concordat, fut promu en 1802 au siége de Bayeux, remplit les fonct. de promot. au concile de 1811, fut nommé en 1817 à l'archev. d'Alby, dont il ne prit possession qu'en 1823, se trouva compris dans la gr. création de pairs du 5 novemb. 1827, et cessa de siéger à la chambre en 1830. Ce prélat, aussi pieux qu'éclairé, avait obtenu à Bayeux les rétractat. de plus. prêtres constitut.; il fut, après la restaurat., l'un des prem. évêques qui rétablirent les retraites ecclésiastiq., et, lorsqu'on l'eut transféré à Alby, où tout était à organiser, il forma des sémin. et publia le 14 oct. 1823 une remarq. *Ordonnance* sur div. points de discipline et d'administration.

BRAUN (George), archidiacre de Dortmund, mort doyen de la collégiale de Cologne au commencement du 17e S., a publ. quelq. ouvr. ascétiq., d'autres de controverse; mais il n'est plus guère connu que par une compilation géograph. intit. : *Theatrum urbium præcipuar. mundi*, réimpr. de 1593 à 1616, 6 vol. in-fol.

BRAUN (Salomon), médecin, né à Kiel dans le Holstein, pratiqua son art à Nordlingen, puis à Biberach, où il mourut en 1675. On lui doit un ouvr. en allem. *sur les bains de cette ville*.

BRAUN ou BRAUNIUS (Jean), orientaliste, né dans le Bas-Palatinat en 1628, prédicat. des églises franç. à Nimègue, fut ensuite profess. de théol. et d'hébreu à Groningue, où il mourut en 1709. Son principal ouvr. est un traité sur les antiquités judaïques, intit. : *Vestitus sacerdotum hebræorum*, Leyde, 1680, 2 vol. in-8; Amsterd., 1721, 2 vol. in-4.

BRAUN (Jean-Frédéric de), savant distingué, né à Iéna en 1722, entra au service d'Autriche, puis de Hollande, et se retira pour se livrer à ses goûts studieux, à Langensalza, où il mourut en 1799, dans une misère absolue. On a de lui un ouvr. très estimé : *Histoire des maisons électorales de Saxe*, originaires de Thuringe et de Misnie, 3 vol. in-4. — Ch.-Adolphe, son frère, conseiller d'empire à Vienne, a laissé quelques *écrits* de jurisprudence.

BRAUN (Henri), l'un des hommes qui, dans le 18e S., ont contribué à l'amélioràt. des études en Allemagne, né à Troslberg en 1732, entra dans l'ordre des bénédictins, fut nommé profess. d'éloq. à Munich, et peu de temps après membre de l'acad. des sciences de cette ville. Direct.-génér. en 1777,

des écoles de la Bavière, il y introduisit des modifications utiles dans l'enseignement des langues anc.; mais contrarié par les défens. des anc. méthodes, il finit par se démettre de cet emploi pour se livrer dans la retraite à la trad. de la *Bible* d'après la Vulgate. Il n'avait pas terminé cette vaste entreprise lorsqu'il mourut en 1792. Ses princip. ouvr., tous écrits en allem., sont : *Plan* pour la nouvelle organisat. des écoles en Bavière, Munich, 1770, in-8. — *Éléments de latin*, ibid., 1778, in-8. — *Synonymes latins*, Augsbourg, 1790.

BRAUNBOM (Frédéric), théolog. protest., n'est connu que par un livre intit. : *Florum Flaminiorum Romanensium papalium decas*, 1613, in-4, dans lequel il fixe chaque période du règne de l'antechrist, c.-à-d. du pape, et prouve que le monde devait finir en 1711.

BRAUWER (Adrien), peintre, né à Harlem en 1608, élève de Fr. Hals, avait un talent très remarq.; mais son inconduite le fit mourir à l'hôpital d'Anvers en 1640, à 32 ans. Depuis 1815, le musée ne possède plus de ce peintre que l'*Intérieur d'une tabagie*.

BRAVO (Jean), littérat. espagnol, né à Ciudad-Real dans le 16e S., précept. des enfants de l'impératrice et reine Élisabeth, a trad. en prose castillane le poème latin d'Alvare Gomez sur la *toison d'or*, 1546, in-4. — Bravo (Jean), médecin, né à Piedrahita dans la Castille, professeur à l'univ. de Salamanque, a publ. entre autres ouvr. : *De Hydrophobiæ naturâ, causis atque medela*, Salamanque, 1576-88. — *In libros prognosticorum Hippocratis commentaria*, ibid., 1578-1583, in-8. — *De simplicium medicamentorum delectu libri II*, ibid., 1592, in-8.

BRAVO (Barthélemi), jésuite, né dans le dioc. d'Avila en 1550, professa la gramm. et la rhétoriq. dans différ. colléges, et mourut à Madrid en 1607. Ses princip. ouvr. sont : *De conscribendis epistolis*, Burgos, 1601, in-8.—*Thesaurus verborum ac phrasium*, Madrid, 1611. — *De arte rhetoricâ*, 1632. — *Varia poemata*, Valence, 1636.

BRAVO-CHAMIZO (Jean), profess. de médec. à Coimbre, a écrit un ouvr. de chirurgie intit. : *De medendis corporis malis per manualem operationem*, Coimbre, 1605, in-12; un autre *De capitis vulneribus*, 1610, in-fol. Ce médec., né à Serpa, dans l'Alentejo, mourut vers 1615.

BRAVO DE SOBRAMONTE RAMIREZ (Gaspar), né près de Burgos, médecin de Philippe IV et de Charles II, rois d'Espagne, est aut. des ouvr. suiv. : *Resolutiones medicæ circa universam totius philosophiæ doctrinam*, Valladolid, 1649, in-fol. — *Opera medicinalia*, Lyon, 1674, in-fol.

BRAWE (Joachim-Guill.), poète dramatique, né à Weinenfels en 1738, annonça de bonne heure d'heureuses disposit. pour la poésie, obtint en 1756 l'accessit à un concours ouvert à Berlin pour la meill. tragédie, par sa pièce intit. : *l'Esprit fort*, dirigée contre les incrédules; cette pièce fut suivie de *Brutus*, tragédie écrite en vers ïambiques, qui eut un grand succès. Ces brillants essais faisaient concevoir les plus hautes espérances; mais le jeune aut. fut enlevé par la petite-vérole en 1758. Les deux tragédies de Brawe ont été publiées à Berlin, 1768, in-8.

BRAY (Réginald), homme d'état anglais, mort en 1501, contribua beauc. à placer Henri VII sur le trône d'Angleterre, et jouit d'une grande faveur auprès de ce monarque. Sir Réginald aimait les arts; la chapelle de Westminster, élevée d'après ses dessins et sous sa direction, de même qu'une autre chapelle qu'il fit bâtir à Windsor et où il fut enterré, attestent encore ses talents en architecture.

BRAY (Salomon de), peintre, né à Harlem en 1579, eut deux fils, Jacob et Jacques; ce dernier surpassa son père et son frère, fut regardé comme l'un des plus habiles peintres de Harlem, et mourut quelques semaines avant son père, en avril 1664.

BRAY (Thomas), missionn., né en 1656 à Marton dans le Shrospire, est connu surtout comme fondateur d'une société pour la propagat. de l'Évangile et pour le soulagem. des prisonn. Il mourut en 1730, laiss. la réputation d'un véritable ami de l'humanité. Outre des *Leçons* sur le catéchisme, on a de lui des *Lettres circulaires* au clergé de Maryland, où il rend compte de l'état de cette Église.

BRAY (comte de), homme d'état de Bavière, né en France en 1795, d'une famille noble et anc., mort à Munich en 1832, fut successivem. ministre plénipotent. de Bavière en Russie, puis à la cour de France, enfin en Autriche. Il a publ. en 1818, un *Essai critique* sur l'histoire de la Livonie, 3 vol., suivi d'un tableau de l'état actuel de cette province.

BRAYER-BEAUREGARD (Jean-Baptiste-Louis), ancien chef de bureau de la préfect. de l'Aisne, né à Soissons en 1770, mort à Paris en 1833, a publ. : *Statistique du départem. du Gard*, 1833; *Notices historiques* jointes aux dessins lithographiés des sites et monum. du départ. de l'Aisne, par Pingret, 1831; *Statistique du départem. de l'Aisne*, 1827; *Vingt jours de route*, ou Considérat. sur le service des voitures publiq., 1830; et, sous l'anonyme : l'*Honneur français*, 2 vol. in-8, et *Coup-d'œil sur la Hollande*, 1832, 2 vol. in-8. Il avait entrepris une *Hist. de Soissons*.

BRAZOLO (Paul), né à Padoue en 1709, mort à Tribano en 1769, âgé de 60 ans, a trad. en vers ital. l'*Iliade d'Homère*, une partie de l'*Odyssée*, les *OEuvres* et les *Jours d'Hésiode*.

BRÉARD (Étienne), poète latin, né au Mans en 1680, de parents si pauvres, que, n'ayant pu fournir un titre clérical de 50 livres de rente, il fut forcé de renoncer à l'état ecclésiast., et resta toute sa vie ouvrier en étamine. Atteint de paralysie à 64 ans, ne pouvant plus travailler, il entreprit de traduire div. ouvr. en vers latins, entre autres le poème de *la Religion*, dont il parut plusieurs morceaux dans le *Mercure*, 1748. Le chancelier d'Aguesseau lui fit obtenir une pension. Il mourut en 1749.

BRÉAUTÉ (Pierre), brave capitaine normand, conduisit en Hollande au prince Maurice une com-

pagnie de cavalerie qu'il avait levée à ses dépens. Il périt, le 5 février 1600, victime de la perfidie de Grosbendoncq, gouvern. de Bois-le-Duc, dans un combat de vingt contre vingt. — ADRIEN, son frère, voulut venger sa mort; mais Henri IV, roi de France, lui intima l'ordre de rentrer en France.

BRÉBEUF (JEAN de), jésuite, né à Bayeux en 1593, fut du nombre des prem. missionn. envoyés au Canada par les soins et la générosité de la comtesse de Guercheville. Il s'embarqua en 1625 avec Champlain. Se trouvant chez les Hurons, il fut pris par les Iroquois leurs ennemis, qui lui jetèrent de l'eau bouillante sur la tête en dérision du baptême, et le brûlèrent à petit feu, l'an 1649.

BRÉBEUF (GUILLAUME de), neveu du précéd., né en 1618, à Thorigny, dans la Basse-Normandie, est surtout connu par sa trad. en vers de la *Pharsale*. On sait que Boileau, très peu partisan de Lucain, faisait encore moins de cas de son traduct., qui a en effet exagéré les défauts de l'original. Des critiq. ont trouvé le jugem. de Boileau trop sévère. Voltaire remarque qu'il y a toujours dans Brébeuf quelq. vers heureux; Boileau lui-même en convient. Mazarin fit de grandes promesses au traduct.; mais, suiv. son usage, il ne les tint point, et le laissa dans l'indigence. Brébeuf fut obligé de se retirer à Venoix, près de Caen, et mourut en 1661. Une fièvre opiniâtre le tourmenta plus de vingt ans, et c'est dans ces accès qu'il composa *la Pharsale*· Il fit plus. autres ouvr., parmi lesquels on distingue un *Traité de la défense de l'Église romaine; Entretiens solitaires* en vers français.

BREBIETTE (PIERRE), peintre et graveur, né à Mantes vers 1596, alla se perfectionner en Italie, et, pendant son séjour à Rome, grava plus pièces d'après Raphaël, André del Sarto et Paul Véronèse. De retour en France, il s'établit à Paris, où il vivait en 1640; mais on n'a pas la date de sa mort. Cet artiste était fort laborieux. Le *Manuel des curieux* contient la liste de ses grav. d'après ses propres dessins. Le *Recueil* de ses principales pièces, en petit format, a été publ. in-8 oblong.

BRÈCHE (JEAN), avocat à Tours, où il était né en 1514, joignit à l'étude des lois la culture des lettres, et eut l'honneur de compter au nombre de ses amis le chancel. de Lhôpital et Tiraqueau. Il mourut de la peste en 1583. Outre plus. trad., il a laissé : *Manuel royal*, Tours, 1541, in-4. — *Le Promptuaire des lois municipales de France*, etc.

BRECHTUS (LÆVINUS), Frère mineur, né à Anvers, mort en 1558 à Malines, gardien du couv. de son ordre, est auteur d'une tragédie en vers lat. intit.: *Euripe, vel de inconstantiâ vitæ humanæ*, Louvain, 1549 et 1550, in-12.—*Silva piorum carminum*, ib., 1550, in-8. — *L'Histoire de quelques martyrs*, ib., 1551, in-8.

BRECK (ROBERT), ministre de Marlborough (Massachusett), né à Dordrecht en 1682, mort en 1731, était très versé dans la connaissance de l'hébreu. Il a publ. des *Sermons* en 1728.

BRECLING (NICOLAS), ministre dans le duché de Holstein et ensuite à Jever, fut un des enthousiastes les plus extravagants du 17ᵉ S. — BRECLING (FRÉDÉRIC), théolog., né en 1629 dans le pays de Flensbourg, fut pasteur à Handewith et à Zwol; mais ses opinions fanat. et son esprit inquiet lui suscitèrent des tracasseries qui le forcèrent de se retirer à La Haye, où il mourut en 1711. On a de lui plus. écrits de théol. mystiq. en lat. et en allem.

BRÉCOURT (GUILL. MARCOUREAU DE), poète dramat. médiocre et bon comédien, entra dans la troupe de Molière en 1658; il réussissait dans les rôles de héros tragiq. et dans ceux dits à manteau. Voulant faire valoir sa pièce de *Timon*, il fit de si grands efforts qu'il se rompit une veine, et mourut en 1685, des suites de cet accid. Son *Théâtre*, composé de 6 pièces, 1660-74, in-12, est recherché des curieux.

BREDA (FRANÇ. van), peintre, né à Anvers en 1683, élève de son père Jean van Breda, paysagiste estimé, copia long-temps avec une fidélité capable de tromper l'œil le plus exercé les tableaux de Breughel de Velours et de Wouvermans. Il composa ensuite, dans le genre de ces deux maîtres, des tableaux très recherchés, et fut directeur de l'acad. d'Anvers. Louis XV, à son entrée dans cette ville, en 1746, l'honora de ses éloges et lui acheta plus. tableaux. Il mourut en 1750. Le musée possède de ce peintre une *Halte militaire*.

BREDAEL (PIERRE van), peintre, né en 1630 à Anvers, quitta cette ville pour aller à la cour d'Espagne où ses paysages furent recherchés, mais rien ne put l'y retenir. Il revint à Anvers, où il fut direct. de l'acad., et mourut en 1689. Ses tableaux se distinguent par l'harmonie et la couleur.

BREDAL (NIELS-KROG), poète et composit. danois, mourut à Copenhague en 1778, à l'âge de 46 ans. Il avait été d'abord vice-bourgmestre à Drontheim en Norwège. On connaît de lui quatre *opéras*, impr. à Copenhague en 1758, et une trad. en vers danois des *Métamorphoses* d'Ovide, ibid., 1758, in-8.

BREDENBACH (MATHIAS), théolog., né vers 1490 dans le duché de Berg, exerça l'emploi de principal au collége d'Emmerick, et mourut en 1559, à 70 ans, laiss. des *Traités* de controverse, et des *Commentaires* sur les Psaumes. — BREDENBACH (Tilmann), son fils, né à Emmerick en 1544, mort en 1587, chanoine de Cologne, a publ. en lat. l'*Histoire de la guerre de Livonie* en 1558, et plusieurs livres de controverse et de piété.

BREDENBACH (JEAN de), poète lat., né à Dusseldorf au 16ᵉ S., est aut. de *Militia christiana*, etc., Dusseldorf, 1560, et *de Armeniorum ritibus, moribus et erroribus*, Bâle, 1577.

BREDENBOURG (JEAN), de Rotterdam, a publ. en 1675 *Enervatio tractatûs theologici politici*, in-4. C'est la réfutat. du système de Spinosa; mais elle se trouve plus difficilem. que l'ouvr. réfuté.

BREDEROC ou BREDERODE (GERBRAND), poète holland. du 16ᵉ S., né à Amsterdam en 1585, mort en 1618, à la fleur de son âge, a travaillé surtout pour le théâtre. Son genre est celui de la farce ou du bas comique.

BREDERODE (Renaud de), bourgrave d'Utrecht, fit un voyage à la Terre-Sainte, et fut à son retour nommé par le duc Philippe de Bourgogne chev. de la Toison-d'Or. David, fils naturel de ce prince, qui postulait l'évêché d'Utrecht en concurrence avec Gysbregt, frère de Renaud, ayant obtenu l'investiture du pape, se présenta pour prendre possess. de ce siége; mais le chapitre et les habit. soutinrent Gysbregt, qu'ils avaient élu. Cepend., par un accord entre les deux prétendants, David finit par être reconnu évêque d'Utrecht. Ce prélat, conservant un vif ressentim. de l'affront qu'il avait reçu, n'attendait que l'occasion de se venger. Renaud étant allé voir l'évêque pour se justifier, celui-ci le fit enfermer dans une tour, et fit ensuite arrêter Gysbregt et les quatre fils naturels de Renaud. Pour colorer cet attentat, il publia que les frères Brederode avaient voulu l'assassiner, et qu'ils avaient même formé le projet de chasser de la Hollande le duc Charles de Bourgogne. Il fit ensuite appliquer Renaud à la torture pour le forcer à s'accuser lui-même, et les tourments qu'on lui fit éprouver furent si violents, qu'on le reporta demi-mort dans sa prison. Ces cruautés parvinrent aux oreilles de Charles de Bourgogne, qui fit transporter Renaud du château de Wik à Rupelmonde. L'année suiv., 1472, il nomma un conseil de chev. de la Toison-d'Or pour juger l'accusé, qui fut déclaré innocent et mis en liberté. Renaud vécut encore quelques années, et mourut à Harlem après un grand repas qui incommoda tous ceux qui y avaient assisté, ce qui fit soupçonner que le vin y avait été empoisonné. Son frère mourut peu de temps après être sorti de prison.

BREDERODE (François de), né en 1466, s'est rendu fameux comme chef du parti des Hoeksen qui désolèrent quelque temps leur patrie par une guerre civile. Avec 850 hommes, pendant une nuit d'hiver, il s'empara de Rotterdam, la seconde ville de la Hollande, sans qu'il en coûtât la vie à personne. Il fit aussitôt travailler aux fortifications, et les mit dans un bon état de défense. Maximilien, comte de Hollande et roi des Romains, ordonna le siége de Rotterdam, et confia le commandement de l'armée au stathouder, comte d'Egmont. La ville assiégée, réduite à la famine, fut obligée de se rendre, et le comte fit décapiter les principaux Hoeksen tombés en son pouvoir. Brederode, bientôt après, fut pris dans un combat où il avait reçu deux blessures; transporté à Dordrecht dans la tour de Puttok, il y mourut en 1490, âgé de 24 ans. — Brederode (Henri, comte de), se réunit en 1565 à Guillaume de Nassau et aux comtes d'Egmont et de Horn, contre le parti espagnol, signa le premier le traité d'association, connu d'abord sous le nom de *Compromis*, et présenta l'année suiv., à la tête de 300 gentilshommes, à la duchesse de Parme, gouvernante des Pays-Bas, la fameuse requête qui fut le signal de l'insurrect. Banni par le duc d'Albe, il mourut dans son exil en 1568, à l'âge de 36 ans.

BREDERODE (Pierre Corneille de), né à La Haye, long-temps ambass. des États-Généraux dans les cours d'Allemagne, mourut après 1592, laiss. plus. ouvr. de jurispr. qui, pendant long-temps, ont été fort recherchés. — Brederode (Rheinhard), a publié en holl. *Journal de l'ambassade en Moscovie,* rédigé dans les années 1615 et 1616, La Haye, 1619, in-4.

BREDOW (Asmus-Ehrenrich de), gén. prussien, né en 1693, servit avec distinction dans les guerres de Silésie, sut allier la culture des lettres à la profess. des armes, fut admis à l'acad. de Berlin, et mourut en 1756. — Bredow (Joach.-Léopold de), autre gén. prussien, né en 1699, se fit une réput. par son étude constante à maintenir la discipline militaire, et mourut en 1759, après avoir fait les campagnes de Silésie et de Bohême.

BREEMBERG (Barthol.), peintre et grav., né à Utrecht en 1614, mort en 1660, excellait dans les paysages et les animaux, et gravait ses propres dessins à l'eau forte. Le musée royal possède six de ses tabl. : *un Repos de la sainte famille; Vues des ruines de l'anc. Rome; le Martyre de St Étienne,* et *St Jean prêchant dans le désert.*

BRÉGEON (Angélique), élève de Tardieu, avait épousé le graveur Tilliard, et se serait fait une réputation dans l'art de la grav., si une mort prématurée ne l'eût enlevée en 1782, à 29 ans.

BRÉGUET (Abraham-Louis), célèbre horloger mécanicien, né en Suisse en 1747, d'une famille origin. de France, mais qui s'était expatriée à la révoc. de l'édit de Nantes, ne réussit point dans ses prem. études et se prêta même avec une extrême répugnance au travail de l'horlogerie, dont on lui fit commencer l'apprentissage. A l'âge de 15 ans, il fut conduit à Paris et placé ensuite chez un horl. de Versailles, où il commença véritablem. la carrière qu'il devait parcourir avec tant d'éclat. Quelq. temps après ce second apprentissage, se voyant orphelin et seul avec sa sœur, sans fortune et sans appui, il trouva dans son courage et ses talents les moyens de soutenir la compagne de son infortune, de suivre un cours de mathémat. pour compléter son instruction, et de former un établissem. dont la renommée ne tarda pas à se répandre dans toute l'Europe. Il se fit connaître d'abord, par le perfectionnement remarq. qu'il apporta dans les montres perpétuelles, qui se remontent elles-mêmes. Ce n'était que le prélude d'une foule de combinaisons ingénieuses et sav., imaginées depuis par ce gr. artiste. Nous nous contenterons de citer son *parachute,* qui garantit le régulat. de toute fracture, ses *ressorts-timbres,* qui sonnent d'autant mieux que la boîte est plus exactement fermée, et qui ont donné naissance aux montres, cachets, tabatières et boîtes à musique, ses *cadratures* de répétit. d'une disposit. nouv. et plus sûre. Mais il faut le juger moins encore par les ouvr. qu'il a destinés à l'usage civil que par ceux qu'il a rendus si utiles à l'astron., à la navigation et à la physique. Ainsi il a exécuté plus. *échappements libres*, tels que l'*échappement à force constante et à remontoir indépendant,* les échappements dits

naturels, *à tourbillon*, *à hélice*, etc., un très gr. nombre de *chronomètres* de poche, de pendules astronomiq., de montres ou horloges marines. Il serait difficile d'énumérer toutes les prod. utiles ou singulières sorties de l'atelier de Breguet. Les orages de la révolut. le forcèrent de s'expatrier avec son fils. A leur retour, il trouvèrent dans les secours de l'amitié les moyens de relever plus florissants que jamais leurs établissements détruits. Bréguet le père, fut nommé horloger de la marine, membre du bureau des longitudes et de l'Institut. Il fit partie, en 1823, du jury chargé de l'examen des produits de l'industrie. Lorsque la mort vint le frapper subitem. dans cette même année, il travaillait à un grand ouvrage *sur l'horlogerie*, où toutes ses découvertes seront consignées, et que son fils, héritier de ses talents, a promis de compléter et de publier. On n'aurait qu'une imparfaite idée de Bréguet, si nous n'ajoutions qu'à ses rares talents il joignit les plus douces et les plus aimables vertus, et qu'il mérita de compter des amis parmi les hommes les plus distingués.

BREGY (Charlotte SAUMAISE de CHAZAN, comtesse de), nièce de Saumaise, dame d'honneur de la reine Anne d'Autriche, se distingua par son esprit et sa beauté, se vit recherchée par tous les beaux-esprits de son temps, avec lesq. elle entretenait une corresp. littér., attira même, quoique âgée, l'attention de Louis XIV, qui lui fit l'honn. de lui demander des vers, et mourut à Paris en 1693, à 74 ans. On a de cette dame : *Lettres et poésies*, 1666 et 1668, in-12. On y trouve quelq. pensées ingénieuses.—Bregy (de Flecelles), religieuse de Port-Royal, dite *Sœur de St-Eustochie*, a écrit une *Vie de la mère Marie des anges*, abbesse de Maubuisson, ensuite de Port-Royal, Amsterdam, 1754, 2 part. in-12. On a encore une relation de sa captivité, dans le recueil intitulé : *Divers actes, lettres et relations des religieuses de Port-Royal*, 1724, in-4.

BREITHAUPT (J.-Frédéric), mort en 1713, conseiller du duc de Saxe-Gotha, a laissé une traduction lat. de Joseph Ben Gorion, hist. hébreu, qu'il confond avec Josèphe. — Breithaupt (M.-Chrétien), neveu du précéd., né en 1689, professa successiv. la philos. et l'éloq. à Helmstadt avec une grande réputat., et mourut en 1749. On a de lui quelq. dissertat. intéress. ; mais son principal ouvr. est un bon traité de stéganographie, intitulé : *Ars decifratoria, sive scientia occultas scripturas solvendi et legendi*, etc., Helmstadt, 1737, in-8. Cette édition est la meill.

BREITINGER (J.-Jacq.), né à Zurich en 1575, remplit successiv. différ. charges de pasteur et de prof., devint, en 1613, chef du clergé du canton de Zurich, et mourut en 1645. Ses vertus et la loyauté de son caractère lui avaient mérité un crédit extraord.; aussi exerça-t-il une grande influence dans les affaires ecclésiat. et polit. de sa patrie : ses ouvr. impr. sont une trad. allem. du *Nouveau-Testament*, des *dissertations* et des *sermons*. On trouve ses mémoires MS. dans la bibliothèque de Zurich.—Breitinger (J.-Jacq.), chanoine et profess. de grec et d'hébr. à Zurich, né dans cette ville en 1701, y mourut en 1776. On lui doit, entre autres ouvr., une édit. de *la Bible des septante*, Zurich, 1730, 4 vol. in-4. — *Critique de l'art de la poésie*, 1740, 2 vol. in-8, en allemand.

BREITKOPF (Jean-Gottlieb-Emmanuel), imprimeur célèbre, né à Leipsig en 1719, employa sa vie entière à perfectionner l'imprim., ainsi qu'à faire des recherches sur l'hist. de la découverte et des progrès de cet art. Il parvint à donner aux caractéres allem. une élégance inconnue avant lui, combina les matières de fonte assez heureusem. pour rendre ses types deux fois plus durables que les types ordinaires, fit d'utiles expériences sur les meill. moyens d'imprimer la musique, les figures mathémat., les cartes géographiques, les portraits même avec des caractères mobiles, et réussit enfin à imprimer avec des caractères de ce genre les livres chinois qu'auparavant on était obligé de graver sur des tables de bois. Son imprim. était une des plus complètes de l'Europe ; on y voyait les poinçons et les matrices de 400 alphabets différ., et une grande quantité de beaux caractères. Sa fonderie, composée de 12 fourneaux, occupait seule 39 ouvriers; aussi envoyait-il des caractères en Pologne, en Russie, en Suède et jusqu'en Amérique. Cet habile typographe mourut en 1794. Ses principaux ouvr. écrits en allem. sont : *Essai sur l'hist. de l'invent. de l'imprimerie*, Leipsig, 1774, in-4. — *Essai sur l'origine des cartes à jouer, l'introduct. du papier de linge, et les commencem. de la gravure en bois en Europe*, 1784-1801, 2 parties, in-4, trad. librem. en anglais par Ottley, Londres, 1816, 2 vol. in-4.

BRELIN (Nicolas), music. suédois, né en 1690, étudia d'abord la jurisprud., fut quelq. temps clerc de notaire, puis soldat en Prusse. Dégoûté du service militaire, il s'enfuit en Italie, où, forcé de choisir un état pour vivre, il se décida pour la lutherie, art dans leq. il fit de rapides progrès. Lorsqu'il eut amassé quelque argent, il revint en Allemagne, où il étudia la théol., fut fait pasteur, et mourut près de Carlstadt en 1753, avec la réputation d'un habile mécanic. Membre de l'acad. des sciences de Stockholm, il lui avait communiqué une bonne dissertation sur le perfectionnement des claviers.

BREMBATI (Isotta), femme poète du 15e S., mariée à Jér. Grumello, connaissait les langues latine, italienne, française et espagnole. Elle eût pu, dit-on, lutter avec avantage contre les meill. poètes castillans. Ses compositions sont éparses en divers rec. Elle mourut subitement en 1586.

BRÊME (L.-A.-Gattinara de), ecclésiastique, né en 1781, fils du marquis de Brême, ancien ambassadeur de Naples et de Sardaigne, et depuis sénat. du roy. d'Italie, chev. de l'ordre de la Couronne-de-Fer, fut aumônier du vice-roi Eugène Beauharnais, conseiller-d'état et gouverneur des pages, places qu'il perdit en 1814. Il n'en resta pas moins à Milan, où il cultiva les lettres et la poésie

jusqu'à sa mort, arrivée en 1822. On a de lui : *Novelle letterarie*, Milan, 1820.

BREMOND (Ant.), général des dominicains, né à Cassis, en Provence, en 1692, fut envoyé missionnaire à la Martinique, d'où il ne tarda pas de revenir dans son couvent prendre la direction des novices. Appelé plus tard à Rome, il y publia le *Bullaire de l'ordre de St Dominique*, de 1729 à 1740, 8 vol. in-fol; fut élu général en 1748, et mourut à Rome en 1755. On lui doit quelq. ouvr. spéciaux, et le 1er vol. des *Annales* de son ordre, impr. l'année qui suivit sa mort, in-fol. C'était un homme très sav. et spirit. Le présid. de Brosses, qui le croyait de Besançon, parle de ce relig. avec éloge dans ses *Lettres sur l'Italie*.

BREMOND (François de), membre de l'acad. des sciences, né à Paris en 1715, mort en 1742, est principalem. connu par la trad. des *Transact. philosophiq. de la soc. de Londres*, Paris, 1738, 4 vol. in-4, enrichie de notes, d'avertissem. et de réflexions sav., et à laq. il joignit une bonne *table* des matières. On lui doit encore quelq. trad. des *Expériences physiq.* de Hales, des *Tables loxodromiques* de Murdoch, des *Expériences physico-mécaniq.* par Hawksbée, etc.

BREMONT (Gabriel), littérateur français, réfugié en Hollande, où il fut mis en prison pour ses opinions politiques, vivait en 1712; mais on ignore l'année de sa mort. Ses ouvr. sont depuis longtemps publiés; cependant les curieux recherchent encore de lui deux nouvelles : *Hattigé, ou les amours du roi de Tameran*, 1676, in-12, et *le double C..., hist. du temps*, 1678, in-12, dont il existe plus. édit., entre lesq. les amat. ne mettent aucune différ. Quant à sa trad. du *Gusman d'Alfarache* d'Aleman, Paris, 1709, 3 vol. in-12, on ne la lit plus dep. que Lesage a donné une imitat. de ce roman, bien supér. à l'original espagnol.

BRÉMONT (Étienne), chanoine de Chartres, ensuite de Paris, né à Châteaudun en 1714, prit part aux querelles occasionnées par la bulle *Unigenitus*, fut décrété de prise de corps par le parlement, obligé d'errer pend. 11 ans, et ne reparut qu'en 1775. Il entreprit alors un gr. ouvr. : *De la raison dans l'homme*, Paris, 1785-87, 6 vol. in-12, qui lui valut un bref honorable de Pie VI, et les complim. des plus illustres prélats franç. On ne peut y reprendre qu'un peu de prolixité et des citat. trop fréquentes. L'aut. voulait l'étendre encore; mais un érysipèle goutteux sur les jambes, et des chagrins devenus plus cuisants dep. la captivité de Louis XVI, le mirent au tombeau en 1793.

BREMONT (Gabrielle), née à Marseille vers 1630. A cette époque, les pélerinages de Jérusalem excitaient le zèle des fidèles; dans le nombre des femmes qui les entreprirent, il n'en est aucune qui ait poussé plus loin ses excursions que Gabrielle Bremont, dont le voyage fut traduit du français et publié en italien à Rome, en 1673, in-4; ibid., 1679, in-8.

BREMONTIER (Nicol.-Thom.), natural. et physicien, né en 1738, mort à Paris en 1809, inspect.-gén. des ponts-et-chaussées, s'est acquis des droits à l'estime et à la reconnaiss. publ. pour avoir rendu à l'agricult. de vastes terrains, une contrée tout entière, en fixant les sables et plantant les dunes du golfe de Gascogne, entre l'Adour et la Gironde. Il fut, avec Mésaize, Varin et Noël, l'un des rédact. du *Rapport sur l'existence des mines de fer dans le département de la Seine-Inférieure,* inséré dans le *Magasin encyclopéd.*, 3e ann., t. VI.

BRENDAN (St), né en Irlande vers la fin du 5e S., fut le fondateur du monastère d'Ailech en Angleterre, bâtit une église dans les îles de Shetland, établit des couvents et des écoles dans sa patrie, contribua par ce moyen à la civilisation de l'Irlande, et mourut le 16 mai 578.

BRENDEL (Zacharie), méd., né à Iéna en 1592, mort profess. à l'univ. de cette ville en 1638, est aut. des traités suiv. : *Chimia in artis formam redacta*, Iéna, 1630, in-12. — *De medicinâ, arte nobilissimâ*, Iéna, 1635, in-4. — Brendel (Jean Philippe), autre médecin, n'est connu que par un rec. de *Consultat.* des plus célèbres pratic. allem., publ. en latin, Francfort, 1614. Ce rec. ne donne aucun aperçu nouv. — Brendel (Adam), profess. d'anatomie et de botanique à Wittemberg, a publ. plus. *Dissertat.* intéress. de 1700 à 1718, in-4. — Brendel (Jean-Godefroi), né à Wittemberg en 1712, fut nommé profess. de médec. à Gottingue, et mourut en 1758. Il avait dès 1738 donné une nouv. descript. de la valvule d'Eustache, puis en 1740 quelq. *Dissertat. academ.*, sous le titre de *Fasciculus observationum medicinalium;* mais ses ouvr. les plus import. n'ont paru qu'après sa mort, par les soins de ses amis : *Opuscula mathematici et medici argumenti*, 1769, 3 vol. in-4. — *Medicina legalis*, 1789, in-4. — *Prælectiones academicæ de cognoscendis et curandis morbis*, 1792, 3 vol. in-8.

BRENIER DE MONTMORAND (Ant.-Fr., vicomte), lieut.-gén., gr.-offic. de la Légion-d'Honneur, né à St-Marcellin en 1767, avait obtenu un avancem. rapide dans les prem. ann. de la révolut. Après avoir fait toutes les guerres de la républiq., il continua de servir et de se distinguer sous l'empire, et la restauration le conserva dans les cadres de l'armée. Il obtint sa retraite en 1827, et mourut dans sa patrie en 1832.

BRENIUS (Daniel), arminien et socinien, disciple d'Épiscopius, né à Harlem en 1594, mort en 1664, a composé un gr. nombre d'écrits imprim. sous ce titre : *Opera theolog.*, Amsterdam, 1664, in-fol., et reprod. dans la *Biblioth. fratr. polonor.*

BRENKMANN (Henri), juriscons. sav. et labor., né à Rotterdam en 1680, avoc. à La Haye, conçut le projet de mettre en ordre les Pandectes de Justinien, et fit un voyage en Italie pour consulter le MS. original des Pandectes florentines; mais il n'eut pas le temps d'achever le travail qu'il avait commencé, et mourut dans sa 56e année, au mois d'avril 1736. On a de lui plusieurs ouvrages de droit qui ne sont pas sans mérite.

BRENNEISEN (Ennon-Rodolphe), juriscons., né

à Essen en 1670, devint conseiller intime, puis chancelier du prince d'Ost-Frise, et mourut à Aurich, en 1734, après avoir publ. quelq. dissert. de jurispr., et l'*Hist. de l'Ost-Frise* (en allem.), 1720, 2 vol. in-fol.

BRENNER (Élie), antiq. suédois, né en 1647, s'appliqua avec succès au dessin, et fut nommé peintre en miniature de la cour. Ayant rassemblé un grand nombre de médailles et de monnaies, il publia : *Thesaurus nummorum Sueo-Gothicorum*, Stockholm, 1691, in-4, réimprimé avec des supplém. en 1731, in-4. Cette édition est la seule qui soit recherchée. Brenner était mort en 1717. — Sa 2e femme, Sophie-Élisabeth Weber, dont il eut quinze enfants, se distingua par ses connaissances et ses talents pour la poésie. Ses ouvr. ont été publ. en 2 vol., dont le prem. parut en 1713 et le 2e en 1732.

BRENNER (Henri), né en Suède en 1669, accompagna l'ambassadeur de Charles XI en Perse, obtint à son retour la place de bibliothécaire du roi, et mourut en 1732. On a de lui une *relation* en suédois de l'expédition de Pierre Ier contre la Perse. — Un autre Brenner est aut. de l'Hist. des révolut. de Hongrie, depuis l'an 1100 jusqu'en 1669. Cet ouvr. a été publié par Prosp. Marchand, 1739, 2 vol. in-4 ou 6 vol. in-12.

BRENNUS, général des Gaulois-Sénonais, entra, vers 391 avant J.-C., en Italie avec une puissante armée, et fit de gr. conquêtes, assiégea Clusium en Toscane, battit sur l'Allia les Romains, qui étaient venus au secours de cette ville, marcha sur Rome, la prit et la pilla, 388 ans avant J.-C. Le tribun Sulpitius, voulant sauver le Capitole, proposa mille livres d'or aux Gaulois s'ils voulaient sortir des terres de la républ.; cette offre fut acceptée; on commençait à peser l'or quand Brennus, prétendant que les poids étaient faux, jeta son épée et son baudrier dans la balance en disant : « Malheur aux vaincus! » Si l'on en croit Tite-Live, Camille, survenu au même instant, annula le traité, fondit sur Brennus et battit les Gaulois; mais il paraît certain que ces redoutables conquér. ne quittèrent l'Italie qu'après avoir fait avec les Romains un traité tout à leur avantage, et laiss. au-delà des Alpes des colonies qui devinrent dans la suite très florissantes.

BRENNUS, autre général gaulois, fit, environ 135 ans avant J.-C., une expédit. en Grèce à la tête d'une armée de 175,000 hommes, et se préparait à piller le temple de Delphes, quand ses soldats, suivant le récit de Tite-Live, saisis d'une terreur panique, prirent la fuite et s'entretuèrent. Effrayé de ce malheur, Brennus s'empoisonna.

BRENT (Nathanael), né en 1573 à Little-Woolford, suivit d'abord le barreau, dut au crédit de son oncle, l'archev. Abbot, la place de gardien du collége de Merton à Oxford, et quelq. bénéfices. Créé chev. par le roi Charles Ier, il encourut plus tard la disgrâce de ce prince pour s'être rangé dans le parti des puritains, seconda toutes les mesures violentes du parlem., et mourut à Londres en 1652. Outre une traduct. angl. de *l'Hist. du concile de Trente*, de Sarpi, Brent est l'éditeur de l'ouvr. de Mason, *Défense de l'Église d'Angleterre.*

BRENTANO (Dominique de), théol. né en 1740, près de Zurich, mort en 1797, est aut. d'une *Trad.* allem. du Nouv.-Testam., Francfort, 1798, in-8, 3e édit. Il avait entrepris aussi une *Traduction de l'Anc.-Testam.*, qui fut continuée après sa mort par Th. de Reser, Francfort, 1796 et 1801, gr. in-8.

BRENTANO, gén. autrichien, fit la guerre contre les Turks, commanda dans le pays de Trèves en 1792, sous les ordres du prince d'Hohenlohe, et mourut quelque temps après.

BRENTEL (Frédéric), célèbre peintre en miniature, né à Strasbourg vers 1586, avait acquis, sans doute dans quelq. école d'Allemagne, avec une gr. pureté de dessin, un coloris agréable et très vif. La biblioth. du roi possède de ce maître un *Livre d'heures*, orné de 40 miniatures, représentant les plus beaux tableaux des écoles holland. et flam. Ce vol. est le chef-d'œuvre de Brentel, qui mourut en Allemagne dans un âge fort avancé. Guill. Baur était son élève.

BRENTZ (Jean), en latin *Brentius*, né à Weil dans la Souabe en 1499, s'est rendu célèbre par sa coopérat. à la réforme de Luther. Ses opinions diffèrent à quelq. égards de celles de son maître. Comme il soutenait que le corps de J.-C. est partout depuis son ascension, il devint ainsi le chef de la secte des *ubiquistes*. Il mourut à Stuttgard en 1570, laiss. un grand nombre d'ouvr. de théol. qui ont été recueillis à Tubingue, 1576-90, 8 vol. in-fol.

BRENWELD (Henri), prevôt du chapitre d'Embrach, et protonotaire apostol., né à Zurich en 1478, mort dans la même ville en 1551, a laissé MS. une *Hist. de la Suisse* en 2 vol.

BRENZIUS (Samuel-Frédéric), Juif allem., embrassa le christian. en 1601, et publ. les motifs de sa conversion dans un ouvr. où il reproche aux Juifs les crimes les plus odieux. Un autre Juif, nommé Salomon Zébi, se chargea de lui répondre, et donna la *Thériaque judaïque*, où il accuse les chrét. de pratiques abominables. Ces deux ouvr. ont été réimp. en latin par Jean Wulfer, Nuremberg, 1680, in-4, ibid., 1715, in-12.

BRÉQUIGNY (Louis-George-Oudard FEUDRIX de), de l'Acad. franç. et de celle des inscript., né à Granville en 1716, s'appliqua de bonne heure à l'étude de l'hist., objet constant de ses trav. A la paix de 1763, envoyé en Anglet. pour y rechercher tout ce que la Tour de Londres offrait de curieux sur l'hist. de France, il en rapporta une ample moisson. En 1791, il publia avec Laporte du Theil : *Diplomata, chartæ, epistolæ et alia monumenta ad res francicas spectantia*, 3 vol. in-fol. Bréquigny avait été précédemm. chargé de continuer la *Collection des ordonnances des rois* de la troisième race, commencée par Laurière et continuée par Secousse, qui avait poussé l'ouvr. jusqu'au 9e vol. Il en donna successiv. 5 nouv. vol., dont le dernier parut en 1790. Cette import. collect., qui se continue, doit former un chartrier général de l'ancien

droit public et particulier de la France, de ses anciens établissem. civils, ecclésiast. et milit. On lui doit encore, avec Mouchet, la *Table chronologiq.* des diplômes, chartres, titres et actes impr. concernant l'histoire de France jusqu'en 1179, Paris, 1763-83, 3 vol. in-fol. Il continua la rédact. des *Mémoires sur les Chinois*, commencés par l'abbé Batteux, d'après les docum. des missionn. Il entreprit aussi, en société de Mouchet, d'achever le *Glossaire* des vieux mots franç. de Ste-Palaye. La révolut. respecta cet utile sav., qui termina sa vie labor. à Paris en 1795. Indépendamm. des ouvr. cités et des nombr. *Mém.* dont il a enrichi le *Rec.* de l'acad. des inscript., on a de Bréquigny : *Hist. des révolut. de Gênes*, 1750, 3 vol. in-12. — *Vies des anciens orateurs grecs*, 1752, 2 vol. in-12.

BRERETON (JANE), fille de Th. Hughues, née en 1685, épousa en 1711 Th. Brereton, qui dissipa sa fortune et celle de sa femme, et se trouva, par suite de ses mauvaises affaires, obligé de provoquer une séparation ou d'y consentir. Douée d'un esprit supérieur, elle chercha des distract. dans la cult. des lettres, et fit paraître successiv. dans le *Gentleman magasine* plus. poèmes qui furent bien accueillis des lect. de ce journal. Elle mourut en 1740 à Vrexam. Ses ouvr., tant en prose qu'en vers, ont été recueillis en un vol., en 1744.

BREREWOOD (ÉDOUARD), antiquaire et mathémat., né à Chester en 1565, nommé prem. profess. d'astronom. au collége de Gresham à Londres, où il mourut en 1613, laissa un grand nombre d'ouvr. MSs. Parmi ceux qui furent publ. on citera : *De ponderibus et pretiis veterum nummorum, eorumque cum recentioribus collatione*, 1614, in-4, réimprimé dans le 8e vol. des *Critici sacri*, et en tête du 1er vol. de la Bible polyglotte de Londres ; *Recherches* sur la diversité des langues et des relig. dans les princip. parties du monde, Londres, 1614. Cet ouvr. sav. et cur. a été trad. en franç. par Jean de la Montagne, Paris, 1640 et 1662, in-8.

BRÈS (GUY de), pasteur protest., exerça le ministère à Lille, puis à Valenciennes, et fut le princ. aut. de la *Confession de foi des Églises réformées des Pays-Bas*, impr. en langue wallone en 1561, souv. réimpr. Il mourut à Valenciennes en 1567. Comme il avait souffert plus. persécutions, Bèze le compte dans le nombre des martyrs protest.

BRÈS (JEAN-PIERRE), littérateur, né vers 1767 à Issoire (Auvergne), mort à Paris le 29 novembre 1814, à 50 ans, est aut. de plusieurs romans et de quelques poésies : *La Trémouille, chevalier sans peur et sans reproches*, Paris, 1806, 3 vol. in-12. — *Reconnaissance et repentir*, 1809, 2 vol. in-12. — *Les Indous, ou la fille à deux pères*, 1809, 6 v. in-12. — *Platon devant Critias*, 1811, in-16. — *La bataille d'Austerlitz*, poème en X chants (ouvr. anonyme), Paris, in-8. Il avait entrepris un poème en 25 chants, intitulé : *Gaston*.

BRÈS, écrivain habile, d'un esprit fin et solide, auteur d'un gr. nombre d'articles insérés dans le *Cabinet de lecture*, est mort du choléra en août 1832. On a de lui un poème élégant et gracieux, intit. : *les Paysages*, et il a laissé inachevés plus. ouvr. sur le moyen-âge, qu'il étudiait avec ardeur depuis dix ans.

BRESCE (J.-MARIE de), ou BRESCIA, en latin *Brixiensis*, peintre et graveur, né vers 1460, prit l'habit relig. dans l'ordre des carmes ; il peignit dans le cloître de son couv., à Brescia, les princip. actions des prophètes Élie et Élisée, fresques qui ne sont pas sans mérite, et consacra ses loisirs à la grav., cherchant à imiter Mantegna et Marc-Antoine, mais sans être parvenu à égaler ni l'un ni l'autre. Il vivait en 1530, mais on ignore la date de sa mort : Huber cite de J.-Marie quatre estampes, deux vierges assises, St Grégoire ressuscitant un enfant, et Trajan. — Jean-Antoine, son frère, comme lui relig. carme et grav., a laissé un plus gr. nombre d'estampes signées de ses initiales ou de son chiffre (*v.* le *Manuel des curieux*, III, 46).

BRESCIANI (ANTOINE), né à Parme en 1710, a gravé plus. pièces d'après les Carrache, Cignani et autres.

BRESMAL (J.-FR.), doct. en médec. à Tongres en 1660, exerça son art avec distinct. à Liége. Il a laissé plus. ouvr., entre autres l'*Hydrographie des eaux minérales d'Aix et de Spa*, Liége, 1699 et 1718, in-12. — *Description des eaux acides et ferrugineuses des fontaines de Nivelles*, ibid., 1712, in-12. — *Parallèle des eaux minérales chaudes et actuellem. froides du dioc. et pays de Liége*, ibid., 1721, in-8.

BRESSANI (JEAN), poète ital., né à Bergame en 1490, fut lié avec les littérat. les plus célèbres de son temps, et leur amitié pour lui est attestée par le gr. nombre de vers qui furent faits à sa mort, arrivée en 1560. Il passe pour avoir composé le prem. des vers en langue bergamasque. Les rec. de ces temps-là contiennent beauc. de ses poésies ; un plus gr. nombre est resté entre les mains de ses descendants.

BRESSANI (FR.-JOSEPH), jésuite, né à Rome en 1612, enseigna quelq. temps au collége romain, puis se dévoua aux missions étrang., et demanda d'être envoyé au Canada. Après neuf ans de travaux chez les Hurons, il tomba entre les mains des Iroquois, leurs ennemis, qui, après lui avoir fait souffrir de cruels tourm., le vendirent aux Hollandais de la Nouvelle-Amsterdam (New-York). Ceux-ci pansèrent ses plaies, et le ramenèrent à La Rochelle, où il arriva vers la fin de 1644. Il leur fit rendre le prix de sa rançon ; et l'ann. suiv., quand ses blessures furent guéries, il retourna chez les Hurons ; mais la faiblesse de sa santé l'obligea de revenir en Italie. Il publ. une *Relat. de la mission des jésuites dans la Nouvelle-France*, en italien, Macerata, 1653, in-4, et continua d'exercer avec succès le ministère de la chaire dans les princip. villes d'Italie jusqu'à sa mort, arrivée à Florence en 1672.

BRESSANI (GRÉGOIRE), philos. et philolog. ital., né à Trévise en 1703, contribua par ses efforts à retarder la corruption de la langue ital., qui commençait à s'altérer par l'imitat. de la nôtre. Comme

philosophe, il fut moins heureux en luttant contre la révolut. que Galilée avait introduite, et ce fut en vain qu'il s'efforça de rendre à la manière de philosopher d'Aristote et de Platon la vogue qu'elle avait perdue. Bressani a laissé deux ouvr. sur ce sujet : *Il modo di filosofare introdotto dal Gallilei ragguagliato al saggio di Platone e di Aristotile*, 1753, in-8. L'aut. y prétend réfuter le prem. des dialogues de Galilée sur le système du monde : *Discorsi soprà le obbiezioni fatte di Gallileo alla dottrina di Aristotile*, 1760, in-8. On lui doit aussi, en ital., un très bon *Discours sur la langue toscane* et un *Essai de philosophie morale sur l'éducation des enfants*. Il mourut à Padoue en 1771.

BRESSON (Jean-Baptiste-Marie-François), fut élu, en sept. 1791, député suppléant du départem. des Vosges à la législature, où il n'entra pas, puis, en sept. 1792, député à la convent. Il montra un grand courage lors du jugement de Louis XVI, déclara qu'il n'était pas son juge, et finit par demander, comme législateur, que Louis fût détenu jusqu'au moment où il serait possible de le bannir sans danger. La montagne profita de ses relations avec quelques membres du parti de la Gironde, pour le comprendre dans les proscript. qui suivirent la révolut. du 31 mai 1793. Mis hors la loi, il rentra pourtant, après le 9 therm., dans le sein de la convent., devint, en 1795, membre du conseil des cinq-cents, jusqu'en 1798. Après le 18 brum. il fut nommé chef de division au ministère des affaires étrang., emploi qu'il occupa jusqu'en 1825. Il était, depuis 1804, cheval. de la Légion-d'Honn. Bresson aimait à cacher sa vie ou ses bonnes actions, et ses amis les plus intimes n'ont appris que par les *Mém.* du comte de Lavalette le service qu'il lui avait rendu. Sans le connaître, au risque de sa fortune et de sa liberté, se souvenant qu'il avait été victime des réact. politiq., et que lui-même avait dû la vie au dévouem. de sa femme, il offrit un asile, dans son appartem., à cet homme condamné à l'échafaud. Bresson mourut à Meudon en 1832, âgé de 71 ans.

BREST (Vincent), chirurg. franç., après avoir étudié pend. deux ans son art à Montpellier, se rendit à Londres en 1732, et quelq. années après alla s'établir en Portugal. Avant de quitter l'Angleterre, il avait publ. une *Dissertat. sur l'usage du mercure dans les maladies vénériennes et autres, et sur la manière de s'en servir avec succès, sans exciter la salivation*, 1735, in-8.

BRET (Ant.), aut. dramat., né à Dijon en 1717, mort à Paris en 1792, est connu par des poésies légères, des comédies, et d'autres écrits. Ses poésies fugit. n'ont rien de remarq.; ses comédies sont écrites avec pureté; le dialogue en est facile; mais elles manquent de verve. Cependant son compatr. Petitot a conservé sa pièce intit. : *la double Extravagance*, dans le *Répertoire des aut. du 3e ordre*. Le meill. de ses ouvr. est son *Comment. sur les œuvres de Molière*, Paris, 1773, 6 vol. in-8.

BRETAGNE (dom Claude), bénéd. de St-Maur, né à Semar en Auxois en 1625, mort à Rouen en 1694, a publ. entre autres ouvr., dont on trouve la liste dans l'*Hist. littér.* de sa congrég. par Tassin : *Méditat. sur les princip. devoirs de la vie religieuse*, Paris, 1689. — Bretagne (Claude), né à Dijon en 1523, mort en 1604, conseiller au parlement de Bourgogne, a laissé quelq. opuscules de jurisprudence.

BRETAGNE. Cette province fut soumise aux Romains, et prit le nom d'Armorique après que les Bretons s'y furent établis. Vers la fin du 4e S. elle commença à être gouvernée par des rois, dont l'hist. est très obscure; ensuite elle obéit à différ. chefs qui voulurent s'ériger en souverains; mais Charlemagne les soumit en 786, et reçut, dans l'assemblée de Worms, le serment par lequel ils se reconnaissaient vassaux de la couronne. Après la mort de ce prince, les Bretons, toujours remuants, reprirent leur indépendance; mais Louis-le-Débonnaire marcha contre eux en personne, et les soumit de nouveau en 824. Il érigea cette province en duché. Les Bretons se rendirent encore indép. sous les fils de Louis. Leur pays fut ensuite partagé en plus. comtés jusqu'en 1213, époque du mariage de Pierre de Dreux avec Alix, héritière de Bretagne. Ce comte, arrière-petit-fils de Louis-le-Gros, prit le titre de duc, qui ne changea plus depuis. Anne de Bretagne, fille et hérit. de François II, dern. duc, recherchée par les alliances les plus brillantes, épousa successivem. Charles VIII, mort sans enfants, et Louis XII. Par ce mariage la Bretagne fut réunie pour toujours à la couronne de France, en 1532.

Souverains de la Bretagne.

ROIS.

Noménoé, mort en	851
Érispoé	857
Salomon III	874
Pasquiten et Gurvan	877
Alain Ier et Judicaël II	907
Gurmhaillon	930
Juhel Bérenger	937
Alain II	952

COMTES.

Drogon	953
Hoël IV	980
Guérech	987
Conan-le-Tort	992

DUCS.

Geoffroi	1008
Alain II	1040
Conan II	1066
Hoël V	1084
Alain III	1112
Conan III	1148
Eudes et Hoël VI	1156
Conan IV	1171
Geoffroi II	1196
Artus Ier et Constance	

DUCS HÉRÉDITAIRES.

Pierre de Dreux	1250

Jean Ier.	1286
Jean II.	1305
Artus II.	1312
Jean III.	1341
Jeanne cède le duché à Jean.	1344
Jean IV.	1345
Jean V.	1399
Jean VI.	1443
François Ier.	1450
Pierre II.	1457
Artus III.	1458
François II.	1488
Anne.	1514

BRETÊCHE (de La), gentilhomme breton, entra au service dans les premières années du règne de Louis XIV. Réformé quelq. années après, avec le grade de lieutenant, il passa au fort Dauphin à Madagascar, pour y chercher de l'avancement. En 1671, il fut nommé major-général et capitaine des troupes, en épousant une fille que Lacase, son prédécess., avait eue de son mariage avec Diannone, souveraine du canton d'Amboulé. Bientôt les maladies qui moissonnèrent un grand nombre de Français, et les dissens. qui s'élevèrent entre les chefs, réduisirent cet établissem. à un état de détresse d'autant plus imminent, que les insulaires, poussés à bout par les violences exercées contre eux, épiaient le moment pour se défaire de leurs hôtes. La Bretêche vit l'orage se former, et résolut de le braver; une grande partie des Français quittèrent Madagascar pour se retirer à l'île Bourbon. La Bretêche fit embarquer sa famille, et de pied ferme attendit les événements. Le complot tramé contre les Français éclata bientôt après : ils furent tous massacrés vers 1672.

BRETEL ou BRETIAUS (Jéhan), poète du 13e S., né dans l'Artois, composa, plus qu'aucun autre aut. de son temps, des *jeux-parti*, sortes de quest. subtiles sur des sujets d'amour, qu'entre confrères on s'envoyait réciproquement pour s'embarrasser. Fauchet en cite trente-sept de Bretel. Les MSs. de la biblioth. du roi contiennent quatre chansons de ce poète.

BRETEL (Nicolas), sieur de Grémonville, président au parlem. de Rouen, fut ambassadeur de France à Venise depuis 1643 à 1647. On voyait dans la bibliothèque Saint-Germain-des-Prés la *Relation* MS. de son ambassade, en un vol. in-fol. L'extrait de ses négociations à Vienne, en 1671, se conserve à la bibliothèque du roi.

BRETEUIL (Louis-Auguste LE TONNELLIER, baron de), ministre dans des circonstances qui ne lui permirent pas de réaliser les projets qu'il avait conçus dans l'intérêt du royaume, naquit en 1733 à Preuilly en Touraine. Un caractère tranchant, un jugem. droit, une conception prompte, mais surtout une activité infatigable, le firent remarquer de Louis XV, qui le nomma successivement ambassad. à Pétersbourg, à Stockholm et à Vienne. Revenu en France en 1783, et fait ministre-d'état, il fut appelé dans le mois d'octobre de la même année au départem. de la maison du roi et de Paris. Son premier pas dans cette carrière fut marqué par la mise en liberté des prisonniers victimes du despotisme ministériel de ses prédécesseurs, et par la conversion du donjon de Vincennes en grenier d'abondance. Ce fut par ses soins que les maisons de la capitale bâties sur les ponts commencèrent à être abattues. L'opinion publiq. lui attribua plus. propositions énergiques, faites à la cour de Versailles, pour arrêter les progrès de l'esprit d'insurrection en juin et en juillet 1789. Sur le refus de Louis XVI d'exécuter un projet de retraite à Compiègne avec les troupes cantonnées à Versailles, le baron de Breteuil crut devoir céder à l'orage, et ne tarda pas à quitter la France. A l'époque de sa rentrée, en 1802, il se trouvait dans une situation voisine de l'indigence; mais un héritage qu'il recueillit quelq. mois après adoucit l'amertume de ses dern. années. Il mourut à Paris en 1807.

BRETEX (Jacq.), trouvère lorrain, fut attaché, suiv. l'usage, à un seigneur qu'il avait mission d'amuser de ses chants. Il accompagna Ferry de Blamont et son fils Henri aux tournois qui furent célébrés en 1285 à Chauvency, village entre Stenay et Montmédy, et, à la requête de son jeune seigneur, en fit la descript. dans un poème de 1499 vers de huit syllabes. Ce poème fut découvert dans la biblioth. de Mons par le conservateur Philib. Delmotte, qui en fit une copie à laq. il ajouta des notes et un glossaire. Delmotte (*v.* ce nom) mourut avant d'avoir pu terminer ce trav.; mais son fils l'a mis au jour sous ce titre : *les Tournois de Chauvency*, donnés vers la fin du 13e S., décrits par Jacq. Bretex, Valenciennes, 1835, in-8. Ce poème, écrit dans un style naïf, contient beauc. de détails intéress. pour l'hist. du temps.

BRETHOUS, fils d'un chirurgien de Bordeaux, s'établit à Lyon, où il pratiqua son art avec quelq. réputat. On a de lui : *Lettres sur différents points d'anatomie*, Lyon, 1723, in-12.

BRETIN (Philibert), né à Auxonne en 1540, mort en 1595, agrégé au collége de médecine de Dijon, a publ. : *Poésies amoureuses*, etc., Lyon, 1576, in-8; une *Traduct. des œuvres de Lucien*, Paris, 1583, in-fol., oubliée; on lui attribue encore d'autres ouvr., mais il n'est pas certain qu'il en soit l'auteur. — Bretin (Claude), anc. aumôn. de Monsieur (Louis XVIII), aut. de *contes* en vers et autres *poésies*, mourut en 1807, à l'âge de 81 ans.

BRETOG (Jean), poète français du 16e S., a laissé une *tragédie* à huit personnages, traitant de l'amour d'un serviteur envers sa maîtresse et de ce qui en advint, Lyon, 1561, in-8, et 1571, in-16, réimpr. en 1831 à Chartres, par les soins d'un amat., à 60 exemplaires.

BRETON (Guill. ou Gabriel), seigneur de la Fond, né à Nevers dans le 16e S., composa cinq *trag.*, des *sonnets* et des *élégies*, pour une jeune personne qu'il aimait. Du Verdier cite au nombre de ses productions une pièce intit. : *Paradoxe: que les dames doivent marcher le sein découvert.* — Breton (Fr.), avocat, né à Poitiers, fut pendu le

22 novembre 1586, comme aut. d'une satire contre Henri III.

BRETON (Nicolas), né dans le Staffordshire, se fit connaître sous le règne de la reine Élisabeth par des pastorales, sonnets et madrigaux. L'évêque Percy, qui, dans les *Reliques of ancient poetry*, a conservé une de ses pastorales intit. : *Ballade de Phillide et Corydon*, cite du même auteur : *Leçon d'un vieillard et amour d'un jeune homme.*

BRETON (Raymond), dominicain, né à Beaune en 1609, partit en 1635 avec quelques-uns de ses confrères pour les missions de l'Amérique, où il resta près de vingt ans. De retour en France, il y mourut en 1679. Outre un *petit catéchisme*, trad. en langue caraïbe, Auxerre, 1664, in-8, on lui doit un *Dictionn. franç.-caraïbe et caraïbe-franç.*, mêlé de remarques historiq. pour l'éclaircissement de la langue, Auxerre, 1665-67, 2 vol. in-8, et une *Gramm. caraïbe*, 1667, in-8.

BRETON (Luc-Fr.), sculpteur, né à Besançon, en 1731, se rendit à Rome, remporta le premier prix à l'école de St-Luc en 1758, et fut admis à l'acad. de France en qualité de pensionn. Il revint ensuite dans patrie, où il fut chargé de différents ouvr. dont quelq.-uns ont été détruits pendant la révolut., entre autres le *Tombeau des La Baume* que l'on voyait à Pesme. Cet artiste était membre associé de l'Institut. Il est mort en 1800.

BRETONNAYAU (René), méd., né à Vernantes en Anjou, exerçait sa profession à Loches en Touraine. Il est aut. d'un ouvr. en vers franç. intitulé : *la Génération de l'homme et le siége de l'âme*, avec *autres œuvres poétiques*, Paris, 1583, in-4, vol. rare. Lacroix du Maine en parle avec éloge.

BRETONNEAU (Jean), aut. du 16e S., a laissé une *Complainte des sept arts libéraux sur les misères de ce temps*, Poitiers, 1576. — Bretonneau (Guy), chan. de St-Laurent de Plancy au 17e S., ensuite archidiacre de Brie, et principal du collége de Pontoise, mort vers 1656, est auteur d'une *Méthode curieuse pour acheminer à la langue lat. par l'observat. de la langue franç.*, Rouen, 1653; Paris, 1668, in-12. Cette méthode fut bien accueillie. Il avait publ. dès 1620 une *Hist, généalogique de la maison de Briçonnet*, in-4. Il est encore aut. de l'*Hist. de l'origine et fondat. du vicariat de Pontoise*, 1636, in-4.

BRETONNEAU (Franc.), jésuite, né à Tours en 1660, se consacra tout entier à la chaire, et mourut à Paris en 1741. Il a laissé des *sermons*, des *panégyriques* et des *discours* sur les mystères, Paris, 1743, 7 vol. in-12. Le style en est simple, clair et correct, mais sans élévation. Il avait été l'édit. des *Sermons* de Cheminais, de Giroust et de Bourdaloue.

BRETONNIER (Barthélemi-Joseph), avocat, nè près de Lyon en 1656, mourut à Paris en 1722. Quoiqu'il eût une nomb. clientelle, il ne laissa pas de composer dans ses loisirs des ouvrages qui demandaient beauc. de temps et de soin. Outre une édition des œuvres de Henrys, 2 vol. in-fol., 1708, avec d'utiles observat., on lui doit : *Rec. par ordre alphabétique des principales questions de droit qui se jugent dans les différents tribunaux du royaume*, 1718, in-12, réimpr. avec des addit. par Boucher d'Argis, 5e édit., 1783, in-4. Tous les principes du droit civil et des coutumes y sont renfermés avec autant de netteté que de précision.

BRETONNERIE (de La), cultivat., mort vers la fin du 18e S., s'était beauc. occupé de l'écon. rur.; il a publ. : *l'École du jardin fruitier*, Paris, 1784, 3 vol. in-12. — *Délassements de mes travaux de la campagne*, Londres et Paris, 1785, 2 gros vol. in-12. On lui doit encore des addit. à *la Maison rustique*, édit. de Bastien, 1790, 2 vol. in-4.

BRETONVILLIERS (Mme la présid.), viv. à la fin du 17e S., fut surnommée *l'Admirable* lors de son admission à l'acad. des *Ricovrati* de Padoue. Cette société la jugea digne de succéder à la savante Cornaro, qui savait sept langues différ. Mme Bretonvilliers a composé une comédie en proverbes, des contes, des poésies galantes et sérieuses, et des devises.

BRETT (Richard), théologien, né à Londres en 1561, recteur de Quainton dans le Bergshire, fut en 1604 l'un des sav. chargés de travailler à une nouv. trad. angl. de la Bible, et mourut à Quainton en 1637. Ses ouvrages sont : *Vitæ sanctorum evang.. Johannis et Lucæ, à Simeone Metaphraste concinnatæ; Agatarchidis et Memnonis historicorum quæ supersunt omnia; Iconum sacrarum decas, in quâ è subjectis typis compluscula sanæ doctrinæ capita cernuntur.*

BRETTEVILLE (Étienne DUBOIS, connu sous le nom d'abbé de), né à Bretteville-sur-Bordel, près de Caen, en 1650, entra chez les jésuites en 1667, les quitta en 1678, et mourut en 1688. On a de lui : *Essais* de sermons pour tous les jours de carême, Paris, 1685, 3 vol. in-8, et l'*Éloquence de la chaire et du barreau*, selon les principes de la rhétor. sacrée et profane, Paris, 1689, in-12, ouvrage posthume. C'est une espèce de rhétor. complète, mais l'auteur instruit bien moins par les règles que par les exemples. Le livre est d'ailleurs bien écrit.

BREUGHEL ou BREUGEL (Pierre), dit *le Vieux*, peintre, né près de Bréda en 1510, introduisait ordinairement dans ses composit. quelques scènes comiques. Il mourut en 1570, membre de l'acad. d'Anvers. Le musée possède deux morceaux de cet artiste. — Breughel (Jean), fils du précéd., surnommé *Breughel de velours*, parce qu'il affectait de se vêtir de cette étoffe, né en 1568 à Bruxelles, mort à Anvers en 1642, a joui d'une gr. réputat. Le musée possède six tableaux de ce maître; *Adam et Ève dans le paradis terrestre* passe pour son chef-d'œuvre. — Breughel (Pierre), surn. *d'Enfer*, parce qu'il se plaisait à peindre des sabbats et des scènes de voleurs, né à Bruxelles en 1567, mort en 1625, etait frère du précéd. La galerie de Florence possède un de ses tableaux représentant *Orphée qui joue de la lyre devant Platon et Proserpine.*

BREUGHEL (Abraham), surnommé *le Napolitain*, né à Anvers, vers 1672, fut peintre de fleurs

et de fruits; ses tableaux lui acquirent à la fois de la réputation et de la fortune. Il travailla à Rome où il était allé de bonne heure et où il s'était marié.

BREUNING (J.-Jacques), voyag. allem., né à Buchenbach en 1552, parcourut l'Europe, l'Égypte, la Palestine, la Syrie et plusieurs autres pays, revint dans sa patrie en 1580, et fut nommé en 1595 gouverneur de Jean Frédéric, duc de Wurtemberg. Ce fut à la sollicitat. de ce prince qu'il publ. la *relat.* de ses courses sous le titre de *Voyage en Orient*, Strasbourg, 1612, in-fol., en allem., fig. Il mourut vers 1620. — Breuning (Chrétien-Henri), né en 1719 à Leipsig, où il professa le droit civil, mort en 1780, a beauc. écrit sur *le droit naturel et politique*. Ses ouvr. sont peu estimés.

BREVAL (John DURAND), écriv. anglais, fit ses études à Westminster, puis à Cambridge; mais ayant eu quelq. diffic. avec le doct. Bentley, et craignant de n'être point admis aux grades, il prit du service dans l'armée angl. et sut mériter la bienveillance du duc de Marlboroug, qui le fit capit. et l'employa dans ses négociat. Breval mourut en 1739, après avoir publ. des *Voyages* en 2 vol. in-fol. — *Hist. de la maison de Nassau; le Panier*, poème; *The art of Dres*, poème; *M. Dermot ou le Cherche-fortune irlandais; Calpe ou Gibraltar*, poème; il a aussi composé quelq. pièces dramat.

BREVENTANO (Étienne), physic. et littérat., né à Pavie en 1562, y remplissait le modeste emploi de bidel de l'acad. des *Affidati*, et mourut en 1577, laiss. un assez gr. nombre d'ouvr. conservés à la biblioth. Ambrosienne de Milan. Les deux seuls qui aient été publ. sont: *Istoria della antichità, nobiltà e delle cose notabili di Pavia*, 1570, in-4, vol. rare et curieux. — *Trattato dell' origine di venti, di nomi e della proprietà loro*, Venise, 1571, in-4.

BRÈVES (François SAVARY de), né en 1560, fut nommé à diverses ambassades sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, et résida vingt-deux ans à Constantinople. A son retour, vers la fin de l'année 1606, il fut envoyé par Henri IV à Rome, où il fit imprimer en arabe le *Catéchisme* de Bellarmin, et un *Psautier* arabe avec une traduction latine; deux maronites du mont Liban, Sialac et Sionita, présidèrent à l'édit. En 1615, il revint à Paris, où il amena Sionita et l'imprim. Paulin. On y publia cette année avec les mêmes caractères *les Articles du traité* fait en l'année 1604, entre Henri-le-Grand, roi de France, et le sulthan Amurat, *imprim. des langues orient.*, par Étienne Paulin, 1615, petit in-4 de 48 pages. La reine-mère chargea Savary de l'éducat. de Gaston, frère du roi, place qu'il perdit en 1618, mais en conservant les bonnes grâces de la cour. Il mourut en 1628. Les Anglais et les Hollandais marchandèrent ses caractères et ses MSs. orient.; le roi les fit acheter, et peu de temps après on établit à Paris une typographie orient. Pendant près d'un siècle on crut ces caractères perdus. Ce fut de Guignes qui retrouva les poinçons et les matrices dans un dépôt de l'imprim. royale, où ils sont encore aujourd'hui. Savary fit impr. à Paris la relat. de ses *Voyages* par les soins de du Castel, son secrét., Paris, 1628, in-4. Les pièces relatives à l'ambassade de de Brèves à Rome font partie des MSs. de la biblioth. royale. Gaillard en a donné l'analyse dans les *Notices des MSs.*, tome VII.

BREVET, né à La Rochelle, passa jeune à St-Domingue, où il fut secrét. de la chambre d'agriculture au Port-au-Prince. On lui doit un *Essai sur la culture du café*, 1768, in-8, résultat de 35 années d'observations, et un autre opusc. *sur la culture du gingembre*, dans le *Journal économique*.

BREVET DE BEAUJOUR (L.-C.), né à Angers, député d'Anjou aux états-génér., puis commissaire près le dép. de Mayenne-et-Loire, sous le régime de la convent., fut condamné à mort par le tribunal révolutionn., le 26 germinal an 2 (15 avril 1794), à l'âge de 30 ans.

BREVINT (Daniel), théolog., né à Jersey en 1616, fut expulsé d'Angleterre pour avoir refusé de signer le *Covenant*, passa en France le temps de la révolut., et retourna dans sa patrie à l'avénement de Charles II, qui récompensa sa fidélité en lui conférant des bénéfices. Il mourut en 1695, doyen à Lincoln. On a de lui, entre autres ouvr., un *Traité de l'Eucharistie*.

BREVIO (Jean), auteur ou *novelliere* ital., né à Venise vers la fin du 15ᵉ S., fut recteur de l'église d'Arquée, puis chan. de Ceneda, comme on l'apprend d'une belle inscript. lat. qu'il fit ériger en 1526 à la mémoire de Dante, de Pétrarque et de Boccace. Ami des hommes les plus distingués de son temps, il obtint des bénéfices à Rome, où il vécut plus. années, jouissant de la considérat. due à ses talents, et mourut après 1550. Outre une trad. ital. des discours d'Isocrate à Nicoclès, impr. plus. fois, on a de lui: *Rime con alcune prose*, Rome, 1545 et 1555, in-8, rare. Ses poésies consistent en un petit nombre de sonnets, d'épîtres et d'élégies, publ. déjà dans des recueils; et ses ouvr. en prose, dans six gracieuses nouvelles, dont celle de *Belphégor* a été, mais sans fondement, attribuée à Machiavel. Des lettres de Brevio sont éparses dans les recueils du temps.

BREWER (Antoine), aut. dramat., florissait sous Jacques Iᵉʳ. Quoiqu'il ait été regardé comme un des beaux esprits de son temps, les détails de sa vie sont inconnus. On a de lui six pièces dramat., dont l'une a pour titre: *Lingua, ou les cinq sens*.

BREWER (Samuel), botaniste, né à Trowbridge, où il avait une manufacture de laine, s'établit en 1728 à Bradfort dans le Yorkshire, et mourut laiss. inéd. *le Guide de la botanique*, ouvr. auq. il avait consacré plus. ann.

BREYDEL (Charles), peintre, surnommé *le Chevalier*, né à Anvers en 1677, composait facilement, et fit une très gr. quantité de tableaux. Sa touche est ferme, son dessin assez correct, et ses ouvr. seraient sans prix, s'il eût consulté plus souvent la nature. Il mourut à Gand en 1744. — Breydel (François), son frère, né à Anvers en 1679, peignit d'abord le portrait avec succès,

ensuite des *assemblées*, des *fêtes*, des *carnavals*; ses tableaux sont bien composés et d'une bonne couleur; on recherche ceux où il a varié les figures et dont les habillem. sont à la mode du temps. Il mourut à Anvers en 1750.

BREYDENBACH (Bernard de), doyen de l'église de Mayence, fit, vers 1484, un voyage à Jérusalem et au mont Sinaï, dont il fit imprimer *la relation* en latin à Mayence, 1486, in-fol., fig., très rare. On croit que c'est le plus ancien livre où se trouve l'alphabet arabe. Il contient aussi un petit vocabulaire de 230 mots turks les plus usuels. Cet ouvr. curieux a été réimpr. en 1490, in-fol. Il en avait paru précédemm. une trad. allem., Mayence, 1486, in-fol., et une flam. en 1488; il a été trad. en franç. par Jean Hersin, relig. augustin, Lyon, 1489, in-fol.; enfin Fr.-Nicol. Le Huen (*v.* ce nom) en a donné une trad. libre. Toutes ces édit. sont dignes de l'attention des curieux.

BREYER (Remi), sav. estimable, né en 1669 à Troyes, reçu doct. en Sorbonne, obtint un canonicat dans sa ville natale, consacra tous ses loisirs à l'étude, et mourut en 1749. On a de lui : *Catéchisme des riches*, à l'occasion de l'hiver de 1709. — *Traduction* des lettres de St Loup, évêque de Troyes, et de St Sidoine, év. de Clermont, 1706, in-12. — *Mémoire* où l'on prouve que la ville de Troyes en Champagne est la capit. de la province, 1723, in-4. Ce mém., plein de recherches, termina le différend à l'avantage de la ville de Troyes contre celle de Reims. — *Vies de St Prudence et de Ste Maure*, avec des éclaircissements curieux, 1725, in-12, etc.

BREIN (Jacques), botaniste recommandable, né à Dantzig en 1637, mort dans la même ville en 1697, a donné : *Exoticarum aliarumque minùs cognitar. plantarum centuria*, 1678, in-fol., fig. — *Prodromus 1 et 2 plantarum rariorum*, 1680, 1689, in-4. Ces deux opusc. étant devenus rares, son fils les fit réimpr. en 1739, avec des notes et des planches au nombre de 30. — Breyn (Jean-Philippe), naturaliste et méd., fils du précéd., né à Dantzig en 1680, mort en 1764, membre de l'acad. des curieux de la nature et de la société royale de Londres, a donné plus. *Mémoires* à ces deux sociétés sav. En 1703, il fit un voyage en Italie pendant lequel il s'occupa de recherches sur la botanique et sur l'hist. naturelle de ces belles contrées. On a de lui entre autres ouvr. *De fungis officinalibus*, Leyde, 1702, in-4. C'est un traité des champignons comestibles. — *Historia naturalis cocci radicum tinctorii*, etc., Dantzig, 1731, in-4. C'est l'hist. naturelle de la cochenille de Pologne, insecte vivant sur la racine d'une plante, on y trouve aussi la descript. des espèces de l'Amérique qui produisent la cochenille du commerce. Breyn est l'aut. de la savante préface de l'édit. de la *Flore prussienne*, par Helwing.

BREZ (Jacques), naturaliste, né à Middelbourg en 1771, y remplit les fonctions de pasteur, et mourut en 1798, après avoir publ. : *Voyages intéressants pour l'instruction de la jeunesse*, etc., Utrecht, 1789, in-8. — *Flore des insectophiles*, etc., ibid., 1791, in-8, ouvr. curieux. — *Histoire des Vaudois*, ibid., 1796, 2 vol. in-8.

BREZÉ (Pierre de), comte de Maulevrier, gr.-sénéchal d'Anjou, de Poitou et de Normandie, jouit d'une grande faveur sous Charles VII; mais Louis XI ne le traita pas avec autant de bienveillance. Enfermé par ordre de ce prince au château de Loches, il n'en sortit qu'après avoir consenti au mariage de son fils, Jacques de Brezé, avec une sœur naturelle du roi (Charlotte, fille de Charles VII et d'Agnès Sorel), que son mari surprit depuis en adultère et tua de sa propre main. En 1465, lorsque la guerre du bien public fut allumée, le roi le consulta, et son avis fut qu'on allât chercher le comte de Charolais au lieu de l'éviter, et qu'on lui livrât bataille; mais le soupçonneux Louis XI craignait qu'il ne fût d'intelligence avec ses ennemis et le lui laissa apercevoir. Brezé, qui tournait tout en plaisanterie, ne se défendit que par une réponse de ce genre, qui parut satisfaire le roi. Louis lui donna le commandem. de l'avant-garde à la fameuse journée de Montlhéri, et Brezé chargea avec si peu de ménagem. qu'il fut tué des premiers, le 14 juillet 1465. Il était vêtu de la cotte-d'armes du roi, qu'il avait prise pour donner le change à l'ennemi.

BREZILLAC (Jean-François de), bénéd. de St-Maur, né à Fanjaux, dioc. de Mirepoix, en 1710, fut chargé de continuer l'*Histoire des Gaules*, que D. Martin, son oncle, avait laissée incomplète, et en publ. le 2ᵉ vol. Il trad., de société avec son confrère D. Pernetti, le *Cours de mathémat.* de Wolf, et mourut en 1780.

BREZOLLES (Ignace MOLY de), doct. de Sorbonne, mort en 1778, a publ. : *Traité sur la juridict. ecclésiastique*, 1768, 2 vol. in-4.

BRIAL (Michel-Jean-Joseph), membre de l'Instit. (acad. des inscript. et belles-lettres), né en 1743 à Perpignan, entra, à 21 ans, dans l'ordre des bénédict., au monastère de la Daurade à Toulouse, vint à Paris en 1771, et fut placé aux Blancs-Manteaux, pour y travailler avec D. Clément à la Collection des Historiens de France. Ils en rédigèrent en commun les t. XII et XIII jusqu'en 1786. La suppress. des congrégat. religieuses vint interrompre D. Brial dans ses paisibles et utiles occupat. Il les reprit aussitôt après la format. de l'Institut, et remplaça Villoison dans ce corps sav. en 1805. L'année suiv., il fit paraître le 14ᵉ vol. de l'important rec. dont la continuat. lui avait été confiée, et dep. lors, jusqu'en 1818, il en publia successiv. quatre autres vol. Le 19ᵉ était déjà avancé, lorsque D. Brial mourut en 1828, au moment d'atteindre sa 85ᵉ ann. Ce vénérable savant venait de fonder des écoles gratuites en fav. des garçons et des filles pauvres des communes de Baixas et de Pia (arrond. de Perpignan), lieux de naissance des auteurs de ses jours. Outre sa coopérat. à la *Collection des historiens de France*, où l'acad. lui a donné pour continuat. MM. Daunou et Naudet, il a pris part à la rédact. des t. XIII à XVI de l'*Hist. littér. de la*

France. On lui doit aussi un *Éloge histor. de D. P.-Dan. Labat*, Paris, 1803, in-8; l'édit. des *OEuvres posthumes du P. La Berthonie*, avec un *Supplém.*, 1810-11, 2 vol. in-8; enfin il a participé à la rédact. de la *Notice des MSs. de la biblioth. du Roi*, et enrichi la nouv. série des *Mém. de l'acad. des inscript.* de plus. savants morceaux, indiqués dans *la France littér.* de M. Querard.

BRIANT (dom DENIS), bénédict. de St-Maur, a laissé entre autres ouvr. MSs., et sous le titre de *Mémoire sur l'abbaye de St-Vincent du Mans, Cénomania*, une hist. du Maine et de ses comtes, dont on trouve des copies dans plus. biblioth. Il mourut en 1716.

BRIANVILLE (CL.-ORONCE FINÉ de), abbé de St-Benoît de Quincy en Poitou, mort en 1675, est aut. des ouvr. suiv. : *Abrégé méthodique de l'hist. de France avec les portraits des rois*, Paris, 1664, in-12, fig. — *Projet de l'hist. de France en tableaux pour Mgr le dauphin*, Paris, 1665, in-fol. — *Hist. sacrée en tableaux, avec leur explication*, Paris, 1670-71-75, 3 vol. in-12, recherchée pour les fig. de Leclerc.—La trad. franç. des *Lettres* de Bongars, 1668, 2 vol. in-12, réimpr, en 1695.

BRIARD (JEAN), natif de Bailleul en Hainaut, mort en 1520, vice-chancel. de l'univ. de Louvain, ami d'Érasme, a laissé plus. *Traités* en latin *sur la loterie, sur les indulgences*, etc. — BRIARD (Lambert), présid. de Malines, mort en 1547, est aut. de quelq. ouvr. de droit.

BRIARD (GABRIEL), peintre d'hist., né à Paris vers 1725, gagna le gr. prix en 1749, fut à son retour d'Italie, en 1761, agréé à l'académie et reçu en 1768, sur un tableau représentant *Herminie au milieu des bergers*. Il dessinait assez correctem., surtout sur le papier, peignait peut-être trop facilem., et n'était point coloriste. Il avait été, dep. un an, nommé profess., lorsqu'une mort prématurée l'enleva en 1777.

BRIARÉE (myth.), un des géants qui attaquèrent le ciel, avait cent mains et cinquante têtes. Il fut vaincu par Neptune, qui l'emprisonna sous l'Etna.

BRICCIO (JEAN), fécond écriv., né à Rome en 1581, fils d'un matelassier qui le destinait à la même profession, employa dans son enfance à s'instruire tous les instants qu'il pouvait dérober au travail, et parvint à apprendre seul les éléments de toutes les sciences. Élève en peinture de Frédéric Zucchari, Briccio réunissait des connaiss. dans presque tous les genres; mais il se distingua surtout comme poète dramat. Il mourut en 1646, laissant plus de 80 vol. parmi lesq. on cite douze *comédies*, des *Vies des saints*, des *écrits ascétiques*, des *histoires*, des *poésies diverses*.—BRICCIO (Plautille), sa fille, avait de grandes connaiss. dans l'architect. Entre autres morceaux de sa composit. on cite le petit palais franç. bâti hors et près de la porte de St-Pancrace, et la chapelle de St-Benoît à St-Louis des Français.

BRICCIO (PAUL), relig. récollet, d'une anc. famille de Brà en Piémont, eut le titre de théolog. de la duchesse de Savoie, fut élu év. d'Albe en 1642, et mourut en 1665. Il a publ. quelq. ouvr. sur l'hist. ecclésiast. de l'Italie.

BRICE (ST), év. de Tours, d'une famille distinguée de cette ville, eut, quoique élevé par St Martin, une jeunesse très orageuse; il revint de ses égarements et succéda vers l'an 400 à son maître, qui l'avait désigné pour son success. Des ennemis jaloux de son mérite dirigèrent contre lui des calomnies qui trompèrent le peuple de Tours; il fut chassé de son siége, et contraint de se retirer à Rome; mais rappelé quelq. années après, il mourut au milieu de son troupeau le 13 novembre 444. Sa fête fut long-temps célébrée en France.

BRICE (GERMAIN), en lat. *Brixius*, né à Auxerre, mort en 1538, chan. de la cathédr. de Paris et aumônier du roi, a laissé des *vers* lat. et la traduct. de plus. ouvr. de St Chrysostôme.

BRICE (GERMAIN), né à Paris en 1652, mort en 1727, est aut. d'une *Descript. de Paris*, 1685, 2 v. in-12, qui a eu environ 10 édit. La dern. est de 1752, 4 vol. in-12; cet ouvr. est curieux, quoique mal écrit et quelquefois inexact.—BRICE (dom Ét.-Gabriel), neveu du précéd., bénédict. de St-Maur, né à Paris en 1697, et mort en 1755, fut, dep. 1731, chargé de diriger la nouv. édit. de la *Gallia christiana*, ouvr. interrompu par la suppression des ordres relig., mais dont, en 1837, on annonce la continuat. par les bénédictins de Solême.

BRIÇONNET (GUILL.), cardinal, né à Tours en 1445, d'abord commis à la généralité du Languedoc, puis nommé par Louis XI direct. des finances de cette province, remplit les devoirs de sa charge avec tant d'exactitude et d'intégrité, que ce prince en mourant le recommanda vivem. à Charles VIII, son success. Briçonnet sut flatter l'ardeur guerrière du nouv. roi, qui, à sa persuasion, ne tarda pas à entreprendre, contre l'avis de son conseil, la conquête du royaume de Naples. Gagné par Ludovic Sforce, il engagea le jeune monarque à signer un traité secret avec le duc de Milan, et promit de rassembler l'argent nécessaire pour l'expédit. d'Italie. Le roi le nomma surintend. des finances, lui accorda la prem. place en son conseil, et ne se dirigea que par ses avis. Devenu veuf, il était entré dans les ordres, et même avait obtenu l'évêché de St-Malo; Alexandre VI, qui l'avait d'abord excité à la guerre, lui promit le chapeau de cardin. s'il parvenait à détourner le coup qui menaçait l'Italie. Mais Briçonnet n'en pressa pas moins l'expédit.; et, malgré le mauvais état des finances, vint à bout de faire face aux besoins des deux armées de terre et de mer qui devaient attaquer le royaume de Naples. Avec cette apparence de désintéressem., il ne fut pas toujours de bonne foi dans sa conduite politique durant cette expédit. Charles VIII, qui venait d'entrer à Rome en vainqueur irrité, se réconcilia avec Alexandre VI, d'après le conseil de Briçonnet, qui reçut à cette occasion le chapeau de card. La mort prématurée du monarque trompa son ambit. Se voyant déchu du ministère, d'abord, en sa qualité d'archevêque de Reims, il sacra Louis XII, puis se retira à

Rome. Le roi le chargea de convoquer à Pise un concile composé des card. ennemis de Jules, pour corriger les mœurs du chef et des membres de l'Église. Ce concile fut transféré à Milan, puis à Lyon. Briçonnet y déploya beaucoup de vigueur; aussi fut-il cité à Rome, excommunié et privé de la pourpre. Louis XII ne tarda pas à le récompenser de son zèle, en lui donnant la riche abbaye de St-Germain-des-Prés et le gouvernement du Languedoc. Après la mort de Jules, il fut absous des censures fulminées contre lui par ce pontife, et mourut en 1514, dans un âge très avancé. — Briçonnet (Guillaume), fils du précédent, né en 1471, fut avant l'âge de 18 ans pourvu de l'évêché de Lodève, et succéda en 1495 à son oncle Robert dans la charge de présid. aux comptes. Envoyé par Louis XII à Rome pour arranger le différend avec le pape Jules II, il montra beauc. d'habileté dans cette négociat. Ayant obtenu l'évêché de Meaux en 1516, il s'entoura de savants, dont quelques-uns penchaient pour les idées nouv.; on en a conclu, mais à tort, que ce prélat n'était pas très orthodoxe. Il cultiva les lettres, enrichit la biblioth. de St-Germain-des-Prés, et mourut en 1534, à 65 ans.

BRIÇONNET (Robert), frère de Guillaume, archev. de Reims, mourut à Moulins en 1497, après avoir exercé la charge de chancel. pend. 22 mois.

BRIÇONNET (Denis), autre frère de Guillaume, év. de Toulon et de St-Malo, fut le protect. des sav. et le bienfait. des pauvres; il en admettait tous les jours treize à sa table. Il mourut dans son abbaye de Cormery en 1537.

BRIDAINE (Jacq.), missionn. célèbre, né près d'Uzès en 1701, à peine revêtu des prem. ordres, fut envoyé à Aiguemortes pour y prêcher le carême. Le mercredi des cendres, après avoir vainem. attendu des audit. à la porte de l'église, il en sort, couvert d'un surplis, agitant une sonnette qu'il fait retentir de carrefour en carrefour. A ce spectacle chacun s'arrête, la foule grossit à la suite du missionn., et curieuse de voir où doit aboutir cette singulière scène, se précipite sur ses pas dans le temple. Bridaine alors monte en chaire, entonne un cantique sur la mort, et pour toute réponse aux éclats de rire qu'il excite, paraphrase ce terrible sujet avec une véhémence qui fit bientôt succéder à une bruyante dérision, le silence, l'attention et l'effroi. On assure qu'il employa souvent des moyens encore plus extraord. pour attirer le peuple à ses exercices. Sa voix, si forte et si sonore, qu'elle pouvait facilem. être entendue de 10,000 personnes, ajoutait beauc. à la puiss. de ses discours; il ne manquait pas, pour en augmenter l'impress., de la rattacher à celle que produit toujours sur la multitude le matériel du culte, la solennité des fêtes, la pompe des cérémonies. Il fit, avec le même éclat et le même succès, 256 missions dans le cours de sa vie; et quelq. provinces du nord exceptées, il n'y a pas en France, pour ainsi dire, une ville, un bourg, un village, où il n'ait porté le soin de son apostolat. Le pape Benoît XIV lui conféra le pouvoir de faire la mission dans toute l'étendue de la chrétienté. Cette marque insigne de confiance redoubla la ferveur de son zèle. Il venait encore d'en donner de nouvelles preuves à Villeneuve-les-Avignon, quand la mort le frappa à Roquemaure en 1767. Ses cantiques, d'abord intit. : *Cantiques spirituels à l'usage des missions du diocèse d'Alais*, et ensuite *Cantiques spirituels*, ont été impr. 47 fois. L'abbé Carrona, dans la vie de Bridaine, publ. sous le titre de *Manuel des prêtres*, a inséré plus. extraits de ses *sermons* écrits.

BRIDAN (Charles-Ant.), statuaire, né en 1730 à Ruvière en Bourgogne, remplit pendant 32 ans les fonct. de profess. à l'acad. de peinture et de sculpt., et mourut à Paris en 1805. Son groupe de l'*Assomption*, exécuté en 1776, est dans la cathédrale de Chartres. Ses statues de Vauban et de Bayard ornent la galerie des Tuileries, et son *Vulcain* est placé dans le jardin du Luxembourg.

BRIDAULT (Jean-Pierre), maître de pension à Paris, mort en 1761, est auteur de quelques ouvr. classiques justement estimés : *Phrases et sentences tirées des fables de Phèdre*, 1742, in-12.—*Phrases et sentences* tirées des comédies de Térence, 1745, in-12. — *Mœurs et coutumes* des Romains, 1755, 2 vol. in-12.

BRIDEL (Samuel-Élisée de), botan. et poète, né en 1761 à Crassier, canton de Vaud, fils d'un pasteur de ce village, était membre de la société roy. des sciences de Naples, des sociétés botan. de Ratisbonne et de Gœttingue, de l'acad. celtique, de la soc. linnéenne de Paris, etc., etc. Presque au sortir de ses études, qu'il termina à l'académie de Lausanne, il fut appelé à Gotha, pour faire l'éducat. des 2 princes, Auguste et Frédéric de Saxe-Gotha. Cette tâche terminée, il fut nommé secrét. privé et bibliothéc. du prince hérédit. A cette époque il commença de se livrer à l'étude de la botan. Il fut attaché en 1807, en qualité de secrét. à la légat. chargée des négociat. du duc de Gotha avec Napoléon, et profita de son séjour à Berlin et à Paris pour y établir des relat. avec les savants et suivre les cours des prof. les plus renommés. Il fut aussi envoyé à Rome, pour négocier le retour du prince Frédéric, qui s'y était établi et avait embrassé le catholicisme. Bridel avait reçu du duc son patron des lett. de noblesse et d'autres distinct. honorifiq. Vers la fin de sa vie, il se retira dans une campagne aux environs de Gotha, où il mourut en 1828. Parmi ses nombr. ouvr., dont on trouve l'énumération compl. dans une *Notice* de Monnard, *Revue encyclopéd.*, XXXVIII, 240, on distingue : *Délassem. poétiq.*, in-8, Lausanne, 1788, et, sous le titre de *Calthon et Clessamor*, etc., Paris, 1791; *Muscologia recentiorum*, Gotha et Paris, 1797, 1803, 3 vol. in-4; *Supplém.*, Gotha, 1806 à 1817, 3 vol. — Les *Loisirs de Polymnie et d'Euterpe*, ou *Choix de poésies div.*, Paris, 1800, in-8. — *Bryologia univ.*, etc., Leipsig, 1827, 2 vol. in-8, avec 13 tables. Il a publ. en outre plus. *Traduct.* de l'allemand en franç., ou en latin, et enrichi le recueil allem. *Cothaische gelehrte Zeitung* d'un gr. nomb.

d'articles sur la littér. franç. — Jean-Louis Bridel, frère du précéd., né en 1759, mort à Lausanne en 1821, ministre du St Évangile, fut pendant 10 ans memb. du gr.-conseil du canton de Vaud. Il avait voyagé dans la plus gr. partie de l'Europe, et avait été successivem. précept. dans les Grisons, puis en Hollande, pasteur de l'Église française de Bâle (1803-8), 2e pasteur à Cossonay (canton de Vaud), enfin prof. d'interprétat. des livres saints et des langues orient. dans l'acad. de Lausanne. Outre div. ouvr. laissés MSs. à la biblioth. cantonale de cette ville, et plus. morceaux publ. dans le *Conservat. suisse*, on doit à J.-L. Bridel, entre autres écrits : les *Infortunes du jeune chevalier de Lalande* (Lausanne), 1781, in-8. — *Introduct. à la lecture des Odes de Pindare*, ib., 1785, in-12. — *Réflexions sur la révolution de la Suisse*, etc., 1800, in-8. — *Lettre à Carion de Nisas sur la manière de traduire Dante, suivie d'une traduct. en vers franç. du 5e chant de l'Enfer*, Bâle, 1805, in-4. — *Le livre de Job, nouvellem. trad. d'après le texte original non ponctué*, etc., Firmin Didot, 1818, in-8. Les deux personnages précéd. et leur frère aîné (Philippe Bridel), pasteur à Montreux, ont été mal à propos confondus dans la *Biographie des hommes vivants*, dans celle des *Contempor.* et dans la *Biographie univers. et portative des contempor.*, impr. à Blois.

BRIDGE (Guillaume), théolog. puritain, né en 1600, fut d'abord pasteur à Rotterdam, ensuite membre de l'assemblée du clergé à Westminster, et ministre à Yarmouth, et mourut en 1670. Ses *Discours* sont estimés.

BRIDGES (Noé), littérat. angl., fut secrét. du parlem. en 1643, emploi qui ne l'enrichit pas, et publia quelq. ouvr. qui sont recherchés des curieux : *The art of short and secret writing*, Londres, 1659, in-12. C'est un des plus anc. traités que nous ayons sur la tachygraphie; on y traite aussi de l'écriture en chiffres. — *Lux mercatoria, arithmetik natural and decimal*, Londres, 1661.

BRIDGEWATER (Jean, théologien, né dans le Yorkshire, fut successiv. revêtu de différ. dignités, et en dernier lieu de l'archidiaconé de Rochester; mais pressé par les remords de sa conscience, il abandonna tous ses bénéfices, et se retira au collége anglais de Douai, emmenant avec lui plus. de ses disciples qu'il avait élevés secrètem. dans les principes du catholicisme. Il se rendit ensuite à Rome, puis en Allemagne, où il était encore en 1594. On ignore le lieu et l'époque de sa mort. Nous citerons parmi ses ouvr. *Concertatio Ecclesiæ cath. in Angliâ contra calvino-papistas et puritanos sub Elizabethâ reginâ*, Trèves, 1694, in-4. Ce livre contient la relat. des souffrances et de la mort de plus. cathol. en Angleterre.

BRIDGEWATER (François EGERTON, duc de), né en 1736, mort en 1808, est le premier qui ait formé le projet et supporté les dépenses d'un canal navigable en Angleterre. Ce canal, qui commence à Worsley, à sept milles de Manchester, où le duc fit creuser un bassin capable de contenir tous les bateaux, traverse une montagne au moyen d'un passage souterr. assez large pour que les barques, bâties à la sole, y soient remorquées près d'un mille sous la montagne. Alors le passage se divise en deux parties, qu'on peut suivre à volonté. Il est taillé dans le roc vif en certains endroits, et dans d'autres est voûté en briques; des conduits pour la circulation de l'air sont ménagés d'espace en espace, dans la voûte, jusqu'au sommet de la montagne; l'arcade de l'entrée a six pieds de largeur, et s'agrandit d'espace en espace, pour que les barques puissent se croiser. Le canal, en d'autres endroits, est traversé par plusieurs grandes routes, au moyen d'arcades en ponts. Mais un des travaux les plus étonnants de cette construction, c'est l'aquéduc établi plus de 40 pieds au-dessus de la rivière d'Irwel, de sorte qu'on voit les barques passer dans le canal, et les vaisseaux au-dessous, dans la rivière, à pleines voiles. Cet aquéduc commence à Bostonbridge, à 3 milles de Worsley, et se continue l'espace de 200 verges, au travers d'une vallée. Bridgewater a prolongé son canal jusqu'à Mersey. Ces constructions lui ont coûté des sommes énormes, mais aussi lui ont procuré une fortune immense.

BRIDGMAN (sir Orlembo), jurisc. angl., fut fait à la restauration 1er baron de l'échiquier, ensuite lord-garde du gr. sceau, place qu'il perdit en 1672, et mourut peu de temps après. On a de lui un *Tr. des cessions*.

BRIDOUL (Toussaint), jésuite, né Lille en 1595, mort en 1672, a écrit la *Vie* de François Cajetan et quelq. autres *ouvrages de piété*, parmi lesquels les curieux recherchent : *Boutique sacrée des saints et vertueux artisans*, Lille, 1650, in-12.

BRIDPORT (lord Henri-Hood), vice-amiral angl., né dans le Devonshire, se distingua dans la guerre de la révolution d'Amérique. En 1793, chargé du commandem. d'une flotte dans la Méditerranée, il occupa la ville de Toulon au nom de Louis XVII, mais il ne put s'y maintenir contre les forces républicaines; obligé de l'évacuer à la hâte, il fit incendier avec les arsenaux tous les vaisseaux qu'il ne put emmener. Il cingla vers la Corse, s'en empara, et fut aussi forcé de l'abandonner. Ensuite, il commanda une divis. de la gr. flotte qui combattit l'escadre franç. près d'Ouessaut, et protégea la descente de Quiberon en 1795. Il mourut le 26 janv. 1816, à 92 ans.

BRIE (Jehan de), né à Coulommiers en Brie, connu sous le nom du *Bon-Berger*, vécut quelq. temps à Paris, domestique chez un chanoine de la Ste-Chapelle. C'est dans les loisirs que lui laissait son service, qu'il acheva, en 1379, son livre intit. : *le Bon Bergier*, impr. pour la prem. fois in-8, S. D., mais vers 1502, époque où la veuve de Jean Trepperet s'associa pour son commerce avec J. Jehannot. Il fut réimprimé avant 1522, par Sim. Vostre, sous ce titre : *Traité de l'état, science et pratique de l'art de bergerie*, petit in-8; et, en 1542, par Denys Janot, sous celui de : *le vrai Régime des bergers et bergères, par le rustique Jehan*

de Brie. Toutes ces éditions sont de la plus grande rareté.

BRIE (de), fils d'un chapelier de Paris, mort en 1716, est plus connu par les épigrammes de J.-B. Rousseau que par *les Héraclides,* trag., et *le Lourdaut,* comédie en un acte qu'il fit représenter, mais qui ne fut pas impr. On a de lui un roman d'un assez bon goût, intit. : *le duc de Guise*, surnommé *le Balafré.* — BRIE (Edme-Vilquin), mort en 1675, fut l'un des act. de la troupe de Molière. — BRIE (Catherine LECLERC), femme du précéd., jouait dans le gr. tragique et dans le comique noble; elle excellait surtout dans le rôle *d'Agnès* de *l'École des femmes.* Quelques années avant sa retraite, on voulut l'engager à céder ce rôle à Mlle Ducroisi, nouvellement admise; mais le parterre demanda si hautem. Mme de Brie, qu'on l'alla chercher chez elle, et on l'obligea de jouer dans son habit de ville. Dès-lors elle garda ce rôle jusqu'à sa sortie du théâtre, à l'âge de 65 ans. Elle mourut en 1706.

BRIEN, surnommé *Boroïhmh,* ou le vainq. qui impose des tributs, souver. de l'anc. Irlande, né en 926, donna son nom à sa postérité, et fut successivement et pend. 56 années, roi de Thomond ou de la Momonie-Septentrionale, puis des deux Momonies, enfin de l'Irlande entière. Il remporta 49 victoires sur les Danois, qui avaient établi leur domination dans plusieurs parties de cette île. Les monarques de Dublin et de Lagénie conjurèrent contre Brien. Il fut obligé de les combattre pendant deux années; mais ensuite il en passa dix dans une paix profonde, s'occupant à relever les églises, à fonder des univers., des écoles; il régénéra sa nation, protégea les sciences et les arts. Des villes furent entourées de murailles; des routes, des ponts, furent construits pour la commodité des voyageurs; des hospices les recevaient, tandis que des détachem. armés veillaient à leur sûreté sur les chemins. Une nouvelle armée de Danois, aidée par quelques habitants du pays, vint attaquer Dublin. Brien la rencontra le 23 avril 1014, dans les plaines de Cloutar. Il était alors âgé de 88 ans, et avait autour de lui ses quatre fils, dont l'aîné en comptait 63, et un de ses petits-fils 16. C'était le vendredi-saint. A la tête de 30,000 hommes, tenant d'une main l'épée et de l'autre un crucifix, il s'élança sur les ennemis : la bataille fut sanglante, et dura jusqu'au coucher du soleil. Les Danois prirent la fuite, laissant sur le champ de bataille 14,000 morts; la plupart de leurs princes et de leurs généraux étaient de ce nombre. Brien eut la gloire d'anéantir la domination danoise en Irlande, mais cette gloire fut chèrement achetée : son fils aîné, Morrough, fut tué par un Danois blessé auquel il venait de sauver la vie; son petit-fils Turlogh avait péri dans l'action; et tandis que Brien lui-même, retiré dans sa tente, rendait grâces au Dieu des armées, un Danois, lui lançant à la tête sa hache, l'étendit raide mort. Sa postérité continua de régner pendant 500 ans. Teige et Donough, ses fils, non contens de régner sur la Momonie, prétendirent à la monarchie suprême. Donough, cédant à son ambition féroce, suscita une émeute dans laquelle Teige fut tué, et gouverna seul l'Irlande-Méridionale. — BRIEN (Turlogh-Mac-Teige o), fils de Teige, vengea la mort de son père; après dix ans de guerre, il détrôna son oncle Donough en 1063. Celui-ci se rendit à Rome, déposa la couronne aux pieds du souver. pontife, et fit pénitence dans un couvent de la même ville. Turlogh, reconnu pour suzerain par les deux Momonies, prit le titre de monarque d'Irlande, sut maintenir la paix dans ses états, eut toutes les vertus de son aïeul, et mourut en 1086, âgé de 77 ans. — BRIEN (Morierthach ou Marthogh-Mac-Turlogh o), surnommé *le Grand,* 2e fils du précédent, perdit son frère aîné presque en même temps que son père, et fut proclamé roi de Momonie. Il déclara la guerre à tous les souverain de l'Irlande, fit prisonn. en 1088 le roi de Lagénie, et tua deux rois de Midie dans le combat qu'il leur livra en 1094 et en 1106. Après la première de ces victoires, le Shannon et le lac Rée furent couverts de ses vaisseaux, et ses soldats inondèrent la Connacie. Il vainquit et tua l'hérit. de cette couronne dont il s'empara. Morthog avait encore à résister à de puissans ennemis. Son frère Dermod avait excité la guerre civile dans le sein de la Momonie, sur laq. le roi d'Ultonie, son compétit., ne lui céda jamais la suzeraineté. L'Irlande allait être déchirée par ces partis differ.; mais le clergé sut prévenir les maux qui menaçaient la patrie. Après avoir soumis quatre provinces sur cinq, Morthogh crut son ambition satisfaite, et se fit couronner à Zéamore. Depuis ce moment, il se montra juste et l'ami de la religion. Il fut en correspond. avec Henri Ier, roi d'Angleterre, et le pape Pascal II eut pour la première fois un légat auprès du roi d'Hibernie. Les derniers jours de Morthogh furent malheureux. Il fut atteint en 1114 d'une maladie de langueur. Son frère Dermod, auquel il avait tant de fois pardonné, usurpa la couronne de Momonie. La guerre intestine désola ce royaume pend. une année. Enfin Dermod fut livré par son propre parti entre les mains de son frère, qui lui pardonna encore, et même abdiqua en sa faveur l'an 1116. — BRIEN (Connor na-Catharacht o), fils de Dermod, succéda à son père en 1120. Aussitôt qu'il fut monté sur le trône, de nouvelles factions s'élevèrent, et il eut à reconquérir le domaine de ses ancêtres; mais enfin il obtint la monarchie de l'Irlande-Méridionale, et même le titre de roi de l'Irlande entière. Dès-lors il ne songea plus qu'au bonheur de ses sujets, et bâtit en Momonie des cités, des châteaux, des églises, des hospices. Il mourut en 1142. Avec ce prince, non moins habile dans le cabinet que redoutable sur le champ de bataille, expira la gloire et la dignité du nom de Brien. — BRIEN (Turlogh-Mac-Dermod o), frère du précéd., et son success. au trône de Momonie, fut dépouillé de ce royaume en 1151; il ne lui resta que son roy. patrimonial de Thomond qu'il mit sous la protect. du 1er o Connor, souver. de l'Irlande en 1156. Il mourut en 1167, laissant cinq fils dont trois se dis-

putèrent la couronne. — Brien (Donal-More o), le 2e des cinq fils du précédent, s'établit sur le trône paternel en 1168, après une lutte sanglante entre ses frères et lui. Ce fut un prince brave et belliqueux. Ayant eu l'imprudence de favoriser l'entrée des Anglais dans la Momonie, en 1170, pour combattre avec eux Toderic o Connor, il ne tarda pas à trouver des ennemis dans ces alliés dangereux ; il remporta sur eux, en 1192, la victoire de Thurles qui lui mérita le surnom de *More* ou de *Grand*. Il mourut en 1194. — Brien (Donogh-Caibréach-Mac-Donal-More, et Donogh-Mac-Connor o), régnèrent sur le Thomond à trois siècles de distance. Le premier, soutenu par les Anglais, détrôna l'un de ses frères, Morthogh-Fioun, en 1211, et rendit hommage au roi Jean, qui lui accorda l'investiture du Thomond. Il mourut en 1242. Dix-neuf o Brien, c'est-à-dire petits-fils de Brien, tant en lignes collatérales qu'en lignes directes, se succédèrent au trône de Thomond, entre le Donogh-Caibréach, dont nous venons de parler, et l'autre Donogh, surn. *le Gras*, qui en fut dépouillé par Henri VIII en 1543. Depuis cette époque on a vu sortir de cette famille deux branches, dont l'aînée s'est éteinte dans la personne de Ant.-Th.-M.-Septimanie o Brien, fille du lord Jacobite-Ch. o Brien, vicomte de Clare, depuis comte de Thomond, qui servit dans les armées franç. et obtint le bâton de maréchal : la branche cadette subsiste encore avec éclat en Irlande. (Ces détails sur les o Brien sont empruntés à Lally-Tolendal (*v.* ce nom).

BRIENEN (Abraham van), théolog. cathol., né à Utrecht en 1606, fit plus. voyages à Rome pour les affaires de l'évêché d'Utrecht, dont il était prem. vic., et mourut en 1682. On a de lui, sous le nom supposé de van der Mat : *Dissertat. théolog.*, réimpr. à Leyde en 1709.

BRIENNE (Gautier de), d'une illustre famille, qui tirait son nom de la ville de Brienne-sur-Aube en Champagne, signala son courage à la défense de la ville d'Acre contre les Sarrasins en 1188. Il fut ensuite roi de Sicile et duc de la Pouille, par son mariage avec Marie Alberic, et mourut d'une blessure qu'il avait reçue en défendant les droits de sa femme, l'an 1205. — Brienne (Gauth.), *le Grand*, fils du précéd., fut comte de Brienne et de Jaffa, passa dans la Terre-Sainte, où il se distingua contre les Sarrasins; mais ceux-ci, l'ayant fait prisonnier, le firent mourir cruellement en 1251.

BBIENNE (Jean de), fils d'Érard II, comte de Brienne, et d'Agnès de Montbéliard, était né vers 1180. Les chrétiens de la Palestine ayant fait demander à Philippe-Auguste un époux pour Marie, fille d'Isabelle et de Conrad de Montferrat, hérit. du roy. de Jérusalem, le roi de France choisit Jean de Brienne, qui réunissait toutes les qualités d'un vrai chev. franç. Il partit pour la Terre-Sainte en 1209, épousa Marie, et se fit sacrer roi de Jérusalem dans la ville de Tyr. Son arrivée dans la Palestine fut signalée par quelq. avantages remportés sur les Sarrasins; mais comme il n'avait amené avec lui qu'un petit nombre de chevaliers, ses succès ne furent que passagers. Le pape lui conseilla, pour intéresser l'emper. Frédéric II au sort du roy. de Jérusalem, de lui donner sa fille Yolante en mariage. Jean de Brienne y consentit, et Frédéric prit d'avance le titre de roi de Jérusalem, mais ne partit point pour la Palestine. Dès-lors l'Occident fut troublé pour les querelles du pape et de l'emper., et Jean de Brienne commanda les armées du souver. pontife contre son gendre. Il eut bientôt un autre empire, celui de Constantinople, auquel il fut élevé par les barons franç. en 1229. Il défendit sa capitale contre les Grecs et les Bulgares, ruina leur flotte, les défit une seconde fois, et les épouvanta tellement, qu'ils n'osèrent plus reparaître. Il mourut en 1287. Il était brave et prudent; mais son avarice ternit ces belles qualités et hâta la ruine de l'empire.

BRIENNE (Gauthier de), arrière-petit-fils de Gautier-le-Grand, fils de Jeanne de Châtillon et de Gauthier, tué, en 1312, à la bataille de Céphise, fut élevé à la cour de Robert-le-Bon, roi de Naples. Le prince Charles, fils de Robert, l'envoya à Florence, l'an 1326, en qualité de son lieut. Brienne tenta ensuite de reprendre le duché d'Athènes; mais cette entrepr. ne réussit point; il vint en France, et fut très utile à Philippe de Valois, dans la guerre que ce prince soutint contre les Anglais, en 1340. Comme il revenait, en 1342, de la cour de ce monarq. pour se rendre à Naples, il passa de nouv. à Florence, au moment où le peuple, irrité de la perte de Lucques, accusait son gouvernem. Gauthier profita de l'occasion pour se faire nommer seigneur de Florence. Mais il n'eut pas plus tôt obtenu le pouvoir souver. qu'il s'abandonna aux passions les plus honteuses. Il amassa des sommes énormes par les plus criantes exact., fit périr sur l'échafaud un gr. nombre de citoyens, et provoqua de tant de manières la haine des Florentins, que toutes les classes du peuple se déclarèrent en même temps contre lui. La multitude prit les armes et vint l'assiéger dans son palais. Après s'y être défendu huit jours, il fut obligé de capituler, d'abandonner aux vengeances du peuple les ministres de ses cruautés, de renoncer à la seigneurie de Florence et de sortir de la ville; ce qu'il fit le 26 juillet 1343, et dès-lors ce jour a été solennisé chaque année à Florence. Gauthier de Brienne revint en France, où le roi lui donna, au mois de mai 1356, la charge de connétable. Il fut tué le 19 sept. suivant à la bataille de Poitiers, sans avoir eu d'enfant. Sa sœur Isabeau, hérit. de sa branche, épousa Gautier d'Enghien, et Marguerite d'Enghien, fille d'Isabeau, porta tous les biens de sa mère dans la maison de Luxembourg.

BRIENNE LOMÉNIE. — V. Loménie.

BRIET (Philippe), jésuite, né à Abbeville en 1601, professa quelq. temps la rhétor., puis la théologie, fut ensuite nommé préfet des études, et enfin bibliothéc. du collége dit de Clermont, et plus tard de Louis-le-Grand, et mourut en 1668. On a de lui plus. ouvr., entre autres : *Parallela geographiæ veteris et novæ*, Paris, 1648-49, 3 vol.

in-4, av. 125 cartes. Ces trois vol. ne contiennent que l'Europe. La suite, restée MS., a été acquise en 1811, par la biblioth. du roi. — *Annales mundi, sive chronicon ab orbe condito ad annum Christi* 1660, Venise, 1693, 7 v. in-12. Cette éd. est la meill. et la plus complète d'un ouvr. assez estimé. Briet a complété la Conco: de chronolog. du P. Labbe.

BRIEUC (St), en latin *Briocus*, né dans la Grande-Bretagne vers 409, fut un des princip. disciples de St-Germain d'Auxerre, lors de la mission de ce prélat, qui l'emmena en France et lui conféra le sacerdoce. Quelque temps après, Brieuc retourna dans sa patrie où il fit de nombr. convers., et fonda l'église connue sous le nom de *Gironde-Lann.* A 70 ans il passa dans l'Armorique (Bretagne), y bâtit au pays de Léon, sur un terrain que lui donna le comte de Liwil, son parent, un monast., où il mourut en 502, et qui plus tard a donné naissance à la ville de St-Brieuc.

BRIEUX (JACQ. MOISANT), littérat., né vers 1614 à Caen, fut pourvu d'une charge de conseiller au parlem. de Metz. Des raisons de santé l'ayant obligé de se démettre de cette place, il revint à Caen, et, cherchant dans la cult. des lettres des distract. à ses douleurs, il ranima le goût de l'étude parmi ses compatr., et concourut avec Segrais à la fond. de l'acad. qui subsiste encore. Il mourut en 1674. On a de lui : *Jac. Mosanti Briosii poemata,* Caen 1663, in-8. — *Poematum pars altera*, ibid. 1669, in-16. — *Epistolæ*, 1670, in-8. — *Origine de quelq. coutumes anciennes, et de plus. façons de parler triviales,* Caen, 1672, in-12, livre curieux et fort rare, qui mériterait une 2e éd. — *Les Divertissements de M. D. B.*, 1673, in-12, mélange de lettres et de vers fr. et lat.

BRIGA (MELCHIOR della), sav. math. né à Césène en 1686, fut admis à 17 ans dans la soc. des jésuites, professa les lettres et la théol. à Prato, puis à Florence, et mourut à Sienne en 1749, laiss. 14 ouvr. impr. et un gr. nombre MSs. Les princip. sont : *Philosophiæ veteris et novæ concordia,* Florence, 1725. — *Scientia eclipsium ex imperio et commercio sinarum illustrata,* Rome et Lucques, 1744-45-47, 3 vol. in-4.

BRIGANT (JACQUES LE), glossographe, né à Pontrieux en 1720, se fit recevoir avocat au parlem. ; mais il abandonna prompt. le droit pour se livrer à l'étude des lang. qu'il faisait dériver toutes du celtique. Cet absurde système, il le soutenait avec beauc. d'esprit et d'érud. ; aussi le Brigant eut-il des disciples et des admirat. passionnés, parmi lesq. il suffira de nommer Gebelin. Il s'occupa aussi de minéralogie, et découvrit en Bretagne des carrières de marbre qui n'ont point été exploitées. Marié deux fois, il avait eu 22 enfants ; mais vers la fin de sa vie il en avait perdu plus., et les autres étaient à l'armée. Le brave Latour-d'Auvergne-Corret (*v.* ce nom), son compatr. et son ami, remplaça le plus jeune de ses fils à l'armée de Sambre-et-Meuse. Le Brigant mourut en 1804. Il a laissé plusieurs ouvr. impr. et d'autres MSs. La plupart sont relatifs à l'origine des langues, à la lang. primitive, et à l'orig. des sociétés et du langage. Dans le nombre on distingue : *Eléments de la langue des Celtes, Gomérites ou Bretons,* Strasbourg, 1779, in-8. — *Observ. fondament. sur les langues anc. et mod., ou prospectus de l'ouvr. intit. : la Lang. primitive conservée*, Paris, 1787, in-4.

BRIGANTI (PHILIPPE), sav. économiste, né en 1725 à Gallipoli, roy. de Naples, fut initié dans les premiers éléments des lettres et des sciences par son père, savant juriscons., puis envoyé à Naples pour y terminer ses études. Après avoir suivi quelq. temps la carrière des armes, il l'abandonna d'après les avis de son père, pour se consacrer aux sciences. Il publia, en 1777, *Esame analitico del sistema legale,* ouvr. qui fut comme le précurs. de *la science* de la législat. de Filangieri ; puis, en 1780, *Dell' esame del sistema civile,* traité complet d'économie politiq. Outre ces deux ouvr., il a donné plus. essais en vers et en prose ; mais les révolut. politiques le détournèrent trop tôt de ses paisibles occupat. Il mourut en 1804, à 79 ans.

BRIGANTI (ANNIBAL), médec. et natur. du 16e S., né à Chieti dans le royaume de Naples, est aut. de plus. *Traités* de médec. peu remarq. Il avait fait un *ouvrage* sur la product. de la manne et sur la manière dont on en fait la récolte. Ayant communiqué son MS. à Donato Celtomare, celui-ci s'en servit pour composer son traité *De mannæ vicibus,* 1562, in-4.

BRIGENTI (ANDRÉ), littérat., né près de Padoue en 1681, fit ses études au célèbre sémin. de cette ville, où il annonça de bonne heure son talent pour la poésie lat. Après y avoir enseigné quelq. temps les lettres, il sortit du sémin. pour prendre la direct. d'une paroisse ; mais il se démit de cette charge, et se rendit en 1713 à Rome, où il passa le reste de sa vie dans le palais Borghèse, dont il a donné une *descript. poét.* pleine d'élégance et de facilité. Il mourut en 1750, laiss. la réputat. d'un écriv. aimable et spirituel. L'acad. des *Recuperati* le comptait au nombre de ses membres.

BRIGENTI (AMBROISE de'), capuc., né dans le 17e S. à Mantoue, est aut. d'un ouvr. sav. intit. : *Glossographia onomatographica*, etc., Mantoue, 1702, in-fol. ; l'ouvr. devait avoir 3 vol. ; mais on n'a impr. que le premier.

BRIGGS (HENRI), mathématic., né vers 1556, dans l'Yorkshire, fit ses études à Oxford, et fut en 1596 nommé prem. profess. de géométr. au collége de Gresham à Londres. Dès qu'il eut connaiss. de l'invent. des logarithmes, trouvée par Jean Néper, il sentit l'étendue des progrès que cette ingénieuse découverte allait faire faire à toutes les sciences fondées sur le calcul. Il en développa la théorie dans ses cours, et en simplifia les calculs, après avoir fait deux fois le voyage d'Écosse pour en conférer avec l'inventeur. En 1619, il résigna sa chaire pour aller remplir celle que Saville venait de fonder à Oxford. L'ardeur avec laquelle il se livra au travail finit par déranger son cerveau ; il mourut en 1630. Il a publié des *Tables* pour perfectionner la navigat. ; un *Mémoire* sur le passage à la mer

du Sud par le nord-ouest et la baie d'Hudson, et plus. autres *ouvr.* sur les logarithmes.

BRIGGS (William), médec. angl., né à Norwich en 1650, et élevé à Cambridge, étudia l'anat. sous Vieussens à Montpellier, retourna en Angleterre, et publ. en 1676 son *Ophtalmographie.* L'ann. suiv. il fut reçu doct., et bientôt après membre du collége des médec. En 1683 il fut nommé méd. de l'hôpit. de St-Thomas, et plus tard méd. ordin. du roi. Il mourut en 1704, laiss. deux autres traités : *De usu partium oculi ; De ejusdem affectibus,* qui n'ont pas été impr.

BRIGHAM (Nicolas), avoc. et poète, né à Coversham, élevé à Hart-Hall à Oxford, mourut fort jeune en 1559. Ses ouvr. sont : *Mémoires* des pers. de qualité ; *Mémoires* sous forme de journal, *Miscellaneous poems.*

BRIGHMAN (Thomas), théol. angl., rect. du collége de Hawnes au comté de Bedford, est aut. de *Comment.* en latin sur le *Cantique des cantiques* et sur l'*Apocalypse.* Dans cet ouvr., qui fit beauc. de bruit, il prétend que l'Église d'Angleterre est celle de Laodicée, et que l'ange aimé de Dieu représente les Églises de Genève et d'Écosse.

BRIGHT (Timothée), médec., rect. de Mentley en 1591, mort en 1615, a écrit : *De la mélancolie,* 1586 ; *De dyscrasiâ corporis humani therapeuticâ ; Hygiene, seu de sanitate tuendâ, medicinæ pars prima ; Therapeutica, hoc est de sanitate restituendâ, medicinæ pars altera.*

BRIGIDE (Ste), vierge, abbesse et patrone d'Irlande, née à Fochard dans le comté d'Armagh au 6e S., se construisit sous un gros chêne une cellule qui fut dep. appelée Kill-Dara, ou cellule du chêne, autour de laq. vinrent se ranger plus. personnes de son sexe qui la prirent pour mère et pour fondatr. Sa règle fut suivie par un gr. nombre de monast. d'Irlande. Son corps, découvert en 1185, fut conservé dans la cathédr. de Down-Patrick, jusqu'à l'établissem. de la réforme en Angleterre.

BRIGITTE (Ste), ou BIRGITE, fille de Birger, prince de Suède, née en 1302, fut mariée très jeune à Ulf-Gudmarson, prince de Néricie. Après avoir eu huit enfants, les deux époux firent vœu de continence. Ulf mourut dans le monast. d'Alvastre, et Brigitte fonda l'abbaye de Wadstena, diocèse de Lincoping. Son ordre, comme celui de Fontevrault, était composé de religieux et de religieuses, qui célébraient l'office en commun, les femmes dans le bas de l'église, et les hommes au-dessus. L'abbesse avait l'autorité suprême. Sur une vision qu'elle eut à l'âge de 69 ans, Brigitte partit pour Rome, d'où elle se rendit à Jérusalem afin de satisfaire sa dévotion en visitant les lieux saints. De retour à Rome, elle y mourut peu de temps après en 1373. Son corps fut transporté au monastère de Wadstena. Le concile de Constance, tenu en 1415, confirma sa canonisat. Les *révélat.* de Ste Brigitte, composées en lat. par son confess., ont été impr. pour la prem. fois Rome, 1475, in-4, puis Lubeck, 1492, in-fol. L'édit. de Nuremberg, 1500, même format, a passé long-temps pour la plus ancienne ; elle a donné lieu à une discussion très vive entre Debure, l'aut. de la *Bibliographie instruct.*, et Mercier de Saint-Léger. Les anc. bibliogr. citent une trad. de ces *prophéties,* Lyon, 1536, in-16. Il en existe une plus récente par Jac. Ferraige, Paris, 1624 ; Lyon, 1649, in-4, rare et recherchée.

BRIGLIA (Jean-Bon), peintre, né à Rome en 1737, étudia Raphaël, Le Titien, van Dyck et Rembrandt, mit dans ses tableaux beaucoup d'express. et de goût, et sut les embellir d'un coloris vif et brillant.

BRIGNOLE-SALE (Antoine-Jules), sénat., né à Gênes en 1605, fils d'un doge, obtint lui-même d'honorables emplois. A l'âge de 47 ans, il perdit sa femme, qui lui laissa plus. enfants, se fit prêtre, et composa divers ouvr. Il entra ensuite dans l'ordre des jésuites, se livra presque entièrem. à la prédicat., et mourut à Gênes en 1666. On a de lui des *pièces* de théâtre, des *discours* politiques, et des *panégyriques sacrés.*

BRIGNON (Jean), jésuite, mort dans un âge avancé en 1725, a trad. ou composé div. ouvr. de piété. On lui doit entre autres des *trad.* de *l'Imitation de J.-C.*, Paris, 1694, in-12, souvent réimpr. ; du *Combat spirituel,* Paris, 1688, in-24, réimpr. plus souv. que la précéd., et des *opusc.* de Bellarmin, 1701, 5 vol. in-12.

BRIGUET (Sébastien), chanoine à Sion dans le Valais, mort en 1780, fit de labor. recherches sur les antiquités de son pays. On lui doit, entre autres : *Vallesia christiana,* Sion, 1744, ouvr. auquel on reproche le manque de critique et des inexactitudes.

BRIL (Matthieu), peintre, né à Anvers en 1550, fit, très jeune encore, le voyage de Rome. Grégoire XIII apprécia ses talents, et le fit travailler dans les galeries et les salons du Vatican. Brill y peignit à fresque des paysages qui furent généralement estimés, et qui lui valurent une pension. Il mourut à Rome en 1584. — Bril (Paul), frère du précédent, né à Anvers en 1556, dut surtout ses progrès à l'étude des paysages du Titien et d'Annibal Carrache. Après la mort de Matthieu, il fut chargé, par Sixte V, d'achever des ouvr. qui leur étaient destinés à tous deux, obtint la pension dont avait joui son frère, et mourut à Rome en 1626. Le musée possède sept *paysages* de P. Brill.

BRILLAT-SAVARIN (Anthelme), aimable et spirituel auteur de *la Physiologie du goût,* né en 1755 à Belley, y exerçait avec distinct. la profession d'avocat, lorsqu'en 1789 il fut député par ses concitoyens à l'assemblée constit. Au sortir de l'assemblée, il fut porté à la présid. du tribunal civil du dép. de l'Ain, puis nommé au tribunal de cassat. nouvellem. institué. Maire de Belley, vers la fin de 1793, il eut le courage de résister à l'anarchie ; mais bientôt il se vit contraint de chercher un asile en Suisse, puis aux États-Unis. Doué du plus heureux caractère, il sut conserver dans l'exil une gaîté inaltér., ranimer le courage de ses compagnons d'infortune, et leur apprendre par son

exemple à chercher dans une honnête industrie des moyens d'existence et des consolations. Il passa 2 années à New-York, donnant des leçons de langue française, et occupa une des prem. places à l'orchestre du théâtre. Lorsque le calme parut rétabli en France, il y rentra en 1796. Sous le directoire, il fut d'abord employé comme secrétaire de l'état-major général des armées en Allemagne, puis en qualité de commiss. du gouvern. près le tribunal du dép. de Seine-et-Oise, à Versailles. Rappelé par le sénat à la cour de cassat., il passa les 25 dern. ann. de sa vie dans ce poste honorable, et mourut en 1826. Peu de temps avant sa mort, il publia, sous le voile de l'anonyme, sa *Physiologie du goût*, ou *Méditations de gastronomie transcendante*, etc., 3e édit. (Paris, A. Sautelet, 1829, 2 vol. in-8). Ce charmant badinage a fait la réputat. de son aut. comme écrivain. Brillat-Savarin a publ. aussi quelq. ouvr. plus sérieux et plus conformes à ses études de magistr., mais qui n'auraient pas préservé son nom de l'oubli.

BRILLON (Pierre-Jacq.), conseiller au conseil souver. de Dombes, substitut du procur.-gén. du gr.-conseil, né à Paris en 1671, y mourut en 1736. Jeune il avait osé se porter le continuateur de La Bruyère, et publ., sous le titre de *Théophraste moderne*, un ouvr. qui, bien que très infér. à son modèle, eut plus. édit. Mais il renonça de bonne heure à la littérat. pour s'occuper de son état, et publia le *Dictionn. des arrêts*, ou *Jurisprud.* univ. des parlem. de France et autres trib., Paris, 1727, 6 vol. in-fol.

BRINCLAIR (Élisabeth), née à Paris en 1751, a gravé, à la manière du crayon, des *Ornem. d'architecture*, et autres, choisis dans les meilleurs modèles.

BRINDLEY (Jacq.), célèbre mécan. angl., naquit en 1716, à Wormill, dans le comté de Derby. Son éducat. fut négligée au point qu'on ne lui avait enseigné ni à lire ni à écrire; dans la suite il n'apprit qu'à signer son nom. On le mit d'abord en apprentissage chez un charpentier. Après avoir fait quelq. moulins, il exécuta pour le duc de Bridge-Water le canal de Wersley à Manchester, qu'il prolongea jusqu'à Mersey (*v.* Bridge-Water). Il fut ensuite employé dans le comté de Stafford à la construct. d'un autre canal, qui, avec la rivière de Saverne, établit une communicat. entre le port de Bristol et celui de Liverpool. Ces travaux lui firent une si gr. réputat., qu'ils lui en procurèrent une infinité d'autres du même genre en différentes parties du royaume. Sa dern. invent. fut une machine pour élever les eaux. Lorsqu'il avait à construire quelq. ouvr. difficile, il se mettait au lit un jour ou deux pour y réfléchir, et par la seule force de son génie, il en trouvait les moyens. Il mourut en 1772.

BRINON (Pierre), conseiller au parlement de Rouen, né dans le 16e S., mort vers 1620, a publ. 3 pièces de théâtre : *l'Éphésienne*, comédie en 5 actes, et 2 tragédies, *Baptiste* et *Jephté*, trad. du latin de Buchanan, 1613-14, in-12. Ce recueil est assez rare.

BRINVILLIERS (Marie-Marguerite de), fille de Dreux-d'Aubrée, lieuten.-civil, épousa en 1651 le marquis de Brinvilliers, fils d'un président à la chambre des comptes. Son mari, mestre-de-camp du rég. de Normandie, introduisit dans sa maison un jeune offic. de caval. du rég. de Tracy, nommé Gaudin de Ste-Croix, natif de Montauban, bâtard d'une famille illustre qui ne l'avouait pas. Ce jeune homme était d'une fort belle figure; la marquise conçut pour lui la plus violente passion. Son père, le lieutenant-civil, fit enfermer cet aventurier à la Bastille, où il demeura près d'un an. Il sortit de prison, et continua de voir secrètem. sa maîtresse, qui changea de manière de vivre au-dehors. Elle fréquentait les hôpitaux, et donnait publiquem. pluieurs autres marques extérieures de piété. Cependant elle méditait avec son amant des projets de vengeance. Pendant le séjour que Ste-Croix avait fait à la Bastille, il avait appris d'un Italien nommé Exili l'art de composer des poisons. Le père de la marquise et ses frères furent empoisonnés en 1670. On ignora l'aut. de ces crimes; la mort de Ste-Croix le découvrit. En travaillant à un poison violent et prompt, il laissa tomber un masque de verre dont il se servait pour se garantir de ses effets, et mourut sur-le-champ. Le scellé ayant été apposé dans son appartem., la marquise de Brinvilliers eut l'imprudence de réclamer une cassette qui s'y trouvait; la justice en ordonna l'ouverture, et l'on trouva qu'elle était pleine de petits paquets de poison étiquetés, avec l'effet qu'ils devaient produire. Dès que Mme de Brinvilliers fut instruite de ce qui se passait, elle se sauva en Angleterre, et de là dans le pays de Liége, où elle fut arrêtée. On trouva dans ses papiers une confess. génér. écrite de sa main; elle s'y accusait d'avoir perdu sa virginité à sept ans, et d'avoir brûlé une maison. Elle fut conduite à Paris, et brûlée le 16 juillet 1676, après avoir eu la tête tranchée. Le lendemain on cherchait ses os, parce que le peuple disait qu'elle était sainte. On montre sa tête au musée de Versailles.

BRIOCHÉ (Jean), arracheur de dents, établit vers l'année 1650 un spectacle aux foires St-Germain et St-Laurent, où il faisait jouer les marionnettes. Après avoir long-temps amusé Paris et les provinces, il passa en Suisse, et ouvrit son théâtre à Soleure. La figure de Polichinelle, son attitude, ses gestes, ses disc., épouvantèrent les spectat. Dénoncé au magistrat, Brioché fut arrêté comme magicien. Un capit. au régim. des gardes suisses, nommé Dumont, qui se trouvait à Soleure pour y faire des recrues, vint à bout de le faire élargir en expliquant aux magistrats le mécanisme des marionn. Il quitta promptem. la Suisse, et revint à Paris, où il mourut regretté des habit. qu'il avait long-temps amusés.

BRION (l'abbé de), labor. écriv., mort vers 1730, partageait les opinions de la célèbre Mme Guyon, dont on lui attribue une *Vie* impr. à Cologne, 1720, 3 vol. petit in-8, et s'est fait connaître par plus. ouvr. mystiques.

BRIOSCHI (Charles), 1er astronome royal à Naples, mort dans cette ville en 1833, à l'âge de 51 ans, avait vu le jour à Milan, et avait été pendant long-temps le disciple favori du célèbre astronome Oriani.

BRIOSCO (Andrea), dit *Il Riccio*), célèbre archit., sculpt. et fond., né à Padoue en 1460, mort en 1532, eut la gloire de terminer l'église de Ste-Justine de cette ville, qui passe pour une des plus belles d'Italie. Elle est ornée de huit coupoles dont la plus grande a cent soixante-seize pieds de hauteur; mais il manque à ce monum. une façade.

BRIOT (Nicolas), tailleur gén., et graveur des monnaies de France sous Louis XIII, s'est immortalisé par l'invent. du balancier. Avant lui, toutes les monnaies se frappaient au marteau, d'où résultait une grande inégalité d'empreinte très favorable aux faux monnayeurs. Cette fabrication ne fut absolum. proscrite que par un édit de mars 1645.

BRIOT (Simon), bénédictin, mort en 1701, est auteur d'une *histoire* de l'abbaye de Molesme, diocèse de Langres, que l'on conservait MS. dans la bibliot. de cette abbaye.

BRIOT (Pierre), se fit connaître vers le milieu du 17e S. par plus. trad. d'ouvr. angl. estimés, entre autres : *Hist. naturelle d'Irlande*, de Gérard Boate, Paris, 1666, in-12. — *Hist. de la religion des Banians,* de Henri Lord, Paris, 1667, in-12. — *Hist. de l'état présent de l'empire ottoman*, de Ricault, Paris, 1670, in-4 et in-12, avec des fig. de Séb. Leclerc.

BRIOT (Pierre-Joseph), député au conseil des cinq-cents, né en 1771 à Orchamps-en-Vennes, reçu avocat au parlement de Besançon en 1789, adopta les principes de la révolution avec enthousiasme, et ne tarda pas à donner dans les clubs des preuves d'un talent de tribune assez remarq. Nommé profess. de rhétoriq. en 1791, il s'enrôla, l'ann. suiv., avec la plupart de ses élèves dans un bataillon de volont., pour marcher contre les Prussiens qui venaient de pénétrer dans la Champagne. Au bout de quelq. mois il vint reprendre sa chaire et sa place au club de Besançon, qui, dans le mois de mai 1793, l'envoya à Paris presser la convent. d'achever la constitution. L'influence dont il jouissait n'ayant pu le soustraire à la loi de la réquisition, il se fit nommer adjud.-major dans un bataillon de nouv. levée, puis aide-de-camp du général Reed; mais peu de temps après il donna sa démiss., acquit une imprimerie, et se fit attacher comme secrét. à l'agence d'horlogerie qui venait de s'organiser à Besançon. Violent en paroles, mais naturellem. doux et toujours prêt à rendre service, il n'en fut pas moins, après le 9 thermidor, poursuivi comme terroriste, et jeté dans une prison où il resta plus. mois sans pouvoir obtenir des juges. Inquiété comme réquisitionnaire, il fut alors forcé d'entrer dans un régim. de hussards, et ne reçut son congé définitif qu'en 1797. L'année suiv., député par le départem. du Doubs au conseil des cinq-cents, il y prit souv. la parole, et se fit remarquer parmi les républicains les plus prononcés. Au 18 brumaire, condamné à la déportat., il parvint à se soustraire dans les prem. moments aux recherches de la police, et ne tarda pas à se réconcilier avec le premier consul par l'entremise de Lucien Bonaparte, son ami. Nommé secrét.-gén. de la préfect. du Doubs, il échangea bientôt cette place contre celle de commiss. du gouvern. à l'île d'Elbe; en 1806, il se rendit à Naples sur l'invitat. de Joseph Bonaparte, qui le fit successiv. intend. des Abruzzes, puis de la Calabre. Nommé conseiller-d'état à Naples en 1810, il revint en France après les événem. de 1815, s'établit à Paris, fut un des fondat. des soc. d'assurance contre les incendies et direct. de celle du Phénix, et s'occupait d'un plan qui lui paraissait propre à prévenir le retour des crises commerciales, lorsqu'il mourut à Auteuil en 1827, à 56 ans. On a de lui une foule d'*articles* dans les journaux, des *discours* et des *brochures.* — Briot (Pierre-Franç.), chirurg. distingué, frère du précéd., né en 1775, fut, dès 1792, employé dans les hôpitaux de l'armée du Rhin, puis successiv. à l'armée d'Helvétie, et enfin à l'armée d'Italie, où il se signala sur le champ de bataille de Marengo. Ayant pris sa retraite en 1802, il vint exercer son art à Besançon, fut, en 1806, nommé profess. à l'école second. de médec. et mourut en 1826. Outre une trad. du *Traité des accouchem.* de Stein, 1804, 2 vol. in-8, on lui doit entre autres ouvr. : *Hist. des progrès de la chirurg. milit.* en France pendant les guerres de la révolut., 1817, in-8. — *De l'influence de la Peyronie* sur les progrès de la chirurgie franç., 1820, in-8. Le prem. de ces ouvr. fut couronné par la soc. médic. de Paris, et le second par l'acad. de Montpellier. Il a laissé MSs. : *Éloge de Gui de Chauliac*, couronné par l'acad. de Montpellier en 1825, et *Mém. sur le traitem. des plaies pénétrantes de la poitrine*, qui a obtenu une médaille d'or de l'acad. roy. de médecine en 1828, plus d'un an après la mort de l'auteur.

BRIOYS (Jean), ingén. lorrain, a publ. : *Nouv. manière de fortification*, composée pour la noblesse franç., Metz, 1666, in-4. Cet opusc., devenu rare, est recherché pour les grav. de Leclerc dont il est orné.

BRIQUEMAUD et CAVAGNES, gentilshommes franç. protest., furent pendus sur la fin du règne de Charles IX. L'arrêt qui les condamnait fut rendu le 27 octobre 1572, deux mois après le massacre de la St-Barthélemi. Le premier, vieillard septuagénaire, offrit, si le roi voulait lui faire grâce, un moyen infaillible de prendre La Rochelle, principal boulevard des confédérés. Sa proposition fut rejetée; on le mena au supplice avec Cavagnes, condamné aussi comme complice de Coligny. Briquemaud s'attendrissant au souvenir de ses enfants, Cavagnes suspend le récit des psaumes qui l'occupe et dit à son ami : « Rappelle en ton cœur ce courage que tu as si souvent montré dans les combats. » L'effigie de Coligny fut attachée au poteau où ils furent pendus. Charles IX était avec sa mère à une des fenêtres de l'Hôtel-de-Ville, et

le jeune roi de Navarre (depuis Henri IV), placé près de Catherine, fut forcé d'être témoin de cette exécution.

BRIQUET (MARGUERITE-URSULE-FORTUNÉE BERNIER, dame), née à Niort (Deux-Sèvres) le 16 juin 1782, morte dans la même ville le 14 mai 1815, se livra de bonne heure à l'étude, et acquit une instruct., solide, quoique précoce. La littérature, la poésie, la musique et la botanique firent tour à tour ses délices. A 18 ans, elle était membre de la Société des belles-lettres et de l'Athénée des arts de Paris. Mme Briquet a fait paraître une *Ode* sur les vertus civiles, suivie d'une traduction en vers ital. par Forgès d'Avanzati, Paris, 1801; une *Ode* sur la mort de Dolomieu, précédée d'une *Notice* sur ce natural., 1802; une *Ode* à Lebrun, 1803; une *Ode* sur ce sujet : *La vertu est la base des républiques*, dédiée à Ch. Pougens, de l'Institut, Niort, 1804. Elle a composé des *Bouts-rimés*, des *Épigrammes*, des *Idylles*, des *Fables*, des *Cantates*, des *Rapports* sur des ouvr. littér. Ces diverses productions sont éparses dans les *Almanachs des Muses* et dans la *Bibliothèque franç.* Elle a publié, en 1804, un *Dictionn. histor. et bibliograph. des Françaises et des étrangères naturalisées en France*, connues par leurs écrits ou par la protect. qu'elles ont accordée aux gens de lettres depuis l'établissem. de la monarchie juqu'à nos jours, Paris, un vol. in-8; deux *Élégies* imitées de milady Montag, Niort, 1806. Amie de Mmes du Bocage, Fanny Beauharnais, Constance Pipelet, Brayer Saint-Léon, H.-M. Williams, etc., de Lebrun, de Ch. Pougens, de Cubières, etc., en correspondance avec des savants étrangers, tels que Banks, secrét. perpét. de l'acad. de Londres, Forgès d'Avanzati, évêque de Canosa, Mme Briquet cessa de vivre à 32 ans, après 9 ann. de souffrances.

BRIQUET (HILAIRE-ALEXANDRE), mari de la précéd., né à Chasseneuil, près Poitiers, en 1762, mort à Niort en 1833, se fit prêtre, puis renonça à son état. Il devint membre du trib. révolutionn. de Poitiers, fut profess. de rhétor. dans cette ville, et enfin profess. de b.-lettres à l'école centrale des Deux-Sèvres. On a de lui : *Oraison funèbre de la royauté française*, in-8, impr. à Poitiers l'an Ier (1792).—*Légitimité du mariage des prêtres*, in-8, impr. à Poitiers l'an II (1794), chez Chevrier. — *Mém. justificatif* pour trois marins condamnés à 4 ans de détention par la cour martiale de Rochefort, an III (1795), in-4. — *Éloge de J. de La Quintinie*, cour. par la société d'agr. des Deux-Sèvres le 7 mai 1805, in-12, Niort, 1807. — *Éloge de Boileau*, qui a concouru pour le prix d'éloquence à l'Institut en 1805, in-12, Niort, 1805. — *Éloge de J.-C. Scaliger*, couronné par la société littér. d'Agen, Niort, 1812.—*Leçons de littér. à l'usage des demoiselles*, Paris, 1826, in-12. — *Notice sur les imprim. et libraires de Niort depuis* 1595; *Hist. de la ville de Niort* depuis son origine jusqu'au règne de Louis-Philippe Ier, 2 vol. in-8, ornés de cartes, de plans, de portraits, Niort, 1832 et 1833. Briquet a laissé MSs. les *Éloges* de Pfeffel, de Palissy, des *Mém.* sur des quest. de morale, des *Plaidoyers*, des vol. de *Poésies*, des *Éléments de littérat.*, un *Essai de gramm. génér.*, un livre *De la lecture en public*, etc.

BRIQUEVILLE (FRANÇ. de), baron de Colombières, né au château de ce nom dans la Basse-Normandie, servit avec honneur sous François Ier, Henri II, François II et Charles IX. Il embrassa le parti des calvinistes par complaisance pour la princesse de Condé, dont il était parent, et fut à la tête des Normands avec le comte de Montgommery au rendez-vous général des huguenots de France à La Rochelle. Il mourut sur la brèche au siége de St-Lô en 1574, ayant ses deux fils à ses côtés, pour sacrifier, disait-il, tout son sang à la vérité évangélique.

BRISACIER (JEAN de), né à Blois en 1603, jésuite en 1619, enseigna les humanités et la philosophie dans plusieurs colléges, se livra ensuite à la prédication, et fut employé aux missions dans le diocèse de Castres. Son zèle contre Port-Royal lui donna un grand crédit dans sa société. Il fut successiv. recteur de plusieurs maisons, provincial en Portugal, recteur du collége de Clermont à Paris, et mourut à Blois en 1668. Parmi ses ouvr., d'ailleurs peu remarquables, on cite l'écrit intitulé : *le Jansénisme confondu*, Paris, 1651, in-4, ouvr. censuré par l'archev. de Paris, M. de Gondy. — BRISACIER (Jacq.-Charles de), de la même famille, fut pendant 70 ans supérieur du séminaire des missions étrangères, et mourut en 1736, à 94 ans. Il jouissait à la cour d'une grande considération, et refusa plusieurs évêchés. On n'a de lui que les *Oraisons fun.* de la duchesse d'Aiguillon et de Mme de Bouillon. — BRISACIER (Nicolas de), doct. de Sorbonne, neveu du précéd., publia en 1737 une lettre adressée à l'abbé gén. des Prémontrés pour venger la mémoire de son oncle des injures que l'abbé d'Estival, le fougueux et irascible Hugo, lui avait adressées dans les *Annales de l'ordre de Prémontré*.

BRISEUX (CH.-ÉTIENNE), célèbre architecte, né vers 1680 à Baume-les-Dames, en Franche-Comté, mort à Paris en 1754, est auteur de plus. ouvr. estimés : *Architecture moderne*, 1728, 2 vol. in-4; nouv. édit. 1764, 2 vol. in-4., publ. par Joubert avec des addit. — *Traité du beau essentiel dans les arts*, 1752, gr. in-4, texte gr., portr. de l'aut. par Wile. — *L'Art de bâtir des maisons de campagne*, 1743, 2 vol. in-4.

BRISÉIS, fille de Brisès, prêtre de Lyrnesse, devint, après la prise de sa ville natale, captive d'Achille, à qui elle fut ensuite enlevée par Agamemnon. C'est à l'occasion de ce rapt qu'Achille entra dans cette colère décrite avec tant de génie par Homère dans le poème de *l'Iliade*. Le jeune héros, retiré dans sa tente, refusait de combattre pour les Grecs, quand, à la mort de Patrocle, Agamemnon lui rendit Briséis.

BRISSAC (ALBERT GRILLET de), lieutenant, puis capitaine au régiment d'Harcourt-Elbeuf, se distingua particulièrem. en 1652 à la bataille des Dunes. Lieutenant en 1667 dans une compagnie des

gardes-du-corps, il servit en cette qualité au siége de Tournai et à celui de Douai. Il eut, la même année, la cuisse cassée d'un coup de fauconneau en allant reconnaître un chemin par lequel le roi voulait passer. Il se trouva en 1668 à tous les siéges que le roi fit en Franche-Comté, et servit en 1673 au siége de Maëstricht. Ayant obtenu, peu de temps après, la charge de major des gardes-du-corps, il ne quitta plus le roi. Successivement brigadier des armées, maréchal-de-camp et lieutenant-gén., son gr. âge l'obligea de se démettre de l'emploi de major des gardes en 1708. Il mourut en 1713, à 86 ans. Louis XIV l'honorait d'une confiance intime, et n'accordait aucune grâce dans ses gardes dans le consulter. Il n'était ni parent ni allié des Cossé-Brissac.

BRISSAC (Louis-Hercule-Timoléon de COSSÉ), pair de France, gouv. de Paris, capitaine-colonel des cent suisses, né en 1734, fut nommé commandant de la garde constitutionnelle de Louis XVI en 1791. Décrété d'accusation en 1792, il fut transféré à Orléans, puis à Versailles, où il fut massacré dans les premiers jours de septembre avec les autres prisonniers. Il s'était toujours distingué par son dévouement à Louis XVI. « Je ne fais, disait-il que ce que je dois à ses ancêtres et aux miens.»

BRISSAC.—V. Cossé pour les autres personnages de ce nom.

BRISSEAU (Pierre), médecin, né à Paris en 1631, fut employé dans les hôpitaux milit. de Mons et de Tournai pendant les guerres des Pays-Bas; puis, ayant obtenu sa retraite, s'établit à Douai, où il pratiqua son art avec succès, et mourut en 1717. Entre autres ouvr. on cite de lui *Lettre* à Fagon, prem. méd. du roi, touchant une fontaine minérale découverte dans le diocèse de Tournai (c'est celle de St-Amand); *Nouv. observat. sur la cataracte*, Tournai, 1706, in-12, réimpr. avec une *suite* sous le titre de *Traité de la cataracte et de gleucana*, 1709, in-12. L'auteur est le premier qui ait mis le siége de la cataracte dans le cristallin; et bien que d'autres aient voulu lui contester la priorité de cette découverte, c'est à lui qu'elle appartient. — Brisseau (Michel), fils du précéd., né à Tournai en 1696, médecin des hôpitaux du roi, est auteur d'*Observat. anatom.*, Douai, 1716, in-12, réimpr. avec *l'Anatomie chirurgicale* de J. Palfin. Il mourut en 1743.

BRISSECOP (Jean de), peintre et dessinateur, né à La Haye en 1646, mort en 1686, copiait si bien à l'aquarelle ou au lavis, sur du papier blanc, les tableaux du Tintoret, de Paul Véronèse, du Bassan et de Rubens, que l'on y remarquait la couleur et la manière de ces différents maîtres. Il composa depuis dans le goût de ceux qu'il n'avait fait qu'imiter. Les amateurs font grand cas de ses dessins, qui sont corrects et pleins de goût.

BRISSET (Roland, sieur du SAUVAGE), né à Tours en 1560, acquit la charge de trésor. des guerres, fut en 1604 nommé échevin à vie de Tours, et mourut en 1643. L'étude qu'il avait faite des anciens tragiques grecs et latins lui inspira le désir de les trad. Il fit impr. ses essais sous ce titre : *Premier livre du théâtre tragique de R. B. G. T.*, Tours, 1589, in-4. Ce volume contient cinq tragédies : *Hercule furieux*, *Thyeste*, *Agamemnon* et *Octavie*, traduites librement de Sénèque, sans distinction de scènes; et *Baptiste ou la calomnie*, trad. du lat. de Buchanan. On lui doit encore deux pastorales trad. de l'italien : *la Diéromène*, de L. Grotto, 1591; et *l'Alcée*, d'Ant. Ongaro, 1595, in-12. Cette dern. pièce est très recherchée des curieux. Brisset avait traduit du latin *l'Anthologie*; son MS., conservé long-temps à Tours dans sa famille, s'est perdu.

BRISSON (Barnabé), sav. jurisc., né à Fontenay-le-Comte, acheva ses études à Paris, fut reçu avoc. au parlem., nommé avoc.-gén. en 1575, et présid. à mortier en 1580. Honoré par le roi Henri III du titre de conseiller-d'état, ce prince le chargea de div. négociat., et l'envoya son ambassad. en Angleterre. Président en 1584 de la chambre royale chargée de faire le procès aux partisans, il s'acquitta de cette commission avec intégrité. Ses princip. ouvr. sont : *le Code de Henri III*, 1583, in-fol.; — *dictionar. juridic. in quo : de Formulis et solemnibus populi romani verbis libri octo*, 1754, in-fol.; *de veteri Ritu nuptiarum*, 1641 ou 1662, in-12; *Commentarius de spectaculis*, 1697, in-12; *de verborum quæ ad jus pertinent significatione*, 1743, in-fol. — *De Regio Persarum principatu*, Strasbourg, 1710, in-8. — *Opera minora varii argumenti*, réimpr. par les soins de Trekell, Leyde, 1747, in-fol. Cette édition ainsi que les suiv. sont les plus estimées.—Bisson (Pierre), frère du précéd., mort sénéchal à Fontenay en 1590, a publ. : *Hist. et vray discours des guerres civiles ès pays de Poitou, Aunix, Xaintonge*, etc., Paris, 1578, in-8, morc. très intéress.; et la trad. de l'ouvr. d'Osorio, *De regis institutione*, sous ce titre : *Instruction et nourriture des princes*, dédié à Henri III, 1582.

BRISSON (Mathurin-Jacques), naturaliste, de la même famille que le célèbre présid., né à Fontenay-le-Comte en 1723, s'était destiné au sacerdoce, qu'il abandonna pour étudier sous Réaumur. Admis à l'acad. des sciences en 1759, il devint maître de physique des enfants de France, fut le success. de Nollet dans sa chaire au collége de Navarre, et mourut en 1806. Outre une trad. du *Système du règne animal*, par Klein, Paris, 1756, in-4, ses principaux ouvr. sont : *Ornithologie*, ou méthode cont. la division des oiseaux en ordres, etc., Paris, 1760, 6 vol. in-4, fig. — *Dictionnaire raisonné de physique*, 1780, ibid., 2 vol. in-4, avec atlas, 2e édit., rev. et aug., ibid., 1800, 6 vol. in-8. — *Pesanteur spécifique des corps*, in-4., fig., 1787; — *Traité élémentaire de physique*, etc., 1789, 3 vol. in-8; 3e édit., 1800, 4 vol. in-8. — *Éléments ou principes physico-chimiq.*, 1803, in-8, fig. On doit encore à Brisson plusieurs livres élément. de physique, d'histoire natur. et de chimie à l'usage des écoles; une *Instruction* sur les nouv. poids et mesures; enfin plus. *Mémoires* insérés dans le recueil de l'académie des sciences.

BRISSON (Marcou), procur.-*gén.*-syndic du dép. de Loir-et-Cher, fut *élu* en 1791 député à l'assemblée législative, et l'année suivante à la convent. La session terminée, il fut nommé commissaire du directoire dans son dép., et mourut juge au trib. criminel de Blois.

BRISSON (Barnabé), inspecteur divisionn. des ponts-et-chaussées, né en 1777, à Lyon, fut admis à l'école polytechnique au moment de sa création. Employé successiv. au canal Monsieur et à celui de Saint-Quentin, il y fit preuve de beaucoup de capacité, notamm. par la construct. du souterrain qui fait partie du bief de partage de ce dernier canal. Sa coopérat. avec Dupuy de Torcy à un mém. sur la *Configurat. de la surface du globe*, qui fut inséré en partie dans le 14e vol. du *Journal de l'école polytechnique*, donna une haute idée de ses talents. Promu, en 1807, au grade d'ingén. en chef, il fut envoyé pour diriger les trav. destinés à protéger, dans le départem. de l'Escaut, une surface de terrain considérable contre les ravages des marées de l'Océan. La *Notice* détaillée qu'il a écrite à ce sujet, et qui se trouve dans le *Recueil lithographique de l'école des ponts-et-chaussées*, passe pour un traité complet de la matière. Brisson rédigea à la même époque les projets d'un canal de Bruges à l'Escaut et d'un port maritime à Breskem. Ramené en France par les événem. de 1814, il eut d'abord le service du départem. de la Marne, et quelq. années après, fut appelé à Paris pour concourir au plan d'un canal de Paris à Tours et à Nantes. Il fut nommé vers le même temps profess. de construct. à l'école roy. des ponts-et-chaussées, inspect. de cette école, puis secrét. du conseil-général d'administr., et enfin, en 1824, inspect. divisionn. Ce sav. ingénieur est mort à Nevers en 1828. Il a laissé MS. un ouvr. *sur la canal. gén. de la France*. — V. la *Nécrologie* que lui a consacrée M. Ad. Jullien dans la *Revue encyclopédique*, 1828, t. VIII, pag. 808.

BRISSOT (Pierre), médecin, né à Fontenay (Poitou) en 1478, professa la philosophie à Paris pendant 10 ans, avant de se faire recevoir doct. Admis en 1514 à la faculté, il tenta de réformer la pratique médicale, en substituant à la doctrine des Arabes celle d'Hippocrate. La faculté s'étant soulevée contre lui, il se retira en Portugal, où il eut encore des démêlés avec Denys, médecin du roi. A cette occasion, il composa une *Dissertation apologétique*, en latin, qui parut 3 ans après sa mort, arrivée en 1522.

BRISSOT DE WARVILLE, l'un des chefs de la révolut. de France, né en 1754 au village de Warville, près Chartres, vint de bonne heure à Paris, et se fit mettre à la Bastille pour la hardiesse de ses écrits contre l'inégalité des rangs. Rendu à la liberté par le crédit du duc d'Orléans, que Mme de Genlis avait intéressé en sa faveur, il épousa une des femmes de la duchesse, et passa bientôt en Angleterre avec des instructions secrètes du lieuten. de police. De retour en France, il alla chercher fortune en Amérique; mais au commencem. de l'année 1788, il revint à Paris, où il coopéra à la publication d'un journal intit. *le Patriote franç.*, qui lui acquit en même temps de la réput. et une certaine influence. Après le 14 juillet 1789, il devint membre de la commune et président du comité des recherches de la ville. Lors de la fuite du roi, en 1791, il rédigea, de concert avec Laclos, la pétit. du Champ-de-Mars, dans laquelle on demandait la déchéance du roi, et qui fut le signal d'une insurrect. violente. Nommé député à l'assemblée législat., il fit nommer Roland ministre de l'intérieur; et, sur son rapport fait au nom du comité diplomat., Louis XVI fut obligé de déclarer la guerre à l'emper. d'Allemagne le 20 avril 1792. Brissot n'eut point une part directe à la révolut. du 10 août; elle fut combinée et dirigée par Danton et ses amis. Devenu membre de la convent., il n'y fut guère remarqué que par l'acharnem. de Robespierre, qui rappela son enthousiasme pour les constitut. améric., et l'accusa de vouloir, avec ses partisans, établir le gouvernem. fédératif. Cependant en qualité de rapporteur du comité diplomat., il fit déclarer la guerre à l'Angleterre et à la Hollande le 1er février 1793; depuis cette époque, il ne fut plus occupé qu'à se défend. contre ses nombr. ennemis. Proscrit le 31 mai, il tenta de gagner la Suisse sous le nom d'un négociant de Neuchâtel; mais il fut arrêté à Moulins, envoyé à Paris, et décapité le 31 octobre 1793, à l'âge de 39 ans. Parmi ses nombr. écrits, on distingue : *Biblioth. philosophique du législat.*, 1782-86, 10 vol. in-8, et *Voyage aux États-Unis d'Amérique*, 1791, 3 vol. in-8.

BRISTOW (Richard), théologien cathol., né à Worcester en 1538, forcé de quitter l'Angleterre, vint à Louvain, et s'y fit recevoir docteur. Le cardinal Alan le prit sous sa protection, et le mit à la tête du collége. Il ruina sa santé à force de travail; on lui conseilla l'air natal, et il mourut dans le voyage en 1681. On a de lui : *Motifs de ma conversion; Réplique au docteur Fulke sur le purgatoire; Cinquante-une demandes proposées aux hérétiques par les catholiques. Veritates aureæ S. R. Eccles.; Tabula in summam théolog. Thom. Aquinatis.*

BRITANNICO (Jean), célèbre littérat., né vers 1460 à Brescia, fit ses études avec un brill. succès à Padoue, et, de retour dans sa patrie, y professa les belles-lettres. Ses leçons attiraient un grand nombre d'élèves, dont plus., tels que Gabr. Emo, Quinz. Stoa, etc., se sont distingués dep. dans la même carrière. Il mourut après 1518, mais Mazzuchelli n'a pu préciser la date de sa mort. On a de lui des *Commentaires* estimés sur Juvenal, Perse, Stace, Horace et Térence; une *Gramm. lat.*, imprimée par ses frères Aug. et Jacq. Britannico, Brescia, 1493, in-4, et quelq. *opusc.* recueillis par le card. Querini dans son *Specim. littérat. Brixian.*

BRITANNICUS, fils de l'emper. Claude et de Messaline, fut privé de l'empire par les artifices d'Agrippine, seconde femme de Claude II, mère de Néron. Celui-ci, craignant qu'il ne fît valoir ses droits, le fit empoisonner, après une feinte récon-

ciliation, dans sa 15e année, l'an 55 de J.-C. La mort de ce jeune prince est le sujet d'un des chefs-d'œuvre de Racine.

BRITIUS (François), capucin de Rennes, missionnaire dans le Levant, fut rappelé à Rome par la congrégat. de la Propagande pour travailler à la trad. de plus. ouvr. en arabe, langue dans laq. il s'était rendu habile. On lui doit celle de l'*Abrégé des Annales* de Baronius, et de la *Continuat.* de Sponde, Rome, 1653, 3 vol. in-4. Le P. Britius ou *Le Bris* est l'un des aut. de la version arabe de la *Bible*, Rome, 1671, 3 vol. in-fol.

BRITO (Bernard de), célèbre histor. portugais, né à Almeida en 1569, entra dans l'ordre de Cîteaux, se rendit habile dans les langues anciennes et modernes, et s'acquit une gr. réputation comme prédicat. Il écrivit ensuite, d'après les chartes et les monum., l'hist. du Portugal, dont il avait publ. les deux prem. vol. lorsqu'il mourut en 1617. *La Monarquia lusitana,* 1597-1683, forme 7 vol. in-fol.; les cinq. dern. sont d'Ant. et Fr. Brandano (*v.* ces noms), chargés successiv. de continuer ce gr. ouvr., rare, curieux, mais un peu diffus. On doit encore à Brito plus. ouvr., entre autres une *Chronique* de l'ordre de Cîteaux, 1602, in-fol., et les *Éloges* des rois de Portugal, 1603, in-4, en portug.

BRITO (Diégo), né à Almeida, chanoine de Coimbre, professeur de droit canon dans l'univ. de cette ville, mort presque octogénaire en 1635, a laissé des ouvr. de jurisprudence.

BRITO FREYRE (Fr. de), général portug., fit au Brésil les campagnes de 1655 et 1656, et publia l'hist. de cette guerre en 1675, in-fol., sous ce titre : *Nova Lusitania.*

BRITOMARTE, roi gaulois, fit une irruption en Italie l'an 222 avant J.-C., et fut vaincu et tué par le consul Marcellus.

BRITTON (Thomas), connu en Angleterre sous le nom du *Charbonnier-Musicien*, né vers 1650, dans le Northamptonshire, après avoir gagné quelq. argent dans le commerce du charbon, acheta des livres, étudia la musique et la chimie, et fit plus. découvertes. Il établit une société d'amateurs qui se réunissait dans son grenier à certains jours; on y vit les plus brillantes dames et les plus grands maîtres. Sa mort ne fut pas moins extraordinaire que sa vie. Un habitué de ses concerts, voulant un jour s'amuser à ses dépens, s'avise d'y amener un ventriloque; tout à coup dans un intermède on entend une voix, qui paraît venir du ciel, annoncer au pauvre Britton qu'il va mourir, et qu'il doit à l'instant réciter son *pater,* à genoux. Il obéit en tremblant, va se mettre au lit, et meurt peu de jours après, en 1714.

BRIZ-MARTINEZ (don Juan), né à Saragosse, abbé du monastère de St-Jean-de-la-Peña dans les Pyrénées, a écrit l'*Histoire de la fondation et des antiquités* de cette maison, Saragosse, 1620, in-fol.; et la *Relation des obsèques de Philippe Ier d'Aragon*, 1599, en espagnol.

BRIZARD (J.-B. BRITARD, dit), comédien, né à Orléans en 1721, étudia d'abord le dessin sous Carle Vanloo, puis se livrant à son goût pour le théâtre, obtint quelques succès en province, et vint ensuite à Paris remplir les premiers rôles tragiques. Sa figure et sa taille avaient quelque chose de noble, et sa voix mâle et sonore se prêtait parfaitement à la déclamation. Un jour qu'il voyageait sur le Rhône, la barque chavira sous le pont Saint-Esprit; la frayeur qui le saisit fut telle, qu'elle lui blanchit subitement les cheveux. Cet accident lui fit quitter les rôles de jeunes princes, pour prendre ceux de roi et de père, dans lesquels il excellait. Brizard mourut à Paris en 1791.

BRIZARD (Gabriel), avocat au parlement, et premier commis à la chancellerie de l'ordre du St-Esprit, n'était point abbé comme il voulait qu'on le crût dans le monde, et ne fut même jamais tonsuré. Très versé dans l'histoire de France, qu'il avait étudiée dans les archives, c.-à-d. dans les sources, il entreprit, à la demande de M. de Beaumont, archev. de Paris, l'*Histoire généalogique de la maison de Beaumont en Dauphiné, avec les pièces justificatives,* que ce prélat fit impr. à ses frais, 1779, 2 vol. in-fol., et dont il adressa des exempl. à toutes les gr. biblioth.; cepend. il est devenu rare. On croit que sans la révolut. Brizard aurait succédé à Cherin, généalogiste des ordres du roi. Il mourut de chagrin en 1793, nommant Blin de Sainmore son exécuteur testamentaire. Parmi ses ouvrages on distingue : *De l'amour de Henri IV pour les lettres*, 1785, in-18. — L'*Éloge de Mably,* qui partagea le prix proposé par l'acad. des inscript. en 1787. — *Analyse du voyage pittoresque de Naples et de Sicile*, par l'abbé de Saint-Non, 1787, in-8. *Dissertation sur le massacre de la St-Barthélemi*, Paris, 1790, 2 part. in-8. — *Notice sur l'abbé de Saint-Non*, 1792, in-8.

BRIZÉ (Corneille), peintre hollandais, né vers 1635, excellait à peindre des objets inanimés, tels que des bas-reliefs, des instruments de musique, des casques, des boucliers, etc. On ne connaît point l'année de sa mort.

BRIZIO (Franç.), peintre, né à Bologne en 1574, fils d'un cordonnier, qui voulut lui apprendre son état, s'échappa de la maison paternelle pour entrer dans l'atelier des Carrache, qui, frappés de ses disposit., lui enseignèrent la peinture et la grav. Il répondit aux soins de ces gr. maîtres, se fit une réputat. par ses tableaux, dans lesq. on loue la pureté du dessin et l'idéal des fig., ainsi que le bon goût des ornem. Il mourut en 1623, laiss. un fils nommé Philippe, mort en 1675 à 72 ans, avec la réputat. d'un habile peintre, quoiqu'il n'ait point égalé son père. Comme graveur, François Brizio maniait la pointe et le burin avec autant de dextérité qu'Aug. Carrache, son maître; mais il lui est resté infér. pour l'expression des têtes. Le *Manuel* d'Huber, III, 279, contient la liste de ses princip. estampes.

BROCARD ou BURCARD, religieux dominicain, envoyé, vers 1232, dans la Terre-Sainte, y vécut dix ans au monastère du Mont-Sion. Sa relation, malgré les traits fabuleux dont elle est entremêlée,

offre de l'intérêt; il voit bien, observe avec sagacité, et décrit avec exactitude : ce qu'il dit de plus. végétaux étrangers aux contrées froides de l'Europe est si clair et si précis, qu'on les reconnaît sans peine, quoiqu'il n'en donne pas les noms. Cette relation fut imprimée pour la première fois dans le livre intitulé : *Catena temporum, seu rudimentum novitiorum*, espèce d'histoire universelle, Lubeck, 1475, 2 vol. in-fol., qui a été trad. en franç. sous le titre de *Mer des histoires*, Paris, 1488, 2 vol. in-fol. Cette édition de Brocard est la meill. On fait encore cas de l'édit. publ. par Jean Romberch, Venise, 1519, in-8. Brocard, dont on ignore le prénom, a quelquefois été confondu avec le P. Bonaventure Brochard (*v.* ci-après).

BROCARIO (Arnaud-Guillaume de), célèbre imprimeur espagnol, imprima dans l'université d'Alcala de 1514 à 1516, la fameuse *Bible polyglotte*, dite de Ximenez, parce que ce prélat en fit les frais, 6 vol. in-fol. Les quatre premiers contiennent l'Anc.-Testament, en hébreu, en chaldéen et en grec, avec une version latine; le cinquième, le Nouv.-Testament, imprimé pour la prem. fois en grec et en latin, et le sixième un vocabulaire hébraïque et chaldaïque. Le prix de la Polyglotte, en feuilles, fut fixé, par ordre de Léon X, à 6 ducats et demi d'or, ce qui revient à 40 fr. de notre monnaie de ce temps-là. Cette Polyglotte est rare, et le prix en est plus élevé que celui des Polyglottes de Le Jay et de Walton; un exempl., impr. sur vélin, acheté 11,200 liv., par Maccarthy, à la vente Pinelli, a été revendu 16,000 fr. en 1815 (*v.* le catalogue de Maccarthy).

BROCCHI (Joseph-Marie), recteur du séminaire de Florence, né dans cette ville en 1687, mourut en 1751. On a de lui plus. ouvr. relatifs à son état, et un assez gr. nombre de *Vies de saints*. Enfin on lui doit la *Descrizione della provincia del Mugello*, Florence, 1748, in-4, avec une *Chronique* de cette province, composée par Lorenzo do Lutiano, mort en 1408, à 93 ans.

BROCHARD (Bonav.), cordelier, fit en 1523 le voyage de la Terre-Sainte, avec Greffin Arfagart, seigneur de Courteilles, chevalier du St-Sépulcre, et rédigea en franç. la relat. de ce voyage, dont le MS. est conservé dans la biblioth. du roi. Brochard a été souvent confondu avec Brocard.

BROCHARD (l'abbé Michel), sav. humaniste et bibliophile instruit, fut successiv. professeur au collége Duplessis, puis au collége Mazarin, et mourut en 1729, laiss. une collect. de livres préc., dont il avait rédigé lui-même le *catalogue*, qui fut publ. par Gabr. Martin, habile bibliogr., avec leq. il était lié d'une manière intime. Brochard est l'édit. de *Catulle*, *Tibulle*, *Properce*, Paris, Coutelier, 1723, in-4, dédié au régent. On lui doit encore des édit. d'*Horace expurgé*, et de l'*Imitat. de J.-C.* Enfin il a publié, sous le pseudonyme *Plessiacus* (du Plessis), *Lexicon philosophicum*, La Haye, 1716, in-4.

BROCHET (Jean-E.), ancien garde de la connétablie, juré au tribunal révolutionnaire, et l'un des membres les plus fougeux du club des Cordeliers, fut, après le 9 thermidor, poursuivi, mis en arrestation, puis relâché, et réincarcéré sur la demande de sa section; le 13 vendémiaire lui rendit la liberté. Il s'établit épicier; mais, compris dans le sénatus-consulte de déportation, à la suite du 3 nivôse an 9, il fut conduit à Oleron, puis embarqué en 1804. On le croyait mort dep. long-temps, lorsqu'il reparut en 1815 à Paris.

BROCKE (Henri-Christian de), né en 1713, mort en 1778, écrivit sur l'économie rurale, principalement sur l'entretien et l'administration des forêts. On a de lui en allem. : *Vraies bases physiques des sciences forestières*, Leipsig, 1768-75, in-8. — Brocke (Adrien de), est auteur d'une *Relation de Madagascar*, en allem., Leipsig, 1748, in-8.

BROCKELSBY (Richard), médecin, né en 1722, dans le comté de Sommerset, étudia successiv. à Édimbourg et à Leyde sous le célèbre Gaubius; fut reçu doct. en 1745, et soutint à cette occasion une thèse *De salivâ sanâ et morbosâ*. De retour à Londres, il publ. en 1746 un *Essai sur la mortalité parmi les bêtes à cornes*, in-8. En 1758, nommé méd. de l'armée anglaise, il l'accompagna dans la guerre de sept ans, et revint, en 1763, acquérir à Londres, dans la pratique de son art, une grande fortune et une grande considération. Il mourut en 1797, à 75 ans. Outre les ouvr. cités, on a de lui : *Observat. médicales et économ.*, 1738, etc., in-8; *Eulogium medic., sive oratio anniversaria Harveiana*, etc., 1760, in-4, et plusieurs *Mémoires* insérés dans les *Transactions philosophiques*.

BROCKES (Barthold-Henri), poète estimé, né à Hambourg en 1680, fils d'un riche négociant, visita la France, l'Italie et la Hollande, pour perfectionner ses connaiss.; de retour dans sa patrie, consacra ses loisirs à la culture de la poésie, et puisa toutes ses inspirat. dans les beautés de la nature et dans l'union de Dieu avec ses créatures. Le recueil de ses *OEuvres* forme 9 vol. pet. in-8, réimpr. plus. fois. Brockes mourut en 1747.

BRODEAU (Victor), littérateur, né vers 1470 à Tours, descendait de Jean Brodeau, tué au siége de St-Jean-d'Acre, et dont le fils, qui l'avait accompagné à la Terre-Sainte, fut anobli par Philippe-Auguste en 1191. Secrét. et valet-de-chambre de François Ier et de la reine de Navarre, sa sœur, il cultiva les lettres, composa un poème en vers de dix syllabes, intit. : *Louanges de J.-C.*, Lyon, 1540, in-8, et mourut au mois de sept. même année. — Brodeau (Jean), son fils, né à Tours en 1500, chanoine de St-Martin, fit deux voyages en Italie, où il se lia d'une étroite amitié avec Sadolet et Bembo, s'appliqua sans relâche à l'étude des classiques anc. pour en corriger les textes, et mourut en 1563, laiss. la réputat. d'un des meill. critiques de son temps. On a de lui, sous le titre de *Miscellanea*, ses remarq. sur une foule de passages des aut. anc., en dix liv., dont les six prem., imprim. à Bâle, 1555. in-8, furent reproduits avec les quatre autres par Gruter, dans les tomes II et IV de son *Lampas* ou *Fax artium;* des notes sur l'*Antholo-*

gie, Bâle, 1550; sur *Xénophon*, 1559; sur le poème de *la Chasse*, d'Oppien; sur Quintus-Calaber et sur Coluthus, 1552, in-8, rare; un *Commentaire* sur Euripide, 1561; des *notes* sur Martial, etc.

BRODEAU (Julien), savant jurisc., né à Tours vers 1585, avocat au parlement de Paris, mort en 1653, a laissé: *Notes sur les arrêts de Louet*, 1712, 2 vol. in-fol. — *Commentaire sur la coutume de Paris*, 1669, 2 vol. in-fol. — *Vie de Dumoulin*, 1654, in-4. Tous ces ouvr. sont estimés. — Brodeau de Moncharville (Julien), fils du précédent, né en 1627, conseiller au parlem. de Paris, mort en 1702, a publié, sous le titre de *Nouv. Système de l'univers*, 1702, in-8, un mélange indigeste, comme il le dit lui-même, de prose et de vers. — Brodeau d'Oiseville (Julien-Simon), fils du précéd., conseiller au parlement de Paris, ensuite lieut.-gén. à Tours, et enfin conseiller au conseil supr. de Roussillon, a trad. le *Divorce céleste de Ferrante Palavicino*, 1695, in-12.

BRODEAU (Jean), marquis de Châtre, né à Condé en Touraine, fut gr.-maître des eaux et forêts de l'Ile-en-France, capit.-gén. des chasses en Touraine, et mourut dans son château en 1712. Il est auteur des *Jeux d'esprit et de mémoire*, Cologne, 1694, in-12, réimpr. sous le titre de *Nouveaux entretiens des jeux d'esprit et de mémoire*, 1698, in-12, ou celui de *Moralités curieuses*, Tours, 1702, in-12.

BRODERIC (Étienne), évêque de Watzen en Hongrie, servit avec zèle le jeune Louis II, roi de Hongrie, attaqué par les Turks, et qui périt sous leurs coups à la bataille de Mohatz. En 1526, Broderic suivit ensuite le parti de Jean Zapol, prêta son ministère à son inauguration, et mourut en 1540. On lui doit une relat. curieuse de la bataille de Mohatz, où périt presque toute la noblesse hongroise. Elle est impr. à la suite de l'ouvrage de Bonfini, *Res hungaricæ*, Francf., 1581, ou Hanau, 1606; et séparém., Strasbourg, 1688, in-8.

BRODERSON (Abraham), gentilhomme suédois du 14e S., aima la princesse Marguerite, fille de Waldemar, reine de Danemarck et de Norwége, qui parvint à réunir sur sa tête les trois couronnes du nord. Marguerite le combla d'honneurs. Éric de Poméranie, arrière-neveu de cette reine, qui avait été désigné pour lui succéder, ne put voir sans jalousie la haute faveur et la puissance dont jouissait Broderson. Admis à partager le gouvernem. avec la reine, le premier acte de son autorité fut de faire arrêter le ministre favori de Marguerite, et de lui faire trancher la tête au château de Sonderbourg, en 1410.

BROECK (Crespin), peintre, archit. et grav., né à Anvers en 1530, élève de Franç. Floris, tient un rang distingué parmi les peintres de son temps. Il introduisait dans ses tabl. des fig. qu'il dessin. et peignait bien en gr. Comme grav., il s'est montré fort intelligent à manier le burin, et distribue les jours et les masses mieux que la plupart des artistes contempor. Il mourut en Hollande, laissant une fille dont on a quelq. estampes au burin.

BROECK (Élie van der), peintre de fleurs, né à Anvers en 1657, mourut dans la même ville en 1711. Ses ouvrages, d'une grande vérité, d'une belle couleur, et touchés avec esprit, manquent un peu de transparence et de légèreté.

BROECKUISEN (Benjamin), profess. de médec. et de philosophie à Bois-le-Duc, né en Hollande, mort vers 1686, était zélé partisan du cartésianisme. On a de lui: *Rationes philosophico-medicæ, theoretico-practicæ*, 3e édit., La Haye, 1687, in-4.

BROEN (Jean), profess. de médec. à Leyde, est aut. de différ. ouvr. réunis sous le titre d'*Opera medica*, Rotterdam, 1703, in-4.

BROEUCQUEZ (Jean-François de), médec., né à Mons en 1690, mort en 1749, est auteur de *Réflexions* sur la méthode de traiter les fièvres par le quinquina, 1725, in-12, et de *Preuves de la nécessité de regarder les urines, et de l'usage que le médecin en doit faire pour la guérison des maladies*, Mons, 1723, in-12. — Broeucquez (Antoine-Franç.), quatrième fils du précéd., né à Belœil en 1723, fut médec. à Mons jusqu'à sa mort en 1767. On lui doit: *Discours* sur les erreurs vulgaires dans le traitem. des enfants, 1754, in-12. — *Réfutation des erreurs vulgaires sur le régime que la médecine prescrit aux malades*, 1757, in-12.

BROGI (Joseph), abbé, littérat., né à Rome vers 1700, fut secrét. de l'acad. des Arcades, composa des *poésies italiennes et latines*, insérées dans div. recueils, et fut l'édit. du 3e vol. des *Arcadum carmina*, Rome, 1768. Il mourut en 1770.

BROGITARUS, de Galatie, gendre du roi Dejotarus, gagna le tribun Clodius, qui lui fit donner le titre de roi dans une assemblée du peuple, et le mit en possess. de Pessinunte, d'où il fut chassé par son beau-père.

BROGLIE (Victor-Maurice, comte de), né en 1639, d'une famille originaire de Piémont, n'avait que trois ans lorsqu'il fut pourvu d'un rég. d'infanterie anglaise. Il fit, en 1667, la campagne de Flandre avec le roi, se trouva aux siéges de Douai, de Lille, et en 1668 à ceux de Dole et de Gray en Franche-Comté. Il leva, en 1674, un rég. de son nom, combattit à Seneff, où il chargea plus. fois les ennemis à la tête de la gendarmerie, et conduisit l'arrière-garde après le combat. Brigadier en 1675, il servit en Flandre sous le prince de Condé, au siége de Limbourg. Il se trouva en 1676 aux siéges de Condé et de Bouchain, et eut un cheval tué sous lui en repoussant une sortie au siége d'Aire. Sous le maréchal de Schomberg, il chargea avec succès l'arrière-garde du prince d'Orange, qui leva le siége de Maëstricht. Maréchal-de-camp dans la même année, il se distingua sous le maréchal de Créqui, au siége de Fribourg. Il servit au siége de Luxembourg en 1684, fut créé lieuten.-génér. et commandant en Languedoc en 1688. Il était le plus ancien des lieuten.-généraux, lorsqu'il fut créé maréchal de France en 1724. Il mourut dans son château de Buhy en 1727.

BROGLIE (Fr.-Marie), troisième fils du préc., né en 1671, connu d'abord sous le nom de comte

de Broglie, entra dans la compagnie des cadets de Besançon en 1685, et parcourut successivem. tous les grades. Créé lieuten.-gén. en 1710, il servit en Flandre sous les maréchaux de Villars et de Montesquiou. En 1711, il chargea la garde avancée des ennemis, s'empara du poste de l'Écluse sur la Sensée, battit 700 hommes de cavalerie, et en prit 250. A l'attaque de Denain, il commanda 40 escadrons, força un côté des lignes, tomba ensuite sur un convoi de 500 chariots de pain, escortés par 500 hommes de pied et 500 chevaux, qui furent tous tués ou pris. Il se rendit maître de Marchiennes, investit Douai, et se trouva aux siéges du Quesnoi et de Bouchain. On le fit, en 1719, direct.-génér. de la cavalerie et des dragons. Nommé ambassadeur à Londres, il y conclut, le 3 sept. 1725, entre la France, l'Angleterre et la Prusse, un traité par lequel ces trois puissances se garantissaient leurs états. Nommé chevalier des ordres du roi en 1731, employé à l'armée d'Italie en 1733, il fut créé maréchal de France en 1734, commanda l'armée avec le maréchal de Coigny, et donna les plus beaux exemples d'intrépidité à la bataille de Parme; s'emparant ensuite de Guastalla, il y fit 1,200 prisonniers : le succès de cette journée fut le fruit de sa prévoyance. Chargé depuis 1739 de divers commandem., il reçut en 1742 le pouvoir de commander l'armée de Bavière qu'il ne put rejoindre, parce qu'il fut obligé de s'enfermer dans Prague avec l'armée de Bohême. Il en sortit le 27 octobre pour prendre le commandement de celle de Maillebois, qui n'avait pu pénétrer en Bohême, et contraignit, le 9 décembre, le prince Charles à lever le siége de Braunau. Aussi bon citoyen que grand général, il eut le courage de résister au conseil du roi, qui voulait qu'avec des forces très inférieures il défendît la Bavière ravagée, où ses troupes auraient péri par le fer des ennemis, les maladies et la disette. Il prit sur lui, en juillet 1743, de ramener son armée sur les frontières d'Alsace, et remit le commandem. au comte depuis maréchal de Saxe, et fut exilé à Broglie, où il mourut en 1745.

BROGLIE (Victor-Franç., duc de), maréchal de France, fils aîné du préc., né en 1718, capitaine de caval. en 1734, combattit à Parme, à Guastalla; envoyé au roi pour annoncer le gain de cette bataille, obtint le régim. de Luxembourg, et servit en Italie jusqu'à la rentrée des troupes en France. Au mois de déc. 1741, il escalada Prague à la tête de trois détachem. de Piémont, et s'empara de la Porte-Neuve, par laquelle on fit entrer les troupes. Aide-major-génér. de l'armée de Bohême en 1742, il porta au roi la nouvelle de la prise d'Égra, et fut fait brigadier. Il se distingua au combat de Sahai, où il eut un bras cassé, et à la défense de Prague. Major-général de l'armée de Bavière, il rentra en France en 1743, fut employé à l'armée de la Haute-Alsace, sous le maréchal de Coigny, et à l'armée du Rhin en 1744 et 1745. Maréchal-de-camp dans la même année, il devint duc de Broglie par la mort de son père. Il passa à l'armée de Flandre en 1746, fut créé inspect.-génér. de l'infanterie, combattit à Raucoux et Laufeld, servit au siége de Maëstricht, et fut créé lieuten.-génér. en 1748. Employé à l'armée de Soubise en 1758, il y commanda l'avant-garde; il occupa Marbourg le 16 juillet, joignit le 23 à Sunderhausen un corps de 8,000 hommes, le mit en fuite, en tua 2,500, et fit un grand nombre de prisonniers. Le 10 octobre, il contribua puissamment au gain de la bataille de Lutzelberg. En 1759, le duc de Broglie fut créé prince de l'empire pour lui et ses descendants, par diplôme de l'emper., nommé commandant en chef de l'armée d'Allemagne le 23 octobre, et maréchal de France le 16 décembre de la même année, à l'âge de 42 ans. Il continua de commander pendant les campagnes de 1760 et de 1761. Le 10 juillet de la première année, il battit les ennemis à Torbach, et vers le milieu de la dernière, l'armée de Soubise se réunit à la sienne. Le défaut de concert entre les deux généraux nuisit aux opérations de nos armées. Le maréchal fut exilé en 1762. Rappelé en 1764, il reçut du roi le gouvernem. général du pays Messin. En 1789, Louis XVI lui confia le portefeuille de la guerre et le commandem. d'une armée de réserve, dissoute presque aussitôt qu'elle fut établie. Exposé lui-même aux dangers qui menaçaient le trône, il se retira d'abord à Luxembourg, où il fut reçu par Bender. Sa dernière campagne fut l'expédit. de Champagne en 1792, où il commandait un corps d'émigrés. Il est mort à Munster en 1804, âgé de 86 ans.

BROGLIE (Ch.-François, comte de), frère du précéd., né en 1719, fut en 1752 nommé ambass. auprès de l'électeur de Saxe, roi de Pologne. Revêtu des plus grands pouvoirs, il correspondait directem. avec Louis XV, et l'informait des projets et de la politique des puissances rivales de la France. Mais la cour de Versailles, à la suite de différentes intrigues, renversa toutes les mesures de l'ambassadeur, qui fut rappelé. Il fut employé à l'armée d'Allemagne, et servit dans le corps de réserve que commandait son frère. Il obtint le grade de lieuten.-génér. en 1760, et se fit, en 1761, remarquer par la belle défense de Cassel. A la paix, le roi lui confia la direction du ministère secret, qui avait pour objet de lui proposer directem. des plans et de l'éclairer sur l'état de l'Europe. Les conseils qu'il faisait parvenir à ce prince étaient quelquefois opposés aux vues de ses ministres; le monarque n'osait se décider entre des avis contraires, et cette faiblesse mettait le comte dans une position difficile. Il fut exilé par ordre du roi, et, par un second ordre du même prince, continua sa correspondance du fond de son exil. Rappelé ensuite à la cour, il se montra avec ardeur dans le parti qui fit exiler le duc de Choiseul, fut exilé de nouveau quelque temps avant la mort de Louis XV, et mourut en 1781 dans une espèce d'oubli, après avoir dirigé la correspondance secrète pendant 17 ans.

BROGLIE (Cl.-Victor, prince de), fils de Vict.-Franç. et neveu du précéd., fut député de la noblesse de Colmar aux états-génér., où il se réunit au tiers-état, et vota presque toujours avec le parti

dominant dans l'assemblée. A la fin de la session, il fut employé comme maréchal-de-camp à l'armée du Rhin. Lorsqu'on lui présenta les décrets du 10 août, qui suspendaient le roi, il refusa de les reconnaître, et fut destitué par les commissaires de l'assemblée. Retiré d'abord à Bourbonne-les-Bains, ensuite à Paris, il fut traduit au tribunal révolutionn., qui le condamna à mort le 27 juin 1794. Il était âgé de 37 ans.

BROGLIE (Maurice-Jean-Madeleine de), frère du précédent, év. de Gand, né en 1766, suivit au commencem. de la révolut. son père en Prusse, et passa quelques années à la cour de Berlin. A peine rentré en France, il fut un des aumôniers de Napoléon, qui lui donna l'évêché d'Acqui en 1805. Transféré à Gand en 1807, il parut au concile national de 1811, assemblé pour trouver un moyen d'instituer les évêques sans recourir au pape; et s'étant montré fort opposé aux vues du gouvernement, fut enfermé au donjon de Vincennes, d'où il ne sortit qu'après avoir donné sa démission. En 1814 il fut rétabli sur le siége de Gand, mais il refusa de prêter serment de fidélité au roi Guillaume et à la constitut. des Pays-Bas. Ses motifs fureut développés dans une *adresse au roi*, signée des évêques et des administrateurs capitulaires de la Belgique. La cour de Rome approuva ce refus : « La nouvelle loi fondamentale des Pays-Bas contenant des erreurs contraires aux principes de la religion catholique, disait la note officielle du cardinal-secrétaire d'état, la résistance des prélats ne peut être blâmée avec justice. » Il n'en fut pas de même à l'égard du refus de l'évêque de Gand d'ordonner des prières publiques pour le roi. Un bref du pape les autorisa, M. de Broglie s'empressa de les ordonner. L'organisation des tribunaux occasionna de nouv. troubles. Quelq. magistrats refusèrent de prêter un serment qui pouvait les compromettre dans l'opinion publique aveuglée, et plus. prêtres déclarèrent qu'ils refuseraient les sacrem. à quiconque se rendrait coupable de ce qu'ils appelaient une apostasie. Un mandat d'arrêt fut lancé contre l'év. de Gand; il s'y déroba par la fuite, et protesta contre la procédure. La cour d'assises de Bruxelles passa outre, et, par arrêt du 8 novembre 1817, condamna le prélat à la déportation. Il revint en France, et mourut à Paris en 1821.

BROGNI (Jean ALLARMET), connu sous le nom de cardinal de *Viviers* et d'*Ostie*, né en 1342, fils d'un paysan de Brogni près d'Annecy, gardait un troupeau, lorsque des religieux qui lui demandaient le chemin, frappés de sa physionomie, lui proposèrent de l'emmener avec eux. Il les suivit à Genève, et se distingua bientôt par ses talents. Le pape Clément VII résidait à Avignon; instruit de son mérite, il lui confia l'éducat. de son neveu, le nomma card. en 1385, lui donna l'évêché de Viviers, et quelq. temps après l'archev. d'Arles. Malgré son gr. âge, il se rendit au mois d'août 1414 à Constance, pour s'y concerter avec les magistrats sur la tenue du concile qu'il présida depuis la 6e session jusqu'à la 41e (1415-1417). Sa présidence fut marquée par de gr. événem. : il prononça la sentence de déposition contre le pape Jean XXIII, qui avait convoqué le concile; il reçut l'abdication de Grégoire XII, et lut la sentence de déposition contre l'anti-pape Benoît XIII (Pierre de Lune), qui fut déclaré parjure, hérétique et schismatique. Le card. de Brogni, qui présid. le conclave, eût pu facilement réunir les suffrages; mais, éloigné de toute vue ambitieuse, il fit tomber le choix sur le cardinal Colonne, et le couronna le 14 nov. 1417, sous le nom de Martin V. Afin de procéder à cette élect., le concile voulut terminer l'affaire de Jean Huss. Brogni montra pour cet infortuné la tendresse d'un père; mais ce novateur demeurant inflexible, le cardinal prononça la sentence qui condamnait sa doctrine, et qui abandonnait sa personne au bras séculier. Après la sess. du concile en 1418, il accompagna Martin V à Rome. En 1422, il fut transféré du siége d'Arles à celui de Genève; mais son grand âge l'empêcha de venir en prendre possession. Il mourut à Rome en 1426, à 84 ans. Le card. de Viviers a signalé sa bienfaisance par des fondat. pieuses, entre autres par celles de l'hôpital d'Annecy, et du grand collége de St-Nicolas à Avignon. L'abbé Giraud Soulavie a composé *l'Histoire de J. Allarmet de Brogni, card. de Viviers*, Paris, 1774, in-12. L'aut. n'en fit, dit-on, tirer que 12 exemplaires.

BROHON (Jean), médecin, né à Coutances au 16e S., a publié : *De stirpibus vel plantis ordine alphabetico digestis epitome*, Caen, 1541, in-8; c'est une réimpress. de *l'Epitome in Ruellium*, publié en 1539, par Leger-Duchêne. — *Description d'une merveilleuse et prodigieuse comète*, etc.; plus un *Traité présagique des comètes*, Paris, 1568, in-8. — *Almanach ou journal astrologique, avec les jugements prognostiques pour l'an* 1572, Rouen, 1571. — Brohon (Jacqueline-Aimée), romancière, morte à Paris en 1778, a publié : *Les amants philosophes ou le triomphe de la raison*, 1745, in-12. — *Les Charmes de l'ingénuité*, conte inséré au *Mercure*, et qui a fourni le sujet d'une comédie. L'accueil favor. qu'avaient reçu ces deux prem. ouvr. ne put l'empêcher de quitter le monde et de se retirer dans la solitude, où elle acheva dans les exercices de la pénitence une vie dont le début avait été brillant. Après sa mort, on a publ. de cette dame : *les Tablettes enchantées*, 1785, in-12. — *Instruct. édifiantes sur le jeûne de J.-C. au désert*, 1791, in-12. — *Réflexions édifiantes*, 1791, 2 vol. in-8. — *Manuel des victimes de Jésus*, etc., 1799, in-8.

BROKES (Henri), professeur de droit à Wittemberg, mort à Lubeck en 1773, à l'âge de 67 ans, a laissé *Hist. juris romani succincta*, 1742, in-8; *Selectæ observationes forenses*, 1765, in-4, etc.

BROKESBY (François), ecclésiast. non-conformiste, né à Stoke dans le comté de Leicester, mort vers 1718, recteur de Rowley dans le comté d'York, a publ. une *Vie de J.-C.*, une *Hist. du gouvernem. de la primitive Église*, 1712, in-8, en lat., et la *Vie de Henri Dodwel*, 1715, 2 vol. in-8, en angl.

BROME (Richard), auteur comique angl., avait été, dans sa jeunesse, domestique de Ben Johnson. Ses pièces, au nombre de quinze, se font remarquer par la régularité du plan et la peinture des caractères. Les meilleures ont été recueillies en 2 vol. in-8, 1653-59, et quelques-unes reprod. avec des changem. sur la scène angl. Il mourut en 1652. — Brome (Alexandre), poète anglais, né en 1620, fut un des plus chauds partisans de la cause royale; à la restaurat., remplit l'office de procur. de la cour du lord-maire de Londres, et mourut en 1666. Ses *poésies*, recueillies en 1661, in-8, contiennent une foule de pièces de circonstance qu'il avait composées pend. le long parlem. et sous le protectorat de Cromwell. Il a eu part à une trad. d'Horace en vers angl., qui est assez estimée. — Brome (Jacq.), est auteur de quelq. relations de voyages en angl. *Voyage* en Angleterre, en Écosse et dans le pays de Galles, 1700-1707, in-8. — *Voyage* en Portugal, en Espagne et en Italie, 1712, in-8.

BROMEL (Olaus), botaniste et médecin suédois, né en 1639, mort en 1705, a laissé plus. ouvr. de médecine et de botanique, entre autres : *Chloris gothica*, 1694, in-8, le premier livre qui ait fait connaître les plantes peu nombr. de la Suède; et la description de son cabinet, sous ce titre : *Catalogus generalis, seu prodromus indicis specialioris rerum curiosarum quæ inveniuntur*, 1698, in-8. Plumier a donné le nom de *Bromelia* à un genre de plantes auquel Linné a réuni l'ananas.—Bromel (Magnus von), fils du précédent, né à Stockholm en 1679, mort en 1731, premier médecin du roi de Suède, contribua beaucoup aux progrès des sciences physiques dans sa patrie, et publ., dans les *Acta litteraria Sueciæ*, deux ouvr. importants : *Lithogr. suecanæ specimen*, 1725-30, et *Historia numismatica senatorum et magnatum Sueciæ*, 1730. La *Lithogr. suédoise*, impr. séparément en 1739, in-8, a été trad. en allem. 1740, in-8.

BROMFIELD (Édouard), fils d'un riche négociant de Boston, né en 1723, prit en 1732 ses degrés au collége de Harward où il s'était exercé avec tant de succès à écrire d'après la manière abrégée de Weston, qu'il ne perdait pas une syllabe des leçons du professeur, et qu'il copiait, en l'écoutant, un sermon tout entier. Il dessinait habilement la carte, était bon musicien, et, par manière de récréation, imitait avec ses doigts, et à l'aide de deux rangs de clefs et de plusieurs tuyaux, les airs harmonieux de l'orgue. Les ouvrages qu'il exécutait de ses propres mains surpassèrent tous ceux de la même espèce qui avaient été apportés d'Angleterre. Il perfectionna les microscopes dont on se servait alors, polit avec une plus grande perfection les miroirs, et donna une nouvelle puissance aux instruments d'optique. Bromfield mourut à la fleur de son âge, en 1746.

BROMFIELD (William), célèbre chirurgien, né à Londres en 1712, fut le premier chirurgien du Lock-Hospital, fondé par Martin Madan. Pour augmenter un peu le revenu de cet établissement, il imagina de faire représenter à Drury-Lane, au bénéfice de ses malades, une vieille comédie intitulée: *the City match*. Il fut aussi chirurgien de l'hôpital St-Georges, et mourut en 1792. Il a publié *Description de la Morelle, Narration du fait physique de M. Aylet, chirurgien de Windsor; Réflexions sur la méthode d'inoculer la petite-vérole; Observations sur les cas de chirurgie*, 2 vol. in-8.

BROMPTON (Jean), bénédictin anglais, abbé de Jorevall, au comté d'York, est connu par une chronique à laquelle il a donné son nom, impr. dans le rec. de Twisden, 1652, in-fol. Elle comprend un espace de 600 ans, depuis l'an 588 jusqu'en 1198. Il vivait encore après le règne d'Édouard III.

BRONCHORST (Jean), savant critique, né à Nimègue vers 1494, professa les mathématiques à Rostock, puis la philos. à Cologne, et fut, vers 1550, fait rect. de l'école de Deventer, dont il s'éloigna lors de l'établissem. de la réforme, Il mourut à Cologne en 1570. On a de lui, entre autres ouvr. : *Bedæ presbyteri opuscula*, Cologne, 1537, in-fol.; Paris, 1539, in-4; une trad. latine de *la Géographie de Ptolémée*, Cologne, 1540, in-12. — Bronchorst (Éverard), fils du précéd., né à Deventer en 1554, professa la jurisprudence à Wittemberg, à Erfurt et à Leyde, où il mourut en 1627. Il a publ. des ouvr. de droit, dont le plus connu est : *Controversiarum juris centuriæ*, Leyde, 1621, in-4. Il a donné en outre une trad. lat. des proverbes grecs recueillis par Jos. Scaliger.

BRONCKHORST (Pierre van), peintre d'histoire, né à Delft en 1588, mourut en 1661. On cite comme ses principaux ouvr. deux tableaux représentant *le Temple où Salomon prononce son premier jugement, et le temple d'où J.-C. chasse les marchands.*—Bronckhorst (Jean van), peintre, naquit à Utrecht en 1603. On voit de lui, dans le chœur de l'église d'Amsterdam, trois tabl. d'hist., peints sur verre, et trois autres à l'huile. L'année de sa mort est inconnue. — Bronckhorst (Jean), peintre, né à Leyde en 1648, perdit son père à l'âge de 13 ans, et fut placé chez un pâtissier. En 1670, il exerçait ce métier, lorsqu'il se maria dans la ville de Horn. Bronckhorst disait que, s'il faisait de la pâtisserie pour vivre, il peignait pour son amusem. Il a copié d'après nature les oiseaux et les anim. avec une vérité singulière. La finesse de son travail représente le luisant et la légèreté des plumes.

BRONEVSKI (Semen), mort dans ses propriétés près de Théodosie en Crimée, en 1831, à l'âge de 67 ans, est aut. d'un ouvr. estimé intitulé : *Descript. géograph. et histor. du Caucase*, 2 vol. in-8, 1823.

BRONGNIART (Aug.-Louis), apothicaire du roi Louis XVI, se fit connaître par des cours particuliers de physique et de chimie, à une époque où ces deux sciences comptaient à Paris peu de professeurs. Il remplit la chaire de chimie appliquée aux arts, et fut collègue de Fourcroy. Pendant la révolution, il exerça les fonctions de pharmacien militaire, puis de professeur au muséum d'histoire naturelle, et mourut en 1804. Il a publié un *Tableau analytique* des combinaisons et des décom-

positions de différentes substances ou procédés de chim., pour servir à l'intelligence de cette science.

BRONIOVIUS ou BRONIOWSKI (MARTIN), ministre de Pologne en Tartarie au commencement du 17e S., a donné la *Description de la Moldavie et de la Valachie*, et une *Description* en latin *de la Tartarie*, insérée dans le *Moscovia* d'Ant. Possevin, Cologne, 1595, in-fol.

BRONZERIO (JEAN-JÉRÔME), médecin, né près de Rovigo en 1577, reçut le laurier doctor. à Padoue en 1597, pratiqua son art avec le plus brillant succès à Cologne, puis revint à Padoue, où il s'acquit l'estime génér., et fut enfin nommé protoméd. à Bellune, où il mourut en 1630, laiss. un gr. nomb. d'écrits, entre autres : *De innato calido et naturali spiritu in quo pro veritate rei Galeni doctrina defenditur*, Padoue, 1626, in-4. — *Disputatio de principatu hepatis ex anatome Lampetræ*, ibid. — *De Principio effectivo semini insito*, 1627, in-4.

BRONZINO (CHRISTOPHE), né vers 1570, dans la Marche d'Ancône, après avoir acquis une connaiss. suffisante des lettres, se rendit à Rome, où il devint caudataire du cardinal Palletta ; il obtint plus tard la même charge près du card. Charles de Médicis, qui le conduisit à Florence et le fit son maître des cérémonies. C'est dans cette ville qu'il composa l'éloge des femmes (*Dialogo della dignità e nobiltà delle donne*), divisé en quatre semaines et chaque semaine en journées. Cet ouvr., mis à l'*index*, est devenu si rare, même en Italie, que Mazzuchelli n'en avait pu voir que les deux prem. semaines, imprim. à Florence de 1622 à 1628, 4 part. in-4.

BRONZINO (AGNOLO), peintre italien, né à Florence en 1502, réussit également dans l'hist. et le portrait. On voit la plupart de ses ouvr. à Pise, à Florence et dans la galerie de Dresde. Il mourut à Florence en 1570. Le musée possède de ce maître un seul tabl., *le Christ apparaiss. à la Madeleine*.

BROOKE (RAOUL), antiquaire anglais, juge d'armes du comté d'York, né en 1552, mort en 1625, a publ. deux *Lettres* souv. réimpr., où il relève les erreurs échappées à Cambden dans la *Britannia*.

BROOKE (HENRI), poète anglais, né en 1706, à Dublin, y fit ses études, et, destiné par son père à la profession d'avocat, vint à Londres pour étupier la jurispr.; mais la société des beaux-esprits le dégoûta de la chicane, et ce ne fut que par nécessité qu'il fit de temps à autre le métier d'avocat consultant. Tous ses loisirs, il les consacra aux lettres. Son prem. ouvr. fut un poème sur *la Beauté universelle*, dont Pope a fait l'éloge. En 1737, il donna une tragédie de *Gustave Vasa*, pièce remarquable par les sentiments de liberté dont elle est remplie, et qui produisit un tel effet, que le parlement crut devoir en défendre la représentation. Il composa ensuite d'autres tragédies, plusieurs romans, entre autres *le Fou de qualité*, en 1766, ouvr. ingénieux, d'un ton original et bizarre, qui obtint un grand succès ; Griffet-la-Baume l'a trad. en franç., 1789, 2 vol. in-12. *Juliette Grenville*, impr. en 1774, composé vers la fin de sa vie, et traduit en français, 1801, 2 vol. in-12, indique le déclin de ses facultés, que des malheurs avaient contribué à affaiblir. La mort de sa femme et la perte de celui de ses enfants qu'il aimait le plus, achevèrent de l'accabler. Il languit quelque temps dans un état d'enfance presque absolue, et mourut en 1783. Ses œuvres, excepté les romans, ont été réunies, Dublin, 1780, 4 vol. in-8.

BROOKE (FRANÇOISE), était fille d'un ecclésiast. anglais nommé Moore. Son mari, recteur de Colney, avait été chapelain de la garnison de Quebec. Ils moururent à trois jours de distance l'un de l'autre, en 1789. La première production de mistriss Brooke fut *la Vieille Fille*, ouvr. périodique commencé le 15 novembre 1755, et continué jusqu'à la fin de juillet 1756. Elle publia ensuite plus. autres ouvrages, entre autres *l'Histoire de Julie Mandeville*, traduite en français par Bouchaud, qui eut un grand succès ; *l'Histoire d'Émilie Montague*, trad. en français par Robinet, où elle décrit les scènes pittoresques qu'elle avait admirées au Canada. La littérature anglaise lui doit plusieurs autres prod. moins connues, et des trad. des *Lettres de Julie Catesby, de Mme Riccoboni*, et des *Éléments de l'hist. d'Angleterre* par l'abbé Millot. Elle était liée avec ce que Londres possédait de plus distingué dans le monde et dans la littérature, notamment avec le docteur Johnson.

BROOKE (miss), a publié : *Reliques de la poésie irlandaise, poèmes héroïques, odes, élégies et chansons*, trad. en vers angl., Dublin, 1780, in-4. Les poèmes sont partie anciens, partie du moyen-âge ; la première des odes passe pour être de Fergus, frère d'Ossian ; les élégies sont moins anc., et les chansons modernes.

BROOKES (ROBERT), juge anglais, né dans le 16e S., est auteur d'un *Extrait des journaux annuels jusqu'au temps de la reine Marie*, un vol. in-fol.; *Causes et Jugem. singuliers depuis Henri VIII jusqu'à la reine Marie*, in-8; *Instructions sur les réglements des limites*, in-8. Il ne faut pas confondre Robert Brookes avec un greffier du même nom, auteur d'une *Instruction sur le réglement de la grande charte*, impr. à Londres, 1641, in-8.

BROOKES (RICHARD), médecin anglais du 18e S., a laissé plus. ouvr., entre autres : *Histoire de la Chine, de la Tartarie chinoise et de la Corée*, Londres, 1741, 4 vol. in-4, fig. — *Pratique générale de médecine*, 1751, 2 vol. in-12. — *Précis des pharmacopées de Londres et d'Édimbourg*, trad. en allem., Berlin, 1770.—*Nouv. système d'histoire natur.*, Londres, 1790, 6 vol. in-8.

BROOKS (FR.), marin, né à Bristol, fut pris en 1681 par un corsaire de Tanger, emmené captif à Salé : ensuite à Mequinez. Sa captivité dura onze ans. Il en a donné la relation sous ce titre : *Navigation faite en Barbarie par François Brooks*, trad. de l'angl., Utrecht, 1737, in-12 ; elle est rare.

BROOKS (ÉLÉAZAR), général, né dans le Massachussett en 1726, prit une part active à la révolu-

tion américaine, se signala par sa bravoure et son sang-froid à la bataille de la Plaine-Blanche en 1776, et près de Stilwater, le 7 octobre 1777. Membre du congrès dep. 1774, il fut ensuite successiv. revêtu de div. fonctions publ., dont il se démit en 1801 pour se retirer dans sa famille à Lincoln, où il mourut en 1806.

BROOME (William), poète anglais, né dans le Cheshire, se distingua de bonne heure par sa facilité à faire des vers. Chargé par Pope de faire des extraits d'Eustathius pour les notes de sa trad. de *l'Iliade*, il s'acquitta si bien de cette tâche, que le gr. poète se l'associa pour la trad. de *l'Odyssée*, dont il lui donna huit chants à trad. Mécontent de sa part du profit, Broome se plaignit hautement, et Pope s'en vengea en le nommant avec mépris dans sa *Dunciade*. Reçu docteur en droit à Cambridge, et plus tard nommé recteur de Sturston dans le Sulfolk, Broome mourut à Bath en 1745. Il a publié un vol .de *Poésies* et deux *Sermons*.

BROSIUS (Jean-Thomas), conseiller de l'électeur palatin, mort dans le 17e S., est auteur des *Annales des duchés de Juliers et de Berg*, en latin, publ. après sa mort par Ad.-Mich. Mazzius, Cologne, 1731, 3 vol. in-fol.

BROSSARD (Sébastien de), maître de musique de la cathédrale de Strasbourg, ensuite de celle de Meaux, et chanoine de cette église, mort en 1730, âgé de plus de 70 ans, a été un des plus savants musiciens de France en théorie comme en pratique. Son *Dictionnaire de musique*, 1703, in-fol., réimprimé plusieurs fois in-8, a été vivem. critiqué par Rousseau, et dep. long-temps on ne le lit plus, bien qu'il pourrait être encore consulté quelquefois avec profit. Brossard avait formé une nombreuse bibliothèque de musique qu'il donna au roi.

BROSSARD, chirurgien à la Châtre en Berri, se fit connaître par l'emploi de *l'agaric* pour les hémorragies. L'acad. de chirurgie approuva ce moyen déjà connu, mais dont on avait l'obligation d'avoir rappelé l'usage à Brossard, qui reçut une pension de Louis XV, et mourut vers 1770.

BROSSE (Pierre de la), né en Touraine, fils du sergent à masse de St-Louis, fut d'abord barbier ou chirurgien de ce prince, puis chambellan et favori de Philippe-le-Hardi. Craignant l'ascendant de la reine Marie de Brabant, il accusa cette princesse d'avoir empoisonné Louis, fils aîné de Philippe du prem. lit. Une devineresse de Nivelles en Flandres, qu'on alla consulter, ne répondit rien que de vague et d'obscur. On répandit bientôt le bruit que La Brosse était le seul coupable de la mort du prince; mais dans l'intervalle, La Brosse, convaincu d'entretenir une corresp. crimin. avec le roi de Castille, fut arrêté et condamné à être pendu en 1278.

BROSSE (Jacq. de), architecte de Marie de Médicis, bâtit le palais du Luxembourg, le portail de St-Gervais et le temple de Charenton. Sa dernière construction fut l'aquéduc d'Arcueil, achevé en 1624, dont la voûte, couverte de grandes pierres de taille, est comparable aux ouvr. des Romains en ce genre. L'époque de sa naiss. et celle de sa mort sont inconn. On a de lui un livre intit. : *Règles générales d'architecture*, Paris, 1619, in-fol.

BROSSE (Gui de la), botan., né à Rouen, méd. ordinaire de Louis XIII, donna à la couronne le terrain où fut établi le Jardin-des-Plantes de Paris, dont il fut le prem. intend. en 1626. Le nombre des plantes y était assez considérable en 1633 pour que ce méd. en donnât la description; et il se trouvait encore augmenté lorsque La Brosse mourut en 1641. Il a donné entre autres ouvrages : *Traité de la peste*, Paris, 1623. — *De la nature, vertu et utilité des plantes, et dessin du jardin royal de médecine*, ibid., 1640, in-fol., avec 50 figures en cuivre. — *Description du jardin des plantes médicinales, ensemble le plan du jardin*, ibid., 1636, 1641 et 1665, in-4. La Brosse avait fait graver par Abr. Bosse près de 400 pl. représent. les plantes les plus rares du Jardin-Royal; à sa mort, elles furent vendues à un chaudronnier. Le méd. Fagon, petit-neveu de Gui, parvint à en retrouver 50, dont Vaillant et Jullien firent tirer quelq. épreuves que l'on voit passer de temps en temps dans les ventes sous ce titre : *Brossæi icones posthum., seu reliq. operis historici plantar. in horto regio paris. educatarum*. Le P. Plumier a consacré à la mém. de La Brosse un genre de plantes de l'Amérique, auq. il a donné le nom de *Brossæa*.

BROSSE (de), auteur dramat. du 17e S., a composé cinq pièces qui parurent dans l'intervalle de 1644 à 1649: la *Stratonice ou le Malade d'amour*, *les Innocents coupables*, *les Songes des hommes éveillés*, *le Turne de Virgile*. et *l'Aveugle clairvoyant*. Ce n'est pas cette comédie, mais celle de Le Grand, sous le même titre, qui est restée au théâtre. — Un frère de Brosse, aut. du *Curieux impertinent, ou le Jaloux*, Paris, 1645, était mort lorsque sa pièce fut imprimée.

BROSSE (dom Louis-Gabriel), bénédictin, né à Auxerre en 1619, mort à Saint-Denis en 1685, a publ. différ. ouvr. de piété en vers français, entre autres le *Paradis des muses saintes*, et des *Hymnes sur divers sujets*, Paris, de 1650 à 1672. — Brosse (Louis-Philippe de la), chanoine de Notre-Dame-de-Foy de Giroviller, a donné un *Traité du baromètre*, Nancy, 1717, in-12. — Brosse (Nicolas de la), est auteur d'une *description* de la terre et baronie de Ricey en Bourgogne, Paris, 1654, in-12, à la suite de l'*Hist.* des peuples habitant les trois bourgs de Ricey, par Pierre Dubreuil.

BROSSELARD (Emmanuel), littérat., né à Paris en 1761, concourut en 1787 pour le prix proposé par l'Acad. franç. à l'aut. de la meilleure pièce en l'honneur du prince de Brunswick (*v.* ce nom). Plus tard il prit part à la rédact. de différ. journaux, entre autres la *République franç.* et la *Chronique;* mais il est princip. connu par sa trad. du traité des *Devoirs* de Cicéron, qui fut bien accueillie lors de sa publication en 1792, et dep. a été réimpr. plus. fois. On lui doit encore quelq. trad. de l'allemand, entre autres celle du *Code génér. prussien*, 1801,

5 vol. in-8. Ce littérat. instr. et modeste est mort à Paris en 1837.

BROSSES (CHARLES de), premier président au parlem. de Bourgogne, né à Dijon en 1709, sut allier aux devoirs de la magistrat. la culture des lettres. A la suite d'un voyage qu'il fit en Italie, il publia ses *Lettres sur l'état actuel de la ville souterraine d'Herculanum*. C'est le premier écrit qui ait paru sur ce sujet; il fut trad. en ital. et en angl. Ses autres ouvr., qui prouvent l'étendue et la variété de ses connaiss., sont : une *Dissertat. sur le culte des dieux fétiches;* une *Histoire des navigations* aux terres australes; un *Traité* de la formation mécanique des langues; l'*Hist.* du 7e S. de la républiqne romaine, précédée d'une savante *Vie* de Salluste, enfin des *Lettres* histor. et critiques sur l'Italie, 3 vol. in-8, réimpr. en 1835. On lui doit un gr. nombre d'articles de l'*Encyclopédie* sur la grammaire générale, l'art étymologique et la musique théorique. Membre dep. 1758 de l'acad. des inscript., il se présenta plusieurs fois à l'Acad. franç.; mais il en fut éloigné par les nombr. amis de Voltaire, qui ne pouvait pardonner au présid. d'avoir tenu strictement à l'exécut. du bail de la terre de Tournai. Il mourut en 1777. M. Foisset a publ. la *Correspond.* de Voltaire avec de Brosses, 1836, in-8.

BROSSETTE (CLAUDE), né à Lyon en 1671, mort dans la même ville en 1743, est surtout connu par son édition des *OEuvres de Boileau avec des éclaircissements historiques*, Genève, 1716, 2 vol. in-4. C'est de Boileau lui-même qu'il tenait la plupart de ses notes. Cependant il faisait de son côté des recherches, et Boileau, à qui il fit part de ses découvertes, lui dit un jour : « A l'air dont vous y allez, vous saurez mieux votre Boileau que moi-même. » On lui doit encore une édit. des *OEuvres* du satirique Regnier, 1729, in-4, avec des notes puisées dans les papiers de famille de cet écriv. Cizeron-Rival a publié des *Lettres familières* de Boileau-Despréaux et Brossette, 1790, 3 vol. petit in-12, où l'on trouve quelq. anecdotes curieuses.

BROSSIER (MARTHE), fille d'un tisserand de Romorantin, née en 1547, attaquée à 22 ans d'une maladie de nerfs singulière, se fit exorciser comme possédée. Son père courut le monde avec elle pour partager l'argent que le peuple lui donnait. Le parlement la fit reconduire à Romorantin, avec défense d'en sortir sous peine de punition corporelle. Les prédicateurs de la Ligue, qui avaient déjà publié souvent en chaire « qu'on étouffait une voix miraculeuse dont Dieu voulait se servir pour convaincre les hérétiques, » déclamèrent encore plus haut. Elle trouva le moyen de s'échapper de la maison paternelle; un abbé de St-Martin amena la prétendue possédée à Clermont, où son frère était évêque, pour faire recommencer les exorcismes. Un nouvel arrêt du parlement mit l'abbé en fuite. Il se rendit à Rome avec sa démoniaque; mais le cardinal d'Ossat avait si bien pris ses mesures, qu'à leur arrivée cette fille fut enfermée dans une communauté, où elle cessa d'être tourmentée de démonomanie. Le médec. Marescot a publ. : *Disc. véritable sur le fait de Marthe Brossier*, Paris, 1599, in-8, livre rare et curieux, qui contient l'arrêt du parlem. rendu le 24 mai même année sur cette prétendue démoniaque. On joue encore aujourd'hui sur le théâtre espagnol une pièce dont Marthe Brossier est l'héroïne, et qui est intitulé : *Marta la Romorantina, comedia nueva, de un ingenio de esta corte*. Elle est imprimée et paraît avoir été écrite dans le 18e S.

BROTIER (GABRIEL), jésuite, né à Tannay dans le Nivernais, en 1723, bibliothécaire du collége de Louis-le-Grand, à la suppression de son ordre, se retira chez l'impr. La Tour, où il passa les 26 dern. ann. de sa vie, fut admis à l'académie des inscript. en 1781, et mourut à Paris en 1789. Il s'était appliqué à l'étude des langues anciennes, et lisait tous les ans, dans le texte original, les livres de Salomon et ceux d'Hippocrate, ne connaissant pas, disait-il, de meilleurs ouvrages pour guérir les maladies de l'esprit et du corps. On lui doit : *Corn. Taciti opera*, Paris, 1771, 4 vol. in-4, et 1776, 7 vol. in-12. C'est la base la plus solide de sa réput. Il y joignit des notes et de savantes dissertations. — *C. Plinii secundi Hist. nat.*, Paris, Barbou, 1779, 6 vol. in-12, avec des notes. Cette édit. n'est qu'un abrégé de celle qu'il avait préparée pour augmenter, en la corrigeant, l'édition du P. Hardouin. — Des éditions du poème des *Jardins*, de Rapin, et des *Fables* de Phèdre, qui font partie de la jolie édit. de Barbou. Il eut part à l'édition de Plutarque d'Amyot, Paris, Cussac, 1783 et ann. suiv., et laissa prêts à livrer à l'impress. une édit. des OEuvres morales de la Rochefoucault, l'aut. des *Maximes;* un rec. des paroles mémorables des anciens et des modernes; et une nouv. trad. du *Manuel* d'Épictète. Ces trois ouvr. furent publ. en 1789 et 1790 par son neveu dont l'art. suit.

BROTIER (ANDRÉ-CHARLES), neveu du précéd., né en 1751, à Tannay, fit ses études à Paris, embrassa l'état ecclésiast. et fut nommé profess. de mathémat. à l'école milit.; impliqué dans une conspiration royaliste avec La Ville-Heurnois et Duverne-de-Presle, il fut compris dans la déportation qui suivit le 18 fructidor (4 sept. 1797), et mourut à Synnamari l'année suiv. Il avait travaillé quelq. temps à l'*Année littér.*, terminé avec Vauvilliers l'édit. du *Plutarque d'Amyot*, commencée par son oncle, et avec Laporte du Theil, celle du *Théâtre des Grecs,* à laquelle il fournit la traduction du *Théâtre d'Aristophane*.

BROUARD (ÉTIENNE, baron), lieuten.-général, né à Vire (Calvados), mort en 1833, quitta le barreau fort jeune, et fut fait capitaine d'un des prem. bataillons de volont. qui aient été formés. Il fit partie de l'expédit. d'Égypte, et resta à Malte en qualité de chef d'état-major. Ce fut lui qui, lors de la révolte des Maltais, après la ruine de la flotte franç. dans la rade d'Aboukir, marcha contre les insurgés, les chassa de la ville et sauva la garnison. Il y avait à Malte assez de vivres pour deux ou trois années; cepend. ces vivres, scandaleusem.

dilapidés, amenèrent bientôt la reddition de cette place importante, que la disette seule pouvait livrer à l'ennemi. Brouard fit, à ce sujet. au génér. en chef Vaubois, des observat. qu'il consigna dep. dans un *Mémoire* imprimé. Il s'embarqua sur le *Guillaume Tell*, commandé par le contre-amiral Decrès, dep. ministre de la marine; mais, à peine sorti du port, ce navire fut attaqué par trois vaisseaux ennemis. Brouard, quoique simple passager, prit à l'action une assez grande part pour recevoir des remercîm. publics du contre-amiral. Il fit ensuite les campagnes d'Italie, où il se distingua de nouveau, ainsi que dans celle de Pologne, en 1806. Chargé par l'emper. de chasser les Russes de leurs retranchem. au passage du Bug, il se porta à la tête de sa demi-brigade, et fut blessé à la tempe d'un coup de biscayen, qui le priva de l'usage de l'œil gauche. Créé lieuten.-gén. pendant les *cent-jours*, et député par la ville de Nantes à la chambre des représentants, il vit triompher à la révolut. de 1830 les principes qu'il avait adoptés.

BROUCHIER (Jean), poète latin moderne, né à Troyes vers 1490, vint jeune à Paris, où il paraît avoir exercé l'état de correct. dans l'imprim. de Badius et de Colines. On lui doit quelq. comment. et des poésies dont l'édition la plus complète est celle de 1534, in-8. Gruter en a inséré quelq.-unes dans ses *Deliciæ poet. gall.*

BROUE (Pierre de la), évêque de Mirepoix, né à Toulouse en 1643, dut son élévation à l'épisc. au talent qu'il montra pour la chaire. Il tenta de réunir les protestants, et fut en correspond. avec Bossuet sur les moyens d'opérer leur conversion. Il se joignit aux évêques de Montpellier, de Sens et de Boulogne, pour appeler de la bulle *Unigenitus*, et mourut à Bellestat, village de son diocèse, en 1720. C'était un prélat d'une vie exemplaire. — Broue (Claude de la), jésuite, est auteur d'une *Hist. de J.-F. Régis*, au Puy, 1650. — Broue (F.-Ant. de la), baron de Vareilles, officier d'artill., a publié un *Tableau historique et chronologique du corps royal de l'artill.*, 1762, in-12. — Broue (Salomon de la), a donné *le Cavalerice français*, Paris, 1602, in-fol., ouvrage estimé et qui peut encore être utile.

BROUERIUS VAN NYEDEK (Daniel), missionn. holland., a trad. en langue malaise le Nouveau et une partie de l'Anc.-Testam., et mourut dans l'Inde en 1673.

BROUERIUS VAN NYEDEK (Matthieu), né à Amsterdam en 1667, cultiva la littérat. ancienne, la jurisprudence, l'histoire et la poésie hollandaise et latine, termina l'ouv. de Van Halma, *Théâtre des provinces unies*, en holland., 2 vol. in-fol., 1725; de 1727 à 1733; il publ., dans la même langue, avec Lelong, *le Cabinet des antiquités des Pays-Bas et de Clèves*, 6 parties in-4, et mourut en 1735. Il s'était beauc. occupé de recherches sur les antiquités, et avait préparé plus. dissertat.; mais il n'en a publié qu'une seule : *De populor. veter. ac recentior. adorationibus*, Amsterd., 1713, in-12, fig., rare.

BROUGHTON (Hugues), théologien angl., né en 1549 dans le Shropshire, vint à Londres, où il se fit des partisans et des ennemis par sa manière de prêcher et par ses opinions singulières. Irrité des contrariétés qu'il éprouvait, il quitta l'Angleterre, visita l'Allemagne, où il fut accueilli même par des prélats cathol., fut long-temps pasteur à Middelbourg, et revint mourir dans son pays en 1612. La plus grande partie de ses ouvr., écrits en angl. et en latin, ont été imprimés à Londres en 1662, un vol. in-fol.

BROUGHTON (Richard), missionnaire, né dans le comté de Huntingon, devint vicaire-général de Smith, évêque de Chalcédoine, vicaire apostolique en Angleterre, et mourut en 1634, après 42 ans de mission. Ses ouvrages roulent sur les antiquités ecclésiastiques, et sont plus recommandables par l'érudition que par le style.

BROUGHTON (Thomas), théologien anglais, né à Londres en 1704, fils d'un curé, curé lui-même, fut lié particul. avec Haendel. Il est surtout connu par sa collaborat. à la *Biographia britannica*, et comme aut. d'un *Dictionn. historique de toutes les religions*, 1756, 2 vol. in-fol. Il mourut en 1774.

BROUGHTON (Guill.-Robert), navigateur angl. chef de la marine britannique dans les Indes-Orientales, commanda successiv. *le Chatam, le Batavia, la Pénélope, l'Illustre, le Royal souverain*, etc., rendit d'import. services à sa patrie dans l'expédition contre l'île de Java et de Batavia dont il méritait d'avoir le principal honneur. Ses découvertes et remarques, utiles pour la navigation, ont été consignées dans la relation de ses voyages intit. : *Voyage of discovery to the North pacific Ocean*, Londres, 1804, in-4. Il mourut à Florence en 1821.

BROUKHUSIUS (Jean BROEKUISEN), poète, né à Amsterdam en 1640, après avoir achevé ses études classiques, fut placé par son oncle chez un apothicaire; mais il quitta la pharmacie pour entrer dans un régim. où il parvint rapidem. au grade de lieuten. Embarqué sur la flotte de Ruyter en 1674, il parcourut les mers de l'Amérique, charmant ses loisirs par la culture des muses. De retour en Hollande la même année, il fut nommé capit. dans la milice d'Amsterdam, et la paix de 1697 lui permit de se retirer avec une pension à la campagne, où il passa le reste de sa vie dans un doux loisir, et mourut en 1707. Outre des édit. de Properce, son aut. favori, et de Tibulle, 1708, in-4, on a le rec. de ses poésies (*Poemat, lib. XVI*), dont la meill. édit. est celle de 1711, in-4, publ. par Hoogstraten, un de ses amis.

BROUSSE (Joachim BERNIER de la), né à Poitiers dans le 16e S., cultiva également la jurispr. et les lettres, et mourut après 1623. Ses *OEuvres poétiq.* ont été réunies en 1618, in-12. — Brousse (Pascal-François de la), conseiller au parlement de Bordeaux, est auteur d'un ouvrage intitulé : *pro Clemente V. pont. Max. Vindiciæ, seu de primatu Aquitaniæ*, in-4, Paris, 1657. Cette dissertation contient de savantes recherches sur les antiquités de la Guienne.

BROUSSELL (Pierre), reçu conseiller au parlement de Paris en 1637, s'acquit une grande popularité par son opposition aux vues de la cour dans les discussions relatives aux impôts. La régente Anne d'Autriche le fit arrêter; mais le carrosse dans lequel on le conduisait en prison s'étant deux fois rompu, la multitude reconnut Broussell, et marcha vers le palais en criant : « Broussell en liberté! » Anne d'Autriche ne se laissa point intimider par ces vociférations. et conserva sa fermeté pend. les trois journées dites des barricades. L'année suivante, 1649, lorsque la populace s'empara de la Bastille, gardée par une compagnie d'invalides, Broussell fut nommé gouverneur de cette forteresse, et ne fit qu'une réponse évasive au héraut que la cour lui avait envoyé avec des paroles de paix. Lorsque Mazarin fut exclu du ministère, Broussell demanda que cette mesure fût appliquée à tous les cardinaux. En 1651, les frondeurs destituèrent le prevôt des marchands pour élever Broussell à cette charge. La fin des troubles le fit rentrer dans l'obscurité. Il mourut au commencement du règne de Louis XIV, dans un âge avancé.

BROUSSON (Claude), min. protestant, naquit à Nîmes en 1647. Ce fut chez lui que se tint, en mai 1683, l'assemblée des députés de toutes les églises réformées, dans laquelle on décida de continuer les réunions, quand bien même on en viendrait à démolir les temples. Cette assemblée posa les premiers fondem. de ce qu'on nomma depuis les assemblées du désert. Averti qu'on devait l'arrêter, Brousson se rendit à Genève, puis à Lausanne, où il publia divers écrits. Il rentra secrètement dans le royaume, exerça quatre ans le ministère dans les Cévennes, exposé à mille dangers, et passa en 1693 en Hollande, où son dévouement fut récompensé par une pension des États-Généraux. S'étant hasardé dans une 3e mission en France, malgré l'avis qu'on lui avait fait donner que s'il était pris il n'y aurait pas de grâce pour lui, il fut arrêté à Oleron, au moment où il se sauvait en Espagne, fut traduit à Montpellier, et on lui fit son procès. Condamné à être rompu vif, il fut exécuté le 4 novembre 1608. Les états de Hollande portèrent à 1,000 flor., en faveur de sa veuve, la pension de 400 qu'ils lui faisaient de son vivant.

BROUSSONNET (Pierre-Auguste-Marie), naturaliste franç., né à Montpellier en 1761, soutint, à 18 ans, sa thèse inaugurale avec tant d'éclat, qu'il fut nommé à la survivance de la chaire de méd. de son père; six ans après il fut reçu membre de l'acad. des sciences. Ce fut pendant un séjour en Angleterre qu'il commença son ouvrage sur les poissons. A son retour à Paris, il fut nommé secrétaire de la société d'agriculture, et en 1789 membre du collége électoral. En 1793, il quitta la France et fut à Madrid, d'où il se rendit à Lisbonne. Sir Joseph Banks le fit recevoir médecin de l'ambassade envoyée par les États-Unis à l'empereur de Maroc. Il fut ensuite consul français à Ténériffe, et en 1796 il retourna à Montpellier, où il fut prof. de botanique. Nommé en 1805 membre du corps législat., il mourut en 1807. Ses ouvrages sont : *Variæ positiones circa respirationem*, 1778, in-4. — *Ichthyologia sistens piscium descriptiones et icones*, Londres, 1782, grand in-4. — *Essai* sur l'histoire naturelle de quelques espèces de moines décrites à la manière de Linnée, traduit de l'ouvr. de Born : *Specimen monochologiæ*, Paris, 1784, in-8. — *Année rurale*, ou *Calendrier* à l'usage du cultivateur; *la Feuille du Cultivateur*, 8 vol. in-4. Broussonnet fut le premier qui transporta dans la zoologie le système de nomenclature et de descript. de Linné, dont l'application jusqu'alors avait été restreinte à la botanique; on lui doit aussi le premier troupeau de mérinos venu d'Espagne et les chèvres d'Angora. Il a fourni des pièces intéressantes aux mémoires de l'Institut, et a laissé des MSs. précieux, entre autres : une *Hist. abrégée des animaux; la Flore économique des Canaries*, et *une Relation de ses voyages.*

BROUZET, né à Béziers, recu docteur en médecine à Montpellier vers 1736, vint ensuite à Paris, et après quelque séjour dans cette capitale, obtint la direction de l'hôpital de Fontainebleau, où il mourut vers 1772. Il est auteur d'un *Essai* sur l'éducation médicale des enfants et sur leurs maladies, Paris, 1754, 2 vol. in-12; et d'une *Analyse* des eaux minérales de Passy, dans les *Mém.* de l'acad. des sciences, *savants étrangers, II.*

BROWALLIUS (Jean), évêque d'Abo en Finlande, né à Westeras en 1707, cultiva l'hist. naturelle., et particulièrem, la botanique, avec beaucoup de zèle, fut membre de l'acad. de Stockholm, prit la défense de Linné contre ses adversaires, et mourut en 1765, après avoir publié plus. ouvr., entre autres : *Examen epicriseos in systema plantarum sexuale, clariss. Linnæi*, Abo, 1739, in-4. — *De harmoniâ fructificationis plantarum cum generatione animal.*, 1744, in-4. — *Specimen de transmutatione specier. in regno vegetabili*, 1745, in-4. — *Traité de la diminution des eaux* (suédois), 1755, in-8. Il a laissé MSs. des *Flores* de la Dalécarlie et de la Fionie. Linné a donné le nom de ce prélat à un genre de plantes.

BROUWER ou BRAUWER (Henri), navigateur hollandais, obtint en 1613 le commandement d'une escadre qui se rendait dans l'Inde, et jeta dans ce voyage les fondements du commerce de ses compatriotes avec le royaume de Siam. En 1632, il fut nommé gouverneur-général des possessions hollandaises en Asie; et 9 ans après, la compagnie des Indes-Occidentales lui confia une entreprise dirigée contre le Chili. Il mourut en 1644, pendant cette expédition.

BROWER (Christophe), savant jésuite, né à Arnheim, partagea sa vie entre les fonctions de l'enseignem. et la composition de différents ouvrages, et mourut à Trèves en 1617, à 58 ans. On citera de lui : *Antiquités de Fulde*, Anvers, 1612, in-4, ouvr. exact et fort estimé. — Les *Annales de Trèves*, avec les notes de Masen, en latin, 1670, 2 vol. in-fol., à Liége. La première édition, in-fol., Cologne,

1626, fut supprimée, et les ex. en sont fort rares.

BROWER (Jacques de), dominicain, né dans le Brabant, mort prieur en 1637 à Anvers, avait donné en 1613, à Douai, une édit. corrigée des *Comment. de Dominique Soto sur la physique d'Aristote*, ouvrage oublié.

BROWN (Robert), théologien anglais, qui donna son nom à la secte des brownistes, dont les dogmes, semblables à ceux des puritains, ne s'en distinguaient que par une grande exagération de sévérité et de républicanisme, naquit à Northampton, fit ses études à Cambridge, et se signala bientôt par la singularité de ses opinions et par le talent avec lequel il savait les faire valoir. Dans ses prem. prédicat., à Norwich en 1580, il attaqua la hiérarchie ecclésiast., la forme des sacrem. et la liturgie. Cité devant l'évêque de Norwich, il soutint sa doctrine, et se conduisit avec tant d'insolence, qu'il fut mis en prison. Le ministre Cécil, son parent, ayant obtenu qu'il fût relâché, le fit venir à Londres; mais Brown s'échappa et passa en Zélande, où lui et ses sectateurs fondèrent une église, dont il développa les principes et le plan dans un ouvrage publ. à Middelbourg en 1582, sous le titre de *Traité de la réformation sans aucune concession.* C'est un livre curieux et bien écrit. Brown repassa en Angleterre, montra quelq. soumission, et par la protection du comte d'Exeter, son parent, fut nommé recteur d'une paroisse du comté de Northampton, bien qu'il n'eût jamais rétracté formellement ses opinions, et vécut quelq. années aussi tranquille que peut l'être un homme d'un caractère aussi violent. Un jour, dans un accès de colère, ayant insulté un constable, il fut mis en prison, et y mourut en 1630, à 81 ans.

BROWN (Edouard), théologien anglais, a publié sous le titre de *Fasciculus rerum expetendarum et fugiendarum*, Londres, 1690, 2 vol. in-fol., un recueil estimé de pièces sur le concile de Bâle.

BROWN (Thomas), écriv. satir., fils d'un fermier du Shropshire, fut d'abord maître d'école à Kingston; mais, dégoûté de cette prof., il alla chercher fortune à Londres, s'y fit connaître par ses bons mots, et se mit aux gages des libraires, qui le payaient assez mal, puisqu'il vécut et mourut dans un état voisin de la misère en 1704. La collect. de ses œuvres, Londres, 1707, 4 vol., contient des *Dialogues*, des *lettres*, des *poèmes* qui offrent de nombreux exemples de cette espèce de gaîté angl. nommée *humour.*

BROWN (Ulysse-Maximilien), feld-maréchal au service d'Autriche, né à Bâle en 1705, d'une famille originaire d'Irlande, fit ses premières armes contre les Turcs en 1737, et donna des preuves de bravoure et d'habileté en Italie, particulièrement dans les batailles de Parme et de Guastalla. Promu en 1739 au grade de feld-maréchal, il fut opposé à Frédéric II, et rendit à l'impératrice Marie-Thérèse d'importants services. En 1744, il repassa en Italie avec le prince de Lobkowitz, gagna, le 15 juin 1769, la bataille de Plaisance, s'empara de Gênes, et retourna en Allemagne, où il obtint en 1752 le gouvernement de Prague. Le roi de Prusse ayant, en 1756, tenté de pénétrer en Bohême par la Saxe, Brown repoussa ce prince à la bataille de Lowositz, et, sept jours après, entreprit cette marche célèbre, qui avait pour objet de délivrer l'armée saxonne bloquée dans le camp de Pirna. Il réussit à chasser les Prussiens de la Bohême, et pour ce fait obtint l'ordre de la Toison-d'Or, mais le 6 mai 1757 il perdit contre Frédéric la fameuse bataille de Prague, et mourut quelques jours après de ses blessures.

BROWN (Jean), littérat. et poète spirituel, né en 1715 à Rothbury dans le Northumberland, occupait en 1745 un emploi dans l'Église. A la nouvelle de la rébellion qui venait d'éclater, il prit un des premiers les armes et donna des preuves de valeur au siége de Carlisle. Un *Essai sur la satire*, en III chants, composé à l'occasion de la mort de Pope, lui procura la protection de plusieurs personnes éminentes, et commença sa fortune. Ses *Essais sur les caractères de Shaftesbury*, publ. en 1751, furent encore plus favorablement accueillis. Il fut, en 1754, nommé par le lord Hardwike ministre de Great-Horkesley, dans le comté d'Essex. En 1755, parut sa trag. de *Barberousse*, représent. avec un très grand succès; sa trag. d'*Athelstan* en eut un peu moins en 1756; mais l'ouvrage qui le rendit particulièrem. célèbre, est l'*Appréciation des mœurs et des principes du temps*, 1757, in-8, écrit à l'occasion du découragement qui s'était emparé de la nation, et fut bientôt suivi d'un réveil funeste à ses voisins. On en fit sept édit. dans l'année; il a depuis été trad. en français par Chais sous ce titre : *les Mœurs anglaises appréciées*, etc., La Haye, 1758, in-8. Le second vol. de l'ouvr., qui parut en 1758, ne fit qu'aigrir les esprits; Brown se vit obligé de se retirer à la campagne pour laisser apaiser l'orage qu'avait excité contre lui son ton d'arrogance. En 1760 il publia un *Dialogue des morts entre Périclès et Aristide*, pour servir de suite au *Dialogue entre Périclès et Cosme de Médicis*, par le lord Lyttelton. Ce dialogue fut suivi en 1763 d'une ode sacrée intitulée : *la Guérison de Saul*, et la même année d'une *Dissertation sur l'origine, l'union, les progrès, la séparation et la corruption de la poésie et de la musique*, dont Eidous a publié un extrait trad. en français. A ces productions il ajouta dans ses dernières années un vol. de *sermons*, 1764; des *Pensées sur la liberté civile, la licence et les factions*, 1765; un *poème* sur la liberté avec quelques pamphlets anonymes. Il fut invité par l'impératrice de Russie à se rendre à Pétersbourg pour diriger l'organisation de l'instruction publique dans cet empire. Tout était prêt pour son départ lorsqu'il tomba dans l'abattement et le dégoût de la vie : un jour, plus accablé qu'à l'ordinaire, il prit un rasoir, et se coupa la gorge, en 1766, dans sa 51e année.

BROWN (Moïse), chapelain du collége de Morden, mort en 1787, à 84 ans, a publ. entre autres ouvr. : *Polidius ou l'amour malheureux*, trag., 1723; *Poésies*, 1739, et quelq. *sermons*.

BROWN (JOHN), peintre et littérat., né à Édimbourg en 1752, voyagea en Italie pour perfectionner ses talents, et revint à Londres, où il demeura jusqu'à sa mort, en 1787. Ses *Lettres sur la poésie et la musique de l'opéra italien* furent publiées en 1789, in-12, par lord Monboddo, à qui elles sont adressées.

BROWN (JOHN), médecin écossais, célèbre par le système auquel il attacha son nom, naquit en 1752 à Buncle, comté de Berwik. Ses parents, quoiq. pauvres, favorisèrent son pench. à l'étude, parce qu'ils espéraient utiliser ses talents pour les progrès d'une secte de presbytériens (*seceders*) dont ils faisaient partie. Il se rendit à l'âge de 15 ans à Édimbourg pour y étudier la théolog.; obligé de pourvoir lui-même à ses dépenses, il donnait des répétitions de langue latine aux élèves. Ayant mis en lat. avec une supériorité qui fut remarquée une thèse de médecine, et favorisé par le fameux doct. Cullen, il entreprit l'étude de cette science dans laq. il fit de rapides progrès. Admis dans la société médicale d'Édimbourg, il en fut nommé président en 1776. C'est alors qu'il conçut le système, exposé dans ses *Elementa medicinæ*, en opposition avec les idées de Cullen, pour lequel le jeune novateur aurait dû conserver plus d'égards. La faculté tout entière se prononça contre lui et refusa de l'admettre au nombre de ses professeurs. Brown se retira à Londres, où l'imprudence de sa conduite et ses excès lui firent bientôt contracter des dettes. Mis en prison, il y traduisit ses *Elementa medicinæ* en anglais. Le roi de Prusse voulut l'attirer à Berlin; mais il était encore en pourparler avec l'ambassadeur du roi lorsqu'il mourut frappé d'apoplexie en 1788. Son intempér., ses expériences avec l'opium et les excitants, hâtèrent probablem. sa fin. La simplicité de son système est séduisante : il repose sur les vicissitudes d'une force cachée, d'où découle le principe de la vitalité, qu'il appelle excitabilité. Ses *Éléments de médecine,* traduits par Léveillé sous ce titre : *Exposit. d'un système plus simple de médec.*, 1798, in-8, l'ont encore été dep. par R.-J. Bertin, 1805, in-8, et, la même année, par Fouquier.

BROWN (ANDRÉ), éditeur de la *Gazette de Philadelphie*, né en Irlande vers 1744, passa en Amérique en 1773, et s'établit dans l'état de Massachusett. Ayant, dès le commencem. de la guerre, adopté la cause des Anglo-Américains, il déploya un grand courage dans les batailles de Lexington et de Bunkersh'hill. Quelques années après il fonda la feuille *fédérale*, qui parut le 1er octobre 1788. Il se rendit à Philadelphie en 1793, et changea le nom de sa feuille en celui de *Gazette de Philadelphie*. Son entrepr. prospérait, quand sa maison fut incendiée le 27 janvier 1797. Il fit de vains efforts pour sauver sa famille de la furenr des flammes, et en reçut lui-même de telles atteintes, qu'il ne survécut que peu de jours à cet accident. Son épouse et ses trois enfants furent placés dans le même tombeau,

BROWN (ROBERT), agronome distingué, né au village d'East-Linton, mourut à Drylawhil (Écosse), en 1830, dans sa 74e année. Son *Traité d'administration rurale*, et surtout ses *Articles* dans *l'Edinburgh farmer's magazine*, qu'il a dirigé pendant 15 années, prouvent qu'il joignait une grande expérience à beaucoup de sagacité. Ce sav. jouissait sur le continent d'une réputation aussi brillante que dans sa patrie.

BROWN (THOMAS), professeur de philosophie morale à l'université d'Édimbourg, mort à Brompton, près de Londres, en 1820, à 42 ans, s'est, comme métaphysicien et comme poète, acquis une grande réputation. On a de lui : *Observations on Darwin's Zoonomia*, 1798, in-8; *Poems*, 1804, 2 vol. in-12.

BROWN (CHARLES-BROCKDEN), romancier, surnommé *le Godwin des États-Unis*, né à Philadelphie, vécut obscur et ignoré, et mourut à 35 ans, en 1813, laissant plusieurs romans qui ont été réimprimés en Angleterre. Les plus estimés sont : *Arthur Mervyen. Edgar Huntly, Clara Howard, Wieland, Jane Tabor* et *Ormond.*

BROWNCKER (GUILLAUME), l'un des premiers membres de la société royale de Londres, né en Irlande en 1620, mort en 1684, a, sous le titre de *Commercium epistolicum*, Oxford, 1658, in-4, publ. sa correspondance avec Wallis sur les mathématiques. Le *Recueil des Transactions philosophiques* offre plus. de ses *Mémoires.*

BROWNE (GEORGE), prélat anglais, moine dans un couvent d'augustins à Londres, fut nommé provincial de son ordre en Angleterre, et, s'étant montré favorable à la doctrine de Luther, fut, en 1534, promu par Henri VIII à l'archevêché de Dublin. Peu de mois après son arrivée en Irlande, il reçut l'ordre de disposer ses diocésains à renoncer à la soumission au pape, et à reconnaître la suprématie du roi d'Angleterre. Il eut beaucoup de peine à faire passer au parlement de Dublin l'acte de suprématie, et plus encore à les faire exécuter. Nommé en 1551 primat d'Irlande à la place de l'archevêque d'Armagh, Dondal, il fut privé de ce titre et de sa dignité d'archevêque en 1554 par la reine Marie, et mourut en 1556. On n'a de lui qu'un *sermon* contre le culte des images et l'usage de prier en latin, impr. à la suite de sa vie, Londres, 1681, in-4, et quelques *lettres* relatives aux affaires d'Irlande.

BROWNE (GUILL.), poète anglais, né en 1590, dans le Devonshire, mort vers 1645, est auteur de *poésies,* dont Davies a publ. une édition en 1772, trois petits vol. in-12. Elles sont défigurées par les pointes et les jeux de mots.

BROWNE (THOMAS), chanoine de Windsor, et recteur d'Oddington, né en 1604, dans le comté de Middlesex, quitta l'Angleterre lors des troubles qui suivirent la mort de Charles Ier, et se retira en Hollande, où la princesse d'Orange le fit son chapelain. Après la restauration il rentra en possession de ses bénéfices, mais ne retint que le canonicat de Windsor, où il mourut en 1673. Outre une trad. angl. du second vol. des *Annales de la reine Élisabeth,* par Cambden, Londres, 1629, in-4,

on a de lui quelq. opusc., entre autres : *la Clef du cabinet du roi*, Oxford, 1645, in-4, en angl., et une réponse sous le nom de *Justus Pacius* à une critique par Saumaise d'un *Traité* posthume de Grotius touchant l'eucharistie.

BROWNE (Thomas), médecin et antiquaire, né à Londres en 1605, passa sur le continent en 1629, et visita les principales universités. Il séjourna quelque temps à Leyde, où il prit le bonnet de docteur; puis, rentré dans sa patrie en 1631, il s'établit à Norwich. Membre honoraire du collége des médecins de Londres, Browne vécut heureux dans le sein de sa famille, et termina tranquillem. ses jours en 1682, à 77 ans. Son prem. ouvr., *Physician's religion (la religion du médecin)*, publ. en 1642, in-8, eut un gr. nombre d'édit. et a été trad. en latin, Leyde, 1644, in-12; en français par Nicolas Lefebvre, d'après la trad. latine, La Haye, 1668, in-12. Browne accrut sa réputation littéraire par un *Essai* sur les erreurs vulgaires, Londres, 1646, in-fol. Ce traité, résultat d'un savoir immense, fut généralement accueilli, et l'auteur ne fut pas exposé aux imputations d'irréligion qu'il s'était attirées par son premier ouvr.; il eut plus. édit.; l'abbé Souchay en a donné une trad. franç. sous le titre d'*Essai sur les erreurs populaires*, Paris, 1733, 2 vol. in-12. Ce livre, nécessaire au temps où il parut, n'a plus aujourd'hui le même degré d'utilité; la plup. des erreurs qu'il combat ont été remplacées par d'autres (*v.* Salgues). Browne n'a laissé qu'un seul écrit touchant sa profess.: c'est une lettre très courte sur l'étude de la médec., pièce dans laquelle il montre plus d'érudit. que de jugement. Ses œuvres réunies parurent de son vivant en 1666. Ses *Dissert.* inéd. sur des antiq. font partie de l'édit. plus complète publ. à Londres en 1686, in-fol. — Browne (Édouard), fils du précéd., né en 1642, reçut de son père les prem. élém. des sciences, et, après avoir pris ses degrés, fit sur le continent plusieurs voyages dans lesq. il visita les princip. états de l'Europe, et recueillit beaucoup d'observat. sur l'hist. natur. Méd. du roi Charles II, il fut, après la mort de ce prince, attaché à un hôpital, puis nommé présid. du collége royal, et mourut en 1708. Ses *Voyages*, publ. en 1673, ont été trad. en franç., 1674, in-4. Le prem. contient les observations qu'il avait faites en Hongrie, en Servie, en Bulgarie, en Macédoine, en Thessalie, en Autriche; le second a pour objet ce qu'il avait vu de plus remarquable en Allemagne.

BROWNE (Simon), ecclésiastique dissident, né en 1680 à Shepton-Mallet, dans le comté de Sommerset, fut successivement pasteur d'une congrégation à Porstmouth et à Londres, perdit, en 1723, sa femme et son fils unique; et, n'ayant pu supporter ce malheur, résigna ses fonctions pour se retirer dans son lieu natal, où, tout en assurant que ses facultés intellectuelles étaient éteintes, il composa divers ouvrages où l'on trouve autant de savoir que d'esprit et de talent, notamment deux *Défenses* du christianisme contre Woolston et Tindal, écrites dans les deux dernières années de sa vie. Précédemment il avait publ. quelq. *Sermons*, ainsi qu'un recueil d'*Hymnes* et de *Cantiques*. Browne mourut en 1732.

BROWNE (Pierre), évêque de Corke, avait rempli les fonct. de recteur de l'univ. de Dublin. Promu en 1709 à l'épiscopat, il entreprit de réformer par ses instructions et son exemple le mauvais goût des prédicateurs de son temps. Ses revenus furent employés à soulager les pauvres et à rebâtir une maison destinée à recevoir des écoles de charité, ainsi qu'une bibliothèque qu'il fonda pour le service du public. Il mourut à Corke en 1735, laiss. un gr. nombre d'écrits, tous relatifs à la défense de la religion.

BROWNE (Isaac HAWKINS), poète anglais, né en 1706 dans le comté de Stafford, abandonna la jurisprud. pour se livrer à la culture des lettres, fut nommé membre du parlem. en 1744 et 1748, et mourut en 1760. On a de lui plus. poèmes qui ne sont pas sans mérite. Le plus considérable est le poème *De animi immortalitate*, qui eut un très gr. succès, et dont il fut fait en très peu de temps plusieurs traduct. anglaises. Toutes ses product. poétiques ont été réunies par son fils, Londres, 1768, in-8.

BROWNE (William), méd., né en 1692, fut reçu docteur en médec. à Cambridge en 1721, s'établit bientôt après à Lynne, où il publ. la traduct. angl. des *Élém. de catoptrique et de dioptrique* du doct. Grégory, et mourut à Londres en 1774. On a de lui plus. essais en vers et en prose. Par son testam. il fonda trois prix de la valeur de cinq guinées en faveur des élèves de Cambridge : le premier destiné à l'auteur de la meilleure ode angl.; le second à l'aut. de la meill. ode latine; le troisième à l'aut. de la meilleure épigramme grecque ou latine. Il a aussi fondé une école à Peter-House.

BROWNE (Patrice), médecin et botaniste, né en 1720 à Crosboyne en Irlande, était encore fort jeune lorsqu'on l'envoya chez un parent à l'île d'Antigoa; mais, le climat ne convenant pas à sa santé, il revint en Europe en 1737, étudia cinq ans la médecine à Paris, prit le bonnet de docteur à Leyde, et se rendit à Londres, où il fut en liaison avec plus. savants. Il retourna en Amérique, et s'établit à la Jamaïque. De retour en Angleterre, il donna en 1755 une carte très exacte de cette île, qu'il avait tracée de sa main. L'année suiv., il publ.: *Histoire natur. et civile de la Jamaïque*, Londres, 1756, in-fol. Il retourna ensuite aux Antilles, et séjourna quatre ans à Antigoa et à Montserrat. Revenu en Angleterre en 1782, après avoir fait six fois le voyage des Indes, il se retira dans le comté de Mayo, en Irlande. Là, oubliant, pour ainsi dire, les richesses végétales des tropiques et des îles qu'il avait parcourues, il s'attacha spécialem. à l'étude des mousses et des autres végétaux criptogrammes. Il s'occupait aussi à composer une *Flore* de l'Irlande qu'il allait livrer à l'impression lorsqu'il mourut à Rusbrook en 1790.

BROWNE (Guill.), agrégé au collége de la Madeleine, à Oxford, mort en 1678, âgé de 50 ans,

a publié le catalogue du jardin de botanique de cette ville : *Catalogus horti Oxoniensis*, Oxford, 1658, in-8. — BROWNE (Alex.), chirurg. anglais, fit, vers la fin du 17e S., un voyage aux Indes-Orientales, recueillit beaucoup de plantes de ces contrées, et les envoya à Plukenet, qui les a publiées dans ses ouvr. — BROWNE (Samuel), chirurg. anglais, établi à Madras sur la fin du 17e S., était en correspondance avec les sav. botanistes de l'Angleterre, et leur envoya des herbiers composés de plantes de l'Inde. Petiver a donné un catalogue de celles qu'il avait découvertes. — BROWNE (Jean), anatomiste anglais, chirurg. ordin. de Charles II, est aut. d'une *Myographie* en anglais, 1681, in-fol., trad. en lat. sous ce titre : *Myographia nova*, etc., Londres, 1684, in-fol. On lui doit encore un *Tr. complet des plaies;* un *Traité sur les tumeurs*, et le *Traité anatomico-chirurgical des glandes et des écrouelles*, 1684, in-4. C'est dans ce dernier ouvr. qu'il parle des guérisons qu'ont faites, pendant 640 ans, les rois d'Angleterre par la seule imposition des mains. — BROWNE (André), a publ. : *De febribus tentamen theoretico-practicum*, Édimbourg, 1695, in-8. — BROWNE (Jean), des *Institutes de médecine*, en angl., Londres, 1714, in-8. — BROWNE (Joseph), un *Recueil* de toutes les épidémies pestilentielles du 17e siècle, en anglais, Londres, 1720, in-8. — BROWNE (Richard), médecin, *Medicina-musica*, ou *Essai* sur les effets du chant, de la musique et de la danse sur le corps humain, en anglais, Londres, 1730, in-12.

BROWNE (GEORGE, comte de), général au service de Russie, né en Irlande en 1698, d'une famille catholique, ne pouvant espérer de l'avancement dans son pays à cause de sa religion, se rendit en Allemagne, et s'engagea au service de l'électeur palatin. Il suivit le gén. Keit en Russie, et fut fait en 1730 major dans le rég. d'infanterie de Narva. A l'époque où la garde conspira contre l'impératr. Anne, il fondit sur les rebelles l'épée à la main, et, par ce trait de dévouement sauva les jours de la princesse. Depuis il prit part à tous les succès des armées russes. Tombé dans les mains des Turks, il fut conduit à Andrinople et vendu comme esclave. Ayant recouvré la liberté par les bons offices d'un offic. franç., et s'étant instruit des plans de campagne des Turks, il s'échappa de Constantinople, et se rendit à Pétersbourg, où l'on tira parti des renseignem. qu'on reçut de lui. Pendant la guerre de 7 ans, il donna des preuves de sa valeur aux batailles de Prague, de Collin, de Jaegerndorf, de Zorndorf. Il eut à cette dernière bataille un commandem. en chef, et en décida l'issue en ralliant les Russes; mais en même temps il fut fait prisonnier par les Prussiens. S'étant dégagé par sa présence d'esprit, il reçut cinq coups de sabre à la tête, et resta sur le champ de bataille parmi les morts. On l'en retira pour lui donner les premiers secours, puis il fut transféré à Pétersbourg. La mort de l'impératrice avait ramené la paix; néanmoins, Pierre III, jaloux de garder à son service un aussi habile général, le nomma gouverneur de Livonie. Browne servit 30 ans dans ce nouveau poste. Quelques années avant sa mort il demanda sa retraite; Catherine II lui répondit : « Il n'y a plus que la mort qui puisse nous séparer. » Il mourut en 1792, à 94 ans.

BROWNISTES, disciples de Robert Brown. — V. ce mot.

BROWNRIG ou BROMRIG (RAOUL), théologien anglais, né en 1592 à Ipswich, dans le comté de Suffolk, était év. d'Exeter lorsqu'éclata la révolut. anglaise. Exposé aux violences du parti qui triomphait, il n'en persista pas moins dans son attachement à son souver., et conseilla, dit-on, à Cromwell de rappeler Charles II. Nommé prédic. du Temple en 1658, il mourut l'année suiv., sans avoir pu voir s'accomplir la restauration qu'il n'avait cessé d'appeler de ses vœux. On a de lui des *Sermons* imprimés après sa mort, Londres, 1662-64, 2 vol. in-fol.

BROWNRIGG (WILLIAM), célèbre médecin, né dans le Cumberland en 1711, reçut son instruct. médicale à Leyde, sous Albinus et Boerhaave; ayant pris le grade de doct., il se fixa à Whitehaven, où il acquit une grande fortune, et se retira à Ormathwate, où il mourut en 1800. Auteur de presque toutes les découv. que réclame le doct. Priestley, on prétend que Brownrigg était trop modeste pour soutenir ses droits. Il a écrit : *De praxi medicâ ineundâ; Traité sur l'art de faire le sel :* cet ouvr. le fit recevoir dans la société royale; *Manière de prévenir la contagion de la peste; Recherches sur les eaux minérales spiritueuses de Spa,* impr. dans les *Transactions philosophiques.*

BRU (MOÏSE-VINCENT), peintre espagnol, né à Valence en 1682, se fit connaître par trois bons tableaux, *le Passage du Jourdain*, un *St François de Paule*, et celui de *tous les Saints*, et mourut en 1703, à l'âge de 21 ans.

BRUAND, curé de Mousson, né à Nancy vers 1550, est aut. d'un *discours en vers* sur l'ancienne maison de Lorraine, Lyon, 1791, in-8.

BRUAND (PIERRE-FRANÇOIS), médec., né à Besançon en 1716, acheva ses études à Paris et à Montpellier, fut reçu membre de ces deux facultés, consacra sa vie au soulagem. des malades et surtout des pauvres, refusa les offres les plus brillantes du roi de Prusse, et mourut dans sa patrie en 1786. On a de lui : *Moyens de rappeler les noyés à la vie*, Besançon, 1763. — *Mémoires sur les maladies des bêtes à cornes*, ib., 1766, 2 vol. in-12, réimpr. en 1782 sous le titre de *Traité des maladies épizootiques.* — BRUAND (Anne-Joseph), archéologue, de la même famille que le précéd., né à Besançon en 1787, fut d'abord soldat, puis avocat, défenseur au conseil spécial de guerre de sa ville natale, sous-préfet dans plus. départem., et mourut à Belley en 1820. On a de lui : *Annuaires de la préfecture du Jura pour les années* 1813 *et* 1814, in-8, fig. Ces deux vol., pleins de recherches curieuses sur les antiquités du Jura, sont devenus fort rares, snrtout le second, publ. peu de temps avant l'entrée à Lons-le-Saunier des troupes alliées,

dont les chefs enlevèrent presque tous les exempl. — *Mélanges littéraires*, Toulouse, 1815, in-8, tiré seulem. à 25 exempl. — *Essai sur les effets de la musique chez les anciens et chez les modernes*, Tours, 1815, in-8. — *Exposé des motifs qui ont engagé en* 1808 *S. M. C. Ferdinand VII à se rendre à Bayonne*, Paris, 1816, in-8, traduit librem. de l'espagnol d'Escoïquitz. Bruand a fourni plusieurs articles à la *Biographie des hommes vivants*. Le portrait de Bruand a été lithogr. in-4.

BRUANT (Libéral), architecte à Paris, donna les plans de la première église et des bâtiments de l'hôtel des Invalides et ensuite de la Salpêtrière, continua l'église des Petits-Pères, qui fut terminée depuis par Artaud, et mourut vers 1690. On a de lui : *Visite des ponts de Seine, Yonne, Armançon et autres, faite en* 1684, in-4, MS.—Son fils, prof. d'architect. à l'acad. royale, bâtit en 1721 l'hôtel de Belle-Isle, qui est encore très estimé des connaisseurs. — Un frère aîné de Libéral Bruant, et comme lui archit., a construit la porte du bureau des Marchands-Drapiers, rue des Déchargeurs.

BRUCÆUS (Henri), médec., né à Alost en 1531, d'abord profess. de mathémat. à Rome, reçu docteur à l'université de Bologne, alla en 1567 enseigner les mathémat. et pratiquer la médecine à Rostock, où il mourut très considéré en 1593. On a de lui : *de Muto primo*, 1580, in-12. — *Institutiones spheræ*, 1584, in-8, et quelques ouvr. de médec. oubliés.

BRUCE (Robert), comte d'Anandal et de Cléveland, s'unit en 1285 à Édouard, roi d'Angleterre, contre Bailleul ou Baliol, qui venait, après la mort d'Alexandre III, de s'asseoir sur le trône d'Écosse. Baliol, battu par les armées confédérées à la bataille de Dumbar, fut fait prisonnier et envoyé à la Tour de Londres. Mais Wallace (*v.* ce nom), simple gentilhomme écoss., ayant entrepris de délivrer sa patrie, obtint des succès contre les Anglais, et fut proclamé régent; puis, accusé d'aspirer au trône, il lui fallut résister à la fois aux troupes de Robert Bruce et de J. Cumyn, cousin de Baliol, ainsi qu'à celles d'Édouard Ier, qui le battirent à la sanglante journée de Falkirk en 1298. Wallace parvint cependant à rallier les débris de son armée, et se retrancha derrière un fleuve profond, où il eut cette célèbre explicat. avec Robert Bruce, qui, touché de sa grandeur d'âme, jura d'expier la victoire qu'il venait de remporter sur ses concitoyens. Wallace abdiqua la régence, dont Cumyn fut revêtu. Bruce mourut peu de temps après cet événem. — Bruce (Robert), fils du précéd., d'abord comte de Carrick, puis roi d'Écosse sous le nom de Robert Ier. Depuis long-temps dupes des promesses perfides d'Édouard, J. Cumyn et Robert résolurent de travailler à soulever l'Écosse qu'ils devaient se partager. Mais un des deux cachait un traître. Robert Bruce, se voyant trahi par son rival, vole en Écosse, le poignarde de sa propre main à Dumfries, et se fait couronner roi à Scône. Vaincu ensuite par Édouard, il reprit bientôt l'avantage, et la mort de ce prince consolida son entreprise. Cepend. Édouard II, après avoir adressé un manifeste à tous les aventuriers de l'Europe, pour les convier au partage de l'Écosse, y entre à la tête d'une armée de 100,000 hommes; mais il essuie la plus sanglante défaite à la bataille de Baunockburn, où Robert avec 30,000 Écoss. taille en pièces cette multitude, et manque de faire prisonnier le prince anglais. Une autre victoire non moins mémorable, remportée sur celui-ci dans les plaines de Byland en 1323, affermit le trône de Robert, qui dès-lors mit tous ses soins à rendre l'Écosse riche et puissante, et termina sa glorieuse carrière par un traité célèbre avec le jeune Édouard III, qui reconnut l'indépendance absolue de l'Écosse, et donna la princesse Jeanne, sa sœur, en mariage au prince David, fils du roi. Robert mourut l'année suivante, 1329, après avoir assuré la couronne dans sa famille, laissant un nom consacré par les bénédictions de sa patrie et l'admiration des étrangers.

BRUCE (David II), fils du précéd., lui succéda en 1329. Son alliance avec la France ne le mit pas à l'abri des entreprises de son redoutable voisin Édouard III. Chassé par lui de ses états, il contracta un traité offensif et défensif avec Philippe de Valois, rentra en Écosse en 1342, envahit les terres anglaises, ravagea par représailles le Northumberland, le pays de Galles, et assiégea le château de Salisbury. On sait que la constance héroïque avec laquelle la belle et sage comtesse de ce nom soutint le siége, sauva l'Anglerre, en donnant à Édouard le temps d'arriver avec des forces supérieures qui lui permirent de conclure une trêve de deux ans. David la rompit bientôt pour faire une diversion en faveur du roi de France, pendant que le prince anglais assiégeait Calais. Mais, vaincu à Newcastle par les vieilles milices commandées par la reine d'Angleterre, il fut fait prisonnier et détenu dix années entières à la Tour de Londres, jusqu'à ce que son épouse, sœur d'Édouard, obtînt enfin sa liberté et son rétablissem. sur le trône d'Écosse. David, devenu plus sage, travailla à réparer les malheurs de la guerre, fit alliance avec Charles V, roi de France, et mourut en 1370, laissant sa couronne à Robert Stuart, son neveu.

BRUCE (Édouard), frère de Robert Ier, roi d'Écosse, conquit l'Irlande en 1315 avec une armée de 6,000 Écossais, s'y fit proclamer roi, et se maintint pendant trois ans sur le trône; mais sa prudence ne répondant pas à sa bravoure, il livra imprudemment bataille aux Anglais près de Dundalk, fut vaincu et tué après des prodiges de valeur.

BRUCE (Pierre-Henri), officier du génie, né en Westphalie en 1692, d'une famille écossaise, qui du temps de Cromwell avait quitté sa patrie, servit en Flandre sous le prince Eugène, passa au service de Russie, fit la campagne de Perse en 1722, et remplit également des fonctions diplomatiques à Constantinople. Depuis il eut une mission en Amérique pour faire réparer les fortificat. des places de

guerre anglaises, et revint en Écosse, où il mourut en 1757. La *Relat.* de ses voyages, qu'il avait laissée inédite, parut à Londres, 1782, in-4. — Bruce (Guillaume), a publ. *Relation d'un voyage en Tartarie*, lat., Francfort, 1598. — Bruce (Édouard), est le véritable éditeur de la collection attribuée à Kempfer : *Poetæ latini rei venaticæ scriptores*, Leyde, 1728, in-4.

BRUCE (Jacques), célèbre voyag., né en Écosse en 1730, et mort en 1794, a contribué par ses découvertes et ses recherches à rectifier et à étendre les notions que les précédents voyageurs avaient laissées de l'Abyssinie. Après avoir suivi quelque temps la carrière du commerce et perdu sa femme et son beau-père, il accepta le consulat d'Alger, qu'il garda un an, puis il passa en Asie, fit faire à ses frais les dessins de Palmyre, Balbec, et d'autres restes d'antiquités, qui furent depuis déposés dans la bibliothèque de Kew. Il entreprit ensuite son voyage en Abyssinie, où il resta quatre ans. Il prétendit avoir enfin le premier découvert les sources du Nil; mais cette prétention ne saurait être admise, car il est certain qu'elles n'ont encore été visitées par aucun Européen, et que c'est Brown qui, jusqu'à présent, s'en est le plus approché. Ayant regagné le Kaire à la suite de dangers et de fatigues inouïes, Bruce s'embarqua pour l'Angleterre où on le croyait mort. Il s'y remaria pour se venger de ses parents qui avaient déjà recueilli sa success. Sur la fin de ses jours il se retira dans sa terre de Kinnaird, et y mourut en 1794. La *Relation de ses voyages*, publiée à Édimbourg, 1790, 5 vol. in-4, a été trad. en franç. par M. J. Castera, Paris, 1791, 5 vol. in-4, ou 10 vol. in-8, avec atlas, et abrégée par M. Henry en 1799, 9 vol. in-18. Au milieu de faits souvent inexacts, et de prétendues preuves de la découverte des sources du Nil, on y trouve de riches matériaux pour l'histoire naturelle des contrées qu'il a parcourues.

BRUCIOLI, ou BRUCCIOLI (Antoine), né à Florence vers la fin du 15e S., entra dans la conspiration formée en 1522 contre le cardinal Jules de Médicis (depuis Clément VII), qui gouvernait cette république au nom de Léon X. Obligé de s'expatrier, il vint chercher un asile en France; mais les Médicis ayant été chassés de Florence en 1527, il se hâta de revenir dans sa patrie. Il n'y jouit pas long-temps de la tranquillité si nécessaire aux amis des lettres. Impliqué dans une affaire du ressort de la police, il fut condamné par les magistrats à une amende de 50 ducats d'or. Il fit une visite au présid. du tribun. pour lui représenter qu'il n'était pas en état de payer une somme aussi forte; et, ce magistrat lui ayant dit qu'il saurait bien la lui faire trouver, Brucioli lui répliqua : « Dans ce cas, je serais très obligé à votre seigneurie de me faire trouver 100 ducats, car j'ai gr. besoin pour moi des 50 autres. » La liberté avec laquelle il parlait contre les moines et les prêtres l'ayant fait soupçonner d'être attaché aux nouvelles opinions, il fut emprisonné et n'échappa au supplice que par le crédit de quelques amis, qui firent commuer la peine en deux ans d'exil. Il se retira à Venise avec ses deux frères, qui étaient imprimeurs, et y publia des ouvrages dont le plus connu est *la Bible traduite en italien*, avec des comment. Elle fit beaucoup de bruit et fut mise au nombre des livres hérétiques de première classe. Aussi les réformés en firent-ils paraître plusieurs éditions. Il vivait en 1554, mais on ne connaît point l'année de sa mort. L'édition la plus rare de la *Bible* de Brucioli est celle de Venise, 1546-48, 3 vol. in-fol. On lui doit encore des trad. italiennes des princip. ouvr. d'Aristote, de la *Rhétorique* de Cicéron, et de l'*Hist. natur.* de Pline. Il a donné de bonnes édit. du *Décameron* de Boccace et des *Rime* de Pétrarque avec des notes. Enfin on lui doit trois rec. de *Dialogues*, deux sur des matières de philosophie, et l'autre sur des sujets amusants.

BRUCK (Jacques de), architecte flamand, fit construire à Mons, en 1634, le superbe monastère de Saint-Guillain.

BRUCKER (J.-Jacques), savant distingué, né à Augsbourg en 1696, mort dans la même ville en 1770, fut pasteur de l'église de St-Ulric. Le grand ouvrage qui a fait sa réputation est intit. : *Hist. critica philosophiæ à mundi incunabulis ad nostram usque ætatem deducta*, Leipsig, 1742-67, 6 vol. in-4, réimpr. en 1767, ibid. C'est une vaste compilation, fruit d'une érudition fort exacte et très étendue, où la vie et les opinions des philosophes sont exposées avec détail et fidélité. L'aut. en publ. lui-même un *Abrégé* sous ce titre : *Institutiones historiæ philosophicæ*, 2e édit., Leipsig, 1756, in-8. Parmi les autres ouvr. de Brucker on distingue encore : *Miscellanea historiæ philosophicæ litterariæ criticæ*, Augsbourg, 1748, in-8. — *Pinacotheca illustrium, decades X*, Augsbourg, 1741-55, in fol., avec 100 portraits.

BRUCKER (Jean-Henri), né à Bâle en 1725, mort dans cette ville en 1754, était prof. à l'université de cette ville, et se distingua par une érudition variée. On a de lui *Scriptores rerum Basileensium minores*, Bâle, 1752, in-8. Cette collection est faite avec choix, et les notes de l'éditeur ont du mérite; l'ouvrage n'a pas été continué.

BRUCKMANN (François-Ernest), médecin, né à Marienthal en 1697, pratiqua son art avec succès dans différ. villes, parcourut, en 1723, presque toute l'Allemagne, recueillant des plantes et des pierres, des échantillons de minéraux dont il forma une collect. remarq., revint exercer son art à Wolfenbuttel, où ses talents lui avaient mérité de nombreux amis, et mourut en 1753. Entre autres ouvr. il a publ. : *Specimen botanicum, exhibens fungos subterraneos vulgò tubera terræ dictos*, 1720, in-4. — *Historia naturalis curiosa lapidis τοῦ ἀσβέστου ejusque præparatorum, Chartæ lini lintei et ellychniorum incombustibilium, Theses phys. et histor. lapid.*, 1720, in 4. — Deux opuscules sur l'amianthe et ses diverses préparat. — *Bibliotheca numismatica*, 1729-41, 3 vol. in-8, dont deux de supplém. — *Bibliotheca animalis*,

1743-47, 2 vol. in-8. — *Epistolæ itinerariæ centur. tres*, 1742-56, in-4, ouvr. curieux, rarement complet.

BRUCKNER (Isaac), géomètre et mécanicien célèbre, né à Bâle en 1686, vint perfectionner ses connaissances à Paris, où il demeura plus. ann.; en 1723, accepta la place de mécanic. de l'acad. de St-Pétersbourg, quitta la Russie en 1739, visita la Hollande et l'Angleterre, s'arrêta quelq. temps à Berlin, puis revint à Paris, où il s'occupa de déterminer les longitudes, et enfin à Bâle, où il donna des cours publics de géographie, et mourut en 1762. Ses princip ouvr. sont : *Nouvel atlas de marine*, Berlin, 1749; *des Tables de longitude des principaux lieux*, 1752; *Carte du globe terrestre*, Bâle, 1755, in-fol. — Bruckner (Daniel), son neveu, fut l'un des rédacteurs de la *Statistique* du canton de Bâle, en allem., continua la *Chronique bâloise* de Wursteisen, de 1580 à 1620; ibid., 1765-79, 3 vol. in-fol., et laissa MSs. des travaux importants sur cette ville, où il mourut en 1785.

BRUCKNER (Jérôme), a publié quelques relat. de ses voyages à Genève en 1668, et des voyages du prince H. Albert de Saxe-Gotha en Danemarck et en Suède, 1670. — Bruckner (Jean-Jacques), ministre à Bâle, a publié : *Disputatio theologica de morientium apparitione*, 1704, in-4, où il avance plus. absurdités, et laissé quelques *sermons* en allemand. — Bruckner (John), élève de Hemsterhuis, de Valkenaer et de Schultens, aut. de *la Théorie du système animal* et de quel. poésies qui ne sont pas sans mérite, mourut à Norwich en 1805.

BRUCOURT (Ch.-Fr.-Ol. ROSETTE de), né près de Valogne, mort en 1755, est aut. d'un *Essai sur l'éducation de la noblesse*, 1747, 2 vol. in-12, dont il existe quelq. exempl. tirés format in-4.

BRUDO (Abraham), rabbin de Constantinople, auteur d'un *Commentaire sur la Génèse*, Venise, 1696, mourut à Jérusalem en 1710. — Un autre Abraham Brudo, rabbin à Prague, auquel on attribue des écrits qui n'ont pas été impr., vivait au commencem. du 18e S.

BRUE (André), directeur et command.- général pour la compagnie du Sénégal et d'Afrique en 1696, rendit de gr. services au commerce français dans cette contrée, sut habilem. lier des relations utiles avec les princes africains dont les états bordaient les rives du Sénégal, et y forma des établissements de commerce. C'est sur les mémoires de Brue que le P. Labat a rédigé, du moins en partie, la *Nouvelle relation de la côte occidentale d'Afrique*, 1729.]

BRUÉ (Adrien-Hubert), géographe du roi, un des cartographes les plus distingués de l'Europe moderne, mort du choléra en 1832, à Sceaux, avait beaucoup navigué, et faisait partie de l'expédition du capitaine Baudin. De retour à Paris, il débuta par faire à la confect. des cartes l'application de l'ingén. procédé du dessin sur le cuivre même, qui assure plus d'exactitude et permet de donner aux contours plus de finesse et de netteté. Ce fut après le succès des prem. cartes de ce genre qu'il conçut le plan d'un *Atlas universel*, destiné à reproduire sans cesse les progrès de la géographie par le remplacement successif des cartes, à mesure que de nouveaux docum. viendraient en modifier le tracé. Cet *Atlas*, publié aux frais de l'auteur, se compose aujourd'hui de 65 cartes, et forme la réunion la plus complète et la plus satisfaisante que nous ayons en France pour l'enseignement de la géographie. Brué laisse plusieurs ouvrages inachevés : de ce nombre est son *Travail sur l'Amérique du Sud*. Il se proposait de publier une grande *Carte d'Afrique*, enrichie de toutes les nouvelles découvertes; celles de M. Douville devaient y figurer avec d'autant plus d'exactitude, que la carte qui accompagne la relat. de ce voyageur est sa dern. production.

BRUEL (Joachim), relig. augustin, né à Vorst, en Brabant, après avoir professé la théologie et la philos., fut élu deux fois provincial de son ordre en Flandre, et mourut en 1653, laissant plusieurs ouvr. de droit canonique; trad. de l'espagnol en franç. des *Confessions* de B. Alphonse d'Orasco, et en latin de l'*Hist. de la Chine*, de Mendoza; mais son principal ouvr. est l'*Hist. lat. de la mission des augustins au Pérou*, Anvers, 1651, in-fol.

BRUELE (Gauthier), médec. et mathématicien, est aut. d'un ouvr. recherché de son temps, mais oublié aujourd'hui, intitulé : *Praxis medicinæ theorica et empirica*, etc., Anvers, 1585, in-fol., Venise, 1602, in-8.

BRUÈRE (Charles-Antoine LECLERC de la), littérateur médiocre, né à Paris en 1715, travailla d'abord pour le théâtre sans grand succès, obtint ensuite le privilége du *Mercure*, accompagna le duc de Nivernais dans son ambassade à Rome, où il resta chargé d'affaires, et, sur le point de s'en revenir, mourut de la petite-vérole, en 1754. Son *Hist. du règne de Charlemagne*, 1745, 2 vol. in-12, est un ouvr. très superficiel; de toutes ses pièces, l'opéra de *Dardanus* est seul resté au théâtre. Suiv. La Harpe, le fond du sujet est plus noble qu'intéressant, mais le style a plus de force que n'en a d'ordinaire l'opéra : dans la dernière scène il va jusqu'à égaler celui de la tragédie.

BRUÉYS (Claude), écuyer, né à Aix, n'est connu que comme éditeur d'un recueil de pièces provenç. intit. : *Jardin deys musos provinsalos*, Aix, 1628, 2 vol. in-16, collection rare et recherchée, dont M. Brunet a donné la description dans le *Manuel du libraire*.

BRUÉYS (David-Auguste de), aut. dramat., né à Aix en 1640, d'une famille protestante, étudia la théologie et la littérat. avec une égale ardeur, suivit quelq. temps la carrière du barreau, mais ne tarda pas à l'abandonner; s'étant marié malgré ses parents, il quitta Aix pour Montpellier, et, mettant à profit ses connaiss. théolog., devint bientôt l'oracle du consistoire. Chargé de réfuter l'*Exposition* de la doctrine de l'Église, par Bossuet, le prélat conçut de l'estime pour Bruéys, se chargea de lever ses doutes, et parvint, après l'avoir con-

verti, à lui faire prendre l'engagem. d'écrire en faveur de sa nouvelle croyance. Bruéys tint religieusement sa parole, et, devenu veuf, entra dans les ordres. Son goût pour la littérat. ne s'était point affaibli. Dans sa solitude, il composa différ. comédies que ses amis l'encourageaient à mettre sur la scène. Prêtre, il ne pouvait pas les donner sous son nom; Palaprat le tira d'embarras en se chargeant de les présenter aux comédiens. Mais quand le succès de ses pièces eut déterminé Bruéys à les avouer, Palaprat prétendit qu'il y avait la plus gr. part, et les deux associés se brouillèrent. Sur la fin de sa vie, Bruéys revint à Montpellier, et y mourut en 1723, à 83 ans. De ses ouvr. de controverse assez nombr., le seul que l'on recherche est l'*Hist. du fanatisme de notre temps* (les troubles des Cévennes), 1737, 3 vol. in-12. Son *Théâtre*, 1735, 3 vol. in-12, contient trois tragéd. médiocres, et neuf comédies, représentées presq. toutes avec beauc. de succès; trois seulement sont restées au théâtre, et font partie du *Répertoire* de Petitot: *le Muet*, comédie en 5 actes; *le Grondeur*, en 3 actes, et *l'Avocat Patelin*. « Sa petite comédie du *Grondeur*, dit Voltaire, supér. à toutes les farces de Molière, et celle de *l'Avocat Patelin*, ancien monum. de la naiveté gauloise, le feront connaître tant qu'il y aura un théâtre en France. » Auger a publ. les *OEuvres choisies* de Bruéys, Paris, 1812, 2 vol. in-18.

BRUÉYS (FRANÇOIS-DE-PAULE de), né vers 1750, en Provence, lieuten. de la marine royale en 1789, parvint rapidem., par l'émigrat. des anc. officiers, au grade de capitaine, puis de contre-amiral. En l'an VI (1797), il eut le commandem. de l'escadre chargée d'appuyer les opérat. de l'armée d'Italie sous les ordres de Bonaparte. Le futur empereur, satisfait de la beauté de l'escadre et de la précision de ses manœuvres, témoigna son contentement à l'amiral par le don d'une lunette, la meilleure d'Italie, avec cette inscript.: *Donné par le général Bonaparte au contre-amiral Bruéys, de la part du directoire exécutif*. L'éloge que Bonaparte fit dans cette occasion de Bruéys, engagea sans doute le directoire à le désigner command. de l'escadre qui devait transporter en Égypte l'armée destinée à en faire la conquête. Le débarquement eut lieu près d'Alexandrie; mais atteint dans la rade d'Aboukir, le 1er août 1798, par une escadre anglaise aux ordres de Nelson, Bruéys, n'ayant pu refuser le combat, donna l'ordre d'embosser les vaisseaux. Cette manœuvre permit à Nelson de placer entre deux feux la flotte française qui fut entièrement défaite. Bruéys, blessé dans le combat à la tête et à la main, continuait de combattre et d'animer l'équipage du vaisseau *l'Orient* qu'il montait, lorsqu'il fut partagé en deux par un boulet. Il vécut encore un quart d'heure, et mourut en disant à ceux qui voulaient le conduire au poste des blessés: « Un amiral français doit mourir sur son banc de quart. »

BRUGES (van EYCK, dit JEAN de). — V. EYCK (Jean de).

BRUGES (ALPHONSE, vicomte de), né à Vauréas, entré dans la marine en 1782, était lieuten. de vaisseau en 1790. Émigré peu de temps après, il fit, avec son père et deux de ses frères, la campagne de 1792 dans l'armée des princes, et prit ensuite du service dans les troupes anglaises à St-Domingue. Rentré en France en 1814, il donna de nouvelles preuves de dévouement à la famille royale pendant les *cent-jours;* fut nommé lieutenant-général et commandant de la 8e division milit. Après s'être acquitté avec distinction de plusieurs missions importantes, le vicomte de Bruges, mis à la retraite, revenait des eaux de Bade, lorsqu'il mourut à Bâle en 1820.

BRUGGEN (JEAN van der), graveur en manière noire, né à Bruxelles en 1649, s'établit à Paris march. d'estampes, et y publia, en 1698, l'*œuvre* de La Fage, précédé de son portrait d'après Largilière. Indépendamm. de ce portrait, on a de van Bruggen celui de van Dyck et différents morceaux d'après Rembrandt, Téniers, etc.

BRUGIANTINI ou BRUSANTINI (VINCENT), poète italien, né dans le 16e S. à Ferrare, d'une famille patricienne, se rendit jeune à Rome, dans l'espoir d'y faire par ses talents une brillante fortune; mais ayant eu l'imprudence de s'exprimer trop librem. sur des matières importantes, il encourut la haine d'hommes puissants qui le firent mettre en prison, et il ne dut la vie et la liberté qu'aux prières de plus. princes. Dep. sa vie fut presque constamm. agitée. Las enfin d'errer dans différentes cours, il revint à Ferrare où il mourut d'une maladie contagieuse vers 1570. Le poème qui lui a fait quelq. réputation est l'*Angelica innamorata*, suite du *Roland furieux*, impr. Venise, 1550, in-4. Il en parut deux édit. en 1553, revues et corrigées par Doni. Les amateurs préfèrent celle dont le caract. est le plus gros. Le style de cette épopée romanesque est lourd, froid et sans grâces, mais elle ne laisse pas de trouver des partisans en Italie. Ce poète a montré moins de talent encore dans le *Décameron* de Boccace, qu'il prétendit trad. *in ottava rima*, et qu'il ne fit défigurer. La seule édit. que l'on en connaisse, Venise, 1554, in-4, est très rare.

BRUGIÈRE (CLAUDE-IGNACE), sieur de Barante, né à Riom en 1670, donna dans sa prem. jeunesse quelq. comédies à l'ancien théâtre italien. On lui doit aussi une traduction des *Amours de Cupidon et de Psyché*, d'Apulée; des *Observations sur le Pétrone trouvé à Belgrade* en 1688, Paris, 1694, in-12 (v. NODOT); enfin un *Recueil des plus belles épigrammes des poètes français depuis Marot*, avec des notes historiques et critiques, et le *Traité de la vraie et de la fausse beauté dans les ouvrages d'esprit*, trad. du latin de Nicole, Paris, 1698, 2 vol. in-12. De retour depuis l'année précéd. à Riom, il y exerça la profess. d'avocat, et mourut en 1745.

BRUGIÈRE (PIERRE), prêtre, né à Thiers, en 1730, était curé constitutionnel de St-Paul à Paris, lorsque, dans un écrit signé de trois de ses con-

frères, il attaqua la conduite de l'évêq. Gobel, qui avait approuvé le mariage d'un ecclésiastique. Mis en prison, il fut traduit au tribunal révolutionn. qui l'acquitta; mais il ne tarda pas à être de nouveau arrêté, parce qu'il continuait à exercer son ministère clandestinement. Du fond de sa prison il adressa des instruct. pastorales à ses paroissiens, et dès qu'il le put, il se hâta de reprendre l'exercice de ses fonctions. Il fut un des adhérents au concile de Paris en 1798, et mourut en 1803. On a de lui quelques opuscules qui n'offrent plus aucun intérêt.

BRUGUIER (Jean), né à Nîmes au commencement du 17e S., l'un des pasteurs de l'église réformée de cette ville, publ. en 1663, in-12, un *Disc. sur le chant des Psaumes,* dans lequel il s'attache à prouver que l'on ne peut, sans injustice, interdire cette innocente pratique aux protestants dans les lieux où leur culte est autorisé. Mais on lui fit bien voir qu'il se trompait; un arrêt du conseil condamna son livre au feu, et Bruguier, suspendu de ses fonct., reçut l'ordre de sortir de la province. Il obéit en se retirant à Genève, où il fit paraître en 1673 une *Réponse* au livre d'Arnauld: *Renversement de la morale de J.-C. par les calvinistes,* et mourut en 1684.

BRUGUIÈRES (Jean-Guillaume), naturaliste et voyageur, né en 1750 à Montpellier, s'y livra d'abord à l'étude de la médecine et de l'histoire naturelle. En 1773, il partit comme naturaliste sur un des bâtiments que Louis XV envoyait dans la mer du Sud pour faire des découvertes. Une seule de ces observat. dans ce voyage, *sur un serpent de Madagascar,* est consignée dans le *Journal de physiq.*, ann. 1784, t. 132. De retour dans sa ville natale, il s'y livra quelq. temps à l'étude des fossiles et des coquillages, puis vint à Paris, où, associé à la rédaction de l'Encyclopédie méthod., il fournit à cet ouvr. le 1er vol. de l'*Hist. naturelle* des vers, et concourut avec quelq. savants à la rédaction d'un *Journal d'hist. natur.* A la fin de 1792, le ministre Roland lui fit entreprendre un voyage au Levant; mais Bruguières, dont la santé était déjà altérée avant son départ, ne put prendre aux recherches d'hist. naturelle autant de part qu'il l'espérait. Il mourut en 1799 à Ancône : il était correspond. de la 1re classe de l'Institut.

BRUGUIÈRES (Antoine-André), baron de Sorsum, membre de la société asiatiq. de Paris, de la soc. roy. de Goettingue, etc., né en 1773 à Marseille, mort à Paris en 1823, avait, dans sa jeunesse, voyagé comme négociant dans les Antilles et à Cayenne, et depuis était entré dans l'administrat. milit.; il remplit aussi des emplois politiq. dans l'éphémère royaume de Westphalie; sous le minist. du marquis Dessoles, il fut nommé secrét. de l'ambassade d'Angleterre, mais il ne prit point possess. de cette place. Outre ses *Poésies diverses,* recueillies et publ. avec la *Traduction* qu'il avait laissée des *Chefs-d'œuvre de Shakespeare*, Paris, 1826, 2 vol. in-8, revus par Chênedollé, on a de lui : *Sacontala*, ou l'*Anneau fatal*, drame sanskrit, trad. de l'angl. d'après W. Jones, 1803, in-8. —*Lao-sang-eul*, comédie chinoise, trad. aussi de l'angl. d'après Davies, 1819, in-8. — Enfin la trad. franç. des *Œuv. poét. de Rob. Southey,* 1820, 3 vol. in-12.

BRUHESEN (Pierre van), méd. flamand, fut honoré de la confiance de la reine Éléonore d'Autriche, douairière de François Ier, et sœur de Charles-Quint, et mourut à Bruges en 1571. Il a laissé : *De Thermarum aquisgranensium viribus*, etc., Anvers, 1552, in-12; *De ratione medendi morbi articularis*, etc.; *De usu et ratione cauteriorum*, insérés dans le recueil de Garet sur la goutte, Francfort, 1592, in-8. Mais son ouvr. qui fit le plus de bruit est *le grand et perpétuel Almanach,* pour la ville de Bruges, en 1550.

BRUHIER D'ABLAINCOURT (Jean-Jacques), médecin, né à Beauvais et mort à Paris en 1756, a publ. des trad. des *Observations sur le Manuel des accouchements* de Deventer, 1733, in-4; de la *Médecine raisonnée*, du *Traité des fièvres*, 1739, 3 vol. in-12, et de la *Politique du médecin,* d'Hoffmann; et composé divers ouvrages, dont le plus remarq. est *Dissertat. sur l'incertitude des signes de la mort*, 1749, 2 vol. in-12.

BRUHL (Henri, comte de), ministre d'Auguste III, roi de Pologne, né en 1700 dans la Thuringe, fils d'un conseiller intime du duc de Saxe-Weissenfels, fut admis dans les pages de la duchesse Élisabeth. Sa gaîté, l'agrément de sa conversation et de ses manières lui valurent la faveur de cette princesse, et bientôt après celle du roi Auguste II, qui le prit pour son page favori, le nomma ensuite chambellan, et s'en faisait accompagner dans tous ses voyages. Après la mort de ce prince à Varsovie en 1733, la couronne et les joyaux de Pologne ayant été confiés à sa garde, Bruhl partit brusquement pour Dresde, remit ce dépôt au nouvel électeur Auguste III, et contribua puissamment par ses intrigues à lui assurer le trône. Dès-lors la fortune ne cessa plus de favoriser le comte de Bruhl, qui enchaîna son maître, en s'asservissant à tous ses goûts; son principal soin fut d'écarter de la personne du roi tous ceux qui pouvaient en approcher; aucun employé, aucun serviteur même n'était admis sans son approbation. Auguste était catholique; Bruhl abandonna la religion protestante, et sut se faire du confesseur de la cour une créature dévouée. Le roi prenait plaisir à être servi par un ministre fastueux. « Bruhl, ai-je de l'argent? — Oui, sire. » Ce fut toujours là sa réponse. Et pour pouvoir répondre de la sorte, il abusa tellem. du crédit de l'état, chargea tellem. la banque de billets de caisse, augmenta tellement les dettes du gouvernement, qu'une banqueroute honteuse pour le roi et ruineuse pour les sujets fut le seul moyen d'échapper aux embarras de son administration. Pour suffire à ses extravagantes dépenses, il avait réduit l'armée, et lorsque la guerre de sept ans vint à éclater, la Saxe, que Bruhl avait engagé dans l'alliance de l'Autriche et de la Russie, n'eut que 17,000 hommes mal organisés et mal payés à op-

poser aux troupes du grand Frédéric. Les magnats de Pologne, que l'insolent favori avait dédaignés, se plaignirent, et lorsqu'il revint à Dresde, après la paix de Hubertsbourg, il offrit à l'Europe le spectacle d'un ministre malade, accompagnant un roi mourant, et quittant une nation dont il emportait le mépris et la haine, pour aller en retrouver une autre qui lui reprochait ses malheurs. Auguste expira le 5 octobre 1763. Bruhl vint travailler avec le jeune électeur, mais ce prince lui demanda sa démission, et lui conserva, par respect pour la mém. du roi, une pension considérable. Le comte mourut le 28 octobre suivant. Sa riche biblioth. fut acquise par l'électeur. Le *catalogue* en a été publ., Dresde, 1750-56, 4 vol. in-fol. Le comte de Bruhl avait eu l'intention de faire graver sa belle galerie de tableaux; mais il n'en a paru que la 1re partie, 50 planches.

BRUHL (FRÉDÉRIC-LOUIS, comte de), fils du précédent, payeur-général de la couronne de Pologne, né à Dresde en 1739, acquit de bonne heure des connaissances variées, surtout dans les arts mécaniques qu'il aimait de prédilection, et passa un an à Augsbourg, dans un fonderie de canons, pour en étudier les procédés. Ses voyages accrurent et perfectionnèrent cette instruction. Il visita toutes les cours de l'Europe. De retour en Saxe, il servit pend. la guerre de sept ans, fut un moment éloigné des affaires à la mort de son père, et finit par se retirer dans ses terres, où il passa les huit dern. années de sa vie, au milieu de l'éclat d'un luxe ruineux. Il donnait des fêtes somptueuses, avait un théâtre, et composait lui-même des comédies où il paraissait comme acteur. Ces pièces ont été recueillies et publiées de son vivant, sous le titre de *Divertissements de théâtre*, 1785-90, 5 vol. in-8. Il mourut subitement à Berlin, en 1793, laissant inédits quelq. tr. de *tactique*. Outre son *Théâtre*, il a publié la trad. de l'*Alcibiade* de Meissner, et des *Recherches sur div. objets d'économie polit.*, 1781, in-8.

BRUHL (CH.-ADOLPHE de), frère du précéd., né à Dresde en 1741, entra au service de France, fut adjudant de Chevert et du comte de Broglie, eut, en 1702, un régiment de cavalerie au service de Saxe, puis fut en 1786, appelé en Prusse par le roi Frédéric-Guillaume II, qui lui donna le titre de général, et le nomma gouverneur des princes; il se distingua par une érudition variée, et mourut à Berlin en 1802.

BRUHL (JEAN-MAURICE, comte de), né en Saxe, en 1736, conseillé privé de l'électeur, fut envoyé de ce prince à Londres, se fit remarquer par ses talents dans la mécanique appliquée à l'horlogerie et aux observations astronomiques; et s'occupa beaucoup des diverses méthodes proposées pour la recherche des longitudes en mer. On a de lui plus. *Memoires* impr. à part, ou insérés dans les recueils des académies de l'Europe.

BRUITSMA (REINER), médecin, né dans la Frise, d'une famille suédoise, fut pensionnaire de la ville de Malines, chercha dans la culture de lettres un délassem. aux devoirs austères de sa profession, et mourut après 1635, laissant une postérité qui subsiste encore avec honneur dans la Flandre. Outre quelq. *poésies* lat., on lui doit une édit. de l'*École de Salerne*, augmentée au moins de 400 vers, Malines, 1633, et Louvain, 1635, in-8.

BRUIX (le chev. de), littérat., né à Bayonne en 1728, mort à Paris en 1780, fut le principal édit. du *Conservateur*, ou collection de morceaux rares et d'ouvr. curieux, élagués, trad. et refaits en tout ou en partie, novembre 1756-61, 30 vol. in-12. Il a laissé quelq. ouvr. peu remarquables, entre autres, *les Après-soupers de la campagne*, Paris, 1759, 3 vol. in-12.

BRUIX (EUSTACHE), vice-amiral, né en 1759 à St-Domingue, servit, pend. la guerre d'Amérique, sous les amiraux d'Orvilliers, de Grasse et d'Estaing, et fut ensuite nommé capitaine en second d'une frégate. En 1792, il obtint le commandem. d'un vaisseau de 80 canons, et fut, après la terreur, nommé successivement major-général d'escadre, major-général de la marine, chef des mouvements du port de Brest, sous le directoire. Il concourut à la révolution du 18 brumaire, fut chargé par le prem. consul de réorganiser la marine franç., puis nommé conseiller-d'état et command. génér. de la flottille de Boulogne. Il mourut à Paris pendant les fêtes du couronnem. en 1805. On a de lui : *Essai sur les moyens d'approvisionner la marine*, etc., Paris, 1794, in-8. Une *Notice* sur la vie de cet amiral, Paris, 1805, in-8.

BRULART (NICOLAS), fils de Noël, procur.-gén. au parlem. de Paris, fut pourvu d'un canonicat de Notre-Dame, et de plus. bénéfices, s'attacha, pend. les troubles de la Ligue, au parti de Guises, et mourut en 1597, laiss. un *Journal* de ce qui s'est passé depuis la mort de Henri II en 1559, jusqu'en 1669. Ce journal, inférieur à celui de l'Estoile, mais qui contient cependant beaucoup de particularités cur., a été publié par Langlet-Dufresnoy, dans son édit. des *Mémoires de Condé*, I, 1-211.

BRUMMER (JEAN), poète dramat., né dans le duché d'Hoya en Westphalie, recteur des écoles latines de Kaufbeuren en Souabe, fit représenter en 1592 par la bourgeoisie de cette ville une tragicomédie en vers allemands, faciles et bien rimés, dont le sujet est l'histoire des actes des apôtres; on compte dans ce drame singulier 246 personnages. Ce n'est pas la seule pièce du même genre composée par cet auteur, à qui l'on doit une édit. des *Lettres* de St gnace d'Antioche, grec-latin, 1559, in-fol.

BRUMMER (FRÉDÉRIC), jurisconsult., né à Leipsig en 1642, se noya dans une petite rivière près de Lyon, le 3 déc. 1668. Quoique bien jeune encore, il avait déjà donné des preuves de son érudit. et de sa capacité, dans son *Comment. in legem Cinciam*, qu'il vendit à son passage à Paris, et publ. sous le patronage de Colbert. Il laissait quelq. opusc. qui ont été publ. par Beyer sous le titre de *Brummeriana*, Leipsig, 1712, in-8.

BRUMOY (PIERRE), jésuite, né à Rouen en 1688

après avoir professé les humanités en province, vint à Paris, et prit dès-lors part à la rédaction du *Journal de Trévoux*. Dès 1725 il professa les mathématiques jusqu'en 1731 avec beauc. de succès. Quelq. passages de l'*Hist. de Tamerlan*, par le P. Margat, dans lesq. on crut reconnaître des allusions politiques, ayant fait saisir l'ouvrage par la police, son éditeur, le P. Brumoy, reçut en 1739 l'ordre de quitter Paris. A son retour, ses supér. le chargèrent de continuer l'*Histoire de l'Église gallicane*, par les PP. de Longueval et Fontenay. Il en publia le 11e vol., et achevait le 12e lorsqu'il mourut à Paris en 1742. Le plus connu de tous ses ouvr., celui auq. il doit sa réputat. dans les écoles, est le *Théâtre des Grecs*, Paris, 1730, 3 vol. in-4; 1747, 6 vol. in-12. Littérateur instruit, mais ayant plus de connaiss. que de goût, le P. Brumoy n'est pas toujours un critique judicieux. Son style, constamment élégant, parut quelquefois maniéré, et sa trad. ne satisfit pas pleinem. les hellénistes; mais tel qu'il était, l'ouvr. obtint un grand succès et le méritait. Des imperfections qui déparaient son travail ont été corrigées en partie dans l'édit. du *Théâtre des Grecs* donnée par Rochefort, La Porte du Theil, Prévost et Brotier neveu, Paris, 1785-89, 13 vol. in-8, fig., et dans celle qu'a publ. plus récemm. M. Raoul-Rochette, Paris, 1825, 16 vol. in-8. Cette édit., moins correcte que la précéd., a été vivem. critiquée dans un opuscule intitulé : *Supplém. à la dern. édit. du Théâtre des Grecs*, par le P. Brumoy, ou lettre critique d'un profess. de l'univ. sur la trad. des fragments de Ménandre et de Philémon, par M. Raoul-Rochette, Paris, 1828, in-8. Parmi les autres ouvr. du P. Brumoy on distingue : *Recueil de div. pièces en prose et en vers*, Paris, 1741, 4 vol. petit in-8. On y trouve deux poèmes latins : le premier sur les *Passions*, plein d'imagination et de poésie, recommandable par l'élégance et la pureté du style; le deuxième sur la *Verrerie*, qui présente des fictions ingénieuses et de beaux vers. A la suite de ces deux poèmes, que l'auteur a traduits en prose très inférieure à ses vers, sont des discours, des épîtres, des tragédies, *Isaac*, *Jonathas et David*, des comédies, la *Boîte de Pandore* et *Plutus*, « pièces qui prouvent, dit Voltaire, qu'il est plus aisé de traduire et de louer les anciens, que d'égaler par ses propres productions les grands modèles.

BRUN (Rodolphe), premier bourgmestre de Zurich, fut, en 1326, investi d'une sorte de dictature, et fit adopter une forme de gouvernem. qui a subsisté, du moins en partie, jusqu'en 1798. Sa sévérité contribua d'abord à la maintenir; mais ayant ensuite exercé de cruelles vengeances contre les familles des anciens magistrats, il s'aliéna tous les esprits. Il venait, pour résister à ses ennemis, de contracter avec le duc Albert d'Autriche un traité onéreux à sa patrie, lorsqu'il mourut en 1360.

BRUN (Antoine), habile négociat., né à Dole en 1600, exerça d'abord la charge de procur.-génér. au parlement de cette ville, et fut ensuite plénipotentiaire de Philippe IV, roi d'Espagne, au congrès de Munster en 1643. Il y conclut la paix entre l'Espagne et la Hollande. Son maître le nomma bientôt après son ambassadeur auprès de cette république. Il mourut à La Haye en 1654. On a de lui quelques pièces de vers et des ouvr. de littérature et de politique. Brun avait été très lié dans sa jeunesse avec Faret et Cl. Morisot, et, dans les lettres de ces deux écrivains, on en trouve un gr. nombre adressées à l'avocat-gén. dolois.

BRUN (Marie-Marguerite de MAISON-FORTE, plus connue sous le nom de Mme), née à Coligny en 1713, unissait aux grâces extérieures un esprit vif et des connaiss. variées. Mariée au subdélégué de Besançon, sa maison devint le rendez-vous de toutes les personnes distinguées. Cette dame mourut en 1794. Outre l'*Essai d'un dictionn.* comtois-franç., 2e édit., 1755, in-8, rare, on lui doit deux pet. poèmes : *l'Amour maternel*, qui obtint une mention au concours pour le prix de l'Acad. franç. en 1773, et *l'Amour des Français pour leur roi*, 1774, in-4.

BRUNACCI (Gaudence), médec., né dans l'état de Venise, exerça son art à Rome, puis à Venise, avec une certaine réputat., et mourut après 1667. On a de lui une *Dissertat.* sur la comète de 1654; un *Traité du quinquina*, en latin, Venise, 1661, in-8; une *Vie* de J.-Fr. Loredano, sénat. de Venise, en ital., 1662, in-12, et quelq. opusc. moins importants.

BRUNACCI (Jean), historien, né à Montselice dans le Padouan en 1711, admis à 12 ans au séminaire de Padoue, fit de grands progrès dans la théologie, et reçut le laur. doctoral dans cette faculté; mais entraîné par son goût vers l'étude du moyen-âge, il abandonna la carrière de l'enseignem. pour se livrer dans les archives à la recherche des docum. historiq., dont il recueillit un gr. nombre. L'archev. de Padoue, depuis pape sous le nom de Clément XIII, instruit du mérite de Brunacci, lui fit une pension, et le chargea d'écrire l'histoire de son Église. Il s'occupa de ce travail, qu'il poussa jusqu'à la moitié du 12e S.; mais sa mort, arrivée en 1772, l'empêcha de le terminer, et cet ouvr., qui, selon toute apparence, répandrait un grand jour sur l'hist. du Padouan, est resté inédit. On a de lui plus. dissertat. impr. dans la *Raccoltà de Cologna*, des lettres dans les *Novelle litterar.* de Florence, un supplém. au *Teatro nummerario* de Muratori, 1756.

BRUNASSO (Laurent), duc de St-Philippe, littérat. qui mérite une place parmi les enfants célèbres, né en 1709 à Naples, n'avait pas 16 ans lorsqu'il fit impr. un traité latin des *Tropes*. A 17 ans, il reçut la cour. doctorale dans la faculté de droit, fut nommé bientôt après avocat ordin. de la ville de Naples, puis honoré par son souver. de différ. charges qu'il remplit avec zèle. Obligé pour sa santé de voyager, il se rendit à Vienne, où il fut accueilli par l'emper. Charles VI, qui le décora du titre de marquis et le nomma juge perpétuel de la grande cour de la vicarie; il se démit peu de temps après de cette place, pour se livrer à la cul-

ture des lettres, et mourut en 1753. Outre une trad. en ital. de l'ouvr. du P. du Tertre, les *Entretiens sur la religion*, on a de lui quelq. opéras et des trad. sur des objets pieux.

BRUNCK (Richard-François-Philippe), helléniste justem. célèbre, né à Strasbourg en 1729, fit ses études à Paris; au sortir du collége, entra dans les affaires, fut commiss. des guerres, puis recev. des finances, et ne se livra sérieusement à l'étude du grec qu'après l'âge de 30 ans. Ses progrès furent rapides. L'*Anthologie* grecq. qu'il publia sous le titre: *Analecta veterum poetar. græcor.*, Strasbourg, 1776, 3 vol. in-8, augmenta sa réputation, bien qu'elle ne fût pas exempte de fautes. Il donna dep. des édit. des pièces choisies des tragiques grecs, 4 vol.; d'Apollonius de Rhodes, 1780; d'Aristophane, 1783, 3 vol.; des Gnomiques, 1784, et de Sophocle, 1786, 2 vol. in-4, réimpr. en 3, puis en 4 vol. in-8. Cette édit. de Sophocle est le chef-d'œuvre de Brunck. La révolut., dont il adopta les principes, mais en homme modéré, le priva de ses pensions. Il fut forcé de vendre ses biens. Dès-lors il abandonna la cult. des lettres grecq.; mais il conserva quelque goût pour les poètes latins. Il avait, dès 1785, donné une belle édit. de Virgile in-8, reprod. en 1789, in-4; il fit impr. en 1797 une magnif. édit. de Térence; il en préparait une de Plaute lorsqu'il mourut en 1803. Brunck était membre associé de l'acad. des inscriptions. Peu d'hommes ont rendu plus de services à la littérat. grecque. La bibliothèque royale possède des copies qu'il fit lui-même d'Aristophane et d'Apollonius, et une lettre sur le *Longus* de Villoison.

BRUNE (George-M.-A.), maréchal de France, né à Brive-la-Gaillarde en 1763, était fils d'un avocat qui l'envoya terminer ses études à Paris. Ayant adopté les principes de la révolution avec enthousiasme, il abandonna l'étude du droit pour prendre l'état d'imprimeur, se fit connaître par quelques brochures, fut l'un des fondat. du fameux club des cordeliers, et se lia particulièrem. avec Danton. De 1791 jusqu'au 12 août 1792, il rédigea le *Journal de la cour et de la ville*. Après la chute du trône, il fut envoyé commiss. civil dans la Belgique envahie par Dumouriez. De retour à Paris en 1793, il prit du service dans les armées républicaines, parvint en très peu de temps au grade de gén. de brigade, fut employé dans l'intérieur, puis à l'armée d'Italie, lorsque Bonaparte en obtint le commandem. en chef. Il s'y distingua dans plus. occasions, notamm. à la bataille d'Arcole, et fut nommé général de division. Appelé en 1799 au commandement de l'armée française en Hollande, il déploya dans cette campagne des talents qui lui firent prendre place parmi les généraux les plus distingués de cette époque. Après avoir vaincu les Anglo-Russes, notamment à Alckmaer, il força le duc d'York, général en chef de l'armée britannique, à une capitulat. aussi humiliante pour l'orgueil anglais qu'honorable pour la valeur française et l'habileté de celui qui l'avait dirigée. A la création du gouvernem. consulaire, 1800, Brune eut le commandem. des troupes dans la Vendée, et contribua beauc. à la pacificat. de ces provinces ravagées par la guerre civile. Immédiatem. après, il fut nommé général en chef de l'armée d'Italie, et ne se montra pas au-dessous d'un poste aussi important. Envoyé en 1803 ambassad. à Constantinople, il remplit ce poste pendant deux ans, et revint à Paris en 1805. Pendant son absence, Bonaparte, monté sur le trône, l'avait nommé l'un des maréchaux de l'empire. En 1807, nommé gouverneur-général des villes anséatiques, il s'empara de la place de Stralsund, et traita avec le roi de Suède. Disgracié pour s'être, dit-on, approprié des sommes considérables, pendant qu'il avait l'administrat. des villes anséatiques, Brune cessa d'être employé jusqu'à la chute du gouvernem. impérial. Le 1er avril 1814, il adressa son acte d'adhésion aux changem. politiques que l'invasion des alliés et leur entrée dans Paris venait d'opérer. Mais n'ayant pas été accueilli comme il le désirait par le gouvernem. royal, il se rangea bientôt parmi les mécontents, et se déclara en faveur de Bonaparte à son retour de l'île d'Elbe. Celui-ci lui donna un commandem. dans le midi de la France, et l'admit dans la chambre des pairs. Brune remplit avec dévouement la mission dont il était chargé, jusqu'au moment de la seconde abdication de Napoléon. Alors il fit de nouveau sa soumission au roi, et il se disposait à revenir à Paris, lorsqu'en traversant Avignon, le 2 août 1815, il fut assassiné par la populace de cette ville ameutée contre lui. Ce crime, qu'on a essayé de justifier par les allégations les plus fausses et les plus révoltantes, est resté impuni. Les meurtriers ont échappé à toutes les recherches et aux poursuites juridiques ordonnées contre eux par le roi Louis XVIII, sur les instances de la veuve de l'infortuné maréchal. Brune est aut. de quelques *Mémoires* sur la révolut., sur les campagnes d'Italie et sur son ambassade à Constantinople, qui sont restés MSs. Il avait publié en 1788 un *Voyage pittoresque et sentimental dans plusieurs provinces occidentales de la France*, en prose et en vers, réimprimé en 1802 et 1806, in-18.

BRUNEAU (Antoine), avocat au parlement de Paris, mort dans les prem. ann. du 18e S., a publ.: *Traité des criées*, 1704, in-4, estimé. — *Observations et maximes sur les matières criminelles*, 1705, in-4. — Un autre Bruneau a donné: *État présent des affaires d'Allemagne*, 1675, in-12, où l'on trouve une bonne relation de la campagne de Turenne en 1674. — Bruneau (François) est aut. d'une *Vie* de St Phalier, patron de Chabry en Berry, Paris, 1643, in-8.

BRUNEHAUT, fille d'Athanagilde, roi d'Espagne, fut mariée en 568, à l'un des 4 fils de Clotaire Ier, Sigebert, roi d'Austrasie (*v.* ce nom). Cette princesse joignait à la beauté beaucoup de courage et d'esprit; quant à son caractère, les anciennes chroniques en font des rapports si contradictoires, qu'on est forcé de s'abstenir sur son compte de tout jugement positif, pour ne s'arrêter qu'à ce qui paraît vraisemblable. Elle eut le malheur de vivre dans le

même temps que Frédégonde, femme atroce, dont l'audace, la scélératesse et le génie exercèrent sur sa destinée la plus funeste influence. La postérité, sans preuves suffisantes, a confondu ces deux reines dans la même réprobation; il est vrai que leurs querelles allumèrent entre les fils de Clovis des guerres sanglantes dont la France eut long-temps à gémir. La reine d'Austrasie avait eu de Sigebert deux filles et un fils, Childebert (*v.* ce mot), qui fut, à l'âge de 4 ans, élevé au trône de son père, après avoir été sauvé de la fureur de Frédégonde par le dévouement d'un seigneur austrasien; lors de l'avénem. de son fils, Brunehaut était retenue prisonnière par sa rivale, qui, dans la crainte d'attirer sur elle-même les armes de l'Austrasie et de la Bourgogne, épargna ses jours et la relégua avec ses deux filles dans un monastère de Meaux. Le renom de beauté de la reine d'Austrasie enflamma Mérovée, celui des fils de Chilpéric et d'Audovère que la haine de Frédégonde menaçait d'un plus prochain trépas : ce jeune prince commandait l'armée de Neustrie. L'adroite Brunehaut ne négligea rien pour s'attacher plus sûrement sa conquête : en faisant briller aux yeux de son amant l'espoir d'une couronne, elle lui donnait la certitude de gouverner l'Austrasie pendant la minorité de Chilpéric; elle-même en s'unissant à Mérovée, que ses artifices avaient complétem. séduit, portait le trouble dans la famille de ses ennemis, et armait le fils de Childebert contre ce digne époux de la cruelle Frédégonde. Bientôt la guerre éclata. Après des succès variés dans lesquels Brunehaut déploya toute l'ardeur de la vengeance, et tour à tour une valeur surprenante, une constance que la haine seule pouvait soutenir, parfois même une générosité peu compatible avec la violence de son caractère; après de longues intrigues et d'amères humiliations, elle tomba entre les mains de Clotaire II, fils de Frédégonde, qui lui fit subir, dans d'horribles tourments, la mort la plus infâme. Les malheurs de cette princesse auraient dû faire excuser ses torts nombreux; cependant sa mémoire fut noircie de crimes invraisemblables par les écrivains du règne de Clotaire II. On doit à Brunehaut la fondation d'un assez grand nombre d'églises, de monastères et d'hôpitaux, la construct. de superbes chaussées dans la Flandre et dans la Picardie, dont il reste des traces, et de grandes levées en Bourgogne qui portent encore son nom.

BRUNEL, maire de Béziers, député-suppléant à l'assemblée législat., devint membre de la convent. en 1792. Lors du procès de l'infortuné Louis XVI, il vota pour la détention perpétuelle, ou pour le bannissem. Envoyé à Lyon après le 31 mai, il fut arrêté par les autorités insurgées; relâché peu de temps après, une dénonciat. de Chabot le fit décréter d'accusat., comme ayant eu des relations avec les fédéralistes de Bordeaux. Remis en liberté après le 9 thermidor, il fut envoyé dans le Midi, se trouva à Toulon lors de l'insurrection de cette ville en faveur des Marseillais révoltés, et se suicida après avoir eu la faiblesse de signer l'ordre de mettre en liberté leurs partisans détenus dans cette ville, et désespéré de ne pouvoir les empêcher d'enlever les armes de l'arsenal.

BRUNELLESCHI (Philippe), architecte célèbre, né à Florence en 1377, fut d'abord apprenti orfévre, puis se livra à l'étude des mathématiques. Un voyage qu'il fit à Rome lui inspira le goût de l'architecture, art dans lequel il ne tarda pas à acquérir de grandes connaissances, puisées dans l'étude des monum. antiques. Ses dessins furent préférés à ceux de tous les autres artistes que les Florentins avaient appelés à concourir au plan de la célèbre coupole de l'église de Santa-Maria-del-Flore, objet de l'admirat. de Michel-Ange, et successivem. il fournit les dessins d'une foule d'autres ouvr. de différ. genres, parmi lesquels on cite la citadelle de Milan, et les digues du Pô à Mantoue. C'est surtout l'église du Saint-Esprit à Florence qui révèle tout le talent de Brunelleschi; les proport. générales de cet édifice seront toujours un sujet d'étude. On distingue encore au premier rang de ses composit. les plans de l'abbaye de Fiesolle, de l'église de St-Laurent, et la façade extérieure ainsi que les principaux appartem. du palais Pitti à Florence. Il mourut dans sa patrie en 1444.

BRUNELLI (Jérôme), jésuite, né à Montalcino, près de Sienne, en 1550, fut profess. de grec et d'hébreu au collége romain, et mourut en 1613. C'était un homme d'un rare savoir; il a trad. en lat. quatre *homélies* de St Jean-Chrysostôme, insérées dans le tome VI des *OEuvres* de ce saint, Anvers, 1614, et publié : *Selecta quædam ex operibus Xenophontis*, Rome, 1588, in-8. Il est l'édit. des *Hymnes de Sinesius*, en grec, Rome, 1609.

BRUNELLI (Gabriel), sculpteur, né à Bologne dans le 17e S., était l'élève d'Algonde. Ses ouvr., répandus dans presque toutes les villes d'Italie, consistent en statues, bas-reliefs, tombeaux, bains et fontaines publiques, avec des figures gigantesques terminées avec une rare perfection.

BRUNET (Hugues), troubadour du 12e S., né à Rodez, avait beauc. d'esprit naturel, et se fit une gr. réputat. dans les cours d'Alphonse d'Aragon et du comte de Toulouse. Épris d'une dame nommée Galiana, il ne put s'en faire aimer, et se retira de désespoir dans un monastère de chartreux, où il mourut en 1223. Raynouard a publ. sept pièces de Hugues dans les t. III et IV de son *Choix de poésies des troubadours*, et quelq. fragm. dans le Ve.

BRUNET (Claude), philosophe qui doit être regardé comme le père de l'idéalisme moderne, n'est pas aussi connu qu'il mériterait de l'être. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il pratiquait la médec. à Paris; qu'il était de la société de l'abbé de la Roque; qu'il entreprit en 1695, sous le patronage de Bourdelot, un journal ou recueil périodique intitulé : *le Progrès de la médecine*, dont le dernier cahier est de 1709, et qu'il vivait encore en 1717, puisque cette même année il examina dans une thèse fort curieuse si la nature des aliments peut avoir quelque influence sur le caractère et les opé-

rations de l'esprit. On a de lui : *Traité raisonné sur la structure des organes destinés à la génération*, 1696. Mais son principal titre à l'estime publ. est son *Projet d'une nouvelle métaphysique*, 1703 et 1704, ouvr. tellem. rare qu'on n'a pu en découvrir un seul exempl. dans les biblioth. de Paris, mais dont l'on connaît les points principaux par l'analyse qu'en ont donnée les journaux du temps.

BRUNET (Jean-Louis), savant canoniste, né à Arles en 1688, fut avocat au parlem. de Paris, et mourut dans cette ville en 1747. Il a laissé : *le Parfait notaire apostolique*, etc., Paris, 1730, et Lyon, 1775, 2 vol. in-4, avec les notes de Durand de Maillage. — *Histoire du droit canonique et du gouvernement de l'Église*, Paris, 1720-1750, ouvr. curieux et assez bien écrit. Brunet a en outre publ. des édit. de plusieurs ouvr. de droit, et un *Recueil des Libertés de l'Église gallicane*, 1731, 4 vol. in-fol.

BRUNET (Pierre-Nicolas), littérat. médiocre, né à Paris en 1733, prit part à la rédact. du *Mercure*, auq. il fournissait des contes et des historiettes dont il a publié plus tard le recueil en 2 vol. in-12; composa pour les divers théâtres des coméd. et des opéras oubliés depuis long-temps, et mourut en 1771. On citera de lui : *Minorque conquise*, poème en IV chants, Paris, 1756, in-8. — *Abrégé chronologique des gr. fiefs de la couronne de France*, 1759, in-8, ouvr. inexact, qu'il fit en société avec son père.

BRUNET (Jean-Baptiste), général de division, né à Valensol en Dauphiné, prit en 1798 le commandement de l'armée française sur le Var, fut, les 12 et 17 juillet, repoussé par les Piémontais, aux attaques des camps retranchés de Fourches et de Saorgio; peu de temps après, accusé d'avoir eu des intelligences avec les aut. de la reddition de Toulon, il fut arrêté, transféré à Paris, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire le 6 novembre 1793. — Son fils, général de brigade, commanda l'avant-garde de l'armée du général Rochambeau dans l'expédition de Saint-Domingue, arrêta prisonnier Toussaint Louverture, se distingua dans plus. affaires contre les noirs, remplaça le général Watrin dans le commandem. de la partie sud de l'île, et mourut de la contagion en 1802.

BRUNET (François-Florentin), lazariste, né vers 1750 à Vitel en Lorraine, se distingua dans sa congrégat., où il remplit successivement différ. emplois; en 1793, il accompagna en qualité d'assistant-gén. Cayla de la Garde, le dern. supérieur de la mission, qui se rendait à Rome pour y chercher un asile. Cayla, en mourant, le désigna pour son vicaire-général, et lorsqu'en 1804 les missionn. furent rétablis en France, Brunet revint à Paris où il mourut en 1806. Il s'est fait connaître par une sav. compilation intitulée : *Parallèle des religions*, Paris, 1792, 5 vol. in-4. Cet ouvrage, écrit avec simplicité, est un modèle de méthode et de modération. — Brunet (Jean), dominicain, est auteur d'un *Abrégé des Libertés de l'Église gallicane*, Paris, 1765, in-12. On lui attribue la traduct. des *Lettres de miladi Worthey Montague*, Paris, 1763, in-12.

BRUNETTO-LATINI, célèbre littérat., né à Florence au commencement du 13e S., d'une famille noble, fut député par les guelfes au roi Alphonse de Castille, pour engager ce prince à les défendre contre les gibelins. Instruit que les guelfes avaient été chassés de Florence, il vint s'établir à Paris, où, pour charmer les ennuis de l'exil, il composa, sous le titre de *Trésor*, une espèce d'encyclop. de toutes les sciences cultiv. à cette époque, dans laq., avec l'hist. de l'Anc. et du Nouveau-Testament, la descript. des éléments et la géographie des pays connus, on trouve la trad. de la *Morale* d'Aristote, de la *Rhétorique* de Cicéron, et des principes de politique des anciens. Il lui fut permis de revoir sa patrie. A son retour à Florence, il fut comblé d'honneurs, et mourut très âgé en 1294. Le *Trésor*, qu'il avait écrit en franç., fut trad. en ital. par Giamboni, et cette trad. fut impr. à Trévise en 1494, in-fol. Les réimpress. de Venise de 1528 et 1533, in-8, n'ont point de valeur. On cite encore de lui : *le Livre de bonne Parleure*, MS. de la biblioth. roy., n° 7930.

BRUNFELS (Othon), médecin botaniste, né à Mayence, avait embrassé la vie relig. dans l'ordre des chartreux. Ne pouvant soutenir les austérités de la règle, il tomba malade, et dès que Luther eut attaqué les institut. monastiques, s'enfuit du couvent pour aller à Strasbourg, où il se fit maître d'école. Ayant amassé quelque argent, il se rendit à Bâle, étudia la médecine, et se fit recevoir doct. en 1530. Nommé médecin de la ville de Berne, il y mourut en 1534. Ses principaux ouvrages sont : *Catalogus illustrium medicorum*, Strasbourg, 1530, in-4. — *Herbarum vivæ Eicones, ad naturæ imitationem*, etc., ib., 1530-31-36, 3 vol. in-fol. — *Theses, seu communes loci totius rei medicæ*, etc., ibid., 1532, in-8. — *Onomasticon medicum*, etc., ibid., 1534, 1543, in-fol. On a de cet auteur plus. autres *ouvr.* sur la médecine, la théologie, l'astrologie, et un *Comment.* sur Dioscoride.

BRUNI (Léonard), célèbre littérateur italien, et l'un des restaurateurs des lettres grecques et latines, né en 1369, fut surnommé *Aretino*, du nom d'Arrezzo sa patrie. Il exerça avec distinction la charge de secrétaire apostolique sous les papes Innocent VII, Grégoire XII, Alexandre V et Jean XXII, se retira sur la fin de sa vie à Florence, où il accepta la place de chancelier, était sur le point d'être nommé gonfalonier, lorsqu'il mourut subitement en 1444. Nous ne citerons de ses nombreux écrits que les plus importants : *De bello Italico adversùs Gothos, lib. IV*, Foligno, 1470; Paris, 1534, in-8. — *De bello punico*, 1490, in-fol., et Paris, 1512. — *Histoire de Florence*, en latin, Strasbourg, 1610, in-fol. — Les traductions latines de plus. des *Vies* de Plutarque, des *Économiques* d'Aristote, et des deux *Harangues* de Démosthène et d'Eschine (*pro coronâ*), etc. Enfin un recueil de *lettres latines* excellentes pour la con-

naissance de l'histoire littéraire du 15e S., Brescia, 1472, in-fol., et réimpr. Florence, 1732, 2 vol. in-8.

BRUNI (Louis), littérateur d'Asti dans le Montferrat, s'éleva par ses talents aux prem. emplois : profess. en droit civil et canoniq., poète lauréat, philosophe, orateur et théologien, il était en 1494 conseiller de l'empereur Maximilien. Il fut élu par Alexandre VI, en 1499, évêq. d'Acqui, et mourut à Rome en 1508. De tous les ouvrages qu'il avait composés, on ne connaît de lui que deux pièces de vers : l'une *de Maximiliani in Belgas adventu*, Louvain, 1477, in-4; et l'autre *De Coronatione Maximiliani regis*, etc. in-4, S. D., et publ. par Freher, dans le t. II des *Scriptor. rerum german.*

BRUNI (Antoine), poète italien, né vers la fin du 16e S., à Cassal-Nuovo dans la terre d'Otrante, fut lié avec les poètes les plus célèbres de son temps, et surtout avec le Marini, dont il imita trop le mauvais style; mais comme ce style était alors seul à la mode, il eut de son vivant une gr. réputat. Bruni était gai, bon convive, mais si gourmand, qu'il abrégea ses jours par des excès de bonne chère. Il mourut à Rome en 1635. On a de lui des *poésies mêlées*, des *épîtres héroïques*, des *trag.* et des *pastorales* imprimées à Venise de 1615 à 1636. L'édit. des *Epistole eroiche*, Venise, 1636, in-12, est recherchée parce qu'elle est ornée d'estampes gravées d'après les dessins de Guide et Dominiquin.

BRUNI (Théophile), capucin, né en 1569, à Vérone, mort à Vicence en 1638, s'était appliqué, non sans succès, aux mathémat. et à la gnomoniq. On a de lui plus. ouvr., entre autres : *Trattato di fare gli orologi*, Venise, 1617. — *Armonia astronomica e geometrica dove s'insegna la ragione di tutti gli orologi*, Venise, 1622, et Vicence, 1625, in-4. — Bruni (Dominique), jurisc., né à Pistoie dans le 16e S., est aut. d'un petit traité intitulé : *Difese delle donne*, Florence, 1552, in-8, rare.

BRUNINGS (Chrétien), théologien protestant, né à Brême en 1702, mort à Heidelberg en 1763, a laissé plus. ouvr. estimés, entre autres, *Compendium antiquitatum græcarum è profanis sacrarum*, Francfort, 1734, in-8. — *Compendium antiquitat. hebraic.*, 1763. — *Observ. gener. ad orat. dominic.*, etc., Heidelberg, 1752. — Brunings (Godefroy-Chrétien), son fils, prédicat. distingué, né à Creutznach en 1727, mort en 1793, a donné en allemand des *sermons* estimés, 1770, in-8, et des *Principes d'homilétique*, Manheim, 1776, in-8.

BRUNN (Lucas), mathématicien allemand, mort en 1640 à Dresde, où il était inspecteur du Musée, a laissé *Praxis perspectivæ*, Nuremberg, 1615, et Leipsig, 1616. — *Euclidis elementa practica*, Nuremberg, 1625.

BRUNN (Jean-Jacques), habile médecin, né à Bâle en 1591, professa l'anatomie et la botanique avec un grand succès dans l'université de sa patrie jusqu'à sa mort, en 1660. On a de lui une *Matière médicale (Systema materiæ medicæ)*, qui a eu un grand nombre d'éditions. Les meilleures et les plus complètes sont celles d'Amsterdam, 1659, 1665 et 1680, in-12. — Une édit. revue et augm. de l'ouvrage de P. Morel, *Methodus prescribendi remediorum formulas*, etc.

BRUNNEMANN (Jean), juriscons., né à Cologne-sur-la-Sprée en 1608, professa le droit à Francfort, où il mourut le 5 déc. 1672. Son principal ouvr. est un *Commentaire sur les pandectes*, Francfort, 1683, ou Genève, 1762, 2 vol. in-fol., et *sur le Code*, Genève, 1755, 2 vol. in-fol. Ces deux ouvr. sont quelquefois réunis. — Brunnemann (Jacques), né à Colberg en 1674, mort à Stargard en 1735, a publié : *Introductio in juris publici prudentiam*, Hall, 1702, in-4.

BRUNNER (Jacques), théologien, né à Toggembourg dans le 16e S., fut quelq. temps pasteur à Zurich, quitta cette ville pour venir à Ingolstadt, où il fit son abjurat. en 1575. Il rendit compte de ses motifs dans un ouvr. qu'il mit au jour en 1582 sous ce titre : *Profession de catholicité.* On lui doit en outre une traduct. des *épîtres* de saint Ignace d'Antioche, Bâle, 1559, in-fol. — *Rudimenta hebraïcæ linguæ*, Fribourg, 1604.

BRUNNER (Balthazar), médecin, né à Hall en Saxe en 1533, refusa les différentes chaires qui lui furent offertes, pour se borner à la pratique de la médecine; s'occupa dans ses loisirs de faire des expériences de chimie, et mourut en 1604. Outre un *Tr. sur le scorbut*, on lui doit *Consilia medica*, publ. par Hoffmann, Hall, 1617, in-4. — Brunner (Martin), profess. à Upsal, mort en 1679, a publ. une bonne édit. de Paléphate, *de Incredibilibus*, grec-latin, 1663, in-8.

BRUNNER (André), jésuite, né à Hall dans le Tyrol en 1589, fut envoyé par ses supérieurs en Bavière, où il se fit une grande réputat. comme prédicat. et direct. Lors de l'invasion de la Bavière par les Suédois, il fut emmené comme otage à Augsbourg, où il passa trois ans, oubliant ses besoins pour s'occuper de soulager et de consoler ses compagnons d'infortune. Il revenait de Rome, où il était allé pour assister à l'élection d'un nouveau général de la société, lorsqu'il mourut à Deux-Ponts en 1650. Brunner était très versé dans la connaissance de l'histoire. Ses principaux ouvr. sont : *Annales virtutis et fortunæ Boiorum*, etc., Munich, 1626-37, 3 vol. in-8, ouvrage qui lui valut le surnom de *Tite-Live bavarois; Excubiæ tutelares Ferd. Mariæ ducis Bavariæ cunis appositæ*, 1637. Ce vol. est orné de 16 portraits de ducs de Bavière, grav. par Killian.

BRUNNER (Jean-Conrad), savant médecin, né près de Schaffouse en 1653, fut reçu docteur en 1672 à la faculté de Strasbourg, sur la présentat. d'une thèse de *Monstro bicipiti*, qui donna la plus haute idée de ses connaissances anatomiques, fit ensuite des voyages en France, en Angleterre, en Hollande, etc., pour voir les anatomistes les plus distingués, dont il reçut un bienveillant accueil; et, de retour en Allemagne, où il pratiqua son art avec succès, fut admis à l'académie des curieux de la nature, puis nommé profess. à Heidelberg, et mourut à Manheim en 1727. Ses princip. ouvr.

sont : *Experimenta nova circa pancreas, accedit diatribe de lymphâ et genuino pancreatis usu*, Amsterdam, 1682, in-8. — *De glandulis in duodeno intestino detectis*, 1687. — *De glandulâ pituitariâ*, 1688.

BRUNO, dit *le Grand*, archevêque de Cologne, 3e fils de l'empereur Henri-l'Oiseleur, et frère d'Othon Ier, eut une grande influence dans les affaires de son temps. Othon lui confia l'administration du duché de Lorraine, l'employa dans diverses négociations, et lors de son voyage en Italie, le mit à la tête des affaires de l'état. Bruno s'étant rendu en France pour concilier les différends qui s'étaient élevés entre son frère et le roi Lothaire, tomba malade à Compiègne, et se fit transporter à Reims, où il mourut en 965.

BRUNO (St), fondat. de l'ordre des chartreux, né dans le 11e S. à Cologne, y fut élevé sous la direct. de l'év., qui s'empressa de lui conférer un canonicat, et vint ensuite à Reims, attiré par la réputat. dont jouissait alors l'école de cette ville. Ses progrès dans les sciences furent si rapides, que l'archevêq. de Reims lui conféra bientôt la dignité de scolastique, puis celle de chancelier de son Église. Après l'expulsion, en 1080, de Manassès, qui s'était emparé du siége de Reims, le chapitre jeta les yeux sur Bruno pour l'élire à sa place; mais Bruno, se dérobant au choix de ses confrères, se retira d'abord à Saille-Fontaine, près de Langres, puis aux environs de Grenoble dans un désert appelé la Chartreuse, dont plus tard son ordre prit le nom. Urbain II, son disciple et son ami, l'appela vers 1080 en Italie, et lui offrit un archevêché qu'il refusa pour aller fonder dans la Calabre un nouv. monastère, où il mourut en 1101. Ce qu'on a dit du motif qui détermina ce saint à quitter le monde est une fable ridicule, qu'Urbain VIII fit retrancher du Bréviaire romain (*v.* DIOCRE). On a de St Bruno, sur les psaumes et sur les épîtres de St Paul, deux *Lettres* et des *Commentaires* impr., Paris, 1524, in-fol., édit. rare, et Cologne, 1611, 1640, in-fol., avec d'autres ouvrages de St Bruno d'Asti et de Bruno de Wurtzbourg (*v.* ces noms). La *Vie* de St Bruno a été écrite par le P. de Tracy, Paris, 1785, in-12.

BRUNO, ou BRUNON, év. de Wurtzbourg, fils de Conrad, duc de Carinthie, était oncle de l'empereur Conrad. Né dans la Saxe, il fut élevé en 1033 à l'épiscopat. C'était un prélat recommandable par sa science et par sa vertu. Il fut écrasé en 1045 sous les ruines de sa salle à manger. On a de lui, dans la *Bibliothèque des Pères*, des *Comment.* sur le Pentateuque, sur le Psautier, etc., et des traités de piété, dont quelq.-uns ont été mis à tort sous le nom de St Bruno-le-Chartreux. — BRUNO, bénédictin allemand, a écrit une histoire intéressante *De bello Saxonico*, de 1073 à 1082, insérée dans les *Script. rer. germanicarum* de Freher.

BRUNO ou BRUNON D'ASTI (St), né à Soléria près d'Asti, en Piémont, assista au concile de Rome en 1079, devint évêque de Segni, fut ensuite abbé du Mont-Cassin, puis reçut du pape l'ordre de rentrer dans son diocèse, où il mourut en 1125. Ses ouvrages ont été imprimés à Venise en 1152, 2 vol. in-fol.; mais cette édit. a été surpassée par celle de Rome, 1789-91, augm. de différ. pièces par le P. Bruno-Bruni, qui l'a d'ailleurs enrichie de notes. On y trouve des *sermons*, des *homélies* des *comment.* sur l'Écriture sainte, dont quelq.-uns avaient été mal à propos attribués au saint fondateur des chartreux. — Un autre St Bruno, év. et apôtre de la Prusse, fut martyrisé en 1008.

BRUNO (GIORDANO), en latin *Brunus*, né vers 1550 à Niole, dans le royaume de Naples, entra d'abord dans l'ordre des dominicains; mais bientôt dégoûté de son nouvel état, il abandonna son couvent, sa patrie, pour se retirer à Genève vers l'an 1580. Ayant embrassé le calvinisme dans cette ville, il la quitta au bout de deux ans, et se rendit à Paris, si toutefois cette allégation peut être validement fondée sur la publication dans cette ville de plusieurs de ses écrits. Les désagréments que lui attirèrent ses opinions le contraignirent à passer en Angleterre en 1583. Après y avoir fait imprimer plusieurs de ses ouvrages, il passa en Allemagne. Pressé par le désir de revoir sa patrie, il osa se rendre à Venise en 1598, mais il y fut arrêté et renfermé dans les prisons de l'Inquisition. Transféré ensuite à Rome, il languit dans les cachots de cette ville pend. deux années, au bout desquelles il fut conduit dans le lieu ordinaire des *auto-da-fé* (*Campo de' Fiore*), et brûlé comme hérétique. Bruker qualifie Bruno de *semi-pythagoricien*, et cette appréciation paraît juste. On suppose qu'il croyait à la métempsycose, et l'on assure que ses spéculations métaphysiques ont été fort utiles à Descartes. Le détail de ses opinions philosophiques excéderait notre cadre. Parmi les nombreux ouvr. de Giordano Bruno, sur lesquels on peut au reste consulter Bayle, Chauffepié et le P. Niceron, nous citerons : *Spaccio della bestia trionfante*, Paris (Londres), 1584, in-8. — *De la Causa, Principio e Uno*, Venise (Londres), 1584, in-8. — *De l'Infinito, universo*, etc., ibid., 1584, in-8. — *De Monade, numero et figurâ*, etc., Francfort, 1591, et 1614, in-8.

BRUNO, d'Affringues, né à Saint-Omer en 1550, avait de grandes connaissances dans l'hist. ecclésiastique et dans les langues. D'abord chanoine de l'Église de Carpentras, il prit, en 1591, l'habit de chartreux, fut nommé deux ans après prieur de la Chartreuse d'Avignon, et devint général de son ordre en 1600; il reçut la visite de Henri IV dans sa retraite, et mourut en 1632.

BRUNO ou BRAUN (SAMUEL), chirurg., né à Bâle vers 1580, fit plus. voyages on Afrique et dans la Méditerranée. La relation en a été publ. en allem, et en lat. dans la *Collection des petits Voyages*, par les héritiers de Th. de Bry, fig.

BRUNO (JACQ.-PANCRACE), habile médecin, né en 1629 à Altorff, acheva ses études à Padoue, pratiqua son art avec succès à Nuremberg, et mourut profess. à l'univ. d'Altorff en 1709. Les plus remarquables de ses nombreux écrits sont ; *Castellus*

renovatus, Nuremberg, 1642, et Genève, 1748, in-4. — *Elementa veræ medicinæ*, Altorff, 1699. *Miscellanea medica*, ib., 1698, etc. — BRUNO (Nic.), profess. de médec. et de physique à Marprug dans le 15e S., a laissé des *Comment.* sur la deuxième et la troisième partie de l'*Histoire des plantes* de Taberna Montanus.

BRUNQUELL (JEAN-SALOMON), jurisconsulte, né à Quedlimbourg en 1693, fut successiv. avocat ordinaire de la cour provinc. de Saxe, professeur extraordinaire en droit, conseill. aulique des ducs de Saxe-Gotha et Saxe-Eisenach, et prof. de droit canon à l'université de Gottingue. Son ouvrage le plus important est une *Histoire du droit romain germanique*, Iéna, 1727, et Amsterdam, 1740, in-8, augmenté de la *Vie* de l'auteur et de plusieurs *Dissertations*.

BRUNSCHWYG (JÉRÔME), chirurg. et apothicaire de Strasbourg, mort au commenc. du 16e S. dans un âge très avancé, est aut. d'un *Traité du chirurgien* en allemand, Strasbourg, 1497, in-fol., livre rare; et d'un autre *De arte distillandi*, in-fol. qui a eu plusieurs éditions.

BRUNSWICK (OTHON Ier, duc de), fut surnom. *l'Enfant*, parce qu'à la mort de son père il n'était âgé que de 10 ans. Il s'empara de la ville de Brunswick en 1227, du consentem. des citoyens, et prit le titre de duc, avant d'avoir reçu de l'empereur l'investiture de ce duché. Il fit sa paix avec l'empereur, en 1235, à la diète de Mayence, et en reçut l'investiture de ses états, comme fiefs de l'empire, avec le titre de duc de Brunswick et de Lunebourg. Il mourut en 1252, laissant plusieurs enfants. Ses deux fils aînés, Henri et Jean, se partagèrent ses états, et furent la tige, l'un de la maison des ducs de Brunswick, et l'autre de celle des ducs de Brunswick-Lunebourg.

BRUNSWICK (OTHON de), prince cadet de cette maison, n'ayant point d'héritage à espérer en Allemagne, passa en Italie, en 1363, pour y faire le métier de *condottiere*, comme faisaient alors ses compatriotes. Jeanne Ire de Naples ayant perdu son troisième mari, l'infant d'Aragon, résolut de passer à de quatrièmes noces, pour avoir un appui contre le roi Louis de Hongrie, ou contre les princes du sang de sa cour. Elle fit choix d'Othon de Brunswick, qui passait pour le plus habile général de l'Italie, et l'épousa en 1376, sans toutefois partager avec lui son trône. Lorsqu'elle fut attaquée par Charles de Durazzo son cousin, secondé par le roi de Hongrie et par le pape Urbain VI, Othon vint à son secours; mais, abandonné par la noblesse et les milices de Naples, ce prince fut obligé de se retirer devant son adversaire, et de le laisser entrer dans la capitale sans livrer de combat. Cependant lorsqu'il sut que Jeanne, réfugiée dans le Château-Neuf, avait promis de se rendre, si elle n'était pas secourue dans huit jours, il vint présenter la bataille à Charles de Durazzo, le 25 août 1381, devant le château de St-Elme. Il lui était resté si peu de soldats, qu'il fut bientôt battu et fait prisonnier; Jeanne, obligée de se rendre, fut sacrifiée à la défiance cruelle de son vainqueur. Trois ans après, Charles, ne redoutant plus de dangers, rendit la liberté à Othon, qui prit Naples en 1387, fit punir tous ceux qui avaient contribué au meurtre de la reine, et mourut sans enf. en 1399.

BRUNSWICK-LUNEBOURG (ÉRIC, dit *l'Ancien*, duc de), né en 1470, fit, à l'âge de 13 ans, un voyage en Palestine, pour visiter les lieux saints, et se rendit ensuite à la cour de Maximilien Ier, dont il obtint bientôt la faveur. A la mort de ce prince, Éric fut attaqué et fait prisonnier par Jean, évêque de Hildesheim, né duc de Saxe-Lauenbourg. Charles-Quint, parvenu à l'empire, le fit relâcher, mais il resta privé de la plus grande partie de ses états. Dans les querelles qui s'élevèrent au sujet de la religion, il se conduisit avec tolérance, demeurant fidèle au culte de ses pères, mais ne gênant en rien la liberté de ceux qui voulaient adopter une nouvelle croyance. Il s'était trouvé à douze batailles, et avait monté en personne à 20 assauts. Il mourut en 1540.

BRUNSWICK (ÉRIC de), dit *le Jeune*, fils du précédent, né en 1528, fut élevé dans la religion luthérienne, mais ne tarda pas à revenir au culte catholique. Il servit l'emper. Charles-Quint contre les princes de la confession d'Augsbourg, et, de retour dans ses états, s'efforça d'y arrêter les progrès de la réforme; mais le besoin qu'il eut des villes anséatiqnes, et les avis de sa mère, l'engagèrent à changer de conduite. Il relâcha les prédicateurs protestants qu'il avait fait emprisonner, et permit en 1753, par un édit spécial, l'exercice du nouveau culte. Philippe II, auprès duquel il jouissait d'une grande réputat., l'employa dans ses guerres avec la France et le récompensa de ses services en le décorant de l'ordre de la Toison-d'Or. Dans un voyage qu'il fit en Italie, ce prince tomba malade et mourut à Padoue en 1584.

BRUNSWICK-WOLFENBUTTEL (HENRI, duc de), né en 1489, s'engagea dans des querelles avec ses voisins, et prit part aux guerres d'Allemagne et d'Italie, mais sans montrer les talents ni les ressources d'un général habile. Chassé à diverses reprises de ses états, tantôt intriguant pour y rentrer, tantôt forcé d'en sortir encore pour de nouvelles intrigues qui lui suscitaient de nouv. ennemis, il passa sa vie dans une agitation continuelle. Son inconstance ou quelq. secret motif lui firent enfin abandonner la religion catholique pour embrasser le luthéran. Il mourut dans cette commun. en 1568.

BRUNSWICK-LUNEBOURG (ERNEST, dit *le Confesseur*, duc de), fils de Henri-le-Jeune, né en 1497, signa la confess. d'Augsbourg, établit dans son duché la nouv. doctrine, et s'engagea dans la ligue de Smalkalde. C'était d'ailleurs un prince sage et vaillant, qui ne négligea rien pour assurer la prospér. de ses états; il rebâtit des villes, fonda des écoles, et mourut en 1546. Ses deux fils, Henri de Daneberg et Guillaume-le-Jeune, furent la tige des deux nouvelles maisons de Brunswick et de Lunebourg.

BRUNSWICK (JULES de), de la deuxième maison

de Brunswick, né en 1528, était le troisième fils du duc Henri et de Marie de Wurtemberg. Parvenu à la souveraineté, il donna tous ses soins à l'établissement du luthéranisme, fonda l'université de Helmstadt, et composa, sous le titre de *Corpus doctrin. Julian.*, un recueil qui devait servir de base à l'enseignem. de la théol. dans toutes les écoles de ses états. Il mourut en 1589.

BRUNSWICK (Frédéric-Ulric de), fils du duc Henri-Jules, évêq. d'Alberstadt, et d'une princesse de Danemarck, naquit en 1591, et, ses études terminées, visita la France, l'Angleterre et les Pays-Bas, d'où il revint en Allemagne pour assister à l'élect. de l'emper. Mathias en 1612. Il embrassa d'abord le parti de l'empereur, à l'époque de la guerre de trente ans; mais les revers de ce prince le décidèrent à s'allier aux Saxons, puis à Gustave-Adolphe, qui, ne s'annonçant que par des victoires, lui promettait plus de sûreté et d'avantages. Il mourut en 1634, à la suite d'une chute où il s'était cassé la jambe. Comme il ne laissa point d'héritier, ses états échurent à la maison de Brunswick-Lunebourg.

BRUNSWICK-LUNEBOURG (Christian, duc de), évêque d'Alberstadt, né en 1599, se rendit célèb. dans la guerre de trente ans, par son activité, son courage, et son attachem. à la cause du malheureux électeur palatin, Frédéric V, roi de Bohême. A la bataille de Fleury, le 19 août 1622, il reçut un coup de feu au bras gauche; la gangrène s'étant déclarée, il se fit amputer en présence de l'armée, au son des tambours et des trompettes, et à peine guéri, alla faire le siége de Berg-op-Zoom. Rentré en Allemagne, la guerre qu'il recommença ne fut pas heureuse; battu par le général Tilly, il se vit forcé de fuir et d'aller chercher des secours en Hollande et en Angleterre. Après avoir, à son retour, obtenu quelq. succès, de concert avec le comte de Mansfeld, il mourut à Wolfenbuttel en 1626. On répandit le bruit qu'il avait été empoisonné.

BRUNSWICK-LUNEBOURG (Auguste de), fils du duc Guillaume, né en 1568, avait quatre frères, Ernest, Christian, Frédéric et George : ils étaient convenus qu'un seul d'entre eux se marierait publiquement. Le sort tomba sur George, le plus jeune; Auguste contracta un mariage de la main gauche avec la fille d'un bourgeois de Zell, dont il eut plusieurs enfants qui furent regardés comme de simples gentilshommes, et appelés seigneurs de Lunebourg. Il mourut subitem. en 1636.

BRUNSWICK-LUNEBOURG (Auguste II, duc de), dit *le Jeune*, pour le distinguer du précéd., né en 1579, fit de brillantes études, parcourut les principaux états de l'Europe, et, bien jeune encore, mérita l'estime des savants par l'étendue de ses connaiss. A la mort de Frédéric-Ulrich en 1634, il fut mis en possess. d'une partie de ses états. Le bonheur de ses sujets fut le principal objet de ses soins; il favorisa l'exploitation des mines de métal et de sel, accorda une protection éclairée aux lettres, et transporta en 1643 à Wolfenbuttel son immense bibliothèque. Ce prince mourut en 1666. On a de lui plusieurs ouvr. estimés en Allemagne, entre autres des *Traités* sur le jeu des échecs, sur la culture des vergers, et sur la sténographie.

BRUNSWICK-WOLFENBUTTEL (Rodolphe-Auguste, duc de), né en 1627, fils du précéd., partagea le pouvoir avec Antoine Ulric, son frère et son successeur, se rendit maître, en 1671, de la ville de Brunswick, devant laquelle plus. princes de sa maison avaient échoué, et mourut en 1704.

BRUNSWICK-WOLFENBUTTEL (Antoine-Ulrich, duc de), né en 1633, frère du précéd., fut uni avec lui par une amitié si tendre, que l'on frappa à ce sujet une médaille portant pour inscription :*Dulce est fratres habitare in unum.* La supériorité d'esprit du duc Antoine lui assurait presque toujours la prépondérance. A la mort de son frère, il resta seul souverain du duché, devint un des plus zélés défenseurs de la maison d'Autriche, et donna sa fille Élisabeth en mariage à l'empereur Charles VI. Il embrassa publiquement en 1710, à Bamberg, la religion catholique, à l'occasion du mariage de sa petite-fille Élisabeth-Christine avec le roi d'Espagne, Charles III; mais il assura d'ailleurs à ses sujets le libre exercice de leur religion, déclarant que son changement de croyance n'en introduirait aucun dans l'état, et se contenta de faire bâtir une église catholique à Brunswick. Il mourut en 1714. On a de ce prince deux romans intit. : *Aramène* et *Octavie*, Nuremberg, 1669 et 1685, in-8, et quelq. opéras.

BRUNSWICK-LUNEBOURG (Ferdinand-Albert, duc de), fils d'Auguste, dit *le Jeune*, né en 1639, voyagea dans toute l'Europe, dès l'âge de 22 ans, et fit impr., à son retour à Bevern, la relation de ses voyages, ouvrage plus mystique qu'instructif, et qui décèle dans son auteur moins de raison que de piété, de savoir et de bonté. La faiblesse de son esprit augmenta avec l'âge, et il finit par s'imaginer que ses enfants en voulaient à sa vie. Il fut le fondat. de la branche de Bevern, et mourut en 1687.

BRUNSWICK-WOLFENBUTTEL (Charlotte de), née en 1684, épousa en 1711 le tzarowitz Alexis, fils du tzar Pierre-le-Grand; cette union ne fut point heureuse, et le chagrin ne tarda pas à détruire sa santé; elle mourut de douleur en 1715, après avoir donné le jour à un fils qui monta sur le trône sous le nom de Pierre II.

BRUNSWICK-LUNEBOURG (George-Guil.), duc de), né en 1624, prit une part active aux guerres qui désolèrent l'Europe vers la fin du 17e S. La succession de son père, le duc George, et de son frère aîné, le duc Christian-Louis, le jeta dans de longues querelles avec son troisième frère, le duc Jean-Frédéric, qui s'était illégalem. emparé des principautés de Zell et de Calenberg. L'intervent. de l'élect. de Brandebourg les termina en 1666, et les deux princes se partagèrent leurs états hérédit. dans un traité conclu à Hildesheim. L'emper. lui avait offert le rang d'électeur; mais, comme il n'avait qu'une

fille, il le refusa ; et cette dignité fut conférée à son frère Ernest-Auguste, duc de Brunswick-Hanovre. George-Guillaume mourut en 1705.

BRUNSWICK-LUNEBOURG (ERNEST-AUG.), duc de), 1er électeur de Hanovre, naquit en 1629. Les services qu'il rendit à l'empereur dans ses guerres contre la France et la Hongrie lui valurent, en 1692, la dignité électorale ; mais le collége des électeurs et plusieurs autres princes protestèrent contre cette innovation. Il mourut en 1698, laissant plus. enfants, entre autres George-Louis, son success. à l'électorat, depuis roi d'Angleterre, sous le nom de George Ier. Ernest-Auguste avait épousé Sophie, fille de Frédéric, élect. palatin, et petite-fille, par Élisabeth sa mère, de Jacques Ier, roi d'Angleterre. Lorsque le parlem. dut désigner un successeur à la reine Anne, il y avait cinquante-quatre princes ou princesses qui pouvaient prétendre à la succession, les uns descendants de Charles Ier, les autres issus de Frédéric et d'Élisabeth ; mais Sophie de Hanovre l'emporta, parce qu'elle était protestante. Cette princesse mourut avant la reine Anne, et ce fut son fils, George-Louis, qui alla régner sur les bords de la Tamise.

BRUNSWICK-LUNEBOURG-ZELL (SOPHIE-DOROTHÉE de), fille du duc George-Guillaume, et de Mlle d'Olbreuse, épousa George-Louis de Hanovre, fils aîné d'Ernest-Auguste et de Sophie. Isolée dans cette nouvelle cour, et livrée à l'ennui, elle revit avec intérêt un voyageur dont elle avait fait la première connaiss. dans le palais de son père ; c'était le comte de Kœnigsmarck, issu d'une famille illustre, et frère de la comtesse Aurore Kœnigsmarck, laquelle ayant fixé le cœur d'Auguste, roi de Pologne, devint mère du maréchal de Saxe. On fit à l'époux des rapports qui l'irritèrent ; il montra d'abord de l'humeur et se livra ensuite à des traitem. violents. Un soir, le comte, sortant du château, fut assailli dans une allée obscure par quatre hommes qui le renversèrent à coups de pique, et jetèrent son corps dans un égout. George-Louis désapprouva hautem. cet acte de barbarie, mais il consentit à ce que sa femme fût exilée, et demanda le divorce. Les enfants furent cependant reconnus et maintenus dans leurs droits. Sophie-Dorothée eut pour résid. le vieux château d'Ahlden. Son père ne voulut jamais la revoir, mais elle fut souvent consolée par sa mère, et mourut dans son exil. Son hist. a été chargée de plus. circonstances plus singulières qu'authentiques.

BRUNSWICK-BEVERN (ANTOINE-ULRICH, duc de), fils du duc Ferdinand-Albert, né en 1714, épousa, en 1739, la princesse Anne, fille de Charles-Léopold, duc de Mecklembourg, et de Catherine, nièce de Pierre-le-Grand. En 1740, il en eut le prince Iwan, que la tzarine Anne, sa grand'tante, nomma son héritier, mais en le plaçant sous la tutelle de son favori, Jean-Ernest de Biren, duc de Courlande. Celui-ci fut bientôt chassé par la mère du jeune empereur, qui s'était déjà faite régente, lorsqu'une nouv. révolution, opérée par Élisabeth, dernière fille de Pierre-le-Grand, vint lui enlever le pouvoir et précipiter son fils du trône. Elle fut envoyée en Sibérie avec son mari, le duc Antoine, qui, après avoir passé sa vie dans la captivité, mourut à Kolmogori en 1775.

BRUNSWICK-LUNEBOURG-BEVERN (AUGUSTE-GUILLAUME, duc de), né à Brunswick en 1715, entra en 1731 au service de Prusse, fut blessé en 1740 à la bataille de Molwitz, remporta le 21 avril 1757 la victoire de Reichemberg, et ne cessa de donner des preuves d'habileté et de vaillance jusqu'au 27 novembre 1757, où il fut fait prisonnier par les Autrichiens à la reconnaissance de Breslau. Sorti de captivité en 1758, il marcha contre les Russes et les Suédois, eut divers commandem., et se retira sur la fin de sa vie à Stettin, où il mourut en 1781.

BRUNSWICK (FERDINAND, duc de), l'un des généraux les plus célèbres de la guerre de sept ans, et l'oncle du dern. duc de Brunswick, naquit en 1721. Après avoir voyagé en Hollande, en France et en Italie, il entra en 1740, à l'âge de 19 ans, au service de Frédéric-le-Grand. Lors de la reprise des hostilités en 1744, sa conduite fut telle, que le roi de Prusse le combla d'éloges, et lui donna des biens considérables dans les provinces qu'il avait conquises. Mais ce fut dans la guerre de sept ans que Ferdinand prit sa place au premier rang des généraux. Le roi d'Angleterre, George II, le demanda à Frédéric pour le mettre à la tête des troupes anglaises et hanovriennes. Il obligea les Français à repasser le Rhin, les défit à Crewell, et reçut ensuite un échec à Berghen ; mais l'année suivante il s'empara de Minden, et remporta près de cette ville une victoire éclatante. En 1762, il parvint à chasser les Français de la Hesse. La paix de 1763 termina sa carrière militaire ; il déposa le commandem. d'une armée nombr., sans y avoir fait sa fortune comme tant d'autres, et mourut à Brunswick en 1792.

BRUNSWICK-LUNEBOURG (CHARLES-GUIL.-FERDINAND, duc de), né à Brunswick en 1735, emporta, dès l'âge de 22 ans, l'épée à la main, une batterie française à la bataille d'Hastembeck, et, par ce trait de bravoure, préserva d'un désastre inévitable l'armée du duc de Cumberland. En 1758, il passa le Weser à la tête d'un faible détachement, devant l'armée franç. tout entière, et ouvrit ainsi la campagne du Bas-Rhin, pendant laquelle il commanda, et où il ne laissa échapper aucune occasion de se distinguer, de même que dans les campagnes suiv. En 1780, successeur de son père dans le gouvernem. de son duché, il fonda plus. établissements utiles et protégea les lettres. La Prusse et l'Autriche lui confièrent en 1792 le commandement des armées destinées à marcher contre la France. Les alliés entrèrent en Champagne, où de vastes plaines et la supériorité de leur cavalerie leur promettaient des succès faciles ; mais 60,000 Français les attendaient au camp de Sainte-Menehould. Le duc de Brunswick n'osa pas tenter les hasards d'une bataille décisive. Après avoir publ. une *déclaration* qui fut très mal accueillie des

Français, il entama une négociat. avec Dumouriez, et peu de jours après il capitula pour la retraite de son armée. Le conseil exécutif n'ayant pas voulu ratifier toutes les clauses de cette convention, le roi de Prusse se vit obligé de rester sur le Rhin avec son armée, et les Français s'étant retirés sur la rive gauche, ce prince s'empara de Mayence. L'armée prussienne ne fit plus rien de remarquable jusqu'à la paix de Bâle en 1795, et depuis ce temps le duc de Brunswick resta paisible dans ses états. Vers la fin de 1806, porté de nouveau au commandement général au moment où la Prusse prit une attitude hostile, il conduisit son armée en Franconie avec toute la lenteur et l'hésitation qu'il avait montrée en 1792. La grandeur du péril lui rendit cependant quelque vigueur; le 14 octobre, il se mit à la tête des grenadiers pour repousser l'attaque principale près d'Auerstadt. A peine le feu eut-il commencé qu'il fut atteint d'une balle dans les yeux. On le transporta à Brunswick, puis à Altona, où il mourut le 10 novembre 1806. On a publié : *Campagne du duc de Brunswick contre les Français en* 1792, trad. en franç., Paris, 1765, in-8 ; et *Portrait biographique du duc de Brunswick,* allem., Tubinge, 1809, in-8.

BRUNSWICK-WOLFENBUTTEL-OELS (Frédéric-Auguste de), frère du précéd., né en 1740, se livra dès sa jeunesse avec beaucoup d'ardeur à la culture des lettres, et fut admis par le grand Frédéric à l'acad. de Berlin. Il a traduit en Italien l'admirable ouvrage de Montesquieu, *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains,* et composé dans la même langue, *Réflexions critiq. sur le caractère et les actions d'Alexandre-le-Grand,* trad. en franç. par Erman. Il a fait aussi, pour le théâtre de la cour, plus. pièces en allem. et en franç., dont quelq.-unes ont été jouées ensuite à Berlin et à Strasbourg. Ce prince est mort à Weimar en 1805. Parmi les ouvr. qu'il a composés en français on cite : *Discours sur les grands hommes,* Berlin, 1768, in-8, réimprimé à Weimar en 1815. — Son frère, Guillaume-Adolphe, né en 1745, fut aussi de l'académie de Berlin. On lui attribue une *Trad. de Salluste,* qui vraisemblablem. est inédite, puisqu'elle n'a point été connue de Barbier (*v.* le *Salluste* de la collection de Lemaire); et un *Discours sur la guerre,* qui fut très agréable à Frédéric. Il mourut en 1771, en allant combattre les Turks avec l'armée russe, dans laquelle il avait pris du service.

BRUNSWICK-WOLFENBUTTEL (Maxim.-Jules-Léopold, duc de), frère des précéd., né en 1752, entra en 1776 au service de Prusse, et prit le commandem. d'un régiment en garnison à Francfort-sur-l'Oder. Léopold employait ses journées à visiter les malades, les pauvres, et à leur faire donner des secours. Outre des aumônes extraordinaires, il distribuait par mois 500 fr. pris sur sa cassette, somme considérable pour un prince peu riche, et pour une ville peu étendue. En 1780, Francfort fut préservé par ses soins d'une inondation qui eût rompu les digues et détruit les faubourgs; mais une nouvelle inondation étant survenue avec plus de violence, en 1785, occasionna d'affreux désastres. Le duc Léopold s'élance dans une barque avec deux rameurs qui consentent à le suivre, et parvient jusqu'à deux infortunés qui luttent encore contre la mort; il les recueille, mais le retour est impossible; l'impétuosité du fleuve entraîne l'embarcation, et le peuple a la douleur de voir périr un prince qui seul avait cru devoir exposer sa vie pour sauver deux citoyens. Le comte d'Artois proposa un prix pour la meilleure pièce de vers sur ce sujet, que l'Acad. franç. mit au concours.

BRUNSWICK-OELS (Frédéric-Guillaume de), donna des preuves de courage et de capacité milit. dans la guerre de 1805. Il était avec une division sur les frontières de la Bohême, lorsque, entouré par de nombreux corps d'ennemis qui le sommèrent de se rendre, il s'ouvrit un passage, et parvint à sauver sa division. La perte de son père, en 1806, alluma dans son âme l'amour de la vengeance. Il combattit dans la Péninsule à la tête du *corps noir,* ainsi nommé à cause de la couleur de l'uniforme. En 1815, il fut un des premiers à prendre les armes contre Bonaparte. Il se trouvait au bal de la duchesse de Richemont à Bruxelles, lorsqu'il apprit que les Français avaient franchi la frontière. Il part aussitôt, rencontre et attaque l'avant-garde de Bonaparte, reçoit deux blessures, combat avec plus d'acharnement encore; mais, atteint d'une balle dans la poitrine, il expire non loin du champ de bataille, dans les plaines de Fleurus.

BRUNULFE, oncle de Charibert et de Dagobert Ier, voulut s'interposer entre ses neveux lors du partage des états de Clotaire II, leur père. Il appuya les droits de Charibert, qui, suivant l'usage alors établi, réclamait une portion de l'héritage paternel; mais Dagobert l'emporta dans cette lutte. Brunulfe s'empressa de faire sa soumission au vainqueur, qu'il suivit en Bourgogne; il y fut arrêté et mis à mort vers 636.

BRUNUS, médecin du 14e S., est auteur de la *Chirurgia magna et parva,* insérée dans un recueil de plus. autres traités sur ce sujet, impr. pour la prem. fois à Venise en 1490, in-fol. C'est une compilation des médec. grecs et arabes, écrite d'un style barbare, mais qui n'en est pas moins utile à consulter.

BRUNUS ou BRUN (Conrad), jurisconsulte allem., né à Kirchen en 1491, fut chargé par l'empereur Charles-Quint de dresser avec Visch les réglements de la cour impériale d'Augsbourg, et fut récompensé de ce travail par un canonicat. Il mourut à Munich en 1563. Ses principaux écrits sont: *De legationibus,* etc, Mayence, 1548, in-fol. — *De hæreticis,* ibid., 1549, etc; *un Traité de l'autorité et de la puissance de l'Église catholique,* en allem., Dillingen, 1559, in-fol. — Brunus (Albert) ou Bruni, juriscons. d'Asti en Piémont, né en 1467, fut reçu doct. à Pavie en 1496, et de retour dans sa patrie, y exerça la profess. d'avocat avec beauc. de réputat. Honoré par Louis XII du titre de conseiller, il jouit de l'estime de Charles-Quint,

fut député par ses compatr. au duc de Milan, qui le créa sénateur, obtint du duc de Savoie la charge d'avocat fiscal, et mourut en 1541. On a de lui, entre autres ouvr. : *Consilia feudalia*, Venise, 1579, in-fol., et des *Dissertations* insérées dans le *Tractus tractat. juris*. — BRUNUS (Matthieu), juriscons. de Rimini, est aut. de quelques traités, entre autres : *de Cessione bonorum*, insér. dans le t. III du *Tractatus juris*.

BRUNYER (ABEL), méd. des enfants de Henri IV, né à Uzès en 1573, fut, quoique protestant, en gr. crédit près du cardinal de Richelieu, qui lui confia souvent des négociations importantes. Il publia, en société avec Marchant, sous le titre de *Hortus regius blesensis* une description du jardin de botanique fondé à Blois par Gaston, 1653, in-fol, et avec des addit., 1655, in-fol. — BRUNYER (Pierre-Édouard), médecin des enfants de France, mort à Versailles en 1811, descendait du précédent et avait hérité de son mérite.

BRUSATI (TÉBALDO), seigneur brescian attaché au parti guelfe, défendit sa patrie avec le plus gr. courage contre les attaques de l'emper. Henri VII. Mais ayant été pris en 1311, dans une sortie, il périt dans les derniers supplices, en exhortant ses citoyens à combattre pour leur liberté.

BRUSCH ou BRUSCHIUS (GASPAR), historien et poète allemand, né dans la Bohême en 1518, se distingua de bonne heure par son talent pour la poésie latine, et reçut en 1552 la couronne poétique des mains de Ferdinand, roi des Romains, qui le créa de plus comte palatin. Invité par l'év. de Passaw à s'occuper de l'hist. ecclésiast. d'Allemagne, il s'établit dans cette ville; mais il périt assassiné en 1559. Ses deux princip. ouvr. sont : *de Germaniæ episcopatibus epitome*, Nuremberg, 1549, in-8. Ce vol. ne contient que la métropole de Mayence et l'évêché de Bamberg. — *Monasteriorum Germaniæ præcipuorum chronologia*, Ingolstadt, 1551, in-fol. Nessel en a publ. la suite sous le titre de *supplém.*, Vienne, 1692, in-4, d'après un MS. de la bibliothèque impér. Le *recueil* de ses poésies latines a été impr. à Bâle, 1553, in-8. — Un autre BRUSCHIUS (François), ou BRUSCO, médec. de Mantoue dans le 17e S., a fait impr. un ouvrage sur la chimie, intit. : *Promacomachia iatrochimica*, etc., Mantoue, 1623, in-fol., et un autre : *Informazione circa la polvere viperina*, Rome, 1643, in-4.

BRUSLÉ DE MONTPLAINCHAMP (J.-CHRYSOSTÔME), né à Namur dans le 17e S., chanoine de Bruxelles, et prédicateur de l'emper. Charles VI, fut un écrivain laborieux, mais peu scrupuleux de publier sous son nom les ouvr. des autres. Il a laissé un gr. nombre de compilations mal écrites, et oubliées aujourd'hui. Les plus import. sont : *Histoire de Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur*, Cologne, 1689, in-12. — *Histoire de don Jean d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint*, Amsterdam, 1690. — *Histoire d'Emmanuel-Philibert, duc de Savoie*, ibid., 1692. — *Histoire d'Alexandre Farnèse, duc de Parme*, ib., 1692, etc.

BRUSONI (LUCIO-DOMIZIO), écrivain, né dans le 15e S. à Contarsi dans la Basilicate, étudia la philosophie, la théol., la jurisprud., et se rendit très habile dans les langues grecq. et lat. On a de lui l'ouvr. suiv. : *Rerum memorabilium, sententiar., historiar., etc., lib. VII*, Rome, 1518, in-fol., et réimpr. plus. fois depuis à Bâle in-4 et in-8; mais la première édition est seule recherchée.

BRUSONI (JÉRÔME), d'une famille noble de Legnago, dans le Véronais, né en 1610, prit l'habit de chartreux, le quitta, le reprit et le quitta encore. A cette deuxième émancipation, que l'on traita d'apostasie, il fut arrêté à Venise, et mis en prison. Redevenu libre, il vécut tranquillement dans cette ville, où il publ. beaucoup d'ouvrages, et se fit un assez gr. nombre d'amis, parmi lesquels on remarque Ferrante Pallavicino et Jean-François Loredano. On ignore l'époque précise de sa mort. Il vivait encore en 1679, puisque son *Hist. d'Italie*, le meilleur de ses ouvrages, s'étend jusqu'à cette année. L'édit. de cette hist. la plus complète est celle de Turin, 1680, in-fol.

BRUSQUET, né en Provence, fut success. de Triboulet dans l'emploi de fou du roi sous les règnes de François Ier, de Henri II, de François II et de Charles IX. Il se donna d'abord pour chirurgien, et pouvait avoir 25 ans quand il commença à exercer son métier au camp d'Avignon, en 1536. « Les hommes qu'il traitait, dit le naïf Brantôme, allaient *ad patres* dru comme mouches. » Le connétable de Montmorenci voulut le faire pendre; le dauphin, depuis Henri II, lui sauva la vie, le trouva plaisant et le prit à son service. Sa gaîté, son esprit, son originalité, le firent devenir promptem. valet-de-chambre du roi, ensuite maître de la poste aux chevaux de Paris. « Le pauvre diable, dit Brantôme, jouissait d'une fortune assez considérable, était bien à la cour, lorsqu'on s'avisa de le soupçonner de huguenotisme. » Sa maison fut pillée aux prem. troubles de 1562. Il sortit de Paris, et se sauva chez Madame de Valentinois, qui ne refusa pas un asile à un homme que le roi avait honoré de sa protection. Il mourut en 1563, selon les apparences, au château d'Anet.

BRUSSEL (PIERRE van), jésuite, né en 1612 à Bois-le-Duc, profess. de philosophie et de rhétorique, puis missionnaire dans le duché de Berg, mourut à Hildesheim en 1664. On a de lui en allemand : *la Résurrection spirituelle, ou défense d'un médecin nouvellement converti*, etc, Cologne, 1664, in-8.

BRUSSEL (NICOLAS), auditeur des comptes et conseiller du roi, fut chargé de mettre en ordre les terriers de la couronne, alors déposés à la chambre des comptes à Paris, s'acquitta de ce travail avec beaucoup de zèle et d'intelligence, et mourut en 1750. On a de lui : *Nouvel examen de l'usage général des fiefs en France pendant les* 11e, 12e, 13e *et* 14e S., Paris, 1727 ou 1750, 2 vol. in-4, ouvrage plein de recherches curieuses et dont on trouve une bonne analyse dans le *Journal des savants*; *Recherches* sur la langue latine, ibid, 1747, 2 vol. in-12. — BRUSSEL (Pierre), neveu du précéd.

et auditeur des comptes, mort vers 1781, a laissé *la Promenade utile et récréative de deux jeunes Parisiens,* Avignon et Paris, 1768, 2 vol. in-12. — *Suite du Virgile travesti*, La Haye (Paris), 1767, in-12. — *L'Avocat, ou réflexions sur l'exercice du barreau*, Paris, 1778, in-8.

BRUTÉ (Jean), né à Paris en 1699, mort en 1762, curé de St-Benoît, l'une des paroisses les plus import. de cette ville, a publié entre autres ouvrages : *Chronologie historique des curés de St-Benoît*, Paris, 1752, in-12. — *Discours* sur le mariage, ibid, 1762, in-4.

BRUTÉ DE LOIRELLE, abbé et censeur royal, mort en 1783, a publ. un poème en quatre chants intit. : l'*Héroïsme de l'amitié, David et Jonathas*, 1776, in-12. Il était déjà connu par des trad. de quelq. pastorales de Gessner, et de div. morceaux de Haller et de Dryden, et il avait publié sous le nom de Guyot de Merville, les *Ennemis réconciliés*, pièce en trois actes et en prose, dont le sujet est tiré d'une des anecdotes les plus intéressantes de la Ligue.

BRUTEL DE LA RIVIÈRE (J.-B.), ministre de l'Église wallonne à Amsterdam, né à Montpellier en 1669, mort en 1742, publia une édit. fort augmentée du *Dictionn. de Furetière,* La Haye, 1725, 4 vol. in-fol. Ses *Sermons* ont paru en 1746, in-8. Il a eu part à la trad. franç. de Prideaux, de l'*Histoire des Juifs*.

BRUTO ou BRUTI (J.-Michel), histor. et humaniste, né à Venise vers 1515, passa la plus grande partie de sa vie à voyager en France, en Italie, en Allemagne; s'attacha d'abord à Étienne Battori, roi de Pologne, puis à Rodolphe II, empereur d'Allemagne, qui le fit son historiographe en 1593. Ses princip. ouvr. sont : *Histoire de Florence*, Lyon, 1562, in-4, dans laq. l'auteur se propose de repousser les accusations de Paul Jove contre les Florentins. Cette 1re édition a été supprimée avec soin par l'ordre des Médicis, qui ne sont point ménagés dans l'ouvr.; mais il a été réimpr., Venise, 1764, in-4.— *Epistolæ*, Cracovie, 1593, Berlin, 1597, in-8. — *Vita Callimachi Experientis* (Buonacorsi), dans l'édition de son *Hist. de Ladislas* donnée par Bruto. — *Oratio de rebus à Carolo V, imperat., gestis*, Anvers, 1555. — *L'institution d'une fille de noble maison, trad. de langue toscane en franç., avec le texte*, Anvers, 1555, in-8, prem. product. des presses du célèbre Chr. Plantin. On doit en outre à Bruto plusieurs éditions d'auteurs anciens avec des *commentaires* et des *notes*.

BRUTUS (L.-Junius), Romain célèbre par son amour pour la liberté, fils de Tarquinie, sœur de Tarquin-le-Superbe, vit de bonne heure son père et son frère assassinés par l'ordre de Tarquin, et, craignant le même sort, contrefit l'insensé pendant plusieurs années, attendant une occasion favorable pour se venger. Après l'outrage fait à Lucrèce par Sextus-Tarquin, Brutus, levant le masque, harangua le peuple, fit chasser les tyrans 509 ans av. J.-C., et changer le gouvernem. en république. Nommé consul avec Collatin, mari de Lucrèce, il montra dans l'exercice de cette charge tant de zèle pour la liberté, qu'il ne balança point à condamner et à faire exécuter ses propres fils qui avaient conspiré pour rétablir les Tarquins. Il périt quelques mois après dans un combat singulier avec Aruns, fils de Tarquin : son adversaire eut le même sort.

BRUTUS (Lucius-Junius), Romain séditieux, se mit à la tête du peuple lorsqu'il se retira sur le mont Sacré, et ne consentit à se rendre aux propositions du sénat, représenté par Agrippa, qu'à condition que les plébéiens auraient le droit de nommer chaque année des magistrats chargés de veiller à la défense de leurs droits. Telle fut l'origine des *tribuns*.

BRUTUS (Damasippus), préteur, commandait dans Rome en l'absence des consuls, l'an 82 avant J.-C. Dévoué au parti de Marius, il fit massacrer une partie des sénat. qu'il avait convoqués dans ce but. Sylla vengea ces victimes en plaçant le préteur sur la première de ses listes de proscription.

BRUTUS (Junius), attaché au parti de Marius, fut défait par Pompée, et commanda ensuite dans la Gaule cisalpine pour Lépide qui avait recommencé la guerre civile, après la mort de Sylla. Pompée le vainquit encore au siége de Modène, et après l'avoir contraint à se rendre, il le fit assassiner par Germinius. J. Brutus avait épousé la sœur de Caton d'Utique, Servilie, dont il eut Marcus Brutus et deux filles appelées Junie : l'une fut femme du triumvir Marc-Lépide, l'autre de Lucius-Cassius.

BRUTUS (Marcus-Junius), fils du précédent et neveu de Caton, suivit le parti de Pompée dans la guerre civile. Après la bataille de Pharsale, César, qui l'aimait, l'appela auprès de lui et le combla de faveurs. Les caresses du dictateur ne l'empêchèrent point d'entrer dans la conspirat. formée contre lui par les républicains. César, au moment de mourir, le voyant au nombre des conjurés, ne lui reprocha son ingratitude qu'en s'écriant : *Et toi aussi, mon fils!* Après ce meurtre, Brutus, poursuivi par Antoine, se réunit à Cassius, livra bataille à Antoine et à Octave dans les plaines de Philippes en Macédoine, fut vaincu et se tua de désespoir l'an 42 av. J.-C. Antoine a rendu de cet illustre Romain ce témoignage, que de tous les assassins de César il était le seul qui n'eût point été guidé par la haine, la jalousie et l'ambition. Brutus avait composé un éloge de Caton d'Utique et d'autres ouvr., mais il ne reste de lui que quelq. lettres à Cicéron et à Atticus. Les autres écrits qu'on lui attribue sont supposés.

BRUTUS (Décimus-Junius), parent du précéd., fut au nombre des meurtriers de César, qui n'avait cessé de lui témoigner de l'affect., et qui dans son testament le déclarait son héritier, dans le cas où Octave ne laisserait pas d'enfants. Après la mort du dictateur, il se renferma dans Modène, força Antoine à lever le siége de cette ville, le chassa de l'Italie, et fut honoré du triomphe; mais vaincu à

son tour par ce triumvir, il fut assassiné en se retirant dans les Gaules.

BRUTUS (Pierre), év. de Cattaro en Dalmatie, fut, en l'absence de l'archev. J.-B. Zeno, chargé de l'administrat. du dioc. de Vicence, dont il fit expulser les Juifs, et mourut en 1498. Son ouvr. le plus important est *Victoria contra Judæos*, Vicence, 1489, in-fol. Cette édit. est fort rare; mais l'ouvr. d'Adr. Fino (*v.* ce nom) contre les Juifs n'est guère qu'une réimpr. de celui de l'év. de Cattaro.

BRUUN, surnommé *Candidus*, moine de l'abbaye de Fulde, peintre et poète du 9e S., embellit de peintures l'église de son couvent, et dans un poème latin publié par d'Achery et Mabillon, célébra la beauté de ce monum. et la magnificence des abbés qui l'avaient construit. Son portrait se trouve avec celui de Modestus, peintre et religieux du même monast., dans *les Antiquités de Fulde*, de Brower.

BRUXIUS ou BRUGHIUS (Adam), médecin, né dans la Silésie au 16e S., s'est fait connaître par de savantes recherches sur la mnémonique et par deux ouvr. où il traite de cette science, intit. : *Ars reminiscentiæ*, Leipsig, 1608, in-8. — *Simonides redivivus seu ars memoriæ*, ibid., 1610, in-8. C'est un des traités les plus complets sur cette matière; mais la nomenclature mnémonique n'est qu'une puérilité. L'ouvrage de Bruxius a été réimpr. en 1640, in-4.

BRUYÈRE (Jean de La), écriv. célèbre, naquit en 1644, près de Dourdan. Il ne nous reste que peu de détails sur sa vie. On sait seulem. qu'il fut trésorier de France à Caen, puis chargé, sous la direction de Bossuet, d'enseigner l'histoire au duc de Bourgogne, qu'il passa le reste de ses jours auprès de ce prince en qualité d'homme de lettres avec une pension de mille écus, qu'il fût reçu à l'Acad. franç. le 15 juin 1693, et qu'il mourut d'apoplexie à Versailles le 10 mai 1696. C'était un philosophe qui ne cherchait qu'à vivre tranquillement avec des amis et des livres, toujours disposé à une joie modeste, ingénieux à la faire naître, poli dans ses manières et sage dans ses discours, fuyant toute sorte d'ambition, même celle de montrer de l'esprit. Lorsqu'il eut composé le livre des *Caractères*, il montra son MS. à Malezieux, qui lui dit : « Voilà de quoi vous attirer beaucoup de lecteurs et beaucoup d'ennemis. » Cet ouvr., impr. en 1687, fut lu avec avidité, non-seulement parce qu'il était excellent, mais parce qu'on supposait à l'auteur des intentions qu'il n'avait pas eues : on voulut connaître dans la société les personnages qui sortaient du pinceau de La Bruyère; on plaça des noms au bas de ses *Caractères* et de ses *portraits*. La malignité contribua d'abord au succès de l'ouvrage, autant peut-être que le mérite réel qu'on y trouvera toujours, et qui le fera rechercher dans tous les temps. La vérité de ses *Caractères*, dit l'abbé Delille, a été chaque jour mieux connue, et sa manière plus appréciée. Pour le peindre, il faudrait avoir son génie, et ce talent inimitable qui renferme tant de sens dans une phrase, tant d'idées dans un mot, exprime d'une manière si neuve ce qu'on avait dit avant lui, et d'une manière si piquante ce qu'on n'avait pas encore dit. Son ouvr. est de tous les livres de morale celui qui donne le mieux à la jeunesse la connaissance anticipée de ce monde, où les mêmes passions, les mêmes vices, les mêmes ridicules, malgré quelq. changem. passagers de costumes, de modes et de mœurs, donnent à la génération présente une grande ressemblance avec celles qui la précèdent ou celles qui la suivent. Boileau félicitait ou plutôt accusait La Bruyère de s'être affranchi de la gêne et du travail des transitions. Son art est de surprendre le lecteur, et de se jouer des règles de l'art. Il n'appartenait qu'à un homme de génie d'intéresser de cette manière; un homme médiocre aurait pu mettre plus d'ordre et de méthode dans un livre, mais il aurait fait un ouvr. ennuyeux. Le livre de La Bruyère, qui nous représente le monde tel qu'il est et tel qu'il sera toujours, est comme ce monde lui-même, où tout change, tout se renouvelle sans cesse, où tout semble jeté au hasard, où chaque jour amène un nouveau sujet d'observation, de surprise et d'intérêt. On a de La Bruyère *les Caractères de Théophraste*, Paris, 1687, in-12. Il y a eu des augmentations considérables dans les édit. suiv., parmi lesquelles nous citerons celles de Paris, 1697, in-12, 1740, 2 vol. in-12, avec les notes de Coste, 1750, 2 vol. petit in-12, et 1765, in-4. Belin de Ballu, qui a donné une édition des *Caractères*, Paris, Bastien, 1790, 2 vol. in-8, a fait aussi imprimer la traduct. de *Théophraste* par La Bruyère, à laquelle il a ajouté la traduct. des chap. 29 et 30 de l'auteur grec, imprimés pour la prem. fois en 1786 à Rome. Mme de Genlis a publié une édit. des *Caractères* avec de nouvelles notes critiques, 1812, in-12. Parmi les nouv. édit. de La Bruyère on distingue celles de P. Didot, 1813 et 1818, 2 vol. in-8. Celle-ci fait partie de la belle collect. des classiq. franç. publ. par M. Lefèvre. *Les Dialogues posthumes sur le quiétisme*, continués par L. Ellies Dupin, furent donnés en 1699, in-12. Cette dispute théologique était assez étrangère à La Bruyère pour qu'il pût se dispenser d'y prendre part; mais, ainsi que l'a remarqué M. le card. de Beausset, « une juste admirat. réunie à la reconnaissance ne permettait pas à La Bruyère d'hésiter entre Bossuet et Fénélon. »

BRUYÈRE (Louis), inspect.-gén. des ponts-et-chaussées, ancien direct.-général des travaux de Paris, officier de la Légion-d'Honneur, mort à Paris, en 1832, est auteur de plus. ouvr. import., entre autres : *Des Études relatives à l'art des constructions*, 1829, in-fol. Sa collection de *Mémoires* et *Dessins* a été acquise par le gouvernement.

BRUYERIN (Jean-Baptiste), médec., né à Lyon vers 1510, neveu de Symphorien Champier, fut honoré de la confiance de François Ier et de Henri II, et mourut après 1560. On lui doit : *Collectanea de sanitatis functionibus*, Lyon, 1537, in-4. — *De re cibariâ*, Périgueux, 1560, in-8, réimprimé avec des additions, Francfort, 1600 et 1606, ouvrage très remarquable pour l'époque de sa publication;

une version latine du traité d'Avicenne, *De corde ejusque facultatibus libellus*, Lyon, 1559, in-8; et celle d'une partie du *Collyget* d'Averhoès, dans l'édit. de ses *œuvres*, Venise, 1553.

BRUYN (Abraham van), peintre et grav., né vers 1540 à Anvers, est, à raison du format de ses estampes, rangé par les amat. dans la classe des petits maîtres. Contempor. des Wiérix, il a gravé dans leur manière; mais on lui reproche de manquer de correct. dans le dessin. Il travailla long-temps à Cologne, puis revint à Anvers, où il mourut vers 1598. On recherche beaucoup ses portraits et ses arabesques. On lui doit aussi quelques suites d'estampes accompagnées d'un texte lat. ou allem. : *Imperii ac sacerdotii ornatus, diversar. gentium vestitu*, 1577, in-fol. en trav.—*Diversar. gentium armatura equestris*, in-fol. obl., 52 pl.—*Omnium ferè gentium imagines*, etc., 1587, in-4, 49 pl.

BRUYN ou BRUIN (Nicolas van), fils du précédent, grav., né à Anvers en 1562, a exécuté un grand nombre de sujets dans le genre de Lucas de Leyde, qu'il cherchait à imiter. Son dessin est dans le goût gothique. Ses pièces principales sont : *l'Age d'or*, d'après Abraham Bloëmart; *la Vision d'Ézéchiel;* une suite de *sujets* tirés de la vie de J.-C., et divers gr. *paysages* et *foires* d'après Vinckbons. On lui doit aussi des suites de quadrupèdes, d'oiseaux et de poissons, 37 pl. Une de ses estampes, représentant une société nombr. d'Espagnols dans une forêt, est datée de 1634, année qni n'a pas précédé de beauc. celle de sa mort.

BRUYN (Jean van), né en 1620 à Gorcum, mort en 1675 à Utrecht, où il remplissait une chaire de mathémat. et de physique, était aussi bon anatomiste et cultivait la philosophie. On a de lui : *Défense de la philosophie cartésienne contre Vogelang*, 1670, in-4; des *Dissertat. académiques, etc.* — Bruyn (Christian), en latin *Brunonius* ou *Bruninghius*, né à Utrecht, a laissé, en vers latins, *Breviarum philosophiæ barbaricæ*, impr. à la tête de l'ouvr. de *Heurnius*.

BRUYN (Gauthier), né à Amersdoot en 1618, mort dans sa 35e année, remplit successivem. à l'académie d'Utrecht la chaire de philosophie et celle de théologie. Outre ses deux harangues inaugurales, la première *de Malo*, etc., la deuxième *sur les mœurs d'un véritable théologien*, il a laissé plusieurs *Dissertations et Thèses académiques*.

BRUYN (Corneille LE), peintre habile et voyageur célèbre, né à La Haye en 1652, quitta sa patrie à l'âge de 22 ans pour se rendre à Rome, où il étudia son art pendant deux ans et demi. Entraîné par un goût très vif pour les voyages, il visita successiv. Naples et quelques autres villes de l'Italie, s'embarqua pour Smyrne, parcourut l'Asie-Mineure, l'Égypte et les îles de l'Archipel, décrivant et dessinant tout ce qui lui paraissait digne de remarque. De retour en Europe, il se fixa quelque temps à Venise pour faire de nouvelles études en peinture, puis il revint dans sa patrie, où il publia ses *Voyages* en 1698. Le succès de cet ouvr. l'ayant déterminé à recommencer ses courses lointaines, il passa en Russie, se rendit ensuite dans la Perse, dans l'Inde, et visita Ceylan, ainsi que quelques-unes des îles asiatiques. Presque toutes ces contrées ont été mieux décrites depuis, mais il est un des prem. qui aient donné quelques notions sur le pays et les mœurs des Samoyèdes. On ne connaît point l'époque de sa mort. On doit à l'abbé Banier une édit. des deux voyages de Le Bruyn, Rouen, 1725, 5 vol. in-4, préfér. aux précéd. pour le style; mais les curieux n'en recherchent pas moins, à raison des estampes, une ancienne édit. de Hollande, 3 vol. in-fol.

BRUYN (Nicolas), poète hollandais, né en 1671 à Amsterdam, fils d'un pasteur protestant, n'eut d'autre emploi que celui de teneur de livres chez un marchand, et mourut en 1752. Le théâtre d'Amsterdam, qu'il enrichit de ses composit. dramatiques, conserve dans son répertoire sept de ses tragédies, parmi lesquelles on distingue celle qui a pour titre : *la Fondation de la liberté romaine.* Les œuvres de ce poète, qui s'exerça sur différents sujets, mais se distingua surtout dans le genre moral et descriptif, ont été recueillies, et ne forment pas moins de 11 vol. On y remarque deux jolis poèmes : *Arcadie de Clèves et de Sud-Hollande*, et *Arcadie de Nord-Hollande*, que ses amis publièrent après sa mort avec des notes historiques.

BRUYS (Pierre de), hérésiarque du 12e S., prêcha ses opinions dans le Dauphiné, sa patrie, puis dans la Provence et le Languedoc. Il rebaptisait les peuples, fouettait les prêtres, emprisonnait les moines, profanait les églises, renversait les croix et les autels. Les catholiques de Saint-Gilles le brûlèrent en 1147.—Bruys (Henri), ermite, son contemporain, adopta et répandit ses erreurs au Mans, fut chassé de cette ville par l'évêque et par St Bernard, prit la fuite, fut arrêté, et mourut dans les prisons de Toulouse.

BRUYS (François), littérat., né en 1708 dans le Mâconnais, quitta sa patrie à 22 ans, passa en Suisse, puis à La Haye, où il embrassa la religion protestante, qui avait été celle de ses pères. L'indigence le fit auteur. Il entreprit un journal qui fut supprimé par la cour de Hollande, sur la dénonciation du synode wallon. Le désir de rentrer dans l'Église romaine le ramena en France en 1736; il fit son abjurat. à Paris, et partit peu de temps après pour Dijon, où il se proposait de faire son cours de droit, pour exercer ensuite la profess. d'avocat; mais le jour même où il reçut ses grades, il tomba malade, et mourut en 1738. Son principal ouvr. est : *Histoire des papes*, La Haye, 1732, 5 vol. in-4, ouvr. qui eut quelque vogue parmi les protestants. On a publié depuis sa mort ses *Mémoires historiques, critiques et littéraires*, Paris, 1752, 2 vol. in-12. Quelq. bibliogr. lui attribuent *l'Art de connaître les femmes, avec une dissert. sur l'adultère*, La Haye, 1730, in-8, sous le nom du *chev. de Plante amour*. Ce petit vol. est rare.

BRUYSET (J.-M. et P.-M.). Ces deux frères, imprimeurs à Lyon, furent incarcérés après le

siége de cette ville, en 1793. L'aîné s'était chargé du papier-monnaie, dit *papier obsidional*. Malade à cette époque, il fut transporté dans une infirmerie : son frère, Pierre-Marie, parut seul devant les juges. On lui présenta les billets signés *Bruyset;* il répondit que cette signature était véritable, et se laissa condamner. Il avait une femme et plus. enfants qu'il fit recommander à celui auquel il sacrifiait sa vie. Cette recommandation ne fut point vaine, et J.-M. Bruyset regarda comme ses propres enfants ceux de son frère. Il était de l'académie de Lyon, et a publ. plus. traduct. de l'angl.; les plus estimées sont : *Abrégé de l'histoire romaine,* de Goldsmith, Lyon, 1816. — *Abrégé de l'hist. de la Grèce,* de Goldsmith, 1817, in-12. Il avait travaillé à la *Gazette littér.*, au *Journal étranger,* et a fourni quelq. art. au *Dictionnaire historique* de Chaudon et Delandine. Il se disposait à publier une *traduct. de Tite-Live,* lorsqu'il mourut le 16 avril 1817, à 74 ans.

BRUZEAU (PAUL), prêtre familier de Saint-Gervais à Paris, a publ. plus. livres de controverse, entre autres : *La foi de l'Église catholique touchant l'eucharistie,* 1684, in-12. — *Conférence du diable avec Luther, contre le sacrifice de la messe,* 1673. Ces écrits sont beaucoup moins remarquables par le style que par l'érudition.

BRY (THÉODORE de), célèbre grav. et libraire, né à Liége en 1528, a laissé plus. estampes, parmi lesquelles on distingue *l'Age d'or,* d'après Abr. Bloëmaert, et le *Bal vénitien,* qui lui sert de pendant; *la petite Foire de Village; la Fontaine de Jouvence; le Triomphe,* d'après Jules Romain. Expulsé de Liége pour ses opinions religieuses en 1570, il vint alors habiter Francfort avec sa famille, y jeta les fondem. d'un commerce de livres et d'estampes, qui s'accrut encore sous ses fils, et mourut en 1598. — BRY (Jean-Théodore de), fils cadet du préc. et grav. comme lui, né à Liége en 1561, apprit les règles du dessin de son père, qu'il surpassa; mais quoiqu'on ait de lui un assez grand nombre d'estampes très recherchées, et qu'il ait publ. plus. gr. ouvr., tous dignes de l'attention des curieux, tels que les *Emblèmes* et la *Bibl. calcographiq. de Boissard,* etc., le *Recueil des alphabets et des caractères* de toutes les langues connues, il doit sa célébrité principalem. à *la Collection des grands et petits voyages.* Ce recueil, commencé par son père, de relat. de voyages, déjà publ. ou inédits, faits aux Indes-Orientales et aux Indes-Occidentales, se compose de 25 part. in-fol., ornés de cartes et de grav. Comme il est impossible d'entrer ici dans aucun détail sur cette précieuse collect., on renverra les curieux à la *Bibliographie* de Debure, au *Manuel* de M. Brunet, mais surtout au *Mémoire* spécial de Camus (*v.* ce nom).

BRY DE LA CLERGERIE (GILLE), lieutenant-général au bailliage du Perche, a publ. entre autres ouvr. : *Histoire des pays et comté du Perche, et duché d'Alençon,* Paris, 1620, in-4. — *Coutumes des pays, comté et du bailliage du Grand-Perche,* Paris, 1659, in-8, réimpr. en 1737.

BRYAN ou BRYANT (FRANCIS), poète anglais, né et élevé à Oxford, suivit le comte de Surrey dans son expédition contre la France, fut ensuite employé dans diverses ambassades, nommé gentilhomme de la chambre de Henri VIII et d'Édouard IV, puis gouverneur de l'Irlande, en 1538. Il épousa peu de temps après la comtesse d'Ormond, et mourut à Waterford en 1550. Outre quelq. *Lettres* sur des matières de politique, et la trad. en anglais du *Mépris de la cour,* de Guevare, faite sur la version franç. d'Allègre, on a de Bryan des *chansons* et des *sonnets* impr. en 1565 avec ceux de Surrey et de Th. Wyatt.

BRYAN (AUGUSTIN), critique anglais, entreprit vers 1723 une édit. gr. et lat. des *Vies* de Plutarque, avec des corrections et des notes de plusieurs savants. Sa mort, arrivée en 1726, l'empêcha d'achever cette utile entreprise, qui fut continuée par Moyse du Soul, et parut à Londres en 1729, 5 vol. in-4.

BRYAN (JACQUES), antiq. et écriv. anglais né à Plymouth en 1715, fut successivem. précept. et secrét. du lord Marlborough, fils du gr. général de ce nom, qui lui fit obtenir une place à l'amirauté. On a de lui plusieurs ouvr. en angl.; les principaux sont : *Observations et recherches relatives à différentes parties de l'histoire ancienne,* Cambridge, 1767, in-4. — *Nouveau système, ou analyse de la mythologie ancienne,* Londres, 1773-74, 3 vol. in-4, sur lequel repose surtout sa réputation. — *Traité de l'authenticité de l'Écriture sainte, et de la vérité de la religion chrétienne,* Londres, 1795, in-8. Ce dernier ouvr. a eu onze éditions dans la même année. — *Observat. sur la descript. de la plaine de Troie par Lechevalier,* Londres, 1795, in-4. — *Dissertat. sur la guerre de Troie décrite par Homère,* 1796, in-4. Cet ouvr. fit éclore un gr. nombre d'écrits: M. Brunet a donné les titres des princip. dans son *Manuel,* à l'art. *Bryant.* Ce savant mourut d'un accident en 1804, à 80 ans. — BRYAN (Michel), mort à Londres en 1821, a coopéré à la formation de la nouvelle galerie d'Orléans. On lui doit un *Dictionnaire biographique et critique des peintres et des graveurs,* en anglais, 1813-16, 2 vol in-4.

BRYAXIS, sculpt. grec, contempor. de Phidias, travailla au fameux tombeau de Mausole. Ses chefs-d'œuvre étaient nn *Esculape,* cinq *fig. colossales* à Rhodes, un *Bacchus* à Gnide.

BRYCHAN, petit-fils de Cormach, roi d'Irlande et seigneur de Cormarthen, que les Anglais ont depuis appelé de son nom Brecknoch, fut le chef d'une des trois familles saintes de la Bretagne. Il mourut en 450.

BRYCZYNSKI (JOSEPH), littérat. polonais, né en 1797, suivit les cours de droit à Varsovie, et prit ensuite une part active à la rédact. de div. journ. estimés en Pologne; mais, les feuilles auxquelles il travaillait ayant cessé de paraître, il voyagea en Allemagne, en Italie, en Angleterre et en France, et se fixa à Paris, où il mourut en 1823. Il est surtout connu par une *Trad.* en vers polonais des

Plaideurs de Racine, qui obtint un grand succès.

BRYDONE (PATRICE), physic. et voyag. anglais, né vers 1740, d'une famille noble, fut destiné à la profession des armes; mais son goût l'entraîna vers les sciences, et, après avoir achevé ses études avec succès dans les univ. de Cambridge et d'Oxford, il passa sur le continent, dans le double but de répéter les princip. expériences de Franklin sur l'électricité, et d'en faire de nouv. sur l'état et la températ. de l'air au sommet des montagnes les plus élevées de la Suisse et des Alpes. Dans un second voyage entrepris en 1767, il visita l'Italie, et s'arrêta quelque temps en Sicile et à Malte, étudiant les antiquités du pays et les mœurs des habitants, mesurant la hauteur des montagnes, et faisant des expériences auxq. son nom et sa réputation donnèrent un grand intérêt. De retour en Angleterre, en 1771, il consacra deux années à mettre en ordre les matériaux qu'il avait recueillis, et publ., sous la forme de lettres, son *Voyage en Sicile et à Malte*, Londres, 1773, 2 vol. in-8, fig., qui, trad. en franç. par Demeunier, puis en allem., obtint un succès européen. Brydone, que le gouvernement angl. avait récompensé de ses sacrifices par une *sinecure* lucrative, fut admis dans les soc. royales de Londres et d'Édimbourg, continua de se livrer à des travaux scientif. dont les résultats furent insérés dans les *Transact. philosophiq.*, et mourut en 1818.

BRYENNE (NICÉPHORE), habile général de Michel Parapinace, qui voulut le récompenser de ses services en lui conférant le titre de césar, ne pouvant compter sur le faible Michel pour le défendre contre ses ennemis, leva l'étendard de la révolte, et se fit proclamer empereur à Dyrrachium, vers 1079. Mais il fut vaincu par Nicéphore Botoniate, qui lui fit crever les yeux en 1080. — BRYENNE (Nicéphore), fils du précédent, né à Orestias en Macédoine, fut en faveur auprès d'Alexis Commène, qui lui donna sa fille Anne en mariage, et l'honora du titre de césar dès qu'il fut monté sur le trône impérial. Ce prince refusa cepend. de déclarer Bryenne son success., malgré les sollicitat. d'Anne et de sa mère Irène. Après la mort d'Alexis, les deux princesses firent de vains efforts pour engager Bryenne dans quelq. conspirat.; satisfait de sa position, il continua de consacrer à l'étude tout le temps que le service de l'état ne réclamait point. Envoyé pour faire lever e siége d'Antioche aux Latins en 1137, il tomba malade, et revint mourir à Constantinople. Il reste de lui une *Histoire* d'Isaac Comnène à Nicéphore Botoniate, impr. dans l'*Hist. Byzantine*, en gr. et en lat., et traduite en franç. par le présid. Cousin.

BRYNTESSON (MAGNUS), chevalier et sénateur de Suède, d'une des plus anciennes familles de ce royaume, chef d'une insurrection, en 1529, contre Gustave Vasa, prit le titre de roi. Mais le peuple s'étant déclaré pour Gustave, il eut la tête tranchée à Stockholm.

BUACHE (PHILIPPE), premier géographe du roi, né à Paris en 1700, devint gendre de Guillaume Delisle, des talents duquel il hérita en partie. Successeur du même Delisle, et prédécess. de d'Anville à l'académie des sciences, Buache, sans avoir rendu d'aussi gr. services que ces deux hommes célèbres, n'a pas laissé cependant de contribuer à l'avancement de la science par ses nombreux travaux. Son ingénieux système de géographie physique et naturelle fut à la vérité beaucoup trop généralisé, et donna lieu à de funestes erreurs par l'abus que l'on en a fait. Ses efforts pour suppléer au défaut de connaissances géographiques de son temps sont assurément très louables; mais la plupart de ses conjectures ne se sont pas réalisées; et le rêve de son continent austral, dont il puisa l'idée dans les anciens auteurs, n'est aujourd'hui qu'une chimère. Buache, mort en 1773, a publ., outre un assez grand nombre de *Mémoires* dans les recueils de l'acad. des sciences : *Considérations géograph. et physiques sur les nouvelles découvertes de la grande mer*, Paris, 1753, in-4. — *Essai d'une géographie physique*, mém. de l'acad., 1752. — *Atlas physique*, 1754, 20 pl. in-fol. Il a de plus revu et publié un grand nombre de cartes de son beau-père.

BUACHE (JEAN-NICOLAS), géographe, né vers 1740 à la Neuville-au-Pont, près Ste-Menehould en Champagne, est connu sous le nom de *Buache de La Neuville*, qui le distingue de Philippe Buache, son oncle. Se trouvant possess. du fonds de géographie de ce dern., il fut admis de bonne heure au dépôt des cartes et plans de la marine. A la mort de d'Anville, il fut nommé prem. géographe du roi, ce qui lui ouvrit les portes l'académie des sc. Depuis il entra à l'Institut dès sa prem. format., et devint membre du bureau des longitudes. Après avoir professé la géogr. à la prem. école normale, il fut nommé conservat. hydrographe en chef du dépôt de la marine, place qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1825. Outre plus *Mém.*, publ. dans les rec. de l'académie des sciences et ceux de l'Institut, on a de lui : *Géographie élément. anc. et moderne*, Paris, 1769-72, 2 vol. in-12. — *Mémoire sur les limites de la Guiane franç., du côté de la Guiane portug.*

BUAT NANÇAY (LOUIS-GABRIEL, comte de), sav. historien, né en 1732 près de Livarot en Normandie, fut élève du chevalier Folard, auprès duquel il puisa une rigidité de principes qni ne l'abandonna jamais. Ministre de France à Dresde et à Ratisbonne, il quitta les affaires en 1776, piqué de n'avoir aucun avancement, et vint habiter Nançay dans le Berri, où il mourut en 1787. Ses princip. ouvr. sont : *les Origines, ou l'ancien gouvernem. de la France, de l'Italie, de l'Allemagne*, 1757, 4 vol. in-12; 1789, 3 vol. in-8. — *Histoire ancienne des peuples de l'Europe*, Paris, 1722, 12 vol. in-12. — *Les éléments de la politique*, Londres, 1773, 6 vol. in-8. — *Les Maximes du gouvernement monarchique*, ibid., 1778, 4 vol. in-8.

BUBASTE (mythol.), divinité d'Égypte, adorée dans la ville de ce nom.

BUBENBERG (ADRIEN), patricien de Berne, exerça dans sa jeunesse la profession des armes,

puis occupa successivement divers emplois dans le gouvernement, et fut, en 1749, député près du duc Charles de Bourgogne, dont il reçut des témoignages d'estime. Il était avoyer de sa ville natale lorsqu'un riche patricien dévoué aux intérêts de la cour de France l'ayant fait écarter des conseils, il se vit obligé de quitter sa patrie. Cependant Charles, dont les projets se trouvaient contrariés par l'éloignement de Bubenberg, vint en 1746 à la tête de 60,000 Bourguignons investir Morat, ville au sort de laquelle celui de toute la Suisse semblait attaché. Les Bernois en péril se souvinrent de leur avoyer, le rappelèrent de l'exil en lui offrant le commandement qu'il eut la générosité d'accepter, quoi qu'il lui en coûtat. Cette marque insigne de dévouement à sa patrie fut couronnée d'un éclatant succès; et les mesures de prudence et de sagesse que lui inspira le noble sentiment dont il était animé, en décèlent toute l'énergie. Louis XI attribua principalement à Bubenberg le mérite de la victoire qui en fut le résultat. Député l'année suiv. à la cour de France, le noble Bernois, voyant que ses collègues s'étaient laissé séduire, et s'indignant des tentatives qu'on faisait pour le corrompre lui-même, revint clandestinement dans sa patrie, où il mourut en 1479.

BUBNA (comte de), feld-maréchal-lieuten., né en Bohême vers 1770, mort en 1825, servit avec quelq. distinction dans les armées autrichiennes, et parvint de grade en grade jusqu'à celui de feld-maréch.-lieuten. Il fut chargé de missions diplomat. en 1812 et 1813 auprès de Napoléon, et nommé commandant du corps d'armée qui pénétra en France par Genève au mois de décembre suivant. En 1815, il fut opposé au maréchal Suchet, qui l'avait repoussé jusqu'en Savoie, lorsque la nouvelle de la perte de la bataille de Waterloo força les troupes françaises à se retirer sur Lyon. On a dit de ce général qu'il possédait des qualités plus propres à la diplomatie qu'à l'art militaire. Il était à sa mort gouvern. général de la Lombardie.

BUC (George), historien anglais, né dans le comté de Lincoln, fut gentilhomme de la chambre de Jacques I[er], qui le créa chevalier, et le fit intendant des menus-plaisirs. On lui doit une *Hist. apologétique de Richard III*, que les critiques attribuent indistinctement à George Buc ou à son fils. — *La Troisième université d'Angleterre*, ouvrage dans leq. il donne une notice curieuse des différ. établissem. d'instruct. de Londres, et quelques poésies. Il mourut en 1623.

BUC (J.-B. du), économiste, né en 1717 à la Martinique, d'une famille noble, fit ses études à Paris, et retourna dans sa patrie où il s'occupa de l'exploitat. de fermes considérables. Député de la chambre d'agriculture de cette colonie, il revint en 1761 à Paris, où le duc de Choiseul le nomma chef de ses bureaux des Indes. Il prit sa retraite en 1770, avec le titre honorifique d'intendant des colonies. Ses *Lettres* à Raynal et son *Mémoire* intitulé : *Le pour et le contre sur un objet de grande discorde et d'importance*, 1785, in-4, ont contribué beauc. à introduire dans l'administrat. des colonies franç. une réforme de laquelle date leur prospérité. Du Buc mourut à Paris en 1795, avec la réputat. d'un des hommes les plus spirituels et des meill. économistes de son temps.

BUCCIO (Dominique), médec., né dans le 16[e] S. à Carmagnole en Piémont, est aut. de : *Quæsita quatuor medicinalia juxta Hippocratis et Galeni sententiam examinata*, Turin, 1551, in-8, réimpr. à Lyon, à Paris, dans différ. formats. — Buccio (M.-Aug.), son fils, profess. de philos. à l'univ. de Turin, fut chargé de div. missions polit. par les ducs de Savoie, et mourut après 1590. Outre des *Rime*, dans les recueils du temps, des *Harangues*, des *Oraisons funèbres*, etc., on lui doit : *De partium corporis principal. et de spiritus vitalis animatione*, Turin, 1583, in-4; deux opusc. en ital. *sur la peste*, et quelq. ouvrages conservés à la bibliothèque de Turin, entre autres, *Amedeida, poema eroico.*

BUCELIN (Gabriel), savant historien, né dans la Thurgovie en 1599, prit l'habit de St-Benoît dans un monastère de la Souabe, consacra sa vie entière à rassembler des matériaux ou à composer des ouvr. qui lui firent alors beauc. d'honneur, fut nommé prieur de Veldkirch, et mourut en 1691. Ses principaux ouvr. sont: *Annales Benedictini*, Augsbourg, 1756, in-fol.— *Germania topo-chrono-stemmatographica sacra et profana*, Francfort, 1655-71, 4 vol. in-fol. — *Rhætia*, 1666, et *Constantia-Rhenana*, 1667, in-4. — Deux topographies assez exactes du pays des Grisons et des environs du lac de Constance; la prem. est très rare.

BUCELIN (Jean), jésuite de Cambrai, mort en 1629, a publié *Gallo-Flandria sacra et profana*, Douai, 1625, 2 vol. in-fol.

BUCER (Martin), un des plus ardents propagateurs du luthéranisme, né à Strasbourg en 1491, abandonna l'ordre des dominicains en 1521 pour embrasser la nouvelle réforme, et devint l'apôtre de Strasbourg, où il exerça pendant vingt ans le double emploi de ministre et de professeur de théologie. On remarque dans ses écrits une grande subtilité et une adresse extraordinaire à trouver les distinctions scolastiques les plus raffinées. Il contribua par son éloquence et son astuce à la trêve qui eut lieu à la suite des conférences de Marbourg en 1529, ainsi qu'à l'accord de Wittemberg en 1536. Il professa ensuite la théologie en Angleterre, et mourut à Cambridge en 1551, après avoir flotté toute sa vie entre la doctrine de Luther et celle de Zwingle. Son *Comment. sur les Psaumes et les Évangiles*, Strasbourg, 1529, in-4; et ses *Scripta anglicana*, Bâle, 1577, in-fol., sont encore estimés des protestants.

BUCH (Ch.-Louis), juriscons., né à Burgsteinfurt en 1753, avoué au tribunal de Munster, où il mourut en 1821, est aut. de plus. écrits politiques en allemand, entre autres d'un opuscule sur cette question : *Les paysans des contrées où les lois françaises ont détruit la servitude, peuvent-ils compter avec quelques fondements sur la continuat.*

de leur liberté? Ce mém., publ. en 1814, produisit une vive sensation.

BUCHAN (GUILLAUME), médecin écossais, né en 1729, fut d'abord direct. de l'hôpital des enfants-trouvés à Ackworth (Yorkshire). De retour à Édimbourg en 1770, il publia la *Médecine domestique*, ouvr. qui a eu de nomb. édit., et dont nous avons une trad. franç. par Duplanil, réimpr. pour la 10e fois, Paris, 1802, 5 vol. in-8. Buchan, que sa réputat. croissante décida à se fixer à Londres, y publia : *Traité des maladies vénériennes*, et *Avis aux mères sur leur santé*, traduit en français par Deverne de Presle, 1804, in-8. Il mourut en 1805, laissant un fils aussi médecin, auquel on doit des *Observations pratiques sur les bains de mer*.

BUCHAN (ÉLISABETH), illuminée écossaise, fille d'un aubergiste, fonda la secte des buchanistes, espèce de miliénaires, dont les prosélytes diminuent de jour en jour, et mourut en 1791.

BUCHANAN (GEORGE), poète et histor., né à Killerny en Écosse en 1506, fit ses études à Paris, professa au collége de Ste-Barbe, et trad. de l'angl. en lat. la *Grammaire* de Linacer. A son retour en Écosse, il devint précepteur du fils naturel de Jacques Ier, le comte de Murray. Il écrivit alors deux poèmes satiriques contre les moines franciscains. La protection du roi n'ayant pu le dérober à la vengeance du clergé, il se réfugia en France. Il professa à Bordeaux, où il connut André Govea, savant portugais. En 1544, il retourna à Paris, composa ses tragédies latines, et suivit bientôt son ami Govea, qui allait dans sa patrie organiser la célèbre université de Coimbre. Ayant perdu son protecteur, la liberté de ses opinions le fit enfermer dans une prison, où il commenca sa *Paraphrase des Psaumes* en vers latins. Rendu à la liberté en 1551, il s'embarqua pour l'Angleterre; mais son inclination le ramena en France, où il fut pendant cinq ans précepteur du fils du maréchal de Brissac. De retour dans sa patrie, il obtint une pension de l'infortunée Marie Stuart, qu'il paya d'ingratitude en s'attachant bientôt au comte de Murray, et en publiant contre elle div. ouvrages, entre autres : *Detectio Mariæ reginæ*, en 1571, et son traité *de Jure regni apud Scotos*. Son *Histoire d'Écosse* parut en 1582. Il mourut l'année même de sa publication. Ses deux tragédies latines sont : *Jephte, sive votum; Baptista, sive calumnia*. Il a aussi traduit la *Médée* et l'*Alceste d'Euripide*. Ses *OEuvres poétiq.* ont été impr., Leyde, Elzevir, 1628, 2 vol. in-12, et 1676, in-12; mais la 1re édition est la plus recherchée. La collection complète de ses *OEuvres*, publ. par Ruddiman, Édimbourg, 1714, 2 vol. in-fol., a été réimpr. par les soins de P. Burman, Leyde, 1725, 2 vol. in-4.

BUCHE (HENRI-MICHEL), surnommé *Bon Henri*, mort en 1666, fut le fondateur de la congrég. des frères cordonniers et tailleurs, qui travaillent en commun et consacrent une partie de leur salaire au soulagement des pauvres. Les réglements de ette société philanthrop. sont encore en vigueur aujourd'hui dans les Pays-Bas et dans quelq. villes d'Italie.

BUCHEL (ARNOLD), littérat. et historien, né à Utrecht en 1565, avait embrassé la prof. d'avocat; le chagrin qu'il éprouva de la perte de son fils unique le fit renoncer entièrem. aux affaires pour ne plus s'occuper que des lettres. Il était en correspondance avec les savants de son temps, notamment avec Vossius. Il mourut en 1641, avant d'avoir pu mettre la dernière main à l'édit. qu'il préparait des anc. hist. de sa ville natale, et qui parut sous ce titre : *Historia Ultrajectina*, 1643, in-fol. — BUCHEL (Jean de) curé de St-Quentin de Tournay, et chanoine doyen de N.-D., fut en 1662 élevé à l'épisc., se signala par sa charité ardente, et mourut en 1666, après avoir fait de nombreuses fondations.

BUCHER (URBAIN-GODEFROY), natural., a publ. en allem. : *Description de la source du Danube et du pays de Furstemberg*, Nuremberg, 1720. *Histoire naturelle de Saxe*, Dresde, 1723, in-8. —BUCHER (Michel-Gottlieb), est aut. d'un *Prospect. du Calendrier d'Agriculture*, Leipsig, 1765, in-8, sur le plan du *Calendrier des Jardiniers* de Bradley; et d'un *Tableau des qualités d'un bon régisseur*, ibid., 1765, in-8.—BUCHER (Sam.-Fréd.), recteur de l'univ. de Wittemberg, a publié *Antiquitates hæbraicæ et græcæ*, 1717, in-12. —*De Monetis Veterum*, 1733, in-4.

BUCHET (GERMAIN-COLIN), né à Angers au 16e S., fut ami de Marot et secrét. de Philippe de Villiers de l'Isle-Adam, grand-maître de Malte. On trouve des extraits de ses *poésies* dans la biblioth. fr. de l'abbé Goujet. — BUCHET (Pierre-François), abbé, né en 1679, à Sancerre, fut long-temps chargé de la rédaction du *Mercure de France*, et mourut en 1721. On lui doit : *Vie du tzar P. Alexiowitsch*, Paris, 1717, in-12. — Un autre BUCHET est auteur d'un ouv. anonyme intitulé : *Les finances considérées dans le droit naturel et politique*, etc., Amsterdam (Paris), 1762, in-12.

BUCHHOLZ (ANDRÉ-HENRI), littérat. allemand, né en 1607 à Schœningen, surintend.-gén. et inspect. des écoles de Brunswick, embrassa la carrière de l'enseignem., et mourut en 1671. On a de lui quelq. *poésies* et une trad. allem. des Psaumes, Reinteln, 1640; mais il est principal. connu par deux romans chevaleresq. qui, de son temps, eurent un grand succès : *Hist. merveill. du prince allem. Chrétien Hercules et de la princ. Bohême Waliska*. Ce rom., souvent réimpr., a reparu, mais entièr. refondu, sous ce titre : *Les princes allem. du 3e S.*, Leipsig, 1783. — *Histoire merveill. du prince Herculisque et de la princ. Herculadiska*, 1659, in-4; 1713, in-8.—BUCHHOLZ (SAMUEL), historien, né en 1717 dans la marche de Prignitz, mort à Cremmen en 1774, a donné : *Essai d'une histoire du duché de Mecklembourg*, Rostock, 1754. —*Essai d'une hist. de la marche électorale de Brandebourg*, 1765-1775. — *Constantin-le-Grand*, ibid., 1772, in-8. —BUCHHOLZ (Guill.-Henri), né à Bernbourg en 1734, méd. et conseiller des mines à Weimar, où

il mourut en 1798, est auteur d'un *Essai sur la médecine légale et son histoire*, Weimar, 1782-92, 4 part. in-8.; d'un autre sur *les bains de Ruhla*, Eisenach, 1795, in-4, et d'un grand nombre de *Dissertations* sur la médecine et la chimie.

BUCHNER (Auguste), né à Dresde en 1591, prof. de poésie et d'éloquence à l'univ. de Wittemberg, où il mourut en 1661, a donné : *Dissertationes et orationes academicæ*, Francfort, 1678 et 1727. —*Poemata selectiora*, Leipsig, 1694.—*Epistolæ*, ibid., 1720, in-8.

BUCHNER (Jean-André-Élie), né à Erfurt en 1701, profess. de médec. dans cette ville et à Hall, conseiller méd. du roi de Prusse et président de l'acad. des curieux de la nature, mort en 1769, a publ. entre autres ouvr. : *Miscellanea physico-medico-mathematica*, 1731, in-4.—*Fundamenta physiologiæ*, Hall, 1746; — *Pathologiæ*, ibid., 1746; —*Therap.*, 1747; —*Pathol. specialis*, 1748; —*Semiolog. medicæ*, 1748.—*Histor. acad. curios. nat.*, ibid., 1755.

BUCHNER (Jean-Godefroy), agronome saxon, a publ. : *Dissert. sur une touffe de 97 épis de blé provenus d'un seul grain*, Schneiberg, 1718, in-4; — *Dissert. de memoralib. Voigtlandiæ subterraneis*, Plauen et Reitz, 1743, in-4, où l'on trouve le détail des minéraux fossiles, marbres, etc., du Voigtland; et plus. dissert. dans les *Miscell. nat. curiosor.* — Buchner (Ph.-Fr.), musicien, est aut. de *Plectrum musicum harmonicis fidibus sonor.*, Francfort, 1662, in-fol.; de *Chants sacrés* à plus. voix, Constance, 1656, et de *Sonates* pour instruments, Francfort, 1660, in-fol. — Buchner (J.-Sigismond), a donné en allemand : *Théorie et pratique de l'artillerie*, Nuremberg, 1682. — Un théolog. allem. du même nom a publ. quelq. écrits peu estimés.

BUCHOLTZER (Abraham), théolog., né en 1529, acheva ses études à Wittemberg, sous la direct. de Mélanchthon, ami de son père, prit d'abord la carrière de l'enseignem., puis celle du pastorat, et, après avoir gouverné plus. églises, mourut ministre de Freistadt en 1584. Entre autres ouvr. on a de lui : *Index Chronologicus*, Francfort, 1634, in-8. — *Catalogus consul. rom.*, Gorlitz, 1590, in-4; — *Epistolæ chronol.*; — *Idea boni pastoris*, etc.

BUC'HOZ (P.-Jos.) natural. et botaniste, l'un des plus laborieux compilateurs qui aient existé, né à Metz en 1731, quitta l'étude du droit pour celle de la méd. et de l'hist. naturelle, eut ensuite le titre de médecin ordinaire de Stanislas, roi de Pologne, mais sans en remplir les fonctions; se livra tout entier à la botanique et à la matière médicale, et publ. successiv. un nombre d'ouvr. si considérable, que la liste donnée par l'auteur en 1786 forme un vol. in-8. Toutes ces publications furent loin de l'enrichir. Dans une pétition qu'il adressa au directoire en 1796, il fait un tableau déplorable de sa situation. Il mourut à Paris en 1807. Ses princip. ouvr sont : *Histoire des plantes de la Lorraine*, 1762 et ann. suiv., 13 vol. in-8 et in-12; —*Histoire naturelle de la France*, 14 vol. in-8, —*Hist. universelle du règne végétal*, Paris, 1772-80, 13 part. in fol., ouvrage orné de plus de 1,200 planches.—*Centuries de planches enluminées et non enluminées*, représent. ce qui se trouve de plus intéress. et de plus curieux parmi les animaux, les végétaux et les minér., 1775-79, grand in-fol., 220 pl. — *Collect. coloriée* des fleurs les plus rares et les plus curieuses, 1776-79, 2 vol. in-fol., 200 pl. — *Dons merveill. de la nature* dans le règne végétal, 1779-83, 2 vol. in-fol., 200 pl. — Dans le règne animal, 1781-97, 2 vol. in-fol., 160 pl. color. — Dans le règne minéral, 1782, in-fol., 120 pl. — *Collection* de jacinthes, 1781, in-fol., 40 pl. — Des plus belles variétés de tulipes, 1781, in-fol., 60 pl. — *Le jardin d'Éden* renouvelé dans le jardin de la reine à Trianon, 1783, 2 vol. in-fol., 200 pl.—*Le grand Jardin de l'univers*, 1785, 2 vol. in-fol., 200 pl. — *Herbier colorié* des plantes médicinales de la Chine, 1788, in-fol., 100 pl. Deleuze a donné sur Buc'hoz une *Notice* détaillée dans le *Magas. encyclopéd.*

BUCHWALD (Jean de), méd. de Copenhague, né en 1658, mort en 1738, est auteur de *Specimen medico-practico-botanicum*, etc., Copenhague, 1720, in-4. — Buchwald (Balth.-Jean de), fils du précéd., et comme lui méd. à Copenhague, né en 1697, mort en 1763, a donné une traduction allem. de l'ouvrage de son père, sous le titre d'*Herbier vivant*, Copenhague, 1721, in-8. — Buchwald (Frédéric), écriv. danois, est auteur d'un *Extrait* du journal d'un voyage en Poméranie, Holstein, Mecklembourg, Copenhague, 1784, trad. en allem., 1786, in-8.

BUCIGNAC ou BUSSIGNAC (Pierre de), troubadour, clerc et gentilhomme d'Hautefort, château de Bert. de Born, composa plus. *Sirventes* dans lesq. il blâme la légèreté des dames de son temps, et d'aut. où il critique les poésies de ses contemp., et notamment de Born lui-même. Raynouard a publ. deux *Sirventes* de Bussignac, dans son *Choix de poésies des troubad.*, IV, 265.

BUCKARIDGE (Jean), évêq. de Rochester, puis d'Ély, mort en 1631, a publ. : *de Potestate papæ in rebus temporalibus, adversùs Bellarminum*, Londres, 1614, et des *Sermons*, ibid.

BUCKINCK (Arnold) graveur et impr. de cartes géographiques sur cuivre, le premier qui se soit livré à cette partie de l'art, atteignit à un très haut degré de perfect., exécuta avec Sweynheym, et termina les cartes de la prem. édit. de *Ptolémée*, Rome, 1478, in-fol. Ce sont encore les mieux grav. de toutes celles qui ont été faites pour les diverses édit. de ce géographe, même dans le 18e S. Les cartes de Buckinck ont été reprod. dans les édit. de Ptolémée, données à Rome en 1490 et 1507.

BUCKINGHAM (George VILLIERS, duc de), naquit en 1592 au comté de Leycester, en Angleterre, d'une famille origin. de Normandie. Doué des grâces de l'esprit et du corps, il plut à Jacques Ier, qui le fit son échanson. Bientôt le roi se dégoûta du comte de Sommerset pour se livrer au penchant qui l'entraînait vers ce nouv. favori.

En moins de 2 ans Georges-Villiers fut fait chev., gentilh. de la chambre, baron, vicomte, marquis de Buckingham, gardien des cinq ports et dispensateur absolu des offices et revenus des trois royaumes; mais il n'usa de sa puissance que pour satisfaire son ambit. et sa cupidité. Après avoir fait échouer par son impudence et son arrogante grossièreté le mariage avantageux du prince de Galles (Charles Ier) avec l'infante d'Espagne, il ramena brusquem. ce prince de Madrid, trompa la nation sur sa situat. avec la péninsule, et leva d'onéreux subsides pour soutenir contre les Espagnols une guerre malheureuse dans le Palatinat. Ministre encore plus tyrannique de Charles Ier qu'il ne l'avait été de Jacques, il acheva d'épuiser la nation par des emprunts forcés, des taxes illicites pour soutenir sa ridicule et hont. entreprise sur Cadix, et son attaque de La Rochelle sous prétexte de secourir les protestants : il s'y déshonora comme ministre et comme amiral. De retour en Angleterre, il fut attaqué par les chambres du parlem., et succomba dans cette lutte politique. Toutefois le faible Charles mit de nouveau Buckingham à la tête d'un armement immense contre La Rochelle. Le duc, au moment de s'embarquer, fut poignardé le 23 août 1628 par un homme obscur.

BUCKINGHAM (G.-Villiers, duc de), l'aîné des fils du précédent, né à Londres en 1627, se rangea avec son frère sous les drap. du comte de Holland, qui tenait pour le roi; mais, défaits par Fairfax, que le parlement avait env. contre eux, François fut tué, et ce ne fut qu'après avoir couru les plus grands dangers que George parvint à se sauver en France pour mettre sa vie en sûreté. Il suivit ensuite Charles en Écosse, se trouva à la bataille de Worcester, repassa en France, et se distingua aux siéges d'Arras et de Valenciennes. Accueilli par Fairfax en Angleterre, il épousa sa fille, et rentra en possess. de ses biens à la restaur. Charles II le fit gentilh. de sa chambre, membre du conseil privé, gr.-écuyer, ambassad. de France, et chanc. de l'université d'Oxford. Il mourut en 1688, sans postérité légit. C'était un homme de beauc. d'esprit, qui connaiss. le prix des lettres et qui les cultiva, non sans succès dans les loisirs que lui laissaient les affaires et les intrigues auxq. il se trouva mêlé. On lui doit la *Répétition*, comédie qui, dit-on, eut le pouvoir de corriger les aut. contemp. de l'enflure et du mauvais goût; des *Poèmes*, des *Satires*, des *Lettres*, des *Discours*, etc. Ses princip. ouvr., réunis après sa mort en 2 vol. in-8, ont été réimpr. plus. fois.—Buckingham (Thomas), ministre d'Hartfort (Connecticut), mort en 1731, s'est fait un nom par ses *Sermons* écrits d'un style abond. en images.

BUCKINGHAMSHIRE (Jean Sheffield, duc de), fils d'Edmond, comte de Mulgrave, né en 1649, servit d'abord sous Charles II dans la guerre de Hollande, et commanda devant Tanger un corps de 2,000 hommes contre les Maures, qu'il força à la retraite. Nommé membre du conseil privé et gr.-chambellan par Jacques II qui l'aimait, il demeura fidèle à ce prince tant que l'intérêt de la patrie ne s'y opposa point. Le roi Guillaume ne l'en créa pas moins marquis de Normanby et conseiller de cabinet; et il fut enfin élevé, par la reine Anne, au rang de duc de Buckinghamshire, garde du sceau privé et président du conseil. Retiré de la cour à l'avénem. de George Ier, il écrivit deux *tragédies* et s'occ. de littérature jusqu'à sa mort, en 1721. On a publ. à Londres, 1723, 2 vol. in-4, ses *Œuvres poétiques*, et ses *Mémoires sur la révolution*, assez estimés. Cette édit., saisie par ordre du gouvernem., est très rare; mais il en parut une nouv., 1729, 2 vol. in-8. — Son fils unique, après avoir servi quelque temps dans l'armée française sous le duc de Berwick, quitta le métier des armes après la mort de ce fameux général, à cause de sa mauv. santé, et mourut à Rome en 1735. En lui s'éteignit la maison de Sheffield.

BUCKLAND (Ralph), missionnaire anglais, né en 1564 dans le comté de Sommerset, mort en 1611, a trad. en anglais les *Vies des saints* de Surius, et le *Traité de la persécution des Vandales*, de Victor Vite. On lui doit encore quelq. livres ascétiq. tels que *sept Étincelles de l'âme enflammée*, etc.

BUCQUET (J.-B.), chimiste, membre de l'acad. des sciences, et censeur royal, né en 1746 à Paris, y prof. la chimie pendant dix ans. Sans avoir fait lui-même de découvertes remarquables, il avait préparé la révolution qui s'est opérée dans cette science, et formé d'excell. élèves, entre autres Fourcroy, qui lui succéda. Bucquet mourut en 1780, à 33 ans. On a de lui: *Introduction à l'étude des corps matériels tirés du règne minéral*, Paris, 1771, 2 in-12; du *règne végétal*, 1773, 2 in-12. — *Mémoire sur la manière dont les animaux sont affectés par les différents fluides méphitiques*, 1778, in-12.

BUCQUET (Louis J.-B.), né à Beauvais en 1731, procureur du roi au présidial de cette ville, de l'académie d'Amiens et de la société d'agricult. de Paris, mort en 1801, concilia l'étude des lettr. avec les devoirs de sa charge. On a de lui entre autres ouvr.: *Histoire du Beauvoisis*, MS.; *Essai sur la souveraineté*, Paris, 1767, in-8; deux *Discours académiques*, couronnés : l'un sur le moyen de rendre la justice en France avec le plus de célérité, 1789, in-4, et l'autre sur celui de prévenir et éviter les incendies, Beauvais, 1788, in-4.

BUCQUET (César), mécanicien, né vers 1720, d'une famille obscure, établit aux environs de Paris des moulins perfectionnés, et, chargé des moutures de l'hôpital général, procura des économies très considérables à cet établissem., tout en lui livrant des farines qui donnaient un pain plus substantiel et de meilleur goût. Il obtint en 1785 l'*accessit* au prix proposé par l'acad. des sciences pour le perfectionnem. des moulins, fournit à Beguillet les notes pour la rédact. du *Manuel du charpentier des moulins*, 1775, in-8, réimpr. en 1791, et du *Traité de la conservation des grains et farines*, 1783, in-8, et mourut octogénaire vers 1798.

BUCQUOI (Charles-Bonav. de LONGUEVAL, comte de), habile général, né en 1561, entra jeune au service d'Espagne, fut créé général par Philippe II, et reçut de son success., Philippe III, l'ordre de la Toison-d'Or. A l'époque de la guerre de trente ans, il accepta les offres de l'emper. Ferdinand II, prit le commandem. d'un corps destiné à combattre Mansfeld, obtint d'abord quelques succès, et se vit ensuite forcé de se replier devant des forces supérieures; mais, aidé de Maximilien, duc de Bavière, il défit complétem. en 1620, devant Prague, l'armée des protestants, exerça d'affreux ravages, et réduisit la Moravie; ayant été envoyé en Hongrie contre Bethlem Gabor, il vint assiéger Neuhausen; mais il fut tué en 1621 dans une ambuscade où l'avait attiré un parti de la garnison. Son fils et son petit-fils occupèrent aussi des postes éminents.

BUCQUOY (J.-A. d'ARCHAMBAUD, comte de), désigné plus souv. sous le nom de l'abbé Bucquoy, et connu par la singularité de ses aventures, naquit en Champagne vers l'an 1650. D'abord militaire, ensuite religieux trapiste, puis maître d'école à Rouen, fondateur d'ordre à Paris, il finit par donner dans le scepticisme, et se permit contre le despotisme et l'abus du pouvoir des déclamations continuelles qu'aurait dû faire excuser le dérangement de son cerveau, mais pour lesquelles il fut cependant enfermé au fort l'Évêque et à la Bastille. Parvenu à s'en échapper, il se fixa en Hanovre, obtint une pension de George Ier, qu'il amusait par ses saillies, et mourut subitem. en 1740. On a de lui entre autres écrits : *l'Histoire* de son évasion, 1719. — *De la vraie et fausse religion*, Hanovre, 1732. — *Préparatifs à l'antidote à l'effroi de la mort*, 1734. — *Essai de méditation sur la mort et sur la gloire*, 1736, etc.

BUCY (Simon de), créé prem. jurisconsulte président du parlem. de Paris, par ordonnance de Philippe de Valois en 1344, est le premier qui ait porté ce titre. Il eut part au traité de Brétigny, et mourut en 1368.

BUDA, frère d'Attila, gouverna la Hongrie tandis que celui-ci dévastait l'Europe. On lui attribue la fondat. de la ville de Bude, capitale du royaume.

BUDDÆUS (J.-François), théolog. luthér., né dans la Poméranie en 1667, professa la philosophie avec succès à Halle, puis la théol. à Iéna, publ. un gr. nombre d'ouvr. utiles et mourut en 1729. On citera de lui : *Historia juris naturæ*, etc., Halle, 1717, in-8. Cette édit. est la plus estimée. — *Introductio ad histor. philosoph. Ebræorum*, 1720, in-8. — *Historia ecclesiastica Veteris Testamenti*, Halle, 1720, 2 vol. in-4. — *Theses theolog. de atheismo et superstitione*, 1717, in-4, trad. en franç. avec des remarq., par P. Philon, Amsterdam, 1740, in-8. — *Compendium histor. philosoph.*, Halle, 1731. — *Miscellanea sacra*, Iéna, 1727. — Buddæus (Ch.-Fr.), fils du précédent, né à Halle en 1695, conseiller aulique du prince de Saxe-Gotha, occupa plusieurs postes importants à la cour de Weimar, et mourut à Gotha en 1753. On a de lui : *Essai* sur le principe d'où découle l'autorité du prince sur l'Église, Halle, 1719, in-8. — *Mémoires* sur sa vie, à l'usage de ses enfants, Gotha, 1748.

BUDDÆUS (Aug.), né en 1695, médecin du roi de Prusse, profess. d'anatomie à Berlin et membre de l'académie de cette ville, mort en 1753, a publ. : *Disput. inaugur. de musculorum actione et antagonismo*, Leyde, 1721, et des dissert. dans les *Miscell. Berolin.*

BUDÉ (Guill.), l'un des sav. qui firent le plus d'honneur à la France à la renaissance des lettres, né à Paris en 1467, eut une jeunesse assez dissipée; mais il éprouva bientôt le besoin de s'instruire, et pour réparer le temps qu'il avait perdu dans les écoles, il s'appliqua à l'étude avec une merveilleuse constance, et parvint à surpasser les hommes les plus érudits de son temps; mais c'est surtout par sa connaiss. de la langue grecq. qu'il se rendit célèbre dans toute l'Europe. Son mérite ne pouvait échapper aux ministres de Louis XII; ce prince le fit son secrétaire et le chargea d'une mission honorable pour Rome. Plus tard François Ier le nomma maître des requêtes, son bibliothécaire, et l'envoya en ambassade à Léon X. Il profita de son crédit pour décider le roi à fonder le collége de France, quitta la cour qui le détournait de ses études, et mourut en 1540. Ses *Ouvrages*, réunis par le fameux Curion, Bâle, 1557, in-fol., se composent de *Traités*, de *Dissertations*, de *Commentaires*, dans lesq. ce savant répand avec profusion les connaiss. qu'il avait puisées chez les anciens. Il a traduit plus. livres de Plutarque qui prouvent tout à la fois combien il était versé dans la langue grecque, et combien la nôtre était éloignée de la perfection où elle est parvenue depuis. Son ouvr. de *l'Institution d'un prince*, adressé à François Ier, Paris, 1547, in-fol., ne fait point partie de l'édit. de ses œuvres. On a encore de lui des *Comment.* sur la langue grecque, Paris, 1548, in-fol., bonne édit. d'un ouvrage estimé des sav.; un *Tractatus de Asse*, Venise, Alde, 1522, in-4, traité curieux de la monnaie des anciens, trad. en ital., et dont Budé donna lui-même un extrait en franç.; des *Lettres* en grec et en latin, 1531, in-fol., réimpr. plus. fois. — Louis et Jean, ses fils, se firent calvinistes et se retirèrent à Genève, à l'exemple de leur mère; ils cultivèrent les lettres avec succès. Louis, profess. de langues orientales, a laissé une *traduction française* des Psaumes, Genève, 1551, in-8. Jean fut envoyé avec Farel et Bèze auprès des princes d'Allemagne, pour traiter des affaires des calvinistes de France; il a trad. en français les *Leçons de Jehan Calvin sur Daniel*, Genève, 1552, in-fol. Cette famille existe encore à Genève.

BUDÉE (Guill.), médecin ordinaire du duc de Brunswick-Lunebourg, mort en 1625, s'occupa de recherches historiques. Ses princip. ouvr. sont : *Chronicon Halberstad. episcoporum*; *Vita Alberti II, episcopi XXIX Halberstad.*, Halberstad, 1624, in-4; *Series imperat. roman.*, etc., — Budée, profess. de médecine à Paris, mort à Or-

léans, sa patrie, en 1555, a donné *De curandis articularibus morbis*, Paris, 1539.

BUDÉE (Théophile), médecin, né en Saxe en 1664, fut premier médecin du duc de Saxe-Mersbourg, puis de la prov. de Lusace, fonda en 1704 un collége de médecine à Bautzen, et mourut dans cette ville en 1734. On a de lui des *Observations* dans les Mémoires de l'acad. des curieux de la nature, dont il était membre; des *Traités* sur la peste, les convulsions, les eaux minérales de Radeberg.

BUDEL (René), jurisconsulte du 16e S., né à Ruremonde, était directeur des monnaies du duc de Bavière et des électeurs ecclésiastiques. On lui doit : *De monetis et de re nummariâ lib. II*, Cologne, 1591, in-4, ouvrage curieux et savant.

BUDER (Christian-Gottlieb), né en 1693 à Kittlitz, professsa avec succès la jurisprudence dans l'université d'Iéna, et mourut en 1763. On lui doit entre autres ouvr. : *Bibliotheca juris Struviana adaucta*, 8e édit., Iéna, 1756, in-8. — *Vitæ clarissimorum jurisconsultorum selectæ*, ibid, 1722, in-8.—*Tableau abrégé de l'Histoire moderne de l'empire depuis* 1714 *jusques en* 1730, in-8, en allem. — *Bibliotheca historica selecta Struvii in suas classes distributa*, Leipsig, 1740, 2 vol in-8.

BUDES (Silvestre), seigneur breton, parent de du Guesclin, se distingua aux batailles d'Auray, de Navarette et de Monthiel. Appelé en Italie par le pape Grégoire XI, il y rétablit les affaires de ce pontife qui mourut peu de temps après. La France ayant pris parti pour Clément VII, l'un des deux compétiteurs qui se disputaient la tiare, Budes accourut près de lui, se rendit maître en peu de temps de Viterbe et d'Anagni; puis, marchant sur Rome, il s'en empara, et tint garnison pendant près d'un an au château St-Ange. Cepend. Urbain VI ayant eu le dessus, Budes repassa en France, où Clément l'accusa d'intelligence avec son compétiteur, et réuni au cardinal d'Amiens, dont le chevalier breton avait pillé les trésors en Italie, le fit condamner à avoir la tête tranchée; ce qui fut exécuté à Avignon en 1379.

BUDGELL (Eustache), littérat. anglais, né en 1685, près d'Exeter, d'une anc. famille du comté de Devon, était parent d'Addison, et fut un des collaborateurs du *Taller*, du *Guardian* et du *Spectator*. Il suivit Addison, nommé secrét.-d'état en Irlande, lui dut successivement plus. emplois, et se vit recherché pour son esprit par les hommes les plus distingués. Il avait obtenu en 1717 la place de contrôleur des revenus d'Irlande; mais un écrit satirique la lui ayant fait perdre, il revint à Londres, où il écrivit contre le ministère, et vécut quelq. temps du produit de ses libelles; mais étant tombé dans la déconsidération, il se noya dans la Tamise en 1736. Outre une foule de pamphlets spirituels, mais sans profondeur, on lui doit une trad. angl. des *Caractères de Théophraste*, 1714, et des *Mémoires* de la famille de Boyle.

BUDNÉE ou BUDNY (Simon), disciple de Servet, chef d'une des sectes d'unitaires sorties de la réforme, se fit de nombreux prosélytes dans la Lithuanie, la Pologne, la Prusse, et fut excommunié dans le synode de Luclan en 1582; la crainte des supplices le rendit plus circonspect, et on ne sait ce qu'il devint. On lui doit une trad. en polonais de *l'Ancien et du Nouveau-Testament*, Zaslaw, 1572, in-4, et quelques ouvr. en faveur de sa doctrine, oubliés maintenant.

BUDOWEZ (Venceslas, ou mieux DE BUDOWA), conseiller impér., né en Bohême en 1551, de parents calvinistes, quitta la cour sous prétexte de suivre entièrem. l'éducat. de ses enfants, mais dans le fond pour se livrer à la controverse, dont il avait puisé le goût parmi les théologiens de sa secte. Ayant, dans son *Abrégé d'histoire univ.*, bizarrement intit. *Circulus horologii*, Hanau, 1616, in-4, avancé des propos hétérodoxes, il fut arrêté et condamné à mort à 70 ans. Venceslas avait tenu, sur les évén. concernant son parti, un *Journ.* en latin dont le MS. est conservé aux arch. de Prague. Il en a été inséré un passage important par Dohner (*Diarium anonymi*), dans les *Monum. hist. Bohemiæ*, Prague, 1768, t. II, p. 301.

BUEIL (Jean de), conseiller et chambellan de Charles VI, fut tué en 1415 à la bataille d'Azincourt, après des prodiges de valeur.—Bueil (Jean de), fils du précéd., comte de Sancerre, surnommé *le Fléau des Anglais*, fut associé à la gloire de Jeanne d'Arc dans la délivrance d'Orléans, accompagna Charles VII à son sacre de Reims, se trouva aux siéges de Pontoise, de Rouen, de Montivilliers, de Caen et de Cherbourg, en 1450. Ses services signalés lui valurent la charge d'amiral; mais il en fut privé par Louis XI. De Bueil prit parti contre ce monarque dans la guerre du bien public. Cependant il ne tarda pas à rentrer en grâce, fut fait chev. de St-Michel à la création de cet ordre en 1469, et mourut en 1480.

BUELER (Fr.-Michel), jurisconsulte, chancelier du baillage de Baden et secrétaire catholique des diètes de Fravenfeld, est aut. d'un *Traité* allem. de la souveraineté et de l'indépendance du corps helvétique, Baden, 1680; et d'un *Traité* politique sur la Suisse, Zug, 1692, in-8.

BUFALO (Annibal), médecin et philosophe, né dans le 16e S. à Messine, fut secrét. du sénat, employé dans des affaires importantes, cultiva les lettres et la poésie, et mourut vers 1612. Outre des *opuscules* ascétiq. et des *Rime*, on lui doit la trad. en vers lat. des *Aphorismes* d'Hippocrate, 1605, in-8.

BUFFALMACCO, peintre italien, né à Florence en 1262, est plus célèbre par ses bons mots et ses facéties recueillis par Boccace et Saccheti, que par ses peintures. Ses meilleurs tableaux ont été détruits par le temps; quelques-uns ont été conservés à Pise, dans le Campo-Santo. Généreux et obligeant, il mourut pauvre à l'hôpital de Florence en 1340.

BUFFARD (Gab.), sav. canoniste, né à Bayeux en 1683, devint recteur de l'univ. de Caen, mais perdit sa chaire, et fut exilé du diocèse en 1722, pour son opposition à la bulle *Unigenitus*; eut le



BUFFON.

Publié par Furne, Paris

bonheur de trouver un appui dans le cardinal de Gèvres, et mourut à Paris en 1763. On a de lui : une *Trad.* franç., peu estimée, de la *Défense de la déclarat. du clergé de* 1682, par Bossuet, avec le latin à côté, 1735, in-4. — *Essai* de dissertat. sur l'inutilité des nouveaux formulaires, etc.

BUFFET (Marguerite), a publié *Observations* sur la langue française, avec *l'Éloge* de plusieurs femmes célèbres; elle vivait encore en 1680.

BUFFIER (Claude), jés., né en Pologne d'une famille franç. en 1661, devint profess. de théol. au collége de Rouen, où il avait fait ses études et pris les ordres. Une brochure qu'il publ. contre les sujets de conférences proposés aux curés de son dioc. par l'archev. Colbert, fut condamnée par ce prélat dans une lettre pastorale du 28 mars 1697. Le P. Buffier n'en persista pas moins dans ses opinions, et fit un voyage à Rome, d'où il revint à Paris; fut associé au *Journal de Trévoux*, publia successiv. un assez gr. nombre d'ouvr., soit en prose, soit en vers, sur la religion, l'histoire et la morale, et mourut en 1737. Nous citerons de lui : *Cours des Sciences*, etc., Paris, 1732, in-fol., recueil qui contient différ. traités estimés, déjà publiés séparément: *Pratique de la mémoire artificielle*, etc., l'auteur y emploie le secours de la méthode des vers techniques. La *Géographie*, qui fait partie de cet ouvr., a été réimpr. séparém. un gr. nombre de fois, et pendant long-temps a seule été suivie dans les colléges et les maisons d'éducation.

BUFFON (George-Louis LECLERC de), de l'Académie franç. et de celle des sciences, né à Montbard en 1707, mort à Paris en 1788, fut l'un des écrivains dont la réputation augmenta la gloire de la France, après le beau siècle de Louis XIV. Son *Histoire naturelle* est un monument d'éloquence et de génie qui nous est envié par toute l'Europe. Les hommes distingués de toutes les nations rendirent à l'auteur des hommages unanimes; des souverains étrangers lui prodiguèrent les témoignages de leur considération, et il jouit de la plus grande faveur près du gouvernement français. Louis XV érigea sa terre de Buffon en comté. D'Angivillers, surintendant des bâtiments, lui fit élever, sous Louis XVI, de son vivant, une statue à l'entrée du cabinet du roi, avec cette inscription : *Majestati naturæ par ingenium.* A l'exception de quelq. critiques obscurs, dit un de ses biographes, aucune voix ne troubla le concert de ces louanges. Si les sav. ont été divisés sur le mérite de Buffon comme physicien et comme naturaliste, si Voltaire, d'Alembert, Condorcet, ont jugé sévèrem. ses hypothèses, et cette manière vague de philosopher d'après des aperçus généraux de l'esprit, sans calculs et sans expériences; si enfin plus. naturalistes étrangers ont critiqué avec aigreur certaines erreurs de détail qui lui sont échappées, et ont déversé tant de blâme sur l'éloignement qu'il témoigne pour les méthodes de nomenclature, sans priser assez les services qu'il a rendus à la science en l'enrichissant d'une multitude de faits, personne du moins ne lui conteste le mérite d'avoir fait sentir généralement que l'état actuel du globe résulte d'une succession de changem. dont il est possible de suivre les traces. C'est lui qui a rendu tous les observateurs attentifs aux phénomènes d'où l'on peut remonter à ces changem. Quant à son système sur les molécules organiques et sur le moule intérieur pour expliquer la génération, on ne peut disconvenir que son exposition manque de clarté comme de suite, et que le fond même paraisse directement réfuté par les observations modernes, surtout par celles de Haller et de Spallanzani; mais son éloquent tableau du développement physique et moral de l'homme n'en est pas moins un très beau morceau de philosophie, digne d'être mis à côté de ce que l'on estime le plus dans le livre de Locke. Il a eu le tort de vouloir substituer à l'instinct des animaux une sorte de mécanisme plus inintelligible peut-être que celui de Descartes; mais ses idées concernant l'influence qu'exercent la délicatesse et le degré de développement de chaque organe sur la nature des diverses espèces, sont des idées de génie qui feront désormais la base de toute *Histoire naturelle philosophique*, et qui ont rendu tant de services à l'art des méthodes, qu'elles doivent faire pardonner à leur auteur le mal qu'il a dit de cet art. Enfin ses idées sur la dégénération des animaux et sur les limites que les climats, les montagnes et les mers assignent à chaque espèce, peuvent être considérées comme de véritables découv. qui se confirment chaque jour, et qui ont donné aux recherches des voyageurs une base fixe dont elles manquaient absolument auparav. On a deux édit. in-4 de *l'Histoire naturelle*, faites à l'imprim. royale : l'une en 36 vol., parut de 1749 à 1788, c'est la plus estimée; aucune des nombr. réimpress. que l'on a faites depuis ne peut la remplacer pour les naturalistes. Malgré son étendue, *l'Histoire naturelle* a été trad. en angl., en ital., en espagn., en holland.; il y en a deux trad. allem., avec des addit. de div. genres.

BUFFON (H.-M.-L.-M., comte de), fils du précédent, né en 1764 à Montbard, reçut une éducat. qui le rendait propre à différ. fonct., choisit l'état militaire, et se trouvait en 1789 major du régiment d'Agenois. Entraîné par sa femme, il suivit d'abord le parti du duc d'Orléans; mais il le quitta dès qu'il s'aperçut des projets de ce prince, et, profitant de la facilité que lui donnaient les lois nouvelles, divorça pour épouser la fille de Daubenton, le collaborat. de son illustre père. Arrêté comme suspect en 1793, il périt sur l'échaf. le 20 juillet 1794, sept jours avant le 9 thermidor. Le jeune Buffon n'était pas, comme on l'a dit, dépourvu de talents; il aimait les arts et les cultivait avec succès. On a de lui des vers très agréables; mais il y avait entre son père et lui une telle disproportion, qu'on l'appelait souvent dans la société *le petit fils de son grand père*, et il riait lui-même le premier de cette plaisanterie toute française.

BUFFON (Pierre LECLERC, chevalier de), frère de l'illustre naturaliste, né à Buffon près de Montbard en 1734, entra, en 1757, volontaire

dans les grenadiers du régim. de Navarre, infanterie, obtint successivem. les grades de major et de lieutenant-colonel dans le régim. de Lorraine, fit en cette qualité la guerre de sept ans, reçut en 1770, de Louis XV, la croix de St-Louis avec le grade de maréchal-de-camp; de Louis XVIII, en 1814, la croix d'honneur, et mourut en 1825, à 91 ans.

BUGATO (Gaspar), dominicain milanais du 16e S., a publ. entre autres ouvr. : *Storia universale*, 1570, in-4. — *Istoria e origine della terra di Meda*, in-fol. — *I fatti della cità di Milano, al contrasto della peste degli an.* 1576, Milan, 1578, in-4.

BUGENHAGEN (Jean), théologien, né en 1485, dans la Poméranie, propagea, de concert avec Luther, la réforme à Brunswich, Lubeck, Copenhague, et Hambourg, fut ensuite pasteur à Wittemberg, et mourut en 1558. Outre une foule de livres de controverse, on lui doit une *Chronique de Poméranie* en lat., Greifswald, 1728, in-4.

BUGIARDINI (Jul.), peintre, né à Florence en 1481, mort en 1556, était doué d'une grande facilité. La galerie de Vienne possède un de ses tabl. représentant *Simon et Lévi vengeant leur sœur Dina sur les Sichemites.*

BUGLIO (Louis), jésuite, né en 1606, d'une famille noble de Palerme, missionnaire à la Chine, jouit d'une grande considération près de l'emper. Kang-Hi, dont il obtint le rappel de ses confrères exilés, et mourut à Pékin en 1682. Parlant et écrivant le chinois avec facilité, il a publié dans cette langue un grand nombre d'ouvrages pour les missions, des trad. du *Missel* et du *Rituel romain*; un abrégé de *la Somme théologique de St Thomas*, etc.

BUGLtONI (François), sculpteur florentin, mort en 1520, travailla pour le pape Léon X auprès duq. il fut très en faveur.

BUGNON (Didier), premier ingénieur et géographe du duc de Lorraine, est aut. de *Mémoires inédits*, contenant le *Pouillé géographique des duchés de Lorraine et de Bar, et des Trois-Évêchés* et d'une *Relation des caravanes des marchands d'Asie*, Nancy, 1707, in-8.

BUGNOT (dom Gabriel), bénédictin de la congrégation de St-Maur, prieur de Bernay, mort en 1673, a donné : *Vita et regula S. Benedicti versib. reddita*, Paris, 1669. *Sacra elogia S. Benedicti versib. reddita*, ib., 1663. Une continuation de l'*Argenis*, de Barclay, ibid., 1669, etc., réimpr. dans l'édit. de ce roman qui fait partie de la collect. *Variorum*. — Bugnot (Étienne), gentilh. ordinaire du roi, est aut. de la *Vie d'André Bugnot*, colonel d'infanterie, son frère, et parent comme lui de dom Gabriel, Orléans, 1665, in-12.

BUGNYON (Philibert), juriscons. et poète, né à Mâcon, mort en 1590, est beaucoup moins connu par ses compositions lyriques que par un traité latin des *Lois abrogées en France*, dont la meill. édit. est celle de Bruxelles, 1704, in-fol., et qui avait été trad. en franç. dès 1568. Il est éditeur de la *Chronique de Mascon* en lat., Lyon, 1559; trad. en français, ib., 1560, petit ouvrage dont le plus grand mérite est son extrême rareté; il a publié en outre quelq. écrits relatifs aux confér. de Blois.

BUHAHYLYHA BYNGEZLA, surn. *Ibn Djazlah*, médecin arabe, mort à Bagdad, en 493 de l'hég. (1099 de J.-C.), est aut. de *Traités de médecine*, écrits pour le khalyfe Moctady-By-Amrhillac, trad. en latin par le juif Sarraguth, Strasbourg, 1532; et d'un *Dictionnaire arabe des drogues*, non publ.

BUHAN (J.-M.-Pascal), bâtonnier des avocats de Bordeaux, et membre de la société philotechnique, mort en 1822, avait passé sa jeunesse à Paris, où il s'était fait connaître par quelq. poésies et par sa coopérat. à plus. vaudevilles, tels que : *Il faut un état, Gille aéronaute*, etc. On lui doit encore : *Réflexions sur l'étude de la législation*, 1799, in-8. — *Revue des auteurs vivants grands et petits*, 1796, in-8.

BUHLE (J.-Théophile-Gottlieb), philologue allemand, professeur de philosophie à l'université de Gottingue et ensuite de Moscou en 1804, mort à Brunswich en 1821, est aut. d'un grand nombre d'ouvrages dont le plus connu est son *Histoire de la philosophie*, Gottingue, 1806, 6 vol. in-8, trad. en français par Jourdan, Paris, 1816, 6 vol. in-8. Il a donné l'édit. des *Œuvres* d'Aristote, dans la *Collect.* de Deux-Ponts, et celle des *Phénomènes* d'Aratus, Leipsig, 1793-1801, 2 vol. in-8, très estimée.

BUHY (Félix), né à Lyon en 1634, carme et docteur de Sorbonne, mort en 1687, osa soutenir le premier les dix articles de doctrine publiés en 1682 par le clergé de France sur la nature et l'étendue de la puissance ecclésiast. On lui attribue aussi un *Abrégé des conciles génér.*, Paris, 1699.

BUIL ou BUEIL, Catalan, bénédictin du Mont-Serrat, est regardé comme le premier patriarche des Indes-Occidentales. S'étant embarqué en 1493 avec Christophe Colomb, lors de son second voyage, il eut avec lui de grands démêlés à la suite desq. il le frappa d'un interdit, puis il revint en Espagne justifier sa conduite aux dépens de l'amiral, ce qui put contribuer à attirer à celui-ci les traverses qu'il essuya par la suite. Philoponus, bénédictin allem., publia en 1621, en latin, une *Relation de la mission de Buil en Amérique.*

BUISERO (Thierry), gentilhomme flamand, né à Flessingue en 1640, mort en 1721, parcourut avec distinct. la carrière administrative, protégea les lettres qu'il cultiva lui-même avec succès, et publia à La Haye et à Middelbourg un gr. nombre de *tragédies* et de *comédies*. Il a trad. en holland. plus. pièces de Molière.

BUISSIÈRE (Paul), chirurgien franç. établi à Copenhague, membre de la soc. roy. de Londres et correspondant de l'acad. des sciences de Paris, est aut. d'une *Lettre au docteur Slaone sur l'opération de la pierre*, 1669, et a publié dans les journaux de France et d'Allemagne, ainsi que dans les mémoires de l'acad. des sciences, des *Observat.* fort curieuses sur des matières chirurgicales.

BUISSON (Jean), théologien flamand, mort en 1595 à Douai, docteur de l'université, a publ. une *Version de la logique d'Aristote*, Cologne, 1572, in-4. — *Historia et harmonia evangelica*, Liége, 1593, in-12.

BUISSON (Matthieu-François-Régis), médecin, né à Lyon en 1776, élève, parent, ami et collabor. du célèbre Bichat, rédigea seul une partie du tome III de l'*Anatomie descriptive* de ce grand physiologiste, et le tome IV entier; on n'estime pas moins sa *Dissertation sur la division des phénomènes physiologiques dans l'homme*, Paris, 1802, in-8. Il travaillait à un *Tr. complet de physiologie*, lorsqu'il mourut en 1805.

BUISTER (Phil.), sculpteur, né à Bruxelles en 1595, vint à Paris vers 1640, fut chargé d'exécuter pour Versailles *un groupe de deux satires, une Flore*, et plusieurs autres morceaux qui sont estimés. Son meill.ouvrage est *le Tombeau du cardinal de La Rochefoucauld*, placé originairement à Ste-Geneviève. Il mourut à Paris en 1688.

BUKENTOP (Henri de), profess. de théologie à l'université de Louvain, où il mourut en 1716, a publié un grand nombre d'ouvr. de controverse; le principal est *Lux de luce... lib. III*, où il examine à fond les principales édit. de la *Bible*, et montre leurs différences.

BULARQUE, peintre grec. Au rapport de Pline, Candaule, roi de Lydie, acheta au poids de l'or son tableau représentant la *Défaite des Magnètes*.

BULFINGER (George-Bern.), profess. de théol. à Tubingue, né en 1693, mort en 1750, a publié *Specimen doctrinæ veterum Sinarum moral. et polit.*, Francfort, 1724, in-8, et plusieurs *Mém. sur la physiologie végétale*, aux progrès de laq. il a beaucoup contribué. Réunis en un vol. in-8, Stuttgard, 1743. Les *Mém.* de Pétersbourg contiennent plus. dissertat. de Bulfinger.

BULGARINI (Bélisaire), célèbre littérateur, né à Sienne en 1539, cultiva toutes les sciences avec succès, fonda dans sa propre maison l'acad. des *accessi*, fit refleurir celle des *intronati*, et contribua par tous les moyens en son pouvoir à ranimer le goût des lettres parmi ses compatriotes. Son ardeur pour l'étude ne l'empêcha pas de remplir les charges les plus importantes de la magistrat., et de prendre une part active à toutes les affaires publiques de son temps. Il mourut à Sienne vers 1621, plus qu'octogénaire, après avoir publ. une foule d'ouvr. dont Mazzuchelli donne les titres dans les *Scrittor. ital.;* mais il est principalement connu par la *Dissertat.* dans laquelle il prouve, ce qui n'était d'ailleurs pas difficile, que la *Divine Comédie* de Dante n'est point écrite suiv. les règles d'Aristote, démonstrat. qui ne fit qu'ajouter à la gloire du poète qui s'était ouvert une route nouv., dans un temps où les plus grands esprits ne faisaient que copier les anciens.

BULGARES, peuples de la Sarmatie, habitaient le long du Volga et du Palus-Méotide. Ils envahirent les frontières de l'empire sous Anastase et Justinien; plus tard ils se répandirent jusque sur celles de France; mais Dagobert les repoussa en 631. Au 10e S., ils pénétrèrent en Bourgogne et en Italie, se confondirent avec les habitants, et perdirent leur nom.

BULIFON (Antoine), né en France, libraire à Naples, s'occupait d'histoire et d'antiquités. Il a publié un gr. nombre d'ouvr. assez savants, entre autres : *Compendio delle vite de re di Napoli*, 1690, in-12. — *Cronic. istoric. della cità e regno di Napoli*, ibid. — *Compendio istor. degl' incendj del Vesuvio*, 1701. — *Le guide des étrangers pour voir Pouzzole et ses environs*, trad. du P. Sarnelli. — *Journal du voyage d'Italie de Philippe V*, Naples, 1704, in-12.

BULKLEY (Charles), ministre non-conformiste, né à Londres en 1719, mort en 1797, outre des *sermons*, a écrit : *Discours sur divers sujets; Vengeance de lord Shaftesbury; Notes sur Bolingbroke; Observations sur la religion naturelle et le christianisme; Économie de l'Évangile; Discours sur les paraboles et les miracles*, in-4; *Exercices catéchistiques; Notes sur la Bible* avec une *préface*, 8 vol. in-8.

BULL (George), sav. théol., né à Wels en 1634, fut exclu de l'univ. d'Oxford pour avoir refusé le serment d'allégeance, et revint dans sa province, où il se consola de sa disgrâce en s'appliquant sérieusement à l'étude. Ordonné prêtre, il desservit une petite cure près de Bristol, puis fut pourvu successivement de plus. bénéfices, et enfin nommé évêq. de St-David. Il mourut en 1710, laiss. plus. ouvr. de théologie estimés même des catholiq., et que Grappe avait réunis, Londres, 1703, in-fol., sous ce titre : *G. Bulli opera omnia*. Les princip. sont : *Defensio fidei Nicœnæ*, Oxford, 1685, in-4. *Judicium ecclesiæ catholicæ trium priorum sæcul.*, ibid, 1694, in-4. Ce traité eut l'approbation de Bossuet, qui fit complimenter l'auteur au nom de l'assemblée du clergé de France.

BULLAND (Gabriel de), religieux capucin de la prov. de Paris, prédicat., cultiva dans ses loisirs les mathématiques et l'astronomie. On lui doit : *Tabulæ ambianenses, in quib. datur nov. method. supputandi planetas*, Paris, 1648, in-4.

BULLANT (Jean), sculpt. et archit. de Paris, apprit son art en Italie, et, de retour en France, fut employé dans diverses constructions import. Le château d'Écouen, qu'il bâtit sous François Ier, celui des Tuileries et l'hôtel de Soissons, qu'il éleva avec Philibert de Lorme sous Catherine de Médicis, ont établi sa réputat. Il mourut en 1578. On lui doit : *Règle générale d'architecture*, Paris, 1568, in-fol., fig. Il avait publié précédemment : *Recueil d'horlogéographie*, ibid, 1561, in-4, fig., réimpr. en 1608, avec des addit.

BULLARI (Isaac), né à Rotterdam en 1599, direct. du mont-de-piété, puis prêteur de l'abbaye de St-Waast, mort en 1672, est aut. de l'*Académ. des sciences et des arts, contenant la biographie des hommes illustres de div. nations*, Bruxelles, 1682, 2 vol. in-fol., ornés de 250 portraits de Larmessin.

BULLER (Franç.), savant juriscons. et membre du parlem. anglais, juge du banc du roi, mort en 1800, a publ. : *Introduction à la loi de Nisi priùs*, ouvr. très estimé.

BULLET (Pierre), archit., né vers 1640, élève de F. Blondel, fournit les plans et dirigea l'érection de la porte St-Denis, à Paris, puis, s'appliquant à la théorie d'un art dans la pratique duquel il avait déjà, par diverses constructions, signalé son habileté, il y acquit des connaissances qui le firent nommer membre de l'académie et architecte de la ville. Paris lui doit entre autres la Porte St-Martin, l'église St-Thomas-d'Aquin, le quai Pelletier, bâti sur voûte. Bullei a écrit, *Architecture pratique*, 1691, dont les édit. les plus récentes sont celles de Jay, 1825, et de Morel, 1826. — *Tr. de l'usage du pantomètre*, Paris, 1675. — *Tr. du nivellement*, ib., 1688, etc. — Son fils, connu sous le nom de Chamblin, exerça avec succès la même profession.

BULLET (Jean-Bapt.), professeur de théologie à l'université de Besançon, né dans cette ville en 1669, mort en 1775, a laissé plusieurs ouvrages ; nous citerons : *Hist. de l'établissem. du christianisme, tirée des seuls auteurs juifs et païens*, etc., Lyon, 1764, in-4, réimprimé in-8, ouvrage écrit avec méthode, et qui ne manque, dans la partie raisonnée, ni de clarté ni de force : il a été trad. en angl. par Will. Salisbury. — *Réponses critiques aux diffic. proposées par les incrédules*, 1773, 3 vol. in-12. — *Recherches histor. sur les cartes à jouer*, 1757, in-8. — *L'Existence de Dieu démontrée par les merveilles de la nature*, Paris, 1768, in-12, rare. — *Dissertation sur différ. sujets de l'hist. de France*, 1759, petit in-8. — *Dissertations sur la Mythologie franç.*, 1771, in-12. — *Mémoires sur la langue celtique, contenant l'histoire de cette langue et un dictionn. des termes qui la composent*, Besançon, 1754, 1759 et 1770, 3 vol. in-fol. C'est celui de ses ouvrages qui lui a donné le plus de célébrité. — Bullet (Jacq.), dominicain, né à Besançon dans le 17e S., fut grand pénitencier à Naples. On a de lui : *Vie du père Dominique de St-Thomas; Fils d'Ibrahim, empereur des Turcs*, Besançon, 1719, in-12.

BULLEYN (William), médecin anglais, né dans l'Isle d'Évy, après avoir achevé ses études, visita l'Allemagne, fut, à son retour, nommé recteur de Blox-Hall à Suffolk en 1550, s'établit deux ans après à Durham, et se rendit ensuite à Londres, où il devint membre du collége des médecins. Il jouissait de la protection de sir Thomas Hilton, quand celui-ci vint à mourir d'une fièvre maligne. Accusé par le frère du défunt d'être l'auteur de sa mort, Bulleyn se justifia facilem. ; mais son persécuteur trouva le moyen de le faire mettre pour dettes en prison, où il mourut en 1576. C'est durant sa détention qu'il écrivit une grande partie de ses ouvr. sur la médecine, dont le plus connu a pour titre : *l'Art de vivre en bonne santé*.

BULLIARD (Pierre), botaniste, né le 24 nov. 1752 à Aubepierre, près de Langres, étudia les humanités dans cette ville, puis la chirurgie à Clairvaux, et vint à Paris pour y continuer ses études médicales. Son goût pour l'hist. natur. lui fit changer de résolut. Aux talents de l'observateur, il joignit ceux de l'artiste, dessina et grava les plantes, qu'il décrivit ; publ. plus. ouvr. estimables, et mourut prématurém. à Paris en 1793. Ses princip. ouvr. sont : *Flora parisiensis*, Paris, 6 vol. in-12, rare. — *Herbier de la France*, 1780-93, in-fol., 12 part. Ce recueil n'est point terminé. — *Dict. élément. de botanique*, 1783, in-fol., revu par Richard, 1799 et 1802. — *Histoire des plantes vénéneuses de la France*, ib., 1774, in-fol. — *Hist. des champignons de la France*, 1791-1812, in-fol.

BULLINGER (Henri), né en 1504 à Bremgarten en Suisse, mort à Zurich en 1575, résolut d'abord de se faire chartreux; mais ayant fréquenté les chefs de la réforme à Zurich, il changea de religion, devint zwinglien, combattit avec succès les anabaptistes, et succéda à Zwingle comme premier pasteur de Zurich. Il fut un des auteurs de la confession helvétique, et dressa, de concert avec Calvin, le *formulaire* de 1549. Ses ouvrages impr. forment 10 vol. in-fol., comprenant 80 *traités* de théologie. Son *Hist. des persécutions de l'Église* a été trad. du latin en français, 1577, in-12. — Bullinger (J.-Balth.), né à Zurich en 1690, mort en 1764, professa l'histoire de la Suisse dans sa patrie. Il a donné un édition de la *Chronique de Zurich* de Blunth, qu'il a continuée jusqu'en 1740.

BULLINGER (J.-Balth.), peintre, né à Langnan, canton de Zurich, en 1713, apprit les principes de son art de Jean Simler, son compatr., puis se rendit à Venise, où il étudia 2 ans sous le célèbre Tiépolo, et, de retour en Suisse, travailla quelque temps à Soleure, et visita la Hollande. Le climat ne lui convenant pas, il revint par l'Allemagne à Zurich, où il fut nommé en 1773 prem. profess. à l'école de dessin. En Italie il avait cultivé le genre de l'hist. ; mais depuis son séjour à Amsterdam, il l'abandonna pour se livrer entièrem. au paysage, qu'il traita dans le genre holland. Il gravait aussi à l'eau forte.

BULLION (Cl. de), sieur de Bonelles, surintendant des finances et ministre-d'état sous Louis XIII, fut employé dans diverses négociat. importantes par le card. de Richelieu. Le roi récompensa son zèle et ses services en le faisant garde-des-sceaux de ses ordres, et créa pour lui une nouvelle charge de présid. à mortier. Il mourut en 1640. — Bullion (Noël de), parent du précéd., lui succéda dans la place de garde-des-sceaux, et mourut en 1670. — Son fils, Charles-Denis, était prevôt de Paris en 1685.

BULLIOUD (Symphorien), né à Lyon en 1480, évêque de Glandève en 1508, de Bazas en 1520, et de Soissons en 1528, gouverneur de Milan sous Louis XII et grand-aumônier sous François Ier, mourut en 1533, après avoir assisté aux conciles de Pise et de Latran. Ce prélat aimait les sciences et protégeait les sav. Il a publ. des *Statuts synodaux* pour le diocèse de Soissons, Paris, 1532. — Bullioud (Maurice), cousin du précéd., conseiller au par-

lement de Paris, doyen du chapitre de St-Marcel, mourut en 1541; c'est à lui que Bénéd. Court dédia son *Comment.* sur les *Arresta amorum.*—Bullioud (Pierre), parent des précéd., procureur-général du parlem. de Dombes, était très versé dans les langues hébraïque, syriaque, grecque et latine, et mourut à Paris en 1593. Son ouvr. le plus connu est *Fleur des explications anciennes et modernes sur les quatre évangiles*, Lyon, 1596, in-4. — Bullioud (Pierre), jésuite, fils du précéd., né en 1588 à Lyon, mort en 1661 dans la même ville, est aut. de *Notes sur la vie de St-Trivier*, d'une *Vie de Symphorien Bullioud*, Lyon, 1645, in-4, assez curieuse, et du *Lugdunum sacro-profanum*, ib., 1647, prospectus d'une hist. restée inédite. — Un Bullioud (chevalier de), capitaine de carabiniers, né en 1741, mort à 22 ans, s'illustra par une valeur héroïque dans la guerre de sept ans. On a de lui *Voyage de sire Pierre en Dunois*, badinage en vers, Paris, 1763, in-12.

BULLOCK (Henri), savant théolog., né dans le Berkshire en 1520, écrivit contre Luther sous les auspices du cardinal Wolsey. Érasme, avec lequel il était en correspond., parle de lui comme d'un sav. helléniste. Il mourut en 1530. Ses princip. ouvr. sont : *De captivitate babylonicâ; Epistolæ et orationes; De serpentibus siticulosis*, etc.

BULONDE (Henri), jésuite, prédicateur de la reine, sortit de France à la suppress. de sa société, vint habiter le pays de Liége, et mourut à Dinan en 1772. On a le rec. de ses *Sermons*, Liége, 1770, 4 vol. in-12.

BULOW (Fréd.-Ern. de), né en 1736, abbé de St-Michel et directeur de la soc. d'agriculture de Zelle, rendit de grands services à la principauté de Lunebourg par ses soins pour l'agriculture et l'amélioration des salines, et mourut en 1802, laissant une mémoire en vénérat. pour ses vertus bienfaisantes.

BULOW (Henri-Guill. de), né à Falkenberg en Prusse, entra de bonne heure au service, obtint une place dans un régim. lors de l'insurrect. des Pays-Bas contre Joseph II en 1789, et dès qu'elle fut apaisée revint à Berlin. Son caractère inquiet et ambitieux lui fit parcourir successivem. l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Amérique, sans pouvoir réussir en aucune manière. Enfin devenu suspect à la police, il fut obligé de revenir à Berlin, où il composa plus. ouvr. pour vivre. Dans l'une de ces product. intit. : *Campagne de* 1805, ayant offensé quelques personnes puissantes, il fut arrêté sur la demande de l'ambassadeur de Russie, et conduit de forteresse en forteresse jusqu'à Riga, où il mourut en 1807. Ses *Considérations sur l'art militaire*, remplies de conséquences bizarres, ont été réfutées par le général Jomini. De Laverne en a donné une traduction, Paris, 1801, in-8, devenue rare, sous ce titre : *Esprit du système de guerre moderne.* Parmi ses autres ouvr. de stratégie ou de pratique, on se contentera de citer : *Hist. de la campagne de* 1800 *en Allemagne et en Italie*, et *Considérat. milit. sur le nord de l'Allemagne*, trad. en franç. par Sevelinges, 1804, in-8.

BULOW, ancien conseiller à la chancellerie de la cour de Brunswick, mort à Hambourg en 1810, âgé de 67 ans, fut un publiciste célèbre et a donné plus. ouvr. estimés, tant en histoire qu'en jurisprudence. — Un général prussien du même nom commandait un corps de l'armée coalisée dans la campagne de 1814 : l'année suivante il contribua par son arrivée opportune sur le champ de bataille à décider la journée de Waterloo, et mourut en 1825.

BULSTRODE (Rich.), avocat à Londres, prit les armes pour la défense de Charles Ier, et fut adjud.-gén. dans l'armée royale; après la restauration, Charles II l'envoya son résid. à Bruxelles, emploi qu'il garda sous Jacques II, dont il suivit la fortune en France. Il y composa des *Essais sur la retraite, le bonheur, les femmes, la religion, l'éducation, la vieillesse*, etc., publ. par son fils, Londres, 1715, in-8. Bulstrode vécut jusqu'à l'âge de 101 ans.

BULTEAU (Louis), pieux et savant écrivain, né à Rouen en 1625, d'une famille distinguée dans la magistrature, mort à l'abbaye de St-Germain-des-Prés en 1693, s'occupa spécialem. de l'hist. monastique, publia en 1678, in-8, celle de l'Orient, où il ne date l'origine du monachisme que de St Antoine, et prouve que les anciens moines avaient des prêtres parmi eux et des églises où ils se rassemblaient pour leurs prières communes : cette histoire estimée finit au 7e S. Il donna, en 1684-94, l'*Abrégé de l'histoire de St Benoît et des moines d'Occident*, 2 vol. in-4. La mort le surprit au moment où il mettait la dernière main à *l'Histoire du* 10e *S.*, du même ordre, qui est restée MS., et qu'il estimait plus que ses autres ouvrages. Doué d'une modestie tout évangélique, ce savant laborieux ne mit son nom à aucun de ses écrits.— Bulteau (Charles), son frère, mort doyen des secrét. du roi en 1710, âgé de 84 ans, est aut. d'un *Tr.* de la préséance des rois de France sur les rois d'Espagne, Paris, 1674, in-4. Il possédait une bibliothèque riche surtout en livres d'histoire, dont le *catalogue* a été publ. par Gabr. Martin, 1711, 2 vol. in-12.

BULWER (Jean), écriv. anglais, s'est occupé le premier d'apprendre aux sourds à deviner le discours par le mouvem. des lèvres, et entre autres ouvr. a laissé : *Traité sur l'instruct. des sourds-muets*, Londres, 1648, in-8.—*Anthropometamorphosis*, ibid., 1653, in-4, ouvrage curieux, dans lequel il a donné la descript. des div. habillem. des hommes et des femmes, chez les différ. nations, aux différ. âges de l'espèce humaine. — *Chironomia*, ou le langage de la main, ib., 1644, in-8.

BULYOUZKI (Michel), philol., théol., jurisc., math., poète et music. hongrois, quitta sa patrie désolée par la guerre, pour se fixer en Allemagne, devint recteur du collége de Dourlach vers 1675, et mourut après 1712. Il est l'invent. d'un instrument de mus. à clavier, dont il publia la descript. en allem., Strasbourg, 1680. On lui doit encore : *Hohenloici gymn. hodegus calendariographus*,

1693, et *Speculum libr. polit. Justi Lipsii*, Dourlach, 1705.

BUNAU (Henri, comte de), né en 1607 à Weissenfels, cons. intime de l'électeur de Saxe, roi de Pologne (Auguste III), et de l'emper. Charles VII, fut un habile négociateur, protecteur éclairé des lettres, qu'il cultiva lui-même avec succès, et possesseur d'une magnifique bibliothèque (*v.* Franck). Il mourut en 1762, dans le duché de Weimar, laissant plus. ouvr. estimables, en allem., entre autres : *Hist. des empereurs et de l'empire d'Allemagne, jusqu'à Conrad Ier* inclusivement (918), Leipsig, 1728-43, 4 vol. in-4.

BUNCKEN (Christian), médec. hambourgeois, directeur des bains d'Ems en Vétéravie, premier médecin du duc de Hesse-Darmstadt, professa quelque temps à Giessen, et mourut en 1659. On lui doit : *Speculum optimi et perfecti medici*, Giessen, 1651, in-4.

BUNDEREN ou BUNDÈRE (J.), dominicain, prédicateur et inquisiteur-général de la foi pour le diocèse de Tournai, né en 1481 à Gand, où il mourut en 1557, combattit avec ardeur les opinions des réformés, et publ. un très gr. nombre d'ouvr., entre autres: *Compendium rerum theologicarum*, Anvers, 1562, in-8. — *Scutum fidei*, ibid., 1574, trad. flam., Gand, 1577.

BUNEL (Pierre), écriv. élégant pour son siècle, né à Toulouse en 1499, fit ses études à Paris, et se rendit ensuite à Padoue, puis à Venise, où ses talents lui méritèrent d'honorables protect.; de retour à Toulouse, se chargea de l'éducat. du fils du présid. du Faur, le fameux Pibrac, et voyageait avec lui en Italie, lorsqu'il mourut en 1546. Son principal ouvr. est un recueil de lettres publ. par H. Estienne, sous le titre d'*Epistolæ Cireroniano stylo scriptæ*, 1581, in-8, réimpr. plus. fois.—Un autre Bunel (Guillaume), qu'on croit père du précédent, profess. de médec. à l'université de Toulouse, est auteur de plus. ouvr. de médecine en vers qu'il fit imprimer en 1513, in-4, sous le titre d'*OEuvre excellente*. Ce vol. est très rare. Le sav. aut. du *Manuel du libraire* ne le cite que d'après Duverdier.

BUNEL (Jacob), peintre du roi, né à Blois en 1558, exécuta avec Dubreuil la voûte de la petite galerie du Louvre, brûlée en 1660, 14 tableaux à fresque à Fontainebleau, et d'autres composit. pour les églises de Paris.

BUNEMANN (J.-Ludolphe), bibliographe, né à Calbe en 1687, mort en 1759, directeur de l'école de Hanovre, est aut. de quelques ouvr. intéress. sur la bibliographie et l'imprimerie, entre autres : *de Bibliothecis mindensibus antiquis et novis*, Minden, 1719. — *Notitia scriptorum artem typographicam illustrantium*, Hanovre, 1740, in-4, et des *notes* sur les *Annales* de Maittaire.

BUNNEY (Edmond), théolog. angl., né en 1540, dans le comté de Buckingham, fut chapelain de l'archev. Grindall, qui le nomma recteur de Bolton-Percy, et mourut en 1617. On a de lui (en angl.) : *Précis de la religion chrétienne; Abrégé des institutions calvinistes; Sceptre de Juda; Couronnement de David; Tr. contre les jésuites; la Pierre angulaire, ou manière de prêcher.*

BUNNIK (Jean), peintre, né à Utrecht en 1654, élève de H. Zaftléven, visita l'Italie, se fixa d'abord auprès du duc de Modène, s'attacha ensuite à Guillaume III, qui lui fit décorer le château de Loo, et mourut en 1717 avec la réputat. d'un bon paysagiste. — Bunnik (Jacob), son frère et son élève, peignit avec succès les batailles et surtout le paysage, mais n'égala point son maître. Il mourut en 1725.

BUNO ou BUNON (Jean), d'abord prof. d'hist. et de géographie, ensuite de théologie à Lunebourg, mort en 1697, se fit de son temps une grande réputat par sa méthode d'enseignem., pour laquelle il publia un grand nombre d'ouvr. oubliés aujourd'hui; mais on lui en doit d'autres plus estimés, tels que : *Cluverii introductio in geographiam emendata*, Amsterd., 1697 ou 1729, in-4. — *Cluverii Italia, Sicilia et Germania antiqua contracta*, Wolfenbuttel, 1663, in-4.

BUNON (Robert), chirurg. dentiste de Mesdames de France, né à Châlons-sur-Marne en 1702, mort à Paris en 1748, a laissé : *Dissertation sur le préjugé concernant les maux de dents qui surviennent aux femmes grosses*, Paris, 1741. — *Essai sur les maladies des dents*, 1743. — *Recueil raisonné de démonstrations faites à la Salpêtrière*, etc., ibid., 1746, in-12, etc.

BUNOU (Philippe), jésuite, né à Rouen vers 1680, mort en 1739, profess. de théologie et recteur du collége de Nantes, a donné un *Traité sur les baromètres*, Rouen, 1710.—*Abrégé de géographie*, avec un *Dictionnaire géographique* français et latin, ibid., 1716, in-8. Il cultiva aussi la poésie et a traduit en franç. plus. pièces du P. Commire.

BUNTING (Henri), théologien luthérien, né en 1545 à Hanovre, pasteur à Grunow, puis à Goslar, mort en 1606, a publ. entre autres écrits : *De monetis et mensuris scripturæ sacræ*, Helmstadt, 1583, in-8.—*Itinerarium biblicum*, Magdebourg, 1597, réimpr. en 1718, in-4.—*Chronique du duché de Brunswick*, Lunebourg, 1722, etc.

BUNYAN (Jean), écriv. populaire d'une secte de non-conformistes anglais, né en 1628, près de Bedfort, d'un pauvre chaudronnier, continua d'abord le métier de son père, puis lors des troubles d'Angleterre se fit soldat dans l'armée du parlem. En 1655, il fut reçu membre de la congrégation des anabaptistes de Bedford, et se distingua tellem. par son enthousiasme, qu'après la restaurat. il fut jugé comme instigateur de rassemblem. séditieux, et condamné à un bannissem. perpétuel. Cette sentence ne fut pas exécutée, mais il demeura 12 ans et demi en prison, faisant des lacets pour faire vivre avec lui sa femme et ses enfants, prêchant et s'occupant de la composition de plus. ouvr. de piété, dont le plus connu est son *Voyage du pèlerin*, ouvrage allégorique, bizarre, mais très célèbre en Angleterre, où il a eu plus de 50 édit. Il a été traduit en plus. langues, entre autres en franç. En

1671, la congrégat. de Bedford choisit Bunyan pour son pasteur, et l'év. de Lincoln, Barlow, ayant obtenu son élargissem., il voyagea en Angleterre pour maintenir dans leur foi ses frères non-conformistes, ce qui le fit nommer *l'évêque Bunyan*. Il mourut en 1688.

BUONACCORSI (Philippe), historien, né en Toscane dans le 15e S., fonda avec Pomponius-Lætus et d'autres sav. une académie dont les membres traduisirent leurs noms en grec et en latin; il prit lui-même celui de *Callimachus*, auquel sa grande expérience des affaires fit ajouter le surnom d'*Experiens*, et fut appelé dans sa langue *Callimaco Experiente*. Cette réunion de savants qui travestissaient ainsi leurs noms parut suspecte à Paul II, success. de Pie II, sous lequel elle s'était formée; le nouveau pape la persécuta avec une grande vigueur. Callimaco parvint néanmoins à s'échapper, et se réfugia vers 1473 en Pologne, où il réussit à se concilier l'estime du roi Casimir III, qui le chargea de l'éducat. de ses enfants, le fit son secrét., et lui confia successivem. plusieurs négociations importantes à Constantinople. Il jouit de la même faveur sous le règne de son fils Jean-Albert, et mourut à Cracovie en 1496. Nous citerons parmi ses ouvr. historiques, généralem. estimés : *Attila, ou de Gestis Attilæ*, Haguenau, 1531, in-4, puis inséré dans le rec. des histor. hongrois de Bonfini.— *Historia de rege Uladislao*, etc., Augsbourg, 1519 : Michel Bruto (*v.* ce nom) en donna une édit. sous un nouveau titre, et y joignit une *Vie* de l'auteur. On a de lui en MSs. une *hist.* de ses voyages, des *poésies* lat., etc.

BUONAFÈDE (P.-Appiano), philosophe, né en 1716 à Commachio, entra dans l'ordre des célestins à Bologne, en 1734, et se rendit à Rome, où il cultiva les lettres et les sciences avec beaucoup d'ardeur. Son ouvr. intit. : *Rittrati poetici storici e critici*, qu'il publia sous un nom supposé, lui fit des admirat., mais aussi des ennemis violents, entre autres Baretti, qui lui répondit par huit discours insérés dans la *Frusta litteraria*, pleines de fiel et d'inconvenance. Le P. Buonafède, ayant dû quitter Rome par ordre de ses supér., se rendit alors à Naples, où il professa quelq. années la théologie. Élevé dep. aux prem. dignités de son ordre, il fut abbé de différ. monast, et revint enfin à Rome, où il mourut d'une chute en 1793, laiss. la réputation d'un très bel esprit et d'un prof. philosophe. Indépendamm. de l'ouvr. cité, ses princip. écrits sont : *la Storia critica e filosofica del suicidio*, Lucques, 1761, in-8, le traité le plus solide que l'on ait sur le suicide. — *Delle conquiste celebri esaminate col natural diritto delle genti*, 1763, dans lequel il montre la faiblesse des raisonnem. sur lesq. s'appuient les apologistes des conquérants. — *Istoria delle indole di ogni filosofia*, Venise, 1783, 7 vol. in-8. Les Italiens comparent cette hist. de la philosophie à celle de Brucker (*v.* ce nom), et sous de certains rapports la mettent au-dessus.

BUONAMICI (Lazare), sav. littérat., né à Bassano en 1479, fit ses études à Padoue, sous les maîtres les plus habiles de son temps, et vint à Rome, où ses talents l'ayant fait connaître, il fut appelé à Bologne, chargé d'une éducat. particulière. De retour à Rome, il perdit tout ce qu'il possédait au sac de cette ville en 1517; mais les curat. de l'univ. de Padoue s'empressèrent de lui offrir la chaire de lat. et de grec, qu'il remplit 25 ans avec le plus brillant succès. Il refusa toutes les offres qui lui furent faites, et mourut à Padoue en 1552. On a de lui : *Carmina*, Venise, 1552. — *Concetti della lingua latina*, ibid., 1562.

BUONAMICI (François), médec., né à Florence, fut profess. de philosophie à l'univ. de Pise pend. 43 ans, et mourut en 1604, laissant tous ses biens aux pauvres. Entre autres ouvr., il a publ. : *De motu*, Florence, 1591, in-fol. — *De alimentis*, ibid., 1603, in-4. — *Discorsi poetici in difesa d'Aristotile*, ibid., 1597, in-4.

BUONAMICI (Philippe), littérat., né à Lucques en 1705, fut appelé à Rome, par son compatr., Vinc. Luccherini, secrétaire des brefs, qui le fit nommer son coadjut.; cependant il ne lui succéda point. Les ennemis qu'il s'était faits par son caract. envieux retardèrent son avancem., et ce ne fut que sous le pontificat de Clément XIV qu'il obtint l'emploi de Luccherini, objet de tous ses vœux. Il fut alors accrédité par ses compatr. comme leur agent près du St-siége. Il mourut en 1780. On a de lui : *De claris pontificiarum epistolarum scriptoribus*, 1753, in-8. — *Vie d'Innocent XI*, 1776. Ses autres écrits en lat. et en ital., en prose et en vers, ont été réunis à ceux de son frère, Lucques, 1784, 4 vol. in-4. — Buonamici (Castruccio), frère du précéd., l'un des plus élégants écriv. latins modernes, né à Lucques en 1710, n'ayant pas réussi dans la carrière ecclésiast., entra au service du roi de Naples, qui, appréciant son mérite, l'éleva au poste de commiss. extraord. d'artillerie, et le fit trésorier de la ville de Barlette. Ces bienfaits du roi ne l'empêchèrent pas de vivre dans la misère, et il mourut en 1761, à peine âgé de 50 ans. Les deux ouvr. qui lui ont fait sa grande réputat. pour la beauté et l'élégance du style, la force et la profondeur des pensées, sont : *De rebus ad Velitras gestis commentar.*, Leyde (Lucques), 1746, trad. en ital. — *Commentarii de bello italico*, Leyde (Gênes), 1750-51. Ses autres product. en vers et en prose se trouvent dans l'édit. ci-dessus citée des ouvr. des deux frères.

BUONARROTI. — V. Michel-Ange.

BUONARROTI (Michel-Ange), *le Jeune*, neveu du grand Michel-Ange, né à Florence en 1558, fut admis à 17 ans à l'académie florentine, et peu de temps après à celle de la Crusca; fit construire dans sa maison une superbe galerie à la gloire de son oncle sur les dessins de Pietro de Cortone, protégea et cultiva avec un zèle constant l'étude des belles-lettres et des antiquités de sa patrie, et mourut en 1646. On a de lui: *la Tancia* et *la Fiera*, deux comédies impr. par les soins de l'abbé Salvini, Florence, 1726, in-fol.; deux pièces mythologiques composées pour les fêtes de la cour: *il Giu-*

dizio di Paride; il Natale d'Ercole, ibid, 1605, 1608. On lui doit aussi l'édition des Poésies de *Michel-Ange*, ibid, 1623, in-4.

BUONARROTI (Philippe), savant antiquaire de la même famille, né en 1661 à Florence, fut envoyé par son père à Rome pour s'y perfectionner dans la science des lois; mais fréquentant moins les tribunaux que les musées, il devint bientôt très habile dans les antiquités, et mérita l'affect. du card. Carpegna, qui le chargea de la direct. de son cabinet. Quoique jeune, il se mit sur les rangs, en 1698, pour la place de conservateur de la bibliothèque vaticane. Ayant échoué, il revint à Florence, où il fut accueilli par le gr.-duc Cosme III, qui le fit sénat. et le chargea de div. fonctions honorables. Il n'en continua pas moins de cultiver son goût pour les antiquités dont il réunit une belle collect., forma d'illustres élèves, et mourut en 1733. Outre divers opuscules moins import., on a de lui en ital. : *Observat. sur quelques médaillons du cardinal Carpegna*, Rome, 1698, in-4, estimées. — *Observat. sur les fragments de vases antiques trouvés dans les cimetières de Rome*, Florence, 1716, in-fol.

BUONARROTI (Michel), littérat. florentin, de la famille de Michel-Ange, embrassa avec chaleur les intérêts de la révolution française, ce qui le fit exiler par le grand-duc Léopold. Retiré en Corse, il y fit paraître un journal sous le titre de *l'Ami de la liberté italienne*. En septembre 1792, il se rendit à Paris, avec Salicetti, qui venait siéger à la convention. Admis au club des jacobins, il fut nommé, en 1793, commissaire en Corse, où il courut de gr. dangers, puis envoyé en mission dans la ville de Lyon, d'où il se réfugia à Nice. Les convent. Ricord et Robespierre le jeune le nommèrent juge au tribunal militaire et plus tard agent de la république dans les pays conquis. Après le 9 thermidor, il fut enfermé dans les prisons de Paris, où il resta jusqu'après les événements du 13 vendémiaire an IV. Appelé à commander dans la petite ville de Loano, près Savone, sa conduite arbitraire lui fit retirer ce commandem. Revenu à Paris, il se lia avec Drouet et Babeuf, fut traduit avec eux devant la haute-cour à Vendôme, préconisa hautem. le système démocratique de Babeuf, et déclara qu'il avait coopéré à son plan d'insurrect. Le jury ne le condamna qu'à la déportat. On l'enferma, avec quelq.-uns de ses coaccusés, dans le fort de Cherbourg, d'où ils furent transférés dans l'île d'Oléron. Bientôt Buonarroti fut mis en surveillance dans une ville des Alpes-Maritimes, où il était encore en 1806. Il se retira ensuite à Genève, où il professa les mathémat., lorsqu'en 1814 les magistrats le forcèrent à chercher un autre asile. Buonarroti, mort vers 1827, a écrit pour justifier son *Système social*.

BUONCONSIGLIO (Jean), peintre, né à Vicence vers 1640, fut élève de Bellini, ou du moins imita son style, travailla beaucoup pour Venise et Vicence, où l'on voit de lui une *Madone* d'une gr. beauté. Il excellait surtout dans la perspective. Lauzi dit que l'on voit à la cathédrale de Montagnana deux tabl. de cet artiste, datés, l'un de 1511 et l'autre de 1514; mais on ignore la date de sa mort.

BUONDELMONTE ou BUONDELMONTI, gentilhomme de Florence, devint par son imprudence la cause de sanglantes querelles dans cette ville entre les deux factions des guelfes et des gibelins, les premiers qui tenaient pour le pape, les autres pour l'emper. Quoique d'une famille guelfe, Buondelmonte allait, en 1215, épouser la fille d'un Amidei dévoué aux gibelins, lorsqu'il s'éprit des charmes d'une demoiselle de la maison des Donati, attachée aux guelfes, et, pour l'épouser, rompit avec les Amidei. Ceux-ci trouvèrent des vengeurs de cette offense, et bientôt un parti de gibelins, à la tête desquels était Lambertini, assaillit et massacra Buondelmonte, dont le meurtre fut, sinon l'origine de la guerre qui se prolongea pendant trente-trois ans, du moins le prétexte du premier combat que se livrèrent, dans l'enceinte même de Florence, les partisans des deux factions.

BUONDELMONTI (Joseph-Marie), littérat. aimable et spirituel, né à Florence en 1713, d'une famille patricienne, fit d'excellentes études; mais atteint, dès l'âge de 19 ans, d'une maladie grave dont il ne fut jamais entièrem. rétabli, il ne put, comme il en était très capable, attacher son nom à des ouvr. import. Quelq. opusc., parmi lesq. on distingue son *Oraison fun.* du dernier gr.-duc de la maison de Médicis, suffirent pour lui faire une réputation très étendue dans toute l'Italie. Il mourut à Pise en 1557, regretté non moins pour l'excellence de son caractère et de ses mœurs que pour l'étendue de son savoir.

BUONFIGLI (Jos.-Constant), chev. sicilien, entra jeune au service d'Espagne, et fit les campagnes de Flandres sous le duc d'Albe. Ayant pris sa retraite, il revint à Messine, où il consacra ses dernières années à l'étude des lettres et de l'hist., et mourut vers 1613. On a de lui entre autres ouvrages : l'*Histoire de Sicile*, en ital., jusqu'à la mort de Philippe II, Messine, 1613, 3 part. in-4. — *Messina, città nobiliss., descritta in otto lib.*, Venise, 1606, in-4, trad. en latin par Mosheim, et insérée dans le *Thesaur. antiquit. Sicil.* — Buonfigli (Onulphe), médec., né dans le 17e S. à Livourne, d'une famille originaire de Cagliari, était en 1711 à Cracovie, où il pratiquait depuis quelq. temps son art avec succes; fut ensuite attaché comme médec. au roi de Pologne, devint membre de l'acad. Léopoldine, et mourut après 1730. Il est principalem. connu par ses dissertat. lat. *sur la plique polonaise*, Cracovie, 1720, in-8. Le fam. Apostol. Zéno, qu'il avait traité dans une maladie grave, parle de ce méd. avec éloge dans ses *Lettres*.

BUONINCONTRO (Laurent), mathémat. et poète, né en 1411 à Sanminiatro, dans la Toscane, fut banni de cette ville avec toute sa famille sur le soupçon qu'il avait eu connaissance d'un complot, pour affranchir sa patrie du joug des Florentins. Se trouvant sans ressources, il prit du service dans

les bandes de Fr. Sforce, et reçut en 1436 une blessure dont il eut beaucoup de peine à se guérir. Il employa le temps que dura sa longue convalescence à perfectionner ses connaissances dans les mathématiques et l'astronomie. En 1456, il était à Naples, jouissant de la faveur du roi Alphonse Ier, qui lui permit d'expliquer publiquement l'astronomie de Manilius. Ses leçons attirèrent un grand nombre d'audit., entre autres le fam. Pontano. Rappelé en Toscane, il y reprit en 1474 ses leçons sur Manilius, et quitta Florence pour venir à Rome, où l'on conjecture qu'il mourut en 1501, dans un âge très avancé. On a de lui : *Comment. in C. Manilii astronomicon*, Bologne, 1474, in-fol. — *Fasta christianæ religionis*, Rome, 1491, in-4, poème imité des *Fastes* d'Ovide. — *Rerum naturalium et divinarum lib. III*, Bâle, 1540, in-4, très rare. — *Annales ab anno* 1360 *ad* 1458, dans les *Scriptor.* de Muratori, XXI. *De Ortu regum neapolit.*, 1414 : cette hist., qui finit à 1414, a été publ. par Lami dans les *Deliciæ erudit.*

BUONMATTEI (Benoît), grammairien italien, né à Florence en 1581, commença ses études littér. à 19 ans, et fit des progrès si rapides dans l'espace de 5 ans, que l'acad. florentine l'admit au nombre de ses membres. Il entra dans les ordres en 1608, fut successivem. bibliothécaire et secrét. intime du card. Giustiniani. Des affaires de famille l'ayant obligé de retourner à Florence, puis à Padoue, l'évêq. de cette ville, après l'avoir employé quelq. temps à div. fonctions, lui procura une cure près de Trévise. Là, il continua de corriger ses ouvr. ou d'en préparer de nouv. Forcé de revenir à Florence en 1626, il fut admis à l'acad. de la Crusca qui le choisit pour son secrétaire, nommé professeur de langue toscane, puis recteur du collége de Pise. Il mourut en 1647 dans sa patrie. Le plus estimé des ouvrages de ce laborieux et infatigable écrivain est sa grammaire *della lingua toscana*, réimpr. avec des notes de A.-M. Salvini, Florence, 1714, in-4.

BUONO, architecte et sculpt. du 12e S., éleva le fam. *Campanile* de St-Marc, construisit à Pise l'*église de St-André*, à Naples le *Castel Capuano*, et le *Château de l'OEuf*, et donna des plans pour agrandir Ste-Marie-Majeure à Florence. — Buono (Barthél.), architecte et sculpteur, né à Bergame, mort en 1529, bâtit l'église de St-Roch à Venise en 1495. On lui doit aussi plus. statues estimées. — Buono (Paul del), machiniste, né à Florence en 1625, s'appliqua aux mathématiques, et se rendit célèbre par son génie inventif qu'il exerça principalem. à étendre les découvertes que Galilée, son maître, avait faites dans l'hydrostatique. Nommé direct. de la monnaie à Venise, il y mourut en 1662, à 37 ans. — Buono (Candido del), son frère, né en 1618, et mort en 1670, s'occupa aussi de physique et inventa quelques instruments pour cette science.

BUPALUS, célèbre architecte et sculpteur de Chio, florissait dans le 6e S. avant J.-C. Il exécuta pour la ville de Smyrne une statue de la Fortune, tenant à la main une corne d'abondance, et trois statues en or, représent. les Grâces, ouvr. qu'il répéta depuis pour le roi Attale. On dit qu'ayant représenté Hiponax sous une figure ridicule, le poète lança contre lui une satire si mordante, qu'il se pendit de désespoir. Pline met en doute ce fait.

BURANI (François), peintre de Reggio, né en 1648, a laissé plus. tabl. dans le goût de ceux de l'Espagnolet.

BURATTI (Joseph), le plus pittoresque, mais le plus indécent des poètes satiriques d'Italie, né à Bologne vers 1778, d'un négociant fort riche, fut déshérité par son père, qui ne voulait pas qu'il fît des vers satiriques et libertins. Cependant il vivait à Venise dans une grande aisance. L'indépendance de ses opinions le fit mettre en prison fort souvent. Aucun poète peut-être n'est arrivé à faire aussi plaisamment le portrait des personnages dont il se moque. L'*Élefanteide*, la *Strefeide*, sont des satires beaucoup plus amusantes que tout ce que l'on a fait dans ce genre depuis plus. siècles. On a *osé* imprimer à Lugano, vers 1822, les moins indécents de ces poèmes, dont les copies MSs., qui circulent dans le pays de Venise, forment 4 vol. in-4. Buratti est mort en 1822.

BURCARD (Jean-Balthasar), théolog., né en 1710 à Bâle, d'une famille féconde en hommes de mérite, après avoir fait d'excell. études, vint en France pour s'y perfectionner dans la connaiss. de la langue. Plus tard il visita les principales univ. d'Allemagne et de Hollande, et revint à Paris, où il s'arrêta six mois pour entendre les profess. les plus distingués, et former des liaisons avec les savants occupés des langues orientales. De retour à Bâle, il fut en 1733 pourvu de la chaire de rhétorique à l'acad., puis en 1738 nommé profess. suppléant d'hébreu, et en 1740 professeur de théol., place qu'il remplit avec succès jusqu'à sa mort en 1779. Il n'a publ. que des thèses, mais remplies d'érudit.; la plus connue est la suiv. : *Dissertatio de Judæis Veteris Testamenti falsò insimulatis*, etc., Bâle, 1732, in-4. On cite encore de lui : *Oratio de criminibus Josepho patriarchæ à Morgano impactis*, ibid., 1746, dans le *Mus. helvetic.*

BURCH (Adrien van der), d'une famille distinguée de Flandre, greffier en 1572 de la cour à Utrecht, fut, ainsi que son frère, forcé par la faction de Leicester de quitter cette ville. Réfugié à Leyde, il ne retourna que vers 1600 dans sa patrie, où il mourut en 1606. Il protégeait et cultivait les lettres, et réussit assez bien dans la poésie latine sacrée ; *Pii lusus, Pii amores, Solatia*, etc., sont les titres de quelques-unes de ses productions. On lui doit encore une édit. avec des notes du poème de B.-A. Collatius, *De excidio hierosolymitano*, Anvers, 1586, in-8.— Burch (Lambert van der), frère du précédent, né à Malines en 1542, doyen du chapitre de Ste-Marie, à Utrecht, y mourut en 1617. On lui doit : *Sabaudorum ducum principumque hist.*, Anvers, 1609, in-4. — *Histoire de l'église de Ste-Marie à Utrecht*, *Preces rhythmicæ*, etc.

BURCHARD (St), prem. évêque de Vurtzbourg, eut part à la conversion des Germains, rendit d'importants services à Pépin, roi de France, et mourut en 752.

BURCHARD, canoniste du 11e S., précepteur de Conrad-le-*Salique*, puis évêque de Worms en 1008, recommandable par ses immenses charités et par une vie exemplaire, fut un des plus savants prélats de son temps, et mourut en 1026. Il est surtout célèbre dans l'histoire de l'Église par un recueil de canons intitulé : *Magnum volumen canonum*, en 20 livres, Cologne, 1548, in-fol. — Burchard, évêq. d'Halberstadt, se rendit fameux dans le 11e S. par l'acharnem. avec lequel il combattit l'emper. Henri IV, à qui il devait sa fortune. Il se mit en rébellion ouverte contre ce monarque, se souilla par d'affreuses cruautés, s'empara lui-même de plus. châteaux, et périt les armes à la main vers 1080. — Burchard, abbé d'Ursperg, né au 11e S. dans la Souabe, embrassa la règle des Prémontrés, tâcha d'inspirer à ses confrères le goût de l'étude, et mourut en 1226. On le croit l'aut. de la partie de la *Chronique d'Ursperg*, qui contient l'hist. de l'emper. Frédéric-Barberousse et des princes de sa maison. — Burchard (Jean), évêque de Città di Castello, mort en 1505, est auteur du *Journal* ou *Diarium* d'Alexandre VI, ouvrage curieux publié par Eccard à Leipsig, 1732, dans le tome II de ses *Scriptores medii ævi*, et dont on trouve un bon extrait dans les *Notices des MSs. de la biblioth. du roi.*

BURCHELATI (Barthélemi), médecin, philosophe et littérateur, né à Trévise en 1548, fit ses études à Padoue, où il reçut le laur. doct. en médecine, revint dans sa patrie exercer son art, et s'acquit dans peu de temps une gr. réputat. ; fut chargé par ses compatriotes de différents emplois honorables, fonda plus. acad., entre autres celle *de' Cospiranti* en 1585, et mourut en 1632. On lui doit une foule d'ouvr. lat. et ital., en prose et en vers, dont on trouve la liste dans Mazzuchelli (*Scritt. ital.*). Le plus import. est le suiv. : *Commentar. memorabil. histor. Tarvisianæ lib. IV*, 1611, in-4. — Son fils, J.-B., mort en 1598 à la fleur de l'âge, s'était adonné au droit et à la poésie, et faisait concevoir les plus grandes espérances.

BURCHIELLO (Dominique), poète bizarre et obscur, né à Florence où il était barbier, mort à Rome en 1448, a laissé un recueil de poésies qui offrent un singulier mélange d'élégance de style et d'un sens presque toujours inintelligible. Il est peut-être le seul écrivain cité comme autorité qui ne soit pas compris. *Li sonetti di Burchiello* n'ont pas eu moins de 20 édit. dans tous les formats. La prem. est celle de Bologne, 1475, in-4 ; la meill. de toutes est celle de Florence, 1568, in-8, et avec les *Comment.* de Doni, de Venise, 1556, in-8.

BURCKHARD (Franç.), conseiller-intendant et chancelier de l'électeur de Cologne, mort en 1584, est aut. d'un ouvr. qui fit beaucoup de bruit dans son temps, intitulé : *de Autonomiâ*, ou du *Libre état des croyances diverses*, Munich, 1602. — Burckhard (Jacques), né à Bâle en 1642, professa le droit à Sedan, à Herborn et à Bâle, et mourut en 1720. Il a publié quelques dissertations de jurisprudence, telles que : *De modernâ juris germani facie ; De exemptionibus imperii ; De tutelâ*, etc.

BURCKHARD (J.-Henri), botaniste et antiquaire, né en 1672 à Wolfenbuttel, y pratiqua la médecine avec succès ; mais il est surtout connu par sa lettre à Leibnitz : *De charactere plantar. naturali*, dans laq. il indique le prem. la classificat. des plantes d'après les organes de la générat. Cette lettre précéda le système de Linné ; mais il n'est pas prouvé que ce grand naturaliste en ait eu connaiss. Burckhard mourut en 1738. Le catalogue de sa biblioth., publié à Helmstadt en 1743, prouve la variété de ses connaiss. Sa lettre à Leibnitz a été réimpr., Helmstadt, 1750, in-4, avec une longue préface de Heister.

BURCKHARD (Jacq.), sav. bibliogr., né en 1681 à Sulsbach, devint bibliothéc. et conseiller du duc de Brunswick, joignit à l'étude des livres celle des antiquités et des médailles, dont il possédait une belle collect., et mourut à Wolfenbuttel en 1753. Ses princip. ouvrages sont : *De linguæ latinæ in Germaniâ per XVII sæcula fatis*, 1721, in-8. — *Vita equit. Ulrici de Hulten*, 1717-23, 3 part. pet. in-8. — *Histor. biblioth. augustæ quæ Wolfenbuttel est*, 1744-46, 3 parties in-4. — *Musæi Burckhardiani tom. I et II*, 1750. Le 1er contient le catalogue des livres et le 2e celui des médailles.

BURCKHARDT (Jean-Charles), savant astronome, né à Leipsig en 1773, mort en juin 1825, étudia les mathémathiques dès son enfance. La lecture des ouvrages de notre célèbre astronome Lalande décida sa vocat. Une lunette qu'il trouva chez son père servit à ses premières observations, et il se livra avec ardeur aux calculs, surtout des éclipses du soleil et de certaines étoiles, pour la déterminat. des longitudes géographiques. Il étudia presq. toutes les langues vivantes de l'Europe, pour se trouver en état de lire les ouvr. de tous les astronomes modernes. Entré en relation avec le baron de Zach, ce savant le reçut dans son observatoire du mont *Seeberg* près de Gotha. C'est là que le jeune astronome eut la facilité de connaître tous les instruments de l'astronomie moderne et de s'en servir. Après un séjour de deux ans au Seeberg, Burckhardt eut le désir de voyager et de connaître plus particulièrem. les savants étrangers, surtout les français. M. de Zach le recommanda vivem. à Lalande qui l'accueillit avec empressem., le logea chez lui, et le traita à l'égal de son neveu Le François Lalande. Ses importants travaux et les vives démarches de son digne patron lui firent obtenir, en 1799, des lettres de naturalisat. en France, où déjà il avait été nommé astronome adjoint du bureau des longitudes. L'année suivante, Burckhardt obtint à l'Institut le prix d'astronomie pour la théorie de la comète de 1770. Son *mémoire* a été imprimé dans le recueil de l'Institut, année 1806. Cette même année, il fut reçu membre de la

classe des sciences physiques et mathématiques, section d'astronomie. A la mort de Lalande, il accepta l'observatoire de l'école milit., et fut nommé en 1818 membre du bureau des longitudes. On a de lui : *Methodus combinatorio-analytica evolvendis fractionum continuarum valoribus maximè idonea*, Leipsig, 1794, in-4 ; *la mécanique céleste* de Laplace, trad. en allemand, Berlin, 1801-1802, 2 vol. in-4. — *Tables de la lune*, dans les *Tables astronomiques*, publ. en 1812 par le bur. des longitudes, in-4. — *Tables des diviseurs pour tous les nombres du deuxième million*, etc., etc., 1814, in-4. — *Tables* des nombres premiers et des diviseurs du troisième million, etc., etc., ibid., 1816, in-4. — *Les Éphémérides* du baron de Zach contiennent plus. articles de Burckhardt d'un grand intérêt.

BURE ou BUROEUS (André), né en 1571, est regardé comme le père de la géographie en Suède. Membre du départem. de la guerre et chef du cadastre, ses talents l'ayant fait connaître du roi Charles IX, ce prince le nomma son prem. arch., et l'envoya en Russie chargé d'une négociation. Il dressa la carte génér. de tout le royaume. Il avait déjà publ. ses *Tabula regni Sueciæ*, 1626, et *Descript. Sueciæ*, 1630, et se disposait à publier séparément chaque carte de la province, lorsqu'il mourut en 1646. — Bure (Jean), né en 1568, bibliothécaire du roi de Suède et antiquaire du royaume, mort en 1652, a publié sur les antiquités du nord des ouvrages sav., mais qui manquent de critique, parmi lesq. nous citerons : *Runa Ransioms, hoc est Elementa runica*, etc, 1599. — *Libellus alphabetarius runicus*, 1608.—*Specimen linguæ scantzianæ* 1636. — *Runa redux*, etc., 1636, etc. — Bure (Olaüs - Engelbert), médecin suédois du 17e S., s'appliqua aux mathémat. On lui doit la description d'un instrument de son invention, sous le titre de *Arithmetici instrumentalis Abacus*, etc., Helmstadt, 1609, in-8.

BUREAUX DE PUSY (Jean-Xavier), savant ingénieur, né en Franche-Comté en 1750, fut député à l'assemblée constituante, s'y fit remarquer par sa modération, et rédigea d'excellents rapports sur la situation des places de guerre. Injustement accusé de trahison avec le général Lafayette, il fut obligé de fuir après le 10 août, et fut enfermé par les Autrichiens dans la forteresse d'Olmutz, d'où il ne sortit qu'en 1797, en vertu du traité de Campo-Formio. S'étant embarqué pour Philadelphie, il y exécuta un plan de défense de la côte de New-Yorck, revint en France au 18 brumaire, fut nommé préfet à Moulins, Lyon et Gènes, et mourut en 1806, vivement regretté de ses administrés.

BURELL (lady), dame anglaise, est auteur de quelq. productions lyriques qui décèlent peu de vigueur de style, mais où parfois on rencontre du pathétique et quelque vivacité d'imagination. Elle s'est principalem. exercée à des traductions libres et imitations. Ses *Poésies* ont paru en 1793.

BURETTE (Pierre), médec. et littérateur distingué, né en 1665 à Paris, était fils d'un chirurg. habile, qui cultivait aussi la musique avec succès. Sa faible santé ne permettant pas à ses parents de l'envoyer au collége, il étudia d'abord la musique, et dès l'âge de huit ans il parut à la cour, exécutant sur une petite épinette des morceaux que son père accompagnait avec la harpe. Ses progrès dans cet art furent tellem. rapides, qu'à dix ans il donnait des leçons de clavecin, et pouvait à peine suffire au nombre des écoliers que la vogue lui amenait. Employant une partie du produit de ces leçons à acheter des livres, le jeune virtuose ne tarda pas à étendre le cercle de ses connaissances ; il apprit le latin, le grec, et finit par obtenir de ses parents la permission d'étudier la médec. Il avait 18 ans quand, pour la prem. fois, il parut sur les bancs; mais, apportant à l'étude une rare persévérance, il obtint successivement le baccalauréat, la licence, et fut reçu docteur régent dans sa vingt-cinquième année. C'est alors qu'il embrassa l'étude des langues orientales; plus. de celles de l'Europe lui étaient familières. Nommé en 1698 premier professeur de matière médic., il composa sur ce sujet un *Traité* qui réunit les suffrages de tous ses confrères, puis il réduisit en tables les *Éléments de botanique* de Tournefort, travail dont se servit dans la suite l'auteur même de cet ouvrage; enfin professeur de chirurgie lat., le cours qu'il dicta fut adopté par ses success. Devenu censeur royal sous les auspices de l'abbé Bignon, les portes de l'acad. des inscript. lui furent ouvertes en 1705; il eut d'abord le titre d'associé; mais en 1718 il devint pensionnaire; c'est dans ce temps qu'il fut chargé de la recherche des livres d'histoire naturelle et de médec. pour la bibliothèque du roi, dont son protecteur avait été créé garde. Le *Journal des savants*, qui le comptait au nombre de ses rédacteurs, et auquel il coopéra pendant trente-trois ans, contient de lui des *Extraits* et d'autres pièces qu'on évalue à 8 vol. in-4. Les productions dont il enrichit les *Mémoires* de l'acad. des inscriptions ne sont pas moins nombreuses ; elles se composent en grande partie de *Dissertat.* sur la gymnastique et l'harmonie chez les anciens, sur le rhythme et les gammes de leur musique, etc. Burette mourut en 1747, laissant une riche bibliothèque, dont il ordonna, par son testament, la vente en détail, afin que chacun pût profiter de ses longues et pénibles recherches. Le *Dialogue de Plutarque sur la musique*, traduit du grec par Burette, inséré d'abord dans le rec. de l'acad., a été impr. séparément, Paris, 1735, in-4. Ce vol. est rare, mais il le serait bien plus encore, s'il n'avait été tiré qu'à 12 exempl. comme le dit Gabr. Martin dans la *Vie* de Burette qui précède le catalogue de sa biblioth.

BURG (Adrien van der), peintre, né à Dordrecht en 1693, élève d'Arnold Houbraken, se rendit habile dans le portrait et dans le genre des tableaux dits de chevalet, et mourut en 1733. Ses petits tableaux sont d'un fini précieux. Le musée royal en possédait un seul qui a été repris en 1815.

BURG (Jean-Fréd.), théologien allemand, né à Breslaw en 1689, mort en 1766, a laissé : *Elementa*

oratoria ex antiq. et recent. delecta, Breslaw, 1736, in-8, traduit en russe et adopté dans les écoles de Russie. — *Institutiones theologiæ theticæ*, ib., 1766. — *Recueil de Sermons*, Breslaw, 1750-56.

BURGER (Godefroy-Aug.), poète allemand, né dans la principauté d'Halberstadt en 1748, s'appliqua de bonne heure à l'étude de la poésie, et n'eut point d'autre but dans ses études. Doué de beaucoup d'imaginat. et de sensibilité, il s'essaya dans tous les genres, mais ne réussit éminemment que dans la romance et la chanson. Des malheurs domestiques que lui attirèrent ses passions ardentes et l'imprudence de sa conduite nuisirent à son génie, qui s'éteignit avant l'âge, et le réduisirent enfin à un dénûment absolu; il mourut en 1794. L'édition la plus complète de ses œuvres est celle qu'a publiée Ch. Heinhart, Gottingue, 1796-98, 4 vol. in-8. Les pièces les plus estimées sont : *Mœnnerkeuscheit (Chasteté de l'homme); la Léonore*, romance, trad. en anglais, en danois, en franç., etc.; *le Cantique des cantiques; Hymne* à la louange de Melly, sa deuxième femme; une excellente traduct. de *Macbeth* de Shakespeare, etc.; Il a été l'éditeur de l'*Almanach des Muses* de Gottingue de 1779 à 94. — Sa troisième femme s'est montrée digne de lui par son goût pour la poésie. *Le Badinage d'une mère*, pièce insérée dans un recueil littér. de 1780, prouve son talent poétique.

BURGERMEISTER (Jean-Étienne), jurisc., né en 1663, mort en 1722, fut conseiller impérial de l'emper. Charles VI. Ses principaux ouvr. sont : *Corps de droit de la noblesse de l'empire*, Ulm, 1707, in-4. — *Corps de droit public et privé de l'Allemagne*, Ulm, 1717, 2 vol. in-4. — *Bibliotheca equestris*, ib., 1720, 6 vol. in-4. — Son fils, Wolfgang-Paul, né en 1692, mort en 1756, se distingua dans la même carrière. On a de lui : *Collatio capitulationum Cæsarearum post pacem Westphaliensem*, Tubingue, 1710; *Libera Wormatia pressa suspirans*, 1739, in-fol.

BURGERSDYK (François), né à Delft en 1590, professeur de philosophie à l'université de Leyde, a publié des *Abrégés de physique, de morale et de logique*, 1630.

BURGES (Corneille), théologien puritain, né au comté de Sommerset, était chapelain du roi Charles Ier; entraîné par les désastres de la guerre civile, il se réunit au parti presbytérien, et partagea avec lui les dépouilles de l'Église; mais on les lui fit rendre à la restauration. Il mourut en 1665. Ses *Sermons* ont été imprimés.

BURGGRAVE (J.-Ernest), médecin du 17e S., né dans le Palatinat, avait adopté les principes de Paracelse. Nous ne citerons de ses nombreux ouvrages que : *De acidulis Swalbacensibus epistola*, Francfort, 1631, *Introductio in vitalem philosophiam*, etc.—Burggrave (J.-Philippe), médecin, né à Darmstadt en 1701, mort à Francfort en 1775, exerça successiv. sa profess. dans ces deux villes. On a de lui : *Lexicon medicum universale*, Francfort, 1733, in-fol., tome Ier et unique, qui contient les lettres A et B; *De existentiâ spirituum nervosorum*, ib., 1725. — *De aere, aquis, et locis urbis Francof. ad Mœn. commentatio*, ib., 1751, in-8. — *De indole vermiculorum spermatic.*, etc.

BURGH (Jacques), écrivain écossais, né à Madderty dans le comté de Perth en 1714, fut successivem. commis d'un négociant, puis correcteur d'imprimerie à Londres, et maître d'école dans le comté de Buckingham; c'est là qu'il publia le pamphlet intitulé : *Britain's remembrancer*, qui eut cinq éditions. En 1746, il fonda une école à Stoke-Newington, qu'il dirigea 19 ans avec succès, et se retira ensuite à Islington, où il mourut en 1775. Il a écrit : *Dignité de la nature humaine*, 2 vol. in-8. — *L'art de la parole*, in-8. — *Crito or essays on various subjets; Recherches politiques*, 3 vol. in-8; *Avis aux buveurs de liqueurs fortes; Hymne au Créateur; Direction des jeunes personnes.*

BURGH (Guill.), membre du parlement angl., né en Irlande en 1741, se fit un nom par ses *Réfutations* des argum. des unitaires contre le dogme de la trinité, Yorck, 1798, in-8. On lui doit aussi le *Commentaire* et les *Notes* du *Jardin anglais*, poème de Mason, 1761, in-4. Il mourut en 1808 à Yorck, où il avait presque passé toute sa vie.

BURGHO (Hubert de), comte de Kent, descendait d'un frère utérin de Guillaume-le-Conquérant. Il servit le roi Jean de ses armes et de ses conseils avec une fidélité que ne méritait pas un tel tyran, et ne se démentit point au milieu des orages politiques et de la révolte des barons qui appelèrent à leur secours un prince franç., depuis Louis VIII. Tant de services reçurent d'abord les récompenses qu'ils méritaient : il épousa la sœur du roi d'Écosse et fut nommé grand-justicier; il ne lui manquait de la royauté que le titre; mais l'évêque de Winchester, prélat ambitieux et jaloux de sa puissance, s'unit aux autres courtisans pour l'accuser de crimes qui, s'ils eussent été prouvés, devaient le conduire à l'échafaud. Ne pouvant résister à tant d'ennemis, Hubert alla chercher un asile aux pieds des autels; il en fut arraché par ordre du roi, et enfermé dans la Tour de Londres. Après plusieurs années, le roi, désabusé et reconnaissant la malice des ennemis d'Hubert, le réhabilita dans ses biens et ses charges à sa cour, où il mourut vers 1235.

BURGHO (Guill.-Fitz-Adelm de), cousin germain du précédent, fut loin de lui ressembler; il était haut-shérif sous Richard Ier. Il porta le fer et la flamme en Irlande, y commit d'affreux ravages, se révoltant contre son roi, et sacrifiant à son ambition les droits les plus sacrés; il périt enfin d'une maladie effroyable au milieu de ses brigandages, vers 1206. — Burgho (Richard de), fils du précédent, fut son digne émule et le surpassa même en audace; dépouilla entièrem. de leurs domaines les o'Connor, dont son père avait commencé la ruine, et mourut en 1243, à son arrivée à Bordeaux, où il venait braver en face le roi Henri. — Burgho (Walter de), réunit sur sa tête les domaines de Connacie et d'Ultonie, dont il avait épousé l'héri-

tière, surpassa encore en rapines et en cruautés ses ancêtres, chassa une troisième fois les o'Connor; mais enfin succomba vaincu par Aodh o'Connor en 1271. — Burgho (Guill. de), dern. comte d'Ultonie et dernier rejeton de cette branche, était parvenu au plus haut degré de puissance, avait épousé Mathilde Plantagenet, arrière-petite-fille de Henri III, et se rendait à Dublin lorsqu'il fut assassiné à 21 ans au milieu de ses parents, à l'instigation d'une autre branche de la même famille; cette mort fut vengée par un massacre de plus de 300 personnes, et fut une source d'affreuses représailles, ce qui n'empêcha pas cette famille ambitieuse, divisée en Mac Williams, Mac David, etc., de rester pendant deux siècles souveraine de la principauté irlandaise de Clanricard.

BRUGKMAIR (Hans ou Jean), peintre et grav., né à Augsbourg en 1474, élève d'Albert Durer, s'est surtout fait un nom par ses gravures en bois, genre dans lequel il égala son maître. Outre un assez grand nombre de pièces détachées, qui sont autant de chefs-d'œuvre, tels que *l'empereur Maximilien Ier à cheval; St George à cheval; le Martyre de St Sébastien*, il a eu la plus gr. part à quatre collections de grav. en bois, toutes quatre relatives à l'empereur Maximilien et à sa famille. Les planches dont se composent ces differ. collect. étaient conservées à Vienne, et ce n'est qu'assez récemm. qu'elles ont été publiées. On en trouve la descript. dans le *Manuel du curieux* de Haber, et dans le *Manuel du libraire* de Brunet. Brugkmair mourut après 1529.

BURGIO (Jean), né à Caltagirone en Sicile, pratiqua d'abord la médecine avec une gr. réputat., puis prit ensuite l'habit ecclésiast., devint évêque de Sipponto en 1449, archevêque de Palerme en 1467, et mourut en 1469, laiss. un ouvr. MS. conservé à Rome, intit. : *Secreta verissima ad varios morbos curandos.*

BURGOS (Antoine), né à Salamanque, référendaire à Rome de l'une et l'autre signature, professeur de droit canon à Bologne et signataire de grâce sous Léon X, Adrien VI, Clément VII, mourut en 1525, laiss. un *comment.* sous ce titre : *De emptione et venditione*, Pavie, 1511, souv. réimpr., et des *Notes* sur plus. autres titres des *Décrétales*. —Burgos (Alphonse), médecin de l'inquisition, doct. de l'université d'Alcala, exerçait à Cordoue au 17e S. — Burgos (Jean), médecin espagnol, a composé *De pupillâ oculi*, in-8.

BURGOYNE (Jean), général angl., fils naturel de lord Bingley, conseiller privé et membre du parlem., fut chargé du commandem. d'une armée envoyée contre le congrès américain. Il débuta en 1777 par une proclamation où il offrait le pardon aux insurgés, et les menaçait des plus gr. châtim. s'ils persistaient dans leur résistance. Ayant ensuite remporté de légers avantages, il poursuivit imprudemment l'ennemi sans s'assurer des communications et des subsistances, et fut réduit à capituler à Saratoga, ce qui décida la France à reconnaître l'indépendance de l'Amérique. De retour en Angleterre, Burgoyne, mal accueilli par le roi, fut obligé de renoncer à son traitement. Plus fait pour les rôles de courtisan et de bel-esprit que pour celui de général d'armée, il partagea son temps entre la cour et la société des gens de lettres, et mourut en 1792. Il a laissé quelques *pièces de vers* et des *comédies* médiocres.

BURGSDORF (Ernest-Frédéric de), ingénieur prussien distingué pour son temps, a publ. : *Méthode nouvelle de fortifications*, Ulm, 1682. — *Le plus sûr boulevard d'un état*, Nuremberg, 1687, in-8. — *Essai sur la fortification.* — Burgsdorf (Conrad de), né en 1595, mort en 1652, organisa le prem. des troupes réglées en Prusse au commencement du 17e S. — Burgsdorf (Frédéric-Auguste-Louis de), naturaliste, né à Leipsig en 1747, grand-maître des forêts de la marche de Brandebourg, de l'académie des sciences de Berlin, professa les sciences forestières dans la même ville avec un gr. succès, et mourut en 1802. On a de lui plus. ouvrages sur les forêts et l'économie rurale, tous classiques en Allemagne. Les princip. sont : *Essai d'une histoire complète des natures de bois les plus avantageuses*, Berlin, 1783-87, 2 part. in-4. — *Manuel du forestier*, Berlin et Leipsig, 1788, in-8, trad. sur la 4e édit. par Baudrillard, 1808, 2 vol. in-8. — *Introduction à l'histoire de la dendrologie*, ib., 1800, in-fol.

BURGUNDIO ou BORGONDIO (Horace), jésuite, né en 1679 à Brescia, se consacra à l'enseignement des lettres et des mathématiques, fut bibliothéc. du musée Kircher, et mourut recteur du collége romain, en 1741. On lui doit quelques poésies lat. et un grand nombre d'opuscules mathématiques : *Mapparum constructio in planis sphæram tangentibus*, Rome, 1718.—*Telescopium Geodeticum*, ib., 1728. — *De computo ecclesiastico*, 1723. — *Constructionum anatomicarum theoria et praxis; De situ telluris*, 1725. — *De circuli dimensione*, 1726. — *Constructio calendarii gregoriani*, 1739. —*De maris æstu*, 1731. —*Hypothesis planetarum elliptica*, 1732. — *De coherentiâ calculi astron. cum æquationibus gregorianis*, 1734, in-4. Le P. Boscovich fut son élève.

BURGUNDIUS ou BOURGOIGNE (Nicolas), célèbre jurisconsulte, né à Enghien le 29 septembre, 1586, professa le droit civil à Ingolstad, devint conseiller et historiographe du duc de Bavière, fut fait en 1639 conseiller du conseil souver. des Pays-Bas, et mourut à Bruxelles en 1644. Ses principaux ouvr. sont : *Historia Belgica ab anno 1558 ad annum* 1567, Anvers, 1629, in-4, réimpr. en 1708, Halle, même format.—*Ad consuetudines Flandriæ tractatus*, 1634, in-12. Tous les ouvr. de droit de ce sav. jurisconsulte ont été recueillis en un vol. in-4, Bruxelles, 1674.

BURGUNDUS, ou mieux A BURGUNDIA (Antoine de BOURGOGNE), connu des curieux par deux livres d'*emblèmes* que nous indiquerons tout à l'heure, né vers 1594 à Bruges, prit l'habit de St-Ignace, et le quitta sans cesser d'être en relation avec les jésuites, fut reçu chan. de la cathédrale

de Bruges, dont il devint doyen, et mourut en 1657. On a de lui : *Linguæ vitia et remedia emblemat. expressa*, Anvers, 1631, in-16. Ce vol. contient 90 estampes bien gravées. — *Mundi lapis lydius, sive vanitas per veritat. falsi accusata et convicta*, ibid., 1639, in-4, fig., rare.

BURIDAN (Jean), recteur de l'univ. de Paris, fut, en 1345, député par sa compagnie à Philippe de Valois pour demander l'exemption de la gabelle, qu'elle ne put obtenir, puis à Rome pour y défendre ses intérêts. Il est moins connu par ses *Commentaires sur Aristote*, Paris, 1518, in-fol., que par son sophisme de l'âne. Il supposait un de ces animaux, également pressé de la faim et de la soif, entre une mesure d'avoine et un seau d'eau, faisant une égale impression sur ses organes, et demandait : Que fera cet âne? Si on lui répondait, il demeurera immobile. — Donc, concluait-il, il mourra de faim et de soif. Si un autre répliquait : cet âne ne sera pas assez âne pour se laisser mourir. — Donc, concluait-il, il se tournera, d'un côté plutôt que d'un autre, donc il a le libre arbitre. Ce sophisme embarrassa les dialecticiens de son temps, et son âne est resté fameux dans les écoles. Il légua en 1358 à la nation de Picardie une maison qui a long-temps porté son nom. On croit que cette date est celle de sa mort. — Buridan (Jean-Baptiste), professeur de droit à Reims, où il mourut en 1633, est auteur d'un *Commentaire sur la coutume de Vermandois*, et d'un autre *sur celle de Reims*.

BURIGNY (Jean Lévesque de), littérat. instruit et labor., né à Reims en 1692, vint à Paris en 1713, avec Champeaux et Lévesque de Pouilly, ses deux frères ; travaillant de concert, lisant ensemble, ils se partagèrent l'universalité des connaissances humaines, et passèrent ainsi plus. années. Burigny, le plus robuste des trois, était le bibliothécaire et le secrétaire de cette espèce d'académie, et le résultat de leurs travaux communs fut une sorte d'encyclopédie en 12 gros vol. in-fol., où il puisa dès-lors les matériaux de la plupart de ses ouvr. Étant allé en Hollande, il s'y lia avec Saint-Hyacinthe, et devint le principal rédact. de *l'Europe savante*, journal mensuel dont il a paru 12 vol., 1718-20. Il fit impr. à la même époque son *Traité de l'autorité des papes*, 4 vol. in-12, ouvr. qui n'eut alors aucun succès, mais que Chiniac de la Bastide fit réimpr. avec des addit. en 1782, 5 vol. in-12. Ce fut vers le même temps qu'il composa le fameux *Examen critique des apologistes de la religion chrétienne*, imprimé plus tard sous le nom de Fréret. En 1756, sa réputat. lui ouvrit les portes de l'acad. des inscript., dont il enrichit les recueils d'un gr. nombre de mémoires. A la connaissance des langues hébraïque, grecque et latine, il joignait celle de l'histoire ancienne et moderne, de la philosophie, de la théologie. Sa mémoire était prodigieuse, mais il ne mettait point assez de chaleur et de concision dans ses écrits. Il obtint en 1785 une pension du roi, qu'il n'avait pas sollicitée, mais cette faveur arriva bien tardivem. ; il avait alors 94 ans, et il mourut à Paris le 8 oct. de la même année. La *Vie de Grotius*, celle d'*Érasme*, celle de *Bossuet*, sont le fruit de ses travaux, c'est-à-dire qu'il a pris la peine de recueillir différentes pièces qui peuvent servir de matériaux à ceux qui voudront traiter les mêmes sujets d'une manière intéressante. Il n'a pas mieux réussi dans *l'Hist. de la philosophie païenne*, ni dans celle *des Révolutions de Constantinople*, ni dans *l'Hist. générale de Sicile*, ouvrages qui attendent une plume mieux exercée et plus piquante.

BURKE (Edmond), l'un des publicistes anglais les plus connus en France, naquit à Dublin le 1er janvier 1730. Il était fils d'un célèbre avocat protestant. On croit qu'il termina ses études au collége des jésuites de St-Omer ; cette circonstance et celle de son mariage avec une catholique l'ont fait plus d'une fois soupçonner en Angleterre d'attachement pour cette religion. Arrivé à Londres en 1753, il s'y fit bientôt remarquer comme avocat et surtout comme littérateur. Il avait déjà publié quelq. ouvr. politiques, entre autres, sous le nom de Bolingbroke, un *Coup-d'œil sur les maux qu'a produits la civilisation*, trad. en franç. en 1776, sous le titre d'*Apologie de la société naturelle*, in-8, lorsque son *Essai sur le sublime et le beau*, qui parut en 1757, en fixant sur lui l'attention de plus. personnages illustres, fut utile à sa fortune. Nous avons deux trad. de cet ouvr., dont la meill. est celle de Lagentie de Lavaisse, 1803, in-8. La culture des lettres, de la philos. et de l'hist., l'occupa presque exclusivem. encore pend. quelq. années ; mais enfin l'occasion se présenta pour lui de montrer ses talents d'orat. et d'homme d'état : nommé vers 1765 représentant du bourg de Wendover, et secrétaire du marquis de Rockingam, premier lord de la trésorerie, ses discours au parlem. firent admirer son éloquence et la profondeur de ses vues politiques ; aussi, malgré la modérat. de ses principes, les whigs de Bristol l'élurent en 1774, et ses justes réclamat. contre les impôts lui acquirent la faveur de ses commettants. Il occupa successivem. plus. emplois importants, suivit les chances du ministère, et éleva au plus haut degré sa réputat. parlementaire. La perte d'un fils qu'il chérissait avança la fin de sa carrière ; il mourut dans la 68e année de son âge, en 1797. Ses *Réflexions sur la révolution française*, trad. en franç. par Dupont, sont égalem. célèbres en France et en Angleterre. Burke, ami d'une sage liberté, semble avoir pressenti tous les maux de notre révolut. La plupart des opusc. polit. de Burke, souv. réimpr., ont été égalem. trad. en franç. M. Querard en a donné la liste dans la *France littér.* La *Vie* de ce gr. publiciste, par Robert Bisset, a été trad. en 1823 sous ce titre : *Essai sur la vie et les ouvr. de Burke*.

BURKITT (Guill.), théolog. anglais, né dans le comté de Suffolk en 1650, vicaire de Bedam dans l'Essexshire, mort en 1703, est aut. d'une *Exposition pratique du Nouveau-Testament*, assez répandue en Angleterre.

BURLAMAQUI (Fabrice), savant bibliographe,

né en 1626 à Genève, pasteur de l'église italienne en 1693, puis envoyé à Grenoble avec le même titre, était en correspond. avec Bayle, qui le cite d'une manière honorable, et mourut en 1695. Entre autres ouvr. on a de lui : *Synopsis theologiæ*, Genève, 1678, in-4.

BURLAMAQUI (JEAN-JACQUES), célèbre publiciste, né en 1694 à Genève, y professa fort jeune le droit avec beauc. d'éclat. Le prince de Hesse-Cassel, son disciple, l'emmena avec lui dans ses états en 1734, et le retint auprès de lui pendant quelq. années. De retour à Genève, il fut nommé conseiller-d'état, et mourut dans le mois d'avril 1748. Les ouvr. qui lui font le plus d'honneur sont les suiv. : *Principes du droit naturel et politique*, Genève, 1763, in-4, et 1764, 3 vol. in-12, ou avec des additions et des notes de Félice, Yverdun, 1766-68, 8 vol. in-8; nouvelle édit., augm. d'une table analyt. génér. et raisonnée, par Dupin, 1820, 5 vol. in-8. — *Éléments du droit naturel*, Lausanne, 1774, in-8.

BURLE DE CURBAN (BALTHASAR de), littérat., né en 1701 à Sisteron, embrassa l'état ecclésiast., fut reçu doct. en Sorbonne et pourvu de quelques bénéf., et mourut en 1774. Il est l'édit. de *la Science du gouvernem.* par Réal (v. ce nom). On lui doit : *Dissertat. sur le nom de famille de l'auguste maison de France*, 1762, in-4, et 1769, in-12, avec des addit. L'aut. prouve que la maison régnante doit se nommer *de France*, et non *Bourbon*.

BURLEIG (ANNE), comtesse d'Oxford, morte à Greenwich en 1588, cultivait la poésie, ainsi que son mari Édouard Vère, comte d'Oxford. On connaît de cette dame quatre *sonnets élégiaques*, dans l'*European magasine*.

BURLET (CLAUDE), médecin, né à Bourges, fut successivem. médec. de Philippe V, roi d'Espagne et du dauphin de France, et mourut en 1731. On a de lui quatre *Mémoires* sur l'usage des eaux minérales, etc., dans le *recueil de l'acad. des sciences*, dont il avait été reçu membre à sa réorganisat.

BURLEY (GAUTIER), philosophe anglais, mort en 1357, était de la secte des nominaux et grand adversaire des scotistes. Outre ses volumineux *Commentaires sur Aristote*, imprimés à Oxford dans le 16e S., on a de lui : *De vitâ et moribus philosophorum*, Nuremberg, 1477, in-fol.

BURLINGTON (RICHARD, comte de), pair angl., mort en 1760, était amateur éclairé des arts, et cultiva lui-même l'architecture. Enthousiaste de Palladio, il a publié de ce gr. architecte un ouvr. intit. : *Fabriche antiche disegnate*, etc., Londres, 1730, in-fol., vol. rare, tiré à un petit nombre d'exempl. *Les thermes des Romains*, dessinés par Palladio, ont été publ. par Bertotti Scamozzi, d'après l'exemplaire de Burlington, Vienne, 1795, gr. in-fol.

BURMANIA (DOWNE-BOTHNIA van), natural. et physic. flamand, cultiva la météorologie, science alors dans l'enfance, et mourut en 1726. Il a consigné ses observat. dans les deux ouvr. suiv. : *De methodo ratiocinandi de more cœli dubio*, Louvain, 1713, in-4. — *Nieuwe manier en onderstellinge over weer*, ib., 1715. — BURMANIA (Upko), noble Hollandais, confédéré contre les Espagnols, fut banni de Hollande, et mourut en 1515. Il avait composé plus. *ouvr. généalogiques* sur la noblesse de Frise. — BURMANIA (Étienne), est auteur d'un livre intitulé : *De bello Anglicano injustè Belgis illato*, 1652, in-4.

BURMANN (FRANÇ.), né en 1628, professeur de théologie à Utrecht, mort à Leyde, sa patrie, en 1679, a écrit, en hollandais, des *Commentaires sur le Pentateuque, Josué, Ruth, les Juges*, Utrecht, 1660-75; *sur les Rois, les Paralipomènes, Esdras, Esther, Néhémie*, Amsterdam, 1683, in-4. — *Synopsis theologica*, ib., 1699. — BURMANN (Pierre), né à Utrecht en 1668, fils du précéd., savant philologue, profess. d'histoire et d'éloquence dans les universités d'Utrecht et de Leyde, mort en 1741, a rendu d'importants services aux lettres latines par ses belles et nombreuses édit., ornées de préfaces, notes, discours, vers latins, etc., parmi lesq. on distingue surtout celle d'*Ovide*, 1756, 4 vol. in-4; de *Virgile*, 1746, 4 vol. in-4; de *Quintilien*, 1720; de *Pétrone*, 1743; de *Phèdre*, 1745, in-8. On doit citer encore les suiv. : *Poetæ latini minores*, Leyde, 1731; *Horace*, 1699; *Claudien*, 1760; *Lucain*, 1740. Cet infatigable érudit termina la publicat. du *Thesaur. antiquitat. Italiæ*, commencée par Grævius, et celle du *Thesaur. Siciliæ*, qu'il enrichit d'une bonne préface. On lui doit aussi le rec. si import. pour l'hist. littéraire, *Sylloges epistolar. à viris illustrib. scriptar.*, Leyde, 1727, 5 vol. in-4. Enfin, parmi les nombr. ouvr. dont il est auteur on citera : ses harangues académiques (*Orationes*), La Haye, 1759, in-4, bonne édit. — *Poemat., lib. IV*, 1746, in-4. — *Vectigalia populi romani*, 1734, in-4. — BURMANN (Gaspar), son fils, membre du sénat d'Utrecht, mort en 1755, a donné deux ouvrages estimés : *Hadrianus VI*, Utrecht, 1727, in-4; c'est moins une hist. d'Adrien VI qu'un recueil de pièces relatives à son pontificat; et *Trajectum eruditum*, ibid., 1738, in-4, bon morceau d'hist. littéraire. — BURMANN (Franç.), oncle du précéd. et frère de Pierre, né à Utrecht en 1671, pasteur, puis profess. de théologie dans l'univ. d'Utrecht, mort en 1719, a laissé entre autres ouvr. : *Theologus*, discours latin sur les qualités d'un bon théolog., Utrecht, 1715.—*La concordance des évangélistes*, en holland., Amsterdam, 1713. — *Dissertat. latine sur la poésie sacrée*, etc. — BURMANN (Jean), fils aîné du précéd., né en 1707, mort en 1780, médec. et profess. de botanique au jardin d'Amsterdam, publia en 1736 une édit. du *Traité de botanique de Weinman*; et l'année suiv. *Thesaurus Zeylandicus, exhibens plantas in insulâ Zeylandæ nascentes*, in-4, fig. On lui doit encore : *Rarium Africanarum plantarum decades decem*, 1738-39, in-4, fig. Il traduisit aussi du holland. en latin l'ouvr. de Rumphius, *Herbarium Amboinense*, dont on lui doit la publicat., ainsi que du beau trav. de Plumier sur les plantes d'Amérique. Enfin il est l'aut.

de l'*Index* de la *Flora malabarica*, et il a inséré quelq. *Dissertat.* dans les *Nova acta Academ. Curiosor. naturæ.* — BURMANN (Pierre), frère du précéd., né en 1714 à Amsterdam, fut élevé par son oncle, le célèbre philol. P. Burmann, et marcha sur ses traces. Il fut successivement professeur d'éloquence et d'hist. dans l'univ. de Franeker, de poésie à l'athénée d'Amsterdam, garde de la bibliothèque et inspecteur du gymnase de cette ville, et mourut en 1778. Comme son oncle, avec leq. il eut plus d'un trait de ressemblance, il se distingua surtout par ses belles édit., entre autres de l'*Antholog. veterum latinor., epigrammat.*, 1759-1773, 2 vol. in-4; d'*Aristophane*, avec des notes de Bergler et de Duker, Leyde, 1760, 2 vol. in-4; de *Claudien*, 1760, in-4, et de *Properce*, 1780, in-4, la meill. de ce poète. Il cultiva lui-même la poésie latine avec succès, et ses vers ont été recueillis, 1774-79, 2 part. in-4, dont la seconde forme un *appendice*.—BURMANN (Nicolas-Laurent), médecin et botaniste, né en 1734, à Amsterdam, fils de Jean, lui succéda dans sa chaire de botanique, et mourut en 1793. Il rendit de grands services à la science par ses correspond. lointaines et par la protection qu'il accordait aux savants. On a de lui : *Specimen botanicum de Geraniis*, 1759. — *Florula corsica*, dans les *Acta soc. upsalensis*; *Flora Indiæ*, Leyde, 1768, in-4. — BURMANN (Gottlob-Guillaume), poète, né à Lauban dans la Haute-Lusace en 1737, mort en 1805, avait du naturel et de la grâce; mais ses ouvr. manquent de plan et de convenance, et partent d'une imaginat. peu réglée. Dans le nombre on distingue ses *Fables*, Dresde, 1769; son *Choix de poésies*, et ses *Chants patriotiques*, Berlin, 1783, in-8.

BURN (RICHARD), aut. anglais, vicaire d'Orton et chancel. du diocèse de Carlisle, mort en 1785, s'est fait un nom par ses *Devoirs d'un juge de paix*, t son *Droit ecclésiastique*, Londres, 1767, 4 vol. in-8, qui font autorité en Angleterre.—BURN (Jean), son fils, mort en 1802, a publié des *Additions* au code des justices de paix.

BURNABY (ANDRÉ), ecclésiast. anglais, visita en 1759 et 1760 la Virginie et les colonies du milieu de l'Amérique-Septentrionale, et, de retour à Londres, y publia en 1775 une *Relation* de son voyage, qui ne manque pas d'intérêt. Elle a été trad. en allem. et en franç. par Wild, Lausanne, 1778, in-12.

BURNET (GILBERT), évêque de Salisbury, né à Édimbourg en 1643 d'une famille noble, se distingua dès sa jeunesse par la facilité de son esprit et l'étendue de ses connaissances. Il voyagea et perfectionna ses études dans la société des savants de l'Angleterre, de la France et de la Hollande. A son retour, il fut successivement curé de Salson en Écosse et profess. de théologie à Glascow. Partisan zélé de la réformation, il encourut la disgrâce des Stuart et fut obligé de quitter sa patrie. Après avoir parcouru plusieurs contrées de l'Europe d'où le fit proscrire ce même esprit d'hostilité contre la religion catholique, il vint en Hollande. Admis dans la faveur et les secrets du prince d'Orange, il contribua par ses écrits et ses intrigues à l'élévation de la maison d'Hanovre sur le trône d'Anglet. Guillaume III le récompensa de ses services par l'évêché de Salisbury en 1689. Il passa les dernières années de sa vie dans l'exercice paisible de ses fonctions épiscopales, et mourut en 1715. Ses ouvr. se ressentent de l'esprit d'intolérance qui l'animait contre le catholicisme. Les principaux sont : *Histoire de la réformation d'Angleterre*, Londres, 1679, 3 vol. in-fol., trad. en franç. par de Rosemond, 1683, 2 vol. in-4, ou 1687, 2 vol. in-12. — *Relation* de la mort et de la vie du comte de Rochester, trad. en franç., 1716, in-12. Il fut marié trois fois. — Cuningham et Gilbert BURNET, un des fils de l'auteur, ont publié l'ouvr. fameux connu sous le nom d'*Histoire de mon temps*, 1734, 2 vol. in-fol. Cet ouvr., dont il existe une traduct. franç. par La Pillonière, in-4 et in-12, a été réimpr. par M. Guizot, en 1824, dans la *Collect.* des mémoires relatifs à la révolut. d'Angleterre, 4 vol. in-8. Parmi les autres ouvr. de Burnet, on distingue : *Défense de la religion tant naturelle que révélée*, trad. par de la Chapelle, La Haye, 1738, 6 vol. in-8. — BURNET (Élisabeth), sa 3e femme, née en 1661, morte en 1709, employa sa fortune à la fondat. d'hôpitaux et de colléges, et laissa quelq. *livres* de dévotion.—BURNET (Thomas), théolog., fils, mort en 1753, a publ. : *Réponse à Tindal sur son ouvr. intit. le Christianisme aussi ancien que le monde*; *A treatise on scripture politics*; *Sermons at Boyle's lectures*; *Essai sur la trinité*.—BURNET (Guillaume), 3e fils de l'év. Burnet, né à La Haye en 1688, fut gouver. de Massachusett et de New-Hampshire en Amérique, protégea et cultiva les lettres, forma la plus riche biblioth. que l'on eût encore vue dans ces contrées, et mourut vers 1730. On a de lui des *Observat. astronomiq.* dans les *Transact.* de la soc. royale de Londres; et *Essai sur les prophéties de l'Écriture*, 1724, in-4. — BURNET (Thomas), médec. écoss. que l'on a confondu quelquefois avec le suiv., dont il était peut-être parent, fut membre du collége médical d'Édimbourg, obtint le titre de médecin du roi d'Angleterre, et mourut en 1715. Il a laissé : *Thesaurus medicæ practicæ*, Londres, 1672, Genève, 1678.—*Hippocrates contractus*, etc., Édimbourg, 1685. Les meilleures édit. de cet ouvr. estimé sont celles de 1752 et 1765, in-8. — BURNET (Thomas), juriscons. et théolog., né à Crott en 1635, mort à Londres en 1715, fut direct. de l'hôpital de Sutton, puis chapelain et secrét. du roi Guillaume, place qu'il perdit pour avoir mécontenté le clergé par la hardiesse et la singularité de ses opinions. On a de lui : *Telluris theoria sacra*, 1699, in-4, ouvr. assez bien écrit, mais rempli de paradoxes.—*Archeologiæ philosophicæ*, Amsterdam, 1699, in-4, qui pèche par les mêmes défauts. — *De statu mortuorum et resurgentium*, 1726, in-8, trad. en franç. par Byon, 1731, in-12, réfuté par Muratori. — *De fide et officiis christianorum*, Londres, 1723, etc., trad. en franç. par Daudé, Amsterd., 1729, in-12.

BURNETT (JACQUES), lord Monboddo, né en 1714 dans l'Écosse, étudia les lois civiles en Allemagne, et de retour dans sa patrie en 1738, fut reçu avocat. A la mort de son parent, lord Milton, il occupa une place dans la haute judicature à cause de son titre de lord Monboddo, et mourut paralytique à Édimbourg en 1799. Il avait fait paraître en 1773 : *Origine et progrès des langues*, et en 1778 : *Ancienne métaphysique*, 6 vol. in-8.

BURNEY (CHARLES), composit. anglais, né à Shrewsbury en 1726, fut élève de Baker, organiste de Chester, obtint en 1744 au concours l'orgue de St-Denis de Londres; quitta peu de temps après cet emploi pour aller à Lyon, où il passa sept ans, partageant son temps entre la musique et la culture des lettres. De retour à Londres en 1769, il y reçut le titre de doct. en musique. Dans les ann. suiv., il visita la France, l'Italie, l'Allemagne et la Hollande, rédigeant ses *Impressions de voyages* qui sont pleines d'intérêt, et cherchant à se lier avec tous ceux qui partageaient son goût pour la musique. Il passa les dernières années des sa vie, occupé de revoir et de corriger ses ouvrages, et mourut en 1814 à Londres, dans la maison que Newton avait habitée. Ses princip. ouvr. sont : *Hist. générale de la musique* en angl., 1776-89, 4 vol. in-4, très estimée.—*État actuel de la musique en Allemagne, dans les Pays-Bas et en Hollande*, 1773, 3 vol. in-8, trad. en français par Ch. Bronck, Gênes, 1809, 3 vol. in-8. — *Mémoires sur la vie et les écrits de Métastase*, en angl., Londres, 1796, 3 vol. in-8. — BURNEY (Jacques), fils aîné du précédent, né en 1749, entra de bonne heure dans la marine, suivit Cook dans ses deux dern. voyages autour du monde, fut en 1781 nommé au command. du *Bristol*, parvint par degrés aux prem. grades de la marine, et mourut contre-amiral en 1821. Il était membre de la société royale de Londres. Entre autres ouvr. il a publ. *Hist. chronolog. des découvertes* faites dans la mer du Sud ou Océan-Pacifique, Londres, 1804-16, 5 vol-in-4, cartes et fig. — *Hist. des boucaniers* d'Amérique, 1816, in-4. — *Hist. chronolog. des découvertes* au nord-est, et des prem. navigat. des Russes à l'est, 1819, in-4. — *Mémoire* sur le voyage d'Entrecasteaux, 1820, in-8. — BURNEY (Charles), philologue et théol. distingué, frère du précéd., né à Lynn en 1757, prit ses degrés en 1781 au collége d'Aberdeen, fut admis l'année suiv. profess.-suppléant à l'acad. de Highgate, et s'associa bientôt après au docteur Rose, directeur du collége de Chiswick, et fondat. du *Monthly Review*, journal dans leq. Burney inséra plusieurs articles qui le firent avantageusem. connaître. Gendre de Rose, il établit en 1786 une école à Hammersmith, qu'il transporta plus tard à Greenwick, et qu'il finit par céder à son fils pour se livrer plus tranquillement à l'étude. Ayant pris les ordres, il fut reçu doct. en théol., et mourut en 1817, chapelain du roi d'Angleterre. Sa bibliothèque fut achetée pour le musée britannique. On lui doit entre autres ouvr. : *Appendix ad lexicon gr. lat. à J. Scapulâ*, 1789, in-4. — *Rich. Bentleii et doctor. viror. epistolæ*, 1807, in-4.—*Tentamen de metris ab Æschylo in choricis cantibus adhibitis*, 1809, in-8. — *Philemonis lexicon technologicum*, 1812, in-4, édit. *princeps* de ce lexicographe (*v.* PHILÉMON).

BURNIER-FONTANEL (JEAN-MARIE), docteur de Sorbonne, l'un des administrat. de la maison des sourds-muets, naquit à Reigneier en Savoie, au château de Villy, en 1763. Après avoir terminé ses études, il vint à Paris, et fut nommé chanoine et grand-vicaire de Lescar. De retour dans sa patrie à la révolution, il devint profess. à Annecy; mais l'entrée des Français l'obligea de se réfugier en Suisse et plus tard en Italie. Revenu en France, il y exerça secrètem. son ministère. A cette époque toutes les écoles étaient fermées; le premier il ouvrit à Paris une maison d'éducation. Pendant son séjour dans la capitale, en 1804, Pie VII voulut voir Burnier-Fontanel, lui donna le titre de protonotaire apostolique, et lui proposa de l'emmener à Rome. Directeur du collége des Irlandais en 1806, deux ans après il fut nommé profess., puis doyen de la faculté de théologie de Paris. Il reprit son cours après la seconde restaurat., et mourut en 1827.

BURNS (ROBERT), poète, né en 1769, fils d'un cultivateur du comté d'Ayr en Écosse, ne reçut qu'une éducation très bornée, et se livra de bonne heure avec son père aux travaux champêtres; il faisait des vers par instinct, chantait ses amours et toutes les émotions vives qui l'agitaient. Il était ce que les Anglais appellent un *poète naturel*. A la mort de son père il prit une ferme avec son frère. N'ayant pas fait ses affaires dans cette exploitation, il résolut de quitter l'Écosse pour aller à la Jamaïque; mais l'argent lui manquant pour payer son passage, il s'avisa de faire imprimer ses vers par souscription; son *Recueil* eut du succès, et il se rendit à Édimbourg pour en faire une édit.; mais au moyen de quelque argent et à l'aide de protect., il prit encore une ferme près de Dumfries, et se maria. Malheureux dans sa nouvelle entreprise, il obtint une place dans l'*excise;* cet emploi l'humiliait, il se livra à la boisson, et mourut à Dumfries en 1796. Sa gloire est chère à l'Écosse; car il a écrit dans le dialecte que Walter Scott emploie dans ses romans. Ses *poésies* et ses *vers* ont été souvent réimpr.; l'édition la plus estimée est celle du docteur Currie, 1800, 4 vol. in-8. Des *Morceaux choisis* de ce poète ont été trad. en français par Aytoun, 1826, in-18.

BURONZO (CH.-LOUIS), gr.-vicaire de Verceil, où il naquit en 1731, évêque de Novare, archev. de Turin et gr.-aumônier du roi de Sardaigne, qui le chargea des affaires les plus importantes, ainsi que les papes Pie VI et Pie VII, fut un savant canoniste, un habile critique, se montra par sa conduite digne des beaux siècles de l'Église, et mourut en 1806. On lui doit une excellente édition des *OEuvres complètes d'Atton*, évêque de Verceil, 1768, in-fol. Le *Spicilége* de d'Achery ne contient qu'une partie des ouvrages de ce prélat, l'une des rares lumières de ce siècle (*v.* ATTON).

BURR (Aaron), né en 1714 à Fairfield en Connecticut, mort en 1757, président du collége de New-Jersey, dont il était un des fondateurs, a laissé un *Traité de théologie*, Boston, 1791; des *Discours*, des *Éloges funèbres*, etc.

BURRHUS (Afranius), précepteur de Néron et préfet du prétoire, s'opposa tant qu'il put aux passions violentes de ce prince, qui le fit mettre à mort l'an 62 de J.-C., pour se défaire d'un censeur importun. Burrhus est un des personnages de la tragédie de *Britannicus*, l'un des chefs-d'œuvre de Racine. — Burrhus (Antistius), beau-père de Commode, fut mis à mort par ce prince vers 186 de J.-C., à la sollicitat. de Cléandre, dont Burrhus avait révélé les concussions.

BURRIEL (André-Marc), jésuite espagnol, né dans le dioc. de Tolède en 1719, mort en 1762, a laissé plus. ouvrages dont les principaux sont : *Hist. naturelle et civile de la Californie*, Madrid, 1758, 3 vol. in-4, avec cartes. Cette hist., trad. sur la version anglaise en franç. par Eidous, 1767, 3 vol. in-12, donne sur la Californie des notions plus exactes et plus détaillées que celles que l'on avait eues jusqu'alors; l'auteur s'étend peut-être trop sur les travaux des missionnaires; mais on y remarque en général une critique judicieuse; *Paléographie espagnole*, in-4; *Traité* sur l'égalité des poids et mesures, in-4, savant et curieux.

BURROUGH (Étienne), navigateur anglais, dont les observations sont nombreuses et exactes, est le premier marin de l'Europe occidentale qui ait été aussi avant dans le nord-est, et qui ait vu les Samoyèdes. La *Relat.* de son voyage, entrepris pour découvrir un passage aux Indes par le nord, nous a été conservée par Hackluyt. — Burrough (Guill.), fit le prem. voyage de Russie avec Chancellor, et devint contrôleur de la marine sous Élisabeth. — Un autre Burrough fit au 16e S. un voyage dans la Perse, dont la *Relat.* se trouve dans Hackluyt.

BURROUGH (Édouard), un des premiers propagateurs de la secte des quakers, se signala par son zèle à répandre ses opinions; ses indiscrètes prédications sous Cromwel et Charles II, finirent par le conduire à Newgate, où il mourut en 1662. Ses div. écrits ont été réunis 1672, in-fol.

BURROUGHS (George), prédicateur de Salem, au district du Maine (États-Unis), une des victimes des illusions de la sorcellerie, fut condamné à mort et exécuté vers 1590, par suite d'accusat. de magie.

BURROUGHS (Jérémie), théol. anglais non conformiste, mort en 1646, fut prédicateur d'une congrégation à Rotterdam, puis à Stepney et à Cripplegate, dans sa patrie. On a de lui des *Sermons* sur la patience et la résignation, in-4.

BURROW (Jacq.), écrivain anglais, membre de la société royale et de la société des antiquaires de Londres, mort en 1782, a publié : *Anecdotes et Observat.* relat. à Olivier Cromwel et à sa famille, insérées dans l'*Historia gymnasii patavini*, 1763, in-4. — *Décisions de la cour du banc du roi*, de 1732 à 1772, 1776, in-4. *Essai* sur la ponctuation, 1775.

BURRUS ou BURRI (Pierre), né à Bruges en 1430, mort en 1505, chanoine d'Amiens, cultiva toute sa vie les lettres et la poésie latine, et jouit d'une grande considérat. On a de lui : *Monalium carminum libri XI*, Paris, 1503, in-4, rare. — *Cantica de omnibus festis domini*, 1506, in-4, qu'on loue pour la douceur et l'harmonie des vers.

BURSER (Joachim), médecin et botan. allem., mort en 1649, profess. de médecine à Sora, s'était livré dans sa jeunesse à l'étude de la botanique, et avait parcouru la plus gr. partie de l'Europe pour recueillir des plantes dont il envoya des échantillons au célèbre Bauhin, son ami, qui cite fréquemment Burser dans ses ouvr. L'univ. d'Upsal possède son *Herbier* en 25 vol. in-fol. On a de lui quelq. opuscules, entre autres : *Dissertatio de venenis*, Leipsig, 1625, in-8. — *Comment. de febri epidemicâ*, Leipsig, 1621, in-8.

BURSERIUS (Jean-Baptiste), médecin, né à Trente, pratiqua pendant quelques années à Florence, et fut en faveur auprès de plus. papes. Clément XIV le nomma profess. de médecine de l'université de Ferrare, puis à Pavie, et enfin à Milan, où il mourut en 1785. Ses *Institutions de médecine pratique* ont été publiées en lat., Leipsig, 1798, 4 vol. in-8, précédés de la vie de l'auteur.

BURTIN (Franç.-Xav. de), naturaliste et littérateur, né en 1743 à Maestricht, fils d'un conseiller du prince-évêque de Liége, prit ses degrés en médecine, et s'établit en 1767 à Bruxelles, où ses talents lui méritèrent bientôt le titre de médecin consultant du prince Charles, gouverneur des Pays-Bas. Dans ses loisirs il cultiva les différentes branches de l'hist. naturelle, et fit des recherches sur les mines encore inconnues et dont l'exploitation pourrait être avantageuse. Ce travail, qu'il avait entrepris par ordre de l'empereur Joseph II, lui valut la bienveillance de ce prince qui le créa chevalier et le nomma membre du conseil souverain des Pays-Bas. Lors de la révolution belge, il se montra fidèle à son souverain, se démit de tous ses emplois, entreprit différ. voyages dans des vues d'utilité publique, et consacra le reste de sa vie à la culture des sciences et des lettres. Il mourut en 1818, laissant un grand nombre d'ouvrages imprim. ou MSs.; les principaux sont : *Des bois fossiles* découverts dans les différ. parties des Pays-Bas, 1781, in-8. — *Des végétaux indigènes* qui peuvent remplacer les exotiques, 1784, in-4, couronné par l'acad. de Bruxelles. — *Oryctographie de Bruxelles*, 1784, in-fol., couronné par l'acad. de Harlem. — *Mémoire sur les révolut. et l'âge du globe terrestre*, 1790, in-4. — *Traité des connaiss. nécess. à tout amateur de tableaux*, 1808, 2 vol. gr. in-8, fig. — *Sur les peintres modernes des Pays-Bas*, 1811, in-12.

BURTIUS ou BURZIO (Nicolas), poète parmesan, défendit contre Pareja le système musical de Gui d'Arezzo, dans un écrit intit. : *Musices opus*, Bologne, 1487. Il est encore auteur d'un *Éloge de la*

musique, en latin, 1489, in-4, et de plus. recueils de *poésies lat.* On en trouve quelques-unes à la suite de son ouvrage intit. : *Bononia illustrata*, 1494, in-4.

BURTON (Robert), auteur d'un ouvrage très original sur la mélancolie, naquit à Lindley dans le comté de Leicester en 1576. Son caractère comme son livre était un singulier mélange de mélancolie et de gaîté. Burton croyait, dit-on, à l'astrologie. Il mourut le jour qu'il avait prédit en 1639, et fut enterré au collége de Christ-Church, à Oxford, où son *Anatomie de la mélancolie* fut imprimée en 1624, in-4 et in-fol. Burton s'était surnommé lui-même Démocrite le jeune (*Democritus junior*).

BURTON (Guill.), frère du précédent, né à Lindley en 1575, exerça la profession d'avocat, publia une compilation intitulée : *Description* du comté de Leicester, de ses antiquités, de son armorial, etc., Londres, 1622, in-fol., réimprimé depuis, et mourut en 1645. — Burton (Guill.), topographe, philologue et antiquaire, né à Londres en 1609, mort en 1657, a publié : *Commentaire sur les passages de l'itinéraire d'Antonin qui se rapportent à la Grande-Bretagne*, Londres, 1658, in-fol. Cet ouvrage est estimé des antiquaires angl. Mais Burton est plus connu par les deux petits traités suiv. : *Historia linguæ græcæ*, et *Reliquia veteris linguæ persicæ*. Ces deux opuscules furent imprimés ensemble, 1657, in-8; le second a été réimpr. à Lubeck, 1720, in-8, avec des notes de Seelen. — Un autre Burton (Guillaume) est auteur de : *Laudatio funebris in obitum D. Thomæ Alleni*, Londres, 1632, in-8, et d'une *Traduction angl.* de la première épître de saint Clément aux Corinthiens, Londres, 1647, in-8. Burton (Guill.), médecin angl., mort à Yarmouth en 1757, a publ. une *Dissertat.* sur la morsure du serpent, dans les *Transact. philosoph.*, 1736; une *Vie de Boerhaave*, Londres, 1736. — Burton (Jean), savant médecin angl., est auteur d'un *Traité théorique et pratique* des accouchements, traduit en français par Lemoine, sous le titre de *Système* nouveau et complet de l'art des accouchements, Paris, 1771-1773, 2 vol. in-8.

BURTON (Henri), ministre puritain anglais, né en 1579, recteur de la paroisse de St-Matthieu à Londres, s'attira de fâcheuses persécutions par ses *Sermons* contre l'épiscopat ; il fut condamné à une amende de 5,000 fr., à avoir les oreilles coupées, et à être exposé au pilori, ce qui fut exécuté. Mais sa femme ayant obtenu la révision de son procès, il revint triomphant à Londres, obtint du dédommagement et rentra dans sa cure de St-Matthieu, où il mourut en 1648. Outre ses *Sermons*, on a de lui : *Jejunium israeliticum*, 1628, in-4; *Expositio capit. XV et XVI, Apocalypseos*, 1628, in-4.

BURTON (Jean), ministre anglican, né dans le Devonshire en 1696, fut successivement vicaire de Maple-Derham et recteur de Worplesdon dans le comté de Surrey, et mourut en 1771. On a de lui des *Miscellanea* composés de *Sermons, Dissertat.*, *Poésies et écrits div.* ; mais il est principalement connu par une *édit. critique* de cinq tragédies grecq., qui parut sous ce titre : *Pentalogia, sive tragediar. græc. delectus*; la meilleure édition est celle d'Oxford, 1779, 2 vol. in-8.

BURTON (Jean-Louis), prêtre, mort à l'âge de 75 ans, en 1833, à Marche, diocèse de Namur, eut part au *Dictionnaire historique* de Feller. Il traversa heureusem. les orages de la révolut., maintenant la concorde et s'appliquant à l'instruct. de la jeunesse. C'est à lui que l'on doit la reconstruction de l'église de Marche, dont il était curé dep. plus de 30 ans.

BURY (Arthur), était principal du collége d'Exeter, en l'université d'Oxford. A l'époque où Guillaume III forma le projet de réunir toutes les sectes qui divisent la Grande-Bretagne, pour faire cesser les troubles qui l'avaient déchirée sous ses prédécesseurs, Bury composa un livre devenu fameux, intitulé : *The naked Gospel*, l'Évangile nu, qu'il fit imprimer à ses dépens, et dont il ne distribua des exempl. qu'aux membres de l'assemblée du clergé, convoquée pour délibérer sur le projet du roi. La hardiesse avec laq. il affirmait que, dès les prem. siècles les Sts-Pères s'étaient permis des interpollat. dans l'Évangile, fit jeter les hauts cris contre l'ouvrage et contre l'auteur; le livre fut condamné au feu, et Bury perdit sa place en 1690, par un décret de l'université. Cependant ses opinions singulières trouvèrent beaucoup de partisans, soit en Angleterre, soit en Hollande. Le Clerc prit fortement sa défense, et soutint qu'il ne pouvait être traité de socinien, parce que, sans nier formellement la divinité de J.-C., il disait que la croyance de ce dogme n'est pas nécess. au salut.

BURY (Guill.), né à Bruxelles en 1618, oratorien, puis chanoine de Malines, où il mourut en 1700, est auteur d'un gr. nombre de petites *poésies* lat. sur les événements de son temps et de son pays. Il est connu comme auteur ecclés. par l'ouvrage intit. : *Brevis romanorum pontificum notitia*, réimpr. à Augsbourg, 1727. Cette édition va jusqu'à Benoît XIII.

BURY (Élisabeth), savante angl., née en 1644, morte à Bristol en 1720, était versée dans la connaissance de l'hébreu, de l'hist. et de l'anatomie, et rédigea un *journal* qui parut en 1721.

BURY (Richard de), avocat de Paris, plus connu par ses démêlés avec Voltaire et La Baumelle que par ses ouvrages histor. très médiocres, a publié entre autres : *Hist. de Jules-César*, Paris, 1758; *d'Alexandre-le-Grand*, 1769; *de Henri IV*, 1766; *de Louis XIII*, 1767, etc. — Bury (de), surintendant de la musique du roi, mort vers 1765, a composé *les Caractères de la folie*, ballet en 3 actes, paroles de Duclos, 1743. — *Jupiter vainqueur des Titans*, 5 actes, 1745. — *Les fêtes de Thétis*, 2 actes, 1750. — *La Parque vaincue*, 1754. Il était neveu de Colin de Blamont.

BURZOUYÉH ou BOURZEVYÉH, mage et médecin de la cour de Khosru-Nouchyrvân, florissait

au commencement du 17e S., et fut très en faveur à la cour de ce prince, pour lequel il traduisit du samskrit en persan les *Fables* attribuées à Pidpay, qu'on sait aujourd'hui être de Brahman Vichnou Sarma. Son livre est intit. *Djavidankhird* (sagesse éternelle).

BUS (César de), instituteur de la congrégat. de la doctr. chrétienne, né en 1544 à Cavaillon, mena d'abord, dans les camps et à la cour, une vie très dissipée; mais à 35 ans il embrassa l'état ecclésiast., et se dévouant à l'instruction des enfants et du peuple, s'associa plusieurs prêtres qu'il envoyait catéchiser dans les campagnes. Douze d'entre eux concoururent avec lui à l'établissement de la congrégat., qui prit naissance dans la petite ville de l'Isle au comtat Venaissin, fut approuvée par Clément VIII en 1597, et s'étendit bientôt en Italie et dans toute la France. Le vénérable de Bus institua depuis une congrégat. de femmes destinées à l'éducat. des personnes du sexe, qui prit le nom d'*ursulines*, parce qu'elle était sous le patronage de Ste-Ursule. Il mourut en odeur de sainteté en 1607. Ses *Instructions* ont été impr. à Paris, 1666, 5 vol. in-12. Sa *Vie* a été écrite par le P. Dumas, 1703, in-4.—Bus (Balthazar de), jésuite, neveu du précéd., né en 1587, mort en 1657, contribua beaucoup à la propagat. de l'institut des ursulines, professa la rhétorique et la philosophie, et publia plusieurs ouvr. ascétiques, entre autres: *Préparat. à la mort*, 1648; *Motifs de contrition*. 1652.

BUSA, dame riche de l'Apulie, fournit des habits, des vivres et même de l'argent aux soldats romains qui s'étaient retirés à Cannusium après la bataille de Cannes. Cet acte de générosité fut, après la guerre, récompensé par le sénat, qui s'empressa de témoigner à Busa la reconnaissance du peuple romain, et lui décerna des honneurs extraord.

BUSBECQ (Augier-Ghislen de), diplomate, né en 1522 à Commines en Flandre, fut en 1555 envoyé par Ferdinand, roi des Romains, en ambassade à Constantinople y résida sept ans, et revint à Vienne après avoir conclu avec Soliman II un traité fort avantageux à l'Autriche. Gouverneur des fils de Maximilien II, il conduisit à Paris Élisabeth, leur sœur, destinée à Charles IX, resta depuis à la cour de France comme ambassad. de Rodolphe II, et mourut des suites d'un accident, près de Rouen, en 1592. Son séjour dans le Levant ne fut pas inutile aux lettres: on lui dut la découverte de plus. inscript. grecq., et notamment du fameux monum. d'Ancyre; il en rapporta plus de 100 MSs. préc. qui sont aujourd'hui à la biblioth. de Vienne, des plantes, notamm. le lilas, et des dessins d'un grand nombre d'objets curieux. Ses lettres qui contiennent la relation de son voyage en Turquie, et celles qu'il écrivit de France à l'emper. Rodolphe ont été publ. un gr. nombre de fois. Elles ont été réunies sous ce titre: *Busbequii omnia quæ exstant*, Leyde, Elzevir, 1633, in-24. L'édition de 1660 est moins bien exécutée. Les lettres de Busbecq à Rodolphe ont été trad. en franç. par de Foy, 1748, 3 vol. in-12.

BUSBY (Richard), institut. habile, né à Lutten dans le Lincolnshire en 1606, prit ses degrés à Oxford, entra dans les ordres, fut d'abord nommé recteur de Ludworth, puis maître de l'école de Westminster, et mourut en 1695, laissant un nom vénéré dans toute l'Angleterre pour le gr. nombre d'élèves distingués qu'il avait formés.

BUSCA (Ignace), cardinal, né à Milan en 1713, était nonce dans les Pays-Bas à l'époque de l'insurrection de ces provinces; de retour en Italie, fut nommé gouvern. de Rome, obtint la confiance de Pie VI, qui l'envoya négocier à Milan avec l'envoyé de France Cacault; mais il échoua dans cette mission, revint à Rome où il continua de remplir des emplois honorables, se montra plus tard opposé au concordat, et mourut en 1803.

BUSCH (Jean ou Arnold), né à Zwollen en 1400, entra jeune chez les chanoines régul. de Windesheim, mérita d'être choisi par le card. de Cusa pour travailler à la réforme de divers ordres dans les Pays-Bas, obtint le prieuré de Salten en Saxe, et mourut en 1477. On connaît de lui deux ouvr. lat.: *De origine cœnobii et capituli Windeshemensis* et *Chronicon Windeshemense*, Anvers, 1621, in-8.

BUSCH (J.-George), mathémat. et économiste, né en 1728 dans le pays de Lunebourg, professa les mathémat. au gymnase de Hambourg, fut le fondateur et le prem. directeur de l'académie de commerce établie dans cette ville en 1767, et présid. de la société des arts et métiers. Il savait toutes les langues de l'Europe, et réunissait en outre des connaissances très variées. Animé d'un zèle ardent pour le bien de sa patrie, il dota la ville de Hambourg d'utiles établissements, entre autres d'une école des pauvres, la plus belle de l'Europe. Il mourut en 1800. Parmi ses nombr. ouvr., les plus importants sont: *Biblioth. du commerce*, 1784-86, 8 part. in-8. — *Théorie du commerce*, 1792-99, 3 vol. in-8. — *Encyclopédie des sciences mathématiques*, Hambourg, 1795, etc.

BUSCHE (Herman de), sav. allemand, né dans l'évêché de Minden en 1468, après avoir mené une vie errante et agitée, embrassa la doctrine de Luther, qui le fit nommer professeur d'histoire à Harbourg, où il mourut en 1534. On a de lui des *Commentaires* sur Sil.-Italicus, Juvénal, Pétrone, Martial, et un ouvr. sur l'utilité des belles-lettres, intit.: *Vallum humanitatis*, Cologne, 1518, in-4.

BUSCHER (Statius), ecclésiastique hanovrien, publia en 1639, contre George Calixte: *Cryptopapismus novæ theologiæ Helmstadiensis*.

BUSCHETTO, architecte et sculpteur grec, né à Dulicchio vers 1030, fut appelé en Italie par les Pisans pour reconstruire leur cathédrale. L'exécution en fut commencée sur ses plans en 1064; ce vaste et riche monument n'est point dans le goût gothique; on y retrouve encore la manière grecq., mais dégénérée. C'est de son école que sortit Nicolas Pisan, le régénérateur de l'art statuaire en Italie.

BUSCHING (Ant.-Fréd.), un des créateurs de la géographie moderne et de la statistique, né en

1724 en Westphalie, après avoir fait d'excell. études et publ. son *Epitome theologiæ*, qui lui fit perdre une chaire de théologie à Gottingue, se rendit à Pétersbourg, où il venait d'être nommé pasteur de l'église luthér. de St-Pierre. Son zèle et ses succès lui gagnèrent l'estime générale, surtout lorsqu'il eut fondé son établissement d'instruction, le plus florissant du Nord. Mais les tracasseries du comte de Munich l'ayant décidé à revenir en Allemagne, il fut nommé directeur du gymnase de Berlin, fut constamment traité par Frédéric II avec la plus gr. distinction, et mourut au milieu de ses élèves en 1793. Ses ouvrages sont très nombreux; mais il est particulièrem. célèbre par ceux qu'il a publ. sur la géographie, entre lesq. on distingue : *Géographie universelle*, Hambourg, 1754, traduit en franç., 1768-1779, 14 vol. in-8. — *Magasin pour l'histoire et la géographie des temps modernes*, 1767-88, 22 vol. in-4. — *Introduction à la géographie, la politique, le commerce et les finances des états de l'Europe*, 1784, trad. en français par Kilg, par l'abbé Mann, etc.

BUSCHING (Jean-Gustave), antiquaire, fils du précédent, né en 1783 à Berlin, acheva ses études dans les princip. univ. d'Allemagne, et, de retour dans sa patrie, fut en 1806 nommé référendaire du collége gouvernemental; il devint en 1809 archiviste de la Silésie, et dans les tournées qu'il y fit de 1810 à 1812, découvrit des MSs. et des monum. qui décidèrent son goût pour l'hist. des antiquités du moyen-âge. En 1822 il accepta la chaire de philosophie à Breslaw, et mourut en 1829. On trouve la liste de ses nombr. ouvr. dans Meusel, *Allemagne savante;* tous sont relatifs à l'hist. de la Silésie, ou des arts et des mœurs en Allemagne, dep. les temps les plus anciens jusqu'au 16e S., et la plupart sont accompagnés de lithograph. Nous nous contenterons d'indiquer: *Recueil de chansons popul. en Allemagne*, 1807, in-16. — *Contes et facéties du moyen-âge*, 1814-15, 2 vol. in-8.—*Essai d'introduct. à l'hist. de l'anc. architect. allem.*, 1821, in-8. — *Annales de la ville de Breslaw*, 1813-24, 5 vol. in-4, fig. Les 3 prem. vol., renfermant l'*hist.* de cette ville par Nicol. Pol, ont paru séparém. sous ce dern. titre.

BUSÉE (Jean), jésuite, né à Nimègue en 1547, professa plus de 20 ans la théologie à Mayence, et mourut dans cette ville en 1611, après avoir donné plusieurs livres de controverse et des ouvrages de piété, entre autres des *Méditations* traduites en français par Nic. Binet, 1717, in-12. — Busée (Pierre), jésuite, son frère, né vers 1540, mort en 1587 à Vienne, où il était professeur d'hébreu, est auteur d'un *Commentaire sur le catéchisme de Canisius*, Cologne, 1577, in-fol. — Busée (Gérard), né vers 1538, frère des précéd., docteur à Louvain, précepteur du duc de Clèves, qui lui fit obtenir un canonicat à Xanten, eut de grands succès dans la prédication, composa un *catéchisme* flamand, une *Réponse à Flaccius-Illyricus*, touchant la commun. sous les deux espèces, et mourut vers 1596.

BUSEMBAUM (Herman), jésuite, né en 1600 à Nottelen, dans la Westphalie, mort en 1668, n'est connu que par son livre intit. : *Medulla theologiæ, ex variis probatisque auctoribus concinnata.* C'était un in-12 en vogue dans les séminaires des jésuites, et qui avait eu plus de 50 éditions lorsque le P. Lacroix et le P. Collendall en firent 2 vol. in-fol. Cette édition reparut en 1729 à Lyon avec de nouvelles additions par le P. Montausan, puis en 1757 dans la même ville, sous la rubrique de Cologne. L'attentat de Damiens sur Louis XV y fit remarquer des proposit. sur le régicide, qui jusqu'alors avaient passé inaperçues dans toutes les autres édit., et l'ouvrage fut condamné par les parlements de Paris et de Toulouse. Le P. Zacharia, jésuite, ayant pris la défense de Busembaum et de Lacroix contre les deux arrêts, cette apologie fut condamnée au feu le 10 mars 1758. L'édition la plus récente de la *Medulla* de Busembaum est celle d'Ingolstadt, 1768, 2 vol. in-8.

BUSENNIUS (Ant.-Thomas), médecin pensionnaire des villes de Bréda et d'Anvers, a laissé des *Commentaires* sur le livre de Gallien de *inæquali temperie*, 1550, in-12.

BUSHELL (Thomas), direct. des mines royales du pays de Galles sous Charles Ier, mort en 1694, âgé de 80 ans, a publié des *Discours*, des *Chansons*, et trois extraits de la *Théorie philosophique de l'exploitation des mines.*

BUSI (Nicolas), sculpt. piémont., origin. de Casal, fut attaché au roi d'Espagne Philippe IV, qui le chargea d'exécuter plus. morceaux pour la décorat. des jardins et des maisons roy. Son buste du roi et celui de la reine-mère passaient pour ses chefs-d'œuvre. Il mourut en 1709 dans la chartreuse de Valence.

BUSINGER (Joseph), historien, né dans le canton de Lucerne, chanoine de cette ville, où il mourut en 1836, s'est fait une réputat. par ses travaux sur l'hist. et la topographie de la Suisse. On lui doit, entre autres ouvr. : l'*Hist. de Stanz*, la *Biographie de Nicol. de Flue*, et la *Descript. de Lucerne et de ses environs*. Ce dern. ouvr. a été trad. de l'allem. par de Crousaz, 2e édit., Lucerne, 1822, in-8.

BUSIRIS (myth.), fils de Neptune et de Libye, régnait sur l'Égypte, et immolait les étrangers. Hercule en délivra la terre.

BUSIUS (Paul), avocat à Zwoll, sa patrie, obtint en 1610 une chaire de droit civil à l'univ. de Franeker, où il mourut subitem. en 1617. Il a écrit quelq. ouvr. de droit.

BUSCAGRIUS (Jean-Pierre), savant orientaliste suédois, voyagea en Allemagne, en France, en Angleterre et en Hollande, et fut profess. de langue hébraïque à Upsal, où il mourut en 1692. On lui doit: *De usu et necessitate linguarum orientalium*, Upsal, 1654, in-4.—*De deorum gentilium origine et cultu*, 1655. — Buskagrius (Pierre) n'est connu que par un petit ouvr. : *De legione veterum Romanorum*, Amsterdam, 1662.

BUSLEYDEN (Jérôme), chanoine de Malines, né dans le Luxembourg, fut chargé de div. négociat.

à Rome, en France et en Angleterre, dont il s'acquitta avec succès; protégea les lettres, fonda dans la ville de Louvain le collége des Trois-Langues, qui porte aussi le nom de son fondat., et mourut à Bordeaux en 1517.

BUSMANN (JEAN-ÉBERHARD), théolog. luthérien, né à Verden en 1644, professa la théologie et les langues orientales à Helmstadt, et mourut en 1592. Son principal ouvr. est : *De antiquis Hebræorum litteris ab Esdrâ in Assyriacas mutatis.*

BUSMANSHAUSEN (FRANÇ.-JOSEPH de), capucin, né dans le 17e S. en Autriche, professa la théol. dans div. couv. de son ordre, et laissa en allem. et en lat. un gr. nombre de *Sermons* et de *panégyriq.*, entre autres *celui* du marquis de Bade à l'occasion de sa victoire sur les Turks, Kempten, 1693, in-fol.

BUSON (CLAUDE-ANTOINE), négociat. et jurisconsulte, né à Besançon dans le 16e S., fut député de cette ville près d'Isabelle-Claire-Eugénie, gouvernante des Pays-Bas, puis nommé conseil. au parlem. de Dole en 1630. On lui doit un traité latin touchant *les Prétentions de l'archiduc Albert sur le pays de Montbéliard,* Besançon, 1613.—BUSON (J.-B.), de la même famille, né à Besançon vers la fin du 16e S., prédicateur et chanoine de la métropole, a publ. les *Oraisons fun.* de l'emper. Ferdinand II et du marquis de Saint-Martin, gouverneur de Franche-Comté, toutes deux empreintes du mauvais goût du temps, mais dans lesq. on remarque pourtant quelq. traits d'une véritable éloquence. Buson vivait encore en 1654.

BUSSÆUS (ANDRÉ), antiquaire, philologue et historien danois, né en 1679, mort en 1755, bourgmestre d'Elseneur, est surtout connu comme éditeur de deux ouvr. importants pour la littérature scandinave : *Arngrimi Jonæ Groenlandia in linguam danicam translata; Arii Frodæ polyhistoris schedæ sive libellus de Islandiâ,* Copenhague, 1733, in-4. Ses MSs. sont à la biblioth. de Copenhague.

BUSSATO (MARC), de Ravenne, florissait vers la fin du 16e S. Outre quelq. pièces de vers, entre autres un *sonnet*, recueill. dans les *Scelte rime*, on lui doit : *Giardino d'agricoltura,* Venise, 1592, in-4, ouvr. qui fut bien reçu de ses compatriotes, puisqu'il s'en fit trois édit. dans l'espace de quelq. années.

BUSSI (FELIZIANO), né à Rome vers 1679, d'abord jésuite, entra dans la congrégation des infirmiers dévoués au service des malades, fut envoyé par ses supér. en 1716 à Viterbe, où il passa plusieurs années, et, de retour à Rome pour y surveiller l'impress. de son ouvr. intit. : *Istoria della città di Viterbo*, y mourut en 1741.—BUSSI (le comte Jules de), littérateur, né à Viterbe en 1647, acheva ses études à Rome, où il fut admis, en 1691, à l'acad. arcadienne, obtint du pape Clément XI le titre de camérier d'honneur et la commanderie de Norcia, et mourut à Viterbe en 1714. Outre des opéras et des comédies, on lui doit : *Epistole eroiche d'Ovidio translate in terza rima,* Viterbe, 1703-11, in-12.

BUSSIÈRES (JEAN de), jésuite, né en 1607 à Villefranche près de Lyon, s'est distingué dans la poésie latine. Il ne manquait ni d'imagination ni d'enthousiasme, et l'on rencontre dans ses ouvr. des traits d'un ordre supérieur; mais il ne savait point attendre l'inspiration, et son style est inégal. Son poème sur *l'île de Rhé délivrée des Anglais*, applaudi lorsqu'il parut, est encore estimé. Il soumit celui de *Scanderberg*, son premier titre littéraire, au jugem. de Chapelain, qui lui conseilla de le rendre plus régulier. Le P. de Bussières avait encore écrit en latin un *Abrégé de l'hist. de France*, trop loué par ses confrères, et un autre de *l'hist. univ.*, oublié, malgré sa précaution de le traduire en français. Il mourut en 1678.

BUSSING (GASPAR), né dans le Mecklembourg, en 1658, profess. de mathémat. à Hambourg, où il mourut en 1732, a publ. un gr. nombre d'ouvr. de mathém., d'histoire, de blason, etc. Nous citerons seulement : *Mathematica pura in tabulas redacta; De situ telluris paradisiacæ*, etc.

BUSSOLARI (frère JACQUES de'i), citoyen de Pavie, se fit d'abord remarquer par un gr. talent pour la prédicat. dont il se servit pour réveiller le courage de ses concitoyens, et les exciter à secouer le joug des seigneurs de Milan, se mit lui-même à la tête d'un petit corps d'armée et enleva toutes les redoutes des Milanais; mais les Beccaria, famille puissante et corrompue, effrayés de la réforme qu'il établissait dans les mœurs, recoururent aux Visconti, qui s'emparèrent de Pavie et firent périr Bussolari dans un cachot infect vers 1356.

BUSSON (JULIEN), médec., né en 1717, à Dinan en Bretagne, mort à Paris en 1751, revit et corrigea le *Dictionn. univ. de médecine*, 1746, 6 vol. in-fol., traduit de l'anglais de James, par Diderot, Eidous et Toussaint.

BUSSON-DESCARS (PIERRE), ingén. en chef des ponts-et-chaussées, né en 1764 à Baugé dans l'Anjou, mort en 1826 à Tulle, est aut. des ouvrages suiv. : *Essai sur le nivellement*, 1805, in-8, livre utile, qui eut beauc. de succès.—*Traité sur le nivellem.*, Parme, Bodoni, 1812, in-8; on y trouve la descript. d'un niveau d'eau de son invention, plus commode et plus ingénieux que tous ceux dont on s'était servi jusqu'alors.—*Essai sur la cubature des terrasses*, avec son applicat. à la construct. des gr. routes, Paris, 1818, in-8.

BUSSY (PHILIPPINE-LOUISE de), née à Paris en 1719, est auteur d'un ouvr. rare et singulier, intitulé : *la Méprise du mort qui se croit vivant*, Paris, 1776, in-12.

BUSSY-D'AMBOISE (LOUIS DE CLERMONT de), né vers le milieu du 16e S., signala sa fureur aux massacres de la St-Barthélemi, assassina Antoine de Clermont son parent, et s'empara de son château de Renel, que l'édit en faveur des protestants lui enleva bientôt. Nommé commandant du château d'Angers, il devint en exécration à la province et fut assassiné par le comte de Montsoreau, dont il avait voulu séduire la femme.

BUSSY-CASTELNAU (CH.-J. PATISSIER, marquis de), passa de bonne heure dans les Indes-

Orientales, servit avec distinction sous Dupleix, contribua à faire lever aux Anglais le siége de Pondichéry en 1748, et fut récompensé de ses services par les grades de maréchal-de-camp, de lieuten.-gén. et de commandant des armées de terre et de mer au-delà du Cap-de-Bonne-Espérance. Pendant la guerre d'Amérique, il concerta ses opérat. avec le bailli de Suffren, lutta avec avantage contre un ennemi fort supérieur en nombre, et peu de temps après la paix mourut en 1785, à Pondichéry. — *V.* Lally.

BUSSY-LECLERC (Jean), un des chefs les plus fougueux de la faction des seize pendant la Ligue, commandant de la Bastille, s'est rendu fameux par ses excès et son fanatisme, sa rage contre le parlement et ses affreuses listes de proscription. Il échappa au supplice en ne rendant la Bastille qu'à condition qu'on lui sauverait la vie, et finit misérablement à Bruxelles une vie digne de l'échafaud.

BUSSY-RABUTIN (Roger de), né en 1618, maréch.-de-camp, command. du Nivernais et mestre-de-camp, gén. de la cavalerie légère, servit avec honneur jusqu'à la paix des Pyrénées; s'attacha pendant les troubles de la régence au parti du gr. Condé contre le parlem., puis contre le roi après l'arrestation des princes, qu'il abandonna enfin pour faire sa paix avec la cour. Son *Histoire amoureuse des Gaules* et ses chansons contre les amours du roi et de Mlle La Vallière, le privèrent bientôt de sa charge, le firent mettre à la Bastille, et envoyer en exil où il resta 16 ans : il revint un moment à la cour; mais s'apercevant qu'il ne regagnerait jamais les bonnes grâces du roi, il se retira dans une de ses terres où le chagrin le conduisit au tombeau en 1693. Son esprit et ses agréments personnels étaient gâtés par sa jactance, sa vanité et son égoïsme, qui percèrent partout et causèrent le malheur de sa vie. Outre son *Hist. amoureuse des Gaules*, qu'on recherche encore, on a de lui : *Histoire abrégée de Louis-le-Grand*, 1699; des *Lettres*, qu'il croyait supérieures à celles de Mme de Sévigné, sa cousine; des *Mémoires* réimpr. plus. fois, 1731, etc.—Bussy-Rabutin (M.-C.-R., comte de), fils du précéd., év. de Luçon et membre de l'Académie franç., hérita de son esprit, mais non de ses défauts et de ses ridicules. Il passait pour le plus aimable des hommes de la cour et pour un excellent juge des product. des autres, quoique de lui-même il n'eût rien produit; mais son goût pour la société, où il brillait de tous ses avantages, en en faisant un vrai prélat de cour, le rendirent nul pour l'Église. Il mourut en 1736. — Bussy-Rabutin (Louise-Françoise de), sœur du précéd., épouse en secondes noces de Henri-François de la Rivière, morte en 1716, n'eut pas moins d'esprit que son père, et composa, sans y mettre son nom, *un Abrégé de la Vie de St François de Sales*, 1699, in-12; un autre de la *Vie* de Mme de Chantal, sa tante, ibid., 1697.

BUSTAMANTE (Barthélemi de), Frère mineur, né à Lima, capitale du Pérou, a laissé un traité intit. : *Tratado de las primicias del Perù en santidad y letras.* — Bustamante (George), antiquaire du 16e S., a trad. *Justin* en espagnol. — Bustamante (Jean-Ruis de), contemporain du précédent, est aut. de *Formulas adagiales latinas y españolas*, Sarragosse, 1551, in-8. — Bustamante (Jean-Alonzo), ecclésiastique espagnol, est aut. d'un *Traité du gouvernement ecclésiastique*, MS. dans la biblioth. de Madrid.—Bustamante (Benoît), médec. de Salamanque, a publ. : *Methodus in VII aphorismorum lib. ab Hippocrate observata*, Venise, Alde, 1550, in-4.

BUSTAMANTE DE LA CAMARA (Jean), né à Alcala de Henarez au 16e S., enseigna la médecine dans cette ville. On a de lui un traité curieux : *De animantibus sacræ Scripturæ*, Alcala, 1595, 2 v. in-4. — Un autre Bustamante a donné : *De las ceremonias de la misa*, Madrid, 1655. — *Rubricas del oficio divino*, ibid., 1649.

BUSTIS ou BUSTO (Bernardin de), capucin né dans le 15e S. à Milan, mort dans le couvent de son ordre à Melegnano, vers 1500, a joui de son temps d'une assez gr. réputat. par des sermons du genre des Menot et des Barlette, et fut un des fondateurs de la fête du saint nom de Jésus. Ses *Sermons* et ses *OEuvres diverses*, impr. plusieurs fois dans le 15e et le 16e S., ont été réunis à Brescia, 1538, 3 vol. in-4.

BUSTO (Alexis-Vanégas), savant Espagnol, né dans le 16e S. à Tolède, y donna des cours de philos. et de langue latine avec succès, et mérita les éloges de ses plus illustres comtempor. Son ouvr. intit. : *Diferencia de libros que hay en el universo*, 1546, in-4, et son *Tratado de ortographia en las tres linguas principales*, 1592, in-4, eurent beaucoup de vogue en Espagne. — Busto (Barnabas), précept. des enfants de Charles-Quint, a laissé une *Introduct. à la grammaire*, Salamanque, 1533, in-8.

BUSTON ou BUSTEN (Thomas-Étienne), jésuite anglais, né en 1549, missionnaire aux Indes-Orientales, y exerça 40 ans le ministère évangélique, fut recteur d'un collége dans l'île de Salcet, et mourut en 1619 à Goa, dont il est regardé comme l'apôtre. On a de lui : *Arte da lingua canarina*, Rachol (Goa), 1640, in-8. C'est une grammaire de la langue qui se parle sur la côte de Canara; un *Catéchisme indien; Purana*, choix de poésie en langue vulgaire de l'Indostan sur les principaux mystères du christianisme.

BUSTON (Henri), théologien puritain, né en 1576 à Bridsal dans le comté d'York, fut secrétaire du cabinet du prince Charles, puis recteur de St-Matthieu. Un sermon séditieux le fit mettre au pilori, enfermer dans la prison de Lancastre, et condamner à une amende de 500 liv. sterling. En 1640, le parlem. le mit en liberté, et lui rendit sa place. Il mourut en 1648. On a de lui des pamphlets sur des matières de controverse.

BUSTON (Jean), sav. théolog., né à Wemworthy dans le Devonshire, professeur de grec, ensuite principal du collége de Corpus Christi à Oxford, rassembla, dans ses dern. années, ses opuscules,

qu'il publia sous le titre de *mélanges*, et mourut en 1771.

BUSY (Richard), sav. ministre anglican, recteur de Cudworth, au comté de Sommerset, chanoine et doct. de Westminster, mourut en 1696. On a de lui quelq. ouvr. sur la grammaire.

BUTACIDE (myth.), athlète dont la beauté égalait la vigueur, naquit à Crotone, et fut souvent vainqueur aux jeux olympiques. Après sa mort, les habitans d'Égeste, ses ennemis, lui élevèrent un tombeau, et lui rendirent les honneurs divins.

BUTE (Jean STUART, comte de), ministre-d'état anglais, né vers 1720, entra dans le conseil à la mort de George II, en 1760, eut l'entière direction des affaires après la retraite de Pitt, et jouit d'une confiance sans bornes sous George III, qui le fit son premier ministre. La paix signée à Fontainebleau en 1763, si avantageuse à l'Angleterre, fut en partie son ouvr., et donna lieu à tout le développem. de son talent dans la chambre haute. Il eut pour success., en 1766, George Grenville, mais il n'en conserva pas moins une grande influence jusqu'au moment où il se retira dans son magnifique château de Lutton dans le Berkshire, où il ne s'occupa plus, jusqu'à sa mort, arrivée en 1792, que de sciences, et surtout de botanique. On recherche pour la beauté d'exécution et le luxe typographique ses *Tables de botanique,* 9 vol. in-4, ouvr. qui ne fut tiré qu'à 12 exempl., et pour leq. il dépensa 10,000 liv. sterl. Buffon, auquel il en avait envoyé un exemplaire, le déposa à la bibliothèque du roi.

BUTEL-DUMONT (George-Marie), avocat, né à Paris en 1725, censeur royal et secrét. d'ambassade à Pétersbourg, mort en 1788, a laissé entre autres ouvr. : *Mém. histor.* sur la Louisiane, Paris, 1753; *Hist. et commerce des colonies anglaises,* 1755; — *des Antilles*, 1758; *Essai* sur l'état présent du commerce d'Angleterre, trad. de l'anglais, 1755; *Théorie du luxe*, 1771; *Essai* sur les causes principales qui ont contribué à détruire les deux premières races des rois de France, Paris, 1776, couronné par l'acad. des inscript. — *Recherches sur l'administration des terres chez les Romains*, 1779, in-8.

BUTEO (Jean), géomètre, né près de Romans en 1492, entra dans l'ordre des chanoines régul. de St-Antoine, obtint de ses supér. la permission d'aller étudier les mathémat. à Paris, et, de retour à St-Antoine, y composa plus. traités de géométrie, mais, chassé de sa retraite par les protestants, alla mourir à Canar en 1572. Ses *ouvr.* de géometrie avaient paru, Lyon, 1554, in-fol. On lui doit encore : *Logistica*, 1559, in-12, et *De quadraturâ circuli*, 1559, in-8, où l'on trouve, avec l'hist. de ce fameux problème, la réfutat. de div. paralogismes qu'il avait déjà occasionnés.

BUTINI (Pierre), théolog., né à Genève en 1678, fut appelé en 1700 comme pasteur à Leipsig, y resta trois ans; de retour dans sa patrie, y desservit une église de campagne, et mourut en 1706, d'une dyssenterie, à l'âge de 29 ans, laissant plus. ouvr., entre autres des *sermons* et des *livres* de piété.—Butini (Isaac), médec. genevois du 16e S., a publ. *Aphorismes* d'Hippocrate, grec et lat., etc., Lyon, 1580, in-12.—Butini (Gabriel), pasteur de Genève en 1649, a laissé quelques pièces de vers, entre autres : *Carmina in liberationem urbis Genevæ*, etc. —Butini (Jean-Robert), médecin né à Genève en 1681, mort en 1714, concourut à la rédact. du *Traité* de la maladie du bétail, Genève, 1711, et fit sur un passage des *Commentaires* de César une *Dissertation* insérée par Clarke dans son édit., Londres, 1712, in-fol.—Butini (J.-Ant.), médec., né à Genève en 1723, membre du conseil des deux-cents en 1758, mort après 1785, a donné: *Abrégé* de la chronologie des anciens royaumes, trad. de l'anglais de Newton, Genève, 1743, in-4. *Traité* de la petite-vérole communiquée par l'inoculation, Paris, 1752. — *Lettres* sur la cause de la non-pulsation des veines, Lausanne, 1761, etc.

BUTKENS (Christ.), moine cistercien d'Anvers, mort en 1650, est auteur d'un bel ouvrage intit. : *Trophées tant sacrés que profanes du duché de Brabant*, La Haye, 1724-26, 4 vol. in-fol. Cette édit., publ. par Jæsens, avec un suppl. est la seule recherchée. On lui doit encore : *Annales généalogiques de la maison de Linden*, Anvers, 1626, in-fol., très rare, même en Flandre, peu connu et digne de l'être.

BUTLER (Guillaume), alchimiste né au comté de Clare en Irlande dans le 16e S., inventa un spécifique qu'il appliquait à tous les maux de l'humaine espèce, et avec un succès infaillible, si l'on en croit van Helmont. Les charlatans n'ont pas laissé perdre ce trésor, qui se recommande encore aux bonnes gens sous le nom de *pierre de Butler*. Intéressé à faire partager les bienfaits de sa découverte au plus grand nombre possible de crédules patients, il se rendait en Espagne dans ce but, ou peut-être aussi pour échapper à quelques poursuites, quand il mourut sur mer en 1618, âgé d'environ 90 ans.

BUTLER (Charles), littérat. anglais, né en 1560 à Wicombe, comté de Buckingham, mort en 1647, vicaire de campagne, a donné plus. ouvr., entre autres la *Monarchie des femmes*, Oxford, 1600, in-8. C'est un traité sur les abeilles, ouvrage ingénieux et qui a été souvent réimpr.; *les Principes de la musique* pour le chant et la composition, Londres, 1636, in-4.

BUTLER (Samuel), célèbre poète angl., né dans le Worcestershire en 1612, fils d'un fermier, acheva ses études à Cambridge; de retour dans son pays, fut greffier d'un juge-de-paix qui favorisa son goût pour les lettres, se rendit ensuite à Londres, où il fut accueilli par quelq. littérat., et conçut dans leur société l'idée de son poème d'*Hudibras*, dont il publ. la 1re part. en 1663, après la restaurat., et qui, dès le principe obtint le plus brillant succès. A cette époque, il devint secrét. du comte de Carberry, et fit un mariage avantageux. Il dissipa promptem. la fortune de sa femme, et, malgré les bienfaits de Charles II, tomba dans la misère, et

mourut en 1680. On pourrait appeler son *Hudibras* le don Quichotte du puritanisme. Il existe un gr. nombre d'édit. de ce poème ; les plus belles et les plus recherchées sont celles de Londres, 1744, 2 vol. in-8; 1793, 3 vol. gr. in-4 ; 1800, 2 vol. gr. in-8, et 1819, 3 vol. in-8. Il en existe une trad. franç. en vers par Townlay, Paris, 1757, 3 vol. in-12, avec le texte anglais, et des remarques de Larcher ; elle a été réimpr. en 1819. Dans le 18e S., des admirat. de Butler ont fait élever un monum. en son honneur dans l'abbaye de Westminster.

BUTLER (Jos.), théol. anglais, naquit en 1692 à Wantage, dans le comté de Berk. Ses *Sermons* et son *Traité* sur l'analogie de la religion naturelle et révélée avec la constitution et le cours de la nature, publ. en 1736, in-4, sont regardés comme de très bonnes études théologiques. Après avoir possédé différents bénéfices, et avoir été environ un an secrétaire du cabinet de la reine Caroline, il fut nommé en 1737 évêque de Bristol, en 1750 évêque de Durham. Les premières instruct. qu'il donna à son clergé en arrivant dans son diocèse, eurent pour objet la nécessité du culte extérieur. Il mourut en 1752.

BUTLER (Alban), principal du collége anglais de St-Omer, naquit en 1710 dans le comté de Northampton. L'ouvr. par lequel il a établi sa réputat. est la *Vie* des saints, trad. en franç. par Godescard et Marie, 1763 et suiv., 12 vol. in-8. La partie des fêtes mobiles était restée en MS., l'aut. se proposant de la réduire ; mais sa mort, arrivée en 1773, l'empêcha d'accomplir ce projet, qui fut exécuté par les soins de M. Challoner, vicaire apostolique de Londres. Cette partie a été traduite en franç. par M. Nagot, Versailles, 1811, 2 vol. in-8.

BUTRET (C., baron de), agronome, né vers 1730 en Alsace, entraîné par un goût très vif pour l'agricult. et le jardinage, en même temps que dominé par les idées relig. du martinisme, céda son droit d'aînesse à son frère pour se confondre presque dans la dernière classe des artisans, où son penchant le conduisait. Voulant se familiariser au travail manuel, il se mit sous la direction de Pepin, l'un des meilleurs jardiniers de Montreuil, sous lequel il devint surtout habile dans la culture des arbres fruitiers. Cherchant ensuite à établir une école pratique dans les environs de Strasbourg, il avait déjà garni d'espaliers 1590 toises de murs, lorsque la révolut. survint et le contraignit à émigrer. L'électeur palatin lui confia la direction de ses jardins qui, par ses soins, devinrent les plus beaux de l'Allemagne. De retour dans sa patrie, il devint membre de la société d'agriculture, qui le choisit bientôt pour secrét., et mourut à Strasbourg en 1805. On a de lui : *Pain économique* et examen de la mouture, etc., 1767, in-8. — *Objet* de la mythologie et des monuments de l'antiquité, 1777, in-8.—*Lois naturelles* de l'agriculture et de l'ordre social, 1781, in-8. — *Manuel* pour les agriculteurs et les propriétaires (en allem.), 1786, in-4. — *La taille des arbres fruitiers*, 16e édit., 1822, in-8.

BUTRIO (Antoine), célèbre jurisc. bolon., né vers 1338, professa le droit à Bologne, à Ferrare, à Florence avec le plus grand éclat, fut l'un des députés envoyés en 1407 à l'anti-pape Benoît XIII pour l'engager à faire cesser le schisme qui désolait l'Église ; mais il ne vit point la fin de cette négociation, et mourut en 1408 à Bologne, ou l'on voyait son buste en marbre, avec une inscript. rapportée par Mazzuchelli dans les *Scritt. ital.* Ce grand jurisconsulte a laissé plus. ouvr. estimés, tels que *Repertorium juris canonici et civilis; Commentaria in Decretales et Clementinas*, Venise, 1578.

BUTTER (Guill.), médecin, né dans le Derbyshire en 1726, prit ses degrés à Édimbourg, pratiqua quelque temps à Derby, et s'établit à Londres, où il mourut en 1805. On lui doit entre autres ouvrages : *Méthode* pour la guérison de la pierre ; *Méthode* pour ouvrir l'artère des tempes, écrits en anglais et en lat. ; *Hist.* de la fièvre puerpérale ; *Traité* de la fièvre des vers ; *Traité* de l'angine des enfants.

BUTTERFIELD, mécanicien allemand, s'établit à Paris sous le règne de Louis XIV, fut ingénieur du roi pour les instruments de mathématiques, qu'il perfectionna, construisit des cadrans solaires à boussole, qui ont gardé son nom, et mourut en 1724. On lui doit : *Niveau d'une nouvelle construct.*, Paris, 1677, in-12; *Odomètre nouv.*, 1681.

BUTTET (Marc-Claude de), écriv. laborieux, né à Chambéry dans le 16e S., s'appliqua aux mathématiques et à la littérature, imagina de faire en français des vers mesurés comme ceux des Grecs et des Latins, et mourut vers 1590. Ses principaux ouvrages sont : *Apologie de la Savoie*, Lyon, 1554, en vers latins; l'*Amalthée*, recueil de 128 sonnets, ib., etc.—Buttet (Louis de), seigneur de Malatret, chev. de St-Maurice, entreprit d'écrire l'*Histoire de Savoie ;* mais il n'acheva que les vies de Bérold et de Humbert, restées MSs. dans la biblioth. de Turin. — Buttet (Marc-Ant. de), cheval. comme le précéd., avocat au sénat de Chambéry, publia quelques *écrits* dans lesq. il soutient les prétent. des ducs de Savoie sur Genève, obtint le titre d'historiographe de Savoie, et mourut après 1606.

BUTTINGHAUSEN (Charles), théolog., né en 1731 à Franckendal, prédicat. et profess. à Heidelberg, où il mourut en 1786, indépendamm. d'un grand nombre de *thèses* et de *dissert.* théolog., a publ. : *Supplém.* à la chronique d'Aventin, Francfort, 1758. — *Délassements tirés de l'histoire du Palatinat et de la Suisse*, Zurich, 1766, 3 part., in-8. — *Matériaux pour servir à l'histoire du Palatinat*, Manheim, 1773-1782, 2 vol., 8 part.; ces deux ouvr. écrits en allem. — *Historia univers. heidelbergensis*, Heidelberg 1786, in-4.

BUTTNER (David-Sigismond-Aug.), né en 1724, success. de Haller dans la chaire de botanique à l'univ. de Gottingue, mort en 1786, est aut. d'un ouvr. en vers lat. intit. : *Enumeratio methodica plantarum*, Amsterdam, 1750. Il passe pour avoir le premier fait connaître le nectaire en forme de tuyau du pédoncule des geraniums d'Afrique, et le vrai caractère des genres des tulipiers. —

BUTTNER (David-Sigismond), diacre de Querfurt, a publié un ouvrage allem. cité par les géologues, *Signes du déluge d'après l'état présent de notre globe*, Leipsig, 1710, in-4. — BUTTNER (FRÉD.), né en 1622, mort en 1701, profess. de mathémat. à Dantzig, a publié entre autres ouvrages : *Sciagraphia arithmeticæ logisticæ; Tabula mnemoneticæ geometricæ.*

BUTTNER (CHRÉT.-GUILL.), naturaliste et philologue allem., né à Wolfenbuttel en 1716, exerça d'abord l'état de pharmac., auquel son père l'avait destiné, fit plus. voyages dans presque tous les états d'Allemagne, en Écosse et en Angleterre, s'attachant à l'étude des différ. dialectes des pays qu'il visitait; puis, abandonnant les travaux pharmaceutiques, se rendit à Gottingue, où il se livra à d'immenses recherches sur l'histoire primitive des peuples et sur la filiation des langues. Buttner avait acquis de profondes connaiss.; cependant ses écrits sont peu nombreux : mais il n'en a pas moins laissé des traces dans la science qu'il cultiva; la plupart de ses émules et ses disciples puisèrent dans ses entretiens d'ingénieux aperçus, et l'on peut croire que sans son secours ils ne seraient pas parvenus sitôt à débrouiller le chaos dans lequel était comme enveloppée l'hist. des migrations des anciens peuples du nord. C'est à lui qu'on doit les prem. ébauches satisfaisantes de glossologie. Ce savant estimable et laborieux s'imposa pendant toute sa vie la privation de ce qu'on pourrait nommer la plus modique aisance; consacrant tout ce qu'il avait à l'achat des livres et des objets d'hist. naturelle les plus précieux, il ne faisait qu'un seul repas, dont la dépense ne s'élevait qu'à environ 3 sous. Cependant il jouit toujours d'une santé robuste, et conserva jusqu'au dern. mom. toute la fraîcheur d'esprit d'un jeune homme. Il mourut le 8 octobre 1801, à l'âge de 85 ans. Professeur à Gottingue pendant 25 ans, il avait le titre de professeur de l'université d'Iéna et celui de conseiller aulique. On a de lui en allemand : *Tableaux* comparatifs des alphabets des différents peuples, etc., Gottingue, 1771-79, in-4. L'impress. de la 2ᵉ partie n'a malheureusem. pas été terminée. — *Explication* d'un almanach impérial du Japon, 1773. — *Observat.* sur quelq. espèces de ténia, 1774. — *Listes* des noms d'animaux usités dans l'Asie-Méridionale, 1780. — *Tabula alphab. hodiern.*, 1776.

BUTTON (THOMAS), navigateur et mathémat. angl., du 17ᵉ S., chargé par Jacques Iᵉʳ de continuer les découv. faites au nord-ouest par Hudson, découvrit la Nouvelle-Galles, la terre de Carey's-Svans-Nest, les caps de Southampton, de Pembroke, les îles Mansfield; parvenu jusque vers le 65ᵉ degré de latitude, se convainquit de la possibilité d'un passage au nord, revint en Angleterre en 1612, et fut créé chevalier. On n'a qu'un extrait de son *journal* dans la collect. de Purchas.

BUTTS (GUILLAUME), médecin anglais, favori du roi Henri VIII, qui le créa chevalier, fut un des fondat. du collége royal de médecine à Londres, et mourut en 1545. Ami du fam. archev. Crammer, il l'avait aidé de tout son pouvoir dans l'établissem. de la réforme en Angleterre.

BUTTSTEDT (J.-ANDRÉ), professeur de théolog. et prédicateur à Erlangen, né en 1701, mort en 1765, a laissé en Allemagne la réputat. d'un profond théolog. On a de lui en allemand : *Pensées raisonnables* sur la nature de Dieu, Leipsig, 1735, in-8; sur la création du monde, Wolfenbut., 1737; sur la création de l'homme, Leipsig, 1738, etc.

BUXBAUM (JEAN-CHRÉT.), botaniste allem., né en 1694 à Mersbourg, négligea l'étude de la médecine pour se livrer entièrem. à celle des plantes; fut appelé en Russie par Pierre Iᵉʳ, qui le chargea d'établir un jardin de botanique dont il devint le directeur; désigné l'un des premiers membres de l'acad. des sciences fondée par ce prince, il fut en même temps nommé profess. au collége impérial. Les voyages qu'il fit pour recueillir des plantes ayant détruit sa santé, il revint en Saxe pour la rétablir; mais il y mourut en 1730. Outre plusieurs *dissertat.* dans le recueil de l'acad. de Pétersbourg, on lui doit le *Catalogue* des plantes qui croissent spontaném. sur le territoire de Halle; mais son ouvrage le plus important est le suiv. : *Centuriæ quinque plantarum minus cognitarum complectent. plantas circa Byzantium et in Oriente observat.*, Pétersbourg, 1728-40, 5 part. in-4, fig.

BUXEDA DE LEYVA, est le nom sous lequel un écrivain de Tolède, que Nic. Antonio, dans la *Bibl. hisp.* place aux anonymes, a publ. un livre rare et peu connu, intit. : *Historia del regno de Japon, y descripsio de aquella tierra, y de alcuñas costumbres*, etc., Saragosse, 1591, in-8.

BUXTON (JEDEDIAH), paysan d'Elmton près de Chesterfield, né en 1704, mort en 1774, résolvait avec la plus gr. promptitude les questions d'arithmétique les plus difficiles, et mesurait exactement avec une vitesse extraordinaire les plus grandes distances.

BUXTORF (JEAN), chef d'une famille qui pend. deux siècles s'est rendue célèbre dans la littérat. hébraïque, naquit en 1564 à Camen en Westphalie, d'un ministre protest. de cette petite ville. Après avoir voyagé dans plus. contrées de l'Allemagne et de la Suisse, pour se perfectionner dans les langues savantes, il alla se fixer à Bâle, y devint profess. d'hébreu, occupa 38 ans cette chaire, et jouit de la plus haute considérat. Il logeait et nourrissait chez lui plusieurs Juifs savants, avec lesquels il s'entretenait des difficultés de leur langue. Ce fut ainsi qu'il en acquit une connaissance approfond. Les hébraïsants lui écrivaient de toutes parts pour le consulter. Ses travaux eurent surtout pour objet les livres des rabbins; il transmit le goût de cette étude à ses descendants, et mourut à Bâle en 1629. Ses princip. ouvr. sont: *Manuale hebraicum et chaldaicum*, dont la meilleure éd. est celle de Bâle, 1658, in-12, due aux soins de son fils. — *Institutio epistolaris hebraica*, 1610 ou 1629, in-8. — *De abreviaturis hebraicis liber*, 1640, in-8. — *Lexicon hebraic. et chaldaic.*, 1676, in-8. — *Thesaur. grammaticus*

linguæ hebrææ, 1663, in-8. — *Biblia hebraica rabbinica*, Bâle, 1618-19, 4 vol. in-folio. On y trouve les comment. des rabbins, la paraphrase chaldaïque et la massore. — *Concordant. bibliarum hebr. et chald.*, 1632, in-folio. — *Lexicon chaldaicum, thalmudicum et rabbinicum*, Bâle, 1639, in-fol. Ce diction., bien qu'il soit loin d'être parfait, est encore aujourd'hui le meilleur que l'on ait en ce genre. — Buxtorf (Jean), fils du précéd., né à Bâle en 1599, succéda à son père en 1630, dans la chaire d'hébr., et mourut en 1664. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Lexicon chaldaicum et syriacum*, Bâle, 1622, in-4. C'était le fruit de son séjour dans les académies étrangères ; *Maimonidis liber more Nevochim*, ib., 1629, in-4. Ce livre, dont il fit une trad. lat. qui surprit les plus savants rabbins, a pour objet d'expliquer les endroits difficiles de l'Écriture sainte, et contient des discussions sur beaucoup de questions théol. et philosoph. — *Dissertationes philologico-theologicæ*, ibid., 1629, in-4. C'est un recueil de dissertations sur l'origine de la langue hébraïque, sur la confusion et la propagation des langues, sur le Décalogue, sur l'institution et les rites de la pâque. — Buxtorf (Jean-Jacques), son fils, né à Bâle en 1645, mort en cette ville en 1704, professa l'hébreu, ainsi que son père. Il n'a rien fait imprimer de son vivant, si ce n'est la préface d'une nouvelle édition de la *Tiberias* de son grand-père, 1665 ; mais il a laissé en MSs. quelques traductions des livres des rabbins, et un supplément fort considér. à la biblioth. rabbinique.—Buxtorf (Jean), neveu du précéd., fut aussi professeur d'hébreu à Bâle, et mourut en 1732, laissant un fils qui suivit la même carrière. On a de lui plusieurs ouvrages dans le même genre d'érudition.

BUY DE MORNAS (Claude), géographe du roi et des enfants de France, mort à Paris en 1783, est connu par son *Atlas méthodique et élémentaire de géographie et d'histoire*, Paris, 1762-70, 4 vol. in-4. On lui doit encore : *Cosmograph. méthodique et élémentaire*, 1770, in-4, et quelq. autres ouvr. sans importance.

BUYER (Barthélemi), conseiller de ville à Lyon, sa patrie, y fit venir un imprim. nommé Régis ou Le Roy, et lui donna dans sa maison une place pour son atelier, d'où sont sortis plus. ouvr., entre autres : en 1476, la trad. de la *Légende dorée* de Voragine ; en 1477, *la Pratique de chirurgie de Chauliac ;* en 1478, les *Pandectes de médec. de Sylvaticus*, etc. (*v.* les *Lettres lyonnaises* de M. Breghot).

BUYS (Guillaume du), poète et écrivain du 16e S., est auteur d'un recueil de poésies intitulé : *l'Oreille du prince*, Paris, 1583, in-12.

BUYSEN (Antoine), médecin, profess. à l'université de Louvain, a laissé un recueil d'*OEuvres médicales*, impr. en 1548.

BUZANVAL (Nicolas CHOART de), né à Paris en 1611, fut successivement conseiller au parlem. de Bretagne, maître des requêtes et ambassadeur en Suisse. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut pourvu de l'évêché de Beauvais, se montra digne des prem. siècles de l'Église par sa piété, sa charité sans bornes, ses vues éclairées et sa fermeté même à l'égard de Louis XIV, qui sut toujours l'apprécier, et mourut en 1679.

BUZIO (Vincent), en latin *Butius*, antiquaire, né dans le 16e S. à Rome, cultiva les lettres et l'archéologie avec un égal succès, devint membre de l'acad. des *umoristi;* dans une lettre à Faustini, donna la description de la fête consacrée par cette acad. en 1613 à la mémoire du célèbre auteur du *Pastor fido*, Bapt. Guarini ; s'occupa depuis de recherches sur la vie privée des anciens, et publ. une curieuse dissertat. *De calido, frigido, ac temperato antiquorum potu, et quo modo in deliciis uterentur*, Rome, 1653, in-4, et réimprimé par Grævius dans le t. XII du *Thesaur. antiquit. romanarum*.

BUZOT (Franç.-Léonard-Nic.), avocat, né à Évreux en 1760, député en 1789 aux états-génér., fut à la fin de la session nommé vice-président du tribunal criminel de Paris. Réélu à la convention en 1792, il y devint un des chefs du parti de la *Gironde*, dénonça Robespierre qu'il poursuivit avec courage ; mais accusé de *modérantisme* et même de *royalisme*, il se vit forcé, pour se justifier de pareils reproches, d'appuyer les mesures contre les émigrés, et fit même rendre un décret qui les condamnait à mort s'ils rentraient en France. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour l'appel au peuple et pour la mort, en annonçant que c'était avec une *profonde douleur*. Ses opinions modérées et son désir constant de ramener la convention à des principes d'ordre et de justice, le firent proscrire au 31 mai ; il réussit à s'échapper, erra de département en département, et fut trouvé mort dans un champ près de Libourne avec son collègue Péthion, au mois de juillet 1794. Buzot a laissé des fragments sur la révolution ; ils ont été publ. sous le titre de *Mémoires de Buzot*, par M. Guadet, 1823, in-8.

BUZUR DJEMIHR, médecin de Nouchyrvan, qui avait pour lui une grande vénération, fut gouvern. d'Hormouz, son fils, sous lequel il conserva ses charges et jouit de la même considération jusque dans une gr. vieillesse. On lui attribue l'invention du *trictrac* et du jeu *d'échecs*.

BUZUR DJUMBER, khalyfe égyptien dans le 12e S., avait pour maxime que le meilleur des rois est celui dont les bons n'ont rien à craindre, et que les méchants redoutent.

BYDBAY ou BYDPAY, brahme et ministre de Débéhélim, roi des Indes, est le premier, selon les Orientaux, qui ait écrit des fables ou apologues ; en admettant cette assertion, on suppose qu'il a servi de modèle à Ésope et à Lockman. Mais on est encore incertain lequel des trois a eu l'honneur de l'invent., ou si Ésope, Bydbay et Lockman ne font qu'un seul personnage. Les fables de Bydbay diffèrent de celles des deux autres en ce que l'exemple n'est donné que pour appuyer la morale. Son fameux livre de la *Sagesse des siècles*, le plus ancien de ce genre, composé de quatorze chapitres, a

changé de nom chaque fois qu'on l'a traduit. M. Sylvestre de Sacy, le premier de nos orientalistes, a donné une excellente édit. de Bydpay en arabe, avec une trad. franç., Paris, imprim. roy., 1816, in-4. Elle est précédée d'un mém. sur l'origine de ce livre et les div. traduct. qui en ont été faites en Orient.

BYE (Marc de), peintre et grav., né à La Haye vers 1612, élève de Jacques van der Does, a gravé plusieurs suites d'animaux d'après Paul Potter et Marc Gerard. Celle qui représente *l'Ours dans ses div. situations* en 16 feuilles in-4, est très rare. Au frontispice, daté de 1664, de Bye prend le titre de membre de l'académie de peinture de La Haye. Huber, dans son *Manuel du curieux*, dit que de Bye, sans renoncer à la culture des arts, embrassa la carrière des armes, et qu'il servit dans les troupes de la Hollande. On ignore les autres particularités de la vie de cet artiste distingué.

BYFIELD (Nicolas), théolog. puritain, né dans le comté de Warwick, mort en 1622, fut successivement ministre à Chester et à Isleworth dans le Middlesex. Il a laissé un grand nombre d'ouvr. de théologie. — Son fils Adoniram fut secrétaire de l'assemblée du clergé de Westminster. — Byfield (Nathaniel), né en 1653, juge de la vice-amirauté et membre du conseil des Massachusetts, fut un des théologiens de l'assemblée de Westminster, après laquelle il passa en Amérique, acquit une gr. fortune dans le commerce, fut un des quatre fondateurs de la ville de Bristol (Rhode-Island), et siégea comme orat. pend. 38 ans dans l'assemblée des représent. Il mourut à Boston en 1733.

BYLES (Matthieu), ministre de Boston, né en 1706, mort en 1788, fut un orateur éloquent et un littérateur instruit pour son temps. On a de lui un grand nombre d'*Essais* dans le *Journal hebdomadaire de la Nouvelle-Angleterre;* un *poème* sur la mort de George Ier et l'avénement de George II au trône, des *épîtres*, des *sermons*, des *mélanges* en un vol., etc.

BYNÆUS (Antoine), oriental., né à Utrecht en 1654, fut past. de div. églises, puis professa la théol. et l'hébreu à Deventer, où il mourut en 1698. On a de lui quelq. ouvr. de théol. très peu connus, parce qu'ils sont écrits en holland.; mais les savants font cas de son traité *de Calceis Hebrœorum*, Dordrecht, 1682, in-12, ou 1695, in-4, inséré dans le *Thesaur. antiquit. sacrar.* d'Ugolini.

BYNG (George), amiral anglais, né en 1663 au comté de Kent, s'éleva par son mérite et son courage aux grades les plus importants; obtint celui d'amiral, après avoir réussi à secourir Barcelone assiégée par le duc d'Anjou (Philippe V); s'opposa avec succès aux div. débarq. tentés par la France et la Suède en faveur du prétend., et commandant une escadre dans la Méditerranée, détruisit presque entièrem. la flotte des Espagnols sur les côtes de la Sicile dont ils étaient près de s'emparer. Créé successivem. trésorier et lord de l'amirauté, chevalier du Bain et baronnet, enfin comte de Torrington, il soutint sa réputation d'habileté et de prudence dans l'action et le conseil jusqu'à sa mort arrivée en 1733. — Byng (Jean), 4e fils du précéd., parvint rapidement au grade d'amiral; mais ayant échoué en 1756 contre l'escadre de France, commandée par La Galissonnière, il fut accusé de trahison, jugé par une cour martiale formée à bord du St-George, dans la baie de Portsmouth, et condamné à mort. Les juges eux-mêmes sollicitèrent la clémence royale en faveur d'un officier qui n'avait été que malheureux; mais ce fut vainem.: la cruelle sentence fut exécutée le 14 mars 1757, sans égard au courage et au zèle de Byng, qui ne s'était jamais démenti.

BINKERSHOECK (Corneille van), célèbre jurisc., né en 1673 à Middelbourg, se fit une grande réputation au barreau de La Haye, fut nommé président du haut-conseil de Hollande, et mourut en 1743. Ses *ouvr.* ont été recueillis par Vicat, Genève, 1761, in-fol.; Leyde, 1766, 2 vol. in-fol.

BYNS (Anne), religieuse et maîtresse d'école à Anvers, cultiva les muses flamandes de 1520 à 1540. Deux livres de ses *Refrains (Refereinen)* parurent en 1529. Éligius Eucharius les traduisit en vers latins.

BYRADIAN (Sempad), général arménien, rétablit, après une longue suite de victoires, Ardaschès sur le trône de son père, tué par Érovanc l'an 68 de J.-C. Nommé gouverneur du palais du jeune prince et command. en chef de ses troupes, il remporta de grands avantages sur les Alains et sur les armées de l'emper. Trajan, et mourut en 127 dans un âge très avancé.

BYRGE (Juste), habile constructeur d'instrum. de mathématiques, né en Suisse dans le 16e S., fut appelé à Cassel par le landgrave Guillaume IV, et construisit par ordre de ce prince, qui cultivait les sciences, plus. instrum. de mathémat. et d'astronomie, passa depuis au service de l'empereur qui le nomma son mécanicien, et mourut en 1632. C'est à tort qu'on lui attribue l'invent. du *Compas de réduction.*

BYRNE (Guillaume), graveur angl., né à Cambridge en 1746, mort à Londres en 1815, se perfectionna à Paris sous J. Aliamet et Wille. On a de lui: les *Antiquités pittoresques de la Grande-Bretagne* et une *suite de vues de lacs.*

BYROM (John), médecin et poète ingénieux, naquit à Kersall près Manchester en 1691. Sa pastorale de *Colin et Phébé* lui valut la protection du docteur Bentley. La Phébé de sa pastorale était la fille de Bentley. En 1724 il fut élu membre de la société royale, et mourut à Manchester en 1763. Ses *Poésies* ont été recueillies en 2 vol.

BYRON (Jean), célèbre navigateur anglais, né en 1723, fit à l'âge de 17 ans, sur un des bâtim. de l'amiral Anson, le voyage à la terre de Magellan, où il fut exposé aux plus grands dangers. Il servit ensuite avec éclat dans la guerre contre les Franç. en 1758; entreprit en 1764, avec deux frégates, un nouv. voyage autour du monde, et découvrit dans la mer du Sud l'île qui porte son nom. Il mourut à Londres en 1786. La *Relation* de son



LORD BYRON.

Publié par Furne à Paris.

voyage, publiée à Londres en 1766, in-4, a été trad. en français par Suard, Paris, 1767, in-12. Cantwel a traduit le *premier Voyage de Byron à la mer du Sud*, Paris, 1800, in-8.

BYRON (GEORGE-NOEL GORDON, lord), le plus gr. poète de notre âge, naquit à Londres le 22 janvier 1788, d'une famille très ancienne, et qui dans le 18e S. a produit le célèbre navigateur dont l'article précède. Son père, homme d'esprit, mais de désordre, après avoir dissipé la fortune de sa femme, passa sur le continent pour échapper à ses créanciers, et mourut à Valenciennes en 1791. Le jeune Byron, resté légèrem. boiteux d'un accident qu'il avait éprouvé en naissant, et dont il ne se consola jamais, fut élevé par sa mère et commença ses études à l'école d'Aberdeen. Son grand-oncle, homme bizarre et morose, qu'il n'avait jamais vu, quoiqu'il fût son unique héritier, lui transmit à sa mort, en 1798, avec le titre de lord Byron, sa pairie et son riche domaine de Newstead. A cette nouvelle, sa mère se hâta de le conduire dans le comté de Nottingham, où est située l'abbaye de Newstead, et dès qu'elle l'eut mis en possession de son héritage, elle l'envoya continuer ses études à Londres, puis à la célèbre école de Harrow, et enfin à l'université de Cambridge, où il termina ses cours. Beau, riche, généreux, spirituel, mais capricieux, hautain, violent dans ses affections comme dans ses haines, Byron, à 19 ans, avait épuisé toutes les jouissances de la vie. Froid et dur pour sa mère, dont les torts à son égard ne peuvent l'excuser, la mort prématurée de deux amis de collége, les seuls êtres qu'il ait aimés réellem., eût laissé son cœur vide, s'il n'eût été passionné presque également pour les femmes et pour la gloire. Amoureux dès l'âge de 8 ans d'une jeune Marie dont le nom se retrouve dans plus. de ses composit., il fit ses premiers vers à 12 ans pour une jeune parente dont il était épris, et dès-lors il avait composé, sur tous les sujets qui s'étaient présentés à son imagination, une foule de vers qu'il publia en 1808 sous le titre d'*Heures d'oisiveté*. La *Revue* d'Édimbourg parla de ce recueil avec une ironie dédaigneuse. Byron, à qui la colère avait révélé son véritable génie, répondit à ses critiques par une satire violente, dans laquelle il immole, par un ressentiment aveugle autant qu'injuste, les princip. réputations littér. de l'époque. Quelq. jours avant que sa satire parût, Byron avait pris séance à la chambre des lords : mécontent du froid accueil des nobles pairs, il s'était assis un instant sur les bancs de l'opposit., puis était sorti fier et humilié tout ensemble. Quelq. mois après (2 juillet 1809), il quitta l'Angleterre avec M. Hobhouse, qui depuis s'est fait un nom dans la politique, visita rapidement le Portugal, une partie de l'Espagne, Malte, l'Albanie où il fut accueilli par Ali, pacha de Janina, qui lui facilita les moyens de parcourir la Grèce qu'il devait revoir un jour, passa l'hiver à Athènes, logé dans une pet. maison, chez la veuve d'un consul angl.; en partit au printemps pour Smyrne, explora la Troade, vint à Constantinople, traversa l'Hellespont à la nage en face d'Abydos, pour vérifier par son exemple l'hist. de Léandre; revint passer l'hiver à Athènes et dans la Morée, où il eut quelque velléité de s'établir, puis tout à coup se rembarqua pour l'Angleterre et revint à Londres, où, pendant qu'il se livrait aux distractions et aux plaisirs, sa mère lui fut enlevée avant qu'il pût la revoir. La mort de sa mère fut suivie presque immédiatement de celle du jeune Mathews, le plus distingué de ses compagnons d'études. Byron surmonta son chagrin, parut à la chambre des pairs, où, mieux accueilli que la prem. fois, il fit un discours éloquent contre les mesures rigoureuses prises à l'égard des ouvriers, et bientôt après publia le *Pélérinage de Child-Harold*, poème qu'il rapportait de l'Orient, et dans lequel il décrit les impress. de ses voyages avec un charme extraordinaire. L'enthousiasme qui, dès le principe, accueillit *Child-Harold*, s'accrut encore à la publication du *Giaour*, poème admirable, malgré l'affectation de mystère qui en détruit la simplicité; et dès-lors Byron, le grand poète, fut placé par ses compatriotes à la tête de la littérature angl. Il était à l'apogée de sa gloire lorsqu'il épousa, le 2 janvier 1815, miss Milbanck, qui s'était flattée de fixer Byron et de le corriger de ses défauts. Cette union ne fut point heureuse. Au bout d'un an, lady Byron, à la suite d'une scène violente, se retira chez son père, emportant sa fille Ada. Bientôt une séparation légale fut prononcée, et Byron, que la faveur publique avait abandonné, quitta l'Angleterre en 1816 pour ne plus la revoir, en adressant à sa femme son célèbre *Adieu*, l'une de ses pièces les plus remarquables. Il se rendit d'abord en Belgique, où il visita le champ de bataille de Waterloo; puis vint à Genève, où il reprit son *Child-Harold* et, sous l'inspiration des Alpes et de *Faust*, commença son drame fantastique de *Manfred;* ensuite, laissant tout à coup Genève et les amis qu'il y avait trouvés, se rendit à Venise, où, tout en se livrant à la vie la plus dissolue, il acheva quelq-uns de ses ouvr., trouva le beau sujet de *Faliero*, le seul de ses drames qui décèle un génie tragique, et composa les premiers chants de *Don Juan*, poème où l'on trouve le cynisme de Voltaire, avec toute la grâce et la fraîcheur de son coloris. En 1819, il suivit à Ravenne une dame belle et spirituelle dont il était vivem. épris, entra pour lui plaire dans les associations qui avaient pour but l'affranchissement de l'Italie, et, lorsqu'elles eurent été dissoutes par l'arrivée d'une armée autrichienne, continua de s'occuper de politique, sans négliger cependant ses études et sans cesser de composer des vers sur tous les sujets qui s'offraient à son ardente et mobile imagination. Ses regards s'étaient souv. portés vers la Grèce, dont la lutte prolongée excitait l'admiration et la sympathie du continent. Invité par le comité de Londres de se rendre en Grèce, il partit de Gênes le 14 juillet 1823, s'arrêta plusieurs mois à Céphalonie, et, sans enthousiasme pour la cause qu'il allait défendre, se disposait à revenir en Italie, lorsque, sur les instances de Maurocor-

dato, qui venait de prendre le commandement de la Grèce-Occidentale, il le rejoignit à Missolonghi. Reçu comme un sauveur par toute la population, nommé général en chef, il devait commander, pour s'emparer de Lépante, une expédition qui manqua par l'indiscipline des Souliotes. Obligé de renoncer à cette expédition, il s'efforça du moins d'humaniser la guerre, donna d'utiles conseils pour la défense de Missolonghi, prévoyant que cette ville serait attaquée par les Turcs, refusa lui-même de s'en éloigner, malgré l'insalubrité du climat dont il ne tarda pas à ressentir la funeste influence, et, après avoir langui quelques semaines, mourut le 19 avril 1824, à 36 ans. La Grèce l'a pleuré et honoré comme un citoyen des temps de sa gloire, et a déclaré qu'elle adoptait sa fille. Byron avait laissé des mémoires dont son ami Thomas Moore a sacrifié le dépôt à des exigences de famille. Ses *OEuvres* ont été trad. en franç. et réimpr. plus. fois. L'édit. de Paris, 1822 et ann. suiv., 8 vol. in-8, contient un *Essai* sur son génie et son caractère, par M. Ch. Nodier, que lord Byron lui-même avait remarqué. On doit citer encore deux autres traductions : par M. Paulin, Paris, 1830-31, 13 vol. in-8; par M. Benjamin Laroche, 1834, 4 vol. petit in-4. L'édition la plus complète et la plus belle du texte de ses *OEuvres* a été publiée en France; c'est celle du libraire Baudry, Paris, 1825, 7 vol. in-8. Le même libraire en a donné une nouvelle édition, 1832, 4 vol. in-8.

BYS (Jean-Rodolphe), peintre habile, né à Soleure en 1660, se perfectionna dans son art en Italie, fut peintre de l'empereur, puis de l'électeur de Mayence dont il enrichit la galerie de Pommersfelden de plus. paysages très agréables. Il publia la *Descript.* de cette galerie en allem., 1719, et mourut à Wurtzbourg en 1738. Le plafond de la grande salle d'audience à Vienne passe pour un des plus beaux morceaux. de cet artiste. On voit au château de Genbach un *Paradis perdu* de sa composition.

BYTEMEISTER (Jean-Henri), théologien luthérien, né à Zell en 1698, professa la théol. à Helmstadt, et mourut en 1746. Ses princip. ouvr. sont: *De præstantiâ et vero usu hist. litterariæ*, etc., Wittemberg, 1720, in-4. — *Comment. de vitâ præsulum in ducat. Luneburgensi*, ibid, 1728-30. — *Catalogus bibliothecæ Lautensackianæ*, etc., Helmstadt, 1737, in-8.

BYWALD (Léopold), ou plutôt BIVALD, jésuite, né en 1731 à Vienne, prit l'habit en 1747, dans la capitale de l'Autriche, et fut envoyé par ses supérieurs à l'université de Gratz, où il professa la philosophie jusqu'à la suppression de la société. Dans ses loisirs il cultiva l'hist. naturelle, et déjà connu d'une manière avantageuse, il fut rappelé à Vienne, où il continua de professer les sciences jusqu'à sa mort vers 1796. On connaît de lui : *Physica generalis et particularis*, Gratz, 1763, réimprimé sous le titre d'*Institutiones physicæ*, Vienne, 1779, 2 vol. in-8.—*Selectæ ex amœnitatibus acad. Car. Linnæi; Dissertationes ad histor. nat. pertinentes, et additamentis auctæ*, Gratz, 1764-69, 2 vol. in-8, ouvr. estim. —*Dissertat. de studio physici naturalis*, Gratz, 1767, in-4. — La trad. en allemand d'un *traité* de Linné sur les *insectes nuisibles*, 1783, in-8.

BYZANCE (Louis de), né à Constantinople en 1647, fils d'un orfévre juif, fut forcé de prendre le turban; mais étant parvenu à passer en France, il se fit instruire de la religion chrétienne, et baptiser, en 1674, à St-Germain-en-Laye, ayant pour parrain et pour marraine le roi et la reine, représentés par le cardinal Mazarin et mad. de Colbert. Il entra ensuite dans la congrégation de l'Oratoire, et, possédant, outre les langues anciennes et modernes, une parfaite connaissance de la théologie, il y fit avec beaucoup d'habileté des conférences ecclésiast. Dans l'une il confondit un fanatique musulman qui s'introduisit ensuite dans sa chambre pour l'assassiner : cette scène lui fit une impression si forte, que son esprit s'aliéna. Il mourut en 1722 à Charenton, après y être resté 20 ans sans qu'on pût le guérir. On a de lui : *la Goutte curable par le remède turc*, Paris, 1703, in-12; et quelques *écrits* sur les mathématiques, ainsi qu'une trad. d'une partie du *Koran*, MS. à la biblioth. royale.

BYZAS, chef des Mégaréens, auquel on attribue la fondat. de Byzance, aujourd'hui Constantinople, vers l'an 658 avant J.-C.

BZOVIUS ou BZOWSKI (Abraham), dominicain polonais, né à Prosczovic en 1567, voyagea en Italie, et s'établit à Rome, où il fut chargé de la continuation des *Annales de Baronius*. Il en composa neuf vol., du 13e au 21e, qui parurent à Cologne de 1616 à 1630, et resta fidèle aux principes de son prédécesseur. Les jésuites et les cordeliers se plaignirent de son dévouement exclusif aux dominicains, et l'électeur de Bavière lui fit intenter un procès pour avoir mal parlé de l'emper. Louis IV de Bavière. Plusieurs vol. in-4 et in-fol. furent publiés par d'habiles écrivains pour défendre l'empereur Louis. Bzovius fut contraint de se rétracter publiquement. Outre sa continuation des *Annales de Baronius*, on a de lui plusieurs ouvr., tous en latin. Il mourut en 1637.

C

CABADES ou COBAD, roi du second empire persan, l'an de J.-C. 486, fut détrôné l'an 497, parce qu'il avait autorisé la communauté des femmes, remonta quatre ans après sur le trône par l'artifice de sa femme, qui le fit sortir de prison, sous les habits de son sexe; déclara la guerre à l'empereur Anastase, et prit Armède en 502; mais battu quelq. temps après par Bélisaire, il demanda la paix, et mourut en 531.

CABALLERO (Raymond-Diosdada), sav. bibliog., né en 1740 dans l'île de Maïorque, fut admis chez les jésuites, professa la littérat. au collége impérial de Madrid; à la suppression de la société, fut, ainsi que ses confrères, transporté par ordre de la cour en Italie, s'établit à Rome, où il consacra ses loisirs à l'étude, et mourut en 1820. Ses ouvr. les plus connus sont : *De primâ typograph. hispanic. œtate specimen*, Rome, 1793, in-4. L'auteur y prouve que l'imprim., établie à Valence en 1474, l'était dans vingt autres villes d'Espagne avant la fin du 15e S. *L'Eroismo de Fernando Cortez confermato*, 1806, in-8; c'est une apologie de ce gr. capit. — *Biblioth. scriptor. soc. Jesu supplement. duo*, 1814-16, 2 part. in-4. Il a laissé plus. MSs., entre autres une continuation de l'ouvr. que l'on vient d'indiquer.

CABALLINUS (Gaspar), cité par Toppi dans la *Bibl. napolit.* comme un célèbre jurisconsulte de l'Abruzze, est le masque sous leq. les Italiens ont, au 16e S., publ. les traités : *De evictionibus et milleloquia juris*, etc., ouvrages de notre Dumoulin.

CABALLO (Emmanuel), s'illustra au siége de Gênes, sa patrie, par les Français en 1513, et les força de le lever par son courage héroïque. — Caballo (François), médecin, né à Brescia, prof. à Padoue, mort en 1540, a publié : *Libellus theriacâ*, etc., Venise, 1497 et 1503, et dans les *Opera medica* de Montagna, Nuremberg, 1652, in-fol.

CABANE (Philippine), surnommée *la Catanaise*, s'éleva, par son adresse et ses intrigues, de simple nourrice d'un fils de la duchesse de Calabre, au rang de dame d'honneur et de grande sénéchale. On l'accusa d'avoir conseillé à Jeanne Ire le meurtre de son mari, André de Hongrie, qui fut assassiné en 1345; arrêtée avec son fils Robert de Cabane, elle périt avec lui dans les supplices.

CABANIS (J.-B.), agronome, né dans le Limousin en 1723, étudia le droit à Toulouse et se fit recevoir avocat; mais il renonça bientôt à la plaidoirie pour se livrer à l'exploitation d'un vaste domaine que sa femme lui avait apporté en dot, et rendit d'importants services à sa province, par les améliorat. qu'il y introduisit dans la culture et l'éducat. des animaux domestiq. Secrét. de la soc. d'agriculture de Brive, il remporta en 1764, à l'acad. de Bordeaux, un prix pour son *Essai sur la greffe*, impr. la même année, et dont il donna une 2e édit. avec des notes en 1781. Cet homme estimable mourut en 1786. La 3e édit. de son *Essai sur les principes de la greffe*, Paris, 1802, in-12, est précédée d'une notice sur l'auteur.

CABANIS (Pierre-Jean-George), fils du précédent, médecin, philosophe et littérat. français, né à Conac en 1757, fut élevé au collége de Brive tenu par des doctrinaires. L'indépendance de son caractère ne pouvant s'accorder avec l'obéissance que ses maîtres exigeaient de lui, il prit le parti de se faire renvoyer. Son père l'ayant conduit à Paris, il profita de sa liberté pour se livrer avec fureur à l'étude. Une place de secrétaire, qu'on lui offrit auprès d'un seigneur polonais, le décida à se rendre en Pologne; c'était en 1773, époque du prem. partage de ce malheureux pays. Il s'agissait de faire approuver par la diète du royaume une mesure qui devait en consommer la ruine. Le spectacle de terreur et de corruption qui se passa sous les yeux de Cabanis, à peine âgé de 16 ans, lui fit contracter un mépris précoce des hommes, et comme il l'a dit lui-même, une mélancolie que sa bonté naturelle avait peine à maîtriser. Revenu à Paris, après deux ans d'absence, il se lia avec le poète Roucher qui jouissait alors d'une grande célébrité, et commença une trad. en vers de l'*Iliade*, dont quelques fragments furent imprim. dans les notes du poème *des Mois*. Ses relat. s'étendirent; il obtint l'amitié de la plupart des hommes de lettres et des savants. Son père le pressait de choisir un état qui pût assurer son existence. Cabanis se décida pour la médecine, dont les études variées offraient une ample pâture à l'activité de son esprit, et entra dans cette nouvelle carrière sous les auspices du docteur Dubreuil qui devint son guide et son ami. Les premiers travaux du jeune médecin confirmèrent les espérances qu'il avait données. Voué tout entier à son nouvel état, il explorait les sciences médicales avec cette supériorité que donne le génie. La révolution de 1789 éclata. Cabanis et Mirabeau, attachés aux mêmes principes, se lièrent d'une étroite amitié. L'orateur eut souvent recours aux conseils du philosophe, et se servit, pour le soutien de la cause qu'il avait embrassée, de sa plume et de ses avis. La mort de Mirabeau laissa un vide affreux dans les affections de Cabanis. L'amitié de Condorcet lui offrit quelq. consolat., et prépara son mariage avec Mlle Charlotte de Grouchy, sa belle-sœur, lequel fut célébré peu de temps après la mort déplorable de cet homme illustre. Dès-lors Cabanis mit son bonheur dans les affections domestiques, et trouva dans le caractère et les qualités de son épouse un dédommagem. aux pertes qu'il avait éprouvées. Il accepta les honneurs qui, après la terreur, lui furent offerts par le gouver-

nem., sans qu'il les eût sollicités. Nommé membre de l'Institut, prof. de clinique à l'école de médec., il fut en l'an VI député au conseil des cinq-cents, et peu de temps après le 18 brumaire il devint membre du sénat. Prévoyant sa fin prochaine, il se retira dans une campagne près de Meulan, employa le peu de temps qui lui restait à des exercices de bienfaisance, et mourut le 5 mai 1808, à 52 ans. Les ouvrages qu'il a laissés sont : *Observations sur les hôpitaux; Journal de la maladie et de la mort de Mirabeau; Mélanges de littérature allemande; Du degré de certitude de la médecine; Observations sur l'organisation sociale en général; Coup-d'œil sur les révolutions et la réforme de la médecine; Observat. sur les affections catarrhales;* et des *Rapports du physique et du moral de l'homme*. Ce dernier ouvrage, qui a le plus contribué à la gloire de l'auteur, a donné lieu contre lui à des accusations dont nous n'apprécierons pas le mérite. Nous nous contenterons de faire observer que, si ces accusations étaient fondées, elles seraient la seule tache d'un beau talent et d'une vie honnorable. Ses *Œuvres complètes et inédites* ont été publ. par Thurot, Paris, 1823, 5 vol. in-8.

CABARRUS (Fr. comte de), banquier, né à Bayonne en 1752, a laissé la réputat. d'un habile financier. Envoyé par ses parents en Espagne pour y continuer ses études commerciales, il fut mis à la tête d'une fabrique dans le voisinage de Madrid. Il put alors faire de fréquents voyages dans cette capitale, et il en profita pour se lier avec les hommes les plus distingués. Consulté par le ministère sur les moyens de rétablir l'ordre dans les finances, il proposa la création de billets royaux, portant intérêt, qui, dans le principe, furent préférés à l'argent dans les transactions commerciales, et devint, en 1782, direct. de la banque de St-Charles, établie d'après le plan qu'il avait donné. Cabarrus, actif et entreprenant, avait conçu d'autres projets dans l'intérêt du commerce espagnol; mais Mirabeau, en attaquant ses plans avec cette vigueur qui lui était propre, ébranla le crédit de Cabarrus, dont la disgrâce suivit de près la mort de Charles III. Arrêté par ordre du nouveau ministre, il demanda lui-même des juges, et se justifia complétem. de tous les reproches faits à son administrat. En dédommagement de sa longue détention, il reçut le titre de comte; plus tard il fut nommé ministre de l'Espagne au congrès de Rastadt, puis ambassad. près du direct. franç., qui refusa de le reconnaître en cette qualité. De retour en Espagne en 1808, il fut fait ministre des finances, et mourut à Séville en 1810. On a de lui plusieurs *Mémoires* sur les finances et le commerce; des *Lettres* au *prince de la Paix; Traité* sur le système de contribution le plus convenable à l'Espagne; l'*Éloge de Charles III*, et celui de D. M. Musquez, ministre des finances.

CABASILAS (Nil), archev. de Thessalonique au 14e S., est auteur de deux traités contre les Latins, intit. : *De causâ dissidii Eccles. lat. et græc.*, et *de Primatu papæ*, Bâle, 1544; et Leyde, 1595, avec la version lat. de Bonav. Vulcanius. — Cabasilas (Nicolas), neveu du précédent, et son successeur sur le siége de Thessalonique, en 1350, fut un des plus ardents adversaires des Latins, contre lesquels il écrivit une *Exposition de la liturgie grecque*, publ. en grec par Fronton du Duc, Paris, 1524, dans l'*Auctuarium Biblioth. Patrum*, et trad. en lat. par G. Hervet, Venise, 1548, Paris, 1560. On lui doit encore, entre autres ouvr., une *Vie de J.-C.*, en VI livres, trad. en lat. par Pontan, Ingolstadt, 1604; un *Commentaire* sur le troisième livre de l'*Almageste* de Ptolémée, trad. en lat., Bâle, 1538, in-fol. La plupart de ses écrits sont insérés dans la *Bibl. des Pères*.

CABASSOLE (Philippe), cardin. sous Urbain V, chancelier de Sicile et patriarche de Constantinople, fut l'ami et le corresp. de Pétrarque, et mourut en 1372. On lui attribue : *De nugis Curalium*, et *la Vie et les miracles de Ste Marie-Madeleine*.

CABASSUT (Jean), orator., né à Aix en 1604, apprit sans le secours d'aucun maître le grec ancien et moderne, l'hébreu, le chaldéen, le syriaque, et s'appliqua plus particulièrem. à l'étude du droit canon. Le card. de Grimaldi, archev. d'Aix, l'emmena avec lui à Rome en 1660, et le choisit pour son conclaviste lors de l'élection d'Alexandre VII. Pendant les 18 mois qu'il demeura dans cette capitale, il s'acquit l'estime des sav., et y recueillit les matériaux des ouvr. qu'il publia depuis. De retour dans sa patrie, il s'occupa de la rédact. de ses écrits, et mourut en 1685. Il est principalem. connu par la *Notitia conciliorum*, dont l'édit. la plus estimée est celle de 1685, in-fol., et par *Juris canonici theoria et praxis*. Gibert en a donné une bonne édit., Poitiers, 1738, in-fol., réimpr. à Venise, 1757, in-fol.

CABEDO de VASCONCELLOS (Michel), littérat. portugais, né en 1525, fut revêtu des prem. emplois dans sa patrie, et mourut à Lisbonne en 1577. On lui doit une élégante trad. lat. du *Plutus* d'Aristophane, Paris, 1547; des *poésies*, des *lettres*, etc., Rome, 1597, in-8. — Cabedo (George), fils du précédent, fut chancelier de Portugal, et, après la réunion de ce royaume à l'Espagne, conseiller-d'état à Madrid, et mourut en 1604, laiss. : *Decisiones Lusitaniæ senatûs; de Patronatibus eccles. Lusitan.*

CABEL ou mieux KABEL (Adrien van der), habile peintre de paysages et de marines, né à Riswick en 1631, se perfectionna en Italie, et s'établit ensuite à Lyon, où il mourut en 1695. Il gravait à l'eau forte des sujets de sa composition; les meilleurs sont un *St Bruno* et un *St Jérôme*.

CABELIAU (Abraham), riche négociant hollandais, se rendit en Suède, fut intendant des pêcheries sous Gustave-Adolphe; puis ayant attiré dans ce pays plus. de ses compatriotes, jeta, au commencem. du 17e S., les bases du commerce de la ville de Gottembourg.

CABESTAN ou CABESTAING (Guill. de), célèbre troubadour du 15e S., était né dans le Rous-

sillon. On raconte que s'étant attaché au service du seigneur Raimond, celui-ci le nomma écuyer de Marguerite, son épouse. Épris des charmes de cette dame, Guillaume la célébra dans ses vers, et fut payé de retour. Raimond, jaloux, le tua, lui arracha le cœur et le fit manger à Marguerite, qui, pour échapper à sa fureur, se précipita d'un balcon et périt de sa chute. Millot attribue cent chansons à Cabestaing; Raynouard en a publ. sept dans le t. III du *Choix de poésies;* le Ve contient deux *Vies* de ce troubadour, écrites en anc. provençal, dont l'une renferme de curieux détails sur sa fin tragique et la vengeance qu'en tira le roi d'Aragon. Cabestaing est le héros d'une nouvelle de Mayer, impr. à la suite de *Laure et Felino*, 1784, in-18.

CABEZA DE VACCA (Alvar-Nunez), gouvern. du Paraguay, reçut ordre en 1539 de continuer la découv. de cette contrée, mit à la voile de St-Lucar le 9 nov. 1540 avec quatre vaisseaux et cinq cents soldats, mouilla successivement à Cananca, dont il prit possession, et à Santa-Catalina, d'où il fit différentes reconnaissances. Mais ayant perdu deux vaisseaux, il se rendit par terre au Paraguay, traversa en 1541 des chaînes de montagnes désertes, et rencontra, au bout de 19 jours de marche, des plaines peuplées d'Indiens Guaranès, dont il prit possession au nom du roi d'Espagne. Il continua sa route par terre, et le 4 mars 1542 il fit son entrée dans la ville de l'Assomption, dont il prit le commandement. Ses troupes, fatiguées de son avarice et de sa tyrannie, s'unirent aux mécontents, et nommèrent un autre gouverneur. Cabeza fut mis aux fers et embarqué pour l'Espagne avec son confident, le greffier Pedro Fernandez. A leur arrivée, ils furent condamnés par le conseil des Indes à être déportés en Afrique. Pendant l'instruction du procès, ils publ. en forme de mémoire le premier ouvrage qui ait paru sur le Paraguay, Valladolid, 1555, in-4, réimpr. dans le recueil de Barca: *Historiadores primitivos de las Indas occidentales*, Madrid, 1749, 3 vol. in-fol.

CABEZALERO (J.-Martin), peintre espagnol, né en 1633 dans le royaume de Cordoue, élève de Carreno, mort à Madrid en 1675, ne peignit que des tableaux de dévotion, parmi lesq. on distingue une *Assomption de la Vierge;* un *Père éternel*, qui décorent les princip. églises de Madrid.

CABIAC (Claude de BANE, seigneur de), né à Nîmes en 1578, d'une famille calviniste, fit ses études au collége de Tournon, en sortit zélé catholique, s'occupa dès-lors de ramener ses coréligionnaires à l'unité réligieuse, et mourut en 1658, laissant un ouvr. qui fut imprimé la même année, *l'Écriture abandonnée par les ministres réformés.*

CABIEN (M.....), marin retiré du service, était garde-côte dans un village de Normandie. Les Anglais ayant tenté sur ce point une descente en 1761, Cabien prit un tambour, battit la générale, et força l'ennemi par cette ruse à se rembarquer précipitamment. Le roi lui accorda une pension de 300 fr. et une médaille.

CABILEAU (Baudouin), jésuite d'Ypres, mort en 1652, cultiva la poésie lat. avec succès. On a de lui des *élégies*, des *épigrammes*, etc., sur des sujets tirés de l'Écriture sainte.

CABIRES (myth.), divinités du paganisme qu'on suppose originaires de Phénicie. Les Grecs, néanmoins, pour se les approprier, leur ont fixé une multitude de généalogies toutes différ. les unes des autres: chez eux toutefois la version la plus commune en fait Castor et Pollux. Mais le nom de dieux Cabires finit par être générique, et dans leur classe on comprit même des déesses. Le culte des Cabires fut apporté en Italie par Énée; d'Albe ces dieux passèrent à Rome, qui leur éleva trois autels dans le cirque, et les fêtes instituées en leur honneur furent désignées sous le même nom.

CABIZ, docteur turk de la classe des ulémas, ayant démontré publiquement les absurdités du mahométisme et la supériorité du christianisme, fut jugé par le divan, condamné à mort et exécuté en 354 de l'hégyre (945 de J.-C.).

CABOT ou GABOTTO (Jean), surnommé *le Nocher*, Vénitien, vint en Angleterre, peu de temps après la découverte de l'Amérique, demander au roi Henri VII d'être envoyé à la découv. de nouv. terres, et à la recherche d'un passage par le nord-ouest pour aller au Cathai-Oriental. Le roi lui donna trois vaisseaux marchands avec lesquels il découvrit la terre de Labrador. Nous n'avons aucune relation authentique des navigat. de Jean Cabot et de ses trois fils. — Cabot (Sébastien), 2e fils du précédent, né à Bristol en 1467, avait environ 30 ans lorsqu'en 1497 il fit avec son père le voyage où fut découvert le nouv. monde. En 1517 il entreprit un second voyage, ne put réussir dans son dessein de trouver une route aux Indes-Orientales, et revint en Angleterre. Il passa en Espagne en 1526; on lui donna des navires avec lesquels il remonta très avant dans la rivière de la Plata. On dit aussi qu'il fit d'autres voyages sur des vaisseaux espagnols. Quoi qu'il en soit, il vint chercher le repos en Angleterre, et fut nommé gr. pilote du royaume et gouverneur de la comp. des marchands formée pour découvrir des terres inconnues. Édouard lui accorda une pension de 166 livres 13 sous 4 deniers sterl. Cette somme, qui revient à 4,000 francs de notre monnaie, était considérable à cette époque, et fait juger de l'import. des services qu'il avait rendus. On ignore l'époque précise de sa mort. Quelques historiens ont pensé que les découvertes des Cabot étaient fabuleuses. Il n'est pas possible, à la vérité, de reconnaître les terres qu'ils ont vues; mais tout porte à croire qu'elles font partie de l'extrémité de l'Amérique-Septentrionale.

CABOT (Vincent), jurisconsulte du 16e S., né à Toulouse, professa le droit à l'univ. d'Orléans pendant 14 ans, puis dans sa patrie pendant 22, et mourut au commenc. du 17e S. Ses principaux ouvrages sont: *Variarum juris publici et privati disputationum libri II*, Orléans, 1592, in-4. — *Traité des bénéfices; les Politiques*, etc.

CABOUS (Chams-el-Ma'la), souver. du petit royaume de Jorjan, enclavé dans l'empire de Perse,

est cité pour ses belles qualités par les historiens et les poètes orientaux. Chassé de ses états par le sulthan Mouyad-Eddaulah, il y rentra après une absence de 17 ans, et bientôt y joignit les provinces de Guilau et de Tabarestan. Sa sévérité le fit déposer par les grands, qui placèrent son fils sur le trône; et il mourut empoisonné en l'an 1012. Il a laissé quelques *Poésies* estimées de ses contempor. Il avait été le protecteur et le bienfaiteur du célèbre Avicenne (Abou-Sina).

CABRAL (Pierre-Alvarez), navigat. portugais, command. la 2e flotte envoyée par Emmanuel aux Indes-Orientales en 1500, découvrit sur sa route le Brésil, qu'il nomma *Terre de Ste-Croix*, et se dirigea ensuite vers les Indes, fit alliance avec le roi de Cochin et de Cananor, et revint chargé de richesses en 1501.

CABRAL ou CAPRALIS (François), jésuite portugais, né en 1528, enseigna la philosophie et la théol. à Goa, en Chine, au Japon, où il contribua beaucoup à la propagation de la foi, et convertit le roi de Bungo, qui, 20 ans auparavant, avait reçu St François Xavier. On trouve un assez gr. nombre de ses *lettres* dans les *Litteræ annuæ Soc. Jesu.*

CABRERA (dom Bernard de), ministre de Pierre-le-Cérémonieux, roi d'Aragon, fit la conquête de Majorque, et se distingua dans la guerre entre la république de Gênes, au sujet de la possession de l'île de Sardaigne. Fatigué des attaques de l'envie, contre laquelle il trouvait peu de garantie dans ses droits à la reconnaiss. du monarque, il se retira dans un monastère, dont celui-ci le fit sortir en 1349, pour lui faire prendre place au conseil. Bientôt ayant improuvé la ligue formée entre Henri de Transtamare et les rois de Navarre et d'Aragon, dans le but de détrôner le roi de Castille, et se voyant sur le point d'être la victime de l'intrigue des grands, Cabrera voulut se refugier en France; il n'en eut pas le temps: arrêté d'abord et jeté dans les fers, il subit la question; puis sur la demande des membres de la ligue, irrités de sa noble résist. à leurs desseins, injustes autant qu'impolitiques, il fut décapité à Saragosse en 1364. Plus tard la cour, honteuse de l'indignité de cette condamnat., réhabilita la mémoire de Cabrera, et rendit ses biens à Bernard, son petit-fils.

CABRERA (Bernard de), voulut s'emparer de la couronne de Sicile, en 1410, après la mort du roi Martin, dont il avait été le favori. Blanche, veuve de ce prince, ayant refusé de l'épouser, il lui déclara la guerre; mais, fait prisonnier, il fut enfermé dans une citerne mise à sec, puis dans une tour environnée d'un filet, dont il tenta vainement de s'échapper. Enfin Ferdinand, success. de Martin, lui fit grâce à condition qu'il quitterait la Sicile. Il mourut peu de temps après.

CABRERA (Louis de), histor. espagnol, né à Cordoue dans le 16e S., mort vers 1655, a publ.: *Tratado de historia, para entenderla y escrivirla*, Madrid, 1611, in-4. — *Filipe segundo, rey de España*, ou *Histoire de Philippe II, roi d'Espagne*, Madrid, 1619, in-fol. — Cabrera (Pierre de), né à Cordoue, contemporain du précéd., fut religieux de l'ordre de St-Jérôme, et composa un comment. sur la 3e partie de la *Somme de St Thomas*, Cordoue, 1602, 2 vol. in fol.—Cabrera (Melchior), imprim. espagnol, est auteur d'un ouvr. sur l'art typographique, intit.: *Discurso legal, historico y politico en prueba del origen, progressos, utilitad, nobleza y excelencia del arte de la imprenta*, Madrid, 1675, in-fol., assez rare. — Cabrera (don Juan, Thomas Henriquez de), homme d'état espagnol, né dans le 17e S., descendait d'Alphonse XI, roi de Castille. Appelé à la cour de Charles II, roi d'Espagne, il y jouit d'une grande faveur par la protection de la reine, seconde épouse de ce monarque, et fut successivement duc de Medina-del-Rio-Seco, amiral de Castille et ministre-d'état. A l'époque où le petit-fils de Louis XIV, Philippe d'Anjou, fut appelé au trône d'Espagne, Cabrera, refusant de servir ce nouv. monarque, se retira à Lisbonne, et se déclara pour l'archiduc Charles d'Autriche. Il mourut en 1705, du chagrin de voir ses avis négligés par les généraux et les conseillers de ce prince. Cabrera est souvent désigné par les histor. de son temps sous son titre d'*almirante* (amiral).

CABRIÈRE (Giraud de) troubadour catalan, contemporain de Pierre III, roi d'Aragon, n'est connu que par des *Instructions* adressées à son jongleur Cabre, où il entre dans un détail ennuyeux de toutes les histoires et romans en vogue de son temps. Raynouard a publié des fragments de cette pièce, t. II et V du *Choix de poésies.*

CABRISSEAU (Nicolas), théologal de Reims, né à Rhétel en 1680, et mort en 1750, se fit connaître par une charité ardente et par son opposit. à la bulle *Unigenitus*, qui lui attira des persécut. Il a publié: *Réflexions* sur le livre de Tobie, Paris, 1736. — *Instruct. chrétiennes* sur les huit béatitudes, Paris, 1732, in-12; sur le symbole, 1728, in-12; sur le sacrem. de mariage, 1737. — *Serm.* sur le sacre de Louis XV, 1724, in-4.

CABROL (Bart.), chirurg., né à Gaillac (Languedoc), remplit le premier la chaire d'anatomie créée par Henri IV en 1595 à l'école de Montpellier. On a de lui diverses *Observat.*, insérées dans le *Colleg. anatomicum*, Francfort, 1668, in-4. — *Alphabet. anatom.*, Tournon, 1594, in-4, réimpr. plus. fois, et trad. en latin, Genève, 1604, in-4, etc. Les progrès de l'anatomie ont singulièrem. diminué l'importance et le mérite de cet ouvrage, qui dans le temps eut une grande vogue.

CACAULT (François), négociateur, né à Nantes en 1742, reçut une excellente éducation, obtint en 1764 une chaire de mathémat. à l'École-Milit., l'abandonna en 1769, et, par le conseil des médec., fit le voyage d'Italie, d'où il revint en 1775, rapportant sur le caractère et les mœurs des habitants des observations qui lui furent très utiles dans la suite. Sécrétaire de M. d'Aubeterre, il retourna bientôt avec ce seigneur en Italie, et, sur sa recommandation, fut en 1785 nommé secrét. d'am-

bassade à Naples. En 1791, il fut chargé d'affaires du gouvernem. français dans cette résidence, puis en 1793 accrédité près du St-siége; mais ne pouvant alors pénétrer jusqu'à Rome, il s'arrêta à Florence, et sut mériter la confiance du gr.-duc qu'il détacha de la coalition. Plus tard (1796), il fut envoyé à Gênes comme ministre de la républiquе franç., et signa le traité de Tolentino, conjointement avec Bonaparte. Appelé par le départ. de la Loire-Inférieure au conseil des cinq-cents en 1798, il fit, après la révolution du 18 brumaire, partie du nouveau corps-législatif. Chargé par le 1er consul d'aller, en mars 1801, négocier à Rome le concordat avec le St-siége, il fut remplacé en juillet 1803, par le card. Fesch. Sénateur le 6 avril suiv., il mourut à Clisson le 18 nov. 1805. On a de lui : *Poésies lyriques*, traduites de l'allemand de Ramler, Berlin, 1777. — *Dramaturgie*, ou *Observations critiques* sur plusieurs pièces de théâtre, trad. de l'allemand, de Lessing, Paris, 1785, 2 vol. in-8.

CACCIA (Jean-Auguste), littérateur d'une anc. famille de Novarre, servit dans les armées de Charles-Quint. De retour dans sa patrie, il y fonda une acad. arcad., et passa le reste de sa vie dans des charges de magistrat. On a de lui des *Rime*, 1545, et des *Capitoli sacri*, 1552, in-8. — Jean-Jacques Caccia, son fils, médec., profess. de philosophie à l'université de Pavie, l'un des *affidati* de cette ville, s'est fait aussi la réputation d'un poète agréable. On a de lui 2 vol. de *poésies*.

CACCIA (Guill.), peintre, né dans le Nevarèse en 1568, s'acquit une réputation par ses belles fresques, ne travailla que sur des sujets religieux, et mourut vers 1625, laiss. deux filles, Madeleine et Françoise, et un fils Pompeo, qui se sont distingués tous les trois dans le genre de leur père.

CACCIA (Ferd.), savant philologue, né en 1689 à Bergame, consacra la plus grande partie de sa vie à l'étude de la langue latine, dont il facilita l'enseignement par des méthodes supérieures à celles que l'on avait suivies jusqu'alors dans les écoles, et mourut en 1778. Il a laissé une *Gramm.*, une *Prosodie*, des *Règles d'orthographe*, un *Vocabulaire*, imprimés à Bergame de 1719 à 1776, et en MS. un *Traité d'architecture* et un autre *sur les fortifications*.

CACCIA-PIATTI (le card. Jean), né à Novarre en 1752, d'une famille noble et riche, se consacra dès sa prem. jeunesse à l'étude de la théologie, et parcourut la carrière de la prélature à Rome. Pie VII, sorti de sa captivité de Savone, le nomma, le 8 mars 1816, cardinal-diacre au *Forum* romain, et lui accorda la charge de préfet de la signature des grâces. Cette charge permettait au cardinal de résider dans sa patrie et de surveiller ses riches propriétés; c'est là qu'il fut attaqué d'hydropisie, et qu'il mourut en 1833.

CACCIANEMICI (Franç.), peintre bolonais, accompagna le Primatice en France, l'aida dans ses beaux ouvrages de Fontainebleau, et mourut en 1542.

CACCIANIGA (Franç.), peintre, né à Milan en 1700, élève de Franceschini et de Bibiena, remporta le prem. prix à Rome dans l'acad. de St-Luc, fut employé par le comte Calderi, pour lequel il fit, entre autres beaux ouvrages, *Pilate montrant J.-C. au peuple (Ecce homo)*. La ville d'Ancone possède de cet artiste *la Mort de St-André Avellino*, *Jésus-Christ communiant ses apôtres*, etc., et le roi de Sardaigne quatre tabl., la *Mort de Lucrèce*, celle de *Virginie*, etc. Il mourut en 1781.

CACHET (Christ.), médecin, né en 1572 dans la Lorraine, tenta de ramener ses confrères à l'étude d'Hippocrate, en montrant l'absurdité des doctrines qui prévalaient de son temps, combattit les alchimistes et les médecins spagiriques, et mourut à Nancy en 1624. On a de lui : *Pandora Bacchica furens medicis armis oppugnata*, Toul, 1614, in-12. C'est une trad. de l'ouvrage de Mousin (*v.* ce nom). — *Apologia dogmatica in hermetici cujusdam anonymi scriptum*, etc., ibid, 1617 in-12. — *Vrai et assuré préservatif de petite-vérole et rougeole*, Toul, 1617, in-8. — *Epigrammata et elegiæ*, Nancy, 1622, in-8. — *Controversiæ theoricæ*, etc., *in primam sectionem aphorismorum Hippocratis*, Toul, 1612. — Cachet (Paul), bénédictin, son frère, mort en 1652, est auteur d'un *Mémoire* de l'état et qualité de l'abbaye de St-Mihiel. — Cachet (Jean), jésuite, parent des précédents, mort à Pont-à-Mousson en 1633, a publ. : *Vie* de J. Berchmans, jésuite, Paris, 1630, in-8. — *Vie* de St-Isidore, Verdun, 1631, in-12. — *Vie* de St-Joseph, prémontré, Pont-à-Mousson, 1632, in-12.—Cachet de Garnerans, premier président au parlement de Trévoux, de l'académie de Lyon, mort en 1787, est auteur de quelques ouvr. inédits, entre autres *Charles-Quint*, drame dont on vante l'originalité.

CACHETS, famille origin. du bourg de Raon-l'Étape, en Lorraine, est citée dans l'histoire pour un trait de générosité à l'égard de René II, duc de Lorraine. Ce prince ayant été insulté et retenu prisonnier par un corps de lansquenets (soldats allemands), qu'il avait pris à son service, et dont il ne pouvait acquitter la solde, les Cachets s'empressèrent de lui fournir les moyens de satisfaire cette soldatesque et de la congédier.

CACHIN (Joseph-Marie-François), inspecteur-gén. des ponts-et-chaussées, né en 1757 à Castres, mort à Paris le 23 février 1825, a dirigé pendant 20 ans les travaux de la digue de Cherbourg, et a rendu son nom célèbre par l'achèvem. de ce port, ouvert à l'Océan depuis le mois d'août 1813. Cet habile ingénieur s'était proposé de consigner dans un ouvrage étendu la description générale de tous les travaux projetés et approuvés par le gouvernement depuis 1792, relativement à la création de la digue de Cherbourg, mais la mort l'empêcha de le mettre au jour. Il a publié quelques *Mémoires* et en a laissé d'autres MSs.; parmi les prem. nous citerons : *Mémoire sur la navigation de l'Orne-Inférieure*, Paris, an VII, in-4. — *Mémoire sur la digue de Cherbourg*, comparée au *Breakwater* ou

jetée de Plymouth, Paris, 1820, in-4. Dans ce dern. ouvrage, destiné à réfuter quelques auteurs anglais qui avaient prétendu exhausser le mérite des construct. de Plymouth, en déprimant celui du port de Cherbourg, Cachin a très bien répondu aux imputat. de ses critiques.

CACUS (mythol.), fameux brigand de l'Ausonie, habitait un antre dans le mont Aventin. La fable dit qu'il fut tué par Hercule, dont il avait enlevé les troupeaux.

CADALOUS (Pierre), évêque de Parme, concubinaire et simoniaque, élu pape en 1061, sous le nom d'Honorius II, par la faction de l'empereur Henri IV contre Alexandre II, fut condamné par les évêq. d'Italie en 1062, et déposé par le concile de Mantoue en 1064.

CADALSO (D. Joseph), célèbre poète espagnol, né en 1741 à Cadix, d'une noble famille de la Biscaye, acheva ses études à Paris, joignit à la connaissance des langues anciennes celle des langues modernes, et compléta son éducation en visitant les princip. états de l'Europe. Il embrassa jeune la carrière des armes, fut aide-de-camp du comte d'Aranda, qu'en 1762 il accompagna dans son expédit. contre le Portugal, et mérita la confiance de ses chefs. Dans le tumulte des camps, il continua de cultiver les lettres qu'il aimait avec passion, et s'essaya dans presque tous les genres. Sa trag. du *Comte Julien*, sujet tiré des chroniques d'Espagne, obtint un succès d'estime; mais ses *Poésies* anacréontiq., genre dans lequel il égala Villegas, lui firent une juste réputat. parmi ses compatriotes. Il profita de sa posit. pour encourager et favoriser les jeunes littérateurs auxquels il reconnaissait des talents. Melendez fut son élève, et Cadalso se fit une gloire d'avouer qu'il avait été surpassé par son disciple. Ami de tous ses rivaux en littérat., il leur rendit tous les services qui dépendaient de lui. Colonel, chev. de St-Jacques, il commandait en 1783 un régim. devant Gibraltar, où il fut tué d'un éclat de grenade à 42 ans. Ses *OEuvres* ont été réunies à Madrid, 1819, 4 vol. in-8. On y distingue : *les Érudits à la fleur d'orange*, satire enjouée et piquante contre les savants superficiels; les *Lettres marocquaises*, imitation médiocre des *Lettres persanes;* les *Nuits de mélancolie*, suite d'élégies qui ont été trad. en franç. par Achille Dulaurens, 1821, in-8. L'*Espagne poétique*, de D. Maury, contient trois pièces de Cadalso : deux *Letrilles* et un *Morceau anacréontique*, avec la trad. franç. en vers.

CADAMOSTO (Aloïse da), navigateur célèbre par ses découvertes, né à Venise en 1432, partit en 1454 sur un bâtiment de Marc Zeno qui retournait en Flandre; mais obligé par les vents contraires de relâcher en Portugal, il y fut accueilli du prince Henri, qui lui confia un navire avec lequel il alla jusqu'au Cap-Vert. Il fit depuis à la rivière de Gambie deux voyages, dans lesq. il découvrit les îles du Cap-Vert, quitta le Portugal en 1463, et revint à Venise, d'où il ne paraît pas qu'il soit ressorti. La *Relat.* de ses voyages, la plus ancienne des navigations modernes, fut impr. en ital., Vicence, 1507, in-4, et Milan, 1519, même format. Elle peut être comparée pour l'exactitude des observations nautiques à celles des navigateurs de notre temps. Cadamosto joignit à sa relat. le *Précis* de la navigat. de Pietro di Cintra, qui a continué la découverte de la côte d'Afrique. Elle fait partie de la collect. ital. de Ramusio; on la trouve en lat. dans le *Novus orbis* de Grynée, et en français à la suite de l'*historiale Descript. de l'Afrique*, de J. Léon.

CADARTS (Ozils de), poète du 13e S., écuyer du roi Philippe-le-Long, n'est connu que par une pièce de vers galants, publ. dans le *Choix des poésies des troubadours*, V, 273.

CADENET, troubadour provençal et templier de St-Gilles, fut tué en Palestine en combattant contre les Sarrasins en 1280. Raynouard, dans son *Choix de poésies*, II, III, IV, a publ. plus. pièces de ce troubad. Il en connaissait 28 sous son nom, mais quelq.-unes sont attribuées à d'autres poètes contemporains. — Cadenet (Antoinette de), dame de Lambesc, se rendit célèbre dans le même siècle par ses *chansons*.

CADER BILLAH, 25e khalyfe abbasside, eut un règne long et paisible, qu'il dut moins à des combinaisons politiq. qu'à son caractère. Respecté du peuple par ses vertus, il cultiva les lettres et les sciences, et mourut à Bagdad en 1032, après avoir occupé le trône 41 ans.

CADET (Claude), chirurgien né près de Troyes en 1695, membre du collége de chirurgie de Paris, mort en 1745, à 50 ans, a laissé : *Observat.* sur les maladies scorbutiques, Paris, 1742. — *Dissertat.* sur le scorbut, 1744, in-4. — Cadet de Gassicourt (Louis-Claude), fils du précédent, né à Paris en 1731, devint à 22 ans apothicaire-major des Invalides, et bientôt après pharmacien en chef des armées franç. en Allemagne et en Portugal. Ses profondes connaiss. en chimie le firent admettre en 1766 à l'acad. des sciences. Honoré de la confiance du gouvernem., il fut chargé de reconnaître les falsificat. que la cupidité se permettait sur les vins et les tabacs, et d'indiquer les moyens d'y remédier. Nommé chimiste de la manufacture de Sèvres, il n'accepta cette place qu'en priant que les appointem. en fussent donnés à un sav. estim. qu'il indiqua. Plus tard il fut chargé d'analyser le métal des cloches, et d'en séparer l'étain du cuivre. Cet homme bienfaisant mourut pleuré des pauvres en oct. 1799. Outre plus. *Mémoires* sur div. parties de la chimie, dans les rec. de l'acad. des sciences, dans le *Journal de phys.*, etc., il a publ. : *Analyse des eaux de Passy*, 1755, in-8, qui peut servir de modèle en ce genre. M. Eusèbe Salverte a donné une *Notice* sur sa vie et ses trav., Paris, 1800, in-8.

CADET DE GASSICOURT (Charles-Louis), fils du précéd., né à Paris en 1769, fut d'abord avocat, abandonna cette profession après la mort de son dère, pour se faire recevoir pharmacien, cultiva avec un égal succès les sciences, la littérature, la philosophie, et joua un rôle honorable dans la révolution française. Membre d'un gr. nombre d'académies et de sociétés savantes et littéraires,

il a créé le conseil de salubrité pour la ville de Paris, a contribué à la fondation du lycée, aujourd'hui l'Athénée, et publ. un grand nombre d'ouvr. en divers genres, dont les plus remarquables sont : *le Tombeau de Jacques Molai*, ou *Hist. secrète des templiers, francs-maçons*, etc., 1797, in-18. — *Formulaire magistral*, 6e édit., 1826, in-18.—*Dictionnaire de chimie*, 1803, 4 vol. in-8. — *Voyage* en Autriche, en Moravie et en Bavière, 1818, in-8. Cadet de Gassicourt est égalem. aut. de beauc. de *brochures* politiq. et critiq., de *vaudevilles*, etc. Les recueils périodiq. de sciences naturelles contiennent plusieurs de ses *Mémoires*, presque tous d'un gr. intérêt. Il mourut à Paris en 1821. M. Salverte a aussi publié une *notice* sur la vie et les ouvr. de C.-L. Cadet de Gassicourt, Paris, 1822, in-8.

CADET DE VAUX (Antoine-Alexis), agronome, frère de L.-C. Cadet de Gassicourt, membre de la soc. royale d'agricult., de l'acad. royale de méd., de celle des curieux de la nature, et correspond. d'un gr. nombre de sociétés sav., né à Paris en 1743, commença par tenir à Paris une officine de pharmacien, qu'il vendit pour s'adonner tout entier à l'étude de l'écon. rurale, fut lié avec Duhamel, Tillet et Parmentier, dont il partagea les travaux, créa le *Journal de Paris*, dont il eut le privilége conjointem. avec Suard et Corancez, et qui, dans les prem. années, obtint une grande vogue, provoqua d'utiles améliorat. dans la police de salubrité publique, fit supprimer le cimetière des Innocents, eut part à l'institution d'une école de boulangerie, conçut le projet des comices agricoles, qu'il présida conjointement avec Broussonnet, et mourut en 1828 à Franconville, près Montmorenci. Cadet de Vaux avait des connaiss. disting. en chimie. Le prem. ouvr. qu'il publia fut une *Trad.* du latin des *Instituts de chimie* de Spielmann, avec notes, 1770, 2 vol. in-8. Il coopéra au *Cours complet d'agricult. pratique*, 6 vol. in-8, et fut un des principaux rédact. de la *Biblioth. des propriét. ruraux*, ou *Journal d'économ. rurale*, etc., in-8, rec. commencé en 1803, et dans lequel il a inséré, en entier, ou par extraits, la plupart de ses *Mém.*, dont voici les plus import. : *Avis sur les moyens de prévenir l'insalubrité des habitat. qui ont été submergées*, Paris, 1784-1802, in-8, plus. fois réimpr.—*Instruct. sur l'art de faire les vins*, ibid., 1800, in-8. — *De la taupe, de ses mœurs et des moyens de la détruire*, ibid., 1803, in-12. — *Traité de la culture du tabac*, 1810, in-12. — *Moyen de prévenir le retour des disettes*, ibid., 1812, in-8. — *Plantation des germes de la pomme-de-terre*, etc., 1817, in-8. — *Traités div. d'économie rurale, élémentaire et domestique*, impr. par ordre du gouvernement, 1821, in-8. — *L'Art œnologique réduit à la simplicité de la nature*, etc., 1823, in-12. — *De la goutte et du rhumatisme*, 1824, in-12.

CADET (Mme), femme du chirurg. de ce nom, surnommé *le Saigneur*, second frère de Louis-Claude Cadet, possédait dans un degré supérieur le talent de la peinture sur émail, qui lui valut le brevet de peintre de la reine. Elle mourut en 1801.

CADHERD ou CAROUT-BEY, prince persan de la race des Seljoucides, et souverain du Kerman dans le 11e S. de l'ère chrét. (5e de l'hégyre). On a peu de détails sur sa vie et sur son règne.

CADHOGAN (Guillaume, comte), général anglais, né vers 1680, fut attaché à la fortune du duc de Marlborough, partagea sa disgrâce et l'accompagna dans les Pays-Bas. Après la mort de la reine Anne en 1714, son protecteur ayant recouvré son crédit, Cadhogan fut nommé colonel d'un des régiments de la garde. En 1717, il négocia une alliance entre la Hollande, l'Angleterre et la France, fut créé pair, et revint en Hollande, comme ministre extraordinaire. A la mort de Marlborough, il lui succéda dans la charge de gr.-maître de l'artillerie, et mourut à Londres en 1726.—Cadhogan (Guillaume-Bromley), petit-fils du précéd., né en 1751, prit les ordres à Oxford en 1774, fut vicaire de St-Gille, puis ministre à Chelsea; mais il abandonna sa cure pour embrasser le calvinisme, devint un zélé méthodiste, et mourut en 1796. On a recueilli ses *Discours*, *Lettres* et *Mémoires*, Londres, 1798, in-4, précéd. de la *Vie* de l'aut.

CADMUS (myth.), fils d'Agénor, roi de Phénicie, fut envoyé par son père à la recherche de sa sœur Europe, enlevée par Jupiter, se fixa, après d'inutiles recherches, en Béotie, où il fonda la ville de Thèbes, vers l'an 1519 avant J.-C. On croit que c'est lui qui apporta l'écriture de Phénicie en Grèce.

CADMUS, né à Milet dans le 6e S. avant J.-C., écrivit l'*Hist.* des antiquités de sa patrie. Cet ouvr. est perdu depuis long-temps, ainsi que l'*Abrégé* qu'en avait fait Bion de Proconèse.

CADMUS, abdiqua la souveraineté de l'île de Cos pour se retirer en Sicile, où il fonda la ville de Zancle, appelée dep. Messine. Il fut envoyé par Gelon, tyran de Syracuse, à Delphes, pour offrir de riches présents à Xercès; mais ce prince ayant été vaincu par les Grecs, Cadmus revint en Sicile avec les richesses dont il devait faire hommage.

CADOC (St), fils de Gontrée, prince de Galles, se retira dans la solitude après s'être démis du pouvoir, et mourut en odeur de sainteté. Sa *Vie* se trouve dans les *Antiquités* d'Usserius.

CADOG, barde du 6e S., surnommé *le Sage*, est le premier qui ait fait un *Recueil* de proverbes anglais.

CADONICI (Jean), prêtre, chanoine de Crémone, né à Venise en 1705, mort en 1786, publia contre les molinistes de la cour de Rome un gr. nombre d'ouvr. qui supposent une grande connaissance de l'Écriture et des Pères. Le plus curieux est une *Explication* de ce passage de St Augustin : *L'Église de J.-C. sera dans la servitude sous les princes séculiers*, Pavie, 1784, in-8, avec une préf. de l'édit. Zola.

CADROY (Pierre), d'abord avocat, puis administrateur, fut en 1792 député du départem. des Landes à la convention, où il s'unit au parti de la Gironde. Dans le procès de Louis XVI, il reconnut

son incompétence comme juge, et rejeta l'appel au peuple, mais vota, comme législateur, pour la détention et le sursis. Après le 9 thermidor, envoyé dans le Midi pour y pacifier les troubles, il ne put empêcher que plus. des terroristes enfermés au fort St-Jean ne fussent égorgés par les réacteurs de Marseille. Il fut dénoncé pour n'avoir pas, dans cette circonstance, montré la fermeté nécessaire, mais il se disculpa. Entré au conseil des cinq-cents, il y vota constamm. avec le parti modéré, fut accusé de royalisme, condamné à la déportat. au 18 fructidor, et ne rentra en France qu'à l'époque du consulat. Cadroy revint alors dans son départ., à St-Séver, où il remplit les fonctions de maire jusqu'à sa mort, en 1813.

CADRY (J.-B.), théologien, né en 1680 à Tretz, diocèse d'Aix, vint à Paris en 1710, fut sucessivement vicaire de St-Étienne-du-Mont et de St-Paul, où il se fit une grande réputation par ses prônes, et devint théologal de Laon, emploi dont il fut destitué en 1721, par arrêt du conseil, à cause du parti qu'il prit dans la bulle *Unigenitus*. Son zèle contre ce décret l'obligea de fuir de retraite en retraite, jusqu'à ce qu'enfin il trouva un asile auprès de M. de Caylus, évêque d'Auxerre. A la mort de ce prélat en 1748, il se retira à Savigny, aux environs de Paris, où il mourut en 1756. Il a laissé divers écrits relatifs à la querelle de la bulle.

CADWALDYR, fils de Cadwallon, lui succéda en 660, et fut le dernier qui prit le titre de roi des Bretons. Il mourut en 705 à Rome, où il s'était retiré après l'invasion des Saxons dans la Grande-Bretagne.—CADWALDYR (Césail). Deux poètes gallois, assez estimés, ont porté ce nom dans le 16ᵉ S.; leurs ouvr. sont restés MSs.

CADWALLADER, habile médec. de Philadelphie, a publié vers 1740 un *Traité de médec.*, le premier qui ait paru en Amérique. Il combat l'usage du mercure et des purgatifs violents.

CADWALLON, fils de Cadvan, d'abord vaincu par Edwin, prince de Northumberland, et rétabli ensuite par son neveu Braint-Hir en 633, prit alors le titre de roi des Bretons, et se maintint dans ses états malgré les guerres continuelles des Saxons. Il fut le père de Cadwaldyr.

CADWGAN, fils de Bleddyn, régnait dans le nord du pays de Galles, vers 1107; forcé de fuir en Irlande avec son fils, qui avait enlevé la femme de Gérald, autre prince gallois, il n'y rentra que l'année suiv., et fut assassiné par son neveu.

CÆCILIUS-STATIUS, poète comique, affranchi, origin. de la Gaule, ami d'Ennius et de Térence, composa plus de 30 *comédies*, dont il ne reste que des fragments insérés dans le *Corpus poetarum*, Londres, 1713, 2 vol. in-fol. Il mourut un an après Ennius, l'an 586 de Rome, 174 avant l'ère vulgaire.

CÆLIUS, orateur romain, prit des leçons de Cicéron, et mourut fort jeune. Accusé d'être entré dans la conjuration de Catilina, et d'avoir empoisonné la sœur de Claudius, il avait été défendu par Cicéron et renvoyé absous.

CÆLIUS (VIBENIUS), roi des Toscans, amena des secours à Romulus dans la guerre contre les Antemnates, et donna son nom au mont Cælius, que le roi Tullus-Hostilius comprit ensuite dans l'enceinte de Rome.

CÆLIUS-AURÉLIANUS, ancien médec. méthodiste, était né en Afrique. On ignore en quel temps il vécut; Leclerc fixe l'époque de son existence au 5ᵉ S., mais c'est une pure supposition. On a de lui deux tr. : *De morbis acutis et chronicis lib. VIII*, dont il existe un gr. nombre d'édit. La meill. est celle qu'a publ. Haller, Lausanne, 1773, 2 v. in-8.

CÆSAR (AQUILINIUS-JULIUS), sav., né à Gratz en Styrie en 1720, mort en 1792, a publ. entre autres ouvr.: *Annales ducatûs Styriæ*, Vienne, 1768-79, 3 vol. in-fol. — *Description de la Styrie*, en allemand, 1773, 2 vol. in-8. — *Histoire politique et ecclésiastique de la Styrie*, 1788, 7 vol.—*Droit canonique national de l'Autriche*, 1788-90, 6 v. in-8.

CÆSARIUS (JEAN), philosophe et médecin, né à Juliers en 1450, mort à Cologne en 1551, professa la médecine dans cette dernière ville et y fut persécuté pour cause de luthéranisme. On a de lui des édit. de l'*Hist. natur.* de Pline, de la *Consolat. de la philos. de Boèce*, des *Notes* sur Celse, et quelq. *Traités* de dialectique et de rhétor. depuis long-temps oubliés.

CÆSIUS (BERNARD CESI, plus connu sous le nom lat. de), jésuite, né en 1581 à Modène, professa la philosophie à Parme, et fut rappelé dans sa patrie pour y diriger l'éducat. du prince Borso. Il y mourut de la peste en 1630, laissant MSs. des *Comment.* sur Aristote, des *Notes* sur Tacite, etc., conservés à la bibl. de Modène. Sa *Minéralogie* (en lat.), Lyon, 1636, in-fol., fort estimée de son temps, est toujours recherchée des curieux.

CÆSIUS-BASSUS, poète latin sous Néron, fut englouti dans l'érupt. du Vésuve l'an 79. Perse lui a adressé sa 6ᵉ satire. Quintilien lui donne, parmi les poètes lyriq., le premier rang après Horace. Il ne reste de lui que des fragments dans le *Corpus poetarum* et le *Collectio pisaurensis*.

CAFFA (MELCHIOR), habile sculpteur et dessinateur, né à Malte en 1631, connu sous le nom de Maltais, fut élève du Bernin, auquel il a été souvent comparé : son chef-d'œuvre est le *groupe de St Thomas de Villeneuve*, dans l'église des Augustins de Rome. Il mourut en 1687.

CAFFARELLI (PROSPER), évêque d'Ascoli en 1464, mort à Rome en 1500, contribua beaucoup à la paix entre Mathias Corvin, roi de Hongrie, et l'empereur Frédéric III. — CAFFARELLI (Fauste), archev. de San-Severino, né à Rome, mort en 1661, fut successivement référendaire du St-siége, vicaire de l'église du Vatican, archev. et nonce apostolique, remplit avec honneur ces hautes dignités ecclésiastiques et rendit de gr. services à l'Église.

CAFFARELLI DU FALGA (LOUIS-MARIE-JOSEPH-MAXIMILIEN), associé de l'Institut de France, et général de division du génie, naquit au château de Falga dans le Haut-Languedoc en 1756. Officier d'artillerie à l'armée du Rhin, il refusa seul, après

la journée du 10 août, de reconnaître l'autorité de l'assemblée nationale, à l'égard de la déchéance du roi, fut suspendu de ses fonctions en 1793, et se retira dans ses foyers, où il subit une détention de 14 mois. Réintégré dans son grade, il fut, à la retraite de l'armée de Sambre-et-Meuse, atteint, à côté du général Moreau, d'un boulet à la jambe gauche, dont il souffrit l'amputation. Il revint à Paris, où il languit dans l'obscurité, jusqu'au moment où le génér. Bonaparte partit pour l'Égypte. Employé à l'armée d'Orient, en qualité de commandant du génie, il rendit de gr. services au débarquem. des Français dans le port et le voisinage d'Alexandrie, se trouva à toutes les affaires qui eurent lieu ensuite, et fit partie de l'expédition de Syrie. Blessé au bras pendant le siége de St-Jean-d'Acre, on lui fit l'amputat. de ce membre; mais il mourut des suites de l'opérat., le 27 avril 1799. M. Degerando a publié la *Vie* de Caffarelli du Falga, Paris, 1801, in-8. — Caffarelli (J.-B.-Marie), son frère, né en 1773, embrassa l'état ecclés., et devint chanoine de l'église de Montpellier; mais il crut devoir cesser les fonctions sacerdotales pendant la révolut., et ne les reprit qu'après la signature du concordat de 1802. C'est à cette époque qu'il fut nommé par le consul Bonaparte évêque de St-Brieuc, où il mourut en 1805.

CAFFARELLI (Charles-Ambroise, baron de), frères des précéd., né en 1758, au château du Falga, était chanoine de Toul; à l'époque de la révolut. il dut cesser ses fonct., qui mettaient sa vie en péril. Nommé préfet sous l'empire, il se fit estimer dans les trois départem. qu'il administra successivem. Préfet de l'Aube lors de sa destitut. par l'empereur, les habit. de ce départ. le redemandèrent vainem. après la restaurat. Dans les dernières années de sa vie, il reprit l'habit ecclésiast., fit partie du conseil-général de la Haute-Garonne, et mourut à Falga en 1826. Nous citerons de lui : *Abrégé des Géoponiq., extrait d'un ouvr. grec, fait sur l'édit. de Niclas* (Leipsig, 1781), par un amateur, Paris, 1812, in-8.

CAFFARO, le plus ancien historien de la ville de Gênes, né vers 1080, fut revêtu à plus. reprises de la magistrature suprême, et mourut en 1166. Ses *Annales*, écrites en latin barbare, mais où respire beaucoup de franchise et de loyauté, s'étendent depuis 1100 jusqu'à 1163. Elles ont été continuées jusqu'en 1294 et insérées dans le t. VI des *Scriptor. rer. ital.* de Muratori. — Caffaro (le P.), relig. théatin, est connu par une lettre en faveur des spectacles, qu'il publia en 1694; Boursault la mit en tête de son théâtre, et Bossuet la réfuta dans ses *Maximes sur la comédie.* — Caffaro (Pascal), habile music., né dans l'état de l'Église en 1706, entra au conservatoire della Pieta à Naples, où il fit de tels progrès sous le célèbre Léo, qu'il fut choisi pour lui succéder, et devint ensuite maître de la chapelle royale. Caffaro a travaillé à la fois pour l'Église et pour le théâtre; dans toutes ses compositions il a su réunir, à l'exemple de son maître, et combiner heureusement le chant et l'harmonie. Il mourut à Naples en 1787.

CAFFIAUX (dom Philippe-Joseph), bénédictin de la congrégation de St-Maur, historiographe de Picardie, né à Valenciennes en 1712, mort subitement à l'abbaye de St-Germain-des-Prés en 1777, a publié le prem. vol. d'un ouvr. plein de recherches curieuses, intit. : *Trésor généalogique*, etc., Paris, 1777, in-4, qui n'a pas eu de suite. On lui attribue aussi : *Mémoires hist., philos. et critiques*, pour servir d'apologie aux femmes, Paris, 1753, in-12.

CAFFIERI (Philippe), sculpteur italien, né à Rome en 1634, fut appelé en France par le cardinal Mazarin, et employé par Colbert à divers trav. pour les maisons royales. Nommé depuis sculpt. et dessinateur des vaisseaux du roi et inspect. de la marine à Dunkerque, il mourut en 1716. — Caffieri (Jacques), son fils, né à Paris en 1678, sculpteur et fondeur, fut employé par le gouvernement, et mourut en 1755. On a de lui plusieurs bustes en bronze, parmi lesq. on remarque celui du baron de Bezenval. — Caffieri (Philippe), son fils, né en 1714, travailla avec son père à la boîte en bronze destinée à renfermer la fameuse sphère de Passemant qui avait sept pieds de hauteur, et mourut en 1774. — Caffieri (Jean-Jacques), deuxième fils de Jacques, qu'il surpassa comme sculpteur, né en 1723, élève de Lemoine, fut professeur à l'acad., sculpteur du roi, et mourut en 1792. On lui doit un assez gr. nombre de bustes, parmi lesquels on distingue ceux de *Corneille* et *Piron*, qui ornent le foyer du Théâtre-Français, et ceux de *Quinault*, *Lulli* et *Rameau*, que l'on voit au foyer de l'Opéra. La statue de *sainte Sylvie* aux Invalides, et celle de *Molière*, sont ses principaux ouvrages.

CAGLIOSTRO (Joseph BALSAMO, prétendu comte de), naquit à Palerme en 1743, d'une famille obscure. Accusé de vol dans sa jeunesse, il fut obligé de fuir sa patrie; après avoir visité successivement, sous différents noms, l'Égypte, l'Arabie, la Perse, Malte, Rhodes et les îles de l'Archipel, il vint à Rome, où il se maria. Bientôt après il passa en France (sept. 1780), où il fixa d'abord sa résidence à Strasbourg. Précédé par la réputat. que lui avaient faite quelques cures dues au hasard ou à des connaissances très superficielles en médecine et en chimie, Cagliostro arriva à Paris en janvier 1785. A cette époque venait d'éclater la malheureuse affaire du collier. Les liaisons du célèbre voyageur avec le cardinal de Rohan parurent suffisantes pour motiver son emprisonnem. à la Bastille, d'où il ne sortit qu'après l'arrêt du parlement du 31 mai 1786, qui le déchargea, ainsi que le card., de toute accusation. Cagliostro passa bientôt en Angleterre, et après trois ans de voyages en div. contrées de l'Europe, il revint à Rome, où il fut arrêté le 27 décembre 1789, comme suspect de franc-maçonnerie; jugé et condamné le 7 avril 1791 à un emprisonnement perpétuel, il mourut en 1795 au château de St-Léon. On a attribué à Cagliostro une *Lettre au peuple anglais* et quelq.

pamphlets contre le gouvernement de France. On a publié une *Vie de Joseph Balsamo*, in-8, Paris, 1791; c'est une traduction de l'italien.

CAGNACCI (Guido-Canlassi, dit), peintre ital., né en 1601, mort à Vienne à 80 ans, fut élève du Guide, dont il imita la manière. — Cagnacci (Alphonse), est auteur des *Antiquités de Ferrare*, Venise, 1701, trad. en lat. dans le *Thesaur. antiquit. Italiæ*, VII.

CAGNATI (Marsilio), médecin, né à Vérone, étudia la philosophie et la médecine à Padoue, fut appelé à Rome pour y professer, et mourut en 1610. Ses ouvrages sont : *Variarum observat. libri IV*, 1587, in-4. — *De sanitate tuendâ*, 1591, in-4. — *De aeris romani salubritate*. — *Opuscula varia*, 1603, in-4.

CAGNOLA (Luigi, marquis de), né à Milan en 1762, d'une famille illustre, fit ses études à Rome, manifesta de bonne heure un goût décidé pour les arts, et, quoique revêtu de div. fonct. publ., ne laissa pas de cultiver avec ardeur l'architecture. Sa réputation s'établit bientôt; il fut chargé de la direction des fêtes données à Milan à l'occasion du couronnem. de Napoléon comme roi d'Italie, et de celles qui eurent lieu pour son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise. A ces travaux en succédèrent d'autres plus durables, parmi lesquels on remarque le bel *Arc de triomphe* en marbre blanc élevé sur la place d'Armes de Milan; un autre, mais sur des proportions grandioses, à la *Porta Ticinese*; l'*Arc du Simplon*, consacré à la paix, en marbre blanc; une *Chapelle sépulcrale* pour la famille Metternich, et autres édifices importants dans le royaume lombardo-vénitien et à Vienne. Il laissa aussi une quantité considérable de *Projets* qui tous attestent son excellent goût. Cet illustre artiste mourut le 14 août 1833, d'une attaque d'apoplexie, en revenant d'un voyage à la ville de Côme.

CAGNOLI (Jérôme), jurisconsulte de Venise, cons. du duc de Savoie et profess. à Turin, où il mourut en 1551, a laissé : *Variæ legum enarrationes; De vitâ boni principis*, etc. — Cagnoli (Belmonte), abbé, de la famille du précédent, écrivain d'une humeur bizarre et d'une incroyable vanité, prétendit lutter avec le Tasse en composant l'*Aquileia distrutta*, poème médiocre. La première édit. est si rare, qu'elle est inconnue aux bibliogr. italiens; celle de Venise, 1628, in-4, a été corrigée suiv. l'édit., dans plus de 3,000 passages. On cite du même auteur : *Vita di S. Alessi, e lagrime di S. Mar. Maddalena*, Venise, in-12; un *Éloge de St-Grégoire-le-Grand*, etc,

CAGNOLI (Ant.), célèbre astronome italien, né à Vérone en 1743, accompagna l'ambassadeur de Venise en Espagne. Passant à Paris, il vit par hasard l'observatoire; il avait alors 37 ans, et ne savait pas les premiers élém. des mathématiques. Cinq ans après, il était en relation avec les principaux astronomes de France et d'Italie, et rédigeait des observat. et des mémoires pour l'acad. des sciences de Paris. De retour dans sa patrie, il établit en 1782, dans sa maison même, un observatoire qu'il munit des instruments nécessaires, et se livra pend. 12 ans à des travaux qui lui méritèrent les prix et les éloges des académies, et la présid. de la célèbre *société italienne*. L'invasion des Français vint l'arracher à ses douces occupat. Nommé l'un des directeurs de l'observatoire de Milan, puis professeur à l'école milit. de Modène, il se démit de ses emplois à raison de sa santé, pour revenir à Vérone, où il mourut en 1816. Outre un grand nombre de mém. dans les journ. ou les recueils des sociétés savantes, on a de lui sous le titre de *Dissertat.*, un traité élém. d'astronomie; *Traité de trigonométrie rectiligne et sphérique*, trad. en franç. par Chompré, 2e édition, Paris, 1807, in-4.

CAHAGNES (Jacq.), professeur de médecine à l'université de Caen, sa patrie, né en 1548, mort en 1612, a laissé *la première Centurie des hommes célèbres de Caen*, en latin, 1609, in-4. Deux *traités* en latin sur les fièvres, 1616, et sur les maladies de la tête, 1618, dans lesquels on reconnaît le bon praticien. — Un autre Cahagnes (Étienne), parent du précédent, n'a laissé aucun ouvrage sur la médec., qu'il professait. Il avait étudié la peinture, et fit le portrait de Scaliger. Le savant Huet parle des deux Cahagnes avec éloges.

CAHER BILLAH (Mohammed-Ben-Motadheb), 19e khalyfe abasside, fut mis sur le trône par des séditieux le 4 de moharem 317 (17 janvier 929) à la place de Moctader, son frère, qui trois jours après triompha des révoltés, fit grâce de la vie à Caher, et lui donna le palais de leur mère pour prison. Il en sortit trois ans après pour succéder à Moctader qui venait d'être tué. A peine parvenu au khalyfat, Caher ne mit plus de frein à ses passions, l'avarice, l'ingratitude et la cruauté. Mais enfin les crimes de ce monstre trouvèrent un terme. Une nuit où l'ivresse l'avait plongé dans un profond sommeil, ses portes furent enfoncées; on le mit en prison, et on lui creva les yeux, après dix-huit mois d'un règne de sang, l'an 933. Il survécut long-temps à son châtiment. Rendu ensuite à la liberté, la plus affreuse misère fut son partage. On le voyait venir à la porte des mosquées, et demander l'aumône, en disant : « Ayez pitié de celui qui fut votre khalyfe autrefois, et qui implore aujourd'hui votre assistance. »

CAHUSAC (Louis de), littérateur agréable, né vers le commenc. du 18e S. à Montauban, acquit la charge d'écuyer et secrétaire des commandem. du comte de Clermont, fit la campagne de 1743 avec ce prince, le quitta ensuite pour se livrer entièrement à la littérature, et mourut à Paris en 1759. Outre quelques tragédies et des comédies oubliées dep. long-temps, on a de lui plus. opéras joués avec succès, entre autres *Anacréon* et *les Amours de Tempé*; on lui doit encore : *Grigri*, 1749, in-12. — *Histoire de la danse ancienne et moderne*, La Haye, 1754, 3 vol. in-12., ouvrage superficiel, mais écrit d'une manière intéress.

CAIGNART DE MAILLY, avocat, l'un des admi-

nistrateurs du département de l'Aisne, poursuivi comme terroriste après le 9 thermidor, se rendit à Paris, fut l'un des rédact. du journal intitulé : *l'Ami de la patrie;* devint ensuite chef du bureau des émigrés au ministère de la police ; après le 18 brum. perdit son emploi, suivit la carrière des tribunaux comme avocat, et mourut à Paris en 1823. Barbier, dans son *Dict. des anonymes*, lui attribue les tomes 16e et 17e de l'*Histoire de la Révolution* par deux amis de la liberté, in-8. On lui doit les *Annales maçonniques*, 1807-10, 8 vol. in-8. Il a laissé MS. un ouvrage sur la législation militaire.

CAILHAVA DE L'ESTANDOUX (J.-Fr.), aut. dramatique, né à Toulouse en 1731, est aut. d'un grand nombre de comédies et de vaudevilles, qu'il n'a pas prétendu, sans doute, donner comme exemple des préceptes tracés par lui dans l'ouvrage intitulé : l'*Art de la comédie*, Paris, 1772, 4 vol. in-8, et 1786, 2 vol. in-8. Quelques-unes de ses pièces obtinrent dans le temps un assez grand succès, entre autres *le Tuteur dupé, ou la maison à deux portes.* Cailhava fut admis à l'Institut lors de sa création, et mourut à Sceaux en 1813. Ses *Ouvr. dramatiques* ont été recueillis, Paris, 1781, 2 vol. in-8. On cite encore de lui : *les Contes en vers et en prose de feu l'abbé de Colibri*, 1797, 2 vol. in-18. — *Études sur Molière,* 1802, in-8.

CAILLA (Albert), troubadour du 13e S., est aut. d'une *Sirvente* contre les femmes, qui ne fait pas regretter la perte du reste de ses productions.

CAILLARD (Abraham-Jacques), jurisconsulte, né à Paris en 1734, fut l'élève et l'ami du célèbre Pothier (*v.* ce nom). Ses premiers pas dans la carrière du barreau furent marqués par des triomphes. Doué d'une mémoire prodigieuse, d'un esprit droit, d'une abondance d'élocution que la présence d'un auditoire excitait en lui subitement et comme par inspirat., il joignait à ces avantages une profonde connaissance des lois. Les affaires les plus compliquées étaient simplifiées par sa méthode, et la facilité avec laq. il les traitait lui avait fait donner au palais le surnom de *Moule à affaires*. Caillard, mort en 1776, a laissé quelques ouvr. de jurisprudence qui sont encore inédits.

CAILLARD (Ant.-Bernard), né à Aignay en Bourgogne en 1737, fut successivement secrétaire de légation à Parme, à Cassel, à Copenhague, chargé d'affaires dans cette dern. ville, et ensuite à Pétersbourg. De retour à Paris en 1784, il fut envoyé l'année suivante en Hollande. En 1795, il était ministre plénipotentiaire à Berlin. Rappelé peu de temps après en France, il occupa la place de garde des archives des relations extérieures, et mourut en 1807. On lui doit : *Mémoire sur la révolution de la Hollande* en 1787. Il a été l'un des traducteurs des *Essais sur la physiognomonie* par Lavater. Possesseur d'une riche bibliothèque, il en fit imprimer le *Catalogue* en 1805, in-8, à 25 ex. ; mais il en a été donné une nouvelle édit. en 1808, lors de la vente de cette belle collection.

CAILLAU (Jean-Marie), médecin et littérateur, né à Gaillac en 1765, entra dans la congrégat. de la doctrine chrét., dont il sortit en 1787 pour se charger de quelq. éducations particulières. Vers l'année 1789, il se livra à l'étude de la médecine, principalement à la partie de cet art qui concerne les maladies des enfants, fut employé en 1794 et 1795 dans des hôpitaux militaires, et reçu docteur à Paris en 1803. De retour à Bordeaux, il continua les cours de médec. qu'il y avait ouverts dès l'année 1800, fut, en 1819, nommé direct. de l'école de cette ville, à la formation de laquelle il avait concouru, et mourut en 1820. Un grand nombre de ses écrits furent couronnés par les sociétés savantes. Ses princip. ouvr. sont : *Avis aux mères de famille sur l'éducation physique, morale, et sur les maladies des enfants,* Bordeaux, 1796, in-12.—*Journal des mères de famille,* Bordeaux, 1797 à 1798, 4 vol. in-8. — *Précis analytique du cours de médecine infantile, fait à Bordeaux*, 1801, in-8. — *Médecine infantile*, Bordeaux, 1819, in-8. — *Époques médic. dep. Hippocrate jusqu'en* 1811, impr. dans l'*Annuaire de la soc. royale de Bordeaux pour* 1820. On a un *Éloge histor.* de Caillau, par E.-B. Revolut. Bordeaux, 1820, in-8, et une *Notice* par M. Bourges, *Rec. de l'acad. de Bordeaux*, 1820.

CAILLAVET, sieur de Montplaisir, né à Condom dans le 16e S., a laissé des *poésies* imprim. pour la 2e fois en 1634. Elles sont divisées en deux livres. Le prem. contient des vers érotiques, et le second des odes, sonnets, élégies, épigrammes, etc.

CAILLE (André), pharmacien de Lyon au 16e S., a trad. en franç. la *Pharmacopée* de J. Sylvius, Lyon, 1544, in-8. — *Le Guide des apothicaires* de Valerius Cordus, ib., 1572, in-16.—*Jardin médic.* d'Antoine Mizauld, 1587, in-8.

CAILLE (Jean de La), libraire et imprimeur de Paris, mort en 1720, est aut. d'une *Histoire de l'imprimerie et de la librairie*, 1689, in-4, ouvr. rempli d'inexactit., mais qui, bien que surpassé par Prosper Marchand et Mercier de St-Léger, ne laisse pas que d'être encore recherché par les amat. qui tiennent à réunir tout ce qui a paru sur l'origine et les prem. temps de la typographie.

CAILLE (Nicol.-Louis de La), diacre du diocèse de Reims, né en 1713 à Rumigny, étudia d'abord la théologie, et se livra ensuite à l'astron., science vers laq. il était entraîné par un penchant décidé. Présenté au célèbre Cassini qui lui procura un logement à l'observatoire, il partagea avec le fils de cet astronome le travail de la projection du méridien, qui, passant par l'observatoire, traverse tout le royaume. Dès l'âge de 25 ans, il fut, sur sa réputation, nommé profess. de mathématiques au collége Mazarin. Ses *Leçons élément.* de mathémat., de mécanique, d'astronomie et d'optique, qui se succédèrent en peu d'années, prouvent avec quelle assiduité il remplissait ses fonctions de profess. ; ses *éphémérides* et les nombreux *mémoires* qu'il publia dans les vol. de l'acad. des sciences, ses calculs d'éclipses pour 1800 ans, insérés dans la 1re édit. de l'*Art de vérifier les dates,* démontrent avec quelle ardeur il poursuivait ses trav. astronomiq.

Animé de plus en plus du désir d'acquérir une connaissance détaillée du ciel, il entreprit en 1750, le voyage du cap de Bonne-Espérance dans le dessein d'examiner les étoiles australes qui ne sont pas visibles sur notre horizon. Dans l'espace de 2 ans, il détermina la position de 9,800 étoiles jusqu'alors inconn.; il indiqua la méthode la plus facile et la plus commode pour connaître la longit. en mer par l'observ. de la lune, méthode qui n'exige pas plus d'une demi-heure de travail, et qui ne permet jamais qu'on se trompe de plus d'un demi-degré ou 18 lieues marines. De retour en France, il ne cessa d'éclairer le public sur les apparit. des comètes et sur d'autres objets importants de l'hist. du ciel. En 1755, il publia un plan d'opérat. et de calculs pour faire un almanach nautique qui dirigeât nos navigat. Il faisait imprim. le *catalogue* des étoiles, et les *observat.* sur lesquelles il est fondé, lorsque la mort le surprit le 21 mars 1762. Ses principaux ouvr. sont : *Asronomiæ fundamenta*, Paris, 1757, in-4, rare, où l'on trouve tous les fondem. de ses recherches sur la théorie du soleil, sur les étoiles et les réfractions. — *Cours de mathémat. pures*, édit. augmentée par Marie, 1807, in-8. — *Tables des logarithmes*, 1799, in-12. — *Cœlum australe stelliferum*, 1763, in-4. — *Leçons d'optique*, 1810, in-8.—*Journal histor. du voyage au cap de Bonne-Espérance*, 1763, in-8.

CAILLEAU (André-Ch.), libraire, né à Paris en 1731, mort en 1798, a donné une foule d'*Almanachs* chantants, d'étrennes badines et plaisantes; la *Vie de Lesage* en tête du *Bachelier de Salamanque*, 1759, 2 vol. in-12; le *Spectacle historique*, 3 vol. in-12, etc.; mais malgré toutes ces publicat., il serait tout-à-fait oublié, sans le *Dictionnaire bibliogr., histor. et critiq. des livres rares*, ouvr. de l'abbé Duclos, Paris, 1790, 3 vol. in-8, mais que les amat. désignent par le nom du libraire. M. Brunet a donné un supplém. à ces 3 vol. en 1802, et plus tard a rendu le travail de Duclos inutile par la publication de son *Manuel du libraire*, 3e édit., 1820, 4 vol. in-8, dont on annonce en 1838 une 4e édit., dans laq. les supplém. seront refondus.

CAILLET (Guillaume), paysan du Beauvaisis, se mit à la tête de l'insurrection dite *la Jacquerie*, qui se forma en 1358 dans le nord de la France, notamment en Picardie, pendant la captivité du roi Jean en Angleterre. Le nom de jacquerie fut donné à ce rassemblement, parce que ceux qui le composaient, presque tous paysans, s'étaient déclarés les mandataires du peuple appelé *Jacques Bonhomme*, soit par les nobles, soit par les séditieux eux-mêmes. Les *Jacques*, au nombre de près de cent mille hommes, divisés par bandes, et armés de bâtons ferrés, après avoir égorgé un grand nombre de gentilshommes, pillé et brûlé les châteaux, furent vaincus, dispersés ou anéantis par les seigneurs de Picardie, de Flandre et de Brabant, confédérés, ayant à leur tête le dauphin, depuis Charles V. Caillet, fait prisonnier par le roi de Navarre (Charles-le-Mauvais), eut la tête tranchée en 1359.

CAILLET (Jean), jésuite, né à Douay en 1578, mort en 1628, a laissé un ouvr. intitulé : *Illustria sanctorum virorum exempla, etc., per singulos anni dies*, 6 vol. in-8. — Caillet (Paul), médecin français, n'est connu que par un livre assez singulier : *Tableau du mariage représenté au naturel*, Orange, 1635, in-12. — Caillet (Bénigne), prof. de belles-lettres au collége de Navarre, né à Dijon en 1644, mort en 1714, est aut. de plus. petites pièces de vers lat. et franç. imprim. dans div. rec., et d'ouvr. dramat. inédits dont la collect. en 2 vol. in-8, faisait partie de la biblioth. de La Vallière. On en trouve la liste dans la *Biblioth. des théâtres* de Maupoint, et dans la *Biblioth. de Bourgogne*.

CAILLETTE, fou de la cour des rois Louis XII et François Ier, ne mériterait aucune mention dans cet ouvr., si plusieurs écrivains de son temps, tels qu'Érasme, Rabelais, et B. Desperriers, n'en eussent parlé.

CAILLY (Jacques de), plus connu sous le nom d'*Aceilly*, né à Orléans en 1604, se disait de la famille de la Pucelle, qui délivra cette ville. Il cultiva les lettres, et mourut en 1673. Ses *Épigr.*, remarq. par la finesse et l'enjouement, ont suffi pour lui assurer une réputation plus durable que celle de beaucoup d'écriv. plus féconds. Imprim. séparément, 1667, in-12, édit. rare, elles ont été reprod. plus. fois dans des rec., et notamm. dans la charm. *Collect. des pet. classiq. franç.*, publ. par M. Charles Nodier, 1826, in-16. — Cailly (A.-G.), l'un des collaborat. du *Journal des Muses*, mort en 1800, a laissé des *contes* en vers, *chansons* et *pièces* fugitives, in-18.

CAIM BIAMRILLAH, 26e khalyfe abasside, succéda, l'an 422 de l'hég. (1030 de J.-C.), à Cader-Billah, son père. Contraint d'abandonner Bagdad, dont Bessassyry, l'un de ses principaux officiers, s'était emparé, le sulthan du Koraçan, Thogroul Bey, le rétablit dans ses états. Après la mort de Thogroul, Caïm reçut du fils et du petit-fils de ce sulthan plusieurs autres services qu'il paya par un entier asservissement à leurs volontés. Il mourut l'an 467 de l'hégyre (1075 de J.-C.). Il a laissé quelq. vers estimés.

CAIME ou CAIMO (Pompée), méd., né à Udine, dans le Frioul, en 1568, exerça son art dans plus. villes de l'Italie, et mourut à Titiano en 1638. On a de lui : *De calido innato lib. III*, 1626, in-4; *de Febrium putrid. indicationibus juxta Galeni methodum*, etc., Padoue, 1628, in-4.

CAIN, fils aîné d'Adam et d'Ève, fut le prem. qui souilla la terre du sang humain par le meurtre de son frère Abel, dont il était devenu jaloux. Maudit de Dieu pour ce crime, Caïn erra longtemps sur la terre, et se fixa enfin dans le pays de Nod, où il bâtit la ville d'Énoch.

CAINAN, 4e patriarche, fils d'Énos, et père de Malaléel, mourut à 910 ans, vers l'an du monde 1235. — Cainan, fils d'Arphaxad, fut le père de Salé, selon la Bible.

CAIPHE, grand-prêtre des Juifs, de la secte des sadducéens, fit condamner à mort le divin fils de

Marie, et fit arrêter les apôtres qui prêchaient la résurrection de leur maître. Privé de sa charge par l'empereur Vitellius, il se tua de désespoir.

CAIRELS (Élias), troubadour, né à Sarlat, était orfévre; il abandonna sa profession pour mener la vie joyeuse des gongleurs, et composa div. pièces sur le mérite desq. les biographes contempor. ne sont pas d'accord. Raynouard en a publ. quelq.-unes dans les tomes III et IV de son *Choix de poésies originales.*

CAIRO (Fr.), peintre, né dans le Milanais en 1598, fut pensionné et créé chevalier par le duc de Savoie, composa plusieurs tableaux, dont les plus estimés décorent les églises du Piémont et de la Lombardie, et mourut en 1674.

CAISOTTI (Paul-Maurice), prélat piémontais, né à Turin en 1726, nommé en 1761 à l'évêché d'Asti, n'accepta que sur les instances réitérées du roi de Sardaigne et du pape, fit bâtir un magnifique séminaire, améliora les études et les mœurs du clergé de son diocèse, et mourut en 1786. On lui doit: *Instruction à la jeunesse ecclésiastique*, en ital., 1775, in-12.

CAIT-BEY, sulthan d'Égypte et de Syrie, originaire de Circassie, né esclave, fut élevé au trône par les mameloucks, défit près de Tarse l'armée de l'empereur des Turks, vainquit Assem-bey qui régnait en Mésopotamie, et faisait des courses bien avant dans la Syrie, soumit les Arabes, dissipa les esclaves éthiopiens qui s'étaient révoltés, et mourut l'an 1496, le 28e de son règne.

CAIUS-MUTIUS, architecte romain, bâtit, environ 100 ans avant l'ère chrétienne, le temple de l'Honneur et de la Vertu, dont on croit qu'il existe encore quelques ruines dans l'ancienne enceinte de Rome, près de l'église de St-Eusèbe.

CAIUS-POSTHUMIUS, affranchi d'Auguste, se fit un nom dans l'architecture, et fut chargé, avec Coccéius, son élève, qui le surpassa, des travaux souterrains de la route de Naples à Pouzzole, ainsi que de celle qui est connue sous le nom de grotte de Pausilippe.

CAIUS-VALGIUS, médec. de l'emper. Auguste, est cité par Pline comme aut. d'un traité qui ne nous est point parvenu, *Des propriétés et de l'usage des plantes en médecine.*

CAIUS, fils de Marcus-Agrippa, et de Julie, fille d'Auguste, né l'an de Rome 734, fut adopté par Auguste. Désigné consul à 14 ans, puis élu prince de la jeunesse, après avoir servi en Germanie sous Tibère, il fut envoyé proconsul en Asie, soumit deux fois l'Arménie, et mourut à l'âge de 23 ans. On soupçonna Tibère d'avoir hâté sa mort.

CAIUS ou GAIUS, Macédonien, disciple de St Paul, le reçut dans sa maison à Corinthe, le suivit dans ses voyages, et partagea ses persécutions.

CAIUS (Julius-Lucérus), habile architecte romain, vivait sous Trajan; parmi ses nombreuses constructions, on cite un temple à Alcantara en Espagne, un pont sur le Tage, surmonté d'un arc de triomphe érigé en l'honneur de ce prince.

CAIUS (Titius), jurisconsulte romain, contemporain d'Adrien et de Marc-Aurèle, rédigea des *Institutes* en IV livres, dont il reste des fragments considérables, publiés fréquemment à la suite du *Corps de droit* de Justinien, et qui ont été trad. en franç. par Tissot.

CAIUS, auteur ecclésiastique au 3e S., eut une dispute à Rome contre Proclus ou Proculus, un des chefs des montanistes (*v.* ce nom), en écrivit les détails dans un *Dialogue* dont Eusèbe nous a conservé des passages, et composa plus. autres ouvr. qui ne sont connus que par des fragments épars dans les œuvres de St Jérôme, de Théodoret, de Photius, etc.

CAIUS (St), pape élu en 283, originaire de Dalmatie, était parent de Dioclétien, et mourut en 295.

CAIUS-KEY (Jean), médecin d'Édouard VI, et des reines Marie et Élisabeth, né en 1510, fit rebâtir à ses frais le collége de Gonneville à Cambridge, y fonda 23 places d'étudiants, et mourut en 1573. On a de lui, entre autres ouvr., un *Traité de la suette anglaise*, maladie qui fit périr beauc. de monde en Angleterre en 1551, réimpr. séparém., Londres, 1721, in-8. — *De Canibus britannicis liber; De variorum animal. et stirpium histor. liber; De libris propriis*, Londres, 1570, pet. in-8, très rare. L'édit. de 1729, in-8, quoique augm. et plus belle, est moins chère.

CAIUS (Jean), écrivain anglais du 15e S., a trad. du lat. une *Histoire de l'île de Rhodes*, dédiée à Édouard IV. — Caius (Thomas), savant du 16e S., a trad. en lat. les *trag.* d'Euripide, le *Nicoclès* d'Isocrate, etc., puis en angl. la *Paraphr. de St Marc* par Érasme.

CAIUS (Bernardin), médecin vénitien du 17e S., a publ. : *De vesicanium usu*, Venise, 1606, in-4. — *De Sanguinis effusione*, 1607. — *De Alimentis*, etc., 1608 et 1610, in-4.

CAJADO (Henri), poète latin, né dans le 16e S. en Portugal, a laissé des *Églogues*, des *Sylves*, des *Épigrammes*, Bologne, 1501, réimpr. en 1745; elles ne manquent ni de facilité ni d'élégance.

CAJETAN (Thomas de VIO, dit), cardinal, né en 1469, à Gaëte, royaume de Naples, embrassa la règle de St-Dominique en 1484, et fut nommé général de son ordre en 1508. Il rendit des services importants au pape Jules II et à Léon X, qui l'honora de la pourpre en 1517, et le fit l'année suiv. son légat en Allemagne. Le cardinal Cajetan eut plusieurs conférences avec Luther, mais son zèle et son éloquence furent inutiles. Nommé en 1519 à l'évêché de Gaëte, il fut renvoyé en Allemagne en 1523. Prisonnier au sac de Rome en 1527, il fut obligé de payer une somme considérable pour sa rançon, et retourna dans son diocèse; mais rappelé par le pape à Rome en 1530, il y mourut en 1534. Malgré les affaires dont il était chargé, il s'était fait un devoir de ne laisser passer aucun jour sans donner quelques heures à l'étude; et c'est ainsi qu'il trouva le temps de composer un gr. nombre d'ouvr. Les princip. sont des *Commentaires sur la Bible* (en latin), Lyon, 1639, 5 vol. in-fol. —

De Comparatione papæ et concilii, livre où domine la théologie ultramontaine.

CAJETAN (Henri), card., fut, après l'assass. de Henri III, envoyé en France par Sixte-Quint, avec la mission de contribuer à l'élect. d'un roi cathol. Il se jeta dans le parti de la Ligue, se réunit aux seize, et soutint avec chaleur la cause de l'Espagne. Mécontent de son légat, qui attisait le feu de la sédition au lieu de l'éteindre, Sixte-Quint le rappela, et l'envoya la même année en Pologne, pour déterminer le roi Sigismond à se joindre aux impériaux contre les Turks; mais il ne réussit pas mieux dans cette légat. que dans la précéd., et mourut en 1599, âgé de 49 ans. Pendant son séjour à Paris, il y avait publ. *Lettre à la noblesse de France*, 1590, in-8. — *Lettre aux archevêques, évêques et abbés du royaume*, 1590, in-8. — *Missive à la faculté de théologie*, 1591, in-8, et d'autres écrits dans le sens de la Ligue.

CAJETAN (Octave), jésuite, né en 1566 à Syracuse, mort en 1620 à Palerme, a écrit en lat. une *Introduction à l'histoire ecclésiastique de Sicile*, Palerme, 1617, in-4; des *Remarques sur les lettres de Théodose, moine;* des *Vies* des saints de Sicile, Palerme, 1652, in-fol. — Cajetan (Constantin), bénédict., de la même famille que le précéd., né à Syracuse en 1560, se distingua par ses travaux littéraires, et surtout par un zèle outré pour la gloire de son ordre, qu'il chercha à illustrer en inscrivant parmi les bénédict. une foule de personnages célèbres, tant anc. que modernes. Paul V le fit son secrétaire pour les lettres sacrées. Clément VIII le nomma biblioth. du Vatican; il mourut à Rome en 1650. Il avait fourni beauc. de matériaux à Baronius pour ses *Annales*, publ. lui-même un grand nombre d'éditions d'aut. ecclésiastiques avec des notes, et quelq. écrits, dans l'un desq. il veut démontrer que le livre de l'*Imitat. de J.-C.* est d'un bénédict. ital. nommé Gersen. — Cajetan (Sébastien), provincial des mineurs observantins dans la province de Labour, au commencement du 17e S., a laissé un *Commentaire* latin des décrets de la congrégation des rites sur la célébration de la messe.

CAJOT (dom Jean-Joseph), bénédict. de la congrégation de St-Vannes, né à Verdun en 1726, mort à l'abbaye St-Airi de cette ville en 1779, réunissait à des qualités estimables une vaste érudition et des connaissances étendues, surtout dans l'hist. moderne. Son princip. ouvr., *les Antiquités de Metz, ou Recherches sur l'origine des Médiomatriciens*, Metz, 1760, in-8, suppose beaucoup de savoir, mais il est écrit d'un style lourd qui en rend la lecture fatigante. Son *Hist. critique des coqueluchons*, 1762, in-12, qui déplut dans le temps à ses confrères, est maintenant recherchée des curieux. — Cajot (dom Charles), son frère, né à Verdun en 1731, entra dans le même ordre, et mourut en 1807, laissant quelq. écrits dont le plus curieux est intitulé : *Recherches sur l'esprit primitif et les anciens colléges de l'ordre de St-Benoît*, etc., Paris, 1787, 2 vol. in-8.

CAL (Vahan), prince arménien de la famille des Mamgoniens (*v.* Mamgon), dans les 6e et 7e S., fit la guerre à Khosrou II (Cosroès), roi de Perse, battit ses troupes, et mourut empoisonné vers l'an 606.

CALA (Fer. SCOCCO, connu sous le nom de), né à Cosenza en Calabre, est cité dans un *Dictionn. historique italien* comme l'auteur d'une *Histoire de Souabe*, devenue fort rare, parce qu'elle fut condamnée par l'inquisit. de Rome dans le 17e S.

CALABER (Quintus ou Cointus-Smyrnæus), poète épique grec, est plus généralement connu sous le premier de ces noms, parce que le MS. de son ouvrage fut retrouvé au 15e S. par le cardinal Bessarion, dans un monastère de la Calabre. Cet ouvrage est une espèce d'épopée en XIV liv.; c'est une continuation de l'Iliade, jusques et y compris la destruction de la ville de Troie. Ce poète, qui paraît avoir écrit vers la fin du 3e S. de notre ère, ne manque en général ni de correction ni d'élégance dans son style, mais il a peu d'imagination, et la force poétique l'abandonne totalement : pour peu que l'identité du sujet le rapproche d'Homère ou de Virgile, il est incapable de soutenir long-temps le parallèle. La plus récente et la meill. édit. de ce poète est celle de Th.-Ch. Tychsen, Strasbourg, 1807, in-8. Nous avons, sous le titre de *la Guerre de Troie*, une trad. estimée de Quintus Calaber par Tourlet, Paris, 1800, 2 vol. in-8.

CALABRE (Edme), prêtre de l'Oratoire, direct. du sémin. de Soissons, né en 1665, mort en 1710, est auteur d'une *Paraphrase du Miserere*, réimpr. plus. fois, et de *Sermons* qui sont restés MSs.

CALACE ou CALADÈS, peintre grec, est cité par Pline comme ayant composé ses tableaux d'après des scènes représentées sur le théâtre. Le passage très obscur de l'auteur latin a donné lieu à divers comment. qui n'ont pas entièrem. éclairci le texte.

CALAGES (Marie de PECH de), dame poète, née à Toulouse, est auteur d'un poème de *Judith, ou la délivrance de Béthulie*, publ. en 1660, in-4, après la mort de l'auteur, par Mlle de Villandon, qui le dédia à la reine Marie-Thérèse d'Autriche, mère de Louis XIV, alors régente du royaume. Il a été réimpr. dans le *Parnasse des dames*, avec des corrections de style par Sauvigny. On y trouve des passages pleins de noblesse qui contrastent avec le mauvais goût du temps.

CALAIS (mythol.), fils de Borée, accompagna, avec son frère Zéthès, les Argonautes en Colchide, et tous les deux chassèrent les harpies de la Thrace.

CALAMINUS (George), né en 1547 en Silésie, de parents pauvres, porta d'abord le nom de Rorich (roseau), qu'il latinisa suiv. l'usage des sav. de son siècle. Il obtint une chaire de grec à Lintz, en 1578, et mourut en 1595. On lui doit une trad. en vers lat. des *Phéniciennes* d'Euripide, Strasbourg, 1577, in-8, et de quelq. autr. trag. grecq.

CALAMIS, statuaire et ciseleur d'Athènes, vivait dans le 5e S. avant J.-C. Cicéron le met au-dessus de Praxitèle. Ses ouvrages les plus célèbres étaient la statue d'*Apollon libérateur*, à Athènes; le *Colosse*

du même dieu, transporté de l'Attique dans les jardins de Servilius à Rome, par Lucullus; une statue d'Esculape, et plus. fig. ciselées, en or.

CALAMY (EDMOND), théologien anglais non conformiste, né à Londres en 1600, fut nommé par la chambre des lords membre du comité de relig. Il prononça dans la chambre des communes plusieurs discours dans l'esprit du temps; toutefois il paraît que, refusant de se joindre à ceux qui voulaient renverser le gouvernement, il s'opposa de tout son pouvoir à la condamnat. de Charles Ier. Lors de la restauration, il fut un des députés envoyés à Charles II en Hollande pour le complimenter, et resta quelq. temps en faveur auprès de ce monarque, qui le fit en 1660 son chapelain ordinaire; mais n'ayant pas voulu se soumettre à l'acte d'uniformité, il fut destitué de toutes ses fonctions, et mourut en 1666 par suite de l'extrême affliction que lui causa l'incendie de Londres. On a de lui plusieurs *Sermons* et des *Traités religieux,* imprim. à Londres, 1683, in-12. — CALAMY (Benjamin), son fils, fut chapelain du roi, chan. de St-Paul, et mourut en 1686, laissant quelq. *Sermons* estimés pour le fond et pour le style. — CALAMY (Edmond), fils de Benjamin, né en 1671, mort en 1732, desservit la congrégation des non-conform. de Westminster, et laissa quelq. *Traités* et 2 vol. de *Sermons.*

CALANDRA (J.-B.), peintre en mosaïque, né à Verceil en 1589, mort en 1648, exerça son art à Rome, où l'on voit de lui, dans l'église de St-Pierre, les quatre doct. de l'église et un *St Michel* d'une belle exécution.

CALANDRINI (J.-L.), profess. de philosophie et conseiller-d'état, mort à Genève, sa patrie, en 1758, fut un sav. modeste et un bon administrat. On lui doit l'édition lat. des *Principes mathémat.* de Newton avec les *Comment.* des PP. Le Sueur et Jacquier, Genève, 1739, 3 vol. in-4; *Theses de vegetatione et generatione plantarum.*

CALANDRUCCI (HYACINTHE), peintre, né à Palerme en 1646, mort en 1707, fut élève de Carle Maratte, et suivit sa manière. On remarque de lui dans les églises de Rome un *St Jean-Baptiste*, une *Ste Anne*, la *Vierge*, etc.

CALANNA (PIERRE), religieux, né à Termini dans le 16e S., cultiva les lettres et la philosophie, et se fit connaître par un savant ouvrage intitulé: *Philosophia seniorum sacerdotia et platonica, à junioribus et laicis neglecta philosophis,* Palerme, 1599, in-4. Partisan déclaré de la doctr. de Platon, l'auteur se plaint de la préférence que les jeunes gens accordaient à celle d'Aristote; la même hardiesse avait été la prem. cause de la mort funeste de Ramus.

CALANO (PROSPER), médecin, né dans l'état de Gênes, prof. à Rome et à Bologne vers le milieu du 16e S., a publié une *Paraphrase* latine du livre de Galien, *De inæquali temperie,* Lyon, 1538, in-8. — CALANO (Maurice), de Ferrare, médecin, se fit une réputation dans sa patrie, où il professa successivem. la philosophie, la médec. et l'anat., et publ. un traité *De propriet. individualibus*, 1645.

CALANSON (GIRAUD de), troubad. gascon du 13e S., a composé des *Chansons* d'amour et de morale contre les vices de son temps. L'abbé Millot lui attribue 15 pièces pleines de détails curieux, et Raynouard 17. La biblioth. du roi en possède 10, entre autres une instruct. sur l'art des jongleurs, dont Raynouard a publié des fragments dans son *Choix de poésies.*

CALANUS, philosophe indien, accompagna Alexandre dans son expédit. des Indes. Se sentant malade pour la première fois à 83 ans, il résolut de mourir, fit préparer un bûcher dev. toute l'armée d'Alexandre, et s'y laissa consumer sans donner le moindre signe de douleur. On lui demandait avant de mettre le feu s'il n'avait rien à dire au roi: « Non, répondit-il, je le verrai dans trois mois à Babylone; » ce qui fut regardé comme la prédict. de la mort d'Alexandre, qui arriva en effet trois mois après.

CALANUS (JUVENCUS-COELIUS), évêque de Cinq-Églises en Hongrie au 12e S., est aut. d'un ouvr. intit.: *Attila, rex Hunnorum,* Venise, 1502, in-fol.

CALAS (JEAN), négociant de Toulouse, né en 1698 à Lacaparède, diocèse de Castres, de parents protestants, était père d'une nombreuse famille. Le 13 octobre 1761, Marc-Antoine, son fils aîné, fut trouvé étranglé dans la maison paternelle. On devait croire qu'Antoine Calas, d'un esprit sombre, inquiet et déréglé, s'était donné la mort; mais le bruit s'accrédita dans la ville de Toulouse qu'à l'exemple de l'un de ses frères il avait voulu se faire catholique, et bientôt mille voix répétèrent qu'un père barbare avait prévenu par le meurtre de son fils l'abjuration qu'il voulait faire. Le capitoul David fait arrêter Jean Calas et sa femme, et dirige contre eux une procédure dans laquelle de nombreux témoins se présentent plutôt comme les échos d'une accusation que comme des accusateurs directs. Le parlem. de Toulouse, à la pluralité de huit voix contre cinq, condamne Calas père au supplice de la roue, et ce jugem. est exécuté le 9 mars 1762. Le plus jeune de ses fils fut condamné au bannissem. perpétuel, sa femme et le fils d'un av. de Toulouse, nommé Lavaysse, qui assuraient n'avoir pas quitté l'accusé au moment où son fils était mort, furent renvoyés absous, ainsi qu'une servante catholique impliquée dans la procédure. La veuve et les enfants de cet infortuné vieillard se rendirent au pied du trône pour faire revoir son procès au conseil du roi. Cinquante maîtres des requêtes, assemblés pour cette grande affaire, déclarèrent Calas et sa famille innocents. Cet arrêt mémorable fut rendu le 9 mars 1765, et le roi voulut que le trésor public indemnisât cette famille, dont tous les biens avaient été confisqués. Voltaire contribua plus que personne à cette réhabilitation. Le 4e vol. des *Causes célèbres* de Richer contient la procédure de cet infortuné, dont la fin tragique a fourni le sujet de plus. drames ou tragéd. Les plus connues sont celles de Lemierre, de Chénier, de Laya, etc.

CALASIO (Mario de), franciscain, né dans la petite ville de ce nom, près d'Aquila, vers 1550, est surtout connu par l'ouvr. des *Concordances hébraïques,* qui lui coûta 40 ans de travail. Il était près de le livrer à l'impression, lorsqu'il mourut en 1620. Michel-Ange de St-Romule, son confrère, et profess. d'hébreu, fut chargé de surveiller cette édit., qui parut en 1621 à Rome sous ce titre : *Concordantiœ sacrorun Bibliorum hebraicœ cum convenientiis ling. arab. et syr.*, 4 gros vol. in-fol. Guill. Romaine a revu tout le travail de Calasio, et en a donné une nouv. édition à Londres en 1747, en 4 vol. in-fol. Au moyen de ces améliorat., les *Concordances* sont devenues l'ouvr. le plus parfait qu'on ait en ce genre. Calasio avait acquis une telle habitude de la langue hébraïque, qu'elle lui était aussi familière que sa langue maternelle.

CALATRAVA, ville d'Espagne (Nouv.-Castille), est le chef-lieu d'un ordre milit. de ce nom, qui fut institué en 1158 par don Sanche II, roi de Castille (*v.* ce nom).

CALAU (Benjamin), peintre de portraits, né dans le Holstein en 1724, s'établit à Berlin, où il mérita la protect. de Frédéric II, qui le fit agréger à son acad. des beaux-arts. Cet artiste passe pour avoir retrouvé la composition de la cire punique, ou *éléodorique,* dont les anciens se servaient au lieu d'huile pour la peinture. Il mourut à Berlin en 1785.

CALBI (Roger), médec. et poète, né à Ravenne en 1683, pratiqua son art avec le plus gr. succès tant dans sa ville natale qu'à Bologne, Ferrare, etc. fut l'ami des Lancisi, des Valisnieri, des Morgagni, et mourut en 1761. Membre de plus. acad., il a publié quelq. *opusc.* de médec. et différentes pièces de vers; mais il a laissé MSs. un *poème* sur *la mort,* en XII chants, et plus. vol. de *Capitoli giocosi*, etc.

CALCAGNI (Tiberio), sculpt. florentin du 16e S,, s'est associé à la gloire de Michel-Ange en terminant quelques morceaux que ce gr. artiste avait laissés inachevés. — Calcagni, sculpteur ciseleur, surnommé *le Ferrarais,* mort en 1595, avait exécuté pour l'église de Lorette les statues en argent des douze apôtres.

CALCAGNINI (Celio), l'un des plus sav. hommes de son siècle, né en 1479 à Ferrare, quitta la carrière des armes pour celle des ambass., et finit par embrasser l'état ecclés. Chanoine de Ferrare, il fut honoré du titre de protonotaire, et mourut dans sa patrie en 1541, laissant un grand nombre d'opusc. sur des matières de grammaire, de morale, d'anatomie, etc., réunis, Bâle, 1544, in-fol. Par son testam., il demanda d'être enterré dans la biblioth. des dominicains, à laquelle il légua ses livres et ses instrum. de mathémat., c.-à-d. tout ce qu'il possédait. Son vœu fut rempli. C'est Calcagnini qui a rédigé le *Catalogue* des médailles d'or du musée d'Este, conservé MS. dans la biblioth. de Modène.

CALCAR ou KALCKER (Jean de), peintre, ainsi nommé d'une petite ville du duché de Clèves, sa patrie, mort jeune à Naples en 1546, fut l'élève du Titien; il est arrivé à d'habiles connaisseurs de confondre ses tableaux avec ceux de son maître. Une *Nativité de J.-C.* de cet artiste fut achetée par Rubens, qui ne voulut jamais la revendre. C'est à Calcar qu'on doit les *figures anatom.* des œuvres de Vésal, et les *portraits des peintres*, en tête de leurs *Vies* par Vasari.

CALCEOLARI (François), natural. et pharm. de Vérone dans le 16e S., avait formé un superbe cabinet de curiosités en tous genres, dont son petit-fils publ. la descript. en lat., Vérone, 1622, in-fol., fig. Elle est rare et recherchée. On doit encore à ce natural. un *Voyage au mont Baldo,* célèbre par les excursions des plus fameux botanistes, en italien, Venise, 1566, et en lat., 1571, in-4. — Un abrégé lat. des *Commentaires de Mathiole sur Dioscoride,* Venise, 1586, in-4, fort rare.

CALCHAS, sacrificat. et devin, suivit les Grecs au siége de Troie, prédit que ce siége durerait 10 ans, et que la flotte grecque ne sortirait du port d'Aulide qu'après que le roi Agamemnon aurait sacrifié sa fille Iphigénie sur les autels de Diane. Homère dit que Calchas, après la prise de Troie, mourut de dépit de se voir surpasser dans l'art des augures par Mopsus.

CALCHI (Tristan), histor. nommé par l'Argellati *le Tite-Live milanais,* né vers 1470, remplit les fonctions de secrétaire de la seigneurie de Milan avec une rare distinct.; fut lié avec les hommes les plus savants de son temps, entre autres Politien, et mourut en 1515, avant d'avoir pu terminer l'hist. de sa patrie. à laquelle il travaillait depuis plus de 20 ans. Ce ne fut que plus d'un siècle après la mort de Calchi que parut enfin son ouvrage sous ce titre : *Historiœ patriœ lib. XX*, Milan, 1628, in-fol. Il faut joindre à ce vol. *Calchi residua*, 1644, in-fol., et la *Continuat.* par Jos. Ripamonti dep. 1314, où s'arrête Calchi, jusqu'à la mort de Charles-Quint, 1648, 5 vol. in-fol.

CALDANI (Léopold-Marc-Ant.), célèbre anatomiste, né en 1725 à Bologne, d'une anc. famille originaire de Modène, acheva ses études à l'acad. de sa ville natale, où il se distingua spécialem. par son habileté dans les opérat. anatom., et fut à 22 ans nommé aide-chirurgien-adj. dans un des hôpit. de cette ville. Il reçut en 1750 le laurier doctor., et ne tarda pas à jouir de la réputation qui n'est presque jamais le prix que de longs travaux. Cinq ans après, il obtint la chaire de médec. pratique, et plus tard on lui imposa l'obligation d'enseigner en même temps l'anatomie. Pour se mettre en état de donner avec plus d'avantage des leçons sur cette partie si difficile de la science, il se rendit en 1758 à Padoue, et il y suivit quelq. temps les cours du célèbre Morgagni, qui se trouva très flatté d'un tel disciple. En 1760 il accepta la chaire de clinique à Padoue, qu'il abandonna bientôt pour celle de théorie médic., et finalement en 1771 il remplaça Morgagni dans la chaire d'anatomie qu'il avait tant illustrée, et se montra digne de succéder à ce gr. homme. Honoré de la protection des plus illustres

souver. de son temps, membre des princip. acad. de l'Europe, Caldani mourut en 1813, après avoir publié un gr. nombre d'ouvr. estimés, parmi lesq. on citera : *Dell' irritabilità di alcune parti degli animali*, 1757, in-4. — *Sull' uso del muschio nell' idrofobia*, Venise, 1761, in-8. — *Institutiones pathologicæ*, Padoue, 1778, in-8. — *Institutiones physiologicæ*, ib., 1773, in-8. — *Institutiones anatomicæ*, ibid., 4 vol. in-8. — *Icones anatomicæ quotquot sunt celebriores ex optim. nestericor. operibus depromptæ et collectæ*, Venise, 1801-13, 3 tom. en 4 vol. in-fol., recueil de planches avec un texte.

CALDARONE (J.-J.), médecin, chimiste et botaniste, né à Palerme en 1651, mort vers 1730, a publ. : *Pretia simplicium*, etc., Palerme, 1697, in-4.

CALDENBACH (Christophe), savant critique allemand, né à Shwibul en 1615, fut professeur d'histoire, d'éloquence et de poésie dans le Wurtemberg, et mourut à Tubingue en 1698. On a de lui un *Compendium rhetoric.*, long-temps estimé; des *Notes* sur Horace, *Commentar. rhetoric.*, etc.; des *Dissertat. latines* sur l'olivier et la vigne, Tubingue, 1679 et 1685, in-8.

CALDERA DE HEREDIA (Gaspar), méd. espagnol du 17e S., a laissé : *Tribunal magicum, medicum et politicum, pars prima*, Leyde, Elzevir, 1658; *Tribunalis medici illustrationes practicæ*, Anvers, 1663.

CALDERARI (le comte Ottone de), membre des princip. acad. d'Italie, associé de l'Institut de France, né à Vicence vers 1730, mort en 1803, s'était de bonne heure adonné à l'étude des lettres et des beaux-arts, principalem. à celle de l'archit., pour laquelle il avait un penchant décidé : la lecture des ouvr. du célèb. Palladio dévelopa son goût, et les rapides progrès qu'il fit dans cette science le firent admettre très jeune encore à l'acad. olympique de Vienne. Outre une foule d'élégantes maisons de campagne dont cet habile architecte embellit le pays vicentin, nous citerons de lui les palais *Loschi*, *Bonini* et *Cordellina* à Vicence, et le *séminaire* de Vérone, qui passe pour un chef-d'œuvre. Le comte Calderari a laissé sur son art plus. *ouvr.* publ. sous ce titre : *Disegni e scritti di architettura*, Vicence, 1808-15, 2 vol. in-fol.

CALDERINO (Domizio), célèbre critique, né vers l'an 1447 à Torri, dans le territoire de Vérone, près de Caldiero, d'où il prit le nom de Caldérinus, fut professeur de belles-lettres à Rome sous Paul II et Sixte IV, et mourut en 1477 d'un excès de travail, ou selon d'autres de la peste. On a de lui plus. édit. d'auteurs anciens, tels que *Martial*, Venise, 1474, in-fol.; *Juvénal*, ibid., 1475, in-fol., très rare, et plusieurs autres où ses notes se trouvent confondues avec celles d'autres commentateurs. L'édit. des *Comment.* de Calderino sur Martial, Rome, 1474, in-4, ne contient pas le texte de ce poète. — Calderino (Jean), de Bologne, jurisconsulte du 14e S., a donné des *Commentaires* sur les Décrétales, et d'autres ouvr. de droit canonique, imprim. plus. fois dep. 1470. — Calderino (Gaspar), fils du précéd., écrivit aussi sur les Décrétales, et fit un traité *de Interdicto ecclesiastico*, Pavie, 1488, in-fol.

CALDERON (don Rodrigue de), favori du duc de Lerme, né vers la fin du 16e S., à Anvers, eut part à la disgrâce de son patron, arrivée en 1618, et fut une des victimes sacrifiées à l'ambition d'Olivarez, ministre de Philippe IV : faussement accusé de meurtre et condamné à être décapité, il reçut la mort avec courage en 1621.

CALDERON DE LA BARCA (don Pedro), célèbre poète dramatiq. espagn., né en 1600, fut d'abord soldat comme l'avait été Cervantes. Ses premiers essais dramatiq. attirèrent sur lui les regards de Philippe IV, qui l'appela à sa cour en 1636, le fit chevalier de St-Jacques, et voulut fournir à toutes les dépenses qu'exigeait la représentation de ses pièces. En 1652, Calderon embrassa l'état ecclésiastique, et devint chanoine de Tolède. Dès cette époque il renonça au théâtre, et mourut en 1687. Ses productions sont extrêmement nombreuses, et on ne les a pas toutes conservées. On prétend qu'il composa plus de 1,500 pièces : les œuvres de cet auteur ont été réimprimées à Madrid en 1726 et 1760, 10 vol. in-4. On a également publié à Madrid, en 1759, un recueil de ses *Autos sacramentales* (pièces dans le genre de nos anciens *mystères*), 6 vol. in-4. Plus. des coméd. de Calderon ont été trad. en franç. dans le *Théâtre espagnol* de Linguet et dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*. — Calderon de la Barca (don Fernando), parent du précéd. est aut. de *El sano consejo y eficaz auxilio*, etc., Madrid, 1715, in-fol. — Calderon de Montalvan, poète comiq. esp. du 17e S., a publ. *Comedias de varios ingenios*, Madrid, 1653, 3 vol. in-4. — Calderon (don G. Diaz-Varca), évêque de Cuba, est auteur d'un ouvr. intitulé : *Grandezas de la ciudad de Roma*, Madrid, 1677, in-fol. — Calderon de robles (Jean), a laissé : *Privilegia selectiora militiæ S. Juliani de Pereiro, hodiè de Alcantara*, Madrid, 1662, in-fol. — Calderon (Antoine), mort évêque de Grenade en 1654, avait été chargé de l'éducation des infants d'Espagne. — Un autre Calderon (Jean), fut le premier éditeur des *Chroniques* supposées de Flavius Lucius Dexter, St-Braulion, et d'Hélécan, Saragosse, 1619.

CALDERWOOD ou CALDWOOD, théolog. écossais, mort vers l'an 1638, s'opposa vivement au projet qu'avait Jacques VI de réunir l'Église d'Écosse à celle d'Angleterre. Banni à perpétuité, il se retira en Hollande, où il publia en 1623 un livre curieux intit. : *Altare Damascenum*. Étant retourné secrètem. dans sa patrie, il écrivit une *Hist. ecclésiast. d'Écosse*, dont il n'a paru qu'une partie ; on présume que l'auteur mourut avant d'avoir terminé cet ouvrage.

CALDIERA ou CALDERIA (Jean), méd., né à Venise, obtint en 1424 une chaire à l'acad. de Padoue, la remplit avec succès pend. un gr. nombre d'années, et, sur la fin de sa vie, revint à Venise,

où il mourut fort âgé vers 1474, laiss. inéd. un ouvr. assez curieux, qui ne fut publ. que long-temps après sa mort, sous ce titre : *Concordantiæ poetar., philosophorum et theologorum, opus verè aureum,* Venise, 1547, in-8, fort rare. Dans ce livre singulier, l'aut. a cherché à prouver que les vérités dogmatiques de la religion chrétienne se retrouvent dans la mythologie grecq. et rom.

CALDORA (Jacques), Napolitain, chef d'aventuriers, vainquit à Aquila, en 1424, Braccio de Montone, fut élevé aux plus hautes dignités sous Jeanne II, nommé gr. connét. du royaume par René d'Anjou, et mourut en 1439.

CALDWAL (Jacq.), grav. angl., né vers 1750, a publ. plus. estampes, parmi lesq. on distingue les portr. de mistriss Siddons et son fils dans la trag. d'*Isabelle,* pièce capit., mais surtout l'*Apothéose de Garrick,* d'après Carter.

CALDWALL (Richard), médecin angl., né dans le comté de Stafford en 1513, fut censeur et président du collége de Londres, où il fonda une chaire de chirurgie, et mourut en 1585. Il a trad. en angl. *les Tables de chirurgie* d'Horatius More.

CALEB, patriarche hébreu, envoyé par Josué pour reconnaître le pays de Chanaan, fut, avec ce juge des Juifs, de tous ceux qui étaient sortis d'Égypte, le seul qui entra dans la Terre-Promise. Il eut en partage la montagne et la ville d'Hébron, et s'empara de Dabir avec le secours d'Othoniel, son neveu.

CALEF (Robert), négociant de Boston, mort dans cette ville en 1720, est aut. d'un ouvr. intit. : *les Merveilles encore plus étonnantes du monde invisible,* contre un livre sous le même titre du docteur Cotton, Londres, 1700.

CALEMARD DE LA FAYETTE, président de la cour royale de Lyon, député de la Haute-Loire, siégeait au côté droit de la chambre. Le 2 mai 1829, comme il passait sur la place Louis XV, il reçut un coup de pistolet d'un ancien officier nommé Guenestin-Plaignol, qui se brûla la cervelle. Calemard mourut le même jour de sa blessure.

CALENDARIO (Philippe), sculpt. et architecte du 14e S., éleva les beaux portiques de la place de St-Marc à Venise.

CALENTYN (Pierre), prêtre flamand, mort vers 1573, a publié : *Via crucis à domo Pilati ad Calvariæ montem,* Louvain, 1568. — *Les sept heures de la sagesse éternelle,* ib., 1572, in-12; une trad. de l'ouvr. flamand de Paschasius, *Méthode de faire spirituellement le voyage en Terre-Sainte,* ibid., 1563, in-12, et plus. autres écrits mystiques dans la même langue.

CALENUS, patricien romain, eut le courage d'enfreindre les lois triumvirales, et cacha dans sa maison les proscrits, entre autres le philologue Varron. Il commanda ensuite une légion jusqu'à la ruine du parti d'Antoine par Octave.

CALENZIO (Élysée), bon poète latin du 15e S., né dans la Pouille, fut précepteur de Frédéric, fils de Ferdinand II, roi de Naples, et mourut en 1503. Ses *OEuvres* ont été impr. à Rome, 1503, in-fol., édit. rare et recherchée. Ce vol. contient trois livres d'*Élégies,* un d'*Épigrammes,* etc. Son poème du *Combat des rats contre les grenouilles,* imité d'Homère, a été translaté en franç. par Ant. Miles, sous ce titre : *les fantastiq. Batailles des gr. rois Rodilardus et Croacus,* Paris, 1534, petit in-12, et Poitiers, 1535, deux édit. rares. Une trad. plus récente de ce poème a été publ. en 1738 à Rouen, dans une édit. des *Fables choisies de La Fontaine,* mises en vers latins, et publ. par l'abbé Saas.

CALEPINO ou d'A CALEPIO (Ambroise), religieux augustin, ainsi nommé du village de Calepio, près de Bergame, où il naquit en 1435, a obtenu de la célébrité par son *Dictionnaire des langues latine, italienne,* etc., connu sous le nom de Calepin, impr. pour la première fois en 1502, augmenté depuis par Passerat, La Cerda, Chiflet et d'autres. L'édit. la plus complète de ce dictionn. est celle de Bâle, 1590 ou 1627, in-fol. Elle est en onze langues, y compris le polonais et le hongrois; mais la plus estimée est celle que l'on doit à Jacq. Facciolato, Padoue, 1718, 2 vol. in-fol., et qui, successiv. améliorée, a été reprod. en 1726, en 1752, en 1758, en 1772, en 1779. Passerat en a donné un abrégé très commode, en huit langues, Leyde, 1654, in-4. Calepin mourut en 1511, privé de la vue. — Un autre Ambr. Calepin a publié en 3 vol. : *Praxis ecclesiastica crimin.* Il vivait dans le 16e S.

CALIARI (Benoît), frère de Paul Véronèse (*v.* ce nom) et son élève, né en 1538, aida Paul en ce qui concernait les ornem., la perspective et l'architect., s'occupa aussi de sculpture, et mourut en 1598. — Caliari (Charles, dit *Carletto*), fils aîné de Paul Véronèse, élève de son père et de Jacques Bassan, eut pu égaler ses maîtres; mais l'ardeur de l'étude abrégea ses jours. Il mourut en 1596, à 24 ou 26 ans. — Caliari (Gabriel), frère du préc., né en 1568, l'aida dans l'achèvem. de quelq. tableaux que leur père n'avait pu terminer; après la mort de son frère, il se livra au commerce et mourut en 1631. On a de lui quelques tableaux de chevalet et des portraits au pastel.

CALIDASA, poète indien qui vivait, dit-on, un siècle avant J.-C., est aut. de plus. poèmes dramat., entre autres de *Sacontala,* ou *l'Anneau fatal,* drame samskrit en 6 actes, trad. en anglais par M. Jones, Londres, 1792, in-4, et en français par Ant. Bruguière, sur la vers. angl., Paris, 1803, in-8. Une autre vers. faite sur le samskrit par Chézy, Paris, 1804, in-4, est très supér. à la précéd. On connaît encore de Calidœsa : *The Megha duta, or clound messager,* publ. par Hor. Hayman Wilson, avec la traduct. en vers angl., Londres, 1813, gr. in-4. — *Nala Daya, ou Aventures de Nala,* poème publ. en samskrit, Calcutta, 1812, in-8, trad. en lat., Berlin, 1830, in-4. — *Raguvanza,* poème, trad. du samskrit en lat., Londres, 1832, in-4.

CALIGNON (Soffrey de), né en Dauphiné en 1550, fut chancel. de Navarre sous Henri IV, qui l'employa avec succès dans les négociat. les plus

difficiles, et l'eût fait chancelier de France s'il eût été catholique. Calignon travailla avec de Thou à rédiger l'édit de Nantes, et mourut en 1606. On a de lui : *Journal* des guerres faites de 1585 à 1597 par le duc de Lesdiguières, dont il avait été secrétaire, MS. in-fol. conservé à la biblioth. royale; *Histoire des choses remarquables et admirables advenues en ce royaume de France ès années* 1587 *à* 1589, 1590, in-4.

CALIGULA (Caïus-César), empereur romain, fils de Germanicus et d'Agrippine, et petit-fils de Tibère, lui succéda l'an 37 de J.-C. Après avoir d'abord annoncé d'assez heureuses dispositions, il se livra bientôt à tous les excès de l'orgueil, de la débauche et de la férocité. Il se fit adorer comme un dieu, se bâtit un temple, institua des prêtres pour le desservir, établit des lieux de prostitution jusque dans son palais, déshonora les Romaines les plus illustres, et vécut dans un commerce incestueux avec ses sœurs. Il fit périr un gr. nombre de citoyens, même de ses plus proches parents, sous les plus vains prétextes, et, disait-il, aurait voulu que le peuple romain n'eût qu'une tête, afin de la trancher d'un seul coup. Un cheval qu'il aimait et qu'il honorait plus que les hommes, fut logé dans un palais, eut un gr. nombre de serviteurs, et peu s'en fallut que son maître ne lui décernât les faisceaux consulaires. Cassius-Chéréa, tribun des gardes prétoriennes, soit mécontentem. particulier, soit indignation de tant de folies et de crimes, résolut d'y mettre un terme en assassinant Caligula : saisissant le moment où il venait demander l'ordre à l'emper., il tira son épée et l'en perça au cou, l'an 41 de J.-C. Caligula n'avait que 29 ans. On dit que les fureurs de ce prince s'étendaient jusque sur les morts, et qu'il avait voulu anéantir les ouvr. d'Homère, de Virgile et de Tite-Live.

CALINI (César), jésuite italien, né à Brescia, mort à Bologne en 1749, à 79 ans, a laissé plusieurs ouvr. sur la théologie, la morale, l'Écriture sainte, et des *Dissertat.* très étendues sur le gouvernement des Hébreux.

CALIPPE, astronome grec, vivait dans le 4e S., avant J.-C. Il fut l'inventeur d'un nouveau cycle, dont la durée était de 76 ans, pour remédier à l'inexactitude et à l'insuffisance du nombre d'or, ou période inventée par Méton.

CALISTO (mythol.), fille de Lycaon, et nymphe de Diane, séduite par Jupiter, en eut un fils nommé Arcas. Junon la changea en ours, et elle allait être tuée par son fils dans une chasse, lorsque Jupiter les transforma en deux constellations, connues sous les noms de grande et de petite ourse.

CALIXTE Ier (St), pape, élu en 217, souffrit le martyre en 222. On lui attribue la construction de la catacombe qui existe à Rome sous la dénomination de St-Sébastien.—Calixte II, pape, fils de Guillaume, comte de Bourgogne, fut d'abord archevêque de Vienne, puis appelé au trône pontifical en 1119. Il fit enfermer l'antipape Grégoire (Maurice Bourdin), tint le premier concile général de Latran en 1123, et mourut en 1124. On trouve de ce pontife des *bulles*, des *lettres*, des *sermons*, etc., dans les différ. *rec.* de Baluze, de d'Achery, etc., et dans la *Bibl. des Pères.* — Calixte III, élu en 1455, mort en 1458, avant de monter sur le trône pontifical, portait le nom d'Alphonse de Borgia; il était né à Xativa, près de Valence en Espagne. — Un autre Calixte, aussi 3e du nom, fut élu pape en 1159, concurremment avec Alexandre III (*v.* ce nom); mais son élection ne fut point confirmée.

CALIXTE (George), théologien luthérien, né à Médelby dans le Holstein, en 1586, fut profess. de théologie à Helmstadt. Le duc Frédéric-Ulrich de Brunswick le retint dans cette ville, malgré les offres avantageuses qu'on lui faisait ailleurs, et peu après le duc Auguste le nomma abbé de Kœnigslutter. A la demande de l'électeur de Brandebourg, il se rendit au colloque de Thorn convoqué en 1645, pour opérer la réunion des luthériens et des autres réformés. L'éloquence de Calixte y fut sans succès. Ce théologien a donné son nom à une secte de luthériens qui croyaient pouvoir réunir les autres sectes de cette croyance, et qu'on a nommés aussi syncrétistes. Il mourut en 1656, après avoir publié un gr. nombre d'écrits, dont on recherche encore celui dans leq. il examine la question du mariage des prêtres : *De conjugio clericorum*, Helmstadt, 1631, in-4. — Calixte (Fréd.-Ulric), fils du préc., professa également la théologie, donna de nouv. édit. des ouvrag. de son père, eut des querelles avec plus. docteurs sur divers points de théologie, et mourut en 1701. On a de lui : *Historia immaculatæ conceptionis B. Virg. Mariæ*, Helmstadt, 1696, in-4.

CALL (Jean van), grav., né à Nimègue en 1655, voyagea en Allemagne et en Italie, pour se perfectionner dans son art, et revint se fixer à La Haye, où il mourut en 1703. Son œuvre le plus estimé est une suite de *Vues du cours du Rhin*, en 72 planches. — Call (Pierre van), fils du précéd., s'appliqua au paysage, à la topographie militaire, dessina pour le roi de Prusse les places fortes, et les champs de bataille de la guerre de Flandre, de 1745 à 1748, et mourut vers 1760.

CALLANDER (Jacques), historien, né en Écosse, mort dans l'état de Virginie en 1805, s'est fait connaître par un ouvr. sur les abus du gouvernement anglais en Europe, en Asie et en Amérique, depuis 1688 jusqu'au temps présent (1800), publié en anglais sous ce titre : *Political progress of Britain, or an impartial history of abuses in the governement*, etc., et par des *Recherches sur l'histoire d'Amérique*, Philadelphie, 1798, in-8.

CALLARD DE LA DUQUERIE (Jean-Bapt.), profess. de médecine et membre de l'académie de Caen, mort en 1718, à l'âge de 88 ans, dans cette ville qui lui est redevable de son jardin botanique, est aut. d'un ouvrage estimé, ayant pour titre : *Lexicon medicum etymologicum*, dont l'édit. la plus complète est celle de Caen, 1715, in-fol. On lui doit encore : *Catalogus plantarum in locis paludosis nascentium*, Paris, 1714, in-fol.

CALLENBERG (Gérard), amiral hollandais, né à Willemstadt en 1642, mort à Wlaerdingue en 1722, était capitaine à bord du vaisseau que montait Ruyter dans le fatal combat à la suite duquel ce grand marin fut enlevé à la république, en 1676. Il eut en 1702 une très grande part au succès glorieux des armes hollandaises dans le port de Vigo. En 1704, il commandait la flotte qui, réunie à celle des Anglais, sous l'amiral Cooke, attaqua et prit Gibraltar.

CALLENBERG (Jean-Henri), savant orientaliste, né en 1694 dans le pays de Saxe-Gotha, professa la théologie à Hall, et consacra son temps et sa fortune à fournir aux missionnaires de sa communion les livres dont ils avaient besoin pour leurs travaux apostoliques. L'alphabet arabe étant assez généralem. employé dans les différentes langues de l'Inde, il établit chez lui et à ses frais une imprimerie arabe et une hébraïque; car son zèle s'étendait aussi à la conversion des Juifs répandus dans tout le Levant. Il y fit imprimer sous ses yeux des traduct. de la *Bible*, des livres ascétiques, et beaucoup d'autres, dont quelques-uns ne sont pas sans intérêt pour les Européens. Il mourut en 1760. L'institut qu'il avait fondé continua de faire imprimer la traduct. des livres religieux et de les distribuer aux Juifs et aux musulmans; mais le zèle de ces nouveaux apôtres se refroidit peu à peu, et vers 1792 l'entreprise fut tout-à-fait abandonnée.

CALLENBERG (Gaspar), jésuite, né dans le comté de la Marck en 1678, mort à Cosfeld en 1742, fut profess. de théologie dans plus. villes d'Allemagne, et a laissé quelques livres de droit canonique écrits en latin, mais auxquels il n'a pas mis son nom. On en trouve la liste dans la *Biblioth. Colon.* de Hartzheim. — Callenberg (G.-A.-H. Hermann, comte de), né en 1744, mort en 1795, conseiller intime de l'électeur de Saxe, a trad. en allemand quelques ouvr. suédois, et en franç. l'ouvrage allemand de Muller, intitulé : *la Ligue des princes*, etc.

CALLESCHROS, architecte grec, né à Athènes dans le 6e S. av. l'ère chrétienne, fut chargé par Pisistrate de la construction du temple de Jupiter-Olympien, monum. qui ne fut terminé qu'un gr. nombre d'années après la mort de son fondateur.

CALLET (J.-F.), mathémat., né à Versailles en 1744, mort à Paris en 1798, avait publié en 1783 une édit. des *Tables de Gardiner*, fort exacte, et aussi commode qu'utile, et en 1795 la nouv. édit. des *Tables des logarithmes*, in-8, considérablem. augmentée avec des tables de logarithmes des sinus pour la nouv. division décimale du cercle. L'année de sa mort, il publia encore un bon mémoire sur les longitudes en mer, sous le titre modeste de *Supplément à la trigonométrie sphérique et à la navigation de Bezout*, in-4. — Callet (Nicolas), avocat à Guéret dans la Marche, est auteur d'un *Comment.* sur les lois et coutumes de son pays, sous ce titre : *Callæus in leges Marchiæ municipalis*, 1573, in-4.

CALLIACHI (Nicolas), Grec, né dans l'île de Candie en 1645, professa les belles-lettres et la philosophie à Padoue, où il mourut en 1707. On a de lui les traités suiv. : *De ludis scenicis mimorum*, 1713, in-4, rare; *de Gladiatoribus; de Suppliciis servorum; de Osiride; de sacris Eleusiniis mysteriis*. Le premier de ces ouvr. se trouve dans le recueil de Sallengre, et les quatre autres dans celui du marq. Poleni.

CALLIAS, Athénien, riche propriét. de mines dans l'Attique, remporta le prix de la course des chevaux et le second prix de la course des chars, l'an 564 avant J.-C. (54e olympiade). Chef de l'ambassade que les Athéniens envoyèrent au roi Artaxerce, il conclut avec ce prince le traité qui assura l'indépendance des colonies grecques en Asie. On doit à Callias la découverte du minéral appelé *cinabre*, qu'il fit en cherchant à séparer l'or qu'il supposait exister dans le sable rouge du minerai d'argent.

CALLIAS, architecte grec, d'Arados dans la Phénicie, vivait à la fin du 3e S. avant l'ère chrétienne. Il avait construit pour les Rhodiens une grue au moyen de laquelle on pouvait enlever de terre une tour roulante, appelée hélépole, dont les assiégeants se servaient pour battre les murs des villes. Mais cette machine ayant été impuissante contre l'hélépole que Démétrius fit établir pour renverser les murs de Rhodes, les habitants recoururent à leur premier ingénieur Diognètes, qu'ils avaient injustem. disgracié pour donner sa place et son traitem. à Callias. Diognètes fit écrouler, au moyen d'une mine, la terrible hélépole de Démétrius; le siége de Rhodes fut levé; et Callias perdit ainsi tous les droits qu'il croyait avoir acquis à la reconnaissance des Rhodiens par son invention imparfaite.

CALLIAS, poète dramatique grec, composa plusieurs tragédies et comédies, parmi lesquelles on cite *les Cyclopes*, *Atalante*, etc.—Un autre Callias de Syracuse a écrit une *Hist. des guerres de Sicile*, dont on ne connaît que quelq. fragments.

CALLICLÈS, statuaire de Mégare dans le 5e S. av. l'ère chrétienne, est cité par Pausanias comme l'auteur d'une belle statue de l'*athlète Diagoras*, vainqueur aux jeux olympiques. Le père de Calliclès, nommé Théoscome, avait exécuté, suivant le même Pausanias, le *Jupiter* que l'on admirait à Mégare de son temps. — Un autre Calliclès, peintre grec du 4e S. av. J.-C., paraît avoir travaillé dans le genre appelé *miniature*, puisque ses tableaux n'avaient pas, dit-on, plus de 3 pouces de circonférence.

CALLICRATÈS, architecte grec, vivait à Athènes dans la 84e olympiade, 444 ans avant J.-C. Il construisit, de concert avec un autre architecte nommé Ictinus, le temple dit *Parthénon*, dont Phidias dirigea les sculptures et la décoration. On sait que ce chef-d'œuvre de l'architect. antique fut détruit par une bombe en 1677, pend. le siége d'Athènes par les Vénitiens, et que dès-lors les sav. étrangers, notamment les Anglais, se sont disputé ses

ruines. Les frises du Parthénon font partie du riche musée de lord Elgin.—Un autre CALLICRATÈS, sculpt. grec, se rendit célèbre par la finesse de ses figures. Il grava, dit-on, des vers d'Homère sur des grains de millet, et fit un char d'ivoire avec son attelage, qu'une seule aile de mouche pouvait couvrir. — CALLICRATÈS, né à Leontium, ville de l'Achaïe, fit exiler plus de mille Achéens, trahit les intérêts de sa patrie en se vendant aux Romains, et mourut à Rhodes en l'an 147 av. l'ère chrétienne.

CALLICRATIDAS, général lacédémonien, prit Méthymne sur les Athéniens, défit Conon et fut à son tour battu par ce génér. près des îles Arginuses, dans un combat naval, 402 ans av. l'ère chrét.

CALLIER (Raoul), poète français de la fin du 16e S., né à Poitiers, était neveu de Nicolas Rapin, dans les œuvres duquel on trouve diverses *poésies* de sa composition, quelques-unes en vers français mesurés, à l'exemple des anciens. On lui attribue *les Infidèles fidèles*, fable bocagère qui parut en 1603, sous le nom supposé de Callianthe.—CALLIER (Suzanne), fille ou sœur du précéd., composa sur la mort de Nicolas Rapin des vers imprimés dans les œuvres de ce dernier.

CALLIÈRES (JACQUES de), maréchal de bataille des armées du roi, est auteur d'une *Hist. de Jacq. de Matignon, maréchal de France*, ouvr. curieux mais inexact, qui fut publié à Paris en 1661, in-fol. Il mourut commandant à Cherbourg en 1697. — CALLIÈRES (Franç. de), fils du précéd., né en 1645 à Thorigny, membre de l'Acad. franç., fut plénipotentiaire de France au congrès de Riswick, où il soutint avec honneur les intérêts de son pays, reçut à son retour, de Louis XIV, une gratification de 10,000 livres, avec une place de secrétaire du cabinet, et mourut en 1717. Il nous reste de lui plus. ouvr., entre autres : *Des mots à la mode et des nouv. façons de parler*, Paris, 1692, 2 vol. in-12, ouvr. curieux et instructif. — Le *Traité de la manière de négocier avec les souverains*, 1716, in-12. La forme du livre a fait tort au fond; le style n'en est ni précis ni élégant. Il a été trad. en anglais et en italien, et réimpr. à Paris en 1750, sous le titre de Londres, 2 vol. in-12. — *De la science du monde*, 1717, in-12, où l'on trouve des réflexions utiles, mais présentées avec trop peu d'agrément. Ce livre a été trad. en allemand et en hollandais.

CALLIÈRES DE L'ÉTANG (P.-J.-G.), avocat au parlem. de Paris à l'époque de la révolution, quoique septuagénaire, embrassa la cause de la liberté avec la chaleur d'un jeune homme, donna l'idée d'un bataillon de vieillards, dont il fut nommé command., remplit ensuite divers emplois civils, fut un des jurés du tribunal révolutionnaire du 10 août, commissaire de la commune dans la Vendée en 1793, et mourut à Paris en 1795.

CALLIERGI ou CALLOERGI (ZACHARIE), imprimeur célèbre, né dans l'île de Crète, publia à Venise en 1499, en société avec Musurus, le grand *Dict. étymologique de la langue grecque*, in-fol., et s'établit ensuite à Rome, où il fit paraître des édit., très recherchées des curieux, de *Pindare*, 1515, et de *Théocrite*, 1516, in-4. — CALLIERGI (George), contemporain du préc., professa le grec à Venise.

CALLIGNOTE fut le premier qui fit connaître aux Mégalopolitains les mystères d'Éleusis. On lui éleva une statue dans la principale place de Mégalopolis.

CALLIMACHUS-EXPÉRIENS. — V. BUONACCORSI (Philippe).

CALLIMAQUE, général athénien, fit des prodiges de valeur à Marathon (l'an 490 av. J.-C.), et fut trouvé debout percé de flèches sur le champ de bataille. — CALLIMAQUE, architecte, peintre et sculpteur de Corinthe, passe pour avoir inventé le chapiteau corinthien, dont il prit, dit-on, l'idée d'une plante d'acanthe poussée autour d'un panier recouvert d'une tuile.

CALLIMAQUE, poète célèbre, naquit à Cyrène, ville grecque de Libye. On ne sait rien de précis sur l'époque de sa naissance ni sur celle de sa mort; mais elles se placent naturellement dans le 3e S. avant J.-C. Grammairien, critique et poète, il se distingua dans des genres si divers. Cette prodigieuse réunion de connaissances et de talents lui valut la protection de Ptolémée-Philadelphe, qui lui confia la direction du musée qu'il venait de fonder à Alexandrie. Callimaque y ouvrit un cours public d'enseignement, et ne tarda pas à former de brillants élèves, entre autres le célèbre aut. de l'Argonautique, Apollonius de Rhodes. Le disciple eut le malheur de se montrer ingrat, et le maître le tort de se venger trop cruellement, en lançant contre Apollonius, qu'il désigne sous le nom d'*Ibis*, la satire la plus violente et la plus injurieuse. Elle ne nous est point parvenue, et il faut en féliciter les deux poètes; mais on ne peut s'empêcher de regretter que de cette foule immense d'ouvrages que Callimaque avait composés (Suidas en compte jusqu'à 800), un seul soit arrivé jusqu'à nous. Ce sont ses *Hymnes*, qui, destinés aux solennités du culte en Grèce et dans l'Égypte, sont, sous ce rapport, un monument précieux de l'état de la religion dans ces contrées et à cette époque. C'est un vaste répertoire de traditions historiques et mythologiques; mais cette érudition même y nuit quelquefois à la clarté. Aussi peu de poètes ont plus souvent et plus savamm. exercé la sagacité des interprètes : Bentley, entre autres, a recueilli et expliqué les *fragments* qui nous restent de ses *élégies*, et Spanheim a donné sur les *hymnes* un excellent *commentaire*, dont la meilleure édit. est celle d'Auguste Ernesti, Leyde, 1761, 2 vol. in-8. Nous avons en prose une bonne trad. franç. de Callimaque, par la Porte du Theil, Paris, 1775, réimpr. dans la collect. de Gail, et une double trad. lat. et franç., par Petit-Radel, Paris, 1810, in-8. — Un autre CALLIMAQUE est cité par Pline comme aut. d'une *dissertat.* sur les couronnes dont on faisait usage dans les festins.

CALLIMÉDON, orateur athénien, contemporain de Démosthènes, acquit quelque célébrité comme

présid. d'une assemblée de joyeux convives tels que lui, où l'on tenait note des plaisanteries et bons mots qui s'y disaient.

CALLINICUS, 2e fils d'Antiochus, dernier roi de Comagènes, ne pouvant résister aux forces des Romains, abandonna ses états, et fut ensuite bien accueilli à Rome avec ses fils, qui cepend. avaient fait une plus longue résistance.

CALLINICUS, sophiste et rhéteur grec, enseigna l'éloquence à Rome sous le règne de Gallien, vers 260 de J.-C. Au rapport de Suidas, il avait composé dix livres de l'*Histoire d'Alexandrie*.

CALLINIQUE, archit. d'Héliopolis, en Égypte, né au 7e S., fut l'inventeur de la composition chimique appelée *feu grégeois,* dont l'empereur Constantin-Pogonat se servit pour brûler la flotte des Sarrasins, et que ses successeurs employèrent avec le même avantage.

CALLINUS, ancien poète grec d'Éphèse, vivant dans le 8e S. avant l'ère chrétienne, passe pour l'inventeur de la poésie élégiaque. Stobée nous a conservé quelq.-uns de ses vers que l'on retrouve dans les *Analecta* de Brunck. M. Bach a publ. séparément les fragments de Callinus, avec ceux de quelq. autres poètes grecs, Leipsig, 1830, in-8.

CALLIOPE (myth.), muse qui préside à l'éloquence et à la poésie héroïque. On la représente sous la figure d'une jeune fille, couronnée de laurier, tenant d'une main une trompette, de l'autre un volume, et ayant à ses pieds l'Iliade, l'Odyssée et l'Énéide.

CALLIPATIRA, Athénienne, fille de Diagoras de Rhodes dans le 5e S. av. J.-C., s'était déguisée en maître d'escrime pour accompagner son fils Pisirhodus aux jeux olympiques, dont l'entrée était interdite aux femmes sous peine de mort; les juges lui firent grâce, mais ordonnèrent qu'à l'avenir les maîtres seraient nus comme les athlètes.

CALLIPIDES, acteur tragique, contemporain de Sophocle, fut surnommé *le Singe*, parce qu'il surchargeait sa déclamation de gestes forcés et contre nature.

CALLIPUS, Athénien, disciple de Platon, seconda Dion, son ami, dans le projet de rendre la liberté à Syracuse; mais, oubliant bientôt les leçons de son maître, il fit assassiner lâchement le vertueux citoyen qu'il avait aidé dans sa noble entreprise. Il en fut puni la même année par deux des soldats qui lui avaient servi à s'emparer de l'autorité, et qui le tuèrent avec les mêmes armes dont ils avaient frappé Dion. Cet événement eut lieu en l'an 351 avant J.-C. — Un autre CALLIPUS, Athénien, sauva ses compatriotes attaqués par les Gaulois aux Thermopyles, l'an 279 av. J.-C., en les faisant embarquer sur les vaisseaux qu'il avait amenés à cet effet dans le golfe Maliaque.

CALLIRHOÉ (myth.), jeune fille de Calydon, fut aimée de Corésus, grand-prêtre de Bacchus, qui ne put la rendre sensible. Le dieu invoqué par son prêtre affligea les Calydoniens d'un mal qui ne devait finir que quand on lui aurait sacrifié Callirhoé. Mais au moment du sacrifice, Corésus se frappa lui-même, au lieu d'immoler la victime. Callirhoé, touchée d'une compassion tardive, ne voulut point survivre au grand-prêtre. — La Fable mentionne trois autres CALLIRHOÉ : l'une fille du fleuve Achéloüs; la seconde, fille du fleuve Scamandre; la troisième, fille de Lycus, tyran de Libye.

CALLISTE, affranchi et favori de l'empereur Claude, se fit remarquer par un luxe et une insolence que Sénèque a signalés.

CALLISTHÈNES, orateur athénien, contempor. de Démosthènes, partagea sa haine contre Philippe de Macédoine, et s'exposa à être victime du ressentiment d'Alexandre; mais on parvint à apaiser ce prince. — CALLISTHÈNES, général athénien, ayant vaincu Perdiccas, roi de Macédoine, et fait une paix avantageuse, n'en fut pas moins condamné à mort par ses concitoyens ingrats.

CALLISTHÈNES, philosophe et historien grec, disciple et neveu d'Aristote, suivit Alexandre dans ses conquêtes. Il ne dissimula point le mépris que lui inspiraient les flatteurs du roi, et refusa de le reconnaître pour un dieu. Accusé de conspiration, et enfermé dans une cage de fer, il mourut dans les tourments à Cariate, en Bactriane, 328 avant J.-C. Il avait écrit une *Histoire de la Grèce*.

CALLISTHÈNES, ayant eu la témérité de mettre le feu aux portes du temple de Jérusalem, le jour même qu'on célébrait la victoire remportée par Judas Machabée sur Nicanor, fut arrêté et brûlé vif.

CALLISTRATE, fils d'Empedus, vaillant capitaine athénien, s'immortalisa par une habile retraite sur Catane et Syracuse, après sa défaite près du fleuve Asinarus, en Sicile, dans le 5e S. av. J.-C. — CALLISTRATE, orateur athénien, exerçait par son éloquence un tel empire sur ses auditeurs, que le peuple ombrageux le bannit à perpétuité. Il se retira en Thrace, et fonda la ville de Datus, où il attira beauc. de ses concitoyens. — CALLISTRATE, jurisc., vivait sous les empereurs Sévère et Caracalla. On trouve quelq. fragments de ses ouvrages dans les *Pandectes*.—CALLISTRATE, aut. grec, contribua avec Aristophane à étendre le domaine de la comédie.

CALLISTUS (JEAN-ANDRONIC), un des restaurateurs des sciences au 15e S., né à Thessalonique, enseigna le grec à Rome. On trouve quelques MSs. de ce savant à la biblioth. du roi.

CALLIXÈNE, orateur athénien, fit condamner à mort, par le peuple, les généraux qui avaient vaincu aux îles Arginuses, parce qu'ils avaient laissé les morts sans sépulture. Bientôt le peuple, revenu de son erreur, força Callixène de fuir. Cet orateur mourut misérablement. — CALLIXÈNE, célèbre courtisane de Thessalie, fit un vain essai de ses charmes sur Alexandre-le-Grand, qui fut assez maître de lui pour résister à des séductions par lesquelles la reine Olympia voulait éprouver la vertu de son fils.

CALLON, sculpteur grec, vivait dans le 5e S. av. l'ère chrétienne. On cite de lui une *Minerve* en bois, placée dans l'Acro-Corinthe, et une *Proserpine* dans la ville d'Amyclée.

CALLON DE SAINT-REMI, né à Reims en 1712, mort à Paris en 1756, ancien secrét. d'ambassade à la cour de Turin, est auteur d'un roman où l'on trouve de l'intérêt, et qui a pour titre : *Angelina, ou Histoire de don Matthéo*, Milan (Paris), 1752, 2 parties in-8.

CALLOT (Jacques), peintre, graveur et dessinateur, né à Nancy en 1593, fut élève de Jules Parigi pour le dessin, et de Philippe Thomassin pour la gravure. Il paraît être le premier graveur qui ait employé avec succès le vernis des luthiers, nommé par les Ital., *vernice grosso de lignaiuoli*. Après la prise de Nancy par Louis XIII, en 1633, Callot résista aux offres séduisantes de ce prince qui l'engageait à éterniser par la gravure le souvenir de cette conquête. « Je me couperais le pouce, dit-il, plutôt que de faire quelque chose de contraire à l'honneur de mon prince (Henri, duc de Lorraine) ou de ma patrie. » Il mourut en 1635. Son œuvre contient environ 1,600 pièces; les plus remarquables sont : *les Supplices; les Misères de la guerre; les Gueux contrefaits; les deux Tentations de St-Antoine.* Gersaint en a donné le détail dans le *catalogue* de Quentin de Lorangère, 1744, in-12, et Regnault-Delalande, dans celui de Silvestre, 1810, in-8, 184-215.

CALLOT (Fr.), médecin, né à Nancy en 1690, est aut. d'un traité intitulé : *l'Idée et le Triomphe de la vraie médecine*, Commercy, 1742, in-8. Il a aussi publ. quelq. *pièces* de vers qui prouvent son zèle pour l'honneur de sa patrie.

CALLY (Pierre), professeur d'éloquence et de philosophie à Caen, mourut dans cette ville en 1709, curé de la paroisse de St-Martin. Outre une édit. de l'ouvr. de Boëce, *de Consolatione philosophiæ*, Paris, 1680, in-4, dans la collect. *ad usum*, on lui doit quelq. ouvr. qui firent du bruit dans le temps, mais qui sont aujourd'hui complétement oubliés. Il faut en excepter le *Durand commenté*, Cologne (Caen), 1700, in-12, ouvr. dans leq. il appuie le sentim. de Durand de Saint-Pourçain (*v.* ce nom) sur la transsubstantiat., et qui fut condamné par l'év. de Bayeux en 1701. L'aut. se soumit à cette décision, et retira tant qu'il le pût les exemplaires de son livre pour les détruire, ce qui les a rendus très rares.

CALMET (dom Augustin), bénédictin de la congrégation de St-Vannes, né en 1772 à Mesnil-la-Horgne, près de Commercy en Lorraine, se fit une réputat. très étendue par ses trav. sur la Bible, en fut récompensé par sa nominat. en 1718 à l'abbaye St-Léopold de Nancy, fut transféré 10 ans après à celle de Senones, où il passa le reste de sa vie dans l'exercice des devoirs de son état, et dans la pratique des vertus chrétiennes, et mourut en 1757. Considéré comme écrivain, on ne peut nier que ses ouvrages ne soient utiles, mais le style en est lourd, diffus, souvent incorrect; aussi sont-ils moins lus que consultés. Ses principaux ouvrages sont : la *Bible* avec un comment. littér. et critiq., Paris, 1724, 9 vol. in-fol., édit. la plus complète. — *Dictionn. histor. et critiq.* de la Bible, 1730, 4 vol. in-fol. — *Histoire de l'Anc. et du Nouveau-Testament*, 1737, 4 vol. in-4. — *Histoire univers., sacrée et profane*, 1735, 17 vol. in-4. — *Histoire ecclésiastique et civile de la Lorraine*, 1745, 7 vol. in-fol., la meilleure qu'on ait publiée sur cette province. *La Bibliothèque des écrivains lorrains* en forme le 4ᵉ vol. — *Comment. litt., histor. et moral sur la règle de St Benoît*, 1734, 2 vol. in-4. — *Traité sur les apparitions des esprits*, 1751, 2 vol. in-12. Il déposa à la biblioth. roy., en 1733, une copie exacte du *Vedam*, qu'il s'était procurée par l'intermédiaire des jésuites missionnaires dans l'Inde. La *Vie de D. Calmet* a été publ. par D. Fangé, 1763, in-8.

CALMETTE (François), né à Rodez, dans le Rouergue, reçu docteur à Montpellier en 1684, fit avec succès des cours dans cette ville, et publ. un *Abrégé de médecine thérapeutique*, Lyon, 1690, Genève, 1710. — Calmette (Louis-Castor Matthieu de la), né à Nîmes, en 1713, chanoine de Cambrai, est aut. de l'*Abrégé du service de campagne*, La Haye, 1752, in-8; on trouve sous son nom quelq. poésies dans les *Étrennes lyriques*.

CALMO (André), poète et acteur vénitien du 16ᵉ S., a laissé quelq. *comédies* pleines de gaîté, et qui eurent de la vogue en leur temps. On a encore de lui : *Lettere piacevoli*, Venise, 1572, in-8.

CALOCER, né dans l'île de Chypre, au 3ᵉ S., fut d'abord conducteur de chameaux, puis chef de brigands, et finit par prendre le titre de roi de Chypre. L'empereur Constantin, dit *le Grand*, envoya contre lui le césar Dalmatius, son neveu, qui le fit brûler vif vers l'an 324.

CALOGERA (Ange), né à Padoue en 1699, d'une famille originaire de Corfou, étudia chez les jésuites, puis à 17 ans entra dans la congrégat. des camaldules, où il acquit de vastes connaissances en théologie et en littérature. Il entreprit en 1729 un ouvrage qu'il continua périodiquem. jusqu'en 1766, sous ce titre : *Recueil d'opuscules scientifiq. et philologiques* (en ital.); il avait déjà publié 51 vol. de ce rec. et une *Suite*, lorsqu'il mourut en 1768. On lui doit encore une trad. ital. du Télémaque, 1744, in-4. — *Il nuovo Gulliver*, Venise, 1731, in-8. Il avait travaillé avec Apostolo-Zeno, à la rédact. de *la Minerva*.

CALONNE (Charles-Alexandre de), ministre-d'état français, né en 1734, à Douai, où son père était prem. présid. du parlem., fit des études brillantes au collége Ste-Barbe à Paris. Son esprit, ses talents et sa position sociale, le portèrent successivement aux places de conseiller, de procur.-général au parlement de Douai, de maître des requêtes, d'intendant de Metz, de Flandre, de contrôleur-général des finances et de ministre d'état. Success. de Necker au ministère des finances, Calonne commença sa gestion par chercher les moyens de pourvoir au remplacement de cent soixante-seize millions dépensés par anticipation sur les revenus publics, indépendamment des emprunts et des arriérés accumulés par les ministres précéd. Dédaignant la ressource des économies, il

solda l'arriéré du moment, soutint les effets publics par des avances secrètes, rapprocha le paiement des rentes sur l'état, obtint des bonificat. sur les baux des fermes et des régies, assura le crédit de la caisse d'escompte, projeta des fonds d'amortissement, et fit exécuter une refonte des monnaies d'or. Mais le vide du trésor était immense, et la dette de l'état ne reposait sur aucun gage assuré. Il n'y avait qu'un nouv. système de contributions qui lui offrît le moyen de l'affermir, et Calonne le proposa. D'après ses conseils, le roi convoqua l'assemblée des notables, dont la première séance eut lieu à Versailles le 22 février 1787. On attendait avec impatience le compte du ministre des finances. Il le rendit avec toute la dextérité dont il était capable, mais il ne put empêcher la mauvaise impression de ses révélations fâcheuses. On l'accusa d'avoir confondu et bouleversé toute la comptabilité antérieure dans le dessein de couvrir ses prodigalités; et la reine se laissa persuader d'abandonner Calonne qui fut exilé en Lorraine, et passa bientôt après en Angleterre. La révolution était commencée. L'émigration des princes, frères du roi, appelait autour d'eux une foule de mécontents, dont la force principale devait être dans l'appui des cabinets étrangers. Il se lança dans ce nouveau tourbillon avec une ardeur qui semblait au-dessus de ses forces. Ses négociations, ses voyages en Allemagne, en Italie, en Russie, son zèle, son dévouement le rendaient précieux à la cause roy. Il y déploya de nouv. talents et l'esprit le plus fécond en ressources; il dépensa la fortune qui lui restait, enfin il courut risque de la vie. Tant d'efforts et de sacrifices furent inutiles; en 1795, il disparut de la scène politique, et vécut à Londres, occupé des beaux-arts qu'il avait toujours cultivés. Au mois de sept. 1802, il quitta l'Angleterre, et vint à Paris, où il mourut le 29 octobre suiv. Ses ouvr. politiq. sont écrits avec modération, et souvent avec élégance. Il suffira de citer ses *Observations sur les finances*, Londres, 1790, in-4. — *De l'état de la France*, 1791, in-8. — Le *Tabl. de l'Europe en novembre* 1795, Londres, in-8. — L'abbé de CALONNE, son frère, qui l'avait suivi dans tous ses voyages, rédigeait à Londres le *Courrier de l'Europe*. Il partit pour le Canada en 1799, se dévoua aux fonctions les plus pénibles du ministère ecclésiastique, et mourut le 16 octobre 1823, âgé de plus de 80 ans. Il avait mené une vie fort dissipée avant la révolution de 1789.

CALOUST, sav. prélat arménien, mort en 1660, fut élu patriarche d'Arménie en 1703. On a de lui un *Recueil de poésies arméniennes*.

CALOV (ABRAHAM), théologien luthérien, né en Prusse en 1612, fut recteur de Dantzig et profess. de théologie à Kœnisberg et Wittemberg, où il mourut en 1686. Il porta dans les querelles théol. une aigreur et une animosité excessives, et publ. contre ses adversaires un grand nombre de pamphlets, thèses et réfutat. Parmi tous ses ouvrages, on ne remarque aujourd'hui que les suiv. : *Biblia illustrata*, contre Grotius; *Tractatus de methodo docendi et disputandi*, Rostock, 1637, in-8; *Considerationes arminianismi*.

CALPHURNIUS (JEAN), savant critique, né à Brescia, professa le grec à Venise et à Padoue de 1478 à 1502. On lui doit un *Comment.* sur le *Heautontimorumenos*, impr. pour la 1re fois, Trévise, 1474, in-fol., avec les *autres comédies* de Térence; des éditions revues d'*Ovide*, de *Catulle*, *Tibulle*, *Properce*, et des *Sylves* de Stace; quelques *lettres* et quelques pièces de *vers*, entre autres un petit *poème* sur la mort d'un enfant nommé Simon, massacré par les Juifs, que le cardinal Querini a reproduit dans la *Litterat. Brixian.*, II, 289.

CALPRENÈDE (GAUTHIER DE COSTES, sieur de LA), gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, né en Périgord, au commencement du 17e S., mort en 1667, est auteur de romans qui ont eu une grande vogue dans le temps, mais que personne ne lit aujourd'hui, si ce n'est quelq. amat. de notre ancienne littérat. Il a fait aussi un grand nombre de tragédies égalem. oubliées. Nous nous bornerons à mentionner les romans suivants : *Cassandre*, Paris, 1642, 10 vol. in-8. — *Cléopâtre*, ibid., 23 vol. in-8. — *Faramond, ou l'Histoire de France*, 1661, 7 vol. in-8. — Mme de Sévigné avoue que jusque dans sa vieillesse elle se plaisait à lire les romans de La Calprenède. Quelq. poètes connus y ont puisé les situat. et les sujets même de leurs compositions. Le *Théâtre* de La Calprenède, contenant 9 pièces, imprimé de 1637 à 1653, in-4, se trouve rarem. complet.

CALPURNIE, fille de Pison, 4e femme de César, rêva, dit-on, la veille de la mort de ce dernier qu'on le poignardait, lui fit part de ce songe, et voulut, mais en vain, le détourner d'aller au sénat.

CALPURNIUS (TITUS), poète bucolique latin, (appelé quelquefois mal à propos Calphurnius), né en Sicile, paraît avoir vécu sous le règne de Carus et de ses fils, et, par conséquent, avoir été contemporain de Némésien, auquel il dédia ses *Églogues;* elles sont au nombre de onze. Imitateur plus heureux de Théocrite que de Virgile, il a su éviter la rusticité, quelquefois grossière, que le premier de ces poètes prête à ses bergers; mais il est loin d'atteindre à la pureté, à l'élégance harmonieuse du second. Cepend. ses églogues étaient, dit-on, classiques du temps de Charlemagne; et on ne les relit pas sans intérêt, même après celles de Virgile. Impr. séparément, Rome, 1471, in-fol., elles l'ont été souvent depuis, ou seules, ou à la suite de Némésien, et notamm. dans l'*Anthologia latina* de Burmann, dans les *Poetæ latini minores* de Wernsdorff, et dans la *Biblioth. lat.* de Lemaire, t. I. La traduction franç de Calpurnius est estimée (*v.* NÉMÉSIEN).

CALPURNIUS FLAMMA (MARCUS), tribun de Rome, sauva, par son dévouem. héroïque, l'armée romaine commandée par Attilius qui l'avait engagée dans un défilé dangereux. Cet événem. eut lieu vers l'an 494, pend. la prem. guerre punique. Calpurnius, après le combat, fut trouvé parmi les morts.

CALUSO (THOMAS VALPERGA MASINO comte de), abbé piémontais, savant et littérat. distingué, correspond. de l'Institut de France, membre de la société ital. et de l'acad. de Turin, où il naquit en 1737, fut d'abord page du gr.-maître de Malte, prit du service dans la marine de l'ordre, puis se rendit à l'âge de 24 ans à Naples, où il embrassa l'état ecclésiast. De retour dans sa ville natale, il y devint successivement membre du gr.-conseil, direct. de l'observ. astronom., et profess. de grec et de langues orientales, place qu'il perdit en 1814. Il mourut le 1[er] avril 1815. Caluso fut lié avec Alfieri, qui se plaisait à l'appeler le *Nouveau Montaigne*. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. en ital., en latin et en franç. Ces derniers, concernant l'astronomie et les mathématiques, sont dans les *Mémoires* de l'acad. de Turin. Parmi ses autres ouvrages on distingue : *Litteraturæ copticæ rudimentum*, Parme, 1783, in-4, qu'il publia sous le nom de *Didymus Taurinens.*

CALVAIRE (les filles du), ordre de religieuses fondé par Antoinette d'Orléans, sous la direction du célèbre P. Joseph du Tremblais (*v.* ce nom).

CALVART (DENIS), peintre, né à Anvers en 1565, ouvrit à Bologne une école d'où sortirent *le Guide, l'Albane et le Dominiquin,* et mourut dans cette ville en 1519. Ses ouvrages les plus remarquables se voient à Bologne, Rome, Reggio. Ils sont moins estimés pour le caractère et la disposit. des figures, que pour le coloris; ils ont été gravés par Gil. Sadeler et Auguste Carrache.

CALVERT (GEORGE), plus connu sous le nom de comte de BALTIMORE, né en 1578 à Kiplin, comté d'York, fut le fondat. de la colonie de Maryland. Après un voyage dans leq. il traversa tout le continent de l'Europe, il revint en Angleterre au commencem. du règne de Jacques I[er], entra dans les bureaux de sir Robert Cécil, secrétaire-d'état, et par le crédit de ce seigneur obtint la place de secrétaire du conseil privé, l'ordre de la Jarretière, ensuite le titre de secrét.-d'état avec une pension de 1,000 liv. st. sur les douanes. Il embrassa la religion catholique en 1624, déclara ce changem. au roi, et lui donna sa démission; toutefois il resta au conseil privé, et fut créé baron de Baltimore. Il occupait encore la place de secrét.-d'état lorsqu'il fut constitué propriétaire de la péninsule méridion. de New-Foundland, qu'il nomma province d'Avalon, et dans laq. il dépensa 25,000 liv. st. pour une plantation qu'il visita deux fois en personne; mais le voisinage des Français l'incommodait tellem. que, quoiqu'il les eût repoussés d'abord, il fut contraint d'abandonner le territoire. Il retourna en Angleterre, et obtint de Charles I[er] la concess. de vastes terres au nord de la Virginie : mais avant qu'il en reçût les titres de propriété, il mourut à Londres en 1632. Après sa mort, les lettres en furent accordées à son fils aîné Cécil, qui lui succéda. Le pays fut dès-lors appelé Maryland, en l'honneur d'Henriette-Marie, femme de Charles I[er]. La tolérance relig. fut respectée par Cécil, qui exécuta tous les projets de son père.

CALVERT (LÉONARD), gouverneur du Maryland, frère cadet de Cécil, arrivé dans la Virginie le 24 février 1634, avec ce frère, et environ 200 familles catholiques, avança le 3 mars dans la baie de Chesapeack, au nord, et jeta l'ancre dans une île qu'il appela St-Clément, et dont il prit posess. au nom du roi d'Angleterre. De là, il poursuivit 16 lieues plus haut sur la ville de Patowniac, aujourd'hui Marlborough, où il fut reçu en ami par le régent qui gouvernait pour le prince du pays, alors mineur. Il poursuivit encore 12 lieues plus haut, vers la ville de Piscataway, sur la côte de Maryland, où il trouva un Anglais nommé Henri Fleet qui demeurait depuis plusieurs années avec les naturels du pays, et qui en était fort estimé. Il en tira de gr. services comme interprète, fit ses présents au prince, ne négligea rien pour se concilier l'affection des habitants, et le 20 mars prit possession du Maryland. Le gouvernem. fut établi sur les bases de la sûreté des propriétés et de la liberté de conscience. Cinquante acres de terre furent concédés à chacun des colons, et tout chrétien fut admis sans aucune prééminence de secte particulière. Cette sage politique fit de cette colonie un asile pour tous les exilés de l'Angleterre. Le gouverneur fut chargé des intérêts de toute la colonie jusqu'au temps des guerres civiles, où le nom de catholique devint si odieux aux Anglais, que le parlement s'empara du gouvernem. de la province. On ne sait rien de plus sur Léonard Calvert. — A la restauration du roi Charles II, en 1660, Cécil Calvert recouvra ses droits sur le Maryland, dont un an après son fils Charles fut nommé gouvern.

CALVERT (JACQUES), théol. non conformiste, né à Yorck, fut élevé à Cambridge avec Tillotson, et mourut en 1698. Il a écrit un ouvrage sav. intit. : *Nephtali, seu colluctatio theologica de reditu decem tribuum, conversione Judæorum, et mens Ezechielis*, Londres, 1672, in-4. — Son oncle Thomas, né à Yorck en 1606, mort en 1679, fut égalem. théol. et vic. de l'une des égl. de sa patrie. On a de lui une trad. angl. d'un ouvr. arabe sur le Messie; une autre du *Christus triumphans* de Fox, et deux ouvr. ascétiques peu dignes de remarque. — CALVERT (Frédéric), plus connu sous le nom de lord Baltimore, né en Angleterre en 1731, et mort à Naples en 1771, est auteur d'un *Voyage dans le Levant, avec des remarques sur les Turks et Constantinople.* On a encore de lui : *Gaudia poetica, in latinâ, anglicâ et gallicâ linguâ composita*, Naples, 1769, in-8. — *Cœlestes et inferi*, ibid., 1771. Ces deux ouvr., tirés à un petit nombre d'exemplaires, sont extrêmement rares.

CALVET (ESPR.-CL.-FRANÇ.), médecin, antiq., et numismat., né en 1728 à Avignon, pratiqua la médec. dans cette ville avec succès, se dévouant au service des pauvres, et consacra ses loisirs à l'étude des sciences et à rassembler des monum. qu'il légua par son testam. à sa ville natale, avec une collection de médailles et d'antiques pourvue de dotations suffisantes à son administrat. et à son

entretien. Telle est la fondation du *musée Calvet*. Cet habile médecin mourut en 1810, laiss. en MSs. divers ouvrages sur la médec., les antiq., l'hist. naturelle et la philosophie, en 6 vol. in-fol. Il n'a fait impr. qu'une *Dissertat. sur un monument singulier des utriculaires de Cavaillon*, 1766, in-8, fig.

CALVI (LAZARE), peintre italien, né à Gênes en 1502, travailla aux fresques du palais d'Antoine Doria et à d'autres édifices de sa patrie, et mourut à 105 ans. — Son frère PANTALÉON, égalem. bon peintre, laissa quatre fils, Marc-Antoine, Aurèle, Benoît et Félix, qui suivirent la même carrière. — CALVI (Donat), vicaire-général de la congrég. de Lombardie et de l'ordre de St-Augustin, né à Bergame dans le 17e S., a laissé un ouvr. curieux intit. : *Scena letteraria degli scrittori Bergamaschi*, Bergame, 1664, in-4. — CALVI (Maximilien), est auteur d'un ouvr. en espagnol intit. : *De la Hermosura, y del Amor*, Milan, 1576, in-12. — CALVI (Jean), médecin, né à Crémone vers 1715, exerça son art à Florence, où il fut nommé membre de l'académie; passa ensuite à Milan, puis à Pise, où il obtint une chaire de professeur, et mourut vers 1766. On a de lui les ouvrages suiv. : *De medicamentis pro nosocomiorum levamine moderandis*, Pise, 1763. — *De hodiernâ etruscâ clinice commentar.*, Florence, 1748. — *Lettera sopra l'uso medico interno del mercurio*, etc., Cremone, 1763.

CALVIÈRE (le marquis de), lieutenant-général, mort vers 1760, cultiva les lettres dans sa jeunesse, et se fit connaître par quelques *fables* impr. à La Haye en 1715, dans un *Nouveau choix de pièces de poésies*. — Un de ses descend. a publ. *Recueil de fables div.*, Paris, 1792, in-18, tiré à 50 ex.

CALVIN (JEAN), second chef de la réforme religieuse au 16e S., né à Noyon en 1509, d'une famille obscure dont le nom était Cauvin, fut de bonne heure destiné à l'état ecclésiastique, et possédait à l'âge de 12 ans un bénéfice simple dans la cathédrale de sa ville natale. Pourvu six ans après des revenus et du titre d'une cure qu'il permuta ensuite pour une autre, sans résider, il continuait ses études à Paris, et avait obtenu la protection de la reine de Navarre, sœur de François Ier, quand il fit connaissance avec Pierre-Robert Olivetau, son compatriote, et reçut de lui le germe de la nouvelle doctrine, qu'il ne tarda pas à embrasser ouvertem. Abandonnant alors l'étude de la théol., il alla suivre des leçons de droit à Orléans, puis à Bourges, d'où il fut contraint de fuir pour éviter l'emprisonnem. Il se retira d'abord à Angoulême, où il enseigna le grec, puis se rendit à Poitiers, y fit un grand nombre de prosélytes, revint à Paris en 1534, et fut bientôt forcé d'en sortir de nouv. pour se réfugier à Bâle. C'est vers cette époque que son nom de Cauvin, qu'il avait latinisé, fut changé en celui de Calvin. Après avoir obtenu en 1536 la chaire de théol. à Genève, il fut renvoyé de cette ville en 1538, et passa à Strasbourg, où il enseigna et propagea sa doctrine, et se maria. Il assista en 1540 à la conférence de Worms, puis à celle de Ratisbonne. Rappelé à Genève avec honneur en 1541, il y dressa un formulaire de confess. de foi qu'il fit passer comme loi de l'état, et qui devint la base de la croyance religieuse appelée de son nom CALVINISME. Son crédit était tel qu'on l'appelait le *pape de Genève*; il s'en servit pour satisfaire ses vengeances et pour faire condamner au feu, comme hérétique, le médecin Michel Servet (*v.* ce nom). Calvin mourut à Genève en 1564. Il a composé un gr. nombre d'écrits dont les princip. sont : le livre de l'*Institution chrétienne*, écrit en latin, et publié d'abord à Bâle, 1536, in-fol. de 514 pages; traduit ensuite en franç. par l'auteur en 1541. Cet ouvrage a eu un grand nombre d'édit. lat.; la meilleure est celle de Robert Étienne, Genève, 1559, in-fol. de 564 pages : la dédic. de cet ouvr. à François Ier passe pour un chef-d'œuvre; des *Commentaires sur l'Écriture*; un *Traité* pour prouver que les âmes ne dorment pas jusqu'au jour du jugem., publié à Paris, 1558. On ne peut refuser à Calvin de grands talents, une profonde érudition, un style grave et quelquefois entraînant; il était réglé dans ses mœurs; mais il avait un orgueil, une ambition excessive, une opiniatreté, une aigreur et un emportem. indignes d'un honnête homme. Sa doctrine consiste principalement à nier la présence réelle du corps et du sang de J.-C. dans l'eucharistie, ainsi que le libre arbitre; il veut la suppression du culte extérieur, de l'invocation des saints, de la prière pour les morts, de l'épiscopat, etc., et n'admet que deux sacrements, le *Baptême* et la *Cène* ou communion; il anéantit les indulgences, le purgatoire, la messe, etc. On peut voir à l'article LUTHER la différence qui existe entre la doctr. de celui-ci et celle de Calvin. Les *œuvres* de Calvin ont été recueill. à Amsterdam, 1667-1671, 9 vol. in-fol. Sa *Vie* a été écrite par Théodore de Bèze, en franç. et en latin (*v.* l'art. CALVIN dans l'*Histoire littéraire de Genève*, par Senebier.

CALVINUS (JEAN KAHL, plus connu sous le nom de), né dans le 16e S., professeur de droit à Heidelberg, a laissé : *Lexicon juridicum*, dont la meilleure édit. est celle de Genève, 1759, 2 vol. in-fol. — *Themis hebræo-romana seu jurisprudentia mosaïca et romana*, Hanau, 1595, in-8, et quelq. autres ouvr. de jurisprudence.

CALVISIUS (SETH), astronome, musicien, poète et chronologiste allemand, né dans la Thuringe en 1556, mort en 1617 à Leipsig, a écrit un gr. nombre d'ouvrages dont on ne peut guère mentionner aujourd'hui que son *Opus chronologicum*, réimprimé à Francfort en 1685, in-fol., et cité par Scaliger comme une production estimable. — Le fils et le petit-fils de Calvisius, ministres de l'Évangile en Saxe, ont laissé, en allemand, des *Sermons* et quelques autres livres de piété peu remarq.

CALVO (MARC-FABI), médecin, né à Ravenne, mort à Rome en 1527, traduisit, par ordre du pape Clément VII, *les OEuvres d'Hippocrate* en latin, Rome, 1525, in-fol. — CALVO (Jean), professeur de médecine au 16e S. à l'université de Valence en Espagne, travailla à y faire refleurir l'étude des anc.; traduisit du franç. *la Chirurgie*

de *Guy de Cauliac*, 1596, in-fol., et composa en espagnol un *Traité de chirurgie*, Séville, 1580, Madrid, 1626 : Brice Gay a donné la traduct. d'une partie de cet ouvr. dans son *Epitome des Ulcères*, Poitiers, 1624, etc. — CALVO (Félix), habile chirurgien, né à Bergame, pratiqua son art avec succès, et mourut en 1661, laissant plus. dissert. en italien sur l'anévrisme, les ulcères cancéreux, les plaies de tête, etc. — CALVO (Boniface), poète provençal du 13e S., quitta Gênes pend. les troubles civils et se réfugia près d'Alphonse X, roi de Castille. Nostradamus lui attribue un traité intitulé : *Dels Courals amadours*, etc. Il prit la défense des Génois contre un poéte contemporain, Barthélemy Zorzi ,qui les avait mis dans une de ses pièces au-dessous des Vénitiens. Raynouard dit que l'on conserve de ce poète dix-sept pièces, parmi lesquelles on trouve plusieurs *sirventes*. Il en a publié quelq.-unes dans le *Choix de poésies des troubad.*, III et IV.—CALVO (Jean-Sauveur de), connu sous le nom du *brave Calvo*, né à Barcelone en 1625, passa au service de France, suivit Louis XIV dans la conquête de la Hollande, fut gouvern. de Maëstricht, qu'il défendit avec intrépidité, et dont il contraignit le prince d'Orange à lever le siége. On rapporte comme caractéristique la réponse qu'il fit aux ingénieurs qui le pressaient de rendre cette place, dont les ouvrages extérieurs, suivant eux, n'étaient plus tenables. « Messieurs, je n'entends rien à la défense matérielle d'une place; mais tout ce que je sais et ce que je puis vous dire, c'est que je ne veux pas me rendre. » Nommé lieutenant-général, Calvo se signala de nouveau dans la Catalogne en 1688 et 89, et mourut en 1690 à Deinse.

CALVOER (GASPAR), théolog. protest., surintendant de la principauté de Grubenhagen, né à Hildesheim en 1650, mort en 1725, a laissé beauc, d'écrits théol., entre autres : *de Musicâ et sigillatim ecclesiasticâ*, Leipsig, 1702, in-4.—CALVOER (Henri). fils du précédent, mort octogénaire en 1766 à Altenau, où il était pasteur, est auteur des ouvrr. suiv. : *Programma de histor. recentiori Hercyniæ superioris mechanicâ*, Claustal, 1726, in-4. — *De domûs brunswicensis claritate*, 1727, in-4. — *Acta historico-chronologico-mechanicâ*, Brunswick, 1763, 2 part. in-fol., avec 48 pl.

CALVUS (CORNEL.-LICIN.), orateur et littérateur romain, est cité par le poète Catulle, qui lui attribue des traits satiriques contre César et Pompée.

CALYPSO (myth.), fille d'Atlas ou de l'Océan, et déesse du Silence, habitait, suivant Homère, l'île d'Ogygie, où elle reçut Ulysse, que la tempête y avait jeté. Elle aima ce héros, et le retint sept ans, après lesquels Ulysse la quitta pour rejoindre Pénélope. L'illustre Fénélon, par son roman poétique de *Télémaque*, a beaucoup ajouté à la célébrité de cette déesse.

CALZA (ANTOINE), peintre italien, né à Vérone, dans le 17e S., fut élève de Carlo Cignani, dont il a imité avec succès les tableaux de bataille. Il peignait également le paysage.

CALZOLAI (PIERRE), bénédict. de la congrégat. du mont Cassin, né dans la Toscane, mort en 1581, a écrit *Istoria monastica*, en 5 liv., Florence, 1561, et Rome, 1575, in-4.

CAMALDULES, ordre religieux ainsi appelé du monastère de Camaldoli, situé près d'Arezzo, en Toscane, et dont le fondateur fut St Romuald. (*v.* ce nom).

CAMANUSALI, ou CENAMUSALI, ou encore ALCANA MOSALI, noms divers sous lesquels est connu un médecin né à Bagdad, dans le 13e S., auteur d'un *Traité sur les maladies des yeux* (en arabe), dont une traduction latine fut imprimée à Venise en 1499, in-fol., avec la *Chirurgie* de Guy de Cauliac (*v.* ce nom), sous ce titre : *De passionibus oculorum liber*. Cette traduction parut la même année, dans la même ville, avec des additions, et fut ensuite réunie à la *Chirurgie* d'Albucasis, sous cet autre titre bizarre : *Liber super rerum præparationibus qaæ ad oculorum medicinas faciunt, et de medicaminibus ipsorum rationabiliter terminandis*.

CAMANYAS (PIERRE), médecin, né en Roussillon, vers le milieu du 16e S., exerça son art en Espagne. On a de lui un *Comment.* sur Galien, publié sous ce titre : *In libri II artis curativæ Galeni ad Glauconem commentaria*, Valence, 1625, in-4.

CAMARA Y MURGA (CHRISTOPHE de LA), savant prélat espagnol, né aux environs de Burgos, fut évêque des îles Canaries et de Salamanque, et mourut en 1641. Il a écrit : *Constituciones sinodales del obispado de Canaria*, etc., Madrid, 1634, in-4. — CAMARA (LUCIUS), est aut. d'un ouvr. intit. : *de Theate antiquo Marrucinorum in Italiâ metropol. libri III*, Rome, 1651, in-4.

CAMARGO (ALPHONSE de), navigateur espagnol, entreprit, en 1539, de se rendre au Pérou en passant par le détroit de Magellan. Cette tentative lui coûta le meilleur des trois vaisseaux dont se composait sa flottille; les autres furent très endommagés, mais il réussit à gagner le port d'Arequipa sur les côtes péruviennes.

CAMARGO (M. A. CUPPI dite), célèbre danseuse, né à Bruxelles en 1710, débuta dans cette ville, vint ensuite à Rouen, puis à Paris, où elle parut avec le plus grand succès sur le théâtre de l'Opéra, depuis 1734, jusqu'en 1751, année de sa retraite. Elle mourut en 1770.

CAMARIOTA (MATTHIEU), savant grec du Bas-Empire, né à Thessalonique, enseignait la philosophie à Constantinople, lorsque cette ville tomba au pouvoir des Turks en 1453. Une lettre qu'il écrivit sur ce grand événement se trouve en grec et en lat. dans le recueil de Crusius : *Turco-Græcia*. On a encore de Camariota, qui paraît s'être réfugié en Italie après la prise de Constantinople, deux *Discours* sur le traité *De fato* de Gomistius Pletho, Leyde, 1722, in-8, et quelq. MSs.

CAMASSEI (ANDRÉ), peintre ital., élève d'André Sacchi, s'est fait connaître par un tableau de *Vénus et les Grâces*, qui se trouve en Angleterre, et

par quelq. autres que l'on voit dans diverses églises de Rome. Il mourut en 1648, à 47 ans.

CAMBACÉRÈS, archidiacre de l'église de Montpellier, né dans cette ville en 1721, vint à Paris, prêcha le carême devant le roi en 1757, et se fit remarquer par l'éloquence énergique avec laquelle il retraça les désordres publics et les progrès de l'irréligion. On voulut réprimer son zèle en lui offrant des bénéfices; mais satisfait du revenu modeste de son archidiaconat, il refusa les faveurs de la cour. En 1768 il prononça dev. l'Acad. franç. le *Panégyrique de St Louis*, qui fut impr. la même année, in-4. L'abbé Cambacérès, protégé sans doute par le crédit populaire de l'un de ses neveux, ne fut point inquiété pendant la révolution, et mourut à Montpellier en 1802. On a de lui un recueil de *Sermons*, Paris, 1781, 3 vol. in-12, réimpr. plus. fois. L'édit. la plus récente est celle de 1823. — Un autre CAMBACÉRÈS, docteur de Sorbonne, mort en 1738, a fait l'*Éloge de Pierre Gayet*, dans le recueil de l'acad. de Béziers.

CAMBACÉRÈS (ÉTIENNE-HUBERT), neveu de l'archidiacre, cardinal et archevêque de Rouen, né en 1756 à Montpellier, était chanoine avant la révolution. Il vécut dans l'obscurité jusqu'à l'époque du gouvernem. consulaire; mais en 1802, après le concordat, il fut nommé à l'archevêché de Rouen, card. l'année suiv., et sénat. en 1805. Retiré dans son diocèse en 1814, il s'empressa d'envoyer son adhésion à l'acte du sénat qui prononçait la déchéance de Napoléon Bonaparte. Celui-ci n'en conserva aucun ressentiment, car on vit le nom du card.-archev. sur la liste du nouveau sénat de 1815; mais il ne reparut point sur celle des pairs que le roi réinstalla au mois de juillet de cette même année. Le card. Cambacérès mourut à Rouen en 1818.

CAMBACÉRÈS (J.-JACQ.-RÉGIS), avocat, député à la convention nationale, ministre de la justice, enfin archichancelier de l'empire, naquit à Montpellier en 1753. Issu d'une famille de robe, il se livra de bonne heure à l'étude des lois, y fit des progrès rapides, et fut, en 1771, reçu conseiller à la cour des aides de Montpellier. Au commencem. de la révolut., il exerça quelques fonct. administr., et fut en 1791 nommé présid. du tribunal criminel de l'Hérault. Appelé l'année suiv. à la convention, il travailla beauc. dans les comités, s'occupa particulièrem. de la partie judiciaire, déclara le roi coupable, et contesta néanmoins à l'assemblée le droit de le juger. Il vota ensuite pour les peines déterminées par le Code pénal, contre l'appel au peuple et le sursis. Deux mois après, Cambacérès proposa de réunir le pouvoir exécutif à la puissance législative, jusqu'à la mise en activité de la constitut. Un décret rendu sur la proposition des comités du gouvernem. le chargea, conjointement avec Merlin de Douai, de revoir toutes les lois rendues et de les réunir en un seul code. Après la révolut. du 9 thermid., il fut placé au comité de salut public et chargé de la direct. des relat. extér. Dans la suite de sa carrière législat., il parla plus. fois au conseil des cinq-cents, notamment sur le jury, sur le projet de loi relatif à la répress. de la calomnie, sur la contrainte par corps, sur le Code civil, et fut élu présid. le 1er brumaire an IV (22 oct. 1796). Quelq. mois après, sorti du conseil, il reprit la profess. de juriscons. et s'y livra exclusivem., jusqu'à ce qu'il fût appelé par le directeur Syeyes au ministère de la justice, d'où il passa ensuite aux fonct. de second consul. A l'avénem. de Napoléon au trône impérial, Cambacérès nommé archichancel. de l'empire, gr.-offic. de la Lég.-d'Honn., fut particulièrem. chargé de l'organisat. du système judic., et se montra toujours l'instrument docile des volontés de l'emper. Sous la régence de Marie-Louise, Cambacérès suivit cette princesse au-delà de la Loire. Après l'abdicat. de Napoléon, l'impératrice ayant été remise entre les mains des aides-de-camp des trois emper., Cambacérès revint à Paris. Quoiqu'il eût envoyé, le 7 avril 1814, son adhésion aux actes du gouvernem. provisoire, il fut exclu de la chambre des pairs. Au retour de Napoléon, en mars 1815, Cambacérès reprit le titre d'archichancel., fut nommé ministre de la justice, et après les *cent-jours* rentra dans la retraite, et n'en sortit que pour quitter la France, en vertu de la loi du 12 janvier 1816. Par décision du 13 mai 1818, le roi, en son conseil, le rétablit dans ses droits civils et politiques : il revint de Bruxelles à Paris, où il mourut en 1824.

CAMBAULES, général gaulois, commanda la prem. expédit. que les peuples des Gaules firent hors de leur territoire, et pénétra jusqu'en Thrace, l'an 472 de Rome (280 av. J.-C.).

CAMBERT, musicien français, donna le premier en franç. des opéras, conjointement avec François Perrin, introducteur des ambassadeurs près de Gaston, duc d'Orléans. Mais Lully l'ayant éclipsé, il passa en Angleterre, devint surintend. de la musique de Charles II, et mourut à Londres en 1677. Il a composé les opéras d'*Ariane*, de *Pomone*, la *Mort d'Adonis*, des *divertissements*, etc., oubliés aujourd'hui.

CAMBIASO (LUC), peintre distingué, né dans l'état de Gênes en 1527, mort en 1585, travailla beaucoup pour sa patrie, pour le pape Grégoire XIII et le roi d'Espagne Philippe II. Il peignait des deux mains et avec une facilité extraordinaire. Ses principaux ouvr. se voient à Gênes, dans les églises de Ste-Marie-des-Anges et de Ste-Catherine, dans la chapelle Spinosa et dans le chœur des Annonciades. A Bologne, on remarque sa *Nativité* dans l'église de St-Dominique; à Naples, son *Christ dit à la Colonne*, chez les chartreux; à Milan, sa *Ste-Famille*; enfin dans le palais de l'Escurial, ses nombreuses peintures à fresque. Le Guide a gravé quelques-uns des tableaux de ce maître.

CAMBIATORE (THOMAS), jurisconsulte et poète, né à Parme vers la fin du 14e S., reçut en 1432 la couronne poétiq. des mains de l'emper. Sigismond. On ignore les autres circonst. de sa vie; mais sa traduct. en vers de l'*Énéide* fut revue et publ. en 1532, à Venise, par Jean-Paul Vasio, qui y fit

beaucoup de changements, en prévenant qu'elle était de Cambiatore. En outre, il a laissé un traité *De judicio libero et non libero,* qui fait partie des MSs. de la biblioth. de Modène.

CAMBIS-VELLERON (JOSEPH-LOUIS-DOMINIQUE, marquis de), colonel-général de l'infanterie du comtat venaissin, né à Avignon en 1706, mort dans la même ville en 1772, avait formé une nombreuse bibliothèque qu'il allait rendre publique lorsque la mort le surprit; il a publié le *Catalogue raisonné des manuscrits de son cabinet*, Avignon, 1770, in-4, rare et recherché. Il avait réuni beaucoup de matériaux pour l'histoire de sa patrie.

CAMBIS (RICHARD-JOSEPH de), seigneur de Fargues, est aut. d'un *Recueil des saints qui sont honorés dans Avignon*, in-12, et de *Mém. MSs. sur les troubles et séditions arrivés dans Avignon jusques et inclus l'ann.* 1665. — CAMBIS (Marguerite de), baronne d'Aigremont, en Languedoc, morte à la fin du 16e S., a traduit une *Lettre de Boccace sur la consolation; les Devoirs du veuvage* par le Trissin.

CAMBOLAS (JEAN de), président au parlement de Toulouse, réunit sous le titre de *Décisions notables du parlement de Toulouse* les principaux arrêts de sa compagnie. Ce recueil, estimé dans l'ancien barreau, ne parut qu'après la mort de l'aut., par les soins de son fils. L'édition la plus récente est celle de 1735, in-4. — CAMBOLAS, chanoine de St-Sernin à Toulouse, mourut en odeur de sainteté, le 12 mai 1668, à 69 ans.

CAMBON (JOSEPH), avocat, né à Montpellier en 1754, député du dép. de l'Hérault à l'assemblée législat., puis à la convention, vota la mort du roi sans appel ni sursis, organisa le système de confiscation contre les émigrés, en dirigea l'exécution, et fut en quelque sorte le ministre des finances de la convention. C'est à lui qu'on dut la formation du grand-livre de la dette publique. Il perdit toute son influence après le 9 thermidor. Impliqué dans la conspirat. de prairial an III (1795), il fut mis hors la loi. L'amnistie du 4 brum. lui permit de se montrer; il se retira dans ses foyers. Pendant toute la durée du gouvernement impérial, il vécut au sein de sa famille, dans un domaine qu'il avait acquis près de Montpellier. En 1815, nommé membre de la chambre des représentants, il fut, au second retour du roi, forcé de sortir de France, et mourut en 1820 à St-Jost, près de Bruxelles.

CAMBRA, fille de Belin, un des anciens rois bretons, vivait dans le 5e ou 6e S., et fut célèbre, suivant les chroniques, par son instruction et par sa beauté. Jean Pits (*v.* ce nom) dit qu'elle trouva une nouvelle manière de construire et de fortifier les citadelles.

CAMBRIDGE (RICHARD-OWEN), poète distingué, né à Londres en 1714, commença ses études au collége d'Éton et les finit à l'univ. d'Oxford. Il était encore sur les bancs, quand le prince de Galles (depuis George II), se maria. A cette occasion, il fit des vers qui méritèrent d'être insérés dans la collection des poésies auxquelles cet hymen avait donné lieu. Il étudia la jurisprudence, mais il n'exerça point la profession d'avocat. S'étant marié, il alla s'établir à Westminster dans le comté de Glocester, où il écrivit le poème qui a pour titre : *the Scribleriad.* Le succès de cet ouvr. le détermina à revenir à Londres en 1748. Il y vécut depuis dans la société des littérateurs, publia div. morceaux en prose et en vers; entreprit un journal *the World* (le monde), qu'il abandonna faute de souscript. après le 21e numéro. Il parvint à un âge très avancé, puisqu'il mourut en 1802. Ses *OEuvres* ont été réunies et publiées en 1803, 2 vol. in-4, avec sa *Vie* en tête. On y distingue l'*Histoire de la guerre de l'Inde*, de 1755 à 1761. On en a une trad. franç. par Eidous sous le titre de *Mémoires. du colonel Lawrence*, 1766, 2 vol. in-12.

CAMBRY (JEANNE de), religieuse augustine, née à Tournay vers la fin du 16e S., renonça de bonne heure au monde, où sa beauté, son esprit et ses rares qualités lui assuraient de gr. succès, pour entrer dans un des couvents de la règle de St-Augustin, où elle mourut en 1639. Elle y composa plusieurs ouvrages de piété, dont le plus connu a pour titre : *Traité de la ruine de l'amour-propre,* in-12, qui a eu 3 éditions.

CAMBRY (JACQUES), laborieux antiquaire, né à Lorient en 1749, adopta les principes de la révolut., fut en 1795 présid. du district de Quimperlé, puis en 1799 administrateur du département de Paris, enfin préfet du départ. de l'Oise, et mourut en 1807, au moment où il venait d'être nommé présid. du collége électoral du départem. du Morbihan et candid. au sénat impérial. L'un des fondat. de l'acad. *celtiq.*, il en avait été le prem. présid. Il a publié un assez gr. nombre d'ouvr.; mais nous ne devons indiquer que ceux qui méritent d'être recherchés : *Voyage dans le dép. du Finistère,* Paris, 1799, 3 vol. in-8, fig. — *Voyage pittoresque en Suisse et en Italie*, 1800, 2 vol. in-8. — *Description du départem. de l'Oise*, 1803, 2 vol. in-8, avec atlas. — *Monuments celtiques, ou Recherches sur le culte des pierres*, 1805, in-8, fig.

CAMBYSE, père de Cyrus-le-Grand, était, selon Justin, d'une famille obscure de Perse. Astyage lui donna en mariage sa fille Mandane, dont il eut Cyrus. — CAMBYSE II, fils et successeur du gr. Cyrus, monta sur le trône de Perse l'an 530 avant J.-C., soumit l'Égypte, et voulut pénétrer jusqu'à Carthage; mais son armée fut ensevelie dans les sables. Tous les histor. s'accordent à représenter ce second Cambyse comme un tyran furieux. Bourreau de ses sujets, il le fut de sa propre famille. Après avoir tué son frère dans un accès de frénésie, et Atossa (ou Méroé), sa sœur, devenue sa femme, qui était enceinte, il mourut d'une blessure qu'il s'était faite à la cuisse en montant à cheval, l'an 522 avant J.-C.

CAMDEN (GUILL.), célèbre antiq., surnommé *le Varron*, *le Strabon* et *le Pausanias anglais,* naquit à Londres en 1551, de parents pauvres, fut élevé dans une école de charité, puis placé par un

de ses protecteurs à Oxford, d'où il sortit en 1575 second maître à l'école de Westminster, dont il devint le chef en 1593. Dans l'intervalle, il avait publié sa *Britanniæ descriptio*, ouvrage qui lui avait coûté d'immenses recherches, et qu'il perfectionna le reste de sa vie, mais auq. il fut redevable de la bienveillante amitié des hommes les plus puissants et les plus instruits de son temps. Nommé en 1597 roi d'armes de Clarence, place qui lui laissait la liberté de se livrer entièrement à ses travaux, il entra en correspondance avec tous les savants d'Angleterre et même de France, par le moyen de notre présid. de Thou, auq. de son côté Camden fut très utile pour la composition de son *Histoire*. Il fit paraître en 1615 la prem. partie des *Annales du règne d'Elisabeth;* mais l'histoire d'un temps si récent éleva contre l'auteur un gr. nombre de réclamat. qui l'empêchèrent de publier la 2e partie, qu'il avait terminée dès 1617. Il mourut en 1623 et fut enterré à Westminster. Ses princip. ouvrages sont : *Britanniæ descriptio*, Londres, 1607, in-fol. Cette édition est la meilleure de l'original. Il a été traduit en angl. par Edm. Gibson, Londres, 1772, 2 vol. in-fol., fig., et avec une continuation par R. Goergh., 1789, 3 vol. in-fol.; 1807, 4 vol. in-fol. — *Annales rerum anglicar. et hibernicar., regnante Elisabethâ*, Oxford, 1717, 3 vol. in-8. Cette édition fait partie de la *Collect.* des histor. de Hearne. — *Anglia normanica, hibernica, camerica*, Francfort, 1603, in-fol., collect. d'anc. histor., assez rare. — *Guill. Camdeni, et illustr. viror. ad eum epistolæ*, Londres, 1691, in-4. Ce vol. est précédé d'une *Vie* de Camden par Th. Smith.

CAMELI (Fr.), antiquaire du 17e S., garde des antiques du cabinet de Christine, reine de Suède, à Rome, a publ. : *Nummi antiqui et in thesauro Christinæ reginæ asservati*, Rome, 1690, in-4, ouvrage rare, mais d'une érudition médiocre. — Cameli ou Kamel (George-Joseph), jésuite, né à Brünn, missionnaire aux îles Philippines vers la fin du 17e S., a écrit des *Mémoires* relatifs à l'hist. natur. de ces contrées, insérés dans les *Transact. philosoph.*

CAMÉRARIUS (Barthélemi), né en 1497 à Bénévent, fut pendant 24 ans professeur de droit féodal à Naples, et honoré de div. emplois import. S'étant attiré par ses hauteurs déplacées l'animadversion du vice-roi Pierre de Tolède, il fut obligé de se retirer en France, où le roi Henri II le nomma l'un de ses conseillers. Il ne garda pas long-temps cette place, revint en Italie, obtint du pape Paul IV le titre de commissaire-gén. de l'armée pontificale, et mourut à Rome en 1564. On a de lui un traité *De jejunio*, Paris, 1556. — *De purgatorio igne*, 1557; et quelq. *Dissert.* sur des matières féodales.

CAMÉRARIUS (Joachim Ier), savant littérat., né à Bamberg en 1500, était fils de Jean Camérarius, sénateur, dont le nom de famille était Liebhard, et qui prit celui de *Camérarius* parce qu'un de ses ancêtres avait été chambellan. Joachim possédait les langues anciennes, l'histoire, les mathématiq., la médec., la politique et l'éloquence. Il prit une part très active aux gr. événem. qui se passèrent de son temps en Allemagne, sut par ses talents et sa prudence se concilier la bienveill. des princes et même de l'emper., fit refleurir les bonnes études dans plus. univ. qui se soumirent aux nouv. réglements qu'il leur donna, et mourut en 1574 à Leipsig, où il avait été long-temps recteur et doyen de l'université. On a de lui des essais de traduct. de Démosthène, de Xénophon, d'Homère, de Lucien, de Galien, etc. Il a laissé en outre différents ouvrages, dont le plus important est une *Vie* en latin *de Mélanchthon*, son ami. La meill. édition est celle de Strobel, Halle, 1779, in-8. — *Arithmologia ethica, sive indicat. variæ de moribus, numeris comprehensæ*, Leipsig, 1552, in-8. — *Epistolar. familiar. lib. XI*, Francfort, 1583-95, 2 vol. in-8. — Camérarius (Joachim II), fils du précéd., l'un des plus gr. médecins de son siècle, né à Nuremberg en 1534, se livra avec une ardeur extraordinaire à l'étude de la chimie et de la botanique, science à laquelle il fit faire d'immenses progrès, refusa les offres de plus. princes qui voulaient l'attirer près d'eux, et mourut dans sa patrie en 1598. On a de lui plus. ouvr., surtout de botanique; les princip. sont : *Symbolor. et emblematum centuriæ IV*, Nuremberg, 1593-97-1605, in-4, fig., édition très recherchée. — *Eclecta georgica, sive opuscula de re rusticâ*, ibid., 1577, in-4; 1596, in-8, rare. — *Epitome Matthioli, nov. iconib. descriptionib. plurimis aucta*, Francfort, 1586, in-4. — *Hortus medicus et philosophicus*, ibid., 1588, in-4. — Camérarius (Philippe), frère du précéd., né à Nuremberg en 1537, mort en 1624 dans cette ville, où il était conseiller, a écrit un ouvr. intit. : *Horarum subsecivarum centuriæ III*, dont l'édit. la plus complète est celle de Francfort, 1658, 3 vol. in-4. L'ouvr. avait été trad. en franç. par Goulart, Lyon, 1610, 3 vol. in-4.—Camérarius (Louis-Joachim), son neveu, né en 1566 à Nuremberg, fut médecin du prince d'Anhalt, puis revint à Nuremberg, où il mourut doyen du collége de médecine en 1642. — Camérarius (Jean-Rodolphe), célèbre médecin d'Allemagne, mort vers 1653, est auteur de plus. ouvrages, dont les princip. sont : *Disputat. medicarum in acad. Tubingensi habit. decas prima*, Tubinge, 1611, in-8. — *Sylloge memorabilium medicinæ et mirabilium naturæ arcanorum centuriæ*, ibid., 1683, in-8, édition augmentée de huit centuries, dont 4 posthumes. — Camérarius (Élie-Rodolphe), fils du précédent, médecin, né à Tubinge en 1641, mort 1er profess. à l'univ. de cette ville en 1695, est aut. de quelq. *Dissertat. académiques*, enrichies de remarques intéress. — Camérarius (Rodolphe-Jacques), fils d'Élie-Rodolphe, né à Tubinge en 1665, contribua beaucoup à établir la distinct. du sexe des plantes, sur lequel Linné a fondé depuis son système. Pour étendre ses connaissances médicales, il voyagea dans une partie de l'Europe, et, de retour dans sa patrie en 1687, y reçut le grade de docteur, fut en 1688 nommé professeur et directeur du jardin botanique, et mourut en 1721. Nous avons de lui :

De sexu plantarum epistola, Tubinge, 1694: c'est surtout à cet ouvrage qu'il dut sa réputation. — *Specimen experimentorum circa generationem hominis et animalium*, ibid., 1715, in-4; et quelq. opuscules de botanique. — CAMÉRARIUS (Élie), frère du précéd., né à Tubinge en 1672, fut reçu docteur à l'université de cette ville, où il obtint ensuite une chaire, se fit remarquer par la singularité des paradoxes qu'il développa dans ses ouvr., et mourut en 1734. On citera de lui : *Specimina quædam medicinæ eclecticæ*, Francfort, 1713, in-4. —*Medicinæ conciliatricis conamina*, ibid., 1714, in-4. — *Dissertationes Taurinenses epistolicæ, medico-physicæ ad illustres Italiæ ac Germaniæ quosdam medicos scriptæ*, Tubinge, 1712, in-8. Ces lettres furent écrites pend. son séjour en Italie avec le prince Louis de Wurtemberg dont il était le médec.—CAMÉRARIUS (Alexandre), neveu du préc., et fils de Rodolphe-Jacques, né en 1695, fut profess. et directeur du jardin de botanique de Tubinge, et mourut en 1736. Il a laissé entre autres ouvr., *de Botanicâ*, Tubinge, 1717, in-4. — Un autre CAMÉRARIUS ou CAMERER (J.-Frédéric), est auteur d'un ouvr. allem. écrit en forme de lettres sur les objets remarquables du Holstein, Leipsig, 1756, in-4.

CAMERATA (JOSEPH), peintre en miniat. et grav., né à Venise, quitta sa patrie pour l'Allemagne, s'établit à Vienne, puis en Saxe, où il a gravé un gr. nombre de planches fort estimées, et mourut à Dresde en 1764, profess. de gravure à l'acad. de cette ville. Ses estampes, très répandues, font partie de la collection du cabinet du roi de Saxe. On remarque principalement les suiv.: *la Dragme perdue; le Père de famille* (d'après le Féti); *le David* (du même); *St Roch secourant les pestiférés* (d'après C. Procaccini); *l'Assomption de la Vierge* et *l'Aumône de St Roch* (d'après Annibal Carrache), etc.

CAMERINO (FRANÇOIS de), frère prêcheur et missionnaire, né en Italie au 14[e] S., fut envoyé en 1333 par le pape Jean II à Constantinople pour travailler à la réunion des Églises grecque et lat., d'après le désir qu'en avait manifesté l'empereur Andronic; mais cette mission échoua par l'opposit. du patriarche Nicéphore Grégoras.

CAMERON (JEAN), théol. écossais, né vers la fin du 16[e] S., vint jeune en France, où il professa le grec, le latin, la philosophie et la théologie. Persécuté par ses coreligionnaires à raison de son esprit de douceur et de tolérance, il mena une vie fort agitée, et mourut de chagrin à Montauban en 1626. On a de lui quelques écrits théolog., parmi lesq. on citera *Myrothecium evangelicum*, Saumur, 1632, in-4. — Des *Leçons de théol.*, Genève, 1659.

CAMERS (JEAN), savant cordelier, né à Camerino en 1448, professa la philosophie à Padoue, et la théologie à Vérone, contribua beaucoup à la restauration des bonnes études, et mourut vers 1545. On lui doit un gr. nombre d'édit. d'auteurs classiques avec des notes, entre autres: *Claudien*, Vienne, 1510, in-4. — *Florus et Sextus Rufus*, Bâle, 1518, in-fol.; *Justin*, *Eutrope*, etc.

CAMILLA, sœur du pape Sixte-Quint, vint à Rome après l'élection de son frère en 1585. Les cardinaux de Médicis firent habiller cette paysanne en princesse pour faire leur cour au pape, qui ne voulut pas la reconnaître sous ses habits magnifiques. Le lendemain, étant retournée au Vatican vêtue avec plus de simplicité, Sixte-Quint lui dit en l'embrassant: » Vous êtes à présent ma sœur. » Il la logea à Ste-Marie-Majeure et lui donna une pension. — CAMILLA (Jacoma-Antonia-Véronèse, plus connue sous le nom de), née à Venise en 1735, vint fort jeune en France, où elle débuta comme danseuse, puis comme actrice au Théâtre-Italien avec un succès prodigieux. Les deux pièces où le public la revoyait toujours avec un nouv. plaisir sont *les Tableaux* de Panard et *l'Enfant d'Arlequin perdu et retrouvé*. Elle mourut à Paris en 1768.

CAMILLE (personnage fabuleux de l'*Énéide*), était, selon Virgile, une jeune fille du pays des Volsques élevée dans les bois et exercée aux fatigues. Elle conduisit au secours de Turnus contre Énée une armée considérable, se signala dans cette guerre par sa valeur, et fut tuée par trahison.

CAMILLE (M. FURIUS), général romain dans le 4[e] S. avant J.-C., triompha quatre fois, fut cinq fois dictateur, six fois tribun militaire et une fois censeur, défit les Veïens, les Volsques et les Falisques, et se signala dans la guerre contre ces derniers par sa générosité, en refusant les offres d'un maître d'école qui voulait lui livrer les enfants des prem. familles. Après la prise de Veïes, étant accusé par un des tribuns d'avoir détourné une partie du butin, Camille indigné s'exila sans attendre le jugement, et fut condamné à une forte amende. Mais quelq. années plus tard, Rome ayant été prise par les Gaulois, sous la conduite de Brennus (*v.* ce nom), le peuple crut devoir invoquer le secours de l'illustre exilé. Oubliant alors son injure, Camille rassembla quelques troupes, vint fondre sur les Gaulois, et les chassa de Rome et de l'Italie. Il mourut de la peste l'an 365 avant l'ère chrétienne. — CAMILLE (Furius), proconsul d'Afrique sous le règne de Tibère, remporta une victoire éclatante sur les Maures et les Numides révoltés, ayant à leur tête Tacfarinas.

CAMILLE (FRANÇOIS), peintre espagnol d'un genre gracieux et bon color., mort en 1671, élève de Pierre de Las Cuevas, fut choisi par le duc d'Olivarez pour décorer le palais royal de Madrid. C'est de lui que sont, dans la salle de la comédie, les portraits des rois d'Espagne, et dans la galerie, les belles fresques représentant les *Métamorph. d'Ovide*. Il excellait aussi dans les tabl. de dévotion. On remarque de cet artiste à Alcala de Henarez *Ste Marie Égyptienne* dans l'église des Capucins; à Salamanque *St Charles Borromée;* à Ségovie une *Descente de Croix;* à Madrid *Notre-Dame de Belen.*

CAMILLI (CAMILLO de'), poète ital., né à Sienne dans le 16[e] S., a fait un recueil des épithètes employées par l'Arioste dans l'*Orlando forioso*, et l'a publié dans l'édit. de ce poème, Venise, 1584, in-4; on lui doit encore cinq chants pour servir de

continuat. à la *Gerusalemme liberata* du Tasse, dans l'édit. de Ferrare, 1585, in-12. — *Impresse illustri di diversi con discorsi*, ib., 1586, in-4. — *Le Epistole de Ovidio tradott. interza rima*, ib., 1587. — Une édit. augm. du *Vocab. des langues toscane et castillane*, 1591.

CAMILLIANI (Franç.), sculpteur florentin du 16e S., excella dans les morceaux de sculpt. destinés à l'embellissem. des jardins; les figures dont il orna ceux de don Louis de Tolède à Florence étaient justement estimées des connaisseurs.

CAMILLO (Jules), surnommé Delminio du nom d'un village de Frioul où il naquit en 1479, enseigna la logique à Bologne avec succès, et mourut à Milan en 1550. Ses *œuvres* en prose et en vers ont été recueillies à Venise par Thom. Porcacchi, 1552, 1579, 1581 et 1584. Ses *poésies* latines se trouvent dans les *Deliciæ poetar. ital.* La lecture de ses div. ouvrages fait connaître qu'il était plus propre à enseigner les principes de l'art d'écrire qu'à les pratiquer lui-même.

CAMINATZIN, neveu de Montezuma, empereur du Mexique, souverain de Texcuco, qui relevait de cet empire, entreprit inutilem. de délivrer sa patrie du joug des Espagnols, combattit long-temps à la tête des Mexicains insurgés, et périt les armes à la main au siége de Mexico en 1521.

CAMINO, nom d'une famille noble d'Italie, du parti guelfe, et qui avait acquis la souveraineté de Trévise au 13e S.

CAMINO (BIACHINO de), souverain de Trévise, se montra l'ennemi le plus acharné du féroce Ezzelin da Romano, qu'il ne cessa de combattre tant qu'il eut l'appui de l'emper. Il fut dépossédé de sa seigneurie par Albéric, frère d'Ezzelin, qui la conserva jusqu'en 1260; Ghérard de Camino y fut réintégré en 1294, et eut pour success. Richard et Gucello de Camino; celui-ci, dernier de sa maison, fut dépouillé de cette souveraineté en 1329 par Cane de la Scala.

CAMISARDS.—V. Cavalier (Jean).

CAMMA, veuve de Sinatus, prince de Galatie, s'est rendue célèbre par la vengeance qu'elle exerça contre Sinorix, meurtrier de son époux. Ce trait historique a fourni à Th. Corneille l'idée de sa trag. de *Camma, reine de Galatie*, 1661. Ce sujet avait été déjà traité par Jean de Hays en 1578, dans une pièce dramatique en 7 actes.

CAMMAS (Lambert-Franç.-Thérèse), peintre, architecte et professeur, né à Toulouse en 1743, fils d'un architecte à qui cette ville est redevable de plusieurs monuments importants et qui contribua beaucoup à l'établissement de son académie des beaux-arts, alla se perfectionner à Rome, voyagea long-temps dans l'Italie, où il se livra à de grandes recherches sur l'ancienne architecture, et fut admis à l'acad. de St-Luc. De retour dans sa patrie, il fut chargé de travaux importants; mais leur exécut., toujours retardéesous div. prétextes, fut indéfiniment ajournée par la révolut. Cependant il en adopta les principes, fut élu juge-de-paix, honneur qu'il expia par une détention de plus. mois, et mourut en 1804. Il est auteur des décorat. du dôme des Chartreux, et parmi ses tableaux on remarque *l'Apparition de la Vierge à St-Bruno*, et une allégorie sur *le Rappel des parlements*, qui lui valut en 1775 le prix extraord. proposé par l'acad. de peinture de Toulouse.

CAMO (Pierre), négociant, est l'un des sept troubad. qui fondèrent en 1323 l'acad. des Jeux-Floraux à Toulouse. La prem. assemblée solennelle de cette compagnie eut lieu le 1er mai de l'année suiv. Elle avait promis aux concurrents une violette d'or qui fut adjugée à Arn. Vidal. Dans la suite les capitouls ajoutèrent à cette fleur une églantine et un souci d'argent. Un statut, qui subsiste encore, décida que ceux qui remporteraient les trois princip. fleurs seraient créés docteurs ou maîtres en la gaie science.

CAMOENS (Louis), célèbre poète portugais, naquit à Lisbonne vers 1517, d'une famille noble. La vivacité de son imaginat. et l'ardeur que dès son enfance il témoigna pour la gloire et la poésie, révélèrent de bonne heure l'élévat. de son esprit. Destiné par sa naissance à vivre à la cour, où il parut jeune encore, il y essuya des disgrâces qui humilièrent sa fierté. Son amour pour une dame du palais, nommée Catherine d'Attayde, lui attira, de la part de quelq. seigneurs, des querelles auxquelles il répondit avec l'emportem. de la jeunesse. Un ordre du roi l'exila à Santarem dans l'Estramadure. Le Camoens se vengea de son exil par des vers qui exprimaient l'irritation de son cœur : ayant obtenu la permission de servir dans l'armée navale qui allait secourir Ceuta en Afrique, il perdit un œil dans une bataille, et revint dans sa patrie, dont il fut forcé de sortir une seconde fois par suite des intrigues qui l'en avaient déjà banni. Il s'embarqua pour l'Inde, et vint s'établir à Goa, un des plus beaux établissements des Portugais dans cette partie de l'Asie. Une satire qu'il fit contre le vice-roi l'exposa à un nouvel exil. Il fut envoyé à Macao sur les frontières de la Chine; c'est là qu'il composa le poème des *Lusiades* (*os Lusiadas*), qui le place à la tête de tous les poètes de sa nation. Au bout de cinq ans d'exil, Camoens revint à Goa : assailli dans la traversée par une tempête, il se sauva à la nage, tenant son poème de la main droite et nageant de la main gauche. Il revint enfin à Lisbonne en 1569, et publia ses *Lusiades* en 1572. L'apparition de cet ouvr. recherché avec ardeur, applaudi avec transport, lui attira les plus gr. éloges, mais rien de plus; enfin le roi Sébastien lui accorda une pension de 20 écus, faible secours qui laissa Camoens dans la misère. On dit que, forcé de se montrer à la cour, il y paraissait le jour comme un poète indigent, et que le soir il envoyait un esclave pour mendier de porte en porte. Plus sensible que les compatriotes du poète, cet esclave, qui l'avait suivi des Indes en Portugal, ne le quitta jamais. Le chagrin et l'indigence hâtèrent la fin de Camoens; il mourut en 1579, âgé d'environ 62 ans. La 1re édit. des *Lusiades* parut à Lisbonne en 1572, petit in-4.



CAMOENS.

Publié par Furne, Paris.

Il en existe sous la même date une seconde qui présente de bonnes variantes ; ces deux édit. sont fort rares. L'édit. la plus magnif. de ce poème est celle qu'a donnée M. de Souza, Paris, Didot, 1817, gr. in-4. Les *Lusiades* ont été trad. en lat. et dans la plupart des langues modernes de l'Europe ; il en existe plus. traduct. franç. ; mais la seule qui donne une idée de l'ouvrage de Camoens est de Millié, Paris, 1825, 2 vol. in-8. L'édit. la plus complète des *Œuvres* de ce gr. poète est de Lisbonne, 1779, 5 t. en 5 vol. in-8, qui a servi de modèles à toutes les réimpr. faites depuis.

CAMOSIO (J.-B.), littérat., né dans le Trévisan au 16e S., professa la théol. à Bologne, puis à Macerata, fut chargé par Pie IV d'interpréter les Pères grecs de l'Église, et mourut en 1581. On a de lui une *Version* lat. du Traité de Psellus sur la physique d'Aristote, Venise, 1554, in-fol. ; des *Commentaires* grecs sur la métaphys. de Théophraste ; des *Trad.* lat. de la métaphys. d'Aristote et des *Commentaires* d'Olympiodore sur les météores ; des *poésies* grecques, etc.

CAMOUX (Annibal), centenaire, plus connu sous son prénom, né à Nice en 1638, mort à Marseille le 18 août 1759, âgé de 121 ans et 5 mois, avait servi sur les galères en qualité de soldat ; l'exercice et la sobriété l'ayant préservé des infirmités de la vieillesse, il atteignit sa 100e année sans avoir été malade. Louis XV lui accorda une pension de 300 livres. Il attribuait sa longévité à la racine d'angélique qu'il mâchait habituellem. Il avait près de 117 ans lorsque M. de Belloy fut nommé év. de Marseille. Ce prélat le visita sur son lit de mort. Annibal lui dit : « Monseigneur, je vous lègue mon gr. âge. » Le card. se rappelait ce legs singulier, et disait en riant qu'il l'avait accepté. Joseph Vernet a peint Annibal Camoux dans une vue du port de Marseille ; ce tabl. est au musée.

CAMPAGNOLA (Dominique), peintre, né à Venise, ou, suiv. d'autres biograph., à Padoue vers 1482, élève du Titien, peignit des paysages dans le goût de ce maître, décora de ses fresques plus. églises et des palais à Venise et dans d'autres villes d'Italie, et mourut à Padoue vers 1550. Il a gravé à l'eau-forte et sur bois différ. compositions dont on trouve le catalogue dans le *Manuel* d'Huber, III, 54.—Campagnola (Jules), peintre et grav., parent du précédent, a laissé quelques tableaux et des planches gravées à l'eau-forte.

CAMPAN (Henriette Genet, dame), fille d'un prem. commis des affaires étrangères, reçut sous les yeux de son père l'éducat. la plus soignée. La duchesse de Choiseul la fit nommer à 15 ans lectrice de Mesdames, filles de Louis XV. En 1770, Marie-Antoinette eut l'occasion de la voir chez les princesses ses tantes, apprécia ses talents, et, pour se l'attacher, lui fit épouser le fils de M. Campan, son secrétaire intime. Quand les excès de la révolut. exposèrent la famille royale à de nombreux périls, Mme Campan donna des preuves réitérées de dévouement à sa protectrice. Elle ne la quitta point durant la journée du 10 août, la suivit aux Feuillants, et le refus que Pétion lui fit de la laisser entrer au Temple put seul la séparer de cette reine infortunée. Après le 9 thermidor, elle ouvrit à St-Germain un pensionnat qui ne tarda pas à jouir d'une juste célébrité. Le 1er consul, après avoir visité l'établissem. de St-Germain, y plaça Caroline, sa plus jeune sœur, et Stéphanie de Beauharnais, sa fille adoptive, depuis grande-duch. de Bade. Parvenu à l'empire, Napoléon mit Mme Campan à la tête de la maison d'Écouen, qu'il av. instituée pour l'éducat. des filles des officiers de la Lég.-d'Honn. La nouv. directrice y fit régner l'ordre le plus sévère, et durant sept années de soins assidus, s'acquit de justes titres à la reconnaissance de ses élèves. Au retour du roi, la maison d'Écouen fut supprimée, les élèves furent placées à St-Denis, et les fonctions de Mme Campan cessèrent. Elle s'était retirée à Mantes, lorsqu'un dernier malheur vint l'accabler : elle y vit mourir son fils unique. Tante du maréchal Ney, elle avait vu depuis quelq. années sa famille en butte à des revers imprévus. Une maladie cruelle ne tarda pas à se déclarer ; les secours de l'art furent inutiles ; elle mourut le 16 mars 1822, âgée de 70 ans. Mme Campan a laissé des *Mémoires sur la vie privée de Marie-Antoinette, reine de France*, Paris, 1822, 3 vol. in-8, où elle n'a voulu raconter que les choses dont elle avait une connaiss. immédiate ; *de l'Éducation des Femmes*, 2 vol. in-8, Paris, 1824. On trouve à la suite du *Journal anecdot.*, etc., publié par M. Maigne, une *Corresp. inéd.* très intéress. de Mme Campan avec son fils.

CAMPANA (César), historien italien, né dans le 16e S. à Aquila, mort en 1606, a publié entre autres ouvr. : *Alberi delle famiglie che hanno signoreggiato in Mantova*, Mantoue, 1590, in-4, —*Delle famiglie di Baviera, e delle reali di Spagna*, Vérone, 1592, in-4.—*Dell' istoria del mondo*, Venise, 1591-99, 2 vol. in-4, ib., 1607.—*Storia delle guerre di Flandria*, Vicence, 1602, in-4.—*La Vita di Philippo II*, ib., 1608, in-4.—Campana (Albert), théolog. et littérat., né à Florence vers la fin du 16e S., enseigna à Pise, puis à Padoue, et mourut dans cette dern. ville en 1639. On a de lui une *trad.* ital. de la *Pharsale* de Lucain, Venise, 1640, in-12. Il avait composé d'autres ouvr. qui sont restés MSs.—Campana (Pierre), graveur, né à Soria, roy. de Naples, en 1727, élève de Roch Pozzi, passa la plus gr. partie de sa vie à Rome, travailla d'après différ. maîtres, et publia un assez grand nombre d'estampes que l'on trouve dans les rec. des galeries de Florence et de Rome, et dans plus. cabinets d'amat. Une des plus connues représente *St Pierre délivré de prison par un ange*, d'après Math. Preti.

CAMPANELLA (Thomas), dominicain, né à Stilo, bourg de Calabre, en 1558, se distingua, jeun encore, dans une thèse contre un vieux profess. de son ordre. Le vieillard, irrité d'avoir été embarrassé par un jeune homme, l'accusa d'avoir voulu livrer Naples aux ennemis de l'état, et de professer des sentim. erronés. Campanella expia

le tort d'avoir raison par une détention de 27 ans. Le jugem. l'avait condamné à une prison perpétuelle; il y essuya jusqu'à sept fois la question 24 heures de suite, et n'en sortit qu'à la prière du pape Urbain VIII. Il vint à Paris en 1624, fut protégé par le card. de Richelieu, et mourut en 1639. Celui de tous ses ouvr. qui a fait le plus de bruit est son *Atheismus triumphatus*, Rome (Paris), 1631, in-fol.; 1636, in-4. L'auteur, tout en combattant les athées, semble les favoriser; car il répond très faiblem. aux argum. qu'il leur prête. On a encore de lui : *Monarchia Messiæ Jesi*, 1633, in-4, livre rare, qui fut supprimé sur la demande de plus souver.—*Discorsi della liberta*, etc., 1633, in-4, égalem. recherché des curieux. — *Civitas solis*, roman politique dans le genre de l'utopie, impr. souv., et en dern. lieu à Utrecht en 1648, in-16, à la suite du *Mundus alter et idem* de Jos. Halle. *De Monarchiâ hispanicâ discursus*, Amsterdam, 1653. L'auteur y indique au roi d'Espagne les moyens de parvenir à la monarchie universelle. — CAMPANELLA (Basile), dominic. de Palerme, vivait en 1617. Il a traduit de l'espagnol : *Trattato de' scrupoli e de' suoi rimedj del P. l'Alfonso Cabrera*, etc.

CAMPANELLA (ANGELO), grav., né à Rome vers 1748, a gravé plus. morc. entre autres les statues des apôtres à St-Jean-de-Latran; *Artémise*, d'après une statue de Poncet, sculpt. lyonnais, et la *Présentat. de l'enfant Jésus*, d'après Bartolomeo.

CAMPANI (JEAN-ANTOINE), naquit en 1427 à Cavelli, village de la terre de Labour (Campania, d'où il prit son nom), d'une paysanne qui accoucha de lui sous un laurier. De berger devenu valet d'un curé, il apprit assez de latin sous son nouv. maître pour être précepteur à Naples. Ses talents lui ayant fait une réputat., Pie II le nomma évêque de Crotone, et ensuite de Terramo. Paul II et Sixte IV l'employèrent dans des affaires très difficiles. Ce dernier pontife, le soupçonnant d'être entré dans une conspirat. contre lui, le bannit de toutes les terres de l'Église. Campani, consumé par la maladie et le chagrin, mourut à Sienne en 1477. Il avait signalé plus. fois son éloquence en public, entre autres à la diète de Ratisbonne. Outre une édit. de *Tite-Live*, Rome, 1471-72, 3 vol. in-fol., de *Justin*, des *Philippiq.* de Cicéron, des *Institut.* de Quintilien, et des *Vies* de Plutarque, toutes in-fol., S. D., mais antér. à 1477, on a de lui div. opusc. recueillis sous ce titre : *Opera varia*, in-fol., Rome, 1495, rare. Mencken en a détaché les *lettres* et les *poésies*, Leipsig, 1707, in-8.

CAMPANI-ALIMENSIS (MATTHIEU), curé d'une paroisse de Rome au 17e S., sous le pontificat d'Alexandre VII, employait ses loisirs aux trav. de l'optique et de l'horlogerie, et fut surtout célèbre par son adresse à tailler et à polir des lentilles d'une convexité très peu sensible; il en fit trois pour Louis XIV, dont l'une avait 136 pieds de foyer. Elles servirent à Cassini pour la découverte des deux satellites les plus voisins de Saturne. Campani est aut. d'un ouvr. latin où il décrit une invention qu'il croit sûre pour remédier à l'irrégularité des vibrations du pendule, provenant des altérations de l'air.—CAMPANI (Joseph), frère du précéd., s'occupait aussi d'optique et d'astronomie; on a de lui deux *Mémoires* sur des observat. astronomiques. — CAMPANI (Nicolas), écriv. siennois du 16e S., aut. de quelques comédies villageoises dans le goût de celles de Rodolphe Martinelli (*v.* ce nom), était comme lui membre de la société des Rozzi, fondée à Sienne vers la fin du 15e S.

CAMPANILE (PHILIBERT), Napolitain, a publ. les ouvrages suivans : *Idee ovvero forme dell' eloquentia*, etc., Naples 1606, in-4. — *Armi ovvero insegni de nobili*, ib., 1681, in-fol., 3e édit. — *Istoria della famiglia di Sangro*, ib., 1615, in-fol. — CAMPANILE (Jean-Jérôme), parent du précéd.; docteur en droit et évêque de Lacerdone, puis d'Isernie, mort à Naples en 1626, est auteur de *Diversorium juris canonici*, Naples, 1620, in-fol. —CAMPANILE (Joseph), né à Naples vers 1630, s'attira un gr. nombre d'ennemis par ses *Notices* sur la noblesse, où il calomniait la plupart des familles napolitaines les plus puissantes; convaincu d'avoir falsifié les titres sur lesquels il les appuyait, il fut renfermé dans une étroite prison jusqu'à sa mort, en 1674. On a de lui : *Lettere capriciose*, Naples, 1660, in-12. — *Prose varie*, ib., 1666. — *Dialogi morali*, 1666.—*Notizie di Nobilità*, 1672, in-4. — CAMPANILE (Jean-Bapt.), prêtre, né à Palerme dans le 17e S., a publié des *sermons*, des *panégyriques*, et un ouvr. intit. : *Palermo antico riscontrato al moderno.*

CAMAPANIUS (THOMAS), sav. suédois, né dans le 15e S., est aut. d'une *Description* de la Nouvelle-Suède, appelée aujourd'hui Pensylvanie, Stockholm, 1702, ouvr. curieux où sont indiquées les causes qui firent perdre cette colonie à la Suède.

CAMPANO (JEAN), mathématicien milanais du 15e S., a publ. *Euclidis data*, Venise, 1482, in-fol. On lui doit encore : *Euclidis elementa*, Bâle, 1546, in-fol. Cette dernière trad. a été faite sur le texte arabe, la version grecque n'étant pas encore retrouvée à cette époque.

CAMPANUS (JEAN), disciple de Luther, né dans le duché de Juliers, renouvela les erreurs des ariens en Allemagne, et, poursuivi pour ses opinions, fut obligé d'errer de ville en ville, et mis plus. fois en prison. Appelé à Rome en 1531, il se rendit aux ordres du souver. pontife, et resta dans la capitale du monde chrét. jusqu'en 1536. Il paraît qu'alors il abjura ses opinions. De Rome il se rendit à Venise, où il passa quelq. temps logé dans le palais des Contarini, ses protect.; il se disposait à revenir en Allemagne, lorsqu'il mourut vers 1545. Schelham a publ. dans le t. XI des *Amœnit. litter.* une curieuse *Dissertation* sur Campanus. C'était un très sav. homme. Il a publ. plus. ouvr., entre autres une *Paraphrase des Psaumes* en allem., et une *Grammaire hébraïque*. — CAMPANUS (Franç.), littérateur lucquois, qui vivait au 16e S., est connu par un ouvr. intitulé : *Quæs-*

tio Virgiliana, etc., où il justifie l'auteur des *Géorgiques* et de l'*Énéide* des négligences qu'on lui a reprochées, Milan, 1540, in-4; Paris, 1541, in-8. On lui doit encore un *Panégyrique* (en latin) adressé au pape Adrien VI, Pavie, 1523, in-4. — CAMPANUS (Apollonius), correcteur d'imprim. à Venise, chez Vincent Valgrisi, au 16ᵉ S., a enrichi de notes les *œuvres* de Pétrarque, de Vittoria Colonna et de quelques autres auteurs.

CAMPASPE, femme grecque aimée d'Alexandre-le-Grand, inspira la plus vive passion à Apelles, chargé par ce prince de faire son portrait. Alexandre eut la générosité de la céder au peintre. Quelques poètes modernes se sont emparés de ce sujet pour le produire sur la scène lyrique.

CAMPBELL (ARCHIBALD), comte d'Argyle, né en 1598, fut en 1641 créé marquis par Charles Iᵉʳ, quoiqu'il eût montré beaucoup d'opposition au désir qu'avait ce monarque de réunir les deux églises d'Angleterre et d'Écosse. Le parti du roi ayant été défait à Worcester par un des généraux du parlement, Campbell, fait prisonnier, fut envoyé à Édimbourg. Sur la promesse de se soumettre au nouv. gouvernem., il fut élargi; mais à la restaurat. des Stuarts, il fut mis à la Tour de Londres, puis transféré en Écosse pour y être jugé, et condamné à mort en 1661. — CAMPBELL (Jean), second duc d'Argyle et de Greenwich, fils d'Archibald, duc d'Argyle, né en 1678, servait en 1706 sous le duc de Marlborough, à la bataille de Ramillies, et prit part aux batailles d'Oudenarde et de Malplaquet, ainsi qu'aux siéges de Lille et de Gand. En 1710, il reçut l'ordre de la Jarretière, et deux ans après fut nommé command. milit. en Écosse; mais il perdit cette place pour s'être opposé à quelques mesures de la cour. George Iᵉʳ, à son avénem. au trône, lui rendit ce commandem., auquel il ajouta d'autres faveurs. En 1715, Campbell combattit le comte de Marr à Dumblain, et contraignit le prétendant à sortir du roy. En 1718, créé pair d'Angleterre, sous le titre de lord de Greenwich, honoré successivm. de plus. emplois importans, il en fut encore privé par suite de son opposition à sir Robert Walpole; mais au renouvellement du ministère, il recouvra toutes ses places, et à sa mort, en 1743, son corps fut enterré à l'abbaye de Westminster. — CAMPBELL (George), né dans le comté d'Argyle en 1696, profess. d'histoire ecclésiastiq. à l'univers. de St-André, mourut en 1757. On a de lui : *un Discours sur les miracles*, trad. en fr. par J. de Castillon, Utrecht, 1765, in-12; *une Défense de la Relig. chrét.* qui, renfermant des opinions contraires au calvinisme, indisposa contre lui le clergé écossais, en sorte que, malgré son mérite, il n'occupa jamais qu'une petite cure dans les montagnes de l'Écosse. — CAMPBELL (Colin), architecte anglais, mort en 1734, est aut. du *Vitruvius britannicus*, Londres 1715-31, 3 vol. in-fol. Cette 1ʳᵉ édit. est peu recherchée, quoiqu'elle ait l'avantage de renfermer les meill. épreuves des planches. Les amat. donnent la préfér. à la suiv., augm. de 2 vol. par Woolfe et Gandon, ibid., 1767-71, 5 vol. in-fol. On voit de Campbell quelq. beaux édifices au comté de Kent. — CAMPBELL (Archibald), évêque écossais non conformiste, parent du duc d'Argyle, fut nommé, en 1722, évêque d'Aberdeen, abbdiqua ces fonctions en 1724, et mourut en 1744. On a de lui un ouvr curieux et devenu rare, intitulé : *Doctrine du moyen état entre la mort et la résurrection*, (en anglais), Édimbourg, 1721.

CAMPBELL (JEAN), hist. et littér. distingué, né à Édimbourg en 1708, fut destiné par sa famille à la carrière du barreau. Mais la vivacité de son imagination s'accordant mal avec l'aridité des études judiciaires, il renonça entièrement au droit. Déjà connu par quelq. opusc., sa réputat. s'accrut par son *Hist. milit. du prince Eugène.* Cette publicat. fut suivie de près par celle de son *Hist. de la Bible.* Il se chargea en même temps de coopérer à l'*Hist. univers. anc.*, et trouva encore assez de loisirs pour publier plusieurs autres ouvrages, tels que les *Voyages d'Edouard Browne; les Mémoires du duc de Ripperda; l'Histoire abrégée de l'Amérique espagnole*, *et les Vies des amiraux d'Angleterre.* En 1743, ce laborieux écrivain mit au jour sa trad. angl. de l'*Hermippus redivivus* de Cohausen, ou le *Triomphe du sage sur la vieillesse et la mort*, et donna l'année d'après un *Recueil de Voyages*, sur le plan de la collect. d'Harris; il travailla ensuite à sa biographie britannique. En 1748, il publia *l'Introduct. à la chronologie*, *l'État présent de l'Europe*, et coopéra à la publication de l'*Hist. univ. moderne*, dont on lui doit la plus grande partie. Sa réputation était si répandue, qu'il correspondait avec les hommes de lettres de toutes les parties du monde. Il mourut à Londres en 1775. Les deux derniers ouvrages sortis de sa plume sont : *Traité sur le commerce de l'Angleterre avec l'Amérique; Description politique de la Grande-Bretagne*, 1744, 2 vol. in-4.

CAMPÈGE (JEAN), jurisconsulte italien du 16ᵉ S., quitta Bologne pour ne pas être forcé d'embrasser le parti des guelfes, et alla professer le droit à Padoue, où il mourut en 1511. On a de lui plus. écrits de droit civil. — CAMPÈGE (Laurent), fils du précéd., né à Bologne en 1474, remplaça son père dans sa chaire, se maria, et devenu veuf, entra dans l'état ecclésiast., quoiqu'il eût plus. enfants. Il parvint rapidem. aux prem. dignités de l'Église, et fut envoyé nonce en Allemagne par le pape Jules II. Créé cardin. par Léon X, qui le chargea de div. missions import., il fut renvoyé par Clément VII légat à la diète de Nuremberg, puis à Londres, pour statuer sur le divorce de Henri VIII avec Catherine d'Aragon. Campège, n'ayant rien pu conclure, revint à Rome, où il mourut en 1539, archev. de Bologne. On trouve plusieurs de ses lettres dans le recueil intitulé : *Epistolarum miscellanearum libri X*, Bâle 1555, in-fol. — CAMPÈGE (Alexandre), son fils, né en 1504, coadjuteur de l'archevêque de Bologne, vice-légat d'Avignon, puis card. en 1554, mourut âgé de 50 ans. On lui attribue un traité *de Aucto-*

ritate pontificis romani. — Campège (J.-B.), frère du précéd., évêque de Majorque, a laissé une harangue prononcée au concile de Trente : *De tuenda religione,* Venise, 1561, in-4.—Campège (Thomas), évêque de Feltri, neveu du cardinal Laurent auquel il fut adjoint dans le gouvernem. de Parme et de Plaisance, et qu'il accompagna dans ses légations, assista en 1545 à l'ouverture du concile de Trente, et fit décider dans la 2e session qu'on traiterait ensemble des dogmes et de la réformation. Le plus rare et le plus curieux de ses ouvrages est celui *De auctoritate SS. conciliorum,* Venise, 1561, dans leq. il ne reconnaît point l'infaillibilité du pape pour les faits, et n'admet celle des conciles que pour les décisions de foi. Dans ses autres traités, il raisonne d'après les mêmes principes. Ce prélat mourut à Rome en 1564. — Campège (Rodolphe), jurisconsulte et poète, de la même famille, mort en 1624, a laissé 2 vol. de *poésies*, parmi lesquelles on distingue un poème intitulé : *Lacrime di Maria Vergine.*

CAMPELLO (Bernardin de' Conti), littérateur né à Spolète en 1595, fut auditeur du St.-siége près les nonces du pape à Turin, Madrid, Florence et Urbin, ce qui ne l'empêcha pas de cultiver les lettres avec succès et de tenir une correspondance suivie avec la plupart des littérat. de son temps. Sur la fin de sa vie, il se démit de ses emplois, et revint dans sa patrie, où il mourut en 1676. Parmi ses nombr. écrits, on distingue *Esame dell' opere del cavaliere Marini,* dans lequel il s'élève avec force contre l'enflure et le mauvais goût de ce poète, dont le style formait déjà une école en Italie ; *Della storia di Spoleti, e suo ducato,* dont il n'a paru que le premier vol., Spolète, 1672, in-4, qui finit à l'année 910 ; les tragédies de *la Jérusalemme Cattiva, la Téodora,* etc. ; *Discorsi sacri*, Macerata, 1680. — Campello (Paul de Conti), son fils, né à Spolette en 1643, entra dans l'ordre relig. et milit. de St.-Etienne, et fut successiv. conservat.-gén., chef du débarquem. de l'expédit. des Vénitiens contre les Turcks en 1684 et 1685, gr.-prieur de son ordre, et employé par les gr.-ducs Ferd. II, Cosme II et Cosme III, dans les affaires les plus import. Ses connaiss. embrassaient les mathémat., l'architect., la cosmographie, les langues anc. et moder., l'hist., la littérat., la musique. Retiré dans sa patrie sur la fin de ses jours, il y mourut en 1713. Il avait composé un gr. nombre d'ouvr. restés inédits. — Campello (Fr.-Marie), de la même famille, né à Spolette en 1665, mort en 1759, membre de l'académie des Arcades, à Rome, exerça la profess. d'avocat et se distingua par ses talents oratoires. — Campello (Jean), poète vénitien du 17e S., est auteur d'un *poème* latin sur la chasse aux chamois, intitulé : *Ibex, seu de caprâ montanâ,* Venise, 1697 et 1736, in-8, très rare.

CAMPEN (Jean van der), savant holland., né en 1490, près de Campen (Overyssel), d'où il prit son nom, fut professeur d'hébreu à Louvain, de 1519 à 1531, et mourut de la peste à Fribourg (Brisgau) en 1538. On a de lui une *Grammaire hébraïque* en latin, Louvain, 1528, ouvr. méthodique et souvent réimpr. ; un ouvr. lat. dont la trad. franç. a pour titre : *Paraphrase,* c'est-à-dire *claire translation jouxte la sentence, non pas jouxte la lettre, sur tous les psalmes*, 1532, in-16, Paris, 1534, et Lyon, 1542, trad. en plusieurs autres langues ; une *Paraphrase sur l'Ecclésiaste,* qu'on trouve à la suite de quelques éditions de la précéd. ; un *Commentaire* sur l'épître de St-Paul aux Galates, Venise, 1534. — Campen ou Kampen, l'un des chef des anabaptistes, avait été créé év. d'Amsterdam en 1524, par Bécold, dit *Jean de Leyde,* chef de cette secte. Après son expulsion de l'Allemagne, les magistrats ayant mis sa tête à prix, il fut découvert dans Amsterdam, où il périt dans les supplices. — Campen (Jacques van), peintre et architecte, né à Harlem, et mort en 1638, a construit le palais du prince Maurice à La Haye, l'ancienne salle de spectacle et l'hôtel-de-ville d'Amsterdam, les monuments des amiraux Tromp, van Galen, etc. Cet artiste habile avait fait ses études en Italie.

CAMPER (Pierre), médecin et naturaliste, né à Leyde en 1722, fit ses études sous le célèbre Boerhaave, fut nommé profess. de philosophie, de médec. et de chirurgie à Franeker ; de là il se rendit à Amsterdam et ensuite à Groningue, où il professa la médecine, l'anatomie et la botanique. Sa nominat. au conseil-d'état l'obligea de venir résider à La Haye, où il mourut en 1789. Il a composé un gr. nombre de *Traités* sur la médecine, la chirurgie, le physiologie, etc., dont les principaux sont : *Demonstrationum anatomico-pathologicarum libri II*, Amsterdam, 1760-62, 2 vol. in-fol. — *Dissertation physique sur les différences des traits du visage; Discours* sur l'art de juger les passions de l'homme par les traits de son visage, trad. en franç. par Quatremère-d'Isjonval, 1791-1792, in-4. — *Icones herniarum*, Francfort, 1801, in-fol. — *Description anatomique d'un éléphant mâle,* 1802, in-fol.—*Dissertation* sur les variétés naturelles de l'espèce humaine, trad. par Jansen, qui a publié une trad. des *OEuvres* de Camper, qui ont pour objet l'hist. naturelle, la physiolog. et l'anatomie comparée, 1803, 3 vol. in-8, avec un *Atlas,* in-fol. Condorcet et Vicq-d'Azyr ont écrit l'éloge du même auteur.

CAMPESANI (Benvenuto de), né à Vicence vers l'an 1260, composa un *Poème héroïque* dans lequel il célébrait le triomphe de Henri VIII en 1311, lorsque cet empereur délivra Vicence du joug des Padouans. Ce poème existait MS. il y a plus d'un siècle, mais il s'est perdu depuis. On conjecture que l'auteur mourut en 1324.

CAMPESANO (Alexandre), né à Bassano en 1721, fut d'abord profess. extraord. de droit à Padoue. Cette place ayant été supprimée par le sénat de Venise, il retourna dans sa patrie, où il cultiva les belles-lettres et la poésie jusqu'à sa mort, en 1572. On a de lui des *poésies* insérées dans les *Rime scelte de' poeti bassanesi*, Venise,

1575, in-4; des *poésies lat.* et des *lettres* dans plusieurs recueils.

CAMPESTER (Lambert), dominicain saxon, né dans le 16e S., publia sous le nom d'Érasme une édit. des *colloques* de cet écrivain, dans laquelle il avait retranché tout ce qui a rapport aux religieux, aux vœux monastiques, aux pélerinages et aux indulgences. Ce moine, qui joignit le scandale des mœurs les plus déréglées à l'impudence d'un faussaire, changea de croyance, et se fit ministre de l'église luthérienne. On ignore l'époque de sa mort.

CAMPHUYS (Jean), célèbre amat. d'hist. natur., né en 1634 à Harlem, entra jeune au service de la comp. holland. des Indes, et de grade en grade parvint, après 30 ans, au poste éminent de gouvern.-gén. Il se démit de cette charge en 1691, pour se retirer dans une superbe maison de plaisance qu'il s'était fait bâtir près de Batavia. C'est dans cette retraite, où il mourut en 1695, qu'il avait formé la riche collect. de plantes que Rumphius a décrite sous le titre de *Herbarium Amboinense.* On a de lui une excell. *Histoire de la fondation de Batavia.* Sa *Vie* a été écrite en holland.

CAMPHUYSEN (Théodore-Raphelz), né à Gorcum en 1586, s'adonna d'abord à la peinture, et acquit même une grande réputation comme paysagiste; mais ensuite il étudia la théologie sous Arminius, et mourut à l'âge de 41 ans; il cultivait aussi la poésie, et a laissé en hollandais une *Traduction en vers des Psaumes de David,* ainsi que quelq. ouvr. religieux.

CAMPI (Antonio), architecte et peintre, né dans le 16e S. à Crémone, était fils de Galcazzo Campi, qui s'était fait lui-même une réputation dans la peinture. Deux de ses frères, Jules et Vincent, suivirent la même carrière avec succès. Antonio ne se borna pas à cultiver les arts, il écrivit l'hist. de sa ville natale, et cet ouvrage est encore recherché des amat. Il mourut en 1591. La meill. édit. de la *Cremona fedelissima,* etc., est celle de 1582, in-fol., ornée de pl. d'Aug. Carrache. — Campi (Bernardin), peintre de la même famille, élève de Jules, né à Crémone en 1522, est connu par des tabl. estimés et par un ouvr. sur la peinture, *Parere sopra la pittura*, Crémone, 1580, in-4. Il vivait en 1590. Le musée royal possède un tableau de ce maître : *la Vierge pleurant la mort de son fils étendu à ses pieds.* — Campi (Pierre-Marie), chanoine de Plaisance dans le 17e S., est auteur d'une *Histoire ecclésiastique de Plaisance* (en ital.), 1661-62, 3 vol. in-fol. — Campi (Michel et Balthazar), frères, botanistes, droguistes et parfumeurs, nés à Lucques dans le 17e S., composèrent et publièrent en commun les ouvr. suiv. : *Nuovo discorso nel quale si demostra qual sia il vero Mitridato..., con un breve capitolo del vero aspalato,* Lucques, 1623, in-4. — *Del balsamo*, Lucques, 1635, in-4. — *Spicilegio botanico,* ibid., 1652, in-4. L'objet de ce traité est de prouver que la *cannelle* des modernes est différente du *cinnamomum* des anciens.

CAMPI (le baron Toussaint), général, né à Ajaccio en 1777, débuta dans la carrière milit. comme sous-lieuten. à 18 ans. Lors de l'investissem. de Turin par Souvarow, en 1799, il défendit presque seul l'entrée de l'arsenal contre un nombre considérable d'Autrichiens, et ne céda que lorsqu'un coup de baïonnette vint le renverser. Traîné dans les prisons de Bade, il ne recouvra sa liberté qu'après la paix de Lunéville. En 1805, aide-de-camp de Masséna, il se fit remarquer par son intrépidité à Efferding, à Eblesberg et à Essling. Le 1er juin 1809, l'empereur le nomma colonel du 26e léger; il reçut une grave blessure à la bataille du Mont-St-Jean. Général de brigade en 1813, il se trouva cette même année aux affaires de Villarh et de Foitreix en Italie, et fit avec distinction les campagnes de 1813 et 1814; mis en non-activité en 1815, porté en 1818 sur les cadres de l'état-major général, inspect.-génér. de l'infanterie en 1819 et 1820, il resta disponible dep. cette époque jusqu'en 1830, où il reçut le grade de lieutenant-général, et mourut à Lyon en 1832. Onze blessures avaient miné sa vie.

CAMPIAN (Edmond), jésuite, né à Londres en 1540, d'abord diacre anglican, se réfugia en Irlande, pour y faire profession de la foi catholique. Ses relations avec les personnages de distinction qui désertaient la réforme donnèrent de l'ombrage aux protestants; pour se soustraire à leurs recherches, il repassa en Angleterre, et de là sur le continent en 1570; il enseigna la théologie au collége anglais de Douai, puis se rendit en 1573 à Rome, où il fut admis dans l'ordre des jésuites. Le docteur Allen, qui était à la tête de la mission catholique d'Angleterre, ayant engagé le général des jésuites à lui envoyer des membres de sa compagnie, celui-ci désigna Campian et Parsons. Le gouvernement s'alarma des conversions nombreuses qui s'opéraient dans toutes les classes. Campian fut arrêté et mis en jugement avec d'autres missionnaires. Leur acte d'accusation portait qu'ils avaient juré une obéissance sans borne à l'évêque de Rome, conspiré contre la vie de la reine, excité les peuples à la rébellion. On leur offrit leur grâce et des bénéfices s'ils voulaient renoncer à leur mission, et reconnaître Élisabeth comme chef suprême de l'Église anglicane. Sur leur refus, Campian et trois de ses complices présumés furent pendus à Tyburn, et coupés en quartiers, le 1er déc. 1581. On a de ce religieux, entre autres ouvr., *dix Preuves de la vérité de la religion catholique*, en latin : elles ont été trad. en franç., Trévoux, 1701, in-12, et une *Histoire d'Irlande*, en angl., in-fol.

CAMPIANI (Marie-Augustin), disciple du célèbre Grainva, professeur en droit canon à l'univ. de Turin, a publ. : *De officio et potestate magistratuum romanorum; Formularum et orationum liber singularis.*

CAMPIGLIA (Alexandre), littérateur italien du 16e S., est auteur d'une *Histoire des troubles de la France* pendant la vie d'Henri-le-Grand (en ital.), Venise, 1617, in-4; il s'y montre sincère admira-

teur de ce monarque. — Campiglia (Jean-Dominique), dessinateur et peintre, né à Lucques en 1692, suivit d'abord l'école de Joseph Sole à Bologne, puis alla se perfectionner à Rome, où il remporta le grand prix de l'acad. de St-Luc, sur un dessin représ. *le Triomphe d'un guerrier*. Clément XI lui fit commander plusieurs copies des tabl. peints sur les murs de St-Pierre, qui commençaient à dépérir; plus tard il fut chargé de faire les dessins du *Muséum de Florence*. Rappelé à Rome par le pape Clément XII, il y dessina le musée du card. Albani, et mourut vers 1770.

CAMPIGNEULLES (Charles-Claude-Florent THOREL de), littérateur, né à Montreuil-sur-Mer en 1737, mort vers 1809, a publ. quelq. écrits peu remarquables, tels que : *Le temps perdu*, 1756, in-12. — *Essais* sur différens sujets, 1758, in-12. — *Nouveaux essais sur divers sujets de littérature*, Lyon, 1765, in-12. — *Dialogues moraux*, etc., 1768. — Une *trad.* d'un roman allemand intitulé : *le Nouvel Abailard*, et les quatre prem. vol. d'un Journal des dames en 1759.

CAMPIGNY (Adam), poète français peu connu, était d'Orléans; on trouve des vers de lui dans un *Recueil de plusieurs inscriptions proposées pour remplir les tables d'attente estant sous les statues du roi Charles VII et de la Pucelle d'Orléans*, imprimé pour la prem. fois en 1613.

CAMPILLO (don Joseph del), ministre de Philippe V, roi d'Espagne, publia en 1742 *deux Mém.* pleins de sens et de raison : l'un intitulé : *Ce qu'il y a de trop et de trop peu en Espagne;* l'autre, *l'Espagne réveillée*.

CAMPION (Alexandre de), né en 1610, mort vers 1670, est auteur d'un *Recueil* de lettres qui pourront servir à l'histoire depuis l'an 1631 jusqu'en 1646, et de diverses poésies, Rouen, 1657, in-8 : ce rec. n'a été tiré qu'à un très petit nombre d'exemplaires. On doit au même aut. un tome Ier et unique d'*Hommes illustres*, Rouen, 1657, in-4. — Campion (Henri de), frère du précédent, né en 1613, mort en 1663, a composé des *Mém. histor.* que le général Grimoard a fait imprimer en 1806, avec des notes et des remarques qui donnent de la valeur à cet ouvr. — Campion (Nicolas de), abbé, frère des deux précéd., né en 1616, a publié des *Entretiens* sur div. sujets d'histoire, de politique et de morale, Paris, 1704, in-12, et d'autres écrits dont la rareté fait tout le mérite. — Campion (Hyacinthe), né en 1725 à Bude, prit de bonne heure l'habit de St-François, professa la philos. et la théol. dans son ordre, fut nommé provincial, et mourut subitem. en 1767 à Esseck en Esclavonie. Il a laissé quelq. écrits de controverse peu dignes d'être cités.

CAMPISTRON (Jean-Galbert de), poète dramat., membre de l'Acad. franç., né à Toulouse en 1656, d'une famille honor., vint de bonne heure, entraîné par son goût pour les b.-lettres à Paris, où la connaiss. qu'il fit de l'illustre auteur d'Athalie lui fut avantageuse sous un double rapport. Racine ne se borna point à guider Campistron dans la carrière dramat.; il songea à sa fortune et le proposa au duc de Vendôme pour la composition de sa pastorale héroïque d'*Acis et Galathée*, pièce que le prince fit mettre en musique par Lully, en 1686, et représenter la même année dans son château d'Anet. Les talents et le caractère du protégé, la vivacité et l'enjouement de son esprit, le mirent en faveur auprès du prince, qui le fit secrétaire de ses commandements, ensuite secrét.-gén. des galères. Sa compagnie étant devenue en quelq. sorte nécess. au prince, il le suivit dans ses différ. campagnes, et se tint à côté de lui à la bataille de Steinckerque. On a souvent répété qu'il trouvait plus commode de brûler les lettres qu'on écrivait au prince que d'y répondre, et que le duc de Vendôme, le voyant un jour devant un grand feu dans lequel il jetait plus. papiers, dit : « Voilà Campistron occupé à faire ses réponses. » Mais cette anecdote est complétement fausse. Sur le retour de l'âge, il demanda sa retraite et revint à Toulouse, où il mourut presque subitem. en 1726. Son *Théâtre*, dont la meill. édit. est celle de 1750, 3 vol. in-12, prouve beaucoup d'intelligence de l'art; mais le style en est faible et manque de coloris. Dans ses tragédies, dont aucune ne se joue aujourd'hui, on distingue Andronic, publ. par Petitot dans le t. Ier du *Répertoire*. Sa comédie du *Jaloux désabusé* est seule restée au théâtre. Les *chefs-d'œuvre* de Campistron, ont été publ. par Auger, avec une *notice* sur l'auteur, 1820, in-12, par M. Lepan, avec un comment., 1819. — Campistron (Louis de), frère du précéd., jésuite dès l'âge de 15 ans, cultiva comme son frère les muses franç. Le duc de Vendôme lui donna des témoignages de son estime en le retenant près de lui dans ses campagnes d'Italie. On a de lui des poésies dans les rec. des *Jeux-Floraux*, et les *Oraisons funèbres* des deux dauphins, fils et petit-fils de Louis XIV. Il mourut à Toulouse, en 1737, à 77 ans.

CAMPO (Benoît del), médecin espagnol, viv. au 16e S., pratiqua son art à Alcala dans le royaume de Grenade, et publ. : *Commentariolus de lumine et specie ex philosophiæ adytis excerptus*, 1544, in-8.

CAMPO-LONGO (Antoine), peintre napolitain, viv. vers 1580, fit avec Jean-Bernard de Lama, son maître, le tableau de la *Conception* qui existe dans le couvent de San-Diego, dit l'Ospedaletto. Un autre tabl. de cet artiste se voit dans l'église Ste-Catherine. — Campo-Longo (Émile), philos. et méd., né à Padoue en 1550, nommé en 1578 prof. à l'univ. de cette ville, y enseigna jusqu'à sa mort en 1604. On a de lui, entre autres ouvr. : *Theoremata de humanâ perfectione*, Padoue, 1573, in-4. — *Methodi medicinales duæ*, etc., Francfort, 1595, in-8. — *Nova cognoscendi morbos methodus*, Viterbe, 1601, in-8.

CAMPOMANÈS (don Pedro-Rodriguez, comte de), célèbre ministre espagnol, né dans les Asturies en 1710, fut en 1765, nommé par Charles III, fiscal du conseil royal et suprême de Castille, présid. du même conseil en 1788, à l'avénem. de Charles IV, et peu de temps après ministre-d'état. La nomina-

tion du comte de Florida-Blanca au ministère fut une époque de disgrâce pour Campomanès, qui fut dépouillé de ses emplois, repoussé du conseil-d'état et réduit à la condition d'un simple particulier. Il supporta cette disgrâce avec dignité, et mourut en 1789. L'élévation de ses vues en polit. et les bienfaits de son administration le placent au rang des plus grands hommes de sa nation. On a de lui un grand nombre d'ouvr. dont les plus estimés sont : *Dissertation historique sur l'ordre des Templiers*, Madrid, 1747. — *Antiquité maritime de Carthage, avec le périple d'Hannon*, traduit du grec avec des notes, Madrid, 1756. — *Un Itinéraire des routes d'Espagne*, etc., 1761. — *Une Notice géographique sur le Portugal*, 1762. — *Traité sur l'amortissement ecclésiastique*, 1765, in-fol., trad. en ital., Venise, 1777, 2 vol. in-4, et Milan, même année, 3 vol. in-8. — Des *Discours* et *Mém.* sur la police intérieure, les impôts, les manufactures, le commerce, et les moyens de détruire la mendicité, publiés de 1757 à 1778. On doit encore au comte de Campomanès une nouvelle édit. des ouvr. du savant bénédictin Feijoo (*v.* ce nom). Il avait composé une *Histoire générale de la marine espagnole*, avec un savant *Discours préliminaire* sur la navigation, le commerce, etc., des Carthaginois; mais cet ouvr. import. n'a pas été mis au jour.

CAMPRA (André), musicien, né à Aix en 1660, mort en 1744, peut revendiquer avec Lully et Rameau la gloire d'avoir tiré de la barbarie la musique franç. On a de lui : *des Cantates, des Motets à une, deux et trois voix*, plus. opéras et ballets; mais dep. l'introduct. de la musique ital. en France, toutes ses composit., ainsi que celles de presque tous les musiciens des siècles de Louis XIV et de Louis XV sont tombées dans l'oubli, et ne peuvent plus servir qu'à l'hist. des progrès de l'art.

CAMPRÉDON (Jacq.-David-Martin), général, né en 1741 à Montpellier, d'une famille connue honorablem. dans le commerce, entra jeune au corps du génie, fit ses prem. campagnes à l'armée d'Italie, où il se signala par ses connaiss. et l'activité qu'il déploya dans div. occasions, et fut distingué par le général Bonaparte, qui le nomma chef de brigade. Des revers ayant forcé l'armée franç. de se retirer, il la suivit sur les bords de l'Adige, dans la rivière de Gênes, et donna de nouvelles preuves de valeur et de sang-froid à la défense du pont du Var. Fait général de brigade, il repassa les monts, fut en 1805 chargé de la direct. des trav. de Mantoue, accompagna Masséna, l'ann. suiv., à la conquête du roy. de Naples, et concourut à la prise de Gaëte, dont il dirigea le siége. L'un des génér. qui restèrent au service du nouv. roi de Naples, il entra dans son conseil-d'état, et plus tard fut chargé par intérim du portefeuille de la guerre. Il fit avec les troupes napolitaines la campagne de Russie, et se distingua en div. rencontres. Après la retraite il s'enferma à Dantzig, commanda le génie pend. le siége mémorable de cette ville, et, prisonnier au mépris de la capitulat., fut conduit à Kiow. De retour en France à la suite des événements qui changèrent en 1814 la face de l'Europe, Camprédon fut rétabli dans les cadres de l'armée, et reprit ses fonctions qu'il cessa lors du licenciem. général en 1815. Admis quelq. temps après à la retraite, il vécut dès-lors dans sa famille, consacrant ses loisirs à la cult. des sciences, et mourut en 1837 à Montpellier, vivem. regretté.

CAMPS (François de), prêtre, né dans Amiens en 1643, s'appliqua aux études historiques sous la direction de Bouteroue, de Ducange, du P. Le Cointe et de dom Mabillon, se livra ensuite à l'étude des médailles, dont il forma une très belle collection qui est passée au cabinet du roi, et mourut à Paris en 1723. On a de lui un gr. nombre de *Dissertat.*, soit impr., soit MSs., sur l'histoire de France; on en trouve la liste complète dans l'*Hist. littér. d'Amiens* par le P. Daire.

CAMUEL, 3e fils de Nachor, donna son nom aux Camilettes, peuple de Syrie, au couchant de l'Euphrate. — Un autre Camuel, fils de Septhan, de la tribu d'Éphraïm, fut un des députés chargés de faire le partage de la Terre-Promise aux autres tribus d'Israël.

CAMULOGÈNE, général gaulois, chef des Parisiens (*Parisii*), défendit Lutèce contre les troupes de Labiénus, lieuten. de César, et périt, après av. fait des prodiges de valeur, dans une bataille livrée près de cette ville, sur le terrain appelé aujourd'hui plaine de Vaugirard.

CAMUS (Jean-Pierre), évêque de Belley, né à Paris en 1582, se déclara hautement contre les moines, à une époque où il n'était pas sans danger de les attaquer, puisqu'ils avaient des protecteurs puissants à la cour, et pour appui un homme du caractère de Richelieu. Il les accablait de railleries et même de turlupinades, suivant le mauvais goût du temps; il les comparait, avec leurs courbettes, à des cruches qui se baissent pour mieux se remplir. « J.-C., disait-il, avec cinq pains et trois poissons ne nourrit que trois mille personnes, une seule fois en sa vie; St François, avec quelq. aunes de bure, nourrit tous les jours, par un miracle perpétuel, quarante mille fainéants. » Après vingt ans de travaux dans son évêché, il s'en démit avec l'agrém. du roi, qui lui fit accepter en échange l'abbaye d'Aunay en Normandie, où il se retira. L'archev. de Rouen, de Harlay, qui connaissait le zèle apostolique de Camus, sut le déterminer à quitter sa solitude pour prendre la direct. du diocèse avec le titre de vicaire-général. Sentant renaître en lui le goût de la retraite, Camus s'établit à l'hôpital des Incurables, dans le dessein d'y consacrer le reste de ses jours au service des pauvres; mais le roi l'ayant nommé à l'évêché d'Arras, il se disposait à se rendre dans son nouv. dioc., lorsqu'il mourut en 1652, âgé de 70 ans. Ses ouvr., pour la plupart, ne méritent pas, d'être tirés de l'obscurité; nous nous bornerons à citer l'*Esprit de St François de Sales*, Paris, 1641, 6 vol. in-8. *Trois disc.* qu'il prononça devant les états-génér. de 1614, furent imprimés à Paris, 1615, in-8. Ce vol. est rare et fort peu connu.

CAMUS (Étienne Le), cardinal, év. de Grenoble, né à Paris en 1632, d'une illustre famille de robe, mena d'abord une vie dissipée à la cour, où il était aumônier du roi. Mais, appelé au siége de Grenoble en 1671, il se livra sans réserve au salut de son troupeau, retraça par ses austérités la conduite des évêques de la primitive Église, et mourut en 1707, instituant les pauvres ses héritiers. On a de lui un *Rec. d'ordonnances synodales; Défense perpétuelle de la virginité de la mère de Dieu*, Lyon, 1680, in-12, et plus. *Lettres pastorales* aux curés de son diocèse. — Camus (Jean Le), frère puîné du précédent, lieuten.-civil au Châtelet de Paris, mort en 1710, âgé de 70 ans, exerça pend. plus de 40 ann. les fonct. de cette magistrat. avec la probité la plus austère. Il a écrit des *Observations sur la coutume de Paris*, que Ferrière a insérées dans son *Comment.*; et les *Actes de notoriété du Châtelet*, dont Denisart a donné une édit. — Camus de Melsons (Charlotte Le), épouse d'André Girard Le Camus, conseiller-d'état, composa différ. pièces de vers qui lui méritèrent les éloges des beaux-esprits du siècle de Louis XIV. Elle mourut en 1702. On trouve ses poésies dans différ. rec., et notamm. dans l'*Hist. littéraire des femmes franç.*, Paris, 1769. — Camus (Pierre), peintre, né à Issoudun, a publ., en 1531, un poème dans le genre burlesque, intitulé : *le Débauché converti*, ou *l'Ivrogne repenti*. — Camus (Nicolas), né à Troyes, profess. en droit à l'univ. de Paris, a publ. une édition de Térence *ad usum delphini*, Paris, 1675, et quelques pièces de vers lat., entre autres une élégie adressée à J.-B. Colbert, et une requête de l'univ. pour le maintien de son exempt. des droits de la ferme. — Camus (François-Joseph des), mécanicien, né dans la Lorraine en 1672, inventa un carrosse qui ne pouvait verser, et dont les cahots étaient insensibles. Admis à l'acad. des sciences en 1716, il en fut exclu, en 1723, pour n'avoir pas assisté régulièrem. aux séances. Dans l'intervalle il avait mis au jour un *Traité des forces mouvantes*, Paris, 1722, in-8, ouvr. rare. On lui doit encore : un *Traité du mouvement accéléré par des ressorts qui résident dans les corps en mouvement*, recueil de l'Acad., 1728. Il mourut en Angleterre, où il était passé dans l'espoir d'y trouver un emploi utile de ses talents. D. Calmet a donné la liste assez étendue des diverses inventions de Camus : *Bibl. de Lorraine*. — Camus (Charles-Étienne-Louis), mathémat., né dans la Brie en 1699, adressa en 1727 à l'académie des sc. un mémoire *sur la mâture des vaisseaux*, qui lui ouvrit les portes de cette compagnie. Il lui communiqua plus. *mém.* insérés dans ses recueils, et mourut en 1768, examinat. des écoles du génie et de l'artillerie. Son *Cours de mathémat.* pour ces écoles a depuis été surpassé. La société royale de Londres l'avait admis au nombre de ses associés.

CAMUS (Armand-Gaston), député à l'assemblée constit. et à la convent., naquit à Paris en 1740. Destiné au barreau, il se livra plus particulièrem. à l'étude des lois ecclésiast., et devint avoc. du clergé. Il était secrétaire de la chambre du tiers-état, lorsque réunie à une partie des membres de l'ordre de la noblesse et du clergé, elle se forma en assemblée constit. Ce fut lui qui dénonça le *Livre rouge*, où étaient inscrites les pensions payées par le trésor royal. Il eut aussi une grande part à la constitut. civile du clergé, et fut nommé archiviste du royaume peu avant la clôture de l'assemblée. Député à la convention en 1792 par le dép. de la Haute-Loire, il proposa la mise en accusat. des ministres du roi, auxquels il attribuait le désordre des finances. En mission à l'époque du procès de l'infortuné Louis XVI, il écrivit à la convention qu'il votait *la mort du tyran*. L'un des cinq commissaires qui furent, sur sa proposition, envoyés à l'armée du Nord pour surveiller les généraux, il y fut arrêté lui-même par ordre de Dumouriez, et livré aux Autrichiens, ainsi que ses collègues. Échangé après deux ans de captivité contre Madame, fille de Louis XVI, Camus entra dans le conseil des cinq-cents. Le directoire voulut lui confier le ministère des finances, mais il préféra rester législateur et archiviste. Malgré son opposition au gouvernem. consulaire, Camus fut confirmé dans son poste d'archiviste, où il mourut en 1804. Il a laissé un grand nombre d'ouvr., dont les principaux sont : *Code matrimonial*, Paris, 1770, 2 vol. in-4. — *Lettres sur la profession d'avocat*, et *Bibliothèque choisie des livres de droit*; Paris, 1772, 1777, in-12; 1805, 2 vol. in-12; 1818, 2 vol. in-8, avec des addit. par M. Dupin aîné. — Une traduct. franç. de l'*Hist. des animaux* d'Aristote, texte grec en regard, 2 vol. in-4. — *Manuel d'Épictète et le tabl. de Cèbes*, Paris, 1796-1803, 2 vol. in-18. — *Mém. sur la collection des grands et petits voyages*, et sur la *Collection des voyages de Melch. Thevenot*, Paris, 1802, in-4. — *Hist. et procédés du polytypage et du stéréotypage*, Paris, 1802, in-8.—*Voyage dans les départem. nouvellem. réunis*, Paris, 1803, in-4, et 2 vol. in-18. Camus a pris part à une nouvelle édit. de Denizart (*v.* ce nom), Paris, 1783-89, 9 vol. in-4, et à la *Biblioth. histor. de France*. Il a également travaillé au *Journal des savants*.

CAMUS DE BEAULIEU (Le), favori du roi Charles VII, abusa de son crédit et se fit détester pour ses exactions. Il fut tué en 1426, par les ordres du connétable de Richemont, qui se justifia de ce meurtre auprès du roi, en disant qu'il avait agi pour le bien public et l'honneur du monarque.

CAMUS DE MEZIÈRES (Nicolas Le), architecte expert, né à Paris en 1721, mort en 1789, est aut. des ouvr. suiv. : *le Génie de l'architecture*, ou *l'Analogie des arts avec les sensations*, Paris, 1780, in-8. — *Traité de la force des bois*, 1782, in-8. — Il avait déjà publ. en 1763 une *Dissertat. sur les bois de charpente*, un vol. in-12 (avec Babuty-Desgodets. — *Le Guide de ceux qui veulent bâtir*, 2 vol. in-8. La Halle au blé de Paris a été construite sur les dessins et sous la direction de cet architecte ; mais l'ingénieuse coupole qui surmonte ce monum. est d'un autre artiste.

CAMUS (Antoine Le), méd., frère du précéd., né à Paris en 1722, mort en 1772, a publ. : *Médecine de l'esprit*, 2 vol. — *Abdeker*, ou *l'Art de conserver la beauté*, 4 vol. in-12; c'est un espèce de roman qui a été trad. en angl. — *Mémoires sur divers sujets de médecine*, in-8. — *Mémoire sur l'état actuel de la pharmacie*, in-12. — *Projet d'anéantir la petite-vérole*, in-12. — *Médecine pratique*, 3 vol. in-12. — *Amphitheatrum medicum*, *poema*, in-4. — Une traduction de la pastor. de Longus, *Daphnis et Chloé*, in-4. Tous ces ouvr. ont été imprimés à Paris de 1745 à 1767. A. Le Camus a travaillé au *Journal économique* depuis 1753 jusqu'en 1765.

CAMUSAT (Jean) imprim. à Paris dans le 17e S., se fit une réputation par son savoir et le choix des ouvrages sortis de ses presses. L'Acad. franç., à sa créat., le choisit pour son imprim. Il assistait aux séances, et y remplissait les fonctions d'huissier. Les académiciens se réunirent plus. fois chez lui avant leur installatiou au Louvre. A sa mort, en 1639, l'Acad. nomma sa veuve pour lui succéder, malgré la demande du card. de Richelieu en faveur de Cramoisi. Le rec. intit. : *Négociations et Traité de paix de Cateau-Cambrésis* a été publié par Camusat.

CAMUSAT (Nicolas), chanoine de Troyes, né dans cette ville en 1575, mort en 1655, a publié, entre autres ouvr. : *Promptuarium sacrarium antiquitatum Tricassinæ diœcesis*, Troyes, 1610, in-8, auq. on doit joindre un supplém., rare; une édition de l'*historia Albigensium* de P. Desvaux de Cernai, 1615, in-8; *Mélanges historiques*, ou *Recueil de plus. actes, traités, lettres*, etc., dep. 1390 jusqu'en 1580, Troyes, 1619, in-8. Ce dern. ouvr. est curieux et recherché. — Camusat (Denis-François), littérat., petit-neveu du précédent, né à Besançon en 1695, mourut à Amsterdam en 1732, presque dans l'indigence, quoiqu'il eût composé pour les libraires un grand nombre d'ouvr. qui ne sont point sans mérite, et parmi lesquels nous citerons : une *Hist. critique des journaux impr. en France*, Amsterdam, 1734, 2 vol. in-12; un vol. d'une *Biblioth. des livres nouv.*, ouvr. périodiq. qui n'a point été continué; quatre vol. de la *Bibliothèque française*, ou *Hist. littér. de la France*, recueil mieux accueilli du public que le précéd., et qui a été poussé jusqu'à 34 vol.; *Mélanges de littérature*, tiré des MSs. de Chapelain, in-12. Camusat a publ. une bonne édit. de la *Bibliothèque* de Ciacconius ou Chacon (*v.* ce nom), Amsterd., 1731, in-fol.

CAMUTIUS (André), méd., né à Lugano, fit ses études à Pavie, professa la médecine dans cette ville et à Milan, fut médec. de l'emp. Maximilien, et mourut en 1578. Il a laissé plus. ouvr. oubliés aujourd'hui. Le seul que l'on puisse citer est son traité *de Humano intellectu, lib. IV*, Pavie, 1564, in-8.

CAMUZ ou CAMUS (Philippe), littérateur espagnol, ou (selon Lenglet Dufresnoy) français wallon, né dans les Pays-Bas au 15e S., et réfugié en Espagne, a composé un grand nombre de romans de chevalerie, presque tous sans y mettre son nom. Les principaux sont : le roman de *Clamades et de la belle Claremonde*, Lyon, S. D., in-4, et dans la même ville, 1488, in-4. — *Hist. d'Olivier de Castille et d'Arthus d'Algarbe*, 1545, in-4. — *La Vida de Roberto el diablo*, Séville, 1629, in-fol., etc.

CANACUS, sculpt. grec du 4e S. av. J.-C., natif de Sycione, élève de Polyclète, resta loin de lui et conserva la manière raide des anciens sculpteurs. Ses princip. ouvrages, mentionnés par Pausanias, sont la statue d'*Apollon Dydime*; une *Vénus* assise, en or et en ivoire, et, avec le sculpteur Patrocle (*v.* ce nom), les statues de bronze des chefs grecs, vainqueurs au combat d'Ægæo-Potamos, qui furent placées dans le temple de Delphes.

CANAL ou CANALETTO (Ant.), peintre, né à Venise en 1697, excella dans la perspective et les décors. Ses vues de Venise sont très recherchées. Le musée royal en possède trois : *le Palais ducal*, *la place St-Marc*, et l'église *Madona della salute*. On a publié d'après lui : *Urbis Venetiarum prospectus celebriores*, Venise, 1742, in-fol. obl., 38 pl. grav. par Antoine Vicentini. C'est un recueil d'un très bel effet. Canaletto mourut en 1768. — Canal (Fabio), peintre d'histoire, frère du précédent, né à Venise en 1703, mort en 1767, élève de Tiepolo, fut, comme son maître, bon coloriste. Presque tous ses ouvr. se trouvent à Venise.

CANALE (Annibal), jésuite italien, recteur du collége des Maronites à Rome, ensuite de celui d'Aquilée, vivait vers la fin du 16e S. Il a laissé *le Vite de' patriarchi ovvero degli institutori degli ordini*, Rome, un vol. in-fol.

CANALS Y MARTI (Jean-Paul), natur. espagn., directeur-général des teintures d'Espagne, y rétablit la culture de la garance et favorisa différentes branches d'agriculture et de commerce. On a de lui un *Traité sur la garance* (en espagnol), Madrid, 1789, in-4.

CANANI (J.-B.), médecin de Ferrare, mort en 1579, est auteur de : *Dissectio picturata musculorum corporis humani*, Ferrare, 1572, in-8. — *Anatomes libri II*, Turin, 1574.

CANAPE (Jean), l'un des médecins-chirurgiens de François Ier, né dans le 16e S. à Lyon, donna le prem. des leçons de chirurgie en franç. On a de lui des *Traductions* des Ve et IXe livres *des Simples de Galien*, Paris, 1555, in-16. — De l'*Anatomie du corps humain*, du même aut., Lyon, 1541-83, in-8. — L'*Anatomie de Jean Vassæus*, Lyon, 1542. — *Les Tables anatomiques*, du même. — *Opuscules de divers médecins*, Lyon, 1552, in-12. — *Le Guidon des barbiers et des chirurgiens*, Paris, 1563, in-8.

CANAPLES (le sire de), capit. franç. du 16e S., de l'illustre famille de Créqui, servit avec distinction sous François Ier et Henri II, défendit avec une rare intrépidité la place de Montreuil, dont il était gouverneur, et contribua à chasser les Angl. de la Picardie. Il ne se signala pas moins à la dé-

fense de Metz, assiégée par Charles-Quint en 1552. — Canaples, mestre-de-camp du régiment des gardes, fils du maréchal de Créqui, battit, en 1627, le duc de Buckingham qui avait envahi l'île de Rhé avec 3,000 Anglais et 2,500 Rochelois, et le contraignit à se rembarquer.

CANARD (Nicolas-François), profess. émérite de l'univ., mort en 1833, obtint deux prix à l'Institut: l'un en 1802 pour un ouvr. intit. : *Moyen de perfectionner le jury*, l'autre en 1803, pour un *Traité d'économie politique*. On lui doit encore un *Traité du calcul des équations*, et d'autres ouvr. de hautes mathématiques. Mais les questions d'économie sociale l'occupèrent de préférence pend. sa longue et studieuse carrière. Mme Élisabeth Celnart, inspirée par la piété filiale, promettait de publ. les écrits posthumes de son père.

CANAVERI (Jean-Baptiste), évêque de Biella, puis de Verceil, né en 1753, aumônier de Madame, mère de Napoléon, etc., mort en 1811, était un prélat savant et éclairé. On a de lui des *Panégyr.* et des *Lettres pastorales* en latin et en italien; et une *Notice* (en ital.) *sur les monastères de la Trappe fondés depuis la révolut. de France*, Turin, 1794, in-8. — Canaveri (Franç.), médecin, né en 1754, à Mondovi, fut en 1785 nommé préfet de la faculté de médecine au collége des Provinces à Turin, puis en 1796, professeur de matière médic., et plus tard d'anatomie. Sous le gouvernement franç., il fut fait inspecteur des écoles de méd. dans les départ. au-delà des Alpes; perdit cette place à la rentrée du roi de Sardaigne dans ses états, et se retira dans une campagne près de Turin, où il mourut en 1836, à 82 ans. Ses principaux ouvr. sont: *Saggio sopra il dolore consultaz. del sistema de Brown; de Æconomiâ vitalitatis.*

CANAYE (Jacques), juriscons. franç. du 16e S., travailla à la réforme de la coutume de Paris. — Canaye (Philip., sieur de Fresne), fils du précéd., né à Paris en 1551, fut d'abord avoc. comme son père, puis conseill.-d'état sous Henri III, ambass. en Angleterre, en Allemagne et à Venise sous Henri IV, eut l'honneur d'être nommé médiateur dans le long différend entre les Vénitiens et le pape Paul V, qui lui en témoigna sa reconnaissance, et mourut à son retour à Paris en 1610. Les *Ambassades* de Philip. de Canaye ont été imprimées en 1635-36, 3 vol. in-fol., avec la *Vie* de l'auteur (en tête), par le P. Robert-Regnault, minime. — Canaye (Jean), jésuite, parent du précéd., né à Paris en 1594, mort à Rouen en 1670, est plus connu par sa *Conversation avec le maréchal d'Hocquincourt* (spirituelle product. de Saint-Évremond, v. ce nom), que par ses ouvr. Ce sont *un Recueil de lettres des plus saints et meilleurs esprits de l'antiquité touchant la vanité du monde*, Paris, 1628, in-8; *des Pièces de vers* français et latins dans le rec. intit.: *Ludovici XIII Triumphus de Rupellâ captâ*, Paris, 1628, in-4. Le P. Canaye, profess. de rhétoriq. au collége de Clermont, devint ensuite direct. de l'hôpit. de l'armée de Flandre. Saint-Évremond, qui avait étudié sous ce jésuite, a blessé les convenances en lui prêtant des ridicules qu'il n'eut peut-être pas. — Canaye (Étienne de), parent des précéd., membre de l'académie des inscript., né à Paris en 1694, entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1716, y passa douze ans, en sortit pour des raisons de famille, et fut admis en 1728 à l'Acad., où il lut successivem. plus. mém. insérés dans ses recueils. Il mourut en 1782. Ami de Foncemage et de d'Alembert, celui-ci lui dédia son *Essai sur les gens de lettres.* On estime surtout ses *Recherches sur Thalès*, chef de l'école ionienne, et sur *Anaximandre*, disciple de ce philosophe. Il possédait une nombreuse biblioth. dont presque tous les vol. étaient surchargés de ses propres notes, aussi judicieuses qu'instructives.

CANCIANI (Paul), religieux servite, mort après 1792, est principalem. connu par son édit. des lois et coutumes des peuples qui, venus des extrémités de la Germanie, hâtèrent la chute de l'empire romain, en s'emparant des Gaules, de l'Italie et de l'Espagne. Cette précieuse collection est intitulée: *Barbarorum leges antiquæ, cum notis et glossariis*, Venise, 1781-92, 5 vol. in-fol. Canciani la fit paraître sous les auspices de Léopold, alors grand duc de Toscane. Elle est rare en France.

CANCLAUX (J.-B. Camille, comte de), lieutenant-général, né à Paris en 1740, major de cavaler. à l'époque de la révolut., devint colonel peu après, fut en 1791 promu au grade de maréch.-de-camp, et l'année suiv. à celui de lieut.-général. Chargé deux fois du commandem. en chef de l'armée de l'Ouest, il rendit de grands services à la cause républicaine et sauva Nantes attaquée par 60,000 Vendéens. Envoyé depuis ambassadeur à Naples, il remplit ces fonctions jusqu'en 1799. Après la révolution du 18 brumaire, le premier consul lui donna le commandement de la 14e divis. militaire et le fit sénateur. A la restauration, il fut créé pair par le roi, et Napoléon à son retour de l'île d'Elbe le maintint dans cette dignité. Le 10 août 1815, Louis XVIII le rappela dans la chambre des pairs, d'où il avait été d'abord exclu. Il mourut à Paris le 30 décembre 1817.

CANDACE, reine d'Éthiopie du temps d'Auguste, après avoir résisté long-temps aux troupes romaines, obtint une paix honor., l'an 24 av. l'ère chrét. Plus. autres reines d'Éthiopie ont porté le même nom. Les *Actes des apôtres* nous apprennent qu'un des eunuques de la reine Candace fut baptisé par St Philippe.

CANDALE (H. de NOGARET d'ÉPERNON, duc de), fils aîné du fameux duc d'Épernon, fut en 1596 gouv. d'Angoumois, de Saintonge et d'Aunis, en survivance de son père. En 1612 il offrit ses services au grand duc de Toscane, qui armait contre les Turks, fit des prodiges de valeur à la bataille d'Agliman, et de retour en France, fut fait 1er gentilhomme du roi Louis XIII; depuis il commanda successiv. un corps de cavalerie sous le prince d'Orange dans la guerre contre l'Espagne, puis, en 1624, les troupes vénitiennes, dans la

Valteline. Mécontent de n'avoir pas obtenu le bâton de maréchal, il retourna à Venise, où le sénat l'élut généraliss. Il finit par se raccommoder avec le cardinal de Richelieu, commanda les armées en Guienne, en Picardie et en Italie sous le card. de la Valette, son frère, et mourut à Casal en 1639.

CANDALE (Louis-charles-Gaston de NOGARET de FOIX, duc de), neveu du précéd., gouvern. d'Auvergne, se distingua dans les guerres de Catalogne sous le prince de Conti et le maréch. d'Hocquincourt, commanda cette armée en chef, et mourut à Lyon en 1658, avec la réputation du seigneur le plus brillant et le plus galant de son siècle. — Une dame de cette famille, Suzanne Henriette de Foix-Candale, morte en 1706, se distingua par sa piété. Sa *Vie* a été écrite par l'illustre Belsunce, évêque de Marseille.

CANDAMO (Franç. BANDES Y), poète comique espagnol, travailla pour le théâtre de Madrid avec succès, et mourut en 1709. Ses meilleures pièces sont une comédie héroïque intit. : *El esclavo en grillos de oro*, et une autre sous le titre d'*El duelo contra sa dama*. Cette dernière pièce fait partie du *Th. espagnol* de Linguet.

CANDAULE, roi de Lydie, mort l'an 735 avant J.-C., était, selon les anciens historiens, si vain de la beauté de sa femme, qu'il la fit voir nue au bain à Gygès son favori. La reine, indignée de cette action, fit assassiner son indiscret époux par Gygès, et s'unit ensuite avec le meurtrier.

CANDIAC (J.-L.-P.-E. de MONTCALM), enfant célèbre, né en 1719 au château de Candiac, près de Nîmes, lisait parfaitement le français et le lat. à 3 ans, le grec et l'hébreu à 6, faisait des versions latines, possédait l'arith., la fable, le blason, la géogr., avait acquis des notions assez étendues sur l'hist. ancienne et moderne, etc., lorsqu'il mourut à Paris d'une hydropisie de cerveau, en 1726, à peine agé de 8 ans. Il était frère du marquis de Montcalm, tué en 1759 au siége de Québec.

CANDIANO, nom d'une famille vénitienne qui a donné cinq doges à la républ. dans les 9e et 10e S. Le premier, Candiano (Pierre), déjà illustre par de grandes qualités, succéda à Jean Participatio (*v.* ce nom), fit la guerre aux pirates de Narenta, ville sur la côte de Dalmatie, et fut tué dans un combat naval, 5 mois après son élévat. à la magistrature suprême, en l'an 887. — Candiano (Pierre), 2e du nom, fils du précéd., fut élu doge en 932, après l'abdication d'Orso Participatio, fit la guerre avec succès aux Tarentins, imposa un tribut à la ville de Capo-d'Istria, et mourut en 939. — Candiano (Pierre III), le 3e fils du précéd., succéda au doge Pierre Badoner en 942. Des pirates istriens ayant enlevé au milieu de l'église de Castello de jeunes Vénitiens et Vénitiennes qu'on allait y marier, Candiano rassembla quelq. barques, poursuivit les ravisseurs, les atteignit sur la côte de Frioul, détruisit leur flotte et ramena les époux à Venise. Cet événement fut l'origine d'une fête annuelle, où 12 jeunes filles étaient mariées aux frais de la république : elle a subsisté jusqu'en 1797, époque de la destruction du gouvernement vénitien. Ce doge mourut en 952, du chagrin que lui causa la conduite de son fils aîné. — Candiano (Pierre IV), fils du précédent, lui succéda en 952. Ses déportem., qui avaient fait mourir son père, exaspérèrent les Vénitiens, dont il était le tyran plutôt que le magistrat. Il fut massacré, ainsi que son jeune fils, dans une révolte qui eut lieu en 976. — Candiano (Vital), frère du précéd., élu doge en 978, après la retraite de Pierre Urseolo, premier du nom, régnait depuis un an, lorsque dans une maladie qui mettait ses jours en péril il fit vœu de se consacrer à Dieu s'il recouvrait la santé; après sa guérison, il se retira dans un monastère. On ignore l'époque de sa mort.

CANDIDE, prêtre de l'Église romaine, fut envoyé par St Grégoire en 595 dans les Gaules pour y administrer le patrimoine de St Pierre; il en employa les revenus à soulager les malheureux, et à préparer de jeunes missionnaires pour la conversion des peuples de la Grande-Bretagne.

CANDIDO (Vincent), dominic., né à Syracuse, mort en 1653, fut employé par Innocent X dans des affaires importantes. On a de lui : *Illust. disquisit. moral. quibus omnes conscientiæ casus max. practicabiles explicantur, libri IV.* — Candido (Matthieu), noble Sicilien, a laissé MS. une *Histoire de la Sicile*, au 15e S., dans leq. il rapporte les événements dont il fut témoin.

CANDIDUS, historien grec du 5e S., avait écrit l'*Histoire des empereurs d'Orient* de 457 à 491. On en trouve un extrait dans la *Biblioth. de Photius* et dans les *Excerpta de legationibus*, Paris, 1648, in-fol. — Candidus (Gehrard), écriv. flamand, est auteur d'une histoire intitulée : *De rebus belgicis*, Francfort, 1580. — Candidus (Jean), jurisc. du 16e S., a écrit : *Commentar. Aquileensium libri VIII*, Venise, 1521, et dans le *Thesaur. antiq. Italiæ*, I. Un autre de ses ouvrages, *De origine regum Galliæ*, est inédit. — Candidus (Pantaléon), ministre protestant à Deux-Ponts, mort en 1608, a publ. : *Belgicar. rerum epitome ab anno 742 ad 1605*; *Tables chronolog. depuis le commencement du monde jusqu'en 1602*, en latin; *De Gothicis Hispan. regibus*, Deux-Ponts, 1597, in-4.

CANDISH ou CAVENDISH (Thomas), navigateur anglais, reconnut en 1586 et 1591 la côte des Patagons (Amérique-Méridion.), mais ayant été battu par les Portugais sur les côtes du Brésil, il mourut de fatigue et de chagrin en 1593.

CANDITO ou CANDIDO (Pierre de WITTE, dit), peintre, né à Bruges en 1548, peignait également bien à fresque et à l'huile, et modelait en terre avec un talent remarq. A son retour d'Italie le duc de Bavière le retint à Munich, et l'employa à décorer son palais. Les Sadeler ont beaucoup gravé d'après lui.

CANDOLLE (Pyrame de), imprimeur-libraire, originaire de Marseille, né de parents protestants, s'établit à Genève, où il imprimait avant 1593, transporta ses presses en 1617 à Yverdun, et mourut vers 1630. Pyrame était très instruit dans les

langues, dans la théologie et dans l'hist.; mais trop modeste pour aspirer au titre d'écrivain, il se contenta de celui d'imprimeur. Parmi les ouvrages sortis de ses presses, et dont on lui a faussement attribué quelq.-uns, on cite la trad. des *OEuvres de Xénophon*, par Cl. de Seyssel, Cologny, 1617, in-fol.; Yverdun, 1619, in-8. — *L'Histoire des guerres d'Italie*, de Guichardin, trad. par Chomedey, édit. augment. des *observat. politiq., milit. et morales*, de La Noue, Genève, 1593, 2 vol. in-8. — *Trésor de l'hist. des langues de cet univers*, par Duret (Claude) (*v.* ce nom). La traduction de *Tacite*, Genève, 1594, et Anvers, 1596, par Cl. Fauchet et Ét. de la Planche (*v.* ces noms). Candolle a revu ces traductions.

CANDORIER (Jean), maire de La Rochelle, sous le règne de Charles V, réussit, par un tour d'adresse (que raconte l'historien Froissard), à faire sortir en 1372, la garnison anglaise qui occupait la citadelle de cette ville, dont les portes furent bientôt ouvertes au vaillant Duguesclin. Ce connétable prit possession de la place au nom du roi, après avoir prêté serment de maintenir les priviléges et immunités des habitants. Charles V récompensa la conduite de Candorier par des lettres de noblesse.

CANEPARI (Pierre-Marie), médecin de Crémone, exerça son art à Venise au 16e S., et se fit une réputat. par ses connaiss. en chimie, science qui n'avait pas encore fait de grands progrès. De tous ses ouvrages on ne recherche maintenant que son traité *De atramentis cujuscumque generis in sex descriptiones divisum*, réimpr. plusieurs fois, même dans le 18e S., mais dont la meilleure édit. est celle de Londres, 1660, in-4.

CANER (Henri), recteur de la première église épiscopale de Boston, se démit de ses fonctions en 1775, et vint alors habiter l'Angleterre, où il mourut vers 1796, dans un âge très avancé. On connaît de lui un *sermon* sur la grâce et trois *discours* qui sont des espèces d'oraisons funèbres de Ch. Apthorp, de Frédéric, prince de Galles, et du doct. Cutler.

CAÑES (Franç.), savant orientaliste, né vers 1730 à Valence, embrassa la vie religieuse dans l'ordre des cordeliers, fut envoyé par ses supér. à Damas, où il s'appliqua 16 ans à l'étude des langues de l'Orient, et particulièrem. de l'arabe; de retour en Espagne, fut admis à l'acad. royale d'histoire, et mourut à Madrid en 1795, laiss. deux ouvr. très estimés : *Grammatica arabigo-española*, Madrid, 1775, in-4. — *Diccionario español-latino-arabigo*, ibid., 1787, 3 vol. in-fol.

CANETTA (don André-Hurtado de MENDOZA, marquis de), gouv. de Cuença sous le règne de Philippe II, fut nommé vice-roi du Pérou en 1557, et rétablit, par sa conduite habile et ferme, le calme qu'avaient troublé les factions de Pizarre et d'Almagro; mais son extrême sévérité l'ayant fait disgracier par le ministère espagnol, il en mourut de chagrin à Lima en 1560.

CANETTI (Th.-Marie), dominicain, né à Bologne en 1664, mort en 1743, profess. de théologie, joignit aux connaiss. théolog. les plus étendues une vaste érudit., et sut mériter l'estime du card. Prosper Lambertini, qui, lors de son avénem. au trône pontifical sous le nom de Benoît XIV, s'empressa de lui en donner des marques en l'agrégeant à l'acad. d'hist. ecclésiast. Il a laissé imparfait : *Catena argentea in summam sancti Thomæ*, ouvr. terminé par son confrère Th. Ferracioli.

CANEVARI (Demetrio), littérat. et médec., né à Gênes en 1559, a laissé plus. ouvr., dont les plus remarq. sont : *Morborum omnium, etc., ex arte curandorum accurata et plenissima methodus*, Venise, 1605, in-8. — *Ars medica*, Gênes, 1626, in-fol. — *De primis naturâ factorum principiis commentarius*, etc., ibid., 1626. — *De hominis procreatione commentarius; De ligno sancto comment.*, Rome, 1602, in-8.

CANGIAMILA (Fr.-Emmanuel), inquisiteur général de Sicile et chanoine de Palerme, mort en 1763, est aut. d'un ouvr. lat. intit. : *Embryologia sacra*, Palerme, 1758, abrégé et trad. en franç. par l'abbé Dinouart, Paris, 1766, in-12, et de plusieurs discours prononcés dans les académies de Palerme.

CANI (J.-J. *degli*), profess. de droit canonique à Padoue, y remplit cette chaire 44 ans, et mourut dans un âge très avancé en 1493, laiss. un assez gr. nombre d'ouvr., entre autres : *de Modo studendi in jure*, 1476, in-8. — Un *Abrégé* en vers latins des *Institutes* de Justinien, Padoue, 1485, in-4. — *Carmina duo*, Venise, S. D. (vers 1474), pet. vol. in-4, devenu très rare.

CANINI (Ange), savant grammair. et philologue, né à Anghiari en 1521, donna successiv. des leçons à Venise, Padoue, Bologne, Rome, et fut appelé en France par François Ier, qui voulait l'attacher comme profess. à l'univers. de Paris, où il mourut en 1557. On lui doit des *remarq.* sur différ. passages de la Bible, des *Grammaires* grecq. et syriaque, et une trad. lat. du *Comment.* de Simplicius sur Épictète; mais le seul de ses ouvr. que l'on recherche encore est le traité *de Hellenismo*, Paris, 1555, in-4; Londres, 1613; Amsterdam, 1700, in-8, enrichi d'un *Index* très commode, d'une préface et de notes. — Canini (Jérôme), neveu du précédent, mort vers 1626, a publié : *Istoria della elezione e coronazione del re de' Romani*, Venise, 1612, in-4. — *Aforismi politici cavati dall' istoria di F. Guicciardino*, Venise, 1625, in-12, et des trad. ital., entre autres des *Lettres du card. d'Ossat*, et des *Aphorismes sur Tacite*, par Alamo Varienti, Venise, 1618-20, in-4, etc.

CANINI (Jean-Ange), peintre et grav., né à Rome en 1617, élève du Dominiquin, s'appliqua particulièrement à dessiner les pierres gravées. Étant venu en France à la suite d'un légat, il communiqua au ministre Colbert le plan d'un ouvrage qu'il avait ébauché : c'était une suite de portraits des héros et des grands hommes de l'antiquité, dessinés sur les médailles, les pierres antiques et autres monum. anciens. Ce projet fut agréé par le



Hopwood sc

CANNING.

ministre, qui engagea l'auteur à dédier son travail à Louis XIV ; Canini étant retourné à Rome, y mourut en 1666, à 49 ans. — Canini (Marc-Antoine), frère du précéd., acheva l'ouvr. que Jean-Ange laissait imparfait, et le mit au jour sous ce titre : *Iconografia*, Rome, 1669, in-fol., contenant 116 pl. Il a été trad. en franç. par Chevrières, ave cet intit. : *les Images des héros et des grands hommes* de l'antiquité, Amsterdam, 1731, in-4. Les fig. ont été grav. par Étienne Picard le Romain et Guillaume Valet; le texte des deux frères Canini annonce l'érudit. de ces artistes en histoire et en mythologie.

CANISIUS (Pierre), jésuite, né à Nimègue en 1521, mort à Fribourg en 1597, professa la théol. à Vienne, devint ensuite prédicat. de l'empereur Ferdinand, provincial de son ordre en Allemagne, et se fit remarquer au concile de Trente par sa science théologique et son zèle contre les hérétiq. Il a laissé plus. ouvr. dont le plus remarquable, *Summa christianæ doctrinæ*, souv. réimpr., a été trad. dans presque toutes les langues. L'édit. publ. par le P. Busée, Paris, 1585, in-fol., est la plus complète. L'auteur en a donné un abrégé dont la meill. édit. est celle d'Augsbourg, 1762. On trouve la liste des autres écrits de Canisius (lat. et allem.) dans les *Mémoires* de Paquot. Sa *Vie* a été écrite en franç. par le P. Dorigny, Paris, 1707, in-12; en ital. par les PP. Langora et Foligatti. — Canisius (Henri), neveu du précéd., né à Nimègue, prof. de droit canon à Ingolstadt, mort en 1609, a laissé : *Summa juris canonici; Commentarium in regulas juris; Antiquæ lectiones*, etc., réimpr. par les soins de Jacq. Basnage, avec beaucoup de correct., sous ce nouveau titre : *Thesaurus monumentorum*, etc., Amsterdam, 1725, 4 vol. in-fol. — Canisius (Jacq.), neveu du précéd., jésuite, profess. d'humanités et de philosophie à Ingolstadt, mort dans cette ville en 1647, est auteur d'un traité du baptême intit. : *Fons salutis*; des *Méditat. sacrées sur les vertus et les vices* (en latin), 1628, in-8; il a de plus trad. en lat. quelques ouvr. ital. et espagn. — Canisius (Henri), ermite de St Augustin, né à Bois-le-Duc en 1624, mort en 1689, est aut. des opuscules suiv. : *Carminum fasciculus; Manipulus sacrarum ordinationum*, Louvain, 1661, in-12; *Pax et una charitas*, Anvers, 1685, in-fol. — Canisius (Nicolas), savant hollandais, né à Amsterdam vers le commencement du 16e S., fut d'abord secrét. d'Érasme, qu'il aida dans sa trad. des ouvr. des Pères grecs, et mourut curé d'un village de Hollande en 1555. On a de lui des *Colloques* dans le genre de ceux d'Érasme; quelques *Poésies* grecq. et lat.; on lui attribue une *Vie de Corneille Grochus*, sav. holland. de son temps.

CANITZ (Frédéric-Rodolphe-Louis, baron de), poète allem., né à Berlin en 1654, entra dans la carrière diplomatique, fut conseiller intime de Frédéric Ier et de l'emper. Léopold, et mourut en 1699. On a de lui un *Recueil d'odes, de satires, d'élégies et de chants religieux*, publié après sa mort sous le titre de *Délassem. poétiques*, Berlin, 1700, in-8. Ce recueil, qui a eu douze édit. successives avec des augmentations et rectifications, a été trad. en ital. par un académicien de la Crusca, Florence, 1757. La *Vie* du baron de Canitz se trouve en tête de la 10e édition de ses *Délassements poétiques*, publ. à Berlin en 1727, par J.-N. Kœnig.

CAÑIZARÈS (Joseph), poète comique espagnol, vivait à Madrid dans le 17e S. Parmi ses pièces, qui sont indiquées dans le rec. des 4409 *comédias*, publ. à Madrid en 1735, on estime celles qui ont pour titre : *el Musico por el amor ; Domine Lucas*; cette dernière se joue encore assez fréquemm.

CANNAMARÈS (Jean), laboureur catalan, tenta d'assassiner le roi Ferdinand-le-Catholique en 1492, à Barcelone; son interrogatoire le fit connaître pour un fou qui s'était imaginé que la couronne d'Aragon lui appartenait, et que Ferdinand la lui avait ravie. Ce prince voulait lui faire grâce, mais le card. Ximenès s'y opposa, et ce misérable fut écartelé.

CANNEGIETER (Henri), recteur du gymnase d'Arnheim, historiog. des états de Gueldre, mort en 1770, a publ. une édit. des *Fables d'Avianus*, Amsterdam, 1731, in-8. — *Dissertatio de Brittenburgo*, etc., La Haye, 1734, in-4. — *De mutatâ romanorum nominum sub principibus ratione*, Utrecht, 1758, in-4. — Une première édition des *Tristes* de Henri Harius, Arnheim, 1766, in-4; et plusieurs *Dissertations* sur des monuments d'antiquités récemment découverts. — Cannegieter (Herman), son fils, né à Arnheim en 1724, mort en 1804, fut professeur de droit à Franeker. On a de lui deux ouvrages pleins d'érudition, et fort estimés des jurisconsultes. Le premier a pour titre : *Observationes ad collationem legum mosaicarum et romanarum*, Franeker, 1760, in-4; le second est un rec. d'*Observ.* sur le droit romain en quatre livres, Leyde, 1722, un vol. in-4. — Cannegieter (Jean), frère du précédent, mort vers 1806, professa le droit avec distinction à l'univers. de Groningue. Parmi les opuscules qu'il a publiés, il faut distinguer son *Oratio de romanorum jurisconsultorum excellentiâ et sanctitate*, Groningue, 1770, in-4; des fragments latins d'un livre de Domitius Ulpianus, etc., avec des notes, Utrecht, 1768, et Leyde, 1774, in-4.

CANNES, ancienne ville de l'Italie méridionale sur l'Aufidus (*Ofanto*), est célèbre par la victoire qu'Annibal y remp. sur les Rom. l'an 216 av. J.-C.

CANNING (George), prem. ministre d'Anglet., naquit à Londres le 11 avril 1770, d'une ancienne famille du comté de Warwick, et d'une branche qui s'était établie en Irlande. Son père, ayant épousé une femme sans fortune, se brouilla avec sa famille, vint à Londres, y exerça successivem. les profess. d'avocat et de marchand de vin, sans réussir dans aucune, et mourut le jour où son fils entrait dans sa 2e année. Sa mère, dénuée de ressources, prit le parti du théâtre, fit ses débuts à Londres, n'y plut point, et devint actrice en province. La famille Canning, qui avait abandonné le père, veilla à l'éducat. du fils, et George fit d'ex-

cell. études à Éton. Il ne se distingua pas moins à l'univ. d'Oxford, et se destinant au barreau, entra à Lincoln's-In. Ce fut, dit-on, d'après les conseils de Burke qu'il abandonna cette carrière pour celle de la politique. L'opposit. croyait trouver en lui un renfort puissant; mais, dès qu'il entra dans la chambre des communes (en 1793), il se plaça sur les bancs ministériels. Ce ne fut qu'en 1794 qu'il prononça son prem. *Discours* pour soutenir une mesure de Pitt. Il ne se démentit pas dans son dévouement à ce ministre, qui le nomma sous-secrétaire-d'état en 1796, poste qu'il quitta lors de la démiss. de Pitt en 1801. Il fit alors partie de l'opposit. qui se forma contre le nouveau ministère, et, lorsque Pitt redev. prem. ministre en 1804, Canning fut nommé trésorier de la marine, place qu'il résigna en 1806, pour se ranger encore du parti de l'opposit. En 1807, il fit partie de l'administrat. du duc de Portland et devint ministre des affaires étrangères. Dans la session de l'année suiv., il prit la défense du bombardem. de Copenhague. En 1809, quelques divisions eurent lieu dans le cabinet britannique. Par suite d'un malentendu, lord Castlereagh, alors ministre de la guerre, appela Canning en duel. Ils tirèrent deux fois, et au second feu Canning fut blessé à la cuisse. Tous deux quittèrent leurs ministères. En nov. 1814, Canning fut nommé ambassad. extraordin. en Portugal. Il y resta jusqu'après la bataille de Waterloo, passa quelque temps dans le sud de la France, et fut nommé présid. du bureau du contrôle vers la fin de 1816. Il en exerça les fonctions jusqu'au procès scandaleux de Caroline en 1820, et donna sa démission. En 1822, il fut nommé gouverneur de l'Inde en remplacement du marquis d'Hastings, et il était à la veille de partir quand la mort du marquis de Londonderry le fit appeler au ministère des affaires étrangères. Il remplit cette place jusqu'au 12 avril 1827, époque où il fut nommé prem. ministre en remplacem. du comte de Liverpool. Presque tous les anc. ministres donnèrent alors leur démiss., et, pour la prem. fois, Canning reçut l'appui des wighs, dont quelques-uns entrèrent dans l'administrat. Il n'occupa que bien peu de temps ce poste éminent, et mour., usé de fatigues d'esprit, le 8 août de la même année. Les grandes mesures qui ont signalé la vie ministérielle de Canning sont la reconnaiss. des états de l'Amérique-Méridionale, le maintien de l'indépendance du Portugal, et le traité conclu entre l'Angleterre, la Russie et la France en faveur de la Grèce. Il fut l'avocat constant et zélé de l'émancipation des catholiq.; mais il n'eut pas la satisfact. de voir le triomphe de cette cause. On a de lui différentes *Pièces de poésie*, pleines de verve et d'esprit, surtout celles qui sont d'un genre satirique. Son éloquence était classique, fleurie et entraînante, et il avait le talent de parler plus. fois sur le même sujet sans jamais se répéter. La preuve la plus sensible de son intégrité, c'est qu'il mourut pauvre.

CANO (Jacques), navigateur portugais, né au 15e S., fut envoyé en 1484, par le roi don Juan, pour pénétrer dans les Indes-Orientales. Arrivé à l'embouchure du fleuve Zayre, sur les côtes d'Afrique, il découvrit le Congo et revint en Portugal. Renvoyé sur le même point pour établir des relat. avec les souverains du pays, il explora 200 lieues de terrain au-delà du Zayre. De retour à Lisbonne en 1486, il y mourut quelques années après.

CANO (Sébastien del), navigateur biscayen, né à Guetaria dans le 16e S., s'embarqua comme maître à bord d'un des navires (*la Conception*) de l'escadre de B. Magellan (*v.* ce nom). Après les désastres arrivés à ce célèbre navigateur, Cano, devenu commandant du navire *la Victoire*, contribua à l'établissem. d'un comptoir espagnol dans l'île de Tidor (une des Moluques), et reconnut les autres îles, Amboine, Timor, Solor, etc.; il prit ensuite sa direct. sur le cap de Bonne-Espérance, pour revenir en Espagne, en évitant la rencontre des Portugais. Cette navigation ne fut point sans danger pour *la Victoire;* la disette força Cano de relâcher aux îles du Cap-Vert, où il perdit une partie de son équipage, déjà fort diminué par la misère et les maladies; enfin il arriva au port de San-Lucar en Andalousie, après une navigation de plus de 3 ans; et resté le seul officier de l'expéd., eut ainsi la gloire d'être le premier en Europe qui eût fait le tour du monde. Les Espagnols conservèrent long-temps à Séville le navire *la Victoire*, qui périt enfin de vétusté. Cano fut dignement récompensé par le roi d'Espagne, et mourut en 1526, pendant un nouveau voyage qu'il avait entrepris sur la mer du Sud.

CANO (Alonzo), célèbre peintre espagnol, né à Grenade en 1600, peut être considéré comme le Michel-Ange de l'Espagne, parce qu'il fut à la fois, ainsi que l'illustre Italien, peintre, sculpteur et architecte, et qu'il excella dans ces trois genres. Son père, qui était architecte, lui donna les prem. notions de son art; il étudia la peinture sous F. Pacheco et Juan dell Cartillo; mais il s'exerça seul dans la sculpt. Il n'avait encore que 24 ans lorsqu'il se fit connaître par trois statues de grandeur natur., placées dans l'église principale de Lebrija. Elles commencèrent sa réputation; et bientôt après, protégé par le comte-duc d'Olivarez, il se rendit à Madrid. L'appui constant du ministre, justifié par les progrès de son client, valut successivement à Cano les titres de *maître des œuvres royales* et de *peintre de la chambre*. Comme architecte il donna les plans de plusieurs palais, de portes de ville, d'un arc de triomphe érigé à Madrid lors de l'entrée de la reine Marie-Anne d'Autriche, seconde femme de Philippe IV; comme peintre il exécuta plus. beaux tableaux, notamm. la *Madeleine en pleurs*, qu'on admirait dans une des églises de Madrid. Des chagrins domestiques et des malheurs qu'il s'était peut-être attirés par une conduite irrégulière le portèrent à entrer dans les ordres; il devint membre du chapitre de Grenade, enrichit l'église de cette ville, ainsi que celle de Malaga, de plusieurs peintures et sculpt.

remarquables, et mourut en 1676. — Un autre CANO (Jean), peintre bien inférieur au précédent, a peint la chapelle de N.-D. du Rosaire dans l'église du bourg de Val de Moro, son lieu de naissance, et où il mourut en 1696.

CANOBIO (ALEX.), littérat., né dans le 16e S. à Vérone, est aut. de plusieurs ouvrages cités avec éloge par Maffei dans la *Veron. illustrat.*, entre autres d'une *Défense* de la réforme du calendrier par Grégoire XIII; de *Recherches* sur l'antiquité de Vérone; d'un *Traité* sur les acad. de musique; d'un *Traité* sur la célébration de la Pâque et des fêtes mobiles, et d'une *Généalogie* de la famille des Scaliger.

CANONIERI, en lat. CANONHÉRIUS (PIERRE-ANDRÉ), médecin, jurisconsulte et littérateur, né à Gênes, fut tour à tour militaire, docteur en médec. et en droit, et mourut vers 1636 à Anvers, où il s'était fixé après avoir servi dans les armées espagnoles. On a de lui un grand nombre d'ouvr., dont les plus remarquables sont: *Delle cause dell'infelicità e disgrazia degli uomini letterati e guerrieri*, Anvers, 1612, in-8; *De admirandis vini virtutibus, lib. III*, ibid., 1627, in-8. Il avait d'abord publié cet ouvrage en italien, sous ce titre: *Le lodi e biasmi del vino*, Viterbe, 1608, in-8; *Dissertationes et discursus ad Taciti annales*, Francfort, 1610, in-4; *Introduzzione alla politica, alla ragion di stato ed alla pratica d'el buon governo*, Anvers, 1614, in-4; un *Commentaire* latin sur les sept livres des *Aphorismes* d'Hippocrate, ibid., 1618, 2 vol. in-4.

CANOPE (mythol.), nom d'une divinité d'Égypte, qui, dans l'ancien dialecte de ce pays, signifie *terre d'or*. On regardait comme de grands magiciens les prêtres de ce dieu, adoré, surtout dans la ville du même nom, sous la forme d'un vase couvert de signes hiéroglyphiques et surmonté d'une tête humaine, ou de celle d'un épervier: il est vraisemblable que c'était l'emblème du bon génie du Nil ainsi représenté par un bocal d'une terre extrêmem. poreuse, qui servait à filtrer et à rendre potables les eaux de ce fleuve. Le stratagème d'un prêtre de cette divinité déconcerta les prétentions des Chaldéens qui revendiquaient, pour le feu qu'ils adoraient, sa prééminence sur les autres dieux. Un défi fut accepté, et Canope mis en présence avec un bûcher embrasé; mais le prêtre de l'idole avait eu soin de percer à ses parois inférieures plusieurs trous qu'il avait ensuite fermés hermétiquement avec de la cire; l'action du feu l'ayant fait fondre, il sortit bientôt de l'intérieur du vase une grande quantité d'eau, qui éteignit le feu au grand étonnement des Chaldéens, et ceux-ci durent reconnaître alors la supériorité de Canope sur leur propre dieu. — Hercule et Sérapis, également adorés à Canope, ont été surnommés *Canopiens*. Le cabinet des antiq. de la biblioth. roy. possède un Canope très bien conservé.

CANOT (PIERRE-CHARLES), graveur français, né vers 1710 à Paris, passa vers 1740 en Angleterre, et mourut à Hentish-Town en 1777. Cet artiste, doué de beauc. d'intelligence et qui s'est fait un nom comme graveur de *paysages*, *marines*, *vues*, etc., a travaillé d'après Claude Lorrain, van Pillement, etc., et d'après ses propres desseins. On trouve la liste de ses princip. pièces dans le *Manuel du curieux*, IX.

CANOVA (ANTOINE), célèbre sculpteur italien, naquit à Possagno, village de l'état vénitien, en 1747. Les dispositions qu'il montra dès l'enfance pour l'art que depuis il enrichit d'un si grand nombre de chefs-d'œuvre, lui attirèrent la protection de Falieri, seigneur de Possagno, qui le plaça à Venise chez Torreti, le plus habile sculpt. d'alors. Le jeune Canova ne tarda pas à se faire remarquer par la hardiesse et l'élégance de ses morceaux d'essai, et remporta plus. prix à l'acad. des beaux-arts de Venise. Il s'établit d'abord dans un petit atelier; puis les succès de ses premiers travaux ayant rapidement amélioré sa position, il donna plus d'essor à ses entreprises; enfin, en 1779, l'ambassadeur Girolamo Zuliano l'appela à Rome. Le goût faux et dégénéré qui dominait alors dans cette grande école des arts, aurait pu mettre obstacle aux progrès de Canova; mais fréquentant la société de l'ambassad. de sa nation, il y fut à portée de recevoir de sages indications des amateurs les plus distingués, entre autres du chev. Hamilton, ambassad. d'Angleterre à Naples, de Winkelman et de Mengs, qui tous trois eurent l'honneur de rappeler par leurs écrits la véritable théorie oubliée, et pour ainsi dire proscrite par l'engouement du public pour le genre maniéré. La première composition de Canova, qui porte l'empreinte du beau style qu'il restaura, et dans leq. l'imitation de la nature s'allie aux beautés idéales de l'antique, est le groupe de *Thésée assis sur le Minotaure vaincu*. Il suffira d'indiquer les princip. chefs-d'œuvre qui le mirent ensuite au premier rang des sculpt. modernes. — *Mausolée de Clément XIV*, en marbre, à Rome, dans l'église des Sts apôtres. Le pontife, du haut de son tombeau, semble bénir, en étendant les mains, ceux qui viennent à lui. Cette tête est de la plus grande beauté. — *Mausolée de Clément XIII*, placé dans la basilique de St-Pierre. Le goût en est plus pur que celui du mausolée de Clément XIV. — *Psyché enfant*, debout, tenant par les ailes un papillon posé dans sa main. — *Madeleine repentante*, statue en marbre, petite nature; elle est devenue la propriété de M. Sommariva, et se trouve dans sa belle galerie de Paris. — *Mausolée de Marie-Christine, archiduchesse d'Autriche*. Neuf figures de grandeur natur. sont introduites dans cette vaste composition, dont l'idée est originale, mais dont l'effet est compliqué. — *Vénus sortant du bain*. Le caractère et le mouvement de la tête sont à peu près les mêmes que dans la Vénus de Médicis. — *Mausolée d'Alfieri*, dans l'église de *Santa-Croce* à Florence, élevé par les soins de la comtesse d'Albani, l'illustre amie de ce poète. — *Washington*, statue en marbre blanc, drapée à la romaine et

destinée pour la salle du sénat de la Caroline. Canova quitta sa patrie en 1798, et voyagea deux ans en Prusse et en Allemagne, accompagnant le prince Rezzonico. De retour à Rome, il y fut nommé par Pie VII inspecteur-général des beaux-arts, et créé chevalier romain. Appelé à Paris en 1802, il s'y rendit avec l'agrément du pontife, et reçut dans cette capitale un accueil digne de ses talents; la classe des beaux-arts de l'Institut le mit au rang de ses associés étrangers. Lorsqu'en 1815 les puissances alliées eurent arrêté que les monuments qui décoraient le musée du Louvre seraient rendus à leurs anciens possesseurs, Canova revint à Paris, pour présider à la translation des objets que réclamait le gouvernement pontifical. Le pape lui remit, à son retour à Rome, le diplôme qui attestait l'inscription de son nom au livre d'or du Capitole, et le fit marquis d'*Ischia*, avec une dotation de 3,000 écus romains, qu'il se proposa de consacrer tout entière à la prospérité des artistes et des arts. Vers les dernières années de sa vie, il voulut faire construire à Possagno une église où il comptait placer la statue colossale de la Religion, que l'on faisait difficulté d'admettre dans la basilique de St-Pierre. Cette église est une rotonde sur le modèle du Parthénon, avec cette différence qu'elle est en pierre, et que le Parthénon d'Athènes est en marbre. Il mourut à Venise, avant d'avoir terminé cet édifice, le 22 octobre 1822; de magnifiques obsèques furent célébrées en son honneur dans toute l'Italie. Son *OEuvre* a été publ. en 1824 par MM. Reveil et de la Touche, 20 livr. in-8, 100 pl., en ital., par Isabelle Albrizzi, Lise, 1821-25, 3 vol. in-8; Par Melch. Missirini, Venise, 1829, in-4, 50 livr., en angl., par H. Moses, 1824, 3 vol. in-8.

CANOVAI (Stanislas), savant religieux piariste, né à Florence en 1740, professa les mathématiques à Cortone et à Parme, remporta en 1788 le prix fondé par le comte de Durfort, ambassadeur de France en Toscane, pour le meilleur éloge d'Améric Vespuce, et continua de soutenir dans plus. écrits remarq. que la découverte de l'Amérique est véritablem. due à Vespuce, malgré les raisons que Galeani Napione (*v.* ce nom) apportait en faveur de Colomb, et qui paraissent démonstratives. L'étude ne l'empêchait pas de remplir ses devoirs ecclésiastiq. avec exactitude, et ce fut lui que le célèbre poète Alfieri appela dans ses derniers moments. Canovai mourut à Florence en 1811; il était membre de l'académie étrusque de Cortone. Outre un grand nombre de *Dissert.* sav. sur des points d'hist., d'astron., de géogr. et de littérat., impr. de 1771 à 1809, on lui doit une excellente trad. des *Leçons élém. de mathém.* de La Caille, adopt. dans les princip. écoles d'Italie.

CANSTEIN (RABAN de), ministre-d'état prussien, né en 1617, mort en 1680, fut success. agent diplomat. en Hollande, en Angleterre, en France et en Suède, conseiller aulique de la princ. Anne-Sophie de Brunswick, grand-maréchal et ministre du grand-électeur Frédéric-Guillaume, dont il perdit la confiance vers la fin de sa carrière. — Canstein (Charles-Hildebrand de), né à Linderberg en 1667, de la famille du précéd., fut d'abord page de l'électeur de Brandebourg, et servit ensuite dans les Pays-Bas; mais contraint par la faiblesse de sa santé d'abandonner la carrière militaire, il revint en Allemagne, s'établit à Halle, s'y consacra tout entier à des exercices de piété, et mourut en 1719. Le désir de propager l'instruction relig. jusque dans les classes les plus pauvres, lui fit concevoir l'idée d'appliquer la stéréotypie, si heureusem. développée de nos jours, à la réimpr. des livres saints. Il fit fondre à cet effet en 1712 une quantité de caractères suffisante pour stéréotyper le *Nouv.-Testam.*, dont il distribua dans fort peu de temps 20,000 ex. à très bas prix. L'année suivante, la Bible fut impr. de la même manière et les tirages se multiplièrent à un tel point, que, d'après un calcul fait à Halle en 1791, il se trouva que dep. 1712 on avait vendu 1,566,759 *Bibles* complètes, 66,000 *Nouv-Testam.* avec le *Psautier*, et 60,000 sans le *Psautier*. Canstein à écrit une *Harmonie des quatre Évang.* (en allem.), Halle, 1718, in-fol; une *Vie du docteur Spener*, son ami, pub. en 1729; et quelq. autres ouvr. de théol. peu remarquables.

CANTACUZÈNE (Jean), empereur d'Orient, devait à sa naiss. ainsi qu'à ses talents la charge de grand domestique, une des premières de l'empire grec, qu'il remplit sous le règne d'Andronic Paléologue. Andronic, petit-fils et successeur de Paléologue, trouva dans le grand domestique un ministre habile et vigilant. A la mort de ce prince, en 1341, Cantacuzène, nommé régent de l'empire pendant la minorité de Jean Paléologue, se trouva en butte aux intrigues du protovestiaire Apocauque, et du patriarche Jean d'Apri, qui excitèrent contre lui l'impérat. Anne de Savoie. Le soin de repousser les Bulgares et les Turks le tenait alors éloigné de Constantinople. L'armée s'étant déclarée en sa faveur, il consentit enfin à partager avec Paléologue le trône dont il aurait pu s'emparer, et lui donna sa fille Hélène en mariage. Cet arrangement rétablit momentanément le calme. Les Génois ayant formé le siége de Constantinople en 1349, Cantacuzène les força de demander la paix. L'empire ne pouvait rester partagé long-temps entre deux princes inégaux en âge, en moyens et en expérience. Cantacuzène, s'apercevant que la jalousie de Paléologue contre lui et Matthieu, son fils aîné, allait toujours croissant, prit le parti de renoncer à la couronne en faveur de son fils, et se retira, en 1354, dans un monastère du mont Athos; il y vécut en sage jusqu'à sa mort, vers la fin du 14ᵉ S. Ce prince, que l'hist. place au rang des souver. les plus recommandables en raison de ses talents polit. et milit., et de ses autres grandes qualités, a écrit une *Histoire de l'empire d'Orient*, depuis 1320 jusqu'en 1357. Elle a été trad. du grec en latin par Jacq. Pontanus, avec des notes et publiée avec de nouvelles notes par Gretser, Ingolstadt, 1603, in-

fol. Cette édit. ne contient que la version lat. Le texte grec, avec cette même version, fut imprimé pour la 1re fois sur un MS. du chanc. Séguier, Paris, 1645, 3 vol. in-fol., et fait ainsi partie de la collect. connue sous le nom d'*Hist. Bizantine*, publ. d'abord à l'imprim. royale en 32 vol. in-fol., réimpr. à Venise de 1722-33, en 27 vol. seulem., quoique augment. de quelq. hist. inéd. (*v.* le *Manuel du libr.* de M. Brunet). L'Hist. de Cantacuzène a été trad. en franç. par le prés. Cousin. On doit encore à ce prince *quatre apologies, ou défenses de la religion chrétienne*, trad. en latin par Rodolphe Gaultier, sous ce titre : *Assertio contra fidem Mohammedicam*, Bâle, 1543, in-fol. et quelq. autres ouv. de théol. inéd. dont Fabricius a donné la liste dans sa *Biblioth. grecq.* — CANTACUZÈNE (Matthieu), fils du préc., lui succéda en 1355; mais presque aussitôt en guerre ouverte avec Jean Paléologue, il suivit le conseil que son père lui donnait de renoncer au trône, pour se retirer dans un cloître. On ignore l'époque de sa mort. Il est aut. de l'*Expositio in Canticum canticorum*, Rome, 1624, in-fol., avec la vers. et les notes de Vinc. Ricard. — CANTACUZÈNE (Serban), hospodar de Valachie, dans le 17e S., forma le dessein de secouer le joug de l'empereur Othoman, et s'allia dans ce but avec l'emper. d'Allemagne et le tzar de Russie; mais il fut empoisonné par deux de ses parents en 1684. — CANTACUZÈNE (Démétrius), frère du précéd., nommé deux fois hospodar de Moldavie, prince sans talents, se rendit odieux par la tyrannie qu'il fit peser sur les malheureux Moldaves.

CANTAGALLINA (REMI), graveur, peintre et ingénieur italien, né en 1556, mort à Florence en 1624, fut 1er maître du célèbre Callot et d'Ét. de la Belle. Son genre était le paysage, et il dessinait à la plume avec facilité. Il a gravé, d'après ses propres compositions, des vues, des fêtes et des décorations théâtrales. On a de cet artiste une *suite* de 24 paysages très rares (*v.* le *Manuel du curieux*).

CANTALICIO ou CANTALYCIUS (JEAN-BAPTISTE), poète latin, ainsi appelé du village de Cantalice dans l'Abruzze, lieu de sa naissance, et surnommé *Valentino*, fut d'abord précepteur de Louis Borgia, neveu du pape Alexandre VI, évêque de Penna et d'Atri, puis assista en cette qualité au concile de Trente, et mourut en 1514. On a de lui un recueil d'*épigrammes*, en 12 liv., Venise, 1493, in-4; un poème, *De Parthenope bis capta*, dont Gonzalve de Cordoue est le héros, Naples, 1506, in-fol., Strasbourg, 1513, in-4, trad. en prose italienne par Sertorio Quatromani; *Canones grammatices et metrices*, Rome, 1509, in-4.

CANTEL (PIERRE-JOSEPH), jésuite, né en 1645, dans le pays de Caux, fut appelé par ses supér. à Paris pour y travailler à la collect. *dauphine* des classiq. lat., dont il a publ. le *Justin* en 1677, et le *Valère-Maxime* en 1679; s'occupa dans le même temps de l'*hist. des métropoles* de France, dont il venait de publ. le 1er vol., lorsqu'une mort prématurée l'enleva le 6 décembre 1684. On lui doit : *De romana republicâ, sive de re milit. et civil. roman.*, Paris, 1684, in-12. C'est un excell. abrégé des *antiquit. rom.*, dont l'aut. avait trouvé les matériaux dans les dissert. qu'il a mises en tête de son édition de *Valère-Maxime*. Il a été réimpr. plus. fois à Utrecht, 1691, etc., in-12.

CANTELLI (GIACOMO), géographe et bibliothéc. de François II, duc de Modène, fit pour ce prince deux globes qui sont encore dans la bibliothèque ducale; il avait aussi commencé une carte particulière des états du duc de Modène, qui fut achevée par Vandetti. Les cartes du *Mercurio geografico* de Rossi, Rome, 1692, in-12, sont encore de Cantelli, qui mourut en 1695. On dit qu'il avait été invité par Colbert à venir en France. Il a publ., avec une préface, 3 dialogues lat. de l'abbé Bacchini, Modène, 1692, in-12, reprod. en 1740, et quelq. art. dans le *Journal* du même Bacchini pour 1665.

CANTEMIR (CONSTANTIN), seigneur moldave, d'une ancienne famille tartare, né vers 1630, entra fort jeune au service de Pologne, où il obtint un grade supérieur, puis s'attacha au vaivode de Valachie, George Ghila, et, de retour en Moldavie, fut élevé successiv. aux prem. emplois. Le prince Démétrius Cantacuzène, vaivode de la province, jaloux de son mérite, l'ayant dénoncé au *séraskier* (généralissime) Soliman-Pacha, Cantemir réussit à se justifier, et obtint même le poste de son dénonciateur; il s'y maintint avec honneur pendant 8 ans, au bout desquels il mourut en 1693, avec l'assurance d'avoir son fils pour successeur.

CANTEMIR (DÉMÉTRIUS), second fils du précéd., né à Jassi en 1673, se flattait de succéder à son père, mais il fut supplanté par un concurrent. Quelq. ann. plus tard il obtint le titre d'hospodar de Moldavie, et ce titre venait en 1710, pour la 3e fois, de lui être décerné, lorsque, voyant qu'il ne pouvait compter sur les promesses des Turks, il accepta l'offre que lui fit Pierre Ier, s'il joignait ses troupes à l'armée russe, d'ériger la Moldavie en principauté héréditaire dont il jouirait, ainsi que sa descendance, sous la protection de l'empire russe. Les événements de la guerre empêchèrent l'exécution de ce traité. Cantemir suivit le tzar en Russie, et reçut des domaines considér. en Ukraine avec le titre de prince, et tous les droits de suzeraineté sur les nobles moldaves qui l'avaient suivi, et qui obtinrent égalem. des établissem. dans cette province. Il accompagna Pierre-le-Grand dans son expédition contre les Persans; mais il tomba malade pend. la campagne et revint mourir dans ses terres de l'Ukraine, en 1723. Ce prince parlait ou entendait onze langues (mortes et vivantes), connaissait le dessin, l'architecture, la musique, les mathématiques, etc. Il a laissé plus. ouvrages estimés dont voici la liste : *Histoire de l'agrandissement et de la décadence de l'empire othoman*, trad. en angl. sur le MS. original lat. par Nic. Tyndal, et en français sur la version anglais par de Jonquières, Paris, 1743, 2 vol. in-4, ou 4 vol. in-12 : il existe aussi une traduction allem.

— *Système de la religion mahométane* (en russe), Pétersbourg, 1722, in-fol. — *Histoire ancienne et moderne de la Dacie* (en modalve), restée MS. — *État présent de la Moldavie*, (en latin), avec une carte impr. en Hollande. — *Hist. des familles Brancovan et Cantacuzène* (en moldave), MS. — *Notice* sur les portes Caspiennes et autres antiquités du Caucase (en russe). — *Introduction à la musique turke* (en moldave). — *Dialogues moraux* (en moldave). — *Histoire de la création*, avec des observations physiques (en latin). La *Vie* de Démétrius Cantemir par Nicol. Tyndal, est placée en tête de sa trad.

CANTEMIR (Constantin-Démétrius, ou selon quelq. biographes Antiochus), fils cadet du prédécent, né à Constantinople en 1709, reçut une éducat. soignée à Moscou et à Pétersbourg. Officier dans la garde impériale, il entra ensuite dans la carrière diplomatique, fut ministre de Russie à Londres, puis ambassadeur en France, et mourut à Paris en 1744. A l'exemple de son père, il aima et cultiva la poésie, les lettres, les sciences et les arts, acquit de grandes connaissances en physiq., mathémat., géographie, histoire, peinture et musique. On a de lui : huit *Satires* en vers russes, trad. en franç. par l'abbé Guasco, Paris, sous la rubrique de Londres, 1749, in-12; il a laissé MSs. en russe des *Cantiques*, des *Fables*, des *Odes*, *la Pétréide*, poème, un *Traité de prosodie*, et des trad. des *Lettres persanes*, des *Entretiens sur la pluralité des mondes*, des *Dialogues sur la lumière*, d'Algarotti, et de quelq. ouvr. d'aut. grecs et latins. Il avait commencé un *Dictionnaire russe et franç.*, et recueilli des matériaux pour une *Hist. de Russie*.

CANTENAC (BENECH de), poète français du 17e S., est auteur d'un rec. de *Poésies nouvelles et ouvres galantes*, impr. à Paris en 1661 et 1665, in-12. Dans quelq. exempl. de la prem. édit. de ce livre, on trouve l'*Occasion perdue et retrouvée*, petit poème en 40 stances, attribué à tort à P. Corneille, et qui, supprimé (par ordre) dans l'édit. de 1665, a été inséré dans d'autres recueils du temps. Cette pièce de mauvais goût est cependant la meilleure du rec. du sieur de Cantenac. On a du même aut. : *Satires nouv., avec d'autres pièces*, Amsterdam, S. D., in-8.

CANTER (Guillaume), savant critique, né à Utrecht en 1542, abrégea ses jours en se livrant à l'étude avec trop d'ardeur, et mourut en 1575, à 33 ans. Outre une trad. lat. des *Sermoni funebri* d'Ortens. Lando (*v.* ce nom), on lui doit : *Novæ lectiones*, etc., Anvers, 1571, in-8, édit. la plus complète; c'est un rec. très estimé d'observ. philolog. que Gruter a reprod. dans son *Thesaur. criticus;* de bonnes édit. d'*Euripide*, de *Sophocle* et d'*Eschyle*, avec des notes, scholies, etc., très recherchées des connaisseurs; des trad. lat. des *Discours* d'*Aristide*, de *Lycophron*, de *Stobée*, de *Plethon*, de *Synesius*. On lui doit encore des *notes* sur *Properce*, sur les *lettres* et les *offices de Cicéron ;* des *leçons latines* sur la version grecque de la *Bible*, dans la *Polyglotte* de Plantin, 6e vol., et des vers insérés dans les *Deliciæ poetar. belgicor.* — Canter (Théodore), son frère, né à Utrecht en 1545, mort en 1617, se livra comme lui à l'étude, mais sans renoncer au commerce des hommes et aux devoirs de la société. On lui doit des leçons, *Variæ lectiones*, Anvers, 1574, réimpr. dans le *Thesaurus* de Gruter; une édit. d'*Arnobe*, Anvers, 1582, in-8; et des *remarq.* sur St Clément d'Alex., restées MSs. — André Canter, frère puîné des précédents, fut mis au rang des enfants précoces; à dix ans il répondait à toutes les questions qu'on lui faisait sur l'Écriture sainte, le droit public et l'histoire.

CANTEVEN (myth.), divinité que les habitants des côtes du Malabar et de Coromandel adorent sous la figure d'un beau jeune homme : c'est le Cupidon de ces peuples. Les femmes pratiquent tous les ans un jeûne solennel en mémoire de la mort et de la résurrection du dieu Canteven, dont la fiction n'est pas moins immorale que ridicule.

CANTHARUS, sculpteur grec, de Sycione, vivait dans le 3e S. av. J.-C. Pline cite quelq.-unes des statues de cet artiste, qui se voyaient encore de son temps à Olympie. — On connaît encore deux autres Cantharus : le premier, potier, fut l'inventeur des vases, qu'on appela dep., de son nom, *canthares;* le second est cité par Suidas, comme un des poètes comiques d'Athènes.

CANTIUNCULA (Claude), jurisconsulte, né à Metz vers 1490, mort chancelier de la ville d'Ensisheim en Alsace, est auteur des écrits suivants : *De potestate papæ, imperatoris et concilii; Paraphrases in III lib. Instit. Justiniani ; De officio judicis lib. II*, Bâle, 1543, in-4. Ces ouvr. sont devenus très rares.

CANTIUS, écrivain polonais, mort en 1473, a laissé un *Commentaire* sur St Matthieu. On trouve une notice sur Cantius, dans le rec. biographique de Sim. Starovolski (*v.* ce nom).

CANTON (Jean-Gabriel), peintre allemand, mort prématurém. en 1753, à Vienne sa patrie, a laissé des tableaux qui, bien que médiocres, ont trouvé beauc. d'amat. en Allemagne et en Angleterre, où ils sont encore à un prix assez élevé, mais qu'on estime trop peu en France pour les rechercher. On cite cependant de lui les animaux dans les paysages du peintre Orient, et les figures des gr. tabl. de Meyltens (*v.* ces noms).

CANTON (Jean), physicien et astronome angl., membre de la société roy. de Londres, né en 1718, mort en 1772, a fait d'utiles découvertes sur l'électricité, sur l'aimant et plusieurs autres points de la physique. Les Anglais lui attribuent le mérite d'avoir découvert, à peu près en même temps que Franklin, l'électricité positive ou négative de certains nuages.

CANTONI (Catherine), dame milanaise, se rendit célèbre dans le 16e S., par la pureté de ses dessins en broderies. On admirait surtout ses *portraits* fort rassemblants, et qui paraissaient plutôt être l'ouvrage du pinceau que de l'aiguille.

CANTWEL (André), médecin, originaire d'Irlande, reçu docteur en 1729, puis en 1742 à Paris, s'y fit une réputation d'habileté qu'il appuya par un grand nombre d'opusc., et mourut en 1764. On a de lui des *Dissertat. lat.* sur div. sujets de médec., beauc. d'écrits contre l'inoculat.; des *trad.* franç. de quelq. ouvr. angl. sur l'état de la médec. anc. et moderne, et sur des remèdes pour les maladies des yeux; une *Dissert. sur les fièvres en général*, Paris, 1730, in-4. — *Analyse des eaux de Passy*, ibid., 1755, in-12. — *Tableau de la petite-vérole*, ibid., 1758, in-12; enfin plus. *Mémoires, lettres et observations* insérées dans les *Transact. philos.* Ce médecin était membre de la soc. roy. de Londres. — Cantwell (André-Samuel-Michel), fils du précédent, né à Paris en 1744, exerça la charge de lieutenant des maréchaux de France, fut à ce titre admis à l'hôtel des Invalides, devint bibliothéc. de cet établissement, et y mourut en 1802. Il a traduit de l'angl., avec beaucoup d'inexactitude et de négligence, un grand nombre d'ouvr. (histoire, littér., géogr., voyages, romans). Nous ne citerons de ces trad. que celle des dern. vol. de l'*Hist. de la décadence et de la chute de l'empire romain*, par Gibbon; on sait que les deux prem. ont été trad. par Leclerc de Sept-Chênes, et les suiv. par Soulès, Marignié, Demeunier et Boulard (*v.* ces noms). A la trad. de l'ouvr. de Montagu, intit. : *De la naissance et de la chute des anciennes républiques*, Paris, 1793, in-8, il a joint un X^e ch. qui renferme des réflexions sur la républiq. franç., trop sages pour pouvoir être alors appréciées.

CANTZATCHETZY (Jean), moine arménien, né vers 1234, étudia la théologie, l'histoire sacrée et la rhétorique, et donna ensuite des leçons de ces mêmes sciences dans le monastère où il résidait en Asie-Mineure. On a de lui (en arménien), un *Comment. de la Genèse;* une explicat. des *Cantiq. de Salomon;* un *livre* sur l'origine ou la cause des fêtes (donabadjar). On trouve un abrégé de ce dernier ouvrage à la fin des *OEuvres de saint Cyrille*, impr. à Constantinople.

CANTZIG, capitaine arménien, dans le 11e S., se fit un nom par les services qu'il rendit à l'empereur grec romain Argyre. Général des troupes de ce prince, il défit complétement, en 1036, une armée arabe et persane qni avait envahi les frontières de l'empire, et mourut peu de temps après cette victoire. Son éloge se trouve dans Matthieu d'Édesse, MS. de la Biblioth. du roi, n° 99.

CANULÉIUS, tribun du peuple à Rome, à la suite d'un soulèvem. dont il avait été l'instigateur, fit, l'an 455 av. J.-C., rendre le décret qui statuait que les plébéiens pourraient s'allier avec les patriciens.

CANUS (Julius), patricien romain, est cité par Sénèque dans son traité *De tranquillitate animi*, pour la constance héroïque dont il donna un des plus beaux exemples, sous le règne du féroce Caligula.

CANUS (Melchior), dominicain, né dans le diocèse de Tolède en 1523, professeur de théol. à Salamanque, fut envoyé au concile de Trente sous Paul II, et nommé peu de temps après évêque des îles Canaries; mais il ne voulut pas garder ce siége, rentra dans son cloître, et mourut à Tolède en 1560. Il est principalement connu par son traité : *Locorum theologicorum lib. XII*, 1562, in-fol., souv. réimpr. Quoique ennemi des jésuites, qu'il empêcha de s'établir à Salamanque, Canus se montre dans cet ouvr. très zélé pour l'ultramontanisme, et soutient que l'autorité des conciles dépend de celle des papes, qui, selon lui, sont infaillibles. La meill. édit. de ses *OEuvres* est celle que l'on doit au P. Serry, Padoue, 1714, in-4.

CANUT, nom commun à plusieurs rois de Danemarck, dont deux furent aussi rois d'Angleterre. Canut Ier mourut en 873. — Canut II, dit *le Grand*, fils de Suénon, venait de monter sur le trône de Danemarck, en 1015, lorsqu'il passa en Angleterre, pour affermir les conquêtes qu'y avait récemment faites son père. Après avoir forcé le roi Éthelred à s'enfuir en Normandie, Canut II vainquit le roi Edmond, fils d'Éthelred, dans plusieurs batailles, s'empara d'une grande partie de ses états, et ne lui laissa que quelques provinces au sud de la Tamise. Edmond étant mort assassiné par suite de la perfidie de son beau-frère Édric, Canut épousa Emma, veuve d'Éthelred, et resta seul possesseur de l'Angleterre; assuré de la tranquillité des Anglais, par l'effet de cette alliance, il n'hésita point à repasser en Danemarck, où Alfelt, son beau-frère, qui gouvernait en son absence, cherchait à se rendre indépendant. Canut se délivra de cet ambitieux en le faisant assassiner; et bientôt après ayant tourné ses armes contre la Norwége, il défit Olaüs qui en était roi, et s'empara de ses états en 1030. Devenu le plus puissant prince de son temps, rassassié de grandeurs et de triomphes, Canut se jeta dans les bras de la religion, fit le voyage de Rome pour visiter le pape, et revint en Angleterre, où il mourut en 1036, après avoir comblé l'église de bienfaits. Doué d'un génie vaste et fécond en ressources, ce prince avait employé sa vie plutôt à faire des conquêtes qu'à régir ses états. Il remit en vigueur les anciennes lois saxonnes pour se dispenser du soin de donner un nouveau code à ses sujets, dont il reçut le surnom de *Grand*, titre qu'il dut bien moins à la reconnaissance qu'à la terreur qu'il avait inspirée aux peuples soumis à son joug de fer. — Canut III, surnommé *le Hardi* ou *le Robuste*, fils du précéd., apprit en Danemarck la mort de son père, qui par son testam. lui assignait ce royaume en partage, en donnant à Harold, son frère consanguin, la couronne d'Angleterre. Les Anglais, pour éviter la guerre civile, décidèrent que Harold régnerait sur le pays au nord de la Tamise, et Canut sur la partie méridionale. Harold s'empara de tout, et mourut après un règne très court, au moment où son frère venait réclamer son lot, les armes à la main. Resté par cet événement seul roi d'Angleterre, Canut devint bientôt odieux à ses sujets, en exerçant sur les restes d'Harold une vengeance aussi absurde

qu'impie; il fit violer la sépulture de ce prince, exhumer son corps, qu'il fit jeter dans la Tamise après l'avoir décapité. Des pêcheurs qui trouvèrent ce cadavre l'ayant enseveli, le féroce Canut le fit exhumer et jeter de nouveau dans le fleuve. Toute sa conduite répondit à ce début. Mais heureusement pour l'Angleterre, il mourut en 1042, d'une apoplexie foudroyante. Cette mort prématurée fut attribuée au poison. La dynastie danoise en Angleterre s'éteignit avec Canut III, qui n'est que le deuxième dans la nomenclature des souverains de ce pays (*v.* l'article ANGLETERRE). — CANUT IV, roi de Danemarck, fils de Suénon II, succéda en 1080 à son frère Harold. Ayant formé le projet d'une invasion en Angleterre, il y renonça bientôt, soit, comme le dit un chroniqueur anglais, qu'il fût retenu par les vents contraires, soit qu'il craignit pour la sûreté du Danemarck, alors menacé par les Wendes. Tué, par suite d'un complot tramé contre lui, dans une église d'Odensée, en 1086, ce prince fut mis au rang des martyrs, et canonisé en 1100. — Un de ses fils nommé Charles (devenu comte de Flandre, du chef de sa mère Adèle, fille du comte Robert), souffrit aussi le martyre et fut canonisé par le pape Alexandre III, en 1164. La *Vie* de Canut IV (St), écrite en latin par Aelnoth, moine anglais, a été impr., Copenhague, 1602; Hanau, 1631 et 1657, in-4. Il existe une *Vie* du même prince, en italien, par André Angeletti. — CANUT V, roi de Danemarck, succéda à Éric V en 1147. La couronne lui fut long-temps disputée par Suénon, prince du sang royal, et il finit par périr de la main de cet adversaire dans un festin donné par lui-même à l'occasion de la paix qui venait d'être conclue entre eux, vers l'an 1155. — CANUT VI, roi de Danemarck, fils de Waldemar Ier, et d'une sœur de Canut V, partagea quelq. temps le trône avec son père, et lui succéda en 1182. Il fit la guerre avec succès, soumit les Scaniens révoltés, battit les Poméraniens, subjugua les habitants du comté de Holstein, et mourut vers l'an 1210. Jamais le Danemarck n'avait été si puissant et si florissant que sous le règne de ce prince, dont les histor. louent la piété, la modérat. et les mœurs. — CANUT (St), duc du Jutland, roi des Obotrites (peuple du Holstein et du Mecklembourg), était fils d'Éric, dit *le Bon*, frère de Canut IV, roi de Danemarck. D'abord duc de Sleswick, il hérita du pays des Obotrites que l'empereur Lothaire érigea l'an 1125 en royaume. Magnus, fils du roi Nicolas de Danemarck, craignant que Canut ne fît valoir les droits qu'il tenait de son oncle Canut IV, le fit assassiner en 1133. Canut a été mis au rang des martyrs, quoiqu'il n'ait point souffert pour la foi. L'Église cathol. honore sa mémoire le 10 juillet. — CANUT, roi de Suède, dans le 12e S., était fils d'Éric IX, surn. *le Saint*. Le clergé et les gr. du roy. ayant décidé que les princes de la race de Sverker (*v.* ce nom) et ceux de la race d'Éric régneraient tour à tour, Charles, qui appartenait à la première, était monté sur le trône après la mort d'Éric IX. Il régnait depuis 7 ans, lorsque Canut, qui s'était retiré en Norwège, vint l'attaquer, le tua, et fut ensuite élu souverain de la Suède, en 1168. Ce prince fonda un grand nombre de monastères, et se fit même recevoir dans l'ordre de Cîteaux. Vers la fin de sa vie, les moines l'engagèrent, en expiation du meurtre de Charles, à nommer pour successeur le fils de ce roi. Il mourut en 1199. Il y a eu plusieurs autres princes du nom de Canut; mais leur vie obscure est peu digne d'être mentionnée.

CANUTI (DOMINIQUE), peintre italien, né à Bologne en 1620, élève du Guide qui, sur ses prem. esquisses, l'admit dans son école, a développé dans ses tableaux de l'imagination et une grande intelligence. Ils sont d'un dessin correct et d'un bon coloris. La plupart se voient à Rome et à Bologne où il mourut en 1684. Canuti a gravé à l'eau forte un assez grand nombre d'estampes dans la manière du Guide, qu'il surpassa pour le fini de l'exécution, mais non pour les autres qualités.

CANZ (ISRAEL-GOTTLIEB), théologien allemand, né à Heinsheim en 1690, mort en 1753, exerça d'abord les fonctions de diacre dans l'église luthérienne de Nurtingen, puis devint successivem. professeur de belles-lettres et de théologie dans sa ville natale. Disciple de Wolf (*v.* ce nom), il n'adopta pas cependant toutes ses idées, et se fit un système à lui, qu'il essaya d'introduire dans la théologie, en s'appuyant des grands noms de Wolf et de Leibnitz. Il a écrit un grand nombre d'ouvr., parmi lesq. on distingue : *Philosophiæ Wolfianæ et Leibnitzianæ usus in theologiâ*, etc., Francfort et Leipsig, 1728, 1739, in-4. — *Eloquentiæ et præsertim oratoriæ lineæ paucæ*, Tubingen, 1734, in-4. — *Grammat. univers. tenuia rudimenta*, ibid., 1737, in-4. — *Ontologia polemica*, Leipsig, 1741, in-8. — *Meditationes philosophicæ*, Tubingen, 1750, in-4. — *Theologia thetico-polemica*, Dresde, 1741, in-8. — *Compendium theologiæ purioris*, Tubingen, 1752, in-8.

CAOURSIN (GUILLAUME), secrétaire et vice-chancelier de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem, naquit à Douai en 1430. Sa famille était originaire de Rhodes, où les chevaliers de St-Jean avaient alors leur résidence, et c'est ce qui le décida à passer de bonne heure dans cette île pour y offrir ses services à l'ordre. Il obtint par sa capacité la confiance du grand-maître et du chapitre. Non-seulement il fut dispensé, malgré ses fonctions, des vœux d'usage et de porter l'habit religieux, mais encore il obtint la permission de se marier, et reçut même à cette occasion un présent du grand-maître d'Aubusson. Il mourut en 1501, après avoir rempli plusieurs missions importantes en Italie. On a de lui quelques ouvrages écrits en lat. qui ont été recueillis et imprimés à Ulm en 1496, in-fol., avec fig. en bois. Le principal est une description de la ville de Rhodes, et du siége qu'elle soutint en 1480. Cette relation, qui a pour titre *Obsidionis et urbis Rhodiæ descriptio*, avait été imprimée Padoue, 1480, in-4, et plusieurs fois sans lieu ni date. On doit encore à Caoursin : *Sta-*

bilimenta Rhodior. militum, Venise, 1495, in-fol., et trad. en franç., 1499, in-fol.

CAPACCIO (J.-CÉSAR), écrivain fecond, né vers 1550 dans la Principauté-Citérieure, fut secrét. de la ville de Naples, et mourut en 1631, laissant un grand nombre d'ouvr., entre autres : *Il Segretario,* Venise, 1599. — *Il Forasterio,* Naples, 1620 : c'est un guide du voyageur à Naples. — *Mergellina, egloghe pescatorie*, 1598. —*Neapolitanæ historiæ*, Naples, 1607, in-4. — *Apologhi è favole*, etc., Naples, 1602.—*Illustrium mulierum et illustrium litteris virorum Elogia*, Naples, 1608, in-4. Ses autres écrits traitent de quelques antiquités du royaume de Naples, ou roulent sur des sujets de littérature.

CAPACIUS (PRIAM), savant sicilien, né à Mazara, fréquenta dans sa jeunesse les universités d'Allemagne, s'y fit remarquer par l'étendue de ses connaissances et son goût pour la poésie; de retour dans sa patrie, fut nommé trésorier du roi, et périt dans une émeute en 1517. On ne connaît de lui qu'un seul ouvrage intit. : *Fridericeidos,* Leipzig, 1488, in-4. C'est un poème sur la défaite des Suédois par l'emper. Frédéric Ier.

CAPANÉE, l'un des chefs de l'armée d'Argos, se distingua par sa force et son courage au siége de Thèbes; il escalada le prem. les murailles de cette ville, et fut tué sur le haut du rempart.

CAPANNA (PUCCIO), disciple de Giotto, peintre du 14e S., un des plus anc. depuis la renaissance, aida beaucoup son maître dans les peintures qui ornent l'église de St-François à Assise. On cite de cet artiste un tableau représentant *le Christ, la Vierge et St Jean*, dans l'église de St-Dominique, à Pistoie.

CAPARANIE, vestale romaine, accusée d'avoir violé son vœu de chasteté, fut condamnée, selon la loi, à être enterrée vivante; mais elle s'étrangla pour éviter ce supplice trop long et trop douloureux. Une maladie contagieuse ravageant alors Rome et ses environs, on avait consulté les livres sibyllins sur la cause de ce fléau; on crut l'avoir trouvée dans le crime imputé à Caparanie, et on observa envers le corps inanimé de cette vestale les mêmes cérémonies que si elle eût encore été vivante.

CAPASSO (NICOLAS), poète italien, né en 1671 à Fratta (roy. de Naples), fut profess. de droit canon et de droit civil dans l'université de Naples, et mourut en 1746. Ses ouvrages de jurisprudence sont peu remarquables; mais il n'en est pas de même de ses *Poésies* ital. et lat. Elles ont eu plus. éditions, dont la plus récente est celle de Naples, 1780, in-4. Sa trad. de l'*Iliade* est une parodie que les nationaux trouvent remplie de sel et d'originalité, mais qui sans doute n'aurait pas le même charme pour les lecteurs peu familiarisés avec le génie de l'idiome napolitain dont Capasso s'est servi.—CAPASSO (Jean-Bapt.), de la même famille, médecin, mort à Naples en 1735, a laissé un ouvr. intit. : *Historiæ philosophiæ synopsis,* etc., dédié au roi de Portugal, Naples, 1728, in-4.

CAPDUELH (PONS de), troubadour, né dans le Vivarais, vers la fin du 12e S., réunissait à la naissance et à la fortune toutes les qualités qui formaient alors un cavalier accompli. Il aima tendrement Alazaïs de Mercour, pour laquelle il composa un gr. nombre de pièces de poésie. Tant que cette dame vécut, il lui resta fidèle; et quand elle fut morte, il se croisa, passa outre mer et y mourut. La bibliothèque royale possède 20 pièces de Capduelh; Raynouard les a publiées dans son *Choix de poésies,* III et IV, et la notice sur sa vie, V, 352.

CAPÈCE (MARIN et CONRAD), gentilshommes napolitains du 15e S., ont acquis quelque célébrité par leur dévouem. à la maison de Souabe. Ils servirent Mainfroi et Conradin de leurs conseils et de leur épée contre Charles d'Anjou. Ils avaient même déjà reconquis la Sicile, lorsque la mort de Conradin fit perdre courage à leurs partisans, et ils furent eux-mêmes cruellement mis à mort par les Français.

CAPÈCE (ANTOINE), juriscons. napolitain vers le commencement du 16e S., acquit une gr. réputat. au barreau de Naples, obtint en récompense de son mérite la première chaire de droit civil du royaume, et fut en 1518 chargé par l'empereur Charles-Quint d'une mission en Sicile, dont il s'acquitta de manière à satisfaire ce prince. Pourvu l'année suivante de la chaire de droit féodal, il la remplit long-temps avec un gr. succès, et mourut en 1545. Il a publié plusieurs ouvrages qui n'ont pas conservé l'importance qu'ils avaient alors.

CAPÈCE (SCIPION), poète latin, fils du précéd., fut comme son père professeur de droit à l'université de Naples; mais l'exercice de ses fonctions ne l'empêcha point de cultiver les belles-lettres avec un grand succès. Il abandonna la carrière de l'enseignement en 1537, pour entrer dans la magistrature; sut profiter des loisirs que lui laissait cette place pour se livrer à ses goûts littéraires, et mourut après le 26 février 1561, date d'une élégie qu'il adressa au cardinal Seripando. Capèce a, d'après un MS. de la bibliothèque de Pontanus, donné la 1re édition des *Comment. sur Virgile*, attribués à Donat (*v.* ce nom). Les œuvres de Capèce sont : *De divo Joanne Baptistâ vate maximo libri III*, inséré d'abord dans les *Poemata sacra præstantium poetarum,* Bâle, 1542, in-8, et réimprimé à Naples, 1594, in-8.—*De principiis rerum libri II*, Venise, Alde, 1546, in-8; quelq. élégies et des épigrammes; un opuscule sur les magistratures du royaume de Naples; enfin un *Traité* sur la matière des fiefs. Ces écrits, à l'exception du dernier (imprimé à part, et le seul de l'auteur qui soit relatif à la jurisprudence), ont été recueillis en un volume in-8, Naples, 1594; Venise, 1754, même format. Cette édit. est supérieure à la 1re.

CAPÈCE (MARC-ANTOINE), jésuite, né dans le royaume de Naples en 1569, se fit une réputation comme prédicateur, fut ensuite recteur de différents colléges, refusa un évêché qui lui fut offert par le souver. pontife, et mourut à Naples en 1640. On a de lui l'*Oraison funèbre* de Marguerite d'Au-

triche, reine d'Espagne, Bari, 1617, in-4; *Dell' excellenza della Vergine*, Naples, 1630; des sermons et quelq. opusc. sur des sujets pieux. — CAPÈCE (Isabelle), dame napolitaine, née dans le 16e S., est auteur d'un livre intit. : *Consolazione dell' anima.*

CAPECELATRO (HECTOR), jurisconsulte napolitain, devint conseiller du roi, et mourut en 1654. On a de lui *Decisioni del regio consiglio*, in-4. — CAPECELATRO (Augustin), son frère, clerc régulier, a écrit une *Préparation à l'Oraison mentale* (en italien), et quelq. autres ouvrages de piété. — CAPECELATRO (François), parent et contemporain des précédents, est auteur d'une *Histoire de la ville et du royaume de Naples* (en italien).

CAPEL (ARTHUR, lord), seigneur anglais, né au commencement du 17e S., était membre du parlement dissous en 1640, et que remplaça celui qui est devenu si fameux sous le nom de *Long-Parlement.* Capel y fut nommé et vota d'abord avec la majorité de cette assemblée; mais il changea bientôt de sentim. et se dévoua à la cause de Charles Ier. Créé baron, il parvint à former dans la princip. de Galles et dans les comtés voisins une petite armée qui ne laissa pas d'inquiéter les troupes du long parlement. Chargé successivement de plusieurs missions importantes, Capel s'en acquitta avec le même dévouement. En 1648, il défendit avec le comte de Norwich et le chevalier Charles-Lucas la ville de Colchester pend. 77 jours contre les forces parlementaires. Contraint de se rendre à discrétion, il fut envoyé prisonn. au château de Windsor, et transféré ensuite à la Tour de Londres, d'où il réussit à s'échapper le jour même où sa mise en accusation venait d'être décrétée par le parlem. Il fut repris, mis en jugement et condamné à être pendu. Mais cette peine ayant été commuée, il eut la tête tranchée le 9 mars 1649. Pendant qu'il était prisonnier à la Tour, il avait composé des *Stances* très touchantes qui ont été souvent réimpr.

CAPEL (ARTHUR), fils du précédent, né en 1635, fut créé comte d'Essex par le roi Charles II, en mémoire de la fidélité de son père. Envoyé comme ambassadeur en Danemarck, il fut ensuite nommé lord-lieuten. d'Irlande, puis l'un des commissaires de la trésorerie. Sa grande connaissance des lois, son éloquence, sa haute réputation de probité, le rendirent un des membres les plus influents de la chambre des pairs. Son vote pour le bill d'exclusion du duc d'York, à la seconde présentation, le fit rayer de la liste des conseillers privés, et lui attira de nombreux et puissants ennemis. Accusé en 1683 d'avoir trempé dans la conspiration dite de *Rye-House*, il fut envoyé à la Tour, où, plusieurs jours après, il fut trouvé égorgé avec un rasoir. Le magistrat décida qu'il s'était donné la mort; mais l'opinion générale fut qu'il avait été assassiné par un domestique, instrument de hauts personnages.

CAPELL (ÉDOUARD), littérateur anglais, né dans le Suffolck en 1713, mort en 1781, a publié une édition de Shakespeare en 10 vol. in-8, précédée d'une *introduction*, écrite en vieux langage anglais, et qui est regardée comme un morceau très cur. Il avait fait sur ce poète célèbre des *Notes* et des *Commentaires* qui n'ont paru qu'après sa mort sous le titre de *Notes et variantes de Shakespeare, suivis de l'École de Shakespeare, ou Extraits de div. livres angl. qui existaient impr. de son temps, par lesq. on voit d'où il a tiré ses fables*, etc., Londres, 1783, 3 forts vol. in-4. Capell est égalem. l'édit. des *prolusions*, vol. de poésies anciennes.

CAPELLA (MARTIANUS-MINÉUS-FÉLIX), écrivain latin, florissait, selon les uns, vers la fin du 5e, et, selon les autres, dans le 3e S. Cassiodore dit qu'il était de Madaure en Afrique; mais les MSs. lui donnent le surnom de *Carthaginois* et le titre de proconsulaire. Il est auteur d'un ouvrage intitulé: *Satyricon*, espèce d'encyclopédie en neuf livres, mélangés de prose et de vers. Les deux premiers, qui servent d'introduction aux sept autres, sont remplis par un poème allégorique intit. : *de Nuptiis Philologiæ et Mercurii;* les livres suivant traitent des sept arts libéraux : *la grammaire, la dialectique, la rhétorique, la géométrie, l'arithmétiq., l'astronomie et la musique.* Grotius n'avait que 15 ans lorsqu'il donna une édit. du *Satyricon*, Leyde, 1599, in-8; elle est rare, mais pleine de fautes. L'édit. *princeps*, Vicence, 1499, in-fol., est, au contraire, un chef-d'œuvre typographiq. L'ouvr. entier de Capella a été impr. un grand nombre de fois. Le 5e livre, qui traite de la *rhétorique*, fait partie des *Auctor. ling. latin.*, publ., par Godefroy, et le 9e, des *Auctor. antiq. musicæ* de Meibomius. Le poème *de Nuptiis Philologiæ et Mercurii*, a été publ. séparément, Lyon, 1658; Berne, 1793; Nuremberg, 1794, in-8. — Un autre CAPELLA, poète élégiaque, est mentionné avec éloge par Ovide. On ne connaît rien de lui.

CAPELLA (GALEAZZO-FLAVIO-CAPRA, plus connu sous le nom de), historien et littérat. ital., né à Milan en 1487, secrét.-d'état sous le duc François Sforce, qui l'employa dans plusieurs missions diplomatiques, fut continué dans ses emplois par Charles-Quint, et mourut d'une chute de cheval en 1537. Il est auteur des ouvrages suivants : *de Rebus nuper in Italiâ gestis et de bello Mediolanensi lib. VIII*, Paris, 1533, in-8, Venise, 1535, in-4, réimpr. encore plusieurs fois. — *Historia belli Musiani*, impr. avec l'ouvrage précédent, Strasbourg, 1538, in-8. — *Viennæ Austriæ à Solimano obsessæ, etc., Historia*, Augsbourg, 1530, in-4. — *De rebus gestis à F. Sfortiæ ducis Mediol.*, Venise, 1535, in-4. — *Antropologia ovvero ragionamento della natura humana*, etc., Venise, 1533, in-8. Cet ouvrage, imprimé par Alde, est rare et très recherché. On a encore de Capella des *Harangues militaires*, Francfort, 1573, in-8.

CAPELLAN ou CAPELLANO (ANTOINE), graveur, né vers 1730 à Venise, un des bons élèves de Wagner, grava la plupart des portr. des peintres pour l'édit. de Vasari, Rome, 1760; fut ensuite employé par Gavin Hamilton, à la *Schola italicæ picturæ*, belle collection composée de quarante pièces d'après les principaux maîtres. Il a fourni

quatre estampes à ce recueil : *la Création d'Ève*, *Adam et Ève chassés du paradis*, d'après Michel-Ange; *le Mariage de Ste Catherine*, d'après le Corrége, et *le Repos de la Ste Famille en Égypte*, d'après le Baroche. On doit encore à cet artiste des estampes d'après des mosaïques trouvées dans les ruines de Rome.

CAPELLI (Carlo), né à Scarnafiggi, petite ville du Piémont, en 1763, fit ses études médicales à Turin, où il obtint des succès. En 1792, médecin à Nice d'une divis. d'émigrés franç., il suivit en cette qualité les princes français à Mittau puis revint en Italie, où il occupait en 1811 la chaire d'anatomie comparée. Cette chaire, ayant été supprimée en 1815, il devint 2 ans après profess. de botanique et de matière médicale. Ses connaiss. étaient fort étendues, et il aida utilement de ses conseils le profess. Moris, aut. de la *Flore sarde*. Il mourut à Turin en oct. 1831. On doit à Capelli l'introduct. dans le royaume de Sardaigne de plusieurs machines utiles, entre autres celle pour filer le lin.

CAPELLO (Blanche, ou Bianca), seconde femme de François II de Médicis, grand-duc de Toscane, née à Venise d'une ancienne famille patricienne, fut d'abord séduite par un jeune Florentin nommé P. Bonaventura, qui l'enleva de la maison paternelle, et la conduisit à Florence après l'avoir épousée à Pistoie. Bien que les deux amants vécussent cachés dans la capitale de la Toscane, le grand-duc François ne tarda pas à être informé, par des agents complaisants, des charmes de Bianca Capello; il la vit, en devint épris, et combla de bienfaits et d'honneurs Bonaventure. Celui-ci fut poignardé en 1570 par des ennemis puissants que lui avait attirés la faveur du prince, et quelq. années après (1579), le grand-duc étant devenu veuf par la mort d'Anne d'Autriche, sa première femme, s'unit solennellement à la belle Vénitienne. L'abus que Bianca fit de son pouvoir, ainsi que la cupidité de son frère, Vittorio Capello, qu'elle avait appelé à Florence, et qui était devenu le seul ministre et le favori du grand-duc, excitèrent au dernier degré la haine de la famille de Médicis, déjà indignée de la mésalliance de son chef. Le cardinal Ferdinand, frère du grand-duc, et son plus proche héritier, était celui qui dissimulait le moins son ressentim. François II consentit à l'éloignem. de Vittorio; mais cette concession ne satisfit point les ennemis de la gr.-duchesse. Les deux époux, à la suite d'une entrevue amicale qu'ils eurent dans une de leurs maisons de plaisance avec le card. Ferdinand, moururent le même jour de violentes douleurs d'entrailles occasionnées, dit-on, par le poison. Le cardinal, qui déposa l'habit religieux pour succéder à son frère, et qui régna glorieusement en Toscane, n'a pu échapper à l'accusation d'être l'auteur de ce double empoisonnem. La qualification de *détestable reine*, donnée par lui à sa belle-sœur dans quelq. actes publics, semble confirmer cette opinion populaire. La *Vie de Bianca Capello*, en allem., par Siebenkees, Gotha, 1739, in-8, a été trad. en anglais par Ludger. Meissner a composé sur le même sujet un roman en dialogue, trad. par de Luchet, Paris, 1788, 3 vol. in-12, fig., imité par Rauquil-Lieutaud, Paris, 1790, 2 vol. in-12. — Capello (Bernard), noble Vénitien, banni de sa patrie à cause de son caractère remuant et ambitieux, fut accueilli à Rome par Alexandre Farnèse, s'y livra à la culture des b.-lettres, et mourut en 1565. Ses *Poésies*, Venise, 1560, in-4, ont été réimpr. à Bergame, 1753, 2 vol. in-8, par les soins de Serassi, qui les a fait précéder de la *Vie* de l'aut. C'est un des écrivains cités dans les *testi* par l'acad. de la *Crusca*.

CAPELLUTI (Roland), médecin, né vers 1430 à Parme, d'une famille connue depuis plus d'un siècle par le grand nombre de sujets distingués qu'elle avait fournis à l'art de guérir, se trouvait éloigné de sa ville natale, lorsqu'en 1468 une maladie contagieuse s'y manifesta de la manière la plus alarmante. Il accourut sur-le-champ au secours de ses compatriotes, bravant tous les dangers, parvint à se rendre maître de l'épidémie, et put jouir de la reconnaiss. publ. pour son généreux dévouem. On a de lui : *Tractatus de curatione pestiferorum apostematum* (Rome, Planck), in-4 de onze pages. Ce rarissime opusc. a été réimpr. sur un exempl. de la bibl. d'Herman Conring, Francf., 1642, in-8, et à la suite des *Observat. medicæ* de Philippe Brunswick, 1648, in-4.

CAPELUCHE, bourreau de Paris, est fameux par ses crimes sous le malheureux règne de Charles V. Devenu l'instrum. des Bourguignons à la tête d'une vile populace qu'il encourageait par son exemple au meurtre et au pillage, il fit égorger sous ses yeux les prisonniers de Vincennes. Mais le duc de Bourgogne, redoutant l'empire qu'il exerçait sur la multitude, le fit arrêter, juger et condamner à mort. On le vit sur l'échafaud donner à son valet, qui le remplaçait comme exécuteur, des leçons sur les mesures qu'il devait prendre pour ne pas le manquer.

CAPETAL (Henri), prevôt de Paris, sous le règne de Philippe V, fut pendu en 1321, pour avoir, moyennant une forte somme, fait périr un innocent à la place d'un prisonnier riche, coupable d'homicide. Ses juges le firent attacher au même gibet où sa victime avait perdu la vie.

CAPHYRA (myth.), fille de l'Océan et nourrice de Neptune.

CAPILUPI (Lelio), l'aîné de trois frères qui se sont fait un nom dans la poésie, naquit en 1501, à Mantoue, et se rendit célèbre par ses *centons*, dans lesq. il montre une facilité digne d'éloges, si ce genre pouvait en mériter. Il mourut dans sa patrie en 1563, à 62 ans, comme on l'apprend de son épitaphe dans l'église de St-François. — Camille, le second, né en 1504, joignit au talent poétique beauc. de jugem. et d'habileté pour les affaires, remplit différ. charges honorables, fut envoyé plus. fois en ambassade par son souverain, et mourut jeune encore en 1548. — Hippolyte, le plus célèbre, né en 1511, fut d'abord secrét. et ministre à Rome

du card. Hercule de Gonzague et de son frère Ferdinand. Les lettres qu'il leur écrivit pendant son séjour à Rome, et qui sont conservées dans les archives secrètes de Guastalla, formeraient plus. vol. Les plus importantes sont celles qui concernent la guerre de Parme et de la Mirandole par le pape Jules III; elles suffiraient pour montrer qu'Hippolyte, sav. et poète distingué, était encore un habile négociateur, plein de dévouem. aux intérêts de ses maîtres. Dans le temps de la malheureuse guerre de Paul IV contre les Espagnols, Hippolyte, soupçonné de s'être laissé gagner par cette couronne, fut enfermé dans le château St-Ange, d'où il ne sortit qu'en 1557, après une captivité d'un an. Le pape Pie IV le nomma en 1560, évêque de Fano, et l'ann. suiv. l'envoya nonce à Venise. Il se démit de son évêché, mourut à Rome en 1580, et fut inhumé dans l'église d'Aracœli, avec une épitaphe. — Alphonse et Jules CAPILUPI, neveu des précéd., ont également cultivé la poésie; leurs vers ont été réunis à ceux de Lelio, de Camille et d'Hippolyte, sous ce titre : *Capiluporum carmina*, Rome, 1590, in-4, vol. rare. On n'y trouve pas en entier le centon de Lelio, *De vitâ monachorum*, impr. séparément, Venise, 1550, in-8, et plus. autres fois dep. C'est une satire violente contre les moines, composée en vers tirés de Virgile. On a sous le nom de Camille, une apologie des massacres de la St-Barthélemi, intit. : *lo Stratagemma di Carlo IX contra gli ugonotti, ribelli di Dio*, Rome, 1572, in-4; 1574, pet. in-8, avec une trad. franç. Il est presque inutile de dire que cet ouvr., dont l'auteur est inconnu, ne peut pas être de notre Camille, mort dès 1548. Cepend. jusqu'ici tous les biographes n'ont pas manqué de le lui attribuer.

CAPISTRAN (JEAN de), frère mineur, né dans l'Abruzze en 1385, prit l'habit religieux en 1415 à Pérouse, ville où il avait d'abord brillé quelque temps par ses talents, sa fortune et ses emplois; se fit bientôt connaître comme prédicat., et parcourut, toujours suivi d'une foule d'auditeurs, l'Italie, l'Allemagne, la Hongrie et la Pologne. Chargé successivement par les papes Martin V, Eugène IV, Nicolas V et Calixte III, des affaires les plus importantes de l'Église et des nonciatures de France, de Sicile, d'Allemagne, il se mit à la tête d'une croisade contre les hussites, convertit quatre mille de ces sectaires, prêcha une nouvelle croisade contre Mahomet II, qui menaçait d'envahir l'Italie et l'Allemagne, s'enferma avec Huniade dans Belgrade assiégée par les Turks, eut la gloire de contribuer par son zèle à la délivrance de cette ville, et peut-être à sauver l'empire, et mourut en 1456. Il fut béatifié en 1690 par Alexandre VII, et canonisé par Benoît XIII en 1724. On a de lui un grand nombre de *Traités* écrits en latin dont les princip. sont : *De l'autorité du pape et du concile*, Venise, 1580, in-4; *Du jugement dernier; De l'antechrist; Du mariage; De l'excommunication; De la conception immaculée; De la guerre spirituelle; Du droit civil; de l'Usure;* quelq. notes sur les contrats, etc.; il avait composé aussi contre les hussites plusieurs ouvr. qui sont restés inédits.

CAPITEIN (PIERRE, médecin, né à Middelbourg vers 1511, fut profess. à l'univers. de Copenhague, 1er méd. du roi Christiern III, et mourut en 1557. On a de lui : *Prophilacticum consilium antipestilenticle ad cives Hafnienses*, dans la *Casta medica* de Th. Bartholin; *de Potentiis animæ*, 1550, in-8; *Calendaria*, etc. — CAPITEIN (Jacques-Élisa-Jean), littérateur, né en Afrique, sur la côte de Guinée, vers 1715, fut à l'âge de sept ou huit ans acheté par un négrier qui l'amena en Hollande, où il apprit promptement la langue du pays, puis le latin, les élém. des langues grecque, hébraïque et chaldéenne. Il passa ensuite à l'univers. de Leyde où il étudia la théologie et prit ses grades. Envoyé missionnaire en Guinée, vers 1742, il y reprit, suiv. quelq. relations, les mœurs et la croyance de ses compatriotes; mais d'autres révoquent ce fait en doute, L'époque de sa mort n'a pas été connue. On a de lui : *une Élégie* en vers latins sur la mort de Manget, son maître et son ami; deux dissertat. *de Vocatione ethnicorum; De servitute libertati christianæ non contrariâ*, Leyde, 1742, in-4, traduit en holland.; *Sermons* (en holland.,) Amsterd., 1742 in-4 (*v.* Grégoire, *De la littérat. des Nègres*).

CAPITELLI (BERNARDIN), peintre et graveur, né à Sienne vers 1580, apprit les élém. de la peinture d'Alex. Casolani, puis de Rutil. Manetti composa quelq. tabl., mais renonça bientôt à la peinture pour se livrer exclusivem. à la gravure. Il vivait en 1637, mais on ignore la date de sa mort. On a de lui des estampes à l'eau forte, d'après le Corrège, Ventura Salimbeni, et autres maîtres. Dans le nombre on distingue *un Repos en Égypte*, d'après Manetti; la Vierge assise donne à boire à l'enfant Jésus.

CAPITO (ATÉIUS), célèbre juriscons. romain, fut élevé au consulat par Auguste. Sous le règne de Tibère, Capito soutint dans le sénat l'accusat. de lèse-majesté portée contre L. Ennius, et par cette lâcheté, dit Tacite, a flétri un caractère que sa conduite publique et particulière avait fait honorer. Aucun de ses ouvr. ne nous est parvenu.

CAPITOLINUS (TIT.-QUINCTIUS), frère de Cincinnatus, fut six fois consul, une fois *interrex*, puis lieuten. du dictateur Mamercus dans la guerre contre les Fidénates, et mourut vers 425 av. J.-C. Il fit adopter l'établissement des censeurs, et se fit constamment remarquer par sa modération et sa sagesse.

CAPITOLINUS (JULIUS), l'un des six écrivains de l'histoire des emper., connue sous le nom de *l'Histoire auguste*, vivait sous les règnes de Dioclétien à Constantin, 284 à 337. Il nous reste de lui les *Vies* d'Antonin-le-Pieux, de Marc-Aurèle, de Vérus, de Pertinax, de Cl.-Albinus, de Macrin, des deux Maximins, des trois Gordiens, et de Maxime et Balbin. Saumaise conjecture que Capitolinus commença d'écrire l'histoire par la *Vie* des deux Maximins, et que les précéd. sont de Spartien (*v.* ce nom). — CAPITOLINUS (Cornélius), avait fait

un ouvrage cité par Trebellius-Pollio (*v.* ce nom), dans *la Vie des trente tyrans*.

CAPITON (Wolfgang-Fabrice), célèbre théolog., né en 1478, fils d'un magistrat de Haguenau, termina ses études à Bâle, où il reçut le doctorat dans les trois facultés de théologie, de médecine et de droit, obtint successivem. la confiance des évêq. de Spire, de Bâle et de l'archevêque de Mayence, n'en adopta pas moins des prem. les principes du luthérianisme, qu'il contribua beaucoup à introduire à Bâle, fut ensuite ministre à Strasbourg, puis employé dans toutes les affaires import. de son parti, soit en Suisse, soit en Allemagne, montrant dans les diètes et dans les assemblées un esprit de douceur et de tolérance qui lui fit alors de nombr. ennemis, et le fit accuser de versatilité dans ses opinions. Il mourut en 1541 à Strasbourg, d'une maladie épidémique. Outre une édition du *Nouv.-Testam.* en latin, Strasbourg, 1526, on lui doit des *Comment.* sur les prophéties d'Habacuc et d'Osée; un sur la Genèse sous ce titre : *Hexameron Dei opus explicatum*, ibid., 1539, in-8; quelques écrits de *controverse*, et enfin une *Vie* d'OEcolampade (*v.* ce nom), son ami le plus intime.

CAPIVACCIO (Jérôme), médecin, né à Padoue d'une famille patricienne, y professa 37 ans la médecine avec une grande réputation qu'il était loin de mériter. Appelé pendant une épidémie à Venise en 1576, il y fut reçu comme un envoyé du ciel; mais l'effet de ses remèdes n'ayant point répondu à ses promesses, il fut renvoyé honteusem. Plus avide d'argent que de réputat., il se livra surtout au traitem. des maladies vénériennes, qui lui rapporta des sommes considérables. Il mourut vers 1589. Ses *ouvr.* ont été recueillis par Beyer, Francfort, 1603, in-fol.

CAPMANY Y DE MONTPALAN (Antoine), célèb. littérat. espagnol, né vers 1750 dans la Catalogne, d'une famille noble, consacra sa vie entière a l'étude, visita la France et l'Angleterre pour perfectionner ses connaissances, s'établit à Madrid, où il devait trouver plus de ressources pour les trav. qu'il méditait, fut associé bientôt aux différentes acad. de cette capitale, et mourut en 1815. Ses princip. ouvr. sont : *Filosofia de la elocuentia*, Madrid, 1777, in-8, livre plein de vues neuves et qui mériterait d'être traduit en françis. Il a été réimprimé en 1797, in-8; Londres, 1812, avec des augmentat.; Gironne, 1822 et 1826, in-8. — *Memorias historicas sobre la marina, consercio y artes de Barcelona*, Madrid, 1779-92, 4 vol. in-4. — *Teatro historico-critico de la elocuentia español*, 1786-94, 5 vol. in-8. — *Antiguos tratados de paces y alianzas entre algunos reges de Aragon y diferentes principes infideles de Asia y Africa desde el siglo XIII, hasta el XV*, 1786, in-4. — *Codigo de las costumbres maritimas de Barcelona*, 1791, 2 vol. in-4. — *Dictionnaire franç. et espagnol*, Madrid, 1805, in-4, précéd. d'une dissert. sur *l'Art de bien trad. du franç. en espagnol*.

CAPMARTIN DE CHAUPY (Bertrand), littérat., né vers 1720 à Grenade près de Toulouse, embrassa l'état ecclésiast., et vint à Paris, où il se mêla fort imprudemment aux querelles de son ordre avec le parlem. Craignant d'être poursuivi comme auteur de quelques écrits condamnés, il se rendit à Rome, où il demeura 20 ans, occupé de recherches archéologiques. De retour à Paris en 1776, rapportant de son exil une collection de médailles et de livres précieux, il continua quelq. temps à préparer le grand ouvr. qu'il promettait sur l'anc. Italie; mais il finit par l'abandonner pour reprendre la plume en faveur du clergé, dont l'existence était de plus en plus menacée. A l'époque de la révolution, il vint chercher un asile à Sens, où il passa sans être inquiété les moments les plus difficiles. Dès qu'il le put sans danger, il revint à Paris, et y mourut en 1798, dans un âge fort avancé. Les deux seuls ouvr. de Capmartin qui méritent l'attention des curieux sont : *Découverte de la maison de campagne d'Horace*, Rome, 1767-69, 3 vol. in-8, avec une carte. Les commentat. modernes du poète de Venuse ont beaucoup profité de ce travail. Le précis qu'en a donné M. Campenon a été trad. en allem. *Philosophie des lettres qui aurait pu tout sauver; misosophie voltairienne qui n'a pu que tout perdre*, Paris, 1789-90, 2 part. in-8, vol. rare, parce que l'aut. dut en retirer le plus qu'il put les exempl. en circulation. Le but de Capmartin dans cet ouvr., qui devait avoir une suite, est de montrer que les principes de Voltaire, en favorisant le goût du luxe et des jouissances matérielles, n'ont pu qu'exciter le développement des mauvaises passions, qu'un véritable philosophe aurait, au contraire, tenté de comprimer, en réveillant dans les cœurs l'amour des mœurs simples, du désintéressement, du patriotisme et de toutes les vertus sociales.

CAPOBIANCO (Joseph), né à Monteleone, roy. de Naples, au 17e S., a publié : *Originis, sitûs, nobilitatis civitatis Mont. Leon. geographica historia*, 1659, in-4.

CAPOCCHI (Nicolas), cardinal, né à Florence vers la fin du 13e S., neveu du pape Honorius IV, fut admis dans le sacré collége par Clément VI, en 1350, fonda un collége à Pérouse, concourut à l'établissement de la congrégation du Mont-Oliveto, et de plusieurs autres associat. pieuses, et mourut en 1368. — Capocchi (Alexandre), dominicain de la même famille, né à Florence en 1515, étudia les langues orientales, et particulièrem. l'hébreu, qu'il parlait aussi purement qu'un rabbin, consacra sa vie à la prédication, et mourut en 1581. On lui doit la *Vie* en ital. *de sœur Marie Bagnesi*, relig. du tiers-ordre de St-Dominique, dont il était directeur, et qui mourut en odeur de sainteté.

CAPODILISTA (Jean-François), jurisconsulte, né à Padoue, y professa la jurisprudence au commencem. du 15e S. Il fut un des députés envoyés par les Padouans en 1405 à Venise, pour régler les articles de leur soumission à la république. Chargé dep. par ses compatriotes de diverses missions à Rome, à Ferrare, à Bologne et à Milan, il fut l'un des ambassad. de Venise au concile de Bâle, y reçut de l'emper. Sigismond le titre de comte pa-

latin, fut employé en 1440 par le pape Eugène IV, et revint prendre sa chaire à Padoue. On ignore l'année de sa mort. Il laissa deux fils. — Gabriel, l'aîné, docteur en droit et podestat de Bologne, auteur, entre autres ouvrages, de l'*Itinerario di Terra-Santa e de monte Sinai* (Pérouse), S. D., in-4, vol. très rare. — Le second, Antoine, mort en 1489, est aut. de *Commentaires de droit.*

CAPO-D'ISTRIAS (Jean, comte), présid. de la Grèce, né dans l'île de Corfou vers 1780, fils d'un médec., étudia lui-même la médecine à Venise. Son père, chef du gouvernem. des Sept-Iles, lorsque les Russes les envahirent, quitta ses fonctions par suite du traité de Tilsitt, qui mettait cette républiq. sous la protection des Français. Alors Capo-d'Istrias passa au service de Russie, mais n'y occupa qu'un rang subalterne. Il fut ensuite attaché à l'ambassade de Vienne, et, en 1812, chargé de la partie diplomatique à l'armée du Danube, sous les ordres de l'amiral Tchitchagof. Après la retraite des Français, les Autrichiens s'étant réunis à la grande armée russe, il continua de remplir les mêmes fonctions sous les yeux de l'emp. Alexandre. C'est à cette circonstance qu'il dut sa fortune. Il sut inspirer à ce monarque une haute idée de ses talents, et son nom fut attaché dès-lors aux différents traités d'alliance que la Russie contracta, en 1813, avec tous les cabinets de l'Allemagne. Nommé ministre plénipotent. en Suisse, quelque temps après l'invasion de ce pays par les troupes alliées, il présenta au landamann, de concert avec le plénipotent. autrichien, une déclarat. dans laquelle, après avoir annoncé le projet des puissances d'entrer en France par la Suisse, il promettait, en leur nom, de rendre à la confédérat. helvétique son ancienne indépendance. Appelé depuis à représenter Alexandre au congrès de Vienne, il y contribua beaucoup à terminer les affaires de la Suisse. Le 30 juin 1815, il se trouvait à Haguenau à la suite de ce prince, lors de l'arrivée des plénipotentiaires envoyés par le gouvernem. provisoire de France afin de proposer un armistice aux puissances alliées; Alexandre le désigna pour entendre cette députation. Capo-d'Istrias, ayant suivi l'empereur de Russie à Paris, fut l'un des plénipotentiaires chargés par lui de conclure un traité de paix définitif avec la France; il le signa en cette qualité le 20 novembre 1815. Les services rendus par Capo-d'Istrias aux cantons de Vaud et d'Argovie, dont il protégea constamment l'indépendance contre les prétentions de l'oligarchie bernoise, lui firent accorder le droit de cité dans le canton de Vaud par le grand-conseil de Lausanne, le 27 mai 1815. Il retourna en Russie avec Alexandre à la fin de cette année. Nommé secrétaire-d'état au départem. des affaires étrangères, il partagea quelque temps ces fonctions avec le comte de Nesselrode. En 1821, il possédait l'entière confiance de l'empereur; mais, ne voulant pas se conformer à la nouvelle direction de sa politique, il abandonna la position dont il jouissait à la cour de Russie pour se retirer en Suisse, où il passa plusieurs années, uniquem. préoccupé des destinées des Grecs. Le 20 avril 1827, leur gouvernem. provisoire le nomma présid. de la Grèce, et, vers la fin de l'année, la Russie, la France et l'Angleterre le reconnurent, grâce à ses démarches et aux garanties qu'il présentait en particulier à la Russie. Le 18 janvier 1828, il débarqua à Nauplie avec une suite peu nombreuse. Installé dans les fonctions de président de la Grèce, il prêta serment entre les mains de la commission provisoire. Aussitôt qu'il eut pris les rênes du gouvernem., il renvoya cette commission, et remplaça le corps législatif par un sénat de 27 personnes, divisé en trois sections de neuf membres. Dès ce moment il ne songea plus qu'aux intérêts de sa nouvelle patrie, et ne voulant plus appartenir qu'à la Grèce, refusa une pension que la Russie lui offrait, en reconnaissance de ses anciens services. Capo-d'Istrias fit aux Grecs abandon d'un million de piastres turques et de 12,000 tallaris, sans vouloir accepter en dédommagement l'allocation annuelle que le quatrième congrès national d'Argos lui vota le 13 août 1829. Malgré ces preuves de dévouement, il fut assassiné le dimanche 9 octobre 1831, à Nauplie, au moment où il se rendait à l'église, par Constantin et George Mavromichalis, membres d'une famille dont l'ambition trompée avait eu grande part au gouvernement provisoire qu'il remplaçait. Capo-d'Istrias était austère, désintéressé, assidu au travail, dévoué surtout à l'œuvre de la civilisat. de la Grèce. Il avait une entière confiance en Dieu, et de lui seul attendait la réconciliation des partis, sourds à ses conseils. Papadopoulo-Vritos vient de publier des *Mém. biograph. historiq.* sur Capo-d'Istrias, suivis d'un ouvr. posthume du président de la Grèce sur *Ali-Pacha de Janina*, Paris, 1838, 2 vol. in-8.

CAPONE (Jules), jurisconsulte, né à Naples dans la 1re année du 17e S., y professa le droit civil à l'univ. depuis 1656. Informé que l'on destinait sa chaire à Gregorio Gallo, doct. de Salamanque, il donna sa démission en 1661; mais en 1667 il obtint au concours la 1re chaire de droit romain; il mourut en 1673, laiss. plus. ouvr. oubliés aujourd'hui, mais qui pend. long-temps ont joui d'une grande réputat. Sa biblioth. était estimée plus de 20,000 ducats, somme très considérable pour le temps.

CAPONI (Augustin), Florentin, entra, l'an 1513, dans une conspiration avec Pierre-Paul Barcoli, Machiavel et plus. autres citoyens de Florence, pour enlever aux Médicis l'autorité que ceux-ci avaient recouvrée l'année précédente, avec l'appui d'une armée étrangère. La liste des conjurés s'étant échappée de la poche de l'un d'eux, le complot fut découvert, et Caponi ainsi que Barcoli eurent la tête tranchée; les autres, condamnés à une prison perpétuelle, reçurent ensuite leur grâce du pape Léon X.

CAPONSACCHI (Pierre), religieux franciscain, né en Toscane au 16e S., est auteur des ouvrages suivants, peu connus : *In Johannis apostoli Apo-*

calypsin observatio, Florence, 1572, in-4. — *De justitiâ et juris auditione*, ibid., 1575, in-4. Il avoit publié dans sa jeunesse : *Discorso intorno alla canzone di Petrarca che incomincia : Vergine bella che di sol vestita*, etc., Florence, 1567 et 1590, in-4.

CAPORALI (César), célèbre poète italien, né à Pérouse en 1531, mort en 1601, est auteur de plus. poèmes satiriques dans le genre burlesque ; ce sont : le *Voyage au Parnasse*, l'*Avis du Parnasse*, les *Obsèques*, les *Jardins*, et enfin la *Vie de Mécène*, etc. Ses *OEuvres* ont été recueillies sous le titre de *Rime*. L'édit. la plus belle et la meilleure est celle de Pérouse, 1770, in-4, que l'on doit à César Orlandi. On y a joint des notes de Ch. Caporali et la *Vie* de César par Vinc. Cavallucchi. C'est faussement qu'on lui a attribué deux comédies, *lo Siocco* et *la Ninetta*, Venise, 1604 et 1628. Ces pièces sont des imitations tronquées et défigurées de *la Cortigiana* et *la Talanta*, de l'Arétin

CAPORELLA (Paul), théologien, professeur à Naples en 1530, évêq. de Cortone en 1552, mourut en 1556. On a de lui quelq. traités de théologie, entre autres : *De operibus misericordiæ et de purgatorio.*

CAPOSUCCHI (Jean-Antoine), d'abord jurisc., puis évêque et cardinal, né à Rome en 1515, mort en 1569, a publié des *Statuts synodaux* pour son diocèse. — Son oncle, Paul Caposucchi, évêque de Neocastro, et vice-légat en Hongrie, fut chargé de plus. négociat. importantes par les papes Clément VII et Paul III, apaisa les factions qui déchiraient Avignon, et mourut en 1539.—Caposucchi (Raimond), cardinal de la même famille, né à Rome en 1619, entra dans l'ordre des dominicains, professa la théol. au collége de la Sapience, dut moins à sa haute naiss. qu'à son mérite la charge de maître du sacré palais en 1562, puis le chapeau de card. en 1681, mourut en 1691, et fut inhumé dans l'église de Ste-Marie di Campidoghi, où quelq. années auparav. il avait fait placer une magnifique épitaphe à la mémoire de ses ancêtres. On a de lui quelq. ouvrages de théologie, entre autres *Controversiæ theologicæ selectæ*, Rome, 1677, in-fol. — Caposucchi (Camille et Blaise), frères de la même famille, suivirent tous deux la carrière des armes. Camille se trouva à la bataille de Lépante, se distingua dans les guerres des Pays-Bas, où le duc de Parme lui confia un régiment, commanda les troupes papales en Hongrie, et y mourut en 1557. — Blaise servit en France sous Charles IX, contre le parti calviniste, commanda, pendant la Ligue, la cavalerie du duc de Parme, puis les troupes papales dans le comtat Venaissin, et mourut à Florence en 1613. On a *l'Éloge* des deux frères en ital., par Annibal Adam, Rome, 1685, in-4.

CAPOUR (Vassag), prince de Sunik en Arménie, dans le 9e S., épousa la fille d'Achod, et rendit de grands services à ce monarque qui venait tout récemm. de rétablir le royaume d'Arménie, sous la protection d'Ahmed-Tchafr-Mascam, khalyfe de Bagdad. Les chroniques arméniennes font l'éloge des qualités morales, guerrières et administratives du prince Capour.

CAPPEL (Guillaume), théologien du 15e S., fils d'un avocat-général au parlement de Paris, était en 1491 recteur de l'université, lorsque le pape Innocent VIII imposa un décime sur ce corps. Cappel n'hésita point à interjeter appel comme d'abus, dans les quatre facultés, et défendit à tous les suppôts de l'université, sous peine d'en être exclus, de payer cette imposit. Il remplit ensuite une chaire de théologie avec une grande distinct., devint curé de Saint-Côme, et mourut doyen de la faculté de théologie. Il avait publié, pendant sa dispute contre Innocent VIII, un *Mémoire* in-fol. qu'on ne trouve plus. — Cappel (Jacques), son neveu, avocat-général au parlem. de Paris, mourut vers le milieu du 16e S. Il a laissé : *Fragmenta ex variis auctoribus humanarum litterarum candidatis ediscenda*, Paris, 1517, in-4. — *In Parisiensium laudem oratio*, Paris, 1520, in-4.—Un *Plaidoyer* prononcé en 1537, en présence du roi, tendant à faire déclarer sur l'emper. Charles-Quint, comme vassal rebelle, la confisc. de la Flandre, de l'Artois et du Charolais. — Cappel (Louis), dit *l'Ancien*, et surnommé *Moniambert*, né à Paris en 1534, fils du précédent, d'abord régent au collége du card. Le Moine, fut ensuite appelé à Bordeaux pour y professer le grec, et de là se rendit à Genève, où il embrassa le calvinisme. Chargé par ses coreligionnaires de réclamer aux états d'Orléans le libre exercice de leur culte, il échoua dans cette démarche. Après avoir échappé au massacre de la St-Barthélemi, Cappel alla solliciter les secours des protestants en Allemagne, devint en 1575 professeur de théologie à Leyde, et finit par exercer le minist. à Sedan, où il mourut en 1586. — Guillaume, son frère, littérateur, docteur et professeur de médecine, mort en 1584, a publié les *Mémoires de Dubellay*, traduit le *Prince* de Machiavel en franç., et composé quelq. ouvrages oubliés aujourd'hui. — Cappel (Ange), seigneur du Luat, frère des précédents, secrétaire du roi, a trad. de Sénèque : le *Traité de la clémence*, Paris, 1578; le 1er livre *des Bienfaits*, ibid., 1580; et div. autres morceaux qu'il réunit sous ce titre : *Formulaire de la vie humaine*, ibid., 1582. On a encore de lui la trad. de la *Vie d'Agricola*, par Tacite, Paris, 1574, in-4; et un ouvr. intit. : *Avis donné au roi sur l'abréviat. des procès*, Paris, 1562, in-fol. La seconde édit., publiée en 1604, même format, est dédiée au roi Henri IV.

CAPPEL (Jacques), seigneur du Tilloy, petit-fils de Louis Cappel, dit *l'Ancien*, et fils de Jacques, conseiller au parlement de Rennes, né dans cette ville en 1570, y fut ministre, puis professeur d'hébreu et de théol. jusqu'à sa mort, en 1624. Il a laissé les ouvr. suiv. : *Epocharum illustrium thematismi*, etc., Sedan, 1601, in-4. — *De ponderibus et nummis lib. II*, Francfort, 1606, in-4. *De mensuris, lib. III*, ibid., 1607, in-4. — *Scena motuum in Galliâ nuper excitatorum, virgilianis et homericis versibus expressa*, 1616, in-8. —

Vindiciæ pro Isaaco Casaubono, contra Rosweidum, Francfort, 1619. — *Plagiarius vapulans* (contre le P. Cotton), Genève, 1620. — Des *Notes* sur *l'Ancien-Testament*, et quelques autres écrits dont on peut voir la liste dans Nicéron. — Un autre Cappel (Isouard), qui ne paraît pas avoir appartenu à la même famille, fut, au temps de la Ligue, l'un des *seize*, et signa la lettre que ce conseil envoya au roi d'Espagne, Philippe II, par le P. Matthieu, jésuite, et dans laquelle ce monarque était prié de donner à la France un roi « de son estoc et de sa main. » Isouard Cappel fut ensuite chassé de Paris.

CAPPEL (Louis), dit *le Jeune*, frère du précédent, et le plus célèbre de cette famille, né à Sedan en 1585, fit ses études à Oxford, devint ministre du culte réformé, professeur d'hébreu et de théologie à Saumur, et mourut dans cette même ville en 1658. On a de lui plus. ouvr. de critique sacrée, remplis d'érudition et très estimés des sav. Les principaux sont : *Arcanum punctuationis revelatum*, Leyde, 1624, in-4. L'aut. cherche à prouver dans ce livre la nouveauté des points voyelles du texte hébreu, opinion renouvelée du sav. rabbin Élias Levita, qui fut vivement combattue par les théologiens de Genève, et notamment par les Buxtorf père et fils (*v.* ces noms); *Critica sacra;* cet ouvrage, qui fit encore plus de bruit que le précéd., est le plus savant que l'on ait sur les diverses leçons de l'*Ancien-Testament.* Les protestants en arrêtèrent dix ans l'impression, et aucun typographe de leur croyance ne voulut s'en charger. Un des fils de Cappel, Jacques-Louis, son successeur dans la chaire d'hébreu à Saumur, donna en 1689, Amsterdam, in-fol., une nouvelle édit. des *Commentaires sur l'Ancien-Testament, l'Arcanum punctuationis*, corrigé et augm. avec la défense de cet ouvrage. On doit encore à Louis Cappel un *Traité de l'état des âmes après la mort; De veris et antiquis Hebræorum litteris*, Amsterd., 1645, in-fol.—*Histoire apostolique*, précédée d'un abrégé de l'*Histoire judaïque* de Josèphe, Genève, 1634, in-4. — Des *Thèses théologiques*, Saumur, 1635, in-4. — Et une *Chronologie sacrée*, Paris, 1655, in-4.—Son fils aîné, Jean Cappel, se fit catholique, entra dans la congrégation de l'Oratoire, obtint le privilége du roi pour l'ouvr. de son père, *Critica sacra*, et en dirigea l'édition qui parut en 1650, Paris, in-fol. — Le fils cadet, Jacques-Louis, dont il est fait mention plus haut, fut, lors de la révocation de l'édit de Nantes, obligé de se réfugier en Angleterre, où il mourut en 1722. Ce fut le dern. de cette famille qui, pendant 200 ans, s'était illustrée dans la magistrature et dans les lettres.

CAPPELER (Maurice-Antoine), médecin, naturaliste, né à Lucerne en 1685, avait aussi des connaissances très étendues dans les mathématiques, et fut employé comme ingénieur à l'armée impér. qui conquit Naples en 1707. De retour dans sa patrie, il abandonna bientôt la carrière des armes pour se livrer entièrem. aux sciences naturelles; publia en 1723 le 1er chapitre d'un gr. ouvr. sur la cristallographie qu'il n'a point terminé; plus tard écrivit sur *l'étude des fossiles* une lettre que Klein fit imprimer en 1740, en tête de la *Sciagraph. litholog.* de Scheuchzer, s'occupa dep. exclusiv. du mont Pilat, dont il publia l'*Hist.* en latin, Bâle, 1767, in-4, fig., et mourut en 1769.

CAPPELLARI (Janvier-Antoine), jésuite, né à Naples en 1655, forcé de quitter l'institut à raison de la faiblesse de sa santé, consacra ses loisirs à la culture des lettres, et composa plus. ouvr. parmi lesquels on cite deux traités : *De laudibus philosophiæ* et *De fortunæ progressu*, un poème latin *sur les comètes de* 1664 *et* 1665, Venise, 1675. On conserve dans les archives de l'acad. des Arcades de Rome, le MS. de son *Histoire de la réunion arcadienne*, en latin. Il s'essaya aussi dans la langue ital., et composa des *drames*, des *sonnets* et des *canzoni*. Capellari étant à Palerme, fut accusé du crime de lèse-majesté, et eut la tête tranchée en 1702. L'iniquité de ce jugement fut prouvée par la suite. — Cappellari (Michel), né en 1631 à Bellune, professa la théol. à l'univ. de Padoue, et mérita la bienveillance des souver. pontifes, qui la lui témoignèrent en le décorant de tous les insignes littér. Il eut égalem. part aux faveurs de Louis XIV, de Léopold Ier et de la reine Christine de Suède, qui le choisit pour son secrét., et il composa à sa louange un poème intitulé : *Christina.* On lui doit encore des *pastorales* et des *épigrammes* (en lat.), 2 vol. in-12. Il mourut en 1717, à 86 ans.

CAPPELLI (Marc-Antoine), cordelier, né dans le Padouan au 16e S., écrivit en faveur de Venise contre le pape Paul V les ouvr. intit. : *Parere delle controvers.*, etc., 1606, et *De interdicto Pauli V*, etc., 1607, in-4; puis, s'étant rétracté, se montra zélé défenseur de l'autor. papale. Son mérite le fit parvenir aux prem. emplois de son ordre. Il mourut à Rome en 1625. Ses princip. ouvr. sont : *De summo pontificatu B. Petri*, 1621, *in-4*. — *De appellationibus Ecclesiæ africanæ*, etc., 1622, in-4. — *De cœnâ Christi supremâ*, 1625, in-4. C'est une réfutation de l'ouvrage de Vechietti condamné par l'inquisition.

CAPPERONNIER (Claude), sav. littérat., né à Mont-Didier en 1671, vint à Paris en 1688, fit ses cours de philosophie et de théologie au *séminaire des trente-trois*, et fut, en 1694, envoyé à Abbeville pour diriger quelq. ecclésiast. dans l'étude du grec. L'année suiv., il professa les humanités et la philosophie à Montreuil-sur-Mer. Sa santé ne lui permit pas d'y rester; il revint à Paris, y vécut du produit de quelq. répétitions, alla recevoir, en 1698, les ordres à Amiens, et revint reprendre ses répétitions qui avec le revenu très modique d'une chapelle de l'église St-André, faisaient toute sa fortune. Il enseigna le grec à Bossuet, en 1704, l'année même de la mort de ce prélat. En 1722, il remplaça Massieu dans la chaire de grec au collége de France, obtint en 1743 son neveu pour suppléant, et mourut en 1744. C'est sur ses MSs. qu'ont été publ. les *Rhetores antiqui*, Strasbourg, 1756, in-4. Son prem. titre est l'édit. de *Quinti-*

lien, Paris, 1725, in-fol., avec des notes des anc. commentat. et les siennes propres. — CAPPERONNIER (Jean), son neveu, né à Mont-Didier en 1716, fut appelé à Paris en 1732 par son oncle, qui le fit entrer l'année suiv. à la biblioth. du roi, et auquel il succéda dix ans après dans la chaire de grec. Admis en 1749 à l'acad. des inscript., il remplaça l'abbé Sallier en 1761, comme biblioth. du roi, et mourut en 1775. Outre quelq. mém. dans les rec. de l'acad. des inscript., on lui doit les édit. de *César*, d'*Eutrope*, de *Justin*, de *Plaute*, de *Quinte-Curce* et de *Virgile*, 1754, qui font partie de la collect. des Barbou. Il a surveillé l'impress. de l'*Histoire de St Louis*, par Joinville, 1761, in-fol., édit. que l'on doit à Mellot et Sallier. C'est sur une copie qu'il avait faite du *Lexique de Timée* que Ruhnken publ. la 1re édition de cet ouvr., 1754, défigurée par des fautes que l'on ne peut attribuer qu'à la négligence du copiste (*v.* TIMÉE). Il avait laissé des notes sur la trad. de Quintilien par Gédoyn, qui ont été insérées par Adry dans l'édit. de Paris, 1803, 4 vol. in-12. — CAPPERONNIER (Jean-August.), neveu du précéd., né à Mont-Didier en 1745, entra en 1765, à la biblioth. roy. dont, à sa réorganisat. en 1796, il fut, avec Van-Praët, nommé conservat. des imprimés. Sav. modeste, il s'est borné à donner de nouv. édit., améliorées des classiq. de la collection de Barbou; *Justin*, *Eutrope* et *Aurel.-Victor*, *Virgile*, *Horace*, *Catulle*, *Tibulle* et *Properce* furent réimpr. par ses soins. Il revit aussi la trad. des *Académiq.* de Cicéron par Durand (*v.* ce nom), et celle de Quintilien par Gédoyn, dont son oncle et son grand-oncle s'étaient déjà occupés. Il mourut en 1820.

CAPPONE (FRANÇOIS-ANTOINE), prêtre, né dans le 17e S., à Consa, dans la princip. ultér., cultiva la littérat., fut membre de l'académie des *Otiosi* de Naples, et publia, sous le titre de *Clio*, un recueil de *poésies* lyriques, dont on connaît trois édit.; la plus récente est de 1675, in-12. On lui doit encore des *Paraphrases* en vers ital. des *Odes* d'Anacréon et des autres lyriq. grecs, 1770, in-12. Cappone, à cette époque, était mort vic.-général du diocèse de Muro.

CAPPONI (GINO), Florentin, d'une famille de la haute bourgeoisie qui dominait à Florence dans le 14e et le 15e S., commissaire près des armées de la république, et décemvir de la guerre en 1405 et 1406, contribua beauc. à la conquête de Pise, dont il fut 1er gouvern., et mourut en 1420, honoré des regrets de ses concitoyens. Il avait écrit une *Relat.* de l'insurrection des *ciompi* (cardeurs de laine), dirigée contre son parti en 1378. Cette relation et un *Fragment* historiq. du même auteur sur la conquête de Pise ont été recueillis par Muratori dans les *rer. ital. Scriptor.*, 18. — CAPPONI (Néri), fils du précéd., comme son père un des principaux magistrats de Florence, fut commissaire au siége de Lucques, balança le crédit de Cosme de Médicis, avec lequel cependant il demeura toujours uni dans l'intérêt public, et mourut en 1457, laiss. des *Commentaires* sur son administration, insérés dans la collect. de Muratori. — CAPPONI (Pierre), petit-fils du précéd., fut chargé par la république florentine de diverses ambassades en Italie et en France. Lors du passage de Charles VIII à Florence, il sut imposer au monarque franç. par sa fermeté, et obtint de lui des conditions plus douces pour le traité qui fut conclu entre le roi et la république. Il fut tué en 1496 d'un coup d'arquebuse au siége d'un petit château dans les montagnes de Pise. — CAPPONI (Laurent), de la famille des précédents, établie à Lyon depuis le milieu du 15e S., se livra au commerce, acquit une très grande fortune, et nourrit à ses frais quatre mille indigents pendant une famine qui désola sa nouvelle patrie en 1573. L'estime et la reconnaissance des Lyonnais le suivirent jusqu'au tombeau.

CAPPONI (SÉRAPHIN), dominicain, né à Bologne en 1536, mort en 1614, professa la théologie, et publia un grand nombre d'écrits, tous imprimés à Venise, dont on trouve la liste dans les *Scriptor. ord. prædicat.* — CAPPONI (Jean-Bapt.), médec., littérat., antiq., né à Bologne dans les prem. ann. du 17e S., fut admis à 16 ans à l'acad. des *Gelati*, et reçut à 20 le laur. doctoral dans les facultés de philos. et de médecine. Il remplit successiv. différ. chaires à l'univers. de sa ville natale, où il fit des cours publics sur les différ. branches de la médec. et de l'hist. naturelle avec un grand succès. Il avait étudié les langues orientales; il possédait à fond les langues anc. et modernes. Orateur et poète, il avait encore trouvé les loisirs de se livrer aux recherches archéologiques, et de former un cabinet très remarquable de médailles et d'antiquités. En 1669, il fit hommage au cabinet du roi de France, nouvellement fondé d'un *Othon* gr. br., et joignit à cette pièce une dissertat. *de Othone æreo commentar.*, in-8, de 20 p., dans laq. il cherche à en démontrer l'authenticité. Cet infatigable savant mourut vers 1676, laissant un nombre prodigieux d'écrits dont on trouve la liste dans *Scrittor. bolognesi* d'Orlandi et de Fantuzzi, mais qui sont d'ailleurs complétem. oubliés.

CAPPONI (GRÉGOIRE-ALEXANDRE), patrice romain, né à Rome en 1683, descendait de l'anc. et illustre famille des Capponi de Florence, dont une branche s'établit à Rome sous le pontificat de Clément VIII. Amateur éclairé des lettres et des arts, il consacra sa fortune à recueillir des livres et des antiques, et parvint à former, avec un riche cabinet, l'une des biblioth. les plus préc. de l'Italie. Membre des acad. de la *Crusca* de Florence, des inscriptions de Paris, et de toutes les sociétés littér. et artistiq. de Rome, le marquis Capponi jouissait de la réputation d'un savant distingué, quoiqu'il n'eût rien écrit, et la méritait par l'étendue de ses connaiss. en littérat. et en archéologie. Nommé par le pape Clément XII fourrier-major du palais apostolique, et dep. custode ou conservat. des antiques, et présid. à vie du *musée capitolin*, il fut chargé par le même pontife de surveiller la restaurat. de *l'arc de Constantin*. Il mourut d'apoplexie en 1746, et légua par son testam. sa collection d'antiques aux

jésuites, et ses livres à la biblioth. du Vatican. Le *Catalogo della libreria Capponi*, Rome, 1747, in-4, rédigé par le P. Alex. Berti, et annoté par Domin. Giorgi, est très recherché des bibliophiles.

CAPRA (MARCEL), méd., originaire de Chypre, pratiqua son art à Palerme et à Messine à la fin du 16e S. On a de lui un *Traité* lat. sur une maladie épidémique qui ravagea la Sicile en 1591 et 92, Messine, 1593, in-4, et quelq. autres écrits oubliés aujourd'hui. — CAPRA (Balthazar), médecin, astronome (ou plutôt astrologue) milanais, mort en 1626, a laissé entre autres ouvrages : *Tirocinia astronomica*, etc., Padoue, 1606, in-4. — *Considerazione astronom. sopra la nuova stella del anno* 1604, 1605, ibid., 1605, in-4. — *De usu et fabricâ circini cujusdam proportionis*, ib., 1607, in-4. Dans cet écrit il cherche à enlever à Galilée l'honneur d'avoir inventé le compas de proportion. La réplique de Galilée est insérée dans ses œuvres, tome Ier, avec l'écrit de son détracteur. — CAPRA (Alexandre), architecte, né dans le 17e S. à Crémone, est auteur d'un gr. *Traité* de géométrie et d'architect. civile et militaire, Crémone, 1672-83, 3 vol. in-4, av. pl. — Un autre CAPRA (Dominique), de Crémone, contemp. du précéd. et mathémat., s'occupa de l'archit. hydraulique, et publ. : *Il vero riparo*, etc., *per rimediare ogni corrozione e rovine di fiume*, etc., Bologne, 1685, in-4.

CAPRAIS (St), né à Agen dans le 3e S., eut la tête tranchée en 287 par les ordres de Dacien, gouverneur de la Gaule Tarragonaise. Dulcice, év. d'Agen, fit bâtir une église sous l'invocation de ce martyr. — Un autre saint, que plus. agiographes nomment CAPRAISE pour le distinguer du précéd., solit. dans les Vosges, accompagna deux jeunes seigneurs, Honorat et Venance, dans divers pélerinages qui se terminèrent à l'île de Lerins, où Honorat fonda un monastère de son nom. Capraise y entra comme simple religieux, et mourut en 430.

CAPRANICA (DOMINIQ.), év. de Fermo et card., né à Rome en 1400, mort en 1458, eut la réputat. d'un des plus savants canonistes de son temps. Les papes Martin V, Eugène IV, Nicolas V et Calixte III, l'investirent de leur confiance. Il légua la belle biblioth. qu'il avait formée à un collége fondé par lui à Rome. Parmi ses ouvr. assez nombreux, on se contentera de citer l'*Ars bene moriendi*, dont la 1re édit. avec date, Venise, 1478, in-4, n'est probablem. pas la plus anc., et qui a été réimpr. en lat., en ital., en flam., en angl., plus. fois avant la fin du 15e S. (*v.* sa *Vie* écrite en latin par Michel Catalani, Fermo, 1793, in-4).

CAPRARA (ALEXANDRE), jésuite, né à Bologne en 1559, d'une famille noble, s'éleva aux premiers emplois de son ordre, et mourut en 1625, laiss. : *Tractatus de benedictione episcopali*, Bologne, 1579, et l'*Éloge* de Ch. Sigonius (en lat.), impr. en tête des œuvres de ce savant.

CAPRARA (comte ALBERT), général des armées impériales, né à Bologne en 1631, était neveu du célèbre Piccolomini. Entré jeune au service, il se distingua dans les guerres de Hongrie contre les Turks, assista au congrès de Nimègue, fut deux fois ambassadeur extraordinaire d'Autriche à Constantinople, et mourut en 1701. Il avait fait 44 campagnes, et dans presque toutes avait été heureux, si ce n'est contre Turenne. L'activité de sa vie militaire et politique ne l'empêcha point de se livrer à la culture des lettres; il a laissé des trad. ital. des *Traités* de Senèque *de la clémence*, Lyon, 1664, in-4; *de la brièveté de la vie*, Bologne, 1664, in-12; *de la colère*, ib., 1666, in-12; *de l'usage des passions*, du père Sénault, Bologne 1662, in-8; *Il desinganno*, etc., trad. de l'espagnol, Venise, 1681, et quelq. *Opuscules* cités dans la *Biblioth. volante* de Cinelli.—Énée CAPRARA, son frère, et général comme lui, se distingua dans les guerres de Hongrie. C'est par erreur que le sav. Adelung lui attribue l'ambass. à Constantinople.

CAPRARA (JEAN-BAPTISTE), cardinal, archev. de Milan, comte et sénateur du royaume d'Italie, né à Bologne en 1733, fils du comte de Montecuculli, prit le nom de sa mère, Marie-Victoire Caprara, dernier rejeton de cette famille. Entré fort jeune dans l'état ecclésiastique, il fut bientôt distingué par le pape Benoît XIV, qui le nomma vice-légat à Ravenne, avant qu'il eût atteint sa 25e année. Après avoir été nonce en Suisse et en Autriche, il fut nommé cardinal par le pape Pie VI en 1792, puis év. d'Iesi en 1800. L'année suivante, légat du pape Pie VII, à Paris, il conclut avec Bonaparte le concordat qui rendit la paix à l'Église cathol. L'archevêché de Milan ayant été la récompense de cette négociation, le cardinal sacra Napoléon roi d'Italie, dans la cathédrale de cette ville. Il mourut à Paris en 1810. Son oraison funèbre fut prononcée par M. l'abbé de Rozan.

CAPRE (FRANÇOIS), président de la cour des comptes du duché de Savoie, mort en 1705, est aut. des ouvr. suiv. : *Traité histor. de la chambre des comptes de Savoie justifié par titres*, Lyon, 1662, in-4. — *Catalogue des chevaliers de l'ordre de l'Annonciade de Savoie depuis son institution, en 1362, jusqu'au règne de Charles-Emmanuel*, Turin, 1654, in-fol. avec 542 grav. en bois.

CAPRIATA (PIERRE-JEAN), histor., né à Gênes, est auteur d'une *Histoire d'Italie*, de 1613 à 1644, Gênes, 1649, in-4, trad. en anglais par Henri, comte de Montmouth, Londres, 1663. Une suite qui finit à l'année 1660, fut publiée après sa mort par J. Capriata, son fils, Gênes, 1663, in-4.

CAPRIOLI (JEAN), dominicain, professeur de théologie à Paris, vers le milieu du 15e S., a laissé des *Commentaires sur le maître des sentences*, 1588, in-fol.; et une *Défense de St Thomas.* — CAPRIOLI (Élie), juriscons., mort à Brescia sa patrie en 1519, est auteur d'une *Chronique de Brescia* (en lat.), jusqu'à l'an 1500, in-fol., rare; les 12 prem. livres de cet ouvr. ont été trad. en italien par Patricio Spina, Brescia, 1585. On connaît encore de lui un traité *de confirmatione christianæ fidei*, impr. avec div. *Opusc.*, Brescia, 1499, in-4; *Defensio statuti Brixiensium; De ambitione et sumptibus funerum minuendis.*

CAPUA (Barthélemi da), célèbre jurisconsulte, né en 1248, à Naples, fils d'André, juge de la vicairerie, l'un des magistrats honorés de la confiance du roi Frédéric et de son fils Conrad, et depuis employé dans plus. ambassades par Charles d'Anjou, qui le nomma son conseiller intime, obtint dès sa première jeunesse la réputation d'un homme instruit et judicieux. Reçu doct. en 1278, il fut en 1283 choisi par Charles, prince de Salerne, pour l'accompagner avec le titre de capitaine d'armes, dans son expédit. contre la flotte de Pierre, roi d'Aragon, et montra beaucoup de valeur dans cette affaire où Charles fut fait prisonnier. Ce prince, étant monté sur le trône en 1289, confirma Barthélemi dans sa charge de capitaine d'armes, et dans la possession des fiefs qu'il avait hérité de son père. Plus tard il le désigna l'un des commissaires chargés de rédiger les coutumes du royaume. Le zèle avec lequel il soutint les droits de Robert au trône de Sicile, lui mérita la bienveillance de ce prince, qui le confirma dans la dignité de protonotaire du royaume, et le créa comte d'Altavilla, titre auquel étaient réunis d'immenses domaines. Barthélemi fit un noble usage de la fortune, consacrant une partie de ses revenus à des constructions publiques, et mourut à Naples en 1328, à 80 ans. Outre quelques *décisions* de droit, on lui doit *Glossa aurea super constitutionib. regni Siciliæ*, Lyon, 1533, in-4, ouvr. réimpr. plus. fois, et qui peut être utilem. consulté. — Capua (Annibal da), de la famille de Barthélemi, né dans le 16e S., archevêque de Naples et nonce en Pologne sous le pontificat de Sixte V, a laissé quelques *Discours* en latin publ. pendant sa nonciature.

CAPUA ou CAPUANUS (Léon da), médec., né dans le royaume de Naples en 1617, étudia la théologie chez les jésuites, se livra ensuite à la jurisprudence, qu'il abandonna pour la médecine, fut nommé profess. à l'univ. de Naples, où il remplit avec éclat les princip. chaires, devint un des propagateurs de la philosophie cartésienne en Italie, fut l'un des fondat. de l'acad. *degli Investiganti*, et membre de celle *degli Arcadi* à Rome, mérita l'estime de la reine Christine de Suède, et mourut en 1695. Il a laissé les ouvr. suiv. : *Parere divisato in VIII ragionamenti*, etc., Naples, 1681, in-4; dans lequel il traite de l'origine, des progrès et de l'incertitude de la médecine. — Des *ragionamenti intorno all' incertezza de' medicamenti*, ib., 1689, in-4.—*Lezioni intorno alla natura della mofete*, ibid., 1683, in-4. Ces trois ouvr. ont été réimpr. à Naples (sous la rubrique de Cologne), 1714, 3 v. in-8. La *Vie* de ce médecin a été écrite par Nic. Amenta, et son *Éloge* par Hyac. Gimma et Nic. Crescenzio.

CAPUION (Issante ou Issé de), dame française que quelq. biographes nomment Aprion et Apion, paraît avoir vécu vers le milieu du 13e S. Elle composa plus. poésies dont il ne reste que deux *Sirventes* : l'un adressé à son amie Almène de Castelnau ; l'autre est une satire des femmes qui préfèrent l'amour d'un gr. seigneur à celui d'un simple particulier.

CAPYS, capitaine troyen, suivit Énée en Italie, et fut, selon Virgile, le fondateur de la ville de Capoue. — Capys, prince troyen, fut père d'Anchise.—Capys, 7e roi d'Albe en Italie, vivait dans le 10e S. av. J.-C.

CARA-MÉHÉMET, pacha, se signala aux siéges de Candie, de Kaminieck en Pologne, de Vienne, et dans un combat livré près de Choczin. Gouverneur de Bude en Hongrie, il y fit une vigoureuse résistance contre l'armée impériale en 1684, et fut tué d'un coup de canon pendant le siége.

CARA-MUSTAPHA, grand-visir du sulthan Mahomet IV, né dans la Turquie d'Asie, était neveu du célèbre vizir Coprogli ou Kiopronly, qui le fit élever parmi les icoglans, ou pages du sérail. Il parvint, par la protection de la sulthane Validé, d'emplois en emplois jusqu'au poste de 1er visir, et épousa la fille du sulthan. Sa conduite dans la guerre de Hongrie, sa lâcheté au siége de Vienne, qu'il leva honteusem. en 1683 après y avoir fait périr les meilleures troupes de l'empire othoman, jointes au ressentiment de la sulthane Validé, avec laquelle il s'était brouillé, et qui anima contre lui la colère de Mahomet IV, furent les causes de sa perte. Il eut la tête tranchée à Belgrade en 1683 par ordre de son maître. Ministre suprême pendant 24 ans, Cara-Mustapha avait amassé des richesses immenses, dont il employa une partie à la construction d'un gr. nombre de mosquées et de fontaines à Constantinople, Andrinople, Djeddah et Merzyfour, sa patrie, qu'il rendit, suiv. les histor. othomans, une des plus belles villes de la Turquie d'Asie.

CARA-YAZYDJY-ABDOULHALYM, chef de rebelles, qui, sous le règne de Mahomet III, donna de vives inquiétudes à la Porte, et battit en plus. rencontres les détachem. envoyés contre lui; fut mis en déroute par Hassan-Pacha à la tête des troupes de la province de Diarbeckir, perdit dans cette affaire les deux tiers de son armée, composée de 30,000 hommes, en ramassa les débris et se retira dans la province de Djanyk, où il mourut quelques mois après en 1602. — Son frère, Dely-Hassan, lui succéda, et marcha sur ses traces. Après s'être battu long-temps contre les troupes de la Porte, il se laissa gagner par la douceur, et fut chargé du gouvernem. de la Bosnie; mais sur les plaintes réitérées des habitants, il fut transféré au gouv. de Temeswar. Quelque temps après, en 1605, il fut assailli dans une embuscade par des gens armés qui passèrent toute sa suite au fil de l'épée. Obligé de se réfugier à Belgrade, il fut arrêté et mis à mort par ordre du gouvern. de cette ville.

CARA-YOUÇOUF, premier prince de la dynastie des Turcomans, dite du *Mouton noir*, parce qu'ils portaient la figure de cet animal sur leurs enseignes, entra au service d'Avéis II, sulthan de Bagdad, vers la fin du 14e S., parvint à se rendre puissant dans le Diarbeckir et l'Arménie, et poussa

ses conquêtes jusqu'à Tauris. L'arrivée de Tamerlan vint y mettre un terme et le forcer à prendre la fuite. Il alla chercher un asile en Égypte, où il trouva Avéis, fugitif comme lui, avec qui il s'était brouillé. Réconciliés par le malheur, ils se jurèrent une étroite amitié. L'an 807 de l'hégyre (1404 de J.-C.), la mort de Tamerlan les tira de la prison où le sulthan Faradj les avait fait jeter pour complaire au conquérant tatar; ils reprirent la route de leurs états; mais le serment qu'ils s'étaient juré fut bientôt oublié. Cara-Youçouf sut profiter des querelles des enfants de Tamerlan pour se former un royaume. Il s'empara de l'Irac, d'une partie de la Mésopotamie et de la Géorgie, prit Tauris, fit prisonn. Ahmed, entra triomphant dans Bagdad, et mourut dans son camp près de Tauris, en 823 de l'hégyre (1420 de J.-C.) Ce prince eut trois successeurs : Iskender, qui débuta sur le trône par le meurtre d'un de ses frères, et périt assass. par son fils; Djehan-Chah, son frère, fut vaincu et tué par le célèbre Usun-Cassan, en 842 de l'hég. (1496 de J.-C.); Aly, fils de Djehan-Chah, eut le même sort, et en lui finit la dynastie du *Mouton noir,* à laquelle succéda celle du *Mouton blanc.*

CARABANTÈS (JOSEPH), missionnaire espagnol de l'ordre de St François, né en 1628, prêcha d'abord en Galice, parcourut ensuite une partie de l'Amérique, se rendit célèbre par son zèle infatigable, et mourut en 1694. On a de lui des *Instructions* pour ceux qui se destinent aux missions dans les Indes, et un vocabulaire indien : ces deux ouvrages sont écrits en latin; *Practica de misiones*, Madrid, 1678, in-4. — *Practicas dominicales*, Madrid, 1686 et 1687, 2 vol. in-4. Diégo-Gonzalès de Quiroga a écrit la *Vie* de ce missionn., Madrid, 1705, in-4.

CARACALLA (MARC-AURÈLE-ANTONIN), empereur romain, né à Lyon en 188, fils de Septime-Sévère, porta d'abord le nom de Bassianus, puis reçut, à cause de sa préférence à se vêtir d'un habillement gaulois (*caracalla*), celui sous lequel il est connu. Déclaré césar à l'âge de 9 ans par son père, il fut, à la mort de celui-ci, en 211, proclamé emper. par les soldats. Caracalla, monstre non moins odieux que les Néron et les Caligula, n'attendit pas, pour dévoiler son penchant à tous les vices et à tous les crimes, son avénement à l'empire; on prétend même que pour y parvenir plus tôt il avança les jours de son père, et il est certain qu'il avait tenté de l'assassiner peu de temps auparav. Son frère Géta partageait avec lui l'autorité suprême : il le fit poignarder entre les bras de Julie, leur mère, et, pour diminuer l'horreur de ce crime, il fit mettre sa victime au rang des dieux, bien que ses soldats, gagnés facilement par une augmentation de paye, eussent publié dans Rome que Géta, ennemi du bien public, avait lui-même tramé la perte de son frère, et qu'en le devançant celui-ci n'avait fait qu'imiter l'exemple de Romulus. Il fallait à Caracalla des apologistes de son fratricide, ou plutôt redoutant, dans le commencement de son règne, le cri de l'indignation publique, il voulait le comprimer en répandant la terreur au moyen de nouveaux crimes. Le jurisconsulte Papinien fut l'une de ses plus illustres victimes, dont on fait monter le nombre à plus de 20,000. Rien ne manqua pour mettre le comble à l'horreur qu'inspirait un tel monstre : il ruina les provinces à force d'impôts, viola les droits des villes; et, non moins lâche que vain et cruel, il acheta la paix à prix d'argent, lorsque les Cates, les Allemans, les Parthes et d'autres peuples lui eurent déclaré la guerre, ce qui ne l'empêcha pas de prendre le surnom de *Germanique,* de *Parthique* et d'*Arabique.* La cruauté dictait tous ses caprices, et jusque dans ceux que lui inspirait l'orgueil on retrouve son instinct féroce. Entre autres noms, il se faisait donner celui d'Alexandre-le-Grand : ne pouvant imiter la valeur de ce héros, il copiait ses manières, et fit empoisonner Festus, un de ses favoris, afin de le pleurer comme le vainqueur de Darius avait pleuré Ephestion. La terre fut enfin délivrée de ce monstre, qui périt en 217 sous les coups de Macrin, préfet du prétoire.

CARACCIO (ANTOINE), poète ital., né à Rome dans le 17ᵉ S., d'une famille patricienne, fut l'un des membres distingués de l'acad. arcad. sous le nom de *Lacone*, et mourut en 1702. Il est auteur d'un poème épique en XL chants, intitulé : *Imperio vendicato*, Rome, 1690, in-4; et de plus. tragédies parmi lesq. on distingue *il Corradino*, Rome, 1694.

CARACCIOLI (BARTHÉLEMI), historien napolit. du 14ᵉ S., vivant sous le règne de Jeanne Iʳᵉ, a continué la *Chronique* de Villaris (*v.* ce nom), depuis 1311, époque de sa mort, jusqu'à 1360. — CARACCIOLI (Jean), gentilhomme napolitain de la branche cadette d'une puissante famille, favori de la reine Jeanne II, qui lui abandonna le gouvernement du royaume, fit arrêter en 1416 Jacques de la Marche, mari de la reine, et le contraignit ensuite à s'enfuir. Plus tard, il trouva un rival dangereux dans Sforza Cotignola, qui lui enleva sinon le cœur de Jeanne II, du moins la puissance. Toutefois, la reine continuant à se laisser gouverner par lui, l'ambition et l'orgueil du favori ne connurent plus de bornes. Non satisfait de la charge de grand-sénéchal, des duchés de Venuse et d'Avellino, de la seigneurie de Capoue, Caraccioli demandait encore la principauté de Salerne et le duché d'Amalfi, lorsque Jeanne II, lassée de son humeur violente et impérieuse, donna l'ordre de l'arrêter. Chargés d'exécuter cet ordre, les ennemis du favori, prétextant une vive résistance de sa part, le tuèrent dans son lit à coups d'épée et de hache, le 17 août 1432. — CARACCIOLI (Robert), connu sous le nom de *Robertus de Litio*, de la même famille que le précédent, né à Lecce dans la principauté d'Otrante, en 1425, entra dès sa jeunesse dans l'ordre des Frères mineurs, s'y fit une réputat. comme prédicat., fut nommé en 1471 évêque d'Aquino par Sixte IV, et mourut en 1495. Ses *Sermons*, dans le genre de ceux du petit P. André, des Menot, Barlette et Meillard (*v.* ces noms),

publiés pour la première fois à Venise, 1472, in-4, ont été souvent réimprimés. Parmi ses autres ouvrages, qui sont rares sans être recherchés, on citera : *De hominis formatione*, Nuremberg, 1479, in-fol. — *De immortalitate animæ*, Venise, 1496, in-4. — *De æternâ beatitudine*, ibid., 1496, in-4. On a la *Vie* de ce prélat par Domen. de Angelis, Naples, 1703, in-4. — CARACCIOLI (Tristam), de la branche des Alleoni, né à Naples dans le 15e S., est aut. de quelq. *Opuscules histor.* insérés par Muratori dans le t. XXII des *Rerum italic. scriptor.* — CARACCIOLI (Marin), cardinal, de la famille des précédents, né à Naples en 1468, fit ses études dans sa patrie, et s'étant attaché au duc de Milan qui l'envoya au concile de Latran en 1515, il passa de là au service de Charles-Quint, qui lui confia l'ambassade de Venise. Ce fut à l'issue de cette mission que l'emper. obtint pour Caraccioli, du pape Paul V, le chapeau de cardinal en 1535. Il fut ensuite nommé gouvern. du Milanais, et termina sa carrière dans ce poste en 1538, avec la réputation d'un négociateur habile. — CARACCIOLI (Charlotte), de la famille des précéd., viv. au commencem. du 16e S., a laissé un traité *de la félicité humaine*, en X livres, dans lequel on trouve les principes d'Aristote et des autres péripatéticiens. — CARACCIOLI (Ferrante), comte de Biccari, mort dans le 16e S., n'est connu que par un ouvr. intit. : *Comment. delle guerre fatte co'i Turchi da D. Giov. d'Austria*, Naples, 1581. On conserve de lui quelq. MSs. à la biblioth. royale de Naples, touchant les familles illustres de ce roy., notamm. les maisons Caraccioli et Caraffa, le concile de Trente, etc.

CARACCIOLI (ANTOINE), fils de J. Caraccioli, prince de Melfi, maréchal de France, mort en 1550, né à Melfi, reçut une éducation brillante, et vint à la cour de François Ier; mais bientôt dégoûté d'un séjour où son rang l'entraînait à des dépenses au-dessus de sa fortune, il fut conduit par un accès de dévotion au désert de la Ste-Baume, et, de retour à Paris, entra chez les chartreux; mais, avant d'avoir terminé son noviciat, passa chez les chanoines réguliers de St-Victor, dont il fut abbé en 1543. Son ambition et quelq. tracasseries qu'il eut avec ces religieux lui firent permuter, avec Louis de Lorraine, l'abbaye de St-Victor contre l'évêché de Troyes. Piqué de n'avoir pu, dans un voyage à Rome en 1557, obtenir le chapeau de cardinal, Caraccioli, qui déjà montrait du penchant pour les nouv. opinions, eut en passant à Genève des conférences avec Bèze et Calvin lui-même. Il fut un des évêq. désignés pour assister au fameux colloque de Poissy, qui n'eut pas l'effet qu'on en espérait; et de retour dans son diocèse fit profess. publique du calvinisme. Forcé de se démettre de son évêché, il reprit son titre séculier de prince de Melfi, et se retira à Châteauneuf-sur-Loire, où il mourut en 1569. On a de lui : *Miroir de la vraie religion*, Paris, 1544, in-16, composé, comme on le voit, avant son apostasie. — Une *Trad.* italienne de *l'éloge de Henri II*, écrit en latin par Paschal; quelques *poésies*; et ses *lettres*, dont une adressée à l'évêque de Bitonto pour justifier Montgommery de la mort de Henri II, est insérée dans le recueil des *épîtres des princes* de Ruscelli. On a sous son nom un traité *de Republicâ Venetorum*, que l'on sait être de Trifone Gabrieli (*v.* ce nom).

CARACCIOLI (ANTOINE), religieux théatin, de la famille des précéd., né dans le 16e S., mort avant 1645, est auteur d'un gr. nombre d'ouvr. remplis d'érudition; nous citerons les princip. : *Synopsis veter. religiosor. rituum, etc., cum notis*, etc., Rome, 1610, in-4; Paris, 1628, in-4. — *Biga illustrium controversarium*, etc., ibid., 1618, in-8. — *Nomenclator et propylea in IV antiquos chronologos*, Naples, 1626, in-4, rare. — *De sacris ecclesiæ neapolitanæ monumentis*, ibid., 1645, in-fol.

CARACCIOLI (CÉSAR). — V. ENGENIO.

CARACCIOLI (JEAN-BAPT.), dit *Batistiello*, né vers 1580 à Naples, étudia d'abord sous Fr. Imorato puis à l'école du Caravage, mais sans gr. succès, et parvint à la maturité de l'âge sans avoir fait aucun ouvrage remarq. La réputation dont jouissait Annibal Carrache et ce qu'il entendait dire de ses tabl. l'ayant décidé à faire le voyage de Rome, il s'y enferma dans la galerie Farnèse, où, en copiant les chefs-d'œuvre de Carrache, il devint un habile dessinat., et de retour à Naples, y exécuta plus. beaux tableaux, parmi lesquels on cite une *Vierge* à Ste-Anne-des-Lombards, un *St Charles* et un *Christ* aux Incurables. Cet artiste mourut en 1645.

CARACCIOLI (DOMINIQUE, marquis de), né à Naples en 1715, successivement ministre à Turin, envoyé extraordinaire en Angleterre, ambassad. en France, puis vice-roi de Sicile, s'était très lié, pendant son séjour à Paris, avec les littérateurs les plus distingués dont il partagea les opinions et les espérances. En 1786, nommé ministre des affaires étrangères à Naples, on trouva qu'il n'avait pas montré la fermeté convenable dans l'affaire de la haquenée. Il mourut en 1789. On lui doit : *Riflessioni sull'economia e l'estrazione de' frumenti della Sicilia*, Palerme, 1785, in-8. La *Lettre du marquis Caraccioli à M. d'Alembert* est une satire fort spirituelle des opérations financières de Necker, composée par le général Grimoard et publiée par Daudet de Jossan (*v.* ce nom).

CARACCIOLI (LOUIS-ANTOINE), littérateur, né à Paris en 1721, issu d'une branche de la famille des Caraccioli de Naples, ruinée par suite du système de Law, après avoir fait ses études au Mans, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et s'y fit remarquer par son goût pour les lettres, les agréments de son esprit et son talent de mime. Conduit en Italie par le désir de voir la patrie de ses ancêtres, il fut bien accueilli à Rome des papes Benoît XIV et Clément XIII, passa en Allemagne, puis en Pologne, où il devint gouvern. des enfants du prince Rewsky, gr.-maréchal et prem. sénateur du royaume. Cette éducation terminée, il revint à Paris, où il trouva dans la vente des ouvrages qui se succédaient rapidem. sous sa plume facile un supplément à sa fortune assez médiocre. La révo-

lution de France et celle de Pologne, en le privant de ses pensions, le réduisit à un état voisin de l'indigence, dont ne put le sortir la munificence de la convention en lui accordant un secours de 2,000 fr. Il mourut à Paris en 1803. Parmi ses nombr. ouvr., où l'on trouve plus de prétention à l'originalité que d'invention et de profondeur dans les idées, on ne citera que les plus connus : *Caractères de l'amitié*, Francfort, 1766, in-12. — *Conversation avec soi-même*, in-12. — *Jouissance de soi-même*, id. — *Le véritable Mentor*, id.—*La grandeur d'âme*, id. — *Tableau de la mort*, id.—*Lettres récréatives et morales*, id. — Les *Vies* du cardinal de Bérulle, de Benoît XIV, de Clément XIV, de Mme de Maintenon, de Joseph II. — *Les Nuits clémentines*, poème en IV chants, traduit de l'italien de Bertolo. — *Lettres intéressantes de Clément XIV* (Ganganelli), Paris, 1775, 2 vol. in-12; ibid., 1776, 4 vol. in-12; c'est le plus remarq. de ses écrits; bien que jusqu'à sa mort Caraccioli n'eût cessé de soutenir qu'il n'était que le trad. de ces lettres, publ. par lui en italien, dans l'année 1777, comme originales et authentiques, le public n'en persista pas moins à croire qu'il avait fait lui-même cette version sur l'original français, et cette opinion est générale aujourd'hui.

CARACCIOLI (Franç.), amiral napolitain, né vers 1750, l'une des plus illustres victimes de la réaction en 1799, commanda l'escadre napolit. dans l'expédit. contre Toulon en 1794, et donna dans cette circonstance des preuves de talent et d'intrépidité. Se trouvant à Naples à l'époque où les événements politiques forcèrent Ferdinand IV à se retirer en Sicile, il fut chargé de transporter à Palerme le monarque et sa famille; mais l'amiral Nelson eut l'honneur de recevoir à son bord les augustes personnages. Cependant une tempête ayant assailli la flotte presque au sortir du golfe, les vaisseaux napolitains arrivèrent les premiers à leur destination, ce qui attira aux Anglais quelques sarcasmes bientôt rapportés à la cour de Londres : ils y furent envenimés quand l'amiral napolitain y parut lui-même, et bientôt il dut retourner à Naples. Peu de temps après son arrivée, une flotte anglo-sicilienne s'étant emparée de l'île de Procida, tenta un débarquement entre Cume et le cap de Misène : elle fut repoussée par Caraccioli à la tête de quelques felouques. Cependant, à la suite d'une capitulation, et après l'évacuation du royaume par les Français, les forts ayant été remis au cardinal Ruffo, l'amiral Nelson contesta la validité de la capitulation, et Caraccioli, condamné à mort comme l'un des agents de la révolution qui avait pour un instant fondé la république parthénopéenne, subit sa condamnat. avec un sang-froid remarquable. Les Napolitains ont reproché amèrement à Nelson les circonstances de son supplice, où l'on crut voir un raffinem. de cruauté; toutefois il permit deux jours après à des marins de recueillir le corps de Caraccioli qu'on voyait flotter à la surface de la mer, pour le remettre à sa famille, qui lui rendit les derniers devoirs.

CARACTACUS, ou CARADOG suivant la prononciation celtique, roi d'une partie de la Grande-Bretagne, opposa pendant 9 ans la plus vive résistance aux troupes romaines; mais enfin vaincu par le propréteur Ostorius, il se réfugia chez les *Brigantes* (ancienne peuplade du duché d'Yorck), dont la reine Castimandua le livra à ses ennemis. Conduit à Rome avec sa femme et son fils pour orner le triomphe de Claude, il conserva devant ce prince tant de dignité, que Claude ému le combla de présents, le renvoya dans ses états où l'on conjecture qu'il mourut l'an 54 de J.-C.

CARADOG, historien, né dans le pays de Galles, mort vers 1150, écrivit l'*Hist. des princes bretons*, qui se maintinrent dans les montagnes de Galles et de Cornouailles lorsque les Saxons étaient maîtres de l'Angleterre. Cette chronique, qui commence à l'an 686, et qui a été continuée jusqu'en 1280, est conservée dans les MSs. du collége de St-Benedict, à Cambridge.

CARAFFA, famille illustre du roy. de Naples, issue de la famille Sismondi de Pise. Le premier qui porta ce nom était un gentilhomme pisan qui sauva l'emper Henri VI en se jetant entre lui et un homme qui voulait le blesser. Il reçut ainsi le coup destiné à son maître; et le sang coulant sur son bouclier, Henri l'essuya en s'écriant : *Cara fè m'è la vostra*. Telle est l'origine du cri de guerre et des armes des Sismondi et des Caraffa. — Caraffa Carafello, un des courtisans de Jeanne Ire, entra dans la conjur. contre André, son mari, et périt sur l'échafaud. — Caraffa (Antoine), surnommé *Malizia*, politique habile, conclut en 1420, entre Alphonse d'Aragon et Jeanne II, un traité en vertu duquel Alphonse fut adopté comme héritier du royaume de Naples. — Paul IV, élu pape en 1555, était de la même famille (*v.* Paul IV). — Caraffa (Charles, Jean et Antoine), étaient neveux du pape Paul IV, qui, pour les combler de biens et de dignités, dépouilla les familles Colonna et Guidi, et soutint ensuite des guerres sanglantes pour légitimer ces actes d'iniquité. La rapacité des Caraffa et leurs exactions soulevèrent contre eux tous les sujets de l'Église. L'ambassadeur de Toscane étant venu à son tour porter les plaintes de son maître contre leur arrogance, le pape changea tout à coup de conduite à leur égard, leur ôta toutes les dignités qu'il avait accumulées sur leurs têtes, et les bannit de Rome. A la mort de Paul IV, le peuple de Rome, ne trouvant pas que les Caraffa eussent été assez punis, effaça leurs noms et leurs armes de tous les monuments publics, força les prisons pour en tirer leurs ennemis, et brûla le palais de l'inquisition. L'admin. sénatoriale abolit par un décret leur mémoire, et le conclave donna la tiare au cardinal de Médicis, leur ennemi, qui prit le nom de Pie IV. Le nouv. pape fit arrêter les deux cardinaux, Charles et Alphonse, et Jean Caraffa, comte de Montorio. Un procès s'étant instruit contre eux, Charles fut condamné à 100,000 écus d'amende et étranglé dans sa prison le 4 mars 1561; Jean eut la tête tranchée le même jour avec ceux qui

l'avaient aidé à assassiner sa femme. Le cardinal Alphonse mourut de chagrin dans son archevêché de Naples en 1565, à l'âge de 25 ans. Mais Pie V, créature de Paul IV, élevé au pontificat en 1566, ayant ordonné la révision du procès, la sentence fut déclarée injuste. Le juge rapporteur, Alexandre Pallentière, eut la tête tranchée, et la maison Caraffa fut rétablie dans les honneurs qu'elle a conservés jusqu'à nos jours. — CARAFFA (Antoine), cousin de Paul IV, partagea la disgrâce de sa famille, et contraint de se réfugier à Padoue, y trouva dans la culture des lettres un adoucissem. à ses chagrins. Rappelé par Pie V à Rome, il fut fait cardinal en 1568, puis nommé président de la congrégation chargée de la correction des bibles, publia la version grecque, dite des 70, Rome, 1587, in-fol., avec une dédicace à Sixte-Quint; il devint, sous Grégoire XIII, bibliothécaire apostolique, et mourut en 1591. On lui doit le recueil des lettres des papes depuis St Clément à Grégoire VII, collect. importante pour l'hist.; il a trad. en grec *Catena veter. patrum in omnia sacr. script. Cantica*, Cologne, 1572, in-8.—CARAFFA (Charles), de la famille des précéd., né à Naples en 1551, entra d'abord chez les jésuites, et suivit ensuite la carrière militaire, où il se distingua. Une inspiration soudaine lui fit quitter à 34 ans le metier des armes pour rentrer dans le cloître; il fut le fondateur de la congrég. dite des *Ouvriers pieux*, qui fut approuvée par le pape Grégoire XV, et mourut en 1633.

CARAFFA (VINCENT), 7e général des jésuites, né à Naples en 1585, fils de Fabrice, duc d'Andria, reçut une éducat. conforme à sa haute naissance. Il entra dans la société à 19 ans, s'y distingua bientôt plus encore par ses vertus que par ses talents, quoiqu'il ne fût, dit Sotwel, inférieur à aucun de ses condisciples. Après avoir professé la philosophie deux ans, il fut fait maître des novices, recteur du grand collége de Naples, supérieur de la province, puis en 1646 de toute la société. Dans ce poste import. il montra beaucoup de zele pour le maintien des constitutions primitives. Il en fit le sujet d'une lettre encycliq. imprimée à Rome et à Anvers. L'excès des soins qu'il se donna pour atténuer les effets d'une disette qui désolait l'Italie, acheva de ruiner sa santé chancelante, et il mourut à Rome en 1649. Il a publié en ital., sous le pseudonyme d'*Aloïsio Sidereo*, plus. ouvrages ascétiq. dont un trad. en latin est intitulé : *Theologia mystica*. Sa *Vie*, écrite en italien par Dan. Bartoli, Rome, 1651, in-4, a été traduite en franç. par Th. Leblanc, Lyon, 1652, in-8; et en lat. par J. Hantin, Liége, 1655, in-8. —CARAFFA (Charles), son frère, prince de Rocella, évêque d'Aversa, nonce apostolique, puis légat du pape Urbain VIII, en Allemagne, mort en 1644, a publié : *Commentaria de Germaniâ sacrâ restauratâ*, Cologne, 1639, in-8, traduit en franç. par le présid. Cousin.

CARAFFA (PLACIDE), historien, né en 1617 à Modica dans la Sicile, reçut le laurier doctoral dans la double faculté de droit ainsi qu'en théologie, au collége de la Sapience; de retour dans sa patrie, fut revêtu de différ. fonctions honor., consacra ses loisirs à l'étude des antiquités, et mourut en 1674, laiss. plus. ouvr. dont les princip. sont : *Motucœ illustrat. descript.*, Palerme, 1653, in-4. — *Sicaniœ descriptio et delineatio*, ibid., 1653, in-4, insérés par Burmann dans le *Thes. antiq. Sicil., lib. XII; la Chiave della Italia*, etc., Venise, 1670, in-4, très rare. C'est une histoire abrégée de Messine.

CARAFFA (JOSEPH), savant italien, sur la vie duquel on n'a aucun détail, est auteur des ouvrages suivants : *De capellâ regis utriusque Siciliœ*, etc., Rome, 1742, in-4. — *De Gymnasio romano*, etc., *ab urbe conditâ usque ad hœc tempora, lib. II*, ib., 1751, in-4. — CARAFFA (François), prince de Colobrano, a laissé des poésies (*Rime varie*), Florence, 1730, in-4. Plusieurs Caraffa de Naples ont figuré dans les évenements politiques et militaires de ce royaume, de 1797 à 1815. Un d'eux, Hector CARAFFA, colonel de la républ. parthénopéenne, fut condamné à mort par une commission milit. en 1798, après le rétablissem. momentané du pouvoir royal.

CARAGLIO, en latin CARALIUS (JEAN-JACQ.), dessinat. et grav., né à Vérone, était déjà fort habile lorsqu'il vint à Rome où il se fit bientôt une gr. réputat. par quelq. estampes dans la manière du célèbre Marc-Antoine (*v.* RAIMONDI). Employé par les prem. maîtres de l'Italie qui lui confiaient leurs dessins pour les reproduire par le burin, il s'appliqua dans le même temps à la grav. en creux avec un égal succès. Il fut appelé en Pologne par le roi Sigismond Ier, revint en Italie comblé des bienfaits de ce prince, et mourut à Parme en 1551. Il a gravé d'après Raphaël, Jules Romain, le Titien, le Pamersan, etc.; on a de lui des camées, des pierres fines, et des médailles estimées. Ses estampes sont devenues rares.

CARAITES, sectaires juifs, qui s'attachent exclusivement au sens littéral de la Bible, et rejettent les interprétations arbitraires des rabbins. Cette secte est répandue en Égypte, en Syrie, dans l'Asie-Mineure, à Constantinople, en Russie et en Pologne.

CARAMAN, ou plutôt CARA-OSMAN-OGLOU (ALY), bey ou prince du pays dans l'Asie-Mineure, appelé aujourd'hui Caramanie, reçut ce territoire en partage lors de la destruction de l'empire de Konich (*Iconium*), épousa la fille d'Amurat ou Mourad Ier, 3e emper. des Othomans; mais ayant essayé d'agrandir son territoire aux dépens des Turks, il fut battu près de Konich, en 1386 (788 de l'hégyre), par Mourad, qui ne lui pardonna qu'aux instances de sa fille. A la mort du sulthan, Cara-Osmand-Oglou ayant recommencé ses excursions dans les provinces turkes, Bajezid (Bajazet), son beau-frère, marcha contre lui, le battit complétement et le fit prisonnier avec son fils Mohammed. Cara-Osman, remis à la garde du pacha Tymour-Tach, fut tué par l'ordre de ce pacha qui se vengea ainsi des mauvais traitements qu'il avait éprouvés lorsqu'il était lui-même son prisonnier.

Bajezid réunit à son empire les principales villes de la Caramanie.

CARAMAN (Victor-Joseph-Louis de RIQUET, marquis de), fils du marquis de Caraman, pair de France, ambass. à Vienne et à Berlin, né en 1786 à Paris, fit ses prem. armes en Prusse et en Hollande, dans l'artillerie. Admis en 1811 dans l'armée franç. avec le grade de capit., il devint aide-de-camp du général Caulaincourt, puis en 1813 officier d'ordonnance de l'empereur. Sa bravoure et ses services lui méritèrent bientôt l'honneur d'être admis dans la jeune garde, chef d'escadron d'artillerie. Il se signala le 6 mars 1814, à la bataille de Craonne. Nommé en 1816 membre du conseil de l'école polytechnique, et quelq. temps après colonel d'artillerie à cheval, il fit en 1830 partie du comité de cette arme, puis en 1832 fut chargé d'une inspect. à Alger. Il obtint en 1834 le commandem. de l'école de Strasbourg, fut en 1837 désigné pour aller inspecter l'artillerie de l'armée d'Afrique, voulut prendre part à la seconde expédition contre Constantine, et y mourut du choléra, le 26 octobre (*v.* Damrémont).

CARAMANICO (Franç. d'AQUINO, prince de), né en 1736, ministre de Naples à Londres, puis ambassadeur en France, succéda au marquis de Caraccioli dans le poste de vice-roi de Sicile; voulut essayer plus. réformes, mais fut contrarié par le ministre Acton (*v.* ce nom), dont il avait été le protecteur. Il vit ajourner ou rejeter tous ses utiles projets, et mourut à Palerme en 1795.

CARAMUEL (Jean), célèbre théolog. espagnol, né à Madrid en 1606, fils d'un gentilhomme du Luxembourg, après avoir fait de brillantes études, entra dans l'ordre de Cîteaux, fut nommé profess. de théologie à l'univers. d'Alcala; dans ses loisirs apprit les langues orientales, et doué d'une facilité extraordinaire, perfectionna ses connaiss. dans les sciences et dans les lettres. Appelé dans les Pays-Bas, il s'y fit une réputat. comme prédicat., fut nommé successiv. abbé de Melros en Écosse, où il ne mit jamais les pieds, puis de Dussemberg, dans le Bas-Palatinat; il y montra tant de zèle pour la conversion des protestants, que l'archevêque de Mayence le choisit pour son suffragant. Lors des guerres du Palatinat, envoyé par le roi d'Espagne vers l'emper. Ferdinand III, ce prince, auquel il rendit d'importants services, l'en récompensa par deux abbayes. Se trouvant à Pragues pend. le siége de cette ville par les Suédois en 1648, il y donna des preuves de valeur, en se portant par-tout où sa présence était nécessaire, à la tête d'une compagnie d'ecclésiastiques qu'il avait levée. A la paix il reprit ses travaux apostoliques, obtint l'évêché de Ronisgratz qu'il ne put occuper; celui de Campagna, dans le royaume de Naples, dont il se démit en 1673, parce qu'il ne pouvait pas y faire imprim. ses ouvrages; et enfin celui de Vigerano dans le Milanais, où il mourut en 1682. Caramuel a composé un grand nombre d'ouvr. sur la grammaire, la poésie, l'art oratoire, les mathématiq., l'astronomie, la physique, la musique, la politique, la logique, la métaphysique, le droit canon, la théol. et quelq. sujets de piété. On en trouve le catalogue dans la *Biblioth. hispana* de Nic. Antonio, dans l'*Hist. littéraire des Pays-Bas*, par Paquot, et dans le tome XXIX des *Mém.* du P. Niceron. Ces ouvr., au nombre de 262, non compris les MSs., présentent quelq. pensées remarquables à travers beauc. de fatras.

CARANI (Lelio), trad. italien, né à Reggio, passa la plus gr. partie de sa vie à Florence, où il a publ. la trad. des *Prov.* d'Érasme, 1550, in-8, de Salluste, 1550, rare, 1556; des *Amours d'Ismène et d'Isménias*, œuvre d'Eustache, 1550, 1560, 1566, et dans le tome IV des *Erotici græci*, en 1816, avec quelques corrections d'*Hérodien*, 1551; de la *Tactiq.* d'Élien, et des *Stratagèmes* de Polyen, 1552.

CARANUS, de la race des Héraclites, fonda le royaume de Macédoine, l'an 804 av. J.-C.

CARANZA (Alphonse), jurisconsulte espagnol du 16e S., est auteur de divers ouvrages (en espagnol et en latin) dont le plus remarquable est le tr. *de Partu naturali et legitimo*, souvent réimpr. L'édit. la plus récente est de Genève, 1677, in-4. — Caranza de Miranda (Sanchez), théolog. espagn. du 16e S., né à Naples, étudia la philosophie et la théologie à Paris, professa ces deux sciences à l'univers. d'Alcala, fut chanoine de Calahorra en Espagne. Il a publié quelq. ouvrages, parmi lesq. on cite: *Adversus errorem ex partu Virginis.* On croit que c'est le même Caranza qui devint ami d'Érasme, après avoir écrit contre lui.

CARAUSIUS (Marcus-Aurélius-Valérius), tyran, né dans la Gaule-Belgique, fut chargé par Maximilien d'équiper une flotte pour délivrer la mer des pirates; mais soupçonné de s'entendre avec eux, et craignant d'être puni, il se fit proclamer emper. en 287, par les légions de la Grande-Bretagne, et contraignit à le laisser maître de cette île, qu'il sut défendre contre les Barbares, après l'avoir défendu contre les Romains. Allectus, un de ses princip. officiers, l'assassina en 294, et s'empara du trône. On a deux *Hist. de Carausius, prouvée par les médailles*, la prem. par Genebrier (*v.* ce nom), la seconde en anglais, plus complète, par Guill. Stokeley (*v.* ce nom).

CARAVAGE (Polydore CALDARA, plus connu sous le nom de), peintre célèbre, né en 1495 à Caravagio, bourg du Milanais, d'où il prit son nom, exerça le métier de manœuvre jusqu'à l'âge de 18 ans, et fut employé à porter aux disciples de Raphaël le mortier pour la peinture à fresque : c'est alors qu'il révéla sa vocation et que Raphaël l'admit au nombre de ses élèves; il fut même celui d'entre eux qui eut le plus de part à l'exécution des loges du Vatican. Il eut ensuite à Messine la direction des arcs de triomphe qui furent dressés à Charles-Quint, après son expédition de Tunis. Il allait revenir à Rome, quand son valet lui vola une somme considérable qu'il venait de recevoir, et l'assassina dans son lit en 1543. Le Caravage a travaillé principalement à fresque. Son style est généralement correct. On

remarque beaucoup de noblesse et d'expression dans ses airs de tête. Ses draperies sont bien jetées, son pinceau est moelleux ; et l'on peut le regarder comme le seul de l'école romaine qui ait connu la nécessité du coloris, et qui ait bien entendu la pratique du clair-obscur. Ses *paysages*, et surtout ses *dessins*, sont très estimés. On a beauc. gravé d'après lui. Le musée royal possède de cet artiste un seul tableau, *l'Assemblée des dieux dans l'Olympe*, que l'on voyait autrefois à Versailles.

CARAVAGE (MICHEL-ANGE MORIGI, plus connu sous le nom de), ainsi nommé du *Caravagio*, dans le Milanais, où il naquit en 1569, un des peintres les plus célèbres dont s'honore l'Italie, avait été dans sa jeunesse aide-maçon. Peu familiarisé avec l'antique, il a trop souvent copié sans choix la nature; on lui reproche un dessin dépourvu de correct. et de noblesse; mais on admire dans ses composit. la force et la vérité des couleurs, du clair-obscur, et l'éclat de la lumière. Il n'avait d'autre guide que son imagination, souvent déréglée ; et de là vient le goût bizarre, irrégulier qu'on remarque dans ses ouvr. ; le mépris avec leq. il parlait des autres peintres lui ayant attiré une querelle avec le Josepin, Caravage voulut la vider à l'épée ; et sur le refus de son adversaire de se battre contre un homme qui n'était pas chevalier, il se rendit à Malte pour se faire recevoir dans l'ordre. Mais il y mourut de la fièvre à Porto-Ercolo, en 1609, à 40 ans. Le musée possède quatre tableaux de ce maître : *la Mort de la Vierge*, une *jeune Femme disant la bonne aventure à un jeune homme*, le portrait en pied d'*Adolphe de Vignacourt*, et un *Concert* que l'on attribue aussi à un de ses élèves.

CARAVANA (PEYRE), troubadour provençal du 13e S., est aut. d'un *sirvente* dans lequel il exhorte les Lombards à se défendre contre Frédéric II; cette pièce a été publ. par Raynouard, *Choix de poésies*, IV, 197.

CARAVITA (PROSPER), jurisconsulte, né dans le commencem. du 16e S., à Eboli, dioc. de Salerne, d'une famille qui a produit un très grand nombre d'habiles avocats et de prof. distingués, vint jeune à Naples, où il termina ses cours, et reçut le laurier doctoral dans la double faculté de droit; fut audit., puis av. fiscal de différ. provinces, et se retira sur la fin de sa vie à Salerne, où il mourut vers 1580. On a de lui plus. ouvrages sur le droit romain, et *Commentaria super ritib. magnæ curiæ vicariæ regni neapolitani*, 1560, in-4, réimpr. un grand nombre de fois avec des addit. C'est le meill. ouvr. sur cette matière. — CARAVITA (Pierre), de la même famille, mais né à Naples, y exerça la profession d'avocat avec succès, fut en 1647 nommé professeur de droit féodal, prononça le 10 mars, en prenant possession de sa chaire, une leçon regardée comme un ouvr. excellent sur le sujet, et qui, impr. séparément, l'a été depuis dans différ. collect.; fut élu conseill. en 1648, et mourut l'année suiv., à la fleur de l'âge. — CARAVITA (Grégoire), chirurgien, né à Bologne, exerçait son art à Rome, où il donnait aussi des leçons, puisqu'il eut l'honneur de compter Mathiole au nombre de ses élèves. Il imagina beaucoup de remèdes précieux ; entre autres une huile qu'il assurait être un contre-poison efficace. Le pape Clément VII en fit faire l'épreuve en 1524 sur des hommes condamnés à mort, et Mathiole assure qu'elle eut tout le succès annoncé.

CARAYCH (AHMED-BEN-AMROU-AL), général des galères pendant la dominat. des Arabes en Espagne, se révolta contre le khalyfe Abderrahman, s'empara de Saragosse en 753, et s'y fit déclarer souverain; mais le khalyfe ayant marché contre lui, le contraignit de chercher son salut dans la fuite. Arrêté non loin de Tolède, il fut tué avec son fils, en 755.

CARBAJAL ou CARABAJAL (LOUIS), peintre né à Tolède en 1534, fut dès l'âge de 20 ans employé par Philippe II à décorer le palais de l'Escurial, sut s'acquitter des travaux qui lui avaient été confiés d'une manière si brillante, qu'il fut désigné l'un des quatre artistes chargés de peindre les angles du Grand-Cloître. Il peignit à Tolède, en 1591, le maître-autel des Minimes, et plus tard différentes fresques au palais du Pardo. Il mourut vers 1613. Parmi les chefs-d'œuvre de ce maître, on distingue une *Madeleine*, une *Nativité* que l'on voit à l'Escurial, et les fresques du Grand-Cloître qui suffiraient pour le mettre au rang des plus gr. peintres de l'Espagne.

CARBEN (VICTOR de), rabbin allem., né en 1423, acquit des connaiss. étendues dans les langues, les coutumes et les lois de l'Orient, embrassa la foi catholique à l'âge de 59 ans, quittant sa femme, qui ne voulut point renoncer à sa croyance, et quatre enfants nés de son mariage, entra, quelque temps après, dans les ordres, développa un grand zèle contre les erreurs qu'il avait lui-même partagées, et mourut à Cologne en 1515. On a de lui entre autres ouvr. : *Propugnaculum fidei christianæ*, etc., S. D., bonne édit. in-4 ; *Judæorum errores et mores*, etc., 1509, in-4. Ces deux vol. sont rares et recherchés.

CARBO ou CARBON (CAÏUS), orat. romain, tribun du peuple au temps de Tibérius-Gracchus, fut fortement soupçonné d'avoir eu part à l'assass. de Scipion-Émilien, l'an de Rome 632. Consul après la mort de Caïus-Gracchus dont il avait été le collègue et l'ami, il défendit publiquem. le consul Opimius, ennemi du tribun, et qui avait provoqué sa mort. Cette versatilité d'opinion politique ne le mit point à l'abri de l'accusat. portée contre lui par L. Crassus ; et, pour se soustraire à la condamnation qu'il redoutait, il se donna la mort. — CARBO (Arvina), sénateur, perdit la vie dans le massacre que fit au sénat le préteur Brutus-Damasipus, par l'ordre de Marius le fils. C'était, selon Cicéron, le seul de sa famille qui fût bien intentionné pour la république. — CARBO (Cnéius-Papirius, embrassa le parti de Marius, qui lui confia le commandem. d'une des quatre armées qui assiégeaient Rome, se fit nommer trois fois consul, et soutint assez long-temps la guerre contre Sylla et

ses partisans ; mais défait dans plusieurs batailles consécutives, et réfugié dans l'île de Cossua, il fut arrêté et conduit à Pompée, qui le condamna à mort l'an de Rome 670.

CARBO ou CARBONE (Jérôme), littérateur, né à Naples, était membre de la fameuse académie fondée par Pontanus ; ami de Sannazar et des hommes les plus distingués de son temps, il mourut de la peste, laiss. quelques opusc. qui se sont perdus. Il ne reste de lui que deux *élégies latines*, insérées dans l'édit. de Sannazar, publ. par Broeckuisen.

CARBON (F.-J.), officier des troupes royales de l'intérieur pendant la révolut. de France, passa en Angleterre après la pacification des provinces de l'Ouest en 1799, et vint l'année suiv. à Paris, où il fut arrêté comme ayant pris part au complot de la machine infernale qui éclata le 3 nivôse an IX (24 déc. 1800) dans la rue St-Nicaise. Trad. devant le trib. criminel avec un autre offic. nommé Saint-Régent, l'un et l'autre furent condamnés à mort le 8 avril 1801.

CARBONARI. Nom d'une société secrète formée en Italie après la chute de l'emper. Napoléon, et qui parvint à révolutionner le royaume de Naples ainsi que le Piémont. En 1821, la marche des troupes autrichiennes sur ces deux contrées anéantit les espérances des carbonari, qui se dispersèrent. Quelques-uns furent arrêtés, condamnés à mort ou à une détention perpétuelle.

CARBONDALA (Jean), chirurg., né à Santhia en Piémont dans le 13e S., prof. la chirurgie à Crémone, Pavie, Plaisance, Vérone, et dans les dernières années de sa vie à Santhia, sa patrie. Il reste de lui un traité qui n'est pas sans mérite, surtout si l'on considère l'époque où il a été composé. Il a pour titre *de Operatione manuali*, MS. in-fol. de 520 colonnes. On y trouve des détails précieux sur la chirurgie militaire, et l'aut. y décèle une gr. connaissance de l'anatomie.

CARBONE (Louis), orateur et poète lat., né à Ferrare vers 1436, prof. d'éloquence et de poésie à l'univ. de Ferrare, fut chargé de haranguer Pie II à son passage en cette ville en 1459, et plut tellement au pontife, qu'il lui conféra le titre de comte palatin. Il visita les princip. villes d'Italie, prononçant partout des discours d'apparat, très applaudis, mais dont aucun n'est imprimé. On conjecture que Carbone mour. en 1483. — Carbone (Jean-Bernard), peintre génois, né en 1614, a fait un gr. nombre de portraits à l'huile de toutes grandeurs ; il imitait heureusement la manière de Van-Dyck. A la mort de Valiero-Castello, Jean-Bernard fut chargé d'achever une gr. fresque que ce peintre avait commencée à *Santa Maria del Zerbino*. Il exécuta ensuite pour une chapelle franç. *St Louis en adoration*, et mourut en 1683.

CARBONEL (Bertrand), surn. de *Marcelha*, troub. provençal du 13e S., est auteur de 17 pièces de poésie en langue romane, qui font partie des MSs. de la bibliothèq. du roi. Raynouard en a publ. quelq.-unes dans les tom. IV et V du *Choix de poésies des troubadours*.

CARBONET de la MOTHE (Jeanne), relig. ursuline de Bourg-en-Bresse, sous le nom de *Mère Jeanne de Ste-Ursule*, a publ. *Journal des illustres religieuses* de son ordre, etc., imprimé à Bourg de 1684 à 1690, 4 vol. in-4. Le P. Grosez, jésuite, a eu beaucoup de part à cet ouvr., où l'on trouve quelques anecdotes assez intéressantes.

CARBURI (Marin), gentilh. grec, né dans l'île de Céphalonie vers 1730, obligé de fuir son pays à cause d'un procès criminel, se refugia en Russie, où il prit du service sous le nom de chev. Lascary. Il imagina le moyen de transporter à Pétersbourg le rocher de granit destiné à supporter la statue en bronze de Pierre-le-Grand, ouvr. de Falconet; reçut en récompense une somme considérable ; revint ensuite dans sa patrie, où il essaya d'introduire la culture de l'indigo et de la canne à sucre, mais y fut assassiné par ses ouvriers en 1782.

CARCANO (François), gentilh. ital., né à Vicence en 1500, mort en 1580, avait la réputation d'un habile chasseur et excella dans l'art de dresser les oiseaux de proie. On a de lui sur ce sujet un ouvr. intit. : *Tre libri degli uccelli da preda, ne' quali si contiene la vera cognizione dell' arte de struccieri*, etc., Venise, 1568, in-8 ; Vicence, 1622, in-8, Milan, 1645, in-12. — Carcano (Archelaüs), méd. né à Milan en 1556, fut prof. à l'univ. de Pavie, et mourut dans sa patrie en 1588. On a de lui : *De peste opusculum*, Milan, 1577, in-4, —*In aphorismos Hippocratis lucubrationes*, Pavie, 1581, ouvrage à la suite duquel se trouvent deux traités : *de Methodo medendi*, etc., *lib. II ; de acutorum et diurnorum morborum causis et signis*. — Carcano-Leone (J.-B.), contemporain du précedent, né à Milan, professa égalem. l'anatomie à Pavie, et mourut après 1600. Parmi les ouvr. qu'il a laissés nous citerons : *Anatomici lib. II*, Pavie, 1574, in-8. — *De musculis palpebrarum ocul. motibus inservientium*, etc., ibid., 1574, in-8.— *De vulneribus capitis*, Milan, 1584, in-4. — Carcano (Ignace), petit-fils du précéd., membre du collége des méd. de Milan, a publié quelq. *Opuscules* de circonstance, relatifs à sa profession.

CARCAVI (Pierre de), mathémat., né à Lyon, acquit une charge de conseiller au parlement de Toulouse, et se lia bientôt avec Fermat (*v.* ce nom), qui lui légua ses MSs. Il vendit sa charge, vint à Pais, fut nommé conseiller au gr.-conseil, puis conservateur de la bibliothèque du roi, qu'il fit transporter dans le local où elle est maintenant, et à laquelle il rendit d'importants services. Ses connaissances en mathématiq. le firent admettre au nombre des premiers membres de l'académie des sciences lors de la créat. de cette compagnie. Il mourut en 1684. — Carcavi (Charles-Alexandre), fils du précédent, élevé auprès du duc d'Orléans depuis régent, embrassa l'état ecclésiastique, et mourut en 1723, laiss. inéd. deux comédies : *le Parnasse-Bouffon*, non représenté, et *la Comtesse de Follenville*, jouée sans succès.

CARCINUS d'Agrigente, poète tragique et comique, contemporain d'Eschine, mit au théâtre 98

pièces, entre autres une intit. : *les Riches*, citée par Athénée. Un autre CARCINUS d'Athènes est également cité par Athénée comme auteur de deux tragédies : *Achille* et *Sémélé*. On lui attribue 160 pièces de théâtre. Son style obscur et énigmatiq. avait donné lieu au proverbe : *C'est du Carcinus.*

CARDAILLAC (JEAN de), prélat, d'une ancienne famille du Quercy, fut successiv. évêque d'Orense en Galice en 1351, de Braga dans le Portugal en 1360, patriarche d'Alexandrie, administrateur de l'évêché de Rodez en 1371, et de Toulouse en 1376. Il souleva les habitants de la Guienne contre les Anglais, et facilita de cette manière les succès de Duguesclin. Ce prélat, qui réunissait au savoir les vertus de son état et celles d'un bon citoyen, mourut en 1390. Sa *Vie* se trouve dans les *Essais de littérat.* (de l'abbé Tricaud), Paris, 1702, in-12.

CARDAN (JÉRÔME), médecin et mathémat., né à Pavie en 1501, fit ses études dans sa patrie, professa les mathématiques, puis la médecine à Milan, se rendit en Écosse où l'avait appelé l'archidiacre de St-André, atteint d'une maladie qui avait résisté aux moyens curatifs proposés par tous les médecins, guérit ce prélat, fit un voyage en Allemagne, en France, et revint en Angleterre où son inconstance ne lui permit pas de s'établir, ainsi qu'on lui en faisait la proposit. De retour en Italie, il professa à Bologne; mais s'y étant attiré de mauvaises affaires, il passa à Rome, où il fut agrégé au collége des médecins, reçut une pension du pape, et parut enfin se fixer. Avec beaucoup de science et d'érudition, Cardan avait un jugement peu solide et une imagination déréglée. Il croyait à l'astrologie judiciaire; ayant tiré plus. fois son horoscope pour connoître le jour de sa mort et s'étant trompé dans ses calculs, il répondit qu'il fallait bien moins en accuser l'incertitude de l'art que l'ignorance de l'artiste. Il avait, par une dernière supputation astrologique, annoncé que sa vie se terminerait à 75 ans, et pour prouver la vérité de cette prédiction, il se laissa, dit-on, mourir de faim lorsqu'il eut atteint ce terme; mais le fait n'a point été constaté. Cardan mourut en 1576. Ses ouvrages, au nombre de plus de 50, ont été réunis par C. Spon, Lyon, 1663, 10 vol. in-fol. Les plus remarquables sont : *De subtilitate libri XXI*, Nuremberg, 1555, in-fol., ouvr. vivement critiqué par Jules Scaliger. — Il a été trad. en français par Rich. Le Blanc, Paris, 1556, in-4; 1585, in-8, deux édit. rares. — *De rerum varietate lib. XVII, cum appendice*, Bâle, 1577, in-fol. — *Métoposcopie comprise en XIII liv.*, et 800 *fig. de la face humaine*, Paris, 1558, in-fol. — *Arcana politica, sive de prudentiâ civili*, Leyde, 1635, in-12, petit vol. qui fait partie de la collect. des Elzevirs. — *Neronis encomium*, in-12. — *Encomium podagræ*, in-12 : cet ouvr. et le précédent ont été réimprimés plus. fois dans des rec. de facéties. — *De vitâ propriâ*, publié par G. Naudé, Paris, 1643, in-8. Cardan, par un excès de franchise, ou plutôt d'impudence, trace dans ce livre un portrait hideux de ses mœurs et de son caractère. — CARDAN (Jean-Bapt.), fils aîné du précéd., médecin comme son père, eut la tête tranchée à l'âge de 26 ans pour avoir empoisonné sa femme. Il avait écrit deux traités : *De fulgure*, et *De abstinentiâ ciborum fœtidorum*, qui ont été impr. avec les ouvr. de son père.

CARDENAL (PIERRE), troubadour, né au Puy, d'une famille noble, fut placé par ses parents dans une école où il apprit à lire et à chanter, et quand arriva l'âge de choisir une profession, il se décida pour la joyeuse vie des jongleurs, fut reçu dans les châteaux des barons, ainsi qu'à la cour du comte de Toulouse et de Jacques d'Aragon, et mourut en 1306, âgé de 100 ans, laissant un gr. nombre de *Tensons, sirventes et chansons.* Raynouard en a publié plus. dans son *Choix de poésies*, III, IV, V, sur les MSs. de la biblioth. royale.

CARDENAS (BARTHÉLEMI de), peintre portugais, mort à Valladolid en 1606, a laissé plus. morceaux à fresque et des tableaux très estimés que l'on voit dans les églises des dominicains à Madrid et à Valladolid. On cite surtout les fresques du cloître de St-Paul; le retable du maître-autel représent. *la vie de J.-C.*; une *Gloire* de 40 pieds carrés, qui occupe tout le fond du chœur, et une *Cène* dans le réfectoire du même couvent.

CARDENAS (BERNARDIN de), prélat espagnol, né au Pérou, entra jeune dans l'ordre de St-François, fut employé dans les missions où il montra beauc. de zèle pour étendre les progrès de l'Évangile; obtint en récompense l'évêché de l'Assomption, combattit les jésuites qu'il accusait de vouloir se soustraire à l'autorité du roi d'Espagne; puis, n'ayant pu les convaincre, fut transféré sur le siége de Santa Cruz de la Sierra, et mourut peu après vers 1670. On a de lui : *Manuel y relacion del las cosas de Perú*, Madrid 1634, in-4. — *Hist. indiana et indigenarum;* un *Mémorial* pour sa défense contre les jésuites, traduit de l'espagnol en français, 1662, in-12, ouvrage curieux, présenté au roi d'Espagne.

CARDER (PIERRE), navigat. angl., était officier sur l'escadre du célèbre Dracke, qui lui confia la mission d'annoncer en Angleterre la nouvelle de son passage dans la mer du Sud par le détroit de Magellan. Le frêle bâtiment que montait Carder fit naufrage sur les côtes, au nord de la rivière de la Plata, et l'équipage périt, à l'exception de cet officier et d'un matelot. Après avoir vu expirer son compagnon de fatigue et de faim, Carder tomba au pouvoir d'une peuplade de cannibales qui épargnèrent sa vie et le traitèrent avec douceur. Il demeura quelq. années avec eux, apprit leur langue, et revint en 1586 en Angleterre, où il fut présenté à la reine Élisabeth, qui l'accueillit avec intérêt. On ignore l'époque de sa mort.

CARDI (P.-PAUL-MARIE), savant religieux, né à Reggio en 1692, entra dans l'ordre des servites, professa l'éloquence sacrée et la théologie dans les couvents de son ordre à Mantoue, Vérone, Bologne, Modène, Reggio, et mourut en 1765. On a de lui un *Abrégé des vies des saints fondat. de son ordre*, 1727. — *Ritualis romani documenta, de exor-*

cisandis obsessis à dœmonio, Venise, 1733, etc.

CARDILUCIUS (Jean-Hiskias), médecin allem. du 17e S., gr. partisan de l'astrol. et de l'alchimie, acheva ses études à Mayence, s'établit à Nuremberg, eut le titre de comte palatin et de premier médecin du duc de Wurtemberg, et publ. de nouv. éditions des ouvr. allemands de Barth. Carricuter, avec des additions considér. *Livre de plantes et de médecine*, Nuremberg, 1686, in-8. — *De l'harmonie, de la sympathie et de l'antipathie des plantes*, Nuremberg, 1686, in-8. Les ouvrages de Cardilucius sont: *Officina sanitatis*, etc., *cui annexus est zodiacus medicus*, Nuremberg, 1677, in-4, et les trois suiv. en allem. : *École évangéliq. des arts et des sciences*, 1685, 4 vol. in-8.—*Palais royal de chimie et de médecine*, 1684, in-8. *Description du typhus nosocomial et de la dyssenterie*, 1684, in-12.

CARDIM (Antoine-François), jésuite portugais, né en 1615 à Viana, fut missionnaire au Japon, en Chine, au royaume de Siam et à la Cochinchine, et mourut à Macao en 1659. On a de lui (en portugais) une *Relation* de la mort de quatre missionn. décapités au Japon pour la foi, Lisbonne, 1643, in-8. — Une *Relation* (en ital.) de la province du Japon, Rome, 1645, in-8. — *Fasciculus è Japonicis floribus*, etc.; *catalogus omnium in Japonia pro Christo intereptorum*, Rome, 1646, in-4.

CARDISCO (Marc), peintre, né en Calabre, mort vers 1542, a composé plus. tabl. et fresques que l'on voit encore à Naples. On remarque surtout sa *Descente de croix* et *la Pietà* dans l'église St-Pierre.

CARDON (Horace), origin. de Lucques, s'établit libr. à Lyon, y acquit une gr. fortune, et fut annobli en 1605 par Henri IV, en récompense des établissem. utiles que lui devait cette ville, et du courage qu'il avait mis à la défendre contre les ligueurs.

CARDON (Antoine), graveur et dessinat., né à Bruxelles en 1772, passa en Angleterre en 1792, s'y perfectionna dans la gravure, et fut choisi de préférence aux artistes anglais pour graver les tableaux du musée de Londres. Il mourut dans cette ville en 1813. Ses estampes les plus remarquables sont : *le Mariage de Catherine de France avec Henri V, roi d'Angleterre ; la Bataille d'Alexandrie ; le Combat de Maida ;* et *la Femme adultère*, d'après Rubens.

CARDONA (Jean-Baptiste), antiq. et bibliogr., né à Valence dans le 16e S., fut successivem. chanoine du chapitre de cette ville, membre du tribunal de l'inquisition, évêque de Perpignan, de Vic et de Tortose. Étant à Rome, il prononça devant le pape, en 1575, le panégyrique de St Étienne, et mourut en 1589. On a de lui : *De expungendis hœreticorum propriis nominibus*, Rome, 1576, in-8. — *De regiâ S. Laurentii Scorial. bibliothecâ libellus*, etc., Tarragone, 1587, in-4. Cardona s'était appliqué à rétablir, d'après les MSs., les véritables leçons des Pères; il en avait déjà restitué plus de 800 dans les œuvr. de St Léon-le-Grand et de St Hilaire.

CARDONE (Raimond Ier de), général aragonais, fut mis par le pape Jean XXII et le roi Robert de Naples à la tête des armées guelfes, sur sa réputat. de bravoure qu'il ne justifia nullem., ayant depuis éprouvé de continuels revers, et servi enfin au triomphe de Castruccio, qui le battit complétem. devant Florence en 1325.—Cardone (Raimond II), de la famille du précéd., nommé vice-roi de Naples par Ferdinand-le-Catholique en 1509, eut ordre de défendre le pape et les Vénitiens contre les Français commandés par Gaston de Foix, qui gagna sur lui la fameuse bataille de Ravenne; mais ce prince ayant été tué, les Français quittèrent l'Italie et Cardone fit la guerre aux Florentins, leurs alliés, puis aux Vénitiens, qui se virent forcés d'appeler à leur secours ces mêmes Français qu'ils avaient contribué à expulser de l'Italie. Il ternit ses succès par des actes de barbarie qui firent abhorrer les Espagnols. A la paix de 1515 il rentra dans sa vice-royauté de Naples, et mourut vers 1525.

CARDONE (Vincent), relig. dominic., né dans le roy. de Naples à la fin du 16e S., a laissé un ouvr. qui n'a guère d'autre mérite que celui de la difficulté vaincue. Comme il avait naturellement de la peine à prononcer la lettre R, il imagina de composer sous le titre : *la R sbandita sopra la potenza d'amore*, Naples, 1614, in-8, un livre dans lequel cette lettre ne se trouve pas une seule fois. Il avait fait sur chacune des lettres de l'alphabet un pareil trav. intit.: *Alfabeto distrutto*, et il allait présenter ce livre au duc de Savoie, qui en avait accepté la dédicace, lorsqu'il mourut en route, à peine âgé de 25 ans.

CARDONE (Denis-Dominiq.), sav. orient., né à Paris en 1720, partit à l'âge de 9 ans pour Constantinople où il apprit le turck, l'arabe, le persan, et où, pendant un séjour de vingt ans, il acquit de grandes connaiss. sur les mœurs, les usages et le caractère des Orientaux. A son retour en France, il fut nommé successiv. profess. de langues turke et persane au collége royal, secrét.-interprète du roi pour les langues orient., censeur royal et inspecteur de la librairie, et mourut en 1783. Il a laissé : *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes*, Paris, 1765, 3 vol. in-12. — *Mélanges de littér. orient.*, Paris, 1770, 2 vol. in-12, et La Haye (Paris), 1771, 2 vol. in-12, trad. en angl. et en allem. — *Contes et Fables anciennes*, trad. de Bidpay, 1777, 3 vol. in-12 (ouvr. commencé par Galland), trad. en allemand. Cardone a donné dans la *Biblioth. universelle des romans* (ann. 1775 à 1780) l'extrait des princip. romans de l'Orient.

CARDONNEL (Pierre-Salvy-Félix de), conseiller à la cour de cassation, né à Monestier (Tarn) en 1770, avocat à Alby, se retira pendant la révol. dans son lieu natal, et fut député par son département au conseil des cinq-cents en 1795. C'est lui qui proposa d'excepter des lois contre les émigrés tous ceux qui prouveraient *avoir cultivé les arts et les sciences en pays étranger*. Il eût été l'une

des victimes de la réaction de fructidor, si le général Lacombe-Saint-Michel n'eût obtenu à son insu qu'on effaçât son nom de la liste des proscrits. Nommé en 1802 juge d'instruct., puis vice-présid. au tribunal d'Alby, il faisait de nouveau partie du corps-législatif lorsqu'il fut nommé conseiller à la cour de Toulouse, et plus tard ce fut dans sa résidence d'Alby que cette cour, réfugiée en cette ville par suite de l'invasion, signa son adhésion aux événem. qui ramenèrent en France la maison de Bourbon. Le 3 sept. 1814, il fut nommé présid. de chambre, puis membre de l'acad. des Jeux-Floraux, et député par le départem. du Tarn à la chambre, dont il fut l'un des secrétaires en 1815, et qui le plaça en 1824 au nombre des candidats à la présid. Des lettres de noblesse, dont les armoiries furent composées par Louis XVIII lui-même, les insignes de Malte, un siége à la cour de cassat., la dignité de commandeur de l'ordre de la Lég.-d'Honn., dont Cardonnel faisait partie dep. 1814, lui furent successivem. accordés. Magistrat et député, ses occupat. ne le détournaient pas de la poésie; il avait trad. en vers le *Psautier*, lorsqu'il se vit menacé de perdre la vue. Une attaque d'apoplexie l'avertit de sa fin; sa fille mourut de douleur à cette nouv., et lui-même, succombant à une autre attaque, expira dans les bras de son gendre, à Paris, en juillet 1829.

CARDOSO (Fernand), médecin, né en Portugal, professa son art à Valladolid, vint ensuite l'exercer à Madrid, et se retira sur la fin de sa vie à Venise pour y suivre librem. le culte judaïque qu'il avait embrassé. Il est aut. des ouvr. suiv. : *El Vesuvio*, Madrid, 1632, in-4. — *De Febre syncopali tractat.*, etc., ibid., 1634, in-4. — *Panegirico del color verde*, ib., 1635, in-8. — *Utilidades del agua, y de la nieve*, ib., 1637. Après sa convers. au judaïsme, il publia à Venise *Philosophia libera in VII lib. distributa*, 1673, in-fol., sous le nom d'Isaac Cardoso. — Cardoso (Fernand-Rodrigue), autre médec., né à Lisbonne, a laissé *Methodus medendi summâ facilitate*, etc., Venise, 1618, in-4. — *De sex rebus non naturalibus*, Lisbonne, 1602, in-4; Francfort, 1620, in-8. — Cardoso (George), prêtre, né à Lisbonne, mort en 1669, est aut. d'un *Agiologio lusitano dos sanctos e varones illustres do reino de Portugal*, etc., Lisbonne, 1652-66, 3 vol. in-fol.

CARDUCCIO (Balthazar), juriscons. italien du 15e S., professa le droit à Padoue et à Florence, prit une part très active dans l'insurrect. à la suite de laquelle les Médicis furent chassés de cette dernière ville en 1494, et acquit une fâcheuse célébrité par les cruautés auxquelles il se livra étant à la tête d'une troupe de Florentins. On ne connaît de lui aucun ouvrage.

CARDUCHO (Barthélemi), peintre, né à Florence en 1560, suivit en Espagne son maître Zucchero, fut employé aux travaux de l'Escurial, où il peignit le plafond de la biblioth. et quelq.-uns des cloîtres. Outre les fresques qu'il fit pour ce gr. édifice, on voit plus. de ses tableaux à Ségovie, à Valladolid et à Madrid, où l'on distingue dans l'église de St-Philippe la *Descente de croix*, son chef-d'œuvre. Il mourut en 1610 au château du Pardo, où il avait commencé à peindre une galerie, que son frère Vincent termina. Il connaissait aussi la sculpture et l'architecture. — Carducho (Vincent), frère et élève du précéd., né à Florence en 1578, mort à Madrid en 1638, fut peintre des rois Philippe III et Philippe IV, et comp. un grand nombre de tableaux dont plus. ornaient le palais du Pardo. Dans le nombre on distingue : *le Songe de Joseph*, et *St Antoine de Padoue ressuscitant un mort*. Carducho est aut. d'un ouvr. sur la peinture : *Dialogo de la pintura, su defensa, origen, essencia, definicion*, etc., Madrid, 1633, in-4, rare.

CAREL (Jacq.), sieur de Sainte-Garde, conseill. et aumônier du roi, né à Rouen vers 1620, est aut. d'un poème intit. : *les Sarrasins chassés de France*, signalé par Boileau dans son *Art poétique* comme l'œuvre d'un poète ignorant. Il fit reparaître ce poème en 1668, en ajoutant au prem. titre celui de *Charles Martel*. Cette éd. ne contient que IV chants; mais celle de Paris 1679 ou 1688, 2 vol. in-12, en a XVI. La critique de Boileau n'a donc point empêché Carel de terminer son poème, comme plus. écrivains l'ont avancé; mais il n'en est pas moins vrai que sans cette critique *Charles Martel* serait aujourd'hui complétement oublié.

CARÊME, le plus célèbre cuisinier des temps modernes, bien connu par ses travaux scientifiques et littéraires sur l'art culinaire, mort le 14 janvier 1833, âgé de 50 ans, à la suite d'une longue et douloureuse maladie, avait fait graver des *Projets de Fontaines* et autres *Monum.* pour l'embellissem. de la capitale. Il avait publié récemm. un *Article* intéress. *sur la cuisine de Napoléon à Ste-Hélène*, et achevé un nouvel ouvr. ayant pour titre : *Traité de la cuisine au* 19e S.

CARERIO (Louis), célèbre jurisc., né à Reggio dans la Calabre, exerça la prof. d'avocat à Naples, puis dans différ. villes d'Italie, et mourut vers 1570. Il est aut. de *Practica causarum criminal.*, Naples, 1546, in-fol.; Venise, 1560, avec des addit.; Lyon, 1562, et réimpr., Francfort, 1600, même format.

CARETENE, mère de Gondebaud, roi de Bourgogne au 6e S., déroba les princesses Clotilde et Sedeleube aux recherches de son fils, qui les aurait fait périr avec Chilpéric.

CAREW (Richard), littér. anglais, né en 1555 au comté de Cornouailles, occupa plus. places judiciaires et administratives, fut membre de la soc. des antiq. de Londres, et mourut en 1620. Il a laissé : *Description du comté de Cornouailles* (en anglais), Londres, 1602, in-4, réimpr. en 1723 et 1769. — *Méthode pour apprendre facilement la langue lat.*, impr. à la suite du traité de Samuel Hartlib sur le même sujet. — Carew (George), frère du précéd., né en 1557, fut successiv. maître de la chancellerie d'Angleterre, ambassadeur en Pologne, commissaire en Écosse, puis ambassad. en France, obtint, en 1609, la place de maître de

la cour de tutelle, et mourut en 1613. Il est aut. d'une *Relation de l'état de la France, avec les caractères d'Henri IV et des principaux personnages de sa cour,* impr. à la suite de l'ouvr. du docteur Birck, intit. : *Tableau historique des négociations entre les cours d'Angleterre, de France et de Bruxelles, de* 1592 à 1617, Londres, 1749. — CAREW (sir Alexandre), de la même famille, fut décapité en 1644 pour avoir tenté de livrer aux troupes roy. le fort St-Nicolas, à Plymouth, où il comm. pour le parlement.

CAREW (GEORGE), historien anglais, né dans le Devonshire en 1557, fut d'abord maître de l'artill. en Irlande, et l'un des conseillers privés de la reine Élisabeth; Jacques Ier le nomma gouv. de Guernesey, le créa baron et le fit maître de l'artillerie pour toute l'Angleterre. A l'avénem. de Charles Ier, il obtint le titre de comte de Totness, et mourut en 1629. Il a laissé l'hist. des guerres d'Irlande de son temps, sous le titre de *Pacata Hibernia*, Londres, 1633, in-fol. — CAREW (Thomas), poète anglais, gentilh. de la chambre, est principalement connu par une farce intit. : *Cœlum britannicum*, qui fut jouée à Witehall, en 1633, le jour du mardi-gras, par plus. seigneurs de la cour. Thomas mourut jeune encore en 1639. Ses ouvrages, 1640, in-12, ont eu plus. édit., dont la plus récente est de 1772, avec des notes de Th. Davies.

CAREY (HENRI), poète et musicien anglais, auq. les Anglais font honneur du chant national *God save the king*, a publ. des poésies qui se distinguent par le bon goût et la décence, fit jouer sur les théâtres de Londres des farces très spirituelles, une entre autres dans laquelle il tourne en ridicule le style empoulé des tragiques contemporains; ne put avec tout son talent obtenir une existence assurée, et se tua dans un accès de désespoir, en 1744. — CAREY (George-Saville), fils du précéd., mort en 1807, suivit la carrière de son père, composa plus. opéras-comiques (paroles et musique), et des intermèdes ou farces pour les théâtres principaux et du second ordre. On lui doit encore des *Fragments* en prose et en vers; un *Discours sur la pantomime*, et quelques autres *Opuscules*.

CAREY (FÉLIX), orientaliste anglais, né en 1786, passa dans l'Indostan, excité par l'exemple de son père, le doct. William Carey, et mourut quelques années après à Syrampour en 1822. Il avait fait impr. plus. ouvr., parmi lesq. nous citerons : une *Grammaire de la langue burmane;* le *Vidyahara-Vouli*, ouvr. d'anat. en bengali, formant le 1er vol. d'une encyclop. bengalie; un *Dictionn. burman;* une *Gramm. pali,* avec une trad. en samskrit.

CAREZ (JOSEPH), impr.-libr. à Toul, doit être considéré comme l'inv. du *clichage*, procédé qui rend le *stéréotypage* plus facile. Il s'en servit pour impr. un livre d'église avec le plain-chant noté, en 2 vol. in-8, et successiv. 20 autres vol. de liturgie, etc., à l'usage du diocèse de Toul, un *Dictionnaire de la fable*, et une *Bible* en nompareille, format gr. in-8. Il donnait à ses éditions le nom d'*omotypes,* pour exprimer la réunion de plusieurs types en un seul. Carez, élu député du départ. de la Meurthe à l'assemblée législative, s'y fit remarquer par sa modérat.; nommé sous-préfet de Toul en 1801, il mourut la même année.

CARIBDO (ALPHONSE), jurisc., né à Messine, remplit divers emplois de magistrat., s'acquit une grande réputat. par son savoir et sa prudence, et mourut après 1537, année où il figure parmi les juges de Messine. Il a laissé deux ouvr. intit. : *Consuetudines nobilium civitat. Messinæ*, Venise, 1575, in-4, bonne édit.—*Regni Siciliæ capitula*, Messine, 1526, in-fol.—CARIBDO (Jacques), jésuite, né dans la même ville en 1555, mort en 1620, est auteur de quelques ouvr. de piété (en latin).

CARIBERT ou CHEREBERT, l'aîné des fils de Clotaire Ier, succéda à son père en 561, et mourut en 567. Ami de la paix et des lettres, il montra quelque zèle pour le maintien de la justice; il fut le premier roi de France exclu par son év. de la communion des fidèles, à cause de son incontinence. Il ne faut pas le confondre avec Caribert, roi d'Aquitaine, frère de Dagobert Ier, mort en 631.

CARIGNAN (THOMAS-FR. DE SAVOIE, prince de), 5e fils de Charles Ier, duc de Savoie, né en 1596, servit d'abord la France avec quelque succès; mécontent du cardinal de Richelieu, il s'unit en 1635 aux Espagnols, et obtint le comm. de leur armée dans les Pays-Bas. Son début ne fut pas heureux : il perdit cette même année la bat. d'Avein contre les Franç. commandés par les maréch. Châtillon et de Brézé; mais il prit sa revanche en 1636 sur les Hollandais, auxquels il fit lever le siége de Breda, et en 1638 sur le maréch. de la Ferté, auquel il fit lever celui de St-Omer. L'année suiv. il entra dans le Piémont, s'empara de plus. places et marcha sur Turin pour forcer sa belle-sœur à lui abandonner la régence pendant la minorité de son fils, dont il voulait lui ôter aussi la tutelle. La France appuyait les droits de la régente. Battu par le comte d'Harcourt, il finit par se réconcilier avec sa belle-sœur, et fut nommé généralissime des armées de Savoie et de France en Italie. Il obtint de 1643 à 1645 des avantages continuels sur les Espagnols; mais il est bon de faire remarquer que Turenne était un de ses lieutenants. Il vint ensuite à Paris, entra dans l'intimité du card. Mazarin, et fut fait en 1654 gr.-maître de la maison du roi à la place du prince de Condé, qui venait d'être déclaré criminel de lèse-majesté. Obligé de retourner en Italie pour secourir le duc de Modène, il mourut à Turin en 1656. Le prince Thomas est le gr.-père du célèbre prince Eugène de Savoie. Sa *Vie* a été écrite en ital. par A. Codretto, sous ce titre : *Il Colosso, histor. panegirica del pr. Th. di Savoia*, etc., Turin, 1663, in-4.

CARILLO D'ACUNHA (dom ALPHONSE), archev. de Tolède, ministre de Henri IV, roi de Castille, trompa la confiance de ce prince en encourageant les seigneurs mécontents, et en se vendant au roi d'Aragon. Henri le renvoya du conseil. Pour se venger, Carillo leva des troupes contre son souver., le déclara indigne de régner, et proclama roi de Castille

Alphonse, frère de Henri, en 1465. A la tête d'une armée de 25,000 hommes, ayant avec lui le nouveau roi, il marcha contre Henri et lui livra bat. près de Medina del Campo. La victoire resta indécise; mais Alphonse étant mort, Henri, qui avait déjà offert lâchem. la paix à Carillo, conclut un traité par lequel il reconnut Isabelle sa sœur héritière de la couronne de Castille. Devenu tout-puissant à l'avénement d'Isabelle, l'archev. soutint cette princesse; mais, jaloux du crédit du card. Mendoza, il passa ensuite dans le parti de Jeanne et partagea sa défaite. Isabelle victorieuse fit saisir les revenus du prélat et procéda contre lui comme coupable de rébellion. Après avoir lutté encore long-temps pour soutenir les droits de Jeanne, Carillo se soumit enfin en 1478, remit les places dont il s'était emparé, obtint la restitut. de tous ses biens, et mourut en 1482 dans un couvent qu'il avait fondé à Alcala de Henarès, et où il s'était retiré depuis quelque temps.

CARINUS (Marcus-Aurélius), emper. romain, reçut de son père Carus le titre de césar et d'auguste en même temps que Numérien son frère, et fut chargé du gouvernem. des Gaules. Avant la mort de son père, il s'était déjà signalé par des excès de tout genre; il s'y livra avec plus de fureur lorsqu'il fut sur le trône. Il eut à combattre M.-Aur.-Julianus, qui avait pris la pourpre en Pannonie, et qu'il défit près de Vérone. Il marcha ensuite contre Dioclétien, proclamé emper. après la mort de Numérien, obtint d'abord quelque succès, puis fut vaincu et assass. par un de ses tribuns l'an 284. Le cabinet du roi possède plus. médailles latines et grecques de cet empereur; les dern. paraissent avoir été frappées en Égypte.

CARION (Jean), profess. de mathématiques à Francfort-sur-l'Oder, né en 1499, mort en 1538, a publié des *Éphémérides qui s'étendent* de 1536 à 1550, et qui contiennent des prédictions et des jugements astrologiques; et *Practicæ astrologicæ;* mais il doit surtout sa réputat. à la *Chronique* qui porte son nom, quoiqu'elle soit l'ouvrage de Mélanchthon, son disciple, qui, mécontent du prem. travail de son maître, le refit en entier, et le publia, Wirtemberg, 1531, in-8. Dans le même temps Carion imprimait sa *Chronique.* Les deux ouvr. ont eu divers traducteurs. Herman Bonn a donné une vers. latine de la *Chronique* de Mélanchthon, et J. Leblond a traduit en français celle de Carion, 1556, in-12.

CARISSIMI (J.-J), composit. célèbre, et le réformateur de la musique en Italie, né à Venise, était maître de la chapelle pontificale et du collége de Rome en 1649. Des *Messes,* des *Oratorio,* des *Motets* et des *Cantates* ont fait sa réputation; et c'est surtout dans les deux dernières parties qu'il a excellé. On cite particulièrem. deux de ses cantates : *le Sacrifice de Jephté* et *le Jugement de Salomon.*

CARITEO, poète ital. du 15e S., né à Barcelone, passa la plus gr. partie de sa vie à Naples, fut lié avec le poète Sannazar, et mourut en 1509. Ses poésies (*Rime*), Naples, 1506, ont été réimpr. en 1509, in-4, avec des addit.

CARJAVAL (le comte Joseph-Marie de), lieut.-génér., inspect.-gén. des volontaires royaux d'Espagne, mort à Madrid en déc. 1832, âgé d'environ 60 ans, avait contribué à la contre-révolut. de 1813. Après le retour de Ferdinand VII à Madrid, il obtint le gouvernem. des provinces de Valence et de Murcie, où il déploya quelque sévérité.

CARL (Jean-Samuel), médecin allem., né en 1675, fut un des zélés partisans de la doctr. médicale de Sthal, devint premier médecin du roi de Danemarck, et mourut dans le Holstein en 1757. On a de lui l'analyse chimique des ossements fossiles sous le titre de *Lapis lydius philosophico-pyrotechnicus,* etc., Francfort, 1703, in-8.—*Praxeos medicæ therapeia generalis,* etc., Halle, 1718-1720, in-4. — *Specimen historiæ medicæ*, etc., ibid., 1727, in-8, réimpr. avec addit. sous le titre d'*Historia medica*, etc., 1737, in-8. — *Ichnographia praxeos clinicæ*, 1772, in-8. — *Elementa chirurgiæ, etc., ex mente et methodo sthalianâ*, 1727, in-8.—*Diætica sacra*, etc., Copenhague, 1738.— Carl (Ant.-Jos.), profess. de médec. à Ingolstadt, né en 1725, a publié *Zymotechnia vindicata*, etc., Ingolstadt, 1759, in-4. — *De Oleis*, 1760, in-4. —*Jardin botanico-médical* (en allem.), 1770, in-8.

CARLE (Pierre), habile ingénieur franç., né en 1666 en Languedoc, se retira en Hollande à la révocation de l'édit de Nantes, servit comme ingén. en Flandre dans les armées du roi Guillaume, auprès duquel il fut en gr. faveur. Lors de la guerre de la succession d'Espagne, il passa au service du roi de Portugal, et devint successiv. maréchal-de camp, lieuten.-général et ingénieur en chef, prit Alcantara, entra dans Madrid, et défendit Barcelone. A la paix, retiré en Angleterre, il tenta d'y introduire la culture du mûrier et d'élever des vers à soie; mais il ne put y réussir et mourut à Londres en 1730.

CARLE (Raphael), bijoutier, chef d'un bataillon de la garde nat. de Paris, était de service auprès du roi Louis XVI le 10 août 1792, et le suivit à l'assemblée nationale, qui tenait séance au Manége. Ses ennemis usèrent d'un prétexte pour l'en faire sortir et l'attirer dans la cour des Feuillants, où il fut assassiné, victime de son zèle et de son dévouement à la personne du monarque.

CARLES (Lancelot de), évêque de Riez, né à Bordeaux au commencement du 16e S., mort à Paris vers 1570, possédait les langues lat. et grecq. et cultivait la poésie franç. Il fut lié avec le chancelier de Lhôpital, du Bellay et Ronsard. La Croix du Maine a donné la liste des écrits de ce prélat, tant impr. que MSs. Le plus remarquable de ces ouvrages, le plus recherché et le plus rare, est une *Épître contenant le procès criminel fait à l'encontre de la royne Boullan* (Anne de Boleyn), *d'Angleterre*, Lyon, 1545, in-8.

CARLESON (Charles), secrét.-d'état de Suède, mort en 1761, était versé dans les langues anciennes et modernes, dans le droit et les sciences écono-

miques. On a de lui (en suédois), *Dictionnaire d'économie;* quelques *Traités* de jurisprudence et de morale, et une trad. du *Traité de la vieillesse* de Cicéron. — CARLESON (Édouard), frère du précédent, d'abord ministre de Suède à Constantinople, fut à son retour successivement secrétaire-d'état, chancelier de la cour, et président du conseil du commerce, et mourut en 1767, membre de l'acad. de Stockholm. On a de lui des *Mémoires* dans le recueil de cette compagnie. Il a laissé de plus quelq. ouvr. (en suédois), entre autres : *Considérations sur l'état des pêcheries en Suède; Relation du voyage de deux seigneurs suédois en Palestine.*

CARLETON (GEORGE), évêq. anglais, né dans le Northumberland en 1559, et mort en 1628, est auteur d'un assez gr. nombre d'ouvrages (en lat. et en angl.), dont les principaux sont : *les Dîmes dues au clergé examinées et prouvées être de droit divin*, Londres, 1606 et 1611, in-4. — *La Jurisprudence royale, papale, épiscopale*, etc., ibid., 1610, in-4. — *Consensus ecclesiæ catholicæ contra Tridentinos*, etc., Francfort, 1613, in-8. — *Astrologimania*, Londres, 1624, in-4. — *Heroici characteres* (en vers), Oxford, 1603, in-4. — CARLETON (sir Dudley), né dans le comté d'Oxford en 1573, fut ambassadeur du roi Jacques à Venise, en Savoie, en France et en Hollande. Charles Ier le nomma secrétaire-d'état, place qu'il conserva jusqu'à sa mort, en 1631. Le comte de Hardwicke publia en 1757 les *Lettres, Mémoires* et *Négociations* du chevalier Carleton, relatifs à son ambassade de Hollande. Cet ouvr. a été traduit en franç. par G. Joel Monod, La Haye, 1759, 3 vol. in-12. — CARLETON (George), officier angl., mort vers 1740, fit quelq. campagnes de la guerre de la succession, tant dans les Pays-Bas qu'en Espagne. Fait prisonn. au siége de Denia (roy. de Valence), il eut l'occasion, dans la résidence qui lui fut assignée, d'observer le caractère, les mœurs et les usages des Espagnols, et il consigna ses observat. dans un écrit, en angl., imprimé pour la première fois à Londres, 1743, in-8, sous le titre de *Mém. contenant entre autres plus. notices et anecdotes sur la guerre d'Espagne, sous le commandem. de lord Peterborough*, réimpr., 1808, in-8. — CARLETON, général anglais, gouverneur, en 1774, de Quebec, repoussa les Anglo-Américains de tout le Canada en 1776, et donna sa démiss. l'année suiv.; en 1782, il eut le command., en chef des troupes angl. en Amérique, conclut un traité avec le congrès d'après ses instructions, et revint en Angleterre, où il mourut en 1808.

CARLETTI (FRANÇOIS), voyageur italien, né à Florence dans le 16e S., fut envoyé par son père à Séville pour y apprendre le commerce, passa en Afrique pour la traite des nègres, et visita successivement une partie de l'Amérique espagnole, le Japon, la Chine et l'Indostan. Il revenait dans sa patrie avec de gr. richesses, et un recueil d'observations import., lorsque son navire fut pris par les Hollandais à l'île de Ste-Hélène, où il avait relâché. De retour à Florence, Carletti rédigea l'*Histoire* de ses voyages d'après l'invitation du gr.-duc Ferdinand Ier, qui lui fit un accueil favorable, et le nomma maître de sa maison. Son ouvr. qui a pour titre : *Ragionamenti di F. Carletti Florent. sopra le cose da lui vedute ne' suoi viaggi*, etc., parut pour la 1re fois à Florence, 1701, 2 vol. in-8. Le style en a été retouché par Magalotti, qui l'a fait précéder d'une *Vie* de l'auteur.

CARLETTI (NICOLAS), archit., né en 1723 à Naples, d'une famille origin. de Toscane, après avoir achevé ses études, se rendit à Rome où il perfectionna son goût naturel par la fréquentation des artistes et la vue des modèles. De retour à Naples, il fut admis dans le corps du génie, où il donna des preuves de valeur dans les guerres de la Lombardie, et rendit un important service au pays en procurant le desséchem. d'une immense lagune dans la province de Labour. Obligé pour sa santé de renoncer à son emploi, il se livra tout entier à la culture des sciences, fut nommé 1er architecte de la ville de Naples, se vit récompensé de ses services par des pensions et des titres honorifiques, et mourut en 1800. On lui doit plusieurs ouvrages estimables : *Instituzioni d'architettura civile*, Naples, 1772, 2 vol. in-4. Cicognara porte de cet ouvrage un jugement peu favorable. — *Topografia universale della città di Napoli*, 1776, in-4. — *Instituzioni di architettura idraulica*, 1780, in-4. — *La Costituz. dell. imperador Zenone, degli edifici privati*, 1785, in-8.

CARLEVARIS (LUC), peintre et graveur italien, né à Udine en 1665, apprit son art sans autre maître que les bons modèles et la nature. On a de lui : *le Fabbriche e vedute di Venezia, disegnate e poste in prospettiva*, 1705, in-fol., recueil de 100 pl. gravées à l'eau forte. Cet artiste, mort à Venise en 1729, a laissé de petits tableaux qui représentent avec beaucoup de vérité des ports de mer et des paysages.

CARLI (JEAN), religieux dominicain, mort à Florence en 1505, a publié (en ital.), les *Vies* de quelq. prélats ses contempor. : Dominique, card., archevêque de Raguse, Sim. Salterolo, archevêq. de Pise, Aldob. Cavalcanti, évêq. de Civitâ-Vecchia. — CARLI (Denis), capucin, né à Plaisance, fut en 1666 envoyé dans les missions d'Afrique par la congrégation de la Propagande. Chargé d'exercer avec le P. Guattani son ministère dans le roy. de Congo, sur les bords du Zaïre, il eut la douleur de voir son compagnon succomber à la fatigue; mais il y résista et put revenir à Bologne, où il rédigea la relat. de ses voyages qui parut sous ce titre : *Il Moro trasportato in Venezia, ovvero racconti di costumi, riti e religione de' popoli dell' Africa, America, Asia ed Europa*, Reggio, 1672, in-12. Cet ouvr., dont il se fit en peu d'années plus. éditions, a été traduit en franç., Lyon, 1680, in-12, en anglais et en allem. La relat. du P. Carli, insérée dans plus. *Collections* de voyages, franç., angl. et allem., est analysée dans l'*Histoire générale des Voyages* de l'abbé Prevot.

CARLI (JEAN-JÉRÔME), ecclésiastique, né près

de Sienne en 1719, après avoir professé l'éloquence dans plus. villes de Toscane, fut nommé secrétaire perpétuel de l'acad. de Mantoue, y fit établir un musée et une biblioth. publ., et mourut en 1786. Il avait formé une collect. précieuse de médailles, d'antiquités, de livres rares, et d'objets d'histoire naturelle, etc. On a de lui deux *Dissertations* (en italien), sur l'expédition des Argonautes, et sur la *Médée* d'Euripide, etc., Mantoue, 1785, in-8; un opuscule critique sur un écrivain italien pseudonyme (Giano Planco), Florence, 1749, et quelq. autres écrits peu remarquables. Il en a laissé un plus grand nombre MSs.

CARLI (Jean-Renaud, comte de), savant littérat. et antiquaire, né à Capo d'Istria en 1720, joignit à l'ardeur la plus vive pour les lettres les talents d'un homme d'état, rendit des services importants à son pays, appela l'attention publique sur les moyens d'y faire fleurir l'agriculture, le commerce et les arts, fut nommé présid. du conseil de l'économie publique et des finances à Milan, et mourut dans cette ville en 1795. La collection entière de ses œuvr. a été publ. par lui-même, de 1784 à 1794, Milan, 19 vol. gr. in-8. Son *Traité des monnaies* en remplit six, et ses *Lettres américaines* trois. Les six autres renferment beaucoup d'opuscules, et des mélanges d'économie politique, de philologie et de littérature. Ses *Antiquités italiennes* ont été impr. à part, Milan, 1788-91, 5 vol. in-4. Lefebvre de Villebrune a traduit en franç. les deux prem. vol. des *Lettres américaines*, Paris, 1788, et avec des addit., 1792, 2 vol. in-8.

CARLIER (Henri), médec. du 16e S., est auteur de deux ouvrages intitulés : *Castigationes medicæ practicæ*, et *Tractatus de promiscuis erroribus*.— Carlier (Jean-Guillaume), peintre, né à Liége en 1640, mort en 1675, a laissé plus. compositions estimables, parmi lesquelles on distingue surtout *le Martyre de St Denis*, fresque qui décore la voûte de la collégiale de ce nom à Liége. — Carlier (Claude), né en 1725 à Verberie, mort en 1787 prieur d'Andrési, s'occupa de l'histoire natur., principalem. dans ses rapports avec l'économie rurale, fit des recherches sur quelques parties de l'hist. de France, et fournit un grand nombre d'art. au *Journ. des savants*, et à celui de *Physiq.* Nous citerons parmi ses ouvr. : *Considérations sur les moyens de rétablir en France les bonnes espèces de bêtes à laine*, 1762, in-12. — *Histoire du duché de Valois*, contenant ce qui est arrivé dans ce pays depuis le temps des Gaulois jusqu'en 1703, Paris, 1764, 3 vol. in-4, avec cartes et fig. Elle est pleine de recherches curieuses. — *Traité des bêtes à laine*. 1770, 2 vol. in-4, fig., ouvrage très estimé.

CARLIN (Ch.-Ant. BERTINAZZI, connu sous le nom de), l'acteur le plus vrai, le plus naturel de l'anc. Comédie-Italienne, né en 1713 à Turin, fils d'un offic., obtint à 14 ans le grade de porte-enseigne. La mort de son père l'ayant laissé sans fortune, il quitta le service et vécut quelque temps du produit des leçons qu'il donnait d'escrime et de danse. A Bologne, il se chargea de remplacer l'Arlequin, dont l'indisposit. subite mettait les acteurs dans l'embarras, et remplit ce rôle avec un tel succès que dès-lors sa vocation fut décidée pour le théâtre et pour cet emploi, dans leq. il n'a jamais eu de success. comme il n'avait point eu de modèle. Il vint à Paris en 1741. Apprécié dès ses débuts, il fit pend. plus de 40 ans les délices des amat.; chéri du public pour ses talents, estimé pour ses vertus privées de tous ceux qui le connaissaient, il mourut en 1783, vivem. regretté. Cet excellent acteur est le sujet de quelq. comédies nouvelles. M. de Latouche a publ. la *Correspond.* (supposée) *de Clément XIV et de Carlo Bertinazzi*, 1829, in-12 et in-8, qui a eu beauc. de succès.

CARLOIX (Vincent), secrétaire du maréchal de Vieilleville, a laissé de curieux *Mémoires* sur les affaires auxquelles son maître avait pris part. Ils ont été publ. avec des notes, mais dans leur vieux style par le P. Griffet, Paris, 1757, 6 vol. in-12.

CARLOMAN, fils de Charles-Martel, et frère aîné de Pepin-le-Bref, reçut en partage l'Austrasie, la Souabe et la Thuringe, qu'il gouverna en souver., mais sans prendre le titre de roi. Il fut obligé d'avoir sans cesse les armes à la main : à peine était-il vainqueur des Allemands, qu'il courut apaiser la révolte des peuples d'Aquitaine; et pendant qu'il était occupé de cette expédition, les Bavarois et les Saxons levaient des troupes et attaquaient ses états. Las de combattre et de vaincre, il remit entre les mains de Pepin-le-Bref ses principautés et même ses enfants, sans avoir pris aucune mesure pour leur établissem., et se rendit à Rome en 747. Il fit bâtir un monastère sur le mont Soracte; mais pour éviter les visites des Français qui allaient à Rome, il se retira au mont Cassin. Envoyé en France par l'abbé de son couvent, pour y suivre une négociat. qui intéressait le pape, il mourut à Vienne en Dauphiné en 755.

CARLOMAN, fils de Pepin-le-Bref, né en 751, devint roi en 768. Pepin-le-Bref ayant partagé ses états entre ses deux fils, Charles et Carloman, celui-ci, roi de Neustrie, de Bourgogne et d'une partie de l'Aquitaine, soupçonna toujours Charles de vouloir se rendre maître de la France entière, et se tint avec lui dans un état continuel de défiance. Il mourut en 771, après un règne de 3 ans. La reine Gerbège, son épouse, qui sans doute partageait ses soupçons, s'enfuit avec ses enfants en Italie, et obtint un asile à la cour de Didier, roi des Lombards. Charles (Charlemagne) parut blessé de cette méfiance, s'en plaignit dans une diète tenue à Valenciennes, et ne s'empara pas moins du roy. de son frère.

CARLOMAN, fils de Louis-le-Bègue, et frère de Louis III, se vit au moment d'être écarté du trône par les factions qui agitaient la France; mais il fut rétabli dans ses droits par le crédit de Boson, qui s'était fait roi de Provence, et dont il avait épousé la fille. Carloman ainsi que Louis III furent sacrés l'an 879, le premier, roi d'Aquitaine et d'une partie de la Bourgogne, le second, roi de Neustrie et d'une

partie de l'Austrasie : le reste de la France était passé sous des dominat. étrangères. Carloman et Louis III trouvèrent leur salut dans leur union. Ils furent presque toujours victorieux; mais ces victoires, peu décisives dans un temps où les rois n'avaient que de petites armées levées à la hâte, n'éloignaient pas la nécessité de combattre sans cesse les mêmes ennemis. Louis III étant mort au mois d'août 882, Carloman devint seul roi de France. Il mourut au mois de décembre 884, d'une blessure qu'il avait reçue à la chasse, et ne laissa point d'enfants.

CARLONI (Jean), peintre génois, né en 1591, mort à Milan en 1630, traita surtout la fresque avec une grande perfection. Son frère puîné, Jean-Bapt. Carloni, mort en 1680, à 85 ans, le surpassa dans le même genre. Les plus belles peintures des deux frères se trouvent à Gênes, dans l'église de l'Annonciade *del Guastato*. Celles de J.-B. ont une plus belle entente de clair-obscur, et sont d'un dessin plus grandiose. Il laissa deux fils (André et Nicolas), qui tous deux s'adonnèrent à la peinture. — Un autre Carloni (Taddée), peintre, sculpteur et architecte, né à Beno près du lac de Lugano, vint s'établir vers la fin du 16e S. à Gênes. Il y mourut en 1613. — Carloni (Joseph), sculpt. et frère de Taddée, s'établit égalem. à Gênes, où il exécuta de nombreux ouvr. qui furent envoyés à Mantoue, en France, en Angleterre, en Espagne. Il mourut à Rovigo, laissant deux fils, Bernard et Thomas, qui furent d'habiles sculpt. Le prem. travailla pour la cour de Vienne, où l'on voit de lui *deux Églises de Gênes, une Vierge* et *un St Étienne*, très estimés. Le second, Thomas, a orné de son ciseau plus. églises de Gênes et de Turin.

CARLOS (don), infant de Navarre, prince de Viane, né en 1420, était fils de Jean II, et de la reine Blanche, fille et héritière de Charles III, roi de Navarre. La mort de cette princesse, en 1441, fut la cause des disgrâces de don Carlos et des malheurs qui fondirent sur le royaume. Jean II s'étant remarié à Jeanne, fille de l'amiral de Castille, cette femme ambitieuse et vindicative, non contente de gouverner le roy. de Navarre, qui appartenait à don Carlos, ne cessait de tourmenter ce prince. Le parti de l'infant le fit couronner; mais son père s'étant joint à ses ennemis, lui livra bataille, le fit prisonnier, et le tint enfermé dans un château fort, d'où il ne sortit qu'après avoir promis de ne prendre le titre de roi de Navarre qu'après la mort de son père. Excité par le roi de Castille à reprendre les armes, don Carlos, aussi malheureux que la première fois, passa à Naples, près d'Alphonse, roi d'Aragon, frère aîné de son père. Ce monarque se rendit médiateur entre le père et le fils, et il était près de les accorder lorsqu'il mourut. Sa succession, qui consistait dans les roy. d'Aragon, de Valence, de Sicile et de Sardaigne, appartenait à Jean II, roi de Navarre; mais don Carlos, son fils, se trouvant sur les lieux, les Siciliens et les Sardes lui offrirent la couronne. Ce prince se contenta d'accepter le gouvernement, au nom de son père, et, réconcilié avec lui, en obtint le comté de Barcelone. Jean venait de donner son consentement au mariage de Carlos avec Isabelle, sœur de Henri IV, roi de Castille; mais Jeanne avait en secret destiné cette princesse à son fils Ferdinand : il l'épousa depuis, et par cette alliance tous les royaumes des Espagnes furent réunis (*v.* Ferdinand V, *le Catholique*). Le roi envoya prisonnier son fils à Saragosse; les Catalans et les Navarrois sollicitèrent en vain sa mise en liberté. Tant d'injustices et de rigueurs soulevèrent enfin les peuples, et les états de Navarre et de Barcelone déclarèrent la guerre à Jean II, pour délivrer don Carlos. Le roi fut forcé de lui céder la Catalogne, de le reconnaître pour son héritier, et de consentir à son mariage avec Isabelle de Castille; mais cette union fut empêchée par la mort de don Carlos, en 1461. Le P. Mariana et d'autres histor. espagnols disent qu'il fut empoisonné par la reine Jeanne sa belle-mère. Ce prince joignait à son mérite personnel une vaste érudition. Il a traduit en espagnol l'*Éthique* d'Aristote. On lui doit encore quelques *poésies* et l'*Abrégé chronologiq. des rois de Navarre jusqu'à son aïeul*, conservé en MSs. dans les archives de Pampelune. Une *Vie* du prince de Viane (anonyme) a été publ. Lausanne, 1788, in-12.

CARLOS (don), fils de Philippe II, roi d'Espagne, et de Marie de Portugal, né à Valladolid en 1545, annonça dès son bas-âge un caractère violent et vindicatif. Philippe le fit reconnaître solennellem., en 1560, par les états assemblés à Tolède, héritier de sa couronne. Le jeune prince devait épouser Élisabeth de France, fille de Henri II. Philippe, veuf alors, se substitua à son fils qui, dit-on, en conçut et en garda une profonde jalousie. Son amour pour cette princesse devenue sa belle-mère, accrédité par les poètes et les romanciers, n'a nul fondement historique. Il fut ensuite question de marier don Carlos à l'archiduch. Anne, sa cousine, fille de l'empereur Maximilien; mais son père s'y opposa et l'épousa depuis après la mort de son fils. Don Carlos se permit à l'égard de son père des railleries déplacées; mécontent, il voulut quitter l'Espagne tantôt pour aller secourir Malte attaquée par les Turks, et tantôt avec le projet de se mettre à la tête des Flamands révoltés. Philippe, instruit des projets que méditait son fils, et craignant qu'il ne tentât de les exécuter, résolut de le faire arrêter et juger par le St-office. Il entra la nuit dans la chambre de don Carlos, avec ses plus intimes conseillers. Le comte de Lerme ôta, sans l'éveiller, le pistolet qu'il tenait sous son chevet, et alla s'asseoir ensuite sur un coffre où étaient d'autres armes à feu. On s'empare de la personne du prince endormi; on saisit une cassette pleine de papiers qui était sous son lit. Dès ce moment, gardé à vue dans son appartement, aucun de ses officiers ne put communiquer avec lui. La saisie de ses papiers ayant découvert ses desseins et ses intelligences au-dehors, le roi ordonna qu'on lui fît son procès: il fut condamné à mort. On prétend qu'il se fit ouvrir les veines dans un bain; d'autres disent qu'il

fut empoisonné. On place sa mort au 24 juill. 1568. La catastrophe de ce jeune prince a fourni le sujet de plus. tragédies franç., angl., allem. et ital., etc., ainsi que d'une *Nouvelle*, ou *Roman histor.*, publ. par l'abbé de St-Réal (*v.* ce nom).

CARLSBERGA (George-Charles), poète lat., né à Prague en 1570, mort en 1612, est auteur d'un livre intit. : *Farrago symbolica perpet. distichis explicata*, impr. avec un *Recueil d'épigrammes* lat. à Prague, 1578, in-8.

CARLYLE (Joseph-Dacres), sav. orientaliste angl., né à Carlisle en 1759, fut élevé dans l'univ. de Cambridge, s'y livra particulièrement à l'étude de la langue arabe, dont il devint ensuite profess., accompagna lord Elgin dans son ambass. à Constantinople en 1799, recueillit dans ce voyage des notes précieuses, revint en Angleterre en 1801, et mourut à Newcastle-sur-Tyne en 1804. On a de lui : *Maured ailatofet*, etc., *seu Rerum ægyptiacarum annales ab anno Ch.* 971, *usque ad ann.* 1453, Cambridge, 1792, in-4; cette chronique inédite est accompagnée d'une traduct. lat. et de notes; un *Specimen* de poésie arabe, ib., 1796, in-4. Carlyle a préparé l'édit de la *Bible* arabe, publ. par la soc. biblique de Londres; il a laissé MSs. les observat. faites pend. son séjour dans le Levant, ainsi qu'une *Dissert.* sur la plaine de Troie.

CARLYLE (Thomas), sculpt. angl., de la famille du précéd., né à Carlisle en 1734, mort en 1816, a exécuté plus. statues, bas-reliefs et autres morceaux estimés. On cite particulièrem. sa statue de sir Hugh de Morville.

CARMAGNOLE (Franç. BUSSONE, dit), célèbre capit. ital., né en 1390 dans la ville dont il prit le nom, de parents obscurs et pauvres, parvint par son aptitude et sa valeur de la condition de porcher à la dignité de gén. des troupes du duc de Milan, Phil. Visconti. Disgracié par suite des intrigues des ennemis que lui avait attirés son mérite, il se retira chez les Vénitiens, commanda les armées de cette république, alors en guerre avec le duc de Milan; marcha contre ce prince, et le contraignit à demander la paix. Ses services ne le mirent point à l'abri du soupçon de trahison de la part du gouv. vénitien. Battu dans un combat naval, il fut accusé d'intelligence avec l'ennemi; et sur cette accusat. sans preuve, il eut la tête tranchée en 1432. La républ. fit une faible pension aux deux filles de ce général, dont tout le crime était d'avoir dit que la plupart des nobles vénitiens étaient *superbes dans la paix et lâches dans la guerre*.

CARMATH (Hamdan-Iber-Alaschatz), fut au 10ᵉ S. le fondat. d'une secte arabe, dont la doctr. attaquait les dogmes de l'islamisme. Il prêchait la communauté des biens, celle des femmes, rejetait toute révélation, les jeûnes, la prière, l'aumône, et n'imposait aucun frein aux passions. On croit qu'il périt victime de la vengeance du chef de la secte des ismaéliens, dont il s'était détaché pour fonder la sienne. Les nosaïris, qui subsistent encore aujourd'hui dans quelq. contrées de la Syrie, paraissent être un reste de la secte des carmathes.

CARMELI (le P. Michel-Ange), sav. helléniste, né en 1706, à Castello della Citadella dans le Padouan, embrassa la règle de St-François dans l'ordre des Cordeliers, professa le grec et l'hébreu à l'univ. de Padoue avec beauc. de succès; établit dans son couvent, à ses frais, une biblioth. publ. qu'il composa de livres choisis; eut pour amis les hommes les plus distingués de son temps, et mourut en 1766 à 60 ans. Le célèbre Cesaroti, son successeur à l'académie de Padoue, y prononça son éloge. On a de lui de nombr. ouvr. dont les principaux sont : un *Comment.* lat. sur le *Miles gloriosus* de Plaute, avec une traduct. ital. en vers, Venise, 1742, in-4, publ. sous le nom de *Lacermi* (anagramme de Carmeli); les *Tragéd. d'Euripide*, trad. ital. en regard du texte grec, av. des fragm., notes, etc., Padoue, 1743-1754, 20 part. in-8; *Storia de varj costumi sacri e profani degli antichi*, etc., Padoue, 1750, 2 vol. in-8; le *Plutus* d'Aristophane, trad. en vers ital. avec le texte grec, Venise, 1751, in-8; trois *Dissert.* sur un pass. d'Hérodien sur le *Neptune* d'Homère et sur la poésie lyriq:, Padoue, 1756, in-8; deux *Interprétations (Spiegamenti)* de l'*Ecclesiaste* et du *Cantique des cantiques* sur le texte hébreu, Venise, 1765 et 1767, in-8.

CARMÉLITES. — V. Thérèse (Ste).

CARMENTA ou CARMENTIS (myth.), prophétesse d'Arcadie, mère du roi Évandre, rendait des oracles en vers (*carmen*), ce qui lui fit donner ce nom. Une médaille de Fabius-Maximus-Éburnus la représente comme une jeune vierge dont les cheveux, retombant en boucles sur ses épaules, sont surmontés d'une couronne de fèves; elle a près d'elle une cythare, emblème de ses chants prophétiques. Cette déesse avait un temple dans le huitième quartier de Rome, et les fêtes instituées en son honneur s'appelaient Carmentales.

CARMES, ordre de relig. qui tirent leur nom du mont Carmel en Syrie. C'étaient dans l'origine des cénobites auxquels Albert, patriarche de Jérusalem, donna une règle en 1209 qui fut approuvée par le pape Honorius III en 1224.

CARMES DÉCHAUSSÉS. — V. J. de la Croix.

CARMICHAEL (Jérôme), ministre et théologien écossais, né à Glascow en 1686, fut professeur de philos. morale dans cette même ville, et y mourut en 1738. Il est aut. de *Remarques* (en angl.) sur le tr. *De officiis hominis* de Puffendord. — Fréd. Carmichael, fils du précéd., ministre à Édimbourg, mort en 1751, a publ. un vol. de *Sermons*.

CARMONA (Jean de), méd. espagnol du 16ᵉ S., mort à Séville, a laissé les ouvr. suiv. : *Praxis utiliss. ad curandam cognoscendamque pestilentiam*, etc., Séville, 1581; ibid., 1590, in-8. — *Tractatus an astrologia sit medicis necessaria*, ib., 1582, in-8. L'auteur se prononce pour la négative. — Un autre Carmona (F. Ximenès de), né à Cordoue vers la fin du 16ᵉ S., et méd. à Séville, y a publ. (en esp.) un *Traité de la grande excellence de l'eau*, etc., Séville, 1616, in-4. — Carmona (Alph.), écrivain espagn., né en Andalousie dans le 16ᵉ S., est cité par Garcilaso de la Véga (*v.* ce

nom) dans son *Hist. de la Floride* comme auteur (en société avec Jean Colas, de Zafra) d'une *Relat.* de la découverte et de la conquête de cette dern. contrée. — CARMONA (Salvator), grav. espagnol, né à Madrid vers 1730, fut envoyé à Paris pour s'y perfectionner dans cet art; de retour dans sa patrie, fut nommé grav. de la chambre du roi, et mourut en 1807. On a de lui beaucoup d'estampes, dont les plus estimées sont : *la Vierge et l'enfant Jésus*, d'après Van-Dyck; *l'Adoration des Bergers*, d'après Pierre; une *Résurrect. du Sauveur*, d'après Carle Vanloo; *l'Histoire écrivant les fastes de Charles III*, d'après Solimène.

CARMONTELLE, littér. né à Paris en 1717, mort en 1806, fut lecteur du duc d'Orléans (petit-fils du régent). Ordonnateur des fêtes de ce prince, il composa pour y être représentées des pièces de théâtre, d'après le nom ou le caractère des personnes qui devaient y jouer un rôle. Ses *Proverbes dramat.* lui ont assigné une place dans la littérat. L'intrigue de ces petites comédies est très légère, et le dialogue simple mais naturel. Il peignait avec la même facilité qu'il écrivait, et il a fait le portr. d'un grand nombre de personnages célèbres du 18e S. Outre les *Proverbes dramatiques*, impr. pour la prem. fois, Paris, 1768-81, 8 vol. in-8, on a de lui : *Théât. de campagne*, ib., 1775, 4 vol. in-8. — *Theât. du prince Clenerzow*, 1771, 2 vol. in-8. — *Conversat. des gens du monde*, etc., 1786, in-8 ; cet ouvr. devait former 4 vol. publ. en 24 livraisons; il n'en a paru que deux ou trois. — *Nouveaux proverbes dramatiq.*, publ. après la mort de l'aut., Paris, 1811, 2 vol. in-8. — Enfin deux romans oubliés aujourd'hui (*le Triomphe de l'amour* et *le duc d'Arnay*) et une comédie en un acte (*l'abbé de Plâtre*) jouée au Théâtre-Italien en 1779, et impr. in-8; l'édit. la plus complèle des *Proverbes de Carmontelle* est celle de Paris, 1822, 4 vol. in-8; elle est due à M. Méry qui l'a fait précéder d'une *Vie* de l'aut. et de recherches sur l'origine des proverbes. Il faut joindre à cette édit. les *Proverbes dramat.* de Carmontelle publ. par les soins de Mme de Genlis, Paris, 1825, 3 vol. in-8.

CARNÉADE, philos. grec, né à Cyrène l'an 218 av. J.-C. (140e olympiade), fut le fondat. de la 3e acad., et diffère peu dans son *pyrrhonisme* de celui d'Arcésilas. Les Athéniens l'envoyèrent en ambass. à Rome. Il s'y fit admirer par son éloquence et son habileté à soutenir le pour et le contre, genre de talent que Caton trouva si dangereux, qu'il proposa de renvoyer le négociateur. Carnéade mourut dans la 129e année avant J.-C.

CARNEAU (ÉTIENNE), littérat., né à Chartres vers la fin du 16e S., ne fut point exempt de cette instabilité de caractère qui se fait remarquer souvent chez les gens d'esprit. Dégoûté de la carrière du barreau qu'il pouvait suivre avec distinction, il quitta le monde en 1630 pour embrasser la règle des Célestins, cultiva les muses et les lettres dans la retraite, et mourut à Paris en 1671. Il a composé un gr. nombre d'écrits en prose et en vers, qu'on ne lit plus guère aujourd'hui. On peut en voir la liste dans les *Nouveaux mémoires* de l'abbé d'Artigny, t. VII. Le P. Carneau est l'un des traduct. des *Voyages de P. Della Valle*, Paris, 1665, 4 vol. in-4.

CARNECHETZY (GEORGE), théol. arménien, mort vers l'an 1067, a laissé une *Hist. ecclésiast. d'Arménie depuis l'an* 301 *jusqu'à l'an* 1000; dix-sept *Homélies* en l'honneur de divers saints; une *Apologie* du rit arménien. Ces ouvr. font partie des MSS. de la bibliothèque du roi.

CARNEIRO (MELCHIOR), jésuite portug., né à Coimbre, fut le premier recteur du collége de son ordre dans cette ville; appelé ensuite à Rome par St Ignace, il fut nommé par Jules III, év. (*in partibus*) de Nicée, et coadjut. du patriarche d'Éthiopie. Revêtu de ces titres, il alla en 1555 prêcher la foi aux Indes, fut nommé év. de la Chine et du Japon, et mourut à Macao en 1583. On trouve quelques lettres de lui dans les recueils des missions. — CARNEIRO ou CARNERO (Ant.), chev. de l'ordre de Calatrava, né près d'Elvas au 16e S., trésorier de l'armée espagnole dans les Pays-Bas en 1583, écrivit l'*hist.* des guerres civiles de ces provinces depuis 1559 jusqu'en 1609. Cet ouvr. publ. (en esp.) Bruxelles, 1625, in-fol., est estimé et très rare.—CARNEIRO (Ant.-Mariz), gentilh. portugais, né vers la fin du 16e S., ayant cru trouver le moyen d'empêcher la déclinaison de l'aiguille aimantée, fit un voy. aux Indes pour vérifier la bonté de sa découverte, et fut, à son retour en Portugal, nommé cosmogr. du roy. On a de lui : *Regimento dos pilotos, e roteiro das navegaçõns da India Oriental*, etc., Lisbonne, 1642, in-4, ibid., 1655 et 1666. — *Hydrographia curiosa*, etc., St-Sébastien, 1675. — CARNEIRO (Diego-Gomez), écrivain portug., né à Rio-Janeiro, mort à Lisbonne en 1676, eut le titre d'historiographe du Brésil, mais on ne connaît de lui aucun écrit qui puisse justifier cette qualification. Il a traduit (du latin en portug.) l'*Hist. de la conquête de la Chine par les Tatars-Mantchous*, du P. Martini (*v.* ce nom), Lisbonne, 1657, pet. in-8, et quelq. autres ouvr. peu remarquables. Nic. Antonio cite de lui : *Discours convaincant aux Portugais égarés*, Lisbonne, 1641 in-4. Cette pièce est relative à la révolut. qui replaça sur le trône la maison de Bragance.

CARNETZY (JEAN), prêtre et doct. arménien, qui vivait au 13e S., voyagea en Syrie et en Égypte, découvrit dans un monastère de Bagdad une trad. des *Psaumes de David* en langue armén., en fit faire plus. copies pour les répandre parmi ses compatr., et d'ailleurs leur rendit tous les services qui dépendirent de lui. Le patriarche Ciaghetzy (*v.* ce nom) mentionne dans son *Jardin désirable* trois écrits de Carnetzy, qui ne peuvent guère se trouver que dans les bibliothèques des couvents arméniens.

CARNOLI (LOUIS), jésuite, né à Bologne en 1618, prof. les humanités, la rhétor., la philos. et la théol. dans cette ville, et y mourut en 1693. On a de lui (sous le nom de Jules Loranci) *Vie du vén. Jérôme Torelli*, Forli, 1652 (en lat.). —

Discours (id.) sur la création de l'acad. des *Accensi* à Mantoue, Bologne, 1655.—Sous le nom de Vergilio Nolarci, *Idea delle virtù del S. pad. Ignazio de Loyola*, ibid., 1658. —Une *Vie* du même saint (en ital.), Venise, 1680.

CARNOT (LAZARE-NICOLAS-MARGUERITE), l'un des hommes les plus remarquables qu'ait produits la révolut. franç., né en 1753 à Nolay en Bourgogne, d'une anc. famille bourgeoise, se destina de bonne heure au service. Il était capit. dans le génie, lorsqu'en 1783 il remporta le prix proposé par l'acad. de Dijon pour l'*éloge* de Vauban. Le prince Henri, frère du gr. Frédéric, lui écrivit alors pour l'engager à entrer dans l'armée pruss.; mais il refusa les offres avantageuses qui lui furent faites à cet égard. Chev. de St-Louis, il jouissait de l'estime de ses chefs, et consacrait ses loisirs à perfectionner ses talents par des études consciencieuses, lorsque la révolut. dont il adopta les principes vint l'arracher à ses paisibles trav. Député du Pas-de-Calais en 1791 à la prem. législature, il devint membre du comité milit., dont il fut souv. le rapport., fit rendre plus. décrets tendant à l'allégement des charges qui pèsent sur les habitants des places fortes dans les temps de guerre, et proposa toutes les mesures qu'il croyait propres à limiter les empiétements de l'autorité militaire, trop souvent portée à des abus vexatoires. Il appuya la distribut. de 300,000 fusils aux gardes nationales; présenta plus tard un rapport sur la nécessité d'armer le peuple avec des piques; fut envoyé commiss. au camp de Soissons, organisa celui de Châlons, et concourut aux mesures prises pour arrêter la marche des Prussiens dans la Champagne. Réelu par le même dép. à la convention, il vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis. Depuis il se disculpa de ce vote en l'attribuant, dans un écrit publ., à l'empire de la violence et au funeste concours des événements. Membre du comité de salut publ., il y fut plus particulièrement chargé de la direction des affaires milit., et il est constant qu'il eut une grande part dans les succès obtenus à cette époque par les armées républic. Il ne tint pas à lui d'apaiser les troubles de la Vendée, et se plaignit à la tribune de la conduite de plus. génér. et de Carlier. Après le 9 thermidor, il ne voulut pas séparer sa cause de celle des autres membres du comité de salut publ., et lorsque les dénonciations l'atteignirent lui-même, il laissa le soin de sa défense à ses amis et aux services éclatants qu'il avait rendus dans les circonstances graves où s'était trouvé le pays. Lors de la mise en activité de la constit. de l'an III, Carnot, sur le refus de Sieyes, fut nommé l'un des cinq membres du directoire. Il ne tarda pas à se trouver en opposition avec Barras, qui lui disputait la direction des affaires milit.; et cette lutte, à laquelle prirent part en sens divers les autres directeurs, amena sa proscript. Inscrit au 18 fructidor sur la liste des condamnés à la déportat. comme royaliste, il put se réfugier en Allemagne, d'où répondant au rapport de Bailleul sur ce coup d'état, il prouva facilem. qu'il n'avait jamais cessé d'être un des plus zélés défenseurs de la révolut. Il ne revint en France qu'après le 18 brumaire, fut employé comme inspect. aux revues, puis nommé ministre de la guerre par Bonaparte, devenu 1er consul. Mais Carnot, indépendant par caractère, ne pouvait se maintenir long-temps à côté d'un homme aussi absolu et aussi jaloux de l'autorité que le fut toujours Bonaparte, et il se retira au bout de quelq. mois. En 1802, appelé au tribunat par le choix des sénateurs, il y vota constamment avec l'opposition républicaine, parla contre la proposition d'élever Bonaparte à l'empire, et refusa de signer le procès-verbal de la séance où cette proposition fut adoptée. Cet acte est un de ceux qui font le plus d'honneur à ce courage civil dont il avait déjà donné des preuves dans une foule de circonstances. L'abolition du tribunat laissa Carnot sans emploi, et pendant plus. années sans aucune sorte de traitement. Après avoir occupé les postes les plus éminents, et commandé, pour ainsi dire, à l'Europe, il était pauvre, parce qu'au milieu de l'entraînement gén., il avait voulu rester intègre et fier. Une pension lui fut enfin accordée sans qu'il l'eût sollicitée; et retiré à l'Institut, il put se livrer uniquement à l'étude des sciences mathém. et des théories de l'art milit. A l'époque des désastres de la campagne de Russie, Carnot faisant taire ses ressentim., demanda du service et fut chargé de la défense d'Anvers, qu'il ne rendit aux alliés que sur les ordres de MONSIEUR, lieuten.-gén. du royaume. Sa conduite eut pour résultat de conserver à la France la totalité des munitions et de l'artillerie renfermées dans cette place, et qui furent comptées pour une somme considérable dans le réglem. des frais de guerre qu'il fallut payer aux puissances coalisées. Le retour des Bourbons rendait difficile la posit. de Carnot; mais sa conduite honor. dans le commandem. d'Anvers ne pouvait manquer d'être appréciée. Maintenu dans son grade de lieut.-gén., il reprit la croix de St-Louis dont il avait été décoré plus. ann. av. la révolut. Dans les premiers mois de 1815 parut son fameux *Mémoire au roi*. L'auteur, voulant garder l'anonyme, avait livré son ouvr. à l'impression sous ce titre : *Caractère d'une juste liberté et d'un pouvoir légitime*. Cet écrit offrait, avec la censure de la marche suivie par le minist. de 1814, quelq. insinuat. tendant à pallier les fautes de l'auteur ou les erreurs qu'il avait partagées. La police intervint, et l'impression fut suspendue. L'écrit n'en fit que plus d'éclat, et les résultats en furent désagréables de part et d'autre. Abusé peut-être à quelq. égards sur les intentions de Bonaparte à son retour de l'île d'Elbe, Carnot accepta le ministère de l'intérieur, se laissa revêtir des plus éminentes distinctions, et, par une inconséquence inexplicable, accepta le titre de comte. Il se montra plus conséquent aux doctrines politiq. qu'il avait toujours professées dans l'*Exposé de la situation de l'empire*, qu'il soumit à la chambre

des pairs : le système qu'il y développa parut une réminiscence du gouvernem. révol., et ne fut point goûté. Cependant, même après la défaite de Waterloo, conservant l'espoir de résister aux troupes alliées, Carnot, membre du gouvern. provisoire, fit les plus grands efforts pour communiquer à ses collègues cette confiance dont il puisait le fonds dans son patriotisme; ce ne fut qu'avec répugnance, et après s'y être d'abord fortem. opposé, qu'il signa la capitulat. de Paris. Frappé d'exil par la loi du 16 janvier 1816, il se retira d'abord à Varsovie, puis à Magdebourg, où l'étude des sciences, à laquelle son âge avancé ne l'empêcha point de se livrer, ainsi que la présence d'un de ses fils, consolèrent l'amertume de la fin de sa vie, qu'il termina le 13 mai 1823, à 70 ans. Ses princip. ouvr. sont : *Éloge de Vauban*, 1782, in-8, réimpr. en 1786, avec des notes de Montalembert.—*Réponse au rapport fait sur la conjurat. du 18 fructidor*, par Bailleul, 1799, in-8.—*Géométrie de position*, Paris, 1803, in-4. — *Principes fondamentaux de l'équilibre et du mouvem.*, Paris, 1803, in-8. — *De la défense des places fortes*, Paris, 1812, in-4. — *Mémoire adressé au roi en juillet* 1814, in-8. On trouve dans la collection des *Mémoires sur la révolut.*, publ. par les frères Baudouin, des *Mémoires sur Carnot*, précédés d'une *Notice*, par M. Tissot, in-8. — Carnot (Sadi), son fils aîné, mort du choléra à Paris, à la fin d'août 1832, âgé d'environ 36 ans, était un élève distingué de l'école polytechnique. Successivem. officier du génie et d'état-major, il s'occupa beaucoup d'économie politique et de sciences exactes, et publia : *Réflexions sur la puissance motrice du feu et les machines propres à la développer*, 1824, in-8.

CARNOT (Jean-François-Claude), jurisconsulte, frère aîné du conventionnel, né en 1752, adopta comme son frère les principes de la révolut., fut élu à diverses fonctions administratives dans les départem. de la Côte-d'Or et de Saône-et-Loire, sut allier constamm. à ses devoirs la douceur et la fermeté nécessaires; fut, à sa création, nommé membre de la cour de cassation, puis de l'académie des sciences morales et politiques. Admis à la retraite, il mourut à Paris en 1835. On a de lui plus. ouvr. de droit estimés; le plus remarquable est : *De l'instruction criminelle considerée dans ses rapports avec les lois nouvelles*, Paris, 1812-17, 3 vol. in-4.

CARO (Annibal), l'un des plus célèbres littér. ital. du 16e S., né en 1507 à Citta Nova, dans la Marche-d'Ancône, précepteur des enfants d'un riche Florentin, fut ensuite secrétaire de Pierre-Louis Farnèse, depuis duc de Parme et de Plaisance, qui le chargea de plus. missions près de l'empereur Charles-Quint; il les remplit avec succès. Après la mort de son protecteur, il vint à Rome, et fut successivem. secrét. des cardin. Ranuccio et Alexandre Farnèse, qui le comblèrent de bienfaits, et lui firent obtenir entre autres deux riches commanderies de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem. Au milieu de sa prospérité et de ses trav. littér., les observ. de Castelvetro (*v.* ce nom) sur une *Canzone* qu'il avait composée à la louange de la maison de France, lui causèrent une grande contrariété. Il y répondit avec aigreur; Castelvetro répliqua : la querelle fut longue et violente. Quelq. écriv. ital. reprochent à Caro d'avoir, en accusant son adversaire, déjà cité devant le trib. de l'inquisition, contribué à sa condamnat. et à son exil. Quoi qu'il en soit, Caro déjà vieux et infirme vint habiter Frascati près de Rome, et mourut dans cette ville en 1566. Sa réputat. littér. subsiste encore dans tout son éclat en Italie. Ses principaux ouvr. sont : une trad. de l'*Énéide* en vers *sciolti*, Venise, 1581 et 1592, in-4. Les édit. de Trévise, 1693, et Paris, 1760, 2 vol. gr. in-8, sont les plus belles. Cet ouvr. fonda la réput. méritée de Caro. — Des *poésies*, Venise, 1569, 1572, in-4, et souvent réimpr. depuis.—Des *Lettres*, 1572-74, in-4, souv. réimpr. L'édit. la plus récente est celle de Bologne, 1820, 7 vol. petit in-8. Il faut y joindre les *Lettres inéd.*, Milan, 1827-29, 2 vol. in-8.—Des trad. de la *Rhétorique* d'Aristote, Venise, 1570, in-4; des *Oraisons* de St Grégoire de Nazianze, et d'un *Sermon* de St Cyrille sur l'aumône, ib., 1569, in-4; de la *Pastorale* de Longus (*Daphnis et Chloé*), impr. pour la prem. fois en 1786, in-4, par Bodoni, qui en donna une 2e édit. en 1794, in-8; M. Renouard en a publ. une 3e, Paris, 1800, in-12 et in-18; plus correcte que les deux précédentes; enfin une comédie intit. : *gli Straccioni*, Venise, 1582 et 1589, in-4. C'est une des plus originales et des mieux écrites de l'ancien théâtre ital. Les écrits que nous venons de citer furent tous publ. par les neveux de l'aut.; Caro ne fit impr. de son vivant que quelq. *opuscules* de peu d'intérêt, tels qu'un comment. sur un *Capitolo* de Molza (*v.* ce nom) à la louange des figues, etc., et son *Apologie* contre Castelvetro, Parme, 1558, in-4, réimpr. en 1575, in-8. Peu de poètes ital. offrent un style aussi pur, un meilleur choix d'expressions et autant de verve. M. Gamba, le meill. bibliogr. ital., a publié récemment un ouvr. inédit de Caro : *Dicerie à Re della virtù*, Venise, 1821, in-8. Il a été tiré de ce vol. un exempl. sur vélin.

CARO (Rodrigue), prêtre espagnol, littérateur, jurisconsulte et antiq., né dans l'Andalousie à la fin du 16e S., a composé un grand nombre d'ouvr. dont les plus remarquables sont : *Antiguedades y principado de la illustrisima ciudad de Sevilla*, Séville, 1634, in-fol. — *Relacion de las inscripciones y antiguedad de la villa de Utrera*, ibid., in-4. Ce savant ecclésiastique a laissé beaucoup de MSs. que l'on conserve dans plus. bibliothèques d'Espagne. — Caro de Torrés (Fr.), prêtre espagnol, né à Séville vers la fin du 16e S., voyagea dans les Pays-Bas et dans les Indes-Occidentales. On a de lui : *Relation des services rendus aux rois Philippe II et III par don Alonzo de Sotomayor dans les états de Flandre, les provinces de Chili et de Terre-Ferme*, Madrid, 1620, in-4.; et *Histoire des ordres militaires de St-Jacques, de Calatrava et d'Alcantara depuis leur fondation*, ibid, 1629,

in-fol. — CARO (Jean), est auteur d'un *Traité des oiseaux du nouveau monde.*

CAROLET, auteur dramatique, mort en 1739, a composé, soit seul, soit en société avec Pannard (*v.* ce nom), un grand nombre de pièces dont on trouve la liste dans les *Mém. pour servir à l'hist. des spect. de la foire*, et dans *l'Histoire du théâtre de l'Opéra-Comique.* La plupart de ces pièces au-dessous du médiocre n'ont pas été impr.

CAROLI (FRANÇ.-PIERRE), peintre, né à Turin en 1638, étudia sous différents maîtres à Venise, à Florence et à Rome où il se fixa, fut nommé professeur perpétuel à l'acad. de peinture, et mourut en 1716. Cet artiste excellait dans la perspective; il a peint les vues intérieures de plus. églises de Rome. Ses tableaux se font remarquer par le coloris, l'exactitude et le fini précieux.

CAROLINE, fille de Jean-Frédéric, marquis de Brandebourg-Anspach, née en 1682, fût mariée en 1727 à George II, roi d'Angleterre; de cette union naquirent quatre fils et cinq filles. George Ier, son beau-père, lui témoigna toujours la plus grande estime, et le roi son mari n'entreprenait rien sans la consulter. A sa mort elle fut déclarée régente du royaume, et mourut en 1737. Cette princesse pieuse sans affectation protégea les lettres.

CAROLINE (LOUISE), fille de Louis VIII, landgrave de Hesse-Darmstadt, née en 1723, mariée en 1751 à Charles-Frédéric, margrave de Bade, le seconda dans ses vues bienfaisantes envers ses sujets. Cette princesse avait beaucoup d'instruct.; elle forma dans le palais de Carlsruhe un beau cabinet d'histoire naturelle, riche principalem. en minéraux et en coquillages, et mourut à Paris en 1783.

CAROLINE, reine de Naples, née à Vienne en 1762, fille cadette de François Ier et de l'impérat. Marie-Thérèse, fut, dès l'âge de 15 ans, mariée à Ferdinand Ier, roi de Naples, et prit bientôt sur ce prince un entier ascendant. En 1798, l'invasion des Français força cette princesse à se retirer en Sicile; mais quelques succès qu'obtint le cardinal Ruffo lui rouvrirent les portes de sa capit. Bientôt une autre fuite en Sicile devint nécessaire, et la reine, dès-lors à la merci du gouvernem. angl., dont elle avait réclamé les secours, devint la victime de la politique britannique, quand elle voulut s'opposer à ses vues. En 1812, au moment où le gouvern. représentatif fut établi dans la Sicile, elle fut renvoyée en Autriche et mourut d'une attaque d'apoplexie, au château d'Hizendorf, en 1815.

CAROLINE DE BRUNSWICK-WOLFENBUTTEL (AMÉLIE-ÉLISABETH), reine d'Angleterre, 2e fille de Ch.-Guill.-Ferdinand, duc de Brunsvick, née à Brunswick le 17 mai 1768, fut mariée en 1796 à George-Frédéric-Auguste, prince de Galles, son cousin, et l'année suivante eut de cette union une fille (la princesse Charlotte). Peu de temps après cet événement, qui devait resserrer les liens des deux époux, ils se séparèrent d'un commun accord. Des bruits d'une nature fâcheuse s'étant élevés en 1806 contre la princesse, devinrent la matière d'une enquête ordonnée par le roi sur certaines déclarations faites par le prince de Galles lui-même; mais la commiss. chargée de cette cause délicate proclama son innocence, en lui faisant toutefois quelq. remontrances sur la légèreté de sa conduite, Une décision du conseil privé, sous le ministère Portland, confirma ce jugem. Les choses restèrent dans cette situation pendant 6 années : les deux époux vivaient toujours séparés d'après leur premier arrangement. Le 14 janvier 1813, Caroline adressa des plaintes à son époux touchant sa position personnelle, l'éducation de la princesse Charlotte, et principalement sur l'éloignement dans lequel on la tenait de sa fille. Le conseil privé d'état, que le prince régent constitua juge de ces réclamations, maintint l'état des choses. En août 1814 la princesse quitta l'Angleterre et voyagea successivement en Allemagne, en Suisse, en Palestine, en Turquie, puis se fixa pend. quelque temps en Italie, vint en France et retourna à Londres pour faire valoir ses droits comme reine. Elle se vit aussitôt frappée d'une nouv. accusat. d'adultère ; on l'incrimina de relations illégitimes avec un Italien, qui de son postillon était devenu son chambellan. Des témoins furent appelés d'Italie, d'Allemagne et des autres contrées qu'elle avait parcourues. Son défenseur, M. Brougham, combattit les diverses dépositions de ces témoins, et le parlement, après des discussions longues et orageuses, ajourna cette affaire indéfiniment. A l'époque du couronnement de George IV, Caroline réclama vainem. le droit d'assister à la cérémonie du sacre; elle se présenta néanmoins à l'abbaye de Westminster, mais l'entrée lui en fut refusée; elle succomba quelques jours après à une maladie inflammatoire, le 7 août 1821. D'après une disposition de son testament, son corps fut transféré à Brunswick.

CAROLL (CHARLES), le dernier des signataires de la fameuse déclarat. d'indépendance des États-Unis, né en Amérique en 1737, étudia au collége de Reims en France, et, de retour dans son pays, prit une part active dans la guerre contre la métropole, et mourut à Baltimore en nov. 1832.

CARON, nom d'un chef des Celtibériens et des Numantins, qui défit, en Espagne, l'armée du consul Quintus-Flaccus, et fut tué glorieusem. en poursuivant les vaincus, l'an 155 avant J.-C.

CARON, dit CHARONDAS (LOYS LE), jurisc., né à Paris en 1536, suivit la carrière des lettres avant de se livrer à l'étude du droit, à laq. ses talents et la tournure de son esprit l'appelaient plus particulièrement. Il acquit comme avocat une haute réputation qui le fit nommer lieuten. au bailliage de Clermont en Beauvaisis, et il en exerça les fonct. jusqu'à sa mort, en 1617. Ses princip. ouvr. sont : une nouv, édition du *grand Coutumier de France,* illustré d'*annotations,* Paris, 1598, in-4.—*Somme rurale* ou le *grand Coutumier de Practique civil et canon,* par J. Bouteillier, illustré de *comment.,* Paris, 1603, 1611 et 1621, in-4.—*Coutume de Paris avec des commentaires,* 1598, in-4; 1605 et 1613,

in-fol. On a encore de lui un recueil de poésie plus que médiocres, 1554, in-8. Ses *OEuvr. div.* ont été publ. après sa mort, Paris, 1637, 2 vol. in-fol.

CARON (Raymond), relig. recollet, né en 1605 dans l'Irlande, s'étant montré favorable à la cause du malheureux Charles Ier, fut obligé de passer en France, d'où il ne retourna dans sa patrie qu'à la restauration, et mourut à Dublin en 1666. Il a publié plus. écrits, entre autres : *Remonstrantia Hybernorum contra lovanienses et ultramontanas censuras*, Londres, 1665, in-fol. Ce livre, dédié au roi Charles II, fit beaucoup de bruit dans le temps. Les exempl. en sont devenus très rares, parce que la plus grande partie de l'édit. fut consumée dans l'incendie de Londres en 1666.

CARON (François), direct. du commerce hollandais au Japon, y était passé dans sa jeunesse sur un bâtiment de la compagnie. Ayant appris le japonais, et doué d'ailleurs d'une intelligence rare pour les affaires, il parvint rapidement à la place de directeur. Mécontent de la compagnie, il vint en France vers 1666, et fut nommé par Colbert directeur-général du commerce dans l'Inde. Il partit à cet effet ; mais arrivé à Madagascar, il essaya vainement d'y faire des établissements, et ne fut pas plus heureux à Trinquemale, dans le Bengale. Rappelé en France par le gouvernem., qui avait reçu des plaintes sur son compte, il voulut se retirer en Portugal ; mais le bâtim. qui le ramenait périt avec tout l'équipage dans la rade de Lisbonne en 1674. Il a laissé en hollandais une *Description du Japon*, La Haye, 1636, in-4, fig., et traduit en français dans le *recueil* de Thévenot et dans celui des *Voyages au nord*, tom. IV.

CARON (Nicolas), grav. en bois, né à Amiens en 1700, était habile géomètre, bon mécanicien, et, comme graveur, suivant Papillon, son maître, bien supérieur aux autres artistes de son temps. Accusé d'homicide par imprudence, il mourut en 1768 à la conciergerie. Il avait composé une *Table géométrique pour faciliter l'extract. des racines*, et une *Méthode pour diviser le cercle*, restés MSs. On trouve plus. de ses gravures au cabinet des estampes.

CARON (Augustin-Joseph), lieuten.-colonel de dragons, officier de la Légion-d'Honneur, entra fort jeune au service dans un bataillon de volontaires, fit toutes les campagnes depuis 1789, et vint, au licenciement de l'armée en 1815, habiter Colmar. Impliqué dans une conspiration en août 1820, il fut acquitté par la chambre des pairs. Arrêté de nouv. en septembre 1822, comme chef d'un complot tendant à soulever l'Alsace, il fut condamné à mort, et subit son jugement le 1er octobre suivant. Son procès fit quelq. bruit à cette époque et donna lieu à plus. écrits.

CARON (Jean-Charles-Félix), chirurg., mort à Paris dans un âge avancé en 1824, a laissé plus. écrits, entre autres : *la Chirurgie peut-elle retirer quelq. avantages de sa réunion à la médecine? Cette réunion fournira-t-elle des médecins assez instruits en chirurgie pour soulager l'humanité souffrante?* 1802, in-8. — *Réflexions sur l'exercice de la médecine*, 1804, in-8. — *Examen du recueil de tous les faits et observat. relatifs au croup*, 1808, in-8. On a publ. son *Oraison funèbre*, 8 pag. in-8.

CARONDELET (Jean de), né à Dole en 1449, fut en 1503 nommé conseiller ecclésiastiq. au conseil souver. de Malines. Honoré de la faveur de Charles-Quint, Carondelet obtint ensuite la présidence du conseil ecclésiast., fut nommé archevêque de Palerme, primat de Sicile, chancelier perpétuel de Flandre, et secrétaire de l'empereur. Il mourut à Malines le 8 févr. 1544, laiss. des MSs. sur différ. questions de droit ; c'est à lui qu'Érasme a dédié son édit. de *St-Hilaire*.

CAROPRÈSE (Grégoire), écriv. italien, né dans le roy. de Naples en 1715, est auteur d'une *Réfutation* du *Prince* de Machiavel ; d'une trad. de la *Logique de Silv. Regis*, avec des notes, et de quelq. ouvr. de critique peu remarquables.

CAROTTO (J.-Franç.), peintre, né en 1470 à Vérone, mort dans cette ville en 1546, peignit l'hist. et le portrait. Ses tableaux sont très rares ; on y remarque l'express. des fig. — Jean Carotto, son frère et son élève, s'établit à Venise, et compta parmi ses élèves Paul Véronèse.

CAROUGE (Bertrand-Augustin), mathémat. et astronome franç., né en 1741 à Dol en Bretagne, s'appliqua à l'étude de l'astronomie, vint à Paris où il se lia avec le célèbre Lalande, et pendant la révolution obtint la place d'administrateur-génér. des postes qu'il exerçait encore à sa mort, en 1798. Il a fait beaucoup de *Calculs* pour la *Connaissance des temps*, et pour la 2e édit. de l'*Astronomie* de Lalande.

CAROVAGIUS (Bernardin), mécanic. horloger, né en France dans le 16e S., s'acquit de la réputat. par ses ouvrages, et fit entre autres, pour le célèbre jurisconsulte Alciat, une horloge, dont le marteau, par un ingénieux mécanisme, allumait une bougie à l'heure prescrite.

CARPANI (Joseph), jésuite, né à Rome en 1683, professa la rhétorique, la philosophie et la théol. au collége germanique de cette ville, où il mourut en 1765. Il est moins connu par ses ouvr. théolog., oubliés aujourd'hui, que par sept *Tragédies* en vers latins, jouées dans div. colléges, et impr. à Vienne en 1746, et à Rome en 1750. On lui doit encore deux pièces lat. insérées sous son nom académique, *Tirro Creopolita*, dans le recueil de la société arcadienne. — Carpani (Gaëtan), frère du précédent, compositeur, mort à Rome en 1780, fut maître de chapelle, et forma de nombr. élèves, dont plusieurs ont acquis une grande réputat. en Italie. — Joseph Carpani, de la même famille, professa la législation au collége de *la Sapience*, et publia quelques ouvr. latins peu remarquables, entre autres : *Fasti dell'academia degli intrecciati*, Rome, 1675. — Un autre Carpani (Horace), est auteur d'un ouvr. intitulé : *Leges et statuta ducatûs Mediolan., cum comment.*, Milan, 1616, in-fol.

CARPANI (Joseph), littérat., né en 1752 dans un village de la Lombardie, fit ses études à Milan sous

à direct. des jésuites, auxq. il conserva toute sa vie de la reconnaiss. et de l'attachem. A l'époque de la révol., il inséra dans la *Gazette de Milan* plus. *art.* dans lesq. il combattait les principes démagogiq. Ce fut là l'origine de la faveur dont il jouit à la cour de Vienne, où il suivit l'archiduc en 1796; il y fut attaché au départ. des menus-plaisirs, en la double qualité d'artiste et de versificat., et mourut en 1825. Il est auteur de plus composit. dramatiques, dont les plus connues sont la comédie intit. : *I conti d'Agliate*, et l'opéra de *Camilla*, musique de Paer. On cite encore de lui : l'*Uniforme;* l'*Amore alla persiana; il Miglior dono; il Giudizio di Febo;* l'*Incontro*, etc., etc. Il avait publié, sous le titre de *Haydine*, un recueil de lettres biograph. dont il parut en 1815 une trad. française présentée comme un ouvrage original et intitulée : *Lettres écrites de Vienne en Autriche sur le célèbre composit. J. Haydn, suivies d'une Vie de Mozart et de Considérat. sur Metastasio, et l'état présent de la musique en France et en Italie, publ. par Alex.-Cés. Bombet* (Beyle), Paris, in-8. Carpani, informé du plagiat, le dénonça au public, qui s'amusa un moment de cette querelle. On doit aussi à Carpani deux autres ouvr. du même genre : les *Majeriane* (*v.* TITIEN), et les *Rossiniane.* Enfin il a trad. en italien, avec assez de succès, plus. poèmes allem. et franç.

CARPENTER (NATHANAEL), ministre anglican, né dans le Devonshire, élève de l'université d'Oxford, devint doyen de l'église d'Irlande, et mourut à Dublin en 1635. On a de lui : *Philos. libera*, etc., Oxford, 1632; Francfort, 1631, in-8; il attaque dans cet ouvrage la doctrine d'Aristote. — Une *Géographie* (en angl.), ibid., 1625, in-4. — *Architopel*, etc., en trois parties. — CARPENTER (Richard), ministre anglican, fit ses études à Cambridge, passa de là sur le contin., reçut les ordres selon le rit romain, et fut, dit-on, religieux bénédictin en Italie. Étant retourné en Angleterre, il abjura le catholicisme, obtint une cure qu'il quitta bientôt pour se faire prédicateur forain, abusa de ce ministère pour entretenir les troubles; sur la fin de sa vie rentra dans le sein de l'Église rom., et mourut après 1660. On a de lui (en anglais) : *Expérience, Histoire et Théologie*, 1642, in-8, dédié au parlement, réimpr. en 1648, sous le titre de *la Ruine de l'Antechrist.* — *La Loi parfaite de Dieu*, etc., 1652. — *Le Jésuite brouillon*, S.D., mais impr. après le retour de Charles II. — *Preuves que l'astrol. est innocente*, etc., Londres, 1653, in-4. — Et plus. *Sermons* impr. à Londres de 1612 à 1623, in-4 et in-8. — Un autre CARPENTER (Jean), théol., a publ. à Londres, de 1588 à 1606, des *Sermons, Méditations*, etc., in-4 et in-8.

CARPENTIER (JEAN LE), généalogiste, né dans le 17[e] S., en Flandre, d'une famille qui a produit quelq. écrivains, embrassa la vie religieuse dans la congrégat. des chanoines réguliers à Cambray, quitta son ordre pour se réfugier en Hollande, où il mourut vers 1670. On lui doit une *Histoire de Cambrai et du Cambrésis*, Leyde, 1664, 2 vol. in-4, rare. La partie généalogique est loin d'être exacte.

CARPENTIER (PIERRE), savant et laborieux bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Charleville en 1697, eut la principale part à la nouvelle édition du *Glossaire de la basse-latinité* de Ducange, publ. de 1733 à 1736. Ayant obtenu l'entrée aux archives de la couronne, il y recueillit un gr. nombre de notes qui lui servirent à composer un *Glossarium novum*, supplément à l'ouvrage de Ducange, Paris, 1766, 4 vol. in-fol., etc. Il avait publié précédemment *Alphabetum tyroniacum*, 1747, in-fol., ouvrage dans lequel il fait connaître les abréviations employées par les anciens et dont l'usage s'est conservé jusqu'au 11[e] S. Il mourut en 1767 à Paris.

CARPENTIER, expert-estimat., né à Beauvais en 1739, mort en 1778, a publié plus. ouvr. utiles, entre autres : l'*Art de l'archiviste expert*, 1769, in-12. — *Ébauches des principes sûrs pour estimer le revenu net*, 1775, in-8. — *Observat. sur les noms anciens et modernes*, 1768, in-8.

CARPI (HUGUES de), dessinat. et graveur en bois, né à Rome vers 1486, fut un des premiers en Italie qui exécutèrent des gravures sur trois planches : une pour le trait, la seconde pour les demi-teintes, et la dernière pour les ombres. Plusieurs artistes, parmi lesquels se trouvent le Parmesan, Balthazar Peruzzi, etc., adoptèrent cette manière. Carpi imagina aussi d'imprimer quelq.-unes de ses estampes sur du papier gris, à l'effet de rendre les clairs ou lumières plus marqués et plus brillants. Les Allemands ont revendiqué l'invention de ce procédé, appelé par les Italiens gravure au clair-obscur; et cette prétention est fondée, puisque Albert Durer, Volgemuth et d'autres, qui ont gravé dans ce genre, lui sont antér. Parmi les ouvr. de Carpi on cite : *David tranchant la tête à Goliath, le Massacre des Innocents; Ananias puni de mort; Diogène assis devant son tonneau*, pièce capitale, etc., d'après Raphaël, le Parmesan, et autres maîtres.

CARPI (JÉRÔME de), peintre ital., né à Ferrare en 1501, apprit le dessin à Bologne, et s'attacha d'abord à copier les tableaux des maîtres et surtout ceux du Corrége, puis fit un voyage à Rome dans lequel se développa son talent. De retour à Bologne, il exécuta, pour les églises de St-Martin et St-Sauveur, deux tableaux représentant, l'un *l'Adorat. des mages;* l'autre *la Vierge, l'Enfant Jésus accompagné de plusieurs saints.* Il avait appris aussi l'architect., et le pape Jules II voulut lui confier les travaux du Belvédère, avec promesse d'un logement et d'une pension considérable; mais Carpi refusa ces avantages, et préféra se fixer dans sa patrie, où tout en continuant de peindre, il dirigea la reconstruction d'un pavillon du palais du duc Hercule d'Est. Il fut généreusem. récompensé de ce travail par le prince, et mourut en 1556. Outre les deux tableaux déjà mentionnés, le biographe des peintres, Vasari, cite entre autres une *Vénus nue*, commandée par le roi François I[er] et qui devrait être au Musée. Il n'est pas étonnant,

d'après ce que nous avons dit, que les ouvrages originaux de Carpi tiennent beaucoup de la manière du Corrége.

CARPIN ou CARPINI (Jean DUPLAN), religieux francisc., né en Italie vers 1220, fut envoyé en 1246, par le pape Innocent IV, près d'un khan de Tatars qui faisait de fréquentes incursions en Russie, en Pologne et jusqu'en Hongrie, pour le conjurer de cesser ses ravages. Carpin s'acquitta de cette mission avec dévouement, et obtint une réponse du grand-khan Ajouck au St-Père. A son retour, il fut successivement premier custode de son ordre en Saxe, provincial d'Allemagne, prêcha l'Évangile en Bohême, en Hongrie, en Danemarck et en Norwége, et mourut dans un âge très avancé. Son *Voyage*, dont on trouve un abrégé lat. dans le *Speculum hist.* de Vincent de Beauvais, a été traduit en anglais par Hakluyt et Purchas (*v.* leurs collect.); une version française fait partie du *Recueil* de voyages publ. par Van der Aa (*v.* ce nom).

CARPIONI (Jules), peintre et graveur, né à Venise en 1611, élève de Varatori, plus connu sous le nom du *Padouan*, composa dans la manière de son maître de petits tabl. représentant des *Bacchanales*, des *Danses* et autres sujets de caprice, estimés et fort recherchés des amateurs. Il travailla successivem. à Plaisance, à Vicence et à Vérone, où il mourut en 1674, laissant un fils, Charles, qui s'est fait aussi connaître comme peintre. Carpioni, qui sut conserver de la décence même dans les *Bacchanales*, a traité des sujets sérieux, tels que *Jésus-Christ au jardin des Oliviers*, et *le Repos en Égypte*.

CARPOCRATE, hérésiarque d'Alexandrie, vivait au 12e S. sous Adrien. Il niait la divinité de J.-C. qu'il ne considérait que comme fils de Joseph, et dont l'âme, selon lui, n'avait au-dessus de celle des autres hommes qu'un peu plus d'énergie et de vertu, et une surabondance de grâces que Dieu lui avait départies pour vaincre les démons. Il rejetait aussi l'Ancien-Testament, niait la résurrection des morts, et soutenait que le mal n'existe point dans l'ordre de la nature, et que tout dépend de l'opinion. Il fit école, et ses disciples, parmi lesquels se confondirent les *Adamites* (*v.* ce nom), s'appelèrent de son nom *Carpocratiens*.

CARPOV (Jacques), philosophe allemand, né à Gosslar en 1699, étudia les mathémat., la philos., la théologie et le droit à Halle et à Iéna, donna des leçons publiques à l'université, et s'attira des ennemis par l'indépendance de ses opinions en théologie. Obligé de quitter Iéna par suite de l'animosité de ses adversaires, il vint se fixer à Weimar, où il professa les mathémat., fut direct. du gymnase, et mourut en 1768. On a de lui un grand nombre d'écrits de théologie où il a cherché à introduire le positif et la rigueur des démonstrations philosophiques. Les princip. sont : *Disputatio de rationis sufficientis principio*, Iéna, 1725, in-4. — *Theologia dogmatica revelata*, etc., 1735-67, 4 vol. in-4.—*Elementa theologiæ naturalis à priori*, Iéna, 1742, in-4. — Un livre écrit en franç. : *Pensées sur l'avantage de la grammaire universelle*, 1744, in-4.

CARPZOV (Benoît), en latin *Carpzovius*, jurisconsulte, né dans le Brandebourg en 1565, était en 1592 assesseur en droit à Francfort-sur-l'Oder. Devenu chancelier du comte de Blackembourg à Wittemberg, il fut en 1599 appelé à une chaire de droit, puis honoré du titre de chancelier et de conseiller de l'électeur de Saxe, et mourut en 1624, laissant plusieurs ouvrages sous le titre général de *Disputationes juridicæ*. Il eut cinq fils dont 4 suivirent avec distinction la même carrière.—L'aîné, Carpzov (Benoît), né à Wittemberg en 1595, fut conseiller de l'électeur de Saxe, et mourut en 1666, avec la réputat. d'un très habile jurisc. On le regarde comme le premier des praticiens allem. La liste de ses ouvr. se trouve longuem. énumérée dans les *Memoriæ jurisconsultorum* de Witten, qui n'a pas su distinguer les écrits du père de ceux du fils. — Carpzov (Auguste), frère du précéd., né à Colditz, mort en 1683, fut successivement avocat, conseiller, assesseur et chancelier de la haute cour de Saxe. Ses talents pour la diplomatie égalaient ceux qu'il possédait comme jurisc. En 1651, il fut nommé chancelier à Coburg, et en 1675 conseiller intime à Gotha. Il a laissé quelq. ouvr. dont le plus remarquable est intit. : *Meditationes passionales*.— Carpzov (Conrad), frère du précédent, profess. en droit à Wittemberg, où il était né en 1593, fut chancelier et conseiller intime de l'archev. de Magdebourg, et mourut en 1658. On a de lui des *Tr. de jurisprud.* dont les principaux sont : *De regalibus; De inofficioso testamento; De interdictis; De exhæredatione*, etc. — Carpzov (Christian), 4e fils du 1er Benoît, fut professeur de droit à Francfort, et mourut dans cette ville en 1642. Ses écrits traitent : *De servitutibus realibus; De donationibus*. — Carpzov (Jean-Benoît), le 5e, né à Rochlitz, en Saxe, mort en 1657, fut profess. de théologie à Leipsig. Il a laissé plus. ouvrages, entre autres : *De Ninivitarum pœnitentiâ*, Leipsig, 1640, in-4.—*Introductio in theologiam judaicam*, ibid., etc. Il eut 3 fils qui se distinguèrent comme lui et dont les articles suivent.

CARPZOV (Jean-Benoît), fils aîné du précédent, né en 1639, mort en 1699, professa la théologie et la langue hébr. à Leipsig. On a de lui : *Dissert. de nummis Mosen cornutum exhibent.*, Leipsig, 1659, in-4.—*Animadversiones ad Schickardi jus regium hebræorum*, ibid., 1674, in-4. Une traduction latine de *Maimonides sur les jeûnes des Hébreux*, avec le texte, ibid., 1662, in-4.; et plus. autres traités sur des questions de philologie sacrée, dont il existe une collection, ibid., 1699, in-4.—Carpzov (Frédéric-Benoît), frère du précéd., né à Leipsig en 1649, mort en 1699, a donné des éditions des *Amœnitates juris* de Ménage, Leipsig, 1680, et des *Lettres politiques* de Hub. Languet, ibid., 1685. On lui doit une *Dissert. acad. sur la prétendue prédiction de la naissance de J.-C.*, dans la 4e églogue de Virgile, ibid., 1669 et 1700. Carpzov concourut à la rédaction des *Acta eruditorum*. — Carpzov

(Samuel-Benoît), frère du précédent, né en 1647, mort en 1707, fut profess. de b.-lettres. On ne connaît guère de lui qu'un écrit théologiq. ayant pour titre : *Anti-Masenius, seu examen novæ praxeos orthodoxam fidem discendi et amplectendi*, etc. — Carpzov (J.-Gottlieb), fils du précédent, né à Dresde en 1679, mort en 1767, a publié en latin : *Dissert. sur les opinions des anciens philosophes touchant la nature de Dieu*, Leipsig, 1699, in-4. — *Critica sacra*, ibid., 1708, in-4. — *Introduct.* en latin aux livres histor. de *l'Ancien-Testament*, ibid., 1714, in-4; aux livres canoniques du *Nouv.-Testament*, ibid., 1721, in-4.

CARPZOV (Jean-Benoît), parent des précéd., né en 1720 à Leipsig, y professa la philosophie, eut ensuite une chaire de littérature anc. à l'univ. de Helmstadt, et mourut en 1803. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. en lat. dont les princip. sont: *Memcius (Meng-Sea), sive Mentius Sinensium post Confucium philosophus optim. maxim.*, Leipsig, 1743, in-8, rare ; cette *Dissert.* est tirée presque entièrement de la *Philosophia sinica* du P. Noël. — *Essai d'observ. philolog.* sur Paléphate, Musée, Achille Tatius, ibid., 1743, in-8. — Une *Dissert.* sur Autolycus de Pitane, ibid., 1744, in-8. — *Lectionum Flavianarum stricturæ*, etc., ibid., 1748, in-8. — *Exercitationes sacræ*, Helmstadt, 1748, in-8. — *Dissert. sur la vie et les écrits de Saxon le gramm.*, ibid., 1762, in-4. Il a publié aussi des trad. lat., avec le texte grec : du *Discours de St Basile sur la Nativité de J.-C.;* du *Dialogue de Hiéronyme* (v. ce nom) *sur la Ste Trinité*, ib., 1768, in-4, réimpr. avec un autre *Tr.* du même auteur, Altenbourg, 1772, in-8. — *Dial. des morts* de Lucien, avec notes, Helmstadt, 1773, in-8. — Une édit. de Musée, Magdebourg, 1775, in-8. On connaît encore 5 autres personnages de la même famille. — Carpzov (Benoît-David), théolog. réformé, fils de Benoît Ier, est aut. d'une dissert. *De pontificum hebræorum vestitu sacro*, Iéna, 1655, in-4, réimpr. dans plusieurs collect.; on trouve aussi quelques lettres de lui dans les *Amenitates litterariæ* de Schelhorn. — Carpzov (Aug.-Benoît), fils de Jean-Benoît Ier, né en 1644, à Leipsig, mort en 1708, profess. de droit dans cette ville, fut assesseur du consistoire et chan. de Mersebourg. Il a écrit un gr. nombre de *dissertat.* sur le droit civil; plus. n'ont rapp. qu'à des coutumes. — Carpzov (Jean-Benoît), né en 1670 à Leipsig, mort en 1733, fils de Jean-Benoît II, prof. la langue hébraïque et fut ministre luthér. Il publia un ouvr. de son père intit. : *Collegium rabbinico-biblicum*, Leipsig, 1703, in-4; on a de lui quelq. *Dissert. sur l'Urim et le Thumim, sur la sépulture du patriarche Joseph*, etc. — Carpzov (Jean-Benoît), jurisc., né à Dresde en 1675, mort en 1739, a publ. en allem. *Théâtre historique de la ville de Zittau* (dont il était syndic et bourgmestre), Zittau, 1716, in-fol. — *Antiquités les plus remarq. de la Haute-Lusace*, Leipsig, 1719, in-fol. — Carpzov (Christian-Benoît), méd., est auteur des ouvr. suiv. : *Dissertatio de medicis ab Ecclesiâ pro sanctis habitis*, Leipsig, 1709, in-4. — *De fluore albo*, Wittemberg, 1711; in-4. — *Cattologia (Hist. nat. des chats)*, Leipsig, 1716, in-8, avec fig.

CARR (Thomas), dont le nom véritable est Miles Pinkney, prêtre catholique anglais, né en 1599, fut envoyé jeune en France pour faire ses études au collége de sa nation à Douai. Procureur de cet établissem., il se rendit à Paris, où il fonda le monastère des Augustines angl., et mourut en 1674. On a de lui plus. ouvr. en angl. et en latin, dont les plus connus sont : *Douces pensées de Jésus et de Marie*, 1665, in-8. — *Pietas parisiensis*, Paris, 1666, in-8; c'est une description des hôpitaux de cette ville. Il a trad. en angl. le *Tr. de l'amour de Dieu*, de St François de Sales, Paris, 1630, 2 vol. in-8. — *Le Gage de l'éternité*, de Camus, évêque de Bellay, Paris, 1632, in-8. — *Les Soliloques* de Thomas A Kempis, ibid., 1653, in-12, et quelq. autres ouvr. du même genre. — Carr (George), théolog. angl., né à Newcastle, en 1704, mort en 1776, a laissé des *sermons*, impr. après sa mort, Londres, 1779, 3 vol. in-8. — Carr (Jean), littérat., né dans le comté de Durham en 1732, mort en 1807, fut prof. au collége d'Hertford. On a de lui une trad. des ouvr. de Lucien, 1774, 5 vol. in-8, et quelq. *poésies* médiocres.

CARRA (Jean-Louis), député à la convent., né en 1743 à Pont-de-Vesle, fut d'abord secrétaire d'un hospodar de Moldavie, puis du cardinal de Rohan, vint à Paris dès les prem. moments de la révolut., et rédigea le journal intit. : *Annales patriotiques.* Cette feuille ayant un gr. succès, Carra se crut assez d'influence pour bouleverser toute l'Europe : dès le 22 décembre 1790, il déclara formellement, à la tribune des jacobins, la guerre à l'emper. Léopold, ajoutant que pour soulever tous les peuples de l'Allemagne, il ne demandait que 50,000 hommes, 12 presses, des imprimeurs et du papier. Malgré toutes ces protestations exagérées de républican., plus. personnes prétendirent qu'il était l'agent d'un parti qui voulait mettre le duc de Brunswick sur le trône. Ce soupçon fit fortune auprès de Robespierre, qui le désigna comme un traître. Nommé député à la convention par deux départ., il fut un des prem. à se prononcer dans le procès du roi Louis XVI contre l'appel au peuple; mais son journal l'occupant presque exclusivem., il se fit peu remarquer dans cette assemblée. Rejeté du parti de Robespierre, il se rangea dans celui de Brissot, et fut nommé, sous le ministère de Roland, garde de la biblioth. nationale. Bientôt les dénonciat. s'étant multipliées contre lui, Marat, Couthon et Robespierre le firent rappeler d'une mission à Blois, le 12 juin 1793. Proscrit par suite des événem. du 31 mai, il fut condamné à mort le 30 octobre par le tribunal révolut., et décapité le lendemain, avec les 21 députés girondins. On a de lui une *Hist. de la Moldavie et de la Valachie*, 1778, in-12, réimpr. à Neuchâtel en 1781. *Nouveaux principes de physique*, 1782, 4 v. in-8. *L'Hist. de l'anc. Grèce*, trad. de l'angl. de Gillies, 6 vol. in-8. — *Mém. historique et authent. sur la*

Bastille, 1790, 5 vol. in-8, et quelques autres pamphlets ou opuscules de peu d'intérêt.

CARRA-SAINT-CYR (JEAN-FRANÇOIS, comte de), officier d'infanterie avant la révolution, resta sous les drapeaux au lieu d'émigrer. Aubert du Bayet, son ami, capitaine dans le même régim., ayant fait un chemin rapide dans la carrière administrative et militaire, facilita son avancement. Il était général de brigade lorsqu'Aubert du Bayet, nommé ambassadeur à Constantinople, le demanda pour son secrétaire. Vers la fin de l'an V, il revint à Paris, chargé d'une mission près du gouvernem., et d'accompagner à Constantinople Mme du Bayet dont le mari mourut six semaines après l'arrivée de sa femme. Carra-Saint-Cyr la ramena en France et l'épousa. Rentré dans la carrière milit., il servit sous le général Brune à l'armée d'Italie, et fut blessé au passage du Mincio. L'empereur lui donna un commandement dans les provinces illyriennes, et le rappela en 1813, pour l'envoyer dans la 32e divis. milit. Son quartier-général était à Altembourg, sur la rive gauche de l'Elbe. Attaqué dans cette position, il éprouva la double disgrâce de ne pouvoir la défendre, et d'être accusé par Napoléon de n'avoir pas employé l'énergie suffisante pour contenir les habitants. Il n'en fut pas moins chargé, en 1814, de la conservat. des places de Bouchain, de Condé et de Valenciennes, et s'y occupa de l'organisat. des gardes nation.; mais sa mission se trouva terminée au retour du roi. Carra-Saint-Cyr, grand'croix de la Légion-d'Honneur, devint depuis chev. de St-Louis, et gouvern. de la Guiane franç. vers la fin de 1817. De retour dans sa patrie, il vécut à l'écart, et mourut à Vailly (Aisne) le 5 janvier 1834.

CARACH (JEAN-TOBIE), jurisc. allem., né à Magdebourg en 1702, mort en 1775, fut conseiller à la cour de Prusse, prof. de droit à Halle, et composa plusieurs traités de jurispr. dont les princip. sont: *De imaginariâ æquitate probationis pro evitando perjurio*, Halle, 1734, in-4.—*De periculo rei immobilis venditæ ante resignationem judicialem*, Halle, 1734, in-4.

CARRACHE (LOUIS) peintre, né à Bologne en 1555, élève du Tintoret, parut d'abord plus propre à broyer les couleurs qu'à les employer: lourd et lent dans son travail, il fut surnommé par ses camarades *le Bœuf*. Toutefois il ne tarda pas à se faire une réputation: de concert avec ses deux cousins, Augustin et Annibal, il fonda à Bologne l'acad. de peinture dite des *incamminati*, dans laquelle il établit pour principe fondamental que l'observation de la nature devait s'allier à l'imitation des meilleurs maîtres; et comme pour joindre l'exemple au précepte, il comp. sa *Prédication de St Jean-Baptiste,* tableau où il introduisit les portraits de plus. contemp. Le premier de ces portraits est dans le style de Raphaël, le second dans celui du Titien, et le troisième dans la manière du Tintoret. Louis excellait dans le dessin. Profond dans toutes les part. de son art, il a servi de modèle dans plus d'un genre, et ses cousins eux-mêmes ne cessèrent jamais de s'aider de ses conseils. Après avoir joui long-temps d'une haute renommée, il mourut à Bologne en 1619 dans un état voisin de la pauvreté. C'est dans sa patrie que sont ses plus beaux ouvrages. Ils ont été décrits par Malvasia dans: *Il claustro di San Michele in Bosco di Bologna*, 1694, in-fol., et depuis par Zannoti, 1776, in-fol. Le musée royal possède cinq tabl. de Louis: *la Salutation angélique*, *la Nativité*, *la Vierge et l'enfant Jésus*, *l'apparition de la Vierge à St Hyacinthe*, et *Jésus mort sur les genoux de la Vierge*. — Son frère PAUL eut part à quelques-uns de ses ouvr. de même qu'à plusieurs tableaux de ses cousins; mais il fut loin de partager leur réputation.

CARRACHE (AUGUSTIN), peintre et graveur, né en 1558, exerçait la profession d'orfévre quand Louis l'ayant décidé à entrer dans son atelier, il devint bientôt un de ses plus habiles élèves. Doué d'une facilité d'invention remarquable, il s'occupait à graver ses compositions; cependant au retour d'un voyage à Venise où il était allé voir les ouvr. du Tintoret, il reprit les pinceaux et exécuta sa *Communion de St Jérôme*, tableau qui passe avec raison pour avoir fourni l'idée prem. de celui du Dominiquin. Ses succès excitèrent dès-lors la jalousie de son frère, qui parvint sous différents prétextes à lui faire abandonner la palette pour le burin: toutefois cette complaisance d'Augustin ne put empêcher que la comparaison des ouvr. des deux frères ne fût parfois défavorable à Annibal; lorsqu'ils travaillèrent à la galerie *Farnèse*, le bruit se répandit que le peintre empruntait au grav. ses plus touchantes idées. Toujours soumis à la volonté de son frère, Augustin se rendit à Parme où il peignit au palais ducal *l'Amour céleste*, *l'Amour terrestre et l'Amour vénal*; il travaillait à un *Jugement dernier*, sujet qui sous sa main promettait un chef-d'œuvre, quand il mourut de fatigue en 1601. Augustin, également distingué comme graveur et comme peintre, bien qu'il se soit plus adonné au prem. de ces arts, avait composé, pour les élèves de son acad., un *Traité de perspective et d'architecture*.

CARRACHE (ANNIBAL), peintre, frère du préc., né à Bologne en 1560, apprit le métier de son père, qui était tailleur; mais d'après les conseils de son cousin, il s'adonna ensuite à l'étude du dessin, et fit de tels progrès que Louis voulut le garder dans son atelier. Annibal s'appliqua à faire des copies soignées du Corrége, du Titien, de Paul Véronèse, et, de même que ces maîtres, composa beaucoup de petits sujets; son *Tableau de St Roch*, gravé depuis par le Guide, fut le prem. ouvrage qui le fit remarquer. Appelé bientôt à Rome, il imita d'abord l'antique; mais il sut allier dans ses compositions au grandiose de Michel-Ange le style du Corrége, et l'on rencontre à chaque pas dans la galerie de Farnèse, qu'il fut chargé de décorer, des preuves multipliées de son grand talent, trop peu récompensé. Cette galerie, l'un des plus beaux monuments de Rome, lui avait coûté 8 ans d'un

travail assidu. Le chagrin que lui causa le prix mesquin qu'il reçut en paiement, le conduisit au tombeau en 1609. Son neveu Antoine, après l'avoir fait exposer dans l'église du Panthéon, le fit inhumer à côté de Raphaël. Ses principaux tableaux sont à Parme et à Rome; le Musée en possède 26, parmi lesquels on distingue la *Vierge aux cerises*, le *Christ mort*, la *Résurrection*, etc. On a beauc. gravé d'après ce maître.

CARRACHE (Fr.), peintre, né en 1595, fut l'élève de ses frères Augustin et Annibal, mais répondit mal à leurs soins. Présomptueux autant qu'ignorant, après leur mort il osa lutter contre son cousin Louis, et fit mettre sur sa porte: *Ici est la véritable école des Carrache.* Après la mort de Louis, il se rendit à Rome, et fut d'abord reçu comme devait l'être le frère d'Annibal; mais bientôt mieux connu on le méprisa. Le libertinage le conduisit à l'hôpital, où il mourut en 1622, à 27 ans, sans avoir laissé à Rome aucune peinture.

CARRACHE (Antoine), fils naturel d'Augustin, né à Venise en 1583, fut élève d'Annibal, et mourut à Rome en 1618. Plein de reconnaissance pour son maître, il lui fit faire de magnifiques funérailles. Les tableaux de ce maître sont très rares; le Musée en possédait un représentant *le Déluge.*

CARRANZA (Barthélemi de), archev. de Tolède, né en 1503 à Miranda-del-Ebro, entra dans l'ordre de St-Dominique, acquit une gr. réputat. comme théolog., et fut envoyé par Charles-Quint au concile de Trente, où il se fit remarquer par son zèle et ses écrits. Ayant accompagné en Angleterre l'infant Philippe, qui allait épouser la reine Marie, Carranza nommé confess. de cette princesse, travailla par ses ordres au rétablissem. de la relig. cathol. dans ce royaume; mais il apporta dans cette mission une rigueur que l'histoire a flétrie; son zèle alla jusqu'à faire déterrer les corps des hérétiques pour les livrer aux flammes. Lorsque Philippe monta sur le trône par l'abdication de son père Charles-Quint, il nomma Carranza, dont il avait été l'élève, archev. de Tolède. Mais bientôt une cabale se forma contre le protégé du roi. Un catéchisme qu'il avait publ. dans son diocèse devint le prem. prétexte dont les envieux se servirent pour lui susciter des tracasseries; ils l'accusèrent ensuite de n'avoir point rempli ses devoirs à l'égard de Charles-Quint, qu'il avait assisté dans ses derniers moments. Carranza fut arrêté, mais le pape Pie V ayant évoqué l'affaire, il fut conduit à Rome et détenu 10 ans au château St-Ange. Son innocence reconnue, il fut décidé qu'il serait suspendu 5 ans de ses fonctions épiscopales, et relégué pendant ce temps au couvent de la Minerve. Il ne survécut que 17 jours à cette décision, et mourut en 1576. Sa longue persécut. avait excité la pitié des Romains, et le pape Grégoire XIII fit placer une épitaphe honorable sur sa tombe. Carranza a laissé plus. ouvr. en lat. et en espagnol, dont nous n'indiquerons que les plus remarquables : *Comentarios sobre el catequismo cristiano*, Anvers, 1558, in-fol., très rare. C'est l'ouvr. qui fut, comme on l'a dit, le prem. prétexte des persécut. dirigées contre lui. — *Summa conciliorum*, Venise, 1546, in-8, souvent réimpr. — *De necessariâ residentiâ episcop. et aliorum pastorum*, ib., 1547 et 1562, in-8. La *Vie* de ce prélat a été écrite en espagnol par Didier de Castejon, et depuis par P. Salazar de Mendoza.

CARRANZA (Jérôme), né à Séville dans le 16e S., écrivit sur l'art des armes, principalem. de l'épée, soit pour l'attaque, soit pour la défense, un ouvr. intit. : *de la Filosofia de las armas*, San-Lucar, 1569 et 1582, in-4, devenu rare, passa vers 1589 en Amérique, fut nommé gouverneur de la province de Honduras, et de retour en Espagne y vécut long-temps respecté de ses compatriotes pour ses talents et sa probité. Nic. Antonio le cite avec éloge dans la *Bibl. hispan.* — Carranza (Diègue), missionn. dominicain, né dans le 16e S., a trad. *la Doctrine chrétienne* en *chontal*, langue usitée dans la province de Tabasco au Mexique. — Carranza (Michel-Alphonse de), vic.-génér. de l'ordre des carmes en Espagne, mort octogénaire à Valence en 1607, a publ. quelq. ouvr. ascét. et la *Vie de St Ildephonse*, réimprimée par Bollandus avec des notes dans le tom. Ier des *Acta sanctorum.*

CARRARA (Jean-Michel-Albert), histor., né à Bergame dans le 15e S., fut l'un des hommes les plus instruits de son temps. Fils d'un médecin, il pratiqua cet art avec réputat., et fut souvent consulté par les princes d'Italie, de France et d'Allemagne, qui lui donnèrent la plupart des marques de satisfact. et d'estime. Dans sa jeunesse il avait servi sous les ordres de Ph. Visconti contre Fr. Sforce. De retour dans sa ville natale, il ne la quitta plus que pour porter les secours de son art à ceux qui les réclamaient, consacrant ses loisirs à la culture des lettres et à la rédaction de ses ouvr. En 1488 il reçut de l'emper. le titre de comte palatin, et mourut en 1490. On a de lui: *De omnibus ingeniis augendæ memoriæ*, Bologne, 1491. — *Oratio in funere Barthol. Coleonis*, Bergame, 1732, et un gr. nombre d'ouvr. lat. et ital. encore inédits, parmi lesquels on cite : *Historiarum italicarum libri LX;* un poème en vers héroïques, *de Bello veneto per Jac. Mercellum in Ital. gesto lib. unus.* — Un autre Carrara (Pierre-Ant.), de Bergame, vivant au 17e S., a trad. l'*Énéide*, *in ottava rima*, Venise, 1681 ou 1701, in-12.

CARRARA (Hubert), jésuite et poète lat., né en 1640 à Sora, royaume de Naples, fut l'un des restaurateurs de la poésie lat. au 18e S., et mourut profess. de belles-lettres au collége Romain en 1715. Ses principales productions sont : un poème héroïque en XII chants, *Columbus, sive de itinere Christop. Columbi*, Rome, 1715, et Augsbourg, 1730; un autre : *in Victoriam de Scythis et Cosacis relatam, sub auspiciis D. D. Joannis in Zolkucia, etc., carmen*, Rome, 1668. — Un autre Carrara (Fr. de), dit *il Vecchio*, a écrit en ital. une *Chronique de la ville de Padoue*, insérée par Muratori dans le tom. II des *Rerum ital. scriptores.*

CARRARE, ou plutôt CARRARA, nom d'une fa-

mille souveraine de Padoue connue dès le 12e S.— Jacques Ier, dont les ancêtres avaient été persécutés par les gibelins au commencem. du 13e S., se mit à la tête d'une troupe de séditieux qui chassèrent ou firent périr les anciens magistr. de Padoue en 1314; il devint chef ou seigneur de la républ. en 1318, fut pendant tout son règne forcé de combattre pour maintenir son usurpation. Il se vit même obligé d'implorer l'assistance de Frédéric, duc d'Autriche, contre Cane de la Scala (*v.* ce nom), seigneur de Vérone, et n'était plus que le lieuten. d'un souverain étranger lorsqu'il mourut en 1324. — Carrare (Marsilio), neveu du précéd., fut son success. dans la seigneurie de Padoue, ou plutôt continua d'être le lieut. du duc d'Autriche dans cette ville. Attaqué par un autre de ses oncles, Nic. Carrare, qui, après avoir partagé avec lui les soins de l'administr., était devenu son ennemi, Marsilio se mit sous la protection de Cane de la Scala, ancien ennemi de sa famille, et lui transféra la seigneurie de Padoue et de son territoire, en conservant toutefois l'autorité administr. Vers la fin de sa vie, il se brouilla avec Albert de la Scala, fils aîné de Cane, son suzerain, et recouvra son ancien pouvoir; mais il mourut peu de temps après en 1338. — Carrare (Ubertino), neveu du précéd., lui succéda en 1338, avec l'approbat. de la république de Venise, et fut ensuite reconnu par Marsilio de la Scala, qui renonça franchem. à la suzeraineté de Padoue. Les Vénitiens virent d'un mauvais œil la paix s'établir entre les deux maisons de Carrare et de la Scala; ils espéraient qu'Ubertino et Marsilio s'affaibliraient par leurs guerres mutuelles, et leur polit. voulait en tirer profit. Ubertino Carrare, odieux aux Padouans par ses excès, mourut en 1345.—Carrare (Marsilietto-Pappa-Fava), parent éloigné du précéd., fut son success.; mais à peine avait-il été reconnu seigneur de Padoue, qu'il mourut assassiné par Jacq. Carrare, fils de Nic. et neveu de Jacques Ier, en 1345, après 2 mois de règne. — Carrare (Jacques II), tint quelque temps secret l'assass. de Marsilietto, et profita du sceau de ce prince pour se mettre en possession des forteresses de la seigneurie. Il annonça ensuite la mort de son parent, réclama la souveraineté de Padoue, comme un héritage auquel il avait les droits les mieux acquis, et fut reconnu par le peuple. Il gouv. avec plus de sagesse et de modérat. qu'on ne devait en attendre de lui, d'après les moyens dont il avait fait usage pour parvenir au pouvoir; mais il fut assassiné en 1350 par un bâtard de l'un de ses oncles qu'il avait recueilli dans sa maison, et dont il cherchait à réprimer les excès.—Carrare (Giacomino), frère du précéd., fut proclamé seigneur de Padoue, conjointement avec son neveu François (fils de Jacq. II). L'harmonie se maintint entre ces deux princes pendant 5 ans; mais François, informé que son oncle avait projeté de le faire assass., le prévint en arrêtant lui-même Giacomino en 1355, et en le renfermant dans une forteresse, où il mourut en 1372. — Carrare (Fr.), demeuré seul seigneur de Padoue, après l'emprisonnem. de son oncle (*v.* l'art. préc.), avait été choisi quelque temps avant cet événem. pour commander l'armée des seigneurs de Mantoue, de Ferrare, de Vérone et de Padoue, ligués sous la protection de la républ. de Venise, contre la maison Visconti, qui voulait soumettre toute l'ancienne Lombardie. Il termina cette guerre par une paix honorable en 1358, et se brouilla peu de temps après avec le gouvernem. vénitien à cause des liens d'amitié et d'hospitalité qu'il contracta avec le roi Louis de Hongrie, dont l'armée avait envahi le territ. de la républ. Le ressentim. des Vénitiens, long-temps retenu par les circonstances, éclata en 1372. Carrare, malgré les secours qu'il obtint du roi de Hongrie et du duc d'Autriche, fut réduit à conclure une paix honteuse en payant un tribut considér. Il s'allia ensuite avec les Génois, reçut de nouveaux secours du roi de Hongrie, et entreprit cette guerre, dite de *Chiozza*, de 1378 à 1381, qui faillit causer la ruine de la républ. de Venise. En 1384, Carrare acquit les villes de Trévise, Ceneda, Feltre et Bellune, et parut plus puissant qu'il n'avait jamais été; mais après avoir été tour à tour l'allié et l'adversaire de J. Galéaz Visconti, vaincu par ce dernier, il lui livra en 1388 les seigneuries de Padoue et de Trévise. Une autre seigneurie lui avait été promise en retour de ces cessions; mais, loin de tenir cet engagement, Jean Galéaz enferma François dans le chât. de Conio, et l'y retint prisonnier jusqu'à sa mort, en 1393.—Carrare (Fr.), fils du préc., avait reçu de son père la seigneurie de Padoue en 1388; mais obligé de livrer cette ville à J. Galéaz Visconti, il se rendit à Pavie pour solliciter les bontés de ce prince, qui finit, après lui avoir fait long-temps attendre sa décision, par lui accorder un mauvais château près d'Asti. Mais avec l'aide des Vénitiens et des Florentins, Carrare rentra dans Padoue en 1390, et sa souver. fut reconnue à la paix de 1392. Il ne tarda pas à exciter la jalousie de ces mêmes Vénitiens qui avaient contribué à son rétablissem. Vaincu par eux après une lutte assez longue, il fut conduit à Venise en 1405, ainsi que ses deux fils, Jacques et François. Le conseil des dix, au mépris du droit des gens et de la foi des serments, ayant résolu la mort de ces trois princes, ils furent étranglés dans leur prison en 1406. La tête de deux autres fils de ce malheureux prince fut mise à prix; mais aucun assassin n'attenta à leur vie. L'un, Ubertino, mourut de maladie à Florence en 1407; l'autre, après avoir servi contre les Vénitiens, fait prisonnier, eut la tête tranchée en 1435. En lui finit la descendance légitime de la maison de Carrare.

CARRARIO (Pierre), littérat. ital., né à Padoue dans le 16e S., est aut. d'une *trad.* ital. des *Disc. d'Isocrate,* 1555, in-8, d'une tr. *De tolerandâ exilii fortunâ,* et de quelq. autres écrits lat. et ital., en prose et en vers.

CARRE ou CARRÉE (François), peintre, né en Frise en 1636, fut premier peintre de Guillaume-Frédéric, stathouder de cette province, et s'éta-

blit à Amsterdam, où il mourut en 1669. Il peignait principalement le genre de Téniers, on voit encore de lui quelques tableaux représentant des fêtes de village. — CARRÉ (Henri), fils aîné du précéd., né à Amsterdam en 1636, apprit le dessin malgré son père, qui le destinait à l'état ecclésiastique, et finit par entrer dans l'atelier du célèbre Jordaens (*v.* ce nom). Il commençait à se faire connaître comme peintre, lorsque la princesse Albertine, qui avait été la protectrice du père, offrit au fils une place d'enseigne dans un régiment. Après avoir servi quelque temps avec distinction, Henri reprit la palette et s'établit à Amsterdam où il exécuta de nombreux tableaux, parmi lesquels on distingue de grands paysages. Il mourut en 1721, laissant 7 enfants, dont 4 se livrèrent à la peinture, mais avec moins de succès que leur père.—CARRÉ (Michel), frère du précéd., né en 1658, fut élève de Berghem (*v.* ce nom). Après avoir séjourné quelques années à Londres, sans profit pécuniaire, il passa en Prusse sur l'invitat. du roi Frédéric I[er], qui lui donna une pension, indépendamm. du prix de ses ouvr. A la mort de ce prince, Michel revint à Amsterdam, où il termina sa carrière en 1726. Parmi ses compositions, on cite avec éloge *la Rencontre de Jacob et d'Ésaü.*

CARRÉ, voyageur franç. du 17[e] S., fut d'abord chargé de visiter les côtes de Barbarie, et divers ports de la Méditerranée et de l'Océan. Les *Mém.* qu'il fit parvenir au ministère déterminèrent Colbert à l'employer de nouv. dans l'expédition commandée par Franç. Caron (*v.* ce nom), et destinée à former des établissements aux Indes-Orientales. Sous le prétexte de porter des nouvelles de cette expédition, Carré fut renvoyé en France par son chef, qui voulait se débarrasser d'un surveillant incommode. Il s'embarqua pour Bender-Abassi, se rendit de ce port à Bagdad, traversa le désert de Syrie, visita le mont Liban, se rembarqua à Seide, aborda à Marseille en 1671, et l'année suivante fut renvoyé aux Indes par la voie de terre. On ignore l'époque de sa mort. Il a publié *Voyage aux Indes-Orient., mêlé de plus. hist. curieuses*, Paris, 1699, 2 vol. in-12. On n'y trouve que le récit de ses courses jusqu'à son prem. retour en 1671; quant à son 2[e] voyage, il se borne à en relater quelq. circonstances de peu d'intérêt.

CARRÉ (LOUIS), géomètre, né dans la Brie en 1663, apprit de Malebranche les principes des mathématiques, dont il donna ensuite des leçons, fut reçu membre de l'académie des sciences en 1697, et mourut en 1711. On lui doit : *Méthode pour la mesure des surfaces, la dimension des solides, etc., par l'application du calcul intégral*, Paris, 1710, in-4. — Plusieurs *Mém.* dans le recueil de l'acad. des sciences; et, dans le *Journal des savants*, l'abrégé d'un *Traité sur la théorie génér. du son, sur les différents accords de la musique, et sur le monochorde.*

CARRÉ (REMI), bénédictin, né à St-Fal près de Troyes en 1706, mort en 1773, est aut. d'un ouvr. intit. : *Le Maître des novices dans l'art de chanter*, 1744, in-4 ; et d'un *Recueil curieux et édifiant sur les cloches*, 1757, in-8. Il publia aussi une 2[e] édit. augm. de *la Clef des psaumes*, de Foinard, 1755, in-12. Il a laissé plus. ouvrages MSs. conservés à la bibliothèque de l'Institut.—D.-J. CARRÉ, son frère, a eu part à l'édit. des *Œuvres de Saint Ambroise*, publ. par les bénédictins.

CARRÉ (PIERRE-LAURENT), profess., né à Paris en 1758, occupa d'abord la chaire de rhétorique au collége de Toulouse, fit partie de l'école centrale de la Haute-Garonne, professa ensuite la rhétorique au lycée impér. de Paris, et la littérat. latine à la faculté des lettres. Il avait jusque-là fait des *Vers* pour tous les régimes qu'il avait traversés. Il en fit pour la restauration, mais n'en fut pas pas moins destitué de ses deux chaires. Sa raison s'altéra, et il mourut à Paris dans une maison de santé, en 1825. On a publié : *Œuvres de P.-L. Carré*, Paris, 1826, in-8.

CARRÉ (GUILLAUME-LOUIS-JULIEN), jurisconsulte, né à Rennes en 1777, avocat, puis professeur et doyen de la faculté de droit de Rennes, se ruina en spéculat. de librairie. L'un des chefs de l'opposition dans son départem., il demanda vainement, après la révolut. de 1830, la place de prem. prés. de la cour royale, et mourut subitem., au moment de commencer son cours, le 21 mars 1832. Il a publié une foule d'ouvr. de jurisprudence, parmi lesquels on cite : *Introduction à l'étude du droit, spécialement du droit français*, avec des tableaux synoptiques, Paris, 1808, in-8.—*Analyse raisonnée et conférence des opinions des commentateurs et des arrêts des cours, sur le code de procédure civile*, Rennes, 1811-12, 2 vol. in-4.—*Introduction à l'étude des lois relatives aux domaines congéables*, Rennes, 1822, in-12. — *Des lois de procédure civile*, 1824, 3 vol. in-4. L'aut. a refondu dans ce livre son *Analyse raisonnée*, son *Traité* et ses *Questions de procédure.* — *Traité du gouvernement des paroisses*, 1824, in-8, édit. augm. — *Des lois de l'organisation et de la compétence des juridictions civiles*, etc., Rennes, 1825-26, 2 vol. in-4. Ce jurisconsulte travailla au *Journal de la cour royale de Rennes*, et donna divers *articles* à l'*Encyclopédie moderne* de Courtin.

CARREL (LOUIS-JOSEPH), théolog., né à Seissel en Bugey, est auteur des ouvrages suiv. : *la Pratique des billets*, Bruxelles, 1698, livre où il enseigne que la pratique du prêt à intérêt sur de simples billets n'est point opposée à la loi natur., ni par conséquent mauvaise en soi; mais qu'elle est contraire à la loi divine expliquée par la trad. : de sav. théologiens ne partagent pas cette opinion (*v.* MIGNOT (Ét.). — *La Science ecclésiastique suffisant à elle-même sans le secours des sciences profanes*. Lyon, 1700, in-12. On y trouve de bons raisonnements sur l'obligation où sont les ecclésiastiques de s'appliquer à la science de leur état, mais trop de sévérité à l'égard de l'étude des sciences profanes. On a encore de lui quelques *Opuscules* de peu d'intérêt.

CARREL (ARMAND), l'un des princip. rédact. du

National, né en 1801 à Rouen, fils d'un négociant, ne se sentant aucune disposit. pour le commerce, se destina de bonne heure à l'état milit. Admis fort jeune à l'école de St-Cyr, il en sortit avec le brevet de sous-lieuten. au 29e régim. de ligne. Après la découverte de la conspiration de Béfort et la condamnation du colonel Caron (*v.* ce nom), ne voulant plus servir en France, il donna sa démission et partit pour l'Espagne, où il entra dans la légion étrangère qu'organisaient les cortès pour combattre les bandes absolutistes. La France intervint dans cette sanglante querelle, et, par suite des événem., la légion étrangère fut forcée de capituler. Carrel prisonnier, quoique couvert par la capitulat., n'en fut pas moins trad. devant un conseil de guerre à Perpignan et condamné à mort, pour avoir porté les armes contre son pays; mais le jugement fut cassé pour vice de forme, et Carrel, renvoyé devant le conseil de Toulouse, fut acquitté. Renonçant alors à l'état milit., il vint à Paris, où il remplit quelq. temps les fonctions de secrét. de M. Aug. Thierry, dont l'exemple et les utiles conseils contribuèrent beauc. à développer ses talents littéraires. Carrel, doué d'une activité d'esprit très remarquable, ne tarda pas à se faire distinguer parmi les jeunes écrivains. Les *Abrégés de l'Histoire d'Écosse* et de l'*Histoire de la Grèce* moderne, qu'il fournit à la *Collection des Résumés histor.*, eurent du succès. Après avoir pris part, en qualité de commanditaire, à une associat. de librairie qui fut promptement dissoute, il se chargea de la direction de la *Revue améric.*, et continua d'insérer dans les journaux de l'opposition des articles rédigés avec une franchise et une indépendance qu'aucun journaliste n'avait alors au même degré. Il venait de publ. son *Histoire de la contre-révolution en Angleterre*, son premier titre comme écrivain, lorsqu'il concourut, avec quelq.-uns de ses amis politiq., à la fondat. du *National*, dans lequel il se réserva spécialement la critique littéraire. Après la révolution de 1830, Carrel, chargé d'une mission dans les départ. de l'Ouest, fut ensuite nommé préfet du départ. du Cantal; mais il refusa pour prendre la direction en chef du *National*, et ne tarda pas à s'y montrer hostile à ses anciens amis. Poursuivi à raison de différ. articles, il gagna tous ses procès devant le jury; mais condamné par la cour royale à 6 mois de prison, Carrel, avant de se constituer prisonnier, fit un voyage à Londres, dans l'intention d'y recueillir des matériaux pour son *Hist. constitutionnelle de l'Angleterre*, ouvr. important qui l'occupa les dernières années de sa vie, et que l'on doit regretter qu'il n'ait pu terminer. Il était encore à Ste-Pélagie lorsqu'il vint défendre le gérant du *National* devant la cour des pairs. Ayant, dans son plaidoyer, en rappelant la mort de Ney, dit « que les juges auraient plus besoin de réhabilitation que la victime, » peu s'en fallut qu'il ne subît une nouv. condamnat. Carrel, persuadé que la force des choses devait amener tôt ou tard le triomphe de son opinion, ne prit aucune part aux div. complots qui se succédèrent sous le ministère de Casimir Perrier (*v.* ce nom). Il se mit en 1835 sur les rangs pour la députat. à la chambre; mais il échoua dans sa candidature. Dans div. circonstances, il avait donné des preuves d'une extrême susceptibilité; plus. duels, dans lesq. il avait été blessé plus ou moins grièvem., en avaient été la suite. Malgré sa résolut. de ne plus avoir d'affaires de ce genre, il prit parti dans une querelle qui s'émut au sujet de l'abaissem. du prix des journaux. N'ayant point été satisfait des explications qui lui furent données par son adversaire, une rencontre eut lieu à Vincennes; il y fut atteint d'une balle au bas-ventre, et mourut des suites de cette blessure, le lend. 24 juillet 1836, à 35 ans, regretté de ses nombreux amis.

CARRELET (Louis), curé de Dijon, mort en 1766, a laissé plus. écrits qui ont été réunis en 1767, sous le titre d'*OEuvres spirituelles et pastor.*, 7 vol. in-12, réimpr. en 1804.—Carrelet de Rosay (Barthélemi), frère du précédent, prédicat. distingué, prêcha la cène à Versailles en 1724, prononça en 1735 le panégyriq. de St Louis devant l'académie, et mourut en 1770, théologal de l'évêché de Soissons, et membre de l'acad. de cette ville.

CARRENO DE MIRANDA (don Juan), peintre, né dans les Asturies en 1614, élève de Las Cuevas, excella dans le portrait et l'histoire. Les Espagnols le placent comme coloriste entre le Titien et Van-Dick. Philippe IV le nomma son premier peintre, et Charles II lui conféra l'ordre de St-Jacques. On admire à Pampelune son tableau de l'*Institution de l'ordre des trinitaires*. Il mourut en 1685. Madrid, Tolède, Alcala de Henarès possèdent plus. autres productions remarquables de ce gr. artiste. Il gravait aussi au burin.

CARRERA (Pierre), littérateur sicilien, né en 1571, embrassa l'état ecclésiastique et consacra ses loisirs à la culture des lettres; il se rendit très habile dans l'histoire et les antiquités de son pays, fut recherché pour son érudit. par les seigneurs siciliens, nommé à différents emplois, et mourut à Mérien en 1647. Il excellait au jeu d'échecs, dans lequel il ne trouva pas son égal, et qu'il enrichit de nouvelles combinaisons. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés, nous ne citerons que les suivants : *Variorum epigrammatum lib. III*, Palerme, 1610, in-8.—*Il giuoco de' scacchi*, Militello, 1617, in-4, vol. rare et très recherché des curieux. — *Il mongibello descritto in tre libri, nel quale si spiega l'istoria degl' incendi*, etc., Catane, 1636, in-4. — *Delle memorie istoriche della città di Catania*, 1639-41, 2 vol. in-fol.; le second renferme la vie et les miracles de Ste Agathe. Le premier, traduit en latin par Abraham Preiger, a été inséré dans le 10e vol. du *Thes. antiquit. Sicil.* de Burmann. — Carrera (François), jésuite sicilien, né en 1629, mort à Palerme en 1683, a publié entre autres ouvrages : *Lyricorum libri IV et Epodum lib. I*, Lyon, 1674, in-12. — *Pantheon siculum, sive sanctorum siculorum elogia*, Gênes, 1679, in-4. — Carrera (Antoine-Principal), médecin, né dans le Milanais, est connu par une sat. contre

les médecins, intitulée : *le Confusione de' medici, in cui si scuoprono gli errori e gl' inganni di essi*, Milan, 1633, in-8, publ. sous le nom de Raphaël Carrare.

CARRÈRE (FRANÇOIS), médec., né à Perpignan en 1622, acheva ses études à Barcelone, où il reçut le doctorat, fut appelé à la cour de Madrid, puis nommé en 1667 1er méd. des armées d'Espagne; se démit de cette place en 1690 pour se retirer dans sa patrie, et mourut à Barcelone, dans un voyage qu'il y fit en 1695. On a de lui : *De salute militum tuendâ*, Madrid, 1679, in-8. Il n'est point question dans cet ouvr. des maladies des soldats, mais seulem. des soins qu'on doit avoir pour leur santé. — CARRÈRE (Joseph), son neveu, et méd. comme lui, né à Perpignan en 1680, rect. de la faculté de cette ville, y mourut en 1737. Il a laissé un *Traité sur les fièvres* (en lat.), 1718, in-4; et *Essai sur la méthode du bas peuple pour guérir les fièvres*, 1721, in-12. — CARRÈRE (Thomas), médecin, son fils, né en 1714, fut professeur et doyen du collége de médecine, et mourut en 1764. On a de lui des *thèses* et div. *opuscules* de médecine qui n'offrent aucun intérêt. Le seul ouvrage de Carrère que l'on puisse citer est son *Traité des eaux minérales du Roussillon*, Perpignan, 1756, in-8, le premier qui ait paru sur les eaux minérales de cette province.

CARRÈRE (JOSEPH-BARTHÉLEMI-FRANÇOIS), méd., fils du précéd., né à Perpignan en 1740, d'abord professeur à l'université de cette ville, obtint en fief les eaux minérales des Escludes avec leurs dépendances, fut en 1773 nommé inspecteur-général des eaux minérales du Roussillon, vint alors se fixer à Paris, reçut le titre de censeur royal et de membre de la société de médecine, et fut chargé de différentes missions dans l'intérêt de l'humanité. La connaiss. qu'il avait de l'Espagne l'y fit envoyer en 1795; il y passa plusieurs années, et mourut à Barcelone en 1802. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Biblioth. littér., histor. et crit. de la médecine anc. et moderne*, 1776, 2 vol. in-4. Ce sont les seuls qui aient paru (*v.* ÉLOY). — *Catalogue raisonné des ouvr. sur les eaux minér.*, 1785, in-4. — *Manuel pour le service des malades*, 1786, 1787, in-12, traduit en allem., Strasbourg, 1787, in-8. — *Recherches sur les maladies vénériennes chroniq.*, 1788, in-12. — *Tableau de Lisbonne en 1796, suivi de lettres écrites en Portugal sur l'état ancien et moderne de ce royaume*, Paris, 1797, in-8, ouvr. anonyme, où l'aut. juge de la manière la plus défavorable la nation portugaise et son gouvernement. Les autres écrits du docteur Carrère sont des *mémoires, dissertat. et observat. médic.*, imprimés séparém. ou insérés dans les journaux de médec.

CARRERO (PIERRE-GARCIAS), médec., né à Calahorra au 16e S., profess. à l'acad. d'Alcala, obtint la place de prem. médecin de Philippe III, et mourut vers 1625. Il a fait preuve de savoir dans les ouvrages suiv. : *Disputationes medic., et commentarii in primam fen libri IV Avicennæ*, Bordeaux, 1628, in-fol. L'édit. fut P. Ferriol, disciple de Carrero. — *Disputationes medicæ et commentarii in omnes libros Galeni de locis affectatis*, Alcala de Henarès, 1605-12, in-fol..

CARETTO (PHILIPPE del), officier supérieur, né en 1759 à Camérano en Piémont, fut aide-de-camp du roi Charles-Emmanuel IV, se distingua près du général autrichien Dewim, lorsque les Français pénétrèrent en Piémont, et fut blessé plus. fois dans les différentes affaires de la côte de Gênes. Il avait étudié l'art de la guerre en Prusse, à l'école du grand Frédéric, et s'annonçait comme un tacticien distingué lorsqu'il mourut en 1796.

CARREY (JACQUES), peintre, né à Troyes en 1646, entra dans l'école de Lebrun, qui le choisit pour accompagner de Nointel, nommé ambassad. à Constantinople. De retour en France, il eut part à l'exécution de la galerie de Versailles, et dessina les morceaux les plus curieux du cabinet du roi. Après la mort de Lebrun, Carrey retourna dans sa ville natale, où il fit un grand nombre d'ouvrages dont le plus important fut la *Vie de St Pantaléon*, en 6 grands tableaux, exécutés pour la paroisse de ce nom. Il mourut à Troyes en 1726.

CARRHES, ville d'Asie, est devenue célèbre par la défaite du consul Crassus dans l'expédition des Romains contre les Parthes, l'an 53 avant J.-C.

CARRIARIC, roi des Suèves, régnait vers le milieu du 6e S. sur le Portugal, la Galice et les Asturies. Son fils, Théodomir, attaqué d'une maladie de langueur qui épuisa long-temps l'art des médecins, se vit enfin soulagé, et crut avoir obtenu sa guérison par l'intercess. de St Martin, évêque de Tours. Carriaric, qui était arien, embrassa la religion catholiq., et fit bâtir en l'honneur du saint la cathédrale d'Orense dans le roy. de Galice. Il mourut en 559.

CARRICHTER DE RECKINGEN (BARTHÉL.), médecin de l'emper. Maximilien II, se fit remarquer sur la fin du 16e S. par la singular. de ses opinions. Il croyait de bonne foi à l'astrologie judiciaire, et prétendait indiquer sous quel signe du zodiaque et à quel degré d'élévat. doit être ce signe pour préparer et cueillir une plante afin qu'elle ait un effet salutaire. Malgré la bizarrerie du sujet et du style, ses ouvrages eurent beaucoup de vogue. Nous ne citerons que les suiv. : *Traité des plantes de l'Allemagne*, décrites d'après les influences qu'elles reçoivent des corps célestes, Strasbourg, 1576, in-fol.; 1595, in-fol. — *Hygiène allem.*, Nuremberg, 1610, in-8.

CARRIER (J.-B.), le plus odieux après Marat des révolutionnaires franç., né en 1756, près d'Aurillac, était avant la révolution procureur à l'élect. de cette ville. Député en 1792 à la convention nationale, il y vota la mort du roi, concourut le 9 mars 1793 à la création du tribunal révolutionn., et fut envoyé quelq. mois après en mission dans les départements de l'Ouest; la guerre civile était alors dans toute son ardeur; les victoires des Vendéens exaltaient leurs adversaires. L'incendie des villages, les massacres avaient déjà commencé. Carrier trouva bientôt que les jugements informes

qui chaque jour envoyaient à la mort une foule de prisonniers exigeaient de trop longs délais; il eut recours aux fusillades, renouvela l'idée de Néron, en faisant construire des bateaux à soupape qui noyaient cent personnes à la fois, et surpassa ce monstre en atrocité par l'invention des *mariages républicains*. Sa mission finie au commencement de 1794, Carrier revint à la convention se vanter de l'horrible conduite qu'il avait tenue. Mais après le 9 thermidor, les 94 Nantais qu'il avait envoyés à Paris, trad. devant le tribunal au moment où ils pouvaient être accusat., attirèrent sur lui l'exécration générale, et la voix publique demanda sa tête. Il déclara, le 23 nov., à la convention, qu'en lui faisant son procès elle se perdait elle-même; que si on punissait tous les crimes commis en son nom, il n'y avait pas jusqu'à la sonnette du président qui ne fût coupable, et prétendit que les cruautés des Vendéens avaient nécessité contre eux de semblables représailles. Au tribunal révolut., sa défense n'eut pas plus de succès qu'à la conv. Les membres du comité de Nantes, ses coaccusés, l'accablèrent de déposit. foudroyantes qui firent frissonner d'horreur. Il fut condamné à mort le 15 déc. 1794, « comme convaincu d'avoir fait fusiller des enfants de 13 à 14 ans, d'avoir ordonné des noyades et des mariages républicains, et cela dans des intentions contre-révolutionn. » Il marcha le lendemain à la mort avec audace, répétant qu'il était innocent et qu'il n'avait fait qu'exécuter les ordres des comités de la convention.

CARRIÈRES (Louis de), oratorien, né en 1662 à Auvillé près d'Angers, quitta la carrière milit. à 27 ans pour entrer dans la congrégat. de l'Oratoire, où il remplit divers emplois, et mourut à Paris en 1717. On lui doit un *Commentaire littéral de la Bible*, Paris, 1798, 24 vol. in-12. Il existe plus. édit. dans le même format, et d'autres in-18 et in-8. L'édition de Paris, 1750, 6 vol. in-4, fig., est la plus recherchée des amateurs. Le *commentaire* de Carrières, qui consiste dans l'insertion des mots propres à rendre le texte le plus clair, est très estimé. Il a été adopté par les édit. plus récents de la *Bible*, l'abbé de Vence, Rondet, etc. — Carrières (François), cordelier d'Apt en Provence, est auteur d'un *Commentaire* lat. sur la Bible, Lyon, 1662; d'une *Hist. chronologique* des pontifes romains, 1694, in-12, et d'autres ouvr. qui ne méritent guère d'être tirés de l'oubli.

CARRIERO (Alexandre), prevôt de l'église de St-André de Padoue, prit une part très active à la querelle de *Dantistes*, vers la fin du 16e S., et après avoir publ. *Breve et ingegnoso discorso contrò l'opera di Dante*, 1582, que Bulgarini l'accusa de lui avoir dérobé, il mit au jour: *Palinodia nella quale si demostra l'eccellensa del poema di Dante*, 1584, in-4. On trouvera des détails sur cette mémorable dispute littéraire dans la *Bibl.* de Fontanini et dans l'*Istoria* de Crescimbeni. Carriero mourut en 1626. Outre les ouvr. cités, on lui doit : *De potestate summi pontificis*.

CARRILLO (Martin), théolog. et histor. espagn., né à Saragosse dans le 16e S., y professa le droit canon, fut ensuite recteur du collége de cette ville, puis gr.-vic. de l'évêque de Huesca, chan., fut pourvu d'une abbaye, et mourut en 1630. Il a laissé : *Annales, memorias cronologicas que contienen las cosas sucedidas en el mundo, señaladamente en España*, Huesca, 1622, in-fol.; Saragosse, 1634. — Un *Éloge des femmes célèbres* de l'Ancien-Testament (en espagn.), Huesca, 1626. — Une *Hist. de St Valère, év. de Saragosse*, ib., 1615, in-4. — Carrillo (Jean), frère du précédent, relig. de l'ordre des Frères mineurs, confesseur de Marguerite d'Autriche, a publ. (en espagnol) une *Histoire du tiers-ordre de St François*, une autre de Ste Isabelle, infante d'Aragon et reine de Portugal, imprimée à Saragosse en 1615, in-4.

CARRILLO (François-Perez), est aut. d'un ouvr. ascétiq. : *Via sacra, exercisios espirituales, y arte de bien morir*, Saragosse, 1619, in-8.

CARILLO LASSO DE LA VEGA (Alphonse), littérateur, né dans le 16e S. à Cordoue, fils du président du conseil des Indes, fut honoré de divers emplois, et consacra ses loisirs à l'étude. Parmi ses ouvrages on distingue : *Virtudes reales*, Cordoue, 1626. — *Soberania del reyno de España*, ib., in-4. — *De las antiguas minas de España*, ib., 1624, in-4. Alphonse fut l'édit. des poésies de son frère Louis, mort à 26 ans, avec la réputation d'un militaire instruit et courageux. Les *obras* de L. Carillo, Madrid, 1613, contiennent une traduct. en vers de l'*Art d'aimer* d'Ovide, et celle du traité de Sénèque de la *brièveté de la vie*, en prose.

CARRION (Louis), juriscons., né à Bruges vers 1547, fit ses études avec Juste-Lipse, dont il devint l'émule, et vint ensuite à Paris où il se lia bientôt avec les savants. Après avoir passé quelq. temps à Bourges, où il donnait des leçons, il fut nommé professeur à Louvain en droit civil, puis en droit canon; pourvu de plus. riches bénéfices en récompense des services qu'il avait rendus aux lettres, et mourut à Louvain en 1595. On lui doit des édit. de Valérius-Flaccus, de Salluste, d'Aulu-Gelle, avec des notes jusqu'au chap. 25 du 1er livre. Il a publ. en outre : *Antiquarum lectionum commentarii tres*, Anvers, 1576, in-12. — *Emendationum et observationum libri II*, Paris, 1583, in-4. Ces deux ouvrages ont été rémpr. dans le tome III du *Thes. criticus* de Gruter. Il a aussi publ. la prem. édit. des *Voyages* de Busbecq (*v.* ce nom).

CARRION (Emmanuel-Ramirez de), sav. espagn., né vers la fin du 16e S., entreprit d'enseigner les lettres aux sourds-muets, et de leur donner quelq. usage de la parole, et s'il n'inventa point cet art, il fut du moins le seul qui l'exerça de son temps. En 1622, il publ. un livre intit. : *Maravilas de naturaleza en que se contienen dos mil secretos de cosas naturales*, etc., réimprimé à Madrid, 1629, in-4. Parmi les sourds-muets que Carrion instruisit, on remarque le marquis de Priego, grand d'Espagne, et don Louis de Valasco, frère du connétable de Castille.

CARRON (Gui-Toussaint-Julien), prêtre, né à Rennes en 1760, entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique, fonda à Rennes, en 1789, une manufacture de toiles à voiles, etc., où 2,000 pauvres étaient employés, et portant ses vues bienfaisantes sur les malheureuses victimes de la débauche, établit dans un autre quartier un asile pour les filles arrachées au vice. A la révolut., ayant refusé de prêter serment, il fut mis en prison. Déporté à l'île de Gersey, il songea à s'y rendre utile aux familles franç., en ouvrant deux écoles, l'une pour les garçons, qu'il dirigeait lui-même, l'autre pour les filles, dont il confia l'instruction à des dames pieuses. Il y établit aussi une bibliothèque et une pharmac. où les pauvres trouvaient toutes sortes de secours. En 1796, obligé de se rendre à Londres avec la plus gr. partie des émigrés et des ecclésiastiques déportés, il rétablit aussitôt dans cette capitale ses deux écoles et sa pharm.; il forma de plus deux hospices, l'un pour les prêtres infirmes, l'autre pour les femmes. En 1797, il institua un séminaire qui pouvait contenir 25 élèves. Deux ans après, ses écoles furent converties en pensionnats. Les princes visitèrent plus. fois ses établissem., et Louis XVIII lui adressa plus. lettres flatteuses. L'abbé Carron établit ensuite une chambre dite de la Providence, où se trouvaient des Sœurs pour les malades, où l'on faisait aux pauvres, pendant l'hiver, des distribut. de vivres et de charbon. Il ouvrit encore deux autres écoles pour les enfants du peuple. A son retour en France en 1814, le roi lui donna la direct. de l'*Institut de Marie-Thérèse*, fondé pour les jeunes personnes dont les familles avaient été ruinées par la révolution. Forcé de repasser en Angleterre, mars 1815, il revint à Paris au mois de nov., reprit aussitôt l'exercice des fonctions qui lui étaient confiées, et mourut au milieu de ces soins pieux, le 15 mars 1820. On a de cet imitateur des vertus de St Vincent-de-Paul un grand nombre de livres de piété, tels que *Réflexions chrétiennes pour tous les jours de l'année*, Winchester, 1796, in-12. — *Pensées ecclésiastiq.*, Londres, 1800, 4 vol. in-12. — *Pensées chrétiennes*, Londres, 1801, et Paris, 1815, 6 vol. in-12 et 12 vol. in-18. — *Vie des justes*, etc., Paris, 1816 et 1817, 6 vol. in-12. — *Les Confesseurs de la foi dans l'Église gallicane*, etc., Paris, 1820, 4 vol. in-8. On trouve la liste complète de ses ouvrages dans une *Notice* en tête de son *Ecclésiastique accompli*, Lille, 1822, in-18, et dans la *France littéraire* de M. Quérard. — Carron (Philippe-Marie-Thérèse-Gui), né à Rennes en 1788, neveu du précédent, ne suivit pas son oncle en Angleterre, entra au séminaire de St-Sulpice, fut ordonné prêtre, et, de retour à Rennes, exerça les fonctions de vicaire, puis de curé. Devenu grand-vicaire de de l'év. Nevers, il fut en 1829 nommé évêque du Mans, et mourut en 1833. La ville du Mans lui doit l'établissement des Dames-Carmélites et du Bon-Pasteur.

CARROZZA (Jean), médecin, né à Messine en 1678, fut nommé médecin de la ville de Ste-Lucie, et, si l'on en croit ses compatriotes, y fut tellement heureux dans sa pratique que dans l'espace de trois ans il ne perdit qu'un seul malade. De retour à Messine, en 1702, il y soutint, comme une autre Pic de la Mirandole, une thèse *de Re scibili*, qui prouve seulement qu'il avait tout effleuré sans rien approfondir. Il y publia la même année un opuscule : *Contra vulgo scientias acquisitas per disciplinam*. Deux ans après, il fit imprimer *Anthropologiæ tomus primus*, in-4, ouvrage dans lequel il proscrit les remèdes galéniques, et donne une préférence exclusive à ceux que fournit la chimie. Il a laissé quelq. MSs.

CARS (Laurent), grav., né à Lyon en 1703, vint jeune à Paris où il entra dans l'atelier de Lemoyne, qui lui conseilla d'abandonnner la peinture pour laquelle il se sentait peu de goût, fit dans la gravure de rapides progrès, fut reçu à l'académie en 1733, fit le portrait de Michel Anguier, sculpt., travailla d'après Vanloo, Cochin, mais surtout Lemoyne, son maître et son guide, et mourut en 1771, regardé comme le seul graveur qui puisse soutenir la comparaison avec Audran dans le grand genre. Son *Hercule et Omphale*, son *Allégorie sur la fécondité de la reine*, *la Thèse de Vantadour*, sont des chefs-d'œuvre.

CARSTARÉS (Guill.), théologien presb., né en Écosse en 1649, fit ses études à Utrecht où son père s'était réfugié pendant la révolut. de 1641, fut d'abord ministre de la congrégat. anglaise de Leyde, revint ensuite dans sa patrie où il fut arrêté comme conspirat. Relâché après des aveux que lui arracha la torture, il retourna en Hollande auprès du prince Guillaume d'Orange dont il était le chapel. particul. Lorsque ce prince monta sur le trône d'Angleterre, il nomma Carstarés son chapelain pour l'Écosse, où celui-ci eut une influence politique qui ne finit qu'avec la vie de son protecteur. Carstarés mourut en 1715, présid. de l'univ. d'Édimbourg et l'un des ministres de cette ville. Ses *papiers d'état* et ses *lettres*, précédés d'une *notice* sur sa vie, ont été publ. par le doct. Mac-Cormick, Édimbourg, 1774, in-4.

CARSTENS (Asmus-Jacob), peintre danois, né à Schleswick en 1754, fils d'un meunier, montra dès l'âge de 9 ans une vocation décidée pour le dessin, dont sa mère lui enseigna les premiers principes. Conduit à Copenhague par le désir de voir les ouvr. des grands maîtres, il essaya bientôt ses forces en composant un 1er tabl. repré s. *la mort d'Æschyle;* mais n'ayant eu que de faibles encouragements, il se trouva réduit à faire des portraits pour gagner sa vie. Quelq. tracasseries qu'il essuya à l'acad. de peinture de Copenhague le décidèrent à entreprendre le voyage de Rome. Il était parvenu jusqu'à Milan, après avoir visité Mantoue; mais par le manque de protection et de ressources dans un pays dont il ne connaissait point la langue, il se vit obligé de retourner en Allemagne en traversant la Suisse où il se procura par la vente de quelques dessins les moyens de se rendre à Berlin. Il exécuta dans cette ville plusieurs composit. remarq. qui le

firent recevoir à l'acad. de peint., et obtenir une pension de 2,500 fr. pour aller perfectionner son talent à Rome, où il arriva en 1792. Dès l'année suiv. il exposa ses ouvr. au jugem. des amateurs, qui lui fut très favorable; plus. tabl. qu'il composa dep. ajoutèrent encore à sa réputat., et de nouv. études lui présageaient de nouveaux succès, quand il mourut en 1798, dans la maturité de son talent. On cite parmi les tabl. et dessins qu'il mit au jour à Rome, *la Visite des Argonautes au centaure Chiron*, faisant partie d'une collect. de 24 dessins sur des sujets tirés de l'*Argonautique* d'Apollonius; le *Mégaponte*, composit. originale qui fit, dit-on, comparer son aut. à Raphaël et à Michel-Ange, et un *OEdipe roi*, son dern. tabl. La *Vie* de Carstens a été écrite en allemand, et l'on trouve une *notice* très détaillée sur ce peintre et ses ouvrages dans le *Magasin encycl.*, ann. 1808, t. IV. — Un autre Carstens (Chrét.-Nic.), jurisc., né en 1736 à Lubeck, y exerça les fonctions de proc. fiscal, et a publ. en lat. plus. *écrits* sur l'histoire et le droit public de cette ville. On a aussi de lui quelques *dissert.* impr. dans div. rec. périod.

CARSUGHI, jésuite ital., né en Toscane en 1647, mort en 1709, est aut. d'un poème latin sur l'*Art de bien écrire*, Rome, 1709, in-8.

CARTARI (Vincent), littér. et poete, né à Reggio dans le commencem. du 16e S., est auteur de plus. ouvr. dont les princip. sont : *Fasti d'Ovidio tratti alla lingua volgare*, Venise, 1551, in-8; cette trad. en vers *sciolti* (libres) est insérée dans le recueil *di tutti gli antichi poeti* (t. XXII), Milan, 1745. — *Il Flavio intorno a fasti volgari*, Venise, 1553, in-8; c'est une espèce de comment. de l'ouvr. précéd., et l'un et l'autre sont très rares. — *Il compendio dell' istoria di M. Paolo-Giovio*, etc., ib., 1562, in-8. — *Le immagini degli dei degli antichi*, etc., Venise, 1556, 1571, 1580, 1592, 1609, 1647 et 1674 (avec fig.); Lyon, 1581, in-8; Padoue, 1603, 1615 et 1626, in-8. Ces différentes édit. ont été (en partie) revues et augm. par l'aut., et après sa mort par Laurent Pignorie; les dern. sont les plus estimées. Il existe un trad. lat. et une trad. franç. de ce traité par Antoine Duverdier, Lyon, 1581, in-4, avec fig.

CARTARI (Jean-Louis), philosophe et médecin du 16e S., né à Bologne, prof. la philos. dans cette ville et à Pérouse de 1561 à 1575. A cette dernière époque il se fixa dans sa patrie où il exerça la méd. jusqu'à sa mort, en 1593. Ses principaux écrits sont : *Lectiones XXIII præmiales super lib. de physico auditu*, Pérouse, 1572, in-4. — *Quæstiones de primis principiis universam logicam constituentibus*, Bologne, 1587. — *De immortalitate, etc., secund. Aristot. tractatus*, ib., 1587, in-4.

CARTARI (Jules), jurisc. ital., né à Orvieto en 1558 et mort en 1633 à Rome, où il était sénateur, écrivit plusieurs ouvrages de jurisprudence oubliés depuis long-temps. — Cartari (Charles), fils du précéd., né à Bologne en 1614, mort en 1697, fut avocat au consistoire de Rome et inspecteur des archives du St-siége. On a de lui : *la Rosa d'oro pontificia; racconto istorico*, Rome, 1681, in-4. — *La Pallade bambina, ovvero Biblioteca degli opuscoli volanti*, etc., Rome, 1694, in-4; c'est un catalogue de petites pièces singulières publ. séparément, avec une préface très orig. Cet ouvr. est très rare, mais il a été refondu dans la 2e édit. de la *Biblioteca volante* de J. Cinelli (*v.* ce nom). La liste des autres *écrits* de C. Cartari se trouve dans les *Acta eruditorum*, année 1713, pag. 505.—Son fils, Ant.-Ét. Cartari, avait publié le prospectus (*prodromo gentilizio*, etc., Rome, 1679, in-12), d'un grand ouvr. sur toutes les familles illustres de l'Europe; mais il mourut en 1685, avant d'avoir achevé ce travail, qu'il avait poussé jusqu'à la lettre M.

CARTAUD DE LA VILLATE (Franç.), chan., né à Aubusson, mort à Paris en 1737, est auteur des ouvr. suiv. : *Pensées critiques sur les mathématiques*, Paris, 1733, in-12; l'objet de cet écrit paradoxal est de démontrer que les mathémat. ne sont pas toujours exemptes d'erreurs. — *Essai hist. et philos. sur le goût*, 1736, in-12; ce livre parut d'abord avec le nom de l'aut.; mais celui-ci, par des motifs qui n'ont pas été bien connus, changea le frontispice. Une 2e édit. porte la rubrique de Londres (Paris), 1751, avec le nom restitué. C'est encore un écrit paradoxal.

CARTE (Samuel), théol. anglais, né à Coventry en 1653, mort en 1740, a publ. : *Tabula chronologica archiepiscopatuum et episcopat. Manyliæ et Walliæ, ortus, divisiones, translationes*, etc., *indicans*, et deux *sermons*.

CARTE (Thomas), histor. anglais, né en 1686 à Clifton dans le comté de Warwick, refusa de prêter serment de fidélité au roi George Ier, et sacrifia son emploi de vicaire de l'église de Bath à l'attachement qu'il conservait pour les Stuarts. La part qu'il prit à la rébellion de 1715, et sa qualité de secrétaire de l'év. Atterbury, l'exposèrent au ressentiment du gouvernem. Une récompense de 1,000 livres fut promise à celui qui le livrerait; mais Carte se réfugia en France, où il prit le nom de Philips. Il y prépara l'édit. de l'*hist.* de de Thou, qui fut publiée à Londres en 1733, 7 vol. in-fol. Ayant obtenu la permission de rentrer en Angleterre, il donna la *Vie de Jacques, duc d'Ormond*, Londres, 1735-36, 3 vol. in-fol. L'abrégé parut en franç. sous le titre de *Mémoires de la Vie de milord duc d'Ormond*, La Haye, 1737, 2 vol. in-12. En 1738 il annonça par souscript. une hist. d'Angleterre : le 1er vol. parut à Londres en 1747, in-fol. L'auteur ayant inséré dans une note (à l'occasion du sacre des rois d'Angleterre) l'hist. d'un certain Lovel, qui, disait-il, avait été guéri des écrouelles par le prétendant, une partie des souscripteurs se retirèrent; mais Carte n'en continua pas moins la publicat. de son ouvr., dont les 2e et 3e vol. parurent successivem. en 1750 et 1752; il allait faire impr. le 4e quand il mourut en 1754. Ce dern. vol. fut publié l'année suiv. On a encore de Carte un *Catalogue des Rolles gascons, normands et français, conservés aux archives de la Tour de*

Londres, Londres (Paris), 1743, 2 vol. in-fol., dont on recherche les exempl. avec la préface de Carte, qui fut supprimée par le gouvern. français.— *Recueil de Lettres et Mémoires concern. les affaires d'Angleterre de* 1641 *à* 1660, Londres, 1738, 2 vol. in-8. — Une édit. des *Lettres de Robert Botwell*, avec un *Abrégé prélimin. de l'hist. gén. de Portugal*, Londres, 1740, in-8, trad. en français par l'abbé Desfontaines, Paris, 1742, 2 vol. in-12.

CARTEAUX (Jean-Franç.), génér. de la républ., né dans la Franche-Comté en 1751, fils d'un soldat, suivit son père admis à l'Hôtel-des-Invalides. Le peintre Doyen (*v.* ce nom), qui travaillait aux peintures de l'église, lui trouvant des dispositions, lui donna des leçons de dessin. Les progrès de l'élève furent assez rapides; mais sa vocation pour le métier des armes était décidée : il entra au service à 16 ans, et devint sous-offic. A la révolut., Carteaux, ayant quitté son régim., se fit peintre en miniature, fut nommé lieuten. dans la cavalerie de la garde nationale parisienne, et parvint au grade d'adjud.-gén., après la journée du 10 août 1792, à laquelle il prit part. Envoyé l'année suiv. à Grenoble pour la levée de 300,000 hommes décrétée par la convent., il obtint à l'issue de cette mission le grade de général de brigade. Lorsque les Lyonnaais s'insurgèrent contre la convention, les Marseillais s'étant armés pour marcher à leur secours, Carteaux vint à leur rencontre, les battit et entra dans Marseille le 25 août 1793. Il eut ensuite le commandement en chef de l'armée qui faisait le siége de Toulon. Arrêté peu de temps après, il fut conduit à Paris, et renfermé à la Conciergerie. Il commanda sur les côtes de Normandie en 1795, et réussit à apaiser une insurrection à Caen. Bonaparte, devenu consul, le fit administrateur de la loterie, puis commiss. dans la principauté de Piombino. Carteaux revint en France en 1805, et mourut vers 1807.

CARTEIL (Christophe), capitaine angl., né dans la prov. de Cornouailles au 16e S., servit d'abord dans la marine holland., où il se distingua; fut envoyé par la reine Élisabeth aux Indes-Occident., avec Franç. Drake, contribua par sa prudence et sa valeur à la prise des villes de Carthagène, Santiago et St-Augustin, et mourut à Londres en 1593.

CARTELETTI (Franç.-Séb.), poète italien du 16e S., contempor. de Tasse, est aut. d'un poème *sur le Martyre de Ste Cécile*, dont les nombr. édit. sont moins dues au talent de l'auteur qu'au sujet qu'il avait choisi. La meilleure est celle de Rome, 1598, in-12.

CARTELLIER (Pierre), sculpteur célèbre, né à Paris en 1757, ne put se livrer à des études solides et approfondies, ayant été forcé de consacrer ses travaux au soutien de son existence et de celle de sa mère; mais son goût et sa persévérance firent briller son talent malgré les obstacles. Noble, expressif, ingénieux dans la conception, simple et naturel dans les attitudes, vrai dans les contours, il se fit remarquer par un choix exquis dans toutes les parties de ses composit. et par le rare assemblage d'un style soutenu et d'un fini plein de vie et de chaleur. Membre de l'académie des beaux-arts et chevalier de la Légion-d'Honneur, il mourut le 12 juin 1833. Ses principaux ouvrages sont : une statue de *la Victoire*, ronde-bosse, au Luxembourg; une statue de *Vergniaud*, une de *Pichegru*, au musée de Versailles, celles *du prince Louis*, *d'Aristide*, *de la Pudeur*, etc.

CARTER (Franç.), écriv. angl. mort en 1783, a publié : *Voyage de Malaga à Gibraltar* (en angl.), Londres, 1776 et 1778, 2 vol. in-8, avec pl. — Carter (Élisab.), dame anglaise, née en 1717, fille d'un ecclésiastique, fut élevée par son père, qui ne négligea rien pour développer ses heureuses dispositions pour les lettres. Ses premiers essais poétiques parurent dans le *Gentleman's magasine*. L'ouvr. qui lui fait le plus d'honneur est la *Trad.* complète d'Épictète, Londres, 1758, in-4. Elle traduisit aussi les *Dialogues sur la lumière*, par Algarotti, et fit paraître en 1762 un vol. de *poésies* dédié à lord Bath, avec qui elle était très liée, et qu'elle accompagna l'année suiv. dans un voyage en Allemagne. On doit encore à cette dame les nos 54 et 100 du *The Rembler*. Elle mourut en 1806. Ses *Mém.* ont été publ. à Londres en 1807.

CARTERET (Jean), comte de Grandville, siégeait en 1711 à la chambre des pairs, et se distingua par son attachement à la maison de Hanovre, qui l'avait redemandé à George Ier. Nommé vice-roi d'Irlande en 1724, son administrat., dans un temps difficile, fut généralem. applaudie. A l'avénement de George II au trône, Carteret fut continué dans ce haut emploi jusqu'en 1730. Du parti contraire au lord Walpole, il fut nommé secrét.-d'état après la révocat. de ce ministre, et mourut en 1763. Il se montra constamment protecteur des arts et des lettres.

CARTERET (Philippe), navigateur anglais, fit partie, en 1766, de l'expédition commandée par le capitaine Wallis, pour découvrir de nouvelles terres dans l'hémisphère méridional; reconnut plusieurs îles au sud des îles de la société, et l'archipel de Santa-Cruz de Mandona, auquel il donna le nom d'îles de *la reine Charlotte*, visita ensuite des îles qu'il nomma *Gower* et *Carteret*, et revint en Angleterre en 1769, après avoir fait plus. autres découv. On ignore l'époque de sa mort. La *Relat.* de son voyage a été publ. par Hawkesworth, avec celle du prem. voyage de Cook.

CARTHAG (St), dit *le Jeune*, et surnommé *Mochuda* ou *le Matinal*, fut disciple de Carthag-l'Ancien et de St Comgall en Irlande, et fonda dans le West-Mead le gr. monast. de Rathenin, qui devint l'école la plus célèbre et la plus fréquentée de l'Europe. Il y gouverna plus de 800 moines pendant 40 ans; mais les persécutions d'un petit roi voisin l'ayant obligé à prendre la fuite avec ses moines, ils se retirèrent dans le Munster ou Mémonie. Ce saint est regardé comme le prem. év. de Lismore, où il fonda un monastère, une cathédrale et une école. Il mourut le 14 mai 637.

CARTHAGE, ville et contrée située dans la par-

tie occidentale de la côte N. de l'Afrique, est célèbre par les guerres qu'elle soutint contre Rome. On attribue la fondation de Carthage à une petite colonie de Tyriens qui avaient accompagné, l'an 869 av. J.-C., Didon fuyant la tyrannie de Pygmalion, son frère et meurtrier de son époux. Les Carthaginois agrandirent leurs états par des conquêtes, et bientôt ils pénétrèrent jusqu'en Sicile et en Italie; mais les Romains, alliés de ces contrées, envoyèrent à leur secours une armée sous la conduite de Fabricius, et en 264 commença la première guerre punique: plus. gr. capit. romains, tels que Régulus et Duilius, y ont rendu leur nom célèbre. Elle dura 23 ans (264-241 av. J.-C.), au bout desquels les Carthaginois, forcés d'évacuer la Sicile, furent soumis à un tribut de 2,000 tal., qu'ils payèrent à leurs vainqueurs pendant 10 années. Cependant, après avoir réparé ses pertes, Carthage arme des flottes, et, sous la conduite d'Annibal, entreprend de soumettre l'Espagne, dont la conquête est commencée par la prise de Salamanque. Sagonte ayant eu le même sort en 210, après un siége de 7 mois, Rome se plaint et demande qu'Annibal lui soit livré. Le refus des Carthaginois détermine la deuxième guerre punique; et tandis que les Romains envoient Scipion en Espagne, Annibal, plus heureux ou plus habile, traversant les Alpes, passe en Italie, remporte en 217 la victoire de Trasimène, où le consul Flaminius est tué; mais le dictateur Q. Fabius-Maximus, en temporisant, sauve Rome de l'irruption des Carthaginois, qui néanmoins conservent encore l'avantage sur les Romains; enfin cette 2e guerre punique, qui avait duré 17 ans (219-202), est terminée par l'entière destruction des flottes de Carthage et par la perte de ses possessions hors de l'Afrique (*v.* Scipion *l'Africain*). Pendant environ 50 ans de paix, Rome, toujours jalouse de sa rivale, épie le moment de l'anéantir, et saisit, pour lui déclarer une troisième guerre, l'instant où elle est agitée par des dissensions intestines. La dernière guerre punique ne dura que 4 ans; avec elle se termina l'empire de Carthage, dont le territoire fut réduit en province romaine.

CARTHAGENA (Jean de), théolog. espagnol, entra chez les jésuites, d'où il passa chez les observantins, fut profess. de théol. à Salamanque, puis à Rome. Paul V le chargea de la défense de ses droits dans le démêlé qu'il eut avec la républ. de Venise. Le P. Carthagena fit à cette occasion deux ouvr. (*Pro ecclesiastica libertate*, etc., Rome, 1607, in-4.—*Propugnaculum catholicum*, etc., ib., 1609, in-8), dans lesquels il soutint que le pape peut appeler à son secours des troupes infidèles pour protéger les libertés de l'Église contre ceux qui voudraient y porter atteinte. Les autres écrits de ce relig. sont des *Homélies* lat. sur les mystères, Cologne et Paris, de 1613 à 1618, 5 vol. in-fol. — *Praxis orationis mentalis*, Venise et Cologne, 1618, in-12. Il mourut à Naples en 1617.

CARTHALON, était gr.-prêtre d'Hercule et fils de Machée, génér. carthaginois. A son retour d'un voyage qu'il avait fait à Tyr pour offrir des dépouilles à l'Hercule tyrien, trouvant Carthage assiégée par son père, injustem. banni de cette ville, il traversa le camp de Machée, revêtu de ses habits sacerdotaux, sans le saluer. Son père, irrité de cette marque de mépris, le fit attacher à une croix, où il expira l'an 530 avant l'ère chrétienne.—Carthalon, génér. carthaginois envoyé en Sicile après la défaite de Régulus pour commander les troupes de terre et de mer, prit Agrigente, qu'il réduisit en cendres, et remporta de gr. avantages sur les forces navales des Romains; mais des rigueurs déplacées l'ayant rendu odieux, il fut rappelé par le sénat de Carthage, et remplacé par Amilcar Barca, père d'Annibal, vers l'an 250 av. l'ère chrétienne. —Carthalon, gén. de la cavalerie carthagin., avait suivi Annibal dans son expédit. d'Italie, et commandait la garnison de Tarente lorsqu'il se laissa surpendre par les Romains, et fut passé au fil de l'épée avec la plupart de ses soldats, l'an 209 avant J.-C.

CARTHEUSER (Jean-Frédéric), médec. allem., né en 1704, fut profess. à Francfort-sur-l'Oder, opéra une réforme salutaire dans l'emploi des plantes et des médicaments usités jusqu'à lui, et mourut en 1777. Nous citerons entre ses nombreux écrits les suiv., qui sont très estimés: *Elementa chimiæ medicæ dogmatico-experimentalis*, Francfort, 1753, in-8.—*Fundamenta materiæ medicæ generalis et specialis*, ib., 1749 et 1750, 2 vol. in-8, trad. en franç., 1755, 4 vol. in-12. —*Fundamenta pathologiæ et therapeiæ prælectionibus suis accommodata*, ibid., 1758. — *De morbis endemicis lib.*, ibid., 1772, in-8. — Cartheuser (Frédéric-Auguste), fils du précédent, exerça la médecine comme son père, mais sans l'égaler en célébrité. Il était né à Halle en 1734, et il mourut à Schierstein en 1796. On a de lui: *Elementa mineralog. systematicè disposita*, Francfort-sur-l'Oder, 1755, in-8. — *Rudimenta hydrologiæ systematicæ*, in-8, et plus. autres écrits peu remarq.—Cartheuser (Ch.-Guill.), frère du précédent, médecin comme lui, a laissé des *Reflexions sur la diète*, en allem.

CARTIER (Jacq.), navigat. français, né dans le 16e S. à St-Malo, avait entrepris déjà quelques courses sur l'Océan, lorsqu'il fit, au gr.-amiral de France, Philippe de Chabot, la proposit. d'aller explorer la partie nord du gr. continent américain, alors désignée sous le nom de *Terre-Neuve*. L'amiral accueillit le projet de Cartier, qui fut autorisé par François Ier à le mettre à exécution; il partit de St-Malo en 1534, avec deux navires de 60 tonneaux et 61 hommes d'équipages chacun, reconnut une grande partie des côtes du golfe St-Laurent, et prit possess. du pays au nom du roi. Au retour de Cartier, et d'après son rapport, François Ier résolut de former un établissem. dans cette partie de l'Amérique. Un gr. nombre de volontaires, parmi lesquels se trouvaient des jeunes gens de distinction, se présentèrent pour faire partie de la nouv. expédition. Cartier remit à la voile le 10 mai 1535, aborda non sans quelques traverses les côtes déjà visitées, remonta le fleuve

St-Laurent, et s'avança à 7 ou 8 lieues au-delà de l'endroit où depuis fut bâtie la ville de Quebec. Les 3 bâtim. qui composaient la flotille mouillèrent près de l'embouchure d'une rivière affluente appelée d'abord *Ste-Croix* par l'explorateur, mais à laquelle on donna depuis le nom de *Jacq. Cartier*. Le navigat. continua ses découv. avec des canots à cause des difficultés que le fleuve présentait aux gros bâtiments et parvint jusqu'au lieu où fut bâtie plus tard la ville de *Montréal*, à 150 lieues de l'embouchure du St-Laurent. Il visita la contrée, communiqua avec les habitants, gagna leur amitié, et revint ensuite hiverner à la rivière Ste-Croix, où les équipages souffrirent beaucoup du froid et du manque de rafraîchissements. Ils furent attaqués du scorbut, fléau alors peu connu des marins européens; plus. succombèrent, presque tous furent grièvement malades. Un chef du pays enseigna fort heureusement à Cartier un arbre dont les feuilles et l'écorce, prises en infusion, avaient opéré sa propre guérison. Les Français firent usage de ce remède et s'en trouvèrent bien; mais la maladie avait déjà fait de tels ravages, que Cartier fut obligé d'abandonner un de ses bâtim., faute d'équipage pour le manœuvrer. Il partit le 6 mai 1536, trouva le passage qu'il avait déjà supposé exister au sud de *Terre-Neuve*, ce qui compléta la découv. du fleuve et du golfe St-Laurent, arriva le 16 juillet à St-Malo, et fut renvoyé en 1540 dans le fleuve St-Laurent. Le vice-roi que François I[er] avait nommé pour gouverner le pays découvert n'étant parti que 18 mois après Cartier, celui-ci, abandonné à ses propres ressources et pressé par la disette, revint à St-Malo en 1542. L'époque de sa mort est inconnue. La première relation de ses voyages fut publ. sous ce titre : *Brief récit de la navigat. faite ès isles de Canada, Hochelage, Saguenay et autres*, Paris, 1545, in-8, réimpr. à Rouen, 1598. Il en existe une trad. ital. dans le 3[e] vol. de la collect. de Ramusio, Venise, 1565; on trouve le *Précis du 3[e] voyage* (celui de 1542), dans le 3[e] et dern. vol. de la collection d'Hakluyt (*v.* ce nom).

CARTIGNY (Jean), religieux carme, né vers 1520 en Flandre, fit profess. à Valenciennes, fut ensuite nommé professeur de théologie au couvent de son ordre à Bruxelles, dont il devint prieur. En 1564 il était à Rome délégué de sa province au chapitre-général. L'année suivante, il prononça le discours d'ouverture du synode de Cambray : l'archevêque le nomma son théologien. Il mourut en cette ville en 1580. Outre quelq. ouvr. MSs., on a de lui quelq. écrits mystiques remarquables par leur singularité : le *Voyage du chevalier errant; les quatre Novissimes ou fins dernières de l'homme*, Anvers, 1573. On trouve à la fin un opusc. intit. : *la Querelle de l'âme damnée avec son corps.*

CASTIMANDA, reine des Brigantes dans la Grande-Bretagne, sous l'empire de Claude, embrassa le parti des Romains, vers l'an 43 de J.-C., et quitta Vénusius, son mari, pour s'unir à son gr.-écuyer. Vénusius, ayant levé des troupes, força l'infidèle princesse à chercher un asile dans le camp des Romains; et ceux-ci terminèrent la querelle en prenant possession du territoire des Brigantes.

CARTOUCHE (Louis-Dominique), voleur fameux, dont le nom est devenu populaire, né à Paris vers la fin du 17[e] S., manifesta de bonne heure ses inclinat. vicieuses. Chassé du collége où il étudiait et de la maison paternelle, il s'enrôla dans une troupe de voleurs qui infestaient la Normandie; de retour à Paris, y devint le chef d'une nouvelle bande, et remplit bientôt la capitale et les provinces du bruit de ses vols et assassinats. Après avoir long-temps échappé aux poursuites de la justice, il fut enfin arrêté dans un cabaret, condamné et exécuté en 1721. Le *Recueil des procès fameux* de Dessessarts contient la relat. de celui de Cartouche. On a aussi l'*Histoire de sa vie et de son procès*, souvent réimpr. Une comédie de Legrand, intitulée *Cartouche*, fut jouée dans le temps même de son procès; et Grandval a publié sous le même titre un poème, Paris, 1725, in-8, auquel il a joint un petit *Dictionnaire d'argot*, ou langage des voleurs.

CARTWRIGHT (Thomas), puritain, né vers l'an 1535 dans le comté de Hertfort, enseigna la théol. à l'univ. de Cambridge; mais comme il professait des principes contraires à la hiérarchie sacerdot., les évêques réussirent à le faire expulser. Il passa sur le continent, revint en Angleterre, malgré les persécutions dirigées contre les puritains, publia même des écrits qui alarmèrent le gouvern., et se vit obligé de quitter de nouveau le royaume. S'étant hasardé d'y rentrer au bout de 5 ans, il fut arrêté et mis en prison comme séditieux. Délivré par le crédit de quelques-uns de ses protecteurs, il ne jouit pas long-temps de sa liberté, fut encore emprisonné à div. reprises, et mourut en 1603. Outre plus. écrits de controverse, on a de lui des *Comment.* sur l'Écrit. sainte, dont les curieux recherchent la belle édit. publiée à Amsterdam par L. Elzevir en 1647, in-4, sous le titre de *Harmonia evangelica commentario analytico illustrata.*

CARTWRIGHT (Guill.), théolog. et poète angl., né en 1611 dans le comté de Glocester, et mort en 1644, professeur de métaphysique à l'université d'Oxford, composa des *poésies* grecq., lat. et angl.; et des *pièces* de théâtre, recueillies et publ. sous le titre de *Comédies, tragi-coméd.*, etc., Londres, 1651, in-8. Il fut très loué par les poètes de son temps. — Cartwrigt (Christophe), autre théolog. anglais, né en 1602 et mort en 1658, a laissé des *Comment. sur la Genèse et l'Exode*, estimés des hébraïsants.—Cartwright (Thom.), théologien et prélat angl., né en 1634 à Northampton, fut d'abord chanoine de St-Paul à Londres, ensuite évêque de Chester; mais il perdit ce dern. bénéfice en embrassant la cause du roi Jacques II, qu'il suivit en France et dans l'expédit. d'Irlande, où il mourut en 1689. Plusieurs de ses *Sermons* ont été impr. Londres, 1648 et 1653, 2 vol. in-8. — Cartwright (le major John), écrivain politique anglais, né en 1740, après avoir servi quelque temps en Prusse,

entra dans la marine anglaise, fit plusieurs campagnes et obtint le grade de lieuten. de vaisseau. Sa santé l'obligeant à quitter le service maritime, il devint par droit d'ancienneté lord-lieutenant du comté de Notthingham, place qu'il ne conserva pas long-temps; on suppose que c'est au ressentiment de l'injustice qui l'en dépouilla qu'il faut attribuer surtout la véhémence qu'on remarque dans ses nombreux *écrits* politiques et de circonstance. Membre des associations pour la réforme parlementaire, il y prononça des discours empreints d'un gr. amour de la liberté. Le major Cartwright est mort en 1825.

CARUS (Marcus-Aurélius), empereur romain, né à Narbonne dans les Gaules (suivant Eutrope, Aurél., Victor et Orose) au 3e S., fut élu à l'empire après la mort de Probus. Après avoir défait les Sarmates en Illyrie, il se rendit en Asie pour faire la guerre aux Parthes, s'empara de la Mésopotamie, des villes de Séleucie et Ctésiphonte, et mourut frappé de la foudre dans cette dernière ville, en 282 de J.-C., après 16 mois de règne. — Ses deux fils, Carin et Numérien, qu'il avait déjà nommés *césars* et *augustes*, lui succédèrent. On a des médailles grecq. et latines de ce prince. Vopiscus, son biographe, nous a conservé quelques fragments de ses *lettres* et de ses harangues.

CARUS (Frédéric-Auguste), théologien allem., né à Budissin en 1770, mort en 1807, professa la philosophie à Leipsig, où ses *OEuvres* ont été publ. par Ferdin. Hand, de 1808 à 1810, 7 vol. in-8. Les différents écrits renfermés dans cette collect. sont en allem., à l'exception d'une *Hist. des sentences de l'Église grecque* (en lat.), etc., déjà imprimée à Leipsig, 1793, in-4; et d'un *Comment.* (idem), sur l'origine de la cosmo-théol. Anaxagor., ibid., 1796, in-4.

CARUSO (Jér.), poète italien, né dans le roy. de Naples au 16e S., a laissé une relat. (*in ottava rima*) des guerres auxquelles il avait eu part comme officier dans l'armée du duc d'Urbin. Cet ouvrage a pour titre: *Hist. nella quale si racconta il veris. successo del miser. assedio e arresa della città di Vercelli.* — Caruso (Charles) juriscons., né en Sicile, mort en 1690, a laissé un traité de *Procédure civile* (en latin), Palerme, 1654, 1705, in-fol.—Un autre de *Procédure criminelle* (idem), ibid., 1655, in-fol. Ce dernier a eu plus. édit. avec des additions par le fils de l'auteur J. Caruso, mort à Palerme en 1706.

CARUSO (Jean-Baptiste), historien, parent du précédent, né près de Palerme en 1673, étudia d'abord la philosophie qui le conduisit au scepticisme; et par les conseils de Mabillon, qu'il eut l'occasion de voir dans un voyage à Paris, abandonna cette étude pour se livrer aux recherches histor. De retour dans sa patrie, il mit à profit les conseils du savant religieux, visita les archives et les bibliothèques de la Sicile, dont il tira des monuments précieux, et mourut en 1724. On a de lui: *Memorie istoriche della Sicilia*, Palerme, 1716-37, 3 vol., in-fol., dont les deux dern. sont posthumes. —*Biblioth. historica Siciliæ*, 1720-23, 2 vol. in-fol. C'est un recueil très important d'historiens du moyen-âge, la plupart inédits, avec des préfaces et des notes. Muratori les a réimpr. dans les *Rerum italicar. scriptores*, où il donne de grands éloges à Caruso.

CARVAJAL (Jean de), cardinal espagn., évêque de Placencia, né à Truxillo en Estramadure dans le 15e S., fut successivem. auditeur de rote, gouvern. de Rome, légat, et reçut la pourpre des mains de Paul IV, en 1446. Nommé légat à div. reprises en Allemagne et en Bohême, il y combattit les erreurs des hussites, et fut exposé à leur ressentiment, contribua au succès mémorable que l'armée chrétienne obtint en 1456 sur les troupes de Mahomet Ier, sulthan des Turks, et mourut à Rome en 1469. — Carvajal (Bernardin de), neveu du précéd., év. de Carthagène, reçut le chapeau de cardinal en 1493, des mains d'Alexandre VI. Nommé par le roi Ferdinand V ambassad. à Rome en 1511, il prit le parti du roi Louis XII et de l'empereur Maximilien contre le pape Jules II, et provoqua la réunion du concile de Pise, qui se prononça contre le pontife. Celui-ci s'en vengea en traduisant devant le concile de Latran Carvajal, qui fut excommunié et déclaré indigne de la pourpre. Après la mort de Jules, Carvajal, qui s'était retiré à Lyon, crut pouvoir revenir en Italie; mais Léon X le fit arrêter et conduire à Civitta-Vecchia. Il n'obtint sa liberté qu'après avoir sollicité à genoux la rémission de sa faute dans un consistoire tenu la même année (1513). Il rentra alors dans toutes ses dignités, obtint l'évêché d'Osti, et mourut doyen du sacré collége, en 1523. On a de lui quelq. *disc.*, *homélies* et *sermons* (en latin).

CARVAJAL (Laurent GALINDEZ de), de la famille des précédents, juriscons., né à Placencia (Estramadure) en 1472, mort en 1527, fut professeur de jurisprudence à Salamanque et conseiller du roi Ferdin. V et de la reine Isabelle. Il écrivit plus. ouvr. qui sont restés MSs.; des *Mémoires* sur la vie de Ferdinand et d'Isabelle; des *remarq.* sur l'hist. d'Espagne, etc., impr. en 1517, in-fol., sous ce titre: *Adiciones à los varones illustres de Fernan Perez de Gusman*, avec une *Vie de Jean II, roi de Castille*, dont Carvajal n'était que l'éditeur. — Carvajal (François de), capitaine espagnol, né vers la fin du 15e S., se fit remarquer au sac de Rome en 1527, servit depuis en Amérique, et contribua au succès qu'obtint Vaca de Castro, gouvern. du Pérou, sur le jeune Almagro (*v.* ces noms). Ayant embrassé le parti de Gonzalès Pizarre, il fut fait prisonnier avec lui, lors de la défection de son armée, en 1548, et condamné à être pendu comme traître à son souverain. — Carvajal (Jean de), parent du précéd., suivit comme lui la carrière des armes et servit en Amérique. Officier dans la province de Vénézuela lorsque l'empereur Charles-Quint céda, ou plutôt vendit ce territoire à la famille Welser d'Ausgbourg, à titre de fief de la couronne d'Espagne, il fit assassiner le

second gouvern. envoyé par cette famille, et fabriqua de fausses lettres-patentes qui le nommaient lui-même à cette place. Charles-Quint, informé de cette usurpation, envoya un nouveau gouverneur, don Juan Pérez de Tolosa, qui fit pendre Carvajal en 1546. — CARVAJAL (don Louis-Firmin de) — V. UNION (comte de la).

CARVALHO (DOMINIQUE), capitaine portugais, né dans le 16e S., d'une ancienne famille, servit avec distinction dans les Indes-Orient. Employé par le vice-roi de Goa dans diverses expéditions sur les côtes du golfe du Bengale, il avait remporté des succès sur les Indiens Mogores et les troupes du vice-roi d'Aracan, lorsqu'un prince allié des Portugais, et dont à ce titre il réclamait les secours, le livra à ce même roi d'Aracan, qui le fit périr dans les tourments, en 1604.

CARVALHO (ANTOINE), jésuite, de la famille du précédent, né à Lisbonne en 1590, professa la théologie et la philosophie à Évora, puis à Coimbre, et mourut en 1650, laissant des *Comment.* latins sur la *Somme* de St Thomas; et un *disc.* (en portugais) sur cette question : *S'il est convenable que les prédicat. censurent les princes et les ministres*, Lisbonne, 1627, in-4.—Un autre jésuite, CARVALHO (Valentin), est cité par Phil. Alegambe (*v.* ce nom) comme auteur d'un *supplément* aux lettres des missions du Japon et de la Chine, Rome, 1603, in-8 (en italien).— CARVALHO (Louis-Alonzo), jésuite espagnol, mort en 1630, est auteur d'un *Art poétique* (en espagn.), Médina del Campo, 1602, in-8; et d'un ouvrage intitulé : *Antiquedales y cosas memorables del principado de Asturias*, Madrid, 1615, in-fol. — CARVALHO (Jean de), jurisc. portugais, fut profess. de droit canon. à Coimbre dans le 17e S. On a de lui un traité *de Quartâ falcidiâ et legitimâ*, et *In cap. Raynaldi de testamentis*, Coimbre, 1631. — CARVALHO (Laurent-Pérez), est auteur d'un ouvrage publié à Lisbonne en 1693, in-fol., sous le titre de : *Enucleationes ordinum militarium Hispaniarum.* — CARVALHO (Tristan Barbosa y), n'est connu que par quelq. ouvrages ascétiques, dont le plus remarquable a pour titre : *Ramillete del alma y jardin del cielo* (Bouquet de l'âme et jardin du ciel).—CARVALHO-VILLASBOAS (Martin), juriscons. portug., s'établit à Milan vers la fin du 16e S., et y publia un traité intit. : *Espejos de principes y ministros* (Miroirs des princes et des ministres), Milan, in-4.—CARVALHO (Antoine-Monez), publiciste portugais du 17e S., est auteur d'un écrit intitulé : *Francia interesada con Portugal en la separacion de Castilla*, Barcelone, 1644, in-4.

CARVALHO D'ACOSTA (ANTOINE), ecclésiat. portugais, né à Lisbonne en 1650, mort en 1715, a laissé plus. tr. d'astron., de cosmogr. et de géogr. en latin et en portug., dont le plus remarquable a pour titre : *Corographia portugueza e descripção topografica de reino de Portugal*, Lisbonne, 1706, 1708 et 1712, 3 vol. in-fol. Cet ouvr., très rare en France, est curieux, instructif, et le meill. que l'on ait sur cette matière. — CARVALHO DE PARADA (Antoine), archiprêtre et garde des archives roy. de Portugal, a composé un *Tr. sur l'art de régner*, et une *Vie du serviteur de Dieu, Bartholomè d'Acosta, trésorier*, etc.; c'est tout ce que les biogr. portug. nous fournissent sur cet écrivain.

CARVE (THOMAS), prêtre, né dans le comté de Tipperary en Irlande, vers la fin du 16e S., aumônier d'une légion au service de l'empire, fit en cette qualité plus. campagnes dans la guerre de trente ans, et publ. le récit des événem. dont il avait été le témoin sous ce titre : *Itinerarium*, etc., Mayence, 1639; Spire, 1646, 3 parties in-12 ; on trouve cet ouvrage rarement complet. On lui doit encore *Lyra, sive anacephaleosis hibernica*, etc., Sultzbach, 1666, in-4. C'est un essai sur l'origine, les mœurs et les coutumes des peuples de l'Irlande, avec les annales de cette île depuis 1148 jusqu'en 1666. Carve était mort en 1664, à 74 ans.

CARVER (JEAN), fondateur d'un établissement colonial dans l'Amérique du nord, né en Angleterre vers la fin du 16e S., avait quitté sa patrie pour cause de religion et s'était établi à Leyde, lorsqu'il fut envoyé à Londres à l'effet de traiter de l'acquisition d'un terrain en Amérique avec la comp. de Virginie. Il obtint des lettres-patentes et partit en 1620 avec deux bâtim. et 120 colons. Après une navigat. pénible, Carver et ses compagnons abordèrent sur une côte déserte, et s'établirent sur un terrain auquel ils donnèrent le nom de Plymouth. Il gouverna pendant 2 ans cette colonie, fit avec les Sauvages des traités qui ont été maintenus pendant 50 ans, et mourut en 1623. Son épée est déposée à Boston dans le cabinet de la société historique de Massachusett. — CARVER (Jonathas), né en 1732 dans le Connecticut, abandonna l'étude de la médecine pour entrer comme enseigne dans un régim. d'infanterie, et fit toutes les campagnes à la suite desq. les Anglais restèrent maîtres du Canada. A la paix, il conçut le projet de visiter les parties intérieures de l'Amérique jusqu'à l'Océan-Pacifique, afin d'ouvrir de nouv. routes au commerce. Parti de Boston en 1766, il revint en oct. 1768, après avoir fait plus de deux milles lieues, et mit en ordre sa relation. Il s'embarqua ensuite pour l'Angleterre, où il ne fut pas accueilli comme il le méritait. Négligé par le gouvernement, il n'avait pour faire exister sa famille que le chétif emploi de commis d'un bureau de loterie. Cette fâcheuse situation altéra sa santé, et il mourut en 1780. Sa fin déplorable donna lieu à la fondat., dans Londres, d'une société pour le soulagem. des gens de lettres malheureux. La relat. des voyages de Carver, impr. à Londres en 1774 et 1780, a été trad. en franç. par Montucla, sous ce titre : *Voyage dans les parties intérieures de l'Amérique-Septentr., pend. les ann.* 1766, 1767 et 1768, Paris, 1784, in-8. On y trouve des détails curieux sur la géogr. de cette immense contrée, et sur les mœurs des nations qui l'habitent. Carver est encore aut. d'un *Traité de la culture du tabac*, Londres, 1779, in-8.

CARVILIUS-MAXIMUS (SPURIUS), consul ro-

main avec Papirius-Cursor, l'an 293 avant J.-C., prit Amiterne, y tua 2,800 hommes, fit 4,000 prisonniers, s'empara d'Herculanum et d'autres places. Ces succès lui valurent les honneurs du triomphe. — CARVILIUS, fils du précéd., fut consul comme son père et le prem. Romain qui ait répudié sa femme, vers l'an 131 avant J.-C. D'autres attribuent cette innovation à Carvilius Raga, de la même famille.

CARY (HENRI), né à Aldeinham vers la fin du 16e S., mort en 1638, obtint du roi Jacques Ier le titre de vicomte de Falkland, et fut ensuite lord-député d'Irlande. On a de lui une *Histoire de l'infortuné roi Édouard II*, et deux *Lettres* adressées à Jacques Ier et au duc de Buckingham. — CARY (Robert), savant ecclésiatique anglais, né dans le Devonshire en 1615, fut curé à Portlemouth, ensuite archid. d'Exeter, et mourut en 1688. On a de lui un très bon ouvr. intit. : *Palæologia chronica* (chronologie de l'antiquité), impr. à Londres, 1677, in-fol.

CARY (FÉLIX), antiq., né à Marseille en 1699, annonça de bonne heure un goût décidé pour la numismatique, s'appliqua à l'étude de l'histoire, et forma un beau cabinet de médailles. Nommé en 1751 correspond. de l'acad. des inscript., il mourut en 1754. Ses médailles furent acquises pour le cabinet du roi par l'abbé Barthélemy. On a de lui : *Dissert. sur la fondat. de Marseille*, etc., Paris, 1744, in-12. — *Histoire des rois de Thrace et du Bosphore Cimmérien, éclaircie par les médailles*, Paris, 1752, in-4, fig., rare. Il a laissé, dit-on, plus. ouvr. MSs.

CARYATIDES (myth.), fig. de femmes sans bras, vêtues de longues robes, servant de supports aux entablements, furent, dit-on, originairement employées dans les édifices publics par les architectes grecs pour éterniser le souvenir de la trahison des habitants de Carye, ville du Péloponèse, qui s'étaient ligués avec les Perses contre les autres Grecs; ceux-ci, vainqueurs, prirent et pillèrent Carye, égorgèrent les hommes, et emmenèrent les femmes en esclavage, les contraignant à garder leurs robes et leurs ornements.

CARYBDE et SCYLLA (myth.), noms célèbres dans la géogr. ancienne, sous lesquels on désigne deux écueils dans le bras de mer ou détroit qui sépare la Sicile du royaume de Naples. CARYBDE fut, suivant la fable, une femme adonnée à la rapine, et qui, ayant volé des bœufs à Hercule, fut précipitée par ce héros dans la mer, où sa chute ouvrit un gouffre horrible. — SCYLLA, fille d'un berger de la Sicile, et digne émule de la magicienne Circé dans l'art de préparer les poisons, ayant abusé de ses connaiss. funestes, fut changée en rocher. Le mugissem. des flots qui viennent se briser contre ce même rocher a fait imaginer aux poètes que Scylla, sous sa nouvelle forme, était encore entourée de chiens et de loups furieux. Les deux écueils Carybde et Scylla sont rapprochés, mais à l'opposite l'un de l'autre, dans un détroit assez resserré, de sorte qu'il est assez difficile de les éviter tous les deux à la fois; et c'est ce qui a donné lieu au proverbe *tomber de Carybde en Scylla*, pour exprimer qu'en voulant éviter un mal, on se jette dans un autre.

CARYL (JOSEPH), théol. angl. non conformiste, né à Londres en 1602, eut quelq. célébrité comme prédicat., et fut employé par Cromwel à diverses négociat. pendant les guerres civiles. Obligé de se cacher après la restauration de 1660, il passa dans l'obscurité les dern. ann. de sa vie, et mourut à Londres en 1673. On a de lui un *Commentaire* sur Job, plus. fois réimpr. en 2 vol. in-fol. et 13 vol. in-4; et quelq. *Sermons*. — CARYL (Jean), littér. angl., né dans le comté de Sussex, fut secrétaire de la reine Marie, femme de Jacques II, se distingua par sa fidélité à la cause de ce monarque, qu'il suivit dans l'exil, et dont il obtint les titres purement honorifiques de baron Dartford, comte Caryl, et mourut en 1717. Il avait été très lié avec le célèbre Pope, auquel il donna, dit-on, l'idée du poème de *la Boucle de cheveux enlevée;* outre quelq. poésies insérées dans différ. recueils, on lui doit une trad. des *Psaumes de David*, d'après la Vulgate; une trag., *la Mort de Richard III*, 1667, in-4; une coméd., *Sir Salomon*, 1671, in-4.

CARYOPHYLE (JEAN-MATTHIEU), archevêque d'Icon, né dans l'île de Corfou, mort à Rome vers 1636, était très savant dans le grec, le latin et les langues orient. Il a publié pour la prem. fois, sur un MS. du Vatican, les *Lettres de Thémistocle*, auxquelles il joignit une trad. lat. et des variantes, Rome, 1626, in-4. On lui doit, entre autres ouvr. une édition grecque-latine du *Concile général de Florence*, ibid., 1638, 2 vol. in-4. — *Chaldæ, seu Æthiopicæ linguæ institutiones*, ibid., 1630, in-8. — Un vol. de vers grecs et latins intitulé : *Noctes Tusculanæ*.

CASA (JEAN della), orateur et poète ital., l'un des écrivains les plus élégants du 16e S., né en 1503 à Mugello, près de Florence, après avoir mené une vie peu régulière, changea de conduite, entra dans les ordres, et s'attacha aux deux card. Alex. Farnèse, dont le prem., élu pape sous le nom de Paul III en 1534, l'établit commiss. apostol. à Florence, et le nomma plus tard à l'archevêché de Bénévent et nonce à Venise. De retour à Rome, après la mort de son protect., il revint bientôt à Venise avec l'intention de se livrer tranquillement au culte des muses; mais le pape Paul IV l'appela près de lui, le nomma son secrét. intime et l'honora de toute sa confiance. Il avait l'espérance de recevoir le chap. de cardinal, lorsqu'il mourut en 1556. On a de lui plus. ouvr. en vers et en prose, écrits avec autant d'élégance que de délicatesse, tels que *Galatée ou la manière de vivre dans le monde*, Florence, 1560, in-8, très souv. réimpr. et trad. en div. langues : il en existe une édit. en quatre lang.: en franç. et en ital., par Belleforest, en latin par un anonyme, et en espagnol par Bezerra, Lyon, 1609, in-18; le livre moins étendu, intit. : *Degli uffizi communi tra gli amici superiori e inferiori*, en est comme le supplém. C'est

la trad. par della Casa de son traité : *De officiis inter potentiores et tenuiores amicos.* Ses *poésies lyriques* italiennes sont comparées, pour l'élégance et la pureté du style, à celles du Bembo, et contribuèrent de même au rétablissem. du bon goût en Italie. Les édit. les plus estimées de la collect. de ses *OEuvres* sont celles de Florence, 1707, Venise, 1752, 3 vol. in-4; Milan, 1806, 4 vol. in-8. Les pièces licencieuses, telles que le *Capitolo del Forno*, composées dans la jeunesse de l'aut., ont été rejetées de ces édit., mais on les trouve dans les recueils facétieux et satiriques de Berni et de Mauro (*v.* ces noms).

CASA-BIANCA (Lucien), capitaine de vaisseau, né en Corse vers 1755, avait déjà servi avec quelq. distinct. dans la marine roy., lorsqu'il fut nommé député de la Corse à la convention. Il y manifesta des opinions modérées, et ne s'occupa guère que des affaires de la marine. Après la session, il passa au conseil des cinq-cents, reprit ensuite du service, eut le commandement du vaisseau *l'Orient* dans l'expéd. d'Égypte, et fut tué au combat d'Aboukir le 1er août 1798 (*v.* Brueys et Nelson). — Casa-Bianca (Pierre-Fr.), parent du précédent, et fils du général comte Casa-Bianca, pair de France, né à Vescovato en Corse en 1784, élève à l'école d'artillerie de Metz, devint successiv. lieut-capit.-aide-de-camp du maréchal Masséna, major et colonel du 31e régiment d'infant. légère, se distingua dans les campagnes d'Allemagne, de Prusse, de Pologne et de Russie, et mourut en 1812 des suites d'une blessure grave qu'il reçut dans un des combats livrés pend. la dern. de ces campagnes.

CASA-BONA (Joseph), botan., né en Flandre vers le commencement du 16e S., mort à Florence en 1592 dans un âge très avancé, eut le titre de botaniste du gr.-duc de Toscane, Fr. de Médicis, et fut garde du jardin de botanique de Florence. Casa-Bona avait fait un voyage dans l'île de Crète, où il avait observé et recueilli beauc. de plantes; la mort l'empêcha de publier ses *Observations*. Le MS. et ses dessins existaient encore au milieu du siècle dernier.

CASAL (Gaspar), relig. augustin, né à Leiria dans le 16e S., le premier prof. la théol. à Coimbre vers 1542, fut conseiller et confesseur du roi Jean III, son élève, assista au concile de Trente, et mourut évêque de Coimbre en 1575. Parmi ses ouvrages on remarque : *De Justificatione humani generis*, Venise, 1563. — *Axiomata christiana*, Coimbre, 1550, in-4. — *De Cœnâ*, Venise, 1563. — *De usu Calicis*, etc., Venise, 1563, in-4. — Casal (Gaspar), médecin, né à Oviédo en 1691, mort à Madrid en 1759, est auteur d'une *Histoire naturelle de la principauté des Asturies*, Madrid, 1762, in-4.

CASALANZIO (Joseph de), fondateur des écoles pies, né en 1556 à Péralta dans l'Aragon, n'embrassa que fort tard l'état ecclésiast., fit un voyage à Rome, où il établit pour instruire les enfants un espèce d'institut auquel Paul V, en 1617, donna le titre de *congrégat. Pauline*, et dont les membres, depuis 1621, sont connus sous le nom de *clercs réguliers des écoles pies*. Ils eurent bientôt un gr. nombre de colléges en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Hongrie et en Pologne. Le pieux fond. mourut à Rome en 1648, et fut canonisé par Clément XIII en 1757.

CASALI (Ubertino de), Frère mineur, né en Italie au 14e S., est très connu des bibliomanes par un ouvr. aussi rare que singulier, dans leq., pour relever l'éclat de son ordre, il cherche à prouver que J.-C. en fut le 1er fondat. Cet ouvr., intitulé : *Arbor vitæ crucifixæ Jesu*, fut impr. à Venise, 1485, pet. in-fol.

CASALI (Baptiste), poète latin, né à Rome au 16e S., fut chargé par le pape et le roi d'Angleterre Henri VIII de plus. négociations importantes. — Casali (Grégoire), frère du précéd., fut créé chev. par Henri VIII et nommé son ambassad. à Rome. Il cultivait aussi les lettres. On a de lui des *Lettere* et des *Rime* dans différ. recueils; mais son frère, que l'on cite comme un des meill. poètes lat. de son siècle, n'a pas une seule pièce dans le *Carmin. illustr. poetar. italor.*

CASALI (Jean-Bapt.), sav. antiquaire romain du 17e S., a écrit : *De profanis et sacris veterum ritibus*, Rome, 1644-45, 2 vol. in-4.—*De veteribus sacris christianorum ritibus*, 1647, in-fol. — *De urbis ac romani olim imperii splendore*, 1650 in-fol. — Plus. *dissertat.* insérés dans le *Thesaurus antiquitat.* de Gronovius.

CASALINA (Lucia), peintre, née à Bologne en 1677, femme de Félix Torelli (*v.* ce nom), un des meilleurs peintres de cette époque, a composé un certain nombre de tableaux que l'on voit dans plus. églises de Bologne, entre autres au couvent des Célestins. Son portrait peint par elle-même lui fut demandé par le grand-duc de Toscane, pour être ajouté à ceux des plus célèbres peintres de la galerie de Florence. Elle mourut en 1762.

CASALS (Guill.-Pierre), troubadour du 13e S., que l'on croit originaire de Narbonne, a laissé des *poésies galantes*; douze de ces pièces, écrites d'un style peu naturel et peu décent, se trouvent dans les MSs. de la biblioth. du roi.

CASANATE (Marc-Antoine-Alègre), religieux carme, né à Tarragone en 1590, mort en 1658, a laissé 9 vol. de *Sermons* et quelques autres ouvr. de piété, dont nous ne citèrons que celui qui a pour titre : *Paradisus carmelitici decoris*, etc., Lyon, 1639, in-fol. C'est une espèce de biblioth des carmes célèbres par leur piété ou par leurs écrits; elle est peu estimée, et fut censurée par la Sorbonne.

CASANATE (Jérôme), cardinal, né à Naples en 1620, suivit d'abord le barreau; mais dans un voyage qu'il fit à Rome, il se décida, d'après les conseils du cardinal J.-B. Pamphili, à entrer dans l'état ecclésiastique. Ce même card., devenu pape sous le nom d'Innocent X, nomma Casanate son camérier et lui donna le gouvernement de quelq. villes. Altiéri, devenu pape sous le nom de Clément X, le créa cardinal en 1673, et il fut nommé

par Innocent XII bibliothéc. du Vatican en 1693. Il mourut en 1700, laissant aux dominicains du couvent de la Minerve sa bibliothèque, à condition qu'elle serait publique, avec un revenu de 4,000 écus romains pour son entretien et celui de 2 bibliothécaires et de 2 professeurs. Le P. Audiffredi, l'un des conservateurs, a, de 1761 à 1788, publié 4 vol. in-fol. du catal. de cette biblioth., par ordre alphabétique du nom des auteurs et des titres des ouvr. anonymes. Malheureusement le 4e vol. finit avec la lettre J.

CASANOVA (Marc-Antoine), poète latin du 16e S., né à Mantoue, partisan déclaré des Colonne, lança contre le pape Clément VII des épigrammes très mordantes à l'occas. des différends qui s'élevèrent entre le pontife et cette famille. Arrêté et condamné à mort, Clément VII lui fit grâce; mais il tomba dans une extrême pauvreté, fut réduit à mendier son pain, et mourut de la peste qui désolait Rome, après le sac de 1527. Casanova réussissait particulièrement dans l'épigr. Disséminées dans les *Recueils*, ses *poésies* ont été réunies en gr. partie dans le t. III des *Deliciæ poetar. italor.*

CASANOVA (Jean-Jacq.), aventurier, dont le nom serait encore inconnu, sans la récente publication de ses *Mémoires*, ouvr. romanesq. et licencieux, né en 1725 à Venise, fils d'un comédien, acheva ses études à l'univers. de Padoue, et fit de rapides progrès dans les langues anc., le droit et la théologie. Admis à 16 ans au séminaire patriarcal de Venise, il ne tarda pas de s'en voir exclu pour sa conduite plus que légère; mais il lui restait des protect. qui lui firent obtenir un brevet d'officier dans un régim. d'infant. à Corfou. Il ne put s'habituer à la discipline milit., fut chassé de son régim. comme il l'avait été du sémin., et revint à Venise, où il vécut quelq. temps des modestes appointem. de violon dans un théâtre. Après avoir parcouru les principales villes d'Italie et fait une excursion en France, étalant partout un luxe qu'il ne soutenait qu'avec les gains du jeu, lesquels n'étaient sans doute pas très licites, il finit par être enfermé dans la fameuse prison des *Plombs* à Venise. Plein d'audace et toujours heureux dans ses entreprises, il s'échappe de cette prison en 1757, revient à Paris, où, si l'on veut l'en croire, il se lie avec les littérateurs les plus distingués, dont aucun n'a parlé de lui; et, diplomate subalterne, est employé par le duc de Choiseul, alors 1er ministre, qui lui confie div. missions, dont il s'acquitte avec habileté. Mais ne pouvant se fixer nulle part, il ne tarde pas à reprendre sa vie errante, et se rend dans le nord de l'Europe. A Berlin, le gr. Frédéric veut lui donner une place d'instituteur dans son école milit.; mais il quitte brusquem. la Prusse, et part pour St-Pétersbourg, d'où l'impératrice Catherine, qui déjà songeait au partage de la Pologne, le renvoie à Varsovie préparer les esprits à la soumission. Un duel avec le gr. général Branicky l'oblige de prendre la fuite; et, mis au ban de l'Europe, il ne sait plus où trouver un asile. Avec un esprit comme le sien, les ressources ne manquent jamais. Il se fait auteur, publie la réfutat. du *Gouvernement vénitien*, par Amelot de la Houssaye, et cet ouvr. (que personne ne connaît) produit à Venise une telle sensation que l'échappé de la prison des *Plombs*, non-seulement trouve grâce devant la redoutable commiss. de police, mais encore est accueilli par ses compatriotes avec la plus grande distinction. Cependant il reprit encore une fois le chemin de Paris, rendez-vous de tous les charlatans; il y précéda de peu de temps le trop fameux Cagliostro, homme de sa trempe, qu'il avait connu quelq. temps auparavant en Provence, chez le marquis d'Argens, l'ex-conseiller de Frédéric. Il ne voulut point attendre Cagliostro, et quitta Paris en 1782 avec le comte de Waldstein, pour aller travailler au gr. œuvre dans le château de Dun en Bohême. C'est là qu'il mourut en 1803. Il avait demandé les sacrem. de l'Église; après les avoir reçus, élevant la voix, il dit : « Grand Dieu, et vous témoins de ma mort, j'ai vécu en philosophe et je meurs en chrétien. » Ses *Mémoires*, qui finissent en 1782, ont été publ. sur le MS. original, Paris, 1830, 8 vol. in-8 et 14 vol. in-12. C'est un ouvr. frivole et dangereux pour les mœurs.

CASANOVA (Franç.), peintre, frère du précéd., né en 1730, après avoir perfectionné son talent en Italie et en Flandre, vint se fixer à Paris, et fut reçu membre de l'acad. de peinture en 1763. Ses tabl. les plus remarq., et peut-être les derniers qu'il ait faits en France, sont ceux qui, destinés à décorer le nouv. palais Bourbon, représentaient les batailles gagnées par le grand Condé. Casanova, chargé ensuite par l'impératrice Catherine II de peindre les conquêtes des Russes sur les Turks, se rendit à Vienne, où il exécuta cette galerie. Ses talents le firent admettre dans la société de personnes de haut rang, à qui sa conversation paraissait fort piquante. Un jour à la table du prince de Kaunitz, où l'on parlait de Rubens et de ses talents comme peintre et comme diplomate, un des convives dit : « Rubens était donc un ambassad. qui s'amusait à la peinture? — Votre Excellence se trompe, repartit Casanova, c'était un peintre qui s'amusait à être ambassad. » Il travaillait à un grand tableau qui devait représenter l'inauguration des Invalides par Louis XIV, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut en 1805, à Brulh, près de Vienne.

CASANUOVA (Ant.), Génois, né dans le 16e S., s'est rendu célèbre par son dévouement filial. Son père, Léonard de Casanuova, l'un des partisans du héros corse San-Piétro (*v.* ce nom), ayant été fait prisonnier, Antoine, alarmé du sort que l'on préparait à l'auteur de ses jours, prend des habits de femme et s'introduit dans la prison, portant dans une corbeille quelq. aliments de prem. nécessité. Il rase son père à la hâte, le revêt des habits dont il s'est servi, lui donne tous les renseignements nécessaires à sa fuite, et le sauve en effet. Les Génois condamnèrent le vertueux Antoine à être pendu, et, par un raffinem. de cruauté, lui firent

subir cette sentence à l'une des fenêtres du château de Fiani, patrimoine de ses ancêtres et lieu de sa naissance. Ce château fut ensuite détruit, et tout ce qu'il contenait livré aux flammes. Léonard, pour venger son fils, s'unit à Alphonse Ornano, fils de San-Piétro, et tous deux ravagèrent les possess. génoises pend. deux ans (*v.* ORNANO).

CASAREGI (JEAN-BARTHÉLEMI-STANISL.), né à Gênes en 1676, fit ses études à Rome, où il connut Menzini et les autres littérateurs, et fut admis à l'acad. arcad., dont il établit depuis une colonie à Gênes. Nommé ministre de la république à Paris, il remplit cet emploi avec honneur, et fut successivement envoyé près du St-siége et du grand-duc de Toscane. Cosme III le créa professeur de philos. morale à Florence; il occupa cette chaire 20 ans avec un succès toujours croissant, et mourut en 1755. L'académie florentine et celle de la Crusca le comptèrent au nombre de leurs membres. Il a publié une trad. italienne en vers *sciolti* du poème de Sannazar, *de partu Virginis;* en 1741, des *Sonnetti e Canzoni;* en 1751, les *Proverbes de Salomon*, trad. comme le poème de Sannazar, et réimpr. à Verceil en 1774. — Son frère Joseph-Laurent-Marie, jurisconsulte, a laissé quelques ouvrages de jurisprudence peu remarquables.

CASARI (LAZARE), sculpteur italien, né à Bologne vers 1599, travailla aux ornem. du maître-autel de St-Franç. de cette ville, et a laissé quelq. statues et bas-reliefs assez estimés.

CASAS (BARTHÉLEMI de LAS), célèbre prélat espagnol, né à Séville en 1474, d'une famille noble, s'embarqua dès l'âge de 19 ans avec son père, l'un des compagnons de Christophe Colomb dans son expédition pour la découverte du Nouveau-Monde. Revenu en Espagne, il entra dans l'ordre des dominicains, afin de pouvoir retourner comme missionnaire en Amérique. On l'y vit prêcher en même temps l'Évangile aux peuplades conquises et l'humanité à leurs oppresseurs. Ses efforts eurent peu de succès; mais il n'en plaida pas avec moins de zèle la cause de ses infortunés néophytes, pour le soulagement desquels on le vit successiv. passer d'Amérique en Europe, revenir d'Europe en Amérique, et retourner en Europe. Le récit qu'il fit à Charles-Quint des cruautés exercées envers les Indiens, émut le cœur de ce monarque. Des ordonnances sévères furent rendues contre les persécuteurs; mais elles ne furent point exécutées. Dans le même temps, Sépulvéda (*v.* ce nom), composa un ouvr. intitulé : *Democrates secundus, seu de justis belli causis*, etc., où il soutenait, non comme on l'a dit, que les Espagnols avaient le droit d'exterminer les Indiens, mais qu'ils avaient celui de s'emparer des Indes, puisque leur but était d'y porter les lumières de l'Évangile et les bienfaits de la civilisat. Cet ouvr. n'a point été imprimé; mais il en circula quelques copies en Espagne; et Las Casas provoqua une conférence publique, laquelle, comme on le devine, laissa les deux adversaires chacun plus affermi dans son opinion. On continua d'exterminer les Indiens ou de les entasser dans les mines. On porte à 15,000,000 le nombre de ceux qui périrent dans l'espace de 10 ans. Le dévouement de Las Casas a donné lieu, d'après le témoignage de l'historien Herrera, à une accusat. grave contre cet apôtre de l'humanité; c'est d'avoir conseillé lui-même aux Espagnols la traite des nègres, afin de substituer ces esclaves aux Indiens dans les travaux des colonies. Cette imputation a été réfutée par Grégoire dans son *Apologie de B. Las Casas*, etc. Après avoir passé 50 ans dans le Nouveau-Monde, où il fut nommé évêque de Chiapa, au Mexique, il se démit de ce siége, revint dans sa patrie en 1551, et mourut à Madrid en 1566. On a de lui : *Brevissima relacion de la destrucion de las Indias*, Séville, 1552, in-4. C'est une réponse à l'écrit de Sépulvéda cité plus haut; elle a été traduite en latin sous le titre de *Narratio regionum Indicarum*, etc., Francfort, 1598, in-4, fig. Il en existe une version française sous ce titre : *Tyrannies et cruautés des Espagnols perpétrées aux Indes-Occidentales*, Anvers, 1579, in-4. Cette édit. est très rare; mais la trad. a été réimpr. plus. fois in-8 dans le 17ᵉ s. La collect. de *las Obras de D. Barth. de Las Casas*, Séville, 1552, 5 part. in-4, caractère goth., est rare et recherchée. Elle a été reproduite plus. fois, et récemment par Llorente, Paris, 1822, 2 vol. in-8. La même année parut une trad. libre des *OEuvres de Las Casas*, 2 vol. in-8, par les soins de Llorente, qui y joignit différ. éclairciss. sur la vie du célèbre prélat, et son *Apologie* par l'év. Grégoire, tirée du 14ᵉ vol. des *Mém. de l'Institut, class. des sciences morales et politiq.* On a une *Vie* de Las Casas en italien, par Michel Pio, Bologne, 1618, in-4.

CASAS (CHRISTOPHE de LAS), de la famille du précéd., né à Séville, mort en 1576, est aut. d'un *Vocabul.* des deux langues espagn. et ital., Venise, 1576, in-8, réimpr. avec des additions de Camillo Camilli, ibid., 1594. Il avait publié en 1573 une *trad.* espagnole de Solin, Séville, in-4. — CASAS (Gonzalve de Las), habitant du Mexique au 16ᵉ S., avait le titre de seigneur de la province ou nation de Zanguita. On a de lui un *Traité sur la culture des vers à soie dans la Nouv.-Grenade* (en espag.), Grenade, 1581, in-8, réimpr. avec quelq. autres *Traités sur l'agriculture*, Madrid, 1620, in-fol. Il avait composé plus. autres ouvrages restés MSs. — CASAS (Pons de Las), seigneur languedocien, mort en 1581, avait une origine commune avec l'illustre évêque de Chiapa. Il est appelé, dans une vieille chronique, *le vrai chevalier, la fleur de noble famille.* Cette famille existe encore aujourd. sous le nom de Las Cases.

CASATI (PAUL), jésuite, né à Plaisance en 1617, mort à Parme en 1707, professa les mathémat. et la théologie à Rome, et fut envoyé par le général de son ordre en Suède, où il acheva de décider la reine Christine à embrasser la religion catholique. Il est auteur des ouvrages suivants : *Vacuum proscriptum : de terrâ Machinis mota*, Rome, 1668, in-4. — *Dissertationes de igne*, Parme, 1668 et 1695, 2 vol. in-4. — *Mechanicorum libri VIII;*

de Angelis disputatio theologica; Opticæ disputationes, et de quelq. autres écrits peu import., dont le P. Nicéron a donné la liste.

CASATI (Christophe), historien et jurisconsulte italien, né à Milan en 1722, s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude de la jurisprud., et surtout à celle de l'histoire et des vieilles chartes. Il a composé en ce genre quelq. écrits restés dans son portefeuille. Le seul qu'il ait fait imprimer est une dissertation intitulée : *dell' Orgine delle auguste case d'Austria e di Lorena*, Milan, 1792, in-8, dans laquelle il cherche à démontrer qu'Éticon, 1er duc de l'Allemagne-Inférieure, fut la véritable souche des maisons d'Autriche et de Lorraine, et que cette origine est commune aux familles des princes français Carlovingiens et Capétiens.

CASAUBON (Isaac), théolog. calviniste et sav. critique, naquit à Genève en 1559, où sa famille, originaire du Dauphiné, était venue chercher un refuge. Ses progrès dans l'étude furent si rapides, qu'à l'âge de 9 ans il parlait correctement le latin. A 19 il quitta la maison de son père, ministre à Crest, pour venir faire son cours académique à Genève, où il apprit la jurisprud., la théologie et les langues orientales. Nommé profess. de grec en 1582, il ne tarda pas à publier successiv. des édit. d'auteurs grecs et latins, avec des *Comment.* et des *Notes* remplies de critique et d'érudit. Quelq. tracasseries domestiques le décidèrent à accepter une chaire de grec et de belles-lettres à Montpellier, où il ne séjourna que deux ans. Henri IV, informé de son mérite, l'appela à Paris et le nomma biblioth. royal. Il fut un des commissaires qui assistèrent à la conférence de Fontainebleau entre le cardinal Duperron et Duplessis-Mornay (*v.* ces noms), et se prononça en faveur du premier. Il ne partageait point les sentiments de ses coreligionnaires sur divers points de leur symbole, et on le soupçonna de penser à se faire catholique. Après la mort de Henri IV, Casaubon passa en Angleterre, où il fut bien accueilli du roi Jacques Ier. Il en obtint deux prébendes et une pension de 200 liv. sterling, dont il jouit jusqu'à sa mort, en 1614. C'était à la fois un théologien sage, un excellent critique, un savant du premier ordre et un bon traducteur. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont nous nous bornerons à citer les principaux. Comme éditeur et traducteur, on lui doit des éditions des *Stratagèmes de Polyen,* Lyon, 1589, in-12 : cette édition est la 1re du texte grec; des *OEuvres d'Aristote*, Lyon, 1590, in-fol. ; des *Caractères de Théophraste;* de *Suétone*, Paris, 1606, in-4; des *Satires de Perse*, 1605, in-8; de *Polybe*, 1609, etc.; toutes ces éditions ont été surpassées depuis; mais les travaux de Casaubon n'en ont pas moins été très utiles à ses successeurs. Parmi ses autres ouvr. on citera : *In Diogenem Laertium notæ*, 1583, in-8, publ. sous le nom d'*Hortibonus,* qu'avait pris d'abord Casaubon, et qu'il quitta dans la suite. — *De satyricâ Græcorum poesi et Romanorum satyrâ*, etc., Paris, 1605, in-8, rare; cet ouvr. a été réimpr., Halle, 1774, in-8, avec quelq. additions. — *Exercitationes in Baronium*, Londres, 1614, in-fol.; Francfort, 1615, in-4; Genève, 1655 et 63, in-4. — *De libertate ecclesiasticâ, lib. singularis*, 1607, in-8 (ouvr. entrepris pour soutenir les droits de la puissance temporelle contre les prétentions de la cour romaine). — Un rec. de lettres (*epistolæ*), dont la meilleure et la plus ample édition est celle de Rotterdam, 1709, in-fol.

CASAUBON (Méric), fils du précédent, né à Genève en 1599, suivit son père en Angleterre, acheva ses études à Oxford, et obtint ensuite quelq. bénéfices ecclésiast., qu'il perdit à la mort de l'infortuné roi Charles Ier. Cromwell lui offrit une pension pour écrire l'hist. de cette époque, en lui promettant d'ailleurs de lui laisser liberté entière dans la rédact., et de lui rendre la biblioth. de son père, qui avait été saisie. Méric répondit qu'il ne voulait point se charger d'un trav. qui répugnait à ses principes, et il refusa la pension que le protect. lui faisait remettre sans aucune condit. La reine Christine ne réussit pas mieux dans la démarche qu'elle fit pour attirer à sa cour l'intègre Casaubon, qui, à la restaurat. des Stuarts, ayant été rétabli dans tous ses bénéfices, les conserva jusqu'à sa mort, arivée en 1671. Parmi ses nombreux ouvr., remplis d'érudition, mais d'un style très négligé, nous citerons : *Pietas contra maledicos patrii nominis,* etc., Londres, 1621, in-8. — *Vindicatio patris,* etc., ibid., 1624, in-4. Ces deux écrits ont pour objet de venger la mémoire de son père, attaquée sur l'article de la religion et des mœurs. — *Comment.* sur Optat, Londres, 1631, in-8. — *De verbosum usu*, etc., *diatriba*, ibid., 1647, in-12. — *De quatuor linguis commentationis pars prior,* etc., ibid., 1650, in-8; la 2e partie n'a pas été imprimée. — *De la nécessité de la réformat. au temps de Luther* (en angl.), ibid., 1664, in-4. On a aussi de ce savant des *notes* sur Térence, Épictète, Hiéroclès, Florus, et d'autres ajoutées à celles de son père sur Diogène Laërce, Polybe, Perse, etc. Ses MSs. sont conservés à la biblioth. d'Oxford.

CASAUX (Charles), consul de la ville de Marseille dans le 16e S., s'est acquis une honteuse célébrité par sa conduite lors de l'avénem. d'Henri IV au trône de France. Ayant traité avec les Espagnols, il allait leur livrer la ville, lorsqu'un habitant nommé Libertat, Corse d'origine, introduisit le duc de Guise par une porte confiée à sa garde, et tua de sa propre main le traître magistrat, en 1596 (*v.* Libertat).

CASAUX (Charles, marquis de), propriét. à l'île de la Grenade, devenu sujet des Anglais par la cession qui leur fut faite de cette colonie, en 1763, s'occupa beauc. de la culture de la canne à sucre et d'autres détails agricoles; de retour en France il habita Paris de 1788 à 1791, passa à Londres après la journée du 10 août 1792, et mourut en 1796, dans un âge très avancé. Il était membre de la société royale de Londres et des géorgiphiles de Florence. On a de lui: *Système de la petite cul-*

ture des cannes à sucre, Londres, 1779, in-4. On trouve cet ouvrage tom. LXIX des *Trans. philos.*, et à la suite du *Tr. du sucre*, par Lebreton, Paris, 1789, in-12. Casaux en publia une nouv. édit. très augm., sous le titre d'*Essai sur l'art de cultiver la canne et d'en extraire le sucre*, Paris, 1781, in-8 de 512 pages. — *Consid. sur quelq. parties du mécanisme des sociétés*, Londres, 1785, 1788, 5 parties in-8, trad. en anglais par Parkins Macmahon. — Un petit écrit sur *la hausse de la paye des ouvriers*, Paris, 1789, in-8. — Quelq. autres *opusc.* publ. pendant la révolut., et dont on trouve la liste dans *la France littér.* de Querard, II, 69.

CASCELLIUS, jurisc. rom., cité par Cicéron et par Pline, était contemp. du prem., et vécut jusque sous le règne d'Auguste. Quintilien et Pomponius font l'éloge de ses *écrits*, dont aucun n'est parvenu jusqu'à nos jours.

CASE (PIERRE de), religieux carme, né à Limoges dans le 14e S., remplit successiv. les prinpales charges de son ordre, dont il fut élu général en 1330. L'un des commissaires assemblés à Vincennes en 1333, pour examiner l'opinion du pape Jean XXII, sur la vision béatifique, il fut nommé administr. du diocèse de Vaison, l'année suivante patriarche de Jérusalem, et mourut en 1348, laissant des *sermons et des comment. sur le maître des sentences, sur la politique d'Aristote*, etc., restés inédits.

CASE (JEAN), savant anglais, né à Woodstock dans le 16e S., fut d'abord profess. à l'université d'Oxford; mais, soupçonné de conserver de l'attachement à la foi catholique, il perdit tous ses emplois. Comme il avait la réputation d'un excell. maître, on lui permit cependant d'ouvrir une école de philos., qui fut très fréquentée surtout par les catholiques, et mourut dans cette communion en 1600. Outre des *commentaires* sur divers traités d'Aristote, souv. réimpr., on cite de lui : *Apologia musices*, etc., Oxford, 1588, in-8. — *Reflexus speculi moralis*, ibid., 1596, in-8. — *Thesaurus œconomiæ*, etc. ibid., 1597, in-8. — Un autre CASE (Jean), succéda au charlatan Lilly (*v.* ce nom), et se fit quelq. réputat. comme astrol., sous le règne de la reine Anne. — CASE (Th.), théolog. angl. non conformiste, né dans le comté de Kent en 1599, fut exclu de l'assemblée du clergé pour n'avoir pas voulu prêter le serment prescrit par le parlement, lors de la révolut. de 1642. Impliqué dans le complot de Coxe (*v.* ce nom) il fut arrêté, remis en liberté, en promettant de se soumettre, accompagna ensuite le roi Charles II à La Haye en 1660, assista à la conférence dite de Savoie, et mourut en 1682. On a de lui quelques *sermons*.

CASE (LE VACHER DE LA), aventurier franç., s'était embarqué pour Madagascar en 1656, sans autre dessein que celui de chercher fortune. Le gouverneur de l'établissement français dans cette île, jaloux du crédit dont il commençait à jouir parmi les colons, ayant tenté de le faire périr, La Case se retira dans l'intérieur des terres, épousa la fille de l'un des chefs du pays, et ne se servit de son influence sur les indigènes que pour faire du bien à ses compatriotes. Il obtint en récompense, de la cour de France, le titre honorif. de major de Madagascar, et mourut en 1670.

CASERIUS (JEAN) botan. holl. et missionn. à Cochin vers la fin du 17e S., coopéra au magnifique ouvr. que Rhéède van Drakenstein publ. sous le titre d'*Hortus Malabaricus*, en 13 vol. in-fol., avec fig. C'est lui qui a tracé le plan de l'ouvr., décrit les plantes et rédigé le texte des deux prem. vol.

CASELIUS (JEAN CHESSEL, plus connu sous le nom de), né en 1533 à Gottingue, fit en Italie deux voyages, l'un en 1560 et l'autre en 1566, qui le mirent en relation avec les hommes les plus distingués de ce pays. Au retour de son premier voyage, il devint profess. de philosophie et d'éloquence à Rostock. Quelques années après, il se chargea de l'éducation du fils de Jean Albert, duc de Mecklembourg. Le duc de Lunebourg l'appela ensuite pour remplir une chaire de philosophie dans l'université d'Helmstadt, récemment fondée. C'est dans ce poste qu'il mourut en 1613. Il s'était fortement prononcé contre Daniel Hoffman et autres qui tendaient à mettre la philosophie en contradiction avec la théologie. Une partie de ses lettres a été recueillie et publ. par Just de Dranfeld, sous ce titre : *Opus epistolicum exhibens J. Caselii epistolas*, etc., Francfort, 1687, in-8. Parmi ses ouvr. assez nombreux on cite encore un *recueil de poésies grecq. et lat.*, Hambourg, 1624, in-8, des trad. de l'*Agésilas* et de la *Cyropédie* de Xénophon, du traité de Maxime de Tyr, de *l'adulation*, etc., des notes sur le *Tableau* de Cèbes et le *Manuel* d'Épictète.

CASELLA (PIERRE-LÉON), antiq. et poète latin, né vers 1540 à Aquila dans l'Abruzze, est auteur d'un livre intitulé : *de Primis Italiæ colonis*, Lyon, 1606, in-8, auquel se trouvent joints un *Traité* sur l'origine des Toscans et de la répub. de Florence; des *Éloges* de quelques artistes célèbres, et un *Recueil d'Épigrammes et d'Inscriptions*.

CASELLI (CHARLES-FRANÇOIS), card., né en 1740 à Alexandrie (Piémont), embrassa l'état ecclésiast., fut fait évêque de Parme, vint en France avec Consalvi lors du concordat de 1801, fut recompensé du zèle qu'il avait montré dans ces négociat. par la barrette de cardinal, plus tard obtint le titre de conseiller intime de l'archiduchesse de Parme, et mourut en avril 1828.

CASENAVE (ANTOINE), député à la convention par le département des Basses-Pyrénées, vota la réclusion de Louis XVI pendant la guerre, son bannissement à la paix, et le sursis à l'exécution du jugement. Ayant eu le bonheur d'échapper à la proscription pendant la terreur, il fut, après le 9 thermidor, envoyé commissaire à Rouen, où il parvint à rétablir l'ordre en s'opposant à toute réaction. La session terminée, il entra au conseil des cinq-cents, puis au corps législatif dont il faisait encore partie à la restaurat. Membre à la chambre des représent. en 1815, il obtint un congé,

ne prit aucune part aux trav. de cette assemblée, et mourut à Paris en 1818, avec la réputation d'un homme probe et modéré dans ses opinions.

CASENEUVE (Pierre de), théologien, jurisc. et lexicogr., né à Toulouse en 1591, étudia d'abord la théologie, puis la jurisprudence, acquit en peu de temps des connaiss. étendues en droit; mais, ramené par la simplicité de ses goûts à ses premières idées, il embrassa l'état ecclésiastique, et ne se décida que sur les instances de l'archev. de Toulouse à écrire son traité du *franc-alleu*, qui parut en 1641. Les études spéciales qu'il avait faites des langues anciennes et modernes le portèrent à composer un *Dictionnaire des origines de la langue française* qui se trouve à la suite du *Dictionn. étymologique* de Ménage (*v.* ce nom). Il ne fut pas moins remarquable par son désintéressement, sa modestie et ses mœurs que par son savoir. Les états de Languedoc lui ayant offert une pension pour travailler à l'hist. de cette province, il la refusa, et n'en composa pas moins *la Catalogne française*, Toulouse, 1644, in-4, ouvr. qui renferme l'histoire des comtes de Toulouse. Ce savant mourut en 1652. On a de lui l'*Origine des Jeux-Floraux*, ibid., 1659, in-4.—*La Caritée*, roman in-8, et la *Vie de St Édouard, roi d'Angleterre*, 1644, in-8, petit vol. très rare. Il a laissé en MSs. un *Traité de la langue provençale*, un autre *sur l'Origine des Français*, et une *Hist. des favoris des rois de France.*

CASES (P.-Jacq.), peintre, né à Paris en 1676, remporta le grand prix en 1699, fut reçu membre de l'académie en 1704, et mourut en 1754. Parmi ses nombreuses compositions, on cite : une *Ste Famille* dans l'église St-Louis à Versailles, et deux tableaux achetés par le roi de Prusse, remarquables, dit-on, par la correction du dessin et la vigueur du coloris. Le Moine fut un de ses élèves.

CASIMIR Ier, dit *le Pacifique*, fils de Miécislas II, roi de Pologne, était encore enfant lorsqu'il perdit son père en 1034. Sa mère Richsa, régente du royaume, souleva les Polonais par son mauvais gouvernement, et fut en 1036 obligée de s'enfuir en Saxe avec son fils, qu'elle envoya bientôt après en France. Il se retira dans l'abbaye de Cluny, se lia par des vœux, et reçut même le diaconat. Les Polonais, en proie, depuis sa retraite, aux dissensions intestines, obtinrent de Benoît IX en 1041 que leur roi remonterait sur le trône, et pourrait se marier, à condition que chaque Polonais paierait tous les ans à perpétuité une certaine somme pour l'entretien d'une lampe dans l'église de St-Pierre; que la nation entière porterait comme les moines les cheveux courts en forme de couronne; qu'aux gr. fêtes tous les nobles auraient au cou durant la messe une étole de lin semblable à celles des prêtres et des diacres, et que Casimir conserverait l'habit religieux. De retour en Pologne, il épousa une fille du grand-duc de Russie, Jaroslaw, se livra tout entier aux soins d'une sage administrat., et mourut en 1058. Ce prince eut quatre fils dont l'aîné, Boleslas, lui succéda. — Casimir II, roi de Pologne, surn. *le Juste*, cinquième fils de Boleslas III, né en 1117, fut appelé sur le trône en 1197, lorsque Miécislas III, son frère, qui avait succédé à Boleslas, souleva les Polonais par sa mauvaise conduite. Ce monarque se distingua par sa valeur et sa modérat. dans la vict. Chéri de ses sujets, il mourut subitement en 1194. Sa dévotion s'alliait avec une passion immodérée pour les plaisirs. — Casimir III, dit *le Grand*, né en 1309, fut élu roi de Pologne en 1333, après la mort d'Uladislas Loketek, son père. A peine assis sur le trône, et voulant prolonger la trêve que son père avait conclue avec les chevaliers teutoniques, il invita le roi de Hongrie à se porter médiat.; mais les chev. ayant refusé de lui rendre la Cujavie, il eut recours au St-siége qui prononça pour Casimir, sans pouvoir contraindre les chevaliers à se soumettre à sa sentence. N'ayant pas d'enfant mâle, Casimir fit en 1339 reconnaître pour son successeur Louis, son neveu, fils du roi de Hongrie. Bientôt il réunit à la Pologne la petite Russie qui en avait dépendu autrefois; puis ayant fait la paix avec les chevaliers teutoniques, il conquit presque en entier la Silésie, dont il ne retint que Frauenstadt. Le roi de Bohême, suzerain du duc de Silésie, indigné de la conduite de son vassal, fit des préparatifs pour attaquer la Pologne, menacée par les Tatars. Ces Barbares s'étaient en effet approchés de Cracovie; Casimir leur disputa le passage de la Vistule, les força à se retirer, marcha ensuite en Silésie, détruisit l'armée du roi de Bohême, et revint dans ses états pour y rétablir l'ordre. Dans une diète convoquée à Wilslicza en 1374, Casimir s'occupa de concert avec les hommes les plus éclairés de refondre et coordonner les lois du royaume. La sollicitude paternelle qu'il ne cessa de témoigner pour la classe la plus malheureuse de ses sujets lui valut le beau titre de roi des paysans. Après avoir essayé, non sans quelque succès, de ranimer dans ses états la culture des sciences et les arts, et fondé des colléges et des universités, il fit fortifier plusieurs villes pour les mettre à l'abri des insultes des voisins. Cependant la nation polonaise accusait son souverain d'inertie : celui-ci rassemble alors une armée, enlève aux Lithuaniens tout ce qu'ils possèdent dans la petite Russie, reprend la Russie-Rouge, et laisse la Volhynie et le palatinat de Beltz à deux seigneurs lithuaniens, à condition qu'ils les tiendront en fief de la Pologne. Cette expédit. venait d'ajouter à la gloire de Casimir lorsqu'il mourut en 1370. Ses gr. qualités compensèrent ses nombreux défauts; le plus grave qu'on lui ait reproché a été son penchant déréglé pour les femmes. Parmi le grand nombre de ses maîtresses, on remarque une juive nommée Esther, qui obtint de lui les priviléges dont les Juifs ont joui depuis cette époque en Pologne. Il ne laissa que deux filles; en lui finit la dynastie des Piast qui gouv. depuis 528 ans. — Casimir IV, roi de Pologne, fils d'Uladislas, était gr.-duc de Lithuanie lorsqu'il fut appelé au

trône de Pologne en 1447. Il abaissa les chev. de l'ordre teutonique, subjugua la Valachie; mais il sacrifia presque toujours les intérêts des Polonais à ceux des Lithuaniens, qui étaient l'objet de son affection, et son règne fut très agité. Ce prince ne possédait aucune des qualités qui font un vrai roi : orgueilleux sans ambition, plein de vanité, peu sensible à l'honneur, il ne fut regretté ni des Lithuaniens ni des Polonais. Il mourut, en 1492, âgé de 64 ans, laissant de son mariage avec Élisabeth, fille de l'emper. Albert II, Uladislas, roi de Hongrie et de Bohême, Jean-Albert, qui lui succéda, Casimir, mort en odeur de sainteté (v. son article ci-dessous), Alexandre-Sigismond, qui fut aussi roi de Pologne, et Frédéric, archev. de Gnesne et card. — CASIMIR V (JEAN), fils de Sigismond III et de Constance d'Autriche, naquit en 1609. A la mort de son père, il favorisa l'élection d'Uladislas VII, son frère aîné, issu d'un premier lit, et prit du service dans les armées impériales. Fait prisonn. à la suite d'un naufrage sur les côtes de Provence, il ne fut mis en liberté qu'au bout de deux ans, sur les réclamations de son frère; retourna en Pologne, puis voyagea en Italie, où il se fit jésuite, et fut nommé card. Appelé au trône de Pologne après la mort d'Uladislas, il renvoya le chapeau de card. au pape, qui lui accorda des dispenses pour épouser Louise-Marie de Gonzague, veuve de son frère. Ce mariage, qui déplut aux Polonais, fut une des causes des traverses qu'il essuya sur le trône : tour à tour vainqueur et vaincu dans les différentes guerres qu'il eut à soutenir contre les Cosaques, les Suédois et les Moscovites, Casimir, ayant perdu son épouse en 1667, vint en France, se retira dans l'abbaye de St-Germain-des-Prés, dont il devint abbé, ainsi que de St-Martin-de-Nevers, et mourut dans cette ville en 1672. Ce prince fut le dernier rejeton mâle de la maison de Vasa (v. ce nom).

CASIMIR (St), gr.-duc de Lithuanie, le troisième des enfants de Casimir IV, né en 1458, fut à l'âge de 13 ans demandé par les Hongrois révoltés contre Matthias Corvin, et, pour obéir à son père, partit à la tête d'une armée; mais l'intervention du St-siége lui permit de renoncer à cette entreprise. Retiré dès-lors au château de Dobski, il s'y livra à tous les exercices de la piété la plus austère, et termina sa carrière à Wilna en 1483, victime de sa chasteté. Le pape Léon X le mit au rang des saints; depuis il est invoqué comme le patron de la Pologne.

CASINI (FR.-MARIE), card., né à Arezzo en Toscane, prit l'habit de St-François, passa par les différents grades de son ordre, obtint, sous le pontificat d'Innocent XII, l'emploi de prédic. apostolique, sous celui de Clément XI le chap. de card., et mourut en 1719. Il a laissé des *Panégyriques* de divers saints, des *Discours* (en latin) prononcés dans le palais apostol., Rome, 1713, 3 vol. in-fol. — *Ætas hominis*, Florence, 1682, in-8. — Une *Trad.* de l'ouvr. du P. Boutauld, *les Conseils de la Sagesse*. — CASINI (Antoine), jésuite, né à Florence, mort en 1755 à 68 ans, enseigna la langue hébraïque et l'Écriture sainte au collége romain. Très versé dans la connaissance des Sts Pères, il avait formé le projet de continuer la *Théologie dogmatique* du P. Petau; mais des obstacles qu'il ne put vaincre l'ayant forcé d'abandonner son dessein, il se livra plus particulièrem. à l'étude de la philosophie antique. Parmi les ouvr. qu'il a publiés, le plus remarquable est *l'Encyclopedia sacr. scripturæ*, dans lequel il a développé diverses questions importantes, et que ses confrères regrettaient qu'il n'eût pu terminer : il en a laissé plus. inédits, entre autres : *Plato christianus*, ouvr. dans lequel il a traité, dans autant de dialogues, les questions les plus abstruses de la théologie. — CASINI (Jean), peintre et sculpteur, né à Varlengo, près de Florence, en 1689, mort en 1740, se destina d'abord à la sculpture, et s'y distingua par plusieurs ouvr.; mais ensuite il se donna tout-à-fait à la peinture, et s'y fit une gr. réputation. On cite de lui un très beau tabl. de *Ste Luce* dans l'église de St-Jacques-sur-l'Arno, et la coupole du gr. cloître de Ste-Marie-Novelle, où est représentée l'ambassade de St Antonin, archevêque de Florence, vers le pape Pie II, au nom de la républ. — CASINI (Valore et Domenico), peintres italiens, viv. dans le 17e S., avaient adopté plus particulièrement le genre du portrait. Valore surtout exécutait, de mémoire, des portraits parfaitement ressemblants. — Il y a eu plusieurs autres artistes ital. du même nom, dont on connaît peu les ouvrages.

CASIRI (MICHEL), relig. syro-maronite, né en 1710 à Tripoli en Syrie, vint à Rome pour perfectionner ses prem. études, entra dans les ordres sacrés en 1734, et l'année suiv. retourna en Syrie avec son compatriote, J. Assemani (v. ce nom). Étant revenu à Rome en 1738, il prof. les langues orient. dans son couvent, puis (en 1748) passa en Espagne, où il fut attaché à la biblioth. royale de Madrid, nommé membre de l'acad. d'hist., interprète du roi, et bibliothéc. en chef quelq. années avant sa mort, arrivée en 1791. On a de cet homme labor. un ouvr. indispensable pour l'étude de la littérat. orientale, intitulé : *Bibliotheca arabico-hispana escurialensis*, etc., Madrid, 1760-70, 2 vol. in-fol. : il renferme, en 1851 articles, la suite de tous les MSs. arabes de l'Escurial.

CASLON (GUILL.), grav. et fondeur de caract., né en 1692 à Hales-Owen dans le Shropshire, mort en 1766, fut d'abord grav. d'ornements et fit ensuite des poinçons pour les relieurs et les imprim. Bowyer les trouva si bien, qu'il l'engagea à grav. des matrices pour les caract. typogr. Ces caract., bien accueillis en Angleterre, furent bientôt recherchés à l'étranger, et firent la fortune de Caslon, dont la fonderie devint une des prem. de la Grande-Bretagne. Les *OEuvres* de Selden (v. ce nom) et l'édit. du *Pentateuque* de David Wilkins ont été impr. avec les caractères fondus par cet artiste. On en a des épreuves dans un *specimen*, 1764, in-8 rare, et 1766, in-4. — Guill. CASLON fils, mort en 1778, a soutenu la réputat. de son père.

CASMANN (OTHON), naturaliste allem., recteur

de l'école de Stade, dans le Hanovre, puis pasteur de la même ville, mort en 1607, a publié : *Quœstionum marinarum libri II*, Francfort, 1596 et 1607. — *Nucleus mysteriorum naturæ enucleatus*, ibid., 1605, in-8; beaucoup d'ouvr. ascétiques en latin et en allem. peu dignes d'être cités, et deux édit. du tr. *de Re cibariâ* de Bruyerin (*v.* ce nom).

CASNODYN, poète gallois du 14e S., est auteur de plus. pièces conserv. MSs. dans les archives de la princip. de Galles.

CASONI (Gui), littérat., né à Serravalle dans le Trévisan, mort en 1640, fut un des fondat. de l'acad. *degli Incogniti* à Venise. On a de lui une *Vie du Tasse*, *la Magia d'amore*, *il Teatro poetico*, et quelq. autres opuscules réunis en un vol. réimpr. plus. fois du vivant de l'auteur, mais actuellement oublié. — Casoni (Phil.), né à Gênes dans le 17e S., est auteur des ouvr. suiv. en ital. : *Vie du marquis de Spinola*, Gênes, 1691, in-8. — *Histoire de Louis-le-Grand*, Milan, 1706-1720, 2 vol. in-4. — *Annales de la républ. de Gênes du 16e S.*, Gênes, 1708, in-fol.

CASOTTI (J.-B.), littérat., né en Toscane en 1669, fit des études brillantes à Florence, et fut envoyé comme secrét. de légation à Paris, où il se lia avec Ménage et Régnier-Desmarets. De retour à Florence, il entra dans les ordres, et fut nommé successiv. recteur du collége des nobles, profess. de philos. morale, de géographie, puis d'histoire à l'université. Vers la fin de sa vie, il se retira dans un village dont il venait d'obtenir la cure; il y mourut en 1737, léguant ses biens et sa biblioth. au chapitre de Prato, sa patrie. Outre une *notice* sur Jean de la Casa (*v.* ce nom) dans l'édit. de ses *œuvres*, Florence, 1707, ses ouvr. les plus connus sont : *Vita di Ben. Buonmattei* (*v.* ce nom), *della Fondazione del regio monastere di S. Francesco*, etc., Florence, 1722. — *Pratenses olim præpositi nunc episcopi*, etc.

CASPE ou CASPIUS (George), médecin, né au 16e S. dans le Hainaut, soutint la doct. de Léonard Botal (*v.* ce nom) sur la saignée, dans deux écrits contre Bonavent. Grangier, méd. de Paris; le prem. intit. *Ad Bonav. Grangieri admonitionem*, etc., Bâle, 1580, Paris, 1581, in-8; le second *Castigatio Bonav. Grangieri*, etc., Bâle, 1582.

CASSAGNE (Joseph La), ecclésiast., né dans le dioc. d'Oleron, a publ. *Recueil de fables* mises en musique, 1754. in-4. — *Alphabet musical*, 1765, in-8. — *Traité général des éléments du chant*, 1766, in-8. — *Uniclésier musical*, 1768, in-8. Ce dernier ouvr. est une réponse à Pascal Boyer, qui avait attaqué le système proposé par l'auteur de réduire toutes les clefs à une seule, celle de *sol* sur la seconde ligne.

CASSAGNE (le baron), maréch.-de-camp, commandeur de la Légion-d'Honneur, commença par être soldat, remplaça le général Delmas dans le commandement du 1er bataillon de la Corrèze, devint chef de brigade, fit partie de la division Desaix, et se distingua au combat de la Rechut, près Manheim. Dans la campagne de Moreau en Bavière, et lors de sa fameuse retraite, le colonel Cassagne, qui commandait le 3e régiment d'infanterie légère au passage de Hanstetten, fut mentionné dans le rapport du général en chef. Aux affaires de Tuit, de Kamlach, contre le corps du prince de Condé, son régiment, quoique placé entre deux feux, résista aux émigrés, qui combattirent avec une grande valeur. Cassagne contribua égalem. à la défense de la tête du pont d'Huningue, où le brave Abatucci trouva une mort glorieuse. Il se distingua encore au combat de Hanau sous Moreau, et, pendant le siége de Gênes, aux affaires de Sasselo et de Polcevera. Nommé général de brigade après le siége de Gênes, il commanda une partie de la divis. Boudet au combat de Valeggio, pendant la campagne de 1801 en Italie. Depuis cette époque, ce brave offic.-gén., mis par ses blessures hors d'état de servir activem., fut chargé de plusieurs commandem. dans l'intérieur, et prit sa retraite en 1815. Il mourut en nov. 1833.

CASSAGNES ou CASSAIGNES (Jacq.), membre de l'Acad. française, né à Nîmes en 1636, vint de bonne heure à Paris, entra dans les ordres, se fit connaître par des *Sermons* et des *Poésies* favorablem. accueillis, et n'avait que 25 ans lorsqu'il remplaça Saint-Amand à l'Acad. Il était sur le point de prêcher dev. Louis XIV, lorsque Boileau lança contre lui un trait de satire qui lui imprima un ridicule ineffaçable; mais on ne doit pas répéter que le chagrin qu'il en ressentit lui troubla la raison, puique c'est postérieurem. à la publication de cette satire qu'il composa presque tous ses ouvr. Il est plus probable que la part active qu'il prit aux querelles du jansénisme lui échauffèrent la tête et motivèrent sa réclusion à Saint-Lazare, où il mourut en 1679. Il jouissait d'une pension du roi, et Colbert l'avait fait nommer garde de la biblioth. roy. La préface des œuvres de Balzac, éd. de 1665, in-fol., est de l'abbé Cassagne; on lui doit en outre : *Traité de morale sur la valeur*, Paris, 1674, in-12. — Une trad. des *Dialogues de l'orateur*, publiée sous le titre de *Rhétorique de Cicéron*, Paris, 1673, in-8. — Une autre de Salluste sous le titre d'*Hist. de la guerre des Romains*, etc., Paris, 1675, in-12.

CASSANA (Jean-François), peintre, ainsi nommé d'un village de l'état de Gênes où il naquit en 1611, fut élève de Strozzi, dit *le Capucino*, et se fixa à Venise. On voit plus. composit. de cet artiste à la Mirandole, où le duc Alexandre II l'avait attiré, et où il mourut en 1691. On estime sa manière large et facile, son coloris; mais on ne trouve pas son dessin assez correct. — Son fils, Nic. Cassana, dit *le Nicoletto*, né à Venise en 1659, mort à Londres en 1713, peignit l'hist. et le portr., et fut peintre de la reine Anne d'Angleterre. Il a fait le portrait de cette princesse et de beaucoup de seigneurs de sa cour. Le plus remarq. de ses ouvr. est *la Conjuration de Catilina* qui fait partie de la galerie de Florence. — Cassana (J.-Augustin), frère de Nicolas, peignit le portr. avec autant de succès, et réussit égalem. à peindre les animaux,

les fleurs et les fruits. Plusieurs de ses tableaux ont été gravés à Londres. Il était entré dans les ordres, et il est désigné dans les biogr. italiennes sous le nom d'abbé Cassana. — CASSANA (J.-B.), troisième fils de J.-F., peignit, comme son second frère, les fleurs, les fruits et les animaux. — CASSANA (Marie-Victoire), sœur des précéd., morte à Venise en 1711, a peint quelq. sujets de piété où les figures ne se trouvent qu'en buste, comme dans le tabl. de *la Conjuration de Catilina* du Nicoletto, dont les personnages ne sont pas de grandeur naturelle, ainsi qu'on le dit dans plus. *Dictionn.*

CASSANDRE (myth.), fille de Priam, roi de Troie, et d'Hécube, reçut d'Apollon le don de prophétie, à condition que ses faveurs en seraient le prix; mais elle dédaigna bientôt l'amour du dieu, qui, voulant la punir, décrédita les prédict. qu'il n'était plus en son pouvoir de l'empêcher de faire; elle passa même pour insensée, et fut enfermée dans une tour lorsqu'elle eut prédit les infortunes de Troie. Pendant l'incendie de cette ville, Cassandre se retira dans le temple de Pallas, et y fut violée au pied même de l'autel par Ajax, prince locrien; emmenée ensuite en Grèce par Agamemnon, que ses charmes avaient séduit, elle eut deux jumeaux de ce prince; mais Clytemnestre, sa femme, les fit assass., ainsi que les deux amants. Cassandre eut un temple à Leuctres; sa statue y était le refuge des jeunes filles qu'on voulait forcer à épouser des prétendants disgraciés par la nature : elles se faisaient alors prêtresses de Cassandre. Lycophron a écrit un poème qui porte ce nom.

CASSANDRE, roi de Macédoine, fils d'Antipater, succéda à Alexandre-le-Grand vers l'an 316 av. J.-C. Après avoir fait plus. conquêtes dans la Grèce, il soumit les Athéniens, et donna le gouv. de leur ville à l'orat. Démétrius de Phalère. Il assiégea ensuite Pydnéa, la prit et mit à mort Olympias, mère d'Alexandre, ainsi que la femme et le fils de ce prince; puis, s'étant ligué avec Séleucus et Lysimaque contre Antigone et Démétrius, il remporta sur ces derniers une victoire complète près d'Ipsus, l'an 301 av. J.-C., et mourut trois ans après.

CASSANDRE (GEORGE), théol. flam., né en 1515 dans l'île de Cadsand, fut d'abord prof. de théol. à Bruges, puis à Gand, s'établit ensuite à Cologne, où il s'appliqua spécialem. à connaître les points qui séparaient les cathol. des protestants, dans le but de rendre la paix à l'Église. Mais il eut le sort de tous ceux qui se présentent comme conciliateurs entre deux partis animés l'un contre l'autre : attaqué par les protestants, il le fut aussi par leurs advers. Toutefois quelq. princes d'Allemagne, et l'empereur Ferdin. lui-même, le jugèrent propre à terminer les différends relig. entre leurs sujets. C'est à la sollicitat. de Ferdinand qu'il publia *Consultatio de articulis fidei inter papistas et protestantes controversis*. Cassandre mourut peu de temps après en 1566. Ses *œuvres* ont été recueillies par de Cordes, Paris, 1616, in-fol. On y trouve, indépendamment de ses ouvr. théologiques, des *Hymnes*, des *Annotations* sur les poésies de St Fortunat, des *Dissertations* et des *Lettres*. Malgré quelques propositions hardies avancées dans ses écrits, Cassandre resta constamment attaché à l'unité de l'Église. Parmi les abus dont il proposait la réforme, étaient la puissance exorbitante des papes, les pratiques superstitieuses introduites dans le culte des saints, des reliq., etc.; mais il n'attaqua jamais les dogmes de la foi.

CASSANDRE (FRANÇOIS), littérat. très estimable, né vers 1620, à Paris, serait, malgré son mérite, tout-à-fait inconnu, si Boileau ne l'eût désigné dans sa 1re satire comme un exemple de l'abandon où languissent quelquefois les hommes d'un vrai talent. Vivant au milieu de ses livres, Cassandre resta dans la misère et mourut en 1695. Outre une traduct. de la *Rhétorique d'Aristote*, Paris, 1654, in-4, souv. réimpr., et la meilleure que l'on ait encore, on lui doit : *Parallèles historiques*, Paris, 1680, in-12. Sa trad. de l'*Histoire de de Thou*, n'a point été imprimée.

CASSARD (JACQUES), célèbre marin franç., né à Nantes en 1672, fils d'un armateur, ne tarda pas à se distinguer par sa bravoure et son sang-froid. Employé dans l'expédition de Pointis (*v.* ce nom) sur les côtes de l'Amérique-Mérid., il contribua glorieusem. à la prise de Carthagène, en 1697, et fut à son retour en France chargé du commandem. d'un vaisseau armé en course par le comm. de Nantes. Louis XIV le nomma lieuten. de frégate, en lui accordant un gratification de 2,000 liv. Cassard se rendit à Dunkerque, prit le commandem. d'un bâtim. de l'état, débarrassa la Méditerranée des corsaires, et fit de nombr. prises sur les Angl. avec deux vaisseaux équipés à ses frais. Il sauva plus. flottes marchandes du danger d'être capturées, notamment un convoi de Marseille. Ayant réclamé de cette ville le remboursement de ses avances, les magistrats rejetèrent sa demande; mais il n'en continua pas moins de servir les intérêts de Marseille. Nommé successiv. capitaine de frégate, puis de vaisseau dans la marine royale, après plusieurs expéd. brillantes dans les colonies portug. et holland., Cassard fut rendu au repos par le tr. d'Utrecht; mais la raideur de son caract. lui fit perdre le fruit de ses glorieux services. Mécontent du ministère, qui lui refusait son appui dans le procès qu'il avait avec les Marseillais, il tint des propos injurieux contre le card. de Fleury, alors prem. ministre, et contre le gouvernem., fut enfermé au château de Ham et mourut dans cette prison en 1740. Le portrait de ce gr. homme de mer est au musée de Versailles.

CASSAS (VICTOR), syndic de la compagnie des courtiers de commerce près la bourse de Paris, mort dans cette ville en 1821, à l'âge de 48 ans, a fourni plus. *articles* sur les finances à la *Gazette de France*, dont il partageait les opinions polit., et publié plus. *brochures*. Nous ne citerons que ses *Considérat. sur l'établissem. d'un entrepôt réel de denrées coloniales à Paris*, et *Réponse aux objec-*

tions des places maritimes, Paris, Bailleul, 1816, 6 pag. in-4.

CASSAS (Louis-François), peintre et archit., né en 1756 à Azay-le-Féron (dép. de l'Indre), mort le 1er nov. 1827 à Versailles, inspect.-gén. et profess. de dessin de la manufact. roy. des Gobelins, fut élève de Vien et de Lagrenée jeune. Il parcourut la Grande-Grèce dans le courant des années 1784-85-86, visita l'Istrie et la Dalmatie, où il dessina un gr. nombre de monum. antiques, parmi lesq. on distingue le magnifique *Palais de l'emper. Dioclétien*; et les autres édifices dont ce prince avait enrichi Salone, Spalatro, etc., et joignit à ces dessins un *Itinéraire* contenant des observat. et des recherches historiques d'une grande utilité pour le commerce et les arts. Cet ouvr. a été publ. sous le titre de *Voyage pittoresque de l'Istrie et de la Dalmatie*, un vol. in-fol. Cassas parvint aussi, au milieu de mille dangers et des plus gr. fatigues, à former une riche et préc. collect. des monum. les plus remarquables de l'Asie-Mineure, recueillie surtout dans les ruines de Palmyre, Balbeck et Jérusalem, dans celles de la Phénicie et de la Palestine. Trente livraisons de cet ouvr. (in-fol.), publ. successivem. sous le titre de : *Voyage pittoresque de la Phénicie, de la Palestine et de la Basse-Égypte*, font vivem. regretter que l'aut. ne l'ait point terminé. Plus. de ses dessins ont servi à compléter le voyage du roy. des Deux-Siciles, publié par l'abbé de Saint-Non, et un plus grand nombre restés inédits devaient être joints au voyage entrepris par M. de Laborde, à qui Cassas avait cédé un portefeuille contenant les antiquités de la Sicile. On lui doit en outre 74 modèles des chefs-d'œuvre d'architect. des différents peuples, dont le célèbre Legrand a donné une description détaillée. Cette galerie, qui fut acquise par le gouvernem. en 1809, est aujourd'hui à l'Institut.

CASSEBOHM (Jean-Frédéric), méd. allemand, professa l'anat. à Halle et à Berlin, où il mourut en 1743. On a de lui : *Tractat. anatomici de aure humanâ*, Halle, 1730-1735, 3 vol. in-4, fig. Cette collection de six traités sur l'anatomie de l'oreille est ce que nous avons de plus complet sur cette partie; elle est rare et recherchée. — *De Differentiâ fœtus et adulti*, Halle, 1730, in-4. — *Methodus secandi musculos*, Halle, 1739, in-8, trad. en allem., ibid., 1740, in-4. — *De Methodo secandi viscera*, ibid., 1740, in-8.

CASSEL (Jean-Phil.), prof. d'éloq. à Brême, né dans cette ville en 1707, mort en 1783, a laissé plus. écrits sur l'hist. de son pays, des *dissert.* sav. et des *traduct.* d'ouvr. angl., dont on peut voir la liste dans sa *Vie*, par Harles. Nous nous bornerons à indiquer : *Observat. crit. philol. de columnis Phœniciorum in Mauritaniâ*, Leipsig, 1739, in-4. — *Disquisitio de Judæorum odio et abstinentiâ à porcinâ*, ibid., 1739, in-4. — *De navigationibus fortuitis ante Columbum in Americam factis*, ibid., 1742, in-4. — *Bremensia* ou *Notices et documents histor. sur la ville de Brême* (en allemand), Brême, 1766-67, 2 vol. in-8, etc.

CASSÉLIUS ou CÉSÉLIUS (Aulus), jurisconsromain, cité avec éloge par Horace dans l'*Art poétique*. On avait conservé de lui un liv. de bons mots, qui n'existe plus aujourd'hui.

CASENTINO (Jacques da), peintre italien, ainsi nommé du lieu de sa naissance, fut élève de Taddeo Gaddi, peignit dans la manière de son maître, ainsi qu'on le voit par les fragments de ses fresques de l'église Orsanmichele. Il mourut vers 1380, dans un âge avancé, laissant un élève, Spinello d'Arezzo, qui le surpassa par le mérite et le nombre de ses compositions.

CASSERIO, *Casserius* (Jules), célèbre anatom. ital., né à Plaisance en 1545, étudia la médecine sous Fabricio d'Aquapendente (*v.* ce nom), dont il avait été domestique, remplaça ce sav. profess. dans la chaire de médec. et d'anat. de l'univers. de Padoue, et mourut en 1616. Il fit faire de grands progrès à l'anat. On a de lui les ouvrages suivants : *De vocis auditûsque organis, hist. anatom.*, Venise et Ferrare, 1600, in-fol., avec 33 pl. — *Pentœsthelon, h. e., de V sensibus liber*, etc., Venise, 1609, in-fol., fig., 1re édit., rare; mais l'ouvr. a été souv. réimpr. — *Tabulæ anatomicæ LXXVIII omnes novæ*, etc., Venise, 1627, in-fol.; Amsterd., 1645, in-fol. — *Tabulæ de formato fœtu*, ibid., 1645, in-fol. Une *Notice sur la vie et les ouvrages de Casserio* se trouve dans le *Specimen bibliogr. anatom.* de J. Douglas (*v.* ce nom).

CASSIANI (Julien), littérat. ital., né à Modène en 1712, eut la direction du pensionnat au collége des nobles, puis fut nommé profess. de littérat. à l'univers. de cette ville, et mourut en 1778, laiss. la réputation d'un poète agréable. Il a réussi particulièrement dans le genre du sonnet, et parmi les plus remarquables, on cite l'*enlèvement* de Proserpine, la *chute* d'Icare, etc. N'attachant lui-même aucun prix à ses ouvrages, ils seraient ignorés aujourd'hui, si l'un de ses élèves, le marquis Lucchesini, ne les eût publ. sous ce titre : *Saggio di rime*, etc., Lucques, 1770.

CASSIANUS BASSUS, écrivain grec, originaire de Bithynie, vivait dans le 3e ou 4e S. On lui attribue un livre sur l'agric., *Géoponiques*, impr. pour la prem. fois, Bâle, 1539, in-8, et dont la seule bonne édit. grecque et lat. est celle de M. Niclas, Leipsig, 1781, 4 vol. in-8. M. Caffarelli a publ. *Abrégé des Géoponiques, extrait de l'édition de Niclas*, Paris, 1812, in-8, et dans le tome XIII des *Mémoires* de la société d'agriculture du départ. de la Seine.

CASSIEN CASSIANUS (Julius), hérésiarque du 2e S., fut le chef d'une secte dont la doctrine était que l'intelligence divine ne s'était unie (dans le mystère de l'incarnation) qu'à l'âme, composé mixte d'une substance céleste et de ce qu'il y a de plus subtil dans la matière; de sorte que le fils de Dieu n'avait pris que les apparences d'un corps humain. St Clément d'Alexandrie, dans les *Stromates*, cite Cassien comme aut. de *comment.* sur la philos. des Hébr., et d'un *Tr. sur la continence*; mais ces ouvr. se sont perdus.

CASSIEN (St), maître d'école à Imola en Italie, souffrit le martyre sous l'empire de Dèce ou de Valérien dans le 3e S. Ses *actes* ont été recueillis par D. Ruinart.

CASSIEN (Jean, dit), pieux solitaire et l'un des Pères latins, né dans le 4e S. en Asie, selon Gennade, ou plutôt en Provence selon d'autres écrivains, passa plusieurs années dans le monastère de Bethléem, puis dans les déserts de la Thébaïde, se rendit en 403 à Constantinople, où il reçut les instructions de St Chrysostôme, de là vint à Rome, puis finit par se retirer à Marseille; il y fonda deux monastères de l'un et de l'autre sexe, et mourut vers l'an 448. Ses ouvr., dont la meill. édition est celle de Paris, 1642, in-fol., rendirent son nom célèbre dans les Gaules, mais y excitèrent des troubles par les opinions qu'ils renferment sur la grâce : ce sont des *Institut. monastiq.*, en XII liv.; des *Conférences* en XXIV liv.; *Tr. sur l'incarnat.*, en VII liv. Les 2 prem. ont été trad. en franç. par Nic. Fontaine, sous le nom de Saligny, purgés de tous les endroits qui favorisent le pélagianisme.

CASSINI (Jean-Dominique), astron. célèbre, né en 1625 dans le comté de Nice, fit de bonne heure des progrès si rapides en astron., que dès l'âge de 25 ans il fut choisi par le sénat de Bologne (en 1650) pour remplir la prem. chaire de cette science, vacante par la mort du P. Cavalieri (*v.* ce nom). Pendant son professorat, il traça dans l'église de St-Pétrone une nouv. méridienne, plus longue et plus exacte que celle qui s'y trouvait avant. Les prem. fruits de ses observat. furent des tables du soleil plus parfaites, une mesure très approchée de la parallaxe de cet astre et une excellente table de réfractions. Les travaux de Cassini furent interrompus par la commission que lui donna le sénat de Bologne d'aller à Rome défendre les intérêts de cette ville, relativement à la navigation du Pô : ce fut pour lui l'occasion de publier un savant ouvrage sur le cours de ce fleuve, si changeant et si dangereux. Arrivé à Rome, on fut tellement satisfait du jeune astron., qu'on lui donna la surintendance des fortifications du fort Urbin. Cassini publ., en 1668, ses *Éphémérides* des satellites de Jupiter, travail immense. Colbert appela Cassini en France. On l'obtint, mais seulem. pour quelq. ann.; il vint à Paris et fut reçu à l'acad. des sc., en 1669. Le terme de son séjour expiré, l'Italie le réclama; mais Colbert parvint à lui faire accepter, en 1673, des lettres de naturalisat. Cassini fit dans sa nouv. patrie, en 1684, la découverte des quatre satellites de Saturne, ce qui en donna cinq à cette planète, au lieu d'un seul que Huygens avait d'abord aperçu. L'année précédente, il avait découvert la lumière zodiacale. Après d'autres belles découv. successives, Cassini alla en 1695 revoir la méridienne de Bologne. A son retour il entreprit de continuer celle que Picard avait commencée en 1669, que Lahire avait prolongée au nord de Paris en 1683, et la poussa, en 1700, jusqu'à l'extrémité du Roussillon : c'est cette même ligne qui depuis a été mesurée de nouv., 40 ans après, par François Cassini et La Caille, et 100 ans après par Méchain et Delambre avec une précision qui ne laisse plus rien à désirer. Cassini mourut en 1712 : il avait perdu la vue dans ses dern. années. Sa *Vie*, écrite par lui-même, a été publ. par Cassini de Thury, son arrière-petit-fils, dans ses *Mém. pour servir à l'histoire des sciences*, 1810, in-4. On peut voir dans Lalande (*Biblioth. astron.*) le détail des nombr. ouvr. de J.-D. Cassini; nous ne citerons que les suiv. : *Observationes cometæ, anno* 1652 *et* 53, Modène, 1653, in-fol. de 29 pages : c'est son prem. ouvr. — *Opera astronomica*, Rome 1666, in-fol. On y trouve tous les *Opuscules* qu'il avait publ. jusqu'alors. Il a laissé en MS. une *Cosmogr.* en vers italiens.

CASSINI (Jacques), fils du précéd., né à Paris en 1677, reçu membre de l'acad. des sc. à 17 ans, accompagna son père en Italie, voyagea ensuite en Hollande et en Angleterre, s'y lia d'amitié avec Newton, Halley, Flamstead, et fut admis à la soc. roy. de Londres en 1696. De retour à Paris, il se livra aux travaux de l'acad., dont la collection renferme plus. mémoires de lui. Mais il est principalement connu par ses travaux relatifs à la détermination de la figure de la terre. Il avait en 1701, de concert avec son père, prolongé la mesure du méridien jusqu'au Canigou, et continué seul, en 1718, la partie septentrionale jusqu'à Dunkerque. Dans son livre *De la grandeur et de la figure de la terre*, Paris, 1720, in-4, il prétendit qu'elle est allongée aux pôles. Ce résultat, opposé à celui que donnait le principe de l'attract. et de la révolut. de la terre sur son axe, excita une réclamat. génér. Jacques Cassini mourut dans sa terre de Thury en 1756. Outre les ouvr. cités, on lui doit des *Élém. d'astronomie*, Paris, 1740, in-4, entrepris sur la demande du duc de Bourgogne, et trad. en latin par le P. Hell, prof. à Vienne. — *Tables astronomiques du soleil, de la lune, des planètes, des étoiles et des satellites*, Paris, 1740, in-4. — *La méridienne de l'observatoire de Paris vérifiée*, 1744, in-4.

CASSINI DE THURY (César-François), fils du précéd., maître des comptes, direct. de l'observat., né en 1714, n'avait pas 22 ans quand il fut reçu à l'acad. des sciences comme adjoint surnuméraire. Les recueils de cette compagnie renferment beauc. de mémoires de lui; mais un gr. ouvr. qui porte le nom de sa famille fut tout l'objet de ses soins, c'est la *carte de la France*, connue sous le nom de *carte de l'acad.*, et mieux encore sous celui de *carte de Cassini*. Elle se compose de 182 feuilles, y compris la carte des triangles. C'est en géographie l'entreprise la plus vaste qui jusqu'alors eût été conçue et exécutée. Il eut la consolation de la voir presque entièrement terminée, et d'en devoir à lui-même tout le succès, et mourut en 1784. Parmi ses autres ouvrages, nous citerons : *Relation de deux voyages faits en* 1761 *et* 1762 *en Allemagne pour déterminer la figure de la terre*, 1762, in-4. — *Opuscules divers*, 1771, in-8, conten. un almanach perpétuel, une table pour les étoiles,

et deux lettres. — *Descript. d'un instrum. pour prendre hauteur et pour trouver l'heure vraie sans aucun calcul*, 1770, in-4. — *Relation d'un voyage en Allemagne, qui comprend la géographie du Palatinat*, 1775, in-4. — *Description géométrique de la terre*, 1775, in-4. — *Description géométr. de la France*, 1784, in-4.

CASSINI (Alexandre-Henri-Gabriel, vicomte de), fils de Jacq.-Dominiq., comte de Cassini, le dernier des astronomes de ce nom, fut successivem. juge, vice-présid. du tribunal d'inst., conseiller et président à la cour royale de Paris, conseiller à la cour de cassation, membre de l'Académie française, et enfin pair de France en novembre 1831. Collaborateur de Pigeau pour la publication d'un *Cours de procédure civile*, il fut aussi membre des commissions pour la révision du *Bulletin des lois* en 1824, des fraudes électorales en 1828, et de l'instruction publique en 1831. Mais, ces diverses fonctions ne l'empêchant pas de se livrer à son goût pour les recherches botaniques, il s'attacha particulièrem. aux synanthérées, dont il dédia deux genres, *agathœa* et *riencourtia* à Mme de Cassini. Il mourut en 1832, l'une des premières victimes du choléra. On promet la publicat. du 3e vol. de ses *Opuscules phythologiques*.

CASSIODORE (Aurél.), historien, né en Italie, vers 470, annonça dès sa première jeunesse des talents et une prudence qui ne sont d'ordinaire que le fruit de l'expérience. Ministre d'Odoacre, après la défaite de ce prince, il se retira dans son pays natal, et détourna ses compatr. d'opposer une vaine résistance à Théodoric qui s'avançait victorieux. Tout barbare qu'il était, Théodoric devina le mérite de Cassiodore et l'éleva bientôt à la place de questeur, alors la première, et le désigna consul en 514. Cassiodore ayant vu son influence s'affaiblir, se démit de son emploi et quitta la cour, épargnant peut-être par sa retraite un crime au roi des Goths. Rappelé par Amalasonte, qui le nomma préfet du prétoire, il continua de servir avec zèle Athalaric, Théodat et Vitigès, se retira dans un monast. bâti par lui en Lucanie, et mourut en 562. Cassiodore est auteur d'un grand nombre d'ouvr. dont la meilleure édit. est celle qu'a publ. D. Garet, Rouen, 1679, 2 vol. in-fol. Ce recueil contient : *Histoire tripartite*, ainsi nommée parce qu'elle renferme l'abrégé des *Hist. ecclésiast.* de Socrate, Sozomène et Théodoret; une *Chronique* et un *Comput pascal*; *Tr. de l'âme*; *Commentaire sur les Psaumes*; II liv. d'*Institutions*; XII liv. de *Lettres*; *Tr. du discours*; *Traité de l'orthographe*; IV liv. des *Arts libéraux* (l'arithmétiq., la géom., l'astron. et la musique). Il avait écrit des *Commentaires sur l'Apocalypse*, qui sont perdus, et une *Hist. des Goths*, dont on n'a plus que l'extrait par Jornandès. En 1702, Maffei publ., d'après un MS. de la biblioth. de Vérone, des *Comment.* de Cassiodore *sur les Actes et les Épîtres des apôtres*. On a la vie de Cassiodore par de Sainte-Marthe, Paris, 1694, in-12. — Un autre Cassiodore, antérieur au précédent, fils d'un officier qui avait expulsé les Vandales de la Sicile, sous le règne de Théodose-le-Grand, obtint un emploi distingué à la cour de Valentinien III; cet empereur l'ayant chargé d'une négoc. auprès du féroce Attila, Cassiodore réussit à détourner l'invasion de ce roi des Huns, refusa les récompenses qui lui furent offertes pour ce service, et se retira dans une terre qu'il possédait dans l'Abruzze, où il mourut vers 450.

CASSIUS-VISCELLINUS (Spurius), Rom., né l'an de Rome 270, fut trois fois consul, une fois gén. de la cavalerie, et obtint deux fois les honneurs du triomphe. Accusé d'avoir aspiré à la royauté, bien qu'il eût proposé la loi agraire pour gagner la faveur du peuple, il fut précipité de la roche Tarpéienne.

CASSIUS-BRUTUS, jeune Romain, se laissa corrompre à prix d'argent pour ouvrir une porte de Rome à l'ennemi, dans la guerre de la république contre les Latins. Pris sur le fait, il s'enfuit dans le temple de Pallas, regardé comme un asile inviolable; mais son père en ayant fait fermer les portes, il y périt d'inanition.

CASSIUS-SCÆVA (Marcus), centurion romain, est mentionné par César pour un trait de valeur remarquable. Faisant partie d'une cohorte à laq. César avait confié la défense d'un fort élevé près de Dyrrachium, à l'effet de protéger les lignes romaines, Cassius soutint, avec ses dignes compagnons, pendant plusieurs heures, les efforts de 4 légions ennemies; et, bien que privé d'un œil, la cuisse et l'épaule percées de part en part, son bouclier criblé de traits, on le trouva encore combattant, lorsque deux légions arrivèrent au secours du fort. Ce n'était pas la prem. fois que ce brave soldat signalait ainsi sa valeur, et César le cite encore dans un autre passage de ses *Comment.* (*de bello civili*).

CASSIUS-LONGINUS (Caïus), l'un des meurtriers de César, fut questeur sous Crassus dans l'expédit. contre les Parthes, sauva les débris de l'armée romaine après sa défaite, reprit ensuite l'offensive et remporta une victoire signalée. Après la bataille de Pharsale, Crassus, commandant une flotte pour Pompée, la rendit à César, dont il fut bien accueilli. Mais bientôt, mécontent d'un passe-droit, ou, s'il faut en croire ses apologistes, passionné pour la gloire et la liberté, il devint le moteur et l'un des chefs de la conjurat. contre César. Après la mort du dictat., il voulut s'opposer à la lecture de son testament, et fit tout ce qu'il put pour empêcher qu'on ne lui rendît les honneurs funèbres. Forcé de quitter Rome et l'Italie, il se retira dans la Syrie, dont il était gouverneur, rassembla les troupes qui s'y trouvaient, vainquit le préteur Dolabella, partisan de César, se réunit à Brutus, fut vaincu avec lui dans les champs de Philippes, et se fit donner la mort par l'un de ses affranchis, l'an de Rome 712. Brutus l'appela le dernier des Romains. — Un autre Cassius-Longinus (Lucius), tribun du peuple et préteur, vers la fin du 2e S. avant J.-C., eut la réputation d'un juge sévère. On lui attribue la maxime *cui bono?* On présume que

c'est le même Cassius, consul l'an de Rome 645, qui fut tué dans un combat contre les Cimbres.

CASSIUS (Hémina-Lucius), appelé par Pline le plus ancien compilateur des annales rom., vivait, suivant Censorinus, vers l'an 608 de Rome. Il avait composé IV livres d'*Annales* qui sont cités par Pline, Aulu-Gelle et Censorinus. On en trouve des fragments dans le recueil d'Ant. Augustin, Anvers, 1595.

CASSIUS-SÉVÉRUS (Caïus), poète latin du siècle d'Auguste, surnommé *Parmensis*, de la ville de Parme, lieu de sa naissance, fut un grand partisan du système républicain. Il avait servi dans l'armée de Brutus et de Cassius à la journée de Philippes, dans celle d'Antoine à Actium, et s'était retiré à Athènes. Auguste, dont il était l'ennemi déclaré et qu'il avait invectivé dans ses vers, le fit tuer par Quintilius-Varus. On trouve quelq. fragm. de ce poète dans les *epigr. vet.*, Paris, 1590, in-12; Lyon, 1596, in-8, et dans l'*Anthologie* latine de Burmann. — Un Cassius-Sévérus est cité par Sénèque, pour son éloquence. C'est peut-être le même que le précédent.

CASSIUS (Félix), médecin du 1er S., est cité par Celse avec éloge. Quelques biogr. lui attribuent : *Naturales et medicinales quæstiones de animalibus græc.*, Paris, 1541, in-12, rare. Cet ouvr. a été traduit en latin par le savant Conrad Gesner, Zurich, 1562, in-8, et l'on retrouve cette version à la suite des *Questions physiques* de Théophylacte, Leipsig, 1653, in-4.

CASSIUS (Avidius), capit. romain, lieutenant de Marc-Aurèle en Syrie, défit les Parthes dans plusieurs batailles, et les mit dans l'impuissance de renouveler leurs agressions contre l'empire. Il remporta ensuite d'autres avantages sur les Sarmates. Ses victoires, et l'influence qu'elles lui acquirent sur ses soldats, lui firent concevoir le projet de s'emparer de l'empire. Profitant de l'éloignement de Marc-Aurèle, que la guerre retenait en Germanie, et qui venait d'y tomber malade, Cassius fit courir le bruit de la mort de l'emper., et se fit proclamer son successeur par les légions qu'il commandait. Marc-Aurèle accourut pour combattre l'usurpateur; mais une conspirat. prévint tout engagem. entre les légions romaines. Cassius fut assassiné dans son camp 3 mois après avoir revêtu la pourpre impériale.

CASSIUS (Barthélemi), jésuite, né dans la Dalmatie en 1575, fut envoyé par ses supérieurs dans les missions du Levant, puis nommé provincial à Raguse, d'où il vint à Rome remplir les fonctions de pénitencier apostolique. Il y mourut en 1650. On a de lui : *Institutiones linguæ illyricæ*, Rome, 1604, in-8. Il a donné dans cette langue des *Cantiques spirituels*, 1624, in-8, et des traduct. du *Rituel romain*, 1640, in-4, ainsi que des *Épîtres et Évangiles* du missel, 1641, in-fol. Ses autres ouvr., écrits en latin et tous ascétiques, n'offrent aucun intérêt.

CASSIUS (André), méd., né à Schleswig, reçut le doctorat à Groningue en 1668, et s'établit à Hambourg, où il exerça son art avec succès. On lui attribue l'invention de l'essence de bésoard, regardée comme un préservatif contre la peste, et les arts lui doivent la découverte du précipité d'or, faussement attribuée à son père, qui avait le prénom d'André comme lui. Il en a donné le procédé dans : *De extremo illo et perfectissimo naturæ opificio*, etc., Hambourg, 1685, in-8.—Sa dissert. inaugurale *de Triumviratu intestinali cum suis effervescentiis*, a été souvent réimpr. — Chrétien Cassius, son frère, fut chancelier de l'év. de Lubeck, et mourut en 1676.

CASSIVÉLANUS ou CASSIBELAN, l'un des princes entre lesquels se partageait le territoire de l'Angleterre au temps de l'invas. de Jules-César. Ces princes étaient tellement multipliés, que l'on comptait alors quatre rois dans le pays qui forme aujourd'hui le seul comté de Kent. Cassibelan gouverna la région qu'arrose la Tamise, où dès-lors le commerce avait commencé à introduire un degré de civilisat. et d'opulence moins connu des autres contrées. Son frère aîné, Luc, qui, suiv. les vieux chroniqueurs, a donné son nom à la ville de Londres, était mort après un règne de 30 ans, laissant deux fils mineurs. Sous prétexte que les Bretons avaient secouru les Gaulois, César envoya deux députés vers ces peuples et leurs chefs pour les sommer de se reconnaître tributaires de Rome. Tous se liguèrent pour faire tête aux ennemis, et Cassibelan eut le commandement des troupes. César fut battu dans la 1re et la 2e descente; mais la discorde se mit entre les Bretons. La peuplade des Trinobautes passa du côté des Romains, et Cassibelan, obligé de céder à des forces bien supérieures, se retira dans les bois, et s'y défendit long-temps. Enfin il offrit sa soumission. César, pressé par l'hiver, l'accepta, et se rembarqua sur les vaisseaux qu'avait épargnés la tempête. Cassibelan eut encore sept ans de règne, qui ne furent troublés par aucune invasion étrangère, et pendant lesquels il est plus que douteux qu'il ait payé le tribut promis.

CASTAGLIONE ou CASTIGLIONE (Joseph), sav. italien, né dans le 16e S. à Ancône, cultiva la jurisprudence, la poésie et l'étude de l'antiquité, s'établit à Rome, où ses talents lui méritèrent la protection de plus. cardinaux, obtint sur leur recommandat. le poste de gouverneur de Corneto en 1598, et mourut en 1616. On a de lui plus. *Dissertations* écrites en lat., la plupart insérées dans le *Thesaur. antiquit.* de Grævius, et dont on trouve la liste dans les *Mém.* de Nicéron, XLII.

CASTAGNARÈS (Augustin), missionn., né dans le Paraguay en 1687, élevé par les jésuites, fut admis jeune dans la société. Destiné par ses supérieurs à prêcher la foi aux peuplades sauvages placées entre les *Chiquitas* et les *Guaranis*, il apprit leur idiome; puis, bravant tous les obstacles et les dangers d'une pareille entreprise, il réussit à convertir une partie de la nation des *Samuques*. Étant passé ensuite chez les *Mataguais*, il avait déjà opéré quelques conversions, et se préparait à

faire élever une petite église, lorsqu'il fut tué par le cacique de la peuplade en 1744.

CASTAGNIZA (Jean de), bénédictin espagnol du 16e S., fut prédic.-gén. de cet ordre, aumônier de Philippe II, censeur de théol. auprès des juges apostoliques de la foi, et mourut en 1599 à Salamanque, dans le monastère de St-Vincent, où il s'était retiré dans sa vieillesse. On a de lui quelq. *Vies* de saints religieux, et des trad. de plus. ouvr. ascétiques, entre autres le *Combat spirituel*, que plus. biographes lui ont attribué, mais dont l'auteur est, comme on le sait, le P. Laurent Scupoli (*v.* ce nom).

CASTAGNO (André del), peintre italien, ainsi nommé d'un petit village de Toscane, où il naquit vers 1403, de parents pauvres, garda d'abord les troupeaux; mais un gentilhomme des environs ayant vu le jeune berger dessiner sur un mur avec du charbon, le mena à Florence pour le faire étudier chez Masaccio (*v.* ce nom). Ses progrès furent rapides, et bientôt il fut en état de peindre les décorations du cloître de St-Miniato-al-Monte. Sa réputation le fit ensuite associer à Baldovinetti et Dominique de Venise, chargés de peindre la chapelle de S.-Maria-Novella. Dominique ayant apporté à Florence le procédé de la peinture à l'huile, Castagno lui arracha ce secret, et tua par trahison le confiant ami qui le lui avait révélé. C'est Castagno lui-même qui fit l'aveu de ce crime lorsqu'il mourut en 1477, à 74 ans. Les meill. ouvr. de ce peintre sont détruits. Il ne reste à Florence de lui qu'un seul tableau, à Ste-Lucie, et un *Crucifix* entouré de plusieurs saints, peint sur un mur du cloître *degli Angeli*. Son dessin était assez correct; mais on trouve l'expression de ses figures exagérée et son coloris trop cru. Son goût prononcé pour les scènes de supplices l'avait fait surnommer André *degl' impicati* (des pendus).

CASTAING (Edme-Samuel), médec., né en 1796, à Alençon (Orne), fit d'assez bonnes études à Angers, puis acheva ses cours à Paris, où il fut reçu docteur en 1821. La modicité de sa fortune, devenue bientôt incompatible avec une conduite peu réglée, lui fit concevoir la pensée de chercher dans son art le moyen de s'enrichir; il crut y réussir en empoisonnant deux riches héritiers dont il était le médecin, avec de l'acétate de morphine, après avoir eu soin de se faire faire une donation de leurs biens. De graves soupçons s'étant élevés contre lui, il fut traduit devant la cour d'assises de la Seine, et, malgré ses dénégat., condamné à mort. Il subit sa sentence le 6 décembre 1823. On a publié à l'occasion de cette affaire célèbre : *Procès complet d'Ed.-S. Castaing*, Paris, 1823, in-8; et *Castaing, ou la victime des passions*, poëme historique, ibid., 1824, in-8, etc.

CASTAIGNE ou CASTAGNE (Gabriel de), cordelier, né dans le 16e S., s'adonna à l'étude de l'alchimie, devint aumônier de Louis XIII, et mourut vers 1630. On a de lui quelq. ouvr. qui ne peuvent intéresser que les partisans de la philos. hermétique; ils ont été recueillis, Paris, 1661, in-8.

CASTALDI (Corneille), jurisc. et poëte, né à Feltre en 1480, s'établit à Padoue, où il fonda un collége, et mourut en 1536. Il a laissé des *poésies* lat. et ital., publ. pour la prem. fois Paris, 1757, in-4 et in-8, avec la *Vie* de l'auteur par Th.-J. Farsetti. Ses poésies latines sont préférables aux italiennes.

CASTALION (Sébastien), théol. réformé, né en 1515 dans le Dauphiné, s'appelait Châteillon, nom qu'il crut devoir latiniser suivant l'usage des érudits du temps. Il fut lié avec Calvin, et sur sa présentat. nommé prof. d'humanités à Genève. S'étant brouillé depuis avec ce réformat., qui le fit destituer et bannir de la ville en 1544, il se rendit à Bâle, où il obtint une chaire de grec; mais la modicité de son traitement ne lui suffisant pas pour faire subsister sa nombreuse famille, il se vit réduit à donner une partie de son temps à cultiver de ses mains un champ qu'il avait affermé. Il mourut de la peste à Bâle en 1563. Outre une trad. lat. de la *Bible*, dont la meilleure édit. est de Bâle, 1573, in-fol., ses principaux ouvr. sont : *De hæreticis variorum sententiæ*, etc., Magdebourg, 1554, in-8, recueil d'opuscules de différ. auteurs sur le droit de discussion que les chefs de la réforme voulaient interdire à leurs disciples; après en avoir long-temps usé, Bèze y répondit par le traité *De hæreticis puniendis*. — *Colloquia sacra*, Bâle, 1545, in-8. — *Moses latinus*, ibid., 1546, in-8, contre la peine de mort. Castalion, bon helléniste, a donné l'édit. de Xénophon, Bâle, 1540, in-8, et une *traduct.* lat. d'Homère dans les édit. Bâle, 1561 et 1567, in-fol.

CASTAÑEDA (Fernand-Lopez), histor. portug., né dans le 16e S., passa très jeune dans les Indes, où son père allait remplir les fonctions de juge, s'attacha à recueillir des mém. et docum. relatifs à la conquête de ces contrées par ses compatriotes, fit de pareilles recherches à son retour en Europe, et publ. son travail sous ce titre : *Historia de descobrimento e Conquista da India pe os Portugueses*, Coimbre, 1552-1561, 8 part. in-fol. Cet ouvrage a été réimpr. Lisbonne, 1834, 7 vol. in-4. Le 1er livre, le plus estimé, a été trad. en franç. par Grouchi, Paris, 1553, in-4; en espagnol, en ital., en anglais. Toutes ces trad. sont rares et recherchées.

CASTEEL (Gerard), chanoine rég. de l'ordre de Ste-Croix, né à Cologne en 1667, mort en 1722, est aut. de : *Controversiæ ecclesiastico-historicæ*, Cologne, 1724 et 1757, in-4.

CASTEL ou CHASTEL (Robert ou Robin), trouvère français, né en Picardie vers l'an 1260, a laissé quelq. chansons, conservées dans les rec. du temps, en marge de chacune desquelles on lit le mot *coronée*, ce qui fait présumer qu'elles lui méritèrent quelque prix.

CASTEL (Jehan de), relig. de l'ordre de St-Benoît, vivait dans le 15e S. On a de lui un ouvr. intit. : *Mirouer des pécheurs et des pécheresses*, en vers, impr. sans date ni désignation de lieu : ce sont des espèces de méditat. sur la mort. Il prend

en tête de cet écrit (à la suite duquel se trouvent quelq. *ballades* morales) le titre de *chroniqueur de France.*

CASTEL (Louis-Bertrand), jésuite, né à Montpellier en 1688, s'adonna de bonne heure aux mathématiques et à la physique, et vint en 1720 à Paris, où il exposa dans plus. ouvr. publ. successivem., les systèmes qu'il s'était créés sur plus. parties de ces deux sciences. Le P. Castel travailla pend. près de 30 ans au *Journ. de Trév.*, fournit en même temps beaucoup d'art. au *Mercure*, et mourut en 1757, sans avoir, au milieu de ses travaux scientifiques, jamais négligé les devoirs de son état. On a de lui : *Traité de la pesanteur universelle*, Paris, 1724, 2 vol. in-12. — *Mathématiq. univers.*, ibid., 1728, in-4. — *Optique des couleurs*, ibid., 1740, in-12, et plusieurs autres écrits dont on peut voir la liste dans le *Journ. de Trévoux*, 2e vol. d'avril, année 1757. Le travail qui a le plus contribué à la célébrité du P. Castel est son *Clavecin oculaire*, qu'il annonça dans le *Mercure* de novembre 1725, et dont il développa la théorie dans les *Journaux de Trévoux* de 1735. L'abbé de La Porte a publié : *Esprit, saillies et singularités* du P. Castel, Amsterdam (Paris), 1767, in-12.

CASTEL (René-Richard), poète et naturaliste, né à Vire en 1758, fit ses études au collége Louis-le-Grand, et cultiva dans ses loisirs la littérature et les diverses branches de l'hist. naturelle. A la révolut., dont il adopta les principes comme la plupart de ses amis, il fut maire de Vire, procureur-syndic du district, et député du Calvados à l'assemblée législative, où Fontanes fut à même d'apprécier l'étendue de ses connaissances, et la délicatesse de son goût. Après la session, Castel se retira en Normandie. Revenu à Paris quand des temps moins fâcheux le lui permirent, on le nomma profess. de belles-lettres au collége Louis-le-Grand, place qu'il occupa 10 ans; ensuite inspect.-gén. de l'université, fonctions qu'il cessa de remplir au retour du roi; il finit par jouir d'une retraite en qualité d'inspecteur des écoles militaires, et mourut à Reims du choléra, en 1832. Son poème *des Plantes*, qui fit sa réputat., parut en 1797; la *Forêt de Fontainebleau*, autre poème, en 1805. Ils sont réunis dans la 4e édit., de 1811, à un *Voyage de Paris en Chablais*, et à un *Discours sur la gloire littéraire*, prononcé devant l'université, en 1809. Il a donné une édit. des *OEuvres* de Buffon, classées d'après le système de Linné.

CASTEL-CICALA (Fabricio-Ruffo, prince de), diplomate, issu d'une illustre famille du roy. de Naples, a été accusé d'avoir fait partie d'une junte à laq. l'histoire reproche des mesures d'extrême rigueur; mais, à cette époque, il était ambassadeur à Londres, d'où il refusa, en 1792, de passer à l'ambassade de Paris, lorsque son cabinet se fut soumis à cette démarche que le gouvernement français lui avait imposée. A la suite de ce refus il subit une disgrâce apparente de son souverain, qui le rappela de Londres, et lui confia néanmoins peu de temps après la direction du département des affaires étrangères, mais sans caractère ministériel. Il devint premier ministre à la place d'Acton. Quand le désastre d'Aboukir sembla offrir une occasion favorable pour secouer le joug de la république française, envers laquelle le cabinet de Naples s'était engagé à garder la neutralité, Castel-Cicala opina pour la guerre : cette résolution funeste entraîna le départ de la famille royale pour la Sicile, en 1802. Castel-Cicala remplit, deux ans après, une mission secrète auprès du prince régent d'Angleterre. Il ne quitta Londres que pour venir à Paris, en 1815, avec le caractère d'ambass. de Naples, et il en était encore revêtu à sa mort, en 1822. Le plus important de ses actes diplomatiques est la négociation du mariage de Marie-Caroline avec le duc de Berri.

CASTELA (Henri), religieux observantin, né à Toulouse dans le 16e S., entreprit en 1600 le voyage de la Palestine, dont il publia la relation à son retour sous ce titre : *Le saint voyage de Hiérusalem et du mont Sinaï*, etc., Bordeaux, 1603, in-8; Paris, 1612, in-12. On a encore de ce religieux : *Le guide et adresse pour ceux qui veulent faire le voyage de la Terre-Sainte*, Paris, 1604, in-12. — *Les sept flammes de l'amour sur les sept paroles de J.-C. expirant sur la croix*, Paris, 1605, in-12.

CASTELETI (Christophe), poète italien, né à Rome dans le 16e S., a laissé des *Poésies spirituelles*, Venise, 1587, in-8. — *Amarillis, églogue pastorale*, 1580, in-8; et trois *Comédies* imprimées séparément, ibid., 1581, 1584 et 1587.

CASTELEYN (Matthieu), poète flamand, né à Oudenarde dans le 16e S., a composé le prem. une poétique en langue flamande, sous le titre de *L'art de la rhétorique*, Gand, 1555, in-12, et qui a eu plusieurs édit.; à la suite de celle de Rotterdam, 1616, se trouve l'*Histoire de Pyrame et de Thisbé*, des *Ballades* et *Chansons* diverses.

CASTELL (Édouard), célèbre orientaliste, né en 1606 dans le comté de Cambridge, prit une part active à la publication de la *Bible polyglotte* entreprise par Walton (*v.* ce nom), et la compléta par son *Lexicon Heptaglotton*, véritable chef-d'œuvre d'érudit. Après avoir sacrifié sa fortune et dix-sept années à ce trav., il se trouvait presque sans ressources, son *Lexique* ne s'étant pas vendu. Le roi Charles II, instruit de sa position, vint à son secours, le nomma son chapelain et profess. de langue arabe à Cambridge; mais ces places, et le revenu d'une prébende qu'il obtint ensuite dans la cathédrale de Cambridge, ne compensèrent pas ses pertes, qu'accrut encore l'incendie de Londres, où périt sa bibliothèque. Il mourut en 1685. Son important ouvr. est intitulé : *Lexicon heptaglotton, hebraicum, chaldaicum, syriacum, samaritanum, æthiopicum, arabicum conjunctim, et persicum separatim, cui accessit brevis et harmonica grammaticæ omnium præcedent. linguarum delineatio*, Londres, 1669, 2 vol. in-folio. Michaelis a extrait de ce dictionn. celui de la *langue syriaque*, qu'il a publié en 1788 (*v.* Michaelis); et Trier a publié celui de la *langue hébraïque* avec le supplément

de Michaelis, Gottingue, 1792, in-4. On doit encore à Castell un recueil d'*Odes*, 1660, in-4. — Un *Discours* latin pour l'ouverture de son cours d'arabe, Londres, 1667, in-4, et dans les *Orationes selectæ*, Leipsig, 1722.

CASTELLALFERO (AMICO-LOUIS, comte de), chev. de plusieurs ordres, né à Asti en 1757, fit ses études à l'acad. milit. de Turin, et entra ensuite dans la carrière diplomatique. Le roi Victor-Amédée III le choisit pour ministre à la cour de Naples, puis à Vienne. Les changements survenus en 1814 le rattachèrent à la cour de Turin; il fut envoyé près de celle de Toscane, où il mourut en 1832, avec la qualité de ministre-d'état.

CASTELLANE (BONIFACE de), troubad. provençal du 12e S., est mentionné par César de Nostredame dans son *Hist. et chronique de Provence* comme ayant eu la tête tranchée pour s'être mis à la tête des Marseillais révoltés contre leur comte. Il avait composé des *Poésies* dans le genre galant et satirique. Raynouard a publié deux pièces de Boniface, dans son *Choix de poésies*, IV et V.

CASTELLANE (J.-A. de), de la même famille, né au Pont-St-Esprit en 1733, entra de bonne heure dans les ordres, et fut promu à l'évêché de Mende en 1768. Dévoué aux intérêts de la monarchie, ce prélat tenta d'arrêter les progrès de la révolution dans son diocèse; mais décrété d'accusation par l'assemblée législative, en 1792, comme auteur des troubles survenus dans le département de la Lozère (anc. Vivarais), il fut conduit dans les prisons d'Orléans, et transféré à Versailles, où il périt dans le massacre des prisonniers, au mois de septembre même année.

CASTELLESI (ADRIEN), cardinal, né dans le 16e S. à Corneto, petite ville de Toscane, fut envoyé par Innocent VIII en Angleterre, et sut dans cette mission se concilier la bienveillance du roi Henri VII, qui lui conféra les évêchés de Hereford et de Wels. Il fut rappelé à Rome par Alexandre VI, qui le fit son secrétaire et lui donna le chapeau de cardinal. Après la mort de ce pontife, dont il paraît avoir partagé les désordres, il fut exilé par Jules II, et rappelé par Léon X; mais étant entré dans une conjuration tramée contre ce pontife, il s'enfuit de Rome, et l'on n'a jamais su positivement ce qu'il était devenu. Adrien, peu recommandable comme prince de l'Église, fut un des prem. écrivains de l'Italie qui cherchèrent à ramener le goût de la bonne latinité, et, sous ce rapport, il a rendu d'importants services. On a de lui : *De sermone lâtino*, Bâle, 1513, in-8, souv. réimpr. — *De verâ philosophiâ*, etc., Bologne, 1507.—*De venatione*, poème en vers phaleuques, Venise, Alde, 1534, in-8, édit. rare de ce poème. — Un recueil de *Poésies* latines, Lyon, 1581, in-8. J. Ferri, dans un ouvr. publié en 1771 à Faenza, sous le titre de *Pro linguæ latinæ usu epistolæ adversùs Alembertium* (d'Alembert), apprécie les travaux littéraires du cardinal Adrien Castellesi, ou *Castellus*, et que l'on nomme aussi le *cardinal Corneto*, du lieu de sa naissance.

CASTELLI (BERNARD), peintre, né à Gênes en 1557, mort en 1629, jouit d'une grande réputation dans son temps, et fut célébré par les poètes les plus illustres de l'époque, avec la plupart desq. il fut lié, notamment avec le Tasse, dont il orna de ses dessins la *Jérusalem délivrée*. On voit plus. de ses tableaux à Gênes, à Rome, à Turin. Son coloris est estimé. — Valerio CASTELLI, son fils, né à Gênes en 1625, était trop jeune à la mort de son père pour avoir pu profiter de ses leçons; mais après avoir étudié à Milan les ouvrages de Procaccini, de P. del Vaga, à Parme, ceux du Corrége et du Parmesan, il devint lui-même un maître, et s'acquit une réputation plus grande que celle de son père. Les étrangers recherchèrent ses tabl., dont on trouve un certain nombre en France et en Angleterre. Il a peint surtout des batailles, et dans les sujets qu'il a composés pour les églises, on retrouve en partie la manière de P. Véronèse. Il mourut en 1652.

CASTELLI (BENOÎT), célèbre mathémat., né à Brescia en 1577, fut l'un des disciples de Galilée, dont il prit la défense avec chaleur dans la querelle que ce grand homme essuya à l'occasion de ses découvertes hydrostatiques. Il était alors abbé dans la congrégation du Mont-Cassin. Chargé d'enseigner les mathématiques à l'université de Pise, puis à Rome au collége de la *Sapience*, il s'acquitta de cet emploi d'une manière brillante, et mourut en 1644. Il est principalem. connu par son excellent traité : *Della misura dell' acque correnti*, Rome, 1638, in-4, trad. en français, Paris, 1664.

CASTELLI (BARTHÉLEMI), savant médecin, né dans le 16e S. à Messine, d'une famille qui a produit plus. hommes de mérite, entre autres le botaniste dont l'article suit, étudia toutes les sciences, se fit recevoir doct. dans les facultés de théol., de philosophie et de médecine, obtint une chaire à l'université de sa ville natale, et mourut av. 1607, laissant plusieurs ouvrages de philosophie et de médec., dont un seul a sauvé son nom de l'oubli; c'est le dictionn. ou *Lexicon medicum gr.-lat.*, dont la meill. édit. est celle de Genève, 1746, in-4.

CASTELLI (PIERRE), médecin, né vers la fin du 16e S. à Rome, y professa la médecine pendant un assez grand nombre d'années, fut ensuite invité de se rendre à Messine pour y établir un jardin botanique dont il fut le premier direct., et mourut en 1658. Il a publié un très grand nombre d'ouvr. sur la médec., la chirurgie et les différ. branches de l'histoire naturelle; mais la plupart n'offrent aucun intérêt aujourd'hui. On se bornera donc à citer les princip. : *Epistolæ medicinales*, Rome, 1626, in-4. — *Incendio del monte Vesuvio*, ibid., 1632, in-4. — *De hyænâ odoriferâ*, Messine, 1638, in-4; Francfort, 1641 ou 1668, in-12, édition recherchée.—*Hortus messanensis*, Messine, 1640, in-4, avec le plan de ce jardin.—Jean CASTELLI, contemporain du précédent, est auteur de *Pharmacopeia medicamenta in officinis pharmaceutis usitata explicans*, Cadix, 1622, in-4. — Un autre CASTELLI (Onuphre), écrivain du 17e S., né à

Terni dans l'Ombrie, a laissé : *Geografiche e politiche questioni; Distribuzione univers. della politica; Della religione degli antichi gentili*; et quelq. autres écrits politiques et philosophiques.

CASTELLI (GABRIEL-LANCELOT), antiquaire, né à Palerme en 1727, cultiva d'abord les sciences natur. La découverte de 200 médailles d'or, faite non loin du château qu'il habitait, lui donna l'envie de les expliquer; et pour y parvenir il se livra dès-lors à l'étude des langues grecques et lat. avec une assiduité que récompensèrent de rapides progrès. Il n'avait pas 26 ans lorsque la publicat. de son *Histoire d'Alesa* le plaça tout d'abord au prem. rang des antiquaires siciliens. A la suppression des jésuites, il accepta la place de directeur du lycée de Palerme, dont il accrut le jardin botanique et la bibliothèque, et mourut en 1794. Ses princip. ouvr. sont : *Storia di Alesa antica città di Sicilia*, Palerme, 1753, in-4. — *Inscrizioni Palermitani*, ibid., 1758, in-fol. — *Siciliæ et adjacent. veter. inscript.*, etc., ibid., 1769. — *Siciliæ populorum*, etc., *veteres nummi*, ibid., 1781, in-fol.

CASTELLINI (SYLVESTRE), historien italien, né à Vicence, mort en 1630, a composé, d'après des matériaux recueillis dans les archives, les *Annales de Vicence*, en XIX liv. Cet ouvrage est resté MS. dans les bibliothèques de la ville; mais vers la fin du 18e S., on a publié successivement les XI prem. liv. en 8 vol. in-8. Castellini avait joint à ces *Annales* la plupart des généalogies des familles nobles de Vicence; comme ce travail, fait sur des documents authentiques, dévoilait l'origine de plusieurs de ces familles, l'historien ne put obtenir la permission de faire imprimer son ouvrage.

CASTELLINI (LUC), savant canoniste, né dans le 16e S. à Faenza, embrassa jeune la règle de St Dominique, était vice-génér. de son ordre en 1611, eut l'occasion de montrer son talent et son érudit., fut nommé en 1629 évêque de Catanzaro dans la Calabre, et mourut en 1631. Il a laissé entre autres ouvrages : *De Electione et confirmatione canonicâ prælatorum*, Rome, 1625. — *De canonisatione sanctorum*, ibid., 1628.—*Tractatus de miraculis*, 1629, rédigés dans les principes ultramontains.

CASTELLIONE (CHRISTOPHE), en latin *Castellioneus*, jurisconsulte italien, né à Milan vers la fin du 14e S., enseigna le droit à Pavie, Parme, Turin et Sienne, atteignit à la réputat. du célèbre jurisc. Balde, qui avait été son maître, et mourut à Pavie en 1425, conseiller du duc de Milan et comte palatin. On croit qu'il est l'auteur de plus. ouvr. qui n'ont pas paru sous son nom, et que Raph. Cumanus et Fulgose (*v.* ces noms) s'attribuèrent, sans que Castellione s'en plaignît.

CASTELLO (da), écrivain du 14e S., né à Bergame, a laissé une *Chronique* de 1378 à 1407, écrite en latin d'un style barbare, et insérée dans le recueil de Muratori *Scriptores rerum italicarum*, vol. XVI. — Un autre CASTELLO (Bernard da), religieux de l'ordre des Frères prêcheurs, contemporain du précédent, est auteur d'une *Chronique* de son ordre depuis sa fondation jusqu'en 1304; et d'*Annales* des souver. pontifes et des empereurs.

CASTELLO (FÉLIX), peintre espagnol, né à Madrid en 1602, mort en 1656, fut élève de Carducho. On voit encore en Espagne plusieurs de ses tableaux dans lesquels on remarque la correction du dessin plus que le coloris.

CASTELLOSA (dona), dame poète du 13e S., née en Auvergne, a laissé en langue romane trois chansons publiées par Raynouard, t. III.

CASTELNAU (RAIMOND de), troubad. du 13e S., a laissé quelques pièces dans lesquelles il célèbre l'honneur et les dames. Raynouard en a publié six dans le *Choix de poésies*, t. IV.

CASTELNAU (MICHEL de), homme d'état, né dans la Touraine en 1518, joignit aux talents d'un bon capitaine ceux d'un habile négociat., fut chargé de diverses missions en Allemagne, en Italie et dans les Pays-Bas, et cinq fois ambassadeur en Angleterre, où il s'acquit l'estime de la reine Élisabeth. Il mourut en 1592. Le soin des affaires ne l'empêcha pas de cultiver les lettres. Ses *Mémoires*, publ. Paris, 1621, in-4, ont été réimpr. avec des addit. de Le Laboureur, ibid., 1659, 2 vol. in-fol, et Bruxelles, 1731, 3 vol. in-fol., avec de nouvelles additions par J. Godefroy. On doit en outre à Castelnau la trad. franç. du *Traité des façons et coustumes des anciens Gauloys*, de Ramus, Paris, 1559, 1564, 1581, in-8.—CASTELNAU (Jacq. de CASTELNAU-MAUVISSIÈRE, marquis de), maréchal de France, petit-fils du précédent, se distingua dans plusieurs combats, eut le commandement de l'aile gauche à la bataille des Dunes, fut blessé deux jours après au siége de Dunkerque, et mourut de ses blessures à Calais, un mois après avoir reçu le bâton de maréchal, en 1658.

CASTELVETRO (LOUIS), célèbre littérat., né à Modène en 1505, se distingua de bonne heure par son savoir; mais la sévérité de ses critiq. troubla son bonheur et lui fit des ennemis de ses meilleurs amis. Accusé de partager les opinions nouvelles et d'avoir trad. un livre de Mélanchthon, il crut devoir se rendre à Rome pour se justifier et rendre compte de sa foi; il y obtint un sauf-conduit et eut pour prison le couvent de Ste-Marie *in Viâ*, avec la permission de voir qui il voudrait. Après avoir subi quelq. examens, instruit que l'affaire ne prenait pas une tournure favorable, il s'échappa de Rome, et parvint à travers mille dangers en lieu de sûreté. Excommunié comme hérétiq. en 1561, il s'enfuit à Chiavenne avec son frère, condamné aussi comme complice de son évasion, et se rendit ensuite à Lyon. Obligé de quitter cette ville, il retourna à Chiavenne où il mourut en 1571. Il écrivait en lat. avec beauc. plus d'élégance qu'en italien. Cepend. ce fut dans cette dernière langue qu'il composa la plupart de ses ouvrages, dont les principaux sont : *la Poetica d'Aristotile volgarizzata e sposta*, etc., Vicence, 1570, in-4. Cette édition contenait quelq. passages qui la firent prohiber en Italie; ce qui en rend les exemplaires assez rares et fort chers. — *Le Rime del Petrarca brevemente sposte*, Bâle,

1581, in-4. — *Opere critiche*, Bâle, 1727, in-4. C'est le recueil de ses *OEuvres* inédit., publié par Muratori, précédé de la *Vie* de l'auteur, dans laq. on lui reproche trop de partialité. On distingue encore parmi ses ouvr. déjà publ. : *Esaminazione sopra la rettor. (di Cicerone) a Gaio Erennio fatta*, etc., Modène, 1653, in-4. — *Ragioni di alcune cose segnate nella canzone di Annibal Caro : Venite all' ombra*, S. D., in-4 ; Venise, 1560, in-8. C'est l'écrit qui occasionna entre le critique et A. Caro la querelle dont nous avons parlé dans la notice de CARO (Annibal).

CASTI (JEAN-BAPTISTE), célèbre poète et littérateur italien, né en 1721 à Montefiascone, y professa quelque temps les belles-lettres au séminaire, puis obtint un canonicat. Cette place sans fonctions lui permit de satisfaire son goût pour les voyages. Il visita successivem. la France, l'Allemagne et la Russie, fut accueilli à Vienne par l'emper. Joseph, comme il le fut ensuite à Pétersbourg par Catherine, obtint à la mort de Métastase le titre de poète de l'emper., et ne quitta Vienne qu'en 1789 pour s'établir à Florence, où, si l'on excepte un court voyage qu'il fit en 1798 à Paris, il passa le reste de sa vie, occupé de composer et de corriger ses ouvr. Il y mourut en 1803, à 82 ans. Il est principalem. connu par son charmant poème : *gli Animali parlanti*, etc., Paris, an X (1802), 3 vol. in-8, qui l'a placé au prem. rang des poètes de sa nation. L'aut., sous le voile de l'allégorie, y fait la critique des cours ; et c'est à des animaux qu'il prête son originalité, sa gaîté et sa philos. Il en existe deux trad. franç., la 1re, en prose, par M. Paganel, Liége, 1818, 2 vol. in-18; la seconde, en vers, par M. Mareschal, 1819, Paris, 2 vol. in-8. On lui doit encore des *Novelle*, Paris, 1804, dont il existe plus. édit., et qui ont été blâmées pour leur indécence même par ses compatr.; deux opéras bouffons : *la Grota di Trofonio*, et *il re Teodoro in Venezia*, que Paesiello a mis en musique. Un épisode du *Candide* de Voltaire a fourni le sujet de ce dernier opéra.

CASTIEL-Y-ARTIGUEZ (JUAN-PEREZ), littérat., né dans le 17e S., à Valence, fut pourvu de plus. bénéfices, et n'ayant fait que des études fort médiocres, passa la plus grande partie de sa vie sans montrer aucun goût pour les lettres. Doué d'une imaginat. fort vive, il l'employait à tracer des plans, et son biogr., Vincent Ximenès (*v.* ce nom), dit que l'on voyait à Valence des preuves de son talent pour l'architect. Ce fut sur la fin de sa vie qu'il s'avisa d'écrire en prose et en vers, avec assez de succès pour faire regretter qu'il n'eût pas commencé plus tôt. Il mourut en 1734. On a de lui : *Recrea del alma fiel*, Valence, 1722, in-8, poème en 46 aspirat. (*gorgeos*).—*Politica cristiana, aforismos de prudencia, en versos de varios metros*, ibid., 1723, in-8. — *Empeño de amor divino contra Lucifer*, etc., ibid., 1725, in-8. — *Breve tratado de la ortografia española*, ibid., 1727, in-8.

CASTIGLIONE (BALTHAZAR), l'un des meilleurs écriv. ital. du 16e S., né dans le duché de Mantoue, en 1478, ambassadeur du duc d'Urbin près de Henri VIII, roi d'Angleterre, reçut de ce monarque l'ordre de la Jarretière. A son retour en Italie, le pape Léon X le prit en affection, et, pour le consoler de la perte de sa femme, voulut lui donner le chapeau de cardinal qu'il refusa. Castiglione jouit de la même faveur auprès du success. de ce pape, Clément VII, qui le chargea de traiter, avec l'empereur Charles-Quint, les affaires du St-siége. Après la prise et le sac de Rome par l'armée impériale, sous les ordres du connétable de Bourbon, Clément VII ayant reproché à son ambassadeur de ne pas lui avoir donné avis de ce qui se préparait contre lui, Castiglione, plus affligé de l'événement que de sa disgrâce qui en était la suite, parvint à se justifier auprès du pontife, mais non à se consoler. Plus tard, cédant aux avances de Charles-Quint, il se fit naturaliser Espagnol, et accepta le riche évêché d'Avila, conservant l'espoir d'opérer une réconciliation entre le pape et son nouveau souverain ; mais il ne put en être témoin, et mourut à Tolède en 1529. Castiglione a laissé un petit nombre d'écrits, mais tous excellents; le plus remarq. est *il Cortegiano*, Venise, 1528, in-fol., souv. réimpr., et trad. en lat. et en franç. Les trad. franç. sont très rares, mais c'est à peu près leur seul mérite. Les poésies italiennes et latines de Castiglione, impr. pour la prem. fois avec celles de César de Gonzague et d'Ant. Giacopo Corso, Venise, Alde, 1533, in-8, ont égalem. eu un grand nombre d'édit. Elles font partie des *Opere volgari e lat.* de Castiglione, publ. par les Volpi, Padoue, 1733, in-4, avec une *Vie* de l'auteur par Marliani. L'abbé Sérassi en a donné une édit. augm., Rome, 1760, in-12, avec une nouv. *Vie* de l'auteur, dans laq il a corrigé quelq. erreurs de Marliani et d'autres biographes. On doit au même édit. le recueil de *lettres* de Castiglione avec des notes savantes, Padoue, 1769, 2 vol. in-4.

CASTIGLIONE (BONAVENTURE), inquisiteur gén. du Milanais, né à Milan en 1480, mort en 1555, a laissé : *De Gallorum Insubrum antiquis sedibus*; un écrit contre les Juifs ; un *Disc.* sur l'Écrit. sainte et des *Épigrammes* lat. — CASTIGLIONE (Jacq.), méd., mort à Rome dans les prem. ann. du 16e S., est aut. d'un *Discorso sopra il ber fresco*, Rome, 1602. — CASTIGLIONE (Pierre-Marie), autre méd., mort à Milan en 1629, est auteur des ouvr. suiv. : *Admiranda naturalia ad renum calculos curandos*, Milan, 1622, in-8. — *De sale, ejusque virtutibus*, ib., 1629, in-8. — CASTIGLIONE (Jean-Honoré), proto-méd. du duché de Milan, mort en 1679, a publ. : *Prospectus pharmaceuticus, sub quo antidotarium mediolanense spectandum proponitur*; Milan, 1668, in-fol. — Son fils, B.-François CASTIGLIONE, mort en 1712, fut égalem. proto-médec. du Milanais. On a de lui : *De spiritibus extractis, salibus ac fucis*, Milan, 1698, in-fol. Il publ. aussi une nouv. édit. de l'ouvr. de son père, avec des correct. et des addit.

CASTIGLIONE, jésuite ital., né en 1698, étudia

le dessin et la peinture sous des maîtres habiles. Déjà son génie et ses talents acquis pouvaient lui faire tenir un rang distingué parmi les artistes contemporains, lorsqu'une vocation décidée pour l'état religieux le fit renoncer aux espérances mondaines, et préférer la simple condition de frère convers chez les jésuites. Il fut envoyé à Pékin, où il passa la plus gr. partie de sa vie à exécuter les travaux que lui imposait son service à la cour de l'emper. Il avait précédé en Chine le Frère Attiret (*v.* ce nom), et tous deux furent long-temps les seuls peintres européens employés par la cour. Castiglione était aussi archit., et ce fut d'après ses dessins que furent construits les bâtiments européens dont l'emper. Kien-Long embellit les jardins de sa maison de plaisance. L'espèce de crédit qu'il avait acquis auprès de ce même empereur, le mit à portée d'être quelquefois utile à la mission dans des circonstances difficiles. Castiglione venait de recevoir des honneurs inusités envers les Européens, lorsqu'il mourut en 1768. Il avait atteint sa 70e année, et c'est à cette occasion que l'emper. avait voulu lui témoigner sa bienveillance d'une manière éclatante et publique.

CASTILHON (Jean), littérateur français, né à Toulouse, en 1718, mort en 1799, fut membre de l'académie des Jeux-Floraux et le fondateur du lycée toulousain. Il est auteur des écrits suivants, publ. sous le voile de l'anonyme : *Amusements philos. et littér. de deux Amis*, 1754, Paris, 1756, 2 vol. in-12. — *Biblioth. bleue*, entièrement refondue et augm., Paris, 1770, 4 vol. in-8 et in-12. — *Anecdotes chinoises, japonaises*, etc., ibid., 1774, in-8. — *Le Spectateur français*, 1774, 1776, in-8. — *Précis hist. de la Vie de Marie-Thérèse*, 1781, in-12. Castilhon fut un des rédacteurs du *Journal encycl.*, de 1769 à 1793 inclusivem.; du *Journ. de Trévoux*, de 1774 à 78; du *Journ. de jurispr.* de son frère, et du *Nécrologe des hommes célèbres de France.* — Jean-Louis Castilhon, frère du précédent, avocat et membre de l'académie des Jeux-Floraux, mort vers 1793, concourut à un grand nombre d'ouvr périodiq., notam. au *Journ. de jurisprudence*, dont il était le directeur. Parmi ses ouvr., nous citerons : *Essai sur les erreurs et les superstit.*, Amsterdam, 1765, 1766, 2 vol. in-12 et in-8. — *Essai de philosophie et de morale*, Bouillon, 1770, in-8. — *Considérat. sur les causes physiques et morales de la diversité du génie, des mœurs et du gouvern. des nations*, 1770, 3 vol. in-12 (*v.* Espiard). — *Les dernières Révolutions du globe*, etc. Bouillon, 1771, in-8. Les autres écrits de J.-L. Castilhon sont des *romans* et des *discours* académiques.

CASTILLEJO (Christophe de), célèbre poète espagnol, né à Ciudad-Rodrigo, dans le 16e S., fut attaché long-temps à l'infant don Ferdinand, frère de Charles-Quint, et, dégoûté de la cour, se retira dans un couvent de bernardins à Tolède, où il mourut vers 1596. On a de lui : *Obras poeticas*, Madrid, 1573, pet. in-8, 1re édit., très rare; Anvers, 1598, in-12. Les poésies de Castillejo forment les tom. XII et XIII de la collection de Fernandez.

CASTILLO (Bernard-Diaz del), historien espagnol né à Medina-del-Campo vers la fin du 16e S., fut un des aventuriers qui accompagnèrent Fernand-Cortès au Mexique en 1519. Il resta dans ce pays après la conquête, en écrivit l'histoire, et y mourut vers l'an 1560. Son MS., enseveli dans une bibliothèque particulière, n'en fut tiré que long-temps après par un religieux de la Merci, qui le publia sous le titre d'*Historia verdadera de la conquista de Nueva España*, Madrid, 1632, in-fol. Le style de Castillo est celui d'un vieux soldat illettré; mais sa rusticité est rachetée par une naïveté qui plaît, bien qu'un peu mêlée de cette jactance qu'on a quelquefois reprochée aux Espagnols.

CASTILLO (Augustin del), peintre espagnol, né à Séville en 1565, s'établit à Cordoue, où l'on voit encore plusieurs de ses tableaux, tels qu'une *Conception de la Vierge*, et les peintures à fresque du couvent de St-Paul. Son dessin est assez correct, et son coloris a peu souffert des injures du temps. Cet artiste mourut en 1626. — Castillo-y-Saavedra (Antonio del), peintre espagnol, fils du précédent, né à Cordoue en 1603, élève de son père, puis de F. Zurbaran (*v.* ce nom), et de retour dans sa patrie étudia la nature, allant à la campagne dessiner tous les objets qui le frappaient, fermes, animaux, arbres, etc. Sa réputation était telle, que chaque seigneur de Cordoue se faisait un point d'honneur d'avoir quelques-uns de ses ouvr. Il en vint à se persuader qu'il était le 1er peintre de l'Espagne; mais étant allé à Séville dans l'idée de lutter contre Murillo, la vue des chefs-d'œuvre de ce grand artiste qu'il désespéra de surpasser, le jeta dans un tel découragement qu'il revint à Cordoue, y fit, dans la manière de Murillo, un *St-François*, son meilleur ouvr., et mourut de chagrin en 1667. On cite encore parmi ses tableaux : *Ste Hélène et l'invention de la Croix; le bon Larron;* un *Crucifiement de J.-C.;* un *trait* de la vie de St Pélage, etc. Castillo serait au premier rang des peintres de sa nation si son coloris eût répondu à la pureté de son dessin.

CASTILLO-SOLORZANO (don Alphonse del), poète, historien et romancier espagnol du 17e S., est auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont les plus connus sont : *la Garduña de Sevilla*, etc., Logroño, 1634, in-8; Madrid, 1661, in-8; trad. en français par d'Ouville, sous le titre de *la Fouine de Séville, ou l'Hameçon des Bourses*, Paris, 1661, in-8. — *La Quinta de Laura*, etc., Saragosse, 1649, in-8 : c'est un recueil de six *Nouvelles.* — *Sala de recreacion, Novelas*, ib., 1629, in-8, trad. en franç. par Vannel, sous le titre de *Divertissement de Cassandre et de Diane*, etc., Paris, 1683, 3 vol. in-12. — *Sagrario de Valencia*, etc., Valence, 1635, in-8 : c'est une agiographie du roy. de Valence. Lopez de Vega fait un grand éloge de D. A. Castillo, dans son ouvrage intitulé : *le Laurier d'Apollon* (*v.* Lopez de Vega). — Castillo (don Andres del), romancier espagnol, né à Brihuega

dans le 17e S., est auteur d'un recueil de six *Nouvelles*, publ. sous le titre bizarre de *la Mosiganga del gusto* (Mascarade du goût), Saragosse, 1641, in-8.

CASTILLO (Matthieu de), dominicain né à Palerme en 1664, mort en 1720, a laissé une *Hist. des réguliers nés à Palerme, qui se sont rendus célèbres;* un abrégé de la *Vie de St Vincent Ferrier;* un *Éloge du P. Ange-Marie*, de l'ordre des francisc., et quelques *Dialogues* en vers. (Tous ces écrits sont en italien.)

CASTILLON (Jean-François SALVEMINI de), géomètre et littér., né en 1709 à Castiglione, d'où il prit son nom qu'il francisa depuis; reçu docteur à Pise, passa en Suisse, fut en 1751 nommé profess. de philosophie et de mathémath. à Utrecht, et s'acquit une telle réputation dans cette chaire, que le roi de Prusse Frédéric II le fit profess. de mathémath. de son école d'artillerie, puis directeur de la classe de mathémat. de l'acad. de Berlin, où il mourut en 1791. Il avait publ. en 1757 la traduct. franç. des *Élém. de physique* de Locke, Amsterdam, in-12.—En 1761, une édit de l'*Arithmétique univ.* de Newton, avec de sav. *Comment.*, ibid., 2 vol. in-4. On lui doit en outre : *Discours sur l'inégalité des conditions* (en réponse à celui de J.-J. Rousseau), 1756, in-8.—*Vie d'Apollonius de Thyane par Philostrate, avec les Comment. de C. Blount*, trad. de l'anglais, Berlin, 1774, 4 vol. in-12 (la préface est du roi Frédéric II); une traduct. des *Livres academ. de Cicéron*, avec notes, Berlin, 1779, 2 vol. in-8, Paris, 1796, in-12. — *Les Vicissitudes de la littérature*, trad. de l'ital. de Denina, Berlin, 1786, 2 vol. in-8. Castillon a été l'un des rédact. du *Journ. littér. de Berlin*, depuis 1772 jusqu'à la fin de 1776, 27 vol. in-12. — Son fils, Frédéric de Castillon, a trad. de l'allem. la *Théorie de l'art des jardins*, par C.-L. Hirschfeld, Leipsig, 1779-1785, 5 vol. in-4.

CASTINELLI (Jean), jurisc. et littérat., né en 1788 à Pise, avait été amené en France par ses parents, que les événem. politiques obligèrent en 1799 d'y venir chercher un asile, et il ne retourna qu'en 1806 en Italie, après avoir fait de bonnes études au collége de Sorèze. Sa mort prématurée en 1826 l'empêcha de terminer un gr. ouvr. qu'il avait entrepris sur le *Droit commercial et maritime;* il n'a été imprimé de lui, outre divers *art.* dans l'*Anthologie*, qu'un *Essai sur les lois des Romains relat. au commerce*, et un *Éloge du général Spanocchi.*

CASTLEREAGH (Rob. STEWART, marquis de Londonderry, vicomte), diplom. angl., ministre-d'état, conseiller privé, etc., naquit à Mount-Stewart en 1769. Admis dès l'âge de 21 ans à représenter au parlem. le comté de Down, il parut d'abord embrasser le parti populaire; mais il ne tarda pas à dévoiler son attachement inné pour les opinions de Pitt. Toutefois il s'abstint pendant les premiers temps de tout engagement explicite avec l'un ou l'autre parti. Ce ne fut que quand l'agitat. des esprits en Irlande eut atteint le dernier terme, qu'il crut devoir se prononcer. Le gouvernement pensa que le moyen le plus efficace de comprimer la rébellion était de lui imposer par la crainte. Robert Stewart se déclara l'un des plus chauds partisans de ce système. Partageant avec Pitt l'opinion que l'existence à Dublin d'un parlement séparé était l'une des causes qui contribuaient à perpétuer en Irlande l'esprit d'insurrection, il appuya fortement le projet de fondre ce parlement dans celui de Londres. Après l'adoption de cette mesure célèbre, appelée l'*Acte d'union*, la place de président du contrôle lui fut conférée, et dep. ce temps il s'achemina rapidement aux honneurs. Quoique en présence d'une violente opposition, il exerça dans le parlem. une influence presq. exclusive. Devenu ministre dirigeant en 1811, il affermit son crédit par sa liaison avec lord Wellington, qu'il associa constamment aux actes de son administration. En décembre 1813, il fut envoyé avec de pleins pouvoirs auprès des puissances alliées pour traiter de la paix générale, et au mois de mars 1814 il assista aux conférences de Châtillon. N'étant arrivé à Paris qu'après la conclusion du traité de Fontainebleau, il reçut de l'empereur de Russie l'invitation d'en accepter les clauses, et s'y refusa d'abord; mais on trouva le moyen d'écarter les objections qu'il avait élevées. Représentant de la Grande-Bretagne au congrès tenu à Vienne l'année suiv., il eut une grande part aux arrangem. qu'on y régla; et tandis que pour se rendre à Londres il débarquait à Douvres, Napoléon abordait les côtes méridion. de France. Cet événement imprévu appelait toute l'énergie du cabinet anglais Lord Castlereagh employa son crédit au parlem., où de vives discussions étaient entamées à cet égard, pour entraîner de nouveau sa nation dans la coalit. des puissances continentales. Après la bataille de Waterloo il prit part aux négociations qui se traitèrent à Paris, et insista particulièrem. pour que les objets d'art fussent rendus aux nations auxq. ils avaient été enlevés. Nous nous abstiendrons de tout jugement sur sa conduite politique pend. les événem. postérieurs à ceux dont nous venons de parler; tout ce qu'on en pourrait dire n'ajouterait pas un seul trait au tableau de sa vie, car lord Castlereagh, depuis son entrée dans la carrière administrative, suivit constamm. la règle de conduite qu'il s'était faite entrant aux affaires. Il paraît que sur la fin de sa vie Castlereagh fut attaqué d'un dérangement au cerveau; c'est du moins la seule explication que l'on ait pu donner au suicide qui termina ses jours le 12 août 1823. Son corps a été déposé à l'abbaye de Westminster.

CASTOR et POLLUX (mythol.), enfants jumeaux de Léda, frères d'Hélène et de Clytemnestre, avaient pour père, le prem. Tyndare, et le second Jupiter, ou descendaient tous deux de ce dieu, selon d'autres mytholog. Unis par l'amitié la plus tendre, ces deux frères ne pouvaient vivre séparés; ils firent ensemble de fréquents voyages sur les mers, dont ils chassèrent les pirates, puis accompagnèrent Jason en Colchide et eurent part à

la conquête de la Toison-d'Or. Jupiter ayant donné l'immortalité à Pollux, celui-ci la partagea avec son frère, en sorte qu'ils vécurent et moururent alternativem. jusqu'à ce que, métamorphosés en astres, ils devinrent, sous le nom de Gémeaux, le 12e signe du zodiaque. On sait que les Gémeaux, ou Castor et Pollux, ne se montrent qu'alternativement : c'est ce qui a fourni aux poëtes le sujet de cette fiction.

CASTOR de Rhodes, le plus ancien chronologiste connu, vivait, selon quelques probabilités, 200 ans av. l'ère chrét. Apollodore le cite comme aut. d'un *Traité* pour relever les erreurs chronologiques échappées aux historiens; et d'un autre ouvrage où il présentait la liste des peuples qui avaient eu, en différ. temps, l'empire de la mer. Il ne faut pas le confondre avec un autre Castor, rhéteur de Marseille, et qui avait écrit entre autres ouvr. : *La comparaison des instit. des pythagoriciens avec celles des Romains.*

CASTOR, médec. grec, établi à Rome, et mort dans un âge très avancé, vers l'an 80 de l'ère chrétienne, est cité par Pline-l'Ancien comme possesseur d'un jardin botanique qu'il cultivait lui-même, et qu'il se plaisait à montrer aux amateurs et aux curieux. C'est le prem. exemple d'un établissem. de ce genre. Castor avait composé un *Herbier*, ou livre sur les plantes, qui n'est point parvenu jusqu'à nous.

CASTOR (St), évêque d'Apt en Provence, né à Nîmes vers le milieu du 4e S.. épousa la fille d'une veuve d'Arles, qu'il avait défendue contre l'oppression d'un homme puissant; mais bientôt les deux époux se séparèrent volontairem. pour embrasser la vie religieuse, et fondèrent deux monastères entre lesquels ils partagèrent tous leurs biens. Castor, nommé év. d'Apt, mourut en 419.

CASTREJON (Antoine), peintre espagnol, né à Madrid en 1625, mort en 1690, imita la manière de Murillo dans ses compositions. On y remarque une exécution facile, un coloris brillant et de la correction dans le dessin. Son tabl. de *l'Archange Michel combattant le dragon*, peut être comparé avec les belles productions de l'école vénitienne.

CASTRICIUS (Titus), rhéteur de Rome, était en réputat. dans le 2e S. de l'ère chrétienne.

CASTRICUM (Pancrace de), pensionnaire de la ville de Groningue, et membre du haut conseil de la province de Hollande, mort en 1620, a laissé une liste (incomplète) des auteurs des provinces de Hollande, de Zélande et d'Utrecht, qui ont écrit en latin, La Haye, 1601, in-8.

CASTRIES (Ch.-Eug.-Gabriel de LA CROIX, marquis de), maréch. de France, né en 1727, entra dans le régim. du roi, infanterie, dont il sortit pour passer mestre-de-camp dans le régim. du roi, cavalerie. Nommé brigadier en 1748, il servit au siége de Maëstricht, et fit en cette qualité les campagnes de Flandres, fut fait maréchal-de-camp, commanda en Corse en 1756, et fit les campagnes de 1757 et 58 en Allemagne. La prise du château de Rhinsfeld lui valut le grade de lieuten.-général. Mestre-de-camp général de la cavalerie en 1759, il se signala dans la campagne de 1760, notamm. à l'affaire de Clostercamp, où il battit les ennemis, qu'il força de lever le siége de Wesel et de repasser le Rhin, abandonnant leur pont et une partie de leurs équipages. A la paix de 1763, il fut nommé command. en chef de la gendarmerie, puis obtint le gouvern. génér. de Flandre et Hainaut, et plus tard le ministère de la marine. Il reçut en 1783 le bâton de maréchal. Député à l'assemblée des notables en 1787, il quitta la France en 1790, commanda une divis. de l'armée des princes, lors de l'expéd. des Prussiens en Champagne en 1792, et mourut en 1801 à Wolfenbuttel, dans les états de Brunswick. Le maréchal de Castries joignait à des talents militaires un grand zèle, l'amour de la discipline et beaucoup d'activité. Pendant son ministère, il fit des efforts pour rendre à la marine son ancienne splendeur, et se montra dans son administration aussi probe que sévère.

CASTRIUS (Jacques), médec. flam., né à Hazebrouck, près de St-Omer, exerçait sa profession à Anvers, et publ. une dissertat. *de Sudore epidemiali quem anglicum vocant*, 1529, in-8, composée à l'occasion d'une maladie épidémique appelée la *suette*, qui fit cette même année (1529) beauc. de ravage en Angleterre, dans les Pays-Bas et en Allemagne.

CASTRO (Alvar de), génér. espagnol du 13e S., suivit son père, mécontent du roi de Castille, passa chez les Maures, qui occupaient alors une partie de l'Espagne, et combattit avec eux dans diverses occasions; mais, toujours attaché à sa patrie, il parvint à opérer un rapprochement entre le roi Ferdinand III et ses ennemis. Cette conduite généreuse le fit rappeler à la cour de Castille, et bientôt il contribua puissamm. aux victoires que Ferdinand remporta sur les Maures, qui avaient rompu les premiers la trêve. Alvar de Castro mourut en 1239.

CASTRO (don Fernand de), favori du roi Pierre-le-Cruel, s'était d'abord ligué contre lui, pour venger l'affront fait à sa sœur Jeanne, maîtresse, puis épouse de ce prince, qui l'avait répudiée. Après la mort de Pierre, Castro souleva la Galice contre Henri de Transtamare, successeur de ce monarque, fut vaincu en 1371, et se réfugia en Portugal avec les débris de son armée. Forcé de quitter cet asile après la paix conclue entre la Castille et le Portugal, Castro passa en Angleterre, où il mourut vers 1375.

CASTRO (Paul de), jurisc. italien du 16e S., ainsi nommé du lieu de sa naissance, fut, dit-on, élève de Balde, mais très certainem. de Christophe de Castiglione, dont il suivit les leçons en même temps que les fils de Balde, et dut à sa pauvreté, qui ne lui permit pas de se procurer les gloses et les comment., une connaissance parfaite des lois romaines qu'il étudia dans le texte, et cette clarté qui le distingue de tous les jurisconsultes contemporains. Reçu docteur à Avignon, où il disputa tout un jour au palais épiscopal et dans les écoles,

il y demeura 8 ans, pendant lesq. il donna probablement des leçons, et rédigea plus. *ouvr.* de droit qui jetèrent les fondem. de sa réputation. Il fut depuis auditeur à Florence et vicaire du célèbre cardin. Zabarella. S'étant marié, il se démit de sa charge de vicaire pour occuper une place de profess. à l'université. Les magistrats de Florence et de Sienne le prièrent de réformer leur droit municipal. Sienne voulut l'avoir pour professeur, puis Bologne et Pérouse; enfin il professait à Padoue avant 1429 : c'est dans cette ville qu'il composa ses principaux ouvr. Il y mourut, suiv. Tiraboschi, peu après 1436, laissant la réputat. du plus gr. jurisconsulte, après Balde, qu'eût encore l'Italie. Ses ouvr., impr. plus. fois dans le 15e S., et réunis à Lyon en 1585, 8 vol. in-fol., depuis long-temps ne sont plus consultés. — Castro (Ange de), son fils, et comme lui jurisc., professa le droit à Padoue, et fut élevé à la dignité d'avocat consistor. Son meilleur ouvr. est : *Aliquot consilia matrimonialia*, Francfort, 1580.

CASTRO (Emmanuel-Mendez de), jurisc. portug. du 16e S., prof. le droit à Lisbonne, à Coimbre, et, lors de la réunion du Portugal à l'Espagne, vint s'établir à Madrid, où il se fit recevoir avocat, et publ., sur le *Code*, quelq. ouvr. maintenant oubliés. Mais la *Practica lusitana*, Lisbonne, 1601, in-4, contenant les décisions les plus import. du sénat de Portugal, peut offrir de l'intérêt pour l'hist. du droit dans ce royaume.—Castro (Adrien de), né dans le 16e S., notaire à Grenade, a laissé *de los daños que resultan del juego*, Grenade, 1599, — Un autre Castro (Sébastien-Gonzalès de), est auteur d'un ouv. intit. : *Declaracion del valor de la plata, y del peso de las monedas antiguas de plata*, Madrid, 1658, in-4, rare.

CASTRO (Jean de), célèbre capit. portugais, né à Lisbonne, en 1500, d'une famille ancienne et distinguée par ses services, fut élevé avec l'infant dom Louis, frère de Jean III, roi de Portugal. Il suivit l'empereur Charles-Quint dans son expédit. de Tunis, se distingua dans plusieurs occasions, mais refusa les offres de ce prince, ne voulant recevoir de récompense que de son souverain. Nommé command. d'Ormuz, il ne voulut accepter cet emploi qu'après l'avoir mérité, partit pour les Indes, délivra le fort Diu que les Maures assiégeaient depuis huit mois, les chassa de la côte de Cambaye, et rentra dans Goa aux acclamations des Portugais. Il reçut alors le titre de vice-roi des Indes, mais il n'en jouit pas long-temps. Le mauvais état des affaires des Portugais dans l'Inde lui causa un chagrin qui le conduisit au tombeau en 1548. Ce héros mourut à Ormuz, entre les bras de St François-Xavier. On ne trouva que trois réaux dans son épargne. Son corps fut transporté en Portugal pour y être déposé dans le tombeau de ses ancêtres. Castro joignait aux talents militaires la connaiss. des langues anciennes et modernes et des mathém. On conserve à Lisbonne la collection des lettres qu'il écrivit au roi pendant son séjour aux Indes. Il avait rédigé une espèce de *Journal* contenant peu de faits historiques, si l'on en juge par un extr. tombé entre les mains de sir Walter Raleigh, qui le fit traduire, en corrigea le style, et y joignit des notes. Cette traduction a été revue et corrigée par Purchas (*v.* ce nom), qui l'inséra dans son recueil avec ce titre : *A Rutter of D. Joan de Castro, of the voyage*, etc. On en trouve une trad. franç. dans l'*Histoire des Voyages* de l'abbé Prévost, et une holland. dans le rec. de Van der Aa. La *Vie* de Castro, par H. Freire de Andrada, pub. à Lisbonne, 1651, in-fol., a été tr. en lat. et en angl.

CASTRO (Vaca de), magistrat espagnol, né à Léon dans le 16e S., fut env. au Pérou par Charles-Quint, en 1540, pour y comprimer les factions et régler le régime intérieur de cette colonie. Il vainquit Almagro (*v.* ce nom) en 1542, dans la plaine de Chupas, et lui fit trancher la tête sur le champ de bataille, ainsi qu'à tous ceux qui avaient eu part au meurtre de Pizarre. Plus tard, Charles-Quint, mécontent de son administration, nomma Blasco-Nuñez Vela vice-roi du Pérou. A son arrivée, Vela fit arrêter Castro; mais les habitants le firent remettre en liberté. De retour en Espagne, Castro fut arrêté de nouveau par ordre du conseil des Indes, enfermé pendant 5 ans au château d'Arevalo, jugé enfin, et déclaré innocent. Charles-Quint le rétablit dans la charge d'auditeur du conseil de Castille, et donna à son fils 20,000 piastres de rente dans le Pérou. Vaca de Castro mourut en 1558.

CASTRO (Alphonse de), célèbre prédicateur et théol., né à Zamora vers 1505, embr. la règle de St François, et ne tarda pas à s'élever par ses tal. aux prem. emplois de son ordre; il accompagna Philippe II en Angleterre, lorsque ce prince allait épouser la reine Marie, et vint ensuite dans les Pays-Bas, où il séjourna plus. années. Nommé par Philippe à l'archevêché de Compostelle, il se disposait à retourner en Espagne, lorsqu'il mourut à Bruxelles, en 1568. Ses *Œuvres* théolog. ont été réun. en 4 vol. in-fol., Paris, 1565. Son tr. *Adversùs omnes hæreses*, a été trad. en franç. par Hermant, Rouen, 1712, 3 vol. in-12. — Castro (Léon de), chanoine de Valladolid, mort en 1586, est aut. de plus. écrits théol., parmi lesquels nous citerons : *Commentaria in Esaiam, adversùs aliquot commment*, etc., Salamanque, 1570, in-fol. — *Apologeticus*, etc., *pro vulgatâ D. Hieronymi*, etc., ibid., 1585, in-fol.—*Commentaria in Oseam*, etc., ibid., 1586, in-fol.—Castro (Christophe de), jés. et théol. espagn., né à Ocaña en 1551, mort en 1615, a laissé plus. ouvr. théol., dont le plus remarquable est un *Comment.* sur les douze petits prophètes, in-fol.

CASTRO (Alphonse de), jésuite portug. envoyé en mission dans les Indes-Orientales, fut massacré par les naturels des îles Moluques, en 1558. On a une *Relation* de sa mission, Rome, 1556, in-4. — Castro (André de), cordelier, né à Burgos, fut missionn. dans les Indes-Occident., et y mourut en 1577. On lui doit : *Arte de aprender las lenguas*

mexicana y matlazinga; Vocabolario de la lengua matlazinga; une *Doctrine chrétienne* et des *Sermons* dans la même langue. On trouve une notice assez étendue sur André de Castro dans l'ouvr. de Fr. Gonzague : *De origine et progressu Franciscani ordinis.*

CASTRO (ALVAREZ-GOMEZ de), littérat. espagnol, né dans le 16e S., professa la rhétor. et le grec à Tolède, fut chargé par Philippe II de revoir et de corriger les *œuvres* de St Isidore en les conférant avec les anc. MSs., et mourut de la peste en 1586. Parmi ses nomb. ouvr., écrits en lat. et en espag., nous citerons les suivants : *De rebus gestis Franc. Ximenii*, Alcala de Henarès, 1569, in-fol. — *In St Isidori origines*, dans l'édit. publ. à Madrid, par J. Grial, 1778, 2 vol. in-fol.—*Edillia aliquot, sive poemata*, Lyon, 1558, in-8, etc. Il a laissé entre autres MSs. *Antiguedades de la nobleza de Toledo.* Nicol. Antonio fait un gr. éloge des vers d'Alvarez-Gomez de Castro.

CASTRO (ETIENNE-RODRIGUEZ de), méd. portug., né à Lisbonne en 1563, passa en Italie, fut pend. 22 ans prof. à Pise, et mourut en 1637. On a de lui un gr. nombre d'ouvr., dont les plus remarq. sont : *De complexu mulierum tractatus*, Florence, 1624, in-8. — *Comment. in Hippocratem de alimento*, Florence, 1635, in-fol.—*Philomelia*, ibid., 1628, in-8. — *Medicœ consultationes*, ibid., 1644, in-4. — *Pythagoras*, Lyon, 1651. — *De simulato rege Sebastiano, poemat.*, Florence, 1638, in-4.— *Posthuma varietas*, ib., 1639, in-fol. Cet ouvr. et le précéd. furent publ. après la mort de l'auteur, par Franç. de Castro, son fils.—CASTRO (Pierre de), prem. méd. du duc de Mantoue, memb. du collége de Vérone et de l'acad. des curieux de la nature, mort en 1663, a laissé : *Febris maligna particularis*, etc., Nuremberg, 1652, in-8; ib., 1662, in-12.— *Biblioth. medici eruditi*, Padoue, 1654, in-12; Bergame, 1742, in-8, etc. — CASTRO (Roderic ou Rodriguez), méd. juif portug., mort dans un âge avancé en 1627, à Hambourg, où il avait professé la philos. et la médec. depuis 1596, est auteur de plusieurs ouvr. estimés, entre autres : *Medicus politicus, seu de officiis medico-politicis*, Hambourg, 1614, in-4, réimpr. plus. fois, notamment avec l'ouvr. suiv. : *De universâ muliebrium morborum medicinâ*, etc., Hambourg, 1666, 3 part. in-4, bonne édit. *Tractatus de natura muliebri*, Francfort, 1668, in-4.—Son fils, Benoît, méd. de la reine Christine, né en 1597, à Hambourg, mort en 1684, est aut. d'un ouvr. intit. : *Certamen medicum de venœ sectione in febre putridâ, et inflamm.*, Hambourg, 1647, in-4.—CASTRO (Ezéchiel de), méd. juif, est connu par les deux ouv. suiv. : *Ignis lambens, rarum pulchrescentis naturœ specimen*, Vérone, 1642, in-8.—*Amphitheatrum medicum*, etc., ibid., 1646, in-8.—CASTRO SARMENTO (Jacques de), autre médec. juif, né vers 1692, en Portugal, exerça son art à Londres, où il mourut en 1762, memb. de la soc. royale. On a de lui, en portugais, un *Traité* sur l'usage et l'abus du quinquina, Londres, 1756, in-8. —*Matière médicale physico-historico-mécanique*, Londres, 1758, in-4, en 2 part. ; l'une comprend le règne végétal, l'autre le règne animal, et dans le 37e vol. des *Transactions philosophiques*, des *Lettres sur les diamants du Brésil.* — CASTRO (Jean de), historien portugais, a laissé une *Vie du roi St Sébastien*, Paris, 1602, in-8.

CASTRO (GUILLEN de), célèbre aut. dramatique espagn., né à Valence en 1580, d'une famille noble, obtint dès sa jeunesse une compagnie de cavalerie, eut ensuite le gouvernem. d'une petite place dans le royaume de Naples, où ses tal. lui méritèrent la faveur du comte de Bénévent et de ses fils. De retour à Valence, il fut admis à l'acad. de *los Nocturnos*, où il prononça plus. discours. Il se rendit ensuite à Madrid pour y faire jouer ses pièces, dont le succès, entre autres de la *Jeunesse du Cid*, lui valut l'affection des plus beaux esprits et des plus grands seigneurs, notamm. du duc d'Ossuna, qui, pour lui témoigner sa satisfaction, lui assura une pens. de mille écus. Castro n'eut pas moins à se louer de la générosité du comte-duc d'Olivarès; mais, par suite de malheurs sur lesquels les biogr. espag. ne donnent aucun détail, il perdit toutes ses pensions, et se trouva réduit au produit de ses ouvr. pour vivre avec sa seconde femme. Ce grand poète mourut vers 1630. Dans la joute littéraire ouverte en 1602, par la ville de Valence, pour célébrer les fêtes de St Raymond de Peñafort, Guillen avait remporté le prem. prix; il eut encore d'autres succès du même genre, mais c'est principal. comme auteur dramat. qu'il est connu. Le recueil de ses *Comédies*, Valence, 1621-25, 2 vol. in-4, est très rare. La *Jeunesse du Cid*, pièce à laquelle Corneille avoue qu'il a eu de grandes obligations, a été trad. en français par M. Labeaumelle, dans le tome VI des *Chefs-d'œuvre du théâtre espagnol*, précédée d'une *Notice* sur l'auteur, et accompag. de *notes*.

CASTRO (GABRIEL-PEREIRA de), l'aut. du poème épique national que les Portugais placent imméd. après les *Lusiades*, naquit à Braga en 1571, l'ann. même où Camoëns prép. l'impress. de ce poème. Chevalier de l'ordre du Christ, il fut revêtu des emplois les plus import. de la magistrature, et les remplit en homme qui joignait à des lumières supérieures la plus exacte probité. Dans ses loisirs, il cultiva la poésie, et mourut en 1632, à 60 ans, laiss. inéd. l'ouvr. auquel il doit toute sa réputat. Il avait publ. quelq. écrits de jurisprudence, entre autr. un recueil des décisions de la cour suprême de Portugal; mais ce ne fut qu'en 1636, quatre ans après sa mort, que parut son poème héroïque *Ulyssea* ou *Lisboa edificada*, in-4. Heureux imitat. des anciens, Castro, dans cet ouvr., a su réunir et fondre les beautés des plus grands poètes. C'est moins par l'invention que par le charme d'un style toujours harmonieux et élégant qu'il charme les Portugais. « En le lisant, a dit un critique, on croirait des fragments de l'*Odyssée*, récemment découverts. » Ce poème a été réimpr. (en Hollande vers 1642) in-12; Lisbonne, 1745, in-8. M. Ferd. Denis

en a donné une analyse intéress. dans le *Résumé de l'hist. littéraire de Portugal.*

CASTRO (don Alphonse-Nunez de), fils du prem. méd. de Philippe IV, eut le titre d'historiogr. de ce prince, et mourut vers 1670. On connaît de lui : *Historia eclesiast. y seglar de Guadalaxara*, Madrid, 1653, in-fol. — *Coronica de los reyes de Castilla*, etc., Madrid, 1665, in-fol., réimprimé avec la *Coronica gotica*, etc., de Saavedra, Anvers, 1708.—Castro (François de), prêtre espagn., mort vers 1630, chapelain de la maison hospitalière de Grenade, a publ. l'histoire du fondateur de cette maison, sous le titre de *Miracolosa vida y santas obras del B. Joan de Dio*, Grenade, 1588 et 1613, in-8; Burgos, 1621, in-4, trad. en lat. et en italien. — Castro (François de), jésuite, né à Grenade en 1567, professa la gramm. et la rhétor. dans les princip. colléges de son ordre en Portugal, et mourut à Séville en 1632. On a de lui : *De arte rhetoricâ, dialogi IV*, Cordoue, 1611, in-8.— *De syllabarum quantitate*, etc., Séville, 1627, in-8. — *De reformacion cristiana*, Valladolid, 1622, in-8. Cet ouvr., dont il existe 3 ou 4 édit., parut d'abord sous le nom du docteur F. Bermudez de Castro, prof. à Coïllas. Cette petite supercherie, aujourd'hui si commune, a trompé Nic. Antonio, qui, dans la *Biblioth. hispan.*, fait deux personn. de Castro et de Fr. Bermudez.

CASTRO (don Philippe de), sculpt., né en 1711, à Noya, en Galice, alla se perfectionner dans son art à Rome, remporta le premier prix en 1739, à l'acad. de St-Luc, qui l'admit au nombre de ses membres; et, de retour à Madrid, fut, en 1752, nommé directeur de l'acad. de St-Ferdinand, et mourut en 1775. On a de cet artiste quelq. morceaux qui suffisent pour lui assigner un des prem. rangs parmi les sculpteurs espagn. du 18e S. Il a traduit en espagnol les *Leçons* de B. Varchi (*v.* ce nom).

CASTRO (don Joseph-Rodriguez de), helléniste et bibliogr. espagnol, né dans la Galice, en 1739, mort à Madrid en 1799, fut biblioth. des rois d'Espagne, Charles III et Charles IV. On a de lui trois petits poèmes en hébreu, en grec et en latin, sur l'avénement de Charles III, recueillies en un vol., sous ce titre : *Congratulatio regi*, etc., Madrid, 1759; et *Bibliothèque espagn.*, Madrid, 1781, 1786, 2 vol. in-fol. Le prem. contient des notices sur les rabbins jusqu'au 17e S.; et le second traite des écrivains païens et chrétiens jusqu'au 13e. Ainsi l'ouvrage est loin d'être terminé. Castro eut part à la *Paléogr. grecque* de J. Iriarte.

CASTRUCCIO - CASTRUCCI, gentilhomme de Lucques, attaché au parti gibelin, suivit ses parents en exil quand la faction contraire l'emporta; se trouvant orphelin à 19 ans, embrassa le parti des armes, et servit successivem. en France, en Angleterre et en Lombardie. Ramené dans sa patrie par les événem. de la guerre, il fut choisi pour chef par les gibelins rétablis à Lucques; mais ce choix devint fatal aux deux partis : Castruccio, pour accomplir plus sûrement ses projets de vengeance, appelle à son secours Uggione de la Fagginola, seign. de Pise, qui l'aide en effet à écraser les guelfes, mais montre bientôt, en mettant la ville de Lucques au pillage, qu'il a moins été attiré par le désir de servir l'une des factions, que par l'espoir de les réd. sous un même joug. Castruccio reçut bientôt lui-même le prix de sa confiance; jeté dans les fers par le fils de son adroit auxiliaire, le chef des gibelins ne dut sa délivrance qu'à une nouvelle insurrection qui repoussa de Lucques Uggione et tous ses satell.; enfin, après quelq. succès balancés, les gibelins triomphèrent. Castruccio, qui, tout en tirant vengeance de ses ennemis, savait conserver une apparente générosité, s'était concilié les suffrages du peuple. Élu gouverneur, il reçut de l'emp. Louis de Bavière les titres de comte du palais de Latran, de duc de Lucques et de sénateur de Rome; mais le légat du pape vengea la défaite des guelfes avec les seules armes qu'il lui pût désormais opposer : il excommunia Castruccio, qui mourut peu de temps après, en 1328. Il laissait plusieurs enfants en bas âge; mais aucun d'eux n'eut une heureuse fin; et la princip. de leur père fut anéantie quand la fortune des guelfes vint à se relever. Machiavel a publié, sous le nom de *Vie de Castruccio*, une espèce de roman, trad. en franç. avec des notes, par Dreux du Radier, 1753, in-8. Une *Vie* de Castruccio en latin, par Nicolas Tegrimi de Lucques, Modène, 1496, in-4, Paris, 1546, in-16, a été reprod. dans le tome II des *Scriptor. rer. italic.* de Muratori.

CATALANS (Arnaut), troubadour du 13e S., est auteur de six *Pièces* ou *Chansons amoureuses* dans lesquelles il fait l'éloge de la comtesse de Provence, Béatrix de Savoie, épouse du dernier Raimond Bérenger. Crescembeni prétend que ce poète est le même personnage que le Trémosa-Catalans, dont parle le moine Montaudon dans une satire composée vers la fin du 13e S. Raynouard a dans le *Choix de poésies des troubad.*, V., publié des fragments d'Arnaud Catalans.

CATAN ou CATANEO (Christophe), gentilhomme génois du 16e S., vint jeune en France où il prit du service. Connu pour s'occuper de sciences occultes, ce fut à la prière de M. du Tays, son capitaine, qu'il écrivit en ital. un *Traité de Géomance*. Cet ouvrage dont on ne connaît aucune édition ital., a été trad. en franç. par Gabriel Dupreau, Paris, 1558, in-4; cette version a été réimpr. en 1567 et 1577, même format.

CATANEO (Jérôme), de Novare, architecte et ingénieur au 16e S., a laissé entre autres ouvr. : *Nuovo Ragionamento del fabricare le fortezze*, Brescia, 1571, in-4. — *Modo di formare con prestezza le moderne battaglie*, ibid., 1571, in-4. — Un *Traité de fortific. offensive et défensive*, impr. plus. fois en italien, traduit en français par J. de Tournes, Lyon, 1574, in-4, et en latin, Genève, 1600, in-4. — Cataneo (Pierre), Siennois, est aut. d'un traité d'architecture en italien, Venise, Alde, 1554, in-fol. Cette 1re édit. ne contient que IV liv.; mais la 2e, sortie des presses du même imprimeur,

1567, in-fol., en contient VIII : cet ouvr., orné de fig. en bois, est rare et recherché des curieux. — CATANEO (Jacques), médecin, né à Gênes, a publ. vers 1518 un traité *De morbo gallico*, inséré dans le 1er volume de la *Collection* publ. à Venise en 1566 par Luisini. L'auteur fixe à l'an 1494 l'époque de la première invasion de la siphylis.

CATANEO. — V. CATTANEO.

CATANI (DAMIEN), amiral génois, fut en 1373 chargé de réduire les habitants de Chypre, qui avaient massacré les Génois établis dans cette île. Dans cette expédition, Catani s'empara des places de Nicosie et de Paphos ; et par sa modération, sa générosité envers les vaincus, facilita la conquête de l'île, que Pierre Frégose termina ensuite avec des forces plus considérables.

CATANIO (FRANÇOIS), médecin italien, exerça sa profession à Palerme dans le 17e S., et mourut en 1688. On a de lui un ouvrage peu important qui a pour titre : *Quæstio de medicamento purgante*, Palerme, 1648, in-8. — Un autre Fr. CATANIO, né à Florence en 1466, mort en 1521, a laissé un traité *de Pulchro lib. III;* et un recueil de *Lettres* div. (en latin).

CATARINO (LANCELLOT-POLITO, plus connu sous le nom d'AMBROISE), célèbre théol., né à Sienne, en 1487, y reçut le laurier doctor., et fut ensuite pourvu d'une chaire dans la faculté de droit, qu'il remplit quelq. années. Ayant résigné cet emploi, il visita la France et l'Italie, et pendant son séjour à Rome, obtint la charge d'avocat consistorial à la cour de Léon X. Parvenu à l'âge de 30 ans, il quitta le monde, embrassa la règle de St-Dominique, s'appliqua dès-lors à l'étude de la théologie, et, pour s'y perfectionner, vint en France, où il passa dix ans. De retour en Italie, il fut envoyé au concile de Trente, où il eut l'occasion de faire briller son vaste savoir et son goût pour la controverse. Il eut de très vives disputes avec plusieurs autres théolog. de son ordre, et montra comme il l'avait déjà fait précédemm., un grand talent à défendre ses opinions. En 1547, il fut désigné pour prononcer le discours d'ouverture de la 3e session du concile. Sa réputation le fit appeler au siége épiscopal de Minori, roy. de Naples, puis à l'archev. de Conza; et le pape Jules III, qui avait été son disciple, ne tarda pas à l'appeler à Rome. Le bruit courut que l'intention du pontife était de le créer cardinal; mais dans le chemin, Catarino, surpris par une maladie qui fit de rapides progrès, mourut à Naples en 1553. Ses ouvr., presque tous de controverse, ont perdu beaucoup de leur réputation, à mesure qu'on s'est éloigné des circonstances qui les ont fait naître; maintenant on ne les lit plus. Cepend. on doit citer son *Ouvrage contre Luther*, Florence, 1520, in-8, l'un des premiers écrits dans lesquels soient attaqués les principes de la réformation; et *Rimedio della pestilente dottrina d'Ochino*, Rome, 1544, in-8, petit vol. très rare (*v.* OCHINO). Pour les détails on peut consulter Échard, *Scriptor. ordin. prædic.*, II, 144.

CATEL (GUILL.), historien, né à Toulouse en 1570, fils d'un conseiller au parlem., lui succéda dans cette charge, s'occupa de recueillir des documents pour l'histoire de son pays, et mourut en 1626. Il avait été rapporteur du procès de Vanini (*v.* ce nom), condamné au feu comme athée. On a de lui une *Histoire des comtes de Toulouse*, 1623, in-fol. — *Mém. de l'histoire du Languedoc*, 1633, in-fol. : cet ouvrage, publié par le neveu de l'aut., est estimé pour les chartes qu'il renferme. — Paul CATEL, frère du précéd., fut précepteur de MONSIEUR, frère de Louis XIII, accompagna comme protonot. apostolique le cardinal de Joyeuse, légat *à latere* pour terminer les différends de Paul V avec Venise, et reçut en 1604, du pontife, le titre de citoyen romain, en récompense de ses services.

CATEL (CHARLES-SIMON), célèbre musicien, né à Laigle en 1773, fut admis à l'école royale de musique sous les auspices de Sacchini, apprit de Gossec la composition, débuta dans le corps de musique de la garde nationale par des recueils de marches militaires, et donna de son talent pour les grands ouvrages une première preuve dans un *De Profundis* exécuté en 1792. Il substitua dans les fêtes publiques au désavantageux emploi des instrum. à cordes l'usage exclusif des instruments à vent, et son premier essai dans ce genre d'exécution se fit avec un succès d'enthousiasme sur un *Hymne à la Victoire*, qu'avait inspiré à Le Brun la bataille de Fleurus. En l'an III, époque où s'organisa le conservatoire, Catel nommé professeur, justifia ce choix par un *Traité d'harmonie* qui fit école. Inspecteur de l'enseignement et professeur de composition en 1810, il en cessa les fonctions en 1814, reçut dès-lors le titre de membre de l'académie des beaux-arts avec la décoration de la Légion-d'Honn., et mourut à Paris en 1830. Comme compositeur dramatique il s'est acquis une brillante réputat. Outre plus. œuvres d'un ordre secondaire, on a de lui au Grand-Opéra : *Sémiramis*, *les Bayadères*, *Zirphile et Fleur-de-Myrte*, *Alexandre chez Apelle*, ballet; à l'Opéra-Comique : *les Artistes par occasion*, *l'Auberge de Bagnères*, *les Aubergistes de qualité*, *le Premier en date*, *Wallace*, *l'Officier enlevé*, en un acte.

CATELAN (LAURENT), pharmac. à Montpellier, décida la faculté de cette ville à introduire quelq. changements dans la confection de la thériaque, et défendit son opinion contre un médecin nommé Fontaine, dans un écrit publié en 1609, in-16. Parmi ses autres ouvr., tous assez rares, le seul qui soit recherché des curieux est : *Histoire de la nature, chasse, vertus, propriétés, etc., de la licorne*, 1624, in-8.

CATELLAN (JEAN de), évêque de Valence, mort en 1725, a publ. : *Antiquités de l'église de Valence*, 1724, in-4, ouvrage plein de recherches, et des *Instructions pastorales*, adressées aux nouveaux convertis de son diocèse. — Un autre Jean de CATELLAN, parent du précédent et conseiller-clerc au parlement de Toulouse, mort en 1700, a laissé un recueil des *Arrêts notables du parlement de Toulouse*, publ. par Fr. Catellan, son neveu, ibid.,

1703, in-4, et réimpr. plus. fois; l'édition de 1730 est la meilleure. On y joint les *Observations* de Vedel, 1733, in-4. — Catellan (Marie-Claire-Priscille-Marguerite de), de la même famille, morte en 1745, remporta quatre fois l'églantine à l'acad. des Jeux-Floraux; une *Ode* à la louange de Clémence Isaure est le meilleur de ses ouvr.

CATENA (Vincent), peintre vénitien, né vers la fin du 15e S., mort en 1530, exécuta des portraits, des tableaux de chevalet et quelq. fresques dans le genre du Giorgione; on en voit encore plusieurs à Venise.

CATENA (Jérôme), littérateur, né à Norcia dans l'Ombrie, au 16e S., fut secrétaire du cardinal d'Alexandrie, membre de la congrégat. des clercs réguliers et de la consulte-d'état à Naples. On a de lui : *Vita del papa Pio V*, etc., Rome, 1586, in-4, et 1587, in-8. — Un *Discours sur la traduction des ouvr. scientifiques et autres*, Venise, 1581, in-8. —Des *Poésies latines* en VIII liv., dont on trouve quelques-unes dans le t. III des *Carmina illustr. poetarum ital.;* Un vol. de *Lettres*, et d'autres *Opuscules* dans la même langue.—Catena (Pierre), né à Venise, enseigna les b.-lettres à Padoue, et publ. des *Comment. sur Porphyre et Aristote*, Venise, 1556. — Catena (François), jurisconsulte et poète italien, mort à Palerme en 1673, avocat et procureur fiscal, a laissé un rec. de *Canzoni siciliane, burlesche e sacre.*

CATESBY (Marc), naturaliste anglais, né en 1680, se rendit en 1712 dans la Virginie, y recueillit des objets d'hist. naturelle, revint en Angleterre en 1717, repartit en 1722 pour la Caroline, où il passa quatre ans, visita la Floride et les pays voisins, et se rembarqua pour l'Europe en 1726, rapportant de riches collect. de plantes, d'anim., etc. Nommé membre de la société royale de Londres, il s'empressa de justifier ce titre en publiant le 1er vol. de l'*Histoire naturelle de la Caroline, de la Floride et des îles Bahama.* C'était le plus bel ouvrage de ce genre qui eût encore paru en Angleterre ; le premier vol. est de 1731, le 2e de 1743, in-fol.; les planches ont été gravées sur les dessins de Catesby. Ce naturaliste mourut en 1749, à 70 ans. Son ouvrage a été réimprimé en 1754 et 1771; mais les amateurs préfèrent les exempl. de la 1re édition, devenus rares. On lui doit encore: *Dissertation sur la migration des oiseaux* dans les *Transactions philosoph.*, et *Hortus Europæ americanus*, etc., Londres, 1763, grand in-4, avec 17 planch. color.

CATHALA COUTURE (Antoine), avocat, né à Montauban en 1652, suivit avec distinction la carrière du barreau, et mourut en 1724. Il a écrit un *Mémoire histor. sur la généralité de Montauban.* On le regarde comme l'auteur de l'*Hist. politique, ecclésiast. et littér. du Quercy*, Montauban, 1785, 3 vol. in-8.

CATHARIN (Ambroise). — V. Catarino.

CATHELINEAU (Jacques), généralissime des armées royalistes dans la Vendée, né en 1758, exerçait au Pin-en-Mauge, près de Beaupréau (dép. de Maine-et-Loire), la profession de marchand de laine. La levée de 300,000 hommes décrétée par la convention excita des soulèvements partiels sur plus. points des provinces de l'Ouest. A St-Florent une insurrect. éclata le 10 mars 1793 parmi les jeunes gens appelés à fournir le contingent du canton. Quoique la loi du recrutem. ne l'atteignît point, Catelineau n'en partageait pas moins le mécontentem. de ses amis et de ses voisins. A la nouvelle de cette mutinerie, dont il prévoit sur-le-champ les conséquences, il court haranguer les insurgés et leur persuade de prendre les armes pour se soustraire au châtiment qui va peser sur le canton. Ayant réuni une centaine d'hommes, il enlève avec sa petite troupe un poste défendu par une pièce de six, à laquelle il ajoute le lendemain, en se rendant maître de Chemillé, trois couleuvrines. Les succès de Cathelineau lui avaient amené du renfort : le 15 il attaque Chollet, défait un corps de 500 hommes, et s'empare de la ville, où plusieurs pièces d'artillerie tombent encore entre ses mains. Se réunissant alors au général d'Elbée, il combat sous ses ordres, et se distingue dans une seconde affaire à Chemillé, puis à Vihiers. L'insurrection avait fait de rapides progrès, et bientôt on sentit le besoin de remettre le commandement supérieur entre les mains d'un chef; mais il répugnait aux divers généraux de se donner un maître : ainsi naquit la pensée de créér général en chef un homme qui, bien que propre à ces fonctions difficiles par son intellig., son dévouem. et son intrépidité, appartenait néanmoins à une classe imbue de préjugés qui garantissaient individuellement à chacun des offic. vendéens cette déférence qu'ils pouvaient craindre de ne point rencontrer dans un chef sorti d'une condition élevée. Promu à ce poste éminent, Cathelineau ne perdit rien de sa simplicité. Voulant jnstifier le choix dont il avait été honoré, il se mit en mesure d'attaquer Nantes : repoussé d'abord avec une perte considérable le 29 juin, il revint plus. fois à la charge; mais à un dernier assaut, il fut atteint d'une balle qui lui brisa le bras, et le général d'Elbée ordonna aussitôt la retraite. Transporté à St-Florent, Cathelineau y succomba le 10 juillet 1793, des suites de sa blessure que la gangrène avait gagnée. Sa perte fut vivem. regrettée par l'armée vendéenne, dont les intrépides partisans se croyaient invulnérables en marchant sous un chef qu'ils appelaient *le Saint d'Anjou.*

CATHELINIÈRE (Ripault de La), officier des armées royalistes de la Vendée, né vers 1760, fut choisi en mars 1793 par les paysans insurgés du pays de Retz, pour leur commandant, se rendit maître de quelques bourgs, et combina ensuite ses opérations avec Charrette (*v.* ce nom.), alors chef des insurgés de Machecoul. Après s'être fait remarquer par sa valeur en plus. rencontres, il dut céder à la poursuite pressante des troupes républicaines qui avaient pris le dessus en 1794. Blessé dans un combat et caché dans sa maison de Frossay, il y fut découvert par un soldat, et conduit à Nantes, où il périt sur l'échafaud.

CATHELINOT (D. Ildephonse), bénédictin de St-Vannes, né à Paris en 1670, est aut. d'un *Supplément à la biblioth. sacrée*, inséré dans le *Dictionnaire de la Bible*, de dom Calmet, et mourut vers 1756, laissant MSs. plus. ouvr. import., entre autres : les *Tables de la bibliothèque de Dupin*; des *Dissertations critiques*; une *Histoire littéraire bénédictine*, en lat., etc., dont on trouve l'indication dans la *Biblioth. de Lorraine*, 247.

CATHERINE (Ste), vierge et martyre au commencement du 4e S., était, suivant quelq. agiographes, de sang royal, possédait des connaiss. telles qu'elle confondit une réunion de philosophes avec lesquels l'empereur Maximin l'obligea de disputer, et qui se convertirent au christianisme. Elle eut ensuite la tête tranchée.. Suivant une autre version, des chrétiens d'Égypte ayant découvert, vers la fin du 8e S., le corps d'une femme dans la montagne de Sina, le déposèrent dans le monast. que Ste Hélène avait fait construire sur cette montagne, et l'honorèrent sous le nom d'*Aicatharina*, qui, en grec, signifie *sans tache* ou *sans corruption*; son culte ne tarda pas à se répandre parmi les Grecs. Dans le 11e S., les croisés apportèrent en Occident quelq. reliques de cette sainte, avec la légende de son hist. Son nom fut inséré dans les *Martyrologes* au 13e S.

CATHERINE (Ste), dite *de Sienne*, de la ville où elle naquit en 1347, était fille d'un teinturier, nommé Jacques Benimasa, qui prit un soin particulier de son éducat. Entrée à l'âge de 20 ans dans l'institution des Sœurs de St-Dominique, où ses révélations et ses écrits lui acquirent une grande célébrité, elle joua un rôle remarquable dans le fameux schisme qui éclata en 1378, à l'occasion de la concurrence d'Urbain VI et de Clément VII. Catherine s'était attachée au parti d'Urbain, en s'efforçant de rétablir l'harmonie. Les peines infinies qu'elle se donna dans cette circonstance, jointes aux jeûnes et aux mortificat. de tout genre qu'elle s'imposait, la conduisirent au tombeau en 1380, à l'âge de 33 ans. Elle fut canonisée par le pape Pie II, en 1461. Les anc. édit. des *Tr. ascétiq.* et des *Lettres de Ste Catherine* sont fort recherchées des curieux. M. Brunet en a décrit plus. dans son *Man. du libr.*, et de plus rares encore dans les *Nouv. recherches*. L'édit. des *Epistol. devotissim.*, Venise, Alde, 1500, in-fol., est un des chefs-d'œuvre de cet habile imprim. Les *Opere della serafica S. Catarina*, etc., ont été recueillies par Jérôme Gigli, Sienne et Lucques, 1707-21, 5 vol. in-4. Cette édit. recherchée a été décrite par M. Gamba, dans la *Serie de' i testi*, 1828, in-4, 63. Le 5e vol. contient le fameux *Vocabolario cateriniano*, dont l'impression, commencée à Rome en 1717, fut arrêtée par ordre du gr.-duc Cosme, à raison des traits piquants qu'il renferme contre l'acad. de la *Crusca*, particulièrem. au mot *pronunzia* (*v.* Jér. Gigli). Dans le 1er vol. on trouve la *Vie* de la sainte, trad. du lat. de Raymond de Capoue (*v.* ce nom). C'est cette trad. lat. qui est insérée dans le recueil des bollandistes. Les *Lettres* de Ste Catherine ont été trad. en franç. par J. Balesdens, 1644, in-4. Les *Epistole* de Ste Catherine figurent dans l'*Index* des aut. cités par l'acad. de la *Crusca* comme faisant autorité dans la langue; mais on n'en a tiré aucun exemple.

CATHERINE (Ste) *de Bologne*, née dans cette ville en 1413, fut placée à 12 ans auprès de Marguerite d'Este, fille du marquis de Ferrare. Sa vocation religieuse la fit entrer dans le tiers-ordre de St-François; elle devint abbesse des clarisses de Bologne, lors de la fondation de ce monastère, qu'elle gouverna jusqu'à sa mort, en 1463. Elle ne fut canonisée solennellement qu'en 1724 par le pape Benoît XIII. Cette sainte, qui eut aussi des révélations comme Ste Catherine de Sienne, les avait consignées dans un écrit qu'elle remit cacheté à son confesseur. C'est le plus connu de ses ouvrages. Publié d'abord sous ce titre : *Libretto composto da una beata religios. del corpos de Cristo*, pet. in-4, S. D., mais vers 1474, édit. rare et recherchée, il a été réimpr. sous celui de *Rivelazioni*, ou bien de *Sette armi spirituali*.

CATHERINE (Ste) *de Gênes*, né dans cette ville en 1448, de l'illustre famille des Fiesque (*v.* ce nom), fut mariée à Julien Adorno, jeune patricien génois, dont les déréglements et les profusions ruinèrent bientôt la fortune. Catherine, qui, pour se distraire des peines domestiques, s'était jetée dans le tourbillon du monde, rentra dans la retraite, opéra la conversion de son mari, qui mourut religieux du tiers-ordre de St-François, et termina sa carrière en 1510, au service des malades dans le grand hôpital de Gênes. Elle fut canonisée en 1737 par le pape Clément XII. Ste Catherine a laissé deux écrits célèbres parmi les mystiques : le prem est un *Dialogue entre l'âme et le corps*, *l'amour-propre et l'esprit de J.-C.*; le second un *Tr. du purgatoire*. Sa *Vie* a été écrite en ital., par Miratoli, son confess., Florence, 1580, in-8.

CATHERINE, reine de Bosnie, avait épousé le 5e et dern. souverain de ce pays, Étienne, que Mahomet II fit écorcher vif en 1465, après avoir conquis ses états. Elle parvint à s'échapper et se réfugia à Rome, où elle mourut en 1478. Elle avait laissé, par son testament, le royaume de Bosnie à l'Église romaine. Cet acte fut déposé par ordre de Sixte IV, avec l'épée et les éperons du roi Étienne, dans les archives pontificales.

CATHERINE D'ARAGON, fille de Ferdinand V et d'Isabelle de Castille, fut mariée en 1501 au fils aîné d'Henri VII, Arthur, prince de Galles; mais cet héritier présomptif du trône d'Angleterre étant mort cinq mois après, le nouveau prince de Galles, depuis roi sous le nom de Henri VIII, épousa la veuve de son frère, par les calculs intéressés de son père, avec une dispense du pape Jules II, accordée sur la supposition que le premier mariage n'avait point été consommé.. Les époux avaient déjà vécu dix-huit ans dans une union parfaite, lorsque des événements politiques et le dégoût de la part du mari vinrent mettre un terme à cette paix conjugale. Dans cet intervalle, Ferdinand

avait conclu un traité avec François Ier, à l'insu et au grand mécontentement de Henri VIII. Catherine commença dès-lors à éprouver quelques effets du ressentiment de son époux; toutefois, il ne lui manifestait, dans ses moments d'humeur, aucun doute sur la légitimité de son mariage. De plus. enfants qu'il avait eus de Catherine, Marie seule avait survécu, et il lui avait assuré la succession à la couronne en la nommant princesse de Galles ; mais bientôt la passion que ce monarque conçut pour Anne de Boulen (*v.* BOULEN) lui fit négocier son divorce auprès du St-siége. Clément VII refusa de l'autoriser, et Catherine ne voulut jamais consentir à la dissolution d'un mariage célébré dans toutes les formes civiles et canoniques. Deux card. anglais, Campège et Wolsey (*v.* ces noms), nommés légats *à latere* pour instruire et juger l'affaire, furent récusés par la reine; et, sur son appel, Clément VII cassa la commission, en évoquant le procès. Henri VIII n'en fit pas moins rendre par l'archevêque de Cantorbéry, Cranmer, une sentence qui annulait le mariage. Cette sentence fut cassée à Rome, en 1534, et le mariage maintenu et confirmé. Mais ce jugement n'amena aucun changem. dans la situation de Catherine. Confinée dans le château de Kimbalton, elle survécut deux ans à son divorce, cherchant des consolations dans la pratique des vertus chrétiennes, et mourut en 1536. Ce fut dans cette espèce de prison qu'elle composa des *Méditations sur les Psaumes* et un *Traité des plaintes des pécheurs*. On trouve des pièces originales et curieuses sur les événem. que nous venons d'esquisser dans l'*Hist. du divorce de Henri VIII*, par l'abbé Legrand, Paris, 1688, 3 vol. in-12.

CATHERINE DE BOURBON, princesse de Navarre, sœur du roi Henri IV, née à Paris en 1558, manifesta de bonne heure un goût assez vif pour l'étude et principalement pour la poésie. Elle avait de l'inclination pour le comte de Soissons, son cousin-germain; mais des raisons politiques décidèrent Henri IV à la marier en 1599 à Henri de Lorraine, duc de Bar. Catherine fit de gr. efforts pour vaincre le chagrin que lui donnait cette union; mais elle y succomba, et mourut à Nancy en 1604, ayant persisté jusqu'à la fin dans les principes de la réforme. Mlle de La Force a publ. *Histoire secrète de Cath. de Bourbon, duchesse de Bar, et du comte de Soissons*, Nancy, 1703, in-12, réimpr. sous le titre d'*Anecdotes galantes et secrètes de la duchesse de Bar*, Amsterd., 1709, in-12. C'est un roman historique dans le genre de ceux de Mlle de Lussan et de Mme de Genlis. Une des aïeules de cette princesse, Catherine de Foix, femme de Jean d'Albret, roi de Navarre, auquel Ferdinand V enleva cet état en 1512, dit à son faible époux : « Don Jean, si nous fussions nés, vous Catherine, et moi don Jean, nous n'aurions jamais perdu la Navarre. »

CATHERINE DE FRANCE, fille du roi Charles VI et d'Isabeau de Bavière, née en 1401, épousa Henri V, roi d'Angleterre, après le traité honteux par lequel sa mère, de concert avec Philippe de Bourgogne, ne craignit point de faire passer la couronne de France sur la tête d'un monarque étranger. Après la mort d'Henri V, Catherine s'unit secrètement à Owen Tudor, simple gentilhomme gallois, mais issu de l'anc. maison souv. de ce nom. Elle en eut 3 fils, dont l'aîné, Édouard ou Edmond, comte de Richemond, fut père de Henri VII, roi d'Angleterre. Cette princesse mourut en 1438.

CATHERINE DE LORRAINE, fille de Charles, duc de Mayenne, et nièce du duc de Guise, dit *le Balafré*, née en 1575, épousa, en 1599, Charles de Gonzague, duc de Nevers, et depuis de Mantoue, et mourut en 1618. On dit qu'Henri IV avait tenté, mais vainement, de lui faire agréer son hommage. — Une autre CATHERINE DE LORRAINE, fille du duc Charles III, née à Nancy en 1573, refusa la main de l'archiduc d'Autriche, depuis empereur sous le nom de Ferdinand II, embrassa la vie religieuse, fut nommée en 1611, malgré elle, abbesse de Remiremont, contribua en 1638 à la défense de cette ville assiégée par Turenne, travaillant, à la tête de ses religieuses, aux fortifications, et mourut à Paris en 1648. D. Calmet lui a consacré une longue notice dans la *Bibl. de Lorraine*.

CATHERINE DE MÉDICIS, épouse de Henri II, roi de France, naquit à Florence en 1519. Elle était fille unique de Laurent de Médicis, duc d'Urbin, et nièce du pape Clément VII. Un calcul d'intérêt de la part de François Ier décida le mariage de cette princesse avec Henri le second de ses fils. Il fut célébré à Marseille en 1533. Catherine ne tarda pas à développer cet esprit de ruse et de dissimulation, dont elle avait puisé le germe dans les petites cours d'Italie, et qui l'ont fait regarder depuis comme un modèle en ce genre. Elle vivait également bien avec la duchesse d'Estampes, maîtresse de François Ier, et avec Diane de Poitiers, maîtresse de Henri son époux, devenu dauphin. Trois fois elle eut la régence du royaume : la 1re pend. le voyage de Henri II en Lorraine; la 2e pendant la minorité de Charles IX; la 3e depuis la mort de ce prince jusqu'au retour de Henri III, alors en Pologne. Son objet principal pendant sa 2e régence fut de diviser par l'intrigue ceux qu'elle ne pouvait séduire avec des dignités et de l'argent. Placée entre les catholiques et les réformés, les maisons de Bourbon et de Lorraine, elle tint les partis dans l'agitation pour rester seule maîtresse. Dans la crainte que la jonction des Guises au roi de Navarre ne rendit ce parti trop puissant, elle accorda, aux instances des réformés, le colloque ou conférence de Poissy en 1571, et, l'année suiv., le libre exercice de leur religion. A la majorité de Charles IX, elle se fit continuer l'administrat. des affaires, et entretint la même division dans les partis. Ayant fait une levée de troupes, sous le prétexte de mettre la France à l'abri des projets du duc d'Albe, mais réellement pour dompter les réformés, ce parti en prit ombrage et la guerre civile éclata dans le royaume. Ce fut en gr. partie par les conseils de cette princesse astucieuse que

l'horrible massacre de la St-Barthélemi fut ordonné. L'hist. a consacré l'indifférence avec laq. Catherine contempla ce spectacle de désolat. Elle se brouilla avec Charles IX, ensuite avec Henri III, et mourut en 1589. Cette reine, prodigue pour ses plaisirs, satisfit également son goût éclairé pour les sciences et les arts. Elle fit venir de Florence une partie des MSs. que son bisaïeul, Laurent de Médicis, avait acquis après la prise de Constantinople. On construisit, par ses ordres, le palais des Tuileries, l'hôtel dit de Soissons, les châteaux de Monceaux, de Chenonceaux et d'autres édifices égalem. remarquables par une architect. dont on ne connaissait point encore les vrais principes en France. Catherine joignit aux qualités et aux vices que nous avons signalés la superstit. et la galanterie; elle tenait peut-être l'une de sa prem. éducation en Italie: mais l'exemple de l'autre lui avait été donné à la cour de François Ier.

CATHERINE DE PORTUGAL, fille du roi Jean IV, née en 1638, lorsque son père n'était encore que duc de Bragance (*v.* ce nom), fut mariée en 1661 à Charles II, roi d'Angleterre. On a dit de cette princesse qu'elle avait l'âme plus belle que le corps, et que son royal époux n'eut jamais pour elle que de l'estime. Accusée, en 1678, d'être entrée dans des complots en faveur des catholiques, elle trouva de nombreux défenseurs dans la chambre des pairs. Après la mort de Charles II, elle se retira en Portugal, fut déclarée régente en 1704 par le roi D. Pèdre, son frère, et montra de la capacité pour les affaires; mais contrariée dans le conseil par le prince du Brésil, son neveu, elle se démit de la régence, et mourut peu de temps après, en 1705, laissant à la couronne des épargnes considérables qu'elle avait amassées en Angleterre et en Portugal.

CATHERINE Ire, tzarine ou impér. de Russie, femme de Pierre-le-Grand, naquit en 1689, dans un village de Livonie, de parents pauvres qui la laissèrent orpheline dès son enfance. Élevée par charité dans la maison d'un prêtre luthérien, elle venait d'épouser un soldat suédois de la garnison de Marienbourg, lorsque cette petite place fut prise en 1702 par le général russe Tcherémetow. Catherine, dont la beauté était remarquable, plut au prince Menzicow qui la reçut en don du général vainqueur. Quelq. temps après, Pierre Ier la vit, et conçut bientôt pour elle une passion très vive. On pense bien que le favori Menzicow ne refusa point sa jeune esclave à la demande que lui en fit son souverain. Pierre plaça Catherine dans une habitation sans apparence, où il lui rendit de fréquentes visites, et où il venait quelquefois travailler avec ses ministres. C'est dans cette retraite que la belle Livonienne, unie déjà, dit-on, au tzar par des nœuds secrets, le rendit père de deux princesses, Anne en 1708, et Élisabeth l'ann. suiv. Elle accompagna Pierre dans sa campagne contre les Turks en 1711, et l'histoire a consacré le signalé service que cette femme extraordinaire, dont le mariage était alors déclaré, rendit à son imprudent époux, en le tirant avec une extrême habileté du mauvais pas où il s'était engagé sur les bords du Pruth (*v.* Pierre Ier). Catherine fut couronnée impératrice en 1724, et l'ann suiv., après la mort de Pierre Ier, déclarée autocratice de toutes les Russies. Elle se montra digne du trône par les gr. qualités politiq. et par des principes d'humanité qui avaient été longtemps inconnus à son époux. Le premier acte de sa souveraineté fut l'abolit. des supplices du gibet et de la roue. Pendant un règne de 15 à 16 mois, elle continua le plan de civilisat. que Pierre avait mûri dans ses voyages, soutint les établissements formés, et s'occupa de terminer ceux qu'il avait commencés. Des excès d'intempérance, dont elle avait contracté l'habitude dans la société de son époux, avaient dérangé sa santé depuis quelque temps, lorsqu'elle mourut le 17 mai 1727, d'un cancer ou d'un ulcère au poumon. Catherine ne savait point écrire; sa fille Élisabeth signait pour elle; et l'on prétend qu'il en résulta quelq. abus de pouvoir de la part de ceux qui avaient sa confiance.

CATHERINE II, impératrice de Russie, naquit en 1729, à Stettin, dont son père, le prince d'Anhalt-Zerbst, était gouvern. pour le roi de Prusse. Elle reçut les noms de Sophie-Auguste qui furent changés en ceux de Catherine Alexiowna, lorsque l'impérat. Élisabeth lui fit épouser en 1745 son neveu, duc de Holstein-Gottorp, qu'elle avait désigné pour son success., et qui lui-même prit le nom de Pierre Alexiowitsch quand il eut embrassé la religion grecque, ainsi que son épouse. Le défaut d'éducation dans ce prince, ses inclinations grossières, ses habitudes soldatesques, portèrent la jeune gr.-duchesse de Russie à chercher des distractions dans l'étude; et pend. les longs jours de tristesse et d'ennui qu'elle eut à passer près d'un mari si peu digne d'elle, elle acquit les connaissances et la force de caract. qu'on lui vit développer plus tard sur le trône. Mais en même temps, douée comme elle l'était d'une âme ardente, il lui fut impossible de contracter une sévérité de mœurs dont elle n'avait point d'exemple sous les yeux à la cour de Saint-Pétersbourg. Un jeune chambellan de son époux, le comte Solticow, un séduisant Polonais, Stanislas Poniatowski, un officier aux gardes, Grégoire Orlow, occupèrent tour à tour le cœur de Catherine jusqu'au moment où le grand-duc Pierre ceignit la couronne impér. après la mort de l'impératr. Élisabeth. Cet événement n'amena aucun rapprochem. entre les deux époux. Tandis que, livré tout entier à des innovat. qui lui étaient suggérées par son enthousiasme ridicule pour les instit. milit. de la Prusse, le nouveau tzar, déjà déconsidéré en raison de sa conduite antérieure, s'aliénait de plus en plus l'affection d'une gr. partie de ses sujets, Catherine s'attachait le peuple par des démonstrat. de respect pour le culte et les usages nation., gagnait les grands par son affabilité, par ses manières aimables et faciles, par les grâces de sa figure, de son esprit, et l'armée par ses largesses. Bientôt une conspiration à la tête de laquelle se mirent le

comte Panin, la princesse Daschkow, le favori de la tzarine, Grégoire Orlow, priva Pierre III à la fois de l'empire et de la vie. « On a beaucoup vanté, dit un biographe, la modération que Catherine montra à la suite de cet événem.; mais elle avait elle-même plus que des torts à se faire pardonner, et des rigueurs inutiles, envers ses ennemis, lui auraient fait perdre la popular. dont elle avait besoin plus que jamais. La mort d'un seul homme parut nécessaire, et Pierre III fut étranglé dans la prison où il avait été renfermé par ordre des conjurés, et du moins avec le consentement de la tzarine. » Celle-ci fut sacrée à Moscow, en 1762, avec la plus grande solennité. Son prem. soin fut de chercher à justifier les espérances qu'elle avait données à ses nombr. partisans. Elle s'occupa d'encourager l'industrie et l'agricult.; par ses ordres une activité nouvelle fut donnée à la marine; les arsenaux furent approvisionnés; d'utiles réglements pour la justice furent publ.; des hôpitaux et d'autres établissem. de bienfaisance furent fondés. La mort d'Auguste III, roi de Pologne, en 1763, fournit à Catherine l'occasion de développer sa politique ambitieuse. Elle réussit à faire couronner à Varsovie l'un de ses anciens amants, Stanislas Poniatowski; cette élect. favorisait le dessein qu'elle avait déjà conçu de rendre la Pologne vassale de l'empire russe, peut-être même de réunir plus tard à ses vastes états une grande portion de ce roy. Quelq. temps après, elle anéantit, par la mort du jeune prince Ivan (*v.* ce nom), une conspiration qu'avaient formée contre elle une masse formidable de mécontents pour lesquels ce même prince était un point de ralliem. Mais bientôt les vues ambitieuses d'une souv. qui déjà, par l'effet de son administrat. intérieure, de ses relat. avec les notabilités littér. de l'époque, occupait toutes les bouches de la renommée, appelèrent l'attention de plus. cabinets européens, et notamm. de celui de Versailles. On parvint à engager le gouvernem. turk à déclarer la guerre à la Russie, en réveillant des inquiétudes, d'ailleurs fondées, à l'égard de ses possessions sur la mer Noire. Les Othomans perdirent dans cette lutte tout ce qui leur restait encore de cette réputat. redoutable qu'ils avaient eue long-temps en Europe. Ils furent vaincus par les armées de Catherine. 12,000 Tatars sont chassés de la Nouvelle-Servie. Les Russes gagnent des batailles mémorables, celles de Pruth et de Kagoul; les forteresses d'Azof, de Tangarok, de Kinburn, d'Ismaël, tombent en leur pouvoir; la flotte turque est anéantie dans la rade de Tchesme; et le gr.-visir, renfermé dans le camp de Chiumla, est contraint d'implorer la paix. Par le traité de Kainardgi, Catherine garde les places conquises, obtient la libre navigat. de la mer Noire et l'indépend. de la Crimée. La guerre des Turks n'avait point empêché le démembrem. de la Pologne. Le roi de Prusse, l'emper. d'Allemagne et Catherine, par le traité de 1772, s'étaient adjugé chacun une partie de cette monarchie élective, et la tzarine s'était réservé l'influence sur la portion qui restait à Stanislas Poniatowski de son ancien territoire. Antérieurem. elle avait conçu le projet de réformer la législat. de ses états; des députés de toutes les provinces s'étaient réunis à cet effet, par ses ordres, à Moscou; mais elle recula bientôt devant quelques proposit. hardies que plusieurs de ces mêmes députés, adeptes de la philos. du 18e S., firent dans les prem. séances de cette assemblée; il était question d'abolir la servitude. « Catherine, dit le même biographe que nous avons déjà cité, se hâta de renvoyer les législat. auxq. il ne manquait qu'une occasion pour devenir des factieux. » Le code qu'elle avait préparé elle-même, et qui devait être discuté, n'en fut pas moins publié et adressé à tous les souverains de l'Europe; la plupart s'empressèrent de faire complimenter l'illustre auteur en des termes d'exagération bien propres à flatter un orgueil vulgaire; mais ces hommages ne purent suffire à Catherine; elle ambitionnait des suffrages plus étendus. Des savants sont envoyés par elle dans l'intérieur de ses vastes états, dont plus. parties étaient à peine connues, pour en observer la position, les productions, les ressources. L'acad. de St-Pétersbourg obtient de nouv. priviléges : l'inoculation est adoptée en Russie; la statue de Pierre-le-Grand est élevée et inaugurée de la manière la plus imposante; des banques publiques sont ouvertes à St-Pétersbourg, à Moscou, à Tobolsk, afin de donner plus d'activité au commerce. Tous les établissem. utiles sont encouragés, favorisés; des villes ruinées par la peste, l'incendie, sont rétablies; de nouv. cités s'élèvent pour renfermer en peu de temps une populat. nombreuse et florissante. L'autocratice des Russies est à la fois en correspond. avec l'emper. de la Chine et avec Voltaire; le philosophe Diderot reçoit à la cour de St-Pétersbourg le même accueil que le roi de Suède, l'emper. Joseph II et le prince Henri de Prusse, si l'on en excepte toutefois l'étiquette obligée vis-à-vis de ces hauts personnages. Catherine, que des considérations politiques (peut-être les mêmes que celles des législat. de l'antiquité) ont décidée à maintenir la majeure partie de ses sujets dans l'esclavage, Catherine cepend. ne perdit point de vue leur instruct. Elle établit des commissions d'enseignem., des maisons d'éducat. dans toutes les villes et dans les campagnes; des écoles normales sur le plan de celles d'Allemagne. Des écoles milit., de marine, de navigat., de médec. et de chirurgie, des mines, des beaux-arts, des langues étrangères, de l'art théâtral, furent fondées pour la noblesse et la bourgeoisie. Des ordres de chevalerie furent ajoutés à ceux déjà institués pour récompenser le mérite milit. et civil. Au milieu de ces nombr. détails d'administration, Catherine a pacifié l'Autriche et la Prusse prêtes à en venir aux mains pour l'électorat de Bavière; elle a conçu et exécuté le plan d'une neutralité armée, durant la guerre entre les États-Unis d'Amérique, la France et l'Angleterre, par

une confédérat. de la Russie, de la Suède, du Danemarck, de la Prusse, de l'Autriche et du Portugal. Elle veut égalem. exécuter, vers cette même époque, le projet qui depuis long-temps occupe sa pensée, de chasser les Othomans de l'Europe, et de se faire couronner impératr. de l'Orient à Constantinople. La Crimée conquise sur les Tatars, reprend son ancien nom de Tauride; 60,000 Cosaques zaporaviens sont transplantés sur les côtes de la mer d'Asof et de la mer Noire pour repeupler des contrées à moitié désertes, qui bientôt sont visitées par la tzarine. Son voyage est une marche triomphale pour la splendeur de laq. sont déployées toutes les ressources de l'imagination la plus féconde en prestiges. A son entrée sur le territoire de Crimée, Catherine lit sur une des portes de la nouvelle ville de Cherson : « C'est ici le chemin de Byzance. » Mais ses espérances ne tardèrent pas à être déçues. La politique de la France et de l'Angleterre vint mettre obstacle à l'achèvem. de l'entreprise, et dans le moment même où le succès couronnait sur tous les points les efforts des armées russes, l'altière tzarine était forcée de conclure avec les vaincus le traité de paix d'Yassy, en 1792. Elle tourna ses regards alors vers la Pologne à laq. elle n'a pu pardonner ni l'acte de la diète de 1788, qui avait abrogé la constitut. qu'elle avait dictée, ni le nouvel acte constitutionnel qui avait été promulgué à Varsovie, en 1791. Elle déclare la guerre à cet état, détermine et opère le partage définitif de son territoire. La révolut. de France poursuivait alors son cours, et Catherine ne songe plus qu'au rétablissem. de la monarchie des Bourbons sur ses anc. bases, et au moyen d'empêcher les principes révolution. de pénétrer dans ses propres états. Le comte de Ségur, ambass. franç. à St-Pétersbourg, reçoit l'ordre de quitter cette cour; lorsqu'il prend congé, Catherine lui dit: « Je suis fâchée de votre éloignem.; mais je suis aristocrate : il faut faire chacun son métier. » Le comte d'Artois fut accueilli par l'ancienne amie des philos. franç., comme Louis XIV avait reçu le roi Jacques II à Versailles. Catherine venait de promettre aux monarques coalisés contre la France républic. une armée de 80,000 hommes, lorsque le 17 novembre 1796, elle mourut d'une attaque d'apoplexie. Cette illustre souver., qui ambitionnait aussi la gloire littér., et préférait les écriv. franç. à ceux des autres nations de l'Europe, a laissé les ouvr. suiv. : *Antidote*, ou *Réfutation du voyage en Sibérie par l'abbé Chappe*, réimpr. à la suite de l'extrait de cet ouvr., Amsterdam, 1769-71, 6 vol. in-12. — *Le Czarewitz Chlore*, trad. en franç. par Formey, Berlin, 1782, in-8. — *Instruct. pour la commission chargée de dresser le projet d'un nouv. Code de lois*, Pétersbourg, 1765, in-8; idem, en franç., latin, allem. et russe, 1770, in-4; en russe et en grec vulgaire, in-8. — Des pièces dramat. dans le *Théâtre de l'ermitage*, St-Pétersb., 2 vol. in-8. — *Oleg*, drame historiq., trad. en franç. de l'original russe de Derschawim. — *Correspond.* avec Voltaire, etc. — *Lettres à Zimmermann* dans les *Archives littér.*, tom. III; enfin plusieurs autres écrits en allem. et en russe, sur lesq. on peut consulter l'*Allemagne sav.* de Meusel. La *Vie de Catherine II* a été écrite par Castera, Paris, 1798, 3 vol. in-8, ou 4 vol. in-12; et son *Éloge* par M. d'Harmensen, Paris, 1804, in-8.

CATHERINOT (Nicolas), jurisc., né dans le Berri en 1628, prit ses degrés à l'univ. de Bourges, devint avocat du roi au présidial de cette ville, passa sa vie à recueillir des matériaux sur l'hist. de sa province, et mourut en 1689, après avoir publ. un gr. nombre d'*Opuscules*, dont on trouve la liste dans les bibliogr. La plupart des ouvr. de Catherinot, format in-4, n'ont pas plus d'une ou deux feuilles d'impress. On n'en connaît aucune collection complète. Sa *Vie de Mlle Cujas* a été réimpr. dans le *Nouveau recueil de pièces fugit. d'hist. et de littér.*, par Archimbaud.

CATICH (Moleaz-Korkoroung), Arménien, né dans le 5e S. de l'ère chrét., se rendit célèbre par ses tentatives pour faire revivre le paganisme en Arménie. Depuis long-temps la relig. chrét. était établie dans ce pays, alors gouverné par un lieut. du roi de Perse. Catich entreprit de l'en bannir, et fut secondé par les Persans dont le culte était en opposition avec celui de la majeure partie de la population arménienne. Après avoir brûlé des églises, tous les livres chrétiens qui tombaient sous sa main, et persécuté violemment les prêtres et les moines, il se rendit à la cour du roi pour y accuser le patriarche d'Arménie, et réussit à le faire déposer. Les chrétiens arméniens prirent les armes; Catich, à la tête d'une armée composée de Persans et de nationaux infidèles, obtint d'abord quelques succès; mais vaincu et fait prisonnier, il fut mis à mort l'an 487, suivant le chroniq. arménien Lazar Parbetzy.

CATILINA (Lucius-Sergius), Romain, issu d'une famille patricienne, successivem. questeur, lieut.-gén. et préteur, s'attacha d'abord au parti de Sylla; il prétendit ensuite à la dignité consulaire, mais Cicéron l'emporta. Le nouveau consul, qui surveillait toutes ses démarches, vint peu de temps après dévoiler au sénat ses coupables projets, et le dénoncer comme le chef d'une conjurat. dans laquelle il avait entraîné de jeunes débauchés, liés entre eux, dit-on, par un serment atroce. Accablé par l'éloquence de son accusateur, Catilina ne lui répond que par des menaces, et, après avoir cherché vainement, en énumérant les services de ses ancêtres, à ramener les sénateurs soulevés contre lui, il passe en Étrurie, où il rassemble ses partisans, et forme une armée à la tête de laquelle il s'avance contre Rome; mais, vaincu dans un combat que lui livre Pétréius, lieutenant d'Antoine, collègue de Cicéron, il se fait tuer, l'an 62 av. l'ère chrét., pour se dérober au supplice. L'*Histoire* de cette conjurat., par Salluste, est un des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Nous avons en franç. deux *Histoires de Catilina*, l'une publiée par Bellet, 1752; l'autre par Séran de la Tour, 1749 (v. ces noms).

CATINAT (Nicolas), maréchal de France, né à Paris en 1637, d'une famille originaire du Perche, suivit la carrière du barreau d'après la volonté de son père, doyen des conseillers du parlement de Paris; mais, découragé par la perte d'une cause dont la justice lui paraissait évidente, et persuadé qu'il n'aurait jamais les qualités nécessaires pour réussir comme avocat, il embrassa la profess. des armes, vers laquelle un secret penchant l'entraînait. Ayant pris du service dans la cavalerie, il chercha toutes les occas. de se faire remarquer, fut distingué par Louis XIV au siége de Lille en 1667, et nommé lieut. dans le régim. des gardes. Tous les autres grades auxquels il s'éleva par la suite furent le prix d'autant d'actions d'éclat. Nommé lieuten.-général en 1688, il défit le duc de Savoie à Staffarde et à la Marsaille, et s'empara d'une partie de ses états. Le bâton de maréchal devint la récompense de ces exploits. En Flandre il montra la même activité et la même science militaire qui l'avaient distingué en Piemont. Placé une seconde fois à la tête des troupes françaises en Italie, il eut à combattre le prince Eugène qui commandait pour l'empereur; mais les disposit. secrètes du duc de Savoie, alors uni à la France, le mauvais état de l'armée, le manque d'argent et de subsist., paralysèrent les efforts du vainqueur de Staffarde. Battu à l'affaire de Carpi (9 juillet 1701), il se vit forcé d'abandonner tout le pays entre l'Adige et l'Adda. Après le combat de Chiari, l'armée franç., alors commandée par Villeroi (*v.* ce nom), se retira derrière l'Oglio. Catinat, blessé dans l'action, s'efforçant de rallier les troupes pour les ramener à l'ennemi, répondit à un officier qui lui représentait qu'il les conduisait à une mort certaine: « Il est vrai, le trépas est devant nous, mais la honte est derrière. » Ces échecs, que la cour s'obstinait à ne vouloir point attribuer à la trahison du duc de Savoie, amenèrent la disgrâce de Catinat. Il la reçut en philosophe. En servant sous les ordres de Villeroi, il avait déjà prouvé qu'il mettoit la gloire d'être utile bien au-dessus du désir de commander. Porté sur une liste de nouv. chevaliers des ordres du roi en 1705, il refusa cette faveur. Sa famille lui en fit de vifs reproches « Eh bien! s'écria-t-il, rayez-moi de votre généalogie. » Louis XIV lui ayant demandé un jour pourquoi sa présence était si rare à la cour, et si quelque affaire le retenait dans sa retraite volontaire : « Aucune, sire, répondit-il; mais la cour est très nombreuse, et j'en use ainsi pour laisser aux autres la facilité d'offrir leurs hommages à V. M. » La simplicité de son extérieur répondait à son indiffér. pour les honneurs. Il s'était élevé jusqu'à la prem. dignité milit., sans cabale et sans intrigue. Catinat mourut célibataire dans sa modeste propriété de St-Gratien, près Montmorenci, le 25 fevrier 1712. Son *Éloge*, par La Harpe, remporta le prix à l'Académie française en 1774. Le marquis de Créqui a publié la *Vie de Nic. de Catinat, maréchal de France*, Amsterdam, 1772, in-12; Paris, 1775, avec quelq. changements, et sous le nouv. titre de *Mémoires pour servir à la vie de Nicolas de Catinat*. Ses *Mémoires* militaires ont été publ. avec sa *Correspondance* par un de ses petits-neveux, M. Le Bouyer de St-Gervais, Paris, 1819, 3 vol. in-8.

CATINAT (Abdias MAUREL, dit), né en Languedoc de cultivat. protest., prit lui-même ce nom, parce qu'il avait servi dans l'armée du maréchal. Devenu l'un des chefs des insurgés connus sous la dénomination de camisards, Maurel en fut l'un des plus intrépides, mais aussi le plus féroce. Il n'épargna aucune église, ne fit grâce à aucun prêtre. Ce fut lui qui organisa la cavalerie de son parti avec des chevaux nomades tirés de la Camargue. Après avoir accepté l'amnistie proposée aux rebelles du Languedoc, il se retira en Suisse; mais s'étant laissé persuader par un agent anglais de retourner dans son pays, et d'y réchauffer la guerre civile, il fut arrêté à Nîmes, conduit au maréchal de Berwick, envoyé par ce dernier devant les tribun., et condamné à être brûlé vif en 1705.

CATON (Marcus-Porcius), dit le *Censeur*, né à Tusculum (*Frascati*) vers l'an 232 avant l'ère chrétienne, d'une famille plébéienne, servit sous Fabius-Maximus dans la 2e guerre punique. Ayant suivi les leçons du philosophe pythagoricien Néarque, il s'instruisit dans la science des lois; puis, appelé à Rome par Valérius-Flaccus, personnage consulaire, fut bientôt élevé aux premières dignités, autant pour son éloquence mâle et énergique que pour l'austérité de ses mœurs. Nommé successivement tribun militaire en Sicile, préteur en Sardaigne, et enfin consul avec Valérius-Flaccus, son protect., il se signala pend. son consulat par ses efforts pour le maintien de la loi *Oppia*, qui réglait l'habillement des dames romaines, et prononça dans cette occasion une belle harangue rapportée par Tite-Live. Envoyé en Espagne, où une insurrection avait éclaté, il y reconquit en peu de temps plus de 400 villes qu'il fit démanteler, et à son retour de cette expédition, obtint les honneurs du triomphe. Il part ensuite avec Sempronius, dont il se fait lieuten., et contribue au succès de la guerre contre Antiochus. Plus tard il obtint la dignité de censeur, magistrature qu'il exerça avec une constante sévérité jusqu'à sa mort, survenue l'an 147 avant J.-C. Caton s'était surtout déclaré contre les femmes, et il paraîtrait, d'après l'inscription qui fut apposée à sa statue, qu'il parvint en effet à remédier à la corrupt. des mœurs, bien que jusqu'à l'âge le plus avancé, et à 40 fois différentes, il ait eu lui-même à justifier publiquem. de la pureté des siennes. Il ne reste de lui qu'un traité *de Re rusticâ* inséré dans les *Rei rusticæ script.* (*v.* Saboureux de la Bonneterie), et des fragments des *Origines* de son livre sur l'*Art militaire*, etc. Tous les *fragments* qui restent des div. ouvr. de Caton-le-Censeur ont été réunis pour la première fois et publ. par H.-Ant. Lion, Gottingue, 1826, in-8. — Caton (Marcus), fils de Caton-le-Censeur, et mort avant lui, était parvenu à la charge de préteur, et laissa la réputation d'un

magistrat intègre et vertueux. Il avait composé un *Commentaire sur le droit civil*, dont Meursius a conservé quelques fragments. — Un autre CATON (Marcus ou Népos), petit-fils de Caton-l'Ancien, fut consul l'an de Rome 638.

CATON (MARCUS-PORCIUS), arrière-petit-fils de Caton-le-Censeur, né vers l'an 93 avant l'ère chrétienne (660 de Rome), est désigné sous le nom de Caton d'*Utique*, parce que, s'étant renfermé dans cette ville après le triomphe de César sur Pompée, il s'y donna la mort pour ne point survivre à la ruine de la république, dont il s'était montré l'ardent défenseur. On rapporte que, avant de se frapper, il avait lu deux fois le *Traité de l'immortalité de l'âme* de Platon. Doué d'une fermeté d'âme que l'austère pratique du stoïcisme avait encore exaltée, il montra dans l'exercice des fonctions de questeur et de tribun, dont il fut successivement chargé, un amour de la patrie tout désintéressé d'ambition ou de renommée : lié d'abord avec Cicéron contre Catilina, puis avec Pompée contre César, il avait revêtu l'habit de deuil dès le commencement de la guerre civile. La mort de Caton d'Utique a fourni le sujet de plus. tragédies franç. Addison y a puisé celui de son chef-d'œuvre. — Marcus Porcius CATON, fils de Caton d'Utique, et compagnon de Brutus, périt à la bataille de Philippes.

CATON (DIONYSIUS), que l'on croit avoir vécu sous les deux Antonins, est très connu par des *Distiques* moraux en vers latins, qu'il ne faut pas confondre avec les maximes de même genre que Caton avait composées en prose. La plus ancienne édition de ces *Distiques* est in-8 goth. de 4 feuill., S. D., que M. Dibdin croit antérieure à la fameuse Bible présumée de 1455. Ils ont été réimpr. plus. fois avant la fin du 15e S., in-4, et même in-fol., avec des comment. On en connaît une trad. franç., Lyon, 1492, petit in-4. Le succès des *Distiques* de Caton s'est soutenu jusqu'à présent. La meilleure édition est celle d'Arntzenius, Amsterd., 1754 ou 1759, in-8; l'éditeur y a réuni des versions grecq., angl., allem., belge et franç. L'abbé Salmon a traduit en vers français les *Distiques* de Caton, Paris, 1751, in-12. Boulard a publié en 1798 et 1802 les traductions en vers grecs, allem. et hollandais, chacune avec une version franç. littérale et interlinéaire, accompagnée du texte latin et de la traduction en vers franç., in-8.

CATROU (FRANÇOIS), jésuite, né à Paris en 1659, montra de bonne heure d'heureuses dispositions pour la chaire; et prêcha pendant quelques années avec succès; mais, privé du talent d'improviser, la contrainte d'apprendre par cœur ses compositions lui fit solliciter la permission d'abandonner cette carrière. Il entreprit en 1701, avec trois de ses confrères, le *Journal de Trévoux*, et mérita la réputation de critique judicieux. Ce travail ne l'empêcha pas de composer d'autres ouvrages. Il mourut en 1737. On a de cet écrivain : *Histoire générale de l'empire du Mogol*, donnée sur les mémoires de Manouchi, 1705, in-4, ou 1715, 4 vol. in-12. — *Histoire du fanatisme dans la religion protestante*, etc., Paris, 1706, in-4; 1733, 3 vol. in-12. — *Histoire romaine* (avec le P. Rouillé), 1725-37, 21 vol. in-4; 1737, 24 vol. in-12; cette hist. est la plus complète que l'on ait publ.; mais elle pèche par le style et par des détails inutiles. On doit encore à Catrou une *Traduct. de Virgile*, avec des notes critiques et histor.; bien que complétement oubliée aujourd'hui, elle eut plusieurs édit., dont la meill. est celle de 1729, 4 vol. in-12.

CATS (JACOB van), l'un des meilleurs poètes hollandais, né dans la Zélande en 1577, consacra tous les loisirs que lui laissèrent les div. fonctions politiques dont il fut chargé pend. une vie longue et laborieuse, à la culture de la poésie, qui fit encore dans son extrême vieillesse le charme de son existence. Après avoir été deux fois ambassad. en Angleterre, et grand-pensionn. pend. 15 ans (de 1636 à 1651), il se retira dans un domaine près de La Haye, où il mourut en 1660, à l'âge de 83 ans. Ses *OEuvres*, recueillies après sa mort, in-fol. et in-4, commençaient à tomber dans un injuste décri, lorsque plusieurs littérateurs hollandais redressèrent l'arrêt porté par des aristarques trop sévères. Vers 1790, il parut de nouvelles éditions des *OEuvres* de Cats, in-8 et in-12. Toutes les compositions de ce poète ont, à ce qu'on assure, été traduites en allemand. Le poème de *l'Anneau nuptial* l'a été en latin par Barlæus et Boyus; et Feutry a donné une imitation du poème intitulé *les Jeux d'enfants*, dans ses *Opuscules poétiques et philos.*, Paris, 1761, in-8.

CATTANEO (JEAN-MARIE), littérat., né dans le 15e S. à Novare, vint jeune à Rome où il remplit les fonctions de secrétaire du cardinal Bendinello Sauli. Ses *Comment.* sur les *Lettres* et le *Panégyrique* (de Trajan) de Pline-le-Jeune, Venise, 1500; Milan, 1506; ses *Trad.* de divers opuscules d'Aphtonius, d'Isocrate et de Lucien, lui firent une réputation de savant. Il voulut montrer qu'il était aussi poète; quelques pièces de circonstance et son *poème* latin sur la ville de Gênes, qu'il composa pour plaire à son patron, ne donnent pas une idée bien avantageuse de ses talents poétiques, mais il avait entrepris un autre poème latin, suivant Tiraboschi, *sur la prise de Jérusalem;* sa mort, arrivée à Rome en 1529, l'empêcha de le terminer.

CATTANE (LAZARE), jésuite, né à Zarzana (dans la rivière de Gênes), obtint en 1588 la permission de passer aux Indes, devint l'utile coopérateur du P. Ricci, qui le premier porta l'Évangile en Chine, concourut à l'établissement de la miss. de Macao, et mourut dans la ville de Hang-Tcheou en 1640. Il a écrit (en chinois) plus. ouvr. pour l'instruction des néophytes; on ne connaît d'impr. que celui qui a pour titre : *De la contrition et de la douleur des péchés.* — Un autre jésuite, Jérôme CATTANEO, né à Barletta (territoire de Gênes) en 1620, occupa les prem. emplois de son ordre, et fut nommé historien de la république de Gênes. Il ne paraît pas qu'il ait rempli cette tâche; on ne connaît de lui que quelques *Opuscules* (en ital.),

dont le plus remarquable est un *Parallèle entre l'ancien monde et le nouveau.*

CATTANEO (Danese), sculpt. et poète, né au 16e S., prisonnier au sac de Rome en 1527, vint ensuite à Florence, où il exécuta la statue d'*Alexandre de Médicis*. Il travailla depuis à Venise aux embellissements de la bibliothèque de St-Marc; on trouve encore de ses ouvrages dans quelques autres villes d'Italie, notamment à Padoue, où il mourut en 1573. Ses travaux comme artiste ne l'empêchèrent pas de cultiver la poésie. On a de lui un poème intitulé : *l'Amor di Marfisa*, Venise, 1562, in-4, très rare, et réimprimé à Padoue, S. D., in-8.

CATTANI (Gaetan), jésuite, né à Modène en 1696, fut envoyé aux missions du Paraguay, où il mourut jeune en 1733. On a de lui 3 longues lettres adressées à son frère. Elles ont été insérées par Muratori dans son recueil sur les missions, et trad. en franç. sous le titre de *Relation des Missions du Paraguay*, Paris, 1754, in-12.

CATTANI DA DIACETTO (François), célèbre philos. platonicien, né à Florence en 1446, fut le disciple de Mars. Ficin, qu'il remplaça dans la chaire de l'acad. florentine, et mourut en 1522. Il existe un rec. de ses ouvr. lat., Bâle, 1563, in-fol. Parmi les autres on cite *Tre libri di amore*, Venise, 1561, in-8, précéd. de la *Vie* de l'auteur par Varchi. — Franç. Cattani da Diacetto, petit neveu du précéd., destiné à l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat de la cathédrale de Florence, puis nommé protonotaire apostol.; en 1570 succéda sur le siége de Fiesole à son oncle Angelo, que le pape avait tiré de son cloître pour le faire évêque, s'occupa de l'administr. de son dioc. avec zèle, et mourut en 1595. On a de lui quelq. *Discorsi* prononcés à l'acad. florentine dont il était consul, et des trad. des *Offices* de St Ambroise, 1558, in-4, très rare, réimpr. plus. fois, et récemm., Milan, 1820, in-16; de l'*Hexameron* du même Père, Florence, 1560, in-8, très rare, des *Épîtres et Évangiles*, etc.

CATTEAU-CALLEVILLE (Jean-Pierre-Guill.), hist., l'un des collaborat. de la *Biograph. univ.*, né vers 1760 à Angermunde, dans le Brandebourg, de parents français réfugiés, exerça d'abord les fonctions du ministère évangélique en Suède, passa de là en Suisse, puis en France à l'époque de la révolution, et mourut à Paris en 1819. Indépendamment de sa coopération à l'ouvr. précité, ainsi qu'à plus. rec. périodiques et de quelques essais publ. dans sa jeunesse, on a de lui : *Tableau gén. de la Suède*, 1789, 2 vol. in-8. — *Tableau des états danois*, 1802, 3 vol. in-8. — *Tableau de la mer Baltique*, 1812, 2 vol. in-8. — *Voyage en Allemagne et en Suède*, 1810, 3 vol. in-8. — *Hist. de Christine, reine de Suède*, 1815, 2 vol. in-8. — *Histoire des révolutions de Norwége*, 1818, 2 vol. in-8.

CATTENBURG (Adrien van), théol. de la secte des arminiens, né à Rotterdam en 1664, mort vers 1740, est aut. des ouvr. suiv. : *Spicilegium theologiæ christ. Philippi à Limborch*, Amsterdam, 1726, 2 vol. in-fol. — *Bibliotheca scriptor. remonstrantium*, ib., 1728, in-8. — *Syntagma sapientiæ Mosaicæ*, ibid., 1737, in-4.

CATTES, peuples de Germanie, qui occupaient le territoire actuel de la Hesse et de la Thuringe, combattirent long-temps contre les Romains, furent défaits par Germanicus, et rendus tributaires de l'empire par Didius-Julianus, sous le règne de Marc-Aurèle.

CATTHO ou CATTO (Ange), méd. et mathém., né à Tarente dans le 15e S., fut d'abord attaché au duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, qui lui faisait une pension considérable; mais après la bataille de Morat, gagnée par les Suisses sur les Bourguignons, il demanda son congé et se retira en France, où Louis XI l'accueillit, le nomma son aumôn., et lui donna bientôt après l'archevêché de Vienne. Ce fut à sa prière que Philippe de Commines écrivit ses mém., en plus. endroits desquels il loue son grand savoir et son habileté à prédire l'avenir. Sa devise était : *Ingenium superat vires.* Il mourut à Vienne en 1497.

CATTIER (Philippe), avocat au parlement de Paris, publ., vers le milieu du 17e S., une méthode pour l'étude de la langue grecque, intit. : *Gazophylacium Græcorum.* Cet ouvr., souvent réimpr., et même assez récemment à Leyde, en 1809, est estimé des hellénistes. On doit encore à ce savant un *Gazophylacium latinum*, Paris, 1665, in-4; un *Jardin des racines latines*, ibid., 1667, in-4; plus. autres écrits sur la langue grecque, et une *Oraison funèbre d'Anne d'Autriche*, en vers grecs, lat. et franc. — Cattier (Isaac), l'un des médec. de Louis XIV, est auteur de quelq. écrits, parmi lesquels on distingue : *Discours sur la poudre de sympathie*, Paris 1651, in-8. — *Observationes medicæ rariores*, ibid, 1656, in-8, réimpr. avec les observat. de Pierre Morel, Leipsig, 1670, in-8.

CATTUREGLI (Pierre), astronome, mort en 1833 à Bologne, à la fleur de son âge, était professeur à l'université de cette ville. Un nouveau volume de ses excell. *Éphemérides astronomiques* allait paraître, quand ce savant distingué fut enlevé à la science.

CATULLE (Caius-Valérius), poète latin célèbre, naquit à Vérone, ou à Sirmium, l'an de Rome 667, 86 avant J.-C. Issu d'une famille distinguée par son rang et sa fortune, il se distingua bientôt lui-même par les agrém. de son esprit et le charme de sa société qui le firent rechercher de tout ce qu'il y avait alors de plus célèbre à Rome parmi les gens de lettres. Il fut particulièrement lié avec Cicéron, Plancus, Cinna et Cornélius-Népos, auq. il dédia par la suite le rec. de ses œuvres. Ce recueil n'est pas volumineux, et cepend. Catulle y parcourt, en se jouant, presque tous les genres de poésie, dep. le simple madrigal jusqu'à l'épopée, donnant partout des preuves d'une aimable facilité et d'un génie capable de s'élever beaucoup plus haut encore. Si les distract. lui eussent laissé plus de temps pour cultiver avec plus de soin son heureux talent, il eût certainement fait dispa-

raître quelques négligences de style, et sacrifié quelq. épigrammes où le goût et la décence sont égalem. blessés. Il a eu la gloire de faire le prem. connaître aux Romains ce dont leur langue pouvait être capable, dans les deux genres de poésie qui exigent le plus de noblesse et d'élévation, l'ode et la poésie épique, et d'ouvrir en quelque sorte la route où Horace et Virgile l'ont suivi avec tant de succès. L'opinion la plus commune est que Catulle mourut l'an de Rome 697, à peine âgé de 30 ans. La plus récente et la meilleure édit. de ses œuvres est celle du sav. Doëring, reproduite fidèlement dans la jolie collection in-32 des *Classiques latins*, publ. par M. Lefèvre, sous la direction de l'auteur de cet article. Les *poésies* de Catulle ont souvent été traduites en prose ou imitées en vers : nous nous contenterons d'indiquer la traduct. en prose de M. Noël, 2 vol. in-8, Paris, 1803; et les imitations en vers des *Noces de Thétis et de Pélée*, par Cournand, Ginguené et Mollevaut, dans son choix des *Poésies de Catulle*, Paris, 1812.

CATULUS. Nom de plusieurs consuls romains signalés dans l'histoire. — CATULUS (Caïus), consul l'an 242 avant J.-C., commandait la flotte de la républ. dans le combat livré aux Carthaginois entre Drepani et les îles Agathes. Il leur prit 70 navires et en coula 50. C'est ce brillant succès qui mit fin à la prem. guerre punique. — CATULUS (Quintus-Lutatius), consul l'an de Rome 650, concourut à la victoire remportée sur les Cimbres par Marius son collègue. Enveloppé dans le nombre des proscrits par le farouche dictateur, Catulus s'asphyxia avec du charbon, l'an de Rome 665. Il avait laissé plus. *Harangues* et une *hist.* de son consulat; mais ces écrits se sont perdus. — Son fils, CATULUS (Quintius-Lutatius), fut consul l'an de Rome 674. Æmilius-Lépidus, son collègue, ayant, après la mort de Sylla, proposé de casser les actes et les lois du dictateur, et employé la force des armes pour se faire nommer une 2e fois consul, Catulus, alors procons., marcha contre lui et le défit dans deux combats. Ce fut Catulus qui fit la dédicace du nouv. Capitole, en l'an de Rome 683, et son nom fut gravé sur le frontispice. Il mourut en 691, avec la réputation d'un homme d'état ferme dans ses principes politiques, qui étaient ceux de Sylla.

CAT-WALLON, abbé de Rédon, au diocèse de Vannes en Bretagne, mort en 1051, est auteur de deux lettres insérées dans le rec. de dom Bouquet (*v.* ce nom), et dont une, adressée à Hildegrande, comtesse d'Anjou, peut fournir quelques éclaircissements sur l'histoire de France contemporaine.

CAUCHE (FRANÇ.), voyageur franç., né à Rouen, a publ. une des prem. relat. sur l'île de Madagascar, où il avait séjourné trois ans. Comme il avait peu d'instruction, ce fut Morisot de Dijon qui rédigea d'après ses récits les *Relat. véritables et curieuses de l'île de Madagascar et du Brésil : savoir, Relat. du voyage de F. Cauche de Rouen en l'île de Madagascar, en* 1638, *et autres pièces*, Paris, 1651, in-4; ces autres pièces sont des *Voyages* de Roulon-Baro, de Moreau, de Lambert et d'Abéce, au Brésil et en Égypte. La relation de Cauche donne une idée plus exacte des indigènes de Madagascar que celle de Flacourt (*v.* ce nom), qui, dans son voyage, publ. dix ans après, traite mal ce premier explorateur.

CAUCHON (PIERRE), évêq. de Beauvais, a laissé une mémoire à jamais flétrie par la condamnation de Jeanne d'Arc. Partisan fanatique des Anglais, ce prélat déshonorait son ministère par ses vices et sa cruauté. Chassé de son siége en 1429 par les habitants de Beauvais, il était à la suite de la cour d'Angleterre, lorsque Jeanne d'Arc ayant été prise en 1431, dans le ressort de son diocèse, il réclama le droit de la juger. Le chapitre de Rouen, alors privé de son év., permit à Cauchon d'exercer les fonctions de juge dans ce diocèse. Il voulut faire torturer Jeanne pour lui arracher par la douleur l'aveu d'un crime dont il la savait innocente; la crainte qu'elle ne mourût dans les tortures l'obligea seule d'y renoncer. Malgré son désir de la trouver coupable, il ne put la condamner qu'à une prison perpétuelle; mais les Anglais avaient juré la mort de l'héroïne. Il trouva un moyen de remplir leurs vues en la forçant, par une ruse infâme, de vêtir des habits d'homme; ce délit constaté, Cauchon déclara Jeanne relapse, excommuniée, rejetée du sein de l'Église, et la livra au bras séculier. Il fulmina sa sentence sur un échafaud placé devant le bûcher où la noble fille devait expier la gloire d'avoir sauvé la France. Cauchon mourut subitem en 1443. Il fut excommunié par le pape Calixte IV, et son corps jeté à la voirie.

CAUDERAS (BARTHÉLEMI), peintre portugais, mort en 1606, s'établit en Espagne, où l'on voit encore plus. de ses compositions, qui ne sont point sans mérite, notamm. à Madrid et Valladolid.

CAULAINCOURT (ARMAND-AUGUSTIN-LOUIS de), duc de Vicence, lieut.-gén., né en 1773 à Caulaincourt en Picardie, d'une ancienne famille, entra au service dès l'âge de 15 ans, fut destitué en 1792 de son grade d'offic. d'état-major, et emprisonné; servit ensuite de nouveau, mais comme simple soldat, et fut réintégré dans le grade de capitaine en l'an III, sur la demande de Hoche. Devenu aide-de-camp d'Aubert-Dubayet, il l'accompagna à Venise, puis à Constantinople, d'où il revint à Paris en l'an V avec l'ambassad. othoman. Il fit la campagne d'Allemagne de l'an VII, et, après la paix de l'an VIII, il fut envoyé à Pétersbourg pour renouer les relat. de la France avec la Russie, dont la couronne venait de passer sur la tête d'Alexandre : il n'y séjourna que 6 mois. Nommé aide-de-camp du prem. consul, puis grand-écuyer de l'emper., et plus tard génér. de brigade, il avait été chargé, en l'an XI, d'une mission diplomat. qui consistait à surveiller les complots que tramait le ministère anglais sur les deux rives du Rhin contre le nouveau gouvernement de la France. A l'instant où s'effectuait à Ettenheim l'arrestation du duc d'Enghien, confiée particulièrement par le ministre de la guerre à un autre général, Caulaincourt se trouvait sur la route d'Offenbourg pour l'exécution des ordres dont il était chargé. Il fut donc

étranger à l'enlèvement, et par suite à la mort du prince, comme l'attesta l'empereur Alexandre, dans une lettre dont il honora Caulaincourt. Pour donner plus de poids à ce témoignage, il importe de faire remarquer que le grand-duc de Bade, dont le territoire avait été violé à Ettenheim, était beau-père de l'emper. Alexandre, et que la mort du duc d'Enghien fut l'occasion de la rupture qui eut lieu alors entre la Russie et la France En 1805, Caulaincourt fut nommé général de divis., grand-cordon de la Lég.-d'Honn. et duc de Vicence. En sa double qualité d'aide-de-camp et de gr.-écuyer, il suivit l'empereur dans toutes ses campagnes, excepté celles d'Espagne et de Wagram, pendant lesquelles il fut ambassadeur à la cour de Russie. Cette mission, qui dura 4 ans et fut terminée en 1811, était de la plus haute importance; le duc de Vicence paraît l'avoir remplie à la satisfaction de Bonaparte et d'Alexandre. Il désapprouva constamment la malheureuse expédit. de Russie, et, lorsque ses prévisions furent réalisées, ce fut lui que l'empereur choisit pour compagnon de sa mémorable fuite de Smorgony à Paris. Jamais souverain et sujet n'avaient été rapprochés pendant un temps aussi long et dans une situation aussi extraordinaire. La confiance du souverain pour le sujet s'accrut par ce tête-à-tête de 14 jours et de 14 nuits. Aussi, à l'ouverture de la campagne suiv , pendant l'absence momentanée du ministre des relat. extérieures, le chargea-t-il de la correspondance politique et de quelq. négociat. pressantes. Le duc réussit à conclure l'armistice de Pleswitz, fut ensuite envoyé comme plénipotent. au congrès de Prague, mais travailla vainement alors à amener une paix que les prétentions de Bonaparte rendirent impossible. Arriva bientôt le désastre de Leipsig, et alors eut lieu la mémorable conférence de Francfort, où le duc, investi encore du titre de plénipotentiaire, obtint des témoignages d'estime de tous les négociateurs européens, mais non la paix, parce que son maître préféra encore cette fois la guerre, peut-être avec plus de raison qu'auparavant. Après avoir échoué de nouveau, non sans quelques efforts honorables, au congrès de Châtillon, il rejoignit l'emper. à St-Dizier. Fidèle jusqu'au dernier moment à celui qu'il avait choisi pour maître, dont il avait été sans doute un peu trop le courtisan, mais dont il se montra alors l'ami, il plaida sa cause auprès des souver. alliés à Bondy et à Paris, fut l'un de ses plénipotentiaires pour le traité du 11 avril 1814, l'un de ceux qui portèrent son abdicat. au gouvernem. provisoire, et se retira ensuite à la campagne. Les *cent-jours* le virent encore ministre des relations extérieures. Rentré dans l'inaction après le second retour des Bourbons, il vécut paisible et loin de toute intrigue, ne fut qu'une seule fois l'objet des inquiétudes du gouvernem., et mourut à Paris en 1828. Ses dern. moments furent empoisonnés et peut-être abrégés par le souvenir de la déplorable circonstance qui l'avait fait accuser de l'arrestat. du duc d'Enghien. De tels regrets, accompagnés à l'heure suprême d'un désaveu formel de cette lâche action, sont une nouvelle preuve de son innocence.—Caulaincourt (Auguste-Jean-Gabriel, comte de), général, frère du précédent, né en 1777, entra sous-lieuten. dans le régim. des cuirassiers, en 1792, et fit ses prem. armes en Italie. Nommé colonel de dragons en 1806, il passa la même année au service du roi de Hollande qui le fit gr.-écuyer, général-major, et l'envoya l'année suivante son ministre près du roi de Naples. En 1808, il fit la guerre en Espagne, s'empara de Cuença, fut créé comte, gouvern. des pages et général de divis. Il fut tué à la Moskowa, le 7 sept. 1812, en pénétrant à tête du 5e régiment de cuirassiers dans une redoute.

CAULET (Franç.-Étienne), év. de Pamiers, né à Toulouse en 1610, fit son cours de théologie en Sorbonne, et fut l'un des coopérateurs de l'abbé Ollier (*v.* ce nom) dans l'établissem. du sémin. de St-Sulpice. Nommé à l'évêché de Pamiers, sur la désignation de St Vincent de Paul, en 1644, il trouva ce dioc. bouleversé par les guerres civiles, donna tous ses soins à faire cesser le désordre, consacra les revenus de l'évêché à soulager les indigents, à doter le séminaire, etc. Les affaires du jansénisme et du droit de régale vinrent le distraire de ses travaux apostoliques. Ayant, ainsi que l'év. d'Aleth, refusé de se soumettre au droit de régale, qu'une déclarat. du roi venait d'imposer (en 1673), aux églises du Languedoc, Caulet vit saisir son temporel et celui de son chapitre; mais il n'en persista pas moins à soutenir une cause qu'il croyait celle de l'Église, et il en appela au St-siége. Cette affaire n'était point terminée lorsqu'il mourut en 1680, vénéré comme un confesseur par ses amis, mais traité comme un homme de parti par les adversaires des jansénistes. On a de ce prélat une *Relation* de son différend avec les jésuites du collége de Pamiers, 1668, in-4. — *Inventaire des pièces concernant la régale du diocèse de Pamiers,* 1681, in-4 et in-12, et quelq. autres écrits relatifs aux circonstances. On publ., en 1734, des *Mémoires sur la vie de M. Caulet.* Sa *Vie* fait partie de l'ouvr. intit. : *Vie des quatre évêques engagés dans la cause de Port-Royal,* par Besoigne, Bologne, 1756, in-12. — Caulet (Jean de), petit-neveu du précéd., né à Toulouse en 1693, fut en 1726, nommé à l'évêché de Grenoble, assista au concile d'Embrun, qui déposa (en 1727) Soanen (*v.* ce nom) du siége de Sénez, et mourut en 1771, pendant qu'il subissait l'opération de la pierre. On a de ce prélat : *Instruction sur le sacrement de la pénitence et sur la communion,* Grenoble, 1749, in-4. — *Disc. sur l'attentat commis par Damiens contre la personne de Louis XV,* 1757, in-4. — *Dissert. sur les actes de l'assemblée du clergé de* 1765, 1767-68, in-4, etc.

CAULINCOURT (Jean de), relig. de l'abbaye de Corbie au 16e S., issu d'une famille noble du pays de Vermandois, est aut. du *Chronicon Corbeiense ab anno* 662 *ad annum* 1529, in-fol., conservé dans les MSs. de la biblioth. du roi.

CAUMARTIN, famille originaire du Ponthieu,

aujourd'hui éteinte, et qui a donné à la magistr. franç. plusieurs personnages distingués. — Louis Lefèvre de Caumartin, né en 1552, après avoir été successivem. intendant de Poitou et de Picardie, ambassadeur en Suisse, conseiller-d'état et présid. du grand-conseil, fut élevé en 1622 à la dignité de garde-des-sceaux. La prudence et les talents éprouvés de Caumartin avaient décidé le roi Louis XIII à le revêtir de cette import magistr. Mais il mourut en 1623, quelq. mois après sa nomination. Il a laissé des *Mémoires* et des *Lettres* conservés à la biblioth. royale.—Louis-François Lefèvre de Caumartin, son petit-fils, intendant de Champagne, né en 1624, fut ami du cardinal de Retz, son conseil, son agent même pend. la guerre de la Fronde, où il joua un rôle assez important, et mourut en 1687.

CAUMARTIN (Louis-Urbain LEFÈVRE de), fils du précédent, né en 1653, fut élevé par les soins du célèbre Fléchier, et puisa dans les leçons de ce grand maître les principes de sagesse et de modération qui ont constamment honoré sa carrière. Conseiller au parlem., maître des requêtes, intendant des finances, et enfin conseiller-d'état, ce magistrat remplit ces div. fonctions avec beaucoup de zèle, et mourut en 1720. C'est à lui que l'on doit la conservation des *Mémoires* du cardinal de Retz et ceux de Joly.—Caumartin (Jean-François-Paul Lefèvre de), frère du précéd., né à Châlons-sur-Marne, en 1618, fut élevé sous les yeux du cardinal de Retz, son parrain, qui, avant de mourir, obtint l'agrément du roi pour résigner à son filleul une riche abbaye. Il avait à peine 26 ans, lorqu'il fut admis à l'Académie franç., et quelques mois après il fut, en qualité de directeur, chargé de répondre à l'évêque de Noyon (Clermont-Tonnerre), connu presque uniquement par la haute idée qu'il avait de sa naissance et de son mérite. Sa réponse fut prise par le public et par l'acad. elle-même pour une ironie fine et soutenue où le directeur se moquait du récipiendaire en l'accablant de louanges. Nommé en 1717 év. de Vannes, il passa depuis sur le siége de Blois, et mourut en 1733. Les recueils de l'Acad. franç. contiennent plusieurs discours de ce prélat, qui ne sont pas sans mérite. Associé honoraire de l'académie des inscriptions, son *Éloge* y fut prononcé par de Boze.

CAUMONT. — V. Force (La).

CAURIANA (Philippe-Antoine), méd. et littérat. italien du 16e S., né à Mantoue, d'une famille distinguée, était professeur de médecine théorique à l'université de Pise. Dans un voyage qu'il fit en France, et où l'on présume qu'il résida quelq. années, il écrivit un *Commentaire* (latin) *sur les guerres civiles de* 1567 *et* 1568, et une *Histoire du siége de la Rochelle en* 1562. Ces deux ouvr. sont restés MSs. De retour en Italie, pendant les moments de loisir que lui laissait sa chaire, il composa et publia *Discorsi sopra i primi V libri di Tacito*, Florence, 1597, in-4. Il parle souv. dans cet ouvr. des guerres civiles de France.

CAURRES (Jean des), princip. du coll. d'Amiens, et chanoine de l'église de St-Nicolas de la même ville, né en 1540, mort en 1587, avait composé un grand nombre d'ouvrages, presque tous sur des sujets de piété, et dont on trouve les titres dans les *biblioth.* de la Croix du Maine et de Duverdier. Il fit aussi des vers français, et l'on a de lui, sur le massacre de la St-Barthélemi, une *Ode* apologétique qui se trouve, ainsi que d'autres vers à la louange des assassins de Coligny, dans le *Recueil des œuvres morales et diversifiées* de cet auteur, impr. en 1575 et réimpr. en 1584, in-8, avec de nombreuses additions. Des Caurres a laissé encore quelq. écrits en latin; un *Discours* en vers franç. sur la conservation de la santé, etc.

CAURROI (François-Eustache du), compositeur, né près de Beauvais, en 1549, d'une famille de robe, entra dans les ordres, devint chanoine de la Ste-Chapelle, fut successivem. maître de chapelle des rois Charles IX, Henri III et Henri IV, et mourut en 1609. Il ne reste de ses nombreuses compositions qu'une *Messe des morts* à 4 parties, sans symphonie, et des *Mélanges de musique*, Paris, 1610, in-4 obl., publ. par André Pitard, son petit-neveu.

CAUS (Salomon de), archit. et ingén., né en Normandie vers la fin du 16e S., fut attaché au prince de Galles, puis au duc de Bavière, qui le nomma direct. de ses bâtim. et de ses jardins, et, sur la fin de sa vie, revint en France, où il mourut en 1630. On a de lui : *La perspective avec la raison des ombres et des miroirs*, Londres, 1612, in-fol.—*Les raisons des forces mouvantes*, avec div. machines et plus. dessins de grottes et de fontaines, etc., Francfort, 1615 ; Paris, 1624, in-fol., ouvr. assez curieux, traduit en allemand.—*La pratique et démonstration des horloges solaires*, Paris, 1624, in-fol.—Isaac Caus, parent du précéd., né à Dieppe, fut également architecte et ingénieur hydraulique. On a de lui : *Nouvelle invention de lever l'eau plus haut que sa source*, Londres, 1644, in-fol., avec fig.

CAUSANS (Joseph-Louis-Vincent de MAULÉON de), mathématicien, né vers 1710, à Avignon, chevalier de Malte, colonel d'infanterie et gouverneur du comte de la Marche, depuis prince de Conti, crut avoir trouvé la quadrature du cercle, et, s'élevant de découverte en découverte, prétendit expliquer par sa quadrature le péché originel et le mystère de la Trinité. Il s'était engagé, par un écrit public, à déposer jusqu'à la concurrence de 300,000 fr. chez un notaire, pour parier contre ceux qui voudraient nier sa découverte ; mais les tribunaux annulèrent les différents paris qui furent faits à cette occasion, et l'académie des sciences, appelée à prononcer sur le mérite de cette même découverte, déclara qu'elle était hors de sens. De Causans publia plusieurs écrits à ce sujet, en 1753 et 1754. On cite encore de lui : *Le spectacle de l'homme*, 1751, in-12.—*La vraie géométrie transcendante et pratique*, 1754, in-4. — *Éclaircissements sur le péché originel*, 1755, in 8. Il mourut en 1770.

CAUSEUR (Jean), paysan breton, remarquable

par sa longévité, né en 1638, mort le 10 juill. 1775, âgé de 137 ans, s'était marié à 40, et sa femme était morte à 93 ans. Les états de Bretagne lui faisaient une pension de 300 liv. Toujours sage, frugal, tempérant, il ne s'était jamais permis aucun excès, et n'avait éprouvé que 3 grandes maladies dans le cours de sa vie. Sa mort ne fut précédée d'aucune affection morbide, et il s'éteignit sans apparence de douleur.

CAUSSIN (Nicolas), jésuite, né à Troyes, en 1583, avait enseigné les belles-lettres à Rouen, à Paris et à La Flèche, lorsqu'il fut désigné par le cardinal de Richelieu pour remplacer le P. Gordon dans le poste de confesseur de Louis XIII. Les supérieurs de Caussin le jugeaient peu propre à cette place par les raisons mêmes qui avaient déterminé le cardinal-ministre dans son choix, c'est-à-dire la candeur et la simplicité du nouveau confesseur. Malgré son apparente bonhomie, s'étant mêlé dans les intrigues qui avaient pour but d'éloigner Richelieu, le ministre le renvoya de la place qu'il n'occupait que depuis quelq. mois, et l'exila d'abord à Rennes, puis à Quimper. Il n'obtint la permission de revenir à Paris qu'après la mort de Louis XIII. Sa société, qu'il avait compromise un instant, lui pardonna sa conduite, en faveur de la troisième *Apologie pour les relig. de la compagnie de Jésus* (contre l'univ.), Paris, 1644, in-8. C'est dans cette ville qu'il mourut en 1651. Le P. Caussin est aut. d'un grand nombre d'ouvr. de dévotion, dont le plus connu est intit. *la Cour sainte*, 5 vol. in-8; la gr. vogue qu'obtint cet écrit fit dire dans le temps « que ce jésuite avait mieux fait ses affaires à la cour sainte qu'à la cour de France. » On recherche encore un autre ouvr. du P. Caussin : *Symbolica Ægyptiorum sapientia*. — *Polyhistor symbolicus*, Paris, 1653, 2 part. in-8. Cette édition est la plus estimée.

CAUVET (Martin et Jean-Baptiste), deux frères, nés à Marseille dans le 14e S., acquirent dans le commerce une fortune si considérable, que, suiv. l'historien de Provence, Notredame, pour la partager, ils ne prirent d'autre division que les quatre points cardin. Les biens situés au midi et à l'orient échurent à Martin; ceux de l'occident et du nord furent le lot de Jean-Baptiste.

CAUVET (Gille-Paul), architecte et sculpt., né à Aix, en 1731, mort en 1788, à Paris, sculpteur de Monsieur, comte de Provence, opéra une réforme importante dans la décorat. des appartem., et substitua au genre appelé *rocaille* des ornem. simples et nobles tout à la fois. On a de lui un *Recueil d'ornements à l'usage des jeunes artistes qui se destinent à la décorat. des bâtim.*, Paris, 1777, in-fol. de 64 pl.

CAUX (Gille de), sieur de Montlebert, littérat. et poète dramatique, né près de Bayeux, en 1682, débuta par être précepteur des fils de Le Riche, direct. des fermes, obtint en récompense de cette éducation la place de contrôleur-général, put dès lors consacrer ses loisirs à la poésie, et mourut en 1733. On a de lui : *Marius*, tragédie représentée en 1715, et qui fut attribuée au président Hénault; *Lysimachus*, trag., terminée par le fils de l'aut., et représ. en 1737, sans obtenir le succès de la prem., qui cependant n'est point restée au théâtre. On connaît encore de G. de Caux quelques *Poésies* parmi lesq. il faut distinguer l'*Horloge de sable*, *fig. du monde*, trad. en vers lat. par l'abbé d'Hérouville, et insérée dans div. recueils.

CAUX DE CAPPEVAL, littérateur, né près de Rouen, entra au service de l'élect. palatin, et publia à Manheim les ouvr. suiv. : *La prise de Berg-op-Zoom*, poème, 1747, in-8. — *Le Parnasse*, ou *Essai sur les campagnes de Louis XV*, poème, 1752, in-12. — *Apologie du goût franç.*, etc. (en vers), 1754, in-8. On a encore de lui une traduction en vers latins de la *Henriade* de Voltaire, Deux-Ponts, 1772, in-12; des *Odes héroïques et morales*, Manheim, 1768, in-8.

CAVACCI (Jacques), sav. relig. de la congrégat. du Mont-Cassin, né à Padoue en 1577, consacra sa vie entière à l'étude, et mourut en 1612, laissant la réputation d'un des hommes les plus laborieux et les plus érudits de son temps. Il nous reste de lui : *Historia cœnobii D. Justinæ Patavinæ*, Venise, 1606, in-4; Padoue, 1696. — *Illustrium anachoretarum elogia*, Venise, 1625, in-4; Rome, 1662, même format, fig. On a retranché de cette édition différents morceaux de poésie.

CAVAIGNAC (Jean-Baptiste), conventionnel, né à Gordon (Lot), en 1762, avocat au parlement de Toulouse, fut élu membre du direct. du département du Lot, et député en 1792 à la convention, où il vota la mort de Louis XVI. Commissaire près de l'armée des côtes de l'Ouest, à l'époque du 31 mai, il signa, le 14 juin, avec ses collègues, Merlin et Seveste, une protestat. énergique contre cette journée. Rentré à la convention, il fut successivement renvoyé à l'armée des Pyrénées-Occidentales et à celle de Rhin-et-Moselle, où il déploya, non moins que dans la Vendée, les talents d'un soldat et d'un administrateur. Il était à peine de retour quand la direction de la force armée de Paris lui fut confiée par les comités du gouvernement, pour réprimer le mouvement du 1er prairial an III, et comprimer le jacobinisme prêt à ressaisir le pouvoir. Cavaignac contribua encore à la défense de la convent. dans la journée du 13 vendémiaire an IV. Élu au conseil des cinq-cents, il fut du nombre des membres de cette assemblée que le sort en exclut en 1797. Nommé, sous le consulat, commissaire-général extraordinaire des relations commerciales à Pondichéry, il revint à Paris en 1805. La guerre ayant placé Joseph Bonaparte sur le trône de Naples, il confia à Cavaignac l'organisat. et la direction générale de l'administrat. des domaines et de l'enregistrement. Joachim, qui succéda à Joseph, le nomma conseiller-d'état. Mais le décret qui concernait les Français au service des puissances étrangères décida Cavaignac à rentrer en France. Il se trouvait à Paris à l'époque des événem. de 1815, et fut nommé préfet. Il dut ensuite sortir de France,

et se retira à Bruxelles, où il mourut en 1829.

CAVALCABO (Ugolino), chef d'une famille patricienne de Crémone du parti guelfe, au 14e S., et qui avait eu la souveraineté de cette ville en 1315, rentra dans sa patrie en 1403, après la mort de J.-Galéaz Visconti, qui l'avait retenu six ans prisonnier, s'y fit proclamer seigneur, rallia tous les guelfes de la Lombardie, et parvint à former une ligue formidable, à la tête de laquelle il combattit les fils de Jean-Galéaz et les gibelins. Surpris et fait prisonnier en 1404, un de ses parents lui succéda dans la souveraineté de Crémone. Ugolino, échappé de sa prison, revint, en 1406, disputer à son cousin la seigneurie que celui-ci voulait garder. Une guerre civile allait s'engager, lorsqu'un soldat de fortune, Gabrino Fondolo, qui s'était élevé au commandem. des troupes et des forts, sous la protection des Cavalcabo, se proposa pour médiateur entre les deux partis. Il invita Ugolino et son parent à un grand repas, où il les fit massacrer par ses gardes, et s'empara lui-même de la seigneurie de Crémone.

CAVALCANTI (Gui), philosophe et poète florentin du 13e S., ami de Dante et gibelin comme lui, prit une part très active aux querelles de son parti, et mourut à Florence en 1300. Ses vers, insérés dans les div. éditions des *Rime antiche*, ont été réunis et publ. pour la prem. fois séparém. par les soins du chev. Anton. Cicciaporci, Florence, 1813, in-8. Cette édit., dont tous les exempl. ont été distribués en présent, est précédée de savantes *Notices* sur la vie et les ouvr. de Cavalcanti; elle contient le *Comment.* inédit de Dino de Garbo sur la fameuse *Canzone* de Gui : *Donna mi prega*, etc., qui a tant occupé les littérat. ital. dans le 16e S. Cavalcanti est un des poètes de cette première époque de la littérat. italienne dont les vers approchent le plus du bon style.

CAVALCANTI (Barthélemi), de la même famille, né à Florence en 1503, porta les armes dans sa jeunesse, et, bien qu'ayant combattu le parti des Médicis, échappa à l'exil. Mais lorsqu'Alexandre, bâtard du pape Clément VII, nommé duc de Florence, fut assassiné et remplacé par Cosme Ier, Cavalcanti quitta Florence, se retira d'abord à Ferrare, puis à Rome, où le pape Paul III le chargea de plusieurs négociations importantes, et finit par se fixer à Padoue, où il passa les dernières années de sa vie, et mourut en 1562. On a de lui une traduction ital. de la *Castramétation de Polybe*, etc., insérée dans un recueil de traduct. d'autres ouvr. grecs sur l'art militaire, par Philippe Strozzi, Florence, 1552, in-8. — *Trattati, ovvero discorsi sopra gli ottimi reggimenti delle republ. antiche e moderne*, etc, ibid., 1555 et 1571, in-4. — *Rettorica*, Venise, 1559, in-fol.; Pesaro, 1559, in-4. Barthélemi fut l'un des jeunes Florentins qui soignèrent la célèbre édition du *Décaméron* de Boccace, de 1527.

CAVALIER (Jean), chef des calvinistes insurgés, connus sous le nom de *Camisards*, né en 1679, dans un village des Cévennes, fils d'un simple paysan, exerçait le métier de boulanger à Genève, lorsqu'endoctriné par une visionnaire réfugiée dans cette ville, il rentra en France pour se joindre aux révoltés. Sa bravoure, et d'autres prophéties qui confirmaient celle de Genève, lui firent déférer le commandement. Le maréchal de Montrevel ayant échoué dans ses tentatives pour réduire cette insurrection, son successeur, le maréchal de Villars, prit le parti de négocier avec Cavalier, que son audace et les talents qu'il avait acquis rendaient redoutable. Il reçut, avec une pension de 1,200 liv., un brevet de colonel et celui de capitaine pour l'un de ses frères; il obtint en outre la liberté de son père et de quelq. autres détenus pour cause de relig. Appelé à Versailles, il fut présenté à Louis XIV, qui haussa les épaules en le voyant. Cavalier, humilié de cette récept. et mécontent, passa au service de l'Angleterre. A la bataille d'Almanza, il commandait un régiment de réfugiés, qui se trouva opposé à un régim. franç. Ces deux corps s'étant reconnus fondirent l'un sur l'autre avec un acharnem. tel qu'ils furent presque détruits. Cavalier, échappé à cette boucherie, parvint au grade d'officier-général, fut nommé gouverneur de l'île de Jersey, et mourut à Chelsea en 1740. Les *Mém. de la guerre des Cévennes sous le colonel Cavalier*, publiés en angl. en 1725, sont d'un réfugié nommé Galli.

CAVALIERE (Baptiste del), sculpteur, ainsi nommé parce qu'il était élève *del cavaliere* (chevalier) Bandinelli (*v.* ce nom), né en 1518, mort en 1583, concourut à l'exécution du mausolée de Michel-Ange; le médaillon qui représente la figure de ce gr. maître est dû au ciseau de cet artiste, ainsi que la *statue* de la Peinture.

CAVALIERI (Bonav.), célèbre géomètre ital., né en 1598 à Milan, entré à l'âge de 15 ans dans l'ordre des hiéronymites ou jésuates, professa d'abord la théologie; mais entraîné par son goût pour les mathématiques, il alla chercher à Pise une instruction qu'il ne trouvait point dans sa patrie; lié avec Benoît Castelli (*v.* ce nom), ce savant le mit en relation avec Galilée. Cavalieri, devenu l'un des élèves distingués de ce gr. homme, s'occupa principalement de la détermination des aires et des volutes limitées par des lignes et des surfaces courbes. Il découvrit à ce sujet une nouv. méthode que les anciens géomètres n'avaient point indiquée, et dont Roberval (*v.* ce nom) réclama l'invention à tort, puisque son ouvrage ne parut que deux ans après celui de Cavalieri. Pascal se servit de cette même méthode, appelée des *indivisibles*, parce que dans la mesure des figures curvilignes une de leurs dimens. était supprimée. Cette méthode n'était pas celle des *infiniment petits*, inventée plus tard; mais elle y touche de bien près. L'écrit dans lequel Cavalieri avait consigné ses découvertes, ni les recommandations de Galilée, ne purent d'abord lui faire obtenir la chaire de mathématiques à Bologne; mais il y fut nommé plus tard, et composa alors divers traités élémentaires de trigonométrie et d'astron. pour l'usage

de ses auditeurs. Il mit ensuite la dernière main à sa *Géométrie des indivisibles,* qui a fondé sa réputation, et mourut en 1647. Voici la liste de ses ouvrages : *Specchio ustorio, overo trattato delle settioni coniche*, Bologne, 1632, in-4. — *Directorium generale uranometricum*, etc., ibid., 1632, in-4. — *Geometria indivisibil. continuor. novâ quâdam ratione promota*, etc., ibid., 1635, in-4. — *Trigonometria plana et spherica*, etc., ib., 1635, in-4. — *Centuria di varii problemi*, 1639, in-12. — *Exercitationes geometricæ VI*, ibid., 1647, in-4. — *Compendio delle regole de triangoli*, 1688, in-12. — *Sfera astronomica*, 1690, in-12. *L'Éloge de Cavalieri* a été publié à Bologne en 1776, par le P. Frisi.

CAVALIERI (Jean-Michel), dominicain, né à Bergame, fit ses études à Bologne où il se lia d'une étroite amitié avec Vinc. Orsini, depuis cardinal et archev. de Bénévent, qui le nomma son théologien et le fit venir dans sa ville épiscopale, où il mourut en 1701. On lui doit : *Galleria de sommi pontifici, patriarchi, arcivescovi e vescovi dell' ordine de predicatori*, Bénévent, 1696, 2 vol. in-4. — Cavalieri (Marcel), son frère, dominic. comme lui, fréquenta dans le même temps les écoles de Bologne, professa la philosophie à Naples, fut ensuite vicaire-général du cardinal Orsini (avec lequel il n'était pas moins lié que son frère), puis évêque de Gravina, et mourut en 1705. Outre des *Statuts synodaux,* publ. en 1693, on lui doit plus. ouvrages dont le plus important est un *Traité* (en italien) *de la construction des églises*, imprimé plusieurs fois. — Cavalieri (Jean-Michel), relig. augustin, né à Bergame, de la même famille que les précédents, mort en 1757, a laissé plus. ouvr. estimés des théologiens, sur les matières ecclésiastiques. Les principaux sont : *Comment. in authentica sacræ rituum congregationis decreta*, etc., impr. pour la 1re fois à Bergame, réimprimé à Bassano, 1778, 5 vol. in-8. — *Sopra la sacra cintura, e sua origine*, etc. On attribue encore à ce relig. quelq. *Observations sur l'office de la semaine-sainte.*

CAVALIERO (Joseph), juriscons., né à Naples, se destinant à l'état ecclésiastique, reçut le laur. doctor. en théologie et dans la double faculté de droit, obtint à l'univers. une chaire qu'il remplit avec éclat, fut, en 1664, nommé à l'évêché de Monopoli, qu'il échangea depuis contre celui de Bitonto, et mourut en 1697. On a de ce prélat quelq. traités de droit civil et canon., dont le plus connu est intit. : *Repetitiones ad jura, de testamentis, foro competenti, judiciis et pactis*, Rome, 1653, in-fol.

CAVALLERIIS (Jean-Baptiste CAVALERII, plus connu sous le nom lat. de), dessinat. et graveur, né vers 1530 à Lagherino dans le Brescian, d'où vient qu'il signe indifféremm. ses estampes Lagerinus et Brixianus, s'établit à Rome, où il mourut en 1597. C'était un graveur très laborieux ; mais ses estampes, dont on porte le nombre à près de 400, sont en général peu estimées, à cause de la défectuosité du dessin et du manque d'expression. Cependant on recherche quelq. suites de cet artiste, entre autres *Antiquæ statuæ urbis Romæ*, 1685-94, 4 part. in-4, ou petit in-fol., conten. 200 pl. — *Ecclesiæ militantis triumphus*, 1585, in-fol., 32 pl. — *Romanor. imperator. effigies.* — *Pontific. effigies*, etc., etc.

CAVALLI (Francesco), organiste et composit., né à Venise au commencement du 17e S., maître de chapelle de l'église de St-Marc, travailla pour les théâtres, dès qu'ils furent établis à Venise, fut appelé à Paris en 1660 par le cardinal Mazarin, et fit représenter son opéra de *Xercès* lors des fêtes données à l'occasion du mariage de Louis XIV. Cavalli vivait encore en 1672. On porte à 38 le nombre des opéras qu'il avait composés de 1637 à 1668.

CAVALLI (Jacques), orientaliste, né à Vérone en 1678, ministre du roi de Portugal, étudia les langues avec beaucoup de zèle, composa une grammaire élémentaire pour l'hébreu et le chaldéen, et depuis entreprit un ouvrage sous le titre de *Pandectæ biblicæ*, dans lequel il se proposait de donner l'explication de tous les mots contenus dans l'Ancien et le Nouveau-Testament. Cet ouvr., auquel il consacra toute sa vie, lui mérita la bienveillance du souverain pontife ; mais, avant d'avoir pu le terminer, il mourut en 1758 à Rome. On cite de lui un opuscule en italien intitulé : *le Triomphe de la foi dans l'explication du mystère de la Ste Trinité*, 1750.

CAVALLINI (Pierre), peintre et sculpteur, né à Rome en 1259, mort en 1344, fut élève de Giotto (*v.* ce nom), et peut être regardé comme le plus ancien peintre de l'école romaine. Il fut employé par son maître aux mosaïques de l'église de St-Pierre, qu'il orna de fresques ainsi que plus. autres basiliq. Il peignit *l'Annonciation* pour diverses églises de Florence, et ce sujet lui était si familier qu'on lui a attribué toutes les *Annonciat.* peintes dans cette ville au 14e S. La fresque que l'on voit encore dans l'église de St François à Assise passe pour le chef-d'œuvre de Cavallini.

CAVALLINI (Frédéric-Philippe), médecin, qui pratiquait son art à Malte vers la fin du 17e S., publ. en 1689, sous le titre de *Pugillus meliteus*, la 1re Flore de cette île. Cet opuscule a été réimpr. par Bruckman (*v.* ce nom), dans la 2e centurie des *Epistolæ itinerariæ.*

CAVALLINO (Bernard), peintre, né à Naples en 1612, mort en 1656, fut un des meilleurs dessinateurs de l'école napolitaine. Son coloris offre un heureux mélange de ceux du Guide, du Titien et de Rubens. Le Calabrese l'a surnommé *le Poussin napolitain.* On fait un cas particulier de son tabl. de *Ste Cécile*, dans l'église St-Antoine à Naples.

CAVALLO (Albert), peintre, né à Savone dans le 16e S., élève de Jules Romain, a laissé dans sa patrie, entre autres ouvr., deux fresques dont les fig. coloss. sont encore fraîches et bien conservées.

CAVALUCCI (Antoine), peintre, né à Sermoneta en 1752, vint jeune à Rome, où il entra dans l'école de Battoni, dont il imita la manière ainsi que celle de Mengs, son contemporain. Inférieur

à ces deux maîtres sous le rapport du dessin, il les égale peut-être par le coloris. Cet artiste, dont on voit plus. tabl. dans la Toscane, en Sicile, etc., mourut à Rome en 1795, à 43 ans. Un de ses tabl. représentant *St François de Paule*, fait pour l'église de N.-D. de Lorette, a été jugé digne d'être exécuté en mosaïque. On estime aussi une autre de ses composit., *Ste Bona prenant l'habit de religieuse*, dans la cathédrale de Pise.

CAVANILLES (ANTOINE-JOSEPH), célèbre botan. espagnol, né à Valence en 1745, entra dans les ordres, professa la philos. à Murcie, fut chargé de l'éducation des enfants du duc de l'Infantado, qu'il accompagna en France, et resta 12 ans à Paris, où il se lia avec Bernard de Jussieu (*v.* ce nom), et plus. autres botanistes. De retour en Espagne, il y publia successiv. les beaux ouvr. qui fondèrent sa réputation. Il fut, en 1801, nommé direct. du jardin royal de Madrid, et mourut dans cette ville en 1804. Ses principaux ouvrages sont : *Monadelphiæ classis dissertationes*, Paris, Didot, 1785 et ann. suiv., in-4. — *Icones et descriptiones plantarum quæ aut spontè in Hispaniâ crescunt, aut in hortis hospitantur*, Madrid, 1791-99, 6 vol. in-fol. avec 601 pl. — *Observaciones sobra la historia natural, etc.. del regno de Valencia*, ibid., 1795-97, 2 vol. in-fol. Il a publié de nombr. dissertations dans les *Annales des sciences natur*, ouvrage périodique dont il est le fondateur. Ses leçons de botanique ont été recueillies en 1802 et 1803, et trad. en ital. par le profess. Viviani.

CAVARINUS, roi des Sénonais, dans la Gaule Celtique, fut rétabli par J.-César sur le trône, que ses sujets l'avaient forcé d'abandonner. Il suivit ensuite le conquérant romain dans son expédition contre Ambiorix et les peuples de Trèves, et reçut de lui le command. génér. de la cavalerie gauloise.

CAVARUS, dern. chef de la colonie des Gaulois, dans la Thrace, périt dans une guerre avec les peuples voisins, que suscita contre lui Prusias, roi de Bythinie.

CAVAZZA (JEAN-BAPT.), peintre, né à Bologne en 1620, élève de Cavedone (*v.* ce nom), imita la manière de ce peintre, ainsi que celle du Guide. Il a gravé quelques-unes de ses propres composit. que l'on voit encore dans plus. églises de sa patrie. — CAVAZZA (Pierre-François), égalem. peintre, né à Bologne en 1675, mort en 1733, élève de Jean Viani, a ses ouvrages dans les églises de Bologne et d'autres villes d'Italie. Sa manière tient de celle du Guerchin (*v.* ce nom) pour le coloris, et de Paul Véronèse pour le style. Il avait formé une nombreuse collection d'estampes dans tous les genres, rangées chronologiquem. depuis 1460.

CAVAZZI (JEAN-ANT.), missionn., né dans le Modénois au commencem. du 17[e] S., prit l'habit de St-François dans l'ordre des capucins, fut, avec plusieurs de ses confrères, envoyé dans le roy. de Congo, sur la demande du souverain de cette contrée. Arrivés sur les côtes d'Afrique en 1654, les missionnaires s'en distribuèrent les différ. roy.; celui d'Angola échut au P. Cavazzi. Il y séjourna quatre ans, passa depuis dans le pays de Matamba, dans les îles de Coanza et à Loano, d'où il revint en 1668 à Rome. Dès qu'il eut rendu compte de ses travaux, il fut invité à retourner en Afrique par la congrégation de la propagande, qui lui conféra les titres de préfet et de supér.-général des missions. L'affaiblissement de sa santé l'ayant obligé de solliciter son rappel, il revint à Rome, où il mourut en 1692. Le P. Alamandini de Bologne fut chargé par le général des capucins de rédiger les *Mém.* de Cavazzi, à qui un long séjour dans les missions avait rendu moins familier l'usage de la langue ital. L'ouvrage parut sous ce titre : *Descrizione de i tre regni di Congo, Matamba, Angola*, etc., Bologne, 1687, in-fol.; Milan, 1690, in-4. Le P. Labat a traduit cet ouvr. en franç. : *Relation historique de l'Éthiopie-Occidentale*, Paris, 1732, 5 vol. in-12, avec figures.

CAVAZZONE (FRANÇ.), peintre, né à Bologne en 1559, est moins connu par quelq. composit. médiocres sur des sujets de piété que par un livre intitulé : *Trattato di tutte le Madone di Bologna, disegnate e descritte.* L'antiquaire Magna-Vacca possédait un autre ouvrage du même artiste ayant pour titre : *Trattato del san viaggio di Gierusalemme e di tutte le cose più notabili di quei santi luoghi*, etc., MS. portant la date de 1616, avec des figures dessinées à la plume.

CAVE (GUILLAUME), savant théologien, né dans le comté de Leicester en 1637, chapelain du roi Charles II, consacra toute sa vie à l'étude des antiquités ecclésiastiques, et mourut chanoine de Windsor en 1713. On a de lui un assez gr. nombre d'ouvr. remplis d'érudition, mais qui ne sont plus guère consultés aujourd'hui, si l'on excepte le suivant : *Scriptor. ecclesiasticor. historia litter. à Christo nato ad sæculum XIV.* Cet ouvrage a eu plusieurs éditions successiv. améliorées. La plus estimée est celle d'Oxford, 1740-43, 2 vol. in-fol.

CAVE (ÉDOUARD), littérateur anglais, né dans le comté de Warwick en 1691, mort en 1754, est le prem. éditeur du *The gentleman's magazine*, commencé en 1733, et dont le succès toujours croissant a donné naissance à tous les recueils du même genre qui ont paru depuis. Le docteur Johnson a publié une *Notice* sur la vie d'Édouard Cave.

CAVEDONE (JACQUES), peintre, né près de Modène en 1577, élève des Carrache et du Guide, réussit surtout dans la peinture à fresque. On demandait un jour à l'Albane s'il y avait des tableaux du Titien à Bologne : « Non, répondit-il ; mais nous pouvons regarder comme tels deux tableaux de Cavedone que nous avons à St-Paul : *la Vierge dans l'étable* et *l'Épiphanie.* » La perte d'un fils qui donnait les plus belles espérances troubla la raison de Cavedone; son talent s'éteignit; et le produit de son trav. ne suffisant plus à ses besoins, il fut réduit à la plus profonde misère, et finit ses jours en 1660, dans une étable où il avait été reçu par charité. Le musée possède un seul tableau de cet artiste : *Ste Cécile chantant les louanges du Seigneur.*

CAVEIRAC (Jean-Novi de), ecclés. franç., né à Nîmes en 1713, fut employé par les évêques du Languedoc à soutenir leur doctrine dans la question de la tolérance à accorder aux protestants, élevée en 1756 par le ministère franc., et publ. à ce sujet les ouvr. suiv. : *la Vérité vengée, ou Réponse à la dissertation sur la tolérance des protestants*, 1756, in-12.— *Mém. politico-critique*, etc., 1757, in-8. — *Apologie de Louis XIV et de son conseil sur la révocation de l'édit de Nantes, avec une dissertation sur la St-Barthélemi*, 1758, in-8. Dans cette dissertat., qui fit beaucoup de bruit, l'abbé de Caveirac ne se déclare point (comme le dit Voltaire), l'apolog. de cette affreuse journée, mais cherche à prouver que ce fut une affaire toute politique à laquelle la religion n'eut aucune part. Quant à la révocation de l'édit de Nantes, il soutient que cette mesure ne portait aucun préjudice à l'état ; qu'il ne sortit pas du royaume 50,000 individus; que les fugitifs n'exportèrent qu'environ 1,250,000 liv.; que la religion cathol. et la religion réformée ne peuvent pas subsister ensemble dans un état monarchique sans en troubler le repos. L'abbé Caveirac prit ensuite la défense des jésuites dans un écrit intit. : *Appel à la raison, des écrits publiés contre les jésuites de France*, Bruxelles (Paris), 1762, 2 vol. in-12. Cet ouvr. provoqua la mise en jugement de l'auteur, qui fut condamné (par contumace) au Châtelet, en 1764, à être mis au carcan et banni à perpétuité. L'abbé de Caveirac chercha un refuge en Italie, où il publia un *Éloge chrét. du Dauphin* (fils de Louis XV), Rome, 1766, in-8; une *Ode à l'impératrice Marie-Thérèse*, et une idylle latine intitulée : *Parthénope*. Rentré en France après la disgrâce du ministre Choiseul et la destruction du parlement, il signala de nouveau son zèle dans un procès scandaleux où une femme protestante, mariée depuis 15 ans, et ayant changé de religion, voulait faire déclarer par les trib. son union illégitime. Cet écriv. n'ayant mis son nom à aucun de ses ouvr., on lui en a attribué plusieurs auxquels il fut étranger. Toutefois Barbier, *Dictionnaire des anonymes*, dit que Caveirac est l'auteur de la *Réponse aux recherches historiq.* (de Pfeffel) *concernant les droits du pape sur la ville et l'état d'Avignon*, broch. publiée à Rome, et réimpr. Paris, 1769, in-8. Cet écriv. mourut en 1782.

CAVELIER (Robert).—V. Salle (La).

CAVENDISH, ancienne et illustre famille anglaise, dont l'origine remonte à un gentilhomme normand, nommé Robert de Gernon, qui accompagna Guillaume-le-Conquérant en Angleterre, en 1066.—Cavendish (sir William), lord chef de justice de la cour du banc du roi (tribunal suprême), perdit la vie dans une insurrection qui eut lieu à Londres en 1382, sous le règne de Richard II. — Un autre Cavendish (sir William), né en 1505, mort en 1557, attaché au card. Wolsey (*v.* ce nom), lui resta fidèle dans sa disgrâce, et n'en fut pas moins bien traité par Henri VIII, par Édouard VI et la reine Marie.

CAVENDISH (Thomas).—V. Candish, New-Castle et Devonshire.

CAVENDISH (Ch.), frère du comte de Devonshire, né vers la fin du 16e S., défendit avec le plus grand zèle la cause du roi Charles II, et périt les armes à la main, près de Grantham, en 1643, dans un combat où se trouvait Cromwell. — Cavendish (lord Frédéric), 3e fils du 3e duc de Devonshire, né en 1729, mort en 1803, avait suivi avec distinction la carrière des armes, et était parvenu au grade de feld-maréchal. Ayant été fait prisonnier au combat de St-Cast sur les côtes de France, en 1758, il fut renvoyé sur parole ; mais il refusa pendant quelque temps cette faveur pour ne pas violer, disait-il, son engagement, en votant comme membre du parlement des subsides pour la continuation de la guerre. — Cavendish (lord John), frère du précéd., l'un des lords de la trésorerie sous le ministère du marquis de Rockingham, fut constamment opposé à lord North, auquel il succéda dans la place de chancelier de l'échiquier. Il mourut en 1796.

CAVENDISH (Henri), célèbre chimiste, né en 1733, était neveu du 3e duc de Devonshire. Réduit par l'effet des lois anglaises à une légitime très médiocre, il se livra de bonne heure à l'étude des sciences, et fit d'importantes découvertes en chimie; la géométrie ainsi que la physique ne lui furent pas moins familières. Admis depuis longtemps à la société royale de Londres, il fut nommé en 1803 l'un des huit associés étrangers de la 1re classe de l'Institut de France. A cette époque Cavendish jouissait d'une fortune très considérable qui lui avait été léguée par l'un de ses oncles ; mais ce changem. dans son existence n'avait rien changé à son caractère et à ses habitudes. Ses écrits (peu nombreux) sont tous insérés dans les *Transact. philos.*, années 1766, 1776, 1792. Il mourut en 1810.

CAVICEO (Jacques), littérateur, né à Parme en 1443, quoique prêtre prit une part très active aux querelles et aux guerres qui troublèrent l'Italie de son temps; il fut fait prisonn. en 1487 par les Autrichiens, à la bataille de Roveredo; mais cet accident, ni les diverses punitions qui lui furent infligées pour sa conduite ne purent le corriger entièrement. Toutefois il devint successivem. vic.-gén. à Rimini, puis à Ferrare. Sur la fin de sa vie, il s'établit à Montecchio et y mourut en 1511. De tous ses ouvr., le plus connu est un roman licencieux intitulé : *Il Peregrino*, Parme, 1508, in-4, et réimpr. un gr. nombre de fois dans le 16e S., trad. en franç. par F. Dassy, 1523, in-4 ; cette trad. n'a pas été moins réimpr. que l'original. On cite encore de Caviceo : *Bellum roboretanum* (Roveredo) ; c'est l'hist. de la guerre qui éclata en 1487 entre les Vénit. et l'archiduc d'Autr. Sigismond. Cet opusc. est si rare, que les bibliogr. ital. n'en connaissent aucun exempl., quoiqu'il ait été probablem. imprimé.

CAVINO (Jean), surnommé *le Padouan*, du nom de sa patrie, grav. ital du 16e S., s'appliqua parti-

culièrement à contrefaire les médailles antiques; il s'associa, vers l'an 1565, Alexandre Bassiano, et ils gravèrent ensemble un gr. nombre de médailles grecques et romaines dont ils inondèrent l'Italie; Cavino mourut en 1570. Th. Lecomte acheta une gr. partie des coins du Padouan, et les légua en 1670 à l'abbaye de Ste-Geneviève; ils se trouvent actuellement à la bibliothèque royale au nombre de 122. Du Moulinet les a fait graver dans l'ouvr. intit. : *Cabinet de la Biblioth. de Ste-Geneviève*, Paris, 1692, in-fol.

CAVOIE (Louis OGER, marquis de), grand-maréchal-des-logis de la maison du roi, né en 1640, d'une ancienne famille de Picardie, acquit de bonne heure de la réputation par ses duels fréquents, qui firent attacher à son nom l'épithète de brave. Il justifia au surplus cette distinction dans les différentes campagnes où il assista tant sur mer que sur terre; et Louis XIV fit de lui un éloge bien flatteur quand, sur le bruit qui s'était répandu de la mort de Cavoie, au passage du Rhin, il s'écria : « Ah! que M. de Turenne sera fâché! » Cavoie, constamment en faveur à la cour, fut l'ami de Turenne, du maréchal de Luxembourg, de Racine, et mourut en 1716.

CAVOLINI (Philippe), jurisc. et natural. ital., né à Naples en 1756, mort en 1810, se montra moins occupé de sa profess. d'avocat que de l'étude de la nature. Ses ouvr. contiennent quelq. bonnes découvertes, et Abildegaard, natural danois, a donné à une nouvelle plante le nom de *Cavolino natans*. On a de lui : *Memoria sulla generazione de' pesci et de' granchi*, Naples, 1777, in-8.—*Progymnasma de veterum jurisconsultorum philosophiâ*, ibid., 1779, in-8.—*Memoria per servire alla storia del fico e della proficazione*, ibid., 1785, in-8. —*Memoria per servire alla storia de' polipi marini*, ibid., 1785, in-8. — *Nuove ricerche sulla Gorgonia e sulla Madrepora*, ib., 1783, in-4.

CAWTON (Thomas), théologien anglais, né en 1637, mort en 1677, a travaillé à la *Bible polyglotte* de Walton et au *Dictionn.* de Castel. Il a laissé en outre la *Vie* de son père, in-8; une *Dissertat. sur la langue hébr.*, et un *Tr. sur la providence divine* (en anglais), publié après sa mort, en 1680.

CAXES (Patrice), architecte et peintre, né à Florence, passa jeune en Espagne, s'établit à Madrid, fut honoré de la confiance des rois Philippe II et Philippe III, pour lesquels il peignit à fresque l'*Hist. de Joseph*, dans une des galeries du Pardo. On a de lui une trad. espagnole du *Traité d'archit.* de Vignole, 1593, in-4.—Caxes (Eugène), son fils, l'un des meill. maîtres de l'école espagnole, né à Madrid en 1577, fut employé avec son père à décorer le palais du Pardo, dans lequel il a peint le plafond de la salle d'audience, représentant le *Jugement de Salomon;* obtint en 1612 le titre de peintre du roi, fut alors chargé de différents ouvr. pour les églises de Madrid; peignit en 1616, avec Vinc. Carducho, la chapelle de la Vierge de la cathédrale de Tolède; en 1618 le chœur du couvent de Guadeloupe, et plus tard l'Alcazar de Madrid, où il a représenté les principaux faits de la *Vie d'Agamemnon.* Cet habile artiste mourut en 1642.

CAXTON (Guillaume), le premier imprimeur de l'Angleterre, né dans le comté de Kent vers 1410, s'était acquis quelque considération dans le commerce. Facteur de la corporation des merciers en Hollande, il fut chargé par Édouard IV de continuer, en qualité de son agent spécial, le traité de commerce conclu entre ce monarque et Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, lors du mariage de Marguerite d'York avec Charles, fils de Philippe-le-Bon. Ce fut pendant cette mission qu'il traduisit en anglais et imprima lui-même, d'après les nouveaux procédés dont il s'était instruit antérieurement, un livre français intitulé : *Rec. des hist. de Troye.* Peu de temps après, muni de tout ce qui était nécessaire pour une imprimerie, il vint en établir une dans l'abbaye de Westminster. L'introduction de cette découverte en Angleterre excita de grandes rumeurs parmi le clergé, et l'év. de Londres, dans une assemblée de prélats, alla jusqu'à dire : « Si nous ne parvenons pas à détruire cette dangereuse invention, elle nous détruira. » Caxton imprima, dans l'espace de 20 ans, une soixantaine d'ouvr., parmi lesquels se trouvent ceux de Chaucer (*v.* ce nom); mais la plupart sont des livres trad. du franç., après l'avoir été du latin en cette langue. Le dernier ouvrage de Caxton est une trad. des *Saintes vies des PP. ermites vivant dans le désert.* Il la finit le jour même de sa mort en 1491, et elle fut impr. en 1495 par Wynkin de Worde, l'un des élèves qu'il avait formés. Plus. autres imprimeries s'étaient établies en Angleterre de son vivant. On peut consulter sur Caxton la *Dissertat. sur l'origine de l'impr. en Angleterre*, par Midleton, trad. en franç. par G.-G. Imbert, Paris, 1775, in-8.

CAYER (Jean-Ignace), chan. de Fourvières, né à Lyon en 1704, cultiva les mathémat. et l'astronomie. On a de lui quelq. *Opuscules* sur ces deux sciences, et des *Dialogues des morts*, impr. à Lyon S. D Il était membre de l'acad. de cette ville, où il mourut en 1754.

CAYET (Pierre-Victor-Palma), né en Touraine en 1545, élevé par ses parents dans les principes de la religion catholique, vint à Paris faire son cours de philosophie sous le célèbre Ramus. Celui-ci ayant embrassé le calvinisme, Cayet ne tarda pas à suivre cet exemple. Après avoir étudié la théologie à Genève et voyagé quelque temps en France, il fut nommé pasteur à Poitiers. Il devint ensuite prédicateur de la princesse Catherine de Bourbon, qui l'amena à la cour. Ayant eu l'occasion d'y voir le card. Duperron et de discuter avec lui quelques points de controverse, Cayet conçut le dessein de rentrer dans la communion romaine. Les calvinistes, instruits de ses premières démarches, le déclarèrent (dans un synode) indigne d'exercer le ministère. Cayet fit son abjuration à Paris en 1595, fut nommé l'année suiv. profess. d'hébreu au collége royal, puis ordonné prêtre en 1597, et mourut en 1610. Cayet a laissé un grand nombre

d'ouvr. dont on trouve la liste dans le tome XXXV des *Mémoires* du P. Niceron. Nous nous bornerons à indiquer les plus remarquables : *Paradigmata de IV linguis orientalibus* (arabe, arménienne, syrienne, éthiopienne), Paris, 1596, in-4.—*Chronologie novennaire*, ou *Hist. de la guerre sous Henri IV depuis* 1589 *à* 1598, 3 vol. in-8.—*Chronologie septennaire*, ou *Hist. de la paix entre les rois de France et d'Espagne de* 1598 *à* 1604, Paris, 1605, in-8. Il a encore publié l'*Heptaméron de la Navarride*, ou *Hist. entière du royaume de Navarre* (par D. Charles, infant de Navarre), trad. de l'espagnol en vers français, Paris, 1602, in-12. — *Histoire prodigieuse et lamentable du docteur Faust*, traduit de l'allemand, Paris, 1603, in-12. On attribue à Cayet une *Apologie pour le roi Henri IV*, etc., Paris, 1596; et *le Divorce satirique*, ou *les Amours de la reine Marguerite de Valois*. Les autres ouvrages de Cayet traitent de matières théologiques, et de points de controverse d'un bien faible intérêt aujourd'hui.

CAYLUS (Daniel-Charles-Gabriel de), évêque d'Auxerre, né à Paris en 1669, d'une famille ancienne, fut reçu docteur en Sorbonne, et nommé, sous les auspices de Mme de Maintenon, l'un des aumôniers du roi. Lié avec Bossuet et le cardinal de Noailles, qui le fit son grand-vicaire, il obtint en 1704 l'évêché d'Auxerre. L'un des opposants à la bulle *Unigenitus*, il refusa d'accéder à l'accommodement de 1720, fut l'un des 12 évêques qui protestèrent contre la déposition de l'évêque de Soanen (*v.* ce nom) et contre la déclaration de 1730, et mourut en 1754 Les ouvr. de ce prélat ont été réunis en 10 vol. in-12, qui parurent de 1750 à 1752. Sa *Vie* a été écrite par l'abbé Dettey, 1765, 2 vol. in-12.

CAYLUS (Marie-Marguerite DE VILLETTE, marquise de), nièce de Mme de Maintenon, épousa en 1686 le marquis de Caylus, menin du dauphin, et se fit remarquer à la cour par ses grâces et son esprit. Douée du talent de bien observer, elle a laissé un petit ouvr. intit. : *Souvenirs*, qui est un modèle en ce genre, et dont Voltaire fut le prem. édit., Amsterdam (Genève), 1770, in-8. Auger en a donné une nouv. édit., Paris, 1804, in-8 et in-12, avec une *Notice* sur l'auteur.

CAYLUS (Anne-Claude-Philippe, etc., comte de), antiq., archéologue et littérateur, fils de la précédente, né à Paris en 1692, suivit d'abord la carrière militaire, entra dans les mousquetaires, et se distingua dans la campagne de 1711 en Catalogne, à la tête d'un régiment qui portait son nom. A la paix de Rastadt, il voyagea en Italie, passa dans le Levant à la suite de l'ambassadeur de France près de la Porte-Othomane, visita les ruines d'Éphèse, de Troie, et d'autres lieux célébrés par la poésie, et, sur les instances de sa mère, revint en France en 1717, au moment où il se disposait à pousser ses explorat. classiques jusqu'en Égypte et même en Chine. Après avoir fait encore quelq. voyages en Allemagne, en Hollande et en Angleterre, fixé dans sa patrie, il s'y livra entièrement à l'étude et à la pratique des arts. La peinture, la sculpture, la musique, et principalement la gravure charmèrent ses loisirs. Dès-lors il s'occupait d'un grand ouvrage sur les antiquités, qui fonda sa réputation. Reçu en 1731 honoraire à l'académie de peinture, et en 1742 associé libre de l'acad. des inscriptions et belles-lettres, il partagea ses travaux entre ces deux compagnies, et mourut en 1765. Ce savant archéologue était aussi un littérateur agréable, et il a laissé un grand nombre d'ouvr. qui peuvent se diviser en trois classes : ceux qui traitent spécialem. de l'antiquité, ceux qui sont relatifs aux arts, enfin ceux de littérature légère, tels que romans et facéties. Notre cadre ne nous permettant pas de donner la liste de toutes ses productions, nous devons nous borner à indiquer les plus remarquables, et qui ont le plus contribué à la réputation de leur aut. *Rec. d'antiquités égyptiennes, grecques, étrusques, romaines et gauloises*, Paris, 1752-67, 7 vol. in-4. — *Numismata aurea imperat. roman.*, S. D., in-4 très rare. — *Recueil de médailles du cabinet du roi*, S. D., in-4, très rare. — *Recueil de peintures antiques* d'après les dessins coloriés de P.-S. Bartoli, Paris, 1757, in-fol., en société avec Mariette, et tiré seulement à 30 exempl. Dans les écrits de Caylus relatifs aux arts, on remarque les suivants: *Mémoire sur la peinture à l'encaustique*, 1755, in-8. — *Tableaux tirés de l'Odyssée, de l'Iliade, de l'Énéide, avec des observations générales sur le costume*, 1757, in-8.—La *Vie d'E. Bouchardon*, ibid., 1762, in-12. Ses romans et facéties ont été réunis sous le titre d'*OEuvres badines du comte de Caylus*, et publ. par Garnier, Paris, 1787, 12 vol. in-8. Caylus s'occupait de faire graver, d'après les dessins de Mignard, les antiquités rom. existantes en France. Cette belle entreprise est restée imparfaite. Il a laissé plus. MSs. inédits. *L'Éloge historique de Caylus* a été publié par Lebeau, Paris, 1766, in 4.

CAYOT (Auguste), sculpteur, né à Paris en 1667, reçu à l'académie de sculpt. en 1711, mourut en 1719. Ses principaux ouvr. sont : *les deux Adorateurs* en bronze du maître-autel de Notre-Dame de Paris; une *nymphe de Diane* en marbre dans le jardin des Tuileries, et une *Didon abandonnée.*

CAYOUM ARATH, premier roi de Perse de la dynastie des Pychdadyens, établit sa résidence dans l'Azerbaïjan vers l'an 890 avant J.-C. On lui attribue la fondation d'Isthakhar (Persépolis). Tout le reste de ce qu'on débite sur son règne appartient aux fables orientales.

CAYSSI (Souaz-ben-Hamdoun-al), aventurier arabe, rassembla dans les montagnes de Grenade six mille mécontents chrétiens et mahométans, dont il prit le commandement l'an 276 de l'hégire (889 de J.-C.), sous le khalyfat d'Abdallah. Après s'être emparé de deux provinces, Cayssi s'avançait vers Cordoue, mettant tout à feu et à sang sur son passage, lorsqu'Abdallah réussit à gagner une partie des troupes de cet aventurier. Abandonné par elles dans un dernier combat,

Cayssi tomba au pouvoir du khalyfe, qui lui fit trancher la tête l'an 890 de l'ère chrétienne.

CAZALÈS (Jacques-Ant.-Marie de), l'un des plus brillants orateurs de l'assembl. constit., né en 1752 à Grenade-sur-la-Garonne, fils d'un conseiller au parlement de Toulouse, embrassa le parti des armes, et devint capitaine de cavalerie. Doué de manières élégantes, d'un beau physique, et joignant à beaucoup d'esprit une singulière facilité d'élocution, il ne tarda pas à être recherché par les gentilshommes de sa province avec lesquels ses agréments et ses goûts le mirent en liaison. A la convocation des états-généraux, en 1789, il fut élu député par la noblesse de Rivière-Verdun. Cazalès s'y montra l'un des plus ardents défenseurs de la monarchie, et déploya de grands talents oratoires; mais il arrivait dans cette assemblée avec des opinions arrêtées sur les hommes et sur les choses, et les événem. n'y pouvaient apporter aucune modificat. Ses efforts pour la cause qu'il défendait avec enthousiasme, mais en même temps avec prudence et discernement, ne furent pas toujours secondés, et ne produisirent point le résultat qu'on devait attendre de son mérite. Une conviction profonde l'avait fait orateur; elle ne tarda pas à développer en lui le talent de l'improvisation, et peu de questions importantes furent agitées sans que ses éloquents discours y jetassent quelque lumière. Cependant il encourut le reproche d'être parfois opiniâtre; et, dans un duel qu'il eut avec Barnave, beaucoup de personnes mirent le tort de son côté. Arrêté par le peuple lors du départ du roi Louis XVI pour Varennes, il fut mis en liberté par ordre de l'assemblée : un mois après cet événement, il envoya sa démission au présid., puis se retira en Angleterre, d'où il revint à Paris au mois de février 1792. Les événem. du 10 août l'obligeant à quitter de nouv. la France, il se rendit en Allemagne auprès des princes français, fit avec eux la campagne de 1792; mais tombé dans leur disgrâce, il alla se fixer en Angleterre. De retour en France en 1803, il y reçut un accueil favorable des gens qu'on aurait pu croire ses ennemis, et se retira dans une terre près de Grenade, où il mourut en 1805. Les *discours* et *opinions* de Cazalès ont été recueillis en un vol. in-8, Paris, 1821.

CAZALET, conseiller à la cour royale de Pau, mort en 1817 à l'âge de 74 ans, avait été lié dans sa jeunesse avec Voltaire, Rousseau et d'Alembert. Il a laissé quelques *Poésies* légères insérées dans les recueils du temps, et plusieurs autres qui n'ont point été imprimées. La *France littér.* cite de Cazalet : *les Méprises de Lucrèce et Bradamante*, conte en vers, suivi des *Aveux*, conte bleu en prose, et de la *Romance d'Actéon*, 1777, in-12.

CAZALET (Jean-André), pharmacien et chim à Bordeaux, mort dans cette ville en 1825, avait été nommé en 1821 associé correspondant de l'acad. des sciences. Il avait professé quelque temps la physique et la chimie à l'école centrale de la Gironde. On lui doit la composition d'un *flint-glass* d'une qualité supérieure à celui de la plupart des verriers français. Il s'est fait connaître encore par des expériences curieuses sur la végétation, et par une *Théorie de la nature*, Bordeaux, 1796, in-8.

CAZALI (Jean-Vincent), sculpteur et architecte italien, né à Florence dans le 16e S., prit l'habit religieux dans l'ordre des servites, et n'en continua pas moins de cultiver les deux arts qu'il avait étudiés sous d'habiles maîtres. Il fit pour l'église des servites à Lucques les bas-reliefs du maître-autel et plusieurs statues estimées, et contruisit divers édifices à Naples et dans les environs. Conduit en Espagne par le vice-roi, duc d'Ossuna, Cazali travailla pour Philippe II, qui le combla de faveurs. Il venait d'être chargé de la réparation de plus. places fortes en Portugal, lorsqu'il mourut en 1593.

CAZALI (Jos.), prélat romain, né en 1746, s'occupa beaucoup d'antiquités, forma un cabinet remarquable par les morceaux précieux, les médailles et les livres rares qu'il contenait, et mourut à Rome en 1797. On a de cet antiq. quelq. *Dissert.* sur des monnaies anc., et sur un bas-relief en terre cuite, trouvé à Palestrine en 1793.

CASES (Pierre-Jacq.), peintre français, né à Paris en 1676, mort en 1754, avait été reçu à l'acad. de peinture à l'âge de 27 ans, sur un tableau représentant le *Combat d'Hercule et d'Achéloüs*. Depuis il travailla particulièrement à des tableaux d'église, genre de composition qui lui convenait mieux que tout autre, attendu que, par défaut d'imagination, il reproduisait toujours les mêmes pensées et les mêmes figures. Au surplus, son dessin est assez correct et sa couleur ne manque pas d'harmonie. Plusieurs églises de Paris, et celle de St-Louis à Versailles possèdent ses principaux ouvr., dont quelques-uns avaient été placés, pendant la révolut., au musée de cette dernière ville. Il était l'élève de Bon Boullongne (*v.* ce nom).

CAZICLOU (BLADUS, plus connu sous le nom de), vaivode de Valachie, né à Bucharest dans le 15e S., était fils de Dracoula, vaivode ou prince de Valachie, qui s'était mis sous la protection des Othomans, long-temps avant la prise de Constantinople. Bladus reçut le surnom de *Casiclou*, mot valaque qui signifie *l'Empaleur*, parce qu'il fit empaler en un jour 6,000 de ses sujets. Ayant refusé d'obéir à l'ordre de Mahomet II, qui l'avait mandé à sa cour pour prêter serment de fidélité, ce sulthan envoya contre lui Hamzeh-bey, gouverneur de Nicopolis. Caziclou attaqua les troupes turkes pendant la nuit et les tailla en pièces. Alors Mahomet marcha lui-même contre le rebelle, mit son armée en déroute et le força à prendre la fuite. Il vint alors chercher un asile en Hongrie, auprès de Mathias Corvin (fils du célèbre Huniade); mais Corvin le fit arrêter à la sollicitation des parents de quelq.-unes des victimes de sa férocité : condamné à une réclusion perpétuelle dans la forter. de Belgrade, il y mourut vers 1459.

CAZOTTE (Jacq.), littérat., né en 1720 à Dijon, fils d'un greffier des états de Bourgogne, entra de bonne heure dans l'administrat. de la marine; il obtint en 1760 sa retraite, avec le titre de commiss.-gén., et s'établit à Paris. Son esprit, sa gaîté, une conversat. vive et piquante, et les ouvr. qu'il avait déjà composés lui valurent des succès; il soutint la réputat. d'homme aimable et spirituel par d'autres productions qui furent également bien accueillies. S'étant plus tard fait recevoir dans l'associat. des *Martinistes* ou *illuminés*, on remarqua dès-lors que l'Évangile devint sa règle jusque dans les détails les plus minutieux de la vie. Toutefois il conserva son caractère enjoué, et ses relat. sociales restèrent les mêmes. Il était maire d'un village près d'Épernai à l'époque de la révolut., dont il se déclara l'adversaire. Au 10 août 1792, les bureaux de l'intendant de la liste civile ayant été forcés, on y trouva des lettres de Cazotte à son ami Ponteau, l'un des secrétaires, dans lesquelles il exprimait son opinion sur la marche des événements et les moyens qui lui paraissaient les plus propres à raffermir l'autorité royale. Un mandat d'arrêt fut aussitôt lancé contre Cazotte qui, ramené à Paris, fut enfermé dans les prisons de l'Abbaye avec sa fille Élisabeth, à jamais célèbre par son héroïque dévouement. Lors des horribles massacres de septembre, cette fille sublime, lui faisant un rempart de son corps, dit aux assassins : « Vous n'arriverez au cœur de mon père qu'après avoir percé le mien. » Le fer échappa des mains de ces hommes féroces, et les deux victimes furent portées en triomphe jusque dans leur maison. Mais Cazotte, arrêté une seconde fois, et trad. dev. le tribunal institué pour juger les prétendus crimes du 10 août, fut condamné à mort, et subit son arrêt le 25 septembre 1792. Initié comme nous l'avons dit dans le martinisme, il avait annoncé dans une conversation, rapportée par La Harpe, mais citée avec infidélité par son éditeur Petitot, que l'infortuné Louis XVI serait un jour entouré d'une légion d'anges qui combattraient pour sa défense; et ce fut cette prophétie qui causa en grande partie sa perte. Ses principaux ouvr. sont : *Ollivier*, poème en XII chants, Paris, 1763, 2 vol. in-8. Les amateurs recherchent la jolie édition de ce poème, en prose, Paris, Didot, 1798, 2 vol. in-18, fig.—*Le Lord impromptu*, 1771, in-8.—*Le Diable amoureux*, 1772, in-8. On lui doit encore : *la Pate du chat*, conte, 1741, in-12 : c'est son 1er ouvr. — *Les Mille et une Fadaises*, 1742, in-12. — *La Guerre de l'Opéra*, 1753, in-2; et des *Observations sur la lettre de Rousseau au sujet de la musique française*. La meilleure édit. des *œuvres complètes* de Cazotte est celle de Paris, Bastien, 1816, 4 vol. in-8.

CAZWYNY (Zacharia-ben-Mohammed), natural. arabe, peut être regardé comme le Pline de l'Orient. Né à Cazwyn (Casbin), ville de Perse, vers l'an 609 de l'hégyre (1210 de J.-C.), d'une famille dont l'origine remontait à l'un des compagnons du prophète, il prit le surnom de Caswyny, sous lequel il est devenu célèbre. Les biographes orient. donnent peu de particularités sur sa vie, et l'on sait seulement qu'il mourut en 682 de l'hégyre (1283 de J.-C). Il composa sur l'hist. natur. plus. ouvrages, dont le plus remarquable et le plus connu est intit. : *les Merveilles de la nature et les singularités des choses créées*. Il est divisé en 2 parties : la 1re, qui traite des êtres supérieurs, se retrouve dans l'ouvrage d'Alfergan (*v.* ce nom) sur l'astronomie, dans le *Commentaire* de Hyde *sur Ouloug-bey*, et dans la *Description du globe céleste cufique* d'Assemani. Le chapitre des constellations arabes a été inséré dans les *Recherches sur l'origine et la signification des noms des constellations* par M. Idler, Berlin, 1809 (en allemand). La 2e partie de l'ouvr. de Cazwyny, ayant pour titre : *Des êtres inférieurs*, comprend tous les corps sublunaires et la descript. des 3 règnes de la nature; plusieurs fragments en ont été publiés par divers savants, et entre autres par Chezy, en 1806. Ce même traité a été trad. en persan et abrégé. On attribue à Cazwyny une géographie intit. : *Merveilles des pays* (Adjaïb el Boldan), dont un extr. a été pub. à Copenhague en 1790, et une *Histoire de la ville de Cazwyn*.

CEBA (Ansaldo), poète italien, né à Gênes en 1665 d'une famille patric., consacra sa vie entière à la culture des lettres, et mourut en 1623. On a de lui un grand nombre d'ouvrages (en vers et en prose), dont nous n'indiquerons que les plus connus : *Rime*, ou poésies lyriques, Rome, 1611, in-4. — *Istoria romana italiana; Esercizi academici*, Gênes, 1621, in-4. — *Il Gonzaga*, poème héroïque, ibid., 1621, in-4. — Trois tragédies : *le Gemelle capuane*, *Alcippo* et *la Principessa Silandra*; les deux prem. font partie du *Choix de tragédies* de Maffei, Vérone, 1723, 3 vol. in-8, et la dernière fut imprimée à Gênes en 1721, in-8. — *Il Cittadino republicano*, Gênes, 1617, in-fol., rare; Milan, 1805, in-8, et 1825, in-16. — Plus. *Discours* en l'honneur du doge Auguste Doria; et deux vol. de *Lettres*, Gênes, 1623, in-4.

CÉBÈS, philosophe grec, né à Thèbes dans le 4e S. avant l'ère chrétienne, disciple de Socrate, assista aux derniers moments de ce gr. homme. Il avait composé trois dialogues intit. : *Hebdomades* (la semaine); *Phrynicus; Pinax* (la table). Ce dernier, connu sous le nom de *Tableau de Cébès*, est le seul qui soit parvenu jusqu'à nous. On a élevé des doutes sur l'authenticité de ce dialogue, Wolff (*v.* ce nom), et après lui, l'abbé Sevin, dans les *Mémoires de l'académie des inscript.*, t. III, ont cherché à démontrer, contre le sentiment général des anciens, que le *Tableau de Cébès* n'était point de ce philosophe. Quoi qu'il en soit, sous le rapport du style et de la morale, cet ouvrage est digne d'un disciple de Socrate. Il a été imprimé pour la prem. fois S. D. à Venise ou à Rome (vers 1500), in-8. Les meilleures éditions sont celles de Gronovius, Amsterdam, 1689, in-8; de Heyne, Varsovie, 1770, in-8; de Schweighœser, Leipsig, 1798, in-8; on en a une *trad.* en vers latins, Ox-

ford, 1715, in-8, et plus. en français, parmi lesq. on distingue celles de Lefebvre de Villebrune, Paris, 1783, in-12, 1795, 2 vol. in-18; de Belin de Ballu, ibid., 1790, in-8, et de A. G. Camus, ibid., 1796, 2 vol. in-18.

CECANNO (Annibal), card., légat du pape Clément VI auprès d'Édouard IV, roi d'Angleterre, et de Philippe-Auguste, faillit être assassiné à Rome lors des troubles qui s'y élevèrent pendant la domination de Rienzi (*v.* ce nom). La frayeur qu'il en conçut fut telle, que le pape touché de sa perplexité, lui fournit le prétexte de quitter cette ville en lui confiant la légation de Naples; mais il mourut empoisonné en se rendant à cette destinat. en 1350.

CECCATI (Dominiq.-Franç.), l'un des plus habiles sculpteurs en bois et en ivoire qu'ait produits l'Italie, était né en 1642 à Stiano, dans les montagnes de Reggio en Lombardie. Sans le secours d'aucun maître, il commença très jeune à dessiner des figures, puis à représenter sur des bas-reliefs en terre ou en bois les scènes de l'hist. sacrée ou prof. qui l'avaient intéressé dans ses lectures. Ses ouvr. avaient une telle perfection, qu'il serait impossible, dit Tiraboschi, d'en donner une idée à ceux qui ne les ont pas vus. Simple comme tous les gr. artistes, il ne voulut jamais quitter ses montagnes, quelque offre qu'on lui fît pour l'y décider. Il vivait du produit de ses ouvrages qu'il vendait à des prix très bas aux étrangers, aux curieux que le hasard amenait dans son village, et mourut en 1719, à 77 ans. Ses médailles en bois ou en ivoire sont très recherchées. On vante aussi les insectes qu'il taillait en bois et qu'il peignait ensuite de leurs couleurs naturelles, avec tant de vérité, qu'il ne leur manquait que le mouvement (*v.* Lombardi, *Storia della letteratura ital.*, IV, 365).

CECCHERELLI (Alexandre), littérat., né dans le 16ᵉ S. à Florence, fut l'édit. de quelq. coméd., entre autres de la *Cofanaria* d'Ambra et de la *Catrina* de Berni, 1567, in-8, rare; et donna la même année la *Descript.* en forme de lettre des fêtes célébrées à Florence pour la naissance du fils aîné du gr.-duc; mais il est principalement connu par l'ouvr. intitulé : *Azioni e sentenze di Alessandro de' Medici, primo duca di Fiorenza*, Venise, 1564, in-4, réimpr. en 1570, in-4, 1580, in-18. Il est écrit en forme de dialogue; le style, natur. et facile, est semé d'expressions particul. à la Toscane, et de proverbes qui rendent cet ouvr. intéress. pour les linguistes.

CECCHI (Jean-Marie), poète comique italien, du 16ᵉ S., très peu connu, même en Italie, composa un grand nombre de pièces dont Jules Negri (*v.* ce nom) a donné la liste dans son *Istoria degli scrittori Fiorentini*. Onze de ces pièces ont été impr.; cinq sont tirées de Plaute et de Térence; les six autres sont de l'invention de l'auteur, ou fondées sur des aventures du temps; sept, publ. d'abord par les Juntes ou Giunti, Florence, 1561 et 1585, in-8, ont été réimpr. dans le *Teatro comico fiorentino*, 1750, 6 vol. in-8; deux parurent à Venise en 1550, in-12, et sont très rares, ainsi que celles impr. chez les Giunti; enfin, deux ont été impr par les soins de Jules Fiacchi, Florence, 1818, in-8. D'après la liste donnée par Jules Negri, les ouvrages de Cecchi s'élèvent à 85, dont vingt-cinq comédies et soixante traged. et représentat. sacrées. La meilleure des comédies, sous le rapport de l'intrigue, mais aussi la plus libre et la plus indécente, tant pour les mots que pour les choses, fut cependant jouée à Florence en 1515, devant le pape Léon X. Elle a pour titre *l'Assiuolo* (oiseau de nuit, *duc* ou *chouette*). On ignore l'époque précise de la naissance et celle de la mort de cet auteur.

CECCO D'ASCOLI (Francesco STABILI, plus connu sous le nom de), ainsi appelé du dimin. de son nom de bapt. et de la ville d'Ascoli, où il naquit vers l'an 1257, se livra dès sa prem. jeunesse avec un succès égal aux arts agréables et aux études sérieuses, mais plus particulièrem. à l'astrologie, introduite depuis long-temps d'Orient en Europe, et la professa publiquem. à Bologne, de 1322 à 1325. Dénoncé au tribunal de l'inquisit. pour *avoir mal et irrégulièrement parlé de la foi catholique*, il fut condamné à une pénitence publique, à une amende, et privé de ses titres de maître, de docteur, et de tous ses livres d'astrol., *petits et grands*. Le chagrin que lui donna ce jugement l'engagea à quitter Bologne pour se rendre à Florence, où de plus grands malheurs l'attendaient. Traduit de nouveau devant l'inquisition, il fut condamné au feu comme hérétique, et brûlé publiquement en 1327. La cause de cette horrible sentence a été diversement racontée; mais il paraît évident, d'après le texte même du décret rendu par l'inquisiteur de Florence, que le malheureux vieillard (Cecco avait alors 70 ans) fut atteint dans cette seconde ville par la vengeance du tribunal qui l'avait condamné dans la première à des peines auxquelles il s'était soustrait. On a de cette déplorable victime des préjugés du temps un poème plus que médiocre écrit en tercets, *terza rima*, sur la physiq. et l'histoire naturelle, avec un mélange de philosophie morale et de visions astrologiques; il est intitulé *l'Acerba*, par erreur du copiste dont le MS. servit à la première édition, Venise, 1476, in-4; le titre mis par Cecco était *l'Acerbo* ou *l'Acervo*, du latin *Acervus*, qui signifie monceau ou amas de choses entassées L'édition de Venise a été suivie de quatre autres, toutes fort rares, ainsi que trois autres publ. à Milan de 1484 à 1521, avec un *Comment.* de Nicolas Massetti, et des fig. sur bois. Cecco avait écrit, antérieurement au poème de l'*Acerbo*, des *Comment.* lat. *sur la sphère de J. de Sacrobosco*. Ce livre, impr. pour la prem. fois à Bâle, 1485, in-fol., fut réimpr. avec les *Comment.* de François de Capoue, et de J. Lefebvre d'Étaples, Venise, 1499, 1559, in-fol. On cite encore un ouvr. du même auteur, intit. : *Prælectiones ordinariæ astrologiæ habitæ Bononiæ*, conservé MS. dans la biblioth. du Vatican. Les div. versions

données sur la vie de Cecco y jettent une grande obscurité.

CECIL (Guill.), baron de Burleigh, secrétaire-d'état sous Édouard VI et Élisabeth, gr.-trésorier d'Angleterre, né en 1520 à Bourn dans le Lincolnshire, commença à se faire connaître dans la chamb. des communes par sa fermeté et l'indépendance de ses opinions. Il acquit un grand crédit auprès d'Édouard VI, et fut nommé par Élisabeth secrétaire-d'état, membre du conseil privé. Ce fut lui qui décida la reine à assembler un parlement, où l'on discuta d'abord le plan de réforme dans la religion. Il eut la plus grande part à la rédaction des trente-neuf articles qui en forment la base. L'Angleterre lui doit aussi le réglement relatif aux monnaies qui, depuis Henri VIII, avaient été altérées. Élisabeth le créa en 1571 baron de Burleigh, et cette faveur augmenta le nombre des ennemis que son crédit auprès de la reine lui avait attirés. Cet habile et laborieux ministre eut à déjouer plusieurs intrigues ourdies contre lui. Élisabeth elle-même parut vouloir rejeter sur lui tout l'odieux de sa propre conduite envers l'infortunée Marie Stuart, dont lord Burleigh fut l'un des juges. Exilé pendant quelque temps de la cour, il y reprit bientôt toute son influence. Lorsque l'Angleterre fut menacée par la fameuse flotte de Philippe II, connue sous la dénomination si mal justifiée d'*invincible armada*, Burleig dressa le plan de défense, et conclut un traité très avantageux pour la Grande-Bretagne avec les États-Gén. de Hollande. Il mourut peu de temps après ce dernier acte de son ministère, qui avait duré 40 ans, en 1598. Sa *Vie*, publ. par Arthur Collins en 1599, et réimpr. en 1732, renferme des détails d'un grand intérêt.

CECIL (Robert), deuxième fils du précédent, né en 1563, également secrétaire-d'état sous le règne d'Élisabeth, fut l'un des commissaires envoyés en France pour négocier la paix entre ce royaume et l'Espagne en 1597. Antagoniste du comte d'Essex (*v.* ce nom), Cecil fut un des principaux aut. de la perte de ce favori. Jacques Ier, qui, sans l'aimer, était attaché à ce ministre le continua dans ses emplois, et le fit successivement baron d'Essendem, vicomte de Cramborn, comte de Salisbury et chev. de la Jarretière. La conduite de Cecil envers Essex et Walter Raleigh lui avait attiré la haine d'un grand nombre d'Anglais; si ces imputations, jointes à d'autres reproches moins graves, mais peut-être mieux fondés, ont entaché sa mémoire, il n'en faut pas moins convenir qu'il fut le plus habile ministre de Jacques Ier. Il mourut en 1612. Plusieurs de ses *Lettres* ont été insérées dans les *Mémoires* d'état publiés par Edm. Sawyer, Londres, 1725, 3 vol. in-fol. On a publié la *Correspondance secrète de Robert Cecil avec Jacques VI, roi d'Écosse*, Londres, 1766, in-12, trad. en franç. la même année, par Besset de la Chapelle.

CECIL (Richard), ministre anglican, né en 1748, mort en 1810, a laissé des *Sermons* et plus. *opusc.* littéraires recueillis après sa mort, Londres, 1811, 4 vol. in-8.

CÉCILE (Ste), vierge et martyre, dont les *actes*, insérés dans le *Martyrologe*, ne paraissent point authentiques. Fortunat de Poitiers, le plus ancien aut. qui ait parlé de cette sainte, la fait mourir entre l'an 176 et 180, sous les empereurs Commode et Marc-Aurèle, en Sicile, d'où son corps fut transporté vers la fin du 4e S. à Rome. Le pape Pascal le découvrit d'après une vision qu'il eut, dit-on, en songe dans l'église de St-Pierre, et fit rétablir celle de la sainte qui forme aujourd'hui le titre d'un cardin.-prêtre, et auprès de laquelle le même pape fonda un monastère. Les musiciens ont choisi Ste Cécile pour leur patrone parce que, d'après les *Actes*, cette sainte, en chantant les louanges de Dieu, s'accompagnait souvent d'un instrument. Elle a servi de sujet à plus. peintres, et notamm. au Dominiquin, dont le tableau est un des chefs-d'œuvre de l'école italienne.

CÉCILE, princ. de Suède, fille de Gustave Ier, née en 1540, épousa Christophe, margrave de Bade-Rademachern, et mourut dans l'abandon et la détresse à Bruxelles en 1627, par suite des désordres de sa conduite avant et après son mariage.

CÉCILIEN, diacre de Carthage, élu évêque de cette ville en 311 après Mensurius, eut pour compétiteur à ce siége Majorin (*v.* ce nom), que les évêques de Numidie, mécontents de ne pas avoir été convoqués à l'ordinat. de Cécilien, reconnurent à sa place. Cette contestation, à la suite de laquelle Donat, évêque de Casses-Noires, leva l'étendard du schisme, fut le motif principal de deux conciles: l'un assemblé à Rome par l'empereur Constantin, en 315, dans lequel Cécilien, accusé par les donatistes, fut absout et Donat condamné; l'autre tenu l'année suivante à Arles, où la précédente décision fut maintenue. Cécilien mourut vers l'an 347 en possession de son évêché; mais les troubles excités par ses adversaires agitèrent long-temps encore l'Église d'Afrique.

CÉCILIUS (St), né en Afrique vers l'an 211, fut converti à l'Évangile par les exhortat. d'Octavius et de Minutius, ses compagnons de débauches av. qu'ils eussent eux-mêmes embrassé la foi. Le card. Orsi, dans le t. II de son *Histoire ecclésiastique*, a donné l'analyse d'un dialogue écrit par St Cécilius, où est exposé le résultat des conférences de ces trois néophytes.

CÉCINA (Aulus), cap. romain, l'un des lieuten. de Germanicus, obtint les honneurs du triomphe vers la 16e année de l'ère chrét. Commandant de 4 légions et des corps auxiliaires, il allait être abandonné par ses troupes, qu'une terreur panique avait saisies, quand il prévint leur fuite en leur opposant pour barrière son propre corps étendu à l'entrée du camp. — Cécina (Aliénus). capitaine ambitieux et turbulent, né à Vicence dans le 1er S. de J.-C., trahit successiv. Galba, Vitellius et Vespasien, dans les armées desquels il occupa tour à tour des emplois éminents. La conspirat. qu'il avait tramée contre Vespasien fut découverte par Titus,

qui le fit mettre à mort. Cécina n'était pas moins remarq. par sa haute stature et la beauté de son visage, que par l'audace qu'il déployait dans les combats. Mais il fut par-dessus tout factieux et inconstant.

CÉCROPS (mythol.), originaire d'Égypte, vint s'établir dans l'Attique, où il épousa Aglaure, fille d'Actée, roi de cette contrée. Il succéda à son beau-père, et mourut après un règne de 50 ans. Fondateur d'Athènes, il poliça les habitants de cette ville, institua des cérémonies religieuses et créa l'aréopage. On place l'époque de sa vie au 16e S. av. J.-C.

CÉDITIUS (Quintus), tribun milit. en Sicile vers l'an 254 avant l'ère chrét., sous le consul Attilius-Collatin, dégagea l'armée rom. d'une posit. périlleuse en se mettant à la tête de 400 jeunes soldats dévoués avec lesquels il affronta l'ennemi, dont il divisa les forces par cette attaque audacieuse. Céditius, échappé au glorieux trépas où il avait conduit ses jeunes compagnons, fut le seul d'entre eux qui survécut à la délivrance de l'armée.

CEDMON ou CÆDMON, écrivain anglais du 6e ou 7e S., bénédictin au couvent de Sternaushen, est aut. de *Cantiques* et de *Versions anglo-saxonnes*, d'une partie de l'Anc. et du Nouv.-Testam., publ. à La Haye, 1655, in-4, rare. On recherche ces versions, parce qu'elles sont le plus ancien monum. connu jusqu'ici de la langue angl. Cedmon mourut vers l'an 676, suivant le vénérable Bède qui raconte de lui, entre autres choses merveilleuses, qu'il composait pendant son sommeil des ouvrages sublimes et les écrivait à son réveil.

CÉDRÉNUS (George), moine grec du 11e S., a laissé une compilation inexacte et tronquée de différents auteurs, sous le titre de *Chronique depuis Adam jusqu'à Isaac Comnène* (1057); l'édition de cette chron., impr. au Louvre en 1647, 2 vol. in-fol., avec la trad. latine de Xilander, les notes de Goar et le glossaire de Fabrot, fait partie de la *Collection byzantine*.

CÉDRON, sectaire syrien, vers le 2e S. de J.-C., embrassa d'abord la doctrine de Saturnin (*v.* ce nom), puis créa à son tour un système non moins hétérodoxe, et rentra enfin dans le sein de l'Église. Il fut le maître de Marcion, chef de la secte des Marcionites (*v.* ce nom).

CÉFALO (Jean), juriscons. ferrarais du 16e S., mort en 1580, avait professé successiv. dans les écoles de sa patrie, à Padoue et à Pavie. On a de lui 5 vol. de *Consultat. avec les réponses*.

CEI (Franç.), poète, né dans le 15e S. à Florence, fut regardé par ses contemporains comme un nouv. Pétrarque, et même il se trouva de prétendus connaisseurs qui le mettaient au-dessus de l'amant de Laure. « Mais, dit un littérateur judicieux, comme il se trouve des personnes qui prennent plus de plaisir au son de la cornemuse qu'à celui d'un luth, de même il en est qui préfèrent des vers grossiers aux vers les plus délicats. » Ce n'est pas que Cei fût entièrement dépourvu de talents; il réussissait même assez bien dans les compositions du genre anacréontiq., et Tiraboschi lui trouve de l'imagination et de la vivacité dans les peintures poétiq. On a un rec. de ses œuvres sous ce titre : *Sonetti, Canzone, Sestini, Stanze, etc., composti in laude di Clitia*, Florence, 1503, in-8, très rare, 1514, in-8.

CEILLIER (Remi), savant bénédictin, né à Bar-le-Duc en 1688, mort en 1761, supér. de la congrégation de St-Vannes, a laissé les ouvr. suiv. : *Apologie de la morale des Pères* (contre Barbeyrac), Paris, 1718, in-4. — *Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, Paris, 1729-1763, 23 vol. in-4. Le 24e vol. contient les tables rédigées par Rondet et Drouet, ibid., 1782. Ce grand ouvrage est plus complet que la *Biblioth. des aut. ecclés.* de Dupin, mais il lui est inférieur sous le rapport de l'analyse des ouvr.

CÉLÉNO (mythol.), nom de l'un des monstres femelles appelés harpies. Suivant la fable, elle prédit aux Troyens, sous la conduite d'Énée, qu'ils n'aborderaient point en Italie avant d'avoir été réduits par la famine à dévorer leurs tables. Virgile, qui nomme Céléno *Furiarum maxima*, a développé cette allégorie dans l'*Énéide*.

CÉLER, architecte romain, construisit, sous le règne de Néron, de concert avec un autre architecte nommé Sévérus, le fameux palais qu'on nomma la Maison-Dorée, et qui fut détruit après la mort du monstre pour lequel il avait été élevé.

CÉLESTA (mythol.), nom d'une divinité de Carthage, dont l'empereur Héliogabale fit transporter la statue à Rome pour l'épouser publiquement, en obligeant les sénateurs à lui faire des présents de noces.

CÉLESTI (André), peintre, né à Venise en 1637, mort en 1706, a composé des tableaux d'église que l'on voit encore à Venise et dans quelques villes des états de terre ferme, mais qui sont inférieurs aux paysages dans lesquels il a représenté quelq.-uns des beaux sites de l'Italie-Septentrionale.

CÉLESTIENS. — V. Célestius.

CÉLESTIN Ier (St), né à Rome dans le 4e S., élu pape en 422, eut à lutter contre les évêques d'Afrique qui ne voulaient pas reconnaître les appellations interjetées au St-siége, fit condamner par le concile de Rome, en 430, la doctrine de Nestorius, envoya des députés au concile général d'Éphèse, et mourut en 432. On a de ce pontife quelq. *lettres* insérées dans les *Epistolæ romanor. pontif.* de D. Coustant, in-fol., et dans la collect. des conciles. — Célestin II (Gui du Chatel) succède au pape Innocent II en 1143, et meurt le 3 mars de l'année suiv. Son court pontificat n'offrit rien de remarq. — Célestin III, élu pape en 1191, à l'âge de 85 ans, succéde à Clément III. On a dit qu'au sacre de l'empereur Henri VI, ce pontife poussa du pied la couronne pour montrer qu'il avait le pouvoir de la déplacer, et que les cardinaux la relevèrent et la posèrent sur le front de Henri. L'abbé Fleury met en doute cette anecdote. Célestin donne à ce prince l'investiture de la Pouille et de la Calabre; mais il lui interdit de faire valoir

ses droits sur la Sicile, dont le souverain, Tancrède, s'était mis sous la protect. du St-siége. Il se montra très zélé pour la croisade, et mourut en 1198; on a dix-sept *lettres* de lui dans le recueil de D. Coustant.—V. l'art. CROISADES.—CÉLESTIN IV, nommé Geoffroi de Châtillon, élu pape en 1141, trente jours après la mort de Grégoire IX, avait été chancelier de l'Église de Milan, puis religieux de l'ordre de Cîteaux. Il ne survécut que 18 jours à son élect.; le bruit courut qu'il était mort empoisonné.—CÉLESTIN V (St), appelé d'abord Pierre de Moron, né dans la Pouille en 1215, entra dans l'ordre de St-Benoît, puis se retira près de Sulmone, sur une hauteur appelée le mont de Majelle, où il institua une maison dont les relig. reçurent la dénominat. de *Célestins*, lorsqu'en 1294 leur fond., élu pape, prit lui-même ce nom. Célestin abdiqua le pontificat 5 mois après, à l'instigat. de Benoît Cajetan, qui lui succéda sous le nom de Boniface VIII, et le fit enfermer dans un château de Campanie, où il mourut en 1296. Il fut canonisé par Clément V en 1313. On trouve divers *opuscules* de ce pape dans la *Biblioth. des Pères*. — Un autre CÉLESTIN V, antipape, élu en 1124, ne resta que 24 heures sur le siége pontifical.

CÉLESTINS, ordre religieux, institué par le pape Célestin V, confirmé par Grégoire X au concile de Lyon, en 1273, fut supprimé en 1778.

CÉLESTIUS, disciple ou plutôt collègue de Pélage dans l'établissem. de la secte des *pélagiens*, appelés aussi de son nom *célestiens*, naquit dans la Campanie au 4e S. On croit qu'il avait puisé ses erreurs à l'école de Ruffin-le-Syrien, et qu'il avait écrit avant Pélage (*v.* ce nom), sur le péché originel. Condamné pour ces mêmes erreurs au concile de Carthage, Célestius en appela au pape Innocent Ier, qui confirma la décision du concile. Il avait réussi toutefois à faire croire au pape Zozime, successeur d'Innocent, qu'il était victime de la calomnie, lorsque les évêques d'Afrique démasquèrent son hypocrisie, et décidèrent le pontife à confirmer les anathèmes portés par son prédécess. Depuis le concile d'Éphèse, en 430, il n'est plus question de cet hérésiarque; on ignore la date et le lieu de sa mort.

CÉLESTRIS (ANTOINE), religieux de l'ordre de St-François, né à Palerme en 1649, enseigna la philosophie et la théologie à Rome et dans quelq. autres villes, devint ensuite procureur-général de son ordre, et mourut en 1707. On a de lui quelq. écrits théolog. et une table des conciles (en lat.). — CÉLESTRIS (Vincent), égalem. né en Sicile dans le 17e S., a laissé : *Theatrum poeticum, in quo referuntur elegia, poemata sacra et epigramm.*; *Historia sancti Gulielmi*; *Martiale bellum*; et plusieurs autres écrits ensevelis dans quelq. bibliothèques de Sicile.—Un 3e CÉLESTRIS (Joseph), théol. sicilien, mort vers 1680, est auteur d'un écrit intitulé : *Aborto di filosofia, all' inclita e real maestà de la reina di Suecia.*

CÉLIDOINE, *Celidonius*, évêque de Besançon, succéda à St Léonce vers l'an 443, et fut déposé peu de temps après par St Hilaire, archevêque d'Arles, sous le prétexte que son élect. était irrégulière, attendu qu'il avait été précédemm. juge, et marié à une veuve. Célidoine appela de cette sentence au pape St Léon, qui, après avoir convoqué un concile pour examiner l'affaire, le rétablit sur son siége. C'est le premier exemple d'un appel interjeté au pape par un évêque. On croit que ce prélat fut massacré lors du sac de Besançon, en 451, par Attila : du moins quelq. légendaires donnent à Célidoine le titre de martyr

CELLAMARE (ANTOINE GIUDICE, prince de), ambassadeur extraordinaire d'Espagne à la cour de France, etc., né à Naples en 1657, d'une famille originaire de Gênes, fut élevé à la cour du roi Charles II, et pendant la guerre de la succession suivit Philippe V à Naples pour défendre le royaume contre les impériaux. Après avoir pris une part assez honorable à cette guerre, où il fut nommé maréchal-de-camp, il tomba dans les mains des impériaux à la prise de Gaëte en 1707, et demeura prisonnier jusqu'en 1712. De retour en Espagne, il fut nommé ministre du cabinet, et, 3 ans après, ambassadeur extraordinaire à la cour de France. Il devint dans ce dern. poste l'agent actif d'Alberoni (*v.* ce nom), et l'âme de la conjuration tramée contre Philippe d'Orléans, régent du royaume, dans le but de transférer cette régence au roi Philippe V. Toutes les mesures étaient prises pour la réussite du complot, lorsqu'il fut découvert par une courtisane. Des lettres que Cellamare envoyait à Madrid furent interceptées entre les mains de l'abbé Portocarrero (*v.* ce nom); on y trouva les détails de la conspiration. Arrêté quelques jours après, il fut conduit sous escorte jusqu'aux frontières. Philippe V le nomma capitaine-général de la Vieille-Castille et le combla de faveurs. Cellamare mourut à Séville en 1733. On trouve l'histoire de cette conspiration dans les *Mém. de la régence*, Amsterdam, 1749, 5 vol. in-12. Lenglet-Dufresnoi, éditeur de ces mémoires, avait été employé lui-même à la découverte de cette conspiration.

CELLARIUS (JEAN), dont le vrai nom allemand était *Kellner*, né en 1496 à Kunstadt, fut profess. de langue hébraïque à Louvain, Tubingen, Heidelberg, Wittemberg et Leipsig, et se livra dans cette dernière ville avec succès au ministère de la chaire. Les luthér. lui assignent le second rang parmi leurs prédicateurs après Luther. Il fut appelé en cette qualité à Francfort et à Dresde, où il mourut en 1542. On a de lui quelq. ouvrages de théologie et de grammaire hébraïque. — CELLARIUS (Christian), savant helléniste flamand du commencement du 16e S., né à Isenburg, près de Furnes, professa la langue grecque à Louvain, et devint ensuite recteur des écoles de Berg-St-Vinox. On a de lui : *Oratio contra mendicitatem public.*, etc., Anvers, 1530, in-8. — *Carmen heroicum de bello per Carolum V, etc., adversùs Solimannum, Turc. imperat. gest.*, ibid., 1533, in-8. — *Carmen de incendio urbis Delphensis*, ibid., 1526, in-8.

CELLARIUS (Martin), surnommé *Borrhæus*, né en 1499 à Stuttgard, étudia les langues orientales avec succès. Zélé partisan de la doctrine de Luther, il entreprit de la défendre contre Storck (*v.* ce nom), célèbre anabaptiste; mais n'ayant pu trouver de réponses aux arguments de son adversaire, il s'avoua franchement vaincu, et passa dans la nouvelle Église. Cellarius, pour être plus libre dans sa croyance, se retira à Bâle, y professa la théol., et mourut de la peste en 1564. Il paraît que sur ses vieux jours il avait abandonné le parti des anabapt.; car les sociniens de Transylvanie le regardaient comme un homme suscité du ciel pour donner des idées plus justes de Dieu et de J.-C. Cellarius a laissé des *Comment.* sur une grande partie de l'*Ancien-Testament;* d'autres sur *la politique et la rhétorique d'Aristote.* On lui doit encore: *De censurâ veri et falsi,* et *Cosmographiæ elementa, comment. astron. et geog.*, Bâle, 1541.

CELLARIUS (Jacques), fut le premier de sa famille (où se trouvent d'autres savants) qui latinisa son nom allemand *Keller*, qui signifie cave, cellier. Né vers le milieu du 16e S., il professa l'éloquence et la philos. au gymnase de Lauingen, et publia successivement des éditions classiques des *Épithètes* de Cicéron, du *Thesaurus Ciceronianus* de Nizolius, et de la *Phraseologia latina* d'Antoine Schorus. Il mourut vers 1615.—Cellarius (Daniel), contempor. du précéd., est auteur du *Speculum orbis terrarum,* publ. à Anvers, 1578, in-fol. C'est un atlas des meilleures cartes géographiques du temps, gravées sur cuivre par J. de Jode. — Cellarius (André), autre géographe, cosmogr. et mathématic. du 17e S., fut recteur du collége de Horn en Hollande. Il a laissé (en lat.) un *Traité d'architect. militaire*, 1656. — Une *Description de Pologne et de Lithuanie*, Amsterdam, 1659, in-12; traduit en holland., ibid., 1660. — *Harmonia macrocosmica, seu atlas universalis,* etc., ibid., 1661, in-fol., nouvelle édit. 1708. Cette cosmographie se joint à l'atlas de Blaeu (*v.* ce nom). — Il ne faut pas le confondre avec un autre Cellarius (André), pasteur dans le Wurtemberg, auteur de quelques écrits théolog. peu remarquables, et qui mourut en 1562.

CELLARIUS (Christophe), un des plus célèbres philolog. allem. du 17e S., arrière-petit-fils de Jacq. Cellarius, naquit en 1638 à Smalcalde, en Franconie, dont son père était surintendant ecclésiast. Après avoir étudié dans diverses univers. d'Allemagne, il enseigna la philosophie et les langues orient. à Weisenfels, et fut nommé en 1673 recteur du collége de Weimar, puis de ceux de Zeitz et de Mersbourg; il mourut en 1707 à Halle, où le roi de Prusse l'avait nommé professeur d'éloquence et d'histoire. Indépendamment des notes savantes, des tables très exactes dont il a enrichi les nouv. éditions d'un très grand nombre d'auteurs latins, tels que Cicéron, Pline, Quinte-Curce, Cornélius-Népos, Eutrope, Velléius-Paterculus, Prudentius, Silius-Italicus, Zozime, etc., Cellarius a laissé les ouvrages suivants : *Historia antiqua*, Iéna, 1698, in-12. — *Orthographia latina*, etc., dont la meill. édition est celle d'Altemburg, 1768, in-8. — *Antibarbarus, seu de latinitate mediæ et infimæ ætatis liber*, Iéna, 1695, in-12. — *Curæ posteriores de barbarismis sermonis latini,* ibidem, 1700, in-12. — *Breviarium antiquit. romanar.*, Halle, 1710, in-8, traduit en franç. par L. Vaslet, La Haye, 1723, in-8.—*Notitia orbis antiqui*, Leipsig, 1701, 1706, 1731 et 1773 (avec les addit. de Schwarts), 2 vol. in-4. Les cartes de cet ouvrage, gravées sur une échelle beaucoup plus grande, ont été publ. à Rome en 1774, in-fol. oblong, accompagné de l'abrégé de l'ouvrage de Cellarius publ. en 1764 par Samuel Patrick à Londres, et quelq. morceaux des PP. Jacquier et Boscovich (*v.* ces noms) sur la géogr. ancienne. Ces mêmes morc. de Jacquier et de Boscovich furent réimpr. (avec 18 cartes du moyen-âge, dressées par Cellarius sous ce titre : *Appendix triplex notitiæ orbis antiq. Christop. Cellarii, cum tabulis æneis XVIII*, Leipsig, 1776, in-4 de 25 pages, pour le texte. Le P. Nicéron a donné la liste des autres ouvr. de Cellarius relatifs à la littérat. lat. classique ou à l'étude élément. des langues hébr., samarit. et syriaque. Le plus remarq. de ces écrits est une dissert. *De studiis Romanor. litterariis in urbe et provinciis,* insérée dans le t. III du *Thesaurus* de Sallengre. D. Walch a publ., de 1712 à 1715, les *dissert.*, *harangues et lettres* de Cellarius, auquel il a joint l'histoire détaillée de sa vie et de tous ses écrits. — Cellarius (Christophe), fils du précéd., fut secrét. du roi de Prusse pour les affaires de la Basse-Saxe. Il a laissé : *Origines et successiones comitum Vettinensium usque ad Saxionæ duces et electores*, etc., Halle, 1697, in-4. — Cellarius (Salomon), frère cadet du précédent, né à Zeitz en 1676, et mort prématurément en 1700, s'était appliqué particulièrement à l'étude de la médecine, et avait commencé sur l'origine de cette science un travail très intéressant, qui fut complété par son père et publ. sous ce titre : *Origines et antiquitates medicæ, post prœmaturum Sal. Cellarii excessum, emendat. auctioresque editæ à Christophoro patre,* Iéna, 1701, in-8.

CELLINI (Benvenuto), sculpteur, graveur et orfévre, né à Florence en 1500, mort en 1570, acquit une grande réputation, surtout comme orfévre. Après diverses aventures dans lesquelles il signala son caractère bizarre et un esprit querelleur et indépendant, Cellini, attiré en France par François Ier, y exécuta plus. morceaux remarq. de sculpture pour le château de Fontainebleau; mais bientôt desservi par la duchesse d'Étampes, qui protégeait le Primatice (*v.* ce nom), il retourna dans sa patrie. Indépendamment de son mérite bien reconnu comme sculpteur, il avait un talent supérieur pour graver des coins de monnaie, des médailles, ciseler des pièces d'argenterie et monter des pierres fines. On a de lui deux *Traités* (en italien) sur l'art de l'orfévrerie et sur celui de la sculpture, publ. à Florence, 1568, in-4; 2e édit., ibid., 1731. Un *Discours* (égalem. en ital.) sur les

principes et la manière d'apprendre le dessin. Comme écriv. il est réputé classique et souvent cité dans le vocabulaire *della Crusca*. Les *Mémoires* qu'il a laissés sur sa vie furent imprimés Cologne, S. D.; Naples, 1728, in-4, édit. rare, dont tous les exemplaires sont grand pap.; mais une édition bien supérieure à toutes les précédentes pour la correct. du texte et pour les docum. inédits dont elle est enrichie, a été publiée par le doct. Tassi, Florence, 1829, 3 vol. in-8. La *Vie* de Benvenuto a été trad. en franç. sur cette édit. par D.-D. Farjasse, Paris, 1833, 2 vol. in-8. Il en existait une précéd. par T. de Saint-Marcel, Paris, 1822, in-8. Une édit. des *Opere* de Cellini, Milan, 1806-1811, 3 vol. in-8, est citée par Gamba comme très précieuse. Les deux prem. vol. contiennent la *Vie*, et le 3e les deux *Traités de l'orfévrerie* et de la *sculpture*, avec quelq. *opuscules;* mais ce qui donne un mérite particul. à cette édit., ce sont les excellentes *tables* dont l'a enrichie l'édit. J. Palamède Carpani.

CELLOT (Louis), jésuite, né à Paris en 1588, mort en 1658 dans la même ville, fut successivem. recteur du collége de Rouen et de celui de La Flèche, puis provincial. Chargé par sa société de défendre les priviléges des réguliers contre les droits des pasteurs, il écrivit à ce sujet son traité *de Hierarchiâ et Hierarchicis lib. IX*, Rouen, 1641, in-fol., qui fut censuré par la Sorbonne. Il a publ. en latin des *Poésies*, *Panégyriques*, etc., qui ont paru de 1630 à 1656; on lui doit en outre quelq. écrits histor., entre autres *Historia Goteschalchi*, 1655, in-fol., ouvr. curieux et bien écrit.

CELS (Jacques-Martin), savant cultivateur et botaniste, né à Versailles en 1740, entra dans l'administr. des fermes, et devint receveur à l'une des barrières de Paris. Les droits d'entrée ayant été supprimés à la révolution, Cels fut obligé de tirer parti de ses connaissances. Lié avec d'autres botanistes et amateurs, il s'était formé un jardin très curieux au moyen des échanges que lui avait procurés sa correspondance. Tous ceux qui visitaient son jardin pour étudier les plantes rares dont il avait fait collection y étaient bien accueillis. Les beaux ouvr. de botanique descriptive qui ont paru en France de 1792 à 1806 lui doivent plus. importants matériaux. Ventenat (*v.* ce nom), a publ. *le Jardin de Cels*, et un *Choix de plantes tirées du jardin de Cels*, in-fol., avec de belles grav. C'est dans ce même jardin que furent dessinées plus. des espèces nouvelles publ. dans les *Stirpes novæ* de l'Héritier, dans les *Plantes grasses* et les *Astragales* de *Decandolle*, et dans les *Liliacées* de Redouté, ouvr. le plus magnifique dont les arts du dessin et de la peinture aient enrichi jusqu'à présent la botanique. Cels, admis à l'Institut, dans la sect. d'agricult., dès la créat. de cette compagnie, mourut en 1806. Il est auteur, en société avec le libraire Lottin, d'un ouvr. intit. *Coup-d'œil éclairé d'une bibliothèque*, à l'usage de tout possesseur de livres. Paris, 1773, in-8. On lui doit des notes pour la nouv. édit. d'*Oliv. de Serres*, et pour quelq. autres ouvr. d'agricult., et des *Instruct.* sur diverses branches de la même science. Il eut une grande part à la rédaction du projet de Code rural.

CELS (François), pépiniér., fils du précéd., mort du choléra en 1832, à Montrouge près de Paris, âgé de 61 ans, fut digne héritier du nom de son père. Chef depuis 30 ans de l'établissement que celui-ci avait fondé, et dans lequel se trouvent aujourd'hui réunies un grand nombre d'espèces de végétaux exotiques, François Cels cultivait avec persévérance, et faisait tous les ans venir de l'étranger une foule de plantes dont il enrichissait le pays. Les beaux ouvr. de Ventenat, l'*Herbier de l'amateur*, les *Liliacées* de Redouté, ainsi que plusieurs journaux horticoles de notre époque, doivent beaucoup de *Notes* précieuses et de conseils judicieux à cet habile praticien.

CELSE (Aurélius-Cornélius), sav. médecin, issu de la famille patricienne *Cornélia*, né à Rome ou à Vérone, vécut sous les règnes d'Auguste, de Tibère et de Caligula. L'étonnante variété de ses connaiss. laisse ignorer s'il pratiqua plus spécialement une profession ou s'il cultiva les sciences en homme qui désire de s'instruire et de connaître; toutefois on croit qu'il consacra à la médecine les dernières années de sa vie, ou plutôt celles de la maturité de l'âge, et plusieurs auteurs le nomment l'*Hippocrate des Latins*, titre bien justifié par son ouvr. *de Medicinâ lib. VIII*, dont on compte un grand nombre d'édit. La meilleure est celle de Leipsig, 1766, in-8, donnée par Krause avec beaucoup de notes et de variantes. Ce *Traité*, dont la latinité est d'une élégance remarquable, est tout ce qui nous reste de cet auteur. Il a été trad. en franç. par Ninnin, Paris, 1753, 2 vol. in-12, et 2e édit. 1821, 2 vol. in-12, par les soins de M. Lepage. Une nouv. trad. par MM. Fouquier et Ratier a paru en 1824, in-18.

CELSE, philos. épicurien du 2e S., l'un des plus redoutables agresseurs du christianisme, qu'il combattit dans plus. écrits, doit sa célébrité surtout à celui qu'il avait intit. : *Discours véritable*, ouvr. qui ne nous est point parvenu, mais dont Origène (*v.* ce nom), rapporte des fragments considérables dans la *Réfutation* qu'il en a faite. Il ne reste de Celse que ces citations ou fragments; toutefois ils suffisent pour perpétuer la mémoire de ce sophiste, le plus ingénieux et le plus séduisant de tous ceux dont les chrétiens et les juifs convertis aient essuyé les attaques et les sarcasmes. C'est à lui que Lucien dédia son *Pseudomante*.

CELSIUS (Magnus-Nicolas), mathém. et naturaliste suédois, né en 1621 dans l'Helsingie, professa les mathém. à l'univ. d'Upsal, et mourut en 1679. On a de lui : *de Plantis Upsaliæ*, Upsal, 1647, in-8. — *Dissertatio de Thule veterum*, Stockholm, 1673, in-4.

CELSIUS (Olaus), botaniste, théol. et orient. suédois, fils du précéd., né en 1670, mort en 1756, membre de l'acad. de Stockholm, avait fait, par ordre de Charles XI, plus. voyages dans les princip.

états de l'Europe. Aux fonctions de pasteur et de profess., il réunissait le goût de la botanique, et se rendit très célèbre par ses recherches sur les div. plantes dont il est parlé dans la *Bible*. Il en publia successivem. le résultat en 17 *Dissert.* qu'il réunit sous ce titre : *Hierobotanicon*, etc., Upsal, 1745 et 1747 ; Amsterdam, 1748, in-8. On lui doit aussi le *Catalogue* des plantes qui naissent spontanément dans les environs d'Upsal, dans les *Acta Suec.*, 1732 et 1740. Enfin il a publ. plus. *Dissert.* sur la théol., l'hist. et les antiq., entre autres : *de Linguâ Novi Testamenti originali*, Upsal, 1707, in-8.—*De Sculpturâ Hœbreor.*, ib., 1726, in-8, etc. Ce savant Suédois, regardé comme le fondat. de l'hist. naturelle dans sa patrie, fut le prem. maître et le protecteur du célèbre Linné, qui a donné à un nouv. genre de plantes le nom de *Celsia orientalis.* — Magnus et Olaüs, ses deux fils, se sont fait connaître par quelq. *écrits historiques. L'Hist. d'Éric XIV, roi de Suède*, composée par Olaüs sur les docum. contempor., a été trad. en franç. par Genest, 1777, 2 t. in-12. — André, leur frère, né en 1701 à Upsal, profess. d'astronomie dans cette ville, et membre des plus célèbres académies et sociétés sav. de l'Europe, fit d'abord, par ordre du gouvernem., plusieurs voyages pour se mettre en état de perfectionner l'astronomie en Suède, accompagna Maupertuis, Clairaut et les autres sav. français dans leur voyage à Tornéo, fut récompensé des services qu'il leur avait rendus par une pension de 1,000 liv. que Louis XIV lui assigna sur sa cassette. De retour dans sa patrie, il y fit construire un observatoire à ses frais, et mourut en 1744. Outre plusieurs *Mémoires* insérés dans les recueils des sociétés savantes, nous citerons de lui, entre autres ouvr. : *Dissert. de novo methodo dimetiendi distant. solis à terrâ*, 1730 ; un *Recueil de trois cent seize observations d'aurores boréales faites de 1716 à 1732*, Nuremberg, 1733, in-4 (en latin).—*Disquisit. de observationib. pro figurâ telluris determinand. in Galliâ habitis*, Upsal, 1738 ; et en suédois une *Lettre sur les comètes*, ibid., 1744, etc.

CELSUS (Julius), écrivain romain de la fin du 1er S. avant l'ère chrét., est auteur d'une *Vie de César*, publ. en 1473, in-fol., et insérée dans l'édition de *Cœsar cum notis varior.*, Leyde, 1713, in-4. — Un autre Julius Celsus, aut. d'un *Traité* sur la tactique, paraît avoir vécu postérieurem. au règne de Néron. Il est cité par Laurent Lydus de Philadelphie dans un ouvr. sur les magistrats de la républ. rom., publ. en grec et en latin par les soins de Choiseul-Gouffier (*v.* ce nom).

CELSUS (Jubentinus), juriscons. romain, fils d'un magistrat du même nom qui paraît avoir contribué à délivrer sa patrie de l'oppression du cruel Domitien (*v.* ce nom), fut honoré d'un double consulat par l'empereur Adrien, et appelé à faire partie des conseils de ce prince. Il vécut jusque sous le règne d'Antonin-le-Pieux. On trouve dans le *Digeste* quelq. fragm. des ouvr. de ce jurisc. — Un autre Celsus (Caïus-Titus-Cornélius), trib. milit. en Afrique, fut proclamé empereur l'an 265, et massacré sept jours après par les ordres de Galliène, cousine de l'emper. Gallien.

CELSUS (Minus), ou *Minio Celsi*, sav. ital., né dans le 16e S. à Sienne, quitta sa patrie pour se dérober à l'intolérance relig., et se retira dans le pays des Grisons, où il espérait trouver, au sein de la réforme, des sentiments plus pacifiques. Il ne tarda pas à être désabusé : l'opinion qui condamnait les hérétiques au dernier supplice ayant prévalu dans un synode assemblé à Coire en 1571, Minio Celsi écrivit d'abord en ital., puis trad. en latin une réfutation de cette maxime anti-chrét. ; elle ne parut qu'après sa mort sous ce titre : *In Hæreticis coercendis*, etc., Christingæ (Bâle), 1577, in-4, et 1584, in-8. Minio Celsi réfugié dans cette ville, était correcteur dans l'imprimerie de P. Perna (*v.* ce nom), et l'on sait que dès 1572 il donna des soins à l'édit. d'un *Recueil* de traités d'alchimie ; on peut conjecturer qu'il mourut en 1576, puisqu'il n'existait plus, comme on l'a vu, lors de la publ. de son livre.

CELTES. Nom donné dans la plus haute antiquité aux peuples qui habitaient cette partie de l'Europe (la Celtique) appelée depuis Gaule (*Gallia*). Suivant Ammien-Marcellin, Celta, roi des Aborigènes, fut tellement aimé et regretté de ses sujets, qu'ils voulurent quitter leurs noms pour prendre le sien ; et de celui de Galata, sa mère, dérivèrent les noms de Galates (Γαλάται) chez les Grecs, et Gaulois (*Galli*) chez les Romains. Suivant Diodore de Sicile, Hercule, occupé dans la *Celtique* à bâtir Alesia, eut de la fille d'un prince du pays, nommée Galata, un fils qui porta le nom de sa mère, et le fit prendre à ses sujets. Un gr. nombre de savants ont prétendu que la Celtique n'était pas exclusivem. la Gaule ; mais que le nom de Celtes était commun à plusieurs autres peuples de l'Europe. Le judicieux Schœpflin (*v.* ce nom), dans son ouvr. intit. : *Vindicia Celtica*, a victorieusement réfuté cette opinion.

CELTES-PROTUCIUS (Conrad), poète latin, né dans le duché de Wurtzbourg en 1459, mort à Vienne en 1508, se nommait *Meissel*, mot allem. qui signifie *ciseau*, et qu'il latinisa suivant l'usage du temps. On a de lui : *Ars versificandi et carminum liber*, Nuremberg, 1487, in-4, édit. rare. — *Amorum lib. IV*, etc., ibid., 1502, in-fol., fig., très rare. — *De situ et moribus Germaniæ carmen*, réimpr. à Strasbourg, 1610, in-8.—*Odarum lib. IV*, Strasbourg, 1513, in-4.—*De Conscribendis epistolis*, Cologne, 1573, in-8 ; et plus. autres pièces de vers imprimées soit séparément, soit dans les recueils de Schardius, de Pistorius (*v.* ces noms), et dans les *Deliciæ poetarum German.* Suivant Saxius (*v.* ce nom), c'est à Celtes que l'on doit la découverte des *Fables de Phèdre* et de la *Carte de Peutinger* (*v.* ce nom). Il fut le bibliothéc. de l'emp. Maximilien Ier, et reçut le premier le titre de poète impérial. Il avait réuni un grand nombre de matériaux pour l'hist. d'Allemagne, à laquelle il avait pris l'engagement de travailler ;

mais la mort l'empêcha sans doute d'accomplir ce dessein.

CENALIS ou CENEAU (ROBERT), théol. franç., successiv. év. de Vence, de Riez et d'Avranches, né vers la fin du 15e S., mourut en 1560, laissant de nombreux ouvr., dont les plus remarquables sont : *Historia gallica*, Paris, 1557 et 1581, in-fol. : ce n'est point une *hist.*, mais bien un recueil de *Dissert.* sur l'origine des Francs et des Bourguignons, où l'auteur adopte toute espèce de récits, vrais ou faux, sur les commencem. de la domination de ces peuples dans les Gaules, etc. — *Tractatus de utriusque gladii facultate usuque legitimo*, Paris, 1546, in-12, Leyde, 1558. — *Pro tuendo sacro Cœlibatu*, Paris, 1545, in-8. — *Traduct. Larvæ sicophanticæ*, etc., ibid., 1555, in-8, écrit contre les réformés. — *Methodus de compescendâ hæreticorum ferociâ*, ibid., 1557, in-8. — *Axioma de divortio matrimonii*, etc., ibid., 1549. — *De liquidorum, leguminumque mensuris*, etc., ibid., 1532, 1535, 1547, in-8. Tous ces ouvr., qui lui acquirent dans son temps de la réputation, sont presque oubliés aujourd'hui, malgré l'érudition que l'auteur y a déployée.

CENCIO (LUC), littérat., né à Capoue en 1480, était sav. dans les lettres grecq. et lat.; il professa les humanités dans sa patrie pendant plus de 50 ans; obtint une pension en récompense de ses services, et mourut en 1556. Les magistrats de Capoue lui consacrèrent une épitaphe rapportée par Toppi dans la *Bibl. napolitana*, 192. Il a laissé une *Hist. de la Campanie*, en lat.; et un autre ouvr. intit. : *De Paracleto*.

CENNI (JACQUES-MARIE), né en 1651 près de Sienne, étudia la jurisprud., fut successiv. secrét. de plus. cardinaux, cultiva la poésie ital., et se fit remarq. par un grand talent pour l'improvisat. Il mourut à Naples en 1692. On a de lui : *Vita de Caio Cilnio Mecenate, cavaliere romano*, Rome, 1684; c'est la vie du célèbre Mécène. Parmi ses autres ouvr. restés MS., on cite *le Vite de' Critici*. — CENNI (Gaëtan), prêtre bénéficier de l'église du Vatican dans le 18e S., a laissé plus. ouvr. parmi lesquels on distingue : *De antiquitate Ecclesiæ Hispanæ dissertationes*, Rome, 1740-41, 2 vol. in-4. — *Monumenta dominationis pontificiæ, sive codex Carolinus, et codex Rudolphinus*, etc., Rome, 1760, 2 vol. in-4.

CENNINI (BERNARD), ciseleur et orfévre à Florence dans le 15e S., introduisit l'imprimerie dans cette ville. Ses deux fils, Dominique et Pierre, fabriquèrent avec lui les poinçons, formèrent des matrices et fondirent les caractères. Le premier livre sorti de leurs presses, et le seul que l'on connaisse, est un Virgile complet, sous ce titre : *Virgilii opera omnia cum commentariis Servii*, Florence, 1471, in-fol. Un avertissement des édit. à la fin du vol. a fait connaître les détails que l'on vient de lire.

CENNINO-CENNINI, peintre florentin, élève de Gaddi, est loué par Vasari comme coloriste; mais son premier titre à l'estime de la postérité est un *Tr. de la peinture*, le plus ancien monum. que l'on connaisse sur cet art, et qui remonte à l'année 1437. Cet ouvr., conservé dans les MSs. de la biblioth. Laurentienne, a été publié pour la prem. fois par M. Joseph Tambroni, Rome, 1821, gr. in-8, avec une préface très étendue et une table des mots inusités aujourd'hui dans la langue ital., et qui ont rapport à la peinture. Les remarq. auxq. cette publicat. a donné lieu de la part des critiques les plus distingués de l'Italie, fait désirer une nouv. édit. de cet ouvr., corrigée et améliorée.

CENSORINUS (C.-MARCUS), était consul de Rome avec Asinius Gallus, l'an de Rome 744 (8 ans avant l'ère chrét.). C'est à lui qu'Horace adresse sa 7e ode du IVe livre, dans laquelle il cherche à démontrer que les louanges des poètes sont d'un gr. prix : *Dignum laude virum musa vetat mori.*

CENSORINUS, gramm. et philos., composa vers l'an 238 un petit ouvr. intit. *de Die natali*. Cet écrit a beaucoup servi aux chronol. pour déterminer les époques principales des événements anciens. L'aut. y traite de plus. sujets instructifs, et montre constamment de l'érudit. et du jugement; son style, auquel on ne peut reprocher que quelq. expressions peu classiques, est clair et concis. Cet ouvr. a été impr. pour la prem. fois à Bologne, en 1497, in-fol., avec le *Manuel d'Épictète*, et d'autres morceaux anciens. L'édit. publ. par Havercamp, Leyde, 1743, in-8, passe pour la meilleure; un *Tr. des accents*, par Censorinus, n'est point venu jusqu'à nous. C'est à tort qu'on lui a attribué deux autres écrits : *Indigitamenta* et *de Naturali institutione*. Granius-Flaccus est l'aut. du prem. de ces ouvr. qui s'est perdu; quant au second, dont on trouve des fragm. dans quelq. anciennes édit. à la suite du tr. *de Die natali*, tout porte à croire qu'il est d'un auteur incertain, postérieur à Censorinus.

CENSORINUS (APPIUS-CLAUDIUS), sénat., deux fois consul et préfet du prétoire, trois fois préteur de Rome et quatre fois proconsul, fut salué empereur malgré lui vers l'an 269 par une partie des troupes romaines, qui voulaient l'opposer à Claude II (*v.* ce nom); mais la sévérité qu'il montra pour maintenir la discipline le fit massacrer 7 jours après son élection, par ces mêmes soldats qui venaient de lui conférer la puissance souveraine. On doit suspecter les médailles qui lui sont attribuées.

CENTAURES (myth.), monstres à figure humaine, moitié hommes et moitié chevaux, enfants d'Ixion et de la Nue, habitaient une contrée de la Thessalie, d'où ils furent chassés par Hercule. On les représente armés d'une massue ou ayant à la main un arc, arme dont ils se servaient avec adresse. Ils soutinrent contre les Lapithes, autre race monstrueuse, un combat célèbre dans la mythologie : leur querelle avait eu lieu aux noces de Pirithoüs et d'Hippodamie.

CENTENERA (D. MARTIN del BARCO), poète espagnol, né à Logrosan, dans la Vieille-Castille, fit en 1573 partie de l'expédition entreprise par les Espagnols dans l'Amérique-Méridionale, sur les

bords du fleuve appelé depuis *Rio de la Plata*, et célébra cette conquête dans un poëme intitulé : *Argentina y conquista del Rio de la Plata*, etc., Lisbonne, 1602, in-4, réimpr. dans le t. III des *Historiadores primitivos de las Indias*, de la Barca, Madrid, 1749, in-fol. Il écrivit aussi un ouvr. en prose intit. : *El desengaño del mundo*, resté MS.

CENTENO (Diego), noble castillan, né en 1505, fut un des compagnons de Pizarre dans la conquête du Pérou, devint, après la mort de Pizarre, chef d'une troupe qui combattit quelque temps seule pour le parti royal, et se joignit ensuite à l'armée rassemblée par le président La Gasca, envoyé de Charles-Quint pour rétablir l'ordre dans ces contrées. Peu satisfait des récompenses qui lui furent accordées pour ses services, Centeno se préparait à passer en Espagne pour adresser des plaintes au roi, lorsqu'il fut empoisonné dans un festin en 1546.

CENTENO (Amaro), écrivain espagnol du 16e S., né dans le royaume de Léon, est auteur d'une *Hist. de las cosas del Oriente*, Cordoue, 1595, in-4. On y trouve la descript. de plus. contrées d'Asie, où il avait voyagé; une hist. des Tatars, une autre de l'Égypte, et des détails sur Jérusalem.

CENTINI (Maurice), religieux italien de l'ordre des Frères mineurs, né dans le 16e S. à Ascoli, prof. la théologie dans l'univ. de Ferrare, et mourut évêque de Mileto en Calabre. On a de lui : *Carmen de laudibus Polesii montis Asculani*, Ferrare, in-4.

CENTLIVRE (Susanne FREEMANN, connue sous le nom de), célèbre en Angleterre par ses aventures romanesques et son talent dramatiq., naquit en 1667 dans le Lincolnshire. Orpheline dès l'âge de 12 ans, les mauvais traitements qu'elle recevait des personnes chargées de son éducation l'engagèrent à prendre la fuite sans argent comme sans projet arrêté. Elle rencontra sur la route de Londres un jeune homme, qui, frappé de sa beauté et de sa jeunesse, la prit sous sa protection. Après avoir perdu successiv. deux maris en moins de 4 ans, réduite à une grande détresse, elle résolut de tirer parti de son talent pour la poésie, talent dont elle avait donné des indices dès l'âge de 7 ans, dans une chanson qui a mérité d'être conservée. Elle composa une tragédie : *l'Époux parjure*, représ. sur le théâtre de Drury-Lane en 1700. Cette tragédie fut suivie de plus. comédies, dont quelq.-unes imit. du franç. Enhardie par ses succès littéraires, Susanne voulut s'essayer comme actrice; et cette profession devint pour elle l'occasion d'un nouvel hymen qu'elle contracta avec un jeune homme, nommé Centlivre, attaché à la maison de la reine : ce dernier mariage assura enfin son existence. Mistriss Centlivre continua toutefois de travailler pour le théâtre; et mourut en 1723. Ses coméd. ont été recueill. en 3 vol. in-12, Londres, 1761; les meill. sont : *The busy-body* (l'Affairé); *A bold stroke for a wife* (un Coup hardi pour une femme); et *The wonder* (la Merveille), jouée en 1714. On a d'elle aussi plus. *pièces* de vers et un *Recueil de lettres*, publié par Boyer.

CENTNER (Godefroi), écrivain allemand, né à Thorn en 1712, mort en 1774, fut profess. d'hist., d'éloquence et de philos. dans sa patrie. Outre des écrits de théologie, des poésies, et beaucoup d'articles dans les feuilles périodiques du temps, il a laissé les ouvrages suivants : *Historiographia seu regula scribendi histor. ecclesiast.*, Wittemberg, 1738, in 4. — *Histoire des Thorniens qui se sont illustrés hors de leur patrie* (en allem.), 1763, in-4. — *Monument à la gloire de Thorn* (idem), ibid., 1765, in-4.

CENTORIO *d'e gli Ortensi* (Ascagne), littér. ital., né dans le 16e S. à Rome, embrassa le parti des armes et servit long-temps dans différents pays. On a de lui des *Mém.* ou *Comment*, dont il rassembla les matériaux pend. ses campagnes, et qui, n'ayant point été réimpr. sont devenus très rares. Ils furent publ. en 2 parties; la prem. a pour titre : *Commentari delle guerre di Transilvania, lib. VI*, Venise, 1565, in-4; et la seconde : *Commentari delle cose d'Europa, lib. VIII*, ibid., 1569, in-4. Cet auteur a écrit en outre cinq *Discours sur l'art de la guerre* (en ital.), impr. séparément à Venise de 1558 à 1562, et que l'on trouve réunis ordinairement en un seul vol. — *Peste di Milano, del 1576 e 1577*, Venise, 1579, in-4. — *Amorose rime*, Venise, 1552, in-8. — *L'Aurora soave*, 1556, in-8, rare. Éditeur des *Novelle del Bandello*, Milan, 1560, 3 vol. in-8, il a ajouté des *sensi morali* (sens moraux) à chaque nouvelle; mais il retrancha toutefois celles qu'il n'a pas jugées *dignes* d'être réimpr. : par suite de ces suppressions et de quelques autres, cette édition n'est point estimée.

CEO (Yolande de), religieuse portugaise, née à Lisbonne en 1603, morte en 1693, a laissé 2 vol. in-fol. de pièces de théâtre sur des sujets pieux, composées en très grande partie dans sa jeunesse; celle qui a pour titre : *la Transformac. por Dios*, fut jouée en présence du roi Philippe III.

CEPARI (Virgile), jésuite, né près de Pérouse en 1594, mort en 1631, fut recteur des colléges de son ordre à Florence et à Rome. Il a laissé des ouvr. ascétiques et d'autres historiques en italien, dont les plus connus sont : *Vie de Ste Françoise, Rom.; de Ste Madeleine de Pazzi; de St Louis de Gonzague; de St François de Borgia*, 1624, in-8; *de Jean Berchmann*, traduit en français par Cachet.

CEPEDA (Joachim-Romero de), poëte espagn. du 16e S., est aut. d'un poëme intit. : *la Destruccion de Troia*, Tolède, 1583, in-8; d'une traduct. des *Fables d'Ésope*, Séville, 1590, in-8; de *Conserva espiritual* (confitures spirituelles), méditat. en vers, Médina-del-Campo, 1588, in-8, et enfin, d'autres *œuvres* poétiq. (*obras en verso*), ibid., 1582, in-4. — Cepeda (Ferdin. de), publia à Mexico en 1637, in-fol., une *relation* de la fondation de cette ville (en espagnol). — Cepeda (Franç. de), né à Oropesa, dans la Nouvelle-Castille, au 17e S.,

curé de Cervera, composa un abrégé de l'*Histoire d'Espagne*, depuis le déluge jusqu'en 1642, Madrid, 1643-54, in-4. — Cepeda (Gabriel de), religieux dominicain, né à Ocaña, publia à Madrid, en 1669, une *Histoire de N. S. de Attocha*, réimpr. dans la même ville en 1670, in-4.

CÉPHALAEON ou CÉPHALION, écrivain grec, cité par Denys d'Halicarnasse, avait écrit en dialecte dorique un *Abrégé histor.*, renfermant, en IX livres, dont chacun portait le nom d'une muse, l'histoire générale depuis Ninus jusqu'à Alexandre-le-Grand. Cet ouvrage existait encore au temps de Photius; mais on n'en connaît plus aucune copie.

CÉPHALE (myth.), fils de Mercure et de Hersé, et mari de Procris, fille d'Érechté, pour l'amour de laquelle il brava la vengeance de l'Aurore, dont il dédaigna la tendresse. A l'instigat. de cette déesse, Minos fit à Procris le funeste présent d'un dard qu'à son tour elle donna à son mari; bientôt celui-ci eut le malheur d'en percer involontairement sa chère Procris, et de désespoir il se donna la mort avec l'arme fatale. Jupiter métamorphosa les deux époux en astres.

CÉPHALE, orateur athénien, contemporain de Démosthène, introduisit dans la forme du discours l'usage de l'exorde et de la péroraison; quoiqu'il eût pris beaucoup de part aux affaires publiques, sa probité le mit à l'abri de toute accusation, et il s'en glorifiait avec d'autant plus de raison, que la chose était plus rare dans une république telle qu'Athènes. — Un autre Céphale, originaire de Syracuse, et père de l'orat. Lysias, vint s'établir à Athènes du temps que Socrate y florissait; il reçut dans sa maison ce philosophe, qui y prononça la plupart des disc. que Platon a recueillis dans ses livres de la république. — Un 3e Céphale, de Corinthe, accompagna Timoléon en Sicile vers l'an 339 av. l'ère chrét., et servit de conseil et de guide à ce grand capitaine lorsqu'il entreprit de donner de nouvelles lois à Syracuse.

CÉPHAS, l'un des 72 disciples de J.-C., est cité par St Paul dans l'*Épître aux Galates*.

CÉPHÉE (myth.), prince d'Arcadie, fut aimé de Minerve, qui le rendit invincible en attachant sur sa tête un cheveu de Méduse. — Un autre Céphée, roi d'Éthiopie, fils de Phénix et père d'Andromède, eut pour femme Cassiope, dont la vanité devint funeste à ce prince : Neptune, à la demande de Junon et des Néréides, auxquelles l'imprudente reine avait osé se comparer, envoya un monstre qui fit d'épouvantables ravages, jusqu'à ce que Céphée, ayant consulté l'oracle, apprit que ces maux finiraient s'il sacrifiait au monstre sa fille Andromède (*v.* ce nom).

CÉPHISODORE, sculpt. grec, fils de Praxitèle et frère de la 1re femme de Phocion, florissait dans la 105e olympiade, 360 ans av. J.-C. Héritier des talents et des inclinations de son père, il fit les statues des courtisanes *Anyte* et *Myro*, ainsi qu'une foule d'autres beaux morceaux de sculpture, qui sont cités par Pline et par Pausanias. — On connaît deux autres Céphisidore : l'un, statuaire, vivait dans la 120e olympiade, et fit les statues des philosophes; l'autre, peintre, contemporain d'Évenor, fut père de Parrhasius, et vivait dans la 90e olympiade, 420 ans avant J.-C.

CÉPHISODORE, Athénien, jouit d'un gr. crédit dans sa patrie, qu'il s'efforça de préserver du joug de Philippe, fils de Démétrius, roi de Macédoine, en armant contre lui les nations alliées d'Athènes. Les Romains prirent part à cette ligue, et envoyèrent Atilius contre le roi de Macédoine, l'an 200 av. J.-C. : telle fut l'origine des guerres que ce royaume soutint pendant 52 ans contre les Romains, qui finirent par le réduire en province.

CÉPHISODOTE, orateur athénien, l'un des dix ambassadeurs que la républ. d'Athènes envoya à Sparte l'an 368 av. J.-C., eut le commandement d'une flotte de dix vaisseaux pour une expédition dans la Chersonèse ; mais ayant conclu un traité qui déplut à ses compatriotes, il fut destitué, mis en jugement, et peu s'en fallut qu'il ne subît la peine capitale. Démosthène vante les talents de cet orateur.

CÉPION (Q.-Servilius), consul l'an de Rome 646, issu de la famille de *Servilius*, pacifia l'Espagne, prit Toulouse, où il enleva de gr. sommes d'or et d'argent déposées dans un temple, et fut ensuite vaincu par les Cimbres. Destitué du commandement après sa défaite, il revint à Rome, y fut d'abord incarcéré, puis condamné à l'exil; il se retira à Smyrne, où il périt misérablement. Cépion s'était attiré la haine du peuple pend. son consulat; mais il était bien vu du sénat, et Cicéron fait l'éloge de son courage.

CÉPORIN *Ceporinus* (Jacques), sav. philologue, né dans le canton de Zurich, en 1499, avait étudié les langues grecque et hébraïque, les mathématiques et la théologie dans les univers. de Cologne, Ingolstadt et Vienne. Il était correcteur d'imprim. à Bâle, lorsque Zuingle (*v.* ce nom), auq. il avait appris l'hébreu, le fit appeler à Zurich, comme profess. de théologie, de grec et d'hébreu. Il y mourut la même année, en 1525. Son nom de famille était *Wiesendanger*, qu'il changea, suivant l'usage du temps, en un nom grec analogue. On a de lui : *Scholia in Dionysii* Περιήγησιν (*descript. orbis*) *et in Arati astronomicon*, Bâle, 1523, in-8. — *Hesiodi georgicon, brevi scholio adornatum*: *Epigrammata græca*, Cologne, 1533; Zurich, 1539. — *Compendium grammaticæ græcæ*, souvent réimpr.

CEPPEDE (Jean de La), présid. de la chambre des comptes de Provence, né à Marseille vers le milieu du 16e S., mort à Avignon en 1622, avait fait une étude approfondie de l'Écriture sainte et de la théologie scolastique. On a de lui : *Imitation* (en vers) *des Psaumes de la pénitence, avec des Sonnets et des Méditations sur le Mystère de la Rédemption*, Lyon, 1594, in-8, réimpr. sous le titre de *Théorèmes spirituels*, avec d'autres poésies, Toulouse, 1615-21, 2 vol. in-4. On trouve dans les notes qui accompagnent le texte une gr. érudit.

CERACCHI (Joseph), sculpt., né à Rome vers

1760, élève du célèbre Canova, était déjà connu par quelques ouvr. remarquables lorsque l'armée franç. envahit l'Italie. Ayant adopté les principes de la révolution, il abandonna la sculpture pour se jeter dans les intrigues politiques, et figura dans les événements de Rome de 1797 à 1799. Obligé de quitter sa patrie par les changem. qui s'y étaient opérés après l'évacuation de l'Italie par les Français, il vint à Paris, entra dans un complot tramé contre le prem. consul Bonaparte, fut arrêté le 10 octobre 1800, jugé, condamné à mort et exécuté le 10 février 1801, avec ses coaccusés Arena, Demerville et Topino-Lebrun (*v.* ARENA).

CERATI (GASPAR), littérat., né à Parme en 1690, d'une illustre famille, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et parvint rapidement aux dignités ecclésiastiques, voyagea utilement en France et dans plus. autres états de l'Europe, et fut associé aux académies de Paris, de Londres et de Berlin; nommé prieur conventuel de l'ordre de St-Étienne, et proviseur-général de l'université de Pise, il rendit dans cette place d'import. services aux lettres, et mourut en 1769. Il a laissé un petit nombre d'ouvr., fruits de ses études théologiques, de ses observations et de ses rapports avec les savants et littérateurs distingués de son temps. Un seul de ces écrits a été impr. après sa mort sous ce titre : *Dissertazione postuma sull' utilità dell' inesto* (de l'inoculation). Le *Choix de lettres*, publ. par l'abbé Conti, Venise, 1812, in-8, en contient plusieurs de Gasp. Cerati.

CERATIN (JACQUES), sav. holland., né à Hoorn au 15e S., s'appelait *Teyng;* puis ayant pris le nom d'*Hornanus* (de sa patrie), il le changea contre celui de *Ceratinus,* du grec κερας, mot qui, comme *Hoorn,* signifie *corne.* Il professa les langues latine et grecque à Tournai, à Louvain, à Leipsig, et revint mourir à Louvain en 1530. On a de lui une *Version lat.* des deux prem. *Dialogues* de St Jean-Chrysostôme, imprimée avec la version des quatre autres, par Germ. Brice, Vienne, 1599, in-8. — *De sono græcar. litterarum,* impr. avec le traité d'Érasme *De pronuntiatione,* Cologne, 1529, in-8; Paris, 1536, in-8, et dans le recueil d'Havercamp (*v.* ce nom), Leyde, 1736. — *Lexicon græco-latinum,* avec une préface d'Érasme, 1524, in-fol.

CERCAMOUS, jongleur et troubadour de Gascogne au 13e S., est auteur de quelq. poésies qui se trouvent parmi les MSs. de la bibliothèque du roi, à Paris.

CERCEAU (du). — V. ANDROUET.

CERCEAU (JEAN-ANTOINE du), jésuite, né à Paris en 1676, se livra de bonne heure à la culture des lettres, et publia successivement un grand nombre de poésies latines et franç., de drames et de comédies joués dans les colléges; nommé précepteur du jeune prince de Conti, il fut tué, en 1730, d'un coup de fusil tiré par son élève, auquel on avait permis très imprudemment de s'exercer avec cette arme meurtrière : le prince resta longtemps inconsolable de cet accident. Les poésies lat. et franç. du P. du Cerceau ont été impr. plusieurs fois. La meilleure édit. des lat. (*carmina varia*), est celle de Paris, 1724, in-12. L'édit. la plus récente et la plus complète des *Poésies franç.* est de Lyon, 1827, 2 vol. in-8; cette édit., très bien exécutée, est due aux soins de M. A. Péricaud, sav. et modeste bibliophile, qui l'a fait précéder d'une *Notice* détaillée sur l'aut. Le second vol. contient les *poésies*, et le prem. le *théâtre,* composé de 7 pièces, dont la plus remarquable est la comédie intitulée : *les Incommodités de la grandeur.* Parmi les autres éditions des *Poésies* de du Cerceau, on distingue celle de Paris, Didot, 1785, 2 vol. petit in-12, devenue très rare, surtout les exempl. pap. vél. On a de cet écrivain un assez grand nombre d'ouvrages en prose, en général assez médiocres, comme beaucoup de ses productions poétiques, et dont nous nous bornerons à citer les suivants : *Réflexions sur la poésie française*, Paris, 1742, 2 v. in-12. — *Lettres sur l'histoire des Flagellants*, *de l'abbé Boileau*, S. D., in-12. — *Hist. de Thamas Kouli Kan*, Amsterdam, 1741, 2 vol. in-12 (cet ouvr. avait déjà paru en 1728, sous le titre d'*Hist. de la dern. révol. de Perse*). — *La conjuration de Rienzi*, achevée par le P. Brumoy, Paris, 1733, in-12. Une liste complète de ses ouvr. se trouve dans l'édit. de Moréri, 1759. Du Cerceau avait été un des rédacteurs du *Journal de Trévoux.*

CERCHIARO (JEAN-LOUIS), littérat., né en 1603 à Vicence, étudia dans sa jeunesse à Bergame, puis à Milan, et, ayant pris l'habit relig. dans la congrégat. des somasques, fut nommé professeur d'éloquence au collége Clémentin à Rome, où ses talents brillèrent du plus grand éclat. Obligé de quitter Rome, il vint à Venise, où il fut admis à l'académie des *Generosi*, et s'occupa de rassembl. des matériaux pour l'hist. de son ordre, qu'il projetait d'écrire ; mais, envoyé par ses supérieurs en Piémont, il fut dans la route saisi d'une fièvre violente, et mourut à Alexandrie-de-la-Paille en 1636, à 33 ans. Ses discours et ses poésies (*Orationes et Carmina*) ont été publ., Venise, 1656, un vol. in-8.

CERCIDAS, poète grec, né à Mégalopolis dans le 3e S. av. l'ère chrét., donna des lois à sa patrie, et la mit sous la protect. de Philippe, roi de Macédoine; et, en effet, l'alliance de ce prince lui présentait beaucoup plus de garantie que celle d'aucun des autres états de la Grèce. Cercidas, quelques instants avant de rendre le dernier soupir, dit à ses amis qu'il se réjouissait de mourir dans l'espoir d'aller rejoindre Pythagore, Hécatée l'historien, Homère et le musicien Olympus; il voulut qu'on mît dans son tombeau les deux prem. livres de l'*Iliade.* — Un autre CERCIDAS, aussi Mégalopolitain, et sans doute petit-fils du précédent, fut lié intimement avec Aratus. Il commandait un corps de mille hommes à la bataille de Sellasie, où Cléomène III, roi des Lacédémoniens, fut défait par Antigone, l'an 222 av. J.-C.

CERCYON (mythol.), brigand d'une force prodigieuse, établi dans l'Attique, arrêtait les voyageurs, les massacrait s'ils ne consentaient à lutter avec lui, et, après avoir terrassé ceux qui osaient

accepter son défi, leur liait les membres aux branches de deux gros arbres dont il courbait le tronc pour en rapprocher les cimes, qu'il laissait ensuite se redresser. Thésée défit ce bandit, et lui infligea pour supplice le genre de mort qu'il faisait subir à ses victimes.

CERDA (Jean-Louis de La), jésuite, né à Tolède, vers 1560, mort en 1643, professa pendant plus de 50 ans dans sa patrie la théologie, la logique, l'éloquence et la poésie. Il est principalement connu par un *Comment.* sur Virgile, le plus étendu qu'il y ait. Le premier volume, contenant les *Bucoliques* et les *Géorgiques*, impr. à Madrid en 1608, fut réimprimé à Lyon en 1609; et c'est dans cette ville que parurent successivement les tomes II et III, renfermant l'*Enéide*, 1612 et 1617, in-fol. Une nouv. édit. parut en 1619, et c'est la meilleure. Les autres ouvrages de La Cerda sont: une édit. des *OEuvres de Tertullien* avec des notes, Paris, 1624-30, 2 vol. in-fol. — *Adversaria sacra*, etc., Lyon, 1626, in-fol. C'est le plus estimé de ses ouvrages.—*De institut. grammaticâ lib. V*, ouvrage élémentaire adopté dans les colléges de la société, et qui dut à cet avantage un immense succès. Nicolas Antonio parle de quelques autres écrits de La Cerda, qui n'offrent plus aucun intérêt. — Cerda (Melchior de La), autre jésuite espagnol, né à Cifuentès dans le 16e S., professa les belles-lettres, la philosophie et la théologie à Séville pendant 30 ans, et composa les ouvrages suivants: *Apparatus latini sermonis*, etc., Séville, 1598, in-4. — *Usus et exercitatio demonstrationis*, 1598, in-4.—*Campi eloquentiæ*, Lyon, 1614, 2 vol. in-4.— *Consolatio ad Hispanos*, etc., 1621, in-4, au sujet de la défaite de l'*invincible Armada* par les Anglais, en 1588; quelques *Discours* et *Relations* impr. séparément. Melchior de La Cerda mourut en 1615.—Cerda (Jean de La), publia vers la fin du 16e S. un ouvr. intit.: *Vida politica de todos los estados de Mugeres*, Alcala, 1599, in-4.—Cerda (Ferdinand-Murillo de La), colon espagnol de l'Amérique au 17e S., est auteur d'un ouvrage *Sur la connaissance des langues du Pérou et du Mexique* (en espagn.), conservé dans la bibliothèque royale de Madrid. — Cerda (Louis Valle de La), né à Cuença dans le 16e S., est aut. d'un écrit intitulé: *Avisos de estado y guerra*, Madrid, 1599, in-4, et d'un *Traité* sur les monts-de-piété (en espagnol), ibid., 1600 et 1618, in-4. —Cerda (Pedro de Leyva y de La), comte de Baños, fit imprimer à Madrid, en 1690, un vol. in-fol. sur la maison des seigneurs de Leyva et de La Cerda, où sont exposés les services qu'elle a rendus, et ses droits à la grandesse d'Espagne.

CERDA (dona Bernarda-Ferreira de La), dame portugaise, née à Porto en 1595, a joui d'une gr. célébrité qu'elle devait à ses talents poétiques, ainsi qu'à l'étendue et à la variété de ses connaiss. Tous les biographes en parlent comme de la merveille de son temps, et lui accordent tous les talents et toutes les vertus. Philippe III, roi d'Espagne, l'attira à sa cour, et lui confia le soin d'enseigner les lettres latines aux infants Charles et Ferdinand. Elle fut mariée à Fern. Correa de Souza, et mourut en 1644. Les ouvr. qui restent d'elle sont: *España libertada*, poème en vers castillans, Lisbonne, 1618, in-4, très rare. A l'occasion de ce poème, Lopez de Vega loue Bernarda de son cœur portugais et de sa plume espagnole. Un volume de *Comédies;* un autre de *Poésies diverses* et *Dialogues* (en espagnol), un poème intit. *Las Soledades de Busaco;* et une espèce de roman (en prose portug.) ayant pour titre *Dos Cristaos de S. Thome, ou preste Joam.*

CERDA Y RICO (D. Francesco,), savant espagnol, membre de l'académie d'histoire de Madrid, né vers 1730, mort en 1792, a été très utile à la littérature espagnole, en tirant de la poussière des bibliothèques plusieurs bons ouvrages, dont il a donné de nouvelles édit., enrichies de comment. savants et judicieux. C'est à lui que l'on est redevable des réimpressions, entre autres ouvrages, des *OEuvres de Lopez de Vega;* des *Mémoires historiques d'Alphonse-le-Sage, roi de Castille;* de *la Mosquea*, poème de Villaviciosa; des *Poésies spirituelles* du P. Louis de Léon, etc. Il a travaillé aussi à la précieuse collection qui a pour titre: *Cronicas de Castilla.*

CERDON, hérésiarque du 2e S., né en Syrie, tenta de répandre une nouvelle doctrine, dont il avait puisé les germes dans la philos. orientale. Il admettait deux principes indépendants: l'un bon, créateur des génies bienfaisants; l'autre mauvais, auquel il attribuait la création des génies malfaisants. Selon lui, la loi des Juifs ne pouvait provenir que du principe du mal; celle des chrétiens tirait son origine du principe du bien, puisqu'elle avait été donnée par J.-C., fils de ce même principe; mais il pensait que le divin Sauveur des hommes n'avait eu que les apparences de la chair, et que ses souffrances n'avaient point été réelles. En conséquence de ces idées, il rejetait l'*Ancien-Testament*, et n'admettait même du Nouveau que quelques parties de l'évangile de St Luc, et quelques-unes des épîtres de St Paul. Étant venu à Rome sous le pontificat du pape Hygin (*v.* ce nom) pour y exposer son système, Cerdon fut forcé d'abjurer ses erreurs; mais, convaincu de les propager en secret, il fut séparé de la communion des fidèles. L'Église romaine, à cette époque, n'avait point assez d'autorité pour infliger une punition plus sévère aux hérétiques. Le *Recueil* de divers *Opuscules* de l'abbé de Longuerue (*v.* ce nom), publ. à Leipsig, 1750, in-4, contient une *Dissert.* latine sur l'*Origine des hérésies de Montanus, de Valentin, de Cerdon et de Marcion, disciple de ce dernier.*

CÉRÉ (Jean-Nicolas), directeur du jardin botanique de l'île de France, né dans cette colonie en 1737, fut conduit en France à l'âge de 5 ans pour y faire ses études, entra dans la marine royale, officier en 1757, fit deux campagnes sur mer sous les ordres du comte d'Aché (*v.* ce nom), revint en 1759 dans sa patrie, où son père lui avait laissé des biens considérables, et se livra dès-lors à son

goût pour la culture et l'histoire naturelle. Nommé directeur du jardin royal de l'île en 1775, il fit à ses frais toutes les dépenses nécessaires, et réussit à former des pépinières de poivriers, gérofliers, cannelliers et muscadiers, dont il distribua les jeunes plants aux cultivateurs des îles de France et de Bourbon. Le succès dépassa ses espérances : au bout de quelq. années, un seul colon recueillit 28 milliers de clous de gérofle sur son habitation. Céré envoya des caisses de plantes aux Antilles, à la Guyanne, à Cayenne, et la France eut l'espoir de s'affranchir du tribut qu'elle avait payé jusqu'alors à la Hollande pour le commerce des épiceries. La société d'agriculture de Paris, avec laquelle il était en correspondance, lui décerna, en 1788, une médaille d'or. On trouve de lui, dans le rec. de cette société, année 1789, un *Mémoire* sur la culture des div. espèces de riz à l'île de France. Céré mourut en 1810. Son *Éloge historique*, par Deleuze, a été inséré dans le tome XVI des *Annales du Muséum d'histoire naturelle*, et son nom a été donné par Dupetit-Thouars à un arbre de l'île de France.

CÉRÉALIS ou CÉRIALIS, général rom. sous le règne de Vespasien, dont il était le proche parent, commanda l'armée qui fut envoyée contre Civilis et Classicus, chefs des Bataves et des Gaulois insurgés, et força ces deux rebelles à reconnaître les lois de l'empire. Plus tard, il fut nommé gouvern. de la Grande-Bretagne, où il eut sous ses ordres Julius-Agricola, beau-père de l'historien Tacite. Céréalis doit sa célébrité à cet historien, qui donne une idée de son caractère et de ses talents milit. en ce peu de mots : « Céréalis donnait peu de temps à l'exécution d'un plan; il prenait sur-le-champ son parti, et amenait un événement brillant : la fortune le servait souvent quand d'autres moyens lui manquaient. »

CÉRÈS (mythol.), déesse de l'agriculture, était fille de Saturne et de Cybèle, et mère de Proserpine, qui lui fut enlevée par Pluton. C'est après cet événement que cette déesse alluma deux flambeaux sur l'Etna, afin de pouvoir chercher sa fille la nuit comme le jour; et, pendant les voyages qu'elle fit à ce sujet, accompagnée de Bacchus, elle enseigna l'agriculture aux hommes : le prem. qui reçut ses leçons fut le roi Triptolème. On représentait cette déesse tenant une faucille d'une main, une poignée d'épis et de pavots de l'autre, le front ceint d'une couronne composée des mêmes plantes, et le corps tout couvert de mamelles remplies. Elle avait plusieurs temples très fameux; son culte consistait en offrandes des prémices de tous les fruits, et on lui immolait un porc; le dernier supplice était infligé à ceux qui troublaient ses mystères. Les fêtes instituées en son honneur se nommaient *céréales*.

CERESO (Matth.), peintre espagnol, né en 1635, à Burgos, reçut les premières leçons de son père, et vint à Madrid, où il entra dans l'atelier de J. Carreño, qui lui fit faire de rapides progrès. Chargé de différ. trav. pour Madrid et pour d'autres villes, il se fit bientôt une réputation méritée. Ses nombreux tableaux sont disséminés dans les églises et dans les galeries de l'Espagne. On cite comme son chef-d'œuvre les *Disciples d'Emmaüs*, que l'on voyait dans le réfectoire des récolets à Madrid. Il mourut dans cette ville en 1685, à 40 ans.

CERESOLA ou CERASOLA (Dominique), jésuite, né à Bergame en 1683, annonça de bonne heure un talent particulier pour la poésie. Il avait 30 ans lorsqu'il apprit le latin. Peu de temps après, il fut admis à l'académie arcadienne, et il s'y fit souvent applaudir comme improvisateur. Il mourut à Rome en 1746. Ses poésies ont été recueillies et publiées avec une *Notice* sur sa vie par son confrère Cordara, sous ce titre : *Rime sacre di Domenico Cerasola*, Rome, 1747, in-12, plusieurs fois réimpr. On y rencontre parfois les tours brillants de Pétrarque, dont Ceresola avait fait une étude partic. et pour lequel son admiration allait jusqu'à l'enthousiasme.

CERETA (Laura), dame de Brescia, née en 1469, morte avant le commencement du 16e S., était demeurée veuve après 18 mois de mariage. L'étude de la philosophie et de la théologie remplit les loisirs de son veuvage, et la mit en relation avec les savants. On a d'elle 72 *Lettres* publiées avec sa *Vie* par Jacq.-Phil. Tomasini, 1640, in-8. — Son frère Daniel, médecin, né à Brescia, a composé en lat., dans le genre des *Métamorphoses* d'Ovide, une pièce de vers estimée qui a pour titre : *Salix;* elle se trouve dans le *Sannazar* d'Amsterd., 1728, in-8, et dans les *Delic. poetar. ital.* de Gruter.

CERINI (Giovanni-Domenico), peintre, dit *le caval. Perousin*, né à Pérouse en 1606, mort en 1681, eut pour maître le Guide, et peignit avec habileté plusieurs sujets historiques. Parmi ses tableaux on ne cherche que ceux qui ont été retouchés par le Guide, ou qu'il a exécutés sous sa direction; les autres sont jugés très inférieurs.

CERINI (Joseph), poète italien, né en 1738 près de Castiglione, étudia l'éloquence et la poésie à Brescia; puis, étant allé faire son droit à Mantoue, il s'éprit d'une jeune personne sans fortune qu'il épousa malgré ses parents : ceux-ci lui retirèrent alors la pension qu'ils lui faisaient. Dénué de ressources, il se rendit avec sa femme à Milan, et il y vécut d'abord dans une misère profonde, dont ses talents lui fournirent seuls le moyen de se relever. La mort le surprit en 1779, au mom. où sa réputat. commençait à se répandre dans toute l'Italie. Il avait donné en 1772, au théâtre de Milan, *Clary*, coméd. en vers libres, qui obtint un grand succès; la *Cattiva matrigna* parut l'année suivante; mais c'est surtout à ses *Poésies anacréontiques*, publ. en 1776 à Milan, qu'il doit sa célébrité. Cornini a publ. l'*Éloge de Cerini*, avec une *Ode* sur sa mort, Brescia, 1779.

CÉRINTHE, hérés., disciple de Simon-le-Magicien, commença vers l'an 54 à publier sa doctrine à Antioche; il niait la divinité de J.-C., soutenait la nécessité de la circoncision, et prétendait que le Dieu souverain n'était point le créateur du monde.

Il avait composé un *Évangile* et une *Apocalypse* qui a été quelquefois confondue avec celle de St Jean.

CÉRISANTES (Marc-Duncan de), fils d'un gentilhomme écossais, médecin à Saumur, né dans cette ville vers l'an 1600, fut d'abord précepteur du marquis de Fors, fils aîné du marq. de Vigean; puis devint lieutenant au régim. de Navarre, dont son élève avait été nommé colonel. Après s'être trouvé à la bataille de Thionville en 1639, et l'ann. suiv. au siége d'Arras, où le jeune marq. fut tué, il vendit sa lieuten., alla chercher fortune en Suède, et revint en France avec le titre d'ambassadeur de la reine Christine; rappelé de cette mission en 1647, par suite d'un duel qui fit quelque éclat, il se trouva sans emploi à la cour de Suède. Son esprit inquiet, son ambition, et par-dessus tout son goût pour les aventures, le conduisirent alors successivement de contrée en contrée jusqu'à Constantinople, d'où il se rendit à Rome en 1647. C'est dans cette année qu'éclata la révolution de Naples. Le duc de Guise, dont il était connu et qui estimait son intrépidité, avait résolu de porter des secours aux insurgés de cette ville et de se mettre à leur tête: Cérisantes courut aussitôt se joindre au prince, et fut chargé par lui de diriger l'attaque de la porte Chiaia; mais, après avoir signalé sa bravoure dans cette expédition périlleuse, il reçut une blessure au talon, et mourut au bout de quelques jours. Il a laissé des *Odes lat.* qui ne sont pas sans mérite.

CÉRISIERS (René de), jésuite, né à Nantes en 1603, cons. et aumônier de Louis XIV, est aut. de quelq. écrits d'hist. et de dévotion peu recherchés aujourd'hui; nous ne citerons que son roman spirituel qui a pour titre: *l'Innocence reconnue* ou *Vie de Ste Geneviève de Brabant*, Paris, 1647, in-8. « Ce petit ouvr., qui fait partie de la *Biblioth. bleue*, écrit en quelq. endroits avec une affectation ridicule, est, dit Berquin, plein de morceaux de la simplicité la plus noble et la plus onctueuse. » On ignore l'époque de la mort du P. Cérisiers, dont les bonnes intentions et la simplicité ne laissent pas que d'avoir un mérite remarquable.

CERMENATI (Jean), histor. italien, né à Milan, vers la fin du 13e S., est aut. d'une *Hist. de Milan de* 1307 *à* 1313, insérée par Muratori dans sa *Collection des hist. ital.* — Un autre Cermenati (Jean-Pierre), né à Milan dans le 16e S., a publ. un ouvr. intit.: *Rapsodia de recta regnorum ac rerumpublicarum administratione*, Milan, 1561, in-12, trad. la même année en français, par Guéroult. Cet écrit, dit Chaudon, mérite bien son titre de *Rapsodie*, par le décousu des idées et des observations de l'auteur.

CERMISONE (Antoine), médecin, né à Padoue, professa quelq. temps à l'université de Pavie, fut rappelé en 1413 dans sa ville natale. et mourut en 1441. On a de lui un livre intitulé: *Consilia medica CLIII contra omnes ferè corporis humani ægritudines, à capite ad pedes*, Brescia, 1476, in-4. Bien que cet ouvr. soit peu remarquable, il a eu un grand nombre d'édit.

CERNITZ (Jean), écrivain allem., né à Berlin vers la fin du 16e S., employé aux archives électorales du Brandebourg, est auteur d'un livre assez rare intit.: *Decem è familiâ Burggraviorum Nurembergensium electorum Brandenburgicorum icones, cum genealogiis*, etc., Berlin, 1626, in-fol., fig., trad., en franç, par Ant. Teissier, 1707, même format; cette vers., augm. de deux portraits d'élect., est rare comme l'original.

CERNUNNOS (mythol.), divinité gaul. invoquée par les chasseurs, était représ. avec de longues oreilles et deux cornes, dans chacune desquelles était passé un anneau. On a trouvé en 1701, dans l'église de Notre-Dame de Paris, un bas-relief qu'on suppose être l'image de cette idole.

CÉRONI (Jean-Ant.), sculpt. milanais, né en 1579, mort en 1640 à Madrid, s'est fait un nom en Espagne, par plus. beaux ouvr., tels que la *façade* de l'église de St-Étienne à Salamanq., et les *Anges de bronze* qui ornent le nouv. Panthéon de l'Escurial.

CERQUEIRA, jésuite portugais, né à Alvito en 1552, év. au Japon, y conduisit en cette qualité la mission envoyée par Philippe II, et dirigea pend. 16 ans une maison de son ordre à Nangasacki, où il mourut en 1614. On a de lui, entre autres ouvr. relatifs à son ministère: *Litteræ ad Cl. Aquavivam*, 1613; *Manuale casuum conscientiæ*, trad. en langue japonaise et imprim. à Nangasacki, in-4; *Manuale ad sacramenta ecclesiæ ministranda*, ib., 1605, in-4; ces deux dern. ouvrages sont très rares en Europe.

CERRATO (Paul), poète latin du 16e S., né à Albe, dans le Montferrat, est aut. de différents morceaux de poésie latine, recueillis et publ. à Verceil en 1778 sous ce titre: *Pauli Cerrati Albiensis quæ supersunt opera*. Sa *Vie*, par l'abbé Cocchis, se trouve dans les *Piemontesi illustri*, Turin, 1783.

CERRETTI (Louis), poète italien, né à Modène en 1738, après avoir rempli les fonctions de secrét. de l'univ., fut pourvu successiv. des chaires d'hist., et d'éloquence. A la format. de la républiq. cisalpine, en 1796, il fut nommé par le nouv. gouvernement directorial membre de la commiss. d'instruction publique, puis ambassadeur auprès du duc de Parme. Forcé de s'expatrier lors de l'invasion de l'armée austro-russe, en 1799, il se réfugia en France, et ne rentra en Italie qu'après le traité de Lunéville, en 1801. Il obtint en 1804 la chaire d'éloquence à l'université de Pavie (dont il fut ensuite recteur), et mourut en 1808. Cerretti réussit dans le genre lyrique, où il avait pris Horace pour modèle; il composa aussi des *satires*, des *épigrammes* et quelques écrits en prose. Un recueil de ses poésies fut impr. à Pise sans son consentement, en 1799. L'abbé Pedroni, un de ses élèves, a donné un choix de ses œuvres *Poesie e prose scelte*, Milan, 1812, 2 vol. in-8. Cette édit., très bien exécutée sous le rapport typograph., laisse beaucoup à désirer pour la correction; la réimpression de Milan, 1822, in-16, moins belle, est plus correcte. Parmi les pièces contenues dans

le 2e vol., on distingue un *Discours sur les révolutions du goût;* l'aut. a développé ce sujet dans ses *Instituzioni di eloquenza,* ibid., 1811, 2 vol. in-8.

CERTON (SALOMON), poète franç., né vers 1550 dans l'Orléanais, mort vers 1610, avait d'abord étudié la médecine et le droit; mais ayant acheté une charge de conseiller-notaire et secrétaire du roi, il se livra tout entier à la poésie. On a de lui une traduct. en vers de *l'Odyssée* d'Homère, Paris, 1604, in-8, rev. et publ. de nouveau par un abbé Terrasson, avec la traduction de *l'Iliade* et des autres *poèmes* attribués à Homère, ibid., 1615, 2 vol. in-8; *Vers leipogrammes et autres œuvres en poésie*, etc., Sedan, 1620, in-12 (on entend par vers leipogrammes ceux dans lesquels on a omis à dessein une lettre de l'alphabet). On attribue à Certon un poème latin intitulé : *Geneva carmen heroicum*, etc., Genève, 1618, in-4.

CERULARIUS (MICHEL), patriarche de Constantinople, succéda sur ce siége à Alexis en 1043. Peu de temps après son intronisation, il s'éleva contre l'Église romaine, prit le titre de *Patriarche œcuménique* ou *universel*, et prétendit soumettre à sa domination les patriarches d'Alexandrie et d'Antioche. De concert avec Léon, évêque d'Acride, métropol. de Bulgarie, il écrivit une lettre dans laq. il inculpait les Lat. du reproche de judaïsme, et l'adressa en 1053 à Jean, év. de Trani dans la Pouille, en l'invitant à la communiquer aux autres évêques, aux prêtres, aux moines, aux peuples de l'Occident, et au pape lui-même. Cette lettre fut traduite en latin par le cardinal Humbert, qui la présenta au pape Léon IX, et le pontife envoya au patriarche une longue réponse dans laquelle il combattait à son tour les hérésies et les erreurs des Grecs. Enfin, après de vifs démêlés, l'Église grecque demeura séparée de l'Église rom. L'ambitieux Cerularius avait atteint son but, et bientôt, ne trouvant point l'emper. Michel VI assez docile à ses volontés, il appuya la révolte d'Isaac Comnène, qu'il couronna solennellement en 1058. Comptant sur la reconnaissance de ce prince, son ambition ne connut plus de frein, et quand il essuyait un refus de la part de l'emper., il le menacait d'abattre le nouvel édifice qu'il avait élevé. Comnène indigné de tant d'audace fit arrêter le patriarche et l'exila dans l'île Proconèse, où il mourut la même année. Baronius nous a conservé 3 *lettres* de Cerularius.

CERUTI (FRÉDÉRIC), savant littérateur, né à Vérone en 1541, vint jeune en France avec J. Frégose, nommé à l'évêché d'Agen, y fit ses études et servit quelque temps sous les ordres d'Octave Frégose, frère de l'évêque, chef d'une compagnie italienne. De retour à Rome, n'ayant pas voulu, comme on l'en pressait, embrasser l'état ecclésiastique, il revint à Vérone, où il ouvrit une école qui fut bientôt très fréquentée. Il y mourut en 1579. On lui doit des éditions d'Horace, de Perse et de Juvénal, avec des notes, un *recueil de vers lat.*, 1584, des *lettres*, des *dialogues.*

CERUTTI (JOSEPH-ANTOINE-JOACHIM), jésuite, né à Turin en 1738, entra de bonne heure dans cet ordre et se distingua comme profess. au collége de Lyon. Il avait, dès 1761, remporté des prix académiques à Toulouse, à Dijon et à Montauban. Au moment où l'ordre des jésuites fut si vivem. attaqué par les parlements, Cerutti prit sa défense dans un ouvrage intitulé : *Apologie de l'institution des jésuites*, qu'il rédigea sur les mémoires des PP. Menoux et Griffet, 1762, 3 vol. in-12. Peu de temps après, il fut forcé d'abjurer devant le procureur-général du parlem. les principes de la soc. qu'il avait défendue avec tant d'énergie. Son ouvr. lui valut la faveur particul. du dauphin. Accueilli à la cour, une dame d'une famille distinguée lui inspira une passion très vive; mais, trompé dans ses espérances, sa santé en fut altérée. Il resta dès-lors malade et mélancoliq. Une surdité presq. complète acheva de le rendre triste, mais ses facultés morales restèrent les mêmes. Se trouvant à Paris en 1789, il embrassa les principes de la révolution et se lia intimement avec Mirabeau. On a prétendu qu'il fut l'un des écrivains qui fournissaient à ce gr. orateur des discours sur les hautes questions où son talent improvisateur eût été en défaut. Il fit aussi plus. brochures de circonstance, et prononça l'éloge funèbre de son illustre ami dans l'église de St-Eustache. Élu quelque temps après membre de l'assemblée législat., il ne prit presq. aucune part à ses travaux. Son tempéram. était altéré par de longues souffrances et par son ardeur pour le travail. Il tomba malade et mourut en févr. 1792. Outre les écrits dont nous avons déjà parlé, on a de lui : *l'Aigle et le Hibou,* apologue en vers, 1783, in-8. Cet écrit, par sa longueur, est plutôt une dissertat. philosophique qu'un apologue. — *Recueil de quelq. pièces de littér.*, en prose et en vers, Glascow et Paris, 1784, in-8. — *Les Jardins de Betz*, poème, 1792, in-8. — *Lettre sur les avantages et l'origine de la gaîté française*, Lyon, 1761, in-12. — Traduct. libre de 3 *Odes* d'Horace, Paris, 1789, in-8. — Plus. *Discours* sur des sujets académiques, sur des questions morales et littér. — Une *Correspondance avec Mirabeau*, et des *idées sur les simples assignats.* Cerutti a été l'un des principaux rédacteurs de la *Feuille villageoise,* écrit périodique commencé en 1791 et continué jusqu'en 1796. On a réuni en 1793, sous le titre d'*OEuvres div.*, in-8, quelques-unes de ses pièces déjà publ. et qui ont été mentionnées presq. toutes dans cet article.

CERVANTES DE SALAZAR (FRANÇ.), littérat. espagnol du 16e S., n'est connu que par un recueil d'écrits sur divers sujets de morale, publ. sous ce titre : *Obras que F. Cervantes de Salazar ha hecho, glossado y traducido*, Alcala, 1546, in-4. Les productions de cet auteur sont très estimées de quelq. savants espagnols. — CERVANTES (Jean-Guillen de), jurisc., né à Séville, fut professeur droit canonique dans cette ville et député aux cortès de Madrid en 1586. Il avait entrepris un grand travail sur les lois dites *Leges Tauri;* mais il n'en publia qu'une partie sous ce titre : *Prima pars comment. in leges Tauri;* Madrid, 1594, in-fol.

— CERVANTES (Gonsalve Gomes de), préfet de Tlascala, au Mexique, vers la fin du 16e S., composa un *Memoriale sobre las cosas y gobierno de Mexico, beneficio de la Plata y de Cochinilla*. Cet ouvrage MS., qui porte la date de 1599, est dans la biblioth. de l'Escurial.

CERVANTES SAAVEDRA (MIGUEL), un des plus célèbres écriv. de son siècle et de tous les siècles, naquit en 1547 à Alcala de Henarès, dans la Nouvelle-Castille. Entraîné par son goût pour la littér. loin de la carrière où l'appelaient ses parents, il ne fit guère pend. une assez longue vie que changer de misères. D'abord valet-de-chambre du cardinal Aquaviva, il s'enrôla ensuite sous les drapeaux de Marc-Ant. Colonne, se trouva comme simple soldat à la bataille de Lépante en 1571, s'y distingua et y perdit la main gauche. Après quatre ans de nouveaux services dans le royaume de Naples, il fut fait esclave par un corsaire alégérien, et passa cinq ans et demi dans cette dure servitude. Sa famille étant parvenue à payer sa rançon, il rentra dans son pays, fit un mariage d'amour, et n'ayant à peu près d'autre ressource que sa plume dans un pays et à une époque où les lettres n'étaient rien moins qu'encouragées, vécut dans un état voisin de la misère, et mourut à Madrid le 23 avril 1616, presque inconnu de ses compatriotes qui n'avaient point apprécié son génie. Indépendamment de son admirable roman de *Don Quichotte*, devenu classique dans toutes les langues, il a publ. des *Nouvelles* de l'intérêt desquelles on peut juger par celles qui sont éparses dans ce chef-d'œuvre; un roman d'une lecture fort attachante: les *Travaux* de *Persilès et Sigismonde*, et une bergerie, *Galatée*, qui a été froidement imitée par Florian. La meilleure édition de *Don Quichotte* est celle de Madrid, 1780, 4 vol. in-4. La traduction franç. la plus généralement lue est celle de Filleau de St-Martin et Challes, en 6 vol. in-12. Du Bournial en a donné une plus complète en 8 vol. in-12. La trad. anonyme (par de l'Aulnaye), Paris, 1821, 4 vol in-18, joint l'exactitude à l'élégance. L'imitation de Florian, en 6 vol., est peu estimée. Petitot a donné une trad. mutilée des *Nouvelles* de Cervantes, 1809, 4 vol. in-18. L'édit. de ses *œuvres* complètes, trad. par du Bournial, Paris, 1820, annoncée en 12 vol. in-8, n'a pas été terminée. M. Viardot, dont la trad. illustrée de *Don Quichotte* a obtenu un succès que justifie sa supériorité sur toutes celles de ses prédécesseurs, annonce en 1838 la trad. complète des *œuvres* de Cervantes.

CERVATON (ANNE), fille d'honneur de Germaine de Foix, reine d'Aragon, fit l'ornement de la cour de Ferdinand V par ses grâces et son esprit. On trouve dans le recueil épistolaire de Luc Marineo (*v.* ce nom) des lettres écrites en latin par le duc d'Albe à cette dame, et les réponses qu'elle lui fit dans la même langue.

CERVEAU (RENÉ), prêtre, né à Paris en 1700, se fit connaître par son zèle pour la cause du jansénisme, et fut un des principaux rédacteurs du *Nécrologe des plus célèbres défenseurs et confess. de la vérité*, publié à Paris, 1760-78, 7 vol. in-12. Cet ouvrage périodique, oublié aujourd'hui, était destiné à faire connaître les talents et les vertus des jansénistes. Il mourut en 1780. Son opposition ardente à la constitution *Unigenitus* l'avait fait interdire. On a du même auteur l'*Esprit de Nicole*, Paris, 1765, in-12. — Des *Poèmes* sur des sujets sacrés; des *Cantiques*, etc., ibid., 1768.

CERVETTO, music. italien, mort à Londres en 1783 à l'âge de 103 ans, était employé au théâtre de Drury-Lane, où il jouait de la basse d'une manière remarquable.

CERVI (JOSEPH), prem. méd. de Philippe V, né à Parme en 1663, mort au palais de Buen-Retiro, en 1748, est aut. d'une *Pharmacopea matritensis*, publ. en 1725 aux frais de l'acad. de méd. qu'il avait fondée, et à laquelle il légua sa riche biblioth.

CERVONI (JEAN-BAPTISTE), général français, né dans l'île de Corse en 1768, s'enrôla jeune dans les troupes du roi de Sardaigne, et était devenu sous-lieuten., lorsqu'il passa au service de France en 1792, à l'époque où la Savoie fut envahie par les Français. Nommé général de brigade, il servit au siége de Toulon, fit les campagnes d'Italie, où il se signala notamm. à l'attaque du pont de Lodi et au siége de Mantoue, dont il fut établi commandant. Créé gén. de division, il continua de servir en Italie, et fut ensuite nommé commandant de la 8e division militaire à Marseille, où sa fermeté ne contribua pas peu à maintenir l'ordre. Appelé depuis à l'armée d'Allemagne, il fut fait chef d'état-major du corps du maréchal Lannes, et fut emporté d'un boulet de canon à la bataille d'Eckmühl le 22 avril 1807. Le décret impérial du 1er janvier 1810 comprend Cervoni au nombre des génér. dont les statues devaient décorer le pont de la Concorde.

CÉSAIRE (St), né vers l'an 330 d'une famille illustre par sa piété, et dont plusieurs membres sont inscrits dans la légende, tels que St Grégoire de Nazianze, son père, et Ste Nonne, sa mère, étudia les lettres à Alexandrie, et se distingua par de rapides progrès et par une conduite qui ne démentit point son origine. Devenu habile dans les sciences, il s'appliqua surtout à la médecine; puis s'étant rendu à Constantinople, où la réputation de ses talents l'avaient devancé, il fut choisi par l'empereur Constance en qualité de prem. médec., place qu'il conserva sous Julien, successeur de ce prince. Lorsque les officiers chrétiens furent bannis de la cour de Julien, celui-ci retint son méd., et tenta même de le gagner au paganisme; mais, après une controverse qu'il voulut soutenir avec lui en présence des courtisans, il ne put s'empêcher d'exprimer toute l'admiration dont les réponses de Césaire l'avaient frappé. Cependant les sollicitat. de St Grégoire le théologien, son frère, déterminèrent Césaire à profiter d'une occasion qui s'offrit pour rentrer au sein de sa famille. Il reprit ses fonctions sous l'empire de Jovien, devint questeur en Bithynie sous son success., et mourut en 369. C'est à tort qu'on lui a attribué quatre



CERVANTES.

Publié par Furne, Paris

Dialogues insérés dans la *Biblioth.* des Pères : ils sont d'un auteur plus récent.

CÉSAIRE (St), évêque d'Arles, né en 470, près de Châlon-sur-Saône, de parents distingués par leur noblesse autant que par leur piété, répondit aux soins qu'ils prirent de son éducat. Après être resté deux ans auprès de l'évêque de Châlon, qui l'agrégea à son clergé, il se rendit au monastère de Lerins, où il fut chargé de l'emploi de célérier par l'abbé Porcaire; mais l'exactitude avec laquelle il s'acquittait de ses fonctions ayant provoqué les murmures de quelques moines, il se démit de cette charge pour se livrer entièrement aux exercices de la vie monastique. Forcé peu de temps après à quitter Lérins, dont le climat malsain avait dérangé sa santé, il se retira d'abord à Arles, puis dans une solitude aux environs de cette ville, d'où le clergé et le peuple le tirèrent malgré lui pour l'élever à l'épiscopat en 501. Quoiqu'il remplît ses nouvelles fonctions avec une ferveur tout apostolique, il se trouva en butte à la calomnie; mais il en triompha et fut revêtu du *Pallium* par le pape Simmaque, qui le nomma en outre vicaire du St-siége dans les Gaules et en Espagne. Épuisé de travaux et accablé d'infirmités, ce saint évêque mourut en 542. On a de lui des *Sermons*, des *Homélies*, dont un grand nombre sont insérés dans le 5e vol. de l'édit. de *St Augustin* par les bénédict. Sa *Vie*, écrite par ses disciples, se trouve dans la *Collection des Bollandistes*. Plusieurs de ses *Sermons* ont été traduits en français par l'abbé Dujat-de-Villeneuve, Paris, 1760, 2 vol. in-12; une trad. de la *Prophétie de St Césaire* (relative à la révolut. franç.) a été publ. en 1814 par Prud. Roujoux.—Un autre saint du même nom, diacre, subit le martyre en l'an 300, sous l'empire de Dioclétien, qui le fit précipiter dans la mer pour avoir exprimé publiquem. l'horreur que lui avait inspirée la vue d'un sacrifice humain en l'honneur d'Apollon.

CÉSALPIN (André), médecin, né à Arezzo (Toscane) en 1519, s'est acquis une grande réputation par l'étendue de ses connaissances, et par l'invention d'une méthode de botanique fondée sur l'organisation des plantes, et sur les parties de la fructification. Après avoir long-temps enseigné la médecine et la botanique à l'université de Pise, il devint premier médecin du pape Clément VIII, et professeur au collége de la Sapience. Soupçonné d'*athéisme* parce qu'il manifestait des opin. qu'on a prétendu ressembler à la doctrine qui fut professée depuis par Spinosa (*v.* ce nom), il n'en vécut pas moins tranquille et honoré des savants, et mourut à Rome en 1603. Les ouvrages de Césalpin sont : *Quæstionum peripateticarum libri V*, Florence, 1569, in-4; Venise, 1571 et 1593. — *Dæmonum investigatio peripatetica*, etc., Florence, 1580, in-4. — *Quæstionum medicarum lib. II*, Venise, 1593 et 1604, in-4. — *De medicamentorum facultatibus, lib. II; Ars medica*, Rome, 1601, 1602 et 1603, 3 vol. in-12, réimpr. après la mort de l'aut. sous ces deux titres : *Catoptron, sive speculum artis Hippocraticum*, etc., Francfort, 1605, in-8; Venise, 1609, in-4; Trévise, 1606, in-8; Strasbourg, 1670, in-8. — *Praxis universæ artis medicæ*, Trévise, 1606, in-8. — *De plantis, lib. XVI*, Florence, 1583, in-4. — *Appendix ad lib. de plantis et quæstiones peripateticas*, Rome, 1603, in-4 (réimpr. dans le *Museo fisico* de Boccone, Venise, 1697, in-4). — *De metallicis, lib. III*, Rome, 1596, in-4; Nuremberg, 1602, in-4. Borel, dans sa *Biblioth. chimique*, cite un ouvrage de Césalpin *de Lapidibus*, sans dire s'il est impr. ou MS. Un genre de plantes des climats équatoriaux porte le nom de *Cæsalpinia*.

CÉSAR (Caïus-Julius), 1er empereur romain, issu de la famille *Julia*, qui faisait remonter son origine à Énée, prince troyen, naquit à Rome l'an 654 de sa fondation (100 ans avant l'ère chrét.), sous le consulat de Marc-Antoine et de Posthumius. Il était très jeune encore lorsque Marius, son oncle, fut évincé par Sylla, et il n'échappa-lui même à la proscription qu'aux instances des vestales et des amis du dictateur, qui, en lui faisant grâce de la vie, prédit que cet enfant renverserait un jour la républ. En se rendant à Rhodes pour y étudier la rhétorique sous Apollonius-Mollon, il fut pris par des pirates ciliciens qui mirent à prix sa liberté, et il fixa lui-même sa rançon à 60 talents; mais à peine fut-il échappé de leurs mains, qu'il arma quelques bâtiments, surprit à son tour les pirates, et les voua au supplice de la croix dont il les avait menacés lorsqu'il était en leur pouvoir. Pendant son séjour à Rhodes, il apprend que Mithridate a envahi des provinces alliées de Rome : aussitôt il passe sur le continent, et, quoique sans mission, il rassemble des troupes à la tête desquelles il repousse l'ennemi. Après ce premier exploit, César se rendit à Rome, et s'éleva successivement, par son éloquence autant que par ses largesses, aux charges de tribun milit., de questeur, d'édile, de souver. pontife, de préteur et enfin de gouvern. de l'Espagne. Ses dettes s'élevaient alors à 38 millions de notre monnaie; il les paya avec les dépouilles de plusieurs provinces qu'il joignit à son gouvernem. après les avoir conquises, et il revint en Italie demander le triomphe. Nommé consul l'an de Rome 694, avant l'âge voulu par les lois, il prit bientôt un entier ascendant sur son collègue Tibulus, s'attacha Pompée en lui donnant sa fille en mariage, et forma ensuite avec lui et M.-Licinius-Crassus le premier triumvirat. Le gouvernement des Gaules, avec le commandem. de quatre légions, lui fut décerné, et les plus brillants exploits signalèrent son arrivée dans ces provinces romaines. Après avoir triomphé des Helvétiens et soumis les Belges, il porte ses armes jusqu'au-delà du Rhin, puis, traversant la mer, va planter les aigles romaines jusque sur le territoire des Bretons. Rome avait célébré ces triomphes avec la plus grande solennité, quand le conquérant arriva lui-même devant cette ville avec une de ses légions pour recueillir les applaudissements du peuple ébloui par l'éclat de tant de victoires. Cependant le sénat venait de lancer contre César un

décret pour lui enjoindre de déposer le commandement sous peine d'être *traité en ennemi* de la république ; en vain trois tribuns de son parti, Marc-Antoine, Curion et Cassius-Longinus, avaient-ils protesté contre cet arrêt suprême : chassés avec violence de l'assemblée du sénat, ils ne purent sortir de Rome pour regagner le camp du général que travestis en esclaves. Deux factions s'étaient dès-lors élevées au sein de Rome, et n'attendaient qu'un signal pour s'attaquer mutuellem. : César et Pompée en étaient les chefs, et tous deux invoquaient également la république, qui n'était plus qu'un vain nom. Le peuple formait le parti du premier, et l'autre était soutenu par le sénat. César, qui pendant ses brillantes expédit. dans les Gaules a montré mille fois combien il connaissait le prix de la célérité, va lui devoir encore son triomphe, dans cette circonstance qu'il a préparée depuis si long-temps, et avec tant d'efforts et de fatigues. Après avoir rapidement pesé les ressources et les dangers de sa situat., il s'écrie: *Le sort en est jeté!* Traversant aussitôt le Rubicon avec son armée, il marche contre Pompée, le gagne de vitesse, et le chasse de l'Italie avant qu'il ait eu le temps de rassembler ses forces. L'habile César, après dix ans d'absence, entre enfin dans Rome, dont les portes lui sont ouvertes par ceux des sénateurs qui n'ont point abandonné cette ville, où il est accueilli avec acclamations par un peuple enthousiaste. Les partisans de Pompée avaient, dans le désordre de leur fuite, laissé le trésor public à la discrétion du vainqueur; celui-ci s'en empare malgré la résistance du tribun Métellus, puis laissant à Antoine le commandement de l'Italie, il se rend en Espagne, et y défait les lieuten. de Pompée. De retour à Rome, César est nommé dictat. par le préteur Lépide ; il s'empresse de rendre quelq. lois populaires pour augmenter le nombre de ses partisans, puis il se rend en Grèce à la poursuite de Pompée, qu'il défait à la journée de Pharsale, l'an 48 av. J.-C. Sa clémence envers les vaincus avait amené de nouv. soldats sous ses drapeaux ; il passe alors en Égypte, où Pompée s'était réfugié, et où bientôt la tête sanglante de son ennemi lui est présentée. César ne put voir ce dernier gage de sa victoire sans verser des pleurs sur l'infortune d'un gr. homme autrefois son ami. Mais il lui reste encore de puissants ennemis à combattre. Après avoir défait Ptolémée et s'être rendu maître de son royaume, il va vaincre, dans l'Asie-Mineure, Pharnace, fils de Mithridate, puis en Afrique Scipion et Juba, et le fils de Pompée en Espagne. Il rentre alors dans Rome, y reçoit 4 jours de suite le triomphe, est nommé consul pour dix ans, puis dictateur perpétuel ; et enfin le titre d'emper. lui est décerné, ainsi que le nom de père de la patrie. Il possédait l'empire du monde ; mais cet empire, il l'avait conquis par les armes, et ne le pouvait conserver que les armes à la main. Cependant, plein d'une imprudente sécurité, il osa se présenter sans gardes au milieu du sénat : bientôt une conjuration s'y trame contre lui, et il y est assassiné par un parti de 60 sénateurs, à la tête desquels étaient Brutus et Cassius, l'an 44 avant J.-C. César, aussi bon écrivain qu'habile politique et grand guerrier, avait composé plusieurs ouvrages tant en prose qu'en vers ; mais il ne nous reste de lui que ses *Comment. sur la guerre des Gaules et sur les guerres civiles*; la première édit. est de Rome, 1472, in-fol., publ. par les soins de l'évêque André d'Alérie ; les éditions les plus recherchées sont celles d'Elzevir, 1635, in-12 ; de Sam. Clarke, Londres, 1712, in-fol., et d'Oberlin, Leipsig, 1805, in-8. Les *Comment.* ont été traduits par Turpin de Crissé, L. Déist de Botidoux, Toulongeon, etc. Une des trad. les plus estimées de cet ouvrage est celle de M. Berlier, publ. en 1825. *La guerre des Suisses*, trad. du 1er liv. des *Comment.* par Louis XIV, a été impr. en 1651, in-fol. Henri IV a également traduit les 5 prem. liv. des *Comment.* : une copie MS. de cette trad. existe à la bibliothèque du roi ; elle renferme les correct. d'un nommé La Gaucherie, précepteur de l'illustre écolier, alors âgé de 11 ans ; d'où l'on peut conclure que ce sont de simples versions. Serieys en a inséré quelq. pages dans la *Nouv. Histoire de Henri IV*, trad. de Raoul Boutrays, Paris, 1816, in-12. Bury a écrit en franç. l'*Histoire et la vie de César*, 1758, 2 vol. in-12.

CÉSAR (Lucius), oncle de Marc-Antoine le triumvir, suivit le parti de Pompée et fut proscrit par Octave. Antoine avait consenti à la mort de son parent, mais il fut sauvé par Julie, mère du triumvir.

CÉSAR (Jules), jurisconsulte angl., né dans le comté de Middlessex en 1557, fit ses études à l'université d'Oxford et à celle de Paris, et fut nommé par Élisabeth maître des requêtes et juge de la haute cour de l'amirauté. Jacques Ier l'honora du titre de chevalier, et l'éleva ensuite à la dignité de chancelier de l'échiquier, et de conseiller privé de la couronne, et en 1614 à celle de maître des rôles. Après avoir rempli ces divers emplois avec autant de droiture que d'habileté, il mourut à Londres en 1636. Il a laissé des MSs. qui furent achetés 8,000 f. en 1757, dans une vente publiq. Ils traitent des événements du temps et des lois anglaises.

CESARI (Alexandre), dit *le Grec*, habile grav. en médailles et en pierres fines, né dans le 16e S., était contemporain de Michel-Ange, qui estimait beaucoup ses ouvr. On cite de cet artiste : un camée représentant *la tête de Phocion ;* un *portrait de Henri II, roi de France*, sur une cornaline ; et une médaille représentant d'un côté *le pape Paul III*, et de l'autre *Alexandre-le-Grand prosterné aux pieds du grand-prêtre des Juifs*.

CESARI (le P. Antoine), sav. philologue, né vers 1750 à Vérone, entra jeune dans la congrégat. de l'Oratoire, consacra sa vie entière à l'étude, et se rendit célèbre en Italie par son zèle pour la pureté de la langue de Boccace et de Pétrarque. Outre de bonnes édit. de plus. aut. classiq., notamm. de Dante, on lui doit la réimpr. du *Vocabolario de la Crusca*, Vérone, 1806-9, 7 vol. in-4, augm. de

plus. milliers de mots, tirés des œuvr. des meill. aut. du gr. siècle. Mais ce ne sont pas là les seuls services qu'il ait rendus à la langue ital. Elle lui est redevable d'une trad. de l'*Art poëtique d'Horace*, et de celle des *comédies* de Térence, 1816, 2 vol. in-8, dont les connaiss. louent l'élégance et la pureté; et l'on sait que les sav. édit. milanais des *OEuvres* de Cicéron en ital., lui avaient demandé la trad. des *Lettres familières*. Le P. Cesari s'occupait de ce nouv. trav. lorsqu'il mourut en 1828. Parmi ses autres ouvr. on distingue: *Alcuni novelle*, 1810, in-8. — *La Vita di Gesu Cristo*, Vérone, 1820, vol. in-4. — *Bellezze della commedia di Dante dialoghi*, ibid., 1824-26, 4 vol. in-8, livre plein d'observations très judicieuses, mais écrit peut-être avec trop de diffusion.

CESARINI (Virginio), littérateur, né à Rome en 1595, d'une famille illustre, fit ses études à Parme avec un tel succès, que la réputat. de son savoir avait précédé son retour à Rome, où il fut accueilli comme un homme de la plus gr. espérance. Admis à l'acad. des *Lincei* (*v.* Cesi), puis dans les sociétés les plus brillantes de Rome, il y soutint sa réputat. par le talent avec leq. il y parlait sur toutes sortes de matières. Le card. Bellarmin le comparait au fam. Pic de la Mirandole, et l'on réunit leurs portraits sur une médaille dont le revers représentait deux *phénix* avec ces mots : *Altera Romæ*. Urbain VIII le nomma son camérier, et ce pontife se proposait de l'élever au cardinalat lorsqu'il mourut en 1624. Son frère Alexandre fut créé cardinal à sa place. On n'a de lui que quelques poésies lat. insérées dans les *Septem illustrium virorum poemata*. Amsterd., 1672, in-8, avec sa *Vie*, par A. Favoriti.

CESARINI. — V. Julien.

CÉSARION, fils de César et de Cléopâtre, avait 13 ans lorsqu'il fut désigné par sa mère et Marc-Antoine pour succéder à la couronne d'Égypte. Mais après la mort d'Antoine, Auguste, craignant un rival dans ce jeune prince, le fit mettre à mort l'an 30 av. l'ère chrét.

CESARIS (l'abbé Angelo), premier astron. de l'observatoire de Milan, et directeur de l'Institut impérial et royal des sciences, lettres et beaux-arts, etc., mort à Milan le 18 avril 1831, a fourni d'importants *Mémoires* aux *Éphémérides astronomiques de Milan*, qu'il a rédigées pendant un gr. nombre d'années, ainsi qu'aux *Mémoires de la société italienne* et à ceux de l'*Institut*. Son nom, associé à celui de l'observatoire milanais depuis sa fondat., n'a pas peu contribué, avec celui d'Oriani, à rendre cet établissement célèbre en Europe. Au titre de savant, Cesaris joignait celui de littérat. plein de goût et de délicatesse, et, ce qui est plus honorable encore, une bienfaisance sans faste et une piété sincère. Il termina ses *Réflex. sur les erreurs probab. en astronomie* par ces mots : « Dieu seul sait. »

CESARIUS (D. Pierre), prieur de l'ordre de Cîteaux, à Villers en Brabant, mort vers l'an 1240, est aut. d'un ouvr. curieux intit. : *de Miraculis*, Nuremberg, 1481, in-fol., réimpr. à Douai en 1604, in-fol., et inséré dans le tome II de la *Biblioth. Patrum cistercensium*, par le P. Tissier (*v.* ce nom), qui en a retranché les passages les plus singul. Cet écrit, en forme de dialogue, contient un gr. nombre de prétendus miracles imaginés par l'aut. pour exciter et maintenir la piété des novices soumis à sa direction. Il a été mis à l'index en Espagne. On attrib. encore à Cesarius : *de Vitâ et Passione S. Engelberti*, Cologne 1653.

CESAROTTI (Melchior), célèbre littérateur et poète ital., né à Padoue en 1730, fit ses premières études au séminaire de cette ville, et par son aptitude annonça, dès l'âge de 12 ans, les talents qu'il devait développer par la suite. Après avoir appris les langues savantes, et puisé les principes d'une saine philos., moins dans les doctrines qu'à cette époque on enseignait dans les écoles d'Italie, que dans le livre de *la Sagesse* de Charron, il voulut étudier successivem. la jurisprud. et la théologie, afin de se mettre en état de parcourir dignem. la carrière du barreau ou de l'Église; mais il revint bientôt à celle qu'il s'était ouverte, et dont il ne s'écarta plus. A 19 ans, nommé professeur de rhétorique au même séminaire où il avait été élevé, dès-lors il eut à sa disposition la riche biblioth. de Volpi (*v.* ce nom), et il en profita pour amasser un immense trésor d'érudition. Sa réputat., qui commençait à s'étendre, le fit appeler à Venise pour faire l'éducation des enfants de la maison Grimani; et, plus tard, après la mort du P. Carmeli (*v.* ce nom), il fut désigné son success. dans la chaire de grec et d'hébreu à l'univ. de Padoue. Fixé dans sa patrie, il se livra avec plus d'ardeur que jamais aux trav. littér. dont les prem. essais lui avaient acquis l'estime de ses concitoyens. L'invasion des Français en 1796 ayant changé momentanément la face de l'Italie, il fut chargé par le nouv. gouvernem. de publ. un *Plan d'études* plus en rapport avec le progrès des sciences; mais du moins on ne tenta point de l'enlev. à la vie toute littéraire qu'il avait menée jusqu'alors pour se lancer dans le tourbillon de la politique, et il continua de partager son temps entre ses devoirs comme professeur, ses études, les plaisirs de la campagne, et la société d'un petit nombre d'amis. Nommé chev., puis command. de l'ordre de la Couronne-de-Fer, et gratifié successiv. de deux pensions par le maître de l'Italie, Cesarotti lui en témoigna sa reconnaissance par un poëme en vers libres, *Pronea* (la providence), qui fut son dern. écrit. Tout en s'occupant de la publicat. d'une édit. de ses ouvr., il méditait de nouv. travaux, lorsqu'il mourut à Padoue, le 3 nov. 1808. L'édit. complète de ses *œuvres*, en 40 vol. in-8 ou in-12, Pise, 1805 à 1813, est divisée ainsi : *Saggio sulla Filosofia delle lingue*, un vol.; — *Ossian*, 4 vol. — *Iliade in versi*, 4 vol. — *Iliade in prosa*, 7 vol. en 9 part.—*Relazioni Accademiche*, 2 vol.—*Satire de Giuvenale*, un vol. — *Corso di Letteratura greca*, 3 vol. — *Demostene*, 6 vol. — *Prose varie*, 2 vol. — *Prose latine*, un vol. — *Poesie italiane*,

un vol. — *Versioni di tre tragedie di Voltaire* (ce sont *Sémiramis*, *Mahomet* et *la Mort de César*), *e Poesie latine*, un vol.—*I primi Pontifici*, un vol. — *Epistolario*, 6 vol.

CESI (le prince FRÉDÉRIC), duc de Aqua-Sparta, né à Rome en 1585, manifesta dès sa plus tendre jeunesse des dispositions peu communes pour les sciences, et surtout pour l'hist. natur. Il institua l'acad. des *Lyncei*, dont l'objet principal était de faire des découvertes dans cette science, soutint cet établissem. à ses frais, et lui donna un jardin de botanique, un cabinet d'hist. natur. et une biblioth. Mais il paraît que la société des *Lyncei* ne subsista pas long-temps; on en fixe la dissolution à l'année 1651. Le prince Cesi était mort en 1630; il avait découv. le prem. les graines de la fougère, et publié divers traités, tels que: *Apiarium* (sur les abeilles), Rome, 1625, in-fol. — *Metallophytum* (sur les bois fossiles). *Prodigiorum omn. physica expositio*. On lui est redevable de la publicat. de l'*Hist. natur. du Mexique*, par Fr. Hernandez, avec des grav. et des remarq. de plus. savants *Lyncéi*. La biblioth. Albani, à Rome, possède un Ms. de Cesi, en 3 vol. in-fol., contenant les figures d'un gr. nombre de champignons peints d'après nature avec une vérité remarquable.

CESI (CARLO), peintre et graveur, né près de Rieti, dans les états de l'Église, en 1626, fut un des meill. élèves de Pietre de Cortone. Il vécut à Rome, et la galerie Quirinale, qu'ornèrent à l'envi les plus grands peintres de l'époque, offre de lui le *jugement de Salomon;* ses autres tableaux assez nombr. se trouvent à Ste-Marie-Majeure, à la Rotonde et dans les cabinets des cardinaux. Travaillant beaucoup ses ouvr., il combattit par son exemple et par ses leçons cette malheur. facilité dont les artistes médiocres se vantaient déjà de son temps. Il mourut en 1686. Cesi, quoique habile peintre, est encore plus connu comme grav. à l'eau forte. Ses planches, exécutées à la pointe, sont retouchées avec le burin. Les amateurs recherchent surtout les suites qu'il a données de la *Galerie Pamphili*, d'après P. de Cortone; de la *Galerie Farnèse*, d'après Aug. Carrache, et de *la Chapelle des Buongiovani*, d'après Lanfranc.

CESI (INNOCENT), religieux de la congrégat. du Mont-Cassin, né à Mantoue en 1632, mort à Pavie en 1704, a laissé les ouvr. suiv. : *Universalis harmonia mundi*, etc., Venise, 1681, in-4. — *Eclogæ scientiarum*, ibid., 1684. — *Meteorologia artificialis et naturalis*, Parme, 1687. — *Tractat. de antiq. romanor. ritibus*, Bologne, 1692, in-4. — *De Meteoris dissertatio*, Mantoue, 1700, et plusieurs MSs.

CÉSON ou CÆSO (QUINTIUS), fils du dictateur Quint.-Cincinnatus, fut remarquable par sa taille gigantesque et sa force prodigieuse, autant que par son éloquence et son intrépidité. S'étant opposé à l'exécution de la loi agraire, les tribuns soulevèrent le peuple contre lui, et il faillit à perdre la vie. Il se réfugia en Toscane, d'où il revint quelque temps après. — V. CINCINNATUS.

CÉSONIE ou CÆSONIA (MILONIA), femme de Caligula, fut tuée, après la mort de cet empereur, par un centurion, qui écrasa contre une muraille l'enfant qu'elle portait entre ses bras.

CESPÈDES (PAUL de), peintre, né en 1538 à Cordoue, fut non-seulement un grand artiste, mais un érudit du 1er ordre et un poète distingué. La réputat. qu'il se fit à Rome par ses belles fresques lui mérita le glorieux surnom de *Raphaël espagnol*, et fixa sur lui l'attent. de ses compatr., qui lui offrirent un canonicat du chap. de Cordoue. De retour dans sa ville natale, il y exécuta le fam. tableau de *la Cène*, chef-d'œuvre vraim. digne des plus gr. maîtres. Il passait une partie de l'année à Séville, où il avait réuni dans une jolie maison ses dessins et ses collect. d'antiquités; de là vient que quelq. biographes ont cru qu'il était chanoine de cette ville. Cespèdes mourut en 1608 à Cordoue, et fut inhumé dans la cathédr. avec une épitaphe honorable. Il était lié avec tous les érudits et les artistes de son temps, entre autres le peintre Pacheco (*v.* ce nom), qui lui dut d'utiles conseils. Entre autres ouvr. il avait composé un *Poème sur la peinture*, dont Sedano a publ. des fragm. dans le *Parnaso español*, IV, 272-95, en regrettant de ne pouvoir offrir dans son entier ce poème, non moins remarquable par la beauté du style et la grâce des vers, que par l'utilité des préceptes qu'il renferme. On doit en conclure que ce beau poème, dont Nicol. Antonio n'avait déjà pu découvrir aucun exempl. dans toute l'Espagne, n'a jamais été imprimé comme il le soupçonnait, et que le MS. qu'en avait Pacheco s'est perdu.

CESPÉDÈS (ANDRÉ GARCIAS DE), 1er géographe du roi d'Espagne, né à Ségovie en 1560, corrigea les cartes hydrograph. de la mer des Indes, et composa des cartes nautiq. plus exactes et plus commodes que toutes celles dont on s'était servi jusqu'alors. Il a publ. plus. ouvr. d'une incontestable utilité lorsqu'ils parurent, mais qui depuis ont été surpassés. Ce sont des traités de *navigat.* et d'*hydrographie;* un livre sur les *instrum. de géométrie* nouvellem. inventés pour mesurer les distances et les hauteurs; un autre de la *conduite des eaux*, et un 3e de l'*artillerie*. Tous ces ouvr. furent impr. à Madrid en 1606, année qui dut prédéder de bien peu la mort de l'aut., qui laissa MSs. un *Islario general*, la théorie de l'*astrolabe* et un traité de *mécanique*. — CESPÉDÈS (D. François) a publ. sur l'équitation les ouvr. suiv. : *Tratado de la Gineta*, Lisbonne, 1609, in-8. — *Memoria*, etc., *para tener lucidos los Caballos*, Séville, 1624, in-4.

CESPÉDÈS Y MÉNÉZÈS (GONSALVE de) histor. espagn., né à Madrid vers la fin du 16e S., est aut. des ouvr. suiv. : *Historia de Felipe III*, Lisbonne, 1631, Barcelone, 1634, in-fol. — *Historia apologetica de los sucesos de Aragon en año* 1591 *y* 1592, Madrid, 1622, in-4. — *Francia engañada*, et *Francia respondida*, Madrid, 1635, in-4, deux écrits séparés, publ. sous le nom de Gerardo. — *Varia fortuna del soldado Pindaro*, Lisbonne, 1626, in-4.; Madrid, 1664, in-8. — *Historias pe-*

regrinas, con el origen y excelencia de algunas ciudades des España, Saragosse, 1623, in-4. Il avait aussi comp. dans sa jeunesse deux poèmes intit. : *Poema tragico del español Gerardo, y desengaños del amor lascivo*, Madrid, 1615, in-4.

CESSART (LOUIS-ALEXANDRE de), inspect.-gén. des ponts-et-chaussées, né à Paris en 1719, entra, en 1742, dans la gendarmerie de la maison du roi, et fit avec distinct. les campagnes de 1743 à 1746; mais la faiblesse de sa santé l'ayant obligé de quitter le service, il concourut pour une place d'élève à l'école des ponts-et-chaussées. Nommé en 1751 ingénieur en chef de la généralité de Tours, il coopéra avec l'ingén. en chef de Voglie à la construction du beau pont de Saumur, commencé en 1756. Le succès du procédé qu'ils employèrent (les *caissons*) fut si satisfaisant, qu'on l'appliqua dep. aux autres travaux de ce genre, et notamment à Paris, aux deux ponts du Louvre et de Louis XVI. Cessart donna par la suite un nouveau développement à son système des caissons dans la construction des quais de Rouen et des écluses de St-Valery, de Dieppe et de Trépont. Après l'exécution de ces grands travaux, choisi pour la direction de ceux de Cherbourg en 1781, le projet qu'il présenta fut accueilli avec enthousiasme. Nommé inspect.-gén., il reçut peu de temps après le cordon de St-Michel; mais il se démit ensuite de ses fonctions et fut remplacé par Lachin (*v.* ce nom). Le pont des Arts, à Paris, le 1er de ce genre en France, est en partie sur les plans de Cessart; cet habile ingénieur mourut en 1806. M. Dubois d'Arneuville a publ. la *Description des travaux hydraul.* de Cessart, Paris, 1806-1809, 2 vol. in-4, avec 67 pl. et le portrait de l'auteur, ouvr. éminemment utile et fort estimé.

CESSOLES (JACQUES de), en lat. *Cesolis*, *Cassolis* et *Casulis*, religieux de l'ordre des Frères prêcheurs, né dans le 13e S. au village de Cessoles (en Picardie), dont il prit le nom suivant l'usage du temps, composa vers l'an 1290 un ouvr. moral sur le jeu des échecs, impr. pour la prem. fois sous ce titre : *De moribus hominum et officiis nobilium super ludos scacchorum*, Milan, 1479, in-fol. Il en avait déjà paru une autre édit. S. D., très rare, intit. : *Solatium ludi scacchorum*, etc., in-fol. On suppose qu'elle est sortie des presses de Ketelaer, à Utrecht, 1473. Cet ouvr. a été trad. en franç. dans le 14e S. par J. Ferron, dominicain, et dans le 16e par J. de Vignay, sous ce titre : *le Jeu des échecs moralisé*, Paris, 1505, in-4. Il en existe aussi des trad. en allem., en angl. et en ital.

CESTI (MARC-ANTOINE), récollet, né dans le 17e S. à Arezzo ou à Florence, mort à Rome en 1688, fut un des musiciens les plus célèbres de son temps. Maître de chapelle du duc Ferdinand III, il contribua puissamment aux progrès de la musique dramatique, et transporta sur la scène lyrique les cantates que son maître Carissimi (*v.* ce nom) avait composées pour l'église. Il fit représenter sur le théâtre de Venise, de 1649 à 1669, huit opéras, qui, presque tous, eurent du succès et furent joués dans toutes les grandes villes d'Italie. Il excella dans le genre des cantates et en composa un gr. nombre. On croit qu'il mit aussi en musique le *Pastor fido*, de Guarini.

CESTIUS, satirique rom. M.-Tullius, fils de Cicéron et proconsul en Asie, le fit châtier en sa présence pour avoir dit du mal de son père.

CESTONI (HYACINTHE), natural. et pharm., né dans la marche d'Ancône en 1637, exerça sa profess. à Livourne, et mourut en 1718. Il ne se nourrissait que de fruits et de légumes, à l'exemple des pythagoriciens. On a de lui les ouvr. suiv. : *Osservazioni intorno alli pellicelli del corpo umano*, etc., Florence, 1687, publ. par Redi, sous le nom supposé de Cosimo Bonomi; *Vere condizioni della salsapariglia*, etc.; *Vero modo di dare e preparare la chinachina*, etc.; *Maravigliose scoperte dell' origine de molti animalucci, su le foglie di cavolli*, impr. dans un livre publ. sous le titre : *Trattato di remedi per le malattie del corpo umano*, Padoue, 1709, in-4; et quelques autres écrits d'hist. natur. et de pharmacie, dont les plus remarquables sont : *Dell' origine delle pulci dall' uovo, e del seme dell' alga marina*; et *Compendio del balsamo Pinelli*.

CÉTHÉGUS (MARCUS-CORNÉLIUS), Romain, l'un des plus illustres membres de cette famille, qui, d'après Horace, affectait un costume particulier, fut successivement gr. pontife, préteur en Sicile, et, par une exception aux usages, en faveur de son mérite et de ses vertus, élu censeur avant d'avoir été consul. Il fut élevé à cette dernière dignité l'an 548 de Rome, eut le commandement de l'Étrurie, où il comprima d'abord un soulèvem. du peuple en faveur de Magon, gén. carthaginois, à la défaite duquel il contribua puissamm. l'année suivante, n'étant que proconsul. Cicéron dit qu'il fut le premier Romain qu'on pût appeler éloquent. — CÉTHÉGUS (CAÏUS), Romain avide de factions et de complots, embrassa successivement les partis de Marius et de Sylla, qui lui permit de rentrer dans Rome. Ses intrigues lui avaient acquis une assez grande influence; mais, ayant trempé dans la conjuration de Catilina, il fut arrêté avec quelq. autres de ses complices, et étranglé dans sa prison par ordre du sénat.

CÉTHURA, 2e femme d'Abraham, fut mère de six enfants : Zamram, Jecsam, Madan, Madian, Josboc et Sué, que le patriarche leur père envoya habiter l'Arabie déserte.

CETINA (GUTIERREZ), poète espagnol du 16e S., né à Séville, embrassa l'état ecclésiast., fut reçu docteur en théologie, et remplit à Madrid les fonctions de vicaire. Il ne reste de ce poète que quelq. pièces éparses dans divers livres espagnols; mais elles suffisent pour faire regretter que ses ouvr. se soient perdus, et pour justifier les éloges que font de lui plus. de ses contemporains, tels que Gonzalez de Argote, Christophe de Mésa et Ferd. de Herrera, qui du reste ne donnent aucun détail sur sa vie. Le t. VIII du *Parnaso español*, contient un sonnet inédit de Cetina.

CÉTRAS, mécanicien de Chalcédoine dont parle Vitruve, perfectionna le belier, le couvrit d'un abri qui garantit des projectiles de l'ennemi les hommes qui le faisaient mouvoir, et facilita le transport de cette machine de guerre au moyen de roues sur lesquelles il l'établit : on la trouve ainsi représentée sur plus. monuments antiques.

CETTO (BENOÎT), sav. hongrois, né à Bude en 1731, professa successivement les b.-lettres, la philosophie, les antiquités, les mathématiques et même la théologie; mais l'excès de travail ayant affaibli sa santé, il abandonna l'enseignem., accepta la place d'aumôn. d'un régim. de cuirass. et parvint à se rétablir. Cetto prit une part active à la dispute littér. qui s'était élevée sur l'origine des Hongrois, entre les jésuites Pray et Deseritz, remplaça ce dernier, mort avant la conclusion du différend, et publia *Jos. Inn. Desericii Hungari Nitriensis et Georg. Pray, S. J. Dissert. collectæ*, etc., Colocza, 1768-71, 3 part. in-fol.

CEVA (THOMAS), jésuite, mathémat. et poète né en 1648 à Milan, mort dans cette ville en 1736 est l'inventeur d'un instrument propre à exécuter mécaniquem. la trisection de l'angle. On a de lui des *Opusc.* mathémat. et des *poésies*, parmi lesq. on distingue un poëme intitulé : *Philosophia nova antiqua*, que le P. Briga, son confrère, fit impr. en 1729 avec une préface que l'on croit dirigée contre les profess. de Pise, et qui devint le sujet ou le prétexte d'une vive dispute entre ces profess. et les jésuites. — Son frère Jean, mathématicien distingué, a publ. *Geometria motûs*, Bologne, 1692, in-4. — *De lineis se invicem secant.*, Milan, 1678; et quelq. autres ouvrages dont on trouve la liste dans la *Biblioth. scriptor. mediolan.*—Christophe, frère de Thomas et de Jean, jésuite, mort en Toscane, vers 1719, a composé des poésies lat., dont quelques-unes ont été impr. par les soins de son frère Thomas, et une traduct. en vers lat. de la *Jérusalem délivrée*.

CEVA (TEOBALDO), religieux carme, né en 1697 à Turin, fut un excellent prédicat., et, sur l'invitation de ses supérieurs, s'appliqua quelque temps à l'histoire de son ordre; mais il est principalem. connu par une *Scelta di soneti ad uso della regia scuole*, Turin, 1735, dont la préface fut le sujet d'une longue et vive querelle bornée d'abord entre quelq. érudits, mais à laquelle finirent par prendre part les princip. littérat. d'Italie. Le P. Ceva mourut en 1746. On lui doit encore : *Scelta di canzoni de' più eccellenti poeti antichi e moderni*. Ce choix de poésies lyriques, très bien fait, a été imprimé plusieurs fois. L'édit. de Venise, 1784, in-8, est au moins la 4e.

CEYX (myth.), roi de Thracine, ville de Thessalie, était fils de Lucifer et époux d'Alcyone, avec laquelle il était uni par la plus vive tendresse. Ce prince ayant fait naufrage en se rendant à Claros pour consulter l'oracle d'Apollon, les dieux furent si touchés de la douleur d'Alcyone, qu'ils la métamorphosèrent en oiseau; elle vola aussitôt sur la surface de la mer, et se reposa sur le corps inanimé de Ceyx, que ses baisers rendirent à la vie, et qui devint oiseau comme elle.

CEZELLI (CONSTANCE), héroïne du 16e S., née à Montpellier, épouse de Barri de St-Aunez, gouv. de Leucate pour Henri IV, s'est immortalisée par un trait de courage au-dessus de son sexe. Un parti d'Espagnols venait de débarquer près de Narbonne en 1590, et de Barri, se rendant auprès du gouv. de la province, le duc de Montmorenci, pour prendre ses ordres à ce sujet, tomba au pouvoir des ligueurs qui se présentèrent avec leur prisonnier devant Leucate, espérant que cette place leur serait remise sans difficulté. Constance, préférant le devoir et l'honneur à la tendresse conjugale, repoussa les assaillants, malgré leur menace de faire périr son mari, dont elle n'avait pu obtenir la mise en liberté par l'offre de tous ses biens. Après un nouvel assaut, les Espagnols, contraints de lever le siége, mirent à exécut. leur sanglante menace, et envoyèrent le corps de Barri à son héroïque épouse, qui eut la générosité de s'opposer à ce que les soldats de la garnison, indignés de la barbarie des ligueurs, usassent de représailles sur leur chef, à son tour prisonnier. Henri IV, pénétré d'admirat. pour la conduite de Constance, lui laissa le gouvernement de Leucate jusqu'à ce que son fils Hercule eût atteint l'âge de commander.

CHABAND (FRANÇ.-LOUIS-RENÉ MOUCHARD, comte de), intend.-général des finances, né à Bruxelles en 1737, était sous-aide-major aux gardes françaises à l'époque de la révolut., dont il adopta les principes avec modération et qu'il traversa dans une position obscure. Maire de la commune des Prés-St-Gervais, il fut en 1801 nommé sous-préfet à Vendôme, et devint successivem. préfet de Rhin-et-Moselle, puis de la Dyle, départements qu'il administra avec zèle et intégrité. Nommé conseill.-d'état, il fit partie de la commission établie à Florence pour organiser la Toscane, et de retour à Paris, fut attaché successiv. au service ordinaire de l'intérieur, puis à l'administrat. de la guerre, et enfin envoyé avec le titre d'intend.-gén. des finances à Hambourg, où il succomba en 1813 à l'épidémie qui se déclara dans cette ville pendant le siége qu'elle eut à soutenir par suite des désastres de Moscou et de Leipsig.

CHABANES (JEAN de), seigneur de Vandenesse, surnommé *le Petit-Lion*, digne frère du célèbre Jacques de la Palice (*v.* ce nom), accompagna le roi Louis XII en Italie, et fit prisonnier de sa main le gén. Alviano (*v.* ce nom) à la bataille d'Agnadel. Il contribua beaucoup au succès de la journée de Marignan, défendit avec opiniâtreté la place de Como contre Pescaire (*v.* ce nom), se signala à la malheureuse affaire de la Bicoque, fut blessé mortellement, ainsi que Bayard, lors de la retraite de Rebec, et mourut de ses blessures en 1524. Brantome le cite avec éloge sous son nom de Vandenesse.

CHABANNES. Ancienne famille du Bourbonnais, dont l'illustration remonte au 14e S. — Jacques de CHABANNES, grand-maître de France sous le règne de Charles VII, mourut en 1453 des blessures qu'il

avait reçues au siége de Castillon, dans le combat où le brave Talbot et son fils furent tués. — Ant. de CHABANNES, son frère, comte de Dammartin, gr.-maître de France, fit la guerre avec une gr. distinct. contre les Anglais perdant les premières années du règne de Charles VII; mais il entacha la réputation qu'il s'était acquise, lorsqu'à la suite de ces campagnes il se mit à la tête des brigands appelés *écorcheurs,* et parcourut avec eux la Bourgogne, la Champagne et la Lorraine, portant partout le pillage et l'incendie. Chabannes servit plus utilement Charles VII en lui révélant les intrigues criminelles du dauphin, son fils (depuis Louis XI). Il présida la commission chargée de juger Jacques Cœur, et on l'accuse de s'être fait adjuger à vil prix une partie des biens du condamné. A l'avénement de Louis XI au trône, Chabannes fut lui-même déclaré coupable de lèse-majesté; mais le roi commua sa peine en un bannissem. perpétuel, et cepend. le fit enfermer à la Bastille. Chabannes parvint à s'échapper de sa prison, rejoignit les princes révoltés, et fut, par le traité de Conflans, réintégré dans ses biens et dignités. Par un caprice de la fortune, il devint plus tard l'intime confident de Louis XI, lui resta constamment dévoué, et lui rendit les plus signalés services dans la guerre, ainsi que dans la paix. Chabannes fut nommé par Charles VIII gouverneur de la province de l'Ile-de-France, et mourut en 1488. Sa *Vie*, ainsi que celle de Jacques, son frère, a été écrite par Du Plessis, gentilhomme bourguignon, Paris, 1617, in-8. On trouve à la bibliothèque roy., sous le n° 8437, un MS. intit. : *Mémoires de la vie d'Ant. de Chabannes*, extraits des titres et généalog. de sa maison. L'abbé de Chabannes a publ. les *Mémoires* de cette maison, Paris, 1759, in-8.

CHABANON (MICHEL-PAUL-GUI de), littérateur, né à St-Domingue en 1730, fit ses études à Paris sous les jésuites, joignit à la culture des lettres celle de la musique, et se fit une réputat. par son talent pour le violon. Quelq. écrits d'érudition lui ouvrirent en 1760 les portes de l'acad. des inscript.; il remplaça Foncemagne en 1780 à l'Acad. franç., et mourut en 1792. Parmi ses ouvr. assez nombr., mais qui ne s'élèvent guère au-dessus du médiocre, on distingue : *Odes pythiques de Pindare, trad. avec des notes*, 1771, in-8. — *Vie du Dante*, avec une *Notice* sur ses ouvr., 1773, in-8. — *Idylles de Théocrite*, trad. en prose avec quelq. imitations en vers, 1775. in-8. — *De la musique considérée en elle-même*, etc., 1785, 2 vol. in-8. — *Théâtre et Poésies*, Paris, 1788, in-8. — *Tableau de quelq. circonstances de ma vie*, etc., publié après sa mort par Saint-Ange, 1795, in-8. — CHABANON de MAUGRIS, frère du précédent, né en 1736, mort en 1780, a publié une traduction en vers de trois livres des *Odes d'Horace*, 1773, in-12. — *Alexis et Daphné*, pastorale, 1775, in-8. — *Philémon et Baucis*, ballet, 1774, in-8, et quelq. pièces de musique pour le clavecin..

CHABAUD (JOSEPH), oratorien, né vers la fin du 17e S. dans le diocèse de Senez, obtint en 1740 le prix de poésie à l'acad. de Villefranche, et celui d'éloquence à l'Acad. franç. en 1750. Il mourut en 1762. On lui doit un choix de pièces intitulé : *le Parnasse chrétien*, 1748 et 1760, 2 vol. in-12. Ce recueil contient plus. pièces de l'édit. Une 3e édit. a été donnée avec quelq. changem. par Lablée, sous le titre de *Nouveau Parnasse chrétien*, 1806, 1807, in-12. Le P. Chabaud était lié avec l'abbé Pluche (*v.* ce nom), auquel il adressa une épître insérée dans le *Parnasse chrét.*

CHABAUD (ANTOINE), colonel du génie, né à Nîmes en 1737, après avoir servi dans l'infanterie, passa dans le corps du génie, et fut envoyé à Constantinople en 1783 pour fortifier cette ville, le détroit des Dardanelles, et donner des conseils aux Turks sur les diverses parties de l'art de la guerre. De retour en France, il embrassa les principes de la révolut. en homme sage et modéré, devint administrat. du départem. du Gard, et fut nommé directeur du génie à Cette, où il mourut en 1791. Il a laissé : *Mémoire sur les volcans et tremblem. de terre,* 1785. — *Observat.* sur la maçonnerie qui se trouve baignée par des masses d'eau et plus particulièrement par celles de la mer, 1787, in-4.

CHABAUD DE LATOUR (ANT.-GEORGE-FRANÇ.), né à Paris en 1769, d'une famille originaire de Nîmes, embrassa l'état militaire et servit quelq. temps comme officier dans un régiment d'infant. A la révolut., dont il adopta les principes, il revint à Nîmes, fut, en 1791, nommé commandant de la garde nationale de cette ville, et fit, en 1792, comme volontaire, la campagne de Savoie. Proscrit en 1793, comme fédéraliste, il ne dut la vie qu'au généreux dévouement de sa femme, qui le fit évader en prenant sa place dans la prison où il attendait l'heure de son supplice, et sortit de France où il ne rentra qu'après le 9 thermidor. Le départ. du Gard l'élut au conseil des cinq-cents, en 1797. Partisan du 18 brumaire, il fut membre de la commission chargée de rédiger la nouvelle constitution, et, devenu membre du tribunat, appuya la proposit. de décerner à Bonaparte le titre d'emper. A la suppress. du tribunat, il resta quelq. temps sans fonctions. Député du Gard, en 1813, au corps-législat., il fit encore partie, au retour des Bourbons en 1814, de la commission chargée de préparer plus. parties de la charte, parla pour la liberté de la presse, et, au retour de Bonaparte, se retira à Nîmes. Sa présence dans cette ville, au moment où elle était menacée d'une réaction, fut un bonheur; et s'il ne put pas empêcher l'effusion du sang, du moins le courage avec leq. il prit la défense de ses coreligionnaires, prévint de plus grands malheurs. Renvoyé par son départem. à la chambre, en 1817, il y resta toujours indépend. Il vota avec le minist. Decazes; sous M. de Villèle, il siégea avec la minorité, et parla contre la loi du sacrilége. Lors des événem. de juillet, il était à Nîmes, et l'influence dont il y jouissait lui permit de faire adopter les mesures propres à calmer les esprits et à prévenir tous les désordres. Député par le collége d'Uzès au commencem. de

1831, il cessa de faire partie de la chambre aux nouv. élections, et mourut d'apoplexie le 20 juillet 1832. Chabaud était l'un des propriét. du *Journal des Débats*. M. Guizot, dans un discours prononcé sur sa tombe, l'a loué de son attachem. à la révolution et aux idées de 1789.

CHABERT (Jos.-Bern., marquis de), chef d'escadre, né à Toulon en 1723, entra dans la marine à l'âge de 18 ans, y servit avec distinction, et reçut en 1748, en récompense d'une action d'éclat, la croix de St-Louis, qu'il préféra à une pension. Lorsque la paix fut rétablie, il présenta un projet de voyage d'observations au gouvernement, qui lui fournit les moyens de l'exécuter, et partit sur une frégate en 1750. La *Relation* de ce premier voyage, pendant lequel il dressa la *carte* des côtes de l'Acadie et de Terre-Neuve, des bancs et des îles du golfe St-Laurent, fut imprimée à Paris en 1753, in-4; elle renferme plus détails aussi intéressants qu'utiles. Admis à l'acad. des sciences en 1758, il y lut l'année suiv. son *Projet d'un Atlas hydrograph. de la Méditerranée;* et ayant mis à la voile au mois de mai 1764, il détermina dans cette expédit. les côtes orientales de l'Espagne, celles de Sardaigne, de Fez, d'Alger et de Tunis. Après quelques autres voyages relatifs aux sciences et à la géographie, la guerre de l'Amérique le rappela sous le pavillon milit.; attaché à l'escadre du comte d'Estaing, il commanda *le Vaillant* en 1778; deux ans après, il passa sur *le St-Esprit*, à bord duquel il soutint en 1781, près de la Chésapeak, l'attaque de 5 vaisseaux angl., et ramena en France un convoi de 130 voiles: le grade de chef d'escadre et le cordon rouge furent la récompense de ces brillants services. Lors de la révolut., il se retira en Angleterre, d'où il revint en 1802. Deux ans après, il fut élu membre du bureau des longit., et mourut à Paris en 1805. Outre les écrits déjà mentionnés, ainsi que plusieurs *Mémoires* insérés dans le *Recueil* de l'académie, il a laissé quelques ouvrages MSs.

CHABERT (Philibert), célèbre médecin vétérinaire, né à Lyon en 1737, fils d'un maréchal expert, vint jeune à Paris, où il se perfectionna dans l'art qui devait l'illustrer, sous la direction de Lafosse, et fit les campagnes d'Hanovre, médec. des équipages du prince de Condé; à la paix il entra à l'école vétérinaire de Lyon, puis fut appelé par Bourgelat, en 1766, à l'école d'Alfort. Inspecteur-gén. des écoles vétér. en 1780, il rendit d'import. services à la science, fut nommé correspondant de l'Institut, puis décoré de la Légion-d'Honneur, et mourut à Alfort en 1814. Il a laissé plusieurs ouvr. sur la médecine vétérin., et coopéré à la rédaction des *Instructions et observations sur les maladies des animaux domestiques*, 1791-1809, 6 vol. in-8.

CHABOT (Philippe de), seigneur de Brion, amiral de France, gouvern. de Bourgogne et de Normandie, se distingua par de brillants faits d'armes, et fut fait prisonnier à la bataille de Pavie en 1525, avec le roi François Ier, dont il était le favori. Envoyé en Piémont à la tête d'une armée en 1535, il y poursuivait les plus rapides conquêtes, lorsque le connétable de Montmorenci et le card. de Lorraine, jaloux de son crédit et profitant de son éloignement de la cour, l'accusèrent de malversation. Livré à une commission présid. par le chancelier Poyet, il fut destitué de sa charge en 1540 et condamné à une forte amende qu'il ne put acquitter. Après un an de détention, il obtint, par les instantes sollicitat. de la duchesse d'Estampes, la révision de son procès, présenta à la commission quelques pièces justificatives qui n'avaient pu lui être soumises dans le cours de la prem. instruct., et, bien qu'en définitive le jugement fût maintenu, reparut à la cour et rentra peu de temps après en grâce. Il mourut en 1543. Les *Cartes marit.* de l'amiral Chabot font partie des *Monum. de l'Histoire de France en estampes et dessins*, div. en 887 sections, depuis Pharamond jusqu'à l'établissement de l'empire, et reliés en 152 vol. in-fol. — Chabot (Éléonore de), comte de Charny, gouvern. de la Bourgogne en 1572, a mérité un souvenir honor. en refusant son adhésion aux ordres barbares de Charles IX.

CHABOT (François), fameux révolutionnaire, né en 1759 à St-Geniez dans le Rouergue, embrassa l'état monastique dans l'ordre des capucins, se distingua par son esprit et son talent pour la chaire, et devint gardien de son couvent. Mais la lecture des livres philosophiq. changea bientôt ses idées; il regretta le monde qu'il avait abandonné dans un moment d'exaltation religieuse, et profita l'un des prem. du décret qui permit aux moines de quitter leurs cloîtres. Nommé gr.-vicaire de Grégoire, év. de Blois, il fut en 1791 élu député par le départem. de Loir-et-Cher, à l'assemblée législative où il siégea à l'extrême gauche, et se fit remarquer par ses dénonciations journal. contre tous ceux qui ne partageaient pas ses fureurs. Réélu par le même département à la convention, il continua de se signaler parmi les hommes les plus exagérés, et vota, dans le procès de Louis XVI, la mort sans appel ni sursis. Il applaudit à la chute des girondins, quoiqu'il eût été lié avec quelq.-uns d'eux; proposa depuis l'expulsion de tous les aristocr. du territoire de la république, provoqua la loi du *maximum*, et demanda que le pain fût taxé à un sou la livre. Il réclama une loi sur les émigrés, tellem. simple, qu'un enfant pût envoyer un émigré à la guillotine. Cependant il tenta de s'arrêter dans cette carrière. Marié à une riche Autrichienne, le luxe qu'il étalait rendit sa probité suspecte. Accusé d'avoir falsifié un décret de la convention, il fut enfermé au Luxembourg et conduit à l'échafaud le 5 avril 1794. Tout furieux qu'il était, Chabot sauva plus. prêtres au 10 août, et, lors des massacres de septembre, l'abbé Sicard lui dut la vie. Chabot fut le principal rédact. d'une feuille intit.: *Journal populaire ou le Catéchisme des sans-culottes*, Paris, 1792, 12 cahiers.

CHABOT (Georges-Ant.), jurisconsulte, né en 1758 à Montluçon dans le Bourbonnais, exerçait la profession d'avocat avant la révolution, dont il

embrassa les principes avec modération. Entré à la convention après le 9 thermidor, il en fut exclu comme royaliste; mais plus tard il siégea dans les conseils législatifs, où il se fit remarquer par ses connaissances en droit. Membre du tribunat, il y fit la proposition de donner au 1er consul un gage éclatant de la reconnaissance nation., et concourut de cette manière à faire décréter le consulat à vie; il prit une part active à la discuss. du code civil, appuya la motion de Curée pour l'établissem. du gouvernement impérial, et, lors de la suppression du tribunat, fut nommé conseiller à la cour de cassation, puis inspecteur-général des écoles de droit. Il conserva ces différ. places sous la restauration, et mourut en 1819. On lui doit : *Tableau de la législation anc. sur les success., et de la législation nouvelle établie par le Code civil*, 1804 et 1806, in-8.—*Comment. sur la loi du 25 germinal an XI, relative aux success.*, 5e édit., 1818, 3 vol. in-8. — *Questions transit. sur le Code Napoléon*, 1809, 2 vol. in-4.

CHABOT. — V. Jarnac et Gaultier.

CHABRÉE (Dominique), en latin *Chabræus*, médecin et botan., né dans le 17e S. à Genève, pratiqua la médecine à Yverdun, et concourut à la publication de l'*Hist. des plantes* de J. Bauhin (v. ce nom.), dont il donna un abrégé sous ce titre : *Stirpium icones et sciagrapha*, Genève, 1666, 1668 et 1677, in-fol., vol. devenu rare. On conjecture que Chabrée, sur leq. on a peu de détails, mourut vers 1670.

CHABRIAS, général athénien, défit les Lacédémoniens dans un combat naval, 376 ans av. J.-C., défendit les Béotiens contre Agésilas, rétablit le roi Nectanebo sur le trône d'Égypte, et périt vers l'an 357 devant l'île de Chios, qu'il assiégeait. Ses concitoyens lui érigèrent une statue, que quelq. antiquaires ont cru reconnaître dans celle qu'on désigne communém. sous le nom du *Gladiateur*.

CHABRIT (Pierre), avoc. au parlem. de Paris et conseiller au conseil souverain de Bouillon, né en Auvergne vers 1730, mort à Paris en 1784, est aut. d'un ouvr. intitulé : *de la Monarchie franç. et de ses lois*, Bouillon, 1784, 2 vol. in-8, qui a joui d'une célébrité passagère, mais dont quelq. auteurs ont contesté le mérite.

CHABROL (Charles), poète obscur, a fait imprimer en 1633 une tragi-comédie pastorale au-dessous du médiocre, intit. : *l'Orizelle*, etc. : l'aut. n'a pas montré plus de talent dans les 38 *Stances* au maréchal de Bassompierre, qu'il a jointes à cette méchante pièce, ainsi que dans quelq. *Sonnets* où il décrit le siége de La Rochelle.

CHABROL (Guillaume-Michel), avocat du roi au présidial de Riom, né dans cette ville en 1714, d'une famille féconde en magistrats et en milit. distingués, reçut de Louis XV, en 1767, des lettres de noblesse, fut appelé par Louis XVI au conseil-d'état, et mourut en 1792. Il a publ. un *Comment. sur les coutumes d'Auvergne*, 1784, 4 vol. in-4, ouvrage plein d'érudition, et dans lequel l'auteur fait preuve de beauc. de sagacité.

CHABROL DE CROUSOL (Christophe-Jean-André, comte), ministre et pair de France, né en 1771 à Riom, petit-fils du précédent, passa ses premières années dans la congrégation de l'Oratoire. N'étant point favorable à l'ordre de choses établi par la révolution, il fut enfermé pendant la terreur, et lorsqu'il eut recouvré sa liberté, il continua de vivre dans la retraite jusqu'à l'époque de l'empire. Auditeur au conseil-d'état, il fut peu après nommé président par intérim de la cour d'Orléans, puis chargé de la liquidation en Toscane, et enfin créé intendant des provinces illyriennes, place dans laquelle il donna des preuves d'un grand talent administratif. Lorsque des revers forcèrent les Français d'évacuer ces provinces, il passa dans le Piémont avec le titre d'intend.-gén. du trésor. A la restaurat. en 1814, nommé conseiller-d'état et préfet du Rhône, il quitta momentanément Lyon au retour de Bonaparte, et revint après les *cent-jours* reprendre une place dans laq. il s'était concilié l'estime générale, mais qu'il ne voulut pas conserver lorsqu'il se vit dans l'impossibilité de s'opposer aux réactions. Nommé en 1817 sous-secrét.-d'état à l'intérieur, il fut ensuite direct.-gén. des domaines, puis de 1823 à 1828 chargé du portefeuille de la marine, qu'il dota des plus utiles institutions. Ministre des finances en 1829, il donna sa démission, ne voulant pas participer aux mesures que préparait le conseil. Après la révolut. de juillet 1830, il continua de siéger à la chambre des pairs, mais il refusa d'ailleurs les divers portefeuilles qui lui furent offerts, et mourut en 1836, laiss. la réputat. d'un des hommes d'état les plus éclairés et les plus sages qui aient servi la France sous l'empire et la restauration.

CHABROUD (Charles), avocat, né à Vienne en 1750, député du Dauphiné aux états-génér., se signala dès les prem. séances de l'assemblée constituante en votant avec ses collègues pour la suppress. des abus et des priviléges. Chargé du rapport sur les événements des 5 et 6 octobre 1789, il s'efforça de justifier le duc d'Orléans et Mirabeau d'y avoir pris part. Dans les discussions sur l'organisation judiciaire, il se fit remarquer par la justesse de ses vues. La fuite du roi le jeta parmi les adversaires les plus violents de la cour; cependant il termina sa carrière législative en proposant de placer dans la salle des séances de l'assemblée nation. un *portrait du roi, acceptant la constitut.* Nommé membre du tribunal de cassat. qu'il avait contribué à faire créer, il cessa d'en faire partie en 1797, ouvrit alors un cabinet de consult., et mourut en 1816. Il avait publ., en 1792, un écrit intitulé : l'*Acte d'union des Français*, ouvr. où sont déposées ses opinions politiques, et qui porte l'empreinte de son caractère.

CHABRY (Marc), peintre et sculpteur, né dans le voisinage de Lyon en 1660, s'établit dans cette ville où il fit, entre autres ouvr., le *maître-autel* de l'église de St-Antoine, un bas-relief représentant Louis XIV à cheval, le piédestal de la statue

équestre qui décorait la place Bellecour, etc., détruits pendant la révolution, et mourut en 1727. Une *figure d'Hercule* et une *statue de la Vierge*, présentées à Versailles, lui avaient mérité le titre de sculpteur du roi. — Marc, fils du précédent, suivit avec distinction la même carrière, et orna Lyon, sa patrie, de plus. ouvrages de sculpture qui ont eu en grande partie le même sort que ceux de son père.

CHACABOUT, solitaire japon., chef d'une secte connue sous le même nom, et principalement répandue dans les îles du Japon, au Tonquin et dans le royaume de Siam, fit un code de sa doctrine, qu'il renferma dans une espèce de *décalogue*. Il admet une autre vie, un purgatoire; enseigne que les âmes impures passent, pendant 3,000 ans par différents corps, avant d'être admises à la région du bonheur; met au rang des plus gr. crimes le mensonge, l'homicide et la perfidie, et condamne en même temps l'indiscret emploi des lumières pour chercher à pénétrer les secrets que Dieu s'est réservés.

CHACON, chirurgien espagnol, né à Valladolid, est auteur d'un ouvr. intit.: *de Chirurgiæ theoria et praxi*, Valladolid, 1605, in-fol., réimprimé à Madrid en 1626, 2 vol. in-fol. — Un autre CHACON (Ferdin.), chevalier de l'ordre de Calatrava au 16e S. a laissé un traité intitulé : *de la Cabelleria de la Gineta*, Séville, 1551, in-4.

CHACON (PIERRE), en latin *Ciacconius*, prêtre espagnol, né en 1525 à Tolède, mort à Rome en 1581, fut employé par le pape Grégoire XIII à la correction de l'ancien calendrier. Uniquement occupé de ses livres, qu'il appelait *ses fidèles compagnons*, cet homme érudit et laborieux s'adonna surtout à corriger les anciens aut., à en expliquer les passages difficiles, et à rétablir ceux qui étaient tronqués. On doit à ses veilles de précieuses *notes* sur Salluste, César, Arnobe, Cassien, Tertullien, Pompéius-Festus, Pomponius-Méla, et sur St Isidore. Il avait en outre composé les ouvrages suiv., qui ont été publiés après sa mort : *De triclinio romano*, Rome, 1588, réimprimé à Amsterdam, 1689, in-12, avec les *traités* de Fulvio Orsini et de Mercurialis sur la même matière.—*Opuscula : in columnæ rostratæ, C. Duilii inscript. explicatio. De ponderibus et mensuris, et nummis tam Græcorum et Latinorum*, etc., Rome, 1608, in-8.

CHACON (ALPHONSE), savant dominicain, né en 1540 dans le royaume de Grenade, professa l'Écriture sainte au couvent de son ordre à Séville, et sur sa réputat., fut appelé à Rome, où le pape Grégoire XIII le nomma pénitencier apostolique. Il y mourut en 1599, regardé comme l'un des hommes les plus sav. de son siècle. Ses princip. ouvr. sont : *Historia utriusque belli dacici à Trajano cæsare gesti, ex simulacris quæ in columnâ ejusdem Romæ visuntur, collecta*, Rome, in-fol. obl., fig. Les différ. édit. de cet ouvr. sont à peu près égalem. estimées. Son admirat. pour Trajan était telle que, ne pouvant imaginer qu'un si bon prince fût damné, Chacon adopta la pieuse légende d'après laquelle Trajan aurait été délivré des peines de l'enfer par les prières de St Grégoire-le-Grand. — *Vitæ et res gestæ pontific. romanor. et cardin.*, Rome, 1677, 4 vol. in-fol. Cette édition, revue par Aug. Oldoino (*v.* ce nom), est la meill.; on doit y joindre le *supplément* de Guarnacci, 1751, 2 vol. in-fol., et un nouv. *supplément* par Pide-Cinque et Fabrini, 1787, in-fol. — *Biblioth. scriptor. ad ann.* 1583 *ord. alphabetic.*, Paris, 1731, in-fol. Cet ouvrage incomplet, puisqu'il finit à la lettre E, a été publié avec des notes par Denis-Fr. Camusat (*v.* ce nom).

CHADERTON (LAURENT), prem. recteur du collége Emmanuel à Cambridge et profess. émérite de cette université, né dans le Lancastreshire en 1536, jouit d'une réputation méritée comme prédicateur et comme professeur, et mourut en 1640, à 104 ans, ayant jusqu'à la fin conservé l'usage de ses facultés intellectuelles. Il a laissé MSs. plus. ouvr. théolog., entre autres, une *Critique de Baronius;* le seul qui ait vu le jour a pour titre : *de Justific. coram Deo*, etc. Sa *Vie*, en latin, par Guill. Dillingham, a été publiée à Cambridge, 1700, in-8.

CHADJAR-EDDOUR, sulthane d'Égypte d'une beauté rare, et non moins distinguée par son courage et son habileté, fut placée sur le trône l'an 648 de l'hégyre (1250 de l'ère chrétienne), après la mort de Touran-Chah, qu'elle y avait élevé par son adresse, mais qu'elle ne put y maintenir. Le nouveau sulthan Aïbeck, qui lui devait en partie son élévation, l'épousa; mais il ne tarda pas à vouloir la répudier. Chadjar-Eddour, informée de son dessein, le fit poignarder par ses esclaves; les Mamlouks vengèrent le trépas d'Aïbeck par celui de l'ambitieuse sulthane.

CHADUC (LOUIS), né en 1564, conseiller au présidial de Riom, fit un des plus savants antiq. de son temps. Le cabinet d'antiquités qu'il avait composé, vendu après sa mort en 1638, a depuis été réuni au cabinet du roi. — CHADUC (Blaise), oratorien, né à Riom en 1608, de la même famille, mort à Paris en 1694, a publ. des *Sermons; Panégyrique de St Amable*, évêque de Riom; *Lettre d'un théologien sur l'usure*, 1672, in-4, et quelq. autres écrits aujourd'hui sans intérêt.

CHAFEI (MOHAMMED ben IDRYS), sav. musulman, né à Gaza en Syrie, l'an 150 de l'hég. (767 de l'ère chrétienne), mort en 204, fut le fondat. de l'un des 4 rites orthodoxes du mahométisme, et composa 3 *traités* sur les fondements de cette relig.

CHAFFAUD DE BESNÉ (comte du), lieutenant-général des armées navales de France, né en 1707, s'était démis de cette charge après la campagne de 1778, et vivait retiré dans son château de Montaigu, lorsqu'il fut arrêté en 1793, par ordre du comité révolut. de Nantes, et renfermé au château de Luzançai, où il mourut après 10 mois de captivité. Il s'était distingué au combat d'Ouessant, où il commandait l'avant-garde de la grande flotte sous les ordres du comte d'Orvilliers, et y avait reçu une blessure honorable. — Pierre du CHAFFAUD, l'un

de ses ancêtres, avait été élevé au siége épiscopal de Nantes en 1477, et mourut en 1487.

CHAH-AALEM, dernier souverain de la dynastie de Tamerlan dans l'Inde, né en 1723, monta sur le trône en 1759, et pendant le cours de son règne, fut tour à tour le jouet des Anglais et des Marattes, dont sa faiblesse et son irrésolut. accrurent de plus en plus l'audace. Un rohillah, nommé Ghôlam, tenta de le détrôner, et, après s'être emparé de sa personne, lui creva les yeux avec la pointe d'un poignard; mais il subit bientôt le châtim. de son crime. Remis en possession de sa couronne, l'infortuné souverain occupa ses longs ennuis par la culture des muses, jusqu'à sa mort survenue en 1806. Il se nommait *Aly Goher* avant de monter sur le trône.

CHAH-DJIHAN (CHEHAB-ED-DYN, *lumière de la religion*), souverain de l'Hindoustan, fils de Djihan-Guyr, qu'il avait essayé, en 1622, de renverser de son trône, s'y éleva en 1628, après avoir fait périr trois de ses frères qui, à la mort de leur père, lui disputaient l'empire; il fut à son tour détrôné par son fils Aureng-Zeb, qui le fit renfermer en 1656 dans le palais d'Agra, où il mourut au bout de 10 ans de captivité. Ce prince, d'une prodigalité excessive, et adonné à tous les plaisirs, avait, dans le commencement de son règne, entrepris de détruire le brahmisme dans ses états, où une famine affreuse avait exercé de grands ravages; mais les Indous, plus enclins aux pratiques de dévotion qu'aux travaux agricoles, lui opposèrent une résistance devant laquelle il recula d'abord; plus tard, et secondé par les Hollandais et les Anglais, il n'exécuta cette mesure qu'en faisant couler des flots de sang.

CHAH-ROUKH-MYRZA, 4e fils de Tamerlan, né à Samarcande en 1377, reçut de son père le gouvernem. du Khoraçan, l'administra avec sagesse, et se rendit indépend. après la mort du conquér. tatar. Il mourut en 1448. Ses grandes qualités n'étaient déparées par aucun des vices des princes orientaux.

CHAHAN, prince arménien, né en 1341, gendre et ministre de Léon VI, roi d'Arménie, vainquit plusieurs fois les armées égyptiennes, mais succomba enfin après la résistance la plus héroïque aux nombr. armées du khayfe Aboulahet Adjy-Théryfe, qui le fit prisonnier avec son beau-père. Après avoir obtenu sa liberté par l'entremise de Jean Ier, roi de Castille, Chahan vint près de lui en Espagne, puis en France, où il mourut vers la fin du 14e S.

CHAHYN-GUERAI, dern. khan de Crimée, descendant de Genghis-Khan, fut d'abord lieuten. de son frère, le khan Saheb-Gueraï; ensuite, étant parvenu, avec le secours des Russes, à repousser Devlet-Gueraï, autre khan que la Porte-Othomane avait substitué à son frère, il monta lui-même sur le trône. Son règne fut de courte durée. Avant que son autorité fût affermie, il avait tenté d'introduire plus. innovations dans la discipline de son armée, de même que dans l'administrat. de ses états; le peuple murmura, et bientôt éclatèrent de nombreuses révoltes auxq. les intrigues des Turks ne furent pas étrangères. En effet, l'influence que conservait la Russie, sur un souverain qu'elle avait aidé à s'élever au trône de Crimée, ne laissait pas que de porter ombrage à la Porte, qui proclama de nouveau un autre khan. Il fut défait et repoussé par Chahyn; mais un traité conclu le 21 juin 1783 entre les deux empires le dépossédа lui-même. Obligé de signer une renonciation formelle et irrévocable pour lui et pour ses héritiers au trône de la Crimée, désormais soumise à la domination russe, Chahyn reçut en dédommagement la promesse d'une pension annuelle de 100,000 roubles. Il se rendit peu de temps après à Constantinople; mais un firman du gr.-seigneur, qu'inquiétait sans doute la présence d'un descend. de Genghis-Khan dans cette ville, lui intima l'ordre d'en sortir et de se rendre à l'île de Rhodes, où il ne tarda pas à être étranglé. Sa tête fut envoyée à Constantinople.

CHAILLON (JACQUES), médecin français, né à Angers, a publ. les ouvr. suiv. : *Questions de ce temps*, Angers, 1663, in-8, écrit dont l'auteur reproduisit les idées dans un nouv. liv. intit. : *Recherches de l'origine et du mouvement du sang*, Paris, 1664, in-8, réimpr. en 1677 et 1699, in-12.

CHAIS (PIERRE), théol. protest, né à Genève en 1701, fut pasteur de l'Église franç. à La Haye, qu'il desservit pend. 50 ans; concourut à l'établissem. d'une maison de charité pour les pauvres de cette église, introduisit l'inoculat. en Hollande, et mourut en 1785. Chais a eu part à la rédaction de différ. journaux. On lui doit quelq. trad. de l'anglais, des sermons et des livres théologiques; mais il est principalem. connu par *les Livres historiques du Vieux-Testam., avec un comment. littéral, tiré de div. auteurs angl.*, La Haye, 1743-90, 4 part. en 8 vol. gr. in-4, ouvr. fort estimé.

CHAIX (THOMAS), relig. carme, né à Tarascon en 1696, enseigna pend. plus. années la théol. et la philos. dans cette ville, remporta en 1734 un prix à l'acad. de Marseille pour une ode sur le maréchal de Villars, et passa les dernières années de sa vie au couvent de Mazaugues, où il mourut en 1768. Il est aut. d'un livre intit. : *De l'excellence de la dévotion au St scapulaire de N.-D. des Carmes*, in-12.

CHAIX (DOMINIQUE), botaniste, né en 1731 à Montauroux, obtint la cure de Baux près de Gap, et consacra ses loisirs à l'étude des plantes. Les connoiss. qu'il avait acquises, sans autre guide que les ouvr. de Linné, le firent bientôt connaître des botanistes qui visitaient cette partie des Alpes. Il composa la *Flore gapençaise*, que Villars, son élève, a publ. dans son *Hist. des plantes du Dauphiné*, et mourut en 1800.

CHALARD (JOACHIM), av. au gr.-conseil, né dans la province de la Marche au 16e S., est auteur d'un *Commentaire* sur les ordonnances de Charles IX, Paris, 1568. On lui attribue un ouvr. intit : *De l'origine des erreurs de l'Église*. Duverdier cite

aussi quelques pièces de vers du même auteur.

CHALCIDIUS, philos. platonic. du 3e S., traduisit en lat. le *Timée* de Platon, et y joignit un comment. estimé que Meursius fit imprimer avec ses notes, Leyde, 1617, in-4; Fabricius l'a reprod. avec de nouv. addit. dans le tom. II de son édit. des *OEuvres de St Hippolyte* (*v.* ce nom). Les critiques sont partagés sur la religion que profess. ce philosophe.

CHALCOCONDYLE (LAONIC ou NICOLAS), histor. grec du 15e S., plus connu sous le nom de *Chalcondyle*, né à Athènes, florissait vers 1490. Il a écrit une *Hist. des Turcs et de la chute de l'empire grec*, depuis 1298 jusqu'à 1462, ouvr. important pour l'histoire du 15e S., mais écrit dans un style trivial et barbare. La première édition du texte grec parut à Genève en 1615, in-fol.; la meilleure est celle de Paris, 1650, in-fol. Il en existe une trad. fr. avec *comment.*, par Blaise de Vigenère, Paris, 1577 et 1584, in-4. La continuat. de cette histoire, depuis 1612 jusqu'à 1649, par Artus Thomas et Mézerai, a été plusieurs fois réimpr.

CHALCONDYLE (DÉMÉTRIUS), célèbre grammair., né vers 1424 à Athènes, après l'invasion des Turks, se réfugia en Italie, et fut appelé par Laurent de Médicis à Florence, pour y enseigner le grec; mais il trouva dans Politien un concurrent redoutable, et dont la rivalité nuisit au succès de son école. Il alla depuis professer à Milan, et mourut en 1511. On a de lui une *Grammaire grecque*, dont la prem. édit., Milan (vers 1493), S. D., est fort rare; elle a été réimpr., Paris, 1525, in-4, et Bâle, 1546, in-8. Il revit la trad. de Platon par Marsil.-Ficin, et donna les prem. édit. d'*Homère*, d'*Isocrate* et de *Suidas*. Il est aussi l'édit. de la *Gramm. grecq.* de Lascaris, 1476, qu'il orna d'une préface.

CHALDÉENS. V. BABYLONIENS et NESTORIENS.

CHALGRIN (JEAN-FRANÇ.-THÉRÈSE), habile architecte, né à Paris en 1739, développa de bonne heure son goût et ses connaissances en architect., remporta le gr. prix à l'âge de 18 ans, se perfectionna à Rome dans le dessin, le style et la composition, et, de retour à Paris, mérita la confiance du duc de la Vrillière, qui le chargea de la construct. de son hôtel, et contribua beaucoup à le faire admettre, malgré sa jeunesse, à l'acad. d'architect. La construct. de la salle de bal et de festin à l'occasion du mariage du dauphin, en 1770, lui fit honneur. Nommé peu de temps après 1er architecte et intendant des bâtiments de MONSIEUR, il obtint aussi la confiance du comte d'Artois. A la création de l'Institut, il fit partie de la classe des beaux-arts, devint membre du conseil des bâtiments, plus tard fut chargé de l'arc de triomphe de l'Étoile, qu'il n'eut pas le plaisir de voir terminer, et mourut en 1811. Ses travaux les plus importants sont: *l'hôtel de St-Florentin, le collége de France, l'une des tours, la chapelle des fonts et le buffet d'orgues à St-Sulpice, l'église de St-Philippe du Roule, la restauration du palais et du gr. escalier du Luxembourg, et l'arc de triomphe de l'Étoile.*

CHALIER (MARIE-JOSEPH), révolutionn., né en 1747 à Beaulard, près de Suze en Piémont, fut successivem. prêtre, voyageur et négociant à Lyon, où il acquit rapidement une fortune assez considérable. A l'époque des premiers troubles de la révolut., il se fit connaître par la violence de ses discours et de ses écrits; mais ce ne furent pas les seuls moyens qu'il employa pour fixer les regards de la multitude: les démonstrations d'une sorte de délire révolutionn. le rendirent bientôt son idole. On le vit baisant avec transport et distribuant aux plus exaltés des pierres de la Bastille, dont il s'était munis après le renversement de cette forteresse; s'agenouillant dans les rues et couvrant de ses larmes les affiches qui contenaient des décrets ou proclamations conformes à ses idées; enfin, prenant à la tribune du club les attitudes les plus grotesques, et débitant avec une éloquence emphatique les phrases banales de l'époque, traduites en jeux de mots et en lazzi italiens, qu'il accompagnait d'une hideuse pantomime. D'une semblable exagération à l'atrocité il n'y avait qu'un pas: bientôt il ne parla plus que d'égorger 20,000 citoyens, désignant ces victimes dans toutes les classes, et donnant le titre fatal d'*aristocrate* aux dern. artisans; il forma des listes de proscription qu'il faisait placarder, et s'efforça d'exciter la multitude à imiter les massacres de Paris. Après avoir essayé dans ce but de créer un *tribunal révolutionn.* qui devait juger toutes les personnes détenues pour cause d'opinions, il continua pendant plus. mois encore d'agiter la ville, où tant de fureurs avaient poussé l'indignation à son comble. Enfin, le 29 mai 1793, à la suite d'un combat sanglant qui fut livré au milieu de la ville, Chalier fut arrêté, traduit devant le tribunal criminel, et condamné à mort le 17 juillet. Il reçut son arrêt avec sang-froid, et pressentit, avec une joie atroce, les vengeances dont sa mort allait être l'objet.

CHALIEU (ALEXIS), antiquaire, né en 1733 à Tain en Dauphiné, étudia chez les jésuites au collége de Tournon, devint secrét. de l'évêque de St-Pons, et fut chargé par ce prélat d'un cours de théologie. Après la suppression des jésuites, il professa quelq. temps la théol. au collége de Tournon; mais il quitta bientôt cette chaire pour se livrer tout entier à son goût, pour l'archéologie. Son cabinet a été décrit par Millin dans son *Voyage au midi de la France*. L'abbé Chalieu mourut en 1808. On a de lui *Mémoires sur les antiquités du département de la Drôme*, impr. par souscript., Valence, 1811, in-4.

CHALIGNY (FRANÇOIS de), sieur *des Plaines*, né en Lorraine, mort en 1723, est auteur d'une tragédie de *Coriolan*, représentée sans succès à Paris en 1722. On le croit issu d'une famille du même nom qui a produit plusieurs fondeurs dans les 16e et 17e S. Un d'entre eux avait coulé la grande coulevrine de 22 pieds de long et le cheval de bronze que Louis XIV fit transporter en France après la prise de Nancy, en 1670.

CHALIN DE VINARIO (RAYMOND), méd. du 14e S., né à Vinas, en Languedoc, exerçait sa profession à Avignon. Il a donné une descript. exacte de la peste

qui désola cette ville en 1347, 1360, 1373 et 1382, et ses observat., moins celles qui ont trait à l'astrologie judiciaire, sont encore estimées des médecins modernes. Cet ouvr., remis en meilleur lat. par Jacq. Daléchamp, a été publié, Lyon, 1552, in-12.

CHALINIÈRE (Joseph-François AUDEBOIS de La), chanoine, profess. de théologie, et membre de l'académie d'Angers, mort dans cette ville en 1759, est auteur des 3 vol. *sur la Grâce* dans les *Conférences du diocèse d'Angers* (v. Babin).

CHALIPPE (Louis-François), relig. francisc. de l'ordre des récollets, où il prit le nom de P. Candide, né à Paris en 1684, mort dans cette ville en 1757, a composé une *Vie de St François d'Assise*, Paris, 1729, in-4, dont on trouve l'éloge dans le *Journal de Trévoux*, et qui a été réimpr. 1824, 3 vol. in-12. Il a laissé en outre plus. *Sermons*.

CHALKLEY (Th.), prédicateur chez les quakers de la Pensylvanie, mort en 1741 dans l'île de Tortola, a publié un gr. nombre d'ouvrages sur différents sujets de religion, et a laissé un *Journal* de sa vie qu'on ne lit pas sans intérêt.

CHALLAN (Antoine-Didier-Jean-Baptiste), né à Meulan (Seine-et-Oise), en 1754, fils du procureur du roi au bailliage de cette ville, étudia les mathématiques et le dessin, et, dès l'âge de 18 ans, fut profess. de géométrie au collége de Pont-de-Vaux; plus tard il fit son droit, fut reçu avocat, et succéda à son père dans la place de procureur du roi, qu'il exerça pendant 12 ans. A la révolution, il fut commandant de la garde nationale, puis maire à Meulan. Nommé depuis procureur-gén. du départem. de Seine-et-Oise, il développa dans cette place une gr. énergie et de véritable talents administratifs. Sous le régime de la terreur, il languit 11 mois en prison; la cause de son arrestat. était son amitié pour Lebrun, depuis consul. A sa sortie de prison, il fut mis en réquisition et conduit par des gendarmes à Versailles, pour y remplir les fonct. de président du tribunal criminel. Membre du conseil des cinq-cents, puis du tribunat, il travailla dans ces assemblées aux divers codes. Après la dissolution du tribunat, il passa au corps législatif. En1814, applaudissant à la ruine de Napoléon, il rédigea lui-même l'acte de déchéance, puis, député en 1814, il se déclara contre la liberté de la presse. Il obtint alors des lettres de noblesse ainsi que la croix d'officier de la Lég.-d'Honn., et cessa peu après de faire partie de la chambre. Retiré à Meulan, où il s'occupait utilem. d'agricult., il y mourut en 1831. Il a publ.: *De l'Adoption considérée dans ses rapports avec la loi naturelle et la politique*, 1801, in-8.—*Rapport sur les moyens de concourir au projet de la société d'agriculture de la Seine, relatif au perfectionnem. des charrues*, avec quatre planches, 1802, in-8. — *Du Rétablissement de l'ordre en France*, 1814, in-8. — *Réflexions sur le choix des députés*.

CHALLE (Charles-Michel-Ange), peintre, né à Paris en 1718, fut nommé profess. de perspective à l'acad. de peinture, puis dessinat. du cabinet du roi, et chargé de la direction des fêtes publiques et des cérémonies funèbres, créé chev. de St-Michel en récompense de ses services; il mourut en 1778. Comme peintre on ne connaît de lui qu'un petit nombre de tableaux, dont le meill. représ. *le clergé de Rome félicitant St Hippolyte sur sa conversion*. Il a laissé MSs. une *Trad. des OEuvres de Piranesi*, et un *Voyage d'Italie*.

CHALLES (Claude-Franç. MILLET de), jés., bon mathémat., né en 1621 à Chambéry, mort à Turin en 1678, professa success. les humanités, la rhétor. et les mathém. dans différentes écoles de son ordre, et publ. sous le titre de: *Cursus seu mundus mathem.*, Lyon, 1674, 3 vol. in-fol., le cours de mathémat. le plus complet que l'on eût eu jusqu'alors, et dans lequel on trouve beaucoup de détails qui paraissaient pour la prem. fois. Un de ses confrères en a donné une édit. augmentée, d'après ses MSs., Lyon, 1690, 4 vol. in-fol.

CHALMEL (Jean-Louis), historien, né vers 1760 à Tours, vint se fixer à Paris, et quitta le barreau pour les finances. Attaché à l'intendant de St-Domingue Foulon, il le suivit au Port-au-Prince, d'où il fut bientôt contraint de s'éloigner. Revenu dans sa ville natale, il fut en 1792 élu secrét.-gén. du départem., place qu'il perdit et recouvra plus. fois pend. la crise révolutionn. Après le 9 thermidor le nouveau comité d'instruction publique le choisit pour son secrétaire-général. Privé de cette place importante à la réorganisation des ministères par le directoire, il revint encore à Tours, où il remplit successiv. differ. fonct. administrat., et fut enfin élu député par le départem. d'Indre-et-Loire au conseil des cinq-cents. Il eut à s'y justifier du reproche de royalisme qui lui était adressé par les journaux, et notamm. par l'*Ami des lois;* et certes, jamais reproche ne fut moins mérité. Chalmel dénonça plus tard l'élection du directeur Treilhard comme inconstitutionnelle, et se signala parmi les députés de l'opposition les plus énergiques. Exclu du conseil après le 18 brumaire, il finit cependant par accepter un emploi dans les droits-réunis. Nommé sous-préfet de l'arrondiss. de Loches en 1815, il fit partie de la chambre des représent. pend. les *cent-jours*. Dès-lors il vécut constamm. dans la retraite, occupé de rassembler et de mettre en ordre des matériaux qu'il recueillait sur l'hist. de sa province. Chalmel mourut en 1829. Indépendamment de quelq. opusc., on lui doit : *Hist. de la Touraine dep. la conquête des Gaules par les Romains jusqu'à l'année* 1790, Paris, 1828, 4 vol. in-8. Le 4e contient la biographie de la Touraine.

CHALMERS (George), membre de la société royale de Londres, de la soc. royale d'astron., etc., secrét.-génér. de l'administrat.-génér. du commerce de la Grande-Bretagne, était né en Écosse vers 1744. Au sortir de ses études, qu'il fit au collége d'Aberdeen, il vint suivre les cours de droit de la faculté d'Édimbourg, et s'établit avocat dans les colonies angl. de l'Amérique-Septentrionale. La guerre de l'indépendance l'obligea à revenir en

Angleterre. Il ne tarda pas à obtenir un emploi dans l'administrat. du commerce, parvint à l'emploi de 1[er] commis du conseil, et mourut en janv. 1826. Chalmers a publié un assez grand nombre d'ouvr. sur des matières de politique, d'histoire et de littérat.; et on lui attribue beaucoup de brochures anonymes écrites sous l'influence administrative ou pour la défense des actes ministériels. Voici les titres de ses travaux les plus importants : *Annales politiques des colonies unies depuis leur établissement jusqu'à la paix de* 1763, in-4, 1780. — *État des forces comparatives de la Grande-Bretagne*, etc., 1782, in-4, 1786, in-8 : plus. fois réimpr. avec augmentat., et sous le titre d'*Aperçu historique*, etc., 1813, in-8 ; trad. en franç. sous le titre d'*Analyse*, etc., Londres (Paris), 1789, in-8. — *Vie de Daniel de Foé*, 1790, in-8. — *Collection des traités entre la Grande-Bretagne et d'autres puissances*, 1790, 2 vol. in-8. — *Vie de Thom. Ruddiman*, 1794, in-8. — *La Calédonie*, ou *Précis historique et topographique sur le nord de l'Angleterre*, Édimbonrg, 1807-13, 2 vol. in-4 : deux autres volumes devaient être publiés.—*Précis chronol. sur le commerce et les valeurs monnayées d'Angleterre*, etc., 1810, in-8. G. Chalmers a publ. en outre des édit. des ouvr. de J. Davies, d'A. Ramsay, de D. Lindsey et de G. King, préc. des *Vies* des auteurs.

CHALONER (Thomas), homme d'état, né vers 1515, à Londres, fut désigné pour accompagner l'ambassad. d'Angleterre près de Charles-Quint, suivit ce prince dans son expédit. d'Alger, où il faillit périr, et fut à son retour nommé secrét. du conseil; son attachem. au duc de Sommerset nuisit à sa fortune, mais dans la suite il fut employé par la reine Élisabeth à diverses ambassades, et mourut en 1565. On a de lui : *De rep. Anglorum instaurandâ*, Londres, 1579, in-4; un *Poème latin* à la louange de Henri VIII, et une traduct. angl. de l'*Éloge de la Folie*, par Érasme. — Son fils, Chaloner (sir Thomas), précept. du prince de Galles, né en 1559, mort en 1615, possédait des connaissances assez étendues en physique et en chimie, et découvrit des mines d'alun dans le comté d'York. On a de lui en angl. un *Tr. de la vertu du nitre*, publ. à Londres en 1584, in-4. — Thomas et Jacq., fils de sir Thomas, embrassèrent avec ardeur le parti du parlem., et furent l'un et l'autre au nombre des juges de Charles I[er]. Lors de la restaurat., Thomas se réfugia à Middelbourg en Hollande, où il mourut peu après. Outre quelq. pamphlets, il a publié en 1657 une prétendue *Découverte du tombeau de Moïse sur le sommet du mont Nébo*. Jacques, nommé par Fairfax gouvern. du château de Peel, dans l'île de Man, termina sa vie par le poison, lorsqu'on venait pour l'arrêter. Il a laissé un petit ouvr. sur *l'île de Man*.

CHALONER (Richard), év. catholique de Debra, né en 1691, de parents protestants, fit de très bonne heure son abjurat., et envoyé au collége de Douay, après y avoir terminé ses études, y professa successivem. la rhétorique, la philosophie et la théologie. Il retourna en Angleterre en 1730, et s'y dévoua tout entier à la défense des catholiques. Une réponse un peu vive qu'il fit à la *lettre* de Middleton, *écrite de Rome*, ayant excité des plaintes, il fut obligé de se cacher. Choisi peu de temps après pour coadjuteur par le vicaire apostolique de Londres, il lui succéda en 1758. Dénoncé pour avoir exercé son ministère, il fut poursuivi d'après les anciennes lois et se défendit avec un talent qui contribua sans doute à les faire abroger. A peine les catholiques étaient-ils affranchis des persécutions légales, que Chaloner eut la douleur de les voir en butte aux excès de l'association protestante, formée par *George Gordon* (*v.* ce nom), dans le but de faire révoquer le bill de tolérance. Ce zélé prélat mourut en 1781, dans un âge avancé. Entre autres ouvr. il a publié : *The catholic christian instructed; Britannia sacra*, 1745, 2 vol. in-4, et 2 vol. de *Mém. des prêtres missionn.* Sa *Vie* a été publ. en angl. par J. Bernard, 1784, in-8.

CHALONS (Vincent), orator., né à Lyon vers 1642, mort en 1674, chan. de la cathéd. du Mans, a publ. un *Abrégé de l'hist. de France*, 1720, 3 v. in-12 : ouvr. composé à la demande du présid. de Harlay, pour servir à l'éducat. de son fils.

CHALONS-SUR-MARNE, *Catalaunum*, ville de France, ci-devant province de Champagne, aujourd'hui chef-lieu du départem. de la Marne, est mentionnée dans l'hist. pour avoir été le théâtre de la mémorable bataille livrée en 451, par Mérovée, roi des Francs, Aétius, général romain, et Théodose, roi des Visigoths, au roi des Huns, Attila, qui y fut complétement défait; toutefois, suivant quelq. critiques, ce ne serait point dans les plaines de Châlons (*canpi Catalaunici*), mais bien dans celles de Bologne (*campi selaunici*) que ce gr. engagem. aurait eu lieu.

CHALOTAIS (Louis-René de CARADEUC de La), né à Rennes en 1701, était procur.-gén. au parlem. de Bretagne, lorsque les premières plaintes s'élevèrent en France contre les jésuites. Lié avec Duclos, d'Alembert, l'abbé de Mably, et plus. autres gens de lettres dont il partageait les principes, il brûlait du désir de signaler son éloquence, et ne déploya pas moins d'animosité que de talent dans l'accusat. qu'il porta contre les jésuites, qui, après une longue procédure, furent expulsés. La Chalotais en jouit comme d'un triomphe; mais il fut de courte durée. Des divis. éclatèrent entre le ministère et les états de Bretagne. Les états prétendaient que les franchises de leur province avaient été violées à l'occasion de certains édits bursaux, et le parlem. refusait de les enregistrer. On se plaignait de part et d'autre : La Chalotais se présenta dans la lutte avec l'énergie de son talent et l'inflexibilité de son caractère. L'exaspérat. devint plus grande par l'assentim. de 12 conseillers qui consentirent à l'enregistrem. demandé, tandis que les autres persistaient dans leur opposition. Le duc d'Aiguillon, gouverneur de Bretagne, fit arrêter La Chalotais, son fils, cinq des conseillers les plus obstinés, et les fit transfé-

rer dans les prisons de St-Malo. Une commission fut aussitôt nommée pour juger les magistrats rebelles. La Chalotais était accusé d'avoir écrit au comte de St-Florentin un billet aussi injurieux pour le roi que pour son ministre. A cette accusat. s'en joignait une autre qui avait pour objet de présenter La Chalotais comme coupable de complot contre l'autorité royale. Mais La Chalotais parvint à se faire entendre, et la pitié qu'inspira son sort l'emporta sur toute autre considérat. On ne vit plus qu'un magistrat honoré par 36 ans de haute magistrature, enlevé à son domicile, incarcéré, et poursuivi avec la dernière rigueur. Le *mémoire* que La Chalotais trouva le moyen d'adresser au roi redoubla l'indignat. du public contre ses juges, qui furent dès-lors regardés comme ses persécuteurs. Ce *mémoire* avait été écrit avec un cure-dent sur des papiers d'enveloppe de sucre et de chocolat, et l'encre qui lui manquait avait été remplacée par un mélange de suie, de sucre et d'eau. Cet écrit, impr. secrètement et distribué avec profusion malgré les efforts de la police, fut suivi d'un second, ensuite d'un troisième. Pendant ce temps le nouveau parlem., qui avait été établi à Rennes, réclamait l'affaire comme de sa compétence. Les autres cours souveraines intervinrent dans le procès par des remontrances; la fermentation des esprits redoubla. Alors le roi ordonna la suspension des procédures et envoya en exil à Saintes La Chalotais, son fils, et quatre des conseillers arrêtés. Mais cette mesure ne parut pas suffisante, l'ancien parlement de Rennes, qui avait été rétabli, réclamait la réintégration de La Chalotais. Le roi persista dans sa résolution et la lutte continua. Les pamphlets se succédaient de part et d'autre; Voltaire, d'Holbach, publ. des brochures. Louis XV mourut dans ces entrefaites, et Louis XVI fit cesser l'exil de La Chalotais, qui fut rendu à ses fonctions en 1775. Il s'occupait à revoir son *Essai d'éducation nationale*, quand il mourut le 12 juillet 1785. Cet ouvr. a été réimpr. en 1825. On a de La Chalotais : *Compte rendu des constitutions des jésuites*, 1761, 1762, in-4 et in-12. — *Mémoire sur les dispenses de mariage*, impr. en 1768 dans le recueil init. : *Avis aux princes catholiques*, ou (seize) *Mémoires des canonistes célèbres*. Le *Procès instruit extraordinairement contre MM. de La Chalotais*, etc., a été impr. en 1767, 3 vol. in-4 ou 6 vol. in-12. — CHALOTAIS (Aimé-Raoul de CARADEUC de La), né en 1729, fils du précéd., et comme lui procur.-génér. au parlem. de Rennes, après avoir partagé les disgrâces de son père, périt victime de la révolution, le 17 janvier 1794.

CHALUCET (ARMAND-LOUIS BONIN DE), évêque de Toulon en 1684, ne fut sacré qu'en 1692, par suite des différends qui s'étaient élevés entre Louis XIV et la cour de Rome. Il signala son zèle pastoral pendant le siége de sa ville épiscopale, formé en 1707 par le duc de Savoie, et mourut en 1712. Les habitants de Toulon ont consacré par un monument le souvenir de l'attachement que leur montra ce prélat en refusant de s'éloigner d'eux dans le danger, bien que treize bombes fussent tombées sur son palais. On a de lui quelq. ouvr. de controverse, et des *Ordonnances synodales*, 1704, in-12.

CHALVET (MATTHIEU de), conseiller au parlem. de Toulouse, né en 1528, en Auvergne, d'une ancienne famille, fut nommé conseiller-d'état par Henri IV, et mourut à Toulouse en 1607. Il fit imprimer à Paris, en 1604, une traduct. franç. des *OEuvres de Sénèque*, in-fol.; elle a été réimpr. en 1638, même format, avec des correct. et addit. de Baudouin, qui y a joint une *Notice* sur la vie du traduct. — Son petit-fils, CHALVET (Hyacinthe de), relig. domin., profess. de théol. à l'univ. de Caen, né en 1605, à Toulouse, mort dans cette ville en 1683, a laissé quelq. ouvr. relatifs à sa profess.; le plus important a pour titre : *Theologus ecclesiastes*; l'impression en fut commencée à Toulouse, continuée à Lyon, et terminée à Caen, 1659, 6 vol. in-fol.

CHALVET (PIERRE-VINCENT), littérateur, né à Grenoble en 1767, était dans les ordres au commencement de la révolution, dont il adopta les principes, et redigea, depuis le 15 août 1791 jusqu'en 1792, une feuille périodique intit. : *Journal curét.* ou l'*Ami des mœurs, de la religion et de l'égalité*; la collection de ce journal, assez rare, forme 2 vol. in-8. A la formation de l'école normale, il y fut envoyé comme élève, puis fut nommé profess. d'hist. à l'école centrale de l'Isère, devint ensuite conserv. de la bibl. publique de Grenoble, et mourut en 1807. Outre la collect. de sa feuille périodique, Chalvet a publié en 1797 une nouv. édition augmentée de plusieurs articles de la *Bibliothèque du Dauphiné*. Cette édition, améliorée sous plusieurs rapports, ne remplace cependant pas la première, qui est très rare (*v.* ALLART). On lui doit en outre la prem. édition des *Poésies* de Charles d'Orléans, Grenoble, 1803, in-12, publiée sur un MS. de la bibliothèque de Grenoble. Il a laissé un grand nombre de MSs.

CHAM, l'un des trois fils de Noé, fut maudit par son père pour lui avoir manqué de respect. Quelq. sav. ont exercé leur sagacité sur la destinée postérieure de Chanaan; les uns le regardent comme le premier instituteur de l'idolâtrie en Égypte, et voient en lui Jupiter-Ammon; d'autres croient le reconnaître dans Zoroastre, l'inventeur de la magie, l'Osiris et le Saturne des Égyptiens, etc.

CHAMAN (JEAN-JOSEPH), peintre décorat., né en 1700, près de Nancy, fut envoyé par le duc de Lorraine, Léopold, en Italie pour y perfectionner ses talents sous la direction de maîtres habiles, remporta plusieurs prix à l'académie de Bologne, et, de retour en Lorraine, fut chargé de différents travaux. Il repartit pour l'Italie en 1737, fut admis à l'académie de peinture de Florence, dont il était consul ou l'un des directeurs en 1746. Appelé par l'empereur à Vienne, il y travailla long-temps pour la cour, et mourut vers 1770. D. Calmet a, dans la *Bibliothèque de Lorraine*, donné la liste de ses

principaux ouvr. Quelques-uns ont été gravés.

CHAMBER (JEAN), médecin, prit ses grades à l'université de Padoue, s'établit à Londres, fut médecin de Henri VIII, obtint en 1518, avec Linacre et quelques autres savants, l'autorisation de fonder un collége de médec. Entré dans les ordres, il mourut doyen de la chapelle du roi en 1541.

CHAMBERLAYNE (ROBERT), poète anglais du 17e S., né dans le duché de Lancastre, est auteur de plusieurs pièces de vers, telles qu'*élégies, épigrammes, pastorales*, etc. — CHAMBERLAYNE (Hugues), chirurgien anglais, célèbre par son habileté dans l'art des accouchem., sur lequel il a publié un ouvrage intit. : *Practice of Midwifery*, Londres, 1665, in-8, a traduit aussi en anglais le *Traité* de Mauriceau, *Sur les maladies des femmes grosses;* mais ce qui a contribué davantage à sa réputation est son *forceps*, sur lequel Philippe-Adolphe Boehmer a écrit une *dissertation spéciale*. — Un autre CHAMBERLAYNE (Pierre), a publ. en 1649 une *Médecine des pauvres* (en angl.).

CHAMBERLAYNE (ÉDOUARD), publiciste anglais, né à Odington, dans le comté de Glocester, en 1615, parcourut diverses contrées de l'Europe pendant la guerre civile et la révolution de 1642, et revint en Angleterre à la restauration. Il accompagna lord Carlisle dans son ambassade en Suède, en 1670, fut précepteur des enfants du duc de Grafton, enseigna le latin au prince George de Danemarck, et mourut à Chelséa en 1702. Il voulut qu'on enterrât avec lui quelques-uns de ses livres, après les avoir couverts de cire, afin qu'ils pussent être utiles dans les âges à venir. On a de lui : *Relat. des cinq ans de guerre civile sous Henri III*, Londres, 1647. —*Besoins de l'Angleterre; le Presbytérien converti; Angliæ notitia*, en deux part., Londres, 1668 et 1671; cet ouvrage, sur l'état ancien et moderne de l'Angleterre, a été souvent réimpr. : la 36e édition est de 1747. Il a été traduit en franç. par de Neuville, nouvelle édit., La Haye, 1728, 3 vol. in-8. Chamberlayne est encore auteur d'un *Projet d'académie* ou école protestante pour les dames, d'un *Dialogue* entre un Angl. et un Danois, et de quelq. *Traduct.* anglaises d'ouvrages modernes, franç. et allem.—Son fils, Jean CHAMBERLAYNE, mort en 1724, membre de la société royale de Londres, a publié la continuation de l'ouvrage de son père sur l'*État actuel de l'Anglet.* — Des *Dissert. histor., crit. et théol. sur l'Ancien et le Nouv.-Testam.*, Londres, 1723, in-fol.— On lui doit encore des trad. des *Arguments des liv. et chap. de l'Ancien et Nouveau-Testament* d'Ostervald, Londres, 1716, 3 vol. in-8; des *Éloges des académiciens*, de Fontenelle, 1721, in-8; du *Philosophe religieux*, de Nieuwentyt, ibid., 1718, 3 vol. in-8; l'*Hist. de la réforme dans les Pays-Bas*, etc., de G. Brandt, ibid., 1721, 4 vol. in-fol.; mais l'ouvr. auquel il doit toute sa réputation est l'*Oratio dominica in diversas omnium fere gentium linguas versa*, Amsterdam, 1715, in-4, recueil très recherché malgré les fautes d'impression qui le déparent. On dit que Chamberlayne connaissait 16 langues différentes.

CHAMBERS (EPHRAÏM), né dans le Westmoreland vers la fin du 17e S., mort en 1740, s'est fait un nom par son *Dictionnaire des arts et des sciences*, ou *Encyclopédie*, compilation laborieuse, publiée par souscription en 1728, 2 vol. in-fol. Cet ouvr. lui valut, l'année suivante, son admission à la société royale de Londres. Quatre autres édit. de ce *Dictionnaire*, le plus complet en ce genre que l'on eut vu jusqu'alors, parurent successivem. de 1738 à 1746. Augmenté par le doct. Lewis et plusieurs autres savants, il parut de nouveau en 1778, par cahiers publ. toutes les semaines, et formant 4 vol. in-fol. L'édit. de Londres, 1788, 5 vol. in-fol., est la plus recherchée. Chambers a travaillé au *Magasin littéraire*, commencé en 1735, ainsi qu'à la traduction abrégée du recueil de l'académie des sciences de Paris, publ. par N. Marty en 1742. On ne peut guère douter que le succès du *Dictionn.* de Chambers n'ait donné l'idée de l'*Encyclopédie française*.

CHAMBERS (GUILLAUME), habile architecte angl., né vers 1725, en Suède, reçut sa prem. éducation dans une petite ville du comté d'York. Un voyage en Chine, qu'il entreprit dès l'âge de 18 ans, lui donna l'occasion d'étudier l'architecture des Chinois, et leur manière de disposer les jardins. A son retour à Londres, il se livra entièrem. à cette partie, et obtint la place de maître de dessin du prince de Galles, depuis Georges III. Son premier ouvr. fut la *villa* de lord Belborough à Rochampton. Il publ. ensuite ses *Dessins d'architecture chinoise*, Londres, 1757, in-fol., et l'année suiv. un *Traité d'architecture civile* (en angl.), ibid., 1759, in-fol. Chargé de l'arrangement des jardins de Kew, il y déploya son goût pour le style chinois, et fit paraître peu de temps après les *Plans, élévations, coupes et vues perspectives des bâtim. et jardins* de ce même établissement, 1763, in-fol., avec 43 planches. On lui doit encore : *Dissertation sur les jardins orientaux*, Londres, 1772, in-4, trad. en franç. et en allem.—*Traité de la partie décorative de l'architecture civile* (en angl.), Londres, 1791, in-fol., avec 53 pl. Ce livre, annoncé comme une 3e édition, paraît être un nouveau titre ajouté au texte retouché et à toutes les planches des ouvr. précédents. Chambers mourut en 1796.

CHAMBERS (ROBERT), chef de justice au Bengale, né en 1737, à Newcastle-sur-Tyne, en Angleterre, d'abord professeur et principal du nouveau collége de justice à l'université d'Oxford, fut, en 1773, nommé second juge à la cour suprême de justice au Bengale, devint le chef de ce tribunal en 1791, et, quelques années après, fut élu président de la société asiatique de Calcutta. Il revint en Anglet. en 1799, et, des raisons de santé l'ayant décidé, après le traité d'Amiens, à passer en France, il mourut à Paris en 1802. Sir Robert Chambers était un savant distingué. On a de lui plus. morceaux sur la littérature et les antiquités orientales dans les *Asiatic miscellany*, et il possédait une collect. précieuse de MSs. orientaux. — CHAMBERS (Guill.), médecin, publia, en prenant possess. de sa chaire,

une *Dissertat. de ribes arabum et ligno rhodio*, Leyde, 1729, in-4. Ces deux plantes exotiques ont été mieux décrites depuis, la première par Desfontaines, la seconde par Broussonet.

CHAMBERT (Pierre), avocat, né à Versailles en 1745, fut secrétaire du lieutenant-civil du Châtelet de Paris, greffier des criées au même tribunal, et mourut en 1805. On a de lui un ouvrage intitulé : *Démétrius*, ou l'*Éducation d'un prince*, Paris, 1790, 2 vol. in-8, et quelq. autres *opuscules* en vers et en prose.

CHAMBON (Joseph), médec., né en 1647, à Grignan, reçu à la faculté d'Avignon en 1678, s'établit d'abord à Marseille, exerça depuis sa profession dans presque tous les états de l'Europe, et, de retour à Marseille, obtint, par la protect. du comte de Grignan, la place de médecin des galères. Sur la fin de sa vie, il demanda sa retraite, et vint habiter avec son frère, doyen du chapitre de Grignan. C'est là qu'il mourut, vers 1732. On a de lui : *Principes de physique rapportés à la médecine pratique*, Paris, 1712-14-16, in-12, en 3 part. — *Traité des métaux et minér.*, Paris, 1714, in-12.

CHAMBON (Antoine-Benoît), député du départ. de la Corrèze à la convention, s'y montra dès le principe l'un des plus énergiques adversaires de la montagne; il dénonça le ministre Pache, appela Robespierre un factieux et un scélérat, et fut pour ce fait provoqué en duel par Bourdon de l'Oise. Dans le procès de Louis XVI, il vota la mort et l'appel au peuple, et combattit la proposition de statuer, séance tenante, sur la question du sursis. A la formation du comité de sûreté générale, il en fut élu membre; mais, enveloppé dans la proscription des girondins, au 31 mai 1793, il se retira à Lubersac, aux environs de Brives, et y fut massacré dans une grange.

CHAMBON DE MONTAUX (Nicolas), médec., né en 1748 à Brevannes, prov. de Champagne, exerça quelque temps sa profession à Langres, et vint en 1780 s'établir à Paris. Déjà connu des habiles professeurs dont il avait suivi les cours d'une manière brillante, il fut agrégé bientôt à la société royale de médecine, et nommé médecin en chef de l'hôpital de la Salpêtrière. A la révolution, dont il embrassa les principes, mais en condamnant ses excès, il remplit successivem. différ. fonctions administra. Élu maire de Paris en déc. 1792, à la place de Péthion, il écrivit quelq. jours après à la convention pour demander d'être admis à présenter, au nom des 48 sections, une adresse contre le décret qui bannissait tous les membres de la famille des Bourbons. Il eut la pénible mission d'accompagner Louis XVI à la barre de la convention, et d'assister à la notificat. qui fut faite à ce malheureux prince de son arrêt de mort. Il avait eu, le 5 janvier 1793, le courage de signaler au sein même de la convention, le fâcheux effet que le scandale des débats produisait sur le public. Il ne tint pas à lui d'empêcher la suspension des représentations de l'*Ami des lois;* enfin lassé des contrariétés continuelles qu'il éprouvait de la part de la commune, il donna sa démission le 2 février, et, renonçant dès-lors à la politique, ne s'occupa plus que de son art. Chambon fut du petit nombre des médecins qui se montrèrent opposés à l'usage de la vaccine. En 1811 il se vit forcé de publier un mémoire justificatif de sa conduite à l'époque du procès du roi. D'ailleurs il ne fut point inquiété par le gouvernem., et mourut en 1826, regardé comme un des médecins les plus instruits de la capitale. Le nombre des ouvr. de Chambon est assez considérable; on se contentera d'indiquer les princip. : *Maladies des filles, de la grossesse, des femmes en couches, à la suite des couches, des enfants*, Paris, 1799, 10 vol. in-8. — *Traité de l'éducat. des moutons*, 1810, 2 vol. in-8.

CHAMBONNIÈRE (Franç. CHAMPION de), musicien, mort en 1670, composa pour le clavecin quelques *pièces* qui, dans le temps, eurent beaucoup de succès.

CHAMBORS (Guillaume de La BOISSIÈRE, comte de), né à Paris en 1666, apprit le latin dans une pension où l'on ne parlait que cette langue, et termina ses études dans les colléges avec beaucoup de succès. A son entrée dans le monde, il forma une étroite liaison avec le chevalier de Carignan, depuis si célèbre sous le nom de prince Eugène. Après avoir fait quelques campagnes dans les mousquetaires, il obtint une compagnie de cavalerie avec laq. il servit en Allemagne et en Italie jusqu'en 1701. Ces services n'auraient point tiré son nom de l'obscurité, s'il n'avait su concilier la culture des lettres avec les devoirs de sa profess. Membre associé de l'acad. des inscript., en 1721, il y lut successiv. plusieurs mémoires insérés dans le recueil de cette compagnie. Le chagrin qu'il éprouva de la mort de sa femme le conduisit au tombeau en 1742. On a de lui : *Mémoire sur la considération que les anciens Germains avaient pour les femmes de leur nation; Explication de quelq. passages d'auteurs latins* et *Recherches sur la vie de Titus-Labiénus*. Il a laissé MSs. des *Mémoires* sur Mme et Mlle Deshoulières.

CHAMBRAI (Robert de), abbé de St-Étienne de Caen au 14e S., issu d'une ancienne famille de Normandie, mort en 1393, avait obtenu du pape Clément VII le droit de porter les ornements pontificaux dans son monastère et dans les églises qui en dépendaient, même en présence de l'évêque diocésain et de tout autre prélat. — Chambrai (Jacques-François de), grand'croix de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem, né à Évreux en 1687, de la famille du précéd., acquit une grande réputation par ses exploits contre les Musulmans, et fut, en récompense, nommé par le grand maître de Malte, vice-amiral commandant général des troupes de terre et de mer de la relig. C'est lui qui fit construire à ses frais, dans l'île de Gozo, la forteresse qui porte son nom. Il mourut à Malte en 1756. — Son neveu, Louis de Chambrai, marq. de Conflans, né en 1713, mort en 1775, est auteur des ouvrages suiv. : *Mémoire de la translat. de l'abbaye d'Alma-*

nesche dans la ville d'Argentan, Évreux, 1739, in-4. — *Art de cultiver les pommiers, les poiriers, et de faire du cidre*, etc., Paris, 1765, in-12, réimprimé en 1803, à la suite de l'*Essai sur la greffe* de Cabanis. Il avait fait insérer dans le *Journal de Verdun*, mars 1755, une *Réponse à quelq. quest. pour perfectionner l'histoire et la géographie de la France*.

CHAMBRAI (Roland FRÉARD, sieur de), archit., né à Cambrai, mort en 1676, parent de Desnoyers, secrétaire-d'état, amena de Rome en France le célèbre Poussin, et se servit de son crédit pour favoriser le progrès des arts qu'il aimait et cultivait. Indépendamment de ses traductions de l'*architecture* de Palladio, et du *traité de la peinture* de Léonard de Vinci, on doit à Chambrai : *Parallèle de l'architecture ancienne et moderne*, Paris, 1650 et 1702, gr. in-fol., fig., ouvr. estimé et que l'on consulte avec fruit.

CHAMBRE (Louis, comte de La), gouvern. de la Savoie et du Piémont en 1748, pendant la minorité du duc Philibert, tenta deux fois de s'emparer du gouvernement; mais ses projets échouèrent et il fut contraint de chercher un asile en France auprès du roi Charles VIII, qui lui obtint sa grâce et la restitution de ses biens. Ce seigneur ambitieux et turbulent mourut vers l'an 1600.

CHAMBRE (Marin CUREAU de La), l'un des premiers membres de l'Acad. française et de celle des sciences, né au Mans en 1594, mourut en 1669, médec. ordinaire du roi Louis XIV, qui l'honorait d'une grande confiance comme physionomiste, et le consultait souvent sur les choix qu'il voulait faire. Ce sav., qui joignit la culture des lettres à l'étude de la méd. et de la philosophie, a laissé plusieurs ouvrages dont la collect. forme 14 vol. in-4, les principaux sont : *Les caractères des passions*, Amsterdam, Michiels, 1663, 4 vol. in-12. — *L'art de connaître les hommes*, Amsterdam, 1660, in-12, impr. d'abord in-4; mais il en existe une jolie édition très recherchée des curieux; cet ouvr. se joint au précédent. — *Nouvelles conject. sur la digestion*, 1636, in.-4. — *La connaissance des animaux*, Paris, 1648, in-4. — *Observ. et conjectures sur l'iris* (l'arc-en-ciel), Paris, 1650, in-4. Sa *Correspondance secrète* avec Louis XIV est mentionnée dans le t. IV des *Pièces intéress. et peu connues* de La Place. — Son fils puîné, Pierre Cureau de La Chambre, membre de l'Acad. franc., mort en 1693, curé de St-Barthélemi à Paris, était un homme fort instruit et d'une humeur aimable; s'il a peu écrit lui-même, il n'en a pas moins rendu de grands services aux sciences et aux lettres par la protection éclairée et les encouragements qu'il prodigua aux jeunes écrivains. On a de lui *Panégyriques* et *Oraisons funèbres*, Paris, 1686, in-4.

CHAMBRE (François ILHARRART de La), doct. de Sorbonne, et chanoine de St-Benoît, né en 1698 à Paris, mort dans cette ville en 1753, a laissé un assez grand nombre d'ouvrages sur des matières ecclésiastiques; mais on ne lit plus que les suiv. : *Traité de la véritable religion*, Paris, 1737, 5 vol. in-12. — *Traité de l'Église de Jésus-Christ*, 1743, 6 vol. in-12.

CHAMBURE (Auguste LE PELLETIER de), colonel, né à Viteaux en 1789, se fit remarquer d'abord en Espagne, où il reçut la décorat. de la Lég.-d'Honn. Il ne quitta ce théâtre que pour passer dans le nord de l'Europe, où il fit partie de la garnison de Dantzig. Durant ce siége mémorable, placé à la tête d'une compagnie franche surnommée *l'infernale*, Chambure se dévoua souvent aux plus téméraires actions. Après la capitulat., il quitta le général Rapp, et alla rendre son épée au prince de Wurtemberg. Envoyé à St-Pétersbourg comme prisonn., il revint en France en 1815, et fit la campagne en qualité de commandant des voltigeurs de l'un des corps francs de la Côte-d'Or. Mis en jugement après le second retour du roi, il fut condamné à mort par contumace; mais l'arrêt fut cassé, et un second tribunal, saisi de l'affaire, adoucit la peine. Chambure, alors en Belgique, ne revint en France qu'après l'ordonnance royale d'amnistie. A la révolut. de 1830, il fut rappelé à l'activité avec le grade de colonel d'état-major. Bientôt après il devint premier officier d'ordonnance du ministre de la guerre, et il occupait cet emploi lorsqu'il mourut à Paris en 1832.

FIN DU TOME PREMIER.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

EN SIX VOLUMES

TOME DEUXIÈME

PARIS. — IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Ce. 7, RUE SAINT-BENOIT.

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE
OU
DICTIONNAIRE HISTORIQUE

CONTENANT

LA NÉCROLOGIE DES HOMMES CÉLÈBRES DE TOUS LES PAYS
DES ARTICLES CONSACRÉS A L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES PEUPLES
AUX BATAILLES MÉMORABLES, AUX GRANDS ÉVÉNEMENTS POLITIQUES
AUX DIVERSES SECTES RELIGIEUSES, ETC., ETC.

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES

sous la direction

DE M. WEISS

BIBLIOTHÉCAIRE A BESANÇON

NOUVELLE ÉDITION

TOME DEUXIEME

CHA — GER

PARIS

FURNE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

55, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS

M DCCC XLI

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

CHAMFORT (SÉBASTIEN-ROCH-NICOL.), littérat., né en 1741 près de Clermont en Auvergne, d'un père inconnu et d'une paysanne, dut à la bienveillance de quelq. protect. une place de boursier au collége des Grassins, y fit de brillantes études, et termina sa rhétorique en remportant les cinq gr. prix de l'université. Ses premiers succès en promettaient d'autres et décidèrent sa vocation pour les lettres. Obligé de se faire une ressource de sa plume, il concourut d'abord à la rédact. de quelq. journaux et du grand *vocabulaire franç.* Il fut couronné par l'Académie française en 1764, pour une pièce de vers, *Epître d'un père à son fils sur la naissance d'un petit-fils*, où l'on trouve, avec des idées justes et des beautés de diction, des traces de la haine qu'il nourrissait contre les institutions sociales. Sa première comédie, *la Jeune Indienne*, fut applaudie la même année au Théâtre-Français. Le prix d'éloquence lui fut décerné par l'acad. de Marseille en 1767. Deux ans après l'Acad. franç. couronna son *Éloge de Molière*, un de ses meilleurs ouvrages. En 1770 il fit jouer le *Marchand de Smyrne*, petite comédie restée au répertoire, et qui dut son succès uniquement aux épigrammes dont elle est semée contre les nobles que Chamfort haïssait sans prendre la peine de cacher ce sentiment, quoiqu'il vécût dans leur intimité. Son *Éloge de La Fontaine* fut couronné par l'acad. de Marseille en 1774. Dans cette lutte, il l'emporta sur La Harpe déjà célèbre, et cette circonstance contribua beaucoup au succès de l'ouvr., d'ailleurs très recommandable, de Chamfort. Quoique jeune encore, il expiait déjà les succès d'un autre genre qu'il avait obtenus à son entrée dans le monde; et cet état presque continuel de souffrance influait sur son caract. d'une manière fâcheuse. Dans les intervalles que lui laissait la maladie, il travaillait pour les libraires ou pour la gloire qu'il n'avait pas encore appris à dédaigner. La tragédie de *Mustapha et Zeangir*, jouée en 1776, annonçait un progrès étonnant pour la versificat.; le fond de la pièce appartient presque entièrement à Belin (*v.* ce nom), poete médiocre, qui, près de cent ans auparavant, avait traité le même sujet. Mais le style est celui d'un élève de Racine. Le succès de cette tragédie, le dernier ouvr. littéraire de Chamfort, lui valut de nouvelles faveurs. Nommé secrétaire des commandements du prince de Condé, véritable sinécure, il s'ennuya bientôt du séjour de Chantilly qu'il abandonna pour venir habiter Auteuil, où il trouva dans la société de Mme Helvétius des personnes plus disposées à flatter ses idées dominantes. Admis à l'Acad. française en 1781, à la place de Sainte-Palaye, dans sa mauvaise humeur il n'épargna point ses nouv. confrères qui venaient de lui donner une preuve de leur estime; et dès que la révol. qu'il avait appelée de tous ses vœux, lui permit de manifester son opinion sur les sociétés littéraires, il s'empressa de fournir à Mirabeau, avec lequel il était lié depuis quelq. temps, le fameux *Discours contre les academ.*, qui, plus tard motiva leur suppression. Mais s'il avait applaudi dans le principe au triomphe de la cause du peuple, il ne put supporter la vue des excès, et n'épargna pas les sanglantes épigrammes aux chefs des Jacobins; mais ceux-ci n'avaient pas l'indulgence des anciens gentilshommes : dénoncé par un certain Tobiesen-Duby, employé subalterne à la biblioth. nationale, il fut conduit avec les autres conservateurs aux Madelonnettes; en sortant de prison il jura de n'y plus rentrer. Un mois après on voulut l'y reconduire, ce fut alors qu'il essaya de se tuer en se tirant un coup de pistolet, puis en se portant plus. coups de rasoirs. Il survécut quelq. temps à ses blessures, pour souffrir d'atroces douleurs, et mourut enfin le 13 avril 1794. Ses *OEuvres* ont été recueillies par Ginguené, son ami, Paris, 1795, 4 vol. in-8, précédées d'une notice qui se ressent de l'époque, et qui depuis a dû subir différentes modifications. Les *OEuvres* de Chamfort ont été réimpr. plus. fois. L'édition la plus complète est celle que l'on doit à M. Auguis, Paris, 1824, 5 vol. in-8.

CHAMIER (DANIEL), théologien protestant, né à Montélimart, y remplit d'abord les fonctions de pasteur, et fut en 1612 nommé profess. de théol. à Montauban. Il contribua beaucoup à soulever cette ville, dans laq. il se trouvait renfermé lorsqu'elle fut assiégée par Louis XIII en 1621, et fut tué d'un coup de canon, le 16 oct., au moment où il montait sur un bastion. On a de lui plusieurs écrits de controverse dont les plus remarq. sont: *Panstratie catholique*, ou *Guerre de l'Éternel*, Genève, 1610,

4 vol. in-fol., abrégé par Frédéric Spanheim sous le titre de *Chamierus Contractus*, 1642, in-fol. — *Epistolæ jesuiticæ*, ib., 1599, in-8, ouvrage assez curieux pour l'histoire du temps.

CHAMILLARD (ÉTIENNE), jésuite et antiq., né à Bourges en 1656, enseigna les humanités et la philosophie avec succès, et se fit un nom comme prédicat. Mais chargé par ses supérieurs de préparer l'édit. de Prudence pour la collect. *ad usum*, ce travail le fit connaître comme un sav. philologue. Il avait le goût des médailles, et s'en était fait une collection précieuse, qu'il accrut encore dans un voyage d'Italie. Des *Dissertat.* qu'il publia dans les *Mémoires de Trévoux* ajoutèrent à sa réputation. Il mourut en 1730. Outre l'édition de Prudence, Paris, 1687, in-4, rare, on a du P. Chamillard deux *lettres* à Baudlot sur des médailles rares, franç. et lat., Amsterdam, 1701, in-8. — *Dissertat. sur plusieurs médailles, pierres gravées, et autres monum. d'antiquité*, ib., 1711, in-4.

CHAMILLART (MICHEL de), contrôleur des finances, né en 1651, fut d'abord conseiller au parlement de Paris, puis successivement maître des requêtes, conseiller-d'état, contrôleur-général des finances en 1699, et secrétaire-d'état au départ. de la guerre en 1707. C'était un homme modéré et doux, connu par son extrême probité; il ne voulut se charger des finances et de la guerre qu'après que Louis XIV lui eut dit: « Je serai votre second. » Obligé de recourir à tous les expédients que nécessitent les temps malheureux, il mécontenta l'opinion publique, et fut obligé de se démettre de ces deux emplois : des finances en 1708, de la guerre en 1709. Il mourut en 1721. Peu de ministres ont été aussi mal appréciés que Chamillart. Voltaire lui a rendu justice dans son *Siècle de Louis XIV*. — CHAMILLART (Gaston), doct. de Sorbonne, mort en 1690 dans un âge assez avancé, joua un rôle dans les querelles du jansénisme. On a de lui *de Coronâ, tonsurâ et habitu clericorum*, Paris, 1659, in-8.

CHAMILLY (NOEL BOUTON, marquis de), maréchal de France, né en Bourgogne en 1636, entra de bonne heure au service, passa successivem. par tous les grades, se signala en 1675 par la belle défense de la place de Grave, obtint le bâton de maréchal en 1703, le cordon bleu en 1705, et mourut en 1715. Ce fut pendant la campagne de 1663 en Portugal, que Chamilly, alors capitaine de cavalerie, devint amoureux d'une jeune relig., qui partagea ses sentiments, et lui adressa les lettres connues sous le nom de *Lettres portugaises*. Elles ont été traduites en franç. par Guilleragues, et cette trad., impr. pour la 1re fois, Paris, Barbin, 1669, in-12, a été reprod. très souvent. La jolie édit. du libraire Delance, Paris, 1806, est précédée d'une notice historique et bibliographique de Mercier de Saint-Léger, avec des notes de Barbier; mais la meill. comme la plus belle de toutes, est celle qu'a donnée M. de Souza, Paris, 1824. Dans une notice dont elle est ornée, le sav. édit. prouve que des *douze lettres* attribuées à la religieuse portugaise, il n'y en a réellement que cinq qui soient d'elle, et que les autres sont supposées. — Hérard BOUTON, comte de CHAMILLY, frère du précédent, fut attaché au prince de Condé, qu'il accompagna dans toutes ses guerres en France et à l'étranger. Nommé gouv. de Dijon par Louis XIV, il suivit ce monarque en qualité d'aide-de-camp dans la campagne de Franche-Comté en 1668, et commanda l'armée comme lieutenant-général. Il mourut en 1673. — CHAMILLY (Cl.-Christophe LORMIER d'ETOGE de), 1er valet-de-chambre du roi Louis XVI, partagea quelq. temps la captivité de son infortuné maître à la tour du Temple, puis transféré successivem. dans la prison de la Force et dans celle du Luxembourg, il périt sur l'échafaud révolutionnaire en 1794, à l'âge de 62 ans. L'honorable mention qu'a faite de Chamilly le roi martyr dans son testament suffit seule à l'éloge de ce loyal serviteur.

CHAMIR (ÉLÉAZAR), savant arménien, né près d'Ispahan vers 1720, suivit la carrière du commerce, sans négliger l'étude des sciences et des lettres, et principalement celle de l'hist. de son pays. Après la mort de Nadir-Chah, voulant se soustraire à l'anarchie qui désolait la Perse, Chamir vint s'établir à Madras, où son mérite et ses richesses lui acquirent à la fois l'estime des habitants et la protection des Anglais. Il établit dans cette ville pour ses compatr., une imprimer. une école, un hospice, un hopital, et mourut vers 1790. Il a laissé l'*Hortorag* ou *Exhortation aux Arméniens*, Madras, 1772, in-8 (il les engage à secouer le joug des Turks). — *Histoire de ce qui reste d'Arméniens et de Géorgiens*, ibid., 1775, in-4. — Une grande *Carte d'Arménie*, qui parut à Venise en 1770, par les soins des religieux mekhitaristes.

CHAMOUSSET (CLAUDE-HUMBERT PIARRON de), maître des comptes, né à Paris en 1717, mort en 1773, consacra sa fortune au soulagement de l'humanité. Il avait fait de sa maison un hôpital, où tous les jours une centaine de malades de tout sexe et de tout âge recevaient tous les secours désirables. Tous ses moments étaient consacrés aux malheureux; il pourvoyait à leurs besoins en santé, comme il les traitait dans leurs maladies. Non content de faire par lui-même tout le bien qu'il pouvait, il sollicita du gouvernement, dans des mémoires remplis d'excellentes vues, la création d'établissem. utiles que sa fortune ne lui permettait pas d'entreprendre. C'est à lui que l'on doit la petite poste pour la distribut. des lettres dans Paris. Ses *Mémoires* et *projets* ont été recueillis et publ. par l'abbé des Houssayes, sous le titre d'*OEuvres complètes de M. de Chamousset*, Paris, 1783, 2 vol. in-8.

CHAMPAGNE (PHILIPPE de), l'un des plus habiles peintres de l'école flamande, né à Bruxelles en 1602, apprit de deux artistes de peu de réputat. les premiers éléments de la peinture, puis à 19 ans, se rendit à Paris, où il reçut de Poussin des conseils qui lui furent très utiles. Employé avec Poussin aux travaux du Luxembourg, il fut chargé

des tableaux de l'appartement de la reine-mère, et cette princesse témoigna qu'elle en était satisfaite. Duchesne, artiste médiocre, chargé de la direction des travaux, fut jaloux de Champagne qui s'enfuit; mais à peine de retour à Bruxelles, il y reçut la nouvelle de la mort de Duchesne, qu'il remplaça comme peintre de la reine, et dont plus tard il épousa la fille. Plus. beaux ouvr. avaient établi sa réputation. A la formation de l'acad. de peinture, il y entra des premiers, puis en fut successivement profess. et recteur. Lebrun, revenu d'Italie, obtint sur lui la place de premier peintre du roi; mais Champagne ne fut point blessé de cette préférence. Très laborieux, il avait acquis par son assiduité au trav. une prodigieuse facilité d'exécut.; aussi serait-il difficile d'énumérer tous ses ouvr. La décence la plus sévère préside à ses compositions, dont l'ordonnance est sage, le dessin ferme et correct, le coloris d'un beau ton, d'une grande fraîcheur et surtout d'une vérité frappante. Sur la fin de sa vie, il se retira dans le monastère de Port-Royal, où sa fille était religieuse, et c'est là qu'il mourut en 1674. Le musée royal possède seize tableaux de ce maître : *la Madeleine aux pieds de J.-C. chez Simon le pharisien; la Cène; le Christ mort, étendu sur son linceul; l'Apparition de St Gervais et de St Protais à St Ambroise; la Translation des corps de ces Sts martyrs dans la cathédrale de Milan; l'Apôtre St Philippe; les Religieuses,* celui de ses tableaux dans leq. il s'est surpassé lui-même et qu'il fit à 60 ans; il représente sa fille aînée, religieuse à Port-Royal, qui, réduite à l'extrémité par l'effet d'une fièvre continue, se met en prières avec la mère Catherine-Agnès et recouvre la santé; deux *paysages* et sept *portraits*, deux en pied, de Louis XIII et du cardinal de Richelieu; celui de Robert Arnaud d'Andilly, le sien qu'il peignit à 66 ans, et trois de personnages inconnus.

CHAMPAGNE (Jean-Baptiste), neveu et élève du précédent, né à Bruxelles en 1643, mort en 1688, profess. de l'académie, avait fait le voyage d'Italie, mais sans y rectifier le genre lourd de l'école flamande. Quoique très infér. à son oncle, il s'était néanmoins assez approché de sa manière pour qu'à la mort de celui-ci on le chargeât de terminer les ouvr. qu'il laissait imparfaits. La plupart de ses tableaux furent placés dans les différentes églises de Paris, ainsi qu'à Vincennes et aux appartements des Tuileries.

CHAMPAGNE (Jean-François), membre de l'Institut, né à Semur en 1751, entra de bonne heure chez les bénédict. de St-Maur, congrégation consacrée à l'étude et à l'enseignement, où il fut successivement élève, maître et supérieur. Chargé en 1795 de la réorganisation du collége de Louis-le-Grand, qui prit alors le nom de *Prytanée franç.*, il le dirigea pendant 15 ans, et mourut en 1813. Outre plus. *Discours* composés pour des solennités relatives à l'instruction publique, on lui doit une traduction estimée de la *Politique d'Aristote;* une autre du *Mare clausum et apertum* de Grotius, et des *Vues sur l'organisat. de l'instruct. publique dans les écoles destinées à l'enseignem. de la jeunesse,* 1800.

CHAMPAGNY (Jean-Bapt. NOMPÈRE de), duc de CADORE, homme d'état, né en 1756 à Roanne, était major dans la marine roy., lorsqu'en 1789 il fut nommé député de la noblesse du Forez aux états-généraux. L'un des prem. de son ordre il se réunit au tiers-état; mais d'ailleurs il ne se fit remarquer, pendant la session de l'assemblée constituante, que par la part qu'il prit à la discussion du code maritime. Arrêté comme suspect en 1793, il eut le bonheur d'échapper à la hache du bourreau, et continua de vivre dans la retraite, attendant des jours plus calmes. Appelé par le 1er consul au conseil-d'état dès son organisation, il y entra dans la section de la marine, et fut, deux ans après, nommé ambassad. à Vienne, où il se concilia l'affection de la cour d'Autriche, qui ne le vit s'éloigner qu'à regret. Chargé du portefeuille de l'intérieur en 1804, il assista l'année suiv. au couronnem. de Napoléon comme roi d'Italie. De retour à Paris, il y fit un rapport à l'empereur sur la nécessité d'une nouvelle levée d'hommes pour s'opposer aux projets de l'Autriche. En 1806 il provoqua le décret qui rendit au culte l'église de Ste-Geneviève. Ayant en 1807 remplacé M. de Talleyrand au ministère des relat. extér., il se trouva dès-lors chargé de justifier aux yeux de l'Europe les plans d'agrandissem. de l'empereur, et sut colorer de raisons assez spécieuses l'occupation du Portugal, et plus tard l'envahissem. de l'Espagne. Une nouv. guerre avec l'Autriche était imminente. Après avoir fait tout ce qui dépendait de lui pour assurer le triomphe de nos armées en Allemagne, il suivit Napoléon dans cette campagne, que couronna la victoire de Wagram, et prit ensuite part au traité de paix dont la conséquence fut le mariage du vainqueur avec l'archiduchesse Marie-Louise. Il fit en 1810 div. rapports tendant à justifier la réunion au gr. empire de la Hollande, puis des villes anséatiques, puis enfin d'une portion de l'Allemagne. Malgré le zèle et le dévouement dont il n'avait cessé de donner des preuves, le duc de Cadore perdit en 1811 son portefeuille; mais il obtint en dédommagem. la place d'intend. de la couronne. En 1814 il donna son adhésion à la déchéance de l'emper., et fut nommé par le roi membre de la chambre des pairs. Ayant dans les *cent-jours* accepté la pairie impériale, il cessa de siéger au second retour du roi; mais sa disgrâce ne fut pas de longue durée. Rappelé à la chambre des pairs en 1819, il y vota constamment avec les hommes les plus modérés, fut chargé de différ. rapports, fit partie des commissions, etc., et mourut en 1834.

CHAMPCENETZ (Louis de), écrivain satirique et chansonnier, né en 1759, fils du gouvern. des Tuileries, était offic. dans les gardes franç. à l'époque de la révol. Déjà connu par des chansons qui lui avaient attiré duels et lettres de cachet, mais sans le rendre plus prudent, il ne fit que

changer de matière, et devint avec Rivarol, le vicomte de Mirabeau et Peltier, tous trois distingués par la gaîté de leurs saillies, l'un des auteurs des *Actes des Apôtres*, ouvr. périodique en vers et en prose, et le plus piquant des pamphlets dirigés contre l'assemblée nation. L'un des rédacteurs du *Petit almanach de nos gr. hommes* (*v.* Rivarol), Champcenetz avait publié seul *Réponse aux Lettres de Mad. de Staël sur le caractère et les œuvres de J.-J. Rousseau*, Genève (Paris), 1789, in-8, et quelq. autres productions du même genre, telles que les *Gobe-Mouches au Palais-Royal*, 1788, in-8, dans lequel il se peint lui-même à l'article *Gobe-Mouche sans souci*. Échappé au 10 août et réfugié à Meaux, il céda au désir de retourner à Paris; mais il y fut arrêté peu de temps après, et conduit à l'échafaud le 23 juillet 1794.

CHAMPCOUR (André de), amat., né vers 1770, fut militaire, cultiva les lettres par délassement, et mourut à Paris en 1823. On a de lui : *Pièces fugitives et légères ou Mélange d'historiettes et d'anecdotes récentes*, Paris, 1820, in-18. — *Histoire morale de l'éléphant*, etc., Paris, 1821, in-18. — *Poésies légères*, 1822, in-18. Ces trois vol., impr. à petit nombre aux frais de l'auteur, n'ont jamais été mis dans le commerce.

CHAMPDIVERS (Odette de), fille d'un marchand de chevaux, fut choisie, à cause des agrém. de sa figure et de son esprit, pour récréer le roi Charles VI pend. sa maladie mentale; elle parvint à prendre sur lui assez d'ascendant pour lui faire exécuter les ordonnances des médecins, et eut de ce prince une fille qui fut reconnue par Charles VII, et mariée au seigneur de Belleville.

CHAMPEAUX (Guillaume de), archidiacre de Paris, était fils d'un laboureur de la Brie, et s'éleva par son mérite aux premières dignités ecclésiast. Il professa d'abord à l'école de Notre-Dame, puis à celle de St-Victor, la rhétorique, la dialectique et la théologie, compta parmi ses disciples le célèbre Abeilard, qui devint son rival, le força d'abandonner une chaire qu'il avait remplie plus. années avec une grande réputation, et ne cessa de se montrer l'ennemi le plus implacable de son anc. maître. Champeaux, nommé évêque de Châlons-sur-Marne en 1113, se démit de son siége en 1119, et mourut religieux de l'ordre de Citeaux en 1121. Il a laissé un traité *de l'Origine de l'âme;* un *Livre des Sentences*, et quelq. autres *ouvr.* théologiques MSs. L'*Histoire littéraire de la France*, t. X, contient une *notice* détaillée sur cet écrivain.

CHAMPIER (Symphorien), médecin et histor., né dans le Lyonnais en 1472, fit ses études à Paris, puis à Montpellier, et vint s'établir à Lyon. Le duc de Lorraine, Antoine, qui se rendait en Italie avec le roi Louis XII, en 1509, le choisit pour son médecin. Il accompagna ce prince dans plus. campagnes, combattit à ses côtés, et reçut de lui le titre de chevalier. De retour à Lyon, il fut nommé échevin, et rendit de grands services à cette ville, ce qui n'empêcha pas la populace, en 1529, de piller sa maison. On lui attribue la fondation du collége de médecine; mais il est certain du moins qu'il contribua à l'établissement du collége de la Trinité, aujourd'hui collége royal. Il mourut en 1539. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. dont nous ne citerons que les principaux: *les grans Chroniq. des princes de Savoye et de Piedmont*, *ensemble les généalogies et antiquités de Gaule*, Lyon, 1516, in-fol., ouvr. mal écrit, mais plein de recherches, et devenu rare. — *La vie du capitaine Bayard*, Paris, 1525, in-4; ibid., 1526, in-8; Lyon, 1528, in-4; traduit en latin, Bâle, 1550, in-8. — *De origine et commendatione civitatis Lugdunensis*, Lyon, 1507 et 1537, in-fol., ouvrage dont il donna une traduction intitulé : *Traité de l'ancienneté et noblesse de l'antique ville de Lyon*, etc., sous le nom de Théoph. du Mas, Lyon, 1529, in-8 : une autre édit., revue et corrigée par Léon de la Ville, a été publiée sous le titre d'*Histoire des Antiquités de la ville de Lyon*, etc., Lyon, 1648. — *La Nef des dames vertueuses*, etc., etc., Lyon, 1503, in-4, rare; Paris, 1515, in-4 : ouvrage écrit en prose mêlée de vers. — *La Nef des princes et des batailles de noblesse*, etc., Lyon, 1502, in-4; Paris, 1525, in-8 : comme le précédent, mêlé de prose et de vers.—*Rosa gallica*, etc., Paris, 1514, in-8. *Castigationes pharmacopolarum*, 1532, in-8. — *Hortus gallicus*, etc., Lyon, 1533, in-8. — *Campus elysius Galliæ*, etc., ibid., 1533, in-8. — *De dialecticâ*, *rhetoricâ*, *geometriâ*, Bâle, 1537, in-8.— *Petit livre du royaume des Allobroges*, S. D., in-8. — *Chroniq. de Lorraine*, Lyon, 1509, in-4, etc., etc. On a soupçonné Champier d'être l'aut. du fameux livre *de tribus Impostoribus*. Les *nouv. Mélanges* de M. Breghot du Luth contiennent une curieuse *notice* sur Champier, 83-89. C'est dans les *Mém.* du P. Nicéron, t. XXXII, que l'on trouve la liste la plus exacte de ses ouvrages. M. Brunet en a décrit plus. dans son *Manuel* et dans ses *nouvelles Recherches*. — Claude Champier, fils du précédent, né à Lyon en 1520, n'avait que 18 ans quand il composa un ouvrage *sur la Singularité des Gaules*, imprimé à la suite du *Catalogue des villes et cités assises ès trois Gaules*, de Gilles Corroset, Paris, 1540, in-16. Ce volume contient en outre un petit *Traité des fleuves et fontaines admirables des Gaules*, traduit du latin de Symphorien Champier, par son fils, et un *Traité des lieux saints des Gaules*, *où N.-S.*, *par l'intercession des saints, a fait plus. miracles :* cet écrit est de Claude Champier. Ce recueil, dont on a une 2e édition, Lyon, 1556, in-16, a été trad. en ital., Venise, 1558, in-8.

CHAMPIGNY (le chevalier de), colonel, frère d'un personnage du même nom, l'un des princip. agens qu'employa Frédéric, prince de Galles, pour opérer une révolution en Angleterre, entra jeune dans l'état milit., et mit successivem. son épée au service de différ. puissances. Il avait fait plusieurs voyages, dont un à la Louisiane; il habita quelque temps la Russie, puis l'Angleterre, l'Allemagne, et s'établit, pour y faire imprimer ses ouvrages, à Amsterdam, où l'on conjecture qu'il mourut en 1786. Il a traduit de l'allem. de Moser, *le Maître et*

le Serviteur; de Schlegel, *l'Histoire des rois de Danemarck;* et de l'anglais, quelq. *brochures* politiques. On lui doit encore : *Réflexions sur le gouvernement des femmes,* 1770, in-8, dédiées à l'impératrice Catherine II. — *Hist. abrégée de Suède,* 1776, in-4. — *Nouv. Histoire d'Angleterre,* 1777, 2 vol. in-4. Cet ouvrage était annoncé en 15 vol.

CHAMPION (PIERRE), jésuite, né à Avranches en 1631, mort en 1701, a écrit : *Vie du P. Rigouleuc,* Paris, 1686, in-12. — *Vie du P. Lallemand,* Paris, 1694. — *Vie des fondateurs des maisons de retraite,* Nantes, 1698, in-8 (sous le nom anagrammatique de *Phonamic*). Il avait composé une *Vie* de Palafox, évêque d'Osma, dont l'impress. fut arrêtée à la 7e feuille. Le doct. Arnaud se servit de ces sept feuilles dans son *Histoire de Palafox;* et l'abbé Dinouart, qui eut communication du MS. entier, employa ces matériaux pour la *Vie de Palafox,* qu'il donna en 1767. — CHAMPION (Franç.), jésuite, est auteur d'un poëme latin intit. *Stagna,* publié à Paris en 1689, inséré dans le t. II des *Poemata didascalica.*

CHAMPION (JOSEPH), professeur d'écriture et de calcul, né à Chatam en 1709, tint une école à Londres, et mourut vers 1760. Il a laissé : *Arithmétique pratique ; Écriture comparative,* avec 24 planc.; *Nouvel Alphabet complet,* etc.— CHAMPION (Antoine), né à Croyden en 1725, mort en 1801, a publié des *Mélanges en prose et en vers* (en anglais et en latin).

CHAMPION DE CICÉ (JÉRÔME-MARIE), né à Rennes en 1735, fut ordonné prêtre en 1761, appelé la même année, par l'évêque d'Auxerre, son frère, pour le seconder dans l'administr. de son évêché, et nommé en 1765 agent du clergé. A l'expirat. de ses cinq années d'exercice, il obtint l'évêché de Rodez, et en 1781 passa sur le siége de Bordeaux. Membre de l'assemblée constituante, il y manifesta des opinions populaires, et fut un des premiers de son ordre à se réunir aux représent. des communes. Le roi, voulant composer le ministère d'hommes agréables à la nation, nomma de Cicé garde-des-sceaux, et celui-ci n'hésita point à contresigner les différents décrets de l'assemblée. Mais, dès les premières secousses de la tourmente révolutionn., il quitta le ministère et la France, et ne reparut qu'au bout de 10 années. Il se démit alors du siége de Bordeaux, et fut nommé à celui d'Aix en 1802. Surpris par une maladie cruelle au milieu de ses fonctions pastor., il mourut en 1810, après avoir fondé plusieurs séminaires et autres établissem. de religion et de charité dans son diocèse.

CHAMPIONNET (JEAN-ÉTIENNE), général franç., né en 1762 à Valence, fils naturel d'un conseiller à l'élection, qui depuis épousa sa mère, reçut le nom de *Championnet* d'un domaine de son père. Soldat à 14 ans dans le régiment de Bretagne, il servit comme volontaire au siége de Gibraltar. Les premières guerres de la révolution lui fournirent l'occasion de signaler sa bravoure de la manière la plus éclatante. Après avoir, en 1794, décidé le succès de la journée de Fleurus, où il commandait une division, et plus tard (1798), fait, en qualité de général en chef, la conquête du royaume de Naples, où le général Mack et tout son état-major tombèrent entre ses mains, il se vit injustement accusé, mis en jugement et destitué, par suite de son opposition à Faypoult, commissaire du directoire. Envoyé l'année suiv. à l'armée des Alpes, il battit les Autrichiens à Fenestrelles : bientôt après il remplaça Moreau à l'armée d'Italie, et remporta de nouveaux avantages; mais un échec l'attendait à Gérola : son armée, attaquée alors d'une épidémie, fut battue par les Austro-Russes supér. en nombre. Il mourut lui-même à Nice le 9 janvier 1800, des suites de la contagion.

CHAMPLAIN (SAMUEL), navigateur franç., fondateur de la ville de Québec, né en Saintonge, fit, vers l'an 1600, un voyage aux Indes-Orientales. A son retour en France, il fut envoyé en Amérique, chargé de continuer les recherches de Cartier (*v.* ce nom), dans le Canada. Champlain remonta le fleuve St-Laurent jusqu'à l'endroit déjà visité par Cartier en 1535, et rapporta ses observations; il remit à la voile en 1604, visita cette fois les côtes de l'Acadie, dont il a donné une description, et revint en France en 1607. Le projet d'un établissem. dans le fleuve St-Laurent ayant été adopté par le conseil du roi, il repartit en 1608 pour le mettre à exécution. Ce fut à l'endroit où le fleuve se rétrécit tout à coup, et qui, par cette raison était nommé *Québec* (détroit) par les naturels du pays, que Champlain jeta, en juillet 1608, les fondements de la ville destiné à devenir la capitale du Canada. Tout le temps qu'il ne donnait pas à son établissement, il l'employait à reconnaître le pays et à former des relations avec les Sauvages voisins, et presque chaque année il faisait un voyage en France; il en revint en 1620 avec toute sa famille et le titre de gouverneur. Lorsque les Anglais déclarèrent la guerre à la France, en 1627, Champlain, privé de vivres et des secours qu'il attendait, fut obligé de livrer Québec par capitulation; mais dès que cette ville eut été restituée à la France, il s'empressa d'y retourner avec tout ce qui était nécessaire pour donner de la consistance à cette colonie long-temps négligée, et que sans lui la France eût perdue peut-être irrévocablement. C'est à dater de cette époque que la colonie reçut un notable accroissement; mais Champlain n'eut point la satisfact. de voir le succès de ses nouv. efforts; il mourut à la fin de 1635. Il avait publié la relation de son premier voyage sous ce titre : *Des Sauvages, ou Voyages de Sam. Champlain, faits à la France nouvelle en* 1603, Paris, S. D., petit in-8, avec un privilége de novembre 1606. La collection en fut imprimée, Paris, 1632, in-4; l'édition de Paris, 1640, in-4, avec une carte, citée comme la meilleure dans la Biographie universelle, paraît douteuse (*v.* le *Manuel* de M. Brunet). Ce recueil comprend les navigations et les découvertes par terre de Champlain depuis 1603, époque du 1er voyage, jusqu'à la prise de Québec, en 1629. Les faits y sont racontés avec

simplicité, et l'on y trouve tout ce qui caractérise un homme capable et de bonne foi. Les *Voyages de Champlain* ont été réimprimés Paris, août 1830, 2 vol. in-8, aux frais de l'état, pour procurer de l'ouvrage aux ouvriers typographes.

CHAMPMESLÉ (Marie DESMARES), actrice célèbre, née en 1644 à Rouen, d'une famille honorable, fut forcée par la misère d'embrasser la profession de comédienne. Marie joua d'abord dans sa ville natale, où elle épousa le sieur Champmeslé, avec lequel elle se rendit à Paris. Ils y débutèrent en 1669 au théâtre du Marais, et la Champmeslé, qui n'avait dû son admission dans cette troupe qu'aux talents de son mari, ne tarda pas à y jouer les premiers rôles tragiques de manière à contenter les amateurs les plus exigeants. S'étant engagée en 1670 dans la troupe de l'Hôtel-de-Bourgogne, elle y débuta par le rôle d'Hermione, qui lui valut des suffrages unanimes; enfin, lorsqu'en 1680 les diverses troupes furent réunies, elle se trouva à la tête de l'emploi des premiers rôles, et le conserva jusqu'à sa mort, en 1698. Cette actrice fut en relation avec les gens de lettres les plus distingués de son temps, surtout avec La Fontaine, qui lui dédia son *Belphégor;* mais plus particulièrem. avec J. Racine, dont elle avait reçu des leçons de déclamation.

CHAMPMESLÉ (Charles CHEVILLET, sieur de), mari de la précédente, né à Paris, mort en 1701, réussissait surtout dans les rôles comiques, et jouait passablement les rois dans la tragédie; mais il n'égala point sa femme, qu'il suivit dans les différentes troupes où elle s'engagea successivem. On dit, mais sans vraisemblance, que Champmeslé aida La Fontaine dans la composition de plusieurs pièces de théâtre. Il en a donné quelq.-unes qui lui appartiennent en propre, entre autres : *les Grisettes*, ou *Crispin chevalier*, son meilleur ouvr.; *l'Heure du berger; la Rue St-Denis;* et *les Fragm. de Molière*. On a impr. son *Théâtre* en 1742, 2 vol. in-12, et ses *Chefs-d'œuvre dramat.* en 1789, in-12.

CHAMPOLLION (Jean-François), dit *le Jeune*, né à Figeac (Lot) en déc. 1790, quitta de bonne heure son pays natal. Champollion-Figeac, ou *l'aîné*, son frère, auteur de l'*Histoire des Lagides*, établi à Grenoble, l'appela près de lui, et lui fit suivre sous ses yeux les cours du collége de cette ville. Le jeune Champollion, rendant visite avec son frère au préfet de l'Isère (*v.* Fourier), aperçut dans son appartement trois ou quatre figurines égyptiennes. Une sorte de vocation se déclara soudain en lui. Dès-lors, c'est-à-dire avant l'âge de 12 ans, on le surprenait souvent à tracer sur les marges de ses cahiers des figures bizarres, auxquelles il donnait le nom de caractères hiéroglyphiques. En 1807, Champollion vint à Paris suivre le cours d'arabe de M. de Sacy. Conduit un jour à l'Abbaye-aux-Bois, chez l'abbé de Tersan, il put contempler à loisir sa riche collection d'antiquités orientales. Il se livra dès-lors à l'étude de la langue copte, que l'abbé de Tersan lui fit envisager comme le premier pas à faire dans la route qu'il désirait parcourir. Champollion n'avait pas 20 ans, lorsqu'il fut nommé en 1809 profess. d'histoire à la faculté de Grenoble. Mais la pensée de l'Égypte le poursuivait toujours au milieu de ses nouvelles fonctions. Il se procura des caractères grecs et coptes, et imprima l'*Introduct.*, puis les deux prem. vol. d'un ouvr. intit. : l'*Égypte sous les Pharaons.* Ce trav. gigantesque devait embrasser l'antique Égypte tout entière, sa géographie et son histoire, sa religion, son commerce et ses mœurs. Les événements politiq. interrompirent quelq. temps ses travaux. S'étant prononcé en faveur de Bonaparte pendant les *cent-jours*, les deux Champollion furent exilés à Figeac, d'où bientôt ils obtinrent la permission de revenir à Paris. Dix-huit mois après son retour, Champollion le jeune écrivit à M. Dacier une *Lettre* dans laquelle il lui faisait part du prem. résultat de ses découvertes. La publicat. de cette *Lettre*, dans le *Journal des savants* d'oct. 1822, eut pour effet principal de donner une base historique certaine à la fondat. des princip. monum. de l'Égypte. Les zodiaques publiés par la commission d'Égypte appartenant aux monum. de l'époque grecque et romaine, la question, si débattue alors, de l'antiquité du zodiaque de Denderah brilla d'un nouveau jour. Le célèbre Fourier se préparait à donner sur ce sujet des mémoires dans lesq. il reproduisait diverses opinions avancées par Dupuis. Mais déjà MM. Biot et Letronne avaient, par des raisons astronom. et historiq., commencé à prouver l'origine récente de ce monument. Les trav. de Champollion vinrent confirmer leurs aperçus. La démonstrat. parut évidente, lorsqu'il fit remarquer le nom d'un emper. romain sur le zodiaque même de Denderah. En 1824, Champollion fit paraître son *Précis du système hiéroglyphique*, dans leq. il présente les bases de sa méthode. Ce n'était qu'une ébauche imparfaite : mais on était convaincu que son auteur n'arrêterait pas là ses travaux. Paris ne possédait encore qu'un petit nombre de monuments égyptiens. Une heureuse circonstance ayant mis Champollion en relat. avec le duc de Blacas, celui-ci apprit de sa bouche le vif désir qu'il avait d'aller étudier en Italie la riche collect. de M. Drovetti, acquise par le roi de Sardaigne. Il présenta le jeune savant à Louis XVIII, et lui procura les fonds nécessaires à son voyage, qu'il commença au printemps de 1824. De retour, en 1826, de ce voyage d'Italie, Champollion brûlait du désir d'explorer enfin de ses propres yeux cette terre d'Égypte à laquelle il avait consacré toutes ses pensées. L'expédition scientifique de 1828, dont Champollion fut le guide et le soutien, est sans contredit la plus féconde en résultats qu'on ait entreprise en ce genre. Outre ses MSs., ses remarques particulières, il rapporta 2,400 dessins de monum. Toutes les peintures, tous les bas-reliefs, ainsi que leurs légendes, qu'il put découvrir dans la Nubie, dans la Haute-Égypte et dans la ville de Thèbes, furent figurés ou décrits avec détail. Les tombes roy., leurs vastes galeries n'échappèrent pas à ses recherches. Craignant de

lasser la patience des jeunes dessinateurs ses compagnons de voyage, il traça lui-même une gr. partie des dessins qu'il rapporta en France. Ces fruits préc. des travaux de Champollion ont la forme d'un ouvr. complet, écrit avec clarté, et dont pas une seule idée ne sera perdue. Le jeune conquérant de la science hiéroglyphique put dire : « Quoi qu'il arrive, j'aurai toujours laissé ma carte de visite à la postérité. » De retour à Paris, au mois de mars 1830, Champollion s'occupa de la composit. d'une *Gramm. égyptienne*. Elle venait d'être terminée, sauf un chapitre, quand les atteintes du mal qui l'enleva arrachèrent la plume de ses mains. Depuis le 24 janv. 1832, jusqu'au 4 mars, jour de sa mort, il ne traîna plus qu'une vie languissante. On connaît le noble désintéressement, la délicatesse, l'extrême obligeance, le caractère aimant et généreux de Champollion. Il nous reste à indiquer ses principaux ouvr. : *Observations sur le catalogue des manuscrits copiés au musée Borgia, à Velletri*, par Geo. Zoega, extrait du *Magasin encyclopédique*, Paris, 1811, in-8. — *L'Égypte sous les Pharaons*, ou *Recherches sur la géographie, la religion, la langue et l'histoire de l'Égypte avant l'invasion de Cambyse*, Grenoble et Paris, 1814, 2 vol. in-8, avec une carte. — *Lettres adressées à Grégoire sur les odes gnostiques attribuées à Salomon*, extraites du *Magasin encyclop.*, Paris, 1815, in-8. — *Observat. sur les fragments coptes* (en dialecte baschmourique) de l'Ancien et du Nouv.-Testament, publ. par W.-F. Engelbreth, à Copenhague, extrait des *Annales encyclopédiques*, Paris, 1818, in-8. — *Lettre à M. Dacier*, relative à l'alphabet des *Hiéroglyphes phonétiques employés par les Égyptiens pour inscrire sur leurs monuments les noms des souverains grecs et romains*, Paris, 1822, in-8, avec 4 pl. — *Panthéon égyptien, collection de personnages mythologiques de l'anc. Égypte, d'après les monuments, avec un texte explicatif*, 1823, 30 livraisons formant 2 vol. in-4, avec 200 pl. — *Lettres à M. Letronne sur l'explication phonétique des noms de Pétémenon et de Cléopâtre, dans les hiéroglyphes de la momie* rapportée par M. Calliaud, 1824, in-8. — Deux *Lettres à M. le duc de Blacas d'Aulps, relatives au Musée royal égyptien de Turin*, 1824-26, 2 parties in-8, avec atlas. — *Précis du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens*, ou *Recherches sur les éléments premiers de cette écriture sacrée, sur leurs diverses combinaisons, et sur les rapports de ce système avec les autres méthodes graphiques égyptiennes*, 1824, avec pl., réimpr. en 1828. — *Catalogue des papiers égyptiens du Musée du Vatican*, 1826, in-4. — *Explication de la principale scène peinte des papyrus funéraires égyptiens*, 1826, in-8. — *Aperçu de la découverte de l'alphabet hiéroglyphique égyptien*, 1827, in-8.

CHAMPS (Étienne AGARD de), jésuite, né à Bourges en 1613, professa la théologie à Reims et à Paris, donna des leçons au jeune prince de Conti, que son père destinait à l'état ecclés., fut trois fois provincial de son ordre, et mourut à La Flèche en 1701. Il avait acquis quelq. réputat. par ses écrits contre le jansénisme; et, député à Rome pour les intérêts de sa société, il avait reçu du pape et des cardinaux de grands témoignages d'estime. On a de lui : *Disputatio theolog. de libero arbitrio* (sous le nom d'Antoine Ricard), Paris, 1642, in-12, 1646, in-4, avec des augmentations. — *De hæresi janseniacâ*, etc., Paris, 1654, in-fol. : nouvelle édition publ. par le P. Souciet, Paris, 1728, 2 part. in-fol., avec une *Vie* de l'auteur. — *Quæstio facti*, Paris, 1660. — *Lettres sur la grâce*, Cologne (Hollande), 1689, in-12, *Responsio ad theriacam Vincenti Lenis*, Paris, 1648, Cologne, 1650, in-4. — *Le secret du jansénisme découvert*, Paris, 1651, in-fol.

CHAMROBERT (Félix PIERRE ou plutôt PETRI de), rédacteur sténographe du *Moniteur*, né en 1795 à La Charité-sur-Loire, d'une ancienne famille originaire de Venise, établie dans le Bourbonnais dès le 13e S., était fils aîné d'un avocat qui eut quelque célébrité dans le Nivernais. Admis gratuitem. au lycée de Bourges, il fut nommé, à 16 ans, régent de mathématiques au collége de sa ville natale. La nouv. organisat. des établissem. universitaires, en 1814, l'ayant privé de cet emploi, il s'enrôla dans un régiment dont un de ses oncles était major, et servit jusqu'au licenciement de l'armée. Ayant obtenu son congé, il séjourna quelque temps à Bourges, où un officier portug., homme de mérite, lui apprit sa langue. Chamrobert, quoique jeune encore, possédait déjà les langues angl., ital. et espagnole, qui, avec l'état de typographe qu'il voulut apprendre à la même époque, devaient lui servir de ressource, lorsqu'il vint, bientôt après, se fixer à Paris. Il fut accueilli facilem. dans les journaux de la capitale, à raison de l'habileté qu'il avait acquise, d'abord comme compositeur (typographe), puis comme correcteur. Malgré son excessive modestie, on devina sa capacité, et il devint à son tour journaliste. A force d'énergie, F. de Chamrobert avait vaincu l'adversité; mais aussi sa vie s'était consumée prématur. : il continuait de mettre, même dans les trav. entrepris comme délassem., une activité dévorante, symptôme du mal auquel il devait succomber dans sa 32e année. Il mourut à La Charité, d'une phthisie pulmonaire, le 4 nov. 1827. Outre sa coopération à divers journaux (notamm. celui *des villes et campagnes*, *l'Indépendant* et *le Moniteur*, dont il a rédigé plus. vol. de *Tables*), on lui doit un petit roman, 1818, 2 vol. in-12, annoncé comme trad. de l'angl., et des *Trad.* égalem. anonymes de 5 ou 6 ouvr. en cette langue, notamment le roman de *Redwood*, dont son frère a publ. la 2e édit.

CHANCEL (Jean-Nestor), général, né à Angoulême en 1754, simple soldat, s'éleva successivem. aux grades supér. par son intelligence, sa bonne conduite et sa bravoure. Nommé général de brigade en 1793, il servit sous les ordres de Dumouriez (*v.* ce nom), défendit avec résolution la place de Condé, assiégée par les Autrichiens, mais se vit contraint de capituler. Ayant eu depuis le commandement de Maubeuge, il fut destitué par les

commissaires de la convention près de l'armée du Nord, envoyé à Paris, et condamné à mort le 3 mars 1794. On lui faisait un crime d'être resté dans l'inaction pendant l'engagement des troupes franç. avec les alliés, qui étaient venus attaquer le camp retranché de Maubeuge.

CHANCELLOR (RICHARD), navig. angl., fut nommé command. en second de l'expéd. que la compagnie formée d'après les conseils de Sébast. Cabot, envoya en 1553, sous le command. en chef de Willoughby, pour explorer la mer du nord-est et y découvrir un passage aux Indes. Le vaisseau qu'il montait ayant été séparé de la flotte par une tempête, il fut poussé sur un parage inconnu (la mer Blanche), et mouilla près d'un monastère dédié à St Nicolas. Peu de temps après qu'il en eut déterminé les passages et la situation, la Russie y fit jeter les fondem. de la ville et du port d'Archangel. C'est de l'époque de la découverte de Chancellor que datent les relations commerciales de la Moscovie avec l'Angleterre. Ce navigateur périt dans une tempête qui l'assaillit à la vue des côtes d'Écosse, où deux des vaisseaux de son expédition. firent naufrage. On trouve la relation de son voyage dans la nouvelle *Collect. des voyages en Europe*, de Pinkerton, Londres, 1808-14, 17 vol. in-4.

CHANDIEU (ANTOINE LA ROCHE DE), ministre protestant, né vers 1534, dans le Mâconais, d'une ancienne famille du Forez, présida au premier synode des églises réformées qui se tint à Paris, et où l'on dressa la confess. de foi, qui fut présentée au roi Henri II par l'amiral de Coligny; attaché ensuite au roi Henri IV, qui le considérait beaucoup, il assista comme ministre à la bataille de Coutras, et fut chargé d'une mission auprès des princes protestants d'Allemagne. S'étant retiré à Genève en 1589, il y continua ses fonctions de pasteur et y professa la langue hébraïque jusqu'à sa mort, en 1591. Il a composé un gr. nombre d'écrits, publ. sous les noms hébr. de *Sadeel* et *Zamariel*, qui signifient *Chant* et *Champ de Dieu*. Tous ces ouvr. ont été réunis sous ce titre : *Ant. Sadeelis Chandæi, nobilissimi viri, opera theologica*, Genève, 1592, in-fol. Il en a été publ. successivem. 3 autres éditions dans la même ville, de 1593 à 1615. Chandieu a publié aussi l'*Histoire des persécutions et des martyrs de l'Église* (protestante) *de Paris*, etc., (sous le nom d'Ant. Zamariel), Lyon, 1563, in-8 : ouvrage non compris dans le recueil précité. Sa *Vie*, écrite par Jacques Lectius, se trouve dans les dernières éditions de ce même recueil, mais elle a été aussi imprimée séparément, Genève, 1593, in-8.

CHANDLER (SAMUEL), théologien anglais non conformiste, né dans le Berkshire en 1693, fut, en 1716, nommé pasteur d'une congrégation presbytérienne à Peckham, ouvrit ensuite un magasin de librairie à Londres, sans abandonner toutefois ses fontions pastorales, puisqu'il devint en 1726 ministre de l'une des congrégations presbytériennes de cette ville. Il mourut en 1766, après avoir exercé jusqu'au dernier moment son ministère. Il a composé entre autres ouvrages : *Discours contre Antoine Collins*, etc., 1725, in-8. — *Réflexions sur la conduite des déistes modernes*, 1727, in-8. — La trad. (en anglais) de l'*Hist. de l'inquisition*, par Limborch, 1731, 2 vol. in-4. — *Hist. des persécutions*, 1736, in-8. — *Preuves de la résurrection de J.-C.*, 1744, in-8. — *Histoire critique de la vie de David*, 2 vol. in-8, très estimés. — *Paraphrase et notes sur les Épîtres de St Paul aux Galates et aux Éphésiens*, etc., publ. en 1777 par le docteur Amory.

CHANDLER (MARIE), dame anglaise poète, née en 1687 à Malmesbury, au comté de Wilt, morte en 1745, a laissé, entre autres ouvrages, un poëme sur le *Bain*, dont le célèbre Pope fait l'éloge.

CHANDLER (ÉDOUARD), savant prélat anglais, né vers 1670, mort en 1750, évêque de Durham, a laissé, outre plus. *discours* : *Défense du christianisme par les prophéties de l'Anc.-Testam.*, dont il a paru trois éditions ; une *Dissertation chronolog.* placée en tête du comment. d'Arnold sur l'Ecclésiaste, et une *Préface biogr.* très curieuse en tête du *Tr. de morale* du docteur Cudworth.

CHANDLER (RICHARD), savant helléniste angl., membre de la société des antiq. de Londres, né en 1738, publia en 1763 une magnifique édition des *Marbres d'Arundel* ou *d'Oxford (Marmora Oxoniensia)*, plus exacte et plus complète que celles qu'en avaient précédemm. données Selden, Prideaux et Maittaire. Choisi par la société des *Dilettanti*, conjointement avec le docteur Revett et Pars, pour aller en Orient faire des recherches sur les monuments d'antiquités, et chargé spécialem. de la direction du voyage, il parcourut pendant les années 1764, 1765 et 1766, l'Ionie, l'Attique, l'Argolide, l'Élide, et y recueillit une ample moisson de matériaux qu'il apporta en Angleterre. On lui doit : *les Antiquités ioniennes*, Londres, 2 vol. in-fol. : le 1er parut en 1769, et le 2e ne fut impr. qu'en 1797 ; la nouvelle édition de la 2e partie, Londres, 1821, gr. in-fol., n'est point une réimpr. textuelle : les changem. considérables et les addit. en font un ouvrage nouveau. — *Inscript. antiquæ in Asiâ minori et Græciâ, præsertim Athenis, collectæ*, Oxford, 1774, in-fol. — *Voyages en Asie-Mineure et en Grèce*, publ. en 1775-76 à Oxford, 2 vol. in-4, réimpr., Londres, 1817, 2 t. in-4, et Oxford, 1825, 2 vol. in-8. Ces savantes relations ont été trad. en franç. par MM. Servois et Barbié du Boccage, Riom, 1806, 3 vol. in-8. — *Histoire d'Ilium ou de Troie*, Londres, 1802, in-4, etc. Chandler mourut en 1810, recteur à Tilchurst, au comté de Berck.

CHANDLER (THOMAS BRADBURY), ministre américain, docteur de l'univ. d'Oxford, né vers 1740 à Voodstock dans le Connecticut, mort en 1790, recteur de l'église de St-Jean à Élisabeth-Town, a publié quelq. écrits en faveur de l'Église épiscopale, dont il fut l'un des plus zélés défens., tels que des *sermons*; *Appel en faveur de l'Église d'Angleterre en Amérique*, Boston, 1767 ; et une *Vie du doct. Johnson*, New-York, 1815.

CHANDOS (Jean), célèbre capitaine anglais au 14e S., fut nommé par Édouard III, lieuten.-gén. des provinces cédées à l'Angleterre par le funeste traité de Bretigny. Il décida la victoire à la bataille d'Auray, en 1364, où il eut la gloire de vaincre Duguesclin qui lui rendit les armes. Lorsqu'Édouard III érigea l'Aquitaine en principauté, en faveur du prince de Galles, son fils, Chandos devint son connétable. Il fut tué au combat de Leusac, près de Poitiers, en 1369. Les Anglais le considéraient comme le plus habile de leurs généraux après le prince Noir (Édouard); et il s'était concilié l'estime des Français par ses vertus chevaleresq.

CHANET, médecin français établi à La Rochelle vers le milieu du 17e S., est aut. d'un écrit intit. *De l'intérêt et de la connaissance des animaux*, contre La Chambre (*v.* ce nom), et de *Considérat.* (critiques) *sur le livre de la Sagesse*, par Charron.

CHANFARY, poète arabe du 6e S., antérieur à Mahomet, était si léger à la course, s'il faut en croire les biographes arabes, que sa célérité est passée en proverbe. Il reste de lui un poème intitulé *Lamyat-él-arab*, publ. par Sylvestre de Sacy, avec la trad. franç., dans sa *Chrestomatie arabe*, Paris, 1806, 3 vol. in-8.

CHANGEUX (Pierre-Nicolas), grammairien et mathémat., né en 1740 à Orléans, mort en 1800, a laissé, entre autres écrits, dont le fond vaut mieux que le style : *Traité des extrêmes*, etc., Amsterd., 1762, 2 vol. in-12. — *Biblioth. grammaticale abrégée*, etc., 1773, in-8, recueil composé de 9 mémoires relatifs à la Grammaire générale; plus. *lettres* et *dissert.* insérées dans le *Journal de Physique* de l'abbé Rosier : on lui doit l'invention du *Barométrographe*, et de quelq. autres instrum. que les physiciens n'ont point adoptés : il a fourni des articles de métaphysique à l'ancienne encyclopédie, et a laissé en MS. une volumineuse *collect. de Fables*, et de nombreuses *addit.* pour son Traité des extrêmes.

CHANG-CO (myth.), divinité chinoise, honorée surtout par les célibataires, ainsi que par les lettrés qui la regardent comme leur protectrice.

CHANG-TI (myth.), *Roi d'en haut*, nom sous lequel les Chinois désignent quelquefois le Dieu créateur, ou souverain principe (*v.* Tien).

CHANLAIRE (P.-G.), géographe, né en 1758 à Vassy, Champagne, entra jeune dans l'administr.-gén. des forêts, où il devint chef de divis., fut ensuite direct. du bureau topographique du cadastre, et mourut en 1817. On lui doit un gr. nombre de cartes et d'atlas, parmi lesq. on distingue l'*Atlas de la partie méridionale de l'Europe*, en 54 feuilles, et celui *de la France*, en 108 cartes, qui sera toujours utile à consulter pour connaître les agrandissem. successifs de la France depuis 1793 jusqu'à la chute de l'empire. Chanlaire a concouru à plus. ouvr. de Mentelle et d'autres géographes. M. Querard a, dans *la France littér.*, donné de curieux détails sur les trav. de Chanlaire.

CHANORRIER (Antoine), ministre protest. du 16e S., pasteur en Suisse, puis chargé de la direction de l'église calviniste de Blois, d'où il passa, en 1559, à Orléans, est auteur d'un ouvrage satirique intitulé *la Légende dorée des prêtres et des moines, découvrant leurs impiétés secrètes, composée en rimes et divisée en chapitres*, Genève, 1556, in-16; 1560, in-8.

CHANTAL (Jeanne-Françoise FRÉMIOT, dame de), fondatrice de l'ordre de *la Visitation-Sainte-Marie*, naquit à Dijon en 1572. Son père, présid. à mortier, avait refusé la charge de prem. présid. du parlem. de Bourgogne que lui offrait Henri IV. Mariée à Christophe de Rabutin, baron de Chantal, elle fut pendant huit ans le modèle des épouses; mais ayant eu le malheur de perdre son mari tué par accident à la chasse, elle fit vœu de ne point contracter une nouvelle union. Mme de Chantal n'avait alors que 28 ans. L'éducat. de ses enfants, la pratique des vertus chrétiennes, le soin des pauvres et des malades, devinrent les seules occupations de sa vie. Elle se mit en 1604 sous la direct. de St François de Sales, alors év. de Genève, qui était venu prêcher à Dijon. Ce fut d'après les vues et les conseils de ce prélat, qu'elle jeta les prem. fondements de l'ordre de la Visitation, à Annecy, en 1610. Elle étendit ensuite le nombre des maisons de cet ordre, les édifia par ses vertus et son zèle, et mourut en 1641, à Moulins, où ses religieuses et la voix du peuple la proclamèrent une sainte. Le pape Benoît XIV confirma ce jugement en la béatifiant en 1751, et Clément XII en la canonisant dans l'année 1767. Mme de Chantal fut l'aïeule de Mme de Sévigné. Elle a laissé des *lettres*, 1660, in-8; une nouv. édition augmentée de lettres inédites et précédée de sa *Vie*, a été publ. par le libraire Blaise, Paris, 1823, 2 vol. in-8. La *Vie* de cette sainte fondatrice a été écrite par le P. Fichet, jés., par Maupas de la Tour, par le P. Beaufils, et par les abbés Marsollier et Cordier.

CHANTELOU (Claude), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à 1617 à Vion en Anjou, acquit de grandes connaissances dans l'histoire ecclésiast. et la chronologie, et mourut à l'abbaye de St-Germain en 1664. D. Mabillon parle de ce relig. avec éloge. Il est l'éditeur de la *Bibliotheca Patrum ascetica*, Paris, 1661-64, 5 vol. in-4; de la première partie des *Sermons de St Bernard, de tempore et de sanctis*, 1662, in-4, et des *Règles de St Basile*, 1664, in-8. Il eut part au *Spicilége* de D. d'Achery, au *Recueil des actes des saints*, de l'ordre de St-Benoît, et au *Bréviaire bénédictin* qu'il fit imprimer. Il a laissé plus. ouvrages MSs., entre autres la *Carte géographique de la France bénédictine*, qu'un frère convers, François Lechevalier, publia sous son nom en 1726.

CHANTELOUVE (François GROSSOMBRE de), poète bordelais, chevalier de Malte, né vers le milieu du 16e S., est auteur de la *tragédie de feu Gaspard de Coligny, jadis admiral de France, conten. ce qui advint à Paris le 27 aoust 1572*, Lyon, 1575, in-8, édition très rare, mais réimpr. dep. On la trouve aussi dans le t. Ier du *Journal de Henri III*, édit. de 1744. On a du même auteur

la *tragédie de Pharaon, et autres œuvres poétiq., publiées par Frère G. Vigerius, religieux récollet*, Paris, 1576, in-8, et Lyon, 1582, in-16. Ces deux édit. sont également rares.

CHANTEREAU LE FÈVRE (LOUIS), intend. des duchés de Lorraine et de Bar, né à Paris en 1588, mort en 1658, a laissé, entre autres écrits, des *Mém. sur l'origine des Maisons de Lorraine et de Bar*, 1642, in-fol. — Un *Traité des fiefs et de leur origine, avec preuves*, publ. en 1662, in-fol., par son fils Denis. Les MSs. de Chantereau sont déposés à la bibliothèque du roi.

CHANTREAU (PIERRE-NICOLAS), littérat., né à Paris en 1741, fut profess. de langue française en Espagne, où il publ. en 1784, sous le titre d'*Arte de hablar frances*, une gramm. espagnole et franç. qui n'a point encore été surpassée, et qui valut à l'auteur son admiss. à l'acad. de Madrid. De retour en France peu de temps avant la révolution, Chantreau, eut une mission dans la Catalogne, à la fin de l'année 1792; il fut à l'organisation des écoles centrales, nommé professeur d'histoire dans le départ. du Gers, d'où il passa plus tard à l'école militaire de Fontainebleau, et mourut à Auch, en 1808. On a de lui les ouvr. suiv. : *Dictionnaire national et anecdot. des mots et usages introduits par la révolut.*, Politicopolis (Paris), 1790, in-8, publ. sous le nom de M. *de l'Épithète, élève de feu M. Beauzée; Voyage dans les trois royaumes d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse, en* 1788 *et* 1789, Paris, 1792, 3 vol. in-8.— *Lettres écrites de Barcelone à un zélateur de la liberté qui voyage en Allemagne*, ou *Voyage en Espagne*, etc., 1792, 1793 et 1796, in-8. — *Voyage philos., polit. et littér., fait en Russie dans les ann.* 1788 *et* 1789, *trad. du hollandais, avec des augment.*, 1794, in-8. — *Tables chronolog. publ. en angl. par John Blair, trad. en franç.*, 1795, in-4, continuées par le trad. dep. 1768 jusqu'au 22 juill. 1795, date de la paix entre la France, la Prusse et l'Espagne. — *Système analyt. des notions qu'il faut acquérir pour connaître complétement l'histoire d'une nation*, etc., 1799, in-12. — *Table analytique et raisonnée des matières contenues dans les œuvres de Voltaire*, 1801, 2 vol. in-8, pour l'édition donnée par Beaumarchais. — *Science de l'Histoire*, 1804, 1806, 3 vol. in-4. — *Mappemonde chronol.*, etc., 1803, in-fol. — *Éléments de l'hist. milit.*, 1808, in-8. — *Histoire de France abrégée et chronol.........., jusqu'en septembre* 1808, Paris, 1808, 2 vol. in-8.

CHANUT (PIERRE), savant diplomate, né vers 1600 à Riom, trésorier de France en cette ville, fut nommé résident, puis ambassadeur en Suède, auprès de la reine Christine, depuis 1650 jusqu'à 1653, obtint, après différentes autres légations, une place de conseiller-d'état, et mourut à Paris en 1662. C'est sur sa recommandat. que Descartes fut appelé en Suède par Christine. Cette reine, qui estimait beaucoup les talents diplomat. et littér. de Chanut, entretenait avec lui un commerce de lettres qui ne cessa point lorsqu'elle eut abdiqué le trône; quelq. auteurs même prétendent qu'il contribua beauc. à sa conversion au catholicisme. Ses *Mém. et Négociat. de* 1645 à 1655, ont été publ. à Paris, 1676 (Cologne, 1677), 3 vol. in-12, par Linage de Vaucienne, qui en a gravement altéré ou défiguré plus. passages. Le MS. original existe à la biblioth. royale. — CHANUT (Martial), fils du précédent, aumônier d'Anne d'Autriche, abbé d'Issoire, visiteur-génér. des carmélites, mort en 1695, a donné des trad. plus fidèles qu'élégantes des ouvrages suiv. : *Seconde apologie de Justin pour les chrétiens*, Paris, 1670, in-12, sous le nom de *P. Fondet*, et réimpr. en 1686, sous le nom de l'auteur; *Vie de Ste Thérèse*, écrite par elle-même, trad. de l'espagnol, 1691, in-8; le *Catéchisme du concile de Trente*, 1673, in-12. Cette trad. retouchée a été réimpr. plus. fois.

CHANVALON (l'abbé de), oratorien, mort en 1765 en Provence, a publ. *Man. des Champs*, etc. Paris, 1764, réimpr. en 1769 avec des corrections et additions par les soins du P. d'Ardenne.

CHAO-HAO, 4e empereur de la Chine, l'un des neuf souverains qui régnèrent avant la 1re dynastie, succéda, l'an 2598 av. l'ère chrét., à Hoang-ti son père; et mourut à Kio-Féou, après un règne de 84 ans. Il institua divers usages qui subsistent encore; mais les lettrés ont flétri sa mémoire, parce que ce fut sous son règne que l'idolâtrie s'introduisit à la Chine, dont les habitants avaient jusque-là conservé la pureté du culte primitif, c'est-à-dire l'adoration d'un Dieu unique et suprême, seul dispensateur des biens et des maux.

CHAO-KANG, 6e empereur de la 1re dynastie chinoise, appelée *Hia*, naquit l'an 2118 avant l'ère chrét., suivant les chronol. chinois. Son père, Ti-siang, avait péri dans une bataille que lui avait livrée un chef de rebelles nommé Han-tsou Sa mère, ayant échappé aux assassins envoyés par l'usurpateur, se cacha dans une ville appelée Yu-yang, et y accoucha de Chao-kang, qu'elle eut les plus grandes peines à dérober aux recherches des émissaires de Han-Tsou. Elle l'envoya d'abord dans les montagnes, puis le fit entrer comme domestiq. chez le gouvern. de Yu, ancien et fidèle serviteur de la famille impériale. Chao-kang, aidé par ce sujet fidèle et par le gouverneur de Yu-yang, se trouva dans la suite maître d'une armée puissante, avec laquelle il marcha contre l'usurpateur de sa couronne; Han-tsou, vaincu et fait prisonnier, périt du dernier supplice, et sa mort fit disparaître tous ses partisans. Chao-kang, remonté sur le trône de ses pères, exerça le pouvoir suprême avec justice et modération, et mourut dans la 61e année de son âge, après 22 ans d'un règne heureux et paisible. Il laissa l'empire à son fils Ti-chou.

CHAO-YONG, philos. et littér. chinois, né vers le commencement du 11e S. de l'ère chrét., acquit dès sa jeunesse une érudition immense, s'ensevelit ensuite dans la retraite afin de s'y livrer presque exclusivem. à l'étude des *Koua* ou *Trigramme* de Fouhi (*v.* ce nom), le plus ancien des monuments écrits des Chinois. Ils prétendent que le fondateur de leur empire a caché, dans les lignes mysté-

rieuses dont se compose ce *trigramme*, la clef secrète de toutes les opérations de la nature. Chao-yong a publ. sur ce texte énigmatique un commentaire très étendu, que l'on regarde encore aujourd'hui comme ce qui a été donné de mieux sur cette matière. Cet ouvr. en 60 vol. a pour titre *Hoang-ki-King-ché*. Les Chinois possèdent encore de ce philos. un grand nombre d'opuscules qu'il a réunis en 20 vol. intit. : *Ki-jan-ki*. Ce sont des mélanges de vers et de prose sur divers sujets de morale et de philosophie. Chao-yong mourut en l'an 1077, honoré des distinctions qu'il avait refusés pendant sa vie. L'empereur lui décerna le titre de *Docteur sans tache*.

CHAPEAUVILLE (Jean), doct. en théolog., né à Liége en 1551, enseigna cette science dans plus. monastères, fut inquisiteur de la foi, chanoine de la cathéd., gr.-pénitencier, archidiacre et prevôt de son chapitre, et mourut en 1617. Le seul de ses ouvrages qui puisse présenter aujourd'hui quelq. intérêt est un recueil des historiens originaux de la ville de Liége, impr. de 1612 à 1616, en 3 vol. in-4, sous ce titre : *Historia sacra et profana, nec non politica, in quâ non solum reperiantur gesta Pontificum tungensium, trajectensium, ac leodicensium*, etc.

CHAPELAIN (sire Jehan Li), poète français du 13e S., est aut. d'un conte facétieux en vers, intit. : *le Secrétain* (sacristain) *de Cluny*, qui se trouve MS. à la biblioth. du roi, avec la version en prose de Claude Fauchet (*v.* ce nom). Le grand d'Aussy en a donné une autre version en prose dans son recueil; et l'on trouve deux imitations de ce même conte dans la nouv. édit. des *Fabliaux* par Barbazan, Paris, 1808, 4 vol. in-8.

CHAPELAIN (Jean), poète franç., né à Paris en 1595, fut placé presque au sortir de ses études, auprès d'un jeune seigneur pour lui enseigner l'espagnol, qu'il avait appris lui-même sans maître, et ensuite auprès des deux fils du grand prevôt de France pour faire leur éducat. La trad. du roman espagnol de *Gusman d'Alfarache*, et la curieuse préface qu'il mit en tête de l'*Adone* de Marini, le firent admettre dans cette réunion d'hommes de lettres qui devint ensuite l'Acad. française. Il fut l'un des commissaires chargés d'en rédiger les statuts. Le cardinal de Richelieu, qu'il avait initié dans les secrets de la poétiq., lui fit une pension de mille écus, et lui accorda une pleine autorité sur tous les poètes à ses gages. Chapelain devint dès-lors l'oracle de tous les écrivains, et plus tard il fut chargé par Colbert de dresser la liste des sav. et des littérateurs tant nationaux qu'étrangers auxquels Louis XIV voulait donner des pensions. On savait que depuis long-temps Chapelain s'occupait d'un poème dont l'héroïne était *Jeanne d'Arc*. Ce poème, impatiemment attendu et vanté comme un chef-d'œuvre par tous ceux qui en avaient entendu la lecture, parut enfin en 1656. L'empressement du public était si grand, qu'il s'en fit *six* éditions dans 18 mois. Mais au milieu de l'engouement universel, la critique ne tarda pas à revendiquer ses droits, et *la Pucelle*, mieux appréciée, tomba sous le feu roulant des épigrammes. La duchesse de Longueville, malgré la haute protection dont son époux honorait l'auteur, ne put s'empêcher de dire à la lecture de *la Pucelle* : « Cela est parfaitement beau, mais cela est parfaitement ennuyeux. » Boileau mit ce mot en vers, et couvrit le poème et le poète d'un ridicule ineffaçable. Chapelain mourut en 1674. On trouva chez lui une somme de 150,000 livres, fruit des plus sordides économies, car il était d'une avarice extrême. Outre la traduction de *Gusman d'Alfarache*, et la *Pucelle*, dont il n'y eut que les 12 prem. chants d'imprimés, les 12 autres sont MSs. à la biblioth. royale, on a de Chapelain une *Paraphrase sur le Miserere*, 1639, in-4, des *Odes* et des *Mélanges de littérature*, publ. par D. F. Camusat (*v.* ce nom).

CHAPELAIN (Charles-Jean-Baptiste Le), jésuite et bon prédicateur, né en 1710 à Rouen, se fit une réputation méritée par les sermons qu'il prononça successivement à Versailles, à Paris, à la cour de Lorraine et dans les Pays-Bas. Son *discours* pour la prise d'habit de Mme d'Egmont dans l'ordre du Calvaire en 1755, à Luxembourg, est regardé comme un des meilleurs morceaux sortis de sa plume. A la suppression des jésuites, il fut appelé par l'impératrice Marie-Thérèse à Vienne. Il y prononça *l'Oraison funèbre de l'empereur François Ier*, en 1766, le jour anniversaire de la mort de ce prince; et, en 1770, le *panégyrique de Ste Thérèse*, patronne de l'impératrice qui l'avait nommé son prédicateur. Deux ans auparavant il avait dédié à cette princesse le *Recueil de ses sermons, ou discours sur différents sujets de piété et de religion*, Paris, 1768, 6 vol. in-12. Sur la fin de sa vie il se retira près de l'archevêq. de Malines, et mourut subitement dans cette ville en 1779.

CHAPELIER (Isaac-René-Gui Le), l'un des membres les plus distingués de l'assemblée constituante né à Rennes en 1741, fils d'un avocat et avocat lui-même, se signala dans les troubles qui divisèrent la cour et le parlem. de Bretagne. Élu député aux états-génér. en 1789, il s'y fit remaq. par son éloquence, et concourut à toutes les opérations de cette assemblée. Mais son dévouement au nouvel ordre de choses ne put le mettre à l'abri des révolut. dont il tenta vainem. de réprimer l'audace. Il périt sur l'échafaud en 1794, le 22 avril. C'est à lui que l'on doit le plan d'organisat, de la cour de cassat. et plus. innovat. importantes dans l'ordre judiciaire. Il avait coopéré avec Condorcet à la rédaction de la *Biblioth. d'un homme public*, 1790-92, 28 vol. in-8.

CHAPELLE (Claude-Emmanuel LUILLIER), poète franç., fils naturel de François Luillier, maître des comptes, naquit en 1626 dans le village de La Chapelle (entre Paris et St-Denis), d'où lui vint le nom sous lequel il est connu. Doué d'une singulière vivacité d'esprit, il se trouva de bonne heure à portée de profiter des entretiens de plus.

savants, dont la maison paternelle était le rendez-vous, et principalem. de Gassendi, qui lui donna des leçons de philos. Devenu possess. d'une fortune assez considérable à la m. de son père, qui l'avait fait légitimer, Chapelle se livra sans réserve à son amour pour le plaisir et pour l'indépendance. Lié avec La Fontaine, Molière, Racine et Boileau, il fut également recherché par les personnes de distinction, bien qu'il ne leur épargnât pas les saillies piquantes et les traits mordans. Après avoir mené la plus joyeuse vie, pendant de longues années, et avoir tour à tour égayé et fâché ses amis, par ses plaisanteries aimables et ses piquans bons mots, il m. à Paris en 1686. On a de lui, outre son *Voyage* avec Bachaumont (*v.* ce nom), quelques *pièces fugitives* recueillies en un vol. in-12, par Lefèvre de St.-Marc, Paris, 1755, in-12. Racine lui dut plus. traits de sa comédie des *Plaideurs*, c'est au père de Chapelle que Saumaise dédia son excellente édition grecque et latine du roman d'*Achille Tatius*.

CHAPELLE (Louis) prêtre né en 1733, à Arinthod, Franche-Comté, professa la philosophie dans différ. colléges, fut ensuite nommé Chapelain de l'hôpital de la Salpêtrière et, mour. à Paris en 1789. Il a pub. l'*Hist. véritable des temps fabuleux confirmée*, etc., Liége et Paris, 1779, in-8, c'est la réfutation des critiques que de Guignes, Anquetil, l'abbé Du Voisin, Voltaire et La Harpe avaient faites de l'ouvrage de son ami Guérin du Rocher. (*v.* ce nom).

CHAPERON (Jean), poète du 16e S., est aut. des ouvr. suiv. : *le Dieu garde-Marot et autres poésies*, Paris, 1537, in-16. — *Le Courtisan (de Castiglione) traduit de langue ytalicque en vulgaire françois*, ibid., 1537, in-8. — *Le Chemin de longue estude de dame Christine de Pise, trad. de langue romane en prose franç.*, ibid., 1549, petit in-12. *Les grands regrets et complainctes de ma damoiselle du palais*, pet. in-8, goth., pièce en vers de dix syllabes dont l'auteur se nomme dans un rondeau en acrostiches.

CHAPERON (Nicolas), peintre et grav., né à Châteaudun vers 1596, élève de Vouet (*v.* ce nom); fit ensuite le voyage de Rome, où il grava les peintures du Vatican, connues sous le nom de *Loges de Raphaël;* œuvre composé de 52 pl., pub. en 1638. On a de cet artiste, qui mourut à Paris en 1647, quelques autres pièces estimées, entre autres deux *Portraits de Henri IV*.

CHAPMAN (George), un des plus anc. poètes dramat. angl., et le premier traduct. de tous les *poèmes* d'Homère, né en 1557, fit quelq. études à Oxford et se rendit de bonne heure à Londres, où il fut lié avec Shakespeare, Ben Johnson et les autres littérat. distingués de cette époque. Chapman mourut en 1634. Ontre sa trad. complète des œuvres d'Homère, qui parut de 1595 à 1614, et celle de Musée, *Hero et Leandre*, 1616, in-12, on a de lui un poème intit.: *Ovide's banquet of sauce*, 1595, in-4; et, en commun avec Ben Johnson et Jean Marston, une coméd. intit. : *Eastward Hoe*, etc. — Un instituteur du même nom, né en Ecosse en 1723, mort à Édimbourg en 1806, a pub. plus. ouvr. élément. sur l'éducat., et un poème latin intitulé : *Collegium Bengalense*.

CHAPMAN (Frédéric-Henri de), vice-amiral suédois, dirigea la construction des vaisseaux que Gustave III fit établir lorsque ce prince entreprit de relever la marine suédoise, entièrement négligée depuis Charles XII. La méthode qu'il suivit dans cette construction a été revendiquée, mais sans fondement, par les Anglais, dont il avait appris les premiers élém. de l'archit. navale. Il mourut en 1808. On lui doit un *Traité sur l'architecture navale*, trad. en franç. par Lemonnier, 1779, in-fol. Une autre traduct. du même ouvr., pub. en 1781, in-4, par Vial de Clairbois, est plus estimée. Ses services avaient été récompensés par des lettres de noblesse et le titre de commandeur de l'ordre de *l'Épée*.

CHAPONE (Esther), dame angl. née en 1726 dans le comté de Northampton d'une famille dont le nom était Mulso, montra dès sa plus tendre jeunesse des disposit. littér. très remarquables. A 9 ans elle avait déjà composé un roman. Malgré les entraves mises à son instruct., la jeune Esther n'en apprit pas moins l'ital. et le franç., et se livra entièrement à la littérat. Mariée assez tard, elle resta veuve au bout de dix mois. Les lettres qui firent la consolation de sa vie ne la menèrent point à la fortune; elle mourut en 1801, dans un état voisin de l'indigence. Mistress Chapone doit sa réputat. à l'ouvr. intit. : *Lettres sur la culture de l'esprit, adressées à une jeune personne*, impr. en 1775. On lui doit encore un vol. de *mélanges*, qui contient des *poésies* et un *Essai de morale*. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Londres, 1807, 4 vol. in-12, avec une *Notice* sur sa vie.

CHAPONEL D'ANTESCOURT (Raimond), chanoine régulier de la congrégation de France, mort en 1700, à 64 ans, est aut. des ouvrages suivants: *Traité de l'usage de célébrer le service divin dans l'église en langue non vulgaire*, Paris, 1687, in-12. — *Hist. des chanoines réguliers, ou Recherches histor. et critiq. sur l'ordre canonique*, ibid., 1699, in-4.—*Examen des voies intérieures*, ibid., 1700, in-12.

CHAPOTON, écriv. dramat. du 17e S., est aut. des ouvr. suiv. : *le véritable Coriolan*, tragéd. représentée en 1638*; le Mariage d'Orphée et d'Euridice*, pièce à machines, jouée en 1640 et 1648 sur le théâtre du Palais-Cardinal, depuis Palais-Royal.

CHAPPE D'AUTEROCHE (Jean), célèbre astronome, né à Mauriac dans l'Auvergne en 1722, prit de bonne heure l'état ecclésiastique et consacra ses loisirs à l'astron. Admis à l'acad. des sciences en 1759, il fut choisi l'année suivante pour aller à Tobolsk, en Sibérie, observer le passage de Vénus sous le disque du soleil, fixé précédem. au 6 juin 1761. Il éprouva dans ce voyage tous les maux inséparables d'un tel clim., mais il eut le bonheur de voir Vénus entrer sous le soleil, et dédom-

magé de toutes ses peines, revinten France après avoir terminé ses explorations dans un pays alors fort peu connu, et qui, sans lui, ne le serait guères plus de nos jours. En 1768, il fut encore choisi pour aller observer le même phénomène en Californie. Atteint d'une maladie endémique dans cette contrée malsaine,il y succomba le 1er août 1769, après avoir rempli l'objet de sa mission. Il avait fait impr. en 1768 la *Relation* de son voyage en Sibérie, Paris, 2 vol. in-4, avec un atlas gr. in-fol. Cet ouvrage traite de la minéralogie, de l'hist. natur., politique et civ., et présente le tableau des mœurs et des usages de la Sibérie; l'atlas est composé d'excellentes cartes géograph. tracées ou rectifiées par Chappe lui-même. L'impératrice Catherine II, mécontente de quelq. observations de l'astronome français, ne dédaigna pas de publier la critique de sa relation, sous le titre d'*Antidote, ou Examen du liv. intit. Voyage en Sibérie*, etc. (*v.* CATHERINE II). Les observations faites par Chappe dans son second voyage ont été pub. par Cassini, Paris, 1772, in-4, sous le titre de *Voyage en Californie*.—CHAPPE (Claude), neveu du précéd., né dans le Maine en 1763, prit, comme son oncle, l'habit ecclés., étudia la physique et fut l'inventeur du *Télégraphe*, procédé ingénieux au moyen duquel on peut correspondre à une grande distance, avec la rapidité de la lumière, par le moyen d'une langue nouvelle, simple, exacte, et qui rend l'expression d'un mot et d'une phrase par un seul signe. Ce procédé fut éprouvé pour la 1re fois en 1793, et le succès répondit à la promesse de Chappe, qui, secondé par ses frères qu'il avait associés à sa découverte, tenta d'établir alors une ligne télégraphique. Plus tard affecté de la malveillance qui s'efforçait de déprécier le mérite de cette invention, dans un violent accès de mélancolie, il se jetta dans un puits de la maison où était établi l'atelier du télégraphe. Cette catastrophe eut lieu en 1805. — CHAPPE (Ignace-Urbain-Jean), frère aîné du précéd., né en 1760, à Rouen, acquit un emploi dans les finances, qui fut supprimé à la révolut., dont il adopta pourtant les principes; fut élu procureur-syndic, puis député du départ. de la Sarthe à l'assemblée législative, et plus tard nommé avec ses frères administrat. du *Télégraphe;* admis à la retraite en 1823, il mourut en 1828. On lui doit : *Histoire de la Télégraphie*, Paris, 1824, 2 vol. in-8, dont un de pl. C'est l'ouvrage le plus complet et le plus curieux que l'on ait sur cette matière.

CHAPPEL (GUILLAUME), sav. prélat angl., né en 1582 au comté de Nottingham, fut successivem. doyen de Cashel, prevôt du collége de la Trinité à Dublin et év. de Corck en Irlande. Après avoir éprouvé de grandes persécut. pendant les guerres civiles, il mourut en 1649 à Dorby, où il s'était retiré. On a de lui les ouvr. suiv. : *Methodus concionandi*, trad. en angl. et publ. en 1656, *Tr. sur l'usage de l'Écrit. sainte*, et des *Mém.* sur sa vie.

CHAPPELAW (LÉONARD), théol. angl., profess. de langue arabe à l'univers. de Cambridge, né en 1683, mort en 1768, est aut. des ouvr. suiv. : *Elementa linguæ arabicæ*, Cambridge, 1730, in-8; *Comment. sur le livre de Job* (en angl.), 1752, 2 vol. in-8; *le Voyageur*, poème, trad. de l'arabe en angl., 1758, in-8; *Conversations de savans arabes* (en angl.), 1766, in-4. Il avait pub. en 1727 une édit. de l'ouvr. de Spencer *de Legibus hebræorum;* et deux *Sermons sur l'état de l'âme* par l'évêq. Bull, avec une préface.

CHAPPOTIN DE SAINT-LAURENT (MICH.), littérat. attaché à la biblioth. royale, mort à Paris en 1775, a publ. quelques opuscules peu import. et trad. de l'angl. de Jeffries le *Traité des diamants et pierres précieuses*, Paris, 1752, in-8.

CHAPPUIS (CL.), poète, né au commencem. du 16e S. à Amboise en Touraine, d'abord valet-de-chambre du roi François Ier, et garde de sa biblioth., ensuite gr. chantre, puis chan. de l'église de Rouen, mort vers 1572, a laissé plus. *Pièces* de poésies dans le recueil intit. : *Blason anat. du corps féminin*, Lyon, 1537, in-16, très rare. — *Discours de la court* (en vers), Paris, 1543, in-16; Rouen, in-8. — *Le sacre et couronnement de Henri II à Reims*, Paris, 1594, in-4. — Quelq. *pièces* satir. etc. — Son neveu, GABRIEL, historiogr. de France, et secrét.-interprète du roi, né en 1546 à Tours, mort à Paris vers 1611, a laissé un très gr. nombre de trad. de l'ital. et de l'espagn., qui ont eu beaucoup de réputation dans le temps, et dont quelques-unes sont encore recherchées. Le P. Nicéron, tom. XXX, en cite 68; mais cette liste n'est pas complète. Nous n'indiquerons que les plus remarquables; *Hist. de Primaléon de Grèce*, etc. (de l'espagn.), Paris, 1572-83, 4 vol. in-16.—*Amadis de Gaule* (idem), divisé en XXIV liv., dont Chappuis a trad. depuis le 15e au 21e, Lyon, 1575-81, 21 vol. in-16. — *Dix plaisants dialogues de Nicol. Franco*, Lyon, 1579, in-16. — *Histoire des amours extrêmes d'un chevalier de Séville*, trad. de l'espagn. de Contreras, Lyon 1580, in-16; — *Les Mondes célestes, terrestres et infernaux; le Monde petit, grand, imaginé*, etc., *augmenté du monde des ingrats, tiré des Mondes de Doni*, Lyon, 1583, in-8, édit, la plus complète et la plus recherchée.—*les Facétieuses journ.*, etc., Paris, 1584, in-4; — *Le Théâtre des div. cerveaux du monde* (de l'ital. de Garzoni), Paris, 1586, in-8, etc.

CHAPPUYS (ANTOINE), né à Grenoble dans le 16e S. a trad. de l'ital. les ouvr. suiv.: *Descript. de la Limagne d'Auvergne en forme de dialogue*, par Gab. Symeoni, Lyon, 1561, in-4, avec fig.; *Combat de Hiéron, Mutio Justinopolitain, avec les réponses chevaleresques du même aut.*, ibid., 1561, in-4, et 1582, in-8.

CHAPTAL (JEAN-ANTOINE), comte de Chanteloup, homme d'état et l'un des plus habiles chimistes dont s'honore la France, né à Nosaret (Lozère) en 1756, termina ses études à Rodez, où il eut pour profess. de rhétor. Dumouchel, dep. recteur de l'univ. de Paris, et se rendit à Montpellier auprès d'un de ses oncles, médec. instruit.

Ce fut sous ses auspices qu'il étudia la médecine, et surtout les sciences naturelles : sa *Thèse sur les causes des différences parmi les hommes*, eut trois édit. Chaptal vint passer ensuite 4 années à Paris, où il se lia intimem. avec Cabanis, Roucher, Lemierre, Delille, Fontanes, etc. Le goût qu'il prit alors pour la littérat. et la philosophie ne lui fit pourtant pas négliger les sciences, et les états de Languedoc ayant créé à Montpellier une chaire de chimie, Chaptal, désigné pour la remplir, vit bientôt ses cours suivis par une foule d'auditeurs. Ce fut pour ses élèves qu'il publia ses *Éléments de chimie*, qui furent trad. dans toutes les langues. Les états de Languedoc, qui le consultaient sur toutes les questions relatives à l'agriculture, au commerce et aux arts, et qui se trouvaient bien de ses conseils, obtinrent pour lui, en 1787, le cordon de St-Michel et des lettres de noblesse. Possess. alors d'une fortune considérable, il l'employait à doter la France des établissem. industriels qui lui manquaient encore. C'est à lui que l'on fut en partie redevable de la fabrication en grand de l'acide sulfurique, et, le prem., il composa l'alun artificiel, dont on fait une si gr. consommat. dans les fabriques d'indiennes pour fixer les couleurs. On lui dut égalem. l'*art de teindre le coton en rouge*, et celui de substituer aux pouzzolanes d'Italie, les terres ocreuses calcinées. A la révolution, dont il adopta les principes, Chaptal fut nommé l'un des administrat. du départ. de l'Hérault; plus tard, lorsque la France eut à lutter contre toutes les forces de l'Europe, il fut consulté par le comité de salut public sur les moyens d'augmenter la production du salpêtre. Nommé direct. de la poudrerie de Grenelle, il y fit fabriquer jusqu'à 35 milliers de poudre par jour; et, grâce à son zèle éclairé, dans le court espace d'une année, les magasins et les arsenaux furent approvisionnés. A la création de l'école polytechnique, il y fut nommé profess. de chimie. Sa mission remplie, Chaptal retourna professer à l'école de médecine de Montpellier, réorganisée d'après ses plans; et telle était son activité que, sans que ses cours en souffrissent, il put en même temps concourir à l'administrat. du départem. Nommé en 1798 membre de l'Institut, il revint à Paris, où il forma de grands établissements de produits chimiques. Après le 18 brumaire, il fit partie du conseil-d'état, puis fut nommé ministre de l'intérieur, place dans laq. il rendit d'importants services par l'impulsion qu'il sut donner au commerce et à l'industrie. Remplacé par Champagny en 1804, il se consola facilement de cette disgrâce, en se livrant avec une nouv. ardeur à ses trav. scientifiq. Il entra bientôt au sénat, dont il fut nommé trésorier. Commiss. extraordin. à Lyon en 1813 pour organiser les moyens de résister à l'invasion étrangère; l'entrée des alliés à Paris mit un terme à cette mission tardive. Pendant les *cent-jours*, Napoléon le nomma direct.-génér. du commerce et des manufactures. Compris, après le retour du roi, dans la réorganisation de l'Institut, puis nommé successivem. membre du conseil-gén. des hospices, du conseil des prisons et du conseil d'agricult., il fut en 1819 créé pair du royaume. Chaptal mourut en 1832. Ses principaux ouvr. sont : *Éléments de chimie*, 4e édit., 1803, 3 vol. in-8. — *L'Art de faire les vins*, 2e édit., 1819, in-8. — *Traité théorique et pratiq. sur la culture de la vigne*, etc., 2e édit., 1811, 2 vol. in-8.—*La chimie appliquée aux arts*, 1807, 4 vol. in-8, ouvr. d'une haute importance, et qui a contribué beaucoup aux progrès de l'industrie.—*L'Art de la teinture du coton en rouge*, 1807, in-8. — *L'Art du teinturier et du dégraisseur*, 1808, in-8. — *De l'industrie franç.*, 1819, 2 vol. in-8. — *Chimie appliquée à l'agriculture*, 1823, 2 vol. in-8.

CHAPUSEAU (Samuel), littérat., né à Paris de parents protestants, fit ses études à Genève et revint en France pour y trouver une emploi qui lui permît de se livrer à ses goûts littéraires. N'ayant pu réussir à se placer, il parcourut l'Allemagne, exerçant la médecine, ou donnant des leçons de grammaire suivant l'occasion. Il eut enfin le bonheur d'obtenir la place de précepteur de Guillaume, depuis roi d'Angleterre, puis celle de gouv. des pages du duc de Brunswick-Lunebourg, et mourut à Zell en 1701, dans un âge avancé. C'est à lui que l'on doit la public. des deux prem. vol. des *Voyages de Tavernier*, 1682, in-4 : le 3e fut rédigé par La Chapelle, secrétaire du président Lamoignon. Parmi ses ouvr., le seul qui soit recherché des curieux est le recueil de ses comédies impr. séparément de 1654 à 1672, et réunies sous le titre de la *Muse enjouée* ou *Théâtre comique*, Lyon, 1674, in-12, rare. Chappuseau avait entrepris un *Nouv. Diction. histor., géogr. et philos.*, qu'il ne put terminer; s'il faut l'en croire, Moreri aurait profité de son travail.

CHAPUYS (Cl.), chirurgien, né dans le 16e S. à St-Amour, en Franche-Comté, exerça son art avec succès dans sa patrie, où il mourut vers 1620. On a de lui : *Traité des cancers, tant occultes qu'ulcérés*, Lyon, 1607, in-12. On a mal à propos fait un traité d'une lettre *De infelicissimo successu cauterii potentialis brachio applicati*, etc., qu'il adressait à Fabrice de Hilden, et que ce célèbre chirurgien a publiée dans ses *OEuvres*.—Un autre Chapuys (Jean), jésuite, né à Vesoul dans le 17e S., a publié l'*Éloge funèbre du chancelier Boucherat*, prononcé à Die le 30 janvier 1700, et des *Méditations pour tous les jours de la semaine*, Paris, 1724, 3 vol. in-12.

CHARAS (Moïse), habile médecin et pharmacien, né à Uzès en 1618, s'établit à Paris, après avoir étudié la chimie à Orange. Sa réputat. le fit nommer démonstrat. de chimie au Jardin-des-Plantes, et il occupa cette chaire pendant 9 années. Obligé de quitter la France à la révocation de l'édit de Nantes, il passa en Angleterre, de là en Hollande, puis en Espagne, où il était appelé par le roi Charles II. Les méd. de la cour, jaloux de Charas, le déférèrent à l'inquisition, et il ne sortit des prisons du St-office qu'après avoir abjuré la croyance

de ses pères; il avait alors 72 ans. Son retour en France ne présentant plus d'obstacles, Charas revint à Paris, fut agrégé à l'académie des sciences, et mourut en 1698. On a de lui les ouvrages suiv. : *Pharmacopée royale galénique et chimique*, Paris, 1676, in-4; 1682, in-8, 2 vol., fig.; Lyon, 1753, in-4, fig., ou 2 vol. in-12, édition augmentée par Lemonnier (*v.* ce nom); cette *Pharmacopée*, trad. dans toutes les langues de l'Europe, et même en chinois, est depuis long-temps surpas.—*Traité de la thériaque*, Paris, 1668, in-12.—*Nouvelles expériences sur les vipères*, Paris, 1669, in-8, plus. fois réimpr. avec des augmentations, et suivi d'un poème latin intitulé *Echiosophium*. — Une *Relat.* de son voyage en Espagne, insérée dans le *Journ. de Verdun*, année 1776, mois de mars et suiv. On trouve de lui, dans les *Mémoires* de l'académie des sciences, plusieurs *Dissertations* sur l'opium, les vipères, la préparation de l'encre de la Chine, etc.

CHARBONNIER (Ant.-René), ancien procureur au parlement de Paris, né en 1741, fut le fondat. et le directeur du *Journal d'ann. et nouv. de Châlons-sur-Marne*, qui prit, en 1811, le titre de *Journal du département de la Marne*, et mourut en 1820, à 79 ans; il était membre de la société d'agriculture de Châlons. On a de lui : *Théorie pratique du code de procéd. civile et du code civil*, etc., Paris, 1807, 2 vol. in-8. — *L'Art d'améliorer les mauvaises terres*, etc., Châlons, 1815, 2 vol. in-8; le MS., où l'auteur traite des plantations, n'a point été impr.

CHARBONNIÈRES (A. de), littérateur, né dans l'Auvergne en 1778, était neveu de l'abbé Delille, et lui dut la connaissance des principes et du mécanisme de la versification. Atteint par la réquisition, il parvint à se faire exempter du service militaire, et, après avoir travaillé quelque temps dans les bureaux, fut nommé secrétaire-général de l'administration du Piémont. Il fit en 1806 hommage au tribunat d'un drame intitulé la *Journée d'Austerlitz* ou la *Bataille des trois empereurs*. L'âge avait mûri son talent quand il publia la traduction en vers de l'*Essai sur la critique*, de Pope, avec celle de l'*Essai sur la poésie*, de Buckingham, et de l'*Essai* sur la trad. en vers de Roscommon, 1812, in-18. Il fit représenter la même année au Théâtre-Français l'*Indécis*, comédie qui eut du succès. Son *Essai sur le sublime*, poème en III chants, 1813, in-8, fut bien accueilli du public, et, dans l'année suivante, il en donna une nouv. édition avec des notes de Mme de Genlis. Ses *Éléments de l'histoire de la littérature française jusqu'au milieu du* 17e S., Paris, 1817, in-8, sont l'ouvrage d'un homme de goût. Il échoua pourtant dans sa candidature à l'académie française, en 1818. Charbonnières mourut à Paris en 1819. Il était membre de l'acad. des sciences de Turin.

CHARBUY (François-Nicolas), littérateur, né à Paris, vers 1715, mort en 1788, fut lié avec d'Alembert, et prof. long-temps la rhétorique au collége d'Orléans. On a de lui plusieurs livr. élémentaires assez estimés, et quelques autres ouvrages de littérature, dont les principaux sont une *Traduction des partitions oratoires* de Cicéron, Paris, 1756, in-12. — *Abrégé chronologique de l'histoire des Juifs*, ibid., 1759, in-8. — *Aurelia liberata* (Orléans délivrée), poème en 3 chants, Orléans, 1782, in-8, avec la traduction française en regard, par de Meré.

CHARDIN (Jean), voyageur, né en 1643, à Paris, fils d'un bijoutier protestant, se rendit de bonne heure en Perse et dans les Indes-Orientales pour y faire le commerce des pierres fines. Pendant un séjour de 6 ans à Ispahan, où le titre de marchand du roi de Perse le mit en relation avec tous les grands, il visita deux fois les ruines de Persépolis, et rassembla les matériaux les plus curieux sur les antiquités, les monuments et l'histoire. Revenu dans sa patrie, en 1670, et s'y voyant, en raison de la religion qu'il professait, exclu des honneurs auxquels il avait droit d'aspirer, il se détermina à retourner en Asie. Après un nouveau séjour de 10 ann. dans la Perse, il en partit avec une riche cargaison, et se rendit à Londres, où il fut bien accueilli par le roi Charles II, et honoré de fonctions diplomatiques importantes. Il publ. en 1686, à Londres, la première édition de la *Relation* de ses voyages, dont il parut deux autres éditions en 1713, année de la mort de l'auteur. Au retour de son premier voyage, il avait publié à Paris *le Couronnement de Soliman III, roi de Perse*, etc., 1671, in-8. La véracité de ses récits, ainsi que la profondeur de ses observations, ont été confirmées par tous les voyageurs qui ont, après lui, visité la Perse et les Indes-Orient. Les *Voyages* de Chardin ont été réimpr., Amsterdam, 1735, 4 vol. in-4, fig., et cette édition est toujours recherchée des curieux. Langlès en a donné une nouvelle, Paris, 1811, 10 vol. in-8, avec atlas in-fol., et une *Carte* de la Perse, dressée par M. Lapie; l'éditeur y a joint une *Notice* sur ce pays, destinée à suppléer à l'*Abrégé de l'histoire de la Perse*, que Chardin devait publier, mais qui n'a pas vu le jour, non plus que des *Notes* sur div. endroits des Écritures saintes, celui de ses ouvrages auquel il paraissait attacher le plus d'importance.

CHARDIN (Jean-Baptiste-Siméon), peintre de genre, né à Paris en 1699, fut reçu à l'académie en 1728, sur un tableau représentant un *Intérieur de cuisine*, que l'on a vu depuis au musée. Diderot, dans ses *Salons*, parle souvent de Chardin, dont il aimait le talent plein de naturel et de vérité; il le regardait comme un grand coloriste, et le mettait sous le rapport du faire au dessus de Greuze, de toute la distance de la terre au ciel. Ses compositions sont encore recherchées. Il mourut en 1779. On a beaucoup gravé d'après cet artiste.

CHARDON (Mathias), bénédictin de la congrég. de St-Vannes, né à Yvoi-Carignan (Luxembourg), en 1695, reçut, lors de sa profession, le nom de Charles, qu'il conserva depuis. Il professa quelq. temps la théologie dans les maisons de son ordre; mais il fut destitué pour avoir refusé d'accepter la bulle *Unigenitus*. Dès-lors, il put se livrer entié-

rement à l'étude des langues et de l'histoire, vivant au milieu de ses livres. Ce savant religieux mourut à Metz en 1771. On a de lui : *Histoire des sacrements*, etc., Paris, 1745, 6 vol. in-12, ouvr. d'une grande érud., traduit en italien, Brescia, 1758, 3 vol. in-4. — CHARDON (Pierre), jésuite missionn., envoyé dans le Canada en 1697, y présida 30 ans la miss. de son ordre, établie sur la rivière St-Joseph, et porta l'Évangile chez la plupart des tribus indiennes, voisines des lacs, et principalement de celui de Michigan. Comme il avait appris les div. langues de ces mêmes peuplades, ses prédications obtinrent un grand succès. Le P. Chardon mourut dans le cours de ses trav. apostoliq., vers 1730.

CHARDON DE LA ROCHETTE (SIMON), helléniste distingué, né en 1753 dans le Vivarais, au village dont il joignit le nom à celui de sa famille, acheva ses études à Paris, et perfectionna ses connaiss. par la fréquentat. des savants et par des voyages en Italie, en Allemagne, en Hollande, etc., où il se fit des amis de tous ceux qui partageaient son enthousiasme pour les chefs-d'œuvre de la Grèce. Ayant eu le bonheur de se procurer une copie du fameux MS. de l'*Anthologie* palatine, il forma le projet d'en publier une édit. avec un comment., et ce trav. fut la gr. occupat. de sa vie. La révolut. le força d'ajourner ce projet. Membre de la commission temporaire des arts, il sauva d'une destruction inévitable bien des livres, bien des MSs. précieux. Le souvenir des services qu'il avait rendus à cette époque désastreuse, le fit charger en 1807 de visiter les biblioth. des départ., et il y découvrit plus. docum. import. qui par ses soins furent envoyés à Paris. La plupart des érudits qui faisaient l'honneur de la France avaient disparu; l'étude du grec était négligée, et Chardon ne put trouver un libraire qui voulût se charger de la publicat de son *Anthologie*. Le sav. helléniste se vit obligé de se faire lui-même édit. d'ouvr. la plupart frivoles, et mourut de chagrin en 1814. On lui doit des édit. du *Sémélion* du marquis de Belle-Isle (1807), de la *Vie de la marquise de Courcelles* (1808), du *Jardin des racines grecques* (1808), de l'*Histoire secrète du cardinal de Richelieu*, etc. (1808), de l'*Histoire de la vie et des ouvr. de Lafontaine* (1811); mais son principal titre à l'estime est le rec. de ses articles dans le *Magasin encyclopédique*, qu'il a publ. sous ce titre : *Mélanges de critique et de philologie*, Paris, 1812, 3 vol. in-8. On en annonce une suite qui n'a point encore paru.

CHARENTON (JOSEPH-NICOLAS), jésuite, né à Blois en 1649, passa quinze ans dans les missions de la Perse, et, rappelé par ses supérieurs, consacra le reste de sa vie à la dévotion. Il mourut à Paris en 1735. Il est principalement connu par sa trad. de l'*Histoire générale d'Espagne*, du P. Mariana, augmentée du sommaire du même auteur et des fastes jusqu'en 1720, avec des notes historiques, géographiques et critiques, des médailles et cartes, Paris, 1725, 6 vol. in-4. On lui doit encore : *Entretiens de l'âme dévote sur les principes de la vie intérieure de Thomas A Kempis*, Paris, 1706, in-12.

CHARÈS, général athénien, eut d'abord le commandement de quelques troupes étrangères que la république avait à Corinthe, et remporta, l'an 367 av. J.-C., un léger avantage sur les Argiens et les Sicyoniens; il fut ensuite envoyé à la tête d'une escadre contre Alexandre, tyran de Phérès, et, bien que dans cette expédition ses fautes, autant que ses exactions, eussent jeté la mésintelligence entre les Athéniens et leurs alliés, il n'en fut pas moins nommé général en chef. Il mit en vain le siége devant la ville de Chios; après avoir fait rappeler les chefs d'une nouvelle escadre envoyée à son aide, et n'ayant pas de quoi payer ses troupes, il se mit à la solde d'Artabaze, qui venait de se révolter contre le roi de Perse. Les menaces du roi de Perse ayant obligé les Athéniens de le rappeler, il fut envoyé peu de temps après en Thrace pour reprendre Amphipolis sur Philippe, et pour négocier en même temps un nouveau traité avec Cersobleptès. Celui-ci ayant besoin des Athéniens pour se défendre contre Philippe, accepta leurs conditions; mais Charès, loin de reprendre Amphipolis, se laissa enlever d'autres villes, et ne ramena que 48 vaisseaux, de 150 qui lui avaient été confiés. De retour à Athènes, il ne dut son salut qu'au crédit des orateurs, à la tête desquels se trouvait Démosthènes. Il commandait à la bataille de Chéronée, dont la perte fut en grande partie le résultat de son incapacité. Le dernier épisode connu de la vie de ce général, est son expulsion de Mitylène, où il s'était rendu, lorsqu'après la prise de Thèbes, Alexandre lui avait fait grâce. — CHARÈS de Mitylène, isangèle (office correspond. à celui d'huissier) d'Alexandre-le-Grand, avait composé sur la vie de ce prince un ouvrage dont il ne reste que quelques fragments qui en font regretter la perte.

CHARÈS, statuaire grec, né à Lindes, élève de Lysippe, exécuta, vers la 121e olympiade, dans l'île et près du port de Rhodes, cette fameuse statue colossale en bronze, placée par les anciens au rang des sept merveilles du monde. Il employa 12 ans à cet ouvrage, qu'un tremblement de terre ne laissa subsister debout que 56 ans. On en voyait encore les débris en 667. Un juif les acheta et en forma la charge de 900 chameaux. Les doigts seuls de ce colosse, représentant Apollon, haut de 70 coudées, étaient aussi grands qu'une statue ordinaire. Ce ne fut pas le seul ouvr. de Charès; Pline lui attribue une tête colossale, que le consul Lentulus avait placée au Capitole.

CHARETTE DE LA CONTRIE (FRANÇ.-ATHANASE), général de l'armée royale dans la Vendée, né en Bretagne en 1763, d'une famille ancienne, entra de bonne heure dans la marine, et parvint au grade de lieutenant de vaisseau; en 1789, il fut élu chef de la garde nationale de son arrondissement. Peu de temps après il quitta la France; mais il y revint dans les commencements de 1793, au moment où l'insurrection éclatait dans les départements de

l'Ouest. Son intention ne paraît pas avoir été d'y prendre part; mais, forcé par les habitants de son canton de se mettre à leur tête, il n'eut plus un seul moment d'hésitation dans sa conduite. Des revers qu'il éprouva dans les premiers moments lui firent ensuite disputer le commandement qu'on l'avait forcé d'accepter; mais il s'y maintint avec courage, répara les échecs qu'il avait essuyés, et se réunit à Cathelineau pour attaquer Nantes. Le mauvais succès de cette tentative ne le découragea point; il brûlait au contraire du désir de trouver une occasion de prendre sa revanche; mais les Vendéens ayant encore échoué complétement devant Luçon, Charette se retira dans le château de Légé, et s'y livra, du moins en apparence, à des habitudes de dissipation. A l'arrivée de la garnison de Mayence dans la Vendée, il se rapprocha de la Sèvre pour se réunir à la grande armée catholique, et battu d'abord dans deux rencontres, remporta le 19 sept., à Torfou, un avantage important sur l'armée de Mayence; profitant de l'enthousiasme de ses soldats, il les conduisit dès le lendemain à Montaigu, surprit et tailla en pièces les colonnes qui l'occupaient, puis, se dirigeant sur St-Fulgent, s'empara de cette place malgré une vigoureuse résistance. Mais par suite du peu d'accord qui existait entre lui et les autres chefs vendéens, il quitte brusquement la gr. armée et se porte sur Noirmoutier, qu'il ne prend qu'à une seconde attaque. Cette position était importante, parce qu'elle lui permettait de communiquer avec les Anglais. Mais dans le même temps qu'il cherchait à s'y établir, l'armée vendéenne, battue à Cholet, avait repassé la Loire, et Charette, forcé d'abandonner Noirmoutier, vivement poursuivi, bloqué dans les marais de Bouin par le gén. Haxo, n'échappa qu'avec la plus grande difficulté. Dès ce moment, il ne combattit plus qu'à la manière des Parthes, en fuyant. C'est ainsi qu'il parcourut tout le Bas-Poitou, et s'avança même jusqu'à Maulevrier au-delà de la Loire, où le peu de troupes qui l'avait suivi l'abandonna pour se ranger autour du jeune Larochejacquelein. Après la mort de ce chef, Charette tenta vainem. de se faire déclarer généralissime. L'armée royale resta divisée sous trois généraux, qui convinrent seulement de continuer leurs opérations de manière à pouvoir s'entr'aider mutuellement. Ce fut peu de temps après que Marigny, l'un des trois généraux, accusé de trahison, fut condamné à mort par un conseil de guerre (*v.* Marigny). Au mois de juin 1794, Charette reprend l'offensive, attaque trois camps retranchés et les emporte avec la plus grande vigueur. Mais à cette époque, il ne pouvait plus être secondé par les autres corps royalistes. La plupart des chefs avaient péri; seul, il ne pouvait pas prolonger la guerre. Sur ces entrefaites, la convention envoya des commissaires à Nantes pour proposer un accommodem. Charette ne s'y prêta qu'avec répugnance, et les condit. du traité furent bientôt enfreintes de part et d'autre. Charette reparut alors à la tête des bandes avec lesquelles il avait si long-temps combattu; mais l'enthousiasme n'était plus le même; il obtint cependant plus. avantages signalés et se rapprocha des côtes dans l'espoir de recevoir des secours et même de voir débarquer le comte d'Artois. Trompé dans cette attente, Charette abandonné d'une partie des siens, eut encore à se défendre contre le général Hoche, dont l'activité ne lui laissa pas un moment de repos. Blessé dans un dernier combat, à la tête et à la main, il réussit encore à s'échapper, mais il fut trouvé baigné dans son sang et conduit à Nantes, où il fut fusillé le 29 mars 1796. Il a paru une *Réfutation des calomnies publ. contre le gén. Charette*, etc., par M. Lebouvier-Desmortiers, 1809, en 2 parties, in-8, avec portrait.

CHARIDÈME, capitaine grec, né dans l'île d'Eubée vers la fin du 3e S. avant J.-C., fut chef de l'une des bandes qui, après la guerre du Péloponèse, se mettaient indifféremment à la solde de ceux qui les payaient davantage. Il servit tour à tour les Athéniens, Philippe, roi de Macédoine, Cotys, roi de Thrace, et le satrape Artabane, qui s'était révolté contre le roi de Perse. Il revint ensuite à Athènes, où le peuple voulut lui décerner le commandement, après la bataille de Chéronée; mais l'aréopage s'y opposa, attendu qu'il était étranger. Redoutant la vengeance d'Alexandre-le-Grand, auquel il avait osé résister dans Thèbes, Charidème se sauva en Perse auprès de Darius; mais ayant blessé l'orgueil de ce monarque, pour avoir dit que les Perses n'étaient pas en état de résister aux armes d'Alexandre sans le secours d'un corps auxiliaire grec, il fut condamné à perdre la vie, et marcha au supplice en s'écriant qu'il serait bientôt vengé par l'illustre fils de Philippe. Sa mort eut lieu l'an 333 avant J.-C.

CHARILAUS, roi de Sparte, neveu du célèbre Lycurgue, né dans le 8e S. avant l'ère chrétienne, vainquit les Argiens, mais fut ensuite battu, fait prisonnier par les Tégéates, racheta sa liberté par un traité de paix avec ce même peuple, et mourut peu de temps après, vers l'an 770 avant J.-C. — Un autre Charilaus, Lacédémonien, est cité dans l'hist. pour la concision et briév. de ses réponses. On lui demandait un jour pourquoi Lycurgue avait fait si peu de lois : « A ceux qui parlent peu, dit-il, peu de lois suffisent. »

CHARISIUS (Flav.-Sosipater), grammairien, né dans la Campanie, enseignait à Rome : on sait qu'il était chrét. Putschius conjecture qu'il était antérieur à Diomède et qu'il vivait au 5e S. Sa *Grammaire*, publ. pour la 1re fois, Naples, 1532, in-fol., a été réimpr. Bâle, 1551, in-8, et insérée par Putschius dans les *Gramm. lat. auctor. antiquor.*, Hanau, 1605, in-4.

CHARITÉ (les Frères de la). — V. Jean de Dieu.

CHARITÉ (les Filles de la) ou *Sœurs grises*. — V. Gras et Vincent de Paul (St).

CHARITON, écrivain grec du bas-empire, dont l'époque est inconnue, est auteur *des Amours de Chæréas et de Callirhoé*, publ. pour la prem. fois en grec et en latin, avec des notes étendues, par Jacques-Philippe Dorville, Amsterdam, 1750,

in-4, réimpr. à Leipsig, 1783, in-8, trad. en franç. avec des notes par Larcher (*v.* ce nom), Paris, 1763, 2 vol. in-12, réimpr. dans la *Biblioth. des romans grecs*, Paris, 1797, 12 vol. in-18.

CHARLAS (Antoine), prêtre, supérieur du séminaire de Pamiers, né vers 1630, fut un des plus zélés défenseurs de la cause des évêques du Languedoc dans leur procès au sujet de la régale (*v.* Caulet). Poursuivi par suite de cette querelle, Charlas se réfugia à Rome, où il se signala par plus. écrits contre la déclarat. de l'assemblée du clergé de France de 1682, et mourut en 1698. Il a publ.: *Causa regaliæ penitùs explicata*, 1679, in-4, Liége, 1685, in-4. — *Tractatus de libertatibus Ecclesiæ gallicanæ*, Rome, 1684, in-4, ibid., 1720, 3 vol. in-4, augmenté du *Causa regaliæ*, etc., du *Primatus jurisdictionis romanorum pontificum assertus*, et d'un tr. intit. *du Concile génér.*, etc.

CHARLEMAGNE. — V. Charles Ier.

CHARLES, nom commun à plus de 50 personnages historiques, tant emper. que rois, souverains ou princes. On trouvera ces noms classés dans l'ordre suivant: 1° France, ses rois dans l'ordre chronologique, ses princes souverains et autres; 2° Espagne, ses souver.; 3° Italie, idem; 4° Autriche, ses empereurs, etc.; 5° Suède, ses rois; 6° Angleterre, idem.

CHARLES MARTEL, duc d'Austrasie, fils de Pepin d'Héristal, maire du palais, régna lui-même, sous ce titre, pendant plus de 25 ans. Guerrier intrépide, il fut l'un des plus grands héros dont la France honore la mémoire. Après avoir forcé les seigneurs à reconnaître son autorité, il repoussa les agressions des Saxons, des Frisons et des Bavarois, et porta la guerre à son tour dans leur pays. Profitant de son éloignement, les Sarrasins prirent et pillèrent Bordeaux, et s'avancèrent jusque sur la Loire. Charles marcha sur-le-champ à leur rencontre, et remporta sur eux en 732 une victoire mémor. qui sauva l'Europe. Il mourut à Quercy-sur-Oise, le 12 octobre 741. Le plus jeune de ses trois fils fut Pépin-le-Bref, prem. roi de la 2e race.

CHARLES Ier, dit *Charlemagne*, roi de France, empereur d'Occident, né en 742 au château de Saltzbourg dans la Haute-Bavière, fut couronné roi en 768, après la mort de Pépin-le-Bref, son père, et partagea d'abord le trône avec son jeune frère Carloman; mais à la mort de ce prince, en 771, il en demeura seul possesseur. Il fit la guerre aux Saxons pend. 32 ans, et tour à tour indulgent ou sévère, ne parvint à les subjuguer qu'après avoir changé leur pays en solitude. La conquête de la Lombardie fut terminée par une seule bataille. Didier (*v.* ce nom) vaincu, fut confiné dans un monastère, et Charles, en le remplaçant, rendit au royaume son ancien nom d'Italie. Il vole ensuite en Espagne au secours d'un de ses alliés, prend Pampelune, et se rend maître du comté de Barcelone; mais ses troupes, à son retour, attaquées à l'improviste dans la vallée de Roncevaux, y sont écrasées. Il est couronné empereur d'Occident à Rome, en 800. Sur la fin de sa vie, il s'associa Louis, le seul de ses fils qui lui restât, et mourut en 814, laissant à ses peuples un code de lois, qui de nos jours mérite encore l'admiration et la reconnaissance. On ne saurait faire un plus bel éloge de ce prince, non moins grand par son amour pour les sciences et les lettres, dont son palais fut l'asile, que par ses victoires, égales à celles de César en rapidité comme en étendue, qu'en rappelant que sous son sceptre la France fut exempte, pendant près d'un demi-siècle, et de révolutions et de calamités, quoiqu'il possédât un si vaste empire. Outre ses *Capitulaires*, dressés pour la plupart à Aix-la-Chapelle en 805 et 806, et recueillis par Ansegise et Benoît-le-Lévite, publ. avec des notes par Amerbach, 1549, in-8, mais dont la meill. édition est celle de Baluze, Paris, 1677, 2 vol. in-fol., Charlemagne a laissé des *Lettres* dans le t. Ier de la collect. de D. Bouquet; une *Grammaire*, dont il reste des fragments dans la *Polygraphie* de Trithème; son *Testament*, recueilli par Bouchet dans le t. III de sa *Bibliothèque du droit franç.*, Paris, 1667, in-fol. On lui attribue aussi quelq. *Poésies lat.*, telles que *l'Épitaphe du pape Adrien*, le *Chant de Roland*, etc. Il n'est point auteur des *Livres Carolins*, mais il permit qu'on les publiât sous son nom. Mis au nombre des saints par l'antipape Pascal III, l'an 1165 ou 1166, l'Église n'a jamais autorisé son culte, mais n'a pas non plus rapporté le décret de sa canonisation; et sa mémoire est honorée par plus. églises d'Allemagne. Louis XI fixa la fête de Charlemagne au 28 janvier, et l'univ. de Paris le choisit en 1661 pour son patron, sans toutefois le désigner sous le nom de *saint*. Une *Histoire de Charlemagne* a été écrite en latin par Éginhard (*v.* ce nom); en français par Gaillard, Paris, 1785, 4 vol. in-12; en allemand par Hegewisch, traduite en français par Bourgoing, 1805, in-8.

CHARLES II, dit *le Chauve*, fils de Louis-le-Débonnaire et de Judith de Bavière, né en 823 à Francfort-sur-le-Mein, fut élu roi de France en 840, couronné emper. et décoré du titre d'*auguste* en 875 par le pape Jean VIII, success. d'Adrien II, avec lequel il avait eu de violents démêlés. Après avoir, à diverses reprises, employé l'argent et les promesses pour soustraire la France aux dévastat. des Normands, moyen indigne d'un roi, et plus propre à perpétuer les invasions qu'à les prévenir ou les faire cesser; après avoir soutenu des guerres longues et sanglantes pour conserver l'Aquitaine, qu'il possédait au préjudice de son neveu Pépin II, et qu'il perdit et reprit tour à tour, il s'était rendu en Italie pour concerter avec le pape les moyens de repousser les violentes attaques des Sarrasins, quand l'apparition de Carloman, roi de Bavière, sur les terres de la Lombardie, à la tête d'une armée nombreuse, l'obligea de presser son retour en France; mais atteint dans le voyage d'une maladie occasionnée par l'inquiétude et les regrets, il mourut en 877, au village de Brios en Bresse, dans la chaumière d'un paysan. C'est du règne de Charles-le-Chauve que datent et la ruine de la

maison carlovingienne, et l'affermissement de la puissance féodale, qui brava si long-temps l'autorité royale. Il a laissé des *Capitulaires* qui ont été réunis à ceux de Charlemagne.

CHARLES III, dit *le Simple*, fils posthume de Louis-le-Bègue, né en 879, monta sur le trône en 898, en fut dépouillé en 922, et mourut prisonnier au château de Péronne en 929. La France, pend. le règne de ce prince, fut saccagée par les Normands, accablée sous le despotisme d'un ministre tout-puissant, et déchirée par les soulèvem. que fomenta la noblesse contre un trône sans force et sans appui. Charles-le-Simple laissa d'Ogive, sa 4e femme, un fils qui fut Louis-d'Outremer.

CHARLES IV, surnommé *le Bel*, 3e fils de Philippe-le-Bel, monta sur le trône en 1322, après la mort de son frère, Philippe-le-Long. A son avénement, il trouva le trésor royal épuisé; n'osant pas demander des impôts, il fut obligé d'employer des moyens odieux pour se procurer l'argent dont il avait besoin. Il dépouilla les banquiers italiens connus sous le nom de *Lombards*, et les chassa de France. Tous ceux qui avaient eu part sous les règnes précédents à l'administration des finances ou à la levée des impôts furent recherchés et pressurés. Ces mesures illégales eurent alors le double résultat d'apaiser les mécontentem. du peuple et de procurer à l'état des ressources qui furent sans doute alors regardées comme légitimes; les Français se crurent indemnisés des exactions de la maltôte par les châtiments exemplaires que subirent ses principaux fauteurs. Ce fut en vain que le désir d'avoir un héritier engagea ce prince dans plus. hymens; il n'eut que des filles; et à sa mort, survenue en 1328, à Vincennes, sa couronne passa à une branche collatér. dans la personne de Philippe de Valois. Charles-le-Bel eut de sanglants démêlés avec le roi d'Angleterre, Édouard II (*v.* ce nom), au sujet de l'hommage que lui devait ce prince comme à son suzerain; le pape tenta vainement de placer sur sa tête la couronne impér.; ce fut sous son règne qu'eut lieu la guerre dite des *Bâtards*.

CHARLES V, dit *le Sage*, fils aîné du roi Jean et de Bonne de Luxembourg, né à Vincennes le 21 janv. 1337, fut couronné à Reims en 1364, et mourut le 3 sept. 1380. Secondé par des ministres fidèles qu'il savait choisir et surtout consulter; servi par de vaillants capitaines qu'il honorait de son estime et récompensait avec magnificence, sans leur permettre jamais de rien entreprendre au-delà de ses ordres, ce prince, instruit de bonne heure dans l'art de gouverner, fit consister toute la gloire de son règne dans la prospérité de ses états, et mérita le beau surnom de *Sage*. Aimé des grands, que sa politique sut ménager, redouté de ses voisins, quoiqu'il ne se montrât jamais à la tête de ses armées, il fut le premier de nos rois qui ait connu toute l'importance d'une bonne administrat. appliquée à l'art militaire, et qui ait en même temps associé l'intérêt d'un trône florissant à l'indépend. nationale. Pendant son règne les états-généraux furent fréquemment assemblés; les prétentions du roi d'Angleterre, Édouard III, furent abaissées; et malgré les guerres dans lesquelles il fut engagé, soit avec ce prince, soit avec Pierre-le-Cruel, guerres presque toujours couronnées de succès; quoique enfin il eût pris à sa solde plusieurs de ces bandes de guerriers mercenaires connus sous le nom de *compagnies*, autant, il est vrai, pour en purger ses états que pour s'aider de leurs armes, on trouva dans ses coffres, à sa mort, 17 millions, somme énorme pour cette époque : il faut ajouter que de semblables économies n'avaient pas empêché qu'il se montrât toujours magnifique, et il est aisé de s'en convaincre par la réception qu'il fit, en 1378, à l'empereur Charles IV. La relat. de cette curieuse entrevue a été publiée à Paris en 1615, in-4, par Théodore Godefroi d'après un MS. de la bibliothèque du roi. Charles V fut le premier des enfants de France qui porta le titre de *Dauphin*. Par une ordonnance qu'il rendit en 1374 et qu'il confirma au lit de mort, il fixa la majorité de ses successeurs à 14 ans. Il ne se montra pas moins occupé de ses sujets que de sa famille, en supprimant formellement la plupart des impôts auxquels les peuples avaient consenti pendant son règne. Ami des lettres et protecteur des savants, il fut le fondateur de la bibliothèque royale. Paris lui dut plus. édifices; il fit construire la Bastille, pour y déposer le trésor royal. L'abbé de Choisy a publ. l'*Hist. de Charles V*, Paris, 1689, in-8. L'Académie franç. proposa son éloge en 1766. La Harpe remporta le prix.

CHARLES VI, dit *le Bien-Aimé*, fils et success. du précédent, né à Paris le 3 déc. 1368, reçut à sa naissance le Dauphiné pour apanage, et monta sur le trône en 1380. Le mouvement que Charles V avait imprimé à la monarchie ne tarda pas à être arrêté par l'ambit. et la cupidité des ducs d'Anjou, de Bourgogne et de Berri, oncles paternels et régents de cet infortuné prince, qui n'avait pas 13 ans accomplis. Les divisions des régents, non moins que leur avidité, entraînèrent le peuple dans la révolte; on vit à Paris des séditieux, qu'on nomma *maillotins*, assommer les financiers avec des maillets de fer, tandis que d'autres villes se soulevaient contre l'autor. roy.; enfin des guerres sanglantes au-dedans, funestes au-dehors, les factions connues sous le nom de *Bourguignons* et *d'Armagnacs*, dont la peste et la famine ne purent ralentir les fureurs, désolèrent tour à tour la France et signalèrent ce malheureux règne. Charles VI mourut en démence le 21 octobre 1422, laissant le royaume dans l'état le plus déplorable; mais la compassion qu'il inspirait aux peuples, toujours prompts à oublier leurs propres misères pour plaindre de hautes infortunes, suffit pour lui conserver leur amour. Un traité honteux conclu par la reine et le duc de Bourgogne avec Henri V, roi d'Angleterre, avait nommé ce prince régent des états de France pendant la vie de Charles VI, et son successeur au trône, à l'exclusion de l'héritier légitime.

CHARLES VII, dit *le Victorieux*, fils du précéd.,

né à Paris le 22 février 1403, dauphin en 1416 par la mort de son frère Jean, se déclara régent en 1418 pendant la maladie de son père; mais forcé de fuir Paris, où le parti des Bourguignons avait le dessus, il se retira à Bourges, puis à Poitiers, où il fut rejoint par ses partisans. Accusé d'avoir conseillé le meurtre du duc de Bourgogne, assassiné sur le pont de Montereau, il essaya vainement de s'en justifier. Sa mère elle-même accréditait ce bruit odieux; et poussé par cette femme, Charles VI déshérita son fils en 1420 par suite de l'odieux traité de Troyes. Cependant le dauphin ne se laissa point abattre; après avoir parcouru les provinces méridionales et s'être emparé de plusieurs places, il obtint, au moyen d'un secours qui lui fut envoyé d'Écosse, quelq. avantages contre les Anglais sur la Loire, et la querelle qui s'éleva entre les Bouguignons et les Anglais au sujet de la possession de la Flandre lui donna le temps d'organiser son armée. La mort du malheureux Charles VI avait suivi de près celle de Henri V; la reine Isabeau de Bavière, toujours plus courroucée contre son fils, venait de proclamer Henri VI roi de France: Charles, proscrit, avait en même temps à combattre les factions intestines et les troupes étrangères. Son sort dépendait du siége d'Orléans, que poursuivaient avec vigueur les Anglais et les Bourguignons réunis : les habitants de cette ville, dont le duc était alors prisonnier en Angleterre, se défendaient avec le plus gr. courage; mais le manque de vivres allait les contraindre à se rendre, quand une jeune paysanne, nommée Jeanne d'Arc, à jamais célèbre sous le nom de la *Pucelle d'Orléans*, vint ranimer les espérances de Charles VII, en lui promettant, au nom du ciel, de faire lever le siége d'Orléans et de le conduire à Reims pour y être sacré. Cette fille extraordinaire exécute enfin ses desseins : Orléans est délivré le 8 mai 1429, et Charles est sacré à Reims le 17 juill. suiv. Dès-lors sa fortune change de face; les Anglais, dont la domination pesait sur la France, en sont repoussés par les comtes de Dunois, de Penthièvre, de Foix et d'Armagnac, qui leur enlèvent toutes leurs possess. dans ce roy., à l'except. de Calais; Paris ouvrit ses portes au roi, l'an 1436. Les dernières années de Charles furent troublées par l'humeur turbulente de son fils. Craignant d'être empoisonné par ses ordres, il se priva de nourriture, et mourut le 22 juillet 1441, à Meun-sur-Yèvre en Berri. Ce prince, dont la jeunesse avait été dissipée, se montra dans l'âge mûr un souverain habile. Il institua les milices, et son administration lui concilia l'amour des grands, du peuple et des guerriers. La *Pragmatique-sanction* fut établie sous son règne, dont l'*Hist.* a été écrite par Jean et Alain Chartier et par Baudot de Juilly (*v.* MARTIAL D'AUVERGNE.).

CHARLES VIII, dit *l'Affable et le Courtois*, fils de Louis XI, né à Amboise le 14 juin 1470, parvint au trône le 30 août 1483, et fut sacré à Reims le 15 juin 1484. Ce prince, éloigné de la cour dès son enfance, fut élevé dans une ignorance si grande, qu'il ne savait pas lire lorsqu'il monta sur le trône; c'est à ce défaut d'éducation, racheté d'ailleurs par une bonté parfaite, qu'il faut attribuer la répugnance insurmontable qu'il conserva toujours pour les affaires. Ayant atteint, lors de la mort de son père, l'âge voulu par l'ordonnance de Charles V (14 ans), il n'eut point de régent, mais fut confié aux soins de sa sœur aînée (*v.* Anne de France), à qui Louis XI avait remis en même temps la principale autorité dans le gouvern., et qui sut s'en montrer digne. La majorité de Charles VIII fut reconnue par les états-généraux assemblés à Tours au mois de janvier 1484. Les commencements de son règne furent troublés par une révolte à la tête de laq. se trouvait le duc d'Orléans, depuis Louis XII; mais elle fut promptement apaisée, et la réconciliation de ce prince avec le roi qui l'aimait fut sincère. Le mariage de Charles VIII avec Anne de Bretagne (*v.* ce nom) acheva de ramener la tranquillité dans le royaume, dont la puissance s'accrut par la réunion de cette belle province à la couronne. Cependant, jaloux de s'illustrer, le jeune roi, moins prudent que brave, résolut bientôt de conquérir Naples. Après deux années de préparatifs, pendant lesq. l'Italie semble frappée d'inertie, il part à la tête d'une armée de 30,000 hommes, sans argent, sans crédit, sans magasins : la petite-vérole suspend d'abord sa marche, mais il entre triomphant à Florence le 14 novembre 1494, se rend ensuite à Rome, puis à Naples; le pape Alexandre VI, qu'il a contraint de capituler, lui donne l'investiture de ce royaume et de celui de Jérusalem, le couronne empereur d'Orient, et le reconnaît enfin comme souverain dans Rome. Charles VIII devait moins son triomphe à la force des armes qu'à la haine des Napolitains contre leur roi : il fallait songer à gagner l'affection de ces peuples; mais tandis que Charles n'est occupé que de revenir en France, il se trame sourdement contre lui une ligue entre les principaux états d'Italie. Parti de Naples le 21 mai, il traversait avec précaution l'Italie, lorsque, rencontrant l'armée confédérée, il lui livre, le 6 juillet, la célèbre bataille de Fornoue, dans laq. 8,000 Français triomphèrent de 40,000 Italiens; mais le seul fruit qu'il recueillit de cette victoire fut la délivrance du duc d'Orléans, assiégé dans Novarre, et la possibilité d'effectuer sa retraite; Ferdinand d'Aragon, chassé de Naples 3 mois auparavant, y rentrait aux acclamat. du peuple. De retour dans ses états, Charles VIII mourut au château d'Amboise le 7 avril 1498, pendant les apprêts d'une seconde expédit. Les *Mémoires* de Commines renferment de curieux détails sur ce règne; on en trouve également des particularités intéressantes dans les *Recherches et éclaircissem. histor.* de Foncemagne, t. XVI et XVII du rec. de l'acad. des inscript.

CHARLES IX, roi de France, fils de Henri II et de Catherine de Médicis, né à St-Germain-en-Laye le 27 juin 1550, monta sur le trône le 15 décembre 1560, après la mort de François II, son frère. Sacré à Reims par le cardinal de Lorrraine, le 15 mars 1561, Charles IX, quoique mineur, n'eut point de

régent titré; mais il se trouva par le fait sous la tutelle de sa mère, qui, après s'être assurée que l'autorité ne pouvait lui être enlevée, feignit de la recevoir du jeune roi avec l'agrément du parlem. et consentit ensuite à partager l'administration de l'état avec Antoine de Bourbon, roi de Navarre, nommé dès-lors lieutenant-gén. du royaume. Catherine tenta de rétablir le pouvoir royal sans le secours des Bourbon ni des Guise; et ne reculant devant aucun moyen, elle résolut de détruire les deux partis l'un par l'autre. La réunion des états-généraux à Orléans, le 31 déc., n'avait eu d'autre résultat que d'animer les deux factions en les mettant en présence; la conférence entre les docteurs des deux religions autorisée en août 1561, et connue sous le nom *Colloque* de Poissy, eut d'abord le même résultat; mais bientôt la reine, effrayée de la nouvelle force qu'allait donner au parti catholique la réunion du roi de Navarre à ses principaux chefs, s'empressa de rétablir l'équilibre en favorisant les religionnaires, qui, après l'édit de janvier 1562, se crurent assez puissants pour ne plus rien ménager. Enfin une rixe survenue près de Vassy en Champagne, entre les gens du duc de Guise et les protestants, qui chantaient des cantiques dans une grange, devint le signal de la guerre sur presque tous les points de la France. Cependant, au milieu de ces dissensions intestines, devenues plus terribles par l'alliance des calvinistes avec les Angl., Charles IX, déclaré majeur en 1563 par le parlement de Rouen, conclut l'ann. suiv. la paix avec l'Angleterre, et s'efforça vainement, en parcourant les diverses provinces de son royaume, d'y apaiser les troubles; il fut même sur le point d'être enlevé par les huguenots. Après une série de combats tristement mémorables, et dans lesquels on vit figurer avec éclat le duc de Guise, le connétable de Montmorenci, le prince de Condé et l'amiral de Coligny (*v.* ces noms), la guerre fut suspendue par une paix avantageuse aux réformés; mais leurs principaux chefs ne laissèrent pas de suspecter les intentions du roi, que les leçons du cardinal de Lorraine et de Catherine de Médicis avaient formé à la dissimulation. Enfin la défiance s'apaisa peu à peu, et le mariage du jeune Henri, roi de Navarre, avec la sœur de Charles IX, avait fait disparaître tout ombrage, quand, le 24 août 1572, fut donné le signal de la St-Barthélemi. Les massacres horribles dont cette triste journée fut suivie ont souillé la mémoire de Charles IX, qui mourut déchiré de remords le 31 mai 1574. Quatre fois la guerre civile éclata en France sous le règne de ce prince; et cepend. c'est à cette même époq. que s'élevait le palais des Tuileries, et que le chancel. de Lhôpital faisait rendre les plus sages lois, et les ordonnances les plus salutaires à l'ordre public. Charles IX cultivait et favorisait les lettres; il aimait avec passion la chasse, et a laissé un ouvrage publié en 1625, in-8, sous ce titre: *la Chasse royale, composée par Charles IX;* c'est l'unique édition.

CHARLES X (CH.-PHILIPPE DE FRANCE), né le 9 octobre 1757 à Versailles, était le 5e fils du mariage de Louis, dauphin de France, avec Marie-Josèphe de Saxe, et reçut le titre de comte d'Artois. Il épousa, le 16 novembre 1773, Marie-Thérèse de Savoie; de cette union naquirent trois enfants, une princesse morte en bas âge, et les ducs d'Angoulême et de Berri. La jeunesse du comte d'Artois fut vive, brillante, étourdie; mais les grâces de son esprit et la bonté de son cœur, lui firent pardonner aisém. des défauts qui semblaient alors des qualités, et qui tenaient en quelq. sorte au caractère national. Généreux jusqu'à la prodigalité, ceux qui profitaient les premiers de ses largesses ne songeaient guère à lui donner des leçons d'ordre et d'économie; et c'est ainsi qu'avec un apanage et des revenus considérables, il se trouva de bonne heure obéré. Il y avait d'ailleurs dans ses manières, dans son luxe, dans son goût pour les plaisirs quelque chose de noble et de séduisant. Il aimait les lettres et les arts, et les protégeait en prince; il combla de ses bontés l'abbé Delille, qui lui témoigna sa reconnaissance dans des vers pleins de grâce. Enfin c'est à ses frais que fut exécutée la jolie collect. connue sous le nom *du comte d'Artois*, qui présente en 64 vol. pet. form. la réunion des chefs-d'œuvre de notre littérature légere. Le comte d'Artois se rendit en 1782, comme volontaire, au camp devant Gibraltar; mais il n'y resta pas long-temps, et, plein d'insouciance sur l'avenir, se hâta de revenir à Paris, où il continua de se livrer à ses goûts brillants et fastueux. Désigné en 1787 par le roi pour présider un des bureaux de l'assemblée des notables, il y défendit les plans de Calonne sur les moyens d'éteindre les dettes de l'état, et se montra d'ailleurs fort opposé à tous les projets de réforme réclamés par l'opinion. Quelques jours après, chargé de faire enregistrer au parlem. des édits bursaux, il put voir par lui-même combien sa conduite dans cette circonstance avait blessé les Parisiens. Il ne fit rien pour calmer l'irritat. publique toujours croissante. Après la prise de la Bastille, il accompagna le roi à l'assemblée; menacé dans sa personne, et ne pouvant opposer aucune résistance à l'orage qui s'annonçait d'une manière effrayante, il donna le signal de l'émigrat., en partant pour Turin avec ses deux fils, accompagné des ducs de Bourbon et d'Enghien. Après avoir eu une entrevue à Mantoue avec l'empereur Léopold, il fit quelque séjour à Worms, puis au château de Bruhl près de Bonn, et se fixa momentaném. à Bruxelles. Il se rendit en 1791 à Vienne, et revit Léopold à Pilnitz, où se trouvait le roi de Prusse. C'est là qu'eut lieu cette convent. célèbre qui ne fit, en aigrissant les esprits, que donner un nouvel élan à la révolut., et précipiter sa marche peut-être au-delà du but. Invité quelq. temps après par le roi à rentrer en France, le comte d'Artois refusa d'obéir à des ordres qui lui semblaient évidemment arrachés par la violence. Le 2 janvier 1792, il fut décrété d'accusat. par l'assemblée nationale, sur le rapport de Gensonné; quatre mois après, le traitem. d'un million qui lui

avait été accordé fut supprimé, et son apanage déclaré saisissable par ses créanciers. Lors de l'invasion de la Champagne par les Prussiens, le comte d'Artois commandait un corps de cavalerie composé d'émigrés. Après la mort de Louis XVI, il reçut de son frère le titre de lieuten.-génér. du royaume, et partit pour Pétersbourg, où il fut accueilli par l'impératr. Catherine, qui lui promit 20,000 hommes que l'Angleterre devait transporter sur les côtes de France. Les lenteurs du cabinet britannique ne lui permirent pas de profiter des offres de Catherine, et Monsieur ne parut en 1795 à l'Ile-Dieu que pour être témoin des dern. efforts des Vendéens. Condamné dès-lors à l'inaction, il fixa sa résidence en Angleterre, où il habita successivem. Édimbourg, Londres et le château d'Hartwel. En 1813, lorsque les armées alliées eurent pénétré dans la France, Monsieur accourut à Bâle et s'avança jusqu'à Vesoul, qu'il ne put dépasser qu'après les stipulat. du 31 mars 1814. Il fit son entrée à Paris le 12 avril, au milieu d'une populat. immense accourue sur son passage. Le 13 mai, il fut nommé par le roi colonel-gén. des gardes nationales de France, et deux jours après il reprit son anc. titre de colonel-gén. des Suisses et Grisons. Dans la visite qu'il fit plus tard des provinces du Midi, partout il fut accueilli avec le plus grand enthousiasme. Au mois de mars 1815, à la nouvelle du débarquement de Napoléon sur les côtes de Provence, Monsieur fut envoyé à Lyon pour tenter d'organiser quelques moyens de l'arrêter dans sa marche; mais abandonné par les soldats, il n'eut que le temps de se retirer précipitamment. Le 16 mars, il accompagna le roi à la chambre, et y prêta serment de fidélité à la charte; dans la nuit du 19 au 20, il quitta Paris, et rejoignit à Gand Louis XVIII, avec leq. il rentra le 2 juillet suiv., au milieu des acclamat. des Parisiens. Au mois d'août, il présida le collége électoral du départem. de la Seine, et, dans la session qui s'ouvrit immédiatem., il assista plus. fois aux séances de la chambre des pairs. Il y parla en faveur de MM. de Polignac et de La Bourdonnaye, qui montraient quelq. scrupule à prêter serment à la charte sans restriction; une autre fois il s'opposa à ce que la chambre votât des remerciments au duc d'Angoulême pour sa conduite dans les départem. méridion. « Français, dit-il, prince français, le duc d'Angoulême peut-il oublier que c'est contre des Français égarés qu'il a été forcé de combattre? » Après l'ordonn. du 5 sept., Monsieur cessa d'intervenir dans les affaires publ. L'assassinat du duc de Berri lui rendit quelque influence dans les conseils, dont jusqu'alors il avait été constamment éloigné, et il contribua à la format. du ministère Villèle. A son avénem. au trône, il prit le nom de Charles X, et fit son entrée à Paris le 16 sept. 1824. Ce fut ce jour-là qu'il dit : *Plus de hallebardes!* Son prem. acte fut la suppress. de la censure sur les écrits périodiq. L'indemnité aux émigrés, votée par les deux chambres, fut convertie en loi le 27 avril 1825. Le 29 mai, Charles X fut sacré dans la basilique de Reims, en présence d'une foule immense accourue de tous les points du royaume. Les partis se turent devant cette cérémonie impos.; ce moment de repos fut nommé la *trêve du sacre.* Mais en janvier 1828, le ministère Villèle se retire devant des difficultés qu'il ne se sent pas la force de vaincre. Le nouveau cabinet accroît par des concessions l'exigence des partis, qui ne voient dans chaque victoire qu'ils remportent que le moyen d'en remporter de nouvelles. Les disputes relig. se raniment à l'occasion des jésuites, et l'on put se croire revenu au temps des querelles du jansénisme. Au ministère Martignac succède, le 8 août 1829, un troisième cabinet dont M. de Polignac est nommé présid. Le 2 mars 1830, le roi prononce à l'ouvert. des chambres un discours dans leq. il rappelle la victoire de Navarin et prédit la conquête d'Alger; mais il insinue en même temps son dessein de ne point céder aux demandes de l'opposition. L'adresse en réponse au discours de la couronne, votée par 221 députés, avertit le roi que son ministère n'a pas la confiance. Charles X, immuable dans ses résolut., proroge la chambre, dont plus tard il prononce la dissolut.; mais les nouv. élections, loin de l'affaiblir, fortifient encore l'opposit. C'est alors qu'est agitée au conseil la question des coups-d'état, et le 25 juillet sont signées les ordonnances dont la publicat. soulève Paris. De St-Cloud Charles X se rend à Rambouillet; il y signe, le 2 août, son abdication, et fait abdiquer le duc d'Angoulême en faveur du duc de Bordeaux; et, quelq. jours après, escorté par des commiss. du gouvernement provisoire, il se dirige lentement sur Cherbourg, où il s'embarque le 16 pour l'Angleterre. Après avoir habité successivem. le château de Ludworth et celui d'Édimbourg, il quitta l'Anglelerre en 1832 pour aller s'établir à Prague. Il mourut à Goritz d'une attaque de choléra, le 6 nov. 1836, âgé de 79 ans et 28 jours.

CHARLES DE FRANCE, 2[e] fils de Philippe-le-Hardi, né en 1270, eut en apanage les comtés de Valois, d'Alençon et du Perche en Parisis, et fut investi en 1283 du vain titre de roi d'Aragon, auq. le pape Boniface VIII ajouta celui de vicaire du St-siége, quelques exploits en Italie lui valurent le surnom de *Défenseur de l'Église.* Envoyé vers 1320 par Charles-le-Bel, son neveu, pour enlever la Guienne et la Flandre au roi d'Angleterre Richard II, il contribua, par la prise de plus. villes, à accélérer la paix qui, peu de temps après, fut conclue entre le roi de France et sa sœur Isabelle, reine d'Angleterre. Il mourut l'année suivante à Nogent, laissant, de la prem. de ses trois femmes, Marguerite de Sicile, un fils qui monta sur le trône de France sous le nom de Philippe VI, dit *de Valois.*

CHARLES II, dit *le Mauvais,* roi de Navarre, comte d'Évreux, né en 1332, fils et héritier de Jeanne de France et de Philippe III, fut couronné en 1350 après la mort de son père, et signala son avénement au trône par la rigueur avec laquelle il réprima une révolte qui venait d'éclater dans ses

états. Peu de temps après, s'étant rendu à la cour de France sous le prétexte de faire valoir ses droits sur plusieurs fiefs considérables, il obtint du roi Jean la main de sa fille Jeanne, avec les villes de Mantes et de Meulan pour apanage. Depuis cette alliance, qui lui permettait d'aspirer à la couronne si la maison de Valois venait à s'éteindre, il ne ménagea ni les intrigues ni les crimes pour souffler le feu de la discorde dans le royaume. L'assassinat du connétable, Charles de la Cerda, récemment investi du comté d'Angoulême, qu'il avait lui-même brigué pour sa femme, fut le prem. pas de Charles dans l'odieuse carrière qui lui mérita le surnom de *Mauvais*. Ce prince, qui dès sa jeunesse s'était fait admirer à la cour de Philippe de Valois, autant par son esprit et son savoir que par les grâces de sa figure, entraîné par l'ambit., devint le fléau de son siècle. On le vit tour à tour braver le roi Jean et son fils, sous la protection de l'Angleterre; uni avec Pierre-le-Cruel contre le roi d'Aragon, s'en séparant ensuite, et tournant ses armes contre cet allié digne de lui; enfin, accablé à la fois par les Castillans et les Français, l'alliance du roi d'Angleterre, Richard III, ne pût empêcher son petit royaume d'être mis à feu et à sang. Il obtint cependant la paix par la médiation de Henri de Transtamare en 1379; l'ann. suivante il apaisa une révolte avec sévérité, mais sans injustice; et comme l'autorité royale, raffermie par Charles V, se trouvait alors assez puissante pour imposer aux grands vassaux, il ne s'occupa plus qu'à gouverner ses états, où depuis cette époque il fut obéi et respecté jusqu'à sa mort en l'année 1387.

CHARLES III, surnommé *le Noble*, fils et successeur du précédent, fut couronné à Pampelune le 29 juillet 1390 dans sa 25ᵉ année. Il s'empressa de réformer les abus qui s'étaient introduits dans le royaume, et mit tous ses soins à vivre en bonne intelligence avec ses voisins. Doué des talents et des qualités de son père sans en avoir les vices, il sut négocier avec l'Angleterre, l'Aragon et la France, divers accommodements avantageux, dont le résultat fut de conserver la paix à son royaume, alors que tous les états voisins étaient déchirés par les discordes. Ce prince contribua à la paix publique en conciliant les deux factions d'Orléans et de Bourgogne. L'infortuné Charles VI et la famille royale trouvèrent en lui un soutien après l'assassinat du duc d'Orléans par Jean de Bourgogne, et il eut beaucoup de part aux deux traités de Chartres et de Bicêtre. L'industrie, les arts et les lettres fleurirent sous son sceptre paternel, et il mourut à Olite le 8 septembre 1425, regretté de ses sujets et laissant chez ses voisins une mémoire vénérée.

CHARLES DE NAVARRE, prince de Viane. — V. Don Carlos.

CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE, duc de Bourgogne, fils de Philippe-le-Bon et d'Isabelle de Portugal, né à Dijon le 10 novembre 1433, se distingua sous le nom de *comte de Charolais* à la bataille de Rupelmonde, avant d'avoir atteint sa 19ᵉ année. La violence de son caractère se manifesta d'abord par l'aversion qu'il conçut pour les seigneurs de la maison de Croï, favoris de son père, et ensuite par la haine profonde qu'il voua au roi Louis XI. Un parti de mécontents s'étant formé contre ce monarque, il s'en fit le chef, puis, traversant la Flandre et l'Artois, il arriva devant Paris à la tête de 26,000 hommes. La bataille de Montlhéri fut bientôt engagée, et la victoire demeura à l'héritier de Bourgogne, qui conçut dès-lors pour ses talents militaires cette aveugle présomption à laquelle on peut attribuer ses revers. Charles succéda à son père en 1467; presque aussitôt après il vainquit à St-Tron les Liégeois, et déploya contre eux la dernière rigueur; ensuite il punit d'une manière non moins terrible les Gantois, qui, profitant de son embarras, lui avaient extorqué des concessions. L'année suivante, ayant épousé Marguerite d'York, sœur du roi d'Angleterre, il résolut de renouveler la guerre civile en France; cependant il s'était laissé désarmer par une somme de 120,000 écus d'or que Louis lui avait donnée pendant leur entrevue à Péronne; mais il est informé que les Liégeois, excités par le roi, viennent encore de se soulever, et de se rendre maîtres de Tongres. L'artificieux Louis XI, pris dans le piége qu'il a tendu, se voit forcé d'accompagner à Liége son implacable adversaire, et d'être témoin du châtim. terrible que subit cette malheureuse ville en punition de la révolte qu'il a fomentée. On a remarqué que c'est depuis ce triomphe que le caractère du duc de Bourgogne prit les derniers traits de cette cruauté farouche qui le rendit le fléau de ses voisins et l'artisan de sa propre ruine. Après avoir laissé en Suisse un triste monument de sa folle cruauté et de ses sanglantes défaites (l'ossuaire de Morat), il court en Lorraine pour se venger du duc René (*v.* ce nom), qui lui avait déclaré la guerre; mais il trouve la mort le 5 janv. 1477 dans une plaine voisine de Nancy, qu'assiégeait une partie de son armée, sous le commandement d'un certain Campo-Basso, dont la trahison causa sa perte. Ce prince, le dern. champion de la féodalité en France, n'était cruel qu'à la guerre; la droiture et la justice n'étaient pas exclues de l'administrat. de ses états, et rien dans son gouvernement ne se ressentait de la dureté avec laquelle il se traitait lui-même. Il laissait pour unique héritière la princesse Marie, à laquelle Louis XI enleva le duché de Bourgogne, mais qui, par son mariage avec Maximilien, porta dans la maison d'Autriche les Pays-Bas et la Franche-Comté.

CHARLES DE BLOIS ou DE CHATILLON, frère puîné de Louis, comte de Blois, épousa en 1337 Jeanne de Penthièvre, fille de Gui de Bretagne, et par une des conditions de ce mariage fut reconnu solennellem. de la plupart des seigneurs et barons comme héritier présomptif de la souveraineté du duc Jean III, qui n'avait point d'enfants. Mais, à la mort du duc, son héritage lui fut contesté par Jean, comte de Montfort, frère du duc de Bretagne, et il s'ensuivit une guerre sanglante qui

dura 23 ans. Pendant ce long démêlé auquel les cours de France et d'Angleterre prirent part, et qui ne se termina qu'à la mort de Charles de Blois, tué le 29 septembre 1364 à la bataille d'Auray, on vit surgir le gr. caractère de la comtesse de Montfort (*v.* ce nom), et cette époque est devenue mémorable par plus. combats dans lesq. se signalèrent surtout Gautier de Mauni, Beaumanoir, Duguesclin et Jean Chandos (*v.* ces noms). Charles ne manquait ni de bravoure ni de générosité ; mais il poussa si loin les pratiques de dévotion, que les seigneurs même de son parti disaient qu'il était plutôt né pour être moine que pour gouverner un état. Un jour qu'il faisait célébrer la messe en pleine campagne, quelq. personnes lui annoncèrent que l'ennemi attaquait une place voisine : « Nous aurons toujours, répondit-il, des villes et des châteaux ; et, s'ils sont pris, nous les recouvrerons ; mais si nous manquons la messe, c'est une perte que nous ne pourrons réparer. » Après sa mort, il fut trouvé revêtu d'un cilice de crin blanc. On fit, sous le pontificat d'Urbain V, des enquêtes pour sa canonisat.; elles furent interrompues sous Grégoire XI à la requête de Jean de Montfort, alors duc de Bretagne, qui appréhendait que la mémoire du vainqueur ne souffrît de la gloire du vaincu.

CHARLES D'ANJOU, premier du nom, comte du Maine, 3e fils de Louis II d'Anjou, roi de Naples et de Sicile, et beau-frère de Charles VII, dans la faveur duquel il remplaça George de la Trémouille, sut conserver son crédit jusqu'à la mort de ce prince, qu'il accompagna dans diverses expédit. de 1449 à 1452. A l'avénement de Louis XI, il parut s'attacher à ce monarque, qui le chargea de régler ses différends avec le duc de Bretagne; mais sa négociation n'aboutit qu'à les rendre irréconciliables. Après avoir tenu une conduite encore plus équivoque pendant la ligue dite *du bien public*, soit dans la Normandie qu'il devait, à la tête d'une armée nombr., garantir contre l'invas. des Bretons, soit à la bataille de Montlhéri, où il abandonna le roi, entraînant dans sa fuite un tiers de l'armée sans être même poursuivi, ce seigneur, dont la lâcheté ou la perfidie paraissait devoir être punie du dernier supplice par Louis XI, ne subit que la disgrâce de ce politique monarque, intéressé à ménager le roi de Sicile René, son frère. Charles mourut oublié en 1472.

CHARLES D'ANJOU, 2e du nom, duc de Calabre, comte du Maine, fils du précédent, fut investi du duché de Provence par le testament de son oncle René, mort en 1480, et succomba lui-même le 11 décembre 1481 à la douleur que lui causa la perte de sa femme, à laquelle il était tendrement attaché. Il légua sa souveraineté de Provence à Louis XI et à ses success.; et la réunion de cette province à la France fut effectuée en 1486 par Charles VIII.

CHARLES DE DANEMARCK, dit *le Bon*, comte de Flandre, fils de St Canut, roi de Danemarck, succéda en 1119 à Baudoin qui l'avait institué son héritier, et fut assassiné, l'an 1127, dans l'église de St-Donatien de Bruges. Ce comte, l'ami des pauvres, pour lesquels il vida ses trésors, mérita par ses vertus le titre de *Vénérable :* il laissa une mémoire honorée comme celle d'un saint.

CHARLES DE FRANCE, fils de Louis IV *d'Outremer*, né en 953, un an avant la mort de son père, fut exclu du trône par son frère Lothaire, qui, en s'emparant de la couronne, lui laissa, à titre de fief, le duché de Basse-Lorraine. Charles tenta de faire valoir ses droits, lorsqu'après la mort de Louis V, Hugues Capet se fut emparé du trône; mais il tomba par trahison au pouvoir de l'usurpat. en 991, et fut enfermé avec sa famille dans la tour d'Orléans, où il mourut deux ans après.

CHARLES II, duc de Lorraine, fils du duc Jean, se signala dans plus. combats, fut connétable en 1418, et mourut le 25 janv. 1431. Il eut pour successeur René d'Anjou, son gendre.

CHARLES III, surnommé *le Grand*, fils de François Ier, duc de Lorraine, et de Christine de Danemarck, né à Nancy le 15 févr. 1543, mourut le 14 mai 1608, laissant pour success. le duc Henri, son fils. Protecteur paisible des arts et des lettres, et le bienfaiteur de ses sujets, Charles mérita le surnom que l'histoire lui a conservé : c'est par ses soins que furent rédigées les coutumes de Lorraine, de Bar, de Bassigny et de St-Mihiel, et ses nombr. ordonn. ont fait la base de la législation de cette ancienne province; il fonda l'université de Pont-à-Mousson, fortifia plus. places, entre autres Lunéville, Clermont, Stenay, et fit dresser le plan de la ville neuve de Nancy, dont l'exécution fut commencée en janv. 1604. On a l'*Éloge* de Charles III par Coster, Francfort, 1764, in-8.

CHARLES D'ORLÉANS, comte d'Angoulême, fils aîné de Louis de France et de Valentine de Milan, né à Paris en 1391, signala son courage en 1415 à la bataille d'Azincourt; mais trouvé parmi les morts, il fut fait prisonnier et conduit en Angleterre, où il fut retenu 25 ans. De retour en France, il entreprit vainem. de faire valoir ses droits sur le duché de Milan, dont il était héritier par sa mère; il ne put se rendre maître que du comté d'Asti, et mourut à Amboise en 1465, laissant, entre autres enfants, un fils qui fut depuis Louis XII. Charles, qui, dans les longs jours de sa captivité, s'était adonné à la culture des lettres, laissa des *poésies* dont quelq.-unes ont été insérées dans les *Annales poét.* Le rec. de ces *poésies* a été publ. par P.-V. Chalvet (*v.* ce nom), Grenoble, 1803 ou 1809, in-12; c'est la même édition. De savants critiques ont pensé que plus. poètes du 15e S., entre autres St-Gilain et Blaise d'Auriol, se sont impudemment attribué plusieurs des compositions de ce prince, dont on conserve des copies à la biblioth. du roi et de l'Arsenal. L'abbé Sallier est le prem. qui les ait fait connaître dans un *mémoire* inséré t. XIII du recueil de l'acad. des inscript. On savait donc depuis assez long-temps que Charles d'Orléans était un des meilleurs poètes franç. de son siècle; mais on ignorait à peu près complétement que ce prince eût cultivé la littérature anglaise, lorsque

M. G.-W. Taylor, membre du roxburghe-club, a fait imprimer à un très petit nombre d'exempl. : *Poems written in english by Charles, duke of Orléans*, etc., Londres, 1827, in-4.

CHARLES, duc de Bourbon. — V. Bourbon et Clermont.

CHARLES Ier, roi d'Espagne. — V. Charles V, empereur.

CHARLES II, roi d'Espagne et des Indes, né en 1661, fils de Philippe IV, fut proclamé en 1665, sous la tutelle d'Anne d'Autriche, sa mère, et, lorsqu'il eut atteint sa 15e année, se jeta dans les bras de don Juan d'Autriche, bâtard ambitieux, qui se montra le digne continuateur de l'administration embarrassée de la reine-mère. L'alliance du jeune roi avec la princesse Louise d'Orléans, nièce de Louis XIV, en assurant la paix de Nimègue, paraissait devoir relever la fortune de l'Espagne; mais, élevé dans la plus crasse ignorance, Charles II n'en voulut point sortir; et tandis qu'il passait sa vie au fond de son palais, la cour était agitée par les intrigues : bientôt, la jeune reine étant morte, des ministres inhabiles entraînèrent le faible monarque dans la ligue que l'Europe forma contre la France. Louis XIV, vainqueur, châtia l'Espagne; mais il lui accorda un traité avantageux, concevant dès-lors l'espoir de placer un jour dans sa maison cette vieille monarchie chancelante. La santé de Charles s'affaiblissait chaque jour : désespérant d'avoir désormais des enfants, il s'occupa du soin de se donner un successeur. Par un testam. fait en 1698, il légua son trône au prince de Bavière, neveu de sa femme; mais celui-ci étant mort, le faible roi dicta, le 1er octobre 1700, après de longues répugnances, un nouveau testament par lequel il institua héritier de toute la monarchie espagnole Philippe de France, duc d'Anjou. Charles languit encore un mois, et mourut le 1er novembre. Avec ce prince superstitieux et stupide, mais plein de douceur et de bonté, finit la branche aînée de la maison d'Autriche, qui régnait depuis deux siècles sur l'Espagne : il est moins célèbre dans l'histoire par son règne languissant et malheureux, que par son testam. qui causa tant de troubles en Europe.

CHARLES III, roi d'Espagne et des Indes, fils de Philippe V et d'Élisabeth Farnèse, né en 1716, fut appelé à la succession de Toscane par la mort d'Antoine Farnèse, dernier rejeton de la célèbre maison de Médicis, et s'empara de ses états en 1731, malgré l'empereur d'Autriche. Quatre ans après il fut élu roi de Naples, battit les impériaux à Parme; puis, ayant assuré son autorité dans toutes les provinces napolitaines, passa en Sicile, et soumit cette île en moins d'une année. Reconnu en qualité de roi des Deux-Siciles par Louis XV, don Carlos, digne de sa fortune, fut confirmé dans la possession de son trône en 1738, par la paix de Vienne. Il ne déploya pas moins de bravoure et d'activité lorsque la guerre se ralluma : l'Italie se trouvant foulée par les armées françaises, espagn., autrichiennes et piémontaises, il joignit ses forces à celles de son père, et contribua à la défaite des impériaux, après avoir couru lui-même quelques dangers. Cette campagne terminée, Charles continua de gouverner paisiblement le roy. de Naples pendant 15 années : au bout de ce temps, appelé au trône d'Espagne par la mort de son frère Ferdinand VI, il laissa la couronne de Naples à Ferdin. son 3e fils. Peu de temps après son avénement, Charles conclut avec Louis XV le pacte de famille (1761), qui assurait les droits et réunissait toutes les forces de la maison de Bourbon. Il se joignit à la France dans les deux guerres qu'elle eut à soutenir contre l'Angleterre, en 1762 et 1778, et plus. expéditions partirent d'Espagne, soit pour reconquérir d'anciennes possessions dans l'Amérique-Septentrionale et dans la Méditerranée, soit pour punir l'insolence des pirates algériens. Charles retira son royaume de la léthargie où il languissait depuis Philippe III, et l'Espagne lui doit tout ce qu'elle peut montrer au voyageur en fait d'établissements utiles et de monum. publics. Ce prince mourut à Madrid le 14 décembre 1788. Doué d'un bon jugement, d'une fermeté sage, et, par-dessus tout, homme de bien, il n'avait point reçu de la nature ces qualités brillantes qui caractérisent un héros; mais il sut mériter l'amour de ses peuples. On rapporte qu'il disait souv. : « Mes sujets sont comme des enfants qui pleurent quand on les nettoie; » et lorsqu'on lui rendait compte de quelque discussion de famille, sa prem. question était : « Quel moine y a-t-il dans cette affaire? »

CHARLES IV, fils et successeur du précéd., né à Naples le 11 nov. 1748, fut proclamé prince des Asturies lorsque son père monta sur le trône d'Espagne, et épousa le 4 sept. 1765, Marie-Louise, infante de Parme. Le jeune don Carlos, dont le caractère était d'une excessive vivacité, poursuivit un jour, l'épée à la main, le marquis d'Esquilache, à l'influence duquel il attribuait la détermination du roi son père, qui lui avait enjoint formellem. de ne prendre aucune part aux affaires publiques. Depuis, le prince des Asturies, dont la force musculaire était prodigieuse, ne s'occupa plus que d'exercices violents, où il brillait par sa supériorité. Mais à la mort de son père en 1788, son caractère parut totalement changé. A ses emportements succéda un calme imperturbable, et malheureusement pour lui et pour ses sujets, il devint bon jusqu'à la faiblesse; toutefois la cause même de cette faiblesse fait honneur au caractère de ce prince, qui ne put jamais, sans frémir, apposer sa signature aux arrêts de mort émanés de la justice répressive. Charles IV fut de bonne heure subjugué par sa femme, et ce fut sur la présentation et par la faveur de la jeune reine que don Manuel Godoï, connu depuis sous le nom de *prince de la Paix*, obtint l'entière confiance du monarque, qui le créa son 1er ministre, à l'époque où la révolut. franç. devenait menaçante pour tous les trônes (1792). Mais ni les conseils de ce puissant favori, ni les sollicitations des autres cours, ne purent déterminer le roi d'Espagne à entrer dans la coalition formée contre la France. Cependant à la nouvelle

du danger que courait Louis XVI, ce prince, le seul allié qui restât à la France, s'empressa d'aviser aux moyens de rendre sa médiat. utile dans cette affaire. Charles IV fit remettre à la convention, par son ministre à Paris, une lettre dans laquelle il exprimait beauc. d'estime pour la nation franç., et d'intérêt pour son infortuné parent : ce fut le 20 janvier, 1793 la veille du supplice de Louis XVI, que la lettre parvint à l'assemblée ; mais elle ne fut point ouverte, et l'on sait assez d'après qu'elle influence et dans quelles appréhensions. Refuser d'obtempérer, c'était rompre avec l'Espagne : Charles IV aussitôt déclara la guerre à la France ; et dès le mois suivant, ses troupes entrèrent en campagne. Après une lutte de deux ans, dans laq. les succès et les défaites furent balancés, le prem. ministre se brouilla avec l'Angleterre ; accédant alors aux propositions faites par la républ. franç., le cabinet espagnol conclut successivement avec la France un traité de paix, puis une alliance offensive et défensive ; et enfin, après divers arrangements pour lesquels le roi fut à peine consulté par ceux sur lesq. il se reposait du soin de gouverner son royaume, la guerre fut déclarée au Portugal en avril 1801 : les hostilités étaient à peine entamées, lorsque le roi ordonna que la paix fût conclue. Sur ces entrefaites l'Angleterre, sans aucune déclarat. préalable, et considérant l'Espagne comme ennemie, vu son alliance avec la France, autorisa contre la marine espagnole quelques agressions dont la conséquence funeste aux deux puissances alliées fut la bataille de Trafalgar, livrée en nov. 1805 (*v.* Nelson). Charles IV, au mois d'octobre de la même année, avait publ. un édit contre l'émigrat. espagnole ; au commencem. de 1806, il s'empara d'une partie des biens ecclésiastiques pour subvenir aux besoins de l'état, et fit un appel à la générosité des sujets du roy., accorda des secours ou des récompenses aux soldats blessés à Trafalgar, ainsi qu'aux familles de ceux qui avaient succombé dans ce combat glorieux en même temps que funeste à la marine espagnole. La suite des princip. événem. de la vie de ce prince se trouva liée à celle de son fils Ferdinand VII (*v.* ce nom). Victime de la politique de Napoléon, dont les troupes avaient envahi ses états, sous le prétexte apparent de continuer la guerre contre le Portugal, Charles IV, contraint de se rendre en France, y fut considéré comme prisonnier, après avoir abdiqué la couronne en faveur de son fils par un acte que sanctionna toute la famille royale à Bordeaux le 12 mai 1808. Il séjourna successivement à Fontainebleau et à Compiègne ; puis, ayant obtenu la faculté d'aller habiter un climat plus chaud, il se retira, avec la reine Marie-Louise, Godoï, la reine d'Étrurie et l'infant don François de Paule, à Marseille, dont les habitants eurent pour lui le respect que commande une grande infortune : il se concilia leur estime par la douceur et l'aménité de son caractère autant que par de nombreux bienfaits ; enfin, il se rendit en 1811 à Rome, occupa le palais Barberini avec sa famille et sa modeste suite. Pendant un voyage qu'il fit à Naples auprès de son frère Ferdinand IV, il mourut le 21 janvier 1816, par suite du chagrin que lui causa la nouvelle du décès de la reine sa femme.

CHARLES Ier D'ANJOU, roi de Naples, né en 1220, fils de Louis VIII, roi de France, et de Blanche de Castille, avait reçu en apanage le comté d'Anjou. Ayant épousé Béatrix, 4e fille de Raimond Béranger, dernier comte de Provence, la succession à ce comté lui fut assurée du chef de cette princesse, dont les trois sœurs aînées, par leur mariage avec les rois de France, d'Allemagne et d'Angleterre, n'avaient plus, aux yeux de leur père, droit à cet héritage. Charles accompagna son frère St Louis en Égypte, et fut fait prisonnier avec lui à l'affaire de Damiette, en 1250. De retour en Provence, il fut appelé en 1264, par le pape, pour combattre Mainfroi, roi de Naples, à qui le St-siége voulait ôter le trône. Peu de jours après son arrivée à Rome, il fut couronné dans le commencement de janv. 1266, se mit en marche pour faire la conquête du royaume que le pape lui avait donné. Toutes les circonstances se réunirent pour favoriser cette entreprise. Mainfroi, vaincu dans une bataille livrée le 26 février, périt dans le combat ; et Charles fut reconnu roi des Deux-Siciles. Mais ses nouveaux sujets accablés d'impôts et de vexat. de tout genre ne tardèrent pas à regretter leur ancien souver. Impatients de ce joug odieux, ils recoururent au neveu de Mainfroi, le jeune Conradin (*v.* ce nom), et ce prince accouru de l'Allemagne en Italie, vers la fin de 1267, vit sa petite armée renforcée en peu de temps par tous les gibelins dans les plaines de Tagliacozzo ; la victoire incertaine se décida pour Charles d'Anjou, et Conradin périt à Naples sur un échafaud. Dès ce moment, Charles, plus odieux à ses sujets, accrut encore leur haine par ses actes de cruauté sans motif, et par conséquent sans excuse. Ayant tenté d'amener le St-siége à une dépendance absolue de sa volonté, il éprouva d'abord de la cour de Rome une résistance qu'il n'avait pas prévue : mais il finit par en triompher ; et il se préparait à tenter la conquête de l'empire d'Orient, lorsque ses projets furent arrêtés par le massacre des Français, aux *Vêpres siciliennes* (*v.* Procida). Dès-lors ce prince n'éprouva plus que des revers. Il échoua dans tous ses plans de vengeance, ne put débarquer en Sicile, dont les habitants avaient reconnu l'autorité de Pierre d'Aragon, et mourut en 1285.

CHARLES II, dit *le Boiteux*, fils du précédent, né en 1248, fut fait prisonnier en 1284 par Roger de Loria, dans un combat qu'il lui livra malgré la défense formelle de son père. Conduit en Sicile, puis en Aragon, où la reine Constance (*v.* ce nom) l'envoya pour le soustraire à la fureur des Siciliens qui voulaient venger sur lui la mort de Conradin, il était encore prisonnier à la mort de son père. Le roi d'Angleterre s'employa pour lui faire rendre la liberté moyennant des conditions qu'il souscrivit, mais que le pape Nicolas IV le dispensa d'exécuter. Charles, sacré à Rome le 29 mai 1289, continua de

faire la guerre au nouveau roi de Sicile, Jacques. Doué de meilleures qualités que son père, il n'avait point hérité de ses talents militaires, et ne put jamais parvenir à recouvrer la Sicile, ni à chasser les Siciliens de la Calabre. Il eut de Marie, fille de Ladislas, roi de Hongrie, 14 enfants, dont les mariages l'allièrent à presque toutes les maisons souveraines de l'Europe, et mourut à Naples le 5 mai 1309, chéri de ses peuples, qu'il avait gouvernés avec justice, et auxquels il laissait de bonnes lois.

CHARLES III ou DE DURAZ, dit *le Petit* ou *de la Paix*, petit-fils du précédent, né en 1345, fut appelé à la conquête du royaume de Naples par le pape Urbain VI, qui le couronna le 2 juin 1381, sous des condit. avantageuses au St-siége, et plus encore à sa propre famille. Le nouv. roi ne devait le trône qu'au ressentiment du pontife contre la reine Jeanne; mais il voulut s'affranchir de la dépendance d'Urbain, qui l'excommunia. Seul héritier mâle du sang d'Anjou, un parti puissant lui offrit le trône de Hongrie que se disputaient deux reines. Ces princesses renoncèrent à leurs droits en sa faveur, mais elles ne tardèrent pas à s'en repentir, et des assassins qu'elles avaient apostés dans leur appartement, massacrèrent tous ses partisans. Charles échappé comme par miracle aux meurtriers, fut enfermé dans le château de Visgrade, où il périt par le poison le 13 juin 1386; il laissa sous la tutelle de sa femme deux enfants, Ladislas et Jeanne, qui tous deux régnèrent après lui.

CHARLES-EMMANUEL III, roi de Sardaigne, fils de Victor-Amédée II, naquit à Turin le 27 avril 1701, et monta sur le trône le 3 septembre 1730, par suite de l'abdication volontaire de son père qui parut presque aussitôt s'en repentir. Après avoir pris des mesures pour s'assurer le pouvoir, le jeune roi se livra tout entier aux soins de l'administrat. et prouva qu'il savait régner. Persuadé que de l'agrandissem. de ses états dépendait leur prospérité, il saisit avec habileté l'occasion d'atteindre ce but. Le Novarrais, le Tortonais et quelq. fiefs de l'empire furent les fruits qu'il recueillit de son union avec la France et l'Espagne, lorsqu'en 1733, commandant les troupes confédérées, il fit la conquête du Milanais et vainquit les impériaux à Guastalla : la promesse d'une augmentat. de territoire l'ayant déterminé en 1742 à prendre parti pour la reine de Hongrie, il s'empara de Modène, puis de la Mirandole, et se couvrit de gloire par les talents milit. et la prudente activité qu'il déploya dans cette campagne; mais à la vue des soldats morts devant Coni, le roi n'avait pu retenir ses larmes; le souvenir des cinq mille hommes qu'il avait perdus dans cette bataille, lui fit refuser de prendre part à la guerre de 1756. Après avoir été le médiateur de la paix de 1763, qui assura le repos de l'Europe, Charles fut uniquement occupé du soin de soulager ses peuples; il termina cette tâche glorieuse en 1768. « C'est aujourd'hui, dit-il, à l'un de ses courtisans, le plus beau jour de ma vie; je viens de supprimer le dern. impôt extraordinaire. » Charles-Emmanuel mourut le 20 février 1773. Roi législateur, l'un des plus sages dont le Piémont honore la mém., il a laissé un code sous ce titre : *Lois et constitutions*, Turin, 1773, 2 vol. in-4 (ital.-franç.), réimpr. en français, Paris, 1774, 2 vol. in-12.

CHARLES-EMMANUEL IV, roi de Sardaigne, né le 24 mai 1751, fils du roi Victor-Amédée III, lui succéda en 1796. La guerre dans laquelle son père s'était trouvé engagé contre la France lui avait enlevé la plus grande partie de ses états, mais il était attendu sur le trône par des épeuves plus pénibles encore. Forcé par l'état de ses finances et par le désir de soulager ses peuples, de faire des réformes considérables dans les emplois publics et dans sa propre maison, il se fit des ennemis de tous ceux qu'atteignirent des mesures commandées par les circonstances. La paix ne lui avait été accordée qu'à des conditions onéreuses; mais fidèle à ses engagements, il se flattait, en les remplissant avec exactitude, de s'assurer la protection du gouvernement français : il n'en fut pas ainsi. A la suite d'une révolte excitée par le directoire, il fut, en 1795, obligé de se réfugier en Sardaigne, où il protesta contre toutes les concessions que la violence lui avait arrachées. La mort de la reine sa femme, Marie-Adélaïde-Clotilde-Xavière de France, en 1802, acheva de le détacher des grandeurs. Il abdiqua volontairement le 4 juin de la même ann. une couronne dont il n'avait senti que le poids, et fixa sa résidence à Rome, où il mourut le 6 octob. 1819. Ce prince, élevé par le cardinal Gordil, avait des vertus qui dans d'autres temps auraient honoré le trône et fait le bonheur de ses sujets.

CHARLES III, dit *le Gros*, empereur, né vers l'an 832, 3e fils de Louis-le-Germanique, fut élu roi de Souabe en 876, et devint, en 881, possesseur de tout l'héritage de son père, après la mort de Carloman, roi de Bavière, et de Louis, roi de Saxe, ses deux frères, dont plus. années auparavant il avait partagé la révolte contre l'autorité paternelle. A peine était-il assis sur le trône impérial que des bandes allemandes étant venues ravager son roy. de Lorraine, il en acheta lâchement la paix, au prix de 24,000 liv. pesant d'argent, alors même que ces pillards se voyaient réduits eux-mêmes à se reconnaître prisonniers; bientôt les nombreuses injustices, les spoliat. et les cruautés qu'il commit, soit envers ses gr. vassaux, soit envers ses peuples ou sa propre famille, achevèrent de lui attirer le mépris et la haine universelle. Nommé régent de France pendant la minorité de Charles-le-Simple, il céda la Normandie par un traité humiliant que les Normands lui arrachèrent après avoir défait les armées qu'il avait envoyées contre eux. Enfin, cet inepte et lâche empereur mit le comble à son ignominie en sacrifiant son prem. ministre, l'évêque Luitward, qu'il accusa d'avoir eu un commerce criminel avec l'impératrice Richarde. Renversé du trône par son neveu Arnoul, duc de Carinthie, il fut déposé par une assemblée des grands de l'empire et confiné dans l'abbaye de Reicheneau, où il mou-

rut le 21 janv. 888, dans la dern. misère, étranglé, dit-on, par ses propres domestiques.

CHARLES IV, empereur, né le 6 mai 1316, fils et successeur de Jean de Luxembourg, roi de Bohême, fut élu empereur le 19 juillet 1346, en concurrence avec Louis V (*v.* ce nom). A la mort de ce prince, survenue le 21 octobre suivant, il se fit couronner à Aix-la-Chapelle; mais les électeurs ne trouvant dans le nouv. chef de l'empire qu'une créature de la cour de Rome, déclarèrent son élection nulle et abusive, et lui opposèrent successiv. de nouveaux antagonistes : le plus dangereux et le plus puissant fut le comte Gonthier ou Gontram de Schwartzbourg, que Charles parvint à faire empoisonner. Délivré de ses rivaux, il employa l'or et les faveurs pour séduire ses ennemis; et, reconnu enfin par tous les électeurs à une nouvelle diète, il fut couronné le 25 avril 1349. Mettant dès-lors en usage la rapacité et la mauvaise foi pour augmenter ses domaines, il parvint en assez peu de temps à étendre la juridiction de la cour de Bohême sur la plupart des cercles de l'empire. En 1454 il se rendit en Italie pour recevoir la couronne impériale des mains du pape lui-même. Après avoir acheté cette faveur à de honteuses conditions qui le rendirent l'objet de la risée de l'Europe, il essuya toutes sortes d'insultes et d'injures en parcourant les différentes villes d'une contrée, où il venait chercher des couronnes; puis, ayant prêté entre les mains du légat du pape le serment de ne jamais revenir en Italie sans la permission du souverain pontife, il retourna en Allemagne, chargé de la malédiction des peuples, mais emportant des sommes immenses, prix des concessions qu'il avait trafiquées. A son arrivée il publ. la fameuse *Bulle d'or,* qui jusqu'à nos jours a été la loi fondamentale de l'empire germanique. Cette constitution eût valu à l'empereur la reconnaissance publique, si l'apparition n'en eût été liée en quelque sorte à la proposition que fit le nonce du pape à la diète de Mayence, d'établir, en faveur du St-siége, un impôt égal au 10ᵉ de tous les revenus ecclésiast. Un moment ébranlé par l'opposit. que rencontra cette demande, Charles, pour apaiser les princes de l'empire, annonça qu'il proposerait à l'assemblée de s'occuper de la réforme du clergé d'Allemagne; mais, rappelé bientôt à la soumission par les menaces du pape, il ne se montra pas moins empressé de calmer son ressentiment; il renonça dès-lors aux améliorat. qu'il avait promises aux peuples, et alla jusqu'à publier (1359) une constitution par laquelle il affranchissait le clergé de toute autorité temporelle. L'esquisse de son gouvernem. n'offre qu'une série de honteux trafics d'immunités ou de priviléges; constant dans son empressem. à sanctionner la force et la violence, en quelque lieu et sous quelque forme qu'elles s'offrissent, il confirma les Visconti dans la jouissance du Milanais; il céda les villes de Padoue, Vicence et Vérone à la république de Venise; enfin, après avoir marché contre les bandes de pillards ou *grandes compagnies* qui ravageaient l'Allemagne, il demeura témoin de leurs brigandages, et les laissa se retirer chargés du fruit de leurs rapines. Il mourut le 29 novemb. 1378, après avoir partagé ses provinces entre ses trois fils, dont deux portèrent la couronne impér. (*v.* VENCESLAS et SIGISMOND). Il avait eu de 4 mariages 4 fils et 6 filles. C'est pendant son règne que furent fondées les univers. de Prague et de Vienne. Charles a laissé (en lat.) des *Comment.* intéressants sur sa vie, qui se trouvent dans le *Rec. des histor. de Bohême* de Freher. Ses *apophtegmes,* recueillis par Le Pogge, ont été publ. par le même Freher dans le tome II des *Scriptores rerum germanicarum.*

CHARLES V, dit *Charles-Quint*, empereur et roi, né à Gand le 24 février 1500, fils aîné de Philippe, archiduc d'Autriche, succéda en 1516 à son aïeul maternel Ferdinand V, sur le trône d'Espagne, dont l'administration fut confiée au célèbre cardinal Franç. Ximenès; puis, à la mort de l'empereur Maximilien, son aïeul paternel, il fut élu son successeur et couronné à Aix-la-Chapelle le 25 déc. 1520. Songeant à se ménager l'alliance du St-siége pendant la guerre qu'il allait engager avec François Iᵉʳ qui venait de lui disputer la couronne impériale, il assembla une diète à Worms pour examiner la doctrine des nouv. réformateurs. Luther y paraît, muni d'un sauf-conduit, pour y défendre sa cause. Mais après son départ, un décret rigoureux est lancé contre lui et ses adhérents. La rivalité de Charles-Quint et de François Iᵉʳ alluma la guerre en 1521 entre la France et l'empire. L'Italie en fut le principal théâtre. La perte de la bataille de la Bicoque par les Français en 1522, entraîna celle de tout le Milanais. Ce prem. succès de Charles-Quint lui facilita les moyens de former une ligue contre la France. Henri VIII se déclara pour Charles-Quint en même temps que ce prince trouvait un nouvel allié dans son ancien précepteur, Adrien, successeur de Léon X. La fortune qui continuait à le favoriser lui livre François Iᵉʳ à Pavie en 1525; et ce prince, conduit prisonnier en Espagne, ne recouvre sa liberté qu'après avoir signé le traité de Madrid. L'intérêt des papes n'était pas de voir des empereurs maîtres absolus en Italie. Clément VII se ligue avec François Iᵉʳ contre Charles-Quint, qui donne l'ordre à ses généraux de marcher contre Rome. En vain le pontife demande grâce, Rome est prise d'assaut et pillée (*v.* CLÉMENT VII). L'empereur, qui feint d'en être fâché, fait faire des processions en Espagne pour la délivrance du pape que ses généraux tiennent prisonnier. En 1529, une nouv. diète tenue à Spire règle les affaires de la religion, en attendant un concile général : les partisans de Luther protestent contre ce qui venait d'être arrêté par la diète; de là vient le nom de *protestants.* L'année suivante, Charles-Quint, après s'être fait couronner en Italie, revient ouvrir la fameuse diète d'Augsbourg où Mélanchthon présente la doctrine connue sous le nom de *confession d'Augsbourg;* elle est réprouvée par les princes catholiques : les princes protestants résolus de la défendre, se réunissent et



Bosselman sc

CHARLES QUINT.

CARLOS QUINTO.

Publié par Furne [illegible]

forment la ligue de Smalkalde, qui devient la source de toutes les guerres de religion. Peu sensible jusqu'alors à la gloire milit., Charles-Quint ne s'était pas encore montré à la tête de ses troupes; ce fut après une expédition qu'il conduisit contre les Turks, et dans laq. il força Soliman à la retraite, qu'il voulut diriger en personne celle qu'il entreprit en 1535 contre Barberousse II (*v.* ce nom). A son retour d'Afrique, il se rend en Italie où sa présence est le signal de nouvelles hostilités; il échoue dans son projet de s'emparer de la Provence, et n'est pas plus heureux dans une attaque contre la Picardie. Une trêve de dix ans est signée en 1538, et l'ann. suiv. Charles-Quint, traversant la France pour aller châtier la révolte des Gantois, est reçu par François Ier avec une magnificence extraordinaire et une générosité chevaleresq. C'est en 1546 que commençe la guerre de l'empereur contre la ligue de Smalkalde; il gagne l'année suivante la bataille de Malberg, où l'électeur de Saxe fait prisonnier ne recouvre la liberté qu'en perdant son électorat. En 1548 il publie le formulaire de foi connu sous le nom d'*interim*, parce qu'il ne devait être obligatoire que jusqu'à la décision du concile; mais il ne peut le faire adopter ni aux catholiques ni aux protestants. Henri II, successeur de François Ier, se ligue en 1551, avec les princes d'Allemagne et s'empare des trois évêchés, Metz, Toul et Verdun. La rapidité de cette conquête détermine l'empereur à donner quelq. satisfact. aux princes allemands. Il abolit l'*interim* et laisse une entière liberté de conscience jusqu'à la prochaine diète. Rassuré du côté de l'Allemagne, il vient assiéger Metz, défendue par le duc de Guise. Mais après trois mois de siége, il est forcé de se retirer ayant perdu 30,000 hommes. En 1555, il assemble à Augsbourg une diète qui permet la liberté de conscience aux luthériens, mais non à d'autres sectaires. L'année suivante il conclut le traité de Vaucelles avec Henri II, le 5 février, et le lendemain il se démet de tous ses roy. en faveur de Philippe. Le 7 sept. suivant il envoie le sceptre et la couronne impériale à Ferdinand, son frère, avec l'acte de sa renonciat. à l'empire. Il s'embarque le 17 du même mois à Flessingue pour se rendre en Espagne. Retiré au monastère de St-Just, il parut d'abord goûter dans cette retraite un bonheur qu'il n'avait, comme il le dit lui-même, jamais rencontré au sein de la puissance et des grandeurs; mais bientôt de nouvelles attaques de goutte le plongèrent dans un tel accès de mélancolie que sa raison en fut atteinte. Il mourut le 21 sept. 1558. Quelq. auteurs prétendent que sa mort fut la suite d'une fièvre causée par la violente agitat. où le jeta la cérémonie de ses obsèques qu'il avait voulu célébrer lui-même quelq. jours auparavant. La *Vie de Charles-Quint* a été écrite en ital., en espagn., en lat.; celle qu'a donnée Robertson (en angl.), est un des plus beaux morceaux de la littérat. moderne. La trad. française qu'en a donnée M. Suard est aussi fidèle qu'élégante. La meilleure édit. est de 1822, 4 vol. in-8. Ant. Teissier a trad. en franç. les *Instruct. de Charles-Quint à Philippe II*, La Haye, 1700, in-12.

CHARLES VI, empereur, né le 1er octobre 1685, 2e fils de Léopold Ier, fut reconnu roi d'Espagne par les alliés en 1703, et se rendit en Angleterre, d'où il partit l'année suiv. avec un corps de troupes destinées à conquérir son royaume, presque entièrement occupé par les Français au nom de son compétiteur Philippe V. Il s'empara de Barcelonne, où il se maintint, et pénétra deux fois jusqu'à Madrid, d'où il fut chassé deux fois. Forcé de se retirer à Barcelonne, il y apprit la mort de son frère Joseph Ier. Cet événem. qui plaçait sur sa tête la couronne impériale fit changer de système aux alliés. Charles, couronné à Francfort en 1711, garda le vain titre de roi d'Espagne jusqu'à la paix de Rastadt, qui rendit le calme à l'Europe, mais non pas à l'empire. Tour à tour en guerre avec les Turks, redoutables encore à cette époque, et avec les Espagnols, qui menaçaient ses possessions d'Italie, il dut au prince Eugène des avantages et la possession de plusieurs provinces enlevées aux Turks, mais qu'ils reprirent après la mort de ce gr. capitaine. Charles fit tout ce qui dépendait de lui pour assurer le bonheur de ses sujets, qui lui furent redevables de plus. établissements utiles et de l'accroissement de leur commerce maritime. N'ayant point d'enfant mâle, il prit toutes les précautions nécessaires pour assurer la succession de ses états à sa fille Marie-Thérèse, et mourut à Vienne le 20 octobre 1740. Charles VI fut le 16e et dernier empereur de la maison d'Autriche, dont la tige masculine s'éteignit avec lui.

CHARLES VII, empereur, né à Bruxelles en 1697, fils de Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, lui succéda en 1726 (sous le nom de *Charles-Albert*), et fut un des princes qui protestèrent contre la pragmatique-sanction garantie par le traité de Ratisbonne en 1732. Soutenu par un corps considérable de troupes que lui envoya le roi de France, il parvint, en 1741, à se faire reconnaître à Lintz comme archiduc d'Autriche, s'appuyant, pour contester l'héritage de Charles VI à Marie-Thérèse, sur un testam. de Ferdinand Ier. Les obstacles que lui avait suscités la politique du card. Fleury, non moins que le manque de munitions, l'avaient empêché de s'emparer de Vienne; mais il se fit couronner roi de Hongrie à Prague, lorsque cette ville eut été prise par le comte Maurice de Saxe (*v.* ce nom). Élu roi des Romains dès les premiers jours de l'année suiv., il fit son entrée solennelle à Francfort et y reçut la couronne impériale des mains de son frère, l'électeur de Cologne. De prompts secours ne tardèrent pas à renverser la fortune de Charles VII : dépouillé de ses états héréditaires par sa rivale, dont les troupes avaient repris l'avantage, ce malheureux prince se vit forcé de chercher un asile à Francfort, après avoir erré quelq. temps en Allemagne; puis, une diversion opérée sur la Bohême, en 1744, par le roi de Prusse, lui ayant fourni l'occasion de reconquérir la Bavière, il rentra dans Munich, où il mourut le 20 janv. 1745.

CHARLES-LOUIS, comte palatin du Rhin, né en 1617, fils de Frédéric V (*v.* ce nom), rentra, par le traité de Westphalie (1648), en possession du Bas-Palatinat, et obtint en dédommagement du reste des états de son père, la charge de grand-trésorier de l'empire, ainsi que l'investiture d'un 8e électorat, créé en sa faveur. Quoiqu'il eût reçu de la France des services importants, il n'entra pas moins, en 1672, dans la ligue formée contre cette puissance. L'année suivante, Turenne ayant châtié, par l'incendie de 30 bourgs ou villages du Palatinat, les excès auxquels ses habitants s'étaient livrés envers les Français, l'électeur le défia, dit-on, en combat singulier. Charles-Louis mourut en 1680.—Charles, son fils et son successeur, mort en 1685, fut le dernier électeur de la maison de Simmeren.

CHARLES-THÉODORE, prince de Sultzbach, électeur palatin, né en 1724, fut investi des duchés de Juliers et de Berg en 1742, prit parti pour la Bavière dans la guerre de la succession d'Autriche; et au rétablissement de la paix, en 1748, ne s'occupa plus que du bien-être de ses sujets. Ami des arts et des sciences, qu'il cultivait lui-même, il acheva le palais de Manheim, orna cette ville de plus. autres édifices, et y fonda, en 1757, une académie de dessin et de sculpt., puis, en 1763, une acad. des sciences et un cabinet d'antiq. Appelé comme chef de la branche cadette de la maison palatine à la souveraineté des états de l'électeur de Bavière, Maximilien-Joseph, mort sans enfants, il fut proclamé duc de Bavière à Munich, en 1777; mais il ne conserva qu'une partie de la Bavière, dont l'autre fut cédée à l'Autriche par le traité de Teschen (13 mai 1779), qui mit fin aux préparatifs d'une guerre à peine commencée, dont cette success. avait été le prétexte entre le roi de Prusse et la maison d'Autriche. Secondé dans ses vues bienfaisantes et philanthropiques par un ministre auquel la postérité donnera le surnom de *l'Ami des indigents*, le comte de Rumfort, il administrait ses états avec la sollicitude d'un père, lorsqu'en 1793, obligé d'entrer dans la coalition contre la république franç., il eut la douleur d'être témoin des désastres que la guerre fit peser sur ses états, et ne vit point le rétablissem. de la paix. Il mourut sans postérité le 16 février 1799, et ses états échurent à la maison de Deux-Ponts.

CHARLES VII, roi de Suède, fils de Sverker Ier, lui succéda en 1151 sur le trône de Gothie; puis, ayant défait, près d'OErebro, Magnus Henrikson, meurtrier de St Éric, et vengé en même temps, par la mort de ce prince danois, le trépas de son père, il fut élu roi de Suède vers 1160, au préjudice de Canut (*v.* ce nom), fils de St Éric. A la persuasion du pape Alexandre III, il déclara la guerre aux habitants de l'Ingrie et de l'Estonie pour les contraindre à embrasser le christianisme, et fit élever un gr. nombre d'églises et de monastères, qu'il dota richement; mais effrayé bientôt de l'extension que prenait le clergé, il allait y mettre un terme, lorsque Canut, persuadé qu'il avait eu part à la mort de son père, accourut de la Norwége, où il s'était retiré, pour venger ce crime, lui livra bataille dans l'île de Visingoe et le tua en 1168. Les anciennes chroniques nous apprennent que la Suède goûta le bonheur et la tranquillité sous le règne de Charles VII, qu'on devrait plutôt appeler *Charles Ier*, puisque tous les savants regardent comme imaginaires les autres rois de ce nom, que Jean Magnus, historien du 16e S., fait exister avant celui-ci.

CHARLES VIII, roi de Suède, fils de Knut-Bonde, et pour cela désigné souvent sous le nom de *Canutson*, descendait d'Éric IX, dit *le Saint*. Élu roi de Suède en 1448, après la mort de Christophe, il monta l'année suivante sur le trône de Norwége; mais ce royaume ne tarda pas à lui être enlevé par Christian de la maison d'Oldenbourg, et choisi par les Danois pour succéder à Christophe: peu de temps après, Christian, aidé par l'ambitieux Benoît, archev. d'Upsal, le força d'abandonner le trône de Suède, qu'il reprit et perdit de nouveau. Charles, remis une troisième fois en possession de sa couronne, la conserva jusqu'à sa mort en 1470; mais les troubles dont la Suède avait été agitée par suite de ces révolutions, continuèrent juqu'à l'avénement de Stenon Sture, son neveu.

CHARLES IX, roi de Suède, 4e fils de Gustave Wasa, contribua d'abord, avec son frère Jean, à faire déposer Éric, leur aîné; mais n'ayant point recueilli de sa coopérat. le fruit qu'il en attendait, il saisit pour exécuter ses projets ambitieux l'occasion que lui offrit la mort de Jean (1592). Sigismond, fils et héritier de Jean, avait été élu roi de Pologne en 1587 : Charles profita de son absence pour s'emparer des rênes du gouvernement; puis, ayant convoqué les états à Upsal, il fit décréter en 1593 que le luthéranisme serait la seule religion tolérée en Suède, et que Sigismond ne serait reconnu qu'après avoir signé ce décret. Charles, en faisant adopter cette mesure, savait que son neveu ne tarderait pas à manifester sa prédilection pour la religion catholique, et machina de nouvelles intrigues pour atteindre son but; bientôt les rivaux en vinrent aux armes pour décider la querelle. Charles sortit vainqueur de cette lutte en 1599, et les états déclarèrent Sigismond déchu de la couronne, qui devait passer à son fils Ludislas, si ce jeune prince était envoyé en Suède pour y être élevé dans la religion du pays. Charles nommé régent prit toutes les précautions propres à assurer son triomphe, et convoqua en 1604, à Norkoeping, les états, qui décrétèrent que la couronne lui était dévolue, à lui et à ses descend. A peine monté sur le trône, il se jeta dans des entreprises qui ne furent pas heureuses; mais l'un de ses généraux, Jacob de la Gardie, originaire de France, releva la fortune de ses armes. Il mourut le 30 octobre 1611. Ce prince fit le premier entreprendre des travaux géodésiques pour dresser les cartes du pays; il fonda des lycées et composa une *Chronique* rimée, dont il existe plusieurs édit. : on a aussi publié en allemand ses lettres *sur les moyens de faire la*

paix avec Sigismond, roi de Pologne, Amsterdam, 1608, in-8.

CHARLES X ou CHARLES-GUSTAVE, roi de Suède, né en 1622, à Nichoeping, fils de Jean-Casimir, prince palatin du Rhin, monta sur le trône en 1654, après l'abdication de Christine, sa cousine, qui, cinq ans auparavant, l'avait fait déclarer son successeur par le sénat. Le règne de ce prince, qui avait appris l'art de la guerre sous le fameux général Torstenson, et dont la jeunesse avait été partagée entre l'étude et les voyages, offre une succession d'entreprises audacieuses, de brillants exploits et d'événements extraordinaires. Forcé d'abord de prendre les armes pour repousser les prétentions que Jean-Casimir, roi de Pologne, rejeton de la tige des Wasa, élevait sur la couronne de Suède, il méditait la conquête de l'empire du Nord, lorsqu'une mort subite le frappa le 13 févr. 1660, à Gothenbourg. La plus étonnante des guerres que fit cet intrépide souverain est celle de 1658; ayant à combattre à la fois Jean-Casimir, roi de Pologne, qui, soutenu par l'Autriche, se flattait de recouvrer sa couronne que Charles lui avait enlevée, et le Danemarck qui croyait le surprendre sans défense, on le vit, conduisant ses armées sur les glaces, et, traversant ainsi la mer d'île en île, vainqueur de ses ennemis, arriver enfin à Copenhague, et réunir la Scanie à la Suède. *L'Histoire* de ce prince a été écrite en latin par Puffendorff; et le général Skjoeldebrand a donné l'*Histoire de ses campagnes* (en franç.), avec plusieurs gravures, dont les dessins avaient été faits par le comte Dahlberg, l'un de ses meilleurs généraux.

CHARLES XI, fils du précédent, né en 1655, héritier du trône de Suède à 5 ans, ne prit qu'en 1672 les rênes du gouvernement, que les états avaient confiées aux mains de la reine douairière. Plusieurs négociations habilement conduites par la régence avaient eu pour résultat le rétablissement de la paix, ainsi que la conservation de la plupart des conquêtes faites pendant le précédent règne, et semblaient devoir assurer la prospérité de la Suède; mais deux partis s'étaient formés dans le sénat : l'un, appuyé par toutes les familles titrées, aspiraît à former un gouvernement oligarchique; l'autre ne demandait que le maintien des prérogatives garanties aux ordres inférieurs par les lois constitutives du royaume. Dans cet état de choses, il était presq. impossible que la conduite du jeune roi ne se ressentît de l'influence du prem. de ces partis; Gabriel de la Gardie, qui en était le chef, ne tarda pas en effet à déployer son crédit dans les négociat. que Pompone, envoyé par Louis XIV, parvint à nouer avec la Suède, alors engagée contre lui dans une triple alliance avec l'Angleterre et la Hollande; leur résultat fut la conclusion d'un traité par lequel Charles s'engagea à fournir, en échange d'un subside annuel, des troupes au monarque français. Dès les premières hostilités, la Suède éprouva des revers (*v.* Charles-Gustave Wrangel), et bientôt ils furent accrus par l'attaq. instantanée de plusieurs puissances voisines, ses anciennes rivales; les succès que Charles obtint à Helmstadt, à Lund et à Landscrona, n'étaient pas assez décisifs pour conjurer l'orage qui menaç. son royaume; heureusement Louis XIV, dont les armes avaient conservé l'avantage, comprit son allié dans les stipulations du traité de Nimègue (1678), et, dès l'année suivante, les relations pacifiques déjà rétablies furent confirmées par l'union de Charles avec Ulrique-Éléonore, sœur du roi de Danemarck. Cependant l'agitation à l'intérieur du royaume avait atteint le dernier terme : Charles convoque les états en 1680, et les plus hautes questions y sont agitées sans que le roi semble y prendre part; mais la diète, sur le point de se dissoudre, lui ayant remis un acte où elle le déclare souverain absolu, dispensé de toute responsabilité, il se prononce alors pour la cause populaire, et bientôt ce même sénat, qui jusqu'alors formait entre le souverain et les représentants du peuple une puissance intermédiaire, est réduit en simple conseil du monarque; peu de temps après, les relations extérieures de la Suède sont réglées sur un système de neutralité à l'égard de toutes les puissances de l'Europe. Dès-lors, appliquant tous ses soins à l'administration intérieure du royaume, Charles en embrassa toutes les parties, et n'en continua pas moins à convoquer les états pour régler les impositions; une armée nationale est organisée; le cadastre détermine l'impôt territorial; une banque est fondée à Stockholm; les lois maritimes sont perfectionnées; la police médicale et celle des gr. routes sont établies; le port de Carlscrona s'ouvre, et le commerce de la Suède possède enfin des canaux. Avec un jugement droit, une raison mâle et forte, ce prince suppléa au défaut de sa première éducation; il protégea les sciences, les lettres et les arts, et l'astronomie dut surtout à ses encouragements de notables progrès. Laissant à son fils un royaume floriss., une armée et une flotte respectables, enfin un trésor tel que n'en avait jamais possédé aucun monarque du Nord, ce prince mourut le 15 avril 1697, à l'instant où l'Europe entière l'appelait comme médiateur dans les négociations qui amenèrent la paix de Ryswick.

CHARLES XII, fils et successeur du précédent, né à Stockholm le 27 juin 1682, se fit déclarer majeur en 1697, 3 ans avant l'âge fixé par le testam. de son père, d'après une disposition duquel la régence du royaume était confiée à Hedwidge-Éléonore, son aïeule; mais, presque entièrem. occupé d'exercices violents, il montra d'abord peu de dispositions à s'occuper des affaires publiques; ce ne fut que lors de l'invasion des troupes danoises sur le territoire de son beau-frère, le duc de Holstein-Gottorp, que Charles, sortant tout à coup de cette indifférence qui avait donné le change à ses ennemis, déploya le caractère inébranlable, l'esprit élevé et le courage surprenant qui devaient rendre son nom si célèbre. Depuis sa première expédit. (1700), qui ne dura que quelques mois, et dont le but avait été de rétablir le duc de Holstein dans ses droits en réduisant le Danemarck à des conditions

de paix qu'il traça avec autant de loyauté que de désintéressement, Charles XII, impatient de repousser les attaques du roi de Pologne et du tzar de Russie, prêts à fondre sur la Suède à la tête d'armées considérables, s'empressa de faire passer 20,000 hommes en Livonie, où Auguste assiégeait Riga, et il alla lui-même à la rencontre des Russes sous les murs de Narwa. Après avoir remporté sur le tzar la mémorable victoire où 30,000 Russes furent tués, pris ou dispersés (30 novemb. 1700), Charles, qui n'avait pas revu sa capitale (et ne devait la revoir jamais), marcha contre le roi de Pologne, dont les troupes, abandonnant le siége de Riga, s'étaient répandues en Courlande : il les atteignit bientôt, et les défit complétement. Si Charles XII, alors à peine âgé de 19 ans, eût pu s'arrêter à l'entrée de la carrière glissante où l'entraînait la victoire, s'il eût écouté les avis d'un prudent ministre (le comte Benoît Oxenstiern), il devenait l'arbitre du Nord, et peut-être de l'Europe entière; mais, ébloui par les triomphes, il se confia à la fortune, qui, fidèle à ses armes pendant 10 années, le trahit à Pultava (27 juill. 1709). Perdant à ce premier revers une armée aguerrie et d'habiles généraux, grièvem. blessé lui-même, il n'échappa aux poursuites des Russes qu'en se réfugiant à Bender, sur le territoire de la Porte-Othomane, qui l'accueillit d'abord avec la distinction due à sa renommée et à son infortune. Charles, après sa défaite, conserva son courage et sa fierté; mais les ennemis de la Suède, mettant à profit la situation critique de ce royaume, lui enlevèrent ses conquêtes; et la régence de Stockholm, puissamment secondée par le dévouement de la nation et par les talents et la bravoure du général Stenbock (*v.* ce nom), parvint à peine à garantir l'ancien territoire de l'invasion de la Russie, dont les intrigues atteignirent le roi captif à Bender. Nous ne parlerons pas ici du bizarre combat que soutint Charles contre les Turks; c'est dans l'histoire qu'il faut en lire les détails, qui, de même que la longue querelle de ce prince avec Auguste II, roi de Pologne, qu'il renversa de son trône pour y placer Stanislas Leczinski, ne pourraient être tracés que d'une manière incomplète dans ce *Dictionnaire*. Charles XII ne prit la résolution de revenir dans ses états que lorsqu'il eut vu échouer toutes ses tentatives pour intéresser la Porte au sort de la Suède. Après avoir traversé, à la faveur d'un déguisem., et accompagné d'un de ses officiers également travesti, les états de l'Allemagne et plusieurs provinces de l'empire, il arriva le 11 nov. 1714 aux portes de Stralsund, où, peu de temps après, une armée combinée de Danois, de Saxons, de Prussiens et de Russes vint mettre le siége. Cette ville ayant été contrainte de céder au nombre (13 décemb. 1715), Charles, qui, pendant le siége avait fait des prodiges de valeur, se jeta dans une barque, arriva en Suède, et fixa son séjour à Lund, en Scanie, où il travailla à relever la fortune de son royaume, en combinant de vastes projets avec le baron de Goertz (*v.* ce nom); leur exécution allait peut-être changer la face de l'Europe; mais il fut frappé, le 30 novembre 1718, d'une balle de fauconneau partie du côté des Suédois, tandis qu'il pressait les travaux du siége de la forteresse de Frédérischall. Telle fut la fin de ce prince, qui, corrigé par les revers, n'eut pas le temps de réparer les fautes où l'avaient entraîné son ardeur bouillante et surtout une confiance aveugle dans la fortune. Il fut cher au peuple, malgré les maux qu'il lui attira : c'est dire qu'il aimait la justice; mais il y avait dans sa constitution physique une surabondance d'énergie qui lui fit outrer les qualités brillantes dont la nature l'avait doué. On a publié dans presque toutes les langues des écrits historiques sur la vie ou les voyages de ce héros; mais le plus intéressant des ouvrages qui le concernent est celui qu'a écrit Voltaire. Son *Hist. de Charles XII* est un modèle de clarté, de précision et d'élégance : cependant il est à regretter que plusieurs détails curieux insérés dans les *Mém.* publ. depuis en Suède, ne lui aient pas été connus avant la composit. de son ouvr.; ce sav. historien y eût redressé des inexactitudes géograph., ainsi que des erreurs de dates et de noms.

CHARLES XIII, roi de Suède, né le 17 octobre 1758, 2e fils d'Adolphe-Frédéric, et neveu par sa mère de Frédéric-le-Grand, s'appliqua de bonne heure à l'étude théorique et pratique de la marine, et justifia, par l'habileté qu'il déploya dans l'expédition de 1788 contre la Russie, le titre de grand-amiral que lui avaient décerné les états lorsqu'il n'était encore que prince de Sudermanie. Nommé régent après la mort malheureuse de Gustave III, son frère, il ne poursuivit point les projets de ce prince, qui, au moment où il fut assassiné, se disposait à marcher contre la France (1792); l'administrat. intérieure occupa tous ses soins, et il fit fleurir dans le royaume l'industrie, le commerce et les arts. A la majorité de Gustave IV, le duc de Sudermanie se retira dans ses châteaux, d'où il fut bientôt rappelé par la révolut. qui renversa le nouveau roi : il fut alors nommé administrat.-gén. de la Suède, et peu de temps après proclamé roi et sacré à Stockholm (29 juin 1809). La paix avec la France, la Russie et le Danemarck suivit son avénem.; et peu de temps après, de concert avec les états, il nomma pour son success. au trône le prince de Holstein-Augustenberg. A la mort de ce prince royal, survenue l'année suiv., un nouveau choix le remplaça par le gén. français Bernadotte. Charles XIII mourut le 5 février 1818. La Suède conservera long-temps en vénération la mémoire de ce prince sage et ami de l'humanité, dont on ne peut mieux faire l'éloge qu'en rapportant les paroles qu'il adressa en 1815 au prince royal Oscar : « N'oublie jamais, mon fils, lui dit-il, que le bonheur des peuples est le soutien le plus assuré des rois! Respecte la dignité des hommes dans quelque rang que tu les trouves, etc. »

CHARLES-PHILIPPE, duc de Sudermanie, etc., né en 1601 à Revel en Estonie, fils du roi de Suède Charles IX, et frère de Gustave-Adolphe, fut ap-



CHARLES Iᵉʳ

pelé au trône des tzars par la régence de Nowogorod en 1611, alors que la Russie, en proie aux divisions, avait laissé envahir plus. de ses provinces par Jacob de la Gardie (*v.* ce nom); mais, pendant que les négociations entamées à ce sujet traînaient en longueur, Michel Romanow fut proclamé à Moscow, et le duc de Sudermanie revint en Suède. Il mourut en 1622 à Narwa.

CHARLES-AUGUSTE, prince royal de Suède, de la maison de Holstein-Soenderbourg-Augustemberg, né en 1764, se voua de bonne heure à la carrière des armes, fit quelq. camp. en Allemagne; puis, nommé commandant-général en Norwége par le roi de Danemarck, il eut le commandement en chef des troupes norwégiennes en 1808, pend. la guerre entre les Danois et la Suède. Sa conduite lui concilia l'estime des adversaires qu'il avait à combattre; et après la révolut. qui porta sur le trône Charles XIII, qui n'avait pas d'enfants, il fut appelé à la succession de la couronne, par le choix unanime du roi, des grands et de la nation. Il entra sur le territoire suédois le 7 janvier 1810, et fut adopté solennellem. par le roi, qui lui donna le nom de *Charles* au lieu de celui de *Christian*, qu'il avait porté jusqu'alors; mais, après cette adoption, sa santé s'altéra. Des doutes sur la nature de sa maladie s'étant aussitôt répandus dans le public, sa mort accidentelle et imprévue causa une émeute populaire dont plus. personnes de distinction furent victimes, entre autres le grand-maréchal comte Axel de Fersen. Ce fut tandis qu'il passait en revue un corps de troupes rassemblé en Scanie qu'il tomba de cheval et mourut à l'instant, le 18 mars 1810.

CHARLES (Stuart), I[er] du nom, roi d'Angleterre, né à Dumferlingen en Écosse, le 29 nov. 1600, fils de Jacques VI, devint prince de Galles en 1616, par la mort de ses deux frères aînés, Henri et Robert, et monta sur le trône le 6 avril 1625. A son avénement Charles avait à soutenir contre l'Espagne une guerre récemm. allumée par suite de la mauvaise issue des négociations relatives à son mariage avec l'infante, résultat de l'arrogance du duc de Buckingham : le jeune prince avait pour son malheur admis dans son intimité la plus grande ce courtisan odieux à la nation anglaise; et, pour surcroît, ce fut immédiatement après que son alliance avec une princesse cathol., Henriette de France, fille de Henri IV, eut été célébrée, qu'il ouvrit son prem. parlem. Il n'en put obtenir des subsides suffisants à l'entretien de la guerre d'Espagne, et recourut, ainsi qu'on l'avait pratiqué pendant les précédents règnes, aux *bienveillances*, aux *compositions* et autres impôts de ce genre; le parlem. fut dissous. C'est de cette époque que commença la lutte terrible qui devait plus tard renverser de son trône l'infortuné monarque; et il convient de remarquer que les prem. torts furent aux représentants des communes : en abandonnant ainsi le roi au milieu d'une guerre qu'ils avaient pour ainsi dire exigée du roi Jacques, ils manquaient au respect et à la fidélité due au souverain, trahissaient les intérêts de l'état et violaient leurs devoirs envers la nation. L'année suiv., après que le pavillon anglais eut été humilié devant Cadix, le roi convoqua une 2[e] législature qui ne fut pas moins indocile; mais cette fois de justes plaintes appuyaient ses refus; cette fois on put légalement appeler Buckingham le corrupteur du roi; et en effet la chambre des communes le mit en accusation, en l'incriminant, entre autres griefs, d'avoir, par un message royal, recommandé à la chambre haute de refuser un conseil au comte de Bristol, indignement accusé de haute trahison par le ministre favori, qui, croyant se dérober lui-même à l'animadversion générale, avait résolu la perte de ce fidèle négociateur, ainsi récompensé de 20 ans de services par la disgrâce, l'exil et la persécution. Le roi, en rétractant son message, n'effaça point la mauvaise impression que la découverte des odieuses menées de son favori avait produite sur tous les esprits. Cepend., loin de calmer l'irritation qui, en passant des communes à la chambre haute, allait enlever à la couronne l'appui de ce premier ordre de l'état, Charles menaça de supprimer tout-à-fait l'assemblée, et fit emprisonner les chev. Dudley Digs et John Éliot qui en faisaient partie. Les communes s'obstinèrent, et le roi accorda l'élargissement des deux prisonniers; mais bientôt le parlement fut cassé de nouveau, tandis que la chambre haute se voyait enlever deux de ses membres, le comte de Bristol, enfermé à la Tour de Londres, et le lord Arundel (*v.* ce nom), exilé dans une terre. Le défaut de subsides légaux entraîna dès-lors le gouvernement du roi dans un système de contribution qui répandit promptement en Angleterre la terreur ou la sédition. Sur ces entrefaites une rupture avec la France, fruit de l'extravagante galanterie de Buckingham, vint augmenter la détresse du gouvernement; bientôt la désastreuse expédition de La Rochelle, en la portant à son comble, acheva de plonger la nation angl. dans le deuil. Un 3[e] parlem. fut réuni (17 mars 1628) : c'est celui qui dressa l'acte célèbre connu sous le nom de *Pétition de droits*, passé en loi avec la sanction roy. Cette époque est célèbre par la joie que manifesta l'Angleterre à la nouvelle de la concession qu'elle venait d'obtenir de son roi : malheureusement on ne sut pas en profiter pour obtenir le bill des subsides; les puritains politiques, qui depuis l'éloignement de Wentworth et de Seymour (*v.* ces noms) avaient passé successivement de l'enthousiasme au fanatisme le plus grotesque, n'auraient pas donné, sans ce prétexte, le scandaleux spectacle d'une chambre de représentants révoltée contre l'autorité émanée du trône, scène tristement ridicule où des furieux se colletèrent dans l'enceinte du sanctuaire des lois. Le roi vint lui-même faire cesser cette parodie de parlement, dont la loi ne lui permettait de punir les membres qu'en les dispersant. Ici commence le gouvernement purement royal de Charles I[er] : il dura douze années, pendant les-

quelles Charles, usant avec sagesse de la puissance absolue, s'appliqua tout entier à l'administration de l'Angleterre; et pendant cette période remarquable, il ne manqua au bonheur du royaume que les débats d'un parlem. Destiné par son père à la primatie et à l'archev. de Cantorbéry, Charles avait reçu dès sa jeunesse, avec une instruction soignée, la semence de la piété la plus vive; et de même que Jacques VI, il avait le malheur d'être théologien : l'évêque de Londres, Laud, son conseiller le plus intime, ne tarda pas à lui suggérer le projet de soumettre l'Écosse à la hiérarchie et à la liturgie anglicanes. Après s'être fait couronner à Édimbourg (1633), il fit adopter l'épiscopat au parlem. écossais; mais Laud fit en vain les plus grands efforts pour déterminer le roi à ne pas s'arrêter en si beau chemin, et à proposer sur-le-champ la liturgie anglicane : Charles craignit d'en trop faire à la fois, et revint à Londres. Ce ne fut qu'en 1637 qu'arriva subitem. en Écosse l'ordre d'y suivre dans toutes les églises la nouvelle liturgie; une insurrection terrible succéda au plus affreux tumulte, et produisit ce fameux covenant, monum. bizarre de l'*illuminisme puritain.* Ces troubles, auxq. les intrigues du card. de Richelieu n'étaient pas demeurées étrangères, furent à peine réprimés par deux expéditions successives, dans lesquelles on voit surtout figurer avec éclat le loyal et fidèle Wentworth; ce fut d'après son conseil que Charles assembla le dernier parlem. de son règne, dit le *long-parlement.* Les précéd. législatures avaient fondé leur résistance sur les plaintes; celui-ci débuta par une attaque : Wentworth était l'unique soutien du faible roi; ce fut donc contre lui que les presbytériens, forts de leur nombre et déterminés à renverser l'Église, le trône et la constitution de l'Angleterre, dirigèrent leurs efforts. Les communes avaient porté le bill *d'attainder :* la chambre haute, intimidée par la fureur du peuple, l'approuva, et le roi, qui manqua de forces pour le signer, s'en référa à la décision de 4 commissaires qu'il nomma à cet effet (1641). Deux ans après, Charles fut contraint à s'échapper de Londres : le trône était renversé, et ce fut en vain que le monarque livra aux parlementaires plus. batailles; la perte de celle de Nazerbi (1645) lui porta les derniers coups. Il avait cru trouver un refuge assuré auprès de l'armée écossaise; mais celle-ci le livra au parlem. angl. Bientôt une cour de justice, comp. de Fairfax, de Cromwell, d'Ireton son gendre, de Waller et de 147 juges, procéda à l'instruction de son procès, et l'infortuné Charles I[er], après avoir comparu trois fois devant ses juges et décliné trois fois leur juridiction, fut condamné à mort le 30 janvier 1649, par 70 votants. L'échafaud fut dressé devant son palais même de Whitehall, et sa tête tranchée par un homme masqué fut montrée au peuple, qui ne protesta contre la violence des bourreaux de son vertueux roi que par une morne et profonde douleur. Quatre de ses conseillers avaient en vain offert de mourir comme responsables, et plusieurs puissances avaient intercédé pour lui. L'Angleterre honore sa mémoire comme celle d'un martyr, et le jour de sa mort est un jour de deuil religieusem. observé. Charles I[er], outre l'intéressant journal qu'il écrivit dans le long cours de ses infortunes, a laissé quelq. écrits dont il existe plus. édit. : la plus complète (en angl.) parut à Londres en 1662, in-fol. On a attribué à ce prince : l'*Eikôn Bazilikè,* ou *Portrait du roi d'Angleterre dans ses souffrances;* mais il est certain que l'auteur de ce livre est le docteur John Gaudon, évêque d'Exter, et qu'il a été seulem. approuvé par l'infortuné monarque. Cet ouvr. a été inséré dans les *Mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre,* publ. par M. Guizot, Paris, 1823-1825, 25 vol. in-8. On trouve égalem. dans cette collection le *Procès de Charles I[er]* (dont une trad. franç. a été publ. séparément, Paris, 1816, in-8), et plus. ouvr. relatifs à cette époque de l'hist. d'Angleterre.

CHARLES II, fils du précédent, né le 29 mai 1630, se trouvait à La Haye lors de la mort de son père, et, bien que réduit à la nécessité d'être pensionnaire du prince d'Orange, il prit le titre de roi. Reconnu en cette qualité par les Écossais, il fut couronné à Scone en 1651; peu de temps après, défait par les armées de Cromwell, il fut contraint à se retirer en France, où il ne parvint qu'à travers les plus grands périls. Après plusieurs années de séjour dans ce royaume, où ses malheurs excitèrent peu l'intérêt de la cour, il se rendit à Cologne et y vécut deux ans dans l'obscurité; puis, à la mort de Cromwell, il vint solliciter de nouveau l'appui de Mazarin, dont il ne put même obtenir une entrevue. Cependant le général Monk travaillait à le rétablir sur son trône, et, le 29 mai 1660, il fit son entrée à Londres et y trouva tous les partis disposés à l'obéissance. Charles II se concilia les esprits dès le commencem. de son règne, en admettant indifféremm. des presbytériens et des royalistes dans son conseil; les régicides furent seuls exceptés de l'amnistie gén., et dix-sept d'entre eux subirent la peine capitale; il licencia ensuite l'armée de Cromwell, et pressa le rétablissem. de l'épiscopat, qui fut réintégré en Écosse, où un soulèvement de fanatiques (*millenaires*) fut réprimé, et le *covenant* cassé. La prodigalité de ce souverain le mit dans la dépendance de Louis XIV, qui lui fit une pension après lui avoir acheté Dunkerque. Une guerre avec la Hollande, commencée sous d'heureux auspices, se termina par un revers éclatant, et ce désastre, ainsi que la peste de 1665 et l'incendie de Londres en 1666, sont les événements les plus remarquables de ce règne, du reste l'un des moins glorieux qu'offre l'hist. d'Angleterre; on y remarque encore le ministère connu sous le nom de *la cabale,* qui remplaça le vertueux Clarendon (*v.* ce nom); le fameux acte du *test*, en vertu duquel tous les fonctionnaires civils et militaires furent obligés de prêter serment par écrit contre la *transsubstantiation*, etc., de communier à la paroisse de l'église anglicane; la ridicule invent. d'une conspirat.

Papiste (*v.* Oatès); la belle loi de l'*habeas co rpus*, garantie de la liberté individuelle des Anglais; enfin les querelles entre les partis qui se qualifièrent réciproqu em. du sobriquet de *whigs* et de *torys*. Charles souilla par la dépravation de ses mœurs les qualités aimables et brillantes dont la nature l'avait doué. Il mourut le 6 février 1685. Le portr. de ce prince est tracé de main de maître par Mazure, dans son *Hist. de la révolut. de* 1688, etc., et par Walter Scott dans le roman historique intit. : *Peveril du Pic*. M. J. Berthevin a publ. un *Essai histor. sur le règne de Charles II*, Paris, 1819, in-8, et M. Boulay (de la Meurthe), le *Tabl. des règnes de Charles II et de Jacques II*, Paris, 1822, 2 vol. in-8.

CHARLES DE SAINT-PAUL, év. d'Avranches, fut élevé sur ce siége en 1640, après avoir été supérieur-génér. de la congrég. des Feuillants, et mourut en 1644. Son nom de famille était Vialart. Le plus estimé des ouvr. de ce prélat a pour titre: *Géograph. sacra, seu Notitia antiqua episcopatuum eccles. univ.*, Paris, 1641, plus. fois réimpr. La meilleure édit. est celle d'Amsterdam, 1703, in-fol. (avec les notes de Luc Holstenius); mais ce sont ses *Mém. du card. de Richelieu*, etc., Paris, 1649, in-fol., imprim. dans la même ville sous le titre d'*Hist. du card. de Richelieu*, 1650, in-fol., qui ont fait le plus de bruit; l'arrêt du parlement de Paris qui condamna l'ouvrage à être brûlé, empêcha la publ. du reste des mémoires, qui existent en MSs. — Charles de Saint-Bernard, relig. feuillant, mort en 1621, à l'âge de 24 ans, fut le fondateur du monastère de Fontaine. Sa *Vie* a été publ. en 1622, in-8, par un de ses confrères, sous le nom supposé de *Tournemeul*.

CHARLES (René), médecin, né à Preny-sur-Moselle, fut successiv. direct. des eaux minérales de Bourbonne-les-Bains, membre, puis recteur de l'univ. de Besançon, et mourut en 1752. Les plus remarquables de ses écrits, qui tous ont pour objet les eaux minér., les épid. et les épizooties, sont : *Quæst. med. circa acidulas Bussanas*, Besançon, 1741, in-4. — *Observat. sur différ. espèces de fièvres*, etc., ibid., 1743, in-12. — *Quæst. med. circa fontes medicatos Plumbariæ*, ibid., 1746, in-4. — Son fils, Charles (Claude-Aimé), jésuite, né en 1718 à Besançon, mort en 1769 dans cette ville, a fait impr. quelq. discours, entre autres : *Oraison funèbre du comte de Gisors*, etc., prononcée le 9 août 1758 dans la cathédrale de Metz, in-4.

CHARLES (Jacq.-Alex.-César), physicien, né en 1746 à Beaugency, s'appliqua d'abord à la littérature et montra des disposit. pour tous les arts. Un emploi qu'il exerçait dans la finance ayant été supprimé, Charles, maître de son temps, étudia la physique et se fit bientôt connaître par ses cours de physique expérimentale. Lorsqu'en 1783 la découverte des ballons par les frères Montgolfier vint étonner la France, ce fut lui qui, de concert avec Robert et Pilâtre de Rozier, construisit l'aérostat qui s'éleva du Champ-de-Mars le 2 août. La force ascensionnelle qu'il employa fut le gaz hydrogène (dont la densité n'est qu'un quinzième de celle de l'air commun), et il choisit pour enveloppe de la machine un taffetas vernissé de gomme élastique à chaud dans l'huile de térébenthine : ces moyens sont encore employés pour les aérostats. Louis XVI fit une pension de 2,000 fr. à l'audacieux physicien, et invita l'acad. à joindre son nom à celui de Montgolfier dans le dessin de la médaille qui consacra l'invent. de la navigat. aérienne. Membre de l'acad. des sciences, il fit partie de l'Institut, qui le nomma son bibliothécaire, et mourut le 7 avril 1823. Le superbe cabinet de physique qu'il avait formé fut acheté par le gouvernem., qui lui en laissa la jouissance durant sa vie. On le voit maintenant au Conservat. des arts et métiers.

CHARLES BORROMÉE (St). — V. Borromée.

CHARLETON (Valter), médecin, né dans le comté de Sommerset en 1619, embrassa, dans les troubles de l'Angleterre, la cause de l'infortuné Charles Ier, qui le nomma son médecin. Il accompagna Charles II dans l'exil. A la restauration, élu membre de la société royale de Londres, il fut président du collége de médec., et mourut en 1707. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. sur la médec., l'anat., la physiol., la morale, la métaph., etc., dont nous nous bornerons à citer les principaux : *Physiologia epicuro-gassendo-charletoniana*, Londres, 1654, in-fol. — *L'immortalité de l'âme démontrée par des raisonnem. naturels*, etc., ibid., 1657, in-4 (en anglais). — *OEconomia animalis*, etc., ibid., 1658, in-12; Leyde, 1678. — *Natural History of nutrition, life, and volontary motion*, Londres, 1658, in-4. — *Exercitationes physico-anatomicæ, pathologicæ*, etc., ibid., 1659, 2 vol. in-8. — *Chorea gigantum*, etc., ibid., 1663, in-4. — *Onomasticon Zoicon*, etc., ibid., 1668-1671, Oxford, 1677, in-fol. (c'est un des meill. ouvr. de l'auteur). — *De Scorbuto liber singularis*, Londres, 1671, in-8; Leyde, 1672, in-12. Charleton a laissé en outre plus. MSs.

CHARLEVAL (Charles-Faucon de RIS, sieur de), littérateur, né en Normandie en 1612, mort en 1693, eut dans son temps la réputation d'un homme aimable et d'un écriv. gracieux. Il a laissé quelq. *poésies* recueillies en 1759, in-12, par Lefebvre de St-Marc. Voltaire est le premier qui ait avancé que la *Conversation du maréchal d'Hocquincourt et du P. Canaye* est de Charleval, jusqu'à la petite dissertation *sur le jansénisme et le molinisme* exclusivement; on a, dans plus. dictionnaires historiques, donné comme positive cette assertion de Voltaire; mais il est permis de douter d'une allégat. qui n'est appuyée d'aucune preuve.

CHARLEVOIX (Pierre-Franç.-Xavier de), jésuite, né à St-Quentin en 1682, professa les humanités et la philosophie, et fut, en 1720, désigné pour les miss. d'Amérique. Il parcourut le Canada et les contrées environnantes, visita St-Domingue, et de retour en Europe, fit un voyage en Italie, finit par se fixer en France, travailla pendant 22 ans au *Journal de Trévoux*, et mourut à La Flèche en 1761. Il a publié : *Histoire et descript.*

du Japon, Paris, 1736, 2 vol. in-4, ou 9 vol. in-12; ibid., 1754, 6 vol. gr. in-12, avec cartes et fig. : cette édition est la plus estimée; c'est une compilation bien faite de l'ouvr. de Kempfer (*v.* ce nom). *Hist. de l'île de St-Domingue*, Paris, 1730, 2 vol. in-4; Amsterdam, 1733, 4 vol. in-12.—*Histoire de la Nouv.-France*, Paris, 1744, 3 vol. in-4, ou 6 vol. in-12, avec cartes et fig. — *Hist. du Paraguay*, Paris, 1756, 3 vol. in-4; 1757, 6 vol. in-8, avec cartes, par d'Anville. Outre ces voyages qui lui ont fait une juste réputat., on doit encore au P. Charlevoix : *Vie de la mère Marie de l'Incarnation*, Paris, 1724, in-8, et 1725, in-4. — *Éloge du cardinal de Polignac*, dans les *Mémoires de Trévoux*, octobre 1742.

CHARLIER (Gille), docteur de Sorbonne, né à Cambrai dans le 15e S., fut député au concile de Bâle en 1433, et mourut doyen de la faculté de théologie de Paris, en 1472. On a de lui quelq. écrits peu remarquables sur des *cas de conscience*, réunis et imprimés à Bruxelles, 1748-79, 2 vol. in-fol., sous le titre de *Carlieri Sporta et Sportula*.

CHARLIER (Charles), avocat à Châlons, fut nommé l'un des administrat. du district de cette ville, puis député du département de la Marne à l'assemblée législative, où il parla beauc. contre les prêtres et les émigrés. Réélu à la convention, il y vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis, prit ensuite la défense de Marat contre les girondins, et provoqua de toutes ses forces les excès du 31 mai. Ce fougueux montagnard attaqua néanmoins Robespierre le 8 thermidor; mais dès le lendemain il était revenu à ses anciennes affections. Toutefois il dénonça Lebon et fit décréter que Coffinal serait traduit devant le tribunal criminel ordinaire. Compromis dans les troubles de prairial, il fut arrêté momentanément; il devint ensuite membre du conseil des anciens, y donna des preuves d'une sorte d'aliénation mentale, et se suicida le 1er mars 1797.

CHARLIER (Pierre-Jacques-Hippolyte), savant ecclésiast., né près de Paris, à Noisy-le-Grand, en 1757, montra de bonne heure une véritable passion pour l'étude. Placé successivem. par la protect. de l'archev., M. de Beaumont, au collége du Plessis, au sémin. des Trente-Trois, puis à celui de St-Magloire, il fut ensuite secrét. et bibliothéc. de M. de Juigné. Quoiqu'il eût refusé de prêter le serment, il ne quitta point la France pend. la révolut., et ne cessa pas, même dans les temps les plus difficiles, d'exercer son ministère à St-Denis et dans les villages voisins. Lorsque le concordat eut rendu la paix à l'Église, il refusa toutes les dignités qui lui furent offertes, et continua de partager son temps entre l'étude et ses devoirs. Il mourut à St-Denis en 1807. Outre quelques écrits de circonstance, entre autres : *Abrégé chronolog. pour servir à l'hist. de l'Église gallicane pendant la tenue de l'assemblée nationale*, Paris, 1791, in-8. — *Dispositiones canonicæ fideliter excerptæ à variis apostolicis litteris Pii VI, annis 1791 et 1792*, ibid., 1792, in-8; on lui doit la 3e édit., entièrem. refondue, de l'*Abrégé de la Géographie univ.*, etc., du Guthrie, Paris, 1803, gros in-8, et dans le *Pastorale parisiense*, dont il donna depuis un abrégé, la *Series historica episcoporum et archiepiscoporum parisiensium*. Il a été l'édit. de la trad. en vers lat. du poème de *la Religion*, de Racine, par l'abbé Revers (*v.* ce nom); il a donné deux édit. des *Psaumes*, trad. par le P. Berthier (1807); enfin il s'occupa de la publicat. du 2e vol. des *OEuvres de St-Grégoire de Nazianze*, préparées par les bénédict. de St-Maur.

CHARLOTTE DE BOURBON, reine de Chypre, née dans le 15e S., fille de Jean de Bourbon Ier, comte de la Marche, épousa en 1489 Jean II, roi de Chypre, et fut, suiv. les historiens, une des princesses les plus accomplies de son temps. — Charlotte, reine de Chypre, était fille de Jean III de Lusignan, roi de Chypre, de Jérusalem et d'Arménie : veuve de Jean de Portugal, duc de Coimbre, elle épousa Louis, duc de Savoie, comte de Genève. N'ayant pu se maintenir sur le trône après la mort de son père, elle finit par se retirer à Rome, où elle mourut en 1487, léguant le roy. de Chypre au duc de Savoie, son neveu, en présence du pape et de plus. cardinaux; c'est sur cette donation que s'appuient les prétentions des rois de Sardaigne à la souveraineté de l'île de Chypre, qui fait partie de leurs titres.

CHARLOTTE-ÉLISABETH DE BAVIÈRE, fille de Charles-Louis, électeur-palatin du Rhin, née en 1652, fut la seconde femme de Monsieur, frère de Louis XIV. Cette princesse, mère du duc d'Orléans, depuis régent, était fort laide, comme elle l'avouait elle-même, mais vive, enjouée, spirituelle. Elle aimait beauc. Louis XIV, qui dit d'elle dans sa vieillesse : « Il n'y a que Madame qui ne s'ennuie jamais avec moi. » Elle mourut à St-Cloud en 1722. Son oraison funèbre, prononcée par le P. Cathalan, jésuite, a été publiée à Paris, 1723, in-4. Il a paru des *Fragments de lettres originales de Madame*, etc., écrites de 1715 à 1720 au duc Ulric de Bavière et à la princesse de Galles, Paris, 1788, in-8; réimpr., ibid., 1807, sous le titre de *Mélanges historiques, anecdotiques et critiques*, etc. : cette édition est entièrement défigurée et mutilée; une autre édit. publiée par M. Schubart, sous le titre de *Mémoires sur la cour de Louis XIV et de la régence, extraits de la correspond. allem. de madame Élisabeth-Charlotte, duchesse d'Orléans*, Paris, 1823, in-8, a été condamnée par la cour royale comme renfermant des passages contraires à la morale publique.

CHARLOTTE-AUGUSTA D'ANGLETERRE, princesse de Galles, fille de George-Frédéric, prince de Galles (depuis George IV), et de la princesse Caroline de Brunswick (*v.* ce nom), née en 1796, eut pour instituteur l'évêque d'Exeter, prélat recommand. par son savoir et sa piété. Elle épousa en 1816 le prince Léopold de Cobourg, et mourut en couches l'année suiv., 1817, après avoir donné le jour à un enfant qui ne lui survécut point.

CHARMETTON (Jean-Baptiste), chirurgien, né

en 1710 à Lyon, fut attaché à l'hôpital général de cette ville, où il établit des cours d'anatomie et d'accouchement. Il obtint en 1748 un prix à l'académie royale de chirurgie pour un *Mémoire sur l'emploi des caustiques*, et en 1752 un accessit pour un *Mémoire sur le caractère des maladies scrophuleuses*. Dans l'intervalle, l'académie dont il était correspondant lui avait conféré le titre d'associé. Charmetton mourut à Lyon en 1781, laissant une partie de sa fortune aux pauvres et aux hospices. Ses *Mémoires* ont été publiés dans les t. II et III des prix de l'académie; le 1er a été réimpr. séparém., 1748, in-12; et le 2e sous le titre de *Traité des écrouelles*, Lyon, 1752-1755, in-12.

CHARMIDÈS, oncle de Platon, fut l'un des disciples de ce philosophe. Ayant embrassé le parti de Critias, son parent, et l'un des trente tyrans d'Athènes, il périt avec lui dans le prem. combat qui fut livré à ces mêmes tyrans par les exilés sous la conduite de Thrasybule (*v.* ce nom). L'un des dialogues de Platon porte le nom de Charmidès, et Xénophon l'a introduit dans son *Banquet des Philosophes*.

CHARMIS, médecin empirique, né à Marseille, vint s'établir à Rome sous le règne de Néron, et se fit un nom en attaquant les différents systèmes de médecine alors pratiqués à Rome, et en leur substituant celui qu'il avait créé. Sénèque a fait connaître ce médecin dont il suivait rigoureusem. les ordonnances; et Pline, son contemporain, nous apprend qu'il faisait payer ses soins un prix exorbitant.

CHARMOYS (MARTIN de), sieur de Lauzé, né en 1605, fit dans sa jeunesse le voyage de Rome où il se lia très intimement avec le Poussin, Stella et plusieurs autres gr. artistes. De retour en France, le maréchal de Schomberg le choisit pour secrét.; il concourut avec Lebrun à l'établissem. de l'acad. de peinture, en 1648. Les premières assemblées eurent lieu chez Charmoys, qui dressa les statuts de l'académie naissante, et fonda de ses propres deniers des cours gratuits de géométrie, d'anat. et de perspective, dont les premiers profess. furent Chauveau, Quatroulx et Abraham Bosse. Charmoys mourut en 1661.

CHARNACÉ (HERCULE-GIRARD, baron de), habile diplomate, fils d'un conseiller au parlem. de Rennes, ambassad. près du roi Gustave-Adolphe, eut beauc. de part au traité de Berwalde en 1631, base de l'utile alliance de la France avec la Suède. Envoyé depuis à la cour de Bavière, il passa ensuite en Hollande, et réussit à empêcher les États-Génér. d'écouter les propositions de trêve faites par les Espagnols. La France s'était engagée à entretenir au service des états un régiment d'infanterie et une compagnie de cavalerie. Charnacé, militaire avant d'être diplomate, en obtint le commandement; se trouvant au siége de Bréda, entrepris contre son avis par le prince d'Orange, il lui représenta qu'il s'exposait trop : « Si vous avez peur, repartit le prince, vous pouvez vous retirer. » Charnacé, piqué de cette réponse, courut sur-le-champ à la tranchée, et périt d'un coup de mousquet le 1er septembre 1637. La biblioth. du roi possède un recueil in-fol. de *Lettres des sieurs de Charnacé, Brasset et de la Thuillerie, au sieur de Rorté, employé pour le service du roi en Allemagne, Suède, Pologne et Danemarck, depuis* 1635 *jusqu'en* 1643. L'ancien évêque de Troyes, Bouthillier, avait dans la sienne 10 vol. de mémoires, de minutes de dépêches du baron de Charnacé, et des lettres qui lui furent adressées depuis 1625 jusqu'en 1637, par Richelieu, le fameux P. Joseph, etc., etc.

CHARNES (JEAN-ANTOINE de), doyen du chapitre de Villeneuve-les-Avignon, né en 1641, fit l'éducation d'un fils du marquis de Louvois, et se serait avancé probablement à la cour, s'il n'eût préféré revenir dans sa ville natale, où il passa le reste de sa vie, partageant son temps entre ses devoirs et la culture des lettres; il y mourut en 1728. On a de lui : *Conversations sur la princesse de Clèves*, Paris, 1679, in-12. — *Vie du Tasse*, ibid., 1690, in-12, tirée en partie de celle de Manso.

CHARNIÈRES (de), officier de marine, mort vers 1774, est aut. des écrits suivants : *Mémoire sur l'observation des longitudes en mer*, Paris, imprimerie royale, 1767, in-8. — *Expériences sur les longitudes faites à la mer en* 1767 *et* 1768, ibid., 1768, in-8. — *Théorie et pratique des longitudes en mer*, ibid., 1772, in-8.

CHARNOCK (ÉTIENNE), théologien non conformiste, né à Londres en 1628, fut chapelain de Henri Cromwell, et desservit ensuite une congrégation. On a recueilli en 2 vol. in-fol. tous ses ouvrages, dont le plus estimé est un *Discours sur la Providence*.

CHARNOCK (JEAN), écriv. anglais, né en 1756, était encore élève à Oxford, lorqu'il fit insérer dans les journ. quelq. pièces de vers qui annonçaient un talent remarq. Il s'appliqua depuis à l'étude de la tactique navale et voulut entrer dans la marine. Ses parents s'y étant opposés, il s'enrôla comme volontaire, et perdit par sa désobéissance la fortune à laquelle il pouvait prétendre. Retiré du service, il fut obligé, pour vivre, de se faire auteur, et mourut dans la misère en 1807. On lui doit : *les Droits d'un peuple libre*, 1792, in-8, pamphlets anti-démocratiques.—*Biographia navalis*, Londres, 1794-98, 6 vol. in-8, estimé.—*Lettre sur les finances et sur la défense nationale*, 1798, in-8. —*Histoire de l'architect. navale*, 1802, 3 vol. in-4, fig. — *Vie de Nelson*, 1806, in-8. — *La Loyauté*, tragédie, impr. après la mort de l'auteur.

CHARNOIS (JEAN-CHARLES LE VACHER de), littérateur, né à Paris vers 1750, continua le *Journ. des théâtres*, fut ensuite chargé de la partie des spectacles dans le *Mercure*, et enfin de la direct. du *Modérateur* en 1791. Arrêté pour ses opinions politiq., il fut enfermé à l'Abbaye et massacré le 2 septembre 1792. Outre quelq. romans, dont le moins oublié a pour titre : *Histoire de Sophie et d'Ursule*, Paris, 1788, 2 vol. in-12, on lui doit *Recherches sur les costumes et sur les théâtres de toutes les nations*, 1790, 2 vol. in-4, fig. Il a eu

part à la publication des *Costumes et annales des grands théâtres de Paris*, 1786-89, 7 vol. in-4.

CHAROBERT ou CHARLES ROBERT, 25e roi de Hongrie, descendait d'Étienne IV par son aïeule Marie, femme de Charles II, roi de Sicile. Appuyé par le pape Boniface VIII, il se mit sur les rangs pour succéder à André III, qui n'avait point d'enfant mâle; mais la protect. du pontife lui suscita de gr. embarras, et ce ne fut qu'en 1310 qu'il fut enfin reconnu par la diète. Il se fit respecter de ses voisins par sa fermeté, et chérir de ses sujets par la douceur de son gouvernement. La Hongrie, sous son règne, parvint à un haut degré de prospérité. Dans le temps qu'il ne s'occupait que du bonheur de ses peuples, il faillit être la victime, avec toute sa famille, d'un horrible complot. Persuadé que le vaivode de Valachie n'y est point étranger, il pénètre à l'improviste dans ses états; mais surpris dans un défilé par le vaivode, il est défait complétem., et peut à peine s'échapper avec un petit nombre de cavaliers; cependant son génie lui fait trouver des ressources pour réparer cette perte, et la Valachie augmente bientôt le nombre des provinces qu'il a rendues tributaires de la Hongrie. Ce prince mourut à Vitzgrad en 1342. Son fils Louis, surnommé *le Grand*, lui succéda.

CHARON (mythol.), nautonier des enfers, fils d'Érèbe et de la Nuit, ne recevait dans sa barque, pour les transporter sur l'autre rive du Styx ou de l'Achéron, que les ombres des morts qui avaient eu les honneurs de la sépulture, et en exigeait une obole: impitoyable envers les autres âmes, il les laissait errer cent ans sur le rivage, quelques instances qu'elles lui fissent, avant de les passer aux enfers. Suivant l'opinion de quelq. savants, Charon fut un prince puissant qui donna des lois à l'Égypte, et leva le premier sur la sépulture une taxe avec le produit de laquelle il fit construire le célèbre labyrinthe qui était autrefois regardé comme le vestibule des enfers. Il existe encore des débris de ce monum., appelé par les Arabes *Quellui Charon* (l'édifice de Charon).

CHARON, de Thèbes, partagea avec Mélon et Pélopidas la gloire d'avoir délivré sa patrie des tyrans que les Lacédémoniens lui avaient imposés. Thèbes reconnaissante conféra la charge de *bœotarques* (principaux magistrats), à ses trois libérateurs. — V. Pélopidas.

CHARON DE LAMPSAQUE, historien grec, vivait, suivant Denys d'Halicarnasse, un peu avant Hérodote, dans le 5e S. avant J.-C. Il avait composé une *Histoire de Perse*, en II livres; une *d'Éthiopie, de Libye et de la Grèce*, en IV liv., et *de l'île de Crète*, en III liv. L'abbé Sévin a publ. des *Recherches* sur la vie et les écrits de cet historien, avec les fragments de ses diverses hist., dans les *Mém. de l'acad. des Inscript.*, tome XIV, M. Creuzer les a publ. avec plus d'exactitude dans son recueil: *Historicor. græcorum antiquissim. fragmenta*, Heidelberg, 1806, in-8.

CHARONDAS, législat., né à Catane en Sicile, dans le 5e S. av. J.-C., donna des lois à ses compatr. et aux autres colons venus comme eux de Chalcis en Eubée. Ces lois étaient en vers comme celles de tous les anciens législat.; elles se chantaient, et on les faisait apprendre aux jeunes gens. Charondas avait défendu, sous peine de mort, de se présenter armé aux assemblées du peuple, et il fut, dit-on, lui-même victime de cette loi. Étant allé à la poursuite de quelques malfaiteurs, il rentra dans la ville, et se présenta dans l'assemblée sans s'apercevoir qu'il était armé; on lui fit remarquer qu'il violait la loi. « Eh bien! je la confirme, » dit-il en se perçant le cœur. Cette action est attribuée à Dioclès, législateur des Syracusains; et peut-être n'est-elle pas plus vraie de l'un que de l'autre. Sainte-Croix a donné, dans le tome XLII des *Mém. de l'acad. des Inscript.*, des détails sur les lois de Charondas, et l'on en trouve aussi de très curieux dans les *Opuscules academ.* de Heyne.

CHAROST. — V. Béthune Charost.

CHARPENTIER (Jacques), médec., mais beauc. plus connu par son attachement à la doctrine d'Aristote, et surtout par ses démêlés avec l'infort. Ramus, dont on l'accuse d'avoir causé la mort, était né en 1524 à Clermont en Beauvoisis. Après avoir professé quelq. temps la philos. à Paris, aux colléges de Boncour et de Bourgogne, il prit ses degrés en médec., et devint plus tard doyen de la faculté et médecin de Charles IX. Ce prince, en 1566, le nomma profess. de mathémat. au collége royal, malgré la vive opposit. de Ramus, qui soutenait qu'on ne devait nommer un profess. qu'après s'être assuré de sa capacité. Protégé par le cardinal de Lorraine, Charpentier fut installé par arrêt de la cour du parlement; mais, ainsi que l'avait prévu Ramus, il négligea l'enseignem. des mathématiques, qu'il ne savait pas, pour se livrer à l'enseignem. de la philosophie, qu'il savait mal, passa le reste de sa vie dans de vaines disputes avec ses confrères, et mourut de phthisie en 1574. Tous ses ouvr. sont aujourd'hui justem. oubliés; mais les curieux recherchent encore: *Orationes contra Ramum*, 1566, in-8. — Un de ses fils fut condamné au supplice de la roue en 1596, pour avoir eu des intelligences avec l'Espagne alors en guerre contre la France.

CHARPENTIER (Pierre), jurisconsulte, né à Toulouse, professa le droit à Strasbourg, puis, en 1566, à Genève; s'étant brouillé avec Bèze et les autres chefs de la réforme, il quitta Genève et revint à Paris peu de temps avant le massacre de la St-Barthélemi, auquel il n'échappa qu'en se réfugiant dans la maison de Pomponne de Bellièvre. Il sortit quelq. jours après de Paris avec M. de Bellièvre envoyé ambassad. en Suisse, et de là se rendit à Strasbourg, où il avait déjà résidé quelq. temps. Il y publia, sous la date du 15 sept., une *Lettre adressée à F. Porte Candiois, par laquelle il monstre que les persécutions des Églises de France sont advenues, non par la faute de ceux qui faisoient profession de la religion, mais de ceux qui nourrissoient les factions et conspirations qu'on appelle* la cause, Strasbourg, 1572, in-8. Fr. Por-

tus (*v.* ce nom), ou plutôt Bèze fit à cette lettre une réponse très violente, qui renferme des détails peu honorables de la vie de Charpentier. Ces deux pièces, réimpr. plus. fois, ont été réunies dans le tome Ier des *Mémoires de l'état de la France sous Charles IX.* De retour à Paris, Charpentier y mit au jour un second opusc. non moins curieux que le précéd. : *Pium et christianum de retinendis armis, et pace repudiendâ consilium,* Paris, 1575, in-8, trad. en franç. sous le titre d'*Advertissement sainct et chrestien, touchant le port des armes,* etc., ibid., 1575, in-8. Il ne paraît pas que Charpentier ait été nommé, comme on l'a dit, avocat du roi au gr. conseil, ou du moins qu'il ait conservé cette place. Il est plus probable qu'il reprit encore une fois le chemin de Strasbourg, et qu'il continua d'y donner des leçons de droit. Appelé par le duc de Lorraine Charles III à l'univ. de Pont-à-Mousson, il s'y rendit vers la fin de 1603; il y fit son abjurat. le 16 janv. 1604, et fut nommé doyen de la faculté de droit, avec un traitem. honorable. Il remplit cette place avec zèle, et mourut au mois de mai 1612, léguant une partie de sa biblioth. aux jésuites. Outre les ouvr. déjà cités, on connaît de lui : *Orationum in acad. mussipontanâ habitar. decas prima,* Toul, 1608, in-8.

CHARPENTIER (Hubert), prêtre, né à Coulommiers en 1565, fondat. de la congrégat. des prêtres du Calvaire au mont Valérien, avait formé deux autres établissem. pieux en Béarn et dans le diocèse d'Auch. Il était très lié avec l'abbé de St-Cyran (*v.* ce nom) et les solitaires de Port-Royal, et mourut à Paris en 1650.

CHARPENTIER (François), littérat., né à Paris en 1620, abandonna le barreau pour les lettres, et fut admis en 1651 à l'Acad. franç., sur la présentation de la *Vie de Socrate*, trad. de Xénophon. Chargé par Colbert, en 1664, de rédiger le prospectus de l'établissement de la compagnie des Indes-Orient., ce ministre fut tellem. satisfait de ce travail, qu'il retint Charpentier pour faire partie de la nouv. acad. qui venait d'être fondée, et qui reçut plus tard le nom d'*acad. des inscript.* C'est à lui qu'on doit en grande partie la composition de la belle suite de médailles sur les princip. événem. du règne de Louis XIV. Quoiqu'il fût très versé dans les langues anc., et qu'il en connût tous les avantages, il n'en plaida pas moins avec chaleur pour faire substituer au latin le français dans les inscript. sur les monum. publics. Il fut un des commiss. nommés par l'acad. pour soutenir le procès intenté à Furetière (*v.* ce nom), au sujet de son *Dictionn.* Il mourut doyen des deux acad. en 1702. Parmi ses ouvr. on ne citera que ceux qui sont encore recherchés : *Défense de la langue franç.*, Paris, 1676, in-12. — *De l'excellence de la langue franç.*, 1683, 2 vol. in-12. — *Voyage du vallon tranquille*, 1673, réimpr., 1796, in-12, avec une *préface* et des *notes* par Adry et Mercier de St-Léger. Boscheron (*v.* ce nom) a publ., en 1724, un *Carpentariana*, où l'on trouve quelques anecdotes curieuses sur cet académicien. Charpentier a été l'édit. des *Voyages* de Chardin et de Dulon, qui ont beaucoup gagné à passer par ses mains. Il est l'auteur de l'*Épître dédicatoire* et de la *Préface* du *Dictionnaire de l'Acad. franç.*, édit. de 1694. Il a laissé en MSs. une trad. complète de Xénophon; une *Dissertation sur la Cyropédie,* une trad. de la *Rhétorique* d'Aristote, de trois *comédies* d'Aristophane, en prose, et des *épigrammes* choisies de l'*Anthologie* et de Martial, en vers.

CHARPENTIER (Marc-Antoine), compositeur, né à Paris en 1634, se rendit à Rome pour étudier la peinture; mais un *motet* de Carissimi, qu'il entendit dans une église, décida sa vocat. pour la musique. Après avoir suivi quelques années les leçons de ce maître, il revint en France, précédé d'une réputation qui ne pouvait manquer d'exciter la jalousie de Lully. Ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à surmonter les obstacles que créait son rival pour l'empêcher d'arriver à la cour. C'est de lui qu'est la musique de l'intermède du *Malade imaginaire,* 1673, et de *Circé,* 1675. Son seul opéra, représenté du moins, est celui de Médée, en 1693. Le duc d'Orléans, depuis régent, auquel il avait donné des leçons de composit., le fit surintendant de sa musique, et lui procura la maîtrise de la Ste-Chapelle. Il mourut en 1702. On lui doit encore plus. *recueils* d'airs à boire, des *messes*, etc.

CHARPENTIER (René), sculpteur, né à Paris en 1680, mort en 1723, était élève de Girardon (*v.* ce nom), et membre de l'acad. de peinture et de sculpt. Les meilleurs ouvrages de cet artiste se voyaient dans l'église St-Roch, notamm. le *Tombeau du comte Rangoni.*

CHARPENTIER (Paul), provincial de l'ordre des petits-augustins, né à Paris en 1699, mort à Lagny en 1773, a trad. du lat. l'*Hist. du siége et de la prise de Rhodes*, par Th. Guichard, dans le *Mercure* d'avril 1766, et la *Lettre encyclique du général des augustins sur les affaires d'Espagne*, égalem. trad. du lat., 1767, in-12. Il a laissé MSs. un poème latin sur *l'Horlogerie*, et la trad. du poème d'Imberdis sur la fabricat. du papier (*Papyrus carmen*), qui devait être inséré, avec le texte, dans l'*Essai d'une nouv. hist. de l'imprim.*

CHARPENTIER (Louis), littérateur, né à Brie-Comte-Robert, a publ. entre autres ouvr. : *Lettres critiques sur divers Écrits contraires à la religion et aux mœurs*, Paris, 1751, 2 vol. in-12. — *Nouv. Contes moraux*, ibid., 1767, in-12. — *Vos Loisirs*, contes moraux, 1768, in-12. — *L'Orphelin normand*, etc., 1768, 3 vol. in-12. — *Le Nouveau père de famille*, trad. de l'angl., 1768, in-12. — *Essai sur les causes de la décadence du théâtre*, 1768, in-12. — *Mémoires d'un citoyen*, 1770, 2 vol. in-12. — *Essais historiques sur les modes, etc., en France*, 1776, in-12.

CHARPENTIER (Jean-Frédéric-Guillaume), minéralogiste, né à Dresde en 1738, mort dans la même ville en 1805, intendant des mines de Freiberg, et profess. de l'acad., a publ. en allemand : *Géographie minéralog. de l'électorat de Saxe,*

Leipsig, 1778, in-4. — *Observat. sur les gîtes des minerais*, ibid., 1800, in-4, fig. — *Mémoire géologique sur les montagnes des Géants, en Silésie*, ibid., 1804, in-4, fig., et plus. *Mém.* dans divers recueils.

CHARPENTIER (Pierre-François), graveur, né à Blois en 1759, mort vers 1810, d'abord composit. dans une impr., apprit ensuite le dessin, se rendit habile dans la gravure, et publia plus. estampes imitant le lavis, d'après Berghem, Vanloo, Boucher, Doyen, Creuse, etc.

CHARPENTIER (Henri-Franç.-Marie, comte), lieuten.-général, né à Soissons en 1769, débuta comme capitaine dans le 1er bataillon des volontaires de l'Aisne, pendant les campagnes de 1792 et 1793 à l'armée du Nord, et fut nommé adjudant-général chef de bataillon. Il se signala dans les prem. opérations sur la Sambre, fut fait en 1794 colonel sur le champ de bataille, et en 1795 chargé d'apporter à la convention les drapeaux de la garnison de Luxembourg. Il passa en 1799 à l'armée d'Italie, fut créé, le 26 mars, général de brigade sous les murs de Vérone, commanda une division à l'affaire de la Trébia, se fit égalem. remarquer à la bataille de Novi, et fut gravement blessé d'un coup de feu dans une reconnaiss. sur Mondovi. Rappelé en 1800 à l'armée d'Italie, il fut nommé général de division, et remplit les fonct. de chef d'état-major-général. Employé en 1805 à l'armée de Naples, à la tête de quatre bataillons de grenadiers, il fit mettre bas les armes à un corps ennemi beauc. plus nombreux; il fit ensuite les campagnes d'Allemagne. Créé comte à Wagram, il fit partie de l'expédition de Russie, fut nommé gouvern. de la province de Witepsck, puis de celle de Smolensk, se signala dans la Saxe en 1813, concourut au gain de la bataille de Lutzen; fit la campagne de France à la tête d'une division de la jeune garde, et, au retour du roi, fut nommé inspect.-général d'infanterie. Il mourut en 1833, dans sa terre d'Oigny, près de Villers-Cotterets.

CHARPY (Nicolas), né dans la Bresse, secrét. du grand-écuyer Cinq-Mars, favori de Louis XIII, fut accusé d'avoir contrefait un sceau, et trouva les moyens de se soustraire aux poursuites de la justice, qui le condamna à être pendu en effigie. Réfugié en Savoie, il profita des troubles de la Fronde pour revenir à Paris. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il renonça franchem. à ses mœurs, et mourut en 1670. On a de lui : *le Hérault de la fin des temps*, ou *Hist. de l'Église triomphante*, Paris, S. D., in-4. — *L'Ancienne nouveauté de l'Écriture sainte*, etc., Paris, 1657, in-8. — *Le juste prince*, ou *le Miroir des princes en la vie de Louis XIII*, ibid., 1638, in-4. — *Éloge du cardinal Mazarin* (en vers latins), 1658, in-4. — *Catéchisme ecclésiastique*, etc., 1668, in-8. — Louis de Sainte-Croix Charpy, de la famille du précéd., est auteur d'une *Paraphrase du psaume* 71, sur la naissance du dauphin, fils de Louis XIV; des *Saintes ténèbres*, en vers franç., Paris, 1670, in-12; d'une *Épître à l'Hiver*; d'un *Abrégé de la Vie de ceux qui ont porté le nom de Grand*, en vers latins et français, Paris, 1689, in-4. — L'abbé de Marolles cite un autre Charpy (Jean), abbé de Ste-Croix, auquel il attribue une *Paraphrase* (en vers) *des Lamentations de Jérémie*, et quelq. *poésies* à la louange de Louis XIII. — Charpy (Gaëtan), supérieur de la maison des religieux théatins, à Paris, mort dans cette ville en 1683, a publié une traduct. franç. de l'*Histoire de l'Éthiopie-Orientale*, de Jean de Santo, dominicain portugais, Paris, 1684, in-12, et *Vie de St Gaëtan de Thienne, fondateur des clercs réguliers*, ibid., 1657, in-4. Il a laissé quelq. MSs., parmi lesquels on remarque une traduct. de la *Relation de la Mission faite en France par les théatins*, en 1644.

CHARRIER (Marie-André), avocat, député du baillage de Mende aux états-généraux en 1789, fut décrété d'accusation en 1792, comme auteur des troubles de la Lozère : étant parvenu à se soustraire aux poursuites dirigées contre lui, il reparut dans ce département au mois de mai 1793 à la tête d'une force imposante; mais dans une première affaire les insurgés furent mis en déroute, et Charrier, conduit à Rodez, y fut exécuté au mois de juillet. Les déclarations qu'il avait faites avant de monter à l'échafaud furent adressées par Châteauneuf-Randon à la convention, qui en ordonna le renvoi au comité de salut public, sans en prendre lecture.

CHARRIER DE LA ROCHE (Louis), évêque de Versailles, né à Lyon en 1738, fut reçu doct. en Sorbonne, obtint un canonicat du chapitre noble d'Ainai, et sut mériter l'estime de M. de Montazet, archev. de Lyon, qui le nomma un de ses grands-vicaires. Député du clergé de Lyon à l'assemblée constituante, il s'y montra favorable à toutes les réformes qu'il jugea compatibles avec le maintien de la religion catholiq., prêta serment à la nouv. constitution, et fut élu simultaném. évêque de Bourges et de Rouen. Il se décida pour le siége de Rouen; mais réfléchissant qu'il ne pouvait pas occuper un poste dont le titulaire était vivant, il donna sa démission et revint à Lyon. Il n'y resta pas long-temps tranquille. Jeté dans les cachots de la terreur, il fut assez heureux pour en sortir. A l'époque du concordat, nommé évêque de Versailles, il devint peu de temps après 1er aumônier de l'empereur. Toutes ses relations avec la cour cessèrent à la restaurat.; il mourut en 1827 à Versailles, léguant à son séminaire la plus grande partie de sa fortune. Les brochures qu'il a publ. au commencem. de la révolut., sur la constitution civile du clergé, sont indiquées dans la *France littér.* de Querard.

CHARRIÈRE (Joseph de La), chirurgien, né à Annecy en Savoie vers le milieu du 17e S., est aut. d'un *Traité des opérations de chirurgie*, Paris, 1690, 92, 1706, 1721 et 1723, in-12, trad. en allemand, en angl. et en hollandais, et d'une *Anatomie nouv. de la tête de l'homme*, ibid., 1703, in-12.

CHARRIÈRE (Mme de SAINT-HYACINTHE de), née en Hollande vers 1746, ayant épousé un gentil-

homme du pays de Vaud, vint habiter un village près de Neuchâtel, consacra ses loisirs dans cette douce retraite à la culture des arts et des lettres, et mourut en 1806. Elle a publ. les ouvrages suiv. : *Calliste*, ou *Lettres écrites de Lausanne*, 1786, in-8. — *Mistress Henley*, 1784, in-12. — *Lettres neuchâteloises*, 1784, in-12, publ. sous le nom de *l'abbé de la Tour*, Leipsig, 1798, 3 vol. in-8. — *Recueil de nouvelles et autres écrits divers*, reprod. sous le titre d'*OEuvres* de Mme de Charrière, Genève, 1801, 3 vol. in-8. Presque tous ces ouvrages ont été traduits en allemand par L.-F. Herder.

CHARRON (Pierre), célèbre moraliste, né à Paris en 1541, fils d'un libraire, étudia le droit à Orléans, puis à Bourges, se fit recevoir avocat au parlement, et exerça cette profession pendant 5 à 6 ans, au bout desquels il embrassa l'état ecclés. La réputation qu'il s'acquit bientôt dans la chaire le fit rechercher par plusieurs évêques qui l'attirèrent dans leurs diocèses et lui procurèrent des bénéfices. Il fut successivement théologal de Bazas, d'Aps, de Lectoure, d'Agen, de Cahors, de Condom et de Bordeaux. Dans cette dernière ville, il se lia très intimement avec Montaigne, qui, en témoignage de son amitié et de sa haute estime, lui donna, par son testam., le droit de porter les armes de sa maison. Charron, par reconnaissance de cet honorable souvenir, légua tous ses biens, montant à 15,000 liv., au beau-frère du philosophe. Nommé en 1595 député à l'assemblée du clergé, il en fut élu secrét., et mourut d'apoplexie le 16 novembre 1603. Le prem. de ses ouvrages est le *Traité des trois Vérités*, Cahors, 1594, sans nom d'auteur, réimpr. l'année suivante à Bruxelles, sous le nom de Benoît Vaillant, et la même année, sous son nom, à Bordeaux. Ces *trois vérités* forment la division de l'ouvrage : par la première, il combat les athées, en démontrant qu'il y a une religion ou un culte de Dieu ; par la seconde, il prouve, contre les païens, les juifs, les mahomét., que de toutes les religions, la chrétienne est la seule véritable ; par la troisième, il établit, contre les hérétiques et les schismatiq., que de toutes les communions, il n'y a de salut que dans l'Église catholique et romaine. Le second et le plus connu des écrits de Charron est le *Traité de la Sagesse*, en trois livres, imprimé pour la 1re fois à Bordeaux, 1595, in-4, puis en 1601, in-8 : nouv. édition, avec des corrections du président Jeannin, Paris, 1604, in-8. Le peu de débit de cette édition mutilée décida un libraire à en publier une autre, 1607, in-8, conforme à l'édition originale, augmentée des observ. du président Jeannin. Les plus recherchées des édit. postérieures sont celles des Elzevir, Leyde, 1646, in-12, de Bastien, Paris, 1784, in-8 ; de M. Amaury-Duval, dans la *Collect. des moralistes franç.*, Paris, 1820. Charron avait composé peu de temps avant sa mort, un *abrégé* et une *apologie* de ce *Traité de la Sagesse*, qui fut publ. sous le même titre, Paris, 1608, in-8, réimpr. à la suite du 1er ouvr. dans l'édition de Rouen, 1644, gr. in-12, et dans plusieurs autres, où l'on trouve aussi les discours chrétiens du même moraliste, impr. pour la première fois à Bordeaux, en 1600, in-4.

CHARRY (Jacq. PREVOST, sieur de), gentilhomme de Languedoc, né dans le 16e S., se distingua sous les règnes de Henri II et de Charles IX. Il commandait en 1563 dix compagnies ou enseignes d'infanterie, qui furent choisies par le roi pour former sa garde à pied, dont Charry fut le prem. colonel ou mestre-de-camp ; dans la même année (1563) il fut assassiné sur le pont St-Michel, par plusieurs gentilhommes, à la tête desquels était Chatelier Portant, dont quelques années auparavant il avait tué le frère en duel. Charry est cité par le maréchal de Montluc, Brantôme et Boivin du Villars (*v.* ces noms), comme l'un des meill. offic. de l'époque.

CHARTIER (Alain), l'un des plus célèbres écriv. franç. du 15e S., né à Bayeux en 1386, vint faire ses études à l'université de Paris, et y obtint des succès précoces. Il avait à peine 16 ans lorsqu'il conçut le projet d'écrire l'histoire de son temps. Déjà ses condisciples et même ses maîtres lui avaient décerné les titres de bon orateur, de noble poète et de sav. rhétoric. Charles VI, informé des talents du jeune Alain, le nomma clerc, notaire et secrétaire de sa maison ; et il fut continué dans cette place par Charles VII. Quelques biogr. ont avancé sans aucune preuve qu'il fut archidiacre de Paris et conseiller au parlem. Duchesne place sa mort à l'année 1458 ; La Monnaye avant 1457 ; enfin d'autres veulent qu'il ait terminé sa carrière en 1449 à Avignon, où l'on voyait, disent-ils, son épitaphe dans l'église des Antonins de cette ville. On dit qu'étant un jour endormi sur une chaise, Marguerite d'Écosse, épouse du dauphin (depuis Louis XI), lui donna un baiser sur la bouche. Les seigneurs et dames de la suite de cette princesse s'étonnant de cette action, elle leur dit « qu'elle ne baisoit pas la personne, mais la bouche dont estoient sortis tant de beaux discours. » Les ouvr. d'Alain Chartier ont été recueillis par Duchesne, Paris, 1617, in-4, 2 parties. La première renferme les ouvrages en prose tels que l'*Histoire de Charles VII*, attribuée à Gille Bouvier, qui paraît n'en avoir été que le continuat. ; *l'Espérance ; le Curial* (le Courtisan) ; *le Quadrilogue invectif ; Dialogus familiaris super deploratione gallicæ calamitatis*, et quelq. autres écrits latins. La 2e partie contient des *poésies*. Une partie de ces ouvr. avaient déjà été publ., et l'on recherche encore l'édit. de Paris, Galliot-Dupré, 1529, in-8. Elle contient les *faicts, dicts et ballades*, publ. antérieurem., en 1484, 1489 et 1526, in-fol. goth. Barbier lui attribue *Demande d'amour* (en prose), Paris, S. D., in-8. Pour des éditions rares de différents ouvr. de Chartier, il faut consulter le *Manuel* et les *Nouv. recherches* de M. Brunet.— Chartier (Jean), frère du précédent, bénédictin, chantre de l'église de St-Denis, fut nommé par Charles VII historiographe de France. Chargé de mettre en ordre les chroniques que l'on conservait dans le trésor de St-Denis, il remplit cette tâche avec autant de zèle que d'intelligence, et accompagna le roi dans ses guerres contre les Anglais.

On croit que sa mort suivit de près celle de Charles VII, arrivée en 1461. Les *Grandes Chroniq. de France*, débrouillées par Chartier, et augment. par lui de l'*Histoire du règne de Charles VII*, publ. à Paris, 1476 et 1493, 3 vol. in-fol., ont été réimprimées avec une continuation jusqu'à l'an 1513, Paris, 1514, 3 vol. in-fol., et insérées dans la collection des histor. de France de Bouquet (*v.* ce nom). L'*Histoire de Charles VII* a été imprimée séparément, Paris, 1661, in-fol. La biblioth. roy. possède un MS. in-fol. du même auteur, contenant les *Différends des rois de France et d'Angleterre.* — CHARTIER (Guill.), évêque de Paris, parent, ou, suivant quelq. aut., frère d'Alain et de Jean, fut élevé à la cour de Charles VII, et nommé en 1447 à l'évêché de Paris. Plus tard, il fit partie de la commission chargée de la révision du procès qui réhabilita la mémoire de Jeanne d'Arc. Il encourut vers la fin de sa vie la disgrâce de Louis XI pour avoir été député de la bourgeoisie de Paris vers les princes ligués pendant la guerre dite du bien public. Le roi, conservant son ressentiment après la mort du prélat, arrivée en 1472, ordonna qu'on insérât dans son épitaphe les sujets de plainte qu'il avait contre lui, mais ce monument de vengeance fut supprimé sous le règne de Charles VIII.

CHARTIER (RENÉ), médecin, né à Vendôme, en 1572, se fit d'abord connaître par quelq. tragédies et par d'autres poésies latines, professa les b.-lettres à Angers, à Bordeaux, puis à Bayonne. Le voisinage des Pyrénées lui inspira le goût de la botanique, et cette étude l'ayant conduit à celle de la médecine, il vint à Paris pour acquérir de nouv. connaissances dans cet art, fut reçu doct. de la faculté en 1608, nommé profeseur de pharmacie en 1610, devint successivement médec. des dames de France, médecin ordinaire du roi, professeur de chirurgie au collége royal, et mourut en 1654 d'une attaque d'apoplexie qui le surprit à cheval. On lui doit une édit. complète des *OEuvr. réunies d'Hippocrate et de Galien*, texte grec et lat., Paris, 1638-79, 13 vol. in-fol. Chartier n'en a publ. que 10 vol.; les trois autres le furent par les soins de Blondel et Lemoine. Chartier est encore l'édit. des *Scholies* latines de L. Duret sur le liv. de Jacq. Houillier *de Morbis internis*, Paris, 1611, in-4, et de la *Medicina universa*, ouvr. posthume de Barthélemi Pardoulx, ibid., 1630, in-4, etc.—Son fils, CHARTIER (Jean), né à Paris en 1610, reçu doct. en 1634, devint médecin ordinaire du roi, et professeur au collége royal. Son livre en faveur de l'antimoine lui attira beaucoup de désagréments. Guy Patin, connu par son aversion pour ce remède, le fit rayer du tableau de la faculté; mais il y fut rétabli en 1653, et mourut en 1662. Ce liv., oublié si complétem. aujourd'hui, est intit. : *La science du plomb sacré des sages ou de l'antimoine*, Paris, 1651, in-4; il fut traduit en latin, et inséré dans le *Theatrum chimicum* (Strasbourg, 1659), sous le titre de *Scientia plumbi sacri sapientum*, etc. — CHARTIER (Philippe), frère du précédent, fut reçu docteur en 1656, obtint (au concours) la chaire de professeur au collége royal, et mourut en 1669. Il revendiqua l'ouvr. de son frère sur l'antimoine.

CHASDAI (ABRAHAM-LEVITA-BEN), rabbin de Barcelone vers la fin du 12e siècle, a trad. de l'arabe en hébreu un livre dans lequel Aristote mourant est supposé s'entretenir avec d'autres philosophes sur l'excellence et l'immortalité de l'âme. Cette traduction, dont l'original est évidemm. une imitation du *Phédon* de Platon, Venise, 1519, in-4, a eu plus. éditions; celle de Giessen, 1706, est accompagnée d'une vers. lat. de Jean-Juste Tosius.

CHASLES ou CHALLES (ROBERT de), littérat., né à Paris en 1659, obtint un emploi dans la marine, visita successivement la Turquie, les Indes et le Canada, où il fut fait prisonnier. De retour à Paris, il en fut banni pour des propos satiriques, et mourut à Chartres, lieu de son exil, vers 1730. Il est auteur des *Illustres Françaises*, recueil de nouvelles, Paris, 1713, 2 vol. in-12; 1721, 3 vol. in-12. Les éditions suiv. contiennent des augmentations qui sont d'un autre auteur. — *Journal du voyage fait aux Indes-Orientales par l'escadre de Duquesne en* 1690-91, La Haye (Paris), 1721, 3 vol. in-12. — La trad. du 6e vol. de l'*Histoire de Don Quichotte*, Paris, 1713, in-12, attribuée comme les précédents à Filleau de St-Martin, est de Chasles. — CHASLES (Franç.-Jacq.), avocat au parlement de Paris, a publié : *Dictionnaire universel, chronologique et histor. de justice, police et finances, distribué par ordre de matières*, etc., Paris, 1725, 3 vol. in-fol.

CHASOT DE NANTIGNY (LOUIS), généalogiste, né en 1692 à Saulx-le-Duc en Bourgogne, fit d'abord l'éducation de quelq. jeunes gens de famille noble, et se livra ensuite spécialement à l'étude des généalogies. C'est à lui que l'on doit tout ce qui est relatif à cette partie dans les suppléments de Moreri. Il a publié en outre : *Tablettes géographiques*, Paris, 1725, in-12. — *Généalogies historiques des anciens patriarches, rois, empereurs, et de toutes les maisons souver. jusqu'à présent*, Paris, 1736-38, 4 vol. in-4. Ce gr. ouvr. n'a point été terminé. — *Tablettes histor., généalog. et chronologiques*, Paris, 1749, 1757, 8 vol. in-24. — *Tables généalogiques de la maison de France et de celles qui en sont sorties*, in-4, extrait du grand ouvrage des *Généalogies historiques.* — *Tablettes de Thémis*, 1755, 2 vol. in-24. — *Abrégé de la généalogie des vicomtes de Lomagne*, etc., Paris, 1757, in-12.

CHASSAGNE (IGNACE-VINCENT GUILLOT de LA), né à Besançon, mort à Paris en 1750, a composé quelques romans peu estimés : *Le chevalier des Essarts et la comtesse de Bercy*, Paris, 1735, 2 vol. in-12. — *Histoire du chevalier de l'Étoile*, 1740, in-12. — *Les Amours traversés*, 1741, in-12. — *Mémoires d'une fille de qualité qui s'est retirée du monde*, 1742, in-12. — *La Bergère russienne*, 1745, in-12.

CHASSAIGNES (ANTOINE de LA), doct. de Sorbonne, né à Châteaudun en 1682, mort en 1760, écrivit en faveur des jésuites plus. pamphlets qui

sont aujourd'hui sans intérêt. On lui attribue la *Vie de Nic. Pavillon, évêque d'Aleth*, St-Mihiel (Chartres), 1739, 3 vol. in-12; Utrecht (Rouen), 1740, 2 vol. in-12, div. en 2 part.: La Chassaigne n'a écrit que la seconde, qui traite des affaires du jansénisme et de la régale, auxquelles l'évêque d'Aleth eut part; la prem. partie appartient à Lefévre de Saint-Marc, qui l'a rédigée sur des mém. fournis par Duvaucel, théologal du chap. d'Aleth.

CHASSANION (Jean de), écrivain protestant, né à Monistrol en Velai, est aut. d'une *Hist. des Albigeois, touchant leur doctrine et leur relig.*, etc., Genève, 1595, in-8. — *De Gigantibus eorumque reliquiis*, etc., Bâle, 1580; Spire, 1587, in-8, livre fort rare. — *Hist. mémorables des grands et merveilleux jugements et punitions de Dieu*, 1586, in-8.

CHASSANIS, né vers 1760 à Nîmes, mort en 1802, est auteur des ouvr. suiv.: *Morale universelle*, tirée des liv. sacrés à l'usage de la jeunesse, Paris, 1792, in-8. — *Essai historique sur l'insuffisance et la vanité de la morale des anciens, comparée à la morale chrétienne*, trad. de l'italien, 1792, in-8.

CHASSÉ (Claude-Louis-Dominique de), seigneur du Ponceau, né à Rennes en 1698, d'une famille noble, entra dans les gardes-du-corps; mais le mauvais état de sa fortune ébranlée par le système de Law, et complétement renversée par le terrible incendie de Rennes, ne lui permettant plus de se soutenir au service, il se décida à tirer parti des dons qu'il avait reçus de la nature: une taille avantageuse, une figure agréable, une voix pleine et sonore, lui promettaient du succès au théâtre; il débuta sur celui de l'Opéra en 1721. Il y remplit les prem. rôles avec un grand succès jusqu'en 1757, époque de sa retraite. Il mourut en 1786. Chassé est aut. de plus. chansons bachiques, dont la musique, qu'il avait composée pour lui-même, excède l'étendue de la voix de la plupart des chanteurs.

CHASSEL (Charles), sculpteur, né à Nancy en 1612, passe pour un des plus habiles artistes dans la sculpture de petite dimension. Il existe de lui au musée de Nancy un *Crucifix* en bois, qui est un véritable chef-d'œuvre. Appelé à Paris par la reine, mère de Louis XIV, il exécuta pour le monarque enfant les modèles d'une armée mobile composée de fantassins et de cavaliers, avec tout l'attirail des combats. On croit que ce jouet d'une nouvelle espèce fit naître ou développa en Louis XIV le caractère belliqueux qui fit en partie la gloire de son règne.

CHASSELOUP-LAUBAT (François, marquis de), pair de France, né en 1754 à St-Sernin, entra en 1778 à l'école du génie à Mézières, et fut en 1791 nommé capit. dans cette arme. Employé dès l'année suiv. à l'armée du Centre, il se signala dans différentes affaires, et fut, après la retraite des Prussiens, chargé de diriger les travaux de Longwy. Sa conduite brillante à l'attaque d'Arlon en 1793 lui valut le grade de chef de bataillon; il fut fait colonel en 1794, après la prise de Maestricht, à laquelle il avait puissamm. contribué. En 1795 il assista au siége de Mayence. Nommé command. du génie à l'armée d'Italie, il fit la campagne de 1796, assura le passage du Pô, dirigea le siége de la citadelle de Milan, et commença celui de Mantoue, que l'approche de Wurmser fit lever, prit part aux batailles de Lonato, de Castiglione, d'Arcole, de Rivoli, et fut cité souvent avec éloge par le général Bonaparte. Dans le mois de janvier 1799, il fut chargé de div. reconnaiss., et après la signature des prélimin. de Leoben, il fut l'un des commiss. nommés pour tracer la ligne de démarcation entre les possess. de l'Autriche et les nouv. états créés en Italie. Pendant la courte paix qui suivit le traité de Campo-Formio, Chasseloup fut envoyé sur le Rhin, pour y organiser des moyens de défense sur les points les plus exposés; mais à la reprise des hostilités en 1799, il alla reprendre le commandem. du génie à l'armée d'Italie, et diminua le résultat des revers éprouvés par Scherer, en assurant la retraite des troupes au travers des Apennins. Il assistait à la bataille de Novi, où Joubert fut tué, et, quoique sa santé fût altérée, continua de servir le reste de la campagne. Nommé général de divis. en 1799, il se trouvait à Paris au 18 brum., et coopéra au succès de cette journée. Retourné en 1800 à l'armée d'Italie, après la bataille de Marengo, il commença le siége de Peschiera, qu'arrêta le traité de Trévise. Les années suivantes, il compléta le système de défense de la Haute-Italie, en fortifiant différ. places, notamm. Alexandrie. En 1806, il fit la courte et brillante campagne de Prusse, et fut ensuite chargé de visiter les places sur l'Elbe, l'Oder et la Vistule, pour en réparer les fortificat. ou y ajouter de nouveaux ouvr. Ayant reçu l'ordre de retourner en Italie en 1808, il fut nommé command. supér. de Mantoue en 1809, après les succès momentanés des Autrichiens. La marche de Napoléon sur Vienne les ayant forcés de rétrograder, il sortit de Mantoue pour rejoindre le gros de l'armée; mais il ne put y réussir, et fut forcé de se retirer à Palma-Nova, où il resta jusqu'à la paix. En 1811 il accompagna l'empereur dans ses voyages sur le Bas-Escaut et en Hollande. Il fit partie de l'expédit. de Russie en 1812, se trouva à la prise de Smolensk et à la plupart des affaires qui eurent lieu pend. la retraite. Ses longs services furent récompensés par le titre de comte, et il fut admis au sénat en 1813. A la restauration, nommé pair par le roi, il ne prit aucune part aux événem. de 1815, et fut confirmé dans la dignité de pair, avec le titre de marquis. Chasseloup mourut à Paris en 1833. On a de lui: *Correspond. de deux généraux sur divers sujets*, 1800, in-8. — *Essai sur quelques parties d'artillerie et des fortificat.*, Milan, 1801, in-8. — *Extrait des mémoires sur quelques parties de l'artillerie et des fortificat.*, 1805, in-8.

CHASSENEUX (Barthélemi de), président au parlement de Provence, né à Issy-l'Évêque (Bourgogne), en 1480, fut d'abord avocat du roi à Autun, puis conseiller au parlement de Paris. Il était à la

tête du parlement de Provence lorsque fut rendu le fameux arrêt du 18 novembre 1540, qui condamnait à mort par contumace un certain nombre d'habitants des villages de Cabrières, Mérindol et lieux circonvoisins, qui bannissait les autres et ordonnait la ruine de leurs maisons, etc. Ces habitants étaient un reste des anciens Vaudois (*v.* ce nom), que la fermentation causée par la nouvelle doctrine de Luther avait rendus suspects. Chasseneux suspendit l'exécution de cet arrêt en demandant au roi que les habitants de Mérindol fussent entendus, et en obtenant un ordre de la cour à cet égard. Mais il ne survécut qu'une année à cette généreuse démarche, et mourut en 1541. Son successeur, le président d'Oppède (*v.* ce nom), entraîné, dit-on, moins par l'intérêt de la religion que par la haine qu'il portait aux seigneurs de Cabrières et de Mérindol, fit exécuter l'arrêt dans toute sa rigueur. Chasseneux a laissé plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Consilia*, Lyon, 1531, in-fol. Ce sont des consultations sur des matières de droit. — *Catalogus gloriæ mundi*, Lyon, 1529, in-fol. L'auteur règle dans cet ouvrage les rangs, les préséances, etc., dans le royaume. — *Comment. sur les coutumes de Bourgogne*, etc. (en latin). La dernière édit. est de 1647, in-fol. Il est auteur des vers latins dans les *Épitaphes des rois de France depuis Pharamond jusqu'à François Ier*, Bordeaux, S. D., in-8. La *Vie* de Chasseneux a été écrite par Bouhier, en tête de son *Comment. sur la coutume de Bourgogne*.

CHASSIGNET (Jean-Baptiste), l'un des poètes les plus remarquables de son temps, né à Besançon vers 1570, fut avocat fiscal au bailliage de Gray en Franche-Comté, et mourut après 1620, dans un âge qui pouvait lui faire espérer de terminer les différents ouvrages qu'il avait entrepris. On a de lui : *le Mépris de la vie et consolation contre la mort*, Besançon, 1594, in-12 ; c'est un rec. d'odes et de sonnets. — *Paraphrases en vers français sur les 12 petits prophètes*, ibid., 1601, in-12. — *Paraphrases sur les 150 psaumes de David*, Lyon, 1613, in-12. Il a traduit du latin en franç. l'*Histoire de Besançon*, de J.-J. Chiflet ; cet ouvrage est resté MS. — Chassignet (Daniel-Albert), bénédictin, né vers 1650, à Besançon, petit-neveu du précédent, y fit profession à l'abbaye de St-Vincent, en 1671, passa par les différentes charges de sa congrégation, et mourut prieur de Morteau, en 1727. Il a laissé MS. une *Histoire de tous les monastères du comté de Bourgogne*, citée avec éloge par dom Martenne (*v.* ce nom) dans son *Voyage littéraire*.

CHASSIRON (Pierre-Charles-Martin de), agronome, né à La Rochelle en 1750, fut maître des requêtes et trésorier au bureau des finances de cette ville. Ami des réformes promises par la révolution, il en adopta les principes, remplit successivement différentes places administratives, et fut en 1797 député du département de la Charente-Inférieure au conseil des anciens, dont il devint secrétaire. Au 18 brumaire (28 août), admis dans la commission législative chargée de discuter les bases de la nouvelle constitution, il passa ensuite au tribunat, où il se montra favorable aux divers projets présentés par le gouvernement, et réclama vivement des lois protectrices de l'agriculture. A la dissolution du tribunat, il fut nommé conseiller à la cour des comptes, se renferma dès-lors dans les devoirs de cette place, consacra ses loisirs à la rédaction de différents mémoires pour la société d'agriculture de Paris, dont il était un des memb. les plus distingués comme les plus laborieux. Chassiron mourut en 1825. On a de lui : *Lettres sur l'agriculture du district de La Rochelle et des environs*, 1796, in-12. — *Lettres aux cultivateurs français sur les moyens d'opérer un grand nombre de desséchements*, etc., 1800, in-8. — *Richard converti ou entretien sur les objets les plus importants du code rural*. Il est un des rédacteurs du *Nouveau cours complet d'agriculture*, en 13 vol. in-8, et a fourni des articles importants au *Dictionnaire d'agriculture*.

CHASTENET (Léonard), chirurgien, né dans le Périgord en 1715, est auteur d'une *Lettre sur la lithotomie*, Londres (Paris), 1768, in-8, et d'une autre *Lettre à Chambon, chirurgien de la princesse de Lorraine*, S. D. et sans indication de lieu.

CHASTE (de), gentilhomme ordin. de la chambre du roi, fut envoyé, par la reine Catherine de Médicis, en 1583, avec une compagnie d'infanterie, dans l'île de Tercère (une des Açores), pour y soutenir les intérêts d'Antoine, prieur de Crato, récemment élu roi de Portugal. Cette expédition ne fut pas heureuse ; de Chaste en remit, à son retour, une relation circonstanciée à la reine-mère. Il forma ensuite, avec des négociants de Rouen, une compagnie pour continuer les découvertes déjà faites au Canada, et dont Champlain (*v.* ce nom) dirigea le prem. armement. Il mourut en 1603, au moment où il se disposait à partir lui-même pour cette contrée. La relation du *Voyage à Tercère*, par de Chaste, fait partie du 2e vol. du *Recueil* de Thévenot.

CHASTEAU-VIEUX (Cosme de La Gambe, dit), valet-de-chambre du roi Henri III, est auteur de plus. pièces de théâtre dont on ne connaît plus guère aujourd'hui que les titres : *Jodès; Roméo et Juliette; Édouard*, d'après des nouvelles de Bandello (*v.* ce nom) ; *Alaigre; le Capitaine Boudoufle*, etc.

CHASTEL (Pierre-Louis-Aimé), général de cavalerie, né en 1774, dans le Chablais, entra au service en 1792 dans la légion des Allobroges, prit part aux divers faits d'armes qui eurent lieu sur la Durance et sous les murs de Toulon, fut ensuite employé à l'armée des Pyrénées-Orientales, où il signala sa bravoure au siége de Roses, et revint en 1796 à l'armée d'Italie, dont il fit toutes les campagnes sous le général Bonaparte, qui donna de fréquents éloges à sa brillante valeur. Désigné pour faire partie de l'expédition d'Égypte, il fut attaché à la division de Desaix, et prit part à toutes les actions qui se passèrent dans la Haute-Égypte. Ce fut lui qui découvrit le fameux zodiaque de Den-

derah, que l'on voit maintenant au musée des antiques. De retour en France avec le grade de chef d'escadron, il entra major dans les grenadiers à cheval de la garde, après la journée d'Austerlitz, fit avec ce corps les campagnes de Prusse et de Pologne, et, nommé colonel, fut envoyé à l'armée d'Espagne, où il contribua au succès de la bataille de Burgos. Créé général de brigade, il repassa les monts, se distingua à Wagram, et fut fait lieutenant-général le 26 août 1812. Il fit partie de l'expédition de Russie, s'y distingua dans plusieurs occasions, notamment à la Moskowa, où il exécuta plusieurs charges de cavalerie. Il donna de nouv. preuves de son habileté dans la campagne de Saxe, en 1813, et ne se montra ni moins brave ni moins habile en 1814; il combattit en 1815 pour la dernière fois à Waterloo, et, mis à la retraite, vint habiter Ferney, où il employa ses dernières années à la culture des lettres et des arts, qu'il aimait avec passion. Il mourut à Genève le 16 octobre 1826, léguant à cette ville sa collection de tableaux, évaluée à 100,000 fr.

CHASTELAIN (Claude), chan. de Paris, né dans cette ville en 1639, acquit une grande érudition dans la liturgie, et fut placé par l'archevêque de Harlay à la tête d'une commission d'ecclésiastiques chargée de revoir et de corriger les livres liturgiq. du diocèse. Il fit ensuite le même travail pour plusieurs évêchés et ordres religieux avec le même zèle et le même succès, et mourut à Paris en 1712. On a de lui un *Vocabulaire agiologique*, inséré dans les *Étymologies de la langue française*, de Ménage; une *Vie de St Chaumont*, Paris, 1699, in-12.—*Martyrologe romain*, trad. en franç. avec des additions et des notes, ibid., 1705, in-4, ouvr. non termin.—*Martyrologe universel*, ibid., 1709, in-4. — *Relat. de l'abbaye d'Orval*, insérée dans l'*Hist. des ordres monastiq.*, du P. Helyot. Chastelain est le principal auteur du *Bréviaire de Paris*, publié en 1680. Ce livre ayant été l'objet de quelq. critiques, il fit paraître anonyme une *Réponse aux remarques*, etc., Paris, 1681, in-8. Il a laissé en MS. un *Voyage dans le diocèse de Paris*, et un *Journal* de sa vie.

CHASTELAIN (Jean-Claude), conventionnel, né en 1747, député par le département de l'Yonne, opina dans le procès de Louis XVI pour la détention et le bannissement à la paix, et, dans le dernier appel, se prononça pour le sursis. Mis en arrestation comme l'un des signataires de la protestation du 31 mai, il recouvra sa liberté à la mort de Robespierre, devint membre du conseil des cinq-cents, puis, après le 18 brumaire, fut nommé juge au tribunal de Sens, place qu'il ne conserva que peu de temps. Il mourut à Subligny, près de Sens, en octobre 1824. On a de lui: *Pacte social combiné sur l'intérêt physique, politique et moral de la nation française et autres nations*, Paris, an III (1795), in-4, avec tableaux.

CHASTELAIN.—V. Chatelain (George).

CHASTELARD (Pierre de BOSCOSEL de), gentilhomme dauphinois, petit-neveu ou (suivant de Thou) petit-fils de Bayard, né vers 1540, s'était fait connaître par plusieurs actions d'éclat, lorsqu'il conçut une violente passion pour la reine Marie Stuart. A la mort de François II, son mari, cette princesse étant retournée en Écosse, Chastelard réussit à se faire désigner pour l'accompagner dans ce voyage. De retour en France, plus épris que jamais, il fit d'inutiles efforts pour vaincre son amour, et ne pouvant plus vivre éloigné des lieux habités par cette belle reine, il passa de nouveau en Écosse, avec l'agrément des Montmorenci, qui lui donnèrent des lettres de recommandation. Marie l'accueillit avec bonté, mais son imprudence occasionna sa perte. Surpris dans la chambre de la reine, où il s'était introduit secrètement, il fut livré aux tribunaux et condamné à mort. Chastelard cultivait la poésie, et avait composé plusieurs pièces de vers, dont une seule a été conservée par le Laboureur dans les *Mémoires* de Castelnau.

CHASTELER (Jean-Gabriel, marquis de), gén. autrichien, né dans le Hainaut en 1763, entra fort jeune dans le corps du génie à Vienne, et se fit remarquer dans la guerre de l'Autriche contre la Russie, en 1788. Envoyé dans les Pays-Bas pour réparer les fortifications de Namur, il fut fait prisonnier par les Français en 1792, échangé quelq. mois après, et nommé major-gén. Il fit en cette qualité la campagne de 1793, et reçut plusieurs blessures au siége de Valenciennes. Lorsque la guerre recommença entre la France et l'Autriche, en 1809, le marquis de Chasteler eut la mission d'organiser l'insurrection générale du Tyrol, alors cédé à la Bavière; mais il fut complétement battu par le maréchal Lefèvre (v. ce nom), qui commandait alors une armée franco-bavaroise. Il fit ensuite la campagne de 1813, fut nommé gouverneur de Venise, et mit cette ville en état de défense contre Murat, qui se portait sur la Haute-Italie, servit en 1815 contre les Français, et mourut en 1819. Il parlait douze langues, possédait des connaissances étendues et une vaste érudition.

CHASTELET (Paul HAY, sieur du), né en Bretagne en 1592, fut avocat-général au parlement de Rennes, maître des requêtes, conseiller-d'état, et, dans ces diverses fonctions, se montra magistrat intègre et habile. Membre de l'Académie franç. à sa fondation, du Chastelet en fut le premier secrétaire, et mourut en 1636, à 43 ans, par la faute des médecins. Ses ouvrages les plus remarquables sont un *Recueil de diverses pièces pour servir à l'histoire*, Paris, 1626, 1635, in-fol., et l'*Histoire de Bertrand-Duguesclin*, Paris, 1666, in-fol. — Chastelet (Paul Hay, marquis du), fils du précéd., est auteur d'un *Traité de l'éducation de M. le dauphin*, Paris, 1664, in-12. — *De la politique de la France*, Cologne, 1669, in-12.

CHASTELET (Gabrielle-Émilie Le TONNELIER DE BRETEUIL, marquise du), dame illustre par son esprit et son savoir, née à Paris en 1706, apprit, au sortir de l'enfance, le lat., l'ital. et l'angl., et se rendit familiers les grands écrivains de ces

trois langues. On a conservé quelq. fragm. d'une trad. de Virgile qu'elle avait commencée. Elle se livra ensuite à l'étude des sciences, acquit des connaissances assez étendues en géométrie, en astronomie et en physique, et concourut en 1738 pour le prix de l'académie, qui avait proposé de *déterminer la nature du feu.* Elle publia en 1740 des *Institutions de physique*, suivies de l'*Analyse de la philosophie de Leibnitz*, et s'occupa d'une traduction du *Livre des principes de Newton*, qui ne fut publ. qu'après sa mort, arrivée en 1749. Très jeune encore, elle avait épousé le marquis du Chastelet-Lomont, lieutenant-général, issu d'une ancienne famille de Lorraine. Sa liaison avec Voltaire, qui n'a pu échapper aux remarques de la malignité, a plus contribué peut-être à la célébrité de cette dame que ses écrits, aujourd'hui presque oubliés. Les *Principes de Newton,* revus par Clairaut, Paris, 1756, 2 vol. in-4, sont précédés de l'éloge du trad., par Voltaire. M. Hochet a publ. les *Lettres inédites de la marquise du Chastelet à M. le comte d'Argental*, précéd. d'une *Notice* sur la vie de cette dame, et suiv. de deux *Traités sur l'existence de Dieu et sur le bonheur;* Serieys, Eckard et Pommereul ont aussi publ. : *Lettres inédites de Mme la marquise du Chastelet*, 1818, in-8.

CHASTELET D'HARAUCOURT (Louis-Marie-François, duc du), fils de la précédente, né en Bourgogne vers 1740, colonel du régiment du roi, puis des gardes-françaises, après la mort du maréchal de Biron, fut élevé au grade de lieutenant-général, et nommé, en 1789, dép. de la noblesse du Barrois aux états-généraux. On a prétendu que les innovations qu'il avait introduites dans la discipline des gardes-françaises furent, en gr. partie, la cause de l'insurrect. de ce régiment à l'époque de la révolution. Le duc du Chastelet, l'une des victimes de la terreur, fut condamné à mort le 13 décembre 1793.

CHASTELLUX (Claude de Bauvoir, seigneur de), né vers la fin du 14e S., en Bourgogne, d'une famille ancienne et illustre, fut conseill. et chambellan du duc Jean-sans-Peur, son suzerain, qu'il servit avec le plus grand zèle, gouverna en son nom le Nivernais, les villes de Mantes, Pontoise, Meulan, Poissy, surprit la ville de Paris, le 29 mai 1418, et reçut, en récompense de ce fait d'armes, le bâton de maréch. Nommé, peu de temps après, lieutenant et capitaine-général dans le duché de Normandie, il fut défait près de Louviers, et tomba au pouvoir des Armagnacs; mais le roi de France paya sa rançon. Il se signala par plusieurs autres exploits, assista, au nom du duc de Bourgogne, aux assemblées tenues à Auxerre en 1451, et mourut en 1453. L'aîné de la maison de Bauvoir-Chastellux était premier chanoine d'Auxerre, et l'on voyait avant la révolution, dans la cathédrale de cette ville, la statue de Claude Chastellux, à genoux, armé de toutes pièces, l'aumusse de chanoine sur le bras, et tenant de la main droite un faucon.

CHASTELLUX (François-Jean, marquis de), littérateur philosophe, né à Paris en 1734, de la même famille que le précédent, entra au service à 15 ans, fut six ans après colonel du régiment de dragons qui portait son nom, fit les campagnes d'Allemagne de 1756 à 1763, et vint à la paix se délasser de ses fatigues en cultivant les lettres, qu'il aimait avec passion. Il fut admis à l'Academ. française en 1775, à la place de Châteaubrun, et Buffon, qui le reçut en qualité de directeur de l'Académie, saisit cette occasion de lui donner de justes éloges. Il fit, en 1780, partie de l'expédit. envoyée au secours des insurgés américains, et pendant les guerres de l'indépendance, remplit les fonctions de major-général de l'armée, sous les ordres de Rochambeau. Ses qualités furent appréciées par Washington, qui lui donna des preuves de son estime. Avant de quitter l'Amérique, il voulut visiter les principales provinces de l'Union, et fit dans ces différentes excursions des remarques intéressantes. A son retour, il fut nommé gouverneur de Longwy, inspecteur d'infanterie, et mourut en 1788. On a de lui : *De la félicité publique*, 1772, in-8; avec des additions, Amsterdam, 1776, 2 vol. in-8, M. A.-A. Renouard en a donné une nouvelle édit., Paris, 1822, 2 vol. in-8, aug. de notes inédites de Voltaire, et précéd. d'une *Notice* sur l'aut., par M. Alfred de Chastellux fils. *Voyage dans l'Amérique-Septentrionale, dans les années* 1780-81-82, Paris, 1782, 1788, 2 vol. in-8, avec cartes et fig. Cet ouvrage, resté l'un des premiers titres de Chastellux, a été critiqué avec amertume par Brissot. *Essai sur l'union de la poésie et de la musique*, La Haye (Paris), 1765, in-12.—*Essai sur l'opéra*, traduit de l'ital. d'Algarotti, suivi d'un opéra d'*Iphigénie en Aulide,* par le traduct., Paris, 1773, in-8. — *Éloge d'Helvétius,* 1774, in-8. — *Discours sur les avantages et désavantages qui résultent pour l'Europe de la découverte de l'Amérique*, Londres (Paris), 1787, in-8. — *Discours en vers adressés aux officiers et soldats des différentes armées américaines*, traduit de l'anglais de David Humphreys, Paris, 1786, in-8, et un gr. nombre d'articles dans l'*Encyclopédie* et les journaux littér. du temps.

CHASTILLON (Renaud de), accompagna en Palestine le roi Louis VII, dit *le Jeune*, en 1147, devint prince d'Antioche par son épouse Constance, et fut tué par Saladin, qui le regardait comme un de ses plus redoutables adversaires. — Chastillon (Hugues de), comte de St-Pol et de Blois, au 13e S., fut l'oncle d'Yolande, qui, ayant épousé Archambaud de Bourbon *le Jeune*, donna le jour à une fille, laquelle fut mariée à Robert de France, comte de Clermont, 6e fils de St Louis, et tige de la maison de Bourbon, aujourd'hui régnante. — Jean de Chastillon, comte de Chartres et de Blois, de la famille du précédent, reçut, en 1271, de Philippe-le-Hardi, le titre de gardien, tuteur et défenseur des enfants de France et de l'état. Sa fille épousa, en 1272, Pierre de France, comte d'Alençon, 5e fils de St Louis.

CHASTILLON (Gaucher de), sénéchal de Bour-

gogne et bouteillier de Champagne, suivit le roi Philippe-Auguste en Palestine, se distingua au siége d'Acca (St-Jean-d'Acre), en 1191, prit part à la conquête de la Normandie en 1200, fit la guerre en Flandre, se rendit maître de Tournai, et contribua au gain de la bataille de Bovines. Il accompagna plus tard le comte de Montfort en Languedoc, contre les Albigeois, et mourut en 1219. — CHASTILLON (Gaucher de), comte de Crécy et de Porcéan, arrière-petit-fils du précédent, né en 1250, fut créé connétable de Champagne en 1286, commanda les troupes de cette province, et dans différentes occasions fit des prodiges de valeur à la désastreuse journée de Courtrai, en 1302. Philippe-le-Bel le récompensa de son zèle et de son dévouement, en lui confiant l'épée de connétable de France, après la mort de Raoul de Clermont de Nesle, tué à cette dernière bataille. Chastillon eut une grande part à la victoire de Mons-en-Puelle, en 1304, conduisit en Navarre le prince Louis, fils aîné du roi, le fit couronner à Pampelune, et devint son principal ministre. Il commanda l'armée française à la bataille de Mont-Cassel, en 1328, et mourut en 1329, comblé d'honneurs et de gloire.

CHASTILLON (ALEXIS-MADELEINE-ROSALIE, duc de), l'un des descendants de Gaucher, né en 1690, colonel en 1705 d'un régiment de dragons de son nom, fut nommé successiv. inspect.-gén. commissaire-gén. et mestre-de-camp-gén. de cavalerie; maréchal-de-camp, il fit en cette qualité les campagnes d'Italie en 1733 et 1734, et fut récompensé de sa belle conduite devant Parme par le grade de lieutenant-général. Blessé grièvement d'un coup de feu, à la bataille de Guastalla, il rentra en France; et sa réputation le fit nommer, en 1735, gouverneur du dauphin, fils de Louis XV. Créé duc et pair en 1736, il fut en 1739 nommé lieuten.-général au gouvern. de Bretagne. Tant de faveurs lui suscitèrent des ennemis, dont les sourdes menées amenèrent sa disgrace. Une maligne interprétation fut donnée aux motifs qui lui firent conduire son royal élève à Metz, pendant la maladie du roi, sans en avoir reçu l'autorisation. Le duc de Chastillon reçut l'ordre de s'éloigner de la cour, et n'y reparut plus jusqu'à sa mort en 1754. — Louis-Gaucher de CHASTILLON, son fils, mort en 1762, fut le dern. mâle de cette maison qui tirait son nom de la ville de Chastillon ou Châtillon-sur-Marne, entre Épernay et Château-Thierry.

CHASTRE (JEAN de), chanoine de St-Nizier de Lyon, aumônier du roi, né au commencement du 17e S., publ. en 1647 une *Méthode pour accommoder le Bréviaire de Lyon avec le Bréviaire romain.* On lui doit encore : *Compendium theologicæ veritatis Alberti magni*, Lyon, 1649, in-12.

CHATEAU (GUILLAUME), graveur, né à Orléans en 1633, perfectionna son talent en Italie, et de retour à Paris, mérita la protection de Colbert qui le fit recevoir à l'acad. de peinture. Il mourut en 1683, à 50 ans. On a de lui plus. estampes estimées, parmi lesquelles on distingue : une *Assomption*, d'après Annibal Carrache; *la Manne du Désert; la Guérison des aveugles de Jéricho; le Ravissement de St Paul; la mort de Germanicus*, etc., d'après le Poussin. Il a aussi gravé d'après Raphaël, le Corrège, l'Albane, Carle Maratte et autres maîtres. Les estampes qu'il a gravées en Italie sont signées *Castellus Gallus.* — CHATEAU (Louis-Charles), né à Paris en 1757, mort au commencem. du 19e S., est auteur de quelq. *vignettes* et *petites gravures à l'eau forte*, qui ne sont point sans mérite.

CHATEAU (A.), général franç., né vers 1780, entra de bonne heure au service, après avoir fait de brillantes études, et s'éleva rapidem. au grade de chef de bataillon. Aide-de-camp du maréchal Victor, duc de Bellune, il le suivit en Espagne et se signala particulièrem. au combat de la Cuença par une valeur rare et qui lui mérita les éloges de tous les généraux. A la fin de la campagne, il fut nommé colonel, et devint en 1809 gendre du maréchal. En 1812, il accompagna son beau-père à la grande armée de Russie, et fut à son retour de cette expédit. créé général de brigade. Il justifia cet avancem. par de nouvelles preuves de valeur, dans les campagnes de 1813 et 1814, se couvrit de gloire à la bataille de Brienne, et reçut au combat de Montereau (18 févr. 1814), une blessure dont il mourut quelques heures après.

CHATEAUBRIANT (FRANÇ. DE FOIX, comtesse de), née vers l'an 1475, était fille de Phœbus, comte de Foix, et sœur du comte de Lautrec, ainsi que du maréc. de Foix. Mariée très jeune à Jean de Laval-Montmorenci, seigneur de Châteaubriant, elle fut remarquée de François Ier, qui engagea son époux à l'amener à la cour. Nous n'entrerons point dans les détails de la liaison de cette dame avec le monarque, parce que plusieurs aut. l'ont niée, et que d'autres, tels que Bayle, Moreri, Hévin, etc., ont discuté ce point d'histoire sans l'éclaircir. Mme de Châteaubriant mourut en 1537. On soupçonna que le poison avait avancé ses jours. Varillas a publié en 1686 : *Réfutation de la prétendue Hist. du comte et de la comtesse de Châteaubriant;* on a, sur le même sujet, deux romans : *Histoire amoureuse de François Ier*, ou *Histoire tragique de la comtesse de Châteaubriant* (par Lesconvel), Amsterdam, 1695, in-12. — *François Ier et madame de Châteaubriant*, par Mme Gottis, 1816, 2 vol. in-12.

CHATEAUBRUN (JEAN-BAPTISTE VIVIEN DE), poète dramatique, né à Angoulême en 1686, avait 27 ans quand il fit représenter sa première pièce, *Mahomet II*, qui donna les plus grandes espérances aux amateurs, et lui valut d'honorables encouragements; nommé sous-précepteur, puis maître d'hôtel ordinaire du duc d'Orléans, il consacra ses loisirs à l'étude des poètes grecs, et donna en 1754 *les Troyennes*, trag. jouée avec un gr. succès, et qui depuis est restée au théâtre. Il fut reçu l'ann. suiv. à l'Acad. franç. à la place de Montesquieu, et mourut en 1775. Outre les deux pièces citées, on lui doit : *Philoctète*, 1755; *Astianax*, 1756. Ses *OEuvres choisies* ont été publiées avec celles

de Guimond de la Touche, 1814, in-18. Ce vol. ne contient de lui que *les Troyennes*.

CHATEAU-GIRON (Geoffroi de), gentilhomme breton, né vers la fin du 14e S., acquit quelque célébrité par sa bravoure, fut l'un des chefs de l'armée que Jean VI, duc de Bretagne, envoya en Flandre, au secours du comte Louis, son cousin, et se trouva à la bataille de Rosbec, gagnée par le roi Charles VI sur les Flamands. Il prit ensuite les armes en 1415, pour délivrer son suzerain que les Anglais avaient fait prisonnier, les défit dans un combat naval, et signa l'accord qui fut fait entre eux et le duc Jean, en 1427.

CHATEAUNEUF (Renée de RIEUX de), fille d'honneur de la reine Catherine de Médicis, fut aimée du duc d'Anjou (depuis Henri III), qui la quitta lorsq. devenu roi de France il épousa la princesse Louise de Lorraine. Mlle de Châteauneuf ayant reçu l'ordre de quitter la cour où sa présence ne pouvait que déplaire à la nouvelle reine, finit par oublier sa prem. passion. Mariée à un Florentin, elle le poignarda dans les bras d'une rivale, puis au baron de Castellane qui fut tué par le grand-prieur de France, Henri d'Angoulême, elle survécut peu de temps à ce second mari, et mourut par conséquent vers 1587.

CHATEAUNEUF (François, l'abbé de), origin. de Savoie, mort à Paris en 1709, doit à l'honneur d'avoir été le parrain de Voltaire l'avantage de figurer dans les *Dictionnaires;* il est pourtant aut. d'un *Traité de la musique des anciens*, publ. après sa mort, par Morabin, Paris, 1725, in-8, remis en vente avec un nouveau frontispice, en 1734; cet ouvrage inexact et superficiel, au rapport de Burette (*v.* ce nom), qui en a fait la critique, avait été composé, dit-on, pour la fameuse Ninon.

CHATEAUNEUF-RANDON (le comte de), conventionnel, était, en 1789, capitaine dans les dragons du comte d'Artois, et gentilhomme de ce prince. Député par la noblesse de la sénéchaussée de Mende aux états-généraux en remplacement du marquis d'Aschier, il y vota constamment avec le côté gauche, et fut à la fin de la session nommé l'un des administrateurs du département de la Lozère. Renvoyé par ce départ. à la convention, il y vota la mort du roi sans sursis et sans appel. Après avoir signalé son zèle ardent à la montagne, il devint membre du comité de salut public, eut plusieurs missions, notamment à Lyon, où il se montra plus féroce que Couthon; employé par le directoire en qualité de gén. de brigade, obtint en 1798 le command. de Mayence, et au 18 brum. fut envoyé à Nice, préfet des Alpes-Maritimes. Mais révoqué peu de temps après, il mourut vers 1816, dans l'obscurité, et frappé d'une sorte d'aliénation mentale.

CHATEAU-REGNAUD (François-Louis de ROUSSELET, comte de), vice-amiral, né en 1637, servit d'abord en Flandre, et se trouva à la bataille des Dunes, aux siéges de Dunkerque et de Berg-St-Vinoc, sous les ordres de Turenne. Passé dans la marine royale, enseigne de vaisseau, en 1661, il fut nommé capit. en 1672, chef d'escadre l'ann. suiv., et cet avancem. fut la récompense de plus. actions remarq. Il battit, avec deux vaisseaux seulement, le célèbre Ruyter, et prit et dispersa un convoi de 130 navires, que cet amiral hollandais escortait avec huit bâtiments de guerre. En 1678, Château-Regnaud, commandant 6 vaisseaux, soutint pendant un jour entier les efforts de l'amiral Éversen, dont la flotte était composée de 16 vaisseaux de ligne et 9 brûlots, força ce même amiral à se retirer en désordre dans le port de Cadix, et à retourner en Hollande sans avoir secouru la Sicile, but de son expédition. Le roi ayant nommé Château-Regnaud, en 1688, lieuten.-général, ce brave marin partit de Brest l'année suivante, avec une flotte de 24 vaisseaux, 2 frégates et 2 brûlots, pour porter des secours au roi Jacqnes II, alors en Irlande; il éloigna la flotte anglaise, débarqua les troupes, les munitions et l'argent qu'il avait à bord, en revenant s'empara de 7 navires hollandais, richement chargés, et rentra avec cette prise dans le port de Brest; il n'avait mis que 12 jours à cette expédition. Lors de la guerre de la succession d'Espagne, Château-Regnaud fut en 1701 nommé capitaine-général de l'Océan, par Philippe V, roi d'Espagne, et par Louis XIV, vice-amiral du Levant, à la mort de Tourville (*v.* ce nom). Il passa ensuite dans les Indes-Occidentales, pour défendre les établissem. espagnols des entreprises des Anglais et des Hollandais, et convoya en Europe la flotte du Mexique. Ce fut contre son avis que le commandant espagnol, au lieu d'aborder dans un port de France, relâcha dans celui de Vigo en Galice, et causa ainsi le désastre de cette même flotte, dont 6 vaisseaux et 9 galions tombèrent au pouvoir des alliés, après que Château-Regnaud eut ordonné lui-même qu'on en brûlât 7 et qu'on fit échouer les autres, pour ravir cette riche proie à l'ennemi. Château-Regnaud reçut en 1703 le bâton de maréchal de France, et le collier du St-Esprit en 1705. A sa mort, en 1716, il était lieuten.-gén. et commandant de la province de Bretagne.

CHATEAUROUX (Marie-Anne, duchesse de), née en 1719, épousa à 16 ou 17 ans le marquis de la Tournelle, dont elle devint veuve en 1742. Louis XV ayant vu cette dame chez sa sœur, la marquise de Mailly, en devint épris, lui donna le duché de Châteauroux, et la fit dame du palais de la reine. Renvoyée à l'époque de la maladie du roi à Metz en 1744, elle rentra bientôt en faveur par l'entremise du duc de Richelieu. Elle venait d'obtenir la promesse de la place de surintendante de la maison de la dauphine, lorsqu'elle mourut le 8 déc. 1744. On a répandu le bruit qu'elle avait été empoisonnée; mais ce bruit n'a été appuyé d'aucune preuve. Un *Recueil de ses lettres* a été publ. par Mme Gacon-Dufour, Paris, 1806, 2 vol. in-12.

CHATEIGNERAIE (François de VIVONNE, seigneur de La), né en 1520, fils puîné d'André de Vivonne, grand-sénéchal du Poitou, eut pour parrain le roi François Ier et parut à la cour avec distinction. Des propos indiscrets l'ayant brouillé avec Gui de Chabot, seigneur de Jarnac, ils demandèrent

l'un et l'autre au roi la permission de se battre à outrance; mais François I[er], tant qu'il vécut, refusa son consentem. A la mort de ce monarque, Jarnac demanda cette permission à Henri II, qui l'accorda. Le combat eu lieu en champ clos dans le parc de St-Germain-en-Laye, en présence du roi et de plus. seigneurs, le 10 juillet 1547. La Châteigneraie, contre l'attente des spectateurs, succomba, par l'effet d'un coup de revers que son adversaire lui porta au jarret, et qui est connu sous la dénomination de *coup de Jarnac*. Sa vie était au pouvoir du vainqueur, qui supplia le roi d'accepter le don qu'il lui faisait de la personne de son adversaire. Le roi, après quelques difficultés, permit qu'on portât La Châteigneraie dans sa tente pour être pansé; mais l'humiliation que celui-ci éprouvait le jeta dans un tel désespoir qu'il arracha tous les appareils, et mourut 3 jours après. Ce combat en champ clos fut le dernier duel autorisé. Le regret qu'eut Henri II de cet événement lui fit jurer qu'il n'en permettrait plus. — Chateigneraie (l'abbé de La), a publié à la fin du 17e S. un ouvrage intit. : *Connaissance des arbres fruitiers*, Paris, 1692, in-12, dédié à Louis XIV.

CHATEL (Jean), né vers 1572, à Paris, fils d'un marchand de draps, pénétra dans l'appartement d'Henri IV, au Louvre, le 27 décembre 1594, avec un couteau caché dans son pourpoint, et tandis que le roi se baissait pour relever les sieurs de Ragni et de Montigny, qui lui étaient présentés, Chatel lui porta à la lèvre supérieure, du côté droit, un coup de couteau qu'il dirigeait à la gorge: l'assassin disparut un moment dans la foule; mais arrêté par le comte de Soissons, il avoua son crime, fut conduit au fort l'Evêque, ensuite à la Conciergerie, appliqué à la question ordinaire et extraordinaire, et condamné, par le parlement, à être tenaillé, écartelé, brûlé, et ses cendres jetées au vent. Cette sentence, prononcée le 29 décemb., fut exécutée le même jour. Jean Chatel ayant dit, dans un de ses interrogatoires, que, deux jours avant son attentat, il avait consulté le P. Gueret, son ancien régent, sur un cas de conscience, des commissaires furent chargés par le parlement de faire l'inventaire des livres des jésuites, et l'examen de leurs papiers. On trouva des écrits séditieux composés par le P. Guignard (*v.* ce nom), qui fut pendu le 7 janv. 1595; le P. Gueret, mis à la question, n'ayant rien avoué, fut seulement banni du roy., ainsi que ses autres confrères. La maison de Chatel père, située devant le Palais-de-Justice, fut rasée; et l'on éleva, sur l'emplacement, une pyramide, qui fut abattue en 1605, à la sollicitation du P. Cotton, jésuite, devenu confesseur d'Henri IV. On trouve, dans le 6e vol. des *Mém. de Condé*, le procès de J. Chatel, précéd. de son *apologie*, par Franç. de Verone, masque du fameux J. Boucher (*v.* ce nom), l'un des plus furieux ligueurs. Ces deux pièces avaient été publ. en 1595, in-8, et c'est l'édit. que recherchent les curieux.

CHATEL (Franç. Du), peintre, né à Bruxelles en 1626, élève de Téniers, a peint si exactement dans la manière de son maître, que l'on peut aisément s'y tromper. Son tableau le plus important représente *le roi d'Espagne qui reçoit le serment de fidélité des états de Brabant et de la Flandre*, en 1666 : on y compte plus de mille figures. Le musée possède un tableau de ce maître : c'est le portrait d'un *cavalier* dont le cheval est tenu par un écuyer.

CHATEL (Du). — V. Duchatel.

CHATELAIN (George), *Castellanus*, littérat. du 15e S., né à Gand en 1404, visita l'Espagne, la France, l'Italie et l'Angleterre, où il se fit remarquer par son adresse et sa bravoure en diverses occasions. De retour dans sa patrie, il fut bien accueilli du duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, qui l'attacha à sa personne en qualité de pannetier, puis d'écuyer, le fit membre de son conseil privé, et le créa chevalier. C'est alors que Chatelain se livra plus particulièrement à la culture des lettres. Il mourut à Valenciennes en 1474. On a de lui les ouvr. suiv. en prose et en vers : *Recollection des merveilles advenues de mon temps*, continuée par Jean Molinet (*v.* ce nom) et impr. avec les *faits et dits* de ce dernier, Paris, 1531, in-fol., réimpr. plus. fois. — Les *Épitaphes d'Hector, fils de Priam, et d'Achille, fils de Péléus*, Paris, 1525, in-8, en prose et en vers. — *Hist. du bon chevalier Jacques de Lalain, frère et compagnon de la Toison-d'Or* (mis au jour par Jules Chiflet), Bruxelles, 1634, in-4. — *La Vie du duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon*, MS. La Croix du Maine attribue encore à Chatelain : *le Temple de la ruine d'aucuns nobles malheureux*, etc., etc., Paris, chez Galliot-Dupré, 1517. — *L'Instruction des jeunes princes*, contenant huit chapitres. S'il faut en croire J. Molinet, Chatelain aurait composé un grand nomb. d'aut. ouvr., tels que *Chansons orpheynes*, *Proverbes salomoniques*, tragédies, comédies, *mètres virgilianes et sentences prosaïques;* mais il paraît que ces écrits se sont perdus.

CHATELAIN (Jean Le), religieux augustin, né à Tournai dans le 15e S., prêcha avec un gr. succès dans les principales villes de France et de Lorraine. Mais ayant imprudemment manifesté son penchant pour le luthéranisme, il fut arrêté en 1524, comme il s'éloignait de Metz, dont il n'avait point ménagé le clergé dans ses prédications, et, malgré la protection que lui accordaient les magistrats de cette ville, il fut condamné au feu, comme hérétique et relaps, en 1525. C'est par erreur que D. Calmet lui attribue la *Chronique de la ville de Metz*, en rimes, impr. dans cette ville, en 1698, in-12, très rare. Cette chronique est de Jean Chatel, de la porte St-Thiébaut, à Metz.

CHATELAIN (Henri-Abraham), ministre protestant, né à Paris en 1684, fut pasteur de l'église wallone d'Amsterdam, concourut à la public. de l'*Atlas historiq.* ou nouvelle introduction à l'hist., représent. dans des cartes avec des dissertat. par Guendeville, etc., 1718-20 ou 1739, 7 vol. in-fol. Il mourut en 1743, laissant un recueil de *Sermons*, Amsterdam, 1759, 6 vol. in-8.

CHATELAIN (Jean-Baptiste), dessinateur et grav. à la pointe et au burin, né à Londres en 1710, mort en 1771, s'est exercé principalement dans le genre du paysage. On a de lui un gr. nombre d'estampes d'après Gaspar Poussin, Marco Ricci, Pietro de Cortone, Nicolas Poussin, et divers paysages de sa composition. Il a travaillé à plus. pièces en société avec Vivarès, son ami et élève de Lebas.

CHATELLARD (Jean-Jacques), jésuite, né à Lyon en 1693, professa les belles-lettres et les mathématiques dans les colléges de son ordre, fut ensuite professeur d'hydrographie à Toulon, et mourut en 1757. On a de lui un *Recueil de Traités de mathématiq.* à l'usage des élèves de la marine, Toulon, 1749, 4 vol. in-12.

CHATILLON (Nicolas de), ingén., né à Châlons-sur-Marne en 1549, mort à Paris en 1616, acquit de la célébr. sous les règnes de Henri IV et Louis XIII, qui l'employèrent à diverses constructions publiq. C'est d'après ses dessins que fut bâtie la place Royale dans le quartier du Marais, à Paris. Il fut chargé de l'achèvement du Pont-Neuf, commencé sous le règne d'Henri III, et de la direction des travaux de l'hôpital St-Louis, dont la prem. pierre fut posée le 18 juillet 1607.

CHATILLON (Louis de), peintre en émail, dessinateur et graveur, né à Ste-Menehould en 1639, fut employé par Colbert conjointem. avec Nicol. Robert et Abrah. Bosse à la fameuse collection des *Plantes* peintes sur vélin, conserv. au cabinet des estampes. Il fit pour Louis XIV différents portraits en émail, et grava une partie de la collection des *Conquêtes* de ce monarque d'après le Clerc. On lui doit plus. estampes parmi lesquelles on cite : les *Parques filant la destinée de Marie de Médicis*, d'après Rubens, dans la galerie du Luxembourg; *les sept Sacrements* de Poussin, etc. Cet artiste mourut à Paris en 1734, dans un âge très avancé.

CHATILLON, poète, connu par quelques vers écrits sous l'inspirat. d'un goût pur et d'un talent facile, était sous-chef dans l'administrat. de la loterie royale, et mourut à Paris en 1826, à 50 ans, membre de l'acad. de Dijon. Nous citerons de lui : *Épître aux Muses*, couronnée à l'acad. des Jeux-Floraux le 3 mai 1821, in-8.—*La Chemise*, conte, et *les derniers Adieux du poète*, élégie, Paris, 1825, in-8.—Un autre Chatillon, chef de bureau au ministère des affaires ecclésiastiques, mort en 1832, rédigeait depuis 1820 l'*Almanach du clergé*, recueil qui aurait pu être utile, si Chatillon avait su lui donner au moins le mérite de l'exactitude.

CHATRE (Pierre de La), archevêque de Bourges, fut élu en 1141, mais le roi Louis VII s'opposa à son installat., malgré l'approbat. du pape Innocent II. Saint Bernard concilia cette affaire. P. de la Châtre mourut en 1171. On a de lui quelques *Lettres* à Louis VIII et à l'abbé Suger, insérées dans le tome IV du recueil d'André Duchesne (*v.* ce nom).

CHATRE (Claude, baron de La), maréchal de France, né en 1526, d'une famille noble du Berri, page du connétable Anne de Montmorenci, se distingua de bonne heure par sa bravoure. Il assista au siége de Thionville en 1558, à la bataille de Dreux en 1561, fit les fonctions de colonel-général de l'infanterie, dans la campagne de Piémont en 1567, sous le duc de Nevers. Devenu gouverneur de Bourges et commandant du Berri, il assiégea la ville de Sancerre dont les habitants ne se rendirent qu'en 1574, après dix-neuf mois d'un second siége converti en blocus. S'étant jeté dans le parti des Guise et de la Ligue, il refusa de reconnoître Henri IV jusqu'en 1594, et ne se soumit qu'à la condition qu'il conserverait le gouvernement du Berri et de l'Orléanais, qu'il recevrait une gratification de 900,000 liv., et serait confirmé dans la dignité de maréchal de France qu'il avait obtenue du duc de Mayenne. Il mourut en 1614. On lui doit plusieurs relations dont on trouve le détail dans la *Nouv. Biblioth. hist. de France.* C'est Claude de la Châtre qui a commencé l'illustration de sa famille, dont il rattachait l'origine à Ebbes, prince de Déoles, en Berri, vivant dans le 10e S. — Chatre (Louis de La), fils du précédent, mort en 1630, se soumit à Henri IV en même temps que son père. Il eut la survivance du gouvernement du Berri, fut nommé capitaine de cent hommes d'armes, en 1601, et obtint en 1616, en échange de son gouvernement qu'il avait cédé au prince de Condé, une somme d'argent et le bâton de maréchal de France, dignité qu'il n'avait méritée d'ailleurs par aucune expédition militaire.

CHATRE (Edme, comte de La), connu aussi sous le nom de Nançay, de la famille du précéd., né vers la fin du 16e S., fut, en 1643, nommé colonel-génér. des Suisses et Grisons, se distingua à la bataille de Nortlingen où il fut blessé et fait prisonnier, et mourut à Philisbourg en 1645, des suites de sa blessure. On a de lui des *Mémoires* réimprim. plus. fois, et notamment avec ceux de La Rochefoucault, Leyde, 1662, in-12. Ils renferment des détails assez curieux sur la fin de règne de Louis XIII, et se terminent aux derniers mois de l'année 1643. Le comte de Brienne en a fait une réfutation insérée dans un *Recueil de diverses pièces curieuses relatives à l'Histoire*, Cologne, 1664, in-12.

CHATTERTON (Thomas), poète anglais, célèbre par la précocité de son talent, la bizarrerie de son caractère, et les malheurs qui en furent la suite, naquit à Bristol en 1752, et manifesta dès l'enfance une humeur inquiète, un caractère taciturne. Il n'avait encore que 15 ans, lorsqu'il fit imprimer dans le journal de Bristol, à l'occasion du nouveau pont construit dans cette ville : *Description de moines passant pour la première fois sur le Vieux-Pont.* C'était, selon lui, un extrait d'un vieux MS. qu'il avait découvert dans une des églises de la ville. Ce fragment excita la curiosité publique. Chatterton déclara qu'il était possesseur d'un gr. nombre de poésies d'un anc. moine nommé Rowley, et de plus. MS. non moins curieux que celui dont il avait extrait ce morceau. Quelque temps après, il partit pour Londres, sans argent, sans recommandations; et, à son arrivée, il écrivit à Horace

Walpole (*v.* ce nom) pour l'informer de ses découvertes et solliciter la protection de ce seigneur. Walpole ayant exprimé des doutes sur l'authenticité des pièces tombées entre les mains du solliciteur, Chatterton ne lui pardonna point la conduite indifférente qu'il tint à son égard : dès-lors commença pour le jeune poète une série de désappointements et de malheurs; bien qu'il affectât les dehors de l'aisance, il vécut dans une profonde misère. Enfin, après avoir passé plus. jours sans manger, il s'empoisonna avec de l'arsenic, le 25 août 1770, avant d'avoir atteint sa dix-huitième année. Ses ouvrages se répandirent avec l'histoire de son infortune qui excita une pitié tardive. Recueillis avec soin, ils furent publ. en 1771. Il y a eu plus. autres édit., parmi lesquelles nous citerons celle de Londres, 1803, 3 vol. in-12, avec une notice par MM. Cattle et Southez, compatriotes de l'auteur. Des ouvr. de Chatterton en prose et en vers, les meilleurs sont ses *Satires*, écrites avec toute la verve d'amertume qui était dans son caractère. On trouve dans ses autres écrits de l'imagination, et souv. une heureuse invention. La fin tragique de ce malheureux jeune homme, victime de son orgueil, a fourni le sujet d'un drame à M. Alfred de Vigny, joué avec succès en 1837.

CHAUCER (Geoffroy), poète angl., né à Londres en 1328, fit ses études à Cambridge, puis à Oxford, passa ensuite sur le continent, et revint étudier les lois à Londres. Dégoûté de cette carrière, il se tourna du côté de la cour, fut admis au nombre des pages d'Édouard III, et gagna les bonnes grâces de ce monarque, ainsi que celles de son fils, le duc de Lancastre, qui le maria à la sœur de sa maîtresse, lady Catherine Swynford. Chaucer obtint, par suite de cette alliance, diverses places honorables, entre autres celles d'envoyé auprès de la république de Gênes et de commissaire auprès du roi de France Charles V. Plus tard il suivit le roi Édouard en France lors de l'expédit. de ce prince, qui se termina par la levée du siége de Reims. Les grâces et pensions obtenues par Chaucer sous le règne d'Édouard III lui furent confirmées par Richard II, successeur de ce monarque; mais ayant embrassé les opinions de Wiclef (*v.* ce nom), il devint en butte aux persécutions du clergé d'Angleterre, fut forcé de s'enfuir sur le continent, où il vécut assez tranquille dans le comté de Hainaut. Étant retourné secrètement en Angleterre, il y fut arrêté, emprisonné, et n'obtint son pardon et la liberté qu'au prix de plus. révélations nuisibles à son parti, auquel il devint dès-lors très odieux. Après la révolution qui plaça sur le trône d'Angleterre Henri de Lancastre, fils de son ancien patron, Chaucer se retira de la cour, où le mariage du duc Jean de Lancastre avec cette même Catherine Swynford, sœur de sa femme, l'avait mis en posture brillante, et il alla jouir tranquillement de sa fortune dans son château de Dunnington. Ce fut dans cette retraite qu'il composa celui de ses ouvr. qui a conservé le plus de réputation, les *Contes de Cantorbéry*, écrits en vers dans la forme du *Décameron* de Boccace. Chaucer mourut en 1400. Ses *Œuvres*, parmi lesquelles nous citerons encore *la Cour d'Amour, la Maison de la Renommée, le Testament de l'Amour*, ont été recueillies, Londres, 1532, in-fol., 1re édit. très rare. Parmi les nombr. réimpr., on distingue celles de John Urry, Londres, 1721, in-fol., de Tyrwhit, 1772, 1778, 5 vol. in-8, avec un glossaire reprod. en 1822. La *Vie de Chaucer* a été écrite par Godwin, Londres, 2 forts vol. in-4. — Chaucer (Thomas), fils aîné du précéd., occupa des places import. sous les règnes de Henri IV et de Henri V. Alix, fille de Thomas, épousa en 3e noces Guillaume de la Pole, comte, puis duc de Suffolk, et de ce mariage sortirent les ducs de Suffolk, dont le dernier fut décapité sous Henri VII.

CHAUCHEMER (François), religieux dominicain, né à Blois en 1640, fut provincial de son ordre à Paris, prêcha plusieurs fois devant Louis XIV qui l'honora du titre de son chapelain, et mourut en 1713. On a de lui quelques ouvr., dont les plus remarquables sont : *Traité de piété sur les avantages d'une mort chrétienne*, Paris, 1707, 1714, 1721, 2 vol. in-12. — *Sermons sur les mystères de la relig. chrét.*, ibid., 1709, in-12.

CHAUDET (Antoine-Denis), habile sculpteur, né à Paris en 1763, fut l'élève de Stouf (*v.* ce nom). Il avait à peine 19 ans lorsqu'il remporta le grand prix de sculpture, par un bas-relief représentant *Joseph vendu par ses frères*. A son retour de Rome en 1789, il obtint le titre d'agréé à l'Académie. Pendant le cours de la révolut. le talent de Chaudet eut à s'exercer sur plus. sujets commandés; mais de ces différents ouvr., il n'est resté qu'un beau groupe colossal représ. *Minerve montrant à un jeune homme, qu'elle protége de son égide, la couronne de l'immortalité*, et qui, dès le principe, destiné à décorer le péristyle du Panthéon, est maintenant au musée. D'autres productions, telles que les statues d'*OEdipe*, de *la Paix*, de *Cincinnatus*, de *Napoléon*, etc.; les figures de *Cyparisse*, de *l'Amour*, de *la Sensibilité*, de *Bélisaire*, de *Paul et Virginie*, etc., placèrent Chaudet au rang de nos prem. statuaires, et peut-être occuperait-il le premier rang sans sa mauvaise santé qui ne lui permettait ni de travailler de suite, ni de soigner également tous ses ouvrages. Non moins distingué comme dessinateur, Chaudet a fourni plus. dessins pour la magnifique édition de Racine, publ. par Didot. Un tableau de sa composition, représentant *Énée et Anchise au milieu de l'incendie de Troie*, prouva qu'il aurait pu devenir un peintre très remarquable. Nommé professeur aux écoles de peinture et de sculpture, il se livra avec ardeur aux fonctions de l'enseignement; et ce fut, pend. plus. années, une heureuse distraction à ses souffrances que d'exposer à de nombreux élèves la saine doctrine de son art, et de leur en communiquer le sentiment par son propre enthousiasme. Il avait, en 1805, remplacé Julien (*v.* ce nom) à l'Institut; membre de la commission du *Dictionnaire de la langue des beaux-arts*, il déploya dans les discus-

sions de ce travail toute la sagacité et la justesse de son esprit. Chaudet mourut en 1810.

CHAUDON (Louis-Mayeul), littérateur, né à Valensoles, bourg de Provence, en 1737, était bénédictin de la congrégation de Cluny, supprimée en 1787, rentra dès-lors dans le monde, où il continua de partager, comme dans le cloître, tous ses instants entre les devoirs de son état et la culture des lettres, et mourut en 1817. D. Chaudon est principalem. connu par le *Nouv. Dictionn. histor.*, Avignon, 1766, 4 vol. in-8, dont le succès l'étonna lui-même, et qui ne dut ce succès qu'au manque absolu d'un ouvrage de ce genre, dont la nécessité se faisait dès-lors sentir (*v.* Ladvocat). Ce *Dictionnaire*, réimpr., plus. fois avec des additions successives, a beauc. perdu de son utilité depuis la publicat. de la *Biographie universelle* des frères Michaud, l'ouvrage le plus important qui ait été publ. dans ces derniers temps, mais trop volumineux pour qu'il puisse être acquis des personnes qui ne possèdent pas un grand nombre de livres. En 1810, Prudhomme (*v.* ce nom), publ. la 9e édit. du *Dictionn.* de Chaudon, 20 vol. in-8, en concurrence avec la *Biogr. univers.* Chaudon habitait le Languedoc, et n'eut aucune part à cette réimpr. Ginguené la regardait comme le recueil le plus complet des quiproquo bibliographiques qu'on ait jamais donné; la 10e et la meill. est celle qu'ont publ. Ménard et Desenne (sans mention des noms de Chaudon et Delandine), Paris, 1821-23, 30 vol. in-8, avec de nombreuses additions (par Goigoux). Parmi les autres ouvr. de Chaudon, on distingue : *Leçons d'histoire et de chronol.*, Caen, 1781, 2 vol. in-12. — *Élements de l'hist. ecclésiastique jusqu'au pontificat de Pie VI*, Caen, 1785, in-8, et 1787, 2 vol. in-12.

CHAUFFEPIÉ (Jacques-George de), ministre calviniste, né à Leuwarde en 1702, de parents franç., exerça successivement les fonct. de pasteur dans les églises de Flessingue, de Delft, et, dep. 1743, de celle d'Amsterdam, où il mourut en 1786, ayant presque jusqu'au dernier moment rempli ses devoirs avec un zèle que son grand âge n'avait point affaibli. Outre quelq. traduct. de l'angl., notamment d'une partie de l'*Histoire du monde* par Sam. Shuckfor, et de l'*Histoire universelle*, in-4, du t. XV à XXIV, on a de lui : *Sermon sur l'état du peuple juif*, Amsterdam, 1756, in-8. — *Vie de Pope*, à la tête de ses *OEuvres diverses*, Amsterd., 1754 et 1767. — *Nouv. dictionn. histor. et critiq.*, Amsterdam, 1750-56, 4 vol. in-fol. Ce dictionn., annoncé comme un supplém. ou une continuation de celui de Bayle, se compose d'environ 1,400 articles; plus de 600 sont trad. de l'anglais, sans addit.; les autres sont entièrement de Chauffepié ou retouchés par lui. C'est un ouvrage fort utile à consulter, et qui renferme de bons enseignem. — Chauffepié (Samuel), son neveu, a publ. des *Sermons sur divers textes* par son oncle, Amsterdam, 1787, 3 vol. in-8, précédés de son *Éloge*.

CHAUFOURRIER (Jean), peintre, né en 1672, mort à Paris en 1757, n'est connu que par quelq. tabl. médiocres, tels que : *la Cascade de St-Cloud*; une *Mer calme au clair de la lune*; un *Coup de vent qui surprend une barque de pêcheurs*, etc., gravés par Sylvestre. Ce peintre professait la perspective, et entendait assez bien cette partie de son art.

CHAULIAC (Gui de), médecin franç. du 14e S., ainsi nommé du lieu de sa naissance (le Gévaudan), étudia l'art de guérir à Montpellier, se rendit ensuite à Bologne, dont l'univers. était alors célèbre, et revint à Montpellier recevoir le bonnet de docteur. Il exerça long-temps la médecine à Lyon, puis à Avignon, où il fut successiv. méd. des papes Clément VI, Innocent VI et Urbain V, et termina sa vie vers 1370. La date précise de sa mort n'est pas plus connue que celle de sa naissance. Il a laissé un gr. tr. de chirurgie int. : *Inventarium, sive collectorium partis chirurgicalis medicinæ*, imprimé pour la prem. fois, Venise, 1490, in-fol., et dont il existe un grand nombre d'édit., parmi lesq. celle de Venise, 1513, in-fol. goth., dans laquelle on a réuni les traités des chirurg. les plus célèbres à cette époque de la renaissance de l'art. Une traduction française de l'ouvrage de Chauliac, par Nic. Panis, fut imprimée à Lyon dès 1478, in-fol. On en connaît deux autres trad., l'une par Laur. Joubert, Lyon, 1579, et la seconde par Simon Mingelousaulx, Bordeaux, 1672; et G. Verdur en a donné un abrégé, Paris, 1693, in-12. Enfin plus. méd. célèbres, tels que Symph. Champier, J. Faucon, Fr. Ranchin, etc., ont consacré leurs veilles à expliquer et à commenter cette chirurg. Astruc et Lorry (*v.* ces noms) ont parlé de Gui de Chauviac dans les termes les plus propres à faire connaître tout son mérite. Il doit, suiv. Lorry, tenir une place distinguée entre les bienfaiteurs de l'humanité, porter éternellement le titre de restaurateur de la chirurgie, et conserver son autorité, même dans notre siècle. On lui est redevable, ainsi qu'à Chalin de Vinario (*v.* ce nom), de la connaissance exacte de cette horrible peste qui, dans le 14e S., dépeupla notre hémisphère du quart de ses habitants. Les étrangers ont rendu à Chauliac la même justice que les Français.

CHAULIEU (Guill. AMFRYE), un des prem. poètes franç. dans le genre gracieux, naquit en 1639 à Fontenai dans le Vexin normand. Élève de Chapelle et de Bachaumont (*v.* ces noms), il brilla dans cette soc. de volupteux du bon ton, où les règles de la décence n'étaient pas toujours observées. Une fortune de 30,000 livres de rente en bénéfices, que lui avait value l'amitié du duc de Vendôme, lui permit de se livrer entièrem. à ses penchants; il vécut entouré de tous ceux qui comme lui réunissaient l'amour des plaisirs à celui des lettres, conserva les mêmes goûts jusque dans un âge avancé, et mourut en 1720, à Paris, dans la maison du temple dont il était l'Anacréon. La 1re édition de ses *OEuvres*, réunies à celles de Lafare, est celle d'Amsterdam, (Lyon), 1724, in-8. Parmi les suiv., on distingue celle de Fouquet, Paris, 1774, 2 vol. in-8; de Lefèvre de Saint-Maur, 1777, 2 vol. in-12, et de Lemontey, 1825, in-8 (*v.* Lafare).

CHAULMER (Charles), écrivain médiocre du 17e S., s'est exercé dans presque tous les genres de littérature, sans avoir réussi dans aucun. Voici la liste de ses princip. ouvr. : *Abrégé de l'Histoire de France*, Paris, 1665, 2 vol. in-12. — *La Mort de Pompée*, 1668, in-4. — *Tableau de l'Europe et de l'Asie, Tableau de l'Afrique, le Nouveau-Monde*, ou *l'Amérique chrétienne*, 1652-59, 5 vol. in-12. — *Magnus apparatus poeticus*, 1666, in-4. — *Annales ecclesiastici Baronii*, 1665, 3 vol. in-12. — *Abrégé des Annales ecclesiastiques de Baronius*, trad. du lat. de Pérusin, Paris, 1673, 12 vol. in-12.

CHAULNES (Honoré d'ALBERT, duc de), maréchal de France, né vers la fin du 16e S., était frère de Charles d'Albert de Luynes (*v.* ce nom), favori de Louis XIII et connét. de France. Connu d'abord sous le nom de Cadenet, il vint à la cour où le crédit de son frère le fit bien accueillir du roi. A de courts intervalles, il fut nommé mestre-de-camp, lieuten.-gén. au gouvernem. de Picardie, chev. des ordres du roi et maréchal en 1619. Créé duc de Chaulnes et pair de France en 1621, il prit le nom de maréch. duc de Chaulnes. Il commanda avec le maréch. de La Force l'armée de Picardie en 1625, et maintint dans le devoir cette province dont il fut fait gouverneur en 1633. Deux ans après il entra dans l'Artois, province alors à l'Espagne, et fit en 1640, avec le maréch. de Chastillon, le siége d'Arras. S'étant démis de son gouvernement de Picardie, en 1643, il obtint celui d'Auvergne, qu'il garda jusqu'à sa mort en 1649. Il avait épousé l'unique et riche héritière de la maison d'Ailly, à condition que lui et sa postérité prendraient le nom, les armes et le *cri* de cette maison. — D'Albert d'Ailly (Charles), fils du précédent, né en 1625, prit le titre de duc de Chaulnes, après la mort de son frère aîné, fut lieuten.-gén. en 1653, chevalier des ordres du roi en 1661, ambassadeur à Rome pour l'élect. du pape Clément IX en 1667, et gouverneur de Bretagne en 1670. Il retourna deux fois à Rome en qualité d'ambassadeur, et dans l'intervalle fut ministre plénipotentiaire du roi à Cologne en 1673. S'étant démis, en 1695, du gouvernement de Bretagne en faveur du comte de Toulouse, fils naturel de Louis XIV, il obtint celui de Guyenne qu'il occupait lorsqu'il mourut en 1698.

CHAULNES (Michel-Ferdin. D'ALBERT D'AILLY, duc de), petit-neveu du précéd., pair de France, lieuten.-gén. des armées du roi et gouverneur de Picardie, né en 1714, manifesta de bonne heure son goût pour les sciences, surtout pour la phys. et l'hist. natur. Il employa une grande partie de son revenu à faire construire des instrum. et à former des collect. Reçu en 1743 memb. de l'acad. des sc., il se montra digne de ce titre. Il mourut en 1769, par suite des chagrins que lui causèrent des malheurs domestiques dont Louis XV chercha vainement à le consoler par ses bienfaits. On a de lui : *Nouv. méthode pour diviser les instrum. mathémat.*, etc., suivie de la *Description d'un microscope*, Paris, 1768, in-fol.; six *Mémoires* dans le rec. de l'acad. des sciences, et plusieurs articles dans le *Journ. de physique*.

CHAULNES (Marie-Joseph-Louis D'ALBERT D'AILLY, duc de), fils du précéd., né en 1741, porta jusqu'à la mort de son père le titre de duc de Pecquigny. Entré fort jeune au service, il s'en retira dès l'âge de 24 ans, avec le grade de colonel, pour se livrer entièrem. à l'étude des sciences naturelles, et fut reçu membre de la société roy. de Londres. On lui doit plus. découvertes import. en chimie, telles que les moyens d'extraire et de purifier les sels de l'urine, l'art de faire cristalliser les alcalis, un moyen de secourir les asphyxiés, dont il ne craignit point de faire l'expérience sur lui-même. Il voyagea dans plusieurs contrées de l'Europe et en Égypte, où il se trouvait en 1765. Il mourut vers 1791, dans un état d'obscurité que la révolut. franç. lui avait fait désirer. On a de lui : *Mémoire sur la véritable entrée du monument égyptien qui se trouve à quatre lieues du Caire, dans la plaine de Sakara*, Paris, 1785, in-4, fig., et *Méthode pour saturer l'eau d'air fixe*, S. D. — Chaulnes (Anne-Josèphe Bonnier, duchesse de), mère du précéd., avait fait des progrès rapides dans les sciences sous la direction de son mari et des savants qu'il rassemblait dans sa maison; mais, entraînée par une imagination ardente et déréglée, cette dame donna dans tous les excès. Après avoir causé la ruine de sa maison par de folles dépenses, fait mourir de chagrin son vertueux époux, après s'être affichée dans la société, de la façon la plus scandaleuse, et avoir contracté, à l'âge de 65 ans, un second mariage qui la couvrit de honte et de ridicule, elle mourut vers l'an 1787.

CHAUMEIX (Abraham-Joseph de), littérat. qui serait inconnu, si Voltaire n'eut daigné le nommer dans ses ouvr., né en 1725 à Orléans, fut d'abord maître d'école, et vint ensuite à Paris où il figura parmi les convulsionnaires. Il se montra l'un des plus ardents adversaires de l'*Encyclop.* et par-là s'attira la haine et les sarcasmes du philosophe de Ferney. Ne pouvant plus rester à Paris où il était tombé dans le mépris, il accepta la proposition d'aller professer en Russie, et mourut à Moscow en 1770. On a de lui : *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*, 1758, 8 vol. in-12. On y trouve quelq. observat. justes, mais elles sont mal présentées. — *Sentiments d'un inconnu sur l'oracle des nouveaux philosophes*, 1760, in-12. — *Les Philosophes aux abois*, 1760, in-8. — *Nouveau plan d'études, ou Essai sur la manière de remplir les places dans les colléges que les jésuites occupaient*, Cologne (Paris), 1762, 2 vol. in-12. Tous ces ouvrages sont complétement oubliés.

CHAUMETON (François-Pierre), médecin, né en 1775 à Chouzé-sur-Loire en Touraine, fut employé pendant quelque temps aux armées, profita du voisinage de Strasbourg pour y prendre ses grades, et ayant obtenu sa retraite, vint à Paris, où il fut associé à plus. entreprises littér. et scientifiques d'une haute importance. L'un des rédact. du *Dictionnaire*, puis du *Journal complément. des*

sciences médicales, il fournissait en outre des art. à la *Biographie univers.*, etc. Il mourut en 1819, avec la réputation d'un médecin très instruit. On a de lui : *Essai médical sur les sympathies*, Paris, 1803, in-8.—*Essai d'Entomologie médicale*, Strasbourg, 1805, in-4. — *Flore du dictionnaire des sciences médicales*, 1813-20, 8 vol. in-8. Cet ouvrage, orné de fig. peintes par Turpin et Mme Panckoucke, est estimé. M. Virey a donné une notice sur la vie et les ouvrages de Chaumeton.

CHAUMETTE (Antoine), habile chirurgien, né dans le Velay, ami de Rondelet (*v.* ce nom), a publié : *Enchiridion chirurgicum externorum morborum remedia, tùm universalia, tùm particularia, brevissimè complectens*, etc., Paris, 1560, in-12, plus. fois réimpr. et trad. en plus. langues. Astruc, dans son traité *de Morbis venereis*, fait l'éloge de ce chirurgien, qu'il place au nombre des plus célèbres de son temps.

CHAUMETTE (Pierre-Gaspar), révolutionn. le plus violent, né à Nevers en 1763, fils d'un cordonnier qui lui fit donner quelque éducation, était clerc de procureur à Paris en 1789, et s'associa d'abord à Camille Desmoulins pour haranguer le peuple au Palais-Royal. Il travailla dans le même temps au *Révolut. de Paris*, pamphlet périodique qui s'imprimait chez Prudhomme; et s'étant fait connaître plus tard du ministre Roland, il en obtint une mission dans les départements. De retour à Paris au mois d'août 1792, il prit une part active à l'attaque des Tuileries, et devint membre de la nouv. municipalité, qui eut sur les événem. une influence si funeste. Élu procureur de la commune, il déclara, le jour de son installat., qu'il renonçait à ses noms patronim. pour prendre celui d'*Anaxagoras*. Il devint bientôt avec Hébert l'un des chefs de ce parti dont le *sans-culotisme* extravagant dépassa celui des montagnards de la convention. Il demanda l'abolition de tous les cultes, organisa la *fête de la Raison*, et fut l'ordonnateur de la prem. qui eut lieu à Notre-Dame. Danton et Robespierre, dejà divisés à cette époque, se réunirent contre une faction qui voulait régner sur leurs ruines. Chaumette, enfermé dans la prison du Luxembourg, fut exécuté le 13 avril 1794.

CHAUMONT (Charles d'AMBOISE, seigneur de), neveu du card. d'Amboise (*v.* ce nom), fut nommé par le roi Louis XII, en 1501, son lieutenant dans la Lombardie, fut fait, l'année suivante, grand-maître de l'artillerie, et reçut, en 1504, le bâton de maréchal. Il se distingua au siége de Bologne en 1506, battit la même année les Génois qui s'étaient révoltés, et contribua beaucoup à la reddition de Gênes. L'année suiv., il commanda l'avant-garde à la bataille de Castallacio, dont il assura le succès par d'habiles manœuvres. Il prit Trévise sur les Vénitiens en 1509, et donna de nouvelles preuves de courage et de talent à la bataille d'Aigondel. Il investit, en 1510, Jules II dans Bologne, qu'il aurait enlevé si le pontife n'eût eu recours à des négociations. Chaumont tomba malade quelq. mois après à Correggio, et mourut en 1511, du chagrin, dit-on, que lui avait causé la prise de la Mirandole par les troupes pontificales. Il était à peine âgé de 38 ans, et venait d'obtenir la charge de son beau-père, l'amiral de Graville.

CHAUMONT (Jean), seigneur de Bois-Garnier, conseiller-d'état, né en 1580, fut garde des livres du cabinet du roi de France, et mourut en 1667. Il composa quelques ouvrages dont on ne connaît plus guère aujourd'hui que celui qui a pour titre : *la Chaîne de diamants*, écrit bizarre dans lequel l'auteur s'attache à réfuter ceux qui attaquent ces paroles de la consécration: *Ceci est mon corps*, etc. — Chaumont (Paul-Philippe), fils du précédent, embrassa l'état ecclésiast., et succéda à son père dans la charge de garde des livres du cabinet, à laquelle il joignit celle de lecteur du roi. Admis à l'Académie franç. en 1654, sans avoir aucun titre littéraire, il obtint ensuite de Louis XIV l'évêché d'Acqs, dont il se démit en 1684 pour se livrer à ses goûts studieux, et mourut en 1697. On a de lui : *Réflexions sur le christianisme enseigné dans l'Église catholique*, 1693, 2 vol. in-12.

CHAUMONT (le chevalier de), capitaine de vaisseau, né vers 1640, entra de bonne heure dans la marine royale et s'y distingua. Nommé par Louis XIV, en 1685, ambassadeur auprès du roi de Siam, il fut bien accueilli de ce souverain, et signa avec ses ministres un traité, dans leq. étaient stipulés les intérêts du commerce franç. et ceux de la relig. catholique dans ce royaume étranger. Peu de temps après, il prit à bord de son vaisseau deux ambassad. du roi pour les amener en France, et arriva à Brest le 18 mai 1686. L'époque de la mort du chev. de Chaumont est ignorée. Il avait écrit la *Relation* de son voyage, imprimée à Paris, 1686, et traduite en anglais et en hollandais. Elle contient des détails intéressants qui ne se trouvent point dans celles que le P. Tachard et l'abbé de Choisy (*v.* ces noms) ont publ. sur le même sujet.

CHAUNCY (Maurice), religieux du couvent de Chatter-House, à Londres, fut mis en prison pour avoir refusé de reconnaître la suprématie de Henri VIII. Étant parvenu à s'échapper, il se réfugia en Flandre, où il devint prieur d'un monast., et mourut en 1581. On a de lui : *Historia aliquot nostri sæculi martyrum*, etc., Mayence, 1550, in-4.

CHAUNCY (Henri), antiquaire anglais, né en 1632, entra dans l'ordre judiciaire et remplit successivem. différ. fonctions dans les tribunaux du pays de Galles; il fut créé chevalier par Charles II en 1681, et mourut en 1719. On a de lui : *Historical antiquit. of Hertfordshire*, Londres, 1700, in-fol., ouvrage estimé, et l'un des plus rares que l'on connaisse de cette classe; les exempl. complets se vendent à des prix très élevés en Angleterre, où les amateurs recherchent avec un honorable empressement les livres qui traitent de la topographie du pays.

CHAUNCY (Charles), pasteur de la première église de Boston, né en 1705, de la même famille que Chauncy, président du collége d'Harward, fut un zélé partisan de l'indépendance, et mourut

en 1787. Il a laissé un grand nombre d'écrits dont les principaux sont : *Pensées sur l'état de la relig. dans la Nouvelle-Angleterre*, Boston, 1743, in-8. — *Vues complètes sur l'épiscopat depuis les Pères*, ibid., 1771, in-8. — *Tableau véritable des souffrances et des malheurs de la ville de Boston*, ibid., 1774, in-8. — *Considérat. sur la bonté de Dieu*, ibid., 1785, in-8. — *Dissertations sur la chute du premier homme et ses suites*, ibid., 1785, in-8.

CHAUSSARD (Pierre-J.-B.), littérateur, né à Paris en 1766, se fit recevoir avocat au parlem. et partagea ses loisirs entre les trav. du cabinet et la culture des lettres. Il était déjà connu par quelq. pièces de vers, et notamment par une ode sur le dévouem. du prince de Brunswick, où l'on trouve quelques strophes assez remarq., lorsqu'éclata la grande révolution de 1789. Dans l'âge de l'enthousiasme, il en adopta les principes avec chaleur, et fut un des premiers à se débaptiser pour prendre le nom de *Publicola*; nommé commissaire en Belgique pour surveiller les opérat. de Dumouriez, il eut une querelle assez vive avec ce général, que, dans son emportem., il qualifia de visir : « *Allez*, lui répondit gaîment Dumouriez, *je ne suis pas plus visir que vous n'êtes Publicola.* » De retour à Paris, il fut nommé secrét. de la commune, puis du terrible comité de salut public, place qui lui fournit l'occasion de rendre de nombreux services. Il se montra l'un des plus ardents sectateurs de la *Théophilantropie*, dont il fut l'un des prêtres, et composa pour ce nouv. culte des hymnes et des chants. Le bon sens public ayant fait prompte justice de cette religion, Chaussard perdit la place qu'il avait à la commission d'instruction publique, et se trouva réduit à vivre de sa plume ; mais du moins il conserva de la dignité dans le malheur, et dédaigna de se mettre aux gages des libraires. A l'organisation des lycées, il fut nommé par Fourcroy professeur de belles-lettres à Rouen, d'où il passa au lycée d'Orléans; puis, à la création des académies, il fut nommé profess. de littérature ancienne à la faculté de Nîmes. Il obtint de Fontanes l'autorisat. de résider à Paris en conservant ses appointements; mais la restauration lui enleva cette ressource, et il mourut en 1823. Parmi ses nombreux ouvrages on ne citera que ceux qui lui ont mérité une réputation qui s'affaiblit de jour en jour. Ce sont, outre la *trad.* de l'*Histoire des expéditions d'Alexandre*, par Arrien, 1802, 3 vol. in-8, avec atlas in-4, le *Nouveau Diable boiteux*, 1799, 2 vol. in-8, très infér. au roman de Lesage, mais où l'on trouve quelques observat. justes et des traits d'un bon comique. — *Fêtes et courtisanes de la Grèce*, 1801; 4e édit., 1821, 4 vol, in-8 : il y a dans cet ouvrage des recherches et de l'érudit., mais aussi, comme dans le suivant, des détails trop licencieux. — *Héliogabale, ou esquisse morale de la dissolution rom. sous les empereurs*, 1803, in-8. — *Jeanne d'Arc, recueil historique et complet*, 1806, 2 vol. in-8 : c'est un abrégé des *Mémoires* de Laverdy (*v.* ce nom). — *Poétique secondaire, ou essai didact. sur quelq. genres dont Boileau n'a pas fait mention*, 1817, in-12, 2e édit. : c'est son meill. ouvr. en vers ; il y avait de sa part bien de la vanité à continuer le chef-d'œuvre de Boileau, mais il se montra du moins plein de respect pour ce grand maître, et divers morceaux prouvent qu'il avait su profiter de ses leçons. Par une des clauses de son testam., Chaussard chargea M. Lemercier, son ancien ami, du soin de publ. un choix de ses œuvres en 4 ou 5 vol., au profit de quelques élèves du collége de France.

CHAUSSE (Michel-Marie de La), en lat. *Causeus*, antiquaire, né à Paris vers la fin du 17e S., voyagea de bonne heure en Italie pour cultiver avec plus de fruit l'étude de l'antiq. à laquelle il s'était voué, et se fixa à Rome, où il mourut vers 1710, après avoir publié les ouvrages suiv. : *Romanum museum, sive thesaurus eruditæ antiquitatis*, etc., Rome, 1690, in-fol., avec 170 pl.; ibid., 1707, in-fol.; ibid., 1747, 2 vol. in-fol., avec 218 pl. : c'est la meilleure édition; trad. en français sous ce titre : *le Cabinet romain ou recueil d'antiquités avec les explications*, Amsterdam, 1706, in-fol. (Grævius a, dans son *Thesaur. antiquitat. romanar.*, inséré la plus grande partie de ce qui est contenu dans cet ouvrage). — *Gemme antiche figurate ed intagliate in rame da Pietro Santi-Bartoli, con le annotazioni de M. A. de La Chausse*, Rome, 1700, in-4. — *Aureus Constantini Aug. nummus, de urbe, devicto ab exercitu gall. Maxentio, liberatâ, explicatus*, Rome, 1703, in-4. — *Due lettere in cui si parla della colonna....... di Antonino pio*, Naples, 1704 et 1705, in-8, publ. par Nicol. Bulifon. — *Pitture antiche delle grotte di Roma e del sepolcro de' Nasoni*, Rome, 1706, in-fol., terminé, augm. et publ. en lat. par Franç. Santi-Bartoli, fils de Pietro, sous ce titre : *Picturæ antiq. cryptarum roman. et sepulchri Nasonum à P. Bellorio et M. A. Causeo*, Rome, 1738, un vol. in-fol.

CHAUSSÉE (Pierre-Claude NIVELLE de La), poète dramatique, neveu d'un fermier-général, préféra les lettres à la fortune, et cultiva long-temps en secret la poésie, avant d'oser communiquer ses essais même à ses amis les plus intimes. Les paradoxes de La Motte, qui trouvèrent des partisans nombr., révoltèrent un esprit qui sentait toutes les difficultés et les beautés de la poésie : il les combattit dans l'*Épître à Clio* (1732, in-12), pièce où l'on reconnaît un disciple des grands maîtres, et qui lui fit beauc. d'honneur. La Chaussée avait plus de 40 ans lorsqu'il se décida à travailler pour le théâtre, où il fit jouer successivement *la fausse Antipathie; le Préjugé à la mode; l'École des amis; Maximien; Mélanide; l'École des mères; la Gouvernante.* On ne peut nier que les situations, dans la plupart de ces pièces dramatiques, soient combinées avec art; mais ces mêmes compositions laissent trop à désirer sous le rapport de la vigueur et du coloris. Elles sont toutes d'ailleurs dans le genre larmoyant, dont La Chaussée est l'inventeur, et que leur succès soutenu n'empêcha pas Piron

d'attaquer dans une foule d'épigr. charmantes. Les autres ouvrages de La Chaussée, bien inférieurs à ceux que l'on vient de citer, sont oubliés aujourd'hui, à l'exception peut-être de la comédie intitulée : *Amour pour amour,* dont le sujet est à peu près le même que celui de l'opéra de *Zémire et Azor* par Marmontel, et qui a été reprise à différentes époques. Admis à l'Académie française en 1734, il fit une partie de son discours de réception en vers, usage dont Crébillon avait donné l'exemple en 1731, et mourut en 1754. Ses *OEuvres* ont été publ. en 5 vol. in-12, Paris, 1762. Ses *Chefs-d'œuvre dramatiq.* ont été réimpr. plus. fois, notammment dans le *Répertoire du Théâtre-Français*, dont ils forment le 13e vol. Ce sont : *le Préjugé à la mode*, *Mélanide*, *l'École des mères,* et *la Gouvernante.* Il a coopéré aux recueils de facéties connus sous le nom de *Recueil de ces Messieurs.*

CHAUSSIER (François), profess. à la faculté de médecine de Paris, médecin en chef de l'hospice de la Maternité, membre de l'Institut et de plus. autres sociétés sav., né à Dijon le 13 juillet 1746, exerça d'abord l'art de guérir dans sa ville natale, fut nommé successivem. professeur d'anat., de physiol., de chimie et de matière médicale, par les élus des états de Bourgogne et par l'acad. de Dijon, dont il devint secrét. perpét. Appelé à Paris, en 1794, pour s'occuper avec Fourcroy des moyens de rétablir l'enseignem. de la médecine, le travail qu'il fit à ce sujet servit de base à l'organisat. de la nouvelle école dont il fut nommé profess. Placé dès-lors sur un théâtre digne de son talent, Chaussier employa dans son cours d'anat. la nouvelle nomenclature dont il se servait depuis plus. années à Dijon; il donna aussi une grande impulsion à l'étude de la physiologie, et c'est en partie aux observations de ce savant professeur qu'on doit le degré de perfectionnem. où cette science est parvenue de nos jours. Non moins habile dans la pratique que dans l'enseignem., il fut considéré pend. toute sa longue carrière comme l'un des prem. médecins de la capitale. Médecin de l'école polytechn., il y fit jusqu'en 1815 un cours de chimie. La rédaction de nouv. ouvr. occupa les dernières années de cet habile praticien. Il mourut en 1828. Outre plus *Mém.* insérés dans l'*Encyclopédie*, dans le *Journal de physique*, dans le *Recueil* de l'acad. de médecine, etc., on a de lui entre autres ouvr. : *Méthode de traiter les morsures des animaux enragés et de la vipère, suivie d'un précis sur la pustule maligne,* Dijon, 1785, in-12, rare.—*Exposition sommaire des muscles suivant la classificat. et la nomenclat. méthodique adoptées au cours d'anat. de Dijon*, ibid., 1789, in-8; Paris, 1797, in-4. — *Tables synoptiq. de la zoonomie et zoologie*, etc., plus. fois réimpr.—*Exposit. sommaire de la structure et des différentes parties de l'encéphale ou cerveau*, ibid., 1807, in-8, avec 6 pl. — *Consultations médico-légales sur une accusation d'empoisonnement par le sublimé-corrosif*, Paris, 1811, in-8. — *Recueil anatomique à l'usage des jeunes gens qui se destinent à l'étude de la chirurgie, de la médecine, de la peinture et de la sculpture*, ibid., 1820, avec fig.—*Recueil de mémoires, consultations et rapports sur divers objets de médecine légale*, Paris, 1824, in-8.

CHAUVEAU (Franç.), peintre, graveur et dessinateur franç., né à Paris en 1613, élève de Laurent de La Hire, peignit de petits tableaux qui sont très agréables; mais il est surtout connu comme graveur, et comme il travaillait avec une extrême facilité, le nombre de ses estampes est prodigieux. Huber, dans son *Manuel des curieux*, le porte à près de 3,000. Parmi les suites dont il a décoré les ouvr. publiés de son temps, et que les éditeurs trouvaient susceptibles de cet ornement, alors moins prodigué qu'il ne l'est aujourd'hui, on cite celles des *Délices de l'esprit* de Desmarets : du poème de *Clovis*, de la *Pucelle* de Chapelain, des *Métamorphoses d'Ovide en sonnets* par Benserade, de l'*Alaric* de Scudéry, etc... Chauveau a gravé d'après d'anciens maîtres, mais plus souv. d'après ses propres compositions. Admis à l'académie de peinture lors de sa création, Chauveau mourut en 1676. Perrault lui a consacré une notice dans ses *Hommes illustres du siècle de Louis XIV.*

CHAUVEAU (René), sculpteur et architecte, fils du précédent, né à Paris en 1663, élève de Philippe Caffieri (*v.* ce nom), obtint un logement aux Gobelins, et fut, à 26 ans, chargé de faire tous les projets et les esquisses relatifs aux divers travaux pour le compte du gouvernement. Des raisons de famille le décidèrent à accepter la proposit. qu'on lui faisait de se rendre en Suède, où il séjourna 7 années et exécuta différents travaux. De retour en France, il fut chargé de differents ouvr. dont il existe quelques-uns à Versailles. Ce fut lui qui imagina le groupe, depuis exécuté en bronze, du soleil (devise de Louis XIV), sous la figure d'Apollon, placé au milieu des quatre Saisons, et présidant sur elles, le tout enrichi d'attributs et d'ornem. Chauveau fit encore beauc. de trav. pour de grands seigneurs, et mourut à Paris en 1722.

CHAUVELIN (Germain-Louis de), né en 1685, avocat-général au parlement de Paris, dut à son mérite la dignité de garde-des-sceaux en même temps que la place de secrét.-d'état au départem. des affaires étrangères, et porta dans ces deux emplois les mêmes talents et la même habileté. Une intrigue de cour le fit disgracier. Le cardinal Fleury, premier ministre, aux yeux duquel on le représenta comme un homme empressé de lui succéder, lui fit redemander les sceaux en 1737. Exilé d'abord à Bourges, puis à Issoire en Auvergne, il mourut en 1762 à Paris, où il avait obtenu la permission de revenir. — Le marquis de Chauvelin (François-Claude), fils du précédent, servit avec distinct. en Italie, sur le Rhin et en Flandre, fut nommé maréc.-de-camp en 1745, puis ministre plénipot. à Gênes, et command. des troupes franç. envoyées en Corse, lieuten.-gén. en 1749, ambassadeur à la cour de Turin en 1753, obtint, en 1760, une des deux charges de maître de la garde-robe du roi, et mourut subitement en 1774 à Versailles,

dans l'appartement et sous les yeux de Louis XV, dont il faisait la partie de jeu. On connaît du marq. de Chauvelin quelq. vers agréables.

CHAUVELIN (Henri-Philippe de), frère du précédent, abbé de Montier-Ramey, chan. de Notre-Dame et conseiller au parlem. de Paris, né vers 1716, acquit de la célébrité par la hardiesse avec laquelle il attaqua, le prem., la redoutable société des jésuites. Regardé dans le parlement comme le coryphée du parti janséniste, il avait pris une très grande part aux procédures concernant le refus des sacrements. La résistance aux ordres du roi qui suspendait toutes poursuites à cet égard, fut punie, en 1753, par une lettre de cachet qui envoyait Chauvelin au mont St-Michel. Rendu à la liberté, il ne tarda pas à se venger des jésuites, qu'il considérait comme les auteurs de sa persécution. En 1761, il prononça au parlement un discours sous le titre de *Compte-rendu par un de Messieurs sur les constitutions des jésuites*, et qui fut bientôt suivi d'un second, *sur la doctrine des jésuites.* On connaît les suites de cette grande affaire, dans laq. il prit, comme on vient de le voir, l'initiative, et dont on lui attribua tout l'honneur. En 1767, il prononça encore un disc. au sujet de la *pragmatique-sanction* du roi d'Espagne, concernant les jésuites, et 10 jours après (9 mai), un arrêt bannit ces mêmes jésuites du royaume. L'abbé Chauvelin mourut en 1770. Quelques bibliogr. lui attribuent : *Tradit. des faits qui manifestent le système d'indépendance que les évêques ont opposé dans différents siècles aux principes invariables de la justice souveraine du roi sur tous ses sujets*, 1753, in-12.

CHAUVELIN (François, marquis de), fils du marquis de Chauvelin, lieuten.-génér., ministre à Gênes et à Parme, ambassadeur à Turin, et l'un des hommes les plus spirituels de son temps, sortit de l'école militaire de Paris pour entrer au service. Il occupait en même temps à la cour la charge de maître de la garde-robe, que son père avait possédée. Aide-de-camp de Rochambeau, il l'accompagna, en 1791, à l'armée du Nord. En 1792, la protection de Dumouriez lui procura l'ambassade de Londres, et il fut le seul des agents français nommés alors que reconnurent les cabinets étrangers. Au reste, on ne lui confia cette mission que pour l'éloigner de la cour. M. de Talleyrand l'accompagnait dans son ambassade. Cepend., malgré l'habileté de son conseiller, Chauvelin, qui avait été maintenu par le gouvernement républicain, ne put se faire accréditer de nouveau près du cabinet de St-James, qui ne reconnut pas la révolut. d'alors. L'Angleterre déclara la guerre à la république, et Chauvelin rentra en France. Envoyé avec une mission diplomat. à Florence, son départ de cette ville fut précipité ; car lord Hervey déclara au grand-duc que, si l'envoyé républicain n'était pas parti dans 24 heures, il bombarderait Livourne. De retour en France, Chauvelin, noble et marquis, fut incarcéré, en dépit de son patriotisme, et ne dut son salut qu'au 9 thermidor. Retiré depuis cette époque à l'abbaye de Clairvaux, qu'il avait achetée, il y resta pend. toute la durée du gouvernem. directorial. Membre du tribunat, il y combattit les entreprises du 1er consul, l'institut. de la Lég.-d'Honn. et le budget de l'an II. Aussi, quoiqu'il eût été nommé secrét. de l'assemblée, fut-il du nombre de ceux que les consuls indiquèrent comme devant sortir l'année suiv. Mais les élect. de Beaune le nommèrent candidat au corps-législatif. Bonaparte, dont il fit alors l'éloge, lui donna la préfecture de la Lys et la croix d'honneur. Chauvelin fut ensuite appelé au conseil-d'état. Envoyé en 1812 dans la Catalogne, pour y former deux départem., il eut le titre d'intend.-général de cette province. Louis XVIII lui conféra celui de conseiller-d'état honoraire, mais refusa de lui rendre son ancienne charge de maître de la garde-robe. Député de la Côte-d'Or en 1815, il siégea depuis constamment à la chambre. Ses improvisations, souvent brillantes, toujours vives, harcelaient les ministres. En 1820, il lutta, contre la nouvelle loi d'élect., et l'on se rappelle l'espèce d'ovat. qu'il obtint du peuple, lorsque sur la place Louis XV, on s'empressa autour de la chaise qui le portait à la chambre. Ses opinions et ses actes concoururent nécessairem. à la révolut. de 1830. Mais, lorsque le choléra survint de Londres à Paris, en 1832, Chauvelin, qui s'y trouvait par hasard, fut, au mois d'avril, l'un des prem. frappé de mort.

CHAUVELOT (Silvestre), né à Beaune en 1747, était capit. du génie à l'époque de la révolution. Après l'arrestat. du roi à Varennes, il émigra, fit la campagne de 1792 dans l'armée des princes, et, ayant obtenu un congé, s'établit à Brunswick, où il se lia d'une étroite amitié avec Zimmermann, Gauss, etc. L'amour du pays le ramena en France dès qu'il put y revenir sans danger. Il s'établit dans sa famille, à Beaune, vers 1805, y cultiva tranquillement les sciences mathémat., et mourut en 1832, à 84 ans. Les écrits qu'il a publiés sont : *Introduction à l'électricité*, Bayonne, 1788.—*Lettre à Kant sur l'épouvantable abus qu'on peut faire de ses opinions*, Brunswick, 1797.—*Nouvelle introduction à la géométrie*, 1802.—*Le livre des vérités, contenant les causes de la révolution, avec une analyse raisonnée des missionnaires français* (les révolutionnaires), Brunswick, 1795. C'est le plus curieux des écrits de Chauvelot.

CHAUVIN (Étienne), pasteur protestant, né à Nîmes en 1640, quitta sa patrie après la révocat. de l'édit de Nantes, passa en Hollande, puis en Prusse, où il occupa une chaire de philosophie à Berlin, et mourut en 1725. Il a laissé les ouvrages suivants : *De cognitione Dei*, in-12. — *Lexicon nationale, sive Thesaurus philosophicus*, Leuwarden, 1713, in-fol., avec fig.; cette édit. est la meilleure. — *De naturali religione*, 1693. — *Éclaircissements sur un livre de la Religion naturelle*, 1693. — *Nouveau Journal des savants*, commencé à Rotterdam en 1694, continué à Berlin jusqu'en 1698. — *De novâ circa vapores hypothesi*, dans les *Miscellanea Berolinensia*.

CHAUX (Mlle de La), née à Paris vers 1730, n'est connue que par ses liaisons avec les encyclopédistes, et particulièrement avec Diderot, qui lui dédia son *Addit.* à la *Lettre sur les sourds*, et lui consacra depuis dans l'opuscule intit.: *Ceci n'est pas un conte*, une notice biograph. qui offre tout l'intérêt du roman le plus déchirant. Victime de son amour pour le médecin Gardeil (*v.* ce nom), qui l'abandonna lâchem. après l'avoir déshonorée et dépouillée de sa fortune, Mlle de La Chaux se vit obligée de chercher une ressource dans les talents qu'elle avait jusqu'alors cultivés par délassement. Elle trad. les *Essais sur l'entendement humain* de Hume; mais cette vers., que Diderot avait corrigée et envoyée à un libraire de Hollande, ne paraît pas avoir été impr. Elle avait aussi composé un petit roman, *les Trois Favorites*, dont plus. passages offraient des applications à Mme de Pompadour. Quand on le lui fit remarquer, elle voulut le corriger ou le jeter au feu; mais Diderot lui conseilla de l'envoyer tel qu'il était à la maîtresse de Louis XV; au bout de trois mois elle reçut de la marquise, avec un rouleau de 50 louis, une réponse à la lettre d'envoi, et l'invitat. de se rendre à Versailles: soit crainte, soit modestie, Mlle de La Chaux différa toujours ce voyage, et mourut dans la plus profonde misère, vers 1762.

CHAVAGNAC (Gaspar, comte de), né en Auvergne en 1624, d'une ancienne famille, servit long-temps en France, passa en Espagne et ensuite en Autriche, où l'empereur le nomma son ambassadeur en Pologne. Il revint en France à la paix de Nimègue, et mourut dans un âge fort avancé et sans postérité. On a de lui des *Mém.* publ. après sa mort, Besançon, 1699, 2 vol. in-12. L'édition d'Amsterdam, 1701, 2 vol. in-8, est augm. de *Notes critiques*, par le marquis de *** (Sandras de Courtils), colonel au service de France. Ces mém. contiennent ce qui s'est passé de plus remarq. dep. 1624 jusqu'en 1695. — Christophe de Chavagnac, grand-père du précéd., commandait dans Issoire, pour Henri IV, alors roi de Navarre, et se distingua par sa belle défense, lorsque cette ville fut prise par le duc de Guise en 1577.

CHAVES (Nulfo de), capitaine espagnol, employé dans la colonie du Paraguay, pénétra le premier dans la province appelée aujourd'hui de Chiquitos, y prit connaissance des mines d'or qui s'y trouvaient, battit plusieurs peuplades qui vinrent l'attaquer, et se rendit ensuite à Lima, où il obtint du vice-roi le titre de son lieutenant dans ce même pays. Il fut en prendre possession avec un fort détachem. de troupes, y fonda la ville de Santa-Cruz de la Sierra, s'y établit avec sa famille, et gouverna la nouv. colonie jusqu'à sa mort.

CHAVIGNY (Jean-Aimé de), né à Beaune vers 1524, docteur en droit et en théologie, cultiva l'astrologie judiciaire, vaine science dont il avait reçu des leçons du célèbre Nostradamus, et mourut vers l'année 1604. On a de lui: *l'Androgine né à Paris le 20 juillet* 1570, trad. du latin de J. Dorat, avec quelq. autres trad., tant du grec que du lat., sur le même sujet, Lyon, 1570, in-8. — *Les Larmes et Soupirs sur le trépas très regretté de M. A. Fiancé Byzontin*, Paris, 1582, in-8, fort rare. — *Comment. sur les Centuries et pronostications de Michel Nostradamus, contenant les troubles*, etc., *advenus en France et ailleurs dep.* 1534, Paris, 1596, in-8; c'est une nouv. édition augment. de la *première face du Janus français.* — *Les Pleyades divisées en sept livres, où est l'explicat. des antiques prophéties, conférées avec les oracles de Nostradamus*, Lyon, 1603, in-8. Aimé de Chavigny a fait aussi des vers franç., lat., et même grecs.

CHAVIGNY (Théodore CHAVIGNARD, connu sous le nom de), l'un des plus habiles diplomates du 18e S., était né vers 1687, à Beaune, d'une famille bourgeoise que Saint-Simon (*v.* ses mém.) ne put jamais lui pardonner d'avoir essayé d'enter sur celle des Chauvigny. Il avait reçu de la nature les qualités les plus propres à réussir dans le monde et à y faire un chemin rapide. Ayant gagné la confiance du cardinal Dubois par quelq. services personnels, il fut nommé résidant à Gênes en 1720, et deux ans après envoyé en Espagne avec une mission relative au mariage de Mlle de Beaujolais, une des filles du régent, avec le prince des Asturies (Louis Ier). Le talent qu'il montra dans cette affaire, lui valut de nouvelles faveurs. Employé successiv. avec le titre de ministre en Allemagne, puis en Angleterre où il résida jusqu'en 1731, il fut en 1737 chargé d'une mission extraordinaire en Danemarck, et nommé, en 1740, ambassad. près du roi de Portugal. Il se trouvait en congé lorsque le maréchal de Noailles jeta les yeux sur lui pour l'envoyer en Allemagne, reconnaître les disposit. des princes à l'égard de Marie-Thérèse. Cette mission présentait de grandes difficultés qu'il sut vaincre; et il parvint à faire adopter par les électeurs protestants les bases du fameux tr. d'union qui fut signé à Francfort le 22 mai 1744. Les résultats de cette négociation firent beauc. d'honneur à Chavigny, qui dès-lors fut consulté sur toutes les affaires importantes. Il quitta l'ambassade de Portugal en 1749 pour passer à celle de Venise, d'où en 1751 il fut envoyé près des cantons suisses. L'âge le força de prendre sa retraite en 1762, et dès-lors il ne quitta plus Paris, où il mourut en 1771, avec la réputation méritée d'un excellent diplomate.

CHAVIV (Jacob ben), rabbin de Zamora, obligé de quitter l'Espagne lors de l'expulsion des Juifs de ce roy., en 1492, se retira à Salonique en Macédoine, où il mourut au commencement du 16e S. Il est aut. d'un ouvr. intit.: *Haïn Israël* (fontaine d'Israël), où sont expliquées brièvement les hist. hyperboliques des deux *Talmuds.* Ce livre, fort estimé des Hébreux, et souvent réimpr. avec des comment., parut pour la prem. fois à Constantinople en 1511. On recherche l'édit. de Salonique, publ. à peu près à la même époque, et qui est fort rare. — Lévi ben Chaviv, fils du précéd., se distingua comme rabbin dans les écoles de Safet et

de Jérusalem en Syrie. On a de lui des *Consultat. légales* (en hébreu), Venise, 1565, in-fol. Il acheva le *Haïn Israël* de son père, et mourut vers 1550. — CHAVIV (Moïse), rabbin portugais, réfugié dans le roy. de Naples, publia en 1488 le *Commentaire* d'Aben-Ezra, sur le Pentateuque. Il composa aussi divers ouvrages de grammaire, de philosophie et de théologie, dont on peut voir le détail dans le *Dizionario degli autori ebrei*, de Rossi.

CHAWER, Arabe (dont le nom a été corrompu par les anc. chroniqueurs des croisades, en celui de *Sanar*), fut élevé par le grand-visir Thelaï-Saleh, vice-roi d'Égypte, à la dignité du gouvern. du Saïd. Ce poste ne satisfit point son ambition, et il laissa percer des desseins que le visir Adel, fils de Thelaï, crut prévenir, en lui ôtant son emploi. Mais Chawer s'étant porté rapidement sur le Kaire, fit mourir le fils de son bienfaiteur, et s'empara du gouvernement de l'Égypte. Il ne put s'y maintenir qu'avec le secours du sulthan Noradin. Ayant manqué aux conditions du traité qu'il avait passé avec ce prince, Chawer sollicita l'appui des croisés qui décidèrent Chyrkoùh, lieutenant de Noradin, à s'éloigner de l'Égypte; mais il y rentra peu de temps après, et Chawer eut encore recours aux croisés. Cette fois ils furent vaincus par Chyrkoùh, qui dévasta le Saïd, et s'empara d'Alexandrie qu'il vendit aux croisés pour une somme d'argent. Chawer, après avoir laissé ses anc. alliés prendre Péluse et brûler le Kaire, négocia de nouveau avec eux et avec Chyrkoùh qui vint trouver le visir au Kaire, où il était rentré après la retraite des croisés; il avait formé le dessein de se défaire de ces hôtes incommodes; mais il fut prévenu par Saladin, neveu de Chyrkoùh, et quelq. autres officiers, qui le poignardèrent vers l'an 575 de l'hégyre (1169 de l'ère chrét.).

CHAYER (CHRISTOPHE), curé dans le diocèse de Sens, né à Villeneuve-le-Roi en 1723, mort vers 1770, est aut. des ouvr. suiv. : *le Commentateur amusant*, 1759, in-12. — *Les Vues et les entreprises des citoyens charitables*, 1759, in-12. — *L'Amour décent et délicat*, 1760, in-12. — *Les doux et paisibles Délassements de l'amour*, 1760, in-12. — *Journal de la Charité*, 1760, in-12. — *Le Chansonnier agréable*, 1760, in-12. — *Le Théâtre du grand-monde*, 1760, in-12. — *Paraphrase en vers du* Stabat Mater, in-12.

CHAZELLES (JEAN-MATTHIEU de), astronome, né à Lyon en 1657, commença dès l'âge de 18 ans à travailler sous la direction de J.-D. Cassini à la grande carte géograph., en forme de planisphère, de l'observatoire, et au prolongement de la méridienne. Nommé professeur d'hydrographie à Marseille, en 1685, Chazelles prouva, dans les campagnes de 1686, 87 et 88, qu'il était aussi habile dans la pratique que savant dans la théorie de son art : il dressa une nouvelle carte des côtes de Provence, et donna pour la première fois, en 1690, le spectacle de galères qui naviguèrent sur l'Océan et allèrent jusqu'à Torbay en Angleterre. Il fut reçu à l'acad. des sciences en 1695. Après avoir recueilli une foule d'observations sur les côtes du Ponent, il visita la Grèce, la Turquie et l'Égypte, mesura les Pyramides dans le but de constater l'invariabilité des méridiennes, et crut reconnaître, suivant Fontenelle, « que les quatre côtés de la plus grande étaient exposés aux quatre régions du monde; » mais les mesures récentes et plus exactes de M. Nouet prouvent que l'alignem. des côtés de cette pyramide décline vers l'ouest de 0° 19' 58". Les fonctions du professorat, les travaux académiques et le projet d'un ouvr. qui devait présenter une description générale des côtes de la Méditerranée, occupèrent les neuf dern. années de sa vie. Il mourut a Paris en 1710. On a de lui un grand nombre de *Cartes* dans le *Neptune français*.

CHAZELLES (LAUR.-MARIE de), agronome, né en 1724 à Metz, présid. au parlement de cette ville en 1754, et membre de l'acad. à sa créat. en 1760, joignit toute sa vie aux devoirs de sa place la culture des sciences naturelles. Il contribua beauc. à répandre dans le Messin le goût des plantes dont il avait réuni la collection la plus belle dans son château de Lorry. C'est dans cette retraite qu'il passa les jours orageux de la révolution. Il revint à Metz en 1800, fut élu membre du conseil-génér. de la Moselle, et mourut en 1808. C'est à lui que l'on est redevable de la trad. du *Dictionnaire des Jardiniers*, Paris, 1788; Metz, 1790, 12 vol. in-4, par Miller, et il en existe quelques exempl. grand pap., fig. color.

CHAZOT (CLAUDE), commiss. de police à Paris, mort dans cette ville en 1814, est aut. des ouvr. suiv. : *des Empereurs romains, dissertat. histor., critique et littér.*, Paris, 1807, in-8. — *La Gloire de l'Aigle, emblème, symbole, enseigne militaire et décoration chez les peuples anciens et modernes*, Paris, in-8.

CHÉBYB-BEN-ZÉID, guerrier arabe du 1er S. de l'hég., se fit proclamer khalyfe à Mossoul en l'an 76 de l'hég., fut vaincu par Hedjahj (*v. ce nom*), lieuten. du khalyfe Morvan 1er, et se noya en traversant le Tigre, l'année suiv., 696 de J.-C. La mémoire de ce guerrier s'est conservée jusqu'à nos jours chez les Arabes, et les poètes orientaux le citent comme un modèle de vaillance extraordin.

CHEDEL (QUENTIN-PIERRE), graveur, né à Châlons-sur-Marne en 1705, perfectionna ses études à Paris, et s'y fit bientôt remarquer par son talent pour la gravure à l'eau forte. Employé par les libraires, il publia un grand nombre d'estampes; mais son assiduité au travail finit par détruire sa santé, et il se vit forcé de retourner à Châlons, où il mourut en 1762. Son œuvre est très considérable; le baron de Heinecke l'avait complet. On cite parmi ses productions les plus remarq. : *l'Ouvrage du matin, l'Heure du dîner, l'Après-Midi* et *les Adieux du soir;* quatre *paysages* d'après Téniers; d'autres d'après Watteau et Wouvermans; des sujets historiques et des portraits d'après Van der Meulen, Jean Breughel et autres peintres de l'école flamande et française.

CHEESMAN (THOMAS), graveur anglais, né vers

1760, l'un des meill. élèves de Bartolozzi, exécuta dans la manière de son maître plus. estampes estimées des connaiss., et mourut fort jeune vers 1792. La plus belle pièce de cet artiste est un portrait en pied de *Washington*, dont le fond représente une bataille.

CHEFFONTAINES (Christophe de), en lat., *A Capite Fontium*, en bas-breton *Penfenteniou*, trois mots qui ont la même signific., né en Basse-Bretagne vers 1532, d'une famille ancienne, entra de bonne heure dans l'ordre des Frères mineurs, devint docteur en théologie, et fut élu général de son ordre en 1571. Nommé archevêque de Césarée en 1586, il exerça les fonctions épiscopales dans le diocèse de Sens, en l'absence du card. Pellevé (*v.* ce nom), titulaire. Il alla ensuite à Rome, où il mourut en 1595. Cheffontaines possédait les langues hébraïque, grecque, latine, italienne et espagnole, indépendamment d'une connaissance approfondie du langage bas breton. Ses ouvr., la plupart écrits en latin, sont rares et recherchés. Nous indiquerons les princip. : *Défense de la foi de nos ancêtres, contenant quinze chapitres*, etc., Paris, 1570, in-8. — *Défense de la foi de nos ancêtres, où la présence du corps de N.-S. est prouvée par trois cent cinquante raisons*, ibid., 1571 et 1586, in-8. Ces deux ouvrages, qui doivent être réunis, ont été traduits en latin par l'auteur et réimprimés plus. fois. — *Réponse familière à une épître écrite contre le libéral-arbitre*, etc., Paris, 1571, in-8, traduit en latin par l'auteur. — *Chrétienne confutat. du point d'honneur*, etc., Paris, 1568, 1571 et 1579, in-8 : c'est un écrit contre le duel. — *Varii tractatus et disputationes correctionis nonnullarum commun. opinionum theolog. scholasticæ*, Paris, 1586, in-8 : ce vol. très rare est la première partie d'un ouvrage qui fut supprimé par la congrégat. de l'*index*. Les exempl. en sont presque tous défectueux. — *Epitome novæ illustrationis christianæ fidei adversùs impios*, etc., Paris, 1586, in-8. Les autres écrits de Cheffontaines sont des *Sermons*, d'autres *Traités moraux et dogmatiques*.

CHEFNEUX (Mathias), religieux augustin, né à Liége, fut envoyé à Paris pour y faire ses études en théol., mais ne voulut pas prendre de grades; son désir était de rester éloigné de toutes les charges pour pouvoir vaquer plus tranquillement à l'étude; il fut cependant élu prieur de son couvent à Liége, où il mourut vers 1670. Outre quelq. opuscules MSs. et un *Comment. sur les psaumes*, on a de lui en latin, l'*Histoire de l'Église depuis a création du monde*, Liége, 1670, 3 vol. in-fol.

CHEHAB-EDDYN (Abdel-Rahman), historien arabe, né à Damas en Syrie, l'an 599 de l'hégyre (1300 de J.-C.), mort en 665 (1267), a écrit, sous le titre de *Ahzar al-roudathaïn* (fleurs de deux parterres), l'histoire de Noradin et de Saladin, ouvrage qui renferme des matériaux précieux pour l'histoire des croisades. On a du même auteur une *Chronologie de Damas*, une *Hist. des Obaïdites;* et on trouve dans Aboûl-Fêdâ (*v.* ce nom), quelq. fragm. de ses poésies. Il ne faut pas le confondre avec Ibrahim Chehab-Eddyn, autre historien arabe, mort en 642 de l'hégyre, et dont la chronique est souvent citée par Aboûl-Fêdâ. — Chehab-Eddyn (Ahmed), histor. arabe, né à Fez en Mauritanie, dans le 9e S. de l'hégyre, est auteur d'un *Abrégé de l'histoire universelle*, dont Silvestre de Sacy a donné un extr. détaillé dans le t. II de ses *Notices des MSs. de la biblioth. du roi*.

CHEIBANY, surnom commun à plus. écrivains arabes, dont le plus remarq. est Aboul-Abbas-Ahmed-ben Yahia, cité souvent aussi sous le nom de *Tsalab-el-Nahoui*, naquit vers l'an 200 de l'hégyre (815 de J-C.), fit une étude approfondie des anc. auteurs arabes, du *Corân* et des traditions prophétiques, et fut souvent consulté de toutes les parties de la dominat. musulmane sur les points difficiles. Il mourut en 291 (910 de J.-C.). Les princip. des ouvr. publ. par ce savant, et dont Ibn-Khilcan donne la liste complète, sont un *Traité de l'éloquence arabe*, sous le titre de *Fassyh; Recueil de proverbes; Explicat. des poètes; Recueil des mots que le monde prononce mal; Traité de lecture; Comment. sur le Corân ;* plus. *Traités sur différ. parties de la grammaire arabe*.

CHEKE ou CHEEKE (Jean), écrivain anglais, né à Cambridge en 1514, fut élevé dans l'univers. de cette ville, s'appliqua particulièrem. à l'étude de la langue grecque, et y fit de tels progrès, que le roi Henri VIII institua pour lui une chaire de profess. Mais les réformes qu'il voulut introduire dans la prononciat. de cette langue trouvèrent de nombreux opposants, entre autres l'év. Gardinas, qui défendit de l'employer sous les peines les plus sévères. Cheke embrassa la réforme, se maria, et fut appelé en 1544 à la cour, pour donner des leçons de latin au jeune prince depuis Édouard VI. Nommé membre des deux commiss. créées pour examiner les anciennes lois ecclés., et en former un code propre à la nouvelle situation de l'Église d'Angleterre, Cheke vit sa faveur augmenter encore. Il fut appelé en 1550 au conseil privé d'Édouard VI, fait chevalier l'année suivante, et secrétaire-d'état en 1553. Mais à l'avénem. de la reine Marie, accusé de trahison, il fut arrêté et dépouillé d'une partie de ses biens. Ayant été remis en liberté, il obtint la faculté de voyager sur le continent, parcourut l'Italie et vint se fixer à Strasbourg, où la religion anglic. avait une église. Cette démarche déplut à la cour d'Angleterre; il perdit le reste de ses biens, et le parti catholique voulant le convertir de gré ou de force, eut assez de crédit pour le faire arrêter, comme il allait chercher sa femme à Bruxelles. Amené à Londres et renfermé à la Tour, il résista d'abord; mais comme le dernier argument était sa *conversion ou le bûcher*, sa fermeté succomba. Il fit alors une rétractat., en garantie de laquelle on le contraignit d'assister au procès et à la condamnation de plus. hérétiques, dont la plupart étaient ses amis. Il en mourut de chagrin le 13 septembre 1557. Ses contempor. lui ont rendu la justice de dire que c'était

un homme d'un esprit éclairé, d'un grand savoir, d'un caractère bienveill. et charitable. Il a laissé un grand nombre d'ouvr., parmi lesquels nous citerons les suivants comme les plus remarquables : *De pronuntiatione græcæ potissimùm linguæ disputationes*, Bâle, 1555, in-8. — *De superstitione, ad regem Henricum VIII*, trad. en anglais et publ. par Strype, à la fin de la *Vie de Cheke*, Londres, 1705. Ses autres écrits sont ou relatifs aux circonstances du temps, ou des traductions du grec en latin, parmi lesquelles on remarque celle des *Homélies de St Jean Chrysostôme*, Londres, 1543, 1547, 2 vol. in-4.

CHELIDONIUS (Benoît), poète lat., né dans le 15e S., embrassa la vie religieuse, fut élu abbé de Notre-Dame des Écossais à Vienne en Autriche, y fit revivre par ses leçons et par ses exemples la culture des sciences et des lettres, et mourut vers 1520. Il avait pris le surnom de *Musophile* (l'ami des muses). Dans le temps qu'il demeurait au couvent de St-Gille, à Meromberg, il avait écrit une chronique en vers de ce monastère, dont Gasp. Bruschius a publié quelques *fragm.* dans *Chronolog. monasterior. Germaniæ*. Mais Chelidonius est principalem. connu par ses deux poèmes *De passione Domini nostri J. Chr.*, et *De vitâ Mariæ virginis*, publ., le prem. en 1510, le second en 1511, gr. in-fol., avec des estampes gravées en bois par le célèbre Alb. Durer. La *Passion* a été reproduite plus. fois, notamm. à Cracovie, 1514, in-4, et à Cologne, 1526, petit in-8. Parmi les autres ouvrages de Chelidonius, on cite encore : *Voluptatis cum virtute disceptatio*, Vienne, 1515, in-4.

CHELLERI (Fortuné), compositeur, né à Parme en 1668, d'une famille allemande qui avait italianisé son nom de *Keller*, étudia son art sous la direction d'un de ses oncles, maître de chapelle de la cathédrale de Plaisance, et se fit connaître par un opéra intitulé : *la Griselda*, qui fut représenté pour la première fois sur le théâtre de Crémone. De retour d'un voyage qu'il fit en Espagne en 1709, il donna successivem. plus. pièces dont le succès accrut et maintint sa réputation. Appelé en Suède, puis en Angleterre, il revint se fixer en Allemagne, où il mourut en 1758, conseiller de cour et maître de musique du landgrave de Hesse-Cassel. Il avait été reçu membre de la société royale de Londres.

CHELLES (Jehan de), architecte français du 13e S., travailla à la construction de l'église Notre-Dame de Paris. Le portail du côté de l'archevêché est de lui.

CHELUCCI (le P. Paulin), vicaire-général des clercs réguliers des écoles pies, né à Lucques en 1682, fut nommé par le pape Clément XI profess. d'éloquence au collége de la Sapience, et remplit cette chaire pendant 41 ans de la manière la plus brillante. Ce religieux, que l'on voit figurer dans l'académie des Arcades, cultivait aussi les sciences physiques et naturelles avec succès. Le gr. pape, Benoît XIV, l'estimait beaucoup, et lorsqu'il fut élu vicaire-général de son ordre, ce pontife lui accorda le titre et tous les priviléges de général. Il mourut à Rome en 1754. Il a publ. : *Institutiones analyticæ*, Rome, 1736, in-8.—*Institutiones arithmeticæ, cum appendice de naturâ atque usu logarithmorum*, ibid., 1743. Ces deux ouvr. ont eu plus. éditions. — *Orationes*, 1727-48, 2 vol. in-8., réimpr. à Leipsig par Kapp, avec une préface.

CHEMCOTTE (Alexandre), célèbre orientaliste, né en Suède, professa l'arabe et le persan à Stockholm avec succès, se fit connaître du monde savant par la publicat. de l'*Hist. de l'empire des Arabes sous les abassides*, fut reçu membre des soc. asiatiq. de Paris et de Londres, et mourut en 1835 à Helsingford, dans la Finlande.

CHEMIN (Jean-Baptiste), curé du diocèse d'Évreux, né en 1726, mort en 1781, a publié les *Vies de St Vénérand et de St Mau, martyrs*, et a laissé en MS. des *Recherches sur l'histoire de Normandie*.

CHEMIN DE LA CHENAYE, avocat et littérat., né en Normandie, mort en 1775, a laissé : *Essai sur le caractère du magistrat*, 1767, in-4. — *Discours sur les devoirs de l'avocat*, 1769, in-8. — *Des obligat. de l'avocat envers la partie*, 1770, in-8. — Des *élégies, stances*, et autres pièces de vers insérées dans les recueils littér. du temps.

CHEMINAIS (le P. Timoléon), célèbre prédicateur, né à Paris en 1652, entra dans la société de Jésus à 15 ans, professa d'abord les humanités et la rhétorique au collége d'Orléans, se livra ensuite à l'éloquence de la chaire et y acquit une grande réputat. ; mais la faiblesse de sa santé ne lui permettant plus de suivre une carrière pour laq. il semblait né, on le vit, faible et languissant, aller instruire les pauvres dans les campagnes. Épuisé par de longues souffrances, il mourut en 1689. Le P. Bretonneau publia en 1690 les *Sermons du P. Cheminais*, 2 vol. in-12; il en donna une 3e édition l'année suiv., et 2 autres en 1729. Ces sermons ont eu plus. éditions; la meilleure est celle de Paris, 1764, 5 vol. in-12. Le P. Bretonneau fut également l'éditeur d'un autre ouvr. du P. Cheminais, intitulé : *Sentiments de piété*, Paris, 1691, in-12, réimpr. en 1734 et 1736.

CHEMNITZ (Martin), théologien protestant, né en 1522 dans le Brandebourg, fut disciple de Mélanchthon (*v.* ce nom), et acquit par ses talents et son caractère l'estime et l'affection des princes d'Allemagne, qui l'employèrent utilement dans les affaires de l'Église et de l'état. Il mourut en 1588. On a de lui : *Examen concilii tridentini*, Francfort, 1585, 4 vol. in-fol. et in-4 (cet ouvrage, qui a le plus contribué à la célébrité de Chemnitz, est un cours de théologie à l'usage des Églises protestantes). — *Traité des indulgences* (en lat.), trad. en franç. et imprimé à Genève, 1599, in-8.—*Harmonia evangelica*, 5 parties in-4, publ. à Francfort par Pol. Lyserus, de 1600 à 1611.—*Theologiæ jesuitarum præcipua capita*, La Rochelle, 1589, in-8. — Chemnitz (Christian), petit-neveu du précédent, né à Konigsfeld en 1616, mort en 1666, fut ministre évangélique à Weimar, et professeur

de théologie à Iéna. Il a laissé plusieurs ouvrages de théologie, dont les deux plus remarq. sont : *Brevis instructio futuri ministri Ecclesiæ; Dissert. de prædestinat.* — Chemnitz (Boleslas-Philippe), historien et publiciste, petit-fils de Martin, né à Stettin en 1605, fut annobli par la reine Christine de Suède, en récompense de l'un de ses écrits historiques, et mourut en 1678. Il a laissé une *Hist. de la guerre des Suédois en Allemagne, sous le grand Gustave-Adolphe* (en allem.), Stockholm, 1648-1653, 2 vol. in-fol. Le 1er vol. a été trad. en latin par l'auteur lui-même en 1648. On conserve dans les archives royales de Suède la suite du MS. original de cet ouvrage. On a encore de Pierre Chemnitz, sous le nom d'*Hippolyte à Lapide, Dissertatio de ratione statûs in imperio nostro romano-germanico*, Freystadt (Amsterdam), 1647, in-18, trad. en franç. par Bourgeois de Chastenet sous ce titre : *Des intérêts des princes d'Allemagne*, Freystadt, 1712, 2 vol. in-12, et par Formey, sous celui des *Vrais intérêts de l'Allemagne*, La Haye, 1762, 3 vol. in-8, avec des notes relatives aux changements opérés en Allemagne depuis un siècle, et aux conjonctures où cette contrée se trouvait alors. — Chemnitz (Jean), médecin, frère du précédent, né en 1610, mort en 1651, cultiva la botanique, et composa un catalogue des plantes qui se trouvent aux environs de la ville de Brunswick. Cet ouvrage, qui n'a paru qu'après la mort de l'auteur, a pour titre : *Index plantarum circa Brunswigam nascentium*, etc., Brunswick, 1652, in-4, avec 7 planches.

CHEMNITZ (Jean-Jérôme), naturaliste, né à Magdebourg en 1730, mort en 1800, fut pasteur de l'église des militaires à Copenhague, et s'attacha particulièrem. à l'étude des coquillages. Il a publié sur cette matière un grand nombre de *Mém.* académiq. et des ouvrages en allem., dont les principaux sont : *Petit essai de testacéothéologie*, etc., Francfort, 1760, in-4, avec une pl.—*Sur un genre de coquillages nommé chiton par Linné*, Nuremberg, 1784, in-4, avec 2 planches coloriées. — *Nouveau cabinet systématique de coquillages*, 12 vol. gr. in-4, avec pl. coloriées. — *Description d'un voyage à Faxœ et Stevens Klint*, 1776. Les autres écrits de Chemnitz sont des *extraits* des meill. ouvr. de conchyliologie; des *Mém.* insérés dans la collection de la société des scrutateurs de la nature à Berlin, de 1776 à 1791 ; quelques *Sermons* publ. séparém. ; des *notices* et des *articles* dans plus. feuilles périodiques.

CHEMNIZER (Ivan-Ivanowitch), fabuliste russe, né à Pétersbourg en 1744, d'une famille allemande, entra de bonne heure dans la garde impériale, fit plus. campagnes, passa dans le corps des mineurs, voyagea avec un de ses supérieurs en Allemagne, en Hollande, en France, et, de retour en Russie, demanda son congé pour se livrer à la culture des lettres. Nommé par l'impératrice Catherine consul général à Smyrne, il y mourut en 1784. Les Russes donnent à Chemnizer non-seulem. le talent, mais encore la bonhomie, l'insouciance et la naïveté de notre La Fontaine. La meill. édition de son recueil de *Fables* en trois parties est celle de Pétersbourg, 1799, in-8.

CHEMS-EDDYN, chef tatar, fondateur de la dynastie connue sous le nom de *Molouk-curt*, succéda à son aïeul dans le gouvernem. du Koraçân, l'an 643 de l'hég. (1245 de J.-C.), et fut confirmé dans cette place par Djenghuyz-Khan (Genghis-Khan). Il agrandit bientôt ses domaines, se déclara indépendant, et mourut à Tauris l'an 676 (1278 de J.-C.). Huit princes sortirent de la dynastie Molouk-curt; le dernier, fait prisonn. par Tamerlan, périt avec tous ses enfants par l'ordre de ce conquérant, l'an 1383 de l'ère chrétienne.

CHENARD (Simon), acteur de l'Opéra-Comique, né à Auxerre en 1758, fils d'un menuisier, admis à la maîtrise de la cathédrale comme enfant de chœur, y reçut d'excell. principes de musique, et doué d'une belle voix, résolut d'embrasser la carrière du théâtre. Après avoir débuté en province et joué quelque temps à Bruxelles, il reçut en 1782 un ordre de début à l'acad. roy. de musique ; mais on ne tarda pas à reconnaître que son talent convenait mieux à l'Opéra-Comique, et il fut reçu à la Comédie-Ital. en 1783, où il remplaça Caillot sans le faire oublier. Admis à la retraite en 1823, il mourut à Paris en 1832.

CHÉNEDOLLÉ (Charles de), poète distingué, né à Vire (Calvados) vers 1770, élève du collége de Juilly, émigra au commencem. de la révolut., et, pend. son exil en Allemagne, employa ses loisirs à perfectionner ses connaiss. et son talent pour la poésie. De retour en France quelq. temps après le 18 brumaire, il fut nommé d'abord profess. de b.-lettres au lycée de Caen, puis inspect. de l'acad. de cette ville à son organisat. Son poème du *Génie de l'homme*, publ. pour la 1re fois en 1807, est un des meill. ouvr. en vers qui eût paru depuis long-temps. Ce poème, apprécié par les connaisseurs, n'obtint pas l'accueil qu'il méritait d'un public pour qui la poésie était déjà chose indiffér. Deux fois Chénedollé remporta l'amaranthe d'or à l'acad. des Jeux-Floraux en 1808, pour une ode intitulée : *Michel-Ange*, et en 1816 pour celle qui porte le gr. nom de *Dante*. Pressé par ses amis, il se présenta candidat à l'Acad. franç. en 1817, pour succéder à Choiseul-Gouffier; mais il n'obtint que trois voix au 1er tour de scrutin, et se vit préférer Laya (*v.* ce nom). Après la révolut. de 1830, il se démit de sa charge d'inspect., et, retiré dans sa terre de Burey, près de Vire, y mourut le 2 déc. 1833. La meilleure édit. du *Génie de l'homme* est celle de 1825, in-18. On doit encore à Chénedollé : *Études poétiq.*, 1820, in-8, 1822, in-18. Il a été l'édit., avec M. Fayolle, des *OEuvres* de Rivarol, et a revu les *Chefs-d'OEuvre* de Shakespeare, trad. par Bruguières de Sorsum.

CHENEVIX (Richard), chimiste, né vers 1760 en Angleterre, membre de la société royale de Londres, mort à Paris le 5 mars 1830, à 60 ans, est connu par ses nombreux *articles* dans les *Transact. philosophiq., le Journal de Nicholson* et le

Magasin philosophique. Ses observations sur les systèmes minéralogiques contiennent une attaque vigoureuse contre le célèbre Werner, et une défense vraiment philosophique du système de son rival Haüy, publ. dans le LXVI[e] vol. des *Annales de chimie*, pendant le séjour de l'auteur à Paris, en 1808. Il en surveilla lui-même la *Traduction* et y joignit des remarques sur d'Aubuisson. On lui doit encore de nombreuses analyses métallurgiques dans le *Journal des mines*, t. XIII à XXV. *Remarques sur la nomenclature chimique, suiv. les principes des néologistes français*, 1802, in-12. —*Défense des observat. sur les systèmes minéralogiques*, 1811, in-8. —*Les Rivaux mantouans*, comédie.—*Henri VII*, hist. tragiq., 1812. Ces derniers ouvr. prouvent que Chenevix n'était pas seulement un habile chimiste, et qu'il aurait pu se faire un nom dans les lettres.

CHÉNIER (Louis), né en Languedoc en 1723, historien estimable, et moins connu par les ouvrages qu'il a laissés que par l'illustration de deux de ses fils, passa de bonne heure à Constantinople, où il dirigea d'abord une maison de commerce, puis fut attaché au comte Désalleurs, ambasssadeur de France à la Porte-Othomane, après la mort duquel il remplit les fonctions de chargé d'affaires et de consul-gén. jusqu'en 1764. De retour en France en 1767, il accompagna le comte Brugnon en Afrique, eut la plus grande part au traité conclu avec l'empereur de Maroc, et fut nommé consul-gén., puis chargé d'affaires auprès de cette puissance; il conserva ce poste jusqu'en 1784, où il reçut sa retraite. A la révolut., nommé membre du 1[er] comité de surveillance de la ville de Paris, il s'y conduisit en homme de bien et de courage. La mort de son fils André, que ses efforts ne purent sauver de l'échafaud, empoisonna ses derniers jours, et il mourut à Paris en 1796. On a de lui : *Recherches historiques sur les Maures, et histoire de l'empire de Maroc*, Paris, 1787, 3 vol. in-8. — *Révolution de l'empire othoman et observations sur ses progrès*, etc., Paris, 1789, in-8. Ces deux ouvrages, écrits avec pureté et élégance, renferment des détails intéressants sur le commerce, les mœurs et le gouvernement des musulmans d'Afrique et des Othomans; mais ils sont peu exacts dans ce qui a rapport à l'histoire de ces peuples. Louis Chénier est égalem. auteur d'une brochure de circonstance intit. : *Réclamations d'un citoyen.* Il a laissé en MSs. : *Lettres sur les Turks*, où il relève plus. fausses assertions du baron de Tott (*v.* ce nom).

CHÉNIER (Marie-André de), poète, 3[e] fils du précédent, né à Constantinople en 1762, fit ses études à Paris au collége de Navarre, et développa de bonne heure son goût pour la poésie. A 16 ans, il savait le grec, et traduisit en vers une ode de Sapho; ce premier essai portait déjà le caractère d'un talent original. A 20 ans, entré comme sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie, il se dégoûta bientôt de la vie militaire et revint à Paris pour se livrer exclusivem. à la culture des lettres. L'excès du travail ayant altéré sa santé, il visita la Suisse et l'Angleterre, et revint se fixer dans la capitale de la France. C'est alors qu'il composa ses pastorales dans un genre dont notre langue n'avait encore aucun modèle, et traça le plan de plusieurs poèmes plus étendus, mais qu'il ne devait pas lui être donné de terminer. Loin de s'empresser de mettre au jour les premiers essais de sa muse, il ne les communiquait qu'en secret à sa famille et à un petit nombre d'amis. La révolution le surprit au milieu de ces douces occupations, et le poète, distrait de ses rêves d'un âge d'or, ne refusa pas son appui aux principes d'une sage liberté. Plus. lettres qu'il fit insérer dans le *Journal de Paris*, et par lesquelles il cherchait à ramener les esprits à des idées plus modérées, le signalèrent à la haine des odieux dominateurs de l'époque. En vain ses amis l'avaient fait éloigner, il fut arrêté dans la famille d'un proscrit qu'il était allé consoler. Trad. au trib. révolut., il monta courageusem. à l'échafaud le 25 juill. 1794. Ses poésies, dont un bien petit nombre avaient été publ. isolém., ont été recueill. par M. H. de Latouche, qui les a fait précéder d'une notice fort intéressante sur l'auteur, Paris, 1819; 2[e] édition, 1822, in-18. Ses *OEuvres* (anc. et posthumes), réunies à celles de son frère, Paris, 1824-25, forment 2 vol. in-8.

CHÉNIER (Marie-Joseph de), poète, frère du précéd., né à Constantinople en 1764, fut amené en France dès l'âge le plus tendre, et fit ses études à Paris. Destiné par son père à la carrière des armes, il obtint en 1781 une sous-lieutenance dans un régim. de dragons, et quitta le service au bout de deux ans pour se consacrer tout entier à la littérature. Il n'avait que 22 ans lorsqu'il présenta aux comédiens franç. la tragédie d'*Azémire*, qui fut jouée à Fontainebleau le 4 novembre 1786, et deux jours après à Paris. Cette pièce, dans laq. on remarque pourtant quelq. traits heureux et une versificat. facile, n'obtint pas de succès. Chénier consacra trois années à des études plus approfondies de l'art et des effets dramatiques, et donna *Charles IX*, représenté le 4 nov. 1789. L'esprit de parti contribua beaucoup au succès prodigieux de cette pièce, qui fut traduite en plus. langues. En 1791, Chénier fit représenter *Henri VIII* et *Jean Calas*, et l'année suivante *Caïus Gracchus.* Peu satisfait de l'infructueux succès de sa tragédie de *Fénélon*, applaudie sans être appréciée, et surtout sans produire l'effet moral qu'en attendait l'auteur, il donna celle de *Timoléon*, dont les applications hardies portèrent ombrage au comité de salut public; la représentation en fut défendue, et les copies saisies et brûlées : une seule échappa et servit à reproduire la pièce imprimée en 1795. Député à la convention par le départem. de Seine-et-Oise, il y vota sur toutes les questions avec la majorité jusqu'au 31 mai; depuis il ne parla plus dans cette assemblée qu'en faveur des proscrits, et pour engager ses collègues à prendre des mesures contre la barbarie qui menaçait de couvrir la France des débris de ses monuments. Membre

de toutes les assemblées législatives qui se succédèrent jusqu'à 1802, Chénier, qui n'avait pas cessé d'y montrer du zèle pour l'enseignement de la jeunesse, fut appelé aux fonctions d'inspecteur-gén. de l'instruct. publique. Destitué pour son *Épître à Voltaire*, il trouva dans ses talents le moyen de se dérober à un dénûment total; le chef du gouvernement venait de lui accorder une pension de 6,000 fr., lorsqu'il succomba, le 10 janvier 1811, à une maladie qui le consumait depuis 12 ans. La situation de Chénier, autant que son génie, en firent le chantre de la liberté, qu'il eût plus dignement célébrée s'il eût vécu dans des temps moins orageux : membre du conseil des cinq-cents, il se trouva chargé de composer pour les fêtes républicaines des hymnes et chants patriotiq., dont l'un, le *Chant du départ*, partagea souvent avec la *Marseillaise* de Rouget l'honneur de conduire nos soldats à la victoire. Outre les ouvrages dont on a parlé, Chénier en a laissé plus. autres, tant en prose qu'en vers; quoique composés à une époque où les convulsions politiques étendaient leur fatale influence sur presque toutes les productions littéraires, la plupart offrent à la fois une élégance de style et une pureté de goût qui prouvent que leur auteur sut conserver, dans les rangs même du parti qu'il avait embrassé, une délicatesse de sentim. et d'expression qui forme un étrange contraste avec les emphatiques déclamat. des orat. de la démocratie; il faut convenir cependant qu'il n'a pas toujours évité ce travers dans ses discours politiq., où l'on reconnaît trop l'esprit et les passions du temps. Le *Nouvel almanach des muses* renferme ses poésies les plus gracieuses : il en avait lui-même publié un recueil en 1797. Chénier a fourni un grand nombre d'art. littéraires à différents journaux, mais principalem. au *Mercure de France*, dont il fut un des rédact. pendant les années 1809 et 1810. Le recueil de l'Institut, dont il était membre, et où il eut pour successeur Châteaubriand, contient un morceau sur les prix décennaux : c'est son dernier écrit. Les *OEuvres de M.-J. Chénier*, précédées d'une *notice* par M. Daunou, et ornées du portrait de l'auteur d'après H. Vernet, ont été publ. en 10 vol. in-8, Paris, 1824-1825; 3 vol. de cette édit. contiennent les *OEuvres posthumes;* les t. IX et X les *OEuvres* de M.-A. Chénier.

CHENU (Jean), histor., né en 1559 à Bourges, fut avocat au parlem. de cette ville, où il mourut en 1627, laissant sur l'histoire et la jurisprudence plusieurs écrits dont on trouve la liste dans les mémoires du P. Nicéron (t. 40, p. 163). — Chenu (Pierre), grav., né en 1730 à Paris, élève de Le Bas, a gravé plus. beaux portraits et un assez gr. nombre d'estampes, entre autres : *les Amusements des matelots*, d'après Téniers; *le Boulanger flamand*, etc., d'après van Ostade; *Bacchus et Prométhée*, d'après Pierre, etc.

CHÉOPS, roi d'Égypte vers l'an 1178, qu'on croit le même que Chembès, dont parle Diodore de Sicile, fit élever pour sa sépulture *la grande pyramide*, et mourut après un règne ne 51 ans, laiss. le trône à son frère Chéphren, dont l'histoire n'est pas moins incertaine.

CHEOU-SIN ou TCHEOU, dernier emper. de la 2e dynastie chinoise, appelée Chang, parvint à l'empire l'an 1151 avant l'ère chrétienne. Le nom de Cheou-sin est aussi abhorré à la Chine que celui de Néron l'est dans l'Occident, et celui de Tan-ki, sa femme, n'y est pas moins odieux. Cette femme féroce lui répétait sans cesse que la terreur est la plus sûre garde des souverains, et se faisait gloire d'inventer de nouveaux supplices. Une dissolution effrénée occupait tous les instants que ces deux monstres ne donnaient pas aux exécut. sanglantes qui formaient leur spectacle favori, et c'est à leurs orgies nocturnes que quelques auteurs rapportent l'institut. de la fête annuelle des lanternes, si célèbre à la Chine. Enfin Ou-ouang, prince vertueux et puissant, délivra l'empire chinois du joug où il gémissait dep. 32 ans sous le sceptre de ce couple abhorré; défait par les troupes de Ou-ouang, le lâche Tcheou-sin périt sous les décombres de son palais, auquel il avait lui-même fait mettre le feu pour ne pas tomber vivant entre les mains du vainqueur. Après avoir arrêté l'incendie qui menaçait de consumer la ville entière, Ou-ouang fit mettre à mort l'atroce impératrice. A la longue dynastie des Chang succéda (l'an 1122 avant J.-C.) celle des Tcheou.

CHÉRÉA. — V. Caligula.

CHÉREAU (Franç.), grav., né à Blois en 1680, vint jeune à Paris, où il eut pour maître Audran, et tout en cultivant la gravure il établit un commerce d'estampes. Il fut reçu en 1718 à l'académie sur un *portrait* de Louis de Boullongne, et mourut en 1729, avec le titre de graveur du cabinet du roi. Cet artiste excellait dans le portrait : il a gravé différents morceaux de la galerie du régent. Son *œuvre* est considérable. — Chéreau (Jacques), son frère, né en 1694, se fit aussi connaître avantageusement dans la gravure, qu'il quitta pour se livrer au commerce des estampes. On cite de lui : une *Ste Famille*, d'après Raphaël; *David tenant la tête de Goliath*, d'après Le Féti : *le Lavement des pieds*, d'après Nicol. Bertin, et autres pl. d'après divers maîtres.

CHEREBERT. — V. Caribert.

CHÉRÉPHON, poète tragique grec, né à Athènes vers la fin du 4e S. avant J.-C., fut l'ami de Socrate et de Démosthènes. Aristophane s'est moqué de sa maigreur, qui était passée en proverbe chez les Grecs. On ne connaît pas un fragment de ce poète.

CHÉRILE, poète grec, né vers la 78e olympiade, célébra dans un poème la victoire remportée par les Athéniens sur Xercès. On en trouve des fragments dans Aristote, dans Strabon et dans Josèphe. Les Athéniens ordonnèrent par un décret que les vers de Chérile seraient récités avec les poésies d'Homère. Les fragments qui nous restent de ce poète ont été réunis par Aug.-Frid. Naeck, Leipsig, 1817, in-8, précédés d'une dissertation sur sa vie et sur les écrivains du même nom. — Il ne

faut pas le confondre avec un autre Chérile, mauvais poète, qui suivit Alexandre en Asie pour chanter ses victoires, et mourut, dit-on, de misère parce qu'Alexandre ne s'étant engagé qu'à lui payer un philippe d'or pour chaque bon vers, il ne s'en trouva que sept dans un poème fort long qu'il avait composé. Suivant d'autres versions, il aurait été plus généreusem. récompensé de son travail par le vainqueur de Darius.—Suidas fait mention d'un Chérile, poète tragique d'Athènes, auteur de 150 pièces de théâtre, et couronné 13 fois. Le même critique attribue à ce poète l'invent. des masques et du costume théâtral.

CHÉRIN (Bernard), généalogiste, né près de Langres en 1718, vint jeune à Paris pour s'y perfectionner dans les lettres, dut à ses talents le titre d'historiographe des ordres roy. de St-Lazare, de St-Michel et du St-Esprit, et mourut en 1785. Chérin s'est acquis de la réputation par l'équité qu'il apportait dans l'examen des titres, où plus. de ses prédécesseurs n'ont mis souvent que de la complaisance. On a dit de lui que dans ses recherches « il était injuste à force de justice. » —Chérin (Louis-Nicolas-Hyacinthe), fils du précéd., né à Paris en 1762, succéda à son père dans la place de généalogiste des ordres du roi. A la révolution, se trouvant sans emploi, il entra dans la carrière milit., fut nommé général de brigade, puis command. de la garde du directoire en 1797; fut fait général de division, et peu de temps après chef de l'état-major-gén. de l'armée du Danube, sous les ordres de Masséna; blessé grièvement devant Zurich, il mourut des suites de sa blessure à Araw, le 14 juin 1799. Chénier prononça son éloge au conseil des cinq-cents. Il avait contribué à la pacificat. de la Vendée, et fait partie de l'expédition du général Humbert en Irlande. On a de lui: *Généalogie de la maison Montesquiou-Fezensac*, Paris, 1784, in-4. — *La Noblesse considérée sous ses différents rapports*, etc., ibid., 1788, in-8. — *Abrégé chronologique d'édits, déclarations, réglements, arrêts et lettres-patentes des rois de France de la troisième race, concernant le fait de noblesse*, ibid., 1788, in-12: c'est un code de jurisprudence nobiliaire, précédé d'un discours sur l'origine de la noblesse, ses différ. espèces, ses prérogatives, etc.

CHERLER (Paul), poète latin, né à Bâle, a laissé: *Encomium urbis Basileæ, carmine heroico*, Bâle, 1577, in-4. — *Ecclesiæ et acad. Basil. luctus*, etc., ibid., 1565, in-4, livre rare et curieux, contenant les épitaphes de 32 personnages, morts de la peste qui ravagea le canton de Bâle en 1554. — Cherler (Jean-Henri), médecin et botaniste à Bâle, aida Jean Bauhin (*v.* ce nom), son beau-père, dans la composition d'une histoire générale des plantes, dont il fit paraître l'esquisse 6 ans après la mort de ce savant; mais il est difficile de préciser la part qu'il eut à la grande histoire, qui ne parut qu'en 1650 et 1651, époque où Cherler avait lui-même cessé de vivre. Le nom de *Cherleria*, donné par Haller à un nouveau genre de plante, a consacré la mémoire de ce botaniste.

CHÉRON (Charles), graveur, né à Lunéville en 1635, fils d'un bijoutier du duc Charles IV, se fit une réputation par son talent de modeler: dans un voyage à Rome, il fut nommé par le pape son premier graveur; appelé par Colbert à Paris, il grava les coins des médailles destinées à conserver le souvenir des victoires de Louis XIV, et mourut célibataire en 1699.

CHÉRON (Élisabeth-Sophie), née à Paris en 1648, fille d'un peintre en émail, se distingua de bonne heure par son talent pour la peinture, dont son père lui avait appris les différents procédés. Elle fut admise à l'acad. en 1672 sur la présentation de Lebrun. Depuis elle montra qu'elle n'était pas moins habile dans l'art de graver, et prit rang parmi les meilleurs musiciens de son temps; enfin elle se fit un nom comme poète. A 60 ans elle épousa un ingénieur du roi, Le Hay, à peu près du même âge, et mourut en 1711. Ses princip. productions dans la gravure sont: *une Descente de croix*, d'après Zumbo; *Livre de principes à dessiner*, en 36 pl.; *pierres gravées*, en 41 pl. Comme poète, on a d'elle: *Essai en vers de psaumes et de cantiq.*; *les Cerises renversées*, poème en III chants, et une *Ode sur le jugement dernier*. Elle était membre de l'académ. des *Ricovrati* de Padoue. — Chéron (Louis), son frère, né à Paris en 1660, se rendit en Italie, où il passa 10 ans à étudier les ouvrages des grands maîtres. De retour à Paris, il y peignit plus. tableaux, entre autres: *Hérodiade tenant la tête de St Jean; le prophète Agabus devant St Paul*, et une *Visitation*. Il grava à l'eau forte; dans le nombre de ses estampes on cite: *l'Eunuque baptisé par St Philippe; St Pierre guérissant un boiteux; Ananias et Saphira frappés de mort*. Il mourut à Londres en 1723.

CHÉRON (Louis-Claude), littér., né à Paris en 1758, fut nommé, en 1790, administrat. du dép. de Seine-et-Oise, puis en 1791 député à l'assemblée législat., où il manifesta des opinions sages et modérées. Incarcéré pendant la terreur, il ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor, refusa, en 1798, d'entrer au conseil des cinq-cents; mais plus tard il accepta la préfecture de la Vienne, et mourut à Poitiers le 13 octobre 1807. La culture des lettres remplit tous ses loisirs; il a laissé plus. ouvr., dont le plus connu est une imitation de la meill. pièce du théâtre comique anglais, *School for scandal* (l'École de la médisance), de Shéridan: après avoir paru d'abord en 5 actes sous le titre de *l'Homme à sentiments* (1789), puis en 3 actes sous celui du *Moraliseur* (1801), ensuite de *Valsin et Florville*, cette pièce fut remise en 5 actes (1805), et l'aut. la fit jouer sous le titre du *Tartufe de mœurs*, qu'elle a gardé. Chéron avait débuté dans la carrière dramatique par *le Poète anonyme*, comédie en 2 actes et en vers, 1785, in-8, qui ne fut point représentée; cette pièce fut suivie de *Caton d'Utique*, trag. en 3 actes, imitée d'Addison, 1789, in-8. On lui doit, entre autres

traduct. de l'angl., les *Leçons de l'enfance*, de miss Edgeworth, 1803, 5 vol. in-16 : celle qu'il a donnée du roman de *Tom Jones*, par Fielding (Paris, 1804, 6 vol. in-12), est très estimée. Moins doué peut-être du talent de créer que de celui de coordonner et de polir les créations d'autrui, Chéron a laissé MSs. deux pièces reçues au Théâtre-Franç., plusieurs comédies en vers, une tragédie d'*Othello*, une trad. des meilleures odes d'Horace, et un gr. nombre de poésies fugitives.

CHÉRONÉE, ville de Béotie au N.-O., fut le théâtre de plusieurs combats célèbres dans l'hist. de la Grèce : les Athéniens y furent défaits par les Béotiens, l'an 447 av. l'ère chrét., et Philippe y remporta sur les troupes réunies d'Athènes et de Thèbes une victoire éclatante, l'an 338 av. J.-C.

CHERPITEL, architecte, né à Paris, fut admis en 1776 à l'acad. d'architecture; il ne fut pas compris dans la réorganisation de l'Institut, et mourut en 1812. *L'Église du Gros-Caillou*, ainsi que plus. hôtels dans le faubourg St-Germain, attestent les talents de cet artiste.

CHERRIER (Sébast.), curé du diocèse de Toul, né à Metz en 1699, est aut. de plus. écrits élément., principalement sur la manière d'apprendre à lire aux enfants. Nous ne citerons que celui qui a pour titre : *Méthodes nouvelles pour apprendre à lire aisément et en peu de temps*, etc., 1755, in-12, le plus complet et le meilleur des différents traités qu'on a de cet estimable aut., mort près de Paris vers 1780. — Claude Cherrier, censeur, signait ses approbations du nom de *Passart*, par respect sans doute pour le caractère sacerd. Il mourut en 1738. On lui doit : *Polissonniana, ou Recueil de turlupinades*, etc., Amsterd., 1722, nouv. édit., 1725, in-12. — *L'Homme inconnu, ou les équivoques de la langue*, etc., Paris, 1722, in-12.

CHERSIPHRON, ou CTÉSIPHON, ARCHIPHRON, etc., archit., né à Gnosse dans l'île de Crète, traça le plan et commença (vers l'an 684 av. l'ère chrét.) la construction du temple d'Éphèse, compté plus tard au rang des sept merveilles du monde; il détermina les proportions de l'ordre ionique dans un écrit qu'il composa de concert avec Métagènes, son fils et le continuateur de son magnifique ouvr., qui, dans le cours de tant de siècles, a excité une si vive admirat. Le temple d'Éphèse, incendié par Érostrate, la prem. année de la 106e olympiade (356 ans av. l'ère chrét.), et restauré 22 ans après, par Dinocrate aux frais des Éphésiens, fut détruit par les Goths sous le règne de Gallien (vers l'an 265); des fragments de marbre épars sur une circonfér. de plus. milles indiquent seuls l'emplacement de ce merveilleux édifice, dont les plus belles colonnes ont été enlevées par les sulthans Bajazet et Soliman pour servir d'ornem. à leurs mosquées. Vitruve a décrit les machines que Chersiphron employa pour le transport des énormes blocs de marbre dont chaque pièce devait former une colonne d'ordre ionique. Léon Alberti a fait graver les dessins de ces mêmes machines dans son traité d'architect. pour l'hist. et la descript. de ce monum.—V. la *Dissert.* de Gio. Poleni, insérée dans les *Mém. de l'acad. de Cortone*, et le *Voyage en Grèce*, de Choiseul-Gouffier.

CHÉRUBIN (le P.), d'Orléans, capucin, cultiva les sciences exactes, devint habile dans la mécanique et perfectionna la construction de divers instruments d'optique, science à laquelle il s'était principalem. livré et sur laquelle il a laissé plus. écrits qu'on peut encore consulter avec fruit, tels sont : *la Dioptrique oculaire*, etc., Paris, 1671, in-fol. — *La Vision parfaite*, etc., Paris, 1677, in-fol., qu'il publ. l'année suiv. en latin sous ce titre : *de Visione perfectâ*, in-fol. On a du même aut. plus. autres ouvr. sur différentes branches de la physique. Le P. Chérubin s'était appliqué à perfectionner l'acoustique, et fit à ce sujet de curieuses découvertes à l'aide de procédés dont on ignore aujourd'hui le mécanisme.—Chérubin Sandolini (le P.), capucin d'Udine, a publ. sur la gnomonique un ouvr. intit. : *Taulemma Cherubicum catholic. univ. ac partic. continens principia*, etc., Venise, 1598, 4 vol. in-fol., divisés en XII liv.; ce relig. a laissé en MSs. quelq. autres ouvr. sur les mathémat.—Chérubin de Morienne (le P.), capucin missionn., mort en 1606 à Turin, en réputation de sainteté, avait composé, pour la conversion des calvinistes du Chablais, un gr. nombre de discours et de controverses, dont il n'a été impr. que ses *Acta disputat. habitæ cum quodam ministro hæretico, circa div. eucharistiæ sacramentum*, 1593.

CHÉRUBINI (Laerzio), compilat., né à Norcia, duché de Spolette, forma le premier le projet de recueillir les bulles et constitutions des papes depuis Léon Ier, et fit imprimer cette vaste collection du *Magnum bullarium*, Rome, 1617; la dernière édit., qui est aussi la plus estimée, fut donnée à Luxembourg en 1742 et années suiv.; elle s'étend jusqu'à Benoît XIV et compr. XIX tomes. — Son fils et son principal collaborat., Chérubini (Angelo-Maria), relig. du Mont-Cassin, publia à Rome, en 1638, les *Constitut.* d'Urbain VIII. — Chérubini (Flavio) donna un *Compendium* du Bullaire, Lyon, 1624, in-4.

CHÉRUSQUES, ancien peuple de la Germanie, occupaient le pays situé à l'E. du Visurgis (aujourd'hui les duchés de Lunebourg et de Brunswick); après avoir bravé long-temps l'effort des armes romaines, les Chérusques furent soumis par Germanicus.

CHÉRYF-ÊD-DYN-ALY, docteur persan, né à Yiezd, l'un des historiens de Timur, florissait vers l'an 828 de l'hég. (1425 de notre ère). Les écrits de ce *mollâ*, que Khondémyr nomme le plus aimable des sav., offrent des détails précieux pour la géogr. de la Haute-Asie. Pétis de la Croix, le fils, a donné une traduct. de son *Zefer Nâméh*, sous le titre d'*Hist. de Timur-Bec*, etc., Paris, 1722, 4 vol. in-12.

CHÉSEAUX (Jean-Philippe-Loys de), physicien, né en 1718 à Lausanne, petit-fils de Crouzat, à son exemple se livra de bonne heure à l'étude des sciences, fit construire un observatoire, et com-

muniqua ses observations à l'acad. des sciences, qui le nomma son correspondant. Il mourut à Paris en 1751, laissant entre autres ouvrages : *Essais de physique; Tr. de la comète de 1743-1744*, Paris, 1744, in-8.—*Dissertations critiques sur la partie prophétique de l'Écrit. sainte*, Paris, 1751; *Mémoires posthumes sur divers sujets d'astron. et de mathémat.; Essai sur la population du canton de Berne*, 1766. Il est presque entièrement l'auteur de la *Carte de l'Helvétie ancienne;* Seigneux de Correvon a publié la vie de Chéseaux avec une dissert. de cet auteur sur l'*année de la naissance de J.-C.*, dans le 3e vol. de sa trad. du *Traité de la Religion*, d'Addison, Genève, 1771, in-8.

CHÉSEL (JEAN van), peintre flam., né en 1644, fit à Madrid, pour la reine Louise, femme de Charles II, l'*Hist. de Psyché*, sur des planches en cuivre, et réussit dans le paysage, les fleurs, les fruits et l'hist. Il fut peintre de Marie-Anne de Neubourg, 2e femme de Charles II, et mourut en 1708 à Paris, où il était venu pour peindre Philippe V.

CHÉSELDEN (WILLIAM), célèbre chirurg., né à Burow, comté de Leicester, en 1688, étudia l'anatomie sous Cowper, suivit les cours de clinique à l'hôpital St-Thomas. Il n'avait que 22 ans quand il donna lui-même des leçons d'anatomie qui lui fournirent un gr. nombre d'observat. rares, insérées dans les transact. philosoph. de la société royale de Londres, dont il était membre. En 1713 il publia un *Traité complet d'anatomie*, qui a été souvent réimpr.; en 1723, un *Traité de la taille au haut appareil*, et en 1733 un *Traité d'ostiographie*, in-fol., avec des pl., qui le placèrent au rang des prem. anatomistes de l'Angleterre. Nommé chirurgien en chef de l'hôpital St-Thomas, il devint ensuite prem. chirurgien de la reine. Aussi heureux qu'habile dans toutes les opérations dont il était chargé, Chéselden, quoiqu'il eût presque toujours réussi dans la taille au haut appareil, abandonna pourtant cette méthode pour adopter la taille latérale de Fr.-Jacq. de Beaulieu (*v.* ce nom). Mais ce qui assure à ce grand chirurgien une réputat. immortelle, c'est le succès de l'opération qu'il fit en 1728 sur un aveugle-né, auquel il donna la vue au moyen d'une prunelle artificielle. Chéselden mourut en 1752. Son *éloge* par Morand est impr. dans le tome III des *Mémoires de l'acad. de chirurgie*, dont il était le prem. associé étranger.

CHESNAYE (NICOLE de LA), écrivain français, vivant sous le règne de Louis XII, est auteur d'un ouvrage fort rare, divisé en 4 parties, et ayant pour titre : *la Nef de santé, avec le gouvernail du corps humain, la condamnation des banquets, à la louange de diepte* (diète) *et sobriété, et Traité des passions de l'âme qui sont contraires à la santé*, Paris, in-4, S. D.; il y a deux autres édit. également in-4, ibid., 1507 et 1511, fig., goth.

CHESNAYE-DESBOIS (FRANÇ.-ALEX. AUBERT DE LA), littér., né à Ernée dans le Maine, en 1699, embrassa la vie religieuse dans l'ordre des capucins, puis, ayant quitté son cloître, se mit à la solde des abbés Desfontaines et Granet, et rédigea pour ces deux journalistes des articles auxquels ils mettaient leurs noms après les avoir revus. Il travailla ensuite pour son propre compte, publia successivement un gr. nombre d'ouvr. médiocres, principalem. des *Dictionnaires*, et mourut dans un hospice à Paris en 1784. En renvoyant pour la liste des ouvr. de cet écrivain à la *France littéraire* de M. Querard, on indiquera seulem. ceux qui sont recherchés ou qui peuvent être utilement consultés : *Dictionnaire universel et raisonné des animaux*, 1759, 4 vol. in-4. — *Dictionnaire domestique*, Paris, 1762-63, 3 vol. in-8.—*Dictionn. historique des mœurs, usages et coutumes des Français*, 1767, 3 vol. in-4. — *Dictionn. de la noblesse*, etc., 1770 et 1784, 12 vol. in-4, avec un *supplém.* en 3 vol., devenu très rare, la plupart des exempl. ayant été détruits pendant la révolut.

CHESNEAU (NICOLAS), en latin *Querculus*, littérat., né en 1521, dans un village de Champagne, fut d'abord profess. de belles-lettres au collége de La Marche, chanoine et doyen de St-Symphorien de Reims, et mourut dans cette ville en 1581. On lui doit la 1re édit. de la *Chronique* de Flodoard, dont il avait donné une trad. franç. sous le titre d'*Hist. de l'Église de Reims*, 1581, in-4. Ses autres ouvr. sont : *Hexastichorum moralium libri II*, Paris, 1552, in-fol.—*Epigrammatum lib. II*, ib., 1552, in-4. — *Poetica Meditatio de vitâ et morte D. Francisci Picart*, 1556, in-4. — *In fortunam jocantem carmen heroicum*, etc., Paris, 1558, in-8. — *Avis et remontrances touchant la censure contre les anti-trinitaires*, trad. du latin du card. Hosius, Reims, 1573, in-8.—*Psalterium decachordon Apollinis et IX musarum*, ibid., 1575; une trad. du *Traité de la Messe évangélique*, de Fabri d'Heilbronn. — CHESNEAU (Jean), secrét. du chev. d'Aramont, ambassad. de François Ier à Constantinople, en 1546, est aut. d'une *Relat.* de cette ambass. dont le MS. se trouve à la biblioth. roy.— CHESNEAU (Nicolas), en latin *Quercetanus*, médecin, né à Marseille en 1601, mort vers 1675, fut l'oncle du célèbre grammairien Dumarsais (*v.* ce nom). On a de lui : *Discours et Abrégé des vertus et des propriétés des eaux de Barbotan, en la comté d'Armagnac*, Bordeaux, 1628, in-8. — *Pharmacie théorique*, Paris, 1660, in-8, et 1682, in-4. — *Observationum medicinal. lib. V*, etc., etc., Paris, 1672, in-8.

CHESNECOPHORUS (NICOLAS), né en Suède dans la province de Néricie vers le milieu du 16e S., fut nommé chancelier par le roi Charles IX, qui l'employa dans les affaires les plus importantes; il fut ambassadeur de ce prince à Copenhague et successivement dans différents cours d'Allemagne, et mourut après 1611. On lui doit plusieurs ouvrages, dont le plus important est son *Exposé des motifs qui ont engagé les états de Suède à ôter la couronne au roi Sigismond*. — CHESNECOPHORUS (Jean), médecin suédois, né en 1581, fut pourvu le prem. de la chaire de médec. créée à l'univers. d'Upsal, et mourut en 1635, laissant un *Recueil de*

Dissertations sur l'Hist. naturelle, 1620-26, in-4.

CHESTERFIELD (PHIL. DORMER STANHOPE, comte de), homme d'état habile, et non moins distingué comme écriv., né à Londres en 1694, après avoir fait d'excellentes études à Cambridge, et voyagé sur le continent, revint en Angleterre, à l'avénem. de Georges Ier. Membre de la chambre des communes, il ne tarda pas à s'y distinguer parmi les orateurs les plus éloquents, et quoique bien jeune encore, se fit remarquer par la sagesse de ses opinions. A la mort de son père, en 1726, il passa dans la chambre des pairs, où il soutint sa réputation d'orateur, notamment par un discours sur la nécessité de soumettre les pièces de théâtre à une censure préalable. En 1728, nommé ambassadeur en Hollande, sa conduite dans cette mission lui valut, avec l'ordre de la Jarretière, la place de grand-maître de la maison du roi Georges II. Il fut rappelé de La Haye en 1732, mais il y retourna bientôt avec le même titre d'ambassadeur, s'y conduisit avec la même habileté; devint ensuite vice-roi d'Irlande; et, de retour à Londres, en 1748, occupa le poste de secrétaire-d'état. Quelq. années après, sa santé commençant à s'altérer, il prit le parti de renoncer aux affaires et à l'administration, pour consacrer le reste de sa vie à la retraite, à l'étude et au commerce de quelques vrais amis. Il mourut en 1773, après avoir eu le rare bonheur d'obtenir tous les genres de succès qu'il avait recherchés. Le talent de Chesterfield comme écrivain ne s'est montré que dans un petit nombre d'essais, insérés la plupart dans quelques ouvr. périodiq. du genre du *Spectateur;* dans ceux de ses discours parlementaires qui ont été impr., mais surtout dans le rec. de ses *Lettres* à son fils, publ. en 1774, et qui ont fait tant de bruit dans toute l'Europe. Ce recueil a suffi pour placer lord Chesterfield au rang des prem. écriv. de sa nation; mais on regrette qu'un homme de tant d'esprit et de mérite se soit montré si léger, si frivole dans une correspondance qu'il destinait à l'éducat. de son fils, auq. il recommandait avant tout le bon ton et les belles manières, pour réussir dans le monde. Certes, ce n'était pas là ce qu'on devait attendre d'un des meilleurs esprits de l'Angleterre, de l'ami de Pope, de Bolingbroke et de Montesquieu. Les *OEuvres* de Chesterfield ont été imprim. plus. fois dans div. formats. La meilleure édition est celle de Londres, 1777, 3 vol. in-4, précédée de *mémoires* sur sa vie, par le docteur Matty, son médecin et son ami. On y réunit ses *Lettres*, 1778, 2 vol. in-4. Plusieurs morceaux de Chesterfield ont été trad. en français. Il existe une trad. estimée de ses lettres, Amsterdam, 1776, 4 vol. in-12, réimpr. Paris, 1812.

CHÉTARDIE (JOACHIM TROTTI DE LA), curé de St-Sulpice de Paris, né dans l'Angoumois en 1636, fut en 1702 nommé évêq. de Poitiers, mais refusa ce siége, et mourut en 1714. On a de lui plus. ouvr., dont les principaux sont: *Homélies* (en lat.) pour tous les dimanches de l'année, Paris, 1706-8, 2 vol. in-4. — *Homélies* (en franç.), ib., 1707-13, 3 vol. in-4, et 4 vol. in-12. — *Catéchisme de Bourges*, in-4, ou 4 vol. in-12, réimprimé sous le titre d'*Abrégé de la Doctrine chrétienne*, Paris, 1708, 6 vol. in-12. — *Entretiens ecclésiastiques tirés de l'Écrit. sainte*, etc., 4 vol. in-12. — *Explication de l'Apocalypse*, etc., Bourges, 1692, in-8, et Paris, 1701. — Le chev. de la CHÉTARDIE, neveu du précéd., mort en 1700, est aut. d'une *Instruction pour un jeune seigneur*, ou *Idée d'un galant gentilhomme*, Amsterdam, 1683, in-12. — *Instruct. pour une jeune princesse, ou l'idée d'une honnête femme*, 1685, in-12, réimpr. à la suite du *Traité de l'Éducation des Filles*, par Fénélon.

CHÉTARDIE (JOACHIM-JACQUES TROTTI, marquis de LA) de la même famille, né en 1705, entra de bonne heure au service, devint colonel en 1734, et nommé en 1739, ambassad. en Russie, concourut à faire monter sur le trône la princesse Élisabeth. Dès-lors il jouit de la plus haute faveur près de la nouv. impératrice, qui, dans son audience de congé, lui fit des cadeaux de la valeur d'un million, et, le 1er sept. 1742, veille de son départ, le décora des ordres de St-André et de Ste-Anne. On a prétendu que la reconnaissance d'Élisabeth pour la Chétardie s'était étendue beauc. plus loin; mais ce sont là de ces allégat. sans preuves qu'un histor. qui se respecte se garde bien d'admettre légèrement. Quoi qu'il en soit, Élisabeth sollicita le retour de la Chétardie, qui fut renvoyé en 1743 à Pétersbourg, en qualité de ministre plénipotentiaire; mais ses lettres de créance ne furent point admises par les ministres russes, sous le prétexte qu'on n'y donnait point à leur souveraine le titre d'*impératrice*. La Chétardie n'en fut pas moins bien accueilli par Élisabeth. Malheureusement, ayant voulu faire expulser du conseil des ministres Bestucheff, qui n'était pas favorable à la France, cette intrigue déplut à l'impératrice, qui lui retira les ordres dont elle l'avait décoré, et le fit reconduire jusqu'à la frontière, au mois de juin 1744, en prenant soin d'instruire le roi de France des motifs qui lui avaient fait prendre ce parti rigoureux. La Chétardie, exilé dans ses terres, obtint l'année suiv. la permission d'aller servir à l'armée d'Italie. En 1749, il fut nommé ambassadeur près du roi de Sardaigne. Plus tard, employé à l'armée d'Allemagne, il fut nommé commandant de Hanau, et y mourut le 4 janvier 1758. C'était un des plus beaux hommes de son temps.

CHETWOOD, théologien anglais, mort en 1720, nommé évêque de Bristol par Jacques II, ne put prendre possession de ce siége. On a de lui quelques *poésies*. Il a laissé inéd. une *Vie de lord Roscommon*. — CHETWOOD (William-Rufus), aut. dramatique, mort en 1766, avait été libraire et souffleur du théâtre de Drury-Lane. Il a composé plusieurs pièces de théâtre qui ne sont plus au répertoire, et une *Histoire du Théâtre anglais*, Londres, 1749.

CHEVALET (ANTOINE). — V. CHIVALET.

CHEVALIER (ANTOINE-RODOLPHE), *Cevallerius*, orientaliste, né dans la Normandie en 1507, d'une

famille protest., vint étudier l'hébreu à Paris, et se fit bientôt remarquer par son érudit. Les guerres civiles l'ayant obligé de quitter la France, il voyagea en Angleterre et en Allemagne, fut appelé pour professer l'hébreu à Strasbourg et à Genève, où il acquit le droit de cité. L'amour de la patrie l'ayant ramené à Caen, on le sollicita d'y donner des leçons. Forcé de s'expatrier de nouv. à l'époq. de la St-Barthélemi, il se réfugia à l'île de Guernesey, où il mourut en 1572. On a de lui : *Linguæ hebraicæ rudimenta*, Paris, 1567, in-8, et plus. traductions de l'hébreu insérées dans la Bible polyglotte de Walton (*v.* ce nom). Chevalier fut l'interprète de Calvin pour les livres hébreux. Il travailla avec Bertram et Mercerus (*v.* ces noms) au *Thesaurus linguæ sanctæ* de Pagnini, et fut en relat. avec les hommes les plus sav. de son temps.

CHEVALIER (Guillaume), poète français, né dans le Nivernais, exerça la médecine à Niort, où il fit impr. un ouvr. intit. : *OEuvres ou Mélanges poétiques, où les plus curieuses raretés et diversités de la nature divine et humaine sont traitées en stances, rondeaux, sonnets et épigrammes*, Niort, 1647, in-8. On lui doit un second rec. intit. : *la Poésie sacrée*, ou mélanges poétiques en vers lat. et franç., élégies, etc., traitant des mystères de N.-S. J.-C., etc., Paris, 1669, in-12. On suppose aussi qu'il est l'auteur d'un *Nouveau cours de philosophie* en vers, avec des *remarques* en prose, ibid., 1655, in-12. On trouve des détails sur Chevalier dans les *Vies des poètes français*, par Colletet, MS. qui du cabinet de Barbier a dû passer à la bibliothèque royale. — Il ne faut pas confondre ce poète avec nn autre Guillaume Chevalier ou Chevallier, qui publ., en 1584, un rec. de quatrains moraux sous ce titre : *le Décès, ou Fin du monde, divisé en trois versions*, in-4.

CHEVALIER (Jean), jésuite, né à Poligny en 1587, fut, pendant 30 ans, grand-préfet du collége de La Flèche, et mourut dans cette ville en 1644. On a de lui : *Lyrica in patres societ. Jesu in oram canadensem transmittendos*, La Flèche, 1635, in-4. — *Prolusio poetica, seu libri carminum heroicorum*, etc., etc., ibid., 1638, in-8, réimpr. avec changem. et augmentat. sous le titre de *Polyhymnia, seu variorum carminum lib. VII*, ib., 1647, in-8. — Un jésuite du même nom, né dans le Perche en 1627, mort aux Antilles en 1649, a publ. : *Réponse d'un ecclésiastique à une dame religieuse de Fontevrault*, etc., Paris, 1641, in-4 (sous le nom de Fr. Chrétien). — *Vie de Robert d'Arbrisselles, fondat. de l'ordre de Fontevrault*, trad. du lat. de Baulderic, La Flèche, 1647, in-8.

CHEVALIER, comédien de la troupe du Marais, mort en 1673, est auteur de dix pièces de théâtre, dans le genre burlesque, impr. de 1661 à 1668, in-12. Ces farces, écrites en vers, et remplies de pointes triviales et d'indécentes équivoques, sont cependant recherchées des amateurs qui veulent connaître l'état de la comédie avant Molière. Devenues rares, on trouve difficilem. à en compléter la collection.

CHEVALIER (Nicolas), né, suivant la *France littér.*, à Sedan, de parents protestants, quitta la France après la révocation de l'édit de Nantes, et s'établit à Utrecht, où il joignit au commerce des livres celui des médailles et des curiosités. Il mourut vers 1720. On a de lui plus. ouvr., entre autres : *Histoire de Guillaume III, roi d'Angleterre, par médailles, inscriptions et autres monuments*, Amsterdam, 1692, in-fol., fig. — *Descript. d'une antique pièce de bronze*, etc., ibid., 1694, in-12. — *Dissertation sur des médailles frappées à l'occasion de la paix de Ryswick*, Amsterdam, 1700, in-8. — *Description de la pièce d'ambre gris de la chambre de commerce d'Amsterdam*, 1700, in-4, rare. — *Recherches curieuses d'antiquités venues d'Italie, de Grèce et d'Égypte*, 1709, in-fol., fig. C'est la descript. de son cabinet, où il avait réuni bien des médailles fausses et des objets de peu de valeur.

CHEVALIER (Jean-Damien), médecin du roi à St-Domingue, né à Angers, mort en 1770, a publ. quelq. *opusc.* et une *Chirurg. complète*, oubliés dep. long-temps; mais on peut lire encore avec fruit ses *Lettres sur les maladies de St-Domingue*, 1752, in-12, et *sur les plantes de cette île*, Paris, 1752, in-8.

CHEVALIER (Paul), professeur de théologie et d'hist. ecclésiastique à Groningue, mort dans cette ville en 1796, est aut. de *six Disc.* (ou sermons) *sur quelques vérités fondamentales de la morale*, Groningue, 1770, in-8.

CHEVALIER (Franç.-Félix), histor. estimable, né à Poligny en 1705, fut maître des comptes à la chambre de Dole, membre de l'acad. de Besançon, de la société d'agriculture d'Orléans, et mourut en 1808. On a de lui : *Mémoires histor. sur la ville de Poligny*, Lons-le-Saunier, 1767-69, 2 vol. in-4, ouvr. plein de recherches neuves, et dont les exemplaires deviennent rares.

CHEVANES (Nicolas), avocat au parlement de Bourgogne, né à Autun, mort vers 1654, est aut. des ouvr. suiv. : *De duplici unius episcopi in eâdem diœcesi sede disquisitio*, cité par Lamarre dans son *Conspectus histor. Burgundiæ*; *Mausolée à la mémoire de César-Auguste de Bellegarde, baron de Termes*, Lyon, 1621, in-4, et plus. *factum* pour la défense de l'ordre de Cîteaux. — Jacques-Auguste de Chevanes, fils aîné du précéd., né à Dijon en 1624, reçu avocat en 1645, occupa 24 ans la charge de secrétaire du roi à la chancellerie de cette ville, acquit une gr. réputation au barreau, surtout dans les matières ecclésiastiq., et mourut en 1690. On a de lui : *Coutumes générales du pays et duché de Bourgogne*, etc., Châlons, 1665, in-4; des *vers* grecs et latins en tête de divers ouvr. de C. Fevret. Il a laissé MSs. les *Vies* (en latin) *de Nicol. Chevanes*, son père, *de Ch. Fevret, de Jean Lacurne*; celle (en français) *de J.-B. Le Menestrier*; une *Histoire de la Ste-Chapelle de Dijon*, et quelques *factum*. L'abbé Joly est auteur d'un *Chevaneana* publ. dans les 2 vol. des *Mém.* de Bruys (*v.* ce nom). — Jacques Chevanes, frère du précéd., capucin, connu sous le nom de *P. Jacques*

d'*Autun*, mourut à Dijon en 1678. Outre plusieurs livres ascétiques oubliés, on a de lui : *Oraison funèbre de J.-B. Gaston de France, fils de Henri-le-Grand*, Lyon, 1660, in-4. — *Harangue funèbre de H.-G.-Ch. de Foix de La Valette, duc de Candale*, Dijon, 1658, in-4. — *L'Incrédulité savante et l'Incrédulité ignorante*, etc., Lyon, 1671, in-4. — *Vie de St François d'Assise*, Dijon, 1676, in-4.

CHEVASSU (Joseph), prêtre, né à St-Claude en 1674, entra au séminaire de St-Irénée à Lyon, fut ensuite curé de la paroisse des Rousses, près de sa ville natale, et mourut en 1752. On a de ce modeste pasteur, qui remplit ses fonctions avec un zèle admirable : *Catéchisme paroissial*, Lyon, 1726, in-12. — *Méditations ecclésiastiques*, 1737, 4 vol.; 1743, 5 vol. in-12. *Méditat. sur la passion*, 1746, in-12. — *Abrégé du rituel romain*, etc., 1746, in-12. — *Le Missionnaire paroissial*, etc., 1753, 4 vol. in-12, souvent réimpr. *L'Éloge de J. Chevassu* se trouve dans l'*Hist. de la prédicat.*, du P. Joly (*v.* ce nom).

CHEVERNY (Philippe HURAULT, comte de), chancel. de France, né en 1528, fut d'abord conseiller au parlem. de Paris, puis maître des requêtes. Son alliance avec le prem. président de Thou, dont il épousa la fille en 1566, facilita son élévat. aux prem. dignités de la magistrat. Nommé chancel. du duc d'Anjou, dep. Henri III, il suivit ce prince dans ses expédit. militaires. Après la bataille de Jarnac, il reçut le brevet de conseiller-d'état. Son crédit augmentait à la cour, mais il ne prenait aucune part directe aux affaires, et l'on croit qu'il fut étranger à la St-Barthélemi. En partant pour la Pologne, Henri laissa Cheverny en France pour veiller à ses intérêts; il justifia la confiance de ce prince, qui, devenu roi, ne se conduisit que par ses avis. En 1578 il obtint la charge de garde-des-sceaux, à laq. il joignit bientôt celle de chancelier. Ses liaisons avec les ligueurs le firent disgracier après la journée des Barricades; mais rappelé par Henri IV, qui lui fit l'accueil le plus flatteur, il se dévoua dès-lors entièrement à son service. En 1591, il fit de ses deniers presque tous les frais du siége de Chartres, dont le roi lui rendit le gouvernement, dirigea tous les préparatifs du sacre et du couronnement de ce monarque, et fut chargé de rétablir le parlem. de Paris, ainsi que les autres cours souveraines du royaume. Il jouit constamment de la confiance du roi, et mourut en 1599. De Thou, Scév. de Sainte-Marthe et Nicol. Rapin ont loué la prudence et la dextérité de ce magistrat, qui, s'il faut en croire l'*Étoile*, n'était cepend. pas inaccessible à la corruption. On imprima à Paris, en 1636, les *Mém. d'estat de messire Phil. Hurault, comte de Cheverny*, etc., avec des *Instructions à ses enfants*, et la *Généalogie de la maison des Hurault*, in-4, réimpr. en 1644, 2 vol. in-12; La Haye, 1664 et 1720, 2 vol. in-12. Ces mém. commencent à l'an 1567 et finissent à 1599. Ils font partie de la collect. des *Mémoires pour servir à l'hist. de France*, — Cheverny (Philippe de), fils du précéd., né en 1579 à Paris, fut pourvu dès l'âge de 13 ans de plus. bénéfices, notamm. de l'abbaye de Pontlevoy, nom sous lequel il est souv. désigné dans les mémoires du temps. Évêque de Chartres à 18 ans, il hérita de l'affection que Henri IV portait à son père; mais ce prince, tout en l'honorant de ses bontés, ne l'initia jamais aux affaires de l'état. Il mourut en 1620, à 40 ans. Outre une *Relation* de la dernière maladie et de la mort de son père, impr. à la suite des *Mémoires* du chancel. Cheverny, l'abbé de Pontlevoy a laissé des *Mémoires* qui font suite à ceux de son père; ils ont été publ. pour la prem. fois sur le MS. par Petitot, dans le tome XXXVI de son édit. des *Mémoires relatifs à l'hist. de France*.

CHEVERT (François de), lieutenant-général des armées du roi, né à Verdun en 1695, d'une famille obscure, entra à 11 ans dans un régim. d'infanterie, et s'éleva par ses services jusqu'au grade de lieuten.-génér. Il était lieutenant-colonel dans la campagne de Bohême en 1741, et le comte de Saxe le désigna pour commander les grenadiers à l'escalade de Prague. Au moment de poser les échelles, Chevert appelle les sergents et leur dit : « Vous êtes tous braves; mais il me faut ici un *brave à trois poils* (expression militaire); » puis s'adressant à l'un d'eux dont il connaissait le dévouem. intrépide : « Pascal, continue-t-il, monte le premier, je te suivrai; quand tu auras atteint le sommet du rempart, la sentinelle criera sur toi : ne réponds pas; il tirera son coup de fusil et te manquera; tu tireras sur lui, tu le tueras; tu marcheras en avant, et je serai là pour te soutenir. » Tout réussit comme il l'avait prévu. La place fut prise, et Chevert en fut nommé commandant sous le comte de Bavière. Le roi le créa brigadier. Lors de la retraite des Français, l'année suiv., Chevert fut laissé dans Prague avec une garnison de 1800 hommes, les malades et les convalescents. Ce fut avec ces faibles moyens qu'il résista 18 jours à l'armée autrichienne, menaçant de s'ensevelir sous les ruines de la ville s'il n'obtenait une capitulat. honorable. Elle lui fut accordée. Employé depuis en Dauphiné et à l'armée d'Italie, il fut nommé maréchal-de-camp en 1744, et lieut.-gén. en 1748. Chevret contribua puissamm. en 1757 au succès de la bataille d'Hastenbeck. Il resta employé jusqu'à la paix, obtint la grand'-croix de l'ordre de St-Louis, et mourut à Paris en 1769. On lui éleva dans l'église de Saint-Eustache un monum. sur lequel on lisait une épitaphe (attribuée à Diderot) terminée par ces mots : « Le titre de maréchal de France a manqué, non pas à sa gloire, mais à l'exemple de ceux qui le prendront pour modèle. » Le *Mercure de France* de 1769 contient l'*Éloge historique de Chevert*. On le trouve aussi dans la *Galerie française*, dans les *Éloges de quelques-uns des plus célèbres guerriers français*, Strasbourg, 1797, in-8, etc.

CHÉVERUS (Jean LEFEBURE de), card., archev. de Bordeaux, né à Mayenne en 1768, se dévoua dès sa jeunesse aux missions étrangères, partit de France en 1789 pour l'Angleterre, et de là se ren-

dit aux États-Unis d'Amérique, où il opéra de nombr. conversions dans les peuplades encore sauvages, fit bâtir une église où il rassemblait fréquemment les néophytes pour les instruire, et se fit chérir de ces hommes grossiers par sa douceur et sa charité. Nommé vicaire apostol., puis évêque de Boston en 1810, il revint en France après la restaurat., occupa le siége de Montauban, et sut dans ce nouveau diocèse se concilier l'estime générale par les aimables vertus qui avaient rendu son nom si cher aux Américains. Il fallut un ordre de la cour de Rome pour le décider à accepter l'archevêché de Bordeaux, auq. il fut appelé en 1825. Élevé à la pairie, il perdit cette dignité sans regret après la révolution de 1830, et reçut peu de temps après la barrette de card. Sa mort, arrivée en 1836, excita les regrets les plus vifs dans toute la France, où son nom sera long-temps béni.

CHEVILLARD (André), religieux dominicain, né à Rennes, mort dans les missions d'Amérique en 1682, a publ. : *Desseins de S. Ém. de Richelieu pour l'Amérique*, etc., Rennes, 1799, in-4, où l'on trouve quelq. documents sur les missions des Antilles depuis 1635.

CHEVILLARD (Jean), généalogiste, né dans le 17e S., publia *le grand Armorial*, ou *Carte de blason, de chronologie et d'histoire*, et a laissé en MS. un *Recueil de blasons et armoiries de la ville de Paris, depuis* 1268. — Chevillard (Jacques), son fils, mort vers 1735, composa un gr. nombre de *généalogies* et de *cartes chronologiques* dont on trouve l'indication dans la *Bibl. hist. de la France* du P. Lelong. — Chevillard (Louis), autre généalogiste, mort en 1751, publ. : *Recueil de div. tableaux généalogiques*, très gr. in-fol., grav., dont il existe des exempl. peau de vélin. — *Dictionn. héraldique*, 1723, in-12. — Chevillard (Franç.), chanoine de la cathédrale d'Orléans, puis curé de St-Germain, mort en 1659, a fait imprimer : *Portraits parlants*, 1646, in-8 : c'est un rec. de *poésies* dans lesquelles on trouve les anagrammes de tous les chanoines d'Orléans. *L'Entrée pompeuse... d'Alphonse d'Elbène en son église*, etc., 1638, in-4, et l'*Épitaphe de Michel Lefèvre*, 1659, in-4. C'est un poème historique de plus de 200 vers.

CHEVILLET (Juste), graveur, né à Francfort-sur-l'Oder en 1729, vint jeune à Paris, où il se perfectionna sous la direction de Wille, qui plus tard épousa sa sœur. Il vivait en 1795, mais on n'a pu découvrir la date de sa mort. Outre quelques beaux portraits, entre autres de *Chardin*, le peintre, et de *Lenoir*, lieuten.-général de police, on cite de cet artiste : *la Santé portée et son pendant*, par Terburg; *le bon Exemple et son pendant*, d'après Heïlmann; *la Mort de Montcalm*, d'après Vatteau.

CHEVILLIER (André), docteur et biblioth. de Sorbonne, né à Pontoise en 1636, mort en 1700, fut un ecclésiastique aussi savant que pieux, modeste et charitable. On lui doit la conservation du précieux MS. intitulé : *Speculum humanæ salvationis*, qui fait partie de ceux de la biblioth. du roi, et qu'il acheta de ses propres deniers; il est auteur des ouvrages suivants ; *In synodum chalcedonensem dissertatio*, etc., Paris, 1664, in-4.— *Origine de l'imprimerie de Paris*, ibid., 1694, in-4. M. Taillandier vient de publier, sur l'origine de l'imprimerie à Paris, de *Nouvelles recherches* qui rendent moins utile l'ouvr. de Chevillier, curieux, quoique non exempt d'erreurs. — *Le gr. canon de l'Église grecque*, ibid., 1699, in-12. — *Traité du vœu de continence pour ceux qui aspirent aux ordres sacrés*, 2 vol. in-8. Il a laissé plus. autres ouvrages MSs.

CHEVOTET (Jean-Michel), architecte du roi, né à Paris en 1698, fut élève de Le Blond, et atteignit bientôt la réputation de son maître. Ses belles constructions le firent admettre en 1732 à l'acad. d'architect. Il acquit surtout une grande réputat. dans l'art de distribuer et de décorer les jardins. Il mourut en 1772. Les châteaux de Mareuil et de Champlâtreux ont été construits sur ses dessins.

CHEVREAU (Urbain), né à Loudun en 1613, manifesta de bonne heure pour les voyages un goût qui l'empêcha de choisir un état. La reine Christine de Suède lui donna le titre de secrét. de ses commandements, et l'élect. palatin le nomma l'un de ses conseillers. Pendant son séjour à Heidelberg, il disposa la princesse Charlotte-Élisabeth à embrasser la religion catholique, et prépara ainsi son mariage avec *Monsieur*, frère de Louis XIV. Sur la fin de sa vie il revint à Loudun, y passa le reste de ses jours dans la retraite, et mourut en 1701. Chevreau a beaucoup écrit; mais ses ouvr., qui dans le temps ont joui d'une assez grande réputat., sont aujourd'hui presque oubliés. Les seuls que l'on consulte encore sont : *OEuvres mêlées*, 1717, in-12. — *Chevræana*, 1700, in-12. Des *Remarques* sur les *poésies* de Malherbe, dans l'édit. de 1722. Son *Théâtre*, composé de 8 pièces en 5 actes et en vers, Paris, 1637-41, in-4 et in-12, se trouve rarement complet. Sa *Vie* a été écrite par Ancillon, dans les *Mémoires concernant les vies de plusieurs modernes*, Amsterd., 1709, in-12.

CHEVREMONT (Jean-Baptiste de), ecclésiast., né vers 1640 en Lorraine, de parents angl., visita l'Europe, l'Afrique et l'Asie, fut à son retour nommé secrétaire du duc de Lorraine, Charles V. Après la mort de ce prince, il vint se fixer à Paris, et mourut en 1702. On a de lui : *Histoire et avent. de Kemiski, Géorgienne*, Bruxelles, 1697, in-12 (sous le nom de Mme D....). — *Testament politique du duc de Lorraine*, Leipsig, 1696, in-8. — *État actuel de la Pologne*, Cologne, 1702, in-12. Il a laissé MSs. : *l'Académie des voyageurs et des politiques; l'Art de régner par maximes;* et *le Ministre d'état par maximes.*

CHEVRET (Jean), littérat., né en 1747 à Meulan, fut employé pendant plus de 50 ans à la biblioth. royale, et mourut en 1820. Il a publié diverses brochures politiques dans lesquelles il se montre l'ami enthousiaste de la liberté, sans s'écarter jamais des principes religieux dont il demeura constamment pénétré. Ses écrits les plus importants

ont été réunis sous ce titre : *OEuvres philosoph., politiques, morales et d'éducation,* 1789-93, in-8.

CHEVREUSE (Marie de ROHAN, duchesse de), dame célèbre par son esprit et sa beauté, née en 1600, épousa en 1617 le duc Albert de Luynes, connétable de France, et contracta en 1621 un second mariage avec Cl. de Lorraine, duc de Chevreuse. Son caractère, porté à l'intrigue, se développa surtout dans les guerres de la Fronde, et lui attira successivement la haine de Louis XIII et du card. Richelieu. Accusée d'avoir cabalé contre ce ministre, et près d'être arrêtée, elle passa en Angleterre, d'où elle ne revint en France qu'après la mort de son ennemi. Ce fut pour y apporter de nouveaux germes de troubles et de confusion. Elle entra dans la ligue contre Mazarin, dont elle avait été précédemm. l'appui, et mourut en 1679. « Je n'ai jamais vu qu'elle, dit le cardinal de Retz dans ses *Mémoires,* en qui la vivacité suppléât au jugement. Elle avait des saillies si brillantes et si sages, qu'elles n'auraient pas été désavouées par les esprits les plus judicieux. »

CHEVRIER (François-Antoine), écrivain satir., né à Nancy vers 1705, d'abord volontaire dans un régiment d'infanterie, se dégoûta du métier des armes, et vint à Paris, où il travailla pour le théâtre, et publia des brochures virulentes qui lui firent un grand nombre d'ennemis. Condamné par sentence du bailliage de Nancy, du 22 juin 1758, aux galères à perpétuité, pour son *Hist. de Lorraine,* dont il paraissait déjà 4 vol., il s'enfuit à La Haye, puis à Rotterdam, où il mourut en 1762. L'impudence, l'obscénité, l'irréligion, dominent dans la plupart des ouvrages de cet auteur, auquel on ne peut toutefois refuser de l'esprit, quelque imagination et de la facilité. On en trouvera la liste dans la *France littér.* de M. Querard. Le seul qui mérite d'être consulté, c'est : *Mém. pour servir à l'histoire des hommes illustres de Lorraine,* 1754, 2 vol. in-12, critique très vive de la *Biblioth.* de D. Calmet (*v.* ce nom).

CHEVRIÈRES (J.-G. de), Français réfugié en Hollande, se livra à la composition et à la traduct. de plus. ouvrages. On a de lui : *Abrégé chronologique de l'histoire d'Angleterre,* Amsterdam, 1730, 7 vol. in-12. — *Vie de Philippe II, roi d'Espagne,* traduit de l'italien de Grég. Léti, Amsterd., 1734, 6 vol. in-12. — *Les Images des héros et des grands hommes de l'antiquité,* traduit de l'italien de Canini, Amsterdam, 1731, in-4, recherché. On lui attribue aussi une *Hist. de Stanislas,* Londres, 1741, 2 vol. in-12.

CHEYNE (George), médecin, né en Écosse en 1671, était destiné par sa famille à l'état ecclésiast.; mais sa vocation pour les sciences médicales prévalut sur les désirs de ses parents. Ayant pris le doctorat, il s'établit à Londres, et fut admis en 1705 à la société roy., pour un ouvr. sur le calcul différentiel. Cheyne, adonné aux plaisirs de la table, acquit bientôt un embonpoint excessif; mais un régime sévère rétablit promptement sa santé. De nouveaux écarts dans son régime ramenèrent les mêmes accidents, d'autres plus gr. encore, et il finit par succomber à Bath en 1743. Ses princip. ouvrages sont : *Nouv. Théorie des fièvres aiguës et des fièvres lentes* (en angl.), 4e édition, 1724. — *Essai sur la santé et la longévité,* 4e édition, 1725, in-8 : l'auteur en donna une traduction latine avec des augment., et sur cette version l'ouvrage a été traduit en franç., Paris, 1755, in-12. — *La Maladie anglaise* ou *Traité des maladies nerveuses,* 1733, — *Esssai sur le régime,* etc., 1740. — *Méthode naturelle pour guérir les maladies et les désordres de l'esprit qui en dépendent,* traduit en franç. par de Lachapelle, Paris, 1749, 2 vol. in-12.

CHEYNELL (François), théolog., né à Oxford en 1608, joua un grand rôle dans les querelles religieuses et politiques qui agitèrent l'Angleterre sous les rois Jacques Ier et Charles Ier, et fut un des plus fougueux zélat. du parti des *Indépend.* Obligé de résigner la place de président du collége de St-Jean à Oxford, il obtint en dédommagement un riche bénéfice. A la restaurat., il se retira dans une petite ferme, où il mourut en 1665. On trouve une *Notice* sur sa vie dans les *OEuvres* de Johnson (*v.* ce nom).

CHÉZY (Antoine), direct. de l'école des ponts-et-chaussées, né à Châlons-sur-Marne en 1718, passa ses premières années dans la congrégat. de l'Oratoire, et la quitta à 30 ans. Admis à l'école des ponts-et-chaussées en 1748, il fut nommé sous-ingénieur en 1761, ingén. en chef en 1763, inspecteur-général du pavé de Paris, puis direct. de l'école des ponts-et-chaussées, et mourut en 1798. Adjoint de Peronnet dans la construction du pont de Neuilly, il en dirigea tous les travaux, et construisit seul ceux de Meaux et de Tréport. Il composa un grand nombre de *Mémoires,* dont un seul, *sur les niveaux,* a été publié dans les *Mém. des savants étrangers, de l'acad. des sciences.*

CHÉZY (Antoine-Léonard de), orientaliste, né à Paris en 1773, fils du précéd., admis à l'école polytechnique lors de sa format., en sortit pour étudier les langues de l'Orient, et en particulier le persan, sous la direct. de Silvestre de Sacy, dont il fut l'élève le plus distingué. Employé à la bibliothèque dite alors nationale, puis suppléant de Langlès (*v.* ce nom) à la chaire de persan, son évidente supériorité sur le titulaire devint pour lui la source de beauc. de désagrém.; il finit par donner sa démission. En 1814 il fut nommé professeur de samskrit au collége de France, où une chaire de cette langue venait d'être créée pour lui, et deux ans après il devint membre de l'acad. des inscript. A la mort de Langlès, il demanda la place de conservateur des MSs. orientaux de la biblioth. du roi ; mais Abel Rémusat lui ayant été préféré, il ne voulut pas rester l'adjoint de son ancien ami, et quitta la biblioth. royale. Nommé professeur de persan, il cumula cette chaire avec celle de samskrit, consacra ses dern. années à la rédaction de différents ouvrages, et mourut à Paris du choléra, le 31 août 1832. Outre plusieurs articles intéress. dans le *Journal des sav.,* le *Journal asiatique,* etc.,

on lui doit : *Medjnoun et Leila*, poème traduit du persan, 1807, 2 vol. in-18. — *Yadjnadatta-Badha, ou la mort de Yadjnadatta*, tiré du samskrit, 1814, in-8. — *La reconnaissance de Sacountala*, drame samskrit, traduit de Calidala, 1830, in-4; 1832, in-8 (*v.* CALIDALA). On attend la publication de la grammmaire samskrite.

CHIABRERA (GABRIEL), célèbre poète lyrique ital., né en 1552 à Savone, fut confié dès sa première enfance aux soins d'un oncle qui demeurait à Rome, et lui fit faire sous les jésuites son cours d'études, qu'il n'eut terminé qu'à l'âge de 20 ans. Il suivit les leçons publ. de Marc-Ant. Muret, se lia très intimement avec Paul Manuce, et vécut dans la familiarité des savants. Le cardinal Cornaro, camerlingue du pape, lui donna dans sa maison un emploi lucratif et honorable, et, tranquille sur son avenir, il aurait pu se livrer doucement à la culture des lettres; mais son caractère irascible lui suscita bientôt une querelle dont les suites fâcheuses l'obligèrent de quitter Rome et de se retirer dans sa patrie. Cette prem. leçon ne l'avait point corrigé. Peu de temps après son retour à Savone, il eut un nouveau duel, et, quoique blessé, même assez gravement, fut encore contraint de prendre la fuite, parce qu'il fut démontré que tous les torts étaient de son côté. Chiabrera n'était cependant plus jeune. Son exil ne fut pas long : de retour à Savone, il y vécut en repos et se maria dans un âge mûr, car il avait près de 50 ans. A cette époque, il était connu depuis long-temps comme poète lyrique, et sa réputation lui avait fait des admirat. et des amis dans toutes les villes d'Italie. Dans les divers voyages qu'il fit à Turin, à Gênes, à Mantoue, à Florence, à Rome, il fut comblé d'honneurs et de présents. Il parvint à un âge très avancé, et mourut à Savone en 1637. La nature l'avait certainement doué d'un talent prodigieux, mais c'est par l'étude constante des poètes grecs que Chiabrera s'est formé; c'est en les imitant qu'il est parvenu à mériter lui-même de servir de modèle. Le temps, loin de nuire à sa réputation, n'a fait que l'affermir, et la postérité lui a conservé le glorieux surnom que ses contemporains lui avaient donné, de *Pindare italien*. Dans le genre gracieux, il se montra le rival d'Anacréon et d'Horace, et s'il n'est pas aussi supér. dans ses autres ouvr., il n'en est cependant pas un seul qui ne renferme de grandes beautés. Les *Poésies* de Chiabrera ont été réimpr. un grand nombre de fois; mais l'Italie ne possède pas encore une édit. complète des œuvres de son premier poète lyrique (*v.* Gamba, *Serie di testi*). Les meilleures éditions des *Poésies* sont les suivantes : Gênes, 1586-91, 4 vol. in-4, édition originale très précieuse, aussi rare que recherchée; Rome, 1718, 3 vol. in-8; Venise, 1730, 4 vol. in-8, réimpress. de l'édit. de Rome, avec des addit. contenues dans le 4e vol.; Milan, 1807-8, 3 vol. in-8. Ces édit. sont précédées d'une *Vie* de Chiabrera par Jos. Paolucci. On ne peut donner ici la liste de ses autres productions en vers et en prose; les curieux la trouveront dans la *Serie* de M. Gamba, que les amateurs de la littérature italienne doivent avoir constamm. entre les mains; mais on ne peut se dispenser de signaler les *Alcune prose inedite*, Gênes, 1826, in-8, petit vol. très précieux, qui contient la *Vie* du fameux marquis J.-J. Marignano, un *Discours* à la louange d'Alexandre Farnèse, et trois *Dialogues*, dans lesquels Chiabrera lui-même donne des leçons aux jeunes poètes qui voudraient à son exemple cultiver le genre lyrique.

CHIAPPE (BAPTISTE), le dern. peintre de l'école génoise, né en 1625 à Novi, fit ses études à Rome, où il s'appliqua particulièrem. au dessin; il devint assez bon coloriste dans la suite, et l'on attendait de lui des ouvrages plus précieux que tous ceux qu'il a laissés; mais il mourut en 1647, à peine au milieu de sa carrière. Une de ses meill. compositions est son tableau du *Saint* à St-Ignace d'Alexandrie.

CHIARAMONTI (SCIPION), mathémat. et philos., né à Césène en 1565, mort en 1652, avait fondé, dans sa patrie, l'académie de *offuscati*. On a de lui, outre div. écrits de mathém. et d'astronom., une *Hist.* (lat.) *de Césène*, en XVI livres, 1641, in-4, Helmst., 1665, in-4; et un traité *De conjectandis cujusque moribus*, etc., Venise, 1625, in-4, qui a beaucoup servi à La Chambre (*v.* ce nom), pour la composition de son traité de l'*Art de connaître les hommes*.

CHIARAMONTI (JEAN-BAPTISTE), littérateur et juriscons., né en 1731 à Brescia, mort dans cette ville en 1796, s'est distingué dans cette double carrière. On a de lui quelques *opuscules* dans des recueils dont il fut l'édit., ainsi que des *operette* de Gagliardo. — CHIARAMONTI (Horace), son frère, mort en 1794, a publ. quelq. ouvr. ascétiques.

CHIARANTANO (PAUL), jésuite, né, dans la Sicile, à Piazza en 1613, fut très versé dans la connaissance des mathém. et des langues orient., professa la théolog. scolastiq. et la morale, devint recteur du collége de sa ville natale, et y mourut en 1701. On a de lui : *Piazza città de Sicilia nova ed antiqua*, Messine, 1654, in-4, et plus. ouvr. de mathémat. et d'astronom. restés MSs.

CHIARI (FABRIZIO), peintre et grav., né à Rome en 1621, mort en 1695, a laissé quelq. *tableaux*, et plusieurs estampes à l'eau forte, d'après le Poussin. — CHIARI (Joseph), peintre, né en 1654 à Rome, élève de Carle Maratte, n'avait pas reçu de la nature un grand talent, mais il réussit par son travail à se mettre au rang des prem. peintres de son temps. Ses tabl. de chevalet sont très estimés; on en voit plus. en Angleterre. Il fut employé par les églises de Rome et par les souverains. La galerie de Dresde possède de lui deux gr. tabl. représentant l'*Adoration des Mages*, et une *Ste Famille*. Les fresques qu'il exécuta dans le palais Barberin et dans la galerie Colonna lui firent beauc. d'honneur. Il mourut en 1727. — CHIARI (François-Rainier), ecclésiastique, né à Pise, mort en 1750 à Venise, a publié en latin et en italien des ouvrages de piété, de morale et de médec., entre autres : *Homiliæ et orat. aliquot sacræ; il Penitente illu-*

minato; la Medicina statica di Santorio, etc. On lui doit en outre une trad. ital. des *Lettres choisies de Cicéron*. — CHIARI (l'abbé Pierre), littér., né à Brescia vers 1720, termina ses études d'une manière brillante sous les jésuites, qui s'empressèrent de l'admettre dans la société; mais il en sortit av. d'avoir prononcé ses vœux, se fit prêtre, ce qui ne l'empêcha pas de composer un grand nombre de comédies dans le genre de celles de Goldoni, qu'il égala par sa fécondité, mais auquel il est très inférieur sous tous les autres rapports. Il réussit encore moins dans la tragédie, parce qu'il manquait, comme il en convient lui-même, des principales qualités du poète; mais il eut plus de succès dans le roman; quelq.-uns de ceux qu'il publia furent avidem. recherchés du public ital., et méritèrent l'honneur d'être trad. en franç. Le *Théâtre* de Chiari, comprenant 10 vol. de pièces en vers et 14 en prose, a eu 2 édit. à la fois, Venise et Bologne, 1759, 1762, in-8. Ses princip. romans sont *la Giuocatrice di Lotto; la Ballerina onorata; la Cantatrice per disgrazia*, et *la Bella Pellegrina* (tiré de l'*Écossaise* de Voltaire). On lui doit encore des *Lettres philos.*, une *Hist. sainte* par demandes et par réponses, etc. Ce trop fécond écriv. mourut à Brescia en 1788.

CHIARINI (MARC-ANTOINE), peintre bolonais, né en 1652, élève de François Quaini et de Dominique Santi, excella dans la perspective, l'architecture et les arabesques. Ses princip. ouvr. se voyaient à Modène, à Milan, à Lucques, et surtout à Vienne où il travailla pour le prince Eugène. Il a publ., avec des remarques, les *dessins* de la Fontaine de la place de Cologne, dont il a mesuré tous les aquéducs. Ce grand artiste mourut en 1730.

CHIAVISTELLI (JACQUES), peintre florentin, né en 1618, élève de Colonna, fut un artiste d'un goût solide, et plus sage que la plupart des peintres de son temps. Il réussit particulièrement dans la perspective; les églises, les cabinets et les palais de Florence renferment ses plus beaux ouvr. Il forma plusieurs élèves, et mourut en 1698. On voit son portrait au palais Pitti.

CHICHESTER (sir ARTHUR), lord-député d'Irlande, et membre de la haute chambre d'Angleterre, se distingua, sous le règne d'Élisabeth, par la valeur et la prudence qu'il déploya contre les révoltés d'Irlande; il mourut en 1624, après avoir été ambassadeur dans le Palatinat. — Édouard, son frère, mort en 1648, se distingua également en Irlande, où il rendit d'importants services à la cause roy., par son zèle et sa fidélité. — Sir John CHICHESTER, frère puîné des précéd., gouvern. de Carrickfergus en 1597, périt malheureusem. dans une embuscade que lui tendit un des chefs de l'insurrection irlandaise.

CHICOT, gentilhomme gascon, se distingua par sa bravoure et son zèle pour la cause de Henri IV, autant que par l'originalité de ses plaisanteries, et le sel qu'il joignait à ses avis burlesques aux gens de la cour. Ayant fait prisonnier le comte de Chaligny au siége de Rouen (1591), il reçut de ce seigneur, indigné de ses rodomontades, un coup d'épée sur la tête, dont il mourut 15 jours après. On rapporte que quelques instants avant d'expirer, Chicot voulut se précipiter de son lit pour assommer un curé qui refusait l'absolution à un soldat mourant, parce qu'il était au service d'un roi huguenot; la défaillance de ses forces l'empêcha seule d'exécuter ce dessein.

CHICOYNEAU (FRANÇOIS), médecin, né à Montpellier en 1672, fut envoyé à Marseille en 1720, époque où la peste ravageait cette ville, et montra beaucoup de zèle dans l'exercice de ses fonctions. Médecin des enfants de France en 1731, il succéda l'année suivante à Chirac, son beau-père, dans la place de médecin du roi, fut admis en 1732 à l'acad. des sciences, et mourut en 1752. On a de lui : *Observat. et réflex. touchant la nature, les événements et le traitem. de la peste de Marseille*, ouvrage dans lequel il soutient que cette maladie n'était pas contagieuse. Cette opinion a été depuis adoptée par plus. médecins; ses autres opuscules n'offrent aucun intérêt. — CHICOYNEAU (Aimé-François), fils du précédent, né à Montpellier en 1702, étudia la médecine sous Chirac, l'anatomie sous Winslow, et la botanique sous Vaillant, fut successivement prof. et chancelier de l'université de Montpellier, et mourut dans cette ville en 1740.

CHIESA (GEOFFROI DELLA), marquis de Saluces, né à Saluces en 1394, mort à Paris en 1453, est aut. d'une *Chronique* de sa patrie, conservée à la bibliothèque du roi. — Augustin della CHIESA, de la famille du précédent, jurisconsulte, né à Saluces en 1520, mort à Lyon en 1572, a laissé : *Consilia feudalia; De privilegiis militum; Tractatus variorum decisionum senatûs pedemontis*. — Louis, comte della CHIESA, fils du précéd., né à Saluces en 1568, fut sénateur et conseiller-d'état du duc Charles-Emmanuel Ier. On a de lui : *Compendio delle storie di Piemonte*, Turin, 1601, in-4. — *De vitâ et gestis marchionum salucensium, viennensium*, etc., ibid., 1604. — *De privilegiis, religionis.* — Un discours *sur la sagesse civile et mondaine*, et quelq. *poésies* (en ital.). — François-Augustin della CHIESA, neveu du précéd., né à Saluces en 1593, mort en 1663, devint évêque de cette ville, et fut historiogr. et conseill. de Victor-Amédée Ier. On a de lui : *Catalogo di tutti gli scrittori piemontesi*, etc., Turin, 1614, in-4. — *Cardinalium chronologica historia*, ibid., 1645. — *Teatro delle donne letterate*, etc., Mondovi, 1620, in-8. — *Corona reale di Savoya*, etc., Coni, 1655, 2 vol. in-4. — *Relazione dello stato di Piemonte*, Turin, 1655-57, in-4. — Jean-Antoine della CHIESA, frère du précéd., né à Saluces en 1594, fut présid. du sénat de Turin, prem. présid. du sénat de Nice, et mourut en 1657. Il a laissé des *Observat. pratiques du barreau* (en latin).

CHIESA (SILVESTRE), peintre génois, né en 1623, élève de Borzone, réussit principalement dans le portrait, et mourut en 1657 de la peste qui fit de grands ravages à Gênes, et moissonna presq. tous ses compagnons d'études.

CHIÈVRES (Guillaume de Croy, seigneur de), duc de Soria, né en 1458, d'une très ancienne famille de Picardie, fut nommé gouvern. de Charles d'Autriche, depuis emper. sous le nom de Charles-Quint, devint ministre de ce prince, et le suivit en Espagne, où il ternit sa réputation par son avidité concussionnaire. Il mourut à Worms en 1521. Sa *Vie* a été écrite par Varillas, Paris, 1684, in-12.

CHIFLET (Claude), jurisconsulte, né en 1541 à Besançon, professeur de droit à Dole, mort en 1580, a laissé plusieurs ouvr. de critique et de jurispr. dont les principaux ont pour titre : *De substitutionibus; De portionibus legitimis; De jure fidei commissorum; De secundo capite legis aquiliæ disquisitio*, Lyon, 1584, in-8. — *De antiquo numismate*, Louvain, 1628, in-8. — *De Amm. Marcellini vitâ*, Louvain, 1627, in-8. — Chiflet (Jean), frère du précéd., docteur en médecine, l'un des cogouvern. de Besançon, sa patrie, mort dans cette ville en 1610, a laissé quelq. écrits recueillis et publ. à Paris en 1612, sous ce titre : *Singulares ex curat. et cadav. sectionib. observ.*, in-8, par l'aîné de ses 4 fils, dont les articles suivent.

CHIFLET (Jean-Jacques), médec. et antiq., fils du précéd., né en 1588 à Besançon, fit ses études à l'univ. de Dole, puis se rendit successiv. à Paris, à Montpellier et à Padoue, pour y suivre les cours de méd. des plus habiles maîtres; enfin, entraîné par son goût pour la recherche des antiquités, il fit un nouveau voyage en Italie, dont il visita les principales villes, se rendit ensuite en Allemagne dans le même but, puis revint dans sa patrie, où il obtint des places éminentes et fut chargé d'importantes missions. Il mourut en 1660, ayant le titre de premier médecin de la princesse Isabelle-Claire-Eugénie, gouvern. du comté de Bourgogne, et du roi d'Espagne Philippe IV, qui l'avait chargé d'écrire l'histoire de l'ordre de la Toison-d'Or. Le P. Nicéron, *Mémoires*, t. XXVe, donne la liste des ouvr. de J.-J. Chiflet, au nombre de 35; les plus connus sont : *Vesontio, civitas imperialis, Sequanorum metropolis*, Lyon, 1618, in-4, qui n'a eu qu'une édit., bien que quelq. exemplaires portent la date de 1650. Il en existe deux trad. françaises inédites, l'une par Chassignet, et l'autre par Coste (*v.* ces noms). — *De locomo legitimo concilii eponensis observ.*, Lyon, 1621, in-4. — *De linteis sepulchralibus Christi crisis historic.*, Anvers, 1624, in-4, trad. en franç. sous ce titre : *Hiérotomie de J.-C.*, etc., Paris, 1631, in-8; c'est une dissertat. dans laquelle l'auteur cherche à prouver la vérité du St-Suaire que l'on conservait à Besançon. Dix-sept ans après, il publ. un *Traité contre la Ste Ampoule* (en latin): *Opera polit. et histor.*, Anvers, 1652, 2 vol. in-fol., recueil de tous les ouvr. qu'il avait publ. contre la France en faveur de l'Espagne et de la maison d'Autriche : *Pulvis febrifugus orbis americani ventilatus*, Anvers et Paris, 1653, in-8 et in-4 : déclamation contre le quinquina. — *Anastasis Childerici I*, etc., Anvers, 1655, in-4, le plus curieux et le plus recherché des ouvr. de J.-J. Chiflet, bien qu'il soit un peu surchargé d'érudit., comme la plupart des écrits de cet auteur : il a rapport (ainsi que l'indique son titre) à la découverte du tombeau de Childéric Ier, faite en 1653 à Tournai. Chiflet a publié, sans y mettre son nom, le *Rec. des Traités de paix entre les couronnes d'Espagne et de France depuis* 1526 *jusqu'en* 1611, Paris, 1645, in-8. Il a laissé plus. enfants dont trois se sont distingués par leur savoir et leur érudition (*v.* les art. Jules, Jean et Henri-Thomas, ci-après).

CHIFLET (Pierre-Franç.), jésuite, né en 1592 à Besançon, frère de Jean-Jacques, prof. d'abord la philosophie, la langue hébraïque et l'Écriture sainte dans différents colléges de son ordre, puis fut appelé en 1675 à Paris par Colbert, qui lui confia la garde du médailler du roi, et mourut dans cette ville en 1682. Ses principaux ouvrages sont : *Lettre touchant Béatrix, comtesse de Châlon*, Dijon, 1656, in-4, ouvrage précieux, réimpr. sous la même date à Lons-le-Saunier, 1809, in-4, au nombre de 25 exempl., que l'on distingue par l'absence de grav.—*De Ecclesiæ S. Stephani antiquitate*, Dijon, 1657, in-8.—*Histoire de l'abbaye et de la ville de Tournus*, Dijon, 1664, in-4. Le P. Chiflet a donné en outre des édit. de plus. anciens aut. avec des notes et des dissert. latines, dont la plus connue est relat. à St Denys l'Aréopagite; l'auteur y montre plus d'érudition que de discernem. et de critique.

CHIFLET (Philippe), frère du précédent, né à Besançon en 1597, entra de bonne heure dans les ordres, et fut nommé chanoine de Besançon et gr.-vicaire de l'archevêché de cette ville. Sa fortune s'étant accrue par la réunion de plus. autres bénéfices, il l'employa à former une biblioth. des livres les plus précieux, et mourut en 1657. Les princip. ouvrages qu'il publia sont : *l'Histoire du siége de Bréda*, traduit du lat. de H. Hugon, Anvers, 1631, in-fol. — Des *Notes* et *Préfaces* très estimées sur le concile de Trente, ibid., 1640, in-12. — *L'Imitation de J.-C.*, trad. en français, Anvers, 1644, in-8. — *Thom. A Kempis de Imitatione ex recens. Chiflet*, Anvers, 1647, 1671, in-12, bonne édit. — *Lettres touchant le véritable auteur* de cet ouvr. impr. avec l'avis de G. Naudé, sur le *factum* des bénédictins, Paris, 1651, in-8 (*v.* les pages 37, 38, 161 et 162 de la *Dissertat. sur les trad. françaises de l'Imitat.*, par Barbier, Paris, 1812, in-12. — Chiflet (Laurent), jésuite, 3e frère de J.-J., né à Besançon en 1598, se fit le plus grand honneur par sa conduite à Dole, pendant le siége de cette ville par le prince de Condé en 1636. Ses nombr. ouvrages ascétiques en franç. et en latin, ont été traduits de son temps en espagnol et en italien. Sa *Grammaire franç.*, Anvers, 1659, in-8, a été très utile, quoi qu'en dise l'abbé Desfontaines, mais est abandonnée depuis qu'il y en a de meilleures. Il mourut à Anvers en 1658.

CHIFLET (Jules), fils aîné de J.-J., né vers 1610 à Besançon, reçu doct. en droit à l'univers. de Dole, fut nommé successivement chanoine de la cathédrale de Besançon, chancelier de l'ordre

de la Toison-d'Or, abbé de Balerne, et enfin conseiller-clerc au parlement de Dole, où il mourut en 1676. Il a publié, entre autres ouvrages, *l'Hist. du bon chevalier Jacq. de Lalain,* Bruxelles, 1634, in-4.—*Crux Andreana victrix,* etc., Anvers, 1642. — *Traité de la maison de Rye,* 1644, in-fol. — *Les marques d'honneur de la maison de Tassis,* Anvers, 1645, in-fol. — *Advis de droit sur la nomination de l'archev. de Besançon en faveur de S. M.,* Dole, 1663, in-4. — *Breviarium ordinis Velleris aurei,* Anvers, 1652, in-4, réimpr. dans la *Jurispr. heroica* de Chrystin, Bruxelles, 1668, in-fol. — Jean Chiflet, son frère, né à Besançon vers 1611, entra dans les ordres fort jeune, et fut nommé en 1632 à un canonicat de sa ville natale. Il mourut en 1666, à Tournai, chanoine de cette ville, avec le titre de prédicat. du roi d'Espagne, Philippe IV. Il a laissé, entre autres écrits, des *Dissert.* (en lat.), impr. de 1642 à 1662, et réimpr. pour la plupart dans divers recueils : l'une d'elles, intitulée : *Judicium de fabulâ Johannæ papissæ,* Anvers, 1666, in-4, est insérée dans la *Nova librorum collectio* de Groschuff, Halle, 1709, in-8.—Henri-Thomas, 3e fils de J.-J., antiq. et numism., embrassa l'état ecclésiastique comme ses frères, et devint aumônier de la célèbre Christine, reine de Suède. On a de lui une *Dissert.* lat. qu'il publia en 1638, in-4, avec le traité de Claude Chiflet, son grand-oncle, *De antiquo numismate,* et inséré dans le Ier vol. du *Thes. antiq. roman.* de Sallengre. — Un autre Chiflet (Gui-François), petit-neveu de Claude, chanoine de Dole, et professeur de droit-canon à l'université de cette ville, a publié *Dissert. canonica,* etc., Dole, 1652, in-12, ouvr. dans lequel il soutient avec force les prétentions de son chapitre contre les archevêques de Besançon.

CHIFLET (Marie-Bénigne-Ferréol), de la même famille que les précéd., né vers 1765 à Besançon, fils du prem. président du parlement de Metz, fut destiné à la magistrat., et pourvu de bonne heure d'une charge de conseill. au parlem. de Besançon. La révolution l'ayant privé de sa place, il quitta la France, et après avoir habité quelque temps les Pays-Bas, vint chercher un asile dans une ville d'Allemagne, où il put perfectionner ses connaiss. en droit. Rentré dans sa patrie dès qu'il en eut l'autorisation, il fut, à la réorganisation des corps judiciaires, nommé conseiller à la cour impériale de Besançon. A la rentrée des Bourbons, envoyé par le départ. du Doubs à la chambre des députés, il s'y fit remarquer par son royalisme plus ardent qu'éclairé, vota pour toutes les mesures qu'il jugea dans l'intérêt de la dynastie, et se montra disposé moins que personne aux concessions que réclamait l'expérience. Éloigné de la chambre après l'ordonnance du 5 septembre, il y revint en 1820 prendre sa place qu'il ne quitta plus que lorsqu'une ordonnance du roi le revêtit de la dignité de pair. Il avait été rapporteur de plus. lois importantes, notamm. de celle qui punissait d'une peine plus forte le vol sacrilége, et sa conduite dans cette circonstance, exagérée dans les journaux, lui avait donné une sorte de popularité passagère. La révolut. de 1830 le priva de la pairie; il donna sa démission de la place de prem. président de la cour royale de Besançon, et se retira dans une terre, où il mourut en 1835.

CHIGI ou GHISI, riche Siennois, mort à Rome en 1520, se montra l'émule des Médicis, ses contemporains, par ses libéralités envers les savants et les artistes.

CHILD (Josias), baronnet anglais, né en 1630, mort en 1699, fut, sous Charles II, le tyran de la compagnie des Indes, dont il était le direct., et se rendit célèbre à cette époque par sa conduite infâme. On lui doit differ. *Discours sur le commerce,* écrits en angl. en 1669, et impr. en 1694, in-12, traduits en franç. (par de Gournay) sous ce titre : *Traité sur le commerce et sur les avantagees qui résultent de la réduction de l'intérêt de l'argent,* 1754, in-12.

CHILDEBERT Ier, 3e fils de Clovis, et le second de son mariage avec Clotilde, eut en partage le roy. de Paris, qui lui échut en 511. Des guerres d'ambit. occupèrent tout le règne de ce prince, dont le courage était encore empreint de férocité; mais la religion n'avait pu changer tout d'un coup le caractère des Francs ni de leurs chefs. D'accord avec ses frères, il fit périr Sigismond, roi de Bourgogne, dont il réunit les états à son roy. L'assassinat des deux fils de Clodomir le mit en possess. du roy. d'Orléans, qu'il partagea avec Clotaire, son frère. La mauvaise issue d'une expédition qu'ils avaient faite ensemble en Espagne, et dans laq. ils avaient perdu la moitié de leurs troupes, brouilla les deux frères, qui n'avaient pas toujours vécu dans une parfaite intellig., et Childebert ravagea les états de Clotaire. On loue cependant la charité de Childebert. Ce prince mourut à Paris en 553, ne laissant que des filles : leur exclusion du trône en faveur de Clotaire, que l'extinction de la famille royale d'Austrasie mit en possession de tout l'empire des Francs, est le premier exemple de l'exécution de la loi franç. qui n'admet que les mâles à la succession de la couronne. Le tombeau et la statue de Childebert se voyaient au musée des monuments français. C'est lui qui est le fondateur de l'église de *St-Germain-l'Auxerrois* et de l'abbaye de *St-Germain-des-Prés.*

CHILDEBERT II, roi d'Austrasie, fils de Sigebert et de Brunehaut, né vers 570, fut proclamé en 575, sous la tutelle de sa mère, qui, pendant sa captivité, fut remplacée dans l'administration du royaume par un conseil de régence composé de seigneurs austrasiens. Peu de temps après que Childebert eut pris lui-même les rênes de l'état, la mort de son oncle Gontran l'appela à la succession des royaumes de Bourgogne, d'Orléans, et d'une partie de celui de Paris; mais son règne fut de courte durée. Il mourut empoisonné en 596, à 20 ans. Les chroniques, sans la moindre vraisemblance, imputent ce crime à Brunehaut (*v.* ce nom); si l'on en juge par l'événement, il dut être l'œuvre de l'atroce Frédégonde, dont le fils devint

seul possess. du trône de France, après l'extinct. de la branche royale d'Austrasie.

CHILDEBERT III, dit *le Juste*, fils de Thierri Ier, né vers 683, devint roi de France en 695, par la mort de Clovis III, son frère, et ne fut, comme ses deux prédécess., que l'esclave couronné de Pépin-le-Gros, qui régnait sous le nom de maire du palais. Childebert III mourut en 711, laissant le trône à son fils Dagobert.

CHILDEBRAND, fils de Pépin-le-Gros, dit *d'Héristal* (*v.* ce nom), accompagna son frère Charles Martel lorsque celui-ci marcha contre les Sarrasins qui avaient surpris Avignon, et qui désolaient la Provence et le Lyonnais. Les deux princes emportèrent Avignon d'assaut, et livrèrent, sous les murs de Narbonne, une bataille où leurs adversaires furent mis en déroute et en partie tués ou noyés avant d'avoir rejoint leurs vaisseaux. Les histor. ont beaucoup parlé de Childebrand sans le faire mieux connaître, et quelques-uns même ont nié son existence ou l'ont confondu avec un autre Chilbebrand, prince lombard. Les bénédictins, dans la *Nouv. collection des historiens de France*, préface du t. X, reproduisent les diverses opinions débattues sur ce prince, que l'on a voulu faire considérer comme la tige des capétiens, en rattachant leur origine à Clovis, dont Childebrand semblerait être issu. Cette question n'a point encore été résolue.

CHILDÉRIC Ier, 4e roi de France de la 1re race, succéda à son père Mérovée en 438. La dissolut. des mœurs de ce prince ayant provoqué les ressentiments des hommes libres du royaume, il se vit forcé de quitter ses états et de chercher un asile dans la Thuringe, auprès d'un roi dont il séduisit la femme; et la royauté fut déférée, suivant les vieilles chroniques, au maître de la milice des Romains. Mais Childéric avait conservé un ami fidèle qui se fit le confident de l'usurpat., afin d'avancer sa chute par les conseils qu'il lui donnerait. Quand cet homme vit les grands mécontents du monarque de leur choix, il en informa l'exilé, qui revint aussitôt, fut reçu avec acclamations, et rentra dans tous ses droits. L'épouse du roi de Thuringe, Basine, abandonna son mari pour rejoindre son séducteur, qui l'épousa. De ce mariage naquit Clovis (*v.* ce nom). Les histor. placent la mort de Childéric en l'année 482. Il fut enterré près de Tournai, où il faisait sa résidence. Son tombeau, découvert en 1753, est le sujet d'un curieux ouvrage de J.-J. Chiflet (*v.* ce nom). On voit au cabinet des antiq. de la biblioth. roy. le cachet, une partie des armes de ce prince et des médailles, qui furent trouvés dans cette sépulture.

CHILDÉRIC II, second fils de Clovis II, eut en partage le royaume d'Austrasie, et monta sur le trône en 660, à l'âge de 7 ans. A la mort de Clotaire III, son frère aîné, il réunit à la couronne les royaumes de Bourgogne et de Neustrie. Il existait un 3e fils de Clovis II qui n'avait pas été appelé au premier partage des royaumes. Ébroïn, maire du palais sous Clotaire III, sentant que la mort de ce prince le livrait au ressentiment de la cour d'Austrasie, où ses nombreux ennemis avaient été chercher un refuge contre sa tyrannie, place sur ce double trône le jeune Thierri, moins pour réparer l'injustice commise envers ce prince que dans son propre intérêt. Mais Childéric, secondé par les grands du royaume de Bourgogne, s'avance à la tête d'une armée, se saisit d'Ébroïn, et le fait enfermer dans le monastère de Luxeuil; Thierri fut rasé et confiné dans l'abbaye de St-Denis. Rentré en possession de l'héritage de Clotaire, Childeric se fit détester par son ingratitude (*v.* LÉGER, évêque d'Autun) et par ses violences. Un seigneur, nommé Bodillon, qu'il avait gravement offensé, s'unit à plus. autres mécontents et profita d'une chasse dans la forêt de Livry pour tuer le roi de sa propre main, tandis que ses complices massacraient la reine Blitilde et Dagobert, l'aîné de ses fils. Childeric avait à peine 24 ans lorsqu'il périt en 673.

CHILDÉRIC III, dern. roi de France de la prem. race, fils de Chilpéric II, fut placé sur le trône en 742, par Pépin-le-Bref, alors maire du palais, qui l'en fit descendre bientôt pour le confiner dans le couvent de Sithin (depuis St-Berthin), à St-Omer. Childéric y fut reçu moine en 752, et mourut en 754. Il eut pour success. ce même Pépin-le Bref, chef de la dynastie dite des Carlovingiens.

CHILDREY (JOSSHUA), ecclésiast. et naturaliste anglais, né en 1623, fut élevé au collége d'Oxford, et mourut en 1670. On a de lui : *Indago astrologica*, 1652, in-4.—*Syzygiasticon instauratum*, etc., Londres, 1653, in-8. — *Britannica baconica*, etc., Londres, 1660 et 1662, in-8, traduit en français par Briot, sous ce titre : *Hist. natur. des singularités d'Angleterre et d'Écosse*, Paris, 1667, in-12.

CHILLAC (TIMOTHÉE de), poète obscur, né dans le 16e S., a laissé un recueil de poésies, contenant entre autres pièces, *les Amours d'Angélique; les Amours de Lauriphile*, et un poème intitulé : *La Liliade française*, dont Henri IV est le héros, etc. Ce recueil, imprimé à Lyon, 1599, in-12, est orné d'un portrait de l'auteur couronné de laurier. C'est à tort que quelq. bibliographes lui ont attribué la *Comédie des Chansons*, qui est de Charles Beys (*v.* ce nom).

CHILLIAT (MICHEL), imprim.-libraire de Lyon, s'établit à Paris en 1695, et publia sous le voile de l'anonyme divers ouvrages ascétiques et historiq., dont les plus connus sont : *le Triomphe de la miséricorde de Dieu sur un cœur endurci*, etc., Paris, 1682, 1686, in-12. — *L'Amour à la mode*, satire, Paris, 1695, in-12. — *La Censure des vices et des manières du monde*, Lyon, 1699, in-12. — *Méthode facile pour apprendre l'hist. de Savoie*, etc., Paris, 1697, 1698, in-12. — *Méthode facile pour apprendre l'hist. de la républ. de Hollande*, etc., Paris, 1701, 1705, in-12. Barbier, *Examen critique des dictionn.* (p. 197), pense que Chilliat fut seulement l'éditeur de ces divers ouvrages.

CHILLINGWORTH (GUILLAUME), controversiste, né à Oxford en 1602, élevé dans un des colléges

dont son père était principal, y fut admis lui-même comme professeur en 1628, après avoir pris ses degrés. D'abord converti au catholicisme par le jésuite Fisher, puis retiré au collége de Douai, il se rebuta des épreuves du noviciat, et rentra dans son anc. communion, qu'on assure qu'il quitta et reprit de nouveau. A son retour en Angleterre, il s'y montra l'un des plus zélés advers. de la relig. romaine, qu'il attaqua principalem. dans son ouvrage intitulé : *la Religion des protestants, moyen sûr de salut*, Oxford, 1637, plusieurs fois réimpr. en Angleterre, et traduit en français, Amsterdam, 1730, 3 vol. in-12. Sa méthode de raisonnement, qui fut considérée comme un modèle de justesse et de précision, le fit suspecter de socinianisme et même de déisme. Mais il montra jusque dans sa vieillesse la même indécision, et une sorte de propension à se contredire lui-même. Ayant accompagné le roi Charles Ier au siége de Glocester, il y fut pris par les rebelles dans le château de Sussex, où il mourut peu de temps après, en 1644. Ses *Sermons* ont été imprimés la même année.

CHILMEAD (Édouard), savant helléniste, né en 1616 à Stow, au comté de Glocester, prit ses degrés au collége de la Madeleine à Oxford, et devint chapelain de l'église de Christ dans la même ville. Ayant perdu ce bénéfice pendant la rébellion, et se trouvant réduit à chercher un moyen d'existence dans ses talents pour la musique, il vint professer cet art à Londres, où il mourut en 1653. Il a laissé, outre plus. trad. angl. de différents ouvrages lat., espagnols et français, un traité *de Musicâ antiquâ græcâ*, impr. à la suite de l'édition d'Aratus, Oxford, 1672; un *Catalogue des MSs. gr. de la biblioth. boldéienne*, inédit, etc.

CHILON, l'un des sept sages de la Grèce, devint éphore à Sparte en 556 avant l'ère chrétienne, et mourut de joie dans un âge très avancé, en embrassant son fils qui avait été couronné aux jeux olympiques. Quelq.-unes des maximes de ce philosophe sont parvenues jusqu'à nous et justifient sa réputation.

CHILONIS, fille de Cléadas et femme de Théopompe, roi de Sparte, employa pour délivrer son mari captif en Arcadie un subterfuge imité depuis par d'autres héroïnes du dévouement conjugal. Étant venue solliciter la permission d'entrer dans la prison où Théopompe était retenu, elle le couvrit de ses vêtements et le fit évader : peu de temps après, elle fut délivrée elle-même par son mari, qui obtint sa liberté en échange d'une prêtresse de Diane, dont il avait trouvé moyen de s'emparer. On rapporte cet événem. à l'an 730 av. l'ère chrét. —Chilonis, fille de Léonidas II, roi de Sparte, épouse de Cléombrote, refusa de partager avec lui le trône lorsqu'il l'eût usurpé sur son père, qu'elle suivit en exil. Léonidas ayant été replacé sur le trône, elle en obtint, à force de sollicitations, qu'il fît grâce de la vie à son gendre, et quoiqu'il imposât à sa reconnaissance l'obligation de demeurer près de lui, elle voulut partager l'exil de son époux.

CHILPÉRIC Ier, le plus jeune des fils de Clotaire, eut en partage, à la mort de son père, le royaume de Soissons, par la décision du sort auquel ses frères le contraignirent de s'en remettre : son règne, qui date de 563, est un tissu d'exactions, de querelles et de massacres. Chilpéric avait répudié sa première femme, Andouaire, pour l'amour de Frédégonde; s'étant un instant dégoûté de cette femme digne de lui, il obtint d'Athanagilde, roi des Visigoths d'Espagne, la main de sa fille Galsuinde, sœur de Brunehaut, qu'il sacrifia bientôt pour revenir à Frédégonde. Ce fut surtout par ses instigations que Chilpéric s'abandonna aux excès et aux crimes qui lui ont valu les surnoms de *Néron* et d'*Hérode* de son temps. Il fut assassiné à Chelles, l'an 584, par les ordres de Frédégonde, si l'on en croit quelques histor., qui n'appuient cette assertion d'aucune preuve suffisante.

CHILPÉRIC II, le plus jeune des fils de Childéric II, eut le bonheur d'échapper au massacre de sa famille (*v.* Blitilde), et fut élevé dans un cloître sous le nom de Daniel, qu'il quitta en 715, pour monter sur le trône, à l'âge de 41 ans. La valeur de ce prince, le seul qui, depuis l'élévation des maires du palais, se fût montré à la tête des armées, ne put le garantir de la même infortune. Après avoir remporté quelq. avantages sur Charles Martel, il finit par tomber entre les mains de cet infatigable adversaire, qui, en l'accablant de vains honneurs, le dépouilla de l'autorité. Chilpéric ne doit pas être confondu parmi les rois fainéants. Il avait régné 3 ans sans maître, et mourut en 720 à Attigny, n'ayant survécu que deux ans à la honte d'être dominé.

CHIMENTELLI (Valère), antiq. et hellén. ital. dans le 17e S., professa l'éloquence et la langue grecque dans les univ. de Florence et de Pise. On n'a de lui qu'une dissert. intit. : *Marmor pisanum de honore bisellii*, insérée dans le 7e vol. du *Thes. antiq. roman.* de Grævius.

CHIMÈNE, prétendue épouse de Rodrigue Dias de Bivar, surnommé *le Cid* (*v.* ce nom), est un personnage imaginaire que Mariana et d'autres histor. espagn. ont introduit dans leurs écrits plus fabuleux que véridiques. Les amours du Cid et de Chimène ont fourni à Corneille le sujet d'une des plus belles tragéd. du Théâtre-Français.

CHIMÈRE (mythol.), monstre que les anciens poètes ont imaginé, sans doute comme emblème d'une montagne de la Lycie, qu'Ovide nomme *Chimerifera*, et au sommet de laq. était un volcan. Ce monstre, né en Lycie, de Typhon et d'Échidna, avait, selon la fable, une tête de lion, un corps de chèvre, une queue de dragon, et vomissait feu et flamme; il désola long-temps la Lycie, et fut enfin exterminé par Bellérophon. D'autres supposent que la Chimère était un vaisseau de pirates dont les diverses parties répondaient à la structure de ce monstre par lequel on l'aurait représenté.

CHIMINELLO (Vincent), astronome, né en 1741 à Marostica dans le Vicentin, fut élevé au séminaire de Padoue, embrassa l'état ecclésiast., et

reçut le laurier doctoral dans la double faculté de droit; mais son penchant pour les mathémat. lui fit abandonner toute autre étude, et s'étant mis sous la direct. de Rizzi-Zannoni, ses progrès furent très rapides. Adjoint en 1779 à son oncle, le célèbre Toaldo, directeur de l'observat. de Padoue, il lui succéda dans cette place en 1798. Il avait précédemment remporté des prix aux acad. de Sienne et de Manheim. Les nombreux mém. qu'il a publ. dans les rec. de l'acad. de Padoue et de la société ital., ainsi que dans les journaux scientifiques, prouvent son zèle pour les progrès de l'astronomie. Privé de sa place par l'effet des révolut., il passa ses dernières années dans l'indigence, et mourut en 1815. Le tome XVIII des Mémoires de la société ital. contient son *Éloge*.

CHINARD (Joseph), statuaire, né à Lyon en 1756, élève de Blaise, son compatr., alla perfectionner ses talents à Rome, où il remporta le 1er prix de sculpture en 1786. De retour à Lyon en 1789, il y fit l'année suiv. une statue colossale de la *Liberté* pour la fête de la fédérat., et peu de temps après repartit pour Rome. Il y devint l'objet d'une surveillance spéciale, et fut enfermé quelq. mois au château St-Ange, dont il ne sortit qu'avec l'ordre de quitter les états romains. Après le siége de Lyon, il fut incarcéré comme suspect; mais un de ses amis abrégea sa détention. A la créat. de l'Institut de France, en 1796, il fut nommé correspond. de la classe des beaux-arts. Plus tard il obtint la place de profess. à l'école de Lyon, où il mourut en 1813. Plus. ouvr. de Chinard ont été détruits; parmi ceux qui subsistent on distingue la statue en marbre du *Carabinier* à l'arc de triomphe du Carrousel, et les groupes de *Persée et Andromède*, de l'*Enlèvement de Déjanire* au musée de Lyon. Ses *bustes* sont nombreux et estimés.

CHINCHON (Bernad-Perez de), chan. de l'église colleg. de Valence, né à Jaen dans le 16e S., publ. les ouvr. suiv. : *le Miroir de la vie humaine* (en espagn.), Grenade, 1587, et Alcala de Henarès, 1589, in-8.—*Historia y guerras de Milan*, 1536 et 1552, in-fol., réimpr. à Valence en 1630 sous un nouveau titre : c'est une traduct. du lat. de Galeaz Capella. On a du même aut. un ouvr. lat. contre les sectat. de Mahomet.

CHINE. La Chine est la partie la plus peuplée de l'Asie, et la plus anciennem. soumise à une forme de gouvernement monarchique. L'origine de l'empire chinois est très obscure; on croit que les fondateurs de la monarchie furent Yao et Chun, qui, à l'époque de la confusion des langues, amenèrent une colonie dans la Chine. Quoi qu'il en soit, ce peuple est très civilisé; quand les Portugais le découvrirent, ils ne furent pas moins surpris de la beauté et de l'opulence de son empire que de l'industrie et de la politesse de ses habitants. Ils sont régi par de sages lois auxquelles l'empereur, tout absolu qu'il est, doit se conformer; il consulte, mais décide seul. L'ancienne religion des Chinois paraît avoir été l'adoration d'un Dieu, créateur de l'univers; ils ont la plus grande vénération pour la mémoire de Confucius, qui appuya ce dogme sur la morale. Les missionnaires s'étaient flattés de faire asseoir sur le trône la religion chrétienne, qui commençait à se répandre dans la Chine; mais toutes les anciennes croyances se sont réunies contre elle. La nation chinoise est divisée en trois classes, les mandarins, les lettrés et le peuple. Vingt-quatre dynasties ou familles ont possédé l'empire jusqu'à nos jours.

DYNASTIES.

Les Hia, dès 2207 ou 2198 av. J.-C.
Les Cham ou Chang, dès 1767 ou 1766 av. J.-C.
Les Tcheou, dès 1122 ou 1110 av. J.-C.
Les Tsin, dès 258 ou 246 av. J.-C.
Les Han, dès 207 ou 203 av. J.-C.
Les Heou-han ou Han postérieurs, dès l'an 221 depuis J.-C.
Les Tcin, dès l'an 265.
Les Song, dès l'an 420.
Les Tsi, dès l'an 479.
Les Léang, dès l'an 502.
Les Tchin, dès l'an 557.
Les Soui, dès l'an 589.
Les Tam ou Tang, dès l'an 619.
Les Héou-leang ou Leang postérieurs, dès l'an 907.
Les Héou-tang ou Tang postérieurs, dès l'an 923.
Les Héou-tcin, dès l'an 937.
Les Héou-han, dès l'an 947.
Les Héou-tcheou, dès l'an 951.
Les Sum ou Song, dès l'an 960.
Les Mogols ou Tnen, dès l'an 1280.
Les Min ou Ming, dès l'an 1368.
Les Tsim ou Tsing, dès l'an 1643 ou 1649.
Chun-tchi, sa famille était maîtresse de l'empire dès 1643.
Kam-hi ou Kang-hi fils, en 1661.
Yum-tchim ou Yong-tching fils, en 1722.
Kien-long, en 1735; il abdique en 1795 et meurt en 1799.
Ka-hing fils, en 1796.

CHING ou TCHING-OUANG, empereur de la Chine vers l'an 1115 av. l'ère chrét., fit présent à l'ambassad. de Cochinchine d'un instrument propre à servir de guide aux voyageurs sur terre et sur mer : cette machine inclinait de son propre mouvement vers le midi, et quelq. écriv. ont pensé que c'était la boussole.

CHIN-KI ou TSIN-CHI-HOANG-TI, emper. de la Chine vers l'an 240 avant J.-C., occupa le trône 37 années, et, pendant ce long règne, montra plus de vigueur que d'humanité ou de justice. Après avoir limité l'indépendance de toutes les principautés de la Chine, qu'il avait pacifiée par un gr. nombre de victoires, il mit les provinces occident. à l'abri des incursions des Hiong-nou, qui, plus tard, descendirent en Europe, où ils sont appelés les Huns, en faisant bâtir la grande muraille (tschan-tchung), qui, dans une longueur d'environ 500 lieues, ferme les passages des montagnes, dont quelq.-unes s'élèvent à près de mille

toises : ce rempart, qui n'a pas empêché les Tatars de subjuguer la Chine, subsiste encore; sa largeur est de 20 pieds et sa hauteur de 30. On suppose qu'il fut reconstruit en grande partie au temps de Djenguyz-Khàn. Ching-ki ne manquait pas de talents; il fit des réformes dans les calculs astronomiques; mais sa mémoire est odieuse aux lettrés à cause de ses violences, et surtout parce qu'il eut la faiblesse de suivre les avis de Lissé, son premier ministre, qui lui conseilla de faire brûler tous les livres, à l'exception de l'histoire de la famille impériale.

CHINIAC DE LA BASTIDE (MATTHIEU), littérateur, né dans le Limousin en 1739, suivit la carrière du barreau, et pourvu d'une magistrature subalterne, employa ses loisirs à l'étude; il entreprit avec d'Ussieux un *Abrégé de l'hist. littér. de la France*, par les bénédictins (*v.* RIVET), dont les 2 prem. vol. parurent sous ce titre: *Hist. de la littér. franç. depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, etc., Paris, 1772, in-12. Cet ouvr., enrichi de notes, presque aussi étendues que le texte, ne va que jusqu'à l'an 425, et n'a pas été continué. Chiniac s'était occupé d'une trad. des *Comment. de César*, mais il n'en a publ. que le tom. 1er de la 2e partie avec ce faux titre: *Dissert. sur les Basques*, Paris, 1784, in-8, ouvr. rare et curieux par les recherches qu'il renferme. Ce savant magistrat mourut à Paris en 1802.—CHINIAC DE LA BASTIDE (Jean-Baptiste), mort en 1768, a publ.: *le Miroir fidèle, ou Entretiens d'Ariste et de Philindre*, Paris, 1766, in-12.

CHINIAC DE LA BASTIDE DUCLAUX (PIERRE), né dans le Limousin en 1741, de la même famille que les précéd., fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, mais préféra le barreau et se fit recevoir avocat au parlement de Paris. Plus tard il obtint la charge de lieut.-gén. de la sénéchaussée d'Uzerches, qu'il perdit en 1790; il occupa depuis diverses places de judicature, entre autres celle de présid. du tribunal civil de la Seine, et mourut vers 1804. On a de lui : *Discours de l'abbé Fleury sur les libertés de l'Église gallicane, avec un commentaire*, Au-delà des monts (Paris), à l'enseigne de *la Vérité*, 1765, in-12 : l'aut. étudiait en droit quand il publia cet écrit, où l'on trouve la doctrine des jansénistes exposée avec trop de partialité.—*Dissertation sur la prééminence de l'épiscopat sur la prêtrise*, Paris, 1766, in-4.—*Disc. sur la nature et les dogmes de la religion gauloise, servant de préliminaire à l'hist. de l'Église gallic.*, Paris, 1769, in-12; une nouv. édit. de l'*Hist. des Celtes*, par Pelloutier, revue, corrigée et augm., Paris, 1770-71, 8 vol. in-12 et 2 vol. in-4; une traduct. sous le titre d'*Hist. des capitulaires des rois de la 1re et 2e race*, 1779, in-8; de la préface mise par Baluze à la tête de ce précieux recueil, dont il donna l'année suiv. une édit. avec des notes de Baluze, et des addit. importantes (*v.* ROYE); une nouv. édit. du *Tr. de l'autorité du pape*, de Burigny, Vienne (Paris), 5 vol. in-8. — *Essai de philosophie morale*, Paris, 1802, 5 vol. in-8. C'est à tort qu'on lui a attribué la trad. du *Traité du pouvoir des évêques*, d'Ant. Pereyra, Paris, 1772, in-8 : cette trad. est de Pinault.

CHINIL-ADDAN, roi d'Assyrie, successeur de Soasduchin, vers l'an 667 avant J.-C., défit et tua Phraortes, roi des Mèdes; mais Cyaxare, fils et successeur de ce dernier, assiégea Ninive et força Chinil-Addan de se brûler dans son palais. Quelq. auteurs ont confondu ce prince avec Sardanapale; plus commentat. de la Bible veulent qu'il soit le même que le Nabuchodonosor dont il est fait mention au livre de Judith.

CHIN-NONG, empereur de la Chine, fut, selon les histor. de ce pays, le 2e des 9 monarques qui précédèrent l'établissement des dynasties. Il fut l'ami et le conseil de Fou-hi, qui passe pour le fondat. de l'empire chinois, et lui succéda. On lui attribue la découverte du blé, l'invention du labourage par la charrue, qui porte encore aujourd'hui son nom, et les premiers médicaments empruntés aux végétaux. Cet emper. eut à soutenir le poids des premières guerres civiles qui éclatèrent au sein de la Chine; elles furent suscitées par plus. gouverneurs de province qui aspiraient secrètement au trône, et qui choisirent pour chef l'un d'entre eux, Souan-yuen, depuis empereur sous le nom d'Hoang-ti (*v.* ce nom). Chin-nong, ayant été vaincu dans une bataille qui dura trois jours, ne put survivre à cette défaite, et mourut peu de jours après, l'an 2699 av. l'ère chrét. Son vainqueur, Souan-yuen, lui succéda.

CHIN-TSONG ou OUAN-LI, 13e empereur chinois de la dynastie des Ming, monta sur le trône en 1572, à l'âge de 13 ans. Il eut le bonheur d'être entouré de ministres sages et habiles qui lui apprirent l'art de gouverner. Ce fut sous son règne que le jésuite Matthieu Ricci, envoyé en Chine par le pape, parut à la cour de Pé-king, après avoir éprouvé mille obstacles. Chin-tsong permit au missionnaire de se fixer dans ses états et d'y prêcher la foi. Aimé de ses sujets et redouté de ses ennemis, cet emper. mourut en 1620, après un règne de 48 ans. Les Tatars-mantchoux, qui, en 1618, n'étaient encore qu'une horde obscure, ne tardèrent pas, après la mort de Chin-tsong, à commencer la révolution mémorable qui, 26 ans plus tard, renversa la dynastie de Ming.

CHIOCCARELLI (BARTHÉLEMI), sav. et labor. jurisCons., né à Naples en 1560, mort en 1646, est aut. des ouvr. suiv. : *Antistitum ecclesiæ neapolitanæ catologus ab apostolorum tempore ad annum* 1643, in-fol., S. D. — *De illustr. scriptoribus qui in civitate et regno Neapolis, ab orbe condito ad ann.* 1646, *floruerunt*, publ. (d'après le MS. de l'aut.) par J.-V. Meola, Naples, 1780-81, 2 vol. in-4. On y trouve une courte notice sur la vie de l'auteur.

CHIOCCO (ANDRÉ), médecin et littérat., né en 1563, à Vérone, où son père était chancelier du collége de médecine, montra plus de goût pour les lettres que pour les études musicales; il fut admis jeune à l'acad. des Philarmonici et pourvu d'une chaire de philosophie au collége de Vérone,

où il expliqua la morale et la physique d'Aristote. La culture de la poésie occupa ses loisirs; il a composé des vers grecs et latins encore inédits. Il était en correspondance avec Juste Lipse et d'autres savants; il prit contre Scaliger la défense du poème de Frascator de *Syphilide*. Chiocco mourut en 1624. On a de lui, entre autres ouvr. : *De balsami naturâ et viribus juxta Dioscoridis placita, carmen*, Vérone, 1596, in-4. — *De cœli veronensis clementiâ*, ibid., 1597, in-4. — *Psoricon, seu de scabie lib. II, carmine conscripti*, ibid., 1593, in-4. — *Commentarius quæstion. quarumd. de febre mali moris et de morbis epidemicis*, etc., ibid., 1604, in-4.—*Museum Francisci Calceolarii junioris*, ibid., 1622, in-fol. — *De collegii veronensis illustribus medicis et philosophis*, etc., ibid., 1623, in-4.

CHION, d'Héraclée (royaume de Pont), fut un des disciples de Platon. Cléarque, son concitoyen et son condisciple, s'étant emparé de l'autorité dans sa patrie, Chion s'associa quelq. jeunes gens comme lui, et frappa d'un coup d'épée l'usurpateur, qui mourut peu de temps après. Son dévouement fut mal récompensé. Satyrus, frère de Cléarque, fit périr Chion et ses complices l'an 352 av. J.-C., sans éprouver le moindre obstacle de la part du peuple. Il existe, sous le nom de Chion, dix-sept *Lettres* dans div. collect., et imp. séparément en grec, Venise, 1499; grec et lat., Dresde, 1765, in-8. Ces *Lettres* ne sont pas plus de Chion d'Héraclée, que la plupart de celles qui sont attribuées à plus. grands hommes de l'antiquité.

CHIRAC (PIERRE), méd., né dans le Rouergue en 1652, fit ses études à Montpellier, et, reçu doct., y fut pourvu d'une chaire qu'il remplit avec le plus grand succès. Sa réputation le fit appeler par le maréchal de Noailles au poste de prem. méd. de l'armée de Catalogne. Il y rendit un service signalé en arrêtant les progrès d'une épidémie qui faisait de grands ravages. De retour à Montpellier, il reprit les fonctions de professeur; mais il les quitta bientôt une seconde fois pour la place de médecin du duc d'Orléans, qu'il suivit dans ses campagnes d'Italie et d'Espagne en 1706 et 1707. Devenu prem. médec. de ce prince à l'époque de la régence, Chirac obtint le même titre du roi Louis XV, après avoir reçu des lettres de noblesse, et mourut en 1732 (*v.* CHICOYNEAU). Admis à l'académie des sc. en 1716, il avait succédé au médec. Fagon dans la surintendance du Jardin-des-Plantes. On a de lui quelques ouvrages peu remarquables, entre autres : *Lettres sur la structure des cheveux et des poils*, Montpellier, 1688, in-12. — *Observat. sur les incommodités auxquelles sont sujets les équipages des vaisseaux, et la manière de les traiter*, Paris, 1724, in-8. — *Traité des fièvres malignes et des fièvres pestilentielles*, avec des consultations sur diverses maladies, Paris, 1742, 2 vol. in-12. — *Observations de chirurgie* sur la nature et le traitement des plaies, 1742, in-12. — *Dissertations latines* sur l'incube ou cauchemar, sur la passion iliaque, etc., trad. par Bruhier, et réunies aux dissertations ou consultat. de Silva, Paris, 1744, 2 vol. in-12. Ce médecin refusait de reconnaître comme maladies contagieuses la peste, la variole, la gale même, et n'estimait ni Hippocrate ni Galien.

CHIRAGATZI (ANANIA), sav. arménien, né vers le commencem. du 7e S., perfectionna ses études à Constantinople, voyagea en Grèce, en Syrie, en Égypte, et vint se fixer en Arménie; il mourut en 682. On a de lui les ouvr. suivants qui font partie des MSs. de la biblioth. roy. : *Calendrier arménien*, comparé aux calendriers de douze nations différentes; un *Tr. de mathématiques;* un *Livre de rhétorique; Grammaire arménienne;* un *Livre sur l'astronomie;* et plusieurs *Homélies* ou *Panégyriques de saints*.

CHIRINOS (PIERRE), jés. espagnol, né en 1556, à Ossuna, fut envoyé dans les îles Philippines, et mourut à Manille en 1634. On lui doit : *Relacion de Filipinas*, etc., Rome, 1604, in-4, ouvrage très curieux. — CHIRINOS (Jean), religieux trinitaire, né à Grenade dans le 16e S., conseiller juge de la foi dans cette ville et à Cordoue, a publ. (en espagnol) *Abrégé historique des persécutions que l'Église a souffertes depuis son origine*, Grenade, 1593, in-4. — CHIRINOS Y SALAZAR (Ferdinand), jésuite, né à Cuença, professa l'Écrit. sainte dans différentes villes, fut prédicateur de Philippe IV et confesseur du duc d'Olivarès; refusa plus. évêchés tant en Espagne qu'en Amérique, mais ne put se dispenser d'accepter la charge de conseiller du tribunal suprême de l'inquisition en 1640, et mourut à Madrid en 1646. Entre autres ouvrages, on a de lui : *Expositio in proverbia Salomonis*, Paris, 1619, 2 t. in-fol. —*In Cantica canticorum*, Lyon, 1652, in-fol.

CHIRON (myth.), fils de Saturne et de Phyllire, naquit, suiv. la fable, sous la forme monstrueuse de centaure, parce que son père, surpris dans ses amours par Ops, sa femme, se changea tout à coup en cheval. Dès que Chiron fut grand, il se retira dans les montagnes et dans les forêts, où il s'adonna à l'étude des astres et des plantes. Ce dut être un des plus anciens personnages célèbres de la Grèce, puisque son existence paraît antérieure à la conquête de la toison d'or et à la guerre de Troie. Suidas rapporte qu'il avait composé un livre sur la méd. des chevaux; quelq. savants le regardent comme l'inventeur de la médecine; d'autres lui attribuent l'invent. de la chirurgie; plusieurs enfin lui rapportent la découverte des plantes médicinales, et, parmi ces derniers, quelq.-uns croient qu'il a donné son nom à la *centaurée*. Quoi qu'il en soit de ces diverses opinions, il paraît que Chiron se rendit recommandable par ses talents dans la médec. et dans la chirurgie; c'est de lui qu'Esculape apprit ces sciences, suivant la mythol., qui lui donne aussi pour élève un gr. nombre de héros ou demi-dieux, entre autres Achille, Castor et Pollux, ainsi qu'Hercule. Une flèche que ce dern. lui laissa tomber involontairement sur le pied lui ayant fait une blessure incurable, Chiron conjura

les dieux de le rendre mortel, et de terminer avec sa vie les violentes douleurs qu'il endurait. Jupiter exauça sa prière, et le plaça dans le ciel, où il forme, sous le nom du *Sagittaire*, le 9e signe du zodiaque. Un tabl. antique trouvé à Herculanum représente Chiron donnant des leçons de musiqne à Achille.

CHISHULL (Edmond), antiquaire angl., né dans le comté de Bedfort vers 1680, voyagea dans le Levant, séjourna plusieurs années à Smyrne en qualité de chapelain de la factorerie anglaise; de retour en Angleterre, fut nommé chapelain de la reine Anne, et mourut en 1733. On a de lui : *Antiquitates asiaticæ christianam æram antecedentes*, Londres, 1728, in-fol., fig.; des poésies latines estimées et des ouvrages de controverse peu remarquables. Méad a publ. la *Relation* (en angl.) *du voyage de Chishull en Turquie, et de son retour en Angleterre* , Londres, 1747, in-fol. Ce vol. peu commun doit se réunir aux *Antiquitat. asiaticæ*, parce qu'il peut en quelque sorte tenir lieu d'une seconde partie promise par Chishull, mais dont il n'a malheureusement paru que les 12 prem. pages.

CHI-TSONG, onzième empereur chinois de la dynastie de Ming, né en 1507, fut un de ces princes apathiques et nuls que le titre de la naissance appelle pour le malheur des peuples au gouvernem. d'un empire. Faible, crédule, superstitieux, tout entier à l'oisiveté et à la mollesse, il montra une insouciance absolue pour les affaires de l'état. Les Tatars, les pirates du Japon et des îles environnantes en profitèrent pour insulter et ravager les côtes et les frontières de l'empire. Chi-Tsong employa une partie de sa vie à la recherche d'un breuvage qui pût lui donner l'immortalité; près de descendre au tombeau, il reconnut, dit-on, ses erreurs, et en fit une déclaration solennelle, avec invitation à ses ministres de la publier. Il mourut en 1566.

CHI-TSOU ou HOUPILAI ou KOUBLAI-KHAN, fondat. de la 20e dynastie chinoise, dite des *Yuen*, petit-fils de Djenguis-Khân (Genghis-Khan), né en 1214, fut proclamé, en 1260, emper. des Mogols ou Mongous, qui étaient déjà maîtres de toute la partie septentrionale de la Chine. Après une guerre de 12 ans, Houpilai (c'était le nom que portait alors l'empereur des Mogols) acheva la conquête de ce vaste pays, fit prisonnier le jeune empereur chinois, dernier rejeton de le dynastie des Song, et prit, en montant sur le trône, le nom de Chi-tsou. Aucun prince n'a régné sur une monarchie aussi vaste, ni commandé à tant de peuples. L'empire de Chi-tsou, au moyen de nouvelles conquêtes qu'il ajouta à celle de la Chine, comprenait, outre cette immense contrée, la Tatarie chinoise, le Pégu, le Thibet, le Tonquin, la Cochinchine, d'autres pays à l'occident et au midi de la Chine, ainsi que le Leao-tong et la Corée au nord; de plus, il avait pour vassaux ou tributaires tous les princes de sa maison, qui régnaient alors en Perse, en Assyrie, dans le Turkestan, dans la grande et petite Tatarie, du Dnieper à la mer du Japon, et de l'Inde à la mer Glaciale. Les historiens chinois ne font point l'éloge de ce monarque parce qu'il avait conquis leur patrie; mais les Mogols le regardent comme l'un des plus sages et des plus célèbres de leur souverains. Il adopta les mœurs civilisées des Chinois, encouragea l'agriculture, le commerce, les sciences, les lettres, les arts, publia un nouveau code par lequel il donnait aux Chinois des lois plus sages et plus humaines que celles auxquelles d'autres conquérants les avait assujétis; et si on peut lui reprocher plusieurs défauts, ils furent effacés par les qualités qui constituent les grands monarques. Ce fut sous son règne que le célèbre voyageur vénitien Marco Polo (*v.* ce nom) vint à la Chine. Chi-tsou mourut en 1294, dans la 34e année de son règne comme empereur des Mogols, et dans la 14e comme empereur de la Chine.

CHIUSOLE (Antoine), géographe, né près de Roveredo en 1679, fut à l'âge de 13 ans envoyé par son père à Salzbourg pour y faire ses études, et en les terminant obtint la chaire de mathémat. Il ne la garda qu'un an. Entraîné par son goût pour les voyages, il visita l'Allemagne, l'Angleterre, la France et l'Italie, dans la compagnie de différents seigneurs charmés d'avoir avec eux un homme aussi instruit; et de retour à Roveredo, y reprit l'enseignem. des mathématiq. et des langues. Il mourut en 1755. On a de lui : *la Geometria comune, legale, ed aritmetica*, etc.; *la Genealogia moderna delle case più illustri di tutto il mondo*, etc.; *il Mondo antico, moderno e novissimo*, etc.; *Compendio di tutti tre i tomi della geografia antica*, etc. Tous ses ouvr., accueillis lors de leur publicat., sont aujourd'hui si complétement oubliés, qu'on ne les trouve pas indiqués dans les catalogues des biblioth. d'Italie. Il a laissé MS. *la Storia politica, universale, ridotta in compendio*, en 9 gr. vol. in-4. — Chiusole (Marc-Azzon), juriscons. et poète d'Arco, dans le Trentin, où il naquit en 1728, fut conseiller du prince év. de Trente, et mourut en 1765, laissant 2 vol. de poésies médiocres : *Saggio poetico di sacre traduzioni e morali sonetti*, etc.; *la Passione di N.-S. Jesu-Cristo*, etc., *in ottava rima, con alcuni sonetti morali*. — Chiusole (le comte Adam), parent des précéd., né comme Antoine près de Roveredo, en 1728, fit ses prem. études à Sienne sous les jésuites, et montra de bonne heure plus d'inclinat. que de talent pour la poésie. Au goût des vers, il joignit celui de la peinture, et vint à Rome où il fréquenta les écoles de Mengs et de Battoni. Comme il n'était pas plus peintre que poète, il ne fit pas un seul tableau; mais il acquit des connaissances très étendues dans les arts, et devint un excellent juge des product. des artistes. Doué du caractère le plus aimable, obligeant et spirituel, il se vit recherché par les plus grands seigneurs, et fut en correspondance avec tous les savants et les amateurs. Il refusa la place d'inspecteur de la galerie royale de Berlin que lui fit offrir Frédéric II, et sur la fin de sa vie se retira dans sa patrie, où il mourut en 1787. On a de lui un assez grand

nombre d'opuscules en prose et en vers, mais dont aucun ne s'élève au-dessus du médiocre : *Componimenti poetici sopra la pittura trionfante*, Sienne, 1751, in-8 ; c'est un ouvr. de sa jeunesse. — *Dell' arte pittorica libri VIII*, etc., Venise, 1768, in-8. — *De precetti della pittura libri IV in versi, aggiuntori altri opuscoli sulli arti, in prosa ed in verso*, ib., 1781, in-8. Il a, dans ce nouvel ouvr., refondu son prem. poëme, en le resserrant, mais sans l'améliorer beauc. Ce jugement sévère est de Cicognara. — *Itinerario delle pitture, sculture ed architetture, piu rare si molte città d'Italia.* Clément Vannetti a publié l'*Éloge* de Chiusole.

CHIVALET (Antoine), gentilhomme dauphinois, est auteur d'un mystère intit. : *Sen suyt la vie de St Christofle, élégamm. composée en rimes franç., et par personnaiges*, représenté à Grenoble en 1527, et impr. dans la même ville en 1530. On conjecture que l'aut. était mort long-temps avant l'impression, puisqu'il y est qualifié « jadis souverain maître en telle composition, » ce qui indique aussi qu'il a dû composer plusieurs autres pièces du même genre qui se sont probablem. perdues.

CHIVOT (Marc-Antoine-Franç.), littérateur, né en Picardie en 1752, fit ses études à Paris, devint professeur d'humanités dans l'un des colléges de l'univers., et se fit une réputat. par ses talents pour l'enseignement, ainsi que par plusieurs compositions grecq., lat., franç., à l'occasion de divers événements. Une partie de sa vie fut consacrée à la rédaction d'un grand ouvr. intit. : *De l'esprit ou de la filiation des langues*. On n'a, de tous les matériaux qu'il avait préparés à ce sujet, qu'un exemplaire des *Racines gr.*, chargé de notes intercalaires. Les autres pièces, envoyées par les héritiers de Chivot à Villoison, ne se sont pas retrouvées dans les papiers de ce savant. On doit aussi à ce profess. la traduct. de quelq. fragm. de Ménandre, insérés dans l'*Hist. des théâtres*. Crouzet a publ. en 1787 l'*Éloge* de Chivot, son collègue et son ami.

CHLADNY (Martin), théologien protestant, né en 1669 à Cremnits en Hongrie, professa la théologie à Wittemberg, où il mourut en 1725. Ses principaux ouvrages sont : *de Fide et ritibus Ecclesiæ græcæ hodiernæ ; de Dyptichis veterum ; de Abusu chemiæ in rebus sacris ; de Ecclesiis cholchicis, earumque statu, doctrinâ et ritibus*, 1702, in-4. — *Dissert. theologica quâ revelationes Brigittæ excutit*, 1715, in-4. — Chladny (Jean-Martin), son fils, né en 1710, professeur de théologie à Erlang, mort en 1759, a publié, de 1754 à 1756, un *Journal hebdomadaire de questions sur la Bible*, et plus. autres ouvrages en latin et en allemand, dont les plus remarquables sont : *Logica practica, seu problemata logica*, Leipsig, 1741, in-8. — *Programma de fatis bibliothecæ Augustini, in excidio Hipponensi*, ibid., 1742, in-8. — *Opuscula acad.*, ibid., 1741-50, 2 vol. in-8. — *Vindiciæ amoris Dei puri*, etc., Erlang, 1757, in-4. — Chladny (Ernest-Martin), frère du précédent, né en 1715, profess. de droit à Wittemberg, mort en 1782, a donné quelq. *Dissert. academ.* peu remarq.

CHMIELECIUS (Martin), médec., né à Lublin en 1559, vint achever ses études à Bâle, fut reçu docteur en 1587, obtint en 1589 une chaire de logique qu'il occupa 21 ans, et ensuite celle de physique qu'il conserva jusqu'à sa mort, en 1632. Membre du collége de philosophie et de médecine de Bâle, il avait été promu plus. fois au décanat de l'une et l'autre de ces facultés. On a de lui : *Dissertatio de humoribus*, Bâle, 1619, in-4. — *De Elementis*, ibid., 1625, in-4 ; et des *Lettres sur la médecine*, dans la *Cista medica* de Jean Hornung, Nuremberg, 1625, in-4.

CHODKIEWICZ (Charles, comte de), général polonais, né en 1560, fils de Jean, palatin de Wilna, voyagea de bonne heure dans la plus grande partie de l'Europe, où il puisa le goût et les principes militaires à l'école des plus célèbres guerriers. De retour dans sa patrie, il se signala dans plusieurs affaires contre les Cosaques, et contribua beauc. aux victoires que Zaymoyski remporta sur Michel, prince de Valachie. En 1600, Sigismond III lui confia la charge de grand-maréchal de Lithuanie. Pendant la guerre avec les Suédois, il défendit la Livonie, et remporta une victoire complète à Kirckolm sur le roi Charles IX, qui avait une armée quatre fois plus forte que la sienne. Il obtint ensuite sur les Moscovites des succès qui valurent à la Pologne la cession de plus. districts, en 1619. Non moins heureux contre les Turks, il battit à plusieurs reprises l'armée formidable du sulthan Osman, et mourut en 1621. Sa *Vie* a été écrite par A. Narusewiez, év. de Luck, 2 vol. in-12. C'est un des meilleurs ouvrages de la littérature polonaise.

CHODORLAHOMOR, roi de l'Élymaïde, vers l'an 1925 avant J.-C., avait étendu ses conquêtes jusqu'à la mer Morte, lorsqu'il fut vaincu par Abraham, accouru, à la tête de ses nombreux serviteurs et de ses voisins, pour délivrer des mains de ce prince Loth, son neveu, et un gr. nombre d'autres captifs.

CHODOWIECKI (Daniel-Nicolas), peintre et graveur, né en 1726 à Dantzig, avait été destiné au commerce par son père, et n'eut, dans la nouv. carrière où son goût l'entraîna, d'autres secours que ceux de son aptitude extraordinaire et son ardeur pour le travail. Établi depuis 1743 à Berlin, ce fut dans cette ville qu'il perfectionna ses talents, et que soutenu, encouragé par de riches amateurs, il obtint à la fois la fortune et la considération. Il y mourut en 1801, directeur de l'acad. des arts et des sciences mécaniques. Les compositions de cet artiste, dont l'œuvre comprend plus de 3,000 pièces, ont en général beaucoup d'expression et de vérité ; elles ont été recherchées par tous les libraires de son temps, et enrichissent, entre autres, des édit. de l'Arioste, de Gessner, de Lavater et du roman de *Don Quichotte*. On trouve le catalogue de ses ouvrages dans le *Dictionnaire des artistes* de Heinecken, dans les *Miscallaneen artistischen Inhalts* de Meusel (t. Ier, no 131), et dans le *Manuel des amateurs de l'art*, par Huber.

CHOFFARD (Pierre-Philippe), dessinateur et graveur, né à Paris en 1730, se forma un genre particulier d'ornem., qu'il exécutait avec un goût et un esprit infinis. Parmi ses estampes on distingue: les pl. d'Herculanum pour le *Voyage pittoresque* de l'abbé de Saint-Non; la *Vue du pont d'Orléans*; une des pl. des *Batailles de la Chine*, d'après le dessin de Jean Damascénus, missionnaire; les vignettes et culs-de-lampe pour les *OEuvres* de J.-J. Rousseau, les *Contes* de La Fontaine, les *Métamorphoses* d'Ovide, le *Voyage de la Grèce*. Cet artiste mourut en 1809; il a publié : *Notice histor. sur l'art de la gravure*, 1805, in-8, réimpr. en 1809 en tête de la nouvelle édit. du *Dictionn. des graveurs* de Basan. Ponce a donné une *Notice* sur Choffard, dans l'*Annuaire de la société des arts graphiques*.

CHOIN (Marie-Émilie JOLY de), favorite du dauphin, fils de Louis XIV, qui, dit-on, l'épousa secrètement, comme son père avait épousé Mme de Maintenon, était née à Bourg, d'une famille noble originaire de Savoie, et fut d'abord placée auprès de la princesse de Conti. Douée de moins de beauté que de douceur et d'esprit, elle ne fit usage de son ascendant sur le prince que pour opérer dans sa conduite de notables réformes; et cela pourrait expliquer la distinct. et les égards dont elle jouit à la cour, où toutefois elle ne se rendait que fort rarement, faisant de Meudon son principal séjour. Après la mort du dauphin, Mlle de Choin vécut dans la retraite avec une fortune très médiocre, et mourut en 1744. Duclos, dans ses *Mémoires*, appuie fortem. l'opinion du mariage secret, contre laquelle Voltaire s'élève avec chaleur.

CHOIN (Louis-Albert JOLY de), savant et vertueux prélat, de la même famille que la précéd., né en 1702 à Bourg-en-Bresse, dont son père était gouverneur, fit ses études au séminaire de St-Sulpice, et fut fait grand-vicaire de Nantes. Appelé en 1738 au siége épiscopal de Toulon par le card. de Fleury, auquel il opposa d'abord une modeste résistance, il rappela par son zèle vif et pur les premiers temps de l'Église, et institua de sages réformes dans son diocèse, qu'il édifia par la simplicité de ses mœurs et par la constante pratique d'une ardente charité. Après avoir été plus. fois député aux assemblées du clergé, il mourut en 1759, laissant, outre un grand nombre de *Mandements* et autres écrits, une *Instruct. sur le rituel*, Lyon, 1778, 3 vol. in-4; ibid., 1790, ouvr. qui peut, en quelque sorte, tenir lieu de bibliothèque à un ecclésiastique.

CHOISEUL, famille dont l'illustration remonte à Raynard III, qui épousa en 1182 Alix de Dreux, petite-fille de Louis-le-Gros, et qui, divisée en plusieurs branches, a dès-lors produit un grand nombre d'hommes distingués. — Ch. de Choiseul, comte du Plessis-Praslin, fils de Ferri, mort à la bataille de Jarnac, apprit le métier des armes sous le maréchal de Matignon, qu'il suivit un instant sous les drapeaux de la Ligue; puis reconnaissant bientôt dans les Guise une faction armée contre les intérêts du trône, il se retira en Champagne, où sa prudence et son zèle maintinrent l'autorité roy. L'un des premiers, il s'empressa de reconnaître Henri IV, qui le nomma en 1594 capitaine de ses gardes, puis gouverneur de Troyes, et lui conféra l'ordre du St-Esprit. Il eut en 1602 avec Vitri la commiss. d'arrêter Biron et le comte d'Auvergne; il rendit, l'année suivante, un plus grand service à son maître, en faisant évader Bellegarde, que Henri IV voulait sacrifier à sa jalousie. Sujet toujours fidèle, il reçut en 1619 la récompense tardive de ses services, par le titre de maréchal de France: il eut depuis le commandement d'une armée dans la Normandie, dans l'Anjou, etc.; le calme rétabli dans les provinces, il se retira dans son gouvernement à Troyes, où il mourut en 1626, âgé de 63 ans. Il avait commandé neuf armées, s'était trouvé à quarante-sept batailles ou combats, avait conquis cinquante-trois villes, et reçu trente-six blessures.

CHOISEUL (César, duc de), sieur du Plessis-Praslin, neveu du précédent, né à Paris en 1598, fut placé par Henri IV, en qualité d'enfant d'honneur, auprès du dauphin, puis, à 14 ans, obtint un régiment qu'il résolut de conduire lui-même à pied, et fit ses premières armes en Champagne sous les yeux de son oncle. Habile dans l'escrime, il se fit bientôt un nom par ses duels: le plus connu est celui qu'il eut avec l'abbé de Gondi, depuis cardinal de Retz. Il suivit Louis XIII au siége de St-Jean d'Angely, où les soldats franç. se servirent pour la dernière fois du bouclier. Envoyé avec son régiment dans l'île d'Oléron pour s'opposer à la descente des Anglais, il fit échouer leurs efforts. Après la prise de La Rochelle, il en fut nommé commandant. Il eut part à toutes les expéditions qui suivirent la réduct. de cette place importante, et se montra non moins habile dans l'art de négocier que dans celui de vaincre. Les succès qu'il avait obtenus sur les Espagnols en Italie, le firent désigner pour aller commander le siége de Roses dans la Catalogne, et la prise de cette forteresse en 1645 lui valut le titre de maréchal de France. De retour à l'armée d'Italie, où il ajouta à sa réputation par de nouvelles victoires, il en est rappelé par les troubles connus sous le nom de *guerre de la Fronde*. Fidèle au parti de la cour, il battit à Réthel Turenne, qui commandait l'armée espagnole. Il apprit l'art de la guerre à Louis XIV, qu'il accompagna dans ses premières campagnes, et mourut en 1675, âgé de près de 78 ans. La bibliothèque royale possède deux recueils de *Lettres* de Choiseul, depuis 1632 jusqu'en 1651, et on a de lui des *Mémoires*, depuis 1628 à 1671, Paris, 1676, in-4. Ils ont été réimpr. dans l'édit. des *Mém.* de son oncle par Petitot, 2e série, 57. La *Vie* de César de Choiseul et celle de son oncle Charles de Choiseul, par Turpin, forment le 26e volume des *Hommes illustres de la France*. — Choiseul (Gilbert de), frère puîné du précédent, év. de Comminges en 1644, député de son ordre à l'assemblée des notables en 1650, y prononça une harangue, fut employé depuis dans les négociations entamées pour

ramener la paix dans l'Église, troublée par le livre de Jansénius sur la grâce ; en 1666, fit l'oraison funèbre du prince de Conti ; transféré en 1670 sur le siége de Tournai, concourut à la *Déclaration* du clergé de 1682, et mourut à Paris en 1689, laissant la réputation d'un prélat éclairé. C'est l'évêque de Tournai qui passe pour avoir rédigé les *Mémoires* de son frère (*v.* l'art. précédent). Outre l'oraison funèbre déjà citée et celle du duc de Longueville, il a publ. plus. ouvr. ascétiques et quelques écrits de controverse, dont le seul qui puisse être lu maintenant est intit. : *Mémoires touchant la relig.*, Paris, 1681-85, 3 vol. in-12. Sa *Lettre pastorale sur le culte de la Vierge*, réimpr. à la tête des *Avis salutaires de la Vierge à ses dévots indiscrets*, par Baillet, fit beaucoup de bruit dans le temps et n'a rien perdu de son import. La maison de Choiseul a donné plus. prélats aux siéges les plus illustres de l'Église de France. — CHOISEUL-BEAUPRÉ (Gab.-Florent de), né en 1685 à Dinant, évêque de St-Papoul en 1718, nommé en 1723 au siége de Mende, publia des *Statuts synodaux* pour ce diocèse, 1739, in-8, et mourut en 1767, doyen des évêques de France. — CHOISEUL-BEAUPRÉ (Claude-Antoine de), aumônier du roi, évêque de Châlons-sur-Marne, en 1733, mourut en 1763, à 66 ans. — CHOISEUL-BEAUPRÉ (Ant.-Clériadus de), né en 1707, aumôn. du roi de Pologne, primat de Lorraine, nommé en 1754 à l'archevêché de Besançon, accompagna son cousin, le comte de Stainville, depuis ministre, dans son ambassade près du St-siége en 1756, et obtint du pape Benoît XIV la promesse que le chevalier de St-George (le prétendant) serait compris dans la première promotion de cardin. ; élevé lui-même à la dignité de cardinal en 1761, il mourut en 1774. — CHOISEUL-STAINVILLE (Léopold-Charles de), né en 1724, frère du ministre, év. d'Évreux en 1758, archevêque d'Alby en 1759, transféré au siége de Cambrai en 1764, mourut en 1781 à Moulins, en revenant des eaux de Vichy.

CHOISEUL-FRANCIÈRES (CLAUDE, comte de), maréchal de France, de la famille des précédents, né en 1632, se distingua dans la guerre de Hongrie en 1664, et décida le gain de la bataille de St-Gothard. Sur sa réputation de valeur et d'habileté, les Vénitiens le demandèrent à Louis XIV; en 1669, il prit le commandement des troupes laissées dans Candie par le duc de Navailles, et contribua beauc. à repousser les Turks. Il se signala en 1674 au combat de Senef, fut nommé lieutenant-général en 1676, servit depuis en Allemagne, obtint en 1693 le bâton de maréchal, et mourut à Paris en 1711, doyen des maréchaux.

CHOISEUL (ÉTIENNE-FRANÇOIS, duc de), ministre, né en 1719, entra de bonne heure au service sous le nom de *comte de Stainville*, et s'éleva rapidem. aux premiers grades. Son mariage avec la sœur de la duchesse de Gontaut, et sa liaison avec la marquise de Pompadour lui fournirent les moyens de satisfaire une ambition qu'il ne dissimulait pas. A son entrée dans la carrière politique, nommé à l'ambassade de Rome, il plut au pape Benoît XIV, dont il obtint tout ce qu'il voulut, et notamment la promesse du chapeau de cardinal pour l'abbé de Bernis, alors ministre, qu'il ne croyait pas devoir sitôt remplacer. Il passa de l'ambassade de Rome à celle de Vienne en 1757, et l'année suiv., il fut nommé ministre des affaires étrangères. Créé duc et pair, Choiseul s'éleva bientôt au plus haut degré de faveur. En 1761, à la mort du maréchal de Belle-Isle, il joignit le porte-feuille de la guerre à celui des affaires étrangères, qu'il remit la même année à son cousin, le comte de Choiseul, créé *duc de Praslin*, lorsque le roi lui donna le ministère de la marine. Pendant qu'il était aux affaires étrangères, il avait conclu le fameux traité connu sous le nom de *Pacte de famille*, destiné à resserrer les liens entre les différ. branches de la maison de Bourbon, et cet acte de haute politique lui valut de nouvelles grâces et de nouv. dignités. Nommé ministre de la guerre et de la marine à l'époque où la France, forcée d'abandonner ses conquêtes en Allemagne, se voyait obligée de céder ses colonies aux Anglais, il s'occupa des moyens de réparer tant de désastres, et réorganisa l'armée ; les régiments, qui avaient jusqu'alors porté le nom de leur colonel, prirent celui d'un prince; d'utiles réformes eurent lieu dans les manœuvres; le corps de l'artillerie et du génie reçut diverses améliorations ; de nouv. écoles furent fondées pour les différ. armes, et de sages économies compensèrent le surcroît de dépenses dont le trésor royal fut momentaném. chargé par les pensions accordées aux anc. officiers mis à la retraite. Dans le même temps Choiseul s'occupa de recréer la marine; par ses soins les forêts vierges des Pyrénées, mises en coupes régulières, fournirent d'excellentes mâtures, dont le Gave, rendu navigable, facilita le transport à Bayonne. Le commerce avec les Indes reçut des encouragements, et d'habiles intendants, chargés de l'administration des Antilles, accrurent en peu de temps leurs produits. Premier ministre sans en avoir le titre, Choiseul concourut à la destruction des jésuites, que l'appui du dauphin ne put sauver de leur ruine. Tant de pouvoir éveilla l'envie : on lui reprochait le fameux traité de 1763, imposé par des malheurs auxquels il était étranger, et dont il cherchait par tous les moyens à prévenir les suites. La mort de Mme de Pompadour, en 1764, le priva d'une amie puissante et dévouée. Elle fut remplacée par Mme du Barry (*v.* ce nom) soutenue par les ennemis du duc de Choiseul qui, repoussant les avances de la nouvelle favorite, la mit dans la nécessité de le perdre dans l'esprit du roi. Cette fois les courtisans prirent parti pour le ministre, mais leur opposition fut inutile. Sa disgrâce lui fut annoncée le 24 décembre 1770, par une lettre sévère qui le reléguait à Chanteloup; il y fut accompagné par les acclamat. publiq. : les trois années de cette brillante disgrâce furent les plus belles et les plus heureuses de sa vie. Rappelé de son exil à l'avénem. de Louis XVI, le duc de Choiseul reçut de ce prince un accueil honorable; mais il ne put ressaisir le pouvoir. Aidé de son inépuisable gaîté

et surtout de sa légèreté naturelle, il parut s'en consoler; toutefois il laissa de temps en temps percer son dépit en plaisanteries trop caustiques sur le compte de ses success. Il mourut en 1785, ne laissant que de faibles débris de la fortune de sa femme, qui se fit un devoir de garantir les dons excessifs que son prodigue époux léguait, par son testament, aux personnes qui l'avaient servi, puis se retira dans un des plus pauvres couvents de Paris, emportant l'estime et l'admirat. universelle. Les prétendus *Mémoires* du duc de Choiseul, publ. par Soulavie, 1790, 2 vol. in-8, se composent de quelq. fragments écrits à diverses époques par ce ministre, et qui ne peuvent avoir d'intérêt que pour les personnes admises à son intimité. Basan a publ. *Recueil d'estampes gravées d'après les tableaux du cabinet du duc de Choiseul*, 1771, in-4. Ce vol. contient 130 pièces; il y a des épreuves avant la lettre.

CHOISEUL-GOUFFIER (Marie-Gabriel-Auguste-Laurent), né à Paris en 1752, prit le nom de *Gouffier* en épousant l'héritière de cette maison. Il montra dès son enfance une prédilect. marquée pour tout ce qui se rattachait à la Grèce, et profita du voyage que Chabert (*v.* ce nom) fit en 1776, chargé de lever une carte de la Méditerranée pour satisfaire sa curiosité. Il vit les lieux célébrés par Homère, et rapporta de ses excursions une foule de débris précieux qu'il s'empressa de mettre en ordre. En 1780, il fit paraître le 1er vol. de son *Voyage pittoresque de la Grèce;* le plus bel ouvr. qui ait jamais été publ. sur cette poétique contrée, mais qu'il ne devait pas avoir le bonheur de voir terminé. L'année précédente il avait reçu le titre d'associé de l'acad. des inscript., où plus tard il lut un savant *Mémoire sur l'hippodrome d'Olympie*. En 1784, il remplaça d'Alembert à l'Acad. franç., où il prononça, le jour de sa réception, un discours très remarquable. Nommé l'année suiv. ambassadeur à Constantinople, il emmena l'abbé Delille, dont il fut toujours l'ami. Dans le cours de cette légation, il continua ses importantes recherches, et fit en même temps de généreux efforts pour faire participer les Turks aux avantages de la civilisation de l'Europe; mais il faillit perdre le crédit dont il jouissait, par la malveillance d'un ministre étranger qui remit au divan un exempl. du *Voyage en Grèce*, en signalant les passages du discours préliminaire où l'auteur invite les Grecs à l'indépendance. Il s'empressa de détourner le coup en remettant au grand-seigneur l'ouvr. corrigé. Nommé en 1791 ambassad. à Londres, il refusa de s'y rendre, et de Constantinople correspondit avec les princes émigrés, ne voulant pas reconnaître l'autorité qui avait remplacé celle du roi. Décrété d'accusation en 1792, à la suite d'un rapport de Hérault-Sechelles, et craignant d'être arrêté, il se rendit en 1793 à Pétersbourg, où il fut accueilli par l'impératrice de la manière la plus flatteuse. Paul Ier lui continua la même bienveillance en le nommant son conseiller intime, et l'établissant directeur de l'acad. des arts et des bibliothèques impériales. A sa rentrée en France en 1802, il fut nommé membre de l'Institut et reprit la continuation du gr. ouvr. qui lui fait tant d'honneur. A la restaurat. il fut nommé membre de la chambre des pairs et reprit sa place à l'Acad. française. Il mourut aux eaux d'Aix-la-Chapelle en 1817. Le *Voyage pittoresque de la Grèce*, 1780-1824, 3 vol. in-fol. avec 300 pl., reste le prem. titre de Choiseul-Gouffier à l'estime des sav. et des littérateurs. On lui doit encore quelq. *Mémoires* et les notes du poème de l'*Imagination*, par Delille.

CHOISEUL, duc de Praslin. — V. Praslin.

CHOISY (François-Timoléon de), de l'Académie franç., né à Paris en 1644, fut gâté par sa mère, qui se plaisait à l'habiller en femme, parce qu'il lui semblait plus beau sous ce travestissement. Il en profita plus tard pour abuser de la sécurité qu'il inspirait à de jeunes personnes, ainsi qu'il l'a raconté dans l'*Hist. de Mme la comtesse des Barres*, dont il est le véritable héros. Il rougit enfin de sa conduite, et pour laisser le temps d'en effacer le souvenir, il se rendit en Italie avec le cardinal de Bouillon, qui le choisit pour son conclaviste. Il contribua beauc. à l'élection du pape Innocent XI. A son retour de Rome il fut attaqué d'une maladie dangereuse, et, résolu de se convertir, il eut avec son ami l'abbé Dangeau, des conférences dont il publ. le résultat. Ce sont : *Quatre dialogues sur l'immortalité de l'âme, la provid., l'existence de Dieu et la religion*, Paris, 1684, in-12. Adjoint au chevalier Chaumont nommé ambassadeur à Siam, pendant la traversée il se fit ordonner prêtre, et dit sa première messe sur le vaisseau qui le ramenait en France. Il fut admis en 1627 à l'Académie franç., dont il partagea les travaux avec zèle, et mourut en 1724, doyen de cette compagnie. Ses ouvr. les plus remarquables, dont l'abbé d'Olivet a donné le catal. raisonné à la suite de la *Vie* de l'aut., Lausanne, 1748, in-8, sont : *Journal du voyage de Siam*, 1687, in-4 et in-12.—*Histoire de l'Église*, 1703 à 1740, 11 vol. in-4.—*Histoire de France sous les règnes de St Louis, Philippe de Valois, le roi Jean, Charles V et VI*, 1750, 4 vol. in-12.—*Mémoires pour servir à l'hist. de Louis XIV* (publ. par Camusat), 1727, 2 vol. in-12. Les *Mémoires* de Choisy ont été réimpr. dans la collection de Petitot, tome LXIII, avec des additions tirées de ses MSs. qui font aujourd'hui partie de la biblioth. de l'Arsenal, et précédées d'une notice curieuse sur l'auteur, par M. Monmerqué.

CHOKIER (Érasme de SURLET, sieur de), jurisc., né à Liége en 1569, mort en 1625, a laissé : *De jurisd. ordin. in exemptos*, en 2 vol.; et *De advocatis feudalib.* — Son frère, Jean-Ernest Chokier, vicaire-général du diocèse de Liége, né en 1571, mort en 1650, fondat. d'une *maison des filles repenties*, et d'un hospice pour les incurables, a laissé des *notes* sur Sénèque, Onosander, etc. On lui doit en outre : *De re nummariâ prisci ævi collatâ ad æstim. præsentis*, Liége, 1619, in-8; un *Tr. des cas réservés*, et plus. *écrits* de controverse. — Chokier (Jean-Frédéric), doct. en théol., chan-

celier de Liége, mort en 1635, oncle des précéd., n'est connu que par un *Recueil de prières*, en lat., Liége, 1636, in-12.

CHOLET (Jean), card., fondat. du collége des Cholets, fils d'Oudard, seign. de Nointel en Beauvoisis, fut créé card. en 1281, par le pape Martin IV, qui le chargea de diverses légations, ainsi que son successeur Nicolas IV. Les nombreux legs institués par son testament, de 1289, supposent une fortune immense. Il mourut en 1291, et fut inhumé à l'église de St-Lucien, près de Beauvais, dans un magnifique tombeau sur lequel on voyait son effigie d'argent massif, enrichie de pierreries.

CHOLIÈRES (Nicolas), avocat au parlement de Grenoble, a publié quelq. ouvr. fort rares, et qui sont recherchés par les amateurs de notre ancienne litterature; ce sont : *les neuf Matinées*, Paris, 1585, in-8, suivies des *Après-dînées*, 1587, in-12, réunies en 1611 et 1615 sous ce titre : *Contes et discours bigarrez du sieur de Cholières*, 2 vol. in-12. — *La Guerre des masles contre les femelles*, en trois dialogues, avec les *Mélanges poétiques de l'auteur*, 1588, in-12.—*La Forêt nuptiale*, 1600, in-12.

CHOLIN (Pierre), savant helléniste, né à Zug, professa les belles-lettres à Zurich, fut précepteur de Théodore de Bèze, trad. du grec en latin les livres réputés apocryphes par les protestants, et mourut en 1542. Cholin, dont Bude faisait beaucoup de cas, concourut, avec Léon de Juda, Bibliander, Pellican et R. Gautier, à la *Bible* dite *de Zurich*, très estimée des protestants : elle est chargée de notes littérales et de scholies sur les marges.

CHOMEL (Noel), agronome, né vers 1640 à Paris, était petit-neveu de Delorme, prem. méd. de Henri IV et de Louis XIII. Ayant passé quelque temps au séminaire de St-Sulpice, il fut établi par le supérieur, l'abbé Tronson, pour régir les biens que la communauté possédait à Vincennes, et jaloux de justifier sa confiance, s'empressa d'acquérir toutes les connaissances nécessaires à l'exploitation rurale la plus étendue. Nommé depuis curé de St-Vincent, à Lyon, il y mourut en 1712, après avoir mis au jour le résultat de ses lectures et de ses expériences, sous le titre de *Dictionn. économique*, Lyon, 2 vol. in-fol. Cet ouvr. a eu un gr. nombre d'édit. successivement améliorées, dont la plus récente est celle de Paris, 1767, 3 vol. in-fol., avec des augmentat. par de Lamare. Il a été trad. en allem., Leipsig, 1750; en angl., par Robert Bradley, Londres, 1722 et 1755; en flamand, Leyde, 1743.

CHOMEL (Pierre-Jean-Baptiste), neveu du précéd., médec. et botaniste, né à Paris en 1671, suivit les leçons et les herborisations de Tournefort, dont il devint l'ami, et fut reçu doct. en médecine en 1697. Tournefort ayant formé le projet d'écrire l'hist. générale des plantes du royaume, Chomel se chargea de l'aider dans ce travail. Il présenta successivem. à l'acad. des sciences 7 mémoires qui contiennent la description et l'hist. de diverses plantes, et lui communiqua plus. observations sur les eaux minérales et sur des maladies extraordinaires. Ayant en 1707 obtenu la place de médecin du roi par quartier, qu'avait occupée son père, il réunit dans un jardin les plantes dont on se sert en médecine, et donna dès-lors des cours publics sur leurs propriétés. Chomel admis à l'acad. des sciences en 1720 fut élu doyen de la faculté en 1738, et mourut en 1740. On a de lui : *Abrégé de l'histoire des plantes usuelles*, dont la meill. édit. est celle de Marnend, 1803, 2 vol. in-8.

CHOMEL (Jean-Baptiste-Louis), fils du précéd., médecin de la faculté de Paris, mort en 1765, a publ. entre autres ouvr. : *Essai hist. sur la médecine en France*, ibid., 1762, in-12, curieux et estimé.—*Éloge hist. de Jacq. Molin, dit Dumoulin*, ibid., 1761, in-8. —*Éloge de Duret*, ibid., 1765, in-12.—Chomel, son frère, a publ. anonyme : *Tablettes morales et histor.*, Paris, 1762, in-12. — *Les Nuits parisiennes, à l'imitation des Nuits d'Aulu-Gelle*, 1769, 2 vol. petit in-8. —*Aménités littéraires* ou *Recueil d'anecdotes*, Paris, 1773, 2 part. in-8. — Chomel (Jacq.-François), oncle du précéd., né à Paris, reçu doct. à Montpellier en 1708, intendant des eaux de Vichy, mort vers 1750, a publ. : *Universæ medicinæ theoricæ pars prima, seu physiologia ad usum scholæ accomodata*, Montpellier, 1709, in-12. — *Traité des eaux minérales, bains et douches de Vichy*, Clermont-Ferrand, 1734 et 1738, in-12; Paris, 1738, in-12.

CHOMPRÉ (Pierre), instituteur, né en Champagne, mort en 1760 à Paris, où il dirigeait une maison d'éducation très florissante, est auteur de quelques écrits parmi lesquels nous citerons : *Dictionnaire de la fable*, Paris, 1727, in-12, souvent réimpr., et dont la meilleure édition est celle de Millin, 1801, 2 vol. in-8. — *Dictionn. abrégé de la Bible*, etc., ibid., 1755, in-12; cet ouvrage n'a pas eu moins de succès que le précédent. Petitot en a donné une édition très augmentée, 1806, in-8 et in-12. — *Introduct. à l'étude de la langue latine*, ibid., 1753, in-12. — *Vocabulaire univers. latin-franç.*, 1754, in-8. — *Vie de Brutus, prem. consul de Rome*, 1730, in-8. — *Vie de Callisthène, philosophe*, 1730, in-8. — *Selecta latini sermonis exemplaria*, 1744-1771, 6 vol. in-12; traduit en franç. par l'auteur, 1774, 6 vol. in-12. — Chompré (Étienne-Martin), frère du précédent, et comme lui maître de pension, né à Paris en 1701 et mort en 1784, est auteur des ouvrages suiv. : *Apologues ou Réflexions morales sur les attributs de la fable*, 1764, 1766, in-12, rare; c'est un supplément au dictionnaire de son frère. — *Recueil de fables*, 1779, in-8. — *Tables des matières de l'histoire des Voyages de l'abbé Prévost*, ibid., 1761, in-4. — *Grammaire franç., latine et grecque*, dans le *Cours d'étude pour l'école militaire*. Il a donné de nouv. éditions des deux ouvrages de son frère, *Introduction à la langue latine* et *Selecta latini sermonis exempl.*

CHOMPRÉ (Nicolas-Maurice), écrivain labor., né en 1750, à Paris, fils puîné de l'aut. du *Dict.*

de la Fable, et neveu du précéd., entra jeune dans les bureaux du contrôle-général, et fut, en 1786, nommé chef de bureau au trésor. Privé de cette place à la révolution, il se retira dans une campagne à Ivry-sur-Seine, où il employa ses loisirs à la culture des sciences physiques et mathématiques. Attaché depuis à la direction du cadastre et au ministère des relations extérieures, il fut en 1795 envoyé consul à Malaga. De retour en 1800, il reprit ses études scientifiques, et fit des expériences sur le galvanisme qui lui méritèrent les éloges de l'Institut. Il entra en 1806 au conseil des prises, et lors de la suppression de ce tribunal en 1814, il resta chargé de l'inventaire de ses archives. Il mourut à Ivry en 1825. On a de lui : *Éléments d'arith., d'algèbre et de géom.*, 1776, 2 vol. in-12, pour le cours d'étude de l'école militaire (l'édit. de 1785 est augmentée des *Sections coniques*). — *Table des angles horaires, Trigonom. rectiligne et sphér.*, trad. de l'italien de Cagnoli, 2e édition, 1808, in-4. — *Tables de réduction des poids et mesures*, dans div. ouvr. de chimie. — *Calendrier perpétuel*, présentant d'un coup-d'œil les dates hist. — *Méthode la plus natur. pour enseigner à lire*, Paris, 1815, in-8 (sans nom d'aut.). — Une traduction franç. très estimée des *Comment. sur les lois anglaises*, de W. Blackstone, Paris, 1823, 6 vol. in-8. On lui doit encore plus. mémoires lus à l'acad. et impr. dans div. recueils scientifiques.

CHOPIN (René), jurisc., né près de La Flèche en 1537, fut dans son temps un des plus fameux avocats de Paris. Il abandonna de bonne heure la plaidoirie pour ne plus s'occuper que de la consultation et de la rédaction de ses ouvr. qui lui firent beauc. d'honneur. Bien que Henri III lui eût fait expédier des lettres de noblesse, il fut un zélé ligueur, et reçut l'ordre de quitter Paris comme étant un homme dangereux. Mais il obtint facilement la révocation de cet ordre et mourut en 1606. Ses ouvr., tous en latin, ont été recueillis, Paris, 1663, 6 vol. in-fol., avec la traduction française par Fournet. Les deux principaux sont : un *Traité du domaine* et un de la *police ecclésiastique*, dont les curieux recherchent les exempl. avec la dédicace à Charles X (le cardinal de Bourbon).

CHOQUEL, avocat au parlement d'Aix, mort en 1761, est aut. d'un ouvrage intitulé : *la Musique rendue sensible par la mécanique*, Paris, 1759, 1762, in-8.

CHOQUET (Louis), poète français, est auteur d'un mystère intit. : *l'Apocalypse par St Jean Zébédée, où sont comprises les visions et révélations qu'icelui St Jean eut en l'île de Pathmos*, Paris, 1541, in-fol., à la suite des *Actes des Apôtres* des frères Gréban (*v.* ce nom).

CHOQUET DE LINDU, ingénieur en chef des fortifications et bâtim. civils de la marine, né à Brest en 1713, mort dans cette ville en 1790, a publ. : *Descript. des trois formes du port de Brest, bâties, dessinées et gravées en* 1757; *Description du bagne de Brest*, 1757-1759, gr. in-fol., avec 12 pl.

CHORICIUS, sophiste grec, vivait sous Justinien vers l'an 520 de J.-C.; il se fit une assez grande réputation par des discours et des déclamat. dont on trouve quelques-uns dans la *Bibliotheca* de Fabricius et dans le 2e vol des *Anecdot. græca* de Villoison. Yriarte, dans le *Catalogue de la biblioth. de Madrid*, indique un MS. qui contient 19 déclamations inédites de ce sophiste.

CHORIER (Nicolas), historien, né à Vienne en 1609, fut avocat au parlement de Grenoble, mais négligea le barreau pour se livrer à l'étude de l'hist. et à la rédaction de ses nombreux ouvrages. Littérateur, jurisconsulte, antiquaire, généalogiste, il a joui de son temps d'une grande réputat. comme on le voit par les éloges que lui prodigue Allart dans la *Biblioth. du Dauphiné;* mais il se déshonora par la publication d'un ouvr. infâme à la tête duquel il ne rougit pas d'inscrire tour à tour le nom de Louise Sigée de Tolède et celui du savant Meursius. Tombé dans le mépris, il mourut des suites de ses débauches en 1692. Ses principaux ouvrages sont : *Recherches sur les antiquités de la ville de Vienne*, etc., Lyon, 1659, in-12, nouv. édition augm. par Cochard, Lyon, 1829, in-8. — *Histoire générale du Dauphiné*, Grenoble, 1661-72, 2 vol. in-fol., ouvr. devenu rare, mais qui ne doit être consulté qu'avec précaution, parce que l'aut. a adopté sans examen beaucoup de tradit. peu vraisemblables. — *Nobiliaire du Dauphiné*, ibidem, 1697, 4 vol. in-12. — *De Petri Boessatii vitâ*, etc., ibid., 1680, in-12. — *De D. Salvagnii Boessii vitâ*, etc., ib., 1680, in-12. — *Histoire de la vie de Charles, duc de Lesdiguières*, etc., ibid., 1683 et 1699, 2 vol. in-12. — *La jurisprudence de Guy, pape, dans ses décisions*, etc., Lyon, 1692, in-4; cet ouvr., le meill. de l'aut., a été réimpr. en 1769, in-4. — *Aloysiæ Sigeæ Toletanæ satyra sotadica, J. Meursii latini sermonis elegantiæ*, Grenoble, vers 1670, 2 vol. in-12. L'édition la plus recherchée est de Paris, 1757, in-8.

CHORIS (Louis), habile dessinat., né en 1795 dans la Petite-Russie, de parents allem., montra de bonne heure des disposit. remarquables pour les arts. Son talent pour peindre les objets d'hist. natur. lui procura l'avantage d'accompagner M. de Riberstein, botaniste célèbre, dans le voyage qu'il fit en 1813 au mont Caucase, dont il dessina les plantes les plus belles. Il se rendit en 1814 à l'acad. des beaux-arts de Pétersbourg, et la même année il fut désigné pour faire partie d'une expédit. lointaine sous les ordres du lieut. Kotzebue, fils du célèbre écrivain. De retour de ce voyage, il vint en France en 1819, où il fut accueilli par les sav. et les artistes; bien qu'occupé de la publication d'ouvr. import., on le vit travailler assidûment dans les ateliers de Renaud et de Gerard. De 1821 à 1823, il fit paraître le *Voyage pittoresque autour du monde*, offrant des portraits de Sauvages d'Amérique, d'Asie, d'Afrique et du Grand-Océan, etc., avec des descript. de Cuvier, in-fol., 22 livraisons. En 1824, il donna *Vues et paysages des régions équinoxiales*, petit in-fol., 24 pl. Il quitta la France l'année suiv., avec le projet de visiter le Mexique.

Débarqué à la Vera-Cruz, il se mit en route pour la capitale; mais atteint dans la route par la balle d'un assassin, il expira le 22 mars 1828.

CHORON (ALEXANDRE-ÉTIENNE), l'inventeur d'une nouv. théorie musicale, né en 1772 à Caen, où son père était direct. des fermes, acheva ses études à Juilly d'une manière brillante. Contrarié dans son irrésistible penchant pour la musique, il l'apprit sans livres et sans maîtres. Plus tard il étudia les principes de la composition dans les ouvr. de d'Alembert et de Rousseau. Quelques-uns de ses essais plurent à Grétry, qui lui conseilla de prendre des leçons de l'abbé Roze. Les calculs de la composition le conduisirent à l'étude des mathémat., et ses progrès furent tels, que Monge le fit nommer répétit. à l'école normale, puis à l'école polytechnique, lors de son organisation. Il apprit dans le même temps les langues pour lire tous les ouvr. qui ont été publ. sur l'art auq. il rapportait tout et qui l'occupait uniquem. En 1801 il mit au jour une méthode pour apprendre à lire et à écrire en même temps, qui plus tard fut adoptée dans les écoles d'enseignem. mutuel. Chargé d'un plan de réorganisat. des maîtrises des cathédrales, les événements de 1814 ne lui permirent pas de le voir se réaliser. Il obtint en 1815 la direct. de l'Opéra; mais il la quitta bientôt, ne pouvant espérer la réforme des abus qu'il avait signalés. En 1817 il fonda l'école de musique, pour laq. il écrivit sa *Méthode concertante*, qu'il avait mise en pratique avec le plus brillant succès. De cet établissement datent les progrès de la musique en France, où personne avant Choron n'avait autant fait pour la populariser. Le défaut de subvention l'ayant, en 1832, forcé de restreindre le nombre de ses élèves, il en ressentit un vif chagrin. Celui qu'il éprouva de ne pouvoir entrer à l'Institut, dont il était correspondant depuis 1810, acheva de détruire sa santé débile, et il mourut en 1834. Outre quelques ouvr. moins import., on a de Choron : *Dictionn. histor. des musiciens*, 1810-11, 2 vol. in-8 (avec M. Fayolle). — *Méthode concertante de musique*, 1817, in-fol. *Principes de composition des écoles d'Italie*, 1818, 3 vol. in-fol. — *Méthode concertante de plain-chant*, 1819, in-4.

CHOSROES. — V. KHOSROU.

CHOUDJAA-ED-DOULAH, surnommé *Djélai éddyn Hayder*, l'un des *Nababs* ou vices-rois de l'empire mogol dans l'Inde, né à Delhy en 1729, irrité de l'arrogance des Anglais, leur déclara la guerre en 1763. Mais dès le premier choc son armée fut mise en pleine déroute; et après avoir vainement tenté de réorganiser des moyens de résistance, il se vit forcé d'accepter les conditions onéreuses des Anglais qui le rétablirent dans ses états. Nourrissant au fond de l'âme un profond ressentim. contre ses vainqueurs, il s'occupa de reformer une armée et se servit des Français, que la prise de Pondichéri et de leurs autres comptoirs privaient de toute ressource, pour instruire ses soldats à l'européenne, et sous leur direction établit un arsenal et un parc parfaitement approvisionnés. En annonçant l'intent. d'attaquer les Mahrattes et les autres peuples de l'Inde, il sut tromper les Anglais sur le véritable but de ses préparatifs; il obtint même du gouvern. britannique un corps de troupes auxiliaires pour cette expédit. Vainqueur des Rohyllas, il songeait à secouer le joug de ses puissants alliés, lorsqu'il mourut au commencem. de l'année 1775, laissant la réputation d'un des plus adroits adversaires que les Anglais aient eus dans l'Inde, et du meilleur ami des Français dans cette même contrée.

CHOUÉDÉ, 1er ministre de l'emper. Kien-Long était Tatar mantcheou d'origine; il remplissait depuis plusieurs années la charge de gouverneur de Pé-king, lorsque des envieux le firent envoyer à l'armée alors occupée de la conquête du pays des Eleuths. Le général, qui connaissait sa capacité, sut tirer d'utiles services de ses talents en le plaçant à la tête de l'administration de l'armée. Les ennemis de Chouédé ne le laissèrent point tranquille dans ce nouveau poste et réussirent à le faire condamner à mort. Mais le second des ministres de la cour obtint un sursis et son innocence fut parfaitement reconnue. Les nouvelles preuves de zèle et de fidélité qu'il donna le firent combler d'honneurs à son retour de l'armée. C'est à cette époque qu'il fut nommé premier ministre, et il jouit de l'entière confiance de son maître jusqu'à sa mort en 1777.

CHOUET (JEAN-ROBERT), philosophe, né à Genève en 1642, termina ses études à Nîmes, obtint, à 22 ans, la chaire de philosophie de Saumur, où il fit recevoir la doctrine de Descartes, et rappelé dans sa patrie en 1669, y fut suivi par un grand nombre de ses élèves. Nommé conseiller de la république en 1686, il rendit d'importants services dans cette place, et mourut en 1731. Outre une *Logique* en latin, Genève, 1672, in-8, on lui doit quelques thèses de physique, dont Bayle, son disciple, parle avec éloge, mais qui ne sont plus dep. long-temps au niveau de la science. Il a laissé *Diverses recherches sur l'histoire de Genève*, etc., 3 vol. in-fol., dont on trouve un extrait dans le *Journal helvétique*, janv. 1755. Spon y a puisé pour son *Histoire de Genève*.

CHOUPPES (AIMARD, marquis de), lieutenant-gén., né en 1612, d'abord page de Louis XIII, entra au service à 16 ans, et protégé par Richelieu qui l'employa dans plus. missions, fut placé comme aide-de-camp près de La Meilleraye, grand-maître de l'artillerie. Lieuten.-général de cette arme en 1643, il fit plus. campagnes en Flandre, en Italie et en Espagne. Il commandait en 1650 l'artill. au siége de Bordeaux, où il fut blessé grièvem. Sans avoir de motifs, il s'engagea dans la guerre civile avec le prince de Condé; mais il ne l'accompagna pas hors de France, fit sa paix avec la cour, fut nommé lieut. gén. du Roussillon, puis gouverneur de Belle-Isle, fit la campagne de Portugal en 1668, et mourut en 1677. Il a laissé des *Mém.* publ. par Duport-Dutertre, Paris, 1753, 2 parties in-12, qui commencent en 1625 et finissent en 1660. On y

trouve des particularités curieuses. Mais Petitot ne les a pas jugés assez import. pour les admettre dans sa *Collect.*

CHRAMNE, fils naturel de Clotaire Ier (*v.* ce nom), se révolta contre lui, fut vaincu et brûlé, ainsi que toute sa famille, dans l'asile où il s'était retiré en 560.

CHRESTIENS, surnommé *de Troyes*, du lieu de sa naissance, l'un des romanciers les plus féconds du 12e S., fut orateur et chroniqueur de madame Jehanne, comtesse de Flandre. Aucun poète n'a été plus loué par ses contemporains, et il paraît l'avoir mérité par l'invent., la conduite et le style de ses ouvr., dont il ne reste plus que six qui font partie des MSs. de la biblioth. du roi. En voici les titres : *Perceval-le-Vieil,* translaté de prose en vers, d'une épisode de *Tristan de Léonnois* par Luce du Gast; Gautier de Denet en fut le continuat., et Manessier, poète de la comtesse de Flandre, y mit la dernière main. Il a été traduit en prose et impr. en 1550, in-fol., sous le titre de *Perceval le Gallois. Le Chevalier au lion; Guillaume d'Angleterre;* le roman d'*Érec et d'Énide*, contenant les aventures de la Table-Ronde; le roman de *Cliget;* et celui de *Lancelot du Lac* ou de *la Charette.* Les ouvr. de ce romancier ont le mérite de faire connaître les mœurs et les usages de son siècle, et de faciliter la comparaison de la langue franç. à ses différentes époques.

CHRÉTIEN (Gervais), plus connu sous le nom de *maître Gervais*, né près de Caen, fut premier méd. du roi Charles V, chantre de Bayeux, chan. de Paris, et fonda, en 1370, dans cette ville, un collége qui, jusqu'en 1790, a porté son nom, quoiqu'il fût depuis long-temps sans exercice. Gervais Chrétien mourut en 1383. — Chrétien (Guillaume), médecin des rois François Ier et Henri II, né dans la Bretagne, mort vers 1560, a traduit en franç. quelques ouvrages d'Hippocrate, de Galien et de Jacq. Sylvius, entre autres le traité *de Genitura* d'Hippocrate, Paris, 1559, in-8. Il est également aut. de *Philathètes sur les erreurs anatomiq.*, etc., Orléans, 1536, in-12. La liste des ouvrages de ce médec. se trouve dans le t. XXXIV des *Mém. de Niceron.* — Chrétien (Florent), fils du préc., poète, né à Orléans en 1541, fut élevé dans la religion protestante, et devint précepteur du jeune prince de Béarn, depuis Henri IV. Il mourut à Vendôme en 1596. On a de lui div. ouvr. en vers et en prose, tels que *Hymne généthliaque sur la naissance du fils du comte de Soissons*, Paris, 1567, in-8. — *Le Jugement de Pâris*, dialogue joué à Enghien à la naissance du fils du prince de Condé, ibid., 1567, in-8. — *Le Cordelier* ou *le St François* de Buchanan mis en vers français, Genève, 1567, in-4. — *Jephté ou le Vœu*, trag., trad., du latin de Buchanan en vers français, Paris, 1566, in-4, souvent réimpr. — *Les IV livres de la vénerie* d'Oppian, trad. du grec en vers franç., ibid., 1575, in-4. — *Fabri Pibracii tetrasticha*, *græc. et lat. versibus expressa*, ibid., 1584, in-4. — *Epigrammata ex anthologiâ græcâ selecta*, etc., Paris, 1608, in-8. — *Histoire de notre temps*, etc. Chrétien est encore auteur de plus. autres traduct. et poésies latines et franç. Il eut part à la fameuse *Satire Ménippée.*

CHRÉTIEN (Pierre), principal du collége de Poligny, mort en 1604, a a publié ; *Lucanici centones, ex Pharsaliæ libris desumpti*, etc., Besançon, 1588, in-4 : Bruxelles, 1590, in-8, fort rare : c'est un tabl. assez fidèle des troubles qui agitaient la Flandre à cette époque; mais l'auteur s'y montre trop partisan du gouvern. espagnol.

CHRÉTIEN (Nicolas), sieur des Croix, poète dramatique, né à Argentan en Normandie, fit représenter en 1608 une pièce traduite de l'italien, *le Ravissement de Céphale,* et donna successivem. : *les Portugais infortunés*, *Amnon et Thamar, Alboin ou la Vengeance*, et *les Amantes ou la grande Pastorelle.* Toutes ces pièces ont été imprimées à Rouen, de 1608 à 1613, et le recueil en est rare. On connaît du même poète une pièce de vers intitulée : *les royales Ombres,* Rouen, 1611, in-8. — Chrétien (Jehan), poète provençal, n'est connu que par quelq. *pièces de vers* insérées dans les recueils de J. du Bellay, Nic. Rapin, etc.

CHRÉTIEN (Gille-Louis), musicien, né à Versailles en 1754, premier violoncelle à l'Opéra, fut, en 1785, nommé musicien de la chapelle du roi. Privé de sa place par la révolution, il se créa une ressource en faisant des portraits à l'aide d'un instrum. nommé *physionotrace,* qu'il avait imaginé. Chrétien mourut en 1811, au moment où il venait de terminer la gravure des planches de son ouvr. intit. : *la Musique étudiée comme science naturelle, certaine et comme art, ou Grammaire et dictionnaire musical*, Paris, 1811, in-8, avec un cahier de pl. in-4. C'est le fruit de 30 années d'études et de réflexions. Il avait donné au théâtre italien les *Précautions inutiles.*

CHRIST (Jean-Frédéric), littérat., né à Cobourg en 1700, fut chargé d'abord de plusieurs éducat. particulières, obtint ensuite une chaire de profess. d'histoire à Iéna, puis une chaire de poésie à Leipsig, où il mourut en 1756. Meusel et Adelung ont donné la liste de ses nombr. ouvr.; les plus import. sont : *Dictionnaire des monogrammes*, Leipsig, 1747, in-8, trad. en franç. avec des additions, par Sellius, Paris, 1750, in-8; le *Dictionn.* de Brulliot est plus complet. — *Noctes academicæ*, Halle, 1727-29, 4 part. in-8. — *Origines Longobardicæ*, Halle, 1728, in-4. — *De Nic. Machiavello lib. III*, Leipsig, 1731, in-4.

CHRISTALDI (Bélisaire), card., né à Rome en 1764, de la famille des barons de Noha, élevé au collége romain, se fit recevoir docteur en droit, et avait exercé la profess. d'avocat. Lorsque les Napolitains envahirent Rome, Christaldi fut nommé secrét. de la suprême commission d'état. Il s'empressa d'aller à Venise porter ses hommages à Pie VII, et, de retour à Rome, il fut placé sur la liste des avocats consistoriaux. Pendant l'invasion des Français, il vécut dans la retraite jusqu'à l'époque de son exil à Bologne. En 1814, il reprit ses fonctions d'avocat, et fut auditeur pontifical; en

1820, il devint trésorier général. Léon XII le créa cardinal en 1826, mais ne le déclara qu'en 1828. La vie de Christaldi fut consacrée tout entière à l'instruction de la jeunesse et à l'éducat. des clercs, au soulagement des malheureux et à la propagat. de la foi. Il mourut en 1831.

CHRISTIAN ou CHRISTIERN, nom commun à plusieurs rois de Danemarck. — CHRISTIAN Ier, fils de Thierri, dit *le Fortuné*, comte d'Oldenbourg, fut, à la mort de Christophe de Bavière, proclamé roi de Danemarck, sur le refus de son oncle Adolphe, duc de Heswig, qui s'excusa sur son grand âge d'accepter la royauté. La Norwége suivit l'exemple du Danemarck, et Christian tenta de réunir à ses états la Suède. Aidé par Bengtzon, archev. d'Upsal, il parvint à mettre sur sa tête la couronne de Suède en 1459, mais il fut forcé d'y renoncer en 1465. Ce prince, auquel l'histoire reproche une dissimulat. profonde, sut cependant se concilier l'amour de ses sujets, par sa douceur et sa charité envers les pauvres Il soutint avec fermeté les droits de la couronne contre la noblesse, supprima plusieurs usages féodaux, encouragea l'agricult. et le commerce, institua en 1478 l'ordre de l'*Éléphant*, et mourut en 1481. Son fils Jean lui succéda.

CHRISTIAN II, dit *le Cruel*, roi de Danemarck, petit-fils du précédent, né en 1481, avait reçu de la nature des inclinations vicieuses qui furent encore fortifiées par une mauvaise éducation. Avant de monter sur le trône il gouverna la Norwége avec un pouvoir absolu. Il n'attendit pas la mort de Jean, son père, pour revenir à Copenhague, où il se fit couronner en 1513. Il épousa en 1515 Isabelle, sœur de Charles-Quint, et sembla vouloir s'occuper d'améliorer le sort de ses sujets; mais bientôt reparut sa férocité naturelle, et les échafauds furent arrosés du sang des nobles danois. Voyant la Suède divisée en plus. partis, il conçut l'espoir de ressaisir le sceptre échappé des mains de son aïeul Christian Ier. En conséquence il pénètre dans la Suède à la tête d'une armée, et joignant l'intrigue à la force, réussit à se faire couronner vers la fin de 1520; mais les cruautés qu'il exerça sur ses nouv. sujets soulevèrent tous les états du royaume. Il quitta la Suède, laissant de fortes garnisons dans les principales villes, et de retour en Danemarck, y livra au bourreau tous ceux qui, pendant son absence, avaient manifesté quelque désir d'être délivrés de sa tyrannie. Pendant ce temps-là le grand Gustave-Wasa soulevait les Suédois. La publication de quelques lois vraiment favorables à l'agriculture et au commerce, des mesures dignes d'un prince sage, suspendirent l'irritat. des Danois; mais le Jutland s'étant révolté, cet exemple fut suivi par d'autres provinces, et Christian quitta le Danemarck en 1523 pour tenter d'intéresser à sa cause Charles-Quint et les princes d'Allemagne. Il reparut en 1531 avec une flotte sur les côtes de la Norwége, dont les habitants l'accueillirent; mais son successeur, Frédéric Ier, d'accord avec Gustave-Wasa, roi de Suède, l'attirèrent en Danemarck, où il fut arrêté et renfermé dans un château de l'île d'Alsen, où il passa 12 ans dans un donjon. A la demande de Charles-Quint, il sortit de cette prison, et fut, en 1546, conduit au château de Challundborg, qui lui avait été assigné pour résidence; mais auparavant il dut signer une renonciation formelle à toutes ses prétent. sur les trois royaumes. C'est là qu'il termina ses jours en 1559, laiss. au poète comme à l'histor. un sujet d'étude et de méditation par une vie pleine d'événements, et par un caractère mélange étonnant de vices odieux et de vertus sublimes. Jean Swaning a publié : *Christiernus II, Daniæ rex, seu speculum regis magni, crudelis, infelicis, exulis,* Francfort, 1658, in-12; Riégels, en 1788, une *Apologie* de Christian II (en danois).

CHRISTIAN III, fils et success. de Frédéric Ier, né en 1503, trouva dans les évêques un obstacle à son élection, et ne parvint qu'avec beauc. de peine à faire reconnaître ses droits au trône. Proclamé dans le Jutland en 1534, il obtint de Gustave-Wasa, son beau-frère, des secours avec lesquels il fit la guerre aux Lubeckois. Il n'entra qu'après un long siége dans Copenhague, où il fut couronné en 1536. Aussitôt il s'occupa de poursuivre l'exécution du projet de son père (*v.* Frédéric Ier), en introduisant le luthéran. dans le roy. Les évêques furent tous arrêtés ; mais cette mesure violente n'eut pas de suite. Convaincu que la paix est le premier des biens, il ne négligea rien pour en faire jouir ses sujets. C'est dans ce but qu'il contracta des alliances avec la France et la Suède. Le traité de Spire, en 1543, ayant mis fin aux troubles qui ne cessaient d'agiter le Nord depuis la déposit. de Christian II (*v.* l'art. précéd.); il tourna toute son attention vers la prospérité de ses états, et passa les dern. années de son règne dans une paix profonde. Protect. des sciences et des lettres, ce prince mourut en 1559 à Colding, vénéré de ses peuples, auxq. il avait donné de bonnes lois, et laissant le trône à son fils Frédéric II.

CHRISTIAN IV, roi de Danemarck, petit-fils du précéd., né en 1577, monta sur le trône en 1588, à la mort de Frédéric II, son père, et fut couronné en 1596. Plein de zèle et d'activité, il se montra de bonne heure occupé de la prospérité de ses états ; mais, peu secondé par la fortune dans les guerres où il se trouva souv. engagé, et surtout contrarié dans ses projets par la noblesse, dont il s'efforça vainement d'obtenir la substitut. d'une armée soldée au service féodal, il ne réussit pas toujours, malgré sa bravoure et son habileté, à préserver son royaume de l'agress. de voisins puissants : la paix conclue avec la Suède en 1645, sous la médiation de la France, fit perdre au Danemarck l'île de Gotland, ainsi que deux provinces à l'est des montagnes de Norwége, et l'île d'Oesel, cédées à la Suède, qui obtint aussi l'exemption du péage du Sund. Christian mourut en 1648, emportant l'affection de ses sujets et l'estime de l'Europe. Il avait été élu en 1625 chef des protest. contre l'empereur pour le rétablissement du prince palatin. Le Danemarck dut à ce prince la fondation de plusieurs villes et forte-

ressés ; il fut le protecteur de l'industrie, des arts et du commerce; on lui reproche d'avoir été peu réglé dans ses mœurs.

CHRISTIAN V, roi de Danemarck et de Norwége, né en 1646, succéda en 1670 à Frédéric III, son père, et parut d'abord préparer à ses états un règne paisible. Après avoir fait divers réglements relatifs à l'administration intérieure et à l'organisation des tribunaux, il créa une compagnie des Indes, à laq. il céda l'île de St-Thomas, achetée aux Anglais, et ses soins pour exciter ses sujets à ce nouveau commerce, de même qu'à celui de la côte de Guinée, obtinrent d'heureux succès; Copenhague lui dut plusieurs embellissements ; une noblesse titrée fut établie dans le royaume. Cependant son caractère ardent et ambitieux ne tarda pas à se trahir : malgré tous les efforts de ses ministres, et les offres avantageuses de Terlon, ambassadeur de France, il s'allia avec les Hollandais par un traité conclu en 1673, et renouvelé l'année suivante. Ayant porté ses forces dans le Holstein, et demandé vainement des subsides aux états pour l'entretien de la guerre, il eut recours à la violence pour lever des taxes sur les duchés dont il était suzerain ; ensuite, de concert avec l'électeur de Brandebourg, il poussa vivement la guerre en Poméranie, chassa les Suédois, sur lesqnels l'amiral Juel remporta des avantages signalés vers les côtes de Scanie, après leur avoir enlevé l'île de Gotland. Les traités de paix signés à Fontainebleau et à Lund en septembre 1679 n'avaient fait que suspendre les projets ambitieux de ce prince, lorsqu'il mourut au milieu de nouveaux préparatifs, en 1699, des suites d'une blessure qu'il avait reçue à la chasse. Son affabilité autant que ses largesses l'avaient rendu cher au peuple, aux yeux duquel il ne dédaignait pas de faire briller son adresse aux exercices du corps ; mais les sciences et les lettres ne lui durent que de faibles encouragements. C'est à lui que le Danemarck doit le code publié en 1693, et qui, sous le nom de *Code de Christian*, subsiste encore; il avait également donné en 1688 un code civil à la Norwége, dont les églises reçurent de lui un rituel uniforme. Christian V laissa de son mariage avec Charlotte-Amélie, fille du landgrave de Hesse-Cassel, Frédéric IV, son success., et d'autres enfants, morts sans postérité.

CHRISTIAN VI, fils et success. de Frédéric IV, né en 1699, monta sur le trône en 1730, mit tous ses soins à conserver la paix à son royaume, dont il améliora la situation intérieure en faisant fleurir l'industrie et le commerce; il acquit de la France l'île Ste-Croix dans les Antilles, fonda une société des sciences à Copenhague, qu'il embellit en contribuant par de fortes sommes à la reconstruct. des quartiers détruits par l'incendie de 1728, et mourut en 1746. Son zèle pour la relig. protestante lui avait mérité le surnom de *Pieux*. Il laissa les finances de son royaume dans le plus déplorable état, ayant dépensé des sommes immenses en constructions. Son fils, Frédéric V, lui succéda.

CHRISTIAN VII, roi de Danemarck et de Norwége, né en 1749, fils et successeur de Frédéric V, monta sur le trône en 1769, et fut couronné l'année suiv. Doué de qualités aimables et de beauc. d'esprit, ce jeune prince, désirant étendre ses connaiss., partit de Copenhague immédiatem. après son mariage avec Caroline-Mathilde, sœur du roi d'Angleterre, George III ; il parcourut successivement l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, la France, et revint dans ses états en 1769 : dans le cours de ce voyage, pendant lequel il se montra moins empressé de rechercher l'éclat fastueux du grand monde que la société des savants, il s'était fait recevoir docteur en droit à l'univers. de Cambridge. Peu de temps après son retour, Christian remplaça Bernstorf (*v.* ce nom), et mit à la tête de son conseil Struensée, son médecin, qui avait pris sur lui un extrême ascendant. Bientôt le nouv. ministre s'étant aliéné les esprits, la reine douairière (Julie-Marie de Brunswick-Wolfenbuttel), qui avait déjà tenté de brouiller Christian avec son épouse, dans l'espoir d'obtenir la direction des affaires, s'unit avec plusieurs mécontents pour persuader au roi qu'il existait des liaisons entre Caroline-Mathilde et Struensée, et qu'ils étaient d'accord pour le faire renoncer à la couronne. Ce prince, dont la tête commençait à se désorganiser, consentit à l'emprisonnem. de la reine, et laissa commencer une enquête juridique, dont l'issue fut la mort de Struensée sur l'échafaud, et l'éloignement de Caroline-Mathilde, qui mourut peu de temps après à 23 ans et demi. La reine douairière et son fils Frédéric s'emparèrent du gouvernement. Mais, en 1784, le prince royal, depuis Frédéric VI, déclaré corégent de son père, administra sous le nom de ce prince, qui ne recouvra plus que de loin en loin l'usage de sa raison. Lorsqu'en 1807 les Anglais menacèrent Copenhague, le roi fut, avant le commencement du siége, conduit à Rendsbourg dans le Holstein, et c'est là qu'il mourut le 13 mars 1808. Voltaire lui a adressé une épître pour le féliciter d'avoir établi dans ses états la liberté de la presse.

CHRISTIAN, archev. de Mayence, prélat belliqueux, fut chargé par l'empereur Frédéric-Barberousse de deux expédit. en Italie, l'une en faveur de l'antipape Pascal III, l'autre pour seconder les gibelins toscans, dont il réussit assez bien à discipliner les troupes. Ayant entrepris, en 1174, le siége d'Ancône, il était sur le point d'enlever cette ville quand l'approche d'une armée conduite par Guillaume des Adelardi l'obligea de s'éloigner : mais il ne cessa de combattre les guelfes et les ennemis de Frédéric qu'après la trêve de Venise en 1177. S'étant alors réconcilié avec Alexandre III, il déploya pour la cause de l'Église le même zèle qu'il avait mis à la défense de l'empire, et mourut en guerroyant près de Tusculum, en 1183.

CHRISTIAN (CHARLES), ou CHRISTIEN REISEN, habile graveur en pierres fines, né à Londres vers 1695, d'origine danoise, a fait un grand nombre d'ouvr. fort recherchés; son *Portrait de Charles XII* peut à quelques égards soutenir la comparaison

avec les plus belles pierres antiques. Cet artiste, l'un de ceux qui font en ce genre le plus d'honn. à l'Angleterre, mourut à Londres en 1725, après avoir formé plus. élèves distingués.

CHRISTIANI (Guillaume-Ernest), histor. danois, né à Kiel en 1731, mort en 1793, profess. d'éloq. et de droit public dans sa patrie, a laissé plusieurs ouvrages en allemand, entre autres : *Histoire des duchés de Sleswig et de Holstein*, 1775-84, 6 vol., ouvrage import. continué par Hegewisch. — *Hist. de la réunion des div. croyances en Allemagne et dans les duchés de Sleswig et de Holstein*, Hambourg, 1773, in-8, etc.

CHRISTIN (Jean-Pierre), bourgeois de Lyon, né dans cette ville en 1683, y a laissé un souvenir honorable comme amateur éclairé des arts. L'un des premiers membres de l'acad. de Lyon, dont il fut élu secrétaire, il fit les fonds d'une médaille d'or pour un prix de physique, perfectionna le thermomètre, et mourut en 1755, léguant à l'acad. ses livres, ses estampes et ses machines.

CHRISTIN (Charles-Gabriel-Frédéric), constituant, né à St-Claude en 1744, avocat des mainmortables du Jura, publia des *Mémoires* en leur faveur, et sut intéresser à cette noble cause Voltaire, dont il avait été long-temps l'un des secrétaires. Il se distingua dans l'assemblée constituante par la modération de ses principes, vint, après la session, occuper la place de président du tribunal à St-Claude, et périt en 1799, dans l'incendie de cette ville, avec tous ses MSs. Il a laissé : *Dissert. sur l'établissement de l'abbaye de St-Claude, ses chroniques, ses légendes, ses chartes*, etc., 1772, in-8. — *Collection des mémoires présentés au roi par les habitants du Mont-Jura et le chapitre de St-Claude*, etc., 1772, in-8.

CHRISTINE (Ste), vierge, souffrit le martyre sous le règne de Dioclétien. L'Église célèbre sa fête le 24 juillet.

CHRISTINE de Pisan, née à Venise en 1363, fut amenée en France dès l'âge de 5 ans, par son père, que Charles V avait nommé son astrologue. Elle fut élevée à la cour, où, quelques années plus tard, sa beauté, son esprit et le crédit de son père la firent rechercher par un grand nombre de personnes de distinction. Un jeune gentilhomme picard, nommé Étienne du Castel, obtint la préférence et épousa la jeune Vénitienne, alors dans sa 15e année. Christine perdit son mari, enlevé par une maladie contagieuse, en 1402. Des procès et des tracasseries furent la suite de cette mort, qu'elle pleurait encore après treize ans *non plus que s'il n'y avoit qu'une heure que son trépas fust avenu.* Déjà connue par son talent pour la poésie et par la composition de différents ouvrages, elle se remit à l'étude avec une nouvelle ardeur, cherchant dans le travail, non-seulement des consolations, mais des ressources pour soutenir sa famille. Elle adressait ses ouvrages aux princes qui pouvaient le mieux la récompenser. La mort du duc de Bourgogne, Philippe-le-Hardi, la priva du plus généreux de ses protecteurs. Dès-lors elle vécut dans un état de gêne qui lui arrachait souv. des plaintes touchantes; elle mourut peu après 1415, âgée de plus de 50 ans. Les ouvrages qu'elle a laissés en vers et en prose sont conservés à la bibliothèque du roi : on n'indiquera que ceux qui sont impr. : *les Cent histoires de Troie, ou l'Épistre d'Othéa à Hector*, Paris, Phil. Piquebel, in-4, gothique, réimpr. plus. fois.—*Le Chemin de longue estude*, poème trad. de la langue romane en franç. par J. Chaperon, Paris, 1549, in-12.—*Le Livre des faits et bonnes mœurs du sage roi Charles V*; cet ouvr., le plus import. de tous ceux de Christine, a été publié par l'abbé Lebœuf. *Dissertation sur l'hist. de Paris*, tome III, mais pour la première fois complet dans la *Collection des mémoires relatifs à l'hist. de France*, par Petitot, vol. VI, précédés d'une *Notice* fort intéressante sur l'auteur, et d'une liste détaillée de ses ouvr. impr. ou MSs. *Le Trésor de la cité des dames, ou le Livre des trois vertus*, Paris, 1497, in-fol., 1503, 1536, in-4. La *Vie* de Christine de Pisan, par Boivin le jeune, a été insérée dans les *Mém. de l'acad. des inscript.*, t. II. Une partie de ses product. forme les tom. II et III de la *Collect. des meilleurs ouvrages franç.*, composés par des dames.

CHRISTINE de France, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, née en 1606, épousa Victor-Amédée II, duc de Savoie, en 1619. Restée veuve en 1637, elle gouverna pendant la minorité de son fils avec prudence et fermeté. Attaquée par ses deux beaux-frères, dont l'un, le prince Thomas, réussit à s'emparer de Turin, elle poussa la guerre avec vigueur, fit rentrer le Piémont sous l'autorité de son fils Emmanuel-Philibert, et rendit le calme à ses états. Cette princesse, une des plus accomplies de son siècle, mourut en 1663.

CHRISTINE, reine de Suède, née en 1626, fille du roi Gustave-Adolphe et de Marie-Éléonore de Brandebourg, succéda à son père, tué en 1632, à Lutzen. Gustave avait voulu que l'unique héritière de ses états fût élevée d'une manière forte et mâle, et son éducat. fut continuée d'après le plan tracé par son père. Douée d'une imagination vive, d'une heureuse mémoire et d'une intelligence rare, elle fit de rapides progrès dans les langues anciennes, l'histoire, la géographie, la politique; mais en même temps elle signalait déjà cette singularité de conduite et de caractère dont sa vie porta l'empreinte. Elle prenait tant de plaisir à tous les exercices violents, qu'on avait beaucoup de peine à lui faire observer les usages et les convenances de la cour. Parmi les conseillers de régence, Christine sut distinguer Oxenstiern (*v.* ce nom), et se forma, d'après ses avis, à l'art de régner. Convaincus de la maturité de sa raison, les états du royaume, en 1642, l'engagèrent à prendre les rênes du gouvernement; mais Christine crut devoir différer encore, alléguant son âge et son peu d'expérience. Deux ans après, elle se mit à la tête des affaires, termina la guerre avec le Danemarck, et, par le traité qu'elle fit conclure en 1645, obtint la cession de plusieurs provinces. La paix de West-

phalie, en 1648, assura de nouveaux avantages à la Suède. Son alliance fut recherchée par la France, l'Espagne, l'Angleterre, la Hollande; Christine rendit plusieurs édits favorables au commerce, et perfectionna les institutions savantes et littéraires créées sous les règnes précédents. Un vœu général se manifestait pour qu'elle fît choix d'un époux, et assurât ainsi la succession au trône; mais elle s'y refusa, disant : « Il peut naître de moi un Néron aussi-bien qu'un Auguste. » En 1649, elle désigna comme son success. le prince Charles-Gustave, son cousin-germain, dont elle avait refusé la main. Peu de temps après, le système d'administration et de conduite qu'elle avait suivi jusqu'alors changea d'une manière frappante. Négligeant les conseils d'Oxenstiern et des autres ministres, elle écouta des favoris ambitieux. Le trésor de l'état fut prodigué, les titres et les distinctions échurent en partage à des hommes corrompus ou sans talents. Environnée d'embarras et de difficultés, Christine voulut abdiquer le gouvernement; mais, sur les représentations d'Oxenstiern et des anciens ministres, qui espéraient que les années ramèneraient la reine à des idées plus sages, elle reprit la direction des affaires avec une nouvelle fermeté, et dissipa pour quelque temps les nuages qui s'étaient élevés autour du trône de Suède. Son goût pour l'étude se ranima; elle correspondit avec un grand nombre de savants de l'Europe, et en appela plusieurs à sa cour. On peut croire que la société habituelle de ces étrangers inspira à Christine du dégoût pour son pays, qui présentait encore peu d'attraits sous le rapport des lettres, des arts et de l'élégance des manières. De nouveaux embarras s'étant manifestés dans l'administrat., une conspiration (*v.* Messénius) ayant menacé non-seulement les favoris de Christine, mais encore cette reine elle-même, elle prit de nouveau la résolution d'abdiquer le trône, et resta inébranlable dans ce dessein. Les états furent assemblés par son ordre à Upsal en 1654; elle leur fit part de sa résolution, et déposa en leur présence les insignes de la royauté, pour les remettre au prince Charles-Gustave, se réservant le revenu de quelques terres en Suède et en Allemagne, l'indépendance entière de sa personne, et une autorité absolue sur tous les individus qui composeraient sa suite ou sa maison. Elle n'avait point encore atteint sa 29e année. Peu de jours après, elle traversa le Danemarck, une partie de l'Allemagne-Septentrionale, et se rendit à Bruxelles, où elle fit une entrée solennelle. Pendant son séjour dans cette ville, elle abjura secrètem. le luthéran. Elle fit ensuite une abjurat. publique à Inspruck, d'où elle partit pour Rome, vint en France en 1656, s'arrêta quelques jours à Fontainebleau, se rendit à Compiègne, où résidait la cour, et de là à Paris. Dans un second voyage qu'elle fit en France en 1657, peut-être avec l'intention de s'y fixer, on lui assigna pour résidence le château de Fontainebleau; mais l'horreur générale qu'inspira le meurtre de Monaldeschi, son gr.-écuyer, assassiné par ses ordres, décida cette reine à quitter la France pour retourner à Rome, où Alexandre VII lui assigna une pension de 12,000 écus romains. Charles-Gustave étant mort en 1660, Christine fit un voyage en Suède, avec l'espoir de rentrer en possession d'une couronne qu'elle regrettait. Mais les états, loin d'être disposés à la lui rendre, lui firent signer un acte formel de renonciation. Elle revint à Rome pour la troisième fois, puis retourna en Suède en 1666, n'osa point aller jusqu'à Stockholm, fit un séjour à Hambourg, aspira à la couronne de Pologne, vit sa demande rejetée par les Polonais, reprit ensuite le chemin de l'Italie, et se fixa enfin à Rome, où elle mourut en 1689. Elle demanda qu'on inscrivît sur son tombeau cette courte épitaphe : *Vixit Christina annos* 63. Le pape Alexandre VIII y fit placer une inscription beaucoup plus longue. Christine a laissé quelques opuscules dans lesquels on retrouve son caractère; ce sont : *Ouvr. de loisir, ou Maximes et sentences; Réflexions sur la vie et les actions d'Alexandre; Mém. de ma vie;* des *Lettres* publ. par Colomiés, par Sallengre, etc. Les ouvrages de Christine ont été recueillis, pour la plupart, dans les *Mémoires* concernant cette princesse, par Archenholz (*v.* ce nom), Amsterdam, 1751-59, 4 vol. in-4. C'est de cet ouvr. que Lacombe a tiré sa *Vie de Christine*, d'Alembert ses *Réflexions et anecdotes* sur cette même reine, et M. Renouard, *Pensées de Christine*, avec une *Notice*, Paris, 1825, in-12. Le *Catalogue* du cabinet des médailles de cette princesse a été publ. par Caméli et Havercamp (*v.* ces noms).

CHRISTMAN (Jacob), orientaliste, né près de Mayence en 1554, fut profess. de logique, d'hébreu et d'arabe à l'université d'Heidelberg, et mourut en 1613. C'était un homme d'une érudition très variée, possédant, outre les langues anciennes et modernes, une connaissance approfondie des mathématiques et de l'astronom. Ses ouvrages sont : *Alphabetum arabicum*, etc., Neustadt (*Neapoli Nemetum*), 1582, in-4. — *Muhammedis Alfragani arabis chronologica et astronomica elementa*, etc., Francfort, 1590 et 1618, in-4. — *Calendarium Palestinorum*, etc., ibid., 1594, in-4. — *Tractatio geometrica de quadraturâ circuli; Observationum solarium lib. III*, Bâle, 1601, in-4. — *Theoria lunæ*, etc., Heidelberg, 1611, in-fol. — *Nodus gordius ex doctrinâ Sinuum explicatus*, etc., ibid., 1612, in-4. — *Is. Argyrii computus græcorum de solemni Paschalis celebritate*, etc., ibid., 1611, in-4. On a du même sav. : *De kalendario romano*, dans le t. VIII du *Thesaurus* de Grævius; *Epistola de litteris arabicis*, dans le tome XI de Burmann, *Sylloge epist.*

CHRISTOPHE (St), était, selon l'opinion la plus commune, originaire de Syrie ou de Cilicie, et souffrit le martyre vers le milieu du 3e S., sous le règne de Décius. Quelques auteurs ecclésiastiques ont nié l'existence de ce saint, qui cependant a été reconnue par Baillet et par les bollandistes. L'Église célèbre sa fête le 25 juillet.

CHRISTOPHE, antipape en 903, né à Rome, chapelain de Léon V, profita de la faiblesse de ce

pontife et de sa déconsidération pour se faire consacrer à sa place sans élection. Mais il fut chassé et remplacé par Sergius, en 904. On n'a d'ailleurs aucun autre détail sur la vie et la fin de cet intrus.

CHRISTOPHE, emp. d'Orient, fils de Romain Lécapène, fut associé à l'empire par son père, en 920, et mourut en 931, laissant un fils qui embrassa l'état ecclésiastiq. On a des médailles de cet emp. en or et en argent, où son nom est toujours accompagné de ceux de Romain, son père, ou de Constantin Porphyrogénète, son beau-frère, associé comme lui à l'empire. — Un autre CHRISTOPHE, fils de Constantin Copronyme, nommé césar en 769, fut mis à mort avec ses frères.

CHRISTOPHE Ier, roi de Danemarck, fils de Waldemar II, succéda en 1252 à son frère Abel. Le royaume était, à cette époque, agité par différ. partis; Christophe se tira de cette position difficile par des concessions. Mais il éprouva de plus gr. difficultés à réprimer les entreprises de l'archev. de Lunden. Celui-ci provoqua un concile à Vesel, dans le Jutland; ce fut dans cette assemblée que l'on rédigea cette constitution fameuse dans l'histoire du Danemarck, confirmée depuis par le pape Alexandre IV, et qui servit constamment de prétexte aux entreprises et aux prétentions des évêq. Christophe, sans cesse occupé de réprimer cette ligue puissante, qui avait appelé à son secours le prince de Rugen, conférait avec l'évêq. de Riben, en Jutland, sur les moyens de faire cesser les troubles qui déchiraient l'état et l'Église, lorsqu'il fut empoisonné dans un festin par l'év. d'Aarhuus, en 1259. Son fils Éric lui succéda.

CHRISTOPHE II, roi de Danemarck, fils d'Éric V, succéda en 1319 à son frère Éric VI, sous le règne duquel il avait manifesté le caractère le plus turbulent et le plus ambitieux. Proclamé roi avec son fils aîné Éric, il s'aliéna la noblesse et le peuple, en voulant au mépris de ses serments établir de nouveaux impôts. Les succès qu'il obtint contre les révoltés l'enhardit à surcharger ses sujets qui coururent une seconde fois aux armes. Vaincu par Gerhard de Rensbourg, oncle du duc de Sleswig, dont il avait envahi les domaines après la mort de ce prince, Christophe fut déclaré déchu du trône en 1326. Il conservait cependant des partisans à l'aide desquels il remonta sur le trône en 1330. Mais de nouveaux excès ayant signalé son retour, il souleva le clergé contre lui, et fut excommunié par le pape, qui mit le Danemarck en interdit. Tombé dans un mépris universel, il mourut en 1333 ou 34 à Nikœping dans l'île de Falster. Valdemar, son fils, lui succéda.

CHRISTOPHE III, fils de Jean, duc de Bavière, et de Catherine, sœur d'Éric VII, fut, après la déposition de son oncle, appelé au trône en 1440 par le vœu unanime des Danois, et les deux ann. suiv. il réunit sur sa tête les couronnes de Suède et de Norwége. De retour en Danemarck, il fixa sa résidence à Copenhague, fit la paix avec son oncle auquel il abandonna le Gotland, et s'occupa de réaliser les magnifiques promesses qu'il avait faites à ses sujets. Désirant les faire participer aux avantages du commerce alors concentré dans les villes anséatiques, il avait préparé un grand armement contre la ville de Lubeck, lorsque la mort le surprit en 1448. Ce prince rendit plus. ordonnances qui manifestent son désir de soulager les peuples. Il publia, pour le Danemarck et la Suède, des lois qui, dans ce dernier royaume, ont été en vigueur jusque vers le milieu du 18e S. Ce code, trad. en latin par Loccenius, est connu sous le titre de *Jus christophorianum*, Stockholm, 1670, in-fol.

CHRISTOPHE (JOSEPH), peintre hollandais, né à Utrecht en 1498, élève d'Ant. Moro, réussit également dans l'histoire et dans le portrait. Appelé en Portugal par le roi Jean III, il y peignit plus. tableaux pour les principales églises de Lisbonne et pour les maisons royales, fut fait chevalier de l'ordre du Christ, et mourut à Lisbonne en 1557. Perugin et J. Bellino furent les deux peintres dont il imita la manière. — Jos. CHRISTOPHE, peintre franç., né à Verdun en 1667, mort à Paris en 1748, peignit l'histoire avec succès, et fut reçu à l'acad. des beaux-arts. Son tableau de la *Multiplication des pains*, qui se voyait à Notre-Dame de Paris, passait pour un de ses meill. ouvr.

CHRISTOPHE (HENRI), roi d'Haïti, né en 1767 dans l'île de Grenade, était esclave à St-Domingue, lors du soulèvem. des nègres contre leurs maîtres, en 1791, et se fit remarquer par son audace et son activité. Il suivit à Santo-Domingo Toussaint-Louverture, nommé lieuten.-colonel par les Espagnols; et plus tard lorsque Toussaint fut nommé par les Français généralissime des troupes noires à St-Domingue, il fit Christophe un de ses chefs de brigade. Dans ce nouveau poste, il continua de rendre d'importants services à la cause des noirs. Il était commandant du Cap, lors de l'expédit. du génér. Leclerc à St-Domingue, en 1802. Après une longue résistance, forcé de céder à la supérioté des assaillants, il incendia la ville et rejoignit Toussaint, emmenant avec lui 3,000 hommes, reste de la garnison. Toussaint, fait prisonnier, ayant été transporté en France, il se réunit à Desssalines, devenu commandant en chef, et concourut à forcer les Français d'abandonner St-Domingue. Dessalines s'étant fait proclamer empereur, le récompensa de ses services en l'élevant à la dignité de son prem. lieuten.; mais Christophe, connaissant la férocité de son nouv. maître, s'unit à Péthion pour le renverser (*v.* DESSALINES). Nommé par les principaux chefs noirs président et généralissime de l'état d'Haïti, Christophe eut bientôt à se défendre contre Péthion qu'il avait établi gouverneur de la partie sud de St-Domingue, et qui prit le titre de présid. de la république haïtienne. A la suite d'une lutte sanglante, dans laq. Christophe eut l'avantage, il modifia la constitution du pays, et prit en 1811 le titre de roi sous le nom de Henri Ier. Un traité qu'il signa l'ann. suiv. avec Péthion, mit fin à la guerre qui durait depuis cinq ans. Chacun des deux compétiteurs garda la partie de l'île dont il se trouvait en possess. Christophe encouragea l'agriculture et

le commerce, et s'occupa de répandre l'instruct. parmi les noirs. Il mit aussi la colonie en état de résister aux agressions qu'elle pouvait craindre de l'ancienne métropole. En 1816, il se réunit à Péthion pour rejeter les propositions faites au nom du gouvernement français dans l'intérêt des anc. colons. La mort de Péthion en 1818 lui parut offrir une occasion favorable de faire rentrer toutes les parties de l'île sous son autorité; mais la nomination du général Boyer à la présidence fit échouer ses projets. La sévérité naturelle de Christophe et la rigueur qu'il se croyait obligé d'employer pour assurer l'exécution de ses ordres, lui aliénait de plus en plus le cœur de ses sujets. Une insurrection ayant éclaté dans la garnison de St-Marc, elle s'étendit rapidement dans tout le roy. Abandonné par le peuple, l'armée, et les courtisans même qu'il avait comblés de richesses et de distinctions, il se donna la mort le 6 oct. 1820. Le prince roy., son fils aîné, de même que la plupart des dignitaires restés fidèles à sa cause, furent massacrés dans le fort Henri où ils s'étaient réfugiés.

CHRISTOPHE (Ant.-Noel-Matthieu), né à Lyon vers 1768, embrassa l'état ecclésiastique, fut ordonné prêtre en 1791, refusa le serment, et se réfugia en Suisse, d'où il revint à Paris en 1797. Peu de temps après, il publ. sous le voile de l'anonyme une brochure dans laquelle il conseillait aux ecclésiastiques de se soumettre à l'autorité *de fait*, et remit, dit-on, au comité de lecture du Théâtre-Franç. une comédie qui ne fut point jouée. Devenu profess. de b.-lettres au collége de Cambrai sous le gouvernement impér., il perdit cette place en 1815, et mourut à Néris-les-Bains en 1824. On lui doit différ. traduct. de l'angl., entre autres : *Les deux Émilies*, etc., de Henriette Lee, 1800, 2 vol. in-12. — *Antoinette et Valmont*, 1801, 2 vol. in-18. — *Lettres athéniennes*, etc., 1802, 4 vol. in-12; il en existe une autre trad. par Villeterque. — *Dictionn. pour servir à l'intelligence des aut. classiques*, Paris, an XIII (1805), 2 vol. in-8, trad. libre du dictionnaire anglais de Lemprière. Il a laissé MS. une *Histoire de Malte*, etc.

CHRISTOPHERSON (Jean), prélat anglais, né dans le comté de Lancastre, fut princip. du collége de la Trinité, à Cambridge, et doyen de Norwich. Proscrit sous le règne d'Édouard VI, et forcé de quitter l'Angleterre, il y revint sous le règne de la reine Marie, fut nommé év. de Chicester, et mourut en 1558. On a de lui une traduct. en lat. barbare des *OEuvres* de Philon, et des *Histoires ecclésiastiques* d'Eusèbe, de Socrate, Sozomène, Évagre et Théodoret.

CHRISTOPHORUS ANGELUS, écrivain grec du 17e S., fit imprimer en Angleterre, en 1619, *État présent de l'Église grecque*, dans lequel on trouve des détails intéressants sur les fêtes, les jeûnes, la confession et la vie monastique des chrétiens d'Orient. Cet ouvr., fut trad. en lat. par Georg. Felav., et réimprimé dans les deux langues, Francfort, 1679, in-4.

CHROCUS ou CROCUS, roi des Vandales, envahit les Gaules au 3e S., et ravagea la Lorraine, la Bourgogne, l'Auvergne, et une partie du Lyonnais; mais vaincu près d'Arles par un général du nom de Marius, qui, plus tard, après la mort de Victorin, se fit proclamer empereur, il fut mis à mort en 260, à Arles, après avoir été donné en spectacle aux habitants d'une partie des villes qu'il avait ravagées.

CHRODEGANG (St), év. de Metz, fut référendaire et chancelier de France, puis prem. ministre de Charles Martel en 737, et placé sur le siége de Metz en 742. Employé par Pépin dans div. négociat. import., il présida l'assemblée tenue à Attigny-sur-Aisne en 765, et mourut à Metz en 766. Chrodegang est surtout connu par la règle qu'il donna, en 755, au chapitre de sa cathédrale. Cette règle, tirée presque en entier de celle de St Benoît, a été publ. par le P. Labbe dans le 7e vol. de sa *Collect. des conciles*, et par Lecointe dans le t. V de ses *Annales*. Fleury en a donné l'abrégé dans son *Hist. ecclésiast.* Von-Eckart a publié la *Vie de Chrodegang* dans l'*Historia Franciæ orientalis*. — Chrodegang (St), év. de Seez dans le 8e S., frère de Ste Opportune, fut, à son retour d'un pélerinage à Rome, assassiné par un traître nommé Chrodobert, auquel il avait confié l'administrat. de son diocèse. Ste Opportune alla chercher le corps de son frère et le fit enterrer à Montreuil. Il a été mis au rang des saints par l'Église de France.

CHROMACE (St), év. d'Aquilée, contemporain de St Jérôme qui le cite souvent, avait composé, dit-on, un comment. sur l'évangile de St Mathieu; mais il n'en reste que des fragments et deux homélies publ. dans le t. V de la *Bibliotheca max. Patrum*. Chromace mourut vers l'an 412.

CHROSCINSKI (Adalbert-Stanislas), le meill. poète polon. du 17e S., était secrét. du prince Jacq. Sobieski. Ses morceaux les plus vantés sont : *La victoire remportée sur les Turks près de Vienne*, Varsovie, 1684. — *Les Souffrances de Job*, 1705. — *Joseph délivré*, Cracovie, 1705. — *Esther*, 1705. On lui doit en outre un ouvrage très rare sur la chronologie de la maison de Sobieski, intitulé : *Clypeus Joannis III*, etc., 1717.

CHRYSANDER (Guill.-Christ.-Just), théolog. protest., né en 1718 dans la princip. d'Halberstadt, prof. successiv. la philos., les mathém., les langues orient. et la théolog. dans les universit. de Helmstadt, de Rinteln et de Kiel, où il mourut en 1788. A la passion des lettres il joignit celle de la musique, qui fit le charme de ses vieux jours. Parmi les ouvr. de ce savant laborieux, on remarque : *Memorabilia anni 1740 metro decantata*, Halle, 1741, in-fol. — *Plutarchi vitæ selectæ*, etc., Helmstadt, 1747, in-8. — *Grammaire* (en allem.) *de la langue des Juifs d'Allemagne*, Leipsig, 1750, in-4. — *Recherches sur l'antiq. et l'utilité des accents dans la langue hébraïque*, Brême, 1751, in-8. — *Biblioth. liturg.*, Hanovre, 1760, in-4, etc.

CHRYSÉIS (myth.), surnom d'Astynoméo, fille de Chrysès, gr.-prêtre d'Apollon, échut en partage, après le siége de Thèbes en Cilicie, à Agamemnon,

qui l'emmena au siége de Troie. Ce fut alors que Chrysès vint, revêtu de ses ornements pontificaux, réclamer sa fille qui lui fut d'abord refusée; mais Apollon, pour venger le mauvais accueil fait à son gr.-prêtre, frappa l'armée des Grecs d'une maladie contagieuse, et un oracle de Calchas décida Agamemnon à rendre Chryséis à son père. Celle-ci était enceinte et mit au jour un fils nommé Chrysès, qu'elle prétendit avoir eu d'Apollon; il succéda à son aïeul dans la charge de gr.-prêtre, et, après avoir été reconnu dans un festin par Oreste et Iphigénie comme leur frère, il se rendit avec eux à Mycène pour prendre possession de l'héritage d'Agamemnon.

CHRYSÉRUS ou CHRYSORUS, affranchi de l'empereur Marc-Aurèle, écrivit, vers l'an 162 de J.-C., un *Index* de tous les personnages qui avaient commandé dans Rome dep. sa fondation jusqu'à cette époque. Scaliger l'a inséré dans ses additions à la *Chronique* d'Eusèbe.

CHRYSIPPE (myth.), fils naturel de Pélops, roi de Phrygie, et de la nymphe Danaïs, fut assassiné par Hippodamie (*v.* ce nom), qui craignait qu'un jour cet enfant ne régnât au préjudice des siens propres.

CHRYSIPPE, philosophe stoïcien, adversaire d'Épicure, né à Solès dans la Cilicie vers l'an 280 avant l'ère chrét., se distingua, par la subtilité de son esprit, parmi les disciples de Cléanthe, successeur de Zénon. Diogène Laërce a donné la liste de ses ouvr., qu'il porte au nombre de 311; la plupart roulaient sur la dialectique, et se composaient de morceaux pris de côté et d'autre, souvent contradictoires; il n'en reste que quelq. fragments. Chrysippe soutenait, entre autres maximes extravagantes, qu'il est naturel qu'un père épouse sa fille, et qu'il vaut mieux manger les morts que de les enterrer. Il mourut l'an 207 av. J.-C. M. Baguet a publié : *de Chrysippi vitâ, doctrinâ et reliquiis commentat.*, Louvain, 1822, in-4, et M. Pétersen, *Philosoph. Chrysippi fundamenta*, Hambourg, 1827, in-8. C'est un recueil de tous les fragments de ce philosophe, rangés dans un ordre méthodiq.

CHRYSIS, prêtresse de Junon à Argos, causa par sa négligence l'incendie du temple de la déesse l'an 423 av. l'ère chrét., et s'enfuit à Philinte pour se soustraire à la colère des Argiens; d'autres disent quelle périt dans les flammes. Elle avait exercé le sacerdoce pendant 50 années. Sa statue se voyait encore au temps de Pausanias devant les ruines du temple incendié.

CHRYSOCOCCÈS (George), sav. médecin de Constantinople dans le 14e S., a écrit en grec deux *Tr.* dont les MSs. existent à la biblioth. royale : l'un roule sur l'astron. des Grecs, l'autre sur la manière de trouver les syzygies pour tous les mois de l'année. Les biblioth. de l'Escurial et du Vatican possèdent aussi des ouvr. MSs. de cet aut.—Un autre sav. du même nom fut l'un des maîtres de Bessarion et de Philelphe.

CHRYSOGONE, affranchi de Sylla, fut dénoncé au sénat par Cicéron, jeune encore, comme spoliateur des proscrits, aux dépens desquels il avait amassé une immense fortune.

CHRYSOLOGUE (Noel André, ou le *Père*), astron. et géogr., né en 1728 dans la Franche-Comté, entra fort jeune dans l'ordre des capucins, et profita des leçons et des conseils du célèbre Lemonnier, qui l'engagea à publ., en 1778, un *Planisphère* qu'il n'avait exécuté que pour son usage. Ce planisphère projeté sur l'équateur, en deux gr. feuilles, contient les 900 étoiles de La Caille; l'aut. en publ. un second en 1779, et l'année suiv. il en fit paraître deux de différentes grandeurs, projetés sur divers horizons et accompagnés, ainsi que les précéd., d'instruct. sur la manière de s'en servir. Sa *Mappe-Monde projetée sur l'horizon de Paris*, d'une correction parfaite, était la plus détaillée qui eût paru jusqu'alors, et sa *Carte de la Franche-Comté* n'obtint pas moins de suffrages. Retiré dans sa famille pendant la révolut., ce savant modeste ne renonça point à s'occuper d'une science qu'il avait cultivée avec tant de zèle. Il fit impr. dans le *Journal des mines* (an VIII) la *Description d'un baromètre portatif;* puis revenu à Paris, il y publ. en 1806, son excellent ouvr. sur la *Théorie de la surface actuelle de la terre,* dans lequel il a suivi la méthode de Saussure, dont il rectifie quelq. inexactitudes. Il mourut à Gy, sa patrie, en 1808.

CHRYSOLORAS (Manuel ou Emmanuel), savant grec, né à Constantinople, fut chargé par l'empereur Jean Paléologue de venir implorer le secours des princes de l'Europe contre les Turks, et pendant son séjour en Italie y ranima le goût des lettres grecques. Il enseigna successivem. à Florence, à Venise, à Pavie et à Rome, et mourut en 1415 à Constance, après avoir formé une foule d'élèves distingués. Il a laissé une grammaire publ. sous le titre d'*Erôtémata* (interrogations), et qui a eu, dans le 15e S., plus. édit. d'une extrême rareté; on estime surtout celles de Gourmont en 1507, d'Alde en 1512 et 1517, et de Junte en 1514 : on conserve de lui quelq. opusc. MSs., entre autres un *Tr. sur la procession du St-Esprit,* conforme à la doctrine de l'Église romaine. — Chrysoloras (Jean), son neveu et son disciple, mort en 1425, professa égalem. avec succès les lettres grecques. Il fut le maître de Philelphe, qui, en 1425, épousa sa fille Théodora Chrysolorina.—Chrysoloras (Démétrius), autre écrivain grec, florissait sous le règne de Manuel Paléologue.

CHRYSOSTOME (St Jean), le plus éloquent des Pères de l'Église grecque, né à Antioche vers l'an 344, fils de Second, command. en Syrie, apprit les lettres sous Libanius, la philos. sous Andragathius, et embrassa la carrière du barreau, où il obtint de brillants succès. Toutefois il ne tarda pas à se consacrer à l'étude de l'Écriture sainte, et, se vouant tout entier à Dieu, il se retira dans les solitudes de Syrie, où une vie austère, de longues veilles et des jeûnes fréquents éteignirent en lui le feu des passions. Une maladie dangereuse l'ayant ramené à Antioche, Mélèce, év. de cette ville, l'ordonna

diacre, et Flavien, son success., lui conféra la prêtrise; chargé d'instruire les fidèles, il déploya dans les modestes fonctions de catéchiste tant de zèle et d'éloquence, que sa réputation s'étendit bientôt au loin. L'empereur Arcadius l'éleva malgré lui sur le siége de Constantinople en 398, après la mort de Nectaire. Rempli de sollicitude pour le troupeau qui lui était confié, Jean donna l'exemple des plus douces vertus chrétiennes, fit construire des hospices, et envoya des prêtres chez les Scythes pour travailler à leur conversion. Ses abondantes aumônes (qui lui firent donner le nom de *l'Aumônier*), sa simplicité, son ardeur apostol. lui gagnaient le cœur des peuples; mais il n'en fut pas de même des grands : il n'avait pas craint de leur reprocher leurs violences et leur orgueil, et s'en fit d'implacables ennemis. Jean avait cru que son ministère l'obligeait à s'élever contre les injustices et les rapines de l'impératrice Eudoxie, qui, dep. la mort d'Eutrope (*v.* ce nom), gouvernait despotiquem. l'emper. et l'empire; les ennemis du patriarche, réunis sous les auspices de cette femme hautaine, tinrent le fameux *conciliabule du Chêne* (ainsi appelé parce qu'il eut lieu dans l'église d'un quartier de ce nom dans la ville de Calcédoine), et prononcèrent sa déposition. Après avoir fait de touchants adieux au peuple, qui, pendant 5 jours, s'était opposé à son départ avec menace de se soulever, il se rendait en Bythynie, lieu de son exil, lorsqu'il fut rappelé peu de jours après par l'impératrice elle-même, effrayée d'un tremblement de terre. On venait d'élever à Constantinople une statue d'argent en l'honneur de l'impératrice; son inaugurat. fut accompagnée d'extravagantes superstitions, et Chrysostôme s'éleva contre ces abus, en n'imputant le blâme qu'à l'inspecteur des jeux publics, qui était manichéen. Cependant on fit croire à Eudoxie qu'elle avait été outragée par le patriarche, et, de nouveau chassé de son siége, il fut envoyé en exil, malgré les protestations de 40 év., appuyées par le pape Innocent Ier, et l'opposition d'Honorius, emper. d'Occident. Arrivé à Nicée en Bithynie le 20 juin 404, il y séjourna pendant une année, puis fut transféré à Cucuse, petite ville d'Arménie dans les déserts du mont Taurus, où il parvint après 70 jours d'une marche pénible, sous un ciel brûlant, accablé de fatigues et dévoré par une fièvre ardente. Dès que Jean eut recouvré quelques forces, il les consacra aux pieuses pratiques de son ministère; mais il n'était pas au terme de ses pénibles épreuves : un ordre de l'empereur le relégua à Pytyonte, sur le Pont-Euxin. Il ne put supporter les fatigues de ce dern. voyage, rendues plus cruelles par les mauvais traitements de ses gardes, et termina son long martyre à Comane, le 14 sept. 407. Un concours prodigieux de fidèles honora ses funérailles, et son corps fut déposé auprès de St Basilisque : plus tard (27 janvier 438) il fut tranféré à Constantinople. Dans la suite ses reliques, enlevées de l'église des Apôtres (sépulture destinée aux empereurs), furent transférées à Rome et déposées au Vatican, sous l'autel qui porte son nom; l'Église célèbre sa fête le 27 janvier. Les ouvr. de St Jean *Chrysostôme* (nom qui ne lui fut donné que quelque temps après sa mort et qui signifie *Bouche d'or*) sont très nombreux; les plus généralem. connus sont : les *Traités du sacerdoce, de la Providence, de la divinité de J.-C.*, les *Homélies*, les *Lettres*, etc. Des nombreuses édit. qui ont été publ. de ses œuvres, les plus exactes et les plus complètes sont celles de Henri Savile, 1612, 8 vol. in-fol., en grec; de Commelin et de Fronton du Duc (grec et latin), 10 vol. in-fol.; de Bernard de Montfaucon (grec et latin), 1718-1738, 13 vol. in-fol. La *Vie* de St Chrysostôme, écrite en grec par Pallade, l'a été depuis en latin par Érasme et par Montfaucon, et en franç. par Hermant, Paris, 1664, in-4; par Ménard, Paris, 1665, 2 vol. in-8; par Tillemont, dans le tome XIe de ses *Mémoires*. Plus. des ouvr. du célèbre patriarche ont été trad. en franç. par Nicolas Fontaine, Sacy, Duranti de Bonrecueil, Maucroix, Bellegarde, Ath. Auger, etc.

CHRYSOTÉMIS, sculpt. grec, né à Argos dans le 5e S. av. l'ère chrét., fit, avec Eutelidas, autre sculpt. de la même ville, les *statues* de Démarate et de son fils Théopompe, vainqueurs aux jeux olympiques.

CHUBB (Thomas), philosophe angl., né dans le comté de Salisbury en 1679, fils d'un simple artisan, apprit à lire et à écrire, et fut ensuite mis en apprentissage chez un gantier, qu'il quitta pour s'associer à un fabricant de chandelles; mais animé du désir de s'instruire, il lisait beaucoup et parvint à acquérir des notions assez étendues de mathématiques, de géogr., et de quelques autres parties de la science. La théol. devint son étude favorite. Il établit à Salisbury une petite société dont il avait la direction, et dont l'objet était la discussion des matières religieuses. Clarke et Waterland disputaient avec chaleur sur la Trinité. Chubb écrivit à cette occasion une dissertation qui fut imprimée en 1715, sous le titre de *la Suprématie du Père établie*. Cet ouvrage étonna de la part d'un homme sans lettres, eut un grand succès et lui procura la connaissance de plus. personnes distinguées. Quelques autres *Tr.* sur divers sujets, imprimés en 1732, 3 vol. in-8., n'ajoutèrent rien à sa réputat. St-Hyacinthe en a trad. quelq. morceaux détachés. Chubb mourut en 1748. Cette même année on publia deux vol. de ses *OEuvres posthumes*, qui ont fait beaucoup de bruit en Angleterre. On lui a reproché des erreurs, effet de son ignorance des langues savantes.

CHUDLEIGH (Marie), dame poète, née en 1656 dans le Devonshire, ne dut qu'à elle seule les connaissances dont elle fit preuve dans ses écrits. On lui doit un recueil de *poésies*, impr. pour la 3e fois en 1722, in-12. — *Essais sur div. sujets* (en prose et en vers), 1710, in-12. Cette année est celle de sa mort. Elle avait composé quelq. trag. et coméd. qui sont restées MSs.

CHUMACERO-Y-CASTILLO (D. Juan), membre du conseil royal d'Espagne, fut nommé en 1633

ambassad. extraordinaire à Rome, conjointement avec Dominique Pimentel, év. de Cordoue. Ces deux envoyés présentèrent au pape Urbain VII un mémoire contre les abus de la nonciature et contre les excès commis en Espagne par la cour de Rome, etc. Ce mémoire, imprimé en espagnol, in-4, 1633 ou 1634, devenu très rare, est remarquable en ce qu'il fait connaître que l'Église espagnole a pris l'initiative sur celle de France dans la réclamation de ses libertés et de ses usages.

CHUN-YEOU-YU, 9e emper. de la Chine, success. d'Yao, marcha sur ses traces, fut le protecteur de l'industrie et de l'agriculture, réforma plus. abus et perfectionna l'administration. Il mourut en l'an 2208 av. l'ère chrét., et la 110e année de son âge. Sa mémoire est restée en grand honneur, et ses maximes de gouv. ont obtenu parmi les lettrés chinois une autorité irréfragable; elles ont été recueillies par Confucius.

CHUN-TCHI, 1er emper. de la dynastie tatare-mantcheou, aujourd'hui régnante à la Chine, fut proclamé en 1644 à l'âge de 7 ans, et eut pendant sa minorité un conseil de régence dont l'habileté, soutenue de la bravoure des Mantcheoux, triompha de toutes les résistances qu'opposèrent quelque temps encore les provinces de l'empire après la conquête de Pé-king. Parvenu à sa majorité en 1651, le jeune empereur annonça d'abord d'heureuses dispositions; mais bientôt il se livra sans réserve à ses passions, et négligea l'administrat. de l'empire. Il mourut en 1661, à 24 ans.

CHURCHILL (Winston), historien anglais, né en 1620, dans le comté de Dorset, fit ses études à l'université d'Oxford, et embrassa avec ardeur la cause de Charles Ier. Son dévouement lui fit perdre sa fortune, mais une partie de ses biens lui fut rendue à la restaurat.; membre du parlement en 1661, il fut créé chevalier en 1663 par Charles II, et mourut en 1688, après avoir joui d'une grande faveur sous les règnes de Charles et de Jacques II. On a de lui un ouvr. intit.: *Divi britannici*, ou *Remarques sur les vies des rois de la Grande-Bretagne, depuis l'an du monde* 2855 *jusqu'à l'an de grâce* 1660 (en anglais), Londres, 1675, in-fol. Churchill est bien moins connu comme histor. que comme père du célèbre Marlborough.

CHURCHILL (Charles), poète satirique anglais, né en 1731 à Westminster, remplaça son père dans la cure de St-Jean de Londres, et donna des leçons de grammaire pour suppléer à son revenu. Il se fit connaître par la *Rosciade*, poème dont la prem. édit. anonyme, 1761, eut un succès brillant. Cet ouvr. ayant été attaqué par quelques journaux, Churchill écrivit son *Apologie*, où il accabla d'épigrammes piquantes les journalistes, les comédiens et Garrick lui-même qu'il avait d'abord épargné dans ses vers satiriques. Ses ennemis se vengèrent en incriminant sa conduite et ses mœurs, qui n'étaient rien moins qu'exemplaires pour un ecclésiastique. Churchill publia successivem. plusieurs autre poèmes, et mourut en 1764 à Boulogne, où il était venu visiter le fameux J. Wilkes, son ami, forcé de quitter l'Angleterre. Churchill est regardé par les Anglais comme un homme de génie; mais souvent obligé d'écrire pour vivre, il soignait peu ses ouvr. L'édit. la plus complète de ses *OEuvres* est de Londres, 1774, 3 vol. in-8. On a publié en 1804 une édit. de ses *poésies*, 2 vol. in-8, avec la *Vie* de l'auteur, des notes et des explications nécessitées par les allusions fréquentes aux discussions politiques qui occupaient les esprits à cette époque, lesquelles allusions rendent obscurs beaucoup de passages.

CHURCHYARD (Thomas), poète angl. du 16e S., né dans le comté de Shrewsbury, mort en 1604, est aut. d'une *Légende de Jane Shore;* d'un poème intit.: *the Worthiness of Wales,* 1580, in-8, réimprimé en 1776, et de plus. autres poésies oubliées aujourd'hui.

CHUSAI, l'un des plus fidèles servit. de David, se rendit près d'Absalon, et le détourna de poursuivre son père, comme Achitophel le lui conseillait. Cette démarche fut le salut de David, qui passa le Jourdain et se mit en sûreté contre les entreprises de son fils.

CHUSAN-RASATAIM, roi de Mésopotamie, fit la guerre aux Israélites, et les réduisit en esclavage. Ils en furent tirés par Othoniel vers l'an 1414 avant J.-C.

CHYDÉNIUS (Samuel), physicien, né en 1727 à Abo (Finlande), y établit à ses frais un laboratoire de chimie, et ne négligea rien pour répandre chez ses concitoyens le goût de la science qu'il cultivait lui-même avec succès. Il mourut en 1767, après avoir consacré les dern. années de sa vie à des voyages pour déterminer la topographie de la Finlande.

CHYNDONAX, nom d'un druide dont on découvrit le tombeau près de Dijon en 1598. La descript. de ce monument fut publ. par Guenebaud, Dijon, 1621, in-4.

CHYR-CHAH, roi de Béhâr dans l'Inde, usurpa ce trône au préjudice de l'héritier légitime, trop jeune pour soutenir ses droits, envahit le Bengale, et défit complétement l'armée du grand mogol, Humâyoùn, en 1540 (947 de l'hégyre). Après un règne de cinq ans, troublé par des guerres continuelles avec ses voisins, Chyr-Châh mourut par suite de l'explosion d'un baril au siége d'une place forte de l'Indostan, en 1545. On doit à cet usurpateur un grand nombre de monuments existant encore aujourd'hui dans l'Inde, et l'établissement des postes aux chevaux jusqu'alors inconnues dans ces contrées.

CHYRCKOUH (Azad-Eddyn), oncle du célèbre Saladin, commanda les armées de Noradin, s'empara de l'Égypte et devint visir du khalyfe Adhey.

CHYRYN, belle esclave persane, dont les aventures et les intrigues amoureuses ont été chantées par les poètes persans, paraît avoir vécu au commencement du 5e S. de l'ère chrétienne. Quelques écrivains croient reconnaître en elle la princesse Irène, fille de l'empereur grec Maurice.

CHYTRÉE (David), *Chytræus,* l'un des savants

qui font le plus d'honn. à l'Allemagne, né à Ingelfingen en 1530, apprit le grec et le latin à Tubinge, et vint étudier la théologie à Wittemberg, sous Mélanchthon, dont on prétend qu'il fut domestique dans sa prem. jeunesse. Après avoir visité l'Italie, il revint en Allemagne à 20 ans, et fut nommé professeur d'Écriture-sainte à l'acad. de Rostock; plus tard il reçut diverses commissions import., fonda des écoles et des églises dans la plupart des états d'Allemagne, où il jouit d'une gr. réputation de savoir et de vertu, et mourut en 1600. Les plus importants des nombreux ouvrages qu'il a publiés sont : *De Lectione histor. rectè instituendâ*, Strasbourg, 1565, in-8, plus. fois réimpr. — *Hist. Augustanæ confessionis*, Francfort, 1578, in-4; traduit en français par Luc le Cop, Anvers, 1582, 1590, in-4. (Bayle parle de cet ouvr., note C de l'art. BRAUN). — *Chronicon Saxoniæ*, etc., *ab anno* 1500, Leipsig, 1593, in-fol., continuée par un anonyme jusqu'en 1611, ibid., 1628, in-fol. — *Oratio de statu eccles. in Græciâ, Asiâ, Africâ, Bohemiâ*, etc., Wittemberg, 1575, et Francfort, 1583, in-8; traduit en allemand par Henri Arnold, 1581, in-4. — *Oratio describens regionem Greichgææ*, etc., Francfort, 1583, in-8, etc. La plupart de ses écrits théolog., publiés à Hanau en 1604, 2 vol. in-fol., ont été mis à l'index. — Ulrich, son fils, a écrit sa *Vie* (Rostock, 1601, in-4), qui a été égalem. publiée par Frédéric Schützer, Hambourg, 1720, 1728, 4 parties in-8. — CHYTRÉE (Nathanaël), ministre luthérien et poète latin, frère du précédent, né en 1543, professa la poésie à l'académie de Rostock, fut rect. de l'acad. de Brême, et mourut en 1598. Ses principaux ouvrages sont : *Variorum in Europâ itinerum deliciæ*, Herborn, 1594, in-8; réimpr. en 1599 et 1606. — *Iter italicum, gallicum, germanicum; Iter Dantiscanum; Poematum omnium libri XVII*, Rostock, 1579, in-8. — *Viaticum itineris extremi*, etc., Herborn, 1601, in-8. — *Fastor. Ecclesiæ christian. lib. XII*, Hanau, 1584, in-8. — *Cassii parmensis.... Orpheus, cum commentariolo*, etc., Francfort, 1585, in-8. Ce fragm. de 19 vers est d'Antoine Télesio, qui se moqua de la crédulité d'Achille Stace, portugais, en les lui donnant pour l'œuvre d'un anc. poète.

CIA, héroïne italienne du 14e S., femme d'Ordelaffi, chef des gibelins à Forli, se défendit vaillamm. dans Césène, assiégée par les guelfes; mais ayant eu la générosité de renvoyer quelques bourgeois de cette ville que son mari lui avait signalés comme partisans de la cause du pape, elle eut bientôt lieu de s'en repentir; et, ne pouvant résister aux nouv. forces que ceux-ci recrutèrent au parti des guelfes, elle fut obligée de se reconnaître prisonn. du légat, qui, à force de persévérance, était parvenu à faire miner la citadelle où elle se tenait renfermée.

CIAHGHETZY (LAZARE), grand-patriarche d'Arménie à Etchmiatzin, né en 1682 près de Nakhtchovan, fut sacré à Smyrne, élu catholicon en 1737, et mourut en 1751. On a de lui : *le Jardin désirable*, Constantinople, 1744, petit in-4.

CIAMBERLANO (LUCAS), peintre et graveur, né à Urbin en 1586, mort à Rome en 1641, a laissé un grand nombre d'estampes gravées au burin, soit d'après ses propres dessins, soit d'après les plus grands maîtres de l'école italienne, surtout d'après Raphaël. Celle de ses compositions qui fait le plus d'honneur à son talent est une série de 16 bustes représentant en grandeur natur. les faces de J.-C., de la Vierge, des évangélistes et des apôtres : il fut aidé dans ce trav. précieux et d'une extrême rareté par Dominique Falcini et César Bassani.

CIAMCIAM (le P. MICHEL), religieux arménien, de la congrégation des mékhitaristes de Venise, né en 1738 à Constantinople, destiné à la profession de joaillier, avait atteint sa 23e ann. lorsqu'il embrassa l'état ecclésiastique. Désirant réparer le vice de sa première éducation, il apporta tant de zèle à l'étude, que bientôt il fut en état de professer l'arménien littéraire. Quelques différends qu'il eut avec ses confrères le contraignirent dans un âge avancé de retourner à Constantinople, où il mourut en 1823. Ses ouvrages les plus import. sont : *Grammaire arménienne*, Venise, 1779, in-4, dépourvue d'ordre et de clarté. — *Histoire d'Arménie*, Venise, 1784-86, 3 vol. in-4, compilation estimable, mais imparfaite, malgré les nombreuses recherches de l'aut., qui malheureusem. était tout-à-fait étranger aux lettres latines. — *Comment. sur les psaumes*, 10 vol. in-8, etc.

CIAMPELLI (AUGUSTIN), peintre, né en 1578 à Florence, élève de Santi Titi, vint à Rome attiré par les trav. qu'y faisait exécuter le pape Clément VIII, y passa le reste de sa vie, constamment employé à décorer les églises, où l'on ne compte pas moins de 40 tableaux et plus. fresques de cet artiste, et mourut en 1640. Ses plus beaux ouvr. se voient au Vatican et à St-Jean de Latran. Il a laissé un recueil précieux de toutes ses compositions.

CIAMPINI (JEAN-JUSTIN), sav. littérateur, né en 1633 à Rome, se fit recevoir doct. en droit, mais abandonna le barreau pour se consacrer à l'étude de l'antique, et fut pourvu successivement de différents emplois qui, loin de gêner son goût pour les recherches historiques, lui facilitèrent la recherche de plus. documents précieux. Sa maison était devenue le rendez-vous de tous les savants; il établit plusieurs académies, ne cessa d'encourager la culture des lettres, et mourut en 1698. Ses nombreux ouvrages, très estimés en Italie, se ressentent de la précipitation avec laquelle ils ont été composés; les plus importants sont : *Conjecturæ de perpetuo azymorum usu in Ecclesiâ lat.*, Rome, 1688, in-4. — *Examen libri pontificalis Anastasii*, 1688, in-4. — *Vetera monum. in quibus præcipuè musiva opera, ædium structura, ac nonnulli ritus dissertationibus illustrantur*, Rome, 1690-1699, 2 vol. in-fol., ouvrage non terminé. — *Synopsis historica de sacris ædificiis à Constantino magno constructis*, 1693, in-fol. — *Dissertatio historica de collegii abbreviator. de parco majori erectione*, 1691, in-fol. Ces trois ouvr. ont

été réimprimés à Rome, 1747, 3 vol. in-fol., par les soins de Gianini, qui a donné la liste de ses autres écrits.

CIAMPOLI (Jean-Baptiste), poète italien, né à Florence en 1589, de parents pauvres, dut à ses brillants succès dans ses premières études la protection de J.-B. Strozzi, noble Florentin, qui lui fournit les moyens d'aller à Padoue suivre les leçons de Galilée : il ne tarda pas à se lier avec les deux frères Aldobrandini, qui l'emmenèrent à Bologne, et le présentèrent au cardinal Maffeo Barberini, alors gouverneur de cette ville, et depuis pape sous le nom d'Urbain VIII. Le jeune poète, produit dans le monde sous de tels auspices, obtint un avancement rapide; secrétaire des brefs, il obtint successivement plus. bénéfices, et notamment un canonicat de la basilique de St-Pierre ; l'avénement d'Urbain VIII au trône pontifical lui valut de nouveaux honneurs. Mais son orgueil lui fit perdre les avantages que lui avaient mérités ses talents; devenu insupportable au pontife, il fut éloigné de Rome, et il n'eut jamais la permission d'y revenir. Ciampoli préférait hautement ses vers à ceux de Pétrarque, de l'Arioste, du Tasse, de Virgile et de tous les poètes les plus célèbres; cette vanité dut être impardonnable aux yeux d'Urbain VIII, poète lui-même; mais sa disgrâce eut encore une autre cause : ce fut son attachem. pour Galilée, contre lequel la cour de Rome commençait à sévir. Détrompé sur la folie de son orgueil, Ciampoli trouva dans l'étude de douces consolat. contre l'exil, et mourut à Iési en 1643, laissant ses MSs. à Ladislas IV, roi de Pologne, qui lui avait témoigné un vif intérêt pendant sa disgrâce. Ses poésies ont été recueillies et publ. après sa mort, Rome, 1648, in-4; on a publ. dans la même ville, 1667, in-8, sous le titre de *prose*, son dialogue intitulé : *Zoroaster* et sa *Défense* du pape Innocent II. Il était de l'acad. des *Lincei* (*v.* Cesio). Il a laissé imparfaite une *Histoire du règne de Ladislas IV*.

CIANTAR (le comte Jean-Antoine), l'homme le plus érudit et le littérat. le plus distingué que l'île de Malte ait vu naître, descendait des *Paléologues*. Né à Malte en 1696, il fit à 15 ans un voyage en Italie pour achever ses études, et sut dès-lors capter par les charmes de son esprit la bienveillance et l'amitié des savants. Il y revint en 1721, et, de retour à Malte l'année suivante, fut nommé jurat, emploi municipal que les grands-maîtres ne confiaient qu'aux personnages les plus distingués de l'île. En 1745, il fut nommé l'un des correspondants honoraires étrangers de l'académie des inscriptions. Quatre ans après, il devint aveugle; mais, doué d'une mémoire prodigieuse et d'une grande facilité de rédaction, il dicta plusieurs *Opusc.* qui ont eu de la vogue en Italie. C'est pendant sa cécité qu'il prépara son édit. de la *Malta illustrata* d'Abela (*v.* ce nom), continuée et augmentée. Le 1er vol. parut à Malte en 1772, et le 2e en 1780. Ciantar était mort en nov. 1778. Ses opuscules les plus remarquables sont : *Epigrammat. lib. III*, Rome, 1737, in-4.—*De B. Paulo apostolo in Melitam, siculo-adriatici maris insulam, naufragio ejecto Dissertationes apologeticæ in inspectiones anticriticas D. Ignatii Georgii de Melitensi apostoli naufragio, descripto in Act. apostol.*, *cap.* 27 *et* 28, etc., Venise, 1738. — *De antiquâ inscriptione nuper effossâ in Melitæ urbe notabili Dissertatio*, etc., Naples, 1749.— *Critica de' critici moderni, che, dall' anno* 1730 *fin all' anno* 1760, *scrissero sulla controversia del naufragio di S. Paolo, apostolo*, Venise, 1763.

CIASSI (Jean-Marie), en latin *Ciassus*, savant botaniste, né à Trévise en 1654, mort en 1679, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Meditationes de naturâ plantarum*, Venise, 1677, in-12, 2e édition, et d'un traité *de Æquilibrio præsertim fluidorum et de levitate ignis*, à la suite du précedent.

CIBBER ou CIBERT (Gabriel-Caïus), sculpt., né à Flensburg, dans le Holstein, vint se fixer à Londres à la restauration des Stuart, et y mourut en 1700, à 70 ans. Les deux fameuses figures représentant l'une *la Mélancolie*, l'autre *la Folie furieuse*, qui sont aujourd'hui dans le vestibule de Betlehem-Hospital, sont l'ouvrage de Cibber. Il avait épousé une fille de William Colley, d'une ancienne famille du Rutlandshire.

CIBBER (Colley), fils du précédent, auteur et acteur dramatique anglais, né à Londres en 1671, avait porté les armes dans la révolut. qui mit le prince d'Orange sur le trône. Engagé au théâtre malgré sa famille, il resta comédien obscur, jusqu'à ce qu'il eût trouvé les rôles qui convenaient à son talent. Son genre tenait de près à la caricat. En 1695 parut sa prem. comédie. On y remarque, comme dans celles qu'il donna depuis, un tableau piquant des mœurs de son époque, mais peu d'invention dans l'intrigue et peu d'originalité dans les caractères. Le *Careless Husband* (l'Époux négligent) est la meilleure de ses pièces. Pope lui-même en a fait l'éloge, et Pope était un des ennemis de Cibber, dont il fit assez injustem. le héros de *la Dunciade*. Devenu directeur du théâtre de Drury-Lane, Cibber obtint ensuite la place de poète lauréat, dont il remplit les fonctions obligées par des odes annuelles assez médiocres. Il mourut en 1757, âgé de 86 ans. La meilleure édition de ses pièces de théâtre (au nombre de 15) est celle de Londres, 1777, 5 vol. in-12. Il a laissé aussi un ouvrage sérieux : *Conduite et caractère de Cicéron*, etc., qui fit peu de bruit, mais on relit encore avec plaisir des espèces de *Mémoires dramat.* intitulés : *Apologie de la vie de M. Colley Cibber*, etc., recueil précieux d'anecdotes et d'observations sur le théâtre anglais.

CIBBER (Théophile), fils du précédent, né en 1703, périt en 1757, dans le naufrage du vaisseau sur lequel il se rendait en Irlande. Acteur comme son père, il eut aussi l'ambition d'écrire pour le théâtre; mais ses pièces origin. eurent moins de succès que celles qu'il emprunta de Shakespeare. Il publia sous son nom les *Vies des poètes*, attribuées à Rob. Shiels, qui lui acheta son nom

10 guinées. — Susanne-Marie, sa femme, morte en 1766, fut une actrice fort admirée de son temps. Un procès en adultère qui rapporta 10 liv. sterl. à son mari, contribua aussi beaucoup à sa réputation. Elle a traduit en angl. l'*Oracle*, petite comédie de St-Foix.

CIBOT (Pierre-Martial), jésuite, né à Limoges en 1727, se consacra de bonne heure aux missions de la Chine, et mourut en 1780, à Pé-king, où, pend. une résidence de 20 années, il s'était constamm. occupé à recueillir, ainsi que le P. Amiot, son collègue, les précieuses observations consignées dans les 15 vol. in-4 des *Mémoires sur les Chinois*, dont la majeure partie est due à ces deux laborieux missionnaires.

CICCARELLI (Alphonse), médec., né à Bévagna, dans l'Ombrie, fut condamné comme coupable de falsification et de supposition de titres, à avoir la main coupée et à être ensuite pendu en place publique; il subit cette sentence en 1580, sous le pontificat de Grégoire XIII. Spéculant sur la faiblesse des grands dont ses fourberies flattaient l'orgueil, il avait fabriqué un assez grand nombre de généalogies, et d'hist. de plus. familles. Ceux de ses ouvrages qui ont été publ. sont : *de Clitumno flumine*, avec un traité *de Tuberibus*, Padoue, 1564. — *Istoria di casa Monaldesca*, 1580, etc. Son *Opuscule* sur les truffes (*de tuberibus*) a été trad. en franç. par Amorsan, 1813, in-8.

CICCI (Marie-Louise), dame ital., née à Pise en 1760, devint poète malgré son père, qui, l'ayant mise au couvent dès l'âge de 7 ans, voulait que son éducation fût bornée à la pratique des devoirs domestiques, et défendit même qu'on lui apprît à écrire; mais la jeune muse, trompant la surveillance de ses institutrices, s'essayait à retracer des caractères avec de petits morceaux de bois qu'elle trempait dans du jus de raisin, ou dans d'autres liqueurs. A 10 ans, elle faisait des vers. De retour dans la maison paternelle, il lui fut permis de se livrer à son penchant pour les lettres. Ses premières compositions furent bien accueillies. Admise en 1783 à l'académie arcadienne de Pise, trois ans après elle fut reçue à celle des *Intronati* de Sienne, et mourut dans le célibat en 1794. Ses *poésies*, recueillies par son frère, ont été impr. par Bodoni, à Parme, 1796, in-16, avec l'éloge de l'aut., par le docteur Anguillesi.

CICCIONE (André), sculpteur et architecte napolitain du 15e S., mort en 1455, construisit le couvent et l'église du mont Oliveto, le palais du prince della Riccia à Naples, et quelques autres édifices que l'on voit encore dans la même ville.

CICERI (François), sav. humaniste, né en 1527 à Lugano, avait une école de grammaire à Milan en 1550, fut en 1561 nommé profess. d'éloquence à l'acad. de cette ville, et mourut en 1595. Il était en correspond. avec les écrivains les plus distingués de son temps, tels que Paul Manuce, Pierre Vettori, etc. Le recueil de ses *Lettres* en XII livres a été publié par l'abbé Casati, Milan, 1782, 2 vol. in-4, précédé de recherches sur la vie de cet écrivain et du catalogue de ses ouvrages.

CICERI (Bernardin), peintre, né à Pavie en 1650, élève de Sacchi, vint jeune à Rome, où l'on trouve, ainsi qu'à Pavie, plusieurs de ses composit. assez estimées. Il mourut après 1718, dans un âge avancé.

CICERI (Paul-César de), prédicateur, né à Cavaillon en 1678, fut choisi en 1721 pour prononcer le panégyrique de St Louis devant l'Académ. franç. Nommé peu de temps après prédicateur du roi, et pourvu de plusieurs bénéfices, il retourna dans sa ville natale lorsque l'âge ne lui permit plus d'exercer son ministère, et il s'occupait d'une édition de ses *OEuvres*, lorsqu'il mourut en 1759. Ses *Sermons* et *Panégyriques* ont été publiés par l'abbé Bassinet, Avignon, 1761, 6 vol. in-12.

CICÉRON (Marcus-Tullius), le grand orateur romain, né à Arpinum l'an de Rome 647, issu d'une famille ancienne agrégée à l'ordre équestre, annonça, par une passion précoce pour la gloire, les hautes qualités qui devaient un jour l'illustrer. Confié aux soins des plus habiles maîtres, il se fit admirer dans les écoles publiques; ensuite il porta les armes sous Sylla dans la guerre des Marses; puis, de retour à Rome, il consacra plus. années à de nouvelles études qui achevèrent de développer son génie; enfin, à 26 ans, il fit au barreau l'essai de ses forces. Quoiqu'il eût lieu d'être satisfait du succès éclatant dont ses débuts avaient été couronnés, il résolut d'aller entendre les orateurs célèbres des contrées les plus éloignées, et bientôt les philosophes de la Grèce et de l'Asie, frappés d'admiration, applaudirent à l'éloquence et au savoir du jeune orateur. Cicéron, de retour à Rome, atteignit enfin l'âge voulu pour être admis aux fonctions publiques. Nommé questeur en Sicile, il devint successivement édile, premier préteur, et fut proclamé par le peuple consul avec Caïus-Antonius-Népos, 63 ans av. l'ère chrétienne. A peine revêtu de cette dignité, il mérita le nom de père de la patrie en déjouant la conjuration de Catilina (*v.* ce nom); réduit peu de temps après, par la brigue de Publius-Clodius, à opter entre une guerre civile ou l'exil, il préféra ce dernier parti, et s'éloigna après avoir placé dans le Capitole une petite statue de Minerve avec cette inscription : *Minerve, protectrice de Rome*. En quittant le consulat, on ne lui permit pas de rendre compte de son administration, et il ne put que prononcer ce serment célèbre : « Je jure que j'ai sauvé la république! » Rappelé l'année suivante sur les sollicitations de Pompée, au parti duquel il était attaché, il fut nommé proconsul en Cilicie, fit avec succès la guerre contre les Parthes, et fut salué par les soldats du nom d'*imperator*. Lorsqu'il revint à Rome, la guerre civile y était imminente; il se flatta d'abord de pouvoir se rendre médiateur d'une réconciliat. entre César et Pompée; mais il dut bientôt renoncer à cette honorable illusion, et, après avoir eu à Formies une entrevue avec César, qui s'efforça de l'engager à son parti, sans contredit le plus sûr, il ne balança point à

aller rejoindre Pompée; toutefois, il eut le tort de manifester publiquement une indiscrète défiance que justifia bientôt l'issue de la bataille de Pharsale. Abandonnant dès-lors une cause désespérée, Cicéron revint dans l'Italie, alors gouvernée par Antoine, lieutenant de César, et ne tarda pas à rentrer en grâce auprès du vainqueur; mais il se tint éloigné des affaires, et fut désormais uniquement occupé de littérature et de philosophie; il écrivit son *Éloge de Caton,* qui n'atteste pas moins la magnanimité de celui dont il fronde la suprême puissance, que le génie du fier républicain dont l'irritation devait plus tard fléchir devant la générosité de César. C'est vers cette époque qu'il répudia sa femme Térentia pour épouser une riche héritière dont il était tuteur; quelque temps après il eut la douleur de perdre sa fille Tullie, et cet événement répandit le deuil sur le reste de ses jours : il en a consacré le souvenir par son *Traité de la consolation.* Cependant toutes les ambitions, comprimées sous le joug de César, s'étaient un instant ranimées après la mort du dictateur; cet événem. suspendit même les cuisants chagrins de Cicéron, qui toutefois put bientôt se convaincre que Rome n'avait fait que changer de maître, et que seul il ne pouvait relever la républ. : il n'en fit pas moins les plus courageux efforts, et dans cette conjoncture, il crut sans doute l'intérêt de l'état d'accord avec celui de ses propres passions. La puissance de César revivait sous Antoine, et ce dern. était l'irréconciliable ennemi de Cicéron, qui, à cette même époque, retraçait dans ses *Philippiques* et son sublime dévouement à la patrie et son implacable haine pour les tyrans. Octave, que sa jeunesse put faire regarder comme un maître moins dangereux, fut opposé au nouveau dictateur. Mais si le prudent consulaire eut quelque confiance dans un avis qu'avaient dicté ses ressentiments, il dut être cruellem. détrompé lorsqu'Antoine et Octave, enfin réunis, et formant avec Lépide un *triumvirat,* s'abandonnèrent réciproproquement le sang de leurs amis. Le courage de Cicéron ne pouvait désormais le garantir du trépas; du moins il le rendit glorieux : attaqué par les soldats des triumvirs au moment où il se faisait transporter à sa maison de Formies, il défendit toute résistance à ses esclaves, et tendit sa tête à Popilius, auquel son éloquence avait autrefois sauvé la vie. Telle fut la fin de cet illustre Romain, le plus éloquent des orateurs comme le plus profond des écriv., on pourrait peut-être dire aussi le plus fécond. Le temps n'a pas respecté tous ses ouvr.; mais il en reste assez pour conserver à son nom une gloire que les plus gr. génies de la postérité n'éclipseront jamais, et ses *Lettres familières,* monument précieux pour l'étude de l'hist. romaine à cette mémorable époque, seront toujours un modèle inimitable d'élégance et de naïveté. Il a tout embrasssé dans ses immortels écrits, dont nous n'indiquerons que les édit. les plus remarq. : la 1re qui parut complète est celle de Milan, 1498-99, 4 vol. in-fol.; entre les suiv., on distingue celle d'Elzevir, Leyde, 1642, 10 vol. petit in-12; ce fut d'après toutes celles qui existaient déjà que d'Olivet donna sa belle et précieuse édit., Paris, 1740-42, 9 vol. in-4, réimpr. à Padoue, 1753, et à Genève, 1758; parurent ensuite celles de Lallemand, Paris, Barbou, 1768, 14 vol in-12; d'Ernesti, Halle, 1774-77, 7 vol. in-8. La plus récente et la plus complète est celle de Lemaire, Paris, 1827-32, 19 vol. in-8. Les différents ouvr. de Cicéron ont été trad. dans presque toutes les langues; les traduct. franç. seules sont trop nombreuses pour en donner ici la liste. M. Leclerc a publié les *OEuvres complètes de Cicéron, trad. en franç. avec le texte en regard*, Paris, 1821-25, 30 vol. in-8. Cette édit. est la plus estimée, tant pour le texte que pour les traduct., qui toutes ont été revues ou faites par le sav. édit.; le tome XXIX contient les ouvr. récemment découverts à Milan et à Rome, et le Ier la *Vie de Cicéron*, par Plutarque, trad. nouv., avec des additions, suivie d'une *Notice bibliogr. sur les édit. et sur les traduct. franç. de Cicéron*, par MM. Breghot-du-Lut et Pericaud. Outre Plutarque, on remarque parmi les biographes de Cicéron, Middleton et Morabin : ce dern. est aut. de l'*Hist. de l'exil de Cicéron,* 1725, in-12. Macé a donné l'*Hist. des quatre Cicéron*, 1715, in-12.

CICÉRON (Quintus), frère du précéd., fut successivem. préteur, command. des provinces d'Asie, puis lieut. de César, qu'il suivit dans son expédit. dans les Iles-Britanniques, et lieut. de son frère en Cilicie. Compris dans les proscriptions sous le triumvirat, il fut assassiné à Rome, ainsi que son fils, par des émissaires d'Antoine. Il est auteur du livre *de Petitione consulatûs*, inséré dans les œuvres de son frère. Quintus avait trad. ou imité du grec plus. tragédies; mais elles ne nous sont point parvenues : on n'a de lui que 18 vers dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

CICÉRON (Marcus), seul fils de M.-T. Cicéron et de Térentia, né l'an 688 de Rome, embrassa de bonne heure le parti des armes, et se distingua à l'âge de 17 ans à la bataille de Pharsale, où il commandait une aile de cavalerie. Devenu lieuten. de Brutus et command. de sa cavalerie, il battit et fit prisonn. C. Antoine, frère du triumvir, et il resta attaché au jeune Pompée après la bataille de Philippes. Revenu ensuite à Rome, il fut choisi par Auguste pour son collègue, fit exécuter le décret qui ordonnait le renversem. des statues et monuments élevés à M.-Antoine; puis il fut nommé au gouvernem. de l'Asie ou de la Syrie. M. Cicéron a été jugé diversem. par ses contempor.; on ignore l'époque de sa mort.

CICOGNA (Pasqual), doge de Venise, fut élevé à cette dignité en 1585. Sous son gouvern. la république reconnut la première Henri IV comme roi de France, malgré les excommunicat. du pape. Ce doge contribua beauc. à l'embellissem. de Venise, et fit bâtir en terre ferme la forteresse de Palma-Nuova. Il mourut en 1595.

CICOGNARA (Léopold, comte de), célèbre antiquaire, né en 1767 à Ferrare, d'une famille pa-

tricienne, fit ses études à l'univ. de Pavie, et, après avoir reçu le laurier doct. dans la faculté de droit, se rendit à Rome, où il se lia bientôt avec les artistes et les amat. les plus distingués. Quelq. paysages qu'il exécuta vers le même temps firent concevoir de ses talents comme peintre des espérances qu'il n'a pas réalisées. De Rome il alla voir Naples et la Sicile, où il reçut de la reine Caroline un accueil qui, dit-on, causa de la jalousie à Acton. Il revint en Italie et s'établit à Modène; il se trouvait dans cette ville lorsque l'invasion des Français changea momentanément la face du pays. Élu membre du corps législat. de la républ. cisalpine, il fut ensuite son ministre à Turin; puis, lors de la créat. du royaume d'Italie, il prit place au conseil-d'état; mais en 1808 il se démit de cette charge, et vint à Venise occuper celle de présid. de l'acad. des beaux-arts, dont on doit le regarder comme le second fondat. En 1815 il profita du retour de la paix pour visiter les princip. villes de l'Europe, dans le but d'accroître encore sa précieuse collect. d'ouvr. d'art, que des raisons de convenances le déterminèrent à céder en 1827 au pape Léon XII, et qui se trouve maintenant divisée entre les biblioth. de la Sapience et de la Minerve. Les tracasseries de la police autrichienne le forcèrent de quitter Venise et d'aller habiter les états romains pend. quelq. années. Le désir de terminer un gr. travail qu'il avait entrepris sur les anc. monum. de Venise le ramena dans cette ville en 1830, et il y mourut en 1834. Cicognara, membre des principales acad. de l'Europe, était corresp. de l'Institut de France. Outre quelq. opusc. moins import., on on a de lui : *Storia della scultura dal risurgimento delle belle arti in Italia*, Florence, 1813-18, 3 vol. in-fol.; Prato, 1823-25, 5 vol. in-8. Cet ouvr., resté le prem. titre de Cicognara, n'est point exempt d'erreurs ni de partialité pour ses compatr., qu'il loue uniquem., sans tenir compte des travaux des sculpt. franç. Il a été critiqué solidem., même en Italie. — *Le Fabriche più cospicue di Venezia*, 1820, 2 vol. in-fol. — *Catalogo ragionato dei libri d'arte e d'antichità*, Pise, 1821, 2 vol. in-8. C'est le catalogue de sa biblioth.—*Memorie per servire a la storia della calcografia*, Prato, 1821, in-8. — *Les chefs-d'œuvre de Canova*, 1823, in-8. Cicognara était l'ami et l'admirat. de ce gr. artiste.

CID (D. Rodrigue DIAS DE BIVAR, surnommé le), célèbre héros espagnol, né à Burgos vers l'an 1040, issu d'une famille noble de la Vieille-Castille, fut armé chevalier à l'âge de 20 ans par le roi Ferdinand Ier, roi de Léon et de Castille; se distingua à la fin du règne de ce prince et sous celui de Sanche II, son success. Alphonse VI ayant refusé de jurer qu'il n'avait pas trempé dans le meurtre de Sanche, son frère, le Cid quitta la cour, mais il ne cessa point d'être dévoué à son pays. Une armée commandée par cinq chefs maures ayant envahi la Castille, le héros, à la tête d'une faible réunion de ses amis et de quelq. Castillans, vainquit les Infidèles et leur imposa un tribut au nom de son roi. Cet important service lui valut son rappel à la cour de Castille, et c'est alors que les ambassadeurs des rois vaincus le saluèrent du nom de *Cid*. Banni par les intrigues des ennemis de sa gloire, le Cid, aidé seulem. de quelq. braves chevaliers que sa réputation avait attirés sous ses drapeaux, défit de nouveau les Maures en de nombreuses rencontres; il leur prit Valence, où il s'établit avec les compagnons de sa gloire, et mourut en 1099, sans avoir oublié un seul moment qu'il était né sujet du roi de Castille Il n'y a pas un nom plus populaire en Espagne que celui du Cid. Les romances dans lesq. sont retracés les exploits et les vertus de ce héros y sont répétées par toutes les bouches. Il a sa chronique particulière comme un roi. Chacun sait que ses amours avec Chimène sont le sujet du prem. chef-d'œuvre de la scène française.

CIEÇA DE LÉON (Pierre), voyageur né à Séville au commencement du 16e S., s'embarqua dès l'âge de 13 ans pour les Indes-Occidentales, suivit la carrière des armes sous Pizarre, et séjourna 17 ans au Pérou. De retour en Espagne, il publia la première partie d'un ouvr. intit. : *Chronica del Peru*, Séville, 1553, in-fol.; Anvers, 1554, in-8. On y trouve la descript. des provinces et des villes, des mœurs et des coutumes des Indiens, etc. La seconde partie n'a jamais paru. Cette chronique a été trad. en ital. par Aug. Gravaliz, Rome, 1555, in-8, et en angl., Londres, 1709, in-4.

CIENFUEGOS (Bernard), botaniste espagnol, né à Tarragone dans le 16e S., fut profess. à l'univ. d'Alcala, et s'occupa principalem. de la recherche des plantes indigènes. Il a laissé en MS. une *Hist. des plantes* en 7 vol. avec fig., et enrichie de notes savantes. Cavanilles a publ. une notice historique sur la vie de ce botaniste dans les *Annales d'hist. naturelle espagnole*, et a donné le nom de *Cienfuegosia* à un nouveau genre de plantes de la famille des malvacées.

CIENFUEGOS (Alvarez), cardinal espagnol, né dans les Asturies en 1657, entra dans l'ordre des jésuites en 1676, prof. la philos. à Compostelle, et la théol. à Salamanque. Employé par les emper. Joseph Ier et Charles VI dans diverses négociat. importantes auprès de la cour de Portugal, il les termina au gré des deux couronnes. Charles VI lui fit obtenir le chapeau de card. en 1720, et le nomma son ministre plénipotent. près la cour de Rome, év. de Catane, puis archev. de Mont-Réal en Sicile. Il mourut à Rome en 1739. On a de lui : *la Vida del venerable P. Juan Nieto*, 1693, in-8.—*La Vida del grande santo F. Borgia*, Madrid, 1702, in-fol. — *Ænigma theologicum, seu quæstiones de Trinitate divinâ*, Vienne (Autriche), 1717, 2 vol. in-fol. — *Vita abscondita sub speciebus eucharisticis*, Rome, 1728, in-fol. L'*Éloge* du card. Cienfuegos est à la tête du tome X des *Rer. italicar. scriptores*.

CIEZA (Michel-Jérôme de), peintre d'hist., né à Grenade, d'une famille illustre, fut élève d'Alonzo Cano, qu'il imita dans le dessin et dans la couleur; il mourut très âgé en 1677. Parmi ses tableaux, dont on voyait plus. à Grenade, on cite *la Sama-*

ritaine, et *St Jacques combattant les Maures.* — Vinc. de Cieza, son fils et son élève, né à Grenade en 1656, rejoignit son frère aîné Joseph à Madrid, et lui succéda en 1692 dans la place de peintre du roi. De retour à Grenade en 1701, il y mourut peu de temps après. On confond ses tabl. avec ceux de son père et de son frère. Cepend. on lui attribue généralem. *un Trait de la vie de St François de Paule*, dans l'église de ce nom à Madrid. Quoique son genre fût l'hist., il peignait à la gouache des paysages et des fleurs.

CIGALA (Lanfranc), troubad. et chev. ès-lois, né à Gênes dans le 13e S., fut ambass. de la république auprès de Raymond, comte de Provence, en 1241, et se livra pendant cette mission à la galanterie et à la poésie. Nostradamus dit que Cigala fut assassiné près de Monaco en 1278, dans un voyage qu'il faisait de Provence à Gênes. Il reste de ce poète environ 30 pièces. Raynouard en a publié une dans son *Choix de poésies des troubadours*, IV, 210, et des fragments de trois autres, V, 244.

CIGALE (Jean-Michel), aventurier qui vint à Paris en 1670, y fit imprimer son *histoire*, et la dédia à Louis XIV. Il prétendait descendre de Scipion, fils du vicomte de Cigale, fait prisonnier par les Turks en 1561. Ce Scipion ayant embrassé la religion musulmane, avait épousé une fille du sulthan Achmet, et de cette union était né Jean-Michel ou *Mahomet-Bey*, nom que prenait ce prince othoman. Après toutes les aventures décrites dans son *histoire*, Cigale s'était, disait-il, décidé à visiter la cour de France. Il y reçut un gr. accueil : le roi envoya au-devant de lui le duc de St-Aignan avec de riches équipages, et lorsqu'il partit lui fit présent de deux magnifiq. chaînes d'or. Au récit de cet aventurier, Rocoles a substitué les faits suivants : Cigale, selon lui, était né de parents chretiens dans la Valachie. Il entra au service de Mathias, vaivode de Moldavie, qui l'envoya à Constantinophe. De retour dans sa patrie, une aventure scandaleuse le fit dénoncer au vaivode, qui donna l'ordre de l'arrêter. Cigale se sauva à Contantinople, où il resta jusqu'à la mort de Mathias. Il revint alors en Valachie; mais n'ayant pu réussir à y jouer un rôle, il retourna une troisième fois à Constantinople, où il se fit musulman. Il entreprit ensuite de voyager dans différentes contrées de l'Europe, pour y débiter le roman qu'il avait imaginé, et dont il espérait de grands profits, Au sortir de France, il passa en Angleterre où il fut reconnu par des gens qui l'avaient vu à Vienne dans une condition fort misérable. Ainsi démasqué, il ne reparut plus.

CIGALINI (François), médecin, né à Côme, mort en 1530, est auteur de deux lettres sur la médecine, imprimées avec celles de Thadée Duni, Zurich, 1592, in-8, sous ce titre : *de Oxymellitis usu et viribus maxime in pleuritide.* — Cigalini (Paul), parent du précédent, suivit la même carrière, professa la médecine à Pavie, et mourut en 1598. On a de lui : *Prælectiones duæ; una, de verâ patriâ Plinii; altera, de fide et auctoritate ejus*, Côme, 1605, in-4.

CIGNANI (Charles), peintre, né à Bologne en 1628, fut élève de l'Albane, et suivant Lanzi l'un des quatre premiers peintres de son temps; il s'était fait une manière facile et gracieuse dans le genre du Guide et des Carrache, mais sévère sur ses propres ouvrages, il travailla lentement. Clément XI lui donna les titres de comte du palais et de prince de l'académie de Bologne, appelée encore aujourd'hui *Clémentine.* Il mourut à Forli en 1719. Ses tableaux d'histoire sont rares; mais on a de ce peintre un assez gr. nombre de *vierges* et de petites compositions. C'est à Forli que se voit son *Assomption de la Vierge*, le plus grand et l'un de ses meilleurs ouvr. qu'il retoucha pendant vingt ans. Parmi les nombreuses fresques sorties de son pinceau, on cite les quatre de St-Michel in Bosco à Bologne, représentant des sujets tirés de l'hist. sainte, et dans la salle d'audience du palais, *François Ier guérissant les écrouelles*, et *l'entrée du pape Paul III à Bologne.* On voit plusieurs de ses tableaux dans les galeries de Florence et de Dresde. Dorigni, Meloni, J. Frey, Crespi et Liotard, ont gravé d'après Cignani.

CIGOLI (Louis CARDI de), peintre célèbre, naquit en 1559 dans la Toscane, au château dont il prit le nom. Élève de Santi, sous leq. il fit de rapides progrès, il fut le prem. peintre de l'école de Florence qui se distingua par la noblesse du style et l'éclat de la couleur. Sa manière se ressent de l'étude approfondie qu'il avait faite des chefs-d'œuvre de Michel-Ange, du Corrége et d'André del Sarto. Les tableaux les plus renommés de cet artiste sont, à Florence, la *Trinité* dans l'église Ste-Croix, *St Albert* à Ste-Marie-Majeure, et *le Martyre de St Étienne* chez les sœurs de Monte-Domini; on met encore au-dessus son *St Antoine* convertissant un hétérodoxe, dans l'église des Cordeliers à Cortone; mais son chef-d'œuvre était *St Pierre guérissant un boiteux*, au Vatican. On ne peut trop regretter que la négligence ait laissé périr un tableau que les connaisseurs regardaient comme le 3e qu'il y eût à Rome, ne trouvant de supérieurs que *la Transfiguration*, de Raphaël, et *le St Jérôme*, du Dominiquin. Le pape Paul V créa Cigoli chevalier. Il mourut en 1613, à 54 ans. Le musée royal possède trois tableaux de ce maître : *la Ste Famille en Égypte*, *St François en contemplation*, et un *portrait d'homme.*

CILANO (George-Chrétien MATERNUS de), médecin, né à Presbourg en 1696, fut professeur de médecine, de physique et d'antiquités grecques et romaines, au gymnase d'Altona, conseiller royal de justice de Danemarck, et mourut en 1773. On n'a de lui que des thèses assez nombreuses et un *Traité* (en allemand) *des antiquités romaines*, publié par Georg.-Chrét. Adler, 1775 et 1776, 4 parties, in-8.

CILLICON, dont le véritable nom était *Achæus*, né à Milet, livra par trahison aux Priéniens une île qui dépendait de cette ville. Comme on lui re-

prochait cette félonie, il répondit : « Tout pour le mieux, » ce qui est passé en proverbe. Il fixa ensuite sa demeure à Samos; et comme il achetait un jour de la viande chez un certain Théagène, son compatriote, celui-ci, qui le reconnut, lui dit d'indiquer l'endroit où il voulait que le morceau fût tranché. Cillicon y porta la main, que Théagène lui coupa en disant : « Elle ne trahira plus d'autre ville. » On raconte le même trait d'un nommé Colliphan.

CILLY (Barbe de), surnommé la *Messaline de l'Allemagne*, née en 1377, fille du comte Hermann, épousa en 1408 Sigismond, margrave de Brandebourg, qui devint roi de Hongrie, puis empereur en 1410. Il naquit de ce mariage une fille nommée Elisabeth, qui épousa en 1421 Albert d'Autriche, depuis empereur. Après la mort de Sigismond en 1437, Barbe voulut garder les deux couronnes de Hongrie et de Bohême, et forma le projet d'épouser le jeune Uladislas; mais Albert d'Autriche, appelé au trône par le testament de Sigismond, fit arrêter sa veuve, et ne lui rendit la liberté qu'à condition qu'elle livrerait les places qu'elle tenait en Hongrie. Barbe se retira à Gratz, où elle mourut en 1451. Les déportements de cette méchante femme ont rendu sa mémoire infâme.

CIMA (Jean-Baptiste), peintre, dit *il Conegliano*, du nom de la ville où il prit naissance en 1480, fut élève de Jean Bellini dont il imita la manière. Un des meilleurs tableaux de cet artiste se trouve au Musée royal; il représente la Vierge et son fils recevant les hommages de plusieurs saints et saintes. Ce tableau manque de perspective; mais le dessin en est gracieux et naïf, l'expression des figures douce, les airs de têtes naturels, et le coloris vrai, quoique dénué d'harmonie.

CIMABUÉ (Giovanni), peintre et architecte, né à Florence en 1240, est considéré comme le restaurateur de la peinture dans le moyen-âge. Charles d'Anjou, frère de St Louis, après avoir été couronné roi de Sicile et de Jérusalem par le pape Clément IV, passant à Florence, visita l'atelier de ce peintre et lui prodiga les éloges les plus flatteurs. Cimabué peignait alors une vierge pour l'église Santa-Maria-Novella. Lorsque cette vierge fut terminée, le peuple se rendit en foule chez le peintre, et, s'emparant du tableau, le porta en pompe, au bruit des instruments et des cris de joie, jusqu'au lieu où il devait être placé. Cet artiste cultivait également avec succès la peinture sur verre, la fresque et l'architecture. C'est en suivant la route qu'il avait tracée que les Massacio, Piètre Pérugin, Jean Bellino, Léonard de Vinci, Titien, Michel-Ange et Raphaël parvinrent à la perfection de l'art. Il mourut en 1310. Le musée royal possède deux tableaux de Cimabué : *La Vierge et des anges : la Vierge et l'enfant Jésus*.

CIMARELLI (Vincent-Marie), religieux domin. né au commenc. du 17e S., dans le duché d'Urbin, professa la théol. dans différentes villes, et mourut en 1660, inquisiteur de la foi à Brescia. On a de lui : *Istoria dello stato d'Urbino da' Senoni detta Umbria Senonia, e da lor gran fatti in Italia*, Brescia, 1642, in-4, ouv. curieux et rare.

CIMAROSA (Dominique), célèbre composit., né à Naples en 1754, reçut d'Aprile ses premières leçons, puis entra au conservatoire de Loretto, où il se forma d'après les principes de l'école de Durante, et acquit de bonne heure, par son ardent amour pour le travail, joint au plus heureux génie, une réputation qui s'accrut rapidement : il n'avait point atteint sa 20e année, que déjà ses compositions étaient applaudies sur les principaux théâtres de l'Europe. Après avoir parcouru l'Allemagne, il se rendit en Russie où l'avait appelé l'impératrice Catherine II; il mourut à Venise le 11 janvier 1801, laissant plus de 100 opéras et une foule d'autres morceaux pleins d'idées piquantes. Cimarosa se plaisait à composer au milieu de ses amis, auxquels il demandait leurs conseils. C'est principalement dans le genre *buffa* qu'il a déployé toute la richesse de sa méthode. Ses *opéra seria* les plus estimés sont : *le Sacrifice d'Abraham ; les Horaces et les Curiaces; Pénélope ; Artaxerce*, etc.; et ceux de ses *opéra buffa* qui ont eu un succès plus univ. sont : *l'Italienne à Londres; le Direct. dans l'embarras; les Ennemis généreux*, et surtout *le Mariage secret*, son chef-d'œuvre.

CIMBER, celui des meurtriers de César qui donna aux autres le signal et porta le prem. coup au dictateur en plein sénat.

CIMBRES, hordes sorties de la Chersonèse cimbrique, se répandirent dans la Germanie vers le milieu du 2e S. de l'ère chrét., et, réunis aux Teutons, envahirent l'Helvétie, le midi des Gaules, et vainquirent dans une grande bataille les troupes que Rome avait envoyées pour s'opposer à leur irruption. Ces barbares furent défaits par Caïus-Marius sur les bords de l'Arthésis (Adige), l'an 202 av. J.-C.

CIMON, peintre gr., né à Cléone av. la 20e olympiade suiv. Pline, qui le range au nombre des plus anciens *monochromes* (peintres qui n'employaient qu'une seule couleur), apprit de l'Athénien Eumarus les éléments de son art, qu'il aggrandit en employant le secours des ombres et des raccourcis. Il est appelé Conon par Élien. — Un autre Cimon, statuaire, d'une époque plus reculée, avait fait pour la ville d'Athènes des chevaux d'airain.

CIMON, général athénien, fils de Miltiade, signala sa valeur à la bataille de Salamine, et se concilia bientôt les suffrages de tous ses concitoyens. Les aut. se contredisent sur les événements antérieurs de la vie de Cimon; il dut son élévation à l'adroite politique des ennemis de Thémistocle, qui le crurent seul capable de balancer la dangereuse influence que ce dernier exerçait sur le peuple; mais il se montra digne des hauts emplois qui lui furent confiés. Chargé avec Aristide du command. de vaisseaux envoyés en Asie pour seconder le roi Pausanias (*v.* ce nom) dans l'expédition entreprise pour affranchir cette contrée du joug des Perses, il devint bientôt général en chef

de toutes les forces navales de la Grèce. Après avoir battu les Thraces près du fleuve Strymon et s'être emparé du pays où les Athéniens fondèrent Amphipolis, il prit l'île de Scyros, passa dans l'Asie-Mineure, soumit toutes les îles de la côte, et défit, près de Mycale, la flotte de Chypre et de Phénicie, composée de 200 vaisseaux : une autre victoire qu'il remporta sur terre le même jour, près du fleuve Eurymédon (470 av. J.-C.), acheva de porter la consternation à la cour de Xercès, qui fut réduit à demander la paix. De retour à Athènes, sa magnificence excita l'injuste défiance de quelq. ardents républicains, dont les intrigues provoquèrent contre lui l'ostracisme. Il se retira en Béotie, et bientôt il eut l'occasion d'honorer son exil passager, en opposant la conduite la plus généreuse à l'ingratitude de ses concitoyens. Nommé général de la flotte des Grecs alliés pour une expédition contre l'Égypte et l'île de Chypre, qu'il avait fait décider dans le but de donner un aliment à l'activité des Athéniens, il mourut devant Citium, l'an 449 av. J.-C.

CIMON, vieillard romain, condamné par le sénat à mourir de faim, fut rendu à la liberté par ses juges, touchés de la piété de sa fille, qui l'avait pendant quelque temps nourri de son propre lait. Ce trait, dont un grand nombre de peintres ont perpétué le souvenir, a fourni à de Belloy le sujet de sa trag. de *Zelmire*.

CINCHON (la comtesse de), femme du vice-roi du Pérou, ayant éprouvé les heureux effets du *quinquina* pour la guérison de la fièvre, s'empressa de faire connaître la propriété de cette écorce, à son retour en Europe en 1632. L'écorce du Pérou se répandit sous le nom de *chinchina* ou quinquina; mais elle fut aussi nommée *poudre des jésuites*, parce que les missionnaires en exploitèrent l'importation. Linné a consacré le souvenir de cet éminent service rendu à l'ancien monde en donnant au genre de plantes qui renferme ce végétal précieux le nom de *Cinchona*.

CINCINNATO (Romulo), peintre d'hist., né à Florence, élève de Salvati, fut appelé en Espagne où il s'établit et contribua beaucoup à ramener le goût des arts : il peignit à l'Escurial des fresques très remarquables et dans l'église des tableaux représentant *St.-Jérôme lisant*, et le même Père *dictant à ses disciples*, qui passent pour des chefs-d'œuvre. Philippe II chargea cet artiste de décorer les différentes résidences royales. Il mourut à Madrid en 1600, dans un âge avancé. Ses deux fils, Diègue et François, ses élèves, furent honorés de la protection de Philippe IV et du pape Urbain VIII, qui les créa tous les deux chevaliers de l'ordre du Christ. Diègue mourut à Rome en 1626.

CINCINNATUS (Lucius-Quintus, dit), Romain illustre par la simplicité de mœurs qu'il conserva dans les hautes dignités de la républ., non moins que par les services éminents qu'il lui rendit, était ainsi nommé de sa chevelure bouclée. Élu consul l'an de Rome 296 (457 av. l'ère chrét.), puis dictateur à deux reprises success. et honoré du triomphe, il ne quitta la charrue que pour la reprendre à l'expiration de ses fonctions, pendant la durée desquelles il rétablit la tranquillité à Rome, vainquit les Èques, les Volsques, et, à l'âge de 80 ans, triompha des Prénestins. Ce fut d'après ses conseils que le sénat porta à dix le nombre des tribuns du peuple, et le dernier acte de son administration fut la ruine du conspirateur Spurius-Mélius (*v.* ce nom), dont la maison fut rasée, après que le grain qui s'y trouvait eut été distribué à vil prix aux indigents.

CINCIUS-ALIMENTUS (Lucius), histor. rom., préteur en Sicile 152 avant J.-C., avait composé plusieurs ouvr. dont Tite-Live parle avec éloge; ces écrits, qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, étaient une *Hist.* d'Annibal, celle de Gorgias, et un *Tr. sur l'art militaire*.

CINÉAS, philosophe et orat. grec, né en Thessalie, fut élève de Démosthène, et devint ministre de Pyrrhus, qui l'envoya comme ambassad. à Rome. Il avait écrit une *Histoire de Thessalie*, que nous n'avons plus, et on lui attribue l'abrégé qui nous reste de l'ouvr. de tactique d'Énée de Stymphale. — On connaît deux autres Cinéas : le premier, roi de Thessalie, conduisit au secours des Pisistratides un corps de 1,000 hommes de caval. ; le 2e, aussi Thessalien, contemp. de Démosthène est rangé par ce dern. au nombre des traîtres qui vendirent leur patrie à Philippe, mais est justifié à cet égard par Polybe.

CINELLI CALVOLI (Jean), savant médecin et littérateur, né en 1625 à Florence, fut reçu doct. en physique et en médecine à l'université de Pise, puis, après avoir exercé son art dans divers lieux d'Italie, il revint dans sa patrie et s'y lia avec les savants les plus distingués, entre autres avec Ant. Magliabecchi, alors garde de la biblioth. du grand-duc. Cette liaison lui ayant facilité l'accès de ce précieux dépôt, il s'y livra à la recherche de certains opusc. que leur utilité ne met pas toujours à l'abri de la destruction, et dès qu'il en eut découvert un certain nombre, il en publia le catalogue sous le titre de *Bibliotheca volante*. Il en donna successivement quatre cahiers ou numéros, dont les deux premiers parurent à Florence, 1678, in-8, et les deux autres à Naples, 1682-85. Le dernier contenait une note piquante contre le médecin du grand-duc, qui poursuivit Cinelli avec un acharnement extraordinaire. Obligé de quitter Florence pour se soustraire à sa vengeance, il vint chercher un asile à Venise, puis à Bologne et à Modène, où ses amis lui procurèrent une chaire de toscan. Le traitement qu'il recevait comme profess. ne suffisant pas à ses besoins, il reprit l'exercice de la médecine, qu'il pratiqua successivement dans différentes villes, notamm. à Lorette, où il mourut en 1706. La *Biblioth. volante*, qu'il avait poussée jusqu'au 16e cahier, fut portée au 20e par le doct. Scanssani, qui refondit l'ouvrage dans une nouv. édit., Venise, 1734, 4 vol. in-4. C'est à Cinelli que l'on doit la 1re édition du *Malmantile racquistato* de Lippi (*v.* ce nom).

CINGAROLI (Martin), peintre, né à Vérone en 1667, fut appelé à Milan par le baron Martino, qui lui confia plusieurs travaux importants, et mourut dans cette ville en 1729. Il avait reçu de son père, peintre fort médiocre, les prem. leçons de dessin. Ses tableaux, qui presque tous représentent des sujets d'histoire, sont traités dans de petites proportions.

CINNA (Lucius-Cornélius), de l'illustre famille des Cornéliens, élevé au consulat l'an 87 av. l'ère chrétienne, tenta d'obtenir le rappel de Marius et de ses partisans expulsés par Sylla; mais il fut chassé lui-même par le sénat, qui le déclara déchu de la dignité consulaire. Ses intrigues n'en devinrent que plus actives; il parvint à rassembler 30 légions, puis ayant réuni ses forces à celles de Marius, de Sertorius et de Carbon, il vint mettre le siége devant Rome. Le sénat forcé de capituler le reconnut pour consul, et Cinna, qui se servit de son autorité pour assouvir ses vengeances, se maintint quatre ans dans les fonctions consulaires. Sylla victorieux reparut enfin, annonçant le projet de délivrer la république de ses ennemis. Cinna courait à sa rencontre lorsqu'il fut tué par un centurion, l'an de Rome 668 (85 av. J.-C.), dans une révolte que ses injustices et ses emportem. avaient excitée.

CINNA (Cnéius-Cornélius), descendant du grand Pompée, jouit de la plus grande faveur auprès d'Auguste, qui le nomma, dit-on, consul, après l'avoir convaincu d'avoir conspiré contre sa vie. Ce trait de clémence d'Auguste, vrai ou supposé, a fourni à Corneille le sujet d'une de ses plus belles tragédies.—Cinna (Helvius), tribun, ami de César, fut la victime de l'aveugle fureur du peuple, qui, d'après son nom, le prenant pour l'un des assassins du dictateur, le mit en pièces. Il reste quelq. vers d'Helvius dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

CINNAMO (Léonard), jésuite, né à Capoue vers 1610, professa et cultiva les lettres avec succès : envoyé dans les missions des Indes en 1644, il publia dans la langue canarie l'explication des mystères du christianisme, et la traduct. des *Vies des saints*, etc. Il revint en Europe au bout de 20 ans, et mourut en 1676. On trouve la liste de ses ouvr. dans la *Bibliothèque soc.*; les principaux sont : *Orat. et Prælectiones*, Naples, 1671, et *I saggi delle liriche, e musicali poesie*, 1670, in-12, sous le nom de Roland Cinnami.

CINNAMUS (Jean), historien grec du 12e S., exerçait l'emploi de grammatiste (secrét. ou écrivain) à la cour de Manuel Comnène, et le suivit dans plus. expéditions. A la mort de cet emper. (en 1180), Cinnamus écrivit l'hist. de son règne, et la publia en VI liv. qui ne vont que jusqu'à l'an 1176. La meilleure édit. de cette histoire est celle qu'a donnée Ducange, Paris, 1670, in-fol. Elle fait partie de la *Byzantine*.

CINO DA PISTOIA, jurisc. et littér., né à Pistoie en 1270, publia en 1514 à Bologne un *Comment.* sur le code, qui le fit connaître si avantageusement que plusieurs universités lui offrirent à la fois des chaires diverses. Il professa successivement avec le plus grand éclat à Trévise, à Pérouse, à Florence, et mourut en 1337. La meilleure édition du comment. de Cino est celle de Francfort, 1578. On a de cet habile jurisconsulte un recueil de poésies publié pour la première fois sous ce titre : *Rime di messer Cino da Pistoia, jureconsulto e poeta celebratissimo*, etc., Rome, 1559, in-8; Venise, 1589, in-4; mais on ne fait aucun cas de cette réimpress. incorrecte et augm. de pièces supposées. Cino est, de tous les poètes ital. qui précédèrent Pétrarque, celui dont la manière approche le plus de la sienne, et dont les vers ont le plus d'élégance et de suavité. On trouve plusieurs morc. de Cino, parmi les poésies de Dante, qui était son ami.

CINQ-ARBRES (Jean), *Quinquarboreus*, né dans le 16e S. à Aurillac, fut nommé en 1554 profess. royal de langues hébr. et syriaque au collége de France, et mourut en 1587. On lui doit une *Grammaire hébr.* réimpr. plus. fois, mais qui n'en est pas moins très médiocre. Sa version latine du *Targum* (ou paraphr. chaldaïque) de Jonathan-ben-Uziel sur Jérémie, Paris, 1549 et 1556, in-4, n'est guère plus estimée des orientalistes; mais il rendit un véritable service à la médecine par sa traduction latine de quelques ouvrages d'Avicenne, 1570-72, 2 vol. in-8.

CINQ-MARS (Henri COIFFIER DE RUZÉ, marquis de), favori de Louis XIII, né en 1620, second fils du maréchal d'Effiat, fut produit à la cour par le cardinal de Richelieu, qui lui apprit les moyens de captiver le cœur du monarque, dont il voulait lui-même connaître les plus secrètes pensées. Cinq-Mars, à peine âgé de 19 ans, devint successivement capitaine aux gardes, grand-maître de la garde-robe et grand-écuyer de France. Un si haut degré de faveur l'aveugla : il osa concevoir le projet de renverser son protecteur, et fut assez ingrat pour trahir les intérêts de son maître. Il excita Gaston, frère de Louis XIII, à la révolte, et attira le duc de Bouillon dans son parti. Le roi étant allé, en 1643, présider aux opérations de l'armée en Roussillon, Cinq-Mars, qui l'accompagnait, voulut profiter des disposit. du monarque pour l'aigrir contre le cardinal, et lui proposa même de le faire assassiner. Richelieu, alors malade à Tarascon, ayant découvert le traité conclu par Gaston avec l'Espagne, en donna avis au roi. Cinq-Mars, fortement compromis dans cette révélation, fut arrêté à Narbonne, où la cour se trouvait alors, et conduit à Montpellier, puis au château de Pierre-en-Cise près de Lyon. On instruisit son procès sur-le-champ. Gaston eut la faiblessse, pour acheter sa propre grâce, de fournir les preuves de la culpabilité de l'accusé. Cinq-Mars eut la tête tranchée, ainsi que F.-A. de Thou, fils de l'historien (*v.* ce nom), le 12 septembre 1642. On lit dans quelq. mémoires que Louis XIII dit sur la mort de son favori un mot atroce. Mais le roi, de retour alors à St-Germain-en-Laye, ne pouvait pas, à cette distance, savoir le jour, et encore moins l'heure de son supplice.

La catastr. de Cinq-Mars est le sujet d'un roman historique plein d'intérêt, par M. Alfred de Vigny. —La sœur du favori, Marie d'EFFIAT, fonda le monastère de la Croix, au faubourg St-Antoine à Paris, et mourut en 1692.

CINQUI (JEAN), peintre, né aux environs de Florence en 1667, fut un des bons élèves de Dandini (*v.* ce nom). On a de lui de belles fresques dans les égl. de Florence et de Viterbe. Ses tabl. les plus remarq. sont une suite de sujets représentant la *Vie de J.-C.*, celle de *la Vierge*, etc. Il mourut en 1743. Son portrait est au musée de Florence.

CINTRA (PIERRE de), navigat. portugais, ainsi nommé du lieu de sa naissance, entreprit un voyage en 1642, à l'effet de continuer les découvertes sur la côte de la Guinée. Il s'avança jusqu'au cap appelé depuis Mesurado, donna des noms aux rivières et caps qu'il rencontra, et revint en Portugal. Vingt ans plus tard, il fit un second voyage dans le même but, sur une flotte commandée par Diego d'Azambuja, qui poussa jusqu'au point appelé la Mina, où les Portug. construisirent un fort. La relation du premier voyage de Cintra a été rédigée par Cadamosto. Elle se trouve dans le tome Ier du recueil de Ramusio et dans quelques autres collections de voyages. — CINTRA (Gonzalès de), autre navigat. portugais, fit également deux voyages à la côte d'Afrique, l'un en 1441, l'autre en 1445. Il périt dans ce dernier avec plus. de ses compagnons. Le bâtim. sur lequel ils se trouvaient ayant échoué, ils furent attaqués par les Maures et massacrés. La baie où cet événem. arriva reçut le nom de Gonzalès de Cintra.

CIOCCHI (JEAN-MARIE), peintre, né à Florence en 1658, élève de Dandini, fut chargé de plusieurs ouvrages à fresque, entre autres des peintures de la biblioth. des servites, et du plafond de l'église des moines Angeolini. La plus remarquable de ses compositions est *le Martyre de Ste Lucie*, tableau peint pour l'église de ce nom. Vers la fin de sa vie, sa vue s'étant affaiblie, il fut obligé de renoncer à la peinture; c'est alors qu'il écrivit l'ouvr. intit. : *la Pittura in Parnasso*, où l'on trouve des observations curieuses et utiles, et qui fut publié in-4, en 1725, l'année même de la mort de l'auteur.

CIOFANO (HERCULE), orat. et poète, né à Sulmone au commencement du 16e S., a publié des *Comment. sur les métamorphoses d'Ovide*, Venise, 1575, in-8. — La *Vie d'Ovide*, impr. avec des notes sur ses autres ouvrages, et la *Description de Sulmone*, Anvers, 1583, in-8; dans l'édition d'Ovide, Francfort, 1601, in-fol.; enfin dans celle de Burmann, 1727, 4 vol. in-4. On doit encore à Ciofano quelques opuscules, entre autres : *Adverbia localia*, 1584, in-4.

CIONACCI (FRANÇ.), littérateur florentin, est cité par ses compatriotes comme un très habile grammairien. On connaît de lui la *Vie d'Ant. Coltellini*, à la tête des *Osservazione di creanze*, 1675, in-12. — *Saggio della Favellatoria*, 1679, in-12, ouvrage fort estimé, réimprimé plus. fois, et dont on trouve des passages dans la plupart des recueils de grammaires, notamment dans l'édit. de 1729 du traité de Buonmattei, *della lingua toscana*. — Une excellente édition des *Rime sacre* de Laur. de Médicis, etc., 1680, in-4.—Enfin un *Discours* sur l'origine et les progrès du chant ecclés. dans le *Cantore adrottinato* de Coferati, 1682.

CIPIERRE (PHILIBERT de MARSILLY, seigneur de), gouverneur du roi Charles IX, né dans le 16e S., d'une famille noble du Mâconnais, fut d'abord capitaine de 50 hommes d'armes, et dut aux Guise son élévation. Après avoir servi avec distinction sous le règne de Henri II, il fut, à la recommandation de ses patrons, nommé gouverneur du duc d'Orléans, depuis Charles IX, qui le fit ensuite son premier gentilhomme de la chambre, et lui donna les gouvernements de l'Orléanais et du Berri. «Cipierre mourut à Liége en 1570. C'était, dit l'historien de Thou, un homme de bien et un grand capitaine, qui n'avait rien de plus à cœur que la gloire de son élève et la tranquillité de l'état. » La conduite de Charles IX sur le trône est étrangère à son ancien gouvern. Brantôme dit que « ce fut le maréchal de Retz qui pervertit ce prince, et lui fit oublier la bonne nourriture que lui avait donnée le brave Cipierre. »

CIPIERRE (RENÉ de SAVOIE, plus connu sous le nom de), fils de Claude de Savoie, comte de Tende, gouvern. et grand-sénéchal de Provence, prit le parti des calvinistes dans les guerres civiles qui éclatèrent sous le règne de Charles IX. Sa conduite souleva contre lui son frère aîné, le comte de Sommariva. Revenant de Nice, où il était allé saluer le duc de Savoie, son parent, Cipierre fut massacré dans Fréjus, par la populace que ses ennemis avaient soulevée. On crut dans le temps que la cour avait ordonné et préparé ce crime, qui eut lieu en 1567.

CIPPICO (CORIOLAN), histor. vénitien du 15e S., est aut. d'une *Histoire des guerres des Vénitiens en Asie, de 1470 à 1474*, en III livres, dont l'abbé Morelli a donné une nouv. édition, avec des notes, Venise, 1796, in-4.

CIPRIANI (J.-B.), peintre, né en 1732 à Florence, a laissé dans le voisinage de cette ville, à l'abbaye St-Michel *in pelago*, deux tabl. d'autant plus précieux que cet artiste en a très peu fait. C'est surtout comme dessinateur qu'il s'est acquis une grande réputation. De Rome, où il était allé perfectionner ses talents, il se rendit à Londres et fut un des premiers membres de l'académie des beaux-arts, fondée dans cette ville en 1769. Il gravait aussi à l'eau forte. Plusieurs de ses composit. ont été gravées par Bartolozzi. Lui-même a gravé plus. pièces, tant d'après ses dessins que d'après différents maîtres; il mourut vers 1790.

CIRAN (St), né dans le Berri, d'abord échanson du roi Clotaire II, embrassa l'état ecclésiastique malgré son père qui voulait le marier, réforma le clergé de Tours, fonda les monastères de Meaubec et de Lonrey, où il mourut en 657. Sa *Vie* a été publiée par Mabillon.

CIRCÉ (myth.), magicienne savante dans l'art

de composer les poisons, fille du Soleil et de la nymphe Persa, et sœur de Pasiphaé, fut obligée, pour fuir la vengeance des Sarmates, dont elle avait empoisonné le roi, son époux, de se réfugier sur les côtes d'Italie à l'extrémité du Latium, où elle donna son nom au cap Circéen, après y avoir bâti un palais enchanté. Ses maléfices, au moyen desquels elle pouvait changer les humains en bêtes les plus hideuses, entourèrent bientôt ce lieu de mille monstres féroces, dont les hurlem. étaient pend. la nuit l'effroi des voyageurs. Les plus connus de ses sortiléges sont ceux qu'elle exécuta sur la jeune Sylla, changée en monstre marin; sur Picus, roi d'Italie, devenu pivert, et enfin sur les compagnons d'Ulysse, transformés en pourceaux. C'était presque toujours pour servir ou venger ses infâmes passions que Circé employait ses dangereux talents; et cependant elle fut adorée comme une divinité dans l'île d'Éa, sa princip. résidence, et son culte y subsistait encore au temps de Cicéron.

CIRCIGNANI (Nicolas de), peintre, surnommé *dalle Pomerance*, d'un village près de Voltena, où il naquit en 1516, étudia d'abord à Florence, puis vint à Rome, où il fut chargé de travaux import. Dans quelques-uns, comme dans la coupole de Ste-Perdentiane, il se montra bien supérieur à tous les maîtres de son temps. Il eut sous Sixte-Quint la direction de la galerie du Vatican, et fit travailler sous ses ordres beaucoup de jeunes gens dont il avait reconnu les heureuses disposit. On dit que ce grand artiste mourut en 1588; mais Lauzi assure qu'il peignait encore en 1591. On voit de lui plus. grands tableaux dans diverses églises de Rome et entre autres le *Martyre de St Laurent*, dans l'église de ce nom *in Damaso*. — Son fils et son élève, connu sous le nom d'Antoine *il Pomerancio*, fut associé à ses princip. ouvrages. Citta di Castello, où il passa quelq. années dans la force de son talent, possède de lui plus. tableaux, entre autres *la Conception*, ouvr. très remarquable. Antoine mourut à Rome en 1619.

CIREY (Jean de), général de l'ordre de Cîteaux, né à Dijon d'une famille ancienne, mort en 1503, a publ. : *Collectio privilegiorum ordinis cisterciensis*, Dijon, 1491, in-4, le seul ouvrage connu, imprimé dans le 15e S., à Dijon, où l'on peut conjecturer que Jean de Cirey tenta d'établir l'imprimerie. Il a laissé MSs. : *Chronicon breve rerum in Burgundiæ ducatu gestarum, à 1473 ad 1480*; *Chronicon cisterciense*, qui ne va que jusqu'au 14e S.; et un *Catalogue* des MSs. que possédait l'ordre de Cîteaux.

CIRILLO (Bernardin), né à Aquila dans l'Abruzze, mort en 1575, fut secrét. de la chambre royale de Naples, devint ensuite protonotaire et secrét. apostolique, archiprêtre de la *santa casa* de Lorette, chanoine de Ste-Marie-Majeure, et commandeur de l'hôpital du St-Esprit, *in Saxiâ*, à Rome. On a de lui : *Gli annali della città dell' Aquila con l'istoria del tempo*, Rome, 1570, in-4.

CIRILLO (Nicolas), médecin et physicien, né près de Naples en 1671, devint professeur de physique à l'université de cette ville en 1705, professeur de médecine pratique en 1717, fut associé à la société royale de Londres en 1718, et mourut à Naples en 1734. On a de lui dans les *Transact. philosoph.*, lib. XXXVI, *Sur l'usage de l'eau froide dans les fièvres;* liv. XXXVIII, *Mémoire sur les tremblements de terre*, à l'occasion de celui de Naples, en 1731; deux *Dissertations sur le vif argent et sur le fer*, une édit. des *Œuvres médic.* d'Ettmuller, Naples, 1728, et la *Réponse* aux journaux de Leipsig qui l'avaient critiqué. Ses *Consult.* ont été imprim. à Naples, 1738.

CIRILLO (Dominique), botaniste et médecin, petit-neveu du précéd., né en 1734, obtint, avant l'âge de 25 ans, la chaire de botanique vacante à Naples par la mort du professeur Pedillo. Quelq. ann. après, il accompagna lady Walpole en France et en Angleterre, et profita de son séjour à Paris et à Londres pour se lier avec les hommes célèbres de l'époque, et suivre les leçons des plus habiles profess. De retour dans sa patrie, il fut nommé professeur de médecine pratique et théorique. Les événements politiq. vinrent troubler sa carrière. Lorsque les Français entrèrent à Naples en 1799, et y établirent un gouvernem. républicain, Cirillo fut nommé membre, puis président de la commiss. législative. Quelques mois après la républ. parthénopéenne avait cessé d'exister, et ses fondat. étaient jetés dans les prisons ou périssaient sur l'échafaud. Mais de toutes les victimes d'une réact. aussi sanglante qu'impolitique, la plus illustre fut Cirillo : sa conduite avait été celle d'un homme de bien; il refusa de demander un pardon qu'on lui offrait au lieu des éloges qu'il croyait mériter, et marcha au supplice avec le calme d'un sage, au mois de juillet 1799. On a de lui : *Ad botanicas institutiones introductio*, Naples, 1771, in-4. — *Fundamenta botanica*, etc., 3e édition, Naples, 1787, 2 vol. in-8, fig. — *De essentialibus nonnullarum plantarum characteribus*, ibid., 1784, in-8. — *Nosologiæ methodicæ rudimenta*, ibid., 1780, in-8. *Osservazioni pratiche intorno alla lue venerea*, ibid., 1783, in-8; Venise, 1786, in-8; traduit en français par le docteur Auber, Paris, 1803, in-8. — *Riflessioni intorno alla qualità delle acque*, etc., Naples, 1786, in-8 (2e édit.). — *Le virtù morali dell' asino*, etc., Nice, 1786, in-8. — *La prigione e l'ospedale*, etc., ibid., 1787, in-8. — *Plantarum rarior. regni neapolit. fasciculus I, cum tabulis æneis*, Naples, 1788-93, in-fol. — *Entomologiæ neapolit. specimen primum*, Naples, 1787, in-fol. — *Metodo di amministrare la polvere anti-febbrile de James*, ibid., 1794, in-8. Le tome LX des *Transactions philosoph.* contient de lui deux *mém. sur la manne* et *sur la tarentule*, et plus. *discours acad.* en latin et en italien.

CIRINO (André), clerc régulier, né à Messine en 1618, mort à Palerme en 1664, est auteur des ouvrages suivants : *Variarum lectionum, sive de venatione heroum, lib. II*, *Messine*, 1650, in-4, réimprimé en 1653 sous ce titre : *De venatione et naturâ animalium lib. V*, vol. très rare en France.

— *De naturâ et solertiâ canum*, Palerme, 1653, in-4. — *De naturâ piscium*, ibid., 1653, in-4. — *Istoria della peste*, Gênes, 1656, in-4. — *Antiq. lectionum de urbe Româ ejusque rege Romulo lib.*, Palerme, 1665, in-fol., réimprimé dans le *Nov. thesaur.* de Sallengre.

CIRON (Innocent), savant juriscons., fut chancelier de l'église et de l'université de Toulouse, et mourut vers 1650. On a de lui : *Opera in jus canonicum*, Paris, 1645, in-fol., réimpr. à Leipsig, 1726, et à Vienne, 1761, in-4. — Ciron (Gabriel de), comme le précédent chancelier de l'église et de l'univers. de Toulouse, fut, avant Mme de Mondonville, fondateur de la congrégation des Filles de l'enfance. Député à l'assemblée du clergé en 1656, il s'y distingua par son savoir et sa piété. Le prince de Conti le choisit pour son directeur et mourut entre ses bras à Pezenas, en 1666. Il signala son zèle durant la contagion qui désola Toulouse en 1669, et termina une vie pleine d'actions honorables vers 1675.

CIRUELO (Pierre), mathémat. et théologien espagnol, né en Aragon, fut professeur de philos. et de théologie à l'université d'Alcala, et l'un des instituteurs de Philippe II, obtint un canonicat de la cathédrale de Salamanque, et mourut dans cette ville vers 1550. On a de lui plus. ouvrages dont les princip. et les plus connus sont : *Liber arithmet. practicæ qui dicitur algorithmus*, Alcala, 1495, in-4. — *Expositio libri missalis peregregia*, etc., ibid., 1528, in-fol. — *Quæstiones paradoxæ*, Salamanque, 1538, in-4. — *Apotolesmata astrologiæ humanæ*, etc., Alcala, 1521. — *Hexameron theologal sobre el regimiento medicinal contra pestilentia*, Alcala, 1519, in-4.

CISALINO (Pierre), médecin italien du 16e S., né à Côme, mort en 1558 à Pavie, où il était professeur de médecine, a laissé une *Dissert.* intit. : *De verâ patriâ C. Plinii secundi, naturalis historiæ scriptoris ejusdemque fide, et auctoritate prælectiones.*

CISINGE (Jean de), *Janus Pannonius*, poète latin, né dans la Hongrie en 1534, fit ses études en Italie, et s'y fit remarq. par son talent comme versificat. Il n'avait encore que 26 ans lorsqu'il fut nommé par le pape Pie II, év. de Cinq-Églises, dans la Basse-Hongrie. Une conspiration tramée par les magnats contre le roi Mathias ayant été découverte en 1471, Jean de Cisinge, craignant qu'on ne le soupçonnât d'y avoir trempé, s'enfuit et mourut dans la Carinthie vers la fin de 1472. Ses poésies, imprim. pour la prem. fois à Vienne en 1512, ont eu depuis un assez gr. nombre d'édit. La meilleure et la plus complète est celle d'Utrecht, 1784, 2 vol. in-8, sous le titre de *Jani Pannonii poemata*. L'édit. l'a augm. de plus. pièces tirées d'un MS. de la biblioth. de Coraï, et a réuni dans le second vol., avec de nombreux documents pour la vie de Cisinge, les préfaces et les variantes de toutes les édit. précédentes. On conserve quelques poésies MSs. du même auteur dans la biblioth. de Brescia.

CISNER (Nicolas), savant littérateur, né dans le Palatinat en 1529, élève de Mélanchthon, fut nommé profess. de droit à Heidelberg, puis rect. de l'univers. de cette ville, où il mourut en 1583. Les *opuscules*, *discours* et *poésies* de Cisner ont été publ. par J. Reuber, avec un *éloge* de l'auteur, Francfort, 1611, in-8. Le P. Nicéron a donné le détail de ce recueil dans le t. XXII de ses *Mém.* On doit aussi à Cisner de bonnes éditions des *Annales de Bavière* d'Aventinus, de l'*Hist. de Saxe* de Krantz, et du *Recueil des historiens allem.* de Schardius.

CISNEROS (D. Garcias de), parent du cardinal Ximenès, abbé de Montserrat, mort en 1510, est auteur d'un livre d'*Exercices spirituels*, que l'on prétend avoir été copié presque littéralement par saint Ignace de Loyola dans l'ouvrage qui porte le même titre, imprimé au Louvre, 1644, in-fol. — V. Ignace de Loyola (St).

CITARIUS, gramm., né à Syracuse au 4e S., professa la langue grecque à Bordeaux, dont l'école était alors très célèbre. Ausone, qui nous a révélé le nom de ce grammairien, le compare à Zénodote et à Aristarque, comme critique, et le met, comme poète, au-dessus de Simonide. Scaliger et Vinet pensent que ce grammairien est le même que l'orateur Cythérius, mais ils ne s'appuient que sur la ressembl. des noms. On a de ce Cythérius une *épigramme* latine, imprimée dans plus. des éditions d'Ausone.

CITOIS (François), *Citesius*, médecin, né à Poitiers en 1572, mort en 1652, fut reçu docteur à Montpellier, et vint à Paris, où le cardin. de Richelieu le choisit pour son médecin. Il s'était fait une grande réputation par sa méthode de traiter le genre de colique appelé *colica Pictonum*, sur laquelle il publia en 1616 un ouvrage intitulé : *De novo et populari apud Pictones dolore colico-bilioso diatriba*, in-12, réimprimé à Paris en 1639, avec ses autres opusc. de médecine. Ce sont : *Abstinens Confolentanea*, etc., Poitiers, 1602, in-12; Berne, 1604, in-4, trad. en franç. sous ce titre : *Hist. merveilleuse de l'abstinence triennale d'une fille*, Paris, 1602, in-12. — *Abstinentia puellæ Confollent., ab Isr. Harveti confutatione vindicata*, Genève, 1602, in-8. — *Advis sur la nature de la peste*, etc., Paris, 1623, in-8.

CITRI DE LA GUETTE (S.), écrivain franç. sur lequel on n'a point de renseignements, a donné des trad. estimées de l'*Histoire de la conquête de la Floride*, de celle *du Mexique*, par Solis, et de la *Découverte du Pérou*, par Zarate. On lui doit en outre : *Histoire de la conquête de Jérusalem sur les chrétiens par Saladin*, Paris, 1679, in-12. C'est une prétendue traduction d'un MS. gaulois dont on a révoqué en doute l'authenticité. — *Histoire des deux triumvirats*, ibid., 1681, 3 vol. in-12; 1715, 1719, 1741, 4 vol. in-12, avec la *Vie d'Auguste*, par Larrey.

CITTADINI (Celse), savant littérat., né à Rome en 1553, professa la langue toscane à Sienne avec une grande réputation, et y mourut en 1627. Il a

publié : *Rime platoniche*, etc., Venise, 1585, in-12. — *Tre orazioni*, Sienne, 1603, in-8, dans lesq. il traite de la dignité du langage et de la prééminence de la langue toscane sur toutes les autres. — *Parthenodoxa, ovvero esposizione della canzone dell' Petrarca, alla Vergine, madre di Dio*, Sienne, 1604 et 1607, in-4. — *Trattato della vera origine, etc., della nostra lingua, scritta in volgare sanese*, Venise, 1601, in-8. — *Origini della volgar toscana favella*, 1604, in-8; ibid., 1628. Girolamo Gigli a fait impr. *Opere di Celso Cittadini*, etc., Rome, 1721, in-8, précédé d'une *Vie* de l'auteur. Cittadini a laissé plus. ouvrages MSs. dont un seul, *Discorso dell' antichità delle famiglie*, a été publ. par Gérome Carli, Lucques, 1741, in-8.

CITTADINI (Pierre-François), dit *il Milanese*, peintre, né à Milan, mort à Bologne en 1681, fut élève du Guide. On voit de lui dans la galerie de Dresde, à Bologne, et dans quelques autres villes d'Italie, des tableaux de nature morte. Il eut trois fils qui s'adonnèrent au même genre. — L'aîné, Jean-Baptiste, mourut en 1693; le second, Charles, mourut en 1644, à 75 ans. On ne connaît la date ni de la naiss. ni de la mort de Michel-Ange, le troisième. Charles eut deux fils, Gaëtan et Jean-Jérôme. Gaëtan peignit des vues de campagne, et l'on voit encore plus. de ses tableaux à Bologne et dans la Romagne.

CIVILE (François), gentilhomme normand, commandait une compagnie de la garnison protestante de Rouen, et reçut une blessure grave au siége de cette ville en 1562. Rouen ayant été pris d'assaut dix jours après, des soldats l'arrachèrent de son lit, et le jetèrent par la fenêtre sur un tas de fumier, d'où il ne fut relevé que trois jours après par un de ses parents. Il vécut encore plus de 50 ans, et rédigea lui-même son *histoire*, que Misson a publiée à la suite de son *Voyage d'Italie*, Utrecht, 1722, 4 vol. in-8.

CIVILIS (Claudius), chef des Bataves, issu des rois de cette nation, fut le moteur de la guerre dite *des Bataves*, dont Tacite fait le récit dans les deux derniers livres de son *Histoire*. Il avait été emprisonné comme séditieux sous le règne de Néron, et ce fut pour venger cette injure qu'il souleva contre Rome plusieurs tribus gauloises, à la tête desquelles il défit Aquilinius sur les bords du Rhin, et vainquit dans deux combats Lupercus et Herennius Gallus, qui tenaient pour Vitellius. Cette révolte, qui dura près de deux années (70 à 71 de l'ère chrétienne), fut conduite avec la plus grande habileté; Civilis ne s'en était avoué chef qu'après avoir obtenu de notables avantages, et, lorsqu'elle eut été comprimée, il sut lui donner une couleur favorable, en feignant de n'avoir pris les armes que pour la cause de Vespasien.

CIVITALI (Matthieu), sculpteur italien, né à Lucques au 15e S., exerça d'abord la profession de barbier et de chirurgien, et devint à l'âge de 40 ans un sculpteur si habile, que ses ouvrages ont été comparés à ceux de Michel-Ange. On en voit plusieurs dans la cathédrale de Gênes et dans l'église de St-Michel, à Lucques.

CIZEMSKY (André-Remi), religieux franciscain, né en Pologne dans le 17e S., est auteur d'un ouv. singulier intitulé : *Laurus triumphalis sanguine Franciscanorum provinciæ Poloniæ, à Suecis, Cosacis et Hungaris recenter profuso, emerita*, Cracovie, 1660.

CIZERON-RIVAL (François-Louis), littérateur, né à Lyon en 1726, mort vers l'année 1795, est moins connu par ses propres ouvrages que comme l'éditeur des *Lettres familières* de Boileau et de Brossette, Lyon, 1770, 3 vol. in-12. Cependant, parmi ses product. assez médiocres, on doit distinguer les *Récréations littéraires*, etc., Lyon, 1765, in-12, où l'on trouve quelques anecdotes assez curieuses.

CLAIR ou CLAIRS (St), prem. év. de Nantes, apôtre de la côte méridionale de Bretagne, vivait sous le règne de Probus, et fut envoyé de Rome dans les Gaules, avec le diacre Adéodat, vers l'an 280. Selon une ancienne tradition, St Clair termina sa vie dans le diocèse de Vannes, et y fut enterré. Ses reliques furent transférées en 878 à l'abbaye de St-Aubin d'Angers. Sa fête est placée dans divers martyrologes au 1er, au 10 et au 15 octobre. Plusieurs agiographes ne distinguent point St Clair, évêque de Nantes, de St Clair ou Clairs, martyr, Africain d'origine, qui fut envoyé de Rome en Aquitaine, et prêcha l'Évangile dans le Limousin, le Périgord et l'Albigeois. — Clair (St), prêtre de Touraine, vivait sur la fin du 4e S., et était né, à ce que l'on croit, dans l'Auvergne, d'une famille distinguée. Il fut élevé par St Martin de Tours dans le monastère de Marmoutier, et mourut trois jours avant son maître. St Clair n'est point nommé dans les anciens martyrologes; mais sa fête est indiquée au 8 novembre dans le martyrologe romain.

CLAIR ou CLER (St), abbé de St-Marcel de Vienne, naquit vers le commencement du règne de Clotaire II, sur les bords du Rhône, dans un lieu qui porte maintenant son nom. Il était encore en bas-âge lorsqu'il perdit son père. Il gouverna pendant plus de vingt ans le monastère de St-Marcel, où vivaient un grand nombre de religieux. On prétend qu'il prédit dans sa dernière maladie les ravages que les Sarrasins et les Barbares d'Afrique devaient exercer long-temps après dans sa patrie. On croit que sa mort arriva vers l'an 660. Ses reliques furent dispersées par les calvinistes dans le 16e S. Sa *Vie*, anciennement écrite par un anonyme, a été publ. par Bollandus, au 1er janvier.

CLAIR (St), né à Rochester, en Angleterre, y fut ordonné prêtre, passa dans les Gaules, s'établit dans le Vexin français, et mourut, dit-on, assassiné vers 894, dans un bourg qui porte son nom, situé sur l'Epte, à 9 lieues de Pontoise et à 12 de Rouen. On voit encore auprès du bourg un ermitage où l'on croit que St Clair faisait sa demeure, et où l'on va en pélerinage de tous les lieux voisins. Plusieurs églises de France sont sous son invocation.

CLAIRAC (Louis-André de la MAMIE de), ingénieur, né vers 1690, signala sa bravoure et ses talents dans les campagnes de Flandre, fut blessé au siége de Philisbourg, obtint en 1748 le grade de brigadier des armées, et mourut à Bergue en 1752. On a de lui une *Hist. des révolut. de Perse jusqu'en* 1730, 3 vol. in-12, 1750, et l'*Ingén. de campagne*, 1750, in-4, fig., qui passe encore pour le meilleur que nous possédions sur cette matière.

CLAIRAMBAULT (Louis), pensionnaire au collége de Louis-le-Grand, est connu par un petit poème latin sur les serins (*Acanthides Canariæ*), Paris, 1737, in-12, et réimpr. dans le tome II des *Poemata didascalia;* mais quelq. personnes font honneur de ce poème à l'abbé de Marsy (*v.* ce nom).

CLAIRAUT (Jean-Baptiste), né vers 1680, se distingua dans l'enseignement des mathématiques; en 1727, il présenta à l'académie des sciences un instrument de son invention, avec lequel on peut résoudre les triangles sans calcul, et l'académie l'ayant approuvé, le fit graver dans le tome V du *Recueil des machines;* il a laissé une solution ingénieuse sur *Trois problèmes de stéréométrie*, et deux *Mémoires* en latin sur le *Problème des trajectoires* et sur la *Chaînette*, insérés dans les *Miscellanea berolinensia de* 1734, 1737 *et* 1743. Mais sa gloire est d'avoir deviné et développé le génie de son fils, auquel il eut le malheur de survivre, puisqu'il ne mourut qu'en 1766.

CLAIRAUT (Alexis-Claude), géomètre célèbre, né à Paris le 7 mai 1713, fils du précédent, doit partager avec Newton, Euler et d'Alembert la gloire d'avoir contribué à la découverte des lois du système du monde. Il n'avait pas encore treize ans lorsqu'il présenta à l'acad. des sciences un *Mém.* sur quatre courbes douées de propriétés remarquables (dans les *Miscellanea berolin.*, tome IV); à 18, il publia ses *Recherches sur les courbes à double courbure*, ouvrage qu'il avait terminé deux ans plus tôt, et qui lui mérita les plus honorables suffrages. La même année, il fut admis à l'acad., et comme il n'avait pas l'âge prescrit par le réglement, il lui fallut une permission spéciale du roi, distinction flatteuse, dont l'histoire de l'académie n'offre pas un autre exemple. Clairaut fut du nomb. des académiciens qui allèrent en Laponie mesurer un degré du méridien pour déterminer la figure de la terre. En 1752, son *Mémoire sur la théorie de la lune* fut couronné par l'académie de Pétersbourg; il avait tiré cette théorie de la solut. du problème des trois corps qu'il appliqua depuis dans diverses circonstances, et toujours avec succès. Ce grand géomètre mourut en 1765. Les recueils de l'acad. contiennent de lui un grand nombre de *Mémoires* fort importants, ainsi que le *Journal des savants*, dont il était un des rédacteurs. Parmi ses ouvrages imprimés séparément, on distingue : *Traité de la figure de la terre*, Paris, 1743 et 1808, in-8, regardé comme l'un des plus beaux ouvrages de mathémat. du 18e S.; *Éléments d'algèbre*, réimpr. en 1797, avec des additions, 2 vol. in-8.—*Théorie du mouvem. des comètes*, 1760, in-8.—*Recherches sur les comètes*, couronné par l'académie de Pétersbourg, 1762, in-4. Mme du Châtel et Bailly furent ses élèves. Son frère puîné que la mort enleva en 1731, à l'âge de 16 ans, avait, l'année précédente, présenté à l'académie des sciences un *Mém. sur les quadrat. circulaires et hyperboliques.*

CLAIRE (Ste), vierge et abbesse, née à Assise vers la fin du 12e S., fonda en 1312, sous les auspices de St François, l'ordre dit *des clarisses.* Dès son origine, cet ordre compta des personnes qui appartenaient aux premières familles de Florence; il eut bientôt des monastères à Pérouse, Arezzo, Padoue, Rome, Venise, Mantoue, Bologne, Spolète, Milan, Sienne, Pise, dans plusieurs villes d'Allemagne, et ce nombre s'accrut au point que l'on comptait à la fin du 18e S. plus de quatre mille maisons, capucines, annonciades, cordelières ou sœurs grises, récollettes, religieuses de l'*Ave Maria*, de la conception, etc. Claire, étant d'une famille riche, aurait pu doter son monastère; mais rigide observatrice du vœu de pauvreté qu'elle avait fait au nom de sa communauté, elle distribua son bien aux pauvres, et sollicita même d'Innocent IV la faveur de ne vivre que d'aumônes. Elle mourut en 1253, et fut canonisée 2 ans après par Alexandre IV. — Claire (Ste), abbesse d'un monastère institué suivant la règle de St Augustin, naquit vers 1275, à Montefalco, près de Spolette, et mourut le 18 août 1308. Jean XXII ordonna sa canonisation.

CLAIRÉ (Martin), jésuite, né en 1612 à St-Valéry-sur-Mer, mort en 1693, est moins connu par les emplois qu'il remplit dans sa compagnie que par ses poésies sacrées, dont plusieurs sont remarquables par l'élégance et la pureté du style. Elles ont été publ. sous ce titre : *Hymni ecclesiastici*, Paris, 1673, in-4, et 1676, in-12, avec des augmentations.

CLAIRON (Claire-Josèphe LEYRIS de la TUDE, dite Mlle), l'une des actrices les plus distinguées du Théâtre-Franç., née en 1723, dans la Flandre, fut admise dès l'âge de 12 ans à la Comédie-Italienne, où elle débuta dans les rôles de soubrettes. Elle joua successivem. à Rouen, Lille, Dunkerque et Gand, remplissant les rôles d'ingénues, chantant dans l'opéra comique et dansant dans les ballets. En mars 1743, elle fut appelée à l'Opéra pour doubler Mlle Le Maure, et cinq mois après elle débuta sur le Théâtre-Franç. dans le rôle de Phèdre. Les talents qu'elle déploya dans ce rôle et dans ceux de Zénobie, d'Ariane, d'Électre, la placèrent à côté de Mlle Dumesnil (*v.* ce nom). En 1765, cette actrice indisposa le public en refusant de paraître avec le comédien Dubois dans la 20e représentat. du *Siége de Calais.* Conduite le lendemain au Fort-l'Évêque, elle ne put supporter cette humiliation, et quitta la scène dont elle faisait l'ornement, et qu'elle aurait encore embelli pendant plus. années. Larive et Mlle Raucourt, ses élèves, ont souvent rappelé l'inimitable talent de cette actrice. La fortune de Mlle Clairon ayant été diminuée par quelq. circonstances malheureuses, elle alla demeurer

à Anspach. La révolution, qui l'obligea de rentrer en France, acheva de la ruiner. En 1802, elle écrivit à Chaptal, alors ministre de l'intér., un billet qui se terminait ainsi : « Agée de 79 ans, accablée d'infirmités, prête à manquer du nécessaire, célèbre autrefois par quelques talents, j'attends à votre porte que vous daigniez m'accorder un instant. » Chaptal écrivit sur ce billet, qui fait partie de la précieuse collection d'autographes de M. Berthevin : *Bon pour deux mille francs à payer de suite.* Cette gr. actrice mourut en 1803. Elle avait publié : *Mém. d'Hyppol. Clairon, et réflexions sur la déclamation théâtrale*, Paris, 1799, in-8, réimpr. avec une *Notice* d'Andrieux dans la *Collection des mém. dramatiques*, Paris, 1822, 14 vol. in-8.

CLAISSENS (Antoine), peintre flamand, élève de Quintin Messis, dit *le Maréchal d'Anvers*, vivait à la fin du 15e S. On ne connait de lui que trois tableaux : le premier représente *le Repas d'Esther;* il décorait l'hôtel-de-ville de Bruges; les deux autres retracent *le Jugement de Cambyse*, qui fit écorcher vif un juge convaincu de prévarication. La peinture du supplice du juge passe pour un chef-d'œuvre d'expression, mais on reproche à Claissens de la sécheresse, une couleur dure, du mauvais goût, et une ignorance complète du clair-obscur et de la perspective.

CLAMORGAN (Jean de), seigneur de Saane ou Saave, chef de la marine du Ponent, avait dressé, pour en faire hommage à François Ier, une *Carte universelle*, avec détermination des longitudes et des latitudes, et composé un *Traité sur la construction des navires et sur les navigations lointaines;* cet ouvrage n'a pas été publ. On a de lui un *Traité de la chasse au loup*, dédié à Charles IX, impr. à la suite de *la Maison rustique* de Ch. Estienne, Paris, 1566, in-4, fig. Cet écrit prouve que l'histoire nat. avait fait alors peu de progrès en France; il a été traduit en ital. sous le titre de *la Caccia del luppo*, Turin, 1583, et en vers rimés allemands, 1582.

CLANCY (Michel), écrivain anglais, étudia d'abord la médecine; mais, ayant perdu la vue de très bonne heure, il ne put se livrer à la pratique, et vécut honorablement à l'aide d'une pension que lui fit obtenir le comte de Chesterfield, sur la recommandat. de Montesquieu. Clancy dirigea pend. plusieurs années une école de latin à Kilkenny en Irlande. Il a laissé 2 vol. de *Mém.* sur sa vie, imprimés à Londres en 1746; une comédie intitulée *l'Escroc*, 1737; une tragédie représentée à Dublin et imprimée à Londres en 1746, sous le titre de *Hermon* ou le *Zèle extravagant*, et un poème lat., *Templum veneris.*

CLANRICARD (Ulick, marquis de), né à Londres en 1604, fils du comte de Saint-Alban, hérita de la pairie de son père en 1635, siégea au parlem. dans la session de 1639 et 1640, et retourna en Irlande gouvern. du comté de Galloway, qu'il sut maintenir dans le calme au moment où une violente insurrect. éclata dans les provinces voisines. Nommé en 1642 l'un des commissaires de Charles Ier pour écouter les remontrances des confédérés catholiq., il fit tous ses efforts pour tout pacifier. Après la mort de ce prince, resté fidèle à Charles II, il entretint une armée royaliste en Irlande; mais après avoir long-temps lutté contre Cromwell, il se vit forcé de capituler, et mourut en Angleterre vers 1659. On a de Clanricard des *Mém. sur les affaires d'Irlande, depuis* 1640 *jusqu'à* 1653, Londres, 1722. Ils jouissent d'une réputation méritée et renferment des notions curieuses sur les antiq. de ce pays. Clanricard était chef de l'illustre famille anglo-irlandaise des Burgho (*v.* ce nom). — Richard, cousin-germain d'Ulick, héritier des titres de comte de Clanricard, baron de Dunkellin, fut proscrit par Cromwell en 1657 et réhabilité en 1661. — Guillaume, frère de Richard, rentra en Angleterre avec Charles II, et fut nommé lord-lieutenant du comté de Galloway en 1680, puis de toute l'Irlande en 1687.

CLAPASSON (André), littérat. instruit, né en 1708 à Lyon, avait embrassé la profession d'avocat, mais, ayant perdu sa prem. cause, abandonna le barreau pour se livrer entièrem. à la culture des lettres et des arts qu'il aimait avec passion. Il visita l'Italie où il perfectionna son goût pour l'architecture, par l'examen des monum. anciens et modernes. A la création de l'acad. de Lyon, il en fut un des premiers membres et mourut en 1770. Avec une fortune médiocre, il sut être généreux et bienfaisant. Ses nombr. ouvrages font partie des MSs. de l'académie. Delandine en a donné la liste, *Catalogue des MSs.*, 111, 317, avec l'analyse de son éloge par Bollioud. Il a publ. : *Description des curiosités et monuments de la ville de Lyon*, 1741, in-8, ouvr. estimé.

CLAPIERS (François de), sieur de Vauvenargues, sav. jurisconsulte, né en 1524, à Aix, remplit avec honneur la profession d'avocat, fut fait conseiller en la chambre des comptes de Provence dont il publia les arrêts sous ce titre : *Centuriæ causarum*, Lyon, 1588, in-4; obtint en 1571 un brevet pour le premier office de conseiller qui vaquerait au parlem., et mourut en 1588. On lui doit encore : *De provinciæ Phocensis comitibus*, Aix, 1584, in-8. Cet abrégé de l'hist. de Provence, peu estimé, a été réimpr. en 1616 à la suite d'une nouv. édit. des *Centur. causar.*, Lyon, in-4. On en a la trad. française par de Fort, Angevin, Aix, 1598, in-8.

CLAPIÈS (de), ingénieur et astronome, né en 1671 à Montpellier, devint géomètre en lisant Euclide dont un exemplaire lui tomba par hasard dans les mains; entra dans la compagnie des cadets-gentilshommes, et fit ensuite quelques campagnes comme lieuten. dans le régim. de Santerre. Ayant dérangé sa fortune par un excès de générosité, il quitta le service, et de retour à Montpellier il concourut à la format. de l'acad. de cette ville, dont il fut un des prem. membres. Il était depuis 1702 correspond. de l'acad. des sciences, à laq. il communiqua plus. *Mém.* et des *Observations as-*

tronom. On lui doit le calcul de l'*éclipse* de soleil de 1706, la prem. éclipse totale qui ait été observée depuis le renouvellem. de l'astronomie, et des éphémérides calculées au méridien de Montpellier pour 1707 et 1708. Il fut nommé direct. des chaussées du Rhône en 1712, et profess. de mathémat. en 1718. Il préserva la ville de Tarascon d'une submersion totale en 1724; et sans rien relâcher de ses trav. comme académicien et comme profess., eut part à la *Description géograph. du Languedoc*. Créé chev. de St-Michel en récompense de ses services, il mourut en 1740. Son *Éloge*, par de Ratte, est plein d'intérêt.

CLAPIÈS (Charles), médec., né en 1724 à Alais et mort dans la même ville en 1801, n'est connu que par la traduct. franç. du livre intit.: *Mulieres homines non esse*, qu'il a donné sous ce titre: *Paradoxes sur les femmes, où l'on tâche de prouver qu'elles ne sont pas de l'espèce humaine*, 1766, in-12.

CLAPPERTON (Hugues), capitaine de marine, né en 1788 à Annon (Écosse), fit son apprentissage sur un bâtiment marchand de Liverpool, devint midshipman dans la marine royale, puis lieutenant, et eut le commandement d'un schooner sur les lacs du Canada. En 1817, la flottille qui était sur les lacs fut réformée, et Clapperton revint en Angleterre avec la demi-paie de lieuten. Quelques années après, il fut chargé d'une expédit. dans l'intérieur de l'Afrique avec le doct. Oudney, qui périt victime du climat, et le lieutenant Denham, avec lequel il revint en Angleterre, où ils arrivèrent le 1er juin 1825, après avoir parcouru des contrées inconnues jusqu'alors aux Européens. Clapperton, élevé au grade de capitaine, repartit la même année pour l'Afrique, dans l'espoir de conclure un traité de commerce avec le sulthan des Fellatahs; arrivé à Saccatou, capitale des états de ce sulthan, qui lui manqua de parole dans tous les points, il y mourut le 13 avril 1827. Son domestique, nommé Lander, sauva les papiers de son maître et revint en Angleterre. On a publ. à Londres en 1826, in-4, et 1829, in-8, la relat. des deux voyages du capitaine Clapperton (*Narrative*, etc., et *Journ.*, etc.): la première a été trad. en franç. par MM. Eyriès et La Renaudière, Paris, 3 vol. in-8, et atlas in-4. La lecture de ces *Voyages* est intéressante; mais on n'y trouve aucun détail scientifique.

CLARA D'ANDUSE, dame troubadour au 12e S., n'est connue que par une élégie pleine de grâce et de délicatesse. Raynouard l'a publ. dans son *Choix de poésies*, III, 335.

CLARENDON (Édouard HYDE, comte de), né à Dinton, dans le comté de Wilt, en 1608, étudia les lois sous la direction de son oncle Nicolas Hyde (*v.* ce nom), attacha sa fortune à celle des Stuarts, les suivit dans l'exil, et fut élevé à la dignité de gr.-chancelier, quand le roi Charles II eut recouvré le trône d'Angleterre. Cette dignité n'était que la récompense due à ses services et à son inébranlable fidélité. Le roi y joignit tous les titres capables de flatter un homme qui aurait eu de la vanité, et mit le comble à ses bontés pour son chancelier en reconnaissant le mariage de sa fille avec le duc d'Yorck. Clarendon se montra digne de tant de faveurs par la sagesse de son administrat., et par son zèle pour les intérêts de son maître. Mais une si grande prospérité ne devait durer qu'un instant. L'envie parvint à persuader au peuple que Clarendon était l'auteur de toutes les mesures désastreuses qu'il avait, au contraire, combattues dans le conseil, où son crédit diminuait de jour en jour. D'un autre côté, Charles II, fatigué des remontrances de son ministre qui contrariait ses penchants, n'attendait que l'occasion de l'éloigner. Elle se présenta: les sceaux lui furent retirés. Clarendon, dépouillé de toutes ses places, fut accusé de haute trahison, et se réfugia en France, où, après un séjour de six années, il mourut à Rouen, le 9 déc. 1674, laiss. la réputat. d'un grand homme d'état et d'un illustre citoyen. L'Angleterre réclama les dépouilles mortelles de celui qu'elle avait poursuivi avec tant d'acharnem. Son corps fut enterré dans l'abbaye de Westminster. On a de lui: *Hist. de la Rébellion*, depuis 1641 jusqu'en 1660, Oxford, 1702, 3 vol. in-fol., 1re édit., à laquelle on doit réunir un 4e vol., impr. en 1759, qui contient la *Vie* de Clarendon, écrite par lui-même et publ. sur son MSs. La meilleure édit. de cette *Histoire* est celle d'Oxford, 1826, 8 vol. in-8. Une édition de la *Vie* de Clarendon, Oxford, 1817, 2 vol. gr. in-4, se joint à celle de la *Rébellion*, impr. l'année précéd. en 6 vol. L'*Histoire* a été trad. en franç., La Haye, 1704, 6 vol. in-12. Cette trad. estimée fait partie de la *Collect. des Mém. relatifs à la révolut. d'Angleterre*, Paris, 1824, 25 vol. in-8. Cet ouvr. est d'une grande importance à raison du nom et de l'impartialité de l'auteur. Outre quelques écrits de circonstance, on lui doit encore un traité de la religion considérée dans ses rapports avec le gouvernem. civil, *Religion and civil polices*, Oxford, 1811, 2 vol. grand in-8.

CLARENDON (Henri HYDE, comte de), fils du précédent, né en 1638, au comté de Wilt, eut beaucoup de part à la restaurat., et fut fait chambellan de la reine; mais il entra dans le parti de l'opposition, lors de la disgrâce imméritée de son père. Jacques II le nomma conseiller-privé, puis lord-lieutenant d'Irlande, place dans laquelle il fut bientôt remplacé par lord Tyrconel. Détenu pendant quelq. temps à la Tour de Londres, pour avoir refusé de prêter serment au roi Guillaume, il obtint sa liberté, et se retira dans ses terres, où il mourut en 1709. On a de lui un *Journal d'État* pend. les années 1687-90, et des *Lettres sur les affaires du temps*, Oxford, 1763, 2 vol. in-4, et réimpr. sur les MSs. originaux, Londres, 1828, 2 vol. gr. in-4. Le *Journal* trad. en français fait partie de la *Collect. des Mém. sur la Révolut. d'Angleterre*. — Laurent Hyde, frère du précéd., grand-maître de la garde-robe, fut nommé en 1661 ambassadeur en Pologne, en 1676 plénipotentiaire

au congrès de Nimègue, puis 1er commissaire de la trésorerie, président du conseil en 1684. Ayant, malgré les instances de Jacques II, refusé de renoncer à la religion anglicane, il tomba dans la disgrâce de ce monarque, et prit part à la révolution de 1688. Le roi Guillaume le nomma lord-lieutenant d'Irlande; il reprit sous la reine Anne sa place de président du conseil, et mourut en 1711. On lui doit la *Dédicace* de l'*Hist. de la Rébellion*, par son père.

CLARIUS, moine de l'ordre de St Benoît, est auteur de la *Chronique de l'Abbaye de St-Pierre-le-Vif de Sens, jusqu'en 1124*, continuée par un anonyme jusqu'à l'année 1184, et insérée dans le *Spicilége* de d'Achery, t. II, 705. Cet ouvr. peut être consulté avec fruit pour l'histoire de France.

CLARIO (Isidore) ou CLARIUS, évêque de Foligno en Ombrie, né au château de Chiari, près de Brescia, en 1495, fut un des plus savants prélats de son temps. Ses talents et son éloquence brillèrent au concile de Trente, en 1546, dans les discussions qui s'élevèrent sur l'autorité du texte et des versions de l'Écriture; et ce fut sur sa demande formelle que le concile déclara la Vulgate authentique. Élevé peu de temps après sur le siége de Foligno, Clarius mourut en 1555. On a de lui: *Vulgata editio Veteris et Novi Testamenti*, etc., Venise, 1542, 1557 et 1564, in-fol. Dupin regarde ce travail comme un des plus savants et des plus utiles qui aient été faits sur la Bible. — Des *Scholies sur le Nouveau-Testament et sur le Cantique des cantiques;* des *Discours latins* sur divers sujets de piété, et un *Recueil de Lettres*, publ. par D. Maur. Piazzi, Modène, 1705, in-4.

CLARK (Jean), médecin écossais, né en 1744, entra au service de la compagnie des Indes en qualité d'aide-chirurgien, et recueillit dans le cours de ses voyages des remarques qu'il publia en 1773, in-8, sous ce titre: *Observations sur les maladies qui règnent le plus durant les voyages aux pays chauds;* en 1792, il donna une nouv. édit. de cet ouvrage avec des *Observations sur les fièvres*, qui le placent au rang des écrivains qui en ont traité avec le plus d'habileté. La ville de Newcastle lui doit la réforme de graves abus qui s'étaient introduits dans l'administrat. de son hôpital, et la création d'un dispensaire pour la classe indigente. Il mourut en 1805. Outre les ouvrages déjà cités on a de lui: *Recueil de mém. sur les moyens de prévenir les fièvres contagieuses*, etc., 1802, 2 part. in-12, et plus. *Mémoires* dans le rec. de la société médicale d'Édimbourg.

CLARKE (Samuel), l'un des plus savants orientalistes, né en 1623 à Brackley, prit ses grades à l'université d'Oxford, et fut nommé directeur de l'imprimerie de cet établissement. Il surveilla l'impression de la *Bible polyglotte* de Walton, et publ. dans le 6e vol. ses *Variæ lectiones et observat. in chaldaïcam paraphrasim*. Ce savant modeste mourut en 1669. On a de lui: *Scientia metrica et rhythmica, seu Tractat. de prosodiâ arabicâ*, etc.; à la suite: *Carmen Tograï* dans l'édit. donnée par Pocoke, Oxford, 1661, in-8, et il a laissé MSs. quelq. ouvrages, dont l'un, *Paraphrastes chaldæus in librum Paralipomenon*, a été fort utile à Castell pour son *Lexicon heptaglotton*.

CLARKE (Samuel), théol. de l'église anglicane, se distingua par son talent pour la chaire sous le protectorat de Cromwell et le règne de Charles II, et mourut en 1682. Ses ouvr. sont encore estimés aujourd'hui en Angleterre; les principaux sont: *Vies de quelques personnages éminents du siècle passé*, Londres, 1683, in-fol. — *Vies des théol. puritains; le Martyrologe; la Moelle de l'histoire ecclésiastique*, in-fol. et in-4. On lui attribue une *Vie de la reine Élisabeth*, Londres, 1682, in-12. — Son fils Samuel, forcé par Cromwell de renoncer à l'emploi qu'il exerçait au collége de Pembroke, à Cambridge, se livra à l'étude des livres saints, et mourut dans la retraite en 1701 à 74 ans. Il a laissé quelques ouvrages écrits en anglais, entre autres *Concordance de la Bible; Tr. de l'autorité de l'Écriture sainte.*

CLARKE (Guill.), méd. angl., mort à Spetney, près de Londres, en 1684, a composé en anglais l'*Histoire naturelle du nitre*, Londres, 1670, in-8, trad. en latin, Francfort, 1675, in-8.

CLARKE (Jérémiath), musicien angl., mort en 1707, gentilhomme extraordin., organiste de la chapelle royale, a composé plus. *hymnes* et *chants d'église* pleins de la dignité et de la noblesse du genre. Il a aussi mis en musique plus. chansons, dont une entra dans le *Mendiant* de Gray, le premier opéra joué à Londres en anglais. Clarke avait eu le malheur de devenir amoureux d'une personne infinim. au-dessus de lui sous les rapports de la naissance et de la fortune: désespérant d'obtenir sa main, il résolut de mettre fin à sa vie. S'étant rendu pour exécuter ce dessein dans un endroit écarté, Clarke jeta une guinée en l'air pour décider s'il devait se noyer ou se pendre. Le sort refusa de lui répondre; la pièce se ficha en terre: Clarke prit alors un 3e parti, et se brûla la cervelle.

CLARKE (Jean), grav., né en Écosse vers 1650, a exécuté les portraits des personnages les plus distingués de son temps. Il a représenté dans une seule planche Guillaume, prince d'Orange, et Marie, son épouse; Charles II, la reine, le prince Robert, le duc d'York, le prince duc de Montmouth et le gén. Monk. Cette estampe est un véritable monum. historique. Clarke a laissé en outre douze pièces remarquables par leur originalité et la vérité des parodies qu'elles représentent; elles sont connues sous le titre de *The humors of Harlequin*; cet artiste mourut à Londres en 1721. — Un autre Clarke (William), son contemporain, a gravé au burin et en manière noire. On cite comme son meilleur ouvr. un portrait de George, duc d'Albermale, d'après Franç. Barlow.

CLARKE (Samuel), célèbre philos. et théol. angl., né à Norwich, en 1675, mécontent des traités qu'on mettait alors entre les mains des jeunes gens dans les écoles de philosophie, avait à peine terminé ses études qu'il publia la trad.

latine de la *Physique de Rohault*, en y joignant des notes qui mettaient cet ouvrage au niveau de la science. Cette traduct., réimpr. plusieurs fois et toujours avec de nouv. améliorat., obtint un honneur bien rare, celui d'être trad. elle-même en anglais. Clarke, qui se destinait à l'état ecclés., étudia la théologie, devint chapelain de l'év. de Norwich, et chargé de prêcher à St-Paul en 1704, y prononça sur l'*existence et les attributs de Dieu* huit sermons qui sont regardés comme la plus belle et la plus forte démonstration de cette gr. vérité. L'année suiv. il donna huit autres sermons sur *les preuves de la Religion naturelle et de la Religion révélée*, qui n'eurent pas moins de succès que les premiers. Nommé en 1706 curé d'une paroisse de Londres, il devint chapelain de la reine Anne, et en 1709 recteur de St-James. Ce profess. philosophe mourut en 1729. Ses *OEuvres* complètes ont été publiées à Londres, 1738, 4 vol. in-fol.; la plupart des écrits qui en font partie avaient déjà été imprimés séparément; les principaux sont : les *Sermons* dont on a parlé, traduits en français par Ricotier, Amsterdam, 1721, 3 vol. in-8, sous ce titre : *Traité de l'existence de Dieu et de ses attributs*. Cette trad. a été réimpr. plusieurs fois. *Doctrine de l'Écriture concernant la Trinité*. Cet ouvr. lui attira quelq. désagréments. *Essais sur le baptême, la confirmation et la pénitence*, 1699; soixante-dix *Sermons*, 1724, in-8; *Correspondance avec Leibnitz sur la philosophie et la religion, et sur la liberté et la nécessité*, 1717. On lui doit aussi : une *Trad.* en latin du *Traité d'optique de Newton*, 1706, in-8; une très belle édit. des *Commentaires de César*, Londres, 1712, in-fol., fig.; l'*Iliade*, avec des notes, et une trad. lat. pour l'instruct. du duc de Cumberland, ibid., 1729-32, in-4; l'*Odyssée*, ibid., 1740, 2 vol. in-4; ces deux ouvr. ont été réimpr. ensemble, 1735 et 1758, in-8.

CLARKE (Jean), théolog., frère du préc., curé de la cathédrale de Norwich, chapelain ordinaire du roi, et doyen de Salisbury, mort en 1759, a publ. des sermons sous le titre de l'*Origine du diable*, 2 vol. — Un autre Jean Clarke, docteur en théol., principal du collége de Hall dans le Yorskhire, a trad. en angl. la *Physique* de Rohault avec les notes de Sam. Clarke, Londres, 1725. L'année suivante il publia contre Wollaston, etc., *les fondements de la morale*, considérés dans la théorie et la pratiq.; mais l'ouvr. qui l'a fait connaître est *l'Introduct. à la syntaxe lat.*, ouvr. trad. sur la 6e édit. angl., Genève, 1745, in-8, et depuis par Wailly. Cette dern. trad. a été réimpr. plusieurs fois. Clarke a donné des trad. angl. d'Eutrope, Cornélius-Népos, Florus, Justin, Ovide, Suétone, Salluste.

CLARKE (Guillaume), théologien anglais, né en 1696 dans le Shropshire, fut recteur de l'univers. de Buxted en Essex, prébendier de Chichester, vicaire d'Ampost, et mourut en 1771. Son principal ouvr., intit. : *Connexion of the Roman, Saxon and English coins*, Londres, 1767, in-4, traite des rapport des monnaies saxonnes et anglaises à la monnaie romaine; il est savant et fort recherché des curieux. — Clarke (Edward), son fils, lui succéda dans le rectorat de Buxted, puis, nommé chapelain du comte de Bristol, ambassadeur à Madrid, écrivit des *Lettres sur la nation espagnole*, publ. en 1763, et trad. par Imbert, 1770, 2 vol. in-12. Clarke mourut en 1786, laissant quelques autres *opusc.*

CLARKE (Henri-Jacques-Guillaume), duc de Feltre, ministre d'état et pair de France, né à Landrecies en 1765, d'une famille irlandaise, admis en 1781 à l'école milit., obtint l'ann. suivante un brevet de sous-lieutenant dans le régiment de Berwick. Capitaine de dragons en 1790, il fut employé quelq. temps dans la diplomatie, mais il ne tarda pas à rentrer dans la carrière militaire; et nommé lieut.-colonel de cavalerie en 1792, il fit la campagne sur le Rhin, contribua beaucoup à la prise de Spire, et fut chargé de commander la cavalerie d'avant-garde à l'affaire de Harcheim. Sa conduite brillante lui valut le grade de chef de l'état-major-général, mais il fut presque aussitôt destitué comme noble et mis en prison; il y resta peu, mais ce ne fut qu'en 1795 qu'il parvint à se faire rétablir dans son grade, et le même jour il fut nommé chef du bureau topograph. du ministère de la guerre. Peu de temps après, il fut élevé au grade de général de divis. et chargé par le direct. de surveiller Bonaparte, dont les victoires brillantes lui portaient ombrage. Mais deviné par Bonaparte, il le servit de tous ses moyens, attacha son nom au traité de Campo-Formio, et signa le traité de paix entre la république et le roi de Sardaigne. De retour en France, le directoire, mécontent de sa conduite, le mit à la retraite, et il était encore sans fonct. au 18 brumaire. Rappelé au bureau topographiq., il fut fait peu de temps après chef du dépôt de la guerre, puis commandant du départem. de la Meurthe, et nommé ambassadeur auprès du jeune roi d'Étrurie. En quittant ce poste, il fut admis au conseil-d'état et créé secrét. de cabinet. Dans la campagne de 1805, il demanda du service actif, passa le Rhin avec l'armée, assista à la bataille d'Ulm, et fut fait gouvern. de Vienne; l'année suiv. il prit part à la bataille d'Iéna, fut nommé gouvern. d'Erfurt, puis de Berlin, se montra ferme et modéré dans cette place importante, et s'acquit par-là des droits à la bienveillance de l'empereur. Il reçut en 1807 le portefeuille de la guerre, se distingua par son activité, notamment lors du débarquem. des Anglais à Flessingues, et fut à cette occasion créé duc de Feltre. Il continua d'administrer avec le même zèle jusqu'à l'entrée des alliés en France; lorsque Paris fut menacé, il suivit Marie-Louise à Blois, adhéra à la déchéance, et fut créé pair par le roi. Lors du débarquement de l'empereur, il suivit le roi à Gand, fut chargé d'une mission en Angleterre, et de retour en France reprit le portefeuille de la guerre, et fut nommé membre du conseil privé. Sa nouvelle administrat. se signala par des mesures sévères contres les officiers qui avaient

servi l'usurpation. Il signa l'acte d'accusat. contre Ney, et fit instituer les cours prevôtales. Nommé maréchal en 1816, il résigna l'année suivante son ministère, et mourut en 1818 dans sa terre de Neuville, ne laissant qu'une fortune médiocre.

CLARKE (ÉDOUARD-DANIEL), célèbre voyageur anglais, né en 1768 à Chichester, était petit-fils de Guill. Clarke, auteur du *Traité* des monnaies; il prit ses grades à Cambridge en 1790; accompagna peu de temps après lord Berwirch dans son tour d'Europe, et fit en 1799, avec M. Crips, un second voyage dans leq. il visita tout le nord de l'Europe, l'Asie-Mineure, la Syrie, la Palestine et l'Égypte. De retour en Angleterre en 1802, avec une collection considérable de minéraux, de MSs. et d'antiquités précieuses, il s'occupa de mettre en ordre ses richesses, et fit hommage de la statue de Cérès-Éleusine à la biblioth. de Cambridge et du tombeau d'Alexandre au musée britannique. Plus tard il entra dans les ordres, et fut nommé recteur de Harlton. Une chaire de minéralogie fut créée pour lui, en 1818, à l'université de Cambridge, dont il devint quelq. années après bibliothéc. La rédact. de ses ouvr. partagea le reste de sa vie, avec les fonctions de sa place, et il mourut en 1823 à 54 ans. Outre une dissertat. sur la statue cossale de Cérès, on a de lui, en angl. : *Promenade dans la partie méridionale de l'Angleterre*, le pays de Galles et une partie de l'Irlande, pendant l'été de 1791, Londres, 1793, in-8, fig., très rare. — Le *Tombeau d'Alexandre*, ou dissertation sur le sarcophage découvert à Alexandrie et maintenant au musée britannique, 1805, in-4. — *Marbres grecs* des côtes du Pont-Euxin, de l'Archipel et de la Méditerranée, déposés à la biblioth. de Cambridge, 1809, in-8 et in-4. — *Voyages* dans diverses parties de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, 1810-23, 6 vol. gr. in-4; Londres, 1816-20, 11 vol. in-8 : cette édit. ne reproduit que les 5 prem. vol. in-4. Les 2 prem. ont été trad. en franç., imprim. impér., 1812, très rare, Paris, 1813, 3 vol. in-8, avec cartes et pl. Ces relations de voyages sont au nombre des plus curieuses et des plus instructives que l'on ait publ. en Angleterre. On peut joindre à cette collection la *Vie* de Clarke par le rev. Wm. Otter, Londres, 1824, in-4.

CLARKE (le docteur ADAM), né en 1760 à Magherafelt, en Irlande, se distingua dans sa jeunesse par d'heureuses dispositions qui attirèrent sur lui l'attention de John Wesley, fondateur de la secte des méthodistes, dont il devint un des coadjuteurs. Chargé par le réformateur d'aller prêcher dans div. parties de l'Angleterre, Clarke entouré partout d'une foule immense, eut un succès prodigieux. Cette vie nomade cessa en 1805; il revint à Londres, où, pendant plusieurs années, il se livra à l'étude de la bibliographie, science sur laquelle il publia vers cette époque plusieurs ouvr. importants. En 1807, il fut nommé garde des archives publiques, et fit un rapport fort remarquable sur la compilation et la continuation de ces archives. Quelques années après, il mit le sceau à sa réputation, par la publicat. de son fameux *Commentaire sur les saintes Écritures*, 1810-26, 8 vol. in-4. Ses immenses travaux ne lui permettaient plus, depuis long-temps, de prêcher; mais il surveillait les progrès du méthodisme dans toutes les parties du monde. Comme prédicateur, Clarke avait un talent remarquable; comme savant, il est peu d'hommes qu'on puisse lui comparer pour l'étendue des connaissances, surtout dans les langues sacrées et orientales. Il mourut le 26 août 1832, à l'âge de 72 ans.

CLARKSON (DAVID), théol. anglais, mort en 1687, à l'âge de 66 ans, s'était livré spécialement à l'étude des antiquités ecclésiast. Il a écrit un *Traité sur l'état primitif de l'épiscopat*, Londres, 1681, in-4, et un autre *sur la liturgie*, 1689, in-8 : tous deux ont été réunis dans une traduct. franç. imprim. à Amsterdam, 1716, petit in-8. Ses *Sermons* ont été publ. après sa mort, un vol. in-fol. Le célèbre Tillotson fut son élève.

CLARUS (JULIUS), célèbre jurisconsulte, né en 1525 à Alexandrie, reçut le laur. doctoral à Pavie en 1550, et la même année fut nommé par le roi d'Espagne sénat. à Milan; il mérita la confiance et l'estime de Philippe II, et rendit à ce prince des services importants dans l'administrat. de ses états d'Italie. Appelé à Madrid avec le titre de conseill.-d'état, il revenait en Italie, chargé d'apaiser les troubles qui venait d'éclater à Gênes, lorsqu'il mourut à Saragosse, à 50 ans. Son corps fut rapporté à Milan, et inhumé dans l'église des Mineurs, où il s'était préparé un tombeau. Ses ouvrages, dont le plus important est intitulé : *Receptarum sententiarum opus*, ont été accueillis et imprim. plus. fois avec des comment. L'édit. la plus récente est de Genève. Un ouvr. moins connu de Clarus est un *Tr. de morale* qu'il avait composé en espagnol et qui fut trad. en italien par Buonlanti sous ce titre : *Ammaestramenti sopra el ben vivere*, etc., Florence, 1582, in-12.

CLAUBERG (JEAN), philosophe, né en 1622 dans le duché de Berg, fut l'un des prem. qui propagèrent en Allemagne la philosophie de Descartes. Nommé profess. à Herborn, puis à Édimbourg, il y mourut en 1665. Ses *OEuvres philosophiques*, précéd. de sa *Vie* par J.-Ch. Hennius, ont été publ. par J.-Th. Schalbruch, Amsterdam, 1693, 2 vol. in-4. On y distingue sa *Logica vetus et nova*, dont il existe une jolie édition elzévirienne, Amsterd., 1658, in-12. Clauberg s'occupa d'un ouvrage très curieux : *De causis linguæ germanicæ*; mais il n'en a publ. qu'un fragment sous ce titre : *Ars etymologica Teutonum et philosophiæ fontibus derivata*, Duisbourg, 1663, in-8, inséré dans les *Collectan. etymologic.* de Leibnitz.

CLAUDE Ier (TIBÉRIUS-DRUSUS-CLAUDIUS, surn. *Germanicus* et *Britannicus*), empereur romain, fils de Drusus, oncle et successeur de Caligula, naquit à Lyon l'an de Rome 744. Les soldats le saluèrent empereur après le meurtre de Caligula, et le sénat, trop faible pour s'opposer à cette élect. qu'il n'approuvait point, la confirma l'an 794 (de

J.-C. 41). Des actes de justice signalèrent les commencem. de son règne; mais bientôt Pallas, Narcisse, Calixte, ses affranchis, et Messaline, sa femme, s'emparèrent des rênes de l'état. L'imbécile Claude n'ouvrit les yeux sur les extravag. de l'impératrice qu'au moment où elle se disposait à épouser publiquement Silius. Agrippine, nièce de Claude, prit la place de Messaline; mais, craignant le même sort, elle empoisonna son époux, le 13 octobre de l'an de Rome 808 ou 54 de J.-C. La conquête de la Bretagne, la construction d'un port à l'embouchure du Tibre pour faciliter l'approvisionnement de Rome, l'agrandissement de la ville, l'achèvement d'un aquéduc commencé par Caligula, sont les seuls faits de Claude qui méritent d'être cités.

CLAUDE II (Marcus-Aurélius-Flavius-Claudius, surnommé *le Gothique*), empereur romain, successeur de Gallien, naquit en Illyrie ou en Dalmatie l'an de J.-C. 214. Sous les règnes de Dèce, de Valérien et de Gallien, il s'éleva du grade de tribun des soldats, au commandem. génér. du Péloponèse et de l'Illyrie, et fut chargé de la guerre contre les Goths. Après l'assassinat de Gallien, il fut élu empereur par l'armée. Sa justice et la sagesse de son administration réparèrent les maux que son prédécesseur avait faits; il battit Auréole qui s'était révolté et prétendait au trône, délivra l'empire attaqué tout à la fois par Tétricus, qui avait soulevé la Gaule et l'Espagne, et par les Goths qui ravageaient les provinces de l'Asie-Mineure. A leur approche, les Barbares se retirèrent dans la Macédoine; mais il les poursuivit, remporta sur eux une victoire signalée à Naïssus (Nassa) dans la Servie, leur tua 50 mille hommes et détruisit entièrem. leur flotte. Il mourut peu de temps après à Sirmium l'an 270, victime d'une contagion qui régnait dans son armée.

CLAUDE (St), 25e ou 29e év. de Besançon, vers le milieu du 7e S., appartenait à l'une des plus anciennes familles de la Haute-Bourgogne. Les réglements qu'il établit dans son diocèse, les efforts qu'il fit pour y ranimer le goût des lettres et la pratique des vertus chrét., le placent au rang des prélats les plus distingués qui aient gouverné l'église de Besançon. Il mourut vers l'an 697. Son corps, retrouvé au 13e S., a été l'objet de la vénération des fidèles jusqu'en 1794. La *Vie* de ce prélat, par un contempor., est imprimée dans le rec. de Bollandus, au 6 juin, avec les éclaircissements de P.-Fr. Chiflet, sous le titre d'*Illustrat. S. Claudian.* On a plusieurs autres *Vies* de St Claude en franç. et en ital.

CLAUDE, év. de Turin, était Espagnol d'origine. Disciple de Félix d'Urgel, il acquit une connaissance approfondie des livres saints. On a de lui des *Comment.* MSs. sur le Lévitique, sur le livre de Ruth et sur d'autres parties de l'Écrit.; un écrit intit. : *Exposition de l'épître aux Galates*, et une *Apologie contre Théodomir,* qui l'avait accusé d'être iconoclaste. Cet ouvr., dans leq. Claude attaquait le culte de la croix, fut réfuté par Jonas, év. d'Orléans, par Dungal, moine de St-Denis, et en 825, peu de temps après la mort de son aut., condamné par le concile de Paris. — Claude, aut. d'une chron. *Juxta hebraicam sacrorum codicum veritatem*, écrite en 714 et impr. en 1657 dans la *Nova biblioth. manuscript.*, était aussi, suivant le P. Labbe, év. de Turin.

CLAUDE, artiste français, fort habile dans l'art de peindre sur verre, né vers 1470, fut appelé en Italie par le Bramante, architecte de Jules II, pour orner les vitraux du Vatican de sujets historiques. Claude, aidé par un frère dominicain nommé Guillaume, termina ce prem. travail, et peignit ensuite dans l'église de Santa-Maria del Popolo deux vitraux représentant des sujets tirés de l'hist. de la Vierge. Les prem. ont été brisés par les impériaux en 1527; les seconds étonnent encore par la vivacité des couleurs. Les travaux de ces artistes, à une époque où ce genre était peu connu en Italie, donnent à la France le droit de revendiquer la gloire de l'invention de la peinture sur verre.

CLAUDE (Jean), célèbre ministre protestant, né en 1619 à la Sauvetat dans l'Agénois, étudia la philos. et la théol. à Montauban, et fut reçu ministre en 1645. Après avoir gouverné les Églises de la Teyne et de St-Afrique, et exercé les fonctions de pasteur à Nîmes pendant huit années, Claude se vit frappé d'interdiction, sous prétexte qu'il s'opposait à la réunion projetée des calvinistes à l'Église catholique : il vint à Paris et fut attaché au consistoire de Charenton depuis 1666 jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes en 1685, époque à laquelle il fut forcé de se retirer en Hollande. Il y fut honorablem. accueilli par le prince d'Orange qui lui assigna une pension, et mourut à La Haye en 1687. Claude a été sans contredit le plus subtil et le plus éloquent théol. protestant de son temps; ses controverses avec Bossuet, avec Nicole et avec Arnauld, prouvent une grande facilité d'élocution et une force de raisonnement, digne de tels adversaires. On a de lui un grand nomb. d'ouvr. de controverse, de *Tr. de théol.* et de *Sermons*. Parmi ses nomb. ouvr. nous citerons : *Réponse aux deux Traités intit. : la Perpétuité de la Foi*, 1665, in-8; 1667, in-12. — *Réponse au livre du P. Nouet sur l'eucharistie*, Amst., 1668, in-8. — *Réponse au livre de M. Arnauld : la Perpétuité de la foi de l'Église catholique*, 1670, in-4, 1671, 2 vol. in-8. — *Défense de la Réformation*, 1673, in-4, 1680-1683, 2 vol. in-18. — *Réponse au livre de M. de Meaux, intit.: Confér. avec M. Claude,* 1683, in-8 et in-12. Niceron donne la liste de ses ouvr, tom. IV de ses *Mém.;* mais elle est incomplète. Un *Abrégé de la vie de Claude* a été publ. par Ladevèze, pasteur à La Haye, Amsterdam, 1687, in-12. — Claude (Isaac), fils de Jean, né en 1653 à St-Afrique, exerça quelq. temps le ministère en France, et fut ensuite appelé à La Haye, où il mourut past. de l'église wallonne en 1695. On lui doit des édit. de plus. des écrits de son père et une nouv. galante intit. : *le Comte de Soissons*, Cologne, 1699,

in-12; 2e édit., 1706. C'est, dit-on, l'hist. vérit. du comte de Soissons, tué en 1641 sous les murs de Sedan. — CLAUDE (Jean-Jacques), son fils, né à La Haye en 1684, cultiva d'abord la littérat., et composa fort jeune deux dissertat. qui plus tard ont été réunies sous ce titre : *Claudii dissertat. de salutationib. veterum, cui addita est diatriba de nutricibus et pædagogis*, Utrecht, 1702, in-12. Ce petit vol. est rare. Il étudia ensuite la théol., fut nommé pasteur à Londres, et mourut en 1712, à 28 ans. Le recueil de ses *Sermons sur l'unité sainte* a été publ. par son frère, Genève, 1724, in-8. Une *Vie* qu'il avait composée de David Martin, son tuteur, est impr. dans le tom. XXIe des *Mém.* de Niceron.

CLAUDE D'ABBEVILLE (CL. FOULLON, plus connu sous le nom de P.), capucin fut l'un des quatre mission. qui partirent en 1612 avec Razilly, lieut.-gen. du roi aux Indes-Occid., pour former un établissement au Brésil. Dès que la mission fut établie, il revint en France solliciter des secours. Son âge ne lui permit pas de retourner au Brésil, et il passa le reste de sa vie à Paris, où il mourut en 1632. C'est le P. Claude qui avait fait bâtir le couv. de son ordre à Abbeville, et il en était gardien en 1606. On doit à ce bon religieux, l'*Hist. de la mission des PP. capucins à l'île de Maragnan et terres circonvoisines*, etc., Paris, 1614, in-12. Quoique crédule, l'auteur est si exact et si judicieux, que Buffon et Bernardin de Saint-Pierre le citent avec confiance. La *Vie de Ste Colette, vierge de l'ordre de Ste Claire*, Paris, 1619, in-12, et 1628, in-8, n'est point du P. Claude, mais d'un de ses confrères, le *P. Silvère d'Abbeville*, bon prédicateur, dont le nom de famille était *Boutard*.

CLAUDE DE FRANCE, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, née à Romorantin en 1499, fut fiancée en 1506 à François de Valois (François Ier) et mariée à ce prince le 14 mai 1514. Le duché de Bretagne, les comtés de Blois, de Coucy, de Montfort, d'Étampes, d'Ast, et des droits au duché de Milan, constituèrent la dot de cette princesse. Ses vertus et sa douceur fixèrent pendant dix années l'inconstance de son époux et lui méritèrent le surnom de *bonne reine*. Elle mourut au château de Blois en 1524, laissant sept enfants, 3 princes et 4 princesses.

CLAUDE DE FRANCE, duchesse de Lorraine, née à Fontainebleau en 1547, était le 7e enfant de Henri II et de Catherine de Médicis; elle fut mariée en 1558 à Charles II, duc de Lorraine, dont elle eut une illustre postérité. Cette princesse mourut en 1575, à 28 ans, et fut enterrée dans l'église des cordeliers à Nancy.

CLAUDER (GABRIEL), méd., né dans la Saxe en 1633, interrompit ses études pour satisfaire sa passion des voyages, parcourut la Hollande, l'Angleterre, l'Italie, la Bohême et la Saxe, examinant avec soin les product. naturelles, et visitant les plus célèbres univ., ainsi que les établissements scientifiq., et de retour à Leipsig, y reçut le laur. doctoral en 1661. Nommé peu de temps après médecin de la duchesse de Saxe, puis des ducs Frédéric-Guillaume et Ernest Pie, il refusa les offres brill. du marquis de Brandebourg pour l'attirer à Berlin, passa le reste de sa vie à faire des expériences ou rédiger ses observations, et mourut en 1691. Il croyait à la pierre philosophale, et a fait un livre dans lequel il démontre qu'un chrétien peut la chercher sans scrupule. De ses écrits assez nombreux, le plus remarquable est un *Traité de la méthode d'embaumer les corps* (en lat.), Altembourg, 1679, in-4. Les procédés qu'il indique pouvaient offrir quelq. avantages avant la découverte des injections. — CLAUDER (Frédéric-Guillaume), méd., neveu et gendre du précéd., à écrit l'*Éloge* de son oncle et composé des *dissert.* qui ont été insérées dans les *Éphémérides* de l'académie des curieux de la nature dont il était membre comme son beau-père. — CLAUDER (Jean-Chrétien), fils de Gabriel, suivit la même carrière que son père, et publia quelques opuscules, entre autres : *Physiologia pulsûs*, Iéna, 1689, in-4. — CLAUDER (Chrétien-Ernest), membre de l'acad. des curieux de la nature et médec., est connu comme aut. de plus. écrits dans lesquels il a consigné des observations singulières; les principaux sont : *Gorgonea metamorphosis, seu mirabilis calculi humani historia*, etc., Chemnitz, 1728, in-4, observ. d'un calcul qui, ayant percé l'urètre, était tombé dans le scrotum. — *Praxis medico-legalis*, etc., Altembourg, 1736, in-4. — *De vomitu sanguineo-carnoso rarissimo lethali.* — *De lapide vesicæ admirandæ magnitudinis excreto, superstite muliere.*

CLAUDIA, fille de Néron et de Poppée, dont la naissance fut célébrée par des fêtes et des jeux, et par l'érect. d'un temple à la Fécondité, reçut de son père le surnom d'*Augusta* ainsi que l'impérat.; mais bientôt la mort ayant ravi cette princesse, Néron lui consacra un temple et fit frapper une médaille où elle a le titre de *Diva*.

CLAUDIA (ANTONIA), était fille de l'empereur Claude. Son prem. mari, Cnéius-Pompéius, fut mis à mort par ordre de Messaline; et le second, Sylla-Faustus, fut assassiné par ordre de Néron. Elle-même fut condamnée à mort pour avoir refusé d'épouser ce tyran après la mort de Poppée.

CLAUDIEN (CLAUDIUS), poète latin d'Alexandrie, en Égypte, florissait sous le règne de Théodose et sous celui de ses fils, Arcadius et Honorius. Sans être un poète du prem. ordre, Claudien fut un prodige pour son siècle. Stace et Silius Italicus, qui l'avaient précédé de si loin, n'ont pas, à beaucoup près, son harmonieuse élégance, et s'il n'a pas toujours la force d'idées de Lucain, il est peut-être son égal pour la diction. Scaliger lui fait un mérite particulier d'avoir su racheter par la pureté du style et la richesse de l'expression la pauvreté de la plupart des sujets qu'il a traités; presque tous ses poèmes, en effet, sont ou des panégyriques ou des satires consacrés à célébrer ses maîtres ou à flétrir leurs ennemis. Claudien eut le rare bonheur de jouir de sa célébrité, et

de voir ériger sa statue sur le forum de Trajan, avec une inscript. dont le sens est que Claudien réunissait en lui le génie de Virgile et la muse d'Homère : exagération qui prouve du moins que, dans ce siècle même, le talent trouvait encore des appréciateurs et des récompenses. Après la chute de Stilichon, son héros, il s'éloigna de la cour, et passa le reste de sa vie dans un loisir studieux. Heinsius, Burmann, et surtout J. Math. Gessner, ont rendu d'insignes services à Claudien, soit par d'heureuses correct. dans le texte, soit par leurs savants *Comment.* M. Koënig a publ. à Leipsig, en 1808, le prem. vol. d'une édition critique : on ignore par quel motif il s'est arrêté au milieu de son entreprise : au surplus, elle a été poursuivie et terminée avec succès par M. Artaud, dans la collect. des *Classiques latins* de Lemaire, Paris, 1824. Les *OEuvres* de Claudien ont été trad. en prose par de la Tour, Paris, 1798, 2 vol. in-8, par MM. Heguin-Deguerle et Alph. Trognon, 1830, 2 vol. in-8, dans la collect. de M Panckoucke; et en vers par Delteil, 1832, in-8. M. Michaud, de l'Académie française, a donné une imitation en vers de l'*Enlèvement de Proserpine*, à la suite du *Printemps d'un proscrit.* Ce morceau avait été trad. en prose par Merian, Berlin, 1777, in-8. — *La Chute de Rafin* a été trad. (par Ronsin), Bouillon, 1780, in-8, et par le marq. de Sy, 1811, in-8.

CLAUDIN, musicien, né à Valenciennes, fut l'un des plus habiles composit. de son siècle, et n'était pas moins distingué par la manière dont il jouait des instrum. alors en vogue. Il fut aimé de Henri III, qui le nomma composit. de sa chambre. Il a donné plus. livres de *Mélanges,* des *Chansons,* des *Psaumes*, etc.

CLAUDINI ou CHIODINI (Jules-César), méd., l'un des plus célèbres prof. de l'université de Bologne, sa patrie, mort en 1618, est auteur d'un gr. nombre d'ouvr., de traités et de dissertations, dont la plupart jouissent encore aujourd'hui de l'estime des praticiens. Les plus remarquables sont : *consultationes medicinales,* Venise, 1606, in-fol.; Turin, 1628, in-4. *De crisibus et diebus criticis tractatus*, etc., Bologne, 1612, in-fol.; Bâle, 1620, in-8; divers *Traités* publiés séparément, puis réunis par son fils, Franç. Claudini, sous ce titre : *de Ingressu ad infirmos*, etc., Turin, 1627, in-4. On distingue particulièrem. celui où il trace la marche que doit suivre le médecin dans ses visites et ses consultations.

CLAUDIUS-PULCHER (Publius), consul, l'an de Rome 503, fit la première guerre punique, et fut battu, dit-on, par Asdrubal, dans une bat. navale où les Romains, perdirent 8,000 hommes, 20,000 prisonn. et 93 vaisseaux. Le peuple attribua cette défaite à l'impiété de Claudius, qui avait méprisé les auspices; il fut forcé d'abdiquer et mis en jugement. On ignore s'il fut condamné; l'histoire ne fait plus de lui aucune mention. — Claudius-Pulcher (Appius), consul, l'an de Rome 699, augure et gouvern. de Cilicie, se distingua par ses talents oratoires et par ses connaissances dans le droit augural, le droit public et les antiquités. Cicéron, son successeur dans le gouvernement de la Cilicie, trouva que Claudius s'était conduit avec peu d'intégrité, mais il crut devoir ménager un homme qui d'ailleurs avait déja rendu des services et pouvait en rendre encore. Aussi, lorsque Claudius fut accusé d'exaction, il s'empressa de lui offrir de le défendre; nommé peu après censeur, il en exerça les fonctions avec une grande sévérité. Il périt dans la guerre civile.

CLAUSBERG (Christlieb), mathémat. allem., né en 1689, quitta la relig. juive et se fit baptiser. Ses leçons d'hébreu rabbinique, de calcul et d'arihmétique appliquée au commerce, l'ayant fait connaître avantageusem., il fut appelé à Copenhague, nommé contrôleur de la caisse particulière du roi, conseiller-d'état et chargé de l'éducation du prince royal. Clausberg mourut en 1751, laissant la réputation du meilleur calculateur de son temps. Il a publié plusieurs ouvr. de mathématiques remarquables par les méthodes abrégées qu'il indiquait, et surtout par l'exact. des calculs; le plus important est intitulé : *Arithmétique démonstrative*, Leipsig, 1795, 4 vol. in-8, 5ᵉ édit.; ouvr. classiq. en Allemagne et dont on ne connaît point de trad. française.

CLAUSEL (Jean-Baptiste), conventionnel, né dans le Roussillon, adopta les principes de la révolution avec chaleur, fut nommé par le départ. de l'Arriége député à l'assemblée législ., puis à la convent., où il vota la mort du roi sans appel ni sursis. Pendant la terreur, il siégea constamment avec les hommes les plus exagérés, provoqua l'arrestation des membres de l'assemblée constituante, la confiscation des biens de Mᵐᵉ du Barry et le rappel des députés nobles en mission. Après le 9 thermidor, il entra au comité de sûreté générale, et parut un instant vouloir revenir à des opinions plus modérées; mais lorsqu'il vit les suites de la réaction, il combattit violemment toutes les mesures qui pouvaient la favoriser, demanda la révocation du décret qui suspendait la vente des biens des condamnés et l'institution des fêtes décadaires. Mais aux journées de prairial, il se prononça avec beaucoup d'énergie contre les factions, quoiqu'il eût demandé quelque temps auparavant le maintien de la constitution de 1793. A la fin de la session, il entra au conseil des anciens, où il continua de se montrer fort exalté dans ses discours; l'un des défenseurs du directoire au 18 fructidor, il obtint à l'expiration de ses fonctions une place dans la comptabilité, et mourut en 1804.

CLAUSIER (Jean-Louis), médecin, né dans la Bavière, fut reçu bachelier en 1738, à la faculté de Paris, s'occupa moins de la pratique de son état que de l'étude des théories chimiq., et mourut vers 1750. Il a trad. de l'allem. *l'Introduct. à la chimie*, de Rothe, 1741, in-12, et de l'anglais la *Pharmacopée universelle*, de Quincy, 1749, in-4, et fait à ce dernier ouvr. des additions utiles.

CLAVAREAU (Nicolas-Marie), architecte, né

à Paris en 1757, fut successiv. archit. de l'hôpital de la Charité, contrôleur des bâtiments de l'Hôtel-Dieu, et archit.-adj. des hospices civils. Il mourut à Arras en 1816. *La façade de l'Hôtel-Dieu de Paris, l'École de médecine clinique* de la rue des Sts-Pères et l'*Hôpital d'Arras* suffisent pour illustrer cet artiste. Mettant à profit les leçons d'une longue expérience, il a publié *Mémoire sur les hôpitaux et hospices civils de Paris*, 1805, in-8, fig. Cet ouvr., accompagné des plans des édifices que Clavareau avait construits ou projetés, n'offre pas moins d'intérêt que le rapport de Tenon à l'acad. des sciences, sur la même matière, et dans lequel il a beaucoup puisé.

CLAVE (Étienne de), méd. à Paris, au milieu du 17e S., a composé plusieurs *Traités de chimie*, oubliés du vivant même de leur auteur, quoiqu'il y attaquât la philosophie d'Aristote et les alchimistes qui jouissaient alors d'une gr. faveur. Son livre intitulé : *Paradoxes* ou *Traités des pierres et pierreries*, Paris 1635, in-8, est encore recherché des curieux.

CLAVELLI (D. Bernard), d'Arpino, royaume de Naples, né vers 1560, bénédictin de la congrég., du Mont-Cassin, consacra ses loisirs à la recherche des antiq. de sa ville natale, patrie de Marius et de Cicéron, et en publ. le fruit sous ce titre : l'*Antica Arpino*, Naples, 1624, in-4.

CLAVENA (Nicolas), pharmacien à Belluno, (état de Vénise), né vers la fin du 16e S., est connu par des recherches botaniques sur les Alpes et les montagnes de l'Italie, et par la découverte d'une plante à laquelle on a donné le nom *d'Achillea Clavenæ*. Il ignorait que cette plante eût été décrite par Lécluse, et c'est à tort qu'il la classe dans la famille des absinthes ; mais il en découvrit les propriétés particulières et se fit donner un privilége pour les remèdes qu'il en tirait. Il a publié : *Historia de absinthio umbellifero ;* les édit. de Venise, 1610 et 1611, in-4, sont augment. de l'*Historia scorzoneræ italicæ* — Clavena (Jacques-Antoine), parent du précéd., protonotaire apostolique, chanoine et doyen du chapitre de Trévise, a tiré de l'*Histoire des plantes*, par Dalechamp, une nomenclat. alphabét. des plantes et de leurs vertus, qu'il publia sous le titre de : *Clavis Clavenæ aperiens naturæ thesauros*, etc., Trévise, 1648, in-fol.

CLAVER (Pierre), jés. espag., missionn. aux Indes-Occidentales en 1610, mort à Carthagène en 1654, se consacra au soulagement des esclaves nègres, des prisonniers et des pauvres. Un décret de Benoît XIV, en 1747, déclara que Claver avait possédé les vertus théologales et cardinales à un degré héroïque. Le P. Fleuriau, jés., a écrit en français la *Vie de Claver*, 1751, in-12.

CLAVERET (Jean), avoc. et aut. comique, né à Orléans, mort à Paris en 1666, n'est connu que par sa jalousie ridicule contre Corneille, et quelq. pièces de théâtre au-dessous du médiocre, telle que : *l'Esprit fort*, coméd. en 5 actes et en vers, 1637, in-8. — *L'Écuyer, ou les Faux nobles mis au billon, comédie du temps, dédiée aux vrais nobles de France*, 1665, in-12. — *Le Ravissement de Proserpine*, trag. en 5 actes, 1639, in-4, et d'autres pièces inédites. Dans le *Ravissement de Proserpine*, pièce qui fut jouée immédiatement après *les Horaces*, l'aut., pour conserver l'unité de lieu, partagea le théâtre en trois étages, de sorte que la scène se passe en même temps au ciel, dans la Sicile, et aux enfers. Les novateurs modernes n'ont encore rien imaginé de mieux. On doit encore à Claveret une traduct. de *Valère-Maxime*, Paris, 1647, in-8, réimpr. plus. fois.

CLAVERGER (Jean), avoc. au parlement de Paris, conseiller et maître des requêtes de la reine Marguerite de Navarre, publia en 1624 un *Recueil de poésies françaises*, faibles productions de sa jeunesse. Il avait écrit une *Vie d'Aristomène, général des Messéniens*, et une *Vie de Saladin ;* ces deux ouv. furent détruits dans le pillage de sa bibliothèque, pendant les troubles de la Ligue.

CLAVERS (Henri), recteur de l'univ. de Louvain, s'opposa avec une énergie remarquable à la destruction de ce corps, en 1788 ; sa résistance attira sur lui des persécutions de toute espèce. Il mourut en 1790, à 55 ans. La notice nécrologique sur Clavers retrace l'état de détresse de cette école célèbre.

CLAVES (Gaston LEDOUX de). — V. Dulco.

CLAVIER (Étienne), sav. helléniste, né en 1762 à Lyon, sut accorder l'étude des langues, de la jurisprudence et de l'histoire, et tira de cette alliance un immense avantage. Pourvu en 1788 d'une charge de conseiller au Châtelet, il fut depuis juge à la cour criminelle du dép. de la Seine, et sans négliger ses devoirs de magistrat, trouva le loisir de cultiver les lettres avec succès. En 1809 il remplaça Dupuis à la classe d'hist. de l'Institut. Il ne fut point compris dans la réorgan. de l'ordre judiciaire en 1811 ; mais l'ann. suiv. il fut nommé profess. d'hist. au collége de France, et mourut en 1817. Lors du procès de Moreau, dont il était un des juges, Clavier, sollicité de condamner l'illustre général à qui le prem. consul ferait grâce, fit cette belle réponse : *Et à nous, qui nous la fera ?* Outre plus. *Mémoires*, dans le recueil de l'Instit. et l'édit. des *œuvres de Plutarque*, trad. d'Amyot, avec les notes de Brottier et Vauvilliers, 1801-1806, 25 vol. in-8, on lui doit la trad. de la *Bibliothèque d'Apollodore*, 1805, 2 vol. in-8 ; et celle de la *Descript. de la Grèce*, par Pausanias, 1814-21, 6 vol. in-8, dont les derniers vol. ont été revus par Coray et par Paul-Louis Courier son gendre ; enfin il a publ. *l'Histoire des premiers temps de la Grèce*, 1809, 2 vol. in-8 ; 1822, 3 vol. in-8 ; deuxième édit. corrigée et augment. ; et *Mémoires sur les oracles des anciens*, 1818, in-8. Dacier a prononcé son éloge à l'Institut.

CLAVIÈRE (Étienne de), en latin *Claverius* et *Claviger*, né à Bourges, avoc. au parlem. de Paris, mort en 1622, est auteur de plus. ouvr. écrits en latin, *sur les Antiquités de la France et du Dauphiné ; sur l'abominable assassinat de Henri-le-*

Grand; on lui doit encore un poème latin dans le style de Claudien, publié en 1619 sous le titre de *Ceres legifera;* des *Notes sur Martial*, édit. de Paris, 1617, in-fol.; une édit. de Claudien, Paris, 1602, in-4 : il y a joint des *notes* qui ont quelque mérite, c'est d'ailleurs le meilleur de ses travaux; et une de *Perse*, avec un long comment. 1607, in-8.

CLAVIÈRE (Étienne), banquier genevois, né en 1735, fut chassé de sa patrie par les discordes civiles, et vint à Paris, où il fit d'abord quelques opérations de banque. A la révolution, il se lia avec Mirabeau, et lui fut très utile pour traiter les questions financières et dans ses attaques contre Neker. En 1791, il fut nommé, par les électeurs de Paris, suppléant à l'assemblée législative, et porté, en 1792, au ministère des finances, par l'influence de Brissot et de son parti, dont il partagea les destinées. Après le 10 août, Clavière devint membre du conseil exécutif; mais lorsque les Girondins eurent été renversés au 31 mai 1793, Clavière, leur ami, se vit en butte aux dénonciations des jacobins et de la commune de Paris. Arrêté le 2 juin, et décrété d'accusat. le 9, son supplice fut cependant différé jusqu'au mois de décembre. Le 8, ayant su qu'il devait paroître le lendemain au tribunal révolution., il s'enfonça pendant la nuit un long couteau dans la poitrine. Sa femme s'empoisonna deux jours après. Clavière a pub. beaucoup d'articles dans les journaux patriotes, et quelq. *brochures* sur les *finances*, dont on trouve la liste dans la *France littéraire* de Quérard; enfin il a eu part au livre int. : *de la France et des États-Unis*, qui forme le 3e vol. du *Nouv. Voyage dans les États-Unis*, par Brissot.

CLAVIGERO (François-Xavier), jésuite, né au Mexique vers 1720, a composé un ouvr. fort curieux sur l'histoire, les mœurs, les coutumes, les arts, les sciences et la langue de cette contrée, avant et depuis l'invasion des Espagnols. Clavigero avait employé trente-six années à parcourir sa patrie et à recueillir des matériaux; lors de la suppression de la comp. de Jésus, il se retira à Césène, et y publia le fruit de ses travaux sous le titre de *Storia antica del Messico*, etc., Césène, 1780-81, 4 vol. in-8, avec des fig. et un plan de la ville de Mexico : cet ouvr. a été trad. en anglais par K. Cullen, Londres, 1787, 2 vol. in-4; en allem. (abrégé), Leipsig, 1789, 2 vol. in-8, et en espagnol, Londres, 1826, 2 vol. in-8.

CLAVIGNY (Jacques de La MARIOUSE de), chanoine de Bayeux, mort dans cette ville en 1702, a publ. : *Vie de Guillaume-le-Conquérant*, Bayeux, 1675, in-12.—*Prières tirées des psaumes que David a faits pour lui, comme roi*, 1690 in-12. — *Traité du luxe, selon les sentiments de Tertullien, St Bazile et St Augustin*, et dissertation *sur l'Esprit des psaumes dont l'Église se sert aux vêpres du dimanche.*

CLAVIJO (Ruy-Gonsales de), fut ambassadeur de Henri III, roi de Castille, auprès de Tamerlan, en 1403. Tout en s'acquittant de sa mission, Clavijo visita la Sicile, l'île de Rhodes, Constantinople, Trébisonde, l'Arménie, le nord de la Perse et le Khoràçân, observant avec soin ces différentes contrées, et traçant avec justesse l'état où elles se trouvaient à cette époque. Son journal a été publié à Séville en 1582, sous ce titre : *Historia del gran Tamerlan, e Itinerario y enarracion del viage, etc.*, réimprimé à Madrid en 1782.

CLAVIJO-Y-FAXARDO (don Joseph), littér. espagnol, né dans les îles Canaries, vers 1730, vint jeune à Madrid où quelq. talents et un extérieur agréable lui valurent des protect. puissantes. La publication de *Pensador*, journal dans le genre du *Spectateur* d'Addison, commença sa réputat. comme écrivain, et bientôt après, il fut nommé garde des archives de la couronne. C'est dans cette situation qu'il rechercha la main de la plus jeune sœur de Beaumarchais, puis rompit avec elle au moment de la conduire à l'autel. Instruit de ce qui venait de se passer, Beaumarchais se rend à Madrid, force Clavijo de signer une déclaration par laquelle il reconnaît que sa conduite est celle d'un malhonnête homme, et muni de cette pièce, obtient un ordre du roi qui prive Clavijo de sa place et l'exclut des bureaux. L'affaire ne fit cependant alors aucun éclat, et Clavijo put, après le départ de Beaumarchais, reprendre ses habitudes littér. En 1773 il rédigeait le *Mercure* de Madrid. Ce fut l'année suivante que Beaumarchais publia dans le 4e *mémoire* de son fameux procès avec Goozman, sous le titre de *Fragment de mon Voyage d'Espagne en* 1764, le récit de sa conduite avec Clavijo. Ce récit produisit une sensation très vive dans toute l'Europe, et la même année Goëthe en tira le sujet d'une pièce qui fut représentée sur tous les théâtres d'Allemagne. Clavijo n'en resta pas moins chargé de la rédaction du *Mercure d'Espagne*, de 1785 à 1790. Il fit paraître une traduct. de *l'Histoire naturelle de Buffon*, en 12 vol. in-8, qui lui mérita la place de vice-directeur du musée royal. Plus tard, ou dans le même temps, il eut la direction du théâtre de *los Sitios* qu'il conserva plusieurs années, et mourut à Madrid, en 1806, à 76 ans, laissant la réputation d'un littérateur éclairé. Clavijo est le héros de deux comédies françaises, l'une de Marsollier et l'autre de Dorat-Cubières.

CLAVIUS (Christophe), jésuite, sav. mathématicien, surn. *l'Euclide du* 16e S., né à Bamberg, en 1538, vint jeune à Rome, où il professa pendant vingt ans les mathématiques avec le plus grand éclat. Employé par le pape Grégoire XIII à la réforme du *Calendrier*, il fut ensuite chargé de réfuter les objections des protest., surtout celles de Scaliger, de Mæstlin, de Viète et de Lydiat, contre cette réforme. Clavius mourut à Rome, en 1612, à 75 ans. On a de lui plusieurs ouvr. estimés, écrits en latin, sur différents sujets scientifiques; les plus remarquables sont : *les Éléments d'Euclide, avec des scholies*, Rome, 1574, et une *Explication du Calendrier grégorien*, faite par ordre de Clément VIII, ib., 1603, in-fol. Ses ou-

vrages ont été recueillis à Mayence, 1612, 5 vol. in-fol.

CLAY (JEAN), en latin *Clajus*, philologue, né en 1533, à Herzberg, professa dans divers colléges de Saxe et de Silésie, le grec, l'hébreu, le latin, la musique, la poésie, et exerça le ministère évangélique dans le bourg de Bendeleben, en Thuringe, jusqu'à sa mort en 1592. On a de lui plusieurs ouvr., dont le meilleur et le plus estimé est une *Grammaire allemande*, écrite en latin, Leipsig, 1578, in-8, et Nuremb., 1720, in-12, 11e édit. Il a composé quelq. poèmes en vers allem., entre autres un sur les *Alchimistes ou faiseurs d'or*, Erfurt, 1586, et Amberg, 1598, in-4. Ces ouvr. ont contribué à épurer la langue allemande; sa poésie est vive et plus pure que celle de ses devanciers. — CLAY (Jean), dit *le Jeune*, littérateur, né à Meissen, en 1616, mort en 1656, fonda, conjointem. avec Phil. Harsdorf, l'académie littéraire de Nuremberg, connue sous le nom de l'Ordre des Fleurs de la Pegnitz. On a de lui des *poésies sacrées*, des *tragédies*, des *cantiques*, etc., qui n'ont de remarquable qu'une recherche ridicule dans les idées et dans les expressions.

CLAYTON (ROBERT), sav. théolog., né en 1695, à Dublin, évêque de Killala, de Cork, de Clogher, dut son avancement dans les dignités ecclésiast. au docteur Clarke qui, ayant eu occasion de remarquer son caractère charitable et généreux, le recommanda à la reine Caroline. Clayton avait une modestie telle, que son érudition était presque ignorée; la publication de son *Introduction à l'histoire des Juifs*, trad. en français, Leyde, 1747, in-4, et sa *Défense de la chronologie de la Bible hébraïque*, révélèrent sa profonde érudition. Il a publié d'autres ouvr. de controverse, dont quelq.-uns encoururent les censures ecclésiast., parce que la doctrine de la Trinité s'y trouvait attaquée; mais Clayton mourut en 1758, avant que sa condamnation eût été prononcée.

CLAYTON (JEAN), botaniste angl., né en 1693, rejoignit en 1705 son père, procureur-général dans la Virginie, y pratiqua la médecine, recueillit sur l'histoire naturelle de cette contrée des observations qu'il transmit à la société royale de Londres, et forma un herbier qui servit à Gronovius et Linné pour comp. la *Flora Virginica*, etc., Leyde, 1739 et 1743, 2 parties in-8, et 1762, in-4, avec une carte géographique. Cet ouvr. est le premier qui ait été publ. sur les plantes de la Virginie; un genre nouveau a reçu le nom de *claytonia*. Ce botaniste mourut en 1773, laissant MSs. d'autres ouvr. qui ont été détruits pendant la guerre de la révolut.

CLÉANDRE, *Cleander*, Phrygien d'origine, affranchi de l'empereur Commode, devint son favori l'an 182, après la mort de Perennis, mis à mort pour ses concuss. et ses crimes, désavoués même par son maître. Sans être effrayé de la fin de son prédécess., il vendit toutes les charges, plaça des affranchis dans le sénat, et fit résigner jusqu'à 25 consuls dans la même année. L'empereur, forcé de céder à l'indignation publique, fit trancher la tête à son favori, l'an 190 de J.-C.

CLÉANDRIDAS, général lacédémonien, pendant la minorité de Plistoanax, roi de Sparte, vers l'an 446 av. J.-C., ayant été chargé avec ce roi de faire irruption dans l'Attique, se laissa corrompre par Périclès, et ne remplit pas le but de son expédit. : il fut condamné à mort, mais il trouva moyen de se soustraire au supplice, passa en Italie à la tête de la colonie athénienne qui fonda Thurium, l'an 444 avant J.-C., et, secondé par Gylippe, son fils, protégea ce nouvel établissement contre les attaques des Lucaniens.

CLÉANTHE, de Corinthe, artiste grec que l'on croit antérieur à Homère, est regardé par Pline comme l'inventeur du *dessin;* Athénagoras, qui donne de plus grands détails sur la naissance de cet art, attribue l'invention du *dessin* à Saurias de de Samos, qui traça sur la terre l'ombre d'un cheval; la *silhouette* à Craton de Sicyone, qui représentait des figures en noir sur une table blanche; la *plastique*, ou terre incrustée, à Dibutades de Corinthe, et ne regarde Cléanthe que comme un des plus anciens dessinat. — Strabon et Athénée font mention d'un autre *Cléanthe*, de Corinthe, qui orna de plusieurs tableaux le temple de Diane situé sur les bords de l'Alphée.

CLÉANTHE, philosophe stoïcien, né à Assos, ville d'Éolie, vivait 260 ans environ av. J.-C. Après avoir exercé la profess. d'athlète dans sa patrie, il se rendit à Athènes, suivit d'abord les leçons de Cratès, philosophe cynique, puis celles de Zénon, le chef des stoïciens. Loin d'imiter la plupart des philos. de son temps qui mendiaient pour vivre, Cléanthe se livrait aux travaux les plus rudes et les plus pénibles; cette conduite lui acquit l'estime des Athéniens, qui le jugèrent digne de succéder à Zénon. A l'âge de 70 ans, suivant les uns, de 80 ou même de 99 suivant d'autres, ce philosophe, atteint d'une infirmité assez légère, se laissa mourir de faim. Il avait développé la doctrine de Zénon dans plus. ouvrages dont il ne nous reste que des fragments : le plus remarquable est un *Hymne à Jupiter*, conservé par Stobée, traduit en prose par Bougainville, dans les *Poetæ gnomici* de Brunck, et en vers par Louis Racine.

CLÉARQUE, gén. spartiate dont Xénophon loue les talents milit., commandait quelques vaisseaux dans l'Hellespont vers la fin de la guerre du Péloponèse : après la bataille des Arginuses, il rallia les débris de la flotte à Lampsaque, et fut envoyé au secours de Byzance assiégée par les Thraces; il délivra cette ville, mais il fit massacrer les principaux habitants, et s'empara de l'autorité. Les magistr. de Lacédémone indignés le condamnèrent à mort. Cléarque s'enfuit auprès de Cyrus-le-Jeune, et réunissant les Grecs qui se trouvaient hors de leur patrie, il seconda ce prince dans sa révolte contre son frère. Après la mort de Cyrus, Artaxercès vainq. crut forcer les Grecs à déposer les armes en les privant de leur chef : il attira Cléarque dans son camp, ainsi que 24 des principaux officiers, et

les fit mourir. Les Grecs, révoltés de cette cruauté, s'ouvrirent un passage au milieu de leurs ennemis et s'illustrèrent par une retraite glorieuse.

CLÉARQUE, orateur grec, disciple de Platon et d'Isocrate, était né à Héraclée, ville du Pont. Forcé de fuir sa patrie en proie aux factions, il s'attacha au satrape Mithridate, qu'il trahit ensuite, s'empara de l'autorité suprême à Héraclée, et se fit bientôt détester par ses cruautés et son orgueil. De nombreuses conspirat. furent tramées contre lui; il périt victime de celle qui fut ourdie par Chion, l'an 352 avant l'ère chrétienne, après un règne de 12 années : Satyrus, son frère, lui succéda. Cléarque joignit le goût des lettres à la passion du despotisme; il aimait les savants, et forma une biblioth. considérable dans sa patrie.— Cléarque et Oxatrès, descendants du précédent, et fils de Denys, tyran d'Héraclée, se souillèrent du sang d'Amestris, leur mère, afin de rester seuls maîtres de l'autorité. Mais Lysimaque, roi de Thrace, qui avait épousé Amestris après la mort de Denys, s'empara des deux frères et les livra au supplice en expiation de leur parricide.

CLÉARQUE, de Soles, philosophe péripatéticien, disciple d'Aristote, est souvent cité dans les anc. auteurs comme ayant écrit les *Vies* des hommes illustres. Josèphe lui attribue un *Dialogue sur le Sommeil*, dans leq. Cléarque mettait l'éloge des Juifs dans la bouche d'Aristote; mais Jonsius a prouvé dans son ouvr. *de Scriptoribus historiæ philosophicæ*, que ce dialogue n'était point de Cléarque.

CLÉEF (Joseph van), surnommé *le Fou*, peintre flamand, né à Anvers en 1487, passa pour l'un des plus habiles coloristes de son temps, et eut la gloire de se voir comparer aux meill. peintres de l'Italie. La vanité lui tourna la tête, il mourut fou, après avoir retouché et gâté la plupart de ses productions. — Cléef (Henri van), peintre paysagiste, se distingua par une touche légère et l'harmonie de sa couleur : on ne connaît aucun de ses tableaux; mais on sait qu'il a mis la main à plus. des compositions de Franc-Flore. — Cléef (Martin van), frère du précédent, peintre d'hist. et élève de Franc-Flore, a composé plus. sujets en petit, et a peint des figures dans les tableaux des paysagistes les plus distingués.—Ses quatre fils, Gille, Martin, George et Nicolas, soutinrent dans le même genre la réputation de leur père. — Cléef (Jean van), peintre, né à Vanloo en 1646, élève de Gaspard de Crayer, acheva la plupart des tableaux de son maître, entre autres les cartons de tapisserie commencés à Anvers par ordre de Louis XIV, et orna plusieurs églises de plafonds et de grands tableaux d'autel. Celui qui représente des *Religieuses portant des secours à des pestiférés*, passe pour le chef-d'œuvre de cet artiste. Sa manière large et facile, la richesse et l'intelligence de ses compositions lui ont mérité l'honneur d'être comparé au Poussin. Il mourut en 1716.

CLÉERS (Hugues de), chevalier angevin, employé en 1118 par Foulques V, comte d'Anjou, pour obtenir de Louis-le-Gros sa réintégrat. dans la charge de sénéchal, remplit heureusement cette mission. Le récit de cette négociation, écrite par Cléers lui-même, se trouve dans plus. recueils historiques, notamment dans le t. IV des *Miscellanea*, de Baluze, édition in-8.

CLEGHORN (George), médecin écossais, né en 1716, fut, à 20 ans, nommé chirurgien d'un régim. stationné à Minorque, et, de retour à Londres, s'y fit promptement connaître par ses excellentes observat. sur l'emploi des végétaux acides et du quinquina dans les fièvres. S'étant peu de temps après fixé à Dublin, il fut nommé profess. d'anat. à l'univ. L'un des premiers membres de l'acad. irlandaise pour l'encouragement des arts et des sciences, il reçut en 1777 le titre de correspond. de la société royale de médecine de Paris, et mourut en 1789. On lui doit : *Traité des maladies de Minorque*, 1751 et 1768, in-8, avec un précis de l'histoire naturelle de cette île. Cet ouvrage est très estimé.

CLEIRAC (Étienne), avocat au parlem. de Bordeaux, a publié : *Explicat. des termes de marine employés par les édits et ordonnances de l'admirauté*, 1634. — *Usance du négoce*, 1656, in-4. — *Us et coutumes de la mer*, 1647, in-4; Rouen, 1671. Cet ouvrage a servi de base à la fameuse ordonn. de marine de 1681.

CLÉLAND (Jean), littérat. anglais, né en 1707, fut envoyé fort jeune consul à Smyrne, puis aux Indes-Orientales; des discuss. très vives, et dans lesquelles la raison n'était pas de son côté, l'obligèrent à revenir en Angleterre; sans emploi et sans fortune, il contracta des dettes et fut mis en prison par ses créanciers. Il composa pour se tirer d'affaire : *Mémoires d'une courtisane*, roman licenc. qui fit la fortune de ses libraires, mais qui le perdit pour toujours de réputation. Ce fut en vain que pour se réhabiliter il publia les *Mém. d'un fat* et *l'Homme d'honneur;* il mourut méprisé en 1789.

CLÉLIE, jeune Romaine, était du nombre des otages livrés à Porsenna, roi des Étrusques, lorsqu'il fit la paix avec le sénat, 207 ans avant J.-C. Quelque temps après elle s'enfuit, et traversant le Tibre à la nage, rentra dans la ville avec ses compagnes. Les Romains, fidèles observateurs des traités, la renvoyèrent à Porsenna; mais ce roi, admirant le courage de Clelie, lui rendit la liberté et lui fit présent d'un cheval richement harnaché. Le sénat érigea une statue équestre en l'honneur de cette jeune fille. Ce trait est rapporté diversem. par les historiens, et quelq. critiques le regardent comme fabuleux.

CLÉMANGIS (Matth.-Nicolas de), l'un des plus célèbres écriv. du 14e S., ainsi nommé du lieu de sa naissance, village de Champagne, embrassa l'état ecclésiast. et remplissait en 1393 la place de recteur de l'acad. de Paris. Clémangis fut pendant quelque temps secrét. de l'anti-pape Benoît XIII; soupçonné d'avoir rédigé la bulle d'excommunication lancée contre le roi Charles VI, il fut forcé de s'expatrier, et passa plus. années en Toscane. Il rentra en France, recouvra ses bénéfices, et sur

la fin de sa vie fut proviseur du collége de Navarre, où il mourut après 1431. Ses *ouvr.* furent publ. par Lydius, Leyde, 1613, in-4. Quelq.-uns avaient paru séparément dès le 15e S., tels que : *Tractatus de lapsu et reparat. justitiæ et disputat. super mater. concil. generalis*, impr. à Vienne en Dauphiné, en 1481, in-4. Le seul qui puisse offrir encore quelque intérêt, parce qu'il présente un tableau des désordres du clergé dans ces temps de barbarie est intit. : *De corrupto Ecclesiæ statu liber unus.* Il a eu plusieurs édit.; celle d'Helmstadt, 1620, in-8, due à Jean de Fuchte, passe pour la plus complète. On trouve une traduction franç. de cet ouvr. dans le tome III de la *Biblioth. étrang.*, par Aignan. Le *Journal encyclopéd.* d'octobre 1782, contient *une notice* d'Adry sur *quelq. ouvr. MSs. de Clémangis*, conservés à la biblioth. de Troyes.

CLÉMENCE (Joseph-Guill.), défens. du christianisme, né au Hâvre en 1717, obtint différents bénéfices, entre autres le prieuré de St-Martin de Machecoul, consacra ses loisirs à repousser les attaques des philosophes, et mourut en 1792. On a de lui : *Défense des livres saints de l'Anc.-Testament contre la philosophie de l'histoire*, 1768, in-8. — *Caractères du Messie vérifiés en J.-C. de Nazareth*, 1776, 2 vol. in-8. — *Authenticité des livres tant de l'Ancien que du Nouv.-Testament, démontrée spécialement contre l'aut. de la Bible enfin expliquée*, etc., 1782, in-8, réimpr. par l'abbé Marguet, Nancy, 1826, in-12.

CLÉMENCE DE HONGRIE, reine de France, fille de Charles-Martel, roi de Hongrie, épousa en 1315 Louis X, surnommé *le Hutin*, après qu'il eut répudié Marguerite de Bourgogne. A la mort du roi, en 1316, Clémence était enceinte de 4 mois; on déclara que, si elle accouchait d'un fils, cet enfant succéderait à son père; elle eut en effet un fils nommé Jean, mais qui ne vécut que cinq jours. Clémence se retira à l'hôtel du Temple, et y vécut jusqu'en 1328, environnée de la considération publique. Charles-le-Bel et Philippe-de-Valois lui témoignèrent leur estime en augment. ses revenus, à peine suffisants pour les bonnes œuvres qu'elle ne cessait de pratiquer.

CLÉMENCE-ISAURE, fondatr. des *Jeux-Floraux* à Toulouse au 15e S., y fit renaître le goût des lettres, en offrant une récompense annuelle à l'auteur du meilleur poème. On a peu de détails sur la vie de Clémence-Isaure; l'époque précise de sa naissance et celle de sa mort sont inconnues; on sait seulement qu'elle vivait en 1478, et qu'en 1513 elle était morte dep. peu de temps. Elle légua à la ville de Toulouse des revenus considérables exclusivement affectés à la célébration des Jeux-Floraux, entre autres la place dite *de la Pierre*, qui produit encore 9 à 10,000 fr. de revenu. L'académie des Jeux-Floraux, dissoute en 1790, reprit ses exercices en 1806. Poitevin-Peitavi, secrétaire perpétuel de cette académie, en a publié l'histoire, sous le titre de *Mém. pour servir à l'histoire des Jeux-Floraux*, Toulouse, 1815, 2 vol. in-8.

CLÉMENCET (D. Charles), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1703 dans le diocèse d'Autun, fut chargé avec D. Durand de continuer la collection des *Décrétales des papes*, entreprit d'exécuter le plan conçu par D. Maur d'Antime, en publ. *l'Art de vérifier les dates*, etc., Paris, 1750, in-4; et, quoique cette 1re édit. laisse beaucoup à désirer, facilita cependant à son successeur D. Clément les moyens de terminer ce grand ouvr., l'un des plus beaux et des plus utiles qui aient été exécutés par les bénédict. En 1756 il donna le 10e, et en 1759 le 11e vol. de l'*Histoire littéraire de la France* (v. D. Rivet); puis, sans discontinuer ce travail, il prépara l'édition des *OEuvres* de St Grégoire de Nazianze (v. ce nom), qu'il ne devait pas voir terminer. Il mourut l'année même où parut le 1er vol., en 1778. On doit regretter qu'un homme si savant et si laborieux se soit trouvé par sa posit. engagé dans les querelles du jansénisme, qui prirent une nouvelle violence alors que les jésuites attaqués par les parlements étaient sur le point de succomber. Toutes les brochures publiées par D. Clémencet dans cette gr. lutte sont aujourd'hui complétement oubliés; mais on recherche encore de lui les ouvrages suivants : *Histoire générale de Port-Royal*, Amsterd. (Paris), 1755-56, 10 vol. in-12. — *Histoire littéraire de St Bernard et de Pierre-le-Vénérable*, Paris, 1773, in-4. On lui doit encore : *Épître dédicat.* et *préface* de l'édition de la Bible de Sabatier, et une *Apologie de St Bernard au sujet des Croisades*, insérée dans les *Querelles littéraires.* Il a laissé MS. une *Histoire littér. de Port-Royal*, 6 vol. in-4.

CLÉMENS (Cassius), sénat. romain, étant menacé de perdre la vie pour avoir pris le parti de Pescennius-Niger, eut la hardiesse de représenter à l'empereur Sévère que Niger vaincu et Sévère vainqueur n'étaient ni plus coupables ni plus innocents l'un que l'autre, puisque tous deux s'étaient armés contre un usurpateur. Cette réflexion lui sauva la vie, l'an de J.-C. 194.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE (Titus-Flavius-Clémens), docteur de l'Église, l'un des écrivains les plus éloquents de son temps, était né dans le paganisme, et avait fait ses prem. études à Athènes; il les continua en Italie, se convertit aux leçons de St Pantène, et fut choisi pour remplacer ce catéchiste, que l'évêque d'Alexandrie, Démétrius, envoyait en mission dans les Indes. Persécuté par l'empereur Sévère en 202, Clément se retira en Cappadoce, puis à Jérusalem et à Antioche, où sa méthode d'exposer des points de morale, communs au paganisme et à la religion chrét., pour arriver par degrés au développement de la doctrine évangélique, lui fit un gr. nombre de prosélytes. Dès qu'il le put sans danger, il vint reprendre ses modestes fonctions à Alexandrie, et il y mourut en 217. On a de lui plusieurs ouvrages de théologie, de morale et de métaphysique, publiés pour la 1re fois par Victorius ou Vettori, Florence, 1550, in-fol., avec une version latine. La meilleure édit. est celle de Jean Potter, Oxford, 1715, 2 vol. in-fol.

Nicolas Fontaine a traduit en partie, mais peu fidèlement, les *OEuvres* de St Clément, 1696, in-8.

CLÉMENT I[er] (St), pape, successeur de St Lin ou de St Anaclet, l'an 67 ou l'an 91, avait été ordonné par St Pierre : on le regarde comme l'auteur de la première miss. des évêques dans les Gaules. Il mourut en l'an 100, et passe pour martyr ; mais on ignore quel fut le genre de sa mort. Le seul écrit que nous ayons de lui est une *Épître aux Corinthiens,* monument précieux de l'antiquité ; elle a été imprim. dans les *Epistolæ SS. Patrum apostolicorum,* par Frey, Bâle, 1742, in-8, grec-latin ; traduit en français par A. Teissier, Avignon, 1684, in-12, et par Abr. Ruchat dans le recueil intitulé : *Lettres et monuments des trois Pères apostoliques St Clément, St Ignace et St Polycarpe,* Leyde, 1741, 2 vol. in-12. St Clément eut pour successeur St Évariste.

CLÉMENT II, pape, successeur de Grégoire VI, Saxon de naissance, s'appelait *Suidger;* il occupait le siége de Bamberg en 1046, lorsque le concile de Sutri, convoqué par Henri-le-Noir, l'éleva au pontificat. Après avoir assemblé à Rome un concile qui fit des réglem. pour la répress. de la simonie, Clément suivit l'emper. en Allemagne, et mourut à Bamberg en 1047. Benoît IX fut son successeur.

CLÉMENT III, anti-pape. — V. Guibert, archevêque de Ravenne.

CLÉMENT III, pape, success. de Grégoire VIII, l'an 1187, romain de naissance, cardin. év. de Palestrine, s'appelait *Paulin.* Il prêcha la croisade contre les Sarrasins, ainsi que son prédécesseur, et mourut l'an 1191.

CLÉMENT IV (Gui Fouques ou Fouquet), élu pape en 1265 pour succéder à Urbain IV, avait été militaire, juriscons., secrét. de Louis IX, marié et père de famille. Devenu veuf, il embrassa l'état ecclésiastique, et passa par les dignités de chan., archidiacre, évêque et card. Son élévat. ne changea rien à la simplicité de ses mœurs, et n'altéra point la reconnaissance qu'il devait à St Louis. La pragmatique-sanction mit un terme aux différends qui régnaient entre la cour de Rome et celle de France. Les insinuat. de Clément purent bien déterminer le roi à entreprendre une nouvelle croisade, mais il ne lui donna pas le conseil de se mettre en personne à la tête de l'entreprise. Les foudres qu'il lança contre les barons anglais ne purent arrêter la guerre civile, et furent impuissantes pour le soutien des droits de Henri III. On a prétendu que Clément avait conseillé le supplice du jeune Conradin, compétiteur de Charles d'Anjou au roy. de Naples ; mais cette assertion ne repose sur aucune preuve. Il mourut en 1268 à Viterbe, où l'on voit encore aujourd'hui son tombeau. Le *Thesaur. anecdot.* du P. Martenne contient quelq. ouvr. et des *Lettres* de ce pontife. Grégoire X lui succéda.

CLÉMENT V, élu pape à Pérouse le 5 juin 1305, couronné à Lyon le 11 nov., fixa la résidence des papes à Avignon. Les Italiens, mécontents, attribuèrent cette déterminat. du nouveau pape à son attachement public pour la comtesse de Périgord : mais il est plus vraisemblable qu'elle fut le résultat de la condescendance de Clément V envers Philippe-le-Bel, qui avait contribué à son élection. Quels qu'aient été les motifs de cette translation, l'Église en a déploré les résultats. Clément modifia, en faveur de Philippe, la bulle de Boniface VIII, *Unam sanctam,* et révoqua celle *Clericis laicos....* Il releva Édouard, roi d'Angleterre, du serment de maintenir les libertés publiques, et consacra la perception des annates en s'attribuant une année de revenu sur tous les bénéfices ; il convoqua un concile à Vienne, en Dauphiné, l'an 310, où fut prononcée la suppression de l'ordre des Templiers, dont le procès était commencé dep. 1307. Ce pape montra plus de modération que Philippe dans le cours de cette longue et célèbre procédure. Clément V publia une nouvelle croisade, lança les foudres du Vatican contre les Vénitiens qui s'étaient emparés de Ferrare, et peu de temps après envoya son légat reprendre cette ville. Robert, fils de Charles-le-Boiteux, roi de Naples, et Charobert, son petit-fils, se reconnurent les vassaux du St-siége. Clément V mourut en 1314 ; ses constitut., dites *Clémentines,* furent publiées par Jean XXII, son successeur, et imprimées à Mayence, 1460, in-fol. ; elles font partie du corps de droit canonique.

CLÉMENT VI (Pierre-Roger), originaire du Limousin, abbé de Fécamp, év. d'Arras, archev. de Rouen, cardinal et proviseur de Sorbonne, fut élu pour succéder à Benoît XII, en 1342, à Avignon dont il acheta la souveraineté de la reine Jeanne de Naples. Son refus de retourner à Rome devint la cause et le prétexte de nouv. troubles (*v.* Rienzi). Ses prédécesseurs, selon lui, n'avaient pas su être papes ; aussi fit-il tous ses efforts pour se mettre à l'abri d'un semblable reproche. Il dépouilla Édouard du droit d'élection aux bénéfices de l'Angleterre, couronna Charles de Luxembourg emper. à la place de Louis de Bavière, qu'il avait excommunié, et mit tout en œuvre pour étendre son pouvoir temporel ; on lui reproche de n'avoir pas su dompter ses passions. Villani l'accuse de cupidité et d'un penchant très vif pour les femmes ; Pétrarque loue sa générosité et ses lumières. Ce pontife mourut en 1352. Il a laissé des *Sermons* et un *Discours* pour la canonisation de St Yves. Innocent VI lui succéda.

CLÉMENT VII, anti-pape. — V. Robert de Genève.

CLÉMENT VII (Jules de MÉDICIS), élu le 19 nov. 1523, pour succéder à Adrien VI, craignant que l'Italie ne tombât au pouvoir de Charles-Quint, se ligua contre ce monarque avec les Vénitiens, les rois de France et d'Angleterre ; mais les Vénitiens seuls ayant fourni des secours, le pape, assiégé dans Rome par le connétable de Bourbon, resta renfermé 7 mois dans le château St-Ange, et n'en sortit qu'après avoir livré des otages et des places de sûreté. Clément donna à l'emper. un nouv. gage de sa soumission en publiant la bulle de mai 1534, contre Henri VIII, qui demandait à répudier Ca-

therine d'Aragon. L'ann. précéd. il avait conduit à Marseille Catherine, sa nièce, pour épouser le duc d'Orléans, depuis Henri II. Il donna des bulles pour la réforme des mœurs en Italie, pour autoriser l'institut des théatins, pour approuver celui des capucins; il envoya des missionnaires au Mexique, augmenta la bibliothèque du Vatican d'un grand nombre d'ouvrages rares et curieux, et mourut en 1534. On a de lui des *Lettres au roi de France, au roi d'Angleterre, à quelq. savants et à Charles-Quint;* ces dern. ont été publ. 1527, in-4. Il eut Paul III pour successeur.

CLÉMENT VIII, anti-pape. — V. Gille Mugnos.

CLÉMENT VIII (Hippol. ALDOBRANDINI), élu pape le 30 janv. 1592 après Innocent IX, se distingua par sa piété, par sa justice et par la protect. dont il honora les savants. Il reçut l'abjuration de Henri IV en 1595, et celle du patriarche d'Alexandrie, qui jusqu'alors avait professé l'eutychianisme : il contribua à la paix de Vervins en 1598, et réunit le duché de Ferrare aux états romains. C'est de son pontificat que datent ces fameuses querelles sur les matières de la grâce qui agitèrent l'Église pendant près de 2 siècles. Clément VIII mourut en 1605. Il a corrigé *le Missel* et *le Pontifical*, Rome, 1595, 2 vol. in-fol., et *le Cérémonial des évêques*, Rome, 1633, in-fol. Léon XI lui succéda.

CLÉMENT IX (Jules de' ROSPIGLIOSI), né dans la Toscane en 1600, fut élu successeur d'Alexandre VII le 20 juin 1667. Il avait été successivem. auditeur de la légat. de France et nonce en Espagne, sous le pontificat d'Urbain VIII; la confiance qu'il avait inspirée dans ses lumières et sa probité lui mérita l'honneur d'être choisi pour médiateur par ces deux puissances, dont les différends furent enfin réglés par le traité d'Aix-la-Chapelle. Il jouit de la satisfaction de mettre un terme aux querelles suscitées par la signature du formulaire. Une médaille consacra cet événement qui fut nommé *la paix de l'Église.* Ce pontife mourut en 1669, succombant, dit-on, à la douleur d'avoir vu Candie tomber au pouvoir des Infidèles. Clément X lui succéda.

CLÉMENT X (Émile ALTIÉRI), fut élu le 29 avril 1670, après une vacance de plus de 4 mois. La relation des intrigues de ce conclave a été publ. par Amelot de la Houssaye en 1676, in-12. Avant d'être élevé au trône pontifical, il avait rempli les fonctions de nonce à Naples, puis en Pologne, sous Urbain VIII et Alexandre VII; son âge avancé ne lui permit pas de s'occuper du gouvernement de l'Église, il abandonna ce soin au cardinal-patron, Antoine Paluzzi : celui-ci porta aux franchises des ambassad. des atteintes dont les suites funestes se firent sentir sous le pontificat d'Innocent XI, successeur de Clément X, qui mourut en 1676.

CLÉMENT XI (Jean-François ALBANI), né à Urbin en 1649, élu pape le 24 nov. 1700, à l'âge de 51 ans, après la mort d'Innocent XII, gouverna l'Église avec sagesse pend. plus de 20 années. Les querelles du formulaire, imprudemm. renouvelées par la bulle *Vineam Domini,* et la fameuse constitution *Unigenitus* lui valurent des éloges et des reproches exagérés; mais les partis s'accordèrent à reconnaître la pureté de ses mœurs, et sa libéralité envers les pauvres. La Provence, lors de la peste de 1720, reçut de Clément XI des secours en grains et en argent. Ce pape se plut à encourager les savants; il tenta, mais vainement, de réformer quelq. imperfections du calendrier grégorien, et mourut en 1721. Ses ouvr. ont été publ. par le cardinal Albani, son neveu, Rome, 1729, 2 vol. in-fol., précédés de la *Vie* de ce pontife. Indépendamm. de plus. *Homélies,* de ses *bulles,* qui avaient déjà été publ. en 1718, etc., on y trouve des *discours* qu'il prononça dans l'académie de la reine Christine de Suède, entre autres l'*Oraison funèbre de Jacques II,* roi d'Angleterre. Clément eut pour successeur Innocent XIII.

CLÉMENT XII (Laurent CORSINI), né en 1652, d'une des plus illustres familles de Florence, fut élu pour successeur de Benoît XIII le 30 juillet 1730. Élevé au pontificat dans des temps difficiles et à un âge fort avancé, Clément XII répara autant qu'il fut en lui le désordre des finances, suite des prévaricat. du card. Coscia. Ses états ayant souffert du séjour successif des troupes impériales et espagnoles pendant la guerre dont l'Italie fut le théâtre, il contribua de ses propres deniers au soulagement des habitants de Ferrare, de Bologne et de Ravenne, épuisés par des contributions de guerre. Il publia une bulle en faveur des dominic., condamna l'instruction pastorale de l'év. de Montpellier, un mandement de l'év. d'Auxerre, sur un miracle opéré dans son diocèse, et fit plus. canonisations, entre autres celle du bienheureux Régis, jésuite. Il mourut en 1740 : les Romains lui élevèrent au Capitole une statue de bronze. Benoît XIV fut son successeur.

CLÉMENT XIII (Charles REZZONICO), né à Venise en 1693, fut élu successeur de Benoît XIV le 6 juillet 1758. L'embellissement de Rome, les réparations du Panthéon, l'un des plus beaux monuments de l'antiquité, le desséchem. des marais Pontins, la reconstruction du port de Civita-Vecchia, occupèrent les prem. ann. de son pontificat. Le relâchement des mœurs du clergé romain, l'avidité d'un gr. nombre d'ecclésiastiques qui se livraient au négoce pour acquérir des richesses, fixèrent aussi son attention; l'enquête sur la faillite du jésuite Lavalette lui ouvrit les yeux sur les désordres de cette société; Clément était sur le point de céder aux vives instances de la France et du Portugal, et de prononcer la suppress. des jésuites, lorsqu'il mourut subitem. l'an 1769. Ce pontificat est encore remarq. par la condamnat. de l'*Émile de Rousseau,* dont la lecture fut défendue sous peine d'excommunicat.; par une disette qui affligea l'Italie pend. trois années consécutives, et par la perte d'Avignon et du Bénévent, que les rois de France et d'Espagne confisquèrent en rejetant les droits fondés par le pape sur la bulle *In cœnâ Domini.*

CLÉMENT XIV (Laurent GANGANELLI), né en 1705 au bourg de St-Arcangelo, duché d'Urbin, consulteur du St-office sous Benoît XIV, cardinal sous Clément XIII, son prédécesseur, élu pape le 19 mai 1769, fut l'un des hommes les plus distingués de son temps par son savoir, ses talents et ses vertus. Il eut l'art de réconcilier la cour de Rome avec les puissances catholiques, et d'obtenir la restitution d'Avignon et du duché de Bénévent. Il se rendit aux sollicitations pressantes des principales puissances, examina pendant 3 ann. avec la plus scrupuleuse attention tous les documents propres à éclairer sa conscience dans l'affaire des jésuites, et donna enfin le bref d'extinct. de cette société le 21 juillet 1773. Il mourut le 22 sept. 1774. Le bruit courut que le poison avait mis fin à l'existence de ce pontife, et l'on accusa les jésuites de ce crime; mais cette accusation est démentie par la déclarat. du méd. de Clément XIV, qui affirme que la maladie dont il est mort ne provenait que d'un excès de travail et d'un mauvais régime. On doit à Clément XIV le *Musée clémentin*, vaste dépôt destiné à recevoir les monuments précieux de l'antiquité (*v.* Enn. Visconti). Caraccioli a donné la *Vie* de ce pape, Paris, 1775, in-12, ainsi qu'un recueil de *lettres* sous son nom, mais dont la supposition a été démontrée.

CLÉMENT (Robert), seigneur du Mez en Gatinois, mort vers l'an 1182, n'est guère connu dans l'hist. que pour avoir été d'abord gouverneur, puis secrétaire-d'état de Philippe-Auguste. — Clément (Albéric), son fils, maréchal de France, l'un des plus habiles généraux de Philippe-Auguste, rendit de grands services à ce monarque dans la guerre de la Terre-Sainte, et fut tué au siége d'Acre en 1191. — Clément (Henri), frère d'Albéric, surn. *le Petit-Maréchal*, à cause de sa taille, reçut de Philippe-Auguste la seigneurie d'Argentan, en récompense de ses services. Il mourut en 1214, après s'être distingué à la bataille de Bovines.

CLÉMENT (Jean), écrivain anglais, fut l'institut. des enfants du célèbre Th. Morus, chancelier d'Angleterre : son attachement au catholicisme l'obligea de se réfugier dans les Pays-Bas, lors de la persécut. de Henri VIII; il put revoir sa patrie sous le règne de Marie. Mais à la mort de cette princesse, il revint à Malines, et il y termina ses jours en 1572. On a de lui quelq. *poésies*, une traduction latine des *Épîtres de St Grégoire de Nazianze*, et des *Homélies* de Nicéphore Calixte.

CLÉMENT (Jacques), dominicain, né au village de Sorbon en Champagne, avait à peine 22 ans lorsqu'il forma l'horrible projet d'assass. Henri III. Il y fut encouragé par Bourgoin, prieur de son couvent, par les ducs de Mayenne et d'Aumale, et par la duchesse de Montpensier. On lui dit que la vie de cent politiques (nom que l'on donnait aux sujets fidèles), répondrait de la sienne; on lui promit le chapeau de cardinal, et la palme du martyre dans le cas où il périrait. Jacques Clément se rendit à St-Cloud, où le roi habitait alors, et se fit présenter à ce prince sous prétexte d'une mission secrète et importante, et tandis que Henri lisait les lettres qu'il venait de lui remettre, ce traître lui porta un coup de couteau dans le bas-ventre, le 1er août 1589. Les seigneurs accourus aux cris du roi massacrèrent le parricide; son corps fut mis en quartiers et brûlé devant l'église de St-Cloud. Les ligueurs demandèrent qu'on immolât aux mânes de Jacques Clément les prisonniers politiques; une foule d'écrits approuvés par des docteurs en théologie, appelaient ce misérable un martyr de la foi; son portrait fut placé sur les autels, on prononça son oraison funèbre, Sixte V fit son éloge dans un consistoire, enfin on délibéra en Sorbonne sur sa canonisation. Ce culte impie ne cessa qu'en 1596, après l'édit d'abolition obtenu par le duc de Mayenne. Le *Martyre de Jacques Clément*, Paris, 1589, in-8, avec les fig., est une pièce très rare.

CLÉMENT (Claude), jésuite, né à Ornans en Franche-Comté, vers 1594, professa les humanités et la rhétor. à Lyon et à Dole, occupa à Madrid une chaire d'antiq. grecq. et lat., et mourut dans cette ville en 1642. Il a laissé des *Disc. latins;* la *Vie du pape Clément IV;* une *Réfutat. de Machiavel;* des *Tables chronolog. de l'histoire d'Espagne;* mais il est principalement connu par un ouvr. bibliogr. intit. : *Musei, sive bibliothecæ tàm privatæ quàm publicæ extructio, instructio, cura, usus, libri IV*, Lyon, 1635, in-4.

CLÉMENT (Nicolas), garde de la bibliothèque du roi, né à Toul en 1647, dressa les catalogues qui ont servi au récolement de 1684. Il recommença ce travail en 1688, et ses deux catalogues, l'un par ordre de matières en 13 vol. in-fol., et l'autre par ordre alphabétique des auteurs, en 19 vol. in-fol., ont servi au récolement fait en 1720. Ce savant modeste mourut en 1712, de chagrin d'avoir laissé dérober plusieurs ouvrages précieux par J. Aymon (*v.* ce nom), en qui il avait la plus grande confiance. Clément a publié sous le nom d'*Antimon* une *Défense de l'antiquité de la ville et siége épiscopal de Toul*, 1702, in-8, contre le système chronologique de l'abbé Riguet. C'est lui qui a rédigé le catalogue de la bibliothèque de Le Tellier, archevêq. de Reims (*Biblioth. Telleriana*), Paris, 1693, in-fol.

CLÉMENT (Julien), né à Arles en 1650, se distingua dans l'art des accouchements, et contribua aux progrès de cette branche importante de la chirurgie par son talent et par l'impulsion qu'il donna à l'illustre Puzos. Louis XIV récompensa la discrétion dont il avait fait preuve en accouchant Mmes de La Vallière et de Montespan, et lui fit expédier des lettres de noblesse, mais à la condition qu'il continuerait la pratique de son art; il l'exerça en effet jusqu'à un âge fort avancé, et fut appelé trois fois à Madrid pour accoucher la reine d'Espagne. Il mourut en 1729.

CLÉMENT (David), célèbre bibliogr., né dans la Hesse en 1701, fils d'un pasteur français que la révocation de l'édit de Nantes avait exilé du pays natal, lui succéda dans cet emploi, et mourut en

1760. On lui doit : *Bibliothèque curieuse, historiq. et critique*, 1750-1760, 9 vol. in-4, ouvrage sav. plein de recherches, mais qui malheureusement n'est pas terminé. Clément est l'éditeur de *Specimen biblioth. hispano-maiansianæ* (*v.* MAYANS).

CLÉMENT (PIERRE), littérateur, né à Genève en 1707, fut exclu de la compagnie des pasteurs (les frimaçons) pour avoir publié une pièce de théâtre; il se voua dès-lors à la culture des lettres, et se fit bientôt la réputation d'un critique aussi spirituel que judicieux, par le compte impartial qu'il rendit des ouvrages nouveaux dans une feuille qu'il rédigeait seul, et qui paraissait à des époques indéterminées. Cet homme si gai tomba tout à coup dans le marasme, et, après avoir langui près de dix ans, termina ses jours à Charenton en 1767. On a de lui quelques pièces : *Mérope*, imitée de Maffei, et qu'il trouva lui-même très inférieure à celle de Voltaire, Paris, 1749, in-12. — Le *Marchand de Londres*, trad. de l'anglais de Lillo, 1751, in-12. — La *Double métamorphose*, coméd. imitée de l'anglais. Mais le seul ouvrage de Clément qui soit resté, c'est son journal réimprimé plusieurs fois sous ce titre : *Les cinq années littéraires*, ou *Nouvelles littéraires de France* (de 1748 à 1752), 2 vol. in-12.

CLÉMENT (DENIS-XAVIER), prédicateur du roi et confesseur de MESDAMES, aumônier du roi de Pologne et doyen de l'église collégiale de Ligny, né à Dijon en 1706, mort en 1771, a laissé des *Sermons*, Paris, 1770, 9 vol. in-12, qui sont estimés, des ouvrages ascétiques réimprimés un gr. nomb. de fois, et le *Bréviaire de Paris, tout en français, avec un supplément*, 1767.

CLÉMENT (D. FRANÇOIS), bénédictin de St-Maur, né à Bèse, près de Dijon, en 1714, fut chargé de continuer l'*Histoire littéraire de la France*, dont il termina le 11e vol. et rédigea le 12e; puis le *Recueil des historiens de France*, dont, avec l'aide de son confrère D. Briot, il publia le 12e et le 13e vol. Mais il abandonna ce grand travail pour préparer une nouvelle édition de l'*Art de vérifier les dates*, qui parut en 1770, in-fol. Le succès de cette édition ne l'aveugla pas sur ce qu'elle laissait encore à désirer, et il en prépara une 3e qui est tellement supérieure aux deux autres, qu'on peut la considérer comme un ouvrage entièrement neuf; elle fut publiée de 1783 à 1792, 3 vol. in-fol. Cet ouvrage, regardé comme le plus beau monument d'érudition du 18e S., a été réimpr. en 1820, 5 vol. in-4, ou 18 vol. in-8, par Viton de Saint-Allais, précédé de l'*Art de vérifier les dates avant l'ère chrétienne*, ouvr. posthume de D. Clément, un vol. in-4, ou 5 vol. in-8. Il a été continué depuis 1770 jusqu'à nos jours, sous la direction de Julien de Courcelles, et cette *continuation*, dont il a été tiré des exemplaires in-4 et in-fol., forme une suite de 15 vol. in-8, y compris la table des noms propres. Élu membre de l'académ. des inscriptions en 1785, D. Clément fut troublé dans ses travaux par la révolution, qui l'exila de son cloître; mais, heureusement, il trouva chez son neveu le calme dont il avait besoin pour continuer ses études, et il était occupé de terminer l'*Art de vérifier les dates av. J.-C.*, dont on a parlé plus haut, lorsqu'il mourut d'apoplexie en 1793. Parmi ses autres ouvrages on distingue : *Catalogue latin des livres et MSs. de la bibliothèque du collége de Clermont*, 1764, in-8, et un *Mémoire sur l'époque de la mort du roi Robert et la prem. année de son fils Henri*, inséré dans le tome L du *Recueil* de l'académie des inscriptions, suivi d'une *Notice* sur l'auteur, par Dacier.

CLÉMENT (JEAN-MARIE-BERNARD), célèbre critiq., surnommé *l'Inclément* par Voltaire, né à Dijon en 1742, vint jeune à Paris, et parut d'abord entraîné par son goût pour la poésie; mais il cessa bientôt de composer des vers pour se livrer exclusivem. à la critique de ceux de ses contemporains les plus célèbres : Voltaire, St-Lambert, La Harpe, Lebrun, Delille, etc., furent jugés un peu sévèrement. Voltaire se vengea par des injures, St-Lambert par une lettre de cachet, et Lebrun par deux mauvaises épigrammes. Clément mourut à Paris en 1812. Ses principaux ouvrages sont : *Observations critiques* sur la traduction des *Géorgiques* de Delille; — *sur les Poèmes des Saisons, de la Déclamation* et *de la Peinture*, Genève, 1771, in-8; — *sur différents sujets de littérature*, Paris, 1772, in-8. — *Essai de critique sur la littérature ancienne et moderne*, ibid., 1785, 2 vol. in-12. — *Lettres à Voltaire*, Paris, 1773-76, 4 vol. in-8. — *Satires*, 1786, in-8, plus. fois réimpr. — *Petit dictionnaire de la cour et de la ville*, ibid., 1788, in-12. — *Tableau annuel de la littérature française*, ibid., 1801, 5 part. in-8. Il a travaillé à plusieurs journaux avec Palissot, de Fontanes et Deschamps.

CLÉMENT DE BOISSY (ATH.-ALEXANDRE), conseiller à la chambre des comptes, né à Creteil, près de Paris, en 1716, est auteur d'un *Recueil de pièces relatives à la jurisprudence et aux priviléges de la chambre des comptes*, formant 80 cartes in-fol., déposé à la bibliothèque royale. La *Table* de ces pièces a été publ. en 1787, in-4. Clément a composé un assez grand nombre d'ouvrages d'éducat. et de piété, dont quelques-uns ont été publ. sous le masque de Fontenay, et a donné une nouvelle édition de l'*Imitation de J.-C.*, de Sacy, 1792, in-12. Il mourut en 1793. — CLÉMENT (Augustin-Jean-Charles), frère du précéd., né en 1717, trésorier de l'église d'Auxerre, fut député du clergé de son diocèse à l'assemblée provinciale de Sens, et s'y montra zélé partisan des doctrines de Port-Royal. Malgré son attachement à la constitution du clergé, il fut mis en prison pendant la terreur, et n'en sortit qu'après le 9 thermidor. Élu par les constitutionnels évêque de Versailles, il donna sa démission à l'époque du concordat, et mourut en 1814. Il a publié entre autres ouvrages un *Journal de ses voyages en* 1758 *et* 1768, Paris, 1802, 3 vol. in-8. On y trouve le tableau politique des cours de Rome et de Madrid, après la destruction des jésuites, ainsi que des anecdotes intéressantes. On a publié en 1812 des *Mémoires sur la vie de Clément*, in-8.

CLÉMENT DE RIS (DOMINIQUE, comte), pair de France, né en 1750 à Paris, avocat, avait acquis la charge de maître-d'hôtel de la reine. La révolution le priva de cette place, mais il en fit sans regret le sacrifice à l'intérêt public. L'un des administrat. du départ. d'Indre-et-Loire en 1792, il fit preuve de courage en s'opposant constamm. aux fureurs des partis. Sous la terreur il fut mis en prison, et ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Nommé vers le même temps membre de la commission d'instruct. publique, il se démit de cette place en 1795, et vint habiter ses terres en Touraine. Ce fut dans cette retraite que le gouvernem. consulaire alla le chercher pour le faire sénateur. Au mois de juin 1800, il fut enlevé, en plein jour, par des hommes armés qui le retinrent 19 jours prisonnier dans un souterrain. Cette singulière aventure n'a point été expliquée d'une manière satisfaisante. Nommé préteur du sénat, en cette qualité il dirigea les embellissem. du palais du Luxembourg. A la restaurat. il fut créé pair; mais ayant continué de siéger pendant les *cent-jours*, il fut exclu de la chambre au second retour du roi. Il y rentra toutefois en 1819, continua de voter avec les constitutionnels modérés, et mourut en 1827. — CLÉMENT DE RIS (Athanase-Louis-Marie-Émile), fils du précéd., né en 1782, fit ses études au collége de Pont-le-Voix, entra dans un régiment de dragons à 17 ans, passa par tous les grades avant d'obtenir les épaulettes de sous-lieutenant, fit la campagne d'Italie en 1805 comme aide-de-camp de Masséna, et celle de 1806 comme adjudant-major au 16e dragons. Il reçut la croix d'honn. en 1807, après le combat de Deppen, où il fut blessé d'un coup de lance, se trouva plus tard aux batailles d'Eylau et de Friedland, et suivit en Espagne le maréchal Lefèvre, qui l'avait nommé son aide-de-camp. Il fit en 1809 la campagne de Bavière, à la suite de laquelle il fut créé chev. de l'ordre du Mérite-Milit. bavarois et nommé capit. dans la garde impér. Après la désastreuse retraite de Russie, il fut fait chef d'escadron dans la vieille garde; mais bientôt sa santé l'obligea de quitter le service. Il accepta cependant le titre de chef d'état-major d'une division de cavalerie légère pend. les *cent-jours*, et fut blessé le 9 juillet sous les murs de Strasbourg. A la mort de son père, il lui succéda dans son titre à la pairie, avant comme après la révolut. de 1830, vota constamm. avec le ministère, et mourut en 1837.

CLEMENTI (PROSPER), sculpteur, mort à Reggio en 1584, a laissé à Parme, à Mantoue et à Bologne plusieurs morceaux estimés. Le plus remarquable est le tombeau de Hugues Rangon, évêque de Reggio.—CLEMENTI (Barthélemi), aïeul du précédent, originaire de Crémone, fut aussi un sculpteur distingué. Les villes de Reggio et de Padoue possèdent quelques-uns de ses ouvrages. On cite principalem. deux *statues* qu'il fit pour le monastère de Ste-Justine de Padoue, et dont il orna les piédestaux de bas-reliefs élégants.

CLÉNARD (NICOLAS), savant philologue, né à Diest (Brabant) en 1495, fit ses études à Louvain, embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé professeur de grec et d'hébreu au collége de cette ville. Le désir de se perfectionner dans la connaissance de l'arabe, qu'il avait appris sans maître, lui fit saisir avec empressement l'occasion d'aller en Espagne, où il vécut quelq. temps du produit de ses leçons; il obtint ensuite une chaire à Salamanque, mais il la quitta pour aller à Lisbonne faire l'éducation de l'infant, depuis Henri Ier; il revint en Espagne, toujours passionné pour l'arabe, fit en 1540 le voyage d'Afrique, où il eut en cette langue une conversat. avec le roi de Fez, qui le retint plus d'un an à sa cour, et, de retour à Grenade, y mourut en 1542. On a de lui : *Tabula in grammaticam hebræam*, Paris, 1564, édition revue et augmentée par Cinq-Arbres.—*Institutiones linguæ græcæ, seu meditat. à ling. græc. cum scholiis et praxi P. Antesignari*, Paris, 1581, in-4. Cette édition est la meilleure; mais on devine aisément que les travaux des hellénistes modernes ont rendu l'ouvrage de Clénard complétement inutile. *Epistol. libri II*, Anvers, Plantin, 1566, in-8, jolie édition aussi complète que celle de Harsan, 1606, même format. La lecture de ces lettres est très agréable.

CLÉOBULE, l'un des sept sages de la Grèce, fils d'Évagoras, et descendant d'Hercule, succéda à son père dans le gouvernement de l'île de Rhodes, et mourut à 70 ans, vers la 55e olympiade. Citer les maximes qui le guidèrent pendant toute sa vie, c'est faire l'éloge de son caractère; les principales sont : « Soyez toujours plus empressé d'écouter que de parler. Faites du bien à vos amis pour vous les attacher davantage, et à vos ennemis pour en faire des amis, etc. »

CLÉOBULINE ou EUMÉTIS, fille du précédent, partageait avec son père le fardeau des affaires publiq., et se délassait en composant des énigmes ingénieuses.

CLÉODÆUS ou ARRHIDÉE, fils d'Hyllus, petit-fils d'Hercule et père d'Aristomachus, n'est connu dans l'histoire que pour avoir rallié les débris de l'armée des Doriens après leur défaite dans le Péloponèse, et les avoir conduits au mont OEta, dans la Dryopide, contrée qui, depuis cette époque, fut appelée la Doride.

CLÉODÈME ou CLÉODAMUS, architecte, fut chargé par l'empereur Gallien de réparer les fortifications d'Athènes, conjointement avec Athénée de Byzance. Cette ville ayant été prise par les Goths, Cléodème fondit à l'improviste sur les vainqueurs, et délivra les habitants au moment où l'ennemi se préparait à commencer le pillage.

CLÉOETAS, l'un des plus anciens sculpteurs grecs, embellit le stade d'Olympie d'une barrière qui passait pour un chef-d'œuvre. Elle a été décrite par Visconti dans le tome V du *Museo Pio-Clementino*.

CLÉOMBROTE, 4e fils d'Anaxandride, de la famille des rois de Sparte, prit le commandem. des Péloponésiens après la mort de Léonidas aux Ther-

mopyles, et mit l'isthme de Corinthe à l'abri de l'invasion des Perses. Il mourut peu de temps après la bataille de Salamine, qui sauva la Grèce.

CLÉOMBROTE Ier, roi de Sparte l'an 380 avant J.-C., était fils de Pausanias et frère d'Agésipolis, son prédécesseur. Il fit deux fois la guerre contre les Thébains, et fut tué l'an 371 av. J.-C. à la bataille de Leuctres, gagnée par Épaminondas. — CLÉOMBROTE II, roi de Sparte après la déposition de Léonidas son beau-père, occupa le trône pendant peu de temps, fut forcé d'en descendre pour le rendre à Léonidas, qu'on avait rappelé, et mourut en exil.

CLÉOMBROTE, jeune homme d'Ambracie, connu par une épigramme de Callimaque et le témoignage de quelq. autres auteurs, se donna la mort après avoir lu le *Phédon*, qui l'avait convaincu de l'immortalité de l'âme.

CLÉOMÈDE, écrivain grec, aut. d'une *Théorie circulaire des astres*, où il développe les opinions de différents auteurs sur la physique et l'astronomie, vivait quelques années av. J.-C. Son ouvr. est propre à faire connaître l'état de la physiq. av. Ptolémée et avant Pline le naturaliste; impr. pour la prem. fois en grec, Paris, Néobar, 1539, in-4, et avec une vers. lat. de Rob. Balfour, Bordeaux, 1605, in-4, il a récemm. été l'objet d'un nouvel examen des savants. L'édition de Leyde, 1820, in-8, grec-latin, due à M. J. Bake, est la meilleure qui ait encore paru.

CLÉOMÈDES d'Astypalée, athlète grec, le dern. des héros, suivant l'oracle de Delphes, perdit l'esprit pour avoir été privé de la récompense réservée au vainqueur du pugilat à Olympie, l'an 492 av. J.-C. Le prix ne lui fut pas décerné parce qu'il avait eu la maladresse de tuer Iccus d'Épidaure; il fut même condamné à une amende. Dans un accès de folie, il brisa une colonne qui soutenait le faîte d'une salle où étaient réunis un gr. nombre d'enfants; on le poursuivit à coups de pierres, il s'enfuit dans le temple de Minerve, et, se cachant dans un coffre qu'il trouva ouvert, retint le couvercle avec tant de force qu'on ne put l'ouvrir. On brisa le coffre, mais Cléomèdes avait disparu; on ne put savoir ce qu'il était devenu.

CLÉOMÈNES Ier, roi de Sparte l'an 519 av. J.-C., fut constamment en guerre avec les peuples de la Grèce, vainquit les Argiens, chassa d'Athènes les fils de Pisistrate, essaya de les replacer sur le trône, et fut forcé de s'enfuir en Thessalie pour échapper au ressentiment de ses concitoyens, irrités par les troubles que causait à Sparte son inimitié pour Démarate. Bientôt on le rappela dans la crainte du mal qu'il pouvait faire à la république en soulevant l'Arcadie; mais à peine fut-il de retour qu'il devint fou et se donna la mort, l'an 489 av. J.-C.— CLÉOMÈNES II, roi de Sparte, success. d'Agésipolis, son frère aîné, l'an 371 av. J.-C., n'a rien fait qui soit digne d'être transmis à la postérité, pendant un règne de 60 ans. Aréus, son petit-fils, lui succéda en 309.—CLÉOMÈNES III, roi de Sparte l'an 230 av. J.-C., fils de Léonidas, remporta plusieurs victoires sur les Achéens, et détruisit la ligue qu'ils avaient formée contre Sparte; il fit périr les descendants d'Agis, égorgea les éphores, abolit le sénat, exila les principaux citoyens, partagea les terres et concentra toute l'autorité entre ses mains et celles d'Euclidas, son frère. Ayant été vaincu par Antigone, il se réfugia en Égypte, l'an 223 av. J.-C., dans l'espoir d'obtenir des secours de Ptolémée-Évergètes. Mais ce prince étant mort, Cléomènes fut retenu prisonnier par ordre de Ptolémée-Philopator, s'évada, chercha à soulever le peuple, et, ne pouvant y réussir, se donna la mort 221 ans av. J.-C.

CLÉOMÈNES, célèbre sculpteur athénien, vivait 180 ans av. J.-C. Cet artiste s'est immortalisé en produisant la fameuse *Vénus* dite *de Médicis*, aujourd'hui le plus bel ornement de la galerie de Florence, où elle a été replacée depuis 1815, et les *Thespiades*, ou les Muses vêtues à la manière des femmes de Thespies; ces statues, après avoir orné un temple consacré aux Muses sur le mont Hélicon, furent transportées à Rome par le consul Mummius, et décorèrent le temple de la Félicité.

CLÉOMÈNES, Macédonien, chargé par Alexandre de la fondation d'Alexandrie, à l'embouchure canopique du Nil, se fit détester par ses exactions, et fut mis à mort par ordre de Ptolémée, fils de Lagus.

CLÉON, génér. athénien, né dans une condition obscure, s'éleva aux premières charges de la républ., moins par ses talents qu'à force d'intrigues, et, après avoir obtenu sur les Lacédémoniens de notables avantages, vaincu par Brasidas, périt devant Amphipolis, l'an 422 av. l'ère chrét. Aristophane ne l'a pas épargné dans ses comédies, et principalem. dans celle des *Chevaliers*.

CLÉON, sculpt. grec, élève d'Antiphanes d'Argos, vivait 388 ans av. J.-C. dans la 98e olympiade. Pausanias et Pline citent plus ouvr. remarquables dus au ciseau de cet artiste : les principaux étaient deux statues de *Jupiter* en bronze, les statues de quelq.-uns des vainqueurs aux jeux olympiques, une *Vénus d'airain* ayant à ses pieds un enfant en bronze doré, et une statue d'*Admète*.

CLÉONYME, 2e fils de Cléomènes II, ayant été exclu du trône après la mort de son père, l'an 309 avant J.-C., usurpa l'autorité suprême sur les Tarentins, qu'il avait été appelé à secourir contre les Lucaniens et les Romains. Il aspira bientôt à se rendre maître de la Grèce; mais il échoua dans cette entreprise, perdit la souveraineté de Tarente pendant son expédition, et fut forcé de rentrer en Laconie. Il en sortit peu de temps après dans le dessein de se venger sur sa patrie de l'injure qu'il avait essuyée de la part de Chélidonis, son épouse, princesse du sang royal, qui était éprise d'Acrotatus, fils d'Aréus, roi de Sparte. Il s'avança jusqu'aux portes de Sparte avec Pyrrhus, roi d'Épire; mais il fut repoussé, et l'on ignore ce qu'il devint après cette défaite. Léonidas, son fils, fut dans la suite roi de Sparte.

CLÉOPATRE, l'une des femmes de Philippe, roi

de Macédoine, eut un fils qu'elle tenta de mettre sur le trône après la mort de Philippe. Olympias, mère d'Alexandre, fit périr le fils de Cléopâtre sous les yeux de sa mère pendant l'expédition d'Alexandre en Asie, et força Cléopâtre elle-même à se donner la mort.

CLÉOPATRE, sœur d'Alexandre, roi de Macédoine, femme d'Alexandre, roi d'Épire, son oncle maternel, se retira à Sarde après la mort de son frère et de son époux, fut recherchée en mariage par les généraux d'Alexandre, qui se disputaient le trône, et se disposait à épouser Ptolémée, fils de Lagus, roi d'Égypte, lorsqu'Antigone, craignant que ce mariage n'augmentât la puissance de Ptolémée, la fit assassiner l'an 308 av. J.-C.

CLÉOPATRE, reine d'Égypte par son mariage avec Ptolémée-Épiphanes, fut après la mort de son époux chargée de la tutelle de Philométor, son fils, s'opposa aux vues ambitieuses d'Antiochus-le-Grand, son père, roi de Syrie, qui cherchait à usurper la couronne d'Égypte, et mérita par son équité l'affection des Égyptiens. Ses deux fils, Ptolémée-Philométor et Physcon (*Évergète II*), furent tous deux rois d'Égypte. — CLÉOPATRE, sa fille, épousa successivement ses deux frères; elle avait eu de Ptolémée-Philométor deux filles appelées Cléopâtre et un fils qui fut assassiné par Physcon, son oncle et son beau-père; de ce dernier elle eut un fils nommé Memphytis, qui fut aussi assasssiné par son père; répudiée par son barbare époux, elle régna seule après la révolte qui le chassa du trône; mais Physcon ayant levé une armée et taillé en pièces les troupes de Cléopâtre, elle se retira à Ptolémaïs en Syrie, ou elle mourut auprès de la reine, sa fille.

CLÉOPATRE, reine de Syrie, fille de la précédente et de Ptolémée-Philométor, épousa d'abord Alexandre Bala, puis Démétrius-Nicanor. Ce dernier l'ayant abandonnée pour Rodogune, elle offrit sa couronne et sa main à son beau-frère Antiochus, après avoir fait assassiner Séleucus, fruit de son second hymen, mais elle fut obligée, pour apaiser le soulèvem. du peuple indigné d'un tel crime, de proclamer roi Antiochus, 2e fils de Démétrius-Nicanor. Toutefois elle ne renonça point à ses projets ambitieux; mais elle fut victime de ses propres artifices. Le jeune prince, justem. en garde contre les trames odieuses de cette marâtre, l'obligea de prendre un breuvage empoisonné qu'elle lui présentait; elle mourut l'an 121 av. l'ère chrét. Cet événem. a fourni au gr. Corneille la catastrophe de sa tragéd. de *Rodogune*.

CLÉOPATRE, sœur de la précédente, seconde femme de Ptolémée-Physcon, succéda à ce prince, et régna sous le nom de Ptolémée-Alexandre et de Ptolémée-Lathyre, ses fils. Elle périt assassinée par le prem. de ces princes, qui craignait que sa mère ne cherchât à l'éloigner du trône, comme elle en avait éloigné Ptolémée-Lathyre. — CLÉOPATRE, fille aînée de la précéd. et de Ptolémée-Physcon, fut forcée par sa mère de se séparer de Lathyre, son époux et son frère, pour épouser Antiochus de Cyzique; elle périt assassinée par ordre de Cléopâtre-Tryphène, sa sœur, et laissa un fils qui fut roi de Syrie, sous le nom d'Antiochus-Eusèbes-Philopator. — CLÉOPATRE-TRYPHÈNE, sœur de la précéd., épouse d'Antiochus-Grypus, fit périr sa sœur, que les soldats de Grypus avaient fait prisonnière à Antioche, et périt elle-même assassinée par l'époux de celle-ci. Elle laissa cinq fils, Séleucus VI, Antiochus XI, Philippe, Démétrius III et Antiochus XII.

CLÉOPATRE, reine d'Égypte, fille de Ptolémée XI (*Aulète*), la plus célèbre des princesses qui ont porté ce nom, ayant été exclue du trône par Ptolémée XII, son frère, au mépris du testament d'Aulète, leva une armée en Syrie, implora la protect. de César, captiva ce conquérant moins par les charmes de sa figure que par son esprit et ses grâces, et prit place sur le trône. Bientôt Ptolémée chercha à exciter une sédition contre César; il périt dans le combat, et laissa Cléopâtre unique maîtresse de l'empire. A la mort de César, cette reine fut accusée d'avoir favorisé l'attentat de Brutus et de Cassius; Marc-Antoine voulut entendre sa justification; il se laissa séduire, et, quoique marié à Octavie, il passa 14 années avec Cléopâtre, oubliant dans les délices, la mollesse et la débauche, jusqu'au soin de sa conservation. La déroute d'Actium, provoquée par la fuite de la reine d'Égypte, fut le terme de leurs plaisirs; Antoine se donna la mort, et Cléopâtre l'imita quelques jours après pour échapper à la honte d'orner le triomphe d'Octave; elle avait 39 ans, et en avait régné 22. Cette princesse, qu'Horace appelle *un fatal prodige*, a été mise sur la scène chez les anciens et chez les modernes; la tragéd. franç. la plus récente dont sa catastrophe a fourni le sujet, est celle de M. Soumet : on la préfère à celle de Marmontel. La *Vie de Cléopâtre*, écrite en italien par G. Landi, et trad. en franç. par B. Barère (Paris, 1808, in-18), n'est autre chose qu'un roman, de même que celle de la Calprenède, etc. — CLÉOPATRE, fille de la précéd. et de Marc-Antoine, fut donnée en mariage à Juba, roi de Mauritanie, 30 ans environ av. J.-C. — Les histor. font encore mention d'une autre CLÉOPATRE, fille de Mithridate, roi de Pont, laquelle épousa Tigrane, roi d'Arménie.

CLÉOPATRE-SÉLENÉ, sœur de Cléopâtre-Tryphène, épouse de Ptolémée-Lathyre, son frère, puis d'Antiochus-Grypus, roi de Syrie, et enfin d'Eusèbes, fils d'Antiochus de Cyzique, perdit ses états, et fut massacrée dans la forteresse de Séleucie par Tigrane. Elle eut deux fils, Antiochus-l'Asiatique et Séleucus-Cybiosactes, et une fille appelée Cléopâtre-Bérénice (*v.* BÉRÉNICE).

CLÉOPHANTE, peintre grec, le premier qui ait imaginé d'appliquer de la couleur sur le dessin, vivait 1,400 ans au moins av. J.-C. Il se servait d'une seule couleur composée avec de la brique pilée. On n'a aucun détail sur la vie de cet artiste.

CLÉOPHAS, nom de l'un des deux disciples de J.-C. qui, allant de Jérusalem au bourg d'Emmaüs,

rencontrèrent le Sauveur du monde, le jour de sa résurrection, et s'entretinrent, sans le reconnaître, de l'histoire de sa vie et de sa passion.

CLÉOPHILE (François-Octavio), né à Fano en 1447, professa les belles-lettres à Viterbe; sa trop grande sévérité lui attira la haine de ses élèves, qui le firent attaquer la nuit par un spadassin. Il resta estropié d'un coup qu'il reçut à la main, et ne voulant pas s'exposer à de nouveaux dangers, il vint habiter Corneto, où il se maria richement. Mais son beau-père l'empoisonna, dit-on, pour se dispenser de payer la dot qu'il avait promise, et il mourut en 1490 à Corneto même, ou suiv. d'autres à Civita-Vecchia. Il avait habité plus. années Ferrare et Rome, où il avait beauc. d'amis. Ses principaux ouvr. sont: *Epistolarum de amoribus liber*, Naples, 1478, in-4, rariss.—*Libellus de cœtu poetarum*, Paris, 1499, in-4.—*Opera nunquàm aliàs impressa : antropotheomachia historia de bello Fanensi*, etc., etc., Fano, 1516, in-8, rare et recherché des bibliophiles.

CLÉOPHON, orateur athénien, acquit une gr. influence sur le peuple par une élocution facile et entraînante, et par des attaques virulentes contre les grands. Il fut condamné à mort l'an 405 avant J.-C., pour s'être opposé courageusem. aux projets des sénateurs contre les libertés publiques. Comme tous les hommes qui prenaient part aux affaires, Cléophon fut en butte aux traits des auteurs comiques; Aristophane dans sa comédie des *Grenouilles*, le poète Platon, et Euripide lui-même dans son *Oreste*, ne l'ont pas ménagé.

CLÉOPHYLE, de Samos, passe pour avoir le prem. recueilli les poèmes d'Homère, dont il avait été, dit-on, l'hôte et le maître. Quelques-uns lui attribuent une *Hist.* du siége de Troie, en vers.

CLÉOSTRATE, astron., vivait à Ténédos dans la 71e olymp. Il passe pour avoir découvert le premier les signes du zodiaque, particulièrement ceux du Belier et du Sagittaire, et pour être l'aut. de l'octaétéride, période lunisolaire de 8 années; mais plusieurs écriv. attribuent cette découverte à Eudoxe.

CLÉPHIS, roi lombard, élu en 573, pour succéder à Elmigise, fut assassiné après un règne de 18 mois, et laissa un fils nommé Autharis, lequel monta sur le trône vers l'an 585, après un interrègne de 10 ans.

CLÉRAMBAULT (Louis-Nicolas), musicien, né à Paris en 1676, composa et fit exécuter à 13 ans un *Motet* à grand chœur, à 20 fut nommé organiste des Grands-Jacobins et de St-Cyr, puis direct. des concerts de Mme de Maintenon, et mourut en 1749. On a de lui, entre autres compositions musicales, cinq livres de *Cantates;* celle d'*Orphée* est regardée comme son chef-d'œuvre. — Clérambault (César-François-Nicolas), fils du précédent, organiste de St-Sulpice, fut comme son père un compositeur distingué dans son temps, a laissé des *Sonates* et autres œuvres, parmi lesq. on distingue la musique des chœurs d'Athalie, et mourut en 1760.

CLERC (le). — V. Leclerc.

CLERCK (Charles), enthomologiste suédois, disciple de Linné, et membre de la soc. roy. des sc. d'Upsal, a décrit dans un livre intit. : *Aranei suecici*, Stockholm, 1757, in-4, 60 espèces d'araignées trouvées en Suède. Cet ouvr., lat.-suédois, a été trad. en anglais par Martesers, Londres, 1793, in-4. Clerck a publié en outre un *recueil de figures coloriées de papillons*, ibid., 1759, in-4. Linné le regardait comme le plus bel ouvr. qui eût paru jusque-là sur ce sujet.

CLÉREMBAULT (Philippe de PALLUAU, comte de), maréchal de France, chev. des ordres du roi, né en 1606, entra au service à 16 ans, devint capitaine-lieut. des chevau-légers du card. de Richelieu (1644), puis maréchal-de-camp, et enfin lieut.-gén. Il se trouva au siége de Landrecies en 1637, à la prise d'Arras en 1640, aux siéges de Perpignan, de Thionville, de Sirck et de Philisbourg, aux combats de Fribourg, de Nortlingen, en 1645, à la prise de Courtrai, de Berg-St-Vinoc, de Mardick, de Furnes, de Dunkerque en 1646, et à celle du château et du fort de Mont-Rond, dans le Berri, en 1651. Ce fut à cette dern. occasion qu'il obtint le bâton de maréchal. Nommé gouvern. du Berri en 1655, il mourut à Paris en 1665, à 59 ans. — Clérembault (marquis de), fils du précéd., lieuten.-général, périt à la suite du combat d'Hochstett en 1704, en traversant le Danube à cheval.—Clérembault (Jules de), frère aîné du précéd., abbé de St-Taurin d'Évreux, successeur de La Fontaine à l'Académie franç. en 1695, n'est connu que par les plaisanteries auxquelles son extrême laideur donna lieu; on disait qu'Ésope avait été élu pour remplacer La Fontaine. Il répondit l'année même de sa réception au discours de Dacier, qui remplaçait Mgr. de Harlay, archev. de Paris, et porta plus. fois la parole au nom de l'Acad. Il mourut en 1714. D'Alembert a fait son *Éloge*.

CLERFAYT (François-Sébast.-Ch.-Joseph de CROIX, comte de), feld-maréchal des armées autrichiennes, né en 1733 dans le Hainaut, fit avec distinct. la guerre de sept ans, puis après une interruption de service, occasionnée par la paix dont jouissait l'Autriche, fut employé comme lieutenant-génér. dans les campagnes de 1788 et 1789 contre les Turks. Chargé en 1792 du commandem. du contingent autrichien, il s'empara de Stenai et du passage de la Croix-aux-Bois, protégea les opérations du roi de Prusse et du duc de Brunswick, et fit une habile retraite après la bataille de Jemmapes. En 1793, il fit lever le siége de Maëstricht, gagna la bataille de Nerwinde, soutint sept fois les attaques de Pichegru dans la West-Flandre, et se retira en bon ordre. Pendant la campagne de 1795, il attaqua successivement les trois armées françaises, les força à la retraite, et fit lever le siége de Mayence. Ce furent ses dern. exploits : appelé au conseil aulique de guerre, Clerfayt mourut à Vienne en 1798. Cette ville lui a érigé un mausolée.

CLÉRIC (Pierre), jésuite, né à Béziers, professa la rhétor. à Toulouse, y remporta le prix de

l'ode et de l'églogue en 1704, et fut couronné plusieurs autres fois par l'acad. des Jeux-Floraux. Il mourut en 1740, laiss. MSs. une trad. de l'*Électre* de Sophocle en vers franç., et plus. autres en prose et en vers. Le P. Vanière, son ami, lui a adressé une épître, et a fait son éloge à la fin du 1er livre du *Prædium rusticum*. Titon du Tillet lui a consacré une notice dans le *Parnasse franç.*

CLÉRION (Jacq.), statuaire, né en Provence en 1640, mort en 1714, a embelli le parc de Versaille de plusieurs ouvrages remarquables; les principaux sont: un *Jupiter*, une *Junon*, une *Vénus callipyge*, d'après l'antique, et un *Bacchus* qui passe pour le chef-d'œuvre de cet artiste. — Geneviève Bologne, son épouse, membre de l'académie royale de peinture, peignit les fleurs, les fruits et l'histoire, et mourut en 1708.

CLÉRISSEAU (Charles-Louis), architecte, né vers 1719, fut admis en 1770 à l'acad. de peinture et de sculpt., obtint plus tard le titre de 1er architecte de l'impératr. de Russie, fut nommé correspondant de l'acad. de Pétersbourg et de la soc. roy. de Londres, et mourut à Auteuil en 1820. On lui doit: *Antiquités de la France, monum. de Nimes*, 1778, in-fol., 42 pl. Legrand, gendre de Clérisseau, a publ. une nouv. édit. de cet ouvr., 1806, 2 vol. in-fol., avec 63 pl.

CLERK (Jean), évêque de Bath, mort en 1540, fut chargé par Henri VIII de deux missions importantes: la 1re, il portait à Rome l'ouvr. qui valut à ce prince le titre de *Défenseur de la foi*, et l'offrit à Léon X dans un consistoire où il prononça un discours éloquent; la 2e, il allait annoncer au duc de Clèves l'intention de Henri de se séparer d'Anne sa sœur. Clerk est auteur d'une *Défense du divorce de Henri VIII avec Catherine d'Aragon*; d'un *Recueil de lettres*, écrites pendant son séjour à Rome, et de quelques *Discours* et *Harangues*. — Clerk (Jean), secrét. du duc de Norfolk, fut persécuté sous les règnes de Henri VIII et d'Édouard à cause de son zèle pour la religion catholique, et fut, en 1552, étranglé ainsi que sa fille dans une prison où ils avaient été jetés. On lui doit quelq. ouvr., entre autres un *Opuscule* en quatre langues, lat., angl., ital. et français, *sur la résurrection des morts et le jugement dernier*, Londres, 1545, in-4.

CLERKE (Charles), ami et compagnon de Cook, né en 1741, fit partie des expéditions de 1764, 65 et 66, dans les mers du Sud, sous le commodore Byron, et de 1768, 72 et 76 avec le capitaine Cook auquel il succéda dans le commandement. La relation du troisième voyage de Cook fait connaître les services importants que Clerke rendit à l'expédition par ses connaissances nautiques et par sa constance dans ses recherches. Il mourut en 1779.

CLERMONT (Raoul Ier, comte de) en Beauvaisis, connétable de France sous le règne de Louis-le-Jeune, fut tué au siége d'Acre, en Palestine, l'an 1191.—Clermont (Jean de), seigneur de Chantilly, maréchal de France, fut chargé par le roi Jean de traiter avec les Anglais en 1354, et périt à la bataille de Poitiers en 1356. — Clermont (Charles Ier, duc de Bourbon, comte de), né en 1401, capitaine-général en Languedoc et en Guyenne en 1423, gendre de Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, se révolta plusieurs fois contre son beau-père et contre Philippe-le-Bon, successeur de Jean, rentra en grâce, passa le reste de ses jours occupé du soin de ses vastes domaines, qui comprenaient l'Auvergne, le Forez, etc., et mourut en 1456.—Clermont (Louis de Bourbon-Condé, comte de) né en 1709, abbé du Bec, de St-Claude, de Noirmoutier et de St-Germain-des-Prés, reçut en 1733 un bref du pape qui l'autorisait à entrer dans la carrière militaire, en conservant ses bénéfices, fit les campagnes d'Allemagne, des Pays-Bas et celle de 1747, sous les ordres du roi et du maréchal de Saxe. En 1754, il remplaça de Boze à l'Académie franç., où il eut pour successeur de Belloy. Chargé en 1758 du commandement, après la démission du maréchal de Richelieu, le comte de Clermont fut forcé d'évacuer le Hanovre et la Westphalie devant le prince Ferdinand de Brunswick, perdit la bataille de Crévelt, et se démit du commandement. Il vécut depuis dans la retraite, et mourut à Versailles en 1770. D'Alembert a fait son *Éloge*.

CLERMONT (Sibaud de), la tige de la maison de Clermont-Tonnerre, replaça Calixte II, sur le trône pontifical, en 1119, après avoir expulsé l'anti-pape Burdin ou Bourdin. — Clermont-Tonnerre (François de), né en 1629, prêcha devant la reine en 1653, fut pourvu de l'évêché de Noyon en 1661, et nommé conseiller-d'état en 1691. Sur l'invitation du roi, il sollicita une place à l'Acad. française, où il fut reçu en 1694 à la place de Barbier d'Aucour. Dans son discours de récept., il ne voulut pas nommer son prédécesseur, parce qu'il était roturier; mais l'Académie lui fit sentir que son silence était une insulte à la mémoire du défunt, et il répara son tort dans son discours imprimé. A l'orgueil près, c'était un homme de mérite et un prélat zélé pour les intérêts de son diocèse. Il mourut en 1701. On a de lui des *Sermons*, des *Harangues* prononcées dans div. assemblées du clergé, un recueil de *Statuts synodaux*, 1677-80, in-8, etc Il a fourni au président Cousin les mémoires qui ont servi à la rédaction de l'*Histoire des saints de la maison de Tonnerre et de Clermont*, Paris, 1698, in-12. On lui doit la fondation du prix de poésie que l'Acad. devait décerner annuellement à l'aut. du meilleur éloge de Louis XIV; mais l'Acad. a décidé depuis que ce serait à l'aut. du meilleur ouvr. sur un sujet mis au concours. — Clermont-Tonnerre (François de), év. et duc de Langres, neveu du précéd., fut chargé de l'*Oraison funèbre de Philippe de France, duc d'Orléans*, frère de Louis XIV, Paris, 1701, in-4, et mourut en 1724. — Clermont-Tonnerre (Madeleine de), tante de l'évêque de Noyon, morte en 1692, était abbesse de St-Paul-les-Beauvais. Sa *Vie*, publiée à Paris, 1704, in-12, a été composée

par Fr. de Malinghen, prêtre de l'Oratoire, sur les *Mémoires de Mme de Sandricourt*.

CLERMONT-TONNERRE (GASPAR, marquis de), né en 1688, se distingua à l'armée de Bohême, au combat de Sahay, à la défense de l'Alsace, au siége de Fribourg, à la bataille de Fontenoi, à la prise de Tournai, à celle de Bruxelles, à Raucoux, à Laufeld, fut nommé maréchal en 1747; comme doyen des maréchaux, représenta le connétable au sacre de Louis XVI, et mourut en 1781. — CLERMONT-TONNERRE (Jules-Charles-Henri de), son fils, lieutenant-général, duc et pair de France, commandant du Dauphiné, fut une des dernières victimes de Robespierre; il périt sur l'échafaud le 26 juillet 1794. — CLERMONT-TONNERRE (Stanislas, comte de), petit-fils du maréchal, né en 1747, était colonel de Royal-Guienne cavalerie en 1788. Député de la noblesse de Paris aux états-génér., il était à la tête de la minorité qui se réunit aux députés du tiers-état, et prononça en son nom un discours qui ne satisfit aucun parti. Sentant la nécessité des réformes et disposé personnellement à tous les sacrifices, il s'établit en même temps le défenseur de la prérogative royale, et se traça dès le principe une ligne de modération dont il ne s'écarta jamais. Dans la nuit du 14 août 1789, il vota l'abolition de tous les priviléges. Lors de la discussion des bases de la constitution, il se prononça pour l'établissement de deux chambres et pour le *veto* royal. Plus tard il demanda que tous les Français sans distinction fussent éligibles à toutes les fonctions publiques. Les troubles des provinces devenant de jour en jour plus graves, il proposa d'investir le roi d'un pouvoir suffis. pour les apaiser. Il donna de grands éloges au plan de Sieyes pour l'institution du jury. Dans la séance du 16 mai 1790, il vota pour que le droit de paix et de guerre appartînt au roi seul, sauf la responsabilité des ministres. Toujours occupé de resserrer le pouvoir populaire dans de justes bornes, il fonda avec Malouet le club monarchique et le *Journal des impartiaux*, à la rédaction duquel concoururent plusieurs écrivains distingués, notemment Fontanes. Ce club, dénoncé par les jacobins, ne subsista pas long-temps, et il en fut de même du journal. Clermont-Tonnerre, un instant l'idole de la nation, perdit dès-lors toute sa popularité. Lors de la fuite du roi en 1791, accusé de l'avoir favorisée, il n'échappa qu'avec peine à la fureur de la populace, et sans un décret de l'assemblée qui le plaça sous la sauvegarde de l'honneur national, il aurait été massacré dans les Tuileries. Après la session, il eut avec Sieyes une correspondance sur le système municipal, où l'on retrouve les principes dont il était animé depuis 1789. Dans la journée du 10 août 1792, accusé d'avoir chez lui un amas d'armes, son domicile fut violé, et il fut conduit au comité, où il n'eut pas de peine à se justifier. Il s'en retournait lorsqu'il fut rencontré dans la rue par une troupe d'assassins qui l'égorgèrent. Le comte de Clermont-Tonnerre n'avait pas 44 ans. Deux fois il avait présidé l'assemblée constituante, dont il fut un des membres les plus distingués par ses talents et sa probité. Ses opinions ont été recueillies, Paris, 1791, 4 vol. in-8. On a de lui une *Analyse de la constitution de* 1791, in-8, et quelq. autres écrits politiques.

CLERMONT-TONNERRE (ANNE-ANTOINE-JULES de), cardinal, doyen des évêques de France, né à Paris en 1749, fut, au sortir de sa licence, nommé gr.-vicaire de Besançon. Reçu doct. en théologie en 1782, il succéda peu de temps après à M. de Juigné sur le siége de Châlons. Député par le clergé de son diocèse aux états-génér., il y vota constamm. avec le côté droit, et signa les *Protestat.* ainsi que l'*Exposition des principes* présentées par les évêques de France. En 1791 il publia sur les matières alors controversées une *Lettre* et une *Instruction pastorales*, qui furent remarquées. Après la session, il se retira en Allemagne, signa, en 1798, l'*Instruction des évêques émigrés sur les atteintes portées à la religion*, donna sa démission en 1801, rentra en France, et ne sortit de la retraite qu'en 1814, pour entrer à la chambre des pairs. En 1817, il fut nommé à son ancien siége de Châlons: mais, ce siége n'ayant pas été rétabli, la nominat. demeura sans effet. Archev. de Toulouse en 1820, il obtint, en 1822, le chapeau de cardinal. L'année suivante, il publia de Rome, où il était allé pour le conclave, une *Lettre pastorale* qui fut déférée au conseil-d'état, et supprimée par une ordonnance royale. Il s'opposa vivem. aux ordonnances du mois de juin 1829, sur les petits séminaires et les jésuites; sa réponse au ministre des affaires ecclésiastiques: *Etiamsi omnes, ego non*, est historique. Malgré son grand âge, il voulut encore assister au conclave; mais, dans le voyage, il se démit le col du fémur, et de retour à Toulouse y mourut le 21 février 1830.

CLERMONT-TONNERRE (N....., marquis de), ministre de la guerre, né en 1780 à Paris, fils du constituant, fut admis en 1799 à l'école polytechnique, dont il sortit avec le grade de sous-lieut., et fit plusieurs campagnes sur le Rhin et en Italie. Chef d'escadron, Joseph Bonaparte, alors roi de Naples, le demanda pour aide-de-camp, et dès-lors il suivit la fortune de ce prince. En 1814 il entra dans la garde royale, lieutenant de mousquetaires, suivit Louis XVIII à Gand, et fut à son retour nommé pair et command. des grenadiers à cheval de la garde. Comme pair, il soutint la loi du recrutement, fut chargé du rapport sur le projet d'abolition du droit d'aubaine, et dans div. circonstances appuya de sa parole et de son vote les projets des ministres. Il obtint en 1821 le portefeuille de la marine, qu'il échangea en 1825 contre celui de la guerre. Remplacé par M. de Caux en 1828, à la formation du ministère Martignac, après la révolution de 1830, il cessa de faire partie de la chambre des pairs, et mourut en 1837.

CLERMONT-GALLERANDE (CHARLES-GEORGE, marquis de), pair de France, né en 1744, d'une ancienne famille originaire d'Anjou, fit ses pre-

mières armes dans la guerre de sept ans, et parvint au grade de maréchal-de-camp. Il se rendit à Coblentz en 1790; mais il ne tarda pas à revenir auprès du roi, resta à ses côtés dans la journée du 10 août, fut enfermé pendant la terreur, et dut son salut au 9 thermidor. Ce fut lui qui, muni de pleins pouvoirs de Louis XVIII, dirigea la négociation dont le but était de faire jouer à Bonaparte le rôle de Monk. Compris dans la prem. création de pairs du 4 juin 1814, il fut nommé lieuten.-génér. en 1816, et mourut en 1823. On a de lui des *Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de la révolution qui s'est opérée en France en* 1789, Paris, 1826, 3 vol. in-8.

CLERSELLIER (Claude), philosophe cartésien, né vers 1614 à Paris, se fit recevoir avocat au parlement, mais ne s'occupa point de sa profession; il consacra sa vie à défendre et à propager les principes de Descartes, et mourut en 1684, à 70 ans. Il a pub. : *Lettres de Descartes sur la morale, la physique, la médecine et les mathématiques*, Paris, 1667, 3 vol. in-4. — *Traité de l'homme, du monde, ou de la lumière de Descartes*, ibid., 1677 in-4. — *Principes de la philosophie de Descartes*, trad. par Cl. Picot, ibid., 1681, in-4. — *OEuvres posthumes* de Rohault, son gendre, 1682, in-4. Clersellier a trad. les *Objections contre les Méditations physiq.* de Descartes, et les a pub. avec la trad. de cet ouvr. par Ch. Albert, duc de Luynes, Paris, 1673, in-4. Son fils l'aida dans ses travaux et dans la publication des ouvrages que nous avons cités.

CLERVILLE (Louis-Nicolas chevalier de), ingénieur, entré jeune au service, aide-de-camp du comte de Tournon, se signala en 1643 dans la Flandre, et devant Fribourg en 1646; donna de nouvelles preuves de sa valeur à l'attaque du fort S.-Stefano sur la côte de Toscane, et s'empara de la citadelle de Piombino. Nommé maréchal de bataille, il se signala devant Crémone en 1648; fut blessé au siége de Landrecies en 1655, et chargé, en 1658, d'apporter au roi la nouvelle de la prise d'Oudenarde et de Menin. En 1660 il eut la mission de construire une citadelle à Marseille, et le roi, satisfait de ses travaux, lui fit présent d'un riche diamant. Plus tard il s'occupa du canal de jonction de la Méditerranée à l'Océan, et dans ce but dressa la carte des rivières du Languedoc et de leurs affluents. En 1665, il donna les plans d'un port près de Frontignan, et nommé comiss.-général des fortifications, place créée pour lui, fut chargé de la visite des ports de Normandie. Il obtint, en 1671, le gouvernement d'Oléron, et mourut en 1677. On a de lui : *Carte des montagnes de la Haute-Auvergne*, Paris, 1642. — *Discours sur les ouvertures par lesquelles les étangs de Languedoc se déchargent dans la mer*, 1665, in-4. — *Mémoire relatif au port de Cette*, 1677, in-4; et en MS. un rapport à Colbert sur le *Projet du canal de Languedoc*.

CLÉRY (Pétermann), colonel suisse au service de Henri II et de Charles IX, se signala dans plus. affaires, notamment à la bataille de Dreux et à celle de Montcontour, où il fut tué le 3 nov. 1569, âgé de 59 ans.

CLÉRY (Jean-Baptiste Cant HANET), né en 1759 à Jardy dans le parc de Versailles, valet-de-chambre du duc de Normandie, s'est illustré par son dévoûment envers Louis XVI, qui lui témoigna sa satisfaction de ses services dans son testament. Après le 21 janvier Cléry resta prisonnier jusqu'au 9 thermidor. Il se hâta de vendre une maison qu'il possédait à Juvisy et rejoignit à Wels Madame, qui le chargea de quelques missions secrètes en Allemagne et en Italie. Il mourut le 27 mai 1809 à Hitzing près de Vienne. Une médaille frappée en son honneur dep. la restauration, fait partie de la *Galerie de la Fidélité*. Cléry a publ. : *Journal de ce qui s'est passé à la tour du Temple pendant la captivité de Louis XVI, roi de France*, Londres, 1798, in-8, trad. dans différ. langues. On en attribue la rédaction à Mme la comtesse de Schomberg. La meilleure édit. est celle qui fait partie de la *Collect. des Mémoires sur la Révolut.* Louis XVIII écrivit à Cléry, le 11 juillet 1798, une lettre de sa main pour le remercier et le nomma chevalier de l'ordre de St-Louis; en 1817, ce prince donna des lettres de noblesse à Mme Greu, l'une des deux filles de Cléry. — Cléry de Kléefeld (Charles), son fils, sous-lieut. du régiment des gardes wallonnes, ayant été grièvement blessé à l'affaire de Zujar en Murcie, le 9 août 1812, fut pris et fusillé le lendemain.—Cléry (Jean-Pierre-Louis Hanet), frère du serviteur de Louis XVI, né à Jardy en 1762, obtint la place de valet-de-chambre de Madame, qu'il ne conserva pas longtemps. Lors des guerres de la révolut., il entra dans les fournitures, et fut, pendant 20 ans, munitionnaire-général de différents corps d'armée franç. A la restaurat., il joignit à son nom celui de Cléry, fut nommé conservat. des forêts de la Corse et décoré de la croix d'honneur. Des *Mémoires*, auxq. son nom promettait un gr. succès, furent publ. en 1825, 2 vol. in-8; mais le public n'y trouva pas l'intérêt qu'il s'était promis, et l'édit. de 1832 ne diffère de la 1re que par le changement des frontispices. Cléry mourut à Paris en 1834.

CLÉSIDES, peintre grec, exerçait son art à Éphèse, vers l'an 294 av. J.-C. Mécontent du peu d'accueil qu'il avait reçu de la reine Stratonice, il la peignit dans les bras d'un pêcheur, et, laissant son tableau sur le pont, s'enfuit pour se soustraire au ressentiment de la princesse; mais Stratonice se trouva si belle, qu'elle ne voulut pas qu'on détruisît un monument qui, bien que fâcheux pour sa réputation, était glorieux pour ses charmes.

CLÈVE (Corneille van), sculpt., né à Paris en 1645, élève d'Anguier, obtint la pension de Rome, et, de retour en France, fut admis à l'acad. en 1781, sur la présentat. d'une tête de *Polyphême*. Il a fait un grand nomb. de statues pour les églises et pour les jardins de Versailles et de Marly. Son ouvrage le plus remarq. est le groupe qui repré-

sente *la Loire et le Loiret,* dans le jardin des Tuileries. Cet artiste mourut en 1732. La plupart de ses statues ont été gravées. — CLÈVE (A.-T.), grav. danois, a laissé des portraits fort estimés et recherchés des amateurs.

CLEVES (MARIE de), fille de François Ier, duc de Nevers, épousa son cousin germain Henri Ier, prince de Condé. Cette princesse, d'une beauté remarquable, avait inspiré une vive passion au duc d'Anjou, dep. Henri III, et l'on croit que la religion fut le seul obstacle à ce mariage. Élevée dans le culte calviniste, Marie de Clèves abjura en 1572, et mourut en 1574, à 21 ans, un mois après le retour de Pologne de Henri, qui donna publiquement des signes de sa douleur.

CLEIVELAND (JEAN), poète anglais, né en 1613, membre de l'univers. de Cambridge, se déclara pour Charles Ier, suivit son souverain à Oxford, soutint le courage des royalistes par ses écrits, et termina sa vie en 1659 à Londres, où il vivait depuis la mort du roi. Cleiveland passait pour le meilleur poète de son temps. La préfér. accordée à ses *vers,* dont l'édit. la plus complète est de 1687, in-8, sur ceux de Milton, est une nouvelle preuve de la fausseté des jugem. dictés par l'esprit de parti.

CLEYER (ANDRÉ), méd. et botaniste, né à Cassel vers 1645, explora la Chine et le Japon en qualité de médecin de la compagnie des Indes, recueillit des observations sur les plantes les plus curieuses de ces contrées, et publia quelq. ouvr. des missionnaires sur la méd. des Chinois. On a de lui des *Lettres*, pub. par Bernard Valentin, et un grand nomb. de *Mémoires*, dans les *Éphémérides des curieux de la nature.*

CLICHTOVE (JOSSE), célèbre théologien, né à Nieuport vers la fin du 15e S., fut reçu docteur de Sorbonne en 1505, et professa quelq. temps la théologie; mais comme il n'avait pas la voix forte, il quitta l'enseignem. et prit une cure. Malgré la faiblesse de son organe, il se fit une réputat. comme prédicat. par l'onction et la simplicité de ses discours, deux qualités alors fort rares. L'un de ses disciples, Louis Guillard, év. de Chartres, lui donna un canonicat dans sa cathédrale. Clichtove mourut dans cette ville en 1543. Il est un des premiers qui entreprirent de réfuter Luther. Ses ouvr. de controverse, écrits en latin, sont remarquables par la pureté du style et la solidité des raisonnem.; mais on ne les lit plus dep. long-temps. Le seul que recherchent encore quelq. curieux est intit. : *De necessitate peccati Adæ et felicitate culpæ ejusdem apologetica disceptatio*, Paris, Estienne, 1519, in-4.

CLICQUOT-BLERVACHE (SIMON), économiste, né en 1723 à Reims, remporta trois prix à l'acad. d'Amiens sur des quest. alors aussi neuves qu'import.; fut en 1756, sur la présentat. de Trudaine, nommé inspect.-gén. du commerce, puis chev. de St-Michel et correspondant de la société d'agricult. de Paris; il mourut en 1796. On a de lui des *Dissertat.* et *Mém. d'économie politique* remarq. Les princip. sont : *Dissertat. sur l'état du commerce en France depuis Hugues-Capet jusqu'à François Ier*, 1756. — *Considérations sur le traité de commerce signé entre la France et la Grande-Bretagne, le 26 septembre 1786.* — *Mémoire sur l'état du commerce intérieur et extérieur de la France, depuis la première croisade jusqu'au règne de Louis XII,* couronné par l'académie des inscriptions en 1789, Paris, 1790.

CLIFFORD (GEORGE), comte de Cumberland, né en 1558, servit avec distinct. dans la marine sous le règne d'Élisabeth, construisit et arma des bâtiments à ses frais, et fit onze expéditions contre les Espagnols et les Portugais. L'ordre de la Jarretière fut la récompense de ses services en 1591; il avait siégé parmi les juges de l'infortunée Marie Stuart.

CLIFFORD (THOMAS), ministre anglais, né en 1630, se distingua dans l'expédit. de Bergen contre les Hollandais en 1665, et fut envoyé plénipotent. en Suède et en Danemarck. Il remplit les charges de contrôleur et de trésorier de la maison du roi, et fut nommé grand trésorier d'Angleterre pour avoir fourni à Charles II le moyen de se procurer 1,500,000 liv. sterl. sans le concours du parlement. Disgracié peu de temps après pour ses démarches inconsidérées en faveur du catholic., il mourut dans ses terres en 1673.

CLIFFORD (GEORGE), jurisconsulte hollandais, s'occupait de botanique et d'histoire naturelle, et possédait à Hartecamp, entre Harlem et Amsterd., les collections les plus riches que l'on eût encore vues. Linné ayant, sur la recommandat. de Boerhaave, été chargé de la direction des jardins de Clifford, se vit à même de développer ses heureuses disposit. : il a consacré sa reconnaissance envers son bienfaiteur par la publication de l'*Hortus cliffortianus*, Amsterdam, 1737, gr. in-fol., avec 32 planches : un genre nouveau décrit dans cet ouvr. porte le nom de *Cliffortia.*

CLIFFORT (MARTIN), écrivain anglais, mort en 1677, a publié sous le voile de l'anonyme un *Traité de la raison humaine,* 1675, in-12, dans lequel il cherche à établir que chaque individu doit jouir de la plus grande liberté d'opinion en matière de religion. Le docteur Lancy, évêque d'Ély, pensait que le livre et l'aut. auraient dû être livrés au feu.

CLIFTON (FRANÇOIS), méd., attaché au prince de Galles, membre de la société roy., n'est connu que par quelq. ouvr. utiles dont les princip. sont : *État de la médecine ancienne et moderne*, etc., trad. en franç. par l'abbé Desfontaines, 1742. — Une version anglaise des Traités d'Hippocrate *sur l'air, l'eau et les lieux, sur les épidémiques et les pronostics dans les maladies aiguës,* avec la *Description de la peste d'Athènes,* par Thucydide. Il annonçait une édit. complète des *OEuvres d'Hippocrate*, disposée dans un ordre méthodique.

CLIMAQUE (St JEAN), surnommé *le Scolastique,* disciple de St Grégoire de Nazianze, naquit vers 525 dans la Palestine, et fut l'un des plus savants docteurs de l'Église. S'étant retiré dans les déserts

du Sinaï, à 16 ans, il en passa 59 dans cette solitude, fut élu abbé du grand monastère du mont Sinaï, l'an 600; quatre ans après il se démit de ces fonctions pour rentrer dans son désert, et mourut en 605. Ses *OEuvres* ont été publ. avec la version latine de Raderus, Paris, 1633, in-fol. Ce sont des opuscules ascétiques et quelq. traités qui roulent également sur la vie spirituelle : le plus curieux, intitulé : *l'Échelle du ciel* ou *Climax*, a été trad. en franç. par Arnauld d'Andilly, Paris, 1688, in-12, avec une *Vie* du saint aut. par Lemaistre de Sacy.

CLIMENT (don Joseph), évêque de Barcelone, né à Castillon de la Plana, royaume de Valence, en 1706, fut l'un des prélats les plus recommand. par leurs vertus et leurs talents que l'Espagne ait produits. Son attachement aux libertés de l'Église lui attira quelq. persécutions, mais il fut soutenu par l'ascendant de ses vertus non moins que par la protection de Clément XIV, et mourut en 1781. Il employait tous ses revenus au soulagem. des vieillards, à la subsistance des enfants et à l'entretien des hospices. On a de lui quelques ouvr. ascétiq. dont le recueil a été publié sous ce titre : *Coleccion de las obras del señor Climent*, Madrid, 1788, 3 vol. in-12.

CLINIAS, père d'Alcibiade, de la famille des Æacides, combattit vaillamment à la bataille de Salamine sur un vaisseau équipé à ses frais, et fut tué à celle de Coronée, 447 ans avant l'ère chrét.

CLINIAS, de Tarente, philosophe pythagoricien, contemporain et ami de Platon, fit preuve d'un gr. désintéressem. et d'une générosité peu commune en rendant à Prorus de Cyrène, de la même secte, tous les biens qu'il avait perdus dans les troubles de sa patrie.

CLINTON (Henri), général anglais, servit avec distinction dans la guerre de Hanovre, sous les ordres de Burgoyne et de Howe, puis, en 1775, en Amérique dans la guerre contre les insurgents. Après le départ de Howe en 1778, il prit le commandement de l'armée anglaise, et forcé par l'approche de Washington d'évacuer Philadelphie, opéra sa retraite en bon ordre, et l'année suiv. s'empara de Savannah et de Charlestown. Moins heureux depuis, il échoua dans presque toutes ses tentatives, ne put secourir Cornwallis assez tôt pour l'empêcher de capituler, et fut rappelé en 1782. Nommé membre du parlem., il fut gouvern. de Limerick, et mourut en 1795, peu de temps après sa nomination à Gibraltar. On a de lui : *Mémoire relatif à l'issue malheur. de la campagne de* 1781, in-8, et des *Observations sur l'hist. de la guerre d'Amérique* (par Stedman), Londres, 1784, in-4.

CLINTON (George), vice-président des États-Unis, né en 1739, lieutenant en 1758, dans un régim. dont son père était colonel, donna des preuves de courage à la prise du fort de Frontenac, et fit la campagne de 1760 sous les ordres du général Amherst. Après la conquête du Canada, Clinton se livra à l'étude des lois, et, nommé greffier, ne cessa pas d'exercer la profess. d'avoc. Élu membre de l'assemblée coloniale en 1773, il y combattit avec fermeté les usurpations du gouvernement anglais. Élu gouverneur de l'état de New-York en 1777, il remplit cette place jusqu'en 1810; il ne siégea point au congrès de 1775, parce qu'étant dans le même temps brigadier-général, il crut pouvoir mieux servir son pays dans ce poste; il paralysa les forces supérieures des Anglais et décida la capitulat. du général Burgoyne. Dans l'intervalle, il fut nommé vice-président des États-Unis et présid. du sénat; il mourut en 1812. Clinton favorisa le développem. des arts et du commerce dans son pays, auquel il rendit un service immense par la suppression de la banque génér., dont presque toutes les actions étaient en Angleterre.

CLIO (myth.), celle des neuf Muses qui préside à l'hist., est représentée ayant sur la tête une couronne de laurier, dans la main droite une trompette, et un livre dans la gauche : à ses côtés sont une image du temps et un globe, symboles de ses attributions.

CLIQUET (Paul), charpentier mécanicien, né à Paris vers la fin du 17e S., se distingua par l'invention et la construction de plusieurs machines qui servirent à amener, monter et mettre en place les deux pierres qui composent la cymaise du fronton de la porte principale de la colonnade du Louvre. Ces machines ont été décrites et gravées dans l'édition de Vitruve publiée par Perrault (*v.* ce nom).

CLISSON (Olivier de), connét. de France sous le règne de Charles VI, issu d'une des plus anc. familles de Bretagne, fut élevé en Angleterre, et de retour dans sa patrie, en 1364, fit ses prem. armes dans la guerre des comtes de Montfort et de Blois, et perdit un œil à la bataille d'Auray. Brouillé ensuite avec le comte de Montfort, il s'attacha au service de Charles V, et devenu frère d'armes de Duguesclin, aida ce grand capitaine à détruire les *grandes compagnies* qui ravageaient le royaume. Le duc de Bretagne, qui redoutait Clisson, trouva le moyen de s'emparer de sa personne, et voulait le faire périr; mais il consentit à recevoir une rançon. Déclaré connétable en 1380, Clisson comcommandait l'avant-garde franç. à la bataille de Rosbeck, si funeste aux Flamands, et se disposait à purger la France des Anglais, lorsque, par suite de la démence de Charles VI, il fut, en 1391, accusé de dilapidations, et condamné à une amende de cent mille marcs d'argent. Il se retira dans son château de Josselin en Bretagne, où il mourut en 1407. On estime qu'il laissa une fortune de 1,700,000 liv., somme énorme pour le temps, et qui prouve qu'il n'était pas exempt de blâme.—Clisson (Jeanne de Belleville), sa mère, se fit un nom par la vengeance qu'elle tira de la mort d'Olivier de Clisson, son époux, décapité à Paris le 2 août 1343, pour avoir favorisé Montfort, compétiteur de Charles de Blois, au duché de Bretagne: elle arma trois vaisseaux, fit plusieurs descentes en Normandie, et causa beaucoup de ravages dans cette province.

CLISTHÈNES, fils d'Aristonymus, prit en main

le gouvernem. de Sycione après la mort de Myron, son aïeul, et contribua au succès des Amphictyons dans la guerre sacrée. Il remporta le prix de la course des chars l'an 582 avant J.-C., et peu de temps après maria sa fille Agariste à Mégaclès, fils d'Alcméon. — CLISTHÈNES, fils de Mégaclès et d'Agariste, et grand-père de Périclès, provoqua l'expuls. d'Athènes des Pisistratides, et fit condamner à l'ostracisme Isagoras, chef de la faction plébéienne. Clisthènes fut forcé de s'expatrier à son tour et de céder la place à son ennemi, protégé par Cléomènes, roi de Sparte : mais il fut rappelé, et gouverna la république jusqu'à sa mort.

CLITARQUE, fils de l'historien Dinon, fut le témoin des exploits d'Alexandre, dont il composa une relation que l'on suppose avoir été fort utile à Diodore de Sicile et à Quinte-Curce : elle n'est pas venue jusqu'à nous.

CLITOMACHUS ou ADHERBAL, philosophe carthaginois, fils de Maharbal ou Diognétus, s'établit à Athènes vers l'an 150 av. J.-C., suivit les leçons de Carnéade, lui succéda comme chef de l'acad. l'an 130, et se donna la mort vers l'an 100 avant J.-C. Cicéron nous apprend que ce philos. avait composé un grand nombre d'ouvrages, dans lesq. se trouvait exposée la doctrine de Carnéade. Aucun de ces écrits ne nous est parvenu. — Un athlète thébain du même nom est cité comme ayant triomphé dans le même jour (216 ans avant J.-C.) à la lutte, au pugilat et au pancrace.

CLITOPHON, ancien historien de Rhodes, avait composé plus. ouvrages dont il ne reste que quelq. fragm. dans le livre *des Fleuves*, que nous avons sous le nom de Plutarque. On doit surtout regretter la perte de sa *Géographie de la Gaule*, dans laq. il donnait l'étymologie des noms de toutes les villes qui subsistaient de son temps. Celui de Lyon, *Lugdunum*, vient, suiv. cet historien, des deux mots gaulois, *Lugum*, corbeau, et *Dunum*, colline.

CLITUS, surnommé *le Noir*, fils de Dropidès et de Lanice, nourrice d'Alexandre, suivit ce prince en Asie, lui sauva la vie au passage du Granique, et commanda le bataillon royal à Arbelles ; il partagea depuis avec Éphestion le commandem. d'un corps de cavalerie. S'étant, dans un repas, égayé sur le compte d'Alexandre, ce prince égaré par la colère et les vapeurs du vin le tua, l'an 329 avant J.-C., et voulut ensuite s'arracher la vie.

CLIVE (ROBERT, lord), pair d'Irlande, baron de Plassey, gouvern. du Bengale, né en 1725, rendit d'éminents services à la compagnie anglaise des Indes, et l'éleva au plus haut degré de richesse et de puissance. La hardiesse de ses entreprises, son habileté et sa bravoure triomphèrent de tous les obstacles ; il força les différents princes de l'Inde à conclure des traités avantageux au gouvernement anglais, et gagna l'estime de ses ennemis. Devenu possesseur d'une fortune considérable, il se vit accusé de concussions par des envieux, mais fut absous par la chambre des communes dont il était membre depuis 1760. Il allait être appelé au commandement de l'armée destinée à réprimer l'insurrection des colonies anglaises de l'Amérique, lorsque, dans un accès de mélancolie, il se donna la mort en 1774.

CLODION ou CHLODIO, dit *le Chevelu*, 3e roi de France, suivant Grégoire de Tours, était, comme ses deux prédecess., chef des Saliens, tribu des Francs établie depuis l'an 297 dans la Toxandrie (Campine). Ayant tenté la conquête des contrées connues aujourd'hui sous le nom du Hainault et de l'Artois, il fut vaincu par Majorien, général rom., l'an 430. Il renouvela sa tentative avec succès l'an 444, pendant qu'Aétius était en guerre avec les Visigoths, les Bourguignons, etc. ; se rendit maître de Tournai, de Cambrai et d'Amiens, dont il fit le siége de ses états ; depuis il voulut pousser ses conquêtes au-delà de la Somme ; mais Aétius força les Francs de lever le siége de Soissons en 447. Clodion perdit l'un de ses fils dans la déroute, et mourut en 459, laissant deux autres fils en bas âge.

CLODION (CLAUDE-MICHEL), sculpteur, né vers 1745 à Nancy, termina ses études à Paris sous la direct. de Monnot, et se fit bientôt remarquer par des composit. d'un genre naïf et gracieux. Ses chefs-d'œuvre sont des *jeunes filles* qui jouent ou qui s'abandonnent à la rêverie. Il a moins bien réussi dans la sculpture historique. Sa statue de *Montesquieu* a été l'objet de justes critiques. Le meill. de ses ouvr., au jugem. des connaisseurs, est un groupe du déluge, dont il exposa le modèle au salon de 1801. On cite encore parmi les ouvr. de cet artiste un buste de Tronchet et celui de Mme la duchesse d'Angoulême, qu'il fit d'après un portrait. Clodion mourut à Paris en 1814.

CLODIUS (PUBLIUS), fils d'Appius, personnage consulaire, troubla Rome de ses menées démagogiques, et déshonora son nom par ses vices et ses débauches. Renvoyé honteusem. par Lucullus, son beau-père, qui commandait en Asie, battu à la tête de la flotte de Martius-Rex, son beau-frère, accusé d'avoir profané les mystères de la bonne déesse, Clodius ne devait être que l'objet du mépris de ses concitoyens ; mais il capta la faveur du peuple par son éloquence, et n'eut point honte de descendre au rang des plébéiens afin de parvenir au tribunat. Cette magistrature, qu'il exerça dans les intérêts de Pompée et de César, lui fournit les moyens de persécuter Cicéron, qui s'exila pour éviter la guerre civile. Milon, autre tribun, osa seul lutter contre Clodius et l'accusa de troubler l'ordre public ; celui-ci se fit nommer édile, et porta à son tour la même accusation contre son adversaire. La haine des deux tribuns menaçait de bouleverser la ville, lorsque Clodius fut tué sur la voie Appienne par les gens qui accompagnaient Milon, l'an de Rome 701.

CLODIUS (JEAN), théol. luthérien, né en 1645, à Neustadt dans la Poméranie, professa la philosophie dans différents colléges de Saxe, fut fait ensuite surint. à Grossen-Haye et mourut en 1733, dans un âge fort avancé. Il a laissé plus. *Dissert.* sur des sujets singuliers. Les plus curieuses sont celles où il discute *si J.-C. a parlé d'un câble ou*

d'un chameau en exprimant par une comparaison les obstacles qui ferment aux riches l'entrée des cieux, et celle où il recherche les motifs qui ont déterminé *l'usage de tutoyer Dieu dans les prières.* — CLODIUS (Jean-Christian), fils du précédent, savant orientaliste, fut nommé professeur d'arabe en 1724 à l'université de Leipsig, et y mourut en 1745. Il fut l'un des rédacteurs du journal allem. intit. : *Hist. de la littér. de notre temps*, de 1721 à 1725, dont il parut douze cahiers in-8. On lui doit un gr. nombre d'opuscules sur l'hist., la géograph., la chronolog. et les lang. de l'Orient. Mais on ne recherche de lui que sa *Gramm. turke* (lat.), 1729, in-8, et un *Lexique* lat., turk et allem., 1730, 3 part. in-8, dont les exempl. sont très rares en France. — CLODIUS (Christian), neveu de Jean et cousin du précéd., né à Neustadt en 1694, recteur à Annaberg puis à Zwickau, mourut en 1775; il fut l'un des fondat. de la *société allem.* de poésie, qui a tant contrib. à ranimer le culte des Muses dans la Germanie, et dont il a publ. les statuts, en 1772, in-4. On lui doit encore des *Poésies* lat. et allem., des *Dissertat. philosoph.*, et une *Hist. de l'établisem. de la religion réformée à Zwickau* (allem.), 1756, in-4. — CLODIUS (Christian-Aug.), son fils, né en 1738, occupa les chaires de philos., de logique et de poésie à Leipsig, fut nommé secrét. perpét. de l'acad. dite *de Jablonowski*, et mourut en 1784. On a de lui des *Essais de littérat. et de morale* (allem.), Leipsig, 1767-69. — Des *Mélanges*, 1784-87, in-8. — Des *Dissert.* et des *Poésies* (lat.), 1787, in-8. — Sa veuve, Juliane-Frédéric-Henriette STOLZET, née à Dresde en 1752, morte en 1805, a cultivé la littérat. avec succès. On lui doit une trad. en allem. des *Poésies d'Élisabeth Carter et de Charlotte Smith*, etc.

CLODIUS (DAVID), philolog., né à Hambourg, professa les langues orient. et la théolog. à l'univ. de Giessen, et mourut jeune en 1687; il a publ. quelq. *Dissertations sur les rites des anciens Hébreux et des Juifs*, et une *Gramm. hébraïque.* — Un autre CLODIUS (Henri-Jonathan), bibliothécaire du duc de Saxe, mort en 1767, a proposé un nouv. système bibliog. sous le titre de *Specimen novæ bibliothecæ*, etc., Dresde, 1757, in-8. On a encore de lui : *Primæ lineæ bibliothecæ lusoriæ*, etc., 1761, in-8; c'est le catalog. de tous les ouvr. sur les jeux parvenus à la connaiss. de l'aut. Il est rare et recherché; et *Notice histor. sur la bibliothèque élector. de Dresde* (allem.), 1763, in-8.

CLODIUS-MACER (LUCIUS), propréт. en Afrique sous le règne de Néron, se révolta contre ce tyran en même temps que Vindex dans les Gaules et Galba en Espagne. On sait qu'il prétendit au trône, mais on ignore s'il fut proclamé empereur. A son avénement à l'empire, Galba se débarrassa de ce rival en le faisant assassiner.

CLODOMIR, fils de Clovis et Clotilde, fut mis, avant 17 ans, en possess. du roy. d'Orléans, qui comprenait la Sologne, la Bauce, le Blésois, le Gâtinois, l'Anjou et le Maine; il s'unit à ses frères pour détrôner Sigismond, roi de Bourgogne, qu'il fit égorger avec sa famille, et fut tué lui-même à 30 ans dans une bataille livrée à Gondemar, successeur de Sigismond. Childebert et Clotaire s'emparèrent du roy. d'Orléans, et firent périr Gontaire et Théobalde, les deux fils aînés de Clodomir. Clodoald, le plus jeune, connu sous le nom de St. Cloud, échappa à la fureur de ses oncles, et vécut dans la retraite.

CLODORE (J.), écrivain franç., est aut. d'une *Relat. de ce qui s'est passé en Amérique pendant la guerre de* 1666 *et* 1667 *avec l'Angleterre*, et d'un *Journal du dernier voyage de M. de la Barre Cayenne*, etc., Paris, 1671, in-12. On n'a aucun détail sur sa personne. On croit qu'il était secrét. du vaisseau de *La Barre*, et que par conséquent il avait été le témoin des événem. qu'il rapporte.

CLOOTS (J.-BAPT. DU VAL-DE-GRACE), baron prussien, né à Clèves en 1755, fut élevé à Paris, où sa naissance et sa fortune lui permettaient d'aspirer à jouer un rôle. Lié de bonne heure avec les hommes qui dispos. alors des réputat. littéraires, il fut connu, même avant d'avoir rien publ., pour un penseur profond et un grand politique. Il quitta son nom pour prendre celui d'Anacharsis, et à l'exemple de son nouv. patron, il parcourut la plus gr. part. de l'Europe, pour y propager ses principes. De retour à Paris en 1789, il embrassa la cause de la révolut. avec un enthousiasme délirant. Il était à la tête des étrangers qui se présentèrent le 19 juin 1790 à la barre de l'assembl. constituante pour la féliciter sur ses travaux, et dès-lors il prit le titre d'*orateur du genre humain.* Le 21 avril 1792, il fit hommage à l'assembl. législ. d'une somme de 12,000 fr. pour les besoins de la guerre, et d'un livre qu'il venait de faire paraître, dont le titre résume toute la pensée : la *Républ. universelle.* Quelq. semaines après, un décret lui décerna le titre de citoyen français. Député par le départem. de l'Oise à la convent., il vota la mort de Louis XVI en ajoutant : « Je condamne pareillement à mort l'infâme Frédéric-Guillaume, » et fit plus. discours, dans l'un desquels il demanda une statue pour Meslier (*v.* ce nom). Lorsque les jacobins firent passer leurs membres à un scrutin épuratif, le baron prussien déclara que *son cœur était français et son âme sans-culotte.* Mais Robespierre ayant dit qu'il se méfiait d'un prétendu sans-culotte qui avait 100,000 liv. de rente, Cloots fut exclus. Mis en accusation peu de temps après avec Hébert et ses complices, il périt sur l'échafaud le 24 mars 1794. Son principal ouvrage a pour titre : *Certitude des preuves du mahométisme*, Londres, 1780, in-12.

CLOPINEL. — V. MEHUN (Jean de).

CLOPPENBURG (JEAN), célèbre théolog., né à Amsterdam en 1597, exerça les fonct. de pasteur dans différentes villes, fut nommé profess. de théol. à Hardervick, puis à Franeker, et mourut en 1652. Ses ouvr., recueillis en 1684, en 2 vol. in-4, sont oubliés, à l'except. de son traité *de Fœnore et usuris*, impr. séparém., Leyde, 1640, in-8.

CLOSIUS (SAMUEL), philolog. et poète latin, né

vers 1620 à Breslau, reçut la couronne poétique des mains de l'emper., fut chargé de l'éducat. du comte de Barby, puis à la mort de son élève, nommé prevôt d'une paroisse de Magdebourg, où il mourut en 1678. Il a laissé en latin un *Tableau de la bibliothèque de Wolfenbuttel,* 1660, in-4; des *Poésies,* publ. en 1690.

CLOSS, *Clossius* (Jean-Frédéric), médec., poète et philos., né en 1735 dans le Wurtemberg, mort en 1787, a publ. des *Dissertat. medicales* et des trad. en vers latins de Celse, *De tuend. sanitate,* et des *Aphorismes d'Hippocrate,* ainsi que quelq. *Poèmes* dont le sujet se rattache à l'art de guérir. — Closs (Charles-Frédéric), son fils, né en 1768, mort en 1797, profess. de médecine à l'univers. de Tubingue, est aut. de *Dissertations* et de *Mém.* estimés; les principaux traitent *De la maladie vénérienne; Des maladies des os; De la sensibilité* et *de l'irritabilité; Du supplice de la guillotine;* on a aussi de lui une trad. de l'italien en allem. des *Observat. anatomico-pathologiques de Palletta sur la courbure de la colonne épinière.*

CLOTAIRE Ier, fils de Clovis et de Clotilde, né en 497, prit possess. du roy. de Soissons l'an 511, devint, par la mort de ses frères, seul possesseur des états de Clovis, qu'il accrut aux dépens de la Thuringe, de la Bourgogne et de quelq. provinces du midi, et fixa son séjour à Paris. Les histor. du temps louent son courage, mais ils lui reprochent d'avoir participé à l'assassin. des fils de Clodomir, et de s'être livré à des débauches dont on n'avait point d'exemple. Il mourut l'an 558, après un règne de 47 ans. On a dit que le regret d'avoir fait périr Chramne, l'un de ses fils, qui troublait le roy. par des révoltes continuelles, abrégea les jours de Clotaire.

CLOTAIRE II, roi de France, surn. *le Grand* ou *le Débonnaire,* fils de Chilpéric Ier et de Frédégonde, n'avait que quatre mois lorsqu'il hérita du roy. de Soissons par la mort de son père l'an 584. Sa mère le plaça sous la protect. de Gontran, roi de Bourgogne, et le défendit elle-même avec un courage héroïque, se mettant à la tête des armées et bravant tous les dangers. La mort de Frédégonde (597) semblait laisser Clotaire à la merci de ses ennemis : mais ayant gagné les seigneurs austrasiens, il marcha au-devant de Brunehaut son implacable ennemie, et par sa mort ainsi que celle des fils de Thierri, dernier roi d'Austrasie, s'assura la paisible possess. de la France. Les chroniqueurs disent qu'il encouragea l'agriculture et abolit les impôts les plus onéreux; il assembla un concile à Paris l'an 615, dans lequel on fit plus. réglements importants. Il donna l'Austrasie et la Neustrie à Dagobert, son fils aîné, et détruisit une armée que Bertoalde, roi saxon, avait amenée contre ce prince. La fin de son règne ne fut troublée par aucun événem.; il mourut en 628. C'est du règne de Clotaire II que date la grande puissance des maires du palais.

CLOTAIRE III, fils aîné de Clovis II, eût en partage les roy. de Neustrie et de Bourgogne, l'an 655, et régna sous la tutelle de Bathilde, sa mère, et d'Ébroïn, maire du palais. Bathilde gouverna pendant dix années; mais bientôt elle fut forcée par les intrigues d'Ébroïn de se retirer dans un monastère. Celui-ci concentra si bien l'autorité dans ses mains, que l'on sait à peine l'époque où mourut Clotaire; on croit que ce fut vers l'an 670.

CLOTAIRE IV, roi d'Austrasie en 717, mort en 720, dut son élévat. à Charles-Martel, maire du palais. Il était descendant de Clovis; mais les historiens ne font pas connaître sa filiation. Son règne de courte durée n'offre rien de remarquable; ce n'était qu'un fantôme de roi que Charles-Martel avait cru nécessaire d'opposer aux prétentions des plus puissants seigneurs.

CLOTHO ou CLOTHON (myth.), la plus jeune des trois Parques, préside à la naissance des hommes, et file leur destinée : c'est elle qui tient la quenouille.

CLOTILDE (Ste), reine de France, fille de Gondebaud, roi de Bourgogne, mariée à Clovis 1er l'an 493, acquit sur ce prince par ses vertus et par sa beauté un ascendant dont elle ne fit usage que pour le bien de ses sujets. Après la mort de Clodomir, l'un de ses fils, et des deux fils aînés de ce prince cruellement égorgés par Childebert et par Clotaire leurs oncles, Clotilde se retira à Tours, et mourut l'an 543. Son corps, transporté à Paris, fut déposé près de celui de Clovis dans l'église de St-Pierre et St-Paul, aujourd'hui Ste-Geneviève. Une *Vie de Ste Clotilde* a été publ. par mad. de Renneville, Paris, 1809, in-12.—Une fille de Clovis, appelée Clotilde, épouse d'Amalric, roi des Visigoths, essuya les persécutions les plus cruelles de la part de son mari qui voulait lui faire embrasser l'arianisme : elle mourut en 531.

CLOTILDE DE VALLON-CHALYS.—V. Surville.

CLOUARD (J.-Ernest), mort à Paris en 1816, est aut. d'un assez gr. nombre de vaudevilles dont on trouve la liste dans le *Magasin encyclopédique,* tom. II, pag. 395, 1818.

CLOUET (Jean-Franç.), habile chimiste, né en 1751, à Singly, près de Mézières, suivit les cours de l'école de cette ville, et se fit distinguer par Monge, l'un de ses profess. Il vint ensuite à Paris visiter les manufactures, et de retour à Singly, y établit une faïencerie. Une banqueroute qui lui enleva toute sa fortune l'obligea de suspendre ses recherches sur la composit. des émaux. Il résolut de passer en Amérique; mais en attendant il professa la chimie à l'école de Mézières. A la révolut. il créa la fabrique de fer de Daigny, et mit une telle activité dans ses opérations, qu'il put seul fournir à l'approvisionnem. des arsenaux de Douai et de Metz pendant les campag. de la Belgique; on lui dut aussi un procédé pour la fabrication des lames imitant les damas de Perse dont il donne la descript. dans un *Mémoire* impr. après sa mort, dans le n° 90 du *Journal des mines.* Lorsque sa présence ne fut plus nécess. à Daigny, il vint à Paris rendre ses comptes. Il avait oublié d'y porter son traitem. comme directeur; le produit du jar-

din avait couvert tous les frais de son administrat. Nommé membre du cons. des arts, il reprit ses expériences chimiq. et désirant les pousser plus loin sur la transformat. des produits végét., partit pour Cayenne en 1799, et y mourut en 1801 de la fièvre endémique dans cette contrée. Le *Journ. de Physiq.* et les *Annales de chimie* contiennent le peu de *Mémoires* rédigés par Clouet.

CLOVIO (don JULIO), peintre en miniature, l'un des plus célèb. de l'école ital., né dans la Croatie en 1498, élève de Jules Romain et de Girolamo de' Libri de Vérone, a laissé un gr. nombre de portraits comparables aux beaux ouvr. du Titien, ainsi que des tableaux d'hist. en petit, remarq. par le dessin et par le coloris, mais surtout par la petitesse des dimensions. On cite comme des chefs-d'œuvre en ce genre une suite de 26 tabl. représent. *la procession du corps de N.-S. à Rome, et la fête du mont Testaceo.* Il mourut en 1578, dans un âge avancé.

CLOVIS (CHLODOVEUS ou CLODOVECHUS, appelé aussi dans les ancienn. chroniq., CLODOIX, LUDOVIC, CHLOVIS, racine du nom moderne LOUIS), né en 465, fils de Childéric, se trouva, l'an 481, par la mort de son père, chef de la tribu des Francs établis dans la Ménapie, dont se composèrent plus tard les diocèses de Tournai, de Bruges, de Gand et d'Ypres. Il attaqua Syagrius, fils d'Aétius, qui de l'ancienne province possédée par les Romains ne conserva que le territoire de Soissons, le battit avec le secours de Ragnacaire, roi de Cambrai, et le fit périr. Soissons se soumit au vainqueur, et cet exemple, imité par les villes voisines, le fut en 493 par les Parisiens. Clovis accrut la même année ses états de la Tongrie, diocèse de Liége; en 496, il défit les Allemands à Tolbiac. Après cette victoire, cédant aux prières de Clotilde, il embrassa le christian., et reçut à Reims le baptême et l'onction sainte des mains de St Rémi, évêque de cette ville. En 497, il soumit les cités de l'Armorique, et vainquit Gondebaud, roi de Bourgogne, auquel il accorda la paix. En 507, il choisit Paris pour la capitale de ses états, et jeta les fondem. de l'église de St-Pierre et de St-Paul, aujourd'hui Ste-Geneviève; cette même ann. il défit et tua de sa propre main Alaric, roi des Visigoths, dans une bataille livrée à 10 milles au midi de Poitiers: le résult. de cette victoire fut la réun. de l'Aquitaine au roy. des Francs. Après cette dern. expédition, Clovis reçut de l'empereur Anastase le titre de consul; il prit les marques de cette dignité et termina tranquillem., l'an 511, à 45 ans, un règne illustré par des exploits militaires, mais souillé du meurtre de plus. chefs dont il redoutait l'ambit. Ce prince a laissé quatre fils, Thierri, Clodomir, Childéric et Clotaire, et une fille nommée Clotilde, mariée à Amalric, roi d'Espagne. Clovis traduisit la loi salique du teuton en latin; il tint à Orléans un concile dans lequel on croit que les droits des rois de France furent réglés pour la prem. fois.

CLOVIS II, dit *le Fainéant*, 2e fils de Dagobert, héritier du roy. de Neustrie et de Bourgogne en 638, fut placé sous l'autorité de Nantilde sa mère, puis successivem. sous la tutelle des maires du palais, Éga et Erchinoald ou Archambaud. Ce prince, que les révolut. de l'Austrasie rendirent seul possess. de l'empire de Clovis, se fit chérir de ses peuples par son humanité et par sa bienfaisance. Il mourut en 655, à l'âge de 22 ans, laissant trois enfants en bas-âge, Clotaire III, Chilpéric II, et Thierri.

CLOVIS III, dit *le Fainéant*, succéda l'an 691 à Thierri 1er son père, n'étant âgé que de 9 ans, en régna 4 sous la tutelle de Pepin-le-Gros, maire du palais, et mourut en 685, laissant le royaume à Childebert son frère.

CLOWES (GUILLAUME), chirurgien angl. attaché à la marine royale en 1570, puis à l'hôpital St-Barthélemi de Londres en 1573, fut nommé en 1586 prem. chirurg. de S. M. britannique dans les Pays-Bas, et mourut dans les dern. années du 16e S. Clowes, aussi savant dans la théorie qu'habile dans la pratique, est aut. d'un *Tr. sur la cure de la maladie vénérienne*, Londres, 1585; et d'une *Pratique... sur les brûlures occasionnées par la poudre à canon et sur les plaies d'armes à feu, d'armes blanches*, etc., ib., 1588.

CLOWET ou CLOUET (PIERRE), grav., né à Anvers en 1606, se rendit en Italie où il se perfectionna sous la direct. de Spierre et de Bloemaert; de retour dans sa ville natale, grava d'après différents maîtres le portrait et l'histoire, et mourut en 1677. On cite comme ses meill. ouvrages: *la Descente de Croix*, le *St Michel*, la *Mort de St Antoine*, le paysage connu sous le nom de l'*Étable à vaches*, d'après Rubens, et les 5 beaux portraits, in-fol., d'après Van-Dyck. — CLOWET (Albert), grav., neveu du précédent, né à Anvers en 1624, suivit l'exemple de son oncle en allant se perfectionner en Italie à l'école de Corneille Bloemaert; il résida long-temps à Rome, puis à Florence, où il grava plus. tableaux du palais Pitti, notamment un *Combat de cavalerie* d'après le Bourguignon, et *la Défaite des Amalécites par Josué* d'après Guill. Comtois, frère de Bourguignon. Il quitta Florence pour revenir à Anvers, où il mourut en 1687. On a de lui un gr. nombre de portraits, parmi lesquels on remarque ceux de *Nicolas Poussin*, des card. *Azzolini*, *Rospigliosi*, *Rosetti*, etc.: son chef-d'œuvre est *la Concept. mystérieuse de la Vierge Marie*, d'après Piètre de Cortonne.

CLOYSAULT (EDME-CHARLES), orator., né dans le Nivernais, fut supérieur du séminaire et grand-vicaire de Châlon-sur-Saône, et mourut en 1728. On a de lui quelq. ouvr. ascétiq., et les *Vies* de plus. de ses confrères, dont une partie est inédite.

CLUENTIUS, citoyen romain, n'est connu que par la harangue que Cicéron prononça pour sa défense, l'an 54 av. J.-C. Il était accusé par sa mère, Sosie, d'avoir donné la mort à Oppianicus, son beau-père.

CLUGNY (FRANÇ. de), écrivain ascétiq., né à Aigues-Mortes en 1637, entré fort jeune dans la congrégat. de l'Oratoire, enseigna les humanités et

la théologie dans plus. colléges; forcé de renoncer à l'enseignem. à cause de la faiblesse de sa santé, vint habiter Dijon, où il mourut en 1694. On a de lui 10 vol. in-12 d'*OEuvres spirituelles*, sans nom d'auteur et avec cette seule désignation : *Par un pécheur*. Les plus remarq. sont : le *Catéchisme de la dévotion*, Lyon, 1681 ; *la Dévotion des pécheurs; le Manuel des pécheurs*, etc.

CLUGNY DE NUIS (JEAN-ÉTIENNE-BERNARD), contrôleur-général des finances, né à Dijon en 1729, conseiller au parlement de Bourgogne à 20 ans, fut successivement maître des requêtes, intendant à St-Domingue, puis à son retour en 1764, intendant de la marine à Brest, intendant à Perpignan et à Bordeaux. Il s'était acquis dans ces différ. places la réputat. d'un magistrat intègre et labor. Désigné pour remplacer Turgot au contrôle-génér., il n'exerça que 6 mois et mourut en 1776. C'est pend. son ministère que furent établies la loterie et la caisse d'escompte. On lui a reconnu de la droiture et de la probité, mais un caractère faible, plus d'étendue que de profondeur dans les idées, plus de bonne volonté que de moyens de la réaliser.

CLUSA (JACQUES de), chartreux, ainsi nommé du lieu de sa naissance ou du couvent dans leq. il s'était retiré, est aut. d'un traité *De apparitionibus animarum post exitum à corporibus, et de earumdem receptaculis*. Cet ouvr. singulier a été réimpr. plus. fois dans le 15e S.; les curieux donnent la préférence à la 1re édit., Burgdorf, canton de Berne, 1475, in-fol., non-seulement à raison de sa rareté, mais parce que c'est un des prem. livres impr. en Suisse, où la typographie n'avait été introduite que l'année précéd. par Michel Wensler, à Bâle. On a confondu souv. Jacq. de Clusa avec Jacq. de Paradiso, chartreux polonais, dont le véritable nom est Junterburg (*v.* cet article).

CLUSIUS. — V. L'ÉCLUSE.

CLUVIER (PHILIPPE), *Cluverius*, célèbre géogr., né à Dantzig en 1580, quitta l'étude du droit pour se livrer entièrement à celle de la géographie, voyagea en Allemagne, en France, en Italie, en Hollande, et mourut à Leyde en 1623. Il parlait avec facilité la plupart des langues anciennes et modernes. On a de lui : *Germania antiqua*, Leyde, 1616, 2 vol. in-fol. — *Italia antiqua*, ibid., 1624, 2 vol. in-fol.; il faut y joindre les remarques de Luc. Holstenius. — *Siciliæ antiquæ lib. II*, *Sardinia ac Corsica antiquæ*, ibid., 1619, in-fol. — *Introductio in universam geogr. tam veterem quàm novam*, Amsterd., 1729, in-4; cette édit. est la meill. L'introduct. à la géographie a été trad. en franç. par le P. Phil. Labbe. Malgré les progrès de la science, les ouvr. de Cluvier sur la géographie ancienne peuvent encore être consultés utilement; mais on doit se tenir en garde contre la hardiesse de ses conjectures. — CLUVIER (Dethlef), neveu du précédent, né à Sleswig dans le 17e S., voyagea dans plus. parties de l'Europe, s'établit à Londres, et sur la présentation de quelq. mém. fut admis en 1678 à la soc. roy. C'était un visionnaire qui s'occupait d'alchimie et qui s'imagina qu'il avait découvert la quadrature du cercle. Forcé par des affaires de quitter Londres momentaném., il y laissa l'imprim. qu'il avait établie pour la publication de ses ouvr. ; elle périt avec sa bibliothèque dans un incendie. On trouve la liste de ses nombreux ouvrages dans la *Cimbria litterata* de Moller. Aucun ne mérite l'honneur d'être cité. — CLUVIER (Jean), aïeul du précédent, né dans le Holstein en 1583, fut ministre et prof. d'histoire à Leyde, où il mourut en 1633, à 50 ans. On a de lui un *Abrégé d'histoire universelle*, plus. fois réimpr. ; la meill. édition est celle de Leyde, 1668, in-8.

CLUYT (THÉODORE-AUGER), botaniste holland., exerçait l'état de pharmacien et s'occupait de botanique et de l'histoire natur. des insectes. Nommé direct. du jardin de botan. fondé à Leyde en 1577, il en fit un entrepôt de tous les végétaux rares ou curieux apportés en Europe. Il a publ. en holland. une *Hist. naturelle des abeilles*. — CLUYT (Auger), *Clutius*, fils du précédent, seconda son père dans ses découvertes, alla en Espagne, en Afrique, et fut aussi directeur du jardin botanique de Leyde. Boerhaave, pour perpétuer le souvenir des services que les deux Cluyt ont rendus à la science, a consacré à leur mémoire un genre de plantes qu'il a nommé *Clutia*.

CLYTEMNESTRE (myth.), fille de Léda, sœur de Castor et Pollux, femme d'Agamemnon, voua une haine irréconciliable à son époux après qu'il eut consenti au sacrifice d'Iphigénie, leur fille; et, pend. qu'il faisait le siége de Troie, elle lia avec Égiste un commerce criminel. Les deux amants concertèrent ensemble le trépas d'Agamemnon, qui fut vengé par Oreste, son fils. Les amours et le châtiment de Clytemnestre ont fourni le sujet de plus. tragéd. au théâtre grec. M. Soumet les a reproduits sur la scène franç. après Voltaire, Crébillon et M. Lemercier.

CNAPIUS (GRÉGOIRE), jésuite polonais, né à Grodziec en 1564, mort à Cracovie en 1638, prof. les humanités et la philos. dans plusieurs maisons de son ordre. On a de lui : *Thesaurus polono-latino-græcus*, etc., Cracovie, 1620, in-fol. — *Thesaurus latino-polonicus*, ibid., 1626, in-4. — *Adagia polono-latino-græca*, ibid., 1632, in-4.

CNOEFFEL (ANDRÉ), conseiller et médecin de J. Casimir, roi de Pologne, né à Bautzen, mort en 1658, est auteur des ouvr. suiv. : *Epistola de podagrâ curandâ*, Amsterdam, 1643, in-12. — *Methodus medendi febribus epidemicis et pestilentialibus*, Strasbourg, 1655, in-12. — Son fils, CNOEFFEL (André), fut médec. de Michel et de Jean Sobieski, rois de Pologne, et mourut en 1699 à Marienbourg, dont il était bourgmestre. On a de lui un grand nombre d'*Observat.* consignées dans les *Éphémérides des curieux de la nature*.

COBB (SAMUEL), poète anglais, mort en 1713, est aut. de *Remarques sur Virgile*, et d'un *Recueil de poésies* sur différents sujets, Londres, 1700, in-8. On croit qu'il a travaillé à la traduct. angl. de la *Callipédie*, poème latin de Quillet. — COBB (Ebenezer), né à Plymouth en 1694, mort à King-

ston en 1801, à l'âge de 107 ans et 8 mois, se plaignit amèrem., à sa dern. heure, de voir finir une vie qu'il trouvait trop courte.

COBB (Jacques), aut. dramatique angl., né en 1756, mort à Londres en 1818, secrétaire de la compagnie des Indes. On connaît de lui 4 opéras comiques : *The Humourist* (le Facétieux); *Love in the East* (l'Amour dans l'Orient); *the Haunthed Tower* (la Tour aux Revenants); *the Sieg of Belgrad* (le Siége de Belgrade), et un assez grand nombre de comédies, dont quelques-unes sont imitées du français.

COBDEN (Édouard), théol. angl., né en 1684, recteur de St-Austin à Londres, et chapelain ordinaire du roi Georges II, mourut en 1764. On a de lui : *Sermons et Essais*, Londres, 1757, in-8; et un recueil de *poésies* publ. au bénéfice de la veuve de son vicaire (*curate*).

COBENTZEL (Charles, comte de), né à Laybach, en 1712, suivit la carrière diplomatiq., fut chargé par la cour de Vienne de plus. missions import. qu'il remplit avec succès, et reçut en 1753 la récompense de ses services par sa nomination à la place de gouvern. des Pays-Bas. Il dota Bruxelles d'une acad. des sciences et d'une école gratuite de dessin, fit plus. réformes utiles, et mourut dans cette ville en 1770. — Cobentzel (Louis, comte de), son fils, né à Bruxelles en 1753, ambassadeur d'Autriche à Copenhague, puis à Berlin, fut accrédité près de l'impératrice Catherine II, en 1779, et sut mériter la faveur de cette princesse. En 1795 il conclut le traité d'alliance entre l'Autriche, l'Angleterre et la Russie, et ne fut rappelé de Pétersbourg en 1797 que pour être envoyé en Italie, où il signa le traité de Campo-Formio. De là, il se rendit au congrès de Rastadt; il eut à cette époque plus. conférences avec François de Neufchâteau qui se trouvait aux eaux de Seltz. Renvoyé à Pétersbourg, il fut nommé plénipotentiaire à Lunéville, et en 1801, après la signature du traité de paix, il fut fait vice-chancelier d'état au départ. des affaires étrangères, donna sa démission de ces emplois en 1805, après la bataille d'Austerlitz, et mourut à Vienne en 1808. — Cobentzel (Philippe, comte de), cousin du précéd., né en 1741, fut envoyé à Teschen par l'impér. Marie-Thérèse, en 1779, pour conclure la paix avec la Prusse, et nommé ensuite vice-chancelier-d'état. Chargé, en 1790 d'apaiser l'insurrection des Pays-Bas, il ne réussit point dans sa mission difficile, et se retira dans ses terres. Nommé en 1801 ambassadeur à Paris, il ne quitta ce poste qu'après la rupture de la paix de 1805; il mourut à Vienne en 1810. Avec lui s'éteignit la famille des Cobentzel dont il était le [illegible]rnier rejeton.

COBETT (Thomas), théol. angl., né en 1608 à Newbury, élève de l'univ. d'Oxford, annonçait du talent pour la chaire; mais ayant avancé quelq. propositions hétérod., il fut enveloppé dans la persécution qui s'éleva contre les non-conformistes et forcé de s'expatrier. Il passa à Boston, s'attacha successiv. à plus. ministres de son parti, devint pasteur de la prem. église d'Ipswich, et mourut en 1686. On a de lui, *Traité sur le 3e commandement de l'Église; la Puissance du magistrat civil en matière de religion*, suivi d'une réponse à un pamphlet intit. : *Mauvaises nouvelles de la Nouv.-Angleterre*, par J. Clarke de Rhode-Island, Boston, 1653, in-8. — *Discours sur la prière*, 1654, in-8, et un *Tr. sur le baptême des enfants*.

COBBETT (Guillaume), journaliste radical angl., né en 1766 à Farnham, dans le Surrey, fils d'un pauvre fermier, apprit à lire, puis aida son père dans les travaux de la culture; vint à Londres pour y faire fortune, griffonna quelque temps des rôles dans l'étude d'un procureur, et lassé de sa nouvelle condition, s'engagea dans un régiment qui partait pour la Nouvelle-Écosse. Parvenu rapidement par sa bonne conduite au grade de sergent-major, il apprit les règles de la grammaire en l'enseignant à ses camarades, dont il était l'instituteur et le secrétaire, et, sans rien relâcher de ses devoirs, acquit, avec un peu d'argent, des connaiss. très variées, mais malheureusement désordonnées. Il ne revint en Angleterre qu'en 1792 avec son régiment; dès qu'il fut libre, il épousa la fille d'un sergent d'artillerie qu'il avait connue en Amérique, et conduisit sa femme à Philadelphie, où il se fit journaliste. Ce même Cobbett, qui plus tard devait attaquer toutes les institutions de sa patrie avec un incroyable acharnement, s'en constitua le défenseur dans sa prem. feuille, intit. *le Porc-Épic*, où il poursuivit en même temps de ses sarcasmes et la révolut. franç. et les principes démocratiques. Les nombr. procès qu'il eut à soutenir, et dont quelq.-uns se terminèrent par des amendes assez fortes, avaient fait connaître son nom à Londres, lorsqu'il y revint en 1800 continuer la profess. de journaliste. Il garda quelque temps encore la même ligne d'opinions; mais deux choses la lui firent abandonner : le refus de Pitt de lui accorder une subvention sur les fonds secrets, et le peu de succès de sa feuille dans un pays où l'aristocratie, qui peut payer et paie en effet, ne manque pas de défenseurs. Cobbett comprit enfin qu'il ne lui restait pas d'autre parti que de se lancer dans l'opposition; dès 1803 il ne cessa d'attaquer dans sa nouv. feuille (*Registr. politiq.*), dont il était le seul rédact., toutes les mesures du ministère, avec une violence qui dépassa tout ce que l'Angleterre avait vu jusqu'alors en ce genre. Il s'ensuivit bien pour lui des procès et des condamnat. pécunaires; mais chaque poursuite ministérielle augmentait le nombre de ses abonnés; des souscript. payaient ses amendes, et le radical Cobbett se trouva bientôt riche assez pour acquérir non loin de Londres une maison de campagne où il allait se délasser des fatigues de son rude métier, par les trav. de la culture dont il avait conservé le goût. Condamné à deux ans de prison en 1810, pour avoir excité à la révolte les soldats de l'île d'Ély, il continua son journal dans sa prison avec la même exactitude que s'il eût été libre; mais les affaires de son commerce de li-

brairie avaient souffert de sa détention; des spéculat. fausses ou mal conduites achevèrent de le mettre dans l'embarras, et, pour se soustraire aux poursuites de ses créanciers, il alla en 1817 demander un asile aux États-Unis, où il se fit fermier, et sans renoncer au journalisme composa quelques ouvr., entre autres *le Maître de langue angl.,* grammaire qui eut beaucoup de succès, et dont il existe une trad. franç. Pendant ce temps-là ses affaires s'arrangeaient; il revint en Angleterre pour être témoin de la réforme parlement. qu'il avait annoncée; mais l'événement démentit sa prédiction. Ses amis, persuadés que Cobbett opérerait infailliblement cette réforme s'il était député, se réunirent pour le faire élire à Coventry. Son élection, après un 1er échec, eut lieu; mais le membre des communes n'eut pas le même succès à la chambre que le journaliste dans les clubs politiques. Il aborda rarement la tribune, où ses discours n'obtinrent aucun effet sur les délibérat., et l'étoile du journaliste sembla dès-lors pâlir. Cobbett ne put redonner de la vie ni même empêcher la ruine des nouvelles feuilles dont la rédact. lui fut confiée; son temps d'action était fini. Il mourut en 1835, laiss. plus de 100 vol. dont aucun ne pourrait avoir en France le succès qu'il a obtenu en Angleterre. Par ses défauts comme par ses qualités, il est entièrement Anglais; sa réputation doit donc se soutenir long-temps dans la Grande-Bretagne, où son nom se rattache au parti radical, dont il fut le créateur et le chef; et les Anglais vanteront Cobbett, qu'il sera presque complétem. oublié dans le reste de l'Europe. Outre le *Maître d'anglais,* on ne citera de lui que l'*Économie des chaumières*, New-York, 1818, ouvr. qui, dit-on, a eu la plus heureuse influence sur la condition des paysans d'Angleterre.

COBO (JEAN), dominicain espagnol, né près de Consuegra, fut envoyé aux îles Philippines en 1586, et ayant trouvé à Manille une colonie de Chinois, il fit des progrès assez rapides dans leur langue pour être en état de les catéchiser dans fort peu de temps. L'emper. du Japon voulut soumettre ces îles à un tribut; Cobo, député près de ce prince, en obtint non-seulem. la franchise de toute imposition, mais encore le libre exercice de la prédicat. de l'Évangile, ainsi que plusieurs autres avantages. Au retour de cette mission, le vaisseau qui le portait ayant fait naufrage à l'île Formose, il fut massacré par les Sauvages en 1592. Cobo a composé un *Dictionn. chinois,* un *Catéchisme* dans cette langue, et quelq. autres écrits utiles à ses confrères. — COBO (Barnabé), jésuite, né en 1582 dans le royaume de Jaen, prêcha l'évangile dans le Mexique et au Pérou pend. 50 ans, et mourut à Lima en 1657. Il a laissé 10 vol. d'*Observ. sur l'hist. natur. du Pérou,* conservés MSs. dans la bibliothèque de Séville, et une *Hist. des Indes*, également MS.

COBOURY (RASCHYD-EDDYN-ALI), méd. arabe, ainsi appelé du nom de sa patrie, Cobourg, ville de l'Arabie déserte, où il mourut en l'an 639 de l'hégyre (1241-42 de J.-C.), a laissé un *Traité des médicaments simples* (adwiah almofredah).

CÖBOURG (FRÉD.-JOSIAS, prince de SAXE-), gén. au service de l'Autriche, né en 1737, fit ses prem. armes dans la guerre de sept ans, sous le maréch. Landon; il commanda en chef l'armée autrichienne dans la guerre contre les Turks en 1787, et montra dès-lors plus de courage personnel que d'habileté. Cependant il fut choisi par le cabinet autrichien pour expulser les Français de la Belgique. Son arrivée dans les Pays-Bas produisit en France une impression de terreur que les révolutionnaires exploitèrent avec un déplorable succès. Dès les prem. jours de mars 1793, il passa la Roër, remporta différ. avantages sur les lieuten. de Dumouriez, et le 18 gagna sur ce général la bataille de Nerwinde dont la suite fut l'évacuat. des Pays-Bas. Cobourg, favorisé par la fuite de Dumouriez (*v.* ce nom), pénétra dans la Flandre, et prit Le Quesnoy, Landrecies et Valenciennes. Mais là s'arrêtèrent ses succès. La campagne suiv. ne fut pour lui qu'une suite de revers. Battu par Moreau à Turcoing, par Jourdan à Fleurus, il quitta le commandement des armées combinées après la défaite d'Aldenhoven (2 oct. 1793), se retira dans sa principauté, et mourut au mois de février 1815.

COCCAPANI (CAMILLE), l'un des plus célèbres profess. de l'Italie au 16e S., né en 1535 à Carpi, fit ses prem. études à Modène sous Bandinelli, et vint les terminer à Ferrare, où il ouvrit une école de littérature. Nommé successivement profess. d'humanités dans différentes villes, il obtint en 1570 la chaire de grec à l'univers. de Ferrare, et concourut avec Bandinelli, son anc. maître, qui, furieux de cet échec, exhala sa mauvaise humeur dans plus. lettres auxq. Coccapani dédaigna de répondre. Mais il publia la critique de sa *Vie de P. Scipion*, sous ce titre : *Errata Bandinelli,* Modène, 1570, in-4. Cette pièce est très rare. Coccapani mourut à Ferrare en 1591; il passait pour un assez bon poète latin, mais on ne connaît de lui qu'une ode. Ses commentaires sur Horace, conservés à Modène, sont encore inédits, quoiqu'on en ait plus. fois annoncé la publication (*v.* la *Bibliotheca modenes.*, II).

COCCAPANI (SIGISMOND), peintre, né à Florence en 1585, fut élève de Civoli, qu'il aida dans la peinture des fresques de la chapelle Pauline, à Rome. Il apprit aussi l'architect., et on le nomme parmi les artistes qui concoururent à dresser le plan de la façade du dôme à Florence. Il mourut dans cette ville en 1642. Galilée parle d'un traité de Coccapani, dans lequel cet artiste indiquait les moyens d'encaisser l'Arno. Cet ouvr. est perdu.

COCCÉIUS-AUCTUS, archit. romain sous Auguste, construisit le temple dédié à ce prince, parmi les habitations de Pouzzoles, et qui sert aujourd'hui de cathédrale. Une tradit. ancienne lui attribue les travaux du Pausilippe. Addison pense qu'on n'eut d'abord en vue que de tirer des pierres de cette montagne pour construire la ville de Naples, et qu'ensuite on imagina de percer jus-

qu'au bout pour pratiquer un chemin entre Naples et Pouzzoles.

COCCÉIUS-NERVA, célèbre juriscons. rom. du 1er S. de l'ère chrét., d'une famille consulaire, et consul lui-même, fut du nombre des sénateurs que Tibère conduisit à Caprée pour former son conseil. Révolté des infamies dont il était le témoin, Coccéius se laissa mourir de faim l'an 24 de J.-C. —COCCÉIUS-NERVA, fils du précéd., fut juriscons. comme son père. Néron lui fit élever une statue.

COCCEJI (HENRI), *Coccejus*, jurisc., né à Brême en 1644, fut recherché pour son savoir avant qu'il eût rien pub., et put choisir entre plus. chaires, dans différ. univers. d'Allemagne; il fut nom. prof. de droit féodal à Heidelberg, et conseiller de l'électeur palatin. A la prise de Heidelberg par les Français, il alla chercher un asile en Hollande; mais en 1690, l'électeur de Brandebourg le nomma professeur à Francfort-sur-l'Oder; l'empereur, en considération de ses services, le nomma baron en 1713; il mourut en 1719. De tous ses ouvr. le plus connu est son *Commentaire* sur le traité de Grotius de *Jure belli et pacis*, qui fut publié par son fils, Breslau, 1744-48, 3 vol. in-fol, et Lausanne, 1751, 5 vol. in-4. — COCCEJI (Samuel baron de), fils du précéd., né à Heidelberg en 1679, fut, à 21 ans, nommé professeur à Francfort, et devint par conséquent le collègue de son père; mais il abandonna bientôt l'enseignement pour suivre la carrière de la magistrature, et remplit successivement différentes places dans les tribunaux. Chargé par le roi Frédéric-Guillaume de la rédact. d'un *Code de droit prussien*, il fut fait ministre-d'état en 1727, et chef de la justice en 1738. Frédéric II le confirma dans cette charge, et créa pour lui en 1746 la dignité de grand-chancelier. Le *Code Frédéric*, pub. en 1747, 3 vol. in-8, et trad. en franç., est l'ouvrage qui fait le plus d'honneur à Cocceji, quoiqu'il ne soit pas sans imperfection. Ce grand magistrat mourut en 1757.

COCCEJUS (JEAN), sav. théolog., fondateur d'une école, né à Brême en 1603, serait, suiv. Denina, l'aïeul du grand-chancelier Cocceji (*v. La Prusse littéraire*, III. 90). Il acheva ses études à Hambourg et à Franeker. Rappelé bientôt à Brême pour y professer l'hébreu, il ne tarda pas de retourner à Franeker, où il remplit la même chaire, puis celle de théolog. En 1649, l'université de Leyde lui offrit le titre de professeur. De cette époque datent ses disputes avec Voët et Desmarets, et sa grande réputation qui pâlit maintenant que les questions qu'il a traitées sont sans intérêt. Il mourut en 1669. Ses œuvres recueillies à Amsterdam, 1673-75, 8 vol. in-fol., ont été réimpr. en Allemagne, puis à Amsterdam, 1701, 10 vol. in-fol. auxquels on joignit, en 1706, 2 vol. d'ouvrages inédits. — COCCEJUS (Jean-Henri), fils du précéd., juriscons. et greffier des fiefs de Hollande, est aut. d'une *Apologie* de son père et de la préface mise en tête de ses œuvres, dont le P. Niceron a donné le catalogue détaillé dans ses *Mémoires.*, t. VIII.

COCCHI (ANTOINE), célèbre médecin, philolog. et antiq. ital., né en 1695, à Bénévent, fit ses études à l'univ. de Pise, où il reçut le laurier doctor. dans la faculté de médecine; mais voulant connaître, avant de se livrer à la pratique, tout ce qui avait été écrit sur la science qu'il devait exercer, il consacra plusieurs années à se familiariser avec les langues anc. et modernes. La connaissance de l'anglais le mit en rapport avec Théoph. Hastings, comte d'Huntington, qui l'emmena à Londres et lui procura l'avantage de voir Newton, Clarke, etc. Pendant son séjour à Londres, il a publié sur un MS. *les Amours d'Anthias et d'Abrocôme*, par Xénophon, avec une version latine, et dédia cette édit. princ. à son Mécène, le comte d'Huntington. De retour en Italie, il fut nommé profess. à Pise, et il prit possession de sa chaire en 1726, par un *Discours sur l'excellence de la médecine*. Il quitta bientôt Pise pour revenir à Florence où il professa la philosophie et l'anatomie, et sut encore trouver le loisir de transcrire les anciens chirurgiens grecs, qu'il publia avec une trad. latine en 1754. Il concourut avec Micheli à doter Florence d'une société de botanique. Quelques-uns de ses ouvr. et sa méthode médicale trop simple lui ayant attiré des critiques de la part de ses confrères, Cocchi renonça à la pratique de son art pour se livrer uniquement à la théorie, et occupa la place d'antiq. de l'empereur François Ier. Ce savant laborieux mourut à Florence en 1768, et fut inhumé près de son ami Micheli. Ses principaux ouvr. sont : *Trattato de' bagni di Pisa*, Florence, 1750, in-4, fig. — *Consulti medici*, Bergame, 2 vol. in-4. — *Discorsi toscani*, Florence, 1761-62, 8 part. in-4. De Puisieux en a trad. quelques-uns en franç. 1762, in-12. Les ouvr. que l'on vient d'indiquer composent les *Opere* de Cocchi, dans la *Collect.* de classiques ital., Milan, 1724, 4 vol. in-8. Sa *Vie* a été écrite par Ferd. Fossi et par A. Fabroni dans les *Vitæ Italor. doctrinâ excellent.*, t. II.

COCCHI (ANT.-CÉLESTIN), prof. de méd. et de botan. à Rome, dans le 18e S., a laissé : *Lectio de musculis et motu musculor.*, Rome, 1741, 1743, in-4, et *Dissert. physico-pract., continens vindicias corticis Peruviani*, ibid., 1746, in-8; Leyde, 1750, même format.

COCCOPANI (JEAN), ingénieur, né à Florence en 1582, était versé dans la mécanique, les mathémat., l'archit. civile et militaire, et cultivait également la peinture. Appelé à Vienne, en 1622, il fut employé par l'empereur Ferdinand II en qualité d'ingénieur dans différentes guerres, et rendit d'importants services dont il fut récompensé par le don de plusieurs fiefs. De retour à Florence, il y construisit pour le grand-duc le palais appelé *Villa imperiale*, et le couvent des religieuses de Ste-Thérèse de Jésus, fut nommé profess. de mathématiques, et mourut en 1649.

CO-CHEOU-KING, célèbre astron. chinois du 13e S., né à Chun-te-fou, ville de la province de Pé-tché-li, fut appelé, sur sa réputation, à la cour de l'empereur Chi-tsou, fondateur de la dynastie des Yuen, pour présider le tribunal des mathé-

matiques. Il fit un grand nombre d'observat. qui ont mérité les suffrages des astron. français. On trouve le catalogue de ses ouvr. dans l'*Hist. de l'astron. chinoise*, par le P. Gaubil.

COCHEREAU (Matthieu), peintre, né en 1793, à Montigny, près de Châteaudun, neveu de M. Prevost, auteur des *Panoramas*, annonça dès sa première jeunesse des talents qu'il perfectionna sous la direct. de David. L'*Intérieur de son atelier*, son prem. tableau, exposé au salon de 1814, fut acquis par le musée, et c'est le seul que possède la France; deux autres qu'il exécuta depuis sont en Angleterre. En 1817 il entreprit un voyage en Grèce avec M. de Forbin, pour faire des études et pour aider son oncle à prendre les dessins d'Athènes et de Constantinople. A son retour de ce voyage, il se proposait de terminer plus. compositions dont il avait déjà fait les esquisses; mais il ne devait plus revoir la France : une courte maladie l'enleva dans la traversée, le 10 août, à la hauteur de Bizerte, sur la côte d'Afrique.

COCHET (Jean), ecclésiast., né à Faverges en Savoie acheva ses études à Paris, fut successivem. professeur de philosophie au collége Mazarin, principal du collége du cardinal Lemoine, recteur de l'acad. de Paris, et mourut en 1771. A la demande de Fontenelle, il trad. en franç., les cahiers de Varignon, et en tira *les Éléments de mathématiques*, 1731, in-4. On doit encore à Cochet un cours abrégé de philos. contenant : *la Logique*, Paris, 1744, in-12. — *La Clef des sciences et des beaux-arts*, 1757, in-12, espèce de complément de l'ouvr. précéd. — *La Métaph.*, Paris, 1753, in-8. — *La Morale*, ibid., 1755, in-8. — *Phys. expérim. et raisonnée*, ibid., 1756, in-8. — Et *Preuves sommaires de la possibilité de la présence de J.-C. dans l'Eucharistie*, contre les protestants, Paris, 1764, in-12.

COCHET DE SAINT-VALLIER (Melchior), jurisCons., originaire de Mont-Cénis en Bourgogne, mort en 1738, présid. au parlem. de Paris, et auteur d'un *Tr. de l'Indult.*, 1703, 2 vol. in-12, et 1747, 3 vol. in-4. Les *Mém.* de Trévoux (1706 et 1707) contiennent deux *Dissert.* de Saint-Vallier, *sur les armoiries de France et sur les droits des chapitres;* il fonda une rente perpétuelle de 15,000 liv. pour la dotation de deux demoiselles nobles et pauvres, au choix des états de Provence, l'une religieuse et l'autre séculière.

COCHIN (Henri), célèbre avoc. du parlem. de Paris, né dans cette ville en 1687, puisa la connaissance des lois dans les livres du droit romain, et parut de bonne heure au barreau, où ses talents naturels, joints à une grande érudition, lui obtinrent les plus grands succès. Reçu en 1706, il plaida sa prem. cause à 22 ans, et bientôt éclipsa tous les anciens avocats; l'un des premiers en France, il approfondit la science du droit public. Sa modestie égalait son savoir. Il mourut à Paris en 1747, regardé par ses contemporains comme le plus parfait modèle de l'éloquence judiciaire chez les modernes. Ses *OEuvres*, recueillies en 1751, 6 vol. in-4, avec une préface (par Bernard), où sont consignés de curieux détails sur sa vie et ses écrits, ont été réimpr. Paris, 1821-24, 8 vol. in-8, par un descendant de l'illustre orateur, avocat à la cour de cassation. On a les *Morceaux choisis de Cochin*, Paris, 1773, 2 vol. in-12.

COCHIN (Ch-Nic.), grav., né en 1688 à Paris, membre de l'acad. de peinture, a exécuté, sur ses propres dessins, le *Rec. de toutes les peint. et sculpt. de l'église des Invalides*, et a gravé un gr. nombre de sujets d'un faire large et facile, dont les plus connus sont : *Rebecca, la Rencontre de Jacob et d'Esaü*, et *l'Origine du feu*, d'après F. Lemoine; *Jacob et Laban*, d'après Restout, etc. Il mourut en 1754. — Plus. de ses ancêtres s'étaient déjà fait connaître comme graveurs; l'un, Cochin (Nicolas), né à Troyes en Champagne, suivit la manière de Collot, dont on croit qu'il fut élève. — Cochin (Noël), mort en 1695 à Venise, exécuta en partie les plans de la collect. du grand Beaulieu.

COCHIN (Charles-Nicolas), dessinat. et grav., fils du précéd., né en 1715 à Paris, joignit le goût des lettres à la culture des arts, et fit faire un grand pas à la gravure à l'eau forte; mais on regrette que le mauvais goût qui dominait les écoles de son temps dépare presque toutes ses compositions, du reste fort ingénieuses, riches et d'un beau fini. Admis en 1751 à l'acad. dont plus tard il fut secrétaire historiographe, il succéda l'année suivante à Coypel dans la place de garde des dessins du cabinet du roi, fut nommé chevalier de St-Michel et mourut en 1790. Son œuvre se compose d'environ 1,500 pièces, parmi lesquelles on distingue : *Lycurgue blessé dans une sédition*, les *Figures du Boileau*, de *la Jérusalem délivrée*, de l'*Hist. de France* d'Hénault, de l'*Arioste; la Mort d'Hyppolite*, d'après Detroy; *David jouant de la harpe devant Saül*, etc. Ses principales product. littéraires sont : *Lettres sur les peintures d'Herculanum*, 1751, in-12. — *Dissertation sur l'effet de la lumière et des ombres, relativ. à la peint.*, 1757, in-12. — *Voyage d'Italie*, etc. Lausanne, 1773, 3 vol. in-8. — *Lettres sur les vies de Slodtz et de Deshayes*, 1765, in-12, etc. Ce savant artiste a laissé quelq. MSs., c'est lui qui a fourni les dessins du *tombeau* du maréchal d'Harcourt (exécuté par Pigal), qu'on voit encore au Musée, et de celui du dauphin, à Sens, exécuté par Costou.

COCHIN (Jacques-Denis), doct. en Sorbonne, curé de St-Jacques du Haut-Pas, né en 1726 à Paris, mort dans cette ville en 1783, fondateur de l'hospice des pauvres, faubourg St-Jacques, a publié : *Exercices de retraite*, 1778, in-12. — *OEuvres spirituelles*, etc., 1784, in-12. — *Entretiens sur les fêtes et principales cérémonies de l'Église*, 1778-86. — Des *prônes*, 1786, 4 vol. in-12, qui ont eu plus. éditions, etc.

COCHLÉE, *Cochlæus* (Jean), théol., né près de Nuremberg en 1479, fut un des plus fougueux antagonistes de Luther; composa un grand nombre d'écrits, la plupart sur des questions théologiq., et mourut chanoine de Breslau en 1552. On cite

de lui : *Vita Theodorici regis quondam Ostrogothorum et Italiæ*, Ingolstadt, 1544; Stockholm, 1699, in-4. — *Speculum antiquæ devotionis circa missam*, 1549, in-fol. — *Hist. Hussitarum libri XII; Commentaria de actis et scriptis M. Lutheri, ab anno* 1517 *ad* 1546, 1549, in-fol. La *Vie* de Luther a été réimpr. à Paris, 1565, in-8, avec un traité de Boniface Britannus relatif au même Luther, et à Cologne en 1568, sans le traité de Britannus, mais avec d'autres pièces.

COCHON (Charles), comte de l'Apparent, conventionnel, né en 1750 dans la Vendée, était en 1789 conseiller au présid. de Fontenai. Député du tiers-état du Poitou aux états-généraux, il y signala son zèle pour les libertés publiques; puis nommé à la convent. par le départ. des Deux-Sèvres, il y vota la mort du roi sans restriction. Chargé successiv. de div. missions à l'armée du Nord, il entra au comité de salut public, et à la fin de la session passa au conseil des anciens, où il se prononça vivement contre les démagogues dont les excès compromettaient la république. En 1795, nommé ministre de la police générale, il montra beaucoup de zèle et d'activité dans l'exercice de ses fonctions. Son nom s'étant trouvé, lors de la conspiration La Villeurnoy, sur la liste d'un ministère royaliste, il devint suspect au directoire, qui le destitua peu de jours avant le 18 fructidor, et le condamna sans jugement à la déportation. Relégué à l'île d'Oléron, il n'en sortit qu'après le 18 brumaire, et fut nommé préfet du départ. de la Vienne, puis en 1804 des Deux-Nèthes, et sénateur en 1809. La restauration l'éloigna des affaires; mais en 1815, ayant accepté la préfecture de la Seine-Inférieure, il fut exilé, obtint plus tard la permission de rentrer en France, et mourut à Poitiers en 1825. Distingué comme administrateur, il se montra toujours honnête homme dans la vie privée. On a de lui : *Descript. générale du départ. de la Vienne*, 1802, in-8.

COCHRAN (Robert), archit. écossais, employé par Jacques III à plusieurs grands travaux, fut en récompense nommé par ce monarque comte de Mar. De nobles Écossais, jaloux de cette distinct., se jetèrent un jour sur lui, sans être retenus par la présence du roi, et le pendirent sur le pont de Lauder en 1484. — Cochran (Guillaume), peintre écossais, né en 1738, étudia son art à Rome sous un de ses compatriotes, Gavin Hamilton, et revint en Écosse, où l'on trouve un gr. nomb. de ses compositions. Ce sont des *portraits* et quelq. tableaux d'histoire assez estimés. Il mourut à Glascow, en 1785.

COCHRANE (Alexandre, lord), capitaine dans la marine angl., né en 1775, fit ses prem. campagnes sur mer sous la conduite de son oncle, l'amiral Cochrane, et parvint par degrés au rang de capitaine de frégate. En 1801 il se signala dans la croisière sur les côtes d'Espagne, par la capture d'un gr. nombre de bâtim., entre autres d'un brick plus fort du double que celui qu'il commandait. En 1806 il débarqua sur la côte de France, détruisit les signaux, fit sauter les magasins et jeter les boulets à la mer; quelques jours après il s'empara d'une frégate qu'il conduisit dans les ports d'Angleterre. Élu la même année membre de la chambre des communes, il ne s'y fit point remarquer, et ne tarda pas d'aller rejoindre l'escadre qui bloquait le port de Cadix; il stationna quelq. temps sur les côtes de la Catalogne, puis rejoignit la flotte de la Manche. Il tenta au mois d'avril 1809 d'incendier la flotte franç. dans la rade des Basques, au moyen des fusées à la congrève. L'explosion fut terrible, mais ne causa aucun dommage. Cochrane, voyant son coup manqué, engagea le combat dans la rade et prit quatre vaisseaux. L'intrépidité dont il avait fait preuve dans cette occasion excita le plus vif enthousiasme à Londres; il fut fait chev. du Bain, continua de servir son pays avec distinction jusqu'à la paix, et mourut à Paris en 1832.

COCK (Jérôme), peintre et grav., né à Anvers en 1510, fut un artiste très laborieux; il fit un grand commerce d'estampes, forma plus. bons élèves, reçut des marques d'estime de Charles-Quint et de Philippe II, et mourut en 1570. Outre une foule de morceaux d'après différents maîtres, dont on trouve la liste dans Heinecken, Haber, etc., on a de Cock des suites qui sont très recherchées, entre autres : *Præcip. aliquot roman. antiquit. monumenta*, 1551, 59 pl.; *Romanor. opera per divers. Europæ regiones*, 20 pl.; *Pompe fun. de Charles-Quint; Pictorum aliquot celebrium Germaniæ infer. effigies*, Anvers, 1572, petit in-fol.

COCK, *Coquius* (Gisbert), théologien, né à Utrecht, mort en 1707, a publ. contre Hobbes : *Hobbes Elenchemerius*, Utrecht, 1668, in-8. — *Anatome Hobbesianismi*, ibid., 1680, in-8; et la trad. des *Psaumes* en vers élégiaques, 1700, in-8.

COCKBURN (Guill.), médecin anglais, né vers 1650, admis au collége de Londres, puis médecin de la marine, s'occupa l'un des prem. d'observer les maladies particulières aux gens de mer, et composa sur ce sujet un traité spécial qui lui valut son admission à la société royale, en 1696. Établi dès-lors à Londres, il s'y livra d'une manière plus spéciale au traitement des maladies vénériennes; quoique instruit, ou peut-être parce qu'il l'était, fut un grand charlatan, acquit fortune et réputat., et mourut après 1736, dans un âge très avancé. Ses deux princip. ouvr. de la *médecine nautique* et de la *gonorrhée*, ont été trad. en français par Devaux, 1730, 2 vol. in-12.

COCKBURN (Catherine), née à Londres en 1679, fille du capit. Dav. Trotter, gentilh. écossais, fit jouer à 17 ans une tragédie d'*Inès de Castro*, qui eut beauc. de succès, et qu'elle publ. en 1697 avec une dédicace aux mânes de Congrève. En 1698 elle donna une seconde, puis en 1701 une troisième tragédie et une comédie. Mais elle renonça dès-lors à la poésie pour des études sérieuses, et publia l'ann. suivante, en gardant l'anonyme, *la Défense de l'essai de Locke sur l'entendement humain*. En 1708 elle épousa Patr. Cockburn, ecclésiast., dont on a quelques écrits, notamment un *Traité sur le*

déluge de Moyse, publié en 1750. Mariée, elle n'exerça plus son talent que sur des sujets de morale et de religion, et mourut en 1749. Un choix des ouvrages de Catherine Cockburn a été publié par le doct. Birch en 1751, 2 vol. in-8, précédé de la *Vie* de l'auteur. De toutes ses pièces de théâtre on n'y trouve que l'*Amitié fatale*, jouée en 1698, et regardée par les Anglais comme la meilleure de ses productions dramatiques.

COCKER (Édouard), maître d'écriture, mort en 1677, a gravé lui-même d'après ses exemples 14 cahiers d'écriture, fort estimés en Angleterre. Il est égalem. aut. d'un *Tr. d'arithmétique vulgaire et décimale*, souv. réimpr.; d'un petit *Dictionn.* et d'un recueil de sentences à l'usage de ses élèves, connu sous le nom de *Morale de Cocker*.

COCLÈS (Publius-Horatius), ainsi nommé parce qu'il avait perdu un œil dans un combat, descendait de l'un des trois adversaires des Curiaces. Chargé de la garde du pont, dont la prise aurait entraîné celle de Rome assiégée par Porsenna, l'an 507 avant J.-C., il rallie les Romains chassés du Janicule, et leur ordonne de détruire le pont, tandis qu'aidé de deux braves il soutiendra l'effort des assaillants. Bientôt il commande à ses deux compagnons de profiter de l'instant où le pont leur offre encore un moyen de salut, et seul arrête la marche de l'ennemi. Cependant le pont est rompu; Coclès se précipite dans le Tibre et rejoint, sans blessure, ses concitoyens sur la rive opposée. La reconnaissance publique lui érigea une statue.

COCLÈS (Barthélemi della ROCA, dit), méd., chirurg., mathém., astrol., etc., né à Bologne en 1467, s'adonna surtout à la chiromancie et à la physiognomonie, et s'acquit une grande réputat. Hermès Bentivoglio, seigneur bolonais, auquel il avait prédit qu'il mourrait en exil, le fit assassiner en 1504. On a de lui : *Physionomiæ ac chiromantiæ anastasis*, Bologne, 1504, ib., 1523, in-fol.; il en a été publ. un autre sous ce titre : *Compendium physiognomoniæ : cui accedit Andr. Corvi chiromantia*, Strasbourg, 1533, in-8, trad. en franç., Paris, 1546, in-8; cet abrégé, qui fut réimpr. un grand nombre de fois dans le 16e S., n'est plus recherché depuis long-temps que par les capricieux amateurs des choses bizarres.

COCOLI (Dominique), mathémat., né à Brescia en 1747, se distingua de bonne heure par son goût pour les sciences. A la suppression des jésuites, il fut en 1774 nommé profess. de physique et de mathématiques au collége de sa ville natale, et remplit cette chaire pendant plus de 30 ans. En 1783 un prix double lui fut décerné par l'acad. de Mantoue pour un mém. sur la théorie des eaux ascendantes, et peu de temps après le sénat de Venise le nomma membre de la commission chargée de parer aux dégâts de la Branta. A l'époque où un nouveau gouvernement fut introduit dans sa patrie, il fut employé à des fonct. où ses talents étaient nécessaires. Nommé en 1802 membre du collége des *Dotti*, et plus tard, en 1805, inspecteur-général des eaux et chemins du roy. d'Italie. Il mourut en 1812. On a de lui : *Elementi di geometria e trigonometria*, Brescia, 1777. — *Elementi di statica*, ibid., 1779.

COCONAS (Annibal, comte de), gentilhomme piémontais, fut décapité en 1574 avec la Mole, pour avoir projeté d'enlever le duc d'Alençon, frère du roi Charles IX, qu'ils devaient mettre à la tête du parti calviniste, avec le roi de Navarre et le prince de Condé. Mais il est vraisemblable que le crime n'était pas prouvé, puisque deux ans après leur mémoire fut réhabilitée. Coconas avait exercé les plus horribles excès contre les calvinistes, dans la journée de la St-Barthélemi. Son procès se trouve dans les *Mémoires* de Castelnau.

COCQUARD (François-Bernard), avocat au parlement de Bourgogne, né à Dijon en 1700, mort vers 1772, cultiva la poésie lat. et franç., et mérita quelque estime dans sa profess. On a de lui : *Lettres où l'on fait voir que la profession d'avocat est la plus belle*, etc., Dijon, 1733, in-12. — *Poésies diverses*, 1754, 2 vol. in-12.

COCQUAULT (Pierre), chanoine et official de l'église de Reims, sa patrie, docteur en droit et conseiller au présidial, mort en 1645, a fait le dépouillem. du cartulaire de son église, et recueilli beaucoup d'extraits pour une *Histoire ecclésiast. et civile de Reims*. Ces MSs., conservés dans la biblioth. de la ville, consistent en 5 vol. in-fol., et un in-4. On a publ. après la mort de l'auteur *Tableau chronologique de l'hist.*, Reims, 1650, in-4.

COCYTE (myth.), l'un des fleuves des enfers, et celui où la furie Alecton fait son principal séjour, est représenté sous la forme d'un vieillard tenant une urne d'où s'échappent en flots les larmes des méchants. Le Cocyte était un marais d'Épire qui se déchargeait dans celui d'Achéruse : suivant la fable, c'est dans l'Achéron que s'embouche le Cocyte, dont les eaux forment un cercle avant d'y parvenir.

COCYTE, élève de Chiron, guérit Adonis de la blessure que lui avait faite un sanglier furieux sur le mont Liban.

CODDÆUS ou VAN DER CODDE (Guill.), orientaliste, né en Leyde en 1575, y fut nommé prof. d'hébreu en 1601, et privé de sa chaire en 1619 pour avoir refusé de souscrire les statuts du synode de Dordrecht; il mourut vers 1630. On cite de lui : *Notæ ad grammat. hebr., Martini Navarri Morentini*, Leyde, 1612, in-12. — *Hoseas, propheta, hebr. et chald., cum duplici vers. lat. et commentar. hebr. Salom. Jarchi*, etc., ibid., 1621, in-4. — *Fragmenta comœdiar. Aristophanis*, ibid., 1625. — Ses trois frères, Jean, Adrien et Gisbert van der Codde, fondèrent à Rhinsbourg, village près de Leyde, une sorte de secte qui prit le nom de Rhinsbourgeois et de Collégiens. Lorsqu'ils étaient réunis, un d'eux lisait quelq. chapitres du Nouv.-Testam.; après quoi le lecteur ou quelque autre faisait la prière ; un troisième se levait ensuite, lisait un texte de la Bible, et faisait sur ce texte un discours ou commentaire : de nouv. orateurs se succédant ainsi, les séances duraient souvent dep. le coucher du soleil jusqu'au lendemain. On trouve

des détails sur cette secte dans l'*Hist. ecclésiast.* de Mosheim.

CODDE ou CODDÆUS (Pierre), oratorien, né à Amsterdam en 1648, fut nommé en 1688 archevêque de Sébaste et vic. apostoliq. des Provinces-Unies. Accusé de partager les principes des jansénistes, il se rendit à Rome en 1700 pour se justifier. Mais après son départ ses ennemis firent instruire contre lui, et en 1704 un décret de l'inquisition condamna sa doctrine et le dépouilla de l'administration spirituelle des catholiques de Hollande. Il s'abstint dès-lors de toute fonction, et mourut en 1710 à Utrecht. Le *Dictionn.* de Moréri, édition de 1759, contient un long article sur ce prélat avec la liste de ses ouvrages.

CODINUS (George), curopalate ou maître du palais sous les dern. emper. grecs de Constantinople, survécut, dit-on, à la prise de cette ville par les Turks en 1453. Il reste de lui différ. ouvr. sur les offices de la cour et de l'église patriarcale de Constantinople, et sur les antiquités, l'hist. et la descript. de cette ville. Les prem. ont été publ. en grec et en latin, avec des notes, par le P. Goar, Paris, 1648, in-fol., et les autres par Lambecius, ibid., 1655, in-fol. Ces deux vol. font partie de la *Bizantine*.

CODJA MUSTAPHA, grand-visir de Bajazet II, parvenu à ce poste éminent par l'assassinat du prince Zizim, frère du sulthan, fut décapité par l'ordre de Sélim, successeur de Bajazet, en 1512. Les historiens turks lui accordent de gr. talents administratifs. Pendant son visiriat, qui ne dura qu'un an, il fit construire à Constantinople la mosquée qui porte son nom, et plusieurs autres établissements publics.

CODOURY (Aboul-Hoçein-Ahmed), célèbre docteur musulman, de la secte d'Abou-Hanyféh, né l'an 367 de l'hégyre, et mort en 428 (1037 de J.-C), est aut. d'un grand nombre d'ouvr. sur le droit canon, la métaphysique et de quelq. poésies. Ibn Khilcan parle avec éloge de son *Almokhtassar al Codoury* (abrégé de Codoury), et de ses *Traités de métaphysique*.

CODRET (Annibal), jésuite, né en 1599 à Sallanches, avait d'abord pratiqué la médec. Après son entrée dans l'Institut, il consacra sa vie à l'enseignement, et mourut à Avignon en 1675. On lui doit : *Grammat. lat. institutio seu brevia quæd. istius ling. rudimenta*, Turin, 1670, in-8; cet ouvr. bien fait devint d'un usage général dans les colléges de la société; il en existe beauc. d'édit.

CODRINGTON (Robert), écriv. anglais, né dans le comté de Gloucester, en 1602, mort en 1665, est auteur des ouvrages suiv. : *Vie de Robert, comte d'Essex*, Londres, 1640 in-4. — *Collect. de proverbes; Vie d'Ésope*, en tête de l'édit. des *Fables* du docteur Barlow, 1666, in-fol.; des traduct. de Quinte-Curce, de Justin, du traité français de la *Connaissance de Dieu* par Dumoulin, etc. — Codrington (Christophe), de la même famille, né en 1668, aux îles Barbades, dont son père était gouverneur, élevé à l'univers. d'Oxford, fit les campagnes de Flandre sous le roi Guillaume, s'y distingua, et fut, à la paix de Riswick, nommé gouvern. des îles Sous-le-Vent. Injustement accusé de procédés illégaux et violents dans l'exercice de ses fonctions, il donna sa démission en 1705, et se retira aux Barbades, où il mourut en 1710. Possesseur d'une gr. fortune, il en légua une partie à la société pour la propagat. de l'Évangile, sous la condit. de fonder aux Barbades un collége pour l'enseignem. de la médecine, de la chirurgie et de la théol.; il légua 10,000 liv. sterl., avec sa bibliothèque qui en valait 6,000, au collége d'All-Sous à Oxford. On a de lui quelq. *Vers* à Sam. Garth, sur son poème : *le Dispensaire*.

CODRONCHI (Jean-Baptiste), médecin, né à Imola vers 1560, y pratiqua son art avec succès. Il est peut-être le premier praticien qui ait dressé des tableaux des maladies régnantes; du moins on en connaît en ce genre aucun ouvrage antérieur à ses *Éphémérides* d'Imola pour 1602, qu'il fit imprimer à Bologne l'année suiv. C'est la description succincte de toutes les maladies qu'il avait observées. Parmi ses autres ouvr. qui sont assez nombreux, on distingue : *De morbis veneficis ac veneficiis lib. IV*, etc., Venise, 1595, in-8. — *De vitiis vocis lib. II*, etc., etc., Francfort, 1597, in-8 : c'est un traité du mécanisme de la parole. L'auteur y a joint une instruction sur l'art de faire des rapports juridiques, premier essai de médec. légale. — *De rabie, hydrophobiâ communiter dictâ, lib. II*, etc., etc., Francfort, 1610, in-8. — *De annis climactericis*, Bologne, 1620, in-8. Les ouvrages de Codronchi, sans être exempts d'erreurs, ont presque tous le cachet de l'originalité et quelquef. celui du génie.

CODRUS, 17e et dernier roi d'Athènes, fils de Mélanthus, se dévoua pour son pays. Pendant la guerre avec les Héraclides, l'oracle ayant déclaré que le parti dont le roi succomberait aurait la victoire, il pénétra dans le camp ennemi sous l'habit d'un soldat, et fut tué. Après sa mort, arrivée vers l'an 1095 av. J.-C., les Athéniens abolirent le gouvernem. monarchique, et créèrent les *archontes*.

CODRUS, poète latin, contemporain et ami de Virgile, n'est connu que par quelques vers de la 7e églogue.—Un autre poète, vivant sous le règne de Domitien, avait écrit un poème en l'honneur de Thésée, dont Juvénal ne donne pas une idée avantageuse.

CODRUS-URCEUS (Antoine URCEO plus connu sous le nom de), célèbre littérat., né en 1446 à Rubiera, près de Reggio, fit ses études sous d'excellents maîtres, et fut, à l'âge de 23 ans, appelé pour professer les humanités à Forli, avec un traitem. plus considér. qu'aucun de ses prédécess. Au nombre de ses élèves était le fils de Pino, seigneur de Forli, qui voulut lui donner un logem. dans son palais. Un jour qu'il travaillait de grand matin dans sa chambre, une étincelle tombée de sa lampe, sans qu'il l'aperçût, mit le feu à ses papiers accumulés sur sa table, et qui furent tous brûlés. Le chagrin que lui causa la perte d'un

ouvr. intit. : *Pastor*, qu'il venait de terminer, le mit dans une fureur inimaginable. Il vécut pend. six mois comme un fou, ne voulant voir personne; enfin il finit par s'apaiser, et revint prendre son appartem. La mort du seigneur de Forli, ayant été le signal de troubles fâcheux, il attendit quelques mois si l'ordre se rétablirait enfin ; mais voyant les factions de plus en plus animées, il se rendit à Bologne, où il professa la gramm. et l'éloquence avec un gr. succès, jusqu'à sa mort en 1500. Il n'avait que 54 ans, et jouissait de l'estime de tous les savants, et même de l'affect. de ses élèves, quoiqu'il fût quelquefois bizarre et sévère. Ses œuvres ont été publ. sous ce titre : *Ant. Codri-Urcei opera*, Bologne, 1502, in-fol. Cette 1re édit. est fort rare; les suiv., Venise, 1506, Paris, 1515, in-fol., et Bâle 1540, in-4, quoique aussi complètes, sont bien moins recherchées, ou, pour mieux dire, ne le sont que du petit nombre des vrais amateurs de la littérat. lat. Les œuvres de Codrus consistent en *discours, lettres, silves, satires, églogues* et *épigrammes*. Sa *Vie* a été écrite par Barth. Bianchini, l'un de ses élèves, par Saint-Hyacinthe, *Mém. littér.*, etc.

COEFFETEAU (Nicolas), controvers. dominic., né en 1574 à St-Calais, dans le Maine, s'éleva par son mérite aux premières dignités de son ordre, fut nommé évêque de Dardanie, puis appelé au siége de Marseille en 1621, et mourut en 1623. Ses ouvrages de controverse sont aujourd'hui sans intérêt; sa traduction de l'*Hist. de Florus*, réimpr. plus. fois, in-fol., était citée de son temps comme un des chefs-d'œuvre de la langue; mais c'est qu'alors elle n'en avait point en prose. On lui doit encore une trad. de l'*Argenis*, roman de Barclay, Paris, 1621, in-8, avec le *Promenoir de la reine à Compiègne*. René-le-Masuyer, Parisien, publia en 1627 un ouvr. posthume de Cœffeteau, intit. : *la Marguerite chrét. de Cœffeteau, hymne conten. la vie et le martyre de Ste Catherine*, etc., in-8.

COELIUS-RHODIGINUS (Louis-Celio RICCHIERI, plus connu sous le nom de), philolog., né vers 1460 à Rovigo, vint achever ses études en France, où il passa plus. ann. De retour dans sa patrie en 1491, il obtint une chaire de littérat. qu'il perdit en 1504, et, l'ann. suiv., il fut banni de Rovigo à perpétuité. Dans sa détresse il alla chercher un asile à Vicence, puis à Ferrare, d'où les guerres l'obligèrent de se rendre à Padoue, et pend. quelq. temps il y donna des leçons particul. François Ier le choisit en 1515 pour remplacer Calcondyle, à l'univ. de Milan. Rappelé dans sa patrie en 1523, il fut désigné pour aller à Venise complimenter le nouv. doge, André Gritti, sur son élection. Il mourut en 1525, du chagrin que lui causa la nouv. de la captivité du roi François, son bienfaiteur. On lui doit, sous le titre d'*Antiq. lectiones*, un recueil assez confus de pensées et de traits qu'il avait tirés de différ. auteurs. La plus rare édit. est celle de Venise, Alde, 1516, in-fol.; mais la plus complète, celle de Bâle, 1550.

COELLO, *Coellius* (Gaspar), jésuite, né à Porto en 1531, fut envoyé au Japon en 1571, y devint vice-provincial de la mission, et mourut en 1590. On a de lui des lettres insérées dans les *Relations du Japon*, ann. 1575, 1582 et 1588 : elles ont été publiées en portugais, Évora, 1593, in-8.

COELLO (Alonzo-Sanchez), célèbre peintre portugais, né en 1525, élève de Raphaël à Rome, et d'Ant. Moro en Espagne, fut, à la retraite de ce maître, nommé prem. peintre de Philippe II. Logé au palais en grand seigneur, son appartem. devint le rendez-vous de la famille roy., et les courtisans recherchèrent sa protection. Il ne fut pas moins favorisé des papes Grégoire XIII et Sixte V, des ducs de Florence et de Savoie, et de plus. autres fameux personnages du temps. Il mourut en 1590; Lopez de Véga fit son épitaphe. Coello a enrichi l'Escurial de plus. belles compositions, parmi lesquelles on distingue un *St Ignace*. L'église de St-Jérôme, à Madrid, possède de cet artiste *le Martyre de St Sébastien*, où l'on voit le Christ, la Vierge, St Bernard et St François, et le Père-Éternel dans sa gloire. Philippe II, dans ses lettres, appelle Coello *le Titien portugais*.

COELLO (Claude), peintre, de la même famille, né à Madrid en 1621, fut élève de Ricci, qu'il surpassa sous le rapport du coloris. Nommé peintre du roi en 1684, et deux ans après peintre du cabinet, il fut comblé par Charles II de témoignages de satisfaction; mais ce prince ayant fait venir en 1691 Luc Giordano, pour peindre la voûte de l'Escurial, Coello fut tellement sensible à cette préférence, qu'il mourut de chagrin à Madrid, en 1693. On le regarde comme le dern. grand peintre qu'ait produit l'Espagne dans le 17e S. Parmi ses nombr. tableaux, son chef-d'œuvre est celui de la sacristie de l'Escurial, représentant *Charles II à genoux et entouré des princip. seigneurs de sa cour*. Les connaisseurs estiment encore son *Martyre de St Étienne*, à Salamanque. Ses dessins au crayon et à la plume sont très recherchés ; il a gravé trois estampes à l'eau forte, dont un sujet pieux, et les portraits du roi et de la reine.

COELMANS (Jacques), graveur flamand, né à Anvers en 1670, eut pour maître Corneille Vermeulen, et travailla dans sa manière. Il fut appelé à Aix par Boyer d'Aguilles, pour graver les tabl. de sa belle collection. Cet œuvre, assez médiocre, a été publ. en 1744. Coelmans était mort en 1735.

COELN (Daniel-George-Conrad de), docteur et profess. en théologie, né à OErtinghausen, principauté de Lippe-Detmold, en 1788, se rendit en 1807 à l'univ. de Marbourg, qu'il quitta en 1809 pour aller à Tubingen étudier la théologie. Parvenu au doctorat en 1817, il fut l'année suivante nommé professeur à Breslau, fonctions qu'il remplit jusqu'à sa mort en 1833. Cœln appartenait à l'école des protestants rationalistes, mais modérés, et ce fut un des plus chauds partisans de la réunion des Églises évangéliques. Outre quelques écrits dogmatiq. ou de controverse, et de nombr. *Mémoires* dans les collect. sav., on a de lui : *de Joelis prophetæ ætate*, 1810. — *Spicilegium observatio-*

num in Zephaniæ vaticinia, Breslau, 1818, in-4. — *Confessionum Melanchthonii et Zwinglii augustanarum capita graviora*, Breslau, 1830, in-4.

COELUS (myth.), le plus ancien des dieux, fils de la Terre et père de Saturne, qui le surprit pendant la nuit et le mutila avec une faux. Le sang qui coula sur la terre engendra les Géants, les Furies et les nymphes Mélies ; et de ce qui fut jeté à la mer avec la faux se forma une écume dont naquit Vénus, que les vagues portèrent dans l'île de Cypre. Cœlus ou Uranus (*le Ciel*), était, selon Lactance, un prince puissant, qui prit ce nom en se donnant pour dieu.

COEN (JEAN-PETERSON), gouvern. des établiss. hollandais aux Indes, né à Hoorn en 1587, passa de bonne heure dans les Indes, employé d'une maison de commerce, fut, en 1617, nommé gouvern. de Bantam dans l'île de Java, et quitta cette place en 1619 pour prendre la direction du comptoir de Batavia. Cet établissement ayant été détruit par un incendie, Coen rebâtit la ville actuelle de Batavia, l'une des plus considérables de l'Inde. Les besoins de la colonie l'obligèrent de repasser en Europe en 1623 ; de retour en 1627 à Batavia, il défendit cette ville avec succès contre le roi de Java, et y mourut en 1629.

COENUS, fils de Polémocratès, l'un des principaux officiers d'Alexandre-le-Grand, se distingua aux batailles d'Issus, d'Arbelles, et dans l'expédition de l'Inde. Lorsque les troupes du conquér., parvenues au-delà de l'Hyphasis, refusèrent d'aller plus avant, ce fut Coenus qui harangua Alexandre au nom de l'armée. Il mourut quelq. temps après, et le vainqueur de Porus lui fit de pompeuses funérailles.

COEPOLLA (BARTHÉLEMI), sav. jurisconsulte, né à Vérone, professeur de droit à Padoue, fut créé comte palatin, et mourut en 1477. On a de lui quelq. ouvrages, dont le plus connu et le plus estimé est le traité *De servitutibus*, souvent réimprimé : l'édit. la plus récente est de Genève, 1759, in-4, avec les additions de Titius.

COETIVY (PRÉGENT de), gentilhomme breton, fut fait amiral de France en 1439, en récompense de ses services, et fut tué d'un coup de canon au siége de Cherbourg, en 1450, après s'être distingué à la bataille de Formigny. — COETIVY (Olivier de), son frère aîné, sénéchal de Guyenne, commandait dans Bordeaux en 1452, lorsque Talbot s'empara de cette ville. Coetivy se distingua l'année suiv. au siége de Castillon, où Talbot fut tué. — COETIVY (Guill. de), 2e frère de l'amiral, sauva Dunois assiégé dans Dieppe en 1443, par Talbot, en faisant entrer un convoi de vivres dans cette ville, ce qui donna au dauphin le temps de la secourir. — Alain de COETIVY, 3e frère de l'amiral, fut successivem. évêque de Dol, de Cornouailles, d'Avignon, et cardinal. Il mourut à Rome en 1474. On dit que, dans sa franchise bretonne, il reprocha un jour à Paul II, en plein consistoire, d'être orgueilleux, avare, dissimulé, et d'avoir masqué tous ces vices pour surprendre les suffrages du sacré collége.

COETLOGON (ALAIN-EMMANUEL de), vice-amiral, né en 1646, d'une famille noble de Bretagne, servit dans l'armée de terre, passa dans la marine en 1670, se distingua dans plusieurs occasions, entre autres aux combats de Bantry, en 1688, de La Hogue, en 1692, et de Velez-Malaga, en 1704. Il était parvenu au grade de chef d'escadre, lorsqu'à la mort de Château-Renaud, en 1716, il fut nommé vice-amiral. Mécontent du ministère, il prit le parti de se retirer, en 1727, au noviciat des jésuites de Paris. Quatre jours avant sa mort, en 1730, on lui envoya le bâton de maréchal ; il répondit qu'une telle faveur l'aurait flatté autrefois, mais que, près de sortir du monde, il n'en voyait plus que le néant.

COETLOGON (le comte de), officier supérieur de cavalerie, de la famille du précédent, émigra, rentra en France en 1807, et mourut en 1827. Ses principaux ouvrages sont : *David*, poème dont la 2e édit., dédiée à Louis XVIII, fut placée par l'univ. au nombre des livres qu'on peut donner en prix dans les colléges ; quelq. *Tragédies*, *Bayard amoureux, ou les Lutins de Rambouillet*, poème dédié au dauphin.

COETLOSQUET (JEAN-GILLE de), évêque de Limoges, né à St-Pol-de Léon en 1700, se démit de son siége, lorsqu'en 1758 il fut nommé précept. du duc de Bourgogne. Ce prélat aimait les lettres et ceux qui les cultivaient. Nommé en 1761 success. de l'abbé Sallier à l'Acad. franç., il répondit à quelqu'un qui le félicitait de son élection : « C'est à ma place, ce n'est pas à moi que cet honn. appartient. » Il mourut à l'abbaye de St-Victor en 1784. On ne connaît de lui que son *Disc. de réception* à l'Acad., et la réponse qu'il fit comme directeur à Saint-Lambert.

COEUR (JACQUES), né à Bourges, fils d'un orfèvre, acquit une fortune immense par le commerce, et fut nommé par Charles VII maître de la monnaie de Bourges, puis son argentier, c.-à-d. contrôleur-général des finances du royaume. Cette haute place ne l'empêcha pas de continuer son commerce ; ses relations s'étendirent dans toutes les parties du monde, et Cœur, le plus intelligent comme le plus actif de tous les négociants de son temps, faisait chaque année des profits si considérables, qu'il devint bientôt le plus riche particulier de l'Europe. L'un des ambassad. que Charles VII envoya à Lausanne en 1448 pour terminer le schisme de Félix V, Jacques Cœur, qui venait de prêter au roi 200,000 écus d'or pour conquérir la Normandie, fut accusé par Jeanne de Vendôme d'avoir empoisonné Agnès Sorel, dont il avait été l'exécut. testamentaire. Il fut arrêté ; mais il se justifia, et son accusatrice fut condamnée à lui faire amende honorable. Cepend. cette première attaque fut suivie d'une foule d'autres. On lui reprocha d'avoir altéré les monnaies, d'avoir exercé des concussions dans les provinces, d'avoir abusé du nom du roi pour extorquer des sommes considér. aux particuliers, etc., etc. Traduit devant une commission spéciale présidée par Chabannes, son ennemi le

plus acharné, il fut condamné, en 1453, à payer 400.000 écus au trésor royal, indépendamment de la confiscation de ses biens, et au bannissem. perpétuel; mais le roi lui ordonna de se retirer dans le couvent des cordeliers de Beaucaire pour y demeurer en franchise. Jacques Cœur, aidé de l'un de ses commis, auquel il avait fait épouser une de ses nièces, s'échappa de cette prison et se rendit à Rome. Le pape Calixte III lui donna le commandement d'une partie de la flotte qu'il avait armée contre les Turks. Étant tombé malade pendant la campagne, il débarqua à Chio, où il mourut en 1461, et fut enterré dans l'église des cordeliers de cette île. Bonamy a publié la *Vie* de Jacques Cœur, *Mém. de l'acad. des inscript.*, *XX;* c'est la source où puiseront à l'avenir tous les biogr. de ce grand financier. Il avait composé des *Mémoires et instructions pour policer la maison du roi et tout le royaume.* On lui doit un calcul des revenus de la France, inséré dans *le Chevalier sans reproche* de J. Bouchet, et dans *la Divis. du monde*, par Jacq. Signet. Sous Louis XI, la famille de Jacq. Cœur rentra dans ses biens; le roi ordonna la révision de son procès; mais le parlem. ne prononça pas; la contest. ne fut terminée que sous le règne de Charles VIII par une transaction entre J. de Chabannes et la veuve de Geoffroy, fils de Jacq. Cœur.

COFFIN (Charles), recteur de l'université, né près de Reims en 1676, vint achever ses études à Paris, devint professeur d'humanités au collége de Beauvais, et se fit connaître par des productions latines en vers et en prose. Sa réputat. le fit nommer en 1712 principal du même collége, où il succéda au célèbre Rollin, son premier patron. Six ans après, il fut élu recteur de l'université; il eut une grande part à l'établissement de l'instruction gratuite, dont le cardinal de Richelieu avait eu le projet. Les fonds nécessaires furent faits sur le produit des postes et messageries, qui, comme on le sait, doivent leur origine à l'université. Coffin mourut en 1749. Le *Recueil* complet de ses *OEuvres* a été publ. par l'avocat Lenglet, 1755, 2 vol. in-12, avec l'éloge de l'auteur. Le premier contient ses *Harangues*, et le second ses *Poésies*, parmi lesquelles on distingue les *Hymnes* composés pour le Bréviaire de Paris, et qui ont été traduits en franç. avec celles de Santeuil. Son *Ode sur le vin de Champagne*, en réponse à celle de Grenan pour le *vin de Bourgogne*, a été traduite par le comte de Chavigney, 1825, in-4.

COFFINHAL (Jean-Baptiste), vice-président du tribunal révolutionnaire, né en 1746, à Aurillac, département du Cantal, avait d'abord été médec., puis homme de loi. Conduit à l'échafaud comme complice de Fouquier-Tainville et de Robespierre, il subit sa sentence le 18 therm. (27 juillet 1794), avec la même impassibilité qu'il avait montrée en envoyant à la mort ses nombreuses victimes. On ne peut remarquer, sans une surprise mêlée d'indignation, que cet homme farouche, qui refusa au savant Lavoisier un sursis de 15 jours pour terminer une expérience utile, posséd. lui-même beaucoup d'instruction.

COGAN (Thomas), médecin anglais, né en 1736, reçu docteur à Leyde en 1767, après avoir pratiqué son art pendant quelque temps en Hollande, vint à Londres, où il fonda, avec Hawes, une société philanthrop. (*the royal human society*), et mourut en 1818. Il a laissé: *le Rhin, ou Voyage d'Utrecht à Francfort*, 1795, 2 vol. in-8. Une traduct. angl. des œuvres de Camper, et plusieurs *Traités* sur des matières de théologie et de morale.

COGER (François-Marie), profess. d'éloquence au collége Mazarin, recteur de l'ancienne université, né à Paris en 1723, s'était fait connaître par quelques harangues prononcées dans des occasions solennelles, et par quelques pièces de vers latins; mais sa réputation n'aurait jamais franchi le cercle de la littérature classique, s'il ne se fût attiré la haine de Voltaire en attaquant les soutiens de la nouvelle philosophie. Le *coge pecus* du philosophe de Ferney le rendit célèbre. Cet homme estimable mourut en 1780. On ne citera de lui que son *Examen critique de l'éloge du dauphin*, par Thomas, 1766, in-8; et du *Bélisaire* de Marmontel, 1767, in-12.

COGGESHALLE (Ralp), savant religieux anglais, mort en 1228, est auteur de trois ouvrages publ. sur un manuscrit de l'abbaye de St-Victor, dans l'*Amplissima collectio* de DD. Martenne et Durand, V. 548. Ce sont: *Chronicon Terræ Sanctæ*, ou *De expugnat. Terræ Sanctæ per Saladinum libellus.* Cette chronique est d'autant plus importante, que l'auteur a été le témoin des événements qu'il raconte. — *Chron. anglicanum ab anno* 1066 *ad ann.* 1200. — *Libellus de Motibus anglic. sub Johanne rege.*

COGNOLATO (Gaetan), littérateur, né en 1728, à Padoue, chancelier et théologal de l'église de Monselice, mort en 1802, est auteur de quelques discours et de la belle préface du *Lexique* latin de Forcellini. On lui doit encore: *Saggio di memoria sul territorio di Monselice, e sulla sua chiesa*, 1794.

COGROSSI (Charles-François), médecin, né vers 1680, à Crême, fut nommé professeur à l'académie de Padoue en 1710, et se fit une réputat. assez étendue par ses écrits, dont les plus connus sont: *Della natura, effetti ed uso della corteccia del Perù*, etc., Crême, 1711, in-4. — *Nuova idea del male contagioso de buoi*, Milan, 1714, in-12. — *De praxi medicâ promovendâ exercitatio præliminaris*, Crême, 1714, in-12.

COHAUSEN (Jean-Henri), médecin, né en 1665, à Hildelsheim, Basse-Saxe, exerça son art avec succès à Munster, mérita la confiance du prince évêque de cette ville, et mourut en 1750. Entre autres ouvrages, on a de lui: *Neothea*, Osnabrug, 1716, in-8, contre l'usage du thé.—*Dissertatio satirica, physico-med.-moralis, de picâ nasi*, etc., Amsterdam, 1716, in-8, contre l'usage du tabac. — *Hermippus redivivus*, Francfort, 1742, in-8; cette product. singulière dans laquelle Cohausen appuie la méthode anciennem. usitée pour ranimer

les forces vitales dans l'âge caduc, a été trad. en anglais par Campbell, et sur la version angl. en français, par Laplace, Paris, 1789, 2 vol. in-8.

COHEN-ATTHAR (ABOULMENY BEN ABOUNASR IZRAYLY HAROUNY), médecin au Kaire dans le 6e S. de l'hég. (12e de l'ère chrétienne), a écrit un excellent *Traité de la préparation des médicaments;* on croit qu'il était Juif d'origine.

COHON (ANTHYME-DENIS), prédicateur, né en 1594, à Craon, dans l'Anjou, fut en crédit auprès des rois Louis XIII et Louis XIV, s'attacha au cardinal Mazarin, dont il partagea un instant la disgrâce, et mourut en 1670, évêque de Nîmes, où il avait introduit et doté les jésuites pour lutter avec plus d'avantage contre le parti protestant qui dominait alors dans ce diocèse. Ce fut lui qui prononça l'*Oraison funèbre* de Louis XIII, et le *discours* d'usage pour le sacre de son successeur. On lui attribue en outre *Sentiments d'un fidèle sujet du roi sur l'arrêt du parlement, du 29 déc.* 1651, *contre le cardinal Mazarin*, in-8.

COHORN (MENNO baron de), surnommé *le Vauban hollandais*, né dans la Frise en 1641, entra au service à 16 ans, en qualité de capitaine, et se distingua par sa valeur brillante, non moins que par ses connaissances mathémat. dans la plupart des batailles ou des siéges dans les Pays-Bas depuis 1673; il défendit au siége de Namur, en 1692, le fort Guillaume, qu'il avait lui-même fortifié, et ne le rendit à Vauban, qui l'attaquait, qu'après que le canon en eut fait un monceau de ruines. Il contribua beaucoup à la reprise de Namur par les Hollandais, en 1695, fut nommé lieutenant-général en 1702, et mourut à La Haye en 1704, laiss. une réputation que le temps respectera. Son excellent *Traité sur une nouvelle manière de fortifier les places,* a été traduit en français, 1708, in-8. Les beaux travaux de Berg-op-Zoom sont dus à ce grand ingénieur. — Le baron Henri-Casimir de COHORN, son second fils, et l'héritier de ses connaissances et de ses talents, devint directeur des fortifications de la Hollande; mais, enclin à la misanthropie, quitta de bonne heure le service, et il mourut en 1756, dans un isolement complet. — La même famille, d'origine suédoise et d'une illustration fort antique, a fourni plus. branches, dont une établie dès le 14e S. dans le comtat Venaissin, a produit un habile officier de marine, Joseph de COHORN, mort en 1715, à Carpentras, sa ville natale, après s'être distingué en plus. occasions, et spécialement en 1664, à l'attaque de Gigeri en Barbarie, sous les ordres du duc de Beaufort.

COIGNET (GILLE), peintre, né en 1530, à Anvers, fit avec Stella le voyage d'Italie, où, très jeune encore, il s'acquit une réputation par les tableaux qu'il y exécuta dans différentes villes. De retour dans sa patrie, en 1561, il fut reçu à l'acad., et eut tant de vogue que, malgré son extrême facilité et la grande assiduité qu'il mettait au travail, il fut obligé de s'adjoindre Corneille Moleaner pour peindre le fond, le paysage et l'architecture de plusieurs de ses tableaux. Ses composit. les plus connues sont des effets de lumière. — COIGNET (Michel), probablement de la même famille, publia en 1581 un *Traité de la navigation*, et mourut à Anvers en 1623.—COIGNET (Horace), musicien, né en 1736, à Lyon, où il mourut en 1821, membre de l'académie de cette ville, ainsi que de son conservatoire des arts, est auteur de la musique du *Pygmalion* de J.-J. Rousseau.

COIGNY (FRANÇOIS DE FRANQUETOT, duc de), maréchal de France, né dans la Normandie en 1670, fit ses premières armes en Flandre, puis sur le Rhin, contribua en 1734 au gain de la bataille de Parme, la prem. du règne de Louis XV, et battit peu de temps après les impériaux à Guastalla. Cette double victoire lui valut, la même année, le bâton de maréchal de France; il commanda encore en Allemagne en 1747, et mourut en 1759. Il avait eu pour secrétaire dans ses campagnes l'aut. de l'*Art d'aimer*, Gentil Bernard. — Jean-Antoine-François comte de COIGNY, son fils, servit avec distinction, en qualité de lieutenant-général, à l'attaque de Weissembourg ainsi qu'à plusieurs autres combats ou siéges mémorables, et jouissait d'une grande faveur à la cour de Louis XV; mais un manque de déférence ou de respect qu'il se permit au jeu avec un prince légitimé lui coûta la vie en 1748, à 46 ans.

COIGNY (MARIE-FRANÇOIS-HENRI DE FRANQUETOT, duc de), maréchal et pair de France, petit-fils du vainq. de Guastalla, né en 1737, mestre-de-camp de cavalerie, servit avec distinction dans la guerre de Hanovre, se trouva dans les affaires les plus importantes, donna partout des preuves de courage et d'habileté. Nommé maréchal-de-camp en 1761, il eut dans cette campagne et la suivante le commandement de différents corps légers. Lieutenant-général en 1780, il fut député par la noblesse de Caen aux états-généraux, où il vota constamment avec la minorité, dont il signa les protestations. Sorti de France en 1792, il servit dans l'armée des princes, et passa ensuite en Portugal, où il parvint au grade de capitaine-général. De retour en France en 1814, il fut créé pair, maréchal et gouverneur des Invalides; il mourut en 1821.

COINSI (GAUTHIER de), prieur de l'abbaye de St-Médard, né en 1177, à Amiens, mort en 1236, a laissé en MSs. une trad. française rimée des *Miracles de Notre-Dame,* recueil de contes dévots écrits primitivement en latin par Hugues Farsi, Herman, Guibert de Nogent, etc., et l'augmenta de tout ce que la tradition put lui fournir de sujets analogues. Son MSs., dont la bibliothèque royale possède plusieurs copies, est le sujet d'une *Dissertation* de Louis Racine, insérée dans le t. XVIII de l'académie des inscriptions. Quelques-uns des contes de Gauthier de Coinsi ont été publiés par Legrand d'Aussi, dans son *Recueil de fabliaux*.

COINTE (CHARLES LE), savant oratorien, né à Troyes en 1611, accompagna en Allemagne l'ambassadeur Servien, qu'il aida puissamment dans les négociat. du traité de Munster, et après avoir été employé à quelq. autres missions, fut appelé

à Paris, où il termina sa vie en 1679, entouré de la considération des personnes de la plus haute distinction. Le plus important de ses ouvrages a pour titre : *Annales ecclesiast. Francorum,* Paris, 1665-1683, 8 vol. in-fol., dep. l'an 417 jusqu'en 845. Le 8e vol. a été publié par le P. Dubois, qui l'a fait précéder de la *Vie* de l'auteur en forme de préface. C'est un ouvrage très savant, et qui sera toujours utilement consulté pour l'histoire des prem. temps de la monarchie.

COINTE (GÉDÉON LE), né à Genève en 1714, pasteur, puis professeur de langue hébraïque, nommé bibliothécaire en 1767, mourut en 1782. On lui doit une trad. franç. de la *Harangue de Démosthène sur les immunités,* 1750, in-8. — *Lettre sur le prix de la vie,* écrite à l'occasion de l'*Essai de philosophie morale,* inséré dans le *Journal britannique,* 1750. — *Sermon sur la révocation de l'édit de Nantes,* et des *Sermons choisis,* publ. par son fils, 1783, 2 vol. in-8.

COINTE (JEAN-LOUIS LE), militaire instruit, né en 1729 à Nîmes, servit dans l'infanterie, puis obtint une compagnie dans le régiment de Conti cavalerie, fut admis à l'académie de sa ville natale, où il lut plusieurs *Dissertat.,* dont l'une sur la *pêche de l'or* dans quelques rivières des Cévennes, a été publ. par Toussaint; *Observat. sur la physique,* 1755, et les autres étaient encore MSS. à la publication de la *Bibliothèque historique de la France,* où l'on en trouve les titres. Mais Le Cointe est principalement connu par les deux ouvrages suivants, qui sont estimés des gens de l'art : *Science des postes militaires,* etc., 1750, in-12; c'est un extrait fort bien fait de l'ouvrage de Clairac (*v.* ce nom). — *Comment. sur la retraite des dix mille,* 1766, 2 vol. in-12.

COINY (JACQUES-JOSEPH), graveur, né à Versailles en 1761, élève de Lebas, fit en 1788 le voyage d'Italie, où il passa quatre ans, uniquement occupé de perfectionner ses disposit. par l'étude des chefs-d'œuvre. De retour à Paris, où il était déjà connu par sa belle suite d'estampes pour les *Fables de La Fontaine,* il grava plusieurs planches pour les éditions in-fol. d'Horace et de Racine, le *Voyage d'Égypte* de Denon, le *Voyage pittoresque de Constantinople* de Millius, etc. La gravure de la *Bataille de Marengo,* d'après le tableau de Lejeune, accrut encore sa réputation, et les amateurs concevaient de son talent mûri par l'âge et la réflexion les plus grandes espérances. Mais la fatigue que lui avait causée un rude travail acheva de ruiner sa santé, naturellem. délicate, et il mourut en 1809, à 48 ans.

COISLIN (PIERRE DU CAMBOUST de), cardinal, né à Paris en 1636, fils de César, colonel-général des Suisses, destiné à l'état ecclésiastique, fut dès l'âge de sept ans pourvu de plusieurs bénéfices. Nommé en 1665 évêque d'Orléans, il gouverna ce diocèse avec beaucoup de zèle, le dota de plusieurs établissements charitables, et sut, après la révocation de l'édit de Nantes, le préserver de la persécution qui s'étendait, comme on le sait, sur plusieurs autres points de la France. Nommé gr.-aumônier en 1695, il reçut la même année le chapeau de cardinal, et mourut à Versailles en 1706. — Son neveu, COISLIN (Henri-Charles du CAMBOUST, duc de), év. et prince de Metz, prem. aumônier du roi, né à Paris en 1664, remplaça son frère Pierre, duc de Coislin, à l'Acad. franç. en 1710, et fut, en 1726, nommé honoraire de l'acad. des inscript. Ses diocésains durent à ses soins d'utiles établissem. et plus. fondat. pieuses. Il eut avec la cour de Rome quelq. démêlés au sujet de la bulle *Unigenitus.* Héritier de la précieuse biblioth. du chancelier Séguier, il chargea le prélat de Montfaucon de dicter le *Catalogue* des MSs. grecs, et légua cette vaste collection à l'abbaye de St-Germain-des-Prés, d'où elle est parvenue à la bibliothèque royale. Ce prélat mourut en 1732.

COITIER (VOLCHER), sav. anat., né à Groningue en 1534, mort à la fin du 16e S., médec. à la suite des armées franç., fit, dans plus. branches de son art, d'utiles découvertes qu'il a consignées dans les écrits suiv. : *De ossibus et cartilaginibus corporis humani tabulæ,* Bologne, 1566, in-fol. : un extrait de cet ouvr., publ. par Henri Eysson, 1659, in-12, a été recueilli dans la *Biblioth. méd.* de Leclerc et Monget.—*Extern. et intern. principalium humani corporis partium tabulæ,* etc., Nuremberg, 1573, in-fol. — *G. Fallopii lectiones de particulis similaribus humani corporis, ex div. exempl. collectæ,* etc., ibid., 1575, in-fol.

COKE ou COOKE (sir ÉDOUARD), jurisc. angl., né en 1549 à Mileham, au comté de Norfolk, élevé à l'univ. de Cambridge, ayant acquis une haute réputation comme avocat, devint successivem. sollicit. de la reine Élisabeth en 1592, orateur de la chambre des communes et procur.-gén. à peu près dans le même temps, enfin présid. (*chief justice*) de la cour des plaids communs en 1606, et prem. juge du *ban du roi* en 1613. Toutefois ces hautes faveurs ne furent pas sans mélange de disgrâces; l'âpreté de son caractère et surtout l'envie, qui ne manque jamais de poursuivre le mérite, lui avaient suscité de nombr. ennemis, dont le plus actif fut le fameux Bacon. Les affaires les plus mémorables qu'il fut chargé de poursuivre, et dans lesquelles il déploya une habileté et un talent qu'on est fâché de voir ternis par la rigidité de son humeur, sont celles du comte d'Essex et de sir W. Raleigh : sa conduite comme membre du conseil privé, dans l'informat. du procès des assassins de sir Thomas Overbury, fut plus mesurée, mais ne lui attira pas moins de sanglantes vexations; il s'était aliéné le favori Buckingham par sa vigoureuse opposit. aux empiétements de la cour, et finit cependant par triompher de ses ennemis. Il mourut dans ses terres au comté de Buckingham, en 1634, après s'être montré, jusque dans une extrême vieillesse, l'ardent défenseur des droits du peuple anglais. On a de ce magistrat célèbre : *Rapport de divers jugements rendus sur des cas nouveaux,* en 5 parties, 1660-65. — *Recueil des div. procédés dont se compose la partie pratique des*

lois, 1614.—*Institutes des lois d'Angleterre*, ouvr. divisé en 4 parties, dont la prem. parut en 1628, et les trois autres après la mort de l'auteur; la 18e édit., Londres, 1823, 2 vol. in-8, 1re partie, renferme des augmentat. considérables de Hargave et Butler; pour compl. l'ouvr., on y joint les deux autres parties, 1817, 4 vol. gr. in-8.

COL DE VILLARS (Élie), médec., né en 1675 dans l'Angoumois, de parents protestants, acheva ses études à Paris, abjura, et, reçu docteur en 1713, fut bientôt pourvu d'une chaire de chirurgie et d'anatomie, devint successivement médecin du roi au Châtelet, médecin titulaire de l'Hôtel-Dieu et doyen de la faculté, et mourut en 1747. On a de lui : *Cours de chirurgie, dicté aux écoles de médecine*, 1738, 4 vol. in-12, auxquels il faut joindre un *Traité* sur les fractures et les luxations, par Poissonnier, 1748, in-12. — *Dictionn. franç.-latin des termes de médec. et de chirurgie, avec leur définition*, etc., un vol. in-12, 1740 et 1760 : c'est un extrait d'un lexique plus considérable auquel l'auteur travaillait depuis 30 ans, et qui n'a point été publié.

COLALTO, acteur de la Comédie-Ital., y fut reçu en 1760 pour jouer les rôles de Pantalon. Il a composé pour ce théâtre plus. pièces ou plutôt des canevas, qu'il remplissait de verve, comme l'avaient fait avant lui, et souv. avec le plus grand succès, les acteurs de l'ancienne troupe italienne. Toutes ces pièces sont aujourd'hui complétem. oubliées, à l'exception des *Trois jumeaux vénitiens*, dont le fond seul appartient à Colalto, car le dialogue est d'Hèle et Cailhava. Cette pièce, imprimée en 1777, in-8, est bien intriguée, pleine de situations originales et de vrai comique. L'auteur y jouait les trois rôles des jumeaux avec un grand talent. Colalto mourut en 1778.

COLANGELO (François), orator., né à Naples dans le 18e S., dut à ses talents son élévation au siége épiscopal de Castellamare, fut nommé président du conseil de l'instruct. publique dans le royaume, et mourut le 15 janv. 1836. Il a laissé plus. opusc. littér. rec. en 2 vol.; *Galilée proposé pour guide à la jeunesse; Apologie de la religion chrét.*, 2 vol.; *Hist. des philosophes et mathémat. napolitains*, 3 vol.

COLARDEAU ou COLLARDEAU (Julien), procureur du roi au présidial de Fontenay-le-Comte vers 1590, mort en 1669, est aut. des ouvr. suiv. : *Larvina, satyricon in chorearum lascivias et personata tripudia*, Paris, 1619, in-8 : c'est (comme l'indique son titre) un poème satir. contre les bals et mascarades. — *Tableaux des victoires de Louis XIII*, ibid., 1630, in-12. — *Description du château de Richelieu*, in-8. Ces deux dern. écrits sont également des poèmes. On trouve encore dans *le Sacrifice des Muses au cardinal de Richelieu*, par Bois-Robert, une *Ode* de Colardeau sur le vaisseau nommé *le Grand-Armand*.

COLARDEAU (Charles-Pierre), poète franç., né à Janville, dans l'Orléanais, en 1732, montra de bonne heure un goût décidé pour la poésie française, qui lui fit négliger un peu l'étude des langues anciennes. Son début fut l'*Épître d'Héloïse à Abailard*, imitée de Pope. Peu de temps après il publ., avec moins de succès, l'héroïde d'*Armide à Renaud*, dont le fond et les idées appartiennent au Tasse. Après ces essais, Colardeau travailla pour le théâtre, et fit jouer successivement les trag. d'*Astarbé*, 1758, de *Caliste*, 1760; cette dernière est une imitat. de la pièce angl. de Rowe : *la Belle pénitente*. Ces deux ouvr. prouvèrent plus de talent pour la versification que pour la composition dramatique, et n'obtinrent qu'un succès passager. L'aut. avait encore moins de dispositions pour la comédie, si l'on en juge par *les Perfidies à la mode*, pièce en 5 actes, qui ne fut point représentée. Colardeau publ. encore plus. autres poésies, fut nommé à l'Académie franç. en 1776, et mourut avant le jour de sa récept., le 7 avril même année. La Harpe le remplaça. Des mœurs douces, un caractère indulgent et ennemi de la satire, rendaient son commerce facile et sa société agréable. Ses *OEuvres* recueillies, Paris, 1779, 2 vol. in-8, ont été réimprimés en 1811, 4 tom. in-18. Ses *OEuvres choisies* ont eu plus. édit. dans différents formats; la plus belle est celle de Janet, 1824, in-8.

COLAS (Jacques), ligueur, né à Montélimart vers le milieu du 16e S., fils d'un profess. en droit, suivit d'abord le barreau et devint vice-sénéchal du bailliage. Nommé député aux états de Blois, il embrassa les intérêts des princes de la maison de Lorraine; et, à son retour en Dauphiné, abandonnant la magistrature pour le métier des armes, il leva un corps de 1,200 arquebusiers, et fit une guerre acharnée aux protestants. La Ligue crut devoir récompenser ses services et lui fit obtenir, par le crédit du duc de Mayenne, des lettres de noblesse, la charge de grand-prevôt de France et plus. autres distinctions. Après la prise de La Fère, où il commandait, il passa au service de l'archiduc Albert, fut fait prisonn. à la bataille de Niewport en 1600, et conduit à Ostende, où il mourut. L'historien de Thou représente Jacques Colas comme un homme audacieux, entreprenant, et ajoute qu'il était devenu redoutable au duc de Mayenne lui-même, auteur de son élévation.

COLAS (Jean-Franç.), appelé aussi *Guyenne*, du nom de sa mère, né à Orléans en 1702, entra chez les jésuites, qu'il quitta pour des raisons de santé, avant d'avoir prononcé ses derniers vœux, devint chancelier de l'église royale de St-Aignan, et mourut en 1772. On a de lui : *Oraison funèbre de L., duc d'Orléans*, etc., Orléans, 1752, in-4. — *Discours sur la Pucelle d'Orléans*, ib., 1766. — *Le Manuel du cultivateur dans le vignoble d'Orléans*, Orléans, 1770, in-8, écrit estimé.

COLASSE (Paschal), maître de musique de la chapelle du roi, né à Paris en 1639, mort à Versailles en 1709, fut l'élève et le gendre de Lulli, qu'il imita servilement dans ses compositions. On a de lui dix *opéras* complétem. oubliés aujourd'hui, des *motets*, *cantates*, *stances*, etc., qui ont eu le même sort.

COLAUD (Claude-Silvestre, comte), lieuten.-génér., né à Briançon en 1754, annonça de bonne heure une vocation décidée pour l'état militaire. Engagé contre le gré de ses parents dans la légion de Lorraine, il consentit à ce que son congé fût racheté; mais rien ne pouvant vaincre son penchant, il reprit quelques années après du service dans le régim. du roi, dragons. Sous-lieutenant en 1784, il était en 1792 capit. au 1er régim. de chasseurs à cheval. Il se distingua à la bataille de Valmy, devint aide-de-camp du vicomte de Noaille et parvint rapidement au grade de général de brigade. Blessé d'un biscaïen à la bataille de Hondscoote (8 sept. 1793), il fut élevé pour sa belle conduite dans cette journée au grade de génér. de divis. A peine remis de sa blessure, il fut renvoyé de l'armée du Nord à l'armée de la Moselle, puis à celle des Alpes, revint en 1796 à l'armée du Rhin, et prit partout une grande part aux succès des Français. Quoique appelé au sénat dès l'an IX, il ne termina sa carrière militaire qu'en 1809 par la défense d'Anvers. L'un des membres du sénat qui tentèrent de mettre un frein à l'ambition de l'emper., il tomba dès-lors dans une espèce de disgrâce dont il ne chercha point à se relever. Créé pair par le roi, il ne voulut accepter aucune fonct. pendant les *cent-jours*, reprit ses dignités en 1815; l'un des juges du maréchal Ney, il se réunit à ceux de ses collègues qui tentèrent d'empêcher la condamnation à mort, et cette conduite généreuse fut d'autant plus remarquée, que plus. des anciens amis du maréchal n'eurent pas le même courage. Le général Colaud mourut en 1819. — Colaud de la Salcette (Jacques-Bernardin), parent du préc., né à Briançon en 1783, chanoine de St-Dié, député aux états-génér., puis à la convention, voulut, à raison de son caract. ecclésiast., s'abstenir de prendre part au procès de Louis XVI; mais forcé d'être l'un de ses juges, il vota pour la détention jusqu'à la paix. A la fin de la session, il passa au conseil des cinq-cents, et mourut en 1796.

COLBATCH (John), médec. angl., membre du collége de médecine de Londres, fut un véritable empirique dont les connaiss. étaient loin d'égaler les prétentions. Il mourut en 1698, laissant plus. tr. de médec. et de chirurgie réunis et publ. sous ce titre : *A collection of tracts chirurgical's and medical's*, Londres, 1704, in-8. Un de ces tr. a été trad. en franç., sous ce titre : *Dissert. sur le gui, remède spécifique pour les maladies convulsives*, Paris, 1729, in-12. Dans cet opuscule, il cherche à démontrer que le gui du chêne, malgré sa réputat., n'a pas d'autres propriétés que celui qui croît sur les autres arbres.

COLBERT (Jean-Baptiste), ministre et secrét.-d'état, contrôleur-gén. des finances sous Louis XIV, né en 1619 à Reims, descendait d'une ancienne famille d'Écosse; il montra dès sa jeunesse une rare aptitude pour les affaires, et s'occupait des moyens de faire fleurir le commerce à un âge où il ne pouvait guère prévoir qu'il serait un jour chargé de le protéger. Placé par Saint-Pouange, son parent, dans les bureaux du secrét.-d'état Letellier, celui-ci le fit connaître au card. Mazarin, qui, devinant le mérite du jeune commis, le nomma son intendant. Colbert servit avec zèle les intérêts du prem. ministre, et se prépara dans le silence à prendre part à l'administration du royaume. Il n'avait que 29 ans lorsqu'il fut nommé conseiller-d'état. Il suivit son patron pendant les guerres de la Fronde, et fut chargé de toutes les dépenses faites pour le service de la cour. Lorsque Mazarin, poursuivi par la haine publique, se retira à Cologne, Colbert resta l'agent secret de la corresp. que le card. ne cessait point d'entretenir avec le conseil de la reine régente. Rentré en France, Mazarin récompensa la conduite prudente de Colbert, en l'admettant dans sa plus intime confidence, et en le comblant de bienfaits, ainsi que sa famille. Il le nomma son exécuteur testamentaire, et le recommanda au roi comme un homme digne de toute sa confiance. Louis XIV, déjà décidé à gouverner par lui-même, se fit initier par Colbert dans la connaissance des affaires, puis le nomma intendant des finances. L'administr. de Fouquet fut dévoilée au monarque; après la chute de ce surintendant, Colbert eut seul la direction des finances avec le titre de contrôleur-général. Il avait à réparer les maux qu'avait amenés le règne orageux du faible Louis XIII, les opérations brillantes mais forcées du cardinal de Richelieu, la longue querelle de la Fronde, le désordre complet des finances sous Mazarin. Le ministre ne négligea rien pour atteindre ce but. Chaque année de son administr. fut signalée, soit par l'introduct. de nouvelles manufact., soit par le rétablissem. et l'accroissem. des anciennes; et afin de faciliter l'écoulement de leurs produits, il fit réparer les grandes routes, ouvrir de nouv. communicat., construire le canal de Languedoc, dresser les plans de celui de Bourgogne, ériger en ports francs Marseille et Dunkerque; il multiplia les entrepôts, accorda des primes pour les importations et les exportat., créa des chambres d'assurance, donna de la considération au commerce, et fit comprendre aux nobles qu'ils pouvaient s'y livrer sans déshonneur. Lorsque Louis XIV eut ajouté aux attribut. de Colbert le départem. de la marine, en 1669, ce ministre, ne trouvant dans les ports de l'état que de vieux vaisseaux que Mazarin y avait laissés pourrir, commença par en acheter et bientôt en fit construire. Le port de Rochefort fut, pour ainsi dire, créé de nouveau; quatre grands arsenaux maritimes furent construits à Brest, à Toulon, à Dunkerque et au Hâvre. Dès 1672, la France avait dans ses ports 60 vaisseaux de ligne et 40 frégates; et en 1681, victorieuse sur mer comme sur terre, elle comptait jusqu'à 198 bâtim. de guerre et 166,000 hommes classés pour tous les services. Ce fut par les conseils de Colbert que Louis XIV fit entreprendre la réforme des ordonnances civiles et criminelles, achevée en 1670. Les acad. des inscript. et belles-lettres, des sciences, d'architect., furent successivem. fondées (de 1663 à 1671) sous les auspices

de ce gr. ministre. Par ses soins, l'acad. de peinture avait reçu une organisat. nouvelle, et l'école fut établie. Il augmenta la biblioth. du roi et le Jardin-des-Plantes, fit bâtir l'Observatoire, y appela Huyghens et Cassini, envoya des astronomes et des physiciens à Cayenne pour y faire des observations, et fit commencer la méridienne qui traverse toute la France. Il contribua à l'embellissement de Paris par la construct. de quais, de places publiques, de portes triomphales, des boulevards du nord, de la colonnade du Louvre et du jardin des Tuileries. Au sein des honneurs, avec une fortune qui s'élevait jusqu'à 10 millions, Colbert fut loin d'être heureux; il essuya des intrigues, se vit souvent traversé par des rivalités, par des jalousies : ce fut surtout la haine de Louvois qui lui attira ses plus cuisantes peines. Il mourut en 1683, épuisé de travail, rongé par les inquiétudes et le chagrin, luttant avec peine contre les embarras présents, et prévoyant avec effroi ceux dont l'avenir menaçait encore l'état. Le peuple, dont il avait été le plus zélé défenseur, le poursuivit dans son aveugle haine, troubla ses funérailles et voulait violer son cercueil. On fit circuler contre sa mémoire des épitaphes, des sonnets, des épigrammes, des chansons et des pamphlets dégoûtants (toutes ces pièces, au nombre de 100, ont été rec. à Cologne, 1693, in-12). Il est cepend. le seul ministre des finances qui, chez nous, ait conservé son emploi jusqu'à sa mort : c'est peut-être aussi celui qui connut le mieux cette maxime, que les intérêts du peuple sont les véritables intérêts du souverain : il la mit en pratique avec une rare persévérance; et si Louis XIV obtint le titre de grand, c'est surtout à Colbert qu'il en est redevable. Quant à l'origine des dix millions qui composaient sa fortune à l'époque de sa mort, il prouva que pendant 22 ans d'administration les appointements de ses places et les bienfaits du roi avaient pu lui donner les moyens de réunir un pareil avoir. Il existe aujourd'hui à la biblioth. du roi les *Mém. et dépêches du card. Mazarin et de J.-B. Colbert à M. Letellier, pendant le voyage de Bordeaux en* 1650, et les *Mém. de J.-B. Colbert*, 2 vol. MSs. in-fol. La *Vie de J.-B. Colbert*, impr. à Cologne en 1695, in-12, est un libelle injurieux, qui est de Sandras de Courtilz. Le *Testament polit. de J.-B. Colbert*, publ. à La Haye, 1694 et 1704, in-12, mauvaise copie de celui *du card. de Richelieu*, a été fabriqué par le même de Courtilz. *L'Éloge* de ce ministre fut mis au concours par l'Acad. franç. en 1773, et le prix décerné à Necker. L'ouvr. où l'on trouve le meill. résumé des faits et des jugements relatifs à Colbert, est celui de Montyon : *Particularités sur les ministres des finances*. Lemontey a lu en 1822, dans une séance de l'Acad. franç., une *Notice sur Colbert*, publ. dans la *Galerie franç.*, in-4.

COLBERT (Charles), marquis de Croissy, frère du précéd., né à Paris en 1629, mort en 1696, fut successivem. conseiller-d'état, présid. au conseil supér. d'Alsace, prem. président au parlem. de Metz, intendant de justice, ambassad. en Angleterre, l'un des plénipotent. de France au congrès de Nimègue, et ministre secrét.-d'état en remplacement d'Arnauld de Pompone. On a de lui des *Mémoires* sur l'Alsace, les trois évêchés et le Poitou; des *Lettres* concernant ses différentes missions diplomatiques, conservés MSs. à la biblioth. du roi. Les lettres qui ont rapport au traité de Nimègue ont été impr. avec celles du comte d'Estrade et du comte d'Avaux, La Haye, 1710, 3 vol. in-12. — Colbert (Édouard-François), comte de Maulevrier, autre frère de J.-B. Colbert, fut ministre-d'état, chev. des ordres du roi, lieuten.-général des armées, gouverneur de Tournai, et mourut en 1693.

COLBERT (Jean-Baptiste), marquis de Seignelay, fils aîné de J.-B. Colbert, né à Paris en 1651, fut formé aux affaires par son père, qui obtint pour lui la survivance de sa charge de secrétaire-d'état au départem. de la marine. Il commença à l'exercer seul, en 1676, et donna tous ses soins à la prospérité de la marine et du commerce. Il s'embarqua sur la flotte que Louis XIV avait envoyée en 1684 devant Gênes pour bombarder cette ville, et ramena à Versailles le doge et les quatre sénateurs qui firent au roi toutes les soumissions que l'on exigeait d'eux (*v.* Lescaro). En 1688, il s'embarqua de nouveau sur la flotte destinée à combattre les forces combinées de l'Angleterre et de la Hollande; il dirigea deux ans plus tard le nouvel armement qui eut lieu contre les mêmes puissances, et mourut cette année, d'une maladie de langueur. — Colbert (Jacques-Nicolas), frère du précéd., né à Paris en 1654, entra dans l'état ecclésiast., fut doct. de la maison et société de Sorbonne, abbé du Bec, archev. de Rouen, membre de l'Acad. franç., de celle des inscript. et belles-lettres, et mourut en 1707. — Colbert (Antoine-Martin), frère des préc., mort en 1689, fut bailli de Malte, et général des galères de cet ordre. — Colbert (Jules-Armand), 4e fils du grand Colbert, leut.-génér. des armées du roi, mourut à Ulm en 1704, des suites des blessures qu'il avait reçues à la bataille d'Hochstett.—Colbert (Michel), parent des précéd., entra dans l'ordre des prémontrés, en devint abbé-général en 1670, et mourut à Paris en 1702. On a de lui : *Lettre d'un abbé à ses religieux*, Paris, 2 vol. in-8. — *Lettre de consolations*, adressées à sa sœur, qui venait de perdre son mari, premier président au parlem. de Rouen. — Colbert, duc d'Estouteville, petit-fils du grand Colbert, mort vers 1780, a trad. en français : *La Divine comédie de Dante*, Paris, 1796, in-8. Cette trad. a été publ. par les soins de Sallior, qui l'avait revue. On croit que le duc d'Estouteville a travaillé avec Fréron à l'imitat. en prose du 8e chant de l'*Adone* du cavalier Marini, publ. sous le titre des *Vrais plaisirs, ou les Amours de Vénus et d'Adonis*, 1748, in-12, et réimpr. sous celui d'*Adonis*, poëme, 1775, in-8.

COLBERT (Jean-Bapt.), marquis de Torcy, fils de Ch. Colbert, marquis de Croissy, né à Paris en

1665, suivit comme son père la carrière diplomatique, fut ambassad. en Portugal, en Danemarck, en Angleterre, secrétaire et gr.-trésorier d'état, ministre des affaires étrangères en 1688, surintendant-général des postes en 1699. Il ouvrit au conseil privé l'avis d'accepter le testament de Charles II, qui, à défaut d'héritier, laissait le trône d'Espagne à un prince de la maison de Bourbon. Malgré ses nombreux et importants services, il fut obligé, sous la régence, de se démettre de ses emplois. L'académie des sciences l'admit au nombre de ses membres honoraires en 1718, et il mourut en 1746. On a de lui des *Mémoires* pour servir à l'hist. des négociations depuis le traité de Riswick jusqu'à la paix d'Utrecht, La Haye (Paris), 1756, 3 vol. in-12. « Ces *Mémoires*, dit Voltaire, renferment des détails qui ne conviennent qu'à ceux qui veulent s'instruire à fond ; on y reconnaît le goût de la cour de Louis XIV ; mais leur plus grand prix est dans la sincérité de l'auteur ; c'est la modérat. elle-même qui conduisait la plume. » On trouve encore dans les *Mémoires* de l'académie des sciences, année 1741, un autre écrit du marquis de Torcy, intit. : *Relation de la Fontaine sans fond*, de Sablé, en Anjou.—COLBERT (Charles-Joachim), second fils du marquis de Croissy, né à Paris en 1667, embrassa l'état ecclésiast., et fut conclaviste du cardinal de Furstemberg, lors de l'élect. du pape Alexandre VIII. Nommé à l'évêché de Montpellier, en 1697, il travailla avec succès à la conversion des calvinistes, s'opposa, par plus. *Lettres pastor. et mandements*, à la bulle *Unigenitus*. Quelq.-uns de ses écrits, recueillis en 3 vol. in-4, 1740, furent condamnés à Rome. Ce prélat mourut en 1738.

COLBERT (AUGUSTE-MARIE-FRANÇOIS), général de brigade, né à Paris en 1777, fils du comte Louis-François-Henri Colbert, mestre-de-camp d'infanterie, entra fort jeune au service comme simple soldat, devint aide-de-camp du général Grouchy en 1795, puis de Murat qu'il suivit en Italie et en Égypte. Il fut nommé chef d'escadron à Salahiel sur le champ de bataille, et blessé grièvem. au siége de St-Jean-d'Acre. De retour en France avec Desaix, il suivit ce général en Italie, signala sa valeur à la bataille de Marengo, et fut immédiatement nommé colonel du 10ᵉ régim. de chasseurs. Il fit à la tête de ce corps la campagne que commença la victoire d'Austerlitz, et fut chargé par Napoléon de porter à l'emper. Alexandre les conditions de la paix. Nommé général de brigade en 1806, il fit la campagne de Prusse, eut part à la bataille d'Iéna, et fut cité dans le 8ᵉ bulletin pour avoir exécuté avec succès plus. charges de cavalerie. Envoyé en Espagne en 1808, il y commanda l'avant-garde de la cavalerie du duc d'Istrie, remporta plus. avantages sur l'armée de Castaños, et fut tué dans une reconnaissance le 3 janvier 1809. Un décret impérial, qui n'a jamais reçu d'exécut., ordonna que la statue du général Colbert serait placée sur le pont de la Concorde, avec celle des génér. tués sur le champ de bataille.

COLBERT (ÉDOUARD-CHARLES-VICTURNIN de), contre-amiral, né en 1758, entra dans la marine en 1774, fit la guerre d'Amérique, d'où il rapporta la décoration de Cincinnatus, et fut nommé capit. de vaisseau en 1791. Il émigra peu de temps après, fit la campagne de 1792 à l'armée des princes, et se rendit à Quiberon. Échappé par miracle au désastre de cette journée, il gagna la Vendée, et devint aide-de-camp de Stofflet, ancien garde-chasse du comte de Colbert-Maulevrier, son frère. Il passa ensuite en Amérique, revint en France en 1803, et lors de la restaurat. fut nommé capitaine des gardes du pavillon-amiral. Député d'Eure-et-Loire à la chambre de 1815, il y vota constamm. avec la majorité, et l'année suivante fut nommé contre-amiral. Mis à la réforme par l'ordonnance d'octobre 1817, il ne put supporter cette sorte de disgrâce, et mourut de chagrin le 2 février 1820.

COLCHEN (VICTOR, comte), pair de France, né à Metz en 1752, se destina de bonne heure à la carrière administrat. Nommé 1ᵉʳ secrét., puis subdélégué des intendances de Pau et d'Auch, plus tard il devint chef de division au ministère des affaires étrangères. La révolution, qui l'avait trouvé dans cette place, l'y laissa. Nommé en 1800 préfet de la Moselle, il fit partie de la commission chargée de négocier la paix avec l'Angleterre. Ses talents et les services qu'il avait rendus dans les temps les plus difficiles furent récompensés en 1804 par sa nomination au sénat. Il adhéra à la déchéance de l'empereur, et fut nommé pair en 1814. Ayant siégé pendant les *cent-jours*, il n'y fut réintégré qu'en 1819, vota constamment avec le parti libéral, et mourut en 1830.

COLDORÉ (JULIEN DE FONTENAI, dit), ainsi appelé parce qu'il portait au cou des chaînes d'or (distinction honorifique alors usitée), graveur en pierres fines, vivait sous le règne de Henri IV, dont il grava plus. fois le portrait en creux. Ces morceaux sont remarquables par leur parfaite ressemblance, ainsi que par le fini des détails ; on les estime presque à l'égal des pierres antiques. Ce fut cet artiste qui eut l'honneur de graver le *portrait-modèle* de la reine Élisabeth d'Angleterre.

COLE (THOMAS), ministre dissident anglais, mort en 1707, fut principal du collége de Ste-Marie à Oxford, et compta Locke au nombre de ses disciples. Expulsé comme non conformiste, à la restauration, il vint s'établir à Londres, et devint un des profess. de Pinners-Hall. On a de lui des *Disc. sur la régénération, la foi, la pénitence, la religion chrétienne*, et d'autres ouvr. mystiques. — Un autre Thomas COLE, également ministre dissident, vivait au commencem. du 18ᵉ S., et fut en correspond. avec le botaniste Dillenius. Il avait formé un herbier, que dans un accès de ferveur religieuse il livra aux flammes comme une œuvre trop mondaine.

COLEONI (BARTHÉLEMI), capitaine ou condottiere ital. du 15ᵉ S., né à Bergame, apprit le métier des armes à l'école de Sforza et de Braccio Montone, deux des plus fameux généraux de cette époque.

Il entra d'abord au service des Vénitiens qui lui donnèrent le commandem. des troupes employées contre Philippe Visconti, duc de Milan, et après avoir remporté div. avantages sur ce prince ou ses lieuten., il se mit à son service et lui fut très utile contre les Vénitiens. Arrêté par ordre de Visconti, qui ne pouvait pas avoir une gr. confiance dans sa fidélité, il ne sortit de prison qu'à la mort de ce prince en 1447, délivré par les Milanais, qui l'élurent leur général en chef. Il aida ses libérateurs à repousser les Français; mais dès l'année suiv. il rentra au service des Venitiens, qu'il abandonna de nouv. pour aider Fr. Sforce à se rendre maître de Milan, et revint prendre le commandem. des armées vénitiennes, qu'il conserva cette fois pend. plus de 20 ans. Sur la fin de sa vie, on lui offrit de le mettre à la tête d'une expédit. contre les Turks; mais elle n'eut pas lieu. Colconi mourut en 1475, laiss. des richesses immenses qu'il partagea entre ses quatre filles, léguant en outre des sommes considér. à la ville de Bergame et même à la république de Venise, qui lui fit élever une statue équestre en bronze doré. Il est le prem. qui ait donné des affûts aux canons et introduit l'usage de l'artillerie de campagne.

COLER (Jean), pasteur du Mecklembourg, né dans le 16e S., s'occupa très utilem. de l'agriculture et de l'économie rurale; il paraît être le premier qui ait présenté du maïs en Allemagne. Ses observat., sous la forme d'un calendrier, indiquent jour par jour les travaux du laboureur. Cet ouvr. (*Calendar. perpet. œconomic.*), impr. pour la prem. fois en 1772, in-4, a subi des changem. et des augmentat. dans les nombr. réimpr. qui en ont été faites, et il a été inséré par l'auteur dans son gr. traité d'économie domestiq. (*Æconomic. oder Hausbach*), Wittemberg, 1575, 1602, in-4; 1632, in-fol. J. Coler mourut en 1639, dans un âge très avancé. — Son petit-fils, nommé comme lui Jean, a publ.: *Dissertat. de bombyce*, Giessen, 1665, in-4.

COLER (Jean-Christophe), théol., bibliogr., né en 1691, dans la Thuringe, fut ministre et prédicateur de la cour du duc de Saxe-Weimar, et mourut en 1736. On a de lui entre autres ouvr.: *Hist. Gothofr. Arnoldi*, Wittemberg, 1718, in-8.—*Acta litter. acad. wittembergensis*, ibid., 1719, in-8.— *Biblioth. théol. choisie* (en allemand), Leipsig, 1724-36, 7 vol. in-8, publ. par cahiers. Coler n'a rédigé que les 36 prem.; les suiv. sont de G.-Ern. Bartholomei.—*Anthologia, seu epist. varii argumenti*, Leipsig, 1725-28, 6 cahiers form. un vol. in-8. — *Remarques importantes sur div. sujets de théol., d'hist. natur., de critique et de littérature* (en allem.), ibid., 1734, in-8.—*Acta hist. eccles.*, Weimar, 1744 et années suiv., 120 cahiers in-8 : les 5 prem. sont de Coler, les autres appartiennent à G.-C. Bartholomei jusqu'au no 96, et le surplus à J. Christian, son frère, conservateur de la bibliothèque ducale de Weimar.

COLERIDGE (S.-T.), poète angl., né vers 1770 à Bristol, fit ses études à Oxford, et n'avait pas encore quitté le collége qu'il était déjà connu par des poésies pleines de verve et d'imaginat. Sa réputat. ne fit que s'accroître depuis; malheureusement son enthousiasme pour la philosophie et le mysticisme germaniq. l'a jeté quelquefois dans un vague d'idées qui le rend difficile à comprendre. Ses poésies se distinguent d'ailleurs par un ton simple et naïf, par une grande richesse d'expressions, et par l'harmonie et l'élégance. Il mourut en 1834. Outre des *Leçons sur Shakespeare* et des traduct. du *Wallenstein* de Schiller, on cite de Coleridge *la Chute de Robespierre*, drame histor., 1794, in-8. — *Conciones ad populum*, 1795, in-8. — *Poèmes sur div. sujets*, 1796, in-8, réimpr. en 1797, avec quelques pièces de Ch. Lamb et de Ch. Lloyd. — *Le Watchmann*, 1796. Ce sont des mélanges hebdomadaires, dont il a paru 10 numéros. — *Tableau de la paix*, 1796. — *Fragments de la solitude*, 1798, in-4. — *L'Ami*, collect. d'essais, 1812, in-8. — *Le Remords*, tragédie, 1813, in-8.

COLES (de), poète français, n'est connu que comme auteur d'un poème satirique contre les femmes, intit.: *l'Enfer de Cupidon*, Lyon, 1555, in-8, édit. très rare; on en trouve l'analyse dans la *Biblioth. franç.* de l'abbé Goujet, tom. XI. Duverdier en a inséré un fragment dans la sienne.

COLES (Élisha), sténogr. et gramm., né vers 1640 dans le comté de Northampton, s'établit à Londres comme maître de langues, et commençait à jouir de quelque réputat. lorsqu'une procédure crimin., dans laquelle il fut impliqué, le força de s'expatrier. On ignore l'époque de sa mort. Ses principaux ouvr. sont un *Traité* de sténographie, 1674, in-8, souv. réimpr. La meill. édit. est celle de Londres, 1707, in-8. On y trouve les règles fondament. des méthodes et systèmes de tachigraphie, usités jusqu'alors. *Nolens, volens, ou Vous saurez le latin bon gré mal gré*, ibid., 1675. — *La Bible visible de la jeunesse*, avec 34 pl., suite de l'ouvrage précéd. — *Dictionn. angl.-lat. et lat.-angl.*, 1677, in-4, 14e édit., Londres, 1742, in-8.

COLET (Jean), théol., né à Londres en 1466, voyagea en France et en Italie, se lia avec les hommes les plus célèbres de son temps, et de retour dans sa patrie fut reçu doct. à l'univ. d'Oxford, où il avait fait ses études. Il devint ensuite chan. et doyen de St-Paul, fut accusé d'hérésie par les év., et faillit être condamné au supplice du feu. Il mourut en 1519. On a de lui, outre plus. *Sermons : Rudimenta grammatices*, etc., Londres, 1539, in-8, pour l'usage de l'école du Christ qu'il avait fondée à la cathédrale de St-Paul. — *Absolutissimus de octo orationis partium constructione libellus*, Anvers, 1530, in-8. — *Épîtres à Érasme*, avec leq. il avait été lié intimement : ces *Épîtres* ou *Lettres* ont été imprim. en partie avec celles d'Érasme. — *Comment.* sur diverses parties des livres saints, et plus. ouvr. de théol. peu remarquables.

COLET ou COLLET (Claude), littérat. né dans la Champagne au 16e S., fut maître-d'hôtel de la marquise de Nesle. Il a trad. de l'espagnol le 9e livre d'*Amadis des Gaules*, l'*Hist. palladienne*, etc.,

Paris, 1555, in-fol., rare; ibid., 1573, in-8; et composa l'*Oraison de Mars aux dames de la court* (en rimes), Paris, 1544, in-4; 2e édit. augm., ib., 1548, in-8. Rigoley de Juvigny attribue à Colet une traduct. de l'*Hist. Æthiopique* d'Héliodore, Paris, 1549, in-8; mais cette trad. n'est autre que celle d'Amyot; il n'y a de Colet que des vers après l'avertissem., qui sont à la louange de l'aut.

COLETI (NICOLAS), ecclésiast. vénitien, né en 1680, mort en 1765, a publ. une nouv. édit. de l'*Italia sacra* de Ferd. Ughelli, corrigée de beauc. d'erreurs, et continuée de 1648, où se termine l'ouvr. d'Ughelli, jusqu'au 18e S. Cette édit., commencée en 1717, fut achev. en 1733, 10 vol. in-fol. Coleti a aussi travaillé à la nouv. édit. de la *Collection des conciles* du P. Labbe qu'il enrichit de notes, de remarq. et addit. estimées. On lui doit encore : *Series episcoporum cremonensium aucta*, Milan, 1749, in-4. — *Monumenta ecclesiæ venetæ S. Moisis*, 1758, in-4. — COLETI (Jean-Antoine), lib., neveu du précéd., a publ. avec le secours de son oncle le catalogue *Delle storie particol. delle città d'Italia*, Venise, 1779, in-4. Il est en outre aut. des *Opuscules* suiv. : *Oraison funèbre du pape Clément XIII* (en latin), Venise, 1769. — *Oraison funèbre de Jérôme Zuccaro, grand-chancelier* (en ital.), ibid., 1772. — *Gli versi di S. Gregorio Nazianzeno, sopra la carità, ridotti in verso sciolto.* — COLETI (Jean-Dominique), jés., frère de J.-Ant., né en 1727, fut missionn. au Mexique, et mourut en 1798. On a de lui : *Dizionario storico-geografico dell' America meridionale*, Venise, 1771, 2 vol. in-4. *Notæ et siglæ, quæ in nummis et lapidibus apud Romanos obtinebant, explicatæ*, ibid. 1785, in-4, avec des notes de Villoison. Il avait entrepris une nouvelle continuat. de l'*Italia sacra*, restée inéd., ainsi que plusieurs *Dissert.* sur des monuments trouvés à Aquilée, Venise, Trévise, etc., et de nombreux matériaux pour une hist. du Mexique, et des missions faites dans ce pays. — Jacques COLETI, autre jésuite, frère du précéd., mort en 1812, à 78 ans, a publ. : *Dissertazione sugli antichi pedagoghi*, impr. à Venise en 1780, et insérée dans les *Opusculi Ferraresi.* — *De situ Stridonis, urbis natalis S. Hieronymi*, ib., 1784, in-4. Il a travaillé aussi à la continuat. de l'*Illyricum sacrum* de son confrère le P. Daniel Farlati.

COLETTE (Ste), réformatrice de l'ordre de Ste-Claire, née à Corbie (Picardie) en 1380, d'une famille dont le nom était *Boilet*, après la mort de ses parents, entra dans la congrégation des *béguines*, espèce de demi-religieuses qui vivaient du travail de leurs mains, puis chez les Sœurs du tiers-ordre de St-François, qui n'étaient liées par aucun vœu, et se retira ensuite dans un ermitage dépendant de l'abbaye de Corbie. Elle sortit de cette retraite au bout de deux ans pour entrer chez les religieuses de Ste-Claire, et forma le dessein de rétablir la règle de cet ordre dans toute sa pureté primit. Ses prem. tentatives échouèrent dans les monastères de France, où elle fut regardée comme une visionnaire. Mais elle fut plus heureuse en Savoie. Il en résulta dans l'ordre une distinction entre les *clarisses* ou les *coletines* et les religieuses de Ste-Claire, appelées *urbanistes* (*v.* CLAIRE, Ste); cet état dura jusqu'en 1517, que Léon X réunit ces branches, sous le titre général d'*observantines.* Ste Colette mourut à Gand en 1446; béatifiée par le pape Sixte IV, elle ne fut canonisée qu'en 1807 par le pape Pie VII. Ce long retard dans sa canonisat. venait de ce qu'elle avait reçu sa mission de réformatrice de l'antipape Pierre de Lune (*v.* BENOÎT, après BENOÎT XII), que la France seule avait reconnu sous le nom de Benoit XIII. La *Vie* de cette sainte, écrite dans le temps par le père Devaux (*A Vallibus*), son confess., est impr. dans le recueil de Bollandus, au 6 mars. Il en existe plus. autres.

COLEY (HENRI), astrol. anglais, né à Oxford en 1633, était fils d'un tailleur; mais ayant eu l'occasion de connaître l'astronome Leilly, il quitta l'aiguille pour l'astrolabe, se livra à toutes les rêveries de l'astrol. judiciaire, et mourut en 1690. Il est aut. d'un ouvr. intit. : *Clavis astrologiæ elimata, or a Key to whole art of astrology*, etc., Londres, 1675, in-8.

COLIGNI (GASPAR de), Ier du nom, seigneur de Châtillon-sur-Loing, d'une ancienne maison de Bresse, accompagna Charles VIII dans l'expéd. de Naples en 1394, et Louis XII à la conquête du Milanais; il commanda un corps de troupes à la bataille d'Aignadel, un autre à la bataille de Marignan, sous François Ier, qui le créa maréchal de France, et lui donna le gouvernem. de Champagne et de Picardie. Son mariage avec Louise de Montmorenci, sœur du connétable Anne, avait beauc. contribué à son avancement. Il mourut à Acqs en 1522.

COLIGNI (ODET de), card. de Châtillon, fils aîné du précéd., frère de l'amiral et de Dandelot, né en 1515, reçut la pourpre en 1533 des mains de Clément VII, et fut successiv. archev. de Toulouse et év. de Beauvais. La lecture de quelq. écrits de Calvin, et surtout l'ascendant de Dandelot, son frère puîné, l'ayant déterminé à embrasser la réforme, il fut excomm. par Pie IV et rayé de la liste des card. Odet de Coligni épousa publiquem. alors Élisabeth de Hauteville, qui fut présentée à la cour, où on la nommait indiffér. *madame la cardinale*, ou *la comtesse de Beauvais.* Odet avait pris ce titre de son évêché, qu'il continuait d'occuper, et parut même avec sa femme en habit de card. à la cérém. de la majorité de Charles IX. Lorsque la guerre civile recommença, le card. de Châtillon assista à la bataille de St-Denis, où, suiv. Brantôme, « il fit très bien, et montra au monde qu'un noble et génér. cœur ne peut mentir ni faillir, en quelque lieu qu'il se trouve, ni en quelque habit qu'il soit. » A la suite de cette journée, il fut décrété de prise de corps, et passa en Angleterre, où il fut bien accueilli par la reine Élisabeth. Après la pacificat. de 1570, il se disposait à revenir en France lorsqu'il mourut à Hamp-

ton, le 14 fév. 1571, empoisonné par un de ses valets-de-chambre, qui fut arrêté peu de temps après à La Rochelle, et périt sur l'échafaud. La veuve du card. réclama son douaire, mais sa demande fut rejetée par arrêt du parlem. de Paris, en 1604.

COLIGNI (Gaspar de), 2e du nom, frère du précéd., amiral de France, né en 1517, à Châtillon-sur-Loing, embrassa de bonne heure la carrière des armes, et fut armé chev., ainsi que son frère Dandelot, sur le champ de bataille de Cérisoles, par le comte d'Enghien. Il contribua à la prise de Carignan, fut nommé colon.-gén. de l'infant. sous Henri II, amiral de France en 1552, et justifia cet avanç. en 1554 à la journée de Renti, dont le succès lui était dû en gr. partie, mais dont le duc de Guise s'attribua tout l'honneur. Ce fut le sujet de la rupture qui éclata entre ces deux personnages. Plus tard, l'armée espagn., commandée par le pr. de Savoie, après plus. succès obtenus sur les troupes royales en Picardie, étant venue assiéger St-Quentin, l'amiral Coligni se jeta à la hâte dans cette place avec quelq. hommes déterminés; mais il y fut fait prisonn., et ne recouvra sa liberté qu'en payant 50,000 écus de rançon. Après la mort d'Henri II, Coligni résigna successiv. tous ses emplois, et se retira dans ses terres, où ses entret. avec Dandelot et la lecture des livres de controverse l'amenèrent insensiblem. à partager les opinions des protest. Les premiers édits l'affligèrent d'autant plus qu'il en prévit les suites; et pour les détourner autant qu'il était en son pouvoir, il chercha à établir des colonies de réformés dans le Nouveau-Monde. Lorsque ces mêmes édits prirent un caractère plus alarmant, il ne crut pas devoir refuser à ses co-religionn. l'appui de son nom, qu'ils réclam., et se chargea de remettre au roi un mém. dont l'heureux résultat fut l'édit de 1562. Sur ces entrefaites le massacre de quelques protest. à Vassy par le duc de Guise ayant réveillé toutes les craintes des protest., ils coururent aux armes et s'emparèrent d'Orléans; le prince de Condé et Coligni, qui s'étaient mis à leur tête, perdirent la bataille de Dreux contre ce même duc de Guise, qui, poursuivant sa victoire, vint assiéger Orléans, et fut assassiné d'un coup de pistolet au moment de donner l'assaut à cette ville (*v.* Poltrot). Accusé d'avoir conseillé ce crime, Coligni s'en justifia par serment. La guerre civile ayant cessé quelq. temps pour recommencer avec plus de fureur en 1567, l'amiral et le prince de Condé livrèrent la bataille de St-Denis contre le connét. de Montmorenci. Cette journée indécise fut suivie de celle de Jarnac, fatale aux calvinistes: Condé y perdit la vie, et Coligni demeura seul chargé de la direct. du parti vaincu, qui le fut une seconde fois à Moncontour. Mais le duc d'Anjou, n'ayant pas profité de ce succès, laissa le temps à l'amiral de recevoir les secours qu'il attendait d'Allemagne. Bientôt un 5e traité de pacificat. fut conclu à St-Germain en 1570. Coligni vint à Paris, et reçut de la reine-mère un accueil plus flatteur qu'il ne l'espérait; toutefois les marques d'affection qu'on lui prodiguait n'étaient que des embûches: un vendredi, l'amiral, sortant du conseil, un homme aposté par les Guise lui tira d'une fenêtre un coup d'arquebuse, dont il fut blessé au bras gauche, et qui lui emporta l'index de la main droite. Le roi de Navarre (depuis Henri IV) et le prince de Condé se plaignirent au roi de cet attentat. Charles IX, exercé à la dissimulat. par sa mère, vint dans l'après-midi visiter l'amiral, lui témoigna son chagrin de cet événem., et jura que le coupable serait puni. C'était dans le temps même que se préparait l'horrible massacre, dit *la St-Barthélemi*. Le signal en ayant été donné, comme on sait, dans la nuit du 24 au 25 août, le duc de Guise, bien escorté, se dirigea vers la maison de Coligni, située rue Béthisy; la porte en fut enfoncée, et un nommé Besme ou Bême, après avoir porté plus. coups à l'amiral, le traîna par les pieds jusqu'à une fenêtre, et le jeta dans la cour où se trouvait le duc de Guise, qui eut l'infamie de frapper du pied son corps palpitant. Le cadavre, exposé pendant trois jours aux insultes de la populace, fut ensuite attaché par les pieds au gibet de Montfaucon, où Charles IX alla le voir... Quelques serviteurs de Coligni allèrent détacher ses restes pend. la nuit et les transportèrent au tombeau de sa famille à Châtillon. Ils y étaient demeurés dans l'oubli jusqu'en 1786, que le marquis de Montesquiou-Fezenzac les obtint du duc de Luxembourg (devenu seigneur de Châtillon), et les fit transporter dans sa terre de Maupertuis, où ils furent déposés dans un sarcophage de marbre noir. Pend. la révolut., ce monument passa au musée de la rue des Petits-Augustins. On conserve à la biblioth. du roi les lettres et les négociat. de l'amiral Coligni; d'autres pièces de lui sont insérées dans les *Mémoires de Condé*, et sa *Relat. du siége de St-Quentin* a été impr. plus. fois. Sa *Vie*, en latin, par J. de Serres, 1575, in-8; Utrecht, 1664, in-12, a été trad. en fr. et reprod. sous le titre de *Mémoires de Coligni*, Paris, 1665, in-12. On a encore: *Discours sur l'amiral de Châtillon* (Coligni), par Brantôme; *Vie de l'amiral de Coligni*, par Sandras de Courtilz, Cologne (Amsterd.), 1686, 1691, in-12; *Vie de Coligni*, par Pérau, mieux écrite que la précéd., et formant les tomes XV et XVI des *Vies des hommes illustres de la France*. De Paulmy, dans le XXVIIIe vol. de ses *Mélanges tirés d'une grande biblioth.*, a tracé une *Vie militaire* de ce célèbre amiral, extraite en gr. partie de *Mémoires* écrits par lui-même. Il existe deux traged. sur la mort de Coligni, par Chantelouve et d'Arnaud Baculard. — Coligni (François de), fils de l'amiral, né en 1557, échappé au massacre de la St-Barthélemi, se réfugia d'abord à Genève, ensuite à Bâle, rentra en France, et se joignit aux mécontents commandés par le duc d'Alençon. A la paix qui suivit, la mémoire de l'amiral Coligni ayant été réhabilitée, son fils fut mis en possession de ses biens. Pendant les guerres de la Ligue, Coligni resta fidèle à Henri IV, qui le ré-

compensa par le gouvernement du Rouergue et la place de colonel-génér. de l'infanter., que son père et son oncle avaient remplie. Plus tard il fut fait amiral de Guyenne, et mourut en 1591.—Son fils, Coligni (Henri de), lui succéda dans la place d'amiral de Guyenne, et fut tué au siége d'Ostende, en 1601, à l'âge de 20 ans.

COLIGNI (Franç. de). — V. Dandelot.

COLIGNI (Gaspar III de), fils de François, amiral de Guyenne, né en 1584, fit ses prem. armes en Hollande contre les Espagnols, et obtint ensuite la place de colonel-gén. de l'infanterie. En 1622, ayant remis Aigues-Mortes au pouvoir du roi, il fut fait maréchal, et fit, avec des succès variés, les campagnes de 1630 en Savoie, de 1635, 1636 et 1638 en Flandre et en Picardie; il repassa en Piémont en 1639, revint en Flandre l'année suivante, et fut battu, en 1641, à la bataille de Marfée, par le comte de Soissons, qui paya la victoire de sa vie. Retiré du service après cette défaite, le maréchal de Châtillon mourut en 1646. — Coligni (Gaspar IV de), duc de Châtillon, lieutenant-général des armées du roi, fils du précédent, abjura le calvinisme, et mourut en 1639, à l'âge de 34 ans, d'une blessure qu'il avait reçue à l'attaque de Charenton. Il laissa un fils, mort à l'âge de 17 ans, et en qui finit la postérité de l'amiral de Coligni.

COLIGNI (Jean de), lieutenant-génér., gouverneur d'Autun, de la branche de Saligni, embrassa le parti du prince de Condé pendant les guerres de la Fronde, obtint le commandement d'un corps de troupes envoyé par le roi, en 1664, au secours de l'empereur contre les Turks, et mourut en 1686. Il a laissé des *Mémoires,* dans lesq. il ne se montre ni aussi fidèle, ni aussi dévoué au prince de Condé qu'on pourrait le croire d'après le témoignage de Voltaire (*Siècle de Louis XIV*). Ces mémoires, très brefs, qu'il écrivit sur les marges du missel de la chapelle, ont été publiés par Musset-Pathay, dans ses *Contes historiques,* Paris, 1826.

COLIGNON (François), grav., né à Nancy vers 1610, élève de Callot, fit le voyage d'Italie, et s'établit à Rome, où l'on sait qu'il travailla en 1640. Il se lia pendant son séjour en Italie avec La Belle, et plus étroitement encore avec Cic. Silvestre, son compatriote, qui le fit venir à Paris, où il grava pour la collection de Beaulieu les *Vues des villes conquises par Louis XIV.* Il mourut en 1671, laiss. un œuvre considérable et estimé. On distingue, parmi ses estampes, dont la touche est en général facile et légère, *la Bataille de Rocroi; les facétieuses Inventions d'amour; les Bâtiments de Rome sous le pontificat de Sixte-Quint; la Vue de Florence*, d'après La Belle, et celle du *château de Moyen*, nommé *la Quinquengrogne*, d'après Callot, monument curieux de l'architecture du moyen-âge. — On voyait autref. à St-Nicolas-du-Chardonnet, quelques figures en marbre d'un artiste de ce nom, dont l'existence paraît antérieure.

COLIN (Jacques), poëte, né à Auxerre, fut lecteur et secrétaire de François I[er], et mourut dans la disgrâce, en 1547. On lui doit quelques trad. en vers français du grec et du latin, telles que la *Description des armes d'Achille* (d'Homère), et le *Procès d'Ajax et d'Ulysse pour ces armes* (d'Ovide), Lyon, 1547, in-16, réimprimé dans un rec. de vers de différ. aut., Lyon, 1549, in-16. L'abbé Goujet a inséré dans le t. XI p. 403 de sa *Biblioth. franc.*, une petite pièce de Colin : *Dialogue entre Vénus et l'Amour.*—Colin (Jean), bailli du comté de Beaufort dans le 16[e] S., a laissé des trad. françaises de div. ouvrages d'Hérodien, Plutarque et Cicéron, impr. de 1537 à 1558.—Colin (Philibert), avocat, puis conseiller au parlement de Dijon, né en 1507 à Chailly-en-Auxois, a publié: *Paradoxon de morosophiâ et sapiente stultitiâ*, Dijon, in-4.—*De majumâ festivitate*, etc., poème, ibid., 1571, 1572, in-4, opuscule très rare.—Colin (Antoine), apothic. à Lyon vers le commencement du 17[e] S., a donné la traduction française d'une des parties du traité des plantes exotiques de Lécluse, sous ce titre : *Histoire des drogues, épiceries, et de certains médic. simples qui naissent ez Indes et en l'Amérique*, 1612, 1619, 2 parties en un volume in-8. — Colin (l'abbé), littérat., concourut cinq fois pour les prix proposés par l'Acad. française, et fut couronné trois fois, en 1705, 1714 et 1717. Ces discours sont impr. à la suite de la traduct. du *Tr. de l'orateur* de Cicéron, 1737, in-12, avec un comment. et des réflexions critiques. Il mourut en 1754, trésorier et vic. perpétuel de l'église N.-D. de Paris. On lui attribue une *Vie de Marie de Lumague de Polaillon*, 1744, in-12.

COLIN (Sébastien), méd. à Fontenai-le-Comte, est aut. de *la Déclaration des abus et tromperies des apothicaires*, Tours, 1553, in-8, qu'il publ. sous le masque de Liset Benancios, anagramme de son nom. On a encore de lui des trad. (du grec et du lat.) de différents traités de médecine, impr. à Poitiers de 1556 à 1566.

COLINES (Simon de), célèbre imprimeur, né à Pont-de-Colines en Picardie, mort à Paris vers 1546, successeur de Henri Estienne, passe pour avoir introduit le prem., dans la typographie française, l'usage des caractères italiques, dont l'invent. appartient à Alde-Manuce. Outre les préfaces dont on suppose qu'il a enrichi plusieurs des belles édit. sorties de ses presses, on lui attribue : *Grammatographia,* Paris, 1541, ouvr. fort rare. R. Chaudière, son petit-fils, a publié le catalogue chronologique des éditions de Colines, Paris 1548, in-8; et Maittaire l'a inséré avec la vie de ce célèbre imprim. dans le 1[er] vol. de ses *Vitæ typogr. inter Parisienses.*

COLINI. — V. Collini.

COLINS (Pierre de), littér., né dans la Flandre en 1560, mort en 1646 à Enghien, avait suivi la carrière des armes avant d'embrasser celle des lettres, et a donné : *Hist. des choses les plus mémorables advenues en Europe depuis l'an* 1130 *jusqu'à notre siècle*, Mons, 1634, in-4; Tournai, 1648, in-4. — Le comte de Colins-Mortagne, son arrière-petit-fils, brilla à la cour de Louis XIV, et mourut en 1720.

COLLADO (Louis), célèbre anatom. espagnol, né à Valence, remplit avec succès une chaire à l'univ. de cette ville, et fit plus. découvertes dans la science qu'il cultivait, notamm. dans la structure de l'oreille. Soit modestie, soit orgueil, il refusa de partager avec Valles, 1er médecin de Philippe II, la charge de médec. de la reine Isabelle, et mourut après 1572. Il a publié: *In Galeni librum de ossibus comment.*, Valence, 1555, in-8. — *Ex Hippocratis et Galeni monum. isagoge*, etc., 1661, in-8. — *De indicationibus lib. I*, 1572, in-8.— COLLADO (Didace), dominicain espagnol, surintendant des missions aux îles Philippines, périt dans une tempête en 1638. Il a laissé plus. ouvrages utiles pour la connaiss. des langues de la partie la plus orientale de l'Asie: *Ars gramm. japonicæ linguæ*, Rome, 1632, in-4. — *Dictionn., sive thes. linguæ japonicæ compend.*, ibid., 1632, in-4. — *Modus confitendi... pœnitent. japonensem*, ibid., 1632, in-4. On lui doit encore une édit. avec des notes de l'*Hist. ecclesiast. de los sucesos de la cristiandad de Japon*, etc., *por el P. H. Orfanel*, Madrid, 1632, in-4.

COLLADON (Germain), docteur en droit, né à La Châtre, embrassa la religion protestante, et se rendit à Genève, où il fut chargé, avec Dorsières, de la confection du *Code civil et politique* publié en 1568; c'est sur un MS. trouvé par H. Estienne chez ce jurisconsulte, que fut imprimée l'édition du tr. de St Phébade contre les ariens, donnée par Th. de Bèze. — COLLADON (Nicolas), son parent, devint, en 1564, recteur de l'acad. de Genève, et deux ans après succéda à Calvin comme professeur de théol. La hardiesse de ses sermons lui attira, de la part du conseil souverain de Genève, quelq. désagréments à la suite desquels il se retira à Lausanne, où il professa les belles-lettres. Il a publié quelq. *sermons* et une *explicat. de l'Apocalypse;* mais il est plus connu par sa trad. française d'un des princip. ouvrages de Bèze: *Traité de l'autorité des magistrats ou la punition des hérétiques*, Genève, 1560, in-8; cette trad. est plus recherchée que l'original latin. — COLLADON (David), fils de Germain, conseiller-d'état, en 1604, a laissé en MSs. des *Mém.* sur l'hist. de Genève. — COLLADON (Isaïe), profess. de philosophie à Lausanne, puis à Genève vers la fin du 17e S., fut éditeur de plus. ouvrages de J. Godefroy. — Un autre COLLADON (Théod.), médecin, originaire de Bourges, a publié vers le commencement du 16e S.: *Adversaria, seu comment. med. critici dialytici*, dont il a paru une 2e édition sous ce titre: *Sphalmata med.*, etc., Genève, 1680, in-8.

COLLAERT (Adrien), dessinat. et graveur, né vers 1520 à Anvers, mort dans cette ville en 1567, a gravé au burin, sur ses propres dessins, ainsi que d'après Martin de Vos, J. Stradan et Josse Monper, un grand nombre d'estampes assez correctes, mais en général dépourvues d'ensemble et de moelleux; ses planches les plus estim. sont: les *Annonciations*, l'*Isaac*, le *Samson*, le *St Jean-Baptiste* et les *Bergers*. — Jean, son fils et son élève, né vers 1540, l'aida dans la plupart de ses travaux, et a donné seul, d'après Rubens, les estampes du *Missel* de Moret, format in-fol.; le *Frappement du rocher*, d'après L. Lombart, et plusieurs autres gravures qui le placent au-dessus d'Adrien.

COLLALTO (Antoine), mathémat., né à Venise, y professa les mathémat. et la physique avec la charge d'examinateur des aspirants pour la marine. Lors de l'invasion de l'Italie par les Français, il fit un voyage en Angleterre pour observer les ports et les grands établissem. maritimes, et recueillir aussi des matériaux pour l'ouvr. dont il s'occupait déjà sur les machines et leurs différentes applications. En 1805 il fut nommé profess. à l'école militaire de Paris, d'où il passa bientôt à la 1re chaire de mathématiques de l'univ. de Padoue; il y mourut en 1820. Outre plus. *Mém.* dans les *Actes* des div. acad. d'Italie, il a publ. entre autres ouvr. relatifs à la science qu'il cultivait: l'*Identità del calcolo differenziale*, etc., Milan, 1802. — *Geometria analitica a due e tre coordinate*, Padoue, 1809, plus. fois réimpr., etc. Au moment de sa mort il mettait la dernière main à son ouvr. sur les *Instrum. de mathémat.*, pour le faire imprimer.

COLLANGES (Gabriel de), mathématicien, né en 1524 à Tours (Auvergne), fut valet-de-chambre de Charles IX, et périt, quoique bon catholique, pend. les massacres de la St-Barthélemi, 1572, frappé par quelq. envieux auxquels le désordre assurait l'impunité. Le plus connu de ses ouvrages (restés MSs. pour la plupart et dont on trouve la liste dans Lacroix du Maine), est une traduct. augm. de la *Polygraphie et univ. écriture cabalistique* de Trithème, Paris, 1561, in-4; un certain Dominique Hottinga, Frison, la fit réimpr. sous son nom à Embden, 1620, in-4, sans faire aucune mention de l'aut. ni du véritable traduct.

COLLANTES (François), paysagiste célèbre, né à Madrid en 1599, fut élève de Nicolas Carducho. Quelques-unes de ses compositions prouvent qu'il aurait réussi dans l'histoire; mais il se consacra plus spécialement au paysage, genre dans lequel il tient un des prem. rangs; ses dessins à l'encre rouge sont très recherchés. Il mourut dans sa patrie en 1656. Ses deux tabl. les plus estimés sont un *St Jérome* et la *Résurrection de la chair*, qu'on voit au palais de Buen-Retiro; le musée royal possède un tabl. de cet artiste: *le Buisson ardent.*

COLLAS (le P.), l'un des dern. jésuites franç. missionn. à la Chine, né vers 1730 à Thionville, avait professé les mathématiques à l'université de Pont-à-Mousson, et s'était fait connaître par plus. observations astronomiques publ. dans les journ. du temps. Arrivé à la Chine en 1767, il fut attaché au service de l'empereur comme mathématicien, et se livra à de sav. recherches, dont le résultat a grossi les div. vol. des *Mémoires sur les Chinois.* Il mourut à Pé-king en 1781.

COLLATINUS (Lucius-Tarquinius), 1er consul de Rome avec Brutus, l'an 509 avant l'ère chrét.,

époux de Lucrèce, dut entrer l'un des prem. dans la conjurat. contre les Tarquin, pour venger l'outrage fait à sa femme par Sextus, fils du tyran; mais comme il était lui-même de la famille royale, la proscription l'atteignit peu de temps après. Il mourut à Lavinium dans un âge très avancé, consolé de l'exil par les présents qu'il avait reçus du peuple à l'instigation de Brutus, auteur de sa déposition.

COLLATIUS (Pierre-Apollonius), prêtre, l'un des meill. poètes latins du 15e S., était de Novare, et ses principaux ouvrages sont : *Excidii Ierosolymitani liber IV*, Milan, 1481, in-4; Paris, 1550, in-4, et Leyde, 1586, in-8. Le sujet de ce poème est la ruine de Jérusalem sous Vespasien : il est écrit avec une élégance qui prouve que l'auteur était nourri de la lecture des anciens; ainsi l'on ne doit pas être surpris qu'il y ait fait un fréquent usage de la mythologie. La première édit. de ce poème est très rare, mais la meilleure est celle de 1586, que l'on doit à Van-der-Burch.—*Libellus majorum fastor., seu carmina sacra in præcipuas per annum festivitates*. Milan, 1492, in-4; c'est moins un poème qu'une suite d'odes ou d'hymnes sur les fêtes principales de l'année. — *Heroicum carmen de bello Davidis et Goliæ*, Milan, 1692, in-4; ce poème a été publié avec quelq. autres pièces inéd. d'Apollonius par les soins de Laz.-Aug. Cotta de Novare, qui l'a fait précéder de quelq. recherches sur l'aut. Il a été réimprimé plusieurs fois.

COLLE (Raphael dal), peintre, né au bourg St-Sépulcre en 1490, élève de Raphaël et de Jules Romain, montra de bonne heure d'heureuses dispositions, fit des progrès rapides, et mérita bientôt l'honneur d'être associé aux trav. de ses illustres maîtres. Il travailla surtout à plus. des composit. de Jules Romain, son second maître, et il imita si bien la manière de Raphaël dans ses propres ouvr., qu'on lui donna le surnom de *Rafaellino*. Plusieurs fresques des loges du second étage du Vatican sont de lui, et l'on cite parmi ses tableaux un *Déluge* qui égale les plus belles composit. de J. Romain. Caylus et N. Lesueur ont gravé d'après un de ses dessins *J.-C. apparaissant à ses disciples*. Colle mourut à Rome après 1540.

COLLE (Jean), médecin, né à Belluno (états vénitiens) vers la fin du 16e S., exerça sa profess. à Venise, devint premier médecin du duc d'Urbin, et mourut en 1630 à Padoue, où il occupait la première chaire de médecine. On a de lui : *De ideâ et theatro imitatricium et imitabilium ad omnes intellectûs facultates, scientias*, etc., Pesaro, 1618, in-fol.; et differents traités de médecine en latin, imprimés de 1617 à 1628; les plus import. sont : *Medicina practica; de Morbis malignis; Elucidarium anatomicum et chirurgicum; Cosmitor medicœus triplex*, etc.

COLLÉ (Charles), littérat., né à Paris en 1709, manifesta dès sa première jeunesse son goût pour la poésie, se lia avec Gallet, Panard, Piron et plus. autres chansonniers qui avaient fondé la société du *Caveau*, devenue célèbre par la gaîté et la franchise de ses membres. Cette réunion ayant été dissoute en 1739, Collé fut accueilli dans la société du duc d'Orléans, dont la comédie faisait le principal amusem. Ce fut pour les plaisirs du prince et de sa cour que pend. 20 ans il composa les pièces qui forment son *Théâtre de société*, ainsi qu'un grand nombre de *parades*, dont quelques-unes ont été imprim. dans le *Théâtre des boulevards*, Paris, 1756, 3 vol. in-12. Il fit ensuite pour le Théâtre-Français les comédies de *Dupuis et Desronais*, jouée en 1763; *la Veuve*, qui n'eut qu'une représentation, et *la Partie de chasse de Henri IV*, qui ne put être jouée qu'en 1774. Collé mourut en 1783. Le *Rec.* complet de ses chansons a été publ. en 2 vol. in-18, Paris, 1807. Le *Théâtre de société*, impr. d'abord en 2 vol. in-8, Paris, 1768, a été réimpr. in-12, 3 vol., 1777. On a donné séparément quelques anciennes pièces qu'il avait retouchées, *la Mère coquette* de Quinault, l'*Andrienne* de Baron, *l'Esprit follet* de Hauteroche et le *Menteur* de Corneille. Barbier a publ. sur les MSs. de Collé ses *Mémoires critiques et littéraires sur les ouvrages dramatiq. et les événements les plus mémorables, dep. 1748 jusqu'à 1772 inclusiv.*, avec une *notice* sur sa vie et ses écrits, 1807, 3 vol. in-8. Cet ouvr. a détruit la réputat. de bonhomie dont Collé avait joui jusqu'alors.

COLLENUCCIO (Pandolphe), littérat., histor. et juriscons., né à Pesaro dans le 15e S., occupa la place de podestat dans plusieurs villes des états de Venise, et fut chargé de missions diplomatiq. dont il s'acquitta avec honneur. Il s'était retiré dans sa patrie, où il espérait achever paisiblem. ses jours, lorsque Jean Sforce, alors maître de cette ville, le fit arrêter et étrangler en prison, le 11 juillet 1504, sous le prétexte qu'il entretenait une correspondance secrète avec César Borgia. Il a laissé plusieurs ouvrages de différents genres qui prouvent la variété de ses connaissances. Le plus remarq. a pour titre : *Abrégé de l'histoire du roy. de Naples* (en ital.), depuis son origine jusqu'en 1459, continué par Mambrino Roseo jusqu'en 1513, et par Tommaso Costo jusqu'en 1610. La seule édition correcte est celle de Giunti, Venise, 1613, 3 vol. in-4; mais les libertés que l'éditeur s'est permises en font désirer une nouvelle, revue sur les textes originaux. L'*Histoire* de Collenuccio a été traduite en latin, en franç. et en espagn. Ses autres ouvr. sont : *Pliniana defensio advers. Nicol. Leoniceni accusationem*, Ferrare, vers 1493, in-4, très rare. —*Agenoriæ (sive apologus de pigris et industriosis hominibus)*, Daventer, 1497, in-4. M. Brunet conjecture avec beaucoup de vraisemblance que cette édition n'est pas la première de cet opusc.—*Apologi quatuor : Agenoria, Misopenes, Alithia, Bombarda*, Strasbourg, 1511, in-4. — La comédie de *Jacob et Joseph* (en ital.), Venise, 1523, in-8, réimpr. plus. fois. — Une traduction italienne de l'*Amphitryon* de Plaute, Venise, 1530, in-8. — *Dell' educazione degli antichi*, Vérone, 1542, in-8; quelques poésies ital. insérées dans divers rec.; 4 dialogues moraux, dont l'un a été trad. en franç.

sous le titre de *Dialogue de la tête et du bonnet*, Paris, 1543, in-4; un *Traité sur la vipère*, et enfin des remarques sur les plantes de Pline, insérées dans le VI[e] liv. de l'*Herbarum icones* de Brunfels.

COLLEONI (Jérôme), né à Correggio, en 1742, cultiva les b.-lettres, la philos., les mathém., la jurispr., et mourut en 1777, à 35 ans. Il a laissé: *Notizie degli scrittori più celebri, che hanno illustrato la patria loro di Correggio*, etc., Guastalla, 1776, in-4.

COLLERYE (Roger de), poète facétieux, comme les Italiens en comptent un si gr. nombre, né vers 1460 à Paris, embrassa l'état ecclésiast. et devint secrét. de l'évêque d'Auxerre, place qu'il remplit plus de 40 ans, et sans nul doute à la satisfact. du prélat. La gravité de son état ne l'empêcha pas de se faire admettre dans la société d'Auxerre, dont le chef prenait le titre d'*Abbé des fous*, et il la présida dans div. circonstances. Il s'était surnommé lui-même *Roger-Bontemps*, et c'est probablem. de là que vient cette façon de parler, pour dire un sans souci. Cet homme si gai vécut au moins 80 ans. Il a publ. lui-même ses *œuvres poétiq.*, Paris, 1536, petit in-8. Ce petit vol., fort rare, est très recherché des amat. de notre ancienne littérat.

COLLET (Philibert), avocat, obtint la place de substitut du procur.-gén. au parlem. de Dombes, partagea sa vie entre les devoirs de son état et la culture de la botanique, et mourut en 1718. De ses ouvrages les seuls qui peuvent présenter encore quelque intérêt, sont: *Commentaire sur la coutume de Bresse*, 1698, in-fol. — *Lettres sur la botanique*, Paris, 1693, in-8. Sa *Vie*, par l'abbé Papillon, se trouve dans le tom. III des *Mémoires de littérat. et d'hist.* du P. Desmolets.

COLLET (Pierre), prêtre de la congrégat. de la mission, né dans le Vendômois en 1693, mort en 1770, acquit la réputat. d'un bon théol., et d'un ecclés. vertueux. On a de lui de nombreux ouvr. dont les princip. sont: *Vie de St Vincent de Paul*, Nancy, 1748, 2 vol. in-4, réimpr. en 1818, 4 vol. in-8; l'auteur en donna lui-même un *Abrégé* dont les édit. se sont multipl. depuis quelq. temps. —*Vie de Boudon*, 1754, 2 vol. in-12.—*Vie de St Jean de la Croix*, 1769 in-12.—*Abrégé du Dictionn. des cas de conscience* de Pontas, 1764, 1770, 2 vol. in-8.—*Institutiones theologicæ, ad usum seminariorum*, 1744, 7 vol. in-12; 1768, 4 vol. petit in-8, ou 2 vol. in-4; *abrégées*, 1768, 4 vol. in-12.

COLLETET (Guillaume), membre de l'Académie franç., né à Paris en 1598, eut pour protecteurs le chancel. Séguier, le card. de Richelieu, l'archev. de Harlay, et plus. autres personnages distingués, ce qui ne l'empêcha point de tomber dans un état de détresse tel que ses amis durent se cotiser pour le faire enterrer. Il avait épousé successivem. trois de ses servantes, et les gages qu'il leur devait leur tinrent lieu de dot. Il affectionna particulièrement la dernière, nommée Claudine, et il ne tint pas à lui qu'elle ne passât pour un miracle de beauté et pour une dixième muse. Il composa sous son nom des vers qu'elle venait réciter devant les amis de son mari. Colletet mourut en 1659. Il est aut. de poésies fort médiocres, qu'on ne lit plus guère aujourd'hui, et qui ont été publ. sous le titre d'*OEuvres de Colletet*, Paris, 1658, in-12. On a encore de lui: *le Monarque parfait*, trad. du lat. de Bellarmin, Paris, 1628, in-8. — *Désespoirs amoureux*, Paris, 1622, in-12: cet ouvr. est une trad. des *Élégies lat.*, du P. Rémond. — *L'Art poétique ou l'École des muses*, etc. 1658, in-12, et une trad. *d'Ismène et d'Isménias*. La liste de tous ses écrits se trouve dans l'*Hist. de l'Acad.* Son *Hist. génér. et particul. des poètes franç. anc. et mod.*, précédée de *Mém. sur sa vie et ses ouvr.*, a été acquise par la biblioth. royale à la vente du cabinet de Barbier, qui possédait les MSs. originaux, dont il a publ. quelq. extraits dans son *Examen des dictionn.* — Colletet (François), fils du précédent, né à Paris, en 1628, mort vers 1680, n'est guère connu que par le ridicule dont Boileau l'a couvert dans ses satires. Réduit à écrire pour vivre, il publ. un gr. nombre d'ouvr. en vers et en prose, entièrem. oubliés aujourd'hui, et dont nous nous bornerons à indiquer les suivants: *la Muse coquette*, Paris, 1665-67, 4 vol. in-12. — *Noëls nouveaux*, Paris, 1660, in-8, réimpr. plus. fois. — *Le Tracas de Paris*, poème, etc., ib., 1665, in-12. — *Abrégé des annales et antiquités de Paris*, 1664, 2 vol. in-12. — *Traité des langues étrangères, de leurs alphabets*, etc., 1660, in-4 de 72 p.—*Bureau academ. des honnêtes divertissem. de l'esprit*, Paris, 1677, in-4, ouvr. périod. dont il ne parut que 11 numéros.

COLLIER (Jérémie), théol. anglais et zélé non conformiste, né en 1650 à Stow-Qui, au comté de Cambridge, mort en 1726, a laissé, outre quelq. broch. qui offrent peu d'intérêt aujourd'hui, plus. ouvr. fort recommand., tels que: *Essais sur div. sujets de morale*, 1697-1709, 3 vol. in-8, plus. fois réimpr. — *Coup-d'œil sur l'immoralité et la dépravation du théâtre anglais*, 1698. Cet ouvr., qui paraît avoir déterminé l'heureuse révolution opérée depuis dans la morale de ce même théâtre, a été trad. en franç. par le P. Courbeville. — *Hist. ecclésiast. de la Grande-Bretagne*, 1708-14. 2 vol. in-fol. — *Disc. pratiques*, 1725. On doit encore à ce sav. ecclésiastique la trad. angl. du *Dictionn.* de Moreri, 1721, 4 vol. in-fol., ainsi que celle des *Réflexions morales* d'Antonin, et du *Tableau* de Cébès, 1701. — Un écriv. angl. du même nom, et surn. *Tim-Bobbin*, mort en 1786, a publ. une suite de dialog. en patois du comté de Lancastre, avec un glossaire, *A view of the Lancashire dialect.*, Londres, 1750, in-8, 4[e] édit.

COLLIETTE (Louis-Paul), curé de Gricourt, près de St.-Quentin, mort vers 1790, a publ.: *Hist. de la vie du martyre et des miracles de St Quentin*, St-Quentin, 1767, in-12. — *Mém. pour servir à l'hist. ecclésiast., civile et milit. de la province de Vermandois*, Cambrai, 1771-72, 3 vol. in-4: ouvr. curieux et sav.

COLLIN (Richard), grav., né à Luxembourg en 1627, se rendit à Rome où il prit des leçons de

Sandrart et grava plus. planches pour le grand ouvrage de son maître. De retour dans les Pays-Bas, il s'établit à Anvers, puis à Bruxelles, avec le titre de graveur du roi d'Espagne, exécuta des portraits et des cartes géographiq., et mourut vers 1690. Ses portr. sont estimés.

COLLIN (Henri de), poète allemand, né vers 1772 à Vienne, où il mourut en 1811, conseiller aulique attaché au département des finances, est auteur de plus. tragédies qui lui assignent un rang distingué parmi les auteurs dramatiques de l'Allemagne; ces pièces sont : *Régulus, Coriolan, Polixène, Balboa, Bianca della porta, Mœon* et les *Horaces*. Le recueil de ses poésies lyriques, publ. à Vienne, 1812, in-8, contient des chants patriotiques pleins de chaleur et d'un véritable enthousiasme. Collin a laissé imparfait un poème épique intitulé : *la Rodolphiade*, dont quelq. journ. ont publié des fragments. — Collin de Bar (Alexis-Gille-Henri), procur.-général des cours supér. de l'Inde, né à Pondichéry en 1768, mort à Paris le 2 juillet 1820, a donné une *Histoire de l'Inde ancienne et moderne*, Paris, 1814, 2 vol. in-8. Cet ouvrage est estimé.

COLLIN. — V. Colin, Blamont et Maclaurin.

COLLIN DE SUSSY (Jean-Baptiste, comte), ministre des manufact. et du commerce en 1812, lors de la créat. de ce nouv. départem., avait déjà rempli plus. places et missions import., presque toutes relatives à l'administration des douanes. Lorsqu'il obtint un portefeuille, il n'eut pas pour cela le pouvoir de gouverner à sa manière, et il lui fut difficile de concilier les saines maximes de l'économie politique avec le système continental dont Bonaparte caressait la chimère; mais, comme il avait étudié avec soin les principes de cette science, alors peu cultivée en France, il put atténuer parfois le mal, et même opérer un peu de bien. Pendant les *cent-jours*, il fut pair de France et prem. présid. de la cour des comptes. Rentré dans la vie privée à la seconde restaurat., il fut appelé de nouveau à la chambre des pairs en 1819, y vota constamm. avec le parti libéral, et mourut à Paris en 1826.

COLLIN DE VERMONT (Hyacinthe), peintre, né en 1693 à Versailles, élève du célèbre Rigaud, fut admis en 1727 à l'acad. de peinture dont il devint plus tard profess. et adjoint à recteur, et mourut dans sa ville natale en 1761; il était frère de Collin de Blamont. Ses tabl. les plus est. sont une *Présentat. au temple*, faite pour l'égl. de St-Louis à Versailles, et *la Maladie d'Antiochus*.

COLLIN D'HARLEVILLE (Jean-François), poète dramat., né en 1755 à Maintenon (Eure-et-Loire), quitta le barreau pour suivre la carrière des lettres, et fit jouer en 1786 *l'Inconstant*, comédie d'une gaîté douce et piquante, et dont le succès fut très brillant : à cette pièce succédèrent *l'Optimiste* et les *Châteaux en Espagne*, qui, sans ajouter beauc. à la réputat. de l'aut., ne diminuèrent du moins pas les espérances que le public avait fondées sur ses talents. Le succès des *Châteaux en Espagne* fut même assez grand pour inspirer de la jalousie à Fabre d'Églantine qui traita le même sujet sous le titre du *Présomptueux*, et se vengea de son heureux rival dans la préface de *Philinte*, où, dépassant toutes les bornes de la critique permise, il accuse ses intentions et le dénonce comme un ennemi du peuple. Collin d'Harleville était mourant lorsqu'il composa le *Vieux célibataire*, qui fut joué en 1792. Après cette pièce, son chef-d'œuvre, il donna *M. de Crac*, bluette écrite avec gaîté et qui fait partie, avec les grandes pièces déjà citées, du *Répert. du Théâtre-Français*. Parmi les autres product. dramat. de Collin, il n'en est aucune qui se soit soutenue au théâtre. Dans le nombre il faut cepend. distinguer *le Vieillard et les jeunes gens*, et *la Querelle des deux frères*, qui n'ont été jouées qu'après sa mort. Admis à l'Institut lors de sa formation, il y lut quelques pièces de vers assez remarquables par leur facture, et mourut de langueur en 1806. Les *OEuvres* de Collin d'Harleville, publiées sous le titre de *Théâtre et poésies fugitives*, etc., 1805, 4 vol. in-8, ont été réimpr. par Andrieux en 1828, 4 vol. in-8, portr., avec une nouv. notice par M. Doublet de Boisthibault, compatriote de Collin.

COLLINA (Abbondio), savant religieux camaldule, né à Bologne en 1691, mort en 1753, membre de l'acad. de sa ville natale, avait professé pendant 10 années la géographie et la science nautique à l'institut des sciences, et la géométrie à l'univ. On a de lui, outre un grand nombre de dissertations lues à l'académie de Bologne, et dont quelques-unes ont été imprimées séparément, ainsi que divers morceaux de poésie épars dans les recueils du temps : *Antiche relazioni dell' Indie e della China di due maomettani*, etc., Bologne, 1749, in-4 (sans nom d'auteur); c'est la trad. d'une partie des *Voyages de deux Arabes*, publ. en franç. par l'abbé Renaudot.—Collina (Boniface), son frère, littérat. distingué et religieux du même ordre, né en 1689 à Bologne, professa la philosophie dans l'université de cette ville, et mourut en 1770. Il a réuni et publié la plupart de ses ouvrages sous le titre d'*Opere diverse*, Bologne, 1744, en 4 vol., et a laissé plusieurs *Vies des Sts camaldules*, etc.

COLLINGS (Jean), théologien anglican, né en 1623, dans le comté d'Essex, mort en 1690, fut reçu docteur à l'université de Cambridge et se fit connaître par un grand nombre d'écrits de controverse et de théologie pratique. Il était ministre de St-Étienne à Norwich, lorsqu'il fut interdit de ses fonctions par l'acte d'uniformité de 1662. On ne cite de tous ses ouvr. que : *le Manuel du tisserand, ou le tisserand instruit à la piété*, un vol. in-8, composé pour l'usage des ouvriers des manufact. de Norwich.

COLLINGWOOD (Cuthbert, lord), amiral angl., né en 1748 à Newcastle-sur-Tyon, fils d'un marchand de cette ville, entra dans la marine en 1761, passa par tous les grades, et commença à se faire connaître dans la guerre contre les colonies angl. de l'Amérique. Capit. command., lors de la guerre

contre la France, il fut employé dans div. stations, et notamm. au blocus de Toulon ; prit part en 1797 au combat du cap St-Vincent, fut en 1799 élevé au grade de contre-amiral, et fit partie, avec le *Triomphe*, du blocus de Brest et de la station du Canal. Vice-amiral en 1804, il fut envoyé l'année suivante avec quatre vaisseaux bloquer le port du Ferrol, et contribua par ses manœuvres habiles au gain de la bataille de Trafalgar. En récompense il fut créé pair, et le parlem. lui accorda une pension de 2,000 liv. sterl., reversible sur ses enfants. Après la mort de Nelson, il lui succéda dans le commandem. des forces maritimes de la Méditerranée, et quoique sa santé fût déjà chancelante, il ne voulut pas quitter son poste ; il fit même préparer un cercueil de plomb pour rapporter son corps en Angleterre. Cette prévoyance fut justifiée par sa mort arrivée le 7 mars 1810, à bord de *la Ville de Paris*, stationnée devant Minorque. Son corps fut déposé dans l'église St-Paul, à Londres.

COLLINI (Come-Alexandre), savant italien, né à Florence en 1727, mort en 1806 à Manheim, membre de l'acad. des sciences et direct. du cabinet d'hist. natur. de cette ville, avait, dès l'âge de 25 ans, mérité l'attention et gagné l'amitié de Voltaire, qui le prit pour son secrétaire en 1752, et sous les auspices duquel il passa, six ans après, au service du comte de Sauer à Strasbourg, comme précepteur, puis (1759) de l'électeur bavaro-palatin, en qualité de secrét. intime, ensuite d'historiographe. On a de lui : *Discours sur l'hist. d'Allemagne*, 1771. — *Précis de l'histoire du palatinat du Rhin*, Francfort, 1763, in-8. — *Dissertation histor. et critique sur le prétendu cartel envoyé par Charles-Louis, électeur palatin, au vicomte de Turenne*, 1767 : Voltaire en parle avec éloge (chap. XII du *Siècle de Louis XIV*). — *Journal d'un voy. qui contient différentes observations minéralogiques*, etc., Manheim, 1776, in-8, avec 15 pl. — *Considérations sur les montagnes volcaniq.*, ibid., 1781, in-4. — *Remarques sur la pierre élastique du Brésil*, etc. — *Lettre sur les Allemands*, 1784, in-8. — *Exposé de la capitulation de Manheim*, 1794, in-8. — *Mon séjour auprès de Voltaire*, et *lettres inédites*, etc., ouvrage posthume, Paris, 1807, in-8.

COLLINS (Jean), célèbre géomètre angl., né en 1624 à Wood-Eaton, passa dans sa jeunesse plus. années sur mer, au service d'un capit. marchand. De retour en Angleterre, il y donna des leçons d'écriture et de calcul ; mais ses talents l'ayant fait connaître, il obtint à la restaurat. une place de 1er commis dans les bureaux des contribut. Ses ouvrages de mathémat. lui valurent en 1667 son admission à la société royale de Londres, et l'on trouve de lui dans les *Transactions philosophiq.* plusieurs dissertat. curieuses. Il mourut en 1683, laissant une réputation méritée ; mais il n'est plus connu aujourd'hui que par sa correspond. sur le calcul différentiel et intégral, dont les Anglais s'appuient pour attribuer exclusivem. à Newton l'honneur de cette belle découverte. Elle a été publ. aux frais de la soc. roy. sous ce titre : *Commercium epistolicum D. Jo. Collins et aliorum, de analysi promotâ*, Londres, 1712, in-4.

COLLINS (Samuel), médecin angl. du 17e S., séjourna neuf ans à la cour du tzar, et, de retour à Londres, publia l'*État de la Russie*, 1671, in-8. On lui doit un ouvrage beaucoup plus important, écrit également en anglais ; c'est le *Systema anatomicum*, Londres, 1685, 2 vol. in-fol., traité le plus complet qui eût encore paru sur cette matière, et dans lequel on trouve des idées neuves dont les anatomistes modernes ont profité. — Samuel Collins, d'Archester, a publié sous le titre de *Paradise retrivied*, la manière de conserver les fruits, avec un *Traité des melons et des concombres*, Londres, 1717, in-8.

COLLINS (Antoine), philosophe anglais, né en 1676 dans le Middlesex, exerça diverses fonctions de magistrature dans le comté d'Essex, fut l'ami du célèbre Locke, et mourut en 1729. Il est aut. d'un assez grand nombre d'ouvrages, dont les princip. et les plus connus sont : *Recherches philosophiq. sur la liberté de l'homme*, Londres, 1717, trad. en français par de Bons, réfuté par le doct. Clarke. — *Discours sur la liberté de penser et de raisonner sur les matières les plus importantes*, traduit en français par H. Scheurléer et J. Rousset, Londres, 1714, in-8, bonne édition, avec l'*examen* de cet ouvrage par Crouzat, 1766, 2 vol. petit in-8. — *Essai sur la nature et la destination de l'âme humaine*, traduit de l'anglais, 1769, in-12, et dans le *Dictionn. de philosophie* de l'*Encyclopédie méthod.* — *Esprit du judaïsme*, traduit en franç. par d'Holbach, Londres (Amst.), 1770, in-12. Collins, considéré en Angleterre comme un apôtre de l'athéisme et du matérialisme, déclara, dit-on, en mourant, « que comme il avait toujours servi de tout son pouvoir son Dieu, son roi et son pays, il était persuadé qu'il allait dans le lieu que Dieu a réservé à ceux qui l'aiment. »

COLLINS (Williams), le plus intéressant des petits poètes anglais, né en 1720, fut élevé à l'université d'Oxford, et se fit connaître de bonne heure par des poésies qui ne reçurent pas d'abord du public l'accueil qu'elles méritaient. Après avoir vécu pendant quelques années dans un état voisin de la misère, la succession d'un oncle changea tout à coup son existence ; mais ce passage rapide du besoin à l'aisance altéra ses facultés intellectuelles, et il mourut dans une maison d'aliénés en 1756. On a de lui des *Églogues persanes* publiées en 1742, et des *Odes descriptives et allégoriques*, Londres, 1746. Les *OEuvres poétiques* de Collins, publiées in-12, ont été réimpr. plus. fois ; les plus belles éditions sont celles de Londres, 1800, petit in-8 ; 1804, in-4, et 1827, in-8. Cette dernière édit. est accompagnée de la *Vie* de l'auteur par Johnson, des observat. de Langhorne, et de notes biograph. et critiques du Révér. Alex. Dyce.

COLLINS (Arthur), écriv. anglais, né en 1682, mort en 1760, est auteur des ouvrages suivants : *Hist. de la pairie* (the Peerage), impr. de 1709 à

1711, 3 vol. in-8, et dont la meilleure édit. a été publiée par sir Egerton Brydges, 1812, 9 vol. in-8. — *Vie de Cécil*, lord Burleigh, 1732, in-8. — *Vie d'Édouard, dit le Prince-Noir*, 1740, in-8.—*Lettres et mémoires d'état recueillis par sir Henri Sidney et autres*, 1746, 2 vol. in-fol. — *Collections historiques des familles nobles de Cavendish, Holles, Vere, Hayley et Ogle*, 1752, in-fol.

COLLINSON (Pierre), agronome et physicien, né en 1693 dans le West-Moreland, s'occupa de naturaliser les plantes utiles d'Europe en Amérique et d'Amérique en Europe. C'est par ses conseils que la vigne fut cultivée dans l'état de Virginie, et qu'une bibliothèque publique fut formée à Philadelphie. Ami de Franklin et quaker comme lui, il l'instruisit des premières expériences sur l'électricité, et lui envoya la prem. machine électrique qu'on eût vue dans le Nouv.-Monde; leur correspond. à ce sujet a été imprimée. Collinson a donné à la société roy. dont il était membre plus. *Mémoires* parmi lesq. on en distingue un sur les *émigrations des troupeaux de la plaine vers les montagnes, et des montagnes dans la plaine.* Il mourut en 1768. — Collinson (Jean), ecclésiast. anglais, membre de la société des arts de Londres, mort en 1793, a publié : *Hist. et antiquités du comté de Sommerset, d'après les mém. d'Edmond Rack*, Bath, 1791, 3 vol. in-4, avec 42 pl.

COLLIUS ou COLLIO (François), sav. théolog., né vers 1580, près du lac de Lugano, entra dans la congrégat. des oblats de Milan, devint membre du fameux collége Ambrosien, fut élu grand-pénitencier en 1631, et mourut en 1640. Il est principalem. connu par deux ouvrages rares et curieux : *De sanguine Christi lib. V*, Milan, 1617, in-4. — *De animabus paganorum lib. VIII*, ibid., 1622-23, 2 vol. in-4, réimprimé en 1638 et 1640.

COLLOREDO (Fabrice), marquis de Ste-Sophie, né en 1576, d'une famille noble du Tyrol, entra comme page au service de Ferdinand de Médicis, grand-duc de Toscane, fut employé dans plusieurs négociations par Cosme II, et devint premier ministre de Ferdinand II. Il mourut à Florence en 1645. — Colloredo (Jérôme), général au service d'Autriche, fut tué au siége de St-Omer, en 1638. — Colloredo (Jean-Baptiste), comte de Wald-Sée, également général au service d'Autriche, défendit Candie contre les Turcs pour les Vénitiens, et fut tué devant cette place, en 1649.—Colloredo (Rodolphe), comte de Wald-Sée, frère du précédent, feld-maréchal des armées impériales sous Ferdinand II et Ferdinand III, né en 1585, se signala particulièrement dans la guerre dite de 30 ans, à la bataille de Lutzen, où il reçut 7 blessures, et au siége de Prague, qu'il défendit contre les Suédois en 1648. Il mourut gouvern. de cette ville en 1657.

COLLOREDO-WALD-SÉE (Rodolphe-Joseph, comte de), né en 1706, fut nommé vice-chancelier de l'empire en 1737, créé prince en 1763, et mourut en 1788, onze ans après avoir célébré la cinquantaine de son mariage. — Colloredo-Mansfeld (Franç.-Gundacker, prince de), fils aîné du préc., né en 1731, nommé conseiller de l'empire, remplit plus. missions import., succéda à son père dans la dignité de vice-chancelier, devint en 1796 gr.-chambellan de l'emper., et mourut en 1807. — Colloredo (Jérôme-Franç.-de-Paule, comte de), frère du précédent, né en 1732, fut envoyé très jeune audit. à Rome, où il donna des preuves de sa capacité pour les affaires. Nommé évêque de Gurck, puis en 1772 archev. de Saltzbourg, il s'occupa d'améliorer le sort des habitants de sa principauté, établit un ordre admirable dans les finances, et, sans augmenter les impôts, sut pourvoir à toutes les charges. Il favorisa l'instruct., donna de nouv. réglem. à l'univ. de Saltzbourg, dont il peut être regardé comme le second fondat., et forma plus. établissem. utiles qu'il dota de ses propres revenus. A la sécularisat. de son archev. en 1806, ce prélat se retira dans sa famille à Vienne, où il mourut en 1812, laiss. sa mémoire en vénérat.; on lui a cepend. reproché d'avoir favorisé de tout son pouvoir les plans de réforme commencés par l'emper. Joseph II, et qui n'étaient rien moins que conformes à la discipline de l'Église catholique.—Colloredo-Melss (Joseph, comte de), frère du précéd., né à Ratisbonne en 1735, fit avec distinction la guerre de sept ans, et fut en 1763 nommé général-feld-wachtmeister. Feld-maréchal en 1771, il obtint 2 ans après le titre de conseiller aulique, et fut chargé de l'inspection des troupes. Dans cette place il rendit de gr. services à l'armée autrichienne, qui lui fut en partie redevable de changem. avantageux dans son organisat. et dans sa discipline. Nommé en 1779 directeur-génér. de l'artillerie, il en perfectionna toutes les parties, et fit créer en 1786 le corps des bombardiers, qui montra bientôt, au siége de Bellegrade, tout ce que l'on devait espérer de cette arme. Colloredo commandait à ce siége l'artillerie, dont il venait d'être nommé gr.-maître. Son âge ne lui permettant pas d'être employé d'une manière active dans les guerres de la révolut., il fut fait ministre-d'état, puis présid. de la section de la guerre, et mourut en 1818. — Colloredo-Mansfeld (Jérôme, comte de), né à Wetzlar en 1775, 2e fils du prince Franç.-Gundacker, fut attaché comme officier d'ordonn. au général Clerfayt dans la campagne de 1792 contre la France. L'année suiv., nommé capitaine d'une compagnie de grenadiers, il concourut au siége de Condé; lors de la reprise de cette ville par les Français, il fut fait prisonn. de guerre et conduit à Paris, d'où il réussit à s'évader. Dans la campagne de 1796, il fut blessé grièvement à l'attaque de Bregentz. S'étant rétabli plus promptem. qu'il ne devait l'espérer, il continua de servir avec distinction tant en Allemagne qu'en Italie. Nommé feld-maréchal, il se signala particulièrem. dans les campagnes de 1813 et de 1814, où il fut blessé deux fois. A la paix de Paris, il eut le commandement des troupes stationnées en Bohême, avec l'inspect. générale de l'infanterie. En 1815 il passa le Rhin avec 40,000 hommes, et vint assiéger Bé-

fort, défendu par Lecourbe. La paix lui rendit son commandement en Bohême. Il mourut à Vienne en 1822.

COLLOT, famille qui a prod. plus. lithotomistes disting. — COLLOT (Laurent), méd. de Tresnel, près de Troyes, apprit d'Octavian de Ville (venu de Rome en France pour pratiquer cette opération) l'art d'extraire les pierres de la vessie, et acquit une telle célébrité, qu'il fut appelé à Paris par le roi Henri II, qui créa pour lui la charge de lithotomiste de sa maison, dont ses success. eurent la jouiss. — COLLOT (Phil.), né en 1593, mort à Luçon en 1656, eut une très gr. réputat. de son temps et forma deux élèves, dont l'un, R. Girault, son gendre, fut le maître de son fils. — COLLOT (Franç.), petit-fils de Philippe, mort vers 1710, soutint la réputat. de ses ancêtres, et, attaqué lui-même de la pierre, fut opéré par son fils. On a de lui : *Traité de l'opération de la taille*, etc., *œuvre posthume de Franç. Collot, auq. on a joint un disc. sur la méthode de Franco et sur celle de Raw*, Paris, 1727, in-12.

COLLOT D'HERBOIS (JEAN-MARIE), conventionnel, l'un des hommes les plus atroces que la révolution ait poussés sur la scène politique, avait été d'abord comédien ambulant, puis aut. dramat. Peu estimé sous ces deux rapports, et goûté seulement dans les rôles de *tyran*, qu'il préférait, et auxquels s'accomodaient assez l'expression de sa figure, sa voix pleine et sa pose académique, il s'était néanmoins acquis une certaine considérat., sinon par ses talents fort médiocres, du moins par l'honnêteté de ses mœurs et la réserve de sa conduite. Les circonstances, et surtout l'usage immodéré des liqueurs fortes auquel il s'abandonna, le jetèrent dans une espèce de frénésie furieuse. Les annales révolutionnaires sont remplies du nom de ce démagogue, qui, dit-on, avait puisé ses principes républicains à Genève, où il était directeur d'un théâtre, et qui, venu à Paris, se fit affilier à la société des Jacobins. Quoique orateur des plus médiocres, il ne tarda pas à y fixer l'attention. Au 10 août 1792, il devint membre de la municipalité de Paris, présid. de l'assemblée élect. de la même ville et député à la convention nationale, où il débuta par demander l'abolition de la royauté. Commissaire de la convention à Nice, il écrivit qu'il votait la mort de Louis XVI. Envoyé depuis à Orléans, il fit déclarer cette ville en état de rébellion; rentré a la convent., il y demanda l'arrestation de tous les individus déclarés suspects par les municipalités ou les sociétés populaires, et plus tard proposa de comprendre dans la classe des suspects les march. qui vendaient trop cher les objets de prem. nécessité. L'un des plus violents adversaires des Girondins, il fut, après le 31 mai, adjoint au comité de salut public; il s'y éleva contre la déportation, disant qu'il ne fallait point déporter les conspirat., mais les détruire et les ensevelir dans la terre de la liberté. L'un des commissaires envoyés à Lyon, après la prise de cette malheureuse ville par l'armée de la convention, à son départ, il annonça que le midi serait pacifié. Dans son éloquence révolutionnaire il écrivit de Lyon : « Les démolitions sont trop lentes ; l'explosion de la mine et l'activité dévorante de la flamme peuvent seules exprimer la toute-puiss. du peuple; sa volonté doit avoir les effets du tonnerre. » Et cependant ce n'est peut-être pas de Collot que les Lyonnais eurent le plus à se plaindre. De retour de sa mission, il s'occupa de justifier toutes les mesures qu'il avait prises, et ne cessa de vanter l'excellence des exécutions en masse. Il tenta, mais vainement, de rétablir la paix entre les jacobins et les cordeliers, et ne manqua pas d'attribuer à Pitt la divis. des patriotes. L'assassinat de Collot par un nommé Admiral, accrut encore sa popularité; mais Robespierre, naturellement jaloux, ne put voir qu'avec peine les témoignages d'intérêt prodigués à son collègue. Collot présida la convention le 9 thermidor, et ce fut lui qui donna l'ordre d'arrêter Robespierre. Quelques jours après il fut dénoncé lui-même par Lecointre, de Versailles. Alors il donna sa démission de membre du comité de salut public, et paraissant dédaigner les accusations qui le poursuivaient, il vint prononcer aux jacobins un discours sur l'instruction publique, et quelq. jours après il prit part à la convent. à la discuss. sur l'école normale. Forcé de répondre enfin aux reproches que lui adressaient ses collègues, il affirma que jamais il n'avait signé d'ordre pour arrêter un seul individu, mais un grand nombre de mises en liberté. Décrété d'arrest., il fut déporté à la Guyane. Atteint d'une fièvre chaude, il but, dans un mom. de délire, une bouteille de rhum, et fut conduit mourant à l'hôpital de Cayenne, où il expira le 8 janvier 1796, témoignant le plus vif repentir de ses égarements. On a de lui, comme écriv., outre l'*Almanach du P. Gérard* pour 1792, ouvr. couronné par la société des amis de la constitut., une vingtaine de pièces de théâtre, toutes fort médiocres, parmi lesquelles on distingue cependant *Lucie, ou les Parents imprudents*, drame; *le Paysan magistrat*, imité de Caldéron; *le Procès de Socrate*, et *les Portefeuilles*, etc.

COLMAN (GEORGE), littérat. angl., né en 1733 à Florence, où son père était ministre d'Angleterre près du grand-duc, fut élevé au collége de Westminster, et se distingua de bonne heure par son goût pour la poésie. Il s'associa Thornton, son condisciple, dans la rédaction d'un ouvrage périod., *le Connaisseur*, qui parut une fois par semaine, de 1754 au 30 septembre 1756. Destiné au barreau, il abandonna l'étude des lois pour se livrer à des compositions dramatiques. Sa première comédie, intit. : *Polly Honeycomb*, jouée en 1760, eut du succès, et fut suivie de *la Femme jalouse*, pièce imitée en franç. par Desforges. Après avoir donné plus. autres coméd., Colman, enrichi par les bienfaits de lord Bath et du général Pulteney, devint un des entrepren. du théâtre de Covent-Garden, vendit ensuite son action, et acheta, en 1777, le théâtre de Hay-Market, auquel il sut donner une vogue extraordinaire ; sa tête s'étant dérangée à la

suite d'une attaque de paralysie, on fut obligé de l'enfermer dans une maison d'aliénés à Paddington, où il mourut en 1794. Ses œuvres dramatiques ont été recueillies, Londres, 1777, 4 vol. in-8, et ses opusc. en prose, en 3 vol., sous ce titre : *Prose on several occasions*, etc., ibid., 1787. Il a composé 26 pièces de théâtre, dont une, *le Mariage clandestin*, en société avec Garrick, a été trad. par Mme Riccoboni. — COLMAN (George), né en 1767, fils du précéd. et son successeur dans la propriété du théâtre de Hay-Market, a publié un recueil de mélanges sous le titre de : *Mynight gown and slippers*, 1799, in-4, et un grand nombre de pièces de théâtre. Sa comédie intit. : *John Bull*, ou *le Coin du feu d'une famille anglaise*, a été imitée en français par A.-H. de Châteauneuf, Paris, 1822, in-8.

COLMAR (JEAN), savant allemand, né à Nuremberg en 1684, fut recteur de l'école de l'hôpital de la même ville, et mourut en 1737. Il a laissé plus. ouvr. dont les principaux sont : *Antihenoticon seu de causâ negati Lutheranos inter et Calvinianos unionis successûs disquis.*, etc., 1714. — *Dissert. de summâ Judæorum astorgiâ*, Altorf, 1716, in-4. — *Le monde dans une noix* (en allemand), Nuremberg, 1730, in-8. — *Cellarius mnemonicus*, etc., 1730, in-8.

COLMENARES (DIEGO de), histor., né à Ségovie, mort dans cette ville en 1651, est auteur de : *Historia de la insigne ciudad de Segovia, y compendio de las historias de Castilla*, Ségovie, 1637, in-fol. et avec un supplém., 1640, in-fol., rare et recherché. Nicolas Antonio regarde Colmenares comme supérieur à tous les écrivains espagnols, qui jusqu'alors avaient pris pour sujet de leurs travaux l'histoire particulière d'une ville.

COLNET (CHARLES-JOSEPH), journaliste, né en 1769, à Quincangrogne, près de Vervins, fils d'un gentilhomme verrier, acheva ses études à Paris. Il se destinait à l'état ecclésiast., entra même dans les ordres, mais ne reçut point la prêtrise. Les événem. l'ayant empêché de suivre sa première vocat., il se fit libraire, et son humble boutique fut souvent le rendez-vous des gens de lettres. Colnet s'était, en effet, lancé dans la littérature critique. Parmi ses écrits, presque tous anonymes, nous citerons les *Étrennes de l'Institut*, ou *Revue littér.* en 1799 et 1800.—*Mémoires secrets de la république des lettres*, en 1800, dont la police fit saisir le dixième cahier et défendit la continuat.— *Les satiriques du* 18e S., 7 vol in-8. — *La Corresp. turke*, pour servir de supplém. à la *Correspond. russe* de La Harpe, 1802, in-8.—*L'Art de dîner en ville*, petit poème assez agréable, 1810.—*L'Hermite du faubourg St-Germain*, etc. Tout en se livrant à la composition d'ouvr. qui tombaient de temps en temps de sa plume piquante et facile, Colnet fournissait fréquemm. des art. au *Journal des arts*, qui a existé de 1810 à 1814 ; au *Journal de Paris*, au *Journal général de France*, à l'occasion duquel il fut arrêté par ordre de Réal, après le 20 mars 1815, et en dernier lieu à la *Gazette de France*. Le sel qu'il répandait à pleine main dans ses *articles* s'alliait à un excellent ton : aussi la collaborat. de Colnet fut-elle l'un des prem. élém. du succès de la *Gazette*. Dans les dern. temps, son caractère original et ses habitudes même un peu sauvages lui firent prendre le parti de la retraite ; il quitta sa librairie pour habiter Belleville, où il mourut en 1832.

COLOCCI (ANGE), littérat., né dans la marche d'Ancône, en 1467, fit ses études à Rome, et s'établit ensuite à Naples avec toute sa famille, que des événements politiques avaient contrainte de quitter les états ecclésiastiques; il se lia dans cette ville avec tous les poètes célèbres qui y florissaient alors ; et à l'exemple de plusieurs d'entre eux, il changea son nom en celui de *Colotius Bassus*. Rappelé six ans après dans sa patrie, il fut chargé d'une mission près du pape Alexandre VI, et se fixa à Rome, où il prit l'habit ecclésiat., et obtint successiv. plus. emplois honorables, entre autres la charge de secrétaire du pape Léon X, qui lui donna en outre la survivance de l'évêché de Nocera. Clément VII le confirma dans ce siége en y ajoutant le gouvernement d'Ascoli, et l'envoya plus tard dans plus. cours de l'Europe. Lors du sac de Rome, en 1527, Colocci eut sa maison brûlée avec toutes les richesses littéraires et les chefs-d'œuvre des arts qu'il y avait rassemblés, et n'obtint sa liberté qu'au prix d'une rançon considérable. Après avoir gardé pendant neuf ans l'évêché de Nocera, il le céda à l'un de ses neveux, et mourut à Rome en 1549. L'abbé Lancelotti a publ. à Rome, en 1772, les *Poésies italiennes et latines* d'Ange Colocci, précédées de sa vie et du catalogue de ses autres ouvrages, parmi lesq. on remarque quelq. opusc. de philosophie et de mathémat.; le reste appartient à la littérature.

COLOM DU CLOS (ISAAC), né dans la marche de Brandebourg en 1708, de parents réfugiés, fut profess. de langue française, puis de philosophie à l'université de Gottingue, et mourut en 1795. On a de lui : *Principes de la langue franç. ; Modèles de lettres ; Réflexions sur le style*, et quelq. *trad.* d'ouvrages français en allemand.

COLOMA (D. CARLOS), homme d'état et histor., marquis d'Espina, né à Alicante en 1573, servit dans les guerres des Pays-Bas, parvint du grade d'enseigne aux prem. dignités militaires, puis fut successiv. gouvern. de Cambrai, du Milanais, ambassadeur en Allemagne et en Angleterre, grand-maître du palais, conseiller-d'état et du départ. de la guerre, et mourut en 1637. On a de lui, en espagnol, une *Histoire des guerres des Pays-Bas* de 1588 à 1599, Anvers, 1625, in-4. Cette trad. estimée a eu plus. édit. On lui doit encore une *trad.* espagnole de Tacite, Douay, 1629, in-4.

COLOMB (CHRISTOPHE), le plus célèbre des navigateurs modernes, né en 1441 à Cuccaro dans le Montferrat, ou, selon d'autres écrivains, à Nervi, à Savone, à Gênes, à Cogoleto, etc., fut envoyé par son père à Pavie pour y faire ses études; mais avant de les terminer complétement, il les quitta pour se livrer au commerce maritime. Ses notions en



CHRISTOPHE COLOMB.

Publié par Furne a Paris

géométrie, en astronomie et en cosmographie, développées par les voyages, lui firent concevoir la possibilité d'entreprendre au-delà de ce qu'on avait tenté jusqu'alors dans la navigation; et, soit par certaines cartes, telles que celles d'A. Bianco ou du globe de M. Béhaim, soit au moyen des renseignem. fournis par quelq. navigateurs au long cours, il jugea que d'autres terres devaient exister au-delà des mers connues, et résolut d'aller à leur découverte. Traité de visionnaire par les Génois, et mal accueilli par Jean II, roi de Portugal, auquel il communiqua ses idées, il se rendit à la cour d'Espagne, en même temps qu'il envoyait son frère Barthélemi en Angleterre. Il y séjourna pendant plus de cinq ans sans rien obtenir. Il allait quitter la Péninsule dans le dessein de s'adresser au roi de France, lorsqu'un moine avec lequel il était lié, le P. Marchena, qui avait quelque accès auprès de la reine Isabelle, lui procura l'appui de cette princesse. Après de nouvelles difficultés, la reine consentit à faire les frais de l'entreprise, et, au bout de 8 ans de sollicitations infructueuses et accompagnées de dégoûts sans nombre, Colomb obtint, avec trois navires, montés par 90 hommes d'équipage (ou, selon d'autres versions, par 120), les titres héréditaires d'amiral et de vice-roi dans toutes mers, îles et terres qu'il découvrirait, et mit à la voile le 3 août 1492. Au bout de 33 jours de navigation, Colomb découvrit la prem. île du Nouveau-Monde, celle de *Guana-hani*, l'une des Lucayes, qu'il nomma *San-Salvador*. Après s'être assuré que cette île n'était pas propre à recevoir un établissement, il retint à son bord 7 des habitants pour lui servir d'interprètes, prit sa direction vers le sud, et découvrit successivem. 3 îles qu'il nomma *la Conception*, *Fernandine* et *Isabelle;* il eut connaissance, le 27 oct., des côtes de Cuba, s'éloigna de cette île et aborda celle que les habit. appellent *Haïti*, et qu'il nomma *Española* puis *San-Domingo*. Ayant obtenu de l'un des caciques ou chefs du pays la permission de construire un fort en bois, Colomb y laissa 38 hommes de ses équipages et remit à la voile pour revenir en Europe. Ferdinand et Isabelle le reçurent avec les plus grands honneurs, l'annoblirent lui et toute sa postérité, confirmèrent tous ses titres et priviléges, et quelq. temps après le renvoyèrent, avec une flotte de 18 bâtiments, pour former des établissem. dans les pays qu'il venait de découvrir. Parti de Cadix le 25 sept. 1493, il découvrit *la Dominique* le 3 nov., prit successiv. connaissance de la Guadeloupe, des îles Antigoa, de St-Christophe, des îles connues sous le nom d'*Iles-sous-le-Vent*, et aborda à la pointe orientale de St-Domingue par le sud de Porto-Rico. Après y avoir fondé une ville qu'il appela Isabella, il se rembarqua pour continuer ses découvertes, fit route à l'ouest, visita la côte méridionale de *Cuba* jusqu'à l'île de *Piños*, revint sur St-Domingue, dont il parcourut la côte méridion., fit rentrer dans l'obéissance plusieurs caciques révoltés, et retourna en Europe pour se justifier auprès de la cour d'Espagne des plaintes portées contre lui par les envieux de sa gloire. Sa présence et ses discours ayant produit l'effet qu'il en attendait, et le roi lui ayant rendu toute sa confiance, Colomb partit en 1498 pour son troisième voyage; c'est celui pendant lequel il eut connaissance du vaste continent dont l'honneur de la découverte lui a été ravie par Améric-Vespuce, qui lui a imposé son nom. Il découvrit l'île de la Trinité, s'engagea dans le golfe de Paria, qui la sépare de ce même continent, et après avoir traversé une des bouches de l'Orenoque, s'avança à l'ouest, découvrit l'île de la Marguerite, et, parvenu jusqu'au lieu où a été bâtie depuis la ville de Caracas, revint sur St-Domingue. De nouveaux embarras, de nouvelles intrigues l'attendaient dans cette île. Les calomnies de ses ennemis furent accueillies une seconde fois par le roi d'Espagne. D. Francesco Bovadilla, chargé de remplacer Colomb et d'examiner sa conduite, fit arrêter d'abord les deux frères de ce gr. homme, et bientôt après le fit jeter lui-même dans un cachot, où on lui mit les fers aux pieds. Transporté en Espagne, Colomb réussit facilement à justifier sa conduite, mais il ne fut point réintégré dans son gouvernement de St-Domingue; l'abord de cette île lui fut même expressément défendu dans le 4e voyage, qu'après tant d'injustes disgrâces, il eut la générosité d'entreprendre en 1502. Il fit de nouvelles découvertes, essuya de nouv. traverses, et revint pour la dern. fois en Espagne, accablé de fatigue. Ferdinand le reçut avec une gr. froideur et tenta même de le faire renoncer à toutes ses charges; mais Colomb ne voulut point y consentir. Le chagrin augmenta ses infirmités, et il mourut à Valladolid d'une attaque de goutte en 1506. Ses restes, déposés d'abord à l'église de Séville, furent transférés ensuite dans la cathédrale de San-Domingo. Plus. souverains, des corps littéraires, ont proposé des prix pour l'éloge de Colomb. La ville de Gênes lui a fait élever une statue. Sa *Vie* a été écrite par l'un de ses fils, Fernand, et par Ant. Gallo, écriv. génois contemporain: cette dernière est insérée dans le t. XXIIIe des *Scriptor. rer. italic.* de Muratori. Les *Mém.* de l'acad. de Turin renferment une dissertation du comte Vapione : *Della patria di Cr. Colombo*, impr. séparément, Florence, 1808 avec des notes. On trouve dans l'ouvr. intit : *Psalterium hebræum, græcum, arabicum et chaldaicum,* publié par Agostino Gustiniani, Gênes, 1516, in-fol., une *Vie de Colomb,* qui fait partie des notes sur le psaume XVIII, *Cœli enarrant gloriam Dei.* Une lettre que Colomb adressa à Ferdinand et Isabelle, lors de son arrivée aux Indes-Occident., datée du 7 juill. 1503, trad. en ital. et impr. à Venise en 1605, a été réimp. par les soins de l'abbé Morelli, Bassano, 1810, in-8 de 82 pages. Une autre lettre écrite en 1493, insérée dans le t. II de l'*Hisp. illustr.* de Schott, pag. 1282, a été trad. en latin par Léandre de Cosco. Ces deux lettres ont été reprod. avec une trad. franç. dans l'appendice à l'*Hist. de Colomb* par L. Bossi, trad. en franç. par M. Urano, Paris, 1824 ou 1825, in-8. On les retrouve également à la

suite des *Relations des quatre voyages entrepris par Christ. Colomb*, pour la découverte du nouv. monde, de 1492 à 1504, publ. par D. de Navarrete, et trad. de l'espagnol par M. Chalumeau de Verneuil, Paris, 1828, 3 vol. in-8, fig. C'est l'ouvrage le plus important qui ait été publ. sur ce célèbre navigateur. Colomb a été le sujet de différ. poèmes, parmi lesquels on distingue *Columbus, carmen epicum*, par le P. Ubertin Carrara, Rome, 1715; *Colomb dans les fers à Ferdinand et Isabelle*, par Langeac, 1782; *la Colombiade*, poème anglais par J. Barlow, qui en publ. à Philadelphie, en 1807, une édition magnifique, ornée de fig. — Colomb (D. Barthélemi), frère du précéd., avait acquis quelq. réputat. par la construct. de ses sphères et par des cartes marines, lorsqu'il passa d'Italie en Portugal avec Christophe, son élève en cosmographie. De retour d'Angleterre, où son frère l'avait envoyé faire des ouvertures au roi Henri VII, il eut part aux libéralités de la cour d'Espagne, et fut annobli en 1493, et l'année suivante accompagna son frère dans son second voyage à St-Domingue, fut nommé son lieuten. et fonda la ville de San-Domingo. Après plus. expéditions dans l'intérieur du pays, il suivit son frère dans ses nouv. découvertes, fit plus. voyages en Espagne, et mourut à Saint-Domingue en 1514. La cour de Castille lui avait donné la propriété de la petite île de la Mona et la direction de toutes les mines qu'on pourrait exploiter dans l'île de Cuba. — Colomb (Fernand), fils cadet de Christophe, né vers 1490, accompagna son père dans son quatrième et dern. voyage, plus tard embrassa l'état ecclésiast., s'établit à Séville et y forma une bibliothèque, composée, dit-on, de 20,000 vol. impr. et de MSs. rares. Il la légua en mourant à la cathédrale de Séville. On a de lui la vie de son père sous ce titre : *Historia del amirante don Cristoval Colomb*, trad. en italien par Alphonse d'Ulloa, Venise, 1571, 1614 et 1676, in-8; en franç. par Cotolendi, Paris, 1681, 2 vol. in-12.

COLOMBAN (St), né en Irlande au 6e S., entra, au sortir de ses études, dans le monastère de Benchor, dirigé par St Commangel, et ne tarda pas à se distinguer parmi les nombreux disciples de ce gr. maître. Envoyé en France avec 12 religieux, il en parcourut les différentes provinces, et s'établit dans les Vosges. Le monastère qu'il y avait construit s'étant trouvé trop petit pour contenir tous ceux qui venaient se ranger sous sa discipline, il en bâtit un nouveau à Luxeuil, et un 3e à Fontaine. Le roi Thierri II, auquel il osa reprocher ses déréglements, le fit conduire à Nantes pour être renvoyé en Irlande, mais le vaisseau ayant été rejeté sur la côte par la tempête, Colomban traversa de nouveau la France secrètem. et vint s'établir près de Genève, où il vécut tranquille pend. plusieurs années. Il passa ensuite en Italie, où il fonda l'abbaye de Bobio, et mourut en 615. On a de lui une *règle* qui a été long-temps pratiquée dans les Gaules, et d'autres écrits qui se trouvent en partie dans la *Biblioth. des Pères*, et dont la collection a été publ. par Th. Sirinus, Louvain, 1667, in-fol., avec les notes de Fleming. Plusieurs autres de ses ouvr. se sont perdus. La mémoire de cet illustre cénobite se célèbre le 27 nov. — Colomban, abbé de St-Tron, mort vers le milieu du 9e S., passe pour l'aut. d'un poème intit. : *De origine atque primordiis gentis Francorum (stirpis Carolinæ)*, écrit vers l'an 840, dédié à Charles-le-Chauve, et publié avec des notes par le P. Thom. d'Aquin de St-Joseph, carme déchaussé, Paris, 1644, in-4. Chiflet, qui a inséré ce poème dans ses *Vindiciæ hispanicæ* (Anvers, 1650, in-fol.), croit qu'il n'est point de Colomban, mais d'un diacre nommé Lothaire.

COLOMBE (Ste), vierge, souffrit le martyre à Sens dans le 3e S., sous le règne d'Aurélien. Le roi Dagobert fit faire par St Éloi une châsse où les reliques de cette sainte furent placées. Elle était conservée dans l'église des bénédictins de Sens, mais elle fut détruite au 16e S. par les protestants. Le martyrologe place la fête de cette sainte au 30 déc. — Colombe (Ste), née à Cordoue au 9e S., fut chassée du monastère où elle s'était retirée avec ses compagnes par les Maures, et bientôt après arrêtée et décapitée en 853. Son corps, jeté dans le Guadalquivir, fut retrouvé par les chrétiens, qui l'enterrèrent dans l'église de Ste-Eulalie de Séville.

COLOMBEL (Nicolas), peintre, né en 1646 près de Rouen, élève de Lesueur, alla perfectionner ses talents à Rome, où il fit des copies estimées de Raphaël et du Poussin. De retour à Paris, il fut admis à l'acad. en 1694, sur la présentation de *Mars* et de *Rhéa Sylvia*. Le musée royal possède un second tableau de ce peintre, *Ste Hyacinthe sauvant la statue de la Vierge des mains des Tatares au siége de Kiovie*. Il mourut à Paris en 1717. On cite encore parmi ses compositions, *Orphée jouant de la lyre; Moïse sauvé des eaux;* le même *défendant les filles de Jéthro*. Plus. de ses tableaux ont été gravés, entre autres celui qui représente *J.-C. guérissant les deux aveugles de Jéricho*.

COLOMBEL (Noel), administrateur et écrivain haïtien, né à St-Domingue en 1786, d'un Français et d'une femme de couleur, mort dans le naufrage du *Léviathan*, pendant la traversée du Port-au-Prince pour l'Angleterre en 1823, était secrétaire du président Boyer et membre de la commission d'instruct. publique. Fondateur du journal intit. : *le Propagateur haïtien*, il rédigea pend. plusieurs années *l'Abeille haïtienne*, et a publ. quelques brochures, Port-au-Prince, 1819 et 1820. Colombel avait fait ses études au collége d'Anvers, et étudié à Paris les sciences naturelles et médicales.

COLOMBET (Claude), savant jurisc., donna des leçons de droit à Paris, fut aimé du cardinal de Richelieu qui le fit nommer conseiller au parlem. en 1636, et mourut vers 1650. On a de lui : *des Paratitles sur le Digeste, avec un abrégé de la jurisprudence romaine*, Paris, 1647. Il a revu l'édit. des *OEuvres de Cujas*, Paris, 1634, 6 vol. in-fol. — Colombet (Ant.), avocat à St-Amour, a publ. : *Conciliatores super codicem*, Lyon, 1551, in-8;

et un tr. de la main-morte, sous le titre bizarre de *Colonia celtica lucrosa*, Lyon, 1578, in-8.

COLOMBIER (Jean), médec., né à Toul en 1736, fut d'abord chirurgien-major d'un régiment de cavalerie, profita de son séjour à Douai pour compléter son instruction médicale et prit le doctorat; il fut, en 1767, reçu doct. à la faculté de Paris, et plus tard obtint la place d'inspect.-gén. des hôpitaux et prisons du royaume. Ses utiles travaux furent récompensés par le cordon de St-Michel et le brevet de conseiller-d'état. Le roi ajouta à ces faveurs, en le nommant inspect.-gén. des hôpitaux milit. Il mourut en 1789, au retour d'une mission dans laquelle, quoique malade, il avait déployé une activité extraordinaire. Il est auteur des ouvr. suivants : *Code de médecine militaire pour le service de terre*, etc., Paris, 1772, 5 vol. in-12. — *Médecine militaire, ou traité des maladies tant internes qu'externes*, etc., ibid., 1778, 7 vol. in-8. — *Préceptes sur la santé des gens de guerre, ou Hygiène milit.*, ib., 1775, in-8; nouv. édit. sous le titre d'*Avis aux gens de guerre*, 1779, in-8. — *Du lait considéré dans tous ses rapports*, 1re partie, Paris, 1782, in-8. Colombier a publ., en société avec Doublet, deux recueils de *Mémoires sur les épidémies de la généralité de Paris*, et une *Instruction sur la manière de gouverner les insensés*, etc. On lui doit aussi l'édit. des *OEuvres posthumes* du chirurg. Pouteau, Paris, 1783, 3 vol. in-8.

COLOMBIÈRE (Claude de La), jésuite, né en 1641, à St-Symphorien près de Lyon, professa la rhétorique au collége de cette ville, s'appliqua ensuite au ministère de la chaire, et passa en Angleterre, où il prêcha devant le roi Charles II. Soupçonné d'avoir pris part à quelq. intrigues, il reçut l'ordre de quitter le royaume, revint en France, se retira dans un bourg du Charolais, où il devint directeur de la célèbre Marie Alacoque, coopéra avec elle à faire ériger la *Fête du cœur de Jésus*, dont il composa l'office, et mourut en 1682. On a de lui : des *Sermons*, impr. plus. fois dans le 17e S., en 4 vol. in-8, et dont la plus récente éd. est celle de Lyon, 1757, 6 vol. in-12; *Réflexions morales; Lettres spirituelles; Retraites spirituelles*, Lyon, 1725, 3 vol. in-12; et des *Harangues* latines, composées pendant qu'il professait la rhétorique.

COLOMBINI (St Jean), fondateur de l'ordre des jésuates, né à Sienne, prem. magistrat de sa patrie, donna sa démission, distribua une grande partie de ses biens aux pauvres, fit de sa maison un hospice pour les malades, et y réunit plusieurs disciples auxquels le peuple donna le nom de *Jésuates*. Colombini alla trouver le pape Urbain V à Viterbe, qui approuva le nouvel institut, sous la règle de St-Augustin, et mourut quelq. jours après en 1367. Les jésuates n'étaient dans l'origine que des laïques, et s'appliquaient à la préparation des médicaments. Ils obtinrent, en 1606, la permission de recevoir les ordres sacrés, et furent supprimés en 1668 par Clément IX. La vie de St Jean Colombini a été écrite par P. Morigia, Venise, 1604, in-4; par J.-B. Rossi, Rome, 1648, in-4; et par un anonyme, ib., 1658, in-4.

COLOMBO (Realdo), anatomiste, né à Crémone, disciple de Vesale, lui succéda dans la chaire de chirurgie à l'université de Padoue, fut ensuite appelé pour professer l'anatomie à Pise, puis à Rome, où il fit en 1556 l'autopsie du corps de St Ignace, et mourut en 1577. On a de lui : *De re anatomicâ lib. XV*, Venise, 1559, in-fol., 1re édit. rare. Colombo occupe un rang très distingué parmi les anatomistes, et a répandu beaucoup de lumière sur divers point d'anatomie comparée et pathologique.

COLOMBO (Dominique), poète ital., né en 1749, près de Brescia, fut professeur de belles-lettres dans cette ville; ayant accepté la place d'officier municipal, lors de l'occupation des Français, il fut mis en prison pour n'avoir pas satisfait aux réquisitions dont la commune était frappée, et il y resta plus. mois; il consacra ses dern. années, passées dans la retraite, à chanter les charmes de la vie champêtre, et mourut en 1812. On a de lui : *I piaceri della solitudine*, ib., 1781. — *Il dramma e la tragedia d'Italia, dissertazione*, Venise, 1794. — *Sciolti campestri*, Brescia, 1796. Quelq. opusc. de Colombo ont été publ. dans les journaux d'Italie, entre autres deux *Églogues sur le siége de Brescia, au 15e S.*, et il a laissé plusieurs poèmes inéd.

COLOMBY (François CAUVIGNY, sieur de), littérat., né à Caen vers 1588, parent de Malherbe, fut l'un des prem. membres de l'Acad. française. Dégoûté du monde, il prit l'habit ecclésiast. dans les dernières années de sa vie, et mourut à Paris vers 1648. On a de lui une trad. de l'*Histoire de Justin*, 1616, in-8, réimpr. plus. fois; une partie du Ier livre des *Annales de Tacite*, Paris, 1613, in-8; un poème intit. : *Plainte de la belle Caliston au grand Aristarque pendant sa captivité*, ibid., 1616, in-12; et quelq. autres opuscules dont on trouve la liste dans l'*Histoire de l'Acad. française*, par Pélisson.

COLOMEZ (Jean-Bapt.), jésuite espagnol, retiré en Italie après la suppression de son ordre, né à Valence en 1740, y consacra ses loisirs à l'étude des mathémat. et à la culture des lettres, et mourut à Bologne en 1807. Il est aut. de 3 tragéd. en vers italiens : *Coriolan*, 1779; *Inès de Castro*, 1781; *Scipion à Carthage*, 1783. On lui doit encore quelques ouvrages dramatiques écrits en espagnol, entre autres : *Hermenildo*, tragédie; des *Observations sur l'Achille et le Démophon* de Métastase, un *Abrégé de l'hist. du Mexique* de Clavijero, des *mélanges*, des *poésies castillanes*, etc.

COLOMIÈS (Paul), savant protestant, né à La Rochelle en 1638, étudia la philos. et la théolog., apprit l'hébreu sous le célèbre Cappel, suivit Isaac Vossius en Hollande et en Angleterre, devint bibliothécaire de l'archevêq. de Cantorbéry, perdit cette place à la suite de la disgrâce de son protecteur, et en mourut de chagrin à Londres en 1692. Il est aut. d'un assez grand nombre d'ouvr., parmi lesquels on distingue les suivants : *Gallia*

orientalis, La Haye, 1665, in-4.— *Varia opuscula,* Paris, 1668, in-12. — *Biblioth. choisie,* Paris, 1731, in-12, avec des notes de Bourdelot, Lamonoye et autres. — *Mélanges histor.,* Orange, 1675, in-12. — *Exhortation de Tertullien aux martyrs,* trad. en franç., 1675, in-12. Fabricius a donné le *recueil* des princip. ouvr. de Colomiès, Hambourg, 1709, in-4; il faut y joindre *Italia et Hispania orientalis,* ouvr. posthume, dans le même goût que le *Gallia orientalis,* publ. par les soins de J.-C. Wolf, Hambourg, 1730, in-4. Colomiès a été l'édit. des *Lettres de la reine de Suède* (Christine) *et de quelq. autres personnages,* in-12; de *G.-J. Vossii et claror. viror. ad eum epistolæ,* Londres, 1690, in-fol., et de *St Clementis epistolæ II ad Corinthios,* etc., Vienne, 1687, in-12.

COLOMME (Jean-Baptiste-Sébastien), supérieur des barnabites, né à Pau en 1712, mort à Paris en 1788, est auteur des ouvr. suiv. : *Vie chrétienne ou Principes de la sagesse,* 1774, 2 vol. in-12. — *Dictionnaire portatif de l'Écriture sainte,* 1775, in-8. — *Manuel des religieuses,* 1779, in-12. — *Éternité malheureuse,* trad. du lat. de Drexelius, Paris, 1788, in-12. On lui doit aussi une trad. des *Opuscules de Thomas A Kempis,* 1785, in-12.

COLON (Franç.), médecin, né à Nevers en 1764, mort en 1812, fut un des plus zélés propagateurs de la vaccine, sur laquelle il a publ. les ouvrages suivants : *Essai sur l'inoculat. de la vaccine,* etc., Paris, 1801, in-8. — *Rec. d'observations et de faits relatifs à la vaccine,* 1801. — *Histoire de l'introduction et des progrès de la vaccine en France,* 1801, in-8, et quelques autres opuscules sur le même sujet.

COLONIA (Dominique de), jésuite, né à Aix en Provence en 1660, mort à Lyon en 1741, est aut. d'un grand nombre d'ouvr. dont la liste se trouve dans les *Mémoires de Trévoux.* Les princip. sont : *Antiquités de la ville de Lyon,* Lyon, 1701, in-4; Paris, 1702, petit in-12. — *Dissertat. sur un monument taurobolique découvert à Lyon,* 1705, in-12. — *La Religion chrétienne autorisée par le témoignage des auteurs païens,* 1718, 2 vol. in-12; Besançon, 1826, in-8, avec une notice sur l'aut., par M. l'abbé de la Bouderie. — *Histoire littéraire de la ville de Lyon,* etc., 1728-30, 2 vol. in-4. — *Biblioth. janséniste,* etc., dont la meilleur édition est celle d'Anvers (par les soins du P. Patouillet), 1752, 4 vol. in-12. — Colonia (André), minime, de la famille du précédent, né dans la même ville en 1617, mort en 1688, est auteur des ouvr. suiv. : *Éclaircissement sur le légitime commerce des intérêts,* Lyon, 1675, in-8; Bordeaux, 1677; Marseille, 1682. — *Éloge du roi* (Louis XIV). — *Lettre de Théopiste à Théotime, contenant un éclaircissement nouveau sur la distinction du droit et du fait,* Aix, 1674, in-8. — *Le calvinisme proscrit par la piété héroïque de Louis-le-Grand,* Lyon, 1686, in-12.

COLONNA, famille illustre d'Italie, qui a fourni plusieurs personnages célèbres dans les annales civiles et religieuses de Rome du 13e au 17e S. — Colonna (Jean), légat apost. pendant la 5e croisade, fait cardinal en 1216 par le pape Honoré III, fonda l'hôpital de Latran, et mourut en 1245. Ce fut lui qui commença l'élévation de sa famille. — Jean, son neveu, archev. de Messine, fut chargé de plusieurs affaires importantes, et mourut vers 1285, laissant quelq. ouvr. MSs. dont le plus cur. a pour titre *de Viris illustribus ethnicis et christ.* Il est conservé à la biblioth. de St-Jean et St-Paul à Venise. La biblioth. royale possède deux beaux MSs. de sa chron. intit. : *Mare histor. ab orbe condito ad sancti Galliæ reg. Lud. IX tempora exclusive.* — Colonna (Jacques), créé cardinal par Nicolas III, jouit du plus gr. crédit sous Nicolas IV, dont il était le principal conseiller. Proscrit avec toute sa famille par Boniface VIII, à l'élection duquel les puissants Colonna s'étaient vivement opposés, il ne fut rétabli dans ses dignités qu'en 1305, par le pape Clément V, qui, à l'intercession de Philippe-le-Bel, retira la bulle lancée contre lui et les siens jusqu'à la 4e générat., et il mourut en 1318. — Colonna (Sciarra), commandant à Palestrine, rendit cette place en 1299 à Boniface VIII sous des conditions qui furent violées. Surpris par des pirates tandis qu'il fuyait, il dut sa délivrance à Philippe-le-Bel, qui l'associa aux vengeances qu'il avait lui-même à tirer du fougueux pontife (*v.* Guill. de Nogaret). Il mourut dans l'exil vers 1328, après l'expulsion des gibelins, dont il avait embrasé le parti, tandis que son frère Étienne demeurait attaché à celui des guelfes. Il avait fortement appuyé les tentatives de Louis de Bavière ainsi que celles de Louis IV. — Colonna (Étienne), frère du précéd., créé comte de Romagne en 1290 par Nicolas IV, fut appelé à Rome après l'expulsion du parti de Sciarra; et, fait sénateur avec Bertoldo Orsini, il demeura chef de la noblesse et des guelfes à Rome jusqu'à la révolution opérée par Colas de Rienzi, qui le contraignit enfin à jurer l'observation des lois, que son arrogant despotisme méprisait impunément dep. 20 années. Condamné à mort à la suite d'une vive altercation avec le tribun, et amnistié ensuite, Ét. Colonna arma ses vassaux de Palestrine pour attaquer les Romains; abandonné par ses partisans, il échoua dans cette tentative, et fut tué avec son fils Jean et plusieurs autres seigneurs de sa maison. — Colonna (Jacques), son autre fils, évêq. de Lombez, avait été revêtu de cette dignité, très jeune encore, par le pape Jean XXII, en récompense du dévouement qu'il lui avait témoigné en affichant dans Rome ses excommunications contre Louis de Bavière, alors que ce prince y était venu se faire couronner empereur. J. Colonna avait été le condisciple de Pétrarque, et c'est en partie à sa protect. que l'illustre poète dut l'honneur d'être couronné de lauriers à Rome en 1341.

COLONNA (Antoine), neveu du pape Martin V, perdit, à la mort de ce pontife, zélé protect. de sa famille, tous les biens et les honneurs dont il avait été comblé, entre autres la principauté de Salerne et le duché d'Amalfi, qu'il tenait de la

reine Jeanne II de Naples. — Son fils PROSPER, l'un des plus gr. génér. qu'ait eus l'Italie, s'attacha d'abord à Charles VIII lorsque ce prince entreprit la conquête de Naples en 1494, puis se réconcilia avec le nouveau roi Frédéric d'Aragon, qu'il servit avec autant de talent que de bravoure contre les Français. Il avait appris le métier de la guerre sous le célèbre Gonzalve de Cordoue, qui le chargea de conduire en Espagne César Borgia, qu'il avait arrêté. Prosper Colonna mourut en 1523, peu de temps après avoir fait abandonner à Bonnivet le siége de Milan. Son fait d'armes le plus éclatant est la vict. de la Bicoque, qu'il avait remportée l'année précéd. sur les Français. — COLONNA (Fabrice), cousin de Prosper, servit tour à tour Charles VIII, Frédéric, roi de Naples, et Ferdinand-le-Catholique : ce dern. l'éleva à la dignité de gr.-connétable, dont il avait dépouillé Gonzalve de Cordoue. Fait prisonnier à la bataille de Ravenne en 1512 par Alphonse d'Este, duc de Ferrare, qui le renvoya sans rançon après l'avoir traité avec les plus grands égards, Fabrice eut ensuite occasion de rendre d'importants services à son libérat. contre le pape Jules II, et mourut en 1520. — COLONNA (Marc-Antoine), neveu des deux précéd., suivit également la carrière des armes, servit d'abord avec distinct. sous les étendards du pape Jules II, embrassa ensuite la cause de l'empereur Maximilien, puis entra au service de François Ier, et fut tué en 1522 au siége de Milan, d'un coup de coulevrine, qu'on dit avoir été dirigé par son oncle Prosper, qui défendait cette place. — COLONNA (Pompée), neveu et élève de Prosper, porta les armes et l'étole, fut honoré de la pourpre par Léon X, dont il ne se montra pas moins l'ennemi acharné, et prit part à toutes les révolutions de la cour de Rome à cette époque de troubles et de discordes. Après avoir long-temps balancé l'élection de Clément VII, auquel il finit par donner sa voix, ainsi que celle des card. ses partis., il se brouilla et se réconcilia tour à tour avec ce pontife, et fut néanm. un de ceux qui travaillèrent avec le plus de zèle à son élargissem. lorsqu'il fut tombé au pouvoir du connét. de Bourbon. Il se rétablit aussi dans ses bonnes grâces, et mourut en 1532, vice-roi de Naples. Ce prélat turbulent et guerrier aimait les lettres, et a laissé un poëme : *de Laudibus mulierum*, conservé MS. à la bibl. du Vatican.

COLONNA (FRANÇOIS), religieux dominic., né à Venise vers le milieu du 15e S., professa successiv. la gramm., les b.-lettres et à la théol. dans div. couvents de son ordre, et mourut dans un âge très avancé. Il n'est guère connu que comme aut. d'un livre singulier intit. : *Poliphili hypnerotomachia,* Venise, 1499, 1545, in-fol. Les critiques ont exercé leur sagacité jusque sur le titre de cette product. bizarre : on a trouvé dans le prem. mot (Poliphili) *Amant de Polia,* dans le deuxième (hypnerotomachia) *Combat du Sommeil et de l'Amour.* En rapprochant les lettres initiales de tous les chap. on a trouvé : *Poliam frater Franciscus Columna adamavit,* ce qui signifie : « Frère François Colonna fut épris de Polie, Polite ou Hippolyte. » La prem. traduct. franç., attribuée mal à propos à J. Martin, qui n'en fut que l'édit., parut sous ce titre : *Hypnerotomachie, ou Disc. du songe de Poliphile,* Paris, 1546, in-fol., plus. fois réimpr.; elle est d'un chev. de Malte. J.-G. Legrand en a publ. une trad. libre, 1804, 2 vol. in-12, avec pl., réimpr. en 1811, par Bodoni, 2 vol. in-4. En tête est une *Notice* très curieuse *sur l'Hypnerotomachie,* et à la fin du tom. II *des Observat. du traducteur sur le texte original du songe de Poliphile, sur les différ. édit. et sur les div. trad. franç. et imitat. qui en ont été faites.*

COLONNA (VITTORIA), marquise de Pescaire, fille de Fabrice Colonna, gr.-connét. de Naples, née en 1490, fut mariée à l'âge de 17 ans à Ferd.-Franç. d'Avalos, fils du marquis de Pescaire. Veuve à 35 ans et dans tout l'éclat de sa beauté, elle demeura fidèle à l'époux qu'elle avait perdu, et ce fut en vain que plus. princes la firent pressentir sur un nouveau mariage. Exemple d'amour conjugal, elle le fut d'une piété sincère, et termina sa vie à Rome en 1547, laissant diverses poésies qui la placent au rang des plus heureux imitat. de Pétrarque. Les *Rime della diva Vittoria Colonna de Pescara,* etc., impr. pour la prem. fois, Parme, 1538, in-8, l'ont été depuis fréquemm. L'édit. la plus complète et la plus estimée est celle de Venise, 1544, in-4. Parmi les édit. plus récentes, on distingue celle de Bergame, 1760, in-8, avec une *Vie* de l'auteur par J.-B. Rota.

COLONNA (MARC-ANTOINE), le jeune, fils d'Ascagne, gr.-connét. de Naples, né en 1535, porta dès sa jeunesse les armes avec gloire. En 1557, il contribua à la paix de Sienne, et fut envoyé par le duc d'Albe dans la campagne de Rome, où il continua de signaler sa valeur dans toutes les occasions. Nommé en 1579, command. des galères que le pape Pie V joignit à la flotte des Vénitiens et du roi d'Espagne, pour la défense de Chypre, il suivit don Juan d'Autriche à Lépante, et contribua beauc. au succès de cette bataille (7 octobre 1571), le plus grand fait d'armes du 16e S. A son retour à Rome, Marc-Antoine y fut reçu comme les anc. triomphateurs. Conduit au Capitole, au milieu des acclamat. publiq., il alla déposer ensuite les trophées dans l'église Ara-Cœli, où Muret prononça son panégyrique. Il avait succédé à son père dans la place de gr.-connét. de Naples. Philippe II le nomma vice-roi de Sicile; en 1584, il conduisit en Espagne 10 galères siciliennes, et mourut subit. à Médina-Cœli. — Son fils, Ascagne, né vers 1560, cardinal en 1586 et mort vice-roi d'Aragon en 1608, a critiq. la *Monarchia siciliana* de Baronius : cette critique se trouve avec l'ouvr. de Baronius et sa réponse dans le *Thes. antiq. Siciliæ* de Grævius. — COLONNA (Fréd.), duc de Tagliacozzo, prince de Bureto, connét. du roy. de Naples, rendit d'importants services à Philippe IV, et mourut en 1641, vice-roi de Valence.

COLONNA (FABIO), *Fabius Columna,* sav. bo-

taniste, né à Naples et 1567, arrière-petit-fils du card. Pompée Colonna, fut l'un des fondateurs de l'acad. des Lincei, et mourut en 1650, laissant des ouvr. qui lui assignent un rang distingué parmi les plus sav. natural. de son temps, avec lesq. il fut en correspond.; les plus import. sont : *Phytobasanos, sive plantarum aliquot hist.*, Naples, 1592, in-4. — *Minùs cognitarum rariorumque stirpium descriptio*, etc., Rome, 1606, in-4, et réimpr. avec des addit. et deux nouvelles parties, 1616, in-4. — *De purpurâ ab animali testaceo fusa*, etc., Rome, 1616, in-4, fig., réimpr. à Kiel, 1675, in-4, avec des notes de J. Daniel major méd. *de Glossopetris*. — *Sambuca lincea, ovvero dell' instrumento musico perfetto, lib. III*, Naples, 1618, in-4, ouvrage estimé et peu commun. On doit en outre à F. Colonna de curieuses observat. impr. à la suite de l'*Abrégé de l'histoire naturelle du Mexique*, de Hernandez, 1651, in-fol. J. Blanchi a donné une édit. du *Phytobasanos*, Milan, 1744, avec la *Vie* de l'aut. et l'hist. de l'acad. des *Lincei*. — Jérôme, son père, mort en 1586, cultiva les b.-lettres et donna une édit. des fragm. d'Ennius, Naples, 1590, in-4, qu'il dédia à Jean, son autre fils, littér. égalem. distingué.

COLONNA (Laurent-Onuphre), de Giocni, duc de Tagliacozzo, etc., né à Naples, épousa en 1661, Marie Mancini, nièce du cardinal Mazarin; mais l'éloignem. insurmont. de sa femme pour un mariage qu'elle n'avait contracté que par déférence aux volontés de son oncle, l'obligea de consentir enfin au divorce qu'elle sollicitait; il entra dans l'ordre de Malte dont il devint grand'croix; remplit deux ans les fonct. de vice-roi de Naples et résigna toutes ses dignités pour venir habiter Rome où il mourut en 1639. — Philippe-Alexandre, son fils, né à Rome en 1663, mort en 1714, était le 9e de sa famille qui fût honoré des fonct. de gr.-connét. du roy. de Naples.

COLONNA (Ange-Michel), peintre, né à Revel, diocèse de Como, en 1600, suivit à Bologne les leçons de Gab. Ferrantino, apprit en même temps, de Dantone, la *quadrature*, c'est-à-dire l'art de peindre à fresque les ornem. et l'architect., et fit de tels progrès dans cet art, que son maître l'associa bientôt à tous les trav. dont il était chargé. Après la mort de Dantone, Colonna s'associa à Mitelli, *quadraturiste* non moins habile, mais dans un genre plus gracieux; ils peignirent ensemble à Bologne la chapelle du Rosaire et la galerie du palais Caprara. Ces deux magnifiq. ouvr. ayant étendu leur réputat. ils furent appelés successivem. à Parme, à Modène, à Florence, à Gênes, à Rome et enfin à Madrid, où Colonna peignit dans le palais de l'Escurial la fable de *Pandore*, regardée comme l'un de ses chefs-d'œuvre. Mitelli mourut à Madrid dans la force de l'âge et de son talent, et Colonna, qui ne put jamais se consoler de sa perte, revint à Bologne où il exécuta de nouv. ouvr. dans lesq. on reconnaît qu'il s'était encore perfectionné. Depuis il fit différents voyages, notamm. à Paris où il peignit, dans l'hôtel du ministre de Lionne, *les Saisons, Apollon tenant une couronne*, etc. Colonna mourut en 1687, laissant un gr. nombre de bons élèves dans un art dont avant Dantone et Mitelli il avait été l'un des créateurs. On cite comme ses plus beaux ouvr. : *le Temps, la Fortune* et *Prométhée*, dans le palais Albergati à Florence.

COLONNA (Jean-Paul), habile composit., né en 1630 à Bologne, mort en 1695, maître de chapelle de Ste-Pétrone, n'a guère travaillé que pour l'église. Outre un opéra d'*Amilcar*, on a de lui des *Motets*, 1681; les *Litanies de la Ste Vierge*, 1682; les *Lamentations de la semaine-sainte*, 1689; des *Messes*, 1684-91; quatre *OEuvres* de psaumes à plus. voix, 1681-94, etc. — Colonna (Jacques), sculpt. vénitien au 16e S., a laissé, entre autres morceaux de sa composit., les deux statues qu'on voit sous l'orgue de St-Sauveur à Venise. — Colonna (Léonard), peintre de l'école vénitienne, né à Murano en 1561, mort en 1605, aida Paul Véronèse dans les peint. qu'il exécuta pour le palais ducal.

COLONNE (Gille), *Ægidius à Columnâ* ou *Ægidius Romanus*, théol. scolast., né dans le 13e S., de la famille des Colonna de Naples, élève de St Thomas d'Aquin, fut l'un des prem. religieux augustins qui professèrent à l'univ. de Paris, devint gén. de son ordre en 1292, fut fait archev. de Bourges en 1294, et mourut à Avignon en 1316. Précept. de Philippe-le-Bel, il avait écrit pour ce prince son traité de *Regimine principis*, impr. en 1473, sans nom de ville. Les autres écrits de Gille Colonne, dont Tirthème cite 32, roulaient tous sur des matières de théol. ou de philos. scolast.; ceux qui restent ont été recueillis par le P. Paulin Berti, Venise, 1617, in-fol. On distingue le *Defensorium sancti Thomæ Aquinat.* publ. séparém., Naples, 1644, in-4, avec une *Vie* de l'aut. par A. Rocca. — Colonne (Franç.-Marie-Pompée), né en Italie vers 1644, était fils naturel de Pompée Colonna, prince de Gallicano, et prenait le titre de gentilh. romain, il joignit à l'étude des lettres celle des sciences, donna dans les rêveries des alchimistes, chercha sans le trouver l'art de faire de l'or, et celui non moins précieux de prolonger la vie; parvint malgré son funeste régime à un âge très avancé, et périt malheureusem. en 1726 dans l'incendie de la maison qu'il habitait à Paris, où il avait demeuré la plus gr. partie de sa vie. On a de lui, outre plus. MSs. : *Introd. à la philos.*, 1689, in-12. — *Les Secrets les plus cachés de la philos. des anc.*, 1722, in-12. — *Abrégé de la doctr. de Paracelse*, 1724, in-12.—*Principes de la nature selon l'opinion des anc. philos.*, Paris, 1725, 2 vol. in-12. — *Nouveau miroir de la fortune*, etc., Paris, 1726, in-12. — *Hist. natur. de l'univers*, Paris, 1734, 4 vol. in-12, publ. avec la vie de l'auteur par M. de Gosmond, son élève.

COLONNE (Guido Giudice delle), né en Sicile et probablem. à Messine, remplissait dans cette ville en 1276 l'office de juge. Il suivit Édouard Ier en Angleterre à son retour de la croisade, et demeura quelq. temps à la cour de ce prince. Guido

est l'un des prem. écriv. qui aient fait usage de la langue ital. en prose et en vers, et l'on trouve de lui dans les *Rime antiche* quelq. pièces qui ne manquent ni d'éloquence ni d'harmonie, au jugement des Italiens. Il revint à Messine et l'on croit qu'il y mourut vers 1292. On lui attribue différ. ouvr. Mais le seul qui soit connu est une hist. de la ruine de Troie, qu'il composa d'après Dictys de Crète et Darès le Phrygien. Cette hist. fabul., intit.: *Histor. Troyana prosayce composita,* eut un succès prodig. au 15ᵉ S. Impr. pour la prem. fois, Cologne, 1477, in-4, elle fut réimpr. six fois au moins dans l'espace de quelq. années. Il en existe des traduct. dans presque toutes les lang. de l'Europe. Les traduct. franç., ital. et espag. sont les plus rares et les plus recherchées.

COLOTÈS ou COLOTHÈS, sculpteur grec, élève de Phidias, travailla avec ce grand maître à la statue de *Jupiter-Olympien;* on cite aussi de lui un *Esculape* en ivoire, regardé comme son chef-d'œuvre. — Un peintre du même nom, de Théos, concourut avec Timanthe pour le tableau du *Sacrifice d'Iphigénie.*

COLPANI (Joseph), littérateur, né en 1738 à Brescia, joignit à la culture des lettres celle des sciences, et choisit pour sujet de ses poèmes les principaux phénomènes de la nature; il fut un des collabor. du *Café de Milan,* journal littér. qui a eu beauc. de succès en Italie. Colpani mourut à Brescia en 1822, léguant tous ses livres aux établissem. de charité. Ses *OEuvres* forment 6 vol. in-8. On a publié en 1824 : *Ultime poesie del cav. G. Colpani, con l'elogio dell' autore*, Brescia, in-8.

COLQUHOUN (Patrice), écrivain politique, né en 1745 à Dumbarton en Écosse, d'une ancienne famille, élève du célèbre Smollet, resta de bonne heure orphelin, et s'embarqua pour la Virginie, où, pendant un séjour de six années, il réunit l'étude des lois et de la politique aux occupations commerciales. Obligé par des raisons de santé à revenir dans sa patrie, il y établit une maison de commerce qui devint bientôt considérable, prit une part active aux discussions politiques relatives à l'insurrect. d'Amérique; et, pend. tout le temps que dura cette lutte mémorable, il se montra fortement attaché aux intérêts du commerce et du gouvernem. de son pays comme citoyen et comme magistrat. Revêtu de l'une des nouvelles magistrature de police créées en 1792 à Londres, où il résidait avec sa famille depuis plus. années, il apporta un zèle infatigable dans l'exercice de ses fonctions, et mourut en 1820. Ce qui honore surtout la mémoire de Colquhoun, c'est qu'il prit pour but constant de ses efforts l'améliorat. et le bien-être des classes pauvres. Tel est l'esprit qu'on retrouve dans les nombreux ouvr. (tous écrits en anglais) qu'il a publ., et dont les plus importants sont: *Tr. de la police de Londres,* 1795. Cet ouvr. eut 8 édit.; il a été trad. en franç. par Le Coigneux de Belabre, 1807, 2 vol. in-8. — *Traité de la population*, etc., *de l'empire britannique,* Londres, 2ᵉ édit., 1815, in-4, ouvr. trad. en allem., et dont on a en franç. un fragment considérable sous ce titre : *Précis historique de l'établissement et des progrès de la compagnie anglaise aux Indes-Orientales*, Paris, 1816, in-8. Les autres écrits de Colquhoun relatifs aux progrès du commerce, à l'instruction des classes indigentes et à la police, ont été publ. de 1787 à 1814.

COLSON (Jean-Baptiste-Gille), peintre en miniature et au pastel, né à Verdun en 1680, mort à Paris en 1762, peignit des sujets pour les tabatières à l'encre de la Chine et au carmin, et fut employé pour faire les miniatures que Louis XV envoyait dans les cours étrangères. Il eut aussi une grande vogue pour les portraits au pastel. Le comédien Bellecour était son fils. — Colson (Jean-François-Gille), fils du précédent, né à Dijon en 1733, se livra d'abord à l'étude des mathématiq.; mais, d'après les conseils de son père, il s'appliqua ensuite à la peinture, ainsi qu'à d'autres parties des beaux-arts, et vint à l'âge de 19 ans à Paris, où le prince de Bouillon le prit en affection, et se l'attacha. Les connaissances variées qu'il avait acquises lui furent très utiles dans les travaux dont son protecteur le chargea pour son château de Navarre, en l'employant comme archit., sculpteur, peintre, et même jardinier, pendant 40 années. Colson mourut à Paris en 1803. On a de lui : *Introduction à la connaissance des arts de goût et d'imitation en général, et de la peinture en particulier ;* et un *Recueil de poésies légères.* Il a laissé différents ouvrages MSs. sur la perspective et les beaux-arts.

COLSON (Louis-Daniel), littérateur, né dans l'Argonne en 1734, destiné au barreau par ses parents, renonça à cette carrière pour s'adonner entièrement aux lettres. Après avoir surveillé l'impression de quelques bons ouvr., il fut adjoint à Deshauterayes pour la rédaction de l'*Histoire générale de la Chine* du P. Mailla. C'est à lui que l'on doit les six prem. vol. de cet ouvr.; et, par modestie, il ne voulut point que son nom parût sur les frontispices. Il est également auteur de la préface placée en tête de la traduct. de *la Jérusalem délivrée,* par Deloyne d'Auteroche. Il acheva le roman de J.-P. Bignon, intit. : *les Aventures d'Abdalla,* revit l'édition de *Tarsis et Zélie,* publ. en 1774, et continua de se charger de différentes publications. Ayant perdu la place de secrét. du Grand-Orient à la suppress. des loges maçonniq., il adopta celle de garde-magasin à la Rochelle, où il passa les temps les plus orageux de la révolut., obtint une retraite et se hâta de revenir à Paris, où il mourut en 1811.

COLSTON (Édouard), philanthrope, né à Bristol en 1636, acquit, dans le commerce avec l'Espagne, une fortune immense qu'il consacra presque tout entière en œuvres de charité. La ville de Bristol lui doit la fondation de plusieurs hospices et écoles de charité; et les établissements du même genre dans plus. autres cités d'Angleterre ont reçu de lui des dotations très considérables. Il mourut en 1721, et chaque année on prononce son oraison funèbre

dans l'église principale de Bristol, où il fut enterré. Il était d'un caractère doux, égal, et de mœurs exemplaires.

COLTELLINI (Augustin), littér., né à Florence en 1613, fonda en 1631, dans sa propre maison, l'acad. des *Apatisti*, qui fut après sa mort réunie à l'univ. de Florence, en conservant une forme et des réglements particuliers. Membre de l'acad. de la Crusca, il fut quatre fois consul ou président de l'acad. florentine; il mourut en 1693. On a de lui plusieurs écrits en prose et en vers qui ont moins servi à sa réputation que la fondation d'une acad. Coltellini a été loué par un grand nombre d'écriv. contempor. Outre la trad. de quelques opuscules de St Grégoire de Nazianze, on lui doit sous le nom académique d'*Ortilio Contalgeni : Lezione ovvero cicalata*, 1651, in-12. — *Rime piacevoli*, 1652, in-12. — *Il Vecchio preferito*, 1652, in-12, etc.

COLUMBI (Jean), jésuite, né à Manosque en 1692, professa successiv. la rhétorique, la philos., la théologie scolastique et morale, les saintes écritures, au collége de Lyon, et mourut dans cette ville en 1679. On a de lui : *Opuscula varia*, 1668, in-fol.; ce vol. contient différents petits ouvr. déjà publ. séparément, et dont les principaux sont relatifs à l'hist. des diocèses de Valence, de Die, de Viviers, de Vaison et de Sisteron; on y trouve aussi l'histoire de la ville de Manosque, et différ. suppléments au *Gallia christiana* des PP. de Ste-Marthe, etc. — *Commentaria in sacram scripturam*, t. Ier, Lyon, 1656, in-fol. — Un autre Columbi (Dominique), religieux jacobin, mort en 1696, est auteur d'une *Histoire de Ste Madeleine, où est solidem. établie la vérité qu'elle est venue et décédée en Provence*, Aix, 1688, in-12.

COLUMELLE (Lucius-Junius-Modératus), le plus savant agronome de l'antiquité, né à Cadix dans le 1er S. de l'ère chrét., possédait des terres considérables qu'il faisait valoir lui-même; pour acquérir plus de connaissances dans l'agriculture, il voyagea dans diverses parties de l'empire romain, afin d'en connaître toutes les productions et ce qui concerne l'économie rurale. S'étant fixé à Rome, ce fut là qu'il écrivit son traité de *Re rusticâ* en XII livres, et un autre de *Arboribus*, que l'on joint au 1er dont il fait le XIIIe livre; ils ont été impr. pour la prem. fois dans le rec. intit. : *Rei rusticæ authores varii*, etc., Venise, Jenson, 1472, in-fol. Les ouvrages de Columelle, qui forment la partie la plus importante de cette collect., ont été publ. quelquefois séparément dans le 16e S. Il en existe une autre en franç. par Claude Cotereau, Paris, 1551, in-8, illustrée de doctes annotations par Me Jean Thierry de Beauvoisis, Paris, 1552, 1555, 1556, in-4; cette version conserve encore des partisans. Saboureux de la Bonneterie en a donné une en langue moderne sous le titre d'*Économie rurale de Columelle*, Paris, 1771, 2 vol. in-8, réimprimé dans sa *Collection des agronomes latins*. La trad. ital. de Columelle par Bénéd. del Bene, Vérone, 1808, 2 vol. in-4, est très estimée. Le Xe livre de *Cultu hortorum*, écrit en vers, a été impr. plus. fois séparément dans le 15e S.; il a été trad. en vers franç. par l'abbé de Marolles, et plus récemment par L.-Th. Hérissant dans le *Magasin encyclopéd.*, mars 1813.

COLUTHUS, poète grec, était de Lycopolis, aujourd'hui Siouth, ville et nom de la Thébaïde, à 70 lieues du Kaire. Si nous en croyons Suidas, le seul des anciens qui ait parlé de Coluthus, il vivait sous l'empereur Anastase, vers la fin du 5e S. Il avait, au rapport du même lexicograghe, composé un poème en VI chants intit. *les Calydoniaques;* un autre nommé *les Persiques*, et des *Éloges* en vers. On lui attribue communém. un petit poème de près de 400 vers sur l'*enlèvement d'Hélène,* dont on doit la découverte au cardinal Bessarion, qui le retrouva à Casoli, près d'Otrante. Il fut impr. pour la prem. fois in-8 par Alde, à la suite de Quintus Calaber. L'édition critique de Lennep (Leuwarden, 1747) a servi de bases à toutes celles que publièrent depuis d'autres savants; mais M. Stanislas-Julien a soumis le texte de Coluthus à un nouvel examen, et, à l'aide de deux MSs. de la biblioth. du roi, est parvenu à donner l'édit. la plus complète qui ait encore paru de ce petit poème sous le rapport critique et philologique, Paris, 1822, in-8. Elle est accompagnée d'une version latine, entièrement neuve; d'une traduction en prose, de notes pleines de goût à la fois et d'érudit., et de quatre versions angl., ital,, espagn. et allem.; indépendamment de la trad. de Saint-Julien, il en existe plusieurs autres en français par Ch. Dumolard, Paris, 1747; par Scip. Allut, 1779, réimpr. dans le tome II de la *Bibliothèque choisie,* publ. par Royez, 1786, 9 vol. in-8; par Simon de Troyes, Londres, 1790; en vers par Cournand, Paris, 1807, et par M. Courtin, comte d'Ussy, 1825, in-8.

COLVENER (George), doct. en théol., prevôt de la collégiale, et chancelier de l'université de Douai, né à Louvain en 1564, mort en 1649, a publ. : *J. Niederi Formicarium,* Douai, 1602, in-8, avec des notes. — Le *Chronicon Cameracense et Atrebatense* de Balderic, 1615, in-8. — L'*Historia remensis ecclesiæ* de Flodoard, ibid., 1617, in-8, avec des notes et la *Vie* de l'auteur. — *Rhabani Mauri opera*, Cologne, 1627, in-fol. — L'ouvrage de Thomas de Cantipré, intitulé : *Miraculorum et exemplorum memorabilium lib. II,* Douai, 1605, 1627, in-8, avec la *Vie* de l'aut. — *Kalendarium SS. Mariæ novissimum*, etc., ibid., 1638, 3 vol. in-8.

COMBALUSIER (François de Paule), médecin, né dans le Vivarais en 1713, fit ses études à Montpellier avec un tel succès qu'il fut reçu docteur à l'âge de 19 ans. Admis à la soc. des sciences de cette ville, il y lut en 1743 l'éloge du sieur Chicoyneau, dont les journaux du temps rendirent le compte le plus avantageux. Il obtint ensuite la place de prem. profess. à la faculté de Valence; mais trouvant ce théâtre trop étroit pour lui, il vint à Paris, apportant le MS. de son *Traité des maladies venteuses,* dont le succès applanit les difficultés qu'on lui faisait pour le recevoir doct. régent. Prétendant

que la vie était trop courte pour approfondir les diverses branches de l'art de guérir, il attaqua vivement les chirurgiens qui faisaient la médec., et publia dans cette longue querelle plusieurs *Mém.* oubliés aujourd'hui, malgré son talent d'écriv. En 1755, il fut chargé de professer la pharmacie, et la manière dont il remplit cette chaire ne fit qu'ajouter à sa réputation d'homme éloquent. Dans la force de l'âge, on devait attendre de lui plusieurs ouvr. import., lorsqu'il mourut en 1762. On a de lui : *Pneumato-pathologia, seu tractatus de flatulentis humani corporis affectibus*, Paris, 1747, in-12, trad. en franç. par Jault, ibid., 1754, 2 vol. in-12. — *Observat. et réflexions sur la colique de Poitou, ou des peintres*, etc., Paris, 1761, in-12.

COMBAULT (Charles de), baron d'Auteuil, littérateur, né à Paris en 1588, mort en 1670, est aut. des ouvr. suiv. : *Discours abrégé de l'Artois, membre ancien de la couronne de France*, Paris, 1640, in-4. — *Histoire des ministres-d'état qui ont fleuri sous les rois de la 3e lignée*, ibid., 1642, in-fol. — *Blanche, infante de Castille, mère de St Louis*, etc., ibid., 1644, in-4. — *Le vrai Childebrand*, ibid., 1659, in-4, réponse à un tr. de J.-J. Chiflet contre ce personnage historique (*v.* Childebrand).

COMBE (La). — V. Lacombe.

COMBE (le colonel Michel), né en 1787 à Feurs, dép. de la Loire, entra en 1802, à 16 ans, dans le 25e régim. de ligne, où son frère était capitaine, fit toutes les guerres de l'empire et gagna tous ses grades sur les champs de bataille. Nommé sous-lieuten. à Wagram en 1809, il fut fait lieuten. en 1811, et placé l'année suiv. par l'empereur dans la jeune garde à Dantzig. Devant Paris, en 1814, il traversa la ligne ennemie pour venir annoncer à Napoléon que les alliés étaient maîtres de la capitale. L'empereur le nomma sur-le-champ capitaine dans la garde, et le désigna plus tard pour l'accompagner à l'île d'Elbe. Combe commandait à Waterloo le bataillon de la vieille garde ; obligé de s'expatrier, il revint en 1818 à Paris ; il se rendit en 1822 aux États-Unis, dans la famille de sa femme, où il resta jusqu'à la révolution de 1830. Nommé colonel du 66e rég., il fit à la tête de ce corps l'expédit. d'Ancône, eut ensuite le commandem. de la légion étrangère, qu'il quitta pour le 47e de ligne, alors en Afrique. Il prit part à tous les combats import. livrés dans la province d'Oran, et fut tué sur la brèche à la prise de Constantine, en 1837. L'année précéd., Combe avait refusé les épaulettes de général, répondant au ministre : « Je ne les accepterai pas pour ma conduite en un jour de retraite ; je les veux conquérir en un jour de victoire. » Une telle réponse peint l'homme et suffit pour le faire apprécier.

COMBÉ (Marie de CYZ), institutrice de la communauté des filles du Bon-Pasteur, née à Leyde en 1656, fut élevée dans le calvinisme et mariée à un gentilhomme nommé Combé, dont elle devint veuve deux ans après. Elle abjura dans un voyage qu'elle fit en France, et fonda une communauté composée de filles qui, après avoir vécu dans le désordre, désiraient mourir dans les exercices de la pénitence. Elle gouverna cette congrégation, à laquelle elle avait donné le nom de *Filles du Bon-Pasteur*, jusqu'à sa mort arrivée en 1692. L'institut du *Bon-Pasteur*, répandu dans plusieurs villes de France, a subsisté jusqu'en 1790.

COMBEFIS (François), savant dominicain, né à Marmande en 1605, enseigna la philosophie et la théol. à Bordeaux, et vint à Paris en 1640. Habile helléniste, il entreprit de rétablir le texte des anciens Pères dans sa pureté primitive, et consacra 50 ann. à ce travail, pour leq. le clergé de France lui accorda une pension portée successiv. jusqu'à 1,000 fr. Il mourut à Paris en 1679. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : SS. *Patrum Amphilochii, Methodii et Andreæ Cretensis opera omnia*, Paris, 1644, 2 vol. in-fol. — *Græco-latinæ Patrum bibliothecæ novum auctuarium*, 1648, 2 vol. in-fol. — *Bibliothecæ Patrum concionatoria*, 1662, 8 vol. in-fol. — *Originum rerumque constantinopolitanarum ex variis auctoribus manipulus*, 1664, in-4. — *Biblioth. græcor. Patrum auctuarium novissimum*, etc., 1672, 2 vol. in-fol. — *S. Maximi opera*, 1675, 2 vol. in-fol. — *Histor. Byzantinæ scriptores post Theophanem usque ad Nicephorum Phocam*, grec et latin, 1685, in-fol.

COMBER (Thomas), théologien anglais, né dans le comté de Kent en 1645, mort en 1699, doyen de l'église de Durham, a laissé, entre autres ouvrages écrits en anglais : *Histoire scolastique de l'usage primitif et gén. des liturgies dans l'Église chrétienne*, Londres, 1690. — *Le compagnon au temple*, 1679. — *Le compagnon à l'autel*, 1684, 4e édit., 1685. — *Discours sur toutes les prières communes*, in-8. On lui doit en outre une *Vie* du doyen Thomas Cumber, son parent, né en 1575, mort en 1654, ancien chapelain du roi Charles Ier, et qui souffrit pour la cause de ce prince de nombreuses persécutions.

COMBES (François), jésuite, né à Saragosse en 1613, résida plusieurs années aux îles Philippines, et mourut à Acapulco en 1665, en passant des Indes à Rome pour les affaires de sa mission. Il a laissé : *Hist. de las islas de Mindanao, Jolo y sus adya*, Madrid, 1667, in-fol., ouvrage curieux et recherché.

COMBES-DOUNOUS (Jean-Jacques), littérat., né en 1758 à Montauban, de parents protestants, s'adonna à la culture de la littérature grecque et de la philosophie platonicienne, embrassa avec modération les principes de la révolution, fut persécuté sous le régime de 1793, occupa depuis plus. emplois dans les tribunaux civils et criminels du département du Lot, fut nommé en 1798 député au conseil des cinq-cents, siégea à la chambre des représentants en 1815, et mourut en 1820 d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Il était membre de plusieurs sociétés savantes, et l'on a de lui les ouvrages suivants : *Introduction à la philosophie de Platon*, trad. du grec d'Alcinoüs, Paris, 1800, in-12. — *Histoire des guerres civiles de la répu-*

blique romaine, traduit du grec d'Appien, ibid., 1808, 3 vol. in-8. — *Dissertat. de Maxime de Tyr*, trad. du grec, ibid., 1802, un vol. in-8. — *Essai sur la divine autorité du Nouveau-Testament*, traduit de l'anglais, an XI (1803), in-12. — *Essai historique sur Platon*, Paris, 1809, 2 vol. in-12. — *Notice sur le 18 brumaire, par un témoin oculaire*, etc., Paris, 1814, in-8. — *Essai sur l'évidence de la révélation*, traduit de l'anglais de Rob. Haldam, Montauban, 1820, in-8. Combes-Dounous a laissé quelques ouvrages MSs.

COMBETTES (Jean-Joseph-Lazare de), conseill. au parlement de Toulouse, né à Gaillac en 1745, montra beaucoup de fermeté lors de la destruction des parlem. en 1771. Sa résistance lui valut l'honneur de l'exil, comme à la plupart de ses collègues, avec lesquels il rentra en fonct. en 1774. Le refus de consentir à l'enregistrement de quelques édits onéreux lui valut un second exil sous le ministère du cardinal de Brienne. Malgré les injustices dont il avait été victime, il se fit remarquer au moment de la révolution par sa fidélité au roi. Condamné à mort avec un grand nombre de magistrats, il périt sur l'échafaud en 1794.

COMEIRAS (Victor DELPUECH de), abbé de Sylvanès et vicaire-général de Beauvais, né à St-Hippolyte-du-Gard en 1733, mort en 1805, est auteur ou éditeur des ouvrages suivants : *Geographie moderne et universelle* de Nicolle de la Croix, 1800, 2 vol. in-8. — *La voix du sage, ou l'intérêt des peuples*, etc., 1799, in-8. — *Abrégé de l'hist. générale des voyages*, tome XXII à XXXII (les vol. précédents sont de La Harpe). — *Abrégé de l'hist. générale des voyages faits en Europe*, 1804-1805, 12 vol. in-8. — *Le géographe manuel*, 1801, 1803, in-8. — *Hist. politique et raisonnée du consulat*, 1801, in-8. — *Tableau général de la Russie moderne*, etc., Paris, 1802, 2 vol. in-8, avec cartes. — *Histoire de l'astronomie ancienne et moderne, par Bailly*, etc., 1806, 2 vol. in-8. Il a laissé en MSs. une *Histoire de Marie Stuart;* une *Hist. de la Pucelle d'Orléans*, et *Balance politique des différents états de l'Europe*. — Un autre Comeiras, frère du précédent, est aut. de : *Considérations sur la possibilité, l'intérêt et les moyens.... de rouvrir l'ancienne route de l'Inde*, etc., 1798, in-8. — Comeiras (P.-J. Bonhomme de), avocat au parlement, né vers 1750, fut résident de la républ. française auprès des Ligues-Grises, commissaire-général dans les îles Ioniennes, et mourut en revenant en France, dans la ville d'Ancône, en 1798. On a de lui : *Essai sur les réformes à faire dans notre procédure criminelle*, 1789, in-8. — *Mém. à consulter et consultat. pour L.-Philippe-Joseph d'Orléans*, 1790, in-8.

COMÉNIUS (Jean-Amos), philologue, né dans la Moravie, en 1592, fut banni par l'édit de 1624, qui proscrivait les ministres protest., et se réfugia en Bohême, puis à Lissa ou Lesna, en Pologne, où il fut nommé rect. de l'école et chef de la petite église des frères moraves. Le succès vraim. prodigieux de sa *Janua linguarum*, ouvr. au moyen duquel on imagine que l'on pourra se passer de grammaire et de dictionnaire, le fit appeler successivement en Angleterre, en Suède, en Prusse, en Transylvanie, pour y expliquer sa méthode. De retour à Lesna, il se vit encore forcé de s'éloigner, en 1657, après le pillage et l'incendie de cette ville, chercha un nouvel asile en Silésie, à Francfort sur l'Oder, à Hambourg, et finit par se fixer à Amsterdam, où il mourut en 1671, laissant parmi ses coreligionnaires un nom célèbre par la réforme qu'il s'efforça d'introduire dans l'enseignem. Adelung donne la liste de ses ouvrages au nombre de 92; les principaux sont : *Theatrum divinum*, Prague, 1616, in-4. — *Labyrinthe du monde* (en bohém., ainsi que le précédent), Prague, 1631, in-4. — *Janua linguarum reserata*, Lesna, 1631, in-8, véritable encyclopédie élémentaire, renfermant tous les mots usuels, au nombre de plus de 9,300, très souvent réimprimé et traduit en div. langues. — *Opera didactica omnia*, Amsterd., 1657, in-fol.: c'est le recueil de ses ouvr. sur les langues, déjà publ. séparém. — *Historiola Ecclesiæ slavonicæ*, ibid., 1660, in-8. — *Diogenes cynicus redivivus, seu de compendiosè philosophando*, Amsterdam, 1658, in-12, pièce dramatique en 4 actes, jouée à Lesna vers 1638. — *Disquisitio de caloris et frigoris naturâ*, Amsterdam, 1659, in-12. — Une traduction en vers bohém. des *Distiques moraux de Caton*, ibid., 1602. Coménius a travaillé à l'*Historia persecution. Ecclesiæ bohemicæ*, etc., 1648, in-12, et a laissé en MSs. : *Antiquitates Moraviæ*, ainsi que plusieurs autres morceaux historiques moins importants qui se trouvent dans diverses bibliothèques de Bohême.

COMES (Natalis). — V. Conti (Noël).

COMESTOR (Pierre), ou *le Mangeur*, ainsi appelé, dit-on, parce qu'il avait lu et comme dévoré un grand nombre de livres, né à Troyes dans le 12e s., fut doyen de l'église de cette ville, dirigea l'école de théologie de Paris pendant 5 ans, et se retira à l'abbaye St-Victor, où il mourut de 1178 à 1185. On a de lui : *Scolastica historia*, etc., imprim. pour la prem. fois à Utrecht, 1473, petit in-fol.; réimpr. à Augsbourg, même année, in-fol., belle édit., lettres rondes, etc.; trad. en franç. par Guyart-des-Moulins en 1694, et impr. à Paris av. 1499, 2 vol. in-fol. Quelques auteurs attribuent à P. Comestor l'ouvr. intitulé : *Catena temporum, seu rudimentum novitiorum*, qui est de Brocard.

COMIERS (Claude), chanoine d'Embrun, né dans cette ville, professa long-temps les mathématiques à Paris à l'hospice des Quinze-Vingts, devint aveugle sur la fin de sa vie, et mourut en 1693. Il avait été l'un des rédacteurs du *Journal des sav.* et du *Mercure de France*, où l'on trouve la description de diverses machines hydrauliques de son invention, et plusieurs articles qui prouvent, avec des connaissances, le désir de concourir aux progrès de la science. La liste détaillée de ses ouvrages est dans le *Dictionnaire de Moréri;* mais, quoique étendue, elle n'est pas complète. Dans le nombre on citera : *la Duplication du cube, la tri-*

section de l'angle, *et l'inscription de l'heptagone régulier dans le cercle*, Paris, 1677, in-4.—*Traité de la parole*, *des langues et écritures*, *et l'art de parler et d'écrire occultem.*, Paris, 1690; Bruxelles, 1691, in-12, ouvrage fort intéressant. — *La médecine univers.*, ou *l'Art de se conserver en santé et de prolonger sa vie*, divisée en trois disc., Paris, 1687, in-12. — *Pratique curieuse avec les oracles des Sibylles sur chaque question proposée*, *avec la fortune des humains*, 1690, in-12, souv. réimpr.; l'édition la plus récente est de 1750, in-12.

COMINES (Philippe de), le meilleur historien de son siècle, né au château de Comines en Flandre en 1445, d'une famille noble, passa ses premières années à la cour du duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, et quitta ce prince pour s'attacher à Louis XI, qui le combla de biens, le fit sénéchal de Poitiers, son conseill. et son chambellan, et vécut avec lui dans la plus intime familiarité. Après la mort de ce monarque, Comines perdit beaucoup de la faveur dont il avait joui. Nommé membre du conseil créé pendant la régence, il se rangea du parti des princes contre le gouvernement d'Anne de Beaujeu, se mêla aux intrigues du duc d'Orléans et s'attacha surtout au connétable Jean de Bourbon. Ce prince s'étant réconcilié avec la cour, Comines entra dans la conjurat. ourdie par le duc d'Orléans et le comte de Dunois, fut arrêté, enfermé à Loches, dans une de ces cages de fer que Louis XI avait mises en usage, jugé par le parlem. en 1448, et condamné à rester dans une de ses terres, avec confisc. du quart de ses biens. Cette sentence ne fut point exécutée, parce qu'on prévit que l'on pourrait avoir encore besoin d'un homme dont le mérite et l'expérience étaient reconnus. En 1493, Comines assista au traité de Senlis, entre le roi et l'archiduc d'Autriche, duc de Bourgogne. Charles VIII l'emmena en Italie, et l'envoya à Venise pour négocier la neutral. de cette république. Malgré son habileté il ne put empêcher les Vénit. de conclure une ligue pour s'opposer à la retraite des Français du royaume de Naples. Il négocia ensuite le traité de Verceil, fut chargé de le faire agréer aux Vénitiens, et échoua dans cette démarche ainsi que dans ses réclamations pour l'exécution de quelques articles dont le duc de Milan s'écartait. Il ne paraît pas que Comines ait été employé par Charles VIII, pendant les trois années que vécut encore ce monarque, ni par Louis XII, auquel il vint rendre ses hommages, « et de qui, dit-il dans ses mémoires, il avoit été aussi privé que nulle autre personne et pour lui avoir été en tous ses troubles et pertes; toutefois, pour l'heure, ne lui en souvint point fort. » Il mourut dans sa terre d'Argenton, en 1509. Ce fut après son retour d'Italie qu'il commença à écrire ses *Mémoires* sur l'histoire de Louis XI et de Charles VIII, de 1464 jusqu'à 1498. La première édit. des *Mémoires* de Comines, donnée par le présid. J. de Selve, Paris, 1523, in-fol., ne contient que le règne de Louis XI. Les deux derniers livres, contenant l'histoire de Charles VIII jusqu'à 1498, parurent dans l'édit. de 1528, in-fol. Denis Sauvage donna une édition des *Mémoires de Comines, revus et corrigés sur un exempl. pris à l'original de l'auteur*, Paris, 1552, in-fol., souvent réimpr. J. Godefroy, fils de Denis, qui avait publié une édit., Paris, 1649, in-fol., en donna une bien plus complète, Bruxelles, 1706-13, 4 vol. in-8; la plus recherchée est celle de Lenglet-Dufresnoy, Londres, 1747, 4 vol. in-4. On y joint 50 portraits gravés par Odieuvre, et les plans des batailles de Montlhéry et de Nancy. La plus récente est celle qui fait partie de la *Collect. des mém. sur l'hist. de France*, publ. par Petitot.

COMITOLO (Napoléon), évêque de Pérouse au 16e S., né dans cette ville, y enseigna d'abord la jurisprudence, fut ensuite nommé audit. de rote, puis évêque, dota sa patrie d'un collége et de div. établissements religieux, et mourut en 1624, à 82 ans. On a de lui un recueil de décisions du tribun. *della rota*, une *Histoire des évêques de Pérouse*, et quelq. livres de liturgie. — Comitolo (Paul), de la même famille, jésuite, né à Pérouse en 1545, mort en 1626, enseigna la théologie et la philos. morale dans sa patrie. On connaît de lui : *Catena illustrium auctorum in lib. Job*, Lyon, 1586, Venise, 1587, in-4.—*Consilia moralia*, Lyon, 1609, Rouen, 1709, in-4; et quelques écrits de *controv.*, peu dignes d'être cités. Le P. Comitolo passait pour l'un des plus grands casuistes de la société.

COMMANDINO (Frédéric), célèbre mathémat., né à Urbin en 1509, s'était fait recevoir docteur en philosophie et en médec., mais se livra ensuite exclusivem. aux mathémat., et se fit une gr. réputation dans cette science. Il mourut en 1575. On a de lui : *Traduct. et comment. latins* des écrits d'Archimède, Bologne, 1565, in-4; des IV prem. livres des *Coniques* d'Apollonius de Perge, Bologne, 1566, in-fol.; des XV prem. livr. d'Euclide, Pesaro, 1572 et 1619, in-fol.; du livre d'Aristarque, *de Magnitudinibus et distantiis solis et lunæ*, Pesaro, 1572, in-4; de la *Géodésie* attribuée à Mohammed de Bagdad; des traités de Ptolémée, des *Planisphères* et de l'*Analemme*, le prem. publ. à Venise, 1558, in-4; le second à Rome, 1562, avec un petit traité du trad. *sur les horloges*, des *collect. mathémat.* de Pappus, Pesaro, 1588, in-fol.; du *Traité de pneumatiq.* de Héron d'Alexandrie, réimpr. en 1680. La *Vie* de Commandino a été écrite par Bern. Baldi, un de ses disciples.

COMMANVILLE (Échard, abbé de), prêtre du diocèse de Rouen, a publ. : *Tables géograph. et chronolog. des archevêchés et évêchés de l'univers*, Rouen, 1700, 12 vol in-8.—*Vies des Saints*, 1701 et 1714, 4 vol. in-8. — Un ecclésiastique du même nom, que la *Bibliothèque de la France* appelle *Jean de Rouen*, aumônier du roi, a publ. *l'Anniversaire au bout de l'an d'Adrien de Breauté*, Paris, 1611, in-8.

COMMELIN (Jérôme), imprimeur, né à Douai dans le 16e S., exerça d'abord sa profession en France, et fut ensuite s'établir à Heidelberg, où il mourut en 1598. Il a publ. dans cette ville un grand nombre d'édit. grecques et latines qui ont fait sa

réputat. Les plus estimées sont celles d'*Eunape*, d'*Héliodore*, d'*Apollodore*, etc.—COMMELIN (Jacq.), frère du précéd., s'établit à Embden, et a laissé des *poésies latines*, impr. en 1568. — COMMELIN (Abraham), de la même famille, impr. à Leyde, est connu par une bonne édit. de Virgile, avec des *comment.*, 1646, in-4.

COMMELIN (ISAAC), historien, né à Amsterdam en 1598, mort en 1676, a publ. (en hollandais) : *Les commencements et les progrès de la compagnie des Indes holland.*, Amsterdam, 1646, in-4. — *Rec. des actes de l'autorité publique en Hollande*, ibid., 1644, 2 vol. in-fol. — *Vies des stathouders Guillaume Ier et Maurice*, ibid., 1651, in-fol. — *Vie de Frédéric Henri*, ibid., 1651, in-fol. Il s'était long-temps occupé d'une *Hist. d'Amsterdam.* — COMMELIN (Gaspar), son fils, né en 1636, mort en 1693, a composé cette même *Hist. d'Amsterdam*, 1694, 2 vol. in-fol., réimpr. en 1726. — COMMELIN (Jacques), frère puîné d'Isaac, a écrit en français l'*Hist. des guerres civiles, survenues dans les 17 provinces, depuis le commencement du règne de Philippe II jusqu'à la mort de Guillaume, prince d'Orange*, mais cet ouvr. est demeuré inédit.

COMMELIN (JEAN), célèbre botaniste, né à Amsterdam en 1629, fils aîné d'Isaac, fut chargé de l'établissem. et de la direction du nouveau jardin botanique de cette ville, qui devint en peu de temps le plus beau de l'Europe, consacra les 20 dern. années de sa vie à écrire sur cette science, et mourut en 1692. De ses ouvr., le seul que l'on recherche encore maintenant est le suiv. : *Horti medici Amstelodam rariorum plantar. descriptio et icones*, 1697-1701, 2 vol., lat. et holland.; il y a des exempl. avec fig. color. — COMMELIN (Gaspar), neveu du précéd., né à Amsterdam en 1667, joignit à la pratique de la médecine la place de professeur de botanique, fut membre de l'acad. des curieux de la nature, et mourut en 1751. On a de lui : *Prœludia botanica*, Leyde, 1703, in-4, fig.; le 2e vol. de l'*Horti medici Amstelod. rar. plant. descriptio*, dont il est question dans l'article précéd. — *Horti med. Amstelod. plantœ rariores exoticœ*, etc., Leyde, 1706, in-4, avec 48 pl.; c'est une suite de l'ouvr. précéd. — La table raisonnée de *l'Hortus malabaricus*, de Van Rheede, sous ce titre : *Flora malabarica, seu horti malab. catalogus*, Leyde, 1696, in-fol. — *Horti medici Amst. plant. usualium catalogus*, Amsterdam, 1697, in-fol.; ibid., 1715 et 1724, in-8.—*Botanographia malabarica à nominum barbarismis restituta*, Leyde, 1718, in-fol.

COMMENDON (JEAN-FRANÇOIS), cardinal, né à Venise en 1524, fut d'abord camérier du pape Jules III, qui lui confia plus. missions aussi difficiles qu'importantes. Il continua d'être employé par les success. de ce pontife dans les nonciatures et les légations, et il n'y eut presque pas une partie de l'Europe où il ne fut successivement envoyé. Paul IV, à son avénem. au trône pontifical, le fit évêque de Zante et de Céphalonie, et ce choix fut universellement applaudi. Commendon était nonce en Pologne lorsque Pie IV le nomma card. en 1565. Pie V ayant, en 1569, créé Cosme de Médicis gr.-duc de Toscane, chargea Commendon d'apaiser l'emper. Maximilien, qui refusait d'approuver cette nomination. Grégoire XIII se montra moins bienveillant à l'égard de Commendon. Ce prélat, accusé d'avoir sacrifié les intérêts de l'empire à ceux de la France, en favorisant l'élection du duc d'Anjou (Henri III) au trône de Pologne, se vit exposé au ressentiment d'ennemis puissants. Sur ces entrefaites le souverain pontife étant tombé malade, les cardinaux d'Este, de Médicis et plus. autres songèrent à élever Commendon sur le siége de St Pierre; mais Grégoire XIII ne mourut point, et le card., retiré à Padoue, y mourut de chagrin en 1584. Fléchier a dit de Commendon que « la cour de Rome n'eut jamais de ministre plus éclairé, plus agissant, plus désintéressé, ni plus fidèle. » On a de lui : *Oratio ad Polonos*, Paris, 1573, in-4, trad. en français par Belleforest; deux autres dans le *Recueil* de Sansovino et des *Lettres* publ. par Lagomarsini avec celles de Poggiano. Sa *Vie*, écrite en latin par A. M. Graziani, a été impr. par les soins de Roger Akakia, fils du professeur, Paris, 1669, in-4, et trad. en franç. par Fléchier, ibid., 1671, in-4 ou 2 vol. in-12.

COMMERSON (PHILIBERT), médec. et botaniste, né en 1727 à Châtillon-les-Dombes, fut reçu docteur à Montpellier, et s'occupa dès-lors de botanique avec une ardeur, présage des succès qu'il devait obtenir un jour. Sa réputat. s'étendit bientôt jusqu'en Suède, et Linné le chargea de faire la description des poissons de la Méditerranée. Après avoir fait un voyage en Suisse pour herboriser et pour voir Haller, avec leq. il était dès-lors en correspond., il revint à Châtillon, où il établit un jardin botanique très remarq. Désigné pour accompagner, comme naturaliste, Bougainville, dans son voyage autour du monde, il arriva vers la fin de 1768 à l'île de France, et y mourut en 1773. Il y avait formé une grande collect. de plantes que le ministre de la marine fit venir à Paris pour être déposées au Jardin-du-Roi. Commerson n'a publié aucun écrit essentiel, et on n'a de lui que des fragm. de quelq. lettres, dont l'une est insérée en entier dans le *Supplém. au voyage de Bougainville*, trad. de l'angl. par Fréville, Paris, 1771, in-12. Avant son voyage il avait composé un *Martyrologe de la botanique;* c'était l'histoire de tous les botanistes morts victimes de leurs travaux et de leur zèle pour la science. Forster a donné le nom de *Commersonia* à un genre de plantes de la mer du Sud. On trouve *l'Éloge historique* de Commerson, par Lalande, dans les *Observat. sur la physique et l'hist. naturelle*, par l'abbé Rozier, année 1755, tome Ier, p. 69.

COMMIRE (JEAN), jésuite, né à Amboise en 1625, mort à Paris en 1702, cultiva la poésie lat. avec succès. Ses ouvr., qui lui assurent une place distinguée parmi les poètes latins modernes, ont été impr. plus. fois. La meilleure édit. est celle de Barbou, Paris, 1753, 2 vol. in-12. Commire avait

entrepris une *Hist. des guerres entre la France et l'Angleterre*, et une *Vie de Philippe de Valois*, mais il n'acheva point ces deux ouvr. Parmi les morceaux qu'il fournit au *Journal naissant de Trévoux*, on distingue ses *Remarques sur les poésies de S. Orientius* (année 1701).

COMMODE (LUCIUS, ou MARCUS-ÆLIUS-AURÉLIUS), emper. romain, fils de Marc-Aurèle, né à Rome l'an 161 de J.-C., fut proclamé en 180, quelques jours après la mort de son père, qu'il avait accompagné en Pannonie. Empressé de retourner à Rome, il traita honteusement de la paix avec les peuples de la Germanie, déjà à demi vaincus par Marc-Aurèle, et n'en reçut pas moins les honneurs du triomphe à sa rentrée dans la capitale de l'empire. Oubliant les leçons des plus sages instituteurs et l'exemple des vertus de son père, Commode ne tarda pas à se livrer aux plus odieux excès; il fit mettre à mort les personnages les plus distingués, donna le spectacle des débauches les plus infâmes, et corrompit jusqu'à ses propres sœurs. Prenant le nom d'Hercule, revêtu d'une peau de lion, et armé d'une massue, il tuait publiquement dans son palais, ou dans l'amphithéâtre, des bêtes féroces; d'autres fois il combattait nu contre des gladiateurs. Tout entier à ces occupations ou à d'autres bien plus criminelles, il ne trouvait pas un moment à donner aux affaires publiques; il ne signait pas même les dépêches de ses ministres, hommes de la plus basse extraction et non moins vicieux que lui. La Providence mit enfin un terme au règne de ce monstre; Marcia, sa concubine favorite, qu'il avait placée en tête d'une liste d'un grand nombre de personnes vouées à la mort, s'étant concertée avec deux officiers du palais impérial, Lœtus et Électus, lui présenta, au sortir du bain, un breuvage empoisonné. Commode le but et tomba dans un assoupissem. qui fut immédiatem. suivi de nausées violentes. Les conjurés, craignant qu'il ne rejetât le poison, le firent étrangler. Cet événem. eut lieu vers la fin de 192.

COMNÈNE. — V. pour les princes de cette maison, les articles ALEXIS, ANDRONIC, ANNE, DAVID, ISAAC, JEAN et MANUEL.

COMNÈNE (DÉMÉTRIUS-STÉPHANOPOLI-CONSTANTIN), issu de la famille impériale de ce nom, naquit en 1749 dans l'île de Corse, où ses aïeux, établis depuis le 17e S., avaient conservé une position honorable. Destiné par son père à l'état ecclésiast., il fut envoyé de bonne heure à Rome au collége de la Propagande, qu'il quitta pour entrer au service de France, et obtint en 1778 une compagnie de cavalerie. A la chute du trône, il se rendit à Coblentz, puis à l'armée de Condé, et fut chargé par le comte d'Artois d'une mission près du roi de Naples, Ferdinand IV. Il crut avoir trouvé un asile dans les états de Parme; mais obligé de quitter l'Italie il se réfugia en Bavière, d'où il revint en France en 1802. Le 1er consul lui fit une pension de 4,000 fr. et il vint habiter Marseille, où il vécut dans la retraite jusqu'à la restaurat.; alors il obtint le grade de maréchal-de-camp, et mourut à Paris le 8 septembre 1821. Il cultivait les lettres, possédait plus. langues, et a publ. : *Précis historique de la maison impér. des Comnène*, etc., Amsterdam (Paris), 1784, in-8. — *Lettre à M. Koch*, etc., *sur l'éclaircissement d'un point d'hist. relat. à la fin tragique de David Comnène*, etc., Paris, 1807, in-8. — *Notice sur la maison de Comnène*, etc., 1815, in-8. Il a laissé MS. un ouvr. destiné à démontrer que les peuples de la Grèce avant Homère n'étaient pas dans l'état de barbarie.

COMO (IGNACE-MARIE), littérat. italien, mort à Naples en 1750, est aut. de plus. pièces de vers et épigrammes latines qui se trouvent dans plusieurs recueils; d'un ouvr. intit. : *Inscriptiones stylo lapidario historicas vitas exhibentes summ. pontificum et cardinalium regni Napoletani*; d'une *Hist. de la fondat. de la confrérie de la Ste-Trinité à Naples*, et d'une *Lettre* sur la vie et les ouvrages du P. J.-A. del Monaco, insérée dans le XVIIIe vol. du P. Calogera.

COMODI (ANDRÉ), peintre, né à Florence en 1560, plutôt l'émule que l'élève de Cigoli, alla perfectionner ses études à Rome, où il copia plus. tableaux de maîtres avec une si grande fidélité, qu'on avait peine à distinguer l'original de la copie. Ce fut là son plus gr. talent, et il y employa la meilleure partie de son temps. On a cependant quelq. ouvr. de sa composit. où l'on retrouve l'ami de Cigoli et le copiste de Raphaël. Ce sont des vierges remarq. par une certaine express. de pudeur, propre à cet artiste. Il en existe une très belle dans la galerie Corsini à Rome, où l'on voit aussi quelq.-unes de ses fresques dans l'église St-Vital et dans celle de St.-Charles *di Catinari*. Comodi mourut en 1638.

COMPAGNI (DINO), historien italien, né à Florence vers la fin du 13e S., a écrit l'*Histoire* de sa patrie, de 1280 à 1312, insérée dans le 9e vol. des *Rerum italicarum script.* de Muratori. Cette chronique, écrite avec une grande liberté, a été réimprimée par Manni, qui l'enrichit d'une préface très érud., Florence, 1728, in-4. On doit encore à Dino une *Harangue* au pape Jean XXII, dans les *Prose* de Doni, 1547, in-4, et réimpr. plus correctem., Pise, 1818, in-8. Dino fut l'ami du Dante, et on le compte parmi les anc. poètes italiens. Il est cité dans les *Testi*, comme faisant autorité en fait de langage.

COMPAGNO (SCIPION), peintre de paysages historiques, né à Naples en 1624, est auteur de deux tableaux que l'on a vus quelque temps au Musée royal, représentant, l'un, le *Martyre de St Janvier* dans une campagne, entre Pouzzoles et la Solfatare; l'autre, le *Vésuve au moment d'une éruption*, vue prise du pont de la Madeleine. On ignore l'époque de la mort de cet artiste, dont on trouve à Naples des dessins estimés.

COMPAGNON, facteur de la compagnie française d'Afrique, au Sénégal, en 1716, pénétra dans l'intérieur du pays, visita les mines d'or de la contrée de Bambouk, et en leva la carte. La relation de son voyage se trouve dans l'*Histoire générale des*

voyages de l'abbé Prévost. Compagnon mourut à Paris vers 1750.

COMPAGNONI (POMPÉE), savant prélat, né à Macerata en 1693, alla perfectionner ses études à Rome en 1712, suivit les leçons de Gravina, se lia d'amitié avec Métastase et Crescembeni, embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu de bénéfices qui lui permirent de prolonger son séjour à Rome; nommé en 1740 évêque d'Osimo, par Benoît XIV, il fonda dans cette ville, en 1747, une académie pour l'étude des antiquités, en fut l'un des membr. les plus assidus comme les plus laborieux, et contribua beauc. par son exemple à ranimer le goût des lettres dans le clergé. Ce digne prélat mourut en 1774. On a de lui: *Épître à l'académie de Cortone* (en latin), placée en tête des *Fragments de Cyriaque d'Ancône*, qu'il publ. avec notes, Pezaro, 1763, in-fol.—*Memorie istorio-critiche della chiesa e de' vescovi d'Osimo*, Rome, 1782, 5 vol. in-4, publié par l'abbé Ph. Vecchietti, qui donna lui-même, en 1784, la *Vie* de l'auteur. — COMPAGNONI (Joseph-Antoine), son neveu, étudia sous sa direction, et se fit connaître comme philologue et comme antiquaire. Il a eu part au dictionnaire intitulé *Raccolta di voci romane o marchiane ec., corrispondente alle toscane*, 1768, et mourut en 1779, à 48 ans, laissant des *Lettres*, des *Épigrammes* et des *Endecasyllab.*, dont la publication était vivement désirée par tous les amateurs de la bonne latinité. — Un autre Pompée COMPAGNONI, de la même famille, est aut. d'une histoire de la marche d'Ancône, sous le titre de la *Regia Picena*, Macerata, 1661, in-fol.; ce volume ne contient que la 1re partie, la 2e n'a pas paru.—*Memorie istoriche dell' antico Tuscolo, oggi Frascati*, Rome, 1711, in-4.—COMPAGNONI (Camille), jésuite, frère de l'évêque d'Osimo, né en 1698, se distingua par ses connaissances et son talent pour la prédication.— COMPAGNONI (Alex.), de la même famille, né en 1649, embrassa l'état ecclésiastique, fut un des membres les plus distingués de l'acad. des Arcades, et mourut en 1699.—COMPAGNONI (Mario), cardinal, de la famille des précéd., né à Macerata en 1714, mort à Rome en 1780, est plus connu par le nom de cardinal Marefoschi, qui lui fut imposé par un oncle de ce nom, cardinal comme lui, et dont il était devenu l'héritier. Il aida le pape Clément XIV dans les travaux préparatoires qui devaient amener la destruction de l'ordre des jésuites. Il était possesseur d'une magnifique bibliothèque, et très versé, dit-on, dans la connaissance des antiquités chrétiennes, principalement de la liturgie.

COMPANS (JEAN-DOMINIQUE), lieut.-gén., pair de France, né en 1769 à Salière (Languedoc), partit en 1791, cap. dans le 3e bataillon de la Haute-Garonne, et se distingua par son courage à l'armée des Alpes et au siége de Toulon. Chef de bataillon adj., il fut employé à l'état-major de Dugommier, et prit part aux princip. faits d'armes de l'armée des Pyrénées-Orientales. En 1798 il remplit à l'armée d'Italie les fonct. de chef d'état-major, se signala dans div. occasions, notamm. à San-Juliano, et fut nommé génér. de brigade. Il fit en cette qualité les campagnes de 1799 et 1800 en Italie, continuant de donner des preuves d'activité et de dévouement. Atteint d'une balle au combat de San-Giacomo, dès qu'il fut rétabli de cette blessure, il reparut sur le champ de bataille, et ne déposa les armes qu'à la paix. Il les reprit en 1805, assista à la bataille d'Austerlitz, fut nommé général de division, grand-aigle de la Légion-d'Honneur, comte, et continua de s'associer aux exploits de l'empire. Dans la campagne de Russie, il se signala particulièrement à la Moskowa, où il fut blessé; il le fut encore à Leipsig, n'en fit pas moins la campagne de France, et à la restaurat. fut nommé membre du contentieux de la guerre. Le retour de Napoléon le rappela sous les drapeaux; il fut fait prisonn. à Waterloo. Créé pair en 1818, il y vota constamment avec les hommes modérés, amis de l'ordre et des libertés publiq. Compans mourut en 1838, laiss. la réputat. d'un des meill. généraux d'infanterie de l'ancienne armée.

COMPARETTI (ANDRÉ), célèbre anatomiste, né à Vicinale, dans le Frioul, en 1746, suivit les leçons de Morgagni, puis s'établit à Venise, où il exerça l'art de guérir avec beaucoup de succès. Sa réputation le fit appeler à Padoue pour y remplir la chaire de médecine théorique et pratique. Il y publia quelques thèses remarquables, une entre autres sur les phénomènes de la vision, dans laquelle, en profitant des découvertes de Newton, il perfectionna la théorie de la lumière. Ses observ. intéressantes sur le siége de l'ouïe, qu'il place comme Scarpa dans le labyrinthe membraneux, fixèrent son rang parmi les premiers anatomistes. Comparetti rendit de grands services à la clinique, à la physiologie végétale et à l'entomologie. Il mourut en 1801, à 56 ans, et fut inhumé dans l'église Ste-Sophie, avec une inscription. Ses principaux ouvrages sont: *Observationes de luce inflexâ et coloribus*, Padoue, 1787, in-4.—*Observationes anatomicæ de aure internâ comparatâ*, ibid., 1789, in-4.—*Prodromo di un trattato di fisiologia vegetabile*, 1791-99, 2 vol. in-8. — *Observationes dioptricæ et anatomicæ comparatæ de coloribus apparentibus, visu et oculo*, Padoue, 1798, in-4. — *Dinamica animale degli insetti*, ibid., 1800, in-8. Il a laissé plus. autres écrits dont on trouve la liste dans *Saggio sopra la vita letteraria di A. Comparetti*, par D. Palmaroli, Venise, 1802.

COMPTON (SPENCER), comte de Northampton, né en 1601, défendit avec intrépidité la cause du roi Charles Ier, et fut tué à la bataille de Hopton-Head, en 1643.—COMPTON (Henri), prélat anglais, 6e fils du précédent, né en 1632, mort en 1713, entra au service comme cornette de cavalerie, quitta bientôt cette carrière pour suivre celle de l'Église, devint successivement chanoine de l'église du Christ, à Oxford, recteur de Cottenham, évêq. d'Oxford, passa de ce siége à celui de Londres, fut chargé de l'éducation des princesses Anne et Marie, depuis reines d'Angleterre, et se montra l'un des plus grands adversaires du catholicisme

sous le règne de Jacques II. Suspendu de ses fonctions par ce monarque, il favorisa de tout son pouvoir l'établissement du prince d'Orange sur le trône d'Angleterre. Ce fut lui qui fit le couronnement de Guillaume et de Marie, à la place de l'archevêque Sancroft. On a de lui un *Traité de la Ste communion*, Londres, 1677, in-8; six lettres au clergé de son diocèse, réimpr. ensemble sous le titre d'*Episcopalia*.—Une *Lettre sur la non résistance*, impr. dans les *Mémoires de J. Kettlewell*, Londres, 1718, et quelq. trad. de l'ital. Ce prélat avait un grand goût pour la botanique, et son jardin de Fulham devint célèbre par le grand nombre de plantes curieuses qu'il y avait rassemblées.

COMTE (Franç.-Charles-Louis), publiciste, né à Ste-Éminie (Lozère) en 1782, quoique jeune, s'était prononcé en 1804 contre l'établissement de l'empire; il était avocat au barreau de Paris à la rentrée des Bourbons en 1814. Dès le mois de juin de cette année, il attaqua dans une brochure les ordonnances du direct.-gén. de la police sur l'observat. des fêtes et dimanches. Compté dès-lors parmi les écrivains libéraux, il fonda, de concert avec Dunoyer, *le Censeur, ou examen des actes et des ouvrages qui tendent à détruire ou à consolider la constitut. de l'état*, publicat. périodique qui obtint un gr. succès (1814-15, 7 vol. in-8). En 1815 il signala les dangers que courait la liberté par le retour de Napoléon, dans un écrit très remarquable intitulé : *De l'impossibilité d'établir une monarchie constitutionnelle sous un chef militaire*. Il refusa pendant les *cent-jours* de se charger de la rédact. du *Moniteur* et de signer l'acte additionnel. A la seconde restauration, il continua avec son collègue la publication du *Censeur européen*, (1818-19, 12 vol. in-8), dont le 7e vol., saisi par ordre de Fouché, ministre de Louis XVIII, donna lieu à des poursuites judic. contre les auteurs, qui furent en 1817 condamnés à 3,000 fr. d'amende et à tenir la prison pend. un an. De nouvelles poursuites les forcèrent d'interrompre le *Censeur européen*, qui reparut en 1819 sous la forme d'un journal quotidien, et se réunit l'année suiv. au *Courrier français*. En 1820, Comte, pour avoir reproduit dans son journal le projet de souscript. nationale en faveur des victimes de l'arbitraire, fut condamné à 2 mois de prison et à 2,000 fr. d'amende. Il se réfugia d'abord à Genève, puis à Lausanne, où il fut nommé l'année suiv. profess. de droit naturel. Sa présence en Suisse ayant été l'objet des plaintes de la diplomatie européenne, il quitta Lausanne en 1823 pour se rendre en Angleterre, d'où il revint en France en 1825, et demanda vainem. sa réintégrat. sur le tableau des avocats de Paris. Après la révolut. de 1830, nommé procureur du roi, il perdit bientôt cette place, fut nommé l'année suiv. membre de la chambre des députés par le départ. de la Sarthe, et y vota constamm. avec l'opposition. A la réorganisat. de l'acad. des sciences morales et polit., il en fut élu secrét. perpét. Il mourut en 1837. Outre sa coopération au *Censeur* et à quelques autres journaux, Comte a publié plus. ouvr., parmi lesq. on cite : *Traité de législat. criminelle*, 1827, 4 vol. in-8, fort estimé.

COMUS (mytholog.), dieu qui présidait chez les anciens aux festins, aux réjouissances nocturnes, aux toilettes des femmes et des hommes qui aimaient la parure. Les artistes le représentaient sous les traits d'un jeune homme chargé d'embonpoint, couronné de roses et de myrte, tenant un vase d'une main, et de l'autre une patère chargée de viandes ou de fruits.

COMUS (Nicol.-Philippe LE DRU, plus connu sous le nom de), physicien né à Paris en 1731, se fit d'abord une réputat. dans la province et même à l'étranger par ses expériences de physique amusante. Plus tard il fut chargé d'enseigner les mathémat. aux enfants de France et nommé physicien du duc de Bourgogne. Il s'occupa dans ce temps-là de recherches sur les propriétés de l'aimant, ainsi que du perfectionnem. des instrum. de physique, et se pourvut d'un brevet pour leur fabricat. Le premier en France il fit des expériences de catoptrique et de fantasmagorie. Ses recherches sur le magnétisme, qu'il n'avait point abandonnées, le conduisirent à faire l'applicat. du fluide magnétique aux maladies nerveuses, et la faculté de médec., chargée en 1782 d'examiner son mode de traitem., lui fut favorable. Son attachem. à la famille royale le fit incarcérer pend. la terreur; il s'établit depuis dans le voisinage de Paris, et mourut oublié en 1807.

CONAN, dit *Mériadec* ou *Caradog*, prince d'Albanie, né dans la Grande-Bretagne, fut créé, vers 383, duc des frontières armoricaines par le tyran Maxime, qu'il avait aidé de ses armes, et, 26 ans après, fut investi de l'autorité souveraine par les Bretons, qui venaient enfin de secouer le joug des Romains. Ce prince établit à Nantes le siége de son gouvernement, encouragea le commerce et l'agriculture dans ses états, conclut un traité d'alliance avec l'empire, et mourut vers 421, laissant pour héritiers ses trois fils, Cuil ou Huelin, Rivelin et Urbien ou Concar. Il est regardé par quelq. historiens comme la tige de tous les souverains qui régnèrent après lui en Bretagne, et c'est de l'époque de sa domination que datent les exemptions et privilèges des marches de Tifauges et de Clisson, établies par l'empereur Honorius (409), demeurées en vigueur jusqu'à la fin du dernier siècle.

CONAN Ier, dit *le Tors*, fils de Bérenger, comte de Rennes, prit le titre de roi de Bretagne à la mort de Salomon, dont il se prétendait héritier, et s'empara de Nantes en 990, après s'être défait de plusieurs compétiteurs; mais ceux qui restaient encore ne le laissèrent point jouir en paix de son usurpation, et, vaincu en 992, par Foulques, duc d'Anjou, il resta sur le champ de bataille. Ce fut lui qui bâtit à Nantes le château de Bouffai. — Conan II, fils d'Alain, duc de Bretagne, fut dans son bas-âge dépouillé de cette souveraineté par Eudon, son oncle et son tuteur, qui le tint enfermé pendant plus. années, et ne fut rétabli dans

ses droits qu'en 1047. Il eut de violents démêlés avec Guillaume, duc de Normandie, et mourut en 1066, tandis qu'il faisait le siége de Château-Gontier. — CONAN III, dit *le Gros*, duc de Bretagne, fils d'Alain Fergent, lui succéda en 1111, unit ses armes à celles de Louis-le-Gros contre le roi d'Angleterre, Henri Ier, son beau-père, et s'opposa également à l'invasion des impériaux sur le territoire de la France. Ce prince législateur et guerrier mourut en 1148; peu de temps auparavant, il avait désavoué Noël, enfant de Mathilde, sa femme, et cette déclaration entraîna les guerres civiles qui, pendant 50 années, désolèrent la Bretagne. — CONAN IV, surnommé *le Petit*, descendant du précédent par sa mère, fut reconnu duc de Bretagne vers 1155, après de longs démêlés avec Eudon, son beau-père; il eut encore à soutenir des guerres sanglantes contre plus. rivaux dont il triompha; mais il devait ses avantages aux secours qu'il avait obtenus du roi d'Angleterre, Henri II, et ce même allié le dépouilla enfin lui-même de sa souveraineté, ne lui laissant que le comté de Guingamp. Le faible et timide Conan mourut en 1171, esclave de l'Angleterre, et regretté des moines.

CONANT (JEAN), théologien angl., né en 1608, au comté de Devon, d'une famille franç. d'origine, devint, en 1649, recteur du collége d'Exeter, où il avait été élevé comme boursier, puis, en 1654, profess. de théologie à Oxford, enfin vice-chancelier de cette université en 1657, et mourut en 1693, pourvu de plus. bénéfices, dont il partageait les revenus avec les pauvres. Aussi savant que modeste, Conant avait donné, dans maintes occasions, l'exemple d'une rare fermeté de conscience: requis de signer l'engagem. de fidélité au gouvernement républicain, il envoya au parlement, après quelq. délais, une déclaration qui, bien que conçue en termes mesurés, renfermait des indices non équivoques de désapprobation; elle fut acceptée nonobstant ses conditions restrictives. Plus tard, il fit partie de la commission instituée pour revoir le livre des prières; enfin, lorsque l'acte d'uniformité vint alarmer les consciences, il commença par renoncer à ses places, employa huit années à son examen, et, au bout de ce temps (1670), il se soumit, et recouvra ses places. On a de lui 6 vol. de *Sermons*; le prem. fut imprimé en 1693, in-8; les cinq autres parurent successivem. après sa mort. La *Vie* de Conant a été publ. par son fils.

CONARUS, roi d'Écosse, fils et successeur de Mogald, fut déposé par les états de son royaume après un règne de 4 ans, et mourut en prison l'an 150. Il avait été vaincu par les Romains sous la conduite de Lullius-Urbicus, qui le força à la paix après l'avoir repoussé au-delà du mur d'Adrien.

CONCA (SÉBASTIEN), peintre, né à Gaëte en 1679, élève de Fr. Solimène, vint à Rome, conduit seulement par un vif désir de voir cette capitale des arts; mais, à la vue des chefs-d'œuvre qu'elle renferme, il fut frappé des défauts de son style, et, quoique âgé de 40 ans, quitta le pinceau pour reprendre le crayon, et passa cinq années à copier principalement les tableaux de Piétro de Cortone, dont il adopta la manière. Mengs l'a jugé trop sévèrement en disant qu'il acheva la ruine de la peinture en Italie. Lanzi, plus équitable, en convenant que son coloris séduisant manquait de vérité, qu'il n'a pas dans ses compositions la simplicité des gr. maîtres, rend d'ailleurs justice aux qualités de cet artiste. Ses tableaux sont très répandus à Rome et dans les états de l'Église. Son chef-d'œuvre est la *Probatique*, à l'hôpital de Sienne. On cite encore parmi ses meilleurs ouvrages une *Assomption*, à St-Martin de Rome; le *Jonas*, à St-Jean de Latran, etc. Sébastien fut aidé dans ses travaux par son frère Jean, dont la manière facile a de l'analogie avec la sienne. Rossi a fait, *Memor. II*, l'éloge de Sébastien, qui mourut à Naples en 1764.

CONCHILLOS FALCO (JEAN), peintre espagnol, né en 1641, à Valence, reçut ses premières leçons d'Étienne Marc, et se perfectionna à Madrid, sous Velasco, dont il resta l'ami. De retour à Valence, il tenta d'y établir une academ. de peinture; mais n'ayant pu obtenir la permission nécessaire, il ouvrit une école chez lui, donna des leçons à tous ceux qui se sentaient des dispositions pour le dessin. Ruiné par la guerre de la succession, il eut encore le malheur de perdre la vue, et mourut pauvre en 1711. Parmi ses tableaux les plus gracieux, on cite *sa Rencontre* avec Palomin. Velasco, près de Valence, et sa *Voiture versée*, dans laq. il était avec Velasco. Il a gravé à l'eau forte, en 1672, un *Christ* descendu de la croix, entouré de la Vierge, de St Jean et de Ste Madeleine.

CONCHYLIUS. — V. COQUILLE.

CONCINA (DANIEL), théol. de l'ordre de St-Dominique, né dans le Frioul vers 1686, mort à Venise en 1756, avait acquis un grand crédit auprès de Benoît XIV, qui, dans plusieurs questions d'une haute importance, se détermina d'après les avis de ce modeste et savant religieux. Les journalistes de Trévoux l'ont peint sous des couleurs peu favorables, et ont censuré plus. de ses ouvrages. Les principaux sont: *Disciplina apostol. monastica*, Venise, 1739, in-4.—*Della storia del probabilismo e del rigorismo, dissert., con la difesa*, Lucques, 1743, et Pesaro, 1745, 4 vol. in-4. — *Theologia christ. dogmatico-moralis*, 1746, 12 vol. in-4. — *De sacram. absolut. impertiendâ aut differendâ recidivis consuetudinariis*, 1755, traduit en français sous ce titre: *Traité du délai de l'absolution*, 1756, in-12, précédé d'un *Éloge historiq.* de l'aut. et du *Catalogue* de ses ouvrages.—*Explication de quatre paradoxes qui ont été mis en vogue dans notre siècle* (en ital.), Lucques, 1746, traduit en franç. par le P. Dufour, Avignon, 1751, in-12. D. Sandelius a publié: *de Dan. Concinæ vitâ et scriptis commentarius*, Brescia, 1767, in-4. — Nicolas, son frère, et dominic. comme lui, mort à Venise en 1763, avait rempli avec distinction, pend. 16 années, la chaire de métaphysique dans l'université de Padoue. On a de lui plusieurs ouvr. de philosophie en latin, publ. de 1732 à 1736.

CONÇORREGGIO (JEAN de), méd., né à Milan,

y remplit avec succès des chaires dans différentes universités d'Italie, et mourut à Pavie en 1438. Il a laissé sur son art deux traités publ. séparém., qui ont été réunis sous ce titre : *Practica nova totius ferè medicinæ*, etc., Pavie, 1485, in-fol.; Venise, 1515, 1521, même format.

CONDAMINE (CHARLES-MARIE de LA), littérat. et géomètre distingué, né en 1701 à Paris, joignit à des qualités solides, telles que l'ardeur, le courage et la persévérance, une curiosité qui fut la cause principale de ses succès : elle lui fit d'abord embrasser le parti des armes, puis entreprendre des voyages, étudier la nature comme physicien, chimiste et astronome, rechercher les monuments de l'antiquité; enfin elle lui fit contracter une sorte de *manie d'observation*. Après avoir parcouru sur la Méditerranée les côtes de l'Afrique et de l'Asie, il fut choisi par l'acad. des sciences en 1736, avec Godin, pour aller au Pérou déterminer la figure de la terre. Revenu en France, il s'occupa d'y faire adopter une mesure universelle, en prenant pour unité la longueur du pendule sous l'équateur; c'est ce qui plus tard, a été fait par l'adoption du système métrique; mais alors à peine fut-il écouté de quelq. savants qui pouvaient seuls comprendre l'importance de sa proposition; il fut plus heureux pour introduire en France la pratique de l'inoculation; et l'on ne peut nier que ses exemples et ses écrits n'aient contribué puissamment à faire triompher cette méthode des préjugés de la mauvaise foi. En 1757 il voulut voir l'Italie, et se rendit à Rome, où le pape Benoît XIV lui fit un accueil flatteur. Membre de l'acad. des sciences depuis trente ans, il fut admis en 1760 à l'Acad. française, où il remplaça l'évêque de Rennes, Vaureal; Buffon lui répondit en qualité de directeur. L'âge des infirmités étant venu, il les supporta avec courage, avec gaîté, conservant jusqu'à la fin ce désir d'être utile qui l'avait animé toute sa vie, et mourut en 1774. Condorcet lut son éloge à l'académie des sciences, et l'abbé Delille, son successeur à l'Acad. franç., y rappela ses talents et ses services dans un des meill. morceaux en prose qui soient sortis de sa plume. La Condamine a écrit dans plusieurs langues; ses principaux ouvrages sont : *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique-Méridionale*, Paris, 1745, in-8. — *La figure de la terre déterminée par les observat. de MM. La Condamine et Bouguer*, Paris, 1749, in-4. — *Journal du Voyage fait par ordre du roi à l'équateur, servant d'introduction à la mesure des trois premiers degrés du méridien*, 1751, in-4. — *Supplément au Journal historiq.*, 1752, in-4, 2e partie, 1754. — *Mesure des trois prem. degrés du méridien de l'hémisphère austral*, 1751, in-4. — *Histoire des pyramides de Quito*, 1751, in-4. — *Mémoires sur l'inoculation*, 2 vol. in-12.

CONDE (don JOSEPH-ANTOINE), savant espagnol, né vers 1765 à la Paraleja, province de Cuença, termina ses études d'une manière brillante à l'université d'Alcala, et se fit recevoir avocat. Les connaissances qu'il avait acquises dans les langues orientales lui firent obtenir de bonne heure une place à la biblioth. roy. de Madrid, et il sut mettre à profit les précieux MSs. arabes que possède cet établissem. L'acad. d'histoire et celle de la langue espagnole s'empressèrent de l'admettre au nombre de leurs membres. Pendant l'occupat. de l'Espagne par les Français, Conde accepta la place d'archit. du ministère de l'intérieur. Forcé de s'expatrier en 1813, il vint habiter un village près des Pyrénées, où il vécut dans la retraite jusqu'en 1817, charmant par l'étude les ennuis de l'exil; il obtint alors l'autorisation de rentrer en Espagne, et fut replacé sur la liste des membres de l'acad. d'histoire qui lui rendit le titre de son antiquaire. Il était occupé de justifier cette faveur par la publication d'un ouvr. important, lorsqu'une mort prématurée l'enleva en 1821. Outre une *trad.* en espagnol, des poésies d'Anacréon, Théocrite, Bion et Moschus, on lui doit : *Descripcion de España, hecha por xerif Aldris, conocido por el Nubiense, con traduccion y notas*, 1799, in-8 (avec le texte arabe). — *Hist. de la dominacion de los Arabes en España*, Madrid, 1820-21, 3 vol. petit in-4, traduit ou plutôt imité en franç. par de M. Marlès, Paris, 1825, 3 vol. in-8. On lui doit encore : *Memoria sobre las monedas arabes, y en especial sobre las acuñadas en España por los principes musulmanes, Mém. de l'acad. espag.* (1805, in-4). Il a laissé quelques ouvrages inédits.

CONDÉ. Nom d'une branche collatérale de la maison de Bourbon. — LOUIS Ier de BOURBON, prince de Condé, né en 1530 de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, essuya de bonne heure des humiliations qui contribuèrent à lui faire embrasser la cause des réformés; le ressentiment qu'il conserva des outrages qu'il avait reçus des Guise, ainsi que la violence naturelle de son caractère, furent la source des fautes qui ont terni sa gloire : on l'accusa d'avoir été le moteur secret de la conspirat. d'Amboise, mais il se justifia complétem. Il n'en fut pas de même du reproche qu'on lui fit d'être entré dans de coupables intrigues, dont le but était d'expulser les Guise du royaume; et, condamné à mort, on ne sait ce qui serait advenu si la courte maladie qui enleva François II n'eût changé la face des affaires. Condé, l'un des plus vaillants capit. de son temps, l'idole de ses soldats, et non moins célèbre par ses intrigues que par ses exploits, avait fait ses prem. armes en Piémont en qualité de volontaire sous le maréchal de Brissac; il périt à la bataille de Jarnac (15 mars 1569), lâchement assassiné par Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou, après avoir rendu ses armes que les nombreuses blessures dont il était couvert lui permettaient à peine de soutenir. Pérau a donné son *Hist.*, t. XIII des *Vies des hommes illustres de France*. On a, sous le titre de *Mémoires de Condé*, un recueil de pièces dont la meill. édition est celle de 1743, Londres (Paris), 6 vol. in-4, avec des notes de Secousse, et un supplément par Lenglet-Dufrénoy.—CONDÉ (Henri Ier de BOURBON, prince de), son fils, né en 1552 à la Ferté-sous-Jouarre, après

la mort de son père rejoignit l'amiral Coligni, chef de l'armée protestante, et servit avec distinction sous ses ordres. Échappé aux massacres de la St-Barthélemi, il passa en Allemagne, d'où il ramena des renforts au duc d'Alençon, et mourut en 1588, empoisonné par ses domestiques, trois ans après l'excommunication lancée contre lui par le pape Sixte V. Charlotte de la Trémouille, sa femme, soupçonnée d'avoir conseillé ce crime, fut mise en accusation ; mais Henri IV fit jeter au feu les pièces du procès, et un arrêt du parlement la déclara innocente. — Henri II de BOURBON, prince de CONDÉ, fils du précédent, né en 1588 à St-Jean-d'Angely, fut marié par Henri IV à Charlotte de Montmorenci, qu'il crut devoir dérober aux attentions du roi, et avec laq. il s'enfuit à Bruxelles, puis en Italie, d'où il ne revint qu'après la mort de Henri IV. Enfermé à la Bastille, puis à Vincennes, par ordre de la reine, contre laquelle il tramait sans fin de nouvelles cabales, il obtint, en 1619, avec sa mise en liberté, un commandem. en Languedoc contre les protestants : dès-lors sa conduite fut celle d'un sujet fidèle et d'un bon génér. ; il rendit d'importants services à la régente, qui l'avait admis à son conseil, et mourut en 1646. Voltaire a dit de ce prince que sa plus gr. gloire est d'avoir été le père du grand Condé (*v.* l'article suivant).

CONDÉ (LOUIS II DE BOURBON, prince de), surn. *le Grand*, premier prince du sang, connu sous le nom de duc d'Enghien, naquit à Paris le 8 sept. 1621, et fit ses prem. études chez les jésuites, à Bourges. A 22 ans il livra, contre l'avis de son conseil, la fameuse bataille de Rocroi aux Espagnols, dont alors l'infanterie passait pour la plus redoutable de l'Europe ; et, malgré le désavantage de la position et du nombre, il les défit complétement (19 mai 1643). Appelé en Allemagne l'année suiv. par les revers de l'armée, commandée par Turenne, il rend la confiance aux soldats, et ramène la victoire dans leurs rangs : c'est sous les murs de Fribourg, qu'ayant remarqué l'hésitation des soldats, il jeta, dit-on, son bâton de commandement dans les retranchem. ennemis, et marcha ensuite pour le reprendre. La victoire de Northingen, la prise de Dunkerque, venaient de donner un nouv. lustre à sa gloire. L'envie s'éveille, et le duc d'Enghien, enlevé à des soldats accoutumés à vaincre sous ses ordres, est envoyé en Catalogne, où, pour la première fois, la victoire se montre infidèle à ses drapeaux sous les murs de Lérida. Il ne tarda pas à être rappelé en Flandre, et la victoire de Lens qu'il remporta sur l'archiduc Léopold (20 août 1648), décida la paix avec l'Allemagne. Cependant la haine des grands et du peuple éclataient hautement contre Mazarin ; Condé, qui s'était permis des railleries très vives sur son administration, rappelé à la cour, fut arrêté et conduit successiv. à Vincennes, à Marcoussy, puis au Hâvre, où il demeura enfermé pendant treize mois. Égaré par ses ressentim., à peine mis en liberté, il oublia que, s'il n'était pas coupable, il allait le devenir, en faisant peser sur sa patrie la vengeance qu'il voulait tirer de la cour. Paris fut le théâtre d'un combat entre les troupes royales commandées par Turenne, et l'armée de la Fronde sous les ordres de Condé (2 juillet 1652) ; il faillit être fait prisonnier, et, en passant dans les rangs espagnols pour se soustraire au châtiment qu'il avait encouru par sa prem. faute, Condé n'y fut point suivi par la fortune. La paix des Pyrénées (1660) vint lui assurer l'oubli de ses torts ; il témoigna au roi la sincérité de son repentir par ses brillants exploits dans la conquête de la Franche-Comté en 1668, puis dans la campagne de Hollande en 1672. La sanglante bataille de Senef marqua le terme de ses hauts faits. Tourmenté par les douleurs de la goutte, il prit sa retraite en 1675, se retira à Chantilly, solitude charmante que son goût exquis sut encore embellir, et mourut à Fontainebleau le 11 déc. 1686, dans de gr. sentim. de piété. Pendant le cours de ses campagnes, Condé n'avait reçu qu'une seule blessure ; et pourtant il ne fut jamais moins prodigue de son sang qu'il ne l'a été parfois de celui de ses soldats. Son *Oraison funèbre* fut prononcée par Bourdaloue et Bossuet, dont ce morceau est le dern. chef-d'œuvre ; il est digne de remarq. que c'est dans cet éloquent panégyrique que l'on trouve la peinture la plus vive et en même temps la plus exacte de la mémorable bataille de Rocroi. Les historiens n'ont pas manqué à ce héros, protecteur de Racine, de Boileau et de Molière. Des nombreux écrits qui le concernent, l'un des plus intéressants est son *Histoire* par Désormaux, Paris, 1766-68, 4 vol. in-12. Sa *Vie*, écrite par Turpin, forme les t. XXIV et XXV des *Vies des hommes illustres de France ;* mais l'ouvr. le plus curieux qu'on ait sur ce prince est l'*Essai sur la vie du grand Condé*, par Louis-Joseph de Bourbon, son 4e descendant, Paris, 1806, in-8, réimprimé en 1820, par Sevelinges, dans le 1er vol. des *Mémoires pour servir à l'Histoire de la maison de Condé*. — Henri-Jules de BOURBON, prince de CONDÉ, son fils et son élève, né en 1643, mort en 1709, avait partagé le sort de son illustre père, auq. il sauva la vie à la bataille de Senef (celle où il eut le poignet cassé d'un coup de pistolet), en aidant le comte d'Ostain à le replacer sur son cheval : son exploit le plus brillant est la prise de Limbourg (1675), dont il se rendit maître après huit jours de tranchée ouverte. Sur la fin de sa vie, il fut sujet à des vapeurs qui le rendirent la fable des courtisans.

CONDÉ (LOUIS-JOSEPH DE BOURBON, prince de), gr.-maître de France, colonel-général de l'infant., né en 1736 à Chantilly, fils unique du duc de Bourbon, fit ses prem. armes dans la guerre de sept ans, et remporta la brillante victoire de Johannesberg (1762), sur le prince hérédit. de Brunswick, dont les canons ornèrent le château de Chantilly. Quoiqu'il comprît la nécessité des réformes demandées par l'opinion publiq., et qu'il fût disposé personnellement à tous les sacrifices, il signa le mém. dans lequel les princes protestaient contre toute atteinte qui pourrait être portée à leurs

prérogatives, et quitta la France le 17 juill. 1789 avec sa famille, ainsi qu'un grand nombre de gentilshommes, qui, plus tard, formèrent sous ses ordres l'armée *de Condé*. De cette époque la carrière militaire, rouverte pour ce prince, présente une série de faits qui se rattachent à toute une période historique, celle des guerres que la France eut à soutenir contre les puissances coalisées en faveur de la cause monarchique. Au licenciem. de son armée, le prince de Condé vint chercher et trouva le repos d'une vie privée en Angleterre, dans l'abbaye d'Anesbury. Rentré en France à la restauration, il redevint colonel-général de l'infanterie française, accompagna le roi à Gand pendant les *cent-jours*, et mourut à Chantilly le 13 mai 1818, dans les sentiments d'une piété fervente. Sa dépouille mortelle repose à St-Denis; son oraison funèbre fut prononcée par M. l'abbé Frayssinous. C'est de ce prince qu'est l'*Essai sur la vie du gr. Condé* (*v.* l'art. précédent). — Bourbon-Condé, (Louise-Adélaïde de), sa fille, née en 1757 à Chantilly, fut nommée, en 1786, abbesse de Remiremont, pendant la révolution, suivit le sort de sa famille, et, de retour en France, obtint en 1816 la permission de se retirer au Temple, où elle fonda l'association des Sœurs du St-Sacrement. C'est là qu'elle termina sa vie le 10 mars 1824.

CONDÉ. — V. Bourbon, Clèves (Marie de) et Montmorenci.

CONDILLAC (Étienne BONNOT, abbé de), l'un des plus célèbres philos. du 18[e] S., né en 1715 à Grenoble, était frère de Mably. D'un caractère sérieux, il réfléchit de bonne heure à la cause de nos erreurs, et la trouva dans l'ignorance où nous étions de nos facultés intellect. et de la manière dont elles opèrent. Ses prem. ouvr. lui firent une grande réputation; il fut nommé précepteur de l'infant duc de Parme; remplaça, en 1768, l'abbé d'Olivet à l'Académie franç., où il ne parut que pour prononcer son discours de récept., et mourut en 1780, dans sa terre de Flux, près de Beaujenci. Ami de la retraite, joignant à beauc. de savoir un esprit droit et un caractère solide, il eut pour principe l'utilité, et pour règle la sagesse dans les nombreux travaux auxquels il a consacré sa vie. C'est surtout comme métaphysicien qu'il s'est rendu célèbre; et s'il fut devancé par Locke (auq. on a prétendu, sans assez de justice, qu'il avait emprunté tout le fond de sa méthode), on ne lui doit pas moins d'avoir su présenter, dans le développement d'un système analogue, des applicat, aussi neuves qu'importantes et lumineuses. Ses princip. ouvrages sont : *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, 1746, 2 vol. in-12. — *Traité des systèmes*, 1749, 2 vol. in-12.— *Traité des sensations*, 1754, 2 vol. in-12. —*Cours d'études*, 1755, 13 vol. in-8; cet ouvrage, composé pour l'instruction de l'infant de Parme, renferme une *Gramm.*, *l'Art d'écrire*, *l'Art de raisonner*, *l'Art de penser*, et une *Hist. générale des hommes et des empires*. Ses *OEuvres complètes*, publ. à Paris en 1798, 23 vol. in-8, contiennent quelques écrits posthumes, entre autres, la *Logique* et la *Langue des calculs*. L'édition de 1803 et ann. suiv., 32 vol. in-12, renferme plus. ouvrages mal à propos attribués à cet écriv. Celle de Paris, 1821-23, 16 vol. in-8, est bien exécutée.

CONDIVI (Ascanio), peintre, né vers 1520 dans la marche d'Ancône, élève de Michel-Ange, serait à peine connu s'il n'avait écrit une *Vie* de son maître imprimée à Rome, 1553, in-4, dix ans av. la mort de Michel-Ange. Cette prem. édition est fort rare. L'ouvrage a été reprod. avec des notes, Florence, 1746, in-fol., et récemment, Pise, 1823, in-8.

CONDORCET (Marie-Jean-Ant.-Nic. CARITAT, marquis de), l'un des plus célèbres philosophes de la fin du 18[e] S., né à Ribemont près de St-Quentin le 17 septembre 1743, fut élevé au collége de Navarre par les soins de son oncle, év. de Lisieux, et se livra aux sciences avec un tel succès que, n'ayant pas encore 16 ans, il obtint les suffrages de d'Alembert, Clairault, et Fontaine, devant lesquels il soutint une thèse de mathémat. Entré dans le monde sous les auspices de la Rochefoucauld, il poursuivit l'étude des mathématiques avec ardeur, et publia successivement différents écrits qui le firent admettre en 1769 à l'académie des sciences, dont plus tard il fut nommé secrétaire perpétuel à la place de Grandjean de Fouchy. Il concourut en 1776 pour l'*Éloge* du chancelier de Lhôpital; l'année suivante il remporta le prix à l'acad. de Berlin, sur la théorie des comètes : ce ne fut qu'en 1782 qu'il fut admis à l'Acad. française, où il remplaça Saurin. Ami de Voltaire, de Turgot, de d'Alembert, il se trouvait lié avec les hommes les plus influents lorsqu'éclata la révolut. Il l'avait dès long-temps pressentie, et peut-être contribua-t-il à lui imprimer ce mouvem. dont plus tard la violence, qu'alors il était loin de prévoir, lui réservait une fin si déplorable. Nommé député de Paris à l'assemblée législative, puis par le départem. de l'Aisne à la convention, il vota, dans le procès du roi, l'appel au peuple, le sursis, et « la peine la plus grave qui ne fût pas la peine de mort (la déport.). » Membre du comité de constitution, il venait d'en rédiger un plan et de le faire adresser aux départements, lorsqu'arriva la révolution du 31 mai. Dénoncé et poursuivi comme complice de Brissot, il trouva pendant 8 mois un généreux asile chez une dame Verney, dont il craignit de compromettre la vie par un plus long séjour dans sa maison. Après avoir terminé son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, il sortit de Paris dans l'intent. de se réfugier chez un de ses anc. amis (Suard), qu'il ne put rencontrer. Il passa plus. nuits caché dans des carrières; mais forcé d'en sortir pour chercher des aliments, il fut arrêté et conduit au Bourg-la-Reine, où on le plongea dans un cachot : le lendemain 28 mars 1794, il y fut retrouvé sans vie; il avait fait usage d'un poison actif que depuis long-temps il portait sur lui. Ses *OEuvres politiq.* ont été publ. en 1804, Paris, 21 vol. M. Fayolle a publié dans le *Magasin encyclopédique* de 1812 et 1814, et dans le *Mercure de France*, décembre 1812, quelq. morceaux inédits

de Condorcet. Ses principaux ouvrages de mathématiques sont : *Du calcul intégral,* 1765, in-4 — *Du problème des trois corps,* 1767, in-4. — *Essai d'analyse,* 1768, in-4. — *Lettres à d'Alembert sur le système du monde,* 1768, in-4.—*Essai sur l'application de l'analyse à la probabilité des décisions rendues à la pluralité des voix,* 1785, in-4, refondu avec de nombreuses addit. sous le titre d'*Éléments du calcul des probabilités,* 1804, in-8. A. Diannyère et S.-F. Lacroix ont publié chacun une notice sur la vie et sur les ouvrages de Condorcet. — Sophie de Grouchy, sa femme, née à Paris en 1758, partagea les opinions, ou plutôt les convictions politiques de son mari, fut jetée dans les prisons de la terreur, n'en sortit qu'après le 9 thermidor, passa les dernières années de sa vie dans les pratiques d'une active bienfaisance, et mourut à Paris le 6 septembre 1822. On lui doit la traduction de la *Théorie des sentiments moraux,* etc., d'A. Smith, 1798, 2 vol. in-8, suivie de huit *Lettres sur la sympathie,* adressées à Cabanis, son beau-frère.

CONDREN (Charles de), second général de la congrégation de l'Oratoire, né en 1588 à Vaubuin, près de Soissons, était fils d'un gouvern. de Monceaux, qui l'avait destiné à la carrière des armes; mais au moment de partir pour rejoindre son régiment, il tomba malade, et son père cessa de s'opposer à sa vocation pour l'état ecclésiastique. Il entra dans la congrégation naissante du P. Berulle, qui le choisit pour son directeur et l'établit supérieur de la maison de St-Magloire. Doué d'une modestie égale à sa piété, il refusa le chapeau de cardinal, l'archevêché de Reims et celui de Lyon, et mourut à Paris en 1641, confesseur de Gaston d'Orléans. On a de lui des *Lettres* et des *Disc.* sur différents sujets de piété, Paris, 1643, 2 vol. in-8. — *Idée du sacerdoce et sacrifice de J.-C.,* Paris, 1677, in-12, plus. fois réimpr. La *Vie* du P. Condren a été écrite par le P. Amelotte et par Caraccioli.

CONEGLIANO (César de), peintre, contempor. du Titien, ne doit pas être confondu avec J.-B. Cima, égalem. connu sous le nom d'*Il Conegliano.* César se distingua par la correct. du dessin et l'expression des physionomies : Venise possède de lui un tableau représentant la *Cène,* qui suffit pour le placer au rang des prem. peintres de son siècle.

CONESTAGGIO (Jérôme-Franchi de), histor., né à Gênes d'une famille noble, successiv. secrét. du cardinal Sforce, chapelain de Philippe III, év. de Nardo et archev. de Capoue, mourut en 1635. Il est auteur des ouvrages suivants : *Dell' unione del regno di Portogallo alla corona di Castiglia,* Gênes, 1585, in-4, souvent réimpr.—*Istorie delle guerre della Germania inferiore,* Venise, 1614, in-4, etc.

CONFÉDÉRATION GERMANIQUE. Cette confédération, appelée d'abord confédération du Rhin, est la réunion de plus. états dépendant de l'empire germanique, et qui, en vertu d'un traité fait à Munich le 25 juillet 1806, entre les divers souver. qui les gouvernaient, furent déclarés indépend., et prirent le nom d'*États confédérés du Rhin,* sous la protect. de l'emper. des Français. Les membres de cette confédération étaient le gr.-duc de Francfort; les rois de Bavière, de Wurtemberg, de Saxe, de Westphalie; les grands-ducs de Bade, de Berg et Clèves, de Hesse-Darmstadt, de Wurtsbourg, de Nassau-Usingen et Weilbourg; les princes de Hohenzollern-Hechingen et Sigmaringen, d'Isembourg-Birnstein, Liechenstein, Leyen; les ducs de Saxe-Weimar, Gotha, Meinungen, Hildburghausen, Cobourg-Saalfeld; les princes d'Anhalt-Dessau, Anhalt-Bernbourg, Anhalt-Goëthen, Lippe-Detmold, Lippe-Schaumbourg, Reuss-Greitz, Reuss-Schleitz, Reuss-Ebersdorf, Reuss-Lobeinstein, Schwartzbourg-Sundershausen, Schwartzbourg-Rudolstadt, Waldeck; et des ducs de Mecklembourg-Schwerin, Mecklembourg-Strélitz.

CONFORTI (François), né en 1743 à Calvanico dans le roy. de Naples, embrassa l'état ecclés. et ouvrit une école de droit civil et canonique dans la capitale. Il fut successiv. professeur d'histoire à l'université, théologien de la cour et censeur royal. Tanucci l'engagea, au nom du roi, à défendre les droits de la couronne contre les prétentions du St-siége. Il écrivit de nouveau sur le même sujet, du fond de sa prison, où il avait été enfermé en 1799, après la chute de la républ. parthénop., dont il avait été le représent. On lui avait garanti la vie; mais le jour même qu'il remit son travail, il fut livré au bourreau. Il a publié des *Institut. théol.,* Naples, in-4; l'*Anti-Grotius,* ibid., 1780, 2 vol. in-8.

CONFUCIUS, ou plutôt Koung-Tzee, le plus illustre philosophe chinois, surnommé par ses compatr. *le St Maître, le Sage par excellence,* naquit l'an 551 avant l'ère chrétienne, dans le royaume ou principauté de *Lu,* dont son père était gouverneur. Ses progrès rapides et la gravité précoce qu'il fit remarquer dans ses mœurs et ses manières, annoncèrent un enfant extraordinaire. A 17 ans il égalait déjà les plus habiles lettrés dans la connaissance des rites et des usages de la haute antiquité : devenu mandarin dans la principauté où il avait pris naiss. (aujourd'hui province de Chan-tong), il quitta cet emploi à la mort de sa mère, conformément à une ancienne loi, mais tombée en désuétude; se renferma dans l'intér. de sa maison pour y passer les trois années de deuil, et employa ce temps à réfléchir sur les lois éternelles de la morale, se proposant de consacrer sa vie à l'instruction de ses concitoyens. Il visita dans ce but les différentes souverainetés qui partageaient alors l'empire, s'efforçant d'y répandre sa doctrine, et revint dans sa patrie, où il fonda une école qui fut fréquentée par un grand nombre de disciples. Sa réputat. de sagesse le fit appeler à la cour du souverain de Lu. S'appliquant aussitôt à réformer les habitudes vicieuses du peuple, il ranima l'agriculture, régla les subsides et la manière de les percevoir, et porta les mêmes réformes dans la justice, dont il fut déclaré le chef suprême. La prospér. du royaume de Lu alarma les princes voisins; ils craignirent qu'un état où régnaient les lois et les bonnes mœurs ne devînt trop puissant et capable de

tout entreprendre. Le roi de Tsi, dont les terres confinaient avec celles de Lu, résolut de ruiner l'ouvr. de Confucius. Il envoya, sous le prétexte de renouveler d'anc. traités, un ambassadeur auprès du roi de Lu; et ce prince d'un caractère léger, séduit par une troupe de jeunes filles pleines de grâce et de talents agréables que l'envoyé avait amenées à sa suite, ne voulut plus s'occuper que de fêtes, de spectacles et de danses. En vain Confucius tenta de s'opposer à ces désordres en rappelant ses préceptes et en faisant parler les lois : il ne fut point écouté, et le roi lui fit défendre de paraître en sa présence. Le philosophe disgracié se retira, suivi de ses disciples, dans le royaume de Ouei, et y demeura dix ans, uniquement occupé de continuer ses ouvr., d'instruire ses disciples, de répandre sa doctrine, quelquef. bien accueilli, recherché, plus souvent en butte à la persécution qui allait jusqu'à menacer sa vie, éprouvant les dern. extrémités de la misère, endurant la faim et manquant d'asile. Confucius, âgé de 68 ans, rentra enfin dans sa patrie, y vécut en homme privé, mit la dernière main à ses immortels écrits, et mourut en l'an 479 avant J.-C. Les Chinois lui sont redevables d'avoir épuré et mis en ordre leurs livres canoniques; il expliqua les *Koua* de Fou-hi, fit des commentaires sur le *Li-ki*, corrigea le *Che-king*, et composa les ouvrages qui ont pour titres *Chou-king* et *Tchun-Tsieou*. Le *Chou-king*, le plus beau livre et le plus révéré de tous ceux qui ont paru en Chine, a été trad. en français par le P. Gaubil, Paris, 1770, in-4. On attribue encore à Confucius deux autres ouvr. : le *Ta-hio* (la gr. science), et le *Tchong-yong* (l'invariable milieu). Le premier a été traduit ou plutôt paraphrasé en latin par le P. Ignace de Costa, et le second par le P. Intorcetta. La traduction du P. de Costa, augm. par les PP. Couplet, Herdtreich et Rougemont, a paru sous le titre de *Confucius, Sinarum philos.*, Paris, 1687, in fol. La trad. du *Tchong-yong* est insérée dans le t. XI de la collection de Melch. Thevenot, sous le titre de *Sinarum scientia politica moralis*. Le livre intitulé : *la Morale de Confucius, philosophe de la Chine*, Amsterdam, 1688, in-8, n'est qu'un extrait de ces divers ouvr. On les retrouve avec des comment. dans l'ouvr. intitulé : *Sinensis imperii lib. classici VI*, Prague, 1711, in-4, par le P. Noël, trad. par l'abbé Pluquet, sous le titre de *Livres classiq. de l'empire de la Chine*, Paris (Didot), 1784-87, 7 vol. in-18. *L'invariable milieu* a été trad. en français par Abel Rémusat, 1817, gr. in-4. G. Pauthier a donné récemment la traduct. franç. du *Ta-hio*, Paris, 1837, in-8. Elle est accompagnée d'une nouvelle version latine littér. et du texte chinois en regard.

CONGALL Ier, roi d'Écosse, succéda à Constantin Ier en 478, et s'appliqua, suiv. les anc. chroniq. et les romans de chevalerie, à réformer les mœurs de ses sujets, et à mettre un terme à leurs brigandages. Il mourut en 500. — CONGALL II, success. d'Eugène III, monta sur le trône d'Écosse en 558, rivalisa d'austérités avec les moines, qui menaient à cette époque une vie de mortification et de pénitence, enrichit les églises, secourut les Bretons contre les Saxons, et mourut en 568. — CONGALL III, successeur d'Achaïus, mourut en 814.

CONGOLITAN, général gaulois, commandait, avec Anéroest, la confédération des divers peuples connus sous la dénomination de *Gessates*. Les nations celtiques établies en Italie, et que les Romains voulaient expulser de leur territoire, ayant demandé du secours aux Gessates, Congolitan passa les Alpes l'an de Rome 529, et dans une première bataille défit complétement l'armée envoyée à sa rencontre; mais une seconde armée s'avançait, et les chefs gaulois résolurent de se retirer pour mettre à couvert leur butin. Vaincu dans leur retraite, Congolitan tomba dans les mains du consul C. Attilius Régulus, dont il orna le triomphe, et mourut dans les fers.

CONGRÈVE (GUILLAUME), célèbre poète dramatique anglais, né en 1672, fut d'abord destiné par son père à l'étude des lois; mais un penchant naturel l'entraîna vers la poésie, et dès l'âge de 17 ans il annonça, dans un roman intit. : *Incognita*, un goût prononcé pour l'art dramatique. A 20 ans il composa sa prem. comédie, *le Vieux Garçon* (*the old Batchelor*), jouée en 1693, et qui fit regarder son auteur comme l'espérance de la scène. Cette pièce fut suivie de quelques autres qui ne sont point exemptes de défauts, mais où l'on trouve aussi des beautés de premier ordre, un dialogue spirituel, et la peinture fidèle des mœurs. La dernière, *le Train du monde*, n'ayant pas eu le succès qu'elle méritait, Congrève, dégoûté du théâtre par les critiques des journalistes, abandonna la carrière dramatique à l'âge de 25 ans, et n'entreprit dès-lors aucun ouvr. de longue haleine, se bornant à des compositions légères, à des traduct., des imitations en vers de Juvénal, d'Horace, d'Ovide, etc. Une existence brillante qu'il devait à des places honorables et lucratives lui permit de tenir un rang dans le monde, et il était peu flatté du titre d'auteur. Voltaire, étant en Angleterre, alla rendre visite à Congrève, alors retiré à la campagne, et lui témoigna le plaisir qu'il avait de se trouver avec un homme de lettres d'un mérite aussi distingué. « Monsieur, répondit Congrève, je suis un simple gentilhomme, plus occupé à cultiver ses terres que le champ de la littérature. — Monsieur, répliqua Voltaire, si vous n'étiez qu'un simple gentilhomme, je n'aurais pas aujourd'hui l'honneur de vous voir chez vous. » Congrève mourut à Londres en 1729. La meilleure édit. de ses *OEuvres* est celle de Baskerville, Birmingham, 1761, 3 vol. in-8, fig. Quelq.-unes de ses pièces ont été trad. en franç.

CONNAN (FRANÇOIS de), juriscons., né à Paris dans le 16e S., fut maître des requêtes sous François Ier, et mourut à Paris en 1551, âgé de 43 ans. Il a laissé des *Commentaires sur le droit civil*, en IV livr., Paris, 1553, 2 vol., réimpr. en 1662, à Bâle, avec l'éloge de l'aut. par L. Leroy.

CONNOR (THORDHELYACH OU TURLOGH O'), de la

dynastie des rois particuliers de la Conacie, en Irlande, né en 1088, entreprit d'étendre sa suprématie sur les autres royaumes de cette île, eut de longues guerres à soutenir pour y parvenir, notamment contre Mortogh-o'Brieu, et mourut en 1156. Il eut le surnom de *Grand;* et, suiv. les historiens irlandais, il mérita ce titre, autant par ses exploits guerriers que par sa politique, son amour pour la justice, sa piété et ses talents administrat.

CONNOR (BERNARD O'), médecin, né dans le comté de Kerry, en Irlande, vers 1666, acheva ses études à Montpellier et à Paris, et devint à l'âge de 28 ans prem. médec. du roi de Pologne, Sobieski. De retour en Angleterre, après quelques années de séjour à Varsovie, il professa l'économie animale à Oxford, fut nommé membre de la société royale et du collége des médec. de Londres, et mourut prématurément en 1698. On a de lui : *Recueil de traités ou Dissertations lat. sur différ. sujets de médecine et d'hist. nat.*, Oxford, 1695, in-8.—*Evangelium medici, seu medicina mystica de suspensis naturæ legibus, sive de miraculis,* etc., Londres, 1697, in-8, ouvr. singulier, et dont cette édit. est préférée à celle d'Amsterdam, 1699, in-8. — *Lettres sur la Pologne* (en anglais), Londres, 1698, 2 vol. in-8. Mitzler de Kolof a publ. en Allemagne une édit. des *OEuvres d'o' Connor.* Ce médecin, né catholique, avait embrassé la religion protest., et reçut en mourant l'eucharistie d'un ministre de cette même communion, et l'extrême-onction d'un prêtre catholique.

CONON, célèbre général athénien dans le 4e S. av. J.-C., remporta plus. avantages sur les Lacédémoniens; mais la flotte d'Athènes ayant été détruite par Lysandre, il se rendit près du roi de Perse, qui le nomma général en chef de ses forces navales, et lui fournit les moyens d'équiper une escadre avec laquelle il battit les Lacédémoniens près de Gnide. Cette victoire leur fit perdre l'empire de la mer. Conon revint alors à Athènes, dont il fit rétablir les murs ainsi que ceux du Pyrée avec l'argent qu'il rapporta de son expédition. Les Lacédémoniens, pour se venger, l'accusèrent de vouloir enlever l'Ionie et l'Éolide aux Persans. Il fut arrêté; mais étant sorti de sa prison, il se réfugia dans l'île de Chypre, où il mourut vers l'an 390 avant J.-C. — Un astronome de ce nom, né à Samos, fut lié avec Archimède, qui lui envoyait des problèmes à résoudre. On dit que ce fut lui qui nomma *Chevelure de Bérénice* la constellat. connue depuis sous cette désignation, en l'honneur de la sœur et épouse de Ptolémée-Évergète.

CONON, écrivain grec qui paraît avoir vécu sous Auguste, est auteur d'un recueil de 50 narrations mythol. et historiq., extrait de div. écriv. anciens, et dont Photius a donné un abrégé dans sa *Bibliothèque.* Elles ont été imprim. avec une version lat., mais peu correctement, dans les *Historiæ poeticæ scriptores.* M. Kanne en a publié une meilleure édition (gr. et lat.), avec les notes de Heyne, Goettingue, 1798, in-8; et L.-H. Teucher une autre égalem. estimée, Leipsig, 1802, in-8. La trad. franç. de l'abbé Gedoyn, tome XIV des *Mém. de l'académie des Inscript.*, passe pour peu fidèle.

CONON, pape, né en Sicile, succéda en 685 à Jean V, et mourut en 688. Les histor. disent que c'était un vieillard vénérable, simple, paisible, étranger à toutes les factions, mais ayant peu d'expérience dans les affaires. Il fut trompé par un diacre, nommé Constantin, qui commit de grandes exactions en Sicile.

CONQUISTA (Don VASCO, comte de LA), génér. espagnol, né en 1730, entra de bonne heure dans la marine, et s'éleva par ses talents et ses services aux prem. grades. Gouverneur de Buénos-Ayres, il fit en 1770 une descente dans l'île Falkland et enleva le fort Egmont aux Anglais. Cet exploit lui mérita le surnom par lequel il est connu, et qui lui fut donné par Charles III. Nommé en 1776 gouverneur des Philippines, il y encouragea l'agriculture et l'industrie, et les mit à l'abri des attaques des Anglais pendant la guerre d'Amérique. Il accueillit avec une grande distinction, à son passage, le célèbre La Peyrouse, et lui donna d'utiles renseignements. Il fut depuis capitaine-général des royaumes de Valence et de Grenade, et mourut à Malaga en 1805.

CONRAD (St), évêque de Constance au 10e S., était fils d'Henri, duc de Bavière, et fut élu en 934. Il donna tous ses biens à sa cathédrale et aux pauvres, fit trois pélerinages à Jérusalem, et mourut en 976. Le pape Calixte II le canonisa vers l'an 1120. On trouve le recueil des actes qui lui sont attribués, dans la *Chronique de Constance*, et sa *Vie* a été publiée par Leibnitz dans les *Scriptores Brunswicenses.*

CONRAD Ier, duc de Franconie, fut élu roi de Germanie ou d'Allemagne en 912, après la mort de Louis IV, au refus et par l'avis d'Othon, roi de Saxe. Son règne fut troublé par des révoltes continuelles dont les chefs étaient Henri, fils d'Othon, et Arnould, duc de Bavière, qui, forcé de chercher un asile chez les Hongrois, les amena en Allemagne pour venger sa querelle. Conrad, dans un combat qu'il leur livra, reçut une blessure dont il mourut en 918, à Quedlimbourg, après avoir désigné pour son success. ce même Henri de Saxe, qui s'était révolté contre lui.

CONRAD II, dit *le Salique*, fils de Henri, duc de Franconie, fut élu roi de Germanie en 1024, après la mort de Henri II, et eut une longue guerre à soutenir contre les princes de sa propre famille; après avoir pacifié l'Allemagne, il vint se faire couronner roi d'Italie à Milan, puis empereur à Rome, en présence de Canut, roi d'Angleterre, et de Rodolphe, roi de Bourgogne. Neveu de Rodolphe par sa femme, à la mort de ce prince (1032), il réunit la Bourgogne à ses autres états; mais il eut à disputer cette succession pendant 5 ans contre Eudes, comte de Champagne, qui fut tué dans une bataille en 1037. Conrad était alors occupé d'apaiser les troubles de l'Italie; la peste l'obligea de ramener son armée en Allemagne, en 1038, et il mourut l'année suiv. à Utrecht.

CONRAD III, empereur, fils de Frédéric, duc de Souabe, et d'Agnès, sœur de l'empereur Henri V, né en 1093, fut élu après la mort de Lothaire II, en 1138, et soutint une longue guerre avec Henri-le-Superbe, duc de Saxe et de Bavière. Il se croisa ensuite pour la Terre-Sainte, assiégea vainement la place de Damas, et, de retour en Allemagne, mourut à Bamberg en 1152.

CONRAD IV, emper., né en 1228, fils de Frédéric II, fut couronné roi des Romains en 1237, et prit le titre d'empereur en 1250, aussitôt qu'il eut appris la mort de son père. Il passa l'année suiv. en Italie pour se mettre en possession de ses états, et malgré les obstacles qu'il rencontra, surtout de la part du pape Innocent IV, implacable ennemi de sa famille, il s'empara de Naples, après un long siége. Il se disposait à revenir en Allemagne combattre Guillaume, comte de Hollande, qui lui disputait le trône impérial; mais il mourut subitem. en 1254. Son frère naturel, Mainfroi, fut accusé de l'avoir fait empoisonner. Cet emper. est le père de l'infortuné Conradin.

CONRAD, roi de la Bourgogne-Transjurane, surn. *le Pacifique*, eut une seule guerre à soutenir pendant son règne, et la termina heureusement en mettant aux prises les Hongrois et les Sarrasins, qui menaçaient d'envahir ses états. Conrad mourut en 994.

CONRAD, d'abord précept. de l'emper. Henri IV, puis évêque d'Utrecht en 1075, n'est guère connu que par son zèle en faveur de son ancien disciple, contre le pape Grégoire VII. Il mourut assassiné en l'an 1099, dans son palais épiscopal. On lui attribue divers écrits, publiés avec l'*Apologie* de Henri IV, Hanau, 1611, in-4.

CONRAD, marquis de Monferrat, né dans le 12e S., fils de Guillaume III, fit ses prem. armes en Italie, en combattant pour le pape contre l'empereur Frédéric II, partit ensuite pour la Terre-Sainte, prêta (chemin faisant) le secours de son bras à l'empereur grec Isaac-l'Ange pour apaiser une révolte de ses sujets, et rétablit l'ordre dans la capitale du Bas-Empire. Arrivé en Palestine, Conrad défendit vaillamment la place de Tyr, assiégée par Saladin, se fit donner la souveraineté de cette ville, et refusa plus tard de la rendre à Lusignan. Ce refus entraîna de gr. débats, au milieu desquels Conrad fut poignardé en 1190, par deux émissaires du *Vieux de la Montagne*, auquel il avait refusé de rendre un navire dont les Tyriens s'étaient emparés.

CONRAD, surnommé par les Italiens *Mosca in Cervello*, l'un des plus vaillants capitaines des empereurs Frédéric Ier et Henri VI, reçut, en récompense de ses services dans les guerres des Deux-Siciles contre les Normands, du prem. de ces princes, la principauté de Ravenne et le marquisat d'Ancône; du 2e, le duché de Spolette et le comté d'Assise; mais toutes ces terres lui furent enlevées en 1198, par le pape Innocent III.

CONRAD *de Lichtenau*, connu sous le nom d'*Abbas urspergensis*, abbé d'Ursperg en 1225, mérita par ses talents d'être admis dans les conseils de l'emper. Frédéric II, et mourut en 1240. Il passe pour l'auteur d'*Ursperg. chroniq.*, ou du moins de la partie qui contient l'histoire de son temps. Cette chronique, fort importante pour les affaires d'Allemagne, a été impr. pour la prem. fois par les soins de Peutinger, Augsbourg, 1515, in-fol. Les édit. suiv. contiennent différ. additions.

CONRAD, dit *le Philosophe*, savant bénédictin, mort en 1241, est auteur d'une *Chronique* de l'abbaye de Scheuern (*Chronicon Schirense*), Ingolstadt, 1623, et Strasbourg, 1716, in-4. J. Aventin, dans ses *Annales de Bavière*, fait l'éloge de Conrad, et donne la liste de quelq. autres ouvr. de sa composit.—Un autre CONRAD, évêque allem., est auteur d'un chronique intitulée: *Chronicon vetus rerum moguntinarum*, où se trouvent des détails assez curieux sur les événements qui ont eu lieu à Mayence et en Allemagne, de 1140 à 1251, publ. par Helwich, Francfort, 1530, in-12: elle a été reprod. depuis dans les différents corps des histor. d'Allemagne.

CONRAD *d'Hochstadt*, archevêque de Cologne dans le 13e S., fut presque toujours en guerre avec ses voisins, et même avec ses sujets. Battu et fait prisonnier par le comte de Juliers, il ne recouvra sa liberté qu'en payant une rançon de 4,000 marcs d'argent. Il prit une part très active dans les troubles de l'Allemagne, après la déposition de l'emper. Frédéric II. Ayant arrêté, contre le droit des gens, Waldemar, héritier du trône de Danemarck, qui passait par Cologne, il retint ce prince captif pendant 4 ans, et ne lui rendit la liberté qu'en lui faisant payer 6,000 marcs d'argent. Conrad mourut en 1261. Dans la gr. *Chronique de Belgique*, il est représenté comme un prélat religieux, disert, lettré, et protect. des savants.

CONRAD *de Marpurg* ou *Marbourg*, dominicain ou franciscain, né dans le 13e S., fut directeur de Ste Élisabeth de Hongrie, puis commissaire du St-siége pour poursuivre les hérétiques d'Allemagne. On lui a reproché, dit Fleury (*Hist. ecclésiast.*), « de la précipitation dans ses jugements, et d'avoir fait brûler *trop légèrement*, sous prétexte d'hérésie, plus. nobles et non nobles, clercs, moines, bourgeois et paysans; » car il les faisait exécuter le même jour qu'ils étaient accusés, sans déférer à l'appel. Ces injustices et ces cruautés lassèrent enfin la patience du peuple et de la noblesse. Conrad fut assassiné en 1233, dans une embuscade près de Marbourg, avec Frère Gérard, son compagnon. Ses meurtriers furent renvoyés par-dev. la cour de Rome pour obtenir l'absolut. que le pape Grégoire IX, après d'assez longs délais, accorda, sous certaines conditions. On a de Conrad: *Epistola ad papam* (Grégoire IX) *de miraculis S. Elisabethæ*, Cologne, 1653, in-8.

CONRAD (OLIVIER), relig. cordelier, né dans le Gatinais au 15e S., est aut. de plus. ouvr., dont le plus connu a pour titre: *le Miroir des pécheurs*, Paris, 1526, in-8. On lui doit aussi des *poésies lat.*, recueillies et impr. à Paris, par Denis Roce, in-4,

et par Ch. Weckel, 1530, in-8. Lacroix-du-Maine et Duverdier lui attribuent *la Vie, faits et louanges de St Paul, apôtre de J.-C.*, Paris, 1546, in-16.

CONRAD (Fréd.-Guill.), habile ingén., né à Delft en 1769, était en 1788 géom. de la province de Hollande, et se fit avantageusem. connaître par les belles cartes qu'il publia du Bas-Rhin, du Lek, etc. Peu de temps après il obtint la place d'inspect.-gén. des digues et polders de Ruyland, fut promu plus tard au grade d'inspect.-gén. des ponts-et-chaussées, puis nommé chevalier de l'ordre de la Réunion, et mourut en 1808. On lui doit entre autres écrits : *Rapport... sur la possibilité et l'utilité d'ouvrir un canal à Katwyk*, etc., Harlem, 1803, in-4, avec pl. et cartes. — *Mém. sur le deversoir du Ruyland, près de Sparendam*, etc. Harlem, 1802, et *l'Éloge de Chrétien Brunings*, son prédécess., dans la place d'inspect.-gén. des digues de Ruyland. Cet éloge, couronné par le direct. et la républ. batave en 1807, est conservé aux archives du gouvernem.

CONRADI (Franç.-Charles), juriscons. saxon, né à Reichenbach en 1701, professa le droit avec succès dans différ. univer., et mourut dans la force de son talent à Helmstadt en 1748. Outre un grand nombre de thèses de jurisprud. et des édit. estim. de plus. ouvr. de droit, on cite de lui : *Observ. de monument. Sexti Aur. Propertii, Hispelli in Umbriâ reperto*, dans les *Acta eruditor.*, 1725; *Observ. de nummis œnigmaticis aliisque contorniatis*, ibid. 1726; *Parergorum in quibus historia et antiquitates juris illustrantur, lib. IV*, 1735-39, 4 vol. in-8, suivi d'un supplém. intit. : *Curæ secundæ et observ. reliquæ.* — Conradi (Jean-Louis), né à Marbourg en 1730, prof. la philos. à Leipsig, enseigna le droit dans la même univ., et ensuite à Marbourg, où il mourut en 1785. On a de lui une trad. allem. des *Nouvelles* de Cervantes, Leipsig, 1753, in-8. — Une édit. lat. d'*Aulu-Gelle*, avec des augmentat., ibid., 1761 et 1762, 2 vol. in-8. — *Opuscula è jure civili*, Brême, 1777-78, 2 vol. in-8. — Plus. *dissert. de jurispr.*, et quelq. art. dans les *Acta eruditorum* et autres ouvr. périodiques. — Conradi (David-Arnold) est auteur d'un opuscule intit. : *Cryptographia denudata, sive ars decifrandi quæ occultè scripta sunt*, Leyde, 1739, in-8, ouvr. recherché. Ce n'est pourtant qu'un abrégé du traité de Chrét. Breithaupt sur le même sujet.

CONRADIN, fils de Conrad IV et d'Élisabeth de Bavière, né en 1251, fut écarté du trône d'Allemagne et ne devait obtenir aucun de ceux sur lesq. son père lui laissait des droits. Parvenu à sa 15e année, Conradin prit le titre de roi des Deux-Siciles et passa en Italie pour disputer cette portion de son héritage à Charles d'Anjou, qui, soutenu par le saint-siége, s'était emparé du roy. de Naples sur Mainfroi, tuteur de Conradin. Dès que le jeune prince eut traversé les Alpes, les gibelins accoururent sous ses drapeaux, et son armée, qui grossissait de jour en jour, fut bientôt assez forte pour obliger Charles d'Anjou à se retirer devant elle, sans oser hasarder de combattre. Mais si l'Italie s'était prononcée pour Conradin, le pape restait contre lui; et après l'avoir dépouillé du titre de roi de Jérusalem, le seul qu'il lui eût permis de porter, il prononça le jour de Pâques 1268 sa sentence d'excommunicat. Conradin ne se laissa point intimider par les menaces du pontife et poursuivit son entreprise. Il entra par les Abruzzes dans le roy. de Naples. Mais trompé par une ruse de Charles d'Anjou, qui lui présenta le combat à Tagliacozzo, le 23 août, au moment où il se croyait sûr de la victoire, il fut fait prisonn. et conduit à Naples, avec son cousin Frédéric d'Autriche, qui l'avait accompagné dans cette expédition, et ces deux malheur. princes eurent la tête tranchée le 26 octobre suiv. Ainsi périt à l'âge de 16 ans le dern. rejeton de cette maison de Souabe, qui avait donné à l'Allemagne une suite de 7 empereurs et un gr. nombre d'autres princes. Conradin, prêt à recevoir le coup fatal, jeta son gant au milieu de la place, comme pour y chercher un vengeur. Ce gant fut ramassé par un cavalier espagn. qui le porta à Jacques d'Aragon, époux d'une fille de Mainfroi.

CONRART (Valentin), littérat. franç., né à Paris en 1603, fut le prem. secrét. perpétuel de l'Acad. franç., qui se forma dans sa maison en 1629 et continua de s'y rassembler jusqu'en 1634. Sans avoir publ. d'ouvr. remarquables, il jouit de beauc. de célébrité dans son temps, et mourut en 1675. Le poète Linière a prétendu que cet académicien ignorait le grec et savait très peu le latin. On a de lui : *Lettres familières à M. Félibien*, Paris, 1681, in-12. — Quelq. pièces de vers, impr. dans les œuvres d'autres poètes. — La préface des *Tr. et lettres de Gombauld touchant la religion*, Amsterd. 1669, in-12. — Les *Psaumes* (51 seulem.) *retouchés sur l'anc. version de Cl. Marot*, Charenton, 1677, in-12. Il a été l'édit. de l'ouv. anonyme de Mich. Le Faucheur : *Traité de l'action de l'orateur*, etc., Paris, 1657, in-12. — Des *mémoires* de Conrart, contenant de nouveaux détails sur les troubles de la Fronde, ont été récemm. découverts par M. de Monmerqué dans les MSs. de la biblioth. de l'Arsenal, et publiés dan la *collection* de Petitot, 2e série, XLVIII.

CONRING (Hermann), sav. allem., profess. de droit et de médec., né à Norden dans l'Ostfrise en 1606, mort en 1681, est aut. d'un grand nombre d'ouvr. (écrits en lat. et plus. fois réimpr.) sur div. sujets de jurispr., de théol., d'antiq., d'hist., de méd. et de phys.; ils ont été recueillis par J.-G. Gobël, et publ. à Brunswich en 1730, 7 vol. in-fol. Les plus remarquables sont : *De origine juris germanici comment. histor.; De imperio Germanorum romano lib. I; De causis germanicorum corporum habitûs, antiq. et novi; De Asiæ et Ægypti antiquiss. dynastiis advers. chronologica; De hermeticâ Ægyptiorum vetere et Paracelsicorum novâ medicinâ; De nummis Hebræorum paradoxa, etc.; De scriptoribus XVI post Christum natum sæculorum commentarius*, etc., Breslaw, 1727, in-4. Conring eut deux filles qui tiennent un rang distingué parmi les dames qui ont cultivé la

poésie allem. : la prem., Élise-Sophie, dame de Reichenback, morte en 1718, a publ. une trad. en vers de *la Sagesse de Salomon*, et quelq. autres poésies; la seconde, Marie-Sophie, dame Schellbammer, a trad. du lat. un ouvr. de Boccace et publ. quelq. *Traités d'économie domestique,* ainsi que des *poésies* diverses.

CONSALVI (Hercule), cardinal et principal ministre de Pie VII, né à Rome en 1757, cultiva de bonne heure les lettres et fut admis à l'acad. des Arcades sous le nom de *Floritande Erminiano.* En 1785, il obtint le titre de *ponente del buon governo,* qui correspond à celui de conseiller-rapporteur. Il devint en 1789 juge au tribunal de la signature, et en 1792 *auditeur de rote.* Dès cette époque il crut devoir porter toute son attention sur la France, dont les Italiens d'un parti ou d'un autre attendaient leur destinée bonne ou mauvaise; il courait même avec tant d'empressem. partout où il savait qu'on traitait les grandes questions du jour, que *Pasquin* le désigna sous le nom de *Monsignor Ubique.* Il était assesseur des armes ou ministre de la guerre, au moment où Rome se trouva menacée par les armées françaises, dont Pie VI espérait arrêter l'essor victorieux, et c'est à cette époque que le général Duphot périt à Rome. Les patriotes romains abusèrent de cette circonstance pour dépeindre Consalvi sous des couleurs odieuses au jeune vainqueur de l'Italie, qui garda toujours contre lui une funeste prévention. Lorsque le gouvernem. pontifical eut fait place dans Rome captive au système démocratique, Consalvi fut quelq. temps emprisonné. Depuis il courut de ville en ville dans toute l'Italie jusqu'au conclave qui s'ouvrit à Venise en 1799, et qui nomma pape le card. Chiaramonti (*v.* Pie VII). Il avait été secrét. de cette assemblée, et avait contribué à vaincre la répugnance de Chiaramonti, qui le nomma pro-secrét.-d'état dès qu'il eut accepté lui-même sa nouvelle et suprême dignité. Rome une fois replacée sous le sceptre papal, Consalvi, dont le titre jusque-là n'avait guère été qu'honorifique, commença à gouverner avec cette modération et cette habileté dont il donna dans la suite tant de preuves, et préluda dès-lors à plusieurs réformes judiciaires et administratives que plus tard il devait accomplir. Il fut nommé card. de l'ordre des diacres, et confirmé dans son poste de secrét.-d'état (1800). Il mit de l'ordre dans les finances, simplifia le mécanisme de l'administrat., encouragea l'industrie et l'agriculture. Quand Bonaparte, fatigué de voir traîner en longueur les négociat. qu'il avait ouvertes avec la cour de Rome, envoya son *ultimatum,* Consalvi partit pour Paris, et en quelques jours le concordat fut signé : cette promptitude plut beaucoup au prem. consul, et l'empêcha de voir que le prélat ital. avait obtenu tout l'avantage dans cette affaire. Celui-ci retourna triomphant à Rome, où il essuya toutefois le reproche d'avoir délaissé la cause des évêques émigrés. En 1802, par le refus d'accéder à un concordat avec la république italienne, il vit s'augmenter l'ancienne antipathie de Bonaparte, auquel il fut pourtant obligé de faire quelq. autres concessions politiq. Pour ne pas accompagner Pie VII à Paris, lors du sacre de Bonaparte, il prétexta de la nécessité de sa présence à Rome. Le nouvel empereur eut à peine obtenu ce qu'il voulait, qu'il réclama le renvoi du ministre : Consalvi donna sa démission (1806), mais n'en conserva pas moins toute son influence. Aussi, quelq. temps après l'enlèvem. du pontife en 1809, il fut contraint de venir lui-même en France. Pendant son séjour à Paris, à Reims, où il passa 33 mois, et en dernier lieu à Béziers, il se conduisit avec beaucoup de dignité, et contribua puissamm. à encourager la résistance de ses collègues aux volontés de l'empereur. En 1814, Consalvi retourna en Italie, y fut nommé de nouveau secrét.-d'état, et reçut la mission d'aller défendre les intérêts de Rome auprès des puissances alliées. A son arrivée à Paris, il trouva toute la diplomatie étrangère partie pour Londres, et, résolu de braver les vieux ressentim. du peuple anglais contre la cour romaine, il parut en costume de card. dans les salons de St-James. Depuis cette démarche si hasardeuse, les relat. les plus amicales ne cessèrent d'exister entre les deux cours jusqu'à la mort de Pie VII. Le succès du card.-ministre ne fut pas moins brillant à Vienne, où, en se contentant de protester seulem. pour Avignon, le comtat vénaissin et une lisière de pays sur le bord du Pô, il obtint des souver. alliés la restitut. au St-siége des légat. et des marches de Bénévent et de Ponte-Corvo. De retour à Rome, il fit rédiger en 1815 un projet de code criminel, qui pourtant n'a jamais été entièrem. mis en vigueur. En 1817 parut un code de procédure civile que divers tribunaux refusèrent d'admettre, et que le clergé ne voulut pas reconnaître. En 1818 le droit d'asile fut aboli et le code de commerce promulgué. Des plans généraux pour la réformation des études avaient été conçus par le cardinal, qui n'eut pas le pouvoir de les exécuter. Les jésuites avaient été rétablis en 1814, durant son absence; mais Consalvi ne leur accorda pas les chaires du collége et du sémin. romain, où ils ne rentrèrent que sous les administrat. suiv. Plus heureux dans ses négociat. diplomat., il conclut des arrangem. avec la France, la Russie, la Pologne, la Prusse, la Bavière, le Wurtemberg, la Sardaigne, l'Espagne et Genève. Il traita avec St-Domingue et le Chili, lorsqu'aucune puissance n'était encore disposée à reconnaître ces républiques. A la mort de Pie VII, en 1823, il éprouva une grande et véritable douleur; mais après quelq. mois de retraite, il parut prendre sur l'esprit de Léon XII une influence qui le fit nommer préfet de la propagande. Il ne jouit pas long-temps de sa nouvelle faveur : une maladie inflammatoire l'enleva en peu de jours au commencem. de 1824.

CONSENCE (P.), *Consentius*, né à Narbonne dans le 4e S., mort vers 450, est cité par Sidoine, au rapport duquel cet aut. aurait surpassé les prem. écriv. dans tous les genres. Il ne reste de lui qu'une *Gramm. lat.*, publié à Bâle en 1528,

encore n'est-il pas certain qu'il en soit l'auteur, attendu qu'elle peut avoir été composée par son fils, désigné sous le même nom, et sur l'existence duquel on est dans une égale incertitude.

CONSENTES (myth.), nom sous lequel on désignait à Rome les douze principales divinités qui formaient le conseil suprême de l'Olympe, et présidaient chacune à l'un des mois de l'année. C'étaient Jupiter, Neptune, Mars, Apollon, Mercure, Vulcain, Junon, Vesta, Minerve, Vénus, Diane et Cérès. Leurs fêtes s'appelaient *Consentia.*

CONSTABLE (THOMAS-HUGUES CLIFFORD), baronnet anglais, né à Londres en 1762, de parents cathol., acheva ses études à Paris. Un voyage qu'il fit en 1787, dans les cantons suisses, décida son goût pour la botan., science qu'il cultiva dès-lors avec succès. L'hist. et la poésie ont aussi occupé ses loisirs. Zélé cathol., il fit impr. à ses frais des *Méditat. pour le carême,* tirées de l'*Évangile médité,* pour en distribuer des exempl. aux émigrés franç. qui trouvèrent constamm. en lui un protect. Il concourut de tout son pouvoir aux œuvres de charité de l'abbé Caron, qui le compta parmi ses amis. Ce fut à la demande de Louis XVIII que Clifford fut créé baronnet en 1815. Héritier en 1821 des biens de Fréd. Constable, il prit alors ce nom. Il mourut à Gand en 1823. C'est de lui qu'est la *Flora tixaliana*, publ. à la suite de l'ouv. d'Arthur Clifford, son frère : *Descript. histor. et topograph. de la province de Tixall,* Paris, 1818, in-4, avec 5 pl. Il a laissé la trad. en vers angl. des *Fables* de La Fontaine et celle des *Psaumes,* et une *Hist. des Normands,* non achevée.

CONSTANCE (St), magistr. de la cité de Trèves dans le 3e S., souffrit le martyre sous Rictiovarus, préfet des Gaules. Ses restes ont été recueillis par St Félix, év. de la même ville.

CONSTANCE II (CONSTANTIUS-FLAVIUS-JULIUS), 2e fils de Constantin-le-Grand, né à Sirmich l'an 317, fut fait césar à l'âge de 6 ans, et élu emper. en 337, avec ses deux frères; l'Orient, la Thrace et la Grèce lui étaient échus en partage : plus tard (353), il devint seul maître de tout l'empire romain, et son règne fut dès-lors partagé entre les débats relig., les conciles, et les guerres intestines et étrangères. On a trop noirci la mémoire de ce prince versatile et sans énergie. Il avait des vertus et des vices; arien déclaré, il autorisa trop les persécut. dirigées contre les chrét. (*v.* St ATHANASE); mais ceux-ci étaient regardés comme ennemis de l'empire. Il mourut en 361 à Mopsucrènes, près de Tarse, lorsqu'il s'avançait pour repousser Julien-l'Apostat, révolté contre lui. Ce prince, avait épousé success. trois femmes: la 2e, Aurélia-Eusebia, morte en 360, est la plus célèbre.

CONSTANCE, gén. des armées rom., né en Illyrie, s'éleva, du rang de simple offic., au premier grade milit. sous Honorius, qui l'associa à l'empire vers 417, après lui avoir donné en mariage sa sœur Placidie. Il mourut en 421, laissant un fils (Valentinien III), qui, après lui, régna sur l'Occident. — CONSTANCE OU CONSTANTIUS, ecclésiast. du 5e S., né à Lyon, fut lié avec Sidoine-Apollinaire, et écrivit en lat. une *Vie de St Germain d'Auxerre,* impr. dans la collect. de Surius, et trad. en franç. par Arnauld d'Andilly. On lui attribue en outre la *Vie de St Just, év. de Lyon,* trad. par Lemaistre de Sacy dans ses *Vies des PP. du désert.*

CONSTANCE, reine de France, fille de Guillaume V, comte d'Arles, 2e femme du roi Robert, que le pape avait contraint de répudier la reine Berthe qu'il aimait tendrem., est dépeinte dans les ancienn. chron. comme une princesse hypocrite et cruelle, dont le caractère impérieux et tracassier ne fit qu'accroître les regrets de son malheureux époux. Elle mourut à Melun en 1032, après s'être souillée de plus. meurtres, entre autres de celui de Hugues de Beauvoir, seul confid. de l'infortuné Robert. On lui doit cepend. l'introduction en France des prem. poètes ou troubad.

CONSTANCE, reine des Deux-Siciles, fille posthume de Roger Ier, sœur de Guillaume Ier et tante de Guillaume II, fut mariée en 1185, à Henri VI, fils de l'emper. Frédéric-Barberousse, et ne recueillit qu'en 1194 l'héritage des Deux-Siciles, que Tancrède, son cousin, lui avait disputé. Le joug despotique de Henri étant devenu insupportable aux Normands, ses sujets, Constance favorisa de tout son pouvoir leur résistance; et, après la mort de son époux, qu'elle fut soupçonnée (sans preuve suffisante) d'avoir empoisonné, elle chassa de Sicile tous les généraux allem. qu'il y avait amenés. Elle mourut en 1198, laissant Frédéric II, son fils, sous la protect. du pape Innocent III, mais avant d'avoir pourvu suffisamment à l'indépend. de sa couronne. — CONSTANCE, reine de Sicile, fille du roi Mainfroi et de Béatrix de Savoie, épousa en 1261 don Pedro d'Aragon, et fut reconnue reine en 1283, après les fameuses Vêpres siciliennes. Elle fit oublier, par la douceur et la sagesse de son règne, les troubles qui venaient d'agiter la Sicile, et mourut en 1297 à Rome, où elle était venue solliciter du pape Boniface VIII la grâce de ses sujets, excommuniés depuis 15 ans.

CONSTANCE-CHLORE (FLAVIUS-VALÉRIUS), empereur, né dans la Haute-Mœsie vers l'an 250, se fit remarq. de bonne heure par son courage, sa sagesse et ses vertus, obtint le gouvernem. de la Dalmatie et fut nommé césar en 292 par Dioclétien, qu'il avait aidé à repousser une irruption des Sarmates. Forcé par l'emper. de repudier sa prem. femme (Ste Hélène), il épousa Théodora, fille de Maximien-Hercule, collègue de Dioclétien; et, à l'abdicat. de ce dern. en 305, il parvint à l'empire avec Galère-Maximien. Après avoir remporté plus. vict. sur les Bretons et les Germains, il porta ses armes dans les Iles-Britann., et mourut en 306 à York (*Eboracum*), laissant plus. enfants dont le plus célèbre est Constantin-le-Grand, qu'il avait eu de Ste Hélène, et qui lui succéda sur le trône. Sous ce prince, non moins recommandable par son humanité que par sa valeur, les chrét. respirèrent enfin des longues persécut. qu'ils avaient essuyées pend. le précéd. règne.

CONSTANCE FAULKON, aventurier, dont le véritable nom était Constantin, né vers 1550 dans l'île de Céphalonie, fut présenté à la cour de Siam par un ambassadeur de cette nation, dont il avait fait la connaissance sur la côte de Malabar, et parvint en peu de temps aux plus hautes fonctions. Il eut une grande part aux négociations qui furent entamées par l'intermédiaire des jésuites entre le roi de Siam et Louis XIV, que l'on avait flatté de l'espoir de gagner au christianisme Siam, et peut-être le Tonquin, la Chine, la Cochinchine et le Japon (*v.* CHAUMONT et CHOISY). Ce projet gigantesque ne pouvait manquer de trouver des opposants parmi les grands du royaume, déjà mécontents de se voir gouvernés par un étranger. Dans un soulèvement excité par les mandarins, le roi fut détrôné et jeté dans une prison, où il mourut peu de temps après. Alors la persécut. commença contre les chrétiens dont plusieurs furent mis à mort, et Constance eut la tête tranchée. On a deux *Vies* de ce personnage: l'une par le P. d'Orléans, 1690, in-12, et l'autre par Deslandes, 1755, in-12; dans la prem., il est présenté presque comme un saint; dans l'autre, comme un ambitieux effréné.

CONSTANT Ier (FLAVIUS-JULIUS-CONSTANS), empereur romain, 5e fils de Constantin-le-Grand et de Fausta, nommé césar à 13 ans, en 333, eut en partage, à la mort de son père (337), l'Illyrie, l'Italie et l'Afrique; peu de temps après, vainqueur de son frère Constantin, qui était venu à la tête d'une armée revendiquer sa part des dépouilles du jeune Delmace, son cousin, massacré dans les premiers jours du règne de Constance, il s'empara de tout l'Occid., où il s'efforça de proscrire la mémoire du vaincu, dont il détruisit les établissements et les lois. Il protégea St Athanase contre les persécutions des ariens, et parvint à le rétablir sur le siége épiscopal d'Alexandrie; mais il ne s'attira pas moins la haine et le mépris des siens par sa fierté, son faste et ses débauches. Il fut à la fois privé du trône et de la vie, en 350, par Magnence, qu'il avait tiré de l'obscurité et revêtu des plus hautes charges.

CONSTANT II (HÉRACLIUS-CONSTANTINUS), empereur d'Orient, fils de Grégoria et d'Héraclius-Constantin, né en 630, fut proclamé success. d'Héracléonas, son oncle, qui l'avait associé à l'empire, et fut tué dans son bain, en 668, après un règne odieux de 27 ans. Les disputes théol. furent la seule occupation de Constant, qui ne racheta par aucune qualité brillante ses vices odieux. Assassin de Théodose, son frère, il se vengea par toutes sortes de vexations de l'horreur qu'un tel crime avait inspiré à ses peuples; et les Sarrasins s'emparèrent d'une partie de ses états avant qu'il eût songé à prendre le command. de ses troupes. Constantin Pogonat, l'aîné de ses trois fils, lui succéda au trône.

CONSTANT, tyran. — V. CONSTANTIN III, tyran.

CONSTANT (PIERRE), poète franç., né à Langres dans le 16e S., a laissé: *la République des Abeilles*, poëme didactique, Paris, 1582, in-4; ibid., 1600, in-8; cette édition est recherchée des curieux. — *Invectives contre le parricide attenté sur le roi Henri IV*, Paris, 1595, in-8. — *La cause des guerres civiles de France*, ibid., 1697, in-8. — *Le grand Avant-Messie, M. S. Jean-Baptiste*, etc., en vers, Langres, 1601, in-12. — CONSTANT (Germain), juge-garde de la monnaie de Toulouse au 17e S., a publié: *Traité de la cour des monnoies*, etc., Paris, 1657, in-fol.

CONSTANT DE REBECQUE (DAVID), savant genevois, d'origine franç., né en 1638, fut professeur à l'acad. de Lausanne, donna des éditions de *Florus*, des *Offices de Cicéron* et des *Colloques d'Erasme*, avec des notes, et mourut presque centenaire, en 1733. Outre plus. dissertat. sur les antiquités hébr., on lui doit: *l'Ame du monde*, etc., Leyde, 1679. — *Abrégé de politique*, Cologne, 1689. — SAMUEL, son petit-fils, né en 1729, embrassa de bonne heure le parti des armes, fut lieutenant-général au service de Hollande, puis se livra à la culture des lettres, dont il avait puisé le goût dans la société intime de Voltaire, et, sur la fin de sa vie, se retira dans une campagne près de Lausanne, où il mourut en 1800. Ses principaux ouvr. sont: *Laure, ou Lettres de quelq. personnes de Suisse*, Paris, 1787, 7 vol. in-12. — *Le Mari sentimental*, Genève, 1786, in-12. — *Camille, ou Lettres de deux filles de ce siècle*, Paris, 1784, 4 vol. in-12, plusieurs fois réimpr. et trad. en diverses langues. — *Catéchisme de morale*, 1781. — *Recueil de pièces dialoguées, ou Guenilles dramatiques*, 1787, 2 vol. in-8; 2e édition, 1799, in-8.

CONSTANT DE REBECQUE (BENJAMIN), publiciste, né à Lausanne en 1767, vint en France en 1795, et publia l'ann. suiv. une brochure intit.: *De la force du gouvernem. actuel de la France et de la nécessité de s'y rallier*. Vers le même temps, il fit entendre, à la barre du conseil des cinq-cents, une réclamation en faveur de ses coreligionnaires, pour lesquels il demandait leur réintégration dans les droits de citoyens français. En 1797 il publia deux écrits intit.: *Des réactions politiques*, et *Des effets de la terreur*. Peu de mois avant le 18 fructidor, devenu l'un des principaux membres du *cercle constitutionnel*, il contribua plus que personne à faire tomber le choix du directoire sur Talleyrand pour le ministère des relat. extér. Étranger aux événements qui mirent le pouvoir aux mains de Napoléon, il fut cependant appelé en 1799 au tribunat, où il ne se déclara pas moins franchem. contre les empiétements d'un pouvoir envahisseur, qu'il ne s'était prononcé contre les désordres de la licence. Vers cette même époque, il publia: *Suites de la contre-révolution de 1660 en Angleterre*. Cependant l'opposit. courageuse du tribunat faisait obstacle à la volonté dominatrice du 1er consul: les membres qui lui faisaient le plus d'ombrage en furent éliminés, et Benjamin Constant fut de ce nombre. Frappé par un ordre d'exil, dont Mme de Staël partagea l'injustice, il se vit contraint de quitter la France. Après avoir erré long-temps avec sa compagne dans les diverses contrées de l'Europe, il vint se fixer à

Goettingue, où il épousa une personne appartenant à une famille distinguée du Hanovre. Un des fruits de ce long séjour à l'étranger fut sa tragédie de *Walstein*, imitée de Schiller : c'est depuis qu'il est descendu à publier le roman d'*Adolphe*. Mais celui de ses ouvr. qui fit le plus de bruit est intit. : *De l'esprit de conquête et d'usurpat.* En 1814 il revint à Paris, publia dans les journaux ses opinions et ses conjectures, et discuta les intérêts politiques, dans plus. brochures, avec cette finesse d'induction qui était le caractère particulier de son talent. A la nouvelle du débarquement de Napoléon sur les côtes de France en 1815, une déclaration de Benjamin Constant semblait promettre qu'il ne se rallierait pas à ses drapeaux, et cependant, le surlendemain du jour où Napoléon avait fait son entrée à Paris, il eut avec lui une entrevue d'où il sortit conseiller-d'état. On le chargea même de rédiger le fameux *acte additionnel*. Après la seconde restauration, il passa quelques semaines à Bruxelles, revint à Paris, et s'y livra tout entier à ses travaux. Malgré les efforts du ministère, Benjamin Constant fut, en 1819, nommé par le départem. de la Sarthe membre de la chambre des députés, où il prit un des prem. rangs parmi les chefs de l'opposition libérale. A la tribune il déploya cette sorte de logique qui brille dans ses écrits, et qui consiste surtout à envelopper ses adversaires dans un réseau d'arguments ironiques et subtils. Parleur infatigable, mais joueur et mondain à la fois, il mit seulement des *Notes* à l'édit. de Filangieri, et son *Cours de politique constitutionnelle* n'est que la réunion de ses cent petits écrits de circonstance. Celui sur lequel il voulait fonder sa renommée : *De la Religion considérée dans sa source et dans ses formes*, paraît dicté par une sorte de protestantisme sentimental. Une œuvre plus importante pour Benjamin Constant était une révolution : il fut l'un des plus actifs moteurs de celle de 1830, mais il n'en profita pas ; il obtint seulement de Louis-Philippe 200,000 francs, avec le brevet de conseiller-d'état, qui lui avait échappé aux *cent-jours*, et mourut le 8 décembre même année.

CONSTANTI ou CONSTANZIO (Ant.), profess. de belles-lettres à Fano, sa patrie, où il mourut en 1490, a laissé, entre autres product., un rec. de *poésies diverses*, Fano, 1502, in-4, et un *Comment. sur les fastes d'Ovide*, publié avec celui de Paul Marso, 1527, in-4. — Constanti (Jacq.), son fils, est auteur de *Collect. Hecatostys prima*, etc., Fano, 1508, in-4 ; il a en outre recueilli et publié en 1502, in-4, plusieurs écrits de son père, auxquels il a joint de ses product. ; les unes et les autres sont en latin.

CONSTANTIA (Favia-Julia-Valéria), sœur du grand Constantin, et femme de Licinius, fut célèbre par ses vertus, son esprit et sa beauté, jouit d'un grand crédit à la cour de son frère, auprès duquel son intercess. en faveur des ariens devint funeste à l'Église. Elle mourut en 329.—Constantia (Flavia-Julia), fille posthume de Constance II et de Faustine, épousa Gratien en 373, et mourut 10 ans après, n'ayant pas encore atteint sa 22ᵉ année.

CONSTANTIN-LE-GRAND (Caïus-Flavius-Valérius-Aurélius-Claudius), empereur, fils de Constance-Chlore et d'Hélène, naquit en 274 à Naïsse, ville de Dardanie. Les historiens sont peu d'accord sur les premières circonstances de sa vie. A la mort de son père, en 306, il signala son intérêt pour les chrétiens, déjà très nombreux dans l'empire, en leur accordant le libre exercice de leur religion ; il s'occupa ensuite de délivrer la Gaule des incursions des Francs, et remporta sur eux de sanglantes victoires. Devenu gendre de Maximien par son mariage avec Fausta, il resta seul maître de tout l'empire d'Occident après le supplice de son beau-père, qui avait tenté de l'assassiner, et bientôt, marchant de succès en succès, et ne négligeant aucun moyen d'enflammer l'enthousiasme de ses troupes, surtout des chrét., dont l'ardent prosélytisme devait si puissamment seconder ses efforts, il entra vainqueur dans Rome, où la puissance tyrann. de Maxence s'anéantit à son aspect. L'Afrique et les provinces ne tardèrent pas à reconnaître le nouvel empereur, qui sur-le-champ mit tout en œuvre pour consolider son trône et assurer la prospérité de ses états. Cependant il était inévitable qu'une révolut. de cette nature entraînât des persécutions ; elles firent oublier en peu de temps les nombreux bienfaits du nouveau règne : les querelles religieuses avaient succédé aux persécutions civiles, et le prince législateur, détesté du peuple à cause des cruautés sans nombre qu'il ordonnait, tout en profess. les maximes sublimes du christianisme, prit le parti de transporter l'empire à Byzance, qu'il rétablit en lui donnant son nom, et dont l'éclat ne tarda point à effacer celui de Rome. Constantin mourut en 337 à Achyron, près de Nicomédie, dans la 31ᵉ année de son règne, laissant trois fils, Constantin, Constance et Constant, entre lesq. il avait partagé son vaste empire, dont il assigna également une partie à ses deux neveux, Delmace et Annibalien. Une foule d'écriv. se sont occupés de l'hist. de ce prince (J. Vogt n'en compte pas moins de 180 dans son curieux ouvrage intit. : *Historia litteraria Constantini magni*, Hambourg, 1720, in-8) ; mais Gibbon les a tous surpassés par la profondeur de ses vues et l'étendue de ses recherches, dans son *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire.*

CONSTANTIN II (Claudius-Flavius-Julius-Constantinus), empereur romain, fils aîné du précédent et de Fausta, né en 316 à Arles, fut nommé césar en 317, proclamé auguste en 337, et obtint pour sa part de l'héritage de son père les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne. Mécontent de voir ses frères paisibles possesseurs des dépouilles de leurs cousins Delmace et Annibalien, il passa les Alpes à la tête d'une armée, vint attaquer Constant, fut défait et périt dans une embusc. près d'Aquilée, à l'âge de 24 ans.

CONSTANTIN III, tyran, était simple soldat ; les légions romaines cantonnées dans la Grande-Bre-

tagne, estimant sa bravoure et plus encore son nom, qui leur rappelait des souvenirs de gloire, le revêtirent de la pourpre vers l'an 407. Il ne demeura point possesseur paisible de sa nouvelle dignité ; de brillants succès couronnèrent ses prem. expéditions, à la suite desquelles Honorius consentit à le reconnaître pour collègue, en le nommant auguste; mais Constant, l'aîné de ses fils, qu'il avait nommé césar, défait dans plusieurs batailles, ayant perdu la vie, Honorius trouvant la circonstance favorable pour recouvrer la souveraineté des Gaules, vint assiéger Constantin dans Arles, qu'il avait choisi pour sa capitale. Après un siége de 4 mois, le malheureux Constantin, obligé de se rendre, fut mis à mort, en 411, avec Julien, le seul fils qui lui restât.

CONSTANTIN IV, surn. *Pogonat* ou *le Barbu*, emper. d'Orient, monta sur le trône en 668 avec ses deux frères, Tibère et Héraclius, après la mort de Constant II, leur père, assassiné en Sicile, et mourut en 685, dans sa 37e année, laissant sur le trône son fils Justinien II, qu'il avait eu d'Anastasie. Son règne, célèbre dans les annales ecclésiast., par le zèle avec lequel ce prince poursuivit la secte des monothélites, ne fut pas sans gloire ; mais il la ternit par sa cruauté envers ses deux frères, auxquels il fit crever les yeux sous prétexte qu'ils avaient ourdi des projets criminels dans le but de s'assurer une part à l'autorité suprême. C'est pend. les guerres qu'il eut à soutenir contre les Sarrasins et les Bulgares que fut employé pour la première fois l'artifice désastreux connu sous le nom de *feu grégeois*. — V. CALLINIQUE.

CONSTANTIN V, surnommé *Copronyme* parce qu'il salit les fonts baptism., né à Constantinople en 718, succéda en 741 à son père Léon-l'Isaurien, dont il surpassa la fureur contre les images, et mourut d'une maladie pestilentielle, en 775, laissant, de la première de ses trois femmes, Léon, qui lui succéda. Le règne de ce prince, dont quelq. talents pour la guerre étaient loin de racheter les vices, n'offre qu'une suite de persécut. contre les chrét., de crimes et d'événem. sinistres. Pend. qu'il s'occupait à inventer des supplices, une peste affreuse, qui dura 3 ans, dépeupla Constantinople (747); des guerres non moins désastreuses décimèrent ses armées, et plusieurs provinces furent perdues pour l'empire d'Orient, dont Rome ne fut pas la dern. à se détacher; enfin un froid excessif signala l'automne de 763 : le Pont-Euxin gela dans l'espace de 60 lieues, et les glaces, au printemps, poussées par un vent furieux, faillirent ensevelir les habitants de Constantinople sous des ruines.

CONSTANTIN VI, empereur d'Orient, fils de Léon IV Chazare, lui succéda en 780, à 10 ans, sous la tutelle d'Irène, sa mère, femme altière et ambitieuse, qui songea moins à l'éducat. du jeune prince qu'aux moyens de s'assurer à elle-même la possess. du trône : elle y réussit en effet; Constantin eut les yeux crevés par ses ordres, en 797, et mourut peu de temps après. Toutefois il avait déja assez vécu pour entacher sa mémoire de plusieurs crimes, et soulever contre lui l'indignation et la haine de ses sujets. On le désigne parfois sous le nom de *Porphyrogénète*, ainsi que le suivant.

CONSTANTIN VII, surnommé *Porphyrogénète*, empereur d'Orient, né à Constantinople en 905, fils de Léon-le-Philosophe, monta sur le trône à l'âge de 11 ans, sous la tutelle de Zoé Carbonopsime, sa mère, et mourut, en 959, du chagrin qu'il ressentit en apprenant que son fils, Romain, qui, l'année précédente, avait tenté de l'empoisonner, venait de tramer contre ses jours une nouvelle conspirat. Ce prince faible, et à qui l'on reproche d'avoir aimé le vin avec excès, ne manquait ni de talents ni de qualités : il avait des sentiments de justice, et du zèle pour la relig., les sciences et les arts. Mais rien n'excuse chez un prince la négligence des affaires publiq. ; et telle fut à cet égard son incurie, qu'il se laissa gouverner par Hélène, sa femme, qui vendit les dignités de l'Église et de l'état, accabla le peuple d'impôts et le fit gémir sous l'oppress. Constantin a laissé plusieurs ouvrages dont les princip. sont : deux livres contenant *la Descript. géographique des provinces de l'empire*; une *Vie de l'empereur Basile-le-Macédonien, son aïeul;* un *Traité sur le gouvernement de l'empire;* deux livres des *Cérémonies de la cour byzantine*. Plus. autres écrits attribués à ce prince ont été publ. également avec des notes et une version latine par G. Meursius, Leyde, 1611, 1617, in-8.

CONSTANTIN VIII, empereur, fils de Basile-le-Macédonien, qui le créa auguste en 868, n'est pas compté parmi les empereurs par quelques histor., parce qu'il mourut avant son père, vers l'an 878; et d'autres lui substituent un des fils de Romain-Lecapène.

CONSTANTIN IX, emper. d'Orient, fils de Romain-le-Jeune, fut proclamé avec son frère Basile II, qui exerça la principale autorité dep. 976 jusqu'à sa mort (1025). Après cette époque, Constantin, qui jusque-là s'était contenté du titre d'empereur avec une portion de pouvoir suffisante pour se livrer impuném. à ses passions déréglées, régna seul un peu moins de 3 ans, et termina ses crimes et sa vie à 70 ans.

CONSTANTIN X, surnommé *Monomaque*, emper. d'Orient, mort en 1044, avait obtenu le trône en 1042 avec la main de l'impératrice Zoé, veuve de Romain-Argyre et de Michel. C'est sous le règne de ce prince vil et abandonné à une débauche scandaleuse, qu'on voit pour la première fois figurer dans l'histoire les Turks Sedjoucides, qui plus tard renversèrent l'empire grec après l'avoir long-temps dévasté.

CONSTANTIN XI, surn. *Ducas*, emper. d'Orient, succéda en 1059 à Isaac Comnène, qui l'avait adopté, et mourut en 1067, à l'âge de 60 ans. Les incursions désastreuses des Uses ou Usiens, peuples scythes, ainsi que plus. tremblements de terre fort violents, signalent seuls le règne de ce prince vertueux, mais frivole. — Son fils, désigné sous le nom de CONSTANTIN XII, ne doit pas être compté parmi les empereurs, puisqu'il n'occupa jamais le trône, et que, loin d'y prétendre, il se

soumit volontairem. à Botoniate lorsque son frère Michel se fut démis du pouvoir en 1078. Il est vrai que plus tard, chargé par l'emper. du command. d'une armée destinée à combattre les Turks, il tenta de recouvrer le diadème qu'il avait craint de ceindre; mais, saisi presque aussitôt et relégué dans un monastère, il n'en fut tiré que par Alexis Comnène.

CONSTANTIN-DRACOSÈS, dernier emper. de Constantinople, né en 1403, fils de Manuel II Paléologue, succéda en 1449 à Jean Paléologue, son frère. Si la valeur jointe à d'autres brillantes qualités eût suffi pour préserver l'empire grec de sa chute, il en eût peut-être retardé la ruine. Mais, délaissé par les princes, dont l'assistance pouvait être alors si utilem. employée contre un ennemi commun, ne commandant d'ailleurs qu'à un peuple sans patriotisme, et dès long-temps dégradé par l'esprit de secte, Constantin fut en vain secondé contre Mahomet II par le brave Justiniani et ses phalanges génoises. Mahomet, qui brûlait de renverser le trône des emper. grecs, avait à peine attendu que Constantin y fût assis pour prétexter des sujets de plainte: son armée, forte de 300,000 hommes, entoura de tous côtés Constantinople en 1453, et le prince grec, n'ayant à lui opposer que 6,000 soldats et 2,000 alliés, soutint vaillamment le siége pend. 50 jours, au bout desquels il expira sous le fer d'un soldat musulman, après avoir vu les siens défaits et massacrés. Sa mort fut suivie du pillage de Constantinople, où Mahomet fixa le siége de l'empire othoman.

CONSTANTIN Ier, roi d'Écosse, succéda en 458 à son frère Dongard, et mourut en 479, détesté de ses sujets par ses cruautés et ses débauches. — CONSTANTIN II parvint au trône d'Écosse en 858, à la mort de Donald, son frère, et fut tué dans une bataille contre les Danois en 879, près de Carail, bourg du comté de Fife. — CONSTANTIN III, fils d'Èthe, succéda à Donald V en 903, abdiqua le trône après avoir été défait par les Anglais, qui lui enlevèrent les provinces de Cumberland et de Westmoreland, et se retira dans un monastère, où il finit ses jours. — CONSTANTIN IV, fils de Culen, usurpa le trône après la mort de Kenneth III, fut défait par Kenneth, frère naturel du roi détrôné, et périt en 1002 après un an et demi de règne.

CONSTANTIN, pape, né en Syrie, fut élu le 4 mars 708, pour succéder à Sysinnius, et mourut le 9 avril 715. Grégoire II occupa après lui la chaire pontificale.—Un antipape de ce nom, compétiteur d'Étienne III, usurpa le St-siége après la mort de Paul Ier (767), en fut chassé l'année suiv., et finit ses jours dans un monastère où il avait été enfermé après avoir eu les yeux crevés.

CONSTANTIN, surn. *l'Africain*, médecin, né à Carthage, avait employé une partie de sa vie à voyager dans l'Inde pour perfectionner ses connaissances et en acquérir de nouvelles; de retour à Carthage il fut obligé de fuir pour se soustraire aux persécutions de ses concitoyens, qui l'accusaient de magie, et vint à Salerne; mais il chercha bientôt un asile dans les solitudes du Mont-Cassin, où il mourut en 1087. Les ouvr. de ce sav., qui paraît avoir le prem. fait connaître à l'Italie la doctrine médicale des Grecs et des Arabes, sont écrits en latin, et ont été impr. à Bâle, 1539, 2 vol. in-fol.—Un ecclésiastique de ce nom, mort à Metz en 1024, abbé de St-Symphorien, a laissé une *Histoire de l'évêque Adalberon*, bienfaiteur de ce monastère.

CONSTANTIN (ROBERT), médec. et profess. de b.-lettres à l'univ. de Caen, sa patrie, mort en 1605 en Allemagne, est aut. de plus. ouvr., dont les princip. sont : *Lexicon græco-latinum*, Genève, 1592, 2 vol. in-fol., bonne édit.—*Supplem. latinæ linguæ*, etc., Genève, 1573, in-4.—*A. Corn. Celsi de re medicâ libri*, etc., Lyon, 1549, in-16, plus. fois réimpr. — *Theophrasti de hist. plantar. cum annot. J.-C. Scaligeri*, Lyon, 1584, in-4, publ. sur les MSs. de Scaliger.

CONSTANTIN (CÉSARÉWITSCH-PAWLOWITSCH), grand-duc de Russie, second fils de Paul Ier, naquit le 8 avril 1779. Catherine II, son aïeule, lui donna le nom de Constantin, pour lui rappeler les projets qu'elle avait formés sur l'emp. d'Orient, et qu'elle le chargeait en quelque sorte d'exécuter. Son éducation fut assez négligée. Il fit, sous le général Souwarow, la campagne de 1799 contre la France; la défaite des Russes en Suisse le força de retourner à Pétersbourg. Mais, le 1er septembre 1802, il se rendit au camp de Krensfeld, puis à Vienne. De retour à St-Pétersbourg, il y resta jusqu'au mois d'octobre 1805. Chargé alors du commandem. de la garde impériale, il vint à Olmütz. Bientôt la bataille d'Austerlitz fut livrée; le grand-duc y assista; mais son imprudence compromit le succès. La paix força Constantin à l'inaction : il ne reprit l'épée qu'en 1812, pour la déposer en 1815. Il accompagna Alexandre à Paris, d'où il retourna en Russie et vint au congrès de Vienne. Nommé généralissime de Pologne, il se rendit à Varsovie en nov. 1815, et s'occupa de l'organisat. de l'armée polonaise, dans laquelle il établit la plus sévère discipline. Marié le 26 février 1795 à la gr.-duchesse Ulrique de Saxe-Cobourg, il rompit ce mariage par le divorce, et épousa en 1820 la fille d'un simple gentilhomme polonais, depuis princesse de Lowiez. Alexandre ne consentit à ce mariage qu'à la condition que son frère renoncerait à l'empire. Cepend. à la mort d'Alexandre le grand-duc Nicolas se rendit au sénat pour y faire proclamer son frère Constantin Ier, et prêta devant les gardes le serment de fidélité au nouvel emper. Mais Constantin renouvela sa renonciation, demandant seulement qu'on lui conservât le titre de Césaréwitsch, que son père lui avait accordé. Depuis cette époque, rien ne fixe l'attention dans la vie de Constantin, jusqu'à la révolution polonaise de 1830. Ce fut au mois d'août que la Pologne apprit les événements de Paris; les esprits fermentaient, quand on connut la révolut. de Belgique. Aussi la garnison de Varsovie reçut-elle l'ordre de se tenir prête à tout événement, et

une armée russe s'avança. Sur ces entrefaites, des arrestations opérées parmi les académiciens et les élèves de l'école des porte-enseignes, amenèrent la révélation d'un complot dont le but était l'assassinat de Constantin. Le procès qui s'instruisit en conséquence devint le signal de la révolut., et, le jour où les postes militaires étaient gardés par les Polonais seuls (29 nov. 1830), le gouvernem. russe fut chassé de Varsovie. Constantin vit périr à ses pieds le général Gendre; Lubowidzki, vice-président de la ville, fut accablé de coups sous ses yeux. Le gr.-duc s'étant retiré en Lithuanie, les Russes, commandés par Diébitsch, entrèrent en Pologne. Ce général avait promis au prince de lui faire prendre le thé dans son palais du Belvédère à Varsovie, le 25 février; mais le prince et Diébitsch moururent sans avoir pu entrer dans cette ville. Mécontent du peu de succès des Russes, Constantin se rendit à Witepsk. Trois mois après, il y mourut de chagrin. Sa femme ne lui survécut pas long-temps (20 nov. 1831). La vie de Constantin présente un mélange bizarre de bonnes et de mauvaises qualités. Avant son dernier mariage, libre jusqu'à la licence, il fut sur la fin de ses jours rangé dans sa conduite. Dur quelquefois à l'égard des soldats et même des officiers de l'armée, il se laissait désarmer par une repartie spirituelle. Habile dans le commandem. des troupes, il les faisait manœuvrer mieux qu'aucun général. Le grand-duc n'était pas vice-roi de la Pologne; cependant, chargé du commandem. des troupes, rien ne se décidait dans le conseil d'administrat. sans qu'on eût pris son avis. Quoiqu'il fît partie du sénat comme prince du sang, il se faisait toujours élire député du faubourg de Praga à la chambre des nonces. Constantin n'eut point d'enfant de ses deux mariages : il laissa un fils naturel, dont Alexandre fut le parrain.

CONSTANTIN DE MAGNY (Cl.-Fr.), littérat., né en 1692 à Reignier (Savoie), professa le droit à l'univ. de Turin, fut ensuite biblioth. du maréchal d'Estrées, puis du roi de Pologne; ramené dans son pays par l'inconstance de son humeur, il alla quelq. temps après s'établir à Lausanne, avec le projet d'y former un établissem. de sourds-muets. Il ne put trouver les fonds nécessaires, et quitta cette ville sans trop savoir où il tournerait ses pas. Il se décida pour Strasbourg, où il reprit la profession d'avocat, qu'il avait eu tort de négliger, et mourut en 1764. On a de lui quelq. écrits, dont le plus important est une *Dissert. crit. sur le Paradis perdu de Milton*, Paris, 1729, in-12. — Constantin (Boniface), son grand-oncle, jésuite, mort en 1651 à Vienne en Dauphiné, a publ. : *Vie de Claude de Granyer, évêque et prince de Genève*, Lyon, 1640, in-4. — *Historiæ sanctorum angelorum Epitome*, Lyon, 1652, in-8, et plus. autres ouvr. ascétiques.

CONSTANTINA (Flavia-Julia), fille aînée du grand Constantin et de Fausta, veuve d'Annibalien, épousa Constantin-Gallus, dont elle partagea les cruautés et l'ambition, et n'échappa elle-même au supplice que parce qu'elle mourut subitement en 354.

CONSTANTINI (Angelo), célèbre acteur de la Comédie-Italienne, né à Vérone, joua d'abord avec succès les rôles d'Arlequin dans sa patrie, puis vint en 1681 à Paris, où il se créa l'emploi de *Mezzetin* (intrigant), et lors de la suppress. du Théâtre-Ital., en 1690, passa au service d'Auguste, électeur de Saxe et roi de Pologne, dont il devint le camérier intime, après en avoir reçu des lettres de noblesse. Ayant osé déclarer sa passion à la maîtresse du prince, il fut renfermé pendant 20 ans au château de Konigstein, reparut sur le théâtre à Paris en 1729, eut à son début un succès prodigieux, retourna cepend. la même année à Vérone, et y mourut subitement. On a de lui une facétie assez rare, intit. : *la Vie, les amours et les actions de Scaramouche*, Lyon, Cologne, 1695; Paris, 1698, in-12.

CONSTANTINUS (Emmanuel), poète et écrivain latin, né dans l'île de Madère, mort à Rome en 1614, clerc du sacré-collége et profess. de théol. au gymnase romain, outre quelques *Discours* et *Poésies*, a publ. : *Insulæ Maderæ historia*, 1599, in-4. — *Historia de origine atque vitâ regum Lusitaniæ*, 1601, in-4. Ces deux ouvr. sont assez rares et recherchés, particulièrem. *l'Hist. de l'île de Madère*, où l'on trouve bien des particularités curieuses.

CONTANCIN (Cyrique), jésuite, né à Bourges en 1670, se destina de bonne heure à la carrière des missions, et partit en 1700 pour la Chine, où il passa 31 ans dans l'exercice de l'apostolat. Au bout de ce temps, ayant fait un voyage en France pour exposer les besoins de la mission, il revenait en Chine avec de nouv. compagnons et le titre de supérieur-général, lorsqu'il mourut pend. la traversée, à la fin de l'année 1733. On a de lui quelq. *Lettres*, dans le recueil des *Lettres édifiantes*, tome XVIII et suiv.

CONTANT DE LA MOLLETTE (Philippe du), sav. ecclésiastique, né dans le Dauphiné en 1737, fut en 1765 reçu doct. en Sorbonne, après avoir soutenu des thèses en six langues sur les points les plus curieux de l'Écriture sainte, fut ensuite nommé vicaire-général du diocèse de Vienne, et mourut sur l'échafaud en 1793. Ses princip. ouvr. sont : *Essai sur l'Écrit. sainte*, 1775, in-12. — *Nouv. méthode pour entrer dans le vrai sens de l'Écrit. sainte*, 1777, 2 vol. in-12. — *La Genèse expliquée d'après les textes primitifs*, 1777, 3 vol. in-12. — *L'Exode expliquée*, etc., 1781, 3 vol. in-12. — *Les Psaumes expliqués*, etc., 1781, 3 vol. in-12. — *Le Lévitique*, etc., 1785, in-12. — *Tr. sur la poésie et la musique des Hébreux*, 1781, in-12.

CONTANT-D'ORVILLE (André-Guillaume), littérateur, né à Paris vers 1730, est auteur d'un gr. nombre de romans, de compilations et de quelq. ouvr. dramatiques qui n'étaient sans doute pas destinés au théâtre, ou qui du moins n'ont point été représentés. Il fut employé par le marquis de Paulmy à la rédact. des *Mélanges tirés d'une gr.*

bibliothèque. Comme il travaillait pour vivre et qu'il avait mis sa plume aux gages des libraires, il ne faut pas s'étonner que ses nombr. ouvr. se ressentent de la précipitat. avec laquelle ils ont été composés. Sur la fin de sa vie il tomba dans l'obscurité, et mourut vers 1790. On ne connaît plus guère de lui que les compilat. suiv. : *Fastes de la Pologne et de la Russie*, 1769, 2 vol. in-8. — *Fastes de la Grande-Bretagne*, 1769, 2 vol. in-8.— *Anecdotes germaniques*, 1769, in-8. — *Hist. des différ. peuples du monde, contenant les cérémonies religieuses et civiles*, 1770-72, 6 vol. in-8.

CONTARINI, nom de l'une des familles les plus anciennes de Venise, et qui a fourni huit doges ainsi que plus. autres hauts fonctionn. à cette républ. — CONTARINI (Dominique Ier), élu doge en 1043, rebâtit en 1044 la ville de Grado, que le patriarche d'Aquilée avait livrée aux flammes, reprit la ville de Zara sur Salomon, roi de Hongrie, et mourut en 1071, après un règne de 28 ans. — CONTARINI (Jacques), fut élu doge en 1275, à l'âge de 82 ans, abdiqua en 1280, et mourut peu de temps après. Sous son règne, la ville d'Ancône reconnut la souveraineté de Venise sur l'Adriatique. — CONTARINI (André) succéda au doge Marc Cornaro en 1367, rendit d'importants services à la républ. pendant la guerre de Chiozza, quoique âgé monta le premier la flotte qui reprit cette ville et fit prisonnière la flotte et l'armée génoise. Il mourut en 1382. — CONTARINI (François), doge en 1623, se ligua avec Louis XIII contre l'Autriche, qui avait envahi la Valteline, et mourut en 1625.—CONTARINI (Nicolas), succéda à J. Cornaro, en 1630, et ne régna qu'un an. — CONTARINI (Charles), doge en 1655, succéda à F. Molino, et mourut en 1656. Sous son règne l'amiral Laz - Mocenigo remporta une victoire signalée sur les Turks dans le détroit des Dardanelles. — CONTARINI (Dominique II), succéda au doge J. Pesaro en 1659. Sous son règne Candie capitula avec les Turks, après la résistance la plus héroïque, en 1667. Contarini, mort en 1674, eut pour success. Nicolas Sagredo.—CONTARINI (Louis), succéda à ce dernier en 1676, et mourut en 1683.

CONTARINI (FRANÇOIS), de la même famille, né en 1421, reçut le laur. doctor. à Padoue, en 1442, fut en 1458 député par la républ. de Venise vers le pape Pie II pour le féliciter sur son élection, et mourut à l'âge de 40 ans. Il avait, en 1454, été nommé provéditeur de l'armée que les Vénitiens envoyèrent au secours de Sienne. Il écriv. en latin *l'Hist. de cette guerre*, qui fut publ. par Michel Bruto, Lyon, 1562, in-4; Venise, 1623, in-4, et dans le tome VIII du *Thesaur. antiquit. italic.*

CONTARINI (AMBROISE), de la famille des précédents, fut envoyé en 1473 ambassadeur auprès du roi de Perse, et de retour en 1477, écrivit en ital. la relat. de son voyage. Podestat de Vicence en 1482, il remit une copie de son voyage à Zarotti, médec. des épidémies, pour le faire imprimer. Cet ouvrage, qui n'offre pas un bien grand intérêt, parut sous ce titre : *Viaggio ad uxuncassane di Persia*, Venise, 1487, in-4, très rare; il fut réimpr. en 1524, même format, puis inséré dans les *Recueils* de voyages des Vénitiens, et trad. en lat. et en franç. dans le IIe vol. du *Recueil* de Bergeron.

CONTARINI (GASPAR), card, né en 1484, sénat. vénitien, fut ambass. de la républ. près de l'empereur Charles-Quint, et obtint, à son retour, le gouvernement de Brescia. Sur la réputat. de son mérite, il fut honoré de la pourpre par le pape Paul III, en 1535, n'étant pas dans les ordres, et fut en 1541 envoyé légat à la diète de Ratisbonne, où il ne put réussir à mettre d'accord les protest. avec les catholiq., et à son retour chargé du gouvernement de Bologne, où il mourut en 1542. Le cardinal Contarini est aut. de plus. ouvr. théol., Paris, 1571, in-fol. Sa *Vie* a été écrite par J. Casa dans les *Latina Monimenta*, Florence, 1564, in-4, et en ital. par L. Beccatello, Brescia, 1746, in-4.

CONTARINI (JEAN), né à Venise en 1549, suivit la carrière des arts, et devint un des peintres les plus renommés de l'école vénitienne. Il s'attacha principalem. à la fresque, et l'on cite en ce genre *sa Résurrection*, dans l'église de St-François-de-Paule, à Venise. Lanzi dit qu'il excella dans le portrait. Appelé en Allemagne par l'empereur Rodolphe II, ce prince fut si content de ses ouvrages qu'il le créa chevalier. Il mourut en 1605.

CONTARINI (VINCENT), littérat., né à Venise en 1577, mort dans cette ville en 1617, fut profess. d'éloquence à Padoue, et l'ami de Muret et Juste Lipse. On a de lui : *Variarum lectionum liber*, etc., Venise, 1606, in-4, très rare : l'édit. d'Utrecht, 1754, in-8, est augmentée des remarques de Nic. Bond. — *De frumentariâ Romanorum largitione, et de milit. romanorum stipendio comment.*, ib., 1609, in-4; Wesel, 1669, in-8; ces deux traités sont insérés dans le *Thes. antiquit. romanarum*, de Grævius, tom. VIII et X.

CONTAT (LOUISE), célèbre actrice du Théâtre-Français, née en 1760, débuta en 1776 par le rôle d'*Atalide* de la tragédie de *Bajazet*, et fut reçue en 1777. Élève de Mme Préville, ses débuts n'eurent rien de remarquable; mais chargée plus tard du rôle de *Suzanne*, dans le *Mariage de Figaro*, elle obtint le plus brillant succès, et dès-lors sa réputation parut fixée. Douée d'un talent flexible et des plus heureuses qualités, on la vit jouer successiv. avec une égale perfect. Mme Évrard du *Vieux Célibataire*, Elmire du *Tartufe*, Célimène du *Misanthrope*, Mme de Volmar du *Mariage secret*, etc., etc. Ayant épousé Parny, neveu du poëte, elle se retira du théâtre à 50 ans, et mourut en 1813. On lit dans une notice publiée dans les journ. du temps, que six semaines avant sa mort elle jeta au feu, malgré l'opposition d'un témoin, un recueil assez considérable d'écrits en prose et en vers, parce qu'ils renfermaient quelques traits de satire personnelle.

CONTE (JACQ. de), peintre, né à Florence en 1510, élève d'André del Sarto, acquit une grande réputation à Rome pour le portrait, peignit ceux de plusieurs papes et de quelques autres person-

nages, et mourut en 1598. On cite encore de cet habile artiste quelques fresques et une *Déposition* que Lanzi regarde comme son chef-d'œuvre; il imita Michel-Ange, mais avec tant de liberté, et son coloris est si différent, qu'il ne paraît pas de la même école.

CONTE (Le). — V. Leconte.

CONTÉ (Nicolas-Jacques), chimiste et mécanicien habile, né en Normandie en 1755, vint de bonne heure à Paris, où ses rapports avec les artistes et les sav. ne tardèrent pas à le faire connaître. Il fit, en 1793, partie de la commission chargée de répéter en grand l'expérience de la *décomposition de l'eau par le fer*. Bientôt il eut la direction de l'école aérostat. de Meudon, et quelq. temps après il fut nommé chef de brigade command. le corps des aérostiers. C'est en cette qualité qu'il fit partie de l'expédition d'Égypte. Arrivé à Alexandrie, il construisit en deux jours, au Phare, des fourneaux à boulets rouges, et de cette manière tint éloignés les vaisseaux anglais. Au Kaire, il construisit un télégraphe, forma des ateliers destinés à remplir les besoins de tous les services publics, éleva plus. moulins à vent, fit des machines pour la monnaie, pour l'imprimerie orientale, pour la fabricat. de la poudre. Il créa des fonderies de canons, perfectionna la fabrication du pain, fit fabriquer des canons de fusil, des sabres, des ustensiles pour les hôpitaux, des instruments de mathématiques, des lunettes, des loupes, des crayons. A son retour, il reprit la direction de sa manufact. de crayons, qui ont fixé en France un nouv, genre de commerce. Chargé de diriger l'exécution du gr. ouvrage publié par la commission d'Égypte, il inventa une machine à graver, au moyen de laquelle tout le travail des fonds, des ciels et des masses des monum. se fait avec une facilité, une promptitude et une régularité merveill. Ce laborieux et savant artiste, qui joignait à tous ses talents une simplicité de mœurs antique, une grande douceur de caractère, et la modestie la plus rare, mourut en 1805.

CONTI, nom de la branche cadette de la maison de Condé.—Armand de Bourbon, prince de Conti, frère du grand Condé, né en 1629, fut le chef de cette branche. Destiné par son père à l'état ecclésiastique, il quitta bientôt cette carrière pour celle des armes, se jeta dans les intrigues de la Fronde, et commanda l'armée opposée à celle de son frère, qui défendait alors la cour. Arrêté, ainsi que Condé, et conduit à Vincennes, le prince de Conti n'en sortit que pour épouser une nièce du cardinal Mazarin, auquel il avait fait la guerre. Nommé successivement gouverneur de Guyenne, général en Catalogne, gr.-maître de la maison du roi, et gouverneur de Languedoc, il mourut à Pézenas en 1666. On a de lui : *Traité de la comédie et des spectacles selon la tradition de l'Église*, Paris, 1667, in-8. — *Les devoirs des grands*, ibid., 1666, 1667, in-8. — *Lettres sur la grâce; Mémoire touchant les obligations des gouverneurs de province*, 1667, in-8. — *Mémoire pour la conduite de sa maison*, 1667, in-8. — Conti (Louis-Armand, prince de), fils aîné du précéd., né en 1661, épousa Mlle de Blois, fille de Louis XIV et de Mme de La Vallière, fit une campagne contre les Turks, comme volontaire au service d'Autriche, et mourut de la petite-vérole, en 1685, sans laisser de postérité. La princesse de Conti, son épouse, fut célèbre par son esprit et sa beauté.

CONTI (François-Louis de BOURBON, prince de), second fils d'Armand, né en 1664, prince de *La Roche-sur-Yon*, ne prit le titre de Conti qu'à la mort de son frère aîné. Élevé sous les yeux de son gr.-oncle, le prince de Condé, qui l'aimait à l'égal de son fils, il se passionna facilement pour la gloire militaire; mais n'ayant pu se concilier la bienveillance de Louis XIV, il n'obtint aucun commandem. dans l'armée. Toutefois, il fit plusieurs campagnes, se distingua au siége de Luxembourg en 1684, l'année suiv. en Hongrie, aux journées de Steinkerque, de Fleurus, de Nerwinde, et dans plusieurs autres occasions. Après la mort de Sobieski en 1697, le prince de Conti fut élu roi de Pologne; mais l'électeur de Saxe, Auguste II, son compétit., lui ravit cette couronne. A son retour en France, il fut nommé gén. des troupes alliées dans la Lombardie; mais une capitulat. qui faisait retirer les troupes françaises et espagnoles de ce pays empêcha le prince de s'y rendre. Il mourut en 1709, au moment où il venait de recevoir du roi la promesse de commander l'armée en Flandre. Son *Oraison funèbre* fut prononcée par Massillon. — Conti (Louis-François de Bourbon, prince de), petit-fils du précédent, né en 1717, fit ses prem. armes dans la guerre de Bavière en 1741, eut en 1744 le command. d'un corps de 20,000 hommes envoyés pour soumettre le Piémont de concert avec les Espagnols, s'empara de Montalban, de Villefranche, du Château-Dauphin, de Démont, forma le siége de Coni, et y reçut la bataille que vint lui présenter le roi de Sardaigne. Dans cette journée, meurtrière sans être décisive, le prince de Conti eut sa cuirasse percée de deux balles et deux chevaux tués sous lui. L'année suivante, il fit la campagne d'Allemagne, et en 1746 celle de Flandre, où il prit Mons. Ses liaisons publiques avec des personnes connues pour blâmer les opérations de la cour, le mirent mal dans l'esprit du roi, et il cessa d'être employé. Vers la fin du règne de Louis XV le prince de Conti appuya les parlements dans leur opposition aux réformes demandées par Turgot, et contribua au renvoi de ce ministre. Il mourut en 1776. — Louis-Franç.-Joseph de Bourbon, prince de Conti, son fils, né en 1734, ne quitta point la France après la révolut. de 1789; mais après une assez longue détention au fort St-Jean de Marseille, il fut compris dans le décret qui ordonna l'exportation de tous les Bourbons. Fixé à Barcelone, il y mourut le 10 mars 1814. En lui finit la branche des Bourbon-Conti.

CONTI (Louise-Marguerite de LORRAINE, princesse de), fille de Henri, duc de Guise, née en 1577, fut aimée de Henri IV, qui manifesta l'in-

tention de l'épouser, mais en fut détourné par Gabrielle d'Estrées. Elle fut mariée en 1605 à François de Bourbon, prince de Conti; veuve en 1614, elle épousa secrètement le maréchal de Bassompierre, et mourut en 1631, du chagrin que lui causèrent son exil et l'emprisonnement de son mari. On a de cette princesse l'*Hist. des Amours de Henri IV*, Cologne, 1664, in-12, plus. fois réimpr. et publ. aussi plus. fois sous le titre d'*Histoire des Amours du grand Alcandre*, Leyde (Elzevir), 1663, in-12; Paris, 1786, 2 vol. in-12 : on y trouve, sous des noms supposés, l'esquisse des intrigues amoureuses de la cour de Henri IV. Cet ouvrage a été inséré par Lenglet-Dufresnoy dans son édition du *Journal de l'Estoile*, tome IV, avec la clef des noms supposés et des additions.

CONTI (Nicolas), en latin *de Comitibus*, voyageur, né à Venise, d'une famille patric., voyagea dès sa jeunesse en Orient, apprit l'arabe à Damas, et le persan à Ormus, parcourut la Perse, la côte du Malabar, pénétra dans la presqu'île de l'Inde, visita les îles de Ceylan, de Sumatra, le royaume de Java, la Chine-Méridion., les côtes d'Éthiopie, navigua sur la mer Rouge, traversa le désert, arriva au Kaire, où il perdit sa femme et ses deux enfants, et revint à Venise en 1444, après 25 ans d'absence. Comme il avait été forcé de renoncer à la foi chrétienne pour sauver ses jours, il demanda au pape Eugène IV l'absolution de son apostasie. Le pontife l'accorda, en imposant pour pénitence à Conti de raconter ses avent. à Poggio, son secrétaire. Celui-ci les écrivit en latin; mais cette traduction est si rare, que Ramusio ne put la trouver; la version italienne de la *Relat. de Conti*, qui fait partie du tome Ier de son recueil, n'est qu'une traduction défectueuse en langue portug. Les observat. de Conti ont été reconnues exactes et judicieuses.

CONTI (Juste de'), poète italien du 15e S., né à Rome, mort à Rimini en 1449, est auteur d'un recueil de poésies ayant pour titre : *la Bella mano*, Bologne, 1472, petit in-4; Venise, 1492, in-4; Paris, 1589, in-12. L'édit. Jacques Corbinelli a enrichi cette édition d'un recueil de pièces du prem. âge de la poésie ital. A.-M. Salvini en a publié une, Florence, 1715, in-12, avec des notes et une préface qui renferme quelques détails sur la vie de Conti; mais la meill. édition est celle de Vérone, 1753, in-4, avec une notice sur l'aut. par Mazzuchelli. Les *Rime inedite* de Conti ont été publiées, Florence, 1819, in-8, à 60 exempl.

CONTI (Noel), *Comes* ou *de Comite*, né à Milan vers 1520, vint jeune à Venise, y fit ses études et y composa presque tous ses ouvr., de sorte qu'il se regarde lui-même comme Vénitien et qu'il en prenait le titre. On ignore les circonstances de sa vie, et ce n'est que par conjecture que l'on place sa mort vers 1580. Outre des trad. lat. d'Athénée et de plusieurs autres ouvrages grecs, on lui doit : *Carmina, scilicet de Horis liber I, de Anno libri IV, Amatoriarum lib. II, elegiarum lib. VI*, Venise, 1560. — *Mythologiæ, sive explicationes fabular. libri X*, etc., ibid., 1551 et 1581, souvent réimpr. — *De venatione carminum lib. IV*, etc., Venise, 1551, in-8. — *Commentarii de Turcarum bello in insulam Melitam gesto anno* 1565, ibid., 1566, in-12. — *Universæ historiæ sui temporis lib. XXX, pars prima*, Venise, 1572, traduit en italien par C. Saraceni, Venise, 1589, 2 vol. in-4.

CONTI (César), peintre, né à Ancône, mort à Macerata vers 1615, avait un talent particulier pour les sujets grotesques et pour les arabesq. — Conti (Vincent), son frère, excellait à peindre les figures, et fut employé par le pape Sixte V dans plusieurs travaux import. — Conti (Dominique), Florentin, élève d'André del Sarto et l'hérit. de ses cartons, est moins connu par ses compositions que par le monum. qu'il fit élever à son maître dans l'église de la Nunziata de Florence. — Conti, sculpteur et fondeur, fit différents ouvrages en bronze que l'on voyait autrefois dans la cour du palais ducal à Venise.

CONTI (François), peintre, né à Florence en 1680, élève de Carle Maratte, adopta la manière de son maître, si ce n'est dans quelques gr. tabl. d'église, où il se rapprocha du Trévisan. Son chef-d'œuvre est *Ste Apollonie*, dans l'église de ce nom. Il fut direct. de l'école de dessin à Florence, et mourut en 1760.

CONTI (Antoine SCHINELLA, connu sous le nom d'abbé), savant littérateur, né en 1677 à Padoue, embrassa l'état ecclésiastique en 1699, entra dans la congrégation de l'Oratoire dont il sortit en 1708, parce qu'on voulut l'obliger à confesser, et revint à Padoue perfectionner les connaissances qu'il avait acquises dans les différ. parties de la philosophie. Une dissertat. qu'il inséra dans le Journal des *Litterati* lui mérita les éloges de Fontenelle; il vint peu de temps après à Paris, où il fut accueilli par les savants et les littérateurs les plus distingués. Il se rendit en 1715 à Londres pour observer l'éclipse solaire, et il y reçut le même accueil qu'en France. Il prit une part active à la dispute qui s'éleva entre Newton et Leibnitz au sujet du calcul différentiel; mais en voulant rester impartial, il ne satisfit ni l'un ni l'autre de ces illustres rivaux. Après avoir visité l'Allemagne et fait un second voyage en Angleterre, il revint en 1718 à Paris, qu'il ne quitta qu'en 1726, forcé par ses infirmités de chercher un climat plus doux que la France. Pour se délasser de ses travaux scientifiques, il cultiva la littérature, et quoiqu'il n'eût commencé que sur le retour de l'âge à faire des vers, il n'égala pas moins bientôt les prem. poètes de l'Italie par l'élévation et la force des pensées. Il mourut à Padoue en 1749 sans avoir pu terminer un grand ouvrage sur le *Beau* considéré sous ses divers rapports, et dans lequel il se propose de faire entrer des modèles de toutes les formes poétiques. Les fragm. de cet ouvr. composent les *Prose e poesie* de l'abbé Conti, Venise, 1739-56, 2 vol. in-4. On lui doit encore quatre *tragéd.*, Florence, 1751, in-8 : *Jun. Brutus, Marcus Brutus, César* et *Drusus;* la tragédie de *César*, regardée comme la meill. pièce, a été réim-

primée dans différents recueils. La *Serie de' tutti* contient l'indication de plusieurs opusc. de Conti, qui ne font point partie de l'édition de ses *OEuvres*.

CONTI (Jean-Bapt.), littérat. distingué, né en 1740 à Lendinara, perfectionna ses études à l'univ. de Padoue, y reçut le laurier doctor. en droit, et s'établit à Venise, où, dans l'exercice de la profess. d'avocat, il trouva l'occasion de signaler, avec son éloquence, les brillantes qualités dont la nature l'avait doué. Les loisirs que lui laissaient ses devoirs, il les consacrait à la culture des lettres, et bientôt sa réputat. comme poète égala celle qu'il s'était faite comme avocat. Des affaires de famille l'ayant conduit en Espagne, il profita de son séjour à Madrid pour étudier la littérat. espagn., et l'Italie lui dut bientôt la trad. en vers des plus célèbres poètes castillans. Ce gr. trav. lui valut une pension du roi d'Espagne Charles III, et son affiliat. aux acad. espagn. De retour en Italie il y remplit différ. emplois à Lendinara, à Rovigo, à Ferrare; il fut un des membres de la consulte de Lyon en 1801. L'âge n'affaiblit point son talent poétiq.; son poème *per la incorazione di M. V.*, fête séculaire qui se célèbre à Lendinara avec une pompe extraordinaire, est mis par ses compatr. à côté des meill. product. de Politien et de Sannazar. Ayant eu le malheur de survivre à sa femme et à sa fille, seul fruit de l'union la plus heureuse, il passa les dern. années de sa vie dans un état de mélancolie dont rien ne put le distraire, et mourut en 1820, à 80 ans. On a de lui : *Colleccion de poesias castellanas, con la traduccion en verso toscano*, Madrid, 1782-90, 4 vol. in-8. Ces trad. font partie des *Opere* de Conti, Padoue, 1819, 2 vol. in-8.

CONTILE (Luca), littérateur, né près de Sienne en 1505, entra d'abord au service du cardinal Trivulce, et se trouvait à Rome lors de la fondation de l'académie de la *Vertu*, dont il fut un des premiers membres. Mécontent de son patron, il le quitta pour s'attacher au marquis del Vasto, qu'il suivit à la diète de Worms, et, à la mort de ce grand protecteur des lettres, il continua de rester chez sa veuve. Quelques années plus tard, Sforze Pallavicino, général des Vénitiens, le prit à son service, et, pendant son séjour à Venise, il contribua beaucoup à l'établissement de l'académie de cette ville, dont il put voir aussi la fin. Sur la recommandation d'un de ses Mécènes, il obtint la place de commissaire du roi d'Espagne à Pavie, et mourut en 1574. Ses principaux ouvr. sont 3 coméd. en prose, *la Pescara, la Cesara Gonzaga* et *la Trinozia*, Milan, 1550, in-4, édit. très précieuse. — *Rime, divise in tre parti, con discorsi ed argomenti*, etc., Venise, 1560, in-8. — *Delle littere volumi due*, Pavie, 1564, 2 vol. in-8. Ces trois ouvrages sont les seuls qui soient cités dans les *Testi* de Gamba.

CONTRERAS (Antoine de), peintre espagnol, né à Cordoue en 1587, élève de P. Cespédès, après la mort de son maître, s'établit à Grenade, puis à Bujalance, où il exécuta des fresques et des tabl. pour le couvent de St-François, et mourut en 1654. Cet artiste excellait dans le portrait. — Contreras (Emmanuel), habile sculpteur, contemporain du précédent, a fait, entre autres ouvrages remarq., une statue de St Lazare, dans une des églises de Madrid. Il mourut dans cette ville en 1656.

CONTRI (Antoine), peintre, né à Ferrare vers 1660, mort à Crémone en 1732, s'est fait un nom pour avoir découvert le secret de transporter les fresques sur la toile. Ses tabl., et ceux de François, son fils, se trouvent à Crémone et dans les environs; mais son mérite comme peintre est éclipsé par l'éclat de sa découverte; il se vantait de pouvoir enlever toutes les fresques quelconques pour les transporter sur la toile, sans qu'elles perdissent rien du dessin et de la couleur. Il en fit plus. expériences dans différ. palais de Crémone, de Ferrare et de Mantoue, et, par suite, quelques têtes de Jules Romain, détachées d'une muraille, furent envoyées à Vienne. Lanzi, qui donne des détails sur le procédé employé par Contri, doute qu'il en soit l'inventeur; mais il est certain qu'il fut le premier à le faire connaître.

CONTUCCI (André), architecte et sculpteur, né en Toscane, travailla d'abord à Rome, puis à Florence, où l'on voit plusieurs de ses ouvrages, fut appelé à Lisbonne par le roi de Portugal, qui le chargea de lui construire un palais. De retour en Italie, il fut envoyé à Lorette par le pape Léon X pour y exécuter les bas-reliefs qui décorent l'intérieur de la *Santa Casa*. Il termina dans cette ville le logement des chanoines, commencé par le Bramante, et le fortifia; il mourut en 1529, laissant quelq. dessins, un *Traité de perspective sur l'art de faire les décorations de théâtre*, et une *Dissertation sur les mesures des anciens et sur les proportions en architecture*.

CONYBEARE (Jean), évêque de Bristol, né dans le comté de Dévon en 1692, mort en 1754, a publ. : *Défense de la religion révélée*, 1732, in-8, contre le livre de Tindal, intit. : *le Christianisme aussi ancien que le monde*, etc. On a encore de ce prélat deux vol. de *Sermons* réimpr. après sa mort, en 1757, in-8.

COOK (Ant.), né à Essex, précept. d'Édouard VI, fut exilé sous le règne de Marie, revint en Angleterre à l'avénem. d'Élisabeth, et mourut en 1576. Il eut quatre filles qui se distinguèrent par leur esprit et leur savoir. La première épousa lord Burleigh; la seconde Nicolas Bacon; la troisième sir Jean Russel, et la quatrième sir Henri Killegrew, personnages considérables de l'époque.

COOK (Edward), 2e capitaine du navire *la duchesse de Bristol*, armé en 1708 pour l'expédition envoyée en course dans le Grand-Océan par des armateurs de Bristol, sous les ordres de Wood-Rogers, publia à son retour une relation de cette croisière sous le titre de *Voyage à la mer du Sud et autour du monde, fait dans les années* 1708, 1709, 1710 *et* 1711, Londres, 1712, cart. et fig.

COOK (James), célèbre navigateur anglais, né dans le comté d'York en 1728, fut enlevé par la

presse lors de la guerre avec la France, en 1755, et embarqué comme simple matelot sur le vaisseau monté par sir Hugh-Palliser. Devenu maître d'équipage, il fut chargé pendant l'expédition du Canada de sonder le canal qui est au nord de l'île d'Orléans, et en leva le plan avec une rare intelligence. Ce premier essai lui fit confier l'exécution de la carte du fleuve St-Laurent dans une grande partie de son cours, et cette carte a conservé jusqu'ici la supériorité qu'on lui reconnut alors. Parvenu de grade en grade à celui de capitaine, Cook partit en 1768, sur *l'Endeavour,* avec J. Banks et Solander, pour une expédition autour du monde. Ce fut dans ce premier voyage qu'après avoir visité les îles de *la Société,* déjà reconnues par Bougainville, Cook découvrit les côtes de la Nouvelle-Zélande, le détroit qui sépare la Nouvelle-Hollande de la terre de Van-Diemen, etc. De retour en Angleterre, au mois de juin 1771, Cook fut promu au grade de command. de vaisseau, supérieur à celui de capitaine, et repartit le 13 juillet de l'année suivante pour de nouvelles explorations avec les vaisseaux *la Résolution*, qu'il montait, et *l'Adventure,* aux ordres du capitaine Furneaux. Cette seconde campagne dura 3 ans, pend. lesquels Cook chercha à pénétrer à plusieurs reprises aussi loin que possible du côté des pôles sud. Il relâcha plus. fois à la Nouvelle-Zélande, aux îles de la Société, des Amis, découvrit la Nouvelle-Calédonie, etc., et rentra à Portsmouth le 3 juillet 1775. Le roi d'Angleterre le récompensa dignement de ses glorieux travaux; il fut admis en 1776, à l'unanimité, à la société royale de Londres, qui, plus tard, lui décerna le prix fondé par sir Godfrey Copley pour celui qui aurait fait les expériences les plus utiles à la conservation des hommes. Chargé d'une 3e expédition, dont le plan appartenait au lord Sandwich, prem. lord de l'amirauté, il sortit de Plymouth le 12 juillet 1776, sur *la Résolution,* accompagnée de *la Découverte,* commandée par le capit. Clerke, et aborda le 7 mars 1778 à la côte N.-O. de l'Amérique; mais n'ayant pu se frayer un passage vers le nord, en raison des glaces dont ses bâtim. furent continuellem. environnés, il fit voile pour les îles Sandwich, et vint mouiller dans une baie de l'île d'Owhiliée; il y fut accueilli par les habitants, et le roi de l'île, nommé Téréobon, vint lui faire une visite à son bord. Un de ses canots lui ayant été enlevé, Cook en exigea la restitut., et pensa que le moyen de l'obtenir plus promptem. était de s'emparer de Téréobon; mais une insurrect. éclata parmi les insulaires, il fallut employer la force pour les écarter, et dans ce conflit, Cook fut tué, le 13 février 1779. La veuve et les enfants de Cook reçurent chacun une pension du gouvernem., qui abandonna en outre à sa famille la moitié du produit de la vente des *Voyages*, impr. à ses frais. Le prem. voyage, rédigé par Hawkesworth, Londres, 1773, 3 vol. in-4, avec atlas, a été trad. en franç. par Suard, Paris, 1774, 4 vol. in-4 ou 8 vol. in-8, avec 52 pl. ou cartes. Le second, Londres, 1777, 2 vol. in-4 et atlas, a été trad. par le même, Paris, 1778, 5 vol. in-4 et atlas, avec les observ. de Forster; il y a une édition en 6 vol. in-8 sans ces observations. Le troisième voyage, rédigé par le lieutenant King, Londres, 1784, 3 vol. in-4 et atlas, a été trad. en franç. par Demeunier, Paris, 1785, 4 vol. in-4 et atlas, ou 8 vol. in-8. La *Vie de Cook,* par Kippis, a été trad. en franç. par Castera, 1788, in-4, 1789, 2 vol. in-8. On a impr. à Londres les observations astronomiques faites pendant ces mêmes voyages, 1777-88, 3 vol. in-4.

COOKE (WILLIAM), écrivain anglais, mort à Londres en 1824 dans un âge très avancé, est aut. des ouvrages suivants : *l'Art de vivre à Londres; Éléments de critique dramatique,* trad. en franç. par P.-F. Aubin, Paris, 1800, in-8. — *Vie du célèbre Samuel Foote; Vie de Macklin, avec une histoire du théâtre anglais du temps de ce fameux acteur;* enfin *la Conversation,* poème didactique qui parut en 1807, et qui eut un grand succès.

COOMBE (GUILLAUME), romancier et poète, né en 1741 à Bristol, fils d'un riche marchand, acheva ses études à Oxford avec succès, et bientôt, maître d'un opulent héritage, le dissipa complétement. Forcé de chercher dans ses talents le moyen de satisfaire à ses goûts dispendieux, il put, grâce au succès de ses ouvr., continuer à mener la vie d'un fashionable angl.; mais l'âge arriva où cette vie lui parut insipide : il avait alors 70 ans. Il déposa la plume en changeant de conduite, passa les dernières années de sa vie dans les pratiques religieuses d'un chrétien fervent, et mourut en 1823. De ses ouvr. assez nombr., et qui tous se font remarquer par une originalité piquante, et par cette qualité que les Anglais désignent par le mot *humour,* mélange de bonhomie et de gaîté, le seul que l'on connaisse en France sont les *Voyages du docteur Syntaxe*, trad.

COONINXLOO (GILLE VAN), peintre flamand, né en 1544, à Anvers, où il mourut dans les premières années du 17e S., avait reçu les leçons de van Aëlst le fils, de Léonard Kroës et de Gille Mostaërt. Il fut le plus grand paysagiste de son temps, et eut de nombreux imitateurs. On estime le coloris et la touche légère de ses tableaux, dont les fonds sont très variés.

COOPER (THOMAS), prélat anglais, né à Oxford en 1517, y pratiqua la médecine jusqu'à l'avénem. de la reine Élisabeth; il reprit alors ses études théologiques, se distingua comme prédicateur, et fut pourvu successivement de riches bénéfices. Évêque de Lincoln en 1569, il passa 15 ans après sur le siége de Winchester, ne se montra rien moins que tolérant à l'égard des catholiques, qui formaient plus de la moitié de la population de son diocèse, et mourut en 1594. Il a laissé entre autres ouvrrages, un *Abrégé des chroniques, depuis l'an 17 de J.-C. jusqu'en* 1560, in-4; les deux premières part. sont de Thomas Lanquet.—*Thesaurus linguæ romanæ et britannicæ; Dictionnarium historicum et poeticum*, Londres, 1565, in-fol. — *Sermons*, 1580, in-4.

COOPER (SAMUEL), peintre, né à Londres en

609, élève de son oncle Harkins, bon peintre de ortraits, se perfectionna par l'étude des ouvr. de an-Dyck, dont il suivit la manière avec un tel iccès, qu'on lui donna le surnom de *Petit Van-yck*. Il visita les principales parties de l'Europe, eignit les portraits des princes et des plus grands ersonnages, acquit une fortune considérable, et evint à Londres, où il mourut en 1672. A ses ta-nts comme peintre, Samuel en joignait un non oins remarquable comme musicien.—Alexandre oopER, son frère aîné, excellait dans la miniature. - Quelques autres COOPER figurent encore dans nistoire des arts en Angleterre : Édouard, mar-iand d'estampes à Londres, qui a peint quelques ortraits, et gravé d'après plus. maîtres; Williams, après lequel van der Gucth a gravé plus. por-aits; enfin deux Richard cités par J. Strutt : le emier, peintre et graveur, né en Écosse vers 08, a peint et gravé le portrait de plusieurs de s contemporains illustres; le second, né en An-eterre vers 1736, est compté au nombre des plus biles graveurs anglais.

COOPER (JEAN-GILBERT), littérateur anglais, né ns le comté de Nottingham en 1723, mort en 67, est aut. des ouvrages suivants : *le Pouvoir l'harmonie*, poème en II chants, 1745, in-4. *Vie de Socrate*, 1749, in-8, trad. en franç. par Combes, Amsterdam, 1751, in-12; cet ouvrage t fort estimé. — *Lettres sur le goût*, 1754, in-8. *Épîtres d'Aristippe dans la retraite à ses amis la ville*, 1754, in-8; ce sont les meilleurs vers Cooper.—*Avis d'un père à son fils*, 1756, in-4. *Poëmes sur divers sujets*, 1764; c'est le recueil tous les ouvrages de Cooper, à l'except. d'une id. de *Vert-Vert* de Gresset, publ. en 1759, in-4. oper a aussi contribué au recueil périodique in-ulé : *le Monde*.

COOPER-WALKER (JOSEPH), né en 1761 à -Valeri, en Irlande, visita l'Italie, étudia les efs-d'œuvre de la littérat. de cette terre clas-que, et, de retour de ses voyages, s'occupa de la blication de quelq. ouvr.; il en préparait d'autres squ'il mourut en 1810. On a de lui : *Historical emoirs of the irish bards*, Londres, 1786, in-4. *An historical essay on the dress of the ancient d modern Irish*, Dublin, 1788, in-4. — *An his-ical memoir on italian tragedy*, Londres, 1799, 4. — *An historical essay on the revival of the ama in Italy*, Édimbourg, 1805, in-8. — *Me-oirs of Alessandro Tassoni, author of Secchia pita*, Londres, 1815, in-8.

COOPMANS (GEORGE), habile médec., né dans Frise en 1717, fit ses études médicales à Frane-r, où il prit ses degrés, et à Leyde, où il suivit ndant un an les cours de Boërhaave et d'Albinus. té ensuite à Franeker, il y exerça son art avec ccès, devint directeur de l'acad. de cette ville a réorganisat. en 1795, et mourut en 1800. On le lui : une trad. latine de l'ouvr. d'Alex. Monro, *nervorum anatome contractâ*, Franeker, 1754, -8; réimpr. en 1762, avec un chapitre addition-l. — *Neurologia et observatio de calculo ex uretrâ excreto*, ibid., 1789, in-8. — Gadso COOP-MANS, fils du précéd., fut profess. de médecine et de chimie à l'académ. de Franeker, s'expatria lors des troubles politiq. de la Hollande, accepta une chaire à l'acad. de Kiel, et vint ensuite habiter Copenhague; malgré les preuves d'estime dont le roi de Danemarck l'honorait, il ne put résister au désir de revoir sa patrie, et mourut à Amsterdam en 1810, à 64 ans. On a de lui : *Varis, sive carmen de variolis*, Franeker, 1783, in-4. — *Opuscula physico-medica*, Copenhague, 1793, in-8, 1er vol., et deux chants d'un poème lat. à la louange de Pierre-le-Grand.

COOTE (EYRE), général anglais, né en 1726, fit ses premières armes contre les rebelles d'Écosse, en 1745, passa dans les Indes, en 1754, fut, en 1757, chargé de prendre possession de Calcutta, et nommé gouverneur de cette ville. Il servit ensuite dans l'armée active, se signala tellement à la bataille de Plassey, qu'on lui attribua une grande part du succès. Promu au grade de colonel, il battit le général Lally, qu'il força de se renfermer dans Pondichéry, et de rendre ensuite cette place à discrétion après 15 mois de siége. En 1769, Coote obtint le commandem. en chef de toutes les forces de la compagnie des Indes; mais à la fin de l'ann. suiv. il revint en Angleterre, où il fut créé chev. du Bain. Étant retourné aux Indes, en 1781, il battit le sulthan Hyder-Ali, et mourut à Madras en 1783. Son corps fut rapporté en Angleterre, et la compagnie des Indes lui fit élever un très beau monument dans l'abbaye de Westminster.

COOTWYK (JEAN), jurisconsulte, né à Utrecht dans le 16e S., fit différ. voyages en Angleterre, en France, en Allemagne et en Italie, visita la Grèce et la Palestine; de retour dans sa patrie, y publia la relat. de son voyage au Levant, et mourut en 1629. Son *Voyage de Jérusalem et de Syrie* (en lat.), Anvers, 1619, in-4, est devenu très rare.

COP (GUILLAUME), médecin, né à Bâle, vint en France dans les dernières années du 15e S., fut successivem. premier médecin de Louis XII et de François Ier, contribua beaucoup à propager les véritables principes de l'art de guérir, dont il doit être considéré comme un restaurateur, et mourut en 1532. On a de lui de bonnes traduct. latines de différents traités de Paul Ægine, d'Hippocrate et de Gallien.

COPERNIC (NICOLAS), célèbre astronome, né à Thorn, en 1473, étudia la philosophie, se fit recevoir docteur en médecine; mais, entraîné par une vocation spéciale, négligea la pratique de son art pour se livrer exclusivement aux mathémat. et à l'astronomie. Il voyagea pour consulter ceux qui cultivaient ces sciences avec le plus de succès dans les différentes contrées de l'Europe, s'arrêta longtemps à Bologne auprès de Dominique Maria, habile astronome, et à Rome, où Regiomontanus lui fit confier une chaire de mathémat. qu'il remplit avec un brillant succès. De retour dans sa patrie, il fut nommé chanoine de Warmin, et profita des loisirs que lui donnait cette place pour pousser ses

expériences et faire des observations. C'est alors qu'il entreprit d'étudier comparativement tous les systèmes des anciens en astronom., d'y rechercher ce qu'il y avait de plus vraisemblable, et d'en former un système plus simple et plus symétrique. Telle est la marche que suivit ce grand homme pour composer ce que l'on nomme le *Système de Copernic*, mais qui n'est en réalité que l'arrangement véritable de notre système planétaire, dont voici l'exposition abrégée : Le soleil est au centre de l'univers; Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter et Saturne, font en un an leur révolution autour de cet astre, etc. La Terre fait son mouvement dans un cercle qui environne celui de Vénus, et elle en a un autre en 24 heures, autour de son axe, ce qui explique le jour et la nuit. La lune se meut et décrit son cercle autour de la terre, etc. Copernic avait terminé cet admirable travail en 1530; mais il redoutait de le publier, sachant qu'il est toujours dangereux de dire aux hommes des vérités qui choquent leurs croyances. Il se décida cependant à le faire imprimer, et le prem. exemplaire de son ouvr. était dans ses mains lorsqu'il mourut en 1543. Cet ouvrage est intitulé : *De revolution. orbium cœlestium, lib. VI*, Nuremberg, 1545, petit in-fol., Bâle, 1566, in-fol.; la 5[e] édit. due à Nic. Multer, est intit. *Astronomia instaurata*, Amsterdam, 1617 et 1641, in-4. On lui doit encore : *De lateribus et angulis triangulorum*, etc., Wittemberg, 1542, in-4. — *Theophylacti Scholastici Simocattæ epistolæ morales*, etc., *cum versione latinâ*. Sa *Vie* a été écrite par Gassendi, à la suite de celle de Tycho-Brahé, Paris, 1654, in-4.

COPPENS (B.), profess. d'anatomie et d'hist. natur. à Gand, mort en 1802, remporta en 1787 un prix à l'acad. de Bruxelles par un *mémoire* sur les diverses branches de commerce qui pourraient être introduites dans les Pays-Bas; il a publ. entre autres ouvrages : *Dissertation sur la fabrique du blanc de plomb; Traité sur la culture du lin; Tr. de l'art de faire le verre.*

COPPIER (Guillaume), capit. de marine marchande, né à Lyon au commencement du 17[e] S., mort vers 1672, a publ. : *Histoire et Voyage des Indes-Occidentales et autres pays éloignés*, Lyon, 1645, 1654, in-12. — *Cosmographie univ. et spirituelle*, etc., ibid., 1670, in-12. — *Essai ou Définitions des mots, avec l'origine et les noms des premiers inventeurs des arts*, 1663.

COPPIN (Jean), officier français, s'embarqua en 1638 pour l'Égypte, visita une partie de cette contrée, et fut pris, à son retour, par des corsaires barbaresques qui le déposèrent en Corse, d'où il regagna Marseille. En 1640, il entreprit un nouv. voyage en Syrie, fut nommé par les consuls-généraux de France et d'Angleterre résidants au Kaire, consul à Damiette, revint en France vers 1648, et prit l'habit des ermites de St-Jean-Baptiste, dans le désert de Chaumont de Velai. En 1665, il présenta au ministre Louvois des mémoires qu'il avait composés, où il peignait la faiblesse des Turks en indiquant la manière de leur faire la guerre, et fit un voyage en Italie pour solliciter le pape d'inviter les princes chrétiens à former une nouv. croisade. Cette démarche fut sans résultat; et Coppin, de retour en France, publia ses mémoires sous ce titre : *le Bouclier d'Europe, ou la guerre sainte*, etc. Le Puy, 1686, in-4.

COPPOLA (François), riche commerçant napolitain, acheta le comté de Sarno, gagna la faveur de Ferdinand I[er], roi de Naples, conspira contre lui, et fut condamné par le tribunal des barons en 1487, à perdre la tête sur l'échafaud. — Un autre Coppola (Nicolas), prêtre sicilien, né à Palerme, mort en Espagne en 1697, est auteur des ouvrages suivants : *Resolutio geometrica duarum propositionum*, Madrid, 1690, in-4. — *Llave geometrica de la resuelta y demostrada operacion de la triseccion del angulo*, etc., ibid., 1693. Il a aussi publié une traduction espagnole d'un ouvrage de Viviani, disciple de Galilée, sur l'astronomie.

COQUEBERT-MONTBRET (Charles-Étienne, baron de), naquit en 1755 à Paris. L'étude des langues, à laquelle il se livra de bonne heure, lui ouvrit la carrière du consulat. A 21 ans, consul génér. de France à Hambourg, il parcourt l'Allemagne et les ports de la Méditerranée et de l'Océan, confère avec les chambres de commerce et les armateurs sur les améliorations. En 1789, il visite l'Irlande et l'Angleterre comme agent de la marine. De retour en 1793, il se lie avec Guyton de Morveau, Fourcroy, est chargé de dresser la nomenclature des nouveaux poids et mesures, et vers la fin de la révolution, enseigne la géographie au Lycée. Bientôt il part en qualité d'agent diplomatique en Hollande, en Angleterre, sur le Rhin, etc. Champagny, ministre de l'intérieur, le charge en 1806 de recueillir les vastes matériaux qui devaient servir à une statistique générale de la France. Cet ouvr. est interrompu par les événements de 1814, et les travaux de Coquebert-Montbret sont ensevelis dans la poussière des archives ministérielles. Il fut distingué par Bonaparte, qui l'avait nommé maître des requêtes; mais, lors de la restaurat., il cessa ses fonct. Dès 1802 l'académie des sciences l'avait inscrit au nombre de ses correspondants; en 1815, il en devint un des associés libres. Coquebert-Montbret a rendu des services à la science par ses recherches sur la statistique et l'hist. naturelle. Il mourut en 1831 dans sa 76[e] année.

COQUELEY DE CHAUSSEPIERRE (Claude-Geneviève), littérateur, né vers 1710 à Paris, fut reçu en 1736 avocat au parlement, et ne tarda pas à se faire une réputat. au barreau par quelq. factums très spirituels, et dont plus. ont été réimpr. dans le *Recueil des causes amusantes*. Nommé censeur royal pour les ouvrages de jurisprudence, il devint en 1752 l'un des rédact. du *Journal des savants* et partagea dès-lors ses loisirs entre le travail du cabinet et la culture des lettres. Homme de goût et d'esprit, il tourna les drames sombres en ridicule dans des pièces fort piquantes, et qui sont encore recherchées des amateurs. On lui attribu

aussi quelq. pièces de vers, entre autres *la Création*, pot-pourri que l'on crut d'abord de Boufflers. Coqueley mourut à Paris en 1791. On a de lui : *Code de Louis XV, ou Recueils d'édits, déclarat., ordonn.*, etc., Paris, 1758, 12 vol. in-12. — *Études du droit civil et coutumier français*, 1789, in-4. — *Le Roué vertueux*, poème en IV chants, 1770, in-8; c'est une critique des drames. — *M. Cassandre, ou les effets de l'amour et du vert-de-gris*, 1775-81, in-8; c'est une plaisanterie assez originale contre le genre larmoyant.

COQUEREAU (Ch.-Jacques-Louis), médecin, né à Paris en 1744, y professa la physiologie et la pathologie avec distinct., et s'acquit en même temps la réputat. d'un habile praticien. Il obtint le titre de médecin de l'infanterie de France, fut admis en 1777 à la société royale de médecine, dont il partagea les utiles travaux avec beaucoup de zèle, et mourut en 1796. Il a terminé et publié deux ouvr. de L.-A.-P. Hérissant, son ami; le premier : *Biblioth. physique de la France*, Paris, 1771, in-8, insérée plus tard dans la *Biblioth. histor. de la France*, par Fontette; le 2e, *Jardin des curieux, ou Catal. raisonné des plantes les plus belles et les plus rares*, Paris, 1771, in-8. Coquereau a publ., en commun avec A.-L. de Jussieu, une dissertat. intit. : *OEconomiam inter animalem et vegetabilem analogia*, Paris, 1770, in-4. Il est auteur de plus. *Vies* ou *Notices* dans la *Galerie franç.*, 1771-2, 2 vol. in-fol. Son *Eloge* a été publ. par le doct. Lafisse, et la *Notice*, impr. en tête du *Catalogue* de sa biblioth., est de Hallé.

COQUES (Gonzalès), peintre, né à Anvers en 1618, imita la manière de Van-Dyck, dont il approcha dans le portrait, fut employé par les princes et par les souverains qui le récompensèrent honorablement, et mourut en 1684. Le musée royal ne possède aucun tableau de cet artiste.

COQUILLART (Guill.), poète français, né en Champagne, était officier de l'église de Reims en 1478, et mourut vers 1490. On a de lui les écrits suiv. : *Plaidoyer et enquête d'entre la simple et la rusée*, en deux pièces qui appartiennent au genre dramatique; elles sont insérées dans l'ouvr. intit. : *Censuyvent les Droits nouveaux*, Paris, S. D., in-4; ces *Droits nouveaux* sont également de Coquillart, ainsi qu'une autre pièce intit. : *le Débat des dames et des armes*. La prem. éd. des *OEuvres de Coquillart* est celle de Paris (Ve Trepperel), S. D., in-4, goth.; celle de Galliot-Dupré, Paris, 1532, in-16, est la plus recherchée; la plus récente, de Coustellier, 1723, in-12, est enrichie de remarques de La Monnoye, qui démontre que plusieurs pièces attribuées à Coquillart ne sont point de lui.

COQUILLE (Guy), *Conchylius*, avocat au parlement de Paris, né dans le Nivernais en 1523, fut un des meilleurs juriscons. de son temps, mérita le surnom de *Judicieux* qui lui fut donné dans les tribunaux, et mourut en 1603. Ses *OEuvres* (lat. et franç.) ont été recueillies, Paris, 1666, 2 vol. in-fol.; Bordeaux, 1703, 2 vol. in-fol.; cette édit. est la plus complète. On n'y trouve pas cependant le recueil de ses poésies, *Poemata*, Nevers, 1599, in-8, très rare. — Un autre Coquille (Jean), parent du précédent, qui latinisa son nom en celui de *Coquillatus*, est auteur d'un recueil d'*Élégies lat.*

CORAM (Thomas), Anglais, né vers 1668, capit. d'un navire marchand, fit le plus noble usage de la fortune qu'il avait amassée dans le commerce, en fondant à Londres l'hôpital des Enfants-Trouvés, où il fut enterré après sa mort, arrivée en 1751. Il avait créé, dans l'Amérique-Septentrionale, un établissement destiné à l'instruction des jeunes filles. Hogarth a reproduit les traits de ce philanthrope.

CORAS (Jean), jurisconsulte, né à Toulouse, en 1513, professa le droit à Angers, Orléans, Paris, Padoue, Ferrare, devint chancelier de la reine de Navarre et conseiller au parlement de Toulouse. Ayant été un des prem. à embrasser le parti des réformés, on l'accusa d'avoir voulu leur livrer cette ville en 1562, et il fut mis en prison. Les protecteurs qu'il conservait à la cour le firent mettre en liberté et réintégrer dans ses charges; mais lorsque le massacre de la St-Barthélemi fut connu à Toulouse, on l'arrêta de nouveau, et il fut pendu avec deux autres conseillers le 3 oct. 1672. Ses ouvrages de droit avaient été recueillis à Lyon, 1556-58; ils ont été réimpr. Wittemberg, 1603, 2 vol. in-fol. On lui doit en outre plus. opuscules qui ne se trouvent point dans le recueil de ses *OEuvres*, entre autres : *Commentaire sur l'arrêt rendu contre le faux Martin-Guerre*, Paris, 1565, souv. réimpr., et une trad. des douze *Règles de conduite* de Pic de La Mirandole. — Coras (Jacq.), parent du précéd., né à Toulouse vers 1630, prit d'abord le parti des armes; puis, cédant aux instances de son père, abjura la doctrine de Calvin en 1664, quitta le service, étudia la théol., devint ministre, et mourut en 1677. On a de lui plusieurs poèmes dont les sujets sont tirés de la Bible, et qu'il a réunis sous le titre d'*OEuvres poétiques*, Paris, 1665, in-12 : c'est du plus connu de ces poèmes que Boileau a dit :

> Le Jonas inconnu sèche dans la poussière.

Plus. *Tr. de controverse*, et *Vita J. Corasii senatoris*, Montauban, 1673, in-4.

CORAY (Adamante), célèbre helléniste et philologue, né en 1748 à Smyrne, fils d'un négociant et destiné lui-même au commerce, fut, après quelq. études très imparfaites, envoyé en 1772 à Amsterdam, pour y apprendre, non la grammaire, mais les élém. de sa profession; mais telle était sa passion pour l'étude, que ses loisirs assez courts lui suffirent pour acquérir des connaissances étendues dans les lettres et les sciences. De retour à Smyrne, il obtint de ses parents la permission de venir étudier la médec. à Montpellier; il y reçut le doctorat en 1786, et se rendit à Paris au moment où la révolution était sur le point d'éclater. Tout entier à ses études, vivant au milieu de ses livres et de quelq. amis, il y resta complétement étranger. Son édit. des *Caractères* de Théophraste, 1799, in-8, commença la gr. réputation dont il a

joui comme critique et comme philol.; celle du *Traité des airs, des eaux et des lieux*, d'Hippocrate, avec une trad. franç., 1800, fut jugée digne d'un des prix décennaux. Ce fut vers le même temps que Coray composa div. ouvr. destinés à réveiller dans ses compatr. l'amour de la nationalité, et qui plus tard contribuèrent à l'affranchissem. de la Grèce, pour leq. il n'avait cessé de faire des vœux, mais dont il n'espérait pas d'être le témoin. En 1805 il fut chargé, concurremm. avec des savants franç., de préparer une trad. de la *Géographie* de Strabon, qui n'a été terminée qu'en 1819. La même année 1805, il publia le prospectus d'une *Collection des classiques grecs*, qui contient la meilleure édit. d'*Isocrate, Plutarque, Strabon*, la *Politique* et la *Morale* d'Aristote, les *Mémorables* de Xénophon, avec le *Gorgias* de Platon et le *Discours* de Lycurgue contre Isocrate, 16 vol. in-8. Dans le même temps il fit paraître la *Bibliothèque grecque*, 9 vol. Coray mourut à Paris en 1833.

CORAZZI (Hercule), bénédictin de la congrégation du mont Olivet, né à Bologne en 1689, professa la science de l'analyse, l'algèbre et la théorie des fortifications à l'université de Bologne puis les mathémat. transcendantes à Turin, où il mourut en 1726. Il était membre de l'institut de Bologne, et de l'acad. des *Ingegnosi*. Il a laissé : *Dissertationes III* (sur des sujets de physique, d'archéologie et de médecine), Bologne 1717. — *De inondatione Rheni* (le *Reno*, rivière qui passe à Bologne) *ecloga*, ibid., 1718. — *Dissertatio ad M. Mercati metallothecam*, ibid., 1719. — *Éloge de C. Lignani* (en ital.), ibid., 1720. Il a aussi publ. *l'Architettura militare di F. Marchi*, *difesa dalla critica di Al. Mallet*, ibid., 1720. — Des *Discours académiques*, des *Poésies lat.*, etc., insérées dans les rec. du temps ou impr. séparém.

CORBEIL (Gille de). — V. Ægidius.

CORBEIL (Pierre de), professeur en théologie, archevêq. de Sens, mort en 1222, a laissé : *Petri de Corbellio satyræ adversùs eos qui uxores ducunt*, conservé MS. à la biblioth. roy.

CORBET (Richard), théologien et poète anglais, né dans le comté de Surrey, fut doyen de l'église du Christ, évêque d'Oxford, puis de Norwick, et mourut en 1635. Le rec. de ses poésies, très estimées des Anglais, a été publié sous ce titre : *Poetica stromata*, 1648, in-8; la 2e édit., 1672, in-12, est augm. de quelq. pièces.

CORBIAC ou CORBIAN (Pierre de), poète provencal, né à Corbian vers la fin du 13e S., est aut. de deux pièces qui se trouvent dans les MSs. de la biblioth. roy. Raynouard en a publ. une dans le *Choix de poésies*, IV, 465, et donné d'assez longs fragm. de la 2e, V, 310. Elle est intit. : *le Trésor*, et se compose de 840 vers de douze syllabes, tous sur la même rime *ens*. Pierre y donne des détails sur sa famille; le trésor qui donna son nom à la pièce est la science que l'aut. avait acquise dans la grammaire et les arts dits libéraux. Ce passage est fort curieux.

CORBICHON (Jehan), religieux augustin, chapelain du roi Charles V, traduisit du lat. en franç., par ordre de ce prince, en 1372, le *Livre des propriétés des choses;* cette trad. fut revue, corrigée et publ. par un autre religieux augustin, Pierre Ferget, sous ce titre : *le grand Propriétaire*, Lyon, S. D., in-fol.; il en existe un grand nombre d'éditions, devenues rares, et c'est leur principal mérite. L'original a pour titre : *de Proprietatibus rerum* (*v.* Barth. Glanville).

CORBIÈRE (Pierre de), anti-pape, élu en 1328, sous le nom de Nicolas V, né à Corberia (Abruzze), s'était marié dans sa jeunesse, et avait délaissé sa femme pour entrer dans l'ordre des Frères mineurs. Louis de Bavière le fit élire, non par les cardinaux, mais par le peuple, pour l'opposer à Jean XXII qui négociait avec les princes de l'Allemagne pour faire élire un nouvel empereur. Louis, obligé de quitter Rome, y revint bientôt couronner l'anti-pape qui le consacra à son tour et le confirma dans sa dignité impériale. P. de Corbière, dont le sort était désormais attaché à celui de l'empereur, quitta Rome en même temps que lui, et se réfugia d'abord à Pise, où il excommunia Jean XXII; mais obligé quelques jours après de prendre la fuite, et prévoyant qu'il serait tôt ou tard découvert, il revint à Pise d'où il écrivit au pape une lettre pleine de soumission et partit pour Avignon. Il y parut en consistoire public dev. le pape et le sacré-collège, fit une abjurat. publique, la corde au cou, et fut enfermé dans une prison, où il mourut pénitent en 1336.

CORBIN (Robert), sieur de Boisserau, poète français du 16e S., est aut., suivant Lacroix-du-Maine, d'un *Tr. en vers de la poésie et des poètes*, dédié à Ronsard, et d'un poème intit. : *le Songe de la Piaffe*, Paris, 1574, in-4.

CORBIN (Jacques), littérat., né en Berri vers 1580 fut avocat au parlement de Paris, puis conseiller du roi et maître des requêtes ordinaire de la reine Anne d'Autriche, et mourut en 1653. Boileau le cite dans son *Art poétique* avec les auteurs les plus obscurs :

> On ne lit guère plus Rampale et Ménardière,
> Que Maignon, du Souhait, Corbin et Lamorlière.

Les ouvrages de J. Corbin justifient pleinem. l'assertion du satirique; nous nous bornerons à indiquer les suiv. : *Les Amours de Philocaste*, Paris, 1601, in-12.— *La Vie et miracles de Ste Geneviève*, poème, 1632, in-8. — *La Ste Franciade, ou Vie de St François*, poème, 1634, in-8. — *La Vie de St Bruno*, Poitiers, 1647, in-fol., avec l'*Histoire des Chartreux; le Triomphe de J.-C. au très St-sacrement;* une traduct. de la *Bible*, Paris, 1643, 8 vol. in-16. Corbin eut un fils qui suivit la carrière du barreau, et dont Boileau parle plus favorablem.

CORBINELLI (Jacques), littérat., né à Florence dans le 16e S., vint à Paris au temps de Catherine de Médicis, dont il était allié, et qui le plaça auprès du duc d'Anjou, son fils, pour surveiller son éducation. Corbinelli fut lié avec le chancelier de L'Hôpital, et se rendit utile à Henri IV, en l'informant secrètement de ce qui se passait à Paris sous

la Ligue. On lui doit les éditions de plus. ouvrages qu'il faisait imprimer à ses dépens, entre autres : le *Corbaccio*, de Boccace, avec notes, 1569, in-8. — Le *Consigli e avvertimenti*, 1576, in-4. — Le traité du Dante, *della volgare Eloquenza*, Paris, 1577, in-8.—*La Bella mano*, de J. de Conti, avec d'autres poésies, ibidem, 1589, 1595, in-12. — *L'Éthique*, d'Aristote, abrégée de Brunet, Lyon, 1568, in-4. — Corbinelli (Jean), petit-fils du précédent, secrétaire des commandem. de la reine Marie de Médicis, mort à Paris en 1716 plus que centenaire, était recherché dans les meilleures sociétés pour l'enjouem. de son esprit. Les lettres de Mme de Sévigné renferment plus. détails sur cet aimable épicurien, dont on a les ouvr. suiv.: *Extraits de tous les beaux endroits des ouvr. des plus célèbres aut. de ce temps*, Amsterdam, 1681, 5 vol. in-12. — *Les anciens historiens latins réduits en maximes*, 1694, in-12. — *Hist. généalogique de la maison de Gondi*, 1705, 2 vol. in-4. Il a laissé MS. : *Tacite réduit en maximes*, 2 vol. in-4, à la biblioth. particul. du roi.

CORBINIEN (St), né à Châtres, près de Paris, dans le 7e S., vécut pend. 14 ans dans une cellule autour de laquelle sa réputation attira de nombr. disciples qu'il soumit à une règle commune ; il les quitta pour se rendre à Rome. Le pape Grégoire II, ayant connu son mérite, le nomma évêq., et l'envoya prêcher l'évangile en Bavière. Il mourut à Freisingen en 730. Sa *Vie* a été écrite par Aribon, son 2e successeur sur le siége de Freisingen.

CORBULON (Cnéius-Domitius), général romain sous les règnes de Claude et de Néron, commanda les légions de la Basse-Germanie, contint par sa prudence et sa valeur les Barbares qui menaçaient d'envahir les Gaules, et fut envoyé plus tard en Arménie pour conduire la guerre entreprise contre Tiridate. Après avoir rétabli le roi Tigrane sur le trône d'Arménie et contraint les Parthes à demander la paix, Corbulon, instruit que Néron avait ordonné sa mort, se perça de son épée en disant : « Je l'ai bien mérité; » l'an 67 de J.-C. Il avait composé des mémoires milit. dans le genre des *Comment. de César ;* mais cet ouvr. s'est perdu.

CORCUD, fils de Bajazet II, fut appelé à gouverner l'empire othoman pendant l'absence de son père, alors en pélerinage à la Mekke A son retour il lui remit les rênes du gouvernement, et se retira dans l'Asie-Mineure où sa résidence était fixée. Sélim, autre fils de Bajazet, ayant contraint ce faible prince à lui céder le trône, et voulant se débarrasser d'un compétiteur d'autant plus dangereux qu'il avait déjà exercé l'autorité suprême, et que les esprits étaient disposés en sa faveur, fit étrangler Corcud l'an 113 (919 de l'hégyre).

CORDARA (Jules-César), jés., né à Alexandrie (Piémont) en 1704, l'un des meilleurs poètes latins qu'ait produits la société, prit l'habit à Rome en 1718, prof. les humanités et la philos. avec succès pendant plus de vingt ans ; fut en 1742 chargé de continuer l'histoire de la société; lors de sa suppression revint dans sa ville natale, où l'académie des *Immobiles* le nomma son président perpétuel. Il mourut en 1784. Ses compatriotes lui ont érigé une statue. Écriv. spirituel et élégant, ses *opere latine et italic.* ont été recueillis à Venise, 1804, 1805, in-4, précéd. de sa *Vie* écrite en lat. par un de ses anciens confrères, le P. Buchetti. Le prem. vol. contient l'*histoire*, en latin, de Ch. Stuart, le prétendant, et de son expédition en Écosse. Le 2e l'*histoire*, également en latin, du collége germanique. Le 3e les *oraisons funèbres*, les *panégyriques* et les *poésies latines*, parmi lesquelles il faut remarquer les quatre satires contre les faux sav. : *L. Sectani de totâ græculorum hujus ætatis litterat.*, qui firent tant de bruit lors de leur publication ; et le 4e enfin, *les poésies ital.*, etc. C'est à Cordara que l'on doit le 6e vol. de l'histoire des jésuites, 1750, in-fol., et il en a laissé la suite jusqu'à la suppression de la société. Caucellieri possède ses MSs.

CORDAY D'ARMANS (Marie-Anne-Charlotte), héroïne célèbre, naquit en 1768 à St-Saturnin, près de Séez : elle avait 25 ans lorsqu'elle conçut et exécuta le projet de frapper sinon le plus redoutable, du moins le plus odieux des tyrans qui dominaient alors sur la France. Arrêtée à l'instant même où elle venait de mettre un terme aux crimes et à la vie de Marat, elle fut conduite au tribunal révolution., et pendant l'instruction de son procès, auquel on affecta d'apporter toutes les formes juridiques, elle développa le plus noble courage. Il ne se démentit point à l'échafaud, où sa pudeur fut seule alarmée, lorsqu'on lui arracha le vêtem. dont était entouré son beau cou, que la hache frappa le 17 juill. 1793.

CORDEMOY (Géraud de), membre de l'Acad. franç., né à Paris au commencem. du 17e S., était avocat; son discours sur la nature de l'âme d'après les principes de Descartes, le fit connaître de Bossuet, qui lui procura la place de lecteur du dauphin ; il fut admis en 1675 à l'Acad., où il succéda à Balesdens, et mourut en 1684. On lui doit : *Histoire de France depuis le temps des Gaulois et le commencement de la monarchie, jusqu'en* 987, Paris, 1685-89, 2 vol. in-fol., ouvr. qui n'est pas sans mérite. — *Le Discernem. du corps et de l'âme, en six discours*, Paris, 1666, in-12. — *Discours physique de la parole*, 1668, in-12. — *Lettre sur le système de Descartes, touchant les bêtes*, Paris, 1668, in-4. — *Traité de métaphysique, d'histoire, de politique*, etc., Paris, 1691, in-12; ces divers morceaux ont été recueillis, Paris, 1704, in-4. — Cordemoy (Louis-Géraud de), fils du précéd., né à Paris en 1651, s'appliqua principalem. à l'étude des controversistes, fit plus. missions en Saintonge, et mourut en 1722. Il avait été chargé par Louis XIV de continuer l'*Histoire de France,* commencée par son père; mais cette suite est restée en MS. On a de lui plus. écrits, entre autres : *Récit de la Conférence du diable avec Luther, fait par Luther lui-même*, etc., avec des notes, Paris, 1681, in-12. — *Lettres contre Jurieu*, ibid., 1689, in-4. — *Traité de l'invocat. des saints,* 1686, in-12. — *Traité de l'eucharistie*, 1687, in-12. — *Tr. contre les soci-*

niens, 1696, in-12. — *L'Éternité des peines prouvée*, 1697, in-12.

CORDERO (Jean-Martin), trad. espagnol, né à Valence vers 1520, acheva ses études à l'univers. de Louvain, et, après avoir reçu ses grades dans la faculté de théol., revint dans sa patrie précédé de la réputation que lui avait acquise ses différ. ouvr., notamment une belle traduct. en vers de la *Christiade* de Vida. Bon humaniste et bon poète, il reçut de ses compatriotes l'accueil que méritait ce double titre, et fut pourvu de quelq. bénéfices. Nommé en 1580 curé de Ste-Catherine de Valence, il fut la victime de son zèle dans l'incendie qui détruisit cette église le jeudi-saint de l'ann. 1584. Ne consultant que son courage, il s'élança dans les flammes pour en retirer le St-sacrem., et mourut quelq. semaines après de ses brûlures. On lui doit des traduct. estimées des *Fleurs* de Sénèque, de *Josèphe*, d'*Eutrope*, du *Promptuaire des médailles*, de Rouillé. Le seul opusc. original que l'on connaisse de lui est *la Mañera de escrivir en castellano o para corregir los errores generales en que todos casi y errare*, Anvers, 1556, in-8.

CORDES (Simon de), navigateur hollandais, fit partie, en qualité de vice-amiral de l'expédition commandée par J. de Mahu, et destinée à tenter la route des îles Moluques par le détroit de Magellan. Mahu étant mort pendant la traversée, Cordes le remplaça dans le commandem. Il entra dans le détroit de Magellan, le 6 avril 1599, et y fut retenu pendant 5 mois par des temps affreux. Plus tard ses vaisseaux furent dispersés; deux furent pris par les Espagnols et les Portugais; celui qu'il montait disparut, et l'on n'a jamais su ce que ce bâtim. était devenu. La relat. de cette malheureuse expédit. se trouve dans les *Grands voyages* de De Bry et dans plusieurs autres recueils.

CORDES (Jean de) *Cordesius*, littérat., né en 1570 à Limoges, fut chanoine de cette ville, et mourut en 1642. Il a publié une *Dissertation sur St Martial de Limoges*, insérée dans le t. Ier de la *Vie* de ce saint, par Bonav. de St-Amable, et en lat. dans les bollandistes; *Hincmari opuscula*, etc., Paris, 1615, in-8. — *Georgii Cassandri opera*, ib., 1616, in-fol. — *Histoire des troubles du royaume de Naples* en 1480, trad. de l'ital., ib., 1607, in-8. — *Histoire des différ. entre Paul V et la républ. de Venise*, trad. de Fra-Paolo, ibid., 1628, in-8. — Cordes (Denis de), parent du précéd., avocat, puis conseiller au Châtelet de Paris, mort en 1642, fut l'ami de St Vincent de Paul, et l'aida beauc. dans l'établissem. de St-Lazare. Sa *Vie* a été écrite par Godeau, évêque de Grasse, Paris, 1645, in-12.

CORDIER (Michel-Martial), conventionnel, était juge-de-paix de Coulommiers lorsqu'il fut nommé député de Seine-et-Marne à la convention. Dans le procès du roi, il vota la mort sans appel et sans sursis; mais d'ailleurs il ne se fit point remarquer dans cette longue et mémor. session, à la fin de laq. il rentra dans l'obscurité la plus complète. Ayant pend. les *cent-jours* accepté des fonctions publ., il fut privé de l'amnistie et se réfugia dans les Pays-Bas. Il mourut à Bruxelles en 1824, laiss. MS. un *Essai hist. et topogr. sur la ville de Coulommiers*, in-4, avec pl.

CORDONNIERS ET TAILLEURS (ordre des Frères). — V. Buche (Henri).

CORDOVA (François-Hernandez de), riche colon de l'île de Cuba, eut le commandement d'une flottille qui partit de la Havanne en 1517 pour aller faire des découv. à l'ouest. Cette expédit. ne fut pas heureuse, et Cordova mourut dix jours après son retour à la Havane. — Cordova (Alphonse de), astronome et médecin, né à Séville dans le 15e S., compléta et corrigea le fam. almanach perpétuel d'Abraham Zacuth, qu'il fit imprim. en 1496, in-4. On a de lui des *Tables astronomiques* (en latin), Venise, 1517, in-4. — Cordova (Fernandez), né à Cordoue, dans le 16e S., est aut. d'un livre devenu très rare, qui a pour titre : *Didascalia multiplex*, Lyon, 1615, in-8. — Cordova (Juan de), est aut. d'un roman de chevalerie intit. : *Hist. del valosoro cavallero Lydamor de Escocia*, Salamanque, 1539, in-fol.

CORDUS (Aulus-Crémutius), sénateur sous Auguste et Tibère, avait écrit l'*Histoire des guerres civiles de Rome*. Séjan l'accusa devant le sénat du crime de lèse-majesté pour avoir loué dans cet ouvr. Brutus et Cassius. Certain d'être condamné, il prévint le jugement en se donnant volontairem. la mort. Tibère fit brûler publiquem. tout ce qu'on put découvrir des écrits de cet homme vertueux, dont Tacite et Sénèque ont fait l'éloge.

CORÉAL (Franç.), voyageur espagnol, né à Carthagène en 1648, quitta sa patrie à l'âge de 18 ans, entraîné par son goût pour les courses aventureuses; il vit les Antilles, la Floride et le Mexique, et suivit quelque temps les flibustiers anglais dans leurs expédit. De retour en Espagne en 1684, il se rembarqua dès l'année suiv. pour le Brésil, dont il eut l'occasion de voir les parties intérieures alors presque inconnues. Il quitta le Brésil pour aller au Pérou qu'il parcourut dans tous les sens, ainsi que toutes les contrées adjacentes, et revint en 1707 à Carthagène, où il mourut. L'original espagnol des *Voyages* qui portent son nom est inconnu; mais on en a une trad. franç., Amsterdam, 1722, 3 vol. in-12. C'est une lecture très intéressante.

CORELLA (Alphonse de), méd., né dans la Navarre, probablem. dans la petite ville dont il prit le nom, suivant l'usage des lettrés de son temps, professa son art avec une grande réputat. à l'univ. d'Alcala, revint dans sa patrie exercer la médec., et tant à Corella qu'à Tarragone, où il demeura quelq. temps, composa des ouvr., dont les princip. sont : *Secretos de filosofia, astrologia y medicina, y de las quatro matematicas ciencias*, etc., Valladolid, 1546, in-fol. — *De arte curativá lib. IV*, Estella, 1555, in-8. — *Annot. in omnia Galeni opera*, Saragosse, 1565, in-fol. — *Catalogus auctorum qui post Galeni œvum et Hippocrati et Galeno contradixerunt*, Valence, 1589, in-12. — J. de Corella, capucin navarrois, mort en 1699, prédicateur du roi d'Espagne Charles II, est aut

d'un grand nombre d'ouvr. dont les plus connus sont : *Conférences morales* (en espagnol), 3 vol. in-fol., qui ont eu dix édit.; et *Devoirs du confesseur*, Madrid, 1742, 24e édit. — CORELLA (Jérôme RUIZ de), marquis d'Almenara, a laissé : *Teatro y descripcion del mundo y del tiempo*, Anvers, 1614.

CORELLI (ARCANGELO), célèbre violon, fut d'abord au service du duc de Bavière ; et, de retour en Italie, s'établit à Rome, où son rare talent d'exécution ne tarda pas à le faire connaître. Le card. Ottoboni le nomma direct. de sa musique, et lui donna un logem. dans son palais, où il mourut en 1713. Ses différentes composit., *Sonates*, *Airs de ballets*, *Fugues* et *Concerto*, ont été très utilement consultées par ses success., qui ne se sont fait aucun scrupule de s'approprier ses idées. Le *Dictionn. des musiciens* offre plusieurs anecdotes sur Corelli.

CORENZIO (BÉLISAIRE), célèbre peintre du 17e S., Grec de nation, élève du Tintoret et imitateur du Josepin, est surtout remarquable par la promptitude de son exécution et l'abondance de ses idées : on peut en juger par l'immense composit. du miracle de *la Multiplicat. des pains*, qu'il termina en 40 jours. Il excellait à peindre les fresques, et les tableaux en ce genre qui lui font le plus d'honneur sont ceux de la chapelle de St-Janvier, à la Chartreuse de Naples, où il eut à rivaliser avec Caracciolo. Il mourut en 1643. C'est à lui qu'on impute les mauvais traitements que le Dominiquin ainsi que les peintres étrangers les plus célèbres essuyèrent à Naples.

CORINNE, surn. *la Muse lyrique*, né à Tanagre, ville de Béotie dans le voisinage de Thèbes, était contempor. de Pindare, sur qui elle remporta cinq fois le prix aux jeux de la Grèce, quoiqu'elle fût très inférieure à ce poète en toutes manières. Pausanias insinue que sa beauté fit pencher de son côté la balance des juges. Elle avait composé cinq livres de poésies épiq., des cantiques, des épigrammes, et plus. liv. de métamorphoses. De tous ces ouvr. il ne reste que quelq. *fragm.* recueillis par Fulvius-Ursinus et par Chrétien Wolf, dans les *Poetriarum octo fragment.*, Hambourg, 1734, in-4. Burette a donné des *Recherches sur Corinne*, *Mém. de l'acad. des inscript.*, XIII, 223.

CORIO (BERNARDIN), historien, né en 1459 à Milan, d'une famille patricienne, fut chargé d'écrire l'hist. de sa patrie par le duc Ludovic Sforce, qui lui facilita tous les moyens de remplir cette tâche, et mourut en 1519. L'édition la plus recherchée de son *Histoire* est celle de Milan, 1503, in-fol. On trouve à la suite les *Vies des empereurs* dep. César à Frédéric-Barberousse, égalem. écrites en ital. La collect. des *Orazioni in materia civile* de Remigio, 1561, in-4, contient quelq. disc. de Corio. Ses autres ouvr. sont perdus. — Charles, son neveu, s'occupa également de travaux histor., et a laissé un *Tableau de la ville de Milan*.

CORIOLAN (CAÏUS-MARCIUS, surn.), Romain d'une famille patricienne, assista comme simple soldat au siége de Corioles, capitale des Volsques, dont l'attaque était conduite par le consul T. Posthumius-Cominius, l'an de Rome 261 (493 av. J.-C.), et décida le succès de l'entreprise par son intrépidité : le nom de *Coriolan*, un cheval, et un prisonnier qu'il remit sur-le-champ en liberté, furent les seules récompenses qu'il voulut accepter pour un tel service. Condamné deux ans après comme séditieux à un bannissement perpétuel, il reparut aux portes de Rome à la tête des Volsques, après avoir repris les places que ceux-ci avaient perdues. Le sénat envoya pour le fléchir deux députations qu'il refusa d'entendre; mais il ne put résister aux larmes de Véturie, sa mère, et de Volumnie, sa femme ; il posa les armes, et encourut ainsi l'inflexible ressentim. des Volsques, qui le livrèrent au supplice vers 490 av. J.-C. Rome fit élever, à la demande de ses libératrices, un temple *à la Fortune des femmes*, au lieu même où Véturie avait fléchi la colère de son fils, et les dames romaines obtinrent du sénat la permission de porter pend. dix mois le deuil de Coriolan. Il existe plusieurs tragédies dont Coriolan est le sujet; la plus connue est celle de La Harpe. Long-temps auparavant Shakespeare avait choisi ce héros pour le sujet d'un de ses drames histor.

CORIOLAN (CHRISTOPHE), dessinateur et grav. en bois, né vers 1540 à Nuremberg, passa jeune en Italie, et s'établit à Venise, où il grava plus. estampes, et notamment les portraits des peintres pour les *Vite* de Vasari, de l'édit. de 1568, si recherchée des amateurs pour cette raison. Il se retira sur la fin de sa vie à Bologne, où il mourut vers 1600. — Barthélemi, son fils et son élève, né à Bologne en 1590, se perfectionna dans le dessin à l'école du Guide, grava en bois une foule de sujets d'après ce maître, les Carrache, Vanni, et Paul Macci. Le pape Urbain VIII, auquel il dédia quelques-unes de ses estampes, le fit chevalier de Lorette, titre qu'il prend au bas de son *St Jérôme*, d'après le Guide, daté de 1636. Cet artiste mourut en 1654. Il entendait bien le clair-obscur, et l'on estime ses morc. de ce genre, qu'il gravait ordinairement sur trois planches de bois. Le plus connu de ses ouvrages est *Jupiter foudroyant les Géants* (en quatre feuilles).—Jean-Bapt. CORIOLAN, second fils de Christophe, né à Bologne en 1595, élève de J.-L. Valesio, a surtout réussi dans les tailles en bois, et a beaucoup travaillé d'après le Guide et Louis Carrache. On a de lui plus. portr. des hommes célèbres de son temps.

CORIPPUS (FLAVIUS-CRESCONIUS), poète lat. du 6e S., Africain de naissance, était évêque; mais on ignore le siége qu'il occupait. Son style se rapproche beauc. de celui des auteurs du siècle d'Auguste, dont il avait fait son unique étude, et les critiques pensent que parmi les poètes chrét. on en trouverait à peine un qui lui soit préférable. Son princip. ouvrage est : *De laudibus Justiniani minoris*, etc., poème en IV liv., publié pour la première fois, Anvers, 1581, in-8, avec *Fragmentum panegyrici in Justinum minorem*. Ce poème a eu plusieurs édit. estimées : la plus récente est celle de Jæger dans

les *Panegyrici veteres*, Nuremberg, 1779, in-8. Un autre poème de Corippus que l'on croyait perdu : *Johannidos, seu de bellis libycis lib. VII*, a été publié par P. Mazzuchelli, Milan, 1820, in-4. Cet ouvrage, peu import. comme composit. poétique, a un grand intérêt pour l'histoire.

CORK (Richard BOYLE, comte de), surnommé *le Grand Comte*, né en 1566 au comté de Kent, étudia les lois, embrassa la carrière de l'administration sous le règne d'Élisabeth, puis celle des armes pendant les premiers troubles d'Irlande, et mourut en 1645, comblé de faveurs par Charles Ier. Mme de Genlis a fait du comte de Cork le héros d'une de ses nouvelles. — Richard Boyle, comte de Cork, fils aîné du précéd., qui avait eu de sa 2e femme 15 enfants, dont plus. se distinguèrent, naquit en 1612 à Yonghall, et fut, ainsi que son père, l'un des plus fidèles servit. de Charles Ier. Nommé lieutenant du district occidental du comté d'York par Charles II, au rétablissement duquel il avait contribué, il se démit de cet emploi sous Jacques II, et mourut en 1698.

CORMAC-CASS, prince irlandais au 3e S., était le 2e fils d'Oiliol-Olum, premier roi de Momonie. — Cormac (Marc-Culinan), roi de Momonie et év. de Cashel en Irlande, issu d'Angus, roi de Momonie, commença à régner en 901, et mourut à la bataille de Moy-Albe en 908. La bibliothèque bodléienne posséde en MS. une chronique de ce prince en vers irlandais sous ce titre : *Psautier de Cashel.*

CORMATIN-DESOTEUX (Pierre-Marie-Félicité, baron de), né vers 1750 en Bourgogne, fut employé dans les bureaux des affaires étrangères, puis chargé de miss. en Angleterre et en Portugal. Lors de la guerre d'Amérique, il accompagna M. de Viomesnil aux États-Unis, comme aide-de-camp, et devint officier d'état-major du général Rochambeau. Comme la plupart des officiers qui avaient servi dans cette guerre, il revint en France avec des idées de réforme et se montra d'abord partisan de la révol.; mais après le 10 août 1792, il passa dans la Vendée, et signa comme major-général de Puisaye, l'acte de pacificat., en 1794. Arrêté peu de temps après, il fut détenu sous div. prétextes jusqu'à l'établissement du consulat, et vint alors habiter près de Lyon, où il mourut en 1812. Cormatin passe pour le véritable auteur du *Voyage du ci-devant duc du Châtelet en Portugal*, etc., publ. avec des notes par J.-F. Bourgoing, 1798, 2 vol. in-8.

CORMILIOLE (Pierre-Louis), né en 1739 à Paris, où il mourut en 1822, avait embrassé l'état ecclésiastique; mais il se maria pendant la révolution. Nous citerons de lui la trad. des *OEuvres de Stace*, 2e édit., Paris, 1820, 5 vol. in-12.

CORMIS (François de), avocat au parlem. d'Aix, sa patrie, né en 1639, mort en 1734, à 95 ans, fut l'éditeur des *OEuvres* de Scip. Duperrier, son oncle, et laissa sur diverses matières de droit des *Consultat.*, Paris, 1735, 2 vol. in-fol. Cette compilation était très estimée des jurisconsultes.

CORMONTAIGNE, l'un des plus habiles disciples de Vauban, entré dans le corps du génie en 1713, y parvint de grade en grade jusqu'à celui de maréchal-de camp, et mourut en 1752; il avait fait les siéges les plus mémorables de 1713 à 1745, et perfectionné le système de fortification créé par son maître. C'est sous sa direction et sur ses plans que furent construits les grands ouvrages ajoutés aux places de Metz et de Thionville. Bayard, capitaine du génie, a publié d'après les MSs. de Cormontaigne : *Mémorial pour l'attaque des places*, etc., Paris, 1806, in-8. — *Mémorial pour la défense des places*, etc., 1806, in-8.—*Mémorial pour les fortifications permanentes et passagères*, 1809, in-8; ces trois ouvrages, réimprimés en 1815 et 1825, ont été réunis sous le titre d'*OEuvres* de Cormontaigne.

CORNARIUS (Jean), médecin, né à Zwickau en 1500, se rendit très habile dans les langues anc., et fit différents voyages pour se procurer les traités des médecins grecs, alors très rares. Ayant eu le bonheur de trouver à Bâle la première édit. d'Hippocrate, imprimée par Alde-Manuce en 1526, il resta près d'un an dans cette ville pour lire et relire ces admirables ouvrages que le scientifique charlatanisme des modernes ne fera jamais oublier; il alla pratiquer ensuite son art à Marpurg, à Northausen, à Francfort, puis à Zwickau. Nommé professeur à Marpurg, puis enfin à Sena, il y mourut en 1558. Outre des traduct. latines d'Hippocrate, Aëtius, Éginète, d'une partie de Galien, et de quelq. écrits des philos. et des PP. grecs, entre autres du *Sacerdoce* de St Chrysostôme, des *OEuvr.* de St Basile, et d'une partie de St Épiphane, on a de lui des éditions d'Hippocrate (en grec), 1538, in-fol.; des *Præceptiones de re rusticâ*, Bâle, 1538, in-8, etc. Il est auteur de quelques traités de médec. qui ne méritent pas une mention spéciale. E.-G. Baldinger a publié : *Programm. III de Jano Cornario*, Iéna, 1770, in-4. — Diomède, son fils, archiatre ou premier médecin de l'empereur Maximilien II, dont il reçut des titres de noblesse, avait occupé assez long-temps une chaire de médecine à l'univ. de Vienne. On a de lui un recueil de *Consultations* en latin, publié à Leipsig, 1599, in-4, et un *Éloge funèbre* de Wolfgang Lazius, qui parut la même année.

CORNARO, famille patricienne de Venise, qui a donné trois doges. Le premier, Marc Cornaro, fut élevé à cette dignité en 1635, après avoir été chargé de plusieurs ambassades importantes; il acheva de soumettre l'île de Crête, qui s'était révoltée sous son prédécesseur, et mourut en 1368. Les histor. vénitiens vantent son éloquence.—Cornaro (Jean), succéda en 1625 à F. Contarini, et mourut en 1629. C'est sous son règne que le conseil des Dix fut dépouillé du pouvoir qu'il s'était arrogé d'annuler les décrets du grand-conseil. — Cornaro (Jean II), succéda en 1709 au doge L. Mocenigo. Quelques années après, les Turks s'emparèrent de la Morée et des places qui restaient encore aux Vénitiens dans l'île de Candie; mais le traité de Passarowitz, en 1718, fixa d'une manière honorable les frontières

vénitiennes vis-à-vis des Turks. J. Cornaro mourut en 1722, âgé de 75 ans.

CORNARO (Catherine), reine de Chypre, arrière-petite-fille du doge Marc Cornaro, épousa, en 1468, Jacques, bâtard de Lusignan, qui s'était emparé dix ans auparavant du trône de Chypre. En faveur de cette alliance, le sénat de Venise, révoquant la sentence d'exil prononcée contre le père de Catherine, la déclara fille de St-Marc. Devenue veuve en 1473, Catherine fut, en 1489, forcée de remettre au sénat tous ses droits sur un royaume qu'elle avait gouverné pendant 14 ans au milieu des orages, et se retira à Venise, où elle mourut en 1510, ayant conservé le titre de reine et une petite cour. L'île de Chypre resta au pouvoir des Vénitiens jusqu'en 1571, que les Turks en firent la conquête.

CORNARO (Louis), célèbre par sa sobriété, né à Venise en 1467, de la même famille, mena dans sa jeunesse une vie extrêmem. dissipée. La crainte de la mort le fit changer de conduite à 40 ans, et dès-lors on le vit adopter un régime alimentaire qui lui rendit promptement la santé, et prolongea son existence jusqu'à une extrême vieillesse, puisqu'il ne mourut qu'en 1566, à près de cent ans. Cornaro, par un sentiment de bienveill. qui lui fait honn., a consigné le résultat de ses expériences diététiques dans un écrit intit. : *Discorsi della vita sobria*, Padoue, 1558, in-4. Cette édit. *princeps* ne contient que trois discours : la suivante en renferme quatre. La plus récente est celle que l'on doit à M. Gamba, Venise, 1816, in-8. Cet ouvr. a été traduit dans toutes les langues ; parmi les traductions françaises la meill. est celle de Prémont, sous ce titre : *Conseils pour vivre long-temps*, Paris, 1701, in-12, réimpr. sous celui de : *De la Sobriété et de ses avantages*, 1772, in-12, avec la traduction de l'*Hygiasticon* de Lessius, par La Bonandière. On a de L. Cornaro : *Trattato di acque*, Padoue, 1560, in-4, où il indique les moyens d'entretenir en bon état les lagunes de Venise.

CORNARO PISCOPIA (Lucrèce-Hélène), de la même famille, née à Venise en 1646, apprit l'espagnol, le franç., le lat., le grec, l'hébreu, l'arabe, se livra à l'étude de la philosophie, des mathématiques, de l'astronomie, des belles-lettres, de la musique, et même de la théologie, et reçut solennellement à Padoue la couronne de docteur en philosophie, en 1678. Plusieurs académies s'empressèrent de lui adresser le diplôme d'associé, et sa réputation s'était répandue dans toute l'Europe, lorsqu'elle mourut en 1684, à 38 ans. Le P. Bacchini a recueilli et publié les *OEuvres* de cette dame, en y ajoutant sa *Vie*, Parme, 1688, in-8. Les div. écrits dont se compose ce recueil ne justifient pas les éloges excessifs dont plusieurs écrivains ont comblé l'auteur. Le *Recueil des poésies des femmes célèbres*, publié par Mme Bergalli, contient aussi des vers d'Hélène Cornaro.

CORNARO ou CORNELIO (Flaminio), sénateur vénitien, né en 1693, joignit au mérite d'une vaste érudition les vertus d'un sage, et mourut en 1778. Entre autres ouvr., on a de lui : *Ecclesiæ venetæ antiquis monumentis... illustratæ*, etc., Venise, 1749 et suiv., 18 vol. in-4. — *Creta sacra, sive de episcopis utriusque ritûs, gr. et lat., in insulâ Cretæ*, ibid., 1755, 2 vol. in-4. — *Catharus Dalmatiæ civitas in ecclesiastico et civili statu documentis illustrata*, etc., ibid., 1759, in-4. — *Hagiologium italicum*, Bassano, 1773, 2 vol. in-4. D.-A. Costadoni a publié des *Mém.* sur la vie de Fl. Cornaro, Bassano, 1780, in-8.

CORNAZZANO (Antoine), littérateur célèbre, né vers 1431 à Plaisance, fut admis jeune à la cour du duc Fr. Sforce, dont il célébra les exploits dans la *Sforzéide*, et remplit successivem. à cette cour différentes charges subalternes. A la mort de ce prince, il passa au service de Barth. Coleone, général des Vénitiens. De retour dans sa ville natale en 1745, il fut chargé de différentes missions honorables, et vint en 1480 à la cour de Ferrare, où ses talents lui méritèrent un accueil distingué. Il y passa le reste de sa vie, et mourut vers 1500, laissant un grand nombre d'ouvrages latins et italiens, en vers et en prose, tels que : *Vita di Maria Vergine*, Venise, 1471, in-8, et *Vita di Gesù Cristo*, ibid., 1472, in-8 (deux poèmes dédiés à Lucrèce Borgia). — *De re militari*, Venise, 1493, in-fol. ; Florence, 1520, in-8, etc. On a publié après sa mort un recueil de nouvelles de Cornazzano, sous le titre de : *Proverbii in facetie*, etc., Venise, 1523, in-8, souvent réimpr. L'édit. de Paris, Didot, 1812, in-12, très bien exécutée, n'a été tirée qu'à cent exempl. On peut consulter sur l'auteur *Poggiali, scrittor. di Piacense*, et sur ses ouvr., le *Manuel du libraire*.

CORNEILLE (St), élu pape en 250 ou 251, mort en 252 à Civitta-Vecchia, où il avait été exilé par Novatien, son compétiteur. On trouve deux lettres de ce saint pontife parmi celles de St Cyprien et dans les *Epistolæ romanor. pontif.* de D. Coustant. — Un centurion rom. du même nom, baptisé par St Pierre à Césarée, en l'an 40, est également inscrit à la légende des saints.

CORNEILLE (Pierre), le créateur de l'art dramatique en France, né à Rouen le 6 juin 1606, de Pierre Corneille, maître des eaux et forêts, et de Marthe Le Pesant, fit ses études sous les jésuites, pour lesquels il conserva toujours une extrême reconnaissance, et suivit le barreau sans goût et sans succès. L'amour fit naître et développa son génie poétique. *Mélite*, comédie jouée en 1625, fut la prem. pièce de Corneille, et malgré ses imperfect. elle fit concevoir des espérances qui ne tardèrent pas à se réaliser. Les comédies de Corneille qui suivirent *Mélite*, et que l'on connaît à peine maintenant, sont très supérieures à tout ce que nous possédions alors dans ce genre ; mais le *Cid*, représenté en 1636, fit oublier tout ce que Corneille avait fait jusqu'alors. Le succès de cette pièce fut prodigieux et mérité. Le cardinal de Richelieu, jaloux de toute espèce de gloire, donna l'ordre à l'acad. naissante d'en publier *la critique*, et les observat. de l'acad. ne servirent qu'à faire mieux

apprécier le génie de Corneille. Il n'y répondit que par de nouv. chefs-d'œuvre. Les *Horaces* et *Cinna* parurent en 1639. *Polyeucte*, représenté en 1640, fut immédiatement suivi de la *Mort de Pompée* et du *Menteur*, la prem. bonne comédie, comme le *Cid* avait été la prem. bonne tragédie. Après tant de chefs-d'œuvre, auxquels il faut joindre encore *Rodogune* et *Héraclius*, Corneille n'était pas encore membre de l'Acad. franç.; il n'y fut admis qu'en 1647 en remplacem. de Maynard; la tragédie de *Nicomède* est de 1652. *Pertharite*, représentée l'année suiv., marque sa décadence. La chute de cette pièce le fit renoncer au théâtre; et comme il fallait un aliment à son esprit, ce fut alors qu'il traduisit en vers l'*Imitation de J.-C.* Il regretta le théâtre, eut le malheur d'y reparaître en 1659; mais les pièces qu'il y donna dès-lors sont indignes de l'auteur de *Cinna*, que cependant elles rappellent encore dans quelques scènes. Cachant les plus douces vertus sous une enveloppe un peu rude, Corneille avait fait de sa maison le cercle de toutes ses jouissances : deux ménages y vivaient en commun; les deux chefs étaient frères, couraient la même carrière, et la même mère avait donné le jour à leurs épouses, dont la fortune et les droits étaient restés confondus. Corneille mourut le 1er octobre 1684, doyen de l'Acad. franç., où il eut pour successeur son frère Thomas. La prem. édit. correcte des *OEuvres dramat.* de P. Corneille et de son frère est celle que Joly publia en 1738, 10 vol. in-12. La plupart des suiv. contiennent les *comment.* de Voltaire. La meilleure est celle qui fait partie de la *Collect. des Classiq. franç.* publ. par Lefèvre, 1824, 12 vol. in-8. La statue en bronze du gr. Corneille décore une des principales places de Rouen. On consultera avec fruit sa *Vie* par J. Taschereau, Paris, in-8.

CORNEILLE (Thomas), frère de Pierre, naquit à Rouen en 1625, l'année même de la représentation de *Mélite*. On peut croire que les succès de son frère décidèrent en partie sa vocat. pour le théâtre. Il avait 22 ans lorsqu'il fit représenter sa première comédie, *les Engagem. du hasard*, pièce imitée de Calderon. Encouragé par les applaudissem. du public, il donna plusieurs autres comédies, avant de s'essayer dans le genre tragique. *Timocrate*, sa prem. tragédie, jouée en 1656, eut un succès qu'elle dut à de savantes combinaisons; mais l'intrigue en est romanesque, et le style manque de coloris. Parmi ses autres tragédies, on distingue : *Stilicon*, *Camma* et *Antiochus;* mais ses deux chefs-d'œuvre en ce genre sont *Ariane* et *le comte d'Essex*. La seule de ses comédies qui soit restée au théâtre est *le Festin de Pierre;* c'est, à de légers changem. près, la pièce de Molière mise en vers. Thomas remplaça son frère à l'Acad. franç., où il fut reçu par Racine. Pensionn. de l'académie des inscriptions en 1701, il mourut aux Andelys en 1709, à 84 ans. Outre ses *OEuvres dramatiques*, contenant 42 pièces, plus. fois réimpr., et dont l'édit. la plus complète est de 1722, on citera de lui : *Dictionn. des arts et des sciences, pour servir de supplém. au Dictionn. de l'Acad.*, Paris, 1694, 1720 et 1732, 2 vol. in-fol. — *Les Métamorphoses d'Ovide mises en vers français*, Paris, 1697 et 1700, 3 vol. in-12, traduct. dont St-Ange a profité. — *Observations de l'Acad. franç. sur les Remarques de Vaugelas*, Paris, 1704, in-4. — *Dictionnaire univ. géogr. et histor.*, Paris, 1708, 3 vol. in-fol.

CORNEILLE (Michel), peintre et graveur, né en 1601 à Orléans, élève de Simon Vouet, dont il suivit la manière, fut un des prem. membres de l'académie de peinture dont il devint recteur, et mourut en 1664. Il a gravé plus. estampes à l'eau forte d'après Raphaël et les Carrache. Ses princip. tableaux qui décoraient les églises de Paris, ont été gravés par son fils aîné. — Corneille (Michel), né à Paris en 1642, élève de son père, alla se perfectionner en Italie, où il se forma surtout d'après l'étude des Carrache. A son retour il fut admis à l'acad. de peinture, et attaché à la manufacture *des Gobelins*, surnom qu'on lui donna quel. temps pour le distiguer de son père. Il travailla pour les maisons roy. de Versailles, Meudon, Fontainebleau, etc., et mourut en 1708. On a de lui un assez grand nombre d'estampes d'après les Carrache, ou sur ses propres composit. Huber, *Manuel des curieux*, cite les principales. — Corneille (J.-B.), frère du précédent, né en 1646, fit aussi le voyage de Rome et fut profess. à l'acad. de peinture; il travailla surtout pour les églises de Paris, et mourut en 1695. Il a publ. des *Éléments de peinture pratique*, 1684, in-12. C'est à ses soins que l'on doit en partie la publicat. des plus belles statues de Rome et de Florence, dont il a gravé le plus gr. nombre (*v.* Huber, *Manuel des curieux*).

CORNEJO (Pierre), histor. espagnol, mort en 1618, était en France du temps de la Ligue, dont il se montra zélé partisan; il en a écrit l'*Histoire* depuis 1585 jusqu'en 1590, sous ce titre : *Compendio y breve relacion de la Liga*, Paris, etc., 1590, Madrid, 1592, in-8. On a encore de lui une *Hist. des guerres de Flandre*, trad. de l'espagnol en franç. par Chapuys, Lyon, 1578, in-8.

CORNÉLIE, *Cornelia*, fille du premier Scipion l'Africain, et mère des deux Gracchus (Tibérius et Caïus), eut de son vivant une statue en bronze, avec cette inscript. : *Cornelia, mater Gracchorum.* Le roi Ptolémée, lui ayant fait proposer de l'épouser, elle répondit qu'elle était plus flattée d'être la veuve d'un Romain, que reine d'Égypte.

CORNÉLIE, 1re vestale sous le règne de l'empereur Domitien, fut convaincue d'inceste et enterrée vive. — L'histoire signale deux autres Cornélie, l'une femme de Pompée, l'autre 2e femme de Jules-César, qui prononça son *Oraison funèbre* au Forum.

CORNELIS (Corneille), peintre, né en 1562, à Harlem, où il mourut en 1638, y avait reçu les prem. leçons, et s'était ensuite perfectionné à l'école de F. Porbus et de G. Coignet. Ses tableaux sont nombreux, et d'un prix élevé. On cite comme le plus remarquable celui qui représente *la compagnie des arquebusiers de Harlem;* un *Déluge;* *Cadmus et le Dragon;* *Vénus caressant son fils;*

Cérès et une Nymphe, etc. Muller et Goltzius ont gravé d'après cet artiste. — Henri Cornelis, son frère, sculpt. et peintre, voyagea en Italie et en Espagne, où il a laissé quelq. tableaux de marine et des paysages.

CORNÉLIUS (Cnéus), ingén. romain, contemp. de Vitruve, fut chargé par Auguste de la confect. et de l'entretien des machines de guerre employées dans les armées romaines. — Cornélius (C. Pinus), peignit, de concert avec Attius Priscus, le temple de l'Honneur et de la Vertu que Vespasien faisait rétablir. — Apulée cite trois artistes du même nom, deux archit. appelés *Publius*, et un sculpt., *Saturninus*.

CORNÉLIUS *à Lapide* (CORNEILLE de la PIERRE, plus connu sous le nom de), l'un des plus célèbres commentateurs de l'Écriture sainte, né vers 1570 dans le pays de Liége, embrassa la règle de St-Ignace en 1592, professa pendant vingt ans l'hébreu et la théolog. à Louvain; fut ensuite appelé par ses supérieurs à Rome, où sa réputat. l'avait précédé, et y mourut en 1637. On a de lui. *Commentar. in sacram scripturam*, Anvers, 1681, 1698, 11 vol. in-fol. Cette édit. est la meilleure.

CORNÉLIUS ou CORNEILLE (Antoine), licencié en droit, né en Bourgogne dans le 16e S., est aut. d'un livre très rare intit.: *Exactissima infantium in limbo clausorum querela adversùs divinum judicium*, Paris, 1531, in-4.

CORNÉLIUS-NÉPOS, historien latin, né près de Vérone, fut l'ami de Catulle, de Cicéron et d'Atticus. On ignore les détails de sa vie, et il ne reste de lui que des fragm. Les *Vies des gr. capitaines de l'antiquité*, qui portent son nom, paraissent n'être que l'abrégé par Æmilius Probus d'un ouvr. plus considér. qu'avait composé Cornélius-Népos. La plus ancienne édition de cet ouvr. est celle de Venise, 1471, in-4, sous ce titre: *Æmilii Probi viri clarissimi de vitâ excellentium liber*, etc. Peu d'ouvr. ont été plus souvent réimpr. et trad. dans toutes les langues. On en compte jusqu'à dix trad. franç.; celle de l'abbé Paul, 1781 et 1807, in-12, passe pour la meilleure; mais elle a été effacée par celle qu'ont donnée MM. de Calonne et Pommier, 1827, in-8, dans la *Bibl. latine-franç.*, publ. par Panckoucke. Les fragments de Cornélius-Népos appartiennent aux ouvrages suiv.: *Trois livres de Chroniq.*, cités par Aulu-Gelle et Solin; *Exemples*, cités par Aulu-Gelle; *Hommes illustres*, dont Aulu-Gelle et Macrobe font mention; *Vie de Cicéron; Historiens grecs; Recueil de Lettres à Cicéron*, cité par Lactance. Des citat. faites par Pline font présumer que Cornélius-Népos avait composé une hist. ou tr. de géogr. dont on ignore le titre.

CORNÉLIUS SÉVÉRUS (P.), poète latin, contemporain d'Ovide, avait commencé un poème sur la guerre de Sicile, que la mort ne lui permit pas de terminer, et qui, suivant Quintilien, lui eût mérité la seconde place après Virgile. Il ne reste de lui qu'un poème sur l'*Etna*, long-temps attribué à Virgile, et *la Mort de Cicéron*, fragment de son grand poème. Ces deux morceaux, dont la meill. édit. est celle de Leclerc, 1702, petit in-8, ont été trad. en franç. par Sérionne avec les *Sentences* de P. Syrus, Paris, 1736, in-12, texte latin, notes, carte et plan.

CORNET (Matthieu-Augustin, comte), pair de France, né à Nantes en 1750, mort à Paris en 1832, avait été d'abord marchand. Ayant embrassé le parti de la révolut., il vint habiter Beaugency, devint commissaire du directoire, puis député du Loiret au conseil des Anciens. Après le 18 brumaire, il fut presque aussitôt nommé sénateur, comte de l'empire, commandeur, puis gr.-officier de la Lég.-d'Honn. Devenu pair de France en 1814, il ne prit aucune part aux affaires pendant les *cent-jours*, et fut maintenu dans sa dignité en 1815. Après la révolut. de 1830, il prêta le serment exigé, et continua jusqu'à sa mort à faire partie de la chambre haute.

CORNETO (Adrien, card. de). — V. Castellesi.

CORNETTE (Claude-Melchior), méd. et chim., né à Besançon en 1744, fut admis en 1779 à l'acad. des sciences, où il lut plus. *Mémoires* insérés dans le rec. de cette compagnie, suivit en 1790, à Rome, Mesdames dont il était médec., et mourut en 1794. On a de lui *Mémoire sur la fermentat. du salpêtre*, 1779, in-8. Cet ouvr. envoyé au concours fut jugé digne du prix; mais l'aut. ayant été dans l'intervalle reçu membre de l'Acad., la médaille fut décernée à Thouvenel.

CORNHERT ou COORNHERT (Dideric), grav., publiciste et littérat., né à Amsterdam en 1522, s'établit à Harlem comme graveur en taille-douce, et publia, d'après differ. peintres hollandais, un grand nombre d'estampes encore recherchées aujourd'hui. Dégoûté du burin, il se livra à l'étude des lettres, devint notaire public, puis conseiller pensionnaire de la ville de Harlem, et fut chargé successivem. de plus. missions importantes et fort difficiles. Il avait déjà publié des trad. holland. de quelq. écrits de Cicéron, de Sénèque et de Boèce, lorsqu'il fut chargé par Guillaume d'Orange de composer le premier manifeste de ce prince contre le joug espagnol en 1566. La duchesse de Parme, gouvern. des Pays-Bas, ayant appris que Cornhert était l'aut. de cet écrit, le fit incarcérer à La Haye en 1568. Rendu à la liberté, il se réfugia à Clèves, où il reprit le burin pour vivre. Les états de Hollande lui conférèrent en 1572 les fonct. de secrét.-d'état; mais il fut bientôt contraint à s'expatrier de nouveau. Il retourna à Clèves, où le prince d'Orange continua d'employer sa plume; mais persécuté, il chercha un asile dans la ville de Gouda, où il mourut en 1590. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. de politique, de controverse, et quelques autres de littérature en vers et en prose, tous recueillis sous le titre d'*OEuvres*, Amsterdam, 1630, 3 vol. in-fol. Cornhert fut lié avec les savants et les hommes d'état hollandais les plus distingués de son siècle, et il doit être regardé comme l'un des restaurateurs de la langue et de la littérature de son pays. — Ses deux frères, Clément et François, rendirent des services signalés à leur patrie. Le

dernier fut condamné, en 1568, à un bannissem. perpétuel et à la confiscat. de ses biens, par arrêt du tribunal que le duc d'Albe avait créé à Bruxelles; mais, dix ans après, la ville d'Amsterd., affranchie du joug espagnol, le rappela et l'admit au nombre de ses magistrats.

CORNIANI (Jean-Baptiste), célèbre littérat., né en 1742, à Orzinovi, près de Brescia, suivit la carrière de la magistrature et remplit successiv. différents emplois honorables, sans cesser de consacrer une partie de son temps à la culture des lettres et à la rédaction d'ouvr. dans lesq. il eut constamment en vue l'avantage de ses concitoyens. Il est aut. de deux pièces : *Il matrimonio segreto*, et l'*Inganno felice*, que la musique de Cimarosa et de Paësiello, a fait applaudir sur tous les théâtres de l'Europe. On lui doit aussi un *Essai sur la poésie allemande;* un autre sur *Lucien;* une *Analyse du goût;* et quelq. *Dissert.* d'agric. Son plus gr. ouvr. est les *Secoli della letteratura italiana*, Brescia, 1804-13, 9 vol. in-8. Cet ouvrage, dont le plan est défectueux, mérite cepend. d'être lu, même après celui de Tiraboschi. Corniani mourut avant de l'avoir terminé, en 1813, à 72 ans. *I Secoli* ont été réimpr., Brescia, 1818, 9 vol. in-16. Camille Ugoni en a donné la continuation sous ce titre : *Della letterat. ital. nella seconda metà del secolo XVIII*, Brescia, 1820-22, 3 vol. in-8, ou gr. in-16.

CORNILLE ou CORNEILLE ENGELBRECHTSEN, peintre, né à Leyde en 1468, mort en 1533, peignit avec un égal succès à l'huile, à fresque et en détrempe, et forma une école distinguée d'où est sorti le célèbre Lucas de Leyde. — Cornille Kunst, fils du précéd., né à Leyde, mort en 1544, fut élève de son père et hérita de ses talents. On cite, comme ses meilleurs ouvr. un *Portement de croix*, et une *Descente de croix* entourée de petits tabl. séparés qui représentent les douleurs de la Vierge. — Cornille, dit *le Cuisinier*, son frère, passa en Angleterre sous le règne de Henri VIII, et fut employé par ce prince qui aimait la peinture. Ses ouvr., parmi lesq. se trouvent plus. portraits, sont estimés. Descamps mentionne de cet artiste *la Femme adultère*, petit tabl. d'une belle exécut.

CORNUOLE (Giov. delle), c'est-à-dire *Jean des Cornalines*, ainsi nommé, parce qu'il excellait dans la gravure des pierres fines, mort à Florence vers le milieu du 16e S., doit être mis au nombre des artistes modernes qui dans ce genre ont le plus approché des Grecs et des Romains. L'un de ses plus célèbres ouvr. est le portrait de Savonarole. Il travailla principalem. pour Laurent de Médicis. Ses camées sont encore très recherchés aujourd'hui.

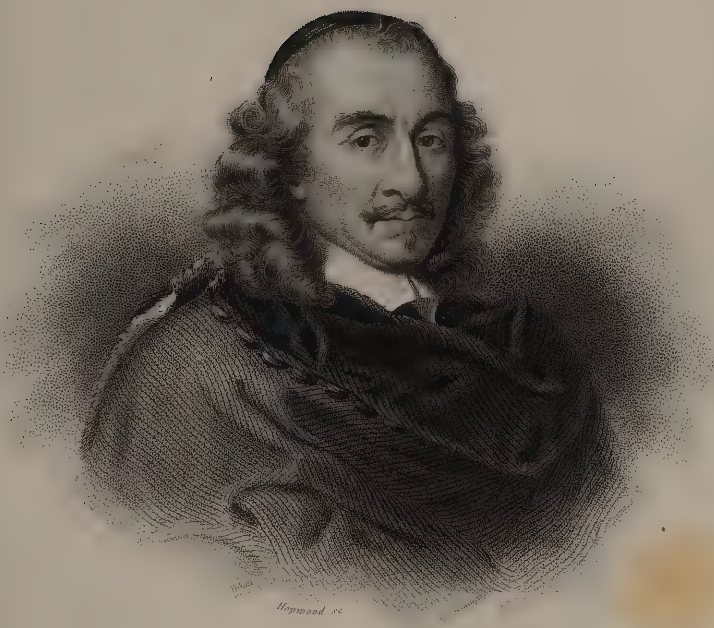
CORNUTI (Jacq.-Phil.), méd. et botaniste, né à Paris vers 1600, mort en 1651, a laissé : *Canadensium plantarum.... hist.*, Paris, 1635, in-4. On trouve à la suite de cet ouvr., devenu rare, la première esquisse d'une Flore des environs de Paris, sous ce titre : *Enchiridion botanicum parisiense.*

CORNUTUS (Annæus), philos. stoïcien, né à Leptis en Afrique, ouvrit à Rome, sous le règne de Néron, une école célèbre d'où sortirent Lucain et Perse. Il fut exilé, par le tyran, qui l'avait consulté sur son projet d'écrire en vers l'*Histoire romaine*, et dont il ne crut pas devoir ménager l'orgueil. On a de Cornutus un *Traité de la nature des dieux*, plusieurs fois réimpr. sous le nom de *Phurnutus*, et dont la meilleure édit. est celle de Gale, dans les *Opusc. mythol. phys. et ethica*, Cambridge, 1671, et Amsterdam, 1688, in-8, grec et latin. La bibliothèque royale possède le travail de Villoison pour une nouvelle édition de ce livre qu'il regardait comme l'abrégé de la théol. des stoïciens.

CORNWALIS (Charles, marquis de), général anglais, né en 1738, fit ses prem. armes en Allemagne dans la guerre de sept ans, et se distingua sous le nom de lord Broome qu'il portait alors. Récompensé par le brevet de colonel, il entra peu de temps après dans la chambre des communes, et l'année suivante, 1761, remplaça son père à la chambre-haute. Il était aide-de-camp du roi, lorsqu'en 1776 il se rendit avec son régim. en Amérique, pour combattre les colons révoltés contre la métropole. Ayant rejoint le général Clinton, il le seconda vaillamment dans différentes occasions, concourut à la prise de Charlestown en 1780, et défit près de Cambden le général Gates avec des forces inférieures. De nouv. succès firent croire un instant que les colonies seraient soumises, mais les secours envoyés par la France changèrent la face des choses. Cornwallis ayant reçu l'ordre de concentrer ses forces à Yorktown, et n'étant pas secouru, fut obligé de capituler (19 oct. 1781). Accusé de n'avoir pas fait tout ce qu'il avait pu pour prévenir cet échec, il perdit le gouvernem. de la Tour de Londres, qui ne lui fut rendu qu'en 1784; et 2 ans après le roi le nomma gouverneur du Bengale. La guerre avec Tippo-Saëb accrut la puissance anglaise dans l'Inde, et Cornwallis assiégeait pour la deuxième fois ce prince dans sa capitale, quand Tippo-Saëb acheta la paix en 1792, par la cession d'une partie de ses états. Les importants services rendus par Cornwallis furent dignement récompensés. Remplacé dans l'Inde par lord Wellington, il revint en Angleterre, fut en 1798 envoyé vice-roi en Irlande, où il parvint à calmer les troubles par la douceur et la sagesse de son administrat. Il signa les préliminaires du traité d'Amiens (1802). Nommé gouverneur-général de l'Inde, il s'embarqua pour sa destination en 1805, et mourut le 15 octobre de la même année à Ghazepour, province de Benarès.

COROEBUS, Éléen dont le nom s'est conservé, parce qu'il désigne la 1re olympiade. Il remporta le prix de la course du stade, 776 avant J.-C., et ce n'est que de cette époque que les jeux olympiques, institués dep. environ 60 ans par Lycurgue et Iphitus, furent célébrés tous les 4 ans. Le prix de la course ayant été établi le premier, on décida que chaque olympiade serait désignée par le nom de celui qui l'obtiendrait.

CORONA (Léonard), peintre de l'école vénitienne, né en 1561 à Murano, mort en 1605, exé-



P. CORNEILLE.

cuta plus. tableaux dont les plus estimés sont une *Annonciation* et un *Crucifiement*.

CORONEL (ALPHONSE), seigneur espagn., souleva dans l'Andalousie un parti puissant contre Pierre-le-Cruel, qui le fit mettre à mort en 1353, après avoir emporté d'assaut la ville d'Aguilar, où il s'était enfermé avec d'autres seigneurs rebelles. — Dona Maria, sa fille, épouse de Jean de la Cerda qui avait pris les armes avec son père et qui eut le même sort, se mutila le visage à coups d'épée afin de se soustraire aux désirs criminels du roi, qui, sur la renommée de ses charmes, voulait l'enlever d'un monastère de Séville où elle s'était réfugiée : elle parvint ainsi à éteindre l'odieuse passion du monarque. — Alphonsine, sa sœur, devint la maîtresse de Pierre-le-Cruel, qui l'abandonna après l'avoir déshonorée.

CORONELLI (MARC-VINCENT), géographe, né à Venise en 1650, entra jeune dans l'ordre des mineurs convent., dont il occupa successivem. toutes les dignités jusqu'à celle de général. Dès l'âge de 16 ans, il publia le *Calendar. sacro e profano*, qui prouva qu'il s'occupait déjà d'études sérieuses. Il visita l'Italie, la Hollande, l'Allemagne, l'Angleterre et la France. Pendant son séjour à Paris, il exécuta deux grands globes qu'on voit encore à la biblioth. roy., et qui furent magnifiquem. payés par Louis XIV. De retour à Venise, il fut pourvu d'une chaire de géographie, et fonda l'académ. des *Argonautes*. Il reçut de l'empereur Charles VI le titre de direct. des eaux dans ses états, et mourut en 1718, Doué de plus de facilité que de profondeur, Cornelli a publ. un grand nombre d'ouvrages form. près de 60 vol. in-fol., dont les plus connus sont : *Mem. istor. geogr. del regno della Morea, Negroponte e luoghi adjacenti*, ibid., 1685, in-fol., avec cartes et fig., souv. reimpr. et trad. en div. langues : la trad franç. parut en 1686. — *Atlante veneto*, ib., 1690, in-fol. — D'*Isolario*, etc., 1696, 2 vol. in-fol., 310 pl. — *Il portolano della mare*, ib., 1698, in-fol. — *Biblioth. univ. sacro profana*, sorte d'encycl. dont il n'a paru que 7 vol. qui ne complétent pas la lettre C : la science n'y a rien perdu.

CORONIS (mythol.), nommée Arsinoé, fille de Philégias, roi des Lapithes, était mère d'Esculape, qu'Apollon tira de ses flancs après l'avoir immolée, ainsi que le jeune Ischys, pour punir son infidélité.

COROU-BEI, d'abord esclave, puis officier dans les troupes de Seïf-ed-Daulah, souverain d'Alep, s'empara de l'autorité après la mort de son maître, l'an 968. Assiégé dans Alep par les troupes de l'empereur grec, il se tira de ce mauvais pas en consentant à payer un tribut annuel, et maintint son usurpation jusqu'en 977. A cette époque, un de ses affranchis, qu'il avait choisi pour visir, conspira contre lui, l'enferma dans un fort et se fit reconnaître sulthan d'Alep. On suppose que Corou-Bei mourut dans les fers.

CORRADINO DALL' AGLIO (JEAN-FRANÇOIS), littérat., né à Venise en 1708, devint fort habile dans les langues anciennes; et, de retour dans sa patrie, eut la prétention de s'y rendre redoutable par la critique qu'il exerçait sans nul ménagement sur les savants les plus distingués. Cette prétent. ne lui réussit pas, et il mourut jeune en 1743, dans la misère, méprisé plus qu'il ne le méritait, car on ne peut lui refuser une grande connaissance de l'antiquité et des talents réels. Outre une édit. de Catulle, 1738, pet. in-fol., qui renferme beaucoup de leçons hasardées et même des pièces tirées d'un MS. qu'il prétend avoir découvert à Rome, on lui doit un recueil de poésies ital. et latines, Venise, 1741, in-4; la prem. partie contient la trad. en vers ital. du poème de Coluthus, l'*Enlèvement d'Hélène*, et la 2e des poésies lat. *Satyræ et epigrammata*. *Lexicon lat. criticum*, 1742, in-4, n'est qu'un essai d'un grand ouvr. que sa mort prématurée l'empêcha d'exécuter.

CORRADINI (PIERRE-MARCELLIN), cardinal, né en 1658 à Sestino, dans l'état romain, suivit la carrière de la jurisprudence avec une gr. réputat., prit ensuite l'habit ecclésiastique, fut honoré de la pourpre par Clément XI en 1721, et mourut en 1743. On a de lui : *Vetus Latium profanum et sacrum*, Rome, 1704-45, 10 vol. in-4; il n'y a que les deux prem. vol. de Corradini, les suivants sont du P. Joseph Volpi. — *De civitate et ecclesiâ setinâ*, Rome, 1702, in-4 : c'est une histoire civile et ecclésiastique de la patrie de l'auteur, et quelq. ouvr. de droit canonique.

CORRADO (SÉBASTIEN), l'un des meill. latinistes de son temps, né dans le Modenèse, professa les b.-lettres avec le plus brillant succès à Bologne, puis à Reggio, et mourut dans cette ville en 1557. Outre des édit. de Valère-Maxime, et de différents ouvrages de Cicéron et de Platon, on a de lui deux ouvrages très rares et fort curieux : *In M. T. Cicerone quæsturâ*, Venise, 1537, in-8. — *Egnatius, sive quæstura*, Bologne, 1555, in-8, réimpr. l'un et l'autre par Ernesti, Leipsig, 1754, in-8.

CORRADO (QUINTO MARIO), humaniste, né en 1508 dans le royaume de Naples, professa la rhétorique, la poésie, la philosophie et le droit dans plusieurs villes, fut secrétaire de plus. cardinaux, vicaire-général de l'archev. de Brindes, et mourut à Oria sa patrie en 1575. Il a laissé plus. ouvr. dont les princip. sont : *Epistolarium lib. VIII*, Venise, 1565, in-8. — *De linguâ latinâ lib. XII*, Venise, 1569, in-8. — *De copiâ latini sermonis*, Venise, 1582, in-8.

CORRADO (CHARLES), peintre, né à Naples en 1693, apprit le dessin dans sa patrie, se rendit ensuite à Rome, où il exécuta plusieurs tableaux estimés, voyagea ensuite dans quelq. autres villes d'Italie, passa en Espagne, où il fut chargé de différents ouvr. pour le roi, et revint ensuite à Naples, où il mourut en 1768.

CORRARO (ANTOINE), *Corrarius*, card. et littérateur, né à Venise en 1359, fut év. de Bologne et d'Ostia avant de recevoir la pourpre des mains de Grégoire XII, son oncle, qui l'envoya légat en France et en Allemagne. Il mourut à Padoue, en 1445. — Son neveu, Grégoire, composa à sa

louange, un opusc. intit. : *Soliloquium ad Deum de vità et obitu Antonii episcopi Ostiensis.* — Un autre Ant. Corraro, Vénitien, mort en 1445, avait occupé les siéges épiscop. de Brescia et de Ceneda.

CORRARO (Grégoire), neveu du card. Antoine, né à Venise en 1411, fut protonotaire apostolique, puis nommé patriarche de Venise en 1464, et mourut la même année. On a de lui : *Progné*, tragédie, Venise, 1558, in-4, trad. en italien par Domenichi, Florence, 1561, in-8. Cette version est citée dans les *Testi.* — Un poème latin sur l'*Éducation*, publié par Rosiareri, dans les notes de la *Vie* de Vettori, et avec une version italienne par Moschini, sous ce titre : *Dell' educare la prole*, Venise, 1804. — Six *Discours* en vers (*Sermones*), dont le même Moschini a publié deux avec des traductions italiennes.—*Dell' importanza di fuggire le colpe leggiere*, et *la buona Condotta della vita può sola tener in freno la lingua del volgo*, ibid., 1809. Les autres ouvrages de Corraro moins importants sont indiqués dans les *Scrittor. veneziani* du P. Agostini.

CORREA (dom Pelage-Perez), capitaine portugais dans le 13ᵉ S., enleva plusieurs places aux Maures dans le royaume des Algarves, fut élu gr.-maître de l'ordre de St-Jacques, et dut en conséquence résider dans la Castille; il aida Ferdinand III, roi de Castille, à combattre les Maures, et s'empara de Séville après 16 mois de siége, en 1248. Il mourut en 1275, avec la réputation du premier capitaine de son temps.

CORREA (Thomas), poète, rhéteur et grammairien, né à Coimbre dans le 16ᵉ S., professa successiv. à Palerme, à Rome, à Bologne, et mourut dans cette même ville en 1595. Il a laissé les ouvr. suivants : *In lib. de arte poeticâ Horatii explanationes*, Venise, 1587, in-8. — *De toto eo poematis genere, quod epigramma vulgò dicitur*, etc., ibid., 1569, in-4, réimp. à Bologne, 1590, in-4, sous ce titre : *De epigrammate; de Prosodiâ et versus componendi ratione; de Elegiâ*, Bologne, 1590, in-4.—*De eloquentiâ lib. V*, ibid., 1591, in-4. Ghilini et dom Caramella lui attribuent plus. autres écrits en prose et en vers.

CORREA (Louis), histor. espagnol, servait dans l'armée qui s'empara du royaume de Navarre, et écrivit l'histoire de cette conquête, imprimée à Tolède sous le titre de : *Conquista del reyno de Navarra*, 1513, in-fol.—Correa de Aranjo (François), écrivain espagn. au 17ᵉ S., est auteur d'un traité intitulé : *Musica practica y theorica de organo*, Alcala, 1616, in-fol.—Correa (Emmanuel), jésuite portugais, né en 1712, fut envoyé en Amérique, et professa la philosophie et la théologie à Pernambuco et à San-Salvador, dans le Brésil. Après l'attentat commis contre le roi de Portugal en 1758, Corréa fut arrêté avec tous ses confrères, transporté à Lisbonne et déporté ensuite à Rome, où il mourut en 1789. Sa *Vie* a été écrite en lat., Rome, 1789, in-12. On y trouve de curieux détails sur les événements qui provoquèrent la suppression des jésuites. — Plusieurs autres ecclésiastiques portugais du même nom ont publié div. ouvrages ascétiques peu dignes d'être mentionnés.

CORREA DE SAA (Salvador), amiral portug., gouverneur du Brésil, né à Cadix en 1594, augmenta et embellit la ville de St-Sébastien et fonda celle de Pernagua dans cette colonie. Vice-amiral des côtes du Sud, il remporta plusieurs victoires sur les Hollandais dans les mers d'Afrique, et fit rentrer toute la côte australe de l'Afrique sous la domination des Portugais. En mémoire de ces exploits, Jean IV lui permit d'ajouter à ses armes *deux rois nègres* pour support. Il mourut à Lisbonne en 1680.

CORREA DE SERRA (Joseph-François), botaniste distingué, né en 1750 à Serra, dans la province d'Alentejo, en Portugal, fut ordonné prêtre à Rome, et ne retourna dans sa patrie qu'en 1777, sur l'invitation du duc de La Foens, oncle de la reine de Portugal Marie Iʳᵉ, qui devint son protecteur. Il obtint, par le crédit de ce seigneur, un bénéfice considérable, et sous ses auspices établit en 1779, à Lisbonne, une académie des sciences, dont il fut nommé secrétaire perpétuel. Le duc fut assez puissant pour obtenir, malgré l'inquisition, la liberté de faire imprimer tous les mémoires et travaux de l'académie sans aucune censure préalable, et le nouvel établissem. en profita pour publier une foule d'écrits, dans le sens des idées nouvelles, sur les sciences exactes et naturelles, l'agriculture, la législation, l'hist. et la littérat. Cependant l'abbé Correa, dénoncé à l'inquisition en 1786, chercha un asile en France. Rappelé à Lisbonne après la mort de Pierre III, époux de Marie Iʳᵉ, il fut encore une fois obligé de s'expatrier, et se retira en Angleterre. Nommé à son arrivée à Londres membre de la soc. royale, et plus tard, en 1797, conseiller de la légation portugaise, il ne tarda pas à se brouiller avec son ambassadeur, et, dégoûté de la carrière diplomatique, profita de la paix d'Amiens pour se rendre en France, où il résida jusqu'en 1813, entièrem. livré aux sciences. Admis dans plusieurs sociétés savantes, il fut nommé correspondant de la troisième classe de l'Institut. En 1813, il se rendit aux États-Unis, y fut bien accueilli, surtout à Philadelphie, où il fit avec le plus grand succès un cours de botanique, à la suite duquel on lui offrit la place de profess. à l'univ. de cette ville. Il la refusa, ne voulant pas renoncer à sa patrie. Devenu en 1816 ministre plénipotentiaire près le gouvernem. des États-Unis, il remplit ce poste avec zèle pend. 4 ans; mais il y éprouva de gr. contrariétés au sujet des pirateries commises par des citoyens et armateurs de l'Union contre le commerce portugais, qui se trouva presque entièrem. ruiné. Ayant réclamé vainement des réparat. légitimes, Correa dut apprendre avec joie en 1819 sa nomination à la place de membre du conseil des finances du Portugal. De retour dans ce pays, après avoir encore visité Londres et Paris, il fut nommé par sa province député aux cortès en 1823; mais il mourut la même année sans avoir pu

prendre une gr. part aux travaux de cette assemblée. Il n'a laissé aucun ouvr. important, mais des *Mémoires* insérés dans divers recueils angl., franç. et américains, tels que les *Transact. philosoph.* de Londres, les *Annales du Muséum d'histoire natur.* de Paris, le *Bulletin de la société philomathique*, les *Archives littéraires de l'Europe*, et les *Transactions de la société philosophique* de Philadelphie pour l'année 1818.

CORRÉGE (ANTOINE ALLEGRI, dit le), l'un des plus grands peintres qui aient existé depuis la renaissance des arts, naquit en 1494 à Corregio, dans le Modenèse. Plusieurs biographes italiens, entre autres le P. Affo et Tiraboschi, se sont livrés aux recherches les plus minutieuses sur la vie d'Allégri, sans pouvoir dissiper toutes les obscurités dont elle est entourée. Sa famille tenait un des prem. rangs dans sa ville natale ; ainsi l'on peut conjecturer avec beaucoup de vraisembl. que son éducation fut soignée. On ignore le nom du maître dont il reçut les principes du dessin. La ressemblance qu'on a cru trouver entre sa première manière et celle un peu sèche d'André Mantegna, peut faire supposer qu'il avait suivi ses leçons ou qu'il s'était formé d'après ses ouvr. Il paraît qu'Allegri ne fit jamais le voyage de Rome. L'exclamat. qu'on lui prête à la vue d'un tableau de Raphaël : « *Anch' io sono pittore*, et moi aussi je suis peintre! » n'est fondée que sur une tradit. populaire dont Tiraboschi veut que l'on ne tienne aucun compte. Corrége fut comme Raphaël un homme de génie, et c'est en lui-même qu'il trouva toutes les ressources pour se créer une nouv. route. Aucun peintre avant lui n'avait connu l'entente du clair-obscur, ni l'art des raccourcis. Dessin, composit., couleur, grâce, express., il réunit toutes les part. de l'art à un degré dont jusqu'ici bien peu de peintres ont approché. Il n'avait que vingt ans lorsque les cordeliers de Corregio le chargèrent de peindre le retable du maître-autel de leur église. Ce tableau, son premier chef-d'œuvre, lui fut payé 100 ducats d'or. Quoi qu'on en ait dit, c'était une somme considérable pour le temps, et cela prouve, comme Tiraboschi l'a judicieusem. remarqué, que son talent était dès-lors apprécié. Corrége vint en 1519 à Parme, où il peignit successiv. la coupole de St-Jean et celle du dôme ou de la cathédrale. Dans l'une il représenta l'*Ascension de J.-C.*, et dans l'autre l'*Assomption de la Vierge*, les deux plus belles et les plus vastes compositions qu'il ait exécutées. Il termina l'*Assomption* en 1530, et revint à Corregio peindre de nouv. chefs-d'œuvre. Il y mourut, usé par son génie, le 7 mars 1534, âgé d'environ 40 ans. Ce que l'on a dit de sa pauvreté n'a pas la moindre vraisemblance : il appartenait à une famille riche ; son père, qui lui survécut de quelques années, laissa, comme on le voit par son testament, une success. opulente. En se mariant, Corrége avait reçu lui-même de sa femme une dot assez considérable ; il était laborieux et très économe. Ses amis lui reprochaient de voyager à cheval, tandis qu'il aurait pu se procurer une voiture commode (*v.* Lanzi, *Hist. de la peinture*). Il est donc bien évident que sa mort n'a pu être occasionnée par la fatigue qu'il aurait éprouvée en revenant à pied de Parme à Corregio, chargé d'une somme de 200 fr. en monnaie de cuivre. C'est une de ces historiettes dont, preuves en main, Tiraboschi fait bonne justice. Outre les différ. chefs-d'œuvre dont on a parlé, les tableaux du Corrége les plus célèbres sont sa fameuse *Nuit* et son *St Jérôme*. Ses *peintures*, que l'on voit à Parme au *monastère St-Paul*, ont été grav. en 35 planches, et publ. avec un texte explicatif en trois langues, italien, français, espagnol, 1800, in-fol. Il y a peu de grands musées qui ne possèdent quelq. morc. de ce peintre. Le musée royal en possède trois : *le Mariage mystique de Ste Catherine*, *le Christ couronné d'épines*, *Jupiter et Antiope*.

CORREGIO (GIBERTO), général et politique habile, chef du parti guelfe à Parme, en fut nommé seigneur par les gibelins dont il avait favorisé le retour dans cette ville en 1303. Il mourut en 1321, à Castel-Nuovo, après avoir provoqué div. révolut. dont il ne recueillit point les fruits qu'en attendait son ambition, et détesté des deux partis opposés qu'il avait trahis tour à tour. — CORREGIO (AZZO), l'un de ses fils, obtint en 1328 la seigneurie de Parme, après en avoir chassé les gibelins, et tenta, par les mêmes moyens, et avec aussi peu de succès que son père, de se rendre indépendant. La même famille, encore puissante dans les 16e et 17e S., a produit d'autres hommes disting.; le dern. prince de cette maison, qui s'est éteinte dans le 18e S., fut don Siro, que les impériaux dépouillèrent de ses états en 1630, pour avoir embrassé le parti français dans la guerre de Mantoue.

CORRÉUS, chef des Bellovaci (habitants de l'ancien diocèse de Beauvais), tribu gauloise renommée par sa valeur, opposa une vigoureuse résist. à César, et périt les armes à la main en défendant la liberté expirante de son pays. V. le VIIIe livre ajouté à la *Guerre des Gaules* de César par Aulus-Hirtius.

CORRODI (HENRI), né en 1752 à Zurich, où il professa successivement les mathématiq., la philosophie (dans des cours privés), le droit naturel et la morale (au gymnase), mort en 1793, a publié en allemand un grand nombre d'ouvrages, la plupart anonymes et sur des sujets de philosophie, de théologie dogmatique et d'histoire ecclésiast.; on en trouve la liste dans la *Notice* (en allemand) sur sa *Vie*, par Meister, Zurich, 1793, in-8. Le recueil de ses *Mémoires et disc. philosoph.* parut en 1786 ; il rédigeait, dep. 1781, un journal théologique fort goûté, sous le titre de *Fragments pour servir à l'histoire impartiale des doctrines relig.*

CORROZET (GILLE), imprimeur-libraire, né en 1510 à Paris, acquit beaucoup d'instruction sans le secours d'aucun maître, amassa une fortune considérable par la publicat. des div. ouvr. qu'il avait traduits ou composés, et mourut en 1568. Ses princip. ouvrages sont : *les Antiquités chroniques et singularités de Paris*, Paris, Bonfons,

1886, in-8 : c'est la seule édit. recherchée de cet ouvrage estimable et l'un des prem. qui aient été écrits sur ce sujet. — *Les divers propos mémor. des nobles et illustres hommes de la chrétienté*, Paris, 1557, in-8, plusieurs fois réimprimé. — *Le Thrésor des hist. de France,* etc., compilation qui, bien que médiocre, eut un assez gr. succès (Jean Corrozet, son petit-fils, la reproduisit avec des additions considérables, en 1628). *Le compte du rossignol*, en vers, 1546, in-8.—*Histoire d'Apollonius, prince de Tyr et roi d'Antioche,* Paris, 1578, in-4, très rare. — V., pour d'autres ouvr. rares de ce libraire homme de lettres, le *Manuel* et les *Nouvelles recherches* de Brunet.

CORSALI (André), navigateur florentin au service du Portugal, a laissé une relat. de ses voyages dans la mer des Indes en deux *Lettres adressées*, l'une à *Julien*, l'autre à *Laurent de Médicis,* trad. en français par Gabriel Siméoni et imprimée dans le 2e vol. du *Recueil de Temporal,* Lyon, 1556, in-fol.

CORSE (île de). La Corse paraît avoir été peuplée d'abord par les Ital., Liguriens ou Étrusques. Les Carthaginois la soumirent depuis, et les Romains la conquirent sous Scipion. Elle fut successivement ravagée par les Vandales, les Goths, les Lombards, les Sarrasins. Sous Charles-Martel, vers 725, elle fut envahie par les barons romains de la famille des *Colonna*, qui s'y érigea en souveraine vers l'an 800. Dans la suite les papes se déclarèrent souverains de la Corse. En 1071 Urbain II la vendit aux Pisans moyennant une redevance : Gênes disputa cette concession. Innocent II ayant partagé cette île entre les deux républiques rivales, les Pisans, ne pouvant s'accorder avec les Génois, cédèrent leur part au pape Urbain IV. Boniface VIII fit dans la suite présent de la Corse aux rois d'Aragon. En 1380, les Corses, jaloux de leur liberté, tentèrent de secouer le joug des Génois qu'ils s'étaient eux-mêmes imposés pour chasser les Pisans et les Aragonais. Gênes, ne pouvant les dompter, eut recours à la France qui les soumit en 1740; mais la guerre recommença après le départ des Français; en 1745, Pascal Paoli chassa les Génois de plus. villes de l'intérieur; en 1764, la France ayant fait avec Gênes un nouveau traité, par leq. elle s'obligeait à envoyer des troupes pour garder les places occupées par les Génois, les Corses aimèrent mieux remettre en dépôt pour 4 ans leurs places maritimes aux Français. Ce fut à l'expirat. de cet arrangem. que le duc de Choiseul proposa à la républ. génoise de céder ses droits à la France. Le traité fut signé le 15 mai 1768, et le 15 août de la même année Louis XV rendit l'édit de réunion de la Corse à la France. C'est l'année suivante, à pareil jour, que naquit Bonaparte.

CORSETTI (François), littérateur, né à Sienne, fut admis après 1730 à l'acad. des Arcades, sous le nom d'Oresbo Agico qu'il prit à la tête de ses ouvrages, devint recteur du séminaire archiépisc. de sa ville, et mourut vers 1760, dans un âge peu avancé. On a de lui : *Traduct. interza rima*, d'un choix d'élégies de *Tibulle*, *Properce*, 1745; et *Albinovanus,* Lorgues, in-4; des satires d'*Horace* en vers *sciolti,* Sienne, 1759, in-8.—*Vie de Girolamo Gigli*, Florence, 1746, in-4, pleine de recherches curieuses. — *Tragédies* de divers auteurs, arrangées pour la scène italienne, ibid., 1756, in-4.

CORSIGNANI (Pierre-Antoine), littérateur, né dans l'Abruzze en 1686, fut récompensé de ses travaux par sa nomination à l'évêché de Venosa, puis de Sulmone, et mourut en 1751, laissant un grand nombre d'ouvr. d'érudition dont les princip. sont : *De viris illustribus Marsorum*, etc., Rome, 1712, in-4.—*Acta SS. martyrum Simplicii, Constantini et Victoriani*, etc., ibid., 1750, in-4. Ces actes n'ont point été admis dans la collection des bollandistes. Corsignani, très savant, manquait de critique.

CORSINI (St André), év. de Fiésol, né à Florence en 1302, rendit des services éminents au pape Urbain V en apaisant plusieurs sédit. à Florence et à Bologne. Sa charité envers les pauvres, jointe à toutes les vertus apostol., lui méritèrent l'amour de ses diocésains; il mourut en 1373, et fut canonisé par Urbain VIII en 1629. Sa *Vie,* publiée à Rome, 1620, in-4, par François Venturi, év. de San-Severo, a été abrégée par le P. Maffei, jésuite.

CORSINI (Barthélemi), poète italien, né près de Florence à Barberino, où il passa la vie la plus douce que puisse désirer un ami des lettres, cultiva la poésie par goût, et satisfait de sa modeste fortune, vécut en sage dans la retraite qu'il avait embellie, au milieu de sa famille et de ses nombreux amis. Il mourut en 1675; sa trad. d'Anacréon, la prem. en vers ital., fut publ. par l'abbé Régnier-Desmarais, Paris, 1672, in-12. Ce fut près d'un siècle après sa mort que parut son poème *Torrachione desolato,* Paris, 1768, in-12, que les Italiens placent auprès de *Malmantile racquistato* de Lippi. Quelq. autres productions de Corsini sont encore inédites.

CORSINI (Édouard), littérat. et sav. antiquaire, né en 1702 dans le Modenèse, entra jeune dans l'ordre des piaristes où il professa la philosophie, fut en 1735 nommé profess. à l'univers. de Pise, n'abandonna sa chaire qu'avec répugnance en 1754 pour remplir les fonctions temporaires de général de son ordre, revint dès qu'il le put à son goût pour les études, et mourut en 1765. Parmi ses nombr. ouvr. on distingue : *Fastici Attici*, Florence, 1744-61, 4 vol. in-4. — *Dissertat. IV, Agonisticæ*, ibid., 1747, in-4. — *Notæ Græcorum sive vocum et numeror. compendia quæ æneis et marmor. Græcorum tabulis observant.*, 1749, in-4.— *De Minissari aliorumque Armeniæ regum nummis*, 1754, in-4. — *Series præfector. urbis*, 1763, in-4. Tiraboschi, dans sa *Bibl. modenese*, a donné le détail exact des ouvrages de ce savant.

CORSO (Renauld), littérat., originaire de Corse, naquit à Vérone en 1525, et fut reçu docteur à l'univers. de Bologne. Ayant éprouvé des chagrins cuisants par suite de la dévastat. de ses propriétés pendant la guerre qui éclata entre Paul IV et le roi d'Espagne, et surtout par les infidélités de sa

emme, Lucrèce Marchesini, il embrassa l'état ecclésiast., et mourut en 1582, év. de Strongoli. Ses ouvr. les plus remarq. sont : *Dichiarazione sopra le rime di Vittoria Colonna,* Bologne, 1542, Venise, 1558, in-8. — *Fondamenti del parlar toscano*, Venise, 1550, in-8, et dans les *Raccolte degli autori del ben parlare.*— La trad. des *Bucoliques* de Virgile *in verso sciolto*, Ancône, 1566, in-8. — *Vita di Giberto Terzo Correggio*, 1566, in-8.

CORT (Corneille), grav. holland., né en 1536, mort à Rome en 1578, élève du Titien, et maître d'Augustin Carrache, se distingua par la pureté de son dessin et par un burin brillant et facile. Il a gravé un grand nombre de paysages et plusieurs estampes d'après Raphaël, Jacq. Strada et le Tintoret : c'est en marchant sur ses traces que se formèrent les graveurs de l'école de Rubens.

CORTASSE (Pierre-Joseph), jésuite, né à Apt en 1681, mort à Lyon en 1740, a publ. la trad. du grec du *Traité de St Denis l'Aréopagite sur les perfections divines*, Lyon, 1739, in-4; elle est estim.

CORTE (Jean de La), peintre, né en 1597, à Madrid, s'y perfectionna dans les arts sous la direct. de Velasquez de Sylva; il peignit dans la salle du palais de Retiro plus. grands tabl., entre autres la *Défense de Valinza dans le Milanais; Incendie de Troie* et l'*Enlèvem. d'Hélène.* C'est dans les paysages et les batailles que Corte se distingua le plus particulièrement. Il mourut à Madrid en 1660, la même année que son maître. — Gabriel, son fils, peintre de tableaux, né en 1648, orphelin à 12 ans, ne put trouver dans l'exercice de son talent des ressources pour soutenir sa famille, et mourut malheureux en 1694.

CORTE (Gottlieb), savant précoce, né dans la Lusace en 1698, en terminant ses études littér., publ. deux thèses sur l'ancienne orthographe lat., qui lui firent beaucoup d'honneur. Reçu doct. en droit en 1726, il fut nommé peu après professeur à Leipsig, et mourut en 1731. On lui doit des édit. estim. de *Salluste*, Leipsig, 1724, 2 vol. in-4, avec des notes. — Des *Épîtres familières de Cicéron*, ib., 1722, in-8. — De la *Pharsale de Lucain*, ib., 1726, in-8. — Des *Lettres de Pline*, Amsterdam, 1734, in-4, et plus. *Dissert.* insérées dans les *Acta eruditorum.*

CORTENAAR (Egbert MEEUWESZOON), marin hollandais, s'est fait un nom par la bravoure qu'il montra, notamment à la glorieuse bataille de 1658, gagnée sur les Suédois; il s'éleva des dern. rangs au grade de lieut.-amiral, perdit un œil et un bras au service de sa patrie, et fut tué au commencem. de la malheureuse affaire engagée sous Lestoff le 13 juin 1665. On lui a élevé un mausolée dans l'église de Rotterdam. Son portrait, gravé par Blooteling, est regardé comme un chef-d'œuvre.

CORTENOVIS (Ange-Marie), né en 1727 à Bergame, entra dans la congrégation des barnabites, professa quelq. temps les belles-lettres, puis fut nommé préfet du collége d'Udine, place qui lui laissait le loisir de se livrer à son goût pour les recherches d'antiquités; il s'occupa particulièrem. de celles de Frioul, et mourut en 1801. On a de lui un grand nombre de *Dissertations*, impr. dans les *journaux littéraires* de Venise et de Pavie. Les plus curieuses sont celles dans lesq. il cherche à prouver que le platine ou l'or blanc a été connu des anciens ; qu'ils ont eu des connaissances aussi étendues que les modernes, de l'électricité, de l'art de détourner des orages, de diriger la foudre, de voler dans les airs, etc.

CORTEREAL (Gaspar), navigateur portugais, partit de Tercère l'an 1500 ou 1501 avec deux vaisseaux équipés à ses frais, dans le but de tenter des découv. dans le nord et de chercher un passage qui communiquât avec les Indes. Un prem. voyage, dans lequel il parcourut le fleuve St-Laurent et les côtes du continent jusqu'au cap Chidley, augmenta ses désirs et ses espérances. Il en entreprit un second, mais il périt enfermé par les glaces. Un de ses frères fit les mêmes tentatives et eut le même sort.

CORTESE (Paul), év. d'Urbin, né en Toscane l'an 1465, mort en 1510, a laissé plus. ouvr., dont les principanx sont : un traité *De cardinalatu*, impr. en 1510, in-fol.; un dialogue : *De hominibus doctis*, Florence, 1734, gr. in-4; et un comment. *In IV libros sententiarum P. Lombardi*, etc., Rome, 1503; Paris, 1513; Bâle, 1540. — Alexand. et Lactance, frères de Cortese, se distinguèrent, le prem. comme poète, et le second comme annotat. des *Comment. de César.* — Cortese (Grégoire), card., év. d'Urbin, né à Modène en 1483, remplit d'éminentes fonctions auprès du pape Paul III, qui l'honorait d'une grande confiance, et mourut en 1548. Ses ouvr. ont été recueillis par Gradenigo, év. de Cénéda, et publ. à Padoue en 1774, 2 vol. in-4, sous ce titre : *Greg. Cortesii.... omnia quæ huc usque colligi potuerunt opera.* Cette collect. contient des *lettres italiennes et lat.*, des *poésies* ou morceaux sur le *Sac de Gênes*, en 1522, que Tiraboschi juge digne de Tite-Live ; la trad. ital. de quelq. *Homélies* de St Bruno, etc.

CORTESI (Jean-Baptiste), médecin bolonais, né en 1554, mort en 1636, remplit pendant 35 ans la chaire d'anatomie à Messine, et laiss. plusieurs ouvrages de chirurgie, dont les princip. sont : *Miscellaneorum medicinalium decades denæ*, etc., Messine, 1625, in-fol. : Cortesi donne dans cet ouvrage des détails historiques et pratiques sur la méthode de Tagliacozzi pour rajuster le nez, les lèvres, les oreilles; *Tractatus de vulneribus capitis*, etc., ibid., 1632, in-4, avec des comment. sur le traité d'Hippocrate, et deux *Dissertat. sur les contusions du crâne des enfants et leur hydrocéphale; Practica medicinæ*, ibid., 1635, 2 vol. in-fol. On doit à Cortesi l'édit. de l'*Anatomie de Varoli*, Francfort, 1591, in-8.

CORTEZ (Fernand), conquérant du Mexique, né à Medelin, petite ville de l'Estramadure, en 1485, d'une famille noble, mais pauvre, passa dans les Indes en 1504. Il accompagna Velasquez, dans son expédit. de l'île de Cuba et fut fait alcade

de San-Iago, place dans laquelle il montra beaucoup de talent et de fermeté. Chargé par Velasquez de s'emparer du Mexique, nouvellem. découvert, il part de San-Iago le 18 nov. 1518, avec dix vaisseaux, 600 Espagnols, 18 chevaux et quelq. pièces de campagne avance le long du golfe de Mexique, s'empare de Tabasco, jette les fondem. de Vera-Cruz, se fait reconnaître capit.-général de la colonie naissante, et se porte sur Mexico, où il entre le 8 novembre 1519. Montézuma, roi du pays, le reçoit comme son maître, et ses sujets le prennent pour le fils du soleil. Un général de Montézuma, qui avait des ordres secrets, ayant attaqué les Espagnols, Cortez exige qu'on le lui livre, le fait brûler vif avec ses officiers, et force Montézuma à se reconnaître vassal de Charles-Quint. Le prince obéit; il ajoute à cet hommage un présent de six cent mille marcs d'or pur, avec une quantité prodigieuse de pierreries. Cepend. Velasquez, jaloux de la gloire de son lieutenant, envoie une armée contre lui. Cortez range sous ses drapeaux les troupes chargées de le combattre, se rend maître de tout le Mexique, et retient prisonniers Guatimozin, success. de Montézuma, son épouse, ses ministres et ses courtisans. Les soldats espagnols n'ayant pas trouvé dans Mexico autant d'or qu'en convoitait leur cupidité, mirent sur des charbons ardents Guatimozin et l'un de ses favoris, pour le forcer à découvrir les trésors de Montezuma. C'est alors que cet infortuné prince, entendant un cri que la douleur faisait pousser à son favori, lui dit tranquillement : « Et moi, suis-je sur un lit de roses? » Cortez, qui n'avait pu, dit-on, arrêter la fureur des soldats, fit enfin tirer le monarque indien, à moitié mort, de cette affreuse question. Maître absolu de la ville de Mexico, il la rebâtit en 1529 dans le goût des villes de l'Europe. Charles-Quint lui avait fait présent de Guaxaca, vallée de la Nouvelle-Espagne, érigée en marquisat, de la valeur de 150,000 liv. de rente. Cortez mourut dans sa patrie le 2 déc. 1554. Il existe une *Histoire* de ses conquêtes par D. Antonio de Solis, trad. par Citry de la Guette, Paris, 1701, réimpr. en 1775. On a sur les exploits de Cortez 3 *Lettres* écrites par lui-même, trad. par de Flavigni en 1778. Il vient de paraître à Londres une *Hist.* de Fernand Cortez par un Espagnol, D. Telesforo de Trueba, un vol. in-18, trad. par M. Defauconpret, et placé, ainsi qu'une nouv. *Hist.* de Pizarre, à la suite d'une trad. de l'*Hist. des voyages et découv. des compagnons de Christ. Colomb*, ouvr. de *Washington Irving*, Paris, 1833, 3 vol. in-8, ornés de cartes.

CORTI (VALÈRE), peintre, né à Venise en 1530, fils d'un gentilhomme de Pavie, parvint sous la direction du Titien à se rendre très habile dans le genre du portr., et s'établit à Gènes, où il mourut pauvre en 1580, ayant dissipé tout ce qu'il avait à rechercher la pierre philosophale. Il avait été l'intime ami de Cambiaso dont il avait écrit la *Vie*. — César, son fils, né à Gênes en 1550, élève de Cambiaso, n'égala point son père; on cite cependant de lui quelques tableaux à Gênes, et dans diverses galeries; un entre autres sur un sujet tiré d[e] l'*Enfer*, du Dante, loué par Chabrera dans un son[-]net. Ses opinions relig. l'ayant rendu suspect, i[l] fut mis en prison et il y mourut en 1613. — David son fils, se borna à faire des copies; mais elle[s] sont si parfaites, que dans plus. galeries on le[s] conserve à côté des originaux. Il mourut de l[a] peste en 1657.

CORTICELLI (SALVADORE), célèbre littérateur, né en 1690 à Plaisance, mais de parents bolonais, fit ses prem. études à Rome, et de retour à Bo[-]logne y prit le laurier doctoral dans la faculté d[e] droit, et reçut peu de temps après l'offre d'un[e] chaire à l'université de Padoue; il la refusa pou[r] entrer dans la congrégation des barnabites, dont [il] remplit successivem. les prem. emplois. Dans se[s] loisirs, il cultiva les lettres latines et italienne[s]. Sa *Grammaire toscane* lui ouvrit les portes d[e] l'acad. de la Crusca, dont les membres lui don[-]nèrent en plusieurs occasions des preuves de leu[r] estime particulière. Il mourut en 1758. On a d[e] lui : *Regole ed osservazioni della lingua toscana*, Bologne, 1754, in-8. Cette grammaire, la meill. a[u] jugem. des Italiens, a été réimpr. un gr. nomb. d[e] fois ; l'édition la plus récente est de 1826. — *Del[la] Toscane eloquenza discorsi centi*, 1752, in-4. — Un *Choix de nouvelles de Boccace*, 1751, in-8.

CORTIUS (THÉOPHILE). — V. KORTTE.

CORTOIS DE PRESSIGNY (GABRIEL), arche[vêque] de Besançon, né en 1745 à Dijon, fut pourvu, e[n] 1780, de l'abbaye de St-Jacques, diocèse de B[é-]ziers, et sacré en 1786, év. de St-Malo. C'est e[n] cette qualité qu'il siégea aux assemblées du cler[gé] en 1780 et 1788. Après avoir manifesté son opp[o-]sition à la constitution civile du clergé, il donna [sa] démission entre les mains du pape à l'issue d[u] concordat de 1803, et vécut dans la retraite jusqu['à] la restauration. Il fut alors chargé de plus. missio[ns] import. près la cour de Rome, entra à la chamb[re] des pairs en 1816, fut nommé à l'archevêché d[e] Besançon l'ann. suiv., et mourut le 2 mai 182[3]. Outre quelq. *Lettres pastorales*, publiées en 17[9?] et 1792, et insérées dans le rec. de l'abbé Manse[au?], on a de lui : *le Placement de l'argent à intér[êt] distingué de l'usure*, Lyon, 1821, in-8.

CORTONE (PIETRE de), peintre célèbre, dont [le] vrai nom est *Berretini*, né à Cortone en 1596, e[st] fameux comme coloriste; mais aussi, pour avo[ir] trop sacrifié aux effets de couleur, il a mérité [le] reproche d'être un des prem. aut. de la décaden[ce] de l'art en Italie. Ce qu'on admire le plus dans [sa] manière est l'entente parfaite avec laquelle il sa[it] grouper ses personnages. Les peintures d'une ch[a-]pelle de l'église de Ste-Bibienne et du plafond d[u] gr. salon du palais Barberini, exécutées par ord[re] d'Urbain VIII, font le plus gr. honneur à Pietre d[e] Cortone, ainsi que les plafonds du palais Pitti [à] Florence; il a laissé aussi quelq. tableaux de ch[e-]valet fort estimés des connaisseurs; il mourut e[n] 1669. Le musée royal possède six tableaux de [ce] maître : *Jacob et Ésaü; la Nativité de la Vierg[e;] Ste Martine; la Vierge, l'enfant Jésus et Ste Ma[rtine]*

ine, sujet traité de deux manières; *Romulus* et *Rémus*.

CORTUSI (Jacques-Antoine), directeur du jardin botanique de Padoue, mort en 1593, eut un tel amour pour la science des végétaux qu'il alla les étudier jusqu'en Syrie. Son catalogue : *Horto de' simplici di Badova*, etc., Venise, 1591, in-12, a été reimpr. avec les *Conjectanea* de Guilandin, Francfort, 1608, in-8. Mathiole lui a dédié une plante jusqu'alors inconnue qu'il appela *cortusa :* c'est la même que Linné a désignée sous le nom de *cortusa Mathioli.* — Cortusi (Guillaume), né à Padoue dans le 14e S., est auteur d'une chronique *De novitatibus Paduæ et Lombardiæ*, commençant à l'an 1256, continuée par Albrighetto Cortusi, son parent, jusqu'à l'année 1634. Cette chronique est impr. dans le *Thesaurus Italiæ* de P. Burmann.

CORUNCANIUS (Titus), consul, sénateur et gr.-pontife, vainquit les Volsiniens, les Vulsiens et les autres peuples de l'Étrurie, l'an de Rome 472. Cicéron dit que Coruncanius fut le prem. de l'ordre des plébéiens que l'on éleva au pontificat. Polybe et Pline-l'Ancien font mention d'un autre personnage du même nom qui fut assassiné l'an 522, par ordre de Teuta, reine d'Illyrie, auprès de laquelle il avait été envoyé en ambassade.

CORVETTO (Louis, comte), ministre des finances de France, né en 1756 dans l'état de Gênes, exerçait la profess. d'avocat à Savone quand, à la suite de la conquête d'Italie, il fut appelé au directoire de la républ. ligurienne. Il contribua puissamm. à la réunion de sa patrie à l'empire français, et fut admis par Napoléon au conseil-d'état, où ses connaiss. financières le firent distinguer. Il concourut en 1806 à la rédact. du code de commerce, et prit part à toutes les mesures importantes de l'époque. En 1814, il fut maintenu sur le tableau des conseillers-d'état, et pendant les *cent-jours* il se conduisit avec assez d'habileté pour n'offenser aucun des deux partis en présence. Au mois de septemb. 1815, il remplaça l'abbé Louis au ministère des finances, obtint des chambres l'autorisat. de négocier des emprunts pour faire face aux charges résultant de la double invasion, et releva le crédit public en acquittant scrupuleusement toutes les dettes. Si quelq. économistes ont censuré le système financier de ce ministre, personne du moins n'a contesté qu'il fût d'une probité sévère. Corvetto quitta le ministère en 1818, à raison de l'affaiblissement de sa santé, et se retira dans sa patrie, où il mourut en 1821.

CORVI (Guillaume), médecin du 13e S., plus connu sous le nom de *Guillaume de Brescia*, né vers l'an 1250, près de Caneto, dans le Brescian, professa d'abord la logique et la philos. à l'univ. de Padoue, et se démit de sa chaire ponr aller étudier la physique et la médec. à Bologne, fut appelé à Rome par le pape Boniface VIII, en qualité de médecin pontific., et maintenu dans ses fonctions par Clément V et Jean XXII. Comblé des faveurs de ces trois souverains, Corvi fonda et dota une prébende canoniale et un collége pour les pauvres étudians de Brescia. Il mourut à Paris en 1326. Ses écrits ont été recueillis, Venise, 1508, in-fol. Il y traite des diverses maladies qui peuvent affliger l'espèce humaine, telles que les fièvres, la peste, etc., et de leurs traitements.

CORVIN (Matthias), roi de Hongrie, fils de Jean Hunniade, élu en 1458 à l'âge de 15 ans, fut, comme guerrier et comme législateur, l'homme le plus illustre de son temps. Les attaques continuelles de l'Autriche, de la Bohême, de la Pologne, de la Turquie et des vayvodes de Transylvanie, de Moldavie et de Valachie lui firent sentir la nécessité de créer une force milit. imposante. Jusqu'alors les soldats hongrois s'étaient équipés à leurs frais : Corvin fixa par des ordonnances l'organisat. de son armée, et forma un corps d'infanterie qui, sous le nom de *Garde noire*, se rendit redoutable. Pendant les courts intervalles de repos dont il put jouir, Corvin appela des savants d'Allemagne, d'Italie et de France, fonda une univers. à Bude, l'enrichit de 300 statues antiques, d'un gr. nombre d'objets d'arts et de sciences, et de 50,000 MSs. qu'il avait fait copier à Constantinople, à Florence et à Rome, construisit un observatoire, le prem. qu'ait possédé la Hongrie, où il introduisit l'art typograph. vers 1473. Il donna au peuple hongrois un code appelé grande charte, que l'on trouve, ainsi que la collection des lois de Corvin, dans le *Recueil* de Bonfini, et mourut en 1490, à 47 ans, laissant une mémoire en vénérat. à ses sujets.—Corvin (Jean), son fils naturel, comte de Liptaa, duc de Troppau et prince de Sclavonie, tenta de monter sur le trône après la mort de son père; mais Wladislas, roi de Bohême, l'emporta ; Corvin se soumit au nouv. souverain de la Hongrie, fut nommé gouvern. de Croatie, de Dalmatie, et de Sclavonie, signala sa valeur contre les Turks, et mourut jeune en 1504.

CORVINUS (Jean-Arnold), juriscons. et théologien, né à Leyde vers 1590, prit une part active aux querelles relig. qui désolèrent la Hollande, et publia plusieurs ouvrages dans le sens des *remontrants.* Forcé de s'expatrier, il abandonna la théologie pour la jurisprudence, fut nommé professeur à Amsterdam, et y mourut en 1650. Les seuls ouvrages de ce juriscons. que l'on recherche encore sont : *Enchiridion juris civilis,* Amsterdam, 1640, in-12.—*Elementa juris civilis,* ibid., 1645, in-12. — Corvinus de Belderen (Arnold), fils du précédent, professeur de droit à Mayence, et conseiller intime de l'élect.-archevêque de cette ville, avait embrassé la foi catholique après la mort de son père. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de jurisprudence civile et canonique; nous ne citerons que les plus remarq. : *Digesta per aphorismos... explicata,* Mayence, 1642, in-12. — *Posthumus Pacianus, sive juris definitiones,* Amst., Elzevir, 1643, in-12, souvent réimprimé. — *Jurisprud. romanæ summarium,* etc., ibid., 1655, in-4.

CORVISART (Jean-Nicolas), célèbre médecin, né à Dricourt (Ardennes), en 1755, fut nommé, presque au sortir de ses études, profess.-adjoint

dans la chaire d'anatomie fondée par Ant. Petit. Il succéda en 1786 à Desbois de Rochefort dans la place de médecin de l'hôpital de la Charité, et perfectionna l'enseignem. clinique de son prédécess. A la fondation de la nouvelle école, en 1796, on créa pour lui la chaire de clinique interne. Nommé en 1797 à la chaire de médec. du collége de France, il put joindre ainsi l'enseignement de la théorie à l'enseignement pratique, et l'on dut en gr. partie à l'impulsion qu'il donna, les progrès que la médecine d'observat. et l'anatomie pathologique ont faits en France à cette époque. Bonaparte, n'étant encore que premier consul, le nomma son premier médecin, et le chargea d'organiser sa maison médicale. Corvisart justifia la confiance de l'emper., et n'employa son crédit que dans l'intérêt de l'art. A la créat. de la Légion-d'Honn., il en fut nommé officier, et plus tard il reçut le titre de baron. Il fut nommé membre de l'Institut en 1811, membre honoraire de l'académie de médecine à sa fondat., en 1821, et mourut le 18 septembre même année. Comme professeur et praticien, Corvisart eut une réputat. européenne, et la mérita. On a de lui une trad. des *Aphorismes sur la connaiss. et la cure des fièvres, par Max. Stoll,* avec le texte, etc., Paris, 1797, in-8. — *Essai sur les maladies et les lésions organiques du cœur et des gros vaisseaux*, ibid., 1806, in-8 : cet ouvrage devenu classique a été réimprimé plusieurs fois et traduit en anglais; il a obtenu une mention honorable dans le rapport sur les prix décennaux. — *Nouvelle méthode pour connaître les maladies internes de la poitrine, par la percussion de cette cavité*, trad. du lat. d'Awenbrugger, avec un commentaire, ibid., 1808, in-8. G. Ferrus, médecin de l'hospice de la Salpêtrière, a publié : *Notice historique sur J.-N. Corvisart,* Paris, 1821, in-8. Cuvier a lu son éloge à l'Institut.

CORYATE (George), ministre presbytérien et poète anglais, mort en 1606, est auteur de *Poemata varia latina; Descriptio Angliæ, Scotiæ et Hyberniæ.* — Thomas Coryate, son fils, né en 1577 dans le comté de Sommerset, passa sa vie entière à voyager, et mourut à Surate en 1617. On a la relation de ses voyages sur le continent, sous ce titre : *Crudities hastily gobbled up in Five Months' travels in France, Savoy, Italy,* etc., etc., 1711, in-4, édition très rare et fort recherchée des Anglais. Ce voyage a été réimpr. avec les *Lettres* de Coryate, écrites des Indes-Orientales, Londres, 1776, 3 vol. in-8.

COSCIA (Nicolas), cardinal, né en 1682 à Bénévent, fut fait, en 1725, archev. de cette ville par Benoît XIII, dont il avait été le domestique et le confident; s'étant rendu coupable de concussions et d'abus de pouvoir, il fut, après la mort de ce pontife, privé de son archevêché et détenu pend. plusieurs années au château St-Ange. Son procès instruit, il fut dépouillé de tout ce qu'il avait injustement acquis. On lui permit enfin de se retirer à Naples, dans un couvent, et il y mourut en 1755.

COSIMO (ROSSELLI, dit), peintre florentin, d'une noble famille qui a produit plus. autres maîtres, vivait au 15e S. Il fut appelé à Rome pour travaille[r] à la chapelle Sixtine; et ne pouvant égaler ses ri[vaux] par la pureté du dessin, chargea ses pein[tures] de couleurs brillantes et d'ornements que l[e] bon goût aurait proscrits, mais qui plaisaient a[u] pape, qui le préférait à tous les autres peintres. Ses meilleurs morceaux sont : le *Sermon de J.-C. sur la montagne* et le *Miracle du St Sacrement*, fresque à St-Ambroise de Florence.—Pierre Rosselli, dit *Cosimo*, né à Florence en 1441, fut auss[i] meilleur coloriste que dessinateur, comme on l[e] voit dans son *Persée* à la galerie Pitti. Cosimo pe[i]gnit avec succès des *bacchanales* et des sujets gro[tes]tesques; il mourut en 1521. Son premier titre es[t] d'avoir été le maître d'André del Sarto. Le musé[e] royal possède de lui deux tableaux : *la Vierge, l'enfant Jésus, la Madeleine et St Bernard*, et l[e] *Couronnement de la Vierge.*

COSIMO (Jacques), appelé aussi *Jacques d[e] Trezzo*, ou *Jacques d'Avanzo*, graveur et fondeu[r] milanais du 16e S., exécuta un grand nombre d[e] portraits en camées, et travailla au grand tabernacle de St-Laurent à l'Escurial.

COSIN (Jean), évêque anglican, né à Norwic[h] en 1595, fut dépouillé de ses bénéfices comme suspect de papisme en 1641, persécuté pour son attachement à la cause royale, et forcé de s'expatrier. Il se réfugia en France, fut nommé chapelain de l[a] reine Henriette-Marie, ne rentra en Angleterr[e] qu'à la restauration, obtint le siége épiscopal d[e] Durham, et mourut en 1672. On a de lui un gran[d] nombre d'ouvrages dont les principaux sont : u[n] *Recueil de prières particulières*, 1634.—Une *Hist. scolast. du canon de la sainte Écriture*, Londres, 1657, in-4. — *Historia transsubstantiationis papalis*, ibid., 1675, in-8.—*Différence sur les principaux points entre l'Église de Rome et l'Églis[e] d'Angleterre*, imprimé avec les *Corruptions d[e] l'Église de Rome*, par l'évêque de Bâle. Sa *Vie* [a] été écrite en anglais par le docteur Smith.

COSMAS, surnommé *Indicopleustes* (navigateu[r] dans l'Inde, parce qu'il parcourut cette contrée), était marchand à Alexandrie dans le 6e S. Ayan[t] quitté le commerce, il se retira dans un monast., où il écrivit en grec plusieurs ouvrages; celui qu[i] est intitulé : *Topographie chrétienne*, impr. pou[r] la première fois avec une version lat. dans la *Collectio nova Patrum et scriptorum græcorum* d[u] P. Montfaucon, 1707, renferme une exposition détaillée des principes erronés qu'il s'était crées su[r] la cosmographie. Cet ouvrage est toutefois le seu[l] de cette époque où l'on trouve des notions géographiques de quelque étendue. Elles n'ont pas été inutiles à nos géographes modernes. On lui attribu[e] un traité en grec : *De auri conficiendi ratione*, dont le MS. se trouve à la bibliothèque royale.

COSME, dit *de Prague*, le plus ancien historien de la Bohême, né en 1045, secrétaire de l'emper. Henri IV, devenu veuf, embrassa l'état ecclésiast. et fut pourvu de quelq. bénéfices. Chargé de missions fort délicates par les ducs de Bohême et par les évêques de Prague, il s'en acquitta d'une ma-

nière satisfaisante, et mourut en 1126. Son *Chronicon Bohemorum* jusqu'à l'an 1125, se trouve dans les *Scriptores rerum germanic.*, de Menken, Leipsig, 1728.

COSME. — V. Médicis.

COSME (Jean BASEILHAC, dit *le Frère*), célèbre lithotomiste, né en 1703 à Pouy-Astruc, diocèse de Tarbes, se livra dès son enfance à l'étude de la chirurgie sous la direct. de Simon Basheillac, son père, et perfectionna ses connaiss. à Paris, où il suivit les cours de clinique de l'Hôtel-Dieu. Entré dans l'ordre des feuillants en 1729, sous le nom de *F. Jean de St-Cosme*, il ne cessa point de se livrer à la pratique de la chirurgie, dirigea ses observations vers les moyens de prévenir les accidents qui peuvent suivre l'opération de la taille par le grand appareil, et y réussit au moyen du lithotome caché de son invention. Le *Journal de Verdun* de 1748 et celui *des savants* rapportent la prem. opération de ce genre que pratiqua le F. Cosme : ses procédés sont exposés dans les deux ouvr. intit. : *Recueil des pièces importantes concernant la taille par le lithotome caché*, 1751, 2 vol. in-12, fig.; et *Nouv. méthode d'extraire la pierre par-dessus le pubis*, Paris, 1779, fig. Le F. Cosme opérait aussi la cataracte par extraction long-temps avant que l'oculiste Daviel eût publ. sa méthode. On lui doit encore l'instrument appelé *trois quarts courbe*, que l'on emploie dans les rétentions d'urine pour faire la ponction au-dessus du pubis. Cet habile opérateur mourut en 1781. Son *Éloge histor., avec des détails sur les instrum. qu'il a inventés ou perfectionnés*, a été publié par Cambon, 1781, in-8.

COSME DE VILLIERS. — V. Villiers.

COSNAC (Daniel de), évêque de Valence, puis archevêque d'Aix, né dans le Limousin en 1626, s'éleva aux dignités ecclésiastiques en se conciliant la faveur du prince de Conti et du card. Mazarin. Ce fut lui qui négocia le mariage d'une des nièces de Mazarin avec le prince de Conti; peu de temps après, ayant été nommé prem. aumônier de Monsieur, il s'attacha particulièrem. à Madame (Henriette d'Angleterre), et lui donna des preuves de dévoument dans div. circonstances, notamm. lors de la publication des *Amours du Palais-Royal*, pamphlet dans lequel cette princesse était vivement attaquée. Ayant encouru la disgrâce de Monsieur, il fut envoyé en exil (1673), y demeura 14 ans, au bout desquels il rentra dans son diocèse, et mourut à Aix en 1708.—Un autre Cosnac (Bernard), évêque de Comminges, mort en 1374, avait été chargé d'une miss. importante en Espagne par Grégoire XI, qui le décora de la pourpre.

COSPEAN ou COSPEAU (Philippe de), né dans le Hainault en 1568, fut un des premiers à substituer dans les sermons les citations de l'Écriture sainte et des Pères, à celles d'Homère, de Cicéron et des autres aut. profanes. Il fit en 1603 l'oraison funèbre du maréchal de Retz, fut nommé en 1607 évêque d'Aire, puis aumônier et conseiller de la reine Marguerite. En 1610, il prononça l'oraison funèbre de Henri IV; il assista en 1617 à l'assemblée du clergé et fut chargé de la rédact. des *Remontrances* au roi; il passa plus tard sur le siége de Nantes, puis de Lisieux, et mourut en 1646. On a de lui : *Remontrances au roi*, 1617. Sa *Vie*, écrite par Le Mée, cordelier, a été publiée l'année de sa mort, Saumur, in-4.

COSROÈS. — V. Khosrou.

COSSALI (don Pierre), célèbre mathémat., né à Vérone en 1748, prit l'habit des théatins et fut envoyé par ses supérieurs à Padoue pour y terminer ses études littér.; il s'y distingua particulièrem. dans l'éloquence sacrée, et de retour dans sa patrie en 1780, il y concourut à la formation d'une académie des sciences. Ses *Lettres sur l'analyse algébrique*, publ. en 1785, le firent appeler la même année à la chaire d'astronomie à Parme; il l'occupa jusqu'en 1807, qu'il se retira momentanément à Vérone; mais en 1807, lors de la réorganisation de l'univ. de Padoue; il y fut nommé profess. de mathémat. transcendantes, et il mourut dans cette ville en 1815. Outre un assez grand nombre de *Mémoires* dans le recueil de la société italienne dont il était membre, on lui doit plus. opuscules mathémat., des *Éphémérides astronomiques* de 1791 à 1804, etc.; mais son principal ouvr. est l'*Histoire de l'origine et des progrès de l'algèbre en Italie*, Parme, 1797, 2 vol. in-4.

COSSART (Gabriel), jésuite, né à Pontoise en 1615, professa la rhétorique à Paris, fut le maître de Santeuil, et mour. en 1674. Il a laissé des *Harangues* et des *Poésies* qui le placent au rang des bons poètes latins modernes: ces pièces ont été recueillies par le P. Larue, et pub. à Paris, 1675 et 1723 in-12. Il a travaillé avec le P. Labbe à la gr. *Collection des conciles* et en a pub. depuis le 11e jusqu'au 18e vol.

COSSÉ-BRISSAC (maison de), l'une des plus anc. de France, laquelle tire son nom des terres de Cossé dans le Maine et de Brissac en Anjou, a produit plus. hommes remarquables.—Cossé (Charles de), plus connu sous le nom de *maréchal de Brissac*, né vers 1505, entra au service à 23 ans et se signala par son intrépidité autant que par ses talents militaires et son désintéressem. Il commandait une compagnie de chevau-légers à la prise de Veillane et du château de Suze en 1537, et fit les campagnes de 1542 à 1545 en qualité de colonel-gén. Le roi lui accorda, en 1550, le bâton de maréchal, avec la place de gouverneur du Piémont, qu'il remplit avec distinction pend. 9 années. A son retour en France, Brissac reçut une épée d'honneur des mains de Henri II, et fut nommé gouverneur et lieuten.-gén. de Picardie. Chargé, sous Charles IX, du commandem. de Paris, il sut contenir les calvinistes qui cherchaient à exciter des troubles, termina sa carrière militaire par la prise du Hâvre sur les Anglais en 1562, et mourut à Paris l'année suiv. Sa vie entière avait été consacrée au service de sa patrie; mais la rare générosité qu'il déploya en maintes occasions pour soutenir l'honneur national ou les intérêts de l'état, ne sont pas les moindres titres de son illustrat.—Cossé (Arthus de),

son frère, connu d'abord sous le nom de *Gonnor,* fut aussi un capit. distingué : il signala son dévouement dans les div. camp. de 1551 à 1567, et reçut de Charles IX le bâton de maréchal de France. Détenu pendant 17 mois à la Bastille par ordre de Catherine de Médicis, sous prétexte qu'il avait pris parti pour le duc d'Alençon, il recouvra sa liberté sous Henri III, reçut de ce prince l'ordre du St-Esprit, et mourut en 1582. — Cossé (Timoléon de), dit *le comte de Brissac*, fils de Charles, tué à 25 ou 26 ans, en 1569, au siége de Mucidan en Périgord, était déjà parvenu aux plus hautes distinctions milit. Brantôme le regarde comme un héros précoce qui marcha sur les traces de son père, et qui l'aurait égalé si la mort ne l'eût enlevé à la fleur de son âge : il était gouverneur de la ville et du château d'Angers. — Cossé (Charles II de), son frère, maréchal de France, gouverneur du château d'Angers, etc., eut part aux exploits de l'armée roy. pend. les années 1582, 1585, 1586 et 1588. Il prit parti pour le duc de Mayenne, pendant les troubles de la Ligue, fut chargé du gouvernem. du Poitou, de La Rochelle, de l'Aunis, de l'île de Ré et de celui de Paris. Il remit cette ville le 22 mars 1594 à Henri IV, qui le créa maréchal de France, et mourut en 1621, comblé de nouvelles faveurs par Louis XIII. — Cossé (Jean-Paul-Timoléon de), maréchal, duc de Brissac, né en 1698, a soutenu la gloire de son nom par ses exploits. Il servit d'abord sur les galères de Malte en 1714, se distingua au siége de Corfou et à plus. autres affaires contre les Turks. Créé mestre-de-camp à son retour en France, il fut élevé en 1768 à la dignité de maréchal, et mourut en 1784. — Cossé (Louis-Joseph-Timoléon), fils du précéd., duc de Cossé, fut tué à la bataille de Rosbak en 1757; il était colonel d'un régim. qui portait son nom.

COSSÉ-BRISSAC. — V. Brissac.

COSSIGNY (Jean-Franç. CHARPENTIER de), ingénieur, né vers 1690, fut envoyé en 1720 à l'Ile-de-France. Différentes observat. qu'il transmit à l'acad des sciences lui méritèrent en 1733 le titre de correspond. De retour en France il fut fait ingénieur en chef de la province de Franche-Comté. Renvoyé dans l'Inde, où il rendit de grands services dans la guerre contre les Marattes, il retourna plus. fois à l'Ile-de-France, où il avait un établissement considérable, et il y mourut en 1778. On a de lui : *Lettre critique sur l'hist. des Indes de l'abbé Guyon*, suivie de *la Réplique à la réponse* de cet auteur, Genève, 1744, in-12, et *Mémoire sur le moulin à poudre de l'Ile-de-France*, 1778, in-4. — Cossigny de Palma (Jos.-Franç. Charpentier), fils du précéd., visita les principaux établissements de l'Inde, continua les travaux de son père à l'Ile-de-France, y introduisit la canne à sucre de Batavia et l'arbre à vernis de la Chine, et fut en 1789 député extraordinaire de la colonie pour demander au gouvernem. français des secours qui la missent à l'abri des invasions. Il renonça tout-à-fait à ce pays après les désastres de la guerre, et mourut en 1809 près de Paris. Correspond. de l'académ. des sciences depuis 1773, il l'était de l'Institut depuis sa création. Il a publié des *Mémoires* sur différents sujets d'économie rurale; les principaux sont : *Sur la culture du café*, 1773. — *Sur la culture des arbres à épices fines*, Paris, 1775, in-8. — *Sur la fabrication de l'indigo*, Ile-de-France, 1779, trad. en anglais, Calcutta, 1789, in-4. — *Sur le sucre que l'on pourrait extraire des végétaux*, tome VI des *Mém.* de l'Institut. Il indique dans cet ouvr. les procédés qui depuis ont été mis en pratique pour se procurer du sucre indigène. Il a laissé plus. autres écrits où il expose ce que ses voyages en France, dans le Bengale, à Batavia et à la Chine, l'avaient mis à portée d'observer sur l'administration, l'histoire naturelle, l'économie rurale et domestique, les sciences et les arts, et le commerce.

COSSIN (Louis), grav., né à Troyes vers 1633, mort à Paris en 1682, a gravé d'après C. Lebrun, J.-B. Champagne et Raphaël. Ses *Portraits* sont encore recherchés des amateurs : le plus remarquable est celui de *Louis XIV*, gr. nat.

COSSON (Pierre-Charles), littér., né à Mézières en 1737, acheva ses études à Paris avec distinction, fut nommé profess. d'humanités à Metz, puis à La Flèche, et vint en 1767 occuper la chaire de seconde au collége Mazarin. Privé de sa pension de retraite à la révolution, il entra dans la carrière administrative. Nommé en 1796 commiss. du gouvernem. dans le départem. du Mont-Tonnerre, se concilia l'estime et l'affection de ses administrés, fut rappelé après le 18 brumaire, et mourut à Paris en 1801. On a de lui : *Discours* couronné par l'acad. de Besançon en 1764, sur cette question : *Les progrès des modernes dispensent-ils de l'étude des anciens? Éloge de Bayard*, 1770; la trad. de *Tite-Live*, par Guérin, revue et corrigée, 1775, 10 vol. in-12; quelq. pièces de vers dans les journaux et des discours de circonstance.

COSSUS (Aulus-Cornélius), tribun des soldats, l'an de Rome 316, le plus bel homme de l'armée et le plus vaillant guerrier, suivant Tite-Live, tua dans un combat Volumnius, roi des Véiens, et porta les dépouilles opimes dans le temple de Jupiter-Férétrien, honneur réservé aux seuls consulaires. Opposé par le sénat à Manlius-Capitolinus, il fut nommé consul, puis dictateur contre les Volsques, qu'il vainquit; obtint par ses victoires le triomphe, abdiqua peu de temps après, et mourut dans l'obscurité.

COSSUTIUS, célèbre architecte romain, mort vers l'an 175 av. J.-C., fut chargé par Antiochus-Épiphanes de continuer les trav. du temple de Jupiter-Olympien, commencé par Pisistrate, et terminé sous l'empereur Adrien.

COSTA (Jean), littérat. distingué, né dans le Vicentin en 1736, fit ses études au séminaire de Padoue, dont il devint un des profess., et maintint cet établissem. au rang qu'il occupe parmi les institut. littér. d'Italie. Regardé par ses compatriotes comme le premier des poëtes latins depuis le siècle d'Auguste, il joignait à son immense ta-

ent une vaste érudition, et mourut en 1816, à 80 ans. Outre 2 vol. de *Poésies latines*, 1796 et 1803, in-8, on lui doit une *trad.* en vers lat. des *Odes de Pindare*, avec des commentaires, Padoue, 1808, 3 tom. in-4.

COSTADAU (ALPHONSE), religieux dominicain, né dans la commune d'Allau près de Montélimart, profess. de théol. à Lyon vers 1730, est auteur d'un *Tr. hist. et crit. des principaux signes dont nous nous servons pour manifester nos pensées*, en 3 part., Lyon, 1717-20-24, 12 vol. in-12, ouvr. diffus dont on n'estime guère que la 3e partie, purem. théolog.

COSTADONI (D. ANSELME), savant religieux, né à Venise en 1714, entra dans l'ordre des Camaldules à 16 ans, et consacra sa vie à l'étude de l'histoire des hommes illustres, des institutions des ordres relig., et à la recherche des antiquités chrétiennes. Il mourut en 1785, coopérateur des *Annales camaldulenses* de P. Mittarelli. On a de lui plus. ouvr. de piété, des *Dissertations* dans le recueil de Calogera, tom. XXXIX, XL, XLI et XLIII.

COSTÆUS. — V. COSTÉO.

COSTANZI (CHARLES), grav. en pierres fines, né à Naples en 1703, exécuta avec beaucoup d'habileté des portraits et des figures d'après l'antique. Ses ouvr. les plus remarquables sont : la figure de *Léda* et la tête d'*Antinoüs*, gravées sur diamants pour le roi de Portugal, et le *portrait du cardinal George Spinola*, sur une agate onyx. — COSTANZI (Thomas), son frère, s'exerça dans le même genre, mais n'obtint pas autant de succès.

COSTANZO (ANGELO di), célèbre historien, né vers 1507 à Naples, entreprit de refaire l'*Histoire* de Collenuccio, et passa 40 années de sa vie à puiser, dans les vieilles chroniques et dans les anciens titres, les matériaux dont il composa sa grande *Hist. du roy. de Naples*, de 1250 à 1489, Aquila, 1582, in-fol., Naples, 1735, in-4, bonne édit., et Milan, dans les *classic. italian.*, 1805, 3 vol. in-8. Costanzo mourut à Naples en 1591. Ses *Rime* ont été plus. fois réimpr. La meill. édit. est celle de Padoue, 1738, in-8.

COSTAR (PIERRE), littér., né à Paris en 1603, fils d'un chapelier, embrassa l'état ecclésiastique, obtint quelques petits bénéfices, et se fit un nom parmi les beaux-esprits, moins communs alors qu'ils ne l'ont été depuis. Son attachement à Voiture lui fit prendre part aux disputes que le poète eut à soutenir contre les jaloux de son mérite. Il mourut en 1660. On citera de lui : *Défense de Voiture contre Girac*, 1653, in-4.—*Recueil de Lettres*, 1658, 1659, 2 vol. in-4. — *Mém. sur les gens de lettres célèbres de France et sur ceux des pays étrangers*, tom. II, *du P. Desmolets;* il est plus curieux que celui de Chapelain.

COSTARD (GEORGE), savant orient. et astronome anglais, né vers 1710, mort en 1782, vicaire de Twickenham, a laissé plus. ouvr. estimés dont la liste se trouve dans les *Anecdotes biograph. sur Bowyer*, par Nichols; le plus remarq. est son *Hist. de l'astron. appliquée à la géogr., à l'hist. et à la chronol.*, 1767, in-4. Il a publ. une 2e édit. de l'*Hist. religionis veterum Persarum* du D. Hyde, et a fourni des articles aux *Transact. philosoph.*

COSTE (PIERRE), littérateur estimable, né à Uzès en 1668, de parents protestants, alla se réfugier en Angleterre, après la révocation de l'édit de Nantes, et chercha dans la culture des lettres une distraction aux ennuis de l'exil. Ses traduct. de l'*Essai sur l'entendement humain* de Locke et de l'*Optique* de Newton, lui méritèrent l'honneur d'être admis à la société royale de Londres. On lui doit encore des *édit.* avec des notes, de La Bruyère, dont il avait pris la défense contre Bonav. d'Argonno, de Montaigne et des *Fables* de La Fontaine; il revint en France, et mourut à Paris en 1747. Coste a écrit une *Vie du gr. Condé*, réimpr. en 1748, in-4, avec une notice sur l'auteur, et la liste détaillée de ses nombr. ouvr. A ceux que nous avons déjà cités, nous ajouterons : *De l'usage de la raillerie*, trad. du latin de Shaftesbury, 1710, in-12.—*Hiéron, ou de la condition des rois*, de Xénophon, Amsterd., 1711, in-12; et *les Captifs* de Plaute, ibid., 1716, in-12.

COSTE (PIERRE), littér., né en 1732, à Bayonne, entra jeune au service et débuta dans la carrière littéraire, en 1756, par des *Lettres sur le voyage d'Espagne*, où les moines ne sont pas ménagés : l'un des rédact. du *Journal étranger*, il s'y chargea des articles sur la littérat. espagnole, et traduisit plus. *Nouvelles de Cervantes.* Il prit part ensuite à la rédaction de l'*Année littéraire*, et concourut à celle des différents journaux créés par Palissot, Clément, etc. Pendant la révolution il se tint à l'écart, revint après la terreur à Paris, et mourut en 1810. On a de lui : *Voyage* (supposé) *au pays de Bambouc*, 1789. — *Lettres adressées aux grands*, 1789. — *Mémoires de Mlle Dumesnil*, 1800, in-8, où cette célèbre actrice est vengée de la légèreté injurieuse avec laquelle Mlle Clairon avait parlé d'elle. Ce qui a frappé dans cet ouvr., c'est l'excellent goût que suppose la manière dont l'aut. y a jugé nos spectacles. — *Essai sur les prétendues découvertes nouvelles, dont la plupart sont âgées de plusieurs siècles*, Paris, 1803, in-8. — *Nouv. inédites de Cervantes et autres auteurs espagnols*, 1802, 2 vol. in-12. Il a laissé MS. la *Réfutation des Paradoxes littér.* que Marmontel a semés avec profusion dans sa *poétique.*

COSTE (JEAN-FRANÇ.), médecin, né en 1741 à Villebois-Bugey, acheva ses études à Paris, sous la direction de Petit, et revint dans sa famille. Envoyé pour traiter une épidémie dans le pays de Gex, cette circonstance le mit en rapport avec Voltaire, qui le fit nommer médecin de l'hôpital de Versoy, d'où il passa quelque temps après à celui de Nancy, puis de Calais. Nommé en 1780 premier médecin de l'armée destinée à soutenir l'indépendance des Américains, il mérita l'estime de Wasinhgton et de Franklin. De retour en France, il fut successiv. chargé de différents emplois honorables, et devint en 1796 méd. en chef de l'hôpital des Invalides; obtint enfin l'autorisation de jouir

d'un repos acquis par tant de services, et mourut à Paris en 1819. Outre plus. art. dans le *Dictionn. des sciences méd.*, et quelq. *mém.* ou *brochures* (publ. de 1763 à 1806), on lui doit la traduct. des *OEuvres de Mead*, Bouillon, 1774, 2 vol. in-8, et celle de la *Physiologie des corps organisés* de Necker, ibid., 1775. — *Essai botanique, chimique et pharmaceut. sur la substitution des substances indigènes aux exotiques*, Nancy, 1775, in-8. — *Compendium pharmaceut. milit. Gallorum nosocomiis in orbe novo boreali adscriptum*, Newport, 1780, in-12. — *Notices sur les officiers de santé morts à l'armée*, Augsbourg, 1806, in-12.

COSTE (Bernard de la). — V. Lacoste.

COSTEL (Jean-Baptiste-Louis), chimiste, né à Meaux en 1729, remplit les fonctions d'apothicaire aide-major aux armées pendant la guerre de sept ans; professa depuis au collége de pharmacie de Paris, fut membre de plus. sociétés de médecine et d'agriculture, et mourut en 1800. Ses analyses de l'acide formique et des eaux de Pougues avancèrent de quelq. pas la science, et méritèrent à Costel l'estime des savants. On trouve dans le t. III des *Mém. de la soc. d'agriculture de Paris*, une *Notice sur la vie et les travaux de Costel*, par Cournol.

COSTER (Jean-Laurent), né vers 1370 à Harlem, n'est connu que par les efforts de quelq. écrivains hollandais pour lui attribuer l'honneur de l'invention de l'imprimerie et de la gravure sur bois. Les *Origines typographicæ* de Meermann tendent à appuyer cette assertion; mais les *Vindiciæ typographicæ* de Schœpfflin prouvent que Guttemberg était déjà établi à Strasbourg à l'époque où Coster est supposé avoir imprimé sur des planches de bois le *Speculum humanæ salvationis*. Toutes les questions qui se rattachent à Coster et à ses découvertes ont été très bien discutées et résolues dans l'*Origine de l'imprimerie*, par Lambinet, Paris, 1810, 2 vol. in-8.

COSTER (Samuel), auteur tragique et comique, né vers la fin du 16e S. à Amsterdam, est regardé comme le créateur du théâtre hollandais, bien qu'avant lui la Hollande eût des poètes dramat. Il était médecin et ne consacrait à la poésie que ses loisirs. Ce fut lui qui purgea la scène des product. informes de la chambre de rhétorique d'Amsterd. En 1617, malgré l'opposition du clergé et des ennemis qu'il s'était faits comme tout réformateur, il obtint des magistrats un local où il construisit à ses frais une salle de spectacle, la première à Amsterdam; il y fit représenter les chefs-d'œuvre de ses contemporains, Vondel, Hooft, etc., et ses propres ouvrages. On a de lui 5 coméd. et 6 trag. dont les sujets sont pour la plupart tirés de l'*Hist. romaine*. Il ne manque pas d'idées et d'invention; mais il travaillait trop vite pour pouvoir donner à ses ouvrages cette perfection qui peut seule les faire vivre. La plus ancienne de ses pièces est de 1615, et la plus récente, *Polixène*, tragédie, de 1646.

COSTER (Joseph-François), littérateur, né en 1729 à Nancy, exerça pendant 20 ans la place de prem. commis du contrôle des finances, fut ensuite conservat. de la biblioth. publiq. et des médailles de Nancy, remplit une chaire d'histoire à l'école centrale de cette ville depuis 1796 jusqu'à 1804, époque à laquelle il fut nommé provis. du lycée de Lyon, fut mis quelq. temps après à la retraite, et revint à Nancy, où il mourut en 1813. On a de lui: la *Lorraine commerçante*, Nancy, 1759, in-8. — *L'Éloge* de Charles III, duc de Lorraine, 1764, in-8. Celui de Colbert, 1773, in-8, obtint le 1er accessit de l'Acad. franç. — *Observat. sur le rapport et projet de loi sur l'instruct. publ., par Chaptal*, 1801, in-8. Coster a laissé quelq. MSs. Le *Précis des travaux* de la soc. roy de. Nancy contient l'analyse de l'éloge de Coster, par Blau. — Coster (Jean-Louis), son frère, jés., devint, à la suppress. de cette société, biblioth. de l'évêque de Liége. On a de lui deux *Oraisons funèbres*, l'une du dauphin, père de Louis XVI, et l'autre de Stanislas, roi de Pologne, etc., toutes deux prononcées et imprimées à Nancy en 1766, in-4. Coster entreprit en 1772 l'*Esprit des journaux*, et s'occupa jusqu'en 1775 de la rédact. de cet utile journal. — Coster (Sigeb.-Étienne), frère des deux précéd., né en 1734, fut nommé curé de Remiremont, et se fit une réputat. comme prédicateur. Il prononça le même jour que son frère, à Nancy, l'*Oraison funèbre de Stanislas*. Grand-vicaire de l'évêque de Verdun en 1781, il fut député par son chapitre aux états-génér., où il vota constamm. avec le côté droit, et signa toutes les protestations de la minorité. Les Prussiens, à leur entrée en France, l'ayant désigné membre de l'administrat. provisoire qu'ils avaient établie à Verdun, il jugea prudent de les accompagner dans leur retraite, et rejoignit à Montefiascone l'abbé Maury, qui le fit professeur de théologie de son séminaire. Rentré en France, il fut, après le concordat, nommé chanoine de Nancy. Lorsque le typhus ravagea les hôpitaux de cette ville en 1813 et 1814, il se dévoua au soulagement des malades avec un zèle admirable; eut, malgré son gr. âge, le bonheur d'échapper au fléau, et mourut en 1825, à 91 ans, regretté de tous ceux qui l'avaient connu.

COSTER SAINT-VICTOR (J.-B.), né en 1771, à Épinal, officier dans le 9e régiment de chasseurs, rejoignit, en 1791, l'armée des princes en Allemagne, et après son licenciem. vint dans la Vendée, où il servit sous les ordres de Puisaye. Le courage qu'il montra dans diverses circonstances lui valut le commandem. de la division de Vitré; et lorsque ce pays fut pacifié, il continua d'y résider. Poursuivi quelq. temps après comme déserteur, il fut condamné par un conseil de guerre à 5 ans de détention; mais il parvint à s'échapper, alla retrouver Puisaye en Angleterre et le suivit au Canada. Son but était d'améliorer sa posit. en se livrant à des spéculat. commerciales; rien ne lui réussit. Il revint donc en Europe, s'associa bientôt au complot de la machine infern., eut encore le bonheur d'échapper aux recherches de la police; mais revenu sur le continent, avec Georges Cadoudal, il fut arrêté et périt sur l'échafaud le 25 juin 1804,

COTA (Rodriguez), poète espagnol, surnommé *el Tio* (l'oncle), florissait au 15e S., sous le règne de D. Juan II, roi de Castille. Il est aut. de la tragi-comédie intit. : *Calisto et Mélibée*, et d'une satire impr. sous le titre de *Mingo Rebulgo*. *Caliste* est moins une œuvre dramatique qu'un roman dialogué; mais dans quelque classe que l'on range cette production, elle n'en est pas moins très remarquable par l'intérêt du sujet, par la peinture des mœurs et par le style. Cota n'en a fait que le 1er acte ou le commencem.; la suite est du bachelier Fernand de Roxas, qui vivait au commencement du 16e S. Cette pièce très rare a été souvent réimprimée et traduite en plusieurs langues, notamment en français par Jacques de Lavardin, Paris, 1578, in-16.

COTEL (Antoine de), conseiller au parlem. de Paris, né vers 1550, a laissé : *le Premier livre des mignardes et gayes poésies*, etc., Paris, 1578, in-4.

COTELIER (Jean-Baptiste), savant helléniste, né à Nîmes en 1629, fit des progrès si rapides dans les langues, qu'à l'âge de 12 ans il expliquait l'Ancien-Testam. en hébreu à livre ouvert, et rendait compte de toutes les difficultés grammat. qu'on lui proposait. L'assemblée du clergé, qui se tenait à Mantes en 1641, lui accorda une pension pour favoriser ses études; mais il se contenta du grade de bachelier, et n'entra jamais dans les ordres. Il était déjà connu par quelq. publications lorsque Colbert l'adjoignit en 1667 à Ducange pour dresser le *Catalogue* des MSs. grecs de la biblioth. du roi; il fut en 1674, nommé profess. de langue grecque au collége de France, et mourut en 1686, à 58 ans. Ses principaux ouvrages sont : *SS. Patrum qui temporibus apostolicis floruerunt opera*, grec-lat., 1672, 2 vol. in-fol., *Ecclesiæ græcæ monumenta et analecta*, Paris, 1672-86, 3 vol. in-4. Il a laissé des MSs. Son *Éloge* en latin, par Baluze, est impr. dans l'édit. des *SS. Patrum opera*, publié par Leclerc, Amsterdam, 1724, 2 vol. in-fol. Cette édit. est la plus recherchée.

COTELLE (Louis-Barnabé), profess. à l'école de droit, né à Montargis en 1752, fut successivem. chargé du cours sur le Code civil et du cours de droit naturel. On lui doit un *Code approfondi* et une *Édition* de Burlamaqui et de Vatel. Il mourut à Paris en 1827, à 75 ans.

COTEREAU (Claude), prêtre, chan. de Notre-Dame de Paris, né à Tours, mort le 3 nov. 1550, a laissé : *De jure et privilegiis militum lib. III*, et *De officio imperatoris liber I*, Lugduni, 1539, in-fol. Ce second ouvrage, sous le titre de : *Traité des devoirs d'un capitaine et homme de guerre*, a été traduit en français par Gabriel Dupréau, Poitiers, 1549, in-4. On en trouve un extrait dans les *Soirées littér.* de Coupé. — *Les Douze livres de Columelle*, trad. en franç., Paris, 1551, in-4 : cette trad., réimpr. en 1555 et 1556, in-4, avec les notes de Jean Thierry de Beauvais, fut dédiée au card. Du Bellay par Jacq. Vertus, ami de Cotereau et son exécuteur testament. Il y a deux pièces latines de lui dans le *Genethliacum Cl. Doleti*, et plus. *pièces* en vers franç. dans les *Épîtres du Traverseur des voies périlleuses*, de Jean Bouchet.

COTES (Roger), célèbre mathémat., né en 1682 dans le comté de Leicester, fut, en 1706, nommé profess. d'astron. et de physique expériment. à l'univers. de Cambridge, et mourut en 1716. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Harmonia mensurarum*, etc., Cambridge, 1722, in-4, traduit ou plutôt paraphr. en franç. par le bénéd. Walmsley, Paris, 1747, in-4. — *Des leçons de physique expérim. sur l'équilibre des liqueurs*, traduit en franç. par le méd. Lemonnier, ibid., 1740, in-4, fig., etc. Les *Transact. philosophiques* renferment quelq. *Mém.* de Cotes, à qui l'on doit la 2e édit des *Principia mathematica* de Newton, 1713.

COTHB-EDDYN, c.-à-d. *pôle de la religion*, surnom commun à plus. auteurs arabes, persans et turks. — Cothb-Eddyn, surn. *Khârizm-Châh* (Mohammed), lieut.-général (*wâly*) du Khârizm sous le règne de Barkhiaroc, conserva pendant 30 années la faveur de ses maîtres, et jouit d'une espèce de souveraineté. Il protégea les lettres et les sciences, et mourut en 1127 avec la réputation d'un prince équitable. Il est le chef de la dynastie des Khârizmiens. Atzyz, son fils, lui succéda. — Cothb-Eddyn (Mohammed), historien arabe, profess. à la Mekke, mort l'an de l'hégyre 988, a écrit une *Histoire du Yemen*, ou plutôt l'histoire de la conquête de ce pays par Sinan-Pacha, général de Sélim Ier; et celle *de la Mekke* depuis l'origine de la Caabah jusqu'à l'an 985. Silv. de Sacy a fait connaître la substance de ces deux ouvrages dans les *Notices et extraits des MSs.*, tome IV. — Cothb-Eddyn (Mohammed), souver. de Sindjar, l'an de l'hég. 594, après la mort d'Imad-Eddyn, son père, fut un roi juste, mais il n'eut point assez d'énergie pour s'opposer aux entreprises de Nour-Eddyn, prince de Moussoul, et à celles de Mélic-Adel. Son règne fut troublé par des guerres qui l'exposèrent à perdre sa couronne; il acheta la paix au prix de quelq.-unes de ses possess., l'an de l'hég. 606, et mourut en 616. — Cothb-Eddyn-Chyrazy (Mahmoud-ben-Macoud), philos. persan, né l'an 634 de l'hég., mort en 710, élève du sav. Nassir-Eddyn, a écrit un grand nombre d'ouvr. sur toutes les branches des connaissances humaines. Le plus remarquable est un *Commentaire sur les canons d'Avicenne*.

COTIN (Charles), membre de l'Acad. française, conseiller et aumônier du roi, né à Paris en 1604, mort en 1682, est plus connu par les satires de Boileau et le Trissotin de Molière que par ses poésies et ses ouvr. en prose, la plupart sur des sujets pieux : il n'était cependant ni aussi sot ni aussi ridicule que ces deux auteurs nous le représentent. On cite de lui de petites pièces fort agréables, telles que le quatrain : *Iris s'est rendue à ma foi...*, et celui *Vous n'écrivez que pour écrire*. Boileau et Molière, qui avaient de justes sujets de se plaindre de Cotin, ont poussé trop loin la vengeance. La crainte des épigrammes de Boileau l'empêcha de faire imprimer ses *Sermons*. Parmi

ses nombr. ouvr. on ne recherche que les suiv. : *OEuvres galantes*, en prose et en vers, 1663, 1665, 2 vol. in-12. C'est dans le 2e vol. que se trouve le fameux *Sonnet à la princesse Uranie*, que Molière a frappé d'un ridicule éternel. — *La Ménagerie*, La Haye, 1666, in-12. Cette satire contre Ménage a eu plus. édit.; mais les curieux donnent la préférence à celle-ci, parce qu'elle est la plus complète, et qu'elle entre d'ailleurs dans la *Collection* des Elzevirs français.

COTLOGH-YNANEDJ, personnage oriental sur lequel les historiens persans ne s'accordent point. Mirkhond le met au rang des princes de la dynastie des Atabeks de l'Azerbaïdjan, et nous apprend que Cotlogh, après de longues guerres contre Thoghrul, dernier sulthan Seldjoukide, tua son adversaire, s'empara du gouvernem. l'an de l'hégyre 599, et périt bientôt après assassiné par les émyrs du roi de Khârizm.

COTTA (Caïus-Aurélius), consul, l'an de Rome 677, fit rendre une loi qui ouvrait aux tribuns du peuple le chemin des dignités. — Cotta (Lucius-Aurélius), de la famille du précéd., préteur l'an 682, consul en 687, censeur en 688, l'un des plus illustres orateurs de son temps, fut un des modèles que Cicéron se proposa lors de ses débuts au barreau. Il vota le prem. dans le sénat pour le rappel de Cicéron. C'est pend. qu'il était préteur que fut rendue la loi qui transféra aux chevaliers le droit qu'avaient les sénateurs de juger. — Un autre Cotta (Marcus-Aurélius), de la même famille, consul l'an 678, fut vaincu par Mithridate, roi de Pont. A son retour à Rome on l'accusa de concussions pendant son proconsulat à Héraclée; il fut reconnu coupable et privé de sa dignité de sénateur.

COTTA (Jean), poète latin, né près de Vérone, mort à la fleur de l'âge vers 1511, a laissé quelq. poésies impr. à Venise par les Aldes, 1527, in-8, avec celles de Sannazar, et souv. réimpr. dans différents recueils, entre autres dans les *Carmina quinque poetarum*, Venise, 1548, in-8. Ces poésies, si remarquables par la correction et l'élégance, ont enfin été publiées séparém., Venise, 1760, in-8, et par les soins de l'abbé Morelli, Bassano, 1802, in-4. Cotta a coopéré, avec Mario Beneventano, à l'édit. de Ptolémée, publiée à Rome, 1508, avec les cartes de Buckinck et de Ruysch.

COTTA (Lazare-Augustin), sav. antiquaire, né en 1645, mort en 1719, avait renoncé au barreau pour se livrer entièrem. au penchant qui l'entraînait vers l'étude de l'antiquité. La province de Novarèse, qui l'avait vu naître, fixa surtout son attention, il se plut à consacrer le souvenir des personnages distingués qu'elle a produits, dans *Museo Novarese*, 1701, in-fol. Il a écrit en outre la comédie intit. : *la Pirlonea*, Bologne, 1678, et donné une édit. de l'ouvr. de Domin. Macaneo sur le lac Verban (lac Majeur), avec des notes, Milan, 1723.

COTTA (Jean-Baptiste), poète, né en 1668 à Tende, comté de Nice, entra de bonne heure dans l'ordre des Augustins, professa avec distinction dans plusieurs collèges de cet ordre, fut admis en 1699 par acclamat. dans l'Arcadie naissante, sous le nom d'Estrio Callutino, et, après avoir rempli différ. emplois, revint dans sa patrie, où il mourut en 1738. Le recueil de ses poésies est intit. : *Dio, sonetti ed inni, con note*. L'édit. la plus belle et la plus complète est celle de Venise, 1820, 6 vol. in-16, ou in-8, pap. vélin; on y a joint l'éloge de l'auteur, par le P. Hyac. della Torre. Cotta est regardé par les Ital. comme le prem. de leurs lyriques sacrés.

COTTA (Jean-Frédéric), théol., né en 1701 à Tubingen, professa la théol. et les langues orient. à Gottingue, fut rappelé dans sa patrie pour y remplir les mêmes chaires, et mourut en 1779. Il a écrit un gr. nombre de *Dissert.* et d'ouvr. en latin et en allem. sur des matières théol. Les principaux sont : *Hist. littér. de la théol.*, en allemand, Tubingen, 1721 et 1722, in-8. — *Essai d'histoire ecclés.*, ibid., 1768, 3 vol. in-8. Il a trad. du grec en allemand les *OEuvres de Fl. Josèphe* et *l'Hist. de la destruction de Jérusalem* par Hégésippe, ib., 1735, in-fol., cart. et fig., avec des notes et des comment. fort estimés.

COTTA DE COTTENDORF (Jean-Frédéric, baron), libraire, né à Stuttgard en 1764, d'une ancienne et noble famille italienne, après des études distinguées et un séjour à Varsovie et à Paris, prit la direct. de la librairie que son père Jean-George avait fondée à Tubingen, et qui existe encore sous le même nom, et il lui donna une extension rapide. Dès 1798, il fit paraître sous le titre de *Cosmogonie universelle*, une gazette politique dont plus tard la rédact. fut transportée à Stuttgard, puis en 1803 à Augsbourg. La propr. de ce journal donna une haute influence à Cotta auprès des princes allemands, qui en utilisèrent la publicat. dans leur intérêt. Chargé en 1799 d'une mission des états de Wurtemberg auprès du gouvernement français, Cotta en reçut une autre des libraires allemands, qui l'engagèrent en 1815, mais sans succès, à solliciter du congrès de Vienne une mesure qui prohibât les contrefaçons. En 1815, élu député à la diète de Wurtemberg, il se prononça pour le rétablissem. de l'ancienne constitution. Membre de la deuxième chambre des états depuis 1819, il en devint vice-président en 1824. En 1828, il se rendit à Berlin pour y conclure un traité de commerce et de douanes, à l'occasion duquel il fut nommé conseiller privé de Prusse, chambellan de Bavière et chev. de la couronne de Wurtemberg. Cotta fit quelques entreprises étrangères à la librairie, telles qu'une tentative pour établir la navigat. à la vapeur sur le lac de Constance; mais c'est comme libraire, comme édit. et comme ami des écriv. les plus distingués de l'Allemagne, qu'il doit être surtout apprécié. Goëthe, Schiller, Voss, Jean Paul, les deux frères Humboldt, Herder, Huber, Jean Muller, etc., étaient liés avec lui d'affection autant que d'intérêt. Il mourut à Stuttgard en 1832. Bien qu'on lui re-

proche d'avoir abusé de la propriété de plusieurs classiques pour exercer le monopole et ne publier que des édit. communes, on lui doit cepend., de 1830, une édit. magnifique des *OEuvres complètes* de Schiller, deux parties en un vol. gr. in-8.

COTTE (Robert de), architecte, né à Paris en 1656, mort en 1735, vice-protecteur de l'acad. de peinture, prem. archit. du roi, intendant des bâtiments, direct. de la monnaie des médailles, etc., était petit-fils de Fremin de Cotte, architecte ordinaire de Louis XIII, et beau-frère de Mansard, dont il avait reçu des leçons. Ses travaux les plus importants sont le grand autel de Notre-Dame, les embellissem. de l'hôtel de La Vrillière, la colonnade ionique de Trianon, l'achèvem. du dôme des Invalides, de l'église de Saint-Roch et de la chapelle de Versailles. On lui attribue, ainsi qu'à Pierre Bullet, l'idée de remplacer par des glaces les tableaux qui décoraient les cheminées. — Jules-Robert, son fils, exécuta sur ses dessins le portail de St-Roch et celui de la Charité. On lui reproche d'avoir gâté les plans de son père, en voulant les corriger.

COTTEREL (Charles), maître des cérémonies de la cour d'Angleterre, sous le règne de Charles II, mort en 1687, a traduit en anglais le roman de *Cassandre*, de La Calprenède, et travaillé à la traduct., dans la même langue, de l'ouvr. de Davila sur les guerres civiles de France. — Cotterel (Alex.-François), curé de Paris, mort en 1775, a publié quelq. *Opuscules* médiocres sur l'assassinat de Louis XV par Damiens, sur la mort de la reine Marie Lecksinska, et sur d'autres événem.

COTTIN (Sophie Ristaud, Mme), née à Tonneins en 1773, mariée à 17 ans à un riche banquier, veuve à 20 ans, passa le reste de sa vie dans la solitude et la méditat., et mourut à Paris en 1807. Son talent fut long-temps inconnu à ses amis; elle-même ignorait le prix des pages éloquentes qui coulaient de sa plume. Le roman de *Claire d'Albe*, 1799, in-12, vint révéler à la France un écriv. plein de grâce et de sensibilité. *Malvina*, 1801, 3 vol.; *Amélie Mansfield*, 1803, 3 vol.; *Mathilde*, ibid., 1805, 4 vol.; *Élisabeth, ou les Exilés en Sibérie*, ibid., 1806, 2 vol., placent Mme Cottin au rang de nos meilleurs romanciers. On a joint au roman d'*Élisabeth* un poème en prose intit. : *la Prise de Jéricho*, qui avait été impr. dans les *mélanges* de Suard, l'un des amis de cette dame. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées avec une *Notice* sur la vie et les écrits de l'aut., par A. Petitot. Paris, 1817, 5 vol. in-8.

COTTIUS (Marcus-Julius), Gaulois, souverain d'un état désigné dans les hist. lat. sous le nom de *royaume de Cottius*, dont Suze était la capitale, eut la gloire de résister à César; mais il accepta les offres d'Auguste et devint l'allié du peuple romain. Il ouvrit alors dans les Alpes des chemins commodes dont on trouve encore des vestiges, et qui durent faciliter la conquête des différ. petits états voisins. Le roy. de Cottius fut, après la mort de ce prince, réduit en prov. romaine par Néron, l'an 63 de J.-C. On voit à Suze un reste d'arc de triomphe sur leq. sont inscrits les noms des peuples qui étaient soumis à Cottius. Ce monument a été gravé dans plus. recueils, entre autres, dans le *Thesaurus inscriptionum* de Muratori.

COTTON (Pierre), jésuite, né en 1564 à Néronde en Forez, fut envoyé par ses supérieurs à Milan pour étudier la philosophie; de retour en France, il se fit remarquer comme prédicateur, fut appelé à Paris sur la recommandation du maréchal de Lesdiguières, dont il avait converti la fille (Mme de Créqui.) Bientôt il acquit la confiance de Henri IV, fit signer à ce prince le rappel des jésuites, refusa l'archevêché d'Arles et le chapeau de cardinal, et fut enfin nommé confesseur du roi. Après la mort de Henri, le P. Cotton fut chargé de porter le cœur du roi au collége de La Flèche, et conserva son crédit à la cour jusqu'en 1617, époque où il alla prêcher dans le Midi, et se rendit en Italie pour accomplir les vœux de Louis XIII. Il revint à Paris, et y mourut en 1626. Il a laissé quelq. ouvr. de controverse et un traité du *Sacrifice de la messe*. L'histoire de sa *Vie*, écrite en lat. par le P. Rouvier, Lyon, 1660, in-8, est plus complète que celle qui a été publ. par le P. d'Orléans, Paris, 1688, in-4.

COTTON (sir Robert), sav. antiquaire anglais, né en 1570, avait une connaissance si parfaite des anciennes chartes, que c'était à lui que l'on s'adressait dans tous les cas où il s'agissait des droits de la couronne ou du maintien de la constitution. Les mémoires qu'il avait rédigés dans les occasions les plus importantes ont été recueillis et publ. en 1652. Cotton avait formé une collect. précieuse de MSs. et de chartes recueillis dans le nord de l'Angleterre, dont le catalogue a été publ. par Th. Smith, sous le titre de *Catalogus librorum MSs. biblioth. Cottonianæ*, etc., 1696, in-fol. Cette collection, réunie plus tard à celle du roi, a été presque entièrem. détruite en 1731, par l'incendie du cloître de l'abbaye de Westminster, où elle était déposée.

COTTON DES HOUSSAYES (Jean-Baptiste), docteur de Sorbonne, né près de Rouen en 1727, prof. la théol. pend. 15 ans au séminaire de cette ville, et fut nommé chanoine de la cathédrale. Il remplaça Guiot en 1768 dans les fonct. de secrét. de l'acad. de l'Immaculée Conception, et fut, en 1780, nommé bibliothécaire de la Sorbonne. En prenant possess. de cette place, il prononça, sur les services du bibliothéc., un *disc. latin*, impr. par Pierres, 1781, in-12, à 25 exempl. Il mourut en 1783. On lui doit les *Éloges historiques de Maillet du Boullay, de l'abbé de Saas, de Chamousset*, etc.; et des articles de botanique dans le *Journal de Physique*, 1780. Il a laissé MSs. : *Éléments d'hist. litt. univ.*, et *Bibliogr. raisonnée, ou Nouveau système bibliogr.*

COTUGNO (Dominique), célèbre médecin, né en 1736 à Ruvo dans la Pouille, professa la médecine et enseigna l'anatomie dans l'université de Naples, fit plus. découvertes import. en anatomie, notamm.

celle des aquéducs de l'oreille, appelés de son nom *cotuniens*, fut nommé médec. de la reine et prem. méd. du roi, et mourut en 1822. Ses principaux ouvr. sont : *De aquæductibus auris humanæ internæ dissertatio*, Naples, 1761, in-8. — *De ischiade nervosâ*, ibid., 1768, in-8. — *De sedibus variolarum syntagma*, ibid., 1769, in-8. — *Del moto reciproco del sangue per le interne vie del capo*, ibid., 1782, in-4. — *Lettera riguardante l'electricità d'un sorcio*, ibid., 1784 ; cette lettre contient la première idée du fluide galvanique; *ragionamento sullo spirito della medicina*, Milan, 1806, in-8.

COTYS, nom commun à plus. rois de la Thrace, de la Cappadoce et du Bosphore-Cimmérien : le plus ancien est celui qui, 600 ans avant J.-C., permit à une colonie de Mysiens de s'établir en Asie. — COTYS Ier, fils de Penthée et roi de Thrace, né vers l'an 289 avant l'ère chrétienne, vainquit les peuples voisins de ses états et fut un des princes les plus puissants de son temps. Les Athéniens, qui d'abord avaient été ses alliés, lui déclarèrent la guerre afin de l'empêcher de s'emparer du Péloponèse ; mais ce fut sans succès, et Cotys serait sans doute sorti vainqueur de cette lutte, s'il n'eût été assassiné vers l'an 356 avant J.-C. — COTYS II, fils de Seuthès et roi des Odryses, prêta secours à Persée, roi de Macédoine, contre les Romains; mais bientôt il fut forcé de défendre ses propres états attaqués par Eumènes, roi de Pergame et allié des Romains. Cotys fit la paix à condition que son fils fait prisonnier par Paul-Émile lui serait renvoyé sans rançon, 167 ans avant J.-C. — COTYS III, fils de Sadalès et roi des Odryses, 57 ans avant J.-C. réunit à ses états le royaume des Besses, moyennant 300 talents qu'il paya à Pison, préteur en Macédoine, et fournit des secours à Pompée contre César. — COTYS IV régnait environ 17 ans avant J.-C.; à sa mort ses fils furent mis sous la tutelle de son frère Rhœmétalcès. — COTYS V, fils de Rhœmétalcès, partagea le royaume de Thrace avec Rescuporis, son oncle, et périt assassiné par celui-ci, 19 ans avant J.-C. Ovide, dans ses *Élégies*, loue la justice et l'humanité de ce prince et l'amour qu'il témoignait pour les lettres. — COTYS, fils du précédent et roi de la petite Arménie sous les règnes de Caligula et de Claude, se vit sur le point d'ajouter à ses états la grande Arménie, au moment ou Mithridate-l'Ibérien se disposait à prendre possession de ce royaume ; mais Cotys fut forcé par l'empereur de renoncer à ce trône où l'appelaient les vœux des principaux personnages de ce pays. — Trois COTYS, rois du Bosphore, ne sont connus que par les médailles : le premier régnait du temps de Claude, le deuxième sous l'empereur Adrien, et le 3e sous Alexandre-Sévère ; leur règne embrasse la période comprise entre l'an 342 et l'an 530 de l'ère du Bosphore, c.-à-d. de 69 à 234 de J.-C.

COUBLAI-KHAN. — V. CHI-TSOU.

COUCY, nom d'une ancienne famille noble de Picardie, aujourd'hui éteinte, et dont le premier membre illustre est ALBÉRIC, qui vivait en 1059 et fonda la riche abbaye de Nogent-sous-Coucy. — DREUX DE BOVE, fils ou gendre d'Albéric et père d'Enguerrand Ier, comte d'Amiens, vivait en 1080, et mourut en 1116. — THOMAS DE MARLE, fils de Dreux de Bove, se signala par ses exploits guerriers et ses cruautés ; il est le premier qui ait pris le titre de *Sire de Coucy par la grâce de Dieu*. — ENGUERRAND II, fils de Thomas, s'allia à la famille roy. en épousant Agnès de Beaujenci, cousine germaine de Louis-le-Jeune. Il mourut l'an 1147, pendant la deuxième croisade. — RAOUL Ier (sire de Coucy), seigneur de Marle, de La Fère, de Crécy, de Vervins, de Landousy et de Pinon, né vers 1134, était fils d'Enguerrand II; il épousa la fille du comte Baudouin (1154), et en secondes noces Alix de Dreux, cousine germaine de Philippe-Auguste (1173). Il fut tué au siége d'Acre en Palestine, l'an 1191. — ENGUERRAND III, fils du précédent, se distingua à la bataille de Bouvines. Quelq. histor. prétendent que la couronne de France lui fut offerte par les grands vassaux pendant la minorité de Louis IX. — RAOUL II, fils d'Enguerrand III, périt à la Massour en Égypte, l'an 1250, en combattant aux côtés du comte d'Artois, frère de St Louis. — ENGUERRAND IV, frère de Raoul II, s'étant rendu coupable de la mort de trois gentilshommes, fut condamné à payer une amende considérable qui fut consacrée à la fondat. d'un hôpital à Pontoise et à l'établissem. d'écoles publiques à Paris. Il mourut en 1311. — RAOUL ou RENAUD, châtelain de *Coucy*, fils d'Enguerrand II et frère de Raoul Ier, né vers l'an 1160, mort au siége d'Acre en Palestine, l'an 1191, avait embrassé l'état ecclésiast. et se distingua par son goût pour la poésie. Le *Rec. de ses chansons* a été publié en 1781 à Paris, dans les *Mémoires historiques de Raoul de Coucy*, par Laborde : Renaud est moins connu par ces petites composit. que par l'aventure de la dame de Fayel, châtelaine de Vergy, aventure qui a fourni le sujet de 2 tragédies françaises dont la plus connue est celle de de Belloy. L'*Hist.* du châtelain de Coucy et de la dame de Fayel a été publiée d'après les MSs. de la bibliothèque du roi, par M. Crapelet, avec une trad. en français moderne, 1829, gr. in-8. A ce vol. il faut réunir les *Chansons* du châtelain de Coucy, revues sur tous les MSs. par Francisque Michel, 1830, grand in-8.

COUCY (ROBERT de), architecte, né à Reims à la fin du 12e S., mort en 1311, s'est illustré en reconstruisant sur les plans de Hugues Libergier la cathédrale de Reims qui avait été brûlée en 1210; on mit 30 ans à bâtir cet édifice, l'un des plus beaux de France ; mais les tours ne furent terminées qu'en 1427. Robert de Coucy avait achevé la belle église de St-Nicaise à Reims, et en avait fait un des plus curieux monuments de l'architecture gothique : elle a été démolie en 1796.

COUET (BERNARD), né vers 1670 à Paris, vic.-gén. de Rouen, puis de Paris sous MM. de Noailles et Ventimille, publia en 1714 et 1715 les *Lettres d'un théologien à un évêque sur cette question im-*

portante: S'il est permis d'approuver les jésuites pour prêcher et pour confesser. La question est résolue négativ. L'auteur fut assassiné de deux coups de couteau, en sortant de l'église de Notre-Dame, par un nommé Lefèvre, chapelier, le 27 mai 1736; il mourut trois jours après, âgé de 66 ans. Ses fameuses *Lettres* ont été réimpr. à Paris en 1755, in-12.

COUILLARD (ANTOINE), seigneur du Pavillon, en Gâtinais, au 16e S., est auteur de quelq. ouvr. remarquables par leur singularité; de ce nombre sont les *Contredits aux fausses et abusives prophét. de Nostradamus*, Paris, 1555 et 1560, in-8. — *Chronique cosmographique universelle*, avec un tableau des généalogies des rois de France depuis Adam jusqu'à Charles IX.

COULANGES (PHILIPPE-EMMANUEL, marquis de), conseiller au parlement de Paris, né vers 1631, vendit sa charge pour n'avoir plus à s'occuper que de ses plaisirs, eut de son temps la réputation de versifier avec facilité sur toutes sortes de sujets légers, et mourut en 1716. On a publié le *Recueil de ses chansons*, Paris, 1698, 2 vol. in-12, réimpr. en 1754. — Ses *Mémoires, suivis de lettres inédites de mad. de Sévigné* (sa cousine germaine), *de son fils, de l'abbé de Coulanges*, etc., n'ont paru qu'en 1820, in-8 et in-12, par les soins de M. de Monmerqué.

COULOMB (CHARLES-AUGUSTIN de), célèbre physicien, né en 1736 à Angoulême, entra jeune dans le génie, fut envoyé à la Martinique, où il construisit le fort de Bourbon, et employé successiv. à Rochefort, à l'île d'Aix et à Cherbourg. Son *Mém.* sur la meilleure manière de fabriquer les aiguilles aimantées fut couronné par l'acad. des sciences. Il remporta le prix double en 1781, par sa *Théorie des machines simples*, et fut reçu l'année suiv. à l'unanimité. Ces succès ne l'empêchèrent pas d'éprouver en 1783 la disgrâce du ministre de la marine pour avoir combattu le projet de navigation présenté par les états de Bretagne; mais on ne tarda pas à rendre justice à la pureté de ses intentions; il fut, en 1784, nommé intendant des eaux et fontaines de France, et choisi peu de temps après par l'acad. pour aller étudier en Angleterre le système d'administration des hôpitaux. Lors de la révolution, Coulomb se livra tout entier à l'étude des sciences, et fit sur l'électricité et le magnétisme des découvertes dont M. Poisson a parfaitement apprécié l'importance. Membre de l'Instit. à sa formation, et plus tard inspecteur des études, il mourut en 1806. Outre un gr. nombre de *Mém.* dans les recueils de l'académie des sciences et de l'Institut, on a de lui : *Recherches sur les moyens d'exécuter sous l'eau toutes sortes de trav. hydrauliques sans employer aucun épuisement*, 3e édit., Paris, 1817, in-8, fig.—*Théorie des machines simples*, 2e édition, 1820, in-4.

COULON (LOUIS), géographe estimable, né à Poitiers en 1605, quitta l'ordre des jésuites pour se livrer entièrement à la culture des lettres, et mourut en 1664. Son principal ouvrage est la *Description géographique et historique du cours et du débordem. des rivières de France, avec le dénombrement des villes, ponts et passages*, Paris, 1644, 2 vol. in-8. Cet ouvrage, devenu rare, est plein de recherches intéressantes.

COULON DE THÉVENOT (A.), inventeur d'une méthode de tachygraphie qui eut beauc. de succès, et qui a été adoptée dans plus pays étrang., naquit à Paris en 1755; il fit les prem. expériences de sa méthode en 1779, devant une commiss. de l'académie des sciences, dont le rapport lui fut avantageux. En 1787, le roi accepta la dédicace de son *Traité de tachygraphie*, et lui accorda un brevet de tachygraphe. En l'an V, il fit hommage aux deux conseils de la discuss. d'une partie de la constit., recueillie d'après ses procédés, demanda des encouragements qu'il ne put obtenir, et se vit forcé d'accepter un emploi subalterne dans l'administrat. des hospices militaires. Cet emploi le conduisit en 1813 à l'armée d'Allemagne. Après la bataille de Leipsig, il fut rencontré par des Cosaques qui le dépouillèrent; il avait reçu plus. blessures; ses pieds étaient gelés. Il mourut d'épuisement et de misère en 1814, âgé de près de 60 ans.

COULTHURST, né dans le comté de Cheshire, et élevé à l'univ. d'Oxford, où il se distingua, ajouta son nom à celui des courageux voyageurs qui ont péri victimes du climat de l'Afrique. Ce jeune savant, rempli de zèle et d'ardeur, avait tenté une excursion dans l'intérieur des terres, en partant de la rivière appelée le Vieux-Calabar; après 15 jours d'absence, il revint, et s'embarqua pour Fernando-Po. C'est pend. la traversée qu'il expira, le 15 avril 1831.

COUPÉ (JACQ.-MICHEL), conventionnel, était, en 1791, curé de Sermaise; élu par le départem. de l'Oise à l'assemblée législat., puis à la convent. nation., il vota la mort du roi sans appel ni sursis, et se prononça constamment dans le sens des plus ardents révolutionnaires. Cependant il fut exclu de la société des jacobins pour avoir refusé d'appuyer la demande d'un curé marié qui sollicitait de la convention des secours pour l'aider à nourrir ses enfants. Il fit quelq. rapports sur des sujets importants, notamment sur la réorganisation des bibliothèques. Après la session, il fut du nombre des conventionnels qui parurent au conseil des cinq-cents, et termina sa vie obscurément dans un âge avancé. — COUPÉ (Jean-Marie-Louis), son frère, savant laborieux, né en 1732, remplaça l'abbé Batteux en 1780 dans la chaire de rhétorique au collége de Navarre, et fut, en 1784, chargé de la garde des titres et généalogies à la biblioth. roy. Privé de son emploi à la révolution, il trouva des ressources dans l'exerc. de ses talents, et mourut en 1818. Ses principaux ouvrages sont : *Essai de trad. de quelq. épîtres et autres poésies latines de L'Hôpital*, 1778, 2 vol. in-8. — *Variétés littér.*, 1786-88, 8 vol. in-8. — *Les Soirées littér.*, 1795, 1800, 20 vol. in-8, publication périodique qui n'a pas obtenu tout le succès qu'elle méritait. — *Spicilége de littérature ancienne et moderne*, 1802

2 vol. in-8. On lui doit encore des traduct. nouv. du *Théâtre* de Sénèque, des *Opusc.* d'Homère, des *OEuvres* d'Hésiode, etc., publ. de 1795 à 1798.

COUPERIN, nom d'une famille qui a produit un gr. nombre de musiciens distingués. — Louis, organiste de Louis XIII, mourut en 1665. La charge de dessus de viole fut créée pour lui. — François, musicien et frère de Louis, laissa deux enfants : — Louise, habile claveciniste et cantatrice, qui fut attachée pendant 50 ans à la musique du roi, morte en 1728; et Nicolas, organiste de St-Gervais, mort en 1748. — Charles, frère de Louis, music., mort en 1669. — François, surnommé *le Grand*, organiste de St-Gervais et claveciniste de Louis XIV, a composé 4 vol. in-fol. de pièces de clavecin, et mourut en 1733.—Marie-Anne, fille de François, religieuse à Maubuisson, fut organiste de cette abbaye. — Marguerite-Antoinette, sœur de Marie-Anne, fut clavecin. de la chambre du roi, charge qui avant elle n'avait été occupée que par des hommes. — Armand-Louis, fils de Nicolas, organiste du roi et de quelques paroisses, a laissé des *sonates* et des *trios* pour le clavecin, ainsi que des *motets* qui n'ont pas été gravés, et mourut en 1789. — Pierre-Louis, organiste et harpiste, mort en 1789 ; une seule de ses composit. a été gravée.

COUPLET (PHILIPPE), jésuite, né vers 1628, à Malines, fut attaché aux miss. de la Chine, acquit une connaissance profonde de l'histoire et de la littérature de cet empire, et mourut d'un accident en 1692. Il a publié plusieurs ouvrages intéress.; le plus remarquable est sa traduct. latine des trois ouvrages moraux de Confucius : *la Gr. science*, *le Juste milieu*, et *le Livre des sentences*, Paris, 1687, in-fol.

COUPLET (CLAUDE-ANTOINE), ingénieur mécanicien, né à Paris en 1642, quitta la carrière du barreau pour se livrer tout entier à l'étude des mathémat., et en particulier de l'hydraulique, et fut un des prem. membres de l'acad. des sciences. Les villes de Coulanges-la-Vineuse, d'Auxerre et de Courson doivent à ses travaux des eaux abondantes et salutaires. Il mourut en 1722. Fontenelle prononça son éloge. — COUPLET des TORTREAUX (Pierre), son fils, mécanicien, fut admis à l'acad. des sciences en 1696, y remplaça son père dans la charge de trésorier, et mourut en 1744. On a de lui, dans le recueil de l'acad. de 1726 à 1733, plus. mémoires sur *la poussée des terres contre leurs revêtements et sur la force des revêtements qu'on leur doit opposer*; *sur la poussée des vents*; des recherches sur la construct. *des combles de charpente*, *sur les chariots*, *les traîneaux et sur le tirage des chevaux*.

COUR (DE LA). — V. LACOUR.

COURAYER (PIERRE-FRANÇOIS LE), chanoine de Ste-Geneviève, né en 1681 à Rouen, se distingua dans cette congrégation par son goût pour l'étude, et fut nommé biblioth. de Paris. En 1723 il publ., *sur la validité des ordinat. de l'Église anglicane*, un écrit qui lui attira les attaques des théolog., la censure des prélats, et l'excommunicat. de l'abbé de Ste-Geneviève; il fut forcé de s'expatrier, et se retira en Angleterre. La reine lui fit un accueil bienveillant, et lui donna une pension; l'univers. d'Oxford lui conféra le titre de docteur, titre qui n'influa en rien sur les opinions du P. Le Courayer, et n'altéra point son attachem. à l'Église romaine. Il mourut à Londres en 1776. Outre plus. écrits apologétiques qui se rattachent à celui que nous avons cité, on a de lui la traduct. de l'*Histoire du concile de Trente* de Fra-Paolo (Sarpi), avec des notes, Amsterdam, 1736, 2 vol. in-4. — *Histoire de la réformation*, trad. du lat. de Jean Sleidan, La Haye, 1769-67, 3 vol. in-4.

COURBON (marq. de), né en 1650 à Château-Neuf-du-Rhône, entra d'abord comme volontaire au service des Pays-Bas, servit ensuite en France en qualité de lieuten., puis en Allemagne, comme major pendant la guerre contre les Turks, enfin comme colonel et maréchal-de-camp au service de la république de Venise, se signala à la prise de Coron et du Nouv.-Navarin, et fut tué d'un coup canon au siége de Négrepont, l'an 1688, à 38 ans. Sa *Vie* par Aimar, Lyon, 1692, contient quelq. anecdotes suspectes.

COURCELLES (THOMAS de), docteur en théol., chanoine d'Amiens, curé de St-André-des-Arcs, doyen de l'Église de Paris, et proviseur de Sorbonne, né en 1402, assista au concile de Bâle en 1438, et à celui de Mayence en 1441, se distingua dans ces deux assemblées par son éloquence et par son zèle pour le maintien des libertés de l'Église gallicane, fut chargé de plusieurs missions importantes par le roi Charles VII, et s'en acquitta heureusement : ce fut lui qui fit l'*Oraison funèbre* de ce prince à St-Denis, l'an 1461. Il mourut en 1469.

COURCELLES (ÉTIENNE CHARDON DE), né à Reims, fut médecin de la marine, et professeur de chirurgie à Brest, reçut en 1742 le titre de correspondant de l'acad. des sciences, et mourut en 1780. Il a laissé un assez grand nombre de compilations, entre autres : *Abrégé d'anatomie*, Brest, 1751, in-12. — *Manuel des opérations les plus ordinaires de la chirurg.*, etc., ib., 1756, in-8. — *Mémoire sur le régime végétal des gens de mer*, Nantes, 1781, in-8. — COURCELLES (David-Corneille van), médec. holl., aut. de deux excellents fragm. de myologie, publ. sous les titres suiv. : *Icones musculorum plantæ pedis*, etc., Leyde, 1739, in-4, fig. — *Icones musculorum capitis*, etc., ibidem, 1743, in-4, figures. — COURCELLES (J.-B.-Pierre-Jullien de), généalogiste, né en 1759 à Orléans, fit ses études au collége de Vendôme, entra dans la carrière de la magistrat., et remplit différentes charges municipales avec beauc. de zèle. Occupé de recherches histor., il s'établit en 1807 à Paris, où il devait trouver les ressources nécessaires pour les compléter, acquit en 1820 le cabinet de Saint-Allais (*v.* ce nom), qu'il accrut d'un grand nombre de titres origin. et de docum. précieux; eut le bonheur de voir son zèle encouragé et récompensé par plusieurs souverains étrangers, fut nommé

généalogiste honor. du roi Charles X; après la révolut. de juillet, alla demeurer à St-Brieuc, et y mourut en 1834. Édit. avec M. de Fortia de l'*Art de vérifier les dates* depuis 1770, 15 vol. in-8 ou 4 vol. in-fol., il a publ. : *Armorial général de la chambre des pairs*, 1822, in-4. — *Histoire généalogique des pairs de France*, 1821 et années suiv., 12 vol. in-4. — *Dictionnaire universel de la noblesse de France*, 1820, 5 vol. in-8. — *Dictionn. historique des généraux franç. depuis le XIe S.*, 6 vol. in-8.

COURCELLES (Marié-Sidonia de LÉNONCOURT, marquise de), femme célèbre par sa beauté et sa coquetterie, née en 1659, était fille d'un lieuten.-gén. des armées du roi. Orpheline dès l'âge de 15 ans, et maîtresse d'une grande fortune, elle fut mariée au marquis de Courcelles, neveu du maréchal de Villeroi; ce mariage ne fut point heureux : convaincue d'adultère, elle fut enfermée dans un couvent. Après la mort de son mari, elle épousa, à 45 ans, un officier beaucoup plus jeune qu'elle, et éprouva à son tour les tourments et les chagrins qu'elle avait fait endurer à son premier époux. On trouve dans les *Mém.* de la duchesse de Mazarin, quelq. détails sur leur séjour au couvent, où le hasard les fit trouver ensemble, enfermées pour le même sujet. Chardon de la Rochette a publ. : *Vie de la marq. de Courcelles*, écrite en partie par elle-même, Paris, 1808, in-12.

COURCHETET D'ESNANS (Luc), diplomate, né à Besançon en 1695, se distingua d'abord dans le barreau, vint à Paris, fut employé à la direction de la librairie, puis nommé censeur royal, intend. de la maison de la reine, enfin agent des villes anséatiques près la cour de France. Ses connaissances dans la diplomatie, la politique et l'hist. moderne, le mirent à même de rendre au gouvernement des services importants. Il mourut en 1776. On lui doit entre autres ouvrages : *Histoire du traité de paix des Pyrénées*, Paris, 1750, 2 vol. in-12. — *Histoire du traité de Nimègue*, ibid., 1754, 2 vol. in-12. — *Histoire du cardinal de Granvelle*, ibid., 1761, in-12.

COURIER (Paul-Louis), savant helléniste et le plus spirituel des pamphlétaires, né en 1773 à Paris, sentit de bonne heure le mérite des anciens, qu'il étudia par plaisir, en même temps que les mathématiques par devoir. Placé dans une école militaire, il en sortit en 1793 officier d'artillerie, pour aller à l'armée du Rhin, d'où plus tard il fut envoyé à l'armée d'Italie. En voyant de près les héros et leurs exploits si vantés dans les gazettes, il prit en dédain la gloire des armes; aussi, quoique brave et s'exposant chaque jour à des dangers réels sans nécessité, il ne fit rien pour les bulletins ni pour son avancem. Ses loisirs en Italie, il les employait à voir les monuments, à déchiffrer les inscript., à visiter les bibliothèques pour collationner les MSs. Après le consulat, il retourna en Italie comme chef d'escadron d'artillerie; mais sur le refus d'un congé de quelques mois qu'il sollicitait pour ses affaires, il donna sa démission, et revint à Paris vers la fin de 1808. Il eut la fantaisie d'assister à l'une de ces campagnes si rapides de Napoléon, et partit sans ordre comme sans titre pour l'Allemagne. Mourant de faim et de fatigue, il fut transporté du champ de bataille de Wagram dans un hôpital à Vienne, d'où il se rendit en Italie, mais cette fois libre de tout devoir, et maître de se livrer à ses fantaisies d'antiquaire et d'artiste. Étant à Florence, dans la Laurentine, à collationner un MS. de Longus, il laissa tomber de l'encre sur un passage inédit dont il venait de prendre copie. Ce *pâté* fit grand bruit, non tant par les plaintes des bibliothéc. que par la *lettre* que Courier écrivit *à M. Renouard* au sujet de cette affaire. Cette lettre si vive, si spirituelle, annonçait l'auteur des pamphlets. Ce fut au mois de décembre 1816 qu'il adressa aux chambres la fameuse pétition : *Messieurs, je suis Tourangeau.* L'effet en fut aussi merveill. que rapide : devant cet écrit de 6 pages la réaction s'arrêta. A la mort de Clavier, son beau-père, il se mit sur les rangs pour le remplacer à l'académie, ne fut point élu, et se vengea par la *Lettre à messieurs les académiciens*, 1820. Ses *Lettres au censeur*, qui sont de la même année, commencèrent à populariser son nom; les tracasseries de la police, les réquisitoires du parquet, les condamnations des tribunaux, achevèrent, en excitant sa verve satirique et moqueuse, de développer et de mûrir l'admirable talent de Courier. Le *Pamphlet des pamphlets*, son chant du cygne, est aussi son chef-d'œuvre en ce genre. Il avait renoncé à la politique pour s'occuper de la traduction d'Hérodote, lorsqu'il fut tué d'un coup de fusil, à quelques pas de sa maison de la Chavonière, le 10 avril 1825. Courier craignait les *cagots*, mais ce ne sont point eux qui l'ont assassiné. De mauvais bruits ont couru sur l'aut. de ce crime impuni faute de preuves suffisantes; car ici la justice a fait tout son devoir. Les *OEuvres* de Courier ont été publ. avec une excellente *Notice* d'Armand Carrel, Paris, 1830, 4 vol. in-8.

COURNAND (l'abbé Antoine de), littérat., né en 1747 à Marseille, d'une famille honorable, entra jeune dans la carrière de l'enseignement, et fut, en 1784, nommé professeur de littérature au collége de France. Il adopta les principes de la révolution, se maria dès 1791, 2 ans par conséquent avant qu'il fût question d'obliger les prêtres à se marier, et dut à cet acte de patriotisme sa nomination, après le 10 août, à la place d'administrat. du départem. de Paris. L'abbé de Cournand (car le nom lui en resta toujours), était d'ailleurs un bon homme, qui ne manquait ni d'esprit ni même d'un certain talent de versificateur; mais sur la fin de sa vie sa fureur de rimer était dégénérée en manie. Il se croyait de bonne foi très supérieur à l'abbé Delille, et le disait naïvement à qui voulait l'entendre. Il mourut en 1814. Entre autres ouvr. on a de lui : *les Styles*, poème en IV chants, Paris, 1781, in-8. — *Tableau des révolut. de la littérat. ancienne et moderne*, 1786, in-8. — *L'Achilléide*, imitée de Stace, 1800, in-12, et la traduction en vers franç. des *Géorgiques* de Virgile, 1806, in-8,

qui, bien que très inférieure à celle de Delille, n'est pas indigne d'estime.

COURT ou DU CURTIL (Benoît), jurisc., chan. de St-Jean de Lyon, est aut. d'un *Dictionnaire* des termes de jurisprudence civile et canonique, publ. sous le titre de *Enchiridion juris utriusque terminorum*, Lyon, 1543; et d'un *Tr. des jardins*, en latin, ibid., 1560, in-fol., ouvr. que Lamonnoye appelle un pauvre livre; mais il est bien moins connu par ces deux ouvr., justem. oubliés que par ses comment. sur *Arresta amorum* de Martial de Paris, livre curieux et singulier, dont la première édition, Lyon, 1533, in-4, est plus rare que recherchée.

COURT (Charles-Caton de), né à Pont-de-Vaux en 1654, secrétaire des commandem. du duc du Maine, mort en 1674 au camp de Vignamont en Hollande, où il avait accompagné ce prince, se distingua de bonne heure par ses connaissances dans l'histoire, les antiquités et la numismatique. On n'a de lui qu'un seul ouvrage; c'est une *Relat. de la bataille de Fleurus, gagnée par le prince de Luxembourg sur le prince de Valdeck*, Paris, 1690, in-4. — Court (Louis de), son frère, mort en 1732, embrassa l'état ecclésiastique, cultiva les lettres et fut membre de l'académie d'Angers. Il a laissé quelq. opuscules, entre autres : l'*Heureux infortuné, histoire arabe* (poème), avec un *Rec. de pièces fugitives en vers et en prose*, Paris, 1722. — *Mélanges de pièces sérieuses et amusantes*, ib., 1725, suivis d'une *Épître* en vers grecs de Charles de Court à Dacier, et de son *Portait*, par l'abbé Genest.

COURT DE GEBELIN (Antoine), sav. distingué, mais systématiq., né à Nîmes en 1725, fut emmené fort jeune à Lausanne, où son père, pasteur protestant, alla chercher un asile contre la rigueur des édits. Il y fit ses études avec un brillant succès, et, comme son père, entra dans le ministère; mais il y renonça bientôt pour se livrer uniquem. à l'étude de l'antiquité. Venu en 1760 à Paris, où il fut accueilli des savants, il y publia son grand ouvrage intit. : *Le monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne*, Paris, 1773-84, 9 vol. in-4. Le plan en est si vaste, que d'Alembert, ne concevant pas qu'un seul homme eût pu l'entreprendre, demandait s'il y avait quarante hommes pour l'exécuter. La mythologie, la grammaire universelle, l'origine du langage et de l'écriture, l'histoire civile, religieuse et allégorique du calendrier, l'étymologie des langues franç., latine et grecque, et des dissertat. sur divers autres sujets, telles sont les matières traitées par l'auteur : ce livre lui mérita deux fois le prix de l'acad. fondé par M. de Valbelle pour l'ouvrage le plus utile, et la place de censeur royal. Nommé présid. du *musée*, il éprouva quelq. désagrément dans un poste qui demandait moins un savant qu'un homme du monde; le chagrin qu'il en ressentit altéra sa santé; il voulut se guérir par le magnétisme, et mourut en 1784. L'abbé Legros a publ. une *Analyse des ouvrages de J.-J. Rousseau et de Court de Gebelin*, ainsi qu'un *Examen des systèmes de ces deux écrivains.*

COURTALON DELAISTRE (Jean-Charles), curé de Ste-Savine de Troyes, associé libre de l'acad. de Châlons, né en 1736, mort en 1786, donna à l'étude de l'histoire tous les moments que lui laissaient ses fonctions ecclésiastiq. Parmi ses ouvr. assez nombr. on remarque sa *Topographie histor. de la ville et du diocèse de Troyes*, 1783-86, 3 vol. in-8. — Courtalon (l'abbé), précepteur des pages de Madame, est connu comme auteur d'un *Atlas élémentaire de l'empire d'Allemagne*, 1774, in-4; ouvr. fort estimé dans leq. se développe d'une manière très claire la constitut. du corps germaniq.

COURTANVAUX (Franç.-César LETELLIER, marquis de), duc de Doudeauville, gr. d'Espagne de 1re classe, capit.-colonel des cent-suisses de la garde du roi, né à Paris en 1718, servit avec distinct. dans les campagnes de Bavière et de Bohême, quitta la carrière militaire pour se livrer à l'étude, fut admis en 1764 à l'acad. des sciences, où il lut plus. *Mém.* sur des sujets de chimie, d'hist. natur., de géogr., de physique et de mécanique. En 1767 l'acad. le chargea avec Pingré et Messier de parcourir les côtes de France et de Hollande, pour constater la régularité des montres marines. Courtanvaux se plaisait à encourager les artistes : il fit exécuter à ses frais des instruments de nouvelle invention, et ne dédaigna pas d'en fabriquer lui-même. Il mourut en 1781. Son *Éloge* par Condorcet se trouve dans les *Mémoires de l'Acad.*, même année.

COURTE-BARBE, poète français du 13e S., est auteur du conte plaisant intit. : *les Trois aveugles de Compiègne*, dont la biblioth. roy. possède le MS. : il a été impr. dans la collection de Barbazan, et la trad. dans le rec. de Legrand d'Aussy.

COURTE-CUISSE (Jean de), célèbre docteur en théolog., joua un grand rôle dans le schisme d'Occident. Il porta la parole au nom de l'université dans l'assemblée qui se tint au sujet de la bulle de Benoît XIII contre Charles VI et contre l'université; y soutint que le pape était hérétique et schismatique, et qu'on ne devait point lui obéir: cette conclusion fut adoptée, et la bulle lacérée publiquement. Courte-Cuisse remplit pendant quelq. temps les fonctions de chancelier de l'univers.; il fut en 1420 nommé évêque de Paris; mais Henri V, roi d'Angleterre, qui occupait alors la capitale, l'empêcha de prendre possession de son siége. Obligé de quitter Paris, il se rendit à Genève; le chapitre de cette ville l'élut en 1422. Il mourut en 1425. On a de lui un tr. *de l'Église, du souverain pontife et du concile*, impr. avec les *OEuvres de Gerson.*

COURTEN (William), armateur anglais, originaire de Flandre, né en 1572, acquit par ses relations commerciales avec le Portugal, l'Espagne, les côtes de Guinée et les Indes-Occidentales une fortune qui le mit à même d'avancer à Jacques Ier et à Charles Ier plus de 200,000 liv. sterl. Courten essuya l'inconstance du sort, et mourut pauvre en 1636. — Courten (William), natural., de la même famille, né en 1642, mort en 1702, forma une très belle collection de monnaies anciennes et modern.

[a]t un superbe cabinet d'histoire natur.; le musée [b]ritannique en a fait l'acquisition pour 20,000 liv. [st]erl. — COURTEN (Maurice de), lieuten.-col. d'un [ré]giment suisse, grand'croix de St-Louis, comte [d]u St-Empire, mort en 1766, se distingua comme [g]uerrier et comme négociateur. Div. *Mém.* parlent [d]'une mission qu'il remplit avec succès auprès de [l']emper. François Ier et de l'impér. Marie-Thérèse.

COURTENAY.—V. JOSSELIN Ier et II, et PIERRE, [e]mper. de Constantinople.

COURTÉPÉE (CLAUDE), ecclés., né en 1721 à [S]aulieu, se consacra à l'enseignem., professa pen[d]ant plus. années au collége de Dijon, et mourut [e]n 1782. On a de lui : *Description hist. et topogr. [d]u duché de Bourgogne*, Dijon, 1774-85, 7 vol. [i]n-8, ouvr. estimé le plus complet qui ait été fait [s]ur cette province ; et *Hist. abrégée* du même [d]uché, ibid., 1777, in-12. Il a fourni un grand [n]ombre d'art. au supplém. de l'*Encycl. méthod.*, [p]*artie géogr.*, et au *Dictionn. de Vosgien.*

COURTILZ DE SANDRAS (GATIEN de), le type [d]es fabriq. de ces mémoires supposés, où le vrai [e]t le faux circulent à l'abri d'un nom connu, né en [1]644 à Paris, servit quelq. temps comme capit. au [r]égim. de Champagne, et quitta la carrière mili[t]aire pour se livrer à la composit. de *Mém.* qu'il [p]ublia en les attribuant à des contemporains. Les [p]rem. parurent en Hollande; mais bientôt Courtilz, [f]orcé de quitter ce pays pour s'être montré trop [f]avorable à la France, revint à Paris, où il fut mis [à] la Bastille; il en sortit bientôt après et regagna [l]a Hollande, où il fit paraître en 1701 les *Annales [d]e Paris et de la cour pour les années* 1697 *et* 1698, [i]n-12, libelle dans lequel les personnages du plus [h]aut rang se trouvent insultés. Immédiatem. après [il] fut assez imprudent pour revenir en France; [m]ais il y fut arrêté une seconde fois, et renfermé [à] la Bastille, où il resta 9 ans entiers. A sa sortie [d]e prison, il se maria et vint demeurer chez sa [b]elle-fille, où il mourut en 1712. On a de lui plus [d]e 40 ouvr. sur l'histoire de son temps, remplis [d]e faits entièrem. faux ou tout au moins altérés. [I]l les publia anonymes ou sous des noms supposés. [S]on *Hist. de la guerre de Hollande*, depuis 1672 [j]usqu'en 1677, La Haye, 1689, a obtenu dans le [t]emps le suffrage de quelques connaisseurs. Le [J]*ournal des savants*, d'octobre 1760, contient une [b]onne *Notice* sur cet écriv., avec la liste complète [d]e ses ouvr. impr. ou MSs.

COURTIN (ANTOINE), résident général de [L]ouis XIV dans les états du Nord, né à Riom en [1]622, rejoignit en Suède l'ambassad. Pierre Cha[n]ut, intime ami de son père, gagna les bonnes [g]râces de la reine Christine, conserva son crédit [a]uprès de Charles-Gustave, qu'il suivit en Po[l]ogne, et qui le nomma son envoyé extraord. en [F]rance. Après la mort de ce prince, en 1660, [C]ourtin revint dans sa patrie, y fut employé dans [d]iv. négociat. importantes, et mourut en 1685. Il [a] laissé des *Tr. sur la jalousie*, Paris, 1674; *sur [l]e point d'honneur*, ibid., 1675; *sur la civilité*, [i]bid., 1695, souv. réimpr.; *l'Esprit du saint sacrifice de l'autel*, ibid., 1688, in-12; et la trad. du traité de Grotius *sur le droit de la guerre et de la paix.* Sa *Vie*, par l'abbé Goujet, se trouve en tête des tr. *de la paresse*, ibid., 1743. — COURTIN (Nicolas), profess. de l'univ. de Paris, mériterait à peine d'être cité s'il n'avait laissé que son poème de *Charlemagne* et d'autres poésies chrét. telles que *les quatre fins de l'homme* et *la Chute d'Adam;* mais il coopéra à la publication des classiques lat. *ad usum*, en publ. le *Cornélius-Népos*, Paris, 1675, in-4, avec des notes qui prouvent que l'aut. ne manquait ni de goût ni d'intelligence.

COURTIVRON (GASPAR *le Compasseur* DE CRÉQUI-MONTFORT, marquis de), mestre-de-camp, né à Courtivron, en Bourgogne, l'an 1715, servit avec distinction sous les ordres du comte de Saxe en Bohême et en Bavière. Une blessure grave l'ayant obligé de renoncer à l'état militaire, il revint à l'étude, qu'il avait cultivée avec soin dans tous les loisirs que la guerre lui avait laissés. Il fut admis en 1744 à l'acad. des sciences, dont le *Recueil* renferme plus. de ses *Mém.* sur différents sujets de géométrie, d'optique, d'astronomie et de mécanique. Le plus remarquable est celui où il développe une nouvelle *Méthode d'approximation* pour la résolut. des équations numériques; cette méthode a été pendant long-temps la plus courte et la plus sûre que l'on connût; celle de Lagrange lui a succédé. On lui doit encore l'*Art des forges et fourneaux à fer*, en société avec Bouchu, Paris, 1761, in-fol. Il mourut en 1785. Condorcet prononça son *Éloge.*

COURTOIS (JACQUES), dit *le Bourguignon*, célèbre peintre de batailles, né en Franche-Comté l'an 1621, élève du Guide et de l'Albane, se mit à la suite d'une armée pour dessiner les marches, les campements, les siéges et les combats. Il se distingua surtout dans les sujets en petit, par la chaleur du coloris, la vérité des groupes, le mouvement des figures, et la fécondité de son imagination. Le musée royal possède 3 tableaux de ce maître : un *Choc de cavalerie au passage d'un pont;* un *Tableau de bataille* et un *Combat de cavalerie.* On lui attribue les estampes à l'eau forte des *Guerres de Flandre*, par Strada. Il mourut à Rome en 1676, dans le couvent des jésuites, où il s'était retiré. — COURTOIS (Guill.), peintre d'hist., et frère du précéd., né en 1628, mort à Rome en 1679, fut élève de Pietro de Cortone. Il a laissé un grand nombre de tableaux que l'on conserve dans différents musées de l'Italie. Les plus célèbres sont le *Martyre de St André*, dans l'église de ce nom *in monte Cavallo; Josué arrêtant le soleil*, au palais Quirinal, et une *Vierge entourée de saints*, à la Trinité des *Pellegrini.* Guillaume a laissé aussi quelques gravures à l'eau forte estimées des connaisseurs.

COURTOIS (EDME-BONAVENTURE), conventionnel, né en 1756 à Arcis-sur-Aube, était en 1790 receveur du district. Député par le départ. de l'Aube à l'assemblée législative, où il ne se fit point remarquer, il fut renvoyé à la convention, où il vota

la mort du roi, sans appel et sans sursis. Depuis il garda le silence le plus prudent jusqu'au 9 thermidor. S'étant prononcé alors contre le fameux comité de salut public, il fut chargé par ses collègues du rapport sur les papiers trouvés chez Robespierre; on croit que Laya lui prêta sa plume dans cette circonstance; mais le rapport est bien moins important que les pièces justificat. impr. à la suite. Il entra depuis au comité de sûreté générale, et ne cessa de déployer une gr. énergie contre les jacobins, qui tentèrent à plus. reprises de ressaisir le pouvoir. Après la session, il passa au conseil des anciens, appuya la résolut. d'attribuer au direct. la radiation des émigrés, fut élu présid., dénonça le club constitutionnel du Manége, et concourut au coup-d'état du 18 brumaire. Élu membre du tribunat, il cessa d'en faire partie en 1802, soupçonné d'avoir augmenté sa fortune par des moyens peu honorables. Atteint en 1816 par la loi contre les régicides, il essaya vainem. de s'y soustraire en faisant remettre à Louis XVIII le testament de Marie-Antoinette et la lettre de cette princesse à Mme Élisabeth. Il mourut à Bruxelles au mois de décembre même année. Il possédait une biblioth. remarquable par le nombre des poètes latins modernes qu'il y avait réunis. Son *Rapport sur les papiers trouvés chez Robespierre* se réunit à la *Collection des mémoires sur la révolution.*

COURTOIS D'ARRAS, poète franç. du 13e S., n'est connu que par le *Fabliau de Boivin de Provins*, impr. dans la collection de Barbazan, et trad. dans le recueil de Legrand-d'Aussy.

COURTONNE (Jean), archit. du roi, profess. de l'acad. d'architect., né à Paris vers 1670, mort en 1738, est auteur d'un *Traité de perspective pratique, suivi de quelques édifices de l'invention de l'aut., mis en perspective*, Paris, 1725. Ses travaux les plus remarquables sont les hôtels de Noirmoutier et de Matignon au faub. St-Germain.

COURVÉE (Jean-Claude de La), médecin, né vers 1615 à Vesoul, se vit forcé de quitter la France pour avoir, contre l'opinion de tous ses collègues, combattu l'usage fréquent de la saignée et recommandé l'emploi de l'émétique : les préjugés de l'école étaient trop invétérés pour que le bon sens et l'expérience d'un seul homme fussent capables de les déraciner. La Courvée se retira en Pologne, fut nommé méd. de la reine, et mourut vers 1664. Il a écrit *Dissertat. sur l'usage de la saignée*, Paris, 1647. — *Mémoire sur l'extraction de trois morceaux de fer... avalés par un fou*, en latin, ibid., 1648.—*Discours sur la sortie des dents aux petits enfants,* Varsovie, 1651, et sur la *Nutrition du fœtus*, Dantzig, 1655.

COURVILLE (François-Arnaud de), brigadier des armées du roi, servit avec distinction dans les campagnes d'Allemagne et de Flandre (1686, 1694), aux siéges de Bruxelles en 1695, de Barcelonne en 1697, du fort Louis, et à la bataille de Friedlinger en 1702, au combat d'Eckerens en 1703, au siége de Gibraltar en 1704, et à la prise du château d'Anjora, en Portugal, l'an 1707. Il mourut peu de temps après cette dernière action, des suites d'u[ne] blessure au bras. Sa *Vie* a été publiée par le ma[r]quis de La Rivière en 1719.

COURVOISIER (Jean-Joseph-Ant.), garde-de[s-] sceaux, né en 1775 à Besançon, fils d'un profes[s.] à l'université de cette ville, suivit son père en ém[i]gration, entra au service dans un régiment autr[i]chien, et revint en France aussitôt qu'il lui f[ut] permis d'y rentrer. Jeune encore, il reprit alo[rs] ses études, fréquenta les cours de l'école de dro[it] et ne tarda pas à se distinguer comme avocat. Lo[rs] de la réorganis. de l'ordre judic., il fut fait 2e avo[c.] gén. près de la cour impériale de Besançon. E[n]voyé par ses concitoyens à la chambre des déput[.] en 1816, il s'y montra l'un des plus zélés défen[s.] de la charte, et vota constamment pour toutes l[es] mesures qu'il crut propres à l'affermir en mêm[e] temps que le trône des Bourbons. Il put se trompe[r,] mais il fut toujours de bonne foi, et n'eut jama[is] en vue que l'intérêt public. Nommé en 1818 pr[o]cureur-général à Lyon, il arrêta par de sages m[e]sures la réaction dont cette ville avait souffert. [Il] cessa de faire partie de la chambre en 1824. Dè[s] lors il se consacra tout entier aux devoirs de [sa] charge importante dont il était revêtu. Nomm[é] garde-des-sceaux le 8 août 1829, il ne voulut po[int] concourir au coup-d'état qui se préparait, et donn[a] sa démission le 19 mai 1830. Les grands événem[ents] qui suivirent l'affligèrent; mais il put se rendre [le] témoignage qu'il avait fait tout ce qui dépendait [de] lui pour les prévenir. Sa santé déjà chancelan[te] s'affaiblissait de plus en plus. On lui conseilla l[es] *Eaux-Bonnes;* il en revenait lorsqu'il mourut [à] Lyon en 1835, à 60 ans, emportant l'estime et l[es] regrets de tous ceux qui l'avaient connu.

COUSIN (Gilbert), *Cognatus*, chanoine [de] Nozeroy, né en 1506, passe pour le premier q[ui] ait fait fleurir les lettres dans le comté de Bou[r]gogne, et doit être regardé comme un des homm[es] qui par leur goût et leur érudition ont contribué [à] la renaissance de la littérature en Europe. Il mo[u]rut en 1572 dans les prisons de l'archevêché [de] Besançon, où il avait été jeté comme suspe[ct] d'hérésie. Niceron cite les titres de 64 ouvr. de [cet] auteur, traduct. du latin et du grec, poésies la[t.] et françaises, lettres, théologie, histoire. Les pl[us] remarquables sont : *Brevis Burgundiæ comitat[us] descriptio,* Bâle, 1552, in-8.—*Narrationum Sylv[a],* 1567, in-8. La Fontaine en a tiré sa fable du trib[ut] envoyé par les animaux à Alexandre. Sa *Vie*, su[i]vie d'une notice de ses ouvrages, a été publ. p[ar] Schwartz, Altorf, 1775-76, in-4.

COUSIN (Jean), le premier peintre français q[ui] se soit distingué dans le genre historique, né [à] Soucy (Champagne) en 1530, peignit à Sens et [à] Paris un grand nombre de vitraux dont on a [vu] des fragm. au musée des monum. français. On [y] remarquait aussi une très belle *Statue de l'ami[ral] Chabot*, ouvr. qui prouve que cet artiste était [en]core un des meilleurs sculpteurs de son temps. [Il] a laissé un petit nombre de tableaux à l'huile : [un] *Jugement dernier*, actuellement au musée roy[al],



LE CORRÈGE.

Publié par Furne Paris

doit être regardé comme un chef-d'œuvre si l'on considère que cet artiste vécut sous les règnes de Henri II, François II, Charles IX et Henri III, époque antérieure à la restauration des arts, car l'impulsion donnée par François Ier demeura suspendue pendant ces temps orageux. C'est moins le coloris que la correction du dessin que l'on admire dans Jean Cousin : on lui reproche de la sécheresse; mais partout il se montre sav. anatomiste, et l'on serait tenté de le croire élève des écoles florentine et romaine, si l'on ne savait qu'il ne quitta jamais la France et qu'il n'eut d'autres modèles que les statues et les tableaux dont François Ier avait enrichi ce royaume. On a de lui des *Traités de perspective et de géométrie*, ainsi qu'un petit livre des *Proportions du corps humain*, ouvrage classique et qui doit se trouver entre les mains de tous les artistes. Il mourut en 1589.

COUSIN (Louis), sav. et labor. traduct., né à Paris en 1627, se distingua comme avocat, acquit en 1659 une charge de présid. à la cour des monnaies, fut nommé censeur, continua le *Journal des savants* de 1687 à 1701, remplaça l'évêque d'Acqs, Philippe de Chaumont, en 1697, à l'Acad. franç., et mourut en 1707. Il est surtout connu par des trad. estimées des princip. auteurs de l'hist. bizantine, sous ce titre : *Hist. de Constantinople depuis le règne de l'ancien Justin jusqu'à la fin de l'empire*, 1672, 8 vol. in-4.—*Hist. de l'Église*, par les anc. auteurs ecclésiast., 1675-76, 4 vol. in-4, avec de sav. préfaces.—*Hist. romaine* de Xiphilin, Zonare et Zozime, 1678, in-4. Il a trad. aussi des morceaux détachés d'Eusèbe de Césarée, de Clément d'Alexandrie, et il avait commencé la trad. des historiens de l'empire d'Occident. Il légua sa bibliothèque à l'abbaye de St-Victor, et fonda six bourses dans les colléges de l'univ. de Paris.

COUSIN (Hardouin), graveur, né à Aix vers 1680, a gravé quelq. portraits au burin et d'autres à la manière noire, ainsi que diverses pièces d'après Rembrandt, mais s'est surtout distingué en grav. à l'eau forte les *Marines du Puget*.

COUSIN (Jacques-Antoine-Joseph), mathématic., né à Paris en 1739, fut en 1766 nommé prof.-adj. de physique au collége de France, puis en 1769 prof. de mathémat. à l'école militaire. Admis en 1772 à l'acad. des sciences, il lui communiqua plus. mém. impr. dans son recueil. En 1791, membre de la municipalité de Paris, il fut chargé des subsistances. Pend. la terreur, mis en prison, il ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor, et fut presque aussitôt élu présid. du départem.; membre du bureau central en 1796, il donna sa démission l'année suiv., entra peu de temps après au corps-législatif, puis au sénat à sa créat., et mourut en 1800. Ses princip. ouvr. sont : *Introduction à l'étude de l'astronomie physique*, 1787, in-4. — *Traité du calcul différentiel et intégral*, 1796, 2 vol. in-4, fig.

COUSINERY (Esprit-Marie), antiquaire, né à Marseille en 1747, se consacra de bonne heure aux fonctions consulaires. Successivement vice-consul à Smyrne, consul à Salonique, avec le titre de consul-général, il dut à ses services un avancement honorable. Ses études et l'influence d'un pays plein de souvenirs et de monuments, firent de lui un numismate rempli de goût, de tact et de finesse, et doué d'une promptitude et d'une sûreté de jugement étonnantes. Plus de 25,000 médailles ont été par lui rassemblées, vérifiées, classées et décrites dans des catalogues systématiques. Ce savant s'est encore distingué par d'estimables product. : telles sont ses *Lettres sur l'inscription de Rosette*, précieuses pour la chronologie des Lagides; son *Essai sur les monnaies d'argent de la ligue achéenne*, qui lui ouvrit les portes de l'académie des inscriptions; enfin son *Voyage en Macédoine*, publié à la fin de l'année 1832, et qu'il mit au jour à l'âge de 84 ans. Il mourut en 1833.

COUSTANT (Pierre), sav. bénédict. de St-Maur, né à Compiègne en 1654, prit une part très active aux trav. de sa congrégat., et mourut à Paris en 1721. Outre deux dissertat. qui forment les *Appendices* des tom. V et VI des *OEuvres* de St Augustin, on lui doit : *S. Hilarii Pictavorum episcopi opera*, etc., Paris, 1693, in-fol., excell. édit., très recherchée.—*Vindiciæ manuscriptorum codicum à R. P. Bartholomeo Germon. impugnatorum*, etc., ibid., 1706, in-8. — *Vindiciæ MSs. codicum confirmatæ*, ibid., 1715, in-8. — *Epistolæ romanor. pontificum à S. Clemente ad Innocentem III*, etc., Paris, 1721, in-fol. Ce vol. est le seul qui ait paru.

COUSTARD (Anne-Pierre), lieuten. des maréchaux de France, né à Léogane, île St-Domingue, en 1741, embrassa le parti de la révolution, fut nommé command. de la garde nationale de Nantes en 1789, puis député à l'assemblée législat. C'est sur sa proposition que furent décrétées la fédération et la formation d'un camp sous les murs de Paris. Réélu à la convention, il y vota le bannissement de Louis XVI, fut mis hors la loi après la journée du 31 mai 1793, et périt sur l'échafaud révolutionn. le 7 nov. même année.

COUSTEL (Pierre), précepteur des neveux du card. de Furstemberg, enseigna long-temps les humanités, avec Nicole, aux Petites-Écoles de Port-Royal, dont plus. élèves, parmi lesquels on compte le gr. Racine, ont tenu un rang distingué dans l'état, dans l'Église et dans les lettres, et mourut en 1704. Il a laissé quelq. ouvr., entre autres : *les Règles de l'éducation des enfants*, Paris, 1687, 2 vol. in-12. Cet ouvr. a été reproduit en 1749, sous le titre de *Traité d'éducat. chrét. et littér.*, avec un avertissem. qui contient l'éloge de l'auteur.

COUSTELIER (Antoine-Urbain), imprimeur-libraire à Paris, mort en 1724, est connu comme éditeur de la *Collect. d'anc. poètes franç.*, 1723-24, 10 vol. pet. in-8. Cette collect. contient *La Farce et Pathelin*, les *OEuvres* de *Villon*, de *Jean* et *Michel Marot*, de *Guill. Crestin*, de *Coquillart*, la *Légende de Faifeu*, les poésies de *Martial de Paris* et de *Racan*. — Coustellier (Ant.-Urbain), son fils, publ. les 17 prem. vol. de la belle collect. des classiq. lat. connue sous le nom de Barbou,

qui n'en fut que le continuat. Il a composé quelq. romans tout-à-fait oubliés aujourd'hui, et mourut en 1763.

COUSTOU (Nicolas), célèbre statuaire, remporta le gr. prix à 23 ans, et se rendit à Rome, où il se forma sur les ouvr. de Michel-Ange et de l'Algarde; de retour en France, il fut reçu membre de l'académie, et, chargé successivem. de trav. import. Il mourut en 1733. Ses principaux ouvr. sont : une copie de l'*Hercule-Commode*, et le groupe des Tritons de la cascade rustique à Versailles; le groupe qui représente *la Seine et la Marne*, aux Tuileries; *le Vœu de Louis XIII*, à Notre-Dame; *le groupe de Daphné et d'Hippomène*, pour Marly; une figure de *la Saône*, à Lyon; *les Tombeaux du prince de Conti et du maréchal de Créqui*, et *le Passage du Rhin*, médaillon. On peut consulter son *Éloge historique*, suivi d'un examen raisonné de ses ouvrages, par Cousin de Contamine, Paris, 1737, in-12.—Coustou (Guill.), son frère, et comme lui élève de Coysevox, né à Lyon en 1678, obtint aussi la pension de Rome, mais ne put en jouir, et fut obligé de travailler pour vivre en même temps qu'il travaillait pour son instruction. A son retour, reçu membre de l'acad., il aida son frère dans ses trav., dont il termina quelq.-uns, notamm. le *Passage du Rhin*, fut employé à décorer les jardins de Versailles et de Marly, et mourut en 1746, laiss. une réputat. supér. à celle de son frère. Ses princip. ouvr. sont : *l'Océan et la Méditerranée*, groupe en marbre; une fig. du *Rhône*, en bronze, à Lyon; *la Seine et la fontaine d'Arcueil*, qui décorent le fronton du Château-d'Eau de la place du Palais-Royal; un bas-relief qui représente *Louis XV entre la Justice et la Vérité*, dans la grand'chambre du Palais-de-Justice, et les statues en marbre blanc de Louis XIII et du cardinal Dubois. — Coustou (Guillaume), fils du précéd., né en 1716 et mort en 1777 à Sens, membre de l'acad. et chev. de St-Michel, a laissé des morceaux remarq., tels que *Vulcain attendant les ordres de Vénus pour forger les armes d'Énée; le Tombeau du dauphin*, père de Louis XVI; la statue de *St Roch*, pour l'église de ce nom; *le Fronton de Ste-Geneviève*, et *la Visitation*, bas-relief en bronze, pour la chapelle de Versailles. Coustou, moins laborieux que son père et son oncle, se faisait aider dans l'exécution de ses ouvrages.

COUTEL (Antoine), né à Paris en 1622, mort en 1693, a fait impr. sous le titre de *Promenades* un recueil de vers où l'on trouve plus. pièces imitées de Bertaut et d'autres poètes antérieurs. C'est à tort que l'on a soupçonné Mme Deshoulières d'avoir puisé dans ce livre l'idée et même la plupart des vers de son *Idylle des moutons;* il est plus probable que Coutel se sera procuré une copie de cette pièce, et qu'il aura voulu se l'approprier.

COUTHON (George), avocat à Clermont, né en 1756, présid. du tribunal du district, fut député par le départ. du Puy-de-Dôme aux assemblées législat. et conventionnelle, où il se montra l'ennemi acharné du gouvernem. monarchique et des prêtres, et vota des premiers, dans le jugem. de Louis XVI, la mort sans sursis. On dit qu'il fut sur le point de se réunir aux girondins, et que la crainte de la proscription le décida seule à se jeter dans les rangs des montagnards, au moment de leur triomphe. Membre du comité de salut public, il fut nommé commissaire à l'armée qui assiégeait Lyon, et ne quitta cette ville qu'après avoir vu démolir une partie de ses monum. Il se prononça vivement contre Danton, dont il accéléra le supplice. La chute de Robespierre entraîna la sienne. Comme il n'avait pas l'usage de ses jambes, il fut porté sur l'échafaud le 28 juillet 1794.

COUTINHO (dom François), comte de Rodondo, successeur de dom Constantin de Bragance dans la vice-royauté des Indes en 1561, accrut la puissance portugaise dans ces contrées. Il se déclara le protect. de Camoëns, qui, dans ses vers, a célébré la justice et les talents de son bienfaiteur. Couthino mourut en 1564.

COUTINHO. — V. Marialva.

COUTO (Diogo de), historien portugais, né en 1542, fut le continuateur de l'*Hist. des Indes* de Barros. Ayant parcouru les Indes et l'Afrique, il connaissait bien les pays qu'il voulait décrire et les événem. qui s'y étaient passés. Il mourut à Goa en 1616. La continuat. de Barros, publ. en 1645, in-fol., a été réimpr., Lisbonne, 1774-81, à la suite de l'ouvr. de Barros. On lui doit encore : *Réfutation de la relation d'Éthiopie*, de Louis de Urreta; *Vie de Paulo de Lima*, Lisbonne, 1765; et *Dialogue sur les causes de la décadence des Portugais dans les Indes*, ibid., 1790. Il fait preuve dans ces ouvr. d'une gr. sagacité, et donne l'explicat. de bien des faits jusqu'alors mal connus.—Couto-Pestana (dom Joseph), poète portugais, mort en 1535, membre de l'académie d'histoire et de l'acad. *Dos anonimos*, contrôleur du trésor public à Lisbonne, a laissé quelq. pièces de vers impr. dans divers recueils, un poème héroïque intit. : *Quiteria la santa*, Lisbonne, 1715, in-8, des fragm. d'une *Hist. des rois Denis et Alphonse IV*, et 5 comédies en espagnol.

COUTURE (Jean-Baptiste), littérat., né près de Caen en 1651, se dévoua de bonne heure à l'enseignem., et après avoir professé dans divers colléges, fut en 1697 chargé de la chaire d'éloquence au collége royal. Inspect. du même collége, puis rect. de l'université, il devint en 1701 membre de l'acad. des inscript., et mourut en 1728. On lui doit : *Abrégé de l'hist. de la monarchie des Assyriens, des Perses, des Macédoniens et des Romains*, 1699, in-12; plus. *Mémoires* dans le recueil de l'acad., quelq. pièces dans les *Selecta carmina*, etc., 1727, in-12, et la traduct. du *Traité des automates* de Héron d'Alexandrie. Son *Éloge*, par de Bose, contient de cur. détails sur sa naissance et ses premières années.

COUTURE (Guillaume), architecte distingué, né à Rouen en 1732, vint jeune à Paris, et, s'étant fait connaître avantageusem., fut admis en 1775 à

l'acad. d'architect. Chargé de diriger les travaux de l'église de la Madeleine, commencés par Contant d'Ivry, il modifia les plans de son prédécess., et mérita par d'heureux changem. le suffrage de tous les gens de goût; mais il n'eut pas la gloire de terminer ce gr. monum., qui, pend. la révolut., enlevé, puis rendu au culte, a subi, sinon dans l'ensemble, du moins dans quelques parties, de nouv. modificat. La construct. n'en a été terminée qu'en 1830. Couture était mort dès 1799. Il avait reçu le cordon de St-Michel en 1788.

COUTURES (Jacques PARRAIN, baron des), littérat. médiocre, né à Avranches, quitta la carrière milit. pour se livrer plus librem. à ses goûts studieux, et mourut en 1702. On ne cite plus de lui que les trad. de *Lucrèce*, avec des remarques estimées, Paris, 1685, 1708, 2 vol. in-12. — *La Morale d'Épicure*, avec des réflexions, ib., 1685, in-12. — *L'Esprit familier de Socrate*, avec des remarq. — La *Vie* d'Apulée, 1698, 1702, in-12.

COUTURIER (Nicolas-Jérôme Le), prédicat. du roi, chanoine de St-Quentin, né en 1712, dioc. de Rouen, dut à un panégyrique de St Louis, dans lequel il s'était un peu hardiment prononcé contre les croisades, et à l'interdiction momentanée qui en fut la suite, une espèce de vogue qui ne dura pas long-temps. Il mourut en 1778. On a de lui deux *Panégyriques de St Louis*, Paris, 1746 et 1769, in-4.—*Panégyrique de Ste Élisabeth*, 1754, in-12.—Un *Éloge du dauphin*, présenté au roi en 1766.—*Vie d'Élisabeth de France, sœur de St Louis*, 1772. — *Éloge de Marie-Thérèse*, 1781. — Des *Discours* prononcés en différentes solennités; une *Ode sur la calomnie*, etc.

COUVAY (Jean), graveur, né à Arles en 1622, a exécuté un gr. nombre de morceaux d'après Raphaël, le Guerchin, Blanchard, Lebrun, Jacq. Stella, Vignon, le Poussin et Huret : on regarde comme son chef-d'œuvre le *Martyre de St Barthélemi*, d'après le Poussin. — Couvay (L.), docteur en médec., frère du précéd., est auteur d'une *Méthode nouvelle*, etc., pour enseigner et apprendre la prem. partie de Despautère, Paris, 1649; d'un liv. intit. : *l'Honnête maîtresse, ou le Pouvoir des dames sur ceux qui les recherchent honnêtement en mariage*, Paris, 1654, in-8, ouvr. dans lequel la morale et la galanterie se trouvent confondues et réglées sur les principes d'Aristote.

COVARRUVIAS ou COVARRUBIAS Y LEYVA (Diégo), jurisc., surnommé *le Barthole espagnol*, né à Tolède en 1512, enseigna le droit canon à l'univ. de Salamanque, dont plus tard il réforma les statuts, puis à Oviédo, remplit des fonctions de magistrature à Grenade, fut nommé archev. de St-Domingue en 1549, évêque de Ciudad-Rodrigo en 1560; envoyé au concile de Trente, placé sur le siége de Ségovie en 1565, puis élevé à la présidence du conseil de Castille et enfin du conseil-d'état, et mourut en 1577. Ses *OEuvres*, impr. à Genève avec les additions d'Ybannez de Faria, 1762, 5 vol. in-fol., renferment des *Traités* sur les monnaies, sur les testaments, contrats, prescriptions, etc. — Covarruvias (don Antoine), son frère, professeur de droit civil à Salamanque, membre du conseil de Castille, puis chanoine écolâtre de Tolède, mort dans cette ville en 1602, à 78 ans, était regardé comme le plus savant helléniste de son temps. Il accompagna son frère au concile de Trente, et l'aida dans la rédaction de quelq.-uns de ses ouvr.

COVARRUVIAS Y OROSCO (don Sébastien), neveu des précéd., chanoine de Cuença, consulteur du St-office et chapelain du roi, a laissé un ouvr. fort estimé, intit. : *Tesoro de la lengua castellana o española*, réimpr. avec le tr. *del origen y principio de la lengua castellana*, etc., par Bernardo Alderete, Madrid, 1674, 2 vol. in-fol.—Covarruvias y Orosco (don Juan), frère du précéd., chanoine de Séville, archidiacre de Cuellar, et évêque de Girgenti, en Sicile, mort en 1608, établit dans sa ville épiscopale une imprimerie qui devint pour lui une source de tracasseries, et laissa quelq. ouvr. de piété et de controverse, et un *Dict. sur l'origine des belles-lettres*.

COVENTRY (Alexandre), médecin, né à Fair-Hill, près Hamilton en Écosse, en 1766, étudia la médecine à Glasgow, puis à Édimbourg sous Munrog, Cullen, Hope et Grégory. En 1785, il passa en Amérique, où il s'occupa des devoirs de sa profess. et de travaux agricoles et horticoles, d'abord dans la ville d'Hudson, puis dans celle de Romulus près du lac Sénèque, enfin à Utique, dans l'état de New-York. Des études continuelles, une pratique fort étendue, lui avaient donné une grande rectitude de jugement et une habileté rare dans la connaissance et le diagnostic des maladies. Ses ouvrages se réduisent à quelques *Mémoires* intéressants répandus dans plusieurs recueils scientifiques; mais sa réputat. était si bien établie, qu'un grand nombre de sociétés savantes s'empressèrent de l'admettre dans leur sein. Il mourut le 9 déc. 1831, à l'âge de 65 ans, après avoir été pendant 30 années l'homme le plus distingué de sa profess. dans tous les États-Unis, du côté de l'Ouest.

COVERDALE (Miles), prélat angl., né en 1486, quitta, sous le règne de Marie, le siége d'Exeter, où Édouard VI l'avait placé, se retira en Danemarck, revint en Angleterre à l'avénement d'Élisabeth, fut nommé curé de St-Magnus à Londres, puis destitué comme non conformiste, et mourut en 1566. Il a travaillé avec Tindal à la traduction de la Bible publiée sous les titres de *Bible de Cranmer* ou *Bible de Genève;* on a de lui plus. autres traduct. et quelq. ouvr. théologiques, en anglais.

COVERTE (Robert), voyageur anglais, est aut. d'une *relation* fort estimée d'un *Voyage dans l'Inde*, Londres, 1612, in-4, trad. en latin dans le recueil des *Petits Voyages de Bry*, en partie dans l'*Histoire génér. des voyages*, par Prevost.

COVILHAM (Pedro de), gentilhomme portugais, servit avec distinction dans la guerre de Castille au 15e S., et s'illustra par sa navigation en Afrique. Les notions qu'il recueillit sur le commerce de

Calicut, de Cananor et de Goa, sur les mines d'or de Sofala, sur l'île de la Lune (aujourd'hui Madagascar) et sur l'Abyssinie, les notes qu'il transmit sur son itinéraire, durent nécessairement exciter l'ambition des Portugais, échauffer chez eux la passion des découvertes, peut-être même inspirer à Gama l'idée de sa célèbre expédition. Barros nous a conservé, dans sa 1re *Décade*, l'historique des voyages de Covilham, qui mourut en Abyssinie à la cour du roi Négus, qui l'avait retenu auprès de lui pendant 33 ans.

COVILLART (Joseph), chirurgien qui exerçait à Montélimart au commencement du 17e S., passe pour avoir pratiqué avec un succès remarquable la lithotomie par l'appareil latéral. Ses *Observat. iatro-chirurgiques*, etc., Lyon, 1639, in-8, réimp. avec des addit. par Thomassin, Strasbourg, 1791, in-8, renferment des observations intéressantes et des détails précieux sur la manière dont se pratiquait alors la lithotomie.

COWLEY (Abraham), *Couleius*, célèbre poète anglais, né en 1618, se distingua de bonne heure par son talent poétique, s'attacha au parti de Charles Ier, suivit la reine en France, où il lui fut très utile dans div. circonstances, et fit, dans l'intérêt de la cause qu'il avait embrassée, plusieurs voyages qui n'étaient pas sans danger. Retourné en Angleterre en 1656, il y fut arrêté par une méprise, et cepend. ne put sortir de prison qu'en fourniss. caution. L'année suiv. il prit le doctorat en méd., sans avoir l'intent. d'exercer, mais pour se mettre à l'abri de tout soupçon en voyageant pour les intérêts de son parti. A la mort de Cromwell il revint en France, d'où il retourna bientôt en Angleterre avec Charles II; mais il n'obtint pas les récompenses qu'il avait si bien méritées, et fut en outre accusé d'avoir voulu tourner en ridicule les royalistes dans une comédie. Tant d'ingratitude et d'injustice le blessèrent vivem.; il mourut de chagrin en 1667. Ses *poésies latines*, parmi lesquelles on distingue un *poème sur les plantes*, en VI liv., Londres, 1668, in-8, sont estimées. Ses *OEuvres* en prose et en vers ont été réunies et réimprim. un grand nombre de fois. L'une des éditions les plus récentes est celle de Londres, 1802, 3 vol. in-8. B. Hurd en a donné un *choix* avec des notes, 1772, 2 vol. in-8. Sa prose est remarquable par le naturel et l'élégance; mais on lui reproche de l'affectation dans ses vers, et l'abus de l'esprit. Cowley passait pour le meilleur poète de sa nation avant que Milton parût.

COWLEY, pilote à bord du navire *la Revanche*, commandé par le capitaine Jean Cook, célèbre boucanier, en 1683, visita les côtes d'Afrique et d'Amérique, et ne revint en Angleterre qu'en 1686. Il a écrit une *Relation de son voyage*, publ. en anglais, Londres, 1699, in-8, et trad. en franç. sous le titre de *Voyage aux terres Magellaniques, par Cowley*, Rouen, 1711, in-12: on y trouve une excellente description des îles de Gallapagos, et des faits que Dampier n'a point cru devoir rapporter dans sa relation de ce même voyage.

COWLEY (Anne), dame anglaise, dont le nom de famille était *Parkhouse*, née en 1743 dans le comté de Devon, épousa en 1785 M. Cowley, officier au service de la compagnie des Indes, composa pour le théâtre onze comédies et tragédies qui toutes furent représentées avec succès et sont restées à la scène, et mourut en 1807. Ses pièces les plus remarquables sont: *le Déserteur*; *le Stratagème d'une femme*, trad. en franç. par le baron de Vasse; *l'École des Vieillards* (comédie); *le Destin de Sparte* (tragédie), etc. On connaît encore de cette dame: *la Pucelle d'Aragon*; *le Village écossais*; *le Siége d'Acre*, poèmes épiques, et quelques autres poésies.

COWPER (Guillaume comte), grand-chancelier d'Angleterre sous les règnes de Guillaume III, de la reine Anne et de George Ier, se distingua par son habileté dans le maniement des affaires. Il fut l'un des commissaires nommés pour la réunion de l'Angleterre et de l'Écosse, réunion que ses conseils avaient provoquée; prit une part très active aux débats de la chambre haute, protesta hautement, avec un petit nombre de lords, contre la condamnation du lord Atterbury, et se prononça avec chaleur contre le bill impolitique qui imposait aux catholiques une taxe extraordinaire. Il mourut en 1623, universellement regretté pour ses talents et son intégrité. — Cowper (Spencer), théologien anglais, doyen de Durham, et petit-fils du précéd., né en 1713, mort en 1774, a laissé huit *Sermons*, un *Traité de géométrie*, estimé en Angleterre, et des *Tables de la Lune*, en latin, estimées des sav. de tous les pays, et imprim. dans un autre de ses ouvr. int.: *A Treatise on the parallactic angle*, etc., Londres, 1766, in-4.

COWPER (Guillaume), poète anglais, né en 1732, était petit-neveu du grand-chancelier. Il quitta le barreau et la place de secrétaire de la chambre des pairs parce qu'il éprouvait à parler en public une timidité insurmontable, passa le reste de sa vie tourmenté par des accès presque continuels de mélancolie, et mourut en 1800. Ses ouvrages sont: un poème en IV chants intitulé *la Tâche*, parce que le sujet lui en avait été réellem. imposé par une dame. Ce poème, l'un des meill. qui existent en anglais, malgré la circonstance qui le fit naître, parut en 1785, suivi d'un autre poème, *Tirocinium, ou Revue des écoles et de l'Histoire de Jean Gilpin*.—Une trad. en vers blancs de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, Londres, 1803, 4 vol. in-8, 2e édit. Cowper passe après Thompson pour le poète angl. qui a le mieux observé et décrit la nature. Sa *Vie* par W. Hayley, a été publ. en 1806, 4 vol. in-8, avec un gr. nombre de *Lettres* de Cowper et quelq. pièces de vers trad. du latin en angl., et de l'angl. en lat. Une des plus jolies éditions de ses poésies est celle de Londres, 1815, 2 vol. in-8. Ses *OEuvr. complètes* ont été publ. en 1812 et 1817, 10 vol. in-12.

COWPER (Guillaume), célèbre anatomiste, pratiqua la chirurgie à Londres avec un très grand succès, et mourut en 1710. On lui doit un *Traité d'anatomie*, publ. d'abord en angl., Oxford, 1698

r. in-fol., et trad. en latin par Guill. Dundars, Leyde, 1739, in-fol.; Utrecht, 1750, même format. Le vol. contient, outre les 105 pl. de l'*Anatomie* de Bidlus, un appendix de 9 nouv. pl. L'édition d'Utrecht, moins belle que la précéd., a l'avantage d'être augmentée d'un supplém. et de 5 pl. *Myotomia reformata*, Londres, 1724, in-fol. Cette édit., due aux soins de Richard Mead, est ornée de pl. magnifiques. Cowper est généralem. accusé de s'être approprié les découvertes des autres anatomistes; mais on ne peut nier qu'il n'en ait fait réellement plusieurs, et qu'il n'ait contribué de tout son pouvoir au progrès de la science.

COX (Richard), théol. anglais, né en 1499, se livra à l'enseignement dans les univers. de Cambridge et d'Oxford, fut précepteur du jeune prince Édouard, qui, à son avénem. au trône, le fit son aumôn., lui donna la charge de conseiller privé, et le nomma doyen de Westminster. Cox fut forcé de s'exiler sous le règne de Marie pour s'être formellement prononcé et avoir agi contre le catholicisme. Rentré en Angleterre sous le règne d'Élisabeth, il fut nommé év. d'Ély, essaya de nouv. persécut. que l'on pourrait attribuer à son fanatisme, et mourut en 1581. Il avait été chargé, avec d'autres prélats, de la composition et de la révision de la liturgie angl., et a fourni à la *Bible* dite *des év.* les quatre *Évang.*, les *Actes des apôtres* et l'*Épître aux Romains*.

COX (sir Richard), histor. irland., né en 1650, suivit d'abord la carrière du barreau; mais bientôt son attachement au protestantisme et des écrits en faveur du prince d'Orange l'élevèrent aux dignités de sous-secrét.-d'état, d'archiviste de Waterford, de gouvern. du comté et de la cité de Cork, et enfin à celle de lord chancelier d'Irlande. A la mort de la reine Anne, il perdit ses emplois, et mourut en 1733, retiré à Bandon, comté de Cork, son pays natal. On a de lui une *Histoire d'Irlande*, 1689, 1700, 2 vol. in-4. Les recherches auxquelles Cox s'était livré avant d'écrire cette histoire la rendent utile à consulter, surtout dans la prem. partie.

COXCIE (Michel), peintre célèbre, né à Malines en 1497, élève de Bernard de Bruxelles, avant de quitter son école, exécuta des tableaux qui furent jugés dignes d'être offerts à l'archiduc Mathias. Il alla ensuite à Rome, où il s'appliqua surtout à étudier les ouvrages de Raphaël, et il y peignit à fresque une *Ascension* dans l'église de l'*Anima*. De retour en Flandres, il exécuta pour Philippe II les cartons des tapisseries de l'Escurial, qui représentent la fable de Cadmus, et la copie d'un grand tableau de van Eyck, tiré de l'Apocalypse. Quoiqu'il fût riche, il ne cessait de travailler, et mourut d'une chute qu'il fit en 1592, à 95 ans. Entre autres tableaux devenus rares, son *Ecce homo* passe pour son chef-d'œuvre.

COXE (William), archidiacre de Wilts, né à Londres en 1747, est aut. d'un gr. nombre d'ouvr., qui tous obtinrent du succès. Le prem. qu'il fit paraître était intitulé : *Esquisse de la situat. naturelle, civile et politique de la Suisse*, in-8; il en donna dep. une 2e édit. fort augmentée, en 3 vol. in-8, sous le titre de *Voyage en Suisse et dans le pays des Grisons;* cet ouvr. eut 4 édit. Il publia dès-lors *l'Histoire des découvertes des Russes*, 1780; *Voyages en Pologne, en Russie, en Suède et en Danemarck*, 1784; les *Mémoires de sir Robert Walpole, comte d'Orford*, 1798; ceux d'Horace Walpole, 1802; *Histoire de la maison d'Autriche*, 1807; *Mémoires historiques des rois d'Espagne de la maison de Bourbon*, 1813; *Mémoires de John, duc de Marlborough*, 3 vol. in-4, qui parurent successivem. en 1807-8-9, et beaucoup d'autres ouvrages moins importants. Il mourut en 1828 à Bemerton.

COYER (Gabriel-François), littérateur, né à Baume-les-Dames en 1707, fut quelq. temps jés., puis précepteur du prince de Turenne, depuis duc de Bouillon, dont les bienfaits lui assurèrent une existence indépendante. Le succès des feuilles volantes qu'il réunit sous le titre de *Bagatelles morales*, lui fit la réputation d'homme superficiel; et jamais il n'en eut d'autre, quoiqu'il ait traité les questions les plus importantes d'économie polit., et qu'il ait contribué par ses écrits à populariser des idées utiles, ou à détruire les préjugés qui s'opposaient aux progrès du commerce et de l'industrie. Cette réputation d'homme frivole lui ferma les portes de l'Acad. franç. Il fut plus heureux en Angleterre : dans un voyage qu'il y fit, la société royale de Londres l'admit au nombre de ses memb. Il mourut à Paris en 1782. Ses *Œuvres* ont été réunies en 17 vol. in-12. Son ouvr. le plus import. est l'*Histoire de Jean Sobieski, roi de Pologne*.

COYPEL (Noel), peintre, né à Paris en 1628, reçu en 1663 à l'acad., fut en 1672 nommé direct. de l'école de France à Rome, et mourut en 1707. Quatre tableaux qu'il peignit pend. son directorat, et qui firent long-temps l'ornem. de la salle des gardes à Versailles, sont actuellement au musée. Ils représentent *Solon* s'éloignant d'Athènes, *Ptolémée-Philadelphe* donnant la liberté aux Juifs, *Trajan* rendant la justice, et *Alexandre-Sévère* faisant distribuer du blé pendant une disette. Ces tableaux ont été gravés. L'éclat du coloris et la belle ordonnance des compositions de Coypel lui méritèrent le surnom de *Poussin*, qui servit à le distinguer de ses fils. Ses *Discours sur la peinture* ont été publ. par Caresme, Paris, 1741, in-4. — Coypel (Antoine), fils aîné du précéd., né à Paris, en 1661, fut élève de son père et du Bernin, et premier peintre du roi. Il orna la galerie du Palais-Royal de quinze tabl. représentant les principales scènes de l'*Énéide;* ils ont été gravés in-fol. par Duchange, Tardieu, Surugue, etc. Cette suite est assez estimée. Le duc d'Orléans, régent, auquel il avait donné des leçons de dessin, le nomma son 1er peintre, et l'honora constamm. de sa bienveillance. Il mourut en 1722. On voit de lui au musée un seul tabl., *Athalie chassée du temple*. Comme grav., il a conservé une assez grande réputation, et les amateurs recherchent avec empressement ses estampes, parmi lesquelles on cite un *Démocrite*

d'après un de ses tableaux, et son *Ecce homo.* — Coypel (Ch.-Antoine), fils du précéd., né à Paris en 1694, ne dut qu'à la faveur la place de premier peintre du roi et direct. de l'acad., resta fort au-dessous de Noël et d'Antoine, et ne fit rien que de très médiocre. Il a gravé un assez grand nombre de pièces de sa composition, dont quelques-unes eurent de la vogue dans le temps. Joignant au goût des arts celui des lettres, il a composé quelques pièces de théâtre, dont deux tragédies qui n'ont pas été impr.; c'est lui qui est l'aut. des *Discours sur la peinture*, 1732, in-4, attribués par erreur à son père. Il mourut en 1752. — Coypel (Noël-Nicolas), fils de Noël, né en 1692, élève de son père, fit, à 21 ans, deux tableaux : *la Manne* et *Moïse frappant le rocher*. L'*Enlèvement d'Europe* et la *Coupole* de la chapelle de la Vierge à St-Sauveur mirent le sceau à sa réputation. Il mourut en 1734.

COYSEVOX (Ant.), sculpt., d'origine espagn., né en 1640 à Lyon, se fit connaître dès l'âge de 17 ans par une statue de la Vierge ; puis vint à Paris, y travailla sous Lerambert, et s'éleva bientôt au rang des artistes les plus distingués, fut en 1680 admis à l'acad., dont il devint profess., puis chancelier, et mourut en 1720, laissant hérit. de son talent les Couston, ses neveux et ses plus célèbr. élèves. Son *Éloge funèbre* fut prononcé à l'acad. par Fermelhuis, Paris, 1721, in-8. On voit au musée son buste par Lemoyne. Il avait consacré quatre années à l'achèvement de la belle statue pédestre de Louis XIV, qu'on voyait autrefois dans la cour de l'Hôtel-de-Ville de Paris. Les principales productions de Coysevox sont les deux *chevaux* ailés qui décorent l'entrée des Tuileries ; le *Flûteur*, une *Flore*, et une *Hamadryade* dans le même jardin. On voit encore de lui plusieurs beaux groupes à Marly, à Versailles, à Sceaux et à Chantilly. Les tombeaux du card. Mazarin, de Lebrun et de Colbert, ne font pas moins d'honneur à ses talents. Parmi les nombreux portraits qu'on doit à son burin, on distingue ceux de Lenôtre, de Colbert et de Lebrun.

COYTHIER (Jacques), médecin de Louis XI, né à Poligny, profita de son ascendant sur l'esprit du roi pour lui arracher des sommes considérables, et se maintint dans la plus haute faveur, en lui persuadant que sa vie était attachée à celle de son médecin. Fatigué de lutter contre les ennemis que lui avait faits son immense fortune, il se retira de la cour, et vint habiter une maison magnifique (rue St-André-des-Arcs), sur la porte de laquelle il fit sculpter un abricotier avec ce *rébus :* « A l'abri-Cotier. » Des enquêtes juridiques furent dirigées contre lui après la mort de Louis XI ; mais il parvint à conjurer l'orage en offrant 50,000 écus à Charles VIII, qui se disposait à son expédit. dans le royaume de Naples. On ignore l'époque précise de la mort de Coythier ; mais les divers legs qu'il assigna par son testament à plusieurs églises et chapitres, prouvent qu'il termina ses jours au sein de l'opulence.

COZE (Pierre), méd., né en 1754 à Ambleteuse, obtint à 25 ans le brevet de chirurgien-major d'un régiment de cavalerie légère, devint ensuite méd. en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse ; puis fut attaché aux hôpitaux de Strasbourg. A l'organisat. de la faculté de cette ville, il fut nommé professeur de clinique interne, et mourut doyen en 1821. Il s'est fait connaître par un gr. nombre de *Mémoires* pour la plupart consignés dans le recueil *de la soc. d'agricult. des sciences et des arts de Strasbourg*, t. I et II ; celui de la soc. roy. d'Arras (ann. 1823, p. 93-119) contient son *Éloge historique* par J. Tourdes.

COZZA (Laurent), cardinal, né en 1654 à St-Laurent, diocèse de Montefiascone, entra de bonne heure dans l'ordre des Frères mineurs observant., y occupa successiv. les postes les plus éminents, et fut enfin nommé gardien du couvent de Jérusalem. Il réussit dans la difficile mission d'apaiser les troubles qui s'étaient élevés parmi les catholiques du Liban, et parvint à opérer la réunion du patriarchat d'Antioche au St-siége, dont il avait été séparé par les maronites. De retour à Rome, il fut récompensé de tant de fatigues par sa nomination au cardinalat ; mais il ne jouit pas long-temps de cet honneur. Il mourut en 1729. Le souverain pontife, Benoît XIII, voulut lui donner une marque particulière de son estime en assistant à ses obsèques. On a de ce prélat quelques écrits de controverse en latin, dont le plus important est : *Historico-polemica schismatis Græcor.*, 4 vol.—Cozza (Francesco), peintre, né à Istilo dans la Calabre, en 1605, vint habiter Rome, où il suivit les leçons du Dominiquin, dont il termina quelques ouvrages imparfaits. La plupart de ses tabl. sont à Rome. L'un des plus remarquables est *la Vierge del riscalto.* Grand connaiss., il était fréquemm. consulté sur le mérite ou l'originalité d'une peinture, et ses décis. étaient reçues comme des arrêts. Il mourut en 1682.

COZZANDO (Léonard), religieux servite, né en 1620 à Rovato, bourg du Brescan, mort dans sa patrie en 1702, a laissé, outre plusieurs opuscules academ. et histor. : *Libraria bresciana*, Brescia, 1682, avec un supplément, 1694, in-8. — *De magist. antiq. philos., lib. VI*, Cologne, 1682, in-8. — Donat Cozzando, parent du précédent, né en 1570, mort en 1627, avocat à Brescia, a publié des *Annot.* en italien sur le traité *de Clausulis testam.* de B. Bertazzolo, Venise, 1593, in-4 ; et un petit traité d'hydraulique : *Sulla misura dell' acque correnti*, Brescia, 1593.

CRAANEN (Théod.), médecin hollandais, mort en 1688, prem. médecin consultant de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, est auteur de plusieurs écrits sur son art, publ. séparément, puis recueillis à Anvers en 1689, 2 vol. in-4. Ils sont moins remarquables par l'étendue des connaissances de l'auteur que par la singularité de ses opinions, dont le système de Descartes forme la base immuable.

CRAB (Roger), illuminé anglais, fit quelq. bruit

au 16e S., dans le comté de Buckingham, sa patrie, où il fut regardé comme un prophète.

CRABBE (George), poète angl., né dans le comté de Suffolck en 1754, abandonna de bonne heure l'étude de la médec., à laquelle on le destinait, pour cultiver la poésie. Ses prem. essais parurent dans les rec. périodiques, et lui méritèrent quelq. encouragem. de la part de Burke et de Johnson. Entré dans les ordres à 25 ans, le crédit de ses amis lui valut le doyenné de Troubridge, qu'il occupa jusqu'à sa mort. Ses devoirs de pasteur ne lui firent pas oublier la poésie : il publia en 1807 un *Recueil* qui eut plus. éditions; en 1808, son poëme intitulé *le Village;* en 1812, des *Contes en vers*, et en 1819 ses *Contes du château*. Son seul ouvr. en prose est une *Histoire naturelle de la vallée de Belvoir*, insérée dans *l'Histoire du Leicestershire* de Nichols. Il mourut en 1831. Crabbe était un des poètes les plus distingués de l'Angleterre, un savant modeste, et un prédicateur qui ne manquait ni de force ni d'élévation.

CRABETH (François), peintre flamand, mort à Malines en 1548, imita la manière de Quintin Messis et de Lucas de Leyde. Le couvent des récollets de Malines possédait autrefois quelques sujets de la Passion, assez bien exécutés, en détrempe, par cet artiste.—Crabeth (Thierry et Vautier), habiles peintres sur verre dans le 16e S., avaient reçu les prem. leçons de Jean Sward, qu'ils surpassèrent bientôt; c'est à ces deux frères qu'on doit les magnifiques peintures de l'église de Gouda, dont il a été publié une explicat. en français, 1813, in-12. La rivalité qui finit par les désunir ne nuisit pas moins à leur fortune qu'aux progrès de leur art; réduits à un état voisin de l'indigence, ils moururent, le premier à Gorcum en 1509, l'autre en 1512 à Gouda.—Adrien Crabeth, peintre flamand, frère des précéd. et comme eux élève de J. Sward, se disposait à faire le voyage d'Italie, lorsqu'il mourut à Autun.

CRACUS, duc de Pologne vers la fin du 6e S., est désigné dans les vieilles chroniq. de sa nation comme fondat. de la ville de Cracovie. On montre encore proche de cette ville le tombeau de Cracus : c'est une petite colline qui aurait été formée de poignées de terre jetées, suiv. l'usage du temps, sur le corps de ce chef par chacun de ses soldats.

CRADOCK (Samuel), théolog. anglais non conformiste, né en 1620 au comté de Sommerset, mort en 1706, a laissé plus. ouvr. dont les principaux sont : *Histoire de l'Ancien et du Nouveau-Testament ;* la *Concord. des quatre évangélistes*, etc. —Cradock (Luc), peintre anglais, mort en 1717, a exécuté quelq. tableaux, dont les plus recherchés sont ceux où il a peint des oiseaux.—Thomas Cradock, recteur de St-Thomas, dans l'état de Maryland, a publié en 1756 une version en vers héroïques des *Psaumes de David*.

CRAESBEKE (Joseph van), peintre flamand, né en 1608 à Bruxelles, mort en 1668, exerçait la profession de boulanger à Anvers lorsqu'il se lia avec Brauwer, qui lui donna les premières leçons. Ses progrès furent très rapides, et il parvint presque à égaler son maître, qui était aussi son compagnon de débauche. Cet artiste ne s'est exercé que sur des sujets analogues à ses mœurs peu relevées la plupart de ses tableaux représentent des *Tabagies*, des *Corps-de-garde* et des *Querelles de gens ivres*. Le musée possède de cet artiste un *tableau*, où il s'est représenté dans son atelier, faisant le portrait de Brauwer. — Laurent Craesbeke, imprim. portugais au 17e S., a publié quelq. ouvrages de littérature et soutint la réputation de son père, le plus habile imprimeur de Lisbonne.

CRAFFT. — V. Craton.

CRAIG (Nicolas), *Cragius*, sav. danois, né vers 1549 à Rypen dans le Jutland, fit ses prem. études sous Mélanchthon. Il vint suivre en France les leçons des plus habiles jurisconsultes, se lia d'amitié avec Scaliger, et prit ses degrés en droit à la faculté de Bourges. Craig fut employé dans plus. négociat. importantes en Pologne, en Angleterre et en Écosse, sous le règne de Christian IV, ce qui ne put le détourner de ses occupations littéraires. Il mourut principal du collége de Sora en 1602, laissant quelques ouvrages d'érudit. dont les plus importants sont : *De republicâ Lacedemoniorum lib. IV*, etc., plus. fois réimpr. : la meill. édit. est celle de Leyde, 1670, in-8. — *Annalium lib. VI, quibus res danicæ... enarrantur*, Copenhague, 1737, in-fol.; c'est aux soins de Gramm qu'est due cette édition des *Annales de Pologne*, que Craig n'avait pas eu le temps d'achever, et qui furent continuées par Étienne, fils de Jean Stéphanius, les matériaux préparés par l'auteur ayant péri dans un incendie.

CRAIG (Thomas), jurisconsulte, né en 1548 à Édimbourg, mort dans cette ville en 1608, avait étudié avec succès la jurisprud. aux facultés de France, et jouit d'une grande réputat. de savoir et de probité dans sa patrie. Le plus estimé et le meill. de ses ouvrages a pour titre : *Jus feodale*, etc., Londres, 1655 ; réimpr. à Leipsig, 1716, in-4, avec une préface et un glossaire de Luder Mencken.

CRAIG (Jean), mathémat. écossais du 17e S., prétendit prouver par des calculs que la force des témoignages sur lesquels est appuyée la vérité de la religion chrétienne ne pouvait subsister encore que 1454 ans, à partir de 1699, et il concluait de là qu'il doit y avoir un second avénement de J.-C., ou une seconde révélat. pour la rétablir dans toute sa force. Diton et Houtteville, théolog. distingués, réfutèrent le système de Craig, consigné dans un ouvr. intit. : *Theologiæ christianæ principia mathematica*, Londres, 1699, in-4 de 36 pages. J. Daniel Titius en donna une nouvelle édition in-4 en 1755, à Leipsig, augm. d'une *Réfutat.* de l'ouvr. et d'une *Notice* sur l'auteur. Craig a encore laissé : *Methodus figurarum lineis rectis et curvis comprehensarum quadraturas determinandi*, Londres, 1686, in-4.—*Tractatus mathematicus de figurarum curvilinearum quadraturis et locis geometricis*, Londres, 1693, in-4.—*De calculo fluentium lib. II, quibus subjunguntur lib. II de opticâ analyticâ*,

Londres, 1718, in-4.—CRAIG (Jacq.), théol. écoss., né en 1682 à Gifford, dans le Lothian oriental, mort en 1744, ministre à Édimbourg, a laissé trois vol. de ses *sermons* et des *poésies sacrées*. — CRAIG (Guillaume), théologien, né à Glascow en 1707, mort en 1784, a laissé un vol. de *sermons* estimés; un *Essai sur la vie de J.-C.*, Glascow, 1767, trad. en français, et vingt *discours sur divers sujets*, Londres, 1775.

CRAMAIL (ADRIEN DE MONTLUC-MONTESQUIOU, comte de), prince de Chabanais, né en 1568, petit-fils du fameux maréchal de Montluc, était en crédit à la cour de Henri IV, et fut, ainsi que Bassompierre, sous Louis XIII, l'un des *matadors* de la coterie de galants de cour appelés *les Intrépides*. Mis à la Bastille comme impliqué dans une conspiration contre le cardinal de Richelieu, il n'en sortit qu'après une détention rigoureuse de douze années (1630-1642), et mourut quatre ans après. Ce seigneur, dont l'abbé de Marolles et Laporte parlent avec éloge dans leurs *Mém.*, s'occupait de littérat. Il a publié sous le nom de *Devaux dos Caros : les Jeux de l'inconnu*, Rouen, 1630-1637, in-8. — *La Comédie des proverbes*, Troyes, 1639, in-8. — *Les nouveaux et illustres Proverbes histor.*, un vol. : la 3e édition de cet ouvrage parut en 1665, augmentée d'un vol.; la comédie des *Proverbes* se trouve à la fin du second. Ménage a su tirer bon parti de cet ouvrage pour son *Dictionnaire étymologique*.

CRAMER (JEAN-JACQUES), professeur de langue hébraïque et de théologie, né en 1673 près de Zurich, mort dans cette ville en 1702, a laissé, outre plusieurs dissert. dont on recherche celle qui a pour titre : *de Arâ exteriore templi secundi* (1697, in-4), les deux ouvr. suiv. : *Theol. Israelis*, Francfort, 1705, 2 vol. in-4; et *Comment. posthumus in Cod. Puccah*, Utrecht, 1720, in-4. — Jean-Rodolphe CRAMER, son frère et son successeur au gymnase de Zurich, mort dans cette ville en 1737, âgé de 59 ans, a publié div. traités de théologie, une traduction latine du *Biscurim*, de Moïse Maimonide, Leyde, 1702, in-4 ; et une *dissert.* curieuse sur le myrte. — Jean-Jacques, son fils, aussi professeur de théologie à Zurich, sa patrie, mort en 1769, n'a publié que des *dissertations*.

CRAMER (JEAN-FRÉDÉRIC), jurisconsulte allem., après avoir été précept. du prince royal de Prusse, fils de Frédéric Ier, et avoir rempli diverses fonct. importantes, mourut dans la misère à La Haye en 1715. On a de lui entre autres ouvrages : *Vindiciæ nominis germanici*, etc., Berlin, 1694, in-fol.; une traduction latine de l'*Introduction à l'histoire de Puffendorf*, Utrecht, 1702, et Francfort, 1704, in-8. Il a laissé en MS. une *Histoire de Frédéric Ier, roi de Prusse*, par les médailles.

CRAMER (GABRIEL), géomètre distingué, né à Genève en 1704, concourut, à l'âge de 20 ans, pour la chaire de philosophie, et s'il ne l'emporta pas, obtint du moins l'estime de ses juges. Il fit ensuite différents voyages pour voir les savants, et se lia d'une amitié durable avec Jean et Nicolas Bernouilli. En 1731, il obtint le premier accessit au prix proposé par l'académie des sciences, sur la cause de l'inclinaison des orbites des planètes. Nommé sans concours, en 1750, à la chaire de philosophie, il mourut en 1752, à Bagnoles, où il s'était rendu pour rétablir sa santé. Son principal ouvrage est *l'Introduction à l'analyse des lignes courbes algébriq.*, Genève, 1750, in-4, l'un des premiers sur cette matière. On lui doit en outre de belles édit. des *Œuvres* de Jean et de Jacques Bernouilli, et du *Commerc. epistolicum Leibnitzii*.

CRAMER (JEAN-ANDRÉ), célèbre minéralogiste, né en 1710 à Quedlinbourg, mort en 1777 à Berggiessübel, près de Dresde, pend. un voyage dont il avait été chargé par le gouvernem. pour la recherche et l'exploitation des mines, est le prem. qui ait réduit en principes l'art d'essayer les métaux. C'est aux précieux travaux de ce savant que l'Allemagne dut sa supériorité dans la métallurgie. Il a publié : *Elem. artis docimasticæ duobus tomis comprehensa*, etc. Leyde, 1744, in-8, fig., 2e édit., traduit en plusieurs langues et notamm. en franç. par J.-F. de Villiers, Paris, 1755, 4 vol. in-12.— *Introduct. à la manière d'exploiter les forêts, etc.* (en allem.), Brunswich, 1766, in-fol., fig.—*Principes de métallurgie*, etc., (idem), ouvrage qui malheureusement n'a point été terminé : les deux premiers vol. et une partie du troisième ont été imprimés à Blakenbourg, 1774-77, in-fol., fig.

CRAMER (JEAN-ANDRÉ), littérat. et poète allemand, né en 1723 à Josephstadt en Saxe, mort en 1788, chancelier à l'université de Kiel, a écrit dans sa langue un assez grand nombre d'ouvrages, dont les plus import. sont : *Hist. univers. de Bossuet*, avec une continuation et des notes, Hambourg et Leipsig, 1748-1786, 7 vol. in-8. — *Homélies de St Jean Chrysostôme*, avec des notes, Leipsig, 1748-1751, 10 vol. in-8. — *Psaumes de David*, avec des notes, 1762-1764, 4 vol. in-8; 3 vol. de *Poésies*, 1782-83, in-8; divers recueils de *Sermons*, impr. de 1755 à 1771, formant 22 vol. in-8. Cramer a de plus travaillé à quelques ouvrages périodiques; et son *Spectateur du Nord* (1759-70, 3 vol. in-8) eut beauc. de succès, malgré les critiques de Lessing.

CRAMER (CHARLES-FRÉD.), écrivain allem., né en 1748 à Kiel, professa successivement la langue grecque et la philosophie à l'univ. de cette ville, la littérature ancienne à Copenhague, et mourut en 1808 à Paris, où il avait exercé l'état d'imprimeur. Outre plusieurs ouvrages écrits en allem., et dont la liste se trouve dans l'*Allemagne littér.* de Meusel, il a donné un grand nombre de traduct. parmi lesquelles on distingue : *Claire Duplessis et Clairant*, d'Auguste Lafontaine, 1796-97, 2 vol. in-8.—*Voyage en Espagne*, de Chr. Fischer, 1801, in-8.—*Description de Valence*, par le même, Paris, 1804, in-8. Son *Nouveau dictionn. portatif, franç.-allem. et allem.-franç.*, Paris, 1805, 2 vol. in-16, est l'un des plus complets et des meill. que l'on connaisse.

CRAMER (GUILLAUME), habile violoniste et compositeur allemand, né à Manheim en 1730, mort en

1815 à Londres, *solo* de la chapelle roy. et direct. de l'orchestre de l'Opéra, a donné, pour le violon et le piano, un nombre considérable de *Sonates*, de *Duo*, de *Trio* et de *Concerto* très estimés.

CRAMOISY (Sébastien), imprimeur de Paris, né dans cette ville en 1585, mort en 1669, fut le premier directeur de l'imprimerie établie au Louvre en 1640, par les soins du card. de Richelieu. Les éditions d'auteurs anciens publiées par lui ne sont ni aussi belles ni aussi exactes que celles des Estienne, des Manuce, des Plantin et des Froben; mais elles tiennent après celles-ci un rang distingué. On cite parmi ces éditions celle des *Historiæ Francorum scriptores* de Duchesne. — Claude et Gabriel, ses frères, se sont également distingués comme imprim. — Cramoisy (André), de la même famille, fut égalem. imprim. à Paris, et a donné une trad. de l'*Harmonie, ou Concorde évangélique, contenant la vie de J.-C. selon les quatre évangélistes*, etc., 1716, in-8.

CRANACH (Lucas MULLER, dit Luc de), peintre, naquit en 1470 dans la petite ville de Cranach, près de Bamberg. Attaché à la cour de Saxe, Lucas y travailla pendant plus de 60 ans dans le genre historique, dans le portrait, et grava plus. de ses compositions, qui sont plus remarquables par la pensée que par l'exécut. Plusieurs de ses figures sont des portraits de personnages contemporains, notamment de Mélanchthon et de l'électeur Jean-Frédéric. Le musée possède trois tableaux de cet artiste: le *Sacrifice d'Abraham*, dans lequel il a réuni, suivant l'usage de quelq. peintres anciens, trois différents épisodes de cette action, et deux beaux portraits du prince Jean-Frédéric, son protect. Cranach a fait un gr. nombre d'estampes sur bois, qui sont encore fort recherchées des amat. Huber dit, *Manuel des curieux*, I, 134, que dans ce genre il n'est infér. à aucun artiste de son temps. Parmi ses estampes on distingue une *Passion*, 13 pièces petit in-fol.; le *Martyre des douze apôtres*, 12 pièces d'une riche composit., in-4; ses *Tournois*, 3 pl. gr. in-fol., et le *Parc aux cerfs*, en 2 feuilles. Sur la fin de sa vie Cranach se retira près de son ami Luther, à Wittemberg, dont il fut fait bourgmestre, et mourut à Weimar, en 1563, laissant un fils qui cultiva les lettres et la peinture, et lui succéda dans la charge de bourgmestre de Wittemberg. — Cranach (Ulric de), ingénieur et colonel d'artillerie en Allemagne, a publié en allem., sous le titre de *Deliciæ Chranachianæ*, Hambourg, 1672, in-fol., un rec. d'inventions et de machines de guerre.

CRANMER (Thomas), prem. archevêq. protest. de Cantorbéry, né en 1489 dans le comté de Nottingham, professa la théologie dans l'université de Cambridge, et fut désigné au roi Henri VIII comme un des hommes les plus propres à le servir dans l'affaire de son divorce. Il déploya, dans les négociations dont il fut chargé à ce sujet, une adresse et une habileté qui trompèrent la cour de Rome sur ses véritables opinions, et lui valurent la confiance du pape Clément VII. En quittant Rome il se rendit en Allemagne pour conférer avec les chefs de la nouvelle réforme, et pend. son séjour à Nuremberg, épousa, quoique prêtre, la nièce d'Osiander. De retour en Angleterre, il lui fallut tromper Henri VIII, dont il connaissait l'attachement à la foi catholique, et ce prince l'ayant désigné pour l'archevêché de Cantorbéry, il se vit forcé de l'accepter. Son premier acte fut de prononcer la sentence du divorce de Catherine d'Aragon, et de confirmer le mariage d'Anne de Boulen. En flattant les passions de son maître, il pensait l'amener plus facilement à ses vues; il prêcha le premier la suprématie du roi; mais Henri s'était, dès le principe, montré l'un des plus violents adversaires de la doctrine de Luther. En se déclarant chef de l'Église anglicane, il voulut conserver les princip. dogmes de l'Église romaine, et prit des décis. de foi que Cranmer fut obligé de souscrire, quoique opposées à ses opinions. Henri ne souffrait pas la moindre résistance à ses volontés; il faisait égalem. brûler catholiques et protest. qui n'étaient pas soumis; et il fallut à Cranmer toute sa souplesse et toute son hypocrisie pour échapper à tous les dangers qui l'entouraient. Sous Édouard VI, Cranmer, plus à l'aise, employa tout son crédit à rétablir la réforme. Il fit déposer et incarcérer les prélats qui ne se soumettaient pas assez promptement à ses volontés, et appela d'Allemagne des docteurs luthériens pour remplacer dans les universités et dans les divers postes ecclésiastiq. les pasteurs récalcitrants. Mais à l'avénem. de Marie, Cranmer vit déchoir son crédit. Cité au conseil comme coupable de haute trahison, il implora l'indulgence de la reine, et fut renvoyé au tribunal ecclésiastique. Ayant refusé de souscrire la formule de foi qui consacrait la *présence réelle*, la *transsubstantiat.* et le *sacrifice de la messe*, il fut condamné au feu comme hérétique et violateur de la loi sur le célibat ecclésiastique. Il en appela au tribunal de Dieu; on le cita à celui du pape, qui le condamna et nomma une commission pour le dégrader, malgré son appel au concile général. Dans l'intervalle de l'arrêt à l'exécution, il fit une rétractation par laquelle il espérait se soustraire au supplice; mais, trompé dans son attente, il désavoua publiquem. ce qu'il avait pu écrire ou signer depuis sa dégradation, comme lui ayant été dicté par la crainte de perdre la vie, et fit sa profession de foi sur les dogmes de la nouv. réforme. Lorsqu'il fut près du bûcher dressé sous les murs de la ville, il avança la main droite pour être brûlée la prem., en punition de ce qu'il avait signé la rétractation, et subit son supplice le 21 mars 1556, avec la plus grande fermeté. On a de ce prélat plus. ouvr. en latin et en anglais, dont les plus remarq. sont: *Tradit. nécessaire au chrétien; Examen de plus. points de religion; Défense de la vraie et catholiq. doctrine du sacrem. du corps et du sang de J.-C.* Il a laissé MSs. 2 vol. in-fol., contenant un recueil de passages de l'Écriture, des Pères, des conciles et des scolastiques, pour justifier la réforme anglicane, et prouver la nouveauté de la doctrine

romaine. Ce recueil, mis en ordre, conservé dans la biblioth. de l'évêq. de Londres, est fort estimé des anglicans.

CRANTOR, philosophe académicien et poète grec, né à Soles dans la Cilicie, vers l'an 306 av. J.-C., disciple de Xénophon, eut lui-même plusieurs disciples, entre autres Arcésilas, auquel il légua ses biens. Il avait composé quelq. ouvrages qui se sont perdus, et parmi lesquels on distinguait le *Traité de l'affliction* dont Cicéron a fait usage dans l'ouvr. qu'il écrivit pour sa propre consolat., après la mort de Tullie, sa fille.

CRANZ (DAVID), prédicateur d'une communauté de Moraves ou Hernhutes, né en 1723 dans la Poméranie, alla, en qualité de missionnaire dans le Groënland, où il fit plusieurs conversions et se fit estimer des préposés danois. Il mourut en 1777, pasteur de l'église de Guadenfroy, en Silésie. On a de lui : *Hist. du Groënland,* contenant la descript. de ce pays et de ses habitants (en allem.), Barby, 1765, 2 vol. in-8 avec pl., trad. en hollandais, en anglais et en suédois. — *Histoire ancienne et moderne des Frères de l'union*, autrement dits *Moraves* ou *Hernhutes* (idem), ibidem, 1771, in-8, continuée par J.-K. Hegner, 1791, in-8.

CRANZ. — KRANTZ.

CRAON, nom d'une ancienne famille de Bretagne, dont l'illustrat. remonte aux croisades, et qui est aujourd'hui éteinte. — Maurice V de CRAON accompagna St Louis dans sa prem. croisade en Palestine. — Pierre de CRAON, son arrière-petit-fils, se fit remarquer dans la guerre de la succession de Bretagne entre Charles de Blois et le comte de Montfort. Fait prisonnier à la bataille de Poitiers, il se trouva plus tard au nombre des otages qu'Édouard exigea pour la rançon du roi Jean. Quatre ans après, il fut l'un des négociateurs du traité de Guerrande, par lequel le comte de Montfort fut reconnu duc de Bretagne, et il mourut en 1376. — CRAON (Pierre de), de la même famille, s'attacha au duc d'Anjou qui entreprit en 1384 la conquête du roy. de Naples. Ayant trahi la confiance de son maître dans cette expédition, il fut mal accueilli à son retour en France; mais son crédit et ses richesses le sauvèrent du ressentiment du duc de Berri. Fort de l'appui du duc d'Orléans, frère de Charles VI, il reparut à la cour, y suscita de nombreuses intrigues, s'en fit chasser, et se retira en Bretagne. Il en sortit quelq. temps après pour venir assassiner à Paris le connétable de Clisson, autant pour satisfaire sa haine personnelle que celle du duc de Bretagne. A la suite de cet assassinat, les biens du coupable furent confisqués, ses châteaux démolis; mais Richard II demanda sa grâce, l'obtint, et Craon revint à la cour. Les historiens ne nous ont point fait connaître l'époque de sa mort. — Antoine de CRAON, son fils, entra dans la faction du duc de Bourgogne, et fut soupçonné d'avoir pris part à l'assassinat du duc d'Orléans en 1407. Il fut tué à la bataille d'Azincourt en 1415. — CRAON (Antoine de), de la même famille, fut chargé par Louis XI de porter la guerre en Lorraine, et fit échouer les desseins de Charles-le-Téméraire. Après la mort de ce prince, le roi s'étant emparé des deux Bourgognes, Craon en fut fait gouvern. avec des pouvoirs très étendus. Il eut à combattre Jean de Châlon, prince d'Orange, que Marie, fille de Charles-le-Téméraire, avait nommé son lieut.-général; les revers qu'il éprouva dans cette guerre, joints aux plaintes des Bourguignons, le firent renvoyer par le roi dans ses terres, où il mour. oublié.

CRAPELET (CHARLES), célèbre imprimeur, né près de Chaumont en 1762, mort à Paris en 1809, s'est fait un nom par les ouvr. sortis de ses presses, et qui sont remarquables par la correct. des textes, la netteté et l'élégance de l'impression. La plupart des vignettes qu'il employa furent faites sur ses dessins; et sa rivalité avec les Didot n'a pas peu contribué aux rapides progrès de l'art typogr. en France. Dans le grand nombre d'édit. qu'il a pub., nous citerons les *Fables de La Fontaine*, 1796, 4 vol. in-8. — *Les Aventures de Télémaque*, 2 vol. in-8. — *Les Saisons de Thompson*, 1796, in-8. — *Histoire natur. des grimpereaux et oiseaux du paradis*, 1802, in-fol. ou 2 vol. in-4. — *Histoire du canal du Midi*, 1804, 2 vol. in-4. — *Histoire naturelle des oiseaux de l'Amérique septentrion.*, 1807, 2 vol. in-fol.

CRAPONNE (ADAM de), né en 1519 à Salon, d'une famille noble, origin. de Pise, et qui s'était établie en Provence, entreprit en 1557 le canal qui porte son nom, et qui amène les eaux de la Durance jusqu'à l'étang de Berre, près d'Arles. Il avait aussi conçu le projet, depuis réalisé par Riquet et Andréossi, d'unir l'Océan à la Méditerranée. Cet habile ingénieur fut ensuite employé à dessécher des marais à Fréjus et dans le comté de Nice. Envoyé à Nantes par Henri II, pour y démolir les travaux d'une citadelle, commencée sur un mauvais terrain, il fut empoisonné par les prem. entrepreneurs en 1559.

CRASSO (NICOLAS), noble Vénitien, historien et jurisconsulte, né dans le 16e S., est aut. des ouvr. suiv. : *Elogia patriciorum venetorum, belli pacisque artibus illustrium*, Venise, 1612, in-4. — *Andreæ Mauroceni senatoris vita*, ibid., 1622, in-4. — *De jurisdictione reipublicæ venetæ in mare Adriaticum*, 1619, in-4. — *Antiparænesis ad cardinalem Baronium pro republicâ venetâ*, Padoue, 1606, réimpr. à Francfort, 1613, 1621, in-8. — *De formâ reipubl. venetæ*, t. V du *Thesaurus antiquitat.* de Burmann. — *De Pisauræ origine et præstantiâ*, Venise, 1652, in-4. — *Annotationes in Donati Jannotii dialog. de republ. Venetorum*, etc., *lib. V*, ibid., 1615, in-4; Leyde (Elzevir), 1642, in-24.

CRASSO (PAUL), médecin, né à Padoue, mort en 1574, a traduit du grec en latin plus. ouvrages d'Hippocrate, d'Arétée, etc., et a composé : *Morbis repentinæ examen*, etc., Modène, 1612, in-8. On a du même auteur quelq. écrits sur les eaux minérales du Padouan; et il a travaillé avec Oddo et Turrisani aux *Méditations sur la thériaque et le mithridate*, Venise, 1576. — Un autre CRASSO (Jé-

rôme), chirurgien, établi à Udine, disciple de Fallope, a laissé les ouvrages suiv. : *De calvariæ curatione tractatus II*, Venise, 1560, in-8. — *De tumoribus præter naturam tractatus*, ibidem, 1562, in-4. — *De solutione continui tractatus*, ibid., 1563, in-4. — *De ulceribus tract.*, ib,, 1566, in-4. — *De ceraste, sive basilisco, morbo novo, medicis incognito*, Udine, 1593, in-8. — *De cauteriis, sive de cauterisandi ratione*, ibidem, 1594, in-8.

CRASSO (Laurent), biographe, né dans le roy. de Naples, d'une famille patricienne, reçut le laurier doctoral dans la double faculté de droit, mais consacra sa vie à la culture des lettres, et mourut vers 1683. On a de lui : *Epistole eroiche*, Venise, 1565, in-12, imitation des *Héroïdes* d'Ovide. — *Elogj d'uomini letterati*, ibid., 1656, 2 vol. in-4, ouvr. utile à consulter.—*Istoria di poeti greci*, etc., Naples, 1678, in-fol., curieux et recherché. — *Elogj di capitani illustri*, Venise, 1683, in-4, première partie : la deuxième n'a point été publiée.

CRASSOUS (Jean-François-Aaron), sénateur, né vers 1750 à Montpellier, où il exerçait la profess. d'avocat, fut député du département de l'Hérault, en l'an IV, au conseil des cinq-cents, où il s'occupa principalem. de questions financières et se fit remarquer par la justesse de ses vues. Après le 18 brumaire, membre de la commiss. chargée de préparer le Code civil, il fit partie du tribunat à sa création, en fut élu présid., puis nommé sénat., et mourut en 1802, à Montpellier, d'une maladie de poitrine.

CRASSUS, nom ou surnom de la famille patric. *Licinia*, qui a produit plusieurs personnages distingués. — Crassus (Lucius-Licinius), orateur et personnage consulaire, débuta au *Forum* avec le plus gr. éclat, l'an 633 de Rome, dans une cause contre C. Carbon, ex-consul. Après s'être distingué dans plusieurs autres affaires, il fut nommé consul en 657, censeur en 659, et mourut en 661.—Crassus (Marcus-Licinius), le plus opulent des Romains de son temps, fut nommé préteur en 680. Chargé de terminer la guerre que Rome soutenait alors contre Spartacus, il le vainquit en plusieurs rencontres, et le força d'accepter une bataille décisive où ce chef de la révolte des esclaves fut tué avec 40,000 des siens. Crassus obtint le consulat en 683, puis fut élu censeur, et forma ensuite avec César et Pompée la ligue connue sous le nom de triumvirat. Un des résultats de cette ligue pour Pompée et Crassus fut un second consulat obtenu par la violence. Crassus ayant eu en partage le gouvernem. de Syrie, pilla le temple de Jérusalem, et son avidité lui inspira le dessein d'attaquer les Parthes. Rien ne put l'arrêter dans ce projet ni le rappeler à des mesures de prudence. Après avoir passé l'Euphrate, il fut défait par Suréna, qui commandait l'armée parthe; 20,000 Romains restèrent sur le champ de bataille; 10,000 furent faits prisonniers : poursuivi dans sa retraite, le consul fut forcé par ses propres soldats de se rendre auprès de Suréna, qui lui avait fait proposer une entrevue. A peine était-il arrivé au lieu désigné, que des gens apostés voulurent s'emparer de lui; il se mit en défense ainsi que le petit nombre de Romains qui l'accompagnaient, et fut tué. Les Parthes lui coupèrent la tête et la portèrent à leur roi Orodes, qui lui fit couler de l'or fondu dans la bouche, en disant : « Rassasie-toi donc enfin de ce métal dont tu as été si affamé. » Telle fut la fin de Crassus, l'an 699.

CRASTONI ou CRESTONI (Jean), religieux de l'ordre des carmes, né à Plaisance (d'où il est désigné quelquefois sous le nom de *Joannes Placentinus*), est auteur du premier dictionnaire grec-latin qui ait paru, et dont les édit. sont très rares. La première doit avoir été imprimée à Milan vers 1478 : la seconde est de Vicence, 1483, et la troisième de Modène, 1499. Elles sont in-fol. Accursius a fait de ce lexique un abrégé, dont la prem. édit. paraît avoir été imprimée à Milan vers 1480, in-4. On connaît encore de Crastoni des traduct. lat. du Psautier et de la Gramm. grecque de Constantin Lascaris : la première, Milan, 1481, in-fol.; la 2e, ibid., 1480; Vicence, 1489, in-4.

CRATER ou CRATÉRUS, méd. à Rome du temps d'Auguste, est cité par Horace et par Cicéron. Galien fait mention de quelq. remèdes que ce médec. employait avec succès, et spécialement d'un antidote contre la morsure ou la piqûre des animaux venimeux.

CRATÉRUS ou CRATINUS, peintre grec, sur le compte duquel les opinions des sav. sont partagées, décora de ses ouvr. le *Pompéion* d'Athènes, édifice où l'on conservait les ornem. et les vases destinés aux fêtes religieuses. — Pline cite un sculpteur du même nom comme ayant embelli de ses statues plus. palais impériaux à Rome ou dans les environs. — Cratérus, l'un des capitaines d'Alexandre, partagea avec Éphestion la confiance de ce conquérant, et fut tué dans un combat contre Eumènes.

CRATÈS, célèbre philos. cynique, né à Thèbes dans le 3e S. avant J.-C., de parents riches, renonça aux douceurs de l'opulence pour venir suivre à Athènes les leçons de Diogène, et s'acquit bientôt une gr. considération. Bien que bossu et difforme, il inspira une vive passion à Hipparchie, sœur du philosophe Métoclès, et il l'épousa, non sans lui avoir fait les représentations les plus fortes pour la détourner de cette union, sur laquelle on a donné des détails indécents qui n'étaient point dans le caractère de Cratès. Ce philosophe mourut dans un âge très avancé. Il avait écrit plusieurs ouvr. en vers et en prose, dont il ne reste que quelq. fragments. On trouve plusieurs lettres sous son nom dans le recueil intit. : *Epistolæ græcanicæ mutuæ*, publ. par F. Accolti; mais elles sont supposées comme celles de Phalaris, également publiées par cet écrivain.— Cratès, philosophe athénien, disciple de Polémon, fut employé par ses compatr. dans plusieurs missions à l'extérieur. et eut lui-même pour disciples Arcesilaüs, Bion et Théodore. — Un autre Cratès, gramm. cilicien du 2e S. avant l'ère chrétienne, fils de Timocrate, s'attacha principalem. à corriger les poèmes d'Homère. Envoyé

en ambassade à Rome l'an 156 av. J.-C., il se trouva contraint d'y fixer son séjour, et ouvrit un cours de littérature qui fut très suivi par les jeunes Romains.

CRATÉSIPOLIS, femme d'Alexandre, fils de Polyperchon, se signala par sa prudence et son courage. Après l'assassinat de son mari, elle défit les Sycioniens, qui avaient pris les armes pour recouvrer leur liberté, en fit pendre 30 des plus mutins, et conserva Corinthe et Sicyone, malgré les efforts de Cassandre et d'Antigone, qui se disputaient la possess. de ces deux villes. Elle s'y maintint 5 ou 6 ans; mais, lassée enfin d'une autorité qu'il lui fallait partager avec les officiers de son armée, elle remit les deux places à Ptolémée, roi d'Égypte, l'an 308 avant J.-C., et se retira à Patras, où elle termina ses jours.

CRATÉVAS, botan. grec, contemporain de Mithridate, auquel il dédia deux plantes dont il avait découvert les propriétés, est auteur d'un livre intitulé : *Rhizotomicon*, cité par la plupart des médecins et naturalistes de l'antiquité, et dont deux MSs. furent apportés à Vienne et à Venise après la prise de Constantinople par les Turks, en 1453. Anguillara en a fait connaître quelques fragments dans son *Traité des simples*. Cratévas a composé sur la matière médic. un *Traité* dont la copie de la bibliothèque impériale de Vienne a, suiv. Lambécius, fait partie des livres d'Ant. Cantacuzène. Linné a donné le nom de *crateva* à un genre de plantes de l'Amérique auquel Plumier avait conservé le nom brésilien de *tapia*.

CRATINUS, poète comique, né à Athènes dans le 5e S. avant l'ère chrétienne, fut contemporain de Périclès. On lui attribue l'invention du drame satirique. Il avait composé, selon Suidas, 21 pièces de théâtre dont il ne reste que quelq. fragm.; Quintilien en fait un grand éloge. Cratinus aimait les plaisirs, surtout celui de la table : c'est de lui qu'Horace a emprunté la maxime « qu'un buveur d'eau ne peut faire que de mauvais vers. »

CRATIPPUS, philosophe péripatéticien, ouvrit d'abord une école à Mytilène, sa patrie, et vint ensuite à Athènes, où il eut pour disciples le fils de Cicéron et plus. autres jeunes gens de Rome. César lui accorda le titre de citoyen romain.

CRATISTUS, géomètre grec, disciple de Platon, cité par Proclus dans son *Comment.* sur Euclide, résolvait les problèmes les plus difficiles, quoiqu'il n'eût presque pas fait d'études.

CRATON ou CRATO DE CRAFTHEIM, médecin allemand, né à Breslau en 1519, étudia d'abord la théologie sous Luther, puis apprit la médecine, qu'il exerça à Augsbourg. Devenu proto-médecin de l'empereur Ferdinand Ier, il fut continué dans cet emploi par Maximilien II, et mourut en 1585. On a de lui les ouvr. suivants : *Isagoge medicinæ*, Venise, 1560, Hanau, 1595, in-8. — *Periocha methodica in Galeni libros de elementis, naturâ humanâ*, etc., Bâle, 1563, in-8. — Μικροτέχνη, *seu parva ars medicinalis*, Francfort, 1592, in-8. — *Consiliorum et epistol. medicin. lib. VII*, Francfort, 1671, in-fol., bonne édit., et quelques autres *Opusc.* de médec. et de littérature, dont la liste se trouve dans le 43e vol. des *Mém.* de Niceron.

CRAUFURD (Quintin), savant écossais, né en 1743, passa jeune dans les Indes, où il se fit en peu de temps une fortune considérable. De retour en Europe, il ne songea plus qu'à jouir des richesses qu'il avait amassées, visita l'Italie et l'Allemagne, et finit par se fixer à Paris, où il forma des collect. précieuses de livres et de tableaux, et vécut dans la société des littérateurs et des artistes les plus distingués. Obligé de quitter la France à la révol., il y revint dès qu'il le put, et s'occupa de reformer les collect. qui avaient été dispersées et vendues pend. son absence. Il mourut à Paris en 1819. On a de lui : *Essai sur la littér. franç.*, etc., Paris, 1803, 2 vol. in-4; la 2e édition de ce livre (3 vol. in-8) a été consacrée à une œuvre de bienfaisance. — *Essai historique sur le doct. Swift*, etc., Paris, 1808, in-4. — *Mélanges d'histoire et de littérature*, etc., ibid., 1809, in-4. Il a aussi publié quelq. ouvrages en angl.; les principaux sont : *Esquisses relatives à l'hist... des Indous*, 1792, 2 vol. in-8, 2e édition. — *Sur Périclès et sur l'influence des beaux-arts*, etc., Londres, 1815, in-12. C'est à Q. Craufurd que le général Grimoard dut la communication des lettres de Bolingbroke à Mme de Ferriol, qu'il a publ. sous le titre de : *Lettres historiques, politiques*, etc., *de lord vicomte de Bolingbroke*, Paris, 1808, 3 vol. in-8.

CRAUSE. — V. Krause.

CRAVETTA (Aymon), jurisconsulte du 16e S., né à Savigliano en Piémont, professa le droit à Avignon, puis à Ferrare, où il fut conseiller. Rappelé ensuite par le duc de Savoie, il professa encore pendant cinq années à Turin, où il mourut en 1569. On a de lui un recueil de *Conseils*, Lyon, 1545; un traité *de Antiquitat. temporum*, Francfort, 1572; Lyon, 1581, in-8, et quelques autres écrits peu remarquables.

CRAYER (Gaspar de), peintre flamand, né à Anvers en 1582, élève de R. Coxcie de Bruxelles, surpassa bientôt cet artiste médiocre. Son genre était le portrait et l'hist. On raconte que Rubens, ayant vu un tableau de Crayer représentant *le Centenier se prosternant aux pieds de J.-C.*, s'écria « qu'aucun peintre ne surpasserait l'aut. de cette composit.; » mais le talent du juge infirmait déjà cette sentence. Après avoir séjourné quelq. temps à la cour de Bruxelles, pour laq. il exécuta plus. trav., Crayer se retira à Gand; et c'est là qu'il peignit la plupart des tabl. que l'on voit encore aujourd'hui dans les églises des principales villes de Belgique. Il mourut en 1669. Le musée royal possède plus. morceaux de Crayer : *la Vierge et l'enfant Jésus recevant l'hommage de plus. saints*, et *St Augustin en extase*. Le dessin de ce peintre est correct, mais tient au goût de son pays, et sa couleur n'égale ni l'éclat ni la vigueur de celle de Rubens. Il approche de Van-Dyck dans le portrait.

CRÉBILLON (Prosper JOLIOT de), poète trag., naquit à Dijon en 1674. Son père, greffier en chef

de la chambre des comptes, le destinait à lui succéder dans sa charge, le fit recevoir avocat, et le plaça à Paris chez un procureur nommé Prieur. Celui-ci, trouv. dans son jeune clerc moins d'aptit. pour sa profess. que de goût pour l'art dramat., qu'il affectionnait beauc. lui-même, lui persuada, non sans peine, de se vouer exclusiv. au théâtre. *Idoménée* commença la réputation de Crébillon (1705); *Atrée* la confirma (1707); *Électre* (1709) l'accrut encore; enfin *Rhadamiste* y mit le comble (1711). Il est de ces anecdotes qu'on répète toujours parce qu'on les a débitées une fois : on prétend qu'interrogé sur le motif qui l'avait porté à adopter le genre terrible, Crébillon répondit : « Je n'ai pas eu à choisir : Corneille avait pris le ciel, Racine la terre; il ne me restait plus que les enfers, et je m'y suis jeté à corps perdu. » *Xercès, Sémiramis, Pyrrhus*, n'ajoutèrent point à la gloire de notre auteur, dont la muse resta muette pend. l'intervalle des 22 années qui s'écoulèrent entre la représentat. de la dern. de ces pièces jusqu'à celle de *Catilina*. Accablé de chagrin par la mort de son père et de sa femme, réduit, par suite de son caractère fier et indépend., à un état voisin de la misère, Crébillon avait encore à supporter les dédains de la cour; et c'est surtout à cette dernière cause des dégoûts de l'illustre poète qu'il faut imputer la perte des chefs-d'œuvre dont son génie pouvait enrichir la scène dans une aussi longue période. Admis à l'Acad. française en 1731, à la place de La Faye, il prononça son remercîment en vers, et cette innovation fut goûtée du public. Mme de Pompadour lui fit obtenir plus tard une pension de 1,000 fr. sur la cassette et une place à la bibliothèque. Ce fut dans cette situation plus supportable qu'il acheva son *Catilina*. Cette pièce, à laquelle il travailla depuis 1726, fut représentée en 1749 avec une pompe toute royale, ordonnée moins en vue de montrer de l'estime à Crébillon que dans le but d'humilier Voltaire. Le succès de *Catilina* ne se soutint point à la lecture. Voltaire traita de nouveau ce sujet dans *Rome sauvée*, comme il avait déjà traité celui d'*Électre* dans *Oreste*. Le *Triumvirat* fut reçu avec le respect et les égards qu'on devait à l'aut., âgé alors de 81 ans, et qui mourut 7 ans après, en 1762, des suites d'un érysipèle qu'il avait négligé. La reconnaissance que La Harpe devait à Voltaire l'a égaré dans le jugement qu'il a porté sur Crébillon; on ne saurait non plus partager l'opinion de ceux qui le placent au-dessus de l'auteur de *Mérope*. Ses *OEuvres* ont été impr. au Louvre, 1750, 2 vol. in-4, et très souvent réimpr.; la meill. édit. est celle qu'a publ. Lefèvre, Paris, 1828, 2 vol. in-8, fig., avec les notes de tous les commentateurs.

CRÉBILLON (Claude-Prosper JOLIOT de), fils du précéd., né à Paris en 1707, a joui de son vivant d'une réputation que le temps affaiblit chaque jour davantage. Il la devait à des contes et des romans licencieux, où le bon goût n'est souvent pas plus respecté que la morale. C'était un homme d'esprit, d'un caractère gai, fort insouciant, et l'un des convives les plus agréables de l'ancien Caveau. Son roman de *Tanzaï* le fit mettre à la Bastille, parce que l'on crut y trouver des allusions à la bulle *Unigenitus*, qui faisait alors beaucoup de bruit; mais il n'y resta pas long-temps, et n'en conserva aucun ressentiment. Il mourut en 1777. Ses *Romans*, publ. séparém. de 1732 à 1768, ont été recueillis en 7 vol. in-12, Paris, 1779; ceux qui eurent le plus de vogue sont : *Lettres de la marquise de***; Tanzaï et Néadarné*, et *le Sopha; les Égarem. du cœur et de l'esprit*, La Haye, 1736, 3 part. in-12. C'est son meilleur ouvrage, mais il n'est point terminé.

CRÉDI (Laurenzo SCIARPELLONI, surn. di), peintre, né à Florence en 1453, apprit d'abord l'orfévrerie dans l'atelier de Crédi, dont il conserva le nom, puis étudia la peinture sous le Verochi dans le même temps que Léonard de Vinci. Liés de la plus étroite amitié, travaillant ensemble, il n'est pas étonnant que leur manière et leur style se ressemblent au point que l'on les ait confondus. Crédi mourut en 1531. Florence possède quelq.-unes de ses meilleures compositions. Le musée a de ce peintre un tableau : *La Vierge présentant Jésus à l'adoration de St Julien-l'Hospitalier*.

CREECH (Thomas), littér. angl., né à Blandfort en 1659, de parents peu aisés, vécut lui-même dans la misère, et se pendit en 1700, à la suite d'une passion malheureuse. Il n'a publ. aucun ouvr. original; mais il en a trad. du grec et du latin un gr. nombre en anglais, tant en vers qu'en prose. On estime surtout la trad. de *Lucrèce*, Oxford, 1684, in-8, et celle d'*Horace*, 1684, in-8, toutes les deux en vers.

CRELL (Nicolas), docteur en droit, tenta d'introduire le calvinisme dans la Saxe, sa patrie, fut emprisonné à la mort de l'électeur Christian Ier, dont il était chancelier, et périt sur l'échafaud en 1601. Il avait travaillé à des notes sur la *Bible* dans le sens de Calvin; cet ouvr., publ. à Dresde en 1593, fut supprimé à la mort de Christian.—Crell (Michel), ministre protestant à Altenbourg, a écrit: *Spicilegium poeticum, id est Sylloge carminum miscellaneorum*, Leipsig, 1629, in-12.—*Anagramatismorum sylloge II*, 1631, in-12, et quelques ouvr. sur l'Écriture sainte. — Crell (Wolfgang), profess. de métaphysique et de théol. à Francfort-sur-l'Oder, mort en 1664, est aut. d'un traité *De difficultate cognoscendæ veritatis in artibus et disciplinis*. — Crell (Louis-Christian), né à Neustadt en 1671, mort en 1733, prof. la philosophie à Leipsig. Il a publ. plus. thèses, parmi lesquelles on distingue : *De eo quod in Anacreonte venustum et delicatum est*, Leipsig, 1706, in-4. — *De Junio Bruto, reipublicæ romanæ auctore*, Leipsig, 1721, in-4. — *De publicâ ceremoniâ quâ urbes condebantur, et de saliaribus carminibus*, Leipsig, 1732, in-4, etc. Elles ont été réunies à Halle, 1776, in-4.

CRELLIUS (Jean), pasteur socinien, né près de Nuremberg en 1590, mort à Racovie en 1633, a publ. un très gr. nombre d'ouvr. de théol., sur des

matières de controverse. Christophe Sandius, dans sa *Bibliothèque des anti-trinitaires*, a donné la liste exacte de ses écrits, aujourd'hui sans importance. — CRELLIUS-SPINOVIUS, fils du précéd., mort en Prusse, pasteur des unitaires, en 1680, a publ. une dissertat. *de Virtute christianâ et gentili*. — CRELLIUS (Samuel), fils du précéd., ministre socinien et anti-trinitaire, mort à Amsterdam en 1747, a, de 1684 à 1726, mis au jour un très gr. nombre d'ouvr. en lat., qui presque tous ont pour but la défense de la secte qu'il avait embrassée. — Un autre CRELLIUS (Jacques), a fait des comment. *sur l'école de Salerne*, Paris, 1672, in-8.

CREM ou CRUMMUS.—V. LÉON-L'ARMÉNIEN.

CREMILLES (LOUIS-HYACINTHE BOYER DE), officier-général, né en 1700, entra cadet dans le régiment des gardes-françaises, et parvint au grade de maréchal-général-des-logis en 1734. Il dirigea en cette qualité les opérations de l'armée de Flandre, sous le maréchal de Saxe, et fit seul toutes les dispositions pour l'investissement de Maestricht en 1748. Cette opération, regardée comme très savante par les plus habiles militaires, lui valut le grade de lieuten.-général. Il fut ensuite adjoint au ministère de la guerre sous le maréchal de Belle-Isle, prit sa retraite en 1762, et mourut en 1768. Il passait pour le meilleur chef d'état-major-général que l'armée franç. eût eu depuis le maréchal de Puységur.

CREMUTIUS.—V. CORDUS.

CRENIUS (THOMAS), philologue, né dans la Marche de Brandebourg en 1648, étudia la théolog. et les langues orientales dans plus. univ. d'Allemagne, et mourut en 1728, correcteur d'imprimerie à Leyde, après avoir été ministre du St Évangile et recteur. On a de lui un assez gr. nombre d'ouvr. ou de compilations. Les curieux recherchent les suiv. : *Fasciculi dissertationum historico-critico-philologicarum*, Rotterdam, 1691, 10 vol. in-8. —*Animadversiones philolog.*, 1697, 5 vol. in-8.— *Musæum philologicum*, 1699, 2 vol. in-8.—*Thesaur. libror. philologicor.*, 1700, 2 vol. in-8. — *Analecta*, 1705, in-8. — *De furibus librariis dissert.*, 1705, in-8.

CRENNE (HÉLISENNE de), dame auteur du 16e S., dont l'existence a été contestée, mais sous le nom de laquelle il a été donné une trad. en prose des quatre prem. liv. de l'*Énéide*, Paris, 1541, in-fol. — Un roman intit. : *les Angoisses douloureuses qui procèdent d'amour*, Paris, 1538, in-8, avec fig. ; Lyon, sans date, in-8 ; Paris, 1541, in-8.—*Lettres familières*, 1539, in-8, réimpr. avec les *Angoysses d'amour*, Paris, 1543 ou 1560, in-16.

CRÉPIN et CRÉPINIEN (Sts), deux frères qui, selon les légendes, vinrent de Rome dans les Gaules vers le milieu du 3e S., avec St Quentin, fixèrent leur demeure à Soissons, et y exercèrent la profess. de cordonnier. Le préfet du prétoire Rictius-Varus, devant lequel ils furent traduits, n'ayant pu ébranler leur foi par les tortures, leur fit trancher la tête vers l'an 287. Ils sont nommés dans les plus anciens martyrologes, et leur fête est fixée au 25 octobre. Michel Buche les choisit pour patrons de la société des Frères cordonniers.

CRÉPU (NICOLAS), peintre flam., né à Bruxelles en 1680, quitta la carrière militaire à 40 ans pour se livrer entièrement à la peinture, dont il avait appris les éléments en Espagne, vint s'établir à Anvers, puis à Bruxelles, où il mourut en 1761. Il a peint principalem. des scènes militaires, des haltes, des campements, etc., ses diverses compositions sont également recherchées.

CRÉQUI (JEAN de), seigneur de Canaples, l'un des 24 premiers chev. de la Toison-d'Or, défendit, en 1429, la ville de Paris contre l'armée royale conduite par Jeanne d'Arc, et se trouva l'année suiv. au siége de Compiègne, où cette héroïne fut faite prisonnière. Il mourut en 1473, regretté de Charles-le-Téméraire, dont il était l'un des plus vaillants officiers. —CRÉQUI (Antoine de), seigneur de Pont-de-Remi, commandait l'artillerie à la bataille de Ravenne, en 1512. L'année suiv., il s'enferma dans Térouane avec une poignée de soldats, arrêta les efforts de Henri VIII et de l'empereur Maximilien. A l'issue de la journée dite *des Éperons*, il fut obligé de capituler, mais il ne le fit qu'à des conditions très honorables. Après avoir empêché l'entière déroute de l'armée franç. à la journée de la Bicoque (1523), il battit les Anglais et les Espagnols, qui avaient pénétré dans la Picardie, et tint la campagne deux ans contre des forces supérieures; il mourut d'un accident à la défense de Hesdin, en 1525.—CRÉQUI DE BLANCHEFORT ET DE CANAPLES (Charles Ier de), prince de Poix, gouvern. du Dauphiné, pair et maréchal de France, épousa successivem. Madeleine et Françoise de Bonne, filles du fameux duc de Lesdiguières, au titre duquel il succéda. Ses duels avec don Philippin, bâtard de Savoie, au sujet d'une écharpe, firent du bruit dans le temps; mais la bravoure que Créqui déploya devant Pignerol et dans la Maurienne (1630), à la journée du Tésin, où il défit l'armée espagnole (1636), est pour lui un plus juste titre de célébrité. Ce ne fut pas sans dépit qu'il vit la nominat. du duc de Savoie Victor-Amé Ier au commandem. général des armées françaises en Italie, et cet esprit de rivalité ne put que s'accroître après l'issue du mémorable combat du Tésin, où le duc vint décider la victoire encore incertaine. La célèbre journée de Monbaldone (8 sept. 1637), dont l'honneur revint également au duc de Savoie, termina la campagne suivante. Peu de jours après, ce prince et le comte de Verrue, son premier ministre, au sortir d'un festin que leur avait donné le maréchal de Créqui, tombèrent frappés d'une maladie qui les enleva. Le marquis Guido Villa, principal lieutenant de Victor-Amé, et son convive chez le maréchal, ressentit les atteintes du même mal, et parut n'y échapper que par la vigueur de sa constitution. On conçoit comment durent s'accréditer parmi les sujets du prince des soupçons que démentaient non-seulement le caractère et la réputation du maréchal, mais encore les opérations des médecins. L'année suiv. le

maréchal fut tué au siége de Brême, dans sa 60e année. Il avait, en 1633, sollicité du pape Urbain VIII, mais sans succès, la dissolution du mariage de Gaston d'Orléans. — CRÉQUI (François de BONNE de), maréchal de France, fils du préc., et digne héritier de son nom, se signala dans les campagnes de Flandre, d'Alsace et de Lorraine, de 1667 à 1678, et termina ses exploits par la prise de Luxembourg en 1684. Il mourut à l'âge de 63 ans, en 1687.—Son fils, le marquis de CRÉQUI (François), fut tué à la bataille de Luzara en 1702, et ne laissa point de postérité. Il avait de bonne heure brillé à la cour.—CRÉQUI (Charles, duc de), prince de Poix, gouverneur de Paris (fils aîné de Charles Ier de Créqui), était ambassad. à Rome, lorsque la garde corse y insulta les Français en 1662, et il échappa comme par miracle aux décharges de mousqueterie que les mutins dirigèrent contre lui au balcon du palais Farnèse, où il s'était présenté pour apaiser le tumulte. Le calme ne fut rétabli que par le cardinal d'Este, qui se montra escorté de 300 hommes armés et de tous ses gens. Louis XIV ayant exigé une réparation éclatante de cette injure, le cardinal Imperiali, gouvern. de Rome, demanda pardon en personne au monarque. Créqui mourut à Paris en 1687, neuf jours après son frère.

CRÉQUI (CHARLES-MARIE, marquis de), fils de Louis-Marie de Créqui, grand'croix de l'ordre militaire de St-Louis et lieuten.-gén., mort en 1771, a écrit : *Vie de Nicolas de Catinat*, Amsterdam, 1772, réimpr., mais avec des retranchem., Paris, 1775, sous le titre de *Mém. pour servir à l'hist. de Catinat; Principes philosophiq. des SS. solitaires d'Égypte, extraits des conférences de St Cassien*, Madrid, imprim. roy., 1779, in-8. — Anne LEFÈVRE D'AUXY, sa mère, née en 1715, morte en 1803, cultivait les lettres avec succès, et a laissé entre autres MSs. : les *Méprises du sentiment*, et des *Pensées* et des *Réflexions sur différ. sujets*.

CRESCENTIUS, patrice romain, voulut, vers la fin du 10e S., rétablir le gouvernem. républicain dans sa patrie. Son entreprise ayant échoué, il fut obligé de se retirer dans le château de St-Ange. Othon III, venu d'Allemagne au secours du pape Grégoire V, lui offrit une capitulation, et la viola en le laissant massacrer dès qu'il se fut remis entre ses mains. Stéphanie, femme de Crescentius, vengea la mort de son mari, en faisant périr Othon par le poison.

CRESCENZI (PIERRE), *de Crescentiis*, agronome, né à Bologne en 1230, passe pour le restaurateur de l'agricult. en Italie. Obligé de quitter sa patrie, en proie aux dissensions civiles, il visita diverses contrées de l'Italie, et de retour à Bologne, après une absence de 30 ans, il composa l'ouvrage intit. : *Opus ruralium commodorum, lib. XII*, dont les plus anciennes édit. connues sont celles d'Augsbourg, 1471, in-fol.; Strasbourg, même année et même format : toutes deux fort rares. Cet ouvr., trad. en italien dès le 14e S., fut impr. à Florence, 1478, in-fol. Il en existe de nombr. édit.; la meilleure est celle de Bologne, 1784, 2 vol. in-4, et la plus récente de Milan, 1805, in-8, dans la *Collect. des auteurs classiq.* La seule traduct. française de l'*Opus ruralium*, faite par ordre du roi Charles V, fut publ. sous ce titre : *Prouffits champestres et ruraulx, touchant le labour des champs, vignes et jardins*, etc., Paris, 1486, in-fol. La 3e édit. est intit. : *Le bon mesnaiger*, Paris, 1540, in-fol. Linné a nommé *Crescentia* un genre de plantes de l'Amérique.

CRESCENZI (D. JEAN-BAPTISTE), architecte et peintre, né à Rome en 1595, d'une famille patricienne, devint très habile dans les arts dont il fut un zélé protecteur. Il fut nommé par le pape Paul V surintend. des travaux qui s'exécutaient à Rome. Sur l'invitation du cardinal Zapata, il se rendit en Espagne, où il fut accueilli par Philippe III, qui lui confia différents ouvrages, entre autres le Panthéon de l'Escurial, construit d'après ses dessins. Philippe IV lui accorda la grandesse avec le titre de marquis de la Torre, et la croix de St-Jacques. Crescenzi fut encore nommé, en 1630, surintendant de la junte de *Obras y Bosques*, majordome en 1635. Comme peintre, il réussissait particulièrem. dans le genre des fleurs. Sa maison à Rome était le rendez-vous des littérateurs et des artistes; il en fut de même à Madrid, où il mourut en 1660.

CRESCI (JEAN-FRANÇOIS), patricien milanais, habile calligraphe du 16e S., est regardé comme l'invent. de l'écrit. *cancellerescà* (de chancellerie). Il exerça son art pendant plus. années, à Rome, chez les princes et à la cour de Pie V, qui le fit officier de son palais, écrivain de la chapelle pontificale et son commensal perpétuel. Cresci laissa deux fils, Jean-François et Jean-Baptiste : ce dernier professa l'éloquence à Milan, et fut également un calligraphe estimé. Les ouvrages du père sont : *Il perfetto scrittore*, etc., Rome, 1560, et Venise, S. D., in-4. — *Caratteri ed esembj*, etc., publ. par G.-B. Bidelli, avec addit., Milan, 1638, in-8. — *Idea, con le circostanze nat. che a quella si ricercano per possedere legitt. l'arte maggior*, etc., pub. par son fils aîné, Milan, 1622, in-4.

CRESCIMBENI (JEAN-MARIE), célèbre littérateur et poète italien, né en 1663 à Macerata, dans la marche d'Ancône, étudia sous les jésuites, et fut reçu docteur en droit à 16 ans. Venu à Rome, où il avait un oncle auditeur de *Rota*, il concourut à la fondation de l'académie arcadienne, dont chaque membre prend un nom grec et celui de quelq. lieu de l'ancienne Arcadie. Cette réunion littér. devint bientôt très nombr., et eut pour affiliées la plupart des académ. d'Italie. Crescimbeni en fut nommé custode ou gardien en 1690, occupa ce poste pendant 38 ans, et publia un gr. nombre d'ouvr. qui lui valurent des honneurs et des récompenses de la part des souver. pontifes. Clément XI lui donna un canonicat en 1705, et deux nouv. bénéfices en 1715. Benoît XIII ne lui fut pas moins favorable. Crescimbeni mourut en 1728, revêtu de l'habit de jésuite. Il s'était fait élever d'avance un tombeau

dans l'église de Ste-Marie. La pierre tumulaire portait les armes de sa famille et la flûte de Pan, avec ces lettres, I. M. C. P. ARC. C., *Joannes Marius Crescimbenus, pastorum Arcadum custos.* Le P. Niceron a donné dans ses *Mémoires* la liste des nombreux ouvr. de Crescimbeni; nous nous bornerons à indiquer les princip. : *Rime*, Rome, 1695, 1704, in-12; 1723, in-8. — *Istoria della volgar poesia*, Venise, 1730-31, 6 vol. in-4. Cette édition est la meill. Elle contient la traduct., par Crescimbeni, des *Vies* des plus célèbres poètes provenç. — Le *J. de Notre-Dame*, impr. séparém., Rome, 1772, in-4. — *Trattato della bellezza della volgar poesia*, 3e édit., 1712, in-4. — *Le Vite degli Arcadi illustri*, etc., Rome, 1708, 1727, 5 vol. in-4, etc.

CRESCONIUS. — V. CORIPPUS.

CRESOL (LOUIS), jésuite, né en 1568, dans le diocèse de Tréguier, professa successivem. les humanités, la philos. et la théol., et mourut à Rome en 1634, secrétaire du général de son ordre. On a de lui : *Theatrum veterum rhetorum*, Paris, 1620, in-8. — *Vacationes autumnales, seu de perfectâ oratoris actione et pronuntiatione*, ibid., 1620, in-4. — *Mystagogus, seu de sacrorum hominum disciplinâ*, ib., 1629, in-fol., et 1638, 2 vol. in-4. — *Anthologia sacra, seu de selectis piorum hominum virtutibus*, ib., 1632 et 1638, 2 vol. in-fol.

CRESPI ou CREPY (JEAN), grav., né à Paris vers 1650, publia avec Louis Crespi, son fils, un grand nombre d'estampes copiées d'après de bons grav. Ils ont aussi gravé nombre de petites estampes d'un burin très fin pour tabatières. *La Crèche de l'enfant Jésus*, d'après l'Albane, est la plus estim. de leurs product.

CRESPI (DANIEL), peintre, né dans le Milanais en 1592, élève de Cerazzo et de Procaccini, peignit les admirables fresques qui se voient encore dans l'église des Chartreux de Carignano, représentant plusieurs traits de la vie de St Bruno. Diverses églises possèdent aussi des tableaux de ce grand artiste. Il peignait le chœur de la Chartreuse, lorsqu'il mourut de la peste de Milan, en 1630, avec toute sa famille. Ses compositions rappellent la manière énergique et le coloris vigoureux d'Annibal Carrache et du Titien. — Un autre CRESPI (Joseph-Marie), né à Bologne en 1665, surnommé *lo Spagnuolo* (l'Espagnol), à cause du costume qu'il avait adopté, fut élève de Canuti et de Ch. Cignani; il perfectionna son talent par l'étude des ouvrages du Corrège, des Carrache et autres maîtres de l'école vénitienne, et mourut en 1747. Ses meill. tabl. sont une *Cène*, *St Paul et St Antoine ermite*, *les sept Sacrem.* Le musée en possède un qui représente une *maîtresse d'école*. Crespi a gravé plusieurs estampes à l'eau forte, dont il a publ. quelq.-unes sous le nom de ses deux fils, Louis et Antoine, ou de Mathioli, son ami.

CRESPIN ou CRISPIN (JEAN), écrivain protest., né à Arras, étudia le droit à Paris, sous Dumoulin, et fut reçu avocat au parlem.; mais, ayant adopté les opinions de la réforme, il se vit contraint, en 1548, de se retirer avec Théod. de Bèze à Genève, où il établit une imprimerie. Versé dans les langues grecq. et latine, il aida Rob. Constantin dans la composition de son *Lexicon græco latinum*, et mourut de la peste à Genève en 1572. On a de lui : *le Marchand converti*, tragédie nouvelle, en laq. la vraie et la fausse religion, au parangon l'une de l'autre, sont au vif représentées, Genève, 1558 in-8, 1561, in-12, *Histoire des martyrs persécutés et mis à mort pour la vérité de l'Évangile*, etc., ibid. L'édit. de 1619, in-fol., est la plus complète. — *État de l'Église dès le temps des apôtres jusqu'en 1560, avec un Recueil des troubles advenus sous les rois François II et Charles IX*, 1564, in-8 réimpr. plus. fois. On attribue encore à Crespin les ouvr. suiv. : *Biblioth. studii theologici*, etc. Genève, 1580, in-fol., et un *Comment.* latin *sur les Institutes de Justinien*, Francfort, 1591, in-8. — CRESPIN ou CRISPIN (Daniel), l'un de ses descendants, habitait Lausanne vers la fin du 17e S.; il fut chargé par Huet de travailler à la collect. *ad usum.* On lui doit le *Salluste*, Paris, 1674, in-4, et l'*Ovide*, Lyon, 1689, 4 vol. in-4.

CRESSEY ou CRESSY (HUGUES-PAULIN ou SERENUS), théologien anglais, né en 1605 dans le comté d'York, abjura le protestantisme à Rome en 1646, entra ensuite dans le monastère des bénédictins angl. de Douai, et y changea ses noms de Hugues Paulin en celui de *Serenus*. Étant retourné en Angleterre à l'époque de la restauration, il devint chapelain de la reine Catherine d'Espagne, femme de Charles II, et mourut en 1674. On a de lui une *Histoire de l'Église d'Angleterre dep. le commencement du christian. jusqu'à la conquête des Normands*, Rouen, 1668, in-fol., et un grand nombre d'autres ouvr., en faveur de la relig. cathol., dans plusieurs desquels il a trop signalé son penchant au mysticisme.

CREST (la bergère DU). — V. Isabeau VINCENT.

CRESTIN (GUILLAUME DU BOIS, dit), né à Paris vers la fin du 15e S., fut chantre de la Ste-Chapelle, puis trésorier de celle de Vincennes. François Ier le chargea d'écrire l'*Histoire de France*; et ce fut sans doute pour s'acquitter de cette tâche honorable qu'il composa les *douze livres de chronique* en vers français, qui font partie des MSs. de la biblioth. roy. Cette chronique, en 5 vol. in-fol. remonte à la prise de Troie, et se termine à la fin de la 2e race. On place la mort de Crestin vers 1525. Oublié comme historien, il jouit d'une assez grande réputat. comme poète. On a de lui : *Chants royaulx, oraisons et autres petits traictés*, recueillis par F. Charbonnier, Paris, 1527, et réimpr. dans la collection de Coustellier, 1723, in-8.

CRÉSUS, 5e et dernier roi de Lydie, né vers l'an 591 av. l'ère chrét., succéda à son père Alyatte en 527, et fit fleurir ses états, qu'il agrandit par de nombreuses conquêtes. Les philos., les savants et les artistes étaient admis à sa cour, et concouraient à en augmenter l'éclat. Cependant au sein du faste et des plaisirs, Crésus se laissa surprendre par un voisin puissant et belliqueux ; Cyrus, après avoir défait ses nombr. armées, le contraignit lui-même

se reconnaître prisonnier dans Sarde (545 avant J.-C.), et renversa ainsi le trône de Lydie. L'époque de la mort de Crésus est inconnue; on sait seulem. que, traité avec la plus grande générosité par Cyrus, il devint son conseil et son ami, et qu'il ne trouva point auprès de Cambyse, successeur de ce prince, les mêmes égards et la même bienveillance. D'ailleurs rien n'est moins certain que les récits des historiens grecs sur le compte de Crésus.

CRETET (Emmanuel), comte de Champmol, ministre de l'intérieur, né à Pont-de-Beauvoisin en 1747, se livra dès sa jeunesse à des spéculations commerciales avec succès. Député de la Côte-d'Or au conseil des anciens, il s'y occupa principalem. d'économie politique, et contribua beauc. à l'établissement du nouv. système monétaire; d'autres branches de l'administrat. lui doivent aussi d'utiles perfectionnem. Après le 18 brumaire, ses talents le firent appeler au conseil-d'état. Il fut chargé de la direct. des ponts-et-chaussées, et par ses soins les routes, depuis si long-temps négligées, furent réparées et entretenues avec soin. Nommé gouverneur de la banque en 1806, et l'ann. suivante ministre de l'intérieur, l'affaiblissem. de sa santé l'obligea de donner sa démission en 1800; il vint alors habiter Auteuil, et il y mourut le 28 nov. même année, emportant les regrets publics.

CRETI (Donato), peintre, né à Crémone en 1671, mort à Bologne en 1749, élève de Lorenzo Pasinelli, a laissé quelq. tableaux d'un dessin correct, mais faiblem. coloriés. On voit de lui à la galerie du Louvre *un enfant couché et tenant un fruit quoique endormi.*

CRETTÉ-PALLUEL (François), agriculteur, né vers 1740, à Dugny, près de Paris, fils d'un fermier, ne voulut point d'autre état que celui de son père, et ne tarda pas à se faire remarquer par les utiles procédés qu'il introduisit dans la culture de ses propriétés. En 1785 la société roy. lui décerna une médaille d'or; il obtint en 1789 un prix de la société de Laon pour son *Mém. sur le desséchem. des marais*, in-8, réimprimé plus. fois. Député à l'assemblée législative, puis administrat. du départ. de Paris, il mourut en 1798, juge-de-paix à Pierrefitte. Il a laissé quelq. écrits relatifs à l'agricult. dont nous avons indiqué le plus important. On lui doit l'invention de plusieurs outils aratoires d'une grande utilité.

CREUTZ (Gustave-Philippe, comte de), homme d'état, né dans la Finlande en 1726, cultiva les lettres dans sa jeunesse et contribua beaucoup à animer le goût de la poésie parmi ses compatr., en leur offrant des modèles de grâce et d'harmonie dans son poème d'*Atys et Camille* et dans l'*Épître à Daphné*, pièces non moins remarq. par l'élégance du style que par l'éclat des pensées. Nommé à l'ambassade d'Espagne, il obtint ensuite celle de France qu'il remplit vingt ans. Rappelé en Suède, il fut fait membre du sénat et chancelier de l'université d'Upsal, et mourut en 1786. Marmontel, qui l'avait connu chez Mme Geoffrin, a, dans ses *Mémoires*, liv. VI, tracé un portrait intéressant de cet amateur éclairé des beaux-arts.

CREUZÉ-LA-TOUCHE (Jacques-Antoine), économiste, né à Chatellerault en 1749, exerça la profession d'avocat à Paris, et, de retour dans sa ville natale, obtint la charge de lieutenant-général de la sénéchaussée, qu'il remplit avec zèle. Les devoirs de sa place ne l'empêchèrent pas de se livrer à l'étude de l'économie rurale, et ses observ., communiquées à la société royale d'agricult., lui méritèrent le titre de correspondant. Nommé député à l'assemblée constituante, il ne se fit point remarquer à la tribune; mais il y acquit une grande considérat. par sa fermeté et la solidité de son jugem. Réélu à la convention, il vota dans le procès de Louis XVI pour le bannissement, l'appel au peuple et le sursis. Puisant ses opinions politiq. dans une conviction profonde, il les défendit avec courage, et dans les divers comités dont il fit partie, il présenta souv. des vues aussi neuves que judicieuses sur les matières d'administrat. et d'agric. Il passa de la convent. au conseil des cinq-cents, puis au conseil des anc., et après le 18 brumaire il fit partie du sénat conservat. Membre de l'Institut à sa créat., il mourut en 1800, à 50 ans. Les recueils de l'Institut et de la société d'agriculture contiennent de lui plusieurs *Mém.*, dont quelques-uns ont été imprimés séparément. Il a laissé en outre plus. MSs, parmi lesquels on cite: *Description des départem. de la Marne et des Ardennes*; et *Voyage dans les départements de la rive gauche du Rhin et de la Hollande.*

CREUZÉ-PASCAL (Michel PASCAL, connu sous le nom de), avocat, parent du précédent, député de la Vienne à la convent., se déclara incompétent (comme juge) dans le procès du roi, et vota pour l'appel au peuple et le sursis. Il remplit ensuite diverses missions, passa au conseil des anc., puis au corps législatif, et mourut sans emploi quelq. années avant la restauration.

CREVALCORE (Pierre-Marie), peintre bolonais, élève de Calvart, mérite d'être compté parmi les plus heureux imitateurs des Carrache, et peignit avec succès le *portrait*, les *animaux*, les *fleurs* et les *fruits*.

CRÈVECOEUR (Philippe de), seigneur d'Esquerdes, d'une ancienne famille de Bourgogne, servit fidèlement Charles-le-Téméraire, qui, en récompense de ses services, lui donna le commandement de différentes places; mais après la mort de ce prince, il s'attacha à Louis XI, et gagna bientôt par son intrépidité l'estime de son nouv. maître, qui, en mourant, le recommanda au dauphin, son fils. Philippe de Crèvecœur avait été chargé de négocier à Gand le mariage de ce prince avec Marguerite de Flandre; il fut fait maréchal en 1492, nommé plénipotentiaire à Étaples, où la paix fut conclue entre la France et l'Angleterre, et mourut sans postérité, en 1494, tandis qu'il marchait à l'expédition de Naples.

CRÈVECOEUR (Saint-John de), né dans la Normandie en 1731, d'une famille noble, passa la plus

grande patie de sa vie en Amérique, fut nommé consul de France à New-Yorck, puis correspond. de l'Institut, et de retour en France, mourut à Sarcelles en 1818. On lui doit : *Lettres d'un cultivateur américain*, Paris, 2e édit., 1787, 3 vol. in-8.— *Voyage dans la Haute-Pensylvanie et dans l'état de New-Yorck*, Paris, 1801, 3 vol. in-8.

CREVENNA (PIERRE-ANTOINE), sav. bibliophile, né à Milan, mort à Rome en 1792, s'était occupé d'une *Histoire de l'origine et des progrès de l'imprimerie*, ouvr. inachevé et dont il n'a rien paru. On a trois catalogues de sa biblioth. : Amsterdam, 1776, 6 vol. in-4; 1789, 5 vol. in-8, et 1793, in-8, dont le premier surtout, devenu rare, est fort recherché des curieux.

CREVIER (JEAN-BAPTISTE-LOUIS), historien fort estimable, né en 1693 à Paris, fils d'un ouvrier imprimeur, obtint des succès brillants dans ses classes, et mérita d'ailleurs par sa conduite l'affect. de ses maîtres. Nommé professeur de rhétorique au collége de Beauvais, il remplit cette chaire 20 ans, et mourut en 1765. L'un des élèves de Rollin, il continua l'*Histoire romaine*, depuis le 9e vol. jusqu'au 16e. On doit encore à ce laborieux écriv. trois *Lettres sur le Pline du P. Hardouin*, Paris, 1725, in-4. — Une édit. estimée de Tite-Live avec des notes, 1748, 6 vol. in-4.—*Histoire des emper. romains jusqu'à Constantin*, Paris, 1756, 6 vol. in-4; 1763, 12 vol. in-12; 1824, 9 vol. in-8, bonne édition. —*Histoire de l'université de Paris*, ibid., 1761, in-12, abrégé de celle d'Égasse du Boulay. — *Remarques sur le Traité des études de Rollin*, Paris, in-12. — *Rhétorique franç.*, Paris, 1765, 2 vol. in-12, souvent réimpr. Crevier a contribué, avec Coffin et Lebeau, à la révis. de l'*Anti-Lucrèce*.

CRICHTON (JACQUES), gentilhomme écossais, né en 1560, dans le comté de Perth, d'une famille alliée à celle des Stuart, s'est rendu célèbre par l'étendue de ses connaissances en tout genre, et par son adresse dans les différents exercices du corps. Étant venu à Paris, à peine âgé de 20 ans, il tint au collége de Navarre une séance publique où il répondit à quiconque voulut disputer avec lui en vers ou en prose, en 12 langues différentes, sur quelque science que ce fût. Le lendemain il parut dans un tournoi qui se donnait au Louvre, et y emporta la bague 15 fois de suite. De Paris, il se rendit en Italie, visita successivement Milan, Venise, Padoue, et s'établit à Mantoue, où il devint précept. de Vincent de Gonzague, qui le tua, dit-on, d'un coup d'épée, en 1583. On a de ce personnage extraordinaire plusieurs opuscules latins, dont Dempster, l'un de ses biographes, a donné la liste; les plus remarquables sont : *Judicium de philosophiâ; Refutatio mathematicorum; Errores Aristotelis; Controversia oratoria; Arma an litteræ præstent?*

CRICHTON (ROBERT), prélat angl., accompagna dans son exil Charles II, dont il était le chapelain, fut récompensé de son dévouem., à la restaurat., par les évêchés de Bath et de Wels, et mourut à Bath en 1672. On a de lui : *Vera historia unionis non veræ inter Græcos et Latinos, sive concili[i] florentini exactissima narratio, græcè scripta pe[r] Sylv. Sguropulum*, etc., La Haye, 1660, in-fol (*v.* SYROPULUS).

CRILLON (LOUIS DE BALBE de), l'un des plus gr[ands] capitaines français du 16e S., né en Provence e[n] 1541, entra dans la carrière militaire à 17 ans, e[t] signala sa valeur extraordinaire sous cinq règne[s] (Henri II, François II, Charles IX, Henri III e[t] Henri IV). Charles IX l'avait appelé *le Brave*; Henri IV le surnomma *le Brave des braves*. Il as[sista] à toutes les grandes batailles qui se donnèren[t] en France de son temps, partout fit des merveilles et presque partout aussi reçut des blessures plu[s] ou moins graves. Il profita de la courte paix de St Germain-en-Laye (1570) pour aller combattre le[s] Turks. Simple volont. à bord des galères de Malte il se fit remarquer entre tous, tellement que do[n] Juan le chargea de porter à Pie V la nouvelle de l[a] victoire de Lépante. Lorsque le duc d'Anjou fu[t] nommé roi de Pologne, Crillon l'accompagna et re[vint] en France avec lui : fidèle à ce prince, il n[e] cessa de combattre pour lui jusqu'au dernier mo[ment]. Il s'attacha ensuite à la fortune de Henri IV, et lui rendit les plus import. services. Quand c[e] prince jouit enfin de la paisible possess. de son trône, Crillon, qui plus qu'aucun autre avait contribué [à] l'y asseoir, se retira dans ses terres. Il eut la dou[leur] de survivre à son maître, et mourut lui-mêm[e] en 1615, âgé de 75 ans. Ce n'est pas seulem. pou[r] son courage et ses talents militaires, c'est encor[e] pour sa loyauté, sa franchise et son désintéresse[ment] que Crillon a mérité d'être comparé à Bayard, parallèle qui suffit à son éloge. Le jésuite Béning [a] fait imprimer à Lyon (1616, in-8) une oraison fu[nèbre] de Crillon sous le titre de *Bouclier d'honneur*, et Mlle de Lussan a publié sa *Vie*, Paris 1757, 2 vol. in-12, et 1781, un vol. in-12.

CRILLON-MAHON (LOUIS DE BERTON DE[S] BALBES DE QUIERS, duc de), de la famille d[u] précédent, né en 1718, entra de bonne heure a[u] service, fit sous Villars la campagne d'Italie e[n] 1733, fut nommé successivement chevalier de St Louis, colonel, maréchal-de-camp et lieutenant général; il assista à la bataille de Rocoux (1746) et eut un cheval tué sous lui à celle de Rosbac[h] (1753). Étant passé au service d'Espagne, il s'em[para] de Minorque en 1782, attaqua infructueusem[ent] Gibraltar, et mourut à Madrid en 1796, command. général des roy. de Valence et de Murcie. Il a laiss[é] des *Mém. militaires*, Paris, 1791, in-8. — *Vie d[u] brave Crillon*, 3e édition, 1827, in-12, avec de[s] notes de M. Fortia d'Urban et la généalogie de l[a] famille Crillon. — CRILLON (Louis-Athanase BALBE BERTON de), frère du précédent, mort à Avigno[n] en 1789, agent-général du clergé, est auteur de *l'Homme moral*, Paris, 1771, in-8. — *Mémoire[s] philosophiques de M. le baron de* ***, chambella[n] de S. M. l'impératrice-reine, 1777 et 1779, 2 vol in-8; nouvelle édition, 1823, in-8.

CRILLON (BERTON DES BALBES, duc de) pair de France, né en 1748, se mit au service d[e]

Espagne à l'exemple de son père, et, pendant la uerelle de l'Angleterre avec les colonies d'Amé-ique, se distingua à la brillante expédition de Mi-orque. Rentré en France après la signature de la paix, il fut bientôt nommé officier-général. Il était r.-bailli d'épée de Beauvaisis, lorsqu'il fut dé-uté par la noblesse de ce bailliage aux états-gé-éraux de 1789, où l'un des prem. de son ordre il assa dans la chambre du tiers-état. Ses trav. dans assemblée constit. furent d'accord avec ses prem. ctes polit. En 1792, il fut accusé dans les jour-aux d'entretenir en faveur de la royauté des re-ations avec un parti d'émigrés : il ne paraît ourtant pas qu'il ait quitté la France pendant la évolution; seulement il chercha l'obscurité, où a persécution était néanmoins venue l'atteindre, orsque le 9 therm. le sauva comme tant d'autres. ppelé à la chambre des pairs par l'ordonnance du 7 août 1815, il s'y montra fidèle aux opinions u'il avait professées dans l'assemblée constit., et nourut à Paris en 1820. On trouve une *Notice* sur rillon dans le *Moniteur* du 31 janvier 1820. Son *éloge* a été prononcé à la chambre des pairs dans a séance du 9 févr. par le marquis d'Herbouville.

CRINITO ou CRINITUS (Pierre), célèbre litté-ateur, né vers 1465 à Florence, fut disciple de olitien, auquel il succéda dans sa chaire d'élo-uence, et l'ami de Pic de la Mirandole. Il mourut l'âge d'environ 40 ans, laissant des *Poésies* qui appellent la manière de son maître, et les deux uvrages suiv. en prose : *De honestâ disciplinâ*, 504, gr. in-4, dans le genre des *Nuits attiques* 'Aulu-Gelle. — *De poetis latinis*, 1505, même for-nat. C'est la première biographie des poètes lat., t, quoique inexacte, elle n'en a pas moins été fort tile à ceux qui l'ont suivie. Elle s'étend depuis ivius-Andronicus à Sidoine Apollinaire. Ces deux uvrages, bons à consulter, ont été réimpr. plus. ois in-8.

CRISPINE (Bruttia-Crispina), fille du sénateur ruttius-Præsens, épousa Commode l'an 177 de .-C. Après 6 ans d'une union égalem. méprisée par s deux époux, Crispine, surprise en adultère, ut envoyée en exil dans l'île de Caprée par l'em-ereur, qui ne tarda pas à la faire mourir.

CRISPO (Jean-Baptiste), poète et savant ital., é à Gallipoli dans le roy. de Naples, était lié avec s plus grands hommes de son temps. Il mourut n 1595. On a de lui : *De ethnicis philosophis cautè egendis*, Rome, 1594, in-fol. — *Due orazioni sulla uerra contra i Turchi*, Rome, 1594, in-4. — *De nedici laudibus, oratio ad cives Gallipolitanos*, tome, 1591, in-4. — *La Vita di Sannazaro*, Rome, 583, in-8. — *Il piano della città di Gallipoli*, tome, 1591. — Crispo (Ant.), né en 1600 à Trapani n Sicile, exerça d'abord la médec., qu'il quitta our l'état ecclés., et mourut en 1688. Il a laissé un rand nombre d'*Opuscules* impr. et MSs. sur div. ujets de médecine, qu'on estimait beauc. de son emps, et qui sont ignorés aujourd'hui. François 'alcassar a publié l'éloge de ce médecin en ital., 'rapani, 1689, in-4.

CRISPUS (Flavius-Julius), fils de Constantin-le-Grand, né vers le milieu du 3e S., fut créé césar l'an 317, et fait consul l'année suiv., se distingua en 320 dans la guerre contre les Francs, qu'il força à lui demander la paix ; il défit ensuite la flotte de Licinius, qui perdit 130 vaisseaux dans le combat. Crispus avait eu pour précept. le célèbre Lactance. Il avait profité de ses leçons, et ses vertus promettaient des jours heureux aux Romains ; mais malheureusement une si belle vie fut trop tôt terminée. Fausta, sa belle-mère, porta contre lui la même accusation que Phèdre avait portée contre Hippolyte. Constantin, irrité, le fit périr, et reconnut trop tard son innocence.

CRISTEINER (Jean-Ulric), forgeron et poète allemand, fit imprimer à Augsbourg, en 1628, une *Chronique*, en vers allemands (devenue très rare). Elle est curieuse par les événements arrivés au commencem. du 17e S.

CRISTIANI (Beltrame, comte de), grand-chancelier du Milanais, né à Gênes en 1702, fut successivement chargé des finances du duché de Plaisance, gouvern. de la même ville, administrateur général du duché de Modène, et enfin gr.-chancel. du Milanais. Il mourut en 1758. L'impératrice Marie-Thérèse lui écrivait : « Je me consolerais plus aisément de la perte de la moitié de mon armée que de celle d'un ministre tel que vous. » Ce peu de mots suffit à son éloge. Il a laissé : *Lettre d'un ami à un ami*, sur la guerre de 1757 (en lat. et en franç.) ; mémoire sur *Il fondo di Malgrate* ; et enfin un traité *Sopra l'asilo sacro*, Milan, 1758.

CRITIAS, Athénien d'une illustre naissance, se livra dans sa jeunesse à l'étude de l'art oratoire, dont Gorgias lui donna des leçons, et fut disciple de Socrate. Il répondit aux soins de tels maîtres, et parvint aux prem. emplois, alors qu'ils étaient la récompense du mérite. Exilé d'Athènes, il alla chercher un asile à Sparte, méditant les moyens d'abattre le pouvoir populaire; il revint à Athènes avec Lysandre, après la victoire des Lacédémoniens, et fut nommé l'un des trente tyrans. Chargé de donner de nouv. lois à la républ., Critias usa et même abusa peut-être de son autor. pour se venger de ses ennemis. Théramène, un de ses collègues, ayant voulu s'opposer à ses mesures violentes, Critias se porta son accusateur, et le fit condamner à mort. Il périt lui-même, les armes à la main, lorsque Thrasybule, à la tête des proscrits, vint rendre la liberté à sa patrie (400 ans av. J.-C.). Cicéron place Critias parmi les grands orateurs d'Athènes, et le peu de vers qui nous restent de lui attestent son talent comme poète.

CRITIAS, surn. *Nésiotes* ou *l'Insulaire*, sculpt. grec, vivait, dans le 5e S. av. J.-C. Il fut l'émule de Phidias. Athènes renfermait plus. de ses ouvr. C'est à son ciseau que l'on devait les statues fameuses d'*Harmodius* et d'*Aristogiton*, ainsi que celle non moins célèbre d'un *coureur* qui remporta tout armé le prix de la course.

CRITOBULE. — V. Métrophanes.

CRITOLAUS, philos. grec, né à Phasélis, ville de

Lydie, fut, l'an 158 av. J.-C., envoyé en ambassade à Rome par les Athéniens avec Carnéade et Diogène; il enseigna le dogme d'Aristote sur l'éternité du monde. Philon nous a conservé une partie de ses arguments. Jean-Benoît Carpzov a publ. une *Dissert.* sur ce philos., Leipsig, 1743, in-4. — Un général du même nom fut l'un des princip. auteurs de la guerre contre les Romains, en portant les Achéens à attaquer les Lacédémoniens placés sous la protect. de la républ. Quintus-Métellus, préteur de Macédoine, pour venger l'insulte qu'avaient reçue ses députés, marcha contre les Achéens et les défit complétement, l'an 146 av. J.-C. Critias s'était réfugié à Scarphée, ville de Locride, et l'on ignore ce qu'il devint après l'issue de la bataille.

CRITON, disciple de Socrate, est le seul dont ce philos. voulut accepter les secours pécuniaires que sa grande fortune le mettait à même de lui offrir. Il eut l'honneur de fournir caution pour son maître, et, lorsque celui-ci fut condamné, il corrompit les geôliers, et présenta à Socrate des moyens faciles d'évasion; mais celui-ci les refusa, comme on peut le voir dans le dialogue de Platon. Criton, qui était du même âge que Socrate, ne dut pas lui survivre long-temps. Il avait composé plusieurs *Dialogues* qui ne nous sont point parvenus. — Criton, statuaire athénien, dont le nom se trouve sur la corbeille que porte une des trois caryatides découvertes à Rome en 1766 sur la voie Appienne, paraît avoir travaillé dans cette ville vers les dern. temps de la républ. — Criton, méd. de l'emper. Trajan, ne se livra à aucun travail vraiment utile à la science; il arriva à la fortune et aux faveurs par des ouvr. frivoles, dont quelques fragments *Sur l'emploi des cosmétiques*, *les taches de rousseur*, etc., etc., nous sont restés dans le *Tetrabiblos* d'Aétius. — Un autre Criton, égalem. méd., vivait dans le 4e S. av. J.-C.

CRIVELLARI (Bartholomeo), sculpt. et grav. italien, né à Venise en 1725, mort dans la même ville en 1777, a laissé peu d'ouvr. de sculpture; mais ses gravures se distinguent par une composition originale et une touche spirituelle. Son œuvre, en ce genre, est considérable; il a surtout gravé d'après Gherardini, Tiarini, Tiepolo, etc. Son chef-d'œuvre est une gr. pièce d'après Jules Romain, qui fait partie de la galerie du roi de Prusse; mais on doit regretter que le sujet en soit peu décent.

CROCE (Vincent-Alsario della), médecin, né à Gênes vers 1570, exerça son art dans différ. villes, et obtint une chaire au collége Romain. Il y professa pend. plus de vingt ans, et ne fut pas moins estimé pour son désintéressement, qu'admiré pour son rare talent dans l'enseignement et dans la pratique. On a de lui, entre autres écrits: *De epilepsiâ*, etc., Venise, 1603, 3 vol. in-4. — *De verme admirando*, etc., Ravenne, 1610, in-4. — *De morbis capitis frequentioribus*, etc., Rome, 1617, in-4. Ses ouvr. ont été recueillis, Venise, 1632, in-fol.

CROCE (Jules-César), surnommé *la Lyre*, était de Bologne, où il exerçait la profess. de maréchal ferrant. Sans avoir fait d'études, mais doué de beaucoup d'esprit naturel, il devint auteur, et composa des opuscules sur toutes sortes de sujets dont Orlandi porte le nombre à 468, presque tous impr. Il publ. lui-même sa *Vie*, Bologne, 1608, in-8 suivie du catal. de ses ouvr. impr. et MSS.; mais il est moins étendu que celui qui fut publ. long-temps après sa mort en 1640. De tous ses ouvr., le seul qui lui ait survécu est un roman en prose intit. *les Aventures de Bertolde et de Bertoldin, son fils* auxquelles Camille Scaliger ajouta dans la suite celles de *Cacuseno, fils de Bertoldin.* Dans le 18e S., quelq. littérateurs bolonais, entre autres les deux Zanotti, Baruffardi, Zampini, etc., etc. mirent en *ottava rima* le *Bertoldo*, avec les suites et l'imprim. Lelio delle Volpe en donna une belle édit., 1736, gr. in-4, avec fig., qui furent attribuées à Louis Mattioli, mais qui sont réellement de Mar. Crespi. Le *Bertoldo* reparut sous cette nouvelle forme, Bologne, 1741, 3 vol. in-12; Padoue 1747, 3 vol. in-8, fig. Il existe une trad. franç. de la 1re partie par un anonyme, La Haye, 1750, in-8 Paris, 1752, 2 vol. petit in-12.

CROESE (Gérard), savant hollandais, né à Amsterdam en 1642, accompagna le fils de l'amiral Ruyter à Smyrne. De retour dans sa patrie, il devint ministre, et mourut à Dordrecht en 1710. On a de lui les ouvrages suivants: *Historia quakeriana*, etc., Amsterdam, 1695 et 1696, in-8. ΟΜΗΡΟΣ ΕΒΡΑΙΟΣ, *sive historia Hebræorum ab Homero*, etc., Dordrecht, 1704, in-8.

CROFT (Herbert), évêque anglais, né en 1603 fut admis, au sortir de ses études, chez les jés. de St-Omer, et passa 5 années dans leur société mais, étant retourné en Angleterre, il abjura la religion cathol., qu'il n'avait embrassée que pour obéir à son père; devint chapelain de Charles Ier et fut, à la restauration, appelé à l'évêché d'Hereford, sa patrie, où il mourut en 1691. Il est aut. d'un ouvr. intit.: *la Vérité nue*, ou *le Véritable état de la primitive Église* (en angl.), 1675, in-4. On a encore de lui quelq. *Sermons*, des *Observat. sur la théorie de la terre,* du doct. Burnet, et plus. écrits de controverse. — Croft (Guillaume), doct. en musique à l'univers. d'Oxford, né vers 167. dans le comté de Warwick, mort en 1717, a laissé deux recueils de musique d'église, publiés par souscription en 1712 et 1742. On a aussi de lui quelq. *chansons.*

CROFT (Herbert), né à Londres d'une famille ancienne, fit ses études à Oxford, où il eut pour condisciple lord Moira, resté son ami. Très jeune encore, il publ. les *Lettres d'Haxmann,* roman dans le genre du *Werther* de Goëthe, et devint l'éditeur des *poésies posthumes* de Chatterton. L'év. Lowth lui fit quitter le barreau pour l'état ecclésiastique et Johnson, en l'associant à la rédaction de l'*Hist. des poètes anglais* (Londres, 1783, 4 vol. in-8) l'engagea dans des études qui devinrent bientôt sa principale occupat. Ayant résolu de voyager pour

étendre ses connaisssances, Croft se rendit d'abord à Hambourg, puis en vint France, où depuis il résida constamm., soit à Lille, soit à Amiens, soit à Paris, où il mourut en 1816. Le chevalier Croft a donné des preuves d'une érudition vaste, et d'une connaissance fort remarquable de notre littérat. Il suffira de citer son *Horace éclairci par la ponctuation*, 1810, in-8, et son *Commentaire sur le Petit Carême de Massillon*, Paris, 1815, in-8 : cet ouvr. forme le t. Ier d'une collect. qu'il se proposait de publier sous le titre de *Commentaires sur les meilleurs ouvrages de la langue franç.* C'est à lui que l'on est redevable de la découverte du *Parrain magnifique* de Gresset, que l'on croyait perdu. M. Nodier lui a consacré une courte mais intéressante *notice* dans le *Journal des Débats*.

CROI (Jean de), ministre protestant, né à Uzès, mort en 1659, pasteur dans la même ville, se fit remarquer par son zèle à soutenir les doctrines de sa secte et par ses profondes connaissances en philologie et en antiquités ecclésiastiques. Il est aut. de : *Specimen conjecturarum et observationum in quædam Origenis, Irenæi et Tertulliani loca*, 1632; *Réponse à M. de Balzac sur sa critique de la tragédie d'*Herodes infanticida, 1642, in-8. — *Observationes sacræ et historicæ in novum Testamentum*, 1644, in-4. — *La Confession de foi de Genève, prouvée par l'Écrit., dédiée à N. S. J.-C.*, 1650, in-8. — *Augustin supposé, ou Raisons qui font voir*, etc., 1656, in-8. — Croi (François de), père du précédent, est auteur d'un ouvrage intit. : *les Trois conformités*, etc., 1605, in-8.

CROISADES, nom sous lequel on désigne plus spécialem. les différentes expéditions qui, depuis 1097 jusqu'en 1291, furent armées sous les auspices du St-siége, dans le but d'arracher la Palestine (ancienne Judée) au joug des Infidèles, dont les cruautés et la tyrannie avaient rendu le chemin de Jérusalem inaccessible aux pélerins, alors que la dévotion d'usage était d'aller visiter la Terre-Sainte, et que le zèle religieux y amenait en foule des voyageurs de tous les rangs, de tous les sexes et de toutes les contrées, les uns pour implorer devant le tombeau du Christ le pardon de leurs fautes, les autres pour se purifier de toutes souillures dans les eaux du Jourdain. S'il est certain que la religion fut le premier objet des croisades, il est du moins très vraisemblable que des raisons de politique ont dû concourir à ces lointaines expéditions; en effet, la royauté devait en profiter pour porter la prem. atteinte à la féodalité qui commençait à marcher sa rivale, et les peuples gémissant sous la glèbe durent y voir un moyen d'acheter leur indépendance; ce que personne ne conteste, c'est que la renaissance de l'industrie, des arts et des sciences, en fut le précieux résultat. On compte communément huit croisades, bien qu'après la prise de Ptolémaïs, qui termina d'une manière si sanglante la huitième de ces guerres saintes, d'autres expéditions aient encore été dirigées contre les musulmans, jusqu'en 1571, soit pour repousser leurs attaques, soit dans le but de regagner sur eux d'anciennes conquêtes, dont le prix, aux yeux des successeurs de St Pierre et de toute la chrétienté, peut seul expliquer les efforts et les sacrifices dont elles ont été l'objet. Nous n'indiquerons que sommairem. les princip. événem. de chacune des huit croisades, renvoyant aux noms des div. personnages qui en firent partie pour le développement de ces événem. tels que le comporte le cadre de ce Dictionnaire.

Ire Croisade. — *Pontificat d'Urbain II*. 1095-1099.

Pierre-l'Ermite, pélerin revenant de la Terre-Sainte, conçoit l'idée d'en entreprendre la conquête, et se rend auprès du pape Urbain qui, goûtant ses projets, le charge de prêcher la croisade en Europe. Un concile est assemblé à Plaisance, et les ambassad. d'Alexis Comnène y exposent les périls dont Jérusalem est menacée; mais, rien n'ayant pu être décidé sur la sainte entreprise, le pape en convoque un nouveau à Clermont en Auvergne : à sa dixième séance, le cardinal Grégoire bénit solennellem. l'assemblée que les éloquents discours de Pierre-l'Ermite et d'Urbain ont enflammée d'ardeur. L'évêque du Puy, Adémar, reçoit le premier des mains du pape, qui le nomme son légat auprès de l'armée des croisés, le signe distinctif qu'ils doivent tous revêtir : c'est une large croix d'étoffe rouge placée sur la casaque. Cette armée, composée d'Anglais, d'Italiens et d'Allemands, se divise en divers détachem. pour se mettre en marche : l'un d'eux, conduit par Gauthier, est massacré par les Bulgares et les Hongrois; un autre composé de 20,000 Allemands, sous la conduite d'un prêtre nommé Gostkald, a le même sort; et celui que commande l'ermite Pierre est également taillé en pièces après avoir traversé le Bosphore. Enfin le reste des croisés arrive en Orient : à leur tête est Godefroi de Bouillon, qui a pour lieut. Eustache de Boulogne, et Baudoin ses deux frères, Baudoin du Bourg son cousin, un autre Baudoin, comte de Hainaut, Garnier, Conon de Montagu, Dudon de Cont, Renaud, Pierre de Toul, Hugues de Saint-Paul et Gérard de Cherisy. Dans le même temps, de nombreuses milices de Français, commandées par Hugues, comte de Vermandois, Robert, duc de Normandie, un autre Robert, comte de Flandre, et Étienne, comte de Blois et de Chartres, traversent les Alpes pour gagner les côtes d'Italie, et de là s'embarquer pour la Grèce, où elles sont suivies par une armée de 20,000 chevaliers et d'autant de fantassins conduits par Bohémond et Tancrède, ainsi que par une autre composée d'environ 100,000 hommes, à la tête desq. marchent le légat apostolique et Raimond, comte de Toulouse, le prem. des seigneurs suzerains qui ait offert au pape le service de ses chev. pour sa croisade. Cependant Alexis Comnène, qu'ont effrayé les masses imposantes des guerriers d'Occident, a recours à la trahison pour les éloigner de ses états; mais, d'abord châtié de sa perfidie par Godefroi, puis par Bohémond, son ennemi déclaré, il parvient, à force d'astuce et de souplesse, à faire sa paix avec les seigneurs d'Occident; il adopte même Godefroi de

Bouillon pour son fils. La guerre contre les Sarrasins était entamée, et déjà leurs escadrons avaient dispersé quelq.-uns des détachements de l'armée chrétienne: Tancrède en recueille les restes et traverse le Bosphore. Les croisés se dirigeaient vers Nicée, capitale de la Bithynie : avant de s'emparer de cette ville, ils taillent en pièces les troupes que le sulthan Kilidge, emper. des Turks Seljoucides, veut leur opposer ; mais de nouvelles trahisons d'Alexis interrompent les succès de l'armée chrétienne, qui toutefois gagne encore sur le sulthan Kilidge la bataille de Dorylée, où succombent 23,000 musulmans et 4,000 croisés. La présence d'armées si nombreuses avait épuisé les riches contrées de la Bithynie, et la famine commençait à désoler les chrétiens, lorsqu'ils s'emparent d'Antiochette ; un fléau non moins terrible les surprend au milieu de leur triomphe : la discorde s'allume entre leurs chefs. Baudoin, jaloux des succès de Tancrède, veut enlever à ce loyal guerrier les dépouilles de Tarse, ville qu'il a conquise, et joignant l'injure à l'injustice, il humilie l'étendard du vaillant Tancrède, assez généreux pour céder sa proie à l'avide Baudoin, qui, après de nouvelles spoliations, déserte l'armée des croisés pour aller se fonder un royaume, emmenant à sa suite 200 chevaliers et 1,500 fantassins. Le mont Taurus était franchi, Artésie (ancienne Chalcis) était au pouvoir des chrét., qui, de leurs tentes, pouvaient voir Antioche : tout à coup la garnison de cette ville, fondant à l'improviste sur la garde du camp, l'égorge et fait un massacre affreux de l'armée des croisés surpris sans défense. Ce revers n'abat point leur courage; ils avaient à diverses reprises tenté vainement d'emporter Antioche d'assaut; mais, tandis qu'ils la tiennent bloquée, leur constance est mise aux plus rudes épreuves par la peste et la famine, jointes aux rigueurs de la mauvaise saison. Avec l'hiver allait cesser la détresse des chrétiens renfermés dans leur camp retranché : le khalyfe d'Égypte leur offre la paix à des conditions qu'ils repoussent avec indignation, et deux armées turkes sont successivem. battues par Godefroi, qui relève la fortune des croisés. Antioche ne pouvait leur résister long-temps encore. Alors Baghisian, son gouverneur, sollicite et obtient une trêve qu'il viole aussitôt qu'il a pu ravitailler la ville; mais peu de temps après elle est livrée à Bohémond, prince de Tarente, par un des principaux officiers de la garnison, nommé Phiroüs; trois jours après les croisés s'y voient à leur tour assiégés par Kerbogha, sulthan de Mossoul, qui force les avant-postes des croisés à se replier dans la ville, où bientôt règne une famine affreuse. Un prêtre provençal, Pierre Barthélemy, relève le courage des croisés, auxquels il survient bientôt du renfort : Kerbogha et les siens sont taillés en pièces, et la citadelle d'Antioche, qui seule résistait aux chrétiens, est remise en leur pouvoir aussitôt après la bataille, où 80,000 Sarrasins et 4,000 croisés ont trouvé le trépas. Cepend. une maladie épidémique vient surprendre les vainqueurs d'Antioche : 50,000 soldats ou pélerins périssent, le légat Adémar de Monteil est au nombre des victimes. Dès que la saison leur permet de mettre l'armée en mouvem., Raimond, comte de Toulouse, et Bohémond, duc de Tarente, quittent Antioche, et s'avancent, avec environ 50,000 soldats, vers Jérusalem, qui est enlevée aux musulmans le 14 juillet 1099. Nous terminerons le récit de cette prem. croisade à la fondat. du royaume de Jérusalem, dont le sceptre est déféré à Godefroi de Bouillon, et dont Arnould, chapelain du duc de Normandie, est nommé prem. patriarche.

IIe Croisade. — *Pontificat d'Eugène III*. 1145-1148.

Une députation partie de Jérusalem avait sollicité l'intervention du pape pour obtenir à la nouv. Sion les secours des chrétiens d'Occident : St Bernard, abbé de Clairvaux, est nommé par Eugène III légat apostolique pour la nouvelle croisade, qu'il est chargé de prêcher en France et en Allemagne. Cette fois, c'est un roi de France, Louis VII, qui demande et reçoit le premier la croix, et sa femme, Éléonore, veut marcher avec lui sous l'étendard sacré. Se rendant alors en Allemagne pour y accomplir sa mission, St Bernard, par un prodige d'éloquence, triomphe de la tiédeur qu'avait d'abord montrée l'emper. Conrad III, et bientôt les états de ce prince se soulèvent, ainsi que la France, à la voix du saint légat, qui reçoit ensuite à Étampes les ambassad. de plus. souver. d'Europe. Le roi de Sicile et de la Pouille, Roger, avait chargé les siens d'offrir aux croisés des vaisseaux et des vivres pour les conduire en Palestine : le souvenir des perfidies d'Alexis Comnène devait faire accepter cette offre ; mais on a l'imprudence de la repousser. Louis confie l'administration de son royaume à l'homme le plus digne d'en être chargé, l'abbé Suger; et, avant de se rendre à Metz, où 100,000 Français l'attendent pour se mettre en marche, il va prendre l'oriflamme à St-Denis. L'armée de Conrad était plus nombreuse encore : laissant à son fils Henri les rênes de ses états, ce prince, après avoir envoyé une ambassade à l'empereur Manuel Comnène, s'achemine vers Constantinople, mais n'y arrive qu'après avoir éprouvé déjà la perfidie de ce petit-fils d'Alexis Ier. Cependant l'armée allemande, devançant de plus. journées celle des Franç., traverse le Bosphore ; Conrad, après avoir perdu un gr. nombre de soldats dans les défilés du mont Taurus, où il était attendu par les Turks informés de sa marche par les émissaires de Comnène, est de nouv. battu. Percé de deux flèches, il se réfugie avec peine dans le camp du roi de France, que l'empereur grec n'a pas trahi moins impunément, et qui arrive un peu tard au secours des Allemands : les deux souver. s'engagent par un nouveau serment à accomplir de concert leur pieux pélerinage, ce qui n'empêche pas Conrad de se rendre peu de temps après à Constantinople avec le peu de soldats qui lui restent. S'avançant néanmoins à travers la Phrygie, l'armée française traverse le Méandre, et bat les Turks en plusieurs

rencontres; mais l'imprudence du chef de l'avant-garde, Geoffroi d'Estampes compromet près de Laodicée le salut de l'armée entière, et faillit causer la perte du roi, que sa valeur héroïque put seule soustraire à un péril imminent. Bientôt la disette et les maladies viennent à la fois accabler les croisés en Pisidie, et, après plus d'un mois de détresse, Louis est contraint à s'embarquer avec la moitié de sa troupe pour gagner les côtes de la Cilicie; l'autre moitié y devait être transportée par les soins du gouverneur d'Attalie, qui reçoit une assez forte somme en récompense; mais ce digne lieuten. du perfide Comnène fait massacrer ceux d'entre les chrét. qui ne peuvent sortir d'Attalie, et les autres tombent sous le fer des musulmans en voulant rejoindre l'armée. Louis, à peine débarqué, s'était vu lui-même en butte aux attaques de nombreux escadrons turks; néanmoins il parvient à conduire son armée devant Antioche, où régnait Raimond de Poitiers. Conrad venait aussi d'arriver dans cette ville : les deux souverains reçoivent une généreuse hospitalité, puis se rendent à Ptolémaïs, où Baudoin, roi de Jérusalem, vient de convoquer une assemblée. Le siége de Damas y ayant été décidé, les armées réunies de Louis, de Conrad et du roi de Jérusalem, se dirigent vers les sources du Jourdain. Après une résistance opiniâtre et des prodiges de valeur de part et d'autre, Damas allait tomber au pouvoir des croisés, quand la discorde ayant éclaté parmi les seigneurs et barons, on fut obligé d'abandonner le siége de cette ville, dans laquelle venait de pénétrer un renfort de 20,000 Turkomans. Le roi de France et l'emper. d'Allemagne reviennent alors en Europe.

IIIe Croisade. — *Pontific. de Clém. III.* 1188-1192.

Après une série d'événements à la suite desquels les états latins en Syrie étaient tombés pour la plupart au pouvoir des musulmans, le monde chrétien consterné apprend, en 1187, que Saladin, sulthan du Kaire et de Damas, vient de se rendre maître de Jérusalem, dont la populat.. est remplacée par des colonies de Syriens et de Sarrasins ramassées de toutes parts, et dont les églises sont changées en mosquées, à l'exception du St-Sépulcre. La nouvelle de la chute du roy. chrét. de Jérusalem qui, pendant une existence de 48 années, avait compté 9 rois descend. de Godefroi de Bouillon, mit au tombeau le pape Urbain III, et Grég. VIII, son success., mourut sans pouvoir réaliser le projet d'une nouvelle croisade : ce fut le pape Clément III qui le mit à exécution. L'archevêque de Tyr, Guillaume, après avoir fait retentir le cri de détresse des chrétiens d'Orient dans l'Italie, se rend en France, et assiste à une assemblée tenue près de Gisors par Philippe-Auguste et Henri II, rois de France et d'Angleterre, qu'il détermine, ainsi que tous les princes, chevaliers et barons de ces deux royaumes, à prendre la croix : parmi ces derniers se distinguent le fils de Henri, Richard, duc de Guienne, Hugues, duc de Bourgogne, Henri, comte de Champagne, Philippe, comte de Flandre, Rotrou, comte de Perche, Thibaut, comte de Blois, et les comtes de Nevers, de Vendôme, de Bar et de Soissons. Quelq. démêlés entre Philippe et Henri suspendent un instant les préparatifs du départ, qui sont repris avec activité après la mort du dern. de ces monarques, auq. succède son fils Richard-cœur-de-Lion. Cependant l'év. de Tyr s'était rendu en Allemagne, et avait fait prendre la croix à l'empereur Frédéric-Barberousse; une diète avait même été convoquée à Mayence, et le fils de l'empereur, Frédéric, duc de Souabe, Léopold, duc d'Autriche, Hermann, marquis de Bade, Berthold, duc de Moravie, le comte de Nassau, et un grand nombre de seigneurs, de barons et de chevaliers suivent l'exemple de Frédéric-Barberousse : celui-ci avait fait la 2e croisade avec son oncle Conrad; guerrier plein de valeur et de prudence, il n'admet sous ses drapeaux que l'élite de la noblesse et de la bourgeoisie, et se mettant en marche avec une armée de 100,000 hommes, il traverse la Hongrie et la Bulgarie, et arrive sans obstacle sur le territoire de l'empire grec, où régnait Isaac-l'Ange. Fidèle à la politique astucieuse de ses ancêtres, le faible et perfide Isaac croit pouvoir impunément tendre des piéges à Frédéric; mais celui-ci le réduit bientôt à implorer sa clémence, et lui impose, entre autres conditions, celle de lui fournir des vaisseaux pour passer en Asie. L'armée allemande avait déjà obtenu de brillants avantages sur les Turks, quand la perte de son intrépide chef la laisse en proie au désespoir : le duc de Souabe prend le commandem. des nombreuses milices de Frédéric, mais il ne peut réunir qu'environ 15,000 fantassins et 7,000 chevaux, qu'il conduit devant Ptolémaïs. Gui de Lusignan et le roi de Tyr, Conrad, fils du marquis de Montferrat, pressaient alors le siége de cette ville, dont Saladin s'était emparé après la fameuse journée de Tibériade; plusieurs détachements de croisés, devançant l'armée de Philippe et celle de Richard, étaient encore venus grossir celle des assiégeants; mais la défense de Ptolémaïs était confiée à deux capit. aussi braves qu'habiles, Melchou et Karacouh, et Saladin inquiétait les chrét. à l'extérieur par de fréquentes attaques. Enfin l'armée française débarque en Palestine; mais Philippe-Auguste a résolu d'attendre l'arrivée de Richard : celui-ci avait vu sa flotte dispersée par une tempête en sortant du port de Messine; trois de ses vaisseaux avaient échoué sur les côtes de Chypre. Richard ne rejoint les Français sous les murs de Ptolémaïs qu'après avoir tiré une vengeance éclatante du faible empereur de Chypre, Isaac Comnène, qui s'est opposé au débarquement de l'armée anglaise devant Limisso. La discorde régnait alors dans le camp des chrétiens : le principal objet de la croisade était la reprise de Jérusalem; mais la couronne légitime de cet empire demeurait vacante depuis la mort de Sybille, femme de Gui de Lusignan; sa succession était l'objet des prétentions de plusieurs princes, et les droits de chacun des prétendants étaient soutenus par un parti. Le roi de France se déclara en faveur

de Conrad, et Richard épousa la cause de Gui de Lusignan. Ces dissensions étaient favorables aux assiégés, qui néanmoins, privés de secours, ne pouvaient prolonger une résistance qui durait depuis trois ans. Après une maladie qui a mis leurs jours en danger, Richard et Philippe se réconcilient; un assaut général est livré, et Ptolémaïs est rendue aux chrétiens, qui épargnent les jours des vaincus moyennant certaines conditions; mais l'hésitation que ceux-ci apportent à leur exécution coûte la vie à 5,000 soldats musulmans, que Richard fait passer au fil de l'épée : mesure trop rigoureuse, et à laquelle l'armée des croisés fut loin d'applaudir. Cependant le roi d'Angleterre affectait une suprématie qui blessait tous les chefs; Philippe-Auguste, aigri déjà par un outrage public que ce prince venait de faire au duc d'Autriche Léopold, et ne pouvant plus supporter l'orgueil et la hauteur de son rival, s'embarque pour revenir en Europe, laissant à l'armée des croisés 10,000 fantass. et 500 caval. sous le commandement du duc de Bourgogne. Le départ du roi de France fut le signal de la fin de cette croisade; et si Richard remporta encore sur les Turks quelques succès éclatants, ce fut sans autre résultat qu'une trêve de 3 ans et 8 mois, pendant laquelle les portes de Jérusalem furent ouvertes aux chrétiens.

IV[e] Croisade.—*Pontific. de Célestin III.* 1195-1198.

Le vaste empire de Saladin était en proie aux divisions dep. la mort de ce conquérant; ses fils et ses lieuten. s'en disputaient les débris, et Malek-Adel, frère de l'usurpat. de Jérusalem, usurpait lui-même sur ses neveux la Mésopotamie et l'Égypte. Au bruit de ces dissensions, le success. de Grégoire VIII, Célestin III, que l'infructueuse issue de la 3[e] croisade avait profondém. affligé, lorsqu'à peine il s'élevait à la chaire de St Pierre, songe à relever les états chrétiens en Asie; mais les démêlés de Philippe-Auguste et de Richard paralysent le zèle religieux des sujets de ces deux princes, et l'Allemagne seule arme ses guerriers pour la nouvelle expédit., après une diète générale tenue à Worms. L'emper. Henri VI s'y était déclaré chef de la croisade; toutefois, occupé de projets ambitieux, ce prince feint de céder aux instances de ses sujets en n'accompagnant point ses troupes en Asie. Divisée en deux corps, à la tête desquels se distinguent Henri de Saxe, Henri, duc de Brabant, et Vaseran de Limbourg, l'armée allemande se met en marche et doit se rejoindre en Syrie. Mais à peine l'un de ces corps est parvenu vers Constantinople, que Malek-Adel, informé des apprêts de l'expédit., fond sur lui avec une armée nombreuse, et s'empare de Jaffa avant que les chev. et barons de la Palestine aient eu le temps de se joindre aux Allemands pour secourir la garnison de cette ville. Enfin une victoire éclatante remportée sur ce vaillant chef des Sarrasins entre Tyr et Sydon, a signalé la réunion des chrétiens d'Asie à l'armée allem., et toutes les villes situées sur la côte de Syrie ouvrent leurs portes aux vainqueurs. Sur ces entrefaites, l'arrivée d'un nouveau corps de 54,000 soldats allemands décide l'entreprise du siége de Jérusalem; mais dépourvus de machines de guerre, et en butte aux rigueurs de la mauvaise saison, les croisés se voient enfin contraints, après des prodiges de valeur, d'abandonner le siége de cette ville, dont la garnison avait déployé la plus opiniâtre résistance. Poursuivis pendant leur retraite par un affreux ouragan qui met le désordre dans l'armée, les Allem. et les chrét. de Syrie se séparent en s'adressant mutuellem. des reproches de trahison : les principaux chefs de ces derniers, que les événements survenus dans l'empire d'Occident rappellent en Europe, s'embarquent, en laissant à Jaffa une garnison que les Sarrasins ne tardent pas à surprendre et à passer au fil de l'épée.

V[e] Croisade.—*Pontific. d'Innocent III.* 1198-1204.

La 4[e] croisade avait été terminée par une trêve de 3 ans conclue avec Malek-Adel, et l'existence des chrét. en Palestine ne reposait que sur la foi de ce guerrier musulman, qui pouvait croire qu'en la violant il ne ferait qu'user de représailles : menacée d'une expulsion prochaine du royaume de Jérusalem, cette faible colonie avait député l'év. de Ptolémaïs en Europe pour y solliciter des secours; mais agitée de troubles et de dissensions, l'Europe se montrait sourde aux presssantes sollicitations du prélat. Cependant Innocent III venait d'être élevé au trône pontifical : rempli de zèle pour la cause des chrétiens d'Asie, ce pape ne se laisse arrêter par aucun obstacle; il engage les évêques et seigneurs d'Occident à faire prendre la croix à leurs peuples, et après avoir prouvé lui-même son dévouement à la cause de la religion, en s'imposant le sacrifice des plus précieux objets dont se compose le service de sa maison, il n'obtint d'abord de quelq. souverains que de stériles promesses. Le dévot enthousiasme d'un prêtre devait triompher de cette tiédeur des esprits. Foulques, curé de Neuilly, que le pape avait choisi pour prêcher la croisade, apprend qu'un célèbre tournoi vient d'être proclamé à la cour de Thibaut IV, comte de Champagne : il s'y rend, et bientôt ses discours ont enflammé d'ardeur la foule de chev. qu'il y trouve réunis; la plupart d'entre eux reçoivent de sa main le signe de la croisade, et bientôt, à leur exemple, la noblesse accourt de toutes les provinces pour se ranger sous la bannière du Christ. Une assemblée extraordinaire des barons et seigneurs se réunit à Compiègne; le comte de Champagne y est élu chef de la croisade, et on y décide que l'armée se rendra par mer en Orient. Cette mesure, qui semblait dictée par l'expérience, devait avoir un résultat funeste : en effet, en s'adressant au sénat de Venise, république qui possédait alors l'empire des mers, les ambassadeurs des croisés se lièrent par une convention qui compromettait l'intérêt de l'armée, et plus encore celui des chrét. d'Orient. Le doge Dandolo, politique adroit, fit dès-lors tourner au profit de Venise cet armement qui avait coûté tant d'efforts au St-siége; et malgré les vives ré-

clamat. de plusieurs évêques et abbés, malgré les protestat. du cardinal Pierre de Capoue, légat du pape, Constantinople demeura l'unique théâtre des opérat. milit. de son expédit. Les croisés français et vénitiens, après s'être emparés de Constantinople, renversent le féroce Alexis de son trône usurpé, et y rétablissent Isaac et Alexis IV, son fils : ce dernier, ne pouvant remplir ses engagem. envers les Latins, et entraîné par les insinuations du perfide Murzufle, change d'attitude envers ses alliés, et tente, mais en vain, de les surprendre. Indisposés par l'insolence des ambassad. grecs, autant que par la conduite d'Isaac et d'Alexis, les croisés exigent alors impérieusem. l'exécut. des traités; mais on ne répond à leurs menaces qu'en cherchant à incendier la flotte des Vénitiens au moyen du feu grégeois. L'indignat. des Latins était près d'éclater, lorsqu'une députat. vient encore de Constantinople implorer leur clémence : le peuple avait nommé un nouvel emper., Nicolas Canabé; l'hypocrite Murzufle, après avoir fait périr Alexis, qui régnait à peine dep. six mois, s'était fait couronner lui-même empereur, tandis qu'Isaac était mort de désespoir en apprenant le trépas de son fils. Cependant Murzufle ne put jouir long-temps du fruit de son crime, et après de sanglants combats, Constantinople tomba au pouvoir des Latins, qui nommèrent emper. Baudoin, comte de Flandre. Les provinces de l'empire grec furent partagées entre les Français et les Vénitiens, et Thomas Morosini fut nommé patriarche de Constantinople. Cependant le nouvel empire n'était pas assez solidement établi pour que les croisés se rendissent aux appels d'Innocent III et du roi de Jérusalem : le sulthan d'Iconium et les Bulgares menaçaient les frontières; un petit-fils d'Andronic s'était emparé de Trébisonde; Michel-Ange Comnène était proclamé roi d'Épire; Théodore Lascaris qui, d'abord proclamé emper. à Constantinople, après la fuite de Murzufle, n'avait pu trouver un seul sujet dans la capitale de son empire, était parvenu à réunir quelq. débris de l'armée grecque, et régnait à Nicée; enfin les Grecs appellent les Bulgares à leur secours, et au même instant la révolte éclate dans toutes les provinces de l'empire, où les Latins sont égorgés sans pitié. Baudoin rassemble à la hâte une faible armée, à la tête de laq. il se présente devant Andrinople, défendue par 100,000 Grecs, et après de courageux efforts, il tombe au pouvoir de Joanice, roi des Bulgares, qui s'avance vers Constantinople, précédé par le meurtre et le ravage. Ceux d'entre les croisés qui purent échapper à cette sanglante défaite retournèrent pour la plupart dans leur patrie, laissant sur le trône ébranlé de Constantinople le vertueux et brave Henri de Hainaut, frère de Baudoin.

VI[e] Croisade. — *Pontificat d'Honorius III et de Grégoire IX.* 1220-1240.

Vainement Innocent III avait envoyé en Palestine une armée de 50,000 jeunes Français et Allemands au secours de Gauthier de Brienne, époux de la fille d'Isabelle et de Conrad, et leur successeur au trône de Jérusalem : dispersé presque entièrement avant d'atteindre la Syrie, ce renfort n'avait pu empêcher qu'à l'expiration de la trêve, Malek-Adel ne vînt fondre avec une armée nombreuse sur les possessions des chrétiens d'Asie, et qu'il ne s'emparât de Tripoli; vainement l'ardent pontife avait convoqué à Latran un concile général, où la plupart des monarchies de l'Europe avaient envoyé des ambassadeurs : la mort le surprit avant que les nouveaux croisés eussent pu se rassembler, et ce fut son success., Grégoire IX, qui fit exécuter cette 6[e] croisade. L'emper. Frédéric II, fils de Henri VI, devait marcher à la tête de cette expédit.; mais occupé du soin de raffermir son trône encore menacé par des guerres intestines, il remet à un autre temps son départ pour l'Asie; André II, roi de Hongrie, mis à sa place à la tête des croisés, s'embarque à Limisso sur des vaisseaux fournis par la république de Venise, avec une nombreuse armée de Hongrois et d'Allemands. Lusignan, roi de Chypre, qui a pris aussi la croix, joint ses troupes à celle d'André; mais après avoir fait briller une lueur d'espérance aux yeux des chrétiens d'Orient, et porté l'effroi dans le cœur des Sarrasins, le chef de la nouvelle croisade quitte brusquem. son armée et revient dans ses états, tandis que Lusignan est frappé d'une mort subite à l'instant où il se dispose à retourner dans son île. Cepend. de nouveaux croisés arrivent à Ptolémaïs, et se joignent à l'armée dont André a laissé le command. à Léopold, duc d'Autriche. Le siége de Damiette était commencé, et les chrét. poursuivaient avec quelques succès la conquête du littoral du Nil, quand arrivèrent de nouveaux renforts de France et d'Angleterre, sous la conduite de deux cardin., l'un, Robert de Courçon, qui mourut peu de jours après son arrivée au camp des chrét., et l'autre, Pélage, évêque d'Albano, que le pape avait nommé son légat. Malgré les attaques vigoureuses des assiégeants, Damiette prolongeait depuis plus de 17 mois une résistance opiniâtre; enfin un assaut général est livré : les murailles cèdent aux coups des beliers; mais les vainqueurs ne trouvent, en pénétrant dans la ville, que le hideux spectacle des ravages qu'y avaient exercés la peste et la famine. La prise de Damiette consterna les Sarrasins; on eut l'imprudence de leur laisser le temps de revenir de leur stupeur : c'en était fait de l'islamisme si les croisés eussent poursuivi leurs succès en Égypte; mais la rivalité régnait parmi les chefs, et le légat se voyait souv. réduit à employer les menaces pour faire prévaloir ses avis. Dirigeant enfin sa marche à travers l'Égypte, l'armée arrive presque sans coup férir à l'extrémité du Delta, où elle se trouve en présence avec les Sarrasins, commandés par Mélic-Khamel; retranchés dans leur camp sur la rive opposée du fleuve, les chefs des Infidèles n'étaient pas sans effroi. Les nombr. bataillons des croisés font d'abord présenter à Pélage des offres de paix; un mois s'écoule avant que les conditions soient réglées de part et d'autre, et l'époque

du débordement du Nil surprend les croisés dans une imprudente inaction. Levant alors les écluses, et remplissant les canaux de la Basse-Égypte, les Sarrasins y entrent avec leurs vaiss., attaquent au même instant la flotte des croisés, la dispersent, et brûlent avec le feu grégeois ceux de leurs vaisseaux dont ils ne peuvent se rendre maîtres. Accablés à la fois par l'inondation et par la famine, les chrétiens sont forcés à leur tour de demander la paix à leur ennemi, qui, dans la joie du triomphe, se montre généreux; les débris de l'armée retournent alors en Palestine. A la nouvelle de ce désastre, le pape Honorius redouble d'instances auprès de l'emper. Frédéric pour le déterminer à se mettre à la tête de la croisade, et à porter des secours aux chrétiens : pour la 4e fois l'empereur promet de se rendre en Palestine avec des troupes nombreuses, mais demande un délai de 2 ans qui lui est accordé, la trêve conclue avec les Sarrasins ne devant expirer qu'après ce terme. Cependant Grégoire IX avait succédé à Honorius sur le trône pontifical; l'empereur Frédéric s'embarquait enfin à Brinde avec son armée : trois jours sont à peine écoulés que, prétextant une maladie dangereuse, il reparaît sur les côtes d'Italie, et débarque dans le port d'Otrante. Excommunié par le pape, et dénoncé à l'Europe comme un parjure, Frédéric répond à l'anathème les armes à la main, et Grégoire est obligé de s'enfuir de ses états. Une intrigue ourdie entre l'empereur d'Allemagne et Mélic-Khamel, sulthan d'Égypte, termina honteusem. cette croisade; à l'expiration de la trêve qui en avait été le résultat, Jérusalem cessait d'appartenir aux chrétiens; mais ceux-ci, à la tête desq. se distinguent Richard de Cornouailles, digne petit-fils de Richard-Cœur-de-Lion, ne se décidèrent à revenir en Europe qu'après avoir brisé les chaînes d'un assez grand nombre de captifs.

VIIe Croisade. — *Pontific. d'Innoc. IV.* 1248-1255.

Les troubles dont l'Europe était agitée, les guerres scandaleuses que l'emper. d'Allemagne, Frédéric II, soutenait contre le St-siége, rendaient dep. long-temps l'Occident sourd aux gémissem. des chrét. d'Asie, quant un roi de France, Louis IX, accomplissant le vœu que pend. une maladie dangereuse il a fait d'aller en Palestine, convoque à Paris un parlem. où se rend le cardinal Eudes de Châteauroux, légat du pape, et chargé par lui de prêcher la croisade. Il ne fallait à cette époque, pour déterminer les peuples à prendre la croix, rien moins que le puissant exemple d'un souver. tel que St Louis; encore ce prince eut-il à vaincre plus d'une résistance au sein même de sa famille et de sa cour. Sa flotte, partie du port d'Aigues-Mortes le 25 août 1248, était débarquée en Chypre le 21 sept. suivant; mais la saison était déjà trop avancée : après avoir employé l'hiver aux apprêts de l'expédit., St Louis part enfin de Limisso avec son armée, sur une flotte obtenue à grands frais de la république de Venise; et, après 40 jours de navigat., il aborde devant Damiette, où il rencontre et défait au prem. choc une nombreuse troupe de Sarrasins qui l'y attendaient avec une flotte non moins considérable; le plus brillant succès signalait l'arrivée du pieux roi dans la Palestine, et les Infidèles, préférant lâchem. la fuite aux hasards d'un long siége, abandonnaient Damiette à leurs vainqueurs, en y laissant les traces de la plus féroce vengeance. Louis fait son entrée dans cette ville, non pas comme un fier conquérant, mais comme le plus humble des serviteurs du Dieu auquel il fait saintem. hommage de son triomphe. Cependant, tandis que le roi de France s'occupait à convertir les mosquées de Damiette en églises et à en élever de nouvelles; tandis que les croisés demeuraient dans cette inaction toujours si funeste aux mœurs et à la discipline des armées, le sulthan du Kaire, Negmeddin, ralliait ses troupes, et les préparait à de nouveaux combats. Enfin, l'arrivée du comte de Poitiers ranime l'ardeur belliqueuse des croisés, dont l'armée réunie s'élève à environ 60,000 fantassins et à 20,000 cavaliers; il est décidé dans un conseil qu'on marchera directem. au Kaire, et le 19 décembre les chrétiens sont campés devant le canal d'Aschmoum, dont l'autre rive est occupée par les Sarrasins, à la tête desquels se trouve l'émyr Facreddin, qui, mis en fuite avec ses nombreux escadrons devant Damiette, n'a pas complétement assouvi sa rage et vengé sa défaite par le massacre des chrétiens de cette ville. La cavalerie des croisés a traversé l'Aschmoum, et Robert, comte d'Artois, command. de l'avant-garde, ne doit commencer l'attaque que quand toute l'armée sera parvenue sur l'autre rive; mais l'ardeur du jeune guerrier l'emporte sur la prudence : il poursuit et taille en pièces les Sarrasins, qui se retirent en désordre sur Mansourah, laissant sur le champ de bataille leur orgueilleux émyr expirant. Un nouv. chef, Bibars-Bondoucdâr, a succédé à Facreddin; il s'aperçoit de l'avantage que lui offre la faute de Robert, et le cerne dans Mansourah. Louis s'avançait au secours de son frère; Bibars marche à sa rencontre, et une bataille générale est engagée. Tout à coup, au fort de la mêlée, le cri de *sauve qui peut!* se fait entendre dans les rangs des croisés, et y répand le désordre; mais à la vue de leur roi qui leur donne l'exemple de l'intrépidité en se défendant seul contre six cavaliers Sarrasins, les chrétiens se rallient, et se précipitent de nouveau devant leur ennemi, auquel ils disputent long-temps la victoire : le comte d'Artois soutient le choc dans Mansourah, où 15,000 Français et Anglais font face à 20,000 ennemis; cependant le nombre allait l'emporter sur la valeur, et les croisés, après avoir perdu un grand nombre de soldats et plusieurs de leurs chefs, au nombre desq. se trouve le comte d'Artois, commençaient à plier, quand la nuit devenant le signal de retraite des superstitieux musulmans, leurs infatigables adversaires les poursuivent et s'emparent de leur camp. Cepend. les pertes des Sarrasins étaient aisément réparées par de nouveaux renforts, tandis que les chrétiens, affaiblis déjà par

deux batailles, ne pouvaient plus leur opposer des forces égales; le courageux Louis ne persista pas moins à rester devant l'Aschmoum, et bientôt son zèle fut mis aux plus cruelles épreuves : une maladie contagieuse se déclara dans son armée, et il en fut atteint lui-même, après avoir long-temps bravé le péril en soignant de ses royales mains les tristes victimes de la contagion, et en les assistant à leur chevet empesté. La famine était venue ajouter ses ravages aux cruelles souffrances des croisés; Louis fait alors offrir des conditions de paix au sulthan; mais l'exigence de celui-ci révolte le saint roi, qui, préférant la mort à un traité honteux, donne enfin le signal de la retraite sur Damiette, et parvient, malgré la résistance des Sarrasins, à repasser sur l'autre rive de l'Aschmoum, où bientôt il est fait prisonnier. D'abord chargé de chaînes, St Louis imposa par sa fermeté et sa noble résignation aux farouches musulmans, qui finirent par lui rendre la liberté en acceptant les conditions qu'il avait proposées devant Mansourah. Mais la reine Blanche, sa mère, venait de mourir, et le soin de ses états le rappelait en Europe : laissant dans la Terre-Sainte 100 chevaliers sous le commandement de Geoffroi de Sargines, il s'embarqua à Ptolémaïs avec le reste de son armée, le 14 avril 1254, et fut rendu aux vœux ardents de ses sujets, après deux mois d'une navigation très périlleuse.

VIIIe Croisade. — *Pontificat de Clément IV.* 1268-1270.

En proie à l'anarchie et envahi par une armée de Mongols, l'empire des Sarrasins allait expier ses sanglants triomphes sur les chrétiens d'Asie; déjà ceux-ci souriaient à l'espoir de mettre à profit les revers d'un ennemi cruel pour relever leurs états : vain espoir! le Mongol ne doit être pour eux qu'un nouvel agresseur, et Ptolémaïs le théâtre des combats de deux ennemis du nom chrétien. Cependant le sulthan du Kaire, Koulouz, après avoir complétement défait les Mongols, dont le chef a trouvé la mort en voulant rallier ses phalanges, renouvelle la trêve avec les chrétiens, au gr. mécontentem. de ses turbulentes milices; bientôt il est assassiné par Bibars, le plus terrible ennemi de la croix, et celui-ci jure, en montant sur le trône, qu'il ne posera point les armes avant d'avoir anéanti leurs états. Tel était l'orage qui menaçait la Palestine, quand une députation partie de Ptolémaïs vint implorer le secours de l'Occident. Les ambassadeurs reçurent à la cour de Rome un accueil empressé; mais l'état de l'Europe ne permettait point que les promesses du St-siége pussent être sitôt réalisées : la guerre ou les divisions intestines embrasaient l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre. Quelq. guerriers franç. s'étaient seuls embarqués pour la Terre-Sainte, sous la conduite d'Eudes, comte de Nevers, fils du duc de Bourgogne, et, avant que ce faible renfort eût atteint la Syrie, Bibars, portant le fer et la flamme au sein des possessions chrétiennes, s'était emparé de Césarée et d'Arzouf, de Safed et de Jaffa; enfin Antioche avait succombé sous l'effort des armes victorieuses du sulthan, et l'étendart de la croix ne flottait plus en Asie que sur les tours de Tripoli et de Ptolémaïs. Quand la nouvelle de ces désastres parvint en Italie, les troubles venaient d'y être comprimés : Charles d'Anjou, frère de Louis IX, était couronné roi de Sicile, et Clément IV pouvait enfin s'occuper des affaires des chrétiens d'Asie. Le nouveau roi engagé à leur envoyer des secours, avait, en attendant, député une ambassade à Bibars pour lui demander la paix; mais le sulthan du Kaire avait éludé sa demande. Sur ces entrefaites, le roi de France, qui dep. long-temps nourrissait dans son cœur le projet d'une nouvelle expédition en Palestine, demande l'adhésion du pape à sa dévote entreprise, puis, ayant convoqué une assemblée extraordin. des barons, seigneurs et prélats de son roy., il y paraît, tenant dans ses mains la couronne d'épines de J.-C. Après avoir exhorté les assistants à s'armer, il reçoit lui-même la croix des mains du légat, dont les disc. achèvent d'entraîner l'assemblée déjà émue par ceux du pieux souverain. La France, heureuse sous l'administration paternelle d'un roi qu'elle chérissait, et pleine encore du souvenir des périls auxquels il avait été exposé pendant la dernière croisade, ne vit point sans douleur les apprêts de cette nouv. expédition. Cepend. l'époque du départ est fixée; la république de Gênes doit fournir une flotte; et, pour subvenir aux frais de la guerre sainte, le St-siége ordonne la levée d'une dîme sur les revenus du clergé pend. trois années. A l'exemple du roi de France, celui de Portugal, ainsi que Jacques, roi d'Aragon, jurèrent de prendre les armes pour la délivr. de Jérusalem, et les prédications ordonnées par le pape avaient amené sous l'étendard du Christ un gr. nombre d'Anglais, d'Écossais, de Catalans, de Portugais et de Castillans. Enfin, St Louis, après avoir pris de sages mesures pour l'administration de son royaume, s'embarque à Aigues-Mortes le 14 juillet avec son armée, et touche à la rade de Cagliari au bout de quelq. jours de navigation. Là les chefs assemblés décident qu'on commencera l'expédit. par la conquête de Tunis, afin d'ouvrir à l'armée le chemin de l'Égypte, et en même temps pour diviser les forces du sulthan du Kaire qui menace Ptolémaïs, où toutefois vient d'aborder la flotte fournie par le roi d'Aragon. Quarante-huit jours étaient à peine écoulés que les croisés occupaient un camp retranché devant Tunis et Carthage. A l'aspect des phalages chrétiennes, les Maures avaient d'abord pris la fuite; cependant le roi de Tunis ne tarda pas à se montrer dans la plaine à la tête de son armée, semblant attendre le combat, tandis que Bibars, son allié, lui préparait des renforts. Mais St Louis ne voulait commencer l'attaque qu'après l'arrivée de son frère, Charles d'Anjou, qui ne pouvait long-temps se faire attendre. Sur ces entrefaites une maladie contagieuse produite par la chaleur vint assaillir les croisés dans leur camp, et bientôt la soif, la famine et la peste y exercèrent les plus affreux ravages. Après avoir eu

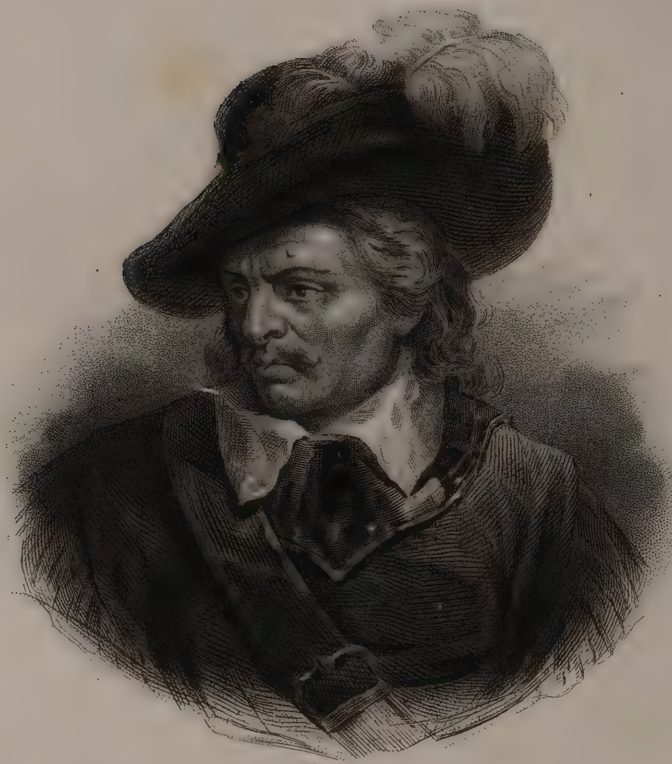
la douleur de perdre son fils, le duc de Nevers, St Louis succomba lui-même à la contagion, qu'il n'avait pas craint d'affronter pour porter à ses malheureux compagnons d'armes des consolations et des secours : le même jour (15 août 1270) le duc d'Anjou rejoignait les croisés. La mort de St Louis répandit une consternation profonde dans l'armée des chrétiens; toutefois le courage ne les abandonna point : Charles d'Anjou en prit le commandement; et, après avoir vaincu le roi de Tunis en plusieurs rencontres, il lui accorda la paix. Une trêve de 10 ans venait d'être conclue lorsque le prince Édouard débarqua sur les côtes d'Afrique avec des troupes d'Écosse et d'Angleterre. Ainsi que les autres croisés qui retournaient en Sicile, ce prince se rembarqua le 18 novembre; mais il n'avait pas abandonné le projet de secourir les chrétiens qui, en butte aux fréquentes attaques du sulthan du Kaire, pouvaient à peine lui faire face. Les hospitaliers et les templiers s'unirent aux guerriers d'Édouard, et formèrent une armée d'environ 7,000 hommes, à la tête desquels le prince anglais remporta quelq. avantages sur les Sarasins; cepend., appelé bientôt en Europe par Henri III, il fut forcé d'abandonner les chrét. de la Palestine, qui, livrés à eux-mêmes, allaient bientôt essuyer les plus grands revers. Le sulthan Kéloun avait succédé à Bibars sur le trône d'Égypte; et, non moins acharné que lui contre les chrétiens, il devait accomplir le cruel serment de son prédécess., La prise de Margrat, de Torlose et de Laodicée, signale son avénement au trône; Tripoli, ruiné de fond en comble, a disparu sous ses coups; enfin, Ptolémaïs, seule ville qui reste aux chrét., devient le but de ses efforts : mais tandis que ses émyrs mettent le siége devant le dernier rempart d'Asie sur lequel flotte encore la croix, il succombe à une courte maladie, et son fils Chail, qui lui succède, fait le serment solennel d'anéantir l'empire des Francs en Asie. A peine le nouveau sulthan a-t-il enseveli son père, qu'il se rend devant Ptolémaïs, déjà assiégé par 200,000 Sarrasins : il ordonne un assaut général, et après un combat acharné, la nuit seule vient suspendre le carnage en imposant aux musulm. la retraite dans leurs tentes. Bientôt la désert. du roi de Chypre, qui s'embarque pour Limisso avec ses chevaliers et 3,000 soldats, vient mettre le comble à la détresse des chrétiens; indignés de cette félonie, ceux-ci ne perdent point courage; mais après des prodiges de valeur de la part des chevaliers du Temple et de l'Hôpital, Ptolémaïs succombe à l'effort des Sarrasins qui y sèment le massacre et l'incendie. Pendant que le cruel sulthan faisait égorger sans pitié 10,000 habitants qui invoquaient sa clémence, le château du Temple tenait encore : tout à coup les murailles de cette forteresse s'écroulent, et en ensevelissant sous leurs ruines ses vaillants défenseurs, elles les dérobent du moins à la furie d'un vainqueur dont l'atroce joie eût blessé leurs derniers regards.

La liste des ouvrages relatifs aux croisades serait trop étendue pour la donner ici; nous nous contenterons d'indiquer les plus récents et les plus estimés : *De l'influence des croisades sur l'état des peuples de l'Europe*, par Maxime de Choiseul-Daillecourt, ouvrage qui a partagé le prix décerné par l'Institut en 1808, Paris, 1809, in-8. — *Essai sur l'influence des croisades*, par Heeren, traduit en français par Charles Villers, Paris, 1809, in-8 : cet ouvrage a égalem. partagé le prix décerné par l'Institut. — *Discours* qui a obtenu la prem. mention honorable sur cette question : *Quelle a été l'influence des croisades sur la liberté civile des peuples de l'Europe, sur leur civilisat., et sur les progrès des lumières, du commerce et de l'industrie?* par J.-J. Lemoine, Paris, 1808, in-8. L'ouvr. le plus estimé, le plus complet et le plus curieux, est celui que M. Michaud, de l'Académie française, a publié de 1811 à 1822, sous le titre d'*Histoire des croisades*, 4e édition, 1829, 10 vol. in-8. Elle a été trad. en russe, Pétersbourg, 1825; en italien, 1830. Les Anglais possèdent : *Hist. des croisades et des entreprises pour la délivrance de la Terre-Sainte*, par Charles Mills; traduit de l'anglais par Paul Tiby, Paris, 1825, 3 vol. in-8. Il existe plus. *Résumés de l'histoire des croisades;* le meilleur est celui de M. Saint-Maurice, Paris, 1825, in-18.

CROIX (St Jean de La), fondat. de l'ordre des carmes déchaussés, né en 1542 à Ontiveros, dans la Castille-Vieille, mort à Ubeda en 1591, fut canonisé en 1726 par Benoît XIII, qui fixa sa fête au 24 novembre. Ce saint personnage est auteur d'un grand nombre d'ouvr. mystiq. écrits en espagnol, d'un style obscur et diffus, recueillis et publiés à Barcelone, 1619, in-4; traduits en français par le P. Cyprien, Paris, 1641; par le P. Louis de Sainte-Thérèse, ibid., 1665; par le P. Maillard, ibid., 1694, in-4. Le P. André de Jésus, Polonais, en a donné une version latine, Cologne, 1639, in-4. Sa *Vie* a été écrite en espagn. par le P. Joseph de Jésus-Maria, Bruxelles, 1632, in-4, et en franç. par le P. Dosithée de Saint-Alexis, Paris, 1727, 2 vol. in-4.

CROLL (Oswald), alchimiste, né à Wetter dans la Hesse au 16e S., étudia la médecine et surtout la chimie avec beaucoup d'ardeur, visita les principaux états de l'Europe pour accroître ses connaissances, fut, à son retour dans la Hesse, nommé médecin de Pierre d'Anhalt, et mourut en 1609. Supérieur à la plupart des chimistes de son temps, il aurait fait faire des progrès à la science, s'il n'eût été imbu des idées extravagantes de Paracelse, auquel il attribuait, entre autres secrets merveilleux, celui de prolonger indéfiniment la vie humaine. Croll est auteur de : *Basilica chimica*, etc., impr. plus. fois, dont les meilleures éditions sont celles de Genève, 1635, 1643 et 1658, in-8; traduit en français par J. Marcel, sous ce titre : *la Royalle chimie de Crollius*, Lyon, 1624, in-8.

CROMER (Martin), histor. polonais, né en 1512, fut chargé successivement de diverses missions diplomatiques par le roi Sigismond-Auguste, qui le fit sénateur. Il obtint l'évêché de Warmie du roi Étienne Bathori, et mourut en 1589. Cromer tient un rang distingué parmi les écriv. polonais pour



Geoffroy sc

CROMWEL.

Publié par Furne, Paris

la pureté de son style, son exactitude et l'étendue de ses connaiss. géograph., rares à cette époque. L'édit. la plus complète et la plus estimée de ses œuvres histor. est celle de Cologne, 1589, in-fol.; on y remarque : *Polonia, sive de origine et rebus gestis Polonorum* (de 550 à 1509); *Oratio in funere Sigismundi I; Polonia, sive de situ, populis, moribus.... Poloniæ*, etc.

CROMWEL (Thomas), comte d'Essex, fils d'un forgeron du comté de Surrey, né vers 1490, fixa de bonne heure, par son intelligence et l'activité de son esprit, l'attention du cardinal Wolsey, qui le chargea d'abord de quelques missions secrètes à l'étranger, et lui confia ensuite le soin de le défendre lorsqu'il se vit attaqué devant la chambre des communes. Henri VIII, trouvant en Cromwell un puissant auxiliaire dans son projet de réforme, le plaça à la tête de toutes les affaires ecclésiast., lorsqu'il se fut déclaré lui-même chef suprême de l'Église anglicane. Revêtu successivement de div. dignités, créé comte d'Essex et enfin gr.-chambellan, il était parvenu au comble de la faveur; mais il la perdit tout à coup, par les moyens mêmes qu'il employa pour la consolider. Henri VIII, bientôt dégoûté d'Anne de Clèves, résolut la mort du ministre qui la lui avait fait épouser. Accusé de haute trahison et d'hérésie, Cromwell fut décapité à Tower-Hill, en 1540, sans avoir été entendu dans sa défense : c'était lui-même qui avait introduit cette odieuse pratique en Angleterre; il déclara sur l'échafaud qu'il mourait dans la foi catholique, dont il avait été le constant persécuteur.

CROMWELL (Olivier), personnage que de gr. talents et de gr. crimes ont, suiv. la belle expression de Pope, « condamné à une renommée éternelle, » naquit en 1599. Devenu maître de l'Angleterre, il se glorifiait d'être issu d'une famille de simples gentilshommes. Quelq. historiens disent qu'il descendait en ligne directe d'une sœur du ministre de Henri VIII. Sa jeunesse ne fut remarquable que par les excès auxq. il se livra jusqu'à 21 ans, époque à laq. il se maria, et commença de fréquenter les puritains, nouvelle secte de presbytériens exagérés. Soit qu'il partageât réellement leurs opinions, soit qu'il affectât seulement de le faire, on le vit adopter dès-lors leurs mœurs sévères et leur langage mystique. Député de l'univ. de Cambridge au long parlement, il y parut avec un habit sale et déchiré, parla d'abord de réformer l'autorité du roi, et bientôt après de détruire la monarchie elle-même. La guerre ayant commencé entre le malheureux Charles et son parlement, Cromwell, jusqu'alors étranger au métier des armes, lève un régiment, et, comme un autre Lucullus, se montre habile capitaine dès ses prem. pas dans la carrière. Nommé lieutenant-général de cavalerie, il contribua puissamment au succès des deux batailles de Marston-Moor (1644) et de New-Bury (1645), qui décidèrent du sort de l'infortuné monarque. Cromwel assista au jugem. de ce prince, et signa son arrêt de mort. Il eût pu se faire nommer roi lui-même, il ne le voulut pas. « Les Anglais, dit-il, connaissent les bornes de l'autorité d'un roi, ils ne savent pas jusqu'où s'étend celle d'un *protecteur*. » C'était le titre que lui avait conféré le dernier parlem., après qu'il eût cassé celui auquel il devait son élévation. Quelque soumis que lui fussent les membres de cette nouvelle législature, dont il avait lui-même dirigé l'élection, il vint à la tête d'une troupe de soldats les chasser du lieu de leurs séances, et en mit la clef dans sa poche. Dès-lors son autorité fut sans limites. Il faut le dire, si les moyens qui l'y avaient porté avaient été illégitimes et criminels, l'usage qu'il en fit fut juste et glorieux pour l'Angleterre. Les finances se rétablirent; le soldat, mieux payé, obéit aux lois de la discipline; les tribunaux furent remplis d'hommes intègres et éclairés; la marine anglaise triompha de celle de la Hollande, commandée par Ruyter; l'Espagne fut humiliée, la France même rechercha l'amitié du protecteur et se déclara son alliée. Toutefois, tant de grandeur, tant de gloire étaient empoisonnées par les craintes que l'usurpateur avait pour sa vie; il la voyait ou croyait la voir continuellement menacée par des conspirat. sans cesse renaissantes. Une fièvre tierce, et non la pierre, comme le dit Pascal, mit fin à cette misérable existence le 13 septembre 1658. Cromwell laissa le protectorat à son fils Richard, et fut enterré à Westminster. Presque toutes les cours de l'Europe prirent le deuil comme à la mort d'un prince légitime. Les principaux ouvr. à consulter sur ce personnage fameux sont : *Hist. de Cromwell*, par Jacq. Heath, Londres, 1663, in-8 (en angl.). — *Vie d'Olivier Cromwell, recueillie des meill. aut. qui ont parlé de ce héros et de plusieurs excellents manuscrits*, traduit en français, La Haye, 1725, 2 vol. in-8. — *An historical and critical account of the life of Oliver Cromwell, after the manner of M. Bayle*, etc., par William Harris, Londres, 1762, in-8. — *Histoire de Cromwell*, par M. Villemain, Paris, 1819, 2 vol. in-8. — *Memoirs of the protector Oliv. Cromwell*, Londres, 1820, in-4. Les Anglais doivent à Cromwell leur fameux *Acte de navigat.*, composé de 19 articles; on en trouve la traduction dans l'ouvrage de l'abbé Dubos intitulé : *les Intérêts de l'Angleterre mal entendus*. Butel-Dumont en a publié une traduction séparée, 1760, in-12.

CROMWELL (Richard), fils du précédent, né à Hutingdon en 1626, succéda en 1658 à son père, dont il n'eut ni les vices ni les grands talents. D'un caractère doux, paisible et même indolent, Richard avait reçu le pouvoir sans le rechercher; il le laissa échapper sans le retenir (*v.* Monk). Après avoir signé sa démission le 22 avril 1659, il se retira en France, y vécut heureux et ignoré; puis il revint en Angleterre en 1680, et se retira dans le comté d'Herefort sous le nom de Clark. Un procès qu'il eut avec ses filles l'ayant conduit dev. un tribunal, les juges prirent un arrêté pour lui permettre de parler assis et couvert. Il mourut en 1712, âgé de 86 ans. — Cromwell (Henri), fils puîné d'Olivier, gouverna l'Irlande avec sagesse et modérat. pend.

le protectorat de son père et de son frère. La chute de celui-ci entraîna la sienne, et depuis lors il n'en est plus parlé dans l'histoire.—CROMWELL (Olivier), dernier rejeton de la même famille, mort à Cheshunt en 1821, à 79 ans, consacra les dernières années de sa vie à la publication du mémoire apologétique du plus fameux de ses ancêtres, intit. : *Memoirs of the protector Oliver Cromwell, and of his sons Richard and Henry*, etc., Londres, in-4.

CRONACA (SIMON POLLAIOLO, surnommé IL), architecte et sculpteur italien, né à Florence en 1454, dut son surnom à l'admirat. qu'il professait pour les compositions antiques. Il acheva le palais de Philippe Strozzi, dit *le Vieux*, que Benedetto da Maiano avait laissé non terminé en quittant Florence. Ce bel édifice passe pour le chef-d'œuvre de l'architecture florentine dans le 15e S. On doit encore au Cronaca l'église de St-François sur le mont Miniate, dont Michel-Ange louait et admirait la construction simple et élégante. Il mourut en 1509.

CRONEGK (JEAN-FRÉDÉRIC, baron de), poète allem., né à Anspach en 1731, possédait presque toutes les langues vivantes : il était doué d'une imagination brillante et d'une grande facilité; les pensées graves et philosoph. dont ses composit. sont empreintes l'ont fait surn. l'*Young allem.* Cronegk voyagea en Italie, en France, et se lia avec ce que Paris renfermait d'hommes de lettres disting. De retour en Allemagne, il y composa sa tragédie de *Codrus*, qui fut couronnée par la société littér. de Berlin. Cette pièce promettait à l'Allemagne un grand poète; mais l'auteur mourut en 1758, à 27 ans. Ses ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-8, réimpr. plus. fois. Outre ses drames, parmi lesq. on distingue *Codrus*, trad. en franç. par Bielfeld, 1768, et *Olinde et Sophronie*, imité par Mercier, 1771, in-8; on y trouve des poésies élégiaques et lyriques qui ont eu du succès. Huber en a traduit quelques-unes dans le tome XIV de son *Choix de poésies allemandes*.

CRONSTROEM (ISAAC, baron de), né en Suède en 1661, vint en France vers 1681, entra au service et fut peu de temps après nommé commandant de Pignerol. Obligé par la rupture avec la Suède de quitter la France, il s'établit en Hollande, et prit une part active à toutes les expéditions militaires de cette puissance. En récompense de ses services il fut fait lieutenant-général. Il commandait dans Berg-op-Zoom, lorsque les Français emportèrent cette place d'assaut, en 1747. Mis en accusation, il écrivit un mémoire pour se justifier, mais il ne put obtenir un jugem. définitif. Il mourut en 1751. Sa *Vie*, écrite par C.-C. Gjoerwell, d'après les *Mém.* qu'il avait laissés, a été publiée en 1756, à Stockholm, in-8.

CROPANO (GIOVANNI-FIORE da), religieux de l'ordre de St-François, né dans la Calabre au 17e S., a laissé des *Comment.* sur l'Écriture sainte, et quelques *ouvr.* ascétiques; mais il est principalement connu par *Calabria illustrata, con iscrizioni e medoglie*, Naples, 1691, in-fol., fig., livre plein de recherches, et qui, malgré les progrès d[es] sciences historiques, est toujours estimé.

CROSS (THOMAS), graveur anglais, né en 162[.] mort à Londres en 1671, a laissé un assez gran[d] nombre de portraits, et publié une méthode ta[-] chygraph. sous ce titre : *The art of character o[f] short-writing*, Londres, 1645. — Un autre Cros[s] (Gautier), a publié *l'Art taghmique, ou l'a[rt] d'expliquer l'écrit. par les accents*, Londres, 169[.]

CROTTE (FRANÇOIS DAILLON DE LA), l'un d[es] plus braves offic. du règne de Louis XII, était fi[ls] de Jean de Daillon, qui gouvernait le roi Louis X[I] « Il fallait bien qu'il fût quelq. chose de poids, ca[r] ce roi se cognoissoit bien en gens (Brantôme) et frère cadet du grand M. de Lude. » Il fut fa[it] lieuten. de la compagnie de cent hommes d'arme[s] du marquis de Montferrat, puis gouverneur de L[é-] gnago, ville forte enlevée aux Vénitiens. Bayar[d] aimait sa valeur impétueuse, et dans différ. ren[-] contres le choisit pour compagnon. Crotte se signal[a] aux batailles de St-Aubin-du-Cormier et de For[-] nove, et fut tué en 1512 à Ravenne, en combattan[t] courageusem. Brantôme dit qu'on appelait com[-] muném. MM. de Bayard, de la Crotte et de Fonte[-] nailles, *les Chevaliers sans peur et sans reproche*.

CROTTI (BARTHÉLEMI), bon poète latin, né dan[s] le 16e S. à Reggio, était chanoine et archiprêtre d[e] la cathédrale de cette ville. Dans un voyage qu'[il] fit à Rome, le pape Paul III le nomma surintend[ant] de la musique de la chapelle pontificale. Il mouru[t] en 1534. On lui doit : *Epigrammatum elegiarum que libellus*, Reggio, 1500, in-4. — *Opus Caton[i] inscriptum in elegiacum versum, ejusque appen[-] dix*, Reggio, 1501, in-4. Tiraboschi lui a con[-] sacré un article intéressant dans la *Biblioth[.] modenese, II.* — CROTTI (Élie-Jules), de Reggio, de la même famille, fut égalem. versé dans l[a] poésie et les arts. Il a laissé différ. *opusc.* O[n] trouve de lui quelques pièces agréables dans le[s] *Carmin. illustr. italor. poetar.*

CROUSAZ (JEAN-PIERRE de), philosophe, né e[n] 1663 à Lausanne, d'une très anc. famille, achev[a] ses études à 15 ans, visita la Hollande, où il eu[t] de fréquentes conférences avec Bayle, puis se ren[-] dit à Paris, où il se lia très intim. avec le P. Ma[-] lebranche. De retour à Lausanne, il fut nomm[é] profess. de philosophie, et ne voulut point quitte[r] cette chaire pour celle de théologie qu'on lui offri[t] peu après. Recteur de l'académie de Lausanne e[n] 1706, des disputes théolog. le décidèrent à quitte[r] cette ville en 1722, pour aller professer à Gro[-] ningue; mais l'amour du pays natal le ramena dan[s] sa patrie, et sa chaire étant devenue vacante e[n] 1737, on s'empressa de la lui rendre. Il mourut e[n] 1750. Il était dep. 1725 l'un des associés de l'aca[-] démie des sciences, qui, quelques années aupa[-] ravant, avait couronné son *Mém. sur le mouvem.* Crousaz a remporté plusieurs prix à l'académie de Bordeaux. Tous ses ouvr., accueillis lors de leur publication, sont peu recherchés mainten., parce qu'ils reposent sur les principes de la philosophie cartésienne, qui dep. long-temps sont abandonnés.

eux que l'on consulte encore quelquefois sont : *Traité du beau*, etc., Amsterd., 1715, in-8, 1724, vol. in-12. — *De l'éducat. des enfants*, La Haye, 1722, 2 vol. in-12.—*Examen du pyrrhonisme anc. et moderne*, La Haye, 1733, in-fol. — *Traité de l'esprit humain*, contre Wolf et Leibniz, 1741, etc.

CROUZET (PIERRE), littérateur, né en 1753 à St-Waast dans la Picardie, entra dans la carrière de l'enseignement, qu'il parcourut avec zèle, et fut, en 1791, nommé principal du collége de Montaigu. Pend. la révol., il fit les plus gr. sacrifices pour ses élèves, et concourut à la réorganisat. de l'instruct. publique. Direct. du Prytanée en 1801, fut transféré plus tard à La Flèche, puis, en 1809, nommé provis. du lycée Charlemagne, et mourut en 1811. Il a laissé quelques opusc. : *la Liberté*, poème, 1790.—*Éloge funèbre de J.-F. Lefebvre de Corbinières*, 1803, in-8. — *Discours sur l'honneur*, 1806; un autre sur la *Nécessité du travail*, etc.

CROWNE (JEAN), poète dramatique anglais, né dans la Nouv.-Angleterre vers le milieu du 17e S., vint chercher fortune à Londres, où il mourut en 1703, après avoir composé 17 pièces de théâtre, tragédies et comédies, dont quelq.-unes, surtout les coméd., eurent un succès qui se soutient encore aujourd'hui. On a aussi de lui les poèmes suiv. : *The church scuffle* (la Querelle d'Église); *Amphiénie et Pandion; les Danaïdes*, et *Charles VIII, ou la conquête de Naples.*

CROY-SOLRE (EMMANUEL, prince de), maréch. de France, gouverneur-général de la Picardie, né en 1718, se fit remarquer par la bonté et la générosité de son caractère; il employa une partie de sa fortune à la restauration du port de Dunkerque et des fortifications de Calais, et mourut en 1787. Il a publié : *Mém. sur le passage par le Nord*, etc., Paris, 1782, in-4.—*Maisons des Pays-Bas*, Paris, 1785, in-4.

CROUSAZ-MEIN (HENRI de), chambellan du prince de Hohenzoller-Hechingean, fils de la baronne de Montolieu, connue par ses romans, est cité en Suisse pour la *Traduct.* de plus. ouvr. allemands relatifs à ce pays, entre autres : *Voyage dans l'Oberland bernois*, par le profess. Wyes, Berne, 1 vol. in-8. — *Lucerne et ses environs*, par le chanoine Buringer, un vol. in-8. — *Description des tableaux historiques du Pont de la chapelle à Lucerne*, par le même, un vol. in-8. Il mourut à Lausanne le 29 décembre 1832, le lendemain même du jour où il avait perdu sa mère, dont on lui cacha la fin.

CROYSSART. — V. COYSSART.

CROZAT (ANTOINE), marquis du Châtel, né à Toulouse en 1655, mort à Paris en 1738, fut l'un des financiers les plus riches et les plus célèbres du règne de Louis XV. Ce prince lui avait accordé le privilége du commerce de la Louisiane pour 15 ans; mais avant l'expiration de ce terme, Crozat remit ses lettres-patentes, ce qui donna naissance à la fameuse entreprise du Mississipi (*v.* Law). C'est à sa fille Marie-Anne CROZAT que l'abbé Le François dédia son abrégé de géographie, connu sous le titre de *la Géographie de Crozat.* — CROZAT (Joseph-Antoine), fils du précédent, né à Toulouse en 1696, mort en 1744, consacra sa vie et sa fortune à satisfaire son goût éclairé pour les arts. Il entreprit de faire graver par les prem. maîtres les plus beaux tabl. et dessins de sa galerie, et publia ce recueil sous le titre de *Cabinet de Crozat*, avec des discours et des notices sur la vie des peintres, Paris, 1729-42, 2 vol. in-fol. Crozat avait rassemblé 19,000 dessins originaux qui lui avaient coûté 450,000 fr. Il avait aussi réuni à grands frais 1,400 pierres gravées, qui furent, après sa mort, acquises par le duc d'Orléans, et dont Lachau et Leblond, aidés de Coquille de Lonchamps, ont donné *la Description*, Paris, 1780, 2 vol. in-fol. Le produit de la vente de son précieux cabinet fut distribué aux pauvres de Paris, ainsi qu'il l'avait ordonné par son testament.

CRUDELI (THOMAS), l'un des meilleurs poètes italiens du 18e S., né en 1703 à Poppi en Toscane, dut à son talent l'honneur d'être appelé à la cour de Naples, mais il ne put s'y rendre. Les juges de l'inquisition, après l'avoir retenu pend. plus d'une année dans les fers, lui imposèrent l'obligation de ne jamais s'éloigner de sa ville natale. Cette persécution ébranla sa santé, et le conduisit au tombeau en 1745. Quelques composit. de ce spirituel écrivain avaient paru à Naples, 1746, in-4, et avec des additions, 1765, in-8; mais la meilleure et la plus complète édition de ses œuvres est celle de Pise, sous la rubrique de Paris, 1805, in-12, intitulée : *Rime e prose del dettor Crudeli;* elle est précédée de la *Vie* de ce grand poète et ornée de son portrait.

CRUIKSHANK (WILLIAM), médecin anglais, et l'un des plus grands anatomistes du 18e S., né à Édimbourg en 1746, mort à Londres en 1800, a laissé (en anglais), plusieurs ouvr. estimés; les princip. sont : *Anatom. des vaisseaux absorbants*, Londres, 1786, in-4, fig., trad. en français par Petit-Radel, Paris, 1787, in-8. — Trois *Mémoires sur la fièvre jaune, bilieuse et intermittente*, Philadelphie, 1798, 1800, in-8. — *Expériences sur la transpiration insensible*, etc., 1795, édit. augment. — *Essais sur la propriété anti-siphilitique de plusieurs acides*, 1797, trad. en français, par Alyon, avec des notes de Fourcroy.

CRUMMUS ou CRUMNUS, roi des Bulgares, mort en 875, est connu par ses victoires sur Nicéphore qui finit par tomber entre ses mains; il exposa longtemps sur un gibet sur la tête de ce malheureux prince, puis fit entourer le crâne d'un cercle d'argent, et s'en servit comme d'une coupe pour s'enivrer dans les festins solennels.

CRUSIUS (MARTIN), savant et laborieux helléniste, né en 1526 dans la principauté de Bamberg, professa la morale et la langue grecque à Tubingen, où il mourut en 1607. On lui doit un grand nombre d'ouvr. fort recherchés des curieux. Les principaux sont : *Poematum græcor. libri II, gr. lat. orationum; lib.*, Bâle, 1567, 3 part. in-8. *Turco-Græciæ lib. VIII, Germano-Græciæ lib. IV,*

Bâle, 1584, 2 vol. in-fol. — *Acta et scripta theologor. Wietembergens. et patriarchæ constantinopolitani*, 1584, in-fol. — *Æthiopicæ Heliodori historicæ epitome cum observationib.*, 1584, in-8. — *Annales suerici*, Francfort, 1596, 2 vol. in-fol.

CRUSSOLE-LAMI, né à Paris, l'un des fondat. et des principaux rédact. du journal républicain *la Tribune*, débuta dans la carrière littéraire par *l'Éloge de Montesquieu*, seul discours qui parut digne d'une mention honorable au concours où M. Villemain obtint le prix. Deux ans après l'Académie lui accorda la même distinction pour *l'Éloge de Rollin*. Crussolle-Lami cessa dès-lors de travailler aux concours académiques. Il publia successivem. des *Résumés* de l'histoire de Danemarck et de Picardie. Une *Notice* insérée dans les *Annales encyclopédiques*, sur les traductions en italien et en espagnol de deux ouvr. de Destutt de Tracy, (les *Éléments d'idéologie*, et les *Principes d'économie politique*), prouve que son auteur n'était pas étranger à cette philosophie expérimentale qui a pour chefs Cabanis et de Tracy. Crussolle-Lami s'exerça à la versification par un éloge de la clémence ou *Épître à Fénélon*, publiée en 1819. Il avait aussi composé une tragédie intitulée : *Les Albigeois*, qui n'a été ni représentée ni imprimée. En 1824, il lut à l'Athénée de Paris plus. morceaux sur div. sujets, entre autres, sur la tragédie romantique, des observations dont le but est de prouver que si la route des beaux-arts est tracée, leur carrière n'en est pas moins indéfinie, et qu'il n'y a de limité que le mauvais goût. Crussolle-Lami mourut en 1832.

CRUZ (AGOSTINHO da), poète portugais, né à Ponte da Barca en 1540, était frère du célèbre Diogo Bernardès, le prem. et l'un des meilleurs poètes bucoliq. de Portugal. Il prit le nom d'Agost. de Cruz, en entrant dans l'ordre des capucins, où, sans cesser de cultiver les lettres, il mena une vie pénitente, et mourut en 1619. Ses poésies peu nombreuses, mais remarquables par l'élégance et la douceur du style, sont à la suite de celles de Bernardès, Lisbonne, 1771. — CRUZ (Gaspar da), dominicain portugais, passa plus. années dans les missions périlleuses de la Chine, et mourut en 1570, archevêque de Malaca dans les Indes. Il a laissé : *Tratado em que se contem muito por estenso as cousas da China*, etc., Evora, 1569, in-4. C'est un des prem. ouvr. qui aient été publ. sur cet empire, et l'on y trouve des renseignements précieux.

CRYM GUERAI, 35e khan de Crimée, monta sur le trône en 1758, et mourut empoisonné par un médecin grec en 1770. Il avait défendu avec courage contre les Russes les frontières de l'empire, et montré des qualités et des connaissances rares chez les princes asiatiques.

CTÉSIAS, méd. et historien grec, de la famille des Asclépiades, né à Cnide vers la fin du 5e S. avant l'ère chrét., exerça 17 ans la médecine à la cour de Perse, et y remplit aussi diverses missions. Pendant son séjour auprès d'Artaxerce, il avait composé une histoire de la Perse en XXIII liv., [et] la descript. des Indes en un seul livre. Il ne res[te] de ces deux ouvrages qu'un extrait assez étend[u] dans la *Bibliothèque* de Photius. Ces fragmen[ts] ont beaucoup exercé les critiques. Publié pour [la] 1re fois par Henri Estienne, 1557, in-8, et avec u[ne] version lat., 1594, ils ont été récemment l'obj[et] d'un travail consciencieux de deux sav. philolo[gues] allemands. Les édit. des *fragments* Ctésias, par [ ] Alb. Léon, Gottingue, 1823, et par Félix Baëh[r], Francfort, 1824, in-8, sont fort estimées. Ils o[nt] été trad. en français par Gedoyn, dans les *Mém.* [de] l'académie des inscript., et par Larcher, à la sui[te] de son *Hérodote*, 2e édit.

CTÉSIBIUS, mécanicien, né à Alexandrie da[ns] le 2e S. av. J.-C., fils d'un barbier et barbier lu[i]-même, s'éleva par la seule force de son génie [à] l'invention de plus. machines encore admirées d[e] nos jours. On lui attribue celle de l'orgue hydrau[]lique, du *clepsydre* ou horloge mécanico-hydrau[]lique, enfin du belopeaca, espèce de fusil à ven[t] où l'air fortement comprimé lançait un trait à u[ne] grande distance; enfin on le suppose inventeur d[e] la pompe double, aspirante et foulante, qui port[e] son nom. Il fut père de Héron-l'Ancien, à qui l'o[n] doit la fameuse fontaine dite fontaine de Héron.

CTÉSILAS, ou CTÉSILAUS, sculpt. grec, q[ui] florissait dans la 87e olympiade (432 av. J.-C.) concourut pour une des statues d'amazones desti[]nées au temple d'Éphèse. On cite de lui plusieu[rs] statues remarq., entre autres celle d'un *Guerrie[r] expirant*, que l'on croit être la même que *le Gladiateur mourant*.

CUBA (JEAN), botan. et médec. allem., vers l[e] milieu du 15e S., est l'un des premiers auteurs q[ui] aient traité de l'histoire naturelle en joignant de[s] figures au texte. Son *Ortus sanitatis*, Augsbourg, 1481, in-fol., quoique fort médiocre et accompagn[é] de mauvaises figures, a été réimpr. très souvent et trad. en flamand, en angl., en franç. et en lat. La trad. franç. est de Paris, 1539.

CUBERO (PIERRE), missionnaire espagnol, né e[n] 1645 dans l'Aragon, commença ses voyages à l'âg[e] de 25 ans, se rendit de Saragosse à Paris, visit[a] ensuite Rome, Venise, Vienne, Constantinople, Varsovie, Moscou, Astracan, Surate, Goa, Mexico et publia la relation de sa mission sous ce titre *Briève relation du voyage fait dans la plus grand[e] partie du monde, par D. P. Cubero*, etc....., ave[c] *les choses les plus remarquables qui lui sont arrivées*, etc., Madrid, 1680, in-4. Cubero n'a pas l[e] défaut, trop commun aux voyageurs, de délaye[r] les faits et de les noyer dans une foule de détail[s] insignifiants; on lui reproche, au contraire, de s'êtr[e] contenté d'offrir un aperçu général sur les religions les mœurs, les usages, les cérémonies des différ[ents] peuples.

CUBIÈRES (SIM.-LOUIS-PIERRE, marq. de), naturaliste, né à Roquemaure, en 1747, obtint l[a] charge d'écuyer cavalcadour du roi Louis XVI, qu[i] l'honora de sa confiance. N'ayant point émigré, i[l] fut mis en arrestation pendant la terreur, et n[e]

rtit de prison qu'après le 9 thermidor. Membre : la commission des arts, il fut envoyé en Italie,)ur veiller à l'encaissement des chefs-d'œuvre qui :vaient orner momentanément le musée de Paris. son retour il vint habiter Versailles, où il avait ı le bonheur de conserver une pépinière dont le venu fut long-temps sa seule ressource. En 1814, recouvra la charge d'écuyer du roi, et mourut apoplexie en 1821. Il était membre de la société agriculture, associé libre de l'acad. des sciences , de plusieurs sociétés savantes. On a de lui : *istoire des coquillages de mer, de leurs mœurs et : leurs amours*, 1804, in-4, fig. — *Histoire du ılipier; Mémoire sur les abeilles*; — *sur la pierre dulaire*; — *sur l'érable à feuilles de frêne*; — *sur genévrier rouge de Virginie* (cèdre rouge); — *ır le micocoulier* ou celtis *de Linné*; — *sur le rprès de la Louisiane* (cupressus disticha *de inné*); *sur les services rendus à l'agriculture ar les femmes*; *Mém. sur le magnolier auriculé* nagnolia auriculata); — *sur un marbre grec ıagnésien*, etc. — Michel de Cubières, connu aussi ous les noms de *Dorat-Cubières* et *Palmezeaux*, é en 1752 à Roquemaure, frère cadet du précéd., uitta le séminaire pour venir à Paris, fut pourvu e la charge d'écuyer de Mme la comtesse d'Artois, t se fit bientôt connaître par quelques pièces de ers écrites avec facilité. Naturellement présomp- ıeux, il accepta les éloges et méprisa les critiq., t, bien persuadé que pour réussir il ne fallait que ouloir, s'essaya dans tous les genres : héroïdes, rames, romans, comédies, tragédies, poèmes piques, didactiques, etc., il voulut tout entre- rendre, sans consulter ses forces, et finit par se endre complétem. ridicule. La révolution le sur- rit au moment où il s'occupait de détrôner Boi- eau. Il alla se promener sur les ruines de la astille, se fit inscrire sur les rôles de la garde ationale, et paya sa dette civique en travaillant u Champ-de-Mars à l'autel de la patrie. Avec du on sens, il s'en serait tenu là; mais il voulait être uelque chose : il fut après le 10 août membre du onseil de la commune, puis secrétaire-adjoint de haumette, place qu'il perdit attendu sa noblesse, ans le moment où il n'avait d'autre ressource que e chétif traitement. Exilé de Paris comme noble, l n'en composa pas moins des poèmes à l'honneur e la montagne et des sans-culottes; puis, après le thermidor, il fit des odes contre les tyrans qui 'avaient proscrit. Quoiqu'il ne laissât passer au- :une occasion de se rappeler à l'attention publiq., l mourut complétement oublié en 1820. La liste de es ouvrages est fort longue; elle a été donnée par ıI. Querard dans la *France littéraire*, et c'est là sa 'éritable place. On ne doit citer de lui que ses *Opuscules poétiques*, 1786-91, 4 vol. in-18, et ses *Œuvres dramatiques*, 1811, 4 vol. in-18.

CUDENA (Pierre), navigateur espagnol, né en 1602 à Villena, est auteur d'une excellente *Description du Brésil*, avec des notices sur chaque capitainerie et sur le commerce et les productions le cette contrée. La meilleure édit. de cet ouvr. est celle que Leiste a publiée, avec une traduct. en allemand, sous le titre de *Descript. de l'Amérique portug.*, par Cudena, Brunswick, 1780, in-12.

CUDWORTH (Raoul), théologien anglican, né dans le comté de Sommerset en 1617, fit d'excell. études à Cambridge, où il prit ses degrés, et fut, avant d'obtenir une chaire, chargé de fonctions analogues à celles de maître d'études. C'est alors qu'il compta parmi ses disciples le célèbre William Temple. Nommé recteur d'une paroisse, il abandonna bientôt le ministère pour rentrer dans l'enseignement qu'il ne quitta plus, fut successiv. principal du collége de Cambridge, puis profess. d'hébreu, et mourut en 1688. Cudworth a beauc. écrit; mais de tous ses ouvrages, le seul que l'on consulte maintenant est : *Système intellectuel de l'univers contre les athées* (en angl.), Londres, 1678, in-fol.; traduit en latin par J.-L. Mosheim, avec des notes sav., Iéna, 1733, in-fol.; Leyde, 1773, 2 vol. in-4. On reproche à ce savant métaphysicien de s'être laissé trop entraîner aux idées des platonic. — Sa fille, mariée à lord Marsham, née en 1658, morte en 1708, fut liée avec Locke. Elle a laissé : *Disc. concernant l'amour de Dieu*, Londres, 1696, in-12 (sans nom d'auteur), trad. en français par P. Coste, Amsterdam, 1705. — *Pensées détachées relativement à la vie vertueuse et chrétienne*, 1700, in-12.

CUEVA (Bertram de La), duc d'Albuquerque, jouit auprès du roi de Castille Henri IV, surnommé *l'Impuissant*, d'un crédit qui excita la jalousie des grands et amena une révolte du peuple. Cueva, sacrifiant au repos du roy. ses propres intérêts, se démit alors de ses dignités; le titre de duc d'Albuquerque fut la récompense de ce dévouement. Il soutint, en 1475, les droits de Ferdinand et d'Isabelle contre la princesse Jeanne, dont il passait pour être le père, et que le parti d'Isabelle avait flétrie comme bâtarde pour l'écarter du trône. Cueva mourut en 1492.

CUEVA (Jean de La), célèbre poète espagnol, né vers 1530 à Séville, vivait en 1603; mais on ignore la date de sa mort. Il a laissé : *Poesias lyriq.*, Séville, 1582. — *Coro Febeo de romances historiales*, 1588, in-8. — *Coméd. et tragéd.*, ibid., 1588, in-4. — *La conquista de la Betica, poemo heroico*, 1603, in-8. — Un *Art poétique*, imprimé dans le *Parnasse espagnol* de Sedano, tome VIII, réimpr. dans la *Collect.* de Fernandez, XIV et XV, et différentes autres pièces MSs. — Cueva (Martin de La), cordelier espagnol, est auteur d'un *Traité sur la manière d'enseigner la langue latine*, Anvers, 1550, in-8.

CUEVAS (Eugène de Las), peintre, né à Madrid en 1613, mort en 1667, fut choisi pour enseigner le dessin à don Juan d'Autriche, fils de Philippe IV. Il excellait dans le portrait; on a de lui de petits tableaux d'un goût exquis. Eugène était bon musicien et faisait des vers agréablement.

CUFF (Henri), littérateur anglais, né en 1560, fut secrétaire du comte d'Essex, et se distingua par ses connaissances dans la langue grecque; mais il

avait un caractère turbulent qui fut en partie la cause de sa catastrophe et de celle de son patron; du moins celui-ci le chargea violemment et lui reprocha de l'avoir excité à la révolte. Cuff montra beaucoup de dignité dans sa défense, n'accusant personne, et mourut avec courage; il fut pendu le 30 mars 1601, onze jours après l'exécut. du comte. On a de lui en anglais : *Difference des âges de la vie humaine*, Londres, 1607, in-8.

CUGNAL, corsaire indien, célèbre par ses exploits dans l'Inde, résista long-temps aux efforts réunis des Portugais et du Zamorin; mais ayant été forcé de capituler, il fut conduit à Goa, et décapité en 1600.

CUGNET DE MONTARLOT (PIERRE-FRANÇ.) ex-employé aux armées, né vers 1778, dans un village de Franche-Comté dont il prit le nom, serait tout-à-fait inconnu s'il ne s'était trouvé des prem. impliqué dans le procès politique désigné sous la dénominat. de *Conspiration de l'Est*, au sujet duq. il a paru quelques pamphlets : le motif de son inculpation était la publication d'un écrit intitulé : *Opinion et protestation*, etc., Paris, 1820, in-8. A l'issue de cette affaire, il passa en Espagne, s'y joignit aux troupes du parti constitutionnel, fut fait prisonnier, et fusillé le 24 août 1824, à Almeira en Andalousie.

CUGNIÈRES ou CONGNIÈRES (PIERRE de), avoc. à Paris sous Philippe de Valois, est connu pour avoir, en 1329, pris la défense de l'autorité temporelle contre la puissance spirituelle. Il eut, au sujet des droits du roi, une vive et publique discussion avec Roger, archevêque de Sens (depuis Clément VI), et Bertrand, évêque d'Autun, dep. cardinal. Cette dispute, dont les actes ont été imprimés dans la *Monarch. S. R. imperii*, de Goldast, 1621, fixa l'attention du gouvernement sur les empiétements du clergé, et donna naissance à *l'appel comme d'abus*.

CUGNOT (NICOLAS-JOSEPH), ingénieur, né dans la Lorraine en 1725, servit en Allemagne et dans les Pays-Bas, puis s'établit à Paris, où il donna des leçons sur l'art militaire. La révolution, en le privant des ressources qu'il s'était créées et d'une modique pension, le força de se retirer à Bruxelles : il rentra en France sous le consulat, obtint par le crédit de Mercier, aut. du *Tableau de Paris*, une pension de 1,000 livres, et mourut en 1804. On lui doit un *fusil*, adopté par le maréchal de Saxe pour les hulans; une *voiture mue par la vapeur*, déposée au conservat. des machines. Il a publié des *Élém. de l'art militaire ancien et moderne*, 1766, 2 vol. in-12; et deux *Traités des fortifications*, 1769 et 1778, in-12.

CUITLAHUATZIN, frère et successeur de Montézuma, commandait à Mexico pendant le siége de cette ville par les Espagnols en 1520, et mourut la même année. Ce prince avait réuni dans les jardins de Chapoltépec et d'Iztapalapan les plantes les plus rares : on y voit encore aujourd'hui les troncs énormes des *cupressus disticha* qui ornaient ces jardins.

CUJAS (JACQUES), le plus fameux jurisconsul du 16e S., né à Toulouse en 1520, professa le dro à Cahors, à Bourges, à Toulouse, à Valence à Turin, et vit accourir à ses leçons une fou immense d'élèves, d'où sortirent les plus gran magistrats dont la France s'honora par la suit Une droiture de jugement peu commune, et u étude approfondie des langues grecque et lati lui permirent de pénétrer plus avant qu'auc autre jurisconsulte dans la connaissance et l'expl cation du droit romain. Sa vie fut troublée par d querelles, des intrigues, des jalousies; nulle pa l'homme supérieur n'est à l'abri de ces persécu Mais Cujas eut le courage de les braver et de pe sister dans son amour pour la science. On lui reproché d'avoir montré peu de zèle pour les i térêts de la religion catholique; mais ce reproc n'est fondé que sur la réponse qu'il faisait à ce qui l'entretenaient des querelles de relig. : *Nih hoc ad edictum prætoris.* « Cela ne regarde poi l'édit du préteur. » Cujas mourut à Bourges 1590; sa *Vie*, écrite par Scévole de Sainte-Marth a été imprimée dans la collection des vies des j risconsultes célèbres de Leickher, Leipsig, 168 Papyre Masson, Terrasson, dans son *Histoire la jurisprudence romaine*, et Gust. Hugo ont ég lement donné la *Vie* de ce célèbre jurisconsult On trouve aussi de curieux détails sur Cujas da l'*Histoire du droit romain*, par M. Berriat-Sain Prix. Les *OEuvres* de Cujas ont été souv. réimpr l'édit. la plus complète est celle de Venise, 175 10 vol. in-fol., et un *Index* formant un XIe vol.; est bon d'y joindre le *Promptuarium*, Naple 1763, 2 vol in-fol.; c'est une table très utile po les recherches. — Ce jurisconsulte eut un fils q mourut jeune, et une fille qui déshonora par s déréglements le nom qu'elle portait. Sa *Vie* a é écrite par Catherinot.

CULANT, nom d'une ancienne famille du Berr alliée aux Bourbon, aux Châtillon, aux Sully, et et qui remonte à Robert, sire de Culant, au 12 — CULANT (Louis, baron de), amiral de Fran sous Charles VII, capitaine-général du Lyonnai du Mâconnais et du Charolais, se distingua au sié d'Orléans avec Dunois, Xaintrailles, La Hire Jeanne d'Arc, fut chargé de porter la sainte an poule au sacre de Charles VII, et mourut en 144 — CULANT (Philippe de), neveu du précédent, c pitaine de la grosse tour de Bourges et sénéchal d Limousin, l'un des plus gr. capitaines du 15e S obtint le bâton de maréchal en récompense de valeur à la prise de Meaux en 1439, contribua au succès de Charles VII en Guyenne, à la défaite d comte d'Armagnac et à celle des Suisses, aux siég de Mantes et du Mans en 1447, à la conquête de Normandie en 1450, et à la réduction de Bordeau en 1453. Il mourut en 1454. — CULANT (Charl de), frère aîné du précéd., gr.-maître de la maiso de Charles VII, et capit. de 100 hommes d'arme servit avec distinct. à la même époque que Philipp perdit ses dignités pour avoir fait des retenues illég times sur la solde de ses soldats, et mourut en 146

CULANT-CIRÉ (René-Alexandre), tacticien et térateur, né en 1718 à Angerville dans l'Angouois, d'une anc. famille de la Brie, fut nommé estre-de-camp de dragons en 1756; mais le mistre de la guerre n'ayant point approuvé son nouv. stème de manœuvres pour la cavalerie, il quitta le rvice en 1758, et vécut dès-lors dans la retraite. n'en sortit que pour paraître aux états-génér., puté de la noblesse du bailliage d'Angoulême, Aunis et de Saintonge, se cacha pendant la terur, et mourut en 1799. Outre différents ouvr. où développe sa tactique, Paris, 1757 et 1761, in-12, a publié des *poésies* très médiocres; *Lettre à -J. Rousseau sur la musique franç.*, Paris, 1754, -8.—*L'Imprudent*, comédie en 5 actes et en vers, Haye, 1757, in-12, et d'autres écrits dont aucun lui a survécu.

CULLEN (William), un des plus célèbres mécins du 18e S., né en 1712 au comté de Lanerk, Écosse, étudia la chirurgie et la pharmacie à lascow, et s'embarqua sur un vaiss. de la comgnie des Indes-Orientales en qualité de chirurg. e retour en Europe, il fut reçu doct., puis prosseur de chimie et de médecine à l'université de lascow. Il passa ensuite aux mêmes chaires dans université d'Édimbourg, et mourut en 1790. A époque où ce savant méd. débutait dans la carère de l'enseignement, la doctrine de Boerhaave ait généralement admise dans les écoles : Cullen rétendit établir un nouv. système médical; mais ne fit que développer et rectifier sous certains apports les ingénieuses conceptions de l'illustre rofesseur de Leyde. Les ouvrages de Cullen ont u un grand succès; les principaux ont été trad. n français par Bosquillon, Pinel, Frank et Petitadet, mais sans appeler chez nous l'attent. qu'ils éritent : en voici les titres : *Institutions of meicine, P. I. Physiology*, Édimbourg, 3e édition, 785, in-8, trad. en allem. et en italien. — *First ine, of the pratice of physic*, Londres, 1805, 5 vol. rand in-8; cette édit. est la meilleure de cet imortant ouvrage, traduit en allemand et en latin. – *Synopsis nosologiæ methodicæ*, Édimbourg, 782, 2 vol. in-4, bonne édition; traduit en allem. t en italien.— *A treatise of the materia medica*, dimbourg, 1789, 2 vol. in-4; traduit en allem. et n italien. — *Lettres sur la manière de rappeler à a vie les personnes-noyées et asphyxiées* (en angl.), dimbourg, 1784, in-8.

CULLUM (sir John), ecclés. et antiq. anglais, nort en 1785, a laissé : *Histoire et antiquités de la paroisse de Hawstead* (dans le comté de Suffolk), nsérée d'abord dans la *Bibliotheca topogr. britannica*, puis réimpr. en 1813, avec 7 nouv. pl. Les *Anecdotes of British topography* de M. Gough contiennent aussi quelques *Dissert.* de Cullum.

CUMBERLAND (Richard), théol., né à Londres en 1632, remplit trente ans les modestes fonctions de recteur de paroisse, employa ses loisirs à rédiger d'utiles ouvrages, fut, à son insçu, pourvu de l'évêché de Pétersborough, et mourut en 1718, laissant la réputation d'un prélat modeste et sav. Son ouvrage le plus connu est le *Traité des lois de la nature*, traduit en franç. par Barbeyrac, 1744, in-4. On lui doit encore: *Essai sur les poids et mesures des Juifs*, 1684, in-8. — Une trad. angl. du *Fragment de Sanchoniaton sur l'histoire phénic.*, Londres, 1720, avec des notes historiques et chronolog. fort estimées des sav. — *Traité sur l'origine des plus anciens peuples*, publié par le doct. Payne (après la mort de l'aut.), Londres, 1724, in-8.

CUMBERLAND (Guill.-Auguste, duc de), fils du roi George II, né en 1721, fit la campagne d'Allemagne en 1743, sous les ordres de son père, et fut blessé à la bataille de Dettingen. En 1745 il commandait les troupes anglaises, et perdit avec ses alliés la célèbre bataille de Fontenoi contre le maréchal de Saxe; rappelé en Angleterre pour s'opposer aux progrès du prétendant, il le battit en diverses rencontres, et remporta à Culloden, en 1746, une victoire décisive qui rétablit la paix dans l'intér., et qui fit du vainqueur l'idole du peuple anglais. Mais il perdit cette faveur populaire après ses défaites à Laufeld, à Hastembeck, et surtout après la capitulation qu'il fut forcé de signer à Closter-Seven, capitulation qui laissa les Français tranquilles possesseurs du Hanovre. De retour en Angleterre, le duc de Cumberland se retira à Windsor, et s'occupa moins des affaires publiques que d'œuvres de bienfaisance. Il mourut en 1765.

CUMBERLAND (Richard), littérateur, né en 1732 à Cambridge, était arrière-petit-fils de l'év. de Péterborough, et petit-fils de Rich. Bentley; il occupa plus. emplois administratifs qui auraient dû l'enrichir, et mourut à Tunbridge en 1811, dans un état voisin de l'indigence. On a de lui des *romans*, dont quelq.-uns ont été trad. en français, entre autres *Arundel* et *Henri;* mais il est plus connu comme poète dramatique. Les Anglais lui surent gré d'avoir un peu épuré leur théâtre. Parmi ses pièces très nombreuses, puisque la collection forme 8 vol. in-8, on distingue la *Carmélite*, tragédie; l'*Américain* et la *Roue de fortune*, comédies. L'*Américain* a été trad. par Andrieux dans les chefs-d'œuvre des théâtres étrangers. Il en avait précédemm. donné une imitation sous le titre de la *Jeune Créole*. On lui doit en outre : *Calvary of the death of Christ*, Londres, 1810, 2 vol. in-8, poème en vers blancs; les *Mémoires* de sa vie, 1807, 2 vol. in-8 ou in-4.

CUNÆUS (Pierre), en hollandais *van der Kun*, sav. distingué, né à Flessingue en 1586, professa la rhétor. à Leyde dès 1611, et dans la suite joignit à cette chaire celle de droit romain. Il mourut en 1638. Parmi ses ouvr. les plus recherchés sont : *Sardi venales, satyra menippea in hujus seculi homines plerosque ineptè eruditos*, etc., Leyde, 1612, in-16, réimpr. et trad. plus. fois. — *De republicâ Hebræorum*, Leyde, 1617, in-8, souv. réimprimé et trad. en franç. avec des remarques de Barnage (par Goérée), 1705, 3 vol. in-8. On a le recueil de ses *Lettres* aux savants hommes de son temps, Leyde, 1725 ou 1732, in-8.

CUNEGO (Dominique), graveur, né à Vérone en

1727, apprit le dessin de Fr. Ferrari, suivit à Rome l'archit. Adams qui lui fit graver des vues d'édifices antiq. sur les dessins de Clérisseau, et fut employé par Gav. Hamilton à graver les planches de la *Scola italica*. Ses talents le firent appeler à Berlin, et pendant un séjour de quatre ans dans cette capitale, il grava d'après Cuningham les portraits du roi de Prusse et des princes. Il revint à Rome en 1789 et y mourut en 1794. Son œuvre est considérable. Huber donne la liste de ses princip. pièces dans le *Manuel des curieux*. Les amateurs recherchent surtout son estampe du *Jugement dernier*, d'après Michel-Ange, avec la date de 1780. — Cunego (Aloysio), son fils, né à Vérone en 1757, s'établit à Livourne, où il a gravé quelq. tabl. du Guerchin et du Guide. — Cunego (Joseph), frère d'Aloysio, né en 1760, quitta la gravure pour entrer dans un cloître. Il avait gravé quelq. tableaux de F. de Capo et du Guaspre.

CUNÉGONDE (Ste), impératr., épouse de Henri, duc de Bavière et success. d'Othon III, fut couronnée à Mayence l'an 1002, et douze ans après sacrée à Rome par les mains de Benoît VIII, fonda des monastères, des évêchés, des églises, déposa la couronne après la mort de son époux, et passa dans un couvent les 15 dernières années de sa vie, partageant tous les travaux et les mortifications de ses compagnes. Elle mourut en 1040, et fut canonisée par Innocent III, l'an 1200. — Cunégonde ou Kingé, fille de Béla IV, roi de Hongrie, et petite-fille de Théodore Lascaris, empereur de Constantinople, épousa Boleslas, dit *le Chaste*, roi de la Petite-Pologne, vécut ainsi que son époux dans une continence parfaite, et se voua au service des pauvres malades. Après la mort de Boleslas en 1279, elle se retira dans un monastère à Sandecz, et y mourut en 1292. Elle a été canonisée par Alexandre VIII en 1690; sa *Vie* est insérée dans la collect. des bollandistes.

CUNHA (Tristam da), navigat. portug., obtint en 1508 du roi Emmanuel le commandement d'une flotte de 15 vaisseaux, et fit avec Alphonse d'Albuquerque des découvertes dans les mers du sud. Il donna son nom à quelq. îles désertes, visita Madagascar pour s'assurer si cette île produisait des épiceries, força la république de Brava à payer des tributs au Portugal, et revint dans sa patrie avec deux vaisseaux chargés d'un riche butin, fruit d'une expédition contre le roi de Calicut. Da Cunha fut, en 1515, chargé par Emmanuel de porter au pape Léon X des présents magnifiques. Il mourut vers le milieu du 16e S. Ses exploits ont été célébrés par le Camoëns. — Cunha (Nuno da), fils du précédent, né en 1487, fut ministre des finances sous le règne de Jean III et gouvern.-génér. des Indes. Il accrut et fortifia la puissance portugaise dans ces contrées; mais ses services ne le préservèrent pas de la disgrâce de son souverain; il mourut de chagrin en 1538, sur le bâtiment qui le ramenait en Portugal, après avoir ordonné que son corps fût jeté à la mer dans son costume de chev. de l'ordre du Christ.

CUNHA (D. Pedro), général des galères portugaises, sous le règne de Jean III, se distingua da[ns] les expédit. de Tanger et d'Azamor en 1532 et 153[.] et combattit vaillamment dans l'Inde en 1538 avec vice-roi dom Garcias de Noronha, et mit les côt[es] du Portugal à l'abri des descentes barbaresq. Pr[i]sonnier à la bataille d'Alcantara, gagnée par Ph[i]lippe II, roi d'Espagne, il refusa de se soumettre [au] vainqueur, fut jeté dans la tour de Belem et y te[r]mina sa carrière. — Cunha (D. Rodrigo), fils [du] précédent, né en 1577, fut successivement év. [de] Portalègre et de Porto, archevêq. de Braga et [de] Lisbonne. Il suivit les traces de son père, reje[ta] les offres de la cour d'Espagne, et prépara la rév[o]lution qui rendit le trône à Jean IV, en 1640. On [a] de lui plus. ouvr. de discipline et d'hist. ecclésias[t.;] les princip. sont : *Hist. ecclesiastica de Braga*, et[c.] 1634-1635, 2 vol. in-fol. — *Hist. ecclesiastica* [de] *Lisboa*, Lisbonne, 1642. Il mourut en 1643.

CUNHA (Joseph-Anastase da), sav. mathém., [né] à Lisbonne en 1742, apprit, sans le secours d'a[u]cun maître, les langues anciennes et modernes, [la] philosophie, l'histoire et les belles-lettres, obtin[t] en 1774, une chaire de mathémat. à l'univers. [de] Coïmbre; mais arrêté en 1778 par un ordre secr[et] de l'inquisition, il demeura deux ans dans [les] cachots où sa santé s'affaiblit sensiblement, [il] mourut en 1787, direct. du collége de St-Georg[e]. On lui doit : *Princip. de mathématiques*, Lisbonn[e] 1782, trad. en franc. par M. d'Abreu, Bordeau[x] 1811, in-8.

CUNI (Jean), habile fondeur, né à Nancy [en] 1561, s'adonna, comme Chaligny son maître, à [la] fonte de l'artillerie, et coula les canons des plac[es] de Metz, de Nancy, et d'autres villes frontières [de] la Lorraine; il mourut vers 1640, laissant un fi[ls] qui fut comme lui un fondeur distingué.

CUNIBERT (St), HUNEBERT ou CHUNEBER[T,] né dans le roy. d'Austrasie, d'une famille illustr[e,] fut fait évêque de Cologne en 623, assista deux a[ns] après au concile national de Reims, puis gouver[na] le roy. d'abord avec Pépin, puis avec Grimoald, [se] concilia l'estime générale par sa justice et par [sa] piété, et mourut en 664. Surius a publié une *V[ie]* *de St Cunibert*, par un anonyme.

CUNIBERT, roi lombard, fils et successeur [de] Bertharite, vers l'an 687, fut détrôné en 690 p[ar] Alachis, duc de Trente et de Brescia; mais bient[ôt] secondé par ses sujets las de la tyrannie de l'usu[r]pateur, Cunibert vainquit Alachis, remonta sur s[on] trône, dont il demeura paisible possesseur, [et] mourut en 700. Il enrichit le clergé de nombreus[es] dotations et fonda plusieurs monastères.

CUNICH (Raimond), l'un des plus gr. latinist[es] modernes, né en 1719 à Raguse, prof. les belle[s-]lettres dans le collége romain, et à la suppressi[on] des jésuites, auxquels il appartenait, il refusa u[ne] chaire dans l'univers. de Pise pour ne pas quitt[er] Rome, où il mourut en 1794. On a de lui : *Anthologica, sive epigrammata græca latinis versib[us]* *reddita*, Rome, 1771, in-8. — Une trad. en ve[rs] lat. de l'*Iliade*, ibid., 1776, in-fol. — *Epigram[...]*

atum libri V, Parme, 1803, in-8. — Plusieurs *iscours* et *Poésies lat.*

CUNINGHAM (Edmond-François), peintre écos-ais, né vers 1742, fut élevé sous le nom de *Kelso*, *also* ou *Calsa*, en Italie, où son père s'était retiré près la défaite du prétendant. Cuningham étudia la peinture d'après les compositions du Corrége, u Parmesan et des autres grands maîtres, et ac-uit une facilité étonnante; aussi a-t-il produit un rand nombre de tableaux, tous remarquables par la pureté du fini. Sa réputat. ne fut point stérile, omme il n'arrive que trop souvent; elle lui valut ne fortune considér. qu'il dissipa en prodigalités, assant continuellement d'un pays dans un autre our échapper à ses créanciers : l'Angleterre, la rance, la Russie et la Prusse l'enrichirent tour tour; mais il mourut chargé de dettes à Londres, n 1793. On cite comme son meilleur tableau celui ui représente *le grand Frédéric* à une revue, ccompagné du prince de Prusse, du duc d'York, t des prem. généraux de son armée.

CUNNINGHAM (Alexandre), historien écossais, é en 1654, ministre près de la républ. de Venise, ous le règne de George Ier, mort à Londres vers 737, a composé en latin une *Hist. de la Grande-Bretagne depuis la révolution de* 1688 *jusqu'à l'avénement de George Ier*, trad. en anglais par W. Thomson, 1787, 2 vol. in-4. — Un autre personnage du même nom, et que beauc. de traits de ressem-blance autorisent à regarder comme le même, ubl. à La Haye, 2 vol. in-8, 1721, une édition l'Horace très estimée, et une de Virgile à Édim-bourg, 1742.

CUNO (Jean-Chrétien), botaniste et poète alle-mand, né à Berlin en 1708, servit quelq. temps dans les armées prussiennes. Ayant obtenu son congé, il se rendit en Hollande, d'où il passa dans es Indes-Occidentales, pour s'y livrer à des spéculations. Le succès couronna toutes ses en-treprises, il fit une fortune rapide; mais tout en se livrant aux affaires de son commerce, il cul-tiva les lettres et l'histoire naturelle. De retour en Hollande, il ne songea plus qu'à jouir des richesses qu'il avait amassées par d'honorables travaux. Il réunit dans un jardin, qui devint bientôt célèbre, les plantes rares qu'il avait rapportées des Indes, et partagea ses loisirs entre la botanique et la poésie. L'âge vint, et le regret des lieux où il avait passé son enfance. Il réalisa sa fortune, et s'établit près de Dourlach, à Weingarten, où il mourut en 1780. On lui doit plus. ouvrages en allemand : une *Ode sur son jardin*, Amsterdam, 1750, in-8. — *Lettres sur différents objets de morale*, 3e édition, Hambourg, 1766, in-8. — *La Messiade*, poème en XII chants, Amsterd., 1762, in-8. — Cuno (Cosme-Conrad) a perfectionné la fabrication des micro-scopes, et publ. en allemand des *Observat.* sur cet art, etc., Augsbourg, 1734, gr. in-4, avec 16 pl.

CUOCO (Vincent), littérateur distingué, né en 1770 à Campomarano, royaume de Naples, vint en 1799 chercher un asile en France, après la chute de la république parthénopéenne, dont il avait été l'un des princip. moteurs. Lorque la victoire de Marengo lui permit de retourner en Italie, il alla s'établir à Milan, où il devint rédact. du *Journal officiel*. Après l'expulsion des Bourbons de Naples en 1806, il y fut accueilli par le nouveau roi, et nommé membre de la cour de cassation. Plus tard il fut fait conseiller-d'état et directeur-général du trésor. La restaurat. de 1815 le maintint dans cette place; mais attaqué d'une aliénation mentale, il mourut en 1823. On a de lui : *Saggio storico sulla rivoluzione di Napoli*, Milan, 1806, in-8. — *Platone in Italia*, ib., 1806, 3 vol. in-8. — Cet ouvr. et le précédent ont été trad. en franç. par le fam. Barrère. — *Dell' antica agricoltura degl' Italiani*, ibid., 1800, in-8. — *Progetto di decreto per l'organizzazione della publica istruzione*, Naples, 1810, in-fol.

CUPA, comte de Zegra, palatin de Hongrie, se mit à la tête des révoltés qui s'opposaient à l'in-troduction du christianisme dans son pays, sous le règne de St Étienne, fut vaincu et périt dans la mêlée l'an 999.

CUPANI (François), botaniste sicilien, né en 1657, avait étudié la médec. et l'hist. natur. avant d'embrasser la règle des minimes. Son goût pour la botanique s'accrut encore dans le cloître; la re-cherche et la descript. des plantes occupèrent tous les instants qu'il pouvait dérober à ses devoirs Il mourut à Palerme en 1711. On cite de lui : *Syllabus plantarum Siciliæ nuper detectarum*, Pa-lerme, 1694, in-16. Il est auteur de l'ouvrage qu'Antoine Bonani, son élève, a publ., en se l'ap-propriant, sous le titre de *Panphytum siculum*, etc., ibid., 1715, in-fol.

CUPER (Gisbert), sav. critique, né en 1644 à Hemmendem, dans le duché de Gueldre, venait d'achever ses études lorsqu'il fut nommé profess. d'hist. à Deventer. Il se fit bientôt connaître par ses ouvr. et par les élèves qu'il forma; mais son mérite ne se bornait pas à savoir beaucoup, il était homme d'action, remplit plusieurs charges de magistrature, fut employé dans des négocia-tions importantes, et mourut, moins affaibli par l'âge que par ses travaux, en 1716. De Boze pro-nonça son éloge à l'académie des inscript., dont il était associé. Ses ouvr. recherchés des curieux sont : *Observ. lib. IV*, Leipsig, 1772, in-8, édit. préfér. à celle d'Utrecht, 1670.—*Harpocrates sive explicatio*, etc., Utrecht, 1687, in-4.—*De elephantis in nummis obviis*, 1719, in-fol. — Des *Lettres* de critique, de littérat. et d'hist., trad. en franç. par Beyer, gendre de Cuper, Amsterdam, 1743, in-4, fig. — Cuper (François), d'Amsterdam, est auteur d'une réfutat. de la doctrine de Spinosa, intit. : *Arcana atheismi revelata*, etc., Rotterdam, 1676, in-4. — Cuper ou Cuypers (Guillaume), jé-suite flamand, né en 1686, mort en 1741, a coo-péré au recueil des *Acta sanctorum* des bollan-distes (juillet et août), et publ. en lat. un *Traité histor. et chronolog. des patriarches de Constantinople*, Anvers, 1733, in-fol.

CUQUET (Pierre), peintre d'hist., né à Barce-

lonne en 1594, mort en 1666, orna l'église des carmes de cette ville de plus. tableaux, parmi lesquels on distingue celui qui représ. le *Concile d'Éphèse*.

CURADI, famille de Florence qui a produit plusieurs artistes estimés. — Dominique, peintre et orfévre, né en 1449, mort en 1493, surnommé *Ghirlandajo*, parce qu'il excellait à représenter des guirlandes en orfévrerie, fut chargé par Sixte IV des peintures de la chapelle pontificale à Rome, et inventa un nouveau genre de mosaïque. Élève d'Alexis Balduinetti, il fut le maître de Michel-Ange. — Raphaël, sculpteur, élève de François Ferucci, se distingua dans l'art de travailler le porphyre. — Thaddée, mathémat. et sculpteur, surn. *il Baltirolo*, élève de Baptiste Naldini, a fait des *Crucifix* que Jean de Bologne a mis au-dessus de tout ce que l'on avait dans ce genre.—François, l'un des fils de Thaddée, né en 1570, mort en 1661, chev. de l'ordre du Christ, fut aussi élève de Bapt. Naldini. Les églises de Florence possèdent plus. tableaux de ce peintre. Son portrait, fait par lui-même, est dans la galerie de Florence.

CURAUDAU (François-René), chimiste, né à Séez en 1765, se fit avantageusem. connaître par l'invention ou le perfectionnem. de différ. procédés relatifs aux arts industriels. Il mourut à Paris en 1813. Outre un gr. nombre d'utiles mémoires dans les *Annales de chimie*, le *Journal de physique*, le *Bulletin de pharmacie*, et dans le *Journal d'économie rurale*, on lui doit un *Traité sur le blanchissage à la vapeur*, Paris, 1806, in-8.

CURÈTES, habitants de l'île de Crète, dont l'origine est fort ancienne et la généalogie fabuleuse, étaient prêtres de Cybèle. Ils défrichèrent les premiers l'île de Crète, civilisèrent les habitants, et leur donnèrent des rites et des pompes sacrées. Le président de Brosses les assimile aux druides des Celtes, aux saliens des Sabins, aux sorciers ou jongleurs de Laponie, de Nigritie, de l'Amérique, de la Sibérie et du Kamtchatka. Les curètes étaient regardés comme des divinités subalternes. On leur consacrait des temples, et on jurait en leur nom l'observation des traités.

CUREUS (Joachim), médecin, né en 1532, à Freystadt en Silésie, mort en 1573, médec. de Glogaw, a laissé plus. ouvr., entre autres : *Annales Silesiæ*, etc., Wittemberg, 1571, et Francfort, 1585, in-fol., la prem. et la meill. hist. de la Silésie. Sa *Vie*, par Jean Ferinarius, Lignitz, 1601, in-4, est pleine de détails puérils.

CURIACES, nom de trois frères de la ville d'Albe, qui combattirent pour leur patrie contre les Horaces, et furent vaincus.

CURIAL (Philibert-Jean-Bapt.-Joseph, comte), lieuten.-général, pair de France, grand'croix de l'ordre de la Lég.-d'Honn., né à Saint-Pierre d'Albigny, en 1774, s'enrôla dans la légion des Allobroges, dont il fut nommé capit., suivit l'armée franç. en Égypte, se conduisit avec bravoure aux batailles d'Eylau, de Friedland, d'Austerlitz, et, parvenu au grade de général de division, fit en 1812 la campagne de Russie, à la tête des chasseurs de la garde. Au retour, on le chargea d'organiser 12 régim. de jeune garde dont l'empereur lui donna le commandement. Curial se distingua aux combats de Wachau et de Hanau. En 1814, il fut envoyé au secours des frontières du Nord; mais ses efforts devinrent inutiles à la cause qu'il servait. Son adhésion à la déchéance de Napoléon lui valut d'être nommé par Louis XVIII chev. de St-Louis, lieut.-gén., command. de la 19e divis. milit. et pair de France. Pendant les *cent-jours*, Napoléon l'employa dans son grade, sous les ordres du maréchal Suchet. Néanmoins, au second retour du roi, le comte Curial ne perdit aucune de ses dignités civiles et militaires. Employé dans l'armée comme inspecteur-général d'infanterie, il siégea à la chambre des pairs, et remplissait à sa mort arrivée en 1829, les fonct. de maître de la garde-robe dans la maison du roi.

CURIIS (Jean A), dont le vrai nom était *van Hœfen*, né à Dantzig en 1483, s'attacha aux rois de Pologne, et plus particulièrem. à Sigismond III fut chargé de plus. ambassades, puis nommé évêque de Culm et de Warmie, et mourut en 1548. On lui doit plus. poèmes, entre autres : *De perfectione Sigismundi; de Victoriâ Sigismundi contra vayvodam Muldaviæ*, recueillis à Varsovie, 1764, in-8.

CURION (Caïus-Scribonius), sénateur romain, se livra jeune à la débauche; mais rappelé à une vie plus réglée par Cicéron, qui l'engagea dans les intérêts de la républ., il se mit à la tête de la jeune noblesse pour résister aux triumvirs César, Pompée et Crassus. Il obtint dès-lors beaucoup de popularité, et fut nommé questeur pour l'Asie. Élu tribun du peuple en 702, il se déclara pour César qui avait payé ses dettes, combattit, à la tête de 4 légions, Caton-le-Jeune, qu'il chassa de Sicile mais battu ensuite par Sabura, lieuten. de Juba il ne voulut point survivre à sa défaite, et se jeta au milieu des ennemis, où il périt les armes à la main (l'an de Rome 706).

CURION (Coelius-Secundus), luthérien, né en 1503, à San-Chirico en Piémont, essuya, de la part du St-office, les plus vives persécutions pour avoir confondu, dans une thèse publique, un dominicain de Casal, lieu de sa résidence. Parvenu à s'échapper des prisons pontificales, il se réfugia successivem. à Salo, à Pavie, à Venise, à Ferrare, à Lucques, et enfin à Bâle, où il professa les belles-lettres depuis 1547 jusqu'à sa mort, en 1569. Curion a publ. un très grand nombre d'ouvr. de controv., dont nous ne citerons que ceux que recherchent encore les curieux : *Araneus, seu de providentiâ Dei*, 1544, petit in-8. — *De Amplitudine beati regni Dei dialogi, sive libri II*, 1554, in-8.—*Pasquili exstatici de rebus partim superis partim inter homines in christianâ religione passim hodiè controversis, cum Marphorio colloquium*, in-8, sans date : la 2e édit. est de Genève, 1544; c'est le plus curieux des écrits de Curion; il a été traduit en franç. sous le titre de *Visions de Pasquille*, 1547, in-8. La *Vie de Curion*, en lat.,

par Jean-Nicolas Stupano, Bâle, 1570, in-4, a été réimpr. avec des addit. dans les *Amœnitates* de Schelhorn. — CURION (Cœlius-Horace), l'aîné de ses fils, né à Casal en 1534, mort en 1564, profess. de médecine à Pise, a trad. de l'ital. le discours de Marsile Andreasi : *De amplitudine misericordiæ Dei*, Bâle, 1550, in-8. — CURION (Cœlius-Augustin), profess. d'éloquence à Bâle, né à Salo en 1538, mort en 1567, est auteur de deux livres d'*Hiéroglyphiques*, impr. avec ceux de Pierre Valérianus; d'une *Hist. de Sarrasins*, en lat., jusqu'à l'an 1300, Bâle, 1567, in-fol.—CURION (Angélique), sœur des précéd., née à Lausanne en 1543, morte en 1564, était versée dans les littératures latine, allemande, franç. et italienne. On trouve trois de ses lettres dans le tome XIV des *Amœnitates* de Schelhorn.

CURITA. — V. ZURITA.

CURIUS-DENTATUS (M.), Romain célèbre par son courage et sa frugalité, fut trois fois consul, battit les Samnites, les Sabins, les Lucaniens, et repoussa Pyrrhus, roi d'Épire, 273 av. J.-C. Après ses triomphes, il se retira à la campagne, et y vécut dans la plus grande simplicité. Les ambassad. des Samnites étant venus l'y trouver, et lui ayant offert de grandes richesses pour le mettre dans leurs intérêts, il leur répondit que, quand on savait se contenter de peu, on n'avait pas besoin d'or, mais que l'on commandait à ceux qui en avaient.

CUROPALATE, historien. — V. SCYLITZES.

CURRIE ou CURRY (JACQUES), médec. écossais, né en 1756, à Kirkpatrick-Fleming, dans la province de Dumfries, acquit une grande réputation en constatant l'utilité des affusions d'eau froide, et en déterminant les cas où on devait y avoir recours. Currie joignit la culture des lettres à la pratique de son art, et s'appliqua même à la politique. Il mourut en 1805, à Sidmouth, au Devonshire. On a de lui, entre autres écrits : *Résultats des effets médicaux produits par l'eau froide*, etc., Liverpool, 1797-98, in-8. — *Observat. sur les morts apparentes*, traduites en français par L. Odier, 1800, in-8.

CURTENBOSCH (JEAN de), né à Gand vers le commencement du 16[e] S., mort à Rome en 1550, avait assisté aux premières sessions du concile de Trente, et en écrivit une *Relation* qui se trouve dans l'*Amplissima collectio* de D. Martenne et Durand.

CURTI (JÉRÔME), dit *il Dentone*, peintre né à Bologne en 1576, élève de Spada et Baglioni, fut le plus grand peintre de perspective de son temps. Lanzi le nomme le restaur. de cet art en Italie. Il a peint d'admirables fresques à Ravenne, dans le palais du légat, à Parme, à Modène, à Rome, dans le palais Ludonisi, où il décora une salle regardée comme son chef-d'œuvre. Il mourut à Bologne en 1632. — CURTI (Franç.), peintre et grav., né à Bologne en 1603, grava au burin à la manière de Chérubin Albert, dont il a souvent la netteté. Outre une suite de 16 portraits fort estimés, il a gravé les *Principes du dessin*, d'après le Guerchin, le *Mariage de Ste Catherine*, d'après Denis Calvaert, etc.

CURTIS (GUILLAUME), botaniste, né à Althon, dans le Hampshire, exerça la profession de pharmacien à Londres, cultiva la botanique avec beaucoup de zèle, et mourut à Brompton en 1799, à 53 ans. Il a publié un grand nombre d'ouvrages estimables, parmi lesquels on distingue : *Flora londinensis*, etc., 1777, 2 vol. in-fol., avec 420 pl. — *Botanical Magazine*, etc., 1787 et ann. suiv., 54 vol. in-8, fig. Cet ouvr., continué après la mort de l'aut., par John Sirus, jusqu'en 1826, eut beaucoup de succès. Une seconde série, commencée en 1827 par Sam. Curtis et Jacks. Hooker, se poursuit maintenant à raison de 12 cahiers par an. — *Lectures an botany*, nouv. édition, 1816, 3 vol. in-8., précédée de la *Vie* de l'auteur.

CURTIUS (MÉTIUS), Sabin, se signala dans le combat qu'occasionna l'enlèvement des Sabines, et pénétra dans le camp des Romains. Blessé dangereusement et poursuivi par Romulus, il se jeta dans un marais que formaient les débordements du Tibre, et parvint à s'en dégager. Cet endroit, quoique desséché, fut appelé dep. *Lacus Curtius*. — CURTIUS (Marcus), Romain, d'une famille patricienne, se dévoua pour sa patrie, l'an 392, en se précipitant dans un gouffre qui s'était ouvert au milieu de la place publique. Le peuple y jeta après lui des fleurs, des fruits (et des décombres, suiv. quelques historiens) : l'abîme disparut.

CURTIUS. — V. CORTE, CORTI, CURSIUS, CURTZ, et QUINTE-CURCE.

CURTIUS (FRANÇ.), ou *l'Ancien*, fut profess. à Pavie, et mourut en 1495, laissant des *conseils* et quelques *traités* sur diverses matières de jurispr. — CURTIUS (François), dit *le Jeune*, neveu et fils adoptif du précédent, professa le droit à Pavie et à Mantoue, et fut admis aux conseils de François I[er]. Fait prisonn. après la bataille de Pavie, il fut maltraité par les impér., et n'obtint sa liberté qu'avec une forte rançon. On a de lui un traité *de Feudis*, et des *Consilia* très estimés. Il mourut en 1533. — CURTIUS (Jacques), de Bruges, occupa en Flandre des emplois honorables vers 1550, et traduisit en latin la paraphrase grecque de Théophile sur les *Institutes* de Justinien, Anvers, 1546.

CURTIUS (CORNÉLIUS), religieux augustin, né à Bruxelles, fut profess. de théologie dans les Pays-Bas et en Autriche, provincial, puis définiteur-général de son ordre, et mourut en 1638. Il a laissé : *Virorum illustrium ex ordine eremitarum divi Augustini elogia*, etc., Anvers, 1636, in-4, fig.; et une *Dissert.* (ibid., 1634), où il discute si J.-C. a été crucifié avec 3 ou bien 4 clous, et se décide pour le dernier nombre.

CURTIUS (MICHEL-CONRAD), historien allemand, né en 1724 dans le duché de Meklembourg, mort en 1802, professa l'histoire à Marbourg, et devint historien du pays de Hesse. Il a fait beauc. d'ouvr.; les plus estimés sont : *Comment. de senatu romano, sub imper.*, etc., Halle, 1768, in-8; Genève, 1769, in-4. — *Poétique d'Aristote*, avec des

notes, Hanovre, 1753, in-8. — *Histoire et statist. de Hesse*, Marbourg, 1793, in-8, etc.

CUSA (NICOLAS de), nommé *Jean Crebs*, fils d'un pêcheur, cardinal, né en 1401 à Cusa sur la Moselle, acquit une profonde connaiss. de l'hébr., du grec, de la philosophie, de la théologie et des mathématiq., assista en 1431, comme archidiacre de Liége, au concile de Bâle, et s'y montra un des plus ardents défens. de l'infaillibilité de l'Église. Eugène IV, Nicolas V et Pie II l'employèrent dans des légations importantes auprès des cours étrangères. Nicolas V le nomma cardinal en 1448, et lui donna l'évêché de Brixen dans le Tyrol. Cusa ayant voulu introduire la réforme dans un couvent de son diocèse, fut emprisonné par ordre de Sigismond III, ne recouvra sa liberté qu'après une longue détent., et se retira à Todi, où il mourut en 1464. On a de lui plusieurs *Tr. théolog.* et des ouvr. de controv. recueillis en 3 vol. in-fol., Bâle, 1565. Sa *Vie* a été écrite par le P. Hartzeim, jésuite, Trèves, 1730, in-8.

CUSPINIEN (JEAN), en allemand *Spiesshammer*, médecin, né en 1473 à Schweinfurt en Franconie, fut conseiller intime de l'empereur Maximilien 1er, qui le chargea de diverses négociat., et le nomma garde de la bibliothèque impériale. Il mourut en 1529, laissant, entre autres ouvr. : *De Cæsaribus atque imperat. à Julio Cæsare ad Maximilianum primum comment.*, Strasbourg, 1540, in-fol. — *Austria, sive comment. de rebus Austriæ*, etc., Bâle, 1553, in-fol.—*De Turcarum moribus et origine*, Anvers, 1541, in-8 ; Leyde, 1654, in-12.

CUSSAY, command. du château d'Angers, mort en 1579, est du petit nombre des gouverneurs qui refusèrent de verser le sang des calvinistes le jour de la St-Barthélemi. Il répondit au duc de Guise qu'il ne souillerait pas cinquante ans d'une vie sans tache par les plus lâches assassinats.

CUSSON (PIERRE), médecin et botaniste, né à Montpellier en 1727, professa les belles-lettres et les mathématiq. à Toulouse, au Puy et à Béziers, chez les jésuites, qu'il quitta bientôt pour se faire médecin. Envoyé comme botaniste en Espagne et dans les îles de Majorque et de Minorque, il en rapporta une nombreuse collect. de plantes. Ayant contracté un embonpoint extraordinaire dans ses voyages, il ne put herboriser davantage, et s'adonna à la pratique de la médecine à Sauve, et ensuite à Montpellier, où il mourut en 1783. On lui doit des *Thèses médicales*, et un art. *sur les maladies de prem. classe*, inséré dans la *Nosologie* de Sauvages. Un nouveau genre de plantes a été nommé *Cussonia*, par Linné le fils, en l'honneur de Cusson.

CUSTINE (ADAM-PHILIPPE, comte de), lieuten.-général, né à Metz en 1740, d'une anc. famille, fut fait sous-lieutenant à 7 ans, et fit la campagne de 1748 sous le maréchal de Saxe ; il servit ensuite dans la guerre d'Allemagne, où il donna des preuves si précoces de bravoure et d'habileté, que le grand Frédéric lui fit l'honneur de le citer dans ses *Mém.* Colonel de dragons à 22 ans, il obtint plus tard un régim. d'infanterie désigné pour faire la guerre d'Amérique. Sa belle conduite dans cette expédit. lui valut, à son retour en France, le grade de maréchal-de-camp et le gouvernement de Toulon. En 1789, député de la noblesse de Metz aux états-généraux, il s'y montra partisan des réformes, réclama l'établissement des milices patriotiq., vota pour la liberté absolue du commerce, et appuya la création des assignats. Nommé en 1792 commandant de l'armée du Rhin, il obtint quelques succès sur les Autrichiens, se rendit maître de Spire, Worms, Mayence ; passa le Rhin, et s'empara de Francfort; mais bientôt repoussé, il rentra dans Mayence, se porta sur les bords de la Nahe, y fut attaqué par l'armée prussienne, et se retira derrière les lignes de Weissembourg, laissant ainsi Mayence à ses propres forces. Il réussit à justifier cette retraite auprès de la convent., et fut appelé quelq. temps après à l'armée du Nord. A peine arrivé à ce nouv. poste, il reçut du conseil exécutif l'ordre de se rendre à Paris, où, par suite d'un décret d'accusat. provoqué par le comité de salut public, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et conduit au supplice le 28 août 1793. Custine était bon officier de cavalerie, mais général très médiocre. On lui a reproché son intempérance, et il paraît que les excès du vin, auxquels il se livrait, lui ont fait commettre des fautes qui ont été jugées comme des crimes. On a des *Mémoires du général Custine, rédigés par un de ses aides-de-camp*, 1794, 2 vol. in-12; nouv. édit., Paris, 1824, in-4. Le général Baraguey d'Hilliers passe pour l'aut. de ces mém. — CUSTINE (Renaud-Philippe), fils du précédent, suivit d'abord la carrière diplomat., et fut chargé de plusieurs missions délicates; il devint ensuite aide-de-camp de son père aux armées du Rhin et du Nord, et l'accompagna à Paris. Les liaisons du jeune Condorcet avec Custine et les députés de la Gironde, la chaleur de ses démarches pendant le procès de son père, le firent traduire au tribunal révolut. qui le condamna à mort, le 3 janv. 1794.

CUSTOS (DOMINIQUE), graveur, né à Anvers en 1560, mort à Augsbourg en 1612, a laissé un œuvre considérable. Indépendamment de quatre recueils de portraits, dont le plus important a pour titre : *Atrium heroicum Cæsarum, regum, aliorumque summatum ac principum...., imagin.* 72 *illust.*, Vienne, 1600, in-fol., en 4 parties, on lui doit un grand nombre d'estampes d'après les principaux maîtres d'Italie. Custos, ayant épousé la veuve de Kilian-le-Vieux, se chargea de l'éducation de ses beaux-fils, Lucas et Wolfgang Kilian, qui tiennent un rang distingué parmi les artistes allemands. — Le père de D. Custos, surn. *Battens*, était peintre et poète; mais ses compositions en ces deux genres sont oubliées.

CUTBERT (St), né dans le nord de l'Écosse, baptisa Egbert, roi de Northumberland, fut le 1er évêque de ce royaume; de retour en Écosse, y fonda le monastère de l'Indisfarn ou l'île Sainte, près de Berwick, et mourut en 686.

CUVELIER DE CUVERVILLE, contre-amiral français, né vers 1739, mort à Quintin, Côtes-du-



CUVIER.

Nord, à 80 ans, se distingua dans les Indes sous les ordres du bailli de Suffren, qui l'appelait *son Fidèle*.

CUVELIER DE TRIE (JEAN-GUILL.-AUG.), aut. dramat., né en 1776 à Boulogne-sur-Mer, y exerça la profession d'avocat. Député par la garde nationale de cette ville à la fédération de 1790, il s'établit à Paris, fut chargé de différentes missions, puis nommé sous-chef dans les bureaux de l'instruct. publ. Il reprit l'uniforme après le 18 brum., fut nommé capitaine dans les guides-interprètes, et fit les prem. campagnes de Prusse et de Pologne. Sa santé l'ayant forcé de renoncer aux armes, il se fit homme de lettres, et devint le créat. du mélodrame. Le genre de son talent, non moins que sa prodigieuse fécondité, lui fit donner la qualificat. ironique, mais fort expressive, de *Corneille du boulevart*. Cuvelier mourut le 25 mai 1824. Outre une foule de coméd., drames, prologues, pantomimes, mimodrames, ballets, etc., représentés pour la plupart au Cirque-Olympique, et qui obtinrent beaucoup de succès, il a composé plus. romans. On trouve la liste détaillée de ses product. dans la *France littér.* de Querard, où elles n'occupent pas moins de 8 vol.

CUVIER (GEORGE), le plus célèbre naturaliste de notre époque, naquit le 23 août 1769, à Montbéliard, d'une famille protestante peu favorisée de la fortune. C'est l'année où Bonaparte, Walter-Scott, Châteaubriand, virent aussi le jour. A 14 ans il avait terminé ses études d'une manière brillante, et son père, offic. dans un rég. suisse, tenta de diriger son esprit vers l'état milit.; mais son dégoût pour cette carrière, non moins que la faiblesse de sa santé, contraignirent sa famille d'abandonner ce projet. Le jeune Cuvier entreprit avec ardeur l'étude du droit et de la théologie : l'injustice d'un de ses profess. pouvait l'arrêter dans cette carrière; mais le duc de Wurtemberg s'empressa de la réparer, en lui accordant une bourse à l'univ. de Stuttgard, où Cuvier eut pour condisciple le célèbre Schiller. Il y consacra toutes ses facultés à l'étude du droit et de l'hist. naturelle, et lorsqu'il revint dans sa famille à 18 ans, il rapporta un *herbier* et la *description* de plus. variétés d'insectes qu'il avait dessinés lui-même. Le peu de ressources de ses parents, et les commencem. d'une révolution qui troubla tant d'existences, lui firent accepter en Normandie une charge de précepteur, dont les loisirs lui permettaient de se livrer à son penchant favori pour l'hist. natur. A cette époque la zoologie était arriérée par le désordre ou plutôt par l'absence des méthodes; Cuvier se sentit appelé à la tirer du chaos. Ces vues neuves et profondes que révélèrent ses trav. sur une classificat. natur. des vers, le mirent en relat. intime avec les natural. de la capitale. M. Geoffroy Saint-Hilaire se l'associa pour la composition de plus. *Mémoires sur la classificat. des mammifères*, et, en 1795, Cuvier fut appelé à l'Institut et à la chaire d'hist. natur. de l'école centrale de Paris, pour laq. il publia son *Tableau élément. de l'histoire natur. des animaux*, qui le plaça d'abord à la tête de tous ses rivaux. Peu de temps après, il fut appelé à la chaire d'anatomie comparée du muséum. C'est à ses soins et même à ses sacrifices que la France doit le cabinet d'anatomie comparée du muséum, collect. admirable qui fut la mise en œuvre des méthodes développées dans ses div. ouvr. La chaire du collége de France, dans laq. il succéda, vers l'an 1800, à Daubenton, fit participer au charme de son enseignement un nouv. et nombr. auditoire, qui se pressa pendant 30 ans à ses leçons. La haute portée et la justesse de cet esprit ne pouvaient échapper à Bonaparte, qui le fit passer par les plus import. fonctions de l'instruct. publique. En 1813, Cuvier fut nommé maître des requêtes, après la restaurat., conseiller-d'état, et fut attaché successivem. au comité de législat., puis de l'intérieur, dont il conserva la présidence jusqu'à sa mort. Secrét.-perpétuel de l'acad. des sciences, il remplaça en 1818 M. de Roquelaure, évêque de Senlis, à l'Acad. franç., où il fut reçu par M. Desèze. Déjà la plupart des acad. les plus distinguées de l'Europe le comptaient au nombre de leurs membres. Au mois de févr. 1832, il fut nommé pair de France, et mourut le 13 mai même année, à 63 ans. Les div. places qu'il occupait si dignem. avaient été l'objet de nombr. attaques; mais on sait que les traitem. qu'il réunissait restaient encore bien au-dessous de ses sacrifices pour l'avancem. des sciences. Sa veuve a reçu une pension de 6,000 fr. du gouvernem., et la ville de Montbéliard lui a fait élever en 1835 un monument en face de la maison où il reçut le jour. Cuvier laissa une biblioth. la plus complète peut-être qui fût au monde dans les mains d'un particulier; aussi le gouvernem. s'est-il empressé d'en faire l'acquisit. Les ouvr. que Cuvier a publ. sont : *Tableau élément. de l'hist. natur. des animaux*, 1798-99, in-8, ouvrage rare. — *Discours sur les révolut. de la surface du globe, et sur les changem. qu'elles ont produits dans le règne animal*, souv. réimpr.; la 5e édit. est de 1818; il sert d'introduct. aux *Recherches sur les ossements fossiles des quadrupèdes*, 1812, 4 vol. in-4.—*Leçons d'anatomie comparée*, recueillies par MM. Duméril (les 2 prem. vol.) et Duvernoy (les 3 derniers), 1800-1805; M. Duvernoy en prépare une 2e édit. *Extrait d'un ouvr. sur les espèces de quadrupèdes dont on a trouvé les ossem. dans l'intérieur de la la terre*, an IX (1801), in-4. — *Le règne animal, distribué d'après son organisation, pour servir de base à l'hist. natur. des animaux et d'introduct. à l'anatomie comparée*, 4 vol. in-4, 1816. — *Recherches anatomiques sur les reptiles regardés encore comme douteux*, 1807, in-4.—*Mémoire pour servir à l'hist. de l'anatomie des mollusques*, 1816, in-4. — *Hist. naturelle des poissons*, 1828, 8 vol. in-4; l'ouvr. n'est pas encore terminé. — *Description géologique des environs de Paris* (avec M. Brongniart), 1832, in-4; elle a paru en 1808, dans le XIe vol. des *Annales du muséum d'histoire natur.*; 2 ans après, dans le tome XV des *Mémoires*

de l'Institut, et en 1812, séparém. — *Analyse des travaux de l'académie royale des sciences mathématiques et physiques de l'Institut :* partie physique, 1805-1826; chaque partie impr. à part, 1811-1826. — *Rapport historique sur les sciences natur. depuis* 1789, *et sur leur état actuel, présenté au gouvernem. le* 6 *février* 1808, 1810, in-4 et in-8, réimpr. en 1827.—*Éloges historiques des membres de l'acad. des sciences*, dep. 1800 à 1827, précédées de *Réflexions sur la marche actuelle des sciences et sur leurs rapports avec la société*, 1819-27, 3 vol. in-8. — *Discours de réception de M. Cuvier à l'Acad. franç.*, 1818. Cuvier a coopéré à un grand nombre de journaux et de recueils scientifiques; il a donné des notes sur Pline, dans la collect. de Lemaire et dans celle de Panckoucke.

CUYCK (Henri van), évêque, né en 1546, à Culembourg, professa 14 ans la philosophie à Louvain, fut ensuite créé docteur en théol., et chargé de diverses fonctions. Placé sur le siége de Ruremonde en 1596, il mourut en 1609, laissant la réputation d'un prélat pieux et instruit. On lui doit entre autres ouvr. : *Orationes panegyricæ VII*, Anvers, 1575, in-8.—*Speculum concubinariorum sacerdotum, monachorum, clericorum*, Cologne, 1599, in-4, et Louvain, 1601, in-8, etc.

CUYP ou KUYP (Albert), peintre flamand, né à Dordrecht en 1606, élève de Jacques-Gueritz Cuyp, son père, s'adonna au paysage, et acquit un talent très distingué dans ce genre. Le musée royal possède six tableaux de ce maître : un *Pâturage* sur le bord d'un fleuve, le *Départ* et le *Retour* de la promenade, une *Jeune fille* donnant à manger à une chèvre, un *Chasseur* tenant une perdrix, et une *Marine*.

CUZEY (Marie-Catherine-Abel de BEFFROY, baronne de), née en 1761, à Laon, sœur de Beffroy, connu sous le nom de *Cousin-Jacques*, l'aida dans la rédact. de ses *Lunes*, et trouva dans la culture des lettres un agréable délassem. Aussi modeste que spirituelle, jamais elle ne voulut signer aucune de ses productions. Elle mourut en 1818, à Bourguignon-sous-Montbavin, laissant inéd. deux romans : *Damarisse*, ou le *Bienfaiteur inconnu*, 1819, 4 vol. in-12, et *Melina*, ou la *Femme sacrifiée*, 1820, 3 vol. in-12. L'*Annuaire du départem. de l'Aisne* pour 1819 contient une *Notice* sur cette dame.

CYAXARE, roi des Mèdes et des Perses, monta sur le trône en 634 av. J.-C. Après avoir combattu les Scythes, qui avaient fait une irruption dans ses états, il porta la guerre à Alyatte, roi de Lydie, dont il conquit en partie le royaume, jusqu'au fleuve Halys. Il régna 40 ans, et mourut l'an 594 av. J.-C. — Xénophon parle d'un autre Cyaxare, fils d'Astyage et petit-fils de celui dont nous venons de parler, qui aurait régné depuis 559 jusqu'à 536 av. J.-C.; mais les autres historiens ne font point mention de ce prince.

CYBÈLE (myth.), fille du Ciel et de la Terre, femme de Saturne et mère des dieux, était principalement honorée comme déesse de la terre, dont ses attributs sont les symboles : on la représentait pleine d'embonpoint et de fraîcheur, la tête surmontée d'une tour, le corps drapé d'un vêtement vert parsemé de fleurs, ayant à la main un disque et un trousseau de clefs : elle est majestueusem. assise sur un char traîné par des lions, ou bien des animaux sauvages l'environnent. Les mystères de Cybèle étaient célébrés avec beauc. de pompe : ses prêtres les plus dévoués se faisaient eunuques, ou se déchiraient le corps en faisant mille contorsions obscènes. Son culte fut inconnu à Rome jusqu'au temps d'Annibal; c'est alors qu'on y amena de Phrygie une pierre qu'on disait être la mère des dieux, et qui fut placée dans le temple de la Victoire sur le mont Palatin, comme gage de la stabilité de l'empire. Les figures cubiques à six faces étaient consacrées à Cybèle, que les poètes nomment encore *Ops*, *Rhée*, *Vesta*, *Dindymène*, *Bérécynthe*, la *Bonne déesse*, et la *Mère des dieux*.

CYBO (Arano, Arrone ou Aaron), originaire de Grèce, né en 1377, à l'île de Rhodes, descendait de ce Lambert Cybo, qui reprit sur les Sarrasins les îles de Capraia et de Gorgone; il gouverna la république de Gênes, et conduisit un convoi important à René d'Anjou, qui le nomma vice-roi de Naples. Cette ville ayant été surprise en 1442 par Alphonse d'Aragon, Arano fit des prodiges de valeur et fut fait prisonnier par Alphonse, qui lui rendit la liberté sans rançon. Gênes ayant changé de parti, Cybo obtint d'abord une trêve, puis la paix en 1443, et fut mis à la tête des affaires du pape Calixte III, qui le créa patrice et préfet de Rome. Il mourut à Capoue en 1457, laissant un fils depuis pape sous le nom d'Innocent VIII. — Cybo (Innocent), cardinal, arrière-petit-fils du précédent, et fils de François, comte de Ferentillo, capitaine-général de l'Église, et de Madeleine de Médicis, fille de Laurent Ier le Magnifique, fut comblé des faveurs de Léon X. Il rendit à l'Église des services importants pendant la captivité de Clément VII, contribua par son courage, et surtout par sa constance, à rendre le souverain pontife à la liberté, apaisa l'insurrection du peuple après l'assassinat d'Alexandre de Médicis à Florence, et refusa la souveraineté qu'on lui offrait au préjudice de la famille de Médicis. Il mourut en 1550. — Cybo (Catherine), duchesse de Camerino, sœur du précédent, morte en 1557, avait étudié l'hébreu, le grec, le latin, la philos. et la théol., fut mariée par Léon X, son oncle, à Vareno, duc de Camerino, dont elle n'eut qu'une fille, qu'elle maria à Gui d'Ubaldo, duc d'Urbin. — Cybo-Maspina (Alberic Ier), né à Gênes en 1527, fils de Laurent Cybo, de la famille des précédents, s'attacha à la maison d'Autriche, pour laquelle il se dévoua à la bataille de St-Quentin, en 1557. Lieutenant-général du St-siége dans la guerre de Sienne, chambellan de Philippe II, roi d'Espagne, il fut créé en 1568, prince de l'empire et de Massa. Après avoir acquis, en 1569, le duché d'Aiello, dans l'Abruzze-Ultérieure, et, en 1609, la baronnie de Padula, diocèse de Bénévent, il mourut à Massa

en 1625, à 96 ans, laiss. deux fils, Alderan Cybo, marquis de Massa, mort en 1606, et Ferdinand Cybo, marquis d'Aiello, mort en 1595. — Cybo-Malaspina (Alberic II), fils du prince Charles et de Brigitte Spinola, et petit-fils du précédent, succéda aux états de son père en 1602. L'empereur Léopold érigea en sa faveur la principauté de Massa en duché de l'empire (1660), et le marquisat de Carrara en principauté. Alberic II laissa une nombreuse postérité. Il avait un frère nommé Alderan, né en 1613 cardinal, majordome du sacré palais, et ministre secrétaire-d'état sous Innocent XI, qui mourut en 1700, doyen des cardinaux. — Cybo-Malaspina (Marie-Thérèse), duchesse de Massa-Carrara et de Modène, née en 1725, fille d'Alderan Cybo-Malaspina, prince et 4e duc de Massa-Carrara, fut mariée en 1741 à Hercule-Renaud d'Este, prince héréditaire de Modène. Elle se sépara de son époux en 1770, se retira à Reggio, où elle mourut en 1790, après s'y être fait chérir par la douceur et la bonté de son caractère. Elle n'a laissé qu'une fille, Marie-Richarde-Béatrix, née en 1750, et mariée en 1771 à l'archiduc Ferdinand d'Autriche, gouverneur de la Lombardie autrichienne. —On connaît encore de cette famille, Cybo, dit *le Moine*, mort à Gênes en 1408, qui a laissé plus. MSs. ornés de miniatures de sa main.

CYCLOPES (myth.), forgerons de Vulcain, sous les ordres duquel ils fabriquaient nuit et jour les foudres de Jupiter dans les cavernes de l'Etna, étaient fils du Ciel et de la Terre, ou, selon d'autres, de Neptune et d'Amphitrite. Ces géants monstrueux n'avaient qu'un œil, de forme ronde, percé au milieu du front; ils furent tués à coups de flèches par Apollon, qui vengea sur eux la mort d'Esculape, son fils, foudroyé par Jupiter. Les principaux Cyclopes étaient Brontès, Stéropès, Pyracmon et Polyphème.

CYNÉGIRE, Athénien célèbre par son héroïsme, poursuivit après la bataille de Marathon les vaisseaux des Perses, et en saisit un de la main droite. Cette main ayant été coupée, il y porta la gauche qui le fut aussi, et il chercha alors à s'attacher au navire avec ses dents. Ce brave était frère du poète Eschyle.

CYNIQUES, secte de philosophes grecs, fondée par Antisthène, affectait de mépriser toutes les bienséances, d'où leur vint leur nom de Cyniques ou de Chiens. Ils vivaient dans la pauvreté, se couvraient de haillons, et ne portaient qu'une besace et un bâton. Les principaux cyniques sont: Antisthène, Cratès, Diogène, Ménippe, Démonax, Pérégrinus, etc. (*v.* ces noms).

CYNISCA, fille d'Archidanus, et parente du célèbre Agésilas, fut la première femme qui remporta le prix de la course des chars aux jeux olympiques. Pour consacrer le souvenir de sa victoire, elle fit placer à Olympie, dans le vestibule du temple de Jupiter, les statues en bronze de ses quatre chevaux. Les Lacédémoniens lui érigèrent un monum. héroïque.

CYPRIEN (St), l'un des plus illustres Pères de l'Église latine, né à Carthage au commencem. du 3e S., d'une famille sénatoriale, y professa quelq. temps la rhétorique avec une grande distinction. Converti vers l'an 246 à la foi chrétienne par un prêtre nommé Cécilius, il prit dès-lors ce nom à la tête de ses écrits. Deux ans après, il fut élu pour succéder à Donat sur le siége épisc. de Carthage. Pendant la persécution de Décius, il trouva prudent d'abandonner momentaném. son siége; mais, du lieu de sa retraite, il ne cessa de consoler et d'encourager les fidèles. Dès que la persécution fut apaisée, il se hâta de revenir à Carthage, où il assembla, l'an 251, un concile dans lequel furent prises les mesures propres à étouffer promptem. les hérésies qu'avaient répandues en son absence Félicissime et Privat. St Cyprien eut quelques contestations avec les papes Corneille et Étienne, touchant la validité du baptême conféré par les hérétiques. Sous l'empereur Valérien, il fut exilé, puis rappelé à Carthage, où il souffrit le martyre en 258. Ses œuvres ont été recueillies et imprimées pour la première fois à Rome et à Venise en 1471, in-fol. L'édition la plus estimée est celle qu'avait entreprise Baluze, et qui fut terminée par dom Maran (impr. du Louvre), 1726, in-fol. Elles ont été trad. en franç. par J. Tigeon, Paris, 1574, in-fol., et par Lombert, 1672, in-4. Cette trad., précédée de la *Vie* de St Cyprien, est estimée. L'abbé de La Hogue a publ.: *Sanct. Cyprianus ad martyres et confessores ad usum confessorum Ecclesiæ gallicanæ*, Londres, 1794, in-12 de 120 pag., dont il donna une trad. sous le titre de *St Cyprien consolant les fidèles persécutés de l'Église de France*, in-12, réimpr. en 1797 avec des augmentations. Il avait déjà publ. séparém. la traduct. du *Traité de St Cyprien, de ceux qui sont tombés pendant la persécution*, Paris, 1794, in-8 de 40 pag. La *Vie* de St Cyprien a été écrite par D. Gervaise, Paris, 1717, in-4. — Cyprien (St), évêque de Toulon en 516, contemporain de St Césaire, dont il a écrit la *Vie*, assista au concile d'Agde en 506, et fit tous ses efforts pour assurer aux Français la possession de la Provence, en expulsant les Ostrogoths.

CYRANO DE BERGERAC. — V. Bergerac.

CYRÉNAIQUES, secte de philosophes grecs, fondée par Aristippe de Cyrène. Ils enseignaient que l'homme ne doit vivre que pour son plaisir, et n'avoir d'autre règle que son intérêt. Leur secte se fondit dans la suite avec celle des épicuriens.

CYRESTÈNES, de Sycione, attela, le premier, deux chevaux de front à un char qui en prit le nom de *biga*. Cette sorte de char parut pour la prem. fois aux jeux olympiques, et dans ceux du cirque à Rome.

CYRIADES, un des trente tyrans qui prirent la pourpre sous Valérien et Gallien, fut aidé dans son entreprise par Sapor ou Chapour, roi de Perse, et s'empara d'Antioche en 257; mais ses soldats se révoltèrent contre lui et le massacrèrent.

CYRIAQUE, patriarche de Constantinople en 596, envoya sa profession de foi à St Grégoire-le-Grand. Celui-ci l'engagea à ne point prendre le titre

d'évêque œcuménique ou universel, qui n'appartenait qu'à l'évêque de Rome; mais il lui résista, et ne renonça à ce titre que quand l'empereur Phocas, auquel il s'était opposé, l'en eut privé par un édit. Il en mourut de chagrin, dit-on, en 606.

CYRIAQUE-PIZZICOLLI, antiquaire, plus connu sous le nom de *Cyriaque d'Ancône*, né dans cette ville en 1391, voyagea en Sicile, en Dalmatie, à Constantinople et en Égypte, d'où il rapporta une ample collection de monnaies, de médailles, de pierres précieuses et d'inscriptions. Il mourut à Crémone en 1450. On a de lui : *Kyriaci Anconitati itinerarium*, etc., publié à Florence, 1742, in-8, par Laurent Mehus. — *Inscriptiones et epigrammata, reperta per Illyricum*, Rome, 1747, in-fol. — *Fragmenta cum notis Pomp. Compagnonii*, Pesaro, 1763, in-fol.

CYRILLE (St), Père de l'Église grecque, né à Jérusalem en 315, fut élu patriarche de cette ville en 350. Exilé par les intrigues d'Acacius et des ariens, il fut rappelé sur son siége au commencement du règne de Julien; chassé de nouveau sous Valens, il ne revint à Jérusalem qu'après la mort de ce prince, en 378, et termina paisiblement ses jours en 386. Il reste de lui 23 *Catéchèses* ou *Instructions*, que l'on regarde comme le plus ancien et le meilleur abrégé de la doctrine chrétienne. Ses *OEuvres* ont été publ. (en grec et en latin) par D. Aug. Toutée, à Paris, 1720, in-fol.; cette édit. est la plus estim. Il en existe une bonne trad. franç., avec des notes et des dissertat. par Grandcolas, Paris, 1715, in-4. — CYRILLE (St), patriarche d'Alexandrie en 412, déploya dans ses fonctions un caractère inflexible et un esprit remuant, chassa d'Alexandrie les novatiens et les juifs, les dépouilla de leurs biens et de leur synagogue, et excita dans cette ville des troubles violents au milieu desquels périt la célèbre Hypatia. Il combattit long-temps St Jean Chrysostôme, écrivit contre Nestorius, qu'il fit condamner en 430, contre Théodore de Mapsuette, Diodore de Tarse, et Julien-l'Apostat. Il mourut en 444, laissant un gr. nombre d'ouvr. qui consistent en *Homélies*, *Commentaires* sur l'Écriture, et *Traités* contre les novatiens. Son style est diffus, et manque d'élégance et de clarté. La meill. édit. de ses *OEuvres* est celle de J. Aubert, Paris, 1638, 7 vol. in-fol. — CYRILLE (St), apôtre des Slaves au 9e S., appelé d'abord Constantin, et surn. *le Philosophe*, naquit à Thessalonique d'une famille sénatoriale. Envoyé vers les Chazares ou Jazares, tribu populeuse des Turks, il convertit le khan, et baptisa ensuite toute la nation. L'an 860 il alla avec son frère prêcher la foi chez les Bulgares, dans la Moravie et dans la Bohême, il établit à Bude une académie, et inventa l'alphabet slavon, qui, de son nom, fut appelé *curulique*. De retour à Rome, il y mourut en 882. Sa fête se célèbre le 14 février chez les Grecs et les Russes. On lui attribue plus. ouvr. sur la langue slavone, et des *Apologi morales*, publ. plusieurs fois en Allemagne, de 1475 à 1480, in-fol. Ces anciennes éditions sont si rares, qu'elles n'étaient point connues du P. Balth. Corder, qui crut donner la 1re édit. des *Apologues* de St Cyrille, Vienne, 1630, in-8. Il en existe une trad. en vers allemands par Daniel Kolkman, Augsbourg, 1571, in-4, fig. Adry a donne dans le *Magasin encyclopédique*, 1806, t. II, 17, une *Dissert.* sur St Cyrille, avec la trad. franç. de quelq.-unes de ses fables.

CYRILLE-LUCAR, patriarche, né dans l'île de Candie en 1572, étudia à Venise et à Padoue, voyagea ensuite en Allemagne, et s'y lia avec des protestants dont il embrassa les erreurs. Il voulut introduire ses opinions dans la Grèce, mais ne put y réussir, et fut forcé de les désavouer dans une confession de foi. Il fut alors élevé au patriarcat d'Alexandrie, puis à celui de Constantinople en 1621; mais il fut peu après déposé et relégué dans l'île de Rhodes, parce qu'il continuait d'avoir des liaisons avec les protest. Il fut ensuite rappelé, exilé de nouv., puis rappelé encore une fois, et mourut en 1638, étranglé par l'ordre du grand-seigneur. J. Aimon a publ. quelq. *Lettres* de lui, Amsterdam, 1718. — CYRILLE-CONTARI, patriarche de Constantinople, né à Bérée, aujourd'hui Véria, dans la Macédoine, usurpa l'archiépiscopat de Thessalonique en 1635, ne jouit de son usupation que pendant une année, parvint à la renouveler quelq. temps encore, mais enfin, ayant été accusé de plusieurs crimes, fut relégué à Tunis, et périt étranglé.

CYRILLO. — V. CIRILLO.

CYRUS, roi de Perse, né vers l'an 559 av. l'ère chrét., était fils de Cambyse et de Mandane. L'hist. de ce célèbre conquérant, que de l'aveu même d'Hérodote l'on racontait de trois manières différ., n'offre guère qu'un tissu d'incertitudes. La version qu'a suivie Xénophon dans son roman politique (*la Cyropédie*) doit être regardée comme la plus conforme à la vérité dans les principaux événem. A la mort de Cyaxare, son oncle, qui n'avait point de fils, Cyrus devint roi de la Médie et de la Perse proprement dite. Il ne tarda pas à augmenter ses états par des conquêtes : après avoir renversé le trône de Crésus, il marcha contre Labynétus, roi d'Assyrie; et la prise de Babylone décida le sort de ce vaste empire. Ce fut en l'an 536 qu'il permit aux Juifs, ses captifs, de retourner dans leur patrie, et de rétablir le temple de Jérusalem. Enfin, après un règne glorieux de 30 années, Cyrus mourut l'an 530 av. J.-C., laissant deux fils, Cambyse, qui lui succéda, et Smerdis. Sa mémoire est vénérée chez les Perses, qui le regardent comme le plus grand de leurs souverains.

CYRUS-LE-JEUNE, 2e fils de Darius Nothus et de Parysatis, était satrape de la Lydie et de l'Asie-Mineure pendant la guerre du Péloponèse, et contribua par ses secours au succès des Lacédémoniens sur leurs adversaires. Il aspira bientôt à détrôner son frère Artaxerxès qui ne lui accorda la vie qu'aux pressantes instances de sa mère. Cependant Cyrus n'abandonna point son projet; et, après avoir levé des troupes sous différents prétextes, il livra bataille à Artaxerxès près de Cu-

naxa, dans la Babylonie, et périt dans la mêlée après des prodiges de valeur, l'an 401 avant J.-C. C'est après cet échec que fut effectuée, sous la conduite de Xénophon, la célèbre retraite des 10,000 Grecs qui avaient combattu pour Cyrus. La *Vie* de ce prince a été écrite par l'abbé Pagi, Amsterdam, 1736, in-12.

CYRUS (Flavius), de Panopolis en Égypte, préfet de Constantinople et du prétoire d'Orient sous Théodose II, s'était élevé successiv. à ces hautes fonctions par la faveur de l'impératrice Eudoxie, dont il avait gagné l'entière confiance par la noblesse de son caractère et l'élégance de son esprit. Dépouillé de ses charges par l'emper., jaloux des éloges qui lui avaient été prodigués en sa présence par la multitude, Cyrus se fit prêtre, et fut en peu de temps élevé au siége épiscopal de Cothyée, en Phrygie, ou, suiv. d'autres, de Smyrne. Il termina ses jours dans la retraite, où il vivait encore en l'an 460, sous le règne de Léon. Les historiens vantent les poésies de Cyrus, dont il ne nous reste que 7 *Epigrammes* d'un style pur et élégant, dans le t. II, p. 454 des *Analecta* de Brunck.

CYRUS, patriarche d'Alexandrie dans le 7ᵉ S., avait écrit en faveur des monothélites divers ouvr. qui furent condamnés en 680 par le 6ᵉ concile.

CYSAT (Rennward), histor. suisse, né en 1545 à Lucerne, rendit à sa patrie des services import., et fut nommé chancelier vers 1570. Il remplit cette charge pend. 45 ans avec beauc. de zèle, et mourut en 1614. On a de lui une *Chronique* du canton de Lucerne; une *Hist.* du pays d'Entlibuch, etc.— Son fils Cysat (Jean-Bapt.), jésuite, né à Lucerne en 1588, mort en 1657, a laissé : *Mathematica astronomica, de loco, motus magnitudine et causis cometæ annorum* 1618 *et* 1619, Ingolstadt, 1619, in-4. — Cysat (Jean-Léopold), de la famille des précéd., né à Lucerne au commencem. du 17ᵉ S., mort en 1683, a laissé une *Description* du lac de Lucerne et de ses environs (en allem.), Lucerne, 1661, in-4, fig.; et quelq. ouvrages MSs. sur l'hist. de la Suisse.

CZARNIECKI (Étienne), général polonais, né en 1599, fit ses prem. armes contre les Cosaques et les Russes, s'éleva bientôt aux premiers grades de l'armée, et défendit pendant deux mois, en 1655, la ville de Cracovie, assiégée par Gustave-Adolphe, roi de Suède. Il remporta un grand nombre de victoires, et ses manœuvres promptes et savantes rétablirent les affaires de la Pologne. Le roi J. Casimir le récompensa de ses services en lui donnant à perpétuité le comté de Tykoczin, avec Bialistock et ses dépendances. Ce héros, que les historiens polonais ont surnommé *le Duguesclin* de leur nation, mourut à 65 ans, au milieu d'une campagne glorieuse qu'il faisait contre les Cosaques en 1664.

CZARTORISKY (Adam-Casimir, prince), sénat. palatin, issu de l'ancienne famille des Jagellon, né en 1731 dans la Lithuanie, eut une grande part aux tentatives que fit, à div. époques, la noblesse polonaise pour recouvrer l'indépendance nation., et remplit à cet effet plus. missions qui ne furent pas couronnées d'un plein succès. Lorsqu'après le congrès de Vienne (juin 1815), l'emper. Alexandre, reconnu comme souverain de la Pologne, eut donné à ce royaume une organisation distincte de celle de la Russie, Czartorisky fut élu membre de la commission chargée de soumettre les bases d'une nouv. constitution à l'acceptat. de l'autocrate des Russies, qui lui donna sa sanction le 25 mars 1815. Il mourut dans la Gallicie en 1823, à 92 ans. Dans ses loisirs, il avait cultivé les lettres avec succès; et les Polonais, qui le comptent au nombre de leurs citoyens les plus recommandables par son dévouement patriotiq., le regardent aussi comme un de leurs meill. écriv.

CZERNI-GEORGE (George-Pétrovitsch, généralement connu sous le nom de), c.-à-d. *George-le-Noir*, à cause de la couleur basanée de son teint, naquit dans les environs de Belgrade, d'une famille obscure, ne reçut aucune éducation, et dédaigna même, dans le cours de sa prospérité, d'apprendre à lire; mais il était doué d'un caractère mâle et d'un gr. courage, qui dégénéra même parfois en férocité. Il montra dès son adolescence une profonde aversion pour les Turks. Après en avoir tué un dans une querelle particul., il se réfugia en Transylvanie, prit du service dans les troupes autrichiennes, et devint promptement sous-offic.; mais il eut une querelle avec son capitaine, le tua et prit encore la fuite. Parvenu bientôt après au commandem. d'une de ces bandes qui harcèlent les Turks sur leurs frontières, il les battit, augmenta son armée, et osa prendre l'offensive dans le dessein hardi de soustraire son pays à l'asservissem. sous lequel il gémissait. Il y fit succéder à des attaques partielles, dont le brigandage avait été presque toujours l'objet, une guerre nationale, à laquelle il conserva toutefois le même caractère de cruauté. Se voyant près d'être trahi par son père, il eut l'affreux courage de lui brûler la cervelle. Dès-lors il ne mit que plus d'acharnem. dans sa lutte avec les Turks. Après les avoir défaits en plusieurs rencontres, il s'empare de Belgrade en 1800, et se fait proclamer généralissime des Serviens. Reconnu par la Porte en 1806 prince de Servie, il imposa à ses compatriotes une constitution qui consacrait le despotisme milit. A partir de cette époque, son pouvoir et sa fortune déclinèrent sensiblement. Après quelq. succès, il fut écrasé près de Widdin, en 1807, par des forces supérieures, et contraint de signer un armistice qui lui enlevait la plus gr. partie de ses possessions. Ce fut dans ces circonstances qu'il fit pendre son frère, par la seule raison qu'il lui avait manqué de respect. Il reprit les armes en 1809, à l'instigation du gouvernem. russe, combattit jusqu'en 1813, et, ne recevant pas les secours qui lui avaient été promis, fut obligé d'abandonner la Servie. L'année suiv., il reparut sur les bords de la Dwina, d'où il chassa l'armée othomane : ce fut son dernier exploit. Il fut appelé en Russie par Alexandre, qui le créa prince et général; mais en

1817, ayant franchi les frontières turques sous un déguisement, il fut arrêté et conduit au pacha de Belgrade, qui le fit décapiter.

CZVITTINGER (DAVID), savant précoce, né à Schemnitz vers la fin du 17e S., est connu comme aut. d'une *Histoire littéraire de la Hongrie*, en latin, 1711, in-4. Cet ouvr. n'était qu'un essai que l'auteur aurait pu compléter et améliorer, s'il n'eût été enlevé par une mort prématurée; mais son livre est devenu tout-à-fait inutile dep. la publication par Paul Wallaski du *Conspectus reipublicæ litterariæ in Hungariâ*, Bude, 1808.

D

DABADIE (JEAN-MELCHIOR), maréchal-de-camp, né en 1748 à Castelnau-de-Magnoac (Hautes-Pyrénées), officier du génie, servit avec distinct. dans la guerre d'Amérique, fut en 1789 député aux états-génér., et, nommé membre du comité militaire, fit en son nom plus. rapports importants; il rejoignit l'armée du Nord en 1792, et ne cessa d'être employé activement jusqu'en 1815, qu'il fut mis à la retraite avec le grade de maréchal-de-camp. Il mourut en 1820.

DABENTONE (JEANNE), prophétesse des Turlupins, hérétiques qui parcoururent la France dans le 14e S., fut brûlée publiquement à Paris sous le règne de Charles V. La secte à laquelle elle appartenait, imitant l'impudence des anciens cyniques, ne portait que des haillons, et se livrait à toutes sortes d'excès.

DACE ou DACIA (PIERRE de), recteur de l'univ. de Paris en 1326, et plus tard chanoine de l'église de Ribe, dans le Jutland, dont il était originaire, a écrit un *Traité du Calendrier* et un *Comput ecclésiastique*, conservé à la biblioth. de Copenhague; le dernier a été impr. dans le t. VI des *Scriptores rerum danicarum*.

DACH (SIMON), poète allemand, né à Memel en 1605, mort en 1659, fut professeur de poésie à l'univers. de Kœnisberg, et composa des chants d'église qui sont encore en usage aujourd'hui. Après sa mort on publia un recueil de plusieurs de ses *Odes* sous ce titre: *la Rose, l'Aigle, le Lion*, et *le Sceptre de l'électorat de Brandebourg*, Kœnisgberg, 1661, in-4. — DACH (Jean), peintre, né à Cologne en 1566, élève de B. Spanger, voyagea en Italie pour étudier la manière des gr. maîtres. A son retour en Allemagne, il fut employé par l'empereur Rodolphe II, qui le renvoya en Italie pour dessiner les plus beaux restes de l'antiquité. Dach mourut à Vienne vers 1650, après avoir exécuté pour la cour impériale un grand nombre de tabl. estimés, dont plusieurs se voient aujourd'hui en Angleterre.

DACIER (ANDRÉ), l'un des plus célèbres philologues franç., né à Castres en 1651, suivit à Saumur les leçons de Tanneguy-Lefèvre, et ne quitta cette ville qu'après la mort de cet excell. maître. Venu à Paris, il fut chargé de préparer l'édit. de *Pomponius-Festus* pour la collection *ad usum*, et, peu de temps après, épousa Mlle Lefèvre, la compagne de ses études. Ses travaux l'ayant fait connaître avantageusement, il fut nommé garde des livres du cabinet du roi, puis en 1695 admis à l'acad. des inscript. et à l'Acad. franç., dont plus tard il fut élu secrét.-perpétuel. Ce labor. savant mourut en 1722, de regret d'avoir perdu sa femme. Les travaux auxq. il se livra pend. tout le cours de sa vie sont immenses; leur utilité, vivement sentie de son temps, est injustem. dépréciée aujourd'hui. C'est en faisant beauc. et en faisant bien qu'il a facilité le chemin à ceux qui sont venus après et qui ont fait mieux que lui. On doit à Dacier des trad., avec des remarq., des *OEuvres d'Horace*, Paris, 1681, 1689, 10 vol. in-12; des *Réflexions morales* de Marc-Aurèle, 1690, 2 vol. in-12; de la *Poétique* d'Aristote, Paris, 1692, in-4 et in-12; de l'*OEdipe* et de l'*Électre* de Sophocle, 1692, in-12; des *OEuvres d'Hippocrate*, 1697, 2 vol. in-12; de *Platon*, 1699, 2 vol. in-12; des *Vers dorés* de Pythagore, avec les *Comment.* d'Hiéroclès, 1706, 2 vol. in-12; du *Manuel* d'Épictète, 1715, 2 vol. in-12; des *Vies de Plutarque*, 1721, in-4 et in-8.

DACIER (ANNE LEFÈVRE), femme du précéd., naquit à Saumur en 1651, et mourut à Paris en 1720. Peu de femmes savantes ont su comme elle allier aux travaux littéraires la pratique des vertus domestiques: son zèle infatigable pour l'éducation de ses enfants, la bonté, la douceur de son caractère, la modestie dont elle ne s'écarta jamais que pour défendre la mémoire de son père, qu'elle aimait tendrement, ne sont pas pour Mme Dacier des titres moins précieux que ses efforts pour rehausser la gloire des beaux génies de l'antiquité. Outre les ouvrages polémiques nés de la fameuse dispute des anciens et des modernes que Mme Dacier soutint contre La Motte, elle a publié pour la collection *ad usum*: *Florus, Dictys de Crète, Aurélius-Victor* et *Eutrope*; une édition de *Callimaque*, avec une version lat., 1674, in-4; les *Poésies d'Anacréon et de Sapho*, trad. en franç., 1681, in-12; 3 *comédies* de Plaute, 1683, 3 vol. in-12; les *comédies* de Térence, 1688, 3 vol. in-12; le *Plutus* et *les Nuées* d'Aristophane, 1684, in-12; enfin *l'Iliade* et *l'Odyssée* d'Homère, réimprimées, 1756, 8 vol.

DACIER (JEAN-JOSEPH), savant littérat., né en 1742 à Valognes, acheva ses études à Paris, et, destiné par ses parents à l'état ecclésiast., prit le petit collet; mais il le quitta bientôt pour se livrer aux recherches historiques, sous la direction des frères Sainte-Palaye, auxq. l'hist. de France a de si grandes obligations. Dacier, présenté à Fonce-

agne, l'intéressa vivem. par ses dispositions re-arquables, et devint bientôt son disciple chéri. ommé sur sa recommandat., en 1772, à l'acad. es inscript., il en fut élu secrétaire perpétuel 1782, à la retraite de Dupuy, et se dévoua dès-rs tout entier à des fonctions dont il sentait l'im-ortance; il fit augmenter le nombre des académ. ensionnaires et doubler la valeur des jetons de résence; il concourut à la formation d'un comité argé du dépouillem. des MSs. de la bibliothèque oyale, auquel on doit la publicat. de 12 vol. in-4 e *Notices et extraits*, et prit part à ses travaux ans rien relâcher de ses autres devoirs; il prépa-ait une édit. de *Froissart*, vivem. attendue des avants, lorsque la révolut. le força d'en ajourner impression. Membre de la municipalité de Paris n 1790, il fut destitué brutalem. après le 10 août, t forcé de se cacher pend. tout le temps que dura a terreur. A la création de l'Institut, en 1795, il ut nommé membre de la classe des sciences mo-ales; puis quelq. temps après il remplaça Legrand 'Aussi dans l'emploi de conservat. des MSs. de la ibliothèque nationale. Désigné membre du tribu-at, il en fit partie jusqu'à sa suppression. Lors des odifications faites à l'organisat. de l'Institut, il ontribua beaucoup à faire rétablir la classe des nscriptions, et reprit aussitôt ses fonctions de se-rétaire perpétuel. Il fut admis en 1822 à l'Acad. rançaise en remplacem. du duc de Richelieu, et ourut à Paris en 1833, à 91 ans. On a de lui deux xcell. trad. des *Histoires* d'Élien, 1772, in-8, et e la *Cyropédie* de Xénophon, 1777, 2 vol. in-12; lus. *Mémoires* import. dans le *Recueil* de l'acad. es inscript., et l'*Hist.* de cette sav. compagnie, vec les *Éloges* des membres qu'elle a perdus dep. anville, en 1783, jusqu'à Barbié du Bocage, en 826; enfin le *Rapport sur les progrès des sciences istoriques et de la littérature depuis* 1789, Paris, 808, in-4 et in-8. Son travail sur *Froissart* a servi e base à l'édit. de ces chroniq., publ. par M. Bu-hon. M. Tissot, son successeur à l'Acad. franç., a prononcé son *Éloge*.

DACIUS, év. de Milan, mort en 555, avait écrit ne *Chron.* des événem. de son temps dont il ne este qu'un fragment conservé dans la bibliothèq. Ambroisienne, où l'aut. parle de l'hymne *Te Deum audamus*.

DAEHNERT (Jean-Charles), histor. et philol., né à Stralsund en 1719, professa la philos. et le droit à l'univ. de Greisswald, publia un très grand nombre d'ouvr. sur l'hist., la jurispr. et la philol., fut l'édit. de la *Bibliotheca runica* de Jean Erick-son, Upsal, 1766, petit in-4, et mourut en 1785.

DAGOBERT Ier, fils de Clotaire II, né vers 600, fut d'abord roi d'Austrasie, et le devint de la France entière, non sans être soupçonné d'avoir, pour y parvenir, fait assassiner son frère Charibert et son neveu. Dagobert était dévot à la manière de son temps, c.-à-d. qu'il fondait et dotait des monastères, ce qui ne l'empêcha point d'avoir successivem. 5 femmes et un gr. nombre de con-cubines, et de faire égorger en une nuit 10,000 fa-milles bulgares qui lui avaient demandé un asile. Il fit la guerre avec succès contre les Esclavons, les Gascons et les Bretons, et mourut à Épinal en 638, au moment où, les passions qui avaient sub-jugué sa jeunesse commençant à se calmer, il promettait à ses sujets une administrat. plus régu-lière et plus paternelle. — Dagobert II, surnommé *le Jeune*, succéda à son père Sigebert II, roi d'Austrasie, en 656. Abusant de la jeunesse de ce prince, Grimoald, maire du palais, l'envoya en Angleterre, et le fit passer pour mort. Cependant Dagobert reparut en 674, et recouvra une partie de l'héritage de ses pères. Il régnait avec sagesse sur les provinces qui avoisinent le Rhin, lorsqu'un reste de la faction de Grimoald le fit périr en 679. —Dagobert III, appelé Dagobert II dans les listes où l'on n'a fait entrer que les princes du sang de Clovis qui ont régné à Paris, succéda en 711 à son père Childebert III. Pépin-le-Gros gouverna sous le nom de ce prince, comme il avait fait sous celui de ses trois prédécess. La mort de ce maire du palais est l'événement le plus important du règne de Dagobert, qui mourut lui-même peu de temps après, en 715, laissant un fils, Thierri de Chelles, qui ne lui succéda pas immédiatement.

DAGOBERT (Louis-Auguste), général, né vers 1740 à St-Lô, d'une famille noble, obtint jeune un brevet de sous-lieuten. au régim. de Tournaisis, et fit avec ce corps les prem. campagnes de la guerre de sept ans. Parvenu au grade de maré-chal-de-camp, il fit en 1792, sous Biron, la guerre d'Italie. L'année suiv., il fut employé à l'armée des Pyrénées-Orientales. Quelques succès sur les Espagnols décidèrent les commiss. de la conven-tion à lui confier le commandem. en chef de cette armée. Des revers le firent destituer, et s'étant rendu à Paris pour y justifier sa conduite, il fut mis en prison. Il parvint enfin à démontrer que les revers qu'on lui imputait ne pouvaient être attri-bués à ses moyens; il fut réintégré dans son poste, s'empara de la Seu-d'Urgel, et mourut de ses blessures le 8 avril 1794, à Puycerda. On a de lui: *Nouv. méthode d'ordonner l'infanterie, com-binée d'après les ordonnances grecq. et rom.*, etc., Paris, 1793, in-8. Cet ouvr., où l'auteur reproduit plus. des idées systématiques du chev. Folard, est peu estimé.

DAGONEAU (Jean), regardé généralem. comme l'auteur de la fameuse satire intit.: *Légende de dom Claude de Guise*, était protestant, et comme tel fut emprisonné après la St-Barthélemi. De retour chez lui, il mourut en 1580, par suite des chagrins que lui causèrent la perte de sa fortune et les dé-sordres de sa famille. Sa *Légende*, impr. plus. fois isolément, est insérée dans le *Supplém. aux mém. de Condé*, par l'abbé Lenglet, Londres (Paris), 1743, in-4.

DAGOTY. — V. Gautier.

DAGUES DE CLAIREFONTAINE (Simon-Ant.-Charles), né au Mans en 1726, mort en 1797, membre de l'acad. d'Angers et de la société d'agri-culture de Tours, a laissé les ouvr. suiv.: *Éloge*

histor. d'Ab. Duquesne, 1766, in-8. — *Anecdotes hist., mor. et littér. du règne de Louis XV*, 1767, in-12. — *Prem. cri d'un cœur français sur la mort de la reine* (Marie-Leckzinska), 1768, in-8. — *Bienfaisance franç., ou mém. pour servir à l'hist. de ce siècle*, 1778, 2 vol. in-8, ouvr. peu remarquable. On lui doit encore une nouv. édit. de la *Vie de Nicole*, par l'abbé Goujet, avec un essai sur la vie de ce dern., Liége (Paris), 1767, in-12.

DAGUIN (Jean-Joseph), président à mortier au parlem. de Toulouse, sa patrie, fut 20 années, avec Ruffin, son collègue et son ami, le rédact. de toutes les délibérations de sa compagnie. Frappé d'exil à l'époque de la destruct. momentanée des parlem., il fut rétabli dans sa charge en 1775, et continua de partager son temps entre ses devoirs et la culture des lettres. L'acad. des Jeux-Floraux lui avait précédemm. décerné le titre d'un de ses mainteneurs. Arriva la révolution : proscrit, il fut transféré dans les prisons de Paris, et mourut avec courage sur l'échafaud en 1794.

DAHLBERG (Eric, comte de), feld-maréchal suédois, né en 1625, dut son élévat. à ses talents et à son zèle pour le service de l'état. Il fut sénateur, direct.-génér. des forteresses de la Suède, gouvern.-gén. de Livonie, et chancelier de l'univ. de Dorpat, et mourut en 1703. Il s'était distingué sous le règne de Charles-Gustave dans les campagnes de Pologne et de Danemarck. On lui doit le plan et la plupart des dessins de la *Suecia antiqua et hodierna*, publ. vers 1700 à Stockholm, 3 vol. in-fol., et les dessins des 112 pl., cartes et plans de l'*Hist. de Charles-Gustave*, par Puffendorf.

DALSTIERNA (Gunno-Eurélius de), poète suédois, né en 1618, mort en 1709, est auteur d'un poème sur *la mort de Charles XI*, d'un écrit intit. : *Latium in Livoniâ*, etc.

DAHURON (René), jardinier, élève de La Quintinie, placé d'abord chez différents princes d'Allemagne, fut ensuite jardinier du roi de Prusse, et mourut à Berlin vers 1730. On lui doit : *Nouv. tr. de la taille des arbres*, Paris, 1696, in-12. Cet ouvr., excell. dans son genre, a été réimpr. plus. fois, et trad. en ital. et en allem.

DAIGNAN (Guill.), médec., né à Lille en 1732, prit ses degrés à Montpellier, entra jeune dans le service de santé militaire, puis ayant acheté une charge de médecin ordin. du roi, s'établit à Paris. Pendant la révolution, il fut nommé membre du conseil-gén. de santé, prit sa retraite avec le titre de prem. médec. des armées, et mourut en 1812. On a de lui un gr. nombre d'ouvr., dont les plus importants sont : *Tableau des variétés de la vie humaine*, Paris, 1786, 2 vol. in-8. — *Centuries médicales du* 19e S., Paris, 1807-08, 2 vol. in-8. On lui doit aussi une bonne trad. du *Traité des maladies*, de Baglivi, 1757, in-12, accompagnée de notes utiles.

DAILLÉ (Jean), *Dallœus*, ministre protestant, né en 1594 à Châtellerault, fit, avec les petits-fils de Duplessys-Mornay, dont il était précepteur, plus. voyages dans différentes parties de l'Europe, puis, de retour en France, fut en 1625 nomm[é] pasteur à Saumur, d'où il passa l'année suiv. [à] Charenton, et mourut à Paris en 1670. On a de l[ui] plus. ouvr. de controverse assez estimés, ent[re] autres : *Traité de l'emploi des SS. Pères*, Pari[s] 1632, in-8. — *Apologie des églises réformées*, 163[3] in-8. — *Sermons*, de 1644 à 1670, 20 vol. — Plu[s.] *Traités* contre les sacrements, etc. Sa *Vie*, p[ar] Adrien, son fils, mort à Zurich en 1690, est suiv[ie] du *Catalogue* de ses ouvr.

DAILLON (Benjamin de), de la famille des comt[es] de Lude, se réfugia en Angleterre après la rév[o]cation de l'édit de Nantes, et y mourut ministre d[e] l'Église française de Catterlough. On a de lui plu[s.] *sermons*, dont le plus remarquable est : *Exame[n] de l'oppression des réformés en France*, etc., Am[]sterdam, 1687, 1691, in-12. — Son frère, Jacques, également ministre, s'était établi long-temps ava[nt] lui en Angleterre, et mourut à Londres en 1726. Il [a] laissé quelq. écrits (en anglais), dont le plus im[]portant est intit. : *Démonologie, ou Tr. des esprit[s], dans lequel on explique plus. passages des Écrit[ures]* avec un *appendice*, Londres, 1723, in-8.

DAILLON. — V. Crotte.

DAILLY (Marc-Franç.), prem. commis des f[i]nances, né près de Versailles en 1724, quitta l[e] barreau pour entrer dans l'administrat., fut honor[é] de la confiance des ministres Turgot, Malesherbes, d'Ormesson et Necker, concourut à la rédact. d[e] plus. *Mémoires sur l'administrat. financière*, e[ut] une gr. part aux ordonnances de 1764, 1765 [et] 1766, concernant l'agriculture, et reçut en récom[]pense de ses utiles services le brevet de conseille[r] d'état. Député à l'assemblée constituante, il [y] montra la plus grande sagesse dans ses vues pou[r] l'amélioration des finances, fut après la sessio[n] nommé membre du départ. de la Seine, et rest[a] dans l'oubli jusqu'au 18 brumaire. A la créatio[n] du sénat, il y fut appelé l'un des prem., et mou[]rut à Paris en 1800.

DAIMBERT (nommé par quelq. histor. *Dago[]bert*), évêque, puis archev. de Pise, ensuite prem[.] patriarche latin de Jérusalem dans le 11e S., ava[it] assisté au concile de Clermont, où le pape Urbai[n] prêcha la prem. croisade. Après la mort de Gode[]froy, premier roi de Jérusalem, Daimbert voul[ut] lui succéder au nom du St-siége, et disputa le trôn[e] à Baudouin Ier ; mais il échoua dans son ambition et fut obligé de couronner lui-même le nouvea[u] monarque. Quelq. années après, ayant été expuls[é] de son Église par suite de démêlés avec Baudouin il se réfugia à Rome, où il obtint de Pascal II un[e] sentence favorable. Il retournait à Jérusalem lor[s]qu'il mourut dans un port de Sicile, en 1107.

DAIRE (Louis-François), connu surtout par s[es] utiles trav. sur l'hist. littér., né en 1713 à Amiens entra dans l'ordre des célestins à 19 ans, rempl[it] successivem. divers emplois honorables, fut enfi[n] nommé bibliothéc. de son ordre à Paris, quitt[a] cette ville en 1790, et mourut à Chartres en 179[] On lui doit : *Relat. d'un voyage de Paris à Rouen* Rouen, 1740, in-12. — *Hist. civile et ecclésiast.* [d]

a ville d'Amiens, 1757, 2 vol. in-4. — *Hist. civile, ecclésiast. et littér. de la ville de Montdidier*, 765, in-12.—*Tableau histor. des sciences, belles-lettres et arts dans la province de Picardie*, etc., 769, in-12. — *Dict. des épithètes franç.*, Lyon, 758, petit in-8; nouv. édit., augmentée et précédée d'un *Traité sur l'emploi des épithètes*, par Levée, Paris, 1817, in-8. — *Vie de Gresset*, 1779, in-12. — *Hist. littér. de la ville d'Amiens*, 1782, in-4. — *Hist. civile, ecclés. et littéraire de la ville et du doyenné de Doullens*, 1784, in-12. — *Vie de Joseph Vallart*, insérée dans le *Magasin encyclopédique*, juillet 1812.

DAIX (Franç.), poète français, né à Marseille vers 1580, publia, sous le titre de *Prémices*, Lyon, 1605, in-12, des poésies franç. très médiocres et les *élégies* latines beaucoup meilleures.—Un autre Daix (François), de la même famille, a publ. les *Statuts et anc. coutumes de Marseille*, 1656, in-4.

DAKE ou DACKE (Nicolas), paysan suédois né dans le Smolande, se mit à la tête des habit. de cette province soulevés contre Gustave Wasa pour obtenir le rétablissem. de la religion catholique et la diminution des impôts. Il remporta d'abord quelq. avantages sur les troupes du roi, et profita de ses succès pour entrer en négociat. avec plus. princes allem. dont il espérait des secours; mais la chance tourna bientôt. Dake, abandonné des siens, réduit à errer dans les bois, fut tué en 1543 par des soldats envoyés à sa poursuite.

DALAYRAC (Nicolas), musicien célèbre, naquit à Muret (Languedoc) en 1753. Son père le destinait au barreau, et il eut beaucoup de peine à obtenir un maître de violon, qui lui fit bientôt négliger l'étude des lois. Obligé de ne se livrer qu'en secret à son goût pour la musique, il fut trahi par les religieuses d'un couvent voisin qu'attirait chaque soir le charme de ses accords. Enfin il put venir à Paris en 1774, et se lia bientôt avec Grétry et surtout avec Langlé, qui lui enseigna l'harmonie; ses prem. essais furent des quatuors de violon, qu'il publia sous le nom d'un compositeur italien. En 1781 il hasarda deux actes d'opéra comique : *le Petit souper et le Chevalier à la mode*, qui révélèrent un talent dont la fécondité a enrichi la scène, dans l'espace de 28 ans, de 56 opéras, parmi lesquels on distingue *la Dot; Nina; Azémia; Renaud d'Ast; les deux petits Savoyards; Raoul, sire de Créqui; Adolphe et Clara; Maison à vendre*, et *Gulistan*. Il mourut à Paris en 1809. On a la *Vie de Dalayrac*, in-12, Paris, 1810, par de Pixérécourt.

DALBERG (Maison de), l'une des plus anciennes d'Allemagne, et dont les droits, éteints dans les mâles au commencem. du 14e S., passèrent à celle des *Kamerer* de Worms, est célèbre par l'usage en vertu duquel son chef était créé *premier chevalier de l'empire*, immédiatement après la cérémonie de chaque couronnem. Cet usage remonte à Wolf Kamerer Dalberg, qui avait accompagné à Rome l'emper. Frédéric III, en 1452. — Dalberg (Jean Kamerer de), *Dalburgius*, év. de Worms, l'un des fondat. de l'acad. d'Heidelberg (*Societas litter. rhenana*) et son premier président, né en 1445 à Oppenheim, mort dans l'exil pendant les troubles de sa ville épiscopale en 1503, est un de ceux qui ont le plus contribué au rétablissement des bonnes études en Allemagne. Zapf a publ., en allemand, une *Notice* puis un *Supplém.* sur ce savant et laborieux prélat, 1796 et 1798, in-8.

DALBERG (François-Henri de), burgrave de Friedberg, né en 1716, mort en 1776, jouit d'un gr. crédit auprès de Joseph II, qui fonda en sa faveur, l'an 1768, l'ordre de St-Joseph, dont chaque burgrave est grand-prieur.

DALBERG (Charles-Théodore-Antoine-Marie, baron de), prince primat, grand-duc de Francfort, etc., fils aîné du précéd., né en 1744 à Herrusheim, près de Worms, seigneurie qui appartenait à sa famille, fut successivem. chan. capitulaire de Mayence, de Worms et de Wurtzbourg, conseiller intime, gouverneur civil de la principauté d'Erfurt, présid. de l'acad. des sciences de cette ville, év. de Constance, et mourut à Ratisbonne le 10 févr. 1817. Ce sav. et vertueux prélat eut avec les cours d'Allemagne et de Rome d'assez vifs démêlés, dont le détail n'appartient point à notre cadre : nous nous bornerons à dire que ses relations épiscopales furent toujours réglées d'après les principes qui séparent le pouvoir spirituel du pouvoir temporel, et qui admettent l'indépendance du St-siége dans l'exercice des fonctions apostoliques. Outre différents *mém.* sur des matières d'administr., sur les mathémat., les beaux-arts, etc., insérée dans les journaux allem., Dalberg a laissé un gr. nombre d'ouvr., parmi lesquels nous citerons les suivants : *Réflexions sur l'univers*, dont la 10e édit. avait paru en 1768 (l'aut. n'était âgé que de 23 ans). — *Des rapports entre la morale et la politique*, 1780. — *De la connaissance de soi-même, comme principe génér. de la philos.*, Erfurt, 1793, in-8.—*Du maintien des constitutions des états*, ibid., 1795, in-4. — *De l'utilité de la stéatite pour les ouvr. de l'art, et surtout pour les grav. en pierres fines*, ibid., 1800, in-8. — *Réflexions sur le caractère de l'empereur Charlemagne*, 1806, in-8. — *Périclès*, 1806, in-12; Parme, 1811, in-4. Cette édit., spécimen des édit. des classiq. franç. que Bodoni se proposait de publ., est recherchée des curieux. Le baron de Dalberg était l'un des assoc. étrang. de l'Institut de France.

DALBERG (Wolfgang-Héribert, baron de), poète allemand, ministre-d'état du grand-duc de Bade, etc., frère du précéd., né en 1750 près de Worms, mort en 1806 à Manheim, ville où il fonda un théâtre qui, par ses soins, devint l'un des prem. de l'Allemagne, outre plus. trad. ou imitations de Shakespeare et de Cumberland, a laissé les pièces dramat. suiv. : *Walwais et Adélaïde*, Manheim, 1778, in-8, trad. dans le *Nouv. théâtre allem.* de Friedel et Bonneville.—*Cora*, drame mêlé de chants, ibid., 1780, in-8. — *Montesquieu, ou le bienfait inconnu*, drame en 5 actes, ibid., 1787, in-8, etc. — Jean-Fréd.-Hugues, son frère, chan. de Worms, mort en 1812, a laissé différentes pro-

ductions littér., entre autres : *Hist. d'une famille druse*, cadre dans leq. l'ingén. auteur a fait entrer des détails intéress. sur les religions d'Orient. Ce roman a été trad. en franç. sous ce titre : *Mehaled et Zédli*, Paris, 1811, 2 vol. in-12. Dalberg était un pianiste habile et un compositeur de la bonne école : il a laissé sur la musique plus ouvr. allemands fort estimés.

DALBERG (ÉMERIC-JOSEPH, duc de), neveu des précéd., né à Mayence en 1773, destiné par sa famille aux dignités ecclésiastiques, fut forcé, par les changements que la révolut. franç. amena dans sa position, à quitter cette carrière pour entrer dans la diplomatie. Attaché d'abord à la cour de Bade, l'habileté qu'il montra dans les négociations qui eurent lieu au sujet du mariage entre le jeune grand-duc et la princesse Stéphanie Beauharnais, le fit apprécier du plus habile diplomate de notre époque, le prince de Talleyrand, qui songea dès-lors à l'attacher à la France. Toutefois ce ne fut qu'après le traité de Vienne, en 1809, qu'il se fit naturaliser Français. L'année suiv. il fut fait duc et conseiller-d'état. Il partagea la disgrâce de Talleyrand, et ne reparut qu'en 1814, membre du gouvernem. provisoire, dont Talleyrand était président. Nommé par Louis XVIII ministre-d'état, il prit séance au conseil privé, et fut l'un des quatre plénipotentiaires chargés de représenter la France au congrès de Vienne. Au second retour du roi, il fut nommé pair, puis en 1816 ambassad. à Turin. Rappelé en 1820, il cessa depuis de prendre une part active aux affaires, certain qu'il ne parviendrait jamais à faire prévaloir dans les conseils ses opinions modérées. Retiré dans ses terres sur les bords du Rhin, il s'y occupait d'améliorations agricoles, lorsqu'il mourut en 1833.

DALBERG (NILS), médec. suédois, né vers 1735, accompagna dans son voyage à Paris en 1770 et 1771, le prince royal de Suède, dep. Gustave III, et s'y lia avec les savants les plus distingués. Disgracié en 1781, il ne reparut un instant à la cour que pour être présent à la fin tragique de Gustave, auprès duquel on l'avait appelé dans ses derniers moments. Dalberg mourut à Stockholm en 1820. Outre le *Journal* de son voyage conservé à la bibliothèque de Linkoping, en Suède, on cite de Dalberg quelq. *Mém.* dans les recueils de l'acad. des sciences de Stockholm, dont il fut nommé deux fois présid. Linné le fils a donné le nom de *dalbergia* à un genre de plantes (de la famille des légumineuses), en l'honneur de ce sav. médec. et du colonel Dalberg, son frère, égalem. naturaliste.

DALECHAMPS (JACQUES), médec.-botaniste, né en 1513 à Caen, mort à Lyon en 1586, ne se distingua pas moins par la connaissance approfondie de toutes les parties de son art que par celle des langues anciennes. On doit à ses longues et laborieuses recherches le prem. traité complet de botanique, *Hist. gener. plantarum*, etc., Lyon, 1586, 2 vol. in-fol., trad. en franç. par Jean Desmoulins, Lyon, 1615, 2 vol. in-fol.—Une trad. lat. d'*Athénée, avec des notes*, etc., Lyon, 1552, 2 vol. in-fol. — Une *édit. de Pline*, très estimée, Lyon, 1587, in-fol. Il est encore auteur de plus. traités en franç. et en lat., sur des matières médicales, très utiles lors de leur publicat., mais qui sont mainten. oubliés. Son édit. de Cœlius-Aurélianus, *De morbis acutis et chronicis*, 1566, in-8, a été reproduite avec des addit. par Conrad Amman, Amsterdam, 1709, in-4.

DALEMBERT. — V. ALEMBERT (J. LE ROND D').

DALEMILLE, le prem. poète qui se soit servi du dialecte bohême, né à Mezziz, était chanoine de Prague, et se trouvait dans cette ville lorsqu'elle fut assiégée en 1308. C'est à lui que l'on doit la *Chronique de Bohême* (écrite en slave-bohémien), Prague, 1620, in-4, par les soins de J. Gessin. Cette édit. est si rare que l'on en connaît à peine deux exempl., et c'est la seule de cette *Chronique* dont les MSs. sont beaucoup plus communs en Bohême. Elle commence à la naiss. de J.-C. et finit en 1314, époque présumée de la mort de l'auteur.

DALEN (CORNEILLE van), dit *le Jeune*, dessinat. et graveur, né à Harlem en 1640, fils d'un marchand d'estampes d'Anvers portant le même nom, fut élève de Virscher, dont il adopta la manière. On remarque dans ses estampes beauc. de goût, d'intelligence et de propreté. Il a gravé plusieurs portraits estimés, tels que ceux de Catherine de Médicis, de Vassenaer, de l'amir. Tromp, de l'Arétin, de Boccace, etc., et plus. sujets d'hist. d'après différents maîtres ou d'après ses propres dessins.

DALESME (ANDRÉ), physic. et mécanic. franc., membre de l'acad. des sciences, mort en 1727, a inventé plus. machines et ustensiles (entre autres le fourneau qui porte son nom), dont on peut voir la description dans le *Recueil de l'académie*, de 1705 à 1717.

DALESME (JEAN-BAPTISTE, baron), lieut.-gén., né en 1763 à Limoges, fils d'un imprimeur, entra jeune au service, et se lia d'une amitié durable avec son compatriote Jourdan ; il s'acquit une réputation brillante en Italie par plus. beaux faits d'armes, reçut de graves et honorables blessures à Castel-Nuovo, et fut employé dans l'intérieur. Membre du corps-législatif en 1802, il fut présenté par son départ. candidat au sénat conservateur. En 1815, Bonaparte lui donna le commandem. de l'île d'Elbe, qu'il fut obligé de remettre aux Anglais après la bataille de Waterloo. Nommé depuis 1830 command. des Invalides, il mourut en 1832, victime du choléra-morbus.

DALGARNO (GEORGE), savant écossais, né à Aberdeen, est aut. d'un ouvr. intit. : *Ars signorum vulgo character universalis et lingua philosophica*, Londres, 1661, in-8, très rare, parce que l'incendie de Londres, en 1666, en anéantit presque tous les exemplaires.

DALIBARD (THOMAS-FRANÇOIS), botan. et physicien, né dans le Maine, acheva ses études à Angers, où il eut l'avantage de donner des leçons de mathémat. à Buffon. Le premier il fit connaître en France le système de Linné dans son ouvr. intit. : *Floræ parisiensis prodromus*, Paris, 1749, in-12,

vec 4 pl. Il traduisit ensuite de l'anglais les remarques de Franklin *sur l'électricité*, et répéta les expériences en présence de Louis XV qui lui accorda 1,200 fr. de pension. Malheureux dans ses entreprises commerciales, ses amis lui firent obtenir un emploi dans les finances. Il mourut à Paris en 1779. Il a trad. l'*Hist. des Incas*, de Garcilaso de la Vega.— DALIBARD (Fr.-Thér.-Aumerle de SAINT-PHALLIER, dame), morte à Paris, sa patrie, en 1757, a publ. des *Lettres histor.*, des *poésies*, *la Rivale confidente*, comédie, et un roman intit. : *Les Caprices du sort*, Paris, 1750, 2 vol. in-12.

DALIBRAY (CHARLES VION), poète, né à Paris vers la fin du 16e S., suivit d'abord le parti des armes; mais, peu avide de gloire ou de renommée, il abandona bientôt cette carrière pour le culte des Muses : son Parnasse fut un cabaret, et le terme de son ambition un petit bien de campagne qu'il possédait et où il vécut heureux, n'aspirant qu'à la réputat. de gr. buveur; il termina dans cette retraite sa longue et joyeuse vie en 1654. Ses *OEuvres poétiques* ont été impr. à Paris en 1647 et 1653, 2 part. in-8. On y trouve, outre ses compositions bachiques, héroïques, satiriques, etc., quelques trad. des meill. aut. ital. et espagnols.

DALILA, femme de la tribu de Dan, habitait la vallée de Sorec, près du pays des Philistins. Samson, que les charmes de cette courtisane avaient séduit, lui confia le secret de sa force miraculeuse, et celle-ci profita de l'instant où le défenseur des Hébreux dormait à ses côtés pour couper sa chevelure, et le livrer aux ennemis.

DALIN (OLAUS van), poète et savant suédois, né en 1708 à Wimberga, quitta la médec. pour les lettres, fut nommé bibliothéc. du roi, puis précepteur du prince royal, dep. Gustave III, et enfin chancelier de la cour en 1763, et mourut la même année dans un âge peu avancé. Son principal ouvr. est l'*Hist. génér. du roy. de Suède*, Stockholm, 1747, 4 vol. in-4. Dalin avait débuté dans la carrière littér. par un ouvr. intit. : *Argus*, imité du *Spectateur angl.*; bientôt son poème *Liberté de la Suède*, et *Brunehilde*, tragédie dont le sujet est tiré de l'anc. hist. du nord, firent connaître avantageusement son talent poétique. On lui doit en outre des *Odes*, des *Épîtres, Satires, Fables*, etc.; cinq éloges de membres de l'acad. roy. des sciences; et une *trad.* de l'ouvr. de Montesquieu, *de la Grandeur et de la Décadence des Romains*. La reine Louise-Ulrique lui fit élever un mausolée, et son *Éloge* fut publ. en suédois, 1764, par son compatriote Olaüs Celsius.

DALLAS (CHARLES-ROBERT), écriv. anglais, né à la Jamaïque, fils d'un médecin établi dans cette île, fut envoyé par son père en Écosse pour y faire ses études. Incertain sur le choix d'une carrière, ainsi que sur le pays qu'il habiterait, il employa sa jeunesse à voyager. Il était en France à l'époque de la révolution; obligé d'en sortir par suite des mesures contre les Anglais, il se rendit aux États-Unis, avec l'intention de s'y fixer; mais contrarié dans ses projets, il revint en Angleterre, où il publia successivem. plus. ouvr. de littérat. avec quelq. succès. Allié de lord Byron par sa femme, il l'encouragea dans ses débuts, et lui prédit qu'il serait un jour le prem. poète de l'Angleterre. Dès-lors Byron ne cessa de lui donner des marques de son affection, et d'entretenir avec lui une correspond. qui forme la base des *Mémoires* que Dallas a publ. plus tard sur ce gr. poète. Quelque temps après la chute de Napoléon, Dallas revint en France, dont le climat convenait à sa santé. Il se fit attacher au consulat d'Angleterre au Hâvre, et mourut dans cette ville en 1824. Outre un très gr. nombre de trad. du franç., on a de lui des *Romans* dont la collect. forme 7 vol. in-12; des *Mélanges de poésie*, Londres, 1799, in-4. — *Éléments de la connaissance de soi-même*, 1802.—*Hist. des nègres marrons*, 1803, 2 vol. in-8, où il se montre grand partisan de l'esclavage. — *Nouv. conspirat. contre les jésuites démasqués*, trad. en franç. par le baron d'Oinville, 1817, in-8. — *Mémoires de Byron*. C'est de tous ses ouvr. le seul qui paraisse destiné à lui survivre long-temps.

DALMACE (St), archimandrite des monastères de Constantinople dans le 6e S., avait d'abord porté les armes. Il fut un des plus zélés advers. de Nestorius au concile d'Éphèse, harangua au nom des députés du concile l'empereur Théodose, qui ratifia les décisions prises contre cet hérésiarque, et l'anathématisa publiquement. On croit qu'il mourut en 432. L'Église honore sa mémoire le 3 août.

DALMAS (JOSEPH-BENOÎT), né à Aubenas, exerçait la profess. d'avocat dans cette ville en 1789. Procur.-génér. syndic du départ. de l'Ardèche en 1790, il fut en 1791 député de ce départ. à l'assemblée législat., où il siégea parmi les constitutionnels, et défendit avec courage le trône violemment attaqué par ceux-là mêmes qui avaient juré de le maintenir. Après le 10 août 1792, il quitta l'assemblée et vint habiter Rouen. Il y publia, dans les prem. jours de janvier 1793, des *Réflexions sur le procès de Louis XVI*, et fit parvenir cet écrit à Malesherbes. Poursuivi par les montagnards, il ne dut son salut qu'au 9 thermidor. Il fut en 1795 élu président du tribunal de l'Ardèche; mais ayant en 1798 publié un écrit *tendant au rétablissem. de la royauté*, le directoire prononça sa destitution, et des poursuites furent dirigées contre lui. Maire d'Aubenas après le 18 brumaire, il fut en 1805 appelé au corps-législatif. Conseiller à la cour impér. de Nîmes à la réorganisation des tribunaux en 1811, il conserva les mêmes fonct. sous le gouvern. royal, fut nommé en 1815 à la préfecture de la Charente-Inférieure, d'où il passa ensuite à celle du Var, et mourut en 1824.

DALMASIO (PHILIPPE de), peintre, né à Bologne dans le 14e S., est connu sous le nom de *Lippo delle Madone*, qui lui fut donné à cause de nombreux portraits de la Vierge sortis de son pinceau. Sa manière ne s'écarte point de l'anc. style, mais il est meill. coloriste que tous ceux qui l'ont pré-

cédé. Ses têtes sont si belles, que le Guide ne pouvait se lasser de les admirer; aucun peintre n'a su comme lui réunir dans ses têtes de Vierge la douceur à la majesté. Ses prem. ouvr. datent de 1376. Son testament est de 1410, et l'on conjecture que cette année fut celle de sa mort.

DALMATIN (George), ministre luthérien, né en Esclavonie dans le 16e S., est auteur d'une trad. de la *Bible*, en esclavon, imprimée à Wittemberg, 1584, in-4.

DALPHONSE (François-Jean-Baptiste, baron), né en 1759, dans le Bourbonnais, passa du barreau dans les finances, fut nommé successivem. à diverses fonctions administrat. dans son départ., et député au conseil des anciens en 1795. Attaché sincèrement aux principes de la révolut., il donna dans cette assemblée des preuves nombreuses de modération, et pendant ces temps de troubles il dut en partie son salut à l'estime qu'il avait su mériter. Élu au corps législat. après le 18 brum., il en sortit au mois de novembre 1800 pour passer à la préfecture de l'Indre, puis à celle du Gard en 1804. Commandant de la Lég.-d'Honneur l'année suiv., il fut appelé en 1810 à l'intendance de la Hollande, et peu de temps après créé maître des requêtes. Écarté des affaires à la restauration, il fut, après le 20 mars, nommé conseiller-d'état, puis envoyé en mission dans les prov. mérid., et résigna ses fonctions au mois de mai 1815. Porté à la chambre des députés en 1819 par le départ. de l'Allier, il y siégea avec le côté gauche, et mourut dans l'exercice de ses fonctions le 24 sept. 1821.

DALRYMPLE (David), jurisc., né à Édimbourg en 1726, mort en 1792, lord-commiss. du justicier, a écrit (en angl.), plus. ouvr. estimables, relatifs à l'hist. de son pays et aux antiquités chrétiennes. Le plus connu est: *Annales d'Écosse* depuis Malcolm III jusqu'à l'avénem. des Stuart, Londres, 1776-79, 2 vol. in-4, ou 1797, 3 vol. in-8. — Dalrymple (Alexandre), géographe, frère du précéd., né à Édimbourg en 1737, fut envoyé par la compagnie des Indes pour négocier le rétablissement de son commerce avec les îles de l'archipel oriental, et dans le cours de cette négociation, qui nécessita plus. voyages, il observa soigneusem. les côtes, dont il traça des cartes fort exactes, insérées dans le *Neptune oriental*. Devenu hydrographe de la même compagnie, il obtint ensuite la place d'hydrographe royal; mais, en ayant été privé en 1808, il mourut la même année du chagrin que lui causa cette disgrâce. Parmi les nombreux écrits de ce géographe célèbre, nous citerons : *Tr. sur les découvertes faites dans l'Océan pacifique*, 1767, in-8. — *Collect. hist. de divers voyages et découvertes dans l'Océan de la mer du Sud*, 1770, 2 vol. in-4, trad. en franç. et abrégé par Fréville. — *Répert. oriental publ. aux frais de la compagnie des Indes*, 1791-94, 2 vol. in-4. — *Atlas des côtes du Malabar, du Japon, de la Nouvelle-Hollande*, etc., 4 part. gr. in-fol, de 1803 à 1806. — Dalrymple (John-Hamilton-Maggil), écriv. angl., né vers 1726, mort en 1810, est auteur d'un ouvr. intit. : *Mém. de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, Londres, 1771, 2 vol. in-4, ouvr. contenant des renseignem. jusqu'alors ignorés, que l'auteur puisa dans la correspondance de Barillon, ambassad. de France en Angleterre sous Charles II. Blavet a publ. en 1776 une trad. de ces *Mém.*, 2 vol. in-8. Dalrymple publ. en 1788 un 3e vol. qui n'a point été trad., et J.-C. Muller a donné une traduct. allemande complète, Wintherthur, 1792-95, 4 vol. in-8.

DAM (Antoine van), peintre hollandais, né à Midelbourg en 1682, mort vers 1750, est moins connu par ses tableaux de marine que par son *Armorial des bourgmestres* de Midelbourg, depuis 1498 à 1740, et par un *Tabl. généalog. de la maison de Nassau*, 1741, in-fol.

DAMAIN (Jacques), doct. en droit, chanoine et conseiller au présidial d'Orléans, né dans cette ville en 1528, mort en 1596, est aut. d'une *Relation de ce qui s'est passé à Orléans au massacre de la St-Barthélemi*, insérée dans les mémoires de Charles IX, et dans l'*Histoire de ceux qui ont souffert le martyre pour la religion protestante*, par J. Crespin.

DAMAS (le comte Roger de), lieuten.-général, né en 1769, entra fort jeune officier dans le régim. du Roi, passa en Russie à l'époque de la guerre contre les Turks, se distingua à l'assaut d'Ismaïl, et obtint de l'impératrice Catherine d'honorables distinctions et le grade de colonel. En 1792 il devint aide-de-camp du comte d'Artois, et 2 ans après se rendit à l'armée de Condé. Plus tard admis au service du roi de Naples, il déploya, dans la guerre que ce prince eut à soutenir contre les armées républicaines une bravoure qui ne fut pas couronnée de succès. Après une capitulation très honorable, il se rendit en Sicile, et de là à Vienne, et ne rentra en France qu'en 1814. Nommé lieutenant-général et gouvern. de Lyon, il ne put empêcher l'entrée de Napoléon dans cette ville en 1815, et suivit à Gand le roi, qui le chargea d'une mission import. en Suisse. A la seconde restaurat. il fut élu memb. de la chambre des députés par les départem. de la Côte-d'Or et de la Haute-Marne. Les troubles de Grenoble l'obligèrent de retourner à Lyon, où il eut le bonheur de maintenir la tranquillité publ. Il mourut en 1823, vivement regretté de tous les partis.

DAMAS (François-Étienne), lieuten.-génér., né en 1764 à Paris, fut successivem. sous-lieuten. au régim. de Royal-Auvergne, aide-de-camp du général Meunier, puis chef d'état-major de Kléber (sept. 1799). Disgracié par Bonaparte d'après les rapports de Menou, il faillit être compromis dans le procès de Moreau. Mais Murat, devenu grand-duc de Berg, se l'attacha comme command. milit. et conseiller-d'état. Il resta en activité lors de la campagne de 1812 en Russie, et, à l'époque de la restaurat., il fut fait colonel d'armes commandant la garde royale de Paris. Le roi le nomma ensuite inspect.-génér. de gendarmerie, puis président du comité consultatif de cette arme, et gr.-offic. de la Lég.-d'Honn. Il mourut à Paris en 1828.

DAMASCÈNE (St Jean), né vers l'an 676 à Da-[illegible]as, remplit d'abord de hautes fonctions auprès [illegible]es khalyfes, mais, dégoûté du monde, il se démit [illegible]e ses emplois, distribua ses richesses aux pauvres, [illegible]t se retira dans le monastère de St-Sabas, près [illegible]e Jérusalem. Il y fut ordonné prêtre, reçut la [illegible]ission d'écrire contre les hérétiq., principalem. [illegible]ontre les iconoclastes, et mourut dans sa cellule [illegible]ers l'an 754, après avoir fait différents voyages [illegible]our la défense de la foi. Ses ouvr. ont été trad. en [illegible]atin par Jacques de Billy, Tilman, Leunclavius et [illegible]egelius; la meilleure édition est celle qu'a publ. [illegible]e P. Lequien (grec-lat.), avec des notes, Paris, [illegible]712, 2 vol. in-fol., réimpr. à Venise en 1748, avec [illegible]es améliorat. On trouve dans le 1er vol. la *Vie* du [illegible]t docteur par Jean IV, patriarche de Jérusalem, Rome, 1553, in-8.

DAMASCÈNE (Jean), médecin arabe, paraît être le même que Sérapion-l'Ancien (Jahiah Ebn). On lui attribue les deux ouvr. suiv., trad. en lat. par Gérard de Crémone, *Asphorismorum liber*, Bologne, 1489, in-4. — *Medicinæ therapeuticæ lib. VII*, Bâle, 1543, in-fol.

DAMASCIUS, l'un des derniers philosophes éclectiques, né dans le 5e S., prit le parti de se retirer en Perse auprès de Chosroës, lorsque Justinien eut défendu aux païens l'enseignement de la philosophie. Son retour dans sa patrie fut une des condit. de la paix que ce prince fit avec Justinien l'an 533. Damascius avait composé la *Vie* des principaux personnages de sa secte, auxquels il attribue toutes les vertus chrétiennes et même le don des miracles. Il nous en reste des fragm. dans Photius. Son ouvr. *Question. de primis principiis*, dont la biblioth. royale possède un MS., a été publ. pour la prem. fois en grec par les soins de Jos. Kopp, Francfort, 1826, in-8.

DAMASE Ier (St), pape, né à Guimaraens, en Portugal, fut élu en 366, malgré les intrigues d'un diacre nommé Ursenus ou Ursicinus, qui s'était fait ordonner par une troupe de factieux. Damase travailla à la conservation des mœurs et de la discipline ecclésiastique, tint plus. conciles contre les ariens, anathématisa ou excommunia Ursace, Valens, Auxence, Apollinaire, Vital et Timothée, hérétiques ou schismatiques, et mourut en 384. Ce pontife a laissé plus. écrits, dont on a une édit., Paris, 1672, in-8, avec sa *Vie*, qui se trouve aussi dans la *Bibliotheca Patrum*, et dans les *Epist. rom. pontif.*, de dom Coustant. On a quelques vers de St Damase dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. — Damase II, élu pape en 1048, s'appelait Papon, et était év. de Brixen; il ne survécut que 23 jours à son élection, et mourut à Palestrine.

DAMBOURNEY (L.-A.), chimiste, né à Rouen en 1722, joignit à la profession du commerce la culture des beaux-arts et des lettres. Secrétaire de l'acad. de Rouen en 1761, puis intend. du jardin botanique, il se livra dès-lors à d'utiles recherches sur l'emploi des végétaux dans l'art de la teinture. C'est à lui que l'on est redevable du procédé par lequel on extrait du *pastel* un bleu comparable à celui de l'indigo. Il mourut à Rouen en 1795. On doit à cet estimable savant: *Instruction sur la culture de la garance*, imprim. royale, 1788, in-4. — *Recueil de procédés et d'expériences sur les teintures solides*, etc., 1786, in-4, et divers *Mém.* dans la *Collect.* de la soc. d'agriculture de Rouen.

DAMBRAY (Charles), chancelier de France, né en Normandie vers 1760, nommé, le 20 juillet 1779, avocat-général à la cour des aides de Paris, fut appelé en 1788 à remplacer Séguier, qui exerçait depuis 40 ans ces fonctions au parlement. Il s'en montra le digne héritier par ses talents et sa droiture : les affaires Montgolfier et Kornmann mirent son éloquence en relief. Entre lui et Hérault de Séchelles s'établit alors une rivalité qui jeta celui-ci dans le parti de la révolution, dont il fut une des premières victimes. Obligé de quitter la France, Dambray se retira en Allemagne, auprès de Barentin, son beau-père. Il rentra cependant pour faire partie du ministère; mais l'arrestation du roi à Varennes le détermina à se réfugier en Normandie. Bien que membre du conseil-général de la Seine-Inférieure, il entretint, sous l'empire, une correspond. suivie avec les Bourbons. Aussi Louis XVIII, en donnant à Barentin le titre de chancelier honoraire, nomma-t-il Dambray chancelier de France, présid. de la chambre des pairs, et ministre de la justice. Réfugié en Angleterre et à Gand pendant les *cent-jours*, Dambray reprit ensuite la présidence de la chambre des pairs; seulement les sceaux lui furent ôtés, pour ne lui être rendus que momentanément en 1820; c'est lui qui présida la cour des pairs, appelée à juger Ney en 1816, et les conspirateurs du 19 août 1820. Il mourut membre du conseil privé du roi, dans sa terre de Montigny, près Dieppe, en 1829.

DAMBROWSKA, fille de Boleslas, souver. de Bohême, ayant épousé, l'an 965, Micislas Ier, duc de Pologne, réussit à lui faire embrasser le christian., de même qu'aux principaux seigneurs de sa cour.

DAMERON (J.-C.), avocat à la Charité-sur-Loire en 1787, fut élu présid. du tribunal du district, puis député de la Nièvre à l'assemblée législat. et à la convention, vota la mort du roi sans appel ni sursis, fut chargé de différ. missions, notamm. de celle d'apaiser les troubles qui venaient d'éclater dans le départ. du Loiret. Lors de la mise en activité de constitution de l'an III, il fut nommé commiss. du direct. à Nevers, et mourut en 1796.

DAMESME (Louis-Emmanuel-Aimé), architecte, né en 1757, à Magny (Seine-et-Oise), mort à Paris en 1822, s'était acquis une juste réputation par ses différ. trav., entre autres le *Théâtre de la Société Olympique*, dont l'emper. Alexandre demanda les plans à l'architecte pour en faire construire un semblable à St-Pétersbourg. Les deux dern. ouvr. de Damesme, et ceux en même temps où il a déployé le plus de talent, sont le *Théâtre royal* et les *prisons civiles* à Bruxelles.

DAMHOUDER (Josse de), jurisconsulte, né à Bruges en 1507, mort en 1581, après avoir exercé les premières charges de judicat. dans les Pays-

Bas, a laissé entre autres écrits relatifs à sa profession : *Patrocinium pupillorum, minorum et prodigorum*, Bruges, 1544, in-fol.; Anvers, 1546. *Enchiridion rerum criminalium*, Anvers, 1552, in-4 : Cet ouvr., dont il existe des trad. française, allem., et flam., et qui fut mis à l'*index* de Rome jusqu'à ce qu'il fût corrigé, a été réimpr. plusieurs fois avec le *Praxis rerum civilium* du même aut., dont la prem. édit. parut en 1556, in-4.

DAMIEN (Pierre), cardinal, né à Ravenne en 988, fut élu abbé de Pont-Avellana, en 1041, et rendit de grands services aux pontifes qui se succédèrent sur le siége de St Pierre. Le pape Étienne IX fut obligé de le menacer des foudres de l'Église pour lui faire accepter le titre de cardinal évêque d'Ostie en 1057. Damien obtint avec peine la permission d'abdiquer, et se retira dans son ermitage, qu'il fut encore forcé de quitter plus. fois, pour remplir les fonctions de légat en Allemagne et en France. Il s'acquitta de ces différentes missions avec courage et piété, et mourut à Faenza en 1702, au retour d'un de ses voyages, épuisé par les fatigues et les austéristés auxquelles il s'était livré toute sa vie. La meilleure édit. de ses *OEuvres* est celle qu'à publ. Constant Cajetan, Venise, 1743, 2 vol. in-fol. On y trouve des *Lettres édifiantes*, des *Sermons*, les *Vies de plus. saints*, et des *Opuscules sur les devoirs ecclésiast.*

DAMIENS (Robert-François), régicide, né en 1715 au diocèse d'Arras, de parents pauvres, annonça dès sa jeunesse des inclinations vicieuses. Mis en apprentissage chez un serrurier, il s'enfuit de chez son maître, s'enrôla deux fois, déserta, entra au service comme domestique, vola le dernier de ses maîtres, et, sachant qu'il était poursuivi, tenta de s'empoisonner. L'opium qu'il avait avalé lui exalta la tête, et ce fut alors que ce frénétique conçut l'horrible idée de tuer le roi. Arrivé à Versailles le 3 janvier 1757 sous le nom de Bréval, il resta au lit presq. tout le jour et demanda en vain à être saigné. Le 5 il alla se cacher dans un petit enfoncement au bas de l'escalier du château, pour y attendre Louis XV, et saisit le moment où ce prince montait en voiture, pour le frapper avec une sorte de canif de 4 à 5 pouces de long. Damiens après avoir commis son crime n'essaya pas de se sauver; soumis à la question la plus cruelle, pour l'obliger de nommer ses complices, il déclara qu'il n'en avait point. Condamné au même supplice que Ravaillac, il le souffrit le 28 mars avec une patience étonnante. On a publ. : *Pièces originales du procès fait à Robert Damiens*, Paris, 1757, in-4, et 4 vol. in-12, et *les Iniquités découvertes*, ou *Recueil de pièces curieuses et rares qui ont paru lors du procès de Damiens* (sans nom de lieu), 1760, in-12; *Observat. d'un Patriote*, par Grosley.

DAMIENS DE GOMICOURT (Auguste-Pierre), membre de l'acad. d'Amiens, né dans cette ville en 1723, fut destiné de bonne heure au commerce, qu'il abandonna pour les lettres. Nommé successivement secrét.-général du gouvern. de Picardie et d'Artois, et commissaire des chevau-légers de la garde, il vint habiter Paris, et y mourut vers 1790. On a de lui : *Mélanges historiques et critiq. contenant diverses pièces relatives à l'Histoire de France*, 1768, 2 vol. in-12 : les différ. morceaux qui composent ce recueil avaient été impr. séparém. de 1751 à 1755. — *L'Observateur franç. à Londres*, 1766, 1772, 32 vol. in-12. C'est un rec. de *Lettres* sur l'état de l'Angleterre, relativem. à ses forces, à son commerce et à ses mœurs, avec des notes histor., critiq. et politiques. De Gomicourt ayant inséré dans ce journal des extraits raisonnés du *Commentaire de Blackstone sur les lois anglaises*, ces extraits firent désirer l'ouvrage entier : il fit imprim. à Bruxelles la trad. de Blackstone, 1774, 1776, 6 vol. in-8. Celle de Chompré, 1823, est bien supérieure sous le rapport de l'élégance et de l'exactitude.

DAMILAVILLE, né en 1719, garde-du-corps, puis 1er commis au bureau des vingtièmes, fut l'ami ou plutôt le facteur de Voltaire, dont il faisait circuler les pamphlets, francs de port, d'un bout de la France à l'autre. Cette complaisance lui valut de la part du philosophe de Ferney des complim. dont, comme l'on sait, il était fort prodigue. C'était un homme d'un esprit très médiocre, fort irréligieux, que les philosophes souffraient dans leur société, parce qu'il pouvait leur être utile. Le baron d'Holbach ne l'appelait que *le Gobe-Mouche de la philosophie*. Il mourut jeune encore en 1768. On a de lui : *l'Honnêteté théologique*, pamphlet contre les censeurs du *Bélisaire* de Marmontel, et que l'on crut un moment sorti de la plume de Voltaire, et l'article *Vingtième*, inséré dans l'*Encyclopédie*, sous le nom de Boulanger. C'est à tort que La Harpe, dans sa *Philosophie du 18e S.*, lui attribue *le Christianisme dévoilé*; cet ouvr. est la prem. des nombr. product. philosophiques mises au jour par d'Holbach.

DAMINO (Pierre), peintre vénitien, né à Castel-Franco en 1592, ne dut son talent qu'à lui-même. Il se plaça, dès l'âge de 20 ans, au rang des grands peintres, par les travaux qu'il exécuta dans la cathédrale de Padoue, enrichit successivement de ses productions, Venise, Chiozza, Crema, et plusieurs autres villes, et mourut de la peste en 1631, ainsi que son frère George, qui cultiva aussi la peinture avec succès.

DAMM (Christian-Tobie), théologien et savant helléniste, né près de Leipsig en 1699, fut recteur du gymnase de Berlin, et perdit cette place, parce que, dans un de ses écrits, il avait paru partager la doctrine de Socin, et mourut en 1778. Outre des trad. allem. des *OEuvres* d'Homère, des *Épîtres* de Cicéron, des *Discours* de Maxime de Tyr, des *Olympiques* de Pindare, etc., on a de lui : *Novum Lexicon græcum etymologicum et reale*, etc., Brandebourg, 1765-78, 2 vol. in-4, ouvrage très estimé; nouv. édit., publ. par J. Morison Duncan, Glascow, 1824, in-4, avec des additions par Rost, Leipsig, 1830-33, 2 vol. in-4.

DAMO, fille de Pythagore, partagea la science et la sagesse de son père, se consacra au célibat,

et eut parmi les femmes un gr. nombre de disciples. Pythagore, en mourant, lui remit tous ses écrits, et lui défendit de s'en dessaisir à prix d'argent.

DAMOCLÈS, courtisan de Denys de Syracuse, n'est connu que par le trait ingénieux de ce tyran à son égard. Un jour qu'il félicitait son maître du bonheur dont il jouissait, Denys l'invita à un festin magnifique et le fit habiller et servir en prince; mais au milieu du repas, Damoclès aperçut tout à coup un glaive suspendu sur sa tête et ne tenant au plafond que par un crin de cheval; effrayé du danger, le courtisan sentit alors que l'existence d'un tyran n'était pas aussi heureuse qu'il l'avait cru d'abord.

DAMOCRITE, statuaire, né à Sicyone, élève de l'Athénien Pison de Calaurée, florissait vers la 95e olympiade, et, suivant Pline, réussissait surtout à représenter les philosophes. — Un autre sculpteur du même nom excellait à ciseler des coupes d'argent. — DAMOCRITE, histor. grec, dont on ignore l'époque, est auteur de *l'Art de ranger une armée en bataille*, et d'un fragment *sur les Juifs*, dans leq. il rapporte que ce peuple adorait la tête d'une âne et qu'il immolait tous les ans une victime humaine.

DAMOISEAU, inspect. vétérinaire du départem. de la Seine, mort en 1832, a publié dans le *Journal des Haras* une relation curieuse de son *Voyage en Syrie et en Arabie*, pour faire le choix d'étalons arabes. Cette relation contient des détails intéressants sur cette race de chevaux.

DAMON et PHINTIAS, philosophes pythagoriciens, vivaient à Syracuse sous le règne de Denys-le-Jeune. Phintias ayant été condamné à mort par le tyran, obtint la permission de s'absenter pour régler des affaires domestiques; Damon se rendit caution de son retour en prenant sa place en prison; son ami revint précisément à l'heure qui lui avait été assignée. Denys, touché de cette noble conduite, pardonna à Phintias, et demanda aux deux philosophes d'être admis en tiers dans leur amitié.

DAMOPHON, sculpt. grec, né dans la Messénie, vers le milieu du 4e S. avant J.-C., célèbre par le nombre de ses ouvrages et par la beauté de leur exécution, fut, au rapport de Pausanias, le seul statuaire messénien qui méritât des éloges. Ses ouvrages décoraient les temples des principales divinités : on cite entre autres la statue de Diane-Laphria, qu'il fit à la demande de ses compatriotes, et un beau groupe taillé dans un seul bloc de marbre, représentant Cérès et Proserpine assises sur le même trône, et à leurs côtés le titan Anytas.

DAMOURS (LOUIS), avocat aux conseils du roi, né à Angers, mort à Paris en 1788, a publ. plus. ouvr. de droit, maintenant oubliés; mais on lit encore ses *Lettres de Ninon de l'Enclos au marquis de Sévigné*, 1752, 2 vol. in-12. L'édition de 1806, 2 vol. in-12, est augmentée de notes de MM. Guyot des Herbiers et Aug. Labouisse.

DAMPIER (GUILLAUME), célèbre navigateur angl., né en 1652, dans le comté de Sommerset, fit trois voyages autour du monde, ravagea dans plusieurs expéditions, de concert avec les flibustiers, les possessions espagnoles en Amérique, et amassa de grandes richesses. Il fit avec Woods Rogers un dernier voyage dans le Grand-Océan, de 1708 à 1711, et mourut probablement dans cette expédition. Il reste de lui *Voyage autour du monde*, Londres, 1699, 1709, 3 vol. in-8, trad. en franç., Amsterdam, 1711-12, 5 vol. in-12. Cette édition est la plus estimée. Dampier est un excellent observateur; rien ne lui échappe. La simplicité de ses récits inspire la confiance, et ses *Voyages* seront toujours utilem. consultés et lus avec intérêt.

DAMPIERRE (GUI de), comte de Flandre et pair de France, accompagna St Louis en Afrique, en 1270, et conclut le mariage de sa fille avec Édouard, prince royal d'Angleterre. Ce mariage, fait sans la participation de Philippe-le-Bel, devint l'occasion d'une guerre longue et meurtrière. Le comte de Flandre, fait prisonnier ainsi que ses deux fils, mourut à Pontoise en 1305.

DAMPIERRE (de LA SALLE), munitionnaire des guerres, joignit le goût des lettres aux occupations administratives, et mourut en 1793. Outre quelq. écrits relatifs à la nourriture des troupes, on lui doit : *Théâtre d'un amateur*, Paris, 1787, 2 vol. in-8; on y distingue une comédie en 5 actes et en vers intit. : *le Bienfait rendu*, ou *le Négociant*, représentée au Théâtre-Français en 1763. Il est l'auteur du *Tremblement de terre de Lisbonne*, impr. en 1757, sous le nom de maître André, perruquier.

DAMPIERRE (AUGUSTE-HENRI-MARIE PICOT de), général, né à Paris en 1756, entra de bonne heure au service, s'y fit remarquer par son intrépidité ; mais la singularité de son caractère l'empêcha d'obtenir de l'avancement. Ayant donné sa démission vers 1784, il vécut dans ses terres jusqu'à la révolution, dont il embrassa les principes. Nommé président du département de l'Aube en 1790, il renonça l'année suivante à ces fonctions trop paisibles pour son humeur guerrière, et devint aide-de-camp de Rochambeau, puis colonel de dragons. Envoyé à l'armée de Dumouriez, il se signala aux affaires de Valmy, de Jemmapes, et au siége de Maëstricht. Lors de la défection de son chef, Dampierre prit le commandement de l'armée. Continuellement malheureux dans des opérations auxquelles il avait été forcé par les commissaires de la convention, Dampierre eût porté sa tête sur l'échafaud, s'il n'eût été tué d'un coup de canon, le 8 mai 1793, dans un engagem. sous Valenciennes.

DAMPIERRE (ANT.-ESMONIN, marquis de), né à Beaune en 1743, mort à Dijon en 1824, est auteur de deux écrits mystiques peu répandus : *Vérités divines pour le cœur et l'esprit*, Lausanne, 1823, 2 vol. in-8. — *Histoire de la révolution, tirée des saintes Écritures*, Dijon, 1824, in-8. Le *Journal de la Côte-d'Or* du 15 sept. contient une *Notice sur Dampierre*, par Amanton. — DAMPIERRE, gentilhomme de Champagne, et probablement de la même famille que le précédent, habitait une terre voisine de Varennes, et s'empressa d'accourir au-

près de l'infortuné Louis XVI, lors de son arrestation dans cette ville, le 21 juin 1791; mais, au moment où il s'approchait de la voiture du prince, il tomba percé de plusieurs balles, et fut écrasé sous les roues.

DAMPIERRE (Charles-Antoine-Henri DUWALK de), né le 18 août 1746, au château de Ham (Marne), sortit du collége de Juilly pour entrer au sémin. St-Sulpice, à Paris, y fut reçu docteur en Sorbonne; devint, en 1772, grand-vicaire de M. de Juigné, évêque de Châlons, suivit en 1781 ce prélat, nommé à l'archevêché de Paris, et y exerça ses fonctions jusqu'en 1791, époque à laquelle, ne voulant pas prêter le serment, il se retira à Châlons, sa patrie. Il y fut incarcéré comme prêtre réfractaire jusqu'en 1794. Au mois de juillet de cette année, il fut conduit, pour y être jugé, à Paris, où il n'arriva que le lendemain de la mort de Robespierre. Le 15 novembre suivant, il fut mis en liberté. Depuis ce moment, il exerça en secret les fonctions de gr.-vicaire à Paris jusqu'en 1802, époque de sa nomination, par le premier consul, à l'évêché de Clermont. En 1811, il assista au concile national qui eut lieu à Paris, fit partie de la majorité qui résista aux volontés de l'empereur, fut ensuite membre de la commission nommée, en 1814, par Louis XVIII, pour les affaires de l'Église de France, et signa enfin le *Mémoire* rédigé en 1828 par les évêques français, contre les ordonnances de juin de la même année. Il mourut en 1833. La piété de ce prélat était éclairée et sincère; et sa charité sans bornes le faisait chérir de tous ceux qui l'approchaient. Dans ces temps de dissensions, il sut, par ses vertus évangéliques, se concilier l'estime de tous les partis.

DAMPMARTIN (Pierre), négociateur, entré au service du duc d'Alençon, fut nommé par ce prince son procureur, puis conseiller à Cambrai; employé dep. par la reine de Navarre et par Henri III, il fut récompensé de ses services par la place de gouverneur de Montpellier, en 1585. On a de lui : *Vies de cinquante personnes illustres*, avec l'*Entre-deux des temps*, Paris, 1599, in-4. Ce vol. devait être suivi de 9 autres qui n'ont pas paru. *Du Bonheur de la cour, et vraie félicité de l'homme*, 1592, in-12, réimprimé sous ce titre : *la Fortune de la cour*, etc. Il a laissé quelq. MSs.

DAMPMARTIN (Anne-Henri, vicomte), littérat., né en 1750, à Uzès, embrassa jeune le parti des armes; lieutenant-colonel des dragons de Lorraine en 1791, il fut forcé par ses soldats d'émigrer après le 10 août 1792, et se retira d'abord en Hollande, où il vécut en donnant des leçons de grammaire. Quelques années après, il se rendit à Berlin, où il reçut du roi Frédéric-Guillaume un accueil plein de bienveillance. Choisi par ce prince pour présider à l'éducat. du fils de la comtesse de Lichtenau, il partagea la disgrâce de la favorite à la mort du roi, et se serait vu sans doute forcé de reprendre l'état de grammairien, si le 18 brumaire ne lui eût permis de rentrer en France. Son ouvrage intitulé *la France sous les Valois*, essai historique sur les causes qui ont préparé et consommé la chute des trois prem. dynasties, 1810, 5 vol. in-8, appela sur lui l'attention de l'empereur, qui le nomma membre du conseil des prises. L'année suivante, il devint membre du corps législatif. A la restaurat., il continua de siéger à la chambre des députés, et s'y montra partisan des réformes. Il fut, en 1816, nommé bibliothécaire du départem. de la guerre, et mourut en 1825. Outre l'ouvrage déjà cité, on a de lui : *Idées sur quelques sujets militaires*, 1785, in-8. — *Histoire de la rivalité de Carthage et de Rome*, 1789, 2 vol. in-8. — *Le Provincial à Paris*, 1790, in-8. — *Essai de littérature à l'usage des dames*, 1793, 2 vol. in-8.—*Esquisse d'un plan d'éducation*, 1795, in-8.—*Fragments moraux et littéraires*, 1797, in-8. — *Événem. qui se sont passés sous mes yeux durant le temps de la révolut. française*, 1800, 2 vol. in-8.—*Brasmann*, roman, Paris, 1802, 4 vol. in-8.—*Essais de Goldsmith*, trad. de l'anglais, 1803, in-12. — *Annales de l'empire français*, avec Beaunoir, 1805, in-8. — *Quelques traits sur la vie privée de Frédéric-Guillaume III*, 1811, in-8. Il est éditeur de l'*Apologétique de Tertullien*, trad. par l'abbé Meunier, 1822, in-12.

DAN, l'un des fils de Jacob, fut le chef de la tribu de ce nom, d'où sortit Samson, et d'où, selon quelques commentateurs de la *Bible*, doit naître l'Antechrist.

DAN, surn. *le Magnifique*, 10e roi de Sethra, en Sélande, vers la fin du 3e S., réunit, dit-on, plusieurs autres petits états au sien, et en forma un royaume qui prit le nom de *Dane-Marck*, c'est-à-dire le territoire de Dan.

DAN (Pierre), supérieur du couvent des Mathurins de Fontainebleau, fut envoyé, en 1634, en Barbarie, pour le rachat des captifs, revint l'ann. suiv. avec 42 esclaves, et mourut en 1649. On a de lui : *Histoire de Barbarie et de ses corsaires*, Paris, 1637, in-4, réimpr. sous ce titre : *Histoire des royaumes et des villes d'Alger, de Tunis, de Salé et de Tripoli, augmentée de plusieurs pièces*, ibid., 1649, in-fol. — *Trésor des merveilles de la maison royale de Fontainebleau*, etc., ibid., 1642, in-fol., fig.

DANAÉ (mythol.), fille d'Acrisius, roi d'Argos, fut enfermée dans une tour d'airain par son père, à qui l'oracle avait prédit qu'il serait tué par l'enfant qui naîtrait d'elle. Jupiter pénétra dans cette tour sous la forme d'une pluie d'or, et de son union avec Danaé naquit Persée, qui fut en effet, par accident, le meurtrier d'Acrisius.

DANAUS (mythol.), 1er roi d'Argos, fut père de 50 filles, qu'il maria à un pareil nombre de fils de son frère Égyptus. Pour se venger de ce dernier qui lui avait ravi la couronne, et avec lequel il ne s'était réconcilié qu'en apparence, Danaüs avait ordonné à ses filles de tuer leurs maris la première nuit de leurs noces, et elles exécutèrent ce meurtre, à l'exception d'Hypermnestre, qui sauva Lyncée son époux. Elles sont toutes désignées dans la fable sous le nom de *Danaïdes*.

DANCHET (Antoine), poète dramatique, né e[...]

571, à Riom, acheva ses études à Paris, sous le . Jouvancy, qui le fit nommer professeur de rhétorique à Chartres. Il quitta cette place en 1696 pour revenir à Paris, où il partagea ses loisirs ntre une éducation particulière et la culture des ettres. *Hésione*, son premier opéra, fut joué en 700 avec un grand succès. Admis à l'académ. des nscriptions en 1705, il remplaça l'abbé Tallemant, n 1712, à l'Acad. française, et mourut en 1748. Il donné quatre *tragédies*, dont aucune n'est restée u théâtre. Ses opéras, au nombre de 13, sont ien supérieurs à ses tragédies. On lui doit encore uelques pièces fugitives, d'une versificat. douce, nais un peu faible. Ses *Œuvres* ont été recueillies, Paris, 1751, 4 vol. in-8.

DANCKERT (Corneille), graveur, né à Amsterdam en 1561, s'établit, vers 1604, marchand d'estampes à Anvers. On a de lui des *Ruines romaines*, petites gravures faites avec assez de goût, et plusieurs suites de divers sujets. — Son fils, Pierre, né en 1600, à Anvers, reçut ses leçons, et le surpassa. Il a gravé, d'après Wouvermans et Berghem, des paysages assez estimés. On cite encore trois graveurs de ce nom : Henri et Jean, fils de Pierre, dont les ouvrages sont particulièrement répandus en Angleterre, et Justus, marchand d'estampes à Amsterdam, dont on ne connaît que quelques portraits.

DANCOURT (Florent CARTON), auteur dramatique, né en 1661, à Fontainebleau, fit ses études sous le P. Larue, jésuite, qui s'efforça inutilem. de l'attirer dans son ordre. Doué de beaucoup de vivacité et de pénétration, le disciple, que ses goûts éloignaient de la vie religieuse, préféra se livrer au barreau. Il exerçait la profess. d'avocat, lorsqu'à la suite d'une intrigue amoureuse avec la fille du comédien La Thorilière, il se fit recevoir dans la troupe des comédiens du roi en 1685, après avoir épousé sa maîtresse. Dancourt s'acquit bientôt la double réputation d'acteur et d'assez bon auteur comique. Recherché pour son esprit par ce que la cour et la ville avaient de plus distingué, il plut particulièrement à Louis XIV, qui souvent l'appela près de lui pour l'entendre lire ses compositions. Doué d'une facilité rare, il enrichit le théâtre, dans l'espace de 33 ans, d'une soixantaine de pièces, qui toutes eurent du succès dans la nouveauté, et dont on revoit encore quelques-unes avec plaisir. *Le Chevalier à la mode*, l'une de ses premières pièces, passe pour son chef-d'œuvre. Parmi les autres, on distingue *la Maison de campagne*, *l'Été des coquettes*, *les Vendanges de Surène*, *les Bourgeoises de qualité*, *les Vacances*, *le Mari retrouvé*, et *les Trois cousines*. Dégoûté du théâtre en 1718, il se fixa dans sa terre de Courcelles-le-Roi, et y mourut en 1726. Il consacra, dit-on, les dern. années de sa vie à traduire les *Psaumes*. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de Paris, 1760, 12 vol. in-12. — Thérèse Lenoir de La Thorilière, sa femme, née vers 1660, admise en 1685, avec Dancourt, au théâtre, joua les rôles d'amoureuses avec succès pendant 45 ans, et mourut en 1725. — La plus jeune de leurs filles, connue sous le nom de *Mimi*, remplit avec distinction les rôles de soubrette.

DANCOURT (L.-H.), auteur et acteur, né vers 1725, mort dans un hospice de Paris en 1801, fit jouer de 1762 à 1766, au théâtre des Italiens, trois comédies : *les Deux amis*, *le Mariage par capitulation*, et *Ésope à Cythère*. Sa réponse à la lettre sur les spectacles : *L.-H. Dancourt, arlequin de Berlin, à J.-J. Rousseau, citoyen de Genève*, 1759, in-8, passe pour le meilleur ouvrage qui ait paru à cette occasion.

DANDELOT (François de COLIGNI, plus connu sous le nom de), frère puîné de l'amiral, né à Châtillon-sur-Loing en 1521, fit ses premières armes en Italie, et fut armé chevalier sur le champ de bataille de Cérisoles par le comte d'Enghien. A l'époque des guerres civiles, les protestants trouvèrent dans le jeune Dandelot un zélé défenseur. Nommé colonel-général de l'infanterie en 1551, il défendit, en 1557, avec l'amiral son frère, la place de St-Quentin, se distingua à la bataille de Dreux en 1562, fit la guerre en Bretagne, dans le Poitou, se trouva à la bataille de Jarnac, et mourut deux mois après cette célèbre journée, en 1569, à Saintes. On trouve sa *Vie* parmi celles des hommes illustres de France, de Pérau, tome XVI.

DANDINI (Jérôme), jésuite, né à Césène en 1554, mort à Forli en 1634, fut choisi par le pape Clément VIII pour aller visiter les maronites du Mont-Liban, rendit un compte très favorable de la foi de ces religieux, et publia la relation de son voyage sous le titre de *Missione apostolica al patriarca e maroniti del monte Libano*, Césène, 1656, trad. en franç. par Richard Simon, Paris, 1675, in-12. Dandini est auteur de *Ethica sacra, sive de virtutibus et vitiis*, Césène, 1651, in-fol.

DANDINI (César), peintre florentin, né en 1595, mort en 1658, élève du chevalier Curadi, de Passignano et de Christophe Allori, a exécuté plus. tableaux d'autel qui ornent encore quelq. églises de sa patrie. — Vincent, son frère et son élève, né à Florence en 1607, mort en 1675, travailla à Rome sous Pietro de Cortone, et s'adonna principalem. à peindre des sujets de dévotion. — Dandini (Pierre), fils de César, né en 1647, mort en 1712, a copié fort habilem. les tableaux des gr. maîtres. Ses ouvrages ne se trouvent guère qu'à Florence, où il était employé par le grand-duc.

DANDINI (Hercule-François), savant jurisc., né à Ancône en 1695, fit ses études à Rome sous la direction de son oncle, et de retour à Césène, sa patrie, y fonda l'académie des *Filomati* pour l'avancement des sciences. Nommé professeur des Pandectes à Padoue, il y mourut en 1747, laissant plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : *De servitutibus prædiorum*, Véronne, 1741, in-4.

DANDOLO, famille patricienne de Venise qui a donné plusieurs doges et magistrats. — Henri Dandolo, né en 1108, élu doge en 1192, montra dans ce poste émin. la prudence d'un vieillard, réunie à la vigueur et à la fermeté qu'on ne trouve plus

guère à cet âge. Ce fut lui qui dirigea l'expédition des croisés pour le rétablissement de l'empereur Isaac-l'Ange sur le trône de Constantinople. Après la prise de cette ville, en 1203, les croisés ayant pris la résolution de s'emparer de l'empire grec, Dandolo refusa, dit-on, la couronne, moins par modestie ou en raison de son gr. âge, que parce que ses concitoyens lui firent entrevoir qu'ils ne favoriseraient point l'élévat. de leur doge au pouvoir impérial. Quoi qu'il en soit, le vieux doge ne renonça pas à la possession des terres conquises. Il fut créé despote de la Romanie, obtint, pour la part de la république, la possess. des îles de l'Archipel, plus. ports sur les côtes de l'Hellespont, de la Phrygie et de la Morée, la moitié de Constantinople, et acheta, pour 10,000 marcs d'argent, l'île de Candie, échue en partage au marquis de Montferrat. Il mourut à Constantinople en 1205, un an après l'établissement du nouvel empire lat., dont le prem. souverain fut le comte de Flandre, Baudouin I[er].—DANDOLO (Jean), élu doge en 1280, soutint contre le patriarche d'Aquilée une guerre ruineuse qui dura autant que son règne. Il mourut en 1289. — DANDOLO (Franç.), doge en 1328, ne fut élevé à cette dignité qu'après avoir obtenu de Clément V le retrait de l'excommunication que ce pontife avait lancée contre la république. L'humiliation à laquelle il se soumit pour le succès de cette mission lui valut, de la part de ses concitoyens, le surnom de *Chien*, qu'il garda toujours. Sous son règne, les Vénitiens étendirent leur domination sur la terre ferme. F. Dandolo mourut en 1339.—DANDOLO (André), doge de 1342 à 1354, cultiva la littér. et fut en relation avec Pétrarque; la connaiss. qu'il avait acquise des antiquités de sa patrie le mit à même d'écrire deux *Chroniques* lat. de Venise, dont l'une, finiss. à l'an 1339, est impr. au tome XII de la *Collection* de Muratori; l'autre est inédite. Il mourut en 1354, de l'inquiétude et du chagrin que lui causèrent les succès remportés par l'amiral génois, P. Doria, sur les Vénitiens.— Son fils, Faustin, mort en 1449, cultiva les lettres et la jurisprud., professa le droit à Padoue, et fut successiv. ambassad. de la république et membre du conseil secret. Plus tard, le pape Eugène IV le nomma légat *à latere*, et ensuite gouverneur de Bologne. Il a laissé quelques écrits peu importants sur la jurisprudence et la théologie.

DANDOLO (ANTOINE), jurisconsulte, né à Venise en 1431, professa la jurisprudence à Padoue, puis à Pérouse et à Pise. Rappelé dans sa patrie, il y fut employé dans plusieurs légations, devint membre du conseil des Dix; puis ayant été envoyé podestat à Ravenne, il y mourut empoisonné en 1472. Il avait composé plusieurs *Traités sur le droit civil*, restés MSs. — DANDOLO (Marc), juriscons. et négociateur, né à Venise en 1458, fut reçu doct. en droit civil et canonique dans l'univ. de Padoue, et de retour dans sa patrie, y fut chargé de plus. emplois importants. Il mourut à Venise en 1535, après avoir rempli div. ambassades en Pologne et à quelq. autres cours. On a de lui: *Oratio ad Ferdinandum, Hispan. et utriusque Siciliæ regem*, etc. 1507. — *Psalm. ex græco versa*, etc.

DANDOLO (VINCENT), chimiste célèbre, né à Venise en 1758, fit ses études à Padoue avec un tel succès, qu'il obtint tous ses grades avec dispense de payer les droits. De retour à Venise, il y établit une pharmacie, dont le produit le mit à même de continuer ses expériences et de répéter celles des chimistes français, dont il traduisit les ouvrages en italien, en y ajoutant des notes. Encouragé par les éloges qu'il reçut de Lavoisier et de Fourcroy, il publia les *Fundamenta della fisica chimica*, dont le succès étendit sa réputation dans toute l'Italie. Lors de l'invasion de la péninsule par les Français, en 1796, Dandolo prit une part active aux événements qui préparèrent la chute de la république de Venise. Nommé par le général Bonaparte *provéditeur-général* de la Dalmatie, on lui reprocha d'avoir étalé dans cette place le faste d'un proconsul. A la formation du royaume d'Italie, il fut créé comte et sénateur; mais dégoûté bientôt des honneurs, il revint habiter Varèze dans la Lombardie, où il se livra sans relache à rechercher les moyens d'améliorer les diverses branches de l'agriculture. Les services qu'il rendit à l'Italie lui méritèrent des témoignages de satisfaction de l'emper. d'Autriche et du roi de Sardaigne, qui lui envoya la décoration de ses ordres. Il mourut à Varèze en 1819. Parmi ses nombreux ouvrages on distingue: *Del governo delle pecore*, Milan, 1804, in-8. — *Il buon governo de' bachi da seta*, ibid., 1806, in-8, traduit en français; 2[e] édition, 1825, in-8. — *Discorsi sulla pastorigia*, etc., ibid., 1806, in-8. — *Storie de' bachi da seta*, ibid., 1817, in-8. — *Enologia, o l'arte di fare i vini*, ibid., 1820, 3 vol. in-8. — *Cause dell' avvilimento delle granaglie*, ibid., 1820, in-8, etc.

DANDRÉ-BARDON (MICHEL-FRANÇ.), peintre, né à Aix en Provence en 1700, quitta la profession d'avocat pour se livrer à la peinture, étudia sous Vanloo et de Troy, prit, comme ses maîtres, le genre historique, devint profess. d'hist. à l'école de peinture, et mourut directeur de l'académie de Marseille, en 1783. On a de lui des tableaux assez médiocres, et un grand nombre d'écrits, dont les plus remarquables sont: *De l'utilité d'un cours d'histoire pour les artistes*, 1751.—*Traité de peinture, suivi d'un essai sur la sculpture*, etc., Paris, 1769, 2 vol. in-12. — *Histoire universelle traitée relativement aux arts fondés sur le dessin*, ibid., 1769, 3 vol. in-12.—*Costume des anciens peuples*, en 360 pl. gravées par Cochin, et accompagnées de notes historiques et de réflexions critiques, ibid., 1772, et années suiv., 6 vol. in-4; nouv. édition publ. par Cochin, 4 vol. in-4.

DANDRÉ (ANT.-BALTH.-JOS.), constit., né en Provence vers 1759, conseiller au parlem. d'Aix, fut député de la noblesse de cette ville aux états-généraux, et fit partie de la minorité qui se réunit au tiers-état, après la fameuse séance du Jeu-de-Paume. Chargé d'une mission importante, à son retour il prit part aux discussions sur l'organisat.

e l'ordre judiciaire, et ne tarda pas à se classer armi les premiers orateurs de cette fameuse assemblée. Voulant tenter les réformes nécessaires, nais ennemi de tous les excès, il combattit les narchistes, ainsi que les membres du côté droit ont le zèle aveugle compromettait la cause qu'ils royaient servir, et sut, pendant toute la session, onserver un grand ascendant sur l'assemblée, qui élut trois fois son présid. Il avait appuyé la proosition, plus morale que politique, qu'aucun député ne pût accepter de place avant quatre ans; onséquent à ce principe, il refusa celles qui lui urent offertes, et voulut se livrer au commerce de 'épicerie; mais poursuivi comme accapareur, il aillit être la victime d'une émeute, et, quelque emps après, accusé d'intelligence avec les émigrés, il se vit forcé de chercher un asile en Angleerre, où il avait été précédé par plusieurs de ses collègues, entre autres Talleyrand, avec lequel il entretint dès-lors des relations suivies. En 1796, l vint en Allemagne dans le but d'être plus à portée le seconder le mouvement qui se disposait en faveur de l'autorité royale; il osa même pénétrer en France à l'aide d'un déguisem., pour reconnaître a situation des esprits; mais le coup-d'état du 18 fructidor l'obligea d'en sortir précipitamment. Les preuves qu'il venait de donner de son dévouement et de sa capacité lui valurent alors la confiance de Louis XVIII, et Dandré suivit ce prince dans ses diverses résidences jusqu'en 1809. A cette époque, il s'établit en Allemagne, fit l'acquisit., près de Vienne, d'un domaine dont il doubla le produit par ses améliorat., et concourut à la formation de la société impériale d'agriculture de Vienne. C'était s'acquitter noblement de sa dette envers l'Autriche. Rentré en France en 1814, il accompagna, l'année suiv., le roi à Gand, fut, à son retour de Belgique, nommé direct.-général de la police, puis intend. des domaines de la couronne, place qui convenait mieux à ses goûts, et dans laq. il fit preuve des talents d'un véritable administrat. Dandré mourut presque subitement en 1825.

DANEAU (Lambert), protestant zélé, né à Baugenci en 1530, mort ministre à Castres en 1596, a publié un grand nombre d'ouvrages, dont il traduisit quelques-uns en français. Ce sont les seuls qui soient recherchés des curieux : *Traités très utiles touchant les sorciers, les jeux de cartes et de dez*, Paris, 1599, in-8. — *Traité des danses*, auq. est résolue la question : S'il est permis aux chrét. de danser, 1580, in-8. — *Traité contre les bacchadales du mardi-gras,* 1582, in-8.

DANEDI (Joseph et Jean-Étienne), peintres, appelés aussi *les Montalti*, frères, nés à Trevisio dans le Milanais, furent élèves de Morazzone. Joseph entra depuis dans l'école de Guide, dont il saisit assez bien le style. Ses principaux tableaux sont à Milan. Lanzi cite comme les plus remarq. *le Massacre des Innocents* et *l'Annonciation*, dans l'église St-Sébastien. Il mourut à 70 ans.—Étienne n'eut pas d'autre maître que le Morazzone, mais il ne s'en tint pas exclusiv. à sa manière. A l'exemple de son frère, il mit dans ses peintures plus de soin et de délicatesse que les artistes de son temps. Son chef-d'œuvre est le *Martyre de Ste Justine* à *Santa Maria in Pedone*. Il y a de la finesse dans l'exécution, mais une certaine froideur, plus sensible encore dans ses autres ouvrages. Il mourut en 1689, à 81 ans.

DANEMARCK. Un siècle avant J.-C., un aventurier nommé Odin était passé en Germanie, et avait établi une relig. parmi les peuples de la Baltique. Ses fils s'étaient partagé les états qu'il avait conquis par sa magie et son courage. Skiold devint la tige des prem. rois de Danemarck. Après des temps fabuleux et obscurs, les Danois parvinrent à un haut degré de grandeur sous Suénon Ier et Canut-le-Grand. Le christian., introduit au 10e S. parmi les Danois, y répandit enfin peu à peu la civilis. et les lumières. Après les règnes successifs des cinq fils de Suénon II, Valdemar Ier dit *le Grand*, fils de St Canut, commença à réprimer la piraterie des Slaves, soumit les princes de Julin et de Rugen, fonda Dantzick et Copenhague, intervint dans les affaires de l'empire d'Allemagne et donna de sages lois à ses peuples. Ses fils marchèrent sur ses traces; Canut VI conquit le Holstein et acheva de policer les Danois. Valdemar II, dit *le Victorieux*, rendit tributaire la couronne de Norwége, fit ériger ses nombreuses conquêtes en roy. de Vandalie, mais mourut après avoir éprouvé quelques revers. Des divisions sanglantes eurent lieu entre ses success.; Abel essaya en vain de rendre la couronne héréditaire, et des démêlés funestes éclatèrent entre les rois et le clergé. Sous Christophe Ier, la guerre civile amena le démembrement du roy. et surtout du domaine royal. Valdemar III, success. de son père, après un interrègne de quatre ans, céda l'Estonie aux chevaliers teutoniques, racheta le Holstein, la Scanie, etc., et acquit l'île de Gotland, que lui céda la Suède. Après lui, sa fille Marguerite gouverna le Danemarck, comme régente de son fils Olaüs V, et la Norwége, qu'elle obtint après la mort de son époux Haquin, roi de Suède et de Norwége; bientôt après, son fils Olaüs étant mort, elle réunit sur sa tête les couronnes de Danemarck, de Norwége, et peu après celle de Suède, qui lui fut décernée par les Suédois. Elle vainquit Albert de Meklembourg, son compétiteur, et Falkoping. Une union entre les seigneurs fut signée à Calmar en 1397. Elle ne pouvait durer. L'animosité des trois peuples, la diversité des mœurs et des lois, la faiblesse des successeurs de Marguerite achevèrent de la rompre. En 1448, les Suédois se donnèrent un roi particulier. Christian Ier, tige de la maison d'Oldenbourg, réunit la Suède au Danemarck par la force des armes, mais pour un moment : ses efforts et ceux de Jean, son fils, furent repoussés par les Sture. La perfidie et la cruauté de Christian II, leur successeur, fit renouveler l'union de Calmar. Mais enfin Gustave Wasa parut; la Suède fut délivrée, et les Danois déposèrent Christian, et donnèrent la couronne à Frédéric, son oncle, dont la postérité règne aujourd'hui sur le Dane-

marck. Malgré la puissante opposition de l'aristocratie, Frédéric professa le luthéranisme à la diète d'Odensée en 1527, et Christian III, son success., acheva la révolut. religieuse. Ce jeune prince sut réparer les maux de l'interrègne qui avait eu lieu à la mort de son père : son fils signa avec la Suède la paix de Stettin qui lui confirmait la souveraineté de la Norwége, unie au Danemarck depuis Christian Ier, et renonça à ses prétentions sur la Suède. Christian IV lui succéda, et se distingua par la supériorité de ses talents. Il prit part, pour son malheur, à la guerre de 30 ans. Allié de plus. princes protest., il fut vaincu par le gén. Tilly, à Lutter, en 1626, et forcé de signer à Lubeck une paix séparée avec l'emper.; après la paix de Westphalie, la Suède faillit donner des fers au Danemarck, comme le Danemarck en avait jadis donné à la Suède. Les grandes entreprises de Charles XII et ses malheurs le délivrèrent de cette crainte. Cepend. le Danemarck, réduit dès-lors au rang des états inférieurs, ne fut plus que l'allié de la Russie qui s'était élevée au plus haut degré de grandeur. Compromis dans les guerres de la révolut. franç., il perdit en dern. résultat la Norwége qui fut rendue à la Suède, et obtint pour faible dédommagement la Poméranie suédoise.

Rois de Danemarck depuis le 10e siècle.

941 Harald Blaatand.
991 Suénon.
1014 Canut II. — Harald III, prétendant.
1036 Canut III.
1041 Magnus de Norwége.
1044 Suénon II.
1076 Harald IV.
1080 Canut IV, *le Saint.*
1086 Olof Hunger.
1095 Éric III.
1104 Nicolas.
1131 Éric IV.
1137 Éric V.
1147 Suénon III.
1157 Valdemar Ier.
1186 Canut VI.
1202 Valdemar II.
1219 Valdemar III.
1241 Éric VI, *le Saint.*
1250 Abel.
1252 Christophe Ier.
1259 Éric VII Glipping.
1286 Éric VIII Menvend.
1320 Christophe II
1340 Valdemar IV.
1376 Olof.
1387 Marguerite.
1412 Éric IX, *le Poméranien.*
1440 Christophe III, *le Bavarois.*

Maison d'Oldenbourg.

1448 Christian Ier.
1483 Jean II.
1512 Christian II.
1523 Frédéric Ier.
1534 Christian III.
1559 Frédéric II.
1588 Christian IV.
1648 Frédéric III.
1670 Christian V.
1699 Frédéric IV.
1730 Christian VI.
1746 Frédéric V.
1765 Christian VII.
1808 Frédéric VI.
Christian VII, prince royal.

DANES (Pierre), premier professeur de grec au collége de France, ne à Paris en 1497, avait eu pour maîtres Loscaris et Budé. L'un des ambassad. de François Ier au concile de Trente, il y soutint dignement l'honneur de son pays par son éloquence, la fermeté de sa conduite et l'esprit qui brillait dans ses réponses. Nommé précepteur du dauphin, depuis François II, il obtint en 1557 l'évêché de Lavaur, et mourut en 1577 à Paris, où l'avaient appelé les affaires de son diocèse. — Pierre-Hilaire Danes, de la même famille, doct. de Sorbonne et conseiller au parlem., mort en 1732, a publ. *Vie, éloges et opuscules de Pierre Danes*, Paris, 1731, in-4, avec le portr. de l'aut. — Un autre Danes (Jacq.), de la même famille, né à Paris en 1601, intend. du Languedoc, avait épousé une fille du célèbre de Thou; mais, devenu veuf, il embrassa l'état ecclésiast., fut fait év. de Toulon, et mourut à Paris en 1662. On trouve dans le rec. de Pierre-Hilaire, un *Mémoire* sur les actes de ce prélat.

DANET (Pierre), célèbre lexicographe, né vers 1640, embrassa l'état ecclésiastiq., et fut nommé curé d'une paroisse de cette ville. Associé par Montansier aux savants chargés de préparer les éditions des classiques lat. *ad usum*, il donna celle de *Phèdre*, en 1675, in-4, réimpr. en 1726. Danet composa pour l'usage du dauphin deux *Dictionn.* qui contribuèrent plus à sa réputat.; le *Dictionn. lat.-franç.* fut impr. pour la prem. fois à Paris en 1685; le *franç.-lat.*, moins estimé, en 1691. Longtemps réimpr., ces dictionn. ont été remplacés par de nouv. ouvrages en ce genre. On doit encore au même auteur : *Radices, seu Dictionar. linguæ lat.*, Paris, 1677, in-8, très rare, et *Dictionar. antiquit. roman. et græcar.*, Paris, 1698, in-4. Danet, récompensé de ses travaux par l'abbaye de St-Nicolas de Verdun, périt malheureusement en 1709, sur la route de Lyon.

DANPRIE (Philippe), tailleur-général des monnaies de France, a laissé un livre intitulé : *Déclaration de l'usage du graphomètre*, Paris, 1597, in-8.

DANGEAU (Philippe de COURCILLON, marquis de), né en 1638, dut sa fortune rapide et la faveur de Louis XIV à son esprit naturel et surtout à son habileté à jouer toutes sortes de jeux de cartes. Le roi le fit d'abord colonel de son propre régiment, et se l'attacha ensuite en qualité d'aide-de-camp. Placé si près du monarque, Dangeau se servit de son crédit pour favoriser les gens de lettres et

surtout Boileau qui lui dédia sa satire de la noblesse. Il remplaça Scudéri à l'Acad. française en 1668, fut admis honoraire à l'académie des sc. en 1704, et mourut en 1720. Fontenelle fit son éloge. Il a laissé des *Mémoires*, ou *Journal de la cour de Louis XIV*, dep. 1684, à 1715, renfermés dans un très grand nombre de cartons à la bibliothèq. roy. Voltaire en a donné un extrait qui se trouve dans ses œuvres. Mme de Genlis a publ. : *Abrégé des Mémoires ou Journal du marquis de Dangeau, avec des notes histor. et critiques*, Paris, 1817, 4 vol. in-8. Il faut y joindre *Nouv. Mémoires de Dangeau, contenant environ mille articles inédits*, etc., *avec des notes curieuses par un courtisan de la même époque;* cet extr., publ. en 1818, par Lemontey, en tête de l'*Essai sur l'établissem. monarchique de Louis XIV*, forme le 4e vol. des *OEuvres* de ce caustique et spirituel académicien.

DANGEAU (LOUIS DE COURCILLON, abbé de), frère du précédent., né en 1643, avait d'abord été comme son frère élevé dans la religion calviniste; mais, vaincu par les exhortations de Bossuet, il se fit catholique et prit même la prêtrise. Dangeau fut chargé de différentes missions diplomatiques, reçut divers bénéfices, remplaça Cotin à l'Acad. française, où il se montra le plus labor. de tous ses collègues, et mourut en 1723. On a de lui plus de vingt *Traités* sur des sujets de grammaire, d'histoire et de philologie. Il a fait imprim. pour ses amis seulement un rec. très rare et très estimé, contenant *Seize Opuscules sur la langue franç.* On en trouve neuf avec des changem. dans le vol. publ. par l'abbé d'Olivet, sous ce titre : *Opuscules sur la langue franç.*, par div. académiciens, Paris, 1754, in-12.

DANGEVILLE (MARIE-ANNE BOTOT), célèbre actrice, née à Paris en 1714, morte dans la même ville en 1796, fit pend. 53 ans l'ornem. de la scène par les grâces de sa personne, la finesse de son jeu, et la flexibilité de son talent. Elle n'était pas moins estimable par ses excellentes qualités ; ce n'est qu'après sa mort qu'on sut qu'elle avait retiré chez elle et traité comme son amie une petite-fille de Baron, tombée dans l'indigence. Molé prononça le 6 sept. 1794, l'éloge de cette actrice, au lycée des arts. Mlle Dangeville, alors octogén., assistait à la séance.

DANGEUL (RENÉ-JOSEPH PLUMARD de), savant économiste, né au Mans en 1722, entreprit de visiter les principales villes de l'Europe ; et, pend. son séjour à Stockholm, en 1754, fut admis à l'académie royale de Suède. Fréron nous a conservé son discours de remercîment. Dangeul a publié, comme trad. de l'angl. de Nickols, un ouvr. de sa compos. sous ce titre : *Remarq. sur les avantages et les désavantages du commerce de la France et de la Grande-Bretagne*, Paris, 1755, in-12 : cet ouvr. eut beaucoup de succès. On lui doit encore la trad. du *Rétablissem. des manufactures et du commerce d'Espagne*, par B. de Ulloa, 1753, in-12 ; et *Examen de la conduite de la Grande-Bretagne à l'égard de la Hollande*, Paris (La Haye), 1756, in-8.

DANHAWER (JEAN-CONRAD), ministre luthérien, né dans le Brisgaw en 1603, mort en 1660 à Strasbourg, prédicateur et doyen du chapitre de cette ville, a écrit un grand nombre d'ouvr. de controv., dont les plus importants sont : *De Spiritûs sancti processione*, in-4 ; *De Christi personâ*, etc., in-8 ; *De voto Jephtœo*, in-8 ; *Prœadamitœ*, in-8 ; *Collegium psycologicum*, Strasbourg, 1650, in-8. — DANHAWER, né dans la Souabe vers la fin du 17e S., fut d'abord horloger, et quitta cette profess. pour aller étudier la musique en Italie; mais il négligea cette étude pour celle de la peinture, qu'il étudia sous Bombelli et qu'il exerça ensuite avec le plus gr. succès à Pétersbourg, où il mourut en 1733.

DANIEL, le 4e des douze grands prophètes, n'a point, chez les Juifs, ce titre que lui a donné J.-C. Issu du sang royal de Juda, Daniel fut amené jeune encore en captivité à Babylone, l'an 602 av. notre ère, par Nabuchodonosor, qui lui fit enseigner les sciences et la langue des Chaldéens. Les progrès qu'il y fit lui valurent l'amitié de ce prince, le gouvernement de toutes les provinces de Babylone, et la place de chef des mages. Ses prophéties, qui se composent de XIV chap., et roulent presq. uniquement sur l'explicat. de songes ou sur des visions, nous apprennent qu'il confondit les vieillards, calomniateurs de la chaste Suzanne; qu'il expliqua à Balthasar les caractères tracés sur la muraille par une main inconnue; que, jeté deux fois dans la fosse aux lions, il en fut deux fois sauvé par un miracle. Le saint prophète mourut vers la fin du règne de Darius, après avoir obtenu de lui l'édit pour le rétablissement du temple et le retour des Juifs à Jérusalem.

DANIEL (St), né près de Samosate vers l'an 410, embrassa la vie pénitente, telle qu'on la pratiquait de son temps, et monta sur une colonne, où il vécut jusqu'en 490, uniquement occupé de la méditation et de la prière.

DANIEL (PIERRE), avocat, né à Orléans en 1530, fut bailli de l'abbaye de St-Benoît-sur-Loire, dont il préserva les MSs. les plus préc. d'une destruct. inévitable, et mourut à Paris en 1603. Il s'était rendu très utile aux savants, qui lui en témoignèrent leur reconnaiss. On lui doit la 1re édit. du *Querulus*, Paris, 1564, in-8, pièce que, sur le titre d'une ancienne copie, on a confondue avec l'*Aulularia* de Plaute, mais dont l'aut. est encore inconnu; et celle des *Comment.* de Servius, de Fulgence, etc., sur Virgile, Paris, 1600, in-fol. On a le recueil des ouvr. de P. Daniel, Paris, 1599, in-fol.

DANIEL (SAMUEL), poète et histor. angl., né en 1562 dans les Somersetshire, fit, à Oxford, des études brillantes, fut d'abord précepteur d'Anne de Clifford, poète lauréat à la place de Spencer, sous Élisabeth, gentilhomme de la chambre d'Anne, femme de Jacques 1er, et mourut en 1617. Ses princip. ouvr. sont : *Hist. d'Angleterre jusqu'à la fin du règne d'Édouard III*, Londres, 1618. — Deux tragédies, *Cléopâtre* et *Philotas*.—Un poème en VIII chants *sur les guerres entre les maisons*

d'York et de Lancastre, Londres, 1613, in-4; et d'autres poésies peu lues aujourd'hui, recueillies sous le titre d'*OEuvres poétiques*, Londres, 1718, 3 vol. in-12.

DANIEL (Gabriel), jésuite, né en 1649 à Rouen, mort à Paris en 1728, a consacré sa longue et laborieuse carrière à la composition d'un gr. nombre d'ouvrages de théologie, d'histoire et de philos. Parmi ces derniers, on remarque une réfutation du système des tourbillons, intitulée : *Voyage du monde de Descartes*, 1690. Ses œuvres théologiq. (peu lues aujourd'hui) consistent surtout en opusc. contre les *Provinciales* de Pascal; mais ce qui a donné une juste célébrité au nom de Daniel, c'est son *Histoire de France*, dont la meill. édition est celle qu'a donnée le P. Griffet, Paris, 1755-1760, 17 vol. in-4, Amsterdam, 1758, 25 vol. in-12; et son *Histoire de la milice française*, Paris, 1721, 2 vol. in-4.

DANIELE (François), historien et antiquaire, né à St-Clément près de Caserte en 1740, fut élève de Marc Mondo, dont il publia les opusc., précédés d'une *Vie* de l'aut., en 1763. Appelé à Naples, il y obtint d'abord une place à la secrétairerie-d'état. Plus tard il remplaça Vico dans la charge d'historiographe royal, et fut en 1787 nommé secrétaire perpétuel de l'acad. *Ercolanese*, instituée pour la publication des découvertes faites à Herculanum et Pompéia. Tout entier à ses études, les révolut. semblaient ne pouvoir l'atteindre; mais à la rentrée du roi de Naples en 1799, le zèle avec lequel il prit la défense de quelques-uns de ses amis le rendit suspect. Privé de ses places et de ses pensions, il connut l'indigence, mais il sut la supporter avec dignité. Lorsque Joseph Bonaparte vint occuper le trône de Naples, il nomma Daniele directeur de l'imprim. roy. Cet illustre savant mourut dans sa patrie en 1812. Ses principaux ouvrages sont : *le Forche caudine illustrate*, Caserte, 1778, in-fol., et Naples, 1812. — *Regali sepolcri del duomo di Palermo*, Naples, 1784, in-fol. — *Monete antiche di Capua*, Naples, 1802, in-4. Daniele, éditeur d'un grand nombre d'ouvrages, a laissé plus. MSs. dont on désire la publication. M. Joph Castaldi a publ. sa *Vie* dans la *Biogr. napoletan.*, IV.

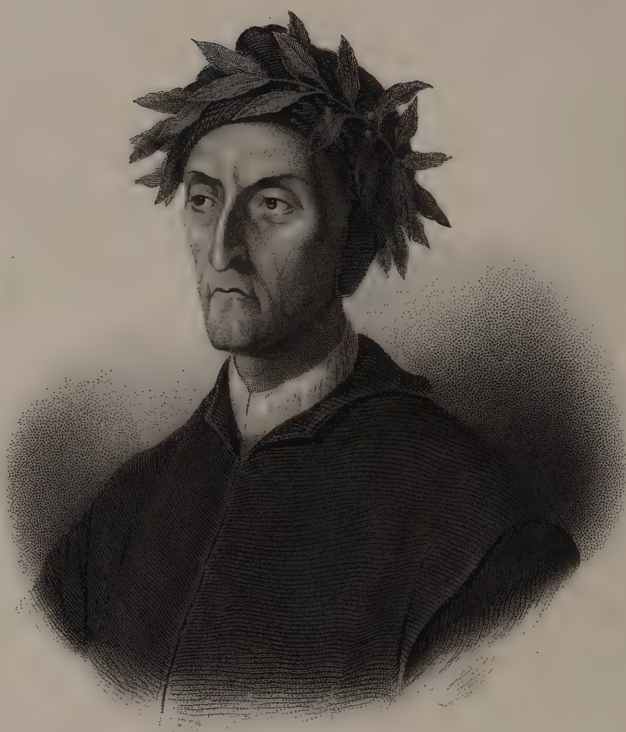
DANIELS, jurisc., né à Cologne en 1750, suivit la carrière du barreau, et professa le droit romain avec un tel succès, qu'il devint, jeune encore, conseiller intime de l'élect. de Cologne. Son pays natal étant tombé au pouvoir des Français, Bonaparte, qui entendit faire son éloge, le nomma avocat-général à la cour de cassation. Ce fut à son insu qu'on le plaça, quelq. années après, comme procur.-génér. à la cour de Bruxelles. Les événem. de 1814 interrompirent ses fonctions; mais le nouveau roi des Pays-Bas le nomma prem. présid. des établissem. judiciaires, avec le titre de conseiller intime. Ce magistrat recommandable mourut à Bruxelles le 28 mars 1827, âgé de 76 ans. On a de lui plusieurs *Dissertations* et *Mémoires* relatifs à différents points de droit.

DANKELMAN (Ehrard-Christophe-Balthasar), ministre d'état prussien, né en 1643, fut d'abord gouverneur de Frédéric, fils aîné de l'électeur de Brandebourg. Ce prince, ayant succédé à son père en 1688, combla son gouverneur de dignités et le nomma son principal ministre. C'est à Dankelman que la ville de Berlin doit ses premiers embellissements, ses acad. des sciences et des arts. Il fonda l'univers. de Halle, et un gr. nombre de bibliothèques de cabinets d'objets cur., dans diverses villes des états de Prusse. Des intrigues de cour firent perdre à ce digne ministre la faveur du roi, et l'obligèrent de donner sa démiss. Ses ennemis, forts de ce prem. succès, l'accablèrent ensuite d'accusations calomnieuses, et réussirent à le faire enfermer dans une forteresse d'où il ne sortit qu'en 1713, époque de l'avénement de Frédéric-Guillaume I[er] au trône de Prusse. Il mourut à Berlin en 1722.

DANKERS DE KY (Corneille), architecte, né à Amsterdam en 1561, mort en 1634, construisit la Bourse de cette ville, et fut le prem. (en Hollande), qui trouva le moyen de bâtir des ponts en pierres sur de grandes rivières sans gêner le cours de l'eau. Il en fit une heureuse épreuve sur l'Amstel, en élevant un pont qui a 200 pieds de largeur. — Dankers de Ky (Pierre), de la famille du préced., s'établit en Pologne dans le 17[e] S., et fut peintre du roi Uladislas IV. On connaît de lui le portrait de ce prince, et ceux de quelques personnages de sa cour.

DANLOUX (Pierre), peintre, né à Paris en 1745, mort dans la même ville en 1809, exposa en 1802, au Musée, plus. tableaux estimés, entre autres : *la Punition d'une vestale; l'évêque St Léon*, et le portrait en pied de *Delille*, dont il était l'ami, et qui lui a consacré quelques vers dans le poème de *la Pitié*.

DANRÉMONT (Charles-Marie, comte DENYS de), lieuten.-général, fut admis en 1803 à l'école de Fontainebleau, entra l'année suiv. sous-lieuten. dans le 12[e] régim. de chasseurs à cheval, devint en 1807 lieuten. aide-de-camp du général Defrance, puis du général Marmont, et fut en 1813 élevé au grade de colonel. Après plusieurs campagnes en Dalmatie, en Espagne et en Portugal, et les faits d'armes de 1813 et de 1814 auxquels il prit part, il resta sous les ordres du duc de Raguse à la restauration, et placé à la tête de la légion de la Côte-d'Or, fut promu en 1821 au grade de maréchal-de-camp, et chargé du commandem. d'un corps en 1823, dans l'armée d'Espagne. De 1825 à 1829 il remplit diverses fonctions d'administrat. milit., et fut attaché à une ambassade extraordinaire en Russie. Appelé en 1830 à faire partie de l'expédit. d'Afrique, il dut aux connaissances particulières qu'il avait acquises sur l'administrat. de la colonie française, d'être nommé en 1837 gouverneur-gén. de nos possessions dans le nord de cette contrée, et chargé du commandem. en chef de la seconde expédit. contre Constantine, il périt sous les murs de cette place le 12 octobre 1837, frappé d'un boulet dans la poitrine. Rapporté en France, son corps



Mme Fournier sc

DANTE.

fut inhumé en l'Hôtel-des-Invalides, avec les plus grands honneurs.

DANTE ALIGHIERI, l'un des plus grands génies qui aient paru depuis la renaiss. des lettres, et le créateur de la langue ital., naquit à Florence en 1265. Son éducat. fut très soignée; instruit dans toutes les sciences cultivées de son temps, il étudia la musique et le dessin, et s'exerça de bonne heure à l'éloquence, art nécessaire dans les républiques. Dès qu'il eut atteint l'âge prescrit par les lois pour choisir un état, il se fit inscrire dans la confrérie des médecins. Jeune il signala sa valeur dans les guerres que Florence eut à soutenir contre ses voisins; et plus tard il montra son habileté dans 14 missions politiques, dont le but était de mettre un terme aux sanglants débats des guelfes et des gibelins. En récompense de ses services, il fut nommé l'un des prieurs des arts; c'était la magistrature suprême. Dante était guelfe: cette faction, maîtresse à Florence, se divisa en deux partis, les *blancs* et les *noirs*. Dans la lutte les *blancs* succombèrent, et Dante, l'un de ses chefs, fut banni avec tous ses adhérents. Il est rare qu'un parti sache user avec modérat. de la victoire. Les *noirs*, ne trouvant pas leurs adversaires suffisamment punis par l'exil et la perte de leurs biens, les condamnèrent au supplice du feu. Dante, alors en mission à Rome, rejoignit ses compagnons d'infortune. Ils tentèrent en 1304 de rentrer à Florence. Ayant perdu cette dern. espérance, le gr. poète ne fit plus que d'errer de ville en ville. C'est à cette époque qu'il vint à Paris, où il fréquenta les écoles de théol. De retour en Italie, il finit par trouver un asile à Ravenne, et il y mourut en 1321. Florence réclama les cendres de Dante en 1429, mais ce fut inutilement; dans le 16e S., elle renouvela ses réclamat. avec aussi peu de succès. *La Divina Commedia*, tel est le titre général du poème auquel Dante doit sa glorieuse immortalité; mais on sait qu'il se divise en 3 parties : l'*Enfer*, le *Purgatoire* et le *Paradis*. C'est un ouvr. à part, qui n'avait point eu de modèle et qui ne peut être imité. Son apparition fut un gr. événement pour l'heureuse Italie. Les copies s'en multiplièrent sur-le-champ, et deux chaires furent créées à Florence pour expliquer un ouvr. dans leq. tout était nouv., la langue dans laq. il est écrit, aussi-bien que les sublimes beautés dont il étincelle, et qui d'ailleurs est rempli d'allusions qui seraient bientôt trouvées inintelligibles sans le secours d'un comment. contempor. La première édit. du texte est celle de Foligno, 1472, in-fol.; avec comment., Milan, 1478, in-fol. Les plus estimées sont celles de Rome (par le P. Lombardi, 1791, 3 vol. in-4, et de Paris, avec les comment. de Biagioli, 1818, 3 vol. in-8. Parmi les trad. franç. la meill. est celle de M. Artaud, 1828-30, 9 vol. in-18. Les *OEuvres* de Dante, Venise, 1757, 5 vol. in-4, contiennent tout ce qu'on a pu recueillir du gr. poète. Ce sont des poésies lyriq. ou *Rime*, et des ouvr. en prose, la plupart de sa jeunesse : la *Vita nuova*, espèce de mémoire ou autographie, où l'on trouve des particularités intéress. de ses prem. années et de son amour pour *Béatrix*, dont le nom se retrouve si souv. dans la *Divina Commedia*. — Le *Convivio di Dante*, comment. en prose sur trois de ses *canzoni*. — Un traité *de Monarchiâ*, écrit en faveur de l'emper. Henri III. — Un autre *de vulgari Eloquentiâ*, où l'aut. examine l'état de la langue ital. et de ses idiomes.—Des *Paraphrases des sept Psaumes de la pénitence*, du *Credo*, du *Pater* et de l'*Ave Maria*, en *terzine*. — Pierre, son fils, jurisconsulte à Venise, mort en 1361, a laissé quelq. *poésies* inédites et un *comment. latin* sur le poëme de son père. — Jacopo, frère de Pierre, écrivit aussi des notes ou gloses sur la 1re partie du poëme de son père, et composa sur l'ouvr. entier un *capitolo*, impr. dans l'édit. de Venise, 1447, et reprod. dans le tome III de *Rime antiche toscane*, Palerme, 1817, in-4, avec la *Dottrinale* du même auteur, rec. inédit de soixante *capitoli*, cité dans l'*index* du vocabulaire de la *Crusca*.

DANTE DA MAJANO, poète toscan, contempor. d'Alighieri, passait pour l'un des meill. poètes de son temps. On a de lui des *Poésies lyriques*, impr. dans les rec. des *Sonetti e Canzoni di diversi antichi autori toscani in X libri*, Florence, 1527, in-8. — Dante (Pierre-Vincent), de Pérouse, mathémat. et architecte, cultivait aussi la poésie. On connaît de lui un *Comment. ital. sur la sphère de Sacrobosco*, Pérouse, 1544 et 1574. Il mourut en 1512.—Dante (Jules), fils du précéd. et archit., a construit l'église de St-François à Assise. Il a laissé un petit tr. *de Alluvione Tyberis* et des *Notes sur les ornements en architect.* — Dante (Théodora), sœur de Jules, célèbre par son esprit et ses talents, cultiva les mathém., qu'elle enseigna à son neveu Egnazio, et mourut en 1573, à 75 ans. — Dante (Egnazio), fils de Jules, né en 1537, entra dans l'ordre des dominic., prof. les mathém. à Bologne, et fut employé à des recherches astron. et géogr. par Cosme Ier de Médicis et par le pape Grégoire XIII. Il est le prem. chez les modernes qui ait fait construire un *gnomon* assez considér. pour fixer les équinoxes et les solstices. Nommé à l'évêché d'Alatri, il mourut en 1580. On a de lui un *Tr. de la construction et de l'usage de l'astrolabe*, Florence, 1578, in-4. — Un atlas géogr. intit. : *Xistus vaticanus seu Pinacotheca; le Scienze matematiche ridotte in tavole*, Bologne, 1577, in-fol., comp. de 45 tabl. synoptiques qui supposent beaucoup d'érudition.—*Anemographia in anemoscopium verticale instrumentum*, ibid., 1578, in-fol. — Des traduct. en italien de *la Sphère* de Proclus, Florence, 1573, in-4. — *De la Perspective d'Euclide et d'Héliodore*, ibid., 1543, in-4.—Et un *Comment. sur la perspective de Barozzi*, Rome, 1583, in-4. — Dante (Vincent), fils aîné du précéd., né à Pérouse en 1530, apprit les élém. de la peinture de sa tante Théodora, qui avait reçu elle-même des leçons de Pérugin. Il excella dans l'orfévrerie, et fut un bon sculpteur. Sa statue du pape Jules III à Pérouse passe pour un chef-d'œuvre. Il devint architecte du gr.-duc Cosme de Médicis, pour lequel il exécuta différ.

ouvr. Il mourut à Rome en 1576. — Jérôme, son frère, né en 1547, bon dessinateur et excellent coloriste, a laissé des preuves de son talent dans l'église St-Pierre de Pérouse, et mourut jeune en 1580.

DANTINE (Dom Maur-François), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Gonrieux, près de Liége, en 1688, mort à Paris en 1746, travailla successivement à la *Collection des décrétales*, à la nouvelle édit. du *Glossaire* de Ducange, à la *Collection des histor. de France*, et à *l'Art de vérifier les dates*. Ce savant laborieux a publ. une *Traduct. des Psaumes avec des notes*, etc., Paris, 1740, in-12. Son *Éloge*, par Clémencet, se trouve en tête de l'*Art de vérifier les dates*.

DANTON (George-Jacques), l'un des révolutionnaires les plus fameux, né en 1759 à Arcis-sur-Aube, était en 1789 avoc. au conseil. Pauvre et dévoré de passions, il embrassa les principes de la révolut. avec toute la violence de son caractère, et devint bientôt l'un des fondat. du club des cordeliers. Il fut décrété d'accusation par le Châtelet au mois de mars 1790, pour avoir provoqué des émeutes; mais son influence était déjà telle, que cette mesure ne put recevoir d'exécut. L'année suiv. il fut élu membre du départem.; après l'arrestat. du roi à Varennes, il fut l'un des princip. moteurs du rassemblem. qui eut lieu au Champ-de-Mars, dans le but de forcer l'assemblée à mettre Louis XVI en jugement. Cette tentative audacieuse ayant échoué, Danton s'absenta pour laisser passer l'orage qu'il avait attiré sur sa tête, puis revint à l'époque des élections se présenter au suffrage du peuple. Il se trouvait alors sous le poids d'un jugem. pour dettes; l'huissier qui voulut l'arrêter faillit d'être assommé, et ce fut Danton qui se plaignit. Il concourut puissamm. à la journée du 10 août, et, nommé ministre de la justice, n'hésita pas à prendre les mesures les plus violentes pour assurer le triomphe de son opinion. A la nouv. de l'invas. des Prussiens, il demanda la peine de mort contre quiconque refuserait de servir de sa personne ou de remettre ses armes, et termina son discours en ces termes : « Le tocsin qu'on va sonner n'est point un signal d'alarme, c'est la charge contre les ennemis de la patrie. Pour les vaincre, messieurs, il nous faut de l'audace, et la France est sauvée. » Il organisa les massacres de septembre. Député à la convention, il résigna, dès la prem. séance, ses fonctions de ministre, et voulut donner un gage de son retour aux principes d'ordre, en faisant décréter que les personnes et les propriétés étaient placées sous la sauvegarde de la convent. Plus tard il proposa de déclarer que les dangers de la patrie avaient cessé; mais tel était le malheur de sa position polit., que plus. fois il se vit forcé de faire l'éloge de cet odieux tribunal du 10 août et de la commune de Paris, qui, dans le fait, n'avait agi que d'après ses inspirations. Ce furent les mêmes raisons qui l'obligèrent de se séparer des girondins, dont il estimait les talents, et de se rapprocher de Robespierre, pour leq. il ne se sentait aucune sympathie. Ses liaisons avec Dumouriez le firent choisir deux fois pour aller conférer avec le général sur les moyens d'assurer la conquête de la Belgique; mais cette double mission n'eut d'autre résultat que de jeter des doutes sur sa probité. Lors du procès de Louis XVI, on lui dit que la convention n'avait pas le droit de juger ce prince : « Aussi, répondit-il, nous ne le jugerons pas, nous le tuerons. » Le 9 mars, il fit abolir la contrainte par corps; et le lendem. il fit décréter l'établissem. du trib. révolut. pour juger les conspirat. Effrayé des progrès de l'anarchie, et sentant la nécessité de centraliser le pouvoir, il proposa d'ériger le comité de salut public en gouvernem. provis., annonçant d'avance qu'il refuserait d'en faire partie. En même temps qu'il essayait d'arrêter le mouvem. révolutionn., le désir de conserver sa popularité l'obligea de faire décréter l'établissem. du *maximum*, et la création d'une armée destinée spécialement à combattre les ennemis de l'intérieur. En se réunissant à Robespierre au 31 mai contre les girondins, il n'avait pas cru que cette lutte se terminerait à l'échafaud; mais il lui abandonna sans regret les Hébert, les Chaumette, etc., dont il n'avait cessé de combattre les plans démagogiques. La franchise avec laq. il s'exprima avec ces révolut. subalternes diminua l'influence de Danton aux jacobins : la dernière fois qu'il y parla, son discours fut accueilli par des murmures. Se croyant certain de reprendre quand il le voudrait son ascendant sur cette redoutable société, peu de jours après il partit pour Arcis-sur-Aube, où il passa quelq. semaines dans les douceurs d'une nouvelle union qu'il venait de contracter. A son retour à Paris, il trouva ses plus intimes amis aux prises avec Robespierre. Il sentait bien que c'était à lui-même que Robespierre en voulait, et il s'occupa des moyens de lui résister, mais il ne tarda pas à retomber dans sa confiante apathie. Arrêté dans la nuit du 31 mars 1794, il fut condamné le 5 avril suiv. par le même trib. révolutionn. qu'il avait fait instituer, comme coupable d'avoir tenté le rétabliss. de la royauté. Sur la fatale charrette, il conserva le même sang-froid, la même audace qu'aux jours de sa puissance. Arrivé au pied de l'échafaud, le souvenir de sa femme l'attendrit un instant; mais il reprit sa fermeté, dit au bourreau : « Tu montreras ma tête au peuple, elle en vaut la peine, » et mourut avec courage. Il avait 35 ans.

DANVERS (Henri), comte de Danby, né dans le comté de Wilt en 1573, servit d'abord dans les Pays-Bas et en France avec les troupes qu'Élisabeth envoya au secours de Henri IV contre la ligue, parvint au grade de lieuten.-génér., et fut major-général de l'armée sous le comte d'Essex et sous Monjoy. Comblé de faveurs par Jacques Ier, lors de l'avénem. de ce prince au trône d'Angleterre, Danvers tomba dans la disgrâce vers la fin de sa vie, qu'il termina dans une de ses terres en 1643. Sa carrière militaire et politique l'a moins illustré que sa bienfaisance et le don qu'il fit, à l'univ. d'Oxford, d'un jardin de botanique. — Son frère

'ean Danvers, gentilhomme de la chambre de Charles Ier et membre du parlement, siégea avec es juges de son maître, signa sa condamnat., et nourut quelq. années après, sous le protectorat le Cromwell.

DANVILLE. — V. Anville.

DANZEL (Eustache), grav., né à Abbeville, mort à Paris en 1775, a laissé plus. estampes estimées, parmi lesquelles on cite les *deux Fils de Rubens dans l'adolescence.* — Danzel, parent du précéd., né en 1737, fut élève de Beauvarlet, obtint le titre d'associé de l'acad. impér. de Vienne, et mourut à Abbeville en 1809. On cite parmi ses ouvr. : *la Mort de Socrate*, d'après Peyron, divers *dessins*, d'après Boisot, et *le Sacrifice de Callirhoé*, d'après Fragonard.

DANZER (Joseph-Melchior), théologien et mathématicien, né près de Landshut en 1739, mort en 1800, professa les mathématiq. et la physique à Straubing et à Munich. On a de lui plus. ouvr. écrits en allemand ; les principaux sont : *Essai sur la théologie morale et pratique*, Augsbourg, 1777, in-8.—*Premiers principes de droit naturel*, ibid., 1778, in-8. — *Application des principes de droit naturel aux circonstances particulières*, Munich, 1780. — *Traité élémentaire sur les mathématiq.*, ibid., 1780-81. Il est inventeur des fourneaux qui portent son nom. — Danzer (Jacques), théolog., né en Souabe en 1743, mort en 1796 à Burgau, où il était chanoine, a laissé en allemand un grand nombre d'écrits théolog.; les plus remarq. sont : *Influence de la morale sur le bonheur de l'homme*, Saltzbourg, 1789. — *Esprit tolérant de Joseph II*, 1783. — *Introduct. à la morale chrétienne*, 1791, 2e édit. — *Esprit de J.-C. et de sa doctrine*, 1793. —*Idées sur la réforme de la théol.*, etc., Ulm, 1793.

DAOUD-AL-BUZIR ou AL-DUZIR, médecin, né à la Mekke en 1596, exerça son art à Antioche, et écrivit plusieurs ouvrages, parmi lesquels on cite un *Système de médecine;* un livre *des causes des maladies;* un *Avis aux personnes sages*, et *Explicat.* (en vers) *d'une partie des ouvrages d'Avicenne.*

DAOUD, pacha, gr.-visir, beau-frère du sulthan Mustapha Ier, fut l'instigateur de la révolte qui eut lieu à Constantinople en 1622, et c'est à lui qu'il faut attribuer le meurtre du sulthan Othman II, auquel succéda Mustapha. Son crime ne resta pas long-temps impuni. Le peuple de Constantinople s'exaspéra tellement contre lui, qu'il fut forcé de prendre la fuite; mais ramené dans Constantinople, il fut décapité au château des Sept-Tours, en 1623, sur le lieu même où il avait fait périr son souver.

DAPHNÉ (mythol.), nymphe, fille du fleuve Pénée, fut aimée d'Apollon, et métamorphosée en laurier par ce dieu, auquel l'arbuste demeura consacré.

DAPPER (Olivier), médecin, d'Amsterdam, mort en 1690, se livra particulièrement à l'étude de l'histoire et de la géographie, et composa un gr. nombre d'écrits, dont les plus remarquables sont : *Description historique de la ville d'Amsterdam*, Amsterdam, 1663, in-fol.—*Descript. de l'Afrique*, traduite en français, 1686, in-fol., fig. — *Expédition mémorable de la compagnie des Indes-Orientales le long des côtes et dans l'empire de Chine*, 1670, 2 vol. in-fol., traduit en anglais et en allemand, et par extrait dans l'*Histoire générale des Voyages.*—*Descript. exacte des îles de l'Archipel et de quelq. autres adjacentes*, trad. en franç., La Haye, 1703, in-fol., fig., volume peu commun.

DAQUIN. — V. Aquin (d').

DAQUIN (Joseph), médecin, né en 1737 à Chambéry, mort en 1815, bibliothéc. de la même ville, pratiqua la médecine dans sa patrie pendant près de 50 années, et se fit remarquer par l'étendue de ses connaissances autant que par son zèle pour le bien public. Entre autres ouvrages, on a de lui : *Lettre aux amateurs de l'agriculture*, Chambéry, 1771, in-4 ; cet écrit donna lieu à la fondation de la société d'agriculture de Savoie, dont l'auteur fut nommé secrétaire perpétuel. — *Analyse des eaux thermales d'Aix en Savoie*, 1773, in-8. — *Mémoire sur les fièvres putrides*, 1774, in-8. — *Topographie médicale de la ville de Chambéry et de ses environs*, 1786, in-8 : cet ouvrage valut à l'auteur une médaille d'or qui lui fut décernée par la société de médecine de Paris, et le titre de correspond. — *La Philosophie de la folie*, ibid., 1791; 2e édition, 1804, in-8. Daquin signala son zèle pour la propagation de la vaccine, et publia à ce sujet une *Lettre* à ses concitoyens, Chambéry, 1801, in-12, et la traduction franç. du *Traité de vaccination*, de L. Sacco, ibid., 1812, in-8. Ses connaissances en physique fixèrent sur lui le choix du gouvernement pour faire, dans le département du Mont-Blanc, les observations météorologiques ordonnées sur les divers points de l'empire; celles de Daquin sont insérées dans les Annuaires de 1804-1806.

DARA-CHEKOUH (nom qui signifie *égal en majesté à Darius*), fils aîné de Châh-Djihân, souver. de l'Hindoustan, né en 1617 (1025 de l'hégyre), succéda à son père, fut vaincu, fait prisonnier et mis à mort par son frère Aureng-Zeyb, en 1659. Langlès, en faisant l'éloge de la bravoure et des vertus de ce malheureux prince, nous apprend qu'il avait traduit ou fait traduire un assez grand nombre d'ouvr. du samskrit en persan.

DARAN (Jacques), chirurg. gascon, né en 1711, exerça d'abord sa profession en France, puis passa en Allemagne, y fut nommé chirurgien-major des armées impériales, et visita successivem. Milan, Turin, Rome, Naples et Messine. Une peste violente qui se manifesta dans Messine le contraignit à s'en éloigner; mais ce ne fut pas sans avoir sauvé de la contagion un grand nombre d'habitants, et presque tous les Français. Il se rendit d'abord à Marseille, puis fut appelé à Paris sur sa réputat. de savoir et d'habileté pour le traitem. des affect. des voies urinaires. Il reproduisit et perfectionna le moyen déjà employé par Mayerne, sous le règne de Henri III, pour obvier aux rétrécissements de l'urètre, en imaginant les bougies qui portent son

nom. La découverte postérieure des bougies et des sondes en gomme élastique ne détruit pas le mérite de l'invention de Daran. Il avait amassé près de deux millions, qu'il perdit dans des spéculat. hasardées; et à l'époque de sa mort, en 1784, il ne lui restait plus guère que le titre de chirurgien du roi par quartier, et les lettres de noblesse que Louis XV lui avait accordées en 1755. On a de Daran : *Observat. chirurgicales sur les maladies de l'urètre*, Avignon, 1745, in-12, réimpr. plusieurs fois, et traduit en anglais par Tomkins, 1755, in-8. *Traité complet sur la gonorrhée virulente*, 1759, in-12. — *Composition du remède de M. Daran*, Paris, 1775, in-12.

DARCCI (Jean), littérat., né à Venosa, roy. de Naples, au commencement du 16e S., a composé quelques poésies latines dont Colines a donné une élégante édition, Paris, 1543, in-8. On croit que Darcci est le même qui, naturalisé en France, y prit le nom de Darcès, et publia *les XIII livres des choses rustiques de Palladius, trad. nouvellement en français*, Paris, 1554, in-8.

DARCET (Jean), célèbre chimiste, né à Douazit dans la Guienne en 1725, mort à Paris en 1801, membre de l'Institut et du sénat conservateur, fut d'abord précept. du fils de Montesquieu et devint bientôt l'ami de ce grand homme, qu'il aida à recueillir ses immenses matériaux pour l'*Esprit des lois*. Après la mort de son protect., Darcet s'occupa exclusiv. de chimie sous le célèbre Rouelle, dont il épousa la fille. On doit à ses sav. recherches le perfectionnement de la porcelaine en France, des *Mémoires* sur l'action du feu, sur plus. espèces de terre et particulièrement sur l'entière combustibilité du diamant. Il professa 27 ans la chimie au collége de France, et, le premier, y fit son cours en français. Nommé directeur de la manufact. de Sèvres, inspect.-général des essais des monnaies, et de la manufact. des Gobelins, il améliora sensiblement les procédés suivis dans ces divers établissements. On a de lui d'excellents *Mémoires* sur la chimie appliquée aux arts, et sur l'*action d'un feu égal et continué.... sur un grand nombre de terres, de pierres et chaux métalliq.* (1766, 1771, in-8). — Un *Discours* ou *Dissertat. de l'état actuel des Pyrénées et des causes de leur dégradation*, Paris, 1776, in-8. — Un *Rapport sur la fabricat. des savons*, 1795, in-8. Dizé a publié : *Précis historique sur la vie et les travaux de J. Darcet*, Paris, 1802, in-8.

DARCIS, grav., mort à Paris en 1801, est connu par un grand nombre d'estampes, parmi lesquelles on distingue les portraits de Franklin, de J.-J. Rousseau, de Guillaume Tell, etc., et quelques scènes dramatiques, telles que *le Départ et le Retour; la Dissipation et ses suites; la Brouille et le Raccommodement*, etc.

DARÇON. — V. Arçon (d').

DARDANUS (myth.), fils de Jupiter, fut le fondateur et le premier des rois de Troie. C'est de lui que les Troyens sont appelés *Dardanides*.

DAREAU (François), avocat au présidial de Guéret, né à Ste-Feyre, près de cette ville, en 1736, mort à Paris en 1783, a fourni des pièces de poésies à l'Almanach des muses, travaillé au *Répertoire de jurisprudence* de Guyot, et publié : *Traité des injures considérées dans l'ordre judic.*, Paris, 1775, in-12, réimpr. avec des additions par Fournel, 1785, 2 vol. in-12 : cette édition est recherchée.

DARÈS, de Phrygie, était, suivant Homère, sacrificat. de Vulcain au temps de la guerre de Troie, et, suiv. Ellen, en a écrit une histoire, dont l'original ne nous est point parvenu, mais qui paraît avoir été traduite sous ce titre : *De excidio Trojæ*: on croit que c'est sur cette version qu'Iscanus composa son poème en vers hexamètres, *De bello trojano*, publ. d'abord sous le nom de Cornélius-Népos, à la suite des *OEuvres d'Homère*, Bâle, 1583 et 1606, in-fol. La plus ancienne édition de la traduction latine de l'ouvrage attribué à Darès, est in-4, de 18 f., sans date, mais Cologne, vers 1472, et la plus récente celle de Londres, 1825, in-8, dans laquelle cet ouvrage est réuni à *Dictys de Crète*. Ce même ouvrage a été traduit en franç. par Mathurin Heret, 1553, in-16; par Ch. de Bourgueville, Caen, 1773; par Dupuy, dans le tome II de sa *Mythologie* ou *Histoire des dieux*, etc., 1731, 2 vol. in-8; et Antoine Caillot en a donné une 4e, le texte en regard, impr. avec *Dictys de Crète*, trad. par Achaintre, Paris, 1813, 2 vol. in-12. J.-J. de Brincken a publié : *Programma de Darete Phrygio*, Lunebourg, 1736, in-4. Les ouvrages de Darès et de Dictys de Crète ont servi de base à celui que Guy des Colonnes composa sur le même sujet dans le 13e S.

DARET (Pierre), grav., né à Pontoise en 1610, mort à Dax en 1675, a donné un gr. nombre d'estampes d'après le Guide, le Dominiquin, Nouet, etc., et une suite de portraits publiés sous le titre de *Tabl. historique*, 1652-1656, in-4. On a de lui une *Vie de Raphaël*, traduite de Vasari, Paris, 1651, in-12.

DARIUS, surnommé *le Mède*, roi de Babylone, est, selon quelq. auteurs, le même que Cyaxare, fils d'Astyages, et oncle maternel de Cyrus.

DARIUS, fils d'Hystaspes, seigneur de la cour de Perse, entra dans la conspiration contre le faux Smerdis, success. de Cyrus, et fut mis à sa place, l'an 522 av. J.-C. C'est à lui que l'empire de Perse dut son organisat., négligée par Cambyse et Cyrus. Il se rendit maître de Babylone, après un siége qui dura 20 mois, entreprit ensuite une expéd. contre les Scythes, soumit les Grecs de l'Asie-Mineure, qui, soutenus par les Athéniens, s'étaient révoltés; il envoya dans la Grèce une armée de 200,000 hommes, qui fut entièrem. défaite à Marathon par 10,000 Athéniens et Platéens. Voulant venger l'affront fait à ses armes, Darius se proposait de passer lui-même en Grèce avec des forces encore plus considérables, lorsqu'il mourut en 485 avant J.-C. — Darius II, surnommé *Nothus*, 9e roi de Perse, était fils naturel d'Artaxerce-Longue-Main. Il s'empara du trône après la mort de Xerxès II, fit plus.

guerres avec succès par ses généraux et par son fils Cyrus, et mourut l'an 405 av. J.-C.—DARIUS III, dit *Codoman*, 12e et dernier roi de Perse, petit-fils de Darius-Nothus, monta sur le trône en l'an 336 av. J.-C. Son premier soin fut de se défaire de l'eunuque Bagoas, qui lui avait procuré la couronne en faisant périr Artaxerce-Ochus et sa famille. Alexandre commençait alors ses conquêtes en Asie. Darius apprit presque en même temps l'arrivée du conquér. et la défaite de l'armée perse au passage du Granique. Étant accouru lui-même à sa rencontre avec de nouvelles forces, il fut défait à Issus et bientôt après à Arbelles. Il cherchait à se retirer dans la Bactriane, lorsqu'il fut assassiné par Bessus et deux autres satrapes qui avaient formé le projet de s'emparer de l'autorité. A sa mort (330 avant J.-C.) finit l'empire des Perses, qui avait duré 230 ans depuis Cyrus. L'aînée des filles de Darius, nommée Statira suivant quelques auteurs, ou Barsine suiv. d'autres, devint la femme d'Alexandre qui fit épouser la cadette à Héphestion, son favori.

DARMSTADT (GEORGE, prince de), l'un des fils du landgrave Louis, né vers 1660, fit ses prem. armes sous le prince Eugène, parvint au grade de lieuten.-général dans les armées impériales, défendit Barcelonne en 1697, et fut, à la paix de Riswick, nommé vice-roi de Catalogne. Lors de la guerre de la succession, le prince George ayant pris parti pour l'archiduc contre Philippe V, fut tué devant Barcelonne le 14 sept. 1705.— V. pour les autres princes de cette maison au mot HESSE.

DARNALT (JEAN), avocat à Bordeaux, a publié dans le 17e S. plus ouvr. sur *l'Hist.*, *les statuts*, *les droits et privilèges de cette ville*, mais il est principalem. connu pour les *Antiquités d'Agen et du pays agénois*, Paris, 1606, in-8, vol. rare et recherché des curieux.

DARNAUD-BACULARD. — V. ARNAUD.

DARNLEY (HENRI STUART, lord), fils du comte de Lenox, né en 1541, eut, en 1566, le dangereux honneur d'épouser Marie Stuart, reine d'Ecosse. Cette union, qui n'avait point reçu l'assentiment de la fière Élisabeth, fut des plus malheureuses. Darnley, qui devait tout à sa femme, la négligea pour se livrer au libertinage le plus grossier, et lorsqu'il eut perdu par une telle conduite l'affection de cette princesse, il s'en vengea lâchem. en faisant assassiner dans la chambre même de la reine le musicien Rizzio, qu'il croyait son amant. Après une réconciliation peu sincère entre les deux époux, Darnley essuya à Glascow une maladie qui fut attribuée au poison; ramené à Édimboug, il fut logé dans une maison particulière, qui sauta en l'air la nuit du 9 février 1567. Marie y avait couché plusieurs nuits dans un appartement voisin de celui de son époux, et était allée passer celle-là dans son palais.

DARONATSI (PAUL), l'un des plus célèbres théolog. de l'Église d'Arménie, né dans la province de Daron en 1043, mort en 1123 dans un monast. dont il était abbé, est auteur d'une *Lettre contre Théopiste, philos. et théol. grec*, Constantinople, 1752, in fol., et de plusieurs traités de théologie et de controverse, dont quelq.-uns existent MSs. dans la bibliothèque royale.—DARONATSI (Khatchadour), autre docteur Arménien, né aussi dans la prov. de Daron en 1161, a laissé MSs. un gr. nombre de discours et de cantiques. On prétend que ce fut lui qui introduisit en Arménie l'usage de noter la musique d'église.

DARQUIEB (AUGUSTIN), astronome, né à Toulouse en 1718, mort en 1802, associé de l'Institut, a publié: *Uranographie*, etc., Paris, 1771, in-16. — *Observat. astronom.*, 1777, in-4.— *Lettres sur l'astronomie pratique*, 1786, in-8. — *Éléments de géométrie, trad. de l'anglais de Simpson*, 1786, in-8, etc., etc.

DARTYGOYTE (PIERRE-ARM.), féroce révolutionnaire, né vers 1760 à Lectoure, député par le départ. des Landes à la conv., s'y fit remarquer, à défaut de talents, par l'exagération de ses principes. Malade lors du procès du roi, il se fit transporter dans l'assemblée, et vota la mort sans appel ni sursis. Envoyé dans les départem. pour y mettre la terreur à l'ordre du jour, il remplit cette mission de manière à mériter les éloges du terrible comité de salut public. Après le 9 therm., décrété d'accusation, sur la demande de Pérès, il fut amnistié en oct. 1795, rentra dans l'obscurité la plus complète, et en 1820

mourut tranquille,
Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville.

DARU (PIERRE-ANTOINE-BRUNO, comte), pair de France, de l'Acad. franç. et des sciences, né en 1767 à Montpellier, entra au service à 16 ans. Arrêté sous la terreur comme suspect, il fut détenu jusqu'après le 9 thermidor. Postérieurement au 18 brumaire, il devint secrétaire du ministre de la guerre, et fut après de nombreuses campagnes élu membre du tribunat en l'an X. On le vit alors s'opposer de tous ses efforts aux changements qui pouvaient amener le rétablissem. d'une monarchie. Cepend., lorsque Bonaparte eut pris la couronne impériale, Daru, élevé aux dignités les plus éminentes, parut oublier les maximes républic. En 1805 conseiller-d'état et intendant-général de la maison militaire de Bonaparte, en 1806 intendant-génér. dans le pays de Brunswick pour l'exécution des traités de Presbourg, de Tilsitt et de Vienne, il reçut aussi le titre de ministre plénipotentiaire à Berlin. Daru ne s'enrichit point dans ces fonct.: on l'a comparé à un coffre-fort qui rend tout ce qu'on lui confie. Nommé en 1811 ministre-secrét.-d'état, il eut le portefeuille de l'administration de la guerre en 1813, et fit la campagne de Russie. Arrivé à Smolensk, Bonaparte convoqua un conseil dans lequel Daru annonça le malheur d'une expédition en Russie, où il fallait, dit-il, vaincre non les hommes, mais la nature. Le jour où commença la retraite, le général Mathieu Dumas, qui avait l'intendance générale de l'armée, tomba gravem. malade, et Daru se vit obligé de se charger de cette administration. En 1814, il fut nommé par

Louis XVIII intendant-général. Mais à peine Bonaparte fut-il revenu aux Tuileries, que Daru rentra au conseil-d'état, et signa la déclarat. du 25 mars. L'ordonnance de 1819 le rappela pourtant à la chambre des pairs, où ses opinions le rapprochaient du côté gauche. Telle est la vie politique de Daru, dont Bonaparte disait à Ste-Hélène : *C'est le travail du bœuf et le courage du lion*. Sa vie littéraire n'est pas moins remarquable. Dès sa jeunesse, il s'était fait connaître par quelq. *poésies*. Pendant le temps de sa captivité, il composa son *Épître à mon sans-culotte*, badinage dans lequel il prouve à *Brutus*, son geôlier, qu'ils ne sont pas plus libres l'un que l'autre. Puis il publ. sa *Trad.* en vers des poésies d'Horace, la meilleure qui ait paru jusqu'ici. C'est après le 18 brumaire qu'il adressa son *Épître à l'abbé Delille*, pour l'engager à chanter la révolution. Bientôt il publia la *Cléopédie*, ou la *Théorie des réputations littéraires*, satire dépourvue de vigueur. Elle fut suivie d'un poème intitulé : *les Alpes*, dont on ne parle plus. Le 13 août 1806, Daru fut nommé membre de l'Institut à la place de Collin d'Harleville, et, en 1808, admis à l'académie de Berlin. Après la seconde restauration, rendu à la vie privée, il composa ses rapports à l'Académie française *sur le génie du christianisme, sur le système métrique appliqué à la poésie*; sa *Vie de Sully*; son *Histoire de Venise*; ses *Tableaux statistiques sur la librairie*, 1827; *Épître à M. de La Rochefoucault sur les progrès de la civilisation, ou Discours en vers sur les fautes de l'homme*; une *Histoire de Bretagne*; les *Éloges de Volney* et *du général Dejean*, prononcés à la chambre des pairs; l'*Éloge du grammairien Domergue*, à l'Académ. Il laissa en MS. un *Poème sur l'astronomie*, et mourut en 1829. — Daru (Martial-Noël-Pierre), intendant militaire, frère du précédent, arriva par degrés au grade d'intendant, qu'il obtint le 4 oct. 1820. Il s'était, comme son frère, acquis la confiance de Napoléon.

DARWIN (Érasme), médec. et poète, né en 1731 à Elston, exerça son art à Lichfield, puis à Derby, où il mourut en 1802. On a de lui *le Jardin botanique*, poème divisé en 2 part., Londres, 1781, in-4, réimpr. plus. fois; Delille en a imité plus. passages, et Deleuze a donné une bonne trad. de la 2e partie, sous le titre des *Amours des Plantes*, 1799, in-12. — La *Zoonomie, ou Lois de la vie organique*, 1794, 2 vol. in-4, ouvr. singulier, mais remarq. par les aperçus ingénieux qu'il présente, trad. en franç. par Klugskens, Gand, 1811, 4 vol. in-8. — *Phytologie, ou philos. de l'agric. et du jardinage*, Londres, 1799, in-4. — Un poème posthume intit. : *le Temple de la nature*, etc. Ses *OEuvres poétiques* ont été réimpr. Londres, 1806, 3 vol. in-8, fig. Miss Seward, amie de Darwin, a publ. de curieux *mém.* sur sa vie. — Charles Darwin, son fils et médec. comme lui, mort à la fleur de l'âge en 1778, avait obtenu de la société d'*Esculape* le prix proposé pour le meilleur ouvr. sur la *distinction du pus et du mucus*. Il a laissé un autre mém. médical, écrit en latin, dont son père publ. la trad. anglaise.

DASCHKOVA (Catherine-Romanouna, princesse), fille du comte Vorontzof, née en 1744, est célèbre par la part qu'elle a prise aux événements qui ont placé Catherine II sur le trône des tzars. Aussi cette souveraine l'attacha-t-elle à sa personne en qualité de dame d'honneur, et lui conféra l'ordre de Ste-Catherine. La princesse Daschkova, qui faisait des sciences et des lettres ses plus chères occupat., fut nommée en 1782 directrice de l'acad. des sciences, en 1783 présidente de l'acad. russe, et successivem. admise dans plus. sociétés savantes de la Russie et de l'étranger. Elle mourut en 1810. Ses *OEuvres*, en prose et en vers, ont été insérées dans les journaux intit. : *Occupations innocentes* (année 1763), et *Compagnon des amateurs de la langue russe* (années 1783 et suiv.). Elle a travaillé au *Dictionnaire* de l'académie russe, et contribué beaucoup à la publication de cet utile ouvrage. On lui doit en outre 2 pièces de théâtre, *Toïssiokof* et les *Noces de Fabten*.

DASSIÉ (F***), construct. de vaisseaux pour la marine royale au Hâvre, a laissé *l'Architect. navale avec le routier des Indes-Orient. et Occident.*, Paris, 1677, in-4. — *Descript. génér. des côtes de l'Amérique avec les mœurs et usages des peuples qui les habitent*, Rouen, 1677, in-4. — *Le Pilote expert*, 1683, in-4.

DASSIER (Jean), graveur en médailles, né en 1677 à Genève, mort dans cette ville en 1763, avait étudié son art à Paris, et exécuté un grand nombre de médailles, représ. des personnages illustres du règne de Louis XIV, et qui se trouvent, pour la plupart, dans l'ouvr. de Koeller. — Son fils Jacob-Antoine, né en 1715 à Genève, suivit la même carrière, étudia en Italie et en France, puis se rendit à Londres, où il fut attaché à la monnaie comme maître en second, quitta cette place pour aller en Russie, et mourut en revenant à Copenhague, en 1759. Les princip. médailles dont son *OEuvre* se compose sont celles de Montesquieu, Locke, Newton, Pascal, Haller, etc. On a publ. l'*Explication des médailles grav. par J. Dassier et par son fils*, représ. *une suite de sujets tirés de l'hist. romaine*, in-8, rare et recherchée.

DASYPODIUS (Pierre), grammairien né en Suisse, fut profess. de grec à Strasbourg, et publ. un *Dictionn. grec, latin et allemand*, Strasbourg, 1534, in-8. — Dasypodius (Conrad), son fils, professa les mathémat. à Strasbourg avec distinction, publia en grec et en latin *les deux prem. livres d'Euclide*, 1564, in-8, et quelques autres ouvr. remarq., entre autres un recueil intit. : *Sphericæ doctrin. propositiones græc. et lat.*, 1572, in-8, qui contient avec le texte la trad. des *Sphériques* de Théodose, d'Autolycus et de Barlaam. Conrad mourut en 1600, à 68 ans. — Dasypodius (Wenceslas), savant Bohémien, s'étant imaginé que la fin du monde devait arriver en 1583, publia à ce sujet : *Elegia de ultimo judicio et mundi fine*. Il vécut assez long-temps pour voir qu'il s'était

trompé dans sa prédiction, composa d'autres poésies lat., et un *Dictionnaire latin-bohémien.*

DATHAME, général des troupes perses sous Artaxerxès-Ochus, remporta des victoires signalées sur les ennemis de ce prince; mais des courtisans envieux l'ayant desservi auprès de son maître, et Artaxerxès ne l'ayant pas ménagé, il fit révolter la Cappadoce, défit le satrape Artabase, envoyé contre lui par le roi, et fut peu de temps après tué par le fils de ce même satrape, l'an 361 av. J.-C.

DATHE (JEAN-AUGUSTE), orientaliste, né en 1731 à Weissenfels en Saxe, mort en 1791, professeur à l'université de Leipsig, consacra toute sa vie à une nouvelle traduction latine des livres de l'Ancien-Testament, dont les différentes parties parurent 1779-97, 6 vol. in-8. — DATHE (A.), né à Hambourg, mort dans la même ville en 1768, a publ. en franç. : *Essai sur l'hist. de Hambourg,* Hambourg, 1768, 2e édit.

DATHENUS (PIERRE), ministre, né à Ypres, moine dans l'abbaye de Poperingen, devint pasteur à Francfort. Il prêcha successivem. dans les Pays-Bas, en Hollande, en Saxe et en Prusse, et finit par s'établir médecin à Elbing, où il mourut en 1590. Il avait dans sa jeunesse exercé la profession d'imprimeur en Angleterre. Outre plusieurs écrits en faveur de la réforme, Dathenus a laissé la *Traduction des Psaumes de David, en vers hollandais*, Leyde, 1617. Il les avait adaptés à la musique faite pour les *Psaumes* de Marot, et ils ont été chantés dans les églises de Hollande jusqu'en 1773.

DATI (GRÉGOIRE), noble Florentin, né en 1363, mort en 1436, gonfalonnier de la république, a écrit en latin, et sous la forme du dialogue, l'*Hist. de Jean Galeaz Visconti*, Florence, 1735, in-4. — DATI (Léonard), frère du précédent, mort général des dominicains en 1425, a laissé MS. un poëme italien intit. : *Sphæra mundi.* — DATI (George), de la même famille, est auteur d'une *Traduction italienne de Tacite*, Florence, 1563, in-4. — DATI (Augustin), né à Sienne en 1420, mort en 1478, secrét. de la république, laissa plus. ouvr. d'hist., de philos. et de littér. en lat., que son fils Nicolas Dati fit impr. Sienne, 1503, in-fol.

DATI (CARLO-ROBERTO), littérat., de la même famille, né à Florence en 1619, fut dès l'âge de 21 ans reçu à l'acad. de la Crusca, et peu après à l'acad. florentine. En 1648, il fut choisi pour succéder à Doni dans la chaire de b.-lettres grecq. et latines. Lié avec tout ce que l'Europe renfermait d'hommes illustres, il refusa les offres que Christine de Suède lui fit pour l'attirer à Rome, et celles de Louis XIV, qui l'appelait en France; mais ce prince, loin de lui en témoigner quelq. ressentim., lui fit une pension de 2,400 fr. Dati mourut en 1676. Ses principaux ouvr. sont : *Dell' obbligo di ben parlare la propria lingua*, in-12, souv. réimpr. séparém. ou dans les recueils. — *Panégyrique de Louis XIV*, Florence, 1669, in-4. — *Prose fiorentine*, Florence, 1661, in-8, recueil dont il ne publ. que ce vol. avec une excell. préface. — *Vite de' pittori antichi*, Florence, 1667, in-4; Naples, 1730, in-4, bonne édit.; et Sienne, 1795, in-4, dans les *Vite de' pittori antichi* de Gagl. della Valle. — *Lettere*, 1825, in-8, publ. pour la 1re fois par le chan. Moreni. — *Scelta di prose*, Venise, 1826, in-16. L'édit., le sav. bibliogr. M. Gamba, y a joint le catal. complet des ouvr. ital. de Dati qui sont encore inédits.

DAUBANTON (ANTOINE-GRÉGOIRE), praticien, né à Paris en 1752, mort juge-de-paix dans la même ville, en 1813, a publié entre autres ouvr. : *Dictionnaire du droit civil*, 1805, in-8. — *Répertoire universel de législation commerciale*, 1810, 2 vol. in-8. — *Traité complet des droits des époux*, 1810, in-8. — *Manuel des officiers de police, juges de paix, maires et adjoints*, 1810, 1812, in 12.

DAUBENTON (LOUIS-JEAN-MARIE), naturaliste et anatomiste, né à Montbar en 1716, fut l'ami et le collaborat. de Buffon, auquel il fournit toute la partie *anatomique de l'hist. naturelle.* Nommé garde du cabinet, Daubenton ne cessa pendant 50 ans de travailler à enrichir et coordonner cette superbe collection, et cependant il donnait de nombreux art. à la prem. *Encyclopédie*, publiait dans le *Journal des savants* et dans les *Mém. de* l'acad. des dissertations intéressantes sur l'*Hist. naturelle des animaux et des minéraux.* Savant laborieux et modeste, Daubenton rendit encore des services immenses comme profess. d'hist. nat., de minér. et d'écon. rurale au collége de France, à l'école d'Alfort et à la 1re école normale. C'est à lui que nous devons la natural. en France des moutons de race espagnole. Nommé membre du sénat en 1799, il mourut le 31 déc. même année. Outre les ouvr. que nous venons d'indiquer, il a laissé : *Instructions pour les bergers*, Paris, 1782, in-8. — *Tableau méthodique des minéraux*, 1784, in-8. *Mém. sur le premier drap de laine superfine du crû de France*, 1784, in-8. Lacépède, Cuvier et Moreau de la Sarthe ont publié son éloge.

DAUBENTON (MARG.), sa cousine et sa femme, née à Montbar en 1720, morte à Paris en 1818, est auteur de *Zélie dans le désert*, 1788, 2 vol. in-8, roman estimable, souvent réimpr.; l'édit. la plus récente est de 1818, 3 vol. in-12.

DAUBERMESNIL (FRANÇ.-ANTOINE), député du département du Tarn à la convention, en 1792, se trouvant malade, ne vota point dans le procès du roi, et donna sa démiss. après le 31 mai; mais rappelé dans cette assemblée en 1795, fut réélu au conseil des cinq-cents. Son opposition au 18 brumaire le fit exclure du corps législatif. Mis en surveillance dans le département de la Charente-Inférieure, il obtint peu de temps après la permiss. d'aller habiter Perpignan, et il y mourut en 1802. Daubermesnil fut, avec Laréveillère-Lepaux, le fondat. de la secte des *théophilanthropes*. On a de lui. *Extrait d'un MS. intitulé : le Culte des adorateurs de Dieu*, Paris, 1796, in-8 de 175 pages.

DAUBIGNY (J.-L.-MARIE VILLAIN), né vers 1750 à St-Just (Picardie), était procureur au parlement de Paris à la révolution, dont il adopta les principes avec ardeur, et fut un des princip. agents

dont se servait Danton pour soulever les masses. Membre du tribunal institué le 10 août pour égorges les vaincus, il eut part aux massacres de septembre, et fut signalé par Roland comme un des auteurs du vol du garde-meuble. Adjoint du ministre Bouchotte, en 1793, il fut accusé d'un nouveau vol par Bourdon de l'Oise, et traduit au tribunal révolutionn., qui l'acquitta. Plus heureux que les autres complices de Robespierre, il évita les exécutions qui suivirent le 9 thermidor; mais Bourdon le fit encore arrêter quelques jours après, et traduire devant le tribunul criminel d'Eure-et-Loire. Amnistié par la loi du 4 brumaire, il fut impliqué en 1801 dans l'affaire de la *machine infernale*, et déporté aux îles Séchelles, où il mourut en 1808.

DAUDÉ (Pierre), né à Marvejols dans le Gévaudan en 1654, mort en 1733, avait étudié à Saumur et à Genève, se rendit ensuite à Puylaurens pour y faire ses cours de philosophie et de théologie, quitta la France en 1680, et se retira en Angleterre, où il exerça d'abord le ministère évangélique, puis devint précept. d'un jeune gentilhomme de la province de Sussex. Daudé avait composé sur les mathémat., la philosophie naturelle et la métaphysique, un assez gr. nombre d'écrits qu'il jeta au feu. On ne connaît de lui qu'une traduct. d'un morceau de Chubb *sur l'amour-propre* et *l'amour de bienveillance*, impr. à Amsterdam avec d'autres pièces fugitives en 1730.—Daudé (Pierre), neveu du précéd., ministre calviniste, né à Marvejols en 1681, mort en 1754 en Angleterre, a publié sous le voile de l'anonyme : *Vie de Miguel Cervantes*, trad. de l'espagnol, Amsterdam, 1740, 2 vol. in-12. — *Traduction des disc. de Gordon sur Tacite*, ibid., 1751, 3 vol. in-12; *sur Salluste*, ibid., 1759, 2 vol. in-12.—*Sybilla capitolina*, etc., Oxford (Amsterdam), 1726, in-8.

DAUDET (le chev.), ingénieur géogr. du roi et de la reine, né à Nîmes, a publié : *Le Plan de la ville de Reims, avec les cérémonies du sacre*, 1722, in-fol. — *Nouveau Guide des chemins du roy. de France*, Paris, 1724, in-12. — *Épître héroïque à la reine*, etc., 1726, in-12. — *Journal historique du premier voyage de Louis XV*, 1726, in-12. — *Nouv. introduction à la géométrie pratique*, Paris, 1740, 2 vol. in-12. — *Mémoire instructif concernant le canal de Conti*, ibid., 1733, in-4.

DAUDET (Robert), grav., né à Lyon en 1737, élève de Balechou, se perfectionna sous le célèbre Wille, et grava un grand nombre d'estampes dont les plus remarq. sont : *Vue du port d'Ostende*, d'après Solvyns; les *Ruines de Palmire*, dans le *Voy. en Syrie* de Cassas; des *Marines*, d'après J. Vernet, des *Batailles*, d'après van der Meulen; six *Paysages* dans le Musée français de Robillard et Laurent, plus. planches pour le *Voy. à Naples* de l'abbé de St-Non, le *Voy. en Espagne* de Laborde, les *Monum. de l'Hindoustan* de Langlès, etc. Cet artiste mourut à Paris en 1824. Son œuvre se compose de 82 pièces.

DAUDIGUIER. — V. Audiguier.

DAUDIN (Franç.-Marie), natural., né à Paris en 1774, fils d'un fermier-général, fut, par la privation de l'usage des jambes, condamné de bonne heure à une vie sédentaire. Il employa sa fortune à se composer des collections d'histoire naturelle, trouvant dans l'étude de cette science un adoucissement à ses peines, et fut enlevé par une mort prématurée, en 1804. On lui doit : *Recueil de mémoires et de notes... sur les mollusques et les zoophytes*, Paris, 1800, in-8. — *Tabl. des divisions des mammifères... d'après Lacépède*, 1802, in-18. —*Histoire naturelle des reptiles*, 1802, 8 vol. in-8, fig. : c'est l'ouvr. le plus complet sur cette classe d'animaux. — *Hist. natur. des rainettes, des grenouilles*, etc., 1803, in-4. Il n'a publié que les 2 premiers vol. d'un *Traité élémentaire et complet d'ornithologie*, 1800, in-4.

DAUDIN (Jean-Antoine), né à Paris en 1750, ingénieur en chef des ponts-et-chaussées depuis 1793, avait été chargé, en 1763, d'établir à Alby une fonderie de canons et de boulets, et, en 1805, il communiqua à l'Institut plus. *Mémoires* importants sur les *pouzzolanes*, les *ciments*, les *diverses espèces de chaux*, etc. Ce savant mourut le 29 décembre 1832 au Mans, conservateur du musée de cette ville, qui lui doit la construction du pont Napoléon, sur la Sarthe. Il appartenait à plusieurs sociétés savantes.

DAULIER DES LANDES (André), voyageur, né à Moutoire en Vendômois, accompagna Tavernier en Perse en 1664, et donna la relation de son voy. sous ce titre : *Les Beautés de la Perse, ou Description*, etc., Paris, 1673, in-4.

DAULLÉ (Jean), grav., né à Abbeville en 1703, mort à Paris en 1763, membre de l'acad., a gravé d'après le Corrége, Rubens et Van-Dick, plusieurs morceaux qui lui assurent un rang distingué parmi les artistes contemporains. Ses princip. estampes sont : la *Madeleine*, le *Quos ego*, un *Amour*, le *Portrait de la comtesse de Feuquière*, son chef-d'œuvre.

DAUN (Léopold-Joseph-Marie, comte de), feld-maréchal des armées de Marie-Thérèse, né à Vienne en 1705, fit ses premières armes contre les Turks, à la tête d'un régiment d'infanterie, et servit avec distinction pendant les dernières années du règne de Charles VI. Mais ce fut surtout lorsque la mort de ce prince eut mis l'Europe en feu, que Daun s'acquit une gloire immortelle en luttant contre Frédéric avec des succès, variés il est vrai, mais toujours honorables. Nommé en 1757 au commandement général, il gagna sur Frédéric, à Kollin, la première bataille que ce prince eût perdue; il le battit encore à Chotzemitz (1757), à Hochkirch (1758), à Pirna (1759); lui fit lever successivem. les siéges de Prague, de Dresde et d'Olmutz. Il n'eut pas toujours le même bonheur : il fut vaincu souvent, et plusieurs fois il le fut pour n'avoir pas assez tôt profité de ses avantages. Après la paix de 1763, Daun fut nommé présid. du conseil aulique de guerre, et mourut à Vienne en 1766, comblé des faveurs de sa souveraine.

DAUMESNIL (PIERRE, baron), dit *la Jambe-de-Bois*, lieuten.-génér., né à Périgueux le 14 juillet 1777, d'un perruquier de cette ville, mort le 17 août 1832, à Vincennes, commença sa carrière militaire comme simple soldat, et conquit tous ses grades à la pointe de l'épée. Il eut la jambe emportée à Wagram, et obtint le gouvernement de Vincennes. Les deux actions les plus honorables de sa vie sont sa belle défense de ce château en 1815 contre les alliés, et la résistance qu'il opposa en 1830 aux projets de la populace qui voulait s'emparer des ministres de Charles X. Daumesnil n'a laissé à sa veuve que sa gloire pour héritage.

DAUPHINÉ (le), anc. province de France, d'abord occupé par les Allobroges, devint province rom., et fit successiv. partie des 2 roy. de Bourgogne. Vers 1040, Guigues, comte d'Albon, s'étant rendu indépend., fut la tige des princes qui, vers 1140, prirent le nom de *dauphins*. Humbert II céda ses états à Philippe-de-Valois, en 1349, sous la condition que les fils aînés de nos rois jouiraient de la souveraineté du Dauphiné, et seraient appelés dauphins. Charles V fut le prem. qui porta ce titre, et Louis XI le dernier qui en ait réellem. possédé les droits; réuni à la monarchie franç., le Dauphiné ne conserva que les formules de son ancienne indépend. — V. BOURCHENU et CHORIER.

DAURIER (CHARLES, baron), lieuten.-génér., né à St-Paulin (Haute-Loire), entra au service comme soldat, fit la campagne d'Amérique, puis celles d'Allemagne. Général de brigade, il contribua au gain de la bataille de Fleurus, se signala notamment, à 30 ans, au passage de la Nahe, fut chargé de commandem. importants, nommé en 1804 commandant de la Lég.-d'Honn., baron de l'empire, et, après la prem. restaurat., chev. de St-Louis. Mis à la retraite en septembre 1815, Daurier vit ses dern. jours troublés par des chagrins domestiques et par de cruelles maladies; de désespoir, il se brûla la cervelle à Nancy, le 30 mai 1833.

DAUSQUE (CLAUDE), sav. philol., né à St-Omer en 1566, mort en 1644, jésuite et chanoine de Tournai, a donné : *Trad. latine des Homélies de St Basile de Séleucie*, Paris, 1622, in-fol. — Des *Notes* sur Quintus-Calaber, Coluthus, etc. — Une édition de Silius-Italicus, 1615.—*Antiqui novique Latii orthographia*, Tournai, 1632, in-fol.—*Terra et aqua seu terræ fluctuantes*, Tournai, 1633, in-4.

DAVANZATI (BERNARD), célèbre littérat. italien, né à Florence en 1529, exerça le commerce à Lyon, et de retour dans sa patrie, menant de front les affaires et les lettres, acquit une grande réputat. Il mourut en 1606. C'est surtout à sa traduction de *Tacite* que Davanzati doit sa renommée. C'est un chef-d'œuvre inimitable d'élégance et de précision. Elle a été réimprimée un grand nombre de fois en Italie et même en France. L'une des plus récentes comme une des meilleures édit. est celle de Bassano, 1803, 3 vol. in-4. On lui doit encore : *Hist. du schisme d'Angleterre*, Rome, 1602, in-8, 1re édit., ouvrage où l'on retrouve le nerveux traducteur de Tacite; réimpr., Florence, 1638, in-4, et plus. fois depuis avec différents *Opuscules* de l'auteur, entre autres : *Coltivazione delle viti*, etc. Un autre curieux opusc. de Davanzati : *Del Modo di piantare e custodire una ragnaja*, etc., fut impr. pour la prem. fois, Florence, 1790, in-8, par les soins de Targioni.

DAVAUX (GUILLAUME), instituteur des enfants de France, né en 1740 à la côte de St-André, remplit d'abord une chaire au collége de Grenoble, et s'étant rendu à Paris, fut nommé institut. des enfants de France, par le crédit de leur gouvernante, Mme de Guéménée. L'abbé Davaux remplit ses fonctions avec zèle, et gagna la confiance de ses élèves par la douceur de son caractère. On trouve des détails sur cette éducation dans les *Mémoires historiques sur Louis XVII*, par Eckard. Nous en extrayons l'anecdote suivante : « Le dauphin, se rappelant une de ses leçons d'histoire, alluma furtivem. une lanterne en filigrane qui venait de lui être donnée, et feignit de chercher quelque chose qu'il avait perdu. Tout à coup il se tourna vers l'abbé Davaux, et lui dit en lui prenant la main : « Je suis plus heureux que Diogène : j'ai trouvé un homme et un bon ami. » Pend. les jours d'infortune de l'auguste famille à laquelle il s'était attaché, l'abbé Davaux trouva une retraite assurée chez sa protectrice, et reprit plus tard ses fonct. ecclésiast. Accueilli d'une manière affectueuse par les princes lors de la restaurat., il employa leurs libéralités au soulagem. des prisonn., et mourut en 1822. — DAVAUX (Jean-Baptiste), frère du précédent, se distingua de bonne heure par ses progrès rapides dans l'étude de la musique, et par le talent qu'il acquit sur le violon. Ses quatuors, trios, etc., obtinrent un succès que fit bientôt évanouir l'apparit. des concertos de Viotti et de Pleyel. Placé dans les bureaux de la guerre, Davaux les quitta plus tard pour la place de chef de divis. à la gr.-chancell. de la Légion-d'Honneur sous le comte de Lacépède, son ami, et mourut le 22 févr. 1822.

DAVEL (JEAN-DANIEL-ABRAHAM), fils d'un ministre calviniste, né dans le pays de Vaud, servit avec distinction en Piémont, en France et en Hollande. De retour dans sa patrie, il fut nommé l'un des quatre majors chargés d'exercer les milices. C'est dans ce poste qu'il conçut le dessein de soustraire ses concitoyens à la domination de Berne, et de constituer le pays de Vaud en 14e canton suisse. Arrêté au moment où il préparait l'exécution de ce projet, et mis à la quest., il déclara qu'il n'avait agi que par l'ordre de Dieu, qui lui était apparu plusieurs fois. Il eut la tête tranchée le 24 avril 1723, à 54 ans.

DAVENANT (WILLIAM), poète, né à Oxford en 1605, fils d'un aubergiste chez lequel Shakespeare logeait ordinairem. quand il se rendait à Londres, débuta dans la carrière littéraire par un poème sur la mort de ce grand homme. Il donna depuis des pièces de théâtre qui eurent quelque succès, composa des *Mascarades* pour la cour. et fut élu, en 1637, *poète lauréat* à la place de Ben Johnson. Quand la guerre éclata entre le parlement et

Charles Ier, ce ne fut pas un des choix les moins extraordinaires que celui de Davenant, resté fidèle à ce prince, pour la place de lieutenant-général d'artillerie. Il fut créé chevalier au siége de Glocester, en 1643, et quand la cause qu'il défendait eut été perdue, il suivit la reine en France, et embrassa la religion catholique. Ayant, à la restauration, obtenu un privilége pour former une nouvelle troupe tragique et comique, il arracha Milton au ressentiment des royalistes, comme celui-ci l'avait sauvé lorsqu'il était tombé entre les mains des parlementaires. Davenant mourut à Londres en 1668. Ses *œuvres*, publ. par sa veuve, Londres, 1673, se composent de *Poésies* diverses, de *Pièces* de théâtre, et du poème de *Gondibert*, commencé à Paris, continué pendant les deux ans que dura son emprisonnement dans l'île de Wight, et demeuré incomplet. Quoique ce singulier ouvr. soit peu lu aujourd'hui, Gay n'a pas dédaigné de le terminer en ajoutant trois nouveaux chants aux six que Davenant avait publiés.—DAVENANT (Ch.), fils aîné du précéd., né en 1656, mort à Londres en 1714, inspect.-général des importations et exportat., donna, n'ayant que 19 ans, une tragédie de *Circé* qui eut beaucoup de succès. Depuis il abandonna le culte des Muses pour se vouer à la politique, fut deux fois membre de la chambre des communes, et composa plusieurs ouvrages d'économie politique, science qui ne faisait que de naître en Angleterre, et qui lui dut ses premiers progrès. Charles Whitworth a publié : *OEuvres politiques et commerciales* de Ch. Davenant, 1771, 5 vol. in-8. — DAVENANT (William), son frère, mort à Paris en 1681, a traduit en anglais les *Observations sur les gr. historiens grecs et latins*, par La Mothe-le-Vayer.

DAVENPORT (CHRISTOPHE), prêtre catholique anglais, né à Coventry dans le comté de Warwick en 1598, mort à Londres en 1680, provincial des franciscains, et chapelain de la reine Catherine de Portugal, femme de Charles II, a laissé des ouvr. de controverse et de théol,, dont la collect. a été publ. à Douai, 1665, 2 vol. in-fol. — DAVENPORT (John), frère du précéd.. ministre puritain, né à Coventry en 1597, mort à Boston en 1668, se fit une réputat. parmi les prédicateurs les plus fougueux de sa secte, fut ministre de l'eglise anglaise à Amsterdam, passa dans la Nouvelle-Angleterre, où il fonda la colonie de Newavhen dans le Connecticut en 1637. On a de lui plusieurs *Sermons* et livres de controverse en anglais, et les ouvrages suiv. : *Catéchisme*, 1659; l'*Autorité des églises congrégationnelles*, 1672, in-8; *Traité sur la connaissance du Christ*, etc.

DAVERHOULT (JEAN-ANTOINE), Hollandais au service de France, était colonel en 1789. Nommé l'un des administrateurs du départ., puis, député des Ardennes à l'assemblée législat., il y vota constamment avec les amis de la monarchie constitutionnelle, et défendit avec courage les ministres du roi, successiv. attaqués par ceux qui prétendaient au renversem. du trône. Après la journée du 10 août il quitta Paris; mais à peu de distanc de la frontière, arrêté par une troupe de paysan il se tua d'un coup de pistolet pour se soustraire l'échafaud.

DAVESNE (FRANÇ.), écriv. fanat. et sédit., f disciple du fam. Franç. Morin, et mourut av. 166 puisqu'il n'est point quest. de lui dans le procè de son maître, qu'il avait aidé dans la composit. d ses libelles. Imbert de Cangé a réuni de Davesn 23 pièces conservées à la bibliothèque roy. Tout annoncent la démence la plus complète. Les cu rieux recherchent spécialem. les deux suivantes *Harmonie de l'amour et de la justice de Die* 1650, in-12; *Tragédie sainte divisée en tro théâtres, ou autrement les évangiles de J.-C. m en poème*, 1652, in-12.

DAVID, prophète roi, fils de Jessé, de la trib de Juda, né à Bethléem vers l'an 1085 av. J.-C fut, après la réprobation de Saül, sacré roi pa Samuël, et continua de mener quelque temps l vie pastorale. Les Philistins ayant envahi la Judé David se présenta pour combattre le géant Goliat un des chefs ennemis, le terrassa d'un coup d fronde, et lui coupa la tête. La défaite de Goliat détermina la fuite des Philistins, et David, tenar en main le glaive et la tête du vaincu, fut présent à Saül, dont il épousa, quelque temps après, seconde fille, Michol. Ce prince, jaloux de la gloir du fils de Jessé, tenta de le faire périr. David obligé de s'enfuir, erra plusieurs années dans le déserts; à la mort de son persécuteur, il fut sac pour la seconde fois à Hébron. Monté sur le trôn il eut à combattre Isboseth, fils de Saül, proclam son successeur par les onze autres tribus d'Israë mais ce prince ayant été assassiné, les même tribus reconnurent l'élu de Juda. David soum ensuite les Philistins, les Moabites, les Ammo nites, et plusieurs autres peuples de la Syrie érigea Jérusalem en capitale de son royaume, et fit bâtir un palais. Il ternit plus tard l'éclat de so règne en payant, à diverses reprises, un honteu tribut aux faiblesses humaines. Le prophète Na than le fit rentrer en lui-même, et il mourut l'a 1015 avant J.-C., après avoir fait sacrer et cou ronner Salomon, l'un de ses fils, malgré les brigue de l'aîné, nommé Adonias. David avait compos dans son exil des *Odes* sacrées dont le recueil e appelé, dans la *Bible* hébraïque, *Sepher Tehillin* (livre des hymnes), et dans la version lat., *Libe Psalmorum* (livre de *Psaumes*). Le nombre de ce *Psaumes* a toujours été fixé chez les chrét. comm chez les Juifs à 150. St Chrysostôme, St Ambroise St Augustin, et des docteurs plus modernes croient que David les a tous composés; mai St Athanase et Eusèbe de Césarée ne lui en attri buent que 72, et pensent que les autres sont de Hébreux dont ils portent le nom : Asaph, Ethan Idithun, Zacharie. Eusèbe y ajoute les fils de Coré Salomon et Moïse. Les *Psaumes* de David ont ét trad. dans toutes les langues. La plus récente de traductions françaises est celle d'Agier, Paris 1809, 3 vol. in-8.

DAVID (Anoghin, c.-à-d. *Sans-Terre*), roi de l'Arménie-Orientale, de la race des Pagratides, succéda l'an 980 à son père Gagik dans le gouvern. de la ville de Lorhé, et mourut l'an 1046, après avoir combattu pend. toute la durée de son règne, et reconquis ses états sur les musulmans. — David III, surnommé *le Fort et le Réparateur*, de la race des Pagratides, succéda en 1089 à son père George II au trône de Géorgie, lutta avec avantage contre les Turks, qui s'étaient emparés de la moitié de ses états, conquit même sur eux une partie de l'Arménie, et mourut en 1126.

DAVID Ier, roi d'Écosse, succéda en 1124 à son frère Alexandre Ier, et mourut en 1153, vivement regretté de ses sujets, dont il avait fait le bonheur par sa sagesse et par son amour pour la justice.

DAVID II. — V. Bruce.

DAVID (Jean), jésuite, né à Courtray en 1546, fut recteur des colléges de Courtray, de Bruxelles et de Gand, où il mourut en 1613. On a de lui div. ouvr. ornés de très jolies estampes de Th. Galle, et qui pour cette raison sont recherchés des cur. Les plus connus sont: *Veridicus Christianus*, Anvers, 1601, in-4. — *Occasio arrepta, neglecta*, ibidem, 1605, in-4. — *Duodecim specula*, ibid., 1610, in-8, vol. moins connu que les autres. — *Paradisus sponsi et sponsæ*, ib., 1618, in-8. — *Pancarpium marianum*, ibid., 1618, in-8.

DAVID (Charles), graveur au burin, né vers 1600 à Paris, excella dans le genre grotesque. On estime surtout ses *Cris de Rome*, imités de Villamena avec tant de bonheur, qu'on peut à peine distinguer l'original et la copie, et son estampe des *Escargots*, devenue très rare. — David (Jérôme), son frère, excellait à graver le portrait. On lui doit aussi, d'après les dessins de Montano, célèbre ciseleur, une suite de 42 pièces représentant des églises, des tombeaux et des autels de Rome. Cette suite a été publ. par Soria en 1708.

DAVID (Louis-Antoine), peintre et littérateur, né à Lugano en 1648, fut élève du cavalier del Caro, d'Hercule Procaccino et de Cignani. Il demeura long-temps à Rome, où il peignait le portr. avec quelq. réputat. Il visita dep. la plus grande partie de l'Italie, laiss. des traces de son passage. On cite une *Nativité du Sauveur* à St-Silvestre de Venise, comme un de ses bons ouvr. Il vivait en 1718. On a de lui quelq. opuscules sur son art, et MS. *il Disinganno delle principali notizie ed erudizioni delle arte del disegno*.

DAVID (Jean-Pierre), chirurgien, né à Gex en 1737, étudia successivement à Seyssel, à Lyon et à Paris, succéda au célèbre Lecat, son beau-père, dans la place de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, et mourut en 1784. Il avait remporté des prix à la soc. de Harlem, à Rouen et à l'acad. de chirurgie dont il était associé correspondant. David n'était pas moins recommand. par la bonté et la générosité de son caractère que par son profond savoir et son habileté dans la pratique. Il a publ. plusieurs *Dissertat. chirurgico-médicales* très estimées.

DAVID (Franç.-Anne), grav. labor., né en 1741 à Paris, élève de Lebas, obtint jeune le titre alors fort ambitionné de grav. de la chambre et du cabinet du roi, fut associé des acad. de Berlin et de Rouen, et mourut à Paris en 1824. Il a publ. les estampes avec texte explicatif de l'*Histoire de France*, 1787, 5 vol. in-4; de l'*Histoire de France sous le règne de Napoléon*, 1811, 4 vol. in-4, rare; de l'*Histoire de Russie*, 1799, 3 vol. in-4; de l'*Histoire d'Angleterre sous le règne de George III*, etc., 1812, in-4 (les 4 prem. livres seulem. ont été publ.). On lui doit en outre un assez grand nombre de livres à estampes, entre autres : *Monum. inéd. de l'antiquité*, 1806, 3 vol. in-4. — *Antiquités d'Herculanum*, 12 vol. in-4. — *Antiquités étrusques*, 5 vol. in-4. — *Muséum de Florence*, 8 vol. in-4. — *Le Cabinet du roi*, etc., 1816, in-12 (il n'a paru que 5 livraisons).

DAVID (Jacques-Louis), l'un des peintres les plus célèbres des temps modernes, né à Paris en 1748, annonça de bonne heure des dispositions remarquables pour l'art qui devait l'illustrer un jour. Élève de Vien, il remporta le grand prix en 1775, et suivit à Rome son maître, nommé direct. de l'école franç. Le fruit de son séjour dans cette capitale des arts fut une collect. préc. de dessins formant 5 gros vol. Avant de quitter l'Italie, il exécuta son tableau de *la Peste de Marseille*, resté l'un de ses plus beaux ouvr. De retour à Paris en 1780, il y fit son *Bélisaire*, fut reçu à l'académie en 1783, et retourna l'année suivante à Rome, achever *le Serment des Horaces*, qui lui avait été commandé par le gouvernement. Ce tabl. produisit à Rome même un enthousiasme extraordinaire, et David proclamé le régénérat. de la peinture, eut peine à suffire à toutes les demandes qui lui furent adressées. Dans les trois années qui précédèrent la révolution, il fit pour M. Trudaine *la Mort de Socrate*, regardée comme l'une de ses plus admirables composit.; *les Amours de Paris et Hélène*, pour le comte d'Artois, et *Brutus* pour le roi. Aimé des princes et des grands, le chef de la nouvelle école franç., joignant la fortune à la considération, semblait devoir redouter tout changem. qui pouvait compromettre son avenir. Cependant dès le principe il se montra le partisan le plus enthousiaste d'une révolution dont il ne comprenait ni les motifs ni les conséquences. C'est qu'élevé dans l'admiration des Grecs et des Romains, il crut de bonne foi que la France pouvait leur emprunter ses institutions, comme il leur empruntait les sujets de ses tableaux. Il peignit en 1789 *le Serment du Jeu-de-Paume*, se fit l'un des prem. agréger à la fameuse société des jacobins, et se lia bientôt avec Robespierre, qui le fit élire député à la convention. Il y vota la mort du roi sans appel ni sursis, reprit ses pinceaux pour reproduire sur la toile les derniers moments de Lepelletier, puis de Marat, auquel il fit accorder les honneurs du Panthéon; concourut à tous les projets de Robespierre, le servit de tout son pouvoir au 31 mai, fut le grand organisateur de la fête de l'Être su-

prême, etc. Il avait montré le plus gr. dévouem. pour Marat, lorsque les girondins avaient voulu l'exclure de la convention; plus tard il dit à Robespierre : « Si tu bois la ciguë, je la boirai avec toi. » Cepend., après le 9 thermidor, il essaya de se justifier de sa coopération aux actes de l'homme dont il avait été l'aveugle instrument. Exclu du comité de sûreté générale, il fut mis en arrestat. quelq. jours après, et ne sortit de prison qu'après 5 mois, malgré les démarches multipliées de ses élèves et des personnes qui, ne voyant en lui que le gr. artiste, continuaient à lui porter intérêt. Il fut incarcéré de nouveau à la suite des événements de prairial an III (1795), auxq. on l'accusa, probablement à tort, d'avoir pris une part active, et ne recouvra le calme dont il avait besoin pour ses travaux si malheureusement interrrompus, que lorsque l'amnistie du 4 brumaire fut venue étendre son voile sur le passé. Sur sa réputat., Bonaparte lui avait fait offrir un asile à l'armée d'Italie; il ne cessa dep. de lui donner dans toutes les circonst. des marques de la haute estime qu'il avait de ses talents, et lorsqu'il fut empereur, il le nomma son 1er peintre. David fit alors le portrait du pape *Pie VII*, l'un de ses chefs-d'œuvre, et les deux gr. tableaux destinés à décorer la salle du trône : *le Couronnement* et *la Distribution des aigles*. Napoléon lui en avait commandé deux autres qui n'ont point été exécutés : *l'Intronisation dans l'église Notre-Dame* et *l'Entrée de l'Empereur à l'Hôtel-de-Ville*. La restauration n'inquiéta point d'abord le gr. peintre dont le talent merveilleux couvrait les fautes politiques; mais ayant dans les *cent-jours* signé l'acte additionnel, il fut atteint par la loi qui frappa d'exil les régicides. Les premiers moments d'effervescence passés, il lui eût été facile d'obtenir l'autorisation de revenir en France; mais il repoussa les ouvertures qui lui furent faites à cet égard, comme il refusa les offres du roi de Prusse, qui désirait l'attirer à Berlin pour y fonder une école de peinture. Établi à Bruxelles, il y reprit ses pinceaux et ne les quitta que peu de jours avant sa mort. Il peignait encore le 15, il expira le 29 déc. 1825. Outre *Bélisaire*, *les Horaces*, *Brutus*, *Hélène et Paris*, et le portrait de *Pie VII*, le musée possède de David *Léonidas aux Thermopyles* et *les Sabines*, le prem. des chefs-d'œuvre de ce gr. peintre. Ses princip. élèves sont Gérard, Guérin, Gros et Girodet.

DAVID, philologue distingué, de la religion juive, mort du choléra en 1832 à Londres, à peine âgé de 25 ans, possédait, outre les langues classiques, l'hébreu, l'arabe, le persan et le turc. Il venait de faire, sur la philosophie des Hébreux, un cours public qui lui avait mérité les applaudissements des plus savants orientalistes et de publier une bonne *Grammaire turke*. David se destinait au barreau.

DAVID-ALRI, ou DAVID-EL-DAVID, imposteur, tenta, vers l'an 1169, de se faire passer pour le Messie, et souleva les Juifs de Perse contre leur roi. David prétendait faire des miracles semblables à ceux de Moïse; il fut tué par son beau-père, avid[e] de gagner la récompense promise à celui qui ra[p]porterait sa tête.

DAVID COMNÈNE, dern. emper. de Trébizond[e], usurpa le trône après la mort de son frère, et liv[ra] ses états à Mahomet II (1453), à condition que [le] sulthan épouserait sa fille Anne, et que lui-mêm[e] aurait la vie sauve. Le sulthan observa religieu[se]ment la prem. condition; mais il fit tuer Dav[id] avec sept de ses fils, en 1462, sous prétexte qu'i[ls] entretenaient des correspondances avec les prince[s] chrétiens.

DAVID DE SAINT-GEORGE (JEAN-JOSEPH-ALEXIS), conseiller au gr.-conseil, né à St-Claude en 175[.], mort à Arbois en 1809, tenta de réaliser l'idée d[u] président de Brosses, et de montrer la filiation d[es] langues et leur commune origine en remontan[t] jusqu'au berceau du genre humain. Il légua s[es] nombr. matériaux à M. Ch. Nodier, qui n'a fait pa[-]raître jusqu'ici que *les Prolégomènes de l'archéo[-]logue* (c'est ainsi que devait s'appeler cet étonnan[t] ouvrage). David a publié : *Lettres de Charlotte [et] Caroline*, trad. de l'anglais, 1787, 2 vol. in-12. — *Histoires destinées à l'éducation des enfants*, tra[d.] de mistress Trimmer, Genève, 1789, 2 vol. — *Fathom et Melvill*, trad. de Smollet, Paris, 179[.], 4 vol. in-12. — *Mémoire sur les tourbières du d[é]part. du Jura, et sur les antiquités celtiq. et rom[.] des arrondissem. de St-Claude et de Poligny*, 180[.], in-8. Il a laissé MSs. plusieurs ouvr., entre autr[es] l'*Histoire des Druides*, trad. de Smith, dont l'im[-]pression était commencée.

DAVID-GANZ, historien juif, a publ. en hébr[eu] une chronique intit. : *Tsemath David*, Pragu[e], 1592, in-4, dont Vorstius a traduit une partie [en] latin, Leyde, 1644, in-4. — DAVID DE POMIS, mé[d.] juif, a publ. : *De senum affectibus*, Venise, 158[.], in-8. — *Dictionn. de la langue hébraïq. et rabbini[q.]* (hébr.-ital.), ibid., 1587, in-fol. — DAVID-COHE[N], savant rabbin portug., né à Lara, mort à Ham[-]bourg en 1674, après avoir été chef de la synagogu[e] de cette ville, possédait à fond les langues orien[-]tales, le latin et plusieurs langues vivantes. S[es] princip. ouvr. sont : *Ænigma Aben Esræ de qua[-]tuor litteris Ehevi*, Leyde, 1658, in-8. — *Coron[a] sacerdotum*, ou *Lexique tamuldico-rabbinique*, Hambourg, 1667, in-fol. (qui ne va que jusqu'à l[a] lettre Iod).

DAVID-GEORGE (JORISZ), aventurier, né à Del[ft] en 1501, s'adonna d'abord avec quelque succès [à] l'état de peintre sur verre; mais bientôt, ennu[yé] de vivre en travaillant, il imagina que le plus sû[r] moyen de passer ses jours au sein des plaisirs et d[e] l'oisiveté serait de se faire chef d'une secte nou[v.] Il en forma donc une rassemblant en un corps d[e] doctrine toutes les erreurs des manichéens, de[s] saducéens, des adamites, etc.; se disant lui-mêm[e] *le second Christ, le troisième Messie*, appelé à ré[-]générer de nouveau tous les hommes. Forcé d[e] quitter la Hollande, ou il avait fait de nombreuse[s] dupes, David vint mourir à Bâle en 1556. So[n] *Livre merveilleux* (Wonderboek) et celui de [...]

rfection (Boek der Volkoomenheid), sont tout que l'esprit humain a jamais inventé de plus travagant. Jacobus Revius a publié *Historia widis Georgii*, Deventer, 1642, in-8.

DAVIES (Jean), littérat. et jurisconsulte, né en 70 à Cnisgrove dans le comté de Wilt, se fit abord connaître par la publication d'un poème égiaque sur l'immortalité de l'âme, intitulé : *osce te ipsum*. Jacques Ier ayant conçu une haute ée de l'aut., le nomma en 1603 solliciteur-gén. en lande. Davies devint successivement procureur-énéral, puis l'un des juges d'assises, orat. dans premier parlement tenu à Dublin, et enfin juge u ban du roi. Il mourut en 1626. Il était très lié vec le chancelier Bacon. Ses *Poésies* ont été réimrimées, 1773, in-8, et sous le titre de *Traités historiques*, ses principaux ouvrages en prose ont été ecueillis, 1786, in-8.

DAVIES (Jean), *Davisius*, célèbre critique, né 1679 à Londres, fils d'un marchand, termina s études à Cambridge. Ses talents lui méritèrent protection de l'évêque d'Ély, J. Moore, qui le fit hanoine de sa cathédrale; il devint ensuite rect. u collége de la reine à Cambridge, et mourut en 732. On lui doit d'excellentes éditions critiques e *Maxime de Tyr*, 1703; de *César*, 1806: de *Minutius-Félix*, 1707, et des œuvres philosophiques e Cicéron, dont il publia successivem. les *Tusulanes*, *De finibus*, *De naturâ Deorum*, *De diviatione*, les *académiques* et *De legibus*. On doit egretter un trav. très important sur le *De officiis*, ui fut perdu à la mort de Davies.—Davies (Jean), avant chanoine de St-Asaph, a laissé : *Antiquæ inguæ britannicæ rudimenta*, 1621, in-8, réimpr., Oxford, 1809, in-12. — *Antiquæ linguæ britanniæ et ling. lat. Dictionnar. duplex, acced. adagiâ britannicâ*, Londres, 1632, in-fol., ouvrage rare, ort recherché des amateurs de la langue celtique.

DAVIES (Thomas), littérat. angl., mort en 1785, comédien et libraire, ne fit fortune ni dans l'un ni dans l'autre métier, mais conserva toujours la réputat. d'un honnête homme et d'un homme d'esprit. Ses princip. écrits sont : *la Vie de Garrick*, 1780, 2 vol. in-8 — *Mélanges dramatiques*, 3 vol.; *Mém. de M. Henderson; Revue des caractères du lord Chesterfield; Vie de Massenger; Vies du docteur J. Eachard, de sir John Davies et de Lillo.*

DAVILA (Henri-Catherin), histor., né en 1576 dans le Padouan, d'une illustre famille, dont les chefs étaient depuis 1464 connétables du royaume de Chypre, fut amené par son père en France à 7 ans, et placé parmi les pages de la reine-mère; il se distingua en 1595 au siége de Honfleur, où il eut un cheval tué sous lui, et fut blessé l'année suiv. à celui d'Amiens. Après la paix de Vervins, en 1598, il revint à Padoue, rapportant les matériaux de l'ouvrage auquel il doit toute sa réputat., mais qu'il n'entreprit que plusieurs années après. Dans un voyage qu'il fit à Parme en 1606, il eut un duel, blessa dangereusement son adversaire, qui pourtant ne mourut pas, et courut à Venise offrir ses services à la république qui les accepta. Il fut employé dans plusieurs expédit. contre les Turks, et récompensé de sa valeur par une pension et le commandement de Crême. Il se rendait dans cette ville avec sa famille, lorsqu'il fut assassiné près de Vérone, en 1631. L'année précéd. il avait publié l'*Istoria delle guerre civili di Francia*. Cet ouvrage, qu'il avait composé dans les courts loisirs de sa vie des camps, lui assigne un rang distingué parmi les historiens. La meill. édit. de cette hist. est celle de Venise, 1732, 2 vol.; reprod., Milan, 1807, 6 vol. in-8. Elle a été trad. en français par Mallet et Grosley, 1757, 3 vol. in-4.

DAVILA (D. Pedro Franco), naturaliste, né au Pérou en 1713, conduit à Paris par son goût décidé pour l'étude de l'histoire natur., y passa 20 années à former un cabinet d'hist. naturelle; mais des revers de fortune l'obligèrent de le mettre en vente, et Romé Delisle en publia le *Catalogue raisonné et systémat.*, 1767, 3 vol. in-8. Nommé en 1769 direct. du cabinet d'histoire natur. établi nouvellem. à Madrid, Davila mourut dans l'exercice de ses fonctions. en 1785 ou 1786. Il était membre de l'acad. d'histoire de Madrid, correspond. de la société roy. de Londres. de l'acad. de Berlin, etc.

DAVILA Y PADILLA (Augustin), dominicain espagnol, né au Mexique, mort en 1604, archev. de Santo-Domingo, a publié : *Historia de la provincia de Santiago de Mexico de la orden de predicadores*, Madrid., 1590, in-4; Bruxelles, 1625, in-fol. Une 3e édition porte ce titre : *Varia historia de la Nueva España y Florida*, Valladolid, 1634, in-fol.

DAVILER. — V. Aviler (d').

DAVIS (John), navigateur anglais, né dans le comté de Devon, tué près de Patane en 1605, par des pirates japonais, parcourait depuis 20 ans les mers du Nord et celles des Indes, et avait découv. un détroit qui conserve son nom. La relat. de ses voyages, écrite par lui-même, se trouve dans le tome III du recueil d'Hackluyt; celle de ses voy. aux Indes dans les t. I et III de Purchas et dans Harris. — Davis (John), de Limehouse, publia au commencement du 17e S., en anglais, *Routier, ou briève description de la route pour aller par mer aux Indes.* Cet ouvrage se trouve dans la collect. de Harris. — Davis (William), chirurg. de la marine anglaise dans les premières années du 17e S., a donné la *Relat. de sa captiv. chez les Espagnols.* Purchas, et après lui Roberston, en ont extrait ce qu'ils ont dit du fleuve des Amazones.

DAVIS (Edwards), peintre et graveur au burin, né dans le pays de Galles vers 1640, a laissé une suite de portraits historiques, représentant tous les membres de la famille de Charles Ier; il a aussi gravé, d'après Van-Dyck, un *Ecce Homo* devenu fort rare. — Davis (Henri-Edward), ministre anglican, né à Windsor en 1756, mort en 1784, a publié (en anglais) : *Examen de l'histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, par Gibbon. — Davis (Edward), flibustier anglais du 17e S., s'est rendu fameux par les ravages qu'il exerça sur les côtes du Pérou, où il a reconnu et

donné son nom à des terres (à la hauteur du 27° 20') dont la position n'a pas été déterminée par les voyageurs qui plus récemment ont exploré ces contrées.

DAVOT (GABRIEL), jurisconsulte, né en 1677 à Auxerre, fut nommé professeur de droit à l'univ. de Dijon lors de sa création, en 1721, et mourut en 1743. Il est auteur de *Traités sur div. matières de droit franç.*, publ. par Bannelier, Dijon, 1751-1757, 7 vol. in-8; l'édit. y a joint un 8e vol. : *Coutumes du duché de Bourgogne*, 1765, in-8.

DAVOUST (LOUIS-NICOLAS), prince d'ECKMUHL, maréchal et pair de France, né en 1770 à Aunoux en Bourgogne, fit ses études au collége de Brienne en même temps que Napoléon Entré sous-lieut. dans Royal-Champagne (cavalerie) en 1785, il embrassa les principes de la révolut., fut nommé command. du 3e bataillon des volontaires de l'Yonne, servit à l'armée du Nord sous les ordres de Dumouriez, et se distingua notamm. à la bataille de Nerwinde, à la suite de laquelle il fut fait adjudant-général. Lors de la défection de Dumouriez, il fut nommé général de brigade, en récompense du zèle qu'il avait montré dans cette circonstance. Forcé, comme noble, de quitter l'armée, Davoust y fut rappelé après le 9 therm. ; il assista au blocus de Luxembourg, fut employé à la défense de Manheim, se distingua au passage du Rhin (20 avril 1796), et fit partie de l'expédit. d'Égypte, où il signala son intrépidité dans plusieurs occasions : il revint en France avec Desaix (1800), fut bien accueilli par le premier consul, le seconda dans ses projets de ceindre la couronne impériale, et le servit avec le même zèle dans les brillantes campagnes de 1805 à 1809. Les titres de duc d'Auërstaëdt et de prince d'Eckmühl, qui lui furent donnés sur le champ de bataille, rappellent assez l'importance de ses services. Après la paix qu'amena la victoire de Wagram, à laquelle il avait puissamment contribué, Davoust fut chargé d'une partie de l'administration de la Pologne; la manière dont il administra ce pays excita des plaintes qui ne furent point écoutées. L'ouverture de la campagne de Russie (1812) le rappela à la grande armée; il y eut le commandement du prem. corps, et signala sa vaillance ordinaire à la Moskowa. Revenu après cette fatale expédition à Hambourg, il essaya, dans le mois d'août 1813, de rejoindre l'armée française qui menaçait la Prusse. Pendant son éloignement les Cosaques s'étaient emparés de Hambourg. Il punit cette ville de la joie qu'elle avait manifestée à son départ, en la frappant d'une contribution énorme ; mais en même temps il en répara les fortifications, et, lorsqu'il y fut assiégé par les alliés, s'y défendit vigoureusement. Rentré en France, il fut exilé de Paris sur les plaintes portées contre lui par les habitants de Hambourg, et publia, pour justifier sa conduite à leur égard, *Mém. au roi*. Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, le nomma ministre de la guerre. Il répondit à la confiance de son anc. maître, et fit tout ce qui dépendait de lui pour assurer son triomphe. Après la perte de la bataille de Waterloo, Davoust fut nommé par le gouvernement provi[soire] général en chef des armées; il quitta Paris apr[ès] la capitulation, conduisit les débris de l'armée a[u] delà de la Loire, et concourut à son licenciemen[t]. Davoust reparut à la cour en 1818, rentra l'anné[e] suiv. à la chambre des pairs, et mourut le 4 juin 182[3].

DAVY (Sir HUMPHREY), chimiste, présid. de [la] société royale de Londres, membre de l'académi[e] des sciences de Paris, etc., né en 1778 à Pensanc[e] dans le comté de Cornouailles, entra chez un chi[]rurgien-pharmacien, où il connut le docteur Bed[]does, qui le mit en 1799 à la tête de son établis[]sement à Bristol. Bientôt il publia des *Mémoir[es]* qui excitèrent l'attention des savants. Rumfor[d] directeur de l'institution royale, l'attacha à c[et] établissem. en qualité de professeur de chimi[e]. Disposant des appareils de l'institution, il en pro[]fita pour étendre la découverte faite par Ritter d[e] l'action chimique de l'électricité. Ses expérience[s] donnèrent naissance à la théorie électro-chimiqu[e] devenue la base de l'étude de la chimie. Il lut à l[a] soc. royale de Londres son *Mémoire sur le mod[e] d'action chimique de l'électricité*, qui lui valut e[n] France le prix annuel de l'Institut en 1807. Conti[]nuant ses recherches, il démontra que la soude e[t] la potasse ne sont que des oxides de métaux qu'[il] parvint à isoler au moyen de la pile; puis, s'ap[]puyant sur l'analogie, il avança que les terres so[nt] aussi des oxides métalliques. Ses travaux sur l[a] flamme l'ont conduit à constater qu'elle ne travers[e] pas les toiles métalliques, et les mineurs lui son[t] redevables de l'invention de la lampe qui les met [à] l'abri de ce qu'ils appellent le grison. Davy savai[t] généraliser ses découvertes. Ainsi ses expérience[s] sur les courants dans le vide l'amenèrent à l'ex[]plication des causes et des apparences des aurore[s] boréales. Quelq. discussions qu'il eut à la sociét[é] royale le dégoûtèrent du séjour de Londres. Il s[e] rendit à Rome, puis à Genève, où il fut frapp[é] d'apoplexie le 28 mai 1829. Outre les ouvr. déj[à] cités, on a de lui : *Recherches philosophiques e[t] chimiques sur les oxides d'azote*, 1800; *Abrégé d[e] ses leçons de chimie à l'institution royale*, 1802; *Éléments de philosophie chimique*, 1812; *Élément[s] de chimie appliquée à l'agriculture*, 1813; u[n] grand nombre de *Mémoires* sur diverses parties d[e] la chimie, qui ont été traduits dans les *Annales d[e] chimie et de physique*. Son dernier ouvrage, intit[ulé] *Salmonia, ou Traité sur la pêche*, renferme u[n] gr. nombre d'observat. intéressantes sur les mœurs des poissons, et d'autres points d'hist. naturelle.

DAWE (GEORGE), peintre, né à Londres vers 1781, grava à 14 ans les portraits d'*Élisabeth* et de *Marie d'Écosse*, d'après Graham, et, à 21 ans, le *Monument du marquis de Cornwallis*, d'après son propre dessin. Il connaissait si bien l'anatomie, qu'on l'eût pris facilement pour un chirurgien. Son premier tableau, *Achille furieux de la mort de Patrocle*, fut couronné par l'acad. royale des beaux-arts à Londres. On cite encore de lui : *Noëmi et ses deux brus*, une scène de *Cymbeline*, qui lui valut un prix de 200 guinées à l'institution britan-

quê; *Andromaque*, etc. Dawe fit aussi des portaits. Le duc de Kent l'ayant emmené à Bruxelles, uis au congrès d'Aix-la-Chapelle, l'empereur exandre l'invita à se rendre à St-Pétersbourg, our faire une suite de tableaux représentant les énéraux russes qui s'étaient distingués dans les ernières guerres. Dawe, arrivé à St-Pétersbourg, acheva qu'après 9 années cette suite de 400 poraits, placée dans une galerie du palais d'hiver e St-Pétersbourg. L'empereur nomma Dawe son eintre, et l'académie des beaux-arts l'admit au ombre de ses membres. Après être retourné ans son pays, il revint en Allemagne, en Prusse, n Russie. Il accompagna Alexandre à Varsovie, ù il fit le portrait de Constantin. Sentant ses forces affaiblir, il revint à Londres, où il mourut le 15 ctobre 1829, laissant des *MSs.* et beaucoup d'*Esuisses.*

DAWES (WILLIAM), prélat anglais, né dans le omté d'Essex en 1671, fut chapelain de la reine nne, obtint l'évêché de Chester, dont il se démit our passer à celui d'York, et mourut en 1724. On de lui : *Anatomie de l'athéisme*, poème; des *ermons* et quelq. autres *Opusc.* réunis, Londres, 735, 8 vol. in-4. — Un autre DAWES (Richard), ritique et philologue, né dans le comté de Leiester en 1708, mort en 1766, est auteur de *Misellanea critica*, dont la 5[e] édition, Londres, 1827, 1-8, est la plus estimée.

DAWOUD, fils de Nassir, doct. musulman, mort an 777 (160 de l'hégyre), a laissé, par ses vertus, ne mémoire honorée des Arabes, chez qui sa proité est passée en proverbe.

DAY (THOMAS), philanthrope, né à Londres en 748, ne fut pas moins remarquable par ses conaissances que par sa bonté et l'originalité de son aractère. En 1773, il publia contre l'esclavage des oirs une touchante élégie intit. : *le Nègre mouant;* depuis il donna deux autres poèmes sur la uerre d'Amérique : *les Légions dévouées*, 1766; *)ésolation de l'Amérique*, 1777; plusieurs ouvr. our l'éducat. des enfants, entre autres *Sandfort t Merton*, traduit par Berquin, et qui n'eut pas noins de succès en France qu'en Angleterre. Day nourut en 1789. Outre les ouvr. cités, on connaît le Day *le Nouvel ami des enfants*, 4 vol. in-18; *Histoire et voyages de Petit Jacques à l'île de Malagascar*, 3 vol. in-18; *le Petit Jacques, ou l'enfant adoptif d'un vieux soldat*, in-18. Ces trois ouvr. ont été traduits en français et réimpr. plus. fois.

DAZILLE (JEAN-BARTHÉLEMI), méd., élève d'Antoine Petit, né en 1732, mort à Paris en 1812, après avoir exercé pendant 28 ans dans toutes les colonies françaises, a puissamment contribué à l'amélioration des hôpitaux et consigné le fruit de sa longue expérience dans ses ouvrages intitulés : *Observations sur les maladies des nègres*, Paris, 1792, 2 vol. in-8.—*Observations générales sur les maladies des climats chauds*, Paris, 1785, in-8.— *Observat. sur le tétanos, sur la santé des femmes enceintes et sur les hôpitaux d'entre les tropiques*, Paris, 1788, in-8, 1776, in-8, 2[e] édit.; cet ouvrage, réimpr. en 1792, forme le 2[e] vol. des *Observations sur les maladies des nègres.*

DAZINCOURT (JOSEPH-JEAN-BAPTISTE ALBOUY, plus connu sous le nom de), né à Marseille en 1747, fut reçu au Théâtre-Français en 1777, remplit avec succès l'emploi des valets dans la haute comédie, fut choisi en 1785 pour donner des leçons de déclamation à la reine, nommé en 1807 profess. au conservatoire et direct. du théâtre de la cour, et mourut en 1809, vivement regretté de tous ceux qui avaient été à même d'apprécier ses excellentes qualités. On a publié des *Mémoires de Dazincourt*, Paris, 1810, in-8. Cet artiste était totalem. étranger à leur rédaction. Il avait donné lui-même : *Notice sur Préville*, Paris, 1800, in-8.

DÉAGEANT (GUICHARD), premier président de la cour des comptes de Grenoble, né à St-Marcellin en Dauphiné, mort en 1626, attaché au duc de Luynes, avait pris une part très active aux intrigues de la cour pendant les premières années du règne de Louis XIII. On a de lui des *Mémoires envoyés au cardinal de Richelieu, contenant plus. choses particulières et remarquables*, etc., publiés par Adrien Roux de Morges, son petit-fils, Grenoble, 1668, in-12, réimpr. en 1756 dans les *Mém. particuliers pour servir à l'hist. de France.*

DEBAST (MARTIN-JOSEPH), né en 1753 à Gand, où il mourut en 1825, y fut long-temps curé, et y donna l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. Après la conquête de la Belgique par les Français, et particulièrement sous le directoire, il devint l'objet de continuelles persécut., mais n'en remplit pas moins les devoirs de son ministère avec un courage digne des premiers temps de l'Église. On a de lui plus. ouvr. estimés, entre autres : *Recueil d'antiquités romaines et gauloises, trouvées dans la Flandre proprement dite, avec désignation des lieux où elles ont été découvertes*, Gand, 1801, in-8; 2[e] édit., 1808, in-4. — *Recherches histor. et littér. sur la langue celtique, gauloise et tudesque, pour servir de supplém. au Recueil d'antiquités*, Gand, 1815, 2 vol. gr. in-8. — *L'Institution des communes dans la Belgique pend. les 12[e] et 13[e] S., suivie d'un Traité sur l'existence chimérique de nos forestiers de Flandre*, Gand, 1819, in-4.

DEBELLE (ALEX.-CÉSAR), général, né en 1767, à Voreppe en Dauphiné, entra dès l'âge de 15 ans dans le régiment d'Auxonne, embrassa la cause de la révolution, servit avec distinct. aux armées de la Moselle, de Sambre-et-Meuse, du Rhin et d'Italie, et mourut général de division, en 1802, à St-Domingue, dans le cours de la première campagne de cette fameuse expédition.

DEBELLOY. — V. BELLOY.

DEBEZIEUX (BALTHAZAR), arrêtiste, né à Aix en 1655, président des enquêtes au parlem. de Provence, en remplit les fonctions avec autant de zèle que de succès, et mourut en 1722. Il avait recueilli les arrêts auxquels il avait concouru, en y joignant les motifs. Cette collection, publiée par Sauveur Eyriés, Paris, 1750, in-fol., était fort estimée des anciens jurisconsultes.

DÉBONNAIRE (Louis), docteur de Sorbonne, né près de Troyes, entra dans l'Oratoire; mais, n'ayant pu se plier à la règle d'ailleurs si douce de la congrégation, en sortit peu de temps après. Il se mêla plus qu'il ne convenait à son repos et à sa fortune des querelles qui troublaient alors l'Église de France, et mourut subitement à Paris, en 1752. Indépendamment d'un assez grand nombre de brochures aujourd'hui sans intérêt, il a publié plus. ouvr. Les seuls que l'on recherche encore sont: *Leçons de la sagesse sur les défauts des hommes*, 1737, 3 vol. in-12.—*La Religion chrétienne méditée*, etc. (avec le P. Jard), 1745, 6 vol. in-12.

DÉBORA, prophétesse, gouverna le peuple hébreu comme juge pendant 40 ans, depuis 1285 av. J.-C. C'est en suivant ses conseils que Barach délivra les Juifs de la captivité dans laq. les retenait Jabin, roi des Chananéens; après la victoire, elle chanta le cantique d'actions de grâces, chef-d'œuvre de poésie, que l'on trouve au livre I des Juges, ch. 5.

DEBRAIE (Nicolas), *de Braia*, poète latin, vivait en France dans le 13e S. Il est auteur d'un poème héroïque sur les hauts faits du roi de France Louis VIII, et de quelques autres *poésies* latines publ. par Duchesne, t. V des *Scriptor. cœtanei.*

DEBRAUX (Émile), chansonnier, né à Amerville (Meuse), mort en 1831, à Paris, âgé de 36 ans, excellait à composer des chansons pleines de verve, des refrains populaires qui ont volé de bouche en bouche. On cite de lui: *la Colonne, le Mont St-Jean, Bélisaire, le prince Eugène, l'Étoile du courage, Paul-Émile, T'en souviens-tu, l'Aveugle et son chien*, etc. Dans un ouvr. intit.: *les Barricades*, publié un mois après la révolut. de juillet, Debraux a peint avec une effrayante fidélité les scènes des trois jours, dont il fut témoin et même acteur.

DEBRY (Jean), né à Vervins en 1760, était membre du directoire de l'Aisne, lorsqu'il fut député à l'assemblée législative, où il se lia particulièrement avec Vergniaud et les députés les plus marquants de la Gironde. Réélu à la convention, il y vota la mort de Louis XVI et fit successivem. partie des comités de sûreté générale et de salut public. Après le 9 thermidor, il fut envoyé dans les départements du Midi où sa présence calma toutes les irritations. En 1798, le directoire l'envoya comme plénipotentiaire à Rastadt avec Bonnier et Roberjot. On sait que ces deux derniers furent assassinés, et que ce crime fut celui du parti qui voulait la continuation de la guerre. A la révolution du 18 brumaire, Debry passa au tribunat, et fut nommé en 1801 préfet du Doubs, où il acquit la réputation d'un excellent administrateur. En 1814 il s'empressa de reconnaître les Bourbons, et perdit néanmoins sa préfecture. Nommé dans les *cent-jours* à celle du Bas-Rhin, il en fut privé au second retour du roi. La loi de 1816 le força de se retirer à Mons chez une de ses filles: de retour à Paris il y mourut le 8 janvier 1834. M. Thibeaudeau, son collègue, a prononcé son éloge funèbre.

DEBUCOURT, peintre et graveur, né à Paris e[n] 1755, élève de Vien et membre de l'Institut, quitt[a] de bonne heure la peinture historique pour les ta[bleaux] de chevalet. Ses petites toiles sont recher[chées] à cause de la touche spirituelle, gracieus[e] et fine de l'artiste, et de leur couleur, comparabl[e] à celle des meilleurs peintres flamands. Debucour[t] s'était déjà placé très haut, lorsque, abandonnan[t] le pinceau pour le burin, il devint créateur de l[a] gravure à l'aqua-tinta. Le *Cheval effrayé par l[a] foudre*, et le *Cheval franchissant un torrent* d'après Carle Vernet, soutiennent le parallèle ave[c] les plus célèbres gravures anglaises. Debucour[t] grava avec le même talent une foule de tableau[x] des maîtres contemporains. Il mourut à Bellevill[e] en 1832.

DEBURE (Guillaume-François), *le Jeune*, savan[t] bibliographe, né à Paris en 1731, y exerça la pro[fession] de libraire avec une grande réputation, e[t] mourut en 1782. On a de lui: *Musæum typographicum, seu Collectio in quâ omnes ferè libri rarissimi... recensentur*, 1755, in-12, tiré seulemen[t] à 12 exempl. et publ. sous le nom de G.-F. Rebude —*Bibliographie instructive, ou Tr. de la connaissance des livres rares et singuliers*, 1763-68, 7 vol in-8.—*Supplément, ou Catalogue des livres du cabinet de L.-J. Gaignat*, 1769, 2 vol. in-8, et plus autres *Catalogues* que l'on recherche encore pou[r] la manière dont ils sont rédigés. — Debure (Guillaume), l'aîné, cousin germain du précédent, n[é] en 1734, mort à Paris en 1820, à 86 ans, librair[e] de la bibliothèque du roi, a rédigé plus de 40 *Catalogues* recherchés des bibliographes. — Debur[e] de St-Fauxbin (Jean-François), littérateur, frèr[e] de Debure *le Jeune*, né en 1741, à Paris, mor[t] en 1825, a donné une bonne édition de Boèce *d[e] Consolatione philos. libri V* (sous le pseudonym[e] de J. Eremita), 1783, in-12.—*Nouveau manue[l] d'Épictète, extrait des comment. d'Arrien*, 1784 2 vol. in-18.—*Lettre d'un solitaire à un académicien de province sur la nouvelle version de l'Hist[oire] des animaux d'Aristote (de Camus)*, 1784, in-8.—*Les Amours pastorales de Daphnis et Chloé*, trad du grec de Longus, Paris, 1784, in-4, fig.

DECAEN (comte), lieuten.-génér., gr.-officie[r] de la Lég.-d'Honn., élève et camarade de Klébe[r] et de Moreau, naquit en 1769, d'un aubergiste d[e] Crueilly, près Caen. Enrôlé comme volontaire, i[l] arriva progressivem. à des grades élevés. Les armées du Rhin, d'Angleterre et du Danube, le[s] Indes, où il alla, en 1802, administrer les établissements français, la Catalogne, dont il fut gouverneur-général, les 11e et 10e divisions milit., qu'i[l] commanda en 1813 et 1814, peuvent témoigner e[t] de sa valeur dans les combats et de ses talents dan[s] l'administrat. Traduit devant un conseil de guerr[e] à son retour des Indes, pour avoir livré aux Anglai[s] les îles de France et de Bourbon, le 2 décembr[e] 1810, il fut acquitté. Son zèle pour Bonaparte, qu[i] lui fit accepter la mission de marcher contre Bordeaux, où le duc d'Angoulême était entré en mar[s] 1814, causa sa disgrâce. Enfermé à l'Abbaye à

ris, mis à la demi-solde, et enfin à la retraite, reparut à la révolution de juillet. On le nomma ésident de la commission chargée d'examiner les clamations des officiers éloignés de l'armée sous restauration; mais il se retira bientôt, et une oplexie foudroyante l'enleva le 11 sept. 1832, à ontmorenci. Il était âgé de 63 ans.

DÈCE (Cnéius-Messius-Quintus-Trajanus-Décius), npereur, né à Bubalie ou Budalie, dans la Pannie-Inférieure, obtint le gouvern. de la Mœsie us Philippe. Ses soldats le proclamèrent empeur vers l'an 249, et le forcèrent de prendre la ourpre. Il dut alors marcher contre Philippe, qu'il éfit près de Vérone. Seul maître du trône, il s'occupa d'affermir son autorité. Joignant aux talents ilitaires des vues politiques, il rétablit la charge e censeur, et rendit au sénat une partie des priiléges dont il avait été dépouillé par ses prédéesseurs. L'hist. lui reproche avec justice d'avoir ersécuté les chrétiens; mais on ne connaît pas s causes qui ont pu décider à ces mesures atroces n prince éclairé. Il chassa les Goths de l'empire; ais les Barbares ayant repassé le Danube, il enoya l'un de ses lieutenants leur couper la retraite, marcha contre eux avec son fils. Dans cette potion, les Goths se battirent en désespérés. Dèce érit dans cette campagne (251). Il avait régné 2 ns et quelques mois.

DÉCEBALE, roi des Daces, défit les généraux de empereur Domitien; mais, vaincu par Trajan, il e soumit à toutes les conditions qu'on voulut lui nposer. Elles étaient trop dures pour qu'il pût s'y ésigner long-temps. Il reprit donc les armes, fut éfait de nouveau, et se donna la mort l'an 105 de .-C. C'est à l'occasion des victoires remportées sur e prince que Trajan prit le surnom de *Dacique*, ui lui fut décerné par le sénat.

DÉCEMBRIO (Pierre-Candide), littérateur, né à 'avie en 1399, secrétaire de Philippe-Marie, derier duc de Milan, de la famille des Visconti, fut, sa mort, en 1447, nommé présid. de la républ., t, lorsque Fr. Sforce se fut rendu maître de Milan, alla chercher un asile à Rome, où le pape Nicolas V lui donna la place de secrét. des brefs. l regrettait Milan, obtint la permiss. d'y revenir, t mourut la même année 1447. L'inscription qui lécore son tombeau dans l'église St-Ambroise porte qu'il a composé plus de 127 ouvr. sans compter ses *opuscules*. Un grand nombre sont MSs. à la biblioth. Ambroisienne. De ceux que l'on connaît, les plus mportants sont : *Vita Philippi Mariæ, ducis Mediolanensis*, Milan, 1625.—*Vita Fr. Sforciæ*, avec e précédent, dans le tome XX des *Scriptor.* de Muratori. Une trad. lat. d'Appien, Venise, 1472, in-fol.; traduction ital. de Quinte-Curce, Milan, 1488.—Décembrio (Ange), son frère, avait composé plusieurs ouvrages, dont un seul, *de Politiâ litterariâ*, a été impr. Augsbourg, 1540, in fol.; Bâle, 1542, in-8. C'est un rec. dans le genre des *Nuits attiques*, et composé à peu près sur le même plan. —Décembrio (Hubert), leur père, mort en 1427, à Milan, avait été secrét. du duc Jean-Marie Visconti.

DECENTIUS (Magnus), frère de Magnence, fut fait césar, eut le commandem. des Gaules; mais, battu par les Germains, il apprit en même temps la mort de Magnence, et s'étrangla à Sens, en 353.

DECHEZEAUX DE LA FLOTTE (George), négociant à la Rochelle, député de la Charente-Inférieure à la convention, vota, dans le procès du roi, pour la réclusion et le bannissement à la paix. Ennemi des excès, il s'attacha au parti de la Gironde, après le 31 mai donna sa démiss., et, dans une lettre énergique à ses commettants, leur expliqua les motifs de sa conduite. Mis hors la loi, il fut découvert par un de ses collègues en mission, et périt sous la hache révolutionnaire en 1794.

DECIO (Philippe), jurisconsulte, né en 1454, à Milan, enseigna successivement le droit civil et canonique à Pise, à Pavie, à Sienne, à Rome et à Padoue, donnant toujours la préférence à l'univ. qui rétribuait le mieux ses talents. Les événem. de la guerre l'ayant conduit à Grenoble, Louis XII le fit conseiller au parlem., et profess. à Valence, où sa réputation attira de nombreux élèves. Decio mourut à Sienne en 1535. On lui doit entre autres ouvrages : *Consilia*, Venise, 1581, 2 vol. in-fol.— *De regulis juris*, in-fol. — Decio (Antoine), poète ital., ami du Tasse, a laissé quelques tragédies, dont la plus remarquable est intit. : *Acripanda*, Venise, 1592, in-12.

DÉCIUS-MUS (Publius), consul romain, sauva, l'an 340 av. J.-C., son collègue Cornélius-Cossus, qui s'était laissé enfermer par les Samnites. Deux ans après, dans une bataille qu'il livra aux Latins avec le consul Manlius-Torquatus, il se dévoua aux dieux infernaux afin d'assurer la victoire aux Romains. Il eut un fils et un petit-fils qui, dit-on, imitèrent son dévouement, le premier dans une bataille livrée aux Gaulois et aux Samnites, l'an 295; le second dans la guerre contre Pyrrhus, l'an 280 av. J.-C.

DÉCIUS-JUBELLIUS, tribun militaire, fut envoyé, l'an de Rome 471, avec 4,000 hommes pour défendre la colonie grecque de Rhégium contre Pyrrhus et les Carthaginois. Jaloux de s'approprier les richesses des habitants, Décius les fit égorger, et partagea leurs dépouilles à ses soldats; mais il se réserva dans le butin une part si forte, que ceux-ci le forcèrent à se retirer chez les Messéniens. Un médec. de Rhégium, auquel il s'adressa pour une inflammat. aux yeux, lui appliqua dessus un emplâtre de cantharides, qui lui fit perdre la vue. Décius aveugle revint à Rhégium, où un autre châtiment l'attendait; le sénat envoya une armée pour punir la légion coupable, et le tribun se tua dans sa prison pour prévenir son supplice.

DÉCIUS (Josse-Louis), historien, né en Allemagne vers le milieu du 15e S., fut secrétaire du roi Sigismond, et laissa les ouvrages suivants : *De vetustatibus Polonorum; de Jagellonum familiâ; de Regis Sigismundi temporibus*, Cracovie, 1521, tome II du *Corpus scriptorum historiæ polonicæ* de Pistorius.—Décius (Conrad), secrétaire de l'archiduc d'Autriche Ferdinand, fut l'édit. des *An-*

nales d'Autriche, de 1273 à 1519, rédigées par Gérard de Roo, en XII livres, Inspruck, 1592, in-fol.

DECKER (Thomas), poète anglais du 17e S., a composé plusieurs pièces de théâtre; mais Ben-Johnson contribua plus que ses propres ouvrages à le sauver de l'oubli, en le désignant sous le nom de Crispin dans le *Poétereau (the Poetaster)*. Il s'en vengea en choisissant Ben-Johnson lui-même pour le héros de son *Satyromastix*. Un des ouvrages de Decker, *The gull's horn book*, a été réimprimé Londres, 1813.

DECKER (Adolphe), marin hollandais, fit partie d'une expédit. considérable qui parcourut les mers du Sud (1624-28). La relation de son voyage (en allem.), Strasbourg, 1629, in-4, se trouve en latin dans la collect. de De Bry, et en franç., dans le 7e vol. des *Voyages de la compagnie des Indes*. Elle est très estimée.

DECKER (Paul), architecte, né à Nuremberg en 1677, mort en 1713, directeur des bâtiments de la cour à Bareuth, est auteur de *Furstlicher Baumeister, oder architectura civilis*, Augsbourg, 1711, in-fol. Il a laissé MS. un autre ouvrage d'architect., publ. sous le titre de : *Architectura theorico-practica*, Leipsig, 1720. Decker était aussi peintre et graveur : plusieurs palais de Berlin sont décorés de ses ouvrages, et il a gravé quelques estampes d'après A. Schluter, son maître. Il avait un frère qui fut comme lui architecte, peintre et graveur.

DECLAUSTRE (André), prêtre du dioc. de Lyon, a donné : *Hist. de Thamas-Koulikan*, Paris, 1742. in-12. — *Dictionn. portatif de mythol.*, 1745, 3 vol. in-12. — *Table générale du Journal des Savants*, Paris, 1753-1764, 10 vol. in-4, travail utile et qui doit lui mériter la reconnaissance des littér. Il est bien étonnant que personne n'ait encore entrepris d'en donner la continuation.

DECLIEU, nommé lieutenant de roi à la Martinique en 1723, emporta avec lui un plant de cafeyer, et l'arrosa pendant la traversée avec sa ration d'eau, quand l'équipage n'en recevait plus qu'une très faible mesure. On ignore la date de la naissance et celle de la mort de ce patriote généreux auquel nos colonies sont redevables d'une branche de revenus si considérable. Il fut négligé pendant sa vie, et ce ne fut que long-temps après sa mort qu'on proposa d'élever à sa mémoire un monnm., tardif hommage de la reconnaissance nationale.

DECOMBES (Pierre), jurisconsulte et greffier de l'officialité de Paris, a publié : *Procédures civiles* et *Procédures criminelles des officialités*, 1705, in-fol., compilat. curieuse, et qui peut être encore utilement consultée pour connaître l'organisation et la manière de procéder des tribunaux ecclésiast.—Decombes (Jean), médecin, a publié à Manosque, sa patrie : *Hydrologie, ou Discours sur les eaux*, 1645, in-8.

DECRÈS (Denis), vice-amiral, né en 1761 à Château-Vilain (Champagne), d'une famille noble, entra dans la marine en 1779, parcourut successivement tous les grades. Une belle action dans la guerre d'Amérique lui valut un avancement rapide. Nommé lieutenant de vaisseau en 1786, il fit partie de l'expédit. scientifique commandée par Kersaint, et ne revint en Europe qu'en 1789. L'année suiv. il retourna dans l'Inde, et il fut renvoyé en France pour demander des secours. A son arrivée à Lorient il apprit en même temps qu'il avait été nommé capitaine, et destitué par mesure de sûreté génér. Conduit à Paris, il y rendit compte de sa mission, s'évada des mains de ses gard., et se tint à l'écart jusqu'après thermidor. Employé à l'expédit. d'Irlande, il fut nommé contre-amiral de la flotte destinée à la conquête de l'Égypte, prit le commandement de l'escadre légère, et signala sa valeur au combat d'Aboukir. Échappé au désastre de cette journée, il assura la retraite des débris de l'escadre qu'il suivit à Malte. Les Anglais vinrent assiéger cette place; au bout de 18 mois, Decrès en sortit sur le *Guillaume Tell*, emmenant une partie des malades de la garnison; mais attaqué par trois vaisseaux anglais, après le combat le plus opiniâtre, il fut contraint de se rendre. Lors de l'établissem. des préfectures maritimes, Decrès fut nommé à celle de Lorient. En 1802, il fut appelé au ministère de la marine, qu'il conserva jusqu'à la chute du gouvernement impérial. Il y fut rappelé en mars 1815, mais le quitta définitivement au mois de juin suiv. Il mourut à Paris à la fin de 1820, par suite des blessures qu'il avait reçues dans une tentative faite contre sa vie par son valet-de-chambre.

DÉDALE, sculpteur grec, né à Sicyone dans le 4e S. avant J.-C., est cité par Pausanias, qui décrit ceux des ouvrages de cet artiste qu'on voyait encore de son temps. — Les anciens auteurs citent plusieurs autres Dédale : celui dont l'hist. appartient à la mythologie passait pour l'inventeur de la scie, de la hache, du vilebrequin, de la voile et de la mâture des vaisseaux, et pour avoir construit le fameux labyrinthe de Crète. L'abbé Gédoyn a publié des *Recherches* sur ce Dédale, t. II de l'*Acad. des inscriptions*.

DÉE (Jean), astrologue anglais, né à Londres en 1527, y mourut en 1607, après avoir parcouru presque toute l'Allemagne, les Pays-Bas et la France. Dée était protégé d'Élisabeth, qui l'appelait son philosophe et le consultait quelquefois. A force de parler aux autres de son art prétendu, il avait fini par y croire lui-même; et, non content de chercher la pierre philos., il s'adonna à la magie noire, à la nécromancie, à la chiromancie, etc. Il a consigné ces pitoyables erreurs dans un grand nombre d'ouvrages. Sa maxime était : *Qui non intelligit, aut discat, aut taceat*. Méric Casaubon a donné une édit. lat. des *OEuvres de Dée*, 1659, in-fol. — Dée (Arthur), fils du précédent, médecin de Charles Ier, né à Mortlac en 1579, mort à Norwich en 1651, dans la plus profonde misère, s'était engoué comme son père de la philos. hermétique, et a publié : *Fasciculus chymicus*, etc., Bâle, 1629, in-8; Paris, 1631, in-8.

DEERING (Charles), médecin saxon, né vers 1690, prit ses degrés à Leyde, et, venu en Angleterre à la suite d'un ambassad., s'établit à Londres

ais à Nottingham, où il mourut en 1749. Médec. habile et botan. instruit, il n'en fut pas plus heureux. Son nom doit grossir la liste des sav. infortunés. On a de lui en anglais : *Catalogue des plantes des environs de Nottingham*, 1738, in-8. — *Hist. de Nottingham*, 1751, in-4.

DEFERMONT DES CHAPELIÈRES (JACQUES), né à Rennes en 1752, était procureur au parlem. de Bretagne et commissaire des états de Rennes en 1789, lorsqu'il fut député aux états-généraux. Il ne siégea point à l'assemblé législative, mais il représenta son département à la convention, où il se fit remarquer par sa conduite pleine de noblesse et d'humanité. Ces sentiments, et le soin qu'il avait eu de faire placer à la barre un siége pour recevoir Louis XVI, le firent accuser, par Julien de la Drôme, de *partialité* et de *connivence* avec Malesherbes et les défenseurs du roi, *afin de protéger la cause de la tyrannie.* Lorsqu'il fut appelé à voter, il demanda la détention et le bannissem. à la paix. Après la condamnat. à mort, il réclama un sursis à l'exécution. Proscrit en 1793, il erra 18 mois dans la Bretagne. Depuis, membre du conseil des cinq-cents en 1797, commissaire de la trésorerie nationale en 1801, orateur du gouvernement, liquidateur-général en 1802, ministre-d'état, l'un des principaux directeurs des finances, comte de l'empire en 1809, il fit preuve, dans toutes ses fonctions, de connaissances assez étendues en matière législative et financière. Éloigné des affaires en 1814, au retour de Bonaparte, il fut encore le mandataire de son département à la chambre des représentants. Atteint d'une nouvelle proscription en 1815, il passa 5 années dans les Pays-Bas. Depuis sa rentrée en 1820, il goûtait toutes les douceurs de la vie domest., lorsque la mort vint le frapper à l'âge de 75 ans, le 16 juillet 1831.

DEFFANT (MARIE DE VICHY-CHAMROUD, marquise du), née en 1697, d'une famille noble de Bourgogne, plus avantageusement douée des dons de la nature que de ceux de la fortune, épousa très jeune le marquis du Deffant, qui était déjà d'un âge mûr, et dont elle ne tarda pas à se séparer. Belle, spirituelle, d'une morale peu sévère, Mme du Deffant ne manqua pas d'adorateurs; mais ce ne fut que quand l'âge eut mis un terme à ses galanteries qu'elle acquit de la célébrité. Sa maison devint le rendez-vous de tout ce que la cour, la robe et surtout la littérature renfermaient d'hommes marquants. Elle entretint avec Voltaire, Horace Walpole, d'Alembert, le président Hénault, etc., une correspondance suivie, où elle juge avec sévérité, mais avec un rare discernement, les personnages et les productions de l'époque. A 54 ans elle eut le malheur de perdre la vue, et se trouva, suivant son expression énergique, *plongée dans un cachot éternel;* elle n'en conserva pas moins toute l'amabilité et toute la vivacité de son esprit jusqu'à sa mort, en 1780; elle avait alors 84 ans. On a sa *Correspond.* avec d'Alembert, le président Hénault, Montesquieu, la duchesse du Maine, etc., Paris, 1809, 2 vol. in-8. — *Lettres de la marquise du Deffant à Walpole et Voltaire*, Paris, 1811, 4 vol. in-8. L'édit. de 1824 contient plus. passages supprimés dans la 1re édit. par la censure impér.

DEFLERS, général, né en 1756, d'une famille noble, fit ses prem. campagnes dans la Belgique, eut en 1793 le commandem. de l'armée des Pyrénées-Orientales, obtint d'abord de grands avantages, mais à la suite d'un échec, fut destitué par les représentants en mission, et traduit au tribunal révolut., qui le condamna à mort le 20 juillet 1794.

DEFORIS (JEAN-PIERRE), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Montbrison en 1732, fut chargé par ses supérieurs de travailler à l'édition des *Conciles des Gaules*, mais renonça bientôt à cette entreprise pour se livrer à la défense de la religion, et publia quelques écrits contre l'*Émile* et les *Lettres* de Rousseau à l'archevêque de Paris. Il prit ensuite une part active aux disputes qui s'élevèrent dans sa congrégation, et publia pour le maintien de l'ancienne discipline l'*Importance et l'obligation de la vie monastique*, 1768, 2 vol. in-12. Chargé de continuer, après la mort de Lequeux, l'édit. des *OEuvres de Bossuet*, il l'avait conduite jusqu'au 20e vol., lorsque la révolution vint le forcer d'abandonner son cloître. Traduit en 1794 au tribunal révolutionnaire, il montra jusque sur l'échafaud une résignat. et un courage admir.

DEFTERAR-BEY, fameux gendre de Mehemet-Ali, pacha d'Égypte, mourut au Caire en 1833, laissant une fortune de 100,000,000 de piastres, fruit de la conquête des provinces de Cordevan et de Darfour. Mehemet en disposa après sa mort pour rétablir ses finances.

DEGAULLE (JEAN-BAPTISTE), ingénieur de la marine, né en 1732 à Attigny (Champagne), mort à Honfleur en 1810, professeur d'hydrographie et correspondant de l'Institut, est inventeur de plus. instruments nautiques; il a donné des cartes estimées, et publié : *Mémoire sur les trav. des ports du Hâvre, de Dieppe*, etc., in-4. — *Instruction sur la manière de vérifier les boussoles*, 1803, in-8. — *Construction et usage du sillomètre*, 1782, in-12. — *Nouveau moyen de mesurer la hauteur du soleil*, in-12.

DEGEN (CHARLES-FERDINAND), profess. de mathématiques à l'univ. de Copenhague et membre de la société des sciences de cette ville, où il mourut en 1825, était né en 1766 et avait occupé successivem. divers emplois dans l'instruction publiq. Outre un certain nombre de *Mém.* insérés, soit dans les *Actes de la société des sciences de Copenhague*, soit dans d'autres recueils, on a de lui 2 cahiers d'*Aphorismes pédagogiq.*, publ. à Copenhague en 1799, et *Canon Pellianus, sive Tabula... æquationis celebr.*, etc., ibid., 1817, in-4.

DEGENFELD (CHRISTOPHE-MARIN, baron de), fit d'abord la guerre en Allemagne, en Hongrie et en Bohême. Louis XIII l'enleva au service de la Suède et le fit colonel-général des troupes étrangères, charge créée pour lui et dans laq. il n'eut point de successeur. Malgré les distinctions dont il était l'objet, Degenfeld passa au service des Vé-

titicns qui l'employèrent dans la guerre contre les Turks. Il ne put s'accorder avec les autres génér., et vint mourir dans ses terres de Souabe, en 1653. —Degenfeld (Ferdinand de), son fils, né en 1629, capitaine au service de Venise, perdit la vue d'un coup de feu à l'âge de 18 ans, n'en fut pas moins conseiller intime de quatre électeurs palatins, et chargé de diverses miss. diplomatiques. Il mourut à Venise en 1710. — Degenfeld (Marie-Susanne, baronne de), de la famille des précédents, dame-d'honneur de la princesse Charlotte, femme de Charles-Louis, élect. palatin, devint la maîtresse de ce prince, qui l'épousa publiquement en 1657, et dont il eut quatorze enfants. Elle mourut en couches en 1677 à Manheim. L'électeur fit frapper une médaille en son honneur.

DEGOLA (Eustache), prêtre italien, adhérent de la ci-devant école de Port-Royal, né en 1761 à Gênes, s'était voué, dans ses dernières années, à l'instruction des jeunes sourds-muets de l'institut dirigé par Assaroti. Reçu docteur en philosophie à l'univ. de Pise, imbu des principes indépend. de cette école, il fut du nombre des ecclés. italiens qui, à l'époque de notre révolution, adressèrent une lettre d'adhésion au clergé assermenté. Il voulut même prendre part au concile national assemblé en 1801, et vint en France à cet effet, s'y lia intimement avec Grégoire, ancien évêque constitutionnel de Blois, et visita avec lui une partie des pays d'Europe. Il paraît que cette tournée avait pour objet de former une associat. religieuse en opposition au parti *hildebrandiste.* Il mourut dans sa patrie en 1823. Degola joignait à une certaine érudition dans les matières ecclésiast. des connaiss. distinguées comme orientaliste. Parmi les ouvr. qu'il a publiés, et qui tous sont anonymes; on distingue : *Annali politico-eccles.*, espèce de journal qui parut de 1797 à 1799, in-4; — *Istruzioni famigliari sopra la verità della christiana cattolica religione*, Gênes, 1779, in-12. *Précis de la vie du R. P. Thomas Vignoli*, in-4, in-8.—*L'ancien clergé constitutionnel jugé par un évêque d'Italie*, Lausanne, 1804, in-8 (c'est l'analyse d'un écrit de Solari contre les opinions du card. Gerdil). — *Catechismo de' Gesuiti*, Leipsig, 1820, in-8.

DEGOUVE DE NUNCQUES, magistrat et député, né à Arras en 1784, du subdélégué de l'intendant, mort à Paris en 1833, fit ses études dans ces deux villes successivement, fut reçu avocat de bonne heure et se distingua dans cette profess. à Douai. Appelé aux fonctions de substitut du procureur-général, puis à celles de conseiller à la cour royale de cette ville, il se fit remarquer par l'esprit d'équité et de modérat. qui l'anima dans toutes les autres fonctions dont il fut chargé. Élu député en 1827 par l'arrondissem. d'Hesdin (Pas-de-Calais), il y adopta les opinions du côté gauche, notamment dans la session de 1829. Nommé procureur-général à Douai par le ministre Portalis, il ne voulut point accepter cet avancement; mais après la révolution de 1830 il devint conseiller à la cour royale de Paris. Les convictions pol[i]tiques de ce député le portèrent à voter pour [la] liberté de la presse, la nationalité de la Pologn[e] et le rétablissement du divorce.

DEGUERLE (Jean-Nicolas-Marie), littér., cu[l]tiva de bonne heure la poésie avec succès. Ent[ré] dans l'enseignement, la révolution l'arrêta dès s[es] premiers pas dans cette carrière. Le dévoueme[nt] d'un de ses condisciples lui sauva la vie lors d[es] massacres de septembre. Après la terreur, il co[n]courut à la rédaction du *Mémorial* avec Fontane[s] et de quelques autres journ. de la même opinio[n;] plus tard il devint l'un des membres du lyc[ée] Thelusson. A la réorganisation de l'instruction p[u]blique, il fut nommé profess. de grammaire gé[n.] à l'école centrale d'Anvers, puis de belles-lettr[es] dans différ. colléges. Il mourut en 1824, cense[ur] du collége de Louis-le-Grand. L'année suiv. par[ut] sa traduction de l'*Énéide*, 2 vol. in-8, précéd[ée] d'une *Notice biographique* par Héguin-Deguerl[e,] son gendre. Cette traduction, fort bien accueilli[e,] n'a cependant point été reproduite dans la *Bi[bl.] lat.-franç.* de Panckoucke, où elle est jugée sév[è]rement; mais on trouve dans cette collect. la tra[d.] de quatre discours de Cicéron par Deguerle, et s[es] imitations de Pétrone. Ses *OEuvres diverses* ont é[té] recueillies en 1829, in-8. Ses ouvrages en vers [se] composent des *Amours*, suite d'élégies déjà pu[bl.] séparément, d'imitat. d'Ovide, et de quelq. con[tes] très agréables; ses ouvrages en prose, de *l'Élo[ge] des perruques*, d'une *Apologie de la satire*, etc

DEHEEM (Jean-David), peintre, né à Utrec[ht] vers 1604, mort à Anvers en 1764, excella comm[e] son père David à représenter des fleurs, des frui[ts,] des vases d'or et d'argent, des instruments de m[u]sique, etc. — Son fils Corneille, son élève, sui[vit] ses traces avec succès.

DEI (Jean-Baptiste-Marie), généalog. de To[s]cane, né à Florence en 1702, mort dans la mê[me] ville en 1789, archiv. du prince Ferdinand, form[a] les arbres généalogiques de plus. grandes famill[es,] et entre autres celui de la maison ducale de Médic[is,] impr. en 1761.

DEIDIER (Antoine), médecin, né à Montpelli[er] en 1691, y fut reçu docteur, professa la chimie [en] 1696, fut envoyé à Marseille avec Chicoyneau, lo[rs] de la fameuse peste de 1720, reçut div. faveurs d[u] roi en récompense de son zèle, devint membre [de] la société royale de Londres, et mourut en 174[6 à] Marseille, médecin des galères. On a de lui un tr[ès] grand nombre d'écrits dont il suffira d'indique[r:] *Physiol., tribus dissertationibus compreh.*, Mon[t]pellier, 1699, 1708, in-8.—*Patholog.*, ibid., 171[0,] in-8. — *Dissert. de morbis internis capitis et th[o]racis*, ibid., 1710, in-8. — *Dissert. de tumoribu[s]*, ibid., 1711, 1732, in-12. — *De morbis venerei[s]*, ibid., 1715. in-8. — *Chimie raisonnée*, etc., et[c.] Lyon, 1715, in-12. — *Institut. medicinæ theor[e]ticæ*, etc., Montpellier, 1716; Paris, 1731, in-1[2,] traduit en français, Paris, 1735, in-12. — *Matiè[re] médicale*, etc., Paris, 1738, in-12. — *Anatom[ie] raisonnée du corps humain*, etc., ibid., 1742, in-1[2]

DEIMAN (Jean-Rodolphe), médec. et chim. hol-
ıdais, né à Hagan, dans Oost-Frise, en 1743, se
ıtingua dès sa jeunesse par son amour pour la
imie, et dut aux découvertes qu'il fit dans cette
ience l'estime de Lavoisier et de Fourcroi, qui
tretinrent avec lui une correspondance suivie.
obtint en 1785 un prix à la soc. roy. de méde-
ıe de Paris, pour un mémoire sur les avantages
les dangers du quinquina dans le traitement
ıs fièvres rémittentes. L'un des fondat. du cercle
ıs chimistes hollandais, il concourut aux succès
ı cette société par ses talents et par son zèle.
ommé médecin du roi de Hollande, il mourut
ıns sa ville natale en 1808. Ses principaux ouvr.
ınt : *Traité sur l'électricité médic.*; *Traité sur
s pluies métalliques* (tous deux en hollandais.).
ıs expér. chimiques ont été recueillies dans les
vol. publ. par la société hollandaise, et trad. en
anç. sous le titre de : *Essais physico-chimiques.*
ırôme de Bosch a publ. l'éloge de Deiman.

DEIMIER (Pierre de), poète franc., né vers 1570
Avignon, d'une famille noble, fut l'ami du brave
rillon, qui l'introduisit à la cour de Marguerite
ı Valois. Ronsard était alors à la tête des poètes
ançais, et Deimier eut le malheur de le prendre
our modèle. Ses principaux ouvr. sont : *les il-
ıstres Aventures*, Lyon, 1603, in-12. — *L'Aus-
riade*, Lyon, 1600, in-12. — *La Néréide, ou la
ictoire navale* (de Lépante), Paris, 1605, in-12.
-*L'Académie de l'art poétique*, Paris, 1610, in-8.
ın trouve des *vers* de Deimier dans div. recueils,
t partic. dans les *Muses franç. ralliées*, publ. par
'Espinelles, Paris, 1600, 2 vol. in-12.

DEIRON (Jacques), généalogiste, né à Nîmes,
ıort dans la même ville en 1677, a fait plus. gé-
éalogies, pleines d'erreurs, et publ. un ouvr.
ıtit. : *Des anciens bâtim. de Nîmes*, 1656, in-4,
éimpr. en 1663, in-4, sous ce titre : *Antiquités
le la ville de Nîmes.*

DEJAURE (Jean-Élie BEDENC), poète dramat.,
ıé en 1761, mort à Paris en 1799, a donné 18 co-
nédies et opéras comiques, qui, pour la plupart,
ınt eu du succès, entre autres : *Lodoïsca*, musique
le Kreutzer; la *Dot de Suzette*, musique de Boyel-
lieu, 1798. — *Montano et Stéphanie*, musique de
Berton, 1799. Dejaure avait publ. : *Éloge de J.-J.
Rousseau*, Paris, 1792, in-8.

DEJEAN (Jean-François-Aimé), comte, pair de
France, né en 1749 à Castelnaudary, entra lieut.
en second à l'école de Mézières en 1766, fut em-
ployé successiv. dans diverses places, et nommé
en 1781 ingénieur en chef de la province de Picar-
die. A la révolution, dont il adopta les principes
en homme sage, il fut nommé command. en se-
cond des gardes nationales de la Somme. Il rejoi-
gnit l'armée du Nord en 1792, envoya sa démiss.
après la mort de Louis XVI; mais le ministre
Beurnonville eut la prudence de supprimer cette
pièce, et lui accorda seulem. un congé. Ses talents
milit. lui assuraient un avancem. rapide. Général
de division de l'arme du génie en 1795, il fut mis
à la retraite en 1797; mais il ne tarda pas d'être
appelé au comité des fortificat. Sous le consulat,
il résida près de deux ans à Gênes, avec le titre
de ministre extraord., et revint à Paris en 1802,
prendre le portefeuille de la guerre, qu'il conserva
jusqu'en 1809. Quelque temps auparavant, il avait
été nommé prem. inspect.-gén. du génie; il entra
bientôt après au sénat, et fut fait trésorier de la
Lég.-d'Honn. En 1814 Dejean remplit avec plus de
zèle que de succès la mission difficile de commiss.
extraordin. de Monsieur, comte d'Artois, et fut
nommé successivem. pair de France, gouvern. de
l'école polytechnique et président du comité de
liquidat. Mais ayant, en 1815, accepté de Napo-
léon ses anciennes charges, il fut éloigné de toutes
fonctions publiq. au retour des Bourbons, et ne
rentra qu'en 1819 à la chambre des pairs, où il se
montra constamment l'ami des libertés constitu-
tionnelles. Il mourut le 12 mai 1824, emportant
les regrets d'une famille nombreuse, et l'estime
de ses concitoyens. Il a laissé quelques opusc. sur
l'économie rurale et politique.

DEJNEF (Simon-Ivanovitsch), et Théodose
ALEXEIEF, natifs de Cholmogori, explorèrent en
1647, avec 4 petits bâtiments, les côtes à l'est de
l'embouchure de la Kowima. Dans une seconde
campagne, faite en 1648, Dejnef entra dans le
Grand-Océan avec 3 bâtiments, par le détroit dont
Behering s'est plus tard attribué la découverte, et
auquel il a donné son nom : c'est, comme on le
voit, Dejnef, et non Behering, qui a résolu le
problème de la non-communication entre l'Asie et
l'Amérique.

DÉJOCÈS, fondat. de l'empire des Mèdes, secoua
le joug des Assyriens vers l'an 709 av. J.-C., bâtit
la ville d'Ecbatane, et mourut vers l'an 646.

DÉJOTARUS, roi de Galatie, dépouillé de ses
états par Mithridate, s'échappa de la cour de ce
prince, où il était retenu, parvint à remonter sur
son trône, et s'empara d'une partie de l'Arménie.
Confirmé dans la possession de ses états par les
Romains, il en fut chassé par César, pour avoir
embrassé le parti de Pompée. Plus tard accusé par
ses petits-fils d'avoir voulu attenter à la vie du
dictateur, il fut défendu et justifié par Cicéron,
dont on connaît la belle harangue *pro Dejotaro.*
Après la mort de César, Déjotarus rentra dans ses
états, et joignit Brutus en Asie avec une armée
considérable. Depuis cette époque, on n'a plus de
détails sur son existence.

DEJOUX (Claude), statuaire, né à Vadans, près
d'Arbois, en 1731, fut mis en apprentissage chez
un menuisier. La vue des chefs-d'œuvre de Pujet
à Marseille lui révéla son génie. Il vint étudier à
Paris, puis alla passer plus. années à Rome, tra-
vaillant la nuit pour vivre et le jour pour s'instruire.
De retour à Paris, il fut admis en 1779 à l'acad.,
sur la présentat. de sa statue de *St Sébastien.* Il
fut chargé par le ministre de la statue de *Catinat*,
qui fut achevée en 1783. Son chef-d'œuvre est le
groupe d'*Ajax et Cassandre*, exposé en 1787.
Pendant la révolution il eut div. trav., fut nommé
membre de l'Institut à sa création, et mourut en

1816. Il a publié : *Lettre sur la statue colossale du général Desaix*, Paris, 1810, in-8.

DEJOUX (Pierre), pasteur protest., né en 1752 à Genève, acheva ses études à Oxford, d'où il se rendit en Italie avec un de ses condisc., et se fit recevoir ministre à Bâle en 1775. Il vint ensuite à Paris, appelé par Court de Gebelin, qu'il aida dans les recherches que nécessitait son gr. ouvr., *le Monde primitif*. De retour à Genève, il y fut admis en 1785 dans la compagnie des Pasteurs, et montra des talents pour la chaire. Dans les troubles de Genève il prit parti pour les démagogues, et lorsque le calme fut rétabli, ne pouvant plus reprendre les fonct. ecclésiast., il tenta d'ouvrir une école, mais il eut peu d'élèves. Alors il quitta Genève et s'établit en France, où il fut nommé président du consistoire des départ. de la Loire-Infér. et de la Vendée, place qu'il perdit en 1816. Il fit, l'année suiv., un second voyage en Italie; revenu à Paris, il y fit son abjuration dans les mains de l'archev., et mourut quelq. jours après le 29 octobre 1825. Outre quelq. *sermons* dans lesquels il présente la guerre comme un moyen de civilisat. dans les vues de la Providence, et dont les principaux sont : *la Providence et Napoléon, ou les fêtes de l'Église et les triomphes des armées*, 1806, in-8; *Discours sur la guerre considérée dans ses rapports avec la civilisation*, 1810, in-8; *Second discours, ou* Te Deum *de Wagram*, 1810, in-8, on lui doit : *Lettres sur l'Italie considérée sous le rapport de la religion*, 1825, 2 vol. in-8, réimpr. en 1836. Cet ouvrage, trop vanté et trop déprécié par ses amis et ses adversaires, est maintenant à peu près oublié.

DELACROIX (Jacques-Vincent), ancien avocat au parlement, profess. de droit au lycée de Paris, né en cette ville en 1743, et mort juge honoraire à Versailles le 9 mars 1832, dans sa 88e année, avait obtenu avant la révolution des succès au barreau. On se rappelle encore ses *Mémoires* pour la rosière de Salency, et pour Véron, dans la célèbre affaire du comte de Morangies. Le talent qu'il montra dans ces deux occasions lui attira les éloges de Voltaire. Forcé, par suite des événem. politiques, de quitter une carrière qu'il parcourait avec éclat, Delacroix se livra à l'étude du droit public des peuples modernes, et publia : *Constitution des différents états de l'Europe*, 5 vol. in-8. On lui doit encore l'article *Jurisprudence* de l'*Encyclopédie*, un *Traité des délits et des peines*, quelq. ouvrages de littérature et d'histoire, enfin le *Spectateur au* 19e S., tableau trop fidèle des événem. qui se passaient sous ses yeux pendant la révolut., et qui faillit lui coûter la vie. Delacroix était un homme excellent, et toujours disposé à secourir l'infortune. Ses dern. instants ont été consacrés à des actes généreux, et, au moment de mourir, il fit jeter au feu, devant lui, tous les billets au-dessous de 300 fr. qu'on lui avait remis en échange de ses bienfaits.

DELACROIX-FRAINVILLE, né à Chartres, avocat au parlem. de Paris en 1774, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats à la cour royale de Paris et doyen de l'ordre, député d'Eure-et-Loire e 1819, mourut à la fin de décembre 1832, à l'âg de 83 ans. Il était, par sa science comme par se vertus, le digne chef de nos jurisconsultes.

DELAHAYE (Jean), lieuten.-génér. de la mar chaussée de Poitiers, mort en 1575, a laissé de *Mém. sur la Gaule aquitanique*, impr. en 1581 in-8. — Delahaye (Jean), jésuite, mort en 1614 est aut. d'une *Harmonie évangélique*, 2 vol. in-fo — Un autre Jean Delahaye, cordelier de Paris mort en 1661, a publ. *Biblia magna*, Paris, 1643 5 vol. in-fol.; et *Biblia maxima*, ibid., 1660 19 vol. in-fol. — Delahaye (Gilbert), relig. domi nicain, mort à Lille en 1692, a laissé MSs. : *Com pendium histor. provinciæ Germaniæ inferiori FF. prædicatorum*; et *Biblioth. belgo-domini cana* : ce dernier ouvrage a été inséré, par l P. Échard, dans la continuat. des *Scriptores ordini prædicatorum* du P. Quetif, Paris, 1721, in-fol.

DELAHAYE (Guillaume-Nicolas), graveur e géographie et en topographie, né à Paris en 172 mort en 1802, s'était fait en ce genre une réputa méritée. On lui doit entre autres les cartes d toutes les œuvres de d'Anville, de Robert, d Vaugondy, et l'atlas de d'Après de Mannevillett — Delahaye (Guillaume-Simon-Guendard), ancie bâtonnier de l'ordre des avocats de Paris, mo en 1822, a publ. : *Religion et Bonheur*, Pari 1821, in-12.

DELAISTRE, doyen des sculpt., de l'ancien académie de peinture et de sculpture, mort le avril 1831, à 86 ans, s'occupa jusqu'au dern moment de son art, qu'il aimait avec passion. cite de lui : la *Vierge* de St-Nicolas-des-Champ la statue de *Phocion*, au musée de Bordeau l'*Amour et Psyché*, au musée du Luxembour plusieurs *bas-reliefs* à la colonne de la pla Vendôme et au Panthéon; plusieurs *bustes*, et Les ouvrages de Delaistre ne sont pas moi marquables par la composition que par l'ex cution.

DELALAIN (Auguste), homme de bien, né St-Dizier, fils du lieuten.-criminel de son pays, frère du premier commis de la guerre, fut succ sivem. commissaire de la marine à Rochefort, a Sables-d'Olonne, etc., et persécuté pour les lie qui l'attachaient à la famille de Gallisson. Les p sons de Carrier à Nantes l'eurent au nombre leurs hôtes. Il refusa de rentrer dans l'admin tration à la condition de prêter serment de hai à la royauté. Mais, lorsque l'ordre parut tout- fait rétabli, il accepta les modestes fonctions secrét. de la faculté de théologie de Paris, qui permettaient de se dévouer aux bonnes œuvres, véritable et secrète mission. Cet homme, si simp en apparence, parvenait presque seul à fonder d écoles de Frères de la doctrine chrétienne; la m son des sœurs de St-Vincent de Paul de la r Mézières, à Paris, lui doit son existence. Delal mourut en 1828, âgé de 74 ans; sur son lit de do leurs, il apostillait encore des pétitions de pauvre

est le dernier usage qu'il ait fait de sa main bien sante.

DELAMBRE (Jean-Baptiste-Joseph), célèbre tronome, né en 1749 à Amiens, fit d'excellentes udes au collége de cette ville, où l'abbé Delille, ors profess., devinant l'aptitude de son élève, nçut pour lui une amitié qu'il a consacrée dans ıelques vers du poème des *Trois règnes*. Il avait us de 30 ans quand il se fit inscrire pour suivre s leçons d'astronomie au collége de France. L'éve de Lalande devint bientôt son collaborat. Ses ébuts dans la carrière furent marqués par les ıbles de Jupiter et de Saturne, et par celles de planète d'Uranus, récemment découverte par erschell. Les tables des satellites de Jupiter et de aturne lui valurent un prix en 1792. Quelq. mois ıparav. il avait été reçu à l'acad. des sciences, la même année il fut adjoint à Méchain pour ıesurer la méridienne de la France, travail qu'il e termina qu'en 1798. A la réorganisation de l'in- ruct. publ., il fut nommé l'un des inspect.-gén. es études; mais il abandonna cette place en 1803 our celle de secrétaire-perpétuel de la classe des iences de l'Institut. Success. de Lalande au colge de France en 1807, il fut nommé successivem. ésorier de l'univ. (1808), et membre du conseil oyal de l'instruct. publ. (1814): privé de cette ern. place l'année suiv., Delambre fut admis à la etraite, et mourut le 18 août 1822. Ses princip. uvrages sont: *Abrégé d'astronomie*, etc., Paris, 813, in-8, fig. — *Traité complet d'astron. théoique et pratique*, Paris, 1814, 3 vol. in-4, fig. — *Iist. de l'astron. ancienne, du moyen-âge et moerne*, Paris, 1817-19-21, 5 vol. in-4. — *Hist. de 'astronomie au 18e S.*, 1827, in-4, publiée par I. Mathieu, son élève. On a publ. plus. *Éloges* de Delambre.

DELANGLARD, membre de la société de géographie de Paris, inventeur et constructeur du *Géorama*, composa un *Traité sur les projections géographiques et sur la construction des cartes*. Son invention lui mérita l'approbation des savants es plus distingués de France et d'Angleterre, mais elle contribua à sa ruine. Il mourut pauvre à Londres, le 29 août 1832, à l'âge de 64 ans.

DELANDINE (Antoine-François), bibliographe, né en 1756 à Lyon, quitta la profess. d'avocat pour se livrer à la culture des lettres, et reçut en 1780 le titre de correspond. de l'acad. des inscriptions. Député du Forez à l'assemblée constituante, il y vota constamm. avec les défenseurs de la monarchie, et, refusant les emplois qui lui furent offerts, revint après la session dans sa famille. Il y fut arrêté comme suspect en 1793, et ne sortit de prison qu'après le 9 thermidor. Nommé profess. à l'école centrale du Rhône, il fut en 1803 mis à la tête de la biblioth. de Lyon, et mourut en 1820. Outre un *Supplément au Dictionn. histor.* de Chaudon, refondu dans l'édit. de Lyon, 1804, 13 vol. in-8, on doit à Delandine une foule d'ouvr. Les plus importants sont: *l'Enfer des peuples anciens*, 1784, 2 vol. in-12. — *Couronnes académiq.*, 1787, 2 vol. in-8. — *Bibliothèque historique et raisonnée des historiens de Lyon*, 1787, in-8. — *Tableau des prisons de Lyon*, 1799, in-12, réimpr. plus. fois. — *Catalogue de la bibliothèque de Lyon*, in-8; *Manuscrits*, 3 vol.; *Belles-Lettres*, 2 vol.; *Ouvrages dramat.*, un vol., *Histoire*, 2 vol. Ce catalogue n'est pas terminé; M. Péricaud, success. de Delandine, en rédige un nouveau sur un plan moins étendu.

DELAPLACE (Guislain-François-Marie-Joseph), littérat., né en 1757 à Arras, termina ses études à Paris, fut nommé profess. au collége de Louis-le-Grand, où il remplissait en 1790 la chaire d'humanités, et ne cessa pas, dans les temps les plus malheur., de se consacrer à l'instruct. de la jeunesse. En 1810 il remplaça Gueroult comme profess. d'éloquence lat. à la faculté des lettres, et mourut en 1823. Il a publié un assez gr. nombre de discours et de pièces fugitives lat. et franç.; mais il est bien plus connu par sa participat. aux ouvr. élément. de M. Noël: *Conciones poeticæ*, *Leçons de littérat. franç., lat., grecque; Manuel du rhétoricien.* Il a laissé des trad. MSs. de *Quintilien* et du traité de Cicéron *de Oratore*.

DELARAM (François), graveur au burin, né à Londres en 1590, mort dans cette ville en 1627, se distingua comme tous les artistes de son temps, plutôt par la netteté que par le goût. Il a donné une suite de portraits des principaux personnages du 16e S. Le plus curieux est celui de *John, évêque de Lincoln*, entouré d'anges et de bedeaux qui jouent de divers instruments.

DELARBRE (Antoine), médec., botaniste, né à Clermont en 1724, y établit à ses frais un jardin botanique et un cours d'hist. naturelle, et mourut en 1807. Il a publ.: *la Flore d'Auvergne*, 2e édit., 1800, 2 vol. in-8. — *Essai zoologique de l'Auvergne*, Paris, 1798, in-8.

DELARUE (Isidore-Étienne, chevalier), conservateur des archives du royaume, né à La Charité-sur-Loire, fut, en 1795, député de la Nièvre au conseil des cinq-cents, membre de la commission dite des inspecteurs avec Pichegru et Willot, puis proscrit avec eux au 18 fruct. Déporté à la Guyane, il rentra en France après le 18 brumaire. Ses relations avec Pichegru, et surtout avec M. Hyde de Neuville, dont il avait épousé la sœur, le firent mettre en surveillance dans le départem. de la Nièvre. A la restauration, il devint maître des requêtes et garde-général des archives du royaume, à la place de M. Daunou. Delarue mourut le 12 août 1830, à l'âge de 67 ans, laissant une *Histoire du 18 fructidor*, 1821, in-8.

DELATOUR (Louis-François), imprimeur, né à Paris en 1727, mort en 1807, a publ. les ouvrages suiv.: *Petites nouvelles parisiennes*, Paris, 1750, in-18. — *Suite et arrangement des vol. d'estampes du cabinet du roi*, impr. sur l'édit. du Louvre, 1727, in-fol., et réduite au format in-8, Paris, in-8 (tiré à 6 exempl.). — *Essais sur l'architect. des Chinois*, Paris, 1803, 2 part. in-8 (tiré à 36 exempl.).

DELATOUR. — V. Latour.

DELAUDUN (Pierre), sieur d'Aigalliers, poète, né à Uzès en 1575, mort au château d'Aigalliers en 1629, est auteur d'un *Art poétique franç.*, en 5 livres, 1597; de deux tragédies, *le Martyre de St Sébastien*, et *les Horaces;* d'un poème intit. : *la Diane*, et d'un autre intit. : *la Franciade*, en 9 liv., Paris, 1604, in-12.

DELAULNE (Étienne), graveur, né à Orléans en 1520, travaillait à Strasbourg en 1590; mais on ignore la date de sa mort. L'abbé de Marolles possède 318 pièces de cet artiste, le plus gr. nomb. pet. format. Il a copié plus. morceaux de Marc-Antoine, mais la plupart sont d'après ses propres dessins. Ses compositions, signées d'un S init., de *Stephanus*, sont agréables; mais le dessin n'en est pas toujours correct. Huber indique les princip., *Manuel des curieux*, VII, 54.

DELAUNAY. — V. Launay.

DELBÈNE (Alphonse), év. d'Alby, né à Lyon dans le 16e S., étudia le droit sous Cujas, fut abbé de Hautecombe en Savoie, historiographe du duc Charles-Emmanuel Ier, puis obtint l'évêché d'Alby, où il mourut en 1608. Il avait publ. *De principatu Sabaudiæ*, Hautecombe, 1581, in-4. — *De gente ac familiæ Hugonis Capeti origine*, Lyon, 1595 et 1605, in-8. — *De regno Burgundiæ libri tres*, Lyon, 1602, in-4. — *Tractatus de gente et familiâ Marchionum Gothiæ*, Lyon, 1592, 1607, in-8. — Alphonse Delbène, neveu du précéd., lui succéda au siége d'Alby, fut exilé en Italie, puis rétabli dans son diocèse, et mourut à Paris, conseiller-d'état en 1651. — Alphonse Delbène, son neveu, évêque d'Orléans en 1647, publia en 1664 des *Statuts synodaux* de son diocèse qui passent pour un modèle en ce genre, et mourut à Paris en 1665.

DELCOURT (Jean), sculpteur, mort à Liége en 1707, a exécuté plusieurs statues pour diverses églises de cette ville, et la belle fontaine que l'on voit sur la place dite de St-Paul. — Son frère, peintre, mort dans la même ville, a laissé quelq. tabl. estimés.

DELEBOÉ. — V. Dubois.

DELEN (Dirck ou Thierry van), peintre, né à Heudsen, élève de François Hals, peignit avec succès des églises et des édifices publics, qu'il ornait de petites figures. Élu bourgmestre d'Arminden en Zélande vers 1633, il mourut dans cette ville, mais on ignore la date de sa mort. Le musée royal possède un tabl. de cet artiste, représent. une *Partie de ballon*.

DELEUZE. — V. Fraxinis.

DELEYRE (Alexandre), littérateur, né en 1726, aux Portrets près de Bordeaux, entra chez les jésuites, et se livra d'abord aux pratiques d'une dévotion méticuleuse; mais bientôt, passant d'un excès à l'autre, il prof. publiquem. l'athéisme. Après l'expulsion de la société des jésuites, Deleyre vint à Paris, travailla au *Journal des savants* et au *Journal des étrangers*, et concourut à l'*Encyclopédie*. Nommé par le crédit du duc de Nivernais bibliothécaire du duc de Parme, il rédigea, sur l'invitation de Condillac, un *Cours d'histoire à l'usage de l'Infant*, qui n'a jamais été impr. [illegible] retour à Paris peu de temps avant la révolution, en adopta les principes avec chaleur, fut député [illegible] la Gironde à la convention, où il vota la mort [illegible] Louis XVI et contre l'appel au peuple. Membre [illegible] l'Institut à sa création, il passa au conseil d[illegible] anciens, et mourut en 1797. De tous ses ouvr. [illegible] plus connu est l'*Analyse de la philos. de Bacon* 1755, 2 vol. in-12. Il a laissé MSs. : *Traduction [illegible] vers de Lucrèce ; les Héliades*, roman politique.

DELFAU (D. Franç.), bénédictin de St-Maur, né à Montet en Auvergne en 1637, travaillait à un édit. de St-Augustin, dont il avait fait paraître [illegible] prospectus en 1671, lorque *l'Abbé commandataire* qu'il publ. cette même année, sous le faux nom de *des Bois-Franc*, le fit exiler en Basse-Bretagne. Delfau mourut en mer l'an 1676, allant à Brest, où il devait prêcher. On lui doit une belle éditio[illegible] latine de *l'Imitation de J.-C.*, Paris, 1673, in-8. Dans sa préface, il attribue cet ouvrage [illegible] Jean Gersen, personnage dont l'existence est problématique.

DELFINO, nom d'une famille patricienne [illegible] Venise qui a produit plus. personnages remarq. — Jean Delfino, doge de Venise, élu en 1356, mo[illegible] en 1361, vit sous son règne Louis de Hongr[illegible] fondre avec 50,000 chevaux sur la Dalmatie [illegible] Trévise, et fut obligé, après une résistance inutile, de signer le traité de 1358, par lequel la république cédait au vainqueur toute l'Illyrie, [illegible] Dalmatie et la Croatie. — Delfino (Joseph), de l[illegible] famille du précéd., capitaine-général de la flott[illegible] vénitienne, s'immortalisa par le combat qu'il livr[illegible] en 1654, au sortir des Dardanelles, à la flotte turk[illegible] trois fois plus nombreuse que la sienne, et dan[illegible] lequel il déploya le plus grand courage. — Delfino (Jérôme), provéditeur-général, commandait e[illegible] Dalmatie, obtint sur les Turks des avantages considérables dep. 1694 à 1699, et leur prit l'Albanie et la Bosnie. Mais la guerre s'étant rallumée e[illegible] 1714, la républiqne ne conserva pas ses conquêtes. — Delfino (Pierre), général des camaldules, n[illegible] à Venise en 1444, mort en 1525, abbé de St-Michel de Murano, a laissé : *Recueil de lettres*, Venise, 1524, in-fol. Ce vol. est très rare. D. Martenne [illegible] publ. dans le t. III de l'*Amplissim. collect.* 24[illegible] lettres inédites de Delfino, que les cur. réunissent aux premières. — Delfino (Jean), cardin. et poète ital., né à Venise en 1617, mort à Udine en 1699, avait composé dans sa jeunesse, *Cléopâtre*, *Lucrèce*, *Crésus* et *Médor*, 4 tragéd. Elles couraient en MSs, et ce fut sur une de ces copies fautive[illegible] qu'il s'en fit une édit., Utrecht, 1730, in-8. Alors un de ses neveux en donna une meill., Padoue, 1733, gr. in-4. On doit encore au cardin. Delfino *Miscellanee di varie opere*, Venise, 1740.

DELFT (Jacques-Willemsz, ou fils de *Guillaume*), bon peintre de portraits, mourut en 1601 à Delft, s'acquit une certaine réputation par son tableau représentant *les portraits d'une compagnie d'arquebusiers*. Les fils et petits-fils de Jacques Delft suivirent avec succès la même carrière.

DELILLE (Jacques), célèbre poète français, né à Aigue-Perse dans la Limagne en 1738, était fils naturel d'Ant. Montanier, avocat au parlem., qui lui laissa en mourant une pension viagère de cent écus. Élève du collége de Lisieux, il obtint au concours général de l'univers. des succès qui pouvaient faire présager ceux qui l'attendaient dans une plus vaste carrière. Il se vit contraint au sortir de ses études d'enseigner à des enfants à balbutier les prem. règles de la syntaxe. Appelé successiv. à professer les humanités au collége d'Amiens, et de retour à Paris à celui de la Marche, après avoir préludé par quelq. pièces fugitives, il donna, en 1769, sa *Traduction des Géorgiques*, dont le grand Frédéric a dit que *c'était le seul ouvrage original qu'il eût vu depuis long-temps*, et qui lui ouvrit les portes de l'Accad. franç. Le poème des *Jardins* parut en 1782, et n'obtint pas moins de succès. Deux ans après, Delille accompagna Choiseul-Gouffier dans son ambassade à Constantinople; tout Paris s'arracha la gracieuse description de son voyage en Grèce, qu'il adressa en forme de lettre à Mme de Vaines. A son retour Delille obtint la chaire de poésie latine au collége de France, et tel était son admirable talent pour lire les vers, qu'on a dit de lui que les poètes lat. étaient expliqués dès qu'il les avait lus. Ruiné par la révolut., il s'en consola en faisant des vers charmants sur la pauvreté; contraint de travailler pour la *Fête de l'Être suprême*, il composa son fameux *dithyrambe*; mais ceux qui le lui avaient commandé reculèrent devant la terrible immortalité qu'il leur promettait, et ses vers ne furent point chantés. Delille quitta le sol de la patrie, teint du sang de ses amis les plus chers; il y revint (en 1801), rapportant *l'Énéide*, *l'Imagination*, *l'Homme des Champs*, *les Trois Règnes*, *la Pitié* et *le Paradis perdu*. Admiré pour son rare talent, chéri pour son caractère, il se vit entouré jusqu'à ses dern. moments d'un cercle d'hommes distingués, qui concouraient à lui faire supporter les infirmités de la vieillesse, et la privation du plus précieux de nos sens; car Delille était aveugle lorsqu'il traduisait Milton. La France perdit son Virgile le 1er mai 1813, et par les honneurs qu'elle rendit à sa cendre se montra digne de l'avoir produit. Delille, le premier de nos versificateurs, manque, il faut bien l'avouer, de cet enthousiasme, de ce *mens divina* qui fait seul un poète. Il partage avec Voltaire la gloire d'avoir plié notre langue orgueilleuse aux détails, aux descript. qui semblaient le moins poétiques. Admirable quand il revêt des formes de sa versification magique les grandes idées de Virgile et de Milton, il ne fut pas doué du génie nécessaire pour créer lui-même une épopée. Un goût sévère peut même lui reprocher, comme écrivain, d'avoir quelquefois substitué le joli au beau, le maniéré au sublime; mais malgré ses défauts, rachetés amplem. par des mérites plus nombr., Delille n'en demeure pas moins un des hommes dont les productions ont fait le plus d'honneur à la France, et le seul interprète digne de Virgile que les *Géorgiques* aient jamais trouvé dans aucune des littératures modernes. Les *OEuvres de Delille* ont été impr. dans tous les formats; la meill. édit. et la plus complète est celle qu'a publ. M. Michaud, 1824, 16 vol in-8, avec fig. — Delille (Madame), née à St-Diex, a donné une édition magnifique du poème de l'*Imagination*, ouvrage de prédilection de l'auteur. Elle mourut à Paris en 1831. Son cercueil fut déposé à côté de celui de Delille, dans le monument qu'elle lui avait consacré.

DELISLE (Claude), géographe et historien, né à Vaucouleurs en 1644, suivit d'abord la carrière du barreau, se livra ensuite tout entier à l'étude de l'histoire et de la géographie, et vint plus tard en donner des leçons à Paris, où il mourut en 1720. On a de lui : *Relation historique du roy. de Siam*, 1684, in-12. — *Abrégé de l'histoire universelle*, Paris, 1731, 7 vol. in-12. — *Atlas histor. généalog.*, Paris, 1718, in-4. — *Traité de chronologie*, avec *l'Abrégé chronolog.* de Pétau, trad. par Maucroix, ibid., 1730, 3 vol. in-8. — *Introduction à la géographie* et *Traité de la sphère*, ibid., 1746, 2 vol. in-12, publ. sous le nom de G. Delisle, dont l'art. suit. — Delisle (Guillaume), son fils aîné, né à Paris en 1675, s'appliqua dès son jeune âge à l'étude de la géographie, et y fit en peu de temps de grands progrès. En 1699, il publ. une mappemonde, deux globes, l'un céleste et l'autre terrestre, avec de nouv. cartes. Ces ouvr., supér. à tous ceux du même genre qui les avaient précédés, lui ouvrirent les portes de l'acad. des sciences en 1702. Ses succès éveillèrent l'envie, mais il lui répondit par de nouv. efforts. Choisi pour enseigner la géographie à Louis XV, il sut inspirer le goût de cette science à ce prince, qui le récompensa de ses leçons en créant pour lui la place de premier géographe du roi. Sa réputation était telle, qu'il ne paraissait point de relations histor. ou de voyages qui ne fussent enrichis de ses cartes. Il travaillait à celle de Malte pour l'histoire de l'abbé de Vertot, lorsqu'il mourut en 1726. Outre ses cartes, que les découvertes nombreuses faites depuis et les progrès de la science géographique ont rendues moins importantes, on lui doit plusieurs *Mémoires* dans le recueil de l'acad. des sc., entre autres *sur la longitude du détroit de Magellan* (ann. 1720). On a l'*Éloge* de ce grand géographe par Fontenelle. — Delisle (Simon-Claude), frère puîné du précéd., né à Paris en 1675, mort en 1726, s'était livré plus spécialement à l'étude de l'histoire qu'il professa comme son père. Il a donné une édition des *Tables chronologiq.* du P. Pétau, 1708; et on lui attribue une très grande part à la *Défense de l'antiquité de la ville et du siége épiscopal de Toul*, ibid., 1702, in-8 — Delisle (Joseph-Nicolas), frère cadet des précédents, né à Paris en 1688, se consacra à l'étude des mathématiq. et de l'astronomie, que l'éclipse totale de soleil du 12 mars 1706 lui fournit l'occasion d'approfondir plus spécialement. L'acad. des sciences l'admit en 1714 au nombre de ses membres, et cette distinction fut pour lui un encouragement à de nouv. observ., dont plus. sont

consignées dans les *Mémoires* de cette compagnie. Il fit en 1724 le voyage d'Angleterre, et fut très bien accueilli par Newton et Halley. Appelé en Russie par l'impératrice Catherine en 1727, pour y former une école d'astronomie, il établit un bel observatoire, se livra à de grands travaux tant en astronomie qu'en géographie, les continua à son retour à Paris, où il était lecteur au collége roy., et où il eut entre autres élèves disting. Lalande et Messier. Delisle mourut en 1768. On a de lui : *Mém. pour servir à l'histoire de l'astronomie*, Paris, 1738, in-4. — *Mém. sur les nouv. découv. au nord de la mer du Sud*, 1752, in-4. Il a laissé des portefeuilles remplis d'observ., de notes, etc., et qui, achetés par le roi, ont été placés dans le dépôt de la marine. — Delisle (Louis), autre frère des précéd., astron., membre de l'acad. des sc., en 1725, fit le voyage de Russie avec Joseph-Nicolas, et accompagna le capitaine Béring dans son voyage de découvertes. Forcé par le mauvais état de sa santé de débarquer au Kamtschatka, il mourut à Avatcha en 1741. On a de lui : *Recherches du mouvement propre des étoiles fixes par des observat. d'Arcturus, faites par Picard*, etc., insérées dans les *Mém.* de l'acad. des sciences ; et des *Observat. astronom.*, insérées dans les *Mém.* de l'académie de St-Pétersbourg. L. Delisle avait pris le nom de *La Croyère*, qui était celui de sa mère.

DELISLE DE SALES (J.-B.-Cl. ISOARD, plus connu sous le nom de), l'un des plus féconds écriv. du 18e S., né à Lyon en 1745, entra jeune dans la congrég. de l'Orat., où il professa quelq. temps les human. et la rhétor. Séduit par les doctrines de l'époque, il en sortit, publia la *Philosophie de la nature*, ouvrage superficiel, plein de déclamat. oiseuses, et qui serait oublié depuis long-temps, s'il n'eût donné lieu à des poursuites contre l'aut. Il fut décrété d'accusation par le Châtelet, et mis en prison. Le public prit parti pour un jeune homme que l'on traitait d'une manière si rigoureuse, et le parlement cassa la sentence qui le condamnait au bannissement. Il courut à Ferney remercier Voltaire de l'intérêt qu'il lui avait montré, puis alla passer quelques mois à Berlin, où il fut froidement accueilli par Frédéric, qui n'aimait les philosophes que lorsqu'ils étaient amusants. Mécontent, il revint à Paris, où il eut la liberté de faire de nouvelles utopies, jusqu'au moment où le pouvoir passa dans les mains des philosophes qui composaient le comité de salut public. Mis alors en prison comme suspect, il n'en sortit qu'après le 9 thermidor. Il fut nommé membre de l'Institut à la créat. de ce corps sav. Au 18 fructidor, il prit la défense de Carnot, proscrit comme royaliste. Plus tard il combattit la doctrine déplorable des athées dans un livre singulier, nommé *Mémoire en faveur de Dieu*. Quoiqu'il ne négligeât aucune occasion de se rappeler au public, il mourut oublié en 1816. Parmi ses nombreux ouvrages les principaux sont : *Dictionnaire historique de chasse et de pêche*, 1769, 2 vol. in-12. — *Philosophie de la nature*, 7e édition, 1804, 10 vol. in-8. — *Histoire philos. du monde primitif*, 4e édit., 1793, 7 vol. in-8. — *Histoire des hommes*, 2e édition, 1781, 53 vol. in-8. — Un littérat. peu connu, du même nom de Delisle, mort en 1784, a composé dans le temps des *Noëls* satiriq., qui eurent quelq. vogue à la cour et dans les salons de Paris.

DELISLE DE LA DREVETIÈRE (Louis-François), littérateur, né en Dauphiné, mort à Paris en 1756, fit représenter au Théâtre-Italien plusieurs comédies, parmi lesquelles on distingue *Arlequin sauvage* et *Timon le misanthrope*. Quelques-unes de ces pièces ont été réunies en un vol. in-12. On lui doit encore un poème intitulé : *Essai sur l'amour-propre*, 1738, in-8. Il avait donné en 1732 une tragédie : *Danaüs*, et en 1738 une comédie : *Caprices du cœur et de l'esprit*, qui n'eurent aucun succès.

DÉLIUS (Quintus), tribun militaire, envoyé par Antoine à Cléopâtre, pour la citer devant le tribunal du triumvir, fut tellement frappé de la beauté de cette princesse, qu'il lui conseilla de faire usage de ses charmes pour fléchir et désarmer son juge. Délius changea plus. fois de parti dans les guerres civiles, et finit par s'attacher à Auguste. Il paraît qu'il avait écrit l'histoire de son temps.

DÉLIUS (Christophe-Traugott), minéralogiste allemand, né en Saxe l'an 1730, mort à Florence en 1779, conseiller au dép. gén. des mines et monnaies d'Autriche, a publié : *Dissert. sur l'origine des montagnes*, etc., Leipsig, 1770, in-8 (allem.). — *Anleitung zur Bergbaukunst*, Vienne, 1773, in-4, avec 24 pl., trad. en français par Schreiber, sous ce titre : *Traité sur la science de l'exploitat. des mines*, Paris, 1778, 2 tom. in-4.

DELLA-MARIA (Dominique), né à Marseille en 1778, de parents italiens, fit représenter dès l'âge de 18 ans un grand opéra sur le théâtre de cette ville. Après un séjour de 10 années en Italie, pendant lequel il profita des leçons de plus. maîtres célèbres, notamment de Paesiello, il vint à Paris en 1796, et s'y fit connaître par l'opéra du *Prisonnier* (1798), auquel succédèrent bientôt *l'Opéra comique*, *l'Oncle valet* et *le Vieux château*. Della-Maria préparait de nouv. ouvr., lorsqu'il mourut subitement à Paris en 1800.

DELLARD (le baron Jean-Pierre), maréchal-de-camp, commandeur de la Lég.-d'Honn., né à Cahors en 1775, mort à Bourg le 12 juillet 1832, était entré au service en 1792. Colonel du 16e léger en 1807, général de brigade en 1813, lieutenant de roi à Cherbourg en 1818, puis à Besançon en 1823, il avait reçu, peu de temps avant sa mort, le commandem. du départem. de l'Ain.

DELLON (C.), médecin, né en 1649, s'embarqua au Port-Louis en 1668, sur un vaisseau de la compagnie roy., parcourut les îles de Bourbon, de Madagascar, la côte de Malabar jusqu'à Cananor, et se rendit enfin par terre à Daman, où il se fixa. Il y exerçait la médec. avec distinction, lorsqu'en 1674 il fut arrêté par ordre du St-office, transporté à Goa et condamné à servir 5 ans sur les galères de Portugal. Conduit à Lisbonne pour y subir sa sentence, il trouva moyen de la faire revoir par le

grand-inquisiteur, qui reconnut l'injustice dont on avait usé à son égard et lui rendit la liberté. Dellon, rentré en France en 1677, continua d'y exercer son art. On ignore la date de sa mort, mais il vivait encore en 1709, et avait publié : *Relat. d'un voy. fait aux Indes-Orient.*, Paris, 1685, 2 vol. in-12. — *Relation de l'inquisition de Goa*, Leyde, 1687, in-12; Paris (Hollande), 1688, in-12. Ces deux ouvrages ont été réunis dans l'édit. des *Voyages de Dellon*, 1709 ou 1711, 3 vol. in-12.

DELMACE (Flavius-Julius DELMATIUS), petit-fils de Constantin-Chlore, né dans les Gaules, fut nommé consul en 333, et césar en 335 par Constantin, son oncle, qui, à sa mort (337), lui laissa une part de son vaste empire; mais il n'en put prendre possess., ayant été assassiné peu de temps après par ses soldats.

DELMINIO. — V. Camillo.

DELMONT (Déodat), peintre, né en 1581 à St-Tron, mort à Anvers en 1634, fut l'élève et l'ami de Rubens, qu'il accompagna dans son voyage d'Italie. Les principaux ouvrages de cet artiste peu connu en France sont : 3 *Adorations des mages*, pour trois couvents d'Anvers, et un *Christ portant sa croix*, pour les jésuites de la même ville.

DELOEUVRE (Étienne-Xavier), comédien, né vers 1765, assassiné en 1817 dans le département de Maine-et-Loire, où il avait fixé sa résidence, a donné : *les deux Épouses*, comédie en trois actes, 1805; *le Jeune homme enlevé*, comédie en un acte, 1806; *le Mari incognito* et *Sophronie d'Alphonse*, comédies en trois actes.

DELONGCHAMPS, auteur dramat., mort à Louviers en août 1832, est connu par divers ouvr., tels que : *Ma tante Aurore*, *le Séducteur amoureux*, etc.

DELORME (Philibert), célèbre architecte, né à Lyon au 16e S., alla très jeune étudier en Italie la belle antiquité. De retour à Lyon en 1536, il y construisit le portail de St-Nizier; le cardinal du Bellay l'attira à Paris, et le fit connaître à Henri II ainsi qu'à ses fils. Le fer à cheval de Fontainebleau fut son premier ouvrage. Il donna ensuite les plans des châteaux d'Anet, de Meudon et de St-Maur. Nommé intendant des bâtiments de Catherine de Médicis, il construisit la tour des Valois à St-Denis et le château des Tuileries, édifice qui seul eût suffit pour immortaliser son nom. Delorme mourut à Paris en 1577. Il a laissé : *OEuvres d'architect.*, 1567, in-fol., réimpr. plus. fois. Toutes les éditions sont également recherchées. Le Xe livre, intitulé : *Nouv. invention pour bien bâtir et à petits frais*, manque assez souvent dans les exemplaires.

DELORME (Jean), médecin, né à Moulins en 1547, fut premier médecin de la reine, femme de Henri III, de Marie de Médicis, de Henri IX et de Louis XIII, céda cette place en 1626 à son fils, et revint dans sa ville natale, où il mourut en 1637. —Charles Delorme, son fils, né à Moulins en 1584, voyagea en Italie, et s'y fit tellement admirer que le sénat de Venise lui conféra gratuitement le titre de noble, que la république faisait payer à cette époque 100,000 écus. Delorme rendit de très gr. services lors de la peste de Paris en 1619, ainsi qu'au siége de La Rochelle, où l'armée était ravagée par une dyssenterie accompagnée d'un flux de sang. Ce célèbre médec. exerçait son art avec tant de désintéressement, que Henri IV dit un jour que *le jeune Delorme gentilhommait la médecine.* On a de lui : *Lauri apollinares, ou Recueil de thèses*, Paris, 1608, in-8. L'abbé St-Martin a publ. : *Moyens faciles et éprouvés dont M. Delorme s'est servi pour vivre près de cent ans*, Paris, 1682 et 1683, in-12.

DELORME (Marion), célèbre courtisane, citée comme un exemple extraordinaire de longévité, naquit en 1611 à Châlons en Champagne, d'une famille bourgeoise. Rivale de Ninon, avec laquelle on ne l'a mise si souv. en parallèle que pour mieux faire ressortir la supériorité de l'amie de Saint-Évremont, elle eut un grand nombre d'amants, parmi lesquels on comptait Cinq-Mars et Richelieu lui-même. Elle mourut en 1659, à 39 ans, pour avoir pris de l'antimoine. Le bruit courut que Marion, compromise dans les troubles de la Fronde, avait passé en Angleterre; et cette fable, qui n'avait nul fondement, s'est perpétuée jusqu'ici dans les dictionn. et les biographies, où l'on suppose qu'elle revint à Paris en 1706, et qu'elle y mourut de douleur en apprenant que Ninon, le seul être dont elle pût espérer quelques secours, avait elle-même cessé d'exister.

DELPECH (François-Séraphin), imprimeur lithographe, né en 1778 à Chaillot, mort en 1825, joignit le goût des lettres à un vif sentim. des beaux-arts, et fut l'un des premiers à perfectionner l'art de la lithographie, dès qu'il fut importé en France. L'*Iconographie des contemporains*, son dernier ouvrage en ce genre, lui fait le plus grand honn. On doit à Delpech : *Examen raisonné des ouvr. de peinture, de sculpture et de grav.*, exposés au salon en 1814, in-8 : il y fait preuve d'un jugem. sain; mais la sévérité de sa critique lui attira quelq. désagréments. Le *Mercure* de 1812 contient de lui plus. articles sur le salon de la même année.

DELPECH (J.), professeur de clinique chirurgicale à la faculté de Montpellier, chirurgien en chef de l'hôpital de cette ville, membre de la Légion-d'Honn., et correspondant de l'Institut de France, a publié : *Précis élémentaire des maladies réputées chirurgicales*, 3 vol. in-8. — *Pathologie chirurgicale sur l'anévrisme*, traduites de l'italien de Scarpa, avec deux *Mémoires* et un *Atlas*, un vol. in-8, Paris, 1813. — *Chirurgie clinique de la faculté de médec. de Monpellier*, un vol. in-4, 1824. Jean Demptos, négoc. de Bordeaux, que Delpech avait guéri d'une maladie locale, s'étant rendu à Montpellier en octobre 1832, le rencontra lorsqu'il allait à sa maison de santé pour la visiter, et lui tira un coup de pistolet à bout portant. Delpech expira peu d'instants après. L'assassin se tua aussitôt d'un deuxième coup de feu. La même année vit ainsi disparaître deux célébrités chirurg. : l'une, Scarpa, succomba sous le poids des ans; l'autre, Delpech, traducteur de Scarpa, périt assassiné.

DELPHIDIUS (Attius-Tiro), rhéteur du 4e S., n'est connu que par l'éloge qu'Ausonne et Ammien-Marcellin s'accordent à faire de son talent pour la poésie et l'art oratoire. Aucun de ses ouvr. ne nous est parvenu. On sait seulement qu'il professait à Bordeaux et plaida l'an 358 devant Julien contre Numérien, gouverneur de la Gaule-Narbonnaise, qu'il accusait de péculat.

DELPON DE LIVERNON (Jacques-Antoine), membre d'une foule de sociétés savantes, notamment de celles qui s'occupent d'antiquités, successivement avocat, procureur du roi jusqu'en 1823, membre du conseil-général du Lot, président du tribunal de Figeac, maître des requêtes et député, se retira de la chambre pour se livrer exclusivem. à l'étude, et mourut à Figeac le 24 nov. 1833, âgé de 55 ans. On lui doit : une *Statistique du Lot*, 2 vol. in-4, Cahors, 1821, ouvr. couronné par deux sections de l'Institut. — *Notice biographique sur H. de Richepray*, couronnée par la société centrale d'agriculture en 1814. — *Essai sur la position d'Uxellodunum*, in-8, Cahors, 1832.

DELRIO (Martin-Antoine), jésuite, né vers 1551 à Anvers, fut nommé à 23 ans membre du conseil souverain de Brabant, et successivement auditeur de l'armée, vice-chancelier et procureur-général des Pays-Bas. Mais bientôt, dégoûté des affaires, il donna sa démission, se rendit en Espagne et se fit recevoir dans la société de Jésus à Valladolid, en 1580. Ses supérieurs le renvoyèrent à Louvain pour y étudier la théologie. Il professa cette science à Douai, à Liége, en Styrie, retourna à Salamanque, puis à Louvain, et mourut dans cette ville en 1608. On a de lui divers *Comment.* sur l'Écriture sainte, peu estimés, et un ouvrage plus généralement connu, intit. : *Disquisitionum magicarum lib. VI*, Louvain, 1599, in-4, souvent réimpr., abrégé et traduit en franç. par André Duchesne, Paris, 1611, 2 vol. in-4 et in-8. — Un autre Delrio (Jean), doyen et grand-vicaire d'Anvers, né à Bruges, mort en 1624, a laissé des *Comment.* sur le psaume CXVIII, Anvers, 1617, in-12.

DELUC (Jacq.-Franç.), né à Genève en 1648, d'une famille originaire de Lucques, en Italie, mort en 1780, est auteur des ouvr. intit. : *Lettre contre la fable des abeilles*, de Mondonville, in-12. — *Observat. sur les savants incrédules*, Genève, 1762, in-8. — Deluc (Jean-André), un des plus célèbres physiciens du 18e S., né à Genève en 1727, d'abord destiné au commerce, se livra à l'étude des sciences en même temps qu'aux travaux de son état jusqu'à l'âge de 46 ans ; mais sa fortune ayant été dérangée par un événement imprévu, il renonça aux affaires commerciales, se rendit en Angleterre, s'y fixa, et devint lecteur de la reine. Dans la suite il parcourut la Suisse, la France, la Hollande, l'Allemagne, passa dans ce pays 6 années, revint en Angleterre, où il voyagea 3 ans en observateur, et mourut à Windsor le 7 nov. 1817, âgé de 91 ans. Professeur honoraire de géologie à Goettingue, correspondant de l'Institut de France et membre de la société roy. de Londres, J.-A. Deluc a enrichi la géologie et la météorologie de plus. découvertes importantes. On lui doit l'hygrométrie ; le prem. il substitua le mercure à l'esprit de vin dans le thermomètre, et contribua à rendre familière la mesure des montagnes au moyen du baromètre portatif. Un des points les plus remarquables de ses travaux est l'accord qu'il établit entre les doctrines physiq. et le récit de la création du monde par Moïse, principes adoptés dep. par Cuvier. Parmi les ouvr. qu'il a composés, nous citerons : *Recherches sur les modificat. de l'atmosphère*, etc., Genève, 1772, 2 vol. in-4 ; Paris, 1784, 4 vol. in-8 (excellent surtout pour la théorie des baromètres et thermomètres). — *Lettres physiques et morales sur les montagnes*, etc., La Haye, 1778-80, 6 vol. in-8. — *Traité élémentaire de géologie*, publ. en anglais, Londres, 1809, in-8, et en franç., Paris, même année. — *Voyage dans le nord de l'Europe*, Londres, 1810, 3 vol. in-8. — *Traité élément. sur le fluide galvanique*, Paris, 1804, in-8. — *Voyage géologique dans quelq. parties de la France, de la Suisse et de l'Allemagne.* — Enfin un gr. nombre d'*articles*, de *mém.* et de *dissert.* dans le *Journ. de physiq.*, le *Journ. des sav.*, et dans le *Recueil* de l'acad. des sciences. — Deluc (Guillaume-Antoine), frère du précéd., né à Genève en 1729, s'associa de bonne heure à ses travaux, parcourut avec lui les Alpes genevoises, visita en 1756 le Vésuve, l'Etna et l'île de Vulcano, et rassembla à gr. frais une riche collection de minéraux et de produits volcaniques. Deluc mourut en 1812, sans avoir publ. d'ouvr. considérable, mais il a inséré divers articles intéress. dans le *Journal de physique*, 1798-1804 ; dans la *Bibliothèque britannique*, 1800-1809, et dans le *Mercure de France*, 1806 et 1807.

DELVAUX (Laurent), sculpteur, né en 1695 à Gand, mort à Nivelle en 1778, a joui d'une certaine réputation. Plusieurs statues qu'on voyait dans la chapelle de la cour de Bruxelles, entre autres celle de David, et surtout la chaire de la cathédrale de Gand, attestent que cette réputation était méritée. — Delvaux (Remi-Henri-Joseph), graveur, né en 1748, mort à Paris en 1823, a exécuté un grand nombre d'estampes pour les belles éditions de Molière, La Fontaine, Voltaire, Gessner, les métamorphoses d'Ovide et les œuvres de M. de Châteaubriand. On a aussi de lui les portraits de plus. hommes célèbres.

DELVINCOURT (Claude-Étienne), jurisc., né à Reims en 1762, fit ses études au collége Mazarin, et parvint à être agrégé à la faculté de droit de Paris. La révolut. ayant fermé les écoles, il se réfugia dans les bureaux de la marine jusqu'à leur rétablissem., rentra dans la faculté comme professeur de code civil, et en devint le doyen à la mort de Portier de l'Oise. En 1808 il publia en 3 petits vol. ses *Institutes*, dont il a fait depuis 2 gros in-4. On lui doit aussi des *Éléments de droit romain* en latin, et des *Institutes du droit commercial*. Ces ouvrages sont écrits les uns

avec sécheresse, les autres avec diffusion. Delvincourt, meilleur que ses leçons et ses livres, était étroit, mais sage. Dans tout ce qui était douteux il optait pour l'équité. Ses connaissances spéciales le firent nommer censeur en 1814, et membre du conseil royal de l'instruction publique en 1824; la révolution de juillet lui ôta tous ces avantages. Il mourut à Paris en 1831.

DELVIG (baron), éditeur du *Sœvernie Tzœvoli* et du *Litteraturnaya gazeta*, mourut le 14 (26) janvier à St-Pétersbourg. Le prem. de ces deux ouvr. est l'almanach le plus populaire de la Russie. Delvig en avait assuré le succès en n'admettant dans ce rec. que des pièces des meill. aut. et des articles du plus haut intérêt.

DEMABUSE (Jean), peintre, né à Maubeuge en 1499, mort en 1562 à Middelbourg, est le premier qui ait fait connaître en Hollande le style et la manière des grands maîtres des écoles italiennes, où il avait long-temps étudié. On cite comme son chef-d'œuvre un tableau d'autel représentant une *Descente de croix*. Cet artiste peignait le portrait avec beaucoup de vérité.

DEMACHY (Jacques-François), pharmacien, et littérateur, né à Paris en 1728, partagea toute sa vie entre le culte des muses et l'étude des sciences naturelles. Il obtint une place de pharmacien à l'Hôtel-Dieu, puis fut nommé pharmacien en chef de l'hôpital militaire de St-Denis, et directeur de la pharmacie centrale. Pendant 25 ans il professa la matière médic. avec succès. Il mourut en 1803. Outre des poésies imprimées dans l'*Almanach des Muses*, le *Mercure* et autres journaux, et des trad., dissertations et opuscules sur son art, on lui doit plus. ouvr. utiles au moment de leur publication, mais qui depuis long-temps ne sont plus au niveau de la science. Il faut en excepter l'*Art du distillateur d'eau forte*, 1773, in-fol., qui fait partie de la *Description des arts et métiers*. — *L'art du distillateur-liquoriste*, 1775, in-fol., nouv. édit., augm., 1819, in-4. — *L'art du vinaigrier*, 1780, in-4. dans le t. XII de la *Description des arts et métiers*, édit. de Neuchâtel, réimpr., Paris, 1814, in-fol., et reproduit en 1820.

DEMADES, orat. d'Athènes, avait été d'abord simple matelot. Fait prisonnier par Philippe à la bataille de Chéronée, il sut se concilier l'estime de ce prince par sa franchise, et obtint sa liberté. Dans la suite il se vendit à Alexandre, puis à Antipater; mais ayant trahi celui-ci pour Antigone, il fut mis à mort l'an 322 avant J.-C. On trouve dans les *Rhéteurs grecs* de Reiske un discours sous le nom de Demades; mais il est supposé.

DEMANET, ecclésiastique français, aumônier à l'île de Gorée, parcourut une partie des côtes voisines, et publia, de retour en France : *Nouv. histoire de l'Afrique française*, Paris, 1767, 2 vol. in-12, avec cartes.

DÉMARATE, roi de Sparte, fut dépossédé du trône à raison de sa naissance illégitime, et se retira à la cour de Darius Ier, roi de Perse. Ayant eu de bonne heure connaissance des projets hostiles de Xercès contre la Grèce, il en prévint ses concitoyens, et mourut dans la Perse, laissant une postérité nombreuse. — Démarate, de Corinthe, de la famille des Bacchiades, ne pouvant souffrir la tyrannie de Cypselus, se retira en Italie, s'établit à Tarquinie, et devint père de Lucumon, qui régna à Rome sous le nom de Tarquin-l'Ancien.

DEMARNE (Jean-Louis), peintre, né en 1744 à Bruxelles, vint de bonne heure étudier son art en France, et y concourut pour le prix de Rome l'année où David l'obtint. Après s'être livré d'abord avec peu de succès au genre le plus élevé, il fit du paysage historique, et ne réussit encore que médiocrement. On cite, comme l'un de ses moins faibles ouvr. dans cette seconde manière, sa *Prise de la Louisiane*. Mais il doit sa réputat. à ses peintures d'animaux. Dans ce troisième genre, il s'est placé comme coloriste à la hauteur des meilleurs peintres flam., et, pour la facilité du pinceau, la finesse du ton, l'entente et la vivacité de la composition, on ne craint pas d'égaler un bon nombre des paysages qu'il exécuta de 1792 à 1808 à ce qu'ont fait de mieux Karel, Dujardin et Berghem. Demarne, qui, octogénaire, avait obtenu la croix d'honneur après la dern. exposition, mourut aux Batignoles, près Paris, le 23 mars 1829. Ses meill. morceaux se voient à la galerie Lebrun.

DEMARNE (Jean-Louis), peintre, né à Bruxelles en 1752, élève de Nicasius, vint jeune à Paris, où il perfectionna ses talents sous différ. maîtres, mérita le suffrage des connaiss. pour les tableaux qu'il mit aux salons, et mourut en 1829. Le musée possède de cet artiste trois petits paysages, vrais chefs-d'œuvre, une *Route sur laquelle on voit une diligence*, une *Foire devant une auberge*, une *Noce de village*.

DÉMARTEAU (Gille), graveur, né à Liége en 1729, mort à Paris en 1776, membre de l'académie de peinture, perfectionna le procédé inventé par François pour imiter en grav. les dessins au crayon, et exécuta plus de 500 pièces en ce genre. On estime surtout de cet artiste : *Lycurgue blessé dans une sédition*, d'après Cochin; *la Justice protégeant les arts*, allégorie sur la mort du dauphin, d'après le même, et *le Christ porté au tombeau*, d'après Stellaert. Démarteau a gravé un grand nombre d'*Études* d'après Raphaël, Vanloo, Boucher, etc. — Démarteau (Gille), élève et neveu du précéd., mort en 1806, a gravé plus. études d'après les gr. maîtres de l'école moderne.

DEMAUGRE (Jean), né en 1714 à Sedan, entra dans l'ordre des jésuites et fut envoyé profess. de rhétorique à Metz. Une satire qu'il composa contre un président au parlem. métromane l'obligea de quitter sa chaire. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut successivement curé de différ. paroisses, puis prieur de Chablis, résigna ce bénéfice en 1788, et s'établit à Yvoi-Carignan, où il mourut en 1801. Outre plusieurs pièces de vers lat. et franç., on a de lui: *Oraison funèbre du maréchal de Belle-Isle*, Paris, 1741, in-4. — *Le milit. chrétien*, in-12, etc. Il a laissé MS. *les Psaumes de David* en vers latins,

DÉMÉTRIANUS ou DEXTRIANUS, architecte, fut chargé pas l'empereur Adrien de déplacer la fameuse statue de Néron. Cette statue, que Pline croit avoir été de marbre, et que les modernes croient avoir été de bronze, était haute de plus de 110 pieds français, ce qui peut donner une idée de son poids immense. Démétrianus la souleva, la suspendit et la transporta debout sur une machine traînée par 24 éléphants jusqu'au lieu où elle devait être déposée. Cette entreprise est sans doute une des plus hardies que les artistes aient jamais exécutées. Cepend. quelq. biographes ont ajouté que Démétrianus avait aussi enlevé, suspendu et replacé le temple de la Bonne-Déesse: cette fable n'a pas besoin d'être démentie.

DÉMÉTRIUS, sculpteur grec vers l'an 348 avant J.-C., est cité avec éloge par Quintilien, qui lui reproche d'avoir souvent sacrifié le beau à la ressemblance. L'ouvr. le plus recommandable de cet artiste est sa *Minerve musicienne*, ainsi appelée parce que les têtes des serpents qui entouraient sa Gorgone rendaient par la percuss. un son semblable à celui d'un instrument. — Un autre DÉMÉTRIUS, architecte, s'illustra vers la fin de la 95e olympiade, en terminant le fameux temple de Diane à Éphèse.

DÉMÉTRIUS, surnommé *Poliorcète* (preneur de villes), fils d'Antigone, l'un des successeurs d'Alexandre-le-Grand, commanda les troupes de son père dans les guerres que celui-ci eut à soutenir contre Ptolémée-Lagus, roi d'Égypte, contre Séleucus, roi de Syrie, et contre Cassandre, qui tenait la Grèce asservie. Il se rendit maître d'Athènes, en chassa Démétrius de Phalère, et y rétablit le gouvern. populaire. Téleucus, Cassandre et Lysimachus, ligués ensemble contre Antigone, gagnèrent sur ce prince la célèbre bataille d'Ipsus (299 ans avant J.-C.). Peu de temps après cette défaite, Démétrius alla ravager une partie des états de Lysimachus, reconquit plus tard et presque entièrem. ceux de son père, et se fit proclamer roi de l'Asie-Mineure. Expulsé ensuite de ses états par Agathoclès, fils de Lysimachus, et par Séleucus, dont il avait épousé la fille Stratonice, ce dernier lui assigna une résid. en Syrie, et Démétrius y mourut 3 ans après (l'an 283 av. J.-C.) par suite d'intempér. — DÉMÉTRIUS II, roi de Macédoine, fils d'Antigone Gonatas et de Phila, monta sur le trône l'an 241 avant J.-C., repoussa Alexandre, fils de Pyrrhus, qui avait envahi ses états, s'empara de l'Épire, fit la guerre aux Étoliens et aux Achéens, et mourut l'an 231 avant J.-C.—DÉMÉTRIUS, petit-fils du précédent et second fils de Philippe V, roi de Macédoine, fut envoyé par son père en otage à Rome, et le défendit avec succès auprès du sénat; mais à son retour en Macédoine il devint la victime des calomnies de son propre frère Persée, et fut mis à mort par l'ordre de l'ingrat Philippe.

DÉMÉTRIUS Ier, surnommé *Soter*, roi de Syrie, fils de Séleucus-Philopator, fut envoyé dans sa jeunesse à Rome, et s'en échappa quelques années après la mort de son père, l'an 162 avant J.-C. De retour en Syrie, il expulsa du trône et fit périr Antiochus-Eupator, son cousin, ainsi que le tuteur de ce prince, fit la guerre aux Juifs avec des succès variés, chassa Ariarate du trône de Cappadoce, et fut enfin détrôné par Alexandre-Balas, prétendu fils d'Antiochus-Épiphanes, dont l'entreprise était appuyée par des princes voisins. Il périt dans sa fuite, en 150 avant J.-C., après un règne de onze années. — DÉMÉTRIUS II, surnommé *Nicanor*, fils aîné du précédent, fut mis sur le trône de Syrie par Ptolémée-Philopator, son-beau-père, après qu'il en eut chassé Alexandre-Balas. Adonné aux plaisirs, le jeune Démétrius laissa le soin du gouvernement à des favoris qui le rendirent odieux aux grands et au peuple. Diodore Tryphon entreprit de détrôner un prince si peu digne de la couronne, et réussit à mettre la Syrie au pouvoir d'un fils d'Alexandre-Balas. Démétrius, allié avec les Juifs, fut pris par ce même Tryphon dans une expédit. contre les Parthes, et livré à leur roi Phraates. Celui-ci traita bien l'ex-roi de Syrie, et lui fit épouser sa fille Rodogune. Quelque temps après, Démétrius remonta sur le trône de Syrie, et l'occupa pendant quatre ans; mais sa première disgrâce ne l'ayant point corrigé, ses sujets, lassés de son joug, demandèrent à Ptolémée-Physcon, roi d'Égypte, un prince de la maison des Séleucides. La couronne de Syrie fut donnée à Alexandre-Zebina, et Démétrius, obligé de se réfugier à Tyr, y fut tué par ordre du gouvern., l'an 126 avant J.-C. — DÉMÉTRIUS III, surnommé *Eucœrus*, l'un des 5 fils d'Antiochus-Grypus, monta sur le trône de Syrie avec Philippe son frère; ces deux princes se partagèrent les provinces, et fixèrent leur résidence, le premier à Damas, le second à Antioche. Mais la guerre éclata ensuite entre eux, et, après des succès divers, Demétrius fut vaincu et fait prisonnier par Mithridate, général des Parthes, qui était venu au secours de Philippe. Relégué dans la Haute-Asie, il y mourut quelque temps après, vers l'an 87 avant J.-C.

DÉMÉTRIUS *de Phalère*, disciple de Théophraste, fut nommé archonte pour 10 ans, 317 avant J.-C., et le zèle qu'il déploya pend. l'exercice de cette magistrat. lui concilia l'amour des Athéniens, qui lui décernèrent autant de statues qu'il y avait alors de jours dans l'année. Mais il ne jouit pas long-temps de la faveur de son peuple : condamné à mort par la brigue des envieux de son mérite, il vit renverser les nombreuses statues qu'on lui avait érigées, et se réfugia à la cour de Ptolémée-Lagus, qui lui fit le plus grand accueil. Cependant le fils de ce roi, Ptolémée-Philadelphe, à son avénement au trône, irrité de ce que le philos. avait conseillé à son père de faire choix d'un autre successeur, l'exila dans la Haute-Egypte. Démétrius, s'il faut en croire Diogène Laërce, s'y donna la mort. D'autres rapportent, au contraire, qu'il jouit d'un grand crédit auprès de Ptolémée-Philadelphe, qu'il enrichit la bibliothèque de ce prince d'un gr. nombre d'ouvrages grecs, et qu'il le décida à faire traduire dans cette langue les livres des Hébreux

(*la Bible*). Démétrius avait composé sur l'hist., la politique et l'éloquence, plusieurs ouvrages qui se sont perdus. Quelques savants lui attribuent un *Traité sur l'élocution*, qui, selon d'autres, est de Denys d'Halicarnasse, et dont la meilleure édit. est celle de Schneider, 1779, in-8; mais on croit que ce traité appartient à Démétrius d'Alexandrie, contemporain de Marc-Aurèle.

DÉMÉTRIUS *de Pharos*, gouverneur de l'île de Corcyre, envahit les états de la reine Teuta, sa bienfaitrice, et entreprit de secouer le joug des Romains, sous la protect. desquels il s'était placé. Ceux-ci l'ayant chassé de l'Illyrie et de Pharos, où il s'était réfugié, il alla chercher un asile auprès de Philippe, roi de Macédoine, et suivit ce prince dans diverses expéditions. Il fut tué dans Messène vers l'an 214 avant J.-C. Philippe venait de faire avec Annibal, vainqueur à Cannes, un traité dont une des conditions était le rétablissem. de Démétrius dans l'île de Pharos.

DÉMÉTRIUS, dit *le Cynique*, disciple d'Apollonius de Tyane, vécut à Rome sous Néron, dont il brava la colère, et qui se contenta de l'exiler. Il y revint sous Vespasien, encourut sa disgrâce par ses mots séditieux, et fut chassé de l'Italie avec les autres philosophes. Sénèque donne beaucoup d'éloges à Démétrius, dont il rapporte plus. maximes. — DÉMÉTRIUS, disciple d'Aristarque et de Cratès, est cité par Strabon comme aut. d'un *Comment.* sur les *poèmes* d'Homère, qui ne nous est point parvenu.

DÉMÉTRIUS II (TEMÈDRE), roi de Géorgie de la race des Pagratides, succéda, l'an 1126, à son père David III, et mourut en 1158, après avoir combattu toute sa vie, et triomphé à la fin des musulmans, qui firent à diverses reprises des invasions dans ses états. Son fils David IV lui succéda.—DÉMÉTRIUS III succéda en 1272 à son père David V; et, après un règne de 17 ans, impliqué dans une conspiration formée par le général Bougatchin contre l'emper. mogol Argouhn, il fut arrêté et mis à mort. Son fils David VI lui succéda.

DÉMÉTRIUS (les faux). On désigne sous ce nom plusieurs aventuriers qui usurpèrent le trône de Russie au commencem. du 17ᵉ S. Boris Gudonow, après s'être emparé de l'autorité sous Fédor, fils d'Iwan Wasiliewitz, fit disparaître un autre fils de ce prince, Dmitri ou Démétrius. En 1598, Fédor mourut; Boris monta sur le trône, et régnait sans opposition, lorsqu'un moine, Grégoire Otrepieff, profitant de la ressemblance que plus. personnes lui trouvaient avec le jeune Démétrius, prétendit qu'il était ce prince lui-même, échappé par miracle au fer des asssass.: le peuple se souleva, l'armée se déclara pour lui; Boris, abandonné des siens, s'empoisonna, et le faux Démétrius fit en 1605 son entrée triomphante à Moscou. Il eût conservé le pouvoir si, trop ami des Polonais, il n'eût blessé l'orgueil national des Russes et surtout celui du patriarche; un parti se forma, on plaça Basile Suzki sur le trône, on égorgea les étrangers et Démétrius lui-même. Un autre impost. reparut bientôt sous son nom, renversa Suzki, et fut massacré en 1610 par les Tartares qu'il avait pris à sa solde. La Russie fut livrée à l'anarchie, il s'éleva presque autant de faux Démétrius; prétendus fils du premier, qu'il y avait de provinces dans l'empire. Enfin la couronne fut déférée en 1613 à Michel Fédérovitz Romanow; les faux Démétrius furent successivement arrêtés et mis à mort; il s'en présenta encore un dans la suite qui fut livré par le duc de Holstein, à la cour duquel il avait cherché un asile, amené à Moscou et exécuté l'an 1653.

DÉMÉTRIUS-PÉPAGOMÈNE, médecin de l'empereur Paléologue dans le 13ᵉ S., a laissé un *Tr. sur la goutte*, impr. (grec et latin) Paris, 1558, in-8. On lui attribue un traité sur les chiens (*de curâ canum*), publié sous le nom de Phœmon, inconnu aux critiques.—DÉMÉTRIUS de Byzance passe pour l'auteur d'un ouvr. *sur la fauconnerie*, trad. du grec en latin par P. Gilles, et inséré dans les *Scriptores rei accipitrariæ*, grec et latin, Paris, 1612, in-4. On lui attribue encore une traduction grecque du livre de Galien: *De oculis*. Quelques biogr. croient que ce Démétrius est le même que le précédent.

DEMEUNIER (JEAN-NICOLAS), publiciste et labor. traduct., né en 1751, à Nozeroy (Franche-Comté), en terminant ses études, vint à Paris, où il trouva dans l'exercice de ses talents des moyens honorables de s'avancer dans le monde. Nommé censeur royal, il obtint la place de secrétaire ordin. de MONSIEUR, depuis Louis XVIII, et fut en 1789 député de la ville de Paris à l'assembl. constituante. Membre du comité de constitution, il en fut fréquemment le rapporteur, et prit part à la discuss. des principaux articles. A la fin de la session, il fut nommé membre du départem. de Paris; mais il se démit de cette place en 1792, et se réfugia dans les montagnes du Jura, où il passa le temps de la terreur sans être inquiété. Candidat en 1797 pour l'une des places de directeurs, il fut, après le 18 brumaire, élu membre du tribunat, puis, quelque temps après, entra au sénat conservat., et mourut à Paris en 1814. Outre un très grand nombre de *traduct.* de l'anglais, entre autres des *Voyages* de Cook, de Phipps, de Vancouver, de Brydone, etc., on lui doit: *Esprit des usages et des coutumes des différents peuples*, 1780, 3 vol. in-8, ouvr. estimé. — *Essai sur les États-Unis*, 1786, in-4.

DEMIAU-CROUZILHAC, profess. de procédure civile et de législat. criminelle à la faculté de droit de Paris, mort du choléra dans cette ville en juillet 1832, a publié, à l'usage de ses élèves, des *Institutes* de procédure civile.

DÉMOCÈDE, médecin grec, né à Crotone, mérita la confiance de Polycrate, tyran de Samos, et, après la mort de ce prince, passa au service de Darius, fils d'Hystaspes. Mais plus tard il obtint du roi la faculté de retourner en Grèce, sous le prétexte d'observer les mouvements des peuples de cette contrée. Au lieu de remplir cette mission déshonorante, il revint à Crotone, où il épousa

une fille de l'athlète Milon, et mourut vers l'an 500 av. J.-C.

DÉMOCHARÈS, orateur et historien grec, neveu de Démosthène, fut envoyé en ambassade auprès de Philippe, roi de Macédoine. Ce prince lui ayant demandé ce qu'il pourrait faire d'agréable aux Athéniens : « C'est de vous pendre, » lui répondit-il. Le roi méprisa cette insulte, et le renvoya sans lui faire aucun mal.

DÉMOCRITE, philosophe grec, né à Abdère vers l'an 470 av. J.-C., voyagea en Asie et en Égypte pour s'instruire. De retour dans sa patrie, il allait être noté d'infamie comme ayant dissipé son bien, quand il lut à ses concitoyens un *Tr. sur le monde* qui les charma tellement qu'ils lui firent présent de 500 talents. Démocrite se retira dans un jardin voisin de la ville, et se creva, dit-on, les yeux pour se livrer plus librement à ses méditations. Ce philos. riait sans cesse des folies des hommes : ses concitoyens, le regardant comme fou, firent appeler Hippocrate, et lui confièrent sa guérison. Mais l'habile médecin, après avoir entendu Démocrite, dit aux Abdéritains qu'ils étaient bien moins sains d'esprit que le prétendu malade. Il mourut à l'âge de 109 ans, 361 av. J.-C. Démocrite croyait à l'existence d'atomes innombrables, dont la rencontre fortuite avait produit le monde. On lui attribue quelques découvertes en physique.

DÉMONAX, philos. grec, originaire de Crète, vivait sous Adrien et Marc-Aurèle, n'embrassa aucune secte particulière, et vécut cependant comme les cyniques. On lui attribue plus. mots heureux. C'est lui qui, sur le point de mourir, dit aux assistants : « Vous pouvez vous retirer, la farce est jouée. »

DÉMOSTHÈNE, le plus gr. orateur de la Grèce, né à Athènes 381 ans av. J.-C., était fils d'un armurier très riche, et se trouva de bonne heure livré par la mort de son père aux soins négligents de tuteurs infidèles. Ce fut par un procès qu'il leur intenta, pour les obliger à rendre compte de leur gestion, qu'à 17 ans il entra dans la carrière de l'éloquence : Démosthène gagna sa cause, mais sentit qu'il n'était point encore orateur; on sait tout ce qu'il imagina pour corriger les défauts de son organe, fortifier sa poitrine, et s'accoutumer aux cris dont le peuple interrompait souvent celui qui occupait la tribune. Il y monta à 27 ans, imbu des leçons de Platon, et attaqua la loi de Leptine, qui exemptait des magistratures onéreuses les seuls descendants d'Harmodius et d'Aristogiton. Il ne prononça pas tous les discours qu'il composa à cette époque; il paraît même que dans une affaire particulière il en fournit un à chacune des deux parties. Jetons un voile sur les faiblesses d'un gr. homme, prenons Démosthène à l'âge de 31 ans, à cette époque, où, suivant la belle expression de M. Villemain, *sa vie entière s'épure au feu du patriotisme qui le dévore;* dès-lors, sentinelle avancée de la république, nous le verrons découvrir le prem. les desseins ambitieux de Philippe, éveiller l'attention des Athéniens, et leur dénoncer un roi de Macédoine dominateur de la Grèce. Une seule pensée l'agite, sa voix éloquente ne fait plus entendre qu'un cri : *Guerre, guerre à Philippe!* Quand l'orage qu'il avait prévu vient fondre sur Athènes, il raffermit la foi chancelante des alliés, leur met sous les yeux l'image de leurs ancêtres; il anime ses concitoyens, il gourmande leur orgueilleuse inertie, leur rappelle sans cesse les souvenirs magiques de Marathon et de Platée; il les pousse au combat, il les y entraîne encore quand le combat n'est plus possible. Onze harangues (les Philippiques et les Olynthiennes) nous sont restées pour attester cette lutte de 15 années entre le citoyen amant passionné de la liberté de son pays, et le monarque ambitieux et trompeur qui la lui ravissait. Quand Athènes fut tombée, Démosthène soutint encore sa gloire; il montra dans l'immortel discours *pour la couronne* que la conduite de la républ. et la sienne avaient été tout ce qu'elles devaient être, et parut d'autant plus digne de son triomphe, qu'il déploya plus de générosité envers Eschine, son accusateur et son rival. A la mort de Philippe, à celle d'Alexandre, Démosthène fit encore quelques efforts; mais la fortune des Athéniens ne répondit point à la justice de leur cause. Poursuivi par les satellites d'Antipater, ce grand homme s'empoisonna, et mourut au pied de la statue de Neptune, dans l'île de Calaurie, 322 ans av. J.-C. Ce qui nous reste des œuvres de ce grand orateur, 61 *Discours*, 65 *Exordes* et 6 *Lettres politiques*, a été impr. par Alde, 1503, in-fol., édition *princeps*. Elles forment les 6 prem. vol. des orateurs grecs publ. par Reiske, Leipsig, 1772-75, 10 vol. in-8. La seule traduction complète est celle d'Auger, dont l'édition la plus récente, revue et corrigée par M. Planche de Boissonade, avec le texte grec en regard, a été publiée, 1819-21, 10 vol. in-8.

DÉMOTZ DE LA SALLE, né à Rumilly en Savoie, fut pourvu d'une cure dans la partie du diocèse de Genève qui dépendait de la France, et publia un système de notation musicale qui fut approuvé en 1726 par l'académie des sciences. On a de lui : *Méthode de plain-chant selon un nouveau système, très court, très facile et très sûr*, Paris, 1728, in-12. — *Bréviaire romain, noté selon un nouveau système de chant*, Paris, 1728, in-12. — *Méthode de musique selon un nouveau système*, 1728, in-8.

DEMOURS (Pierre), médecin oculiste, né à Marseille en 1702, perfectionna ses connaissances sous la direction de Duverney, de Chirac et d'Ant. Petit, qui l'associèrent successivement à leurs travaux, fut nommé correspondant de la société royale de Londres, puis membre de l'académie des sciences, joignit à ces titres celui de médecin oculiste du roi, et mourut en 1795. On lui doit la trad. de plusieurs ouvrages angl., entre autres des *Mémoires* de la société de médec. d'Édimbourg, et des *transact. philosoph.* années 1736-46; la *Table* des mémoires de l'acad. des sciences, tom. V à IX, et quelques opuscules dont les plus remarquables sont : *Lettre à M. Petit, en réponse à sa critiq. d'un rapport*

ur une maladie de l'œil, 1767, in-8.—*Nouv. réflex. ur la lame cartilagineuse de la cornée*, 1770, in-8.

DEMOUSTIER (Charles-Albert), littérateur, né Villers-Cotterets en 1760, descendait de Racine ar son père et de La Fontaine par sa mère. Après voir débuté dans la carrière du barreau, il l'a-andonna pour la littérature, et débuta en 1786 ar des *Lettres à Émilie sur la mythologie*. Le uccès prodigieux qu'obtint cet ouvrage suffirait our prouver le mauvais goût de l'époque; on y rouve de l'esprit, sans doute, mais gâté par la ianie d'en montrer sans cesse; le faux brillant, e maniéré, le fade y remplacent le naturel et le rai, qui seuls pouvaient conduire un auteur à la éputation dans le beau siècle de Louis XIV. De-ioustier porta le même genre de talent et les iêmes défauts dans ses autres ouvr. Parmi ses ièces de théâtre, celles qui ont eu le plus de suc-ès sont: *le Conciliateur, les Femmes* et *Alceste à i campagne*. On ne les joue plus; mais Petitot a ublié les deux premières dans le *Répertoire des uteurs du* 3e *ordre*. Demoustier mourut à Villers-otterets en 1801. Collin d'Harleville, son ami, rononça son *Éloge* à l'Institut. Il laissait plusieurs uvr. MSs.; les principaux ont été publiés sous le itre d'*OEuvres diverses*, 1804, in-8, ou 3 vol. in-18. e volume contient son *Cours de morale* au lycée hélusson; les *Consolations*, recueil d'élégies; es *Poésies fugitives*, et des fragments d'un poëme itit.: *la Galerie du* 18e S. A ce volume les édit. n ont joint un second qui renferme les meilleures ièces de théâtre; outre les trois déjà citées, ce ont: *le Divorce, la Toilette de Julie*, et *l'Amour lial*. — Demoustier (Pierre-Antoine), oncle du récédent, né à Lassigny en 1735, mort à Paris en 803, ingénieur en chef du départem. de la Seine, cheva le pont St-Maxence, construisit le pont ouis XV en 1791, et dirigea les travaux des trois onts établis sur la Seine aux frais d'une compa-nie en 1801.

DEMPSTER (Thomas), sav. écossais, né en 1579, iort à Bologne en 1625, quitta de bonne heure son ays, et professa successivement les humanités à aris, à Toulouse, à Nîmes, à Pise, etc. Il tra-ailla toute sa vie 14 heures par jour; sa mémoire tait telle, qu'il ne savait pas, disait-il, ce que c'est u'oublier. On a de lui plus. ouvr. très sav., mais manquait de critique et souvent même de bonne oi. Le plus important est *Etruria regalis*, publ. ar Th. Coke, Florence, 1723, 2 vol. in-fol., auq. l faut joindre le supplém. de Passeri: *Paralipo-nen in libros de Etruriâ regali*, Lucques, 1767. C'est encore ce que l'on a de plus complet sur la natière. Ses ouvrages sur l'Écosse, quoique rem-plis d'erreurs, sont très recherchés des Anglais. Le plus important, *Histor. Ecclesiæ gentis Scoto-rum*, a été réimpr. Édimbourg, 1828, 2 vol. in-4. Dempster a donné des édit. de *Claudien, de Stace, l'Élien, de Corippus*, etc. — Dempster (Guill.), historien écossais, né dans le comté d'Angus en 1490, mort à Paris en 1557, est aut. de: *Histoire ecclésiastique d'Écosse*.

DENAISIUS (Pierre), jurisc., né à Strasbourg en 1560, mort à Heidelberg en 1610, assesseur de la chambre impériale de Spire, a laissé: *Jus camerale, sive novissimi juris compendium*, Strasbourg, 1600, in-4.—*Dissert. de idolo hallensi*, etc., Heidelberg, 1605, in-4, etc., et plus. opuscules, entre autres *Jesuiter latein*, en allem. Denaisius avait composé dans cette langue plusieurs pièces de vers qui n'étaient pas sans mérite.

DENHAM (John), poète anglais, né à Dublin en 1615, mort en 1668, chevalier de l'ordre du Bain, surintendant des bâtim. de la couronne, étudia le droit à Oxford, mais s'y fit la réputat. de joueur et de dissipé. Cependant, changeant de conduite, il débuta dans la carrière littéraire par un *Essai sur le jeu*, Londres, 1636; cinq ans après, il donna la tragédie du *Sophi* (*the Sophy*), aujourd'hui oubliée, mais qui eut alors un très grand succès, et publ. *la Colline de Cooper* (*Cooper's hill*), Oxford, 1643. Engagé en 1647 dans les affaires politiques, il devint le porteur des messages réciproq. du roi et de la reine, conduisit l'année suivante le duc d'York en France, et fut attaché à la cour de St-Germain en qualité de gentilhomme ordinaire. Denham est regardé comme un des créateurs de la poésie anglaise; la langue lui doit beaucoup; il donna des modèles de plus. genres de poëmes: son élégie *sur la mort de Cowley* est la meilleure de ses pièces de peu d'étendue. *Cooper's hill*, le prem. exemple du genre descriptif en Angleterre, eut l'honneur d'être imité par Gasth et par le célèbre Pope.

DENINA (Charles-Jean-Marie), célèbre littérat. italien, né à Revel (Piémont) en 1731, admis dans l'état ecclésiast., fut nommé profess. d'humanités à Pignerol; mais s'étant permis, dans une comédie de collége, un trait contre les jésuites, perdit sa place, et fut exposé dès-lors à beaucoup de tracasseries. Ses succès dans ses *Révolutions d'Italie* ne diminuèrent pas le nombre de ses ennemis; mais ils ne purent empêcher qu'on ne rendît justice à l'auteur qui, jeune encore, se plaçait dès son début à côté des prem. écrivains de l'Italie. Il rentra dans la carrière de l'enseignement, obtint la chaire d'éloquence lat., puis celle de littérat. grecque à l'académie de Turin, et reçut de son souverain différentes marques de bienveillance. Une infraction à la loi sur la censure lui fit perdre tous ces avantages, et bientôt après il se rendit à Berlin, sur l'invitation du roi de Prusse, qui le fit memb. de son acad., mais ne l'admit pas d'ailleurs à sa confiance. En 1804, Napoléon le nomma son bibliothécaire; il vint alors habiter Paris, et il y mourut en 1813. Ses ouvr. les plus remarquables sont: *Discorso sopra le vicende della letteratura*, 1760, in-12, réimpr. plus. fois avec des addit., et trad. en franç. par le P. Delivoy et Castilhon. — *Delle rivoluzioni d'Ital. libri ventiquattro*, 1709-71, 3 vol. in-4, ouvr. souvent réimpr. L'édit. de Turin, 1791, 6 vol. in-8, est augmentée d'un 25e liv.; celle de Milan, 1820, 3 vol. in-8, dans la *Collect.* des classiques ital., faite sur un exempl. chargé de

notes et de correct. de la main de l'auteur, est enrichie d'une excellente *Notice* sur Denina, par l'avocat François Reina. Cette hist. a été traduite en français par l'abbé Jardin, 1771, 8 vol. in-12. — *Istoria politica e letteraria della Grecia,* Turin, 1781-82, 4 vol. in-8. — *La Prusse littéraire*, 1790, 3 vol. in-8. L'auteur s'y est consacré un long et curieux article. — *Rivoluzioni della Germania*, 1804, 8 vol. in-8. — *La Clef des langues,* 1805, 3 vol. in-8. — *Essai sur les traces anc. du caractère des Italiens modernes,* 1807, in-8. — *Istoria dell' Italia Occidentale*, 1809, 6 vol. in-8.

DENIS (St), élu pape en 259, succéda à Sixte ou Xiste Ier, et mourut en 269, sous le consulat de l'emper. Claude et de Paterne. Il s'était fait admirer par la sagesse et la fermeté avec lesquelles il gouverna l'Église dans ces temps difficiles. On trouve dans le recueil de D. Coustant, *Epist. roman. pontific.*, des lettres de ce pape à Sabellius, dont il confondit les erreurs dans un synode tenu en 261.

DENIS ou DINIZ, roi de Portugal, né à Lisbonne en 1261, succéda en 1279 à son père, Alphonse III, et mourut à Santarem en 1325. Il a mérité pour la sagesse de ses ordonn. les beaux noms de *Père de la patrie* et de *Roi laboureur*. Ce prince fit défense au clergé d'acquérir aucun immeuble; il régla la juridict. des évêques, restreignit l'autorité des seigneurs, assura l'exécut. des lois, et répartit avec plus de justice les impôts, qu'il trouva moyen de diminuer beaucoup, malgré les guerres qu'il eut à soutenir, tantôt avec la Castille, tantôt avec l'Aragon, pour la défense des infants de *Lara*. Denis vit les dern. années d'un règne si glorieux empoisonnées par la révolte de son fils Alphonse, auquel il pardonna après l'avoir vaincu les armes à la main. Protecteur des lettres, qu'il cultivait lui-même avec quelq. succès, il fonda en 1290 la prem. université qu'aient eue les Espagnes, et s'établit à Coimbre. Ce prince, qui avait toujours montré, envers la cour de Rome, une indépendance bien rare au 13e S., en donna une grande preuve dans l'affaire des Templiers: le concile tenu à Salamanque en 1310 ayant reconnu leur innocence, il institua l'ordre du *Christ*, nom sous leq. les Templiers ont continué d'exister en Portugal jusqu'à nos jours.

DENIS (Nicolas), né vers 1615 à Tours, passa 40 ans en Amérique comme gouvern.-lieuten.-général pour le roi en Acadie et au Canada, et publ. : *Descript. géographique et historique des côtes de l'Amérique-Septentrionale, avec l'hist. naturelle de ce pays,* Paris, 1672, 2 vol in-12, ouvr. utile, et qui donne de bons renseignem. sur les pays que l'auteur avait habités.

DENIS (Jean-Baptiste), conseiller-médec. ordinaire de Louis XIV, mort à Paris en 1704, a composé plus. ouvr. où l'amour du merveilleux l'a entraîné dans de graves erreurs; les plus import. sont : *Rec. des mém. et conférences sur les arts et les sciences, présenté à M. le dauphin*, Paris, 1672, in-4, fig. — *Lettre à M. Montmor, touchant la transfusion du sang*, Paris, 1667, in-4. — *Rela[tion] curieuse d'une fontaine découverte en Pologne*, Paris, 1687, in-4. — Denis (Jacques), avocat, e[t] aut. d'une comédie intit. : *les Plaintes du palai[s] ou la Chicane des plaideurs*, en 3 actes et en ver[s], Paris, 1679, in-12.

DENIS (Michel), bibliogr. et poète, né en 17[..] à Scharding (Bavière), entra en 1747 dans l'ord[re] des jésuites avec l'espoir de se livrer entièrem[ent à] sa passion pour l'étude, et enseigna long-temps [à] Grætz, Clagenfurth et dans plus. autres villes. [Le] prem. il osa parler à ses élèves de Klopstock, [de] Gellert, de Haller et des autres écriv. protest. q[ui] sont la gloire de l'Allemagne. Aussi la jeunes[se] studieuse accourait de toutes parts à ses leçon[s.] A la suppression des jésuites, il fut nommé direc[teur] de la biblioth. Garelli, puis en 1791 prem. conse[r]vateur de la biblioth. impériale à Vienne. S[es] immenses trav. comme bibliogr. ne l'empêchère[nt] pas de cultiver la poésie avec succès. Passion[né] pour Ossian, dont il donna le prem. une traduc[tion] allem., il se fit un genre qui se rapprochait [de] celui du barde calédonien, et célébra dans s[es] chants tous les événements glorieux à la mais[on] d'Autriche. It mourut à Vienne en 1800. Ses pri[n]cipaux ouvr. sont : *Curiosités de la biblioth. Ga[relli]* (allem.), 1782, in-4. — *Hist. de l'imprim. [à] Vienne* (allem.), 1782, *supplém.*, 1793, in-4. — *Introduct. à la connaissance des livres* (allem.), 2e édit., 1795-96, 2 vol. in-4, excell. ouvr. d[ont] on désire dep. long-temps une trad. en France, [et] il n'est pas aussi connu qu'il mériterait de l'êt[re.] — *Carmina quædam*, 1794, in-4. — *Supplém. a[ux] annales typogr. de Maittaire*, 1789, 2 vol. in-[4.] — *Catalogue des MSs. théolog. de la biblioth. imp. de Vienne*, 1793-94, 2 vol. in-fol.

DENIS DE GÊNES (le P.), capucin, né [à] 1636, mort en 1695, a traduit en italien p[lu]sieurs livres ascétiques du P. Ives de Paris; m[ais] son principal ouvrage est : *Bibliotheca scrip[to]rum ord. minor. S. Francisci capuccinoru[m]*, Gênes, 1680, in-4, 1691, in-fol. Le P. Bernard [de] Bologne en a donné, Venise, 1747, in-fol., t[r]. édit. très augmentée : on n'y voit pas sans étonn[e]ment que l'ordre des capucins a produit depuis [sa] fondat. (jusqu'en 1745) 1082 écriv. en tous genr[es]. — Denis de la Nativité (Pierre-Berthelot), n[é à] Honfleur en 1600, s'embarqua en 1619 sur l'escad[re] du génér. Beaulieu pour aller aux Indes, s'adon[na] durant la traversée à l'étude des mathématiq., [et] devint très habile dans toutes les parties de l'[art] nautique. Étant passé au service du Portugal [il] était en 1629 prem. pilote d'une flotte destinée [à] secourir Malaca, assiégée par le roi d'Ache[m,] lorsqu'il entra dans l'ordre des carmes déchauss[és.] Quoiqu'il y eût reçu la prêtrise, il ne continua [pas] moins de servir à bord des flottes du roi qu[and] l'occasion l'exigeait. Il accompagna en qualité [de] pilote un ambassad. que les Portugais de Goa e[n]voyèrent en 1638 au roi d'Achem, et fut massa[cré] par les habit. du pays, ainsi que toutes les p[er]sonnes qui composaient l'ambassade.

DENISART (Jean-Baptiste), savant jurisc., né 1712 près de Guise (Picardie), mort à Paris en 65, procureur au Châtelet, a joui d'une gr. réputat. dans l'anc. barreau par sa *Collect. d'arrêts*, ouv. réimpr. malgré les erreurs dont fourmille cette compilat., ainsi que tous les ouvr. du même genre. La dern. édit., corrigée et rectifiée, par Camus, Bayard, etc., connue sous le nom de *Nouveau Denisart*, n'a point été terminée. Le tome XIV[e] finit avec l'art. *Hypothèque*.

DENNER (Balthasar), peintre, né à Hambourg en 1685, mort à Rostock en 1747, était destiné au commerce; mais il s'adonna à la peinture, et se forma en copiant les meill. tableaux de la galerie de Berlin. Il excella surtout dans le portrait, et eut l'honneur de peindre presque tous les princes du Nord. On regarde comme son chef-d'œuvre une *tête de vieille* que Charles VI acheta 5,875 flor., et une *tête de vieillard*, que l'emper. paya le même prix. Denner emporta au tombeau le secret d'une laque dont il se servait pour ses carnations, partie sans laquelle il est resté inimitable.

DENNIS (Jean), critique, né à Londres en 1657, mort en 1738, fut en Angleterre ce qu'un poète, nommé Gacon, était, vers la même époque en France, le zoïle des meilleurs auteurs contemp., et surtout de Pope, qui lui a donné une place dans sa *Dunciade*. Il finit ses jours dans la misère. Quelques esprits de sa trempe lui ont, après sa mort, donné le titre très contesté de *dernier critique* et de *dernier classique* du règne de George II. On a de lui, outre un gr. nombre de pamphlets, presque tous oubliés aujourd'hui, deux tragéd. : *La Liberté défendue*, et *Appius et Claudius;* des poésies qui ne sont guère plus estimées en Angleterre que celles de Gacon en France, et plusieurs autres ouvr. parmi lesquels on distingue l'*Essai sur la critique*. Son théâtre, où se trouvent plus. comédies, entre autres : *Une intrigue sans intrigue (A plot and no plot)*, a été réimpr., Londres, 1802, in-8.

DENON (Dom. Vivant), amat. éclairé des arts qui lui durent une grande impulsion, né en 1747 à Châlon-sur-Saône, d'une famille noble, fut page de la chambre du roi, puis gentilhomme ordin., et chargé de div. missions diplomatiq. Pendant un séjour de sept ans qu'il fit à la cour de Naples, il étendit le cercle de ses connaiss. et se perfectionna dans l'art du dessin, objet de son goût le plus vif. De retour à Paris en 1787, il se fit agréger à l'acad. de peinture, et, la même année, repassa les Alpes avec l'intention de perfectionner ses talents par l'étude des gr. modèles. Les mesures rigoureuses adoptées contre les émigrés le forcèrent de revenir en France, où la protect. du peintre David le sauva des cachots de la terreur. Denon fut un des artistes qui firent partie de l'expédit. d'Égypte. De retour à Paris, il fut nommé direct-gén. des musées et de la monnaie des médailles, emplois qu'il conserva jusqu'au second retour du roi. C'est sous sa direction que fut élevée la colonne de la place Vendôme. On lui doit aussi les sujets de toutes les médailles et de la plupart des tableaux qui furent exécutés sous l'empire. Il mourut en 1825. Son riche cabinet fut vendu aux enchères. Comme grav., on lui doit près de 500 estampes dans la manière de Rembrandt, et dont plusieurs sont des productions capit. Comme écrivain, il a publ. : *Voyage en Sicile*, Paris, 1788, gr. in-8. — *Voyage dans la Haute et la Basse-Égypte pendant les campagnes du général Bonaparte*, Paris, an X (1802), 2 vol. gr. in-fol., avec 141 pl.; réimpr. la même année in-4 et in-12; nouvelle édit., avec une *Notice* sur l'auteur, par M. Tissot, 1829, 2 vol. in-8, avec atlas gr. in-fol. Ce bel ouvr. a été trad. en anglais et en ital. — *Discours sur les monuments d'antiquité arrivés d'Italie*, prononcé à l'Institut (8 vendémiaire an XII), in-18, tiré à petit nombre. — *Point de lendemain* (conte), 1812, in-12, très rare. — *Monuments des arts du dessin* chez les peuples tant anciens que modernes, recueillis par Denon, pour servir à l'hist. des arts (avec texte explicatif, par Amaur. Duval), 1829, 4 vol. in-fol. Denon a eu part au *Voyage de Henri Swinburn dans les Deux-Siciles en* 1777, 1778, 1779 et 1780, trad. de l'anglais par de Laborde, Paris, 1785, 5 vol. in-8 : le 5[e] renferme de lui : *Journal d'un voyage de Bayonne à Marseille*.

DENTAND (Pierre-Gédéon), théol. protest., né en 1750 à Genève, mourut dans cette ville en 1780: c'est par erreur que quelques biogr. ont dit qu'il s'était suicidé à Harlem. Il avait obtenu un accessit à l'acad. de Berlin pour un mémoire sur cette question importante : *Est-il utile au peuple d'être trompé, soit qu'on l'induise en de nouvelles erreurs, ou qu'on l'entretienne dans celles où il est?* Dentand avait en outre publ. : *Relat. de différents voyages dans les Alpes du Faucigny*, 1777, in-8.—*Mémoire sur la culture des arbustes dans les dunes*, couronné par l'acad. d'Harlem en 1777. — Dentand (Jean), né aussi à Genève, y exerça le ministère de 1718 à 1758, et publ. un ouvr. devenu classique parmi ses coreligionnaires : *Recueil de passages de l'Écriture sainte*, 1739, in-8.

DENTRECOLLES (François-Xavier), jés., né à Lyon en 1664, mort à Péking en 1741, supér.-général de la mission franç. en Chine, y avait passé la plus grande partie de sa vie. La douceur de son caractère et son profond savoir lui acquirent l'amitié et la protection de plus. mandarins puissants. Il connaissait si bien le chinois, qu'il trad. dans cette langue plusieurs ouvr. de piété à l'usage des néophytes. On trouve de lui dans le *Recueil des lettres édifiantes* plusieurs morceaux sur la fabrique de la porcelaine, l'éducation des vers à soie, la manière de pratiquer l'inoculation, etc. Le P. Colonia, dans son *Histoire littéraire de Lyon*, cite deux ouvr. MSs. de Dentrecolles : *Traité en forme de dialogue contre les mahométans; Traité sur les différentes monnaies qui... ont encore cours à la Chine*. Le tome XXVI des *Lettres édifiantes* offre dans la préface des détails curieux sur la vie de ce missionnaire.

DENYS-L'ANCIEN, tyran de Syracuse, né dans

le 5e S. avant J.-C., fils d'un simple greffier, parvint au commandement des troupes, s'empara de l'autorité suprême, et, pour affermir sa dominat., augmenta la paie des soldats, rappela les bannis, et se forma une garde. Il fit la guerre aux Carthaginois avec des succès div., et réussit à réprimer un soulèvem. que la prise de Géla par ces derniers avait excité dans Syracuse; mais dès-lors il ne vécut plus qu'au milieu des alarmes, et signala tous les vices d'un usurpat. Ambitieux de toute sorte de gloire, il voulut concourir aux jeux olympiques, prétendit à la réputat. d'un gr. poète, se livra aux excès de l'intempérance, et mourut d'une indigestion dans la 63e année de son âge (368 av. J.-C.). Sa défiance tyrannique est, dit-on, consacrée par un monum. qui subsiste encore aujourd'hui en Sicile : c'est une des carrières de Syracuse connues sous le nom de *Latomies*, et qu'il avait destinées à servir de prison à ses nombr. victimes : elle a conservé le nom d'*oreille de Denys*. On prétend qu'elle était disposée de telle sorte que le tyran pouvait entendre, de son palais, tout ce que disaient les personnes détenues dans cette prison souterraine; toutefois les historiens anc. qui ont parlé des Latomies ne disent rien de cette *oreille de Denys*. On peut consulter à ce sujet les *Antiquitates Siciliæ* de Burmann et Cluvier, les *Lettres sur la Sicile* de Sestini, le *Voyage en Sicile* de Brytone, etc.

DENYS-LE-JEUNE, fils et success. du précéd., et beau-frère de Dion, se montra bienveillant pour le peuple dans les commencem. de son règne, mais s'abandonna bientôt à la mollesse et aux plaisirs. Platon s'étant rendu à Syracuse sur les instances de Dion, son disciple, Denys suivit avec empressement les leçons et parut adopter tous les principes de sagesse de cet illustre maître. Les flatteurs ne tardèrent pas à éloigner le philosophe de la cour, après avoir obtenu le bannissement de celui qui l'y avait attiré, et dès-lors la débauche et la licence reparurent dans le palais du tyran. Celui-ci fit épouser la femme de Dion à l'un de ses favoris, ne craignant point, par cet outrage, de porter au plus haut degré l'indignation de son parent, qui jusqu'alors s'était borné à faire des vœux pour la délivrance de sa patrie. Dion prépara contre Denys une expédition secrète, et le contraignit à s'enfuir en Italie. Après un séjour de dix ans dans cette contrée, Denys rentra à Syracuse, d'où, chassé une seconde fois par Timoléon, il se réfugia à Corinthe. Il y mena d'abord, s'il faut en croire l'historien Justin, la vie la plus abjecte, s'abandonnant à tous les vices qui l'avaient déshonoré sur le trône. Réduit à la plus affreuse misère, il se décida ensuite à ouvrir une école de grammaire. On l'accusa plus tard d'aspirer encore à la tyrannie, et il ne fut sauvé que par le mépris où il était tombé. Quelques auteurs révoquent en doute ces dern. détails. Quoi qu'il en soit, on ne connaît point les circonstances de la mort de Denys, qui vécut, dit-on, jusqu'à un âge fort avancé.

DENYS, tyran d'Héraclée, fils de Cléarque, qui avait usurpé la souveraineté de cette ville, vivai[t] au temps d'Alexandre-le-Grand. Il profita de l[a] guerre entre les Macédoniens et les Perses pou[r] agrandir ses domaines, et, après la mort d'A[-] lexandre, prit le titre de roi presque en mêm[e] temps que les capitaines success. du conquérant. Élien et Athénée rapportent qu'il était d'une gros[-] seur extraordinaire, et que n'osant point montre[r] cette difformité, il s'enfermait, lorsqu'il donna[it] audience, dans une espèce de tour qui masqua[it] tout son corps, à l'exception de la tête. On a de[s] médailles de ce prince en argent, et fort rares.

DENYS *de Milet*, l'un des plus anciens écrivai[ns] grecs en prose, vivait sous le règne de Darius, fi[ls] d'Hystaspes. Il avait rédigé en un corps d'ouvr. l[es] tradit. recueill. par les anciens poètes. C'est ce qu[e] les anciens nommaient le *Cycle mythique*, do[nt] Diodore de Sicile s'est beauc. servi dans le IVe li[v.] de son *Histoire universelle*. Il avait aussi écrit u[n] *Cycle historique* qui contenait l'histoire du tem[ps] postérieur au siége de Troie, également tirée d[es] anciens poètes. — DENYS *de Thrace*, surn. *Tec[h]*[...] fut disciple d'Aristarque, et enseigna la grammai[re] à Rome du temps de Pompée. On lui attribue u[ne] *Grammaire grecque*, très abrégée, que Fabrici[us] a insérée dans le 7e vol. de sa *Biblioth. grecque*.

DENYS *d'Halicarnasse*, célèbre rhéteur et hi[s-] torien grec, n'est guère connu que par ses ouvr. [Il] nous apprend lui-même qu'il vint à Rome p[eu] après les guerres civiles du triumvirat, vers l'[an] 30 av. J.-C. Il y publia, 22 ans plus tard, sous [le] titre d'*Antiquités romaines*, une histoire dans la[quelle] il remonte à la prem. origine des peuples d'Ital[ie,] et qui finit à l'an 266 av. J.-C. Elle était en XX li[v.,] dont il ne reste que les XI prem., avec quelqu[es] extraits des autres. On doit en outre à cet histor. [un] *Tr. de l'arrangem. des mots*, dont les éditions l[es] plus estim. sont celles de Schæffer, Leipsig, 180[8,] et de F. Jacob, 1815, in-8; il a été trad. en fra[nç.] par Batteux, Paris, 1788, in-12; une *Rhétoriq[ue]* dont la meilleure édition est celle de N.-A. Scho[tt], Leipsig, 1804, in-8; des *Examens critiques* [de] Lysias, Isocrate, Isée et Dinarque; des *Juge[ments] abrégés sur les anciens écrivains grecs*, trad. [en] franç. par E. Gros, Paris, 1826, 3 vol. in-8; [un] *Traité de l'éloquence de Démosthène;* et quelq[ue]s autres écrits critiques, tous réunis avec les *An[ti]quités romaines* dans l'édition grecque-latine [de] Sylburge, Francfort, 1586, in-fol.; l'édition la p[lus] recherchée des œuvres d'Halicarnasse est ce[lle] d'Hudson, Oxford, 1604, 2 vol. in-fol., réimprim[ée] plus correctem. avec les notes de Reiske, Leips[ig,] 1774-77, 6 vol. in-8. Les *Antiquités romai[nes]* ont été trad. en franç. par le P. Lejay, 1772, 2 v. in-4, et par l'abbé Bellenger, 1723. Cette derni[ère] est la plus estimée. De nouv. fragm. de cet hist[.] ont été publ. par le célèbre Angelo Maio, Ro[me,] 1817, in-4. — Un autre DENYS d'Halicarnas[se,] descendant du précéd., et qui vivait sous le rè[gne] d'Adrien, avait écrit sur la musique plus. ouv[r.] dont aucun n'est venu jusqu'à nous.

DENYS *de Charax*, écrivain grec, surnomm[é]

[P]ériegète, parce qu'il est aut. d'un poëme en vers [h]examètres intit. : *Periegesis oicoumenos* (voyage [a]utour du monde habitable), vivait, à ce qu'on [s]uppose, dans le 1er S. de l'ère chrét. Son poëme, [r]emarq. par un style élégant, a été commenté en [g]rec par Eustathe et plusieurs autres scholiastes, [t]rad. en vers latins par Priscianus, par F. Avianus [e]t Papius, et en vers français par Bénigne Sau[m]aise. L'édition *princeps* en grec parut à Ferrare [e]n 1512, in-4; elle avait été précédée par une [t]rad. en prose latine de Becharia, Venise, 1477, [i]n-4. La meill. édition est celle d'Oxford, 1717, [i]n-8, avec une *Dissert.* de Dodwell, les *Comment.* [d]'Eustathe, les *Versions* en vers latins de Pris[c]ianus et d'Avianus, celle en prose latine d'H. Es[t]ienne, des *Remarq.*, *Scholies*, etc., et des cartes [g]éogr. Godefroy Bernhard en a donné récemment [u]ne édition critique, Leipsig, 1828, in-8. La tra[d]uction française de B. Saumaise est intitulée : *[D]enys Alexandrin, de la situation du monde*, [P]aris, 1597, in-12.

DENYS (St), dit l'*Aréopagite*, fut, suivant les [a]nciens martyrologes, converti par St Paul, qui [l]'établit prem. évêque d'Athènes, et brûlé vif vers [l]'an 95 de J.-C. Son corps, transféré à Rome, fut, [d]it-on, envoyé en France à l'Abbaye de St-Denys. [O]n a long-temps confondu Denys-l'Aréopagite avec [D]enys, premier évêque de Paris. Mais la fête des [d]eux saints est marquée à des jours différents dans [l]a plupart des anciens martyrologes qui distinguent [a]ussi le lieu et les circonstances de leur martyre. [D]ans le 5e S., on mit, sous le nom de Denys l'Aréo[p]agite, plusieurs ouvrages qui sont évidemment [d]'un écrivain postérieur à l'époque où vivait ce [s]aint martyr; ils ont été trad. du grec en latin par [d]iv. aut. La meill. édit. de ces prétendues œuvres [d]e St Denys est celle de Paris, 1644, 2 vol. in-fol. [I]l en existe une trad. française par le P. Goulu, [f]euillant, 1629, in-4. La trad. par le P. Cortasse [d]e son *Traité des noms divins*, Lyon, 1739, in-4, [e]st estimée. On a plusieurs *Vies* de ce saint. — [D]ENYS (St), évêque de Corinthe au 2e S., a écrit plusieurs *Lettres* dont Eusèbe a conservé des fragments. L'Église l'honore comme martyr le 29 novembre.

DENYS (St), patriarche d'Alexandrie dans le 3e S., se mit au nombre des disciples d'Origène, fut élevé au sacerdoce en 231, et sur le siége d'Alexandrie en 248. Il signala son courage, son zèle et sa charité, pendant les persécutions de son Église sous les empereurs Philippe et Dèce, écrivit contre Sabellius, qui niait la distinction des trois personnes de la Trinité; contre Paul de Samosate, qui niait la divinité de J.-C., et mourut l'an 265. Il ne reste de ses ouvr. que des fragm. insérés dans la collection des conciles; une *Épître à Basilide*, impr. séparém. avec une *Version* lat. et un *Commentaire*, Paris, 1561, 1575 et 1589, et son *Épître contre Paul de Samosate*, grecque et latine, avec des *Scholies*, Paris, 1610 et 1624. Tous les ouvr. de ce saint prélat ont été réunis pour la prem. fois, et publ. en grec et en lat. par Sim.-Dom. de' Magistri, Rome, 1796, gr. in-fol. L'Église célèbre sa fête le 17 novembre.

DENYS (St), apôtre de la France, et prem. év. de Paris, fut, suiv. les légendes, envoyé dans les Gaules vers le milieu du 3e S. On lui attribue, ou à ses disciples, la fondat. des églises de Chartres, de Senlis, de Meaux, de Cologne et de plusieurs autres. Grégoire de Tours, Fortunat, et les martyrologes d'Occident, rapportent qu'il avait souffert une longue détent. lorsqu'il fut décapité avec le prêtre Rustique et le diacre Éleuthère, ses compagnons; que les corps des trois martyrs furent jetés dans la Seine, mais qu'une femme les recueillit, et les enterra auprès du lieu où ils avaient perdu la vie. Les chrétiens bâtirent une chapelle sur leur tombeau. Les restes de ces saints furent portés ensuite au lieu appelé depuis St-Denys, et renfermés dans trois châsses d'argent. On attribue à Fortunat une *Vie de St Denys*, recueillie par Franç. Bosquet, dans son *Hist. Ecclesiæ gallicanæ*. On a une *Vie* de ce saint en vers français, par Courtot, Paris, 1629, in-4.

DENYS (St), évêque de Milan vers l'an 355, prit la défense des opinions de St Athanase contre leq. il s'était d'abord déclaré, et mourut dans l'exil en Cappadoce, où il avait été relégué par l'ordre de Valentinien Ier.

DENYS, surnommé *le Petit*, origin. de Scythie, vint à Rome au commencem. du 6e S., y fut fait abbé, s'acquit une grande réputat. par ses ouvr. sur la théologie et la discipline ecclésiastique, et mourut en 540; il possédait également bien les langues grecque et latine. On a de lui un rec. de canons apostoliq., impr. pour la 1re fois en 1628, in-8, par les soins de Justel; un rec. de Décrétales des papes dep. Sirice jusques et y compris Anastase, qui fait partie de la *Biblioth. du droit-canon*, et les versions lat. d'opusc. de Protérius, de St Pacôme, de Procle, et d'un *Tr.* de St Grégoire de Nysse *sur la création du monde*. Ce fut Denys-le-Petit qui introduisit l'usage de compter par les années écoulées depuis la naiss. de J.-C., et qui, en renouvelant le cycle pascal de Victor, trouva une période de 532 ans, qui commençait dans l'année de l'incarnation.

DENYS, *le Chartreux*, célèbre écrivain ecclésiastique, né à Ryckel dans le pays de Liége en 1394, mort en 1471, composa 210 traités de controverse et de théologie, si estimés de son temps, qu'ils valurent à leur aut. le surnom d'*Extatique*, mais qui sont peu lus aujourd'hui. On en trouve la liste détaillée dans la *Bibl. sacra* du P. Lelong. Ses *OEuvres* ont été publ. à Cologne, 1532, 2 vol. in-fol. Son traité *Speculum conversionis peccator.*, Alort, 1473, in-4, est jusqu'ici la 1re impression connue avec date faite dans la Belgique. Les cur. recherchent son ouvr. *contra Alcoranum et sectam macometicam*, Cologne, 1533, in-8. Sa *Vie* a été écrite par dom Thierry Loër *à Stratis*, Cologne, 1532, in-8.

DENYS (JACQUES), peintre, né à Anvers en 1645, passa la plus grande partie de sa vie en Italie,

mérita par son talent la protection des ducs de Mantoue et de Florence, et revint chargé de gloire mourir dans sa patrie. La France ne possède aucun de ses ouvr.; Descamps parle avec éloge des trois seuls qu'il ait pu voir, un *Ecce homo* et deux portr.

DENYS (Pierre), artiste en ouvrages de fer, né à Mons en 1658, mort en 1733 dans l'abbaye de St-Denys, où il était *commis*, nom sous leq. on désignait un laïque qui s'engageait à exercer son art selon les ordres des supérieurs. On doit à Denys, entre autres ouvrages remarq., la grille, la balustrade, les rampes du grand escalier de l'église de St-Denys, ainsi que la grille des religieuses de Chelles, celle de la cathédr. de Meaux, enfin la porte du chœur de Notre-Dame de Paris.

DÉPARCIEUX (Antoine), habile mathémat., né dans le diocèse d'Uzès en 1703, d'une famille de cultivat., fut élevé au collége de Lyon, et vint de bonne heure à Paris, où il s'adonna à tracer des cadrans et des méridiennes, qu'on remarqua pour leur justesse. Après avoir acquis quelq. aisance par son talent, il publ. successivem. plus. ouvr. qui eurent du succès. L'acad. des sciences lui ouvrit ses portes en 1746; d'utiles mémoires lui avaient mérité cet honneur. Il continua de s'occuper d'objets relatifs au bien public, éveilla l'un des premiers l'attention du gouvernem. sur la nécessité de procurer à la ville de Paris une plus gr. quantité d'eau pour les besoins journaliers de ses habit., fit tous les plans nécess. pour amener les eaux de l'Ivette, et mourut en 1768. Ses princip. ouvr. sont : *Traité de trigonométrie rectiligne et sphérique*, 1741, in-4, dédié à l'acad. — *Essai sur les probabilités de la durée de la vie humaine*, 1746, suppl., 1760, in-4. — Déparcieux (Antoine), neveu du précédent, et mathématicien comme lui, né en 1753, fit ses études à Paris où son oncle l'avait appelé, remplaça dès l'âge de 20 ans Brisson dans sa chaire de physique, ouvrit en 1779 un cours de physique expériment. et fut, dès l'origine du Lycée, choisi pour y professer la physique. A la création des écoles centrales, il fut nommé professeur à celle de Paris, et mourut en 1799. On a de Déparcieux : *Traité des annuités ou rentes à termes*, 1781, in-4; plusieurs *Dissertations* sur la physique et les mathématiques.

DEPÈRE (Matthieu, comte de), pair de France, né dans l'Agenois en 1754, fut en 1791 député du départ. de Lot-et-Garonne à l'assemblée législat., où il ne s'occupa que de finances. Après la session il revint dans sa famille et eut le bonheur d'échapper à la tourmente révolutionn. Porté au conseil des anciens en 1795, il concourut aux div. mesures qui furent prises alors pour subvenir aux dépenses publ., et vota pour le rétablissement de la loterie. Nommé membre du sénat à sa création, il donna son adhésion à la déchéance de Napoléon en 1814, et fut créé pair le 4 juin. N'ayant pas été compris en 1815 dans la chambre impér., il fut après les *cent-jours* réintégré dans les honneurs de la pairie, et mourut à Toulouse en 1825. Depère est auteur d'un *Manuel d'agriculture pratique*, 1806, in-8.

DÉPERTHES (Jean-Louis-Hubert-Simon), avoc. né à Reims en 1730, mort à Montfaucon en 1792 est aut. de plus. compilat. estimables : *les Diogène modernes corrigés*, Reims, 1775, in-12. — *Rela d'infortunes sur mer*, Reims, 1781, 3 part. in-8 réimpr. sous le titre de : *Hist. des naufrages*, Paris 1789, 3 vol. in-8. — *Guide de l'hist.*, Paris, 1803 3 vol. in-8, revu et terminé par Née de la Ro chelle : cet ouvr. avait paru d'abord sous le titr de *Traité sur l'utilité de l'histoire*, Reims, 1787 2 part. in-8.

DEPRINGLES, doyen des avocats au parlem. d Dijon, né à Nuys vers 1550, mort en 1629, a laiss entre autres : *la Coutume du duché de Bourgogne* impr. à Lyon et à Châlon, 1652, in-4, réimpr. pa Bouhier, 1717, in-4, et dans les édit. des *Cou tumes de Bourgogne*, 1742-46, 2 vol. in-fol.

DEPUNTIS (Joseph-François), né en 1771 Montauban, mort en 1820, bibliothécaire de cett ville, est aut. de plus. comédies et tragéd. jouée de 1806 à 1809, avec un faible succès; d'une *Od sur le rétablissem. de la statue de Henri IV*, 1818 in-8. Il a laissé MSs. un *Projet sur l'organisat. d théâtres*, et les *Mém. du comte de Montmiran*.

DERAHIM ou DERIHIM (Aboul-Fatah-Aly-Al philosophe arabe, mort en Espagne vers l'an 13 (763 de l'hég.), est auteur d'un traité de moral intit. : *Supériorité de l'âme sur les tourments d sens*; et d'un *Traité de l'utilité des animaux*, do il décrit les espèces, la nature, les qualités l'usage. La biblioth. de l'Escurial en possède u fort beau MS.

DERAND (François), jésuite, né aux environ de Metz en 1588, enseigna les mathém. dans le colléges de son ordre, et s'appliqua surtout à l'a chitecture. Il mourut à Agde en 1644. On a de lui *Architecture des voûtes, ou l'Art du trait et coup des pierres*, Paris, 1643, in-fol., fig. C'est l'ouvr le plus complet qui eût encore été publ. sur cett matière. Il a été réimpr. en 1743; mais on préfèr la 1re édit., plus belle, et dont les pl. sont d bonnes épreuves.

DERBY (Jacques Stanley, comte de), gen tilhomme angl., né d'une anc. famille du comté d ce nom en 1596, se distingua par son courage sa fidélité lors de la révolut. de 1642. Dans la fa meuse journée de Wigham, avec 600 cavaliers fit face à une armée de 3,000 insurgés commandé par le colonel Lilburn. Fait prisonn. à la bataill de Worcester en 1651, il fut décapité, au mépri d'une capitulat. — Charlotte de La Trémouille, s femme, ne montra pas moins de courage et d'hé roïsme. Après avoir défendu vigoureusem. Lathans House et l'île de Man, elle fut la dern. personn de la Grande-Bretagne à se soumettre aux rebelle qui avaient usurpé le pouvoir, et fut retenue pri sonnière jusqu'au rétablissem. de Charles II. Ell mourut en 1664. Sir Walter Scott a introduit ce personnages dans l'un de ses romans, et ils jouent un rôle plein d'intérêt.

DERHAM (Guillaume), physicien, né à Stowto près de Worcester en 1657, fut en 1689 nomm

…teur d'Upminster au comté d'Essex, remplit …ne manière distinguée, en 1711 et 1712, la fon…tion de Boyle, et publ. en 2 parties un précis de …s sermons, au nombre de 16, sous ces titres : …ysico-Theology, et *Astro-Theology ;* l'auteur, …ns ces deux écrits, fonde les preuves de la sa…sse et de la puissance du Créateur sur les mer…illes de la nature. La *Théolog. physiq.* a été …ad. en franç. par le doct. Lafneu, Rotterdam, …26, 2 vol. in-8; et la *Théol. astronom.*, par …bbé Bellanger, 1729, in-8, et par E. Bertrand, …760, même format. Nommé en 1716 chanoine de …indsor, il mourut en 1735. On lui doit des *Mém.* …ans les *Transact. philosophiq.*, un *Tr. élément.* …*horlogerie*, trad. en français, 1731, in-12, et …uelques ouvr. purem. théologiques.

DERJAVINE (Gabriel-Romanovitsh), homme …état et l'un des plus beaux génies de la nation …usse, né à Cassan le 3 juillet 1743, a été sublime …ans les trois genres lyrique, didactique et dra…atique. Merzliakof, critique russe, lui applique …e que Quintilien disait d'Ovide : *Nimius sui inge…ii amator*. Instrum. de sa propre fortune, Der…avine, en 1774, après 14 ans de service et plus. …ampagnes, n'était encore que lieut.; mais, ayant …assé en 1777 à des fonctions civiles, il y fit un che…min rapide. Catherine II le nomma secrét.-d'état. …aul Ier l'éleva au grade de conseiller privé actuel, …t Alexandre lui confia le ministère de la justice. …l se retira en 1803 pour ne plus s'occuper que de …oésie. L'une de ses *Odes* (*Oda-Bog*, à Dieu), fut …raduite en latin, puis en japonais et en chinois, …ar ordre de l'emper. de la Chine, qui la fit impri…mer en lettres d'or sur une étoffe de soie, qu'on …éploya dans une salle du palais impérial. Les …nglais traduisirent aussi quelq.-unes de ses *poé…sies*. Il mourut en 1832, près Nowogorod. Ses …*Œuvres complètes* ont été imprimées à St-Péters…bourg en 1810 et en 1815.

DERODON (David), calviniste, né à Orange, …mort à Genève en 1664, se convertit au catholi…cisme, et a publ. : *Quatre raisons pour lesquelles …on doit quitter la religion prétendue réformée*, Paris, 1631, in-12; mais il revint au calvinisme, …et composa contre le cathol. plus. ouvr., dont le …plus connu est le *Tombeau de la Messe*, Genève, 1654-1662, in-8, qui le fit bannir de France en 1663. Il avait été professeur de philosophie à Die, à Orange, à Nîmes, à Genève, et passait pour le plus grand dialecticien de son temps. J. Senebier a donné, dans son *Hist. littér. de Genève*, une liste des ouvr. de Derodon.

DÉROZIERS (Claude), écrivain du 16e S., né à Bourges, a laissé : *la Vie civile*, trad. de l'ital. de Matthieu Palmieri, Paris, 1527, in-8. — *Dion, historien grec, des faicts et des gestes insignes des Romains...*, Paris, 1542, in-fol. Cette traduct., la seule que nous ayons encore en franç., précéda la publication du texte grec.

DERTCHANETZY (Maghakia), docteur arménien, mort vers l'an 1563, était profess. de grammaire et de philos. dans un monast. de la Petite-Arménie, lorsque Soliman II ordonna une levée de jeunes Arméniens pour son sérail de Constantinople. Dertchanetzy se rendit auprès du sulthan, et réussit à obtenir de lui la révocat. de cet ordre. On a de ce doct. un *Tr. sur les vertus morales*, dans les MSs. de la biblioth. royale.

DERVET (Claude), dessinat. et graveur, né à Nancy en 1611, mort en 1642, fut lié avec Callot, son compatriote, et a gravé dans sa manière quelq. pièces qui ne sont pas au-dessous de celles de cet artiste renommé.

DERWENTWATER (Jacques, comte de), l'un des principaux seigneurs qui prirent, en 1715, les armes en faveur du prétendant, s'avança, à la tête d'un parti de montagnards, jusqu'à Preston dans le comté de Lancaster, y fut défait, et se rendit aux génér. que George Ier avait envoyés contre lui. Conduit à la Tour de Londres, et de là à l'échafaud en 1716, il y fit placer son fils encore enfant, et lui dit ces paroles : *Sois couvert de mon sang, et apprends à mourir pour ton roi.*

DESACY, député de la Haute-Garonne à la convent., vota la mort de Louis XVI, mais avec sursis à l'exécution, et mourut peu de temps après de chagrin d'avoir contribué bien involontairem. au supplice de ce malheureux prince.

DESAGULIERS (Jean-Théophile), célèbre physicien, né à La Rochelle en 1683, mort, dit-on, dans un état d'aliénation mentale en 1743, suivit jeune encore son père, que la révocation de l'édit de Nantes força de se retirer en Angleterre. Après l'avoir aidé dans la direction d'une école, Desaguliers remplaça, en 1710, Keill, son maître, dans la chaire de physique au collége de Hart-Hall à Oxford. Nommé membre de la société royale de Londres, il y enseigna avec le plus grand succès la physique d'après le système et les découvertes de Newton, son protect. et son ami, et eut l'honneur de compter parmi ses nombreux audit. George Ier et le prince de Galles. Desaguliers publ. ses leçons sous le titre de *Système de physique expérimentale*, Londres, 1719, 2 vol. in-4, trad. en franç. par le P. Pézénas, Paris, 1751. On doit encore à ce savant laborieux plus. mémoires insérés dans les *Transactions philosoph.*; plusieurs traduct., en anglais, d'ouvr. écrits en franç. sur la physique et l'astronomie, et un opuscule original sur une *Nouv. manière de construire les cheminées*, Londres, 1715, in-8.

DESAIX (Louis-Charles-Ant.), l'un des plus gr. capit. de ces dern. temps, né en 1768, d'une famille noble, à St-Hilaire-d'Ayat, en Auvergne, entra à 15 ans comme sous-lieuten. dans le régim. de Bretagne, en 1791 fut nommé commissaire des guerres, peu après aide-de-camp de Victor de Broglie, obtint un avancem. rapide, et signala sa bravoure dans plus. affaires importantes. En 1796, Desaix commanda avec la plus gr. distinct. une division de l'armée du Rhin, et reçut une blessure honorable au fort de Kehl, qu'il avait défendu avec une rare vigueur. Deux ans après il accompagna Bonaparte en Égypte, y remporta plus. victoires

signalées qui le rendirent maître de toute la Haute-Égypte. Il y exerça le pouvoir milit. avec tant de modérat. et d'équité, que les musulmans eux-mêmes ne l'appelaient jamais que le *sulthan juste.* Arrivé à l'armée d'Italie peu de jours avant la bataille de Marengo, où il commanda les deux divis. de réserve, il eut la plus grande part au succès de cette mémorable journée; mais un coup mortel le frappa au milieu de son triomphe (le 14 juin 1800). Le gouvernem. consulaire ordonna que son corps serait transféré dans l'hospice du mont St-Bernard, où un monum. lui fut élevé. Un autre, érigé en son honneur sur la place Dauphine à Paris, subsiste encore. Simien Despréaux a publ. à Paris, 1800, un *Précis de la vie de Desaix*, suivi de son *Éloge*, par Garat. On trouve aussi l'*Éloge historique de Desaix* dans *le Cornélius-Népos français.*

DESARGUES (Gérard), mathém., né à Lyon en 1593, mort dans cette ville en 1662, fut toute sa vie l'admirat. et l'ami de Descartes, qu'il avait connu au siége de La Rochelle, lorsqu'ils suivaient tous deux la carrière des armes. Ce sav. laborieux, estimé l'un des prem. géomètres de son temps, a laissé entre autres ouvr. : *Traité de la perspective*, 1636, in-fol. — *Tr. des sections coniques*, Paris, 1639, in-8.

DESAUGIERS (Marc-Antoine), né à Fréjus en 1742, apprit la musique sans maître, vint à Paris en 1774, et se fit connaître par plus. ouvr. représentés à l'Acad. roy. de musique et à l'Opéra-Comique. Il fut lié d'amitié avec Gluck et Sacchini, et ce fut pour honorer la mémoire de ce dernier qu'il composa une messe de *requiem* assez estimée. Il mourut à Paris en 1793.

DESAUGIERS (Marc-Antoine), célèbre chansonnier et vaudevilliste, 2e fils du précédent, naquit à Fréjus en 1772. Après s'être essayé en 1792 à l'un des petits théâtres de Paris, il partit pour St-Domingue, combattit contre les noirs insurgés, tomba en leurs mains, mais trouva grâce devant ces furieux au moment d'être fusillé. Il était de retour à Paris en 1797, et commença dès-lors à se faire connaître par des chansons dont la vogue fut prodigieuse : le naturel, la gaîté, la verve de ces petites compositions en ont fait un véritable titre littér. pour leur auteur. Après avoir long-temps contribué par ses joyeux couplets à la prospérité du théâtre du Vaudeville, Desaugiers en devint direct., après Barré, en 1815, quitta cette direct. en 1822, et la reprit à la fin de 1825. Cet intarissable chantre des guinguettes mourut à Paris le 9 août 1827, des suites d'une opérat. de la taille, à laquelle il s'était soumis la veille. Beaucoup de ses vaudevilles sont encore applaudis, notamm. *M. Vautour, le Mariage extravagant, Pierrot, ou le Diamant perdu, le Jeune Werther* et *les Petites Danaïdes.* Rien de plus populaire que sa chanson de *M. et Mme Denis*, ses pots-pourris de *Cadet Buteux* sur *la Vestale*, sur *Artaxerce*, sur *les Danaïdes.* Ses couplets burlesques sur divers événements polit. ont eu aussi une gr. vogue; cepend. on a exclu ces pièces du nouveau recueil de ses *Chansons et poésies div.*, publ. chez le librai Ladvocat, 1827, 3 vol. in-8. La plupart de ces cha sons, d'abord imprimées dans les collections a nuelles du *Caveau moderne*, dont Desaugiers f présid., avaient été successivem. réunies en 3 vo de 1808 à 1816, in-8, et réimpr. en 1823.

DESAULT (Pierre), médec., né à Arzac dans Chalosse, mort en 1737 à Bordeaux, où il ava long-temps exercé avec distinction, est auteu des ouvr. suiv. : *Nouv. découvertes concernant l santé et les maladies les plus fréquentes*, Paris 1727, in-12. — *Dissertat. sur les maux vénérien* Bordeaux, 1733, Paris, 1740, 3 vol. in-12. — *Su la rage*, ibid., 1734, in-12. — *Sur la goutte...*, etc ibid., 1735, in-12. — *Sur la pierre des reins*, etc ibid., 1736, in-12. On trouve dans le *Magasin en cyclopédique* (1799, tome VI), une *Notice su P. Desault*, par Tournon.

DESAULT (Pierre-Joseph), l'un des restaura de la chirurgie franç., né en 1744 au Magny-Vernois (Franche-Comté), puisa dans son village e ensuite à l'hospice milit. de Béfort, les premier principes d'un art qu'il devait exercer avec ta d'illustrat. Conduit à Paris en 1764 par le dés d'acquérir des connaissances plus étendues, il de vint l'élève d'Antoine Petit, de Louis, de Sabathier, et bientôt ouvrit lui-même un cours d'anato mie, qui lui attira une foule d'auditeurs et excit la jalousie des chirurg. de St-Côme et des médec de la faculté, seuls en possession légale de l'en seignem. Après avoir triomphé des tracasserie sans nombre qu'ils lui suscitèrent, Desault pr place en 1775 parmi les membres du collége d chirurgie, fut nommé en 1782 chirurg. en chef d l'hôpital de la Charité, et enfin de l'Hôtel-Dieu e 1788; dès-lors il se trouva chargé presque exclu sivem. de toutes les opérat. import. qui s'offraien dans la capitale. Mais les avantages de la fortun ne lui firent jamais négliger l'instruction de se élèves, ni le service de son hôpital; non conten de la visite qu'il y faisait soir et matin, il voulu y coucher, pour donner la nuit des secours plu prompts aux malades. Il serait trop long d'énu mérer les instrum. qu'il inventa ou perfectionna les changem. qu'il apporta dans l'enseignem. et l pratique. Élu en 1792 membre du comité de sant des armées, profess. de clinique chirurgic. à l'é cole de santé, qui remplaça en 1794 les facultés d médec. et de chirurgie, Desault mourut en 1795 pend. qu'il donnait ses soins au jeune et infortun fils de Louis XVI, languissant alors à la tour d Temple. La courte durée de sa maladie (3 jours) fit soupçonner qu'il avait été empoisonné; cett opinion se confirma, quand on vit mourir aussi e très peu de temps le chirurg. Choppart, qui lu avait succédé, et enfin l'auguste malade. Desaul avait publ., en société avec Choppart, *Tr. des ma ladies chirurgicales*, Paris, 1780, 2 vol. gr. in-8 et *Journal de chirurgie*, 1791 et années suiv 3 vol. Bichat, son illustre élève, a publ. en 4 vol des *OEuvres chirurgic.* qui ne sont pas de Desault mais qui renferment toute sa doctrine.

DESBANS (Louis), avocat à Paris, publia en 1702, sous les initiales L. D. B., un abrégé du livre de M. Esprit sur la *fausseté des vertus humaines*, qu'il intitula : l'*Art de connaître les hommes;* et, en 1715, une copie de la 2e partie des *Essais de morale et de politique*, etc., sous le titre de *Principes naturels du droit et de la politique*, in-12 : cette fois il eut la hardiesse de mettre son nom au bas de l'épître dédicat. au chancelier Voysin, et d'annoncer à la fin de l'ouvr. qu'il recevrait chez lui tous ceux qui auraient des difficultés à lui proposer. Ce dern. livre est devenu fort rare, le plagiaire, outré de le voir aussi peu goûté du public, en ayant jeté au feu la plupart des exempl. Il en existe une autre édit. donnée par Dreux du Radier en 1765, 2 part. in-12, précédée d'un *Discours* (de l'édit.) *contenant une idée hist. de la pratique du droit public et de la polit.*, etc. La nouv. édit. de la compilat. de Desbans, quelque réel que fût le mérite de cette reproduct., eut encore peu de succès; mais on ne doit pas en être surpris, puisque les principes de l'anonyme de 1687 sont en opposit. directe avec ceux de l'*Esprit des lois* et du *Contrat social*, ouvr. alors dans toute la vigueur de leur crédit.

DESBIEFS (Louis), avocat, né à Dole en 1733, mort à Paris vers 1760, a laissé quelq. romans médiocres, publ. en 1755 et 1756, in-12 : *le Passe-temps des mousquetaires*, etc., et *Sophie et Nine*. Ce dern. eut un instant de vogue pour d'assez méchantes allusions qu'on y trouva.

DESBILLONS (François-Joseph-Terrasse), jésuite, né à Château-Neuf en Berri l'an 1711, fit ses études au collége des jésuites de Bourges, entra dans leur société à 16 ans, et professa successiv. la rhétorique à Nevers, à Caen et à La Flèche. A l'époque de la dissolut. de sa compagnie, Desbillons accepta le logem. que Fréron lui offrit; mais ne croyant pas devoir prêter le serment qu'on exigeait des jésuites, il se retira à Manheim près de l'électeur de Bavière, et y mourut au milieu de ses occupat. littér. en 1789. On lui doit, entre autres ouvr. : *Fabulæ æsopicæ lib. XV*, dont l'édit. la plus complète a été donnée à Manheim, 1768, 2 vol. in-8. — *Lettre à Fréron, ou Apologie de l'Appendix de Diis*, du P. Jouvenci, 1766, in-12. — *Hist. de la vie chrétienne et des exploits milit. de Mme de Saint-Balmont*, Liége, 1773, in-8. — Deux poèmes lat. : *Ars benevalendi*, Heidelberg, 1788, in-8.—*De pace christianâ*, Manheim, 1789, in-8. — *Miscellanea posthuma*, Manheim, 1792, in-8. Il a laissé MSs. 3 chap. d'une *Hist. critique de la langue lat.*, une *tragéd.* et *deux coméd.* en lat. M. Maillot de La Treille a publ. : *Notice sur la vie et les ouvr. de Desbillons*, Strasbourg, 1790, in-8.

DESBOIS DE ROCHEFORT (Éléonore-Marie), docteur en Sorbonne, né à Paris en 1789, était curé de St-André-des-Arcs, lorsque, dans l'hiver rigoureux de 1784 à 1785, il changea son presbytère en un vaste chauffoir ouvert jour et nuit. Son ardente charité lui fit vendre jusqu'à sa montre pour venir au secours des indigents, auxquels il distribua ses propres habits et ceux de ses domestiques. Ayant adopté les principes de la révolut., il fut nommé évêque constitutionnel du départ. de la Somme qu'il représenta à l'assemblée législat., souffrit une détention de 22 mois pend. la terreur, donna sa démission en 1801, et mourut en 1807. On a de lui plus. ouvr. dont les principaux sont : *Mémoires sur les calamités de l'hiver de* 1788-89, Paris, 1789, in-12. — *Annales de la religion...*, 1795, 18 vol. in-8, en société avec Grégoire, Mauvielle, etc. — *Actes du synode d'Amiens*, 1800, in-8. Ce prélat avait aussi fourni plus. articles à l'*Encyclopédie* par ordre de matières. — Desbois de Rochefort (Louis), médec. habile, frère du précédent, né en 1750, vint à Paris étudier la pratique, et fut nommé à l'âge de 30 ans médecin de l'hôpital de la Charité de cette ville. La méthode qu'il adopta pour l'instruct. de ses nombr. élèves donna naissance à la médecine clinique en France. Il mourut à la fleur de son âge en 1786. On a de lui un *Cours élément. de matières médic.*, suivi d'un *Précis de l'art de formuler*, publ. par les soins de son successeur Corvisart, Paris, 1789, 2 vol. in-8, et depuis réimp. plus. fois. Desbois a laissé en MSs. *Cours sur les malad. des femmes*, etc.

DESBOIS. — V. Chesnaye.

DESBORDEAUX (Pierre-Franç.-Frédéric), médecin, né en 1763 à Caen, mort en 1821, médec. en chef des hospices de cette ville, membre correspondant de la société de l'école de médecine de Paris et de plusieurs autres sociétés savantes, est aut. de *Nouv. orthopédie....*, 1805, in-8. — *Dissertat. sur la cause directe des fièvres primitives....*, 1815, in-12. Il a laissé MS. *Traité sur les maladies des femmes*. M. Faucon-Duquesnoy a publ. *Notice biographique sur M. Desbordeaux*, Caen, 1822, in-8.

DESBOULMIERS (Jean-Augustin JULLIEN, connu sous le nom de), homme de lettres, né à Paris en 1731, mort en 1771, est auteur d'un gr. nombre d'ouvr. médiocres dont les plus connus sont : *les Soirées du Palais-Royal*, 1762, in-12. — *Histoire anecdotique et raisonnée du Théâtre-Italien*, Paris, 1769, 7 vol. in-12. — *Hist. de l'Opéra-Comique*, 1769, 2 vol. in-12.

DESCAMPS (Jean-Baptiste), peintre, né à Dunkerque en 1714, mort en 1791, se fit moins de réputat. par ses tableaux dont quelq.-uns ne sont cepend. pas sans mérite, que par les ouvr. qu'il publ. sur son art; les princip. sont : *Vies des peintres flam., allem. et holland.*, Paris, 1755-63, 4 vol. in-8. — *Sur l'utilité des établissements d'écoles gratuites de dessin en faveur des métiers*, 1767, in-8. Le fils de Descamps qui lui succéda dans la place de directeur et profess. à l'école gratuite de dessin à Rouen, a publ. une *Notice historique* sur son père, Rouen, 1807, in-8. L'acad. de cette ville a couronné en 1808 l'*Éloge* de Descamps, par M. de Sesmaisons.

DESCARTES (René), célèbre philosophe, né en 1596 à La Haye en Touraine, d'une famille noble, étudia chez les jésuites à La Flèche, et s'y distingua

par une facilité singulière à combiner les idées, et par une avidité extrême pour l'étude : ce fut surtout à celle des mathémat. et de l'astronom. qu'il se livra avec le plus d'ardeur. Après les premières années d'une jeunesse bouillante, il prit du service en Hollande et en Bavière (1616-1619) ; puis, ayant quitté le parti des armes, il parcourut presq. toute l'Europe. De retour en France, et décidé à réaliser le projet qu'il avait depuis long-temps conçu de réformer la philosophie, il vendit une partie de son bien pour aller vivre dans la retraite et se retira en Hollande (1629) ; il y séjourna une vingtaine d'années, abandonnant une ville dès qu'il y avait été découvert. C'est dans cet intervalle qu'il publia ses différ. ouvr. sur la philos., les mathém., la physiq. et l'astron., qui lui firent bientôt une réputat. immense, mais en même temps l'exposèrent à toutes les fureurs de l'envie. En 1643, on défendit à Rome d'impr., lire, même retenir aucun ouvr. du philosophe franç.; en Hollande, les théologiens réformés, ayant à leur tête Gisbert Voët, profess. de théologie à Utrecht, lui firent toutes sortes d'insultes : accusé d'athéisme et d'irréligion, il vit condamner ses ouvrages à Utrecht et à Leyde, enfin l'enseignem. lui fut interdit, et l'on ne sait où se seraient arrêtées ces violences, s'il n'eût eu recours à la protect. de l'ambassad. franç. Cepend. Descartes trouva plus de justice dans sa patrie; Louis XIII chercha plus. fois, mais vainem. à l'y fixer; et plus tard (1649), la reine Christine l'ayant engagé à se rendre à Stockholm pour lui enseigner à elle-même la philosophie, il fut tellem. flatté de cette proposition que, malgré son amour extrême pour l'indépendance, il se rendit à l'invitat. de la princesse, qu'il dut chaque jour, dès 5 heures du matin, aller entretenir sur des matières de science. Mais le changement de vie que lui imposait cette obligation, la rigueur du climat, surtout au milieu de l'hiver, altérèrent bientôt sa santé; il mourut en 1650. Descartes est regardé comme le rénovateur des sciences : sentant combien étaient peu solides la plupart des connaissances transmises par les anciens, il résolut de recommencer la science sur de nouv. bases, en l'appuyant sur l'évidence seule. Dans les trav. immenses qu'il entreprit pour opérer cette gr. restauration, on doit distinguer en lui le philos., le mathém., le phys. et l'astronome. Comme philos., il réforma les méthodes et proscrivit les hypothèses gratuites, rejeta la prétendue science des scolastiques; et, se réduisant à cette seule proposit. : *je pense*, il en déduisit sa propre existence et celle de la divinité; puis s'appuyant sur la véracité de Dieu, il établit l'autorité des facultés par lesq. nous connaissons. En métaphys., on lui doit de nouv. preuves de l'existence de Dieu, de la spiritual. de l'âme, et les hypothèses de l'assistance divine, des animaux machines, du siége de l'âme dans la glande pinéale, etc. Comme mathématicien, il créa, pour ainsi dire, l'algèbre en remplaçant les signes compliqués qu'on y employait par des signes beauc. plus simples, et en inventant la notation actuelle des exposants; il découvrit l'applicat. de l'algèbre à la géométrie, et avec le secours de ces méthodes puissantes, il résolut, comme en se jouant, des problèmes restés insolubles jusque-là. En physique, il découvrit la loi de la réfraction et fit une dioptrique aussi parfaite qu'on le pouvait sans connaître la réfrangibilité inégale des rayons lumineux; il donna la véritable théorie de l'arc-en-ciel; mais, dans l'explicat. des autres météores, il s'est jeté dans des hypothèses contraires aux règles de méthode posées par lui-même. Comme astronome et cosmophysicien, il prétendit expliquer tout le système du monde : suivant lui, le soleil et les étoiles fixes sont les centres d'autant de *tourbillons* de matière subtile qui circulent sans cesse autour d'eux. Les ouvr. de Descartes ont été composés les uns en franç., les autres en lat., et publ. séparém. dans des villes différ. Les princip. sont : *Principes de la philosophie; Méditations métaphysiques; Disc. sur la méthode; Passions de l'âme; de l'Homme et de la formation du fœtus*, et un grand nombre de lettres. On les a réunis, en lat., Amsterdam, 1690-1701, 9 vol. in-4, et en franç. en 13 vol. in-12, 1713. M. Cousin en a publ. une nouv. édition plus complète, 1824-26, 11 vol. in-8, avec son *Éloge* par Thomas. Baillet a écrit la *Vie* de Descartes.

DESCARTES (Catherine), sa nièce, née à Rennes en 1627, morte en 1706, s'est fait connaître par des *Opuscules en prose et en vers*, qui se trouvent dans plus. recueils assez anciens; le libr. Léopold Collin les a fait réimpr. en 1806, à la suite des *Lettres de mesdames de Scudery* et de *Salvan de Saliez*, in-12. Quelques morceaux cependant ont échappé à ses recherches, par exemple : *Trois Lettres à mademoiselle de Scudery*, qui se trouvent dans les *Essais de Lettres familières* (par les abbés Cassagne et Furetière), Paris, 1690, pet. in-12.

DESCEMET (Jean), méd., né en 1732 à Paris, mort dans cette ville en 1810, membre de la soc. de médec., de plus. corps sav. et acad. étrangères, avait été doyen de l'ancienne faculté de Paris, méd. du lycée impérial, prof. de botan., d'astron., et censeur royal. Il s'est fait connaître par d'import. découv. consignées dans le *Journal de Médecine* (t. XXX, pp. 334-41), ainsi que dans différ. ouvr., et a beaucoup contribué à la nouv. édit. du *Traité des arbres et des arbustes* du médecin Duhamel-Dumonceau, dont il avait été l'élève et l'ami.

DESCHAMPS (Jean), né en 1708 à Butzow dans le Mecklembourg, fit ses études à Genève, et fut attaché en 1737 au service de l'église de Reimsberg. Ayant suivi les leçons de Wolff à Marbourg, il trad. en 1736, in-8, sa *Logique allem.*, et publia ensuite *Cours abrégé de la philosophie wolfienne*, en forme de lettres, Amsterd., 1743, 1747, 3 vol. in-8. Ces lettres, adressées à un jeune théologien, finissaient ordinairem. par quelques nouv. littéraires; et Voltaire étant venu à Berlin, Deschamps s'avisa de mettre, à la fin de l'une d'elles, le portrait de ce philos., tracé en *caricature*. Irrité de cette sortie imprudente, le roi fit jouer au château une comédie dont on a cru qu'il

était lui-même l'auteur, et dans laquelle le pauvre Deschamps était persifflé à son tour. Après s'être tenu quelq. jours renfermé, il partit secrètement, alla se faire donner l'imposition des mains à Cassel, puis se rendit à Londres, où il mourut en 1767, ministre de l'Église anglic. On a de lui : *Recueil de nouv. pièces sur les erreurs de la philosophie de Wolf*, 1736 et 1737, 2 vol. in-8. — *Recueil de 5 sermons* de Reinbeck, trad. de l'allemand, 1739, in-8. — *Le philosophe roi et le roi philosophe*, trad. du lat. de Wolf, 1740, in-4. — *De la Conversion de St Paul*, trad. de l'anglais de Littleton, 1750, in-8. — *La religion chrétienne prouvée par le raisonnement*, 1753, in-8. — *Dialogues des morts*, trad. de l'angl. de Littleton, 1760, in-8. Deschamps a fourni plus. articles à la *Nouvelle bibliothèq. germanique*, à la *Biblioth. impartiale*, au *Journal britannique* de Maty, et au *Journal encyclopédique*.

DESCHAMPS (Claude-François), chapelain de l'église d'Orléans, né dans cette ville en 1745, mort à Paris en 1791 presque dans l'indigence, s'était consacré tout entier à l'éducat. des jeunes sourds-muets de la classe du peuple, auxquels il donnait à la fois des leçons et du pain. On a de ce respectable ecclésiast. : *Lettre à M. de Sailly sur l'institution des sourds-muets*, Paris, 1777. — *Cours élémentaire d'éducat. des sourds-muets*, Paris, 1779, in-12. — *De la manière de suppléer aux oreilles par les yeux*, Paris, 1783, in-12.

DESCHAMPS (Pierre-Suzanne), avoc., né à Lyon vers 1750, fut député de la noblesse de cette ville aux états-génér. en 1789, et se montra dès le principe opposé aux réformes qui plus tard, comme il le prévoyait, devaient amener la chute du trône. Après s'être opposé de tout son pouvoir à la réunion des ordres, il finit cepend. par siéger à l'assemblée qui prit le titre de *nationale;* mais désespérant d'en voir sortir une constitut. monarch., il ne crut pas pouvoir attendre la fin de la session, et sous prétexte de santé revint à Lyon dès les premiers mois de l'ann. 1790. Lors du siége de cette malheureuse ville en 1793, il partagea avec ses concitoyens les dangers et l'honneur de la défense, et fut tué dans une sortie contre les troupes conventionnelles. On a de lui quelq. *Opuscules* de jurisprudence de peu d'intérêt; et un *Tr. sur l'adultère*, dans le *Dictionnaire des Arrêts* de Prost de Royer.

DESCHAMPS (Joseph-François-Louis), chirurg., né à Chartres en 1740, vint à Paris à l'âge de 19 ans pour y étudier la médecine. Admis à l'école pratique en 1764, il y remporta plus. prem. prix, fut reçu membre du collége, et remplaça le célèbre Desault dans la place de chirurgien en chef de la Charité. Plus tard il fut nommé l'un des chirurg. consult. de l'empereur; en 1811 il remplaça Sabathier à l'Institut, et mourut en 1824. Percy et Roux prononcèrent des disc. sur sa tombe. On doit aux recherches de ce savant, aussi modeste que laborieux, un *Traité historique et dogmatique de l'opération de la taille*, Paris, 1796-97, 4 vol. in-8, suivi de plus. *Observat. sur la ligature des artères*, qui avaient déjà paru dans le *Journal de médec.* rédigé par Fourcroy (1793).

DESCHIZAUX (Pierre), médecin et substitut du procur.-gén. du gr.-conseil, né à Mâcon en 1687, voyagea en Russie et en Perse, explora dans ces contrées le domaine de la botanique, science qu'il cultivait avec ardeur, et mourut vers 1730. Il avait publ. : *Mémoire pour servir à l'instruction de l'hist. natur. des plantes de Russie*, etc., Paris, 1725, in-8. — *Description d'un Voyage fait à St-Pétersbourg*, 1728, in-12.

DESCOUSU (Celse-Hugues), *Dissutus*, jurisc., né à Châlon-sur-Saône en 1480, fut deux ans professeur de droit canonique à Montpellier, puis s'établit successiv. à Bruges, à Barcelone, à Madrid et enfin à Tolède, où il était encore en 1532. Le *Moréri* de 1759 contient la liste de ses ouvr., dont les plus import. sont : *de Clausulis prorogatis*, Paris, 1513, in-8. — *Consilia de rebus juris*, Lyon, 1570 et 1586, in-fol. — *Répertoire de toutes les lois du royaume de Castille*, en espagnol, Valladolid, 1547, in-fol. — Un autre Descousu (Celse-Hugues), de la même famille que le précédent, avec lequel on l'a souvent confondu, était licencié en droit, chan. de la cathédrale de Châlons en 1522, et se qualifiait profess. en grec et en hébreu à Paris. On lui doit la prem. édit. de *Théocrite* publ. en France, Paris, Gilles Gourmont, vers 1512, in-8; une autre des *Vies des PP. du désert*, par St Jérôme, Lyon, 1512, in-fol.

DESCROIZILLES (Franç.-Ant.-Henri), chimiste, secrétaire du conseil-gén. des manufactures, mort à Paris en 1825, a fait plus. découvertes importantes concernant les applications de la chimie aux arts (*v. Annales de chimie*, tom. XXII et L). Nous citerons de lui : *Méthode très simple pour préserver les blés, seigles, orges, avoines, riz, etc., de toute altération et de tout déchet, dans des bâtim. beaucoup moins spacieux et beauc. moins coûteux que les greniers ordinaires, sans surveillance et sans aucuns frais que l'intérêt du capital*, Paris, Delaunay et Mongie aîné, 1819, in-8, d'une feuille, plus une feuille lithographiée.

DESEINE (François), libr., né à Paris, voyagea plusieurs fois dans différentes parties de l'Italie, et mourut à Rome en 1715. On a de lui : *Descript. de la ville de Rome*, Lyon, 1690, in-4, et 4 vol. in-12.—*Nouv. voyage d'Italie*, Lyon, 1699, 2 vol. in-12.—*Bibliotheca slusiana, ou Catal. de la bibliothèque du cardinal P.-L. Slusi*, Rome, 1690, in-4. — *Rome ancienne et moderne*, Leyde, 1713, 10 vol. in-12.—*Tavole della geografia*, 1690, in-fol.

DESEINE (Louis-Pierre), sculpteur, né en 1759, à Paris, remporta le grand prix en 1780, et, de retour de Rome, fut, en 1785, agrégé à l'acad., dont il prit vivement la défense lorsque, peu de temps après, elle fut en butte aux attaques des novateurs. Ennemi de tout changement, il eut le bonheur de traverser la révolution sans être inquiété, quoiqu'il n'eût jamais caché sa manière de voir. A la restaurat., il reprit son titre de sculpt.

du prince de Condé, fut chargé du monum. du duc d'Enghien et du duc de Berri, et mourut en 1822. Il a publié : *Réfutat. d'un projet de réglement pour l'acad. centrale de peinture*, etc., 1791, in-8. — *Considérations sur les acad.*, etc., 1791, in-8. — *Lettres sur la sculpt. destinée à orner les temples catholiques*, etc., 1802, in-8. — *Notices historiq. sur les anc. académ. de peint., sculpt. et archit.*, 1814, in-8.—*Mém. sur la nécessité du rétablissem. des maîtrises et corporat.*, 1815, in-4. Ses principaux ouvrages comme sculpteur sont les bustes de *Louis XVI*, *Louis XVII* et *Pie VII ;* les statues de *L'Hôpital* et d'*Aguesseau*, placées au pied des degrés de la façade de la chambre des députés ; *les Stations de la passion de J.-C.* et *sa Sépulture*, bas-reliefs qui décorent la chapelle du Calvaire dans l'église de St-Roch, et le mausolée du cardinal du Belloy.

DESENNE (Alexandre-Joseph), dessinateur de vignettes, né à Paris en 1785, montra de bonne heure du goût pour les arts ; mais, jusqu'à l'âge de 25 ans, il se contenta d'être copiste : ce fut en 1812 qu'il fit ses premières composit. Jusqu'à sa mort, arrivée en 1827, il embellit une foule d'édit., notamm. celles de Boileau, de Molière, de Voltaire, de J.-J. Rousseau, de Beaumarchais, de Bernardin de Saint-Pierre. Personne, mieux que lui, n'a su concevoir un sujet, en saisir le style propre, et s'identifier avec un auteur. Pour les *OEuvres de Walter Scott*, il sentit qu'il devait imiter la manière anglaise, et le fit en homme habile. On a publié le portrait de Desenne dans la *Galerie univ. de portraits* (Paris, Blaisot, 1827), et le *Catalogue des estampes, vignettes et livres* de son cabinet, par Duchesne aîné (Paris, Merlin, 1827, in-8, de 25 pag.). Il faut consulter ce *Catalogue* pour connaître l'*OEuvre* de Desenne.

DESERIZ (Joseph-Innocent), cardinal hongrois, né en 1702, à Neitra, mort en 1765, est auteur de *Tractatus ad probandam piacularum flammarum existentiam*, Raab, 1738, in-8. — *Pro cultu litterarum in Hungariâ*, Rome, 1743, in-4.—*De initiis ac majoribus Hungarorum comment.*, Bude, 1748, 1753 et 1758, 3 vol. in-fol., suivis de deux autres publ. à Pest en 1760. — *Hist. episcopatûs diœcesis ac civitatis Vaciensis*, 1763, in-fol.

DESESSARTS (Denis), comédien, dont le véritable nom était DÉCHANET, né à Langres en 1737, quitta la carrière du barreau pour celle du théâtre. Après avoir joué quelque temps en province, il débuta en 1772 à la Comédie-Franç. dans l'emploi des financiers et des rôles à manteau, et fit oublier par son talent son prédécess. Bonneval. Desessarts était d'une grosseur démesurée, ce qui l'exposait aux railleries continuelles de Dugazon, railleries qui ont fourni le sujet d'une jolie comédie intit. : *le Duel et le Déjeuner.* Il allait en 1798 voir un de ses amis à la campagne près de Châlons-sur-Marne, lorsque dans le trajet il fut frappé d'apoplexie foudroyante, à l'âge de 61 ans.

DESESSARTS (Nicolas LEMOYNE, connu sous le nom de), avocat, puis libraire à Paris, né dans cette ville en 1744, y mourut en 1810. Édit. d'un gr. nombre d'ouvr., entre autres de la *Biblioth. orientale*, par d'Herbelot, 6 vol. in-8, il est lui-même aut. d'ouvr. très nombr., dont les princip. sont : *Causes célèbres*, 1773, 1789, 196 vol. in-12. — *Choix de nouv. causes célèbres*, 1785-87, 15 vol. in-12. — *Essai sur l'hist. génér. des tribunaux des peuples tant anc. que modernes*, 1778-84, 9 vol. in-8. — *Procès fameux*, 1786-89, 10 vol. in-12. — *Suite*, 1790 et années suiv., 10 vol. in-12. — *Dictionn. universel de police*, 1786-90, 8 vol. in-4. — *Siècles littér. de la France*, 1800, 1803, 7 vol. in-8. — *Nouvelle biblioth. d'un homme de goût*, 1798-99, 4 vol. in-8 ; Paris, 1808, 1810, 5 vol. in-8. Le nom de Desessarts n'a été mis sur le frontispice de cette nouv. édit. que parce qu'il a partagé les frais d'impression avec Barbier. Du reste, toutes les augmentat. sont de ce dernier.

DESESSARTS (Jean-Charles), médec., né en 1729 à Bragelogne en Champagne, fit ses prem. études à Tonnerre, et vint faire sa philos. à Paris, au collége de Beauvais. Orphelin et sans fortune, il donna des leçons de mathémat., et, se livrant en même temps avec ardeur à l'étude de la médec., il réussit au bout de quelques années à se faire recevoir docteur à Reims, puis s'établit à Villers-Cotterets, avec le titre de méd. du duc d'Orléans. Des mémoires pleins d'intérêt sur div. épidémies qu'il avait soignées lui valurent en 1769 son admission à la faculté de Paris. L'année suiv. il fut nommé profess. de chirurgie, puis de pharmacie, et en 1796 il reçut le titre de doyen. Membre de l'Institut lors de sa formation, il continua d'accroître sa réputat. par de nouv. services, et mourut en 1811. On a de lui : *Traité de l'éducat. corporelle des enfants en bas âge*, 1760, in-8, ouvr. utile et réimpr. plus. fois.—*Recueil de mémoires, disc. et observat. de médec. clinique*, Paris, 1811, in-8 ; c'est la collect. de ses opusc. les plus import. Desessarts a publié une nouvelle édit. des *Fundamenta materiæ medicæ* de Cartheuser, Paris, 1769, 4 vol. in-12, avec des notes. Cuvier a prononcé son *Éloge* à l'Institut.

DESÈZE (Raimond ROMAIN), l'un des trois défenseurs de Louis XVI, né à Bordeaux en 1750, exerça d'abord la profess. d'avocat au parlem. de cette ville, qu'il quitta, sur l'invitat. du ministre Vergennes, pour venir chercher des succès plus brillants au barreau de Paris. Son début fut la cause des filles d'Helvétius, abandonnée à son talent, déjà célèbre, par Target, qui renonçait à la plaidoirie. En 1789, il acheva d'établir sa réputat. par la défense et l'acquittem. du baron de Bezenval, accusé de haute trahison : il reçut à cette occasion une médaille d'or du roi de Pologne, dont son client était l'allié. Lorsque la convention mit Louis XVI en jugement, il s'empressa d'accepter le rôle répudié par Target, et ne craignit point de devenir le collègue de Tronchet et de Malesherbes, qui le désignaient eux-mêmes au choix de l'auguste accusé. Ce fut lui qui porta la parole à la barre de la convent. le 26 déc. 1792. On s'accorde

généralement à dire que ce *Discours* contient de belles parties et d'heureux mouvem., mais que l'orateur aurait dû concevoir plus fortem. son système de défense, et prendre une allure plus hardie. Ce reproche ne s'adresserait du reste qu'à l'habileté de Desèze comme défenseur, non à son courage comme citoyen. Mais, si ses paroles ont laissé quelq. chose à désirer, c'est que Louis XVI avait retranché de son *Discours* écrit les vérités les plus fortes et les mouvem. les plus décisifs. Long-temps après la condamnat. du roi, à l'époque où tout le monde était suspect ou proscrit, Desèze fut enfermé à la Force, et recouvra la liberté au 9 thermidor. Il vit passer le directoire, le consulat et l'empire sans accepter aucune fonction publ., sans vouloir même entrer au conseil de discipline de l'ordre des avocats. La restaurat. fut pour lui une ère de dédommagem. et de récompense. Nommé prem. présid. de la cour de cassat. en 1815, il fut remplacé dans les *cent-jours* par Muraire, auquel il avait lui-même été substitué, et qu'il remplaça de nouveau et définitivem. à la seconde rentrée de Louis XVIII. D'autres distinctions vinrent le trouver, et à sa mort, arrivée à Paris en 1828, il était comte, pair de France, chev. de Malte, gr.-trésorier de l'ordre du St-Esprit, commandeur des ordres du roi, membre de l'Acad. franç., où ses *Plaidoyers* et ses *Mém.* judiciaires, imprimés, furent considérés comme d'assez beaux titres littéraires.

DESFAUCHERETS (Jean-Louis BROUSSE), aut. dramat., né à Paris en 1742, fils d'un riche procur. au parlement, reçut une éducation distinguée, et joignit au talent des affaires un goût très vif pour les lettres. Doué d'un esprit délicat et peu facile à contenter, il avait plus de 40 ans lorsqu'il fit jouer sa prem. pièce, *l'Avare cru bienfaisant*. Ce début ne fut pas heureux, mais en 1786 il donna le *Mariage secret*, dont le succès s'est constamm. soutenu. Il adopta les espérances que fit naître l'aurore de la révolution, fut en 1789 membre de la municipalité de Paris, et plus tard l'un des administrat. du départem. de la Seine. Exclu de toutes fonct. après le 10 août, il vécut dans la plus profonde retraite jusqu'au moment où le retour aux idées d'ordre et de justice lui permit de reparaître. En 1798 il donna *les Dangers de la présomption*, comédie en 5 actes, dont l'intrigue manque de clarté, mais dont on s'accorde à louer le style facile et naturel. Dès-lors il ne fit plus de la littérat. qu'un amusem. En 1801 il accepta la direct. des hospices et des prisons de Paris, se dévoua tout entier à ses devoirs, réforma des abus et prépara toutes les améliorat. qui se sont introduites dans le régime de ces maisons. Il mourut en 1808, laissant en portefeuille plus. pièces qui n'ont été ni représentées ni impr.

DESFONTAINES, auteur dramat., contemp. de Corneille, a publ., de 1637 à 1647, 13 pièces de théâtre en 5 actes et en vers, toutes au-dessous du méd. : 7 portent le titre de tragi-comédies, 6 celui de tragéd. Le rec. en est très rare. On lui attribue aussi : *le Poète chrétien passant du Parnasse au Calvaire*, Caen, 1648, in-8. — *Paraphrase sur le* Memento, homo, Paris, 1643, in-16. — Trois romans : *l'Illustre Amalazonthe*, Paris, 1645, 2 vol. in-8. — *Les heureuses infortunes de Céliante et de Marilinde*, ibid., 1636, in-8.—*L'Inceste innocent*, Paris, 1638, in-8.

DESFONTAINES (Pierre-François GUYOT), célèbre critique, fils d'un conseiller au parlem. de Rouen, né dans cette ville en 1685, mort à Paris en 1745, entra de bonne heure dans la société des jésuites, et professa la rhétorique à Bourges avec succès. Le désir de l'indépend. le fit rentrer dans le monde; il vint à Paris en 1724, précédé d'une certaine réputat. littér., et travailla d'abord au *Journal des sav.*, auquel il rendit quelque éclat; il publ. ensuite seul, ou en société avec Fréron, Granet, Destrée, etc., différ. rec. périodiques, tels que : *le Nouvelliste du Parnasse*, 1731; les *Observat. sur les écrits modernes* et les *Jugem. sur les écrits nouv.*, 1745. L'abbé Desfontaines avait de la lecture, du goût, de la facilité, mais les formes peu polies; le ton tranchant de sa critique et la partialité visible de ses jugem. lui suscitèrent un gr. nombre d'ennemis, dont Voltaire fut le plus acharné et le plus redoutable. Sans entrer dans l'examen des causes qui amenèrent leur querelle trop fameuse et des libelles qu'elle enfanta, contentons-nous d'observer que Desfontaines lui-même se reconnaissait pour l'obligé, et qu'il fut le prem. agresseur en publ. : *la Henriade, avec des observat. critiques*, La Haye, 1728, in-8. Ses autres ouvr. les plus import. sont : *le Dictionn. néologique*, 1756, 7e édit., in-12. — *Trad. de Gulliver*, 1727, in-12. — *Racine vengé* (contre les remarques de d'Olivet sur ce poète), Avignon (Paris), 1729, in-12. — *Traduct. de Virgile*, en prose, Paris, 1743, 4 vol. in-8 et in-12. L'abbé de La Porte a donné l'*Esprit de l'abbé Desfontaines*, Paris, 4 vol. in-12.

DESFONTAINES (Guillaume-Franç. FOUQUES DESHAIES, connu sous le nom de), littérat., né à Caen en 1733, fut secrét. du duc de Deux-Ponts, puis bibliothéc. de Monsieur, dep. Louis XVIII, et mourut en 1825. L'un des collaborat. de la *Biblioth. des romans*, il en a publ. plus., ainsi que quelq. recueils de poésies; mais il est principalement connu par les nombr. pièces de théâtre qu'il a données seul, ou en société avec Barré et Radet; les plus remarquables sont : *la Dot; Arlequin afficheur; le Mariage de Scarron; Colombine mannequin; Hommage du petit Vaudeville au gr. Racine; M. Guillaume* (Malesherbes), *ou le Voyageur inconnu; Chapelain, ou la Ligue des auteurs contre Boileau; Sophie Arnould; Lantara*, etc.

DESFONTAINES (René-Louis), membre de l'académie des sciences, profess. de botanique au muséum d'hist. natur. et à la faculté des sciences de Paris, chev. de la Lég.-d'Honn., né en 1751 à Trembley en Bretagne, mort à Paris le 16 nov. 1833, était venu y étudier la médec. ; mais la bo-

tanique ne tarda pas à l'occuper exclusivem. Son prem. ouvr., à la suite d'un voyage de 2 années en Barbarie, fut sa *Flore du mont Atlas*, 1798, in-4. On cite de lui surtout son *Mémoire sur les tiges des monocotylédonées*, l'une des plus importantes découvertes dont il ait enrichi la botanique, et qui a pour objet le mode d'accroissement des plantes et des arbres qui lèvent avec une seule feuille séminale.

DESFORGES, mort à Paris en 1768, était clerc de procur. et n'avait encore publ. que quelques brochures insignifiantes, lorsqu'il se trouva par hasard, en 1749, à l'Opéra, le jour où l'on y arrêta le prince Édouard, prétendant d'Angleterre. Indigné de cet acte de violence, il fit, pour reprocher à la nation le déshonneur qui en rejaillissait sur elle, une pièce de vers fort courue alors. Un ami auq. il avait déclaré qu'il en était l'auteur eut la bassesse de le dénoncer : il fut conduit au mont St-Michel, jeté dans un cachot creusé dans le roc, de 8 pieds en carré, où il ne recevait de jour que celui qui perçait à travers les crevasses de l'escalier. Après avoir passé 3 ans dans cette horrible prison, il fut secrét. du maréchal de Broglie, au frère duquel il devait sa liberté, et devint commiss. des guerres après la mort de Mme de Pompadour. Desforges est aut. d'une comédie jouée au Théâtre-Franç., *le Rival secrétaire*, en un acte et en vers, 1738, in-8; il a publ. : *Natilica*, conte indien, 1749, in-12, et *Critique de Sémiramis*, 1748, in-12.

DESFORGES (PIERRE-JEAN-BAPT. CHOUDARD), littérat., né à Paris en 1746, annonça de bonne heure des disposit. peu ordin. : dès l'âge de 9 ans, il faisait des tragédies ; au sortir du collége il étudia la médec., puis le dessin, et finit par se faire comédien, et débuta à la Comédie-Ital. en 1769. Après avoir joué dans différ. villes de France et à St-Pétersbourg, il revint à Paris, se consacra exclusivem. au métier d'auteur, et mourut en 1806. On a de lui 26 pièces de théâtre, coméd., opéras comiques et drames, représentées de 1768 à 1799 ; les plus remarquables sont : *Tom Jones à Londres*, comédie en 5 actes, en vers, 1782; *la Femme jalouse*, comédie en 5 actes et en vers, 1785; *Tom Jones et Fellamar*, comédie en 5 actes, 1787. *La Femme jalouse*, son chef-d'œuvre, est restée au théâtre ; les deux autres font partie du *Répertoire* des aut. du 3e ordre. — *Le Sourd, ou l'Auberge pleine*, farce qui eut un gr. succès. Desforges est encore auteur du *Poète, ou Mém. d'un homme de lettres*, 1798, 4 vol. in-12, 1799, 8 vol. in-18, ouvr. licencieux, ainsi que les *Mille et un souvenirs*, 1799, 4 vol. in-12, et de plusieurs romans moins connus. Il a laissé MSs. des trad. en vers de *la Jérusalem délivrée*, et d'une partie du *Théâtre de Métastase*.

DESFORGES-MAILLARD (PAUL), littérat. médiocre, né au Croisic, mort en 1772, serait aujourd'hui complétem. oublié, bien qu'il ait été membre de plus. acad., sans le singulier stratagème dont il se servit pour donner plus de débit à ses vers. De la Roque, rédact. du *Mercure*, lui avait signifié qu'il n'en voulait plus impr. de lui. Desforges, qui habitait près d'un vignoble appel Malcrais, imagina d'envoyer ses pièces au *Mercur* sous le nom de Mlle Marclais de La Vigne. Non seulement elles furent reçues, mais le pauvre de la Roque s'éprit d'une belle passion pour la nouv Sapho, et le lui déclara dans son journal. Plusieur autres, Destouches et Voltaire lui-même, adres sèrent leur hommage à la nouv. muse. Desforge se déclara, et de tous ceux qui furent mystifié nul ne le fut plus que lui, car ses vers furent aus sitôt reconnus pour ce qu'ils étaient, c.-à-d. au dessous du médiocre. Cette aventure fournit à Piro le sujet de la *Métromanie*. On a de lui : *Poésies de Mlle Malcrais de La Vigne*, Paris, 1735, in-12.— *Poésies* (franç. et lat.) *sur la prise de Berg-op Zoom*, 1748, in-12.—*Les Arbres*, idylle, 1751.— *OEuvres en vers et en prose*, Amsterdam, 1759 2 vol. in-12.

DESGABETS (ROBERT), bénédict. de la congré gation de St-Vannes au diocèse de Verdun, mor procur.-gén. de son ordre à Breuil, en 1678, pass pour l'un des prem. métaphysiciens de son siècle se voua long-temps avec succès au professorat, e contribua puissamm. à faire adopter par ses con frères la philosophie de Descartes. Ce savant labo rieux a beauc. écrit, et en particulier sur l'eucha ristie, mais peu imprimé : le rec. de ses ouvr., en 2 vol. in-fol., se voyait à l'abbaye de Senones, e à celle de St-Mihiel : on en trouve la liste dan Moréri.

DESGARCINS ou DE GARCINS, actrice du Théâtre-Français, né en 1771 à Paris, fut reçu en 1788 pour les rôles de jeunes premières dans la tragédie, et en créa plusieurs. S'étant, dans un accès de jalousie, donné trois coups de poignard, sa convalescence fut longue ; elle obtint un congé don elle profita pour se retirer à la campagne. Là, sur prise pend. la nuit par des voleurs qui la traînèren dans une cave, elle y demeura 24 heures avan qu'on vînt la délivrer; sa tête, déjà très faible, se dérangea tout-à-fait, et elle mourut en 1797, dans un état complet d'aliénation.

DESGENETTES (RENÉ-NIC. DESFRICHE, baron), médec. célèbre, né en 1762 à Alençon, commença ses études médicales à Paris, et prit ses grades à Montpellier en 1789. Attaché comme médec. à l'armée d'Italie en 1793, il ne tarda pas à donner des preuves de sa capacité, qui lui valurent, avec l'estime des généraux, un rapide avancem. Lors de l'expédit. d'Égypte, il fut nommé médecin en chef de l'armée d'Orient. Des symptômes de peste s'étant manifestés à l'hôpital de Jaffa, Desgenettes n'hésita point à s'inoculer, en présence des soldats, le virus des bubons qui les effrayaient, et par ce dévouem. héroïque leur rendit le courage qui les abandonnait. Après le départ de Bonaparte, il obtint la confiance de Kléber, et resta chargé de tout le service médical de l'armée. De retour en France en 1802, il fut nommé médec. en chef de l'hôpital du Val-de-Grâce, et deux ans après inspect.-gén. du service de santé des armées. En

1805 il fut envoyé en Espagne pour observer l'épidémie qui, l'année précéd., avait ravagé Cadix. Depuis il fut constamm. employé dans les armées, et partout donna de nouv. preuves de ses talents et de son honorable caractère. Dans la campagne de Russie, il empêcha Napoléon de transformer en caserne l'hospice des enfants-trouvés de Moscou, en disant à l'emper. : « Cela ressemblera au massacre des innocents. » Fait prisonnier dans la retraite, il demanda sa liberté à Alexandre comme le prix des services qu'il avait rendus aux soldats russes, et l'obtint par un ukase spécial. Employé de nouv. dans la campagne de Dresde, il fut forcé de se réfugier à Torgau, et ne revint à Paris qu'en 1814. Il se trouvait à la bataille de Waterloo, en qualité de médecin en chef de l'armée et de la garde impér. Il perdit cette double place, et ne fut replacé qu'en 1819 dans le conseil de santé. Le discours qu'il prononça pour la distribution des prix à l'école de médec. en 1823 ayant excité quelq. troubles, l'école fut momentaném. supprimée, et, lors de sa réorganisation, Desgenettes cessa d'être compris au nombre des professeurs. Il supporta cette nouv. disgrâce avec son courage ordin., et continua de se livrer à la rédact. de ses div. ouvr. La révolut. de 1830 lui rendit sa chaire d'hygiène. Il fut nommé médec. des Invalides, membre honoraire de l'académie des sciences, et mourut en 1837, à 75 ans. Outre un gr. nombre d'articles dans les journaux de médecine et les revues scientifiques; des discours d'apparat et l'éloge de Hallé, prononcés à la faculté de médecine depuis 1809, on citera de lui : *Opuscules*, impr. au Kaire, 1800, petit in-4. Ce vol. rare est en grande partie composé des articles fournis par l'auteur à la *Décade égyptienne*, dont il fut le fondateur. — *Hist. médicale de l'armée d'Orient*, Paris, 1805, in-8, ouvr. très estimé. — *Éloges des académiciens de Montpellier*, rec. et abrégés pour servir à l'hist. des sciences pend. le 18e S., 1811, in-8. L'auteur annonçait le projet de continuer cet ouvr.; mais ce vol. est le seul qui ait paru.

DESGODETS (Antoine), architecte, né à Paris en 1653, mort en 1728, professeur de l'académie d'architecture, a publié deux ouvrages auxquels il doit une réputation bien méritée : *Les Édifices antiques de Rome dessinés et mesurés très exactement*, Paris, 1682, in-fol.; ibid., 1779, in-fol. — *Lois des bâtiments*, 1748, in-8, avec des *Notes* de Goupy : cet ouvrage a été souvent réimpr. Lepage en a donné une édition en harmonie avec le nouveau Code.

DESGRANGES (Tiburce du PÉROUX), né en 1678 d'une famille noble du Berri, consacra toute sa vie à l'exercice des vertus chrétiennes. Conduit par son ardente charité en Provence, au moment où la peste y exerçait ses ravages, il échappa à la contagion qu'il bravait tous les jours. De retour à Paris, il alla se cacher parmi les pauvres de Bicêtre, les édifiant par ses exemples et les instruisant par ses disc. Ayant ensuite obtenu la place gratuite d'aumônier des galériens, il les accompagnait dans leur route, dans tous leurs travaux, leur prodiguant des secours spirituels et tempor. Cet apôtre de l'human. mourut en 1726, des suites de ses généreuses fatigues. Il avait fait cette même année plus de 800 lieues avec différ. chaînes de malheureux forçats.

DESGRANGES (Michel), plus connu sous le nom de *Père Archange*, capucin, né en 1736 à Lyon, mort à l'hôpital de cette ville en 1822, était, suiv. M. Mahul, plus royaliste que le roi et plus ultramontain que le pape. Voici la liste de ses brochures que le même écriv. qualifie de *vraies capucinades : Discours adressé aux Juifs et utile aux chrét.*, etc., Lyon, 1788, in-8. — *Aperçu nouveau d'un plan d'éducation catholique*, 1814, in-8. — *Réflexions intéressantes*, 1815, in-8. — *Précis abrégé des vérités qui distinguent le cathol.*, etc., 1817, in-8. — *Explicat. de la lettre encyclique du pape Benoît XIV*, etc., 1822, in-8.

DESGRAVIERS (Claude-Éléonore LECONTE, comte), lieutenant de louveterie, command. des vêneries du prince de Conti, né vers 1753, mort en 1815, a publié avec son frère *l'Art du valet du limier*, 1785, in-12, réimpr. en 1804, in-8, sous le titre d'*Essai de vénerie*, et du *parfait Chasseur*, 1810. — Desgraviers (Augustin-Claude Leconte, chev.), son frère, légat. du prince de Conti, dont il avait été le serviteur fidèle et l'ami, mourut en 1822, du chagrin que lui causa la perte d'un procès qu'il soutint pour obtenir le paiement des sommes dues sur le prix du domaine de l'Ile-Adam, acquis en 1783 par Louis XVIII, alors comte de Provence. Les pièces de ce procès ont été recueill. sous le titre d'*Affaire de M. le chev. Desgraviers*, un vol. in-8.

DESGROUAIS, grammairien, né près de Paris en 1703, mort dans cette ville en 1766, a publié de 1743 à 1745, contre la traduct. de Virgile par l'abbé Desfontaines, plusieurs brochures dont on peut voir la liste dans le *Moréri* de 1759. On lui doit aussi : *Gasconismes corrigés*, Paris, 1766, in-8; ibid., 1812, in-12.

DESHAUTESRAYES (Michel-Ange-André LE ROUX), célèbre orientaliste, né près de Pontoise en 1724, mort à Ruel en 1795, après avoir occupé pendant 32 ans la chaire d'arabe au collège de France, rendit un service immense aux savants en donnant ses soins à l'impression de l'*Histoire générale de Chine*, trad. du chinois par le P. Moyriac, Paris, 1777, 1783. On lui doit plusieurs opuscules, parmi lesquels on distingue : *Abrégé de la vie d'Étienne Fourmont* (son oncle), *et notice sur ses ouvrages*, Paris, 1747. — *Doutes sur la dissertat. de M. de Guignes qui a pour titre* : *Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne*, 1759, in-12. — *Petite dissertation sur les langues*, dans la *Biblioth.* de Petity, 1766, III.

DESHAYES (Louis), baron de Courmemin, fut chargé par le roi Louis XIII de plusieurs missions dans le Levant, en Danemarck, en Perse et en Moscovie. S'étant joint dans la suite aux ennemis du cardinal de Richelieu, qui avait refusé de lui

confier une négociation en Suède, il fut arrêté en Allemagne, où il cherchait à emprunter de l'argent sur les pierreries de la reine-mère, et conduit à Béziers, où il eut la tête tranchée en 1632. On a publié sous son nom : *Voyage du Levant, fait par le commandement du roi en 1621, par le sieur D. C.*, Paris, 1624, 1629, 1643, in-4. — *Voyages au Danemarck, enrichis d'annotations*, par P. M. L., Paris, 1664, in-12. Les détails contenus dans le prem. de ces ouvr. sont curieux et exacts.

DESHAYS (Jean-Baptiste), peintre, né en 1729 à Rouen, fut élève de Vanloo, fit le voyage de Rome, devint membre de l'académie de peinture en 1758, et mourut à Paris en 1765. Ses nombreuses compositions accusent l'école d'où il était sorti, mais ne sont point sans mérite. On trouve beauc. d'expression et de vérité dans ses fig., et son coloris vaut mieux que son dessin; le plus remarquable de ses tableaux est *St Benoît mourant*, composé pour une église d'Orléans. Cochin fils a publié : *Lettres sur la vie de Deshays*, in-12.

DESHOULIÈRES (Antoinette DU LIGIER DE LA GARDE), née à Paris en 1634, morte en 1694, membre de l'académie d'Arles et des *Ricovrati* de Padoue, fut appelée de son vivant *la dixième Muse, la Calliope française.* Le temps a confirmé le jugement que les contemporains avaient porté sur ses essais dans les genres tragique, comique, et dans l'opéra, et condamné à l'oubli ses rimes en *eilles*, en *ailles*, en *illes*, en *iles*, ses sonnets, ses rondeaux, ses ballades et ses portraits autrefois si vantés. Voltaire donne à Mme Deshoulières une place dans le *Temple du goût*, qu'elle conserve pour ses idylles, quelques-unes de ses églogues et ses paraphrases de plusieurs psaumes. C'est une singularité remarquable que le mérite de Racine ait été méconnu par les deux femmes les plus spirituelles de son temps, et que Mme Deshoulières, comme Mme de Sévigné, ait préféré la *Phèdre* de Pradon à celle de l'auteur d'Athalie. Les œuvres de Mme Deshoulières, publiées, Paris, 1687, in-8, ont été souvent réimpr. Les éditions dont on fait le plus de cas sont celles de 1747, 2 vol. in-12; Crapelet, 1799, 2 vol. in-8. — Deshoulières (Antoinette-Thérèse), sa fille, née à Paris en 1662, n'hérita qu'en partie du talent de sa mère. Après avoir manqué plusieurs mariages, attaquée, jeune encore, d'un cancer au sein, elle eut 20 années de souffrances et mourut en 1718. On a d'elle des épîtres, des chansons, des madrigaux et d'autres poésies, publ. à la suite de celles de sa mère dans l'édit. de 1695, et dans les suiv.

DESHUTTES (le chevalier), maréchal-de-camp honoraire, chev. de St-Louis, frère du garde-du-corps qui fut massacré avec M. de Varicourt, aux journées des 5 et 6 octobre, sur les marches de l'escalier de la reine, termina le 25 février 1834, à Lyon, une vie toute conforme aux principes d'honneur et de loyauté.

DESILLES (le chev.), né en 1767 à St-Malo, officier au régim. du Roi, faisait partie de la garnison de Nancy, lorsqu'en août 1790, le général Bouillé s'approcha de cette ville pour comprimer la révolte de la garnison. Desilles fit les plus gr. efforts pour rappeler les soldats à la subordinat., arracha plusieurs fois les mèches des mains des canonniers, et tomba percé de balles. Son dévouement, loué par l'assemblée constituante, devint le sujet de plusieurs pièces de théâtre, et fut à l'envi célébré par tous les arts.

DÉSIRÉ (Artus), né en Normandie vers 1510, partagea toutes les fureurs de la Ligue. Chargé par quelques moines séditieux de porter au roi d'Espagne, Philippe II, une lettre dans laq. ce prince était supplié de venir au secours des catholiques, il fut arrêté sur la Loire en 1561, et condamné par le parlement à passer 5 ans dans une chartreuse. Ce terme expiré, Désiré s'établit à Paris, se remit à écrire contre les calvinistes, et mourut en 1579. De ses nombreuses productions, dont on trouvera la liste dans les *Mémoires* de Niceron, t. XXXV, on ne citera que celles qui sont encore recherc. des curieux : *Les batailles et victoires du chevalier céleste*, 1560, in-16. — *Le moyen de voyager sûrement dans les champs sans être détroussé des larrons et voleurs*, 1575, in-8. — *Le ravage et déluge des chevaux de louage, avec le retour de Guillot le porcher sur les misères et calamités de ce règne*, en vers, ibid., 1578, in-8, très rare.

DESJARDINS (Martin van den BOGAERT, connu sous le nom de), sculpteur hollandais, né à Breda en 1640, fut reçu à l'académie de Paris en 1671, exécuta la statue équestre de Louis XIV, qui se voyait à Lyon sur la place Bellecour, fit ensuite celle du même monarque sur la place des Victoires à Paris (ces deux monum. ont été détruits pend. la révolut.), et un grand nombre d'autres ouvr. pour l'église du collége Mazarin, pour le parc de Versailles, pour les églises de Ste-Catherine et des Capucines. Il mourut à Paris en 1694. C'est surtout dans les monuments en bronze, dont il dirigea la fonte, que cet artiste a donné des preuves de talent.

DESJARDINS (Philippe-Jean-Louis), vic.-gén. de Paris et archidiacre, né le 6 juin 1758 à Messas, étudia aux sémin. d'Orléans et de St-Sulpice, fut ordonné prêtre à Lyon, où il professa la philos., et reçu docteur en théologie le 12 avril 1783. Successivem. gr.-vicaire à Bayeux, doyen de la collégiale de Meung, et gr.-vicaire d'Orléans, la révolution le força d'obéir à la loi de la déportat. Arrivé en Angleterre, où il connut le célèbre Burke, il y reçut la mission d'aller au Canada s'assurer si on n'y trouverait pas des asiles convenables pour tant d'ecclésiastiques et d'émigrés. De retour en France en 1802, il devint curé de Meung, puis fut attaché à la légat. du cardin. Caprara, et nommé en 1806 à la cure des Missions-Étrangères. La police de Bonaparte lui supposant des rapports politiques avec le duc de Kent, qu'il avait connu au Canada, et avec le baron Kolli, qui avait formé le projet de tirer Ferdinand VII de Valençay, l'enleva en oct. 1810, le transféra de Vincennes à Fénestrelles en Piémont, puis à Compiano, dans l'état de Parme.

ne fut qu'au bout de 2 ans qu'il obtint d'avoir ville de Verceil pour prison. Là éclata sa charité ur les soldats français décimés par une cruelle idémie, à laq. peu s'en fallut qu'il ne succom- t lui-même. Il ne revit Paris que le 21 juin 1814, rentra dans la cure des Missions. La haute es- ne dont il jouissait le fit consulter à l'époque du ncordat de 1817; il influa même sur le choix évêques fait dans cette circonstance; mais il re- sa pour lui-même l'épiscopat. Le cardinal de rigord, ayant pris possession de l'archevêché Paris en 1819, le nomma gr.-vic. et archidiacre Ste-Geneviève. Tout entier aux bonnes œuvres, vainement nommé le 13 janvier 1823 à l'évêché Châlons-sur-Marne, il voulut encore échapper cette dignité. En 1830, le désastre de l'arche- ché le priva de tout; il s'échappa de Conflans ec l'archevêque, et se retira dans la maison des mes-de-St-Michel, dont il était supérieur, et où mourut en 1833. Le gouvernem. permit que les ndres du saint prêtre reposassent dans la maison i lui avait servi de dernier asile. Desjardins avait mé, sous le titre d'*Année sainte*, le projet d'une *e des saints*, dont les prem. livraisons seulement rurent en 1823.

DESLANDES (André-François BOUREAU), lit- rateur médiocre, dont les nombreux ouvrages lui ont pas survécu, né à Pondichéry en 1690, tit-fils du gouvern. de cette ville, passa jeune France, où il étudia la philos. sous le P. Male- anche, qui lui conseilla d'entrer dans l'Oratoire; se repentit de n'avoir pas suivi ce conseil, mena e vie très agitée, obtint la place de commiss.- n. de la marine, et mourut à Paris en 1757. Les uls ouvr. de lui que l'on cite encore sont: *Hist. itique de la philosophie*, Amsterd., 1756, 4 vol. -12, bonne édit.—*Réflexions sur les gr. hommes i sont morts en plaisantant*, in-12. — *Hist. de nstance, prem. ministre du roi de Siam*, Am- rdam, 1756, in-12. — Deslandes (Lancelot), ocat à Paris, a publié une traduct. libre en vers s *Élégies de Sidonius Hosschius sur la passion J.-C.*, avec le texte en regard, Paris, 1756, in-8. Deslandes de Houdan, chef de brigade, mort en 07, est auteur d'un poëme intitulé : *la Nature uvage et pittoresque*, Paris, 1808, in-12. On y uve des morceaux remarquables.

DESLANDES (Pierre de LAUNAY), direct. de manufact. royale de St-Gobin, né à Avranches 1722, mort à Chauny en 1803, entré de bonne ure dans la congrégation de l'Oratoire, avait ofessé à Soissons la rhétorique et les mathémat. cordon de St-Michel fut la récompense des amé- rations qu'il introduisit dans la manufact. dont direction lui avait été confiée en 1758.

DESLAURIERS, plus connu sous le nom de uscambille, a rempli l'emploi de *bas comique* ns la troupe de l'hôtel de Bourgogne, de 1606 squ'en 1634. On a de lui : *Prologues tant sérieux e facétieux, avec plusieurs galimatias*, Paris, 10, in-12.—*Facétieuses paradoxes de Bruscam- lle*, 1615, in-12. Ces ouvrages ont été recueillis sous le titre de : *les OEuvres de Bruscambille divi- sées en IV liv.*, etc., Paris, 1619, in-12; Cologne, 1741, in-12.

DESLON (Charles), médecin, mort en 1786, à la fleur de l'âge, fut l'un des plus persévérants dé- fenseurs du système de Mesmer, dont il avait été l'élève, et dont il devint ensuite l'émule ; il a écrit quelq. ouvrages sur le *magnétisme animal*, publ. de 1780 à 1782.

DESLYONS (Jean), docteur en Sorbonne, né à Pontoise en 1615, mort en 1700, théologal et doyen de Senlis, a publié, de 1647 à 1698, un gr. nombre d'ouvrages ascétiques et de controverse, dont les principaux sont : *Enlèvement de la Vierge par les anges*, homélie, Paris, 1647, in-12.—*Traitez sin- guliers et nouveaux contre le paganisme du roy- boit*, ibid., 1670, in-12. — *Lettres contre la mu- sique et les instrum. introduits dans l'office des ténèbres*, ibid., 1698, in-8, etc.

DESMAHIS (Joseph-François-Édouard de COR- SEMBLEAU), poète, né à Sully-sur-Loire en 1722, mort à Paris en 1761, est auteur d'un gr. nombre de poésies fugitives qui eurent beaucoup de succès, d'une comédie intit. : *l'Impertinent*, en un acte et en vers, qui réussit à la représentat., et de deux autres qui n'ont jamais été jouées, *le Triomphe du sentiment* et *la Veuve coquette*. Il a fourni à l'*En- cyclopédie* les articles *Fat* et *Femme*; et laissé MSs. les fragments de deux comédies, *l'Inconséquent* et *l'Honnête homme*. Desmahis, recherché dans la société pour son esprit, méritait de l'être plus en- core pour les qualités de son cœur; c'est lui qui disait : *Quand mon ami rit, c'est à lui à m'ap- prendre le sujet de sa joie; quand il pleure, c'est à moi à découvrir la cause de son chagrin.* Les œuvres de cet aut. estimable ont été recueillies Paris, 1778, 2 vol. in-12. L'édit. est de Tresseol, frère de l'abbé Roubaud.

DESMAISEAUX (Pierre), né en Auvergne l'an 1666, mort en 1745, à Londres, membre de la so- ciété royale, est l'aut. d'une *Vie de Boileau*, 1712, in-12, et d'une *Vie de Bayle*, 1732, 2 vol. in-12, On lui doit les édit. du *Recueil de pièces de J. Locke*, 1720, in-8; des *OEuvres diverses de Bayle*, 4 vol. in-fol., dont il avait publ. séparément les *Lettres*, 3 vol. in-12, avec des notes; des *OEuvres de St- Évremont*, Londres, 1703, 1704, 1709, 3 vol. in-4, avec la *Vie* de l'auteur. Il a traduit en outre du lat. de Kempfer *Hist. naturelle, civile et ecclésiastiq. du Japon*, 1629, 2 vol. in-fol.

DESMARES (Toussaint-Gui-Joseph), oratorien, né à Vire en 1599, s'était fait connaître par son ta- lent comme prédicateur, lorsqu'en 1543 il fut exilé par une lettre de cachet à Quimper. En 1654, il se rendit à Rome pour y soutenir la doctrine de Jan- sénius sur la grâce. De retour à Paris, il se tint caché. L'archev. Péréfixe le chargea de prêcher, dans St-Roch, l'avent de 1668. Boileau (*Sat. X*) indique fort ingénieusement dans quel esprit il remplit sa mission. Desmares mourut l'année sui- vante à Liancourt. On a de lui quelques *Opuscules* dont on trouve la liste dans le *Moréri* de 1759. Il

a fourni des matériaux à D. Rivet pour le *Nécrologe de Port-Royal*, Amsterdam, 1723, in-4. — Desmares, secrétaire des commandem. du prince de Condé, mort vers 1715, fit représenter en 1686, *Merlin Dragon*, comédie en un acte et en prose, La Haye, 1696 et 1705, in-12. — Desmares (Christine-Antoinette-Charlotte), actrice du Théâtre-Français, née en 1682, à Copenhague, morte en 1753, à St-Germain-en-Laye, avait succédé (1699) à Mlle Champmeslé, sa tante, dans l'emploi des grandes princesses, et créa, entre autres rôles, ceux d'Électre, d'Athalie, de Sémiramis et de Jocaste; elle ne réussit pas moins dans la comédie, où elle remplit l'emploi de soubrette jusqu'en 1721, époque où elle se retira du théâtre.

DESMARETS (Jean), avocat-général au parlem. de Paris, fut le seul magistrat de cette ville qui osa y rester lors de la sédition des Maillotins, en 1381, et fut l'un des plénipotentiaires qui signèrent le traité de Brétigny. La manière ferme et courageuse avec laquelle il refusa, en 1350, l'entrée de Paris à l'évêque de Laon, lui suscita de nombreux ennemis, qui le présentèrent, plus de 20 ans après, à Charles VI comme un des moteurs de la sédition qui avait éclaté à Paris tandis que le jeune prince était allé combattre les Gantois, et il fut décapité en 1382.

DESMARETS (Roland), *Maresius*, philologue, né à Paris en 1594, mort en 1653, quitta le barreau pour se livrer entièrement à l'étude et à la société des hommes les plus distingués de son temps. Il avait un goût éclairé, et aurait passé pour un habile critique, sans son extrême partialité pour les ouvrages de son frère Saint-Sorlin, partialité qui le faisait plaisamm. appeler *Philadelphe* par Ménage. On a de lui: *Epistolarum philologicarum libri II*, Paris, 1655, in-8. — Desmarets de Saint-Sorlin (Jean), l'un des prem. membres de l'Acad. franç., né à Paris en 1595, mort en 1676, après avoir mené une conduite assez licencieuse, se jeta dans une dévotion outrée, et publia, à l'usage des femmes, parmi lesquelles il chercha ses prem. prosélytes, un *Office de la Vierge*, et un *Recueil de prières*. Il adressa ensuite au roi lui-même un *Avis du St-Esprit*, où il lui fait part de son projet de lever une armée de 144,000 hommes pour écraser les athées et les impies, dont il invite ce prince à prendre le commandement, lui annonçant que les prophètes l'ont désigné pour chasser les Turks et étendre au loin le domaine de J.-C. Non content d'exterminer ce qu'il appelait les Infidèles, Desmarets voulut encore détrôner les plus beaux génies de l'antiquité. Il fut l'un des chefs de la guerre contre les anciens, et déclare qu'*il a traité Homère et Virgile en vaincus*, qu'il les a *humiliés et foulés aux pieds*. On a de ce rêveur extravagant, dont Boileau a fait bonne justice, *Théâtre*, composé de 7 pièces, Paris, 1641, in-fol. et in-4. — Les *Morales d'Epictète, de Socrate, de Plutarque, de Sénèque*, au château de Richelieu, par Ét. Mignon, 1653, in-8 (rare). — *Les quatre livres de l'Imitat. de J.-C.*, en vers franç., Paris, 1654, in-12. — *Clovis, ou la France chrétienne*, poème héroïque en 26 chan[ts], Leyde, Elzevir, 1657, in-12. — Les *Délices de l'[es]prit*, Paris, 1658, in-fol., ibid., 1678, in-12.

DESMARETS (Samuel), *Maresius*, ministre p[ro]testant, né à Oisemont (Picardie) en 1599, mor[t à] Groningue en 1673, se livra de si bonne heur[e à] l'étude, qu'avant l'âge de 7 ans il avait déjà lu de[ux] fois la *Bible*. Il professa successivem. la théolo[gie] à Sedan, à Maëstricht, à Bois-le-Duc, à Frane[ker] et à Groningue. « C'était, dit Burmann, un hom[me] d'un esprit vif, et d'une érudition profonde, m[ais] d'un caractère virulent, et qui ne ménageait [pas] assez les personnes dont il attaquait les opinion[s.] Desmarets a publié un très grand nombre d'ou[vr.] de théologie et de controverse, dont on peut v[oir] la liste dans les *Mémoires de Niceron*. Le seul q[ue] recherchent les curieux est la dissertation sur [la] papesse Jeanne, contre le sentiment de Blond[el:] *Joanna papissa restituta*, 1658, in-4. Il concou[rut] avec son fils aîné, ministre à Delft, à l'édition [de] la *Bible* de la version de Genève, Amsterd., El[ze]vir, 1669, 2 vol. in-fol. — Desmarets (Nicolas), c[on]trôleur-général des finances, neveu du grand C[ol]bert, et père du maréchal de Maillebois, succ[éda] en 1708 à Chamillard, sur la demande même [de] celui-ci. Pendant les 7 années que Desmarets c[on]serva le contrôle, il rendit de grands servic[es à] l'état, mit plus d'ordre dans les finances, et se [fit] estimer de tous les honnêtes gens pour sa modes[tie,] l'intégrité et l'urbanité de son caractère. Il mou[rut] en 1721. On lui doit : *Mémoire sur l'administ[rat.] des finances dep. le 20 févr.* 1708 *jusqu'au 1er s[ept.]* 1715, Paris, 1716, in-8. On le trouve aussi dans [les] *Annales politiques* de l'abbé de St-Pierre.

DESMARETS (Henri), compositeur, né à P[ar]is en 1662, fut d'abord page de la musique du [r]oi. Ayant secrètement épousé la fille du présiden[t d]e l'élection de Senlis, il fut accusé de rapt et de [sé]duction, et condamné à mort; il s'enfuit en [Es]pagne, où il obtint le titre de maître de chap[elle] de Philippe V; plus tard, il devint surintend[ant] de la musique du duc de Lorraine, et mour[ut à] Lunéville en 1741. On a de lui des *Opéras* et [des] *Motets* entièrement oubliés.

DESMARETS (Pierre-Marie), chef de la po[lice] générale sous l'empire, chev. de la Lég.-d'Ho[n.] en 1810, et député de l'Oise à la chambre des [re]présentants en 1815, mort à Paris au mois d'a[vril] 1832, avait été long-temps chef de division au [mi]nistère de la police. Adroit, grand travailleur[,] doué d'une mémoire prodigieuse, il rendit à [Sa]vary les plus grands services.

DESMASURES (Louis), *Masurius*, poète, n[é à] Tournai vers 1523, mort à Metz en 1580, past[eur] de cette ville, a publ. : *OEuvres poétiques*, Ly[on,] De Tournes, 1557, in-4, rare. — Les XII livres [de] l'*Énéide* de Virgile, trad. en vers français, ib[id.,] 1560, in-4. — *David combattant, David triomph[ant,] David fugitif*, tragédies saintes, 1583, in-8. — *Br[ef]gerie spirituelle*, et une *Églogue spirituelle*, 3e [é]dition, Genève, 1583, in-8, etc.

DESMOLES (Arnaud), peintre franç. du 16e [s.,]

e distingua dans la peinture sur verre. Div. sujets de l'*Ancien* et du *Nouv.-Testament*, qu'il a peints dans la cathédrale d'Auch, sont les seuls travaux que l'on ait conservés de cet artiste, moins connu qu'il ne mérite de l'être.

DESMOLETS (Pierre-Nicolas), bibliothécaire de l'Oratoire, à Paris, né dans cette ville en 1678, mort en 1760, a publ. de nouv. édit. améliorées de plus. ouvr. utiles, et donné la *Continuation des mémoires de littérat. et d'hist.* de Sallengre, 1726-1731, 11 vol. in-12. Il eut quelque part au *Recueil de pièces d'hist. et de littér.*, Paris, 1738, 4 vol. in-12, commencé par l'abbé Grenet, etc.

DESMOND (Jeanne-Fitzgerald, femme de Jacques, 14e comte de), née en Irlande, a présenté un singulier exemple de longévité, puisque, conservant encore toute sa force physique et toute la netteté de ses idées, elle fit, à l'âge de près de 140 ans, le voyage de Bristol à Londres, pour y réclamer les secours du gouvernem. Quelques biographes prétendent qu'elle prolongea sa carrière jusqu'à 165 ans; ce qui est certain, c'est qu'elle mourut sous le règne de Jacques Ier (1603-1625).

DESMOULINS (Laurent), prêtre du diocèse de Chartres au 15e S., mort vers 1525, est aut. d'une espèce de poème ou roman en rimes intit.: *Catholicon des mal advisés, ou Cymetière des malheureux*, Paris, 1513, Lyon, 1512 et 1534, in-8. — *Épitaphe de la reine Anne de Bretagne, épouse de Louis XII*, Paris, S. D., in-8.—Desmoulins (Jean), *Molinœus*, médecin de Lyon, a rédigé l'*Hist. des plantes* de Daléchamp, *Historia generalis plantarum*, 1586, qu'il trad. en franç., 1615, in-fol., et publ. une traduct. des *Commentaires de Mathiole sur Dioscoride*, avec les petites fig. de Valgrisi, Lyon, 1572.

DESMOULINS (Camille), fils d'un lieut.-général de bailliage, l'un des principaux aut. de la révolut., né en 1762, à Guise en Picardie, obtint une bourse au collége de Louis-le-Grand, où il eut Robespierre pour condisciple, et fréquenta le barreau de Paris. Dominé par un enthousiasme aussi puissant qu'aveugle, il se lança dans le parti révolutionnaire, et acquit en peu de temps, sur la populace, qui partout s'attroupait autour de lui pour entendre ses harangues, une influence que ne tardèrent pas à diriger les meneurs secrets d'une faction inconnue peut-être à l'orateur lui-même. C'est ainsi qu'à la nouvelle du renvoi de Necker, on le voit (12 juillet 1789) traînant à sa suite un auditoire immense auquel il a communiqué toute sa vague énergie, improviser une milice dont le signe de ralliement est une feuille d'arbre attachée au chapeau, et qui, deux jours après, sous sa conduite, renverse la Bastille. Camille Desmoulins, après cet événement mémorable, prit dans ses pamphlets le titre de *procureur-général de la lanterne*, et continua d'exciter le peuple, soit dans les feuilles qu'il publiait, soit dans son journal intit.: *les Révolut. de France et de Brabant.* Député à la convention en 1792, il y vota la mort du roi; puis, toujours soumis à la direction de Robespierre, il continua de jouer le rôle de séide de la faction qui, plus tard, devait conduire les girondins à l'échafaud, et l'y traîner enfin lui-même après tant d'illustres victimes, alors qu'il se reprochait amèrement d'avoir servi leurs bourreaux. Accusé de trahison dès qu'il cessa d'être utile aux hommes dont il s'était fait l'aveugle instrument, Camille Desmoulins fut traduit avec Danton au tribunal révolutionnaire, et fut exécuté le 5 avril 1794. Sa femme (née Duplessis), à peine âgée de 22 ans, fit de vaines tentatives pour le délivrer lorsqu'il était en prison, et le suivit peu de jours après à l'échafaud. Outre un grand nombre de pamphlets, on doit à C. Desmoulins *le vieux Cordelier*, 1794, réimpr. en 1825 dans la *Collect. des mém. sur la révolution*, avec des *Aperçus* historiques et littéraires sur sa vie.— *Hist. des Brissotins*, 1793, in-8, traduit en anglais en 1794.

DESNITZKII (Michel), né près de Moscou en 1752, mort à St-Pétersbourg en 1821, métropolite de Novogorod, de St-Pétersbourg, d'Esthonie et de Finlande, chev. des ordres de Russie, président du saint synode et membre de plus. sociétés savantes, est un des orateurs sacrés les plus remarquables que la Russie ait produits dans ces dern. temps. Ses vertus ne le rendaient pas moins cher à ses ouailles que ses talents leur étaient utiles. La collection complète de ses *Sermons* a été impr. à St-Pétersbourg, en 10 vol., 1816-20.

DESNOUES (Guillaume), anatomiste, professa la chirurgie à Gênes, et vint s'établir à Paris, où il se fit une réputation par son talent de préparer en cire toutes les parties du corps humain. Ses ouvrages furent approuvés par l'acad. des sciences en 1711, et il obtint l'autorisation de donner des cours d'anatomie qui furent très fréquentés. On a de lui des *Lettres* adressées à plusieurs savants anatomistes, Rome, 1706, in-8.

DESNOYERS. — V. Noyers.

DESOEILLETS (Mlle), comédienne de l'hôtel de Bourgogne, née en 1621, morte à Paris en 1670, joua d'original les rôles d'Agrippine dans *Britannicus* et d'Hermione dans *Andromaque.* Elle avait été reçue au théâtre en 1658; une maladie de langueur la força de céder son emploi à Mlle Champmeslé, qui se montra plus gr. tragédienne, sans cependant la faire oublier.

DÉSORGUES (Théodore), poète lyrique, né à Aix en Provence en 1764, mort en 1808 dans l'hospice de Charenton, où il avait été enfermé par ordre du gouvern. impérial, a publié : *Rousseau, ou l'Enfance*, poème, suivi des *Transteverins* et de *Poésies lyriques*, Paris, 1795, in-8. — *Chant funèbre en l'honneur des guerriers morts à la bataille de Marengo*, Paris, an VII, in-8.—*Hommage à la paix,* an IX, in-8, etc. Désorgues a laissé MSs.: *Traduction des satires de Juvénal; Origine de la pédérastie*, poème en 5 chants; *Alexandre VI, pape.*

DÉSORMEAUX (Joseph-Louis RIPAULT), historien, né à Orléans en 1724, devint bibliothéc. du prince de Condé, qui plus tard lui fit obtenir le titre d'historiographe de la maison de Bourbon,

fut admis à l'académie des inscriptions en 1771, et se montra digne de cet honneur par les mém. qu'il lui communiqua sur différents points obscurs de notre histoire. Il mourut à Paris en 1793. On lui doit : *Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne*, 1758, 5 vol. in-12.—*Histoire du maréchal de Luxembourg*, précédée de l'*Hist. de la maison de Montmorency*, 1764, 5 vol. in-12. — *Histoire de Louis de Bourbon, prince de Condé*, 1766-68, 4 vol. in-12. — *Histoire de la maison de Bourbon*, 1772-1788, 5 vol. in-4.

DÉSORMEAUX, professeur à la faculté de médecine de Paris, où il naquit le 5 mai 1778, était fils, petit-fils, arrière-petit-fils de médec. Reçu docteur, il obtint au concours la chaire d'accouchement vacante par la mort du célèbre Baudelocque. Successeur de Chaussier dans la place de médec. en chef de la Maternité, il avait commencé sur ce vaste hôpital de savantes recherches, que sa mort prématurée ne lui permit pas de publier ni même d'achever. Son enseignem., moins brillant que solide, attestait une science forte et mûrie par de nombreuses observations. Désormeaux a peu écrit : on cite de lui sa thèse inaugurale, qui a pour titre : *Précis de doctrine sur l'accouchem. par les pieds;* sa dissertat. pour le concours de la chaire d'accouchem., et qui a pour sujet : *De abortu;* ses *articles* du *Nouveau Dictionn. de médecine*, qu'il faut réunir pour les juger, et qui embrassent toute la science des accouchem. ; sa *Traduction*, avec Destouet, des *Recherches anatomiques sur le siége et les causes des maladies*, par Morgagni, Paris, 1821-24, 10 vol. in-8. Il travaillait depuis 1821 au *Nouveau Journal de médecine*. Ce savant profess. mourut le 28 avril 1830.

DÉSORMERY (Léopold-Bastien), compositeur estimé, né à Bayon en Lorraine en 1740, mort près de Beauvais vers 1812, a donné à l'académie roy. de musique *Euthyme et Lyris* en 1776, *Mirtil et Lycoris* en 1777; ces deux opéras, surtout le 2e, eurent beaucoup de succès.

DÉSOTEUX (François), médecin, né en 1724 à Boulogne, élève dans les hôpitaux de l'armée, après avoir parcouru divers grades, fut nommé en 1760 chirurgien-major du régiment du roi. Pend. son séjour à Besancon, où il prit ses degrés en médecine, il rendit à l'inoculation le crédit que lui avait fait perdre, dans toute la Franche-Comté, l'ignorance d'un empirique irlandais, père du ministre Acton, et publia divers écrits, ou *Pièces justificatives*, à l'occasion du procès qu'il eut à soutenir contre ce charlatan. Après l'heureuse issue de cette affaire, Désoteux alla étudier à Londres la nouv. méthode d'inoculat., appelée *sutonienne*, et s'empressa de la répandre en France. Il fut secondé dans sa louable entreprise par La Condamine et Gandoger, avec qui il était lié d'amitié. Mis à la retraite en 1793, et sa pension ne lui étant pas payée, il fut long-temps réduit à vivre des secours de ses amis, qui lui obtinrent enfin l'emploi de médecin de la succursale des Invalides, récemm. établie à Versailles, où il mourut en 1803. Désoteux a publié : *Traité hist. sur l'inoculat.*, Pari[s], an VIII, in-8, en société avec le doct. Valenti[n], l'un de ses élèves. — V. Cormatin.

DESPARD (Édouard-Marc), officier anglais q[ui] sa fin malheureuse a rendu célèbre, était né [en] Irlande. Après avoir servi avec distinction da[ns] l'armée de ligne, il passa en 1779 à la Jamaïque [en] qualité d'ingénieur, et fut en 1783 nommé suri[n]tendant des établissem. anglais sur la côte de Ho[n]duras. Des différends qu'il eut avec les colons [le] ramenèrent en Europe en 1790; il y souffrit [en] 1794 une détention arbitraire. Le rétablissem. [de] l'*habeas corpus* y ayant mis un terme sans qu'[on] eût pu rien prouver contre lui, Despard fut m[is] en liberté, et l'on n'entendit plus parler de lui ju[s]qu'en 1802, époque où il reparut comme chef d'u[ne] vaste conspiration contre les jours du roi, et po[ur] le renversement de la constitution. Déclaré co[u]pable par le jury, Despard fut exécuté en févri[er] 1803, avec des principaux conjurés, et protes[ta] jusqu'à la fin de la pureté de ses intentions.

DESPARTS (Jacques), *de Partibus*, médeci[n], né à Tournai, se fit recevoir docteur à la facul[té] de médecine de Paris en 1409, obtint successi[v.] des bénéfices, notamment un canonicat de Notr[e-]Dame, et fut premier médecin du roi Charles V[II] et du duc de Bourgogne. Il consacra la fortune qu['il] avait amassée à faire élever dans la rue de la B[û]cherie les écoles de médecine que l'on y voyait a[v.] 1789, fut député par la faculté au concile de Co[n]stance, et mourut à Paris en 1457. Son *Commen[t.]* sur Avicenne, Lyon, 1498, 4 vol. in-fol., qui l[ui] avait, dit-on, coûté dix années de travail, n'e[st] qu'une rapsodie fort médiocre.

DESPAUTÈRE (Jean), fameux grammairien, [né] vers 1460 à Ninove dans le Brabant, se voua to[ut] entier à l'enseignement, et mourut à Comines [en] 1520. Sa grammaire, souvent réimprimée, a é[té] long-temps, malgré ses nombreuses imperfect[.] d'un usage général dans les écoles. On doit enco[re] à Despautère : *Orthographia*, Paris, 1530. — *A[rs] epistolica*, 1534. — *De accentibus et punctis ; [De] carminum generibus* : ces deux traités se trouve[nt] dans le *Centimetrum* de Servius.

DESPAZE (Joseph), littérateur, né à Bordeau[x] en 1776, vint à Paris à 20 ans, fut l'un des fonda[t.] du *Fanal*, journal politique et littéraire, et so[us] le titre des *Cinq hommes* publia l'éloge du dire[c]toire, en reconnaissance de la protection que l[ui] avait accordée Carnot. Les *Quatre satires*, sa pre[m.] œuvre poétique, eurent un succès éclatant et [le] méritaient. Il les fit suivre d'une 5e satire dédi[ée] à l'abbé Sicard, dans laq. il défend le bon goût av[ec] autant de chaleur que, dans les précédentes, [il] avait défendu les saines doctrines politiques. S[on] *Épître à Midas* accrut encore sa réputation et [le] nombre de ses ennemis. Il dut quitter Paris po[ur] obéir à son père, et vint habiter près de lui à Cuss[ac] en Médoc, où il mourut en 1814, à l'âge de 45 an[s]. Les *Quatre satires, ou la Fin du* 18e S., ont é[té] réimpr. plus. fois séparém. ou dans des rec. Despa[ze] a fait insérer des vers dans l'*Almanach des muse[s]*.

DESPEISSES (Antoine), né dans l'Alais en 1594, mort à Montpellier en 1658, avocat au parlement de Paris, se rendit célèbre par son érudition. Ses *Œuvres* ont été recueillies. La meilleure édit. est celle de Lyon, 1750, 3 vol. in-fol.

DESPERIERS (Bonaventure), né vers la fin du 15e S., d'une famille ancienne, à Arnay-le-Duc, obtint une place de valet-de-chambre de la reine de Navarre, sœur de François Ier. On croit qu'il eut part aux *Nouvelles* de cette princesse; ce qui est certain, c'est qu'il jouissait d'une certaine faveur à sa cour, dont il avait adopté les mœurs relâchées. Dans un accès de fièvre, suite de ses débauches, il se perça de son épée, en 1544. On a de lui l'*Andrienne de Térence*, trad. en rimes franç., Lyon, 1537, in-8. — *Cymbalum mundi, en franç., contenant quatre dialogues poétiques, fort antiques, joyeux et facétieux* (sous le nom de Thomas de Clevier), Paris, Jehan Morin, 1537, in-8, édition originale. — *Rec. des œuvres de Bonaventure Desperiers*, publ. par Antoine Dumoulin, Lyon, 1544, in-8. — *Nouvelles récréat. et joyeux devis*, 1558, in-8.

DESPLACES (Louis), grav., né à Paris en 1682, mort en 1739, a publié un gr. nombre d'estampes d'après Vanloo, Parrocel, Lesueur, le Tintoret, etc. Parmi ses sujets d'histoire, qui sont tous assez estimés, on distingue *la Guérison des paralytiques* et *St Bruno en prière*, d'après Jouvenet; *le Triomphe de Vespasien et de Titus*, d'après Jules Romain; *le Feu et l'Eau*, d'après Boullongne, et surtout le morceau de la galerie de Versailles, appelé le *Faste des puissances voisines de la France*, d'après Lebrun. — Desplaces (Philippe), astron., né à Paris en 1659, reprit les *Éphémérides* interrompues par Beaulieu en 1716, et les donna pour 30 années, de 1715 à 1744, Paris, 3 vol. in-4. Il est encore auteur des *Éphémérides* de l'acad. pour les trois années 1706-7-8, et des petits calendriers qui parurent long-temps sous le nom d'*État du ciel*. Il mourut en 1736. — Desplaces (Laurent-Benoît), agronome, a publié le *Préservatif contre l'agromanie* ou l'*Agriculture réduite à ses vrais principes*, Paris, 1762, in-12.—*Histoire de l'agriculture ancienne, extraite de l'Hist. naturelle de Pline*, Paris, 1765, in-12.

DESPLAS (Jean-Baptiste), médecin vétérin., né en 1758 à Paris, où il mourut en 1823, membre de la société royale d'agriculture, a publié un assez gr. nombre d'articles et mémoires relatifs à son art, impr. dans div. recueils. M. Huzard en a donné la liste dans la *Bibliogr. de France* (1823, page 380), à la suite d'une *Notice* sur l'auteur.

DESPORT (François), habile chirurgien milit., employé à l'armée d'Italie en 1734, fut en 1738 nommé chirurgien en chef dans l'île de Corse, revint l'année suiv. occuper la place de chirurg. ordinaire de la reine, et mourut son prem. chirurg. en 1766. On lui doit : *Traité des plaies d'armes à feu*, 1749, in-12, ouvr. estimé.

DESPORTES (Philippe), poète français, oncle du satirique Regnier, né à Chartres en 1546, mort dans son abbaye de Bonport en 1606, s'attacha de bonne heure à la fortune du duc d'Anjou qu'il suivit en Pologne : ce prince, devenu roi de France sous le nom de Henri III, le récompensa par le don de plusieurs riches abbayes qui lui fournissaient un revenu de 10,000 écus. Quoiqu'il se fût montré un des plus fougueux partisans de la Ligue, Henri IV lui donna différ. preuves d'affection. « Desportes, dit La Harpe, écrivit plus purement que Ronsard; il imita Marot dans ses poésies érotiques, mais lui demeura inférieur. On lui reprocha ses imitations trop nombreuses du latin et de l'ital. » Ses *Prem. OEuvres* ont été réimpr. plusieurs fois, ainsi que *les cent cinquante Psaumes*, trad. en vers franç., 1603, in-8. M. Pélissier a donné les *OEuvres choisies* de Desportes, Bertaut et Regnier, Paris, 1823, in-12.

DESPORTES (François), peintre, né en 1661 à Champigneul, village de Champagne, fut reçu membre de l'académie en 1699, jouit de l'estime de Louis XIV et de Louis XV, qui lui commandèrent plusieurs ouvrages, et mourut à Paris en 1743. Cet habile peintre a exécuté un très gr. nombre de tabl.; le musée royal en possède cinq : son *Portr. en pied dans le costume d'un chasseur se reposant sous un arbre*; un *Cerf poursuivi par les chiens*; *Volaille, gibier, légumes serrés dans un office*; *Quelques pièces de gibier et divers fruits posés sur une table de pierre*, et *Deux chiens dans un paysage*. Desportes s'est aussi occupé de littérature; il a donné en 1721 au théâtre italien *la Veuve coquette*, Paris, 1732, in-12. Son fils cultiva aussi la peinture, mais avec moins de succès; il est aut. de la *Vie de Ch. Lebrun* dans le recueil des *Vies des cinq premiers peintres du roi*, Paris, 1762, 2 vol. in-12.

DESPORTES (Jean-Baptiste POUPÉE), méd., né à Vitré (Bretagne) en 1704, fut en 1738 nommé correspond. de l'acad. des sciences, et mourut en 1748 à St-Domingue, après 16 ans de résidence dans cette colonie. Il a consigné le fruit de ses laborieuses recherches dans l'ouvrage suivant qui ne parut qu'après sa mort : *Histoire des maladies de St-Domingue*, Paris, 1770, 3 vol. in-12.

DESPRÉAUX (Jean-Étienne), poète lyrique, né en 1748 à Paris, fils d'un musicien de l'Opéra, y fut reçu danseur. Une blessure au pied l'obligea de demander sa retraite en 1781; il devint maître des ballets de la cour, plus tard inspecteur-génér. de l'Opéra, professeur de *grâces* au Conservatoire, maître de danse et répétiteur des cérémonies de la cour, et mourut en 1820. Aut. et convive des *Dîners du Vaudeville*, il a composé un assez grand nombre de chansons bachiques et autres, qui ont été recueill. sous le titre de : *Mes Passe-temps*, etc., Paris, 1806, 2 vol. in-8, édition reprod. en 1809. On lui doit encore les *parod.* de plus. opéras dont quelq.-unes eurent dans le temps beauc. de succès. — *Chorégraphie, ou Moyen de transmettre le pas comme on écrit la musique*, in-8. Il est l'invent. du *Chronomètre musical*, instrument adopté par le Conservatoire.

DESPRÉMENIL. — V. ESPRÉMÉNIL.

DESPRÉS (LOUIS), *Prateus*, professeur de rhétorique dans l'univers. de Paris, a donné, dans la collect. des édit. *ad usum*, *Perse* et *Juvénal*, 1684, in-4; *Horace*, 1691, in-4, réimpr. en Hollande, en Angleterre et en Italie.

DESPREZ (LOUIS-JEAN), peintre et architecte, né à Lyon vers 1740, mort à Stockholm en 1804, après avoir travaillé quelq. temps dans sa ville natale et à Paris, se rendit en Italie, et concourut comme dessinat. au *Voyage pittoresque de Naples*, publ. par l'abbé de Saint-Non. Il fut ensuite attaché à la cour de Suède comme peintre et architecte, fit à Londres un voyage utile à sa réputation, et composa un grand nombre de dessins pour les cours de St-Pétersbourg et de Copenhague. Son séjour en Suède servit à répandre dans ce pays les vrais principes des arts; il s'y fit connaître par les décorations de l'opéra national de *Gustave Wasa*, et par les plans du palais que le roi voulait élever à Haga. Comme peintre, il se fit une gr. réputation par les nombr. tableaux de batailles dont la guerre de 1788, entre la Suède et la Russie, lui fournit les sujets. On trouve à Paris quelq.-uns des ouvr. de Desprez qu'il avait faits avant de quitter la France. Élie Martin a gravé d'après lui à Stockholm quelq. *caricatures* et quelq. *costumes du nord*. — DESPREZ-VALMONT, comédien, né en 1757, mort à Lyon en 1812, a publ. : *Épître au peuple franç.*, 1798, in-8. — *Épître au jockey de Fréron*, 1803, in-8. — *Le Souper de Henri IV*, en un acte et en vers, 1790, in-8.—*L'Enfant de 36 pères*, roman sérieux, comique et moral, par D*** A***, Paris, 1801, 3 vol. in-12.

DESPREZ (CLAUDE-AIMÉ), l'un des aut. *des Soupers de Momus*, né en 1783 à St-Germain-en-Laye, mort en 1824 à Herbelay, près de Pontoise, a composé, seul ou en société avec différ. aut., plus. comédies et vaudev. dont M. Quérard a donné la liste dans la *France littér.* Les plus connus sont : *Retournons à Paris*, comédie en un acte, 1817, in-8. — *Le Protégé de tout le monde*, comédie-vaudeville en un acte, 1822, in-8. — *Le Mariage à la turque*, vaudev. en un acte, 1823, in-8.

DESRENAUDES (MARTIAL-BORGE), littérateur, né en 1755 à Tulle, y prononça l'oraison funèbre de Louis XV, morceau qui promettait à la chaire un nouvel orateur. Grand-vicaire de M. de Talleyrand, évêque d'Autun, il fut toute sa vie attaché à cet homme d'état, qui, dans un grand nombre de circonstances, se servit de sa plume. Après le 18 brumaire, membre du tribunat, il obtint ensuite la garde des archives de la biblioth. histor. du conseil-d'état, fut fait cons. de l'univ., et remplit sous le gouvernem. impér. les fonctions de censeur, qui lui furent conservées par le roi. Il mourut en 1825. On a de lui la *Vie de Julius Agricola, par Tacite*, avec le texte latin en regard, 1797, in-12. Il a rédigé l'article *Girondins* des mémoires de Georgel, et revu la *Campagne du duc de Brunswick*, Paris, 1795, in-8.

DESROCHERS (ÉTIENNE JEHANDIER), graveur, né à Lyon, mort à Paris en 1741, membre d l'acad. de peinture, s'est acquis une certaine répu tation par une suite de 7 à 800 *Portraits d'homme illustres*, format in-8. Du reste, ses ouvrages son médiocres et annoncent aussi peu de talent qu de goût.

DESROCHES (MADELEINE NEVEU), née à Po tiers vers 1530, fit elle-même l'éducat. de sa fill Catherine, qui l'égala au moins en esprit et e beauté. Ces deux dames partageaient leur temp entre l'étude et la société des hommes les plu instruits de leur temps; elles moururent à Poi tiers le même jour, en 1587, comme elles l'avaien toujours souhaité. Leurs prem. *OEuvres poétique* ont été impr., Paris, 1578 et 1579, in-4; les se condes *OEuvres* parurent à Poitiers, 1583, in-4 Elles ont été réunies, Rouen, 1604, 2 vol. in-12 — DESROCHES (Marie-Jeanne BOUGOURD), né à St Malo en 1776, morte à Paris en 1811, s'est fait con naître par différ. morceaux de poésies, disséminé dans les *Quatre saisons du Parnasse*, *le Mer cure*, *l'Almanach des Muses*, etc. — Ses *OEuvre* ont été recueillies, Paris, 1820, in-12, précéd d'une *Notice* sur sa vie par Coupé de Saint-Dona — DESROCHES (Pierre-Vincent), diplomate, né Paris en 1686, mort en 1734 à Bouyoukdéré, ava des connaissances très étendues sur l'histoire, le mœurs et la littérature des peuples orientaux. Il fourni des notes à Voltaire pour son *Essai su l'esprit des nations*, des matériaux au P. Lequie pour son *Oriens christianus*, et inséré dans div journaux plus. pièces de poésie sous le nom d *l'Ermite* de Rodosto. Desroches a fait en outr imprim. dans le *Mercure* de 1732 : *Relation de conférences tenues pour la paix entre les Turks e les Persans*. — DESROCHES (Jean), laborieux écriv mort en 1787, secrétaire perpétuel de l'académi de Bruxelles, a publ. : *Epitome historiæ belgic in usum scholarum*, Bruxelles, 1783, 2 vol. in-12 — *Histoire ancienne des Pays-Bas autrichiens* Anvers, 1787, in-4; ibid., 2 vol. in-8; et de plu un grand nombre de *Mémoires* très savants su des questions proposées par l'acad. de Bruxelle sur les antiquités du roy. des Pays-Bas.

DESROCHES, dit *Parthenay* (JEAN-BAPTISTE), né à La Rochelle, mort en 1766, rejoignit à L Haye Bruzen de la Martinière qu'il aida dans l rédact. de son *Dictionnaire géographique*, ains que du *Recueil de traités géographiques et histor.* pour faciliter l'intelligence de l'Écrit. sainte, 2 vol in-12. On lui doit : *Hist. de Danemarck avant e après le rétablissem. de la monarchie*, Amsterd. 1730, 6 vol. in-12. — *Hist. de Suède*, par Puffen dorff, continuée jusqu'en 1730, 3 vol. in-12. — *Histoire de Pologne sous le règne d'Auguste II* La Haye, 1733, 4 vol. petit in-8. — *Pensées mo rales*, par le baron de Holberg, trad. du danois Copenhague, 1754, 2 vol. in-12. — *Descriptio et Histoire du Groënland*, trad. du danois de Jea Eggede, 1763, in-8. Desroches a revu la traduct franç. du *Voyage de Norden*, qui a paru en 1755 2 vol. in-fol.

DESROTOURS (Noël-Franç.-Matth. ANGOT), bile administrateur, né en 1739 à Falaise, fut ıployé 40 ans à l'administration des monnaies, ndit les services les plus importants dans cette rtie, et mourut dans sa terre de Rotours en 1821, embre de l'acad. de Rouen. Outre l'*Almanach s monnaies* de 1784 à 1789, on lui doit plusieurs rits sur la même matière, publ. de 1787 à 1801, dont on trouve la liste dans la *France littér.* de ıérard.

DESRUES (Antoine-Franç.), march. épicier, meux par ses crimes, né à Chartres en 1745, ontra dès l'enfance des dispositions vicieuses. on extérieur était des plus repoussants; mais il pprit de bonne heure à revêtir le masque de l'hypocrisie, et c'est en affectant tous les dehors d'une ve piété qu'il réussit à gagner la confiance des ersonnes qu'il voulait tromper. Placé chez un roguiste de Paris, il acquit la connaissance des oisons. Plus tard ayant acheté de M. de la Motte n domaine, et ne pouvant pas le payer, il empoisonna Mme de la Motte et son fils, venus à Paris, our toucher la somme de 130,000 fr. qu'il leur evait. Son crime fut découvert. Condamné par le hâtelet en 1777 à être rompu vif et brûlé, cette ntence fut confirmée par le parlem. Desrues protesta de son innocence jusque sur la roue. Sa *Vie*, emplie d'escroqueries et de crimes, a été écrite ar d'Arnauld Baculard et le libraire Cailleau, aris, 1777, in-12. Les détails de son procès se ouvent dans tous les recueils de causes célèbres.

DESSALINES (Jacques), prem. emper. d'Haïti, é à la Côte-d'Or en Afrique, avait appartenu à n noir libre de la colonie sur laq. il devait un our régner. Il montra beauc. d'activité dans les rem. troubles de St-Domingue, fut aide-de-camp e Jean-François, l'un des génér. noirs, passa ensuite dans le parti de Toussaint-Louverture, dont devint le lieutenant, fit la guerre avec succès ontre le général mulâtre Rigaud, qui servait la rance, combattit aussi le génér. Leclerc en 1802, e soumit après la déportat. de Toussaint, montra eaucoup de zèle à opérer le désarmem. des noirs, ıais ne tarda pas à faire de nouveau cause commune avec eux. Il se retira dans la partie nord de t-Domingue, la fit insurger, s'y soutint constamment contre les attaques réitérées de Rochambeau, onna de gr. preuves de courage et de présence 'esprit à la sanglante affaire de St-Marc, qui ôta ux Français tout espoir de se maintenir dans l'île, t s'empara enfin de l'autorité souveraine avec le itre d'emper. et sous le nom de Jacques Ier. La ıcheuse issue d'une tentative dirigée par lui contre a partie espagnole de St-Domingue, où se maintenaient encore les Français, aigrit son caractère, mpreint déjà d'une sombre férocité. En 1806, plus. le ses génér., à la tête desq. se trouvaient le nègre Christophe et le mulâtre Péthion, las de sa tyrannie anguinaire, y mirent un terme en l'assassinant. Christophe fut son successeur.

DESSOLES (Jean-Joseph-Paul-Augustin, marquis), lieuten.-gén. et présid. du conseil des ministres sous Louis XVIII, né à Auch en 1767, d'une famille noble de Gascogne, reçut une éducat. qui le prépara dignem. aux places émin. qu'il devait un jour occuper. Il entra au service à l'âge d'environ 25 ans, fut employé comme aide-de-camp du général Reynier et adjoint à l'état-major. Destitué quelque temps après, en vertu de la loi qui éloignait de l'armée les ci-devant nobles, il ne tarda pas à être rappelé sous les drapeaux avec le grade d'adjud.-général, et fit la prem. campagne d'Italie sous les ordres de Bonaparte, qui le chargea de porter au directoire copie des préliminaires de la paix de Léoben (an V). Nommé général de brigade, il reçut en l'an VII le commandem. d'un corps de troupes avec leq. il remporta sur les Autrichiens, dans la Valteline, des avantages signalés, qui lui valurent le grade de génér. de divis., puis la place de chef d'état-major de Schérer, et ensuite de Moreau à l'armée d'Italie et à l'armée du Rhin. Il fit preuve de talent et de zèle dans les campagnes de l'an VIII et de l'an IX. La paix de Lunéville lui permit de revenir à Paris, où il fut nommé conseill.-d'état. Chargé quelq. temps après du commandem. provisoire de l'armée d'Hanovre, il se fit estimer et chérir des habitants de ce pays. Il parut au camp de Boulogne, refusa les fonctions de chef de l'état-major de Lannes, et se retira dans une campagne voisine de sa ville natale. En 1808, il reçut l'ordre de se rendre en Espagne, où il commanda une divis. de l'armée du centre de manière à se concilier l'estime générale par ses talents, sa valeur, son désintéressem. et son affabilité; mais, fatigué de cette guerre injuste et impolitique, il demanda et obtint son rappel. Il fit partie de l'expédit. de Russie comme chef d'état-major du prince Eugène, entra dans Smolensk, mais alors quitta l'armée : on a dit que ce fut pour raison de santé. En 1814, le gouvernement provisoire lui confia le commandem. de la garde nationale parisienne. On croit que la chaleur avec laq. il se déclara pour les Bourbons contre le maintien de la dynastie impériale, dans le conseil que présidait le souverain de la Russie, ne fut pas sans quelq. influence favorable à Louis XVIII. Le comte d'Artois parut du moins, à son arrivée à Paris, vouloir récompenser en lui un gr. dévouement, en lui assurant les titres de ministre-d'état, de pair de France, de major-génér. des gardes nationales du royaume, de grand-cordon de la Lég.-d'Honn. Lorsqu'on apprit que Bonaparte était débarqué sur le sol français, Dessolles adressa aux gardes nationales de toute la France un ordre du jour très énergique; puis il accompagna le roi jusqu'à Béthune, et revint à Paris, où il ne fut point inquiété. Après le triomphe de la cause royale, il reprit le commandem. de la garde nationale; mais il donna ensuite sa démission. Dans la chambre des pairs, il défendit la liberté de la presse et le mode de recrutem. proposé par le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, son ancien frère d'armes et son ami. Le 28 déc. 1818, il remplaça, comme présid. du conseil des ministres, le duc de Richelieu, et eut aussi le

portefeuille des affaires extérieures. Deux mois après, il s'éleva vivement dans le conseil contre le changem. projeté de la loi des élections, se retira en même temps que les deux seuls collègues de son opinion, le maréchal Gouvion-Saint-Cyr et le baron Louis, et alla se rasseoir sur les bancs de la pairie. Il mourut à Paris en 1828.

DESTAINS, oriental., né à Coucy en Bourgogne, mort à Toulon en 1830, âgé de 45 ans, vint jeune à Paris chercher fortune. Il avait fait de bonnes études classiques à Auxerre; il apprit même les langues orientales à Paris. Mais bientôt il se lança dans le journalisme, et fut successivem. directeur de la *Gazette de France* et de l'*Universel*. Lors de l'expédit. d'Alger, il fut choisi comme interprète par M. de Bourmont. Mais à peine arrivé à Toulon, on le trouva un matin baigné dans son sang; un coup de pistolet avait terminé sa vie. Destains laissa une *traduct.* des *Mille et une Nuits*.

DESTOUCHES (André CARDINAL), composit., né à Paris en 1672, mort en 1749, surintendant de la musique du roi et inspect.-génér. de l'acad. roy. de musique, a donné plus. opéras, dont aucun n'eut un succès égal à celui d'*Issé*, par leq. il débuta en 1697; après la représentation, Louis XIV lui remit à titre de gratificat. une bourse de 200 louis qu'il accompagna de cet éloge : *Vous êtes le seul qui ne m'ait pas fait regretter Lulli.*

DESTOUCHES (Philippe NÉRICAULT), célèbre aut. dramat., né à Tours en 1680, s'engagea très jeune encore dans une troupe de comédiens de province. Après avoir couru de ville en ville, il eut le bonheur d'être chargé par ses camarades de complimenter M. de Puysieux lors de son passage à Soleure. Cet ambassadeur, charmé de l'esprit du jeune comédien, étonné des témoignages flatteurs qu'il reçut sur sa moralité et son attachement à la religion, le retira du théâtre et se plut à le former à la diplomatie. Destouches fut dep. chargé de div. missions import., particulièrement en Angleterre, et refusa la place de ministre de France près la cour de Russie, pour se vouer exclusivem. à la littérat. dramat. dans laq. il s'était déjà essayé avec succès. En 1723, il remplaça Campistron à l'Acad. franç. Le fauteuil ne fut point pour lui le lit conjugal, car c'est postérieur. qu'il donna *le Philosophe marié* (1727), et *le Glorieux* (1732), ses chefs-d'œuvre, et qui lui assurent le prem. rang parmi les auteurs du second ordre. Destouches sur la fin de sa vie renonça à l'art dramat., et l'étude de la théologie occupa seule ses dern. années; il inséra dans *le Mercure* plus. dissertat. sur des sujets religieux, et fit plus de 800 épigrammes au-dessous du médiocre contre les athées et les impies. Il mourut dans sa terre de Fortoiseau près de Melun en 1754. Deux de ses comédies posthumes, *la Fausse Agnès* et le *Tambour nocturne*, ont été représentées avec succès, l'une en 1759, l'autre en 1762. La meill. édition de ses *OEuvres dramatiques* est celle de Paris, Crapelet, 1822, 6 vol. in-8. Avec ses pièces déjà nommées, *le Dissipateur, l'Homme singulier* et *le triple Mariage* sont les coméd. de Destouches restées au théâtre, et qui font partie du répe toire. On a son *Éloge* par d'Alembert.

DESTRÉE (l'abbé Jacques), littérateur, né Reims, fut l'ami et le collaborateur de l'abbé De fontaines pour les *Observ. sur les écrits modern* et les *Jugements sur quelq. ouvrages nouv.* On l doit en outre : *le Contrôleur du Parnasse*, et 1745, 2 vol. in-12, journal qui n'eut aucun succ — *Mémorial de chronol. généalogique et histo* 1752-55, 4 vol. in-24. — *L'Europe vivante mourante*, 1759-60, 2 vol. in-24, et quelq. ouv de généalogie assez estimés.

DESTRÉES. — V. Estrées (d').

DESTREM (Hugues), négociant, né en 1758 Fangeaux, fut en 1791 député par le départem. d l'Aude à l'assemblée législat., où ses connaissanc spéciales le firent nommer membre du comité d commerce. A la fin de la session il se retira da sa famille, et resta quelq. années sans fonction Nommé commiss. du directoire près de l'administ municipale de Toulouse, il fut en 1798 envoyé p le départem. de la Haute-Garonne au conseil d cinq-cents, où il s'occupa de finances, et fit ado ter l'impôt sur les portes et fenêtres, et rejeter taxe sur le sel. En l'an VII (1799), il appuya proposit. de Jourdan de déclarer la patrie en da ger, et fut un des plus vigoureux opposants à journée du 18 brumaire. Condamné d'abord à déportation, cette peine fut commuée en une su veillance à temps dans sa commune; mais, apr l'explosion de la machine infernale, il fut arrê par mesure de police, et conduit à l'île d'Oléro où il mourut en 1805, au moment où un de ses fi venait d'obtenir sa grâce de l'empereur.

DESVIGNOLES (Alphonse), savant chronolog né en 1649 dans le Languedoc, fut pasteur de l' glise d'Aubais, ensuite de celle de Cailar, et s concilier l'exercice de son ministère avec les r cherches historiq. Retiré à Genève par suite de révocat. de l'édit de Nantes, il s'établit plus ta et successiv. à Lausanne, à Berne, puis à Berlin fut élu direct. de l'académie de cette ville en 172 devint l'un des principaux rédact. de la *Biblioth germanique*, et mourut en 1744. Son *Éloge*, p Formey, a été inséré dans le 1er vol. des *Mém.* d la société roy., et dans le tome II de la *Nouvel biblioth. germanique*. On a de Desvignoles un g nombre d'écrits épars dans plusieurs recueils p riodiq.; mais son principal ouvrage est la *Chron logie de l'hist. sainte et des histoires étrangère depuis la sortie d'Égypte jusqu'à la captivité d Babylone*, Berlin, 1738, 2 vol. in-4. On lui do aussi des additions à l'*Hist. de la papesse Jeann de Lenfant*, et plus. dissert.. dans les *Miscellane Berolinensia*.

DESYVETAUX (Nicolas VAUQUELIN, seign.) poète plus connu par sa vie épicurienne que pa ses vers, né près de Falaise vers 1560, vint à Pari dans les dernières années du règne de Henri IV et fut placé par le maréchal d'Estrées, en qualit de précepteur, auprès du duc de Vendôme. Il eu ensuite le même titre auprès du dauphin, depui

Louis XIII ; mais les désordres d'une vie licenc. le firent renvoyer de la cour en 1611. Il put alors se livrer plus librement à la mollesse et aux plaisirs, parvint à un âge très avancé sans rien changer à sa manière de vivre, et mourut en 1649. On a de lui un poëme intit. : *De l'institution du prince ;* des *Stances*, des *Sonnets* et autres pièces de vers insérées dans les *Délices de la poésie française*, Paris, 1620, in-8.

DETHARDING (George), méd., né à Stettin, pratiqua pend. 10 ans son art à Stralsund, et fut appelé en 1686 à la cour de Gustrow, comme prem. méd. du duc de Mecklembourg. Outre quelques ouvr. en allemand sur la médec., on a de lui plusieurs *Observat.* dans les *Mém. des curieux de la nature.* L'époque de sa mort n'est pas connue. On lui attribue le *Nomenclator chirurgic.*, Gustrow, 1696, in-8. — Detharding (George), fils du précédent et méd. comme lui, né à Stralsund en 1671, mort à Copenhague en 1747, professeur de médecine, a publié entre autres ouvr. : *De Necessitate medicinæ ex naturâ termini vitæ*, Rostock, 1719, in-4. — *De Variolarum inoculatione*, ibid., 1727, in-4. — *Elementa dietæ*, etc., Copenhague, 1735, in-8. — *Fundamenta methodi medendi*, ibid., 1743, in-8. — *De glandulâ inguinali*, ibid., 1746, in-4.

DETOURNES, *Tornesius*, nom d'une famille d'imprim.-libraires établie à Lyon dans le 16e S., et dont deux membres se sont plus particulièrem. fait remarquer. — Jean Detournes, mort de la peste en 1564, a publié plusieurs éditions très correctes et bien exécutées, parmi lesquelles on cite celles de *Pétrarque*, 1545, in-16, et de *Dante*, 1547, même format. Le quartier de Lyon où se trouvait son imprimerie porte encore aujourd'hui son nom. — Son fils, Jean Detournes, fut également un habile imprimeur, s'expatria pour cause de religion, et s'établit à Genève, où il mourut en 1615.

DÉTRÉ, jésuite franç., né en 1668, fut nommé supérieur-général et visiteur de toutes les miss. sur les rives du fleuve des Amazones, et traduisit le catéchisme en 18 idiomes des diverses peuplades soumises à sa juridiction. Il mourut dans un âge très avancé. On trouve de lui, dans le tome XXII des *Lettres édifiantes*, une *relation* intéress. de ses courses chez les peuples sauvages du fleuve des Amazones ou du Marañon.

DETROY (François), peintre, né à Toulouse en 1645, apprit le dessin sous son père, et vint perfectionner ses études à Paris à l'école de Loir. Il fut admis en 1674 à l'académie de peinture, et mourut à Paris en 1730. Le musée roy. possède de cet artiste le *portrait* mi-corps du sculpt. *Desjardins ;* et celui de Toulouse, plusieurs tableaux, entre autres *le Songe de St Joseph*, un de ses meill. ouvr. — Jean-Franç. Detroy, son fils, né à Paris en 1676, fit le voyage d'Italie pour étudier les modèles, revint jouir en France de sa réputation, fut nommé direct. de l'académie à Rome, et mourut dans cette ville en 1752. Cet artiste s'est moins attaché, dans ses compositions, à l'ordonnance et à la vérité du sujet principal qu'à la décoration des accessoires. Son dessin a peu de caractère et de correction, mais sa couleur est assez bonne ; c'est ce qu'on peut remarquer dans ses tabl. qui représentent l'*Hist. d'Esther* et la *Conquête de la toison d'or*, exécutés en tapisseries aux Gobelins. L'*Hist. d'Esther*, en 7 sujets, a été grav. par J. Beauvarlet.

DEUCALION (mythol.), roi de Thessalie, était fils de Prométhée. Les anc. Grecs plaçaient sous son règne l'époque du déluge dont lui et sa femme échappèrent seuls. Les deux époux repeuplèrent la terre en jetant des pierres derrière eux. Cette fable provient d'une équivoque fondée sur le mot λαος (*laos*), qui signifie à la fois *pierre* et *peuple.*

DEUSING (Antoine), *Deusingius*, médecin, né en 1612 à Meurs en Westphalie, fut reçu docteur en 1637, professa la philosophie, les mathématiq., la physique, à Meurs, à Harderwick, et enfin la médec. dans cette même ville, puis à Groningue, où il mourut en 1666. Il a laissé de nombr. ouvr. dont le P. Niceron donne la liste complète ; les principaux sont : *De vero systemate mundi dissertatio mathematica*, etc., Amsterdam (Elzevir), 1643, in-4. — *Naturæ theatrum universale*, etc., Harderwick, 1645, in-4. — *Synopsis medicinæ univ.*, etc., Groningue, 1649, in-12. — *Anatome parvorum naturalium seu exercitationes anatomicæ et physiologicæ*, etc., ibid., 1651, in-4. — *Fasciculus dissert. selectarum*, etc., ibid., 1660, in-4. — *OEconomia corporis animalis*, Groningue, 1660, in-12. Il a traduit de l'arabe en latin les *Institut. medicales* d'Avicenne et les aphorismes de Mesvé, et il a laissé MSs. des *lexiques* arabe, persan et turk. — Deusing (Herman), fils du précéd., né à Groningue en 1654, étudia la jurisprudence et la théologie, et se décida pour cette dernière carrière. Il embrassa la doctrine de Coccejus et composa d'après ses principes : *Hist. allegorica Vet. et Novi Testamenti*, etc., Groningue, 1690, in-4, ouvrage qui lui attira quelques persécutions. Il soutint son système par de nouveaux écrits, et mourut dans sa ville natale en 1722. On a de lui, outre l'ouvrage précité : *Comment. mysticus in Decalogum*, etc., Lewarde, 1700, in-4. — *Allegoria hist. evangelic. prophetica*, Embden, 1710, in-4. — *Mysterium sacro-sanctæ Triados*, 1712. — *Moses evangelizans*, Utrecht, 1716, in-4, et plus. dissertations insérées dans la *Bibliotheca bremensis.*

DEUTSCH (Nicol.-Emmanuel), peintre et grav., né à Berne en 1484, mort dans la même ville en 1530, a composé des tableaux devenus très rares, et exécuté un assez grand nombre de grav. dont les plus estim. sont *les Vierges sages* et *les Vierges folles.* Deutsch eut quatre fils peintres comme lui, mais dont un seul, Jean-Rodolphe-Emmanuel, est avantageusement cité par les biographes allem. Il a gravé les vues des principales villes de l'Europe et des cartes géographiq. pour la *Cosmographie* de Seb. Munster, 1550, 1572 et 1628, in-fol.

DEUTSCHMANN (Jean), théologien protestant, né en 1625, fut docteur et professeur de théologie à Wittenberg, et mourut dans cette ville en 1706. Il a composé un grand nombre d'ouvr., dont les

plus remarquables sont : *De libris Scripturæ apocryphis*, Wittenberg, 1682, réimpr. dans le *Thesaurus theologico-philologic.*, etc., Amsterdam, 2 vol. in-fol.—*De petrâ Ecclesiæ*, etc., inséré dans le même recueil. — *Biblicum Abelis theologiæ compendium*, Wittenberg, 1709. — *Analysis accurata et Exegesis compendii theol. Leon. Hutteri*, ibid., 1709, in-8. — *Panoplia confessionis augustanæ*, ibid., 1709, in-4. — *Theologia positiva Adami Protoplasti*, ibid., 1709, in-4. Deutschmann, s'étant jeté dans toutes les disputes théologiques de son temps, a écrit une foule de dissertat. polémiq., dont les titres occupent plus de deux pages in-4 dans la *Biographie* de Jocher.

DEUX-PONTS, d'abord comté, puis duché d'Allemagne, a eu plusieurs souverains qui occupent une place dans l'histoire, et dont le premier fut Louis, comte palat., surnommé *le Noir*. Ce prince, deuxième fils d'Étienne, électeur palatin du Rhin, reçut en partage le pays de Deux-Ponts en 1459, s'engagea maladroitem. dans la ligue des princes allemands contre Frédéric, son frère, électeur palatin, qui le battit, lui enleva plusieurs villes, et lui imposa plusieurs condit. de paix humiliantes. Il mourut en 1489.—Alexandre, 2e fils du précéd., né en 1442, lui succéda et mourut en 1514. — Louis II, comte de Deux-Ponts, fils du précédent, embrassa la religion protestante, servit Charles-Quint contre la France, et mourut fort jeune en 1532.—Wolfgang, fils du précédent, fut très zélé pour la religion protestante, sans se mêler toutefois des guerres religieuses d'Allemagne; mais il conduisit une armée en France pour secourir les calvinistes de ce pays, et mourut pend. cette expédition, en 1569. Il avait reçu de la générosité de l'électeur palatin, Othon-Henri, son parent, les principautés de Neubourg et de Sultsbach.—Jean, dit *le Vieux*, 3e fils du précédent, eut en partage le pays de Deux-Ponts, quitta l'Église luthér. pour la calviniste, et mourut en 1604, laissant 3 fils qui formèrent les 3 branches de Deux-Ponts-Deux-Ponts, Deux-Ponts-Landsberg et Deux-Ponts-Klebourg. — Jean II, dit *le Jeune*, comte-palatin de Deux-Ponts, fils aîné du précédent, fut tuteur du jeune électeur palatin Frédéric V, son parent, depuis roi de Bohême, et rentra dans la religion luthérienne qu'il défendit avec beauc. de vigueur. S'étant engagé dans la ligue de Leipsig, il fut dépouillé de ses états, et mourut à Metz en 1635 dans une situation assez fâcheuse.— Frédéric, son fils, fut rétabli dans les domaines de son père en 1648, par la paix de Westphalie, et mourut en 1661. Comme il ne laissait que des filles, ses états passèrent à la seconde branche. — Frédéric-Casimir, comte palatin de Deux-Ponts-Landsberg, second fils de Jean-le-Vieux de Deux-Ponts, joignit à ses états, par son mariage avec Amélie d'Orange, la seigneurie de Montfort en Bourgogne, où il vint chercher un asile pend. la célèbre guerre de trente ans, et mourut en 1645.—Frédéric-Louis, son fils et son successeur, né en 1619, se fit naturaliser en France pour conserver la terre de Montfort, hérita des états de son cousin Frédéric, comte de Deux-Ponts-Deux-Ponts, et se démit du gouvernement en faveur de son fils Guillaume-Louis; mais ce prince étant mort peu après, il fut obligé de le reprendre. Il se trouva engagé dans des discuss. pénibles avec la France, au sujet des réunions de territoire entreprises par Louis XIV, et mourut en 1681. Ses états passèrent à la branche de Deux-Ponts-Klebourg. — Jean-Casimir, comte palatin de Deux-Ponts-Klebourg, 3e fils de Jean-le-Vieux, épousa Catherine, fille de Charles IX, roi de Suède, obtint la confiance de Gustave-Adolphe, son beau-frère, à la mort duq. il fut contraint par le sénat de renoncer à l'administration des finances que ce prince lui avait confiée lorsqu'il entreprit la guerre d'Allemagne. La reine Christine, sa nièce, lui rendit tout son crédit, et fit assurer à son fils aîné, Charles-Gustave de Deux-Ponts, la succession au trône de Suède (v. Charles X, roi de Suède). Jean-Casimir mourut en 1652. — Adolphe-Jean, comte palatin de Deux-Ponts-Klebourg, 2e fils du précédent, fut gouvern.-général de Westrogothie et de Wermeland, généralissime des armée suédoises, et mourut en 1689.—Gustave-Samuel, 2e fils du précédent, recouvra, après la mort de Charles XII, la souveraineté du duché de Deux-Ponts, passée aux rois de Suède depuis 1652, et mourut sans hérit. : ses états échurent au duc de Birkenfeld. — Frédéric, comte palat., duc de Birkenfeld et de Deux-Ponts, embrassa la relig. catholique en 1746, devint feld-maréchal de l'empereur et de l'empire, commanda avec succès l'armée impériale en 1758, et mourut en 1767. — Charles-Auguste-Christian, duc de Deux-Ponts, né en 1746, frère et success. du précéd., refusa d'accéder à la convent. conclue entre Charles-Théodore et l'Autriche, le 3 janvier 1778; ayant fait à la diète de Ratisbonne une protestation formelle appuyée par le roi de Prusse, réclama les stipulat. positives du traité de Westphalie de 1648, et mourut en 1795, sans laisser d'enfants : ses droits passèrent à son frère, depuis roi sous le nom de Maximilien-Joseph (v. ce nom).

DEVAINES (Jean), né vers 1740, prem. commis des finances sous le ministère de Turgot, se lia avec les gens de lettres distingués de son temps, fut nommé commiss. de la trésorerie en 1793, conseiller-d'état en 1800, membre de l'Acad. franç. à sa réorganisation en 1803, et mourut la même année. Il eut pour successeur Parny. On a de lui quelq. opuscules anonymes, impr. séparém., et d'autres insérés dans les *Mélanges* de Suard, ou dans la *Correspond. littér.* de La Harpe. Il publia lui-même un *Recueil de quelq. articles extraits de différ. ouvr. périod.*, 1799, in-4, tiré seulem. à 14 exempl.

DEVARIS ou DEVARIUS (Matth.), gramm., né à Corfou vers 1490, fut amené à Rome à l'âge de 8 ans, et placé dans l'école grecque que dirigeait Jean Lascaris. Il entra ensuite au service du card. Ridolfo, qui le fit son bibliothécaire et son lecteur. Plus tard il obtint du pape Paul III la place de correcteur des MSs. grecs du Vatican, avec une

pension, et mourut vers 1567, à 70 ans, sous le pontificat de Pie IV. On lui doit l'*Index des comment.* d'Eustathe, et *de Linguæ græcæ particulis*, publ. après sa mort, Rome, 1588, in-4. La meill. édit. est celle de Reusmann, Leipsig, 1775, in-8.

DEVAUX (Jean), chirurg., né à Paris en 1669, s'acquit une grande réputat. dans la pratique de son art, enrichit la littérature médicale de plus. bonnes trad. et d'ouvr. estimés de sa composit., et mourut en 1729. Ses principaux ouvr. sont : *le Médecin de soi-même, ou l'Art de conserver sa santé par l'instinct*, Leyde, 1682, in-12, réimpr. plus. fois. — *L'Art de faire les rapports en chirurgie*, ibid., 1703, 1730, 1743, in-12. — *Index funereus chirurgorum Parisiensium ab anno* 1315 *ad annum* 1714, in-12. On trouve des détails dans l'*Éloge hist. de M. Devaux*, par Sue, avec des notes et un extrait raisonné de ses différ. ouvr., Paris, 1772, in-8. L'abbé Goujet avait déjà publ. l'*Éloge de Devaux*, son ami, dans la *Continuat. des Mémoires de littérat.*, par Desmolets, VIII, 116-46.

DEVAUX (Gabriel-Pierre-François MOISSON), botaniste, né en 1742 à Caen, au sortir du collége entra lieuten. dans un régim. de cavalerie, quitta le service à la paix de 1763, se livra dès-lors à son goût pour la botanique, forma, près de Bayeux, un jardin devenu célèbre sous le nom de *Jardin Devaux*, et plus tard un autre à Colombelles près de Caen. Cet homme modeste sut concilier ses trav. botaniq. avec les fonct. administr., devint membre du corps-législatif sous l'empire, et à la restaurat. l'un des prem. membres de l'acad. ainsi que de la société d'agriculture de Caen. Il mourut en 1802. M. Lair a publ. une *Notice histor. sur M. Devaux*, Caen, 1803.

DEVENTER (Henri van), médecin accoucheur, ainsi nommé du lieu de sa naissance, capitale de l'Over-Yssel, exerça son art avec succès à Groningue et dans plus. autres villes de Hollande, fut appelé plus. fois en Danemarck pour le service du roi Christian V, dont il reçut de grandes récompenses, et mourut après 1730. On a de lui : *Novum lumen obstetricantium*, etc., Leyde, 1701, in-4.—*Ulterius examen partuum difficilium*, etc., 1725, in-4.—*Operationum chirurgicarum novum lumen*, etc., 1733, in-4, trad. en français par Bruhier. — Un ouvr. posthume en holl. sur le *Rachitis*, 1739, in-4.

DEVEREUX (Walter), vicomte d'Herefort, d'une maison illustre d'Angleterre, que l'on croit originaire de Normandie, servit avec zèle la reine Élisabeth dans la rébellion des comtes de Northumberland et de Westmoreland, et fut en récompense créé comte d'Essex. Cette faveur lui suscita des ennemis puissants qui le firent envoyer général en Irlande, où il échoua dans toutes ses entreprises. De retour en Angleterre, après avoir perdu une partie de sa fortune, il fut renvoyé de nouveau en Irlande avec le titre de maréchal de ce royaume; mais il y mourut bientôt en 1576, des chagrins que lui causèrent la perte de son crédit et l'infidélité de sa femme, qui, devenue veuve, se remaria au comte de Leicester. Walter Devereux fut le père de Robert, comte d'Essex, favori ou plutôt amant malheureux d'Élisabeth. — V. Essex.

DEVIENNE (Charles-Jean-Bapt. D'AGNEAUX), bénédict. de la congrégat. de St-Maur, né à Paris en 1728, fut compté parmi les labor. écrivains de son ordre, obtint le titre d'historiogr. de Bordeaux, et fit paraître en 1771 le prem. vol. de l'*Hist.* de cette ville. Les ennemis que lui attira cet ouvr. parvinrent à l'empêcher de le terminer. Il quitta le cloître à la révolut., dont il adopta facilem. les principes, et mourut en 1792. De ses ouvr. assez nombr., le plus important est l'*Hist. de l'Artois*, 1785-87, 5 vol. in-8.

DEVIENNE (François), compositeur, né à Joinville en 1760, mort à Charenton en 1803 dans un état de démence complète, eut un talent distingué pour la flûte, et publ. une bonne *Méthode* de cet instr., ainsi que divers cahiers de *sonates*, *duos*, *trios*, etc., dont le rhythme est très chantant. On a de lui la musique de plus. opéras-comiques, *les Visitandines*, *Rose et Aurèle*, *les Comédiens ambulants*, *le Valet à deux maîtres*. Ces compos. sont agréables; mais on a justem. reproché à l'aut. de nombr. réminiscences.

DEVILLE (Antoine), ingénieur, né à Toulouse en 1596, étudia avec fruit les mathémath. et la science des fortificat., entra d'abord au service du duc de Savoie; puis, de retour en France, fut employé à l'armée de Picardie, contribua à la reprise de Corbie, en 1636, à l'attaque de plus. places en Artois, et, à la paix, fut chargé de fortifier les villes cédées à la France par le traité définitif. Il mourut vers 1657. On a de lui : *Pyclomachia veneta*, etc., Venise, 1633, in-4. — *Descriptio portûs et urbis Polæ antiquit.*, Venise, 1633, in-4, fig. — *Obsidio corbeiensis*, Paris, 1637, in-fol., fig.— *Siége de Landrecy*, 1637, in-8.—*Siége de Hesdin*, Lyon, 1639, in-fol., fig. — *De la charge des gouverneurs des princes*, Lyon et Paris, 1639, in-fol., 1655 et 1656, in-8. — *Les fortifications d'Ant. Deville*, Paris, 1629, 1636; Lyon, 1640, in-fol.; Paris, 1666; Amsterdam, 1672, in-8, avec 53 pl. dessinées et gravées par l'aut. — Deville (André-Nicolas), ingénieur, né en 1662, fortifia, sous la direction du maréchal de Vauban, les places de Mont-Dauphin, d'Embrun et de Cherasco, sur la frontière du Piémont. Fixé ensuite à Lyon, il ouvrit le chemin de la montagne de Tarare jusqu'alors impraticable. On lui doit aussi les casernes de Montbrison, et le rétablissement du pont de la Guillotière à Lyon, où il mourut en 1741.

DEVILLERS (Charles), physic. et naturaliste, né en 1724, s'établit à Lyon, y donna des cours de physique, forma successivem. deux très beaux cabinets en ce genre, et mourut en 1809. On a de lui : *Journées physiq.*, 1761, 2 vol. in-8.—*Le Colosse aux pieds d'argile*, 1784, in-8 : c'est une brochure contre le magnétisme animal. — *Caroli Linnæi entomologia... generum specierumque rariorum iconibus ornata, curante ac augente C. Devillers*, Lyon, 1789, 4 vol. in-8 : cet ouvr. est le

principal titre littér. de l'auteur; les planches qui l'accompagnent sont encore estimées aujourd'hui.

DEVONIUS. — V. ISCANUS.

DEVONSHIRE (GEORGINE CAVENDISH, duchesse de), dame angl. célèbre par sa beauté, les agréments de son esprit et son noble caractère, née à Londres vers 1745, morte en 1806, est auteur de plusieurs pièces de vers, dont la principale est un poème intit. : *le Passage du mont St-Gothard*, impr. avec la traduct. en vers franç. par Delille, Paris, 1802, in-8.

DEVONSHIRE (ÉLISABETH HERVEY, duchesse de), si connue par son esprit et son amour pour les arts et les sciences, était veuve de Forster, lorsqu'elle épousa, en 1812, le duc de Devonshire. Devenue veuve une seconde fois, elle alla s'établir à Rome en 1815, et y fit le plus noble usage de sa fortune, attirant auprès d'elle les savants, les artistes, les antiquaires, les voyageurs de toutes les contrées, que distinguait leur rang ou leur mérite, ordonnant des recherches ou des fouilles très curieuses, achetant un gr. nombre de tableaux, et se chargeant elle-même de publier de magnifiques édit., parmi lesq. il faut citer celle de la trad. italienne de Virgile, par Annibal Caro, tirée à 150 exemplaires, dont un a été offert de sa part à la bibliothèque du roi. Au-dessus de l'amour des arts et des sciences dominaient, chez la duchesse de Devonshire, les habitudes les plus charitables et les vertus les plus douces. Elle mourut à Rome en 1824.

DEVOS (MARTIN), peintre, né vers l'an 1534 à Anvers, fut l'élève de son père et de Franck Floris, fit le voyage d'Italie, y travailla avec le Tintoret, et revint dans sa patrie, où il mourut en 1604, ayant la réputation de bon peintre d'hist. et de portraits. Le musée royal possède un seul tableau de cet artiste : *la Chasse au sanglier*.

DEVOSGES (FRANÇOIS), dessinat., né à Gray en 1732, reçut de son père, sculpt., les prem. principes de son art, entra ensuite dans l'atelier de Perrache à Lyon, puis dans celui de Guill. Coustou. Privé de la vue par accident à l'âge de 18 ans, il parvint toutefois à recouvrer l'usage d'un œil au bout de 6 années; mais la faiblesse de cet organe ne lui permettant pas de continuer la sculpt., il suivit les leçons du peintre Deshayes, et fit des progrès remarquables dans le dessin. Il forma plus tard le projet d'établir à Dijon une école de dessin, qu'il soutint de son modique revenu, et qu'il dirigea jusqu'à sa mort, arrivée en 1811. On a de lui des dessins remarquables par la correction et la simplicité de l'ensemble. Plusieurs ont été gravés. L'*Éloge* de cet artiste a été publ. par M. Fremiet-Monnier, Dijon, 1813, in-8.

DEVOTI (JEAN), prélat et jurisc. italien, né à Rome en 1744, mort dans la même ville en 1820, fut successivem. professeur de droit canonique au collége de la Sapience, évêque d'Anagni, archevêque de Carthage *in partibus*, camérier secret du pape Pie VII et consulteur des congrégat. de *l'Immunité* et de *l'Index*. On a de lui : *De novissimis in jure legibus; Institutiones canonicæ*, Rome, 4 vol. in-8. Ce dern. ouvr. a eu plus. édit.—*Jus canonicum univers.*, 3 vol. L'auteur n'a pu terminer ce gr. travail.

DEVRIENT (DANIEL-LOUIS), l'un des plus gr. acteurs de l'Allemagne, né à Berlin en 1784, abandonna de bonne heure le commerce, où ses parents l'avaient jeté, pour suivre la carrière théâtrale où son talent se fit bientôt remarquer. D'abord comédien ambulant, puis acteur distingué à Dessau, ensuite à Breslau, il s'acquit une réputation si bien méritée, que Iffland le fit monter, en 1814, sur le théâtre de Berlin, où il continua à jouer jusqu'à sa mort, survenue le 30 déc. 1832.

DEVUEZ (ARNOULD), peintre, né dans la Picardie en 1642, reçut les prem. leçons de Frère Luc, récollet, peintre estimé, fit ensuite le voyage d'Italie, et séjourna long-temps à Rome pour s'y perfectionner à l'école des gr. maîtres. Rappelé en France par Lebrun, sur la réputation qu'il s'était acquise, il éprouva quelques désagréments de la part de ceux auxq. son talent portait ombrage, et s'éloigna de Paris. Il vint alors habiter Lille, où il peignit plusieurs tableanx d'église, dont on estime plus le dessin que le coloris. Il mourut en 1724.

DEWAAL (JEAN), né à Anvers en 1558, fut l'élève de F. Franck, dit *le Vieux*, et voyagea ensuite en France et en Italie pour perfectionner son talent. Il s'appliqua d'abord à l'hist., ensuite au portrait, et mourut en 1633. On estime son coloris. Il avait eu deux fils qui furent ses élèves. — Le prem., Luc, reçut aussi des leçons de J. Breughel, dont il adopta la manière.—Le second, Corneille, fut un bon peintre de batailles.

DEWES (SYMONDS), histor. et antiq. anglais, né dans le comté de Dorset en 1602, s'occupa de bonne heure à rassembler des matériaux pour l'hist. de la Grande-Bretagne, fut créé baronnet par Charles I[er], et, malgré cette faveur du monarque, prit parti contre lui. Il mourut en 1650. On a de lui le *Recueil de tous les actes du parlem. sous le règne d'Élisabeth*, Londres, 1682, in-fol., et il a laissé de nombr. MSs. qui sont passés dans la biblioth. du comte d'Oxford. Il avait formé une collection assez précieuse de médailles rom., et s'était attiré la haine des antiq. d'Oxford pour avoir soutenu dans un disc. au parlem. la prééminence de Cambridge, du moins quant à l'ancienneté. Ce discours a été impr. Londres, 1642, in-4.

DEXTER (FLAVIUS-LUCIUS), préfet du prétoire sous Théodose-le-Grand vers l'an 395, était fils de St Pacien, év. de Barcelonne, et mérita par son savoir et sa vertu l'estime de St Jérôme, qui lui dédia son *Catalogue des écriv. ecclésiast.* La *Chronique* attribuée à Dexter, et publ. dans les *Comment. de Bivar*, Lyon, 1627, in-fol., ne peut être que l'ouvr. de quelq. faussaire; Nicolas Antonio, dans sa *Biblioth. vetus Hispaniæ*, pense qu'elle a été fabriquée par Higuera.

DEXTRIANUS. — V. DÉMÉTRIANUS.

DEYEUX (NICOLAS), pharmacien, né à Paris, y exerça sa profession d'une manière distinguée, fut

ommé professeur à l'école de médecine, puis en 805 prem. pharmacien de l'empereur Napoléon. lembre de l'acad. des sciences, les *Mémoires* de ette sav. compagnie renferment de lui plus. obervat. import. Il a consigné les résultats de ses xpériences dans le *Journal de physique*, dans la *tatistique de la France* et dans la nouvelle dit. du *Th. d'agriculture* d'Olivier de Serres.)n lui doit en outre : *Précis d'expériences et bservat. sur les différ. espèces de lait*, Paris, 800, in-8. Cet ouvr., auq. Parmentier concourut, st le meill. et le plus complet sur cette matière. — *Considérat. chimiq. et médicales sur le sang les ictériques*. Deyeux mourut à Paris en 1837.

DEYLING (Salomon), oriental. protestant, né à Leipsig en 1677, mort en 1755, est aut. des ouvr. uiv. : *Observat. sacræ in quibus multa Scripturæ lubia solvuntur*, Leipsig, 1708, 1736, 4 vol. in-4. — *Observationes miscellaneæ*, ibid., 1736, in-4. — *Observat. exegeticæ*, ibid., 1731, 1735, in-4. — *nstitutiones prudentiæ pastorales*, ibid., 1767, n-8, 3e édit. — *Præfatio ad Dachselii biblia ebraica*, ibid., 1729, in-4. On a du même auteur lus. dissertat. sav. sur divers passages du texte ébr. de l'Écriture sainte, dont on trouve le titre vec celui des autres ouvr. de Deyling dans la coninuat. de Jocher par Adelung.

DEYNUM (Jean-Baptiste van), peintre en miiature et à la gouache, né à Anvers en 1620, a aissé plus. tableaux et surtout des portraits que l'on voit encore dans quelques maisons roy., en Espagne, et dans quelques galeries d'Allemagne.

DEYSTER (Louis van), peintre, né à Bruges en 1656, mort dans la même ville en 1711, a composé plusieurs tableaux estimés, parmi lesquels on distingue une *Mort de la Vierge; l'Hist. de Judith*, en plusieurs morceaux, etc. Il avait fait le voyage d'Italie, et sa manière se ressentait de cette école. Vers la fin de sa vie, Deyster, ayant pris tout à coup un goût décidé pour la musique, quitta la peinture pour la lutherie, de bon peintre devint un médiocre facteur d'instrument, et tomba dans la misère.

DEYVERDUN (George), littérat., né à Lausanne vers 1735, parcourut la plupart des pays de l'Europe en qualité de gouverneur de plusieurs jeunes seigneurs anglais, et revint se fixer dans sa ville natale, où il mourut en 1789. On a de lui : *Mém. littéraire de la Grande-Bretagne, pour l'an* 1767, Londres, 1768, in-8. Un second vol. pour l'an 1768 parut en 1769. Deyverdun a fourni quelq. articles aux *Mélanges helvétiq. de* 1782 *à* 1786 (par M. Bridel), Lausanne, 1787, in-12, et il a été le premier éditeur du roman de *Caroline de Lichtfield*, de Mme de Montolieu, Paris, 1786, 2 vol. in-12.

DEZ (Jean), jésuite, né près de Ste-Menehould en 1643, professa dans plus. colléges, fut fait recteur de celui de Sedan, devint ensuite prem. supérieur du séminaire de Strasbourg, passa par les premières charges de sa société, fut envoyé deux fois à Rome, et mourut recteur de l'université de Strasbourg en 1712. On a de lui quelques ouvr. dont les plus connus sont : *Réunion des protestants de Strasbourg à l'Église romaine*, Strasbourg, 1687, in-8, réimpr. à Paris, 1701, in-12. — *La Foi des chrétiens et des catholiq. justifiée contre les déistes, les juifs, les mahométans*, etc., Paris, 1714, 4 vol. in-12.

DEZA (Pierre), né à Séville en 1520, occupa successivement les premières dignités de l'état et de l'Église, fit les fonctions de capitaine-général du royaume de Grenade, reçut de Grégoire XIII le chapeau de cardin. en 1578, et vint se fixer à Rome. Il y présida le tribunal du St-office, devint le doyen du sacré-collége, et porta le titre de cardinal protecteur d'Espagne. Il mourut à Rome en 1600, après avoir concouru à l'élection de 7 papes.

DEZALLIER D'ARGENVILLE (Antoine-Joseph), natural., né en 1680, à Paris, y fit de très bonnes études au collége du Plessis, apprit le dessin, la peinture, l'architecture, étudia la théorie et la pratique du jardinage, voyagea en Italie et en Angleterre, et revint ensuite à Paris, où il obtint la charge de conseiller du roi en ses conseils. Ayant acquis un beau cabinet d'histoire naturelle, le désir de connaître les objets qui le composaient fit de Dezallier un naturaliste. Ce goût n'était point exclusif; il fit aussi de l'hist. de la peinture l'objet de ses études, et sa collect. de tabl., d'estampes et de dessins était une des plus considérables de Paris. Ce savant laborieux mourut en 1765. Ses ouvrages les plus estimés sont : *l'Histoire natur. éclaircie dans une de ses parties principales, l'oryctologie, qui traite des terres, des pierres*, etc., Paris, 1755, gr. in-4, fig. — *L'Histoire naturelle éclaircie dans la conchyologie*, 1757, gr. in-4, fig.; nouv. édit. par de Favanne, 1780, 2 forts vol. in-4, avec 80 pl. Cette édition n'a point été terminée. — *Abrégé de la vie des plus fameux peintres*, 1762, 4 vol. in-8, fig., bonne édit. d'un ouvrage estimé; celle de 1742, 3 vol. in-4, est moins complète. — Son fils, Dezallier (Antoine-Nicolas), maître des comptes, mort en 1794, avait hérité du goût de son père pour les beaux-arts. On a de lui : *Vies de quelques architectes et de quelques sculpteurs fameux*, Paris, 1787, 2 vol. in-8, ouvrage incomplet et inexact. — *Voyage pittoresque des environs de Paris*, 1749, in-12; *de Paris*, 1752, in-12. — *Manuel du jardinier*, 1772, in-12. — *Dictionnaire des jardiniers*, 1777, in-12, fig. Il a été l'éditeur de la *Pratique et de la théorie du jardinage*, de l'abbé Schabol, 1770, 3 vol. in-12.

DEZÈDE ou DEZAIDES, compositeur qu'on présume né vers 1740, soit à Lyon, soit en Allemagne, ne connut pas lui-même sa famille, et reçut d'un abbé, auquel on l'avait confié dès sa plus tendre enfance, une éducat. très soignée. Il apprit entre autres choses à pincer de la harpe, vint de bonne heure à Paris, et s'y fit successivement connaître par une foule d'opéras qui réussirent presque tous. Son style est original, et personne n'a mieux que lui traité le genre pastoral. On trouve aujourd'hui que les formes de sa musique ont vieilli; mais ses chants sont toujours gracieux et naïfs. Il mourut

à Paris en 1792. Comme auteur, on lui attribue *Auguste et Théodore, ou les deux pages*, comédie en un acte, jouée avec succès au Théâtre-Franç. en 1789, et qui est restée au répertoire; mais quelques personnes pensent que cette pièce est de Sauvigny, l'auteur de la tragédie des *Chinois*, et que Dezède ne fut que son prête-nom.

DÉZOTEUX. — V. CORMATIN et DÉSOTEUX.

DHAFER (ISMAIL), 12e khalyfe fatimite, monta sur le trône d'Égypte en l'an 955 de J.-C. (344 de l'hég.), et fut assassiné en 960 par Nasr, fils de son visir; ce dernier, après s'être défait ensuite des deux fils aînés, reconnut comme khalyfe le 3e fils de ce prince nommé Faïz. Ce fut sous le règne de Dhafer que les croisés s'emparèrent d'Ascalon en Syrie.

DHAHER (ALI), 7e khalyfe fatimite, né en l'an 1003 (395 de l'hég.), fut proclamé souv. d'Égypte en 1021, après la mort de son père Hakem. Son empire s'étendait sur l'Égypte, la Syrie, l'Hedjaz et la partie de l'Afrique appelée par les Arabes Afrikyyah. Il mourut en 1036 (427 de l'hég.). Les historiens arabes le représentent comme un monarque incapable, livré aux jeux et aux plaisirs.

DHAHER (MOHAMMED), 35e khalyfe abasside, succéda à son père Nasser l'an 1225 (622 de l'hég.), à 52 ans, et ne régna que 9 mois. Les vertus et les grandes qualités qu'il signala dans ce court intervalle le firent vivement regretter de ses sujets.

DHAHER, scheick ou prince de Palestine, né vers la fin du 17e S., d'une des tribus nomades d'Arabes connus sous le nom de *Bédouins*, a rempli plus de 30 ans une grande partie de l'Orient du bruit de sa renommée. Constamm. en guerre avec ses voisins, ses enfants, ou avec les Turks, il battit plusieurs fois ces derniers, finit par s'en faire respecter, et fit reconnaître en lui, même par les Européens, de rares qualités, une certaine science militaire, jointes à une fermeté et à une bravoure à toute épreuve. Vers la fin de sa vie, ses fils se révoltèrent contre lui, en même temps que Mohammed-Aboudhahab, chef des beys d'Égypte, s'avançait vers la Palestine. Ses sujets, rebutés par les vexations d'un ministre auquel il avait donné toute sa confiance, n'opposèrent qu'une faible résistance à l'invasion des Mamloucks. Dhaher, s'étant jeté dans St-Jean-d'Acre, s'y défendit quelque temps contre une flotte turque; mais il fut tué dans une sortie en 1775, à 92 ans, et sa tête fut portée au capitan-pacha, qui l'envoya à Constantinople. On trouve de grands détails sur le scheick Dhaher dans le *Voyage en Égypte et en Syrie* par Volney. Le fameux Djezzar, pacha, lui succéda dans la possession de St-Jean-d'Acre.

DHELL ou D'HÈLE (THOMAS), littérat., né vers 1740 dans le comté de Glocester, servit d'abord dans la marine angl., voyagea ensuite en Italie, et vint se fixer à Paris en 1770. Ayant dissipé sa fortune, il travailla pour le théâtre, et se plaça bientôt à un rang distingué parmi les aut. d'opéras-comiques, et mourut en 1780, à 40 ans. On a de lui : *le Jugement de Midas*, comédie en 3 actes, 1778.—*L'Amant jaloux*, représenté la même année, et *les Événements imprévus*, id., en 1779. Ces ouvrages, restés à la scène, ont dû leur succès autant à leur mérite réel qu'à la musique de Grétry. D'Hèle fit encore, pour le théâtre des Variétés une parade en un acte, *Gille ravisseur*, représ. en 1779. Ses trois prem. pièces, impr. séparém., font partie du *Théâtre de l'Opéra-Comiq.*, 1811-1?, 8 vol. in-12. On trouve dans la *Correspondance de Grimm*, t. IV, 2e partie, un conte de d'Hèle, *Roman de mon oncle*.

D'HERMIGNY. — V. HERMIGNY.

D'HOZIER (PIERRE), célèbre généalogiste, né à Marseille en 1592, servit d'abord dans les chevau-légers, obtint ensuite plusieurs charges à la cour des rois Louis XIII et Louis XIV, fut commis pour certifier la noblesse des écuyers et des pages de la grande et petite écurie, travailla pend. 50 ans aux généalogies des principales familles du royaume et mourut à Paris en 1660. Il a laissé : *Armes et blasons des anciennes maisons de Bretagne*, dans l'*Histoire de la Bretagne* de P. Le Baud.—*Histoire et milice du benoît St-Esprit*, etc., Paris, 1634, in-fol. — *Généalogie de la maison de la Rochefoucauld*, ibid., 1654, in-4. — *Généalogies des principales familles de France*, 150 vol. in-fol. MSs., etc. C'est à tort qu'on a impr. sous le nom de d'Hozier des *Tables contenant les noms des Provençaux illustres*, Aix, 1677, in-fol. Ce livre, rempli d'erreurs, est de L. de Cormis, sieur de Beaurecueil. —D'HOZIER (Ch.-René), fils du précédent, généalogiste de la maison du roi, juge d'armes, garde de l'armorial-général de France, né à Paris en 1640, mort en 1732, a publié : *Recherches sur la noblesse de Champagne*, Châlons, 1673, 2 vol. gr. in-fol. et laissé MSs. *Recherches des armoiries de Bourgogne*, conserv. dans la biblioth. de Fontette. — D'HOZIER (Louis-Pierre), neveu du précéd. et son success. dans la charge de juge d'armes et grand généalogiste de France, mort à Paris en 1767, âgé de 82 ans, composa avec son fils l'*Armorial de France*, Paris, 1738-1768, 6 registres en 10 vol. in-fol. — D'HOZIER DE SERIGNY (Antoine-Marie), fils du précédent, lui succéda dans la charge de juge d'armes, etc., et publ. en 1756 plusieurs écrits, entre autres un *Défi littéraire* sur la famille d'Alès de Corbet, et une *Hist. généalogique de la maison de Chastelard*, in-fol. Il composa en 1776 un *Mém. sur la maison de St-Remy de Valois*, que Mme de La Motte fit imprimer à la suite de son mémoire dans le fameux procès du collier, en 1785.

DIADES, ingén. grec, accompagna Alexandre dans toutes ses expédit., inventa différ. machines de guerre, telles que des tours mobiles, un pont volant que l'on jetait sur les murailles des villes assiégées, un corbeau pour démanteler les remparts, etc. Vitruve rapporte que Diades avait écrit un ouvrage sur la manière de construire le belier à roues, et des traités sur les machines de son invention.

DIADOCHUS. — V. PROCLUS.

DIADUMÉNIANUS (MARCUS-OPÉLIUS-MACRINUS-

ANTONINUS), fils de l'empereur Macrin, fut créé César par son père, qui lui donna le nom d'Antonin, cher aux soldats, dans l'espoir de lui concilier l'affection des troupes. Il partagea le sort de Macrin, et fut assassiné par les soldats d'Héliogabale au moment où il allait chercher un asile chez les Parthes. Sa mort eut lieu l'an de Rome 971, de J.-C. 218. Il n'avait été associé à l'empire qu'un an.

DIAGO (FRANÇ.), dominic., né dans le royaume de Valence, professa la théologie à Barcelonne, fut nommé par Philippe III historiographe de la couronne d'Aragon, et mourut en 1615. Ses ouvr. les plus remarquables, écrits en espagnol, sont: *Histoire des comtes de Barcelonne*, 1603, in-fol.—*Annales du royaume de Valence, dep. le déluge jusqu'en* 1276, 1613, in-fol.—*Hist. de la vie et des miracles de St Vincent-Ferrier*, 1600, in-4.—Celle de *St Raymond de Peñaflor*, 1601, in-8.

DIAGORAS, philosophe, surnommé *l'Athée*, disciple de Démocrite, né dans l'île de Mélos, fut d'abord dévot et même superstitieux; mais, ayant confié à l'un de ses amis un dépôt d'argent que celui-ci s'appropria en niant qu'il l'eût reçu, il conclut de ce parjure, resté impuni, qu'il n'y avait pas de dieux. Forcé de s'éloigner d'Athènes, à cause de cette opinion, il fut condamné, quoique absent, et sa tête mise à prix. Il alla demeurer à Corinthe, et l'on croit qu'il y termina ses jours. On a confondu ce philosophe avec un Diagoras, poète, qui vivait, selon Suidas, dans la 97e olympiade, tandis que le second fut condamné dans la 91e, ce qui établit une différence de près de 50 ans. — DIAGORAS, antérieur au précédent, athlète, né à Rhodes, remporta le prix du pugilat en la 79e olympiade. Sa victoire est le sujet de la 7e *Olympique* de Pindare. Cicéron et Plutarque racontent que dans sa vieillesse il accompagna ses deux fils à Olympie, et que ceux-ci, ayant remporté la victoire, prirent leur père entre leurs bras, et le promenèrent dans toute l'assemblée des jeux au milieu des acclamations générales.

DIAMANTE, carme, de Prato en Toscane, à la fin du 14e S., élève de Lippi, mort vers 1440, est un des maîtres qui préparèrent la renaissance de la peinture en Italie.

DIAMANTE (JEAN-BAPTISTE), auteur dramatique espagnol du 16e S., n'est connu que comme auteur de la pièce intit.: *El honrador de su Padre*, dans laquelle Corneille a puisé, ainsi que dans Guilhen de Castro, le sujet et une foule de détails du *Cid*.

DIAMANTINI (le chev. JOSEPH), peintre, né dans la Romagne à Fossonbrone en 1660, vécut à Venise, où il peignit à St-Moïse une *Adoration des Mages*, regardée comme un de ses plus beaux tabl. Il a moins travaillé pour les églises que pour les galeries des seigneurs vénitiens. Diamantini a gravé à l'eau forte un assez grand nombre d'estampes d'après ses propres dessins. Il mourut en 1708.

DIANA (BENOÎT), peintre, né à Venise, y florissait au commencement du 15e S. Un tableau de *Ste Lucie*, qu'on voit encore de lui dans l'église *del Carmine*, établit sa réputation et le plaça, dans l'opinion de ses contempor., sur la même ligne que Jean Belini. On cite encore de lui un beau tabl. d'autel qui décorait l'église des PP. servites.

DIANE (myth.), surnommée la *triple Hécate*, à cause de ses attribut. différ., était fille de Jupiter et de Latone. Déesse de la chasse, elle est communément représentée sur un char traîné par des biches, armée d'un arc et d'un carquois, et suivie d'une meute; comme sœur du dieu du jour (*Phébé* ou *la lune*), elle est vêtue d'une robe de pourpre, un croissant surmonte sa tête; et c'est sans doute comme reine des ombres qu'on la place aux enfers sous le nom d'Hécate; enfin, quoique les poètes aient célébré ses amours avec le bel Endymion, Diane passait pour la déesse de la chasteté, parce qu'elle avait changé en cerf le chasseur Actéon, qui l'avait surprise au bain. Le temple de Diane à Éphèse, le plus fameux qu'eut cette désse, était rangé au nombre des merveilles (*v.* CHERSIPHRON). Il existe au musée royal une statue de *Diane chasseresse*, qu'on croit sortie du même ciseau que l'Apollon du Belvédère.

DIANE DE FRANCE, duchesse d'Angoulême, fille légitimée du dauphin, depuis Henri II, née en 1538, épousa, à l'âge de 15 ans, Horace Farnèse, duc de Castro. Veuve six mois après, elle se remaria en 1557 à François de Montmorency, fils aîné du connétable, et bientôt elle eut occasion de déployer sa fermeté et sa prudence. Son mari, que Catherine de Médicis avait envoyé comme ambass. à Londres, fut rappelé en 1572; elle le détermina à s'éloigner de Paris la veille même de la St-Barthélemi, et il échappa ainsi au poignard des assassins qui, pour obéir aux ordres de la reine, devaient, dit-on, le faire tomber d'abord sous leurs coups. Diane, veuve une seconde fois en 1579, resta constamm. attachée au roi Henri III, son frère, et ce fut à elle qu'on dut la réconciliat. de ce prince avec Henri IV, alors roi de Navarre. Elle conserva une grande influence pend. tout le règne de ce dern.; après sa mort elle présida à l'éducation de son successeur, Louis XIII, encore enfant, et mourut elle-même sans postérité le 11 janv. 1619. On voyait autrefois son tombeau dans l'église des Minimes de la place Royale à Paris. On a l'*Oraison funèbre de Diane de France*, par Mathieu de Morgues, sieur de St-Germain, Paris, 1619, in-8; et *Diane de France*, nouv. histor., par de Vaumorière, Paris, 1674, in-12, réimpr. en 1675 et 1678.

DIANE DE POITIERS, duchesse de Valentinois, né en 1499, était fille de Jean de Poitiers, d'une des plus anciennes familles du Dauphiné. A 13 ans elle épousa Louis de Brézé, comte de Maulevrier, gr.-sénéchal de Normandie, et resta veuve en 1531. On pense que sa liaison avec le duc d'Orléans, qui n'avait alors que 13 ans, dut commencer beauc. plus tard. Après la mort du dauphin François, Diane, aimée du duc d'Orléans, qui devenait héritier du trône, se trouva en concurrence avec la duchesse d'Étampes, maîtresse de François Ier; et lorsque Henri II monta sur le trône en 1547, elle régna seule en France sous le nom de son royal

amant. L'année suiv., Henri lui ayant donné à vie le duché de Valentinois, elle en prit le titre, et employa les libéralités du roi à embellir son château d'Anet, dont l'architect. n'a pas peu contribué à la réputation de Philibert Delorme. C'est là que Diane termina ses jours en 1566. L'âge n'avait point flétri ses charmes; elle conserva sur le cœur du roi un empire si extraordinaire, que le peuple crut qu'elle avait eu recours à la magie. Diane protégea efficacem. les lettres qu'elle goûtait, et son nom fut célébré dans les vers de du Bellay, de Ronsard et de Pelletier. Cependant Mézeray et de Thou lui attribuent, non sans fondem., les malheurs du règne de Henri II, et surtout les persécutions qu'eurent à supporter les protestants. On a conservé des médailles où la duchesse de Valentinois est représentée foulant aux pieds un amour, avec cette légende : *Omnium victorem vici.*

DIANNYÈRE (ANTOINE), né à Moulins en 1762, fils d'un médecin dont on a quelq. opuscules dans les journ. de médecine, étudia lui-même cet art, mais ne l'exerça point, et se livra de préférence à la culture des lettres et de l'écon. polit. Partisan des réformes, il adopta les principes de la révolut., et se lia particulièrement avec Condorcet, dont il partageait les idées politiques. A la création de l'Institut, il fut nommé membre de la classe des sciences morales, et mourut en 1802. Outre des *Éloges* de Gresset, de Dupaty et de Condorcet, on a de lui : *Essais d'arith. politique*, Paris, 1799, in-8; un traité relatif au *commerce des grains*, dans la collect. de Lavoisier et de Lagrange; un roman moral intit. : *Les souvenirs de milady Cartemane*, etc., Paris, 1800, in-12, et quelq. écrits dans les *Mém.* de l'Institut.

DIAS (BALTHAZAR), poète portugais, né à Madère, était aveugle de naissance : il se fit connaître par un grand nombre de ces œuvres dramatiq. que les Espagnols et les Portugais appellent *Autos* (actes). Ses product. les plus renommées sont : *l'Acte du roi Salomon*, Evora, 1612; *l'Acte de la Passion*, Lisbonne, 1613; *l'Acte de St-Alexis; l'Acte de Ste Catherine; l'Acte de la malice des femmes; Conseil pour se bien marier*, Lisbonne, 1633; *Hist. de l'impératrice Porcina, femme de l'emper. Lodonius de Rome*, Lisbonne, 1660; *Trag. du marq. de Mantoue et de l'emper. Charlemagne*, Lisbonne, 1665. — DIAS (Édouard), né à Porto, a publ. : *Varias obras*, recueil de poésies espagn. et portugaises, Saragosse, 1596; *la Conquista que hizieron*, etc., c.-à-d., la conquête que firent les rois catholiques dans le roy. de Grenade, poème de XXI chants, en octaves, Madrid, 1590. — DIAS (Jean), né à Céa (Portugal), sous-chantre de la cathédrale de Coimbre, fut un musicien très sav., surtout dans le plain-chant. Il a laissé *Enchiridium missarum solemnium*, 1580. — DIAS (Philippe), né à Bragance, cordelier en Espagne, était doué d'un rare talent pour la chaire, et les succès qu'il obtint comme prédicat. sont confirmés par le témoignage de St François de Sales. Ses *Sermons* ont été impr. plus. fois, notamm. à Lyon en 1676. Il mourut à Salamanque en 1601. — DIAS DE LIMA (Manuel), né à Faro, roy. d'Algarve, vers 1669, membre de l'acad. roy. de Lisbonne en 1722, mourut à Porto en 1745, dans le temps où il mettait la dernière main à des mémoires histor. sur le règne de Manuel. — DIAS (Marcos), cordelier, né à Elvas, mort à Rome en 1647, a laissé : *Ordo perpetuus officii divini*, Rome, 1638. — DIAS PIMENTA (Michel), né à Freguesia, résida long-temps à Fernambouc, et pendant son séjour y observa la maladie *du ver*, qui désole les habitants du Brésil. Il en a laissé la description, et des renseignements préc. sur les moyens de la guérir, dans un ouvr. intit. : *Notitias de que he o achaque do bicho*, Lisbonne, 1707. — DIAS (Nicolas), dominic., né à Lisbonne, entreprit un pélerinage à Jérusalem en 1541. Il trouva à son retour le Portugal soumis à Philippe II. Son attachem. au parti de dom Antoine, et ses déclamat. violentes contre le despotisme espagnol le firent bientôt incarcérer à Salamanque. Il y mourut en prison en 1596. Outre des tr. ascétiques peu import., on lui doit une *Histoire de la princesse Jeanne, fille d'Alphonse V*, Lisbonne, 1586. — DIAS (Pierre), né à Gouvea, diocèse de Viseu, en 1621, se fit jésuite au Brésil, et mourut professeur au collége de Bahia en 1700. Il est aut. d'une *Grammaire de la langue d'Angola*, etc. — DIAS CARDOSO (Antoine), inquisit. de Coimbre, né à Santarem, mort à Lisbonne en 1624, a laissé : *Réglement du St-office de Portugal*, 1613. — DIAS-RAMOS (Alexandre), né en 1687 à Freguesia, publ. en 1737 : *Thesouro de lauradores*, le trésor des agriculteurs. — DIAS-SEIXAS (Dominique), né à Santa-Marinha, a publié en 1740 à Coimbre : *Mémoire de la vie et des vertus de sœur Anne de St Joachim*, religieuse, morte à Lisbonne en 1737.

DIAS DE LUGO (JEAN-BERNARD), né à Séville vers la fin du 15e S., étudia les lettres grecques et lat., mais s'appliqua plus spécialement encore à l'étude du droit. Successiv. vicaire de l'évêque de Salamanque et de l'archevêq. de Tolède, il devint év. de Calahorra, assista au concile de Trente, et mourut dans son diocèse en 1556. On a de lui quelq. ouvr. dont les princip. sont : *Practica criminalis canonica*, Alcala, 1554, in-8, réimprimé plus. fois. — *Regulæ juris cum suis ampliationibus et restrictionibus*, Alcala, 1569.

DIAS-GOMEZ (FRANÇOIS), poète portugais, né à Lisbonne en 1745, destiné au commerce par son père, suivit cette carrière; mais quand les revers de fortune vinrent le tourmenter, il trouva un refuge dans les lettres, et sut, par de sages observations, être utile à ses compatr. Conservant dans l'indigence la plus noble fermeté, il suffit seul à ses charges et aux besoins de sa famille, et mourut en 1795. Ses *OEuvres poétiques*, imprim. à Lisbonne, 1799, au bénéfice de sa veuve et de ses enfants, se composent de 7 élégies, 12 odes et 3 cant. Il est en outre aut. de 2 tragéd. : *Electre* et *Iphigénie*, qui n'ont pas été impr., et de 3 écrits en prose, dont une *Dissertat.* dans laq. il examine le style des gr. écriv. portug. couronnés par l'acad. de Lisbonne

n 1792, est insérée dans le 4e vol. des *Mémoires e littérature.*

DIAZ (Barthélemi), navigat. portugais, fut en-oyé, en août 1486, avec deux navires et un aviso our faire des découvertes sur la côte d'Afrique n allant vers le sud. Ce fut dans ce voyage qu'il écouvrit le cap de Bonne-Espérance, auquel il onna le nom de *Cabo Tormentoso*, cap de la Tour-iente, mais que le roi Jean II voulut appeler xtrem., plein de l'espoir que le passage de ce cap uvrirait plus tard la route des Indes. Diaz fit en 497 partie de l'expédit. de Vasco de Gama, qui le envoya en Portugal avant d'avoir atteint le terme u voyage. Lorsque Cabral partit pour les Indes, iaz montait un des vaisseaux de la flotte : son avire fut submergé avec trois autres par un oup de vent furieux le 29 mai 1500. — Diaz (Mi-hel), né en Aragon, accompagna Christophe Co-m dans son second voyage au Nouveau-Monde, écouvrit en 1485 les mines d'or de la rivière Hyna, et fut un des fondateurs de la ville de *ueva Isabella*, depuis appelée *Santo-Domingo.* iaz partagea en 1500 la disgrâce de Colomb. De-enu en 1509 lieuten. du gouvern. de Porto-Rico, fut bientôt renvoyé prisonn. en Espagne, se fit ois ans plus tard rétablir dans son poste, et ourut vers 1512.

DIAZ (Jean), savant espagnol, étudia la théol. Paris en 1530, embrassa les opinions de Luther, s'attacha à Martin Bucer, ministre à Strasbourg. se trouvait dans la ville de Neubourg, lorsqu'il y t arriver son frère, Alphonse, avocat à la cour de ome, qui venait tenter de le faire rentrer dans le ein de la communion catholiq. N'ayant pu réussir ans cette entreprise, Alphonse le fit assassiner en 546, par un misérable dont il s'était fait accom-agner, et qui avait autrefois rempli à Rome la rofession de bourreau. Ce fratricide, laissé im-uni par l'emper. Charles-Quint, indigna les pro-stants, qui s'armèrent pour en tirer vengeance.

DIAZ (Emmanuel), né en Portugal, jésuite en 576, partit pour les missions de l'Inde en 1585, t naufrage entre l'île de Madagascar et la côte de ofala; réduit à la condit. d'esclave, il fut quelq. emps après rendu à la liberté, alla exercer son inistère à Goa, et mourut à Macao en 1639. Il est it. des *Litteræ annuæ*, écr. de la Chine pour les nnées 1618 et 1625, trad. en italien par Bart. anetti, Rome, 1629, in-8. — Diaz (Emman.), eveu du précéd., jésuite et missionn. comme lui, é à Alpalham en 1590, se livra aux travaux des issions sur la côte de Malabar et dans le roy. du hibet en 1630. Il a laissé : *Tractatus contra eos ui putant cometas esse sublunares et elementares.* - Diaz, né à Castelbranco en Portugal, d'une utre famille que les précéd., et qui fut comme eux ésuite et missionn., partit pour la Chine en 1601, t y mourut en 1659. Il a écrit en chinois : *Instruct. ur tous les Évangiles de l'année*, dont 12 vol. taient déjà publiés en 1654; *Manière d'enseigner Évangile aux Gentils; Litanies des SS. Anges,* t un *Traité de la Sphère.*

DIAZ (François), dominicain, né en Castille, passa dans les missions des îles Philippines en 1632, se rendit ensuite à la Chine, où il apprit les différents dialectes du pays, et mourut en 1646. Il a laissé un catéchisme intitulé : *Ky-mung*, c.-à-d. *Doctrine des commençants*, imprimé à la Chine en 1650, et souv. réimprimé; plus. autres ouvr. de piété; et un gr. dictionnaire intit. : *Vocabulario de letra china*, etc., conservé MS. à la biblioth. publique de Berlin.—Diaz (Pierre), jésuite espagnol, né en 1546, fut un des prem. missionnaires envoyés au Mexique, et mourut à Mexico en 1683. On a de lui des *Lettres des missions de la comp. de Jésus aux Indes-Occidentales*, dans les années 1590 et 1591 ; et deux *Lettres* en lat., sur l'assassinat de 52 jésuites au Brésil, Anvers, 1605, in-8. — Diaz (Gaspar), peintre portugais, élève de Raphaël et de Michel-Ange, a laissé plus. tableaux très estimés et qui lui valurent dans le temps le surn. de *Raphaël portugais.* — Diaz (D. Joseph), aventurier espagnol, fut envoyé par le roi de Maroc en ambassade auprès de la reine Anne d'Angleterre en 1709, et écrivit la *Relation* de cette mission (en espagnol), impr. à Londres, 1709, et tirée seulement à 100 exempl., que l'auteur distribua à ses amis.

DIBIL-AL-KHOSSAI, poète arabe, né à Koufah en 765 (148 de l'hég.), contemporain des khalyfes Haroun-al-Raschid et Mamoun, se fit aimer de ces princes par son esprit et son talent pour la versificat., et mourut en 860 (246 de l'hég.). Ce poète, dont le nom *Dibil* signifie *vieux chameau*, est nommé dans Herbelot (*Biblioth. orient.*) *Daaboul Daghil* et *Dabul*, et dans Reiske *Dabal.* On a de lui un *Divon, ou Rec. de poésies*, composé d'*Odes* et autres pièces fugitives.

DIBUTADES, nom d'un potier de Sycione, dont la fille, surnommée *la Vierge de Corinthe*, passe pour l'inventeur du dessin. Elle avait imaginé de fixer sur une muraille, avec du charbon, l'ombre des traits de son amant, réfléchis par la lueur d'une lampe. On ajoute que son père appliqua de l'argile sur ces traits en observant leurs contours, et qu'ainsi il doit être regardé comme l'inventeur de la sculpture en relief. On ignore l'époque où vivaient Dibutades et sa fille.

DICÉARQUE, philosophe et historien, disciple d'Aristote, né à Messine, avait composé plusieurs ouvr. dont il ne reste que des fragm. Les princip. étaient une *Hist. de Sparte*, tellement estimée dans Sparte même, qu'on en faisait annuellement une lecture publique ; et une *Géographie de la Grèce.* Deux fragm. de ce dernier ouvr., publ. avec une vers. lat. par H. Estienne, 1589, in-8, ont été réimp. dans les *anc. Géographes*, et récemm. par les soins de Guill. Manzi, Rome, 1819, in-4. Il en existe une traduct. ital., Palerme, 1822, in-8. Dicéarque enseignait que le genre humain est éternel, et que l'âme est le résultat de l'harmonie des parties du corps.

DICETO (Raoul de), doyen de St-Paul de Londres en 1283, a laissé quelq. ouvr. historiques

dans lesquels Voscius dit qu'Édouard I[er] trouva la preuve de ses droits au royaume d'Écosse. Les princip. sont : *Abbreviationes chronicor.*, de 589 à 1147, continué jusqu'en 1199 sous le titre de *Imagines historiarum; Series caussæ inter Henricum regem et Thomam archiepiscopum cantuariensem*, impr. tous trois dans les *Historiæ anglican. scriptores* de Twyrden; une histoire *de Regibus Britonum usque ad seculum septimum*, insérée dans les *Historiæ britann.*, *scriptores* de Th. de Gale.

DICK (Alexandre), médec. anglais, né en 1703, fit ses études à Leyde, voyagea ensuite dans une partie de l'Europe, revint se fixer dans le Pembrock, fut ensuite présid. du collége des médec. d'Édimbourg, et mourut dans cette ville en 1785. On lui doit l'introduction en Angleterre de la culture de la rhubarbe, service qui lui valut une médaille de la société pour l'encouragem. des arts et du commerce de Londres.

DICKINSON (Edmond), médec. anglais, né dans le comté de Berck en 1624, mort en 1707, est auteur entre autres ouvr. des *Delphi phœnicizantes*, Oxford, 1655, in-8, ouvr. paradoxal, mais plein d'érudition, qui a été réimpr. plus. fois.

DICKINSON (Jonathas), ministre presbyt. dans la colonie de New-Jersey, mort en 1747, est auteur de div. écrits théolog. (en anglais), dont les plus remarq. sont : *Défense de l'ordination presbytérienne*, Boston, 1724. — *Équité du chistian.*, en quatre sermons, ibid., 1732. — Cinq sermons sur *la Véritable doctrine de l'Écriture*, ibid., 1741. On lui doit encore une *Relat. de la délivr. de Robert Barrow, naufragé chez les cannibales de la Floride.*—Dickinson (Jean), publiciste anglo-améric., mort en 1788, fut membre du prem. congrès des États-Unis de l'Amérique-Septentr. et présid. de l'état de Pensylvanie. On a de lui des *lettres* contre les actes du parlement d'Angleterre, ouvr. qui a beaucoup contribué à la révolut. de ces colonies, et plus. autres écrits polit., recueillis et publ. à Philadelphie, 1801, 2 vol. in-8.—Dickinson (Philémon), génér. anglo-américain, se distingua à la bataille de Montmouth, fut membre du prem. congrès des États-Unis, et mourut à Trenton en 1809, dans la 69[e] année de son âge.

DICKSON (Adam), agronome écossais, né dans le comté d'Est-Lothiam, partagea son temps entre les devoirs du ministère évangél. et les trav. de la campagne, et mourut en 1776. Il a laissé un excell. *Traité de l'agriculture des anciens*, trad. en franç. par l'archit. Pâris, 1802, 2 vol. in-8. — Dickson (Jacques), botaniste, né en Écosse, mort à Londres en 1822, outre plus. mém. insérés dans les *Transact. philos.*, a publ. : *Fasciculi quatuor plantarum cryptogamicarum Britanniæ*, Londres, 1785-93, in-4. — *Collection of dried plants*, 1789-99, in-fol. — *Botanical catalogue*, etc., 1797, in-8. J. Dickson était vice-président de la société d'horticulture de Londres, et fut l'un des fondat. de la société linnéenne de cette ville.

DICQUEMARE (Jacques-Franç.), naturaliste, né en 1733 au Hâvre, embrassa l'état ecclésiastique, consacra sa vie entière à la cult. des sciences physiques et natur., dont il donna 30 ans des leçons à ses compatr., et mourut en 1789, membre correspondant de l'acad. des sciences et de plusieurs autres sociétés savantes. On a de lui : *Connaiss. de l'astronomie rendue aisée et mise à la portée de tout le monde*, 2[e] édit., Paris, 1771, 24 pl. — *Descript. du cosmoplane inventé et construit par l'abbé Dicquemare*, etc. Le *Journal de phys.* de 1772 à 1789, contient de lui près de 80 *mém.*

DICTYS, de Crète, suivit Idoménée au siége de Troie, et composa, dit-on, par son ordre une hist. de cette guerre, qui aurait été renfermée et serait restée dans le tombeau de l'aut., jusqu'au règne de Néron, époque où elle aurait été retrouvée. On suppose qu'elle était écrite en phénicien, et Néron, ajoute-t-on, la fit trad. en vers grec. Quoi qu'il en soit, cette version grecque s'est perdue, et nous n'avons qu'une version latine, attribuée à Q. Septimius, qui, dans le 3[e] ou 4[e] S., trad. intégralement les cinq prem. livres et abrégea le reste. Cet ouvr. connu et cité sous le nom de Dictys, est supér. à celui connu sous le nom de *Darès*, sur le même sujet. La prem. édit. parut in-4, S. D.; mais on présume qu'elle fut faite à Cologne vers 1474. Dictys a été souvent réimpr. avec Darès. La traduct. la plus récente du prem., est celle d'Achaintre, Paris, 1813, avec la traduct. de Darès par Caillot. — V. Darès.

DICUIL, géographe irland. du 9[e] S., n'est connu que comme aut., ou plutôt compilat. d'un traité *de Mensurâ orbis terræ*, publ. pour la prem. fois par M. Walkenaer, Paris, 1807, in-8 (texte seul), et par M. Letronne, ibid., 1814, in-8, avec des comment. et des éclaircissem. fort estimés. L'ouvr. de Dicuil a permis de fixer l'époque de la premièr. découverte de l'Islande et des îles Feroë, ainsi que celle de la rupture du canal entre le Nil et la mer Rouge.

DIDEROT (Denis), l'un des plus célèbres philosophes modernes, né à Langres en 1713, fils d'un coutelier, fut envoyé par son père à Paris pour terminer ses études, et du collége d'Harcourt passa dans l'étude d'un procur.; mais la chicane avait pour lui peu d'attraits, et tout le temps qu'il pouvait lui dérober, il l'employait à étudier les mathémat. et les langues modernes. Abandonné de ses parents, qui voulaient le forcer de prendre un état, il vécut 10 ans du produit des leçons qu'il donnait et de quelq. traduct. de l'anglais. Il était marié dep. quelq. temps lorsqu'il conçut le projet de l'*Encyclopédie*. Les libraires auxq. il en parla lui assurèrent 1,200 liv. par an tant qu'il y travaillerait. La hardiesse de ses opinions l'avait déjà fait connaître. Sa *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*, lui valut en 1749 une détention de quelq. mois à Vincennes. Mais une répress. de cette nature devait avoir pour résultat le rapide accroissem. de la réputat. de l'aut., qui d'ailleurs ne pouvait manquer de partisans ni d'amis : le charme de nouveauté qu'offrait sa doctrine se jo

maient une chaleur de style pressante et rapide, une dialectique non moins éloquente que vigoureuse. Diderot s'associa d'Alembert pour la rédact. de l'*Encyclopédie*, ouvr. immense, dont on ne peut contester l'utilité réelle, mais qui dès le principe devint un moyen de propager les idées philosophiques. Cette entreprise, qui fit la fortune des libr., n'accrut point celle de Diderot. C'est aux libéralités de l'impératr. Catherine qu'il dut l'aisance dans laq. il passa ses vieux jours. Comblé des faveurs de cette princesse, à l'invitat. de laq. il s'était rendu à St-Pétersbourg en 1773 avec son ami Grimm, il mourut en 1784, à Paris, dans une maison qu'elle avait fait disposer pour lui : depuis plus. années il bornait sa société à un très petit nombre d'amis, et trouvait ses plus vives jouissances dans ses entretiens avec sa fille, qu'il aimait tendrement. La 1re édit. des *OEuvres* de Diderot est celle qu'a publiée Naigeon, son ami et son disciple, Paris, 1798, 15 vol. in-8, plus. fois réimpr. La plus belle et la plus complète est celle qui a été donnée à Paris en 1821, 22 vol. in-8, dont le dern. contient les *Mémoires historiq. et philos. sur la vie et les ouvr. de Diderot*, par Naigeon. Il faut y réunir : *Mémoires, corresp. et ouvr. inéd.*, 1830, 4 vol. in-8.

DIDIA-CLARA, fille de Didius-Julianus, emper. romain, et de Manlia-Scantilla, fut déclarée auguste par son père ; mais la catastrophe qui précipita ce prince du trône après un règne de 66 jours, la fit rentrer dans la vie privée l'an 193. Les médailles de Didia-Clara sont très rares.

DIDIER (St), *Desiderius*, évêque de Langres, souffrit le martyre vers l'an 264 : sa *Vie*, par Warnahaire, se trouve au 22 mai dans les bollandistes, et l'Église célèbre sa fête le 23 du même mois. — DIDIER (St), archev. de Vienne en Dauphiné en 596, fut assassiné en 608, près de Lyon, par ordre de la reine Brunehaut, dont il avait blâmé la vie scandaleuse. — Les légendes font encore mention de quatre autres prélats du même nom : l'un, évêque de Nantes vers 451 ; le 2e, év. de Cahors, dont on a plus. lettres dans la *Bibliothèque des Pères*, et qui mourut en 655 ; le 3e, archev. de Bourges, dont on trouve la *Vie* dans le recueil du P. Labbe ; le 4e, évêque de Châlons, puis de Gap, mort vers 531.

DIDIER, dernier roi des Lombards, était duc d'Istrie ; à la mort d'Astolphe en 756, il se présenta pour lui succéder, l'emporta sur Rachis, frère aîné d'Astolphe, et fut couronné en 757. Les craintes que lui inspiraient les prétentions de la cour de Rome l'engagèrent à rechercher l'alliance de Charlemagne ; il lui donna sa fille en mariage : mais Didier fut déçu dans ses espérances, car l'emper. répudia la jeune princesse après un an de mariage, et, réunissant ses forces à celles du pape Adrien, dont Didier avait envahi les états, détrôna son beau-père en 774, et le relégua dans un cloître.

DIDIER, duc de Toulouse, et l'un des génér. de Chilpéric Ier, fit, en 577, une tentative d'invasion dans les états de Childebert, roi d'Austrasie, alors en bas âge, mais fut battu complétement près de Limoges, par Mummol, général des Bourguignons. Après la mort de Chilpéric, Didier ayant entrepris de faire couronner roi de Soissons le jeune Gondebaud, qui passait pour le fils de Clotaire Ier, fut encore défait par Gontran, roi de Bourgogne, dont il reconnut la suzeraineté, et fut tué devant Carcassone en 587.

DIDIER (JEAN-PAUL), né en 1758 dans le Dauphiné, adopta les principes de la révolut., mais, ennemi des excès, se tint à l'écart pendant la terreur. Nommé prof. à l'école de droit de Grenoble à sa réorganisat., il donna des preuves de talent et de capacité. Lors du rétablissem. des Bourbons, il fut fait maître des requêtes au conseil-d'état ; mais il perdit cette place en 1815, fut accusé de conspirat. contre le gouvernem. royal, et condamné à mort en 1816 par la cour prevôtale de Grenoble.

DIDIUS-JULIANUS-SÉVÉRUS, emper. romain, né l'an 133 de l'ère chrét., passa par les grades ordinaires de la milice, commanda une armée romaine en Germanie, sous le règne de Commode, et subjugua les Cattes. Après l'assassinat de l'emper. Pertinax par les prétoriens, en 193, Didius se mit sur les rangs pour lui succéder, et acheta l'empire au prix de 6,250 dragmes pour chacun des soldats de la garde prétorienne. Mais Septimius-Sévérus, ayant été proclamé par l'armée d'Illyrie, fut reconnu quelque temps après par le sénat ; et Didius eut la tête tranchée par un soldat, après un règne de deux mois.

DIDON ou ÉLISE, princesse de Tyr, sœur de Pygmalion et épouse de Sichée, fut forcée de quitter sa patrie à cause des cruautés de son frère, qui venait de faire périr Sichée, et s'enfuit en Afrique, où elle fonda Carthage vers l'an 882 av. J.-C. On raconte que dans la suite, pour se soustraire aux poursuites d'Iarbas, roi des Gétules, qui voulait l'épouser, elle se précipita sur un bûcher et s'y frappa d'un poignard. Virgile s'est écarté de l'ordre chronol. reçu en faisant vivre Didon du temps d'Énée, qui lui est antérieur de près de 300 ans.

DIDOT (FRANÇOIS-AMBROISE), imprim. célèbre, né à Paris en 1730, fils de François Didot, prem. typographe de ce nom, porta son art à un degré de perfection jusqu'alors inconnu en France, sous le double rapport de l'élégance des caractères et de la correction des textes. Il imagina la presse à un coup, au moyen de laquelle on obtient un foulage égal ; on lui doit aussi de grandes améliorations dans la confection des papiers. Il mourut en 1804. Ses édit. les plus remarquables sont la *Collection* dite *d'Artois*, 64 vol. in-18, et la *Collection des classiques français*, impr. par ordre de Louis XVI pour l'éducation du dauphin, dans les div. form. in-18, in-8 et in-4 (*v.* le *Manuel* de M. Brunet, IV, 587, édit. de 1820). — DIDOT-LE-JEUNE (Pierre-François), son frère, s'occupa d'abord uniquem. du commerce de la librairie, se fit recevoir imprimeur en 1777, contribua beauc. au perfectionnem. des caractères et de la fabrication du papier, et a donné plusieurs belles éditions, entre autres une

de l'*Imitation de J.-C.*, 1788, in-fol., vrai chef-d'œuvre. Il mourut en 1795. — Didot (Firmin), fils de François-Ambroise, né en 1764, étudia les langues anc. en même temps que les procédés de la typographie. Son père lui ayant cédé sa fonderie en 1789, par des essais multipliés il porta la grav. des poinçons et la fabrication des types au point de perfect. où nous les voyons. Plus tard on lui dut l'invent. du stéréotypage, et celle des caractères mobiles imitant les diverses formes de l'écriture. Dans ses loisirs, il cultiva les lettres avec ardeur; il fit un voyage en Italie uniquement pour voir les sites décrits par Virgile, et un en Espagne pour se perfectionner dans la connaissance des poètes espagnols. Élu membre de la chambre des députés par le départem. de l'Eure en 1829, il y vota constamment avec l'opposition, et fut un des 221 qui refusèrent de modifier l'adresse au roi : il fut après 1830 renvoyé à la chambre par ses commettants, et mourut en 1836 au Mesnil, où il avait établi une papeterie magnifique. Comme imprimeur, on lui doit plusieurs belles édit., dont les plus remarquables sont celles des *Lusiades* de Camoëns, de la *Henriade*, in-4, et de *Salluste*, 1819, in-fol.; comme écrivain, des traductions en vers des *Bucoliques* de Virgile, 1806, in-8, et des *Idylles* de Théocrite, 1833, in-8. — *Poésies*, 1834, in-8. Ce vol. contient deux tragéd., *Annibal* et *la Reine de Portugal*, et des poésies fugitives ; il devait être suivi d'un autre qui aurait contenu les traduct. de *Bion*, de *Moschus*, et des *Bucoliques* de Virgile.

DIDYME, dit *le Grammairien*, né à Alexandrie sous le règne d'Auguste, fut surnommé *Chalcentrès*, c.-à-d. *entrailles d'airain*, à cause de son infatigable ardeur pour l'étude. Il avait, au rapport de Sénèque, composé plus de 4,000 vol. (Origène en porte le nombre à 6,000) dont aucun n'est venu jusqu'à nous. Toutefois quelques auteurs lui attribuent des *Scholies sur l'Iliade et l'Odyssée* que Schrevelius a publiées dans son édition d'Homère, et qui sont jointes à d'autres éditions. Tanneguy Le Fèvre n'hésite pas à croire que ces *Scholies* ne sont pas de Didyme. — Didyme, d'Alexandrie, postérieur au précédent, et grammairien comme lui, enseigna à Rome, et composa sur l'orthographe et sur d'autres sujets des traités cités par Suidas. — Didyme d'Alexandrie avait écrit 15 liv. sur *l'Agriculture*, dont on trouve des extraits dans les *Geoponica* de Cassianus-Bassus. — Didyme (Claudius), est auteur d'un *Traité sur les fautes de Thucydide contre l'analogie*, d'un *Epitome d'Héraclion*, et de quelques autres écrits. — Didyme (*Atteius*), philosophe académicien, a composé un *Traité* en II liv., contenant des solut. de probabilités et de sophismes. — Didyme, fils d'Héraclide, était grammairien et musicien à Rome du temps de Néron. — Didyme, mathématicien, né à Cnide, avait écrit des *Comment.* sur Aratus. — On a d'un autre Didyme un *Tr. de l'art vétérinaire*, Bâle, 1537, in-4.

DIDYME, surnommé *l'Aveugle* (parce qu'il avait perdu la vue dès l'âge de 4 ou 5 ans), docteur de l'Église d'Alexandrie, né dans cette ville vers l'an 308 de J.-C., suivit les leçons de la célèbre écol de sa patrie, apprit la grammaire, la rhétorique la dialectique, la musique, la géométrie, l'astronomie, et composa un grand nombre d'ouvr. qu' dictait à des scribes, et dont il ne reste que le suiv. : 3 liv. *de Spiritu sancto*, trad. du grec e latin par St Jérôme, et insérés dans les *Œuvres* d ce saint docteur; 3 liv. *de la Trinité*, grec et lati avec des notes, par Mingarelli, Bologne, 1769 in-fol.; un liv. *contra Manichæos*, traduit du gre en latin par Turrien, Paris, 1600; Ingolstadt 1604, in-4. — *Enarratio in epistolas canonicas* traduit du grec par St Jérôme, et inséré dans l *Biblioth. des Pères*. On croit que Didyme mouru vers l'an 395. Il était tombé dans les erreurs d'Origène, et fut condamné après sa mort par le secon concile de Nicée. On trouve sa *Vie* dans la *Magn biblioth. veterum Patrum*, tome XIII.

DIÉ (St), en latin *Deodatus*, évêque de Never en 655, quitta ce siége, se retira dans les montagnes des Vosges pour s'y livrer à la prière, e mourut en 684. C'est lui qui a donné son nom à l ville de St-Dié en Lorraine.

DIEBITSCH-SABALKANSKI, feld-maréchal a service de la Russie, né le 13 mai 1785, d'une famille noble de Silésie, commença au service de l Prusse sa carrière milit.; mais, son père ayant accepté la place de major-général au service d Paul Ier, il le suivit, se distingua par le plus brillan courage à Austerlitz, Eylau, Friedland, Dresde, etc. et commanda en 1825 les colonies milit. de l'Asie Appelé en 1827 à faire partie du cabinet russe, i devint, l'année suiv., adjud.-génér. dans l'armé destinée contre les Turks. Nommé en 1829 commandant en chef de la 2e armée, il réussit à lu faire franchir les montagnes du Balkan, ce qui lu valut le surnom de *Sabalkanski*, et conduisit se troupes jusqu'aux portes de Constantinople. Mai le vainqueur des Turks, chargé, en déc. 1830, d réduire les Polonais, n'en put venir aussi heureusement à bout. Il avait promis au gr.-duc Constantin de le conduire à son château du Belvédère : l choléra-morbus, qui surprit Diebitsch à son quartier-général, l'empêcha de terminer la campagne. Il mourut le 29 mai 1831 à Kleczewo, près Pultuk. Il allait être remplacé par le comte Paskewitsch, que l'empereur appelait à réparer le désastres de l'armée russe. Le nom de Diebitsch a été conservé à un régiment.

DIECMANN (Jean), sav. philologue, né à Stade en 1647, mort en 1720, professeur de théologie à Kiel, a laissé un grand nombre de dissertat. dont on trouve le détail dans l'*Historia bibliothecæ fabricianæ*, t. VI : *De naturalismo*, Leipsig, 1684. — *Specimen gloss. MS. latino-theotisci*, etc., Brême, 1721, in-4. Il a donné 5 édit. de la Bible allemande de Luther avec des préfaces estimées.

DIEDERICHS (Jean-Christian-Guillaume), oriental. distingué, né à Pyrmont en 1750, mort en 1781, professeur à l'université de Kœnigsbourg, est auteur de plus. sav. ouvrages, dont les principaux sont : *Spicilegium observ. quarumd... ad*

oca nonnulla vet. Test.*, Gottingue, 1777, in-4.— *Specimen variant. lect. in psalmos*, ibid., 1775, in-4, ensemble *Observ. philol. crit. ad loca quæd. Novi Test.* — *Grammaire hébr.*, etc., en allem., Lemgow, 1778, in-8. On lui doit encore de cur. observ. sur les voyages de Bruce, dans le *Hanover Magasin* de 1777.

DIEDO (François), jurisc. vénitien du 15ᵉ S., doct. et profess. en droit à Padoue, fut chargé de deux ambassad., l'une près de Mathias Corvin, roi de Hongrie, dont la républ. sollicita l'alliance contre les Turks, en 1474; l'autre près du pape Sixte IV, en 1481. L'entrée de Diedo à Rome se fit avec une magnificence extraordin.; on en trouve les détails dans le *Diarium* de Volaterran. Il fut élu podestat de Vérone en 1483, et mourut l'année suiv. On a de lui, en MS., des *Discours* et des *Lettres*, et une *Vie de St Roch*, insérée dans les *Vitæ sanctorum* de Hareus, Cologne, 1630, in-fol., et dans la collection des bollandistes.—Diedo (Jérôme), a publié (en italien) la *Description d'une bataille navale livrée en* 1571, Venise, 1588, in-4.—Diedo (Jacq.), sénateur de Venise, né dans cette ville en 1684, mort en 1748, est auteur d'une *Histoire de la république vénitienne depuis sa fondation jusqu'à l'an* 1747, Venise, 1751, 4 vol. in-4, ouvr. estimé. On lui attribue encore des *Poésies morales et sacrées*, et un recueil de *Pensées*.

DIEGO-DE-YEPES, religieux espagnol de l'ordre de St-Jérôme, fut confesseur du roi Philippe II, et successiv. évêque d'Albarasin et de Tarragone, où il mourut en 1614, à 83 ans. On a de lui (en espagnol): *Histoire des persécutions d'Angleterre*, Madrid, 1599, in-4.—*La Vie, les vertus et les miracles de Ste Therèse*, Saragosse, 1606; Madrid, 1615, in-4. — *Relation abrégée de la mort de Philippe II*, Milan, 1607.

DIEGULIS, souver. des Cannes (peuple de l'ancienne Thrace), vers la 157ᵉ olympiade, révolta ses propres sujets par les cruautés qu'il exerça sur les habitants de Lysimachie pour se venger de la mort de Prusias, son gendre. Diodore rapporte que Diegulis fit couper la tête, les pieds et les mains de tous les enfants, et suspendit ces chairs sanglantes au cou de leurs pères et de leurs mères. Les principaux seign. abandonnèrent la cour de ce monstre, et se retirèrent auprès d'Attale; celui-ci marcha contre Diegulis, le vainquit et le fit prisonnier. On ignore s'il usa de représailles.

DIELHELM (Jean-Herman), simple artisan, né à Francfort-sur-le-Mein, mort en 1764, a mérité le titre de géographe et d'antiq. par ses recherches et ses écrits sur les contrées qu'il avait parcourues pour gagner sa maîtrise. On a de lui (en allemand et sans nom d'auteur): *l'Antiquaire du Rhin*, etc., Francfort, 1748, 3ᵉ édition, in-8. — *L'Antiquaire du Necker, du Mein, de la Lahn et de la Moselle*, ibid., 2ᵉ édition, 1780, in-8. — *L'Antiquaire de l'Elbe*, ibid., etc., 2ᵉ édit., 1774, in-8. — *Le géographe Wetteravien*, ibid., 1748, in-8. — Un *Dictionnaire hydrogr... d'Allemagne*, ib., 1741, in-8.

DIEMEN (Antoine van), gouverneur génér. des établissements hollandais dans les Indes-Orient., né en 1593 à Cuylenbourg, s'adonna d'abord au commerce, et passa ensuite comme cadet appointé aux Indes, s'y fit remarquer par ses talents calligraphiques, et s'éleva successiv. aux plus hautes fonctions. Son administration fut signalée par des traités avantageux conclus avec les rois de Tarnate et de Éaos, et avec le vice-roi de Goa; par les découvertes d'une grande île que l'on nomme Van-Diemen, quelq. autres de la Nouvelle-Zélande, et complétées par La Pérouse, Broughton et Krusenstern. Il mourut en 1645.

DIENEL (Michel), menuisier-mécanicien, né à Friedersdorf dans la Haute-Lusace en 1744, mort à Lunebourg en 1795, se distingua par le talent avec lequel il exécutait les ouvr. les plus délicats: on regarde comme des chefs-d'œuvre en ce genre ses modèles de la ville de Jérusalem, du temple de Salomon et du tabernacle, ainsi que quatre machines astronomiques qui représentaient fidèlem. tous les mouvem. des corps célestes. La descript. de ces machines a été publiée par P. Mirus.

DIEPENBEKE (Abraham van), peintre flamand, né à Bois-le-Duc en 1607, élève de Rubens, fit le voyage d'Italie, fut, à son retour en Flandre, nommé direct. de l'académie d'Anvers, et mourut en 1675. Cet artiste peignait à l'huile et sur verre; il a fait un très grand nombre de dessins destinés à orner des livres, et dont la plupart ont été gravés: de ce nombre est le *Temple des muses*, en 58 pièces, recueil estimé. Le musée possède de ce peintre un tableau représentant *Clélie passant le Tibre avec ses compagnes*.

DIEREVILLE, voyageur français, a écrit la relation en vers et en prose de son *Voyage au Port-Royal de l'Acadie, en* 1699, Amsterdam, 1708, in-12, dans laquelle on trouve une description fort juste du pays et des divers établissements qui y étaient formés. Il en rapporta un arbrisseau que Tournefort a appelé de son nom *Dierevilla*.

DIES (Gaspar), célèbre peintre portugais, élève de Michel-Ange, mort à Lisbonne en 1571, fut chargé par le roi de peindre plusieurs morceaux dans l'église de Bélem et dans d'autres édifices publics. Son chef-d'œuvre est une *Descente du St-Esprit*, qui orne l'église de la Miséricorde, à Lisbonne.

DIESBACH, nom d'une ancienne famille originaire de Souabe, qui, ayant suivi l'empereur Barberousse dans son passage en Suisse, obtint des terres de ce prince, et s'y établit vers la fin du 12ᵉ S. — Nicolas Diesbach, né à Berne en 1430, membre du conseil en 1454, avoyer en 1463, se distingua par sa sagesse et ses qualités d'homme d'état, eut une grande part dans les affaires de la Suisse de son temps, fut député auprès de Louis XI, roi de France, en obtint des faveurs et des pensions, et mourut de la peste à Porentrui en 1475. — Diesbach (Jean de), 3ᵉ fils de Nicolas, page à la cour de France, fut choisi pour commander les troupes suisses dans le Milanais, et se distingua à la bataille de Marignan en 1515. Six ans après,

devenu chef des troupes que les Suisses envoyèrent à François Ier, il obtint le grade de maréchal-de-camp et la place de conseiller-d'état, et fut tué à la bataille de Pavie en 1525.—DIESBACH (Sébastien de), entra de bonne heure au service de France, et se trouva, en 1515, à la bataille de Novarre. De retour à Berne, il y fut nommé conseiller en 1514, signa, en 1521, le traité d'alliance conclu entre le roi de France et les Suisses, et commanda, deux ans après, un corps de 2,000 Bernois au service de François Ier. Nommé avoyer de Berne en 1529, il fut accusé d'intelligence avec le parti ennemi dans la guerre des cantons protest. contre les cantons catholiq., et forcé de se retirer à Fribourg. Il reprit ensuite du service en France, et mourut vers 1540. — DIESBACH (Jean-Frédéric de), né à Fribourg en 1677, offic. dans les gardes-suisses, puis dans le régiment de Pfiffer, quitta le service de France par mécontentement, revint en Suisse, obtint, par l'entremise du prince Eugène, dont il était connu, la commission de lever un régiment pour la Hollande, et fut pour ce fait rayé de la liste des membres du gr.-conseil de Fribourg. Réformé à la paix d'Utrecht, Diesbach entra au service de l'empereur, fut nommé général-major en 1714, comte de l'empire en 1718, fit la guerre contre les Turks et les Espagnols, se distingua dans beauc. de rencontres, fut élevé à la dignité de prince en 1723, devint successivem. chambellan, feld-maréchal-lieuten., feld-maréchal-général et conseill. aulique de guerre. Il commanda plusieurs corps d'armée impériale en Italie, et mourut en 1751.—DIESBACH (François-Romain, baron de), né à Fribourg, entré au service de France, fut successiv. capitaine, major, colonel propriétaire du régiment de son nom, reçut des blessures dangereuses à la bataille de Lawfeld, continua de se distinguer dans les campagnes suiv. à Bergen, à Corbach et à Cassel, et mourut lieutenant-général en 1786.

DIESBACH (JEAN), jés., né à Prague en 1729, fut professeur de philosophie à Olmütz, à Bruun, à Prague et à Vienne, enseigna les mathématiq. à l'archiduc François, depuis empereur, et mourut en 1792. On a de lui plus. ouvr. d'enseignement, dont les plus remarquables sont : *Institutiones philosophicæ de corporum attributis*, Prague, 1761, in-8. — *Exegesis entomologica de ephemerarum apparitione*, ibid., 1765, in-8. — *Tabularium Boemo-genealogicum Bohuslai Balbini*, ibid., 1770, in-4. — *Bohuslai Balbini syntagma kolowratiacum*, ibid., 1767, in-4.

DIETERICH (JEAN-CONRAD), savant littérat., né à Butzbach en Wétéravie en 1612, mort à Giessen en 1669, se distingua dans la théologie, l'histoire, la théorie de l'art médical, et la physiologie. Ses princip. ouvr. sont : *De usu, abusu et neglectu lectionis scriptorum secularium et antiq.*, Copenhague, 1638, in-4. — *Iatreum hippocraticum*, etc., Ulm. — *Breviarium pontificum roman.*, Giessen, 1663, in-8. — *Historia imperator. german., familiæ saxonicæ*, ibid., 1666, in-4. — *Histor. Augusti, Tiberii, Caligulæ, Claudii et Neronis*, ibid., 1649, in-4. — *Antiquitates biblicæ*, Giessen, 1671. — *Antiquitates Novi Testamenti*, Francfort, 1680, in-fol.

DIETRICH (CHRÉTIEN-GUILL.-ERNEST), peintre de l'école allemande, né à Weimar en 1712, apprit le dessin chez son père, et fut ensuite élève d'Alexandre Thièle. Après avoir travaillé avec succès pour la galerie de Dresde, il voyagea en Italie, et ajouta au genre historique, qu'il possédait bien, celui du paysage, où il a su combiner la manière de Berghem, Salvator Rosa et Claude Lorrain. Il grava aussi à l'eau forte; et son œuvre dans ce genre se compose de 160 planches de grandeur et de sujets variés. Dietrich mourut à Dresde en 1774. La galerie de Vienne possède plus. de ses tabl. d'hist. d'une belle composition.

DIETRICH (PHILIPPE-FRÉDÉRIC, baron de), premier maire constit. de Strasbourg, né dans cette ville en 1748, fut condamné à mort le 28 déc. 1793 par le tribunal révolutionn., comme auteur d'une adresse à l'assemblée nationale pour réclamer l'inviolabilité du roi, et la punition des auteurs des journées du 20 juin et du 10 août. Il s'était beaucoup occupé de minéralogie, et a laissé les ouvr. suiv. : *Vindiciæ dogmatis grotiani de rescriptione*, Strasbourg, 1767, in-4. — Une traduction des *Lettres de Ferber sur la minéralogie et sur div. autres sujets d'histoire natur.*, ibid., 1776, in-8. — Du *Traité chimique de l'air et du feu*, par Schéele, Paris, 1781, in-8. — *Supplément*, 1785, in-12. — *Description des gîtes de minerai, de fonges et des salines des Pyrénées*, etc., ibid., 1786, 2 vol. in-4. — Traduct. des *Observat. de Trebra sur l'intérieur des montagnes*, Paris, 1787, in-fol., avec cartes et fig. color.; enfin plusieurs *Dissertat.*, en allem., *sur la minéralogie*, insér. dans les *Mémoires* de la société des curieux de la nature.

DIETRICHSTEIN (ADAM de), d'une ancienne famille de Carinthie, né en 1527, fut chargé, par l'empereur Maximilien II, de plus. négociations importantes auprès du pape et du roi d'Espagne. Il mourut à Niklausbourg en 1590. — DIETRICHSTEIN (François de), fils du précéd., né à Madrid en 1570, termina ses études à Rome, fut successiv. camérier du pape Clément VIII, évêq. d'Olmütz, cardinal et employé, comme son père, dans plus. ambassades par la cour de Vienne. Très zélé dans ses fonctions épiscopales, il passa pour un des meill. prédicat. de son temps, et mourut en 1636. Sa *Vie* a été écrite, en allem., par A. Voigt, Leipsig, 1792, in-8. On y trouve l'indication de quelq. ouvr. peu remarq. de ce card.

DIETZCH (JEAN-CHRISTOPHE), peintre et grav., né à Nuremberg en 1710, mort en 1769, a laissé différ. morceaux fort estimés dans sa patrie : Catherine Prestel a gravé d'après lui. — DIETZCH (Jean-Albert), son frère, a gravé les *Vues de Nuremberg*, en 20 paysages, 1760, in-4.

DIEU (St JEAN de), fondateur de l'ordre de la Charité, né à Monte-Major-el-Novo, en Portugal, l'an 1495, de parents pauvres, s'enrôla dans une compagnie d'infant., et après son licenciem., en

1536, forma la résolution d'expier les égarem. de sa jeunesse en se consacrant au soulagement des pauvres et des malades : il alla même en Afrique, dans l'espoir d'y trouver la couronne du martyre. De retour en Espagne, il s'établit à Grenade, où il fit un petit commerce dont il distribuait les bénéfices aux pauvres; puis il conçut le projet de louer une maison dans laquelle il recevrait des malades indigents. Bientôt la charité des habitants de Grenade, la protection de l'archevêq., du roi et des princes augmentèrent les ressources de cet hospice. Épuisé par des fatigues continuelles, St Jean de Dieu fut forcé de cesser l'exercice de sa bienfaisance, et mourut en 1550. Il a été béatifié par Urbain VIII en 1630, et canon. par Alexandre VIII en 1690. Sa *Vie* a été écrite en italien par Hilarion Perdicaro, Palerme, 1666, in-4; en espagn. par Ant. de Govea, Madrid, 1659, et en français par Girard dè Villethierry, Paris, 1691, in-4.

DIEU (Louis de), sav. orientaliste, et ministre de la relig. réformée, née à Flessingue en 1590, mort dans cette ville en 1642, s'était particulièrement occupé de la critique des livres saints. Ses différ. écrits sur cette matière sont réunis dans l'ouvr. intit. : *Critica sacra, sive anidmaversiones in loca quædam Veteris et Novi Testamenti*, Amsterdam, 1693, in-fol. Indépendamm. de divers ouvr. théolog. oubliés, on lui doit encore : *Grammaires des langues orientales*, recueillie par D. Clodius, Francfort, 1683, in-4. — *Historia Christi et S. Petri persici conscript. ab Hieron. Xavier, cum lat. vers.*, ibid., 1639, in-4. — On doit trouver à la suite : *Rudimenta ling. persicæ.*

DIEU-DONNÉ Ier, en latin *Deus dedit*, pape, succéda à Boniface IV en 614, se distingua par sa piété et ses vertus, et mourut en 617. — Dieu-donné II, en latin *Deo datus*, pape, élu en 672, mort en 676.

DIEULAFOY (Joseph-Marie-Armand-Michel), poète dramat., né à Toulouse en 1762, remporta dans sa jeunesse quelq. prix aux jeux floraux. Des parents qu'il avait à St-Domingue l'y appelèrent en 1789, et il se trouva bientôt à la tête d'un établissement considér. Ruiné par l'insurrect. des nègres, il se rendit à Philadelphie d'où il ne revint en France qu'après la terreur. Il s'y fit bientôt connaître par son talent pour le théâtre, et donna seul et en société avec Barré, Radet, Desfontaines, etc., plus. vaud. qui presque tous eurent du succès. Il finit par renoncer au théâtre, et mourut en 1823. Ses principaux ouvrages sont : *Défiance et Malice, ou le Prêté rendu*, comédie en un acte et en vers, Paris, 1801, avec M. Jouy. — *Le Portrait de Michel Cervantes*, coméd. en 3 actes et en prose, 1803, avec M. Briffaut. — *Milton*, *fait historique*, opéra en un acte, 1805. — *Olympie*, opéra en 3 actes, 1820. On trouve de lui div. morceaux dans le *Chansonn.* et dans les *Dîners du vaudeville.*

DIGARD DE KERGUETTE (Jean), ingénieur hydrograph., né à Paris en 1717, mort au Croisic vers 1788, membre correspond. de l'académie de marine, avait été prof. de mathémat. à Rochefort et à Orléans. On a de lui, entre autres ouvr., un *Discours sur la facilité et l'utilité des mathémat.*, 1752, in-4. — *Observations sur la marine et sur le commerce*, 1760, in-4. — *Cours de navigation*, 1752, in-4. — *Nouvelle pratique abrégée du pilotage*, 1784, in-12.

DIGBY (Éverard), gentilhomme anglais, né en 1581, prit part à la conspiration des poudres, dont le but était de faire sauter les deux chambres du parlem. le jour où le roi y viendrait, offrit même de contribuer pour 1,500 liv. sterling aux dépenses que nécessitait l'exécution, fut arrêté les armes à la main dans le Straffordshire, où il préparait un soulèvem., fut pendu, puis écartelé le 30 janvier 1606, ainsi que ses complices. — Digby (Benelm), fils du précédent, né en 1603, fut successivement gentilh. de la chambre, commissaire de la marine, et gouvern. de l'Hôtel de la Trinité sous Charles Ier. Il équipa une escadre à ses frais en 1628, et défit les Vénitiens et les Algériens, réunis contre les Anglais. Dans un voyage qu'il fit en France en 1636, il fut converti à la foi catholique; les persécutions que lui attira son attachement à la famille royale l'ayant obligé à chercher un asile en France, il y reçut l'accueil le plus distingué, rentra dans sa patrie après la restauration, et mourut en 1665. On a de lui, entre autres opuscules, *Conférences avec une dame sur le choix de la religion*, etc., Londres, 1651, in-12. — *Traité de la nature des corps*, Paris, 1644. — *Institutionum peripateticarum libri V*, etc., ibid., 1651. — Digby (Jean), comte de Bristol, né en 1580, de la même famille que les précédents, fut membre du conseil de Jacques Ier, et chargé successivem. par ce prince de div. missions diplomat. L'injuste disgrâce qu'il encourut ne l'empêcha pas de rester fidèle à ses devoirs; il donna de vigour. conseils à Charles Ier, subit pour lui la persécution et l'exil, et mourut à Paris en 1653. On a de Bristol quelques *pièces* de poésies, des *Tr. politiques*, des *Discours* relatifs aux affaires du temps, et la trad. de la *Défense de la foi catholique*, par Pierre Dumoulin, 1610. — Digby (George), comte de Bristol, fils du précéd., né en 1612, porta une funeste atteinte à la cause roy. qu'il croyait servir, en conseillant à Charles Ier d'accuser de haute trahison six membres du parlement. Il leva un régiment de cavalerie pour la défense de l'infortuné roi, et prit part à toutes les actions de la guerre. N'ayant pu déterm. le prince de Galles à rester en Irlande, il vint en France d'où il fut banni pour ses liaisons avec les chefs de la Fronde. Lors du rétablissem. de Charles II il tenta de rendre à la religion catholique son ascendant en Angleterre, et fut obligé de se dérober par la fuite au danger qui le menaçait. Quoique catholique, il vota contre la loi du *Test* en 1673, et mourut à Chelsea en 1676. On a de lui plusieurs *Disc.* prononcés au parlem., des *Lettres relatives aux affaires politiq.*, et une comédie intit. *Elvire.*

DIGEON (Alexandre-Élisabeth-Michel, vicomte), lieuten.-génér., né à Paris en 1771, d'un fermier-

général, entra au service comme sous-lieuten., fit les guerres de la révolution, tomba au pouvoir de l'ennemi à la bataille de la Trebia, devint l'objet d'un cartel d'échange particulier après la victoire de Marengo, sur la réclamation du prem. consul, et fut nommé peu de temps après colonel d'un régim. de chasseurs. Dans la campagne de 1805 en Allemagne, il assista aux actions les plus remarquables, notamment à Landsberg et à Austerlitz. Dans celle de 1807, il fut élevé au grade de génér. de brig., et se distingua dans le commandement de deux régim. de cavalerie aux batailles d'Heilsberg et de Friedland. Appelé en Espagne l'année suiv., il y devint en 1812 gouverneur des provinces de Cordoue et de Jaen, et par une sage administrat., gagna l'attachement et la confiance des habitants réduits à la plus extrême misère et profondém. irrités. Sa brillante conduite pend. la retraite périlleuse de l'Andalousie lui valut, en 1813, le grade de lieuten.-génér. Blessé pour la 5e fois, à la bataille de Vittoria, il passa bientôt sous les ordres du maréchal Suchet à l'armée de Catalogne, où il commanda toute la caval. et la 1re divis. de l'infanterie. En 1814 à l'armée de Lyon, commandée par le maréchal Augereau, il sauva cette ville d'une prise de vive force qui commençait déjà, et lui donna ainsi le temps de conclure une capitulat. Nommé inspecteur-génér. de cavalerie après la première restaurat., il montra beaucoup de dévouement pour la cause royale lors du débarquem. de Bonaparte. Ayant perdu tous ses équipages, il refusa une indemnité considérable. Louis XVIII, à son retour, le nomma commandant de la division de cavalerie légère de la garde royale, et, plus tard, le créa pair de France avec le titre de vicomte. Digeon appuya dans la chambre-haute les opinions que professait le côté droit. Il fut chargé par *interim* du portefeuille de la guerre en 1823, quand le duc de Bellune, alors ministre de ce départem., se rendit à Bayonne, afin de presser l'ouverture de la campagne d'Espagne, et de résoudre la question inextricable des approvisionnem. de cette armée. En rendant le portefeuille au titulaire, il reçut les titres de ministre-d'état et de membre du conseil privé. Il eut l'année suiv. le commandem. en chef de l'armée d'occupation, rentra en France avec la principale partie de cette armée, et mourut en 1826 à sa terre de Ronqueux, près Paris.

DIGGES (Léonard), sav. géom. angl., mort en 1574, a publ. sous le titre de *Tectonicum*, 1556, in-4, et 1592, avec augmentat., un *Traité sur la manière de mesurer les terres, les bois, les hauteurs*, etc.; un *Tr. de géométrie pratique*, intit. : *Pantometria*, 1591, in-fol.; et des *Règles pour juger du temps par le soleil, la lune et les étoiles*, 1592, in-4. — Digges (Thomas), son fils unique, l'un des plus habiles géomètres de son temps, fut nommé commissaire-gén. des troupes envoyées dans les Pays-Bas, par Élisabeth, et mourut en 1595. Ses principaux ouvr. sont: *Tr. d'arithmétiq. militaire*, 1579, in-4. — *Stratioticos ou Tr. géométrique nécessaire au perfectionnem. du soldat*, 1579 et 1590, in-4, en 2 part., dont la 1re est de son père. — *Défense de l'Angleterre, ou Traité concernant l'invasion.* — Digges (Dudley), fils aîné de Thomas, né en 1583, s'appliqua spécialem. à l'étude de la législation de son pays, fut envoyé ambassadeur en Russie par le roi Jacques Ier en 1618, devint membre du parlement réuni en 1621 et vota avec l'opposition. Charles Ier, pour se l'attacher, le nomma, en 1636, à la place de maître des rôles; mais Digges mourut cette même année. On a de lui: *Défense du commerce*, 1615, in-4. — *Discours concernant les droits et les priviléges du sujet*, etc., impr. après la mort de l'aut. en 1642, in-4, plus. autres disc. insérés dans le rec. intit. : *Ephemeris parliamentaria; le Parfait ambassad.*, 1655, in-fol. — Digges (Thomas), frère du précéd., mort en 1655, a trad. en angl. l'ouvr. de Gonzalo de Cespedes, *Gérard, ou l'infortuné Espagnol*, 1622, in-4; et en vers l'*Enlèvem. de Proserpine* de Claudien, 1607, in-4. — Digges (Dudley), fils de Dudley, mort en 1643, est aut. de : *Illégitimité de la rébellion des sujets contre leur souverain*, etc., Londres, 1643, in-8.

DILHERR (Jean-Michel), savant philologue et théol., né en 1604 à Themar, comté d'Henneberg, profess. d'éloquence, d'hist. et de poésie à Iéna, prem. pasteur et bibliothéc. de la ville de Nuremberg, mort en 1669, a écrit en allemand un grand nombre d'ouvr.; les princip. sont : *Atrium linguæ sanctæ*, Nuremberg, 1660, in-8. — *Electorum libri tres*, ibid., 1644, in-12, et une édit. estimée de l'*Orthographia* de Juste Lipse sous le titre de : *Apparatus philologicus*, Iéna, 1632, in-12, avec des notes.

DILLENIUS ou DILLEN (Jean-Jacques), célèbre botaniste, né à Darmstadt en 1687, s'établit en Angleterre à la sollicitation de Guillaume Sherard, riche amateur d'histoire naturelle, et publ. sous le titre de: *Hortus Elthamensis*, 1732, la descript. des plantes que Sherard avait réunies à sa campagne d'Eltham. Cet ouvr., en 2 vol. in-fol., orné de 325 pl., était un des plus magnifiques livres de botan. qui eussent paru jusqu'alors. Dillen avait donné précédemm. une nouv. édit. améliorée du *Synopsis plantarum Angliæ*, 1724, in-8; mais l'ouvr. qui mit le comble à sa réputation est l'*Historia muscorum*, Oxford, 1741, in-4, fig., très rare, et d'un prix très élevé, réimpr. Édimbourg, 1811, in-4, avec un *Appendix*. Dillen a dessiné et gravé toutes les planches qui sont entrées dans la composition de ses ouvr. Personne n'a surpassé la fidélité avec laq. il a su rendre jusqu'aux plus petits détails des plantes. Il mourut à Oxford en 1747.

DILLON (Arthur, comte de), 3e fils de Théobald, lord Dillon, pair d'Irlande, né en 1670, passa au service de France lorsque Louis XIV voulut avoir dans ses armées des troupes irlandaises en échange de celles qu'il avait envoyées au roi Jacques. Brigadier à 32 ans, maréchal-de-camp à 34, lieuten.-gén. à 36, il combattit en Espagne sous les ordres de Noailles et de Vendôme, en Allemagne sous Villeroi, et en Italie sous le duc de Vendôme et le

grand-prieur, se signala à la défense de Moscolino, contribua à la victoire de Castiglione en 1706, enleva Kaiserslautern et le château de Wolfstein en 1713, montra la plus grande valeur aux siéges de Landau, de Fribourg et de Barcelonne, prit sa retraite en 1730, et mourut en 1733. — DILLON (Arthur, comte de), son petit-fils, né à Barywich en Irlande en 1750, colonel au service de France, fut employé avec son régiment dans les îles en 1777, et signala sa valeur à la prise de Grenade, de St-Eustache, de Tabago, de St-Christophe. Député de la Martinique en 1789 aux états-généraux, il y prit la défense des colons contre les *Amis des noirs*, dont les déclamations intempestives préparaient le massacre des blancs, et donna dans div. circonstances des preuves d'une rare énergie. Employé à l'armée du Nord après la session, il y remporta différents avantages ; mais accusé d'avoir, après le 10 août, voulu faire marcher ses troupes sur Paris, il perdit son commandement. En 1793, il fut arrêté par ordre du comité de salut public, puis traduit au tribunal révolutionn. comme complice de Danton, et condamné à mort le 14 avril 1794; au pied de l'échafaud, il cria d'une voix ferme : *Vive le roi!* On a de lui : *Compte rendu au ministre de la guerre des opérations de la campagne de* 1792, *suivi de pièces justificatives*, Paris, 1792, in-8. — DILLON (Théobald), son frère, envoyé en 1792 à l'armée du Nord, fut massacré par ses soldats le 29 avril, dans une sortie qu'il avait faite pour reconnaître les forces de l'ennemi sur le chemin de Lille à Tournai. —DILLON (Jean-Talbot), chev. angl., voyagea dans les diverses parties du continent européen, résida plusieurs ann. à Vienne, jouissant de la confiance de Joseph II, et fut créé baron du St-empire. De retour en Angleterre, il mit en ordre ses notes sur l'Espagne, qu'il avait visitée trois fois, et publia en anglais : *Voyage*, etc., Londres, 1780, in-4. Cet ouvrage est estimé. Dillon mourut en 1806.

DILLON (l'abbé HENRI), grand-vicaire de Dijon, abbé d'Oigny et doyen de la Ste-Chapelle avant la révolut., protesta contre les décrets de l'assemblée nationale relatifs au clergé, et contre le serment que les prêtres membres de cette assemblée prêtèrent le 27 déc. 1790. L'écrit de l'abbé Dillon fut brûlé, et l'auteur, pour éviter les persécut., quitta la France, où il n'obtint de rentrer en 1804 qu'à condition de se tenir éloigné de Paris. Fixé à Dijon, il s'empressa, lors de la restaurat., de revenir à Paris, où il fut nommé l'un des conservateurs de la bibliothèque Mazarine. On a de lui : *Guide des études historiques*, 1812, in-8. — *Mémoire sur l'esclavage colonial, la nécessité des colonies et l'abolition de la traite des nègres*, 1814, in-8. — Une *Lettre*, signée Coquillard, adressée à Dumolard en 1814, *sur la liberté de la presse; Histoire universelle, contenant le synchronisme des hist. de tous les peuples contemporains, tant anciens que modernes*, 1816, 8 vol. in-8, avec continuat.

DILLON (WENTWORTH). — V. ROSCOMMON.

DIMAS DE LA CROIX (le P.), carme déchaussé, né à Monteleone en Toscane, fut, en 1615, envoyé missionnaire en Perse, exerça les fontions de vic. à Ormus jusqu'en 1622, devint ensuite prieur d'Ispahan et vicaire-provincial des missions de Perse et des Indes. Il se distingua par sa bienfaisance et par sa douceur, se fit respecter même des ennemis de la religion catholique, et mourut à Ispahan en 1639, regretté du souver., des grands et du peuple. Le pape Urbain VIII l'avait nommé évêque de Babylone. Dimas avait composé un *Vocabul. persan-ital.* qui n'a pas été imprimé.

DIMSDALE (THOMAS), méd., né dans le comté d'Essex en 1712, fut attaché comme chirurgien à l'armée d'Allemagne sous les ducs de Cumberland, s'établit ensuite médecin à Herdfort, et se fit une réputation par ses succès dans l'inoculation de la petite-vérole, dont il fut un ardent propagateur. Appelé en Russie pour inoculer l'impératrice Catherine II et le grand-duc Paul, il en fut récompensé par des dignités et une pension considérable. Quelques années après il retourna en Russie pour inoculer les gr.-ducs Alexandre et Constantin, et mourut en 1800. On a de lui : *Méthode actuelle de l'inoculation de la petite-vérole*, trad. en français par Fouquet, Montpellier, 1772, in-8. — *Pensées sur l'inoculation générale et partielle*, etc. — *Observations sur l'introduction au plan du dispensaire pour une inoculation génér.; Remarques sur la lettre du doct. Lettsom sur l'inoculation génér.; Revue des observations du docteur Lettsom*, etc., 1779, in-8. — *Tr. div. sur l'inocul.*, 1781, in-8.

DINARQUE, orateur grec, né à Corinthe vers l'an 360 av. J.-C., s'établit à Athènes, où il gagna de grosses sommes d'argent en composant des harangues que sa qualité d'étranger ne lui permettait pas de prononcer lui-même. Accusé, ainsi que plusieurs citoyens d'Athènes, d'avoir contribué à mettre cette ville sous le joug des Macédoniens, il prit la fuite, se réfugia à Chalcis en Eubée, et fut rappelé 15 ans après. On ignore le reste de sa vie. Des nombreux discours qu'il avait composés, trois seulement nous sont parvenus ; on les trouve dans les div. collections des *Oratores græci*, trad. en franç. par Ath. Auger; ils ont été publiés séparément par C.-E.-A. Schmidt, avec des notes, Leipsig, in-8.

DINIZ DA CRUZ (ANTOINE), le plus célèbre poète lyrique portugais du 18e S., né à Castello de Vide en 1730, fut un des fondateurs de la société arcadienne de Lisbonne, où il prit le nom d'*Elpino*, et débuta par une ode sur l'assassinat du roi Joseph, que ses compatriotes placent à côté des plus belles composit. de Pindare. Destiné par sa naissance à la magistrature, il remplit plusieurs places importantes sans cesser de cultiver son rare talent pour la poésie, et mourut en 1798 à Rio-Janeiro, chancelier de la cour suprême de cette capitale du Brésil. Il était membre de l'acad. royale des sciences de Lisbonne. Ses *Poésies*, qui se distinguent par d'heureuses imitations des classiques, ont été recueillies après sa mort en 6 vol. in-12 ; mais on en désire une édition plus digne de ce grand poète. Outre des *Odes*, on a de Diniz : *O hyssope* (le gou-

pillon), poëme héroï-comique, Paris, 1817-21, in-12. — *Les métamorphoses du Brésil*, etc.

DINO, *Dinus*, professeur de droit à Bologne, fut employé par Boniface VIII, avec Richard de Sienne, à la compil. du VIe liv. de la collect. des décrét., et mourut en 1313, de chagrin de n'avoir point obtenu la pourpre romaine que l'on avait accordée à son collaborateur. Il a laissé des *Règles du droit*, Lyon, 1672, in-8, avec les notes de Nicol. Boyer, de Ch. Dumoulin et autres; des *Tr. sur les prescriptions, sur les successions ab intestat*, etc.

DINO. — V. Compagni et Garbo.

DINOCRATES, architecte grec, suivit Alexandre-le-Grand dans ses expéditions, et lui proposa de faire du mont Athos une statue, dont la main droite contiendrait une grande ville et la gauche une vaste coupe recevant les eaux de la montagne et les déversant ensuite dans la mer. Ce projet gigantesque offrait d'insurmont. difficultés; mais Dinocrates fut chargé de construire la ville d'Alexandrie; il rebâtit ensuite le temple d'Éphèse, brûlé par Érostrate, et mourut en Égypte sous le règne de Ptolémée. Cet artiste est nommé Dinocharès par Pline, Chiromocratès ou Chirocratès par Strabon, Stasicrate par Plutarque, et Dioclès par Eustathe. On l'a confondu aussi avec Cléomène, préfet d'Égypte.

DINOUART (Joseph-Antoine-Toussaint), labor. écrivain, né à Amiens en 1716, embrassa l'état ecclésiastique, vint jeune à Paris, où il obtint un canonicat du chap. de St-Benoît, et consacra ses loisirs à la culture des lettres. L'un des rédacteurs du *Journal chrétien* et du *Journal ecclésiastique*, il sut trouver encore le loisir de donner un grand nombre d'éditions d'ouvrages classiq., des trad. et des compilations, qui dans le temps ont eu des lecteurs, et dont on trouve la liste dans la *France littéraire* de Quérard. L'abbé Dinouart mourut à Paris en 1786.

DINTER ou DINTERUS (Edmond), chanoine de St-Pierre de Louvain, vécut à la cour des ducs de Bourgogne, qui l'honorèrent de leur confiance, fut chargé par Philippe-le Bon de rédiger les chroniq. du Brabant, et mourut, occupé de ce travail, à Bruxelles, en 1448. On a de lui : *Genealogia ducum Burgundiæ, Brabantiæ, Flandriæ*, etc., Francfort, 1529, in-fol., ouvrage dans lequel l'aut. fait remonter l'orig. des ducs de Bourgogne à Hector; et *Chronique des ducs de Lorraine et de Brabant*, ouvrage resté MS., mais qui ne peut manquer de faire partie des publications historiq. entreprises par l'académie de Bruxelles sous la protection du roi des Pays-Bas.

DIOCLÈS, médecin de Charyste, ville d'Eubée, contempor. de Théophraste, avait écrit plus. liv. dont il ne reste que quelques passages conservés par Pline et Plutarque. On lui attribue une *Lettre à Antigone*, insérée dans la *Biblioth. grecque* de Fabricius, et dans plusieurs autres recueils. — Dioclès, géomètre grec, qu'on suppose avoir vécu dans le 6e S., imagina, pour résoudre le problème de la duplication du cube, une solution que nous a conservée Eutocius sous le nom de *cissoïde* (semblable au *lierre*).

DIOCLÉTIEN (Caïus-Valérius-Aurélius), né à *Dioclëa* ou *Docléa* en Dalmatie, l'an 245 de J.-C., de parents obscurs, s'éleva par son mérite seul aux emplois les plus élevés, et fut élu emper. en 284, après la mort de Numérien. L'an 286, il s'associa Maximien-Hercule, lui céda l'empire d'Occident, marcha contre les Syriens et les Égyptiens, qui s'étaient révoltés, reconquit la Mésopotamie sur le roi de Perse, et revint en Europe pour soumettre tout ce qui est entre l'anc. Rhétie et le Danube. Afin de faire face aux nombreux ennemis qui attaquaient l'empire sur divers points, il créa deux nouv. césars, Constance-Chlore, qu'il fit adopter par Maximien, et Galérius, qu'il adopta lui-même. On vit alors pour la première fois l'empire gouverné par quatre princes, tous Illyriens. Dioclétien, excité par Galérius, devint dans sa vieillesse le persécuteur des chrétiens, qu'il avait long-temps protégés. Attaqué d'une maladie qui affaiblit ses forces et sa raison, il abdiqua le pouvoir suprême en 305, et se retira à Salone, où il mourut en 313. On trouve des éclaircissements précieux sur les règnes de Dioclétien et de Maximien dans l'ouvr. de P. de Rivaz : *Éclaircissements sur le martyre de la légion thébaine*, etc., Paris, 1779, in-8.

DIODATI (Jean), pasteur à Genève, né en 1576 mort en 1649, fut chargé de rédiger les délibérat au synode de Dordrecht en 1618. On lui doit des traduct. ital. et franç. de la *Bible*, avec notes; la prem. trad. franç. de l'*Hist. du concile de Trente par Sarpi*, celle de la *Relation de l'état de la religion en Occident*; il a mis les *Psaumes* en rimes franç., 1646, in-12, et publié 19 *Dissertat. théol.* dont Senebier a donné les titres dans son *Histoire littéraire de Genève*.

DIODATI (Dominique), littérateur, né à Naples en 1736, fut élève de Genovesi, et l'ami de Métastase. Quoique engagé dans la chicane, il cultiva les lettres et fit beaucoup de bruit en Europe par un *Dissert.* dans laquelle il voulut prouver que J.-C. la Vierge et les apôtres ne parlaient que le grec, cette langue, trois siècles av. la fondat. du christianisme, étant seule en usage dans l'Égypte, la Syrie, la Palestine et la Judée. Il a fourni des notes à Lalande et à Tiraboschi. Il mourut en 1801. On a de lui : *De Christo græcè loquente*, Naples, 1767, in-8. — *Elogio di Martorelli*, ibid., 1778, in-8. — *Illustrazione di varie monete siciliane*, ibid. 1788, in-4; plusieurs *Mémoires* sur les antiquités d'Herculanum.

DIODORE *de Sicile*, célèbre historien grec, né dans Agyrium (aujourd'hui Agirone), a vécu sous les règnes de César et d'Auguste. Il employa plus. années à voyager en Europe et en Asie, s'établit ensuite à Rome, et, après 30 ans de recherc., publia sa *Bibliothèque*, qui contenait en XL liv. l'histoire universelle jusqu'à la 1re année de la 180e olympiade (l'an 60 av. J.-C.). Il n'en reste que 15 liv. avec quelques extraits des 25 autres. Cet historien n'annonce point un jugement sûr: il paraît avo

uisé dans de mauvaises sources, et n'avoir pas su isposer les matériaux qu'il avait amassés. La preaière édit. complète du texte grec de Diodore est elle d'Henri Estienne, 1559, in-fol., et la plus esimée celle de Wesseling, grec et latin, Amsterd., 745, 2 vol. in-fol., avec de bonnes remarques. 'édition de L. Dindorf, Leipsig, 1828-32, 6 vol. n-8, contient de nouv. fragm. découv. par le sav. Angel. Mai. Il existe une trad. franç. par Terrasson, Paris, 1737, 7 vol. in-12., réimpr. plus. fois, mais que va remplacer avantageusem. celle de M. Miot.

DIODORE *d'Antioche*, évêque de Tarse, mort vers l'an 390, avait eu pour disciples St Jean Chrysostôme, Maxime, depuis évêque de Séleusie, et Théodore, qui fut évêque de Mopsueste. Il avait fait sur l'Écriture sainte des *Comment.* dont on trouve quelques *Fragments* dans les *Chaînes des PP. grecs*, et d'autres ouvrages qui se sont perdus. St Cyrille regarde cet évêque comme le précurs. de Nestorius, et l'appelle l'ennemi de la gloire de J.-C., mais St Jean Chrysostôme, St Basile, St Athanase en parlent beaucoup plus favorablement.

DIOGÈNE, surnommé *le Cynique*, philosophe grec, né à Sinope vers la fin du 5e S. avant J.-C., vint à Athènes pour suivre les leçons d'Antisthène, qui ne l'admit au nombre de ses disciples qu'après de grandes difficultés. Associant aux doctrines de sa secte (*v.* CYNIQUES) la morale de Socrate, dont il avait suivi les leçons, Diogène affectait un mépris souver. pour les commodités de la vie; son unique asile était un tonneau; mais on peut croire qu'il n'en sut pas toujours bannir ce même orgueil dont il se croyait exempt, quand il le reprochait aux hommes par ses mordantes saillies. Pris par des pirates dans un voyage sur mer, il fut vendu comme esclave à un citoyen de Corinthe qui sut apprécier son mérite, et lui confia l'éducation de ses fils. Diogène, sans rien changer à sa manière de vivre, ne trahit point la confiance de son maître, refusa l'offre qu'on lui fit de racheter sa liberté, vécut jusqu'à l'âge de 96 ans, et mourut l'an 323 avant J.-C., à la même époque qu'Alexandre-le-Grand, avec lequel il avait eu à Corinthe cette entrevue si célèbre, dont les détails ne sont peut-être pas très exacts. Il avait, suiv. les auteurs anciens, écrit plus. ouvr. remarq., dont aucun n'est venu jusqu'à nous. Les *Lettres* qu'on trouve sous son nom dans les collections des *Epistolaires* grecs sont évidemm. supposées, ainsi que l'a prouvé M. Boissonade dans un mémoire lu à la 3e classe de l'Institut.

DIOGÈNE d'Apollonie, ville de Crète, philos. grec du 5e S. avant J.-C., fut disciple d'Anaximènes. Établi à Athènes, ainsi qu'Anaxagoras, Diogène fut comme lui accusé d'impiété, et courut risque de la vie. Il regardait l'air comme le principe de toutes choses. — DIOGÈNE, dit *le Babylonien*, philos. stoïcien, vint de Syrie s'établir à Athènes, fut disciple de Chrysippe, et s'acquit une telle réputat., que les Athéniens le choisirent, avec Carnéade et Cristollaüs, pour aller en ambassade à Rome. Durant son séjour dans cette ville, Diogène ouvrit une école de dialectique, et ne contribua pas peu à inspirer aux Romains le goût de la philosophie.

DIOGÈNE-LAERCE, historien grec, ainsi nommé parce qu'il naquit à Laërte, vivait, à ce qu'on croit, sous les emper. Septime-Sévère et Caracalla. On ignore les particularités de sa vie; mais il reste de lui un ouvr. en X liv. contenant la *Vie*, les *dogmes* et les *dits* mémorables des anciens philosophes. Cet ouvr., malgré ses nombr. défauts, est fort important par le gr. nombre de faits qu'il a conservés. La prem. édit. grecque fut publ. à Bâle, 1533, in-4; la meilleure est celle donnée par Meibomius, avec les notes de Ménage et de plus. savants, Amsterdam, 1692, 2 vol. in-4. Il existe plus. trad. franç. de Laërce, dont la plus récente, par Schneider, Amsterdam, 1758, 3 vol. in-12, Paris, 1786, 2 vol. in-8, est jusqu'ici la meilleure. Ignace Rossi a éclairci beaucoup de passages de cet ancien écriv. dans ses *commentationes Laertianæ*, Rome, 1788, in-8.

DIOGÈNE. — V. ROMAIN.

DIOGÉNIEN, grammair. grec, né à Héraclée, vivait sous le règne d'Adrien. Il avait fait un dictionnaire des mots les plus difficiles employés par les poètes, les orateurs et les autres aut. grecs. Hésychius a inséré ce lexique dans le sien. Il existe, sous le nom de Diogénien, un recueil de proverbes grecs qui paraît extrait de son grand dictionn., et qui se trouve dans les *Adagia sive proverbia Græcorum*, gr.-lat., Anvers, 1612, in-4.

DIOGNÈTES, philos., fut le maître de l'emper. Marc-Aurèle. On croit que c'est le même auq. est adressée une lettre insérée dans les *OEuvres* de St Justin.

DIOGNÈTES. — V. CALLIAS.

DIOMÈDE (myth.), roi d'Étolie, fut du nombre des princes grec qui assistèrent au siége de Troie. Ses exploits le placèrent au prem. rang des braves de l'armée après Achille et Ajax, fils de Télamon. La déesse Pallas l'honorait d'une faveur spéciale.

DIOMÈDES, gramm. du 5e S., est aut. d'un tr. *de Oratione, partibus oratoriis et vario rhetorum genere lib. III*, dont la prem. édit. parut avec les ouvr. de Phocas, Donat, etc., Venise, S. D., in-fol., réimpr., ibid., 1495 et 1511, Paris, 1507; séparém., Paris, 1598, in-4, et depuis dans les *Grammatici veteres* de Putschius, in-4. — DIOMÈDES, dit *le Scolastique*, est aut. d'un *Comment.* en grec sur Denys de Thrace, conservé dans plus. biblioth. d'Angleterre, de France et d'Italie, et dont Villoison a donné des extr. dans ses *Anecdota græca*.

DION de Syracuse, beau-frère de Denys, dit *le Jeune*, suivit avec assiduité les leçons de Platon, que, par ses conseils, Denys-l'Ancien avait attiré à sa cour, et conçut pour ce philosophe toute la tendresse d'un ami, toute la vénérat. d'un disciple. Denys s'étant brouillé avec Platon, Dion prit hautement le parti de son ami. Après la mort du tyran, son fils Denys, jaloux du crédit et de la popularité que son beau-frère s'était acquis par ses vertus et ses talents, l'exila. Ce fut alors que Dion parcou-

rut la Grèce, où il attira les regards et se concilia les suffrages des peuples. Les Lacédémoniens lui conférèrent le titre de citoyen, malgré l'opposit. de Denys, dont ils étaient alors les obligés. Informé que le tyran avait séquestré tous ses biens et forcé sa femme Arétée de se marier à un autre, Dion résolut de repasser en Sicile et d'affranchir sa patrie. Cette expédit., favorisée par les Grecs, réussit complétem. Denys fut chassé de Syracuse, mais Dion périt victime d'un complot ourdi contre lui par un Athénien nommé Calippe, qu'il avait comblé de bienfaits. La *Vie* de Dion a été écrite par Plutarque et par Cornélius-Népos; mais le prem., favorable à tous les héros grecs, peint celui-ci sous un jour trop avantageux, et il faut préférer le récit de Cornélius-Népos, plus vrai et plus impartial.

DION-CHRYSOSTOME, rhéteur et philos. grec, né dans le 1er S. de l'ère chrét. à Pruse en Bithynie, se livra d'abord à l'art oratoire et se fit quelq. réputat. comme sophiste. Il étudia ensuite la philosophie et s'attacha à la secte stoïcienne. Consulté par Vespasien, que l'armée de Syrie venait de proclamer empereur, il lui donna le conseil de rétablir la république, et se rendit ensuite à Rome, où il séjourna quelques années. Une conspiration contre Domitien ayant été découverte, craignant de s'y trouver compromis, il se réfugia chez les Gètes. Mais après la mort de Domitien il mérita la bienveillance de Nerva et de Trajan, ses successeurs à l'empire, et revint à Rome, d'où il retourna dans sa patrie; il mourut dans un âge très avancé. Il reste de lui 90 *discours* en langue gr., dont le style simple et élégant ne tient point de celui des sophistes, Venise, 1551, impr. in-8; ils l'ont été plus. fois depuis. La meill. édit. est celle, gr. et lat., de Fréd. Morel. Bréquigny a trad. en franç. quelq. discours de Dion dans les *Vies des orat. grecs,* t. II. — Dion-Cassius, historien romain, né à Nicée en Bithynie vers la fin du 2e S. de l'ère chrét., était fils d'un sénat. romain qui avait gouverné la Dalmatie et la Cilicie, et descendait par sa mère de Dion-Chrysostôme. Son vrai nom était Cassius-Dion-Coccéianus. Il fut nommé sénateur sous l'emper. Commode, et, après avoir exercé les prem. magistratures, il se retira dans sa patrie pour mettre la dern. main à son *Hist. romaine*, dont il s'occupait depuis long-temps. On ignore l'époque de sa mort. Il avait écrit en grec plus. ouvr., dont le principal était celui dont nous venons de parler, divisé en LXXX liv. Les 35 prem. sont perdus, à l'exception de quelques fragm. conservés dans les rec. de Constantin-Porphyrogénète. Les 19 suiv., jusqu'à la fin du 54e, sont complets à quelq. lacunes près, et il reste un abrégé assez étendu des 6 livres suiv.; mais on n'a pour les 20 derniers que l'abrégé de Xiphilin. Dion est le dernier des écriv. grecs qui ait connu les règles de l'hist. On trouve dans la sienne de l'ordre, du jugement et une gr. exactitude dans la chronol. La prem. édit. de Dion est celle de R. Estienne, 1548, in-fol.; et la meill. celle de Reimar, Hambourg, 1750, 2 vol. in-fol. L'abbé Morelli ayant trouvé dans un MS., à Venise, quelq. fragments des livres LV et LVI, les publ. avec une version latine et des variantes, Bassano, 1798, in-8, Chardon de La Rochette les a réimpr. Paris, 1800, in-fol., pour les joindre à l'édit. de Reimar. Les prem. livres de Dion, publ. à Naples en 1747, in-fol., par M. Falconi, ne sont autre chose que des extraits de Plutarque et de Zonare.

DIONIS (Pierre), célèbre chirurgien, né vers 1640 à Paris, fut en 1673 nommé démonstrateur royal d'anatomie et de chirurgie au Jardin-des-Plantes, obtint en 1680 la place de prem. chirurg. de la reine Marie-Thérèse, fut attaché dans la même qualité aux enfants de France, et mourut en 1718 dans un âge très avancé. On a de lui : *Hist. anatomique d'une matrice extraordinaire*, Paris, 1683, in-12. — *Anatomie de l'homme suiv. la circulation du sang et les nouvelles découvertes*, Paris, 1690, avec des notes de Devaux, 1728, in-8, trad. en latin, en anglais et en chinois, par le P. Parrenier. — *Cours d'opérations de chirurgie démontrée au Jardin-du-Roi*, Paris, 1707, in-8, souv. réimpr. et trad. en plus. langues. — *Dissertation sur la mort subite*, etc., ibid., 1709, in-12. — *Traité général des accouchements*, ib., 1718, in-8, trad. en angl., en allem. et en holland. — Dionis (Charles), médecin de la faculté de Paris, mort en 1776, est auteur d'une *Dissertat. sur le tænia, ou ver solitaire*, etc., Paris, 1745, in-12.

DIONIS (Achille-Pierre), géomètre distingué, né à Paris en 1734, fils d'un conseiller à la cour des aides, dont on a quelq. *Observations astronom.* et un *Mém.* pour servir à l'hist. de sa compagnie, fut reçu conseiller au parlem. en 1758, membre associé de l'acad. des sciences en 1765, et partagea son temps entre l'étude des sciences exactes et ses fonctions judiciaires. Il s'attacha surtout à l'application de l'analyse aux phénomènes célestes, et enrichit la science d'une foule de résultats intéressants sur les éclipses, les comètes, les apparit. et les disparit. de l'anneau de Saturne. Le détail de ces différ. travaux se trouve dans les *Mémoires* de l'académie, de 1761 à 1774. Dionis a recueilli tout ce qu'il avait écrit sur l'astronomie dans un corps d'ouvr. qu'il publia sous le titre de *Traité analytique des mouvem. apparents des corps célestes*, Paris, 1786-89, 2 vol. in-4. Député de la noblesse de Paris à l'assemblée constituante, il ne s'y fit point remarquer, et après la session se retira dans sa terre d'Angerville, où il mourut de chagrin en 1794. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : *Traité des courbes algébriq.*, Paris, 1756, in-12, en société avec Goudin, et *Recherches sur la gnomonique*, ibid., 1761, in-8. — Mlle Dionis, parente des précéd., est auteur de l'*Origine des Grâces*, poème (en prose) en V chants, 1777, in-8.

DIONISI (Philippe-Laurent), savant ecclés., né à Rome en 1711, obtint un bénéfice de la basiliq. du Vatican, se distingua par une connaissance approfondie des anciens canons et de toutes les matières ecclésiastiques, et mourut en 1789. On a de lui : *Sacrarum vaticanæ basilicæ cryptarum*

monumenta, Rome, 1773, in-fol., 83 planches. — *Antiquissimi vesperarum paschalium ritûs expositio*, etc., ibid., 1780, et un *opuscule* justificatif des documents qu'il avait insérés dans le *Bullario Vaticano*, dont il partagea la rédact. avec l'abbé Martinetti, ibid., 1753.

DIONYSIUS, peintre grec, contemp. et imitat. de Polygnote, vivait vers la 92e olymp., 412 ans environ av. J.-C. On cite de cet artiste un portrait du poète tragique Aristarque, représenté portant sur sa poitrine l'image de la muse de la tragédie. — Un autre DIONYSIUS, peintre romain, fut surnommé *l'Anthropophage*, parce qu'il ne peignait que des figures humaines. — DIONYSIUS, sculpteur grec, vivait à Argos entre les 71e et 76e olymp.; il fit avec Glaucus, son compatriote, plusieurs morceaux qui furent envoyés à Élis dans le Péloponèse. — On cite encore un DIONYSIUS, fils de Timarchide et frère de Polyclès, qui sculpta une statue de Jupiter et une statue de Junon, existant du temps de Pline.

DIONYSIUS. — V. DENIS et DENYS.

DIOPHANTE d'Alexandrie, est auteur du plus ancien traité qui nous soit parvenu sur l'algèbre. Le temps où il a vécu est fort incertain, et son ouvr. n'a été connu en Europe qu'au 15e S., 250 ans après que l'algèbre eût été transportée d'Orient en Italie par Lucas Pacciolo. Le célèbre géomètre Lagrange pense que Diophante doit être regardé comme l'inventeur de cette science, et il paraît constant que les Arabes, auxquels on attribua cette invention, n'ont été que les traduct. du mathématic. grec. Des 13 livres qu'il avait composés il ne nous est parvenu que les six prem., et un livre concernant les nombres multangulaires ou polygones. Les meill. édit. de cet important ouvr. sont: *Diophanti Alexandrini, rer. arithmeticar., lib. VI*, etc., *nunc primùm gr. et lat. editi, atque absolutissimis comment. illustrati, auctore C. G. Bacheto Meziriaco*, Paris, 1621, in-fol., avec des observ. de Fermat, Toulouse, 1670, in-fol., trad. en franç. par Simon Stevin, et Alb. Girard.

DIOSCORE, év. d'Hermopolis en Égypte dans le 4e S., fut persécuté, ainsi que ses trois frères, Ammonius, Eusèbe et Euthyme, par Théophile, patriarche d'Alexandrie, pour avoir donné asile au prêtre Isidore, et mourut à Constantinople vers l'an 403.

DIOSCORE, patriarche d'Alexandrie, succéda, l'an 445, à St Cyrille, embrassa le parti d'Eutychès, obtint la convocat. du faux concile d'Éphèse, composé de 130 évêques d'Asie et d'Afrique, dont l'emper. Théodose lui donna la présidence. C'est dans ce concile (connu dans l'hist. ecclésiast. sous le nom de *brigandage* d'Éphèse, parce qu'on y employa la violence) que fut approuvée la profession de foi d'Eutychès, et que l'on condamna Flavius, Eusèbe, Théodoret et d'autres prélats, comme ayant altéré la foi de Nicée et du premier concile d'Éphèse. Dioscore osa prononcer ensuite, contre le pape St Léon, une excommunicat. qu'il fit souscrire par 10 évêques, ses suffragants; mais il fut déposé l'année suiv., au concile de Calcédoine, et exilé par l'emper. en Paphlagonie, où il mourut en 454. — DIOSCORE, dit *le Jeune*, succéda, l'an 517, à Jean Nicéote, patriarche hérétique d'Alexandrie, et mourut en 519. — DIOSCORE, antipape, fut élu par un parti, en 529, après la mort de Félix III, en même temps que Boniface II était ordonné par un autre parti; mais ce schisme ne dura qu'un mois. Dioscore mourut le 12 nov. suiv. Boniface le fit condamner et anathématiser après son décès.

DIOSCORIDE, célèbre grav. en pierres fines, Grec d'origine, s'établit à Rome sous le règne d'Auguste. Un portrait de l'emper. qu'il grava sur une pierre fine fut regardé comme un chef-d'œuvre, et servit aux success. d'Auguste pour sceller leurs édits. Le cabinet des antiques de la biblioth. du roi possède une améthyste qui offre une tête de Solon, et porte le nom de *Dioscoride*.

DIOSCORIDE (PÉDANIUS), médec. grec, né vers le commencem. de l'ère chrét. à Anazarbe en Cilicie, avait écrit, sur la *Matière médic.*, tirée des trois règnes de la nature, un ouvr. en XXIV livres, dont 5 seulem. nous sont parvenus, encore leur authenticité a-t-elle été contestée par de sav. critiques. L'un des plus anc. MSs. de cet ouvr., et l'un des plus remarquables, est celui que Busbecq apporta de Constantinople à Vienne, vers le milieu du 16e S. On y trouve, entre les fig. des plantes, quelques portraits des plus célèbres médecins de l'antiquité, notamm. celui de Dioscoride, double. Le texte grec a été impr. pour la 1re fois, Venise, 1499, in-fol. L'édit. de Francfort, 1598, in-fol., avec une belle version latine de J.-A. Sarrasin, a passé long-temps pour la meill.; mais M. Sprengel en a donné une, Leipsig, 1828-29, 2 vol. in-8, corrigée sur le MS. et accompagnée d'un *comment.* qui doit mériter la préférence sur toutes les autres. Elle forme les tom. XXV et XXVI des *Medicor. græcor. opera.* Mathiole s'est acquis une grande réputat. par ses *Comment.* sur Dioscoride.

DIOT, curé de Ligny-sur-Canche, député du clergé d'Artois aux états-génér. de 1789, adopta les principes de la révolut. et prêta le serment; mais de retour dans sa cure, il engagea ses paroissiens à ne point se soumettre aux décrets de l'assemblée. Arrêté comme suspect par ordre du féroce Lebon, et traduit au trib. révolutionn. d'Arras, il déclara qu'il invoquait le martyre en expiation du serment qu'il avait prononcé, et fut condamné à mort en 1794.

DIPENE, sculpteur grec qui vivait 540 ans av. J.-C., vers la 60e olympiade, fit avec Scyllis, son frère, un grand nombre de statues des dieux en marbre de Paros, entre autres celles d'Apollon, de Diane, d'Hercule et de Minerve, pour les Sicyoniens, une statue de Minerve pour la ville de Cléone; celles de Castor et de Pollux pour Argos, et d'Hercule pour Tirynthe. La plupart subsistaient encore du temps de Pausanias.

DIPHILE, poète comique grec, né à Sinope, contemporain de Ménandre, florissait dans la 118e

olymp. Il avait composé cent comédies, dont il ne nous reste que de très courts fragments imprimés dans les recueils de G. Morel, d'Hertelius, de Grotius et trad. dans le tome V des *Soirées littér.* de Coupé. Fabricius donne les titres de 46 des comédies de Diphile. Plus. de ces pièces ont été imitées par Térence et par Plaute, notamment les *Adelphes*, la *Casina* et le *Rudens*. — Il y a de ce nom plus. autres anciens aut. peu connus.

DIPLOVATAZIO (Thomas), jurisconsulte, né à Corfou en 1468, mort en 1541, exerça les fonctions d'avocat fiscal au trib. de Pesaro. Forcé de quitter cet emploi pour se soustraire aux persécut. du duc Jean Sforce, il se réfugia à Gubio, puis à Venise, où il donna des leçons de droit. Les troubles de Pesaro s'étant apaisés, il y fut rappelé par les habitants, qui l'élevèrent à la dignité de gonfalonnier. Il ne nous reste que des fragments de ses nombreux ouvr. Sa *Vie* a été publiée par Olivier, Pesaro, 1771 : on trouve, à la suite, des fragm. de son traité *de Præstantiâ doctorum, sive de claris jurisconsultis*.

DIPPEL (Jean-Conrad), philosophe et chimiste allemand, né en 1673, mort en 1734, était destiné à succéder à son père, ministre à Darmstadt; mais les attaques violentes qu'il dirigea contre les protestants dans son *Papismus protestantium vapulans*, soulevèrent contre lui tous les théolog. et le forcèrent à quitter sa patrie. Il parcourut l'Allemagne, la Hollande et la Suède, en cherchant à répandre ses systèmes théolog. et philosoph., s'adonna à l'étude de l'alchimie et de la chimie pharmaceutique, découvrit l'*huile animale*, qui porte son nom, et le *bleu de Prusse*, dont la composit. ne fut connue du public qu'en 1724. Ses ouvrages consistent en *Traités de controverse*, publ. sous le nom de *Christianus Democritus ;* on en trouve les titres dans l'*Histoire des savants hessois*, par Striedel, en allem. Les princip. ont été recueillis Berlebourg, 1747, 3 vol. in-4. La *Vie* de Dippel a été écrite par J.-C.-G. Ackermann, Leipsig, 1781, in-8; mais sa biographie la plus import. et la plus exacte est celle de H.-W.-H. (Jean-Guillaume Hoffmann), Darmstadt, 1782, in-12.

DIROYS (François), docteur de Sorbonne et chanoine d'Avranches, mort vers 1691, a publ. plus. écrits contre Port-Royal, au sujet de la querelle du formulaire, et un ouvr. intit. : *Preuves et préjugés pour la religion chrétienne et catholique contre les fausses religions et l'athéisme*, Paris, 1683, in-4. On lui attribue les *Sommaires de l'hist. ecclés.*, qu'on trouve à la fin de chaque siècle de l'abrégé chronologique de Mézerai.

DISDIER (Henri-François-Michel), chirurg., né à Grenoble en 1708, mort à Grenoble en 1781, avait acquis une gr. réputation d'habileté comme profess. d'anatomie. Ses leçons étaient spécialem. destinées à l'instruction des peintres. On a de lui plusieurs ouvr. élémentaires, entre autres : *Hist. exacte des os*, Lyon, 1738, Paris, 1767, in-12, fig., abrégée de l'ostéologie de Winslow. — *Tableaux anatomiques*, Paris, 1758, in-fol. — *Traité des bandages*, ibid., 1741, 1754, in-12. — *Sarcologie ou Traité des parties molles*, ibid., 1751, 2 vol. in-12, etc.

DISNEY (Jean), ecclés. et magistr. angl., né à Lincoln en 1677, mort en 1730, se distingua pa[r] son intégrité et ses efforts pour la réforme de[s] mœurs. Il a laissé deux *Essais sur l'exécution de[s] lois contre l'immoralité et la profanation*, etc., 1708 et 1710, in-8; une *Généalogie de la maiso[n] de Brunswick-Lunebourg*, 1729. On trouva dan[s] ses papiers les matériaux d'un gr. ouvrage qu'il s[e] proposait de donner sous le titre de *Corpus legum de moribus reformandis*. Son poème intit. : *Flora* est impr. avec la traduct. anglaise des *Jardins* d[e] P. Rapin, par Gardiner, 1705, in-8.

DISTEL (Philippe-Gaspar), premier chirurgie[n] ordinaire des rois Louis XVIII et Charles X, che[-]valier des ordres de St-Michel et de la Légion d'Honneur, mort à Paris le 12 déc. 1832, dans u[n] âge avancé, accompagna les princes dans l'émi[-]gration. C'était un praticien excellent; aussi fut-[il] compris parmi les membres titulaires de l'acad[.] de médecine, dès 1820, époque de sa création.

DISTELMEYER (Lambert), jurisc., né à Leipsi[g] en 1522, étudia la théologie, puis la jurisprud. dont il ne tarda pas à donner des leçons. Il vi[nt] ensuite se fixer à Berlin avec sa famille, et acqu[it] en peu de temps la bienveillance de l'électeu[r] Joachim II, qui lui confia plus. affaires impor[t.] Ses services furent récompensés par la dignité d[e] chancelier. La marche de Brandebourg lui fut re[-]devable de l'accroissem. de sa population et de so[n] industrie par l'empressement qu'il mit à recevoi[r] les habitants des Pays-Bas, qui fuyaient la tyran[-]nie de Philippe II. Il mourut en 1588. Sa *Vie* a ét[é] écrite par J.-P. Gundling, Berlin, 1722, in-8.

DITHMAR (Juste-Christophe), profess. d'hist[.] et de droit naturel à Francfort-sur-l'Oder, né [à] Rothembourg, dans la Hesse en 1677, mort e[n] 1737, a laissé de sav. dissertat. sur les ancien[s] Germains, sur l'origine du droit public d'Alle[-]magne, sur le témoignage de Flav. Josèphe con[-]cernant J.-C., etc., recueillies Francfort, 1737, in-4; une *Vie du pape Grégoire VII* (en lat.); un[e] *Continuation de l'hist. de Malte de l'abbé Vertot* pour la partie allemande; de sav. *comment.* su[r] le *de Moribus Germanorum* de Tacite, 1726, in-8, et une édit. des *Annales Cliviæ* de Werne[r] Teschenmacher, 1716, in-fol.

DITMAR, évêque de Mersebourg, né en 976, mort en 1018, est auteur d'une *Chronique* latin[e] qui comprend l'hist. des règnes des empereur[s] Henri I[er], Othon II et III, et Henri II. Elle fu[t] publ. par Reineccius, Francfort, 1580, in-fol. puis trad. en allem., 1601, et réimpr. en 1667. Leibnitz en donna une meill. édit. dans ses *Scrip[-]tores rerum Brunswicensium*, Hanovre, 1707, in-fol. Mais elle a été surpassée par celle de Wag[-]ner, Nuremberg, 1807, in-4.

DITMER ou DITMAR (Jean), grav. au burin, n[é] vers 1538 dans les Pays-Bas, mort à Anvers e[n] 1603, a laissé entre autres estampes estimées

n *Christ dans les nues*, d'après Michel Coxcie, 574, grand in-fol.

DITTERS DE DITTERSDORF (Charles), célèbre composit. allemand, né à Vienne en 1739, montra dès l'âge de 7 ans une passion extraord. pour la musique, et sous la direct. des prem. violons de son temps acquit un talent qui excita l'admirat. génér. Il parcourut l'Allemagne, accompagna Gluck en Italie, résida plus. années à Berlin et à Vienne, se lia avec le célèbre Haydn, dont l'amitié lui fut très utile, et mourut en 1799. On trouve la liste de ses ouvr. dans la *Neue allegem. deutsche Bibliothek*, tom. LXXXIV. Les princip. sont : les *Métamorphoses d'Ovide*, compos. de 15 symphonies, Vienne, 1785, et des *Oratorio* d'Isaac, de David, de Job et d'Esther; ce dern. passe pour son chef-d'œuvre. Il a laissé l'*Hist. de sa vie*, publ. par son fils, Leipsig, 1801, in-8, en allem.

DITTLIGER (Jean), issu d'une des plus anciennes familles de Berne, vivait vers l'an 1440. On lui attribue les peintures qui ornent la *Chronique de Berne*, par Benoît Tschachtlan. Quelques personnes pensent qu'il coopéra égalem. à la rédaction de cet ouvrage.

DITTON (Humphrey), géomètre, né à Salisbury en 1675, suivit d'abord la carrière ecclésiastique, et par les conseils d'Harris et de Whiston, se livra ensuite aux mathématiques, qu'il professa jusqu'à sa mort arrivée en 1715. Il a publié, entre autres écrits : *Lois générales de la nature et du mouvement*, 1705, in-8. — *Méthode des fluxions*, 1706, in-8, nouv. édit., avec addit. et changem., par J. Clarke, 1726, in-8. — *Tr. de perspective*, 1712. — *Nouvelle loi des fluides*, 1714. — *La religion chrétienne démontrée par la résurrection de J.-C.*, 1714, trad. en franç. par André de la Chapelle, Paris, 1729, in-4.

DIVÆUS ou van DIEVE (Pierre), né à Louvain en 1536, greffier de la magistrature de cette ville, et conseiller-pensionnaire de Malines, où il mourut en 1590, a laissé : *De antiquit. Galliæ belgicæ*, Anvers, 1566, 1584, in-8. — *De Antiquitatibus Brabantiæ*, ibid., 1610, in-4. — *Rerum lovaniensium lib. IV*, etc., Louvain, 1757; et un *Commentaire, de statu Belgicæ sub Francorum imperio*, qui, jusqu'à ce jour inédit, fera sans doute partie des publicat. historiques que prépare l'acad. de Bruxelles.

DIVICON, *Diviko*, commandait l'armée des Helvétiens qui aida les Teutons et les Cimbres à repousser le consul Silanus. Peu après, en l'an de Rome 646, il battit lui-même, près du lac Léman, L. Cassius, dont il fit passer les légions sous le joug. Lorsque César vint venger les désastres des Romains, toute la nation helvétienne, se rangeant autour de Divicon, dont la bravoure était désormais inutile devant le génie du conquérant des Gaules, incendia ses misérables huttes, et partit pour aller chercher un établissement au-delà des Alpes (28 mars de l'an 58 av. J.-C.). Une seule légion de César suffit pour arrêter la marche des Helvétiens; bientôt il fond sur eux dans un passage où il les voit resserrés à l'embouchure du Rhône, et c'est alors qu'en présence du vainqueur, qui lui demandait des otages, Divicon lui fit cette réponse fameuse : *Les Helvétiens ne donnent point d'otages, ils en reçoivent.*

DIVITIAC, chef des Éduens, et membre du collége des druides, fut l'ami de César et de Cicéron. Il introduisit, le premier, des Romains dans cette partie des Gaules. Il rendit ensuite de gr. services à César dans la guerre contre les Belges. — Un autre Divitiac, roi des Suessones et de la Grande-Bretagne, occupait le trône peu avant l'entrée de César dans les Gaules.

DIVRY (Jean), médecin à Mantes vers 1742, est auteur de plus. ouvr. recherchés encore aujourd'hui par quelques curieux : *les Triomphes de la France*, trad. du latin de Curre Mamertin, Paris, 1508, in-4. — *Poème sur l'origine et les conquêtes des François, dep. Francion, fils d'Hector, jusqu'à présent*, ibid., 1508, in-4. — *Les Faits et Gestes de M. le légat* (George d'Amboise), trad. du lat. de Fauste Andrelin, 1598, in-4. — *Les Dialogues de Salomon et de Marcophus, avec les dits des sages et autres philosophes de la Grèce*, en rimes franç., Paris, 1509, in-8. — *Les Secrets et Lois du mariage*, in-8, S. D. On lui attribue l'*Épître aux Romains*, satire impr. avec l'*Exil de Gènes-la-Superbe*, poème de Jean d'Authon; *les Étrennes des filles de Paris*, en vers, et le *Scrinium med.*, Paris, 1536, et Strasbourg, 1542, in-8.

DIWISCH (Procopius), physicien allem., né en 1696 en Moravie, entra dans l'ordre des prémontrés et y enseigna la philosophie. Il s'appliqua ensuite exclusiv. à la mécanique et à l'électricité, inventa un paratonnere que l'on conserve encore aujourd'hui dans l'abbaye de Bruck, et un instrument de musique, donnant les sons de presque tous les instrum. à vent et à cordes, et se jouant comme l'orgue avec les pieds et les mains. Diwisch mourut en 1765. On a de lui, en allem. : *Théorie de l'électricité et application de ses principes à la chimie*, Tubingen, 1768, in-8.

DIXMERIE (Nicolas BRICAIRE de La), littérat., né en Champagne vers 1731, mort en 1791, a publ. entre autres ouvr. *Contes philosophiq. et moraux*, 1769, 3 vol. in-12, infér. à ceux de Marmontel, et cepend. écrits d'une manière agréable. — *Les deux Ages du goût et du génie sous Louis XIV et sous Louis XV*, 1769, in-8, où il flatte les écriv. contemporains aux dépens du siècle précédent. — *L'Espagne littéraire*, 1744, 4 vol. in-12. — *Éloge de Voltaire*, 1779, in-12. — *Éloge analytique et histor. de Michel de Montaigne*, etc., 1780, in-12. Cubières a réimpr. l'*Espagne littér.* sous le titre de *Lettres sur l'Espagne*, 1810, 2 vol. in-8, précédé de l'*Éloge* de l'aut.

DIXON, voyageur anglais, parti de la côte de Dohomey pour se rendre dans l'intér. de l'Afrique et rejoindre le capit. Clapperton et sa suite à Katonga, périt d'une manière malheureuse, en 1833, par l'effet d'une simple méprise. Le roi dont il traversait le territoire étant allé au-devant de lui avec

ses fils et ses courtisans, l'un de ses fils pour jurer à l'étranger protect. et sûreté au nom de son père, se mit à brandir son sabre à la face de Dixon. Celui-ci, croyant qu'on allait le tuer, tira lui-même son sabre et le plongea dans le corps du prince. On voulut le massacrer sur-le-champ; mais le roi, disant que son serment l'obligeait de le protéger, le fit conduire sous escorte jusqu'aux frontières. A peine Dixon les eut-il dépassées, que l'escorte tomba sur lui et le mit à mort.

DJAAFAR-KHAN, neveu de Kerym, souver. de la Perse, nommé en 1779 gouvern. de deux provinces, à la mort de l'usurpat. Aly-Mourad en 1784, tenta de faire valoir ses droits au trône, et eut pour concurrent l'eunuque Aghâ-Mohammed, oncle de Fath-Ali, dep. chah ou empereur. Après une guerre assez longue entre les deux compétiteurs, Djaafar mourut empoisonné à Chirâz en 1788. Son fils Louthf-Aly-Khan lui succéda, et périt en combattant Aghâ-Mohammed en 1794. En lui finit la dynastie des Zends, fondée en Perse, par le *vekil* ou vice-roi Kerym-Khan en 1750 (*v.* KERYM).

DJAFAR, 6e iman de la race d'Ali, né à Médine l'an 702 (83e de l'hég.), mort en 765, se distingua par ses vertus et par sa science, et refusa le khâlyfat. Ce personnage figure dans les histoires fabuleuses des musulmans, où il est appelé *seid hathal*, c.-à-d. le preux, à cause de ses exploits imaginaires dans des pays inconnus.

DJAHEDH (ABOU-OTSMAN-AMROU), docteur musulman de la secte des *Notazélites* (*v.* VAGIL BEN ATHA), est aut. d'un *Traité des animaux*, vanté par les biographes orient., qui citent encore de lui un second ouvr. où il avait rassemblé mille tradit. touchant Ali, gendre de Mahomet. Il mourut à Bassora l'an 869 de J.-C. (255 de l'hég.). Le surn. de *Djahedh*, lui avait été donné parce qu'il avait les yeux à fleur de tête.

DJAMY (ABD-ALRAHMAN), le Pétrarque des Persans, né en 1414 (817 de l'hég.) dans le Khoraçan, fut appelé sur sa réputat. à la cour d'Abou-Saïd, jouit d'un égal crédit sous le success. de ce prince, et mourut en 1492. La Perse a produit peu d'écrivains aussi féconds que Djamy. On compte de lui 40 ouvr. environ sur différ. sujets. Les plus intéresssants, au nombre de sept, furent réunis par l'aut. lui-même sous le titre de: *Heft aurenk*, c.-à-d. *les sept étoiles de l'Ourse;* ce sont *Selséléh aldzéheb* (chaîne d'or); *Solaman et Absal*, conte; *Sobahat alabrar* (rosaire des justes), et *Tohfat elahrar* (présent des gens de bien); deux traités de morale entremêlés de contes; *Yousouf et Zuléikha*, *Medjnoun et Leilâ*, poème, traduit par Chézy, Paris, 1807, 2 vol. in-18; *Khird-naméh Iskendéry* (le livre de la sagesse à l'usage d'Alexandre). La biblioth. roy. possède le *Koulliet* ou *Rec. des œuvres de Djamy*. Langlès a traduit du même auteur les fables du *Beharistan*, dans ses *Contes, Sentences et Fables tirées d'auteurs arabes et persans*, 1788.

DJANNABY, nom commun à plus. écrivains et personnages orientaux, origin. de Djannabéh, ville du Farsistan, près du golfe Persique. — Abou-Said-Hanan DJANNABY, chef des *carmathes*, se rendi[t] redoutable au khalyfe Mothadhed, qui envoy[a] contre lui une armée. Djannaby la défit, et massacra les prisonniers tombés entre ses mains [à] l'exception du général qu'il renvoya à Bagdad, e[n] lui disant: « Va raconter à ton maître ce que tu a[s] vu. » Il continua ses excursions en Syrie, signalan[t] son passage par des cruautés de toute espèce, e[t] mourut asssassiné par un de ses esclaves en 914. — Moustafa DJANNABY, mort en 1591 (999 d[e] l'hég.), a écrit une *hist. génér.* depuis le commencement du monde, sous le titre de *Bahar alzokkar*. Il en existe un abrégé et une trad. turque.

DJEHANGUIR. — V. DJIHAN-GUYR.

DJELAL-EDDYN-MANKBERNY, roi du Turkestan en 1218 (615 de l'hégyre), fils du célèbre Alaeddin-Mohammed, se défendit avec opiniâtreté contre Djenguyz-Khan, dont il battit les troupes en plus. rencontres; mais ayant éprouvé quelques défaites, il perdit la confiance de ses sujets et l'estime de ses voisins. Il avait pris la fuite dans une dern. action et cherchait un asile chez les Curdes, lorsqu'il fut tué en 1281 (628 de l'hég.), par l'un d'eux dont il avait fait périr le frère.

DJELAL-EDDYN-ROUMY, poète persan, né à Balk, mort l'an 1272, est aut. de plus. ouvrages réunis sous le titre de *Kilat elmetsnévy* ou *Recueil de metsnévy* (pièces de vers composées de distiques égaux en mesure et formés de deux hémistiches rimés). Les 34 prem. distiques, traduits en anglais par W. Jones, ont paru pour la prem. fois dans son ouvr. intit.: *Disc. sur la poésie mystique des Persans et des Hindous*, tome III des *Asiatick researches*, et plus récemment dans les *Mines de l'Orient* de M. Hussard.

DJEMCHYD, souverain célèbre dans les annales de l'Orient, monta sur le trône de Perse vers l'an 800 av. J.-C., acheva la ville d'Istakhar ou *Persépolis*, commencée par son oncle Thamoùratz, et bâtit une partie d'Ispahan. Il donna à ses sujets les premières idées d'astronomie, et peut-être même du culte du soleil; établit le prem. des bains publics, inventa les tentes et les pavillons, découvrit l'usage de la chaux pour les bâtiments, et jeta sur le Tigre un pont dont les Orientaux attribuent la démolit. aux Grecs. Ce prince si sage et si bienfaisant ne fut pas heureux à la guerre; détrôné par Zohâk, prince arabe, il passa, dit-on, le reste de sa vie dans la retraite et dans l'indigence; mais la reine, sa femme, déroba aux poursuites de l'usurpateur son fils Férydoun, qui par la suite régna glorieusement. Les Orientaux reportent au règne de Djemchyd l'invent. des instruments de musique. Volney a présenté sur ce prince des conjectures ingénieuses.

DJEMLAH (MOHAMMED), émyr persan, appelé dans l'Inde par des affaires de commerce, acheta un emploi important à la cour de Telingâna, et fut bientôt mis à la tête de l'armée. Après dix ans d'une guerre honorable pour lui et avantageuse pour son souverain, il se retira en 1652 pour s'a-

cher à la fortune d'Aureng-Zeyb, alors général ; l'armée du Dekehan pour le châh Djhân. Nommé -em. visir de l'empire mogol, Djemlah seconda uissamment l'ambitieux Aureng-Zeyb dans son an d'usurpation, obtint en récompense la vice-yauté du Bengale, et mourut en 1665, à la suite s fatigues qu'il avait essuyées dans une guerre ntre le roi d'Achem. On trouve de grands détails ir cet homme remarquable dans les *Voyages* de ernier.

DJENGUYS-KHAN (Temoudjyn), véritable nom u fameux *Genghis-Khan*, était fils d'un chef d'une orde mogole, tributaire des Tatars-Kin ou *Nieu-hé*, maîtres alors de la Tatarie-Orient. et de toute partie septentrionale de la Chine. Il naquit l'an 164 (559 de l'hég.), et reçut le nom de Témoud-n. Dès l'âge de 15 ans il signala son étonnante rrière par une victoire complète sur des tribu-ires rebelles, et préluda par l'horrible supplice s chefs de cette insurrection aux innombrables oucheries dont il allait bientôt épouvanter l'Asie le monde entier. Protégé par le grand khân des ogols Kéraïtes qui lui fit épouser sa fille, le une Témoudjyn ne tarda pas à agrandir ses états ar de nouveaux succès remportés sur des princes oisins qui s'étaient ligués contre lui. Après avoir onquis successiv. le pays des Mogols *Naimans*, elui des Tatars *Oïgours*, il résolut d'envahir la ortion du territoire chinois occupée par les Tatars *'ieu-tché*. Il franchit en 1209 la grande muraille, rit d'assaut la capitale, alors nommée le Khan-alec ou Yen-king et aujourd'hui Pé-king, et re-ourna en Tatarie, laissant ses généraux à la oursuite de l'emper. de Nieu-tché. La conquête du 'urkestan et du Kharizme suivit celle de la Chine-eptentrionale; les villes de Bokhara et de Samar-ande furent pillées, incendiées, et leurs habitants gorgés ou réduits en esclavage. Toute la Trans-xane, le Khorâçân, l'Irac-Adjemy et d'autres pro-inces orientales de la Perse subirent le même ort. Enfin, après avoir menacé l'Inde, pénétré par ui-même ou par ses lieutenants dans le cœur de a Chine, réduit les Nieu-tché à la dern. extrémité, ıultiplié pour ses semblables tous les genres de ourments et de morts, Djenguys-Khan mourut aisiblement au sein de la victoire, en 1227 (624 le l'hég.), environné de parents affectionnés, de ujets dévoués et de nombr. tributaires entièrem. ésignés à son joug, et maître absolu d'un terri-oire de plus de 1500 lieues en largeur, s'étendant le Taurys sur la mer Caspienne, à Pé-king. « Son xistence, son élévat. et ses fureurs, dit Langlès, loivent avoir coûté à l'espèce humaine au moins 5 à 6 millions d'individus, sans parler de l'anéan-issement d'une immense quantité de monuments les arts, de MSs. précieux et uniques que renfer-maient les villes de Balkh, Samarcande, Pé-king et autres villes de l'Asie-Orientale, célèbres par leurs établissem. littéraires et les travaux de leurs savants. C'est à peu près de cette manière que les conquérants dans tous les temps et dans tous les pays ont coopéré aux progrès des lumières, à l'ac-croissement de la population et au bonheur de l'humanité. » Une gr. partie des états de Djenguys-Khan passèrent à Koublay, l'un de ses neveux, qu'on regarde comme le fondat. de la dynastie mogole à la Chine.

DJÉVHÉRY (Ismail-Ben-Hammad), lexicographe arabe, né à Farab dans la Transoxane, habita quelque temps l'Égypte pour y étudier, et revint se fixer dans le Khorâçân, où il publia, l'an 999 (390 de l'hég.), sous le titre de *Sihah alloghal* (le pur langage), le dictionn. le plus parfait qu'aient les Arabes. Golius l'a inséré en grande partie dans son *Lexicon arabicum*, et Meninski l'a également traduit dans son *Thesaurus ling. orient.* Il a été trad. en turk par Vancouli, Constantinople, 1728 (1141 de l'hégyre); une 3ᵉ édit. a paru à Scutari en 1803. Ev. Scheidius avait le projet de faire im-primer le texte original du *Sihah*, avec une trad. latine; mais il n'en a publ. en 1776 que 24 feuilles in-4 qui contiennent une partie de l'*elif*, première lettre de l'alphabet arabe. Djévhéry mourut vers l'an 1003.

DJEZZAR, ou *le Boucher* (Ahmed), fameux pa-cha, né en Bosnie dans les premières années du 18ᵉ S., se vendit lui-même, dans sa jeunesse, à un marchand d'esclaves qui le conduisit en Égypte et le revendit au célèbre Ali-Bey. De simple mam-louck, Ahmet parvint au bout de quelq. années à la place de gouverneur du Kaire. En 1773, lors des malheurs d'Ali-Bey, l'émyr Youçouf lui confia le gouvernement de Bairout en Syrie; dans ce nouv. poste il trahit son protecteur qui, réuni au scheik Dhaher, et à une divis. navale russe, vint l'assié-ger par terre et par mer. Ne pouvant résister à cette double attaque, Djezzar se remit entre les mains de Dhaher, le suivit à Acre et parvint ensuite à s'échapper. Après la mort de Dhaher, le capitan-pacha Hassan nomma Djezzar pacha d'Acre et de Syrie, et le chargea d'achever la ruine des parti-sans de ce scheik, si long-temps redoutable. Il s'acquitta de cette tâche avec succès, anéantit presque tous les *Mutwalis*, et confina les Druses dans leurs montagnes. La Porte récompensa ces services par de nouvelles faveurs. Le pacha d'Acre reçut les trois queues et le titre de visir. Djezzar étendit son gouvernement et sut s'y maintenir; il régnait en maître absolu sur une partie de la Syrie lors de l'expédition d'Égypte. Bonaparte tenta vainem. de l'amener à ses vues; l'officier qu'il lui envoya fut congédié sans réponse, et les Français qui se trouvaient à Acre furent jetés dans les fers; cepend., battu, chassé de toutes ses places, il était enfermé à St-Jean-d'Acre, et tout fait présu-mer qu'il n'eût pu résister à la valeur des Fran-çais, sans le concours de sir Sidney Smith et de M. Phelippeaux, à qui le pacha, sur la recomman-dation du commodore angl., confia la défense de cette ville. Après 61 jours de tranchée, les Fran-çais furent forcés de lever le siége, pendant lequel Djezzar déploya la plus rare valeur. Deux ans plus tard le chef du gouvernement franç., voulant réta-blir les rapports commerciaux avec le Levant,

chargea le colonel (dep. général) Sébastiani de s'aboucher avec le pacha de Syrie. Celui-ci accueillit favorablem. l'envoyé, et professa devant lui le plus profond mépris pour le gouvernement othoman. Djezzar mourut en 1804 dans un âge très avancé et laissant des trésors immenses. Il se glorifiait de son surnom de *Djezzar*, et s'efforçait d'en justifier l'applicat. Nous n'en rapporterons qu'un exemple : le port de Bairout étant menacé par une escadre russe, Djezzar en fit relever les fortificat. en ordonnant qu'on scellât dans les murailles les chrétiens du rit grec qui se trouvaient dans la place. Le baron de Tott vit les têtes de ces malheureux que *le Boucher* avait laissées à découvert, afin de mieux jouir de leur agonie.

DJIHAN-GUYF (Aboul-Maz'affer-Nour Éddyn Mohammed), emper. du Mogol, né en 1569 (977 de l'hég.), reçut de son père Akbar le nom de Sélim auq. il joignit en montant sur le trône (1605) ceux sous lesquels nous le désignons. Sans être exempt des vices communs à presque tous les princes de l'Orient, il fut affable, généreux, juste, ami et protect. des arts et des lettres, et mourut en 1627. On a de lui : *Touzouky-Djihan-Guyry*, contenant les mémoires des 17 prem. années de sa vie, et quelques addit. aux *Comment.* de Babour.

DJOUBAN, officier distingué de l'armée des Mogols de Perse, fut nommé tuteur du jeune Béhadur-Khan, épousa la sœur de ce prince en 1323, et en eut une fille qui par la suite causa les malheurs de son père par l'amour qu'elle inspira au monarque persan. Djouban, s'étant retiré de la cour pour soustraire aux poursuites de Béhadur cette fille qu'il avait mariée à un émyr nommé Haçan, se vit contraint de prendre les armes contre son souverain, et fut tué par une de ses créatures, qui envoya sa tête à son maître. Djouban fut la tige des princes appelés de son nom Djoubaniens, qui régnèrent quelque temps sur une partie de la Perse, et dont l'histoire est peu connue.

DLUGOSZ (Jean), histor. polonais, né à Brzeznice en 1415, d'une famille noble, prit une part importante aux affaires du royaume, fut chargé de plusieurs missions diplomatiques, fit le voyage de Palestine, devint archev. de Lemberg, et mourut à Cracovie en 1480, avant d'avoir été consacré. On a de lui plusieurs ouvrages, dont le plus remarq. et le plus connu est une *Histoire de Pologne*, en XIII liv. Cette histoire, écrite en latin, a été publ. pour la prem. fois entièrem. par les soins du baron de Huyssen, Leipsig, 1711-12, 2 vol. in-fol. A la tête du 1er vol. on trouve la *Vie* de l'aut. et plus. notices intéressantes.

DMITRI (ou DÉMÉTRIUS), archevêque métropolitain de Rostof, né en 1651, mort le 28 octobre 1709, canonisé par l'Église russe en 1752, partagea toute sa vie entre les devoirs de son état et l'étude des lettres. Son exemple et ses préceptes ne furent pas sans utilité à Pierre-le-Grand dans le grand œuvre de la civilisation de la Russie. Ses principaux ouvrages sont : *la Vie des saints honorés par l'Église gréco-russe*, impr. en 4 parties à Moscou, 1689, 1695, 1699 et 1705, et réimpr. dep. un gra[nd] nombre de fois à Moscou et à Kief. — *Recherch[es] sur l'hérésie des Rasholniki de Bruinsk*, en 3 par[t.], prem. édit., Moscou, 1745, souv. réimpr. — *Chr[o]nologie* d'après la Bible, impr. pour la prem. f[ois] en 1784, ibid. (ouvr. incomplet, et qui s'arrête [à] l'an 3600 de la création). — *Discours*, ibid., 178[.], 1805, 1807. Dmitri a composé, en outre, un g[rand] nombre d'*Homélies*, de *Cantiques* encore en usa[ge] aujourd'hui dans les églises russes, et de plus d[e] *Drames* sur des sujets religieux, qu'il faisait r[e]présenter dans son palais épiscopal de Rostof.

DMOCHOWZKI (François), littérateur polona[is], né dans la Podlaquie en 1762, entra jeune dans [la] congrégation des piaristes, et devint professeur [au] collége des nobles à Varsovie. Il prit une part t[rès] active à l'insurrection polonaise en 1794, et, l[ors] de l'occupat. de ce malheureux pays par les pu[is]sances copartageantes, s'enfuit à Venise, d'où [il] vint à Paris. Rentré dans sa patrie en 1800, il ab[an]donna ses fonctions ecclésiast. et se maria. Il co[n]courut à la fondation de la société des *amis d[es] sciences* de Varsovie, lui donna par son exem[ple] une utile impulsion, et mourut en 1808. On [lui] doit une excellente trad. de l'*Iliade* en vers po[lo]nais, une imitation de l'*Art poétique* d'Horace, [le] *Jugement dernier* d'Young, et d'une partie du *P[a]radis perdu* de Milton. Sa trad. de l'*Énéide*, q[u'il] ne put achever, a été terminée par M. Jaknbows[ki], Varsovie, 1809, in-8. Il a rédigé pendant que[lques] années le journal littér. polonais intitulé *le no[uv.] Mémorial.*

DO (Jean), peintre napolitain, élève de l'Esp[a]gnolet, s'est approché de la manière de ce maît[re;] il excellait surtout dans le coloris. On cite com[me] son chef-d'œuvre une *Nativité*, qu'il fit pour [la] sacristie d'une église de pénitents à Naples, app[e]lée *la Pietà de' Turchini*. Do mourut en 1650.

DOARA (Buoso de), né dans les environs de C[ré]mone, était chef du parti gibelin de cette ville [au] 13e S. S'étant associé au tyran Ezzelin III, il per[dit] son crédit, et acheva de ternir sa réputation par [la] défaite au passage de l'Oglio, dont Mainfroi, roi [de] Naples, lui avait confié la défense. Accusé d'int[el]ligence avec les Français, il fut exilé, et mour[ut] dans la misère vers 1269. Dante l'a placé dans s[on] *Enfer* parmi les traîtres.

DOBI-AHMED-BEN-YAHYA, littérateur arab[e], né à Cordoue dans le 12e ou 13e S., est auteur d[e] *la Chose désirée d'un amateur*, biblioth. arabe [et] espagn. qui s'étend jusqu'à l'an 592 de l'hég. (11[..] de J.-C.), et qui fait partie des MSs de l'Escur[ial] sous le n° 1671. Casiri en a inséré de longs extra[its] dans le 2e vol. de sa *Biblioth. arabico-hispan.*

DOBNER (Gélase), religieux de la congrégati[on] des écoles pies, né à Prague en 1749, fut recte[ur] de l'université de cette ville, et mourut en 17[..]. On a de lui, sur l'hist. de Bohême et de Moravi[e], beauc. d'ouvrages remplis de recherches, de c[ri]tique judicieuse, et dont les princip. sont : *We[n]ceslai Hagek annales Bohemorum*, etc., Pragu[e], 1762-82, 6 vol. in-4. — *Epistola, quâ gentis c[…]*

hicæ origo à vet. Zechis... vindicatur, etc., ibid., 1767, in-4.—*Monumenta historica Bohemiæ*, etc., *ibid.*, 1764-86, 6 vol. in-4. — *Examen criticum quo ostenditur nomen Czechorum repetendum esse*, etc., ibid., 1769, in-4.—*Examen criticum... originem Czechorum à Zechis Asiæ petitam*, etc., ibid., 1770, in-4. Les ouvrages suiv. sont écrits en allemand : *Discussion critique sur le temps auquel la Moravie est devenue un margraviat*, etc., Olmütz, 1781, in-8. — *Limites de l'anc. Moravie*, Prague, 1793, in-8, et plusieurs *Mém.* insérés dans la collection de la société des sciences de Prague.

DOBRÉE (Thomas), négociant, né à Nantes en 1781, fut consul du Danemarck et des villes anséatiques, et membre de la société académique de la Loire-Inférieure. Entré de bonne heure dans la carrière du commerce, que son père avait parcourue avec honneur, il est le premier armateur qui, après la paix, ait renoué les anciens rapports de la France avec la Chine. C'est à lui qu'on doit l'importation, et, pour ainsi dire, la découverte du mode employé par les Anglais, pour doubler les vaisseaux avec du feutre, procédé que le gouvernement français a adopté pour la marine royale. Dobrée propagea avec ardeur la méthode lancastrienne. Il mourut en 1828, laissant une réputation méritée de délicatesse et de bienfaisance.

DOBRITZHOFFER (Martin), jésuite, né dans les états autrichiens, fut en 1749 envoyé missionn. au Paraguay, où il séjourna 22 ans, et revint à Vienne, où il mourut en 1791. On a de lui : *Hist. de Abiponibus, equestri bellicosâque Paraguariæ natione*, Vienne, 1783-84, 3 vol. in-8, traduit en allemand par A. Kreil. Cet ouvrage est assez important pour l'histoire et la géogr. des provinces du Paraguay, de Buénos-Ayres, du Tucuman, du Chaco, etc., mais il est rédigé avec peu d'ordre.

DOBSON (William), peintre, né à Londres en 1610, mort en 1647, approcha de la manière de Van-Dyck. Il a exécuté entre autres portraits celui de Charles I[er], qui est fort estimé.

DOCAMPO (Florian). — V. Ocampo.

DODANE, DODENA ou DUODENA, épouse de Bernard, duc de Septimanie (Languedoc) dans le 9e S., doit occuper une place parmi les illustres dames de son siècle par ses vertus et ses talents. Il nous reste d'elle un écrit latin composé pour Guillaume, son fils aîné, depuis duc d'Aquitaine. Cet ouvrage, en forme de *Manuel*, est divisé en 73 chap. On en trouve la préface dans la *Marca hispanica* de Baluze, et quelq. chap. dans l'appendice au tome V des *Actes des saints de l'ordre de St Benoît*, publié par Mabillon. Cette dame mourut à Uzès vers l'an 843.

DODART (Denis), médecin, né à Paris en 1634, reçu docteur en 1660, devint successivement professeur de pharmacie, conseil.-méd. de Louis XIV, fut admis à l'académie des sciences en 1673, et mourut en 1707. On lui doit la préface des *Mém. pour servir à l'histoire des plantes*, Paris, 1676, in-fol., publié par l'académie; et un recueil important d'expériences et d'observ., sous le titre de *Statica medicina gallica*, Paris, 1725, in-12. Cette édit. est due à Noguez. Le *Recueil* de l'acad. renferme div. *Mémoires* de Dodart relatifs à l'hist. naturelle, la physique, la médec., etc. Son *Éloge* a été fait par Fontenelle. — Dodart (Cl.-J.-Baptiste), fils du précédent, premier médecin du roi Louis XV, mort en 1730, fut un praticien habile, mais n'a laissé aucun écrit.

DODD (William), ecclésiastique anglais, né en 1729 dans le comté de Lincoln, est plus connu par sa fin tragique que par les ouvrages qu'il a publiés. Entraîné par une ostentation sans mesure dans des dépenses au-dessus de ses ressources, et gravem. compromis par des démarches peu délicates où l'engagea ce même penchant, il fut rayé de la liste des chapelains du roi, et, devenu l'objet du mépris de ceux qui avaient été dupes de son hypocrisie, il finit par être traduit sur la scène au théâtre de Hay-Market. Il vint alors en France, autant pour se soustraire aux poursuites de ses créanciers que pour se dérober aux railleries de ses compatriotes, et on le vit se donner en spectacle à Paris par le luxe et l'immoralité qu'il y afficha. De retour en Angleterre, il signa au nom du lord Chesterfield, son ancien élève et son protecteur, une lettre de change de 4,000 livres sterl. Il avait déjà touché une partie de cette somme lorsque la fraude fut découverte. Arrêté pour ce crime, il fut condamné à mort, et subit cette sentence le 27 juin 1777. Il montra le plus vif repentir de ses égarem. et une grande fermeté qu'on attribua à l'espoir que lui avait donné un de ses amis, nommé Hawes, de le rappeler à la vie après l'exécution. Voici les titres des ouvrages les plus remarquables de ce ministre, dont le caractère était, suivant les biogr. anglais, un composé d'hypocrisie, de vanité et de bassesse : *Synopsis compendiaria H. Grotii de jure belli et pacis; S. Clarkii de Dei existentiâ et attributis, et J. Lockii de intellectu humano*, 1750, in-8. — *Sermons sur les paraboles et les miracles*, 4 vol. in-8. — *Explication familière des œuvres poétiques de Milton*, 1762, in-12. — *Réflexions sur la mort*, 1763, in-12. — Une trad. de quelques *sermons* de Massillon; *Méditations en prison*, le meilleur et le plus curieux de ses écrits, Londres, 1779, 1781, in-12, précédé de mém. sur sa vie; trad. en franç. par Levade, Lausanne, 1780, in-8. Dodd avait publié en 1752 les *Beautés de Shakespeare*, 2 vol. in-12; et, en 1755, une trad. en vers des *Hymnes de Callimaque*. On a encore de lui un volume de *Poésies*, 1765, in-8.—Dodd (Charles), catholique anglais, mort en 1745, est auteur d'une *Hist. de l'Église d'Angleterre*, 1737, 3 vol. in-fol.

DODD (R.), ingénieur anglais, qui périt à Glocester en 1822, par l'explosion d'un bateau à vapeur, avait publié : *Tableau des princip. canaux qui existent dans le monde*, etc., 1795, in-8. — *Rapport sur le chemin creux proposé de Gravesend à Tilbury et sur le canal de Gravesend à Stroud*, 1798, in-4. — *Lettres sur l'amélioration du port de Londres*, etc., 1799, et *Observations sur l'eau*, 1805, in-8.

DODDRIDGE (John), jurisconsulte anglais, né en 1555, fut juge des plaids communs, puis membre de la cour du banc du roi, et mourut en 1628. Il a laissé les ouvrages suiv. imprimés après sa mort : *Le Flambeau de l'homme de loi*, 1629, in-4. — *Le parfait ministre*, 1630, in-4. — *Histoire des états, chât. anc. et mod. de la principauté de Galles*, etc., 1630, in-4.—*Le Jurisconsulte anglais*, 1631, in-4. *Opinions touchant l'antiq., la puiss... de la haute cour du parlem. d'Angleterre*, 1658, in-8. — Doddridge (Philippe), théol. non conform., de la même famille, né à Londres en 1702, mort à Lisbonne en 1751, est auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Sermons sur l'éducation des enfants*, 1732; *Sermons aux jeunes gens*, 1735; *Sermons divers*, 1736, trad. en français par Jean Bertrand. — *L'Interprète des familles*, etc., dont la septième édition parut en 1792, 9 vol. in-8, avec une *Vie* de l'auteur par le docteur Kippis. — *Discours pratique sur la régénérat.*, 1741; *les Principes de la religion chrét..., à l'usage des enfants*, 1743; *la Naissance et les progrès de la relig. dans l'âme*, trad. en franç. par Vernede, Bâle, 1754, in-8. — *Cours de leçons sur différents sujets*, 1763, 1794, 2 vol. in-8, trad. en français sous le titre de *Cours de lectures sur les questions les plus importantes*, etc., etc., Liége, 1768, 4 vol. in-12.

DODIEU (Claude), désigné par les histor. sous le nom de sieur de *Vely*, maître des requêtes au conseil du roi, né à Lyon, fut ambassadeur de François Ier auprès du pape Paul III et de l'empereur Charles-Quint, puis, en récompense de ses services, nommé évêque de Rennes, et mourut à Paris en 1558. On trouve quelq. *Lettres* de ce négociateur dans les *Mélanges historiq.* de Camusat.

DODONÉE ou DODOENS (Rembert), *Dodonæus*, méd. et botaniste, né dans la Frise en 1517, mort à Leyde en 1585, parcourut les plus célèbres universités d'Allemagne, de France et d'Italie, avant de se faire recevoir docteur. Il s'occupa d'abord d'astronomie; mais, à la sollicitation d'un imprimeur, son ami, il dirigea ses recherches sur les plantes. Son premier ouvrage en ce genre fut un texte pour les planches de botanique de Fuchs, qu'il rangea dans un ordre nouveau, et fit paraître sous le titre de *Stirpium historia*, Anvers, 1552, in-8, trad. en franç. par Ch. de l'Écluse, Anvers, 1557. Il donna depuis *Frumentorum, legumin. palust. et aquatil. herbar. historia*, Anvers, 1566, in-8. — *Florum et coronariarum odoratarumque nonull. herbar. historia*, Anvers, 1568, in-8, fig. — *Purgantium aliarumque eo facientium historiæ lib. IV*, Anvers, 1574, fig.—*Historia vitis vinique*, Cologne, 1580, in-12.—*Stirpium historiæ lib. XXX*, Anvers, 1563, in-fol., avec 1305 pl.; ibid., 1616. Cette édit. est la meilleure. Dodoens avait publ. en 1547 un traité *De sphærâ*, 2e édit., 1584. Ses principaux ouvrages de médecine sont : *Praxis medica*, Amsterdam, 1616, 1640, in-8. — *Medicinalium observat. exempla rara*, Cologne, 1581, in-8, souv. réimpr.—*Physiologiæ medicinæ partis tabulæ expeditæ*, Cologne, 1581, in-8. Plumier a consacré à ce médecin botaniste un genr de plantes sous le nom de *dodonæa*.

DODSLEY (Robert), littérateur, né dans le Nor thamptonshire en 1703, mort à Durham en 1764 fut laquais dans sa première jeunesse. Quoiqu'i n'eût aucune connaissance des langues savantes il avait pour la littérature un goût naturel qui s dirigea d'abord vers la poésie. L'accueil que Pop fit à ses essais l'enhardit à proposer, par souscrip tion, un recueil de poésies sous le titre de *la Mus en livrée*, qui obtint quelq. succès. Le produit d cet ouvrage, et celui d'une comédie représenté en 1733, lui donnèrent les moyens d'ouvrir un boutique de librairie, qui devint bientôt le rendez vous des littérat. distingués de l'époque. Dodsle continua de travailler pour le théâtre, publia div autres écrits, et, dans sa profession, acquit autan d'aisance que de considération. Il avait publié ur recueil de quelques-unes de ses product. en 1745 in-8, sous le titre de *Bagatelles*. Il en parut aprè sa mort un nouveau volume. On lui doit aussi plu sieurs édit. estimées. Quelq. ouvr. de Dodsley on été trad. en franç. : *le Bijoutier philosophe* (pa Mme d'Arconville), 1767, in-12. — *Choix de petite pièces du théâtre angl.* (de Dodsley et Gay), pa Patu, 1756, 2 vol. in-12. — *Chronique des roi d'Angleterre*, etc., publ. sous le nom de *Nathan ben-Saddi*, par Fougeret de Montbron, 1750, in-12 — *L'Économie de la vie humaine*, par de La Douespe, 1751, in-8; par L.-G. Taillefer, 1802 in-12; par M. Destournelles, 1812, in-18, sous le titre de *Miroir des dames et de la jeunesse*, 1812 in-16, et sous celui de *Guide de la vie humaine* par M. Morel, Paris, 1813, in-18. Il en exist d'autres trad. sous les titres d'*Économie de la vi humaine*, par Daine, 1752, in-12; du *Bramin inspiré*, par Desormes, 1751; de l'*Élixir de l morale indienne*, 1760 (trad. reproduite en 177 et 1783, avec de nouv. intit. : *Manuel de l'homm* et *Morale indienne*). Ces diverses traductions n contiennent pas l'*Appendix* trad. par d'Harnouville, La Haye, 1753, in-8. L'ouvrage et l'appendi ont été trad. par Mlle Dupont (Mme Brissot), sou le titre de *Manuel de tous les âges*, 1782, et sou celui d'*Encyclopédie morale*, par Mme de Rivarol 1802, in-12. — *Le Bijoutier philosophe*, la prem comédie de Dodsley, trad. par Andrieux sous c titre : *le Magasin de curiosités*, fait partie de *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*.

DODSON (James), professeur de mathématiq. à Londres, mort en 1757, a publié : *Canon antilogarithmique*, Londres, 1742, in-fol.; c'est un table des nombres de onze fig. correspond. à tou les logarithmes ordinaires, moindres que cen mille.—*Le Calculateur* (*the Calculator*), 1747, in-4 recueil de tables avec lesquelles on fait rapidem toutes les opérations de l'arithmétique.—*The mathematical repository*. Dodson a donné la premièr idée de la fondation d'une société pour l'assuranc de la vie, plan exécuté quelques années après pa Édouard-Rowe Mores.

DODSWORTH (Roger), antiquaire angl., né en

1585, dans le comté d'York, mort en 1654, a laissé 161 vol. in-fol., dont 119 écrits de sa main, et 42 qu'il tenait de différentes personnes, sur les antiquités de plus. parties de l'Angleterre, notamm. du comté d'York. Ces MSs. sont conservés à la bibliothèque bodléienne à Oxford. On a impr., sous les noms de Dodsworth et de Dugdale, le *Monasticon anglicanum*, avec des vues d'abbayes, d'églises, etc., 3 vol. in-fol., publ. successivem. de 1655 à 1675 (*v.* DUGDALE).

DODWELL (HENRI), savant angl., né à Dublin en 1641, s'appliqua principalem. à l'étude des sciences ecclésiastiques, bien qu'il ait toujours refusé d'entrer dans les ordres. Nommé professeur d'histoire à Oxford, en 1688, il perdit cette place trois ans après pour avoir refusé le serment d'*allégeance*. Il prit ensuite à tâche de se faire remarquer par ses paradoxes et par son habileté à les soutenir; il mourut en 1711. Dodwell s'est rendu plus recommandable par les savantes dissertat. dont il a enrichi *Velléius Paterculus*, *Xénophon*, *Denys d'Halicarnasse*, *Strabon*, *Tite-Live*, etc., et la belle collection des petits géographes grecs (*v.* HUDSON). On peut consulter : *Abrégé des œuvres de Henri Dodwell, avec une notice sur sa vie*, par François Brokesbi, Londres, 1723, in-8. — Henri DODWELL, son fils aîné, tomba dans le scepticisme par suite des opinions singulières de son père, et publia, en 1742, un pamphlet anonyme intitulé : *le Christianisme non fondé en preuves.*—William DODWELL, son frère, né en 1709, entra dans le clergé anglican, et devint archidiacre de Berks. On a de lui une *Dissert. sur le vœu de Jephté;* une *Libre réponse aux libres recherches* de Midleton; une *Réplique finale* à la défense de ce docteur, et un gr. nombre de *Sermons*, parmi lesquels s'en trouve un contre le livre de son frère. Il mourut en 1788.

DODWELL (ÉDOUARD), célèbre antiquaire anglais, membre correspond. de l'acad. des inscript. et b.-lettres, connu surtout par son *Voyage en Grèce*, mourut à Rome le 14 mai 1832, âgé de 65 ans, laissant un ouvr. inédit très important *sur les murs polygones.*

DOEDERLEIN (JEAN-ALEXANDRE), histor. et antiquaire, né en 1675, à Weissembourg (Franconie), fut recteur du collége de cette ville, membre de l'acad. des curieux de la nature de Cassel, de la soc. royale de Londres, etc., et mourut en 1745. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les plus remarquables sont : *Schediasma historicum imperator. P.*Æl. Adriani et M. Aurel., Probi vallum seu murum in variis Germaniæ tractibus conspiciendum*, Nuremberg, 1723, in-4. — *Commentatio historiæ de nummis Germaniæ*, etc., ibid., 1729, in-4. — *Antiquitates gentilismi nordgaviensis*, Ratisbonne, 1734, in-4 (le texte est en allem.). — *Traces existantes au centre de l'Allemagne d'antiquités sacrées russes-slavonnes* (en allemand); *Inscriptiones sclavo-russicæ*, etc.; *de Θηριομαχία Paulinâ*, dissertation écrite en grec; *Programma de nummorum antiquorum... præstantiâ*, Weissembourg, 1741, in-4. — DOEDERLEIN (Jean-Christophe), théolog. luthérien, né en 1746, à Wendsheim (Franconie), joignit à l'étude de la théologie celle de l'histoire, des mathématiques et des langues orientales, fut profess. à Altdorf, à Iéna, et mourut dans cette ville en 1792. On a de lui un grand nombre d'écrits, dont nous citerons : *Esaïas ex recensione textûs hebraici*, etc., Altdorf, 1775, in-8.—*Proverbes de Salomon* (en allemand), 1778, in-8.—*L'Ecclésiaste* et le *Cantique des cantiques* (idem), Iéna, 1784, in-8. — *Biblioth. théol.* (en allem.), de 1780 à 1792, in-8. — *Journ. théol.* (idem), Iéna, 1792, in-8.—*Biblia hebraica... cum variis lectionibus*, Leipsig, 1793, in-8.

DOENHOFF (GASPAR), sénat. polonais, waivode de Siradie, d'une famille originaire de Franconie, jouit de la faveur des rois Sigismond III et Wladislas Sigismond, et mourut vers 1640, gr.-maréchal de la cour de Varsovie. Il fut, par les femmes, l'un des ancêtres du roi Stanislas Leckzynski. — DOENHOFF (Gérard), de la même famille, comte palatin de Pomerélie, mort en 1648, se distingua dans les guerres de la Pologne contre les Turks, et contre Gustave-Adolphe. Ce fut lui qui vint en France (1645) conclure le mariage du roi Wladislas Sigismond avec Louise-Marie de Nevers.

DOERFEL (GEORGE-SAMUEL), pasteur luthérien, né à Plauen en Saxe, suivit avec assiduité la fameuse comète de 1680, et consigna ses observat. dans un ouvrage intitulé : *Observations astronom. de la grande comète à la fin de* 1680, *avec quelq. quest. remarq., spécialement une correction de la théorie des comètes d'Hevelius* (en allem.), 1681. Cet écrit était si rare et si peu connu, qu'en 1745 on annonça dans l'*Histoire de l'academ. de Berlin*, comme une découverte, la priorité que Dœrfel avait sur Newton, pour l'applicat. de la parabole à la détermination de l'orbite des comètes. (Les *Observat.* de Dœrfel avaient paru un an avant le livre des *Principes* de Newton). Kaestner a donné une notice de la dissertation de Dœrfel, dans le rec. de la soc. des arts libéraux de Leipsig, 3e part.

DOERING (GEORGE), poète allem., né à Cassel le 11 déc. 1798, mort le 10 oct. 1833, s'était fait, dans son pays, une haute réputation.

DOES (JACQUES van der), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1623, élève de Nicolas Moyaert, voyagea en France et en Italie, où il se perfectionna. De retour dans sa patrie, il se fixa à La Haye, et mourut en 1673. On estime les figures d'animaux qu'il a introduites dans ses *Paysages*, genre auq. il s'était spécialement adonné; mais ses compositions, selon Descamps, se ressentent de son caractère habituellement mélancolique.—Simon van der DOES, son fils, né en 1653, suivit la même carrière, adopta le même genre, et s'établit à Anvers, où il travailla beaucoup pour les marchands de tableaux, qui ont répandu ses ouvrages dans div. cabinets de l'Europe. Il mourut en 1717.—Jacques van der DOES, né en 1654, frère du précédent, fut élève de Carle Dujardin, puis de Gérard Netscher et de Lairesse. Il était venu à Paris, à la suite de l'ambassadeur de Hollande, lorsqu'une mort pré-

maturée l'enleva aux arts qu'il cultivait avec succès.

DOES (van der). — V. Dousa.

DOGIEL (Matthieu), historien polonais, entra dans la congrégation des écoles pies en Lithuanie, et établit à Wilda, où il était recteur, une imprimerie qui, pour les ouvrages latins, devint la meilleure de Pologne. C'est à ces mêmes presses que Dogiel confia la publication d'un grand ouvr. intit. : *Codex diplomaticus regni Poloniæ et magni ducatûs Lithuaniæ, in quo pacta, fœdera, tractatus pacis, etc., exhibentur,* 3 vol., de 1758 à 1764. Dogiel était mort à cette époque; mais les éditeurs avaient pris l'engagement de publ. les 5 vol. qui devaient compléter cette importante collect. Des circonstances que l'on ne connaît pas les empêchèrent de tenir leur promesse.

DOHNA, ancienne famille de la Gaule-Viennoise (Dauphiné), dont le chef avait en 806 été choisi par Charlemagne pour défendre les frontières de l'empire sur les bords de l'Elbe contre les Wendes. —Fabien, bourgrave de Dohna, l'un de ses descend., né en 1550, fut élevé avec le fils d'Albert, premier duc de Prusse, voyagea en France et en Italie, entra depuis au service de Jean-Casimir, comte palatin, qui lui confia plusieurs missions, suivit le roi Étienne Battori en Pologne, commanda plus tard un corps de troupes allemandes envoyé au secours du roi Henri IV contre les ligueurs, et reçut de ce monarque des témoignages honorables de satisfaction. A son retour en 1604, l'électeur de Brandebourg, Jean-Fréderic, le nomma grand-bourgrave du duché de Prusse. Il donna sa démission de cette charge, et mourut en 1622. Sa *Vie* a été écrite par G.-J. Vossius sous ce titre : *Comment. de rebus pace belloque gestis D. Fabiani burgr. à Dohnâ.* — Acace, bourgrave de Dohna, son neveu, né en 1581, gouvern. de Frédéric V, élect. palat., fut, plus tard, chargé de plusieurs missions diplomatiques par son pupille, devenu successiv. élect. et roi de Bohême. Après l'issue malheureuse des affaires de ce prince, Dohna se retira en Prusse, où il mourut en 1647. — Dideric, bourgrave de Dohna, frère du précéd., né en 1581, servit pend. 10 ans sous le prince Maurice de Nassau, général des Provinces-Unies, ensuite dans les troupes de l'électeur de Brandebourg, et plus tard alla rejoindre son frère Acace auprès de Frédéric V. Il mourut en 1620, des suites d'une blessure. Ce seigneur était très versé dans la connaiss. du lat., du français, de l'espagnol et du polonais.—Christophe, bourgrave de Dohna, frère des précéd., né en 1583, fut chargé de differ. négociat., tant par le prince d'Anhalt que par l'électeur palatin, et mourut en 1637. Il est auteur de *Méditations* sur le *Cantique des cantiques*, imprimées sans son nom, et d'un traité intit. : *Alloquium ad animam*, resté MS. Frédéric Sphanheim a publié un *Comment. histor. de la vie et de la mort de messire Christophe, vicomte de Dohna*, Genève, 1639, in-4. — Frédéric, bourgrave de Dohna, de la famille des précédents, acheta en 1657 la seigneurie de Copet en Suisse, obtint le droit de bourgeoisie à Berne, et une place dans le gr.-conseil de ce canton. Il eut trois fils, dont Bayle fut le précepteur. — Christian-Albert, bourgrave de Dohna, de la même famille, né à Custrin en 1621, fit la guerre sous le prince d'Orange contre l'évêque de Munster et contre la France, et mourut en 1677.—Alexandre, comte de Dohna, feld-maréchal des armées prussienes, et premier ministre-d'état sous Frédéric Ier, avait été gouvern. du prince royal Frédéric-Guillaume. Remplacé dans ce poste et exilé de la cour, il y fut rappelé à l'avénement de son élève, qui lui confia bientôt le ministère. Il mourut à Kœnigsberg en 1728. — Albert-Christophe de Dohna, petit-fils de Frédéric, né à Berlin en 1698, servit sous le prince Eugène, parvint au grade de lieutenant-colonel, et quitta la carrière des armes pour se livrer à l'étude des sciences. Il fut membre de l'acad. roy. de Prusse, et mourut en 1752.—Christophe de Dohna, général prussien, né en 1702, s'éleva successivem. jusqu'aux premiers grades par sa bravoure et son activité, et contribua puissamment au gain de la sanglante bataille de Zorndorf, dans la guerre de 7 ans. Il mourut à Berlin en 1762.

DOISSIN (Louis), jésuite, né en Amérique en 1721, mort en 1753, a laissé des poésies lat. estim. quoique inférieures à celles de Rapin, de Vanière et de Commire. Son chef-d'œuvre est un poème sur la *sculpture*, Paris, 1752, in-12; 1757, avec la traduction franç. en prose; réimpr. à Milan en 1775, in-8, avec une traduct. ital. par H. de Carli; son poème sur la *gravure*, 1753, in-12, renferme aussi de grandes beautés. Ces deux ouvr. font partie des *Poemata didascalica*, 1813, in-12. Brunel en a donné des extraits dans le *Parnasse lat. moderne.*

DOLABELLA (P.-Corn.), patricien, gendre de Cicéron, embrassa pend. la guerre civile le parti de César, servit sous lui à Pharsale, à Thapse et à Munda. Il fut successivement tribun, consul (44 av. J.-C.), et gouverneur de Syrie. Après la mort du dictat., il fut dépouillé de son gouvernement, mais il s'en vengea en faisant périr Trébonius, gouverneur de l'Asie-Mineure, et l'un des meurtriers de César. Déclaré par le sénat ennemi de la république, il s'enferma dans Laodicée; mais il y fut aussitôt assiégé par Cassius, qui le réduisit à se donner la mort, l'an de Rome 710, 43 av. J.-C.

DOLCE (Louis), l'un des plus labor. littérat. dont s'honore l'Italie, né à Venise en 1508, d'une très ancienne famille, mais devenue pauvre, mort en 1566, fut historien, grammairien, rhéteur, philosophe, poète tragique, comique, épique, lyrique, satirique, éditeur et traducteur. On a de lui plus de 70 ouvrages dont on trouve les titres dans la *Biblioth. italienne* de Haym : les principaux sont des traduct. d'Homère, de Cicéron, de Virgile, d'Horace, d'Ovide; les tragédies de *Jocaste, Médée, Didon, Iphigénie, Agamemnon, Thyeste, Hercule* et *Marianne*, impr. ensemble, Venise, 1560, in-12. — Cinq *Comédies*, ibid., 1560, in-12. — Les *Vies de l'empereur Charles-Quint*, ibid., 1561-1567, in-4; de l'*emper. Ferdinand I*^er^, ibid., 1566, in-4; *d'Apollonius de Thyane*, trad. du grec, ibid.,

549, in-8.—*Observ. sur la langue italienne,* ibid., 1562, in-12. — *Dialogo della pittura*, 1557, in-8.

DOLCI ou DOLCE (Charles), peintre florentin, élève de Jacq. Vignoli, né en 1616, mort en 1686, se distingua par un coloris suave et par un fini précieux. Ses portraits, fort recherchés, sont autant de chefs-d'œuvre. On a de cet artiste un assez gr. nombre de tabl. de chevalet; mais il a peu laissé de grandes composit. Lanzi cite son *St Antoine*, au musée de Florence ; *la Concept. de la Vierge* et *les Évangélistes*, et *la Poésie*, dans différentes galeries de cette ville.—Agnès, sa fille, morte vers 1690, a exécuté de nombr. copies des tableaux de son père : le musée royal possède d'elle un *Christ devant un calice*.

DOLDER (Jean-Rodolphe), fils d'un paysan du canton de Zurich, a joué un rôle important dans la révolution helvétique de 1798. Sa naissance, son éducat. négligée, semblaient s'opposer à ce qu'il sortît jamais de la condit. où il se trouvait placé; mais ses intrigues le firent entrer au sénat, et plus tard il devint membre du directoire helvétique. Certain de n'être point réélu par son canton, il ourdit de nouvelles intrigues, se contenta du ministère des finances en 1801, et l'année suivante fut nommé landamman. A l'époque où Napoléon se fit déclarer médiateur de la confédérat. suisse, Dolder, repoussé de tous les partis comme un homme faux et vendu à l'étranger, parvint cependant à trouver place dans le gouvernem. cantonnal de l'Argovie, et s'y maintint jusqu'à sa mort, en 1806.

DOLENDO (Barthélemi), graveur au burin, élève de Goltzius, né à Leyde vers 1566, a gravé plusieurs pièces tant de sa composit. que d'après différents maîtres hollandais. Ses estampes se distinguent par la finesse de l'exécution. — Dolendo (Zacharie), parent et contemporain du précédent, élève de J. de Ghein, a gravé d'après ce maître et d'après le Caravage, Spranger, Abraham et Bloemaert. On a de lui une suite de portraits fort estimés. Les pièces de ces deux artistes sont ordinairement signées des lettres initiales de leurs noms.

DOLERA (Clément), savant théolog., né dans l'état de Gênes, entra dans l'ordre des Frères mineurs, dont il devint supérieur-gén., fut ensuite élève de Foligno, puis créé cardinal par Paul IV, et mourut à Rome en 1568. On a de lui plusieurs traités: *De symbolo apostolorum; de Sacramentis; de Præceptis divinis; de Consiliis evangelicis*, etc., réunis sous le titre de : *Compendium theologicarum institutionum*, Rome, 1565, in-8.

DOLET (Étienne), littér. et impr., né à Orléans en 1509, fut d'abord secrétaire d'ambassade à Venise, puis vint à Toulouse, d'où il fut banni pour avoir insulté les membres du parlement. Il s'établit ensuite imprimeur à Lyon, où, mis en prison pour ses opinions religieuses, il fut relâché sous la promesse d'être plus circonspect. De nouvelles imprudences l'ayant fait arrêter une 2e fois, il parvint à s'échapper et se réfugia dans le Piémont, d'où il écrivit à François Ier pour lui demander des juges : le roi lui fit grâce; mais les ennemis de Dolet trouvèrent le moyen de ressaisir leur proie; et cette fois, de sa prison conduit sur la place Maubert à Paris, il fut brûlé comme athée, en 1546. On a de lui : *Commentar. linguæ latinæ lib. II,* Lyon, 1536-38, 2 vol. in-fol., très rare. — *Carminum libri IV*, 1538, in-4. — *Formulæ latinar. locutionum*, 1539, in-fol. — *De officio legati*, 1538, in-4. — *Francisci primi fata* (en vers), 1539, in-4., trad. en vers sous le titre de *Gestes de François Ier*, 1540, in-4. — *De re navali*, 1537, in-4. — *Second Enfer de Dolet*, 1641, in-8.—*Cato christianus*, etc., 1538, in-8. — *De Imitatione ciceronianâ*, 1540, in-4; des trad. de plus. ouvr. de Cicéron, et un rec. de *Lettres* en vers franç. Née de la Rochelle a écrit la *Vie de Dolet*, Paris, 1779, in-8. *Le second Enfer et autres œuvres de Dolet*, précéd. de sa *Réhabilitation* (par Aimé Martin), ont été réimpr., Paris, 1830, 2 vol. in-12.

DOLGOROUKI (la maison), l'une des plus anc. de Russie, a fourni plus. personnages célèbres dans l'histoire de cet empire par leur rivalité avec Mentschikoff et Biren, et par la catastrophe qui mit fin à leurs intrigues. — Iwan, prince de Dolgorouki, fils du sous-gouverneur du tzar Pierre II, dont il fut lui-même le compagn. d'enfance, tenta vainement, à la mort de ce monarque (1737), de faire reconnaître comme impératrice sa sœur Catherine, fiancée du jeune tzar, et fut exilé avec les siens en Sibérie, par l'impératrice Anne, qui, en 1738, sacrifia presque toute cette malheureuse famille à la jalousie de Biren, son ministre.

DOLGOROUKI (le prince Jean-Michaelovitsch), né en 1764 à Moscou, mort en 1824, avait porté d'abord les armes, et fait avec distinction plus. campagnes contre les Turks et les Suédois. Il remplit ensuite de hauts emplois administratifs, et se retira en 1812 avec le grade de conseiller-privé (équival. à celui de lieut.-gén. dans l'ordre milit.). Ce prince, qui avait fait d'excellentes études et possédait parfaitem. les langues mortes, s'est placé au rang des bons littérat. modernes de son pays par div. morceaux de poésie : il a excellé surtout dans l'épître et dans la satire. On a fait trois édit. complètes de ses *OEuvres*. La 3e, qui est la meill., parut à Moscou en 1819, sous la dédicace de l'univ. de cette ville. Elle porte pour titre : *État de mon âme, ou Poésies du prince J.-M. Dolgorouki*.

DOLIANUS, aventurier, né dans la Bulgarie, parvint à se faire reconnaître roi par ses compatr. qui venaient de secouer le joug de l'emper. Michel-le-Paphlagonien; mais se voyant sur le point d'être supplanté par un descendant de la famille royale, nommé Alusien, il fit crever les yeux à son compétiteur, et, peu de temps après, offrit à l'emper. de quitter le sceptre, à des conditions qui furent aisément acceptées : sa défect. détermina la soumission des Bulgares en 1041.

DOLIVAR (Jean), graveur, né à Saragosse en 1641, s'établit à Paris, où il travailla de concert avec Chauveau et Lepaultre à la collection connue sous le nom de *Petites Conquêtes de Louis XIV*, et à d'autres suites de grav. à la pointe et au burin ;

il a de plus gravé les cérémonies funèbres faites à la mort de différents personnages disting. du règne de Louis XIV. Il mourut en 1701.

DOLLOND (John), opticien angl., né en 1706, mort en 1761, membre de la société roy., est inventeur du télescope achromatique. Il a fourni aux *Transactions philosophiques* divers *Mémoires* sur des sujets d'optique. — Dollond (Pierre), fils du précédent, et non moins distingué comme optic., né en 1730, mort près de Londres en 1820, membre de la société de Philadelphie, a laissé, outre plus. *Mém.* insérés dans les *Transact. philosophiques* et d'autres lus à la société roy. de Londres, un écrit intit. : *Some account of the discovery made by the late John Dollon F. R. S.*, etc., 1789, in-4, dans lequel il défend la mémoire de son père contre un journal étranger.

DOLOMIEU (Déodat-Gui-Sylvain-Tancrède de GRATET de), célèbre géologiste et minéralogiste, né en 1750, d'une ancienne famille du Dauphiné, mort en 1801, membre de l'Institut, professeur au muséum d'histoire naturelle, a enrichi la science de différents ouvr. d'autant plus précieux qu'ils sont le fruit de recherches longues et pénibles à Malte, en Portugal, en Sicile, dans la Calabre, en Italie, dans le Tyrol, en France, dans les montagnes de la Suisse et de la Savoie, et en Égypte pendant l'expédition. Les plus remarquables sont : *La Philosophie minéralogique*, Paris, 1802, in-8. — *Mémoire sur la nécessité d'unir les connaiss. chimiques à celles de minéralog.*, dans le *Journal des mines*, ann. 1797.—*Voyage aux îles de Lipari, suivi d'un Mémoire sur une espèce de volcan d'air, et d'un autre sur la température du climat de Malte*, Paris, 1783, in-8; *sur le tremblement de terre de la Calabre*, Rome, 1784, in-8; *sur les îles Ponces et les produits volcaniques de l'Etna*, Paris, 1788, in-8; *sur les volcans éteints du Val-di-Noto; sur un voyage à l'Etna en juin* 1781, *et sur les îles Cyclopes, ou de la Trizza*, dans le *Voyage de Naples et de Sicile*, par l'abbé de Saint-Non. On lui doit en outre un gr. nombre de mémoires dans le *Journal de physique*, années 1790-91-92-93-94 et 1798, et dans le *Journal des mines*, années 1795-96-97 et 1798. Dolomieu avait quitté l'Égypte après la signature du traité d'El-Arisch, en 1800, lorsque, forcé d'aborder en Sicile, il y fut jeté dans un cachot, d'où il ne sortit qu'au mois de février 1801. Cette détention rigoureuse abrégea ses jours; il mourut le 28 nov., dans une terre près de Mâcon. Les naturalistes ont donné le nom de *dolomie* à une pierre phosphorescente. L'*Éloge histor.* de Dolomieu, par Lacépède, prononcé à l'Institut, se trouve dans les *Mém.* de la classe des sc., 2e sem., 1806, dans le *Magasin encyclopédique* (1802), et dans le *Journal des mines*, tome XII.

DOLSCIUS (Paul), né à Planen en 1526, dut à Mélanchthon une chaire au collége de Hall, fut nommé bourgmestre de cette ville, puis inspecteur des églises, des écoles et des salines, et mourut en 1589. Il a laissé entre autres ouvr. : *Psalmi Davidis græcis versibus elegiacis redditi*, Bâle, 1555, in-8. — *Siracides græcis elegiis express[...]*, Leipsig, 1571, in-8. — Et *Confessio fidei exhibi[...] Augustæ, græcè reddita*, Bâle, 1559, in-8. [...] trouve des détails sur la vie de Dolscius dans u[...] *Lettre de Greinzius*, Hall, 1730, in-4.

DOMAIRON (Louis), littérat., né à Béziers [...] 1745, professeur à l'école royale militaire depu[...] 1778 jusqu'à la suppression de ces établissement[...] principal du collége de Dieppe et professeur [...] b.-lettres lors de la réorganisat. des écoles, pu[...] membre de la commission des livres classiques [...] inspecteur de l'instruct. publique, mort à Paris [...] 1807, a publ. : *Le libertin devenu vertueux*, etc[...] 1777, 2 vol. in-12. — *Recueil de faits pour serv[...] à l'histoire de la marine et à celle des découverte[...]* 1777-81, 2 vol. in-12. — *Les Rudiments de l'hist[...]* 1804, 3 vol. in-12.—*Principes généraux de belles lettres*, 1802, 3 vol. in-12. — Et un *Atlas modern[...] portatif*, etc., 1786, in-8. Il a coopéré avec l'ab[...] de Fontenay à la rédaction des tom. XXVe et XL[...] du *Voyageur français* de l'abbé de Laporte.

DOMAIRY ou DEMIRI (Kemal-Eddin-Aboulbac[...] Mohammed), naturaliste et jurisc. arabe, mort l'a[...] de l'hégyre 808, de J.-C. 1405, est auteur d'u[...] *Histoire des animaux*, dont on trouve des ext[...] dans le *Catalogue d'Assemani*, dans les *Élémen[...] de la langue arabe de Tychsen*, dans la *Chresto[...]matie arabe de Hesel*, et dans quelques autr[...] ouvr. : elle a été commentée, abrégée et tradui[...] en persan.

DOMAT ou DAUMAT (Jean), sav. jurisconsult[...] né à Clermont en Auvergne en 1625, avocat du r[...] au présidial de cette ville, mort à Paris en 169[...] est principalem. connu par son excell. ouvr. intit[...] *Lois civiles dans leur ordre naturel*, Paris, 168[...] 91-94 et 1697, 5 vol. in-4; Luxembourg, 170[...] in-fol., réimpr. avec le *Legum delectus* du mêm[...] auteur, et les additions d'Héricourt sur le dr[...] public, Paris, 1724, 2 vol. in-fol.; ibid., 173[...] 2 vol. in-fol., avec les notes de Boucheul sur [...] *Legum delectus*; ibid., 1744, 2 vol. in-fol., av[...] les notes de Boucheul, Berroyer et Chevalier; ib[...] 1755-67, et 1777, 2 vol. in-fol., avec le supplém[...] de Dejoui. Ses *OEuvres complètes, revues, corr[...]gées et augmentées d'une Notice biographique* [...] *d'une Table de concordance entre les articles* [...] *nos codes et les passages de Domat qui s'y rap[...]portent*, ont été publ. par J. Runy, 1828-30, 4 vo[...] in-8. L'édit. revue par M. Carré, 1825, 9 vol. in-[...] très mal impr., est d'ailleurs incomplète (*v.* [...] *Manuel* de Brunet.) Les *Lois* ont été trad. en an[...]glais par Guill. Strahan, Londres, 1726. C'est [...] peu près le seul ouvr. de jurisprud. que l'on con[...]sulte encore avec fruit, malgré la révolution q[...] s'est opérée dans la législat. franç. depuis 178[...] Domat doit cette honorable distinction au tale[...] avec lequel il expose les maximes fondamental[...] du droit, et développe le plan général de la so[...]ciété civile.

DOMBAY (François de), orientaliste, né [...] Vienne en 1758, fut employé comme interprète

Maroc, à Madrid et à Agram, en Croatie, depuis 1783 jusqu'en 1792, époque où il fut nommé conseiller en la chancellerie secrète de cour et d'état, et interprète de cour à Vienne. Il mourut dans ce poste en 1810. On a de lui : *Histoire des rois de Mauritanie*, depuis le milieu du 8e S. jusqu'au commencem. du 14e, Agram, 1794 et 1795, 2 vol. in-8, en allem. — *Hist. des chérifs*, depuis le milieu du 17e S. jusqu'à la fin du 18e, ibid., 1801, en allem. C'est une suite de l'ouvr. précéd. — *Philosophie populaire des Arabes, des Persans et des Turks*, Agram, 1797, in-8, en allem. — *Descript. des monnaies qui ont cours dans l'empire de Maroc*, Vienne, 1803, in-8. — *Grammatica linguœ mauro-arabicœ*, ibid., 1800, in-4. — *Grammatica linguœ persicœ*, ibid., 1804, in-4.

DOMBEY (Joseph), médecin et botaniste, né à Mâcon en 1742, reçu docteur à Montpellier, partit en 1778 pour l'Amérique, visita le Pérou, le Chili, étudia avec soin la végétation de ces contrées, fit de nombreuses découvertes, et revint en Europe en 1785. Les troubles de la révolut. le décidèrent à retourner en Amérique : il partit avec une mission pour les États-Unis, fut pris dans la traversée par des corsaires, et mourut de misère en 1793 dans les prisons de Monserrat. Les qualités personnelles de Dombey n'étaient pas moins remarquables que l'étendue de ses connaissances. Le Jardin-des-Plantes lui doit un gr. nombre d'objets curieux, et le muséum d'hist. naturelle une multitude de pièces de zoologie et d'échantillons de minéralogie. Son *Herbier*, déposé au muséum, renferme 1,500 plantes, dans lesq. se trouvent 60 genres nouveaux, et un texte qui présente la description des végétaux du Chili et du Pérou, avec l'indication de leurs usages.

DOMBROWKA, fille de Boleslas Ier, duc de Bohême, épouse de Miécislas, duc de Pologne et mère de Boleslas, dit *l'Intrépide*, 1er roi de Pologne, est regardée comme la Clotilde des Polonais. Son époux reçut le baptême le jour de leur mariage, le 5 mars 965, et un gr. nombre de seigneurs polonais suivirent l'exemple de leur souverain. Miécislas ordonna à ses sujets, sous peine de mort, d'abjurer les erreurs du paganisme. Dombrowka mourut à Gnesne en 976.

DOMEIER (Jean-Gabriel), histor. allem., chef de la magistrature de la ville de Moringen, et député aux états de Lunebourg, né en 1717, mort en 1790, a écrit : *Hist. de la ville et du bailliage de Moringen*, etc., Hanovre, 1786, in-4, 2e édit. — *Hist. de la ville et du bailliage de Hardegesen*, Zelle, 1771, in-4, et div. dissertat. sur la langue allemande.

DOMENICHI (Louis), sav. littérat. ital., fils d'un notaire de Plaisance, mort à Pise en 1564, a laissé un gr. nombre de trad. en italien de divers aut., tant anc. que modernes, entre autres des *Vies de Plutarque*, Venise, Giolito, 2 vol. in-4; de *Xénophon*, ibid., 1547, 1548, 1558, etc., in-8; de *Polybe*, ibid., 1545, 1553, 2 vol. in-8; de *Pline-le-Jeune* (*Hist. natur.*), ibid., 1561, 1562, in-4; de *Boece*, Florence, ibid., 1562, in-12; et de Paolo Giovio : *l'Istorie del suo tempo*, Florence, Torrentino, 1558, 2 part. — Les *Vies de Léon X, d'Adrien VI et du card. Pompeo Colonna*, ibid., 1549, in-8. — Les *Vies* des douze Visconti et des Sforce, ducs de Milan; de Gonsalve de Cordoue, de d'Avalos, marquis de Pescaire, et les *Éloges* des guerriers illustres du même aut. Domenichi a composé en outre quelques ouvr. histor., tels que *Istoria de' detti e fatti notabili di diversi principi ed uomini privati moderni, libri XII*, Venise, Giolito, 1556, in-4, impr. avec addit. sous le titre de *Storia varia*, ibid., 1564, in-8. — Huit dialogues : *d'Amore, di Remedj d'amore, dell' Amor fraterno, della Fortuna, della Vera Nobiltà, dell' Imprese, della Corte* et *della Stampa*, ibid., 1562, in-8. Ce dernier est tiré en entier des *Marmi*, ouvr. de Doni, publ. dix ans auparavant. On a trad. en français, sous le titre de *Faceties et mots subtilz d'aucuns excellenzs esprits*, Lyon, 1574, in-16, un autre ouvr. de Domenichi, intit. : *Facezie, motti e burle di diversi persone*, réimpr. à Venise, 1568, in-8, avec des addit. de Thomas Porcacchi.

DOMENICO DES CAMÉES (COMPAGNI, connu sous le nom de), célèbre grav. en pierres fines, dont on connaît moins la vie que les ouvr., d'ailleurs assez rares et fort recherchés, naquit à Milan au commencem. du 15e S. Son chef-d'œuvre est, suivant Vasari et Mariette, un portrait du duc Ludovic Sforce, dit *le Maure*, gravé sur un rubis balais d'une grandeur surprenante. On connaît de cet artiste plus. autres portraits, monum. précieux de l'iconographie moderne, et qui décorent les plus riches cabinets de l'Angleterre et de l'Allemagne.

DOMERGUE (Franç.-Urbain), né à Aubagne en 1745, entra dans la congrégat. des doctrinaires, qu'il quitta en 1784, et s'établit à Lyon, où il fonda un *Journal de la langue franç.*, dans le but de rappeler à ses principes la langue défigurée par le néologisme. Il vint ensuite à Paris continuer ce journal; fit, à sa création, partie de l'Institut, fut nommé profess. de gramm. générale, puis d'humanités, et mourut en 1810. On a de lui : *Grammaire simplifiée*, 1778. — *La prononciat. franç. déterminée par des signes invariables*, etc., 1796, in-8. — *Manuel... contenant tout ce qui a rapport aux genres et à la prononciation*, 1805, in-8. — *Solutions grammaticales*, 1808, in-8 : c'est le recueil des décis. rendues par un conseil grammatical que l'aut. avait formé. L'éloge de Domergue fut prononcé par Daru.

DOMINGOS. — V. Quita.

DOMINICA (Annia), femme de l'emper. Valens, embrassa l'arianisme et persécuta les orthodoxes avec acharnem. Après la mort de Valens, à la bataille d'Adrianople en 378, cette princesse sauva l'empire par son courage, en forçant les Goths à se retirer. Elle eut de Valens un fils mort en bas âge, et deux filles, dont l'une, nommée Carose, a donné son nom aux thermes que Valens construisit à Constantinople avec les pierres des murs de Chalcédoine.

DOMINICAINS (ordre des).—V. DOMINIQUE (St).

DOMINICY (MARC-ANTOINE), jurisconsulte né à Cahors, mort à Paris en 1650, ou à Bourges en 1656, professeur à l'université de cette ville, s'est livré à de savantes recherches sur plusieurs points obscurs de l'hist. de France. On a de lui : *Assertor Gallicus contra vindicias hispanicas J.-J. Chiffletii*, Paris, 1646, in-4. — *Assertoris gallici circa legis salicœ intellectum, mens explicata*, 1646, in-4. — *Ansberti familia rediviva*, 1648, in-4. — *Dissert. de sudario capitis Christi*, 1640, in-4. Cette relique était conservée à Cahors. *De prœrogativâ allodiorum in provinciis Narbonensi et Aquitanicâ*, etc., 1645, in-4.

DOMINIQUE (St), dit *l'Encuirassé*, parce qu'il portait une cuirasse de mailles de fer qu'il ne quittait que pour se donner la discipline, se rendit célèbre par ses austérités. Il passa sa vie dans les déserts de Montfeltre et de Fontavellano, au milieu des Apennins, ne vivant que de pain et d'eau, et se flagellant sans cesse pour expier les iniquités des autres. A force de se donner la discipline, il se rendit la peau noire comme celle d'un Éthiopien, et mourut le 14 oct. 1060, en chantant l'office.

DOMINIQUE (St), fondat. de l'ordre des dominicains ou Frères prêcheurs, naquit à Calahorra dans la Vieille-Castille en 1170, étudia à l'univ. de Palencia, et se distingua de bonne heure par la ferveur de son zèle et de sa charité. Il prêcha dans cette ville avec succès et fut, à 28 ans, reçu par l'év. d'Osma chanoine de son chapitre. Il accompagna ce prélat chargé par Alphonse IX, roi de Castille, de négocier le mariage de Ferdinand son fils, avec la fille du comte de la Marche; mais leur mission étant devenue sans objet par la mort de la princesse, ils restèrent en Languedoc pour y travailler à la conversion des Vaudois et des Albigeois, hérétiq. que leur violence rendait alors redoutables. St Dominique tenta de ramener par la prédicat. ceux que les armes n'avaient pu réduire, et réussit auprès d'un gr. nombre. En 1213, lorsqu'une armée fut, sous la conduite du comte de Montfort, envoyée contre les Albigeois, le saint entreprit la réforme des soldats avec le même zèle qu'il déployait pour la conversion des Albigeois. C'est pendant sa miss. en Languedoc que St Dominique institua la dévot. du rosaire, et qu'il conçut le projet d'établir un ordre relig. chargé de prêcher la foi et d'arrêter les progrès de l'hérésie. Cet ordre, fondé à Toulouse en 1215, fut approuvé l'année suivante par Honorius III. Le pape créa en même temps en faveur de St Dominique l'office de *maître du sacré palais*, qui lui donnait le droit d'assister à tous les consistoires publics et particuliers, d'approuver les thèses et les livres, de nommer les prédicateurs. Le nouvel ordre se répandit bientôt en Espagne et en France; à Paris, le couvent fut établi rue St-Jacques, et c'est de là que les dominicains reçurent en France le nom de *Jacobins*. St Dominique assujétissait tous ses disciples à une pauvreté rigide et refusait tous les dons ou legs qu'on voulait leur faire. Il mourut le 6 août 1221, à Bologne, qui depuis 1219 était le lieu de sa résid. On a dit qu'il avait été le prem. inquisiteur, mais il paraît d'un côté que l'inquisition existait avant lui, de l'autre qu'il ne fut jamais revêtu de cette charge. On l'accuse aussi, mais à tort, de s'être montré cruel envers les Albigeois.

DOMINIQUE de Pistoie et PIERRE de Pise, tous les deux dominic., établirent dans le couv. de St-Jacques de Ripoli, à Florence, une imprimerie qui subsista de 1476 à 1483, et dont, entre autres ouvr., est sortie *la Legenda della mirabile vergine beata Catarina da Sienna, suora della penitenzia di santo Domenicho*, Florence, 1477, in-4, édit. *princ.* très rare et très recherchée.

DOMINIQUE (ALEXIS), peintre, surn. *le Grec*, né dans une des îles de l'Archipel vers 1547, élève du Titien, fut employé par ce gr. maître à reproduire par la grav. quelques-uns de ses chefs-d'œuvre, et sa belle estampe de *Pharaon submergé* suffit pour prouver tout ce que l'on devait attendre de lui dans ce genre. On ne connaît en Italie aucun tabl. du Greco; mais l'Espagne en possède un grand nombre dans la manière du Titien, et dont quelq.-uns sont très estim. Il donna les plans d'une église à Tolède, où il avait fixé sa demeure, l'orna de statues et de tableaux qui sont aussi son ouvrage, et mourut dans cette vile en 1625.

DOMINIQUE, rabbin, né à Jérusalem en 1550, professeur de droit talmudique à Safet en Galilée, et premier médecin du grand-seigneur à Constantinople, embrassa la religion chrétienne vers 1600, et se retira à Rome dans le collége des néophytes. Il a laissé MSs. une trad. en hébreu du *Nouveau-Testam.* et des liv. apocryphes qui en dépendent, et un *Traité des articles de foi.*

DOMINIQUE (JOSEPH-DOMINIQUE BIANCOLELLI, connu sous le nom de), acteur, né à Bologne en 1640, appelé à Paris par le cardinal Mazarin, y remplit pendant 28 ans les rôles d'Arlequin, et contribua par ses talents à la prospérité du Théâtre-Italien. Il mourut en 1688, et fut enterré derrière le chœur de l'église de St-Eustache à Paris.—DOMINIQUE (Pierre-Franç., connu aussi sous le nom de), son fils, né à Paris en 1681, s'engagea dans une troupe de province, débuta à Toulouse, joua à Milan, à Parme et dans d'autres grandes villes, revint à Paris en 1710, entra à l'Opéra-Comique, puis à la Comédie-Ital., où il remplit avec succès les rôles de Trivellin, et mourut en 1734. On a de lui un grand nombre de pièces de théâtre, dont la meilleure est *Agnès de Chaillot*, parodie d'*Inès de Castro* de Lamotte. — Louis BIANCOLELLI, frère aîné du précédent, filleul de Louis XIV, suivit la carrière du génie militaire, devint directeur des fortifications, chevalier de St-Louis, et mourut en 1729. Il avait composé pour le Théâtre-Ital. plus. coméd. qui se trouvent dans le rec. de Gherardi.

DOMINIQUE DEL BARRIERE ou DE LA BARRIÈRE. — V. BARRIÈRE (Dominique).

DOMINIQUIN (DOMENICO-ZAMPIERI, dit le), peintre célèbre, né à Bologne en 1581, passa de l'école de Calvart, peintre flamand, dans celle

es Carrache, se livra tout entier à son art, ne quittant l'atelier que pour aller étudier dans les rues et sur les places le jeu mobile de la physion. humaine, et dessinant à la hâte ce qui le frappait le plus. De Bologne il se rendit à Parme, puis à Rome, où son talent lui valut des ennemis qui faillirent lui faire abandonner les pinceaux. Mais encouragé par Annibal Carrache, il fit alors la *Communion de St Jérôme*, l'un des chefs-d'œuvre de la peinture. Il revint à Bologne, d'où il retourna bientôt à Rome, peindre les pendentifs de la coupole de St-André, fresque admirable, qu'il ne tint pas à ses envieux de faire effacer. Invité de se rendre à Naples pour y peindre la chapelle du trésor, il y retrouva des ennemis, dont les menées le décidèrent à quitter précipitamment une ville où sa vie était menacée. Il y revint pourtant achever son ouvr., et y mourut en 1641, à 60 ans. Le Dominiquin est parmi les peintres au premier rang après Raphaël, le Corrége et le Titien. Ses princip. tableaux sont : *la Communion de St Jérôme, la Vierge* dite *du Rosaire*, et une *Ste Cécile*. Le musée royal en possède 14 de ce maître : *le Seigneur reprochant à Adam sa désobéissance; David jouant de la harpe; le Ravissement de St Paul; une Ste Famille; la Fuite en Égypte; la Vierge, l'enfant Jésus et St François d'Assise; Ste Cécile; Énée et Anchise; Hercule et Achéloüs; Hercule et Cacus; Thimoclée devant Alexandre; le Triomphe de l'Amour; Renaud et Armide*, et *Herminie chez les bergers*. Les fresques du Dominiquin sont, au dire des connaisseurs, supérieures à ses tabl.; on y trouve une fraîcheur et une vivacité de teintes admirables.

DOMINIS (MARC-ANTOINE de), jésuite, né à Arbe sur la côte de Dalmatie en 1556, fut successivem. professeur d'éloquence, de philosophie et de mathématiq. à Padoue, évêque de Segni et archev. de Spalatro, embrassa le protestantisme, revint à la foi catholique, se laissa tenter d'apostasier une seconde fois, mais, reconnu suspect, fut enfermé dans le château St-Ange, et y mourut en 1624, pendant l'instruction de son procès. Après sa mort il fut déclaré hérétique, et son corps brûlé publiquement. On a de lui un traité intitulé : *De republicâ ecclesiasticâ lib. X*, Londres, 1617, 2 vol. in-fol., dans lequel il développe sur la discipline ecclésiastique des principes qui étaient au-dessus de son siècle, et qui furent condamnés par quelq. facultés de théologie. — Un autre traité assez estimé : *De radiis visûs et lucis in vitris perspectivis et iride*, Venise, 1611, in-4, dans leq. l'aut. a donné pour la première fois l'explication du phénomène de l'arc-en-ciel; quelques autres écrits théologiq., et l'édition de l'*Histoire du concile de Trente* de Fra Paolo; l'*Histoire de l'Inquisition*, par Limborch, renferme les pièces de la procédure de Dominis.

DOMITIA-LÉPIDA, tante de Néron, fut accusée de magie et mise à mort, l'an de J.-C. 54, par les intrigues d'Agrippine, qui craignait l'influence de cette princesse sur Néron.—DOMITIA-LONGINA, fille de Corbulon, mariée à Ælius-Lamia, fut enlevée à son mari par Domitien; mais bientôt il fut forcé de la répudier à cause de sa conduite scandaleuse. Il la reprit cependant; mais, craignant de sa part quelque vengeance, elle entra dans la conspiration qui le fit périr.

DOMITIEN (TITUS-FLAVIUS), empereur, le dernier des douze césars, 2e fils de Vespasien, né à Rome l'an 51 de J.-C., succéda à Titus, son frère, en 81. Quoique son penchant à la cruauté se fût déjà trahi dans plus d'une occasion, il se contraignit au commencem. de son règne et laissa espérer un gouvern. assez heureux. Il se montrait libéral et juste, il embellit la ville de plus. édifices, rétablit la biblioth. qui avait été brûlée, et fit avec quelq. succès la guerre contre les Cattes, les Germains et les Daces. Mais se livrant bientôt à son naturel féroce, il fit mettre à mort un gr. nombre de sénateurs et de Romains distingués, s'empara de leurs biens, excita contre les chrétiens la plus cruelle persécution, et proscrivit les philosophes, les gens de lettres et les histor., dont il craignait les jugements sévères. Souillant sa vie des plus infâmes débauches, il séduisit sa propre nièce Julie, pendant qu'il faisait enterrer vive une vestale pour incontinence. Plus. complots se formèrent contre lui : à peine était-il parvenu à étouffer la révolte de L. Antonius dans la Germanie, qu'il succomba victime d'une trame ourdie dans son palais même par Domitia-Longina, son épouse, et fut assassiné par Étienne, affranchi de cette femme, l'an 96, à 45 ans. Ce monstre se plaisait à faire trembler ses sujets, lors même qu'il les épargnait. Un jour ayant invité les princip. sénateurs à un festin, il les reçut dans une salle tendue de noir, où étaient préparés autant de cercueils que de convives. Après s'être fait un jeu de leur frayeur, il les laissa sortir. Une autre fois, dit-on, il convoqua le sénat pour décider dans quel vase on devait faire cuire un turbot. Dans ses moments de loisir, il s'amusait à percer des mouches avec un poinçon fort aigu, et ce fut à cette occasion que Vibius-Priscus, auquel on demandait s'il n'y avait personne avec l'emper., répondit : « Pas même une mouche; » mot qui lui coûta la vie. Domitien porta l'orgueil au point de se faire couronner dieu et seigneur, et de se faire dresser des autels.

DOMITILLE (FLAVIA), femme de Vespasien, fille d'un simple greffier, fut mère de Titus et de Domitien, et d'une fille dont l'art. suit, et mourut avant l'avénement de Vespasien à l'empire. On lui décerna néanmoins le titre d'*augusta* et les honn. divins. — DOMITILLE, fille de Vespasien, épousa Flavius-Clémens qui fut mis à mort par Domitien, et fut elle-même exilée dans l'île de Pandectarie, pour n'avoir point voulu accepter l'époux que lui proposait le tyran. Cette princesse était, dit-on, chrétienne.

DOMITIUS-AHÉNOBARBUS (CN.), consul 122 ans avant J.-C., défit dans un grand combat les Allobroges et leur tua 20,000 hommes. Il souilla sa victoire par une trahison : ayant invité Bituitus,

leur roi, à se rendre auprès de lui pour une entrevue, il le chargea de chaînes et l'envoya à Rome. Cinq ans après il fut censeur et remplit cette charge avec une sévérité extrême. — DOMITIUS-AHÉNOBARBUS (Cn.), père de Néron, doit presque toute sa célébrité à son mariage avec Agrippine, qu'il laissa veuve de bonne heure, et qui, ayant épousé Claude, lui fit adopter Néron, leur fils. Domitius avait le caractère arrogant et féroce. Il disait lui-même que de sa femme et de lui il ne pouvait naître qu'un monstre funeste au genre humain. Il mourut sous Caligula.

DOMITIUS-AFER. — V. AFER.

DOMMARTIN, général, né vers 1765, entra de bonne heure dans l'artillerie, commanda cette arme au siége de Toulon, et fut nommé général de brigade. Employé à l'armée d'Italie, il se distingua dans la glorieuse campagne de 1796, notamm. à Véronne, dont il ouvrit les portes à coups de canon. Général de division de l'artillerie, il fit partie de l'expédit. d'Égypte, contribua au succès des journées de Chebreiss, des Pyramides, etc., dirigea les travaux devant Jaffa, puis au siége de St-Jean-d'Acre, fut blessé dans un engagem. sur le Nil, en revenant d'inspecter les postes du littoral, et mourut du tétanos dans les prem. mois de 1799, vivement regretté de l'armée, qui avait su apprécier ses talents et sa valeur.

DONADO (HERNAND-ADRIEN), peintre espagnol, religieux carme déchaussé de Cordoue, mort en 1630, fut, suivant Pacheco, un des plus habiles artistes de son temps. Sa *Madeleine pénitente* lui a mérité la gloire d'être comparé au Titien.

DONADONI (CHARLES-ANTOINE), prélat italien, né à Venise en 1672, entra chez les religieux franciscains, professa la théologie et la philos. dans plusieurs maisons de son ordre, en fut nommé provincial, obtint ensuite l'évêché de Sebenico (Dalmatie), et mourut en 1756. On a de lui : *la Morale di Aristotile spiegata*, Venise, 1709.—*Panegirici e discorsi sagri*, ibid., 1709. — *Ragionamenti morali*, ibid., 1722. — *La Crusca in esame*, ibid., 1742, et quelq. autres écrits peu remarq.

DONALD, roi d'Écosse, le premier qui ait embrassé le christianisme, gouverna sagem. ses états pend. 21 ans. Il avait conclu la paix avec l'emper. Septime-Sévère, venu en Écosse accompagné de forces considérables, lorsqu'il mourut l'an 216.— DONALD II, roi d'Écosse au 3e S., mourut peu de de temps après être monté sur le trône, vaincu par Donald, prince des îles Hébrides. — DONALD III s'empara du sceptre à la mort du précédent, révolta ses sujets par sa tyrannie, et fut tué l'an 260, après un règne de 5 ans. — DONALD IV, mort vers 647, contribua à replacer le roy. de Northumberland sous l'autorité des fils d'Éthelred, et propagea la foi dans ce pays. — DONALD V s'occupa bien plus de ses plaisirs que du bonheur de son peuple, fut vaincu par les Pictes et les Bretons, perdit une partie de son royaume, fut détrôné par ses propres sujets, et mourut en prison en 858. — DONALD VI, roi d'Écosse, du petit nombre de ceux qui ont laissé un souvenir glorieux, se distingu[a] par son courage en combattant avec Alfred cont[re] les Danois, apaisa les troubles qui s'élevèrent da[ns] le nord de son royaume et mourut vers l'an 903. — DONALD VII, ou *Duncan Ier*, gouverna l'Écosse av[ec] équité; mais son règne fut troublé par des disse[n]sions et par les entreprises des Norwégiens. [Il] périt l'an 1040, victime des embûches que l[ui] tendit Macbeth. — DONALD VIII, surnommé *Ba[n]* (le Blanc), fils de Donald VII, et frère de Malcolm II[I], se retira dans les îles Hébrides lors de l'usurpatio[n] de Macbeth, sollicita les secours de Magnus, r[oi] de Norwége, détrôna Macbeth, s'empara de la cou[]ronne au préjudice des fils de Malcolm, fut dé[]trôné lui-même après un règne de 3 ans, et mouru[t] dans les fers l'an 1098.

DONAT, évêque de Cases-Noires en Numidie, chef du schisme des donatistes, commença de trou[]bler l'Église en 305, par ses attaques contre le[s] prêtres et les évêques qui, pendant la persécut., avaient livré les livres saints, fit déposer sous c[e] prétexte, en 312, Cécilien, évêque de Carthage et ordonner à sa place Majorin, un de ses parti[]sans. Cette mesure fut condamnée par le pap[e] Miltiade et par plusieurs conciles. Donat, déclar[é] calomniateur, mourut excommunié.

DONAT, évêque schismatique de Carthage, dif[]férent du précédent, fut élevé à cette dignité e[n] 316, après la mort de Majorin. Ses talents et ses ver[]tus lui firent de nombr. partis. qui se portaient au[x] plus gr. violences contre les cathol. L'emper. Con[]stant fut obligé d'envoyer des troupes contre le[s] donatistes; ils se défendirent avec acharnement mais enfin furent vaincus et dispersés; on ré[]pandit le bruit que Donat avait été jeté dans u[n] puits, mais il vécut en exil jusqu'en 355. Les do[]natistes prétendaient former la seule Église légi[]time, et rebaptisaient ceux qui entraient dans leu[r] parti. Leur schisme dura près de 300 ans, et ne fut éteint que sous l'emper. Maurice, à la fin du 6e S. St Augustin et St Optat ont beaucoup écrit contre les donatistes.

DONAT (ÆLIUS), grammairien, né vers 333, fut précept. de St Jérôme, et composa un *Comment.* estimé sur Térence, et deux traités : *de Barbarismo* et *de octo Partibus orationis*. Ce dern. ouvrage fut long-temps suivi dans les écoles pour l'enseignement du latin. On lui attribue un *Commentaire* sur Virgile publié, d'après un MS. de Pontanus, par Scip. Capèce, Naples, 1535, in-fol.; cette édit. est très rare; et une *Vie* de ce poète, qui paraissent plutôt être l'ouvrage d'un Claude-Tibère Donat, grammairien peu connu. Le *Commentaire* sur Térence a été publ. à Venise, in-fol., 1473; les traités *de Barbarismo* et *de octo Partibus*, etc., sont un des prem. monuments de l'art de l'imprimerie.

DONAT (St), évêque de Besançon, fils de Waldelène, duc de la Haute-Bourgogne, fut élevé par St Colomban, abbé de Luxeuil, dont il suivit la règle toute sa vie. Il assista comme év. au concile de Reims en 626, et de Châlon-sur-Saône en 646,

mourut en 660. On le regarde comme le fondateur de l'abbaye de St-Paul de Besançon. La *Règle* qui porte le nom de St Donat, insérée dans le *Codex* de Benoît d'Aniane, a été trad. en franç. par l'abbé Verdot.

DONATELLO (DONATO, plus connu sous le nom de), célèbre sculpt., né à Florence en 1383, mort en 1466, enrichit sa ville natale de statues et de bas-reliefs, dont plusieurs princes offrirent des sommes considérables. On s'accorde à regarder comme les chefs-d'œuvre de ce maître celles de *St-George* et de *St-Marc*, faites pour l'église de St-Marc *in orto;* la statue en bronze de *Judith*, qui vient de couper la tête d'Holopherne, dans la salle du sénat, à Florence. On voyait de lui, à Padoue, la statue d'*Érasme Narni*, gén. vénitien, et l'*Histoire de St Antoine*, en bas-reliefs. — DONATELLO (Simon), sculpt., frère du précéd., n'égala ni son talent ni sa réputation. Le pape Eugène IV l'appela à Rome, en 1431, pour faire une des portes de bronze de St-Pierre. Donatello employa 12 ans à ce travail. Il exécuta encore quelq. autres ouvr. L'un des plus remarq. est le *tombeau de Martin V*, à Saint-Jean-de-Latran.

DONATI (CORSO), gentilhomme florentin, chef des noirs pendant les troubles de Florence, au commencem. du 14e S., engagea dans ses intérêts le pape Boniface VIII, et triompha du parti des blancs avec l'aide de Charles de Valois. Mais bientôt il vit déchoir son crédit dans le gouvernement, fut accusé de prétendre à la tyrannie, et se déroba au supplice en se donnant la mort l'an 1308. — DONATI (Bindo), poète florentin du 13e S., l'un des premiers qui aient versifié en langue toscane, et l'un des meilleurs écrivains de son temps, a laissé en MSs. plus. pièces de vers, parmi lesquelles on distingue une *Ballade* adressée à la comtesse Bardi, mère du fameux Guido Cavalcanti. Donati mourut vers l'an 1300. — DONATI (Forèse), poète florentin, contemporain de Bindo, a contribué avec celui-ci à l'illustration qui se répandit sur la poésie italienne au 14e S. On trouve de lui plus. pièces dans la *Scelta di rime antiche*, Florence, 1812, in-8.

DONATI (ALEXANDRE), jésuite, né à Sienne en 1584, professeur de rhétorique à Rome, a laissé des poésies et quelques ouvrages d'antiquité qui jouissent encore de l'estime des savants. Ses principaux écrits sont : *Roma vetus ac recens*, etc., dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1694, in-4.—*Constantinus Romæ liberator*, 1640, in-8, poème héroïque. — *Suevia, tragædia*, 1629, in-16. — *De Arte poeticâ*, ibid., 1630, in-16. — Des *Discours* sur des sujets de piété, et une *Vie de Paul V*, insérée dans les *Vitæ romanorum pontificum* d'Alph. Chacon, Rome, 1630.

DONATI (VITALIEN), célèbre natur., né à Padoue en 1717, se fit recevoir doct. en méd., mais renonça bientôt à l'exercice de cet art pour se livrer à l'étude de la botanique. Il visita les différ. parties de l'Italie par ordre de Benoît XIV, recueillit tout ce que le royaume de Naples, la Sicile, l'Illyrie, la Bosnie et l'Albanie lui présentèrent de plus cur., et étudia avec soin les product. de la mer Adriatique. S'étant plus tard rendu en Orient par ordre du roi de Sardaigne, il parcourut la Syrie et l'Égypte, mourut sur le vaisseau qui le ramenait en France, et fut inhumé sur la côte de Mangalorre. On a de lui : *Hist. naturelle de la mer Adriatique*, Venise, 1750, in-4, fig.; trad. en français par de Castillon, La Haye, 1758, in-4, et en anglais dans les *Transactions philosoph.*, 1751.

DONATO (FRANÇOIS), doge de Venise de 1545 à 1553, succéda à Pierre Lando, gouverna la république avec sagesse, eut le talent de faire respecter la neutralité de Venise pendant les guerres de Charles-Quint et de Henri II, embellit sa patrie des deux monuments les plus remarq. qu'elle possède, l'Hôtel-des-Monnaies et la Bibliothèque, et enrichit le palais ducal de tableaux et de statues des meilleurs maîtres. Marc-Antoine Trevisani lui succéda.—DONATO (Léonard), doge de Venise de 1606 à 1612, s'est rendu célèbre par la résistance opiniâtre qu'il opposa aux prétentions du pape Paul V d'interdire au sénat la juridiction ecclésiastique. Sa *Vie*, écrite en latin par André Morosini, a été publiée à Venise, 1623, in-4. Marc-Antoine Memmo fut son successeur. — Un autre DONATO (Nicolas), de la famille des précéd., fut élu doge en 1618, et mourut après un règne de 3 semaines. — Quelques autres membres de cette famille ont occupé des places distinguées dans le gouvernem. de Venise.

DONDI, *Dondus* ou *de Dondis* (JACQ.), philos., médecin, mathématicien et littérat., né à Padoue au 14e S., a laissé un ouvr. intit. : *Promptuarium medic.*, etc., Venise, 1481, in-fol., impr. aussi sous le titre de : *Aggregator*, ibid., 1543, 1576, in-fol., et trad. en plusieurs langues.—Un traité *de Modo conficiendi salis ex aquis calidis fontium Aponi*, et un autre *sur le Flux et le reflux de la mer*, restés tous deux MSs. Dondi est beauc. plus connu comme invent. d'une horloge élevée en 1334 sur la tour du palais de Padoue, et regardée comme la merveille du siècle : elle marquait les heures, le cours annuel du soleil, les révolutions des planètes, les phases de la lune, les mois et les fêtes de l'année. On ignore l'époque de la mort de Dondi; on sait seulement qu'il vivait encore en 1355. — DONDI (Jean), mathématic. et médecin, fils du précéd., est auteur d'un ouvrage intitulé : *Planetarium*, 3 vol. avec fig., MS., dans lequel il explique la construction de l'horloge de son père, et d'un *Tr. des eaux minérales*, inséré dans le liv. *de Balneis*, Venise, 1553, in-fol. Il fut surnommé *Horologius* (surnom que conservèrent ses descendants), pour avoir inventé et exécuté une horloge encore plus fameuse que celle de son père, et qui fut placée dans la biblioth. de Jean Galéaz Visconti à Pavie. Il mourut en 1380. — DONDI (Gabriel), médecin de réputation à Venise, mort en 1388, paraît avoir été fils de Jean. — DONDI (Joseph HOROLOGIUS), historien et trad., a écrit une *Vie de Camille Orsini, général des troupes de l'Église sous Léon X*, Venise, 1565, in-4. — Un chev. de OROLOGIO tra

vailla aux fortifications de la place de Brouage (France), en 1570. — DONDI OROLOGIO (Antoine-Charles, marquis de), est connu comme aut. d'un *Prodromo dell' istoria naturale de' monti Euganei*, Padoue, 1780, in-8, traduit en allemand par Bernouilli. — DONDI (Jacques-Scipion, marquis dall' Orologio), a écrit : *Notizie sopra Jacopo e Giovanni Dondi dall' Orologio*, dans les *Saggi di Padova*, tome II.

DONDINI (GUILLAUME), jésuite, né à Bologne en 1606, professeur d'éloquence à Rome, et chargé d'expliquer l'Écriture sainte au collége romain, a laissé quelq. pièces de vers latins, plusieurs *Panégyriques*, et une hist. *de Rebus in Galliâ gestis ab Alexandro Farnesio, Parmæ et Placentiæ duce III, supremo Belgii præfecto*, Rome, 1673, in-fol., ouvrage estimé dans lequel on trouve une histoire impartiale de la naiss. et des progrès de la guerre civile en France, de 1585 à 1595.

DONDUCCI (JEAN-ANDRÉ), dit *il Mastelletta*, habile peintre bolon., né en 1575, mort en 1655, élève des Carrache, se distingua par un dessin pur, un coloris vigoureux et un pinceau facile ; on retrouve dans ses ouvr. la manière de Michel-Ange. Le musée possède un tableau de ce maître, *Jésus et la Vierge apparaissant à St François d'Assise*.

DONEAU, *Donellus* (HUGUES), jurisconsulte, né à Châlon-sur-Saône en 1527, professait le droit à Bourges à l'époque du massacre de la St-Barthélemi ; il s'enfuit en Allemagne, enseigna successiv. à Heidelberg, à Leyde, puis à Altorf, et mourut dans cette ville en 1591. On a de lui des *Traités* ou *Comment.* sur divers titres du Digeste et du Code, impr. séparém. et recueillis sous le titre de *Commentaria juris civilis*, par J.-A. Konig, Nuremberg, 1801, 4 vol. in-8.

DONGAL, roi d'Écosse au 9e S., est signalé dans les anciennes chroniq. par la sévérité de son administr. Ses sujets se révoltèrent ; mais il parvint à réprimer cette insurr., et se noya en 880 dans la Spey, en marchant contre les Pictes, qui menaçaient ses états.

DONGARD, roi d'Écosse en 452, mort en 457, fit d'heureuses réformes dans la religion, extirpa les restes du pélagianisme, et fit jouir ses sujets de tous les avantages de la paix.

DONI (ANT.-FRANÇ.), Florentin, un des fondat. de l'académie *de' Peregrini* à Venise, né en 1503, mort en 1574, parcourut l'Italie, dédiant ses ouvrages aux gens riches dans l'espoir d'obtenir des récompenses. Ses écrits ont un caractère libre, satirique et original ; les principaux sont : *la Zucca*, Venise, 1551-52, in-8, fig. en bois, édit. originale très rare. — *I mondi celesti, terrestri ed infernali*, etc., ibid., 1552 et 1553, in-4, traduit en français par Gabriel Chapuis, Lyon, 1580, in-8. — *I marmi*, Venise, 1552, in-4.—Des *Lettres*, ibid., 1552, in-8. — *La Libraria*, 1550. — *La seconda Libraria*, 1551, in-12, ouvrage curieux, et qu'il aurait pu facilement rendre plus utile, en donnant des indications plus exactes. M. Gamba en a tiré, ainsi que des autres ouvr. de Doni, les *Novelle*, Venise, 1815, in-8, édit. impr. à 80 exemplaire[s]. L'édition qu'a publiée Doni des *Prose antiche* [di] *Dante, Petrarca et Boccaccio, e di molti altri n[o]bili ingegni*, Florence, 1547, in-8, est très estimé[e].

DONI (JEAN-BAPTISTE), savant antiquaire, né [à] Florence en 1593, vint dans sa jeunesse étudier [le] droit à Bourges, et cultiva dans le même temps l[es] lang. et les différ. branches de la science historiqu[e]. Déjà connu par son profond savoir et par ses bell[es] collections d'antiquités, il fut appelé à Rome p[ar] le cardinal Barberini, qu'il accompagna dans s[es] nonciatures en France et en Espagne, et dont [il] reçut d'ailleurs toutes les facilités de se livrer [à] ses goûts studieux. En 1640, il accepta la chaire d[e] professeur d'éloquence qui lui fut offerte par [le] gr.-duc, fut reçu membre de l'académie de Fl[o]rence et de la Crusca, et mourut en 1646. Ses pri[n]cipaux ouvrages sont : *De præstantiâ musicæ ve[teris lib. III]*, etc., Florence, 1647, in-4. — *Ly[ra] barberina... accedunt ejusdem opera, pleraq[ue] nundùm edita, ad veterem musicam illustran[dam] pertinentia*, etc., ibid., 1763, 2 vol. in-fol. — *I[n]script. antiquæ*, 1731, in-fol. — Des *Lettres* ita[l.] et latines, 1755, in-fol., précédées de *Commen[t.] sur la vie et les ouvr. de J.-B. Doni*, et de la list[e] des ouvr. de cet écriv., par Ange-Marie Bandini.

DONI D'ATTICHI (LOUIS), religieux minime, fut d'abord évêque de Riez, puis transféré à l'é[v.] d'Autun en 1652, et mourut en 1664. On a de l[ui] une *Oraison funèbre du roi Henri IV*, prononcé[e] en franç. à Avignon, l'an 1615 (jusqu'alors on n'a[]vait prêché dans cette ville qu'en ital. ou en lat.). — *Flores hist. sacri collegii cardinalium*, Paris, 1660, 2 vol. in-fol., ouvr. le plus complet qui a été fait sur cette matière. — *Tableau de la vie d[e] la B. Jeanne, reine de France*, fondatrice des *A[n]nonciades*, Paris, 1664, in-8, édit. augmentée.— *La Vie du P. Bérulle*, ibid., 1649, in-8 ; celle d[u] *cardinal B.-N. Albergat*, Autun, 1656, in-8. — *L[e] Panégyrique de St Maxime, évêque de Riez*, tra[]duit du latin de Faust, 1644, in-8. — Une *Hist. gé[]nérale de l'ordre des minimes*, Paris, 1624, in-4, e[t] quelq. autres écrits moins importants.

DONIS (NICOLAS), bénédict. au couvent de Rei[]chenbach, né vers 1450, est principalem. conn[u] par les cartes dont il enrichit la *Géographie* d[e] Ptolémée : il paraît que ce sont les premières su[r] lesquelles on trouve indiqués les degrés de longi[]tude et de latitude. Elles furent publiées dans le[s] édit. de Ptolémée, Ulm, 1482 et 1486. Ces cartes, au nombre de 32, sont gravées sur bois par Jea[n] Schnitzer d'Arenkheim. Les mêmes édit. ren[]ferment de Donis un *Traité sur les merveilles e[t] les lieux célèbres du monde*.

DONIZO. — V. DOMNIZO.

DONNE (JEAN), poète anglais, né à Londres e[n] 1573, entra dans les ordres à 40 ans, fut chapelai[n] ordin. du roi Jacques, prédicat. de Lincoln's inn, doyen de St-Paul, et mourut en 1631. On a de lu[i] plus. écrits sur divers points de controverse, de[s] sermons, des poésies légères, des satires, de[s] épigrammes, des chansons, etc. Ses princip. ouvr[.]

sont : *le Pseudomartyr*, Londres, 1610, in-4, ouvr. composé par ordre du roi Jacques, dans le but de prouver que les sujets catholiq. pouvaient prêter serment de fidélité au roi d'Angleterre. — *Paradoxes, problèmes, essais, caractères*, etc., avec un livre d'épigrammes, ib., 1633, in-12. — Une *Dissertat. sur le suicide*, 1644, 1648, in-4. La liste complète de ses ouvr. se trouve dans le *Dictionnaire* de Chauffepié ; sa *Vie*, par Walton, a été réimpr. en 1796, in-4, dans le *Recueil biograph.* de Th. Zouch. — DONNE (Jean), fils du précéd., doct. en droit, agrégé à l'univ. d'Oxford, a mis au jour quelques-uns des ouvr. de son père et publ. plus. opuscules, entre autres : *l'humble Requête de Covent-Garden contre le docteur Jean Baber, médecin*. J. Donne mourut en 1662.

DONNE (ABRAHAM), astronome angl., né à Bideford (Devonshire), né en 1718, mort en 1746, se distingua de bonne heure par ses connaissances dans les sciences exactes. Il a laissé des *Calculs sur les éclipses du soleil et de la lune avec les passages de Mercure*, pour plus de dix années, publ. dans ses *OEuvres* par son frère.—DONNE (Benjamin), né en 1729, mort en 1798, fut prof. de mécanique à Bristol, et conservat. de la biblioth. publ. de cette ville. Outre l'édit. des *OEuvres* d'Abraham, on lui doit quelq. *Tr. de géométrie et de trigonométrie*.— *Abrégé de physique expérimentale*, 1771, in-12. — *Essais de mathémat.*, in-8. — *Description du comté de Devon*, 1761, ouvr. couronné par la société pour l'encouragem. des arts et du commerce. — *Carte du Devonshire*, en 12 feuilles, 1765. — *Carte de la ville de Bristol et de ses environs*, en 4 feuilles, 1770.

DONNER (RAPHAEL), sculpteur allemand, né en 1680, mort à Vienne en 1740, a exécuté sur l'une des places de cette ville une fontaine en marbre, et à Breitenfurth la statue de Charles VI.

DONNINI (JÉRÔME), peintre célèbre, né à Correggio en 1681, élève de Jean-Joseph Saldole à Bologne, et de Charles Cignani à Forli, a exécuté un assez gr. nombre de tabl. de petite dimension, très recherchés des amat. On a de cet artiste quelques morc. plus import. ; *St Antoine* aux *Filippini* de Bologne, un de ses chefs-d'œuvre, rappelle la manière de Cignani. D'autres tabl. de ce maître sont épars dans la Romagne, à Turin, etc. Il mourut en 1743.

DONORATICO, une des plus anciennes et des plus illustres familles de Pise, donna des chefs au parti gibelin dans le moyen-âge, maintint son crédit en protégeant le peuple contre la noblesse. Deux des membres de cette famille, Gérard et Galvano, combattirent et périrent avec Conradin. Après la peste de 1348, les comtes de Donoratico, qui avaient échappé à ce fléau, ayant perdu leur influence sur les affaires publiques, se retirèrent dans leurs fiefs entre Pise et Piombino, sur la côte de la mer Tyrrhénienne.

DONOSO (JOSEPH), peintre et architecte, né dans la Castille en 1628, mort en 1686, a embelli plus. églises de Madrid de tableaux estimés; les princip. sont : *la Canonisation de St Pierre d'Alcantara*, six gr. tableaux dont les sujets ont été puisés dans *la Vie de St Benoît;* une *Conception*, une *Cène*, deux tableaux de *Martyrs* et une suite de portraits des supérieurs du couvent de Notre-Dame-de-la-Victoire. La manière de ce maître se rapproche de celle de Paul Véronèse.

DONTONS (PAUL), peintre espagnol, né en 1600 à Valence, mort en 1666, passe pour un excellent coloriste et un habile dessinat. : il a orné les églises et les cloîtres de Valence de plusieurs ouvr. qui le placent à un rang distingué parmi les peintres de sa patrie.

DONUS ou DOMNUS, pape, success. de Dieudonné en 676, mort en 678, fit paver en marbre la cour de l'église de St-Pierre, s'occupa pendant la courte durée de son pontificat de réparer les monuments et les édifices publics, et restaura l'église des apôtres sur le chemin d'Ostie, et celle de Ste-Euphémie sur la voie Appienne. — DONUS II ou DOMNUS, fut élu pape en 974, pour succéder à Benoît VI. On croit qu'il mourut en 975. On ne sait rien de positif sur les actes de son pontificat.

DONZELLI (JOSEPH), baron de Digliola dans le royaume de Naples, n'est connu que par les recherches auxq. il se livra sur l'art médical et sur la chimie. On a de lui : *Synopsis de opobalsamo orientali*, Naples, 1640, in-4. — *Liber de opobalsamo, additio apologetica*, etc., 1643, trad. en ital., Padoue, 1643, in-4. — *Teatro farmaceutico*, etc., publ. avec des additions, par Thomas Donzelli, fils de Joseph, Rome, 1677, in-fol. — *Partenope liberata, ovvero racconto dell' eroica resoluzione dal popolo di Napoli pro soffersi con tutto il regno dall' insopportabil giogo dell' Ispagnuoli*, Naples, 1647, in-4.

DONZELLINI (JÉRÔME), médec. italien, exerça long-temps avec succès à Brescia, fut forcé par ses confrères de quitter cette ville pour avoir soutenu ses opinions médicales avec trop de violence, se retira à Venise, où il acquit une juste célébrité, et périt en 1560, noyé secrètement comme coupable de sacriléges. Ses principaux ouvr. sont : *Epistola ad Jos. Valdanium de naturâ, causis et curatione febris pestilentis*, Venise, 1575, in-4. — *Consilia et epistolæ medicæ*, Francfort, 1698, trad. lat. du tr. de Galien *de Ptisanâ*, et de 8 des *Harangues de Themistius*, Bâle, 1559, in-8. On lui attribue un tr. intit. : *Remedium ferendarum injuriarum, sive de compescendâ irâ*, Venise, 1586, in-4. — DONZELLINI (Joseph-Antoine), médecin napolitain, est auteur d'un livre intit. : *Quæstio convivialis de usu mathematum in arte medicâ*, Venise, 1707, in-8.

DONZELLO (PIERRE et HIPPOLYTE del), peintres et architectes napolit., frères, nés au commencem. du 15e S., étaient fils d'Angiol. Franco, et parents du célèbre Guiliano da Majano, dont ils apprirent les règles de l'architect.; ils travaillèrent ensemble à la décorat. du palais du roi Alphonse et furent ensuite employés par le roi Ferdinand. Hippolyte se rendit après 1463 à Florence, où il exécuta dif-

férents tabl., entre autres : *la Descente de croix*, que l'on voit au musée Pitti. Pierre, resté à Naples, s'y fit une gr. réputat. par ses tabl. à l'huile et à fresque, et par ses élèves. Il excella dans le portrait. Ses fresques du palais des ducs de Matalona tiennent un rang distingué dans l'hist. de l'art. Il mourut vers 1470.

DOOLITTLE (Amos), le 1er artiste qui ait gravé sur cuivre en Amérique, était né à Cheshire, près New-Haven, dans le Connecticut. Placé fort jeune chez un orfévre, il ne tarda pas à essayer la gravure sur métaux, et apprit seul les principes et la pratique de son art. Son prem. ouvr. fut une gravure représentant la *bataille de Lexington*, à laq. il avait assisté comme volontaire. Doolitle a produit un nombre incroyable de gravures diverses, beaucoup dans le genre histor.; et s'il n'a jamais atteint cette perfection à laquelle l'art est parvenu depuis aux États-Unis, il a du moins le mérite d'avoir, le prem., sans autre secours que son génie, ouvert cette carrière aux artistes américains. Ses *OEuvres* sont encore recherchées avec empressement. Il mourut du choléra le 31 janvier 1833, à 78 ans.

DOPPELMAYER (Jean-Gabriel), mathémat., né à Nuremberg en 1671, fils d'un amat. de physique, acheva ses études à Hall, visita les princip. états de l'Europe, et de retour dans sa ville natale, obtint en 1704 la chaire de mathématiq. qu'il remplit avec distinction pend. 46 ans, et mourut en 1750, membre des acad. de Londres, de Vienne, de Berlin et de Pétersbourg. Habile dans l'art de tailler les objectifs pour les grandes lunettes astronomiques, de polir les miroirs de télescopes, il se rendit fameux par une infinité d'opérat. électriques qui attiraient à ses leçons un gr. nombre d'auditeurs. On a de lui : *Notices histor. des mathém. et artistes de Nuremberg*, 1730, in-fol., en allem. — *Atlas cœlestis in quo 30 tabulæ astronomicæ æri incisæ continentur*, 1742, gr. in-fol.—*Phénomènes électriques nouvellem. découverts*, 1744, in-4, en allem. — *Introduct. à la géographie*, des traduct. de plus. ouvr. franç. et anglais relatifs à l'astron. et à la mécanique, et d'autres écrits dont la nomenclature se trouve dans les dictionn. de Wils ou d'Adelung.

DOPPERT (Jean), sav. antiquaire, né en 1671 à Francfort-sur-le-Mein, recteur du collége de Schneeberg en Saxe, mort en 1735, a laissé des dissertat. très intéressantes sur différents sujets d'antiq.; les plus remarquables sont : *De antiquitate superstitiosæ ignis venerationis*, Schneeberg, 1709, in-fol. — *De tribus numis quibus impressa cernitur Augustorum, Caligulæ, Neronis et Galbæ effigies*, etc., ibid., 1708-13, in-fol. — *Selectoria ex Justiniani magni historiâ*, ibid., 1714, in-4, etc.

DOPPET (François-Amédée), général, né à Chambéry en 1753, servit dans un corps de cavalerie, puis dans les gardes-françaises, quitta la carrière militaire pour étudier la médec., fut reçu doct. à Turin, et s'établit à Grenoble. Au commencem. de la révolut., Doppet vint à Paris avec Aubert-Dubayet, s'affilia aux sociétés populaires, fonda le club des étrangers et rentra au service avec le grade de lieuten.-colonel de la légion des Allobroges, dont il avait provoqué la création. Général de brigade dans l'armée du Midi sous les ordres de Carteaux, il remplaça Kellermann dans le commandem. de l'armée des Alpes, fut chargé du siége de Lyon, puis de la reprise de Toulon, et passa ensuite à l'armée des Pyrénées-Orient. Sa mauvaise santé le détermina à quitter le commandem. en 1794, et la chute du parti des jacobins le laissa dans l'inaction jusqu'en 1796, époque où il fut nommé command. de Metz. Plus tard Doppet se retira à Aix en Savoie, et mourut oublié vers 1800. On a de lui un assez gr. nombre d'ouvr. fort médiocres, tels que des écrits contre Mesmer et le magnétisme animal, des romans, des brochures relatives aux affaires du temps, quelques livres de médec., etc. Les princip. sont : *Manière d'administrer les bains de vapeurs et les fumigations*, Turin, 1788, in-12, fig.—*État moral, civil et politique de la maison de Savoie*, Paris, 1791, in-8, trad. en allem. par Brunn, 1793, in-8. — *Mém. politiques et milit. du général Doppet*, Carouge, 1797, in-8. Cet ouvr., le meill. de l'auteur, a été réimprimé dans la collect. des *Mémoires sur la révolution*.

DORANGE (Jacques-Nicolas-Pierre), poète, né à Marseille en 1786, vint fort jeune à Paris, où ses talents précoces donnèrent les plus flatteuses espérances aux amis des lettres, et lui méritèrent des encouragem.; mais une maladie de langueur le mit au tombeau en 1811. Ses *poésies* ont été recueillies, 1812, in-18. Dorange avait donné la trad. en vers franç. des *Bucoliques* de Virgile, 1810, in-8; il a laissé des fragm. de la traduct. des *Géorgiques*, de *l'Énéide* et de *la Jérusalem délivrée*.

DORAT ou DAURAT (Jean), poète du 16e S., surnommé par ses contempor. *le Pindare français*, fut précepteur des pages de François Ier, profess. de langue grecque au collége royal, et poète royal de Charles IX; il composa, suivant Scaliger, plus de 50,000 vers grecs, latins et français, dont une portion a été publ. sous le titre de *Poematia hoc est poematum, epigrammatum, anagrammatum, funerum, odarum, epithalamiorum*, etc., Paris, 1586, in-8. On a en outre de Dorat un *Comment.* franç.-latin sur les *Centuries* de Nostradamus, Lyon, 1594, in-8, et des remarques sur les *Sibyllina oracula*, édit. d'Opsopœus, Paris, 1599, in-8. Dorat passait pour un des meilleurs critiques de son temps; mais ses leçons au collége de France, dans lesq. il expliquait et commentait les auteurs anciens et rétablissait les textes altérés, n'ont pu être recueillies. Il mourut en 1588.—Dorat (Louis), fils du précéd., n'avait que dix ans lorsqu'il traduisit en vers franç. une pièce latine composée par son père sur le retour de la reine-mère, Catherine de Médicis. — Dorat (Madel.), sœur du précéd., épouse de Nicolas Goulu, célèbre professeur de grec, mérite d'être rangée au nombre des femmes

avantes; elle possédait les langues grecque, lat., espagnole et italienne, et les parlait avec facilité. Elle mourut à Paris en 1636, à 88 ans. — DORAT (Jacques), neveu de Jean, archidiacre de Reims, est auteur d'un petit poème intit. : *la Nymphe rémoise au roi*, Reims, 1601, in-8, composé à l'occasion de l'entrée et du sacre de Louis XIII à Reims, et de quelq. autres pièces de vers insérées dans le rec. de Charles du Lys, 1628, in-4, 3e édit.

DORAT (CL.-JOSEPH), poète franç., né à Paris en 1734, entra dans les mousquet. et quitta bientôt le service pour se livrer uniquem. à son goût pour la littérat. Plus. chutes qu'il était impossible d'attribuer à la cabale, l'éloignèrent du théâtre; mais il rentra dans la carrière en 1773, et fit jouer le même jour *Régulus*, trag. imitée de Métastase, et la *Feinte par amour*, coméd. restée au répertoire. Ce double succès l'enhardit, toutefois ses nouvelles tentatives ne furent pas aussi heureuses. Son *Célibataire* offre cepend. quelq. scènes très agréables; mais le sujet est manqué. Son personnage est un jeune homme, qui par conséquent peut faire cesser sa position si elle l'ennuie. Dorat avait du talent, de l'esprit, de la facilité, mais il manquait de jugement et ne s'était point fortifié dans l'art difficile d'écrire, par l'étude des grands modèles. Il s'essaya dans tous les genres et n'obtint des succès durables dans aucun. Il mourut en 1780. Ses *Œuvres*, publ. en 20 vol. in-8, fig., ne sont point recherchées. Sautreau de Marsy en a donné un *Choix*, 1786, 3 vol. in-12, et Despez, 1827, in-8. Ce vol., précédé d'une *Notice* sur l'auteur, contient la *Déclamation*, poème; *Régulus*, *la Feinte par amour*, des *épîtres*, parmi lesq. on distingue celle qu'il adressa au marquis de Pezay, son ami, et dans laquelle il parle de ses chutes avec beauc. de légèreté; le *conte d'Alphonse*, des *fables* et des *poésies fugitives*.

DORBAY (FRANÇOIS), architecte, mort à Paris en 1697, a donné les dessins de l'œuvre de St-Germain-l'Auxerrois, du couvent et de l'église des capucines de la place Vendôme, terminés en 1688; du portail de la Trinité, rue St-Denis, en 1671; de l'église des Prémontrés à la Croix-Rouge, et ceux de l'hôtel des comédiens franç., exécutés en 1688. Après la mort de Levau, Dorbay, élève de ce maître, fut chargé de diriger les travaux de l'église et du collége des Quatre-Nations, et ceux du Louvre et des Tuileries.

DORDONI (ANTOINE), graveur en pierres fines, né à Busseto, duché de Parme, en 1528, mort à Rome en 1584, passa pour un des plus habiles artistes de son temps. Ses plus précieux ouvrages faisaient partie de la riche collection du duc de Devonshire.

DORFLING (GEORGE, baron de), feld-maréchal, né en 1606, dans un village de Bohême, s'engagea comme soldat, et s'éleva rapidement aux grades supérieurs par sa vaillance et son extrême aptitude. Il passa du service de l'empereur à celui du roi de Suède, devint général-major en 1642, et, à la paix de Westphalie en 1648, s'attacha à l'électeur de Brandebourg, qui le combla de faveurs et de distinctions. Il servit dignem. ce prince, de 1657 à 1695, dans toutes les guerres qu'il eut à soutenir contre les Polonais, les Suédois et les Français. Dans l'intervalle, il fut chargé de plus. missions diplomatiques importantes; car il alliait la prudence et la sagesse d'un homme d'état aux talents de général. Il fut nommé feld-maréchal en 1670, gouverneur en chef de toutes les places fortes de la Poméranie en 1677, l'année suivante gouverneur de la Poméranie-Inférieure, ainsi que de la principauté de Camin, et mourut en 1695. Sa *Vie* a été publ. par Stendal, 1786, in-8, avec son portr.

DORIA, nom d'une ancienne famille de Gênes, dont l'illustration remonte aux premiers temps de l'hist. de cette république. Nous allons en signaler les personnages les plus remarquables. — Oberto ou Uberto DORIA, amiral des Génois, commandait à la mémorable bataille de la Méloria, qui mit fin, en 1284, à la longue rivalité entre Gênes et Pise, en anéantissant la marine des Pisans. Dans ce terrible combat, les Génois tuèrent 5,000 hommes à leurs adversaires, coulèrent à fond cinq galères et en capturèrent 28, avec 11,000 prisonn. — Lamba DORIA, amiral des Génois dans leur seconde guerre contre les Vénitiens en 1298, conduisait dans l'Adriatique 85 galères avec lesquelles il se disposait à ravager le littoral de la Dalmatie, lorsqu'il rencontra le 8 septembre, devant l'île de Corzola, l'amiral vénitien André Dandolo, qui commandait une flotte de 97 galères. Les Génois perdirent d'abord 10 galères; mais Doria, ranimant l'énergie de ses équipages, reprit bientôt le dessus, et manœuvra avec tant d'habileté qu'à la fin de la journée 85 galères vénitiennes étaient en son pouvoir. Il en brûla 67 et en ramena 18 à Gênes, avec 7,400 prisonniers, au nombre desquels se trouvait l'amiral Dandolo, qui mourut de chagrin. Doria, de son côté, avait acheté son triomphe par la perte de son fils, tué presque à la fin du combat. Une paix glorieuse fut le fruit de cette victoire, qui ruina pour quelque temps la marine vénitienne. — Paganino DORIA commanda la marine génoise dans la trois. guerre contre les Vénitiens au milieu du 14e S. Il partit au mois de juillet 1351, avec 64 galères, pour combattre, dans l'Archipel, Nicolas Pisani, un des meilleurs amiraux qu'aient eus les Vénitiens. La flotte génoise tint quelq. temps celle de Venise bloquée dans un des ports de l'île de Négrepont; mais des forces supérieures la forcèrent à s'éloigner. Doria fit voile vers Ténédos, dont il se rendit maître, et où il hiverna; puis il vint menacer Constantinople. Pisani, après avoir traversé les Dardanelles, accourut pour livrer bataille à l'amiral génois. Un engagement terrible eut lieu, le 13 fév. 1352, en vue de Constantinople, et l'avantage resta aux Génois, qui s'emparèrent de 26 galères. Mais cette victoire leur coûta 13 bâtiments et la moitié de leurs équipages. Doria n'eut pas le commandement de la flotte l'année suiv. Les échecs éprouvés dans cette campagne le lui firent rendre en 1354. Il attaqua de nouveau Pisani à Porto-Longo, le prit

avec toute sa flotte, forte de 35 galères, sans qu'il échappât un seul homme. Ce brillant succès mit fin à la troisième guerre entre les Génois et les Vénitiens qui acceptèrent toutes les conditions qu'on voulut leur imposer. — Lucien Doria, amiral de Gênes dans la quatrième guerre, dite de Chiozza, contre les Vénitiens, prit en 1358, avec une flotte de 22 galères, la place de Rovigno en Istrie, pilla et brûla Grado et Caorlo, et jeta l'alarme dans Venise. Vettor Pisani, envoyé contre lui, le joignit devant Pola, et lui livra bataille le 29 mai 1379. L. Doria fut tué au commencement de l'action; mais ses disposit. furent si bien suivies par Ambroise Doria, son frère, que les Génois remportèrent la victoire : 15 galères vénitiennes et 1,500 prisonniers tombèrent en leur pouvoir. — Pierre Doria succéda à Lucien, prit Chiozza le 16 août 1379, et refusa aux Vénitiens la paix qu'ils sollicitaient avec instance. Mais Vettor Pisani, qui avait été mis en prison après la bataille de Pola, ayant été rendu à la liberté, renferma la flotte génoise dans le port de Chiozza; Doria fut tué d'un coup de canon, et la flotte avec laquelle il venait de faire la conquête de cette place fut obligée de se rendre le 21 juin 1380. — André Doria, né à Oneille en 1468, le restaurateur de la liberté de Gênes, suivit de bonne heure la carrière des armes, et après avoir servi avec distinct. dans les troupes de div. princes d'Italie, entra dans la marine, où il acquit en peu de temps la renommée du premier capitaine de son siècle. Il équipa à ses frais une flotte pour faire la guerre aux Barbaresques qui infestaient la Méditerranée, et dès-lors remporta sur eux de gr. avantages dans plus. rencontres. Cependant l'Italie étant devenue le théâtre d'une guerre acharnée entre la France et l'Autriche, Doria, vainqueur des Barbaresques, prit parti pour la France : François Ier lui confia une flotte avec laquelle il battit celle de Charles-Quint sur les côtes de Provence. Plus tard Doria, avec le consentement du roi de France, passa au service de Clément VII, puis reprit le command. des galères avec le titre d'amiral du Levant. Mais s'étant aperçu que le roi différait de rendre Savone aux Génois, comme il s'y était engagé; que sa patrie allait devenir victime des intrigues d'une cour avide, il renonça au service de François Ier, et conclut avec l'empereur un traité dans lequel il stipulait la restaurat. de la liberté de sa patrie. Le 12 sept. 1528, il se présenta devant Gênes avec sa flotte; Trivulce, qui commandait, se réfugia dans le château, et Doria fut accueilli par ses concitoyens comme le restaurateur de leur liberté. Au lieu de s'emparer du pouvoir, comme il en avait la facilité, il mit un terme aux fonct. des Adorno et des Fregose, rappela les nobles aux emplois, et établit la constitution qui a duré presque sans changement jusqu'à l'établissem. de la république ligurienne en 1798. Le sénat lui décerna les titres de père et de libérat. de la patrie; Doria refusa la place de doge, afin de continuer à servir l'empereur sur mer, comme il s'y était engagé. Nous ne le suivrons pas dans le nouveau cours d'exploits dont il continu[a] d'illustrer son nom jusqu'à l'âge de 85 ans, époqu[e] à laq. il vainquit en Corse les Français qui avaie[nt] envahi cette île. Les dernières années de sa v[ie] furent troublées par des conspirations que susci[ta] contre lui l'insolence de son neveu, Gianetti[no] Doria (*v.* Fiesque et J. Cibo); et dans ces circon[s]stances fâcheuses, André s'abandonna à des crua[u]tés indignes de son grand caractère. Il mourut e[n] 1560. Sa *Vie* a été écrite en italien par Lorenzo Ca[p]pelloni, Venise, 1595, in-4.

DORIA (Paul-Matthieu), né à Naples en 167[?] fut un des ennemis les plus acharnés de la phil[o]sophie de Descartes, qu'il croyait destinée à ébran[]ler le platonisme, dont il était un ardent secta[teur]. Né à une époque où le roy. de Naples gémissa[it] sous le joug des vice-rois autrichiens, il imagi[na] le plan d'un gouvernement populaire, quoiqu'il f[ût] le frère cadet du prince d'Angri, l'un des plus g[rands] seigneurs du pays. La public. de cet ouvrage f[ut] empêchée par l'autorité, qui en fit brûler tous l[es] exempl. L'auteur ne fut pas témoin de cette exécut[ion] étant mort peu av., en 1743. On a de lui : *Tratta[to] della vita civile*, Naples, 1729, in-4, 3e édit. d'u[n] ouvr. plein d'utiles renseignem. et écrit d'un sty[le] clair et nerveux. — *Esercitazioni geometrich[e]*, 1729, in-4. — *Discorsi critici filosofici intorno al[la] filosofia*, etc., Naples 1733, in-4. — *Idea d'una pe[r]fetta republica*, ibid., S. D., in-8, très rare. — *R[a]gionamenti e poesie varie*, Venise, 1737, in-4. — *Lettere e ragionamenti varj*, Pérouse, 1741, 2 vo[l.] in-8, etc.

DORIGNY (Michel), peintre et graveur, né [à] St-Quentin en 1617, mort en 1665, élève et gend[re] de Simon Vouet, a beaucoup gravé d'estampes [à] l'eau forte d'après son maître. — Dorigny (Louis) son fils, né à Paris en 1654, élève de Lebrun, passa jeune en Italie, où ses talents comme peint[re] étendirent promptem. sa réputat. Il travailla lon[g]temps à Venise, où l'on conserve de lui plusieu[rs] tabl., notamment à St-Silvestre; fut plus tard ap[]pelé à Vienne, pour décorer le palais du prin[ce] Eugène, puis à Trente, où il peignit la coupole d[e] la cathédrale, fresque regardée comme son che[f-]d'œuvre, et mourut à Vérone en 1742. Il a grav[é] différ. sujets à l'eau forte. — Dorigny (Nicolas), son frère, né à Paris en 1637, mort en 1746, est après Audran, le premier graveur pour la grand[e] histoire (*v.* Huber, *Man. des curieux*, VII, 343). Parmi ses estampes on distingue les *Cartons d[e] Raphaël*, qu'il grava en Angleterre, et la *Descen[te] de croix*, d'après Daniel de Volterre. George I[er] le créa chev.; il était membre de l'acad. de peintur[e].

DORIMON, coméd. du théâtre de Mgr de Mon[t]pensier, est auteur de neuf comédies, imprimée[s] de 1639 à 1692, mais réunies en 2 vol. in-12. Cet[te] collection très rare est recherchée des curieux.

DORIOLE (Pierre), sieur de Loiré, né vers l[e] commencement du 15e S., maire de La Rochelle sa patrie, puis maître des comptes, contrôl.-gén[éral] des finances, succéda à Juvénal des Ursins dans l[a] place de chancelier en 1472, et l'exerça jusqu'e[n]

1482. A cette époque, Louis XI, qui, sur la fin de son règne, eut la manie de changer tous ses offic., nomma Doriole premier président de la chambre des comptes. Celui-ci, dont la mémoire est restée en vénération dans la magistrat., mourut en 1485. Il connaissait parfaitement nos lois, nos usages et le droit public.

DORLÉANS (LOUIS), né à Paris en 1542, l'un des plus fougueux partisans de la Ligue, choisi pour remplir les fonctions d'avocat-général, fut obligé de prendre la fuite à l'entrée de Henri IV. Il obtint son pardon après 9 ans d'exil, et, devenu plus calme, se réconcilia sincèrem. avec un prince ami de l'ordre et des libertés publiques, et mourut en 1629, laissant un grand nombre d'ouvr., dont la plupart ne sont que des pamphlets politiques, mais qui tous révèlent une imagination vive et un esprit dont on regrette qu'il ait fait quelque temps un si mauvais usage. Les curieux recherchent les deux suivants : *le Banquet et après-dîner du comte d'Arets,* 1594, in-8. — *La Plainte humaine sur le trépas du roi Henri-le-Grand*, 1612 in-8.

DORLÉANS (PIERRE-JOSEPH), jésuite, historien, né à Bourges en 1644, professa les belles lettres dans différents colléges, se livra ensuite à la prédication, puis se consacra à l'histoire, et mourut à Paris en 1698, à un âge où son talent, parvenu à sa maturité, semblait lui promettre de nouveaux succès. On a de lui: *Histoire des révolutions d'Angleterre*, Paris, 1693, 3 vol. in-4, souvent réimpr. in-12, et continuée par F. Turpin, 1786, 2 vol. in-8. — *Histoire des révolutions d'Espagne,* ibid., 1734, 3 vol. in-4; 1737, 5 vol. in-12, terminée par Brumoy et Rouillé. — *Histoire de M. Constance, premier ministre du roi de Siam*, etc., ibid., 1692, in-12. — *Histoire des deux conquérants tartares Chunchi et Camhi*, ibid., 1689, in-8. — *Vie du P. Ch. Spinola*, ibid., 1693, in-12 ; *du P. Cotton*, ibid., 1688, in-4; *du P. Ricci*, ibid., 1693, in-12; *de Marie de Savoie et de l'infante Isabelle, sa fille*, ibid., 1695, in-12; *de St Stanislas Kostka*, ibid., 1712, réimpr. avec celle de *L. de Gonzague*, ibid., 1727, in-12. — *Sermons et instruct. chrétiennes*, etc., ibid., 1690, 2 vol. in-12.

DORLÉANS (LOUIS-FRANÇOIS-GABRIEL de LA MOTTE), év. d'Amiens, né à Carpentras en 1683, fut successivement grand-vicaire d'Arles, administrateur du diocèse de Senez, évêque d'Amiens, et mourut en 1774. Ce prélat fut à la fois le modèle des pasteurs, l'exemple de son clergé et l'apôtre de son diocèse. Il avait voulu se démettre de son siége pour finir ses jours dans la solitude de Sept-Fonts; mais le roi se refusa à ses pieuses instances. On a de lui des *Lettres spirituelles,* Paris, 1777, in-12. Pour plus de détails, il faut consulter *Mém. en forme de lettres pour servir à l'hist. de la vie de L.-F.-G. de La Motte Dorléans,* Malines, 1785, 2 vol. in-12.—*Vie de l'évêque d'Amiens*, par l'abbé Proyart, 1788, in-12. — Son *Éloge*, par M. l'abbé N.-S. Guillon, a été couronné par l'acad. d'Amiens, 1809, in-8.

DORMANS (JEAN de), cardinal, chancelier et garde-des-sceaux sous Charles V, né en Champagne dans le 14e S., fut d'abord avocat au parlement, et s'éleva par son mérite aux premières dignités de l'état et de l'église. Ce fut lui qui baptisa le dauphin, depuis Charles VI, en l'église de St-Paul à Paris, et qui fonda le collége nommé de Beauvais, parce qu'il était évêque de cette ville. Il mourut en 1373. Quelq. années auparavant, il avait donné sa démission de la place de chancelier, dans laq. il eut pour successeur Guillaume de Dormans, son frère, avocat au parlement de Paris.—Son neveu, MILON DE DORMANS, fut success. évêque d'Angers, de Bayeux, de Beauvais, et chancelier de France en 1380.

DORMANTS (les sept), nom donné à sept frères que l'on dit avoir souffert le martyre à Éphèse sous l'empereur Décius, en 253. On rapporte que ces frères, s'étant cachés dans une caverne, y furent enfermés et murés par l'ordre de l'empereur, et qu'on les y retrouva 157 ans après, vers l'an 408. Grégoire de Tours ajoute même qu'ils s'éveillèrent croyant n'avoir dormi qu'une nuit. C'est de ce long sommeil que leur vient le nom de *Dormants.*

DORMAY (CLAUDE), chanoine de Soissons, mort en 1674, est aut. des ouvr. suiv. : *Decora Franciæ, ubi de regiâ inauguratione et unctione... discurritur,* Paris, 1655, in-8.—*Animadversiones in libros præadamitarum*, 1657, in-8.—*Histoire de la ville de Soissons et de ses rois, comtes et gouverneurs,* Soissons, 1663-1664, 2 vol. in-4. Elle est curieuse et peut être consultée avec fruit.

DORN (GERARD), disciple de Paracelse, se livra aussi infructueusem. que son maître à la recherche de la pierre philosophale. On a de lui de nombr. écrits sur le *grand œuvre*, réimpr. en grande partie dans le *Theatrum chimicum.* Le seul qui soit recherché des curieux est la *Monarchie du ternaire en union avec la monomarchie du binaire en multitude confuse*, Bâle, 1577, in-8, très-rare.

DORN (JEAN-CHRISTOPHE), savant bibliographe et théologien protestant, né à Schleusiergen, mort en 1752, bibliothécaire à Wolfenbuttel, a publié : *Oratio de vitâ et obitu H. Welleri*, Iéna, 1702, in-4. — *De doctis impostoribus*, 1703, in-8. — *De rutâ saxonicâ*, ibid., 1705; Halle, 1725, in-4. — *Bibliotheca theologico-critica,* etc., Iéna, 1721-23, 2 vol. in-8. On lui doit en outre une édit. augm. de l'ouvrage de J. Jonsius : *De scriptoribus histor. philosophicæ*, Iéna, 1716, in-4.

DORNAU (GASPAR), *Dornavius,* méd. et littérat., né en 1577, à Ziegenrueck, dans le Voigtland, mort à Brieg en 1632, est aut. de *Jac. Zwingeri vita et mors, versibus et oratione celebrata,* Gorlitz, 1612, in-4. — *Homo diabolus sive sylloge scriptorum de calumniâ...*, Francfort, 1618, in-4.—*Amphitheatrum sapientiæ socraticæ joco-seriæ...*, Hanau, 1619 et 1670, II tom. en 1 vol. in-fol.—*Ulysses scolasticus,* Hanau, 1620, in-4. Antoine Schmidt a publ. *Dornavii orationes,* Gorlitz, 1677, 2 vol. in-8.

DOROTHÉE (St), fondateur et prem. abbé d'un monastère en Palestine, près de Majusne, vivait vers 560. On a de lui des *Sermons* ou *Instructions*

trad. en franç. par l'abbé de Rancé, 1686, avec la *Vie* de l'aut. — Dorothée, archevêq. de Malvoisie, est auteur d'une *Histoire* en grec vulgaire (Venise, 1631), qui s'étend depuis la création jusqu'à la prise de Constantinople. — On trouve dans les légendes plusieurs autres Dorothée, sur lesquels on n'a que des documents incertains.

DORSANNE (Antoine), docteur en Sorbonne et grand-vicaire de Paris sous le cardinal de Noailles, prit une part très active aux querelles qui divisaient alors l'église. L'acceptation de la bulle par son archevêque lui causa tant de chagrin, qu'il se retira à l'hôpital des Incurables, et mourut quelq. jours après, en 1728. Il a laissé : *Journ. qui contient tout ce qui s'est passé à Rome et en France au sujet de la bulle* Unigenitus (depuis 1711 jusqu'en 1728), Rome (Amsterdam), 1753, 2 vol. in-4, ou 5 vol. in-12. Cet ouvrage a été publ. par P. Leclerc et Dupac de Bellegarde.

DORSCH (Christophe), graveur en pierres fines, né en 1676, à Nuremberg, mort dans cette ville en 1732, a laissé un grand nombre d'ouvr. fort recherchés en Allemagne, bien que la plupart décèlent peu de goût ou une trop grande célérité d'exécution. Les suites de portraits qu'il a gravés, de même que ses copies des pierres antiques, ne doivent être consultées qu'avec circonspection, n'étant pas toujours exactes.

DORSENNE (le général, comte), né à Boulogne, s'enrôla en 1791 dans un bataillon de volontaires du Pas-de-Calais, et dès-lors fit toutes les campagnes, suivit Bonaparte en Égypte, comme chef de bataillon, se signala dans diverses rencontres, et fut nommé major. De retour en France, il obtint le grade de colonel, et fut fait général après la bataille d'Austerlitz, où il avait donné des preuves de valeur; il fit avec la garde les campagnes de 1806 et 1807, se distingua l'année suivante dans les champs d'Essling, de Wagram, et au combat de Ratisbonne, fut fait général de division en 1811, envoyé en Espagne et placé à la tête de l'armée d'observation dans le nord. Il avait remporté div. avantages, et venait d'établir son quartier-général à Valladolid, lorsque tourmenté par des douleurs à la tête, suites d'une contusion, il se soumit à l'opération du trépan, et vint mourir à Paris en juillet 1812.

DORSET (Thomas SACKVILLE, premier comte de), grand-trésorier d'Angleterre, né en 1536, à Withian, dans le comté de Sussex, descendait d'une famille normande qui accompagna Guillaume-le-Conquérant. Élevé à la pairie en 1556, avec le titre de lord Buckhurst, par Élisabeth, dont il avait l'honneur d'être parent, il fut envoyé en ambassade à Paris en 1570, pour complimenter le roi sur son mariage, et pour en négocier un entre Élisabeth et le duc d'Anjou. Lord Buckhurst fut l'un des juges qui condamnèrent Marie Stuart, et le parlement, après avoir confirmé la sentence, le chargea d'en porter la triste nouvelle à cette infortunée princesse. Nommé gr.-trésorier à la mort de Burleigh, en 1598, Buckhurst présida la commission qui jugea le comte d'Essex. Jacques Ier le créa comte de Dorset, et lui continua la faveur dont il avait joui sous Élisabeth. Probe et dévoué, joignant à une éloquence persuasive une imagination vive et brillante, le comte de Dorset mourut dans la salle même du grand-conseil, en 1608. Il s'était fait une réputation par son talent pour la poésie, et a laissé *Gordobuc*, la première pièce régulière écrite en angl., et qui précéda de plus. années celles de Shakespeare. Elle a été impr. en 1571 et en 1579; on la retrouve dans la collection des anciennes pièces angl. de Dodsley. — Robert, comte de Dorset, fils du précédent, né en 1560, mort en 1609, fut l'un des membres les plus influents de la chambre des communes, où il siégea pendant plusieurs sessions. — Dorset (Richard, comte de), fils du précéd., né à Londres en 1587, mort en 1624, avait épousé, deux jours après la mort de son père, Anne de Clifford, fille et héritière du comte de Cumberland; cette dame, célèbre pour sa piété, son esprit et ses connaissances, mourut elle-même en 1675, laissant des *Mémoires* sur sa vie, qui ont été impr. depuis dans le rec. intitulé : *Harleian collection.* — Dorset (Édouard, comte de), frère du précédent, né en 1590, fut en 1620 un des chefs qui commandèrent les troupes envoyées au secours de l'électeur palatin par le roi Jacques, son beau-père. L'année suivante, il alla en France avec le titre d'ambassadeur, fit à son retour partie de la chambre-basse, où il défendit avec vigueur le chancelier Bacon, accusé de corruption, et passa dans la chambre des lords à la mort de son frère, en 1624. Dorset fut, en 1640, l'un des régents du royaume pendant le voyage de Charles Ier en Écosse. Présid. de son conseil privé, il engagea ce malheureux prince à se réconcilier avec le parlement; voyant tout espoir d'accommodement perdu, il lui fournit de l'argent, l'accompagna à l'armée, et déploya la plus grande valeur à la bataille d'Edgehill, où il reprit l'étendard royal dont les rebelles s'étaient emparés. La fin tragique de son maître lui causa une si vive douleur, qu'il ne sortit plus de sa maison, et mourut à Withiam, dans le comté de Sussex, en 1652. — Dorset (Richard, comte de), fils du précédent, né en 1622, fut emprisonné par le long parlement dont il était membre, contribua puissamment à la restauration, fit partie de la commission qui jugea les régicides, et mourut en 1677, lord-lieutenant du comté de Sussex. — Dorset (Édouard), frère du précédent, blessé à la bataille de Newberry, fut pris par les rebelles et massacré à Kiddington, près d'Oxford, en 1645. — Dorset (Charles, comte de), entra de bonne heure au service comme volontaire, se distingua sous les ordres du duc d'York dans la prem. guerre contre la Hollande, en 1665, prit une part très active à la révolut. de 1688, et fut 4 fois l'un des régents du royaume pend. l'absence du roi, qui le combla d'honneurs et de distinctions. Charles Dorset mourut en 1705, laissant plusieurs pièces de poésies qui ont été insérées dans la *Collection des poètes anglais* de Johnson. — Dorset

(Lionel), fils du précédent, 7e comte et 1er duc de ce nom, né en 1686, entra de bonne heure dans la carrière politique, fut successivement gr.-maître de la maison du roi, lord présid. du conseil, lord-lieutenant d'Irlande, et mourut en 1765.

DORVIGNY, acteur et auteur comique, né en 1734, mort à Paris en 1812, a composé, pour les théâtres du second ordre, un gr. nombre de pièces qui parurent de 1775 à 1800; quelques-unes eurent un succès de vogue, entre autres : *Jeannot, ou les battus paient l'amende* (1779), dont on donna jusqu'à deux représentat. par jour, et *le Désespoir de Jocrisse*, etc. *La Parfaite égalité, ou le Tu et le Toi,* comédie de circonstance, est sinon la plus gaie, du moins la plus régulière de ses pièces. Il a aussi fait plusieurs romans médiocres, dont les plus connus sont : *le Nouveau roman comique*, 1799, 2 vol. in-12. — *Mille et un guignons*, ibid., 1806, 4 vol. in-12. Quelques-unes de ses comédies font partie du *Recueil général des proverbes dramatiques*, Paris, 1785, 16 vol. in-12.

DOSA (GEORGE), proclamé roi de Hongrie en 1513, par les paysans révoltés, n'était lui-même qu'un pauvre cultivateur de Transylvanie; après avoir désolé la Hongrie pend. 4 mois, il fut vaincu et fait prisonnier par Jean, vayvode de Transylvanie, qui souilla sa victoire en faisant subir au malheureux Dosa et à ses partisans des tortures et des supplices dont le seul récit fait horreur.

DOSIO (JEAN-ANTOINE), habile sculpteur, né à Florence en 1533, fut élève de Raphaël de Montelupo, répara plusieurs statues du Belvédère, exécuta différents ouvrages en stuc et en bas-relief, et sculpta divers tombeaux de marbre, avec les portraits des personnes en l'honneur desquelles ces monuments étaient élevés.

DOSSO (DOSSI), peintre, né à Ferrare en 1474, mort vers 1560, était l'ami de l'Arioste, qui le nomme dans son *Orlando* parmi les prem. peintres contempor. et dont il fit le portrait, un des chefs-d'œuvre de l'iconographie moderne. Le musée possède trois tableaux de ce maître : la *Circoncision* et deux *Stes familles*. — Son frère, Dosso (Jean-Baptiste), peintre de paysages, mort en 1545, ne put jamais vivre en bonne intelligence avec Dossi, travailla long-temps avec lui pour le duc Alphonse de Ferrare. La galerie de Dresde possède quelq. tabl. de ce peintre.

DOTTEVILLE (JEAN-HENRI), oratorien, né à Palaiseau, près de Versailles, en 1716, mort dans cette ville en 1807, avait professé long-temps au collége de Juilly. On lui doit des trad. estimables de *Salluste*, 1806, in-12; des *OEuvres complètes de Tacite*, 1792, 7 vol. in-12; 1799, 7 vol. in-8; et de *la Mostellaria*, comédie de Plaute, 1803, in-8. Dotteville s'était occupé d'une traduct. de *Tite-Live* et de *Pline*, mais son travail n'a pas été imprimé.

DOTTI (BARTHÉLEMI), né en 1642 à Valcamonica dans le Brescian, fut victime de son talent, qui l'entraînait vers la satire. Enfermé dans la citadelle de Tortone, il continuait à lancer des traits contre ses juges, en présence du bourreau qui brûlait ses prem. poésies. Il trouva moyen de s'évader de cette prison, et alla se réfugier à Venise, où il prit du service sur les galères de la république. En revenant de ses expédit., il composa de nouv. satires, qui, après l'avoir exposé à beaucoup de désagrém., le firent tomber sous les coups d'un de ses ennemis, en 1712. Son rec. ne parut qu'en 1757, sous le titre suiv. : *Satire del cavalier Dotti*, Genève (Paris), 2 vol. in-12.

DOTTORI (le comte CHARLES de'), poète ital., né à Padoue en 1624, mort en 1686, a publ. *Aristodemo*, trag., Padoue, 1657, in-4, réimpr. plus. fois, notamm. dans le *Scolta di XII tragedie* de Maffei. — *Rime e Canzoni*, ibid., 1643, in-12; Venise, 1689, 2 t. en un vol. in-12. — *L'Asino, poema eroico-comico*, Venise, 1652, in-12, sous le nom de *Iraldo Crotta*, 4e édit., Padoue, 1796, in-8, avec la *Vie* de l'aut., par l'abbé G. Gennary.

DOUBLET (FRANÇOIS), médec. né à Chartres en 1751, mort à Paris en 1795, professeur de pathologie à l'école de santé, aujourd'hui faculté de médecine, a publ. les ouvr. suiv. : *Mémoire sur les symptômes et le traitem. de la maladie vénérienne chez les enfants nouveau-nés*, Paris, 1791. — *Observations faites dans le départem. des hôpitaux civils*, 1785-86-87 et 1788, 4 vol. in-8. — *Nouv. recherches sur la fièvre puerpérale*, 1791, in-8. — *Mémoires sur la nécessité d'établir une réforme dans les prisons et sur les moyens de l'opérer*, Paris, 1791.

DOUBLET (PIERRE-NICOLAS), né à Chartres en 1755, était avocat au bailliage de cette ville lorsqu'il fut appelé en 1790 aux fonctions de juge près le tribunal du district de Mondoubleau. Son caractère et ses connaissances le firent bientôt nommer accusateur public près le tribunal criminel de Blois. Le souvenir d'une action qui fait honneur à son courage civil sera long-temps conservé dans le départem. de Loir-et-Cher. En 1793, une sédition ayant éclaté à Mondoubleau, le tribunal criminel de Blois se transporta aussitôt dans cette ville pour juger les coupables. Les frères Joisneau avaient été signalés comme les auteurs de ce mouvem.; le plus jeune était reconnu par les témoins; quant à l'autre, confronté dans l'instruction à un témoin, celui-ci l'avait égalem. reconnu, mais avec hésitat. Doublet se promit d'arracher ce malheureux, plutôt égaré que coupable, à une mort certaine. L'audience fut indiquée pour le soir. Lorsque le témoin fut produit à l'accusé, on lui demanda s'il reconnaissait Joisneau : « Je le crois, » dit-il. « Il ne s'agit pas d'un doute, reprit l'accusat. public, il faut être certain de ce que vous avancez. » A ces mots, il s'empare d'un flambeau, descend de son siége, va droit au témoin, le mène vivem. auprès de l'accusé, et, approchant la lumière plus près de lui : « Le reconnaissez-vous bien? » lui dit-il d'une voix ferme et sévère. Le témoin s'intimide et déclare ne pas le reconnaître. Joisneau fut acquitté, et toute la ville en témoigna sa reconnaissance à Doublet. De retour à Chartres après la

terreur, il fut en l'an VIII nommé avoué et juge suppléant près la cour de justice crimin. d'Eure-et-Loir, où plus tard il remplit, seulement par *interim*, les fonctions de procur. impérial, place que sa modestie l'empêcha de solliciter. Retiré des affaires, il accepta les fonctions de maire de la commune de Luisant, où était sa maison de campagne, et y vécut en aidant les malheureux. Parvenu à un âge avancé, il s'éteignit avec le calme de l'homme de bien, en 1831.

DOUBLET DE PERSAN (Mme), femme célèbre au 18e S. par son goût pour les nouv. politiq. et par ses liaisons avec les hommes les plus distingués de son temps, après la mort de son mari, se retira dans le couvent des Filles-St-Thomas, où se réunissait chez elle une société composée de littérateurs et de savants : les nouvelles du jour y étaient commentées et consignées jour par jour dans des registres qui depuis ont été publiés sous le titre de *Mémoires de Bachaumont*. Mme Doublet était une femme d'un esprit ordinaire, mais d'un caractère aimable; elle eut la douleur de survivre à tous les vieux amis qui composaient son cercle, et mourut en 1771, âgée de plus de 94 ans.

DOUCIN (Louis), jésuite, né à Vernon, Normandie, mort en 1726 à Orléans, l'un des plus ardents défenseurs de la bulle *Unigenitus*, a laissé plusieurs écrits polémiques contre les jansénistes, et des *Mémoires* relatifs aux affaires du temps, oubliés complétem. aujourd'hui; mais il n'en est pas de même de son *Histoire du Nestorianisme*, 1698, in-4, ouvrage intéressant et dans lequel la doctrine cathol. est exposée avec beauc. de netteté; ni de *l'Histoire de l'Origénisme*, Paris, 1700, in-4 ou in-12, livre bien écrit, plein de recherches savantes et d'anecdotes curieuses.

DOUDYNS (Guillaume), peintre, né en 1630 à La Haye, mort en 1697, l'un des fondat. de l'acad. de peinture de sa patrie, a joui d'une réputat. de talent et d'habileté qui ne lui a pas survécu. On ne connaît de lui que des plafonds et quelq. tableaux à La Haye, qui laissent cet artiste au rang des peintres médiocres.

DOUGLAS (Archambault, comte de), gentilh. écossais, né vers 1374, commandant-génér. des 10,000 auxiliaires envoyés à Charles VII en 1421, battit les Anglais à Beaugé et fut en récompense de ses services créé lieuten.-général du royaume et duc de Touraine. Les intérêts de l'Écosse l'y rappelèrent bientôt; il décide ses compatriotes à se déclarer contre Henri de Lancastre, usurpateur de la couronne d'Angleterre; mais surpris, il est fait prisonnier et le vainqueur le renvoie sans rançon. De retour en France en 1423, il reprend le commandement de l'armée, et remporte différents avantages sur les Anglais; mais il fut tué près de Verneuil le 20 août 1425, dans une bataille engagée malgré lui par la témérité du vicomte de Narbonne. — Douglas (Charles-Joseph), petit-fils du précéd., se signala en 1745, lors de l'invasion du prétendant en Angleterre, s'empara d'une chaloupe de guerre, et fut fait prisonnier à la bataille de Culloden, si funeste au jeune Édouard. On ignore l'époque de sa mort.

DOUGLAS (Gawin), prélat et poète écossais, né à Brechin en 1474, acheva son éducat. à Paris, et, de retour dans sa patrie, prit les ordres sacrés. Déjà connu par ses talents, il fut successiv. abbé d'Aberbrothick, év. de Dunkeld, et mourut de la peste à Londres en 1522. On a de lui une traduct. en vers de l'*Énéide*, avec le livre supplém. de Maphée, Londres, 1553, in-4, avec un glossaire, 1710, petit in-fol.; *le Palais de l'honneur*, vision morale en vers; la trad. du poème d'Ovide *de Remedio amoris*, et un poème allégorique *the King hart*, impr. dans le recueil des anc. poèmes écossais de Pinkerton.

DOUGLAS (Jacques), médec. né dans l'Écosse vers 1675, mort en 1742, acquit une grande célébrité à Londres comme accoucheur et comme profess. d'anatomie. On a de lui : *Miographiæ comparatæ specimen*, texte angl., Londres, 1707, traduit en lat., Leyde, 1719, 1738, in-8. — *Bibliographiæ anatomicæ specimen*, etc., Londres, 1715, Leyde, 1734, in-8. — *History of the lateral operation*, Londres, 1726, in-4, trad. en lat., Leyde, 1728, in-8, et en franç. par Noguez, 1734, in-12. — *Appendix to the history of the lateral operation*, etc., Londres, 1731, in-4; trad. en lat., Leyde, 1733, in-4. — *Lilium sarniense or a description of the Guernesey lilly*, 1725, in-fol. — *Arbor Yemensis, or descript. and history of the coffee tree*, 1727, in-fol. — *Description of peritonum*, ibid., 1730, in-4; trad. en latin par Heister, 1733, in-8, et par J. Nelson, Leyde, 1737, in-8. — *Index materiæ medicæ*, etc., 1724, in-4, publ. sans nom d'aut. — Plus. *Mém.* insérés dans les *Transact. philos.*, et une traduct. angl. de l'*Anat.* de Winslow. — Douglas (Jean), son frère, célèbre chirurg., membre de la soc. royale de Londres, et lithotomiste de l'hôpital de Westminster au commenc. du 18e S., excellait dans la pratique des accouchem. et dans l'art d'opérer par le haut appareil. On a de lui des *Dissert.* estimées sur l'emploi du quinquina pour arrêter les progrès de la gangrène, sur celui des purgatifs dans le traitem. de la syphilis, pour prévenir la salivation mercurielle, et sur quelques autres sujets de médec. ou de chirurgie. — Douglas (Robert), médec. angl., est connu par un *Traité sur la génération de la chaleur dans les animaux*, 1747, trad. en français, 1755, in-12. — Douglas (Guillaume), médecin de Boston en Amérique, a publ. en 1722 une *Lettre* sur l'inoculation; en 1755 un ouvr. de botanique dans lequel il décrit un gr. nombre de plantes qui croissent autour de Boston; et un *Traité* sur l'hydrocèle. Tous ces écrits sont en angl. — Douglas (Silvestre), n'est connu que comme auteur d'un *Mém.* sur une substance bleue trouvée en Écosse dans un fond de terre mousseuse, et d'une *Notice* sur le vin de Tokay et autres vins de Hongrie, insérée dans les *Transactions* de la société royale de Londres, 1768 et 1773.

DOUGLAS (Jean), évêque anglais, membre de la société royale de Londres et de celle des anti-

[t]uaires, né en 1721, chapelain au rég. des gardes [à] pied, se trouva à la bataille de Fontenoy en [1]745; à son retour en Angleterre, fut successivem. [n]ommé ministre de Tilchurst, près de Reading, [d]e Donstew, dans le comté d'Oxford, chanoine de [W]indsor, gardien du muséum britannique, évêque [d]e Carlisle, de Salisbury, et doyen de Windsor. Il [a] laissé un grand nombre de pamphlets politiques ; [s]es principaux écrits sont : *Milton vengé de l'accu[s]ation de plagiat portée contre lui par M. Lauder*, [1]750; et une lettre intit. : *Criterium des miracles*, [1]755 et 1806, in-8, en réponse à l'*Essai sur les [m]iracles*, par Hume. C'est à lui que l'on doit les [n]otes et l'introduct. du 3e *Voyage* du capit. Cook. [I]l mourut en 1806.

DOUJAT (Jean), né à Toulouse en 1606, se fit [r]ecevoir avoc. à Paris en 1639, fut admis à l'Acad. [f]ranç. en 1650, et mourut la même année profess. [e]n droit canon au collége de France; peu de temps [a]près il fut choisi pour donner des leçons d'hist. [a]u dauphin; il obtint les titres de conseiller et [d]'historiogr. du roi, et mourut en 1688. On a de [l]ui une trad. de Velléius-Paterculus, une bonne [é]dit. de Tite-Live, *ad usum*, 1679, 6 vol. in-4. — *[P]rænotion. canonic. et civil.*, 1687, in-4. — *Hist. [d]u droit canonique*, in-12. — *Hist. du droit civil*, [i]n-12. — *Dictionn. de la langue toulousaine*, à la [s]uite des poésies de Goudouli, etc.

DOUSA ou VAN DER DOES (Jean), savant [p]hilologue, historien et poète hollandais, né en [1]545, se distingua comme littérateur, comme [m]agistrat et comme guerrier. En 1572, il fut en[v]oyé en Angleterre pour engager la reine Élisabeth [à] se déclarer contre les Espagnols; en 1574, il les [f]orça de lever le siége de Leyde, et contribua de [t]outes ses forces à l'affranchissem. de sa patrie. [N]ommé conservat. des archives holland. en 1584, [i]l y puisa les matériaux d'un ouvr. histor. fort es[t]imé, et qui valut à l'aut., de la part des états de Hollande, une chaîne d'or, comme témoignage de [l]a reconnaissance publique : ce sont les *Annales* de la Hollande de 898 à 1218, publ. en vers élégiaques en 1599, et en prose l'an 1601, en X liv. Outre ces *Annales*, on a de Dousa des *Notes* ou *Comment.* sur Horace, avec un *Appendix*, Anvers, 1580, in-16; sur Catulle, ibid., 1581, in-16; sur Tibulle, ibid., 1582, in-16; sur les *Satires* de Pétrone, Leyde, 1582, petit in-12; sur Plaute, ibid., 1587, in-16; et sur les *Poetæ satyrici minores*, ibid., 1592, des *Poésies* lat. estimées, Leyde, 1575 et 1576, et quelq. autres ouvr. moins importants. Il mourut en 1604. Son *Éloge*, composé par plus. orateurs, l'a été par M. le prof. Siegenbeck 1812, sous le titre : *Laudatio Jani Dousæ*.—Dousa (Jean), son fils aîné, né en 1571, mort en 1596, bibliothéc. de l'univ. de Leyde, se distingua par une connaissance approfondie du droit romain, des antiquités, des mathém. et de l'astron. Il cultiva aussi avec succès la poésie latine. On a de lui des *Comment.* sur Catulle, Tibulle et Properce, Leyde, 1592; sur les *Satires* de Pétrone, ibid., 1594; sur les *Comédies* de Plaute, 1596; et un *Recueil de poésies*, Rotterdam, 1704, in-12. Il a coopéré avec son père, à la rédaction des *Annales*. — Dousa (George), frère du précéd., né vers 1574, a trad. en lat. les *Origines de Constantinople*, par George Codinus, Heidelberg, 1596, in-8; l'ouvr. du même sur les monum. et les div. curiosités de Constantinople, 1607. On lui doit en outre une *Lettre* dans laquelle il rend compte de tout ce qui l'avait frappé pendant un séjour de 7 mois dans cette capitale, et donne d'anciennes inscript. inédites, la plupart grecques, 1599. Il mourut la même année à l'île St-Thomas, pendant l'expédit. de Pierre van der Doës, amiral des états de Hollande, et son parent. — Dousa (François), frère du précéd., né en 1577, chanoine laïque et protest. de la cathédrale sécularisée d'Utrecht, a publ. : *Lucilii satyrarum quæ supersunt reliquiæ*, avec de savantes remarques, Leyde, 1595, in-4. — *Julii Cæsaris Scaligeri epistolæ et orationes*, Leyde, 1600, in-8. Il a laissé en outre une *Élégie* latine sur le départ de Juste Lipse, de l'univ. de Leyde; dans le *Sylloge epistol.* de Burman. — Dousa (Dideric ou Théodore), frère des précéd., magistrat à Utrecht, agrégé à l'ordre équestre de la province, et délégué au conseil souverain, né en 1580, mort en 1663, a publié : *Georgii logothetæ acropolitæ, chronicon constantinopolitanum*, grec et lat., avec des notes sav., Leyde, 1614, in-8; et des *Lusus imaginis jocosæ*, etc., *à variis poetis variis linguis et numeris exculti*, Utrecht, 1638, in-12.

DOUSSIN-DUBREUIL (Jacques-Louis), médec., né à Saintes (Charente-Inférieure), fit ses études médicales sous son père. Il est le premier qui ait reconnu dans la matière de la transpirat. un acide qui se coagule lorsqu'elle reflue sur les viscères, acide dont l'existence avait été soupçonnée par Lavoisier. Membre, dep. sa fondat., de la société centrale de vaccine, et du comité établi près du gouvernem., il est l'un des prem. médec. français qui aient inoculé la vaccine à leurs propres enfants. C'est à lui qu'on doit l'idée des dépôts de vaccin qui sont établis dans toutes les villes de France, afin d'arrêter promptem. les progrès des épidémies varioliques. Il fonda ou concourut à fonder plus. sociétés savantes ou d'utilité publique, telles que la société royale académique des sciences de Paris, la société galvanique et la société d'encouragem. pour l'industrie nationale; membre lui-même de plusieurs sociétés de médecine, il mourut à Paris en 1831. On a de lui les ouvr. suiv. : *des Glaires, de leurs causes, de leurs effets et des moyens pour les combattre*, un vol. in-8, très souv. réimpr. — *De l'épilepsie en général, et particulièrem. de celle qui est déterminée par des causes morales*, 1800, un vol. in-8. — *Nouvel aperçu sur les causes et les effets des glaires*, 1816, un vol. in-8; et plusieurs autres ouvr. On doit remarquer surtout celui qu'il composa pour prévenir les jeunes gens contre les habitudes solitaires.

DOUVEN (Jean-François), peintre de portraits, né en 1656 à Roermont (duché de Clèves), mort à Prague en 1710, premier peintre de l'empereur

Léopold, s'était fait une grande réputation par le talent précieux de faire très ressemblants ses portraits, d'ailleurs bien exécutés.

DOUVILLE. — V. OUVILLE (d').

DOUVRE (THOMAS de), archev. d'York sous le règne de Guillaume-le-Conquérant, né à Bayeux en 1027, mort à York en 1100, se distingua par sa piété et par des connaissances fort étendues pour le temps où il vivait. Il a écrit un traité *de Modo psallendi sive cantandi*, adopté dans plus. églises d'Angleterre. — DOUVRE (Thomas de), son frère, chapelain de Henri Ier, n'est guère connu que par ses querelles avec St Anselme, archev. de Cantorbéry. Il mourut en 1114.

DOUVRIER (LOUIS), gentilhomme languedocien, se rendit célèbre au 17e S. par son talent à trouver des emblèmes et à composer des inscriptions. On lui attribue la devise adoptée par Louis XIV : *Nec pluribus impar*. Il mourut en 1680. — On a confondu ce personnage avec Jacques de LOEUVRE (*Operarius*), à qui l'on doit l'édition de Plaute *ad usum*, Paris, 1679, in-4, l'une des plus rares de la collection.

DOVER (GEORGE-JACQUES-WELBORE-AGAR ELLIS, baron), fils du vicomte Clifden, pair d'Angleterre, né le 14 janvier 1797, était à peine âgé de 21 ans lorsqu'il fut envoyé à la chambre des communes par les électeurs de Heytesbury. Doué d'un esprit élevé et indépendant, il prit toutefois peu de part à la discussion des grandes questions politiques, mais se distingua dans toutes celles qui pouvaient intéresser les sciences, les beaux-arts et les arts utiles, les établissem. charitables ou qui tendaient à l'amélioration de la condition du peuple. L'Angleterre lui est redevable de la fondation de plus. établissem. publics. Sa carrière littéraire n'a pas été sans éclat; on lui doit plusieurs ouvr., entre autres : *Hist. véritable du prisonnier d'état connu sous le nom de l'Homme au masque de fer*, 1825. — *Recherches historiq. sur le caractère de Ed. Hyde, comte de Clarendon*, 1827. — La *correspondance de la famille Ellis, de* 1666 *à* 1688, 1829; la *Vie de Frédéric II, roi de Prusse*, 1832, et une foule d'*articles* dans les revues et journaux mensuels. Les lettres et les arts ont perdu en lord Dover, mort à l'âge de 36 ans en 1832, un protecteur éclairé, un ami sincère et un homme puissant qui se glorifiait de les cultiver.

DOW (GÉRARD), célèbre peintre hollandais, né à Leyde en 1613, fils d'un vitrier, entra dans l'école de Rembrandt, et parvint rapidement à une gr. perfection. Doué d'une rare patience, il s'attacha surtout à représenter des objets de la vie commune, avec un fini qui rend ses ouvr. très préc. Il mourut en 1680. Gérard Dow n'a d'autre trait de ressemblance avec son maître que la manière dont il a éclairé la plupart de ses tableaux. Le musée royal en possède dix : *la Femme hydropique*, un de ses chefs-d'œuvre; *l'Épicière de village; le Trompette; la Cuisinière hollandaise; le Peseur d'or;* une *Femme en prières;* une *Femme accrochant une volaille; l'Intérieur du ménage de son père et de sa mère*, et son *portrait*, de face, mi-corps.

DOW (ALEXANDRE), né en Écosse, mort dan l'Inde en 1779, se distingua par ses services milit et par ses travaux littéraires. De simple matelot i s'éleva au grade de lieuten.-colonel. Il était dan l'Inde à l'époque où les Anglais méditaient d'étendre leur puissance sur cette riche et malheur contrée. Révolté des actes arbitraires et des vexat dont il était le témoin, il eut le courage de prendr la plume pour défendre les droits de l'humanité C'est Dow qui le premier a fait connaître l'histoir des principales dynasties musulmanes dans l'Inde par la trad. anglaise des 2 prem. liv. du *Tarykh Ferichtah*, qu'il publia sous le titre d'*Hist. de l'Indoustan*, depuis la mort d'Akbar jusqu'à la réduct complète de l'empire sous Aureng-Zeyb, 1772 3 vol. in-4. On lui doit en outre la traduction d petit fragment du *Bedang-Shaster, ou Explicatio du Véda*, traduit en français par Sinner dans so *Essai sur les dogmes de la métempsycose*, Berne 1771, in-12; celle des contes tirés du *Behâr Dânich*, publ. en angl., Londres, 1768, 2 vol. in-12 trad. en français sous le titre de *Contes persan d'Inatulla de Dehli*, Paris, 1769, 2 vol. in-12; e deux tragéd. : *Zingis* et *Sethona*, jouées à Londre sans succès.

DOWALL (GUILLAUME-MAC), savant écossais, n en 1590, enseigna la philosophie à Groningue, o il se fit recevoir docteur en droit en 1625, et fu nommé juge militaire. Les États-Généraux l'accréditèrent comme leur ambassadeur près du ro Charles Ier. La fermeté et le talent qu'il déploy dans cette miss., dont le but était de revendique la liberté de la pêche du hareng, lui concilièren l'estime de Charles Ier. Ce prince le rappela en Angleterre, lui donna une charge dans la magistrat. et le nomma son ambassad. auprès des Provinces-Unies. Il mourut après 1652.

DOWDALL (GEORGE), archev. d'Armagh et prima d'Irlande, fut privé de ses titres par Édouard VI pour avoir refusé son assentiment à la nouvell liturgie proposée à l'assemblée de Dublin, fut réinstallé sur son siége archiépisc. par la reine Mari en 1553, présida à Drogheda un concile dont le canons subsistent encore, fut chargé de plusieur missions tendantes à la réformation des abus qu s'étaient introduits dans l'Église, et mourut à Londres en 1558.

DOWNMAN (HUGUES), médecin et poète anglais né près d'Exeter en 1740, mort en 1809, a composé quelques écrits dont le plus remarquable es un poème didactique intitulé *l'Enfance*, publié e 1771, et qui a eu 7 éditions.

DOXAT (NICOLAS), feld-maréchal-lieutenant a service d'Autriche, né à Yverdun en 1682, s'enrôla à 18 ans, et s'éleva en passant par tous le grades à celui de major-général, se signala dan plusieurs affaires, notamm. au siége de Lille, e 1708, au siége de Belgrade, en 1717, à la bataill de Francavilla en Sicile, et rendit, comme ingén. des services import. au prince Eugène. Ses bril

nts services lui avaient mérité une retraite à laq. aspirait, lorsqu'un ordre de l'emper. le rappela ır le théâtre de la guerre. Doxat fut chargé de la éfense de la place de Nissa, dont les murs avaient té détruits; investi par les Turks avant d'avoir eu temps de se mettre en état de défense, il fut forcé e capituler; mais l'emper., n'écoutant que la voix ccusatrice des courtis., le condamna à la peine e mort. La sentence fut exécutée le 17 mars 1738.

DOYAT (JEAN de), né vers 1445 près de Cusset ır les frontières d'Auvergne, fut nommé successivem. par Louis XI son conseiller, son chambell., t gouverneur du bas et haut pays d'Auvergne, 'opposa avec fermeté aux projets de Jean II, duc e Bourbon, qui cherchait à se rendre indépend. u roi de France; mais à la mort de Louis, en 1483, oyat fut privé de ses emplois, dépouillé de ses iens, fouetté publiquement et banni du royaume ar le crédit du duc de Bourbon, dont la veneance s'appesantit jusque sur les frères de cet inortuné. Charles VIII, à sa majorité, ayant reconnu ue l'on avait abusé de son nom pour commettre es iniquités, réhabilita Doyat, qui mourut vers 499, après avoir été remis en possession d'une artie de ses biens.

DOYEN (GABRIEL-FRANÇOIS), peintre, né à Paris n 1725, élève de Vanloo, obtint le grand prix de einture à l'âge de 20 ans, passa plusieurs années n Italie, s'y livrant à l'étude des grands maîtres. De retour à Paris, son tableau de *la Mort de Virinie* lui ouvrit les portes de l'académie en 1758. Celui de *la Peste des ardents*, pour l'église St-Roch, mit le sceau à sa réputation. Il fut chargé le peindre la chap. de St-Grégoire aux Invalides, t fit plusieurs tableaux pour la cour, entre autres *a Mort de St Louis*, qui décore la chapelle de 'École-Militaire. Au commencem. de la révolut., Doyen, cédant à des offres brillantes, alla s'établir en Russie, où il jouit de la plus haute faveur près le l'impératr. Catherine et de Paul Ier. Il mourut à Pétersbourg en 1806.

DRABICIUS (NICOLAS), ministre protestant, né à Strassnitz en Moravie vers 1597, se voyant au moment d'être suspendu de ses fonctions à cause du déréglement de ses mœurs, contrefit l'inspiré et publia plusieurs prétendues révélat. Il annonçait que de nombreuses armées viendraient du Nord, soumettraient la maison d'Autriche, de concert avec d'autres armées venues de l'Orient et conduites par le prince Ragotski. L'événem. répondit mal à ses prédictions : les armées du Nord ne parurent pas, le prince Ragotski resta dans l'inact., malgré les menaces du prophète. Arrêté par les Autrichiens vainqueurs, il eut la tête tranchée à Presbourg, en 1671. Les *Révélations* de Drabicius ont été traduites en latin par Coménius, autre impost., sous le titre de *Lux in tenebris*, 1665, 2 vol. in-4. Ce liv., quoique imprimé plusieurs fois, est devenu très rare. Kœler a publié : *Dissertatio de Drabicio*, Altdorf, 1721, in-4. On trouve encore des détails sur cet illuminé dans l'*Histoire de la folie humaine*, par Adelung, tome II.

DRACON, célèbre législat., archonte des Athéniens, l'an 624 av. J.-C., fit pour sa patrie des lois si rigoureuses, que l'orat. Démade les disait écrites avec du sang. Elles eurent le sort de toutes les lois violentes : d'abord adoucies, elles furent ensuite abandonnées. La *Jurisprudentia vetus, Pradulpho Prateio collectore ac interprete*, Lyon, 1588, renferme onze lois de Dracon.

DRACON, grammairien grec, né à Stratonicée, a laissé un *Traité des mètres poétiques*, publié par M. Hermann, Leipsig, 1812, in-8. Il faut y joindre un *Appendix* de 88 p., publié par Fr. Furia, Leipsig, 1814, in-8. M. Hase avait déjà fait connaître l'ouvr. de Dracon par un long extrait, inseré dans le VIIIe vol. des *Notices des MSs.* — DRACON (Honoré), juriscons., né à Nice, élève et ami d'Alciat, a composé plusieurs ouvrages, dont le plus connu est : *Elementa juris civilis, seu institutiones imperiales in carmen contractæ*, Lyon, 1531, in-4; ibid., 1561, in-16; Louvain, 1552, in-8. On trouve dans cette édit. une *sylve* du même aut. : *De Jurisprudentiæ studio et justitiæ laudibus*, et les *Institutiones* de Caïus.

DRACONTIUS, poète latin du 4e S., était chrét. et vivait en Espagne. Il a laissé un *poème* sur la création, impr. à Paris, 1560, et réimpr. dans le rec. de Fabricius, 1569, in-4, ainsi que dans la *Biblioth. des Pères,* et une *Élégie* adressée à l'empereur Théodose-le-Jeune, Leipsig, 1653, in-12. L'édit. la plus complète des poésies de Dracontius est celle de Rome, 1791, in-4, qui fait partie d'une *Collection* de poètes chrétiens.

DRAGONCINO (JEAN-BAPTISTE), né à Fano vers la fin du 15e S., fut l'écrivain le plus fertile de ces romans de chevalerie, qui ont été effacés par le *Roland*, auquel ils avaient frayé la route. On a de lui : *L'Innamorato di Guidon Selvaggio*, Milan, 1516, in-4.—*Marfisa Bizzarra,* Venise, 1530, in-4. — *Opera del superbo Rodomonte,* ib., 1534, in-4.

DRAGONETTI (HYACINTHE), né à Aquila en 1738, suivit la carrière du barreau, et s'éleva aux prem. charges de la magistrature. Il fut successivement consulteur de la monarchie en Sicile, président de la cour royale, du tribunal de commerce et de la commission féodale à Naples. Il mourut en 1818. On a de lui : *le Virtù ed i premii*, ouvrage destiné à servir de pendant à celui de Beccaria sur les délits et les peines; et *Dell' origine de' feudi in Sicilia*, in-4.

DRAGUT, célèbre corsaire othoman au 16e S., s'était formé sous les yeux du terrible Barberousse, qui lui confia d'abord un bâtiment avec lequel il désola les côtes d'Espagne, de Sicile et d'Italie. Passé bientôt à la tête d'une flottille assez considérable, il se montra un adversaire digne d'André Doria, qui, après une poursuite acharnée, parvint à le faire prisonnier à la suite d'un sangl. combat. Dragut fut mis à la chaîne avec tous ses compagn.; ce malheur ne lui fit rien perdre de son courage ni de sa fierté. Relâché moyenn. une modique rançon de 3,000 écus, il reprit ses courses et ses pirateries, enleva d'assaut la ville d'Africa, força André Doria

à fuir devant lui et à rester tranquille spectateur du pillage et de l'incendie des côtes de Calabre et de Naples. Dragut eut la tête emportée par un boulet de canon au siége de Malte, en 1565.

DRAHOMIRE, femme de Wratislas Ier, duc de Bohême au 10e S., n'est connue dans l'hist. que par l'assassinat de Ludmille, sa belle-mère, et celui de l'aîné de ses fils, Wenceslas, qu'elle fit immoler par l'autre, nommé Boleslas. Ces crimes excitèrent l'indignation de toute l'Allemagne. L'emper. Othon entra en Bohême à la tête d'une puissante armée, défit Drahomire, et la força de se rendre à des conditions très dures. On ignore la date et le genre de mort de cette princesse; Æneas Sylvius prétend qu'elle fut engloutie dans un abîme qui s'ouvrit devant elle; cette fable doit sa naissance aux persécutions que Drahomire avait exercées contre les chrétiens.

DRAKE (Franç.), célèbre navigateur anglais, né en 1545 près Tavistock dans le comté de Devon, mort en mer l'an 1596, avait conçu dès sa jeunesse une haine invincible contre les Espagnols, et n'épargna rien pendant toute sa vie pour leur faire le plus de mal possible. En 1572, il emporta d'assaut les villes de Nombre de Dios et de Venta-Cruz dans l'isthme de Panama, et rapporta de cette périlleuse expédition des richesses immenses, qu'il employa généreusement à armer et équiper trois frégates avec lesquelles il servit comme volontaire en Irlande sous les ordres du comte d'Essex. Drake partit de Plymouth en 1577 avec le dessein de pénétrer dans les mers du Sud, par le détroit de Magellan, pour y attaquer les propriétés espagnoles, reconnut chemin faisant le cap de Horn, pilla les côtes du Chili et du Pérou, et découvrit la Nouv.-Albion, dont il prit possession au nom d'Élisabeth, en 1579. Parfaitement accueilli de cette princesse en 1581, il retourna en 1587 inquiéter ses éternels ennemis aux îles du Cap-Vert et dans les Indes-Orient. Deux ans après, à la tête d'une flotte de 30 voiles, il détruisit une division de la fameuse Armada, fut nommé en 1588 gr.-amiral d'Angleterre, et poursuivit le cours de ses victoires jusqu'à sa mort en 1597, causée par le chagrin violent qu'il ressentit d'avoir vu échouer une expédition qu'il envoyait contre Panama. François Pretty a écrit en anglais le journal de la navigation de Drake, *The famous Voyage of sir Francis Drake into the south sea...*, Londres, 1600, in-4, trad. par François de Louvencourt, Paris, 1627 et 1641, in-8. La relation du 2e voyage de Drake a été publiée en latin par Raphelenge : *Expeditio Francisci Draki equitis angli in Indias occidentales....*, Leyde, 1588, in-4. La *Vie* de ce fameux marin a été insérée par Samuel Johnson dans le *Gentlemane magazine*, Londres, 1740.

DRAKE (Jacques), médecin angl., né en 1667 à Cambridge, mort à Westminster en 1707, membre de la soc. roy. et du collége des médecins, écrivit dans les journaux du temps avec une certaine réputation, fut mis en jugement et acquitté pour son *Histoire du dernier parlement*, Londres, 1702, in-8, puis une seconde fois devant le banc de la reine pour son *Mémorial de l'Église d'Angleterre*, ibidem, 1704, in-8, et acquitté encore faute de preuves. On doit à Drake, outre les ouvrages déjà cités : *Anthropologia nova*, Londres, 1707. Une comédie, *the sham Lawyer*, etc. (le faux Homme de loi), jouée sur le théâtre royal en 1697. — *Historia anglo-scotica*, Londres, 1703, in-8. — *Mém. secrets de Robert Dudley, comte de Leicester*, ibid., 1706, in-8. Drake a ajouté des notes à l'*Histoire de la médecine* de Leclerc, ibid., 1711, in-8. — Drake (François), chirurg. et antiq. angl., mort en 1770, a publ. (en angl.) : *Eboracum, ou Hist. et antiquit. de la cité d'York*, Londres, 1736, in-fol.

DRAKENBERG (Christian-Jacques), matelot norwégien, a présenté un exemple remarquable de longévité; né à Stravanger en Norwége l'an 1624, il mourut à Arthus en Danemarck l'an 1770. On dit qu'il se maria à l'âge de 113 ans, et conserva jusqu'au dernier moment le libre exercice de ses facultés physiques et intellectuelles.

DRAKENBORG (Arnold), professeur et commentateur, né à Utrecht en 1684, mort dans cette ville en 1747, a bien mérité des érudits par les excellentes édit. qu'il a données de *Silius Italicus* en 1717 et de *Tite-Live*, 1738 à 1746, 7 vol. in-4. On lui doit en outre plus. dissertat. sav. sur div. sujets d'hist. ancienne, et des opusc. sur l'hist. particulière d'Utrecht et la généalogie de plusieurs grandes familles de Hollande.

DRAPARNAUD (Jacques-Philippe-Raymond) naturaliste, né à Montpellier en 1772, après avoir professé pend. deux ans la physique et la chimie au collége de Sorèze, obtint au concours la chaire de gramm. générale à l'école centrale du départ. de l'Hérault, puis celle d'hist. natur.; en 1802 il fut nommé conservat. du cabinet de l'école de médec. de Montpellier, puis profess. et direct. du jardin de botanique. Il mourut en 1805. Il comptait déjà sept années de professorat, avait donné 30 *Mém.* sur les sciences natur., et prouvé que les études philosophiques ne lui étaient pas étrangères. On a de lui : *Histoire natur. des mollusques terrestres et fluvialités de la France*, publiée par M. Cloz, Paris, 1805, in-4. Il faut y joindre un *Complément* par André Michaud, Verdun, 1832, in-4, avec 3 pl. M. Bory de Saint-Vincent promettait de publ. la *Monographie des conferves*, par Draparnaud.

DRAPARNAUD (Victor-Xavier), homme de lettres, membre de la Lég.-d'Honn., mort le 4 oct. 1833, à l'âge de 58 ans, est auteur de plus. ouvr. dramat., entre autres du *Prisonnier de Newgate* qui a obtenu un gr. succès, des tragéd. de *Maxime* de *Thomas Morus*, la *Clémence de David*, etc.

DRAPER (Élisabeth), plus connue sous le nom d'Élisa que deux écrivains distingués ont rendu célèbre, née à Bombay, dans les Indes-Orientales, épousa Daniel Draper, conseiller de la compagnie anglaise dans cette ville. Étant venue en Angleterre vers 1770, elle eut avec Sterne les plus étroites relations d'amitié que la vertu puisse permettre. Plus tard elle vint à Paris, où elle connut l'abbé

ynal, auq. elle inspira les mêmes sentiments. erne, sous le nom d'Yorick, lui adressa les tres que l'on trouve dans ses *OEuvres*, et l'abbé ynal lui a consacré un éloquent paragraphe dans n *Hist. philosophique des deux Indes*. C'est tout que nous savons de cette femme intéressante, orte vers 1782, à l'âge de 33 ans.

DRAPER (William), général angl., né à Bristol, rvit avec distinct. depuis 1760 jusqu'en 1782, et rendit célèbre par le zèle qu'il mit à défendre le arquis de Granby des accusat. que lui intentait uteur anonyme des *Lettres de Junius*. Les sarsmes amers que l'inconnu lui lança, le chagrin ie Draper éprouvait de ne pouvoir connaître son ritable adversaire, lui firent prétexter une malae; il partit pour la Caroline-Méridionale, dans le essein, disait-il, de rétablir sa santé, et parcourut n voyageur intelligent une partie de l'Amériqueeptentrionale. Il mourut à Bath en 1787.

DRAUD (George), *Draudius*, ministre protesnt, né dans la Hesse en 1573, laborieux compiteur et l'un des prem. bibliogr. allem., mort à utzbach en 1630 ou 1634, a publ. un gr. nombre édit. et d'ouvr. originaux, tous en lat. Les prinpaux sont : *Duodenarius historico-biblicus*, rancfort, 1605, in-8. — *Bibliotheca classica*, id., 1611, in-4. — *Biblioth. librorum germanoum*, ibid., 1625, in-4. — *Biblioth. exotica*, ib., 625, in-4. — *Typographicus discursus experientalis, varius, utilis et jucundus*, 1625, in-8, plus rare de ses ouvr. Quelq. bibliogr. en ont é, mais à tort, l'existence. — Draud (Georgelément), *Draudius*, orientaliste et philologue, e la même famille, né dans la Hesse en 1686, nort en 1765 à Giessen, où il exerçait les fonct. du ninistère évangélique, a publ. : *Hist. nativitatis hristi, philologicis quibusdam observat. illusrata*, Giessen, 1714, in-4. — *Commentatio de lepsydris veterum*, ibidem, 1732, in-4, fig. On rouve des détails sur la vie et les ouvr. de Draud, ans le *Dictionnaire des écrivains morts de* 1750 1800, par Meusel.

DRAYTON (Michel), poète angl., né à Harshull, ans le comté de Warwick, en 1563, mort en 1631, e fit, par ses poèmes historiques, ses élégies et es ballades, une réputation que le temps n'a pas espectée. On a de lui : *la Guerre des barons; Épîtres héroïques angl.*, réimpr., Londres, 1748, n-fol. Une édit. de ses *OEuvres complètes* a paru 753, 4 vol. in-8. — Drayton (William-Henry), nagistrat et écriv., né dans la Caroline-Méridion. n 1742, membre du congrès national à Philalelphie, embrassa lors de la révolution le parti de 'indépendance, quoiqu'il fût le seul Américain evêtu d'une charge judiciaire par le gouvernem. nglais. Il a publ. plus. pamphlets polit. en faveur le la cause qu'il servait, entre autres : *l'Homme libre*, Philadelphie, 1774; *Reproches au grand jury*, ibid., 1776. Enfin il a laissé MS. *Histoire de la révolut. d'Amérique* : il en avait terminé 3 gros vol., et se préparait à la publier lorsqu'il mourut en 1779.

DREBBEL (Corneille van), physic. et chimiste, né l'an 1572 à Alckmaer, mort à Londres en 1634, fut l'élève du célèbre Goltzius dont il épousa la sœur. Il avait des connaissances réelles en philosophie, en médecine, en chimie et en mathémat.; mais il s'entoura de tout l'extérieur d'un charlatan et d'un homme à secrets; il prétendit avoir trouvé le mouvement perpétuel, la cause du froid et du chaud, celle du flux et du reflux de la mer, etc., etc. Drebbel a des droits plus certains à la reconnaiss. des savants; on lui doit le perfectionnem. des télescopes et des microscopes, la précieuse découverte de la teinture en écarlate, celle du thermomètre qui porte encore aujourd'hui son nom, et dont on se servit pour la prem. fois en Allemagne en 1621. Drebbel avait composé en hollandais deux ouvr. qui ont été trad. en latin par Pierre Lauremberg, sous ce titre : *Tractatus duo, de naturâ elementorum....., de quintâ essentiâ....*, Hambourg, 1621, in-12; Genève, 1628, in-12; Francfort, 1628, in-12. Ces deux tr. se trouvent en franç. dans le recueil intit. : *Divers traités de la philosophie naturelle*, Paris, 1672, in-12.

DRELINCOURT (Charles), célèbre ministre protest., né en 1595 à Sedan, mort à Paris en 1669, s'est acquis une grande réputat. parmi ses coreligionnaires, par ses talents pour la prédicat. et par la publ. d'un grand nombre d'ouvr. de controv. peu lus aujourd'hui; le plus rare et le plus singulier a pour titre : *Véron* ou *le hibou des jésuites, opposé à la corneille de Charenton, avec la messe trouvée au* 13e *chap. des Actes des apôtres*, v. 2, *par ledit hibou*, Villefranche, S. D., in-12. — Drelincourt (Laurent), fils du précédent, né à Paris en 1626, ministre à La Rochelle, mort à Niort en 1680, a composé des *Sermons* et des *Sonnets chrétiens en* 4 *livres*, Amsterdam, 6e édition, 1695; ib., 1723, in-8, avec la trad. en vers franç. des 7 *psaumes pénitentiaux*. — Drelincourt (Henri), frère du précéd., avocat, puis ministre à Gien et à Fontainebleau, a composé des *Sermons*. — Drelincourt (Charles), frère des précéd., médec., né à Paris en 1633, mort prof. d'anatomie à Leyde en 1697, a publ. un grand nombre d'ouv. de médecine et de philol., dont on peut voir la liste au 15e vol. des *Mémoires de Niceron*, les plus import. sont : *de Partu octimestri vivaci diatribes*, Paris, 1662, in-12, Leyde, 1668, in-12. — *De Fœminarum ovis, tàm intra testiculos et uterum quàm extrà*, Leyde, 1687, in-12. — *Homericus Achilles*, Leyde, 1692, 1694, 1696, in-4.

DRENGOT, aventurier normand, quitta sa patrie en 1016 et se mit à la tête de 250 gentilshommes au service de Melo de Bari, seigneur appulien, alors en guerre avec les Grecs. Après les avoir défaits trois fois, il fut vaincu lui-même à Cannes, et mourut en combattant l'an 1019. Son frère Rainolfe fonda dans la suite le comté d'Averse, et conquit la principauté de Capoue.

DRÉPANIUS (Latinus-Pacatus), poète et rhéteur, né dans les Gaules au 4e S., fut député à Rome en 388 pour féliciter Théodose, vainqueur

du tyran Maxime. L'éloge de cet empereur, que Drépanius prononça dans le sénat, se trouve dans le *Recueil des panégyr. anciens ;* il a été imprimé avec le discours d'Eumène et les notes de Fr. Baudoin, Paris, 1570, in-4, Stockholm, 1651, in-8, avec un commentaire de Jean Scheffer. Il ne nous reste rien des poésies de Drépanius; on peut croire qu'elles n'étaient pas sans mérite, puisque Ausone lui soumettait les siennes et lui en dédia quelques-unes.

DRESSER (Matthieu), *Dresserus*, sav. luthérien, né à Erfurt en 1536, mort professeur d'humanités à Leipsig en 1607, fut le premier qui enseigna et fit enseigner publiq. les principes de la confession d'Augsbourg dans cette université, dont presque tous les membres étaient alors catholiq. On a de lui : *Rhetoricæ libri IV*, Leipsig, 1585, in-8. — *Isagoge historica per millenarios distributa*, ibid., 1587, in-8. — *Historia Martini Lutheri*, ib., 1598, in-8. — *De festis et præcipuis anni partibus liber*, Wittemberg, 1584, in-8. — *Chronique de Saxe*, en allem., ibid., 1596, in-fol.

DREUX (Robert de France, comte de), mort en 1188, était le 5e fils de Louis VI, dit *le Gros*; ayant reçu en 1137 de son frère, Louis-le-Jeune, le comté de Dreux, il en prit le nom, qui passa à sa postérité. Il fut l'un des prem. seigneurs français qui prirent la croix, et se rendit en 1147 à Jérusalem; il se réunit, à son retour, au roi son frère dans la guerre contre les Anglais. On lui doit la fondat. de l'église de St-Thomas-du-Louvre. — Dreux (Philippe de), évêq. de Beauvais, pair de France, mort en 1217, se croisa deux fois, fut fait prisonnier par les musulmans au siége de St-Jean-d'Acre en 1190, puis par les Anglais, près de Milli, en 1196, fit la guerre en son propre nom aux Albigeois et ensuite à Renaud de Dampmartin, comte de Boulogne, et combattit auprès de Philippe-Auguste, son cousin-germ., à la glorieuse journée de Bouvines en 1214. Par un scrupule bien digne de l'époque où il vivait, Philippe de Dreux ne se servait pas d'armes tranchantes; mais il assommait les ennemis avec une lourde massue de fer, pour se conformer aux lois canoniques qui défendent aux prêtres de verser le sang. — Dreux (Robert II, comte de), fils de Robert de France, se trouva à la prise de St-Jean-d'Acre en 1191, au siége de Rouen en 1204, à la bataille de Bouvines en 1214, et mourut en 1218. — Dreux (Robert III, comte de), fils du précédent, défendit la ville de Nantes contre Jean, roi d'Angleterre, qui l'attira dans une embuscade, le fit prisonnier et ne lui rendit la liberté qu'en 1214. Robert assista en 1226 à la prise d'Avignon, au sacre de St Louis, suivit ce prince en Poitou et en Bretagne, et mourut l'an 1233. — Dreux (Henri de), frère du précédent, archev. de Reims, mort en 1240, s'étant brouillé avec le roi St Louis, tint en 1235 un concile à Senlis, où il excommunia ce monarque et en même temps ceux de ses suffragants et administrés qui ne voudraient pas publier ou observer l'interdit qu'il lançait sur tout son diocèse. Louis se soumit, et condamna les habitants de Reims à payer 10,000 parisis à leur archevêque. Ce prélat turbulent ne fut pas encore satisfait, et ne cessa jusqu'à sa mort de fulminer des excommunicat. et des anathèmes. — Dreux (Pierre de), surnommé *Mauclerc*, duc de Bretagne, frère du précédent, refusa de se trouver au sacre de St Louis, fit la guerre à ce prince qui lui enleva et lui rendit ensuite la régence du duché de Bretagne qu'il administrait pendant la minorité de son fils. Lorsque celui-ci fut majeur, Pierre de Dreux lui remit tous ses états, accompagna St Louis à la Terre-Sainte, fut fait prisonnier avec lui, parvint à s'échapper, et mourut dans la traversée pour revenir en France, l'an 1250.

DREUX DU RADIER (Jean-François), avocat, né à Château-Neuf en Thymerais, en 1714, mort dans cette ville en 1780, avait quitté la place de lieut. criminel pour se livrer à la littérature. Il a publié de 1749 à 1778, un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : *Bibliothèque historiq. et critiq. du Poitou*, 1754, 5 vol. in-12. — *L'Europe illustr.*, 1755, ou avec un nouveau titre, 1777, 6 vol. tr. grand in-8, portr. d'Odieuvre. — *Essai historiq. critique, philosoph. sur les lanternes*, 1755, in-12. — *Tablettes historiques et anecdotiques des rois de France*, 1759, 3 vol. in-12; 1781, 3 vol. in-12. — *Mém. historiq., critiq. et anecdotiq. des reines et régentes de France*, Paris, 1776, 6 vol. in-12; 1808, 6 vol. in-8. — *Récréations historiq., critiq.*, etc., avec l'*Hist. des fous en titre d'office*, 1767, 2 vol. in-12. Il a laissé plusieurs ouvr. MSs.

DREVET (Pierre), graveur, né à Lyon en 1664, mort à Paris en 1729, parvint à rendre tellement sensible la diversité des étoffes, des métaux, etc., qu'un œil exercé distingue, dans ses compositions, jusqu'à la variété des couleurs. Drevet s'est livré presque exclusivement au portrait; il en a gravé surtout d'après Rigaud un fort gr. nombre, tous très remarq. ; nous citerons ceux de Louis XIV, du cardinal de Fleury, de Boileau, de Girardon et de Rigaud. — Drevet (Pierre), fils et élève du précéd., qu'il surpassa, né à Paris en 1697, mort en 1739, membre de l'académie de peinture, annonça de très bonne heure des dispositions extraordinaires. Rien n'est comparable au portrait de Bossuet, qu'il fit à l'âge de 26 ans; on recherche encore de lui ceux de Mlle Lecouvreur, du cardinal Dubois, et surtout de Samuel Bernard. Drevet a gravé des sujets d'histoire avec succès; nous citerons seulement *Adam et Ève*, *Rebecca*, *J.-C. au jardin des Olives*, d'après Restout, et *la Présentation au temple*, d'après Boulongne. — Drevet (Claude), cousin-germain du précédent, né à Lyon en 1710, mort à Paris en 1780, membre de l'académie de peinture, suivit les traces de sa famille. Il s'exerça dans le portrait : on cite comme ses chefs-d'œuvre ceux *du comte de Zinzindorff*, *de Mme de Bre*[…] *du cardinal d'Auvergne*, et surtout celui de *M. de Vintimille*, archevêq. de Paris.

DREXELIUS (Jérémie), jésuite allemand, né à Augsbourg, en 1581, mort à Munich en 1638, est auteur d'un grand nombre d'opuscules ascétiques

latin, et dont on recherche les édit. originales ;ause des gravures de Sadeler dont elles sont 1ées. Plusieurs de ces opuscules ont été trad. français, entre autres, l'*Ange gardien*, par del Feuillet, Paris, 1691, in-12, et l'*Éternité ılheureuse*, etc. Les ouvr. de Drexelius ont été unis en 2 vol. in-fol., Anvers, 1643; Lyon, 1658.

DRILLENBOURG (Guillaume van), peintre, né à recht vers 1625, d'une famille distinguée, reçut s leçons d'Abraham Bloemaert, et prit ensuite ur modèles les ouvr. de Jean Both, qu'il aurait alé si sa couleur avait été aussi naturelle et sa uche aussi facile. Drillenbourg excella surtout ıns le paysage; ses tableaux sont très recherchés s amateurs; il s'établit à Dordrecht en 1668; on nore la date de sa mort.

DRIVÈRE (Jérémie), *Driverius* ou *Thriverius*, édecin, né au village de Braeckel, en Flandre, ın 1504, mort en 1554, professeur à l'université Louvain, y avait obtenu le grand prix de phisophie, honneur auquel on attachait alors la us grande importance. Outre de nombreux comentaires sur Hippocrate, Drivère a publié plus. ıvr. dont les principaux sont: *Disceptatio de serissimo victu*, 1531, in-8. — *In artem Galeni mmentarii*, Leyde, 1547, in-6. — *Celsi de sanite tuendâ liber*, ibid., 1592, in-4.—*Universæ mecinæ brevissima absolutissimaque methodus*, id., 1592, in-12. Ces deux derniers ouvrages ont é publiés par Denis, fils de Drivère.

DROGON, évêque de Metz, fils de Charlemagne, t un prélat pacifique. Il rendit de gr. services ıx lettres par les encouragements qu'il donna à ux qui les cultivaient, et par les écoles qu'il nda et dota de ses propres deniers dans son diose. Il se noya en 885, dans l'Ognon, rivière près e Luxeuil, dont il était abbé.—Drogon, abbé de t-Jean-de-Laon en 1128, puis cardinal-évêque 'Ostie, a composé un gr. nombre de livres ascéques et de liturgie dont une partie se trouve au ıme II de la *Bibliothèque des Pères*. — Drogon, vêque de Beauvais, de 1030 à 1047, était un préıt très savant pour l'époque où il vivait; il fonda lusieurs monastères, et établit des écoles d'où ortirent par la suite des hommes très distingués. -Drogon, aventurier normand, second fils de 'ancrède de Hauteville, aida puissamm., en 1042, on frère Guillaume-Bras-de-Fer dans la conquête le la Pouille, lui succéda 4 ans après, et périt assassiné par ses soldats révoltés l'an 1051.

DROMGOLD ou DRUMGOLD (Jean), né à Paris n 1730, professeur au collége de Navarre, quitta a carrière de l'enseignement pour la place de genilhomme de M. le comte de Clermont, et mourut n 1781. On lui doit plusieurs ouvrages ingénieux auxquels il n'a pas mis son nom; les princip. sont: *Réflexions sur le poème de la bataille de Fontenoy*, 1745, in-4. — *Avis aux vivants au sujet de quelq. morts*, 1772, in-8. — *Charles et Vilcourt*, 1772, in-8. — *La Gaieté*, poème, 1772, in-8, petit ouvr. plein de grâces, dans lequel l'aut. donne un récit touchant de ses propres malheurs. Dromgold a laissé MSs. une *Vie de St Louis*, un *Traité sur l'éducation publique*, *la Philosophie de Platon*, etc.

DROSSANDER (André), médecin, né à Upsal en 1648, mort dans cette ville en 1696, y avait rapporté de ses voyages en Angleterre et en France une machine pneumatique et plus. autres instruments qui le mirent à même de faire des expériences dont on n'avait encore aucune idée dans le Nord. Il a laissé MSs. plus. dissert. en latin.

DROUAIS (Jean-Germain), peintre, né à Paris en 1763, élève de David, n'avait pas 20 ans quand il concourut pour le grand prix, qu'il aurait obtenu si, par un excès de cette généreuse défiance de soi-même qui accompagne d'ordinaire le vrai talent, il ne se fût imaginé que son tableau était inférieur à ceux de ses concurr., et ne l'eût mis en pièces. Encouragé par les éloges éclairés de son maître, il reprit le pinceau et produisit *la Cananéenne aux pieds du Christ*, qu'on admire au musée, ainsi que son *Marius à Minturne*, qu'il fit à Rome et qu'il envoya à sa mère comme un hommage de sa piété filiale. Épuisé par un travail au-dessus de ses forces, ce jeune artiste mourut à Rome en 1788, emportant les regrets de toute l'école franç., qui fondait sur son talent prématuré les plus hautes espérances.—Drouais (Hubert) et Drouais (Henri), aïeul et père du précédent, s'étaient livrés avec succès à la peinture dans le genre du portrait.

DROUET (Étienne-François), biblioth. de l'ordre des avocats, né à Paris en 1715, mort dans cette ville en 1779, était membre de l'acad. d'Auxerre et de la société littéraire de Besançon. Drouet n'a publ. aucun ouvr. original; mais il a été le laborieux éditeur de plus. livres utiles. Nous citerons seulement: *Dictionnaire de Moréri*, Paris, 1759, 10 vol. in-fol.; c'est la meilleure édit. — *Méthode pour étudier l'hist.*, de Lenglet-Dufresnoy, ibid., 1772, 15 vol. in-12.—La *Table* des 23 vol. de l'*Histoire ecclésiastique* de dom Ceillier, et le *Tableau de l'hist. moderne de Méhégan*, ibid., 1778, 3 vol. in-12.—Drouet de Maupertuy (Jean-Baptiste), religieux, né à Paris en 1650, mort à Saint-Germain-en-Laye en 1730, a publ. un grand nombre d'ouvr. dont les principaux sont: *Histoire de la réforme de l'abbaye de Sept-Fonts*, Paris, 1702, in-12. — *Histoire générale des Goths*, trad. de Jornandès, ibid., 1703, in-12. — *Sentim. d'un chrétien touché du véritable amour de Dieu*, Avignon, 1716, in-12.

DROUET (Jean-Baptiste), membre de la convention, né en 1763, était maître de poste à Ste-Menehould lorsque, le 21 juin 1791, il reconnut Louis XVI qui traversait cette ville pour se rendre à Montmédy. Drouet prit un chemin de traverse, devança l'infortuné monarque, le fit arrêter, le ramena prisonnier à Paris, et refusa une gratification de 30,000 fr., dont l'assembl. nationale voulait payer ce service. Nommé en 1792 député de la Marne, il siégea au milieu des membres les plus exagérés de la convention, et vota, dans le procès du roi, pour la mort sans sursis. Après avoir accusé Dumouriez, il tourna sa rage contre les girondins, et, dans les invectives qu'il prononça contre eux,

se fit rappeler à l'ordre pour cette horrible phrase : « S'il faut être brigand pour le bonheur du peuple, soyons brigands. » Envoyé peu de temps après à l'armée du Nord, Drouet fut pris par les Autrichiens et enfermé dans la citadelle de Spielberg, en Moravie. Il essaya de s'échapp. le 6 juill. 1794, en sautant par une fenêtre de sa prison d'une hauteur de 200 pieds, ne se cassa qu'une jambe, et fut repris. Échangé en 1795, avec quelques-uns de ses collègues, contre Mme la dauphine, Drouet dut à sa captivité l'entrée au conseil des cinq-cents. Il s'y lia avec le reste du parti démagogique, et fut compromis dans l'affaire Babeuf et du camp de Grenelle. Cette tentative ayant échoué, Drouet se réfugia en Suisse. Il avait quitté cette contrée pour passer dans les Indes, lorsqu'il apprit qu'il avait été acquitté. A son retour, dans des circonstances favorables, il recouvra du crédit, et fut nommé peu de temps après commiss. du directoire près le départem. de la Haute-Marne. Après le 18 brumaire, auquel il se montra favorable, il obtint la sous-préfecture de Ste-Menehould, place qu'il occupa jusqu'à la première restauration. En 1815, député du départ. de la Marne à la chambre des représentants, il fut excepté de la loi d'amnistie du 6 janvier 1816, et condamné à l'exil. Il vint alors, sous le nom de Merger, habiter Mâcon, y passa les dern. années de sa vie dans l'obscurité, et, à ce qu'il paraît, dans l'exercice des pratiques religieuses. On fut étonné d'apprendre, lorsqu'il eut expiré dans les sentiments d'une vive contrit. (le 11 avril 1824), que le prétendu Merger n'était autre que le fameux Drouet de Ste-Menehould.

DROUIN, sculpteur, né à Nancy, mort dans cette ville en 1647, y exécuta un très grand nombre de statues estimées, et mit le sceau à sa réputation par les mausolées du card. Charles de Lorraine et de la famille de Bassompierre. Cet artiste s'adonna aussi avec succès à l'architect.; il donna les plans de la nouvelle église des bénédictins de Nancy; mais la mort du prince Henri de Lorraine, qui faisait les frais de ce monument, en arrêta l'exécution.—Drouin (René), docteur de Sorbonne, né en 1682, entra dans l'ordre des dominicains, et fut syndic de l'université de Caen. Exilé pour cause de jansénisme, il devint professeur de théologie à Chambéry et à Verceil, et se retira sur la fin de ses jours à Ivrée, où il mourut en 1742. On a de lui : *Traité dogmatique et moral des sacrements*, Venise, 1737, 2 vol. in-fol.; Paris, 1775, 9 vol. in-12.—Drouin (Vincent-Denis), chirurgien aux armées, né à St-Paul-Trois-Châteaux en 1660, mort en 1722, à Paris, chirurgien en chef de l'hôpital général, est auteur de : *Description du cerveau*, Paris, 1691, in-12, et de plus. observat. insérées dans le *Journal des savants*.

DROUYN (Daniel), sieur de Belendroit, né à Loudun vers 1550, mort à Paris vers 1610, avait embrassé la carrière des armes, qu'il abandonna pour celle des b.-lettres. Ses ouvr. sont oubliés, mais on recherche de lui : *le Recueil des chansons d'amour*, Paris, 1575, in-16, petit vol. très rare.

DROZ (Pierre Jacquet), mécanicien célèbr[e], né en 1721 à la Chaux-de-Fonds, comté de Ne[u]châtel, mort à Bienne en 1790, trouva d'abord [le] moyen d'adapter à peu de frais, aux horloges co[m]munes, un carillon et des jeux de flûte. Le fame[ux] problème du mouvem. perpétuel exerça son im[a]ginat. ardente; il le résolut autant qu'il pe[ut] l'être, c.-à-d. qu'il inventa le prem. une pendu[le] qui, au moyen de la combinaison de deux méta[ux] inégalem. dilatables, marcherait sans être rem[on]tée tant que les pièces n'en seraient pas usées p[ar] le frottement. Droz fit le voyage de Madrid po[ur] présenter au roi d'Espagne cette pendule, qui e[x]cita l'admirat. de tous les artistes. A son retour [il] exécuta son chef-d'œuvre de mécanique, l'*aut[o]mate écrivain*, et produisit pour dern. ouvr. [la] fameuse *pendule astronomique*. — Droz (Hen[ri]-Louis Jacquet), fils et élève du précéd., né à [la] Chaux-de-Fonds en 1752, n'avait pas 22 a[ns] lorsqu'il vint à Paris apporter plusieurs pièces [de] sa composition, entre autres un automate dess[i]nateur et une figure de jeune fille, qui touch[ait] différ. airs sur le clavecin, suivait des yeux la m[u]sique, en indiquait la mesure par des mouvem. [de] tête, se levait quand elle avait fini de jouer, [et] saluait la compagnie. Droz fabriqua encore de[s] mains artificielles, imitant et remplaçant presq[ue] la nature; cet ouvr. frappa tellement Vaucanso[n] qu'il s'écria : « Jeune homme, vous commence[z] par où je voudrais finir. » Après avoir passé quel[ques] années à Londres et à Genève, où il s'occupait [à] perfectionner l'horlogerie et la mécanique, Dr[oz] mourut à Naples en 1791, d'une maladie de p[oi]trine, suite de ses trav. excessifs. — Droz (Jea[n]-Pierre), autre mécanicien d'un mérite distingu[é], né à la Chaux-de-Fonds en 1746, mort à Paris [en] 1822, après avoir été 14 ans conservateur de [la] monnaie des médailles, s'associa à Boulton [de] Birmingham pour la fabricat. des monnaies [de] cuivre en Angleterre; c'est dans ses ateliers q[ue] furent frappés les *Monnerons*. L'hôtel des monnai[es] de Paris lui doit le balancier le plus ingénieux [et] plus parfait qui existe. On a *Notice sur les div. [in]ventions de feu M. Droz*, par M.-C.-P. Molar[d], Versailles, 1823, in-4.

DROZ (François-Nicolas-Eugène), né à Ponta[r]lier en 1735, mort en 1805, fut successivem. av[o]cat, conseiller au parlem. de Besançon et secré[taire] de l'acad. de cette ville. Ses princip. ouvr. son[t] *Mémoires pour servir à l'hist. du droit public [de] la Franche-Comté*, 1760, in-8. — *Mémoires po[ur] servir à l'histoire de Pontarlier*, Besançon, 176[0], in-8. Le catalogue exact de ses autres ouvr. imp[r.] ou MSs. se trouve à la suite de son *Éloge*, p[ar] Coste, 1807, in-8.

DRUIDES, prêtres des anc. Gaulois, habitaie[nt] dans le fond des forêts, où on venait les consulte[r]. Ils adoraient le dieu Teutatès, et lui immolaie[nt] des victimes humaines. Ils jouissaient de l'autori[té] la plus étendue, rendaient la justice, faisaient l[es] lois, donnaient des ordres aux rois mêmes, et l[es] déposaient à leur gré. Les druides n'écrivaie[nt]

en; ils faisaient apprendre par cœur à leurs disciples les dogmes de la religion, et les transmettaient ainsi d'âge en âge. On fait venir leur nom du mot grec δρῦς, ou du mot celtique *derw*, chêne, parce que la vénération pour cet arbre était un des points fondamentaux de leur religion. Ils avaient leurs princip. établissem. dans les environs de la ville de *Dreux*, qui reçut d'eux le nom qu'elle porte encore aujourd'hui.—Les DRUIDESSES, femmes des druides, participaient à la considération dont jouissaient leurs époux, et s'occupaient principalement de prédire l'avenir.

DRUMMOND (MAURICE), petit-fils d'André, roi de Hongrie, reçut, vers la fin du 11e S., de sa sœur Marguerite, femme de Milcolombe III, la charge de sénéchal de Lénox, et fut la tige de l'illustre famille de ce nom qui subsista long-temps en Écosse. — DRUMMOND (Jean), l'un des descend. du précéd., mort en 1519, gr.-justicier d'Écosse, rendit d'importants services au roi Jacques IV, qui avait épousé secrètem. sa fille Marguerite. — DRUMMOND (Jacques), de la même famille, 3e comte de Perth, né en 1638, mort à St-Germain-en-Laye l'an 1716, avait été fait conseiller-d'état en 1670, gr.-justicier d'Écosse en 1680, et gr.-chancel. de ce royaume en 1684. Touché des malheurs de Jacques II, convaincu de la légitimité de ses droits, il abandonna toutes ses places pour rejoindre en France ce monarque, qui, pour récompenser son zèle et sa fidélité, le nomma son prem. gentilhomme, et lui confia l'éducation de Jacques III, alors appelé le chev. de St-George.—DRUMMOND (William), poète écossais, de la même famille, naquit en 1585 à Hawthornden, et mourut en 1649 du chagrin que lui causa la fin tragique de Charles Ier, à la défense duquel il avait consacré sa fortune et ses écrits. Les poésies de Drummond, qui lui ont mérité le surnom de *Pétrarque écossais*, ont été impr. à Londres, 1656, in-8; ibid., 1791, in-8; et ses *Œuvres complètes*, Édimbourg, 1711, in-fol. — DRUMMOND (Alexandre), de la même famille, consul d'Angleterre à Alep, mort à Londres en 1769, a publ. en anglais : *Voyage à différ. villes de l'Allemagne, de l'Italie, de la Grèce et dans quelq. parties de l'Asie*, etc., Londres, 1754, in-fol., avec cartes et fig. On trouve un abrégé de cet ouvr. dans les *Voyag. modernes*, par Puisieux, Paris, 1760-64. —DRUMMONT DE MELFORT (Louis-Hector, comte de), général au service de France, 20e descendant de Maurice Drummond, né en 1726, mort dans le Berri l'an 1788, s'était formé à l'école de Maurice de Saxe, dont il était aide-de-camp, et qu'il accompagna à la bataille de Fontenoi; il alla ensuite à Berlin étudier la nouvelle tactique que le grand Frédéric avait introduite dans l'armée prussienne. Drummond consigna le fruit de ses observat. dans les deux ouvrages suiv. : *Essai sur la cavalerie légère*, Paris, 1748. — *Traité sur la cavalerie*, ibid., 1776.

DRUMMONT, comte de Melfort, maréchal-de-camp, né à Paris en 1760, fit la campagne d'Amérique comme aide-de-camp du général Rochambeau. Revenu en France, il commanda pendant 5 ans, avec distinction, en Italie, un régim. d'infant. (La Tour d'Auvergne). Nommé par Bonaparte génér. de brigade, peu de temps après il obtint sa retraite, mourut à Lyon le 13 oct. 1833.

DRUON (PIERRE-PAUL), chev. de la Légion-d'Honn., bibliothéc. de la chambre des députés, né en 1745 à Busignies dans le Cambrésis, entra de bonne heure dans la congrégat. de St-Maur, où il avait un oncle, qui devint prieur de l'abbaye de St-Jean à Laon. Le neveu, ayant montré du goût pour l'étude, fut employé aux trav. littér. que la congrégat. suivait encore à cette époque. Il travailla au 3e vol. de l'*Art de vérifier les dates*, et coopéra au 14e du *Recueil des histor. de France*. Il demeurait dans l'abbaye de St-Germain-des-Prés, et jouissait d'un prieuré simple, situé près de Mantes, qui lui avait été conféré suiv. un usage introduit depuis quelq. temps dans son ordre. La révolut. le chassa de son monastère; cepend., en 1798, lorsqu'on forma une bibliothèque au palais Bourbon pour le corps-législatif, dom Druon fut nommé sous-bibliothéc., et il devint bibliothéc. en chef à la mort de Camus, en 1804. Son savoir, sa modestie, son exactitude et son obligeance l'avaient rendu agréable dans cette place à ceux mêmes qui aimaient le moins les prêtres. C'est lui qui mit dans la biblioth. de la chambre l'ordre qui y règne, et il en avait dressé le catalogue. Il mourut le 3 oct. 1833, âgé de 89 ans, laiss. des MSs. qui pourraient être utiles, et une collection de gravures à laq. il attachait du prix.

DRURY (ROBERT), voyageur, né à Londres en 1687, fit naufrage en 1702 sur les côtes de Madagascar, y passa 15 années en captivité, s'y maria, et, revenu dans son pays après une série d'avent. extraord., il en publ. la relation sous le titre de : *Madagascar, ou Journal de Robert Drury*, écrit par lui-même, Londres, 1729, in-8. — Un autre DRURY est aut. de *Illustrations of natural history*, en angl. et en franç., Londres, 1770, 3 vol. in-4, avec un gr. nombre de fig.

DRUSILLE (JULIE), fille de Germanicus et d'Agrippine, fut aimée avec passion par Caligula, son frère, et, quoique mariée, eut avec lui une liaison incestueuse. Elle mourut à 23 ans, l'an 38 de J.-C. Caligula en éprouva la plus vive douleur, et lui fit rendre les honneurs divins. — DRUSILLE, fille d'Agrippa, roi de Judée, d'une beauté ravissante, fut, dès son enfance, promise en mariage à Philadelphe, fils d'Antiochus, roi de Comagène; mais ce mariage n'eut pas lieu, parce que ce prince ne voulut point embrasser la religion judaïque. Elle épousa Azize, roi d'Émèse, qui se soumit pour elle à la circoncision. Ayant inspiré une vive passion à Félix, gouverneur de Judée pour les Romains, et affranchi de Claude, elle quitta son mari pour l'épouser. C'est devant Félix et cette princesse que St Paul fut conduit à Césarée, et qu'il prononça le discours rapporté dans les Actes des apôtres. Elle périt avec son fils dans l'éruption du Vésuve qui eut lieu l'an 79, sous le

règne de Titus, la même dans laq. Pline-l'Ancien perdit la vie.

DRUSIUS (Jean), *van den Driesche*, sav. orientaliste, né à Oudenarde en 1550, mort profess. d'hébreu à Franeker en 1616, a publié ou laissé MSs. un très grand nombre d'ouvr. dont les deux tiers se trouvent, avec son *Éloge* par Abel Curiander, son gendre, dans les *Critici sacri, sive annotat. doctissimorum virorum in Vetus et Novum Testamentum,* Amsterdam, 1698, 9 vol. in fol. Parmi les autres ouvr. de Drusius, nous citerons : *Alphabetum hebraicum vetus*, 1587 et 1609, in-4. *Lacrymæ in obitum J. Scaligeri*, 1609, in-4. — *Grammatica linguæ sanctæ nova*, 1612, in-4. — Drusius (Jean), fils du précéd., né à Leyde en 1588, mort en 1609, était un prodige de science, et, s'il n'eût été enlevé prématurém., il eût égalé et peut-être surpassé son père. On a de ce jeune savant : *Nomenclator Eliæ levitæ...*, 1652, in-8. Il a laissé imparfaite une vers. lat. de la *Chronique hébraïque du second temple*, ainsi que de l'*Itinéraire de Benjamin de Tolède.*

DRUSUS (M.-Livius), tribun l'an 122 av. J.-C., fut opposé par le sénat à C. Gracchus, qui s'était rendu redoutable par sa popularité. Pour détruire l'influence de ce tribun séditieux, Drusus, au nom du sénat, combla le peuple de faveurs et de largesses, fit décréter 12 colonies, et distribua gratuitement des terres. Il géra ses fonctions avec la plus gr. intégrité, et mérita d'être nommé consul l'an 112 avant J.-C. — M.-Livius Drusus, son fils, suivit le même plan de conduite, et chercha à rattacher le peuple au sénat. Nommé tribun l'an 91 avant J.-C., il proposa, d'accord avec une partie des sénateurs, de nouvelles lois agraires, des colonies, des distribut. de blé; il obligea les chevaliers, qui jusque-là avaient possédé le privilége exclusif de rendre la justice, à partager ce droit avec le sénat, et promit aux alliés le droit de cité. Il se forma contre lui dans le sénat un parti puissant, et il périt assassiné l'an 90 av. J.-C. On soupçonna le tribun Varius d'être l'auteur de sa mort.

DRUSUS (Claudius-Néro), frère puîné de Tibère, fut, ainsi que son frère, adopté par Auguste. Il se signala dans la Germanie contre les Rhétiens et les Vendéliciens, conquit tout le pays qui est entre le Rhin et l'Elbe, et mourut au milieu de ses conquêtes, âgé de 30 ans (l'an 9 av. J.-C.), selon les uns par le poison, selon les autres, et plus probablement, des suites d'une chute de cheval : c'était un bon prince, et sa mort excita des regrets unanimes. Il fut père de Germanicus et de Claude.

DRUSUS, fils de Tibère et de Vipsanie, se signala par son intrépidité au milieu des troubles excités en Pannonie et en Illyrie, après la mort d'Auguste. Nommé consul l'an 21 de J.-C., il paraissait destiné à succéder à l'emper.; mais ayant donné un soufflet à Séjan, alors tout-puissant, celui-ci s'en vengea en le faisant périr par le poison, l'an 23 de J.-C. — Drusus, second fils de Germanicus et d'Agrippine, jouit d'abord d'une gr. faveur sous Tibère, et chercha, de concert avec Séjan, à s'assurer le trône après la mort de l'emper.; mais bientôt, devenu lui-même suspect à Séjan, il fut déclaré ennemi public et réduit à mourir de faim. Un an après sa mort, un imposteur prit son nom pour exciter des troubles dans la Grèce et l'Orient : il fut bientôt pris et envoyé à Tibère.

DRYADES, nymphes qui présidaient aux bois et aux forêts, n'étaient pas, comme les Hamadryades, attachées à certains arbres qu'elles ne pussent jamais quitter. Leur nom vient de δρῦς, chêne. On les représentait sous la figure de jeunes femmes dont la partie inférieure imitait par ses contours le tronc et les racines d'un arbre.

DRYANDER (Franç. ENCINAS ou ENZINAS), né à Burgos, voyagea en Allemagne, où il adopta les principes de la réforme, dédia à Charles V une *Trad. espagn. du Nouv.-Testam.*, Anvers, 1543, in-8, fut mis en prison, s'en échappa, et publia depuis : *Hist. de l'état des Pays-Bas et de la relig. d'Espagne*, à Sainte-Marie (Genève), 1558, sous le nom de *du Chêne*, trad. du mot esp. *Encina.* — Son frère Jean, qui avait également embrassé la nouvelle croyance, fut brûlé vif à Rome en 1545 par l'ordre du pape Paul III. — Dryander (Jean), savant médecin hessois, dont le véritable nom est Eichmann, mort en 1560, a publ. plus. ouvr. de médec. et d'astronomie; les plus importants sont : *De annulo astronomico; de cylindro; de globulo terrestri; de balneis Emsensibus liber*, Marpurg, 1535, in-8. — *Anatomia*, ibid., 1537, in-4.

DRYANDER (Jonas), naturaliste suédois, né en 1748, disciple de Linné, se fit recevoir maître ès arts à Lund, et se rendit en Angleterre, où il s'attacha, en qualité de bibliothécaire, à sir Joseph Bancks, et mourut en 1810, membre de la société linnéenne de Londres. On a de lui, outre plusieurs *Dissertat.* ou *Mém.* insérés dans les *Transact.* de cette société et dans celles de la société royale, un catalog. de la biblioth. de son illustre patron, sous ce titre : *Catal. biblioth. hist. natur. Joseph Bancks*, Londres, 1800, 5 vol. in-8.

DRYDEN (John), l'un des plus illustres poètes angl., né en 1631 dans le comté de Northampton, débuta dans la carrière littéraire par des *Stances héroïques sur la mort du dernier lord protecteur* (Cromwell, 1658); mais, comme bien d'autres, il changea d'opinion quand les événem. changèrent, et publia en 1660 *Astrea redux*, poème sur l'heureuse restaurat. et le retour de sa très sacrée majesté, le roi Charles II. Ce ne fut qu'en 1660 qu'il commença à travailler pour le théâtre; et quoiqu'il reconnût lui-même qu'il n'était pas né poète dramatique, il composa, jusqu'en 1694, un très gr. nombre de pièces, tragédies, comédies, tragicomédies, et comptait tellement sur son extrême facilité, qu'il s'était engagé par contrat à en fournir quatre nouvelles par an. Il ne laissa pas de concourir à la trad. en vers des épîtres d'Ovide, et publ. deux satires polit. : *Absalon et Architophel* et le *Modèle*. A l'avénem. de Jacques II, Dryden se fit catholique, traduisit l'*Hist. de la Ligue*, par Maimbourg, celle de *St François-Xavier*, entre

-it celle des *Hérésies* de Varillas, et publ. une -utre satire politique et religieuse : *la Biche et la -anthère* (*Hind and Panther*). A la révolut., sa -ouv. croyance lui fit perdre la place de poète lau--éat, qui fut donnée à son ancien ennemi Shadwell : -ryden s'en vengea par une excellente satire (*Mac -lecknohe*), modèle de la Dunciade de Pope. En -597 parut sa trad. en vers anglais de Virgile; elle -vait été précédée par celle de l'*Art de la peinture* -e Dufresnoy. Enfin Dryden donna en 1699 ses -*ables*, le *Pouvoir de la musique*, ode admirable -omposée pour la Ste-Cécile, et mourut en 1701. -on *Essai sur la poésie dramat.* l'a fait appeler -vec raison le père de l'art de la critique en An--leterre. « On trouve dans ses ouvr., dit Pope, des -iodèles de tous les genres de composit. Aucune -utre nation, ajoute Johnson, ne pourrait se van--er d'avoir produit un poète dont les chants aient -té aussi variés. » Ses *OEuvres critiques et mêlées* -nt été réunies pour la première fois et publ. à -ondres, 1800, 4 vol. in-8, avec sa *Vie*, par Edm. -alome; et les *OEuvres poétiques*, ibid., 1812, - vol. in-8. On a publ. à Londres, en 1808, les -*Euvres complètes de J. Dryden*, avec une *Vie de -aut. et des notes critiques*, par sir Walter Scott, -8 vol. in-8; réimpr., Édimbourg, 1821. Il a paru -ne trad. franç. de cette *Vie de Dryden*, Paris, -826, 2 vol. in-12. — DRYDEN (Charles), fils du -récéd., officier du palais de Clément XI, étant -evenu à Londres, se noya en traversant la Tamise; - avait publ. quelques poésies. — DRYDEN (John), -ère du précéd., mort à Rome en 1701, est aut. -e *the Husband his own Cuckold (le Mari qui se -ompe lui-même)*, comédie impr. en 1699, et du -*oyage en Sicile et à Malte*, Londres, 1776, in-8. --Henri, 3e fils du célèbre Dryden, entra dans un -rdre religieux.

DUAREN (FRANÇ.), juriscons., né à St-Brieuc -n 1509, mort à Bourges en 1559, professeur de -roit et maître des requêtes de la duchesse de -erry, joignait à l'étude de la jurisprudence celle -es belles-lettres et une profonde connaissance -e l'antiquité. On a plus. édit. de ses ouvr.; la plus -stimée est celle de Lyon, 1579, 2 vol. in-fol. -n y distingue un traité *sur les Plagiaires*, et un -utre *sur les Bénéfices ecclésiastiq. et les libertés -e l'Église gallicane*.

DUBARROUX (le chev. CASIMIR-LIBERA-JOSEPH), -ncien capit. au régim. de Bourbonnais, infanterie, -é à Caromb (Vaucluse) en 1770, mort à Paris en -828, avait consacré 20 années à la confection -'une machine destinée à faire voir quelles con--aissances la géogr. emprunte à l'astronomie. Cet -nstrum., que son auteur nommait *chronologo--mètre*, et fait sans le secours des mathémat., se -oit dans l'une des salles de l'Institut. Il a paru en -1827 : *Dissertat. sur le calendrier grégorien*, par -e chev. Dubarroux, auteur du *Traité mécanique -du calendrier grégorien*, admis à l'exposition du -Louvre l'an 1827, Paris, in-8, de 72 pag.

DUBAYET. — V. AUBERT.

DUBOCAGE (GEORGE BOISSAYE), ingénieur hy-drographe, né en 1626, mort en 1696, exécuta en 1666 le canal du Hâvre à Harfleur, publia plus. cartes marines et plusieurs livres d'hydrographie, dont le plus important est *le Cercle universel et son usage*. — DUBOCAGE (George BOISSAYE), fils et élève du précédent, né en 1661, mort en 1717, seconda son père dans ses travaux, prit part à la rédaction de ses ouvrages, et fit insérer dans les mém. de l'académie des sciences de 1710, des *Observations sur le flux et le reflux de la mer*. — DUBOCAGE de BRÉVILLE (Marie-Joseph), navigat., né au Hâvre en 1671, mort en 1728, était parti en 1707 pour faire le tour du monde, ne revint qu'en 1716, et quoiqu'il eût, chemin faisant, découvert plusieurs îles, entre autres celle de la Passion, il se refusa constamment à donner une relat. de son voyage. — DUBOCAGE de BRÉVILLE (Michel-Joseph), négociant, fils du précédent, né au Hâvre en 1707, mort en 1756, avait donné une si grande étendue à son commerce, que dans le courant de l'année 1749 il expédia 309 navires français ou étrangers. On a de lui : *Mémoire sur le port, la navigation et le commerce du Hâvre-de-Grâce*, Hâvre, 1753, in-12. — *Traité des eaux minérales et ferrugin. de Bléville; la princesse Coque d'OEuf et le prince Bonbon*, publ. sous l'anagramme d'Egacobud, La Haye, 1745, in-12.

DUBOIS (JACQUES), *del Boe* ou *Sylvius*, savant médecin et professeur, né à Amiens en 1478, mort à Paris en 1555, a joui dans son temps d'une réputation extraordinaire, que ternit le reproche bien fondé d'une sordide avarice. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de médecine dont la liste peut se voir dans Nicéron; ils ont été réunis par René Moreau, sous ce titre : *J. Sylvii opera medica in sex partes digesta*, etc., Genève, 1630, in-fol. — *OEuvres poétiques*, en français et en lat., 1584, in-4. — *Gramm. lat. et franç.*, Paris, 1531. — DUBOIS (Jean), médecin, né à Lille, fut nommé professeur de médecine à l'univ. de Douai, lors de sa fondation par Philippe II, et mourut en 1562. Il est auteur des ouvrages suiv. : *De Lue venereâ declaratio*, Louvain, 1557. — *De curatione morbi articularis tractatus quatuor*, Anvers, 1557, in-8. — *Tabulæ pharmacorum*, ibid., 1568, in-8. — *De studiosorum... tuendâ valetudine, libri II*, Douai, 1574, in-fol. — DUBOIS (Siméon), en latin *Bosius*, philologue du 16e S., a donné une édition estimée des *Lettres de Cicéron à Atticus*, Limoges, Barbou, 1580, in-8; Anvers, 1585, in-8. — DUBOIS (Jean), religieux de l'ordre des célestins, né à Paris au milieu du 16e S., se distingua par son talent pour la chaire. Au bout de quelques années il obtint un bref de sécularisat., embrassa le parti des armes, pendant les guerres civiles, et reprit le froc à la paix. Lors de la mort de Henri IV, il prononça l'oraison funèbre de ce prince, et déclara hautement qu'il regardait les jésuites comme les auteurs de sa fin déplorable. Poursuivi par la haine de cette société, Dubois accepta une mission à Rome; mais à peine y était-il arrivé, qu'il fut jeté dans un cachot au château de St-Ange, où il mourut en 1628,

après 15 ans de captiv. On a de lui : *Floriacensis vetus bibliotheca benedicta*, Lyon, 1605, in-8. — *Oratio funebris cardinalis Oliverii*, Rome, 1610, in-4.—*Epistola ad aliquem ex cardinalibus*, etc., qui se trouve dans le recueil intitulé : *Pyramides duæ de perpetrato et attentato ignatianæ sectæ parricidio*, Franckenthal, 1611, in-4.

DUBOIS (Noel PIGARD, dit), aventurier du 17ᵉ S., né à Coulommiers, d'abord chirurg., passa dans le Levant, où, pendant un séjour de 4 ann., il s'adonna à l'étude des sciences occultes. De retour à Paris, Dubois fit quelq. dupes, entra dans l'ordre des capucins, s'échappa, y rentra de nouveau, y passa 10 ans et reçut les ordres. Emporté par l'inconstance de son naturel, il quitta de nouveau le froc, passa en Allemagne, embrassa la religion réformée et reprit ses anciennes études. Bientôt il reparut en France, se maria sous le nom de Mailly, sieur de La Maillerie, s'annonça comme ayant trouvé le *gr. œuvre*, fut présenté à Richelieu et à Louis XIII, et fit en présence de ce prince deux expériences qui d'abord parurent réussir. Le roi ravi embrassa le charlatan, l'annoblit et le créa président des trésoreries de France : mais quand on le pressa de travailler plus en gr., la fourberie fut découverte.; on lui fit son procès comme magicien, il fut mis à la question, condamné à mort, et exécuté l'an 1637.

DUBOIS (Girard), oratorien, né en 1628 à Orléans, mort à Paris en 1696, annonça de bonne heure un goût décidé pour l'histoire, que ses supérieurs encouragèrent. Éditeur du 8ᵉ vol. des *Annales de l'Église de France*, par le P. Le Cointe, on lui doit : *Hist. de l'Église de Paris*, 1ᵉʳ vol. jusqu'à la huitième année du 12ᵉ S., Paris, 1690; 2ᵉ vol. jusqu'à l'an 1364, ib., 1696. Outre les matériaux d'un 3ᵉ vol., Dubois a laissé MSs. des *Conférences sur l'hist. ecclésiast. et sur les conciles.* — Dubois (Philippe), doct. de Sorbonne, né en 1636, mort chanoine de St-Étienne-des-Grès en 1703, a publ. : *Catulle, Tibulle et Properce, ad usum delphini*, Paris, 1685, 2 vol. in-4. — *Bibliotheca Telleriana, sive catalogus libror. biblioth. Caroli Mauricii Letellier, archiep. remensis*, Paris, 1693, in-fol.

DUBOIS ou DEL BOE (François), *Sylvius*, célèbre médecin, né à Hanau en 1614, mort en 1672, professeur à l'université de Leyde, fut un chimiste très disting, pour son temps; il eut la gloire d'enseigner le premier en Hollande la circulation du sang; c'est également lui qui conçut l'idée de l'enseignem. clinique, auquel la science est redevable de progrès si fortement marqués. On a de Dubois un gr. nombre de traités qui ont été réunis sous le titre de : *Opera medica*, Amsterd., 1679, in-4; Venise, 1708 et 1736, in-fol. : ces éditions sont les meilleures.

DUBOIS (Jean), habile sculpteur, né à Dijon en 1626, y mourut en 1694. Cet artiste embellit sa ville natale d'un grand nombre de statues, de tombeaux, etc.; il ne vint à Paris qu'une seule fois, à l'âge de plus de 60 ans, pour y exécuter le buste du chancelier Boucherat, ouvrage qui fut admiré des connaisseurs, et put donner une idée de la r putation qu'aurait obtenue Dubois si son attach ment pour sa famille lui eût permis de se fixer da la capitale.

DUBOIS (Philippe GOIBAUD), littérateur, né Poitiers en 1626, vint à Paris, où il commença p être maître à danser, fut plus tard gouverneur duc de Guise, et devenu libre, donna diverses tr ductions qui lui ouvrirent les portes de l'Acadén française en 1693. Il mourut l'année suivante, à ans. Ses traductions de Cicéron ont été surpassé dep. long-temps; mais on recherche encore cell qu'il a données de plus. ouvrages de St Augusti savoir : *De la manière d'enseigner la religion chr tienne*, 1678, in-12. — *Lettres de St-Augusti* 1684, 2 vol. in-fol., ou 6 vol. in-8. — *Les Conf sions*, 1686, in-8. — *Sermons sur le Nouvea Testament*, 1694, 1700, 4 vol. in-8; *sur l'Évan de St Jean*, 1700, 4 vol. in-8.—*Les deux Livres la véritable religion*, 1690. — *Traité de l'esprit de la lettre*, 1700, in-12. — *Les Livres de l'ordr* 1701, etc.

DUBOIS, voyageur français, parti de Port-Lo en 1669, revint en France en 1673, et publia : *Vo faits par le sieur D. B. aux îles Dauphines ou M dagascar, et Bourbon ou Mascarenne, les ann* 1669-72, Paris, 1674, in-12. — Dubois (Abrahan géographe, est auteur de : *Geogr. natur., hist et polit.*, La Haye, 1736, 4 vol. in-4. — Dub (J.-P.-J.), secrét. privé de l'ambass. du roi de P logne en Hollande, a publié : *Vies des gouvern généraux des Indes-Orientales, avec l'abrégé l'hist. des établissements holland.*, La Haye, 176 in-4. — *Relation de l'île de Corse* ou *Journal d' voyage dans cette île, et Mém. de Pascal Pao* trad. de l'angl. de Jacq. Boswell, 1779. On igne la date de la naissance et celle de la mort de écrivain, qui a contribué à la publicat. de 9 v de l'*Hist. générale des voyages*, édit. augmenté La Haye, 1747-80, 25 vol. in-4.

DUBOIS (Guillaume), cardinal, né en 165 Brive-la-Gaillarde, où son père exerçait l'état pharmacien, fut envoyé à Paris à l'âge de 12 a et fit ses études au collége de St-Michel, rempl sant auprès du principal les fonct. de domestiq Il entra depuis dans différentes maisons en qual de précept., et le devint enfin du duc de Chartr Dubois se rendit maître de l'esprit de son élève servant ses goûts, fit consentir ce jeune prince mariage que Louis XIV voulait lui faire contract avec Mˡˡᵉ de Blois, et en fut récompensé par u abbaye. Il accompagna le duc de Chartres dans première campagne, et lorsque ce prince, deve duc d'Orléans, parvint à la régence, en 1715, s ancien précept. fut appelé au conseil-d'état. Dè lors celui-ci s'abandonna sans réserve à ses proj d'ambition; il se rendit à La Haye pour s'y trouv au passage de lord Stanhope, et parvint, malg des obstacles sans nombre, à conclure en 1717 triple alliance de la France, de l'Angleterre et la Hollande. Ce succès inespéré lui valut le min tère des affaires étrangères; bientôt après il voul

être archevêque ; on vit arriver une lettre d'un monarque protestant, du roi d'Angleterre, priant le régent de lui accorder le siége archiépiscopal de Cambrai, vacant par la mort de Fénélon : Philippe céda ; en une seule matinée Dubois reçut tous les ordres sacrés. Ce n'était point assez de scandale : quelque temps après tous les cabinets de l'Europe furent mis en mouvement pour procurer un chap. de cardinal à celui que l'on eût, quelques années avant, jugé indigne d'une cure de village. Les portes de l'Acad. lui furent ouvertes ; il fut membre honoraire de celle des sciences et de celle des inscript., et l'assemblée du clergé choisit pour la représenter celui qui en était l'opprobre par ses vices dégradants. Tant d'honneurs ne satisfirent point encore Dubois ; il se fit créer prem. ministre en 1722, et mourut l'année suivante d'un abcès qui lui creva dans l'estomac au moment où il venait de se faire mettre à cheval pour jouir encore une fois des honneurs militaires dus à sa nouvelle dignité. On peut consulter : *Vie privée du cardin. Dubois*, Londres, 1789, in-8. — *Mémoires secrets et correspondance inédite du card. Dubois, recueillis et mis en ordre par de Sevelinges*, Paris, 2 vol. in-8.

DUBOIS (Jean-Baptiste), médecin franç., né à St-Lo, fut 1er médecin de la princesse de Conti, profess. au collége de France, cultiva avec succès les lettres et la poésie, et mourut dans sa ville natale en 1759. Quelq.-unes de ses chansons sont restées dans la mém. des amateurs, et se chantent encore aujourd'hui. Dubois est auteur de deux thèses impr. : *An gracilibus pomaceum vino salubrius ? An colicis figulis venæ sectio ?* Il a laissé MS. un *Resumé* de ses leçons au collége de France : l'hist. des maladies inflammatoires de la poitrine et du bas-ventre y est tracée avec un rare talent d'observation. — Dubois (Godefroi), médecin zélandais, mort en 1747, profess. d'anatomie et de botanique à l'univers. de Franeker, a publ. quelq. opuscules et discours sur des sujets de médecine, entre autres *De utilitate et necessitate matheseos in physicis*, etc.

DUBOIS (le chevalier), commandant du guet à pied et à cheval de la ville de Paris, s'attira la haine des jeunes clercs dits de la bazoche par la fermeté qu'il déploya pour ramener le tranquillité troublée en 1787, lors des querelles entre M. de Brienne et les parlements. Il voulut deux ans après étouffer, par des moyens également vigoureux, les premiers germes d'insurrection ; mais cette fois il se trouva le plus faible, et, n'osant plus rentrer dans son domicile, continuellem. menacé par les séditieux, il sortit de France, fit partie de l'armée de Condé, et mourut à Londres en 1803.

DUBOIS (Jean-Baptiste), littérat. et agronome, né à Jaucigny (Bourgogne) en 1753, fut appelé en 1772 à Varsovie pour y professer le droit public dans l'école royale des cadets. Durant son séjour en Pologne, il publia *la Myséide*, poème héroï-comique, trad. du polonais. — *Essai sur l'hist. littér. de la Pologne*, Berlin, 1778, in-8. — *Mém. sur l'histoire naturelle du Brandebourg*, inséré dans le *Recueil* de l'acad. de Berlin, 1778, etc. Forcé par l'état de sa santé de revenir en France, il reçut en passant à Postdam le plus brillant accueil de Frédéric II, qui s'efforça de le retenir près de lui, et le fit entrer à l'acad. de Berlin. De retour à Paris, il fut chargé de l'éducat. de Lepelletier de Rosambo, petit-fils de Malesherbes ; dès-lors il s'attacha à ce gr. homme, et lui resta fidèle au-delà de la tombe. Il eût partagé le sort de son illustre ami, si sa nominat. au comité d'agricult. ne l'eût soustrait au décret d'accusation lancé contre lui par le comité de sûreté générale ; il profita de cette faveur pour quitter Paris ; mais arrivé dans sa province, il y fut arrêté comme suspect, et ne sortit de prison qu'au 9 thermidor. Peu de temps après, nommé agent de la commission d'agricult., puis chef d'une divis. du ministère de l'intérieur, qui renfermait dans ses attribut. l'agric., le commerce et les arts, il fut envoyé en 1797 à la foire de Beaucaire avec le titre de commiss. spécial du directoire. Il recueillit dans cette mission les matériaux de son *Essai sur le commerce du midi de la France*, impr. en 1804, in-8. Lors de l'établissement des préfectures, il fut appelé à celle du Gard, administra ce départem. pend. 4 ans avec autant d'intégrité que de zèle ; mais révoqué pour avoir accordé sa confiance à un homme qui n'en était pas digne, il obtint la direction des droits réunis du départ. de l'Allier, et mourut à Moulins en 1808. Outre les ouvr. déjà cités, on doit à Dubois : la *Feuille du cultivateur ;* plus. art. dans le *Magasin encyclopéd. ;* des mém. et discours dans le rec. de la soc. d'agriculture du département de la Seine, et *Notice historiq. sur la vie et les trav. de Malesherbes*, in-8.

DUBOIS (le baron Antoine), habile médecin, né en 1756 à Gramat près de Cahors, fut en 1790 nommé profess. à Paris, au collége de chirurgie. Sa réputat. à cette époque était déjà fort étendue, et il passait pour un des prem. chirurg. de l'Europe. A la réorganisat. de la faculté de médecine, il y fut de nouv. nommé profess., et peu de temps après il fit partie de la commission scientifique d'Égypte. Revenu de cette expédition, il vint reprendre sa place à l'école de médecine. Choisi par Napoléon pour accoucher Marie-Louise, dès-lors il fut classé parmi les prem. accoucheurs ; il était alors chirurg. en chef de la maison de santé du faubourg St-Denis, et profess. d'accouchem. à la Maternité. L'art lui dut plus. instrum., entre autres le forceps qui porte son nom. Il mourut à Paris en 1837, vivement regretté. Outre de nombr. et intéress. articles dans le *Dictionn. des sciences médic.*, il a publ. quelq. opuscules. L'étendue de la pratique ne lui a pas permis de s'occuper d'ouvr. considérables, comme il était en état de le faire.

DUBOIS D'ANNEMETS (Daniel), gentilhomme normand, prem. maréchal-des-logis du duc d'Orléans, frère de Louis XIII, mort à Venise en 1627, est auteur de : *Mémoires d'un favori de son altesse royale M. le duc d'Orléans*, 1667-68 et 1702,

in-12, et réunis aux *Mémoires d'Angoulême, d'Estrées et de Déageant*, Paris, 1756, 4 vol. in-12.

DUBOIS DE CRANCÉ (Ed.-Louis-Alexis), né à Charleville en 1747, était lieuten. des maréchaux de France lorsqu'il fut député du tiers-état du bailliage de Vitry aux états-génér. en 1789. Irrité contre la noblesse, qui lui avait disputé ses titres, dont l'insuffisance l'avait forcé à quitter le corps des mousquetaires, Dubois de Crancé se rangea parmi les plus fougueux démagogues, qu'on appelait alors le parti du Palais-Royal, et appuya presque toutes les propositions et les mesures révolutionnaires. Après la session, il fut fait maréchal-de-camp, entra dans la garde nationale parisienne, et prit part à la journée du 10 août. Député à la convent. par le départ. des Ardennes, il vota la mort du roi sans sursis et sans appel. L'armée lui dut sa prem. organisat.; il fit décréter la fusion des troupes de ligne avec les bataill. de gardes nat., fit adopter l'ancienneté comme base de l'avancem., et la prem. levée de 300,000 hommes. Nommé présid. de l'assemblée et membre du comité de salut public, il fut envoyé avec quelq.-uns de ses collègues pour réprimer l'insurrection de Lyon, et pressa le siége de cette malheur. ville. Il fut cepend. accusé de *modérantisme*, rappelé et arrêté; mais, ayant bientôt recouvré sa liberté, il reparut à la convention et au club des jacobins, où il fit, entre autres, la singulière motion que chaque membre fut obligé de répondre à cette question : « Qu'as-tu fait pour être pendu si la contre-révolution avait lieu? » Dubois se fit peu remarquer dans le conseil des cinq-cents, quoiqu'il continuât de parler sur tous les sujets qui se présentaient; ayant embrassé le parti du direct., il fut nommé inspect.-gén. et ministre de la guerre. Après le 18 brumaire, Bonaparte lui redemanda son portefeuille; Dubois se retira en Champagne, et mourut oublié à Rhétel en 1814. Parmi les brochures politiques qu'il a publ., on distingue : *Observations sur la constitution militaire*, Paris, 1789, in-8. — *Tabl. des persécutions que Barrère a fait éprouver à Dubois-Crancé pendant* 15 *mois*, ibid., 1795, in-8. — *Mémoires sur la contribution foncière*, ibid., 1804, in-8.

DUBOIS DE SAINT-GELAIS (Louis-François), né en 1670, mort en 1737, secrét. de l'acad. de peinture et de sculpture, est aut. de plus. ouvr. anonymes; les princip. sont : *la Philis de Scire*, de Bonarelli, trad. en français. — *Dissertation sur le double amour de Célie*, Bruxelles, 1707, 2 vol. in-12. — *Hist. journalière de Paris*, 1717, 2 vol. in-12. — *Descript. des tableaux du Palais-Royal*, avec la *Vie des peintres* à la tête de leurs ouvr. Paris, 1727, in-12. — *Remarques sur l'Angleterre*, en 1713, dans les *Pièces échappées du feu*. L'éditeur de l'*État présent d'Espagne*, etc., Villefranche, 1717, in-12. Il y a de lui dans ce vol. un *Mémoire présenté par le duc d'Arcos au roi Philippe V, pour le rang et l'honneur des ducs et pairs.*

DUBOS (Jean-Baptiste), publiciste et littérat., né à Beauvais en 1670, s'appliqua d'abord à la théolog., qu'il abandonna bientôt pour l'étude du droit public. Il fut chargé de diverses missions par M. de Torcy, ministre des affaires étrangères, et dans la suite le card. Dubois et le régent lui confièrent plus. négociat. secrètes dont il s'acquitta toujours avec succès. Son goût pour l'hist. et la littérature lui firent abandonner la carrière polit., dans laq. il aurait pu obtenir un avancem. mérité. Il remplaça l'abbé Genest en 1720 à l'Acad. franç., dont il fut élu secrét. perpét. en 1722, et mourut en 1742. Ses princip. ouvr. sont : *les Intérêts de l'Angleterre mal entendus dans la guerre présente*, Amsterdam, 1703, in-12. — *Histoire de la ligue de Cambrai*, Paris, 1709, 1728 et 1785, 2 vol. in-12. — *Histoire critique de l'établissement de la monarchie franç. dans les Gaules*, 1734, 3 vol. in-4; 1743, 4 vol. in-12. — *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*, 1719, 2 vol. in-12, souvent réimpr.

DUBOST (Antoine), peintre, né à Lyon en 1769, prit d'abord du service dans les armées de la république, et parvint au grade de capit.-adjoint dans le corps du génie. Il donna sa démission en 1796, fit plus. voyages en Suisse et en Italie, d'où il rapporta de nombreuses études, et ne tarda pas à se fixer à Paris, où la fortune que lui laissa son père lui permit de vivre assez noblem. Il s'y fit connaître autant peut-être comme amateur passionné de chevaux que comme artiste. Cependant il ne négligeait pas son art, pour lequel il avait quelque talent. *Le départ de Brutus et de Porcie*, qu'on croit le prem. de ses tableaux, fut admis au salon de 1801. Son *Damoclès*, exposé en 1804, lui valut une médaille d'or du gouvernem. et les éloges de David. Peu de temps après il composa *Vénus et Diane*, qu'on voit aujourd'hui au musée du Louvre. En 1806, sa passion pour les chevaux le conduisit en Angleterre, où il eut de longues et violentes discussions avec Th. Hope, riche banquier, dont la basse vengeance s'exerça sur le *Damoclès*, qu'il avait acheté et qu'il coupa en deux. Après mille autres contrariétés, Dubost rentra en France en 1815, et reprit ses travaux, parmi lesq. on cite ses douze lithographies représentant la vie du cheval de course de Newmarket, exécutées par lui-même, en 1818, sur ses propres dessins. Elles parurent accompagnées d'un texte explicatif fort intéress. en anglais et en français, imprimé avec luxe par M. Smith, un vol. grand in-fol. oblong. Dubost, dont le caractère était assez difficile, mourut à la suite d'un duel en 1825.

DUBOUCHAGE (François-Joseph GRATEL, vicomte), ministre de la marine, né à Grenoble en 1749, servit d'abord dans l'artill. et passa par tous les grades jusqu'à celui de chef de brigade, qu'il obtint en 1784. A la création d'un corps d'artill. de marine en 1785, il fut nommé sous-directeur, et inspect.-gén. en 1792. Cette même année il accepta le portefeuille de la marine; et, dans des circonstances si difficiles, il montra le plus gr. dévouement au roi, qu'il accompagna, le 10 août, jusqu'au sein de l'assemblée, où le malheur. princ

alla chercher un asile. Craignant pour sa propre sûreté, Dubouchage se disposait à sortir de France lorsqu'un décret de la convention le rappela, le 15 septembre, à ses fonctions d'inspecteur-général; mais il ne les conserva pas long-temps. Il se trouvait sans emploi à Paris en 1805, lorsque, soupçonné d'entretenir une correspondance avec l'Angleterre, il fut placé sous la surveillance de la police. A la restauration, Dubouchage fut nommé commandeur de St-Louis; il resta pendant les *cent-jours* à Paris, avec mission d'y servir la cause royale. Appelé pour la seconde fois au ministère de la marine le 27 sept. 1819, il eut le malheur de se trouver chargé d'éliminer les officiers connus par leur attachement à l'emper.; il rétablit la caisse des invalides, créa une école de marine à Angoulême, donna sa démiss. en juin 1817, passa à la chambre des pairs, et mourut à Paris en avril 1821.

DUBOULAY. — V. Boulay (du) et Favier.

DUBOURDIEU (Jean), né à Montpellier en 1652, mort à Londres en 1720, pasteur de l'église de la Savoie, a composé plus. écrits de controverse, parmi lesquels on distingue : *Dissertation histor. et critique sur le martyre de la légion thébaine*, Amsterdam, 1705, in-12. — *Comparaison des lois pénales de France contre les protestants avec celles de l'Angleterre contre les papistes*, Londres, 1717, in-12. — *Traité sur le retranchement de la coupe*, dédié au ministre Claude, et réfuté par Bossuet dans son *Traité de la communion sous les deux espèces*. L'illustre év. de Meaux avait déjà adressé à Dubourdieu sa *Lettre* sur le culte que l'Église catholique rend à la Ste Vierge. Le pasteur protestant la fit réimpr. avec sa réponse et un *Sermon* sur le même sujet. — Dubourdieu (Jean-Armand), fils du précéd., exerça le ministère à Londres, conjointement avec son père, et fut chapelain du duc de Richmond. Plusieurs de ses ouvr. prouvent qu'il avait un caractère violent : les principaux sont : l'*Orgueil du Nebucadnetzar, abattu de la main de Dieu, avec quelques applicat. particulières aux affaires du temps*, ou *Sermon sur Daniel*, ch. 4, etc., Amsterdam, 1707, in-8, contre Louis XIV. — *La Pratique des vertus chrétiennes*, trad. de l'anglais de Chapell, év. de Cork, Londres, 1719, in-8. — L'*Apologue des arbres et de l'épine, appliqué à la conjoncture présente en deux sermons*, Londres, 1723, in-8; l'auteur veut prouver qu'un règne papiste est incompatible avec la constitution de la Grande-Bretagne. — *Catéchisme pour l'instruct. de la jeunesse*, Amsterdam, 1729, in-8.

DUBOUCHET (Denis-Jean-Florimond LANGLOIS, marquis), lieut.-gén., né à Clermont en Auvergne en 1752, mort en 1826, servit successivem. dans l'arme du génie, dans l'artillerie, enfin dans un régim. d'infanterie avec lequel il fit la campagne de Corse en 1770. Il passa au service des États-Unis en 1776, fut investi, en 1780, des fonctions de major-génér. de l'armée française, sous les ordres de Rochambeau, et obtint l'amitié de Washington et de Franklin. Rentré en France en 1788, il fut nommé, en 1791, adjudant-général chef de l'état-major de la 21e divis. milit.; mais il ne tarda pas à envoyer sa démission, motivée sur son éloignement pour les principes de la révolut. Il servit à l'armée de Condé dans les emplois supérieurs, fut même élevé au grade de maréchal-de-camp, revint en France après l'amnistie de 1802, et accepta du gouvernement impérial le commandem. de la place d'Ypres, puis de celle de Breda. Il demeura inactif dans les *cent-jours*, et obtint en 1816 le grade de lieuten.-génér. et l'hérédité du titre de marquis dans sa famille. On cite de lui : *de la Tactique*, 1785, un vol. in-8. — *Anecdotes, contes moraux et philos., et autres opuscules*, Paris, 1821, 2 vol. in-12.

DUBOURG (Louis-Fabrice), peintre et graveur, né à Amsterdam en 1691, élève de Jean Lairesse et de Jacques van Huysum, a peint des sujets galants et des plafonds estimés. Ses gravures sont dans le goût de Bern. Picart, son ami, et consistent pour la plupart en jolies vignettes où sont représentées des scènes gracieuses et de bon goût.

DUBOURG (Louis-Valentin-Guillaume), archev. de Besançon, né le 14 févr. 1766 au Cap-Français, île St-Domingue, fit ses études en France, entra au séminaire St-Sulpice, s'associa à la compagnie des prêtres de ce nom, et concourut à l'établissement d'une communauté de jeunes clercs, rue Cassette, au moment même de la révolution. Les événem. l'engagèrent à passer aux États-Unis. On le mit à la tête d'un collége à Baltimore, puis il fut nommé administrat. du diocèse de la Nouvelle-Orléans. Les intérêts de sa mission l'ayant amené en Europe en 1815, il fut sacré à Rome évêque de la Louisiane, le 14 septembre, et réunit, avant de s'embarquer, des secours en argent et en ouvriers apostoliques. L'activité qu'il déploya tant à St-Louis qu'à la Nouvelle-Orléans, sa dernière résidence, s'explique par son zèle pour la religion. En 1826 il revint en France, fut nommé évêque de Montauban, et 6 ans après archev. de Besancon. Mais ses trav. dans les missions avaient hâté la fin de sa carrière. A peine son dernier diocèse eut-il appris à connaître ce prélat, qu'il eut à en déplorer la perte, le 12 déc. 1833. En Amérique, Dubourg était si généralem. estimé, que les Sauvages eux-mêmes ne l'appelaient que *le grand-père des blancs*. On a pu s'en convaincre par les témoignages de respect qu'il reçut des Osages qui vinrent en France il y a quelques années, et qui voulurent, à tout prix, aller le voir à Montauban.

DUBOY DE LAVERNE (Philippe-Daniel), né près de Dijon en 1755, neveu de D. Clément, l'aut. de l'*Art de vérifier les dates*, fut recommandé par son oncle à Brequigny, et chargé de rédiger la table des *Mémoires de l'acad. des inscript.*, formant le t. XLIV de ce préc. recueil. Connu d'Anisson-Duperron, qui se l'associa dans la direct. de l'imprimerie royale, il devint chef de cet établissem., que, dans des circonstances difficiles, il sut porter au plus haut point de splendeur. C'est lui qui tira de la poussière la typographie orientale, en faisant fondre de nouv. les caractères orientaux de Vitré,

en acquérant et faisant graver les poinçons d'un gr. nombre de caractères étrangers. Ce fut sur ses instructions qu'on transporta de Rome à Paris la magnifique collection des caractères exotiques de *la Propagande*. Ce fut encore lui qui forma l'imprimerie franç., grecque et arabe, qui fut d'un si grand secours dans l'expédit. d'Égypte. Duboy de Laverne mourut en 1802. On a sur lui une *Notice* par Silvestre de Sacy dans le *Magasin encyclopédique*, t. IV, 8e année.

DUBRAW ou DUBRAUSKY (JEAN-SKALA), histor. bohémien, mort en 1553, évêque d'Olmütz, est auteur de : *Hist. regni Bohemiæ ab initio Bohemorum, libri XXXIII*, Gunther, 1552, in-fol.; Bâle, 1575, in-fol. — *De Piscinis libri V*, Zurich, 1557 ; Nuremberg, 1596, in-8 ; ibid., 1671, in-4.

DUBREUIL (PIERRE), ministre protestant, propagea la nouvelle doctrine à Strasbourg, puis à Tournai, se brisa la cuisse au moment où il escaladait les remparts de cette ville pour se soustraire aux recherches ordonnées contre lui, fut condamné à être brûlé vif, et exécuté en 1545, parce qu'il persistait dans sa croyance. — Un autre DUBREUIL (Pierre), bachelier de Sorbonne, a publ. : *Histoire ample des peuples habitants des trois bourgs de Ricey* (en Bourgogne), Paris, 1654, in-12, petit vol. très rare. — DUBREUIL (Jean), jésuite, né à Paris en 1602, mort en 1670, direct. du noviciat de Dijon, a publié *la Perspective pratique nécessaire à tous peintres, grav.*, etc., Paris, 1642-48, 3 vol. in-4, ouvrage estimé. — *L'Art universel des fortifications*, Paris, 1665, in-4.

DUBRUEL (PIERRE-FRANÇ.-JOSEPH), né à Rignac, était juge à l'époque de la révolut., et fut depuis juge-de-paix, accusateur public et juge d'instruction. Nommé au conseil des cinq-cents (1796), il proposa de révoquer les lois révolutionn. dirigées contre les prêtres, et demanda qu'on mît en liberté ceux d'entre eux qui étaient sexagénaires. Le 30 pluviôse de l'année suiv., il demanda qu'on fît sortir des prisons tous les prêtres qui y étaient renfermés, en les astreignant à une simple soumission aux lois ; le 8 messidor de la même année, il fit un nouveau rapport, dans lequel il conclut à l'abrogation de la loi contre les prêtres réfractaires. Malgré l'opposit. du directoire, une partie de ces proposit. fut adoptée. Dubruel échappa à la proscription du 18 fructidor ; son élection fut cassée, mais il retourna tranquillem. dans sa patrie. Plus tard il devint proviseur des colléges de Marseille et de Versailles. En 1816, député de l'Aveyron, il fut ensuite élu questeur de la chambre. Sa place y était marquée au côté droit. Dubruel reçut de l'univ. le titre d'inspecteur-général des études, et de Louis XVIII des lettres de noblesse. Il mourut en 1828.

DUBUISSON (PAUL-ULRIC), auteur dramatique, né à Laval en 1748, embrassa la cause de la révolution, dont il alla propager les principes en Belgique. De retour à Paris, il fut nommé commiss. près l'armée de Dumouriez. Lors de la défection de ce général, accusé d'y avoir coopéré, il sollicita lui-même sa mise en jugem. et fut acquitté. Trad. de nouveau au tribunal révolutionnaire comme complice d'Hébert, il fut condamné à mort en 1794. De ses pièces de théâtre, les plus connues sont : *Nadir*, tragédie, et *le vieux Garçon*. On lui doit en outre : *Tableau de la volupté, ou les Quatre parties du jour*, poème, Paris, 1771, in-8. — *Abrégé de la révolution des états d'Amérique*, 1779, in-8. — *Nouvelles considérations sur St-Domingue, en réponse à celles de M. Hilliard d'Auberteuil*, 1780, in-8. — *Lettres critiques et politiques sur les colonies*, etc., *adressées à Raynal*, 1787, in-8.

DUBY (PIERRE ANCHER TOBIESEN), né en 1721, à Housseau, canton de Soleure, eut la cuisse emportée à la bataille de Fontenoy. Admis à l'hôtel des Invalides, il se livra tout entier à l'étude des lettres et des langues du Nord. Ses connaissances lui valurent le titre d'interprète à la bibliothèque du roi. Duby mourut en 1782. On lui doit : *Recueil général de pièces obsidionales et de nécessité, gravées d'après l'ordre chronologique des événements*, Paris, 1786, in-fol., avec 31 pl. — *Tr. des monnaies des barons, pairs, évêques, abbés, villes et autres seigneurs de France*, Paris, 1790, 2 vol. gr. in-4, avec 122 pl. — Son fils ou son parent, employé subalterne à la biblioth. en 1793, dénonça Chamfort.

DUC (FRONTON du), *Ducæus*, jésuite, né à Bordeaux en 1558, mort à Paris en 1624, biblioth. du collége de Clermont, a publié : *Remarques sur la chronique bordelaise* de Gabriel Lurbé. — *Lettres* à Duplessis-Mornay au sujet de son livre de l'*Eucharistie ; Hist. tragiq. de la pucelle de Domremy, autrement d'Orléans, nouvellement départie par actes, et représ. par personnages*, etc., Nancy, 1581, in-4, pièce très rare. — *Bibliotheca veterum Patrum*, gr.-lat., Paris, 1625, 2 vol. in-fol. Ce recueil est plus connu sous le titre d'*Auctarium Ducæanum*, parce qu'il sert de supplément aux bibliothèques lat. des SS. PP.

DUCAMP (THÉODORE), né à Bordeaux en 1792, chirurgien militaire, termina ses cours au Val-de-Grâce, et soutint à la faculté de Paris sa thèse inaugurale sur les polypes de la matrice et du vagin. Il est l'inventeur d'un instrum. ingénieux destiné à remplacer le cordon ombilical prématurém. sorti ; mais sa grande réputation est fondée sur son perfectionnement de la méthode anglaise de remédier aux rétrécissements du canal de l'urètre par l'application du nitrate d'argent. Il a publ. sur le traitement des maladies urétrales : *Traité des rétent. d'urine occasionnées par le rétrécissem. du canal de l'urètre*, etc., 1822, in-8, réimpr. en 1823. Très versé dans la littérature médicale angl., il a trad. les *Recherches* de Robert Brée sur les désordres de la respiration, et publ. plusieurs articles dans les journaux de médecine. Il mourut en 1823. On cite encore parmi ses opuscules : *Réflexions sur un écrit de M. Chomel, ayant pour titre : de l'Existence des fièvres*, 1820, in-8. Son *Éloge historiq.*, par M. Vassal, a été publ., Paris, 1823, in-8 ; et on trouve sur lui une *Notice* dans la *Gazette de santé* (1823, p. 79).

DUCANGE (Charles DUFRESNE, sieur), l'un des hommes les plus savants dont s'honore la France, né dans Amiens en 1610, étudia le droit à Orléans, et se fit ensuite recevoir avocat au parlement de Paris. Après avoir fréquenté quelq. temps le barreau, il revint dans sa ville natale, et s'y livra tout entier aux recherches historiq. Il acquit en 1645 la charge de trésorier de France, qui ne l'empêcha pas d'achever les gr. travaux qu'il avait entrepris, et vint en 1668 à Paris pour consulter les chartes dont il avait besoin. Il y passa le reste de sa vie, et mourut en 1688. Le nombre de ses ouvr. impr. ou MSs. est presque incroyable. On lui doit la meill. édit. de l'*Hist. de l'empire de Constantinople sous les Français*, par Villehardoin, 1657, in-fol.; de l'*Hist. de Joinville*, 1668; de l'*Hist. de Jean et de Manuel Comnène* par J. Cinname, des *Annales* de Zonare, et du *Chronicon paschale*, trois ouvr. qui font partie de l'*Hist. bizantine*. Enfin il a publ. *Tr. histor. du chef de St Jean-Baptiste*, 1666, in-4, livre plein de recherches curieuses. — *Glossarium ad scriptor. mediæ et infimæ latinitatis*, 1678, 3 vol. in-fol., le plus utile ouvr. que l'on puisse consulter pour l'histoire du moyen-âge. Il a été réimpr. avec des addit. par les bénédictins, 1733, 6 vol. in-fol., et l'on doit y joindre un supplém. de D. Carpentier, 1766, 4 vol. in-fol. Adelung en a donné un abrégé sous le titre de *Glossarium manuale*, 1772, 6 vol. in-8. — *Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ græcitatis*, 1688, 2 vol. in-fol., ouvr. sav. et recherché. — *Hist. bizantina, duplici commentar. illustrata*, 1680, 2 vol. in-fol. Le comte de Buxin en a tiré l'*Illyricum vetus et novum*, 1746, in-fol. La biblioth. du roi possède de nombr. MSs. de Ducange.

DUCANGE (Victor), homme de lettres, mort à Paris le 15 oct. 1833, dans un âge peu avancé, est auteur de plusieurs *romans* qui décelaient une brillante imaginat. et d'un gr. nombre de *pièces* représentées à la Gaîté et à la Porte-St-Martin.

DUCAREL (André-Coltée), savant antiquaire, né en 1713, à Caen, mort en 1785, à Cantorbéry, membre de la société des antiquaires et de la soc. royale de Londres, a publ. : *Antiquités anglo-normandes*, 1767, in-fol. — *Série de plus de 200 médailles anglo-galliq., ou normand. et aquitaniq., des anc. rois d'Angleterre*, 1757, in-4, avec 16 pl. — *Hist. de l'hôpital et de l'église de Ste-Catherine*, 1742, in-4, avec pl., etc., etc. Ducarel a eu part en outre à plusieurs recueils et ouvrages sur les antiquités, et particulièrement à l'*Histoire de la paroisse de Lambeth*, Londres, 1786.

DUCART (Isaac), peintre, né à Amsterdam en 1630, mort dans la même ville en 1694, se fit une grande réputation pour la légèreté de sa touche et le fini de ses ouvrages. Il est du petit nombre des peintres de fleurs que van Huysum n'aient pas fait oublier, et ses tableaux, la plupart exécutés sur satin, sont encore aujourd'hui fort recherchés des amateurs.

DUCAS (Constantin).—V. Constantin XI et XII.

DUCAS (Alexis). — V. Alexis V.

DUCAS (Michel), historien grec, issu de l'illustre famille de ce nom, qui avait donné plusieurs empereurs à Constantinople, fut témoin de la prise de cette ville par les troupes de Mahomet II. Il a écrit l'hist. de la décadence de l'empire; son récit commence au règne de Cantacuzène et va jusqu'à la prise de l'île de Lesbos par les Turks, en 1462. Cet ouvrage estimé a été impr. au Louvre en 1649, avec la trad. latine et les notes de Boulliau. Il fait partie de la collection de l'*Hist. byzantine;* la trad. latine a été mise en franç. par le présid. Cousin.

DUCAS-VATACE (Jean). — V. Vatace.

DUCASSE (Jean-Baptiste), célèbre marin, né dans le Béarn, entra d'abord au service de la compagnie du Sénégal, qui le fit un de ses directeurs, et le chargea d'établir à St-Domingue son premier comptoir pour la traite des nègres. A son retour en France, il aborda, lui vingtième, une flûte holland., et rentra triomph. à La Rochelle. Louis XIV, instruit du courage et de l'habileté que Ducasse avait montrés dans cette affaire, le fit passer dans la marine roy. Il devint bientôt capitaine de vaisseau, fut nommé gouverneur de St-Domingue en 1691, et, s'étant mis à la tête d'une troupe de flibustiers, se rendit redoutable aux Anglais. Pend. la guerre de la success., il battit le célèbre amiral Benbow, fut élevé au grade de chef d'escadre et de lieutenant-général des armées navales, et commandait la flotte qui investissait Barcelonne en 1714, lorsque ses infirmités le forcèrent à se retirer du service. Il mourut à Bourbon-l'Archambaut en 1715.

DUCASTEL (J.-B.-Louis), avocat, né à Rouen en 1740, fils d'un charpentier, exerça lui-même cette profession; mais étant un jour allé entendre plaider, il se sentit une telle vocation pour la profess. d'avocat, qu'il résolut de le devenir, et y parvint en peu de temps. Ayant éprouvé quelq. désagrém. au parlement de Rouen, il vint à Paris. Mais à peine s'y fut-il fait connaître, que les premiers avocats, jaloux de son mérite, le firent rayer du tableau comme ayant plaidé dans les conseils supérieurs établis par Maupeou. Nommé en 1791 député à l'assemblée législative, il en fut élu présid., et montra dans diverses circonstances autant de modération que de fermeté. Après la session, il revint à Rouen, fut, à la création des écoles centrales, nommé profess. de législation, et mourut en 1799. On a de Ducastel un *Mém. sur les dîmes pour le clergé de Normandie contre les cultivateurs de la même province*, Caen, 1773, in-8.

DUCERCEAU.—V. Androuet et Cerceau.

DUCHANGE (Gaspar), grav., né à Paris en 1662, élève de J. Audran, mort en 1756, conseiller de l'académie de peinture, excellait surtout à rendre le moelleux des chairs. Son œuvre est considérable et généralement estimé; on y distingue surtout : *Jupiter et Io, Léda, Danaé*, d'après le Corrége; *les Vendeurs chassés du temple; le Repas chez le pharisien*, d'après Jouvenet; *Tobie recouvrant la vue*, d'après Coypel, et *Notre-Seigneur au tombeau*, d'après Véronèse.

DUCHANOY (C.-F.), médecin, membre des académies de Lyon et de Dijon, né en 1742, mort en 1827, prit pour modèle son maître, Antoine Petit. Pendant 4 ans il fut présid. du comité de vaccine. Nommé en 1799 administrat. des hospices de Paris, il s'occupa d'améliorer le sort des pauvres malades. On lui doit plus. institutions utiles, des *Mémoires* sur les hospices et quelq. ouvr. de médecine, notamment : *Essai sur l'art d'imiter les eaux minérales*, Paris, 1780, in-12. — *Du mal vertébral, ou de l'impotence des extrémités inférieures*, trad. de l'anglais de Pott, 1783.

DUCHAT (JACOB LE), philologue, né à Metz en 1658, fut contraint, par la révocation de l'édit de Nantes, d'abandonner sa patrie, où il exerçait la profession d'avocat, se retira à Berlin, et mourut dans cette ville en 1735, conseiller à la justice supérieure franç. de Prusse, et membre de la soc. royale de Berlin. On lui doit de bonnes édit. de la *Satire Ménippée*, Amsterdam, 1709, 3 vol. in-8.— Des *OEuvres de Rabelais*, ibid., 1711, 6 vol. in-8; des *Aventures du baron de Féneste*, par d'Aubigné, 1729, in-8; de l'*Apologie par Hérodote*, de H. Estienne, 1735, 3 vol. in-8. Sous le titre de *Ducatiana*, Formey a publié les notes dont ce savant n'avait point encore fait usage. — DUCHAT (Louis-François Le), poète, né à Troyes, est auteur de *Præludiorum libri III*, Paris, 1554, in-8, réimpr. presque en entier dans le 1er vol. des *Deliciæ poetarum gallor.* de Gruter, et d'un *Rec. de poésies franç.*, 1561, in-4.—DUCHAT (Yves Le), de la même famille, a publ. : *Hist. de la guerre entreprise par les Français pour la conquête de la Terre-Sainte, sous Godefroy de Bouillon*, Paris, 1620, in-8, en grec et en français. — *Subizæ et Rupellenses bello domiti, carmen græcum cum versione lat.*, Paris, 1629, in-8.

DUCHATEL (PIERRE), *Castellanus*, gr.-aumônier de France, naquit sur la fin du 15e S. dans le diocèse de Langres. Orphelin à l'âge de six ans, il fut envoyé au collége de Dijon, et y reçut les leçons du savant Turell, dont il profita si bien, qu'avant d'avoir atteint sa 16e année il enseigna publiquem. le grec et le latin avec le plus grand succès. Attiré à Bâle par la réputation d'Érasme, il se concilia l'estime et l'amitié de ce fameux critiq., qu'il aida dans la publicat. de div. éditions grecq. et latines. Ayant appris que Turell était accusé de sortilége devant le parlement de Dijon, il s'y rendit sur-le-champ, et eut le bonheur d'arracher son ancien maître au bûcher. Après avoir voyagé en Italie, en Égypte, en Palestine et en Syrie, Duchâtel fut présenté par le cardinal du Bellay à François Ier, qui goûta sa conversation, le fit son lecteur ordinaire, le nomma successivem. à l'évêché de Tulle en 1539, à celui de Mâcon en 1544, et à celui d'Orléans en 1551. Grand-aumônier depuis 1547, il fit usage de son crédit pour protéger les lettres et ceux qui les cultivaient, défendre les droits de l'Église gallicane contre les usurpat. du St-siége, soustraire les protestants aux supplices, et raffermir cepend. le roi et la cour dans la foi catholique. Il fut frappé d'apoplexie dans la chaire de la cathédr. d'Orléans l'an 1552. On a de lui : *Trépas, obsèques et enterrement de François Ier*, et deux *Oraisons funèbres de ce prince*, impr. à la suite de la *Vie de Duchâtel*, par Galland, Paris, 1674, in-8 (en lat.).

DUCHATEL (GASPAR), député à la convention, né en 1766, aux environs de Thouars, n'avait que 26 ans lorsqu'il fut arraché à ses occupations agricoles, et porté par le vœu de ses compatriotes au sein de la trop fameuse assemblée. Il y fit les plus généreux efforts pour sauver Louis XVI; après avoir soutenu que l'abdication était la seule chose qu'on pût exiger du prince, il vota pour le bannissement. Retenu au lit par une maladie grave, Duchâtel, apprenant que les voix se balançaient, se fit porter à la tribune enveloppé d'une robe de chambre, la tête couverte d'un bonnet de nuit, et, quoique le scrutin fût fermé, il émit son vote; chose remarquable, il fut décidé que ce vote tardif serait compté, *parce qu'il tendait à l'indulgence*. Dénoncé bientôt après comme étant d'intelligence avec les Vendéens, les Girondins et les fédéralistes, Duchâtel fut condamné à mort le 31 oct. 1793, et exécuté avec vingt de ses collègues. Deux ans après sa mort, plus. députés demandèrent qu'une fête fût célébrée en son honneur le jour anniversaire de ce funeste événem. — V. CHATEL (du).

DUCHÉ DE VANCY (JOSEPH-FRANÇOIS), poète dramat., né à Paris en 1668, fils d'un gentilhomme pauvre, ne dut sa fortune qu'à ses talents. Une place dans les aides le mit à l'abri du besoin, et il se livra à son goût pour les lettres. Ses succès dans le genre lyrique lui procurèrent la protect. du comte d'Ayen, dep. maréchal de Noailles, qui lui donna le titre de son secrét., l'emmena en Espagne, et le recommanda pressamm. à Mme de Maintenon. Sur son invitat., il travailla pour St-Cyr, fut nommé gentilhomme ordinaire du roi, secrét. des galères, membre de l'acad. naissante des inscript., et mourut en 1704. On lui doit trois tragédies : *Jonathas*, *Absalon* et *Débora*. Les deux prem. ne furent représentées qu'après sa mort au Théâtre-Français. *Abraham*, joué en 1712, est resté au répertoire. On lui doit encore six opéras : *les Fêtes galantes*, *les Amours de Momus*, *Théagènes et Chariclée*, *Céphale et Procris*, *Scylla* et *Iphigénie en Tauride*, qui passe pour le chef-d'œuvre de l'auteur en ce genre. Duché a publié, sans y mettre son nom, les *Préceptes de Phocilide*, trad. du grec avec des remarques, etc., Paris, 1698, in-12.

DUCHENEY (BALTH. D'ALEXANDRY-OREMGIANI), juge-mage de la province de Savoie, président honoraire du sénat, mort le 12 octobre 1833, dans sa 100e année, honora cette longue carrière par la pratique de toutes les vertus. L'intégrité de ce magistrat égalait sa science.

DUCHESNE (LÉGER), *Leodegarius à Quercu*, philologue, né à Paris, mort professeur au collége royal en 1588, fut l'un des apologistes de la St-Barthélemi; il écrivit à Charles IX pour l'engager à *exterminer vertueusem.* les huguenots échappés

u prem. massacre. Duchesne a donné des *Notes ur les Sylves* de Stace ; le *Traité* de Sénèque *de la auvreté ;* l'*Orateur* de Cicéron et les *Épigrammes* e Martial. Ses principaux ouvr. originaux sont : *Prælectionum et poematum liber*, 1559, in-8. — *Flores epigrammatum*, ibid., etc., 1555.—*In Adr. Turnebi obitum epicedium*, Paris, 1565, in-4. — *De internecione Gasp. Colignœi et Pet. Rami ad regem Carolum IX*, Paris, 1572, in-4.

DUCHESNE (Simon), mathémat., né à Dole vers le milieu du 16e S., mort professeur à Delft vers 1600, se persuada qu'il avait trouvé la quadrature du cercle, et publia sa prétendue découverte sous le titre de *Quadrature du cercle, ou Manière de trouver un carré égal au cercle donné*, Delft, 1584, in-4. — Duchesne (Joseph), *Quercetanus*, médecin, chimiste et poète, né vers 1544 dans l'Armagnac, mort à Paris en 1609, médecin ordin. du roi Henri IV, a laissé un gr. nombre d'ouvr., dont les plus importants sont : *Ad Jacob. Auberti de ortu et causis metallorum contra chymicam explanationem brevis responsio*, Lyon, 1575 et 1600, in-8. — *Traité de la cure gén. et partic. des arquebusades*, en latin, Lyon, 1576, in-8, trad. en franç., ibid.—*L'ombre de Garnier Stauffacher*, tragi-comédie...., 1583, in-4. — *Diœteticon polyhistoricum*, Paris, 1605, in-8, traduit en français sous ce titre : *Le Portrait de la santé*, St-Omer, 1618, in-8, etc., etc. Les œuvres médicales de Duchesne ont été recueillies à Francfort en 1648, 3 vol. in-4, sous le titre de *Quercetanus redivivus*. — Un autre Duchesne (Charles), aussi médecin de Henri IV, a laissé sur ce prince des *Mém.* qui sont impr. à la suite du *Journal de l'Étoile*, dans l'édit. donnée par Lenglet Dufresnoy (tom. IV, pag. 283-313).

DUCHESNE (André), *Chesneus*, *Duchenius*, *Quercetanus* et *Querneus*, l'un des plus sav. et des plus féconds historiens franç., né à l'île Bouchard en Touraine l'an 1584, mort à Paris en 1640, géographe et historiogr. du roi, a laissé plus de cent vol. in-fol., tous écrits de sa main, contenant des recueils de pièces, des extraits de titres, des observat., des remarques généalog., etc., et publ. de 1602 à 1640, 22 ouvr., presque tous volumineux, sur l'hist. et les antiquités. Nous citerons seulem. : *Egregiarum seu electar. lection. et antiq. liber*, Paris, 1602, in-12. — *Les Antiq. et Recherches de la grandeur et de la majesté des rois de France*, ibid., 1609, in-8, et 1621, in-fol. — *Hist. des rois, ducs et comtes de Bourgogne*, ibid., 1619 et 1628, 2 vol. in-4.—*Series auctor. omn. qui de Francorum hist. et de rebus franc... scripserunt*, ibid., 1633 et 1635, in-fol. — *Hist. Francor. scriptores*, ibid., 1636-1641, 3 vol. in-fol. — Duchesne (François), fils du précéd., né en 1616, mort en 1693, obtint aussi le titre d'historiographe de France ; il a donné de nouvelles édit. des ouvr. de son père, et en a achevé et publié quelq.-uns, tels que l'*Hist. des papes*, Paris, 1653, 2 vol. in-fol.; l'*Hist. des cardinaux franç.*, ibid., 1660 et 1666, 2 vol. in-fol. Les deux ouvr. suiv. lui appartiennent en propre : *Traité des officiers qui composent le conseil-d'état*, Paris, 1662, in-4. — *Histoire des chanceliers et gardes-des-sceaux de France*, ibid., 1680, in-fol.

DUCHESNE (Vincent), relig. bénédictin, né à Besançon dans le 17e S., avait de gr. connaissances en architect., et donna les plans et dessins d'après lesq. furent construits l'abbaye de St-Pierre de Châlons, et le monastère de son ordre à Morey en Franche-Comté. Les arts mécaniques lui doivent plus. procédés ingénieux, un entre autres pour scier le marbre. Il a laissé des *Mémoires sur la Franche-Comté*, dont Boulainvilliers a inséré un long extrait dans le 4e vol. de son *État de la France*, édit. de 1752.

DUCHESNE (Jean-Bapt. PHLIPOTEAU), jésuite, né en 1692 à Sy, dans les Ardennes, professa la philos. à Reims, et se signala par son zèle contre les partisans de Baius. Désigné en 1751 pour présider à l'éducat. des infants, l'état de sa santé l'obligea de quitter l'Espagne, et de retour en France, nommé provincial, il mourut à Reims en 1692. Ses princip. ouvr. sont : *le Prédestinatianisme*, Paris, 1724, in-4. — *Hist. du Baianisme*, 1731, in-4. — *Abrégé de l'Hist. d'Espagne*, ibid., 1741, in-12, trad. en espagnol, par le P. de Isla, 1758, 1775, 2 vol. in-8. — *Abrégé de l'hist. ancienne*, 1743, in-12.

DUCHESNE (Henri-Gabriel), né à Paris en 1739, mort dans cette ville en 1822, conseiller honoraire et référendaire à la cour des comptes, a laissé MSs. 2 forts vol. in-fol., extraits des ouvr. du P. Kircher, et a publ. : *Manuel du natural.*, Paris, 1770, in-8 ; 1797, 4 vol. in-8, en soc. avec Macquer. — *La France ecclés.*, années 1774-1789, in-12. — *Dictionn. de l'industrie*, ibid., 1776, 3 vol. in-8 ; 1801, 6 vol. in-8, 3e édit. — *Notice histor. sur la vie et les ouvr. de J.-B. Porta, gentilh. napolit.*, Paris, an XI (1801), in-8. — *Coméd. de Térence*, en vers franç., ibid., 1806, 2 vol. in-8.

DUCHESNOIS (Joséphine RAFIN), célèbre tragédienne, née en 1786 à St-Saulve, dans la Flandre, fut élevée à Paris près d'une de ses sœurs. Conduite à l'âge de huit ans à une représentation de *Médée*, l'impression que fit cet ouvr. sur sa jeune imaginat. décida de sa vocat., et malgré tous les obstacles que lui opposait sa famille, elle ne cessa dès-lors de se préparer en secret à la carrière qu'elle devait parcourir d'une manière si brillante. Elle n'avait que 13 ans lorsqu'elle joua sur le théâtre de Valenciennes, en 1799, le rôle de Palmyre dans *Mahomet*, au bénéfice des pauvres, et la manière dont elle s'en acquitta fit concevoir de ses talents les plus heureuses espérances. Legouvé se chargea de développer par ses conseils les dons précieux qu'elle avait reçus de la nature. Après quelq. mois d'études elle débuta par le rôle de Phèdre, en 1802, au Théâtre-Franç., avec le plus brillant succès, et se montra dans ceux de *Sémiramis* et d'*Hermione* digne de marcher sur les traces des Dumesnil et des Clairon. Les débuts de Mlle Duchesnois furent presque immédiatem. suivis de ceux de Mlle Georges, et les partisans de cette

jeune et belle actrice firent tout ce qui dépendit d'eux pour écarter du théâtre sa rivale. Malgré les efforts de la cabale, Mlle Duchesnois entra bientôt seule en possess. de tous les rôles qui exigent de la sensibilité. Depuis elle prouva dans ceux de Clytemnestre, d'Athalie et de Mérope, qu'à cette qualité si rare elle joignait la fierté, la noblesse et l'énergie nécessaire pour atteindre au gr. tragique. La création du rôle de Jeanne d'Arc, dans la tragédie de M. Soumet, lui fit beaucoup d'honneur. Elle quitta le théâtre en 1830, et se retira dans sa famille près de Valenciennes, où elle mourut le 8 janvier 1835. Cette ville lui a élevé un monum.

DUCHET, chapelain au canton de Fribourg, a publié *sur la culture des abeilles* un excellent ouvr., plein d'observat. neuves et singulières. Le président Rosset le cite avec éloge dans les notes de son poème sur l'agriculture, chap. des jardins et des bosquets.

DUCHOUL (GUILLAUME), célèbre antiquaire, né à Lyon dans le 16e S., est aut. de : *Épître consolatrice à Mme de Chevrières*, Lyon, 1555, in-4. — *Disc. sur la castramétation et discipline milit. des anc. Romains*, ib., 1555, in-fol.—*Disc. sur la religion des anc. Romains*, ib., 1556, in-fol. Ces deux derniers ouvr., souvent impr., ont été traduits en latin, en ital. et en espagnol. — DUCHOUL (Jean), naturaliste, fils du précéd., a publ. : *Varia quercûs historia; accessit Pilati montis descriptio*, Lyon, 1555, in-8, fig.—*Dialogus formicæ, muscæ, aranæi et papilionis*, ibid., 1556, in-8. — *Dialogue de la vie des champs*, avec une *épître de la vie sobre*, et autres *discours*, ibid., 1565, in-8.

DUCIS (JEAN-FRANÇOIS), poète tragique, né à Versailles en 1733, fit ses études dans cette ville au collége d'Orléans, et n'annonça point par des succès précoces ceux qu'il devait obtenir quand son esprit aurait acquis toute sa vigueur. Il avait 33 ans lorsqu'il donna au théâtre *Amélise*, tragédie qu'il retira après la prem. représentat. Loin de se laisser rebuter par ce prem. revers, Ducis reparut dans la carrière dès l'année suivante : cette fois il avait appuyé son talent du génie de Shakespeare; c'est à l'ombre de ce gr. nom que parurent *Hamlet*, en 1769; *Roméo et Juliette*, en 1772; *le Roi Lear*, en 1783; *Macbeth*, en 1784; *Jean-Sans-Terre*, en 1791, et *Othello*, en 1792. Ces trag., qui, si l'on en excepte *Jean-Sans-Terre*, eurent toutes un succès éclatant, ne sont point des traduct., mais bien des imitations libres de l'original. Par la trempe mâle et vigoureuse de son talent et de son caractère, Ducis était peut-être le seul qui pût reproduire sur notre scène les chefs-d'œuvre du père de la tragédie anglaise. Il faut le dire : en leur enlevant ce qu'ils avaient de trop rude et de trop inculte pour entrer dans une littérature civilisée, Ducis leur a souvent fait perdre quelque chose de leur force et de leur grandiose; mais souvent aussi il y ajouta de nouvelles beautés. Dans *OEdipe chez Admète*, qui parut en 1778, Ducis réunit ses propres inspirat. aux conceptions sublimes de Sophocle et d'Euripide. Cette tragédie, qu'on peut regarder comme son chef-d'œuvre, lui valut le périlleux honneur d'occuper à l'Acad. la place que la mort de Voltaire avait laissée vacante. Ducis prouva dans *la Famille arabe* (Abufar) qu'il pouvait créer une trag. où tout lui appartint; on y retrouve les mêmes beautés, mais aussi les mêmes défauts que dans tous les autres ouvr. de l'auteur. Nul ne savait tracer une scène mieux que lui, mais il ne sut jamais composer un ensemble; son style, parfois aussi brillant qu'énergique, retombe et se traîne quelques moments après. Il a été plus heureux dans des pièces d'une moindre étendue, dont quelq.-unes, par l'importance des sujets et la manière pleine de force et de grâce dont ils sont traités, mériteraient un autre nom que celui de *poésies fugitives*. Livré exclusivem. à sa passion pour l'art dramatique, Ducis ne prit aucune part aux événem. de la révolut. : persuadé que les dignités n'ajoutent rien au mérite d'un poète, et qu'un homme de lettres est mieux placé dans son cabinet qu'au milieu d'une assemblée législative, il refusa les honneurs qui lui furent offerts par le gouvernem. consulaire; toutefois, après la restaurat., le poète philosophe, loin de déguiser la joie qu'il avait ressentie de l'accueil affectueux que lui fit Louis XVIII, s'abandonnait naïvement au plaisir d'en rappeler les circonstances à ses amis; aucun d'eux n'a pu se méprendre sur une telle effusion; ils savaient que l'orgueil lui était étranger, et qu'ancien serviteur du prince, il n'était mû que par l'affection la plus vraie. Ducis, après avoir joui jusque dans une vieillesse avancée du libre exercice de toutes ses facultés, s'éteignit tranquillem. dans les prem. jours de 1817. Ses *OEuvres* ont été recueillies, Paris, 1813, in-8; ib., 1817, 3 vol. in-8; ibid., 1819, 3 vol. in-8, et 6 vol. in-18; 1826, 6 vol. in-32. M. Campenon a publié les *OEuvres posthumes de Ducis*, précédées d'une *Notice sur sa vie*, Paris, 1825, un vol. in-8. M. Onésime Leroy a publié des *Études sur Ducis*.

DUCK (ARTHUR), jurisc. angl., né en 1580 près d'Exeter, dans le comté de Devon, mort à Chiswick près de Londres en 1649, était chancelier de cette ville lors de la guerre entre le parlement et Charles Ier. Il se distingua par son zèle à soutenir les intérêts de ce prince, et fit le sacrifice de sa place et de sa fortune pour défendre la cause de la royauté. On a de lui : *Vita Henrici Chichele...*, Oxon., 1617, in-4; trad. en anglais et réimpr. en 1699 à la suite des *Vies de Bates*. — *De usu et auctoritate juris civilis Romanorum in dominiis principum chistianorum*, Londres, 1653, in-8, réimpr. plus. fois, notamm. à la suite de *l'Hist. des lois civiles* de Ferrière, trad. en français, Paris, 1689, in-12. — DUCK (Étienne), poète angl., né de pauvres paysans près Kew au commencem. du 18e S., était lui-même valet de ferme, lorsqu'à l'âge de 24 ans, il s'avisa de suppléer à l'imperfection de son éducat. Il se livra à la lecture des poètes, dérobant chaque jour plusieurs heures au sommeil; bientôt il s'enhardit à composer quelq. pièces de vers : elles furent goûtées des gentils-

ommes ses voisins et présentées à la reine Caro-ne. Cette princesse prit Duck sous sa protect., le t entrer dans les ordres, et lui accorda une cure ans le comté de Surrey. Duck se délassait de ses onctions ecclésiastiques, comme autrefois de ses ccupat. agricoles, en cultivant la poésie. S'étant ar la suite abandonné aux accès d'une sombre nélancolie, il se noya dans la Tamise près Rea-ing en 1736. Ses *OEuvres*, composées de fables et e pièces fugitives, sont aujourd'hui entièrement ubliées.

DUCKWORTH (John-Thomas), amiral angl., fils l'un pauvre ministre du comté de Devon, entra ort jeune dans la marine royale, où son courage et son habileté lui procurèrent un avancem. rapide. Lieutenant à bord de *la Princesse-Royale* en 1789, il se distingua dans le combat livré devant Grenade par l'amiral Byron, à la flotte française commandée par d'Estaing. Capitaine du navire *la Reine* en 1794, il contribua puissamm. à la victoire que la flotte anglaise remporta sur Villaret-Joyeuse à la hauteur du cap Lézard. En 1798, il partagea avec sir Charles Steward la gloire de la prise de l'île Minorque, fut créé chev. du Bain, gouverneur en chef de la Jamaïque, et vice-amiral de l'escadre bleue, à la tête de laquelle il se trouvait devant St-Domingue, lorsque le général Rochambeau, réduit à la dure nécessité de capituler, aima mieux se rendre à lui qu'aux noirs révoltés. Duckworth s'empara en 1805, de concert avec lord Cochrane, d'une divis. de l'armée navale franç., envoyée sous les ordres du contre-amiral Leisseignes pour reprendre St-Domingue. Il quitta le service cette même année, et mourut en 1817.

DUCLOS (Charles Pineau), histor., né à Dinant (Bretagne) en 1704, fut envoyé de bonne heure à Paris, où il fit d'excellentes études, et se lia bientôt avec la plupart des beaux-esprits; il débuta dans la carrière des lettres par la publicat. de deux romans : *la Baronne de Luz*, et les *Confessions du comte de****; il eut part ensuite au *Recueil de ces messieurs*, aux *Étrennes de la St-Jean*, etc., et composa le roman d'*Acajou et Zirphile*, sur des gravures faites pour un autre ouvr. *L'Histoire de Louis XI*, qui parut en 1745, commença la réputation de Duclos; et *les Considérat. sur les mœurs* y mirent le comble. Appelé à remplir la place d'historiographe, vacante par le départ de Voltaire pour la Prusse, il composa les *Mémoires secrets des règnes de Louis XIV et de Louis XV*, qui n'ont, ainsi que ses *Considérations sur l'Italie*, été publ. que vingt ans après sa mort. Admis en 1739 à l'acad. des inscriptions, il remplaça en 1747 Mongault à l'Acad. française, dont plus tard il fut élu secrét. perpét.; il concourut à l'édit. du *Dictionn. de l'Acad.* de 1762, et décida cette compagnie à substituer l'éloge des gr. hommes aux lieux communs de morale, pour sujets de prix d'éloquence. Quoique lié d'amitié avec les philosophes, il désapprouvait publiquem. leurs écarts, et sut cependant conserver leur estime. Rousseau le définissait : « Un homme droit et adroit; » d'Alembert disait de lui : « De tous les hommes que je connais, c'est lui qui a le plus d'esprit dans un temps donné. » Sa conversation était vive et satirique sans être offensante : on cite de lui un gr. nombre de mots heureux; il aimait à conter et contait bien; aussi se fâchait-il contre ceux qui gâtaient ses bonnes histoires en les répétant mal. Les *OEuvres complètes de Duclos*, publiées par Auger, 1806, 10 vol. in-8, ont été réimprimées, 1820, 9 vol., belle édition.

DUCLOS (Ant.-Jean), graveur, né à Paris en 1742, élève de St-Aubin, a gravé, d'après Moreau, un grand nombre de vignettes très estimées. On a distingué particulièrem. celles qui accompagnent le Rousseau in-4, et le Voltaire, édit. de Kehl.

DUCLOS (Anne-Marie CHATEAUNEUF), célèbre actrice, née à Paris en 1664, d'une famille distinguée, prit au théâtre le nom de Duclos que sa grand'mère avait rendu cher au public. Après des débuts à l'Opéra, qui ne furent point heureux, elle fit en 1683 ses débuts au Théâtre-Français, où, pendant plus de 40 ans, elle remplit avec succès l'emploi des grandes princesses; elle se retira en 1737, et mourut en 1748.

DUCLOS-DUFRESNOY (Charles-Nicolas), député suppl. de la ville de Paris aux états-généraux, né à Montcornet en 1734, exerçait la profess. de notaire; la considérat. dont il jouissait lui permit d'offrir successiv. à l'abbé Terray, à Calonne et à Necker d'utiles secours pour leurs opérat. financières. Ces opérations devenant plus difficiles, il fit, en 1788, prêter 6 millions au roi par la compagnie des notaires, dont il était syndic-gérant. Lors de la fameuse question du mode de la représentation nationale, il publia deux écrits dans lesquels il proposait de laisser le clergé, la noblesse et le tiers-état, se former en assemblées séparées, de compter leurs votes par ordre, mais de leur faire nommer un nombre égal de commissaires chargés d'accorder ou de refuser les subsides. Voyant péricliter le crédit de la caisse d'escompte, il le soutint par des écrits et par les sages opérat. qu'il lui fit faire. Il combattit vainement l'émission du papier-monnaie, et lorsqu'elle eut été décrétée, il ranima la confiance en montrant l'étendue des ressources de l'état pour assurer les services et satisfaire les créanciers. Cet homme estimable périt sur l'échafaud révolutionnaire le 21 février 1794.

DUCOS (Jean-François), né à Bordeaux en 1765, fils d'un riche négociant de cette ville, conventionnel, avait puisé dans la lecture des auteurs grecs et latins une haine irréfléchie contre les rois et un amour ardent pour le gouvernement républicain. Député de la Gironde en 1791, à l'assemblée législative, il s'y montra l'ennemi de tous les ministres qu'il supposait attachés à l'anc. ordre de choses, et concourut à la journée du 10 août. Réélu à la convention, il y vota la mort de Louis XVI, sans appel au peuple, et se trouva par-là séparé de ses collègues de députation dont il ne partagea pas d'abord le sort. Toutefois, comme il

ne cessait de parler en leur faveur, il fut compris dans l'acte d'accusation contre les Girondins, condamné à mort et sur l'échafaud (31 octobre 1793), fit des vœux pour la républiq. Il n'avait que 28 ans.

DUCOS (Roger), membre du directoire, exerçait la profession d'avocat lorqu'il fut, en 1792, député par le départ. des Landes, à la convent., où il vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis. Il se fit du reste très peu remarquer dans cette assemblée ainsi qu'au conseil des anciens, dont il fit partie dans la suite. Appelé aux fonct. de directeur en juin 1799, il se réunit, en novembre de la même année, au général Bonaparte et à Sieyes, et fut proclamé troisième consul provisoire. Nommé en 1804 membre du sénat conservateur, grand-officier de la Légion-d'Honneur et comte de l'empire, Roger Ducos vota, dix ans après, la déchéance de celui auquel il devait tout. Ayant fait partie de la chambre des pairs pend. les *cent-jours*, il fut condamné à l'exil par l'ordonn. du 12 janv. 1816, et périt au mois de mars près d'Ulm, écrasé par une roue de voiture, dont il s'était élancé lorsqu'il l'avait vue au moment de verser.

DUCOUEDIC, né en Bretagne, commandait la frégate *la Surveillante*, lorsque, le 7 octob. 1779, il rencontra, à la hauteur d'Ouessant, *le Québec*, frégate anglaise, à laquelle il livra un combat des plus vifs et des plus opiniâtres. *Le Québec* sauta en l'air avec son commandant, le brave Framer; *la Surveillante,* totalem. désemparée et rasée comme un ponton, rentra à Brest, ramenant Ducouedic couvert de blessures dont il mourut quelq. jours après. Instruit de sa belle conduite, Louis XVI venait de le nommer capit. de vaisseau. La veuve et les trois enfants de ce brave marin obtinrent chacun une pension.

DUCQ (Jean Le), peintre, né à La Haye en 1639, élève de Paul Potter, abandonna les pinceaux pour embrasser le parti des armes et devint capitaine. Il quitta le service pour revenir à la peinture, fut nommé direct. de l'acad. à La Haye, et mourut en 1671. Ses tableaux ont été souvent confondus avec ceux de son maître. Le musée du Louvre en possède deux, l'*Intérieur d'un corps-de-garde*, et une *Scène de brigands.* On a de Le Ducq quelques estampes à l'eau forte, entre autres une *Suite de huit chiens*, pet. in-4, avec la date de 1654.

DUCRAY-DUMINIL (François-Guillaume), romancier, né à Paris en 1761, succéda en 1790 à l'abbé Aubert dans la rédact. des *Petites-Affiches*, consacra les loisirs que lui laissait son journal à la composition de quelques pièces de théâtre et de romans mal écrits, mais dans lesq. on trouve de l'imagination et de l'intérêt. Il mourut à Ville-d'Avray en 1819. Les plus connus sont : *Lolotte et Fanfan*, 1787, souvent réimpr. — *Alexis, ou la Maisonnette dans les bois*, 1790. — *Petit Jacques et Georgette*, 1791. — Les *Soirées de la chaumière*, 1794. — *Victor, ou l'Enfant de la forêt*, 1796. — *Cœlina, ou l'Enfant du mystère*, 1798. — *Paul, ou la Ferme abandonnée*, 1802, etc.

DUCREST (Charles-Louis, marquis), frère de Mme de Genlis, né près d'Autun en 1747, entr. fort jeune dans la marine qu'il quitta pour le service de terre, devint en 1779 colonel-command. des grenad. royaux. En 1787, il adressa à Louis XV[I] un mémoire où il s'annonçait comme l'homme l[e] plus propre à rétablir les finances. Cette prétent[ion] le rendit ridicule, mais il n'en resta pas moin[s] ferme dans ses opinions. Chancelier du duc d'Orléans, il se démit de cette place que sa sœur lui avai[t] fait avoir, dès qu'il soupçonna que ce prince étai[t] l'ennemi de la cour. Le duc d'Orléans ayant refus[é] de lui payer une rente de 13,000 f. qu'il lui devait, il le poursuivit dev. les tribunaux, plaida lui-mêm[e] sa cause et la gagna. Sorti de France en 1790, il s[e] retira dans le Holstein, et ne rentra dans sa patri[e] qu'en 1800; il mourut près d'Orléans en 1824. O[n] a de lui plus. ouvr. de finances et d'hydrographi[e] peu remarquables, et un *Traité de la monarchi[e] absolue*, etc., Paris, 1817, in-12, où l'aut. propose entre autres innovations bizarres, de supprimer l[e] ministère de la marine, d'enseigner aux troupe[s] l'exercice d'après la méthode de Lancaster, et d[e] les payer avec des billets de loterie.

DUCREUX (Gabriel-Marin), né à Orléans e[n] 1743, mort chanoine de Ste-Croix dans la mêm[e] ville en 1790, a publ. les ouvr. suiv. : *les Siècle[s] chrét.*, etc., Paris, 1775-77, 10 vol. in-12, ouvr. très estim., trad. en espagnol, Madrid, 1788. — *Poésies anc. et modernes,* Paris, 1781, 2 vol. in-12. — *Collection complète des OEuvres de Fléchier*, Nîmes, 1783, 10 vol. in-8. — *Pensées et réflexion[s] extraites de Pascal, sur la morale et la religion*, 1785, 2 vol. in-16. — Ducreux (Joseph), peintre, né à Nancy en 1737, fut le seul élève du célèbr[e] Latour. Envoyé à Vienne en 1769 pour y faire l[e] portrait de la jeune archiduch. Marie-Antoinette, il devint son premier peintre quand elle fut reine de France. Cet artiste, qui avait été reçu membre de l'académie de peinture, mourut en 1820, d'une apoplexie foudroyante.

DUCROISY (Philbert GASSAUD), comédien de la troupe de Molière, né en 1630, mort à Conflans près de Paris en 1695, était fils d'un gentilh. de la Beauce. Il joua d'original plus. rôles importants, entre autres celui du Tartufe. Sa femme, Marie Claveau, qui descendait aussi d'une famille noble, fut toute sa vie une actrice médiocre. — Ducroisy (Olivier Sauvageot, dit), littérat., ami de Chénier, né près d'Éveri (Champagne) en 1752, mort à Paris en 1808, a été secrét.-rédact. du tribunat. Il a publ. : *le Triomphe de la raison*, opéra comique, Paris, 1772. — *La partie trahie par son conseil*, coméd., ibid., 1773 — *Aurore et Azur,* comédie, ibid., 1774. — *L'Homme qui ne s'étonne de rien*, com., ibid., 1776. — *Épître au citoyen Franç. de Neufchâteau, sur sa renonciation au ministère de la justice*, ibid., 1792, in-8. — *Épître à M. Chénier sur la tragédie de Caïus-Gracchus,* ib., 1792, in-8.

DUCROS (Pierre), peintre et graveur, né en Suisse en 1745, mort à Lausanne en 1810, s'établit à Rome, où il publ., en société avec le célèbre

olpato, 24 vues de cette ville et des environs, et vec Paul de Montagnani 24 vues de la Sicile et e l'île de Malte. Ces deux ouvr. lui assurent un ang distingué parmi les meill. peintres de paysages istoriques.

DUDE, DUDES ou DUDON, clerc et physicien, .-à-d. aumônier et médecin de St Louis, accompagna ce prince à la 2e croisade, fut présent à sa nort, et revint en France avec son successeur. hilippe-le-Bel étant allé passer la fête de la Pentecôte en 1271 à St-Germain-en-Laye, Dude, qui vait fait le voyage avec lui, tomba tout à coup nalade, fut transporté sur-le-champ à Paris, et ondamné par toute la faculté. Toutefois, plus xpérimenté que ses confrères, et voyant bien u'il en reviendrait facilem., il voulut faire honneur le sa guérison au roi son ancien maître. Il feignit lonc que St Louis lui était apparu la quatrième nuit e la fièvre, et lui avait promis de faire un miracle t de le guérir; il se fit en conséquence apporter u pain, du vin et un poulet, dévora le tout nonbstant les remontrances de la faculté réunie, et e trouva en pleine convalescence à leur grand tonnement.

DUDITH (André), théolog., né à Bude en 1533, reçut successivement de l'empereur Ferdinand III plusieurs évêchés, et fut envoyé par ce prince au concile de Trente en 1562. Il s'y fit admirer pour son éloquence et son rare savoir; mais il y émit sur le célibat des prêtres, la résidence des évêq. et la concession du calice dans la communion, des opinions tellement libres, que le pape, appréhendant qu'elles ne séduisissent quelques prélats, écrivit à son souver. pour l'engager à le rappeler. Après la mort de Ferdinand, Dudith, chargé par Maximilien II de diverses miss. en Pologne, embrassa publiquem. la religion réformée, se maria deux fois, eut plusieurs enfants, et, malgré les excommunications réitérées de la cour de Rome, vécut honoré et mourut à Breslau, en 1589, avec la réputation d'un théologien savant, réglé dans ses mœurs et bienfaisant. Il a composé plusieurs ouvrages peu lus aujourd'hui, et dont on trouve la liste dans Niceron. Ses *Harangues au concile de Trente*, au nombre de cinq, dont deux étaient inédites, ont été publ. avec une *Dissertat.* sur la vie et les ouvrages de l'aut., par Lorand. Samuelfy, Halle, 1743, in-4.

DUDLEY (Edm.), l'un des favoris de Henri VII, roi d'Angleterre, né en 1462, se voua dès sa jeunesse à l'étude des lois, et fut avant l'âge de 23 ans nommé membre du conseil privé. Il prit part au traité de paix conclu avec la France en 1499, lequel déplut à la nation anglaise, mais fut fort avantageux au roi, qui le fit acheter chèrement à Charles VII. Henri avait besoin d'amasser des trésors qui le missent à même de résister aux factions toujours prêtes à déchirer le royaume; Dudley lui en procura en inventant, à l'aide de sa profonde connaissance des lois, des crimes et des délits dont les accusés se rachetaient en sacrifiant de grosses sommes. Aussi telle était la haine que ses extorsions avaient fait naître contre lui, que Henri VIII, à peine sur le trône, fut forcé par la clameur publique de le faire mettre en jugem. avec son complice Richard Empson; tous deux furent condamnés à mort et exécutés à la Tour de Londres en 1510. Dudley avait composé dans sa prison un ouvrage intit. : *l'Arbre de la liberté* (*the tree of the commonwealth*), qui n'a jamais été imprimé, mais qui est conservé MS. dans un grand nombre de biblioth.

DUDLEY (Jean), fils du précédent, né en 1502, fut nommé par Henri VIII gouvern. de Boulogne, vicomte de l'Isle, grand-amiral d'Angleterre, et l'un des seize exécuteurs testamentaires chargés du gouvernement durant la minorité de son successeur, Édouard VI, disposition qui ne fut point remplie, le duc de Sommerset ayant été déclaré seul protecteur du royaume : Dudley eut en dédommagement le titre de comte de Warwick; et lorsqu'Édouard eut atteint sa majorité, il vit sa faveur s'accroître à mesure que celle du duc de Sommerset déclinait; il parvint même à le faire condamner à mort en 1552, l'accusant d'avoir voulu l'assassiner dans sa propre maison. Peu satisfait de régner désormais sans obstacle sous le nom du faible Édouard, l'ambitieux Warwick voulut placer la couronne dans sa famille. Le roi mourant se laissa persuader d'exclure de sa success. ses sœurs Marie et Élisabeth, et sa tante Marie d'Écosse, pour y appeler Jeanne Grey, fille de la marquise de Dorset, qui bientôt après épousa le jeune lord Guilford Dudley, fils du favori. Édouard mourut en juillet 1553, non sans quelques soupçons d'avoir été empoisonné; aussitôt Warwick fit proclamer Jeanne Grey reine d'Angleterre, contre son gré et contre celui du peuple. Cette entreprise ne fut point heureuse : Marie d'Écosse, qui avait été privée de la couronne comme catholique, se présenta à la tête d'une puissante armée : le grand-conseil rassemblé à Cambridge se déclara pour elle. Warwick voulut se soumettre lui-même; il n'était plus temps : il fut arrêté, condamné à mort, et exécuté au mois d'août 1553. — Dudley (Ambroise), fils du précédent, né en 1530, pensa payer de sa tête la part qu'il avait prise à la cause de Jeanne Grey, sa belle-sœur, et de Guilford, son frère. Après avoir été retenu en prison pendant plus d'un an, il fut rendu à la liberté, se distingua à la défense de St-Quentin en 1557, à celle de Newhaven en 1562, fut créé par Élisabeth baron de l'Isle et comte de Warwick, et mourut en 1589.

DUDLEY (Robert), plus connu sous le nom de comte de Leicester, frère du précéd., né en 1531, fut comme lui emprisonné lors de la sentence prononcée contre leur père, Jean Dudley; mais il recouvra la liberté en 1554, et fut maître de l'artillerie sous la reine Marie. Loin de perdre rien de son crédit à l'avénement d'Élisabeth, il devint son favori, fut créé successiv. grand-écuyer, chev. de la Jarretière, conseiller privé, baron de Denbigh, comte de Leicester, et enfin chancelier de l'univ. d'Oxford. Peu satisfait de tant d'honneurs, Leicester osa aspirer à la main de sa souver., qui paraît

avoir eu pour lui un penchant aveugle. Les projets de l'ambitieux favori, et les crimes qui devaient lui en faciliter la réussite, ont fourni à sir Walter Scott le sujet d'un de ses romans les plus intéress., *le Château de Kenilworth;* toutefois, plus fidèle aux règles de l'art qu'à la vérité historique, l'immortel écrivain a rejeté une partie des crimes de son héros sur des agents subalternes. Le fait est que Leicester manquait d'habileté autant que de courage; il n'employa jamais contre ses ennemis d'autres armes que la perfidie et le poison; il conseilla à Élisabeth cet affreux moyen de se défaire de l'infortunée Marie Stuart, et l'on croit qu'il s'en servit lui-même centre le comte d'Essex, dont le crédit lui faisait ombrage, et dont il épousa bientôt la veuve, pour laquelle il nourrissait une criminelle passion du vivant de sa victime. Lieutenant-général d'Élisabeth dans les Pays-Bas, il montra qu'il n'était point homme de guerre, et n'essuya que des défaites. Nonobst. la honte dont il s'était couvert et la haine générale qu'on lui portait, Leicester conserva la faveur dont il jouissait jusqu'à sa mort, en 1588. *La République de Leicester,* pamphlet attribué au P. Parsons, publié vers 1584, eut un grand nombre d'édit., et a été réimpr. en 1706, in-8, sous ce titre : *Mémoires secrets de Robert Dudley.*

DUDLEY (Robert), plus connu sous le nom de comte de Warwick et de duc de Northumberland, né en 1573, dans le comté de Surrey, mort à Florence en 1637, était fils du précéd. et de lady Douglas Shelfield. Le mariage de ses parents ayant toujours été secret, il ne put obtenir la permiss. de porter les titres de son père, quoiqu'il en eût été reconnu et qu'il eût hérité de la majeure partie de ses biens. Outre des refus constants de la cour d'Angleterre, il quitta son pays, et vint se fixer à Florence, où il fut très bien reçu par le grand-duc Cosme II, qui le nomma chambellan de la gr.-duchesse, sa femme, sœur de l'emper., par le crédit de laquelle il fut, en 1620, créé duc du St-empire sous le titre de duc de Northumberland, et 10 ans après agrégé à la noblesse romaine par le pape Urbain VIII. Dudley profita de la faveur dont il jouissait dans sa nouvelle patrie pour perfectionner la marine, étendre et encourager le commerce, protéger les sciences et les savants. Il publia lui-même plusieurs ouvrages dont le plus connu est intitulé : *Dell' arcano del mare*, Florence, 1630, 1646 et 1661, 2 vol. in-fol.

DUDLEY (Thomas), graveur à l'eau forte, né en Angleterre vers 1638, imita la manière du célèbre Hollar, son maître. Son ouvrage le plus considérable est une suite de 27 estampes qui ornent la belle édit. des *Fables* d'Ésope, donnée à Londres par F. Barlow en 1678. — Dudley (Paul), naturaliste anglais, membre de la société royale de Londres, a publié dans les *Transactions* de 1710 à 1735 plus. *Mém.*, la plupart sur l'histoire natur. de l'Amérique-Septentrionale, pays dans lequel il avait précédemment voyagé.

DUDON (Pierre-Jules), procureur-général au parlem. de Bordeaux, né dans cette ville en 171[illegible], mort en 1800, a publié : *Compte rendu des constitutions des jésuites,* ouvrage souvent mis en parallèle avec celui de La Chalotais, auquel il est d[illegible] reste très infér., et a laissé MSs. des *Conférenc[illegible]* sur la coutume de Bordeaux.

DUDOYER (Gérard), littérateur, né à Chartre[illegible] en 1732, débuta par une *Épître à Mlle Dolign[illegible]* jeune actrice qu'il épousa peu de temps après[illegible] cette pièce a été insérée dans l'*Alman. des Mus[illegible]* de 1766. Il travailla depuis pour le théâtre ave[illegible] quelque succès et mourut en 1798. On cite de lu[illegible] trois pièces : *Laurette,* comédie en 2 actes et e[illegible] vers libres, jouée en septembre 1768; *le Vindic[illegible]tif,* drame en 5 actes égalem. en vers libres, 177[illegible] in-8.—*Adélaïde, ou l'Antipathie contre l'amour*[illegible] comédie en 2 actes et en vers de 10 syllabes[illegible] 1780, in-8.

DUFAIL (Noel), seigneur de la Hérissaye, con[illegible]seiller au parlem. de Rennes vers la fin du 16e s[illegible] a publié : *Mémoires, recueils ou extraits des plu[illegible] notables et solennels arrêts du parlement de Bretagne,* Rennes, 1579, in-fol.; ibid., 1737, 5 vol[illegible] in-4, revus et augmentés par Sauvageon. Cet ouvr[illegible] utile est oublié, tandis que deux livres facétieux[illegible] fruits de la jeunesse de l'auteur, sont encore entr[illegible] les mains de tous les amateurs. Ce sont : *Discou[illegible] d'aucuns propos rustiques, facétieux et de singu[illegible]lière récréation, ruses et finesses de Ragot, capitaine des gueux,* Paris et Lyon, 1548, in-16[illegible] Paris, 1732, in-12, publié sous les anagrammes[illegible] *Leon Ladulfi, et fol n'a Dieu ; Baliverneries d'Eutrapel* (en grec *bouffon*), Lyon, 1549, in-12[illegible] réimprimé sous le titre de *Contes et Discours d'Eutrapel,* Rennes, 1585 et 1603, in-8; Paris, 1732[illegible] 2 vol. petit in-12.

DUFAU (Fortuné), peintre, né à St-Domingue[illegible] mort à Paris en 1821, fut, à l'âge de 12 ans, amen[illegible] en France par un riche colon qui pourvut largem[illegible] à son éducation et lui assura une pension viagère[illegible] Sa délicatesse s'indigna de ne recevoir que des se[illegible]cours pécuniaires d'une personne qui refusait d[illegible] le reconnaître pour son fils, et il y renonça dè[illegible] qu'il fut capable de pourvoir lui-même à ses besoins. Entré dans l'atelier de David, il y fit de rapides progrès dans la peinture; mais atteint par l[illegible] réquisition, il fut fait prisonn. et conduit en Hongrie. De retour en France en 1800, il exposa successivement au salon plus. tableaux, parmi lesquels on distingue *St Vincent de Paul.* Nommé profess. de dessin à l'école de St-Germain, il passa plusieurs années à représenter une anecdote de l'expédition d'Égypte. La chute de Bonaparte le priva du fruit de son travail. A la restauration, nommé profess. à l'école de St-Cyr, il exposa en 1820 *Gustave Wasa haranguant les Dalécarliens.* Cet artiste étant mort sans parents connus, le domaine hérita des ouvr. qui se trouvaient dans son atelier, parmi lesquels un *Philosophe en méditation* est regardé par les connaisseurs comme un morceau capital.

DUFAY (Charles-Jérôme de CISTERNAY), capitaine aux gardes, né en 1662 à Paris, mort dans

même ville en 1723, eut la cuisse emportée d'un boulet au siége de Bruxelles en 1695, et servit néanmoins jusqu'en 1705. Il prit sa retraite à cette époque et se livra exclusivement à la recherche des livres rares, occupation qu'il avait toujours aimée. Il amassa à grands frais une riche biblioth., dont le libraire G. Martin publia le catalogue sous le titre : *Bibliotheca Fayana*, Paris, 1725, in-8. Ce catalogue offre surtout une belle collection des romans anc. les plus curieux et des livres de chevalerie. — DUFAY (Charles-François de CISTERNAY), fils du précédent, né en 1698 à Paris, mort dans la même ville en 1739, était entré de bonne heure au service, que la faiblesse de sa santé le força bientôt d'abandonner. Il accompagna le cardinal de Rohan à Rome, et devint antiquaire, dit Fontenelle, en étudiant les superbes débris de cette capitale du monde. Membre de l'académie des sciences, il lui présenta des mém. appartenant aux 6 sections géométrie, astron., mécan., anatom., chimie et botan., dont ce corps savant était alors composé. Premier intendant du Jardin-des-Plantes, il fit de cet établissement, négligé avant lui, le plus beau de l'Europe, et obtint Buffon pour successeur. — DUFAY (Jean-Gaspar), jésuite, mort en 1774, a laissé des *Sermons* qui ont été publiés à Paris de 1738 à 1743, 9 vol. in-12.

DUFAY (GUILLAUME-MICHEL-ÉTIENNE BARBIER), colonel, officier de la Lég.-d'Honneur, chev. de St-Louis, était fils d'un contrôleur de la maison de la comtesse de Provence, femme de Louis XVIII. Il entra jeune dans les gardes-du-corps, passa en qualité de sous-lieuten. dans le régim. de Dauphin-dragons, fut capit. dans la légion de Lafayette, à l'époque du 10 août 1792, et reçut dans cette journée sa prem. blessure. Peu après, étant en garnison à Guise, il apprend qu'un nommé Meignet, surnommé Brutus, l'a dénoncé, comme royaliste, au club qu'il préside. Dufay, à la tête d'une portion de sa compagnie, se rend au club, en chasse les membres et ferme les portes de la salle. Dans la Vendée où il fut envoyé, un jour, les deux armées se trouvant en présence, l'un des plus braves offic. vendéens sort des rangs, et propose de combattre contre un officier de l'armée républicaine : Dufay accepte le défi et reste vainqueur. Quelques jours après il sauva, à la tête seulement de 20 de ses chasseurs, l'avant-garde de l'armée, qui allait être coupée. Compromis par l'infidélité de son maréchal-des-logis, il est traduit à une commission révolutionn. présidée par Brutus-Meignet, qu'il avait naguère chassé du club de Guise. Dufay est condamné aux fers; mais la convention, informée de ce jugem. monstrueux, le casse par décret du 18 messidor an II, et renvoie Dufay devant le tribunal criminel de Brest, où le jury déclare à l'unanimité l'innocence de l'accusé. Réintégré dans son grade, Dufay passe à l'armée d'Italie, et successivem. prend part aux guerres d'Allemagne, de Russie, d'Espagne et de France. Il était devenu propriétaire d'une partie des biens de M. de Saint-Morys, émigré qui devint, après la restauration, maire de la commune de Houdainville (Oise), où ses biens étaient situés. En 1817, des torts réciproques amenèrent un duel, dans lequel M. de Saint-Morys fut tué. Sa veuve et sa fille attaquèrent Dufay devant le tribunal de police correctionn., qui acquitta le prévenu; celui-ci traduisit à son tour ses accusatrices devant le même tribunal, pour un *Mém.* diffamatoire qu'elles avaient publié. Peu de jours s'étaient écoulés depuis ces événem., lorsqu'un soir, à 10 heures, Dufay au moment où il rentrait chez lui, fut frappé par deux assassins. Il vivait extrêmement retiré, quand la chambre des pairs fut saisie de la conspiration du 19 août 1820. Dufay et le général de Montélégier, appelés comme témoins, eurent une altercation dont les suites furent une provocation en duel, que M. de Montélégier jugea d'abord à propos de refuser. Dufay fit alors imprimer sa correspondance avec son adversaire, qui le cita en police correctionnelle, où Dufay se vit condamné à un emprisonnement momentané. Après ce jugement, contre lequel il se pourvut en appel, un duel entre lui et M. de Montélégier eut lieu; mais le jugement de prem. instance fut confirmé. Dufay, à qui ces tristes vicissitudes avaient acquis une sorte de célébrité, mourut le 1er janvier 1834.

DUFEU (JACQUES-LOUIS), command. de la garde nationale de Nantes à l'époque de la guerre de la Vendée, sauva beauc. de proscrits; mais, proscrit à son tour, il faillit être victime de Carrier. Depuis cette époque, il remplit successivement diverses fonct. civiles, fut deux fois appelé par ses concitoyens à l'honneur de les représenter aux assemblées législatives. En 1815, pend. les *cent-jours*, Dufeu, alors préfet de Nantes, donna au prince de Condé et à un de ses aides-de-camp des passeports pour l'étranger, sous de faux noms, et parvint ainsi, au moment où ils allaient être arrêtés, à leur fournir les moyens de se soustraire aux poursuites de la populace. Carnot, alors ministre de l'intérieur, ne désapprouva point cette conduite. Dufeu, retiré des fonct. publiques, mourut à Paris à l'âge de 72 ans, en 1832.

DUFF, roi d'Écosse, succeda à Indulf en 968. Ayant voulu réprimer les brigandages que les nobles exerçaient contre les habitants des Hébrides, il fut victime de son zèle pour l'affranchissem. et le bonheur du peuple, et périt assassiné en 973. Culen lui succéda.

DUFFET ou DOUFFEIT (GÉRARD), peintre, né à Liége d'après les biographies en 1594, et mort dans cette ville en 1660, est peu connu en France, mais très estimé dans sa patrie et dans le nord de l'Allemagne. On regrette beauc. à Liége son *Élévation de la Croix*, morceau capital qui fut brûlé dans un incendie; un particulier de cette ville possède un autre tabl. de ce maître, où lui et son compatriote Bertholet-Flemael sont représentés l'un vis-à-vis de l'autre, et faisant réciproquem. leur portr. La galerie de Dusseldorf possède deux gr. compositions de Duffet, *l'Invent. de la Ste croix* et *Nicolas V visitant le caveau de St François d'Assise.*

DUFFOUR (Joseph), méd., né en 1761 à Bourganeuf (Limousin), fut reçu doct. de la faculté de Paris en 1787, et nommé 3 ans après médec. ordinaire de Madame, comtesse de Provence. On doit à son zèle pour la propagation de la vaccine la traduction de l'ouvrage anglais du docteur John Torthon sur l'efficacité de cette précieuse découverte, publication qui lui fit le plus grand honneur. En 1814, le roi nomma Duffour son médecin par quartier, lui accorda la croix de la Légion-d'Honn. et des lettres de noblesse. Ce médecin, aussi distingué par ses vertus que par ses connaissances, fut frappé d'apoplexie le 21 octobre 1821. L'acad. de médecine l'avait nommé l'un de ses membres honoraires.

DUFLOS (Claude), graveur, né à Paris en 1678, mort en 1747, adopta la manière grande et belle de Franç. Poilly, dont il se montra l'heureux rival. Son œuvre varié et nombreux est encore aujourd'hui fort recherché des amat. et difficile à compléter. On y distingue, parmi les portraits, ceux du cardinal de Retz et du régent, et parmi les estampes, *Jésus à table entre les disciples d'Emmaüs*, de Paul Véronèse. — Duflos (Claude-Augustin), fils du précédent, mort à Paris en 1785, a beaucoup travaillé d'après Boucher, Natoire, etc. Ses estampes sont inférieures à celles de son père, comme les modèles qu'il adopta le sont à ceux d'après lesquels celui-ci avait gravé.

DUFOUART (Pierre), membre du collége et de l'académie de chirurgie de Paris, né en 1737 à Castelneau-Rivière-Basse dans les Hautes-Pyrén., mort à Paris en 1813 après avoir été successivem. chirurg.-major des gardes-françaises, inspecteur-général des hôpitaux de Paris, chirurgien en chef honor. et consultant de l'hôpital du Val-de-Grâce, a publ. : *Analyse des blessures d'armes à feu et de leur traitem.*, Paris, 1801, in-8. — *Cinq églogues de Virgile* en vers franç., 1801, in-8. Cet ouvrage a été tiré à un très petit nombre d'exemplaires, pour les amis de l'auteur.

DUFOUR (Antoine), dominicain, né à Orléans, fut confesseur de Louis XII, qu'il suivit en Italie, obtint à la demande de ce prince l'évêché de Marseille, et mourut en 1509 à Lodi. Parmi ses ouvr. deux seulem. ont été impr. dans la suite : *Paraphrase sur les Psaumes pénitentiaux*, Paris, 1551. — *La Diette du salut, contenant* 50 *Méditations sur la passion de N.-S.*, ibidem, 1574. — Dufour (Louis-Thomas), bénédictin, sav. orientaliste, né en 1613 à Fécamp, mort à l'abbaye de Jumiéges en 1647, a publ. : *Linguæ hebraicæ opus grammaticum cum hortulo sacrarum radicum*, 1642, in-8. Il a laissé MSs. : *Paraphrase sur le Cantique des cantiques*, et *Testament spirituel pour servir de préparation à la mort*. — Dufour (Ch.), curé de Saint-Maclou de Rouen, mort en 1679, chan. honoraire de cette ville, a laissé plus. écrits, entre lesquels on distingue : *Requêtes des curés de Rouen à M. l'archev.*, 1656. ; *Lettre des curés de Rouen au même*, etc., 1658.

DUFOUR (Philippe Sylvestre, dit), négoc. en droguerie, né à Manosque en 1622, était en relat. avec Chardin, Tavernier, Vaillant et le chev. d'Arvieux. Obligé de sortir de France en 1685, par suite de la révocation de l'édit de Nantes, il mourut la même année à Sevay. On lui doit : *De l'usage du café, du thé et du chocolat*, Lyon, 1671, in-12, ouvr. souv. réimpr., et trad. en latin par J. Spon, ami de Dufour; *Instruction morale d'un père à son fils qui part pour un long voyage*, 1678, in-12.

DUFOUR (Pierre-Joseph), dominicain, né à Candies (Languedoc) dans les prem. années du 18e S., professa long-temps la théolog. à Toulouse, et mourut dans cette ville après 1787. On lui doit la traduct. de l'ital. d'un ouvr. du P. Concina sous le titre d'*Explication de quatre paradoxes*, 1751, in-8. Le traduct., sous le nom du chev. Philalethi, a augmenté cet ouvr. d'une relat. des disputes sur la morale qui se sont élevées depuis 1739. On lui attribue trois des écrits anonymes qui ont paru en 1761 et années suivantes pour justifier St Thomas d'Aquin relativem. à ses opinions sur l'indépend. absolue des souverains et sur le régicide : ce sont deux *Lettres* d'un théolog. et un *Mém.* pour St Thomas contre un anonyme calomniat. de sa doctrine. En 1764, il fit soutenir à Toulouse une thèse très import. en faveur des libertés de l'Église gallicane et de la doctrine de St Thomas sur ce sujet; elle a été impr. dans le format in-4. On a encore de cet aut., outre plus. *Dissert.* lat. sur quelq. questions de théol., *l'Autorité de St Aug. et de St Thomas établie par la tradition*, Toulouse, 1773, 2 vol. in-12. — *Doctrina VII præsulum vindicata*, 1774, in-8. Son meill. ouvr. est intit. : *Exposition des droits des souverains sur les empêchements dirimants du mariage et sur leurs dispenses*, Paris, 1787, in-12.

DUFOUR (George-Joseph), lieuten.-génér., né en 1758 à St-Seine (Bourgogne), entra au service dans le régiment de Nivernais, chef d'un bataillon de la Charente, refusa de signer, en 1792, la capitulation de Verdun, concourut à la prise de Namur, fut blessé à la bataille de Nerwinde, et fit la guerre de la Vendée en qualité de général de brigade. Dufour continua de se distinguer par ses talents et son courage pendant toute la durée du gouvernement républicain, dont il fut toujours un zélé partisan. Bonaparte, qui connaissait ses principes, ne l'employa qu'à l'intérieur et seulem. jusqu'en 1809. Dufour vécut à Bordeaux dans la retraite, et n'en sortit qu'aux *cent-jours*, où il assista au Champ-de-Mai comme command. des gardes nationales de la Gironde. Arrêté à la 2e restauration, il ne recouvra sa liberté qu'à la fin de 1816, et retourna à Bordeaux, où il mourut en mars 1820.

DUFOUR (François-Bertrand, baron), maréchal-de-camp en retraite, commandeur de la Lég.-d'Honn., mort en oct. 1832, âgé de 68 ans, à Souillac, dont il était maire, avait fait toutes les campagnes de la révolut. A Austerlitz il commandait le 21e de ligne, en qualité de colonel; il se distingua dep. à la bataille de la Moskowa, et, après la retraite de Russie, fut employé dans le corps aux ordres du

énéral Vandamme. Mis en non-activité en 1815, rentra dans le cadre de l'état-major en 1824. Il ut bientôt sa retraite, mais fut remis en disponiilité en 1830 : cette année et la suiv., le déparement du Lot le députa à la chambre.

DUFOURNY (Léon), profess. à l'école royale 'architect., membre de l'Institut, etc., né à Paris n 1734, avait, pendant un long séjour en Italie, cquis des connaissances profondes dans les div. ranches de son art. A son retour en France, en 795, il fut nommé membre du jury des arts. Il fit artie de l'administration du muséum en 1797, et isposa dans les galeries du Louvre les objets d'art ue la France venait de conquérir. En 1801, le ouvern. le nomma commissaire pour les arts en talie, et le chargea de recueillir, à Rome et à Naples, une très gr. quantité d'objets précieux qui ppartenaient à la France en vertu des traités. près cette mission, Dufourny reçut le titre de onservateur des tableaux du muséum et de prof. Les nombr. rapports qu'il rédigea, les fonctions de a chaire et les travaux académiques, occupèrent es quinze dern. années de sa vie; il mourut en 818. Dufourny a laissé des cartons de dessins, des otes et MSs. d'un ouvr. savant qu'il se proposait le publ. sur la Sicile et sur l'Istrie; une partie de es riches matériaux a été acquise par le cabinet lu roi. C'est sur ses plans qu'a été bâtie l'église le St-Jean à Stockholm; et il a égalem. fourni ceux l'une église et d'un casin roy. construits à Haga. Il a été l'édit. de l'ouvrage de d'Agincourt : *Histoire de l'art par les monuments, depuis sa décadence jusqu'à son renouvellement*, et a pris une très gr. part à la rédaction de cet import. travail. Dufourny est le fondateur d'une école d'architecture, dont a format. fut le résultat de ses instances et de l'abandon qu'il fit d'une immense collection de fragm. d'architect. antiq. recueillis dans le cours de ses voyages, et de plâtres moulés à ses propres frais. Cette galerie a été depuis augmentée d'une collection de modèles d'édifices anciens, cédée par Cassas. Une *Notice* sur sa vie et ses ouvrages, par M. Quatremère de Quincy, a paru en 1822, in-4.

DUFOURNY DE VILLIERS (Louis-Pierre), architecte à Paris, embrassa les principes de la révolution avec ardeur, fut le fondat. du club des droits de l'homme et se signala dans celui des jacobins par ses motions anarchiq. Président du départem. en 1794, il montra toute l'âpreté de ses principes dans la lutte qu'il soutint tour à tour contre les partis opposés. Sur le point de payer de sa tête l'inimitié de Robespierre qu'il avait encourue, il dut son salut au 9 thermidor (27 juill. 1794), fut ensuite arrêté comme terroriste, et mourut peu de temps après l'amnistie du 3 brumaire an IV.

DUFRÉNOY (Adélaïde-Gillette BILLET), l'une des femmes qui ont cultivé la poésie avec le plus de succès, née à Paris en 1765, fille d'un riche joaill., puisa de bonne heure le goût des lettres dans la conversation des amis de son père. Mariée fort jeune à M. Dufrénoy, procureur au Châtelet, elle trouva dans sa nouvelle position les mêmes avantages, et put continuer à perfectionner ses talents dans une société distinguée. La révolution vint l'arrêter dans ses débuts. Forcée de se retirer à la campagne, sa maison devint l'asile de tous les littérateurs proscrits. Fontanes y passa près d'un an, et ses leçons ne furent pas inutiles à sa protectrice. Au retour du calme, Mme Dufrénoy se trouva complétem. ruinée ; alors elle se livra sans hésitation aux travaux les plus incompatibles avec ses goûts et ses habitudes, pour subvenir aux besoins de son mari et de son fils; elle passa les jours et les nuits à faire des copies pour les avocats, les avoués, etc. Plus tard, son mari ayant été nommé greffier du tribunal d'Alexandrie, elle l'y suivit et lui servit de secrét. Le fardeau du greffe retomba bientôt sur elle, son mari s'étant trouvé dans l'impossibilité de continuer ses fonctions. De retour en France, elle reprit le travail ingrat de copiste; elle y joignit la composit. de quelq. ouvr. d'éducation qui furent bien accueillis. Une pension, qui lui fut accordée sur la demande de M. de Ségur, lui laissa les loisirs nécessaires pour cultiver les lettres. Elle cueillit des palmes acad. L'Académie française, en 1814, couronna son poème la *Mort de Bayard*. Dès-lors sa place fut fixée par l'opinion publique au rang des meill. poètes de l'époque. Aimée, estimée de tous ceux qui l'entouraient, elle put jouir de sa gloire, et mourut vivement regrettée en 1825. Ses *poésies* ont été publiées en 1827, in-8, sous le titre d'*OEuvres de Mme Dufrénoy*, précédées d'une *Notice* par M. Jouy. On lui doit encore plus. ouvr. d'éducat., tels que *le Tour du monde*, etc., 1813, 6 vol. in-18. — *La petite Ménagère*, 1815, 4 vol. in-8. — *Étrennes à ma fille*, 1816, 2 vol. in-12. — *Biographie des jeunes demoiselles*, 3e édit., 1825, 4 vol. in-12. — *Les Beautés de l'Histoire de la Grèce moderne*, 1825, 2 vol. in-12, et quelq. traduct. de l'anglais.

DUFRESNE (Jean), seigneur de Préaulx, l'un des frères puînés du célèbre Ducange, naquit à Amiens dans les dern. années du 16e S., exerça avec distinction la profess. d'avocat, et mourut en 1675, après avoir publié un *Commentaire sur la coutume d'Amiens*, qui a été inséré dep. dans *le Coutumier de Picardie*. — Dufresne (Bertrand), administr. habile, né en 1736 à Navarreins (Béarn), mort à Paris en 1801, conseiller-d'état et directeur du trésor public, suppléa par un travail assidu à l'insuffisance de son éducat. Simple expéditionn., il s'éleva par ses talents et sa probité sévère jusqu'aux premiers emplois de l'administrat. des finances. Ayant été prem. commis sous Necker, Dufresne fut emprisonné pend. la terreur, et la mort seule de Robespierre l'empêcha de périr lui-même sur l'échafaud. Lors du gouvernement consulaire, il refusa le titre de ministre, quoiqu'il consentît à en remplir les fonctions. Pour donner une idée de ses talents et de la confiance dont il jouissait, il suffira de dire qu'ayant trouvé la rente à 19, il la fit monter à 60 dans l'espace de quelq. mois. Administrat. intègre, il ne laissa en mourant qu'une fortune de 700,000 fr., fruit d'une stricte écono-

mie, après avoir passé 30 ans dans l'exercice des fonctions les mieux rétribuées.

DUFRESNOY (CHARLES-ALPHONSE), peintre, né à Paris en 1611, mort en 1665, fut l'élève de Perrier et de Vouet, et l'ami de Mignard, avec leq. il passa sa vie dans une intimité parfaite. Le musée possède deux tabl. de cet artiste; l'un représente des *Groupes de Naïades*, et l'autre *Ste Marguerite, vierge et martyre*. Quoique ces deux compositions ne manquent point de mérite, elles ont moins contribué à la réputation de Dufresnoy que son poème latin sur la peinture, *de Arte graphicâ*, publié par de Piles, Paris, 1684, avec une traduction en prose. Renou en donna une en vers franç., Paris, 1789; M. Rabany en publ. une 3e, Clermont-Ferrand, 1810, in-8. Cet ouvr. a eu l'honneur d'être trad. en vers anglais par le célèbre Dryden; il l'a été aussi depuis en italien.

DUFRESNOY (ANDRÉ-IGNACE-JOSEPH), médecin, né en 1733 à Valenciennes, s'était fait une réputation comme botaniste; nommé en 1793 médecin en chef de l'armée du Nord, il fut bientôt destitué pour avoir écrit au ministre de la guerre en fav. de son prédécess., et envoyé à l'hôpital de St-Omer. Il avait le premier acclimaté en France le *rhus radicus*, dont il avait confié plusieurs plants à un de ses confrères des Cambrai. Dans une lettre qu'il lui écrivit se trouvait cette phrase: *Comment vont nos chers rhus? Qu'il me tarde de les voir!* Cette lettre fut interceptée : on ne douta pas qu'il ne s'agît là des soldats de Catherine; Dufresnoy fut en conséquence jeté en prison, et il aurait péri sur l'échafaud sans le 9 thermidor. Renvoyé à l'hôpital de Valenciennes, il y mourut en 1801. Dufresnoy, habile praticien, passa toute sa vie à publier de prétendues découvertes qui n'existaient malheureusement que dans son imagination. On a de lui : *Des caractères, du traitement et de la cure des dartres, de la paralysie, des convulsions*, etc., Paris, an VII (1799), in-8.

DUFRESNY (CHARLES RIVIÈRE), poète dramatique, né en 1648 à Paris, passa pour le petit-fils de Henri IV. Placé près de Louis XIV en qualité de valet-de-chambre, ce monarque prit de l'amitié pour lui, l'employa dans plusieurs circonstances délicates et l'accabla de bienfaits sans pouvoir l'enrichir. Il avait obtenu du roi le brevet de contrôleur-général de ses jardins et le privilége d'une manufact. de glaces, qu'il céda pour une somme assez modique. Dufresny aimait les femmes, le jeu et la table; et telle était la légèreté de sa conduite et de son caractère, qu'il épousa en secondes noces sa blanchisseuse, ne trouvant pas d'autre moyen de s'acquitter d'une somme de cent écus dont il lui était redevable. Après avoir vendu ses charges à la cour, Dufresny se mit à travailler pour les théâtres italien et français, d'abord en société avec Regnard, avec lequel il se brouilla pour un sujet de comédie, *le Joueur*, dont l'idée appartenait bien réellement à Dufresny, mais que Regnard a traité d'une manière bien supérieure. Dufresny vécut jusqu'à l'âge de 75 ans, sans ennemis, sans ambit., sans projets; il mourut en 1724. Ses *OEuvres dra matiq.* ont été recueill., Paris, 1731, 6 vol. in-12 Dans le nombre de ses pièces on distingue les suiv restées au répertoire : *le Mariage fait et rompu la Réconciliation normande; la Coquette de vil lage; le double Veuvage; le Dédit et l'esprit de con tradiction.* Auger a donné : *OEuvres choisies d Dufresny*, 1810, 2 vol. in-18. On doit encore à c poète : *Nouvelles histor.*, Leyde (Paris), 1692 2 vol. in-12. — *Entretiens ou amusements sérieu et comiques*, Amsterdam (Rouen), 1705, etc.

DUFRESSE (SIMON-CAMILLE, baron), maréchal de-camp, né en 1753, était acteur du théâtre d Montansier à l'époque de la révolution. Adjudant général en 1793, il se trouvait à Lille lorsqu'il fu nommé génér. de l'armée révolutionn. On l'accus d'avoir cruellement abusé de son pouvoir; il fu même arrêté après le 9 thermidor; mais un juge ment solennel l'acquitta des charges dirigée contre lui. Il alla joindre l'armée d'Italie, passa celle de Naples, sous les ordres de Championnet et fut comme lui, en 1799, traduit devant un con seil de guerre, pour avoir attaqué les agents dila pidateurs du directoire. La journée du 3 prairi an VIII, en forçant les directeurs Merlin de Dou et la Réveillère-Lepeaux à donner leur démission annula cette procédure. Dufresse, rentré en acti vité, eut le commandem. de la 12e divis. milit. Nantes. Il fit la guerre de la Péninsule, et fut pen dant 3 ans gouvern. de Valladolid. Employé dan la campagne de Russie, il obtint le gouvernem. d Stettin. Après les événem. de 1814, il fut décor de l'ordre de St-Louis, et promu de nouveau e 1815 au commandem. de la 12e divis. Depuis cett époque il ne fit plus partie de l'armée active, i mourut en 1833.

DUGAS DE BOIS-SAINT-JUST (JEAN-LOUIS MARIE), littérateur, né à Lyon en 1743, fit les der nières campagnes de la guerre de 7 ans comme o ficier aux gardes-françaises. Après avoir quitté l profession des armes, il fut chargé par Louis XV de diverses missions. Sorti de France en 1790, son retour il chercha dans la culture des lettre un dédommagement à la perte de sa fortune. mourut en 1820 au château de Lorette, près d Lyon. Dugas de Bois-Saint-Just a publié : *Paris Versailles et les provinces au* 18e S., Lyon, 1808 la 2e et la 3e éd. publ. par Mély-Janin, Paris, 1809 e 1810, 2 vol. in-8, ne contiennent pas les anecdote sur Necker. — *Les sires de Beaujeu*, etc., ibiden 1811, 2 vol. in-8. — *Le véritable chemin de la for tune*, Lyon, 1812, in-8.

DUGAZON (JEAN-BAPT.-HENRI GOURGAULT) comédien, né vers 1741, mort près d'Orléans e 1809, avait débuté en 1772 au Théâtre-Français dans l'emploi des valets. S'il n'effaça pas la répu tation de Préville, auquel il succéda, il s'en cré du moins une presque égale, quoique par de moyens différents. Dugazon avait du masque, d mordant et de la chaleur; mais il se laissait sou emporter par l'envie d'exciter le rire; enfin, pou nous servir des expressions techniques, quoiqu

e fût un coméd. aimable et aimé, ce n'était point un comédien de bon ton. Pendant le régime révolutionnaire, Dugazon se fit l'aide-de-camp de Santerre; il voulut aussi être aut., et donna deux pièces de circonstance très médiocres, *l'Émigrante* et *le Modéré:* la seconde a été impr. Il arrangea en outre et augmenta de trois scènes *les Originaux*, coméd. de Fagan, qu'il publia, Paris, an X (1802), in-8.—Dugazon (Louise-Rosalie Lefèvre), femme du précéd., célèbre actrice de l'Opéra-Comique, née à Berlin en 1755, morte à Paris en 1821, jouait les amoureuses avec tant de perfection, qu'elle a donné son nom à cet emploi. Elle a créé un très grand nombre de rôles, et est restée inimit. dans celui de Nina.

DUGDALE (William), historien et antiquaire anglais, né en 1605 dans le comté de Warwick, mort en 1686, roi d'armes de l'ordre de la Jarretière, a légué à l'université d'Oxford 27 vol. in-fol. écrits de sa main, et conten. le fruit de ses longues recherches; il avait en outre publié en latin et en anglais onze ouvr. presque tous très volumineux sur l'hist. et les antiquités de son pays; les principaux sont: *les Antiquités du comté de Warwick*, Londres, 1656, in-fol.; 1730, 2 vol. in-fol. — *Baronagium Angliæ*, ou histoire de la noblesse anglaise depuis le temps des Saxons, ibid., 1675-76, 3 vol. in-fol. — *Monasticon anglicanum*, ibid., 1655-61-73, 3 vol. in-fol., en soc. avec Dodsworth, réimpr. en 1812-29, 4 vol. in-fol. avec la *Vie* de Dugdale.

DUGHET (Guaspre), peintre, surn. *Poussin*, parce que ce maître, qui avait épousé sa sœur, lui donna les leçons de son art, naquit en 1613 à Rome, et mourut dans la même ville en 1675. Il se voua avec succès au paysage, et acquit une telle facilité, qu'il lui arriva souvent de terminer un tableau en un seul jour. Le musée possède trois paysages de Guaspre. — Dughet (Jean), frère du précédent, graveur au burin et à la pointe, né vers 1614 à Rome, mort dans la même ville vers la fin du 17e S., fut comme son frère élève du Poussin; mais il renonça à la peinture, pour laq. il n'avait que de médiocres dispositions, et se mit à graver. On admire surtout dans son œuvre *les sept Sacrements*, d'après les tableaux que son maître avait exécutés à Rome pour le command. del Pozzo.

DUGOMMIER (Jean-François COQUILLE), général, né à la Basse-Terre dans l'île de la Guadeloupe en 1736, entra au service à 13 ans, obtint quelque avancem. et la croix de St-Louis, fut réformé et se retira à la Martinique. Nommé commandant de la garde nationale de cette île en 1789, il prit une part très active aux troubles qui désolèrent la colonie, et fut contraint de repasser en France en 1792. Élevé successivement au grade de général de brigade et de division, il se signala par son humanité autant que par son courage au siége de Toulon, puis à la tête de l'armée des Pyrénées-Orient.; repoussa les Espagnols au-delà des frontières, et fut tué d'un éclat d'obus près de St-Sébastien en nov. 1794. On a imprimé à Aix, an III (1795), in-4, l'*Éloge funèbre de Dugommier*, prononcé à Aix par Antoine-Esprit Gibelin.

DUGUA (Charles-François-Joseph), général, né à Valenciennes en 1744, entra au service à 16 ans, cadet au régim. de Bourbon infanterie; il parvint au grade de capitaine, puis se retira en 1776 dans un domaine qu'il possédait près de Sens. Ayant repris du service en 1790, il fit partie de l'armée des Pyrénées comme colonel de gendarm., fut nommé général de brigade, se distingua d'une manière toute particulière au siége de Toulon en 1793, et fut proclamé sur la brèche général de divis. Dugua se signala encore dans les campagnes d'Italie, où Bonaparte lui confia le commandement de la cavalerie; en Égypte, où il sut maintenir avec 800 hommes le bon ordre dans la ville populeuse du Kaire, pendant la durée de l'expédition de Syrie. De retour en France, il fut en 1800 nommé préfet du Calvados, et quitta deux ans après ces fonct. pour accompagner le général Leclerc dans l'expédition de St-Domingue, en qualité de chef d'état-major; mais deux blessures et une grave maladie, suite de ses longues fatigues, l'enlevèrent peu de temps après son arrivée au Cap-Français, en 1802. Dugua réunissait aux talents du guerrier ceux de l'administrateur et de l'homme de lettres; il avait rétabli l'académie de Caen, où son *Éloge funèbre* fut prononcé par M. Delarivière, qui en était secrét.

DUGUAY-TROUIN (René), l'un des plus célèb. marins français, né à St-Malo en 1673, descendait d'une famille honorablement connue dans la marine marchande. Il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais son goût pour les plaisirs contrariant les vues de ses parents, ceux-ci lui permirent de s'embarquer en 1689 sur un bâtim. qui venait d'armer en course. Duguay-Trouin fit deux campagnes comme simple volontaire, et se distingua tellem. par sa valeur bouillante, qu'on lui confia à l'âge de 18 ans le commandem. d'une frégate de 14 canons. Il en commandait une de 40, en 1694, quand, tombé près des Sorlingues dans une escadre de 6 vaiss. angl., il soutint pendant 4 heures un combat inégal, se vit attaqué à portée de pistolet par un vaisseau de 66, vit sa mâture détruite, le feu prendre à son magasin de poudre, et refusait encore de se rendre, lorsqu'il fut renversé par un boulet qui l'atteignit légèrem. Conduit prisonnier à Plymouth, Duguay-Trouin dut sa liberté à l'amour qu'une jeune Anglaise avait conçu pour lui. N'étant encore âgé que de 21 ans, il attaqua et prit 2 vaisseaux anglais, à bord de l'un desq. il trouva et renvoya à Louis XIV les deux brevets de Jean Barth et de Forbin, qui avaient été enlevés à ces braves marins lors d'une défaite qu'ils avaient essuyée en 1687. Présenté au roi avec l'amiral hollandais Wassenaer, son prisonn., Duguay-Trouin fut traité par ce monarque avec la distinct. la plus flatteuse, entra dans la marine royale en 1697, capitaine en second en 1702, lutta cette même année avec 2 vaisseaux et 3 frégates contre 15 vaisseaux hollandais, prit et rançonna plus de 40 baleiniers de cette nation, et porta dans les années suivantes

la gloire du pavillon franç. au plus haut point où elle soit jamais parvenue. En 1711, il détruisit dans l'espace de 11 jours les fortificat. de Rio-Janeiro, réputées inexpugnables, s'empara de cette ville, prit ou coula 60 navires marchands, 3 vaisseaux de guerre, et causa au Brésil une perte de plus de 25 millions. Le roi lui avait accordé des titres de noblesse en 1709; il fut nommé chef d'escadre en 1715, commandeur de St-Louis, lieutenant-génér. en 1728, et mourut sans postérité à Paris en 1736, des suites des long. fatigues qu'il avait éprouvées et des nombreuses blessures dont il était couvert. Ses *Mém.*, écrits par lui-même, ont été publiés, Paris, 1740, in-4, fig., par Godard de Beauchamps, qui les a continués depuis 1715 jusqu'à l'époque de la mort de l'auteur; ils ont été réimpr., Paris, 1740, 2 vol. in-12, et trad. en angl., Londres, 1742, in-12. La *Vie* de René Duguay-Trouin a été publ. par Richer, 1784, in-18; son *Éloge*, par Thomas, a été couronné par l'Académie, 1761, in-8.

DUGUERNIER (Louis), peintre français, né vers le milieu du 16e S., se rendit célèbre dans la miniature sur vélin; il a peint dans ce genre, fort pratiqué de son temps, un grand nombre de petits sujets destinés à orner des heures, des bréviaires et d'autres liv. de piété.—Duguernier (Alexand.), fils du précédent, membre de l'académie de peinture lors de sa formation, excella dans la peinture sur émail; nul ne l'a surpassé dans l'art de saisir les ressemblances et dans celui de donner un éclat durable aux couleurs. Il fut contraint par la révocation de l'édit de Nantes de quitter la France et d'aller enrichir de ses talents une terre plus hospitalière. Cet artiste a laissé trois fils : deux furent comme lui peintres sur émail; l'autre se voua avec succès au paysage.

DUGUESCLIN (Bertrand), connétable de France et l'un des guerriers dont elle se glorifie davantage, naquit vers 1314 dans le château de La Motte-Broon près de Rennes, d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de Bretagne, et fut l'aîné de dix enfants. Peu favorisé de la nature, le jeune Bertrand annonçait un caractère dur et farouche; il ne voulut jamais apprendre à lire, et ne se plaisait que dans les exercices du corps, où il avait acquis une telle habileté, qu'à seize ans il terrassa un athlète dans la vigueur de l'âge, qui venait de renverser successiv. 12 de ses rivaux. Les gentilshommes bretons ayant ouvert, en 1338, un tournoi solennel en l'honn. des dames, Bertrand, qui s'y était rendu malgré la défense de son père, ne put rester tranquille spectat. d'une gloire que son grand cœur l'appelait à partager. Il remarque un chevalier qui se retirait, le supplie, les larmes aux yeux, de lui prêter son coursier et ses armes, s'élance dans la lice, renverse le premier adversaire qui se présente, fournit douze courses avec un égal succès, et reçoit le prix de l'adresse et de la valeur. Dès cet instant il jura qu'il ne quitterait plus les armes; il adopta pour cri de guerre *Notre dame Guesclin*, et ce cri devint bientôt la terreur des Anglais. Bertrand, suivant l'usage du temps, soutint presque autant de combats particul. qu'il livra de batailles générales; après s'être illustré dans les longs démêlés de Charles de Blois et du comte de Montfort touchant l'hérédité au duché de Bretagne, il entra au service de France, obtint une compagnie de cent lances et le gouvernement de Pontorson. Pour célébrer l'avén. de Charles V au trône (1364), Duguesclin livre la bataille de Cocherel aux troupes du roi de Navarre, les taille en pièces et fait lui-même prisonnier le fameux captal de Buch qui la commandait. La bataille d'Aurai devait décider du sort de la Bretagne; Duguesclin y fit des prodiges de valeur: mais n'ayant plus d'autres armes que ses deux mains couvertes de gantelets de fers, il fut obligé de se rendre au brave Chandos, chef de l'armée angl. Ses amis vendent leurs terres pour payer sa rançon, fixée à cent mille francs, somme énorme pour ce temps-là; il revient à la cour de Charles V qui lui confie ses trésors et ses soldats, lui donne plein pouvoir de négocier ou de combattre, et le charge de soumettre *les grandes compagnies*, ramas confus de Français, d'Anglais et de Bretons qui désolaient le royaume. Duguesclin va trouver les principaux chefs, les harangue, leur fait honte de leur conduite; se met à leur tête, et, pour occuper plus dignement leur courage, les conduit en Espagne défendre les droits de Henri de Transtamare contre Pierre-le-Cruel, puis revient en France, où de nouveaux combats l'attendaient. Lors de la défaite de Navarrette, Duguesclin, qui continuait de résister, lui quatrième, aux efforts de l'armée victorieuse, fut fait prisonnier et conduit à Bordeaux, où était la cour du prince de Galles, qui ne tarda pas à lui rendre la liberté. Moreau de Fiennes l'ayant désigné son successeur, Duguesclin, qui était encore en Espagne, où il venait de défaire une 2e fois Pierre-le-Cruel, fut nommé connétable de France. A peine revêtu de cette dignité, il attaqua les Anglais, qui s'étaient avancés jusqu'aux portes de Paris, les chassa de la Normandie, et leur prit en très peu de temps la Guienne et le Poitou. Charles V ayant, en 1373, réuni la Bretagne à la France, les soldats bretons, jaloux de l'indépend. de leur patrie, désertèrent l'armée de Duguesclin; celui-ci apprit qu'il était lui-même accusé de trahison; aussitôt il quitte l'armée, laisse l'épée de connétable, jure qu'il ne la reprendra plus, et veut se retirer en Espagne près de don Henri. Le roi reconnut bientôt son innocence, lui députa les ducs d'Anjou et de Bourbon, qui ne purent rien gagner sur son caractère inflexible: « C'est assez, disait-il, d'avoir été soupçonné. » Toutefois, avant de quitter la France, il voulut illustrer son départ par la prise du château de Randam (Châteauneuf-Randon), que le maréchal de Sancerre, son ami, assiégeait. Après avoir soutenu plus. assauts, la place promit de se rendre si elle n'était secourue dans 15 jours. Duguesclin mourut dans cet intervalle, le 13 juill. 1380. Le gouvern., qui n'avait entendu se rendre qu'à lui, voulut apporter les clefs sur le cercueil du héros, qui fut enterré à St-Denis dans la sépul-

ure des rois de France, honneur jusque-là sans exemple. La *Vie* de Duguesclin a été écrite bien des fois. Nous citerons seulement : *le Triomphe des neuf preux, ou Hist. de Bertrand Duguesclin*, Abbeville, 1487; Paris, 1507. — *Hist. de messire Bertrand Duguesclin*, etc., *mise en lumière par Claude Ménard*, Paris, 1618, in-4. — *Histoire de Bertrand Duguesclin*, par Guyard de Berville, Paris, 1767, 2 vol. in-12. — Duguesclin (Julienne), sa sœur, morte abbesse de St-George à Rennes en 1405, était religieuse à Pontorson lorsque les Anglais tentèrent de surprendre cette ville pendant la nuit : éveillée par le bruit que font les soldats en plaçant leurs échelles, elle se lève, saisit une épée, renverse trois Anglais qui se tuent en tombant, donne l'alarme par ses cris et force les ennemis à se retirer.

DUGUET (Jacques-Joseph), théol. et moraliste, né à Montbrison en 1649, mort à Paris en 1733, fut obligé de quitter la congrégation de l'Oratoire à cause de son attachement aux opinions de Jansénius et de Quesnel. Cet ecclésiastique, estimable d'ailleurs par ses vertus privées, avait fait une étude toute particulière de l'Écriture sainte, et publ. un très grand nombre d'ouvr. de morale et de piété, dont les plus importants sont : *Tr. sur les devoirs d'un évêque*, Caen, 1710. — *Lettres sur divers sujets de morale et de piété*, Paris, 1718, 3 vol., souvent réimpr. et portées jusqu'à 10 vol. — *Institution d'un prince*, ibid., 1739, in-4, ou 4 vol. in-12. — *Conférences ecclésiastiques*, 1742, 2 vol. in-4.

DUHALDE (Jean-Baptiste), jésuite, né en 1674, à Paris, mort dans cette ville en 1743, fut le successeur du P. Legobien dans la rédact. des *Lettres édifiantes*, qu'il poussa du 9e vol. au 26e; mais l'ouvr. qui lui assure une réputat. durable est la *Description géographique, historique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*, Paris, 1735, 4 vol. grand in-fol., avec fig. et 42 cartes de d'Anville, La Haye, 1736, 4 vol. in-4; trad. en angl., Londres, 1742, 2 vol. in-fol., fig., en allemand, Rostock, 1747, 1749, 4 vol. in-4, fig.

DUHAMEL (Jean-Baptiste), né à Vire en 1624, fit de rapides progrès dans la philosophie, passa 10 ans dans la congrégation de l'Oratoire, fut ensuite nommé curé de Neuilly-sur-Marne, puis aumônier du roi, et pourvu de quelques bénéfices. A la création de l'académie des sciences, Colbert l'en désigna le prem. secrétaire perpétuel; cette place ne l'empêcha pas d'être employé dans div. missions diplomatiques. Il mourut à Paris en 1706. On a de lui plusieurs ouvr. de philos., de mathém. et de physique; les plus importants sont : *Astronomia physica*, Paris, 1660, in-4. — *De consensu veteris et novæ philosophiæ libri IV*, Paris, 1663, in-4; Oxford, 1669, in-8. — *Theologia speculatrix et practica*, Paris, 1691, 7 vol. in-8.—*Regiæ scientiar. acad. historia*, 1698, 1701, in-4, avec quelq. additions. Cet ouvrage se réunit aux *Mémoires de l'Académie*, dont il est comme l'introduction.

DUHAMEL DU MONCEAU (Henri-Louis), célèbre agronome, et l'un des sav. franç. les plus utiles, né à Paris en 1700, fut admis en 1728 à l'académ. des sciences, dont il enrichit les recueils de plus de 60 *Mémoires*, presque tous très importants, sur l'agriculture, la marine et le commerce, et publ. un très gr. nombre d'ouvrages sur les mêmes sujets. Il concourut avec le même zèle à l'exécution d'un des plus beaux monuments du 18e S., la *Description détaillée des arts et métiers*, et mourut en 1782. Ses principaux ouvrages sont : *Traité de la culture des terres*, 1751-1760, 6 vol. in-12. — *Tr. des arbres et arbustes qui se cultivent en France en pleine terre*, Paris, 1755, grand in-4; nouv. édit. par Est. Michel, 1800, 1819, 7 vol. in-fol. — *La Physique des arbres*, 1758, 2 vol. in-4.—*Des semis et plantations des arbres et de leur culture*, Paris, 1760, in-4. — *Traité des arbres fruitiers*, 1768, 2 vol. gr. in-4; nouvelle édition par A. Poiteau et P. Turpin, 1807, 6 vol., gr. in-fol., fig., ouvrage le plus beau et le plus complet que l'on ait sur cette partie de l'histoire naturelle. L'*Éloge* de Duhamel a été prononcé par Condorcet, en 1782, à l'acad. Le nom de *hamelia*, donné par Jacquin à un genre de plantes de la famille des rubiacées, rappelle les travaux qu'il a faits sur la garance.

DUHEM (Pierre-Joseph), conventionnel, né à Lille en 1760, fils d'un tisserand, étudia la médecine, et fut employé à l'hôpital de sa ville natale. Ayant adopté les principes de la révolution, il fut nommé juge-de-paix, puis député du Nord à l'assemblée législative, où il se signala par sa haine inflexible contre les prêtres, les nobles et les ministres. Réélu à la convention, il y vota la mort du roi sans sursis; il provoqua des mesures de rigueur contre les journalistes, qui sont, dit-il, les seuls, les véritables obstacles à la révolut., et demanda l'exclusion des députés journalistes. Dans la discussion sur le tribunal révolutionn., il repoussa la proposit. d'y admettre des jurés. « Quelque mauvais, dit-il, que soit ce tribunal, il sera toujours trop bon pour des scélérats. » Il prit une part très active à la journée du 31 mai qu'il avait provoquée par ses déclamat. furibondes contre les girondins; défendit la loi des suspects, et, après avoir concouru à renverser Robespierre, effrayé de la réact., provoqua des mesures pour en arrêter les suites. Compromis dans les journées de germinal, il fut envoyé au château de Ham, puis amnistié; il reprit l'exercice de sa profession, et mourut à l'hôpital de Mayence en 1807.

DUHESME (Guill.-Philibert, comte), lieuten.-gén., né en Bourgogne en 1760, fut en 1789 nommé command. des gardes nation. de son canton, puis en 1791 fait par Dumouriez lieut.-colonel d'un bataillon qu'il avait équipé en partie à ses frais et conduit à l'armée du Nord. Il y servit dans les campagnes suiv. en partisan, fut fait en 1793 gén. de brigade pour avoir ramené les fuyards au combat, contribua à la victoire de Fleurus, puis à la prise de Maestricht, et, créé général de division, il servit succesivem. dans l'armée de Hoche, puis sous les ordres de Pichegru et de Moreau. Envoyé

à l'armée d'Italie, il fit la campagne de Naples, et, après une courte disgrâce, eut la direction de l'armée des Alpes. Il retourna en 1805 à Naples, puis fut envoyé en Espagne, et surprit Barcelonne, dont il garda le commandem. jusqu'en 1810. Disgracié, il cessa d'être employé jusqu'à la campagne de 1814 qu'il fit sous Victor, et fut tué l'année suivante à Waterloo. On a de lui : *Précis historiq. de l'infanterie légère*, 1806, 2e édit., 1814, in-8, très estimé.

DUIFFOPRUGCAR (Gaspar), l'un des plus célèbres luthiers du 16e S., né dans le Tyrol italien, voyagea en Allemagne, et était fixé à Bologne lorsque François Ier lui fit les propositions les plus avantageuses pour le déterminer à venir en France, où il le chargea de fabriquer les instruments nécess. au service de la chambre et de la chapelle. Il paraît que cet artiste habile mourut à Lyon vers 1520.

DUILIUS (Caïus), consul vers l'an 261 avant J.-C., est le prem. Romain qui ait obtenu des succès sur mer. Dans une bataille navale contre les Carthaginois, il leur prit 58 vaisseaux et les obligea à lever le siége de Ségeste en Sicile, et celui de Macelle en Calabre. Il reçut les honneurs du triomphe naval, institué à cette occasion.

DUIVEN (Jean), peintre, né à Gouda en 1610, mort en 1640, fut élève de Vauthier Crabeth, et s'acquit une grande réputat. par ses portraits, et particulièrement par celui du P. franc. Simpernel, dont on lui demanda plusieurs copies.

DUJARDIN (Carle), peintre, né à Amsterdam vers 1640, mort à Venise en 1678, était élève de Berghem. Il fit deux fois le voyage de Rome, où il passa la plus gr. partie de sa vie. Ses compositions, presque toutes dans le genre familier, sont spirituelles et correctes. Il a presque égalé Paul Potter comme peintre d'animaux, et donnait de grandes espérances comme peintre d'histoire. Le musée possède 8 tableaux de cet artiste. On admire surtout celui qui représente des *Charlatans montés sur des tréteaux, et débitant leurs drogues.* Carle Dujardin a gravé à l'eau forte, en 1652, un livre de paysages contenant un grand nombre de figures et d'animaux.

DUJARDIN, membre du collége et de l'académie de chirurgie de Paris, né à Neuilly-Saint-Front, près de Soissons, en 1738, mort à Paris en 1775, a laissé le prem. vol. d'une *Hist. de la chirurgie*, Paris, 1774, in-4. Peyrilhe, voulant continuer cette belle entreprise, donna un 2e vol. en 1780, mais il mourut avant de pouvoir terminer le 3e, qui est resté MS.

DUKER (Charles-Gustave), général suédois, se fit aimer de Charles XII pour son courage et son habileté, accompagna ce prince aux batailles de Lezno et de Pultawa, et fut prisonn. après la malheureuse issue de cette dernière. Il commandait à Straslund, et eut le bonheur d'y recevoir son maître lorsque celui-ci revint de la Turquie. Après la mort du roi, Duker fut nommé feld-maréchal, sénateur et comte, eut part au traité de paix avec la Prusse en 1720, et mourut en 1732 dans un âge avancé. — Duker (Charles-André), philologue, né en 1670 à Unna dans la Westphalie, mort en 1752 à Meyderic en Hollande, fut un des savants les plus laborieux et des plus zélés professeurs de son temps. On lui doit d'excell. éditions de Florus, Leyde, 1722, 2 vol. in-8; de Thucydide, Amsterdam, 1731, 2 vol. in-fol.; les *Notes* de Duker ont été conserv. en entier dans le Thucydide de Deux-Ponts. Il a en outre pub. : *Sylloge opusculor. varior. de latinitate jurisconsultorum veterum*, Leyde, 1711, in-8. — *Oratio de difficultatibus quibusdam interpretationis grammaticæ....*, Utrecht, 1716, in-4. — Alexandre Duker, son frère, est auteur d'une *Histoire de la ville de Come*, et de quelques trad. latines dans la collection du *Trésor d'Italie.* Le 12e vol. des *Antiq. gr.* de Gronovius contient de lui la trad. des *Rec. des tombeaux et des lampes antiques*, publ. par Bellori; elle a été réimpr. à part en 1728.

DULACQ (Joseph), officier au service de Sardaigne, né à Chambéry vers 1706, mort à Alexandrie en 1757, a, l'un des prem., introd. la science de l'artillerie en Piémont. Nommé commandant de l'école de Turin, il publia pour l'instruct. de ses élèves : *Théorie nouv. sur le mécanisme de l'artillerie*, Paris, 1741, in-4. Cet ouvrage rare est très estimé.

DULAGUE (Vincent-François-Jean-Noel), fut nommé professeur d'hydrographie au collége de Rouen, remplit cette chaire avec succès, mourut en 1805 à Rouen, membre de l'académie de cette ville. Ses deux ouvrages : *Leçons de navigation*, 1758, in-8, et *Principes de navigat.*, 1787, in-8, ont long-temps été regardés comme classiques. On a de Dulague plusieurs observations sur des sujets d'astron. dans les vol. IV et V des *Mém.* de l'acad. des sciences, *Savants étrangers.*

DULARD (Paul-Alexandre), littérateur, né à Marseille en 1696, remporta plusieurs prix à l'académie des Jeux-Floraux, et se fit de son temps une certaine réput. par son poème *De la grandeur de Dieu dans les merveilles de la nature*, 1749, in-12, trad. en angl., en allemand et en ital., et souvent réimpr. L'édition la plus récente comme une des plus belles est celle de Paris, 1820, in-8. Les *OEuvres diverses* de Dulart, impr. en 1758, 2 vol. in-12, n'ont pas eu le même succès. Il mourut en 1760, secrétaire de l'acad. de Marseille.

DULAU (Jean-Marie), archevêque d'Arles, né près de Périgueux en 1738, archevêque en 1775, fut député de son clergé aux états-généraux, où il s'opposa de toutes ses forces aux mesures contraires à la relig. Exclu de son siége, il demeura à Paris, fut arrêté après le 10 août 1792, et massacré le 2 septembre dans le couvent des carmes de la rue Vaugirard, avec les évêques de Beauvais et de Saintes et plusieurs autres ecclésiast. On a de ce prélat des *Mandements, lettres pastorales*, etc., recueillis sous le titre d'*OEuvres de M. Dulau*, 1816, 2 vol. in-8, précédées de son *Éloge histor.* par M. Constant, curé de St-Trophime d'Arles.

DULAULOY (Charles-Franç. RANDON, comte), lieuten.-génér. d'artillerie, gr.-croix de la Lég.-d'Honn. et des ordres de la Réunion et de Maximilien de Bavière, né à Laon (Aisne) en 1764, commandait en 1792 l'artillerie du camp de Paris, lors de l'invas. des Prussiens. Il passa l'année suivante adjudant-gén. de l'armée de Sambre-et-Meuse, fit comme génér. de divis. la campagne de Hanovre, et se distingua toujours jusqu'en 1816, qu'il obtint sa retraite. Il mourut près de Soissons en 1832.

DULAURENS (André), médecin, né à Arles vers le milieu du 16e S., mort à Paris en 1609, premier médecin du roi Henri IV, a laissé un grand nombre d'ouvr. sur son art. Les principaux sont : *Historia anatomica humani corporis*, etc., Francfort, 1595, in-8, Paris, 1600, in-fol., fig. — *De mirabili strumas sanandi vi, regibus Galliarum christianis divinitùs concessâ, libri II*, Paris, 1609, in-8. Guy Patin a publié en latin les *OEuvres de Dulaurens*, Paris, 1628, 2 vol. in-4. Elles ont été trad. par Théophile Gelée, Paris, 1646, in-fol., fig., Rouen, 1660, in-fol.

DULAURENS (Henri-Joseph), écriv., né à Douai en 1719, annonça pend. le cours de ses études des dispositions peu ordinaires, entra chez les chan. de la Trinité en 1737, et fut admis à la profession étant à peine âgé de 18 ans. Son caractère satiriq. l'ayant fait haïr de ses confrères, il demanda à passer dans un autre ordre, ne put l'obtenir, quitta le sien, et vint à Paris se mettre aux gages des libraires. Ennemi des jésuites, il profita du fameux arrêt lancé contre eux par le parlem. de Paris en 1761 pour publ. les *Jésuitiques*, satire qui eut un très gr. débit. Toutefois, appréhendant les poursuites de la police, il se sauva en Hollande le lendemain de la publicat., et se rendit à Liége et à Francfort, où il continua de végéter misérablem., jusqu'à ce qu'ayant été dénoncé à la chambre ecclésiast. de Mayence comme aut. de livres irréligieux, il fut condamné en 1767 à une prison perpétuelle, et renfermé dans le couvent de Mariabom, où il mourut en 1797. Les ouvr. de Dulaurens, en vers et en prose, décèlent une imaginat. dépravée, une prodigieuse facilité et un abus très répréhensible de connaissances acquises. Nous nous bornerons à citer : *la Chandelle d'Arras*, poème héroïque en XVIII chants; Berne, 1765, in-8; Paris, 1807, in-12. — *L'Arétin moderne*, Rome, 1776, 2 vol. in-12. — *Imirce, ou la Fille de la nature*, La Haye, 1774, 2 vol. in-12. — *Le Compère Matthieu*, souv. réimpr., et qui fut dans le temps attribué à Voltaire. — Dulaurens, son frère puîné, médecin de la marine royale, et maire de Rochefort, mort à Paris en 1789, a publ. plus. ouvr. sur l'administrat. des hôpitaux.

DULCIDIUS, prêtre de Tolède, fut, en 883, député par Alphonse, roi de Castille, vers un chef sarrasin nommé Abub-Alith; il réussit dans sa mission, et fut en récompense élevé à l'évêché de Salamanque. Joseph Pellicer lui attribue : *Chronica seu tabularium ab Adam usque ad diluvii annum 2242*, Barcelone, 1663, in-4.

DULCIN, hérétique, né à Novarre dans le 13e S., brûlé vif avec sa femme Marguerite en 1307 par ordre de Clément V, annonçait, entre autres erreurs, que le règne du St-Esprit avait commencé l'an 1300, et que depuis cette époque le pape avait cessé d'être le vicaire de J.-C. sur la terre. La *Vie* de cet imposteur, par un anonyme, a été insérée dans le t. IX des *Rerum italicar. script.*

DULCIS (Catherin), l'un des hommes les plus savants du 16e S., né dans la Savoie en 1540, fut en terminant ses études choisi pour gouvern. de quelq. jeunes gens de distinction avec lesquels il visita plus. fois les princip. états de l'Europe. Passionné pour les voyages, il parcourut ensuite l'Égypte, la Palestine, la Grèce, la Turquie, etc. En 1603, il était profess. de langues à Cassel, occupant ses loisirs à composer des comédies, des dialogues et des traduct. Les ouvr. de Dulcis paraissent très nombreux. Nous citerons seulement : *Institutiones linguæ italicæ*, Wittemberg, 1593, in-8. — *Schola italica*, Francfort, 1605. La relation de ses aventures se trouve dans le *Theatr. eruditor.* de Paul Freher, p. 1498 et suiv.

DULIN (Pierre), peintre, né à Paris en 1670, mort dans cette ville en 1748, membre de l'acad. de peinture, se forma sur les ouvrages de Lebrun. Il avait plus de 70 ans quand il peignit son tableau de *St Claude ressuscitant un enfant mort que sa mère lui apporte*, un de ses meill. ouvr. On estime beaucoup ceux où il a représenté les *Miracles de N.-S.*

DULLAERT (Heyman), peintre, né à Rotterdam en 1636, mort en 1684, fut élève de Rembrandt et s'appropria si bien sa manière, que plus. de ses tableaux, entre autres *Mars couvert d'une cuirasse*, furent vendus comme étant de son maître, et que les connaisseurs les plus exercés y furent eux-mêmes trompés. Dullaert cultivait aussi la musique et la poésie. Il a publ. une trad. de *la Jérusalem* du Tasse et un *Rec. de poésies holland.*, Amsterdam, 1719.

DULOIR, voyageur français, s'embarqua à Marseille en 1639, visita les côtes de l'Asie-Mineure, Constantinople, la Grèce pendant 3 ans, et publ. à son retour : *Voyages du sieur Duloir, contenus en plusieurs lettres écrites du Levant, avec la relation du siége de Babylone, en 1639, par sultan Mourat*, Paris, 1654, in-4, revu et corrigé par F. Charpentier, qui en a composé l'épître dédicatoire. Cet ouvr. a été trad. en ital., 1671, in-12.

DULONG, député de l'Eure, mort à Paris le 31 janvier 1834, suivait à la chambre la même ligne politique que M. Dupont de l'Eure, auquel le rattachaient les liens de famille les plus étroits. A la suite d'un disc. du général Bugeaud sur la loi concernant l'état des officiers, Dulong s'étant écrié que l'obéissance milit. ne pouvait aller jusqu'à l'ignominie, jusqu'à se faire, par exemple, geôlier d'une prison d'état, cette vive allusion au rôle que le général venait de remplir à Blaye, amena une rencontre que des amis communs cherchèrent vainement à prévenir par des concessions mutuelles.

Dulong eut le front traversé par la balle de son adversaire. Son convoi devint l'occasion d'une manifestat. républicaine. M. Dupont de l'Eure, répugnant à revenir dans l'enceinte d'où cette mort fatale venait de repousser le plus cher de ses amis, donna sa démiss., et le gén. Bugeaud, reparaissant à la tribune, déclara presque aussitôt qu'il renonçait sans retour à toute espèce d'avancement.

DULONG, célèbre physicien, né en 1785 à Rouen, après avoir terminé ses études à l'école polytechnique, étudia la médecine et la botanique, et, reçu par Berthollet dans son laboratoire, y fit, dès 1811, des expériences d'un haut intérêt. La même année, il découvrit le chlorure d'azote, découverte qui faillit lui coûter la vie; mais il en fut quitte pour de fortes contusions, et dès l'année suiv., il ne craignit point de revenir étudier ce dangereux corps. Une seconde détonation le priva d'un œil et lui enleva l'extrémité d'un doigt. Ce nouvel accident ne le détourna point de l'étude de la chimie; il y joignit celle de la physique. En 1818, il remporta le prix de l'acad. des sciences pour ses recherches sur la température, travail qu'il avait fait de concert avec Petit, qu'il remplaça comme profess. de physique à l'école polytechn. Il joignit à cette place celle de profess. de chimie à la faculté des sciences à l'école normale et à l'école d'Alfort. Il fut admis en 1823 à l'acad. des sciences, dont il enrichit les recueils de plus. *Mémoires* de la plus haute importance, et mourut en 1838, à 53 ans.

DULONG DE ROSNAY (Louis-Étienne, comte), lieuten.-gén., né en 1780 à Rosnay (Aube), était simple lieutenant de hussards au siége d'Ancône (janv. 1798), où sa belle conduite le fit citer avec éloge. Plus tard, command. de la place de Pesaro, il déploya à la fois tant de prudence et de fermeté, qu'après la capitulat. qu'il avait été obligé de conclure avec les Anglais, Bonaparte le combla publiquem. d'éloges. Il fit avec la même distinction les campagnes suivantes, assista aux batailles de Marengo et d'Austerlitz, et fut promu en 1813 au grade de génér. de brigade. Créé par le roi grand-officier de la Lég.-d'Honn., puis lieuten.-gén., il n'accepta pas d'emploi dans les *cent-jours*, et devint, au second retour de Louis XVIII, lieuten.-command. de la compagnie des gardes dite *écossaise*. Il prit en 1823 le commandement de la 17e division milit. (à Bastia), fut nommé en 1825 gr.-croix de l'ordre de St-Louis, et plus tard gentilhomme de la chambre du roi. Il mourut à Paris le 19 mai 1828.

DULORENS (Jacques), poète français, né vers 1583 à Châteauneuf en Thimerais, mort lieutenant-général du bailliage de cette ville en 1658, a laissé des *satires*, Paris, 1624, in-8, ibid., 1646, in-4 : plus. des sujets traités par Dulorens l'ont été dep. par Boileau; mais leurs satires n'ont de commun que les titres. On a du même des *Annotations sur les coutumes de Châteauneuf, Chartres et Dreux*, Paris, 1645, in-4.

DULOT, poète du 17e S., passe pour l'inventeur des bouts-rimés, Sarrasin qui n'avait pu réussir dans ce pitoyable genre, s'en vengea en publiant *Dulot vaincu, ou la Défaite des bouts-rimés;* ce poème ingénieux a seul conservé le nom de Dulot à la postérité.

DUMANIANT (Jean-André BOURLAIN, dit), auteur comique et ancien acteur, né en 1755 à Clermont (Auvergne), mort en 1828, avait quitté le barreau pour le théâtre, et prenait, dès l'année 1778, le titre de comédien du roi. Après avoir joué dans les provinces pendant quelques années, il entra en 1785 au théâtre des Variétés du Palais-Royal; il en suivit la troupe au gr. théâtre de la rue Richelieu, et, congédié lorsque celui-ci prit avec un essor plus élevé, le titre de Théâtre-Français, il passa aux Variétés de la Cité, qui se formaient alors, et dont l'ouverture eut lieu le 20 octobre 1792. Dumaniant avait produit déjà ses meill. ouvr., lorsqu'en 1798, époque de sa retraite, il vendit toutes ses pièces au théâtre des Variétés pour une rente viagère. Il fut depuis successivem. directeur ou gérant de plus. théâtres de la capitale et des départem. Son premier ouvr. connu est *le Français en Huronie*, comédie en un acte, en vers, jouée en province, et impr. à Paris en 1778, in-8. Parmi les pièces qu'il donna aux anciennes Variétés, et qui sont les meilleures qu'il ait faites, celle qui obtint le plus gr. succès est sa comédie d'intrigue de *Guerre ouverte, ou Ruse contre ruse*, en 3 actes et en prose, impr. en 1787, in-8, imitée de l'espagnol, et restée au répertoire. Elle a été trad. en allemand, en hollandais, deux fois en anglais, etc., et mise en opéra comique par L. Jadin, pour les spectacles de la cour. Outre 40 autres pièces environ, notamm. *la Nuit aux aventures*, *les Intrigants*, *les Deux Cousins*, *la Double Intrigue*, *la Journée difficile*, etc., on a de lui plus. écrits légers, comme *l'Enfant de mon père, ou les Torts du caractère et de l'éducation*, 1798, 2 vol. in-12. — *Les Aventures d'un émigré*, 1798, in-12; 1801, 2 vol. in-8. — *Trois mois de ma vie*, etc., 1811, 3 vol. in-12.

DUMAREST (Rambert), grav. en médailles, né en 1750 à St-Étienne en Forez, fut d'abord ciseleur, s'adonna ensuite à la grav., remporta le prem. gr. prix, fut reçu membre de l'Institut, et mourut à Paris en 1806. Il avait exposé au concours deux empreintes de médailles, l'une représentant *la tête de J.-J. Rousseau*, et l'autre *le buste du premier des Brutus*. Dumarest se plaça dès-lors au rang des artistes les plus habiles en ce genre. Parmi les ouvr. qui lui font le plus d'honneur il faut citer deux médailles du *Poussin;* celle du conservatoire de musique qui porte la figure en pied d'*Apollon;* celle que l'Institut distribue à chacun de ses membres, représentant *Minerve;* la petite médaille d'*Esculape* pour l'école de médecine; et enfin celle de *la paix d'Amiens*.

DUMARSAIS (César CHESNEAU), célèbre grammairien, né à Marseille en 1676, passa toute sa vie au milieu des chagrins domestiques et dans un état voisin de l'indigence. En terminant ses études il

entra dans la congrégation de l'Oratoire; mais il en sortit à 25 ans, vint à Paris, et s'y fit recevoir avocat en 1704; il quitta le barreau, remplit les pénibles fonctions de précepteur, ouvrit une pension, mais ne fut pas plus heureux dans cette nouvelle entreprise, et mourut en 1756. Ce savant, qui joignait la modestie aux talents les plus distingués, n'étaya jamais son mérite de l'appui de quelque coterie. Son *Éloge* par d'Alembert se trouve dans les *Mélanges de littérature* et au 7e vol. de l'*Encyclopédie*, ouvr. auq. Dumarsais a lui-même fourni quelq. articles. L'Institut ayant en 1804 mis au concours l'*Éloge* de Dumarsais, ce fut M. Degérando qui remporta le prix; son disc. a été publ., Paris, 1805, in-8. Les *OEuvres de Dumarsais* ont été recueillies par Duchosal et Millon, Paris, 1797, 7 vol. in-8. On y remarque surtout le *Traité des Tropes*, qui seul aurait suffi pour immortaliser son auteur, et dont la première édition fut cependant 30 ans à s'épuiser; et une *Méthode pour apprendre la langue latine*, qui en aurait beaucoup facilité l'étude si cet ouvrage eût pu triompher de la routine et des préjugés.

DUMAS (Louis), né à Nîmes en 1676, se fit recevoir avocat, mais négligea l'étude des lois pour celle des sciences exactes, s'appliqua avec succès à la partie théorique de la musique; dut à l'ingénieuse invention du *bureau typographiq.* une assez gr. réput., et mourut à Paris en 1744. On lui doit : *l'Art de composer toute sorte de musique sans... connaître le ton ni le mode*, 1711, in-4. — *La Bibliothèque des enfants, ou les premiers Éléments des lettres*, 1733, in-4. — *L'Art de la musique enseigné et pratiqué par la méthode du bureau typographique*, etc., Paris, 1753, in-4 oblong, tout gravé.

DUMAS (Philippe), né en 1738 à Issoudun, acheva ses études à Paris, fut successivem. prof. de grammaire à La Flèche, de rhétorique à Metz, principal du collége d'Issoudun, puis profess. de rhétor. à Toulouse, membre de l'acad. des Jeux-Floraux, et mourut en 1782. On a de Dumas des trad. franç. des *Colloques choisis d'Érasme*, avec le texte en regard, suivis de 3 *Dialogues moraux* tirés de Pétrarque et de Mathurin Cordier, Paris, 1762, in-12; de l'*Économique de Xénophon*, etc., avec des notes, ibid., 1768, in-12. On lui doit encore de nouvelles éditions, revues et augm., de quelq. livres élément., et un rec. des *Psaumes de David* (175), trad. en vers hexamètres par Buchanan, Commire, etc., Toulouse, 1780, in-12. Il se proposait de donner une suite à ce volume.

DUMAS (René-François), né à Lons-le-Saunier en 1757, avocat, embrassa les principes de la révolution avec une grande exaltat.; après le 10 août 1792 vint à Paris, où il se fit affilier aux jacobins, et ne tarda pas à s'y faire remarquer par ses déclamations furibondes. Nommé vice-président, puis présid. du tribunal révolutionn., il dépassa ses complices en sévérité. Fidèle à Robespierre, il fut arrêté avec lui et exécuté le 10 thermidor an III (juillet 1794). — Dumas (Jean-Franç.), avocat, né à Lons-le-Saunier en 1754, ne partagea point les excès de son frère, qui le dénonça plusieurs fois comme modéré. L'un des administrat. du Jura, il concourut après le 31 mai à toutes les mesures adoptées par ses courageux collègues pour tenter de paralyser l'effet des décrets de la convent., fut déclaré coupable de trahison, obligé de se sauver, et mourut de chagrin à Trévoux en 1795. On a de lui : *Discours sur cette question : Quels sont les moyens de perfectionner l'éducation des jeunes demoiselles?* Neuchâtel, 1785, in-8. — *L'Esprit du citoyen*, ib., 1783, in-8. — *Adresse aux états-généraux et particuliers sur l'origine de l'impôt*, Paris, 1789, in-8.

DUMAS (Jean), pasteur de l'Église française à Leipsig, mort en 1799, a publ. entre autres ouvr. : *Traité du suicide, ou du Meurtre volontaire de soi-même*, Amsterdam, 1773, in-8, livre estimé.

DUMAS (Alex. DAVY de La PAILLETERIE), général de division, né en 1762 à Jérémie (St-Domingue), fils d'un riche colon et d'une Africaine, s'engagea dès l'âge de 14 ans dans le régiment des dragons de la Reine, et ne dut son avancement qu'à la rare intrépidité qu'il déploya dans une foule d'occasions import. Bonaparte, encore génér., qualifia ce brave l'*Horatius Coclès du Tyrol* en le présentant au directoire exécutif. L'un des plus beaux faits d'armes de Dumas rendait exacte cette allusion : il avait, l'année précéd., défendu seul, à l'affaire de Brixen, le passage d'un pont d'où dépendait le succès de la journée. Pend. l'expédit. d'Égypte, ce fut lui qui, à la tête de quelq. braves, comprima au Kaire l'insurrection dont le général Dupuy venait d'être victime; et pourtant il était déjà atteint de la maladie qui peu de temps après le força à demander un congé pour revenir en France. Le général Dumas n'y rentra qu'après avoir subi, pend. 28 mois, une horrible captivité dans les prisons de Naples; et, laissé sans emploi à cause de ses opinions politiques, il mourut à Villers-Cotterets, en 1806, d'une maladie de langueur.

DUMAS (Charles-Louis), méd., né à Lyon en 1765, étudia la médec. à Montpellier; ses progrès furent si rapides, qu'il fut reçu docteur à 19 ans, couronné par la société royale de Paris à 21, et qu'il concourut à 23 pour une chaire de profess. Après être venu se perfectionner à Paris auprès de Vicq-d'Azyr et de Petit, Dumas fut employé à l'Hôtel-Dieu de Lyon, et rendit des services immenses lors du siége et de la prise de cette ville. Il fut en 1794 méd. d'une divis. de l'armée des Alpes; mais une maladie grave l'obligea de retourner à Montpellier, où il fut en 1795, à l'organisation des écoles de santé, nommé professeur d'anatomie et de physiol.; il passa rapidem. à d'autres chaires, à mesure de leur vacance, fut fait correspond. de l'Institut, puis rect. de l'acad. de Montpellier, etc., et mourut en 1813. Dumas a publ. un gr. nombre d'ouvr.; les princip. sont : *Système méthodique de nomenclature et de classification des muscles du corps humain*, Montpellier, 1797, in-4. — *Principes de physiologie*, ibid., 1800, 1806, 4 vol. in-8,

— *Doctrine des maladies chroniques*, Paris, 1812, in-8.

DUMAS (le comte MATTHIEU), général, né en 1753 à Montpellier, fils d'un trésorier de France, à 15 ans entra sous-lieutenant dans le régiment de Médoc, fut fait lieutenant de chasseurs en 1774, et deux ans après capitaine; il suivit en Amérique le général Rochambeau comme aide-de-camp, et fut en 1783 nommé chef-d'état-major de l'armée de St-Domingue. De retour en France l'année suiv., il fut chargé d'une reconnaissance militaire dans les îles de l'Archipel. En 1787, il eut une mission en Hollande, et assista au siége d'Amsterdam par les Prussiens. L'année suiv. il remplaça Guibert comme rapporteur du conseil de guerre, et dut inspecter les places d'Alsace. A la création de la garde nation., il devint aide-de-camp de Lafayette. En 1791 il commanda l'escorte chargée de protéger la rentrée de Louis XVI dans la capitale. Député de Seine-et-Oise à l'assemblée législat., il y combattit les mesures proposées contre l'émigration, réclama la punition des égorgeurs d'Avignon, et s'opposa de tout son pouvoir à la déclaration de guerre à l'empereur d'Autriche; il prit la défense des ministres sans cesse attaqués ainsi que les généraux, et dans des circonst. si difficiles, montra la plus grande fermeté. Après la chute du trône, il se tint à l'écart; mais il aurait échappé difficilement à la proscript., si Carnot, qui connaissait ses talents, ne l'eût fait nommer par le comité de salut public directeur du dépôt des plans de campagne au ministère de la guerre. Élu par le département de Seine-et-Oise, en 1795, au conseil des anciens, il y vota, comme à l'assemblée législat., avec les hommes modérés, fut au 18 fructid. condamné à la déportation; mais ayant eu le bonheur d'échapper aux sbires du directoire, alla chercher un asile à Hambourg, d'où il fut rappelé en 1800. Chef d'état-major de l'armée de réserve qu'il avait organisée à Dijon, il entra quelque temps après au conseil-d'état, et fut en 1805 nommé général de division. Attaché ensuite à Joseph Bonaparte, il devint ministre de la guerre à Naples en 1806, et concourut à donner à ce royaume la plus belle armée qu'il eût jamais eue. De retour en France, il assista à la bataille de Wagram, et fut chargé de l'exécution des conditions de l'armistice de Znaim. Intendant-général de la gr. armée en Russie, il suivit en 1813 Napoléon en Saxe, et fut fait prisonn. à Leipsig. Nommé conseill.-d'état par Louis XVIII, il perdit cette place pour avoir, pendant les *cent-jours*, accepté la direct. génér. des gardes nation. Plus tard il rentra cepend. au conseil-d'état, fut nommé membre de la chambre des députés par le département de la Seine, puis, après la révolution de 1830, élevé à la pairie, et mourut en 1837. Comme écriv., le général Dumas est principalem. connu par son *Précis des événem. milit., ou Essais historiq. sur les campagnes de* 1799 *à* 1807, Paris, 1817-26, 19 vol. in-8, atlas in-fol. C'est un des ouvrages les plus importants qui aient paru sur les guerres de la révolution et de l'empire.

DUMAY (LOUIS), publiciste, mort en 1681, professeur de langue française au collége de Tubingen, a laissé plusieurs ouvrages sur différents sujets; nous citerons seulement : *Discours historique et politique sur la guerre de Hongrie*, Montbéliard, 1665, in-12.—*État de l'empire, ou Abrégé du droit public d'Allemagne*, Paris, 1659, in-12, trad. en angl., Londres, 1676, in-8. — *Le prudent Voyageur, ou Description politique de tous les états du monde*, Genève, 1681, 2 vol. in-12. Ses notes sur *la Science des princes*, de Naudé, sont fort estimées.

DUMÉES (ANTOINE-FRANÇOIS-JOSEPH), juriscons., né en 1722 à Esclaibes près de Valenciennes, puis avocat au parlement de Flandre, lieutenant du roi au baillage d'Avesne, mort dans cette ville en 1765, est aut. de la *Jurisprud. du Hainault franc.*, 1750, in-4, et des *Annales belgiq.*, 1761, in-12.

DUMÉNI ou DUMESNIL, acteur de l'Opéra français, avait d'abord été cuisinier; Lulli lui trouvant d'heureuses dispositions pour la musique, la lui fit apprendre à ses frais. Il débuta en 1677 par le rôle d'Atys, se fit remarquer surtout dans ceux de Renaud, de Médor, de Phaéton, et mourut en 1715.

DUMERBION, génér. de la république franç. en Italie, s'était distingué d'abord sous les ordres du général en chef Biron. Il fut chargé par intérim en 1794, avant la nomination de Schérer, de l'occupation des côtes liguriennes. Après s'être fait précéder d'un manifeste pour tranquilliser les habitants de Gênes, il envahit le territoire de cet état à la tête de 16,000 soldats. Masséna commandait l'arrière-garde de cette armée. Les Austro-Piémontais furent débusqués successivem. de leurs positions des Fourches et du col de Raoux; ils perdirent 60 pièces de canon, leurs munitions de guerre, et eurent plus de 2,000 hommes faits prisonniers. Dumerbion quitta le service après cette campagne. Il mourut dans la retraite en 1797, à l'âge de 65 ans. Bonaparte, qui avait été employé sous les ordres de Dumerbion comme offic. d'artillerie, dit de lui que « c'était un homme d'un esprit droit, brave de sa personne, assez instruit. »

DUMESNIL (MARIE-FRANÇOISE), célèbre actrice, née à Paris en 1713, débuta au Théâtre-Français en 1737, et dès ce moment jusqu'en 1775, où elle prit sa retraite, remplit avec un succès toujours plus marqué l'emploi des reines et celui des gr. princesses. Son extérieur n'était point avantageux; elle manquait quelquefois de grâce et de noblesse dans ses attitudes et dans son geste, son jeu était inégal; mais quand elle s'animait elle électrisait l'âme du spectat., et y excitait au plus haut point la terreur et la pitié. Elle excellait dans le rôle de Mérope, qu'elle a créé, dans ceux de Clytemnestre, d'Athalie, d'Agrippine, etc. Elle passa les dern. années de sa vie à Boulogne-sur-Mer, et mourut en 1803, ayant conservé jusqu'à l'âge de 90 ans ses facultés intellect. Coste d'Arnobal a publié : *Mémoire de M.-F. Dumesnil en réponse aux mém. d'Hippolyte Clairon*, 1800, in-8. Cet ouvr. a été réimpr. dans la *Collection des mémoires dramat.*,

1823, in-8, augm. d'une *Notice* sur cette célèbre tragéd., par Dussault.

DUMEYLET (Alexandre-Antoine), député de l'Eure, né à Évreux en 1772, mort à Paris en 1833, fut incarcéré comme suspect en 1793 ; sa détention dura 14 mois. Nommé maire d'Évreux en 1816, il fut l'année suivante l'un des trois députés élus par le collége de l'Eure, et porté, dans la session de 1819 à 1820, aux fonctions de secrétaire. Comme il s'était rangé du côté de l'opposition, le ministre Siméon, à l'approche des élect. de 1820 à 1821, lui fit demander sa démission des fonctions de maire ; Dumeylet répondit qu'il attendrait sa destitution. Elle fut aussitôt prononcée. Il ne fut point réélu député à cette époque ; mais, rappelé plus tard à la chambre, il y remplit les fonctions de questeur dep. 1830.

DUMNORIX, frère de Divitiac, chef des Éduens, ayant épousé la fille d'Orgétorix, roi ou chef des Helvétiens, favorisa leur projet de s'établir dans les Gaules, et leur ouvrit un passage à travers la Séquanie. César parvint à repousser les Helvétiens, malgré tous les embarras que lui suscita Dumnorix auquel il avait confié le commandement de la cavalerie gauloise. Lorsqu'il eut résolu de tenter la conquête de la Grande-Bretagne, Dumnorix refusa d'accompagner les Romains, voulut s'échapper du camp avec quelques amis qui lui étaient dévoués; mais ils furent enveloppés et mis à mort 59 ans avant J.-C.

DUMOLARD (Joseph-Vincent), avocat, né en 1766 à Lafrey, député de l'Isère à l'assemblée législative, y vota courageusement avec les défens. du trône, et, quelq. jours après le 10 août, fut obligé de quitter Paris, où sa vie était menacée. Mis en arrestation comme suspect pendant la terreur, il eut le bonheur d'être oublié dans la prison, d'où il sortit après le 9 thermidor. Réélu par ses commettants en 1795 au conseil des cinq-cents, il se vit, comme président, forcé de faire l'éloge du canon du 10 août ; mais ses vœux n'en étaient pas moins pour la monarchie constitutionn., et, tout en lui reprochant ce qu'ils nommaient une palinodie, ses ennemis le procrivirent au 18 fructid. Il échappa cepend. à la déportation, fut autorisé par les consuls à rentrer en France, puis à transférer son domicile dans le départem. de l'Yonne, où il avait acquis des propriétés. Député de ce départem. au corps-législatif en 1811, il fit, en 1813, partie de la tardive opposition dont Lainé fut l'interprète. Au retour des Bourbons, il se rangea parmi les défenseurs de la charte et des libertés publiques. Dans les *cent-jours* il siégea dans la chambre des représentants, signa la protestat. de la minorité, et mourut en 1820. Il avait conservé, de l'habitude du barreau, une très gr. facilité d'élocution, qu'il s'efforça constamment, pendant sa longue carrière législative, de tourner au profit du bien gén., mais qui l'exposa parfois aux saillies de ses adversaires.

DUMOLINET (Claude), chanoine régulier de St-Augustin, né à Chalons-sur-Marne en 1620, mort à Paris en 1687, bibliothécaire de l'abbaye de Ste-Geneviève, avait des connaissances fort étendues surtout en numismatique et en archéologie : on lui doit l'établissement du cabinet de curiosités dont il a laissé une description publiée après sa mort, sous ce titre : *le Cabinet de la bibliothèque de Ste-Geneviève*, Paris, 1692, in-fol. Parmi les autres ouvrages du P. Dumolinet, les plus import. sont : *Historia summorum pontificum, à Martino V ad Innocentium XI usque, per eorum numismata, ab anno* 1417 *ad annum* 1678, Paris, 1679, in-fol. — *Figures des différents habits des chanoines réguliers en ce siècle*, etc., 1666, in-4. Il a laissé en outre plusieurs MSs. intéressants, entre autres des *Mém. sur quelques-uns des confesseurs des rois de France, depuis St Louis jusqu'à Louis XIII.*

DUMONCEAU (Jean-Baptiste), comte de Bergendael, général belge, né en 1760 à Bruxelles, s'était d'abord destiné à la profession d'architecte, pour laquelle il avait des dispositions marquées, et fit ses premières armes en 1788 comme volont. Devenu en peu de temps colonel d'un corps désigné sous le nom de *Canaris* (à cause de la couleur de leur uniforme), il se signala dans maintes occasions, notamment aux affaires de Falmagne et de Mont-d'Anseremme. Entré au service de France, il contribua à la victoire de Jemmapes, combattit à Nervinde, fut nommé général de brigade, et concourut à l'invasion de la Hollande par Pichegru. Il passa lieuten.-gén. au service de la république batave, et plus tard fut revêtu de hautes distinctions par le roi de Hollande (Louis Napoléon), malgré l'indépendance de ses opinions politiques. Dans les diverses situat. où il se trouva placé, Dumonceau se montra par-dessus tout l'homme de son pays ; au rétablissem. définitif de la paix, il vint à Paris donner sa démission du service de France, et fixa sa résid. dans sa patrie. Élu député par le Brabant à la seconde chambre des États-Généraux, il jouit peu de ce témoignage de la confiance publique. Il mourut à Bruxelles le 29 déc. 1821. Une *Notice* sur ce brave et loyal officier a été publiée dans le *Journal de la Belgique* du 3 janv. 1822.

DUMONCHAU, musicien, né à Strasbourg vers 1775, mort en 1820 à Lyon, où il professait son art avec une grande distinction, a laissé des compositions de clavecin, et plusieurs œuvres de *Sonates* et de *Fugues*, qui ont obtenu les éloges des plus gr. maîtres de l'Allemagne et de l'Italie.

DUMONT (Henri), organiste, né à Liége en 1610, mort à Paris en 1684, devint maître de la musique de Louis XIV; mais il aima mieux quitter sa place que de se conformer au désir du roi, qui aurait souhaité des motets avec des accompagnem. plus travaillés et des ritournelles, ce qui, disait le musicien, était une infraction aux canons du concile de Trente. On a de lui cinq grand'messes, dites *messes royales*, que l'on chantait encore dans plus. églises à la fin du siècle dernier.

DUMONT (Jean), publiciste, né en France, y suivit d'abord la profession des armes, puis il parcourut à peu près toutes les contrées de l'Europe.

Les renseignements qu'il avait recueillis pendant ses voyages sur la statistique et les rapports des divers états, lui fournirent le sujet de plus. ouvr. qui eurent un grand succès et lui valurent l'estime de l'empereur d'Allemagne, qui le nomma son historiogr., et lui donna le titre de baron de Carlscroon. Dumont mourut à Vienne en 1726. Ses ouvrages les plus import. sont : *Voyages en France, en Italie, en Allemagne, à Malte et en Turquie*, La Haye, 1699, 4 vol. in-12. — *Mémoire politique pour servir à la parfaite intelligence de l'hist. de la paix de Ryswick*, ibid., 1699, 4 vol. in-12. — —*Mémoire sur la guerre présente* (1700), ibid., 1703, in-12. — *Recueil de traités d'alliance, de paix et de commerce, entre les rois, princes et états souverains de l'Europe, depuis la paix de Munster*, Amsterdam, 1710, 2 vol. in-12. — *Corps universel diplomatique du droit des gens*, etc., Amsterdam, 1726 et années suiv., 8 vol. in-fol.

DUMONT (François), sculpteur, né à Paris en 1688, mort à Lille en 1726, remporta le prix de l'académie, et y fut reçu à l'âge de 23 ans. On admirait quatre statues de cet artiste : *St Jean, St Joseph, St Pierre* et *St Paul*, qui décoraient avant la révolut. l'église de St-Sulpice. — Dumont (Jean), dit *le Romain*, né en 1700 à Paris, mort dans cette ville en 1781, membre de l'académie, a joui d'une réputation que le temps a beaucoup diminuée. Parmi ses tableaux on cite ; *Hercule filant près d'Omphale*, et *Lyncus changé en lynx par Cérès, au moment où il veut assassiner Triptolème.* — Dumont (Gabriel-Martin), architecte, son contemporain, membre des académies de Rome, de Bologne et de Florence, a donné, sous le titre d'*OEuvres de gravure et d'architect.* (Paris, 1765, in-fol), une collection de 212 planches, dont une très grande partie a été exécutée sur ses propres dessins, et l'autre d'après plusieurs maîtres célèb. C'est lui qui, le prem., a fait connaître les *Ruines de Pœstum*, dont les dessins avaient été pris sur les lieux en 1750 par Soufflot. La collection qu'en donna G.-M. Dumont parut en 1764 et se compose de 7 planches.

DUMONT (Étienne), publiciste, né à Genève en 1759, fut ordonné ministre protestant en 1781, et le souvenir de ses prem. *Sermons* n'est pas encore perdu chez ses compatriotes. En 1782, quand la médiation armée de la France, de la Savoie et d'un canton suisse fit triompher l'aristocratie de Genève, il se retira à St-Pétersbourg, où il devint pasteur de l'Église protestante française. Il habitait depuis dix-huit mois la Russie, lorsque lord Lansdown l'appela en Angleterre, et le chargea de l'éducat. de ses fils. En 1789, il vint en France, et, de concert avec Mirabeau, rédigea le *Courrier de Provence*, puis retourna en Angleterre, où sa liaison avec Jérémie Bentham lui fit prendre goût à l'étude de la jurisprudence. Chargé de mettre en ordre et de publier les ouvrages de ce légiste, il donna : *Traité de la législation civile et pénale*, Paris, 1802, 3 vol.; 2e édit., Paris, 1820. — *Théorie des peines et des récompenses*, Londres, 1811, 2 vol., plus. fois réimpr. — *Tactique des assemblées législatives*, suivie d'un *Traité des sophismes politiques*, Genève, 1816, 2 vol. — *De l'organisation et de la codification*, Paris, 1828. En 1814, Dumont revint à Genève. Nommé membre du conseil représentatif et souverain, il présenta à cette assemblée un *réglement* qui fut adopté, et qui se trouve à la suite de sa *Tactique parlementaire;* il provoqua la publicat. d'un nouveau code pénal, dont le plan est dans Bentham, et dont l'acceptation fut prorogée, travailla à la réforme des prisons et à l'établissem. du régime pénitentiaire de Genève, publia, en société avec plus. de ses compatriotes, des *Annales de législat. et d'économie politique*, nov. 1822; avec Duroveray, la *Suite du Journal de Mirabeau*, et mourut à Milan dans l'année 1828. Il a laissé un ouvr. posthume qui a produit quelque sensation et qui a pour titre : *Souvenirs sur Mirabeau et sur les deux premières assemblées législat.*, Paris, Charles Gosselin, 1832, un vol. in-8. Ce vol. est accompagné du *fac simile* de neuf lettres très curieuses de Mirabeau.

DUMONT (François), peintre d'hist., auquel on doit un gr. nombre de *Portraits*, né à Lunéville en 1751, mort en août 1833, avait été membre de l'ancienne académie royale de peinture.

DUMONT DE COURSET (le baron George-Louis-Marie), agronome, né en 1746 à Boulogne-sur-Mer, mort en juin 1824 dans sa terre de Courset, à 5 lieues de cette ville, avait quitté le service militaire en 1777, pour se vouer uniquem. aux études et aux expériences agronom.; il devint membre de la société royale d'agricult. et correspond. de l'Institut. On lui doit: *Observations sur l'agricult. du Boulonnais*, 1784, in-8. — *La Météorologie des cultivateurs*, 1798, in-12. — *Le Botaniste cultivateur*, 2e édit., 1811, 6 vol. in-8, tome VII suppl., 1814, in-8, trad. en allem. par C.-G. Berger, Leipsig, 1804 et années suiv., in-8.

DUMOUCHEL (Jean-Baptiste), le dern. recteur de l'ancienne université, né dans la Picardie en 1747, fils d'un cultivateur, acheva ses études au collége de Ste-Barbe, embrassa l'état ecclésiast., passa par les degrés inférieurs de l'enseignement, et parvint jusqu'au rectorat de Paris. Élu député de son ordre aux états-généraux de 1789, il prêta l'un des premiers sérment à la constitution civile du clergé, et fut élu évêque du Gard en 1791. Il donna sa démiss. en 1793, se maria, fut employé dans les bureaux de l'intérieur et de l'instruction publique, et mis à la retraite en 1814. Dumouchel mourut à Paris en 1820. Il a publié avec Goffaux : *Narrationes excerptæ*, 1804, in-12, souv. réimpr.

DUMOULIN (Charles), célèbre jurisconsulte, né à Paris en 1500, descendait d'une famille noble, alliée à Anne de Boulen, mère de la reine Élisabeth. La vivacité de son esprit se développa de bonne heure. Reçu avoc. en 1522, il plaida pend. quelq. années au Châtelet et devant le parlement; mais n'ayant pu vaincre un bégaiement qui nuisait à l'effet de ses plaidoiries, il prit le parti de se retirer du barreau, et se consacra dès-lors aux

seules études du cabinet et à la composition des ouvrages qui l'ont rendu si célèbre. Les *Observations sur l'édit de Henri II, relatif aux petites dates*, qu'il publia en 1551, lui valurent les bonnes grâces du roi; il n'en fut pas de même de la cour de Rome, qui se déclara contre cet ouvr. et contre son auteur. L'adhésion de Dumoulin aux principes de l'Église réformée grossit le nombre de ses ennemis, et les calvinistes, dont il abandonna les opinions pour se rapprocher des luthér. de la confession d'Augsbourg, joignirent des persécut. nouvelles à celles dont il était déjà l'objet. En butte à la haine de tous les partis, Dumoulin fut forcé de sortir de France et de se réfugier en Allemagne, où il fut accueilli avec la distinct. qu'on devait à un homme de ce mérite. Revenu à Paris en 1557, il fut obligé de s'enfuir une seconde fois en 1562, à cause des guerres de religion, et n'y rentra qu'en 1564. Bientôt ses écrits sur le concile de Trente l'exposèrent à de nouvelles persécut. : mis en prison à la Conciergerie, il n'en sortit qu'aux sollicitations de Jeanne d'Albret, et termina son orageuse carrière en 1566 : il s'était réconcilié avec l'Église catholique. Dumoulin fut non-seulement un des plus grands jurisconsultes, mais encore un des hommes les plus érudits et les plus probes de son siècle. On assure qu'il aima mieux subir un emprisonnement de trois mois que d'apposer son seing à une consultat. que le duc de Montbéliard voulait lui extorquer. La meill. édit. des *OEuvres* de Dumoulin est celle de Paris, 1681, 5 vol. in-fol.

DUMOULIN (Évariste), journaliste, né dans la Gironde en 1776, se fit remarquer de bonne heure à Bordeaux par des pièces de vers, des brochures et des articles insérés dans le journal du département. Venu à Paris, il concourut à la publicat. du *Constitutionnel*, fit partie de l'asssociation de *la Minerve française*, et, entre autres opuscules, publia : *Procès des généraux Drouet et Cambronne; Histoire complète du procès du maréchal Ney; Lettres sur la censure des journaux et sur les censeurs*. Si Dumoulin soutenait de sa plume les principes qu'il avait adoptés, il n'était pas moins prompt à les défendre les armes à la main. Décoré de juillet comme combattant et comme signataire de la protestat. des journalistes contre les fameuses ordonnances de 1830, sa polémique lui valut bientôt la croix de la Lég.-d'Honn., et son influence le grade de capit. de la garde nation. Une mort terrible l'attendait à 57 ans dans les bureaux mêmes du *Constitutionnel*, le 4 septembre 1833. Surpris par une légère toux, suivie d'une hémorrhagie, en une demi-heure, il passa de l'état de santé le plus florissant à la mort, malgré les secours des médec. A peine eut-il le temps de comprendre son état et de serrer la main de ceux qui l'entouraient. Un de ses amis a fait son éloge sur sa tombe.

DUMOURIEZ (Anne-François DUPÉRIER), commissaire des guerres, né à Paris en 1707, fut chargé en 1759 de l'intendance de l'armée du maréchal de Broglie, et mourut en 1769. Pour se délasser des fatigues de son état, et charmer les douleurs de la pierre, Dumouriez cultivait la peinture, la musique et la poésie. Il a trad. de l'italien de Forteguerri *Richardet*, poème dans le genre bernesque, réduit de XXIV chants à XII, Paris, 2 vol. in-8. Il a laissé MS. des poésies fugitives, un opéra de *Grisélidis*, une tragédie de *Demétrius*, des traduct. de *comédies* ital., angl., et enfin un ouvr. import. sur l'administration des armées.

DUMOURIEZ (Charles-François DUPÉRIER), général en chef, fils du précédent, né en 1739 à Cambrai, fit sa première campagne à 19 ans, cornette de cavalerie dans le régiment d'Escars; et il y était parvenu au grade de capitaine, lorsqu'à la paix de 1763 il se trouva compris dans une réforme nombreuse, n'ayant recueilli de 7 années d'un brillant service et de 22 blessures qu'un brevet de pension de 600 liv., qui ne lui fut jamais payée, et la décorat. de St-Louis. Dans cette situation précaire, le jeune Dumouriez, initié aux secrets de la diplomatie, se lança dans ses intrigues par l'intermédiaire de Favier, mais fut bientôt contraint de quitter la France, à la suite d'une scène assez vive avec M. de Choiseul. Rappelé l'année suivante par ce ministre, qui le nomma aide-maréchal-des-logis de l'armée destinée à l'expédition de Corse, Dumouriez donna de nouv. preuves de bravoure et d'intelligence, et fut chargé en 1770 d'une mission secrète en Pologne. Ses négociat. allaient amener d'import. résultats quand la disgrâce de son généreux protecteur les fit échouer; il se trouva même en butte à de nombreux désagréments auxquels l'avénement de Louis XVI mit un terme : ce prince, qui ne tarda pas à reconnaître ses talents, lui confia le commandem. de Cherbourg. Devenu maréchal-de-camp par ancienneté (1788), Dumouriez se trouvait en relation avec plusieurs personnes influentes de la cour, lorsque la révolution survint : il en adopta les principes, mais avec une telle circonspection, que, sans rompre avec la noblesse, ni contracter d'engagement explicite avec les chefs de la nouvelle opposition, il se concilia beaucoup de popularité, et n'en fut pas moins envoyé par le roi dans la Vendée (1791) comme chef de la 12e division militaire : l'année suiv. son rang d'ancienneté l'appela au grade de lieuten.-général, et peu de temps après il fut chargé du portefeuille des affaires étrangères (15 mars 1792). Sans entrer dans le détail des causes qui fixèrent le choix sur Dumouriez, nous nous contenterons de dire que sa conduite ministérielle ne fut pas moins franche qu'habile; cependant il était impossible, dans l'état des choses, que le plan sage et modéré qu'il voulait suivre, ne lui aliénât tous les partis; et, après trois mois de lutte, de fatigues et de veilles (pend. lesq. il se prononça pour le licenciem. de la garde constitutionn. de Louis XVI, provoqua la déclarat. de guerre au roi de Hongrie, opéra le renvoi des ministres Roland, Servan et Clavière, et sollicita vivement la sanction roy. au décret de déportation des prêtres insermentés), il offrit sa démission au roi, qui l'accepta le 15 juillet : il avait tenu, dep le 13 de ce mois, le portefeuille de la guerre, et

paraissait alors le seul soutien du trône ébranlé. Si, dans cette dernière période de sa carrière orageuse, Dumouriez avait perdu toute sa popularité, il ne pouvait manquer de la recouvrer par le seul fait de sa retraite dans de telles conjonctures; mais il devait bientôt la porter au comble, et devenir le héros de l'époque. En effet, à peine eut-il rejoint l'armée du Nord et formé le camp de Maulde, que, se trouvant chargé du commandement général en remplacem. de MM. de Lafayette et Dillon, il commença sa belle campagne de l'Argonne, si célèbre dans nos annales militaires; la conquête de la Belgique, qu'il exécuta en un mois, ajouta un nouvel éclat à son nom. Cependant les désordres augmentaient au sein de la république qu'il venait de sauver de l'invas. étrangère, et le procès de Louis XVI était entamé. Dumouriez se rend à Paris (7 janv. 1793), y fait en secret quelq. tentatives pour sauver cet infortuné prince; mais s'arrête devant une si belle entreprise, non toutefois sans s'être compromis par des démarches qui plus tard devinrent le prétexte de sa ruine. Il avait rejoint l'armée après la catastrophe du 21 janvier, et se disposait à la conquête de la Hollande lorsque la malheureuse issue de la bataille de Nervinde renversa tous ses projets. Aussitôt la convention, au sein de laquelle une foule d'accusations s'étaient élevées contre le général en chef, décréta qu'il serait traduit à sa barre; et bientôt Dumouriez voit arriver à son quartier-général (aux Boues de St-Amand), pour lui signifier ce décret, le ministre Beurnonville, accompagné des députés Camus, Lamarque, Bancal et Quinette. On sait comment fut reçue cette ambassade; mais il n'était plus temps de frapper un coup-d'état : plus ferme ou plus adroit, Dumouriez eût choisi pour exécuter un semblable projet le lendemain d'un triomphe et tout porte à croire qu'il n'agit alors que d'après l'impulsion du moment. Cette faute grave entraîna pour lui les suites les plus fâcheuses : abandonné par ses soldats, poursuivi comme traître, il n'échappa qu'avec peine à la mousqueterie très vive qui l'accompagna presque jusqu'aux retranchem. de l'armée autrichienne, et fut rejoint peu de jours après par environ 1500 hommes, que le prince Cobourg prit à la solde de l'Autriche. On a dit que des convent. avaient été stipulées entre le général franç. et les chefs de l'armée étrangère; toutefois il faut convenir que le prem. ne s'était pas mis en position d'en exiger l'accomplissem. : aussi fut-il éconduit tour à tour des différents états où il chercha un refuge. Notre cadre ne nous permet pas de suivre Dumouriez dans son émigration : d'ailleurs cette époque intéressante de sa vie a été tracée par lui-même dans ses mém., et occupe plus. pages dans ceux de l'abbé Georgel (t. VI, pag. 279), et d'autres contempor. Nous nous contenterons de dire qu'après avoir séjourné successivem. à Bruxelles, à Cologne, en Angleterre, en Danemarck et à St-Pétersbourg, il retourna en Angleterre, où il a joui d'une pension très honor. jusqu'à sa mort, survenue le 14 mars 1823. Depuis quelq. temps il habitait Turville-Park; c'est dans cette retraite que John Bowring, légataire de ses papiers, lui ferma la paupière : ce dern. a publié en angl. une *Oraison funèbre* du célèbre général franç., Londres, 1823, in-8. Dumouriez a laissé un assez grand nombre d'ouvr., dont on trouve la liste dans la *Bibliogr. de France* (année 1823, page 798), les principaux sont : *État présent du royaume de Portugal en l'année* 1766, Lausanne, 1775, in-12 (anonyme), trad. en allem. et en angl. — *Galerie des Aristocrates militaires, et Mém. secrets* (de la guerre de 1757), Paris, 1790, in-8. — *Mém. du général Dumouriez, écrits par lui-même*, Hambourg et Leipsig, 1794, 2 vol. in-8. Cette prem. édition ne comprend que les deux dern. livres des *Mém.* de l'auteur, qui en donna une édition complète sous ce titre : *La Vie et ouvr. du génér. Dumouriez*, Hambourg, 1795, in-8; traduits en allem. et en angl., réimpr. dans la *Collection des mémoires relatifs à la révolution* (Paris, 1823, 4 vol. in-8), avec des additions et correct. nouv. de l'aut.; on trouve aussi dans cette collect. le *Jugement sur Bonaparte, adressé par un militaire à la nation française et à l'Europe* (extrait de l'*Ambigu*, journal publ. à Londres, et réimpr. séparém. à Paris en 1814, in-8).

DUMOUSTIER (Pierre), lieuten.-génér., né à St-Quentin en 1771, mort à Nantes en 1831, s'engagea comme simple soldat en 1792, dans le 6e de hussards, passa successivem. par tous les grades, et fut nommé en 1804 colonel du 43e rég. de ligne, avec lequel il parut à Ulm, Austrelitz, Iéna, Pultusk, Ostrolenka. Après cette sanglante campagne, il passa en Espagne, revint en 1809 en Allemagne, où Bonaparte lui confia le commandem. des chasseurs à pied de la garde, qu'il guida à Wagram. Il retourna en Espagne en 1810, à la tête de 4 régim. de la jeune garde, et en 1811 fut fait général de divis. En 1812 il combattit à Lutzen et à Dresde. Rentré dans ses foyers après la restaurat., on le mit en surveillance. La révolut. de 1830 vit reparaître ce général à la tête des gardes nationales de la 12e divis., dont le gouvernem. nouveau lui confia le commandement.

DUMOUTIER (Daniel), l'un des créateurs de la peinture en France, né à Paris vers 1550, mort dans cette ville en 1631, eut pour maître un des artistes italiens qui vinrent à cette époque décorer les maisons royales. On a de lui les portraits des personnages les plus disting. de la cour de Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII. On connaît en outre de lui une suite de 56 portraits dessinés au 3 crayons avec un caractère particulier d'originalité.

DUN (David ERSKINE, plus connu sous le nom de lord), né à Dun dans le comté d'Angus en 1679, fut avocat à la cour de session, juge à la même cour, l'un des commissaires de la cour dite de justice, se distingua dans ces différentes places par ses talents, et mourut en 1755. On a de lui un ouvr. estimé, *Lord Dun's advice* (Conseils de lord Dun), Édimbourg, 1752, in-12.

DUNCAN Ier. — V. Donald VII.

DUNCAN II, fils naturel de Macolm III, usurpa la couronne sur Edgan, l'aîné des fils légitimes de celui-ci; mais fut assassiné bientôt après en 1095, par un certain Malpedir, thane ou comte de Menteith.

DUNCAN (Daniel), médecin, né en 1649 à Montauban, mort à Londres en 1735, était fils et petit-fils de médecins français, issus d'une famille noble d'Écosse. Forcé de quiter sa patrie par suite de la révocat. de l'édit de Nantes, il alla d'abord en Suisse, puis en Hollande, et enfin en Angleterre, où il exerça l'art de guérir avec la plus honor. distinct. On a de lui : *Explication nouvelle et mécanique des actions animales*, Paris, 1678, in-12. — *Hist. de l'animal, ou la Connaissance du corps animé, par la mécan. et par la chimie*, ib., 1682 et 1687, in-8. — *Avis salutaires contre l'abus des choses chaudes, et particulièrement du café, du chocolat et du thé*, Rotterdam, 1705, in-8; trad. en allem., Leipsig, 1707, in-12, en angl., Londres, 1716, in-8.

DUNCAN (Adam), marin anglais, né en 1731 à Dundée en Écosse, mort à Londres en 1804, s'éleva progressivem., par son propre mérite, jusqu'au grade d'amiral, qu'il obtint en 1789. Des nombreux combats que Duncan a livrés ou soutenus, nul ne lui fait plus d'honneur que celui de 1795, où il prit un vaisseau amiral hollandais avec la plus grande partie de la flotte. Cette victoire valut à Duncan la pairie, le titre de vicomte, et une pens. de 2,000 liv. sterling.

DUNCOMBE (William), littérateur anglais, né dans le comté d'Hertford en 1690, mort en 1769, est aut. d'une tragédie de *Brutus*, imitée de Voltaire. On lui doit aussi des traduct. de l'*Athalie* de J. Racine, des *Poésies d'Horace*, avec des notes et des édit. de plus. aut. angl., entre autres du poète J. Hughes, dont il avait épousé la sœur. — Duncombe (John), fils du précéd., né en 1730, suivit la carrière ecclésiastique, fut pourvu successiv. de différentes cures, et mourut en 1785. On a de lui des *Sermons*; des *Poésies* imprim. dans les rec. de Dodsley, de Pearch, de Nichols, et dans les ouvr. périodiques du temps; une *Vie* du docteur Dodd, 1777, in-8; des *Essais* en prose, et la trad. d'une partie des *poésies* d'Horace, publiée par son père. — Mistress Duncombe, femme du précédent, morte en 1812, cultiva les lettres et la peinture. On a d'elle des *Poésies* imprim. dans le rec. de Nichols et dans plus. autres, et une *Nouvelle* insérée dans l'*Adventurer*.

DUNDAS (David), général anglais, né à Édimbourg vers 1735, remplissait les fonct. d'adjud.-général avec rang de colonel, et s'était acquis beauc. de réputat. comme tacticien, lorsqu'à la paix de 1783, il sollicita la permission de se rendre à Postdam pour assister à la revue générale que devait y passer le gr. Frédéric. De retour en Angleterre, Dundas publia, en le dédiant au roi, son ouvr. intit. : *Principles of military movements, fly applied to infantry*, 1788, in-8; l'usage exclusif en fut ordonné pour toute l'armée, et il a été plus. fois réimpr. sous le titre (en angl.) de *Modèles et réglements pour la formation, l'exercice en campagne et les mouvements des troupes de S. M.* : peu de temps après parurent ses *Réglements pour la cavalerie*, qui sont égalem. devenus classiques dans l'armée anglaise. Dundas obtint successivem. plus. distinctions éminentes : ce fut lui qui, en 1809, succéda au duc d'York dans le commandement en chef de l'armée, place qu'il conserva pend. 2 ans. Il mourut en 1820, membre du conseil privé.

DUNGAL, né en Irlande dans le 8e S., fut amené de bonne heure en France, où il s'appliqua avec succès à l'étude des lettres et de l'astronomie. On croit qu'il mourut à l'abbaye de St-Denis, vers 829. On a de lui une *Lettre* à l'emper. Charlemagne, qui l'avait consulté au sujet de deux éclipses de soleil qu'on disait être arrivées en 810. Cet écrit, dans lequel Dungal démontre que de semblables phénomènes n'ont rien d'effrayant, est inséré dans le *Spicilége* de d'Achery. On attribue encore à Dungal un traité en réponse à l'*Apologeticus de cultu imaginum et sanctorum*, où l'auteur prend le titre de *Diaconus parisiensis*. Ce traité, publ. par Papyre Masson, Paris, 1608, in-8, a été réimpr. dans la *Biblioth. Patrum*. On trouve aussi dans le tome VII de *l'Amplissima collectio* de D. Martène, un recueil de vers égalem. attribué à Dungal.

DUNI (Egidio-Romuald), compositeur, né dans le roy. de Naples en 1709, mort à Paris en 1775, fut le prem. qui fit apprécier en France le charme de la musique italienne. On trouva ses chants naturels, gracieux, simples et faciles; et la plupart de ses airs devinrent populaires. Il a composé la musique d'un grand nombre d'opéras comiques dont plusieurs, tels que : *la Fée Urgelle, les Sabots, la Clochette, les Chasseurs et la Laitière*, etc., sont restés au répertoire. Ses principaux opéras italiens sont : *Artaxercès*, *Bajazet*, *Cyrus*, *Démophoon* et *Didon*.

DUNKER (Balthazar-Antoine), peintre et grav., né près de Stralsund en 1746, vint en France vers 1770, et fut un des artistes employés à graver le cabinet de tabl. du duc de Choiseul. Il se fixa ensuite à Berne, où, de concert avec Freudenberg, il exécuta plus. suites de planches pour des ouvr. franç. et allem. Les *Mémoires* de sa vie, qu'il a laissés MSs., ont été publ. par Fuerslin dans le *Supplém. à l'Hist. des meill. peintres de la Suisse*.

DUNOD (Pierre-Joseph), jésuite, né près de St-Claude (Franche-Comté) en 1657, mort à Besançon en 1725, au publié : *Découverte de la ville d'Antre*, Paris, 1697, in-12; réimpr. avec des addit., et une deuxième partie intit. : *Méprises des aut. de la critique d'Antre*, Amsterdam (Besançon), 1709, 2 vol in-12. On lui attribue encore : *Projet de la charité de la ville de Dole*, 1698, in-12; et *Vie de St Simon de Crespy*, Besançon, 1728, in-12. — Dunod de Charnage (Franç.-Ignace), neveu du précéd., né à St-Claude en 1679, profess. de droit à l'univ. de Besançon, mort dans cette ville en 1752, est aut. de plus. ouvr. de jurisprudence et d'hist., dont les princip. sont : *Traité des prescriptions*, Dijon, 1734, Paris, 1753, 1786, in-4. L'édit.

de 1810 porte le titre de *Nouveau Dunod.* — *Hist. de l'église, ville et diocèse de Besançon*, 1750, 2 vol. in-4. — *Histoire du comté de Bourgogne*, 1735-37-40, 3 vol. in-4. — Franç.-Joseph DUNOD, fils du précéd., avocat au parlem. de Besançon, maire de cette ville, mort en 1765, fut l'édit. des *Observat. sur la coutume du comté de Bourgogne*, de son père, et a laissé plus. MSs., entre autres une *Hist. des Gaules*, etc.

DUNOIS (JEAN), né en 1407, fils naturel de Louis, duc d'Orléans, et de Mariette d'Enghien, femme d'Aubert de Cany-Dunois, se signala fort jeune encore au siége de Montargis en 1427, où il défit les Anglais commandés par les comtes de Warwick et de Suffolk; il les battit de nouveau devant Orléans, et donna le temps à Jeanne d'Arc d'arriver au secours de cette place. Il eut presque tout l'honneur de les expulser de la Normandie et de la Guyenne, et leur porta un coup décisif à Castillon en 1451. On peut dire que Charles VII dut son trône à l'épée du noble bâtard d'Orléans; ce monarque, par reconnaissance, lui donna le comté de Longueville et la charge de gr.-chambellan. Dunois fit partie de la ligue dite du *bien public*, provoquée par la sombre polit. de Louis XI; mais ce prince parvint à conjurer l'orage en chargeant Dunois de négocier l'accommodem. connu sous le nom de *traité de Conflans.* Ayant recouvré son crédit, il obtint de nouvelles faveurs, et mourut en 1468.

DUNOYER (ANNE-MARGUERITE PETIT, dame), née à Nîmes en 1663, élevée dans la religion protestante, fit abjuration à l'époque de son mariage, et obtint ainsi la restitution de ses biens. Au bout de 10 ans, Mme Dunoyer s'enfuit de la maison conjugale avec ses deux filles, alla en Angleterre, où elle vécut d'industrie, puis en Hollande, où elle rentra dans l'Église protestante, et tira parti de son esprit en se mettant aux gages des libraires. Elle mourut en 1720. On a d'elle des *Lettres* et des *Mém.* qui ont été souvent réimpr. La meilleure édit. est intit. : *Lettres histor. et galantes*, contenant différ. hist., anecdotes curieuses et singulières, Londres, 1757, 9 vol. petit in-12 : les deux dern. renferment des *Mém.* qui ne donnent pas une grande idée de la solidité de son caractère, bien que Mme Dunoyer les ait écrits en partie pour faire son apologie. — Sa fille cadette, mariée depuis à M. de Winterfeld, fut aimée de Voltaire, qui lui adressa quelques lettres insérées dans les *Lettres hist. et galantes* de sa mère.

DUNS (JOHN), plus connu sous le nom de JEAN SCOT, né dans le Northumberland au 13e S., entra dans l'ordre des cordeliers après avoir fait ses études à Oxford, professa la théologie dans cette ville, et vint ensuite à Paris, où ses argumentat. lui firent donner le surnom de *docteur subtil.* Ses sentiments étaient sur plusieurs points opposés à ceux de St Thomas, et de là vint la division de l'école en deux partis, les thomistes et les scotistes. Duns mourut à Cologne en 1308. Ses ouvr. ont été recueillis et publ. par le P. Wadding, Lyon, 1639, 12 vol. in-fol. Le même a donné *Vita J. Duns Scoti, ordinis minorum, doctoris subtilis*, 1644, petit in-8.

DUNSTAN (St), né en Angleterre vers 924, sous le règne d'Athelstan, fut honoré de la bienveillance particulière de ce prince; mais bientôt, dégoûté des grandeurs, il se retira dans une solitude et fut mis à la tête du monast. de Glastonbury. Évêque de Worcester en 957, puis archev. de Cantorbéry en 959, et légat du pape Jean XII, il s'occupa de la réforme des monastères, et publia à ce sujet la *Concorde des règles*, recueil d'anciennes constitutions monastiques, et un autre intit. : *Canons publiés sous le roi Edgard.* Ce saint prélat mourut en 988. Sa *Vie*, écrite par Osbern, au 11e S., se trouve dans Mabillon; une autre, composée par Eadmer en 1121, est insérée dans l'*Anglia sacra* de H. Warthon.

DUNZ (JEAN), peintre de portraits et de fleurs, né à Berne en 1645, mort dans cette ville en 1736, est moins recommandable par son talent que par ses belles qualités. Possesseur d'une fortune considérable, il ne peignait que pour son plaisir, et doué d'un caractère bienfaisant, il encourageait par ses dons les artistes pauvres ou médiocres. J.-G. Fuessli fait l'éloge de cet artiste.

DUPARC (JACQUES LENOIR), jésuite, né à Pont-Audemer en 1702, mort à Paris vers 1789, fut profess. de rhétor. au collége de Louis-le-Grand. On a de lui : *Observ. sur les trois siècles de la littérature franç.*, adressées à *M. P.*, Paris, 1774, in-8; à la suite se trouvent deux pièces de prose latine, étrangères au sujet, et qui avaient été d'abord impr. séparément. — *Examen impartial de plus. observat. sur la littérature*, ibid., 1779, in-8. Duparc est l'édit. des *Plaidoyers et discours orat.* du P. Geoffroy, 1785, 2 vol. in-12. La *France littér.* de 1769 lui attribue un *Éloge de Louis XIV.*

DUPARQUET (JACQUES DIEL), était neveu d'Énambuc, fondat. des colonies franç. dans les îles Antilles. Celui-ci, voulant maintenir l'établissement de la Martinique, qu'il regardait comme son ouvrage, y envoya Duparquet en 1637. Le nouveau gouverneur sut gagner l'affection de tous les habitants, protéger l'île contre les ennemis du dehors, et maintenir la paix au-dedans. Ce fut lui qui forma le prem. établissem. à la Grenade, et qui reconstitua celui de Ste-Lucie après que les Anglais eurent été massacrés ou chassés de cette île. Il vint ensuite en France acheter la propriété des trois îles; le contrat fut confirmé par le roi, qui donna à Duparquet le titre de son lieuten.-génér. Le caractère de justice et d'humanité du digne gouvern.-propriét. ne le mit point à l'abri des contrariétés et des traverses dans l'exercice de son autorité paternelle; et le chagrin qu'il en ressentit, joint à la goutte qui le tourmentait dep. long-temps, abrégea sa carrière. Il mourut en 1658, vivem. regretté de ses administrés. Leclerc, correspond. de l'Institut, a fait connaître, dans la *Revue* de 1807, les droits que Duparquet s'est acquis à la vénérat. de la postérité en donnant le

emier aux habitants du Nouveau-Monde des
xemples de modérat. que, suivant les expressions
 Raynal, les Européens n'avaient pas imaginés
squ'alors.

DUPATY (Charles-Marguerite-Jean-Baptiste
ERCIER), né à La Rochelle en 1744, avoc.-gén.,
uis présid. à mortier au parlem. de Bordeaux,
 se distingua pas moins par son intégrité comme
agistrat que par ses talents comme homme de
ttres, et mourut à Paris en 1788. Ses principaux
uvr. sont : *Mémoire pour trois hommes condam-
és à la roue; Réflexions historiq. sur les lois cri-
inelles; Discours académiq.; Lettres sur l'Italie*,
ubl. en 1788. Ce dern. ouvr. est entre les mains
e tout le monde. Les autres méritent l'estime avec
quelle ils furent accueillis. A. Diannyère a écrit
Éloge de Dupaty, Paris, 1789, in-8. — Dupaty
Charles), fils du précéd., l'un des plus habiles
culpteurs de l'école moderne, membre de l'Insti-
t, etc., destiné à la magistrat., cultiva les arts
ns négliger les études nécess. à l'état qu'il de-
ait embrasser, servit ensuite pend. quelq. temps
omme réquisitionnaire, puis, de retour à Paris,
 livra avec ardeur à l'étude de la sculpture sous
emot. Ayant obtenu le premier gr. prix, il partit
our l'Italie en qualité de pensionnaire; et, après
n séjour de 7 années à Rome, rapporta à Paris
lus. ouvr. qui eurent un gr. succès. Il mourut
ans la force de son talent en 1825. Parmi ses
elles compositions on distingue une *statue du gé-
éral Leclerc, Vénus Genitrix, Ajax, Cadmus,
iblis*, et surtout son dern. ouvr., *la Religion con-
olant la France*, groupe destiné à être placé sur
 monum. funèbre du duc de Berry. C. Dupaty n'a
u terminer différ. trav. qui lui avaient été com-
andés, notamment la *statue de Louis XIII* pour
 place Royale.

DUPATY (Louis-Marie-Adrien-Jean-Baptiste
ERCIER), conseiller à la cour de cassation, fut
'abord substitut près le tribunal de la Seine; puis
lla siéger comme conseiller et comme présid. à
 cour royale de Paris. Habituellement chargé, à
 cour de cassation, du rapport des affaires fo-
estières, il contribua à fixer la jurisprudence sur
application de notre sixième code. Il suivit le
rocès des victimes dont son père avait commencé
 défense, et fit réhabiliter leur mémoire par
ugement de la cour d'appel de Nancy en 1805.
ne autre circonstance remarquable de sa vie,
'est que le 28 juin 1832, lors de l'évocation de
affaire des révoltés des 5 et 6 juin, il vota contre
 cassation des jugements des conseils de guerre
tablis par suite de la mise en état de siége de
aris. Dupaty, l'un des magistrats les plus ai-
ables, sinon l'un des plus graves et des plus
rofonds de cette époque, mourut en juillet 1832,
ictime du choléra.

DUPÉRAC (Étienne), architecte du roi Henri IV,
ort à Paris en 1601, avait étudié en Italie les arts
u dessin dans leur ensemble, et se délassait de
es travaux ordinaires, par la gravure et la pein-
ure. Il peignit à Fontainebleau, dans la salle des
Bains, cinq sujets des *dieux marins, les amours
de Jupiter et de Calisto*, et grava un gr. nombre
de paysages d'après le Titien. Il avait dessiné à
Rome une vue perspective des jardins de Tivoli,
qu'il dédia à Catherine de Médicis.

DUPÉRIER (Charles), poète, né à Aix (Provence),
vint s'établir à Paris, où il se lia avec Ménage,
Bouhours, etc. Après s'être essayé dans la poésie
franç. avec quelq. succès, il s'appliqua de préfé-
rence à la poésie latine, et c'est à ses vers latins
qu'il doit sa réputat. Il réussit surtout dans le genre
de l'ode. Ménage le nomme *le prince des poètes
lyriques* de son temps; mais Commire et Santeuil
pourraient à bon droit lui disputer ce titre. Dupé-
rier mourut à Paris en 1692. Ses vers latins n'ont
point encore été réunis; il était au nombre des
auteurs qui formaient la *Pléiade française;* les
autres étaient : Rapin, Commire, Larue, Santeuil,
Ménage et Petit (*v.* ces noms).

DUPERRET (Claude-Romain LAUS), né vers
1747, d'une famille noble de Languedoc, fut dé-
puté des Bouches-du-Rhône à l'assemblée législat.,
puis à la convention nationale, où, dans le procès
du roi, il vota l'appel au peuple et le bannissem.
Attaché par ses opinions aux girondins, il fut un
de ceux qui montrèrent le plus de courage contre
la montagne; il rédigea la protestation contre la
journée du 31 mai, fut pour ce fait traduit devant
le tribunal révolutionnaire, et condamné à mort
avec 21 de ses collègues le 31 octobre 1793. Il était
âgé de 46 ans.

DUPERRON (Jacques DAVY), cardinal, né dans
le canton de Berne en 1556, d'une famille protest.
originaire de Normandie, apprit de son père le lat.
et les mathématiq., et, sans le secours d'aucun
maître, le grec, l'hébreu, et ce qu'on nommait
alors la philosophie. Il vint ensuite à Paris, où il
fut obligé pour vivre de donner des leçons de langue
latine. Ayant embrassé l'état ecclésiastique après
avoir abjuré le calvinisme, il obtint la place de
lecteur du roi Henri III, une pension de 1,200 écus
et plus. bénéfices. Henri III étant mort, Duperron
s'attacha au card. de Bourbon; mais il abandonna
bientôt son parti pour celui de Henri IV, auquel il
révéla les projets du premier. Cette défection lui
valut l'évêché d'Évreux, et il accompagna Henri
lorsque ce prince se rendit à l'église pour son ab-
juration. Il fut ensuite envoyé à Rome pour solli-
citer la levée de l'interdit lancé contre la France,
et il l'obtint en se soumettant, dit-on, ainsi que
le cardinal d'Ossat, à des conditions humiliantes.
Duperron fut chargé de combattre dans deux con-
férences successives les doctrines du calvinisme
défendues par Mornay et d'Aubigné; sa complai-
sance pour la cour de Rome lui valut ensuite le
chapeau de cardinal, et il obtint du roi l'archevêché
de Sens pour avoir contribué à rétablir la paix
entre le St-siége et les Vénitiens. Duperron assista
aux états-généraux de 1614, et mourut en 1618.
Ses livres favoris étaient *Montaigne*, qu'il appelait
le bréviaire des honnêtes gens, et *Rabelais*, qu'il
nommait l'auteur par excellence. Les ouvrages de

Duperron, divisés en trois classes, controverse, littérature et négociation, ont été recueillis, Paris, 1622, 3 vol. in-fol. Les *Ambassades* de ce prélat, depuis 1590 jusqu'en 1618, ont été réimpr. en 1629 et 1633. On a l'*Hist. abrégée de la vie de Duperron,* par Pelletier, Paris, 1618, in-8. La *Vie* du même, par Burigny, Paris, 1768, in-12. Son *Oraison funèbre* a été prononcée par Provenchères et Neuville, et Christ. Dupuy a recueilli ses bons mots et ses remarques critiq. sous le titre de *Perroniana,* impr. par les soins de Vossius, La Haye, 1666, réimpr. à Cologne (Rouen), 1669, 1691, avec le *Thuana.*—Duperron (Jean Davy), frère du précéd., lui succéda dans l'archevêché de Sens, et mourut en 1621. On lui attribue une *Apologie des jésuites au sujet du livre de Suarez*, Paris, 1614, in-12, trad. en lat. l'année suivante.—Duperron (Jacques Davy), neveu du précédent, fut évêque d'Angoulême en 1630, d'Évreux en 1646, grand-aumônier d'Henriette-Marie, reine d'Angleterre, et mourut en 1649. C'est lui qui fut l'éditeur des œuvres de controverse de son oncle le cardinal. On conserve un recueil MS. de ses *Lettres*, indiqué dans la bibliothèq. historiq. de France, n° 30,718.

DUPERRON DE CASTERA (Louis-Adrien), littérateur, né à Paris en 1707, mort en 1752, avait été résident de France à Varsovie. On a de lui plus. romans, des traduct. et autres écrits presque tous tombés dans l'oubli. Nous nous bornerons à indiquer: *Aventures de Léonidas et de Sophronie*, 1722, in-12.—*Le Théâtre des passions et de la fortune*, etc.; *Entretiens littéraires et galants, avec les aventures de Palmerin et de Thamire*, 1738, 2 vol. in-12; une traduct. du poëme de Camoens, *les Lusiades* (*os Lusiadas*), précédée de la *Vie* du poète. — *Les Amours de Clitophon et de Leucippe*, traduit du grec d'Achille Tatius, 1733, in-12.—*Le Newtonianisme pour les dames*, trad. de l'ital. d'Algarotti, 1738, 2 vol. in-12.—*Théâtre espagnol*, 1738, in-12 (ce n'est qu'un extrait de 10 pièces de Lopez de Vega). — Deux comédies, *les Stratagèmes de l'amour*, et *le Phénix, ou la Fidélité à l'épreuve*.

DUPERRON.—V. Anquetil.

DUPETIT-THOUARS (Aristide), capitaine de vaisseau, né en 1760, près de Saumur, fit ses études à La Flèche, puis à l'École-Militaire de Paris, et ses premières armes dans la campagne navale de 1778 contre l'Angleterre. A la paix, plus. croisières lui fournirent les moyens de perfectionner les connaissances qu'il avait acquises. Plus tard, il forma le projet d'aller à la recherche de l'infortuné La Peyrouse, que l'on disait avoir échoué sur une île déserte. Son frère, botaniste distingué, s'unit à lui, et tous deux vendirent leurs biens pour subvenir aux frais de cette expédition, à laquelle des souscriptions proposées n'avaient pu fournir des fonds suffisants. Après beauc. de traverses, Dupetit-Thouars mit à la voile le 2 août 1792; mais son bâtiment ayant été saisi par les Portugais sur les côtes du Brésil, il fut fait prisonnier et conduit à Lisbonne, où il subit une détention assez longue. Rendu à la liberté, il partit pour l'Amérique-Septentrionale, avec l'intention de se fixer dans l[...] États-Unis; mais la tourmente révolutionnaire p[...] raissant apaisée en France, il prit le parti d'y r[...] venir. Dès son arrivée, le directoire, instruit [...] sa capacité, lui proposa de rentrer au service; [...] eut le commandement du *Tonnant*, vaisseau [...] 80 canons, dans la flotte destinée à l'expédit[...] d'Égypte, se battit avec la plus rare intrépidité [...] combat d'Aboukir, et termina glorieusem. sa ca[...]rière dans cette désastreuse journée (1er août 179[...]). Dupetit-Thouars a laissé quelques MSs. presq[...] tous incomplets, mais dont la lecture décèle, su[...]vant un biographe (M. Eyriès), « une âme indépe[...] dante et libre, capable des affections les plus pr[...]fondes, des pensées les plus nobles, et des concep[...] les plus énergiques. »—Dupetit-Thouars (Aube[...] Aubert), frère du précéd., membre de l'acad. d[...] sciences et des sociétés d'agriculture, d'horticu[...]ture, etc., chev. de St-Louis, né au château de Bo[...]mois en Anjou, en 1756, embrassa, très jeu[...] encore, la profess. des armes. En 1792 il forma, [...] concert avec son frère, le projet d'un voyage [...] découv. Le capit. s'embarqua d'abord à Brest, [...] lorsqu'Aubert-Aubert arriva dans cette ville, s[...] frère en était parti. Il tenta inutilem. de le r[...]joindre à l'île de France, où, faute de ressource[...] il s'arrêta. Ce fut dans cette colonie, où il res[...] dix ans, qu'il put se livrer entièrement à la bot[...]nique, science pour laq. il éprouvait une véritab[...] passion. Il passa quelques mois à Madagascar; e[...] riche de collections, de science et de travaux, r[...]vint en France en 1802. Nommé directeur de [...] pépinière du Roule en 1806, il la dirigea pe[...]dant 20 années avec habileté. La suppression [...] cet établissem. lui causa un vif chagrin, dont [...] santé fut sensiblement altérée. Il publia un gra[...] nombre d'ouvr. remplis de vues neuves et orig[...]nales sur toutes les parties de la botanique et [...] l'agriculture, et laissa MSs. une foule de *Mémoir*[...] et de *Notes*. Il mourut à Paris en 1832, dans [...] 75e année.

DUPHOT (Léonard), général, né à Lyon en 177[...] entra en 1791 dans l'un des bataill. de volontaire[...] dont il fut nommé command., et servit avec hon[...] à l'armée des Pyrénées-Orientales. La paix concl[...] avec l'Espagne, il fut employé à l'armée d'Itali[...] où il signala sa valeur dans la campagne de 179[...] et fut chargé par Bonaparte d'organiser une part[...] des troupes de la république cisalpine. Général [...] brigade le 30 mars 1797, il se rendit vers la fin [...] la même année à Rome avec Joseph Bonaparte ambassad. près du St-siége, dont il devait épous[...] la belle-sœur. Le 26 décembre, une émeute aya[...] éclaté, Duphot sortit l'épée à la main pour diss[...]per les séditieux, et fut tué d'un coup de fusil da[...] la poitrine.

DUPIN (Jean), nommé aussi *Durpain* ou *Durp*[...] par quelq. biogr., moine à l'abbaye de Vaucelle[...] près Cambrai, né dans le Bourbonnais en 130[...] mort en 1372, selon Lacroix-du-Maine, est aute[...] du *Livre de bonne vie*, en rimes et en prose, Cha[...]béry, 1485, in-fol., gothique, très rare; réimp[...]

us le titre de *Champ vertueux de bonne vie*, aris, in-4, S. D., gothiq. On lui attribue encore *Évangile des femmes*, petit poème conservé parmi s MSs. de la bibliothèque du roi, et qu'il ne faut as confondre avec le *Livre des connoilles* (quenouilles), connu aussi sous le titre d'*Évangile des mmes*, impr. à Lyon, 1475, in-4, goth. L'auteur e ce dernier ouvr. est resté inconnu.

DUPIN (Louis-Ellies), né en 1657, dans la Normandie, fit ses études au collége d'Harcourt, et adonna avec ardeur à la lecture des SS. PP., des nciles et des auteurs ecclésiastiques, en même mps qu'il suivait son cours de théologie en Sorbonne. Il y reçut le bonnet de docteur en 1684, et onçut, peu de temps après, le projet d'une *Bibliothèque universelle* de tous les auteurs ecclésiastiques. Le prem. vol. parut in-4 en 1686, et les utres suivirent avec rapidité. La liberté des jugements qu'il portait sur les ouvrages ne tarda pas à i attirer des critiques sévères. Bossuet lui-même, uoiqu'il estimât Dupin, et fît cas de son travail, e rangea parmi ceux qui crurent devoir relever s inexactitudes de cet écrivain. Le docteur répondit sans se rétracter. L'illustre évêq. de Meaux ecourut alors au chancelier Boucherat et à l'archevêque de Paris de Harlay, et demanda dans le émoire qu'il leur adressa une rétractation forelle de l'aut., ou une censure rigoureuse. Dupin onna cette rétractation, et recouvra l'amitié de ossuet; mais l'archevêque de Paris rendit contre i un décret de censure, et son ouvrage fut supprimé par arrêt du parlement; toutefois, il lui fut ermis de le continuer en en changeant le titre. Cet uvrage immense n'empêcha point Dupin de publ. autres écrits sur des matières moins importantes. 'activité de son esprit suffisait à tout. Il était ommissaire dans la plupart des affaires de la faulté de théologie, remplissait avec la même assiuité sa chaire au collége royal, travaillait au *Journ. es savants*, donnait des consultat., et rédigeait es mémoires. Sa vie fut troublée de nouveau par affaire de la bulle *Unigenitus*, et il fut l'un des gnataires du *Cas de conscience*. Exilé pour ce fait Châtellerault, il obtint son rappel en se rétractant; ais il ne put recouvrer la chaire qu'on lui avait ée. Il ne fut pas plus heureux sous la régence : avait formé une étroite liaison avec Wak, archevêque de Cantorbéry, et entretenait un commerce e lettres avec ce prélat. On soupçonna du mystère ans cette correspondance; les papiers de Dupin irent saisis, mais on n'y trouva rien de condamable. Ce docteur mourut en 1619. Voici la liste de s principaux ouvrages : *Nouv. biblioth. des aut. eclés., contenant l'hist. de leur vie, le catalogue, i critique, la chronologie de leurs ouvr.*, Paris, 8 vol. in-8, réimpr. en Hollande, 19 vol. in-4. — *Gersonii doct. opera*, etc., etc., Amsterd., 1703, vol. in-fol. — *S. Optati, de schismate donatistarum lib. VII*, etc., Paris, 1700, in-fol. — *Liber salmorum cum notis*, etc., ibid., 1691, in-8, trad. n français par l'édit., 1691 et 1710, in-12 — *Notæ n Pentateuchum*, ibid., 1701, in-8. — *Histoire de l'Egl. en abrégé, par demandes et par réponses*, etc., ibid., 1712, 4 vol. in-12, trad. en italien. — *Histoire profane*, etc., ibid., 1714, 1716, Anvers, 1717, 6 vol. in-12. — *De la Nécessité de la foi en J.-C.*, etc., ibid., 1701, in-8. — *Traité de la puissance ecclés. et temp.*, ibid., 1707, in-8. — *Biblioth. universelle des historiens*, Paris, 1716, 2 vol. in-12; Amsterdam, 1708, in-8.

DUPIN (Pierre), savant jurisconsulte, né en 1681, exerça la profession d'avocat à Bordeaux, et mourut dans cette ville en 1745; il a laissé un *Tr. sur les peines des secondes noces*, 1743, in-4. — *Confér. de toutes les quest. traitées par Ferron*, dans son *Commentaire sur la coutume de Bordeaux*, etc., 1746, in-4. On lui doit aussi une nouvelle édit. du *Comment.* de B. Automne *sur les coutumes générales de Bordeaux*, ibid., 1728, 1737, in-fol.

DUPIN (Claude), fermier-général, né à Châteauroux vers 1700, mort à Paris en 1769, était instruit et laborieux. On a de lui : *OEconomiques*, Carlsruhe, 1745, 3 vol. in-4, tiré seulement à 15 exempl. : on en a inséré plusieurs morceaux dans l'*Encyclopédie méthodique*, dictionn. *finances*. — — *Mém. sur les blés*, etc., Paris, 1748, in-4. — *Manière de perfectionner les voitures*, ib., 1753, in-8. — *Observat. sur un livre intitulé* De l'Esprit des Lois, ibid.. 1757-58, 3 vol. in-8, ouvr. rare, mais dont il reste un plus grand nombre d'exempl. que ne l'a cru Barbier. — Mme Dupin, épouse du précéd., morte en 1800, âgée de près de cent ans, était célèbre par son esprit et sa politesse. Elle confia quelque temps l'éducation de son fils à J.-J. Rousseau, qu'elle employait à transcrire ses MSs., sans soupçonner le mérite d'un pareil secrétaire.

DUPIN (Claude-François-Étienne, baron), successivem. secrétaire-génér., administrat. du départem. de la Seine, commissaire du gouvernem. près cette administrat., ancien préfet des Deux-Sèvres depuis l'origine de cette institut. jusqu'en 1813, conseiller-maître à la cour des comptes, officier de la Lég.-d'Honn., né à Metz en 1767, mort à Paris en 1828, était connu dans le monde politique par l'*Almanach du républicain* pour 1793; *Galerie historique et républicaine des hommes célèbres*, 1793 (avec Jacquin); et un gr. nombre d'ouvr. d'administrat. et de statistique. Dans le monde littéraire il se recommandait par des *Traductions* de l'allem. et d'autres langues. Membre de l'académie celtique, devenue la Société royale des antiquaires, il lui donna plusieurs *Mémoires*, notamment sur le patois poitevin et sa littérature. Dupin laissa en MS. un ouvr. sur l'*Origine et les droits des communes*; un *Abrégé de l'Histoire de France par provinces*; une *traduct. des comédies de l'Arioste*, et une *Légende austrasienne* intit. : *Valdrée*.

DUPINET (Antoine), sieur de Noroy, littérat., né en Franche-Comté, embrassa la réforme de Calvin, dont il fut un zélé défenseur; il s'établit d'abord à Lyon, puis à Paris, où il mourut vers 1584. On a de lui : *Expos. de l'Apocalypse de St*

Jean, Lyon, 1545, in-8. — *Épîtres illustres de D. Ant. de Guevare,* trad. en franç. sur la vers. ital. de D. Alph. d'Ulloa, Lyon, 1560, in-4. — *Histoire naturelle de Pline*, etc., ibid., 1542, in-fol.; 1567, 1584, 1605, 2 vol. in-fol.; Genève, 1608, 2 vol. in-8; Paris, 1615, 1622, 2 vol. in-fol. : cette traduction, long-temps la seule qu'il y eût en franç., a conservé des partisans. — *Plans, portraits, et description de plus. villes et forteresses, tant de l'Europe, l'Asie et l'Afrique que des Indes et terres neuves*, Lyon, 1564, in-fol. — *Taxe de la pénitencerie et chancellerie romaines,* avec la traduct. franç. et des annotations, Lyon, 1564, in-8 : cette première édition est rare et recherchée, et l'original latin, imprimé à Rome en 1474, in-4, par ordre du pape Sixte IV, est devenu presque introuvable ; il y a des réimpress. avec des notes de différents auteurs protestants. — *La Conformité des Églises réformées de France et de l'Église primitive en police, cérémonies,* etc., Lyon, 1565, in-8, rare. — *Les secrets Miracles de la nature,* trad. du latin de Lévin Lemnius, Lyon, 1566, in-8. — *Les Comment.* de P. Mathiole *sur l'Histoire des plantes* de Dioscoride, trad. en franç., Lyon, 1566, 1577, 1580, 1619, 1655 et 1680, in-fol. — *Les Lieux communs de la Ste Écriture*, trad. du lat. de Wolfgang Musculus, Lyon, 1577, in-fol.

DUPLANIL (J.-D.), méd., né à Paris en 1740, se fit recevoir doct. à Montpellier, obtint le titre de méd. honoraire du comte d'Artois, et mourut à Argenteuil en 1802. On a de lui une traduct. très estimée de la *Médecine domestique* de G. Buchan, 5[e] édit., 1802, 5 vol. in-8. — *Méthode nouvelle et facile de guérir la maladie vénérienne,* trad. de Clarre, Londres et Paris, 1785, in-8. — *Médecine du voyageur,* Paris, 1801, 3 vol. in-8.

DUPLEIX (Scipion), conseiller-d'état et historiographe de France, né à Condom en 1569, vint à Paris en 1605, à la suite de la reine Marguerite de Valois, qui le fit maître des requêtes de son hôtel. Il fut ensuite chargé de l'éducat. du comte de Moret, fils légitimé de Henri IV, fut nommé par Louis XIII historiogr. de France en 1619, quitta la cour pour revenir dans sa ville natale, et mourut en 1661. Écriv. laborieux et infatigable, il avait conservé jusqu'au dernier moment toutes les facultés de l'esprit et du corps. Ses ouvrages, mal écrits, sont oubliés depuis long-temps. Le plus import. est l'*Hist, gén. de France*, 1621-43, 5 vol. in-fol. Les amateurs de recherches peuvent encore consulter l'*Inventaire des erreurs, fables et déguisem. de l'inventaire gén. de l'hist. de France de J. de Serres*, Paris, 1626, 1630, 1633, in-8. — Dupleix (Scipion), frère aîné du précédent, lieuten.-gén. du baillage de Condom, passe pour l'aut. du *Rec. des lois milit. touchant le duel,* Paris, 1586, in-8; 1602, in-4; ibid., 1611, in-8, avec des augment. — François Dupleix, frère du précédent, est aut. de : *Partitiones juris methodicæ heroico versu conscriptæ;* Paris, 1615, in-8.

DUPLEIX (César), seigneur de Lormoi, avocat, né à Orléans vers la fin du 16[e] S., est le véritable auteur de l'ouvrage intitulé : *l'Anti-Cotton*, o[...] opposit. à la lettre déclaratoire de la doctrine d[...] jésuites, par le confesseur de Henri IV. Cet écr[...] qui fit à sa publication beaucoup de bruit, fut a[...] tribué dans le temps à P. du Moulin, à P. du Co[...] gnet, à Aug. Casaubon, à J. Dubois et à D. Tilenu[...] Dupleix mourut en 1641.

DUPLEIX (Joseph), gouverneur des établiss[...] ments franç. dans l'Inde, fils d'un fermier-génér[...] directeur de la compagnie des Indes, fut envo[...] par cette même compagnie à Pondichéri en 172[...] avec la double qualité de prem. conseiller du co[...] seil supérieur et de commissaire-ordonnateur d[...] guerres, et fut, dix ans après, nommé direct. [...] comptoir de Chandernagor, établissem. auquel [...] redonna la vie. Le zèle et l'extrême activité de D[...] pleix furent récompensés en 1742 par la place [...] gouverneur de Pondichéri et de directeur-génér[...] des comptoirs français dans l'Inde. Il déploya da[...] ce nouv. poste les mêmes qualités qui l'y avaie[...] fait appeler; mais il ne put s'y préserver de l'ivres[...] du pouvoir. Il eut des torts graves envers La Bou[...] donnaie, vainqueur de Madras; mais il les rache[...] du moins en partie par sa belle défense de Pond[...] chéri pendant 42 jours de tranchée ouverte cont[...] une flotte anglaise, soutenue par les troupes [...] deux nababs. Le gr. cordon de St-Louis et le tit[...] de marquis furent le prix de cette belle défens[...] dans laquelle Dupleix se montra ministre, généra[...] ingénieur, artilleur et munitionnaire. A ces di[...] tinctions européennes il ajouta en 1750 la digni[...] de nabab, qui lui fut donnée par Mouzaferzingu[...] proclamé par lui soubab du Dékhân. Mais bient[...] la guerre s'alluma dans ces contrées entre les de[...] compagnies française et anglaise, et mit un term[...] aux prospérités de Dupleix. Les rapports du co[...] seil de Pondichéri à la compagnie des Indes et a[...] conseil du roi provoquèrent l'envoi d'un commis[...] chargé d'interdire le gouverneur, de le renvoy[...] en Europe, de vérifier les caisses et l'état de to[...] les comptoirs, et de conclure avec les Anglais [...] les puissances du pays un traité de paix ayant po[...] première base la renonciation réciproque de to[...] les Européens aux titres, honneurs et principaut[...] de l'Inde. Dupleix n'opposa aucune résistance [...] l'exécution de cet ordre: il partit de l'Inde en 175[...] et vint à Paris, où l'attendaient des chagrins pl[...] cuisants que sa destitution. Ce fut en vain qu'il r[...] clama 13 millions qu'il prétendait avoir avanc[...] pour le service de la compagnie; et celui qui ava[...] disposé des trésors de l'Inde, qui avait exer[...] toute la puissance d'un maître absolu, se vit rédu[...] à passer les neuf dern. années de sa vie dans l'h[...] miliation d'un solliciteur constamment repouss[...] Il mourut en 1763, sans avoir pu obtenir un jug[...] ment qu'il n'avait pas cessé de demander depu[...] 1754. Dupleix venait de publier un *Mém.* qui por[...] l'empreinte du désespoir auquel il a succombé. [...]

DUPLESSIS (Claude), jurisconsulte, né dans [...] Perche, fit partie du conseil judiciaire de plu[...] grandes maisons sous le règne de Louis XIV, et f[...] consulté fréquemment par Colbert pour les affair[...]

ı roi et de l'état. Il mourut en 1683. On a de lui ›s *Traités* sur la coutume de Paris, qui ont paru ıccessivement avec des notes de Berroyer et de ıurière, Paris, 1699, 1702, 1709, in-fol.; 1726, '54, 2 vol. in-fol.

DUPLESSIS (MICHEL-TOUSSAINT-CHRÉTIEN), bé-édictin de la congrégation de St-Maur, né à Paris ı 1689, fut nommé bibliothéc. de la ville d'Or-ans, puis appelé à St-Germain-des-Prés, pour ›conder dans leurs sav. recherches les auteurs de *Gallia christiana*. Il se retira dans sa vieillesse l'abbaye de St-Denis, où il mourut en 1767. On de lui : *Histoire de la ville et des seigneurs de ouci*, Paris, 1728, in-4. — *Histoire de l'Église de leaux*, ibid., 1731, 2 vol. in-4. — *Descript. géogr. historique de la Haute-Normandie*, etc., 1740, vol. in-4. — *Nouvelles Annales de Paris jusqu'au ègne de Hugues Capet*, etc., Paris, 1753, in-4. — *escription de la ville et des environs d'Orléans*, rléans, 1736, in-8. — L'auteur y démontre que ette ville est le *Genabum* de César. — *Relation* ı vers d'un voyage à Dunkerque, Paris, 1738. — es *Lettres* et *Dissert.* dans les *Mém.* de Trévoux, ı dans le *Mercure*. On lui attribue une *Hist. de acques II, roi d'Angleterre*, Bruxelles, 1740, in-12.

DUPLESSIS (JOSEPH SIFREDE), peintre, né à arpentras en 1725, voyagea en Italie, entra dans école du peintre Subleyras à Rome, où il se per-ectionna dans les trois genres de l'histoire, du ortrait et du paysage; de retour dans le Comtat, exécuta quelques tableaux d'église, des portr., assa ensuite à Lyon, puis s'établit à Paris, fut eçu à l'académie de peinture en 1744, et mourut Versailles en 1802. Ses portraits de Thomas, de 'rancklin, de Gluck, de Marmontel, de M. et Ime Necker, passent pour ses meilleurs ouvrages; lusieurs ont été gravés.

DUPONT (GRATIAN), sieur de Drusac, lieuten.-énéral de la sénéchaussée de Toulouse, né en anguedoc, est auteur d'un ouvrage en vers : *Con-roverse des sexes masculin et féminin*, en III liv., uivie de la *Requête du sexe masculin contre le fé-ninin*, Toulouse, 1534, in-fol.; 1536, in-16; Paris, 540, in-16; 1541, in-8. François Arnaut, prêtre, publié une réfutation de cet écrit sous le titre le l'*Anti-Drusac*, ou *Livret contre Drusac, fait n l'honneur des femmes nobles, bonnes et hon-iêtes*. On attribue à G. Dupont l'*Art et science de hétorique métrifié*, Paris, 1539, in-4.

DUPONT (JACOB-LOUIS), député d'Indre-et-Loire à l'assemblée législative, où il s'occupa spéciale-ment de questions financières, fut renvoyé par le même département à la convention. Dans la dis-cussion sur l'instruction primaire (déc. 1792), il déclara qu'il ne reconnaissait d'autre Dieu que la nature et la raison, et le prem. attaqua les prêtres de tous les cultes avec une violence sans exemple. Il vota dans le procès du roi la peine de mort sans appel et sans sursis. En 1798 il demanda la salle du Manége pour y ouvrir un cours d'instruction publique. Il mourut à Paris en 1813, dans un état complet d'aliénation mentale.

DUPONT DE NEMOURS (PIERRE-SAMUEL), sav. économiste, né à Paris en 1739, fut l'un des plus zélés propagateurs de ces théories philanthropiq. qui ont donné naissance à des associat. destinées à l'accroissem. de la prospérité des classes moyennes. Il avait déjà rempli, sous M. de Vergennes, deux commissions diplomatiq. d'un haut intérêt, lors-qu'il fut nommé conseiller-d'état; élu député aux états-généraux par le bailliage de Nemours, il fut deux fois président de l'assemblée constituante, et y déploya, dans les questions relatives aux fi-nances et à l'administration, des connaiss. aussi variées qu'étendues. Son axiome politique était la *balance des pouvoirs* : il servit de base à toute sa conduite. Rendu à la vie privée, il acheta une im-primerie, rédigea un journal, et ne cessa de lutter pour la défense de son principe que lorsqu'il fut réduit à dérober sa tête au glaive de l'anarchie. La chute de Robespierre l'avait sauvé de l'écha-faud, quand, porté au conseil des anciens par le département du Loiret, il encourut de nouveaux périls après la révolution du 18 fructidor (4 sept. 1797), par la hardiesse des opinions qu'il avait émises dans *l'Historien*, journal dont il était l'é-diteur. Chénier, son collègue à l'Institut, en le faisant passer pour octogénaire, le sauva de la dé-port. Il fut encore retenu quelq. temps en France par l'espoir d'y être utile, et se rendit ensuite aux États-Unis, où le souvenir de la part qu'il avait prise au traité de 1783 lui assurait un accueil flat-teur. Dupont y séjourna deux ans, partageant son temps entre les travaux agricoles et les occupat. littéraires; de retour en France, il reprit sa place à l'Institut, et fut nommé (1805) secrétaire, puis président de la chambre de commerce. Malgré son grand âge, il accepta en 1814 les fonctions de se-crétaire du gouvernement provisoire; au 20 mars 1815, il retourna pour toujours en Amérique, em-portant des marques d'estime du roi, qui, à la deuxième restauration, le rétablit sur le tabl. des conseillers-d'état, et lui conserva sa place à l'In-stitut. Il mourut dans la Delaware en 1817. Outre un grand nombre de *Mémoires* dans le recueil de l'Institut, et sa coopération à plusieurs ouvrages périodiques, tels que *le Mercure*, *les Archives lit-téraires* et *la Revue philos.*, on doit à Dupont un assez grand nombre d'ouvrages : les plus remar-quables sont : *Réflexions sur l'écrit intitulé :* Ri-chesses de l'état, Londres, 1763, in-8. — *Mémoire sur la vie et les ouvrages de Turgot*, 1782, in-8. — *Philosophie de l'univers*, 1790-97-99, in-8. — *Mé-moires* sur différents sujets, la plupart d'histoire naturelle ou de physique génér. et particulière, 1807, in-8; 2e édition, 1813, in-8 : on trouve dans ce recueil différents passages plus ingénieux que solides sur le langage des oiseaux, et sur leur fa-culté de se comprendre entre eux aussi-bien que les hommes.

DUPONT DES LOGES (PIERRE LOUIS), magistrat, mort à Rennes le 24 juin 1833, appartenait à une famille parlementaire; entré dans la magistrature dès l'âge de 19 ans, conseiller, présid. de chambre

sous la restaurat., puis prem. présid. de la cour royale de Rennes, il s'y distingua par beaucoup de sagesse. Député à la chambre de 1815, il vota avec la majorité; pendant les *cent-jours* il se tint à l'écart. Lorsque survint la révolut. de 1830, il cessa de siéger, se félicitant de pouvoir consacrer ses dern. années au soulagem. des pauvres, dont il était l'appui. La douleur publique au jour de sa mort a témoigné de ses vertus et de ses bienfaits.

DUPORT (Jacques), théologien et savant helléniste anglais, fut profess. de grec à Cambridge, puis chapelain du roi d'Angleterre et doyen de Peterborough, et mourut en 1679. On a de lui : *Gnomologia Homeri cum duplici parallelismo ex sacrâ Scripturâ et gentium scriptoribus*, Cambridge, 1660, in-4. — Des *Opuscules* grecs et lat., réunis sous le titre de : *Poetica stromata*, ibid., 1676, in-8, et des leçons sur les quinze premiers caractères de Théophraste, impr. dans l'édition de Needham. C'est à tort que ces leçons ont été attribuées au savant Stanley.

DUPORT (Adrien), conseiller au parlement, né à Paris en 1759, se fit remarquer par l'exaltation de ses opinions dans la lutte qui s'établit en 1787 entre le parlem. et la cour. Député de la noblesse aux états-généraux, il s'y trouva transporté sur un théâtre plus digne de ses talents. La première fois qu'il parut à la tribune, ce fut pour réclamer l'inviolabilité du secret des lettres. Il acquit une gr. influence sur cette assemblée par ses hautes lumières. Son trav. sur l'organis. judic. ne fit qu'ajouter à sa réput.; mais il ne put parvenir à faire supprimer la peine de mort. Après l'arrestat. du roi à Varennes, il fut l'un des commiss. chargés d'interroger ce monarque, et s'acquitta de cette mission avec les égards dûs à la grandeur déchue. Après la session, il fut élu président du tribunal criminel de Paris, il conserva ce poste jusqu'au 10 août. Poursuivi comme royaliste, il se retira à Melun, d'où, protégé par Danton, il put gagner la Suisse, et mourut à Appenzel en 1798.

DUPORT (Bernard-Jean-Maurice), né en 1762 à Flaverges (Savoie), mort à Paris en 1832, fut député à la convent. après le procès de Louis XVI, et commissaire du directoire à Rome, où il devint ministre des finances de la république romaine. A son retour à Paris, il fut nommé chef de bureau au ministère de la justice, place qu'il occupait depuis 1800. Grâce à ses soins, les radiations furent nombreuses; cependant, sans y être suffisamment autorisé, ayant compris dans l'éliminat. la duchesse douairière d'Orléans, il fut mis en arrestation et détenu en prison pendant quelque temps.

DUPORT DU TERTRE (François-Joachim), littérateur, né à St-Malo en 1715, entra dans la soc. des jésuites, professa les humanités dans un de leurs colléges, et rentra dans le monde où il s'occupa de littérature et d'histoire jusqu'à sa mort, en 1759. Il a laissé les ouvr. suivants : *le Congrès de Cythère* (trad. de l'italien d'Algarotti), 1749, in-12. — *Abrégé de l'histoire d'Angleterre*, 1751, 3 vol. in-12. — *Almanach des beaux-arts*, 1752, in-12, continué les années suiv. sous le titre de *la France littér.* — *Mém. du marq. de Chouppe*, Paris, 1733, in-12. — *Histoire des conjurations, conspirations et révolutions célèbres*, ibid., 1754 années suiv., 8 vol. in-12. — *Biblioth. amusante et instructive, contenant des anecdotes intéress. des histoires curieuses*, 1755, 3 vol. in-12; 177 2 vol. in-12. — *Projet utile pour le progrès de littérature*, ibid., 1756, in-12. Duport du Tertre a eu part à l'*Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne*, publié par Désormeaux. — Duport du Tertre (Marguerite-Louis-François), fils du précédent, né à Paris en 1754, avocat avant la révolution, en adopta les principes avec modération, fut porté en 1790 au ministère de la justice, perdit cet emploi quand la chute du ministre de Lessart dut entraîner celle des hommes qui partageaient ses sentiments. Décrété d'accusat. après le 10 août 1792, il périt sur l'échafaud en novembre 1793. On a de lui quelques ouvrages peu remarq. relatifs à l'ordre judiciaire.

DUPORT-LAVILETTE, habile avocat de Grenoble, où il mourut en 1827, dans un âge avancé, acquit dans sa province un crédit qui le fit nommer à la chambre des *cent jours*. Il laissa, dit-on, sous le nom de *Questions de droit*, de volumineux factums, qu'on n'a point publiés.

DUPORTAIL, ministre de la guerre en 1790, avait servi dans l'arme du génie, et s'était acquis la réputation d'un habile officier. Le roi l'appela au ministère sur la recommandation de Lafayette, avec lequel il avait fait les campagnes d'Amérique, mais il dut partager la disgrâce de son protecteur quand celui-ci perdit sa popular. Mandé à la barre de l'assemblée législative en 1791 pour répondre à une dénonciation des administrat. du district de Château-Thierry, Duportail, après avoir essayé une justificat. maladroite, se vit forcé de donner sa démission. Plus tard, pour se soustraire à la hache révolutionnaire, il alla chercher un asile en Amérique. Bonaparte, 1er consul, le fit rayer de la liste des émigrés, et il revenait en France lorsque la mort le frappa pendant la traversée en 1802.

DUPOUGET-DUCLAUX (Antoine), supérieur général du séminaire de St-Sulpice, docteur de Sorbonne, grand-vicaire de Paris, né en 1749 à Cieurac, dans le diocèse de Cahors, où il fit ses études, vint ensuite à Paris. Chargé de professer la théologie à Nantes, puis à la Solitude, il fut nommé direct. du séminaire d'Angers, d'où il revint à la Solitude. A l'époque de la révolution, il resta presque continuellem. dans la maison d'Issy; arrêté en 1793 et enfermé dans la prison de St-Lazare, il ne recouvra sa liberté qu'au 9 thermidor. Il reprit aussitôt l'exercice de son ministère, et se joignit à l'abbé Émery pour diriger le nouveau séminaire. Élu pour lui succéder (1814), il gouverna cet établissem. avec sagesse, et c'est à ses soins que le clergé français doit ses membres les plus distingués. Il mourut en 1827.

DUPPA (Bryan), prélat angl., né en 1589 dans le comté de Kent, fut chapelain de Charles Ier,

récepteur du fils de ce monarque, occupa successivement les siéges épiscopaux de Chichester et de Salisbury, consola souv. l'infortuné roi dans ses tribulations qui précédèrent la catastrophe du février 1649, et l'aida dans la composit. de l'ouvrage intitulé : *Eikon Basilike*. A la restauration, Duppa, nommé gr.-aumônier, fut chargé de pourvoir de sujets les évêchés vacants. Il mourut en 1662. On a de lui quelq. *Sermons* et d'autres écrits de religion peu remarquables.

DUPRAT (Antoine), card., chancelier de France, né à Issoire en 1463, était premier présid. au parlement de Paris (1507), lorsque la comtesse d'Angoulême lui confia l'éducat. de son fils. A l'avénement de François Ier au trône, il fut nommé chancel., et plus tard il fut chargé de régler avec Léon X l'affaire de la pragmatique-sanction. Le chancelier fut bientôt d'accord avec le souverain pontife. Il fut convenu que la pragmatique-sanction serait abrogée; que le droit d'élire aux évêchés et autres grands bénéfices vacants cesserait d'appartenir aux églises; que le roi nommerait, et que les nominations seraient confirmées par le pape. L'intérêt personnel avait dirigé Duprat en cette circonstance : veuf dep. plusieurs années, il avait embrassé l'état ecclésiast.; il dut entrevoir alors tout ce que cette nouv. carrière pouvait lui procurer de richesses et de dignités, surtout lorsqu'elles seraient à la disposit. d'un monarque dont la faveur lui était assurée. Les articles convenus entre Duprat et Léon X servirent de base à la bulle connue sous le nom de *Concordat*, que Duprat fit enregistrer au parlement, malgré la plus vive opposit. Le chancelier, déjà l'objet de la haine publ., devint encore plus odieux; mais il n'en conserva pas moins son crédit. Pendant l'absence du roi, qui commandait en personne ses armées, sa mère, régente du royaume, ne gouvernait que d'après les conseils de Duprat. Dans le procès qu'elle intenta au connét. pour la success. de Suzanne de Bourbon, sa haine fut servie et ses démarches furent dirigées par le chancelier; et, pend. la captiv. du roi après la bataille de Pavie, les malheurs de la France furent hautem. imputés au même personnage. Le parlement nomma des commiss. pour informer contre lui; mais au retour du roi la procéd. fut anéantie. Duprat, qui s'était déjà fait donner par la régente l'archev. de Sens et plusieurs riches abbayes, fut nommé cardinal en 1527, et légat *à latere* en 1530. Jusqu'alors il s'était montré fort indifférent aux affaires de religion : mais depuis il ne cessa de provoquer les mesures les plus rigoureuses contre les nouv. opinions. Ce ministre, dont la mémoire a été justement flétrie, mourut en 1535.—Duprat (Guillaume), fils du précéd., évêque de Clermont, assista au concile de Trente, d'où il amena en France les jésuites, pour lesq. il fonda à Paris le collége de Clermont (connu depuis sous le nom de Louis-le-Grand). Il mourut en 1560, âgé de 53 ans. — Duprat (Pierre), archev. d'Aix, mort en 1361, était, à ce que l'on croit, de la même famille qu'Antoine Duprat. Il travailla en qualité de légat à la paix entre Philippe de Valois et Édouard III, et composa un livre intitulé : *de Laudibus B. Mariæ virginis*, dont le MS. se trouvait à la bibliothèque de St-Victor.

DUPRAT, *le Jeune*, (Jean), négociant, né en 1763 à Avignon, prit une part très active aux troubles qui désolèrent ce malheureux pays avant sa réunion à la France, fut élu maire d'Avignon par la faction triomphante, puis député à la convention par le départ. des Bouches-du-Rhône. Il fut décrété d'accusation le 3 octobre 1793, et condamné à mort avec ses collègues, Brissot, Vergniaud, Gensonné, Guadet et autres.

DUPRÉ (Jean), seigneur des Barres, poète français du 16e S., né dans le Quercy, est auteur d'un poème intitulé : *le Palais des nobles dames*, etc., in-4, goth., S. D. L'abbé Goujet conjecture que cette édit. a paru vers 1534; on en a une 2e de 1539, petit in-8, assez recherchée.—Dupré (Christophe), sieur de Passy, né à Paris vers le milieu du 16e S., a publié un recueil de vers intitulé : *Larmes funèbres*, Paris, 1577, in-4. Il y déplore la mort de sa femme.

DUPRÉ (Adrien), attaché dès sa jeunesse aux emplois consulaires, visita successivem. les diverses contrées de l'Orient et de la Perse, et mourut à Smyrne en 1831. On lui doit un *Voyage aux mines de Nicopolis et de l'Épire*; un *Essai historique et commercial sur les bouches du Cattaro*; un *Voyage en Perse*.

DUPRÉ D'AULNAY (Louis), directeur-général de l'administration des vivres, mort en 1758, joignait à des connaissances étendues en administrat. un esprit très cultivé. On a de lui : *Traité des subsistances militaires*, Paris, 1744, in-4, ouvrage très estimé. — *Dissert. sur la cause physique de l'électricité*, Paris, 1746, in-12. — *Réception du doct Hecquet aux enfers*, La Haye (Paris), 1748, in-12. — *Réflexions sur la transfusion du sang*, Paris, 1749, in-12. — *Aventures du faux chev. de Warwick*, Londres (Paris), 1752, in-12.—On lui attribue encore des *Lettres* sur la génération des animaux.

DUPRÉ DE SAINT-MAUR (Nicolas-François), maître des comptes, né à Paris vers 1695, a contribué plus que personne à répandre en France le goût de la littérature angl. Il fut admis en 1733 à l'Académie franç., et mourut en 1714. On a de lui : une trad. du *Paradis perdu* de Milton, avec les remarques d'Addison, Paris, 1729, 3 vol. in-12, souvent réimpr.—Un *Essai sur les monnaies*, etc., ibid., 1746, in-4, ouvrage import. assez rare. — *Recherches sur la valeur des monnaies et sur le prix des grains avant et après le concile de Francfort*, Paris, 1762, in-12. — Les *Tables de mortalité*, insérées par Buffon dans l'hist. naturelle de l'homme.

DUPUGET (Edme-Jean-Antoine), inspecteur-général des colonies pour la partie militaire, né à Joinville en 1743, mort en 1801, avait long-temps servi dans l'artillerie. On lui doit de précieuses recherches sur les bois utiles à la marine. Bon mi-

néralogiste, il a enrichi le muséum d'hist. natur. de plus. morceaux curieux, et a fourni plusieurs mémoires intéressants au *Journal des mines.* Il était correspondant de l'Institut, et membre de la société d'agriculture de Paris.

DUPUIS (Charles), graveur, né à Paris en 1685, mort en 1742, membre de l'acad. de peinture, a gravé, pour le cabinet de Crozat, beaucoup de tableaux des galeries de Versailles et du Palais-Royal. On estime ses estampes de *la Terre* et *l'Air,* d'après L. de Boulongne; *St Jean dans le désert*, d'après Carle Maratte, et le *Mariage de la Vierge,* d'après Vanloo. Cette dernière pièce passe pour son chef-d'œuvre. — Dupuis (Nicolas-Gabriel), frère du précéd., né à Paris en 1695, mort en 1771, a gravé plus. estampes estimées d'après P. Véronèse, Annibal Carrache, Vanloo, Pierre, et le sculpteur Lemoine.

DUPUIS (Charles-François), membre de l'Institut, né à Tryé-le-Château entre Gisors et Chaumont, en 1742, fit ses études au collége d'Harcourt, fut à 24 ans nommé professeur de rhétorique au collége de Lisieux, et reçu avocat au parlement en 1770. Un discours latin, prononcé en 1775 pour la distribution des prix de l'université, et l'oraison funèbre (dans la même langue) de l'impératrice Marie-Thérèse, commencèrent la réputation de Dupuis. Les mathématiques devinrent ensuite l'objet de son application, et il suivit pendant plus. années le cours d'astronomie de Lalande, avec lequel il se lia d'une étroite amitié. En 1778, il exécuta un télégraphe, d'après l'idée qu'en avait donnée Amontons, pour correspondre de Belleville, avec un de ses amis qui habitait le village de Bagneux. C'est cette invention que Chappe a perfectionnée plus tard. L'obscurité de la mythologie, l'origine des fables qui la composent, et celle des noms et des fig. des constellations, appelèrent particulièrem. les recherches de Dupuis, et bientôt il crut avoir trouvé dans le ciel l'origine de toutes les erreurs de la terre, la clef des mystères de l'antiquité et de toutes les difficultés du premier âge de l'histoire. Il publia plusieurs parties de son système dans le *Journal des Savants*, et les réunit plus tard en un seul corps d'ouvrage, inséré d'abord dans l'astronomie de Lalande, et depuis imprimé séparément sous le titre de *Mém. sur l'orig. des constell. et sur l'explicat. de la fable par l'astron.* Ce mémoire, réfuté par Bailly dans son *Hist. de l'Astronomie*, n'en assigna pas moins à son auteur une place parmi les savants. En 1787, il fut nommé profess. d'éloquence latine au collége de France, et, l'année suiv., membre de l'acad. des inscript. A la révolution, Dupuis se vit contraint de chercher un asile à Evreux. Député à la convention par le départ. de Seine-et-Oise, il ne partagea point l'exagération de la majorité, et passa au conseil des cinq-cents en 1796. Il fut membre de l'Institut à sa formation, fit partie sous le consulat du corps législatif, en devint président, fut présenté comme candidat au sénat, rentra dans la vie civile, reprit ses habitudes littéraires et scientifique[s] et mourut en 1809. Outre les ouvrages que nou[s] avons déjà mentionnés, Dupuis a publié : *Orig. [de] tous les cultes, ou la Relig. univ.*, Paris, an III (1795), 3 vol. in-4 et un atlas, ou 12 vol. in-8. — *Abrégé* du même ouvr., Paris, an VII (1798) in-8, souv. réimp. — *Mém. expl. du zodiaqu[e] chron. et mythol.*, ibid., 1806, in-4, fig. — *Mém. sur le zodiaque de Tentyra* ou *Dendera*, dans [la] *Revue philosoph.*, mai 1806. Il a laissé plusieur[s] MSs. sur les cosmogonies et théogonies, sur le[s] hiéroglyphes égyptiens; des lettres sur la mytho[-] logie, et une traduction des discours choisis d[e] Cicéron. Son éloge a été prononcé à l'Institut pa[r] Dacier, et sa veuve a pub. une *Notice* sur sa vi[e] et ses écrits.

DUPUY (Claude), fils de Clément, conseille[r] au parlement de Paris, né dans cette ville e[n] 1545, mort en 1594, s'était fait remarquer par l[a] droiture de son esprit, la bonté de son juge[-] ment et sa profonde érudition. Divers savant[s] ont écrit son éloge en plus. langues, et Reneaulm[e] son parent les a réunis et publ. sous ce titre : *Amplissimi viri Claudii Puteani tumulus*, Paris 1607, in-4. — Dupuy (Christophe), fils du précé[-] dent, chartreux, né à Paris vers 1580, mort [à] Rome en 1654, procur.-général de son ordre e[t] prieur *in urbe*, est aut. du *Peronniana* imp. e[n] 1669, in-12, par les soins de Daillé fils. — Dupu[y] (Pierre), frère du précéd., conseiller du roi e[n] ses conseils et garde de la bibliothèque, né à Age[n] en 1582, mort à Paris en 1651, fut, ainsi que so[n] frère Jacques, honoré de l'amitié du présid. d[e] Thou, et donna ses soins aux édit. de son *Hist.* qui parurent de 1620 à 1626. Chargé de travaille[r] à la recherche des droits du roi et à l'investigat. du trésor des chartres, il pub. un très gr. nombre d'ouvr. dont la nature de son emploi lui facilitai[t] la composit. On en peut voir la liste dans la *Biblioth. hist. de Fontette;* les principaux sont : *Traité des droits et des libertés de l'Église gallicane avec les preuves*, Paris, 1639, 3 vol. in-fol. — *Traité de la majorité de nos rois et des régences du royaume, avec les preuves*, ibid., 1655, in-4. — *Histoire des plus illustres favoris anciens et modernes*, Leyde, 1659, in-4 et in-12. *Hist. de la condamnat. des templiers*, 1751, in-4, bonne édit. *La Vie de Pierre Dupuis*, par Nicol Rigault, Paris, 1652, in-4, a été insérée dans les *Vitæ selectæ*, Londres, 1681, in-4. — Dupuy (Jacques), frère du précéd., garde de la biblioth. du roi, né en 1586, mort à Paris en 1656, aida son frère Pierre à donner l'édit. de l'*Hist. de de Thou;* on lui doit en particulier l'*Index de tous les noms propres* qui s'y trouvent *latinisés*, Genève, 1614, in-4, réimprimé sous le tit. de *Resolutio omnium difficultatum*, Ratisbonne, 1696, in-4. — *Catalogus bibliothecæ Thuan., ordine alphabetico digestus;* et la 4[e] édit. des *Instructions et Missives des rois de France et de leurs ambassadeurs au concile de Trente*, Paris, 1654, in-4.

DUPUY (Henri), *Erycius Puteanus*, en flamand

Van den Putte, né à Venloo, dans la Gueldre, en 1574, mort à Louvain en 1646, profess. des belles-lettres à l'univers. de cette ville, a pub. 98 ouvr. sur l'éloquence, la philologie, la philosophie l'hist., la politique et les mathématiq. On en peut lire la liste dans le t. VII des Mémoires de Niceron. Nous citerons seulement : *De usu fructuque librorum bibliothecæ ambrosianæ*, Milan, 1605, in-8. — *Comus, sive Phagesiposia cimmeria de luxu somnium*, Louvain, 1608, in-12, Oxfort, 1634, in-12, trad. en français par Nicolas Pelloquin, sous ce titre : *Comus, ou Banquet dissolu des Cimmériens*, Paris, 1613, in-12. — *Bruma, sive Chimonopægnion de laudibus hiemis*, etc., Munich, 1619, in-8, fig.

DUPUY (Louis), né à Chazey-sur-Ain (Bugey), en 1709, d'une anc. famille, fit ses études à Lyon, et, envoyé au séminaire des Trente-Trois à Paris, y mérita l'estime de ses supér. Ayant renoncé à l'état ecclésiast., il fut accueilli par Fourmont, qui lui fit confier la rédact. du *Journal des savants*. Admis en 1756 à l'acad. des inscript., il en devint secrét.-perpét., se démit de cette place dans laq. il fut remplacé par Dacier, et mourut en 1795. Outre les vol. XXXVI à XLI des *Mém. de l'acad.*, dont on lui doit la publicat., il a complété la trad. du *Théâtre des Grecs*, du P. Brumoy, par celle de 4 tragéd. de Sophocle : *Ajax*, *les Tachiniennes*, *OEdipe à Colonne* et *Antigone*, Paris, 1762, in-4, ou 2 vol. in-12. Dupuy unissait la connaissance des mathématiques à celle des langues et des usages anciens; on lui doit des *Observations sur les infiniment petits*, etc., et *Fragment d'Athémius sur des paradoxes de mécanique*, texte grec et trad. franç., Paris, 1777, in-4.

DUPUY (André-Julien, comte), pair de France, né à Brioude en 1753, était, en 1775, conseiller au Châtelet de Paris. Nommé en 1789 intendant de justice, police, finances, guerre et marine, des îles de France et de Bourbon, avec des pouvoirs fort étendus, il contribua, par son administrat., à conserver ces colonies à la France, mais l'altération de sa santé le rappela sur le continent. En octobre 1801, Bonaparte, prem. consul, lui confia les fonctions de la légation française au congrès d'Amiens, l'appela ensuite au conseil-d'état, puis au sénat en 1806. Dupuy repartit pour l'Inde en qualité de gouverneur civil des établissem. français; il justifia à Pondichéry la confiance qu'on avait en lui. De retour en France, il siégeait à la chambre des pairs, lorsqu'au sortir d'une séance pénible, il expira le 7 janvier 1832, à l'âge de 78 ans.

DUPUY-DEMPORTES (Jean-Baptiste), littérat., mort en 1770, a publ. plus. opusc. oubliés avec les circonstances qui les avaient fait naître; mais on recherche encore de lui les deux ouvr. suivants : *le Gentilhomme cultivateur* ou *Cours complet d'agriculture*, tiré de l'anglais de Hill, 1761 et ann. suiv., 8 vol. in-4 ou 16 vol in-12; *Tr. hist. et moral du blason*, 1754, 2 vol. in-12 : on y trouve beauc. de choses étrangères au sujet, et d'autres qui n'ont avec l'objet principal qu'un rapport éloigné; ce qui a fait dire assez plaisamment à Fréron : « Si vous voulez vous amuser et apprendre beauc. de choses, excepté la sience des armoiries, lisez ce *Traité du blason.* »

DUPUY-DES-ISLETS (le chev.), ancien chevau-léger de la garde du roi, auteur de *Poésies fugitives* qu'on trouve dans l'*Almanach des Muses*, mort en 1831, émigra en 1791, fit les campagnes de l'armée de Condé, se rendit en Angleterre, et rentra en France après le 18 brumaire. Parent de l'impératrice Joséphine, il célébra les victoires de Bonaparte, la naissance du roi de Rome, etc.; nommé à la rentrée des Bourbons major de cavalerie et chev. de St-Louis, il chanta ses nouveaux bienfaiteurs. Indépendamment de ses *Poésies fugitives*, Dupuy-des-Islets publia les *OEuvres poétiques de Boileau*, avec des *notes de Lebrun*, et celles de *J.-B. Rousseau*, avec les *notes* du même critique.

DUPUY-DU-GREZ (Bernard), avocat, né à Toulouse en 1640, réunissait à des connaiss. en hist. et en littérat. un goût éclairé pour les arts. Sa ville natale lui dut la fondat. d'une école gratuite de dessin, qui fut érigée en acad. par ordonn. du roi en 1751. Il mourut en 1770. On lui doit un *Traité de la peinture*, 1799, in-4.

DUQUESNE (Abraham), un des plus célèbres marins franç., né à Dieppe en 1610, se forma de bonne heure sous les yeux de son père, capitaine de vaisseau, et donna une si haute idée de sa valeur et de ses talents précoces, qu'à peine âgé de 17 ans, il obtint le commandem. d'un vaisseau, avec lequel il contribua puissam. à chasser les Espagnols des îles de Lerins Il se fit remarquer dans l'expédit. de la Corogne en 1639, au combat devant Tarragone en 1641, et à celui du cap de Gates, où il fut blessé en 1643. Duquesne ne pouvant supporter l'inact. où les troubles de la minorité de Louis XIV condamnaient la marine franç., obtint la permission d'aller servir le roi de Suède. Nommé vice-amiral par ce prince, il défit complétem. devant Gothembourg la flotte danoise commandée par Christian IV en personne. En 1650 il arma à ses frais une escadre, et battit les Anglais et les Espagnols qui avaient envoyé plus. vaisseaux au secours de Bordeaux révolté contre le roi. La reine Anne d'Autriche, ne pouvant rembourser à Duquesne les avances qu'il avait faites, lui donna le château et l'île d'Indret près de Nantes, et le nomma chef-d'escadre. Dans la guerre de 1672, Louis XIV le choisit pour l'opposer au fameux Ruyter, et Duquesne se montra digne d'un tel adversaire. Après avoir secouru Messine, il remporta une victoire signalée sur la flotte holland., qui profita de la nuit pour se sauver à Syracuse, ramenant son amiral atteint de plus. blessures dont il mourut quelques jours après, en 1676. Duquesne fut ensuite chargé de purger la Méditerranée des pirates. Il commença par châtier l'insolence des habit. de Tripoli, puis bombarda Alger pendant deux ans, contraignit le dey à rendre tous les esclaves chrétiens, bombarda de même Gênes,

et força le doge à venir s'humilier aux pieds de Louis XIV. Là se terminèrent les explois de Duquesne, qui mourut à Paris en 1688. Quoique le roi eût une gr. estime pour Duquesne, il ne lui accorda pas tous les honneurs auxquels son courage et ses talents lui donnaient des droits, parce que cet habile marin était protestant, et que le soin de sa fortune lui fut toujours moins cher que la religion dans laquelle il avait été nourri. — Duquesne (Henri, marquis), son fils aîné, né en 1651, habile marin, se distingua dans plus. occasions, prit sa retraite après la mort de son père, vint habiter Aubonne qu'il avait acheté du fameux voyag. Tavernier, et mourut à Genève en 1722. Il est aut. d'un livre de controverse : *Réflexions anc. et nouv. sur l'eucharistie*, 1718, in-12. — Duquesne (Abraham), frère du précéd., fit avec distinction plus. campagnes sur mer, et commanda l'expédit. aux Indes (1690), dont Chasles a donné la relation.

DUQUESNE (Arnaud-Bernard d'ICARD), doct. de Sorbonne, vicaire-général de Soissons et aumônier de la Bastille, né à Paris en 1732, mort dans cette ville en 1791, a pub. : *Évangile médité et distribué pour tous les jours de l'année*, 1773, 13 vol. in-12; 1778, 8 vol in-12, ouvr. très estimé. — *L'Année apostol., ou Méditat. pour tous les jours de l'année*, Paris, 1791, et Liége, 1804, 12 vol. in-12. — *Les Grandeurs de Marie*, Paris, 1791, 2 vol. in-12.

DUQUESNOY (François), sculpteur, plus connu sous le nom de *François Flamand*, né à Bruxelles en 1594, n'eut pas d'autre maître que son père. A peine âgé de 25 ans, il perdit l'archiduc Albert, son bienfaiteur, qui lui avait fait une pension pour qu'il pût aller étudier en Italie les chefs-d'œuvre antiques. Forcé de travailler pour sa subsistance, il fit de petites fig. en bois et en ivoire qu'il vendait à des marchands. Il excellait surtout à représenter des enfants; mais il montra qu'il était capable de produire de gr. ouvr. Il travaillait lentement, soignait les moindres détails et revenait souvent sur ce qu'un artiste moins sévère eût pu croire suffisamment terminé. On regarde comme ses chefs-d'œuvre *les Groupes d'enfants qui accompagnent les colonnes du maître-autel de St-Pierre; la Ste Suzanne de Notre-Dame de Lorette*, et *le St André de la basilique de St Pierre*. Cédant aux sollicitat. de son illustre ami le Poussin, Duquesnoy était à la veille de passer en France, lorsqu'il mourut à Rome en 1646, empoisonné par son propre frère.

DUQUESNOY (E.-D.-F.-J.), député du Pas-de-Calais à l'assemblée legislative, puis à la convention, était né en 1748, et se qualifiait *cultivateur à Bouvigny*. Pour faire oublier son titre d'anc. ecclésiast., il se crut obligé de montrer des principes plus anarchiq. qu'aucun de ses collègues, devança l'horrible loi des suspects en demandant que tout citoyen accusé d'incivisme fût incarcéré jusqu'à la paix, vota dans le procès du roi pour la mort sans appel et sans sursis, insulta et frappa plus. de ses collègues qui avoient été d'un avis différent du sien, et fut blâmé par l'assemblée pour son indigne conduite. Commissaire près les armées du Nord et de la Moselle, il rivalisa de fureur et de cruauté avec Joseph Lebon. Absent lors du 9 thermidor, il reprocha aux dép. de n'avoir fait périr *l'homme du peuple* que pour s'emparer du pouvoir et s'en servir pour opprimer les patriotes. Convaincu d'avoir pris une part active à l'insurrect. du 1er prairial, il fut jugé par une commission milit. (16 juin 1795), et se tua de sa propre main au moment où l'on allait le conduire au supplice.—Le général Duquesnoy, son frère, s'intitulait *le Boucher de la convention*, et ne justifia que trop ce titre en faisant dans la Vendée massacrer les femmes et jusqu'aux enfants. A la tête d'une division désignée sous le nom de *la Colonne infernale*, Duquesnoy se distingua par sa valeur fougueuse. Le 9 thermidor ayant amené sa destitut., il obtint son admission à l'hôtel des Invalides, où il mourut en 1797 des suites de ses nombreuses blessures.

DUQUESNOY (Adrien), député aux états-gén. de 1789 par le tiers-état du baillage de Bar-le-Duc, fit d'abord partie de ce qu'on appelait le Palais-Royal, et parut y suivre les impressions données par Mirabeau à plus. de ses collègues. Après s'être opposé à la division de l'assemblée législative en deux chambres, Duquesnoy contribua puissamm. à faire rappeler le duc d'Orléans de son exil, et fut d'avis qu'on exigeât du roi de sanctionner la loi sur la constitution civile du clergé. Son nom ayant été trouvé dans l'armoire de fer, parmi ceux des deux cents députés qui avaient promis de prendre les intérêts de la cour, Duquesnoy fut mis en jugem. et acquitté. Arrêté une 2e fois pour avoir coopéré à la dissolution du club de Nancy, il ne dut son salut qu'à la mort de Robespierre. Il se fit peu remarquer depuis cette époque jusqu'au 18 brumaire, qu'il remplit une place de confiance près de Lucien, alors ministre de l'intérieur; depuis maire d'un des arrondissem. de Paris, il mourut en janvier 1808, à Rouen. On a de lui : *Rec. des mémoires sur les hospices et les établissem. d'humanité*, trad. de plus. langues étrangères, Paris, 1799, 1804, 39 numéros formant 15 vol in-8. — *Aperçu statistiq. des états de l'Allemagne*, trad. de l'allemand de Hoeck, ibid., an IX (1801), in-fol. — *Hist. des pauvres, de leurs droits et de leurs devoirs*, trad. de l'anglais de Th. Ruggles, ibid., an X (1802), 2 vol. in-8.

DURAMEAU (Louis), peintre, né à Paris en 1733, mort à Versailles en 1796, était membre de l'acad. Son tableau de récept. représentant *l'Été* orne encore aujourd'hui le plafond de la galerie d'Apollon, au musée. La *Continence de Bayard*, et un sujet pris dans l'*Hist. de St Louis*, passent pour les chefs-d'œuvre de cet artiste, d'après leq. Levasseur a gravé *Herminie sous les armes de Clorinde*, et *le Retour de Bélisaire dans sa famille*.

DURAND (Guillaume), ecclésiast., né vers 1232 à Puy-Moisson, diocèse de Riez, mort évêq. de Mende en 1296, est souvent appelé le Spéculateur à cause de son célèbre ouvr. : *Speculum ju-*

diciale, Strasbourg, 1473, et Bologne, 1474, 4 parties en un vol. in-fol. On lui doit encore : *Repertorium aureum juris*, Venise, 1496, in-fol. — *Commentar. in Lugdunense concil. secund. sub Gregorio X celebrat. anno* 1274, Fano, 1569, in-4. — *Rationale divinor. officior.*, Mayence, 1459, in-fol., un des prem. ouvr. imp. avec date certaine, etc. — Un autre Guill. Durand, poète que l'on a souvent confondu avec le précéd., né à Montpellier, mourut en Provence vers 1172 du chagrin que lui causait la perte de sa maîtresse, qu'il croyait morte, mais qui, n'étant qu'évanouie, se retira dans un couvent lorsqu'elle apprit la fin malheureuse de son amant. — Un troisième Guill. Durand, neveu de l'évêque de Mende, lui succéda en 1216 sur le siége de cette ville, assista au concile œcuménique de Vienne en 1311, fut l'un des prélats chargés d'examiner la conduite des Templiers, et mourut en 1328. On a de lui : *Tractatus de modo generalis concilii celebrandi*, Lyon, 1531, in-4; Paris, 1545, 1617 et 1635, in-8. — Un quatrième Durand (Guillaume), conseiller du roi au présidial de Senlis, mort dans cette ville en 1585, a publ. *Paraphrases des Satires de Perse* en vers franç., Paris, 1575 et 1586, in-8.

DURAND (Bernard), avocat au parlem. de Bourgogne, né à Châlon-sur-Saône vers 1560, mort en 1621 dans cette ville, dont il était maire, a publ. différ. pièces utiles à consulter pour l'hist. du Châlonais. — Durand (Joseph), petit-fils du précéd., maire de Châlon, né dans cette ville en 1643, fut avocat-général au parlem. de Bourgogne, et mourut en 1710. On a de lui un *Mém. pour justifier que les héritages du duché de Bourgogne sont présumés de franc-alleu*, inséré dans la *Coutume de Bourgogne*, par Taisand; un recueil d'*Arrêts du parlem.* de 1681 à 1701, resté MS. Joseph Durand a été l'éditeur d'un ouvr. de son aïeul, *Instituts, ou Droit coutumier du duché de Bourgogne*, Dijon, 1697 et 1735, in-12. — Durand (Bernard), frère du précéd., receveur du clergé, né à Châlon en 1631, mort en 1726, a publ. une *Descript.* en vers franç. *des bains d'Aix en Savoie*, in-4, S. D.

DURAND (David), ministre protest., né vers 1681 à St-Pargoire (Languedoc), était fils et frère de past. distingués, et se voua lui-même de bonne heure au ministère évangélique. Après avoir été reçu ministre de Bâle, il passa en Hollande, et fut nommé chapel. du régiment de réfugiés languedociens, commandé par Jean Cavalier, et qui se signala pendant la guerre de la success. d'Espagne. Durand, fait prisonnier à la bataille d'Almanza, par des paysans espagn., qui se disposaient à le brûler vif, fut délivré de leurs mains par le duc de Berwick, pour être remis dans celles de l'inquisition : un vénérable curé lui fournit les moyens d'échapper à ce terrible tribunal, en obtenant qu'il fût envoyé au couv. des jésuites à Montpellier, pour y être instruit dans la relig. catholiq. Durand parvint à tromper la surveillance de ses gardiens; se rendit à Genève où il prêcha plus. fois avec beaucoup d'éclat, et passa ensuite à Rotterdam, où il lia connaissance avec Bayle. S'étant plus tard rendu en Anglet., il devint ministre de l'Église franç. de la Savoye à Londres, membre de la société roy., et mourut en 1763. On lui doit un assez gr. nombre d'ouvr. parmi lesquels on disting. les suiv. : *la Vie et les sentiments de Lucilio Vanini*, Rotterdam, 1717, in-12. — *La Relig. des mahométans...*, tirée du latin de Reland, etc., La Haye, 1721, in-12. — *C. Plinii S. hist. nat. ad Titum imp. præfatio*, etc., Londres, 1728, in-8, fort rare : l'aut. l'a trad. en franç. — *Hist. nat. de l'or et de l'argent*, extraite du 33e livre de Pline, etc., Londres, 1729, in-fol. — *Hist. du seizième siècle*, Londres, 1725, 1730, 6 vol. in-8, bonne édit. — Une *Continuation* contenant la *Vie de M. de Thou*, etc., 1732, in-8, n'ayant pas été réimpr., est devenue fort rare. — *Acad. de Cicéron, trad. en franç. avec le texte lat. et des remarques nouv., outre les conjectures de Davies et de Bentley*, Londres, 1740 : on connaît un exempl. de ce livre extrêmem. rare, enrichi de corrections et de notes de la main de l'aut. Barbier a publ. sur la vie et les ouvr. de Durand, une bonne *Notice* insérée dans le *Magasin encycloped.* 1802, t. IV, réimpr. plus. fois avec des augment., notamm. dans son *Examen critiq. des dictionn. historiq.*

DURAND (Jacques), peintre, né à Nancy en 1699, mort dans cette ville en 1767, fut élève de Nattier dont il vint à Paris chercher les leçons, et passa ensuite huit années à Rome, aux frais du grand-duc Léopold. De retour dans sa patrie, il l'enrichit de plusieurs tabl., parmi lesquels on estime surtout ceux qu'il a composés pour l'église des jésuites de Pont-à-Mousson.

DURAND (Jean-Baptiste-Léonard), administrateur français, né à Ozerches en 1742, mort en Espagne vers la fin de 1812, avait été consul de France à Cagliari, puis chargé en 1785 par la compagnie du Sénégal de gérer ses affaires en Afrique. Il a publ. : *Voyage au Sénégal* dans les ann. 1785 *et* 1786, Paris, 1807, in-4 et 2 vol. in-8, avec un atlas dont les cartes sont peu estimées, mais qui contient les traités conclus entre Durand et les Maures, en franç. et en arabe : cette dernière partie a été revue et enrichie de notes par M. Silvestre de Sacy.

DURAND (Jacques-Franç.), né en 1727, dans un village de la Normandie, étudia les lettres et l'Écrit. sainte à Paris, où il eut quelque temps pour maître l'abbé Poulle. Quelq. doutes sur des points de doctrine le conduisirent en 1755 à Lausanne. où il embrassa la réforme. Sa réputation le fit appeler à Berne en 1768, comme directeur d'un nouveau séminaire. Après avoir exercé le ministère dans cette ville pendant 17 ans, il fut nommé profess. d'hist. ecclésiast. à Lausanne, y remplit successiv. div. chaires acad., et mourut en 1816. Ses principaux ouvr. sont : *Abrégé des sciences et des arts*, 1762, souvent réimpr. avec des changem. pour le faire servir à l'instruct. dans les pays catholiques. — *L'Esprit de Saurin*, 1767, 2 vol. in-12, ouvr. que l'abbé Pichon reproduisit l'année suiv. sous ce titre : *Principes de la religion et de la mo-*

rale, etc.—*Année évangélique*, etc., Berne, 1780, 7 vol. in-8, trad. en angl. et en allem. : l'aut. y joignit en 1792 2 vol. de *supplém.* — *Statistique élément. de la Suisse*, Lausanne, 1795, 4 vol. in-8. Durand est encore aut. d'un roman ingénieux intitulé : *le Bon fils, ou la Piété filiale*, qui parut en 1803. M. Armand-Delille, pasteur de Valence, a publ. : *Sermons nouveaux* de Durand avec une *Notice* sur l'aut., 1809, 2 vol. in-8.

DURAND (Jean-Bapt.-Vincent, baron), lieut.-génér., né à Besançon, mort à Serre, près cette ville, en 1829, entra dans l'artillerie. Lieutenant à l'époque de la guerre d'Amérique, il servit comme volontaire dans l'armée française que le gouvernement envoyait au secours des insurgés, se signala aux siéges d'Yorckstown et de St-Christophe, s'embarqua sur le vaisseau amiral *la Ville de Paris*, prit sa part de sept combats, reçut une blessure et fut fait prisonnier. Rentré en France, il émigra, et fit les campagnes de 1792 et 1793. Au combat de Berstheim (2 déc. 1793), il disposait une batterie, lorsqu'un boulet de canon lui emporta la main gauche et deux doigts de la main droite; il n'en resta pas moins sur le champ de bataille et ne se fit panser qu'à la fin du combat. Nommé colonel du régim. qui porta son nom, il ne cessa de combattre pour la cause royale; mais le licenciement de l'armée de Condé le ramena dans ses foyers. A la restaurat., il commanda un moment la ville de Besançon, et prit sa retraite peu d'années avant de mourir.

DURAND (Catherine BÉDACIER), morte à Paris en 1736, a laissé des romans historiq., des poésies et 11 comédies-proverbes. Ses *OEuvres* ont été recueillies à Paris en 1737, 6 vol. in-12. On y remarque : *la Comtesse de Mortanne*, Paris, 1699, et l'*Hist. des amours de Grégoire VII, du card. de Richelieu, de la princesse de Condé et de la marquise d'Urfé*, Cologne, 1700, in-12.

DURAND DE MAILLANE (Pierre-Toussaint), canoniste, né en 1729 à St-Remi (Provence), jouissait d'une grande réputat. au barreau, lorsqu'en 1789 il fut député de la sénéch. d'Arles aux états-généraux, où devenu membre du comité ecclésiastique, il eut une gr. part à la constitution civile du clergé. Réélu par le départ. des Bouches-du-Rhône à la convention, il y vota dans le procès de Louis XVI pour le bannissem. à la paix, et dès-lors s'abstint de paraître à la tribune. Il concourut à la journée du 9 thermidor, et servit les réactions dans le Midi, passa depuis au conseil des anciens, fut proscrit au 18 fructidor (4 septembre 1797) et renfermé au Temple, accusé d'avoir favorisé la rentrée des émigrés, ne recouvra sa liberté qu'au mois de févr. 1798. Après le 18 brumaire, nommé présid. du tribunal de Tarascon, il fut fait ensuite conseiller à la cour d'appel d'Aix, prit sa retraite en 1809 et mourut en 1814; très versé dans l'étude du droit canonique, il a publ. sur cette science plus. ouvr. qui, malgré les changem. qu'a subis la législation, sont encore consultés avec fruit. Les princip. sont : *Dictionnaire du droit canonique*, 1776, 5 vol. in-4, bonne édition. — *Institutes du droit canonique*, trad. du lat. de Lancelot, etc., Lyon, 1770, 10 vol. in-12. — *Les Libertés de l'Église gallicane, prouvées et commentées*, etc., Lyon, 1771, 5 vol. in-4. — *Hist. apologétique du comité ecclésiast. de l'assemblée nationale*, Paris, 1791, in-8. — *Histoire de la convention nationale*, 1825, in-8, dans la *Collection des mém. sur la révolut.*

DURANDE (Jean-François), médec. et botan., né à Dijon, mort en 1794, membre de l'acad. de cette ville, lui a fourni plus. *Mém.* insérés dans le recueil des années 1782 et 1783; il a publié, en société avec Maret et Guyton de Morveau, des *Éléments de chimie rédigés dans un nouvel ordre*, 1778, in-8, et publia seul : *Notions élémentaires*, 1781, in-8. — *Flore de Bourgogne*, Dijon, 1782, 2 vol. in-8. — *Mémoire sur l'abus de l'ensevelissement des morts....*, Strasbourg, 1789, in-8.

DURANT (Jacques), *Caselius*, juriscon. et poète latin, né à Riom vers 1560, mort à Caselle en Auvergne vers 1603, a publ. sous le titre de *Variarum lectionum libri II*, Paris, 1582, in-8, les observations que lui avait suggérées la lecture assidue des aut. anciens; Jean Gruter les a insérées dans le t. III de son *Thesaurus criticus*. Parmi ses poésies, qui sont toutes dans le genre érotique, on cite particulièrement la pièce intit. : *De Amoris imperio.*

DURANT (Gille), sieur de la Bergerie, né à Clermont vers 1550, coopéra, dit-on, à la réforme de la *coutume de Paris*, suivit constamm. le parti de Henri IV, fut l'un des auteurs de la *Satire Ménippée*, et mourut à Paris en 1615. Ses *poésies*, souv. réunies à celles de Bonnefons, son ami, ont été impr. séparém., Paris, 1587, in-8, et 1594, in-12. — Un autre Durand fut rompu vif en 1618, pour avoir publ. contre le roi un livre intitulé : *Ripozographie.*

DURANT (Jacques), né à Montpellier, où il mourut en 1831, était un de ces hommes rares qui prouvent que le génie industriel peut, par sa seule puissance, créer d'immenses capitaux dans les localités les moins propres en apparence au développement de vastes spéculations. Appelé par ses concitoyens à la présidence du trib. de commerce, il avait été ensuite nommé député.

DURANTE (François), l'un des plus gr. compositeurs italiens, né à Naples en 1693, mort dans cette ville en 1755, est regardé comme le chef de l'école moderne; il ne s'est guère exercé que sur des sujets d'église; le Conservat. de Paris possède une copie de ses œuvres, dont on peut voir la liste dans le *Dictionnaire des musiciens.*

DURANTI (Jean-Étienne), fils d'un conseiller au parlement de Toulouse, né en 1534, exerça l'état d'avocat, fut nommé capitoul en 1563, puis avoc.-général, et enfin prem. présid. du parlem. C'est au roi Henri III qu'il dut cette faveur, et sa reconnaissance pour ce prince devint la cause de sa mort. Duranti tenta vainement de s'opposer aux projets des ligueurs, et fut tué d'un coup d'arquebuse le 10 févr. 1589. Pendant tout le cours de sa

vie il s'était montré citoyen zélé, homme de bien et magistrat intègre. Son princip. ouvr. est un tr. : *De ritibus Ecclesiæ catholicæ libri III*, publ. après sa mort, Rome, 1591, in-fol. et in-8, Paris, 1624, in-8, 6e édition. Son *Éloge*, par Baragnon, a été impr. en 1770, in-12.

DURANTI (le comte DURANTE), orateur et poète ital., né en 1718 à Brescia, mort dans cette ville en 1780, a publié des oraisons funèbres et des éloges admirés des amateurs de la belle prose italienne. Ses *poésies lyriques*, qui avaient eu un grand succès, ont été réunies sous le titre de *Rime del conte Durante Duranti*, etc., Brescia, 1755, in-4. Il s'était essayé avec moins de bonheur dans la littérature dramat.; mais l'ouvr. auquel il doit sa réputat. est l'*Uso* (l'usage), poème divisé en trois parties, dans lesq. il représente son héros fantastique dans les trois états, de jeune homme, de mari et de veuf. Ce poème, son chef-d'œuvre, parut, les 2 prem. part. à Bergame, 1778 et la 3e à Brescia, 1780, in-8.

DURANTI DE BONRECUEIL (JOSEPH), orator., né à Aix en 1662, mort à Paris en 1756, a donné de bonnes traduct. franç. des *OEuvres de St Ambroise*, Paris, 1729, in-12; des *Lettres* de ce saint doct., 1741, 3 vol. in-12; des *Panégyriques des martyrs*, 1734, in-8, et des *Lettres de St Jean-Chrysostôme*, 1732, 2 vol. in-8.

DURANTON, né à Massidon en 1736, était avoc. à Bordeaux en 1789. Son adhésion aux idées nouvelles le fit nommer procur.-syndic de la Gironde; ministre de la justice en 1792, il ne remplit pas long-temps ces dern. fonctions, et son administrat. devint le prétexte de sa condamnat. par le tribunal révolutionn., le 20 déc. 1793.

DURAS, nom d'une des plus illustres maisons de France, connue précédemm. dans l'histoire de ce pays et celle d'Angleterre sous celui de Durfort, et à laquelle appartiennent les personnages suivants. — DURAS (Jacques-Henri de DURFORT, duc de), né en 1626, mort en 1704, doyen des maréchaux de France, avait commencé sa carrière militaire en qualité de capitaine dans le régiment de Turenne, son oncle; il se distingua aux batailles de Mariendal et de Nortlingen, à la prise de Landau et à celle de Trève. En 1651 il abandonna la cause royale pour suivre le prince de Condé, qui le créa lieutenant-gén., titre qui lui fut conservé lorsqu'il fit sa paix avec la cour en 1657. Il servit avec distinction en Italie, en Flandre, accompagna Louis XIV dans les Pays-Bas, et fut nommé par ce prince gouverneur de la Franche-Comté, maréchal de France, et enfin duc et pair en 1689. — DURAS (Gui-Alphonse de DURFORT), duc de Lorges, frère du précéd., servait en qualité de lieut.-gén., dans l'armée de Turenne, qu'il sauva par sa présence d'esprit lors de la mort de ce gr. homme. Il déploya de grands talents à Altenheim, gagna la bataille de Pfortzheim, où il fit prisonnier le duc de Wurtemberg en 1692, força les impériaux à lever le siége d'Énersbourg, et l'année suivante contraignit Montecuculli à repasser le Rhin en toute hâte. Louis XIV, pour reconnaître ses services, le fit capit. des gardes, maréchal, et enfin duc et pair. Il mourut en 1703. — DURAS (Louis de DURFORT, comte de FEVERSHAM), frère des précéd., quitta le service de Louis XIV pour passer à celui de Charles II, qui l'envoya son ambassadeur en France après la paix de Nimègue. De retour en Angleterre, il fut nommé vice-roi d'Irlande, premier écuyer de la reine, veuve de Charles, et généraliss. des armées de Jacques II, battit complétement le duc de Monmouth à la bataille de Sedgemore, le fit prisonnier, et eut l'honneur de former à l'art de la guerre le fameux Churchill, depuis duc de Marlborough. — DURAS (Jean-Bapt. de DURFORT, duc de), fils de Jacques-Henri, né en 1684, entra d'abord aux mousquetaires, devint colonel en 1697 à la mort de son frère aîné, se signala successiv. en Allemagne et en Espagne, fut nommé lieut.-gén. en 1720 et gouverneur de la Guienne deux ans après. En 1744, il se trouva aux siéges de Kehl, de Philisbourg, de Worms, et contribua puissamm. à la prise de ces trois places, fut créé maréchal de France en 1751, gouvern.-général de la Franche-Comté en 1755, et mourut à Paris en 1770. — DURAS (Emmanuel-Félicité de DURFORT), fils du précéd., né en 1715, fit ses prem. armes en Italie comme aide-de-camp de Villars, se trouva à toutes les guerres du règne de Louis XV, et s'y distingua par son courage et ses talents. Ambassadeur en Espagne en 1752, il fut, à son retour, choisi par le roi pour commander en Bretagne lors des troubles qu'y avaient fait naître la malheureuse affaire de La Chalotais. Aux qualités du guerrier, Emmanuel joignait les grâces du courtisan et les connaissances de l'homme de lettres; il mourut à Versailles en 1789, pair et maréchal de France, gouvern.-gén. de la Franche-Comté et membre de l'Acad. franç. — DURAS (Emmanuel-Céleste-Augustin de DURFORT, duc de), frère du précéd., fut comme lui pair de France. Nommé général en chef des gardes nationales de Guienne en 1790, il fit tous ses efforts pour s'opposer dans cette province aux excès du parti révolutionnaire, fut contraint de céder à l'orage, fit partie de l'armée de Condé et chercha successivement un asile en Allemagne et en Angleterre, où il mourut en 1800.

DURAS (N. de KERSAINT, duchesse de), fille de M. de Kersaint, était passée en Angleterre au commencement de la révolution. Elle y épousa le duc de Duras, qu'elle suivit à Vérone auprès de Louis XVIII, et rentra avec lui en France en 1801. Cette dame, qui avait eu des liaisons d'amitié avec Mme de Staël, prit elle-même un rang distingué parmi les femmes auteurs en publiant *Ourika*, impr. d'abord à 40 exemplaires seulem., Paris, imprim. royale, 1823, in-12, puis réimpr. et vendu au profit d'un établissement de charité (1824, 1826, in-12).—*Édouard*, ibid., 1825, 2 vol. in-12. Ces opuscules ont été trad. en allem., en espagnol, etc. La duchesse de Duras mourut le 23 janv. 1828. Elle faisait partie de la société d'en-

seignement élémentaire, et présidait une société de bienfaisance.

DURAZZO, nom d'une famille illustre qui a donné plus. cardinaux et prélats à l'Église, ainsi que plus. doges à la république de Gênes, parmi lesq. le plus ancien et le plus illustre est DURAZZO (Jacq. de), qui était revêtu de cette dignité en 1573.

DURBACH (ANNE-LOUISE), appelée souvent KARSCHIN ou madame KARSCH, du nom de son second mari, née en 1722 dans un village de Silésie, morte à Berlin en 1791, triompha des obstacles que son peu d'éducation et la brutalité grossière de ses deux maris opposèrent successivem. au développement de son talent naturel pour la poésie. Elle publ. ses *OEuvres choisies* en 1764, in-8; on y trouve beaucoup de facilité, mais peu de goût et nulle connaissance des règles de l'art. Ses *OEuvres posthumes*, aussi en un vol. in-8, parurent peu de temps après sa mort par les soins de sa fille.

DURDENT (R.-J.), l'un des écrivains les plus féconds de nos jours, né à Rouen vers 1776, mort à Paris en 1819, s'était d'abord destiné à la peinture, qu'il étudia sous David; mais après avoir fait le voyage de Rome, il renonça à cet art pour se vouer uniquement à la littérat. Outre sa coopération à la *Gazette de France*, au *Mercure étranger*, à la *Biographie univ.* et à la *Biographie des jeunes gens*, on lui doit différ. ouvr. dont on trouve la liste dans la *France littéraire* de Quérard; les princip. sont : *Austerlitz, ou l'Europe préservée des Barbares*, poème histor. en II chants, 1806, in-8. — *Campagne de Moscou en* 1812, 1814, in-8. — *Époques et faits mémorables de l'hist. de France depuis l'origine de la monarchie jusqu'à l'arrivée de Louis XVIII dans sa capitale*, 1814, 1815, in-12. — *L'École française en* 1814, *ou Examen critique des ouvr. de peint., sculpt., architect. et grav., exposés au musée roy. des arts*, 1814, in-8. — *Cent dix jours du règne de Louis XVIII*, etc., 1815, in-8. — *Histoire critique du sénat dit* conservateur, etc., Paris, 1815, in-8. — *Histoire de Louis XVI*, 1816, in-8. — *Histoire de la convent. nation. de France*, 1817, 2 vol. in-12. — *Histoire littéraire et philosophique de Voltaire*, 1818, in-8 et in-12.

DUREAU DE LAMALLE (JEAN-BAPTISTE-JOSEPH-RENÉ), membre du corps législat. et de l'Institut, né à St Domingue en 1742, mort en 1807 à sa campagne de Landres dans le Perche, orphelin dès l'âge de 5 ans, acheva ses études au collége du Plessis. Possesseur d'une fortune brillante, il fit de bonne heure de sa maison le rendez-vous des sav., et se livra à l'étude avec d'autant plus d'ardeur qu'il sentait davantage la difficulté d'égaler ses émules. Dureau débuta par la trad. du *Traité des bienfaits* de Sénèque, Paris, 1776, in-12. Ce premier essai ayant réussi au-delà de ses espérances, il osa entreprendre une tâche bien autrem. difficile, et dans laq. avaient échoué J.-J. Rousseau et d'Alembert; il consacra seize ans à une traduct. de Tacite qui parut en 1790, 3 vol. in-8 : elle a été réimpr. par les soins de son fils, Paris, 1808, 5 vol. in-8, avec le texte lat., et une *Notice* sur la vie et les ouvr. du trad., ibid., 1818, 6 vol. in-8, avec une préface et les *supplém.* de Brotier trad. par Dotteville. On lui doit encore une trad. de *Salluste*. Il travaillait à celle de Tite-Live, qui terminée par M. Noël, a paru, Paris, 1810 et ann. suiv., 15 vol. in-8. Dureau de Lamalle, l'intime ami de Delille, consacrait également ses loisirs au culte des muses; il a laissé MS. une trad. en vers de l'*Achilléide* de Stace, et un morceau de crit. littér. sur ce poète latin.

DURER (ALBERT), peintre célèbre de l'école allemande, né à Nuremberg en 1471, fils d'un célèbre orfèvre, surpassa bientôt son père, et se rendit promptement très habile dans la peint. et la grav. Il fit en 1506 un voyage à Venise, où il peignit plusieurs tableaux, et se rendit ensuite à Bologne, d'où il revint peu de temps après à Nuremberg. En 1520, il entreprit avec sa femme un second voyage dans les Pays-Bas, qui dura près de quatre ans, et dont il rédigea le journal publié par de Murr, dans le 7e vol. de son *Journal des arts*. De retour dans sa ville natale, il fut nommé membre du sénat de Nuremberg, et mourut en 1528. Le musée ne possède aucun tableau de ce maître. Composés en gr. partie pour l'emper. Maximilien, Charles-Quint, etc., ils sont restés en Allemagne. Un amateur a publ. le *Catalogue* de ses estampes, Dessau, 1806, in-8. On y distingue l'*Arc triomphal* de Maximilien, deux suites connues sous le nom de la *grande* et de la *petite Passion*, etc. On doit en outre à ce grand artiste plusieurs ouvrages, recherchés pour les estampes dont il les a ornés, sur la géométrie, la perspective, l'architecture civile et militaire, et les mathématiq. en général dans leur rapport avec les arts du dessin.

DURET (LOUIS), médecin ordin. de Charles IX et de Henri III, né dans la Bresse en 1527, mort à Paris en 1586, a laissé les ouvr. suiv. : *Adversaria in Jac. Hollerii libr. de morbis internis*, Paris, 1567, in-8. — *Interpretationes et enarrationes in magni Hippocratis coacas prænotiones*, gr.-latin, Paris, 1588, in-fol.; Leyde, 1737, in-fol. — *In magni Hippocratis librum de humoribus purgandis, etc., commentarii*; il en parut une première édition par les soins de Pierre Girardet, Paris, 1631, in-8; Juste-Godefroy Günz en a donné une autre, Leipsig, 1745, in-8. L'*Éloge* de Duret, par J.-B.-L. Chomel, couronné par la faculté de Paris, a été publ., 1765, in-12.

DURET (JEAN), fils du précédent, né à Paris en 1563, mort dans cette ville en 1629, succéda à son père dans la chaire de médecine au collége royal de France; mais il s'en démit en 1600, pour se livrer exclusivement à la pratique. Henri IV lui refusa la place de prem. médecin, parce qu'il avait eu part au massacre de la St-Barthélemi, et trempé dans la conspiration de Mantes, dont le but était de tuer les maréchaux de Biron et de Bouillon, et de s'emparer de la personne du roi. On doit à Jean Duret : *Advis sur la maladie* (la peste), Paris, 1619 et 1623, in-8, et de plus un *Comment.* sur

es 58 dernières *Prénotions coaques* qui terminent e grand ouvrage de son père, dont il fut l'éditeur, t qu'il dédia au roi Henri III.

DURET (Claude), président au siége présidial e Moulins, sa patrie, mort dans cette ville en 611, a laissé plusieurs ouvr. parmi lesquels les urieux recherchent les deux suiv. : *Histoire admirable des plantes et herbes esmerveillables*, etc., Paris, 1605, in-8, fig. — *Trésor de l'histoire des langues de cet univers*, Yverdon, 1619, in-4, livre rès savant, mais dont l'aut. manque de critique.

DURET (Jean), savant jurisconsulte de la même amille, né à Moulins vers 1540, mort avocat du oi au présidial de cette ville, a laissé plusieurs ouvrages sur le droit et la pratique; les principaux ont : *Paraphrase sur le style de la sénéchaussée du pays de Bourbonnais*, Lyon, 1571, in-8.—*Harmonie et conférence des magistrats romains avec es officiers français, tant laiz qu'ecclésiastiques*, bid., 1574, in-8. — *Commentaire sur la coutume du duché de Bourbonnais*, ibid., 1580, in-fol.—Un autre Jean Duret a publié des *Commentaires sur a coutume de l'Orléanais*, Orléans, 1609, in-4.

DUREY DE NOINVILLE (Jacques-Bernard), coneiller au parlement de Metz, né à Dijon en 1683, mort en 1768, associé libre de l'acad. des inscript., a publié : *Histoire du théâtre de l'Acad. royale de musiq. en France*, etc., 1753, in-8; 1757, 2 part. in-8. — *Recherches sur les fleurs de lis, et sur les familles qui avaient droit de les porter dans leurs armes*, 1757, in-12. — *Dissert. sur les bibliothèq.*, 1758; *Table alphabétique des dictionnaires*, 1758, in-12. Il a laissé MSs. plus. vol. in-fol., contenant des *Mém. sur les traités et ambassades à la Porte.* — Durey d'Harnoncourt (Pierre), frère du précédent et receveur-général, mort en 1765, a publ. : *Dissert. sur l'usage de boire à la glace*, 1763, in-12. —*Mélange de maximes, de réflexions et de caractères, avec une trad. des Conclus. d'amour de Scipion Maffei*, 1755 et 1763, in-8.—Durey de Morsan (Joseph-Marie), son fils, né en 1717, mort à Genève en 1795, a publ. plus. ouvr., dont les principaux sont : *Traité succinct de morale, ou Lois immuables*, 1778, in-12.—*Moyen de lire avec fruit, trad. de Sacchini*, 1785, in-12. — *Anecdotes pour servir à l'histoire de l'Europe*, Paris, 1757, in-12. — Durey de Meinières (Jean-Baptiste-François), de la même famille, président de la 2e chambre des enquêtes du parlem. de Paris, mort en 1787, avait fait un dépouillement général des registres du parlement qui formait plus de 100 vol. in-fol. Cet ouvr. est entièrem. perdu.—Durey de Sauvoy (Joseph, marquis du Terrail), de la même famille, mort en 1770, maréchal-de-camp, est auteur des ouvrages suivants : *le Masque*, roman, Paris, 1750, in-12. — *La Princesse de Gonzague*, ibid., 1756, in-12. — *Lagus*, tragédie non représentée, ibid., 1754, in-12.

D'URFEY (Tom ou Thomas), poète angl., originaire d'une famille de réfugiés franç., né à Exeter vers le milieu du 17e S., mort à Londres en 1723, a composé 31 pièces de théâtre, tant tragéd. que comédies, qui ont été imprim. de 1676 à 1721, et dont on peut voir la liste dans la *Biographia dramatica*. Il a aussi fait un très grand nombre de chansons, ballades, sonnets, etc., réunis et publ. en 6 vol. in-12, sous le titre de *Pills to purge melancholy*, ou de *Pilules pour chasser la mélancolie*.

DURFORT (Hector), comte de Romagne et général de l'Église au 14e S., fut chargé en 1350, par Clément VI, alors résidant à Avignon, de ramener à l'obéissance plusieurs petits princes qui s'étaient emparés de ses états d'Italie, et refusaient de reconnaître son autorité. Durfort s'acquitta fort mal de cette commission difficile, suscita à l'Église l'inimitié des Visconti, tout-puissants à Milan, et les guerres les plus dangereuses que le St-siége ait jamais eu à soutenir. — Durfort (Galhard de), baron français, quitta le service de Charles VII, son légitime souverain, pour entrer à celui de Henri VI et d'Édouard IV, rois d'Angleterre, qui le comblèrent d'honneurs et de richesses; mais Louis XI l'ayant rappelé en France et rétabli dans ses biens, il resta fidèle à ce prince, et mourut en 1487 dans la Bourgogne. — Durfort (George), fils du précédent, surnommé *Cadet de Durfort à la gr. barbe*, se distingua au service de Louis XII, se fit remarquer à la bataille d'Aignadel et à celle de Ravenne, fut nommé gouvern. de Henri d'Albret, roi de Navarre, et mourut sans postérité l'an 1525.

DURFORT.—V. Duras et Lorges.

DURIVAL (Nicolas-Luton), lieuten. de police à Nancy, et secrétaire-d'état et des finances de Stanislas, né en 1723, mort en 1795, a fourni à l'acad. de Nancy, dont il était membre, un grand nombre de *Mém.* sur des objets d'utilité publique, et publ. plus. ouvrages sur la topographie de la Lorraine; entre autres : *Description de la Lorraine et du Barrois*, 1778-83, 4 vol. in-4. — Durival (Jean), frère du précédent, fut comme lui secrét.-d'état et des finances de Stanislas. Devenu prem. secrét. des affaires étrangères sous le ministère de Choiseul, il fut envoyé en Hollande en qualité de ministre de France, et mourut en 1810. Il a publié quelq. écrits sur l'art militaire, et fourni à l'*Encyclopédie méthodique* des articles dans cette partie. — Claude, son autre frère, a laissé des *Mém.* et *Tarifs* sur les grains, et un *Mém.* sur la culture de la vigne, couronné en 1776 par l'acad. de Metz. Il est mort en 1805.

DURIVIER (Jean), graveur en médailles, né à Liége en 1687, mort à Paris en 1761, membre de l'acad. de peinture, fut de tous les grav. celui qui sut reproduire avec le plus d'exactitude les traits du roi Louis XV.

DUROC (Michel-Gérard-Christophe), duc de Frioul, né à Pont-à-Mousson en 1772, fit ses études à l'école milit. de cette ville, entra en 1792 lieut. dans un régim. d'artillerie, fut employé à l'armée d'Italie, devint aide-de-camp du général Lespinasse, puis, en 1796, de Bonaparte, et se signala dans cette campagne par son courage et son sang-froid. Il fit partie de l'expédition d'Égypte, et fut fait chef de bataillon; le succès de la bataille de

Salahiéh fut dû en partie à sa bravoure; il ne se signala pas moins au siége de Jaffa, à celui de St-Jean-d'Acre, à la bataille d'Aboukir, fut promu au grade de chef de brigade, et revint en France avec Bonaparte. Créé gr.-maréchal du palais lors de la format. de la cour impériale en 1805, Duroc fut chargé d'une mission diplomatique en Prusse; il en avait déjà rempli plus avant cette époque près des cours de St-Pétersbourg, de Stockholm et de Copenhague. Il commandait une division de grenadiers à Austerlitz, contribua au succès des batailles de Wagram et d'Essling, fut chargé de réorganiser la garde impér. en 1812, et mourut atteint d'un boulet de canon à Wurtchen le 23 mai 1813, honoré des larmes de Napoléon, qui ne les prodiguait pas, et qui donna une preuve non équivoque de l'attachement qu'il conservait pour la mémoire de son fidèle serviteur, lorsqu'en 1815, au moment de s'embarquer à bord du *Bellérophon*, il demanda qu'il lui fût permis de vivre en Angleterre sous le nom de colonel Duroc.

DUROI (Jean-Philippe), médecin allemand, né à Brunswick en 1741, mort en 1786, s'adonna d'une manière toute particulière à l'étude de la botaniq., et publia : *Die Harbkesche Wilde Baumzucht*, Brunswick, 1771-72, 2 vol. in-8. J.-Fréd. Joss a donné en 1795 une 2e édition de cet ouvrage, très estimé en Allemagne, et dont l'objet est de faire connaître les services que la famille Veltheim a rendus à la science par l'introduct. et la naturalisation dans le duché de Brunswick d'un gr. nombre d'arbres et arbustes étrangers.

DUROSOI (Barnabé FARMAIN), poète médiocre, né à Paris en 1745, rédigeait la *Gazette de Paris* lorsque Louis XVI fut ramené de Varennes; il eut la généreuse idée d'engager les amis du malheureux prince à s'offrir pour otages, et publia dans son journal la liste de ceux qui proposaient de se constituer prisonniers et cautions solidaires du roi, si l'on consentait à lui rendre la liberté. C'est de cette circonstance qu'est né l'ouvrage de M. Boulage, intitulé : *les Otages de Louis XVI et de sa famille*, Paris, 1814-15, in-8. Durosoi fut arrêté après le 10 août, condamné à mort le 29, et exécuté ce même jour aux flambeaux. Le courage dont il fit preuve jusqu'au dernier mom., montre qu'il avait de la grandeur dans le caractère; malheureusem. ses ouvrages sont moins louables que sa conduite; il ne se peut guère rien imaginer de plus médiocre que ses romans en prose, si ce n'est son théâtre, composé de tragéd., comédies, opéras et drames, joués de 1764 à 1788, et qui auraient été aussitôt oubliés que représentés sans les nombreuses épigrammes auxquelles elles ont donné lieu. Durosoi a aussi composé des contes en vers, des fables, des épîtres, des chansons, des poèmes didactiques, élégiaques et épiques, qui ne valent pas mieux que ses œuvres dramatiques.

DUROSOY (Jean-Baptiste), ex-jésuite, docteur et professeur de théologie au collége de Colmar, né à Béfort en 1726, mort en 1804 dans le canton de Soleure, où il s'était réfugié pour échapper à la déportat., est auteur de *la Philosophie sociale ou Essai sur les devoirs de l'homme et du citoyen* 1783, in-12. Il a beaucoup aidé le premier présid de Boug dans la publication du *Recueil* des arrêt du conseil souverain d'Alsace, etc.; et pendant so séjour en Suisse il avait préparé divers ouvrages C'est par ses soins que parut l'*Histoire généalog de la maison de Vigier*, in-fol. : il avait égalemen revu la *Vie de Mme Marie-Marguerite-Gertrude d Suri, épouse de M. de Besenval*, capit. au régim des gardes-suisses, puis banneret de l'état de So leure. On trouve une *Notice* sur l'abbé Durosoy dans l'*Essai sur l'hist. littér. de Béfort*, 1808, in-12

DUROURE (Louis-Henri-Scipion-Grimoard-Beauvoir, comte), né à Marseille en 1763, fut élevé en Angleterre, d'où une affaire fâcheuse le força de revenir en France peu de temps avant la révolution. Il en adopta les principes avec chaleur, et figura successivement parmi les membres les plus enthousiastes du club de 1789, puis des jacobins, et enfin des cordeliers. Membre de la fameuse commune de Paris, après le 10 août, il fit partie de la commission chargée d'examiner la conduite de Roland (nov. 1792), puis d'écrire l'histoire des événements du 31 mai 1793, auxquels il avait pris part. Duroure fut assez heureux pour échapper aux diverses proscriptions qui frappèrent tour à tour tant de victimes dans tous les partis. En 1799 il fut un des fondateurs du club du Manége. Fidèle à ses principes, il végéta dans la retraite depuis le 18 brum., s'occupant de législation et de gramm. Ayant dissipé sa fortune, il retourna à Londres, où il mourut en 1822. Outre divers articles dans le *Journal des hommes libres*, on lui doit une 3e édition du *Maître anglais*, de W. Cobett, 1803, in-8, qui depuis a été réimpr. deux fois; il a aussi traduit divers actes du parlem. anglais, et fourni des *Notes* dans la trad. franç donnée par Comte du *Traité des pouvoirs et des obligations des jurys*, de sir Richard Phillips.

DUROY, avocat, né en Normandie vers 1760, fut nommé juge au tribunal de Bernay, à l'organisation de l'ordre judiciaire en 1791, puis député du départem. de l'Eure à la convention. Il y vota la mort du roi sans délai, poursuivit après le 31 mai avec rigueur les députés girondins, et notamment Buzot, son collègue de députation, resta fidèle au parti de Robespierre après le 9 therm., et fut un de ceux qui se mirent à la tête de l'insurrection du 1er prairial an III (mai 1795). Arrêté avec plusieurs de ses collègues, et trad. à une commiss. milit., il se poignarda lorsqu'on lui lut son arrêt, mais ne put se tuer. On le conduisit à l'échafaud. Dans le trajet il montra le plus grand calme, ne témoignant d'autre regret que de s'être manqué.

DURRIUS (Jean-Conrad), savant professeur allemand, né à Nuremberg en 1625, fut successiv. inspecteur des pauvres étudiants, professeur de morale et de théol. à Altdorf, et mourut en 1677. On a de lui : *Institutiones ethicæ*, 1665, in-8. — *Ethica paradogmatica*, Iéna, 1670, in-8. — *Compendium theologiæ moralis*, dont la meill. édition

ıt celle d'Altdorf, 1698, in-4. — *Oratio adversùs pinosam*, Iéna, 1672, in-4, et quelques autres :rits moins importants, parmi lesq. il faut disnguer : *Epistola ad G. S. Fuhrerum de Johanne austo*, insérée dans les *Amœnitates litterariæ* de chelhorn. Durrius cherche à établir dans cette ettre que le fameux magicien Jean Faust n'est utre que Jean Fust, l'un des inventeurs de l'imrimerie, que les moines se sont attachés à décrier ar des fables, parce qu'il les privait de leurs bénéces sur la copie des MSs.

DURST, roi d'Écosse, fut, selon les anciennes hroniques, un prince très vicieux. Les grands de on royaume ayant conspiré contre lui, il leur fit ı promesse de ne plus se conduire que par leurs onseils; et les ayant invités à un gr. festin pour celler la réconciliation, il les fit tous massacrer. ette atrocité excita un soulèvem. gén., et Durst ıt tué dans un combat vers l'an 95 avant J.-C.

DURVAL (Jean-Gilbert), poète peu connu, conempor. de Corneille, est aut. des ouvr. suiv. : *les ravaux d'Ulysse*, tragi-comédie en 5 actes, tirée 'Homère, Paris, 1631, in-8 (on trouve à la suite odes du même poète). — *Agaristhe*, tragi-conédie en 5 actes, tirée de Xénophon, ib., 1636. -*Panthée*, ib., 1639, in-4. Durval s'élevait contre obligation imposée aux poètes dramatiques de enfermer une action dans les bornes de 24 heures, t il ne voulut pas s'y assujétir.

DURYER (André), orientaliste, fut long-temps onsul de la nation française en Égypte, et profita le son séjour dans cette contrée pour étudier les rincipaux idiomes de l'Orient. Il était de retour en 'rance en 1630 : mais on ignore le lieu et la date de a mort. On a de lui : *Rudimenta grammatices linuæ turcicæ*, Paris, 1630 et 1634, in-4. — *Gulistan, u l'Empire des roses*, etc., trad. de Saadi, ibid., 634, in-8. Ce livre ne contient que des extraits les VIII liv. dont se compose le *Gulistan*. — *L'Al-coran de Mahomet, translaté de l'arabe en franais*, etc., ibid., 1647, in 4 : réimpr. en Hollande n 1649, et plus. fois dep. Cette traduct. est bien nférieure à celle de Savary (*v.* ce nom).

DURYER (Pierre), poète dramat., né à Paris n 1605, était fils d'Isaac Duryer, mort commis au ort St-Paul à Paris, dont on a quelques pièces de héâtre, entre autres le *Mariage d'amour*, pastorale, impr. en 1621, in-8, avec des *Mélanges poétiques* Il fut pourvu d'une charge de secrétaire du roi, que la nécessité l'obligea de vendre en 1633, accepta celle de secrétaire du duc de Vendôme, remplaça Faret en 1646 à l'Acad. française, obtint dans les derniers temps de sa vie le titre d'historiographe de France, avec une pension sur le sceau, et mourut en 1658. On a de lui 18 pièces de théâtre impr., dont 9 tragi-comédies, 7 tragédies, une comédie et une pastorale, collection rare et recherchée. Sa tragéd. de *Scévola*, son chef-d'œuvre, a été réimpr. plusieurs fois. Les traduct. de Duryer sont nombr. Quoique écrites « d'un style coulant et pur, » elles sont oubliées dep. long-temps. Les principales sont : *Traité de la providence de Dieu*, de Salvien, 1634, in-12. — Les *Hist.* d'Hérodote, 1645, in-fol. — Les *Décades* de Tite-Live, 1652, 2 vol. in-fol. — Les *Hist.* de Polybe, 1655, in-fol. — Les *OEuvres* de Cicéron, 1679, 12 vol. in-12.

DURZY (Marie-Pierre-Henri), né à Montargis en 1788, mort à Orléans, conseiller à la cour roy., en 1822, cultiva les belles-lettres et la poésie avec quelque succès. Il était membre de la société du *Caveau moderne*, dont il enrichit le rec. de plus. *Chansons*. On cite de lui : *Essai sur l'esprit de conversation*, etc., Paris, 1819, in-8. — *Guerre aux passions, ou Dictionnaire du modéré, par M. D...y, royaliste-constitutionnel*, ib., 1821, in-8.

DUSART (Corneille), peintre, né à Harlem en 1665, élève d'Adrien van Ostade, mourut en 1704. Ses tabl., qui représentent des scènes villageoises, sont très recherchés des amateurs. Il a gravé d'après ses propres dessins.

DUSAUSOIR (Jean-François), poète médiocre, né en 1737, mort à Paris en 1822, a publ. de 1794 à 1820 un grand nombre d'opuscules en vers, dont on trouve la liste dans la *France littér.* de Quérard. Nous citerons seulem. : *la Fête de J.-J. Rousseau*, intermède en prose mêlé de chants, représenté en l'an III (1794), in-8. — *Le Retour de Louis XVIII et de la famille des Bourbons*, Paris, 1814, in-8. — *Les deux Chutes de l'usurpat.*, suiv. de *Stances aux incrédules* et de *Couplets* sur le mariage du duc de Berry, Paris, 1816, in-8.

DUSSAULT (Jean-Joseph), né à Paris en 1769, fils d'un médecin, fut de bonne heure placé boursier au collége de Ste-Barbe, où il puisa le germe de ce goût pur et sévère qui devait l'appeler un jour à tenir un rang des plus distingués parmi les critiques. Sa première vocation avait été l'enseignem. : pendant la terreur, il alla cacher dans la retraite des talents et des principes qui auraient été pour lui une source de dangers. Le 9 thermid. le rendit à la liberté et par conséquent aux lettres. Il prit part à la rédaction de l'*Orateur du peuple*, et plus tard à celle du *Véridique*, journ dont presque tous les auteurs furent condamnés à la déportat. au 18 fruct. Après le 18 brum. naquit le *Journal des Débats*. Dussault fut appelé à concourir à la rédaction de cette feuille. Ses articles, qu'il signait de la lettre Y, sont plus spécialem. consacrés à l'analyse et au jugem. des ouvr. de littérat. et d'imaginat. Ils ont été réunis en 5 vol. in-8, sous le titre d'*Annales littéraires* (Paris, 1818-24), et forment un cours de littérature dont la lecture agréable abrége bien des recherches à ceux qui lisent les ouvr. dont il a rendu compte. Dussault jouissait d'une pension. Le roi Louis XVIII lui avait donné la décorat. de la Lég.-d'Honn., et l'avait nommé conservateur de la bibliothèque de Ste-Geneviève : c'est dans cette retraite qu'il mourut en 1824. Au lit de la mort, il satisfit avec une sorte d'éclat à tous les devoirs d'une relig. qu'il avait toujours respectée, et qu'il a souvent défendue dans ses écrits. Outre les product. dont nous avons parlé, on lui doit : *Lettre au cit. Ræderer sur la religion*, an III (1795), in-8. — *Lettre au*

citoyen Louvet au sujet de son journal, ibid. — *Lettre au cit. Laharpe; Lettre à M. Chénier*, 1807, in-8; enfin plusieurs articles dans la *Biographie univers.* J.-J. Dussault a été l'édit. des ouvrages suivants : *Oraisons funèbres de Bossuet, Fléchier, Mascaron, de La Rue, Bourdaloue, Massillon*, etc., Paris, 1820-21-22, 3 vol. in-8, fig. : cette collect. est enrichie d'un *Discours sur l'oraison funèbre*, et de *Notices* sur les orat. sacrés dont elle contient les chefs-d'œuvre. — *Q. Quintilianus*, dans la collection des *Classiques latins* de Lemaire : cet ouvrage est précédé d'une très belle préface de Dussault, qui a prouvé en l'écrivant combien l'éloquence latine lui était familière. — *Mémoires de Mlle Dumesnil*, 1823, in-8.

DUSSAULX (JEAN), littérat., né à Chartres en 1728, fit ses prem. études au collége de La Flèche, et les termina avec distinct. à Paris. Nommé commissaire de la gendarmerie, il fit avec ce corps les campagnes de Hanovre pendant la guerre de sept ans. De retour à Paris il publ. en 1770 sa traduct. de Juvénal, qui eut un gr. succès, et le fit recevoir 6 ans après à l'acad. des inscript. Désireux du bonheur de son pays, Dussaulx, comme beauc. d'hommes de bien, sourit au commencem. de la révolution dont il embrassa les principes avec toute la candeur d'une âme honnête; toutefois il ne se laissa entraîner dans aucun excès coupable; et s'il se trompa quelquefois, il put dire de lui-même avec vérité que ses mains étaient aussi pures que son cœur. Député de Paris à la convention, Dussaulx émit en ces termes son opinion lors du procès de Louis XVI : « Du fond de ma conscience, je vote l'appel au peuple; je crois qu'on peut être fort bon patriote sans tuer son ennemi par terre. Je demande que le ci-devant roi soit détenu pend. la guerre et banni à la paix. » Ce vote généreux pensa le conduire lui-même à l'échafaud quelq. mois après : il n'échappa que par l'intercession de Marat qui le représenta comme un vieillard imbécile. En 1795 Dussaulx demanda qu'il fût élevé un autel expiatoire pour le sang franç. injustem. versé; en 1797 il parla avec force contre le rétablissem. des loteries, fut forcé par ses infirmités de se retirer du conseil des anciens, et mourut à Paris en 1799. Ses principaux ouvr. sont : *Satires de Juvénal trad. en franç.*, Paris, 1779, in-8; ib., 1803, 2 vol. in-8. — *Plus. lettres, traités et réflexions sur la passion du jeu*, résumés et refondus en un seul ouvr., Paris, 1779, in-8, trad. en hollandais, 1791, in-8. — *Lettre au cit. Fréron*, ibid., 1796, in-8. *Voyage à Barrége et dans les Hautes-Pyrénées, fait en* 1788, Paris, 1796, 2 vol. in-8. — *De mes rapports avec J.-J. Rousseau*, Paris, an VI (1798), in-8. — *Les Mémoires sur la vie de Dussaulx*, publ. par sa veuve, Paris, Didot, an IX (1801), n'ont pas été mis dans le commerce.

DUSSAUSSOY (ANDRÉ-CLAUDE), chirurg.-major de l'Hôtel-Dieu de Lyon, né en 1755, mort en 1820, a publié : *Dissert. sur la gangrène des hôpitaux, avec les moyens de la prévenir et de la combattre*, Genève et Lyon, 1787, in-8. — *Cure radicale de l'hydrocèle par le caustique*, 1787, in-8, trad. en allem., Leipsig, 1790, in-8.

DUSSEK (JEAN-LOUIS), compositeur et pianiste célèbre, né à Czaslau dans la Bohême en 1760, composa, dès l'âge de 13 ans, une messe solennelle. Accueilli en Hollande par le stathouder, il y resta quelq. années, parcourut ensuite le nord de l'Europe, vint à Paris, fut forcé de quitter cette ville à l'époque de la révolution, y revint en 1800 et mourut en 1812. Dussek a publ. 60 *OEuvres pour le piano* et *une Méthode pour le même instrument*, écrite en allem., puis trad. et augmentée par l'au[teur]. On lui doit encore plus. *oratorios* en allem. Il a prouvé dans quelques concerts donnés à l'Odéon peu de temps avant sa mort, qu'il était aussi habile pour l'exécution que pour la composition.

DUSSON (JEAN), marquis de Bezac et vicomte de St-Martin, capitaine dans le rég. de Turenne en 1672, fut nommé colonel du régim. de Touraine en 1680, inspect-gén., gouvern. de Furnes et maréchal-de-camp peu de temps après, enfin lieutenant général et grand'croix de St-Louis en 1699. En 1701, Louis XIV l'envoya commander en Allem. les troupes des princes alliés, et le nomma à son retour commandant de la ville de Nice. Le génér. Dusson mourut à Marseille en 1705. — Dusson (Franç.), d'une maison illustre du comté de Foix, entra dans la marine en 1671, passa par tous les grades jusqu'à celui de lieuten.-gén. qu'il obtint en 1690, fut chargé de diverses missions en Angleterre, en Danemarck, en Hollande, et mourut en 1719, chevalier d'honneur au parlem. de Toulouse et conseiller de la marine royale.

DUTEMS (JEAN-FRANÇOIS-HUGUES), docteur de Sorbonne, profess. d'hist. et de morale au collég. royale de France, né en 1745 à Reugney (Franche-Comté), mort à Paris en 1811, a publ. plus. ouvr. les principaux sont : *Éloge de Pierre du Terrail appelé le chev. Bayard sans peur et sans reproche*, Paris, 1770, in-8. — *Le Clergé de France, ou Tableau histor. et chronolog. des archev., évêq., abbés et abbesses du royaume*, Paris, 1774-75, 4 vol. in-8. — *Histoire de Jean Churchill, duc de Marlborough*, Paris, 1808, 3 vol. in-8 : cet ouvr. a été rédigé sur les matériaux fournis par Madgett. Dutems a donné plus. articles au *Répertoire de jurisprud.*, au *Journal des Débats*, et a laissé Ms. une *Hist. de Henri VIII*.

DUTEMS (LOUIS), littérat., né à Tours en 1730 de parents protest., passa jeune en Angleterre, où il fit une éducat. et fut employé dans div. missions diplomat. Il mourut en 1812 à Londres, membre de la société royale, historiogr. de la Grande-Bretagne, associé libre de l'acad. des inscriptions. Outre une édit. des *OEuvres de Leibnitz*, Genève, 1769, 6 vol. in-4, très estimée, on lui doit plus. ouvr. dont les princip. sont : *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*, 1766, 4e édit., 1812, 2 vol. in-8. — *Logique, ou l'Art de raisonner*, 1773, in-12. — *Explications de quelq. médailles grecq. et phéniciennes*, 1776, in-4. — *Itinéraire des routes les plus fréquentées...*, 177[?]

1777, in-8.—*Des pierres précieuses et des pierres fines*, 1776, in-12. — *OEuvres mêlées*, Londres, 1797, 2 vol. in-4. — *Mémoires d'un voyageur qui se repose*, Paris, 1806, 3 vol. in-8. — DUTEMS (Michel-François), frère du précéd., négociant, né en 1732, mort à Tours en 1804, a publ. *Principes abrégés de peinture*, 1779, in-12; avec des addit., 1804, in-8.

DUTERTRE (JEAN-BAPTISTE), religieux dominicain, né à Calais en 1610, mort à Paris en 1687, attaché pendant 18 ans aux missions des Antilles, a publ. l'*Histoire gén. des îles St-Christophe, de la Guadeloupe, de la Martinique et autres...*, Paris, 1654, in-4, qu'il revit, augmenta et publ. de nouv. sous le tit. suiv.: *Hist. génér. des Antilles habitées par les Français*, ibid., 1667-71, 4 vol. in-4, fig. art. et fig. Cet ouvr. est estimé. On lui doit encore la *Vie de Ste Austreberte*, etc., ib., 1659, in-12.

DUTILLET (JEAN), greffier du parlem. de Paris, mort dans cette ville en 1570, protonotaire et secrétaire du roi, est le prem. auteur qui ait examiné notre histoire d'après les anciennes chartes et les titres authentiq. Cet écriv., qui passe avec raison pour un des plus éclairés et des plus judicieux de son temps, a laissé un gr. nombre d'ouvr. dont quelq.-uns sont restés MSs., parmi ceux qui ont été impr. les princip. sont; *Sommaire de la guerre faite contre les Albigeois*, Paris, 1590, in-8. — *Mémoires et advis sur les libertés de l'Église gallicane*, ibid., 1594, in-8. — *Recueil de guerres et de traités de paix, de trèves, alliances, etc., d'entre les rois de France et d'Angleterre dep. Philippe Ier jusqu'à Henri II*, ibid., 1588, in-fol. — *Rec. des rois de France, leur couronne et maison, ensemble le rang des grands*, etc., ibid., 1589, in-fol., 1618, in-4. — DUTILLET (Jean), frère du précéd., mort en 1570, év. de Meaux, s'est acquis de son temps une gr. réputat. par des ouvr. de théol., d'hist. et de controverse; les plus import. sont: *Parallelæ de vitis ac moribus paparum cum præcipuis ethnicis*, Amberg, 1610, in-8. — *Traité de l'antiquité et de la solennité de la messe*, Paris, 1567, in-16. — *Chronicon de regibus Francorum à Pharamundo ad Henricum II*, Paris, 1543, in-fol., trad. en français, Paris, 1549, in-8, continuée jusqu'en 1604 et insérée dans le *Recueil des rois de France*, 1618, in-4. — DUTILLET DU VILLARD, de la même famille, fut chargé d'établir une nouvelle forme de répartition d'impôt dans l'Angoumois. On a de lui : *Dissertation sur la nécessité d'établir le cadastre dans tout le royaume*, Paris, 1781, in-4. — *Essai sur le bien public et Observations sur les Mém. concernant la vie et les ouvr. de M. Turgot, ministre-d'état*, Poitiers, 1783, in-4 de 18 p.

DUTILLET. — V. TITON.

DUTREMBLAY (ANT.-PIERRE), administrat., né à Paris en 1745, mort en 1819 à Rubelles près de Melun, consacra ses loisirs au culte des Muses. Il a donné un rec. d'*Apologues*, 1806, in-8, réimpr. pour la 3e fois en 1822, avec une *Notice* très étendue sur l'aut. Il a laissé MS. un rec. de *Contes en vers*, et un *Code des règles de l'administration domaniale*, etc., en 9 vol., qu'il déposa en 1791 au comité des domaines de l'assembl. nationale. Dutremblay avait commencé un *Dictionnaire analytique, par ordre de matières, des actes les plus import. de la législation franç. depuis les établissements de St Louis ;* ce travail, qui était déjà fort avancé quand la révolution vint le surprendre, se continue maintenant au ministère des finances.

DUTRONE DE LA COUTURE (JACQ.-FRANÇOIS), médecin, mort à Paris en 1814, est auteur des ouvr. suiv. : *Précis sur la canne et sur les moyens d'en extraire le sel essentiel, suivi de plus mém. sur le sucre, sur le vin de canne, sur l'indigo et sur l'état actuel de St-Domingue*, Paris, 1790 et 1791, in-8. Cet ouvr., regardé comme le meilleur que l'on ait sur la canne à sucre, est devenu rare. — *Vues génér. sur l'importance des colonies*, etc., ibid., 1788, in-8. — *Lettre à M. Grégoire*, ibid., 1814, in-8.

DUVAIR (GUILLAUME), né à Paris en 1556, fils d'un maître des requêtes, embrassa l'état ecclésiastique, mais n'en continua pas moins de fréquenter le barreau; nommé conseiller-clerc au parlem., sa conduite pend. les troubles de la Ligue lui mérita la confiance de Henri IV, qui le chargea de div. missions et le récompensa de ses services en le nommant prem. présid. au parlem. de Provence. Plus tard Louis XIII le fit garde-des-sceaux, charge dans laq. il éprouva beauc. de contrariétés de la part des courtisans. Évêque de Lisieux en 1618, il mourut à Tonneins en 1621. Les histor. parlent diversem. des vertus de ce magistrat, mais ils s'accordent généralement sur les talents qu'il déploya dans les fonctions dont il fut revêtu. Il était doué d'une sagacité et d'une éloquence peu communes pour son siècle. Ses *OEuvres* ont été recueillies en un vol. in-fol., Paris, 1641. Son meill. ouvr. est un *Tr. de l'éloquence franç.*

DUVAL (PIERRE), précepteur du dauphin, fils de François Ier, puis évêque de Seez, né à Paris au commencem. du 16e S., assista au concile de Trente, et mourut à Vincennes en 1564. On a de ce prélat, l'un des plus sav. hommes de son temps : *Le Triomphe de vérité, où sont montrés infinis maux commis sous la tyrannie de l'Antechrist*, tiré de Mapheus Vegeus, et mis en vers, Paris, 1552, in-12. — *De la grandeur de Dieu*, etc., Paris, 1553 et 1555, in-8. — *De la puissance, sapience et bonté de Dieu*, Paris, 1558, in-8, 1559, in-4. — DUVAL (Pierre), a publ. : *le Puy du souverain amour, tenu par la déesse Pallas, avec l'ordre du lict nuptial*, Rouen, 1543, in-8, ouvr. devenu rare, et qui n'est remarq. que par son extravagante bizarrerie.

DUVAL (JEAN-BAPTISTE), orient. et antiquaire, né à Auxerre, mort à Paris en 1632, secrétaire interprète du cabinet du roi pour les langues orientales, a publ. plus. ouvr. dont les plus remarq. sont : *l'École franç. pour apprendre à bien parler et écrire selon l'usage du temps*, Paris, 1604, in-12; une édit. des *Imagines imperatorum et augustarum*, d'Énée Vico, corrigée pour le texte et augm.

de 200 médailles, Paris, 1619, in-4; enfin *Diction. latino-arabicum Davidis regis*, etc., Paris, 1632, in-4, où l'on ne trouve pas un seul mot arabe, mais seulem. du *Psautier* arabe-lat. de 1614, les mots latin rangés dans l'ordre alphabétique. — DUVAL (André), docteur de Sorbonne, né à Pontoise en 1564, mort à Paris en 1638, doyen de la faculté de théologie, a laissé : *Commentaire sur la somme de St Thomas*, 2 vol. in-fol. — *Vies de plusieurs saints de France et des pays voisins*, 1608, in-fol. — *De supremâ Romani pontificis in Ecclesiam potestate*, ibid., 1614, in-4. — DUVAL (Guillaume), cousin du précédent, mort en 1646, méd. ordinaire du roi et doyen des professeurs royaux du collége de France, se voua dès l'âge de 22 ans à l'enseignem. de la philosophie avec un tel succès que le nombre de ses élèves s'élevait à plus de 600. Outre une *Histoire du collége royal*, Paris, 1644, in-4, et quelq. ouvrages de botan., on lui doit une excellente édit. grecque et lat. d'Aristote, Paris, 1619, 4 vol. in-4, ibid., 1628, 2 vol. in-fol. On trouve des détails sur la vie et les ouvrages de Duval dans le tome II du *Mémoire historique sur le collége de France*, par l'abbé Goujet.

DUVAL (JACQUES), méd., né à Évreux vers la fin du 16e S., s'est fait par sa pratique une réputation que ses ouvr. n'ont pas justifiée; les plus importants sont : *Hydrothérapeutique des fontaines découvertes aux environs de Rouen*, Rouen, 1603, in-8. — *Méthode nouv. de guérir les catharres et toutes les maladies qui en dépendent*, ibid., 1611, in-8. — *Des Hermaphrodites, accouchements de femmes et traitement qui est requis pour les relever en santé et bien élever leurs enfants*, etc., Rouen, 1612, in-8, livre curieux et recherché.

DUVAL (VALENTIN JAMARAY), conservat. des livres et médailles du cabinet impér. de Vienne, né en 1695 à Artonay, village de Champagne, perdit son père pauvre paysan, et se vit à 10 ans, sans pain et sans asile, contraint pour subsister de garder les troupeaux d'un fermier. Un bon ermite lui apprit à lire; dès-lors se développa dans le cœur du jeune pâtre une ardeur pour l'étude qu'augmentait encore la difficulté qu'il trouvait à s'y livrer. Après plus. aventures, Duval fut rencontré par le duc de Lorraine au milieu d'une forêt, couché sur des cartes de géographie qu'il parcourait avidem. Charmé de son esprit naturel, étonné de trouver en lui des connaiss. que son âge et sa situat. étaient loin de faire soupçonner, le prince le plaça au collége des jésuites de Pont-à-Mousson, l'amena en France en 1718, le nomma son bibliothécaire, et créa pour lui une chaire d'histoire à Lunéville. Le mérite du jeune profess. attira à son cours un grand nombre d'étrangers de distinct. et entre autres le fameux lord Chatam, auquel il prédit les hautes destinées qui l'attendaient. Lorsque le duc François eut échangé la Lorraine pour la Toscane, Duval l'accompagna en Italie, et il fut créé conservat. du cabinet de Vienne quand ce prince monta sur le trône d'Allemagne. Toujours simple et modeste, Duval ne perdit point un mom. le souvenir de sa prem. obscurité, et ce qui est plus rare encore, il fit preuve de gratitude en entretenant une correspond. suivie avec les bons ermites qui avaient pris soin de son enfance; après avoir rebâti leur habitat., il les mit à l'abri des besoins dont il l'avaient sauvé lui-même. Duval mourut à Vienne en 1775, aimé et respecté de tout le monde, et sans ennemis, quoiqu'il eût vécu si long-temps dans la faveur et l'intimité du maître. On a de lui : *Numism. cimelii cæsarei regii austriaci vindobonensis*, etc., Vienne, 1754-55, 2 vol in-fol. — *Monnaies en or et en argent qui composent une des parties du cabinet de l'empereur*, ibid., 1759-69, 2 vol. in-fol. — *OEuvres de Duval, précédées des mém. sur sa vie par le chev. Koch*, Pétersbourg (Bâle), 1784, 2 vol. in-8, Paris, 1785, 3 vol. in-18. Il a laissé MSs. un *Traité sur les médailles*, et un roman philosophique intit. : *les Aventures de l'étourderie.*

DUVAL (PIERRE), né en 1730 au pays de Caux, obtint la chaire de philosophie au collége d'Harcourt, dont il fut depuis proviseur, et fut élu deux fois recteur de l'univ. de Paris. La révolut. l'ayant privé de cette place, il se retira chez un de ses frères, où il mourut en 1797. On lui doit : *Essai sur différents sujets de philosophie*, Paris, 1767, in-12.

DUVAL (PIERRE-JEAN), négociant, au Hâvre, né dans cette ville en 1731, y remplit avec distinction les fonctions de maire en 1790, et mourut en 1800. On a de lui : *Mémoire sur le commerce et la navigation du Nord*, Amiens, 1760, in-12. Ce mémoire avait été couronné par l'acad. d'Amiens en 1758.

DUVAL (HENRI-AUGUSTE), méd. naturaliste, né à Alençon en 1777, mort à Paris, en 1814, a publ. : *Démonstr. botanique, ou Analyse du fruit considéré en général*, Paris, 1808, in-12. Il a laissé MSs. plus. essais et une trad. franç. non terminée d'*Arétée de Cappadoce.*

DUVAL-LE-ROY (NICOLAS-CLAUDE), profess. de mathém. et d'hydrographie, né à Bayeux vers 1730, mort en 1810, secrétaire de l'acad. de marine de Brest, et membre corresp. de l'Institut, a laissé : *Traité d'optique*, trad. de l'anglais de Smith, Brest, 1767, in-4. — *Supplément* au même ouvr., ibid., 1784, in-4. — *Supplément au traité d'optique de Newton*, Brest, 1783, in-4. — *Éléments de navigation*, Brest, an X (1810), in-8. — *Instruction sur les baromètres marins*, ibid., 1784, in-12. On lui doit encore tous les articles de mathém. pures de la partie marine de l'*Encyclopédie méthodique.*

DUVAL-PYRAU, ecclésiast., né vers 1730 dans le pays de Liége, conseiller du landgrave de Hesse-Hombourg, membre de plus. acad. et soc. litt., est aut. de différents ouvr. qui n'ont pas peu contribué à répandre l'esprit de tolérance et les principes d'humanité chez les nations voisines. Nous citerons entre autres : *Accord de la religion et des rangs*, Francfort, 1775, in-8. — *Catéchisme de l'homme social*, Francfort-sur-le-Mein, 1776, in-8. — *Aristide Agiatis*, Yverdun, 1777-88. *Aristide* a

é comparé à *Bélisaire*, auquel il est inférieur ous le rapport du style, mais qu'il surpasse par solidité des raisonnements. L'abbé Duval-Pyrau aussi publ. les *Éloges* histor. de Nicolas Sahlgren Francfort-sur-le-Mein, 1778, in-4) et de Jonas Astromer (Berlin, 1784, in-8).

DUVAU (Auguste), botaniste, né à Tours le 14 anvier 1771, émigra et parcourut l'Allemagne jusqu'en 1802. C'est alors qu'il publia la *traduct.* des *ouveaux dialogues des dieux* de Wieland, 1796, de *la Macrobiotique, ou l'Art de prolonger la ie*, d'Hufeland, 1798, 2 vol. in-8. Précepteur du une Perrégaux, il le guida dans ses voyages en uisse, passa l'année 1804 à Genève, rentra défiitivement dans sa patrie l'année suivante, et vint établir près de Tours, d'où M. Monnier, qui avait té son disciple à Weimar, l'appela en 1810 pour tre attaché au cabinet de Bonaparte. Duvau fut epuis secrétaire-génér. de l'intendance des bâtim. usqu'en 1830, et mourut en 1831 dans sa terre de a Farinière. On doit à cet écrivain un gr. nombre e *Mémoires* sur l'hist. naturelle, sur la botanique n particulier, la plupart des *Notices* sur les sav. llemands, et plus. *articles* concernant les botaistes dans la *Biographie univ.* de M. Michaud.

DUVAUCEL (Charles), astronome, né à Paris n 1734, mort à Évreux en 1820, correspond. de l'Institut, a pend. plus. années exécuté les cartes les éclipses pour la connaissance des temps, et omposé plus. *Mém. de mathém. et physique*, inséés dans le t. V des *Mém.* présentés à l'acad. des ciences, Paris, 1768, in-4.

DUVAUCEL (Alfred), voyageur-naturaliste, lève et gendre du célèbre Cuvier, servit avec disinction dans l'armée française, et partit en 1818, comme naturaliste du roi, pour Calcutta, contrée qu'il explora de concert avec M. Diard. De préieuses collections, fruit de ses recherches dans liffér. parties de l'Inde, vinrent enrichir le Muséum pendant les années 1820 et 1821. Duvaucel avait résolu de visiter le Naupaul: mais les événem. politiques le contraignirent à borner ses excursions, les annécs suiv., sur le territoire de Benares et de Katmendos. Il poursuivait ses infatigables recherches au milieu de périls inouïs, lorsqu'il fut atteint d'une fièvre des bois au Sylhet, dont il avait franchi les frontières pour visiter la caverne de Bhunava, où nul Européen n'avait encore pénétré. Victime de son zèle, il ne fit dèslors que traîner une vie languissante, et termina sa carrière à Madras en 1824, à 31 ans. On trouve dans la *Revue encyclopéd.*, tom. X, sa savante *Descript. de la caverne de Cossya*, et tom. XXI, des extr. de ses lettres. Une notice a été consacrée à Duvaucel dans le *Journal asiatique* (mai 1825).

DUVAURE (Jacques), poëte dramat., né en 1698 à Crest, petite ville du Dauphiné, vint fort jeune à Paris, y connut Boissy qui lui donna le goût du théâtre; mais sachant concilier ce goût avec les soins de sa fortune, obtint un brevet d'officier de cavalerie, fit la guerre en Italie et fut blessé à la bataille de Parme. Retiré du service en 1739, il se livra entièrem. aux lettres, fut admis dans la société de la duchesse du Maine, et se fit connaître comme bel-esprit. Sur la fin de sa vie il se retira dans sa ville natale. En 1770 il mourut à Lyon, où il était venu se faire guérir de la cataracte. *Le faux Savant, ou l'Amour précepteur*, comédie en 5 actes de Duvaure, fait partie du *Répertoire*, 3e ordre. Il donna au Théâtre-Italien en 1756 l'*Imagination*, comédie en vers et en prose qui n'a pas été impr. On dit qu'il a laissé MSs. deux autres coméd. et un *Recueil de poésies*.

DUVENEDE (Marc van), peintre, né à Bruges vers 1674, visita jeune l'Italie, où il étudia sous Carle Maratte; de retour dans sa ville natale, s'y fit une réputat. par ses tableaux d'église, et mourut en 1729. On regarde comme ses chefs-d'œuvre une *Ste Claire entourée de jeunes filles qui lui demandent l'habit de son ordre*, et un *martyre de St Laurent*.

DUVERDIER (Antoine), seigneur de Vauprivas, né à Montbrison en 1544, mort à Duerne en 1600, a laissé un très gr. nombre d'ouvr., parmi lesq. on distingue: *la Prosographie, ou Descriptions des personnages insignes....*, Lyon, 1573, in-4, Paris, 1603, 3 vol. in-fol. — *Les Diverses leçons suiv. celles de P. Messie*, Lyon, 1576, in-8; Paris, 1583, in-16. — *La Bibliothèque*, contenant le catalogue de tous les auteurs qui ont écrit ou trad. en français, etc., etc., Lyon, 1585, in-fol., réimpr. avec celle de Lacroix du Maine, par les soins de Rigoley de Juvigny, 1772, 6 vol. in-4. — Duverdier (Claude), fils du précéd., poète et critique médiocre, né vers 1566, mort en 1649, a laissé plus. ouvr.; les princip. sont: *Disc.* (en vers) *contre ceux qui, par les grandes conjonctions des planètes, qui se doivent faire, ont voulu prédire la fin du monde devoir lors advenir*, 1583, in-8. — *In autores penè omnes antiquos potissimùm censiones et correctiones*, 1589, in-4; 1609, in-4.

DUVERDIER (Gilbert-Saulnier), historiog. de France, mort à l'hôpital de la Salpêtrière en 1686, a publ. un gr. nombre d'ouvr. historiques oubliés depuis long-temps; mais on recherche encore ses composit. d'un autre genre, entre autres: *le Roman des romans, ou la Conclusion de l'Amadis, du Chevalier du Soleil, et autres romans de chevalerie*, 1626, 7 vol. in-8, très rare. — *Les Amans jaloux, ou le Roman des dames*, 1631, in-8. — *La Bergère amoureuse, ou les véritables Amours d'Achante et de Daphnine*, 1621, in-8.

DUVERGIER (le colonel), né au château de Kernault, près de Quimperlé (Finistère) en 1790, chez son grand-père, ancien officier de la marine, débuta au service dans les dragons de la garde par la campagne d'Austerlitz; sa bravoure lui mérita de l'avancem. Depuis la révolut. de juillet, Duvergier, s'attachant à la cause de don Pedro, qui allait en Portugal pour détrôner don Miguel, eut un bras emporté à une sortie de Porto, et succomba à l'amputation en 1833. Don Pedro l'avait nommé maréchal-de-camp.

DUVERGIER DE HAURANNE, membre de la

chambre des députés et de la commission supérieure de l'établissem. des invalides de la marine, mourut à Paris le 20 août 1831. Pendant les 15 années qu'il représenta dans nos assemblées législatives le départem. de la Seine-Inférieure, il se fit remarquer par l'empressem. avec lequel il intervint dans les discussions sur les finances, l'administration et l'économie politique. On lui doit quelques *Réflexions sur l'organisat. municipale, de l'ordre légal en France et des abus d'autorité*, 2 vol. in-8, etc.

DUVERGIER DE HAURANNE.—V. SAINT-CYRAN.

DUVERNET (THÉOPH. IMARIGEON, plus connu sous le nom de l'abbé), écriv. médiocre, mort à Paris vers 1796, se fit connaître par un écrit dans lequel il gratifiait de sarcasmes assez plaisants Linguet, d'Espréménil, l'abbé Sabatier et autres. Cette brochure, qui parut en 1781 sous le titre de *Disputes de M. Guillaume*, et dans laquelle le gouvernement n'était pas ménagé, lui attira d'abord une détention de trois semaines à la Bastille. Il s'y fit mettre de nouveau pour avoir dit son mot sur le minist. de M. de Maurepas : cette fois il y fit un plus long séjour, pend. leq. il rédigea une *Vie de Voltaire*. Cet ouvr., qu'il fit paraître en 1786, in-12, fut réimpr. la même année, in-8. Sa grande vogue ayant donné l'éveil, le clergé porta plainte au roi par l'organe du garde-des-sceaux. « Je ne veux point me mêler de cela, répondit Louis XVI ; si Duvernet a tort, on doit le réfuter : c'est l'office des évêques. » La *Vie de Voltaire* fut refondue par l'aut., à qui parvenaient de toutes parts des faits et des anecdotes sur ce grand écriv ; mais la mort le surprit avant l'impress. de son livre amélioré, qui ne parut qu'en 1797, in-8. On doit encore à l'abbé Duvernet une *Hist. de la Sorbonne*, Paris, 1790, 2 vol. in-8, remplie d'inexactitudes.

DUVERNEY (JOSEPH-GUICHARD), célèbre anatomiste, né à Feurs en Forez en 1648, fut admis à l'académie des sciences en 1676, et nommé trois ans après professeur d'anatomie au Jardin-Royal. Telle était sa manière éloquente de traiter des matières arides en elles-mêmes, que non-seulem. les jeunes médec., mais les courtisans et les gens du monde coururent en foule à ses leçons, et que les comédiens vinrent l'entendre pour se former à l'art de parler en public. Il portait si loin l'amour des sciences naturelles, que, parvenu à un âge avancé, atteint de plusieurs infirmités, il passait les nuits dans le Jardin-Royal, et se couchait à terre pour être mieux à portée d'étudier les mœurs du limaçon. Ce savant laborieux mourut en 1730. On lui doit : *Traité de l'organe de l'ouïe*, Paris, 1683, in-12, fig. Cet ouvrage a été souv. réimpr. et trad. dans plus. langues.—*Traité des maladies des os*, Paris, 1751, 2 vol. in-12; traduit en angl., Londres, 1762, in-8. — *OEuvres anatomiq.*, Paris, 1761, 2 vol. in-4.

DUVET (JEAN), l'un des plus anciens graveurs français, né en 1485, était orfèvre à Langres; il est souv. appelé *Maître à la Licorne*, parce qu'il a fait entrer une figure de cet animal dans la plupart de ses compositions. Son œuvre se compose de 45 pièces qui n'ont guère d'autre mérite que leur rareté et leur bizarrerie; on y remarque une estampe du *Mariage d'Adam et d'Ève*, célébré par le Père éternel en habits sacerdot., accompagné de toute la cour céleste.

DUVILLARD, de Genève, membre correspondant de l'acad. royale des inscriptions et b.-lettres, ancien membre du corps-législatif, où il entra en décembre 1799, et d'où il sortit en 1803, ex-chef de bureau au ministère du trésor public, a publié : *Analyse et tableaux de l'influence de la petite-vérole sur la mortalité à chaque âge, et celle qu'un préservatif tel que la vaccine peut avoir sur la population et la longévité*, Paris, 1806, in-8, ouvr. qui fixa en 1808 l'attention de la classe des sciences mathématiques de l'Institut. — *Recherches sur les rentes, les emprunts et les remboursements*, Paris, 1778, in-4. — *Plan d'une associat. de prévoyance*, Paris, 1790, in-4. Duvillard, retiré à Montmorenci, consacra ses loisirs aux lettres, et mourut en 1832.

DUVIVIER (CLAUDE-RAPHAEL), ingénieur, né à Charleville en 1771, entra à l'école des ponts-et-chaussées à l'âge de 17 ans, et, après un concours où il obtint le prem. rang d'élève, il y devint professeur, et fut chargé d'enseigner les mathématiq. Lors de la formation de l'école polytechnique, il fut un des jeunes gens qu'on y plaça d'abord, pour recevoir et transmettre aux prem. élèves les leçons de Monge et de ses sav. collaborateurs. Duvivier étant passé en 1797 dans le service actif des ponts-et-chaussées, dirigea la construction du pont de Nemours sous les ordres de Boutard, et conduisit plus tard avec autant d'habileté que d'économie les travaux du pont de Bonpas sur la Durance. Nommé en 1809 ingénieur en chef, et chargé de diriger les nouv. travaux du départem. de la Vendée, où l'on sait que Bonaparte voulait transformer en une ville de son nom le village de La Roche-sur-Yon, Duvivier essaya de suppléer par toutes les ressources du talent aux moyens pécuniaires, qui lui manquaient pour l'exécution de ce plan gigantesque; et ce n'est pas sa faute, si la fausseté de la première conception a rendu ridicule cette ville commencée, et que l'on ne finira point. Il resta chargé, après la restaurat., du service ordinaire de la Vendée, et dressa des plans simples et économiques pour le dessèchement des marais, pour la navigation et le redressement des rivières de ce départem. Il mourut en 1821. On trouve sur lui une *Notice*, signée B., dans le *Moniteur* du 22 déc. 1821.

DUVIVIER (IGNACE), peintre de paysages, de marines et de batailles, membre de l'acad. des beaux-arts de Vienne et chev. de l'ordre de St-Michel, mourut pend. l'épidémie du choléra en 1832. Ses ouvr. se trouvent principalem. dans la galerie du Belvédère, en Autriche, dans celle de l'Ermitage, en Russie, dans celle du prince de Lichtenstein, etc. A l'exposit. du Louvre qui précéda sa mort, on a vu de cet artiste *les Restes d'un*



VANDICK.

temple de Diane à Baïa, et *une Forêt, effet de lune*.

DUVIVIER (M.-J.-H.), gr.-vicaire de Tournai, doyen de la cathédrale, mort en 1833, était chanoine de Tournai en 1802. Il accompagna son évêque, M. Hirn, au concile de 1811, fut arrêté avec lui, enfermé à Vincennes, puis envoyé en exil à Vervins. De là il entretenait des correspondances soit avec son évêque, qui avait été ensuite exilé à Gien, soit avec le clergé de Tournai. Il ne retourna dans cette ville que le 15 avril 1814, après la chute de Bonaparte, et montra autant de modérat. qu'il avait précédemment fait voir de courage. M. Hirn l'avait nommé premier gr.-vicaire.

DUVOISIN (Jean-Baptiste), évêque de Nantes, né à Langres en 1744, mort à Paris en 1813, était docteur de Sorbonne et grand-vicaire du diocèse de Laon, lorsqu'il fut déporté en 1792. Il alla rejoindre son évêque à Bruxelles, se fixa dep. dans le duché de Brunswick, et trouva un moyen honorable de pourvoir à sa subsistance en donnant des leçons de mathématiques et de belles-lettres. Rentré en France en 1802, il fut promu à l'évêché de Nantes et obtint l'estime de Napoléon. Duvoisin fut l'un des 4 prélats qui résidèrent près du pape à Savone et à Fontainebleau : quelque pénible que fût cette mission, il sut en profiter pour adoucir autant qu'il était en lui la captivité du pontife. Peu d'instants av. que de mourir, il écrivit à l'emper., dans les termes les plus pressants, de rendre la liberté à son illustre prisonnier. Duvoisin a publié plusieurs ouvrages de théologie et de controverse, aussi remarquables par la force des raisonnements que par la pureté du style. Les principaux sont : *l'Autorité des livres de Moïse établie et défendue contre les incrédules*, Paris, 1778, in-12.—*Examen des principes de la révolution franç.*, 1795, in-8. —*Démonstration évangélique*, ibid., 1802 et 1805, in-12, 1810, in-8.

DUVOISIN-CALAS (Alexandre), petit-fils par sa mère du fameux Calas, mort subitem. à Chartres, le 20 février 1832, était arrivé dans cette ville le 17 pour faire représenter une pièce de sa composition, intit. : *la veuve Calas chez Voltaire, ou un déjeuner à Ferney en 1765*, dont il avait même joué le principal rôle. Cette pièce ayant été froidement accueillie, on présume que le chagrin qu'il en ressentit fut la cause de sa mort.

DYCK (Floris van), peintre, né à Harlem en 1577, excella dans l'art de représenter des fleurs et des fruits : ses tableaux d'histoire ne sont pas moins remarquables; mais on en parle peu parce qu'ils sont extrêmem. rares, même en Hollande.

DYCK (Antoine VAN-), l'un des plus célèbres peintres de l'école flamande, né à Anvers en 1598, élève de Rubens, voyagea successivem. en Italie, en Hollande, en France et en Angleterre, où il se fixa. Le peu d'encouragem. qu'il reçut et son goût pour la dépense lui firent abandonner presque entièrement l'histoire, genre dans lequel il a presque égalé Rubens, pour se livrer à celui du portrait, où il a rivalisé avec Titien. Il travaillait avec une extrême facilité; on dit même que, ne pouvant suffire aux nombreuses commandes qui lui étaient faites, il se contentait de dessiner les portraits sur papier de demi-teinte, les faisait ébaucher par des peintres d'un mérite inférieur et les terminait ensuite en quelques coups de pinceau. Ce grand artiste mourut à Londres en 1641. Descamps, dans sa *Vie* de Van-Dyck, donne la liste de 70 tableaux d'hist., en ajoutant qu'il en a fait bien davantage; pour ses portraits, le nombre en est considérable. Le musée possède de ce maître 21 morceaux, dont 13 portraits, parmi lesquels on distingue ceux de *Charles I*er en pied, du marquis *de Montcade* à cheval, et de *Van-Dyck* lui-même. Ses autres compositions représentent *Vénus demandant à Vulcain des armes pour Énée; l'Embarquement d'Énée; Mars et Vénus; la Vierge et l'enfant Jésus; la Femme adultère; le Christ mort*, et le *St Sébastien*, un de ses chefs-d'œuvre. Son *St Augustin en extase*, fait pour une église d'Anvers, a été gravé par P. de Jode. Le *Couronnement d'épines* et *Jésus élevé en croix* l'ont été par Bolswert, avec un talent digne de l'original.

DYCK (Philippe van), dit *le petit Van-Dyck*, né à Amsterdam en 1680, mort à La Haye en 1752, fut élève de Boonen, dont il éclipsa la réputat.; les Hollandais le regardent comme le dernier de leurs grands peintres dans le genre précieux du chevalier Vandervelde; éloge que l'on trouvera bien mérité si ce peintre est auteur des deux tabl. que possède le musée, *Sara présentant Agar à Abraham*, et *Abraham renvoyant Agar et son fils Ismaël*.

DYER (Jacques), jurisconsulte, né vers 1512 dans le comté de Sommerset, fut nommé profess. à l'école du temple en 1530, orateur à la chambre des communes en 1552, juge au tribun. des plaids-communs en 1557, et président deux ans après. Il déploya dans l'exercice de ces hautes fonctions autant de probité que de talents, et mourut en 1581. On a publ. après sa mort son *Rec. de causes et de jugements choisis;* cet ouvrage, qui fait autorité pour la jurisprudence angl., a eu un grand nombre d'édit. : la plus récente et la plus estimée est celle qu'a donnée John Vaillant, Londres, 1794, 3 vol. in-8, avec une *Vie* de l'auteur, d'après un MS. de la biblioth. de Middle-Temple. On lui doit encore des *Comment. sur le statut de Henri VIII, concernant les testaments*, Londres, 1648, in-4. — Dyer (Édouard), parent du précéd., né en 1511, mort en 1581, fut comme lui orateur à la chambre des communes, juge du tribunal des plaids-communs et présid. du banc du roi. Ce magistrat cultivait la poésie avec quelque succès; on trouve de lui des odes et des madrigaux dans le recueil intit. : *England's Helicon*. Il a laissé MS. un poème sur l'*Amitié* et quelq. autres pièces sur div. sujets.

DYER (Jean), poète anglais, né en 1700 dans le comté de Caermarthen, mort en 1758, s'est fait une réputat. dans le genre descriptif. On lui doit : *Grongarhill* (la colline de Grongar), 1727; trad. en français par Cuningham, Paris, 1822, in-8. —

The Ruins of Rome (les ruines de Rome), 1740. — *The Fleece* (la Toison), 1757. Ces trois poèmes ont été réunis et publiés avec la *Vie* de l'auteur, Londres, 1761, in-8.

DYKMAN (PIERRE), savant antiquaire suédois, mort à Stockholm en 1718, a publié les ouvrages suiv. : *De la manière de compter des anc. Suédois et Goths*, Stockholm, 1686. — *Des douze Charles qui ont regné en Suède*, ibid., 1708. — *Observat. histor. sur les monuments runiques*, ib., 1723.

DYNAMIUS, patrice et gouverneur de Marseille pour les rois d'Austrasie, né à Arles vers le milieu du 6e S., mort en 601, s'était, dans sa jeunesse, appliqué à la poésie. Fortunat, évêque de Poitiers, donne les plus grands éloges à plusieurs de ses pièces. Il ne nous reste de lui qu'une *Vie de St Marius*, et une autre de *St Maxime*, qui ne sont guère propres à faire regretter beaucoup le reste de ses ouvr.

DZÉHÉBY (MOHAMMED-BEN-AHMED), l'un des plus célèbres docteurs musulmans, né à Damas en 1274 (673 de l'hég.), mort dans la même ville en 1347 (748 de l'hég.), a publié un grand nombre d'ouvrages, dont le plus important a pour titre : *Tarickh-el-Islam*, ou *Chronique de l'Islamisme*; c'est un dictionnaire historique des écrivains musulmans, qui commence à l'an 1er de l'hégyre et finit à l'an 744 de la même ère.

E

EACHARD (JEAN), théol. angl., né vers 1636, mort en 1697, était principal du collége de Ste-Catherine-Hall à Cambridge. Auteur médiocre, mais original et plein d'esprit et de gaîté, il a publié en 1670 des *Recherches sur les causes du mépris pour le clergé et la religion ;* en 1671 un *Examen de l'état de nature de Hobbes et des considérat. sur quelq. opinions de ce philosophe.* Les *OEuvres d'Eachard* ont paru en 1774, 3 vol. in-12, avec une *Notice* sur sa vie.

EANDI (JOSEPH-ANTOINE-FRANÇOIS-JÉRÔME), sav. piémontais, né à Saluces en 1735, mort en 1799, professeur de physique expérimentale à Turin, membre de l'acad. des sciences et de la société d'agriculture de cette ville, et de plusieurs corps savants d'Italie et de Piémont, s'était formé à l'étude des sciences sous le célèbre P. Beccaria, qui l'associa ensuite à ses travaux. Son ouvr. le plus import., qu'il composa en société avec M. Vassali, a pour titre : *Physicæ experimentalis lineamenta ad Subalpinos*, Turin, 1793, in-8. Parmi les autres écrits de ce savant on distingue encore : *Ragione e religione;* des *Notices histor.* sur les études du P. Beccaria; des *Mém. hist.* adressés à M. Babbe, légataire des MSs. de ce célèbre restaurateur de la physique en Piémont ; des *Sermons*, *Panégyriq.*, *Discussions* de principes politiques. etc., etc. Les *Mém.* de l'académie de Turin contiennent de lui plus. *Mém.* intéress. : M. Vassali, neveu et élève de Eandi, a publié dans le tome VI une *Notice* sur sa vie et ses ouvrages, Turin, 1801, in-4.

EARLE (JOHN), prélat angl., né à York en 1601, mort en 1665, fut d'abord chapelain et précepteur du duc de Galles, depuis Charles II, puis nommé à la restauration év. de Worcester, d'où il passa en 1663 au siége de Salisbury. On a de lui une trad. latine de l'Ειχων Βασιλιχη, sous le titre d'*Imago regis Caroli in illis suis ærumnis et solitudine*, La Haye, 1649, in-12; et un ouvrage anglais intitulé : *Microcosmographia*, etc., Londres, 1628, in-8 : M. Philip Bliss en a publié une 6e édit., Oxford, 1811, in-4. — EARLE (Jahez), ministre anglais non conformiste, né en 1676, mort en 1768, est auteur d'un *Traité des sacrements*, 1707, in-8 ; de plus. *Sermons* et d'un *Recueil de poésies* anglaises et lat. — EARLE (William-Benson), philanthrope anglais, né en 1740, mort en 1796, a légué des sommes considérables au bourg de Shaftsbury (comté de Dorset), sa patrie, pour la dotation d'établissem. de charité et pour l'encouragem. de l'agricult. et des arts. Il a publié une nouvelle édition d'un ouvrage fort rare intitulé : *Relat. exacte du fameux tremblement de terre et de l'éruption de l'Etna, arrivés en* 1699, avec une *Lettre* à lord Lyttleton.

EARLOM (RICHARD), dessinateur et grav. angl., né en 1728, mort vers 1780, passe pour l'un des plus habiles graveurs en manière noire qu'aient produits les trois royaumes. Il a exécuté aussi un gr. nombre de planches à l'eau forte et au pointillé. Son œuvre est considérable et très recherchée; les pièces les plus remarquables sont : *le Portrait du duc d'Aremberg*, d'après Van-Dyck; *des Fleurs et des fruits*, d'après van Huysum; *le Sacrifice d'Abraham*, d'après Rembrandt; *Silène ivre*, et *la Femme de Rubens*, d'après ce maître; *la Vierge dite la Zingarina*, d'après le Corrége, etc.

EBBESEN (NIELS ou NICOLAS), seigneur danois, entreprit de rendre l'existence politiq. à sa patrie démembrée et asservie après le règne malheureux de Christophe II. Il tua de sa main le comte Gérard de Holstein, le plus puissant des oppresseurs du Danemarck, et remporta, en 1340, sur les troupes de ce prince, une victoire qui commença l'œuvre de la restauration du royaume. Il fut tué dans le combat; mais il eut un success. dans la personne du roi Waldemar, à qui l'expulsion entière des Holsténois valut le titre de *Restaurateur*. Le dévouement d'Ebbesen a été célébré par plus. poètes danois. C'est le sujet d'une tragéd. de Sander.

EBBON (St), 29e év. de Sens, né en Bourgogne à la fin du 7e S., renonça aux avantages que lui offrait le monde pour se consacrer à la vie monastique ; il succéda à St Guerric, son oncle, sur le siége épiscopal de Sens. La chronique de l'ab-

baye de St-Pierre place sa mort au 27 août 750. La *Vie de St Ebbon* se trouve dans les *Acta sanctorum sancti Benedicti*, tome II, et dans la *Collect. des bollandistes*, avec des notes de Jean Stilting.

EBBON, 31e évêque de Reims, dut son élévat. à la bienveillance de Louis-le-Débonnaire, dont il était le frère de lait. Il assista au concile de Thionville en 821, fut envoyé deux fois en Danemarck par le pape Pascal pour annoncer l'Évangile dans ces contrées, et y retourna en qualité de légat dans tous les pays du Nord. En 833, Louis fut traduit par son fils Lothaire devant une assemblée d'évêq. présidée par Ebbon, et celui-ci, oubliant ce qu'il devait à ce prince, prononça la sentence qui le déclarait déchu du trône, et le condamnait à finir ses jours dans un cloître. Mais bientôt les divisions de Lothaire et de ses frères replacèrent Louis sur le trône; Ebbon, enfermé dans un monastère, fut dépouillé de son évêché par le synode de Thionville en 835. Après la mort de Louis, Lothaire voulut en vain rétablir Ebbon sur son siége; ce prélat se retira près de Louis de Bavière, qui lui donna l'évêché de Hildesheim. Il y mourut en 851. On a de lui une *Apologie* qu'il composa pour se justifier d'avoir repris ses fonctions épiscopales avant d'avoir obtenu une nouvelle institution, dans le *Spicilége* de d'Achery, le tome VII des conciles de Labbe et le *Recueil des historiens* de D. Bouquet. On lui attribue : *Narratio clericorum Remensium de depositione duplici Ebbonis*, dans les *Scriptor. histor. Franc.* de Duchesne.— EBBON, moine allem., mort en 1139, a écrit la *Vie de St Othon*, év. de Bamberg et l'apôtre de la Poméranie. Cette *Vie* est insérée dans les *Acta sanct.*, tome Ier de juillet.

ÉBED-JÉSU ou ABD-JESCHOUA, surnommé *Bar-Brika*, né à Djeziret-ibn-Omar, en Mésopotamie, vers le milieu du 13e S., mort en 1318, occupa 32 ans le siége de Tsoba, sur lequel l'avait placé, vers 1286, Jaballaha, patriarche des nestoriens. Il est aut. de *poésies* religieuses en syriaque, et d'un *Catalogue* en vers des ouvr. de près de 200 écriv. syriens; le texte de ce catalog., accompagné d'une version latine, a été publ. par Abrah.-Echellensis, Rome, 1653, un vol. in-8. — Il ne faut pas le confondre avec ÉBED-JÉSU, patriarche de Muzal en Syrie, qui vint à Rome en 1562, et que le pape Pie IV honora du *Pallium*, après l'avoir engagé à faire observer les décisions du concile de Trente dans les pays de sa juridiction.

ÉBERARD, duc de Frioul et gendre de l'emper. Lothaire, petit-fils de Charlemagne, vivait au 9e S. La sagesse de son gouvernem. rendit un des fiefs les plus import. de l'Italie ce duché, qui jusqu'alors avait été sans cesse en butte aux incursions des Slaves. Éberard mourut vers 867. Béranger, l'un de ses fils, devint roi d'Italie et empereur.

ÉBERHARD (CHRISTOPHE), aumônier-général des armées russes en 1711, mort en 1730, présenta en 1717 au tzar Pierre une méthode pour la détermination des longitudes, qu'il a consignée dans un ouvr. intitulé : *Specimen theoriæ magneticæ*, etc., Leipsig, 1720, in-4, fig. On lui doit encore un écrit en allemand sur l'état des prisonniers suédois en Russie. Il avait été chargé par le tzar d'aller reconnaître les côtes de l'Amérique; mais la mort de Pierre arrêta cette entreprise. — ÉBERHARD (JEAN-PAUL), fils du précédent, habile architecte, né en 1723, à Altona, mort en 1795, profess. de mathém. à Gottingue, a laissé : *Description d'une nouvelle planchette*, allem., Halle, 1753, in-8, avec 4 pl.— *De Transportatore novoque ejusdem usu*, 1754, in-4.—*Descript. des environs de Gottingue*, 1760, in-8, avec 2 cartes, et trad. en allem. de l'*Essai sur l'art de la guerre*, etc., de Turpin, 1757, gr. in-8, avec 8 pl.

ÉBERHARD (JEAN-AUGUSTE), célèbre philosophe, né en 1739, à Halberstadt, fit ses études à l'univ. de Halle, et embrassa l'état ecclésiastique. Son avancement dans cette carrière fut retardé par la publication de son *Apologie de Socrate*, dans laquelle il émettait des opinions contraires aux idées reçues sur le salut des païens. Ce ne fut qu'après 6 années de fonctions pénibles dans deux petites cures voisines de Berlin qu'il obtint, par l'intervention de Frédéric-le-Grand, la place de prédicateur à Charlottenbourg. En 1776, il remporta le prix à l'académie de Berlin par un mémoire contenant la théorie de la faculté de penser et de sentir. Cet ouvrage, qui décelait un philosophe, lui valut deux ans après la chaire de l'univ. de Halle, qu'il accepta malgré sa répugnance pour l'enseignement. Disciple de Leibnitz, il ne put voir sans une vive peine un nouveau système philosophique s'établir sur les ruines de celui de son maître, et il employa plusieurs années à combattre les doctrines de Kant, sans pouvoir en arrêter les progrès. Fatigué de cette interminable polémique, il y renonça pour se livrer à une étude approfondie de la langue allem., qui produisit le *Dictionnaire des synonymes*, ouvrage classique qui a puissamment contribué à épurer et à polir la langue allemande. Cet illustre écrivain mourut subitement en 1809. Il était membre de l'académie de Berlin, et conseiller intime du roi de Prusse. Ses ouvr. les plus importants sont : *Nouvelle apologie pour Socrate, ou Examen de la doctrine touchant le salut des payens*, Berlin, 1772, in-8, trad. en français par Dumas, Amsterdam, 1773, in-8. — *Théorie de la faculté de penser et de celle de sentir*, Berlin, 1776, in-8.—*Préparation à la théologie naturelle*, Halle, 1781, in-8 —*Amyntor*, histoire en forme de lettres, Berlin, 1782, in-8; il y démontre l'excellence de l'Évangile.—*Théorie des belles-lettres et des beaux-arts*, Halle, 1783, in-8.—*Histoire générale de la philosophie*, ibid., 1787, in-8; 1796, édit. augm. —*Sur les Formes de gouvernement et leur amélioration*, Berlin, 1793-94, 2 part. in-8. —*Esquisse de métaphysique*, Halle, 1794, in-8. — *Essai d'un dictionnaire universel des synonymes de la langue allemande*, ibid., 1795, 1802, 6 vol. in-8. — *L'Esprit du christianisme primitif*, ibid., 1807-8, 3 vol. in-8 Éberhard a fourni un gr. nombre d'articles aux divers journ. littéraires de l'Allemagne, et en a publié deux : *le Magasin philosoph.*, 4 vol.

in-8, de 1788 à 1791; ce n'est en quelq. sorte que le dépôt des écrits polémiques des adversaires de la philosophie de Kant, et *les Archives de la philosophie*, Berlin, 1792-95, 2 vol. in-8. M. Fr. Nicolaï a donné (en allemand) une *Notice sur la vie d'Éberhard*, Berlin, 1810, in-8.

ÉBERLE (Adam), peintre, né à Aix-la-Chapelle en 1805, fut d'abord apprenti coutelier; mais, dominé par le sentiment des beaux-arts, il obtint de son père d'être envoyé à l'acad. de Dusseldorf. Ce fut là qu'il attira l'attention de Cornélius, directeur de cet établissem. Sa prem. production fut un *Christ au tombeau*, composit pleine de génie. Lorsque Cornélius fut nommé directeur de l'acad. de Munich, en 1825, son élève le suivit, et s'appliquant avec succès à la peinture à fresque, peignit le *plafond* du nouvel *Odeum* de cette ville. Il exécuta aussi une des grandes fresques qui décorent les arcades des jardins du palais, et dont le sujet est *Maximilien investi de la dignité d'électeur*. Mécontent lui-même, de ce dernier ouvrage, Éberle devint triste, soucieux, et entreprit, en 1829, pour dissiper sa mélancolie, un voyage à Rome, où il continua ses études, mais avec si peu de satisfaction de lui-même qu'il détruisit ses ouvrages. Cornélius le pressait vivement de revenir dans sa patrie, pour décorer le salon du nouveau palais de cette ville, lorsque la mort l'enleva le 18 avril 1832.

ÉBERLIN (Daniel), aventurier allem., fit dans sa jeunesse une campagne en Morée contre les Turks. Il fut depuis bibliothécaire dans sa ville natale, maître de chapelle à Cassel en 1676, et successivem. gouvern. des pages, inspecteur-gén. de la monnaie, administrateur d'un district à Eisnach. Ennuyé de cette ville, il s'établit banquier à Hambourg, puis à Altona, et mourut capitaine des milices à Cassel vers 1690. Éberlin, très habile dans le contre-point et d'une grande force sur le violon, a laissé pour cet instrument des *trios* imprimés à Nuremberg en 1675.

ÉBERSPERGER (Jean-George), habile graveur en géographie, né à Lichtenau en 1695, contribua beaucoup à la prospérité de la fabrique de cartes géographiques fondée à Nuremberg par J.-B. Homann, et la dirigea conjointem. avec Jean-Michel Franz, depuis 1730 jusqu'à sa mort, en 1760. On lui doit le perfectionnement de plusieurs machines et instruments propres à ce genre de gravure.

ÉBERT (Jacques), hébraïsant et professeur de théologie, né en 1549, à Sprottau en Silésie, mort en 1614, fut recteur de l'univ. de Francfort-sur-l'Oder pendant les années 1584, 1593 et 1605. On a de lui : *Historia juramentorum*, Francfort, 1588, in-8. — *Institutio intellectûs cum elegantiâ*, ibid., 1597. — *Electa hebrœa 750 à libro rabbinico Mihchar Happheninim, sive selectarum gemmarum excerpta*, etc., ibid., 1630, in-12, et quelq. quatrains à la suite des *Poemata hebraica* de son fils. — Ébert (Théodore), fils du précédent, professa la langue hébraïque à Francfort-sur-l'Oder, fut rect. de l'univ. de cette ville en 1618 et en 1627, et mourut en 1630. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Vita Christi tribus decariis rhythmorum quadratorum hebraicorum*, 1615, in-4. — *Chronologia prœcipuorum linguœ sanctœ doctorum, ab orbe condito ad suam usque œtatem*, ibid., 1621, in-4. — *Eulogia jurisconsultorum et politicorum qui linguam hebraicam et reliquas orient. excoluerunt*, ib., 1628. — *Poemata hebraica*, Leipsig, 1628, in-8.

ÉBION, disciple de l'hérésiarque Cérinthe, est le chef de la secte des ébionites qui se forma dans le 1er S. de l'Église. Ébion prêcha en Asie, à Rome et dans l'île de Chypre vers l'an 72. Il niait la divinité de J.-C., supposait de faux écrits aux apôtres, et mêlait des pratiques supertitieuses aux préceptes du christianisme. Ses disciples affectèrent d'abord une morale sévère, mais dans la suite se livrèrent aux plus infâmes débauches. C'est contre les ébionites et contre Cérinthe que St Jean composa son Évangile.

EBKO, ECCO ou EYKE DE REPKOW, gentilh. saxon du 13e S., conçut l'idée de recueillir les coutumes saxonnes à une époque où l'introduct. du droit romain faisait craindre que cette nouvelle jurisprudence ne remplaçât et ne fît oublier les lois nationales qui jusqu'alors ne s'étaient conservées que par la tradit. Cette collection, rédigée d'abord en latin sous le titre de *Speculum saxonicum*, fut ensuite trad. en allemand, sous celui de *Sachsenspiegel* (miroir des Saxons). La plus anc. édition est celle de Bâle, 1474; la plus complète et la meilleure a été donnée par Gaertner, Leipsig, 1732, un vol. in-fol. Ce code, monum. précieux pour l'histoire du moyen-âge, fut introduit dans tout le nord de l'Allemagne, et adopté par plus. nations de race slave, telles que les Lusaciens, les Bohémiens et les Polonais. Ecco est aussi l'aut. d'une *Chronique de Magdebourg*, dep. le commencement du monde jusqu'à l'empereur Guillaume de Hollande, et du *Jus feudale saxonicum*, publ. par Schilter, Strasbourg, 1696.

ÉBLÉ (Jean-Baptiste, baron), gén. d'artillerie, né en 1759 à St-Jean-de-Rorbach dans le Messin, fut d'abord simple canonnier; mais distingué par sa bonne conduite et ses connaissances, il devint officier en 1785, et fut fait capitaine en 1792. Ses talents le firent bientôt parvenir aux grades supérieurs, et il justifia son avancement par des actions d'éclat. Après avoir fait avec une grande distinct. toutes les campagnes, jusqu'à la paix de Tilsitt (7 juillet 1807), il passa, sur l'invitation de Napoléon, au service de Jérôme, roi de Westphalie, qui le nomma son ministre de la guerre. Rentré au service de France, il commanda l'artillerie à l'armée de Portugal en 1810 et 1811. L'année suivante Napoléon lui confia le command. des équipages de ponts de l'armée destinée à l'expédition de Russie. A l'issue de cette malheur. campagne, Éblé fut nommé prem. inspect.-gén. d'artillerie; mais il ne jouit pas long-temps de cette noble récompense de ses longs services. Il mourut à Magdebourg en déc. 1812, des suites des fatigues qu'il

venait d'éprouver. C'était un des officiers-généraux les plus distingués de son arme.

EBNER (Érasme), né à Nuremberg en 1511, disciple de Mélanchthon, sénateur et député de Nuremberg à Smalkalde, rendit à sa patrie et à la cause des réformés d'émin. services dans les diètes et dans les confér. relat. à la relig. En 1554, il entra au service de Philippe II, roi d'Espagne, en 1569 fut nommé conseiller aulique du duc de Brunswick, et mourut en 1577. Sa patrie lui doit une biblioth. publ. formée avec les livres retirés des couvents supprimés, la fondat. de l'univers. de Helmstadt, et la découverte précieuse que la cadmie (zinc) mêlée avec le cuivre donne du laiton. — Ebner (Jean-Paul), surn. *d'Eschenbach*, sénateur et curateur de l'univers. d'Altorff, né à Nuremberg en 1611, mort en 1691, accompagna le comte de Windisgrœtz, en qualité de secrétaire, dans diverses légations en Italie; recueillit des médailles antiq. dans ses différ. voyages, et forma l'un des prem. cabinets qu'on ait connus en Allemagne. Il a laissé quelq. ouvr., tels que *Zelus Galliæ*, *Cenotaphium legionis franconicæ pedestris; Sol Tyrolis oriens et occidens*, etc.

EBOLI (Rui-Gomes de SILVA, prince d'), favori de Philippe II, dut sa faveur moins à son habileté qu'aux charmes de son épouse, Anne de Mendoza, dont le roi était épris. Cette femme ayant trompé Philippe II pour Antoine Perez, secrétaire-d'état et confident du prince, perdit la liberté. Son amant n'échappa à l'échafaud qu'en se retirant en France. Le prince d'Eboli mourut en 1578.

ÉBROIN, maire du palais sous Clotaire III et Thierry I[er], causa tous les troubles qui agitèrent la France à cette époque. Childéric II, en montant sur le trône, le fit enfermer dans le monastère de Luxeuil. Échappé de sa prison après la mort de ce prince, il se livre à tous les excès de la vengeance, fait assassiner Leudesic, que Thierry avait créé maire du palais, suppose à Clotaire III un fils qu'il proclame sous le nom de Clovis III, et ravage les provinces qui refusent de reconnaître ce prétendu roi; force Thierry à lui remettre la charge de maire du palais; provoque la déposition de St-Léger, év. d'Autun, qu'il regardait comme l'auteur de son exil, et le fait périr. La Neustrie, l'Aquitaine, l'Austrasie, révoltées de tant de cruautés, cherchent à se rendre indépend. Enfin Ébroïn fut tué l'an 681 par un seigneur nommé Hermanfroi, qu'il avait dépouillé de ses biens et qu'il menaçait de la mort. Le caractère d'Ébroïn a fourni à M. Ancelot le sujet d'une tragédie représentée en 1822.

EBULO (Pierre d'), chroniqueur sicilien au 12[e] S., a laissé en vers latins une relation curieuse des affaires de Sicile sous Tancrède et l'empereur Henri VI, publ. par Engel, Bâle, 1746, in-4, fig., sous le titre de *Petri d'Ebulo carmen de motibus siculis*, avec des notes critiq. et histor.

ECCART (Jean-George). — V. Eckhart.

ECCHELLENSIS. — V. Abraham-Echellensis.

ECCLES (Ambroise), critique irlandais, mort en 1808, fut l'un des commentat. les plus distingués de Shakespeare. On a de lui des édit. *du roi Lear* et *de Cymbeline*, 1793; *du Marchand de Venise*, 1805, avec les notes et les éclaircissem. des autres commentateurs, les essais critiques et historiques de div. aut. et ses propres remarques.

ECCO DE REPKOW. — V. Ebko.

ECDICE, seigneur gaulois, originaire de Nîmes, et père de l'empereur Avitus, vivait au commencement du 5[e] S. Edobic, un de ses amis, ayant été vaincu par Constance, général d'Honorius, vint chercher un asile près d'Ecdice, qui, par une inconcevable lâcheté dont on citerait à peine un autre exemple, lui fit couper la tête et courut la porter à Constance; mais le guerrier indigné le chassa de sa présence. — Ecdice, Ecdicius ou Hecdicius, petit-fils du précéd., commandait la cavalerie dans les Gaules. Il força les Goths à lever le siége de Clermont en 471, et fut nommé patrice par l'empereur Julius-Népos en récompense de ses services. Pend. une famine qui désola les Gaules, Ecdice pourvut à la subsistance de plus de 4,000 personnes; il mourut à Rome. Le *Mercure* d'avril 1761 renferme un *Mém.* sur la vie d'Ecdice.

ECHARD (le P. Jacques), sav. biographe, né à Rouen en 1644, entra dans l'ordre de St-Dominique, y termina l'ouvr. commencé par le P. Quetif sur les écriv. de cet ordre, et mourut à Paris en 1724. Il est aut. d'une bonne dissertation : *Sancti Thomæ summa suo autori vindicata*, 1708, in-8; mais son prem. titre est sa coopérat. aux *Scriptores ordinis prædicatorum*, 1719-21, 2 vol. in-fol., ouvrage exact et savant, que l'on regarde comme un chef-d'œuvre en son genre.

ECHARD (Laurent), histor. anglais, né en 1671, mort en 1730, membre de la société des antiq. de Londres, a publ. entre autres ouvr. : *Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à Constantin*, 1707, 5 vol. in-8; trad. en franç. par Daniel de la Roque et Desfontaines, et continuée par l'abbé Guyon jusqu'à la prise de Constantinople, 1728-36, 16 vol. in-12. — *Histoire générale ecclésiastique, dep. la naissance du Christ jusqu'à l'établissement du christianisme sous Constantin*, 6[e] édit., 1712, 2 vol. in-fol. — *Histoire d'Angleterre depuis l'invasion de Jules-César jusqu'à la fin du règne de Jacques I[er]*, 1707, et jusqu'à la révolution, 1718, 3 vol. in-fol. Son *Dictionnaire géogr.*, publ. sous le titre de l'*Interprète du gazetier ou du nouvelliste*, a servi de modèle à celui que l'abbé Ladvocat a donné sous le nom de Vosgien.

ECHION, peintre grec, vivait dans la 107[e] olympiade, 352 ans avant J.-C. Pline et Cicéron s'accordent à le placer à côté d'Apelles, de Mélanthius et de Nicomaque. Ses tableaux les plus remarq. étaient un *Bacchus*, la *Tragédie* et la *Comédie*, le *Couronnement de Sémiramis*, etc. On croit qu'il fut aussi sculpt., et qu'il travailla avec Thérimaque.

ECKARD (Tobie), sav. philol. saxon, né en 1662, fut recteur du gymnase de Quedlimbourg, contribua beaucoup à la réputat. de cet établissem.,

et mourut en 1737. De ses ouvr. assez nombr. on ne citera que les principaux : *De disputat. academicis*, 1691, in-4.—*Notices des biblioth. publiques de Quedlimbourg*, en allem., 1715, in-4. — *Non christianorum de Christo testimonia*, 1725, in-4. — *Observat. philolog. ex Aristophani Pluto*, ibid., 1723, in-4. — ECKHARD (Christian-Henri), fils du précéd., né en 1716, professeur d'éloquence, de poésie et de jurisprud. à Iéna, où il mourut en 1751, a publ. : *Vita Tobiæ Eckhardi*, Iéna, 1739, in-4. — *Introductio in rem diplomat., præcipuè germanicam*, ibid., 1742; nouv. édit., augmentée, 1753, in-4. — *Commentatio de C. Asinio Pollione iniquo optimorum latinitatis auctorum censore*, ibid., 1743, in-4; etc. — ECKHARD (George-Louis), habile peintre de portraits, né à Hambourg en 1769, mort en 1794, a publ. en allem. une *Notice des artistes de Hambourg*, supplém. au *Dictionn.* de Fuessli, 1794, in-8.

ECKART (JEAN-GODEFROY), né à Augsbourg en 1734, avait acquis par son talent sur le clavecin une grande célébrité en Allemagne, lorsqu'il vint à Paris en 1758. Les succès qu'il obtint dans cette ville le déterminèrent à y fixer sa résidence. Il s'appliqua vers le même temps à la miniature, et mourut en 1809.

ECKHARD (JEAN-FRÉDÉRIC), sav. philolog. saxon, né en 1723, fut rect. du collége de Frankehausen en 1748, direct. et bibliothéc. de celui d'Eisenach de 1758 à 1793, et mourut en 1794. Meusel cite de cet auteur une foule de programmes academ. ou dissertat. philolog. et littéraires; les princip. sont : *De edificatione et ornatione sepulchrorum à scribis et pharisæis institutâ*, Iéna, 1746, in-4. — *De elegantiorum litterarum studiis inter christianos tempore Juliani*, Eisenach, 1764, in-4. — *Notice d'un livre rare* intit. : *Summa Magistrutia ou Pisanella*, ibid., 1771, in 4.—*Notices de livres rares du 15e S. de la biblioth. d'Eisenach*, ibid., 1775, in 8. — *Sur les batteries flottantes employées par César dans la guerre civile*, ibid., 1783, in-4. — *Des biblioth. chez les Romains*, ibid., 1790, in-4. — *Exercitatio critica de editione librorum apud veteres*, ibid., 1777, in-4. — *Flavius Josephus de Joanne Baptistâ testatus*, ibid., 1785, in-4. Eckhard a fourni des articles à quelques journaux littér. allemands.

ECKHART ou ECKARD, *Eccardus* (J.-GEORGE d'), sav. histor., né en 1674 dans le duché de Brunswick, fut successiv. profess. d'hist. à Helmstadt, puis à Hanovre. Forcé de quitter cette ville à cause de ses dettes, il se rendit à Cologne, où il abjura le luthéranisme. Il réunit ensuite les charges de conseiller, d'historiographe, d'archiviste, de biblioth. de l'év. de Wurtzbourg, reçut des lettres de noblesse de l'emper., et mourut en 1730. On a de lui un assez gr. nombre d'ouvr. estimés, entre autres : *Programma de antiquissimo Helmstadii statu*, Helmstadt, 1709, in-4. — *Historia studii etymologici linguæ germ. hactenùs impensi*, Hanovre, 1711, in-8. — *De Imaginibus Caroli magni et Carolomani in gemmâ et nummo judaico repertis*, Lunebourg, 1719, in-4. — *Leges Francorum et Ripuariorum*, Francfort, 1720, in-fol. — *Origines habsburgo-austriacæ*, Leipsig, 1721, in-fol. — *Hist. genealog. principum Saxoniæ superioris*, ibid., 1722, in-fol. — *Corpus histor. medii ævi, a tempore Caroli magni usque ad finem sæculi XV*, ibid., 1723, 2 vol. in-fol. — *Commentarii de rebus Franciæ orientalis*, ibid., 1729, 2 vol. in-fol. — *De origine Germanorum, migrationibus ac rebus gestis*, Gottingue, 1750, in-4.

ECKHEL (JOSEPH-HILAIRE), célèbre antiq. et numismat., né en 1736 dans l'Autriche-Supérieure, après avoir terminé ses études, entra chez les jésuites et professa les humanités et la rhétorique avec succès à l'univ. de Vienne. Ayant conçu le projet de réunir dans un corps d'ouvr. toute la doctrine numismat., il obtint de ses supér. la permission de faire en 1772 le voyage d'Italie pour visiter la collect. de médailles. Il fut chargé par le gr.-duc de Toscane de ranger le cabinet de Médicis, et revint à Vienne en 1774 avec le titre de direct. du cabinet impér. et de profess. d'antiquités. C'est alors qu'il publia son recueil : *Nummi veteres anecdoti*, Vienne, 1775, in-4, qui fut suivi du *Catalog. musæi cæsar. nummor. veter.*, 1779, 2 vol. in-fol., ouvr. dans lesq. les médailles sont classées d'après une nouv. méthode que sa simplicité et sa clarté ont fait adopter. Son gr. traité de numismat., *Doctrina veterum nummorum*, parut à Vienne, de 1792 à 1798, 8 vol. in-4. Cet ouvr., remarquable par la perfection du plan, la clarté du style et l'éloignem. de tout esprit de système, lui assigne dans ce genre le même rang qu'à Linné dans la botanique. Eckhel mourut en 1798, peu de temps après la publicat. du dernier volume de cet ouvr. Parmi les autres écrits de cet illustre savant on distingue : *Sylloge prima nummorum anecdotorum thesaur. cæsarei*, Vienne, 1786, gr. in-4. C'est la seule qui ait paru. — *Descript. nummorum Antiochiæ Syriæ*, 1786, in-4. — *Traité élément. de numismat. allem. à l'usage des écoles*, 1786, gr. in-8. — *Choix de pierres gravées du cabinet impér. des antiquités à Vienne*, 1788, petit. in-fol. C'est un recueil de 40 pl., avec la descript. en franç.

ECKHOF (CONRAD), surnommé *le Roscius de l'Allemagne*, né à Hambourg en 1722, fils d'un soldat, employé comme moucheur au théâtre, débuta en 1740, et se fit une grande réputat. dans le genre tragique. Il devint dans la suite directeur du théâtre de Gotha, et mourut en 1778. On a de lui quelques comédies, entre autres *l'Ile déserte*, en 2 actes, 1762; il a traduit *l'École des Mères*, de La Chaussée, 1753, in-8; et en vers rimés *le Philosophe marié*, de Destouches.

ECKHOUT. — V. EECKOUT.

ECKIUS ou ECHIUS (JEAN), profess. et chancel. de l'univ. d'Ingolstadt, l'un des plus habiles controversistes du 16e S., naquit dans la Souabe en 1486. Luther et Carlostad trouvèrent en lui un adversaire redoutable aux conférences de Leipsig, dont le résultat fut de confirmer le duc George de Saxe dans la foi catholique. Ses talents, son éru-

[d]ition et son zèle le firent choisir pour réfuter la [c]onfession d'Augsbourg en 1530. Il fut appelé à [l]a diète de Ratisbonne en 1541, refusa d'adopter [l]es propositions qui tendaient à concilier les [l]uthériens et les catholiques, et mourut en 1543. [O]n a de lui un *Traité sur la prédestinat.; des Notes [s]ur les thèses de Luther*, 1518; *un Manuel de con[t]roverse*, souv. réimpr.; un *Comment. sur Aggée*, [S]eligenstadt, 1536; des *homélies*, etc. — Un autre [E]ckius (Léonard), jurisc., conseiller du duc de [B]avière et official de Trèves, mort à Munich en [1]550, se signala à la diète de Worms en 1521 par [s]es vigoureuses attaques contre Luther, et rendit [à] Charles-Quint des services importants dans les [d]iverses missions dont il fut chargé.

ECKLES (Salomon), musicien angl., après avoir [f]ait les délices de l'Angleterre se jeta dans les [r]êveries du quakerisme. Ses invectives et ses pré[d]ict. le firent passer de prison en prison, et enfin [d]éporter à la Nouvelle-Angleterre, où il mourut [v]ers la fin du 17e S (*v.* l'*Hist. des Quakers* par le [p]ère Catrou, liv. III).

ÉCLUSE. — V. Lécluse.

ÉCOSSE. L'Écosse, peuplée par les Pictes et les [S]cots, se maintint seule contre les Romains, qui [a]vaient envahi l'Angleterre, et ses habitants ne [c]essèrent de faire des incursions dans les posses[s]ions romaines, malgré les murailles d'Antonin et [d]'Adrien. Fergus passe pour avoir été le prem. roi [d]e l'Écosse, 330 ans av. J.-C. Malcolm II, le 85e, [r]endit le trône héréditaire. C'est à dater de son [r]ègne que l'histoire de l'Écosse, dont les commen[c]ements sont obscurs et incertains, offre de l'in[t]érêt : le christianisme y avait été introduit dès le [5]e S. Sous Malcolm III, en 1057, commence à se [d]istinguer la famille des Stuart. Guillaume, frère [e]t successeur de Malcolm IV, fut contraint de cé[d]er son royaume à Henri II, d'Angleterre; mais il [f]ut relevé par Richard. Bientôt après l'Écosse fut [e]n proie aux guerres entre les Baliol et les Bruce, qui, secourus et combattus tour à tour par l'Angleterre, s'élevèrent au trône et s'en précipitèrent successivem. jusqu'au moment où les Stuart rétablirent le dernier des Bruce, et à sa mort occupèrent le trône. Robert II et Robert III s'illustrèrent par quelques guerres contre les Anglais, mais le royaume fut affaibli par sa rivalité avec l'Angleterre, par cinq minorités success. et par l'anarchie féodale. Cependant Jacques II attaqua violemm. l'autorité des grands; Jacques III les irrita sans les affaiblir, et occasionna des révoltes dont il fut victime. Jacques IV, le plus grand roi peut-être de l'Écosse, parvint à se concilier la noblesse; mais, après lui, le calvinisme, en pénétrant dans le roy., affaiblit la fidélité des sujets. Le règne de Jacques V fut plus heureux; les fautes et les malheurs de Marie Stuart achevèrent la décadence de l'Écosse, jusqu'au moment où Jacques VI, à la mort d'Élisabeth, monta sur le trône d'Angleterre et d'Irlande. Cependant les deux roy. ne furent réunis que sous Anne en 1707; ils conservèrent jusqu'à cette époque un parlement différent. L'Angleterre fut déchirée par les guerres du parlement, et l'Écosse par celles des puritains. La physionomie de cette contrée, qui plus qu'aucun autre pays montagneux conserve encore toute l'originalité de son antique caractère, était digne de fixer plus tôt la curiosité des voyageurs; mais, pour faire ressortir l'étonnant contraste que forment les mœurs écossaises avec la civilisat européenne, il fallait un peintre nourri des beautés romantiques de la vieille Écosse, tel que sir Walter-Scott : aussi plus. artistes franç., inspirés par les riches esquisses de ce poète-romancier-histor, se sont-ils empressés de visiter ce pays, dont les sites les plus remarquables sont reproduits avec autant de vérité que de talent dans l'ouvr. intit. : *Vues pittoresques de l'Écosse*, Paris, 1826, in-4.

Rois d'Écosse.

Roi	An	Roi	An
Eugène II monte sur le trône l'an de J.-C.	427	Donald V.	892
Dongard.	449	Constantin III.	903
Constantin Ier.	453	Malcolm.	943
Congall Ier.	469	Indulf.	958
Gonran.	501	Duff.	967
Eugène III.	535	Culen.	972
Congall II.	558	Kenneth III.	976
Kinnatel.	568	Constantin IV.	984
Aydan.	570	Grime.	985
Kenneth.	604	Malcolm II.	993
Eugène IV.	605	Duncan.	1025
Ferchard.	622	Macbeth.	1030
Donald III.	636	Malcolm III.	1047
Ferchard II.	651	Donald VI ou Duncan II.	1084
Malduin.	668	Edgar.	1084
Eugène V.	688	Alexandre Ier.	1095
Eugène VI.	692	David Ier.	1114
Amberkeleth.	702	Malcolm IV.	1143
Eugène VII.	704	Guillaume.	1155
Murdac.	721	Alexandre II.	1214
Ethfin.	730	Alexandre III.	1249
Eugène VIII.	761	Interrèg. et Baliol.	
Fergus III.	764	Robert Bruce.	1306
Solvaith.	767	David II, Bruce.	1329
Achaius.	787	Robert II, Stuart.	1370
Congall III.	819	Robert III, Stuart.	1390
Dongal.	824	Jacques Ier, Stuart.	1406
Alpin.	830	Jacques II, Stuart.	1437
Kenneth II.	833	Jacques III, Stuart.	1460
Donald IV.	857	Jacques IV, Stuart.	1488
Constantin II.	858	Jacques V, Stuart.	1513
Eth.	874	Marie Stuart.	1542
Grégoire.	875	Jacques VI, Stuart.	1567

Voyez pour la suite les rois d'Angleterre.

EDEBALI (Cheikh), nommé par les Turks *Dibalig*, né l'an 606 de l'hég. (1210-1211 de J.-C.), mort en 729, mérita par sa piété et par sa science la vénération des musulmans. Sa fille épousa Othman, fondateur de l'empire turk.

EDELINCK (Gérard), célèbre grav., né à Anvers en 1649, fut attiré en France par les bienfaits

de Louis XIV, qui le nomma chev. de St-Michel, et lui accorda le titre de graveur du cabinet. Ses estampes de *la Ste Famille*, d'après Raphaël; de *la Famille de Darius*, de *la Madeleine*, du *Christ aux anges*, de *St Charles Borromée*, d'après Lebrun; du *Combat de quatre cavaliers*, d'après Léonard de Vinci; de *la Vierge*, d'après le Guide; et d'une autre *famille de Darius*, d'après Mignard, sont regardées comme des chefs-d'œuvre. Un burin brillant et moelleux, une touche large et savante, un dessin coulant et correct, caractérisent les productions de cet artiste, qui mourut en 1707. — — EDELINCK (Jean et Gaspar), ses frères, ont gravé quelques pièces qui sont loin de celles de Gérard. — EDELINCK (Nicolas), fils de Gérard, a gravé à Venise quelques morceaux d'après différents maîtres.

ÉDELMAN (JEAN-FRÉDÉRIC), né en 1749 à Strasbourg, fut un pianiste distingué. En 1782, il donna à l'Opéra l'acte du *Feu* dans le ballet des *Éléments*, et *Ariane dans l'île de Naxos*. La révolution le détourna d'une carrière qu'il parcourait avec distinction. Démagogue forcené, il fut l'un des fléaux de l'Alsace, et périt lui-même sur l'échafaud en 1794. On a de lui 14 œuvres pour le clavecin, consistant en *sonates* et *concertos*.

ÉDELMANN (JEAN-CHRISTIAN), écrivain irréligieux, né dans la Saxe en 1698, s'abstint long-temps de manger de la chair, disant que l'âme des animaux, ainsi que celle des hommes, est une portion de la Divinité; il dévéloppa ses principes dans plus. ouvr., dont les principaux sont : *Moïse démasqué*, 1740; *Christ et Bélial*, 1741; *la Divinité de la raison*, 1742, tous écrits en allem. Il mourut en 1767 à Berlin, où on lui permit de vivre tranquille à condition qu'il n'écrirait plus. J. Henri Praktje a donné une *Notice sur la vie, la doctrine et les ouvr. d'Edelmann*, Hambourg, 1753, in-8, en allem.

ÉDEMA (GÉRARD), peintre hollandais, né vers 1666, voyagea en Amérique et rapporta à Londres des vues des parties les plus intéress. des colonies angl. On ignore l'époque de sa mort.

ÉDER (GEORGE), théolog. catholique, né à Freysingen en 1524, obtint la confiance des empereurs Ferdinand et Maximilien II pour les affaires ecclésiastiques, fut onze fois recteur de l'univ. de Vienne, et mourut en 1586. On a de lui un grand nombre d'ouvr. de controverse qui peuvent servir à l'hist. du 1er S. de la réformation. Les princip. sont : *Catalogus rectorum et illustrium virorum archi-gymnasii Viennensis*, 1557, in-4 : c'est une hist. complète de l'univ. de Vienne depuis 1237; elle a été continuée par Litteu juqu'en 1644, par Paul de Sorbait jusqu'en 1670, et jusqu'en 1693 par un anonyme. — *OEconomia bibliorum, seu sacræ Scripturæ dispositio in tabulis*, Cologne, 1568, in-fol. — *Recherche évangélique de la vraie ou de la fausse religion*, Dillingen, 1573, in-4, 1re partie en allemand : cet ouvr. ayant déplu à Maximilien II, la 2e partie parut sous le titre de *la Toison d'or, ou forme de la primitive Église, prophétique et apostolique*, Ingolstadt, 1579, in-4. — *Malleus hæreticorum*, ibid., 1580, in-8. — *Mœ tæologia hæreticorum, seu summa hæreticaru fabularum*, ibid., 1581, in-8.

EDGAR, dit *le Pacifique*, 12e roi d'Angleterre de la dynastie saxonne, fils d'Edmond Ier, suc céda à son frère Edwy, que les Anglais avaient d posé, et resta maître du royaume après la mort d celui-ci, en 959. Il vainquit les Northumbriens les Écossais, purgea ses états des loups, et mou rut jeune en 975. La collect. des conciles contien plus. lois d'Edgar, qui font honneur à la sagess de son gouvernem. Toutefois il faut se défier d éloges que lui prodiguent les moines, seuls histo riens du temps, car ce prince avait comblé clergé de faveurs : St Dunstan et les évêques furen ses conseillers. Après avoir enlevé de force u religieuse nommée Éditha ou Wilfrida, il en fit s maîtresse; et quelque temps après, sur la réputa tion de la beauté d'Elfride, fille d'un gr. seigneu il chargea un de ses favoris de la faire venir à s cour. Celui-ci, frappé des charmes d'Elfride, su par des rapports infidèles, tromper la passion d roi, et épousa celle qui en avait été l'objet. Ma Edgar, ayant découvert cette perfidie, poignard son favori dans une partie de chasse, et épousa s veuve. Cet événement est le sujet d'une tragédi anglaise de Williams Maison et d'un opéra frança de Guillard.

EDGAR ATHELING (c'est-à-dire *vraiment noble* prince anglo-saxon, fut écarté du trône d'Angle terre après la mort d'Édouard son père en 1065 par Harald, qui le nomma comte d'Oxford. Il co serva le même honneur sous Guillaume-le-Con quérant, essaya de remonter sur le trône en 1068 s'enfuit en Écosse après la défaite de ses partisan et se soumit en 1070. Il accompagna Guillaume e Normandie l'an 1085, fit un pélerinage à la Terre Sainte, et commanda en 1097 les troupes qui réta blirent sur le trône d'Écosse Edgar son neveu. mourut dans un âge avancé, et fut le dern. rejeto de la ligne masculine des rois anglo-saxons. — EDGAR, roi d'Écosse, neveu du précéd. et fils d Malcolm III, succéda l'an 1097 à Donald VIII, qu ses sujets abandonnèrent. Il maria sa sœur Mathild à Henri, roi d'Angleterre, success. de Guillaume le-Roux, et cette alliance procura aux deux état une paix de 10 années. Edgar mourut en 1107, e eut pour success. son frère Alexandre Ier.

EDGEWORTH DE FIRMONT (HENRI-ESSEX) dernier confess. de Louis XVI, né dans l'Écosse e 1745, fils d'un ministre qui avait abjuré la ré forme, acheva ses études à Toulouse sous les jé suites, et ayant embrassé l'état ecclésiast., résolu de se consacrer à l'œuvre des missions. Il se pré parait à s'éloigner de l'Europe; mais ses amis l retinrent à Paris, et il y vivait au séminaire de Missions étrang., lorsque vers 1777 il fut chois par Mme Élisabeth pour son directeur. Ce fu cette princesse qui le fit connaître à Louis XVI Conduit près de ce prince à la tour du Temple, eut avec lui plus. entretiens; le matin du 21 jan vier, il lui donna la communion, et le suivit jusqu

r l'échafaud, où il lui adressa ces mémorables roles : *Fils de St Louis, montez au ciel.* Quoique posé aux plus gr. dangers, le vénérable prêtre sta en France tant que vécut Mme Élisabeth, avec q. il correspondait secrètem., et qu'il soutint jusq'au dernier jour par ses pieux conseils ; il se ndit ensuite auprès des princes, et mourut à ttau en 1807, victime de son dévouement pour s Français blessés qu'il soignait, d'une maladie idémique. Louis XVIII composa lui-même l'épiphe qui décore la tombe de ce vertueux ecclést. Son oraison funèbre, prononcée à Londres r l'abbé de Bouvens, a été impr. Paris, 1814, -8. On a publ. : *Mém. de M. l'abbé Edgeworth de rmont, dern. confess. de Louis XVI, rec. par Sneyd Edgeworth, et trad. de l'anglais* (par Dupont), Paris, 1816, in-8. — *Lett. de l'abbé dgeworth*, etc., avec des *Mém.* sur sa vie par le vér. Thomas R***, trad. de l'anglais par Mme de on, Paris, 1818, in-8.

ÉDITHE (Ste), fille d'Edgar, roi d'Angleterre, de Wilfrida, née en 961, embrassa la vie relig., efusa de monter sur le trône après la mort de son ère et de son frère, et mourut en 984. Sa *Vie*, crite par un moine nommé Goscelin ou Gosselin, st insérée dans les *Acta sanctor.* des bollandistes.

EDME ou EDMOND (St), né en Angleterre dans 13e S., acheva ses études à Paris, où il enseigna n même temps les sciences et les lettres dans un ollége. Nommé trésor. de l'église de Salisbury, il ontinua ses prédicat., fut chargé par le pape régoire IX de prêcher la croisade, et nommé à on insu archev. de Cantorbéry. Plus tard, ne pouant remédier aux abus qu'il voyait s'introduire ans l'Église, il quitta son siége et vint en France ans le couvent de Soissy, près de Provins, où il ourut en 1242. Il reste de lui : *Speculum Ecclesiæ*, impr. dans le tom. III de la *Biblioth. des Pères;* n livre des *Constitutions divisées en 36 canons*, ans la collect. des conciles d'Angleterre et d'Irnde de Wilkins; et des *prières*, des *dissertat.* néd. On a une *Vie de St Edme tirée des MSs. de abbaye de Pontigni*, Auxerre, 1763, in-12.

EDMER ou EADMER, abbé du monastère de t-Alban, mort en 1137, a laissé plus ouvr., dont s plus remarquables sont : *les Vies de St Anelme, de St Dunstan, de St Wilfrid*, etc., impr. ans les *Acta benedict.* de Mabillon et dans l'*Anglia acra* de Warthon; une histoire de 1066 à 1122, ous le titre de *Historia novorum*, Londres, 1623, n-fol., réimpr. dans les *OEuvres* de St Anselme, Paris, 1675, in-fol.

EDMOND (St), roi des Anglais orient. en 855, ut mis à mort en 870 par ordre des princes danois Iinguar et Hubba, dont il avait rejeté les honteuses roposit. de paix. Son nom se trouve encore avec a qualité de martyr dans la nouv. liturgie angl.

EDMOND Ier, 9e roi d'Angleterre de la dynastie saxonne, succéda en 941 à son frère Adelstan, força les Northumbriens à rester tranquilles, enleva aux Bretons le Cumberland, et céda cette province à Malcolm, roi d'Écosse, sous la condition de lui en faire hommage, et de protéger le nord contre les incursions des Danois. Ce prince, à qui sa jeunesse, ses vertus, son habileté et sa puissance, semblaient promettre un règne long et paisible, mourut en 946, assassiné par un scélérat nommé Léof. C'est sous le règne d'Edmond que fut établie la peine capitale en Angleterre.

EDMOND II, 15e roi d'Angleterre de la dynastie saxonne, succéda en 1016 à son père Éthelred II, et mérita par son intrépidité et sa force le surnom de *Côte de fer.* Il soutint une guerre opiniâtre contre Canut, roi des Danois, qui, secondé par une partie de la noblesse et du clergé, lui disputait le trône. Edmond vainquit deux fois son adversaire ; mais les nombr. perfidies d'Édric, duc de Mercie, le forcèrent à terminer la guerre par le partage de son roy. : il garda la partie du midi, et Canut prit celle du nord. Edmond périt assassiné en 1017, un mois après la conclusion de cette paix. Sa mort mit Canut en possession de toute l'Angleterre.

EDMOND DE LANGLEY, 4e fils d'Édouard III, fut la tige de la maison de la Rose blanche, qui joue un gr. rôle dans l'hist. d'Angleterre. Durant la minorité de Richard II, Edmond, son oncle, chargé de l'administrat. des affaires avec le duc de Lancastre, favorisa la rébellion de ce dernier, et concourut à la déposition de Richard en 1399. Il mourut en 1402, laissant de sa femme Isabelle, fille de Pierre de Castille, Édouard, tué à la bataille d'Azincourt, et Richard, gr.-père d'Édouard IV et de Richard III.

EDMOND PLANTAGENET, comte de Kent, fils d'Édouard Ier, roi d'Angleterre, fut envoyé en 1324 par Édouard II, son frère aîné, sur le continent pour défendre contre Charles VI la Guienne et les pays que les Anglais occupaient en France. De retour en Angleterre après la capitulation de la Réole, il concourut avec Isabelle à faire déposer Édouard II; mais ayant publié contre la reine un manifeste dans lequel il montrait des remords du rôle qu'il avait joué dans la déposit. de son frère, il fut mis en jugem. par la faction qu'il avait servie, et condamné à perdre la tête en 1329. L'hist. Hume dit que « ce prince était si généralem. chéri, que la nuit vint avant qu'on eût pu trouver un bourreau pour exécuter la sentence. »

EDMONDES (sir THOMAS), habile négociateur anglais sous les règnes d'Élisabeth et de Jacques Ier, fut envoyé à Bruxelles en 1599, auprès de l'archiduc Albert, et l'un des commiss. désignés pour conclure le traité de Boulogne. L'univ. d'Oxford le choisit pour son représentant dans les deux prem. parlem. assemblés sous le règne de Charles Ier. En 1629 il apporta en France la ratificat. du tr. de paix conclu avec Louis XIII, se retira ensuite des affaires, et mourut en 1639, laissant 12 vol. in-fol. de lettres et de papiers, dont le docteur Birch a publié un extrait sous le titre de *Vue histor. des négociat. entre les cours d'Angleterre, de France et de Bruxelles de* 1592 *à* 1617, Londres, 1749, in-8. Le *Mémorial des affaires d'état*, par Edm.

Sawyer, Londres, 1725, 3 vol., contient plusieurs lettres d'Edmondes. — Edmondes (sir Clément), secrét. de l'échiquier, maître des requêtes, clerc du conseil privé et chev., né vers 1566, mort en 1622, se distingua dans la diplomatie et dans la carrière militaire. Il a écrit des *Observat.* sur les *Commentaires* de César, Londres, 1600-1609, 3 part. in-fol.

EDMONDS (Élisabeth), hôtelière à Chester, sauva les protestants d'Irlande l'an 1558, en retirant adroitem. d'une boîte confiée au docteur Cole, fougueux catholique, la lettre patente donnée par la reine Marie pour exterminer les hérétiques. Cole, obligé de revenir en Angleterre prendre une nouv. lettre, attendait un vent favorable pour repasser en Irlande, lorsqu'il apprit la mort de Marie, qui mit fin à la persécut. des protestants. Plus tard, Élisabeth ayant eu connaissance de la supercherie d'Edmonds, lui donna sur sa cassette une pension de 40 liv. sterl.

ÉDOUARD-L'ANCIEN, 7e roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne, succéda à son père Alfred-le-Grand, l'an 900. Ce prince, aussi vaillant que son père, régna avec autant de gloire, et fut aussi puissant que lui. Après avoir vaincu Éthelwald, son cousin germain, qui lui disputait le trône, il mit les villes en état de défense, soumit plus. colonies des Bretons, s'empara du Northumberland, et força les Écossais à se soumettre à ses lois. Éthelflède, veuve d'Éthelbert, comte de Mercie, le seconda dans ses exploits guerriers. Édouard mourut en 925. On lui attribue la fondation de l'université de Cambridge. Adelstan, son fils naturel, lui succéda; Ogine, l'une de ses filles, épousa Charles-le-Simple, roi de France.

ÉDOUARD, dit *le Martyr*, successeur d'Edgar, son père, monta sur le trône d'Angleterre à l'âge de 15 ans, en 974. Le règne de ce prince n'offre rien de remarquable. Il périt en 978, assassiné par ordre d'Elfrida, sa belle-mère, qui avait déja essayé de lui ravir sa succession pour la faire passer entre les mains d'Éthelred, son propre fils. Elle réussit à le mettre sur le trône après la mort d'Édouard, et crut expier son crime en bâtissant des monastères. La commisération des peuples et les éloges des moines firent d'Édouard un martyr.

ÉDOUARD-LE-CONFESSEUR, neveu d'Édouard-le-Martyr, et fils d'Éthelred, fut couronné roi d'Angleterre en 1041, après la mort de Hardi Canut. Il dut son élévation au comte Godwin, qui, ne se jugeant pas assez puissant pour usurper la couronne, crut, en la remettant à Édouard, qu'il lui serait facile de régner sous son nom. Les commencements de ce règne furent troublés par la rébell. de Godwin, qui s'était fait donner le gouvernem. de 9 provinces. Édouard, pour épargner à ses sujets les horreurs d'une guerre civile, traita avec ce rebelle, qu'une mort subite enleva peu de temps après. Débarrassé de cet homme dangereux par sa puissance et par son ambition, Édouard régna paisiblem., et se fit bénir de ses sujets, par la douc. de son caractère et de ses mœurs, autant que par sa justice. Il est le premier roi d'Angleterre qui ait touché les écrouelles; ce fut peut-être le motif de sa canonisat. par le pape Alexandre III. Édouard soutint avec honneur plus. attaques des Gaulois et des Écossais; il fit des réglements qui furent conservés après lui, et on le regarde comme le fondateur de ce qu'on appelle en Angleterre *la loi commune*. Il mourut en 1066, âgé de 65 ans.

ÉDOUARD, premier de ce nom dans la dynastie des Plantagenet, fils de Henri III et d'Éléonore de Provence, naquit en 1240 et fut couronné en 1274. Les premiers exploits d'Édouard en combattant avec son père contre Simon de Montfort, comte de Leicester, et les barons révoltés pour forcer Henri III d'observer la grande charte du roi Jean, se rattachent plus particulièrement à l'histoire de Henri III. Après avoir pacifié l'Angleterre, ce jeune prince partit en 1270 pour rejoindre St Louis, et partager avec lui les glorieuses infortunes de la huitième croisade. De nouv. troubles et la mort de son père le rappelèrent dans sa patrie en 1272; avant d'y rentrer il visita la France et régla le gouvernement des provinces qui relevaient de sa couronne. Édouard est un des monarques anglais dont le règne a été le plus remarquable. Les réformes qu'il fit dans l'administration de la justice et des finances, ainsi que dans la répartition des taxes, les lois qu'il recueillit et qu'il perfectionna, l'institution de la chambre des communes, lui méritèrent le titre de Justinien angl., et le font regarder comme le fondateur du gouvernement représentatif en Angleterre. C'est de cette époque que datent la liberté civile et la liberté politique de ce pays; l'une et l'autre sont l'ouvrage des parlem. qu'Édouard convoqua, et particulièrem. de ceux qui s'assemblèrent en 1297 et en 1299. Ces mêmes parlements firent acheter au prince, par des concessions importantes, les subsides et les armées pour ses expédit. militaires; la gloire qu'il acquit dans les combats fut trop souvent ternie par les cruautés qu'il exerça après la victoire. En 1283 il s'empara du pays de Galles et fit massacrer les bardes, dont les chants auraient pu réveiller l'ardeur des vaincus. Ce pays fut réuni à l'Angleterre, et depuis le titre de prince de Galles a été porté par l'héritier présomptif de la couronne. La conquête de l'Écosse suivit celle du pays de Galles, mais elle fut plus longue et coûta plus de sang. Dans le cours de cette guerre, dit Hume, Édouard parut avoir abjuré toutes les vertus qu'il avait pratiquées au commencement de son règne; justice, humanité, bonne foi, tout fut sacrifié à la soif de conquérir. Après la mort d'Alexandre III en 1286, Édouard, choisi pour arbitre dans les douze compétiteurs qui réclamaient la couronne, plaça sur le trône Jean Baliol, et le fit son vassal. Bientôt après, par des humiliations fréquentes, il poussa ce prince à la révolte, et acquit ainsi le prétexte de s'emparer de l'Écosse. Cependant une querelle de deux caboteurs français et anglais venait d'allumer la guerre entre les deux nations (1298). Baliol, malgré les secours de Philippe-le-Bel qui

outenait les Écossais, fut forcé d'abdiquer et vit onfisquer son royaume : une trêve de deux ans uspendit la guerre entre la France et l'Angleterre; lle se termina en 1298 par un double mariage ntre Édouard Ier, veuf d'Éléonore de Castille : et larguerite de France, sœur de Philippe-le-Bel, t entre le fils d'Édouard et Isabelle, fille du roi e France. Dans cet intervalle, Vallace (*v.* ce nom), la tête de quelq. bandes écossaises, avait chassé s Anglais de sa patrie; Édouard rentre en Écosse vec 100,000 hommes, et remporte en 1298 une ictoire fameuse par la mort de Jacques Stuart, un des chefs de l'armée ennemie, et par le carage de 50,000 Écossais. Wallace se maintint dans nord : en 1300 il rentre en campagne et enlève ux Anglais les provinces méridionales. Édouard nvahit l'Écosse pour la troisième fois, ravage les ampagnes, égorge les habitants, abroge les lois, étruit par le fer et la flamme tous les monum., s livres, les dépôts d'actes publics et privés; il emble qu'il veuille anéantir jusqu'au nom de ce nalheureux pays. Wallace, livré au vainqueur, érit de la main du bourreau. En 1306, les monagnards ayant repris les armes, sous la conduite e Robert Bruce, fils de Jean Baliol, et obtenu des uccès sur les troupes envoyées pour les soumettre, douard se disposait à marcher lui-même à leur encontre, après avoir jeté en prison la mère de Roert Bruce, et fait pendre ses deux frères, lorsque a mort le surprit à Carlisle en 1307; il avait réné 35 ans.

ÉDOUARD II, fils du précédent, né en 1284, monta sur le trône en 1307. Adonné au plus affreux bertinage, il négligea le soin de son royaume, erdit l'Écosse et bientôt sa propre couronne à la uite d'une guerre civile provoquée par l'insolence e Gaveston, l'un de ses favoris : la reine Isabelle e France, son épouse, affectant une juste horreur our ses pass. honteuses, mais guidée elle-même ar une ambition non moins condamnable, n'avait as craint de prendre les armes contre lui. Édouard, ombé entre les mains de ses ennemis, vit ses parsans périr par la main du bourreau, et lui-même, près avoir subi les plus sangl. outrages, expira dans s douleurs d'un supplice tout nouveau, qui, en appelant à ce malheureux ses goûts dépravés, lui rent cruellem. expier les vices de son cœur et les utes de son règne. Cet événem. eut lieu en 1327.

ÉDOUARD III, fils du précéd., né en 1312, délaré régent et proclamé roi du vivant même 'Édouard II, en 1327, gouverna jusqu'à 18 ans sous a tutelle de la reine Isabelle, sa mère, et sous l'autoité de Mortimer, amant de cette princesse; mais orsqu'il fut instruit de la conduite atroce de Morimer envers Édouard II, et qu'il se sentit capable le saisir les rênes de l'état, il condamna l'assassin le son père à la potence, et fit enfermer Isabelle lans un château. Le règne d'Édouard fut signalé oar des guerres sanglantes avec l'Écosse et surtout oar l'invasion de la France, la prise de Calais, les nalheurs de Philippe de Valois, la bataille de Poiiers, la captivité du roi Jean et le traité de Bretigny. Les états convoqués par le dauphin de France (Charles V), n'ayant pas ratifié ce traité, Édouard reprit les armes; mais la fortune lui fut moins favorable : il se fit forcé de céder aux armes de Charles V et à la valeur de Duguesclin, perdit la plupart de ses conquêtes, et n'occupait plus que la Guienne et quelques places maritimes lorsqu'il mourut en 1377. L'Angleterre lui doit plusieurs réglem. propres à encourager le commerce, l'établissem. de ses manufact. de laines et la création du service des postes.

ÉDOUARD IV, fils de Richard, duc d'Yorck, né en 1442, disputa la couronne à Henri VI, et fut proclamé roi le 5 mars 1461. Après avoir forcé la reine Marguerite, épouse de Henri, à quitter définitivement le territoire anglais, emprisonné son rival à la Tour de Londres, et envoyé au supplice les hommes les plus considérables du parti de Lancastre, Édouard, libre de toute inquiétude, s'abandonna sans réserve à son penchant pour les plaisirs. Son mariage avec Élisabeth Woodville le brouilla avec le comte Warwick, qui avait été le principal artisan de sa fortune. Ce seigneur, profitant du mécontentement général qu'excitait la conduite d'Édouard, ourdit une conspiration formidable dans laquelle il réussit à engager le duc de Clarence, frère du roi. La guerre civile éclata en 1469, à la suite d'une sédit. dans les provinces du nord. Édouard fut vaincu dans une bataille et sur le point d'être fait prisonnier; mais étant parvenu à s'échapper, il défit à son tour Warwick, qui s'enfuit en France, en revint peu de temps après, et replaça Henri VI sur le trône. Édouard, fugitif une seconde fois, reprit l'offensive au bout de neuf mois, et livra une bataille décisive à son adversaire dans les plaines de Barnet, où Warwick perdit la vie. Le jour même de cette victoire la reine Marguerite abordait en Angleterre avec le jeune Édouard, son fils. Mais Édouard IV lui porta un dernier coup dans les plaines de Tewksbury, sur la Saverne, le 4 mai 1471. Amenée dev. le vainqueur ainsi que son fils, Marguerite fut envoyée à la Tour, et le jeune Édouard massacré presque à la vue du roi. Édouard IV, tranquille possesseur du trône, passa le reste de ses jours dans la débauche et à former de vains projets, entre autres celui de marier chacune de ses filles avec un souverain : aucune de ces alliances ne s'effectua. Il faisait les préparatifs d'une guerre contre la France lorsqu'il mourut en 1483.

ÉDOUARD V, fils du précéd., né en 1470, n'avait encore que douze ans lorsqu'il succéda à son père. Pend. sa minorité, le protectorat (régence) d'Angleterre fut confié à son oncle Richard, duc de Glocester, que l'ambit. entraîna dans une série de crimes. Sous le prétexte d'être mis à couvert de tant de dangers, le jeune monarque et son frère, le duc d'Yorck, furent logés par Richard à la Tour de Londres, et bientôt après massacrés. Édouard n'avait porté le titre de roi que pendant deux mois et douze jours. Le duc de Glocester lui succéda sous le nom de Richard III. — V. ce nom.

ÉDOUARD VI, fils de Henri VIII et de Jeanne Seymour, monta sur le trône en 1547, à l'âge de 10 ans, et mourut de consomption en 1553, avant d'avoir atteint sa majorité (fixée à 18 ans). Ce prince, dont les historiens anglais vantent la douceur, l'affabilité et l'application à l'étude, fut vivement regretté. Ce fut sous son règne que la réforme, commencée sous Henri VIII, fit les plus grands progrès et prit de la consistance. On trouve beauc. de particularités curieuses sur Édouard VI dans l'histoire de la réformation par Burnet. Cet écrivain a puisé ses détails dans un journal écrit par le prince lui-même, et dont on conservait le MS. dans la fameuse biblioth. du chev. Cotton.

ÉDOUARD, prince de Galles, surn. *le Prince-Noir*, d'après la couleur de son armure, né en 1330 d'Édouard III et de Philippine de Hainault, fut un des personnages les plus remarquables de son siècle. Dès l'âge de 15 ans il accompagna son père en France, et débuta d'une manière brillante à la bataille de Créci (25 août 1346). Investi du duché de Guienne et du commandem. gén. des possess. anglaises sur le territoire franç., Édouard fit une irruption dans le Languedoc, surprit Carcassonne et Narbonne, ravagea toute cette province, puis l'Agenois, le Quercy et le Limousin, entra dans le Berry, et fit des tentatives infructueuses sur Issoudun et sur Bourges. Son intent. était de passer en Normandie; mais il trouva les ponts sur la Loire rompus et les passages bien gardés. Informé de l'approche du roi de France à la tête d'une armée de 60,000 hommes, il se disposait à rétrograder sur la Guienne lorsqu'il vit paraître cette armée dans les plaines de Maupertuis près de Poitiers. Dans l'impossibilité où il se trouvait d'opérer sa retraite, il fit ses préparat., et gagna le 19 sept. 1356 la célèbre bataille, dite de Poitiers, si funeste à la France, et où le roi Jean fut fait prisonnier avec l'un de ses fils. La conduite d'Édouard envers l'illustre captif est encore plus glorieuse pour lui que sa victoire : il sortit de sa tente pour aller au-devant de lui, le reçut avec les plus grands égards, et n'attribua le succès qu'il venait d'obtenir qu'au hasard de la guerre. Trois ans après il conclut avec le dauphin, dep. Charles V, le traité de Bretigny. Fixé à Bordeaux avec le titre de prince souverain d'Aquitaine, Édouard prêta son secours à Pierre-le-Cruel, chassé du trône de Castille par son frère naturel, Henri de Transtamare, et contracta dans cette brillante mais funeste expédit. une maladie dont il ne put se rétablir. Après avoir langui quelq. années, il mourut en 1376, « laissant, dit l'histor. Hume, une mémoire immortalisée par de grands exploits, par de grandes vertus et par une vie sans tache... Il était fait pour illustrer non-seulement le siècle grossier dans leq. il vivait, mais encore le siècle le plus brill. de l'antiquité ou des temps modernes. » De son mariage avec la fille du comte de Kent il avait eu 2 fils, dont un seul survécut et monta sur le trône sous le nom de Richard II.

ÉDOUARD, prince de Galles, fils unique de Henri VI et de Marguerite d'Anjou, né en 1453, fut forcé de quitter l'Angleterre avec sa mère e[n] 1463, lorsque le parti d'York eut placé la couron[ne] sur la tête d'Édouard IV. Il y rentra en 1471, apr[ès] avoir épousé la fille du comte de Warwick, qu[i] mécont. d'Édouard IV, avait abandonné sa caus[e;] mais le parti de Lancastre ayant été ruiné à la ba[-] taille de Tewksbury, et le jeune prince étant tomb[é] ainsi que sa mère dans les mains des vainqueurs, il fut massacré presque sous les yeux du roi, qu[i,] dit-on, avait donné le signal de sa mort. Cette ca[-] tastrophe a été mise sur la scène par Shakespea[re] dans la 3e partie de sa tragédie de *Henri VI*.

ÉDOUARD PLANTAGENET, dern. rejeton mâ[le] de cette illustre maison, fils du duc de Claren[ce] et d'Isabelle, fille du fameux comte de Warwick, né en 1475, fut créé comte de Warwick pa[r] Édouard IV, en mémoire de son aïeul materne[l] dont ce prince avait ordonné la mort. Mais Henri VI[I] à qui les droits du jeune Édouard causaient d[e] vives inquiétudes, le fit enfermer dans la Tour d[e] Londres en 1485. Il y resta 15 ans, au bout desq[.] étant entré dans le complot ourdi par Perkin ([v.] ce nom), et en ayant fait l'aveu, il fut condam[né] à être décapité, et subit son jugem. le 20 déc. 149[9].

ÉDOUARD Ier, roi de Portugal, fils de Jean Ie[r,] lui succéda en 1433, rétablit la discipline relâch[ée] sous le règne précédent, mit de l'ordre dans le[s] finances de l'état, convoqua les cortès, fit des lo[is] somptuaires, encouragea le commerce, protég[ea] les sciences et les lettres, les cultiva lui-même, [et] mourut en 1438, à l'âge de 37 ans. Il avait travail[lé] avec le savant juriscons. D. Juan de Regras à u[n] *Code* sur l'administrat. de la justice, et compos[a] un *Traité* sur la fidélité qu'on doit apporter a[u] commerce de l'amitié.

ÉDOUARD DE BRAGANCE, infant de Portugal, entré au service de l'emper. Ferdinand III, ava[it] obtenu le grade de lieut.-gén., alors que son frèr[e] Jean IV n'était encore que duc de Bragance; ma[is] après la révolut. qui mit le sceptre entre les mai[ns] de ce prince, la cour de Madrid sollicita l'arresta[tion] d'Édouard, et l'emper., cédant aux instances d[u] cabinet espagnol, le livra lâchem. à ses ennemi[s.] Transféré au château de Milan, il y mourut e[n] 1647, de chagrin ou de poison, au bout de 8 a[ns] de captivité, et dans la 44e année de son âge.

ÉDRED, 10e roi d'Angleterre, de la dynasti[e] saxonne, fils d'Édouard-l'Ancien, succéda à so[n] frère Edmont en 946, se fit remarquer par un[e] extrême justice et gagna l'affection de ses suje[ts] par sa bonté et la douceur de ses mœurs. Il répri[ma] plus. révoltes des Danois-Northumbriens, et forç[a] Malcolm, roi d'Écosse, à se reconnaître vassal d[e] l'Angleterre. St Dunstan, depuis archevêque d[e] Cantorbéry, prit, sous ce règne, une grande pa[rt] aux affaires publiques. Édred mourut en 955 et eu[t] pour successeur Edmond, son neveu.

ÉDRIC, duc de Mercie, surnommé *Stréon*, [a] rendu son nom fameux dans l'hist. d'Angleterre a[u] 11e S., par ses crimes et ses perfidies. Il livra s[a] patrie aux Danois, après avoir indignement trah[i] et fait assassiner Éthelred, son souverain, q[ui]

l'avait comblé d'honneurs et lui avait fait épouser sa fille. Canut, roi des Danois, profita du crime. mais il en punit l'auteur. Édric fut décapité et son corps jeté dans la Tamise.

EDRIS, arrière-petit-fils d'Ali et gendre de Mahomet, fut le fondateur de l'empire des Edrisites, qui subsista en Afrique 200 ans et 5 mois. Il avait vu périr Mohammed, l'un de ses frères, dans un combat contre le khalyfe Médhy, l'an de l'hégyre 169 (de J.-C. 784), et s'était réfugié en Afrique pour échapper au vainqueur, lorsque, 4 ans après, il s'établit à Walily, capitale du pays de Zerhoun, et fut, l'année suiv., proclamé iman par plusieurs tribus. Haroun-Al-Réchyd, qui régnait à Bagdad, alarmé de la naissance et des accroissements de ce nouvel état, résolut de se défaire d'un voisin qui déjà lui semblait redoutable. L'espace de pays qui les séparait, ne fournissant ni vivres ni eau, formait une barrière naturelle que Haroun-Al-Réchyd n'essaya pas de franchir; il envoya à la cour d'Edris un esclave dévoué, qui s'insinua auprès de ce prince, et l'empoisonna l'an de l'hég. 177 et de J.-C. 793. — Edris, fils et success. du précéd., conserva le trône par les soins de Rachid et de Abou-Khaled-Yézyd, ministres dévoués. Il accrut ses états des villes de Tabis et d'Aghmah, jeta les fondements de la ville de Fez, devint un monarque puissant, et mourut l'an de l'hég. 273 et de J.-C. 828. Mohammed, l'aîné de ses fils, lui succéda.

EDRISI, célèbre géographe arabe, né vers l'an 493 de l'hég., 1099 de J.-C., était de la race des Edrisites, qui, 200 ans auparavant, avaient été dépouillés de leurs états. Il fabriqua pour Roger Ier, roi de Sicile, à la cour duquel il vivait, un globe terrestre d'argent qui pesait 800 marcs, et composa, vers l'an 1153, un livre de géographie pour servir d'explication à ce globe. Ce livre donnait la description du monde connu, divisé par climats et par parties ou régions, et renfermait toutes les notions que son auteur avait puisées dans les relat. les plus récentes des voyageurs. On ne connaît de cet ouvr. que des abrégés. La première édition en arabe, Rome, 1592, in-4, est estimée. *De la géographie universelle, ou Jardin fleuri dans lequel toutes les régions du globe, les provinces, les îles et les villes ainsi que leurs dimensions sont décrites.* Gabriel Sionite et J. Hesronite en publièrent une traduction lat. sous le titre de : *Geographia nubiensis, id est accuratissima totius orbis in septem climata divisi descriptio*, Paris, 1619, in-4. On en a publié depuis séparément différ. parties : M. Hartman, l'*Afrique*, en lat., Gottingue, 1796, in-8. — *La Descripcion de España*, par Jos.-Ant. Conde, Madrid, 1799, in-8, avec le texte arabe. — *La Sicile*, dans l'ouvrage intitulé : *Rerum arabicar. quæ ad historiam sicul. spectant*, etc., Palerme, 1790, in-fol. Bredow a inséré une *Dissert.* sur la carte d'Edrisi, t. IX des *Éphémérid. géogr.*

EDWARDS (Richard), l'un des plus anc. aut. dramatiques anglais, né en 1523, mort en 1566, a joui de la réputation du meilleur poète et du plus grand musicien de son temps. On a de lui 3 pièces de théâtre, dont l'une porte la date de 1562, et des poésies parmi lesquelles on distingue une petite pièce intit. : *le Glas d'Edwars, ou la Cloche de mort.* Ses poésies font partie du recueil qui a pour titre : *A Paradise of dainty devices* (Paradis de devises ingénieuses), 1578.

EDWARDS (Thomas), théologien anglais, élevé à l'université de Cambridge, y reçut ses degrés en 1609, prit une part très active aux querelles religieuses de son temps, publia un grand nombre d'écrits, tantôt contre le parti parlement., tantôt contre celui des indépendants. Après le triomphe de ceux-ci et l'usurpat. de Cromwell, il se retira en Hollande, et y mourut en 1647. Ses princip. écrits sont : *Raisons contre le gouvernem. indépendant des congrégations particulières*, Londres, 1641, in-4. — *Antapologia*, 1644, in-4. — *Gangrena, ou Tabl. des querelles religieuses de cette époque*, 1645-46, 3 parties in-4. — *Traité contre la tolérance, ou La dernière et la meill. ressource de Satan jeté à bas*, 1647, in-4.—Edwards (Jean), son fils, né en 1637, acquit la réput. d'un prédic. très distingué, et mourut en 1716. Ses ouvr., où respirent les principes d'un puritanisme sévère, le placent au premier rang parmi les écrivains de son temps; mais ils sont presque tombés dans l'oubli avec les querelles qui les firent naître. Les plus remarq. sont : *le Prédicateur*, 1705-06, 3 part.; et la *Theologia reformata*, 3 vol. in-fol.—Edwards (Jonathan), théologien anglais, principal du collége d'Oxford en 1686, est connu par quelq. ouvr. qu'il composa contre les ariens et les sociniens.

EDWARDS (Thomas), littérateur anglais, né en 1699, mort en 1757, mérita par ses observations critiq. sur l'édit. de Shakespeare, par Warburton, la réputation d'homme d'esprit et d'érudit : il les publia en 1747 sous le titre de : *Supplém. à l'édit. de Shakespeare de M. Warburton*, et l'année suiv., sous celui de : *Règles de critique.* Cet ouvr. eut un très gr. succès. La 7e édit. est augment. du *Procès de la lettre Y*, badinage dans lequel l'aut. discute les principes de l'orthographe angl., et d'environ 50 sonnets médiocres.

EDWARDS (Jonathan), théologien anglo-américain, né en 1703 à Windsor dans le Connecticut, exerça le ministère évangélique à New-York et à Northampton. Destitué en 1750 pour avoir refusé d'admettre à la communion ceux qui ne donnaient pas des preuves suffisantes de leur conversion, et pour avoir voulu soumettre à des censures ecclésiastiques les lecteurs de livres obscènes, il se retira dans la province de Massachusett-Bay, à Stockbridge, comme simple missionnaire. Quelq. années après il fut choisi pour présider le collége de New-Jersey, et mourut dans cette ville en 1758. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns seulement ont été publiés. Les plus remarquables sont : *Tableau fidèle de l'œuvre surprenante de Dieu dans la conversion de plusieurs centaines d'âmes dans la province de Northampton*, Londres, 1737; Boston, 1738, in-8. — *Traité concernant les affections religieuses*, ibid., 1746. —

Vie de David Brainerd, missionn. en Amérique, ibid., 1749, in-8. — *Examen exact et sévère de l'idée généralement adoptée de nos jours sur cette liberté de volonté que l'on suppose essentielle à l'être moral*, 1754, in-8 : cet écrit passe pour l'un des meilleurs qui aient été composés pour la défense de la nécessité philos. On a publié après sa mort un recueil de *Sermons* sur différents sujets, 1765, in-8, et 2 vol. d'*Observat.* sur des matières théologiques. — EDWARDS (Jonathan), fils du précéd., né à Northampton en 1745, embrassa l'état ecclésiast., devint président du collége de l'Union (état de New-York), et mourut en 1801. Ses *OEuvres* ont été recueillies, Londres, 1817, 8 vol. gr. in-8, avec la *Vie* de l'auteur par Williams et Pearson. On y distingue ses observat. sur le langage des Indiens habitant dans le Connecticut : *Observations on the language of the muhekanew Indians*, New-Haven, 1788, Londres, 1789, in-8.

EDWARDS (George), célèbre naturaliste angl., né en 1693 à Stratford, comté d'Essex, quitta le commerce pour se livrer à l'étude, voyagea pour acquérir des connaissances, et, de retour en Angleterre, s'attacha principalement à l'hist. natur. Ses dessins coloriés d'animaux et de plantes lui valurent de l'argent et des protecteurs. Il obtint la place de bibliothéc. du collége des médecins, fut admis à la société royale de Londres et à celle des antiquaires, et mourut en 1773. Son princip. ouvrage est l'*Hist. des oiseaux*, 1743-51, 4 vol. in-4, contenant 210 pl. coloriées, avec des explicat. en angl. et en franç. La continuation, sous le titre de *Glanures d'histoire naturelle*, 1758-64, 3 vol. in-4, avec 151 pl., porte à plus de 600 le nombre des sujets qu'il a représentés, oiseaux, poissons, insectes, etc. On lui doit encore des *Mém.* dans les *Transact. philosoph.*, des *Essais* sur l'histoire naturelle publiés en 1770, et la seconde édition de l'*Hist. natur. de la Caroline*, de Catesby.

EDWARDS (Thomas), théologien anglican, né en 1729 à Coventry, fut recteur de l'église de St-Jean-Baptiste de cette ville, puis vicaire de Nunéaton dans le Warwick, et mourut en 1785. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse, dans lesquels il se montre zélé défenseur de la religion; celui qui a pour titre : *Preuves que la doctrine de la grâce irrésistible n'a aucun fondement dans les livres de l'Ancien-Test.*, 1759, passe pour l'un des plus importants qui aient été écrits sur la dissidence des arminiens et des calvinistes. Il a donné un choix d'*Idylles* de Théocrite avec les notes dites *variorum*, auxq. il a joint ses propres remarques, 1779, in-8. Ce recueil est fort estimé des sav. — EDWARDS (Jean), botan., s'est fait connaître par le *the British Erbal*, Londres, 1770, in-fol. Ce vol. contient 100 pl. color. des plantes les plus belles et les plus utiles qui fleurissent en Angleterre, et une *Notice* sur la manière de les cultiver.

EDWARDS (Bryan ou Brian), écrivain anglais, né en 1743 dans le Wiltshire, était encore fort jeune lorsqu'il se rendit à la Jamaïque auprès d'un oncle propriétaire d'une plantation de sucre. Appelé en 1789 à faire partie de l'assemblée de cette île, Edwards combattit vivement les propositions de Wilberforce pour l'abolition de la traite des nègres. De retour en Angleterre, et appelé à la chambre des communes, il s'y montra le constant défenseur des colons; mais, comme il plaignait le sort des esclaves tout en reconnaissant les dangers de leur émancipation, il fit adopter une loi répressive des cruautés que l'on exerçait contre eux. Edwards mourut en 1800. On a de lui : *Hist. civile et commerciale des colonies anglaises dans les Indes-Occident.*, Londres, 1793, 1801, 3 vol. in-8; 3e édit., 1801, 3 vol. in-8, avec le portr. de l'auteur, des pl., des cartes géographiques et des additions; 5e édition, 1819, 5 vol. in-8, continuée jusqu'à cette époque. — *Description historique de la colonie francaise de l'île de St-Domingue*, etc., ibid., 1796, in-4, traduit de l'anglais, Paris, 1813, in-8. — *Conduite du gouvern. et de l'assemblée de la Jamaïque à l'égard des nègres marrons*, etc., ibid., 1796, in-8.

EDWIN, roi de Northumberland, fut le premier prince de ce pays qui ait embrassé la relig. chrét. Chassé du roy. de Deirie par Adelfrid, roi de Bernicie, qui s'empara du trône, Edwin se réfugia auprès de Redwald, roi des Estangles, gagna sa confiance, se fit respecter et chérir du peuple, et reconquit ses états par la force des armes. Après la mort de Redwald, les Estangles lui offrirent la couronne mais il la refusa et la fit donner à l'héritier légitime. Ce prince, le plus remarquable des monarq. de son temps, périt l'an 633 en combattant contre le roi de Mercie et le roi des Bretons.

EDWY, dit *le Beau*, 11e roi d'Angleterre de la dynast. saxonne, fils d'Edmond Ier, succéda à Édred son oncle, en 955. Le mariage qu'il contracta malgré les représentat. de ses ministres et au mépris des canons de l'Église, avec Elgiva, princesse du sang roy., fut la source des troubles qui agitèrent l'Angleterre. L'exil de St Dunstan suivit de près ce mariage : sa disgrâce était la punition des insultes auxquelles ce prélat s'était livré contre son souverain le jour même du couronnem. Les partisans du ministre s'emparèrent de la reine, lui brûlèrent le visage avec un fer rouge, et la reléguèrent en Irlande. Elle échappa à ses bourreaux; mais bientôt elle retomba entre leurs mains, et périt victime de nouvelles cruautés. Edwy fut déposé pour avoir désobéi aux lois ecclésiastiques, et mourut de chagrin en 959, après avoir vu élire à sa place Edgar, l'un de ses frères.

EDZARDI (Esdras), sav. hébr., né à Hambourg en 1629, se livra dès sa jeunesse à l'étude des langues orientales, et voyagea ensuite pour perfectionner ses connaissances. De retour dans sa patrie, l'offre des postes les plus avantageux ne put le séduire ni le détourner de ses modestes travaux. Sa principale occupation jusqu'à sa mort, en 1708, fut de gagner les Juifs à la communion luthérienne. On ne connaît de ce sav. que des thèses : *de Præcipuis doctrinæ christianæ capitibus adversùs Judæos et Photianianos*. La biblioth. de Bâle possède

lus. de ses lettres à Buxtorf.—EDZARDI (Sébastien), ls du précédent, né à Hambourg en 1673, mort n 1736, adjoint à la faculté de philosophie de Witemberg en 1696, puis professeur de logique et de nétaphysiq. au gymnase de Hambourg, continua, nais avec de faibles succès, les travaux de son ère pour la conversion des Juifs. On a de lui pluieurs écrits polémiques, en allemand et en latin, irigés contre Leclerc, Breithaupt, Weissmann, t contre les calvinistes. Le *Dictionn. des sav.* de hiessen donne le catalogue de ses écrits. — EDARDI (Jean-Esdras), frère aîné du précédent, fut rofesseur à Rostock, puis ministre de l'église de a Trinité à Londres, où il mourut en 1713. Il a issé un ouvrage sur l'histoire ecclésiastiq. d'Anleterre.—EDZARDI (George-Éléazar), frère deSéastien, né en 1661, mort en 1727, occupa 32 ans a chaire de grec et d'hist. à l'univ. d'Hambourg, a patrie, et fut ensuite nommé prof. de langues rientales. Il a publié en latin plus. *Traités thalmudiques*, avec des notes.

EECKHOUT (GERBRANT van den), peintre, né en 621, à Amsterdam, élève de Rembrandt, a comosé un grand nombre de portraits et des tableaux l'histoire où l'on retrouve la vigueur de coloris et a manière de son maître. Il éclaire ses fonds plus que ne le faisait cet artiste, mais il manque comme ui de correct. dans le dessin, et d'exactitude dans e costume. Eeckhout mourut en 1674. On cite comme ses plus beaux tabl. un *Jésus au milieu des docteurs*, et un *Jésus enfant dans les bras de Siméon*. Le musée en possède un qui représente *Anne consacrant Samuel son fils au Seigneur*. — EECKHOUT (Antoine van den), peintre, né à Bruges en 1656, travailla de concert avec Louis de Deyster, son ami et son beau-frère; il peignait les fleurs et les fruits dans des tableaux dont Louis faisait les figures. Leurs ouvr. furent très recherchés dans le temps. Eeckhout venait d'épouser à Lisbonne une fille de qualité, fort riche, lorsqu'il périt, en 1695, assassiné par des rivaux jaloux.

EFFEN (JUSTE van), littérateur fécond et labor., né à Utrecht en 1684, mort en 1735, est principalement connu par sa participation au journal littéraire qui se publiait alors en Hollande, et par des trad. de différents ouvr. de l'angl., entre autres : *les Aventures de Robinson Crusoé*, trad. de Dan. de Foë, Amsterdam, 1720-21, 3 vol. in-12. — *Le Conte du tonneau*, trad. de Swift, La Haye, 1721, 3 vol. in-12.—*Pensées libres sur la relig., l'Église et le bonheur de la nation*, trad. de Mandeville, La Haye, 1722, 2 vol. in-12.—*Le Mentor moderne*, trad. d'Addison, Amsterdam, 1722, 3 vol. in-12.

EFFIAT (ANTOINE COIFFIER, marquis d'), maréchal de France, surintendant des finances sous Louis XIII, né en 1581, se distingua dans la guerre, dans l'administration et dans les négociat. politiq. Ministre, il réduisit le taux de l'intérêt du denier 10 au denier 18; diplomate, il conclut le mariage de Henriette de France avec Charles Ier; et guerrier, il se signala au siége de La Rochelle, pend. lequel il servit comme maréchal-de-camp, aux combats de Veillane, de Carignan, et à la prise de Saluces, où il commandait comme lieut.-gén.; l'année suivante, il obtint le bâton de maréchal, fut investi du commandement de l'armée d'Alsace en 1632, et mourut presqu'à l'ouverture de la campagne. Il a laissé plus. écrits sur l'hist. milit., politique et financière de son temps, tels que : *État des affaires de finances*, présenté en l'assemblée des notables en 1626 (tom. XII du *Mercure franç.*). — *Disc.* sur son ambassade en Angleterre (ibid.). — *Lettre sur les finances* (dans les factums du sieur Saguez, in-4). — *Les heureux progrès des armées de Louis XIII en Piémont* (dans le *Recueil des div. révolutions*, Bourg-en-Bresse, 1632). — *Mém.* concernant les dernières guerres d'Italie de 1625 à 1632, in-12; 1669-82, 2 vol. in-12. — Plus. *Mém.* et *Lettres* conservés dans div. biblioth. Le marquis d'Effiat est le père du malheureux Henri, marquis de Cinq-Mars.

ÉFIMIEF (DMITRI-VLADIMIROVITSCH), colonel d'artillerie russe, mort en 1804, a donné dans sa langue 3 comédies, représentées avec un gr. succès à St-Pétersbourg. Ce sont : *le Joueur criminel, ou la Sœur vendue par son frère; Suite de la Sœur vendue par son frère*, et *le Voyageur, ou l'Éducation sans succès*. La prem. de ces pièces a seule été imprimée, St-Pétersbourg, 1788.

EGBERT, roi de Westsex au 9e S., et le premier qui ait porté le titre de roi d'Angleterre, descendait en ligne directe, par Alchmond, son père, de Cerdic, fondateur de ce royaume. Après la mort d'Alchmond, Egbert, frustré de la couronne par l'usurpation de Brithric, se retira en France, et resta à la cour de Charlemagne jusqu'à la mort de l'usurpateur, en 799. Placé sur le trône, Egbert s'empara des royaumes de Galles et de Cornouailles pour balancer l'influence de Bernulf, roi de Mercie, qui déjà avait conquis les autres états de l'heptarchie. Il repoussa ce prince, et rendit son roy. tributaire. Dans le même temps, une armée commandée par Éthelwolf, fils d'Egbert, soumettait le royaume de Kent; et bientôt les pays d'Essex, de Northumberland et des Estangles, perdirent leur indépendance. En 827 tous les états de l'heptarchie se trouvèrent réunis en un seul royaume, auquel Egbert donna le nom d'Angleterre, et dont l'étendue était à peu près la même qu'aujourd'hui. Ce prince mourut en 837, au moment où il se préparait à une expédit. contre les Danois qui, malgré leurs défaites, ne cessaient point de faire des descentes sur les côtes de la Grande-Bretagne.

EGEDE (JEAN), né en Danemark en 1686, fut le fondateur des missions danoises au Groenland, établissem. qui, en répandant les lumières de l'Évangile, ouvrit au commerce de nouveaux débouchés. Egede, après avoir étudié la langue des naturels du pays, gagna leur confiance par la douceur de ses mœurs, et en baptisa un gr. nombre. De 1721 jusqu'en 1736, son zèle pieux ne se ralentit point; et, malgré ses infirmités et son âge avancé, il n'aurait pu se décider à quitter ses fonctions pour se reposer, s'il n'eût trouvé dans son fils un suc-

cesseur digne de le remplacer. Egede mourut en 1758. On a de lui : *Nouv. Recherche de l'ancien Groenland, ou Histoire naturelle et description de la situation, de l'air, de la température et des productions de l'anc. Groenland*, en danois, Copenhague, 1629, in-4; ibid., 1741, in-4, fig., trad. en allemand, Francfort, 1730, in-8; Copenhague, 1742, in-4, fig., édition augm.; en anglais, 1745, in-8; en holland., Delft, 1746, in-4; en franç. par Desroches de Parthenay, 1763, in-8, fig.—*Journ.* tenu pend. la mission au Groenland, Copenhague, 1738, in-8, trad. en allemand, Hambourg, 1740, in-4. Le tome XIX de l'*Hist. des voyages* contient les détails des travaux d'Egede pour la colonisat. du Groenland. — Egede (Paul), fils du précédent, né en 1708, mort en 1789, évêque du Groenland, partagea les travaux de la miss., et après la mort de son père, demeura seul chargé de pourvoir à tous les besoins de la colonie. Il a écrit en danois une *Relation du Groenland,* extraite d'un journal tenu depuis 1721 jusqu'en 1788, Copenhague, 1789, in-12. — On lui doit en outre : *Dictionn. groenland.-danico-latin.*, Copenhague, 1750, petit in-8. — *Grammatic. groenland.-danic.-lat.*, 1760, in-8. Il a traduit en groenland. l'Évangile, 5 liv. du Pentateuque, les prières et l'office de l'Église danoise, et l'*Imitat. de J.-C.*

ÉGÉE (mythol.), père de Thésée, régnait sur l'Attique lorsque Minos, vainqueur des Athéniens, leur imposa l'obligation d'envoyer tous les 9 ans en Crète, pour être exposés aux fureurs du Minotaure, 7 jeunes garçons et 7 jeunes filles nobles. Le sort ayant désigné son fils pour une des victimes du monstre, Égée se précipita dans la mer (qui depuis ce temps porta le nom d'Égée) lorsqu'il vit revenir avec des voiles noires le vaisseau qui avait transporté Thésée en Crète.

ÉGÉRIE (myth.), nymphe de la forêt d'Aricie, selon Ovide, épouse de Numa-Pompilius, partagea avec lui les soins du gouvernement, et après la mort de ce prince, se retira dans son ancien asile, où Diane, touchée de son affliction, la changea en fontaine. Les autres poètes et les histor. de Rome s'accordent à penser que Numa feignit d'avoir des entretiens avec une divinité, afin de revêtir d'un caractère respectable les lois qu'il créait pour un peuple sauvage et superstitieux.

ÉGERTON (Thomas), gr.-chancel. d'Angleterre, naquit dans le Cheshire en 1540. La reine Elisabeth l'ayant entendu plaider une cause contre la couronne, le nomma en 1581 solliciteur-général, puis successivement *attorney-général*, chev., maître des rôles, garde-des-sceaux, membre du conseil-d'état, et l'employa dans plusieurs négociations, entre autres dans celle du traité avec la Hollande en 1598. Lorsque le comte d'Essex tenta de soulever le peuple de Londres, Égerton, son ami, chercha, mais inutilement, à le faire rentrer dans le devoir. Il fut créé baron d'Ellesmère et chancelier d'Angleterre sous le règne de Jacques Ier, et présida, en qualité de grand-sénéchal, au procès des lords Cobbam et Grey de Wilton, accusés de haute trahison ; il fut l'un des juges du comte et de la comtesse de Sommerset, convaincus de l'empoisonnement de sir Thomas Overbury, et eut le courage de s'opposer au pardon que le roi était disposé à accorder aux coupables. Les infirmités de la vieillesse avertissaient Égerton de quitter les affaires publiques pour se livrer aux soins de sa santé ; mais Jacques Ier s'opposa plusieurs fois à la retraite de son ministre ; il l'éleva à la dignité de vicomte de Brackley et de comte de Bridgewater. Peu de jours avant sa mort, arrivée en 1717, Égerton fit la remise des sceaux entre les mains du roi qui, au rapport de Camden, les reçut en fondant en larmes. On a d'Égerton : un *Discours* prononcé à la cour de l'échiquier dans l'affaire des *Post nati* (les individus nés en Écosse depuis la réun. de ce pays à l'Angleterre), Londres, 1609, in-4. — *Priviléges et prérogatives de la haute cour de chancellerie*, Londres, 1641. — *Observations concernant l'office de lord-chancelier*, Londres, 1651, in-8. Il avait laissé au doct. John Williams, son chapelain, des MSs. qui n'existent plus, et dans lesquels on croit que Williams puisa les connaiss. dont il fit preuve en politique et en législation. — Égerton (Jean), évêque de Durham, né à Londres en 1721, mort en 1787, a laissé 3 *Sermons,* prêchés en 1757, 1761 et 1763. C'était un prélat vertueux, bienfaiteur des pauvres, d'un esprit éclairé et conciliant.

ÉGERTON (François-Henri), comte de Bridgewater, membre de la société royale de Londres, fort connu à Paris pour son affectation de magnificence, mort dans cette ville le 12 février 1829, était le dernier fils de l'évêque de Durham, John Égerton, et frère du duc de Bridgewater. Amateur des sciences, des lettres et des arts, il s'était fait une certaine clientelle d'hommes de lettres et d'artistes. Il occupa les dern. à reproduire avec profusion son portrait et ceux des membres illustres de sa famille, dont la lithographie a répandu à ses frais une foule d'exempl. Avec l'aide des écrivains dont il était le Mécène, il publia entre autres ouvr. une belle édit. de l'*Hippolyte* d'Euripide, grec-latin, avec notes, Oxford, 1796, in-4. — *Comus, masque de Milton*, trad. littér. franç. et ital., Paris, 1812, in-4, et une édit. de la trad. du même ouvr. par G. Polidori de Bientina, ibid. in-4. On lui doit plus. autres écrits relatifs à l'illustrat. de sa famille.

ÉGERTON. — V. Bridgewater (François Égerton, duc de).

EGGELING (Jean-Henri), célèbre antiquaire, né à Brêmen en 1639, visita la Suisse, l'Italie, l'Espagne et la France, et fut, à son retour, nommé professeur d'histoire. Une miss. dont il s'acquitta près de la cour de Vienne lui mérita la place de secrét. du grand-conseil en 1679. Eggeling mourut en 1713, laissant une collection de médailles dont le catalogue a été publié en 1714, in-8, et plus. ouvr. estimés dont les plus remarquables sont : *De miscellaneis Germaniæ antiquitatibus dissertationes*, Brêmen, 1694-1700, 5 parties in-4. —

De numismatibus quibusdam abstrusis Neronis cum Car. Patino per epistolas disquisitio*, ibid., 1681, in-4. — *Mysteria Cereris et Bacchi in vasculo ex uno onyche*, ibid., 1682, in-4; et dans le tome VII des *Antiq. græc.* de Gronovius.— *De orbe stagneo Antinoi epistola*, ibid., 1691, in-4.

EGGER (Brandolf), généalogiste, mort à Berne, sa patrie, en 1731, a composé les généalogies des familles bernoises, ouvr. qui, jusqu'à la révolut. de 1798, a servi pour déterminer les cas où le droit de bourgeoisie devait être accordé. Il est déposé aux archives de Berne. — Egger, fils du précédent, mort en 1736, profess. de philosophie à Berne, a publ. : *De viribus mentis humanæ contra Huetium*, 1735, in-8.

EGGERS (Jacques, baron d'), général, né dans la Livonie en 1704, servit successivement en Suède, en Saxe et en France, fit la guerre de Finlande et fut envoyé au siége de Berg-op-Zoom en 1747. Ses connaissances dans l'art militaire, particulièrement dans la partie des fortifications, lui valurent l'honneur de donner des leçons de tactique aux princes Xavier et Charles de Saxe. Il mourut en 1773, commandant de Dantzig. On a de lui : *Journal du siége de Berg-op-Zoom*, Amsterd., 1750, in-12. — *Dictionnaire du génie, de l'artillerie et de la marine*, en allemand, Dresde, 1757, 2 vol. gr. in-8; et sous le titre de *Biblioth. milit.*, le catalogue raisonné de ses livres sur l'art de la guerre. Il a donné l'édit. du *Dictionn. militaire* d'Aubert de La Cannaye, Dresde, 1752, 2 vol. in-8. L'*Éloge* d'Eggers a été publié en allem., Dantzig, 1773, in-4.

EGHIVARTETZY (Moïse), patriarche arménien, né en 493, aut. de la nouvelle ère armén. adoptée depuis l'an 552 de J.-C., gouverna son Église pend. 43 ans, et mourut vers l'an 593. Il a laissé MS. un *Discours* sur le devoir des évêques. — Un autre Eghivartetzy (Machdotz), patriarche arménien, né en 837, mort en 897, avait professé pend. plus. années la théol. et la rhétorique dans un monast. avant d'être élevé au patriarcat. On a de lui quelq. écrits restés MS. : *Études de la jeunesse, ou Tr. de rhétor.; Comment. des Proverbes et de la Sagesse de Salomon; Recueil de Lettres*, etc.

EGIDIO. — V. Ægidius et Gilles.

EGIL ou EIGIL, scalde ou poète islandais du 10e S., se signala par sa valeur dans les guerres dont l'Écosse et le Northumberland étaient alors le théâtre. A la suite d'un combat dans lequel il avait tué le fils d'Éric, roi de Norwége, surnommé *Blodæxe*, Égil tomba entre les mains de ce roi et fut condamné à mort; mais il racheta vie par une ode improvisée dans laquelle il célébrait les exploits d'Éric. Cette pièce, qui renferme des détails précieux pour l'histoire, est connue sous le titre de *Hufùd Lausnar*, c.-à-d. *Rachat de la tête.* Olaüs Wormius en a donné une version latine dans la *Litteratura Danica antiquissima*, Amsterdam, 1636. Égil a laissé un monument plus précieux encore pour l'histoire des mœurs et des usages des Islandais; c'est le livre intit. : *Eigla* ou *Eigils-Saga*, impr., Hrappsey, 1782, in-4, avec une version lat. et des notes, réimpr. Copenhague, 1809, in-4. Il existe une trad. en vers danois de l'*Eigils-Saga*, Copenhague, 1738, in-8, et Berghen, 1760-1770, in-8. Johnston en a donné des extraits dans les *Antiquitates Celto-Scandicæ*.

EGILL, guerrier scandinave au 7e ou 8e S., à qui on attribue une aventure presque semblable à celle de Guillaume Tell. Malte-Brun, ayant remarqué un trait pareil rapporté par Saxo, écrivain danois, antérieur à Guillaume Tell, pense que ce fait, conservé chez des peuples différents, pourrait bien se rattacher à leur histoire primitive et à l'époque où, sous le nom de Suèves, ils ne formaient qu'une seule nation.

EGINE (Paul d'). — V. Paul.

ÉGINHARD ou ÉGINARD, célèbre historien du 9e S., acquit à l'école du savant Alcuin des connaissances qui lui méritèrent l'affection toute particulière de Charlemagne. Secrétaire ou chancelier de l'empereur et surintend. de ses bâtiments, il se servit du crédit que lui donnaient ses div. fonct. pour encourager les savants, et il partage avec ce prince la gloire de la régénérat. des lettres. Plein de confiance dans ses talents, Louis-le-Débonnaire le chargea de l'éducation du jeune Lothaire : mais bientôt il quitta la cour pour se retirer dans un monastère, et il vivait uniquement occupé de l'étude, lors des troubles dont Louis fut la victime. Les lettres qui nous restent d'Éginhard témoignent qu'il avait employé tous ses efforts pour prévenir la révolte des fils de Louis. Il mourut en 839, peu de jours après avoir perdu son épouse nommée Emma ou Imma, dont les romanciers ont prétendu embellir la vie par des récits peu vraisemblables et démentis par Éginhard lui-même. Le style de l'historien de Charlemagne est plus pur que celui des aut. contemporains, et ses ouvrages sont importants pour l'histoire. On a de lui : *Vita et gesta Caroli magni*, Cologne, 1521, in-4 : c'est l'hist. des guerres entreprises par Charlemagne, et le tableau de la vie intérieure de ce prince au milieu de sa cour et de sa famille. On en a fait un grand nombre de réimpress.; la plus estimée est celle de Herm. Schminck, Utrecht, 1711, in-4, avec les notes de Bessel, de Bollandus et de Goldast; le texte a été collationné sur 5 MSs. différents : il a été trad. en franç. par Élie Vinet, Poitiers, 1546, petit in-8; par Léonard Pournas, Paris, 1614, in-12; par le président Cousin, dans son *Histoire de l'empire d'Occident*, et par M. D. (Denis), Paris, 1812, in-12; *Annales regum Francorum Pipini, Caroli magni, Ludovici Pii, ab anno Ch.* 741 *ad anum* 829, impr. dans la plupart des édit. de l'ouvr. précéd., et traduit en franç. avec l'*Hist. de Charlemagne*, dans le tome III de la *Collection des mémoires relatifs à l'hist. de France dep. la fondation de la monarchie*, publ. par M. Guizot, Paris, 1823 et années suiv., 30 vol. in-8; 62 *Lettres* impr. dans le rec. des histor. de France par Duchesne; dans l'*Eginhardus vindicatus* de Jean Weinkems, et dans la collection de dom Bouquet;

De traslat. SS. martyrum Marcellini et Petri, dans les *Acta sanctorum* de Surius et de Bollandus : Eginhard avait reçu de Rome en 827 les reliques de St Marcellin et de St Pierre, et les avait déposées dans son château de Mulinheim, qu'il convertit en abbaye; *Breviarum chronologicon ab orbe condito ad annum Ch.* 809, impr. dans les *Comment. Bibl. Cæsar. vindobonensis, lib. II, cap.* 5, de Lambecius.

EGINGTON (François), peintre anglais, mort en 1805, est du pet. nombre des artistes modernes qui ont cultivé avec succès la peinture sur verre; plus de 50 grands ouvr. attestent son talent dans ce genre; les plus remarq. sont : *Deux résurrect.; le Banquet donné par Salomon à la reine de Saba, St Paul converti et recouvrant la vue; le Christ portant sa croix*, d'après Morales; *l'Ame d'un enfant en présence du Tout-Puissant*.

ÉGISTHE ou ÉGISTE (myth.), fruit de l'inceste de Thyeste avec sa fille Pélopée, fut élevé à la cour d'Atrée, son oncle, sans connaître sa naissance. Quand il fut sorti de l'enfance, Atrée l'envoya contre Thyeste pour lui donner la mort; mais Égisthe, au moment d'exécuter le crime, découvrit son père dans celui qu'il devait assassiner. Tournant alors ses armes contre Atrée lui-même, il le fit périr, et rétablit Thyeste sur le trône. Dans la suite, les deux fils d'Atrée, Agamemnon et Ménélas, ayant recouvré la couronne, Égisthe feignit de se réconcilier avec eux; mais, pendant qu'Agamemnon était au siége de Troie, il séduisit sa femme Clytemnestre; et lorsque ce prince revint, il l'assassina et se plaça lui-même sur le trône. Quelq. années après, Oreste, fils d'Agamemnon, vengea le meurtre de son père et de son aïeul, en immolant Égisthe dans son propre palais. Ces événements, qui ont fourni chez les Grecs le sujet de plus. tragédies, ont été transportés sur notre scène par Voltaire, Crébillon, et plus récemment par MM. Lemercier, Soumet, etc.

EGIZA, 31e roi des Visigoths en Espagne, élu à Tolède en 687, repoussa les Sarrasins dont les flottes menaçaient ses états, fit la paix avec les Vascons et les Francs, après une guerre sanglante, et mourut en 700. Il eut pour success. son fils Vitiza.

ÉGLOFF (Louise), femme poète, née dans la Suisse allemande, où elle mourut en janv. 1834, s'est fait connaître par des *Poésies* pleines de charmes. Conservant une inaltérable douceur au milieu des infirmités qui l'accablaient, privée même de la vue, elle concentrait toutes ses jouissances dans les plaisirs de l'imagination.

EGLY (Charles-Philippe MONTHENAULT d'), littérat., né à Paris en 1696, mort en 1749, exerça la profession d'avocat; mais la littérature l'enleva au barreau. Il débuta par quelq. opuscules impr. dans les journaux, et bientôt la publication de son *Hist. des rois de Sicile de la maison de Bourbon*, Paris, 1741, 4 vol. in-12, lui ouvrit les portes de l'académie des inscriptions. Il a traduit du grec *les Amours de Clytophon et de Leucippe*, Paris, 1734, in-12, et du latin *la Callipédie* de Claude Quillet, Paris, 1749, in-8. — Son *Mémoire sur les Scythes* provoqua les savantes recherches de Fréret sur les nations scythiques et sarmatiques. Bougainville a prononcé son éloge.

EGMOND (Charles d'), duc de Gueldre, fils du duc Adolphe, né en 1467, à 17 ans débuta dans la carrière militaire sous les ordres d'Engilbert de Nassau, se signala aux siéges d'Ath et d'Oudenarde en 1485, fut fait prisonnier en 1487, et resta en France jusqu'en 1492, époque à laq. les états de Gueldre payèrent sa rançon. L'expulsion des troupes allemandes qui tenaient garnison dans son duché devint le signal d'une guerre qu'il soutint avec succès pend. près de 46 ans contre la maison d'Autriche, qui revendiquait la souveraineté de la Gueldre. Il ne put être vaincu que par ses propres sujets soulevés contre lui, et, forcé d'abandonner ses états au duc de Clèves en 1538, il mourut de chagrin la même année.

EGMOND (Lamoral, comte d'), issu de la même maison que le précédent, prince de Gavre, baron de Fiennes, etc., né en 1522, fit partie de l'expédition de Charles-Quint en Afrique en 1544, se signala par sa bravoure à la bataille de St-Quentin en 1557, et l'année suivante à celle de Gravelines, où il avait le commandement de la cavalerie. Lors des troubles qui éclatèrent dans les Pays-Bas pour secouer le joug des Espagnols, Egmond voulut contribuer à l'affranchissement de sa patrie. Le duc d'Albe, ennemi personnel du comte, abusant des pouv. extraordinaires dont Philippe II l'avait investi, emprisonna d'Egmond, et, au mépris des sollicitat. pressantes des chevaliers de la Toison-d'Or, des états de Brabant, de l'empereur Maximilien, des villes libres de l'Allemagne, de la duchesse de Parme elle-même, gouvernante des Pays-Bas, lui fit trancher la tête à Bruxelles en 1568, après une détention de 9 mois. Sa mort fut suivie d'une révolte générale et de 30 années de guerres qui ravirent pour jamais les 7 Provinces-Unies à la maison d'Autriche.—Egmond (Philippe, comte d'), fils du précédent, né en 1558, rentra au service de Philippe II, malgré la catastrophe de son père, fut envoyé en France à la tête d'un corps de lansquenets pour se joindre au duc de Mayenne, lors des guerres de la Ligue, et fut tué en 1590 à la bataille d'Ivri. — Son frère, Charles d'Egmond, resta attaché à la cause du prince d'Orange, et mourut à La Haye en 1620. La postérité de Lamoral s'est éteinte dans la personne de Procope-Franç., comte d'Egmond, général de cavalerie au service d'Espagne, brigadier des armées françaises, mort en 1707 à Fraga en Aragon.

EGNAZIO (Jean-Baptiste, CIPELLI dit), littérateur vénitien, né vers 1478, mort en 1553, professa les belles-lettres dans sa patrie, et acquit la réputation d'un des hommes les plus érudits de son temps. Il a écrit en lat. un *Panégyriq.* en vers héroïques *de François Ier*, Milan, 1515, in-4, qui lui valut une médaille d'or de ce prince. — *Abrégé de la vie des empereurs* (de Cæsaribus) *dep. Jules César jusqu'à Maximilien*, 1516, in-8. — *L'Helio-*

gabali oratio ad meretrices, qui se trouve à la fin de cet ouvrage, n'est pas d'Egnazio, mais de Léonard Aretin; cette harangue, souvent réimprim., soit dans des édit. de Suétone, soit dans les *Hist. augustæ Scriptores*, est calquée sur celles de Tite-Live. — Un *Traité de l'origine des Turks*, publié par ordre du pape Léon X, 1539, in-8. — *Les Exemples des hommes illustres de Venise*, Venise, 1554, in-4.—Des *Notes* sur les épîtres de Cicéron, sur Ovide et Suétone. On a encore de lui, sous le titre de *Racemationes*, Venise, 1502, une critique amère des études de Sabellico (Marc-Antoine), professeur à Venise, qui se montrait jaloux de la réputation d'Egnazio.

EGUIARA Y EGUREN (JUAN-JOSE d'), chanoine, professeur de théologie et recteur de l'univers. de Mexico, est auteur de la *Biblioth. Mexicana, sive eruditor. histor. viror.*, etc., Mexico, 1755, in-fol., où l'on trouve des recherches curieuses sur la littérature des anciens Mexicains, la biographie des auteurs et l'indicat. de leurs ouvrages. On ignore l'époque de la mort de ce savant ecclésiastique.

ÉGYPTE, pays situé au N.-E. de l'Afrique, et l'une des contrées les plus célèbres de l'antiquité, fut le berceau de la civilisation, des sciences, des arts et de la plus grande partie des religions anc. Il serait assez difficile de fixer avec précision les limites de l'ancienne Égypte : on convient cepend. assez généralement qu'elle était bornée au nord par la Méditerranée, à l'est par l'Arabie, au sud par l'Éthiopie, et à l'ouest par la Libye. Privé des eaux de la pluie qui n'y tombent que rarement et en petite quantité, ce beau pays dut son étonnante fécondité aux débordements du Nil, et son industrie précoce à la nécessité de multiplier les bienfaits du fleuve en creusant de nombr. canaux qui devinrent bientôt la voie d'un vaste commerce. Ses princip. villes étaient Memphis, Saïs, Syenne, Thèbes et dans la suite Alexandrie. L'origine du gouvernem. monarchique en Égypte se perd dans la nuit des temps; et son hist., couverte de fables et de récits mythiques, ne présente quelque ombre de certitude qu'à l'avénement de Miraïm au trône, l'an 2188 av. J.-C. (1816 de la créat. du monde). Depuis cette époque la chronol. des rois d'Égypte peut être tracée ainsi qu'il suit, sauf quelq. interrègnes causés par des révolut. assez fréquentes :

	Miraïm, le 1er Pharaon de la Bible, commence à régner en.	2188	av. J.-C.
6	rois, dits *Pasteurs*.	2084	—
28	— thébains, form. 3 dynasties. .	1825	—
8	— dont la race n'est pas désignée.		
7	— de la race Tanitique.	1091	—
3	— Bubestiens.	978	—
4	— de la race Tanitique, rétab. .	858	—
1	— de la race Saïtique, nommé Bocchoris.	771	—
4	— Éthiopiens.	727	—
6	— de la race Saïtique, rétab. en	670	—
	1re domination des Perses. .	525	—
1	— nommé Amysthée.	423	—
6	rois de la dynastie Mentique. . .	407	av. J.-C.
3	— de la dynastie Sebennique. .	361	—
	2e domination des Perses. .	350	—
	L'Égypte soum. à Alexandre.	330	—
15	— et reines de la race des Ptolémées.	320	—
	Domination des Rom. et des emper. de Constantinople, depuis. . . .	30	ap. J.-C.
	jusqu'en.	640	—

A cette époque commence l'histoire moderne de l'Égypte conquise par Amrou, lieutenant d'Omar, et soumise aux khalyfes de Bagdad jusqu'en 896, qu'Abu-Mohammed-Obeidallah fonda un nouveau khalyfat indépendant à Kairwan. Ses successeurs, au nombre de douze, connus sous le nom de *Khalyfes fatimites*, régnèrent dep. 972 jusqu'en 1171, époque à laquelle le dern. prince de cette dynastie fut détrôné et mis à mort par Salâh-Ed-Dyn (Saladin) : celui-ci s'étant rendu maître du pays, y établit la dynastie des Aïoubites, d'où sortirent plus tard les Mameloucks, milice qui, à l'instar des gardes prétoriennes, devint séditieuse, et finit par investir de l'autorité souver. un de ses chefs, sous le titre de sulthan (1250). La domination des Mamelouks fut renversée en 1517 (887 de l'hég.) par Sélim Ier, et depuis lors l'Égypte a été considérée comme une province de l'empire othoman : observons toutefois que cette dépend. est plutôt nominative que réelle, que les vice-rois ou pachas envoyés par le grand-seigneur ont vu diminuer chaque jour leur autorité à mesure que s'est accrue celle des 24 beys mamelouks, conservés en vertu du traité passé avec les débris de cette milice. L'Égypte moderne est bornée au nord par la Méditerranée, à l'est par la mer Rouge et l'isthme de Suez, au sud par la Nubie et à l'ouest par la Barbarie. Ses principales villes sont Alexandrie et le Kaire; sa population, composée de Cophtes ou anciens habitants, d'Arabes et de Turks, ne s'élève pas à plus de trois millions d'habitants. Elle n'a rien perdu de sa fertilité; mais son commerce, si florissant au temps des croisades et dans les siècles suivants, a été ruiné par la découverte du cap de Bonne-Espérance. Les arts auxquels elle a dû son ancienne illustration y sont tombés dans un oubli dédaigneux, et lorsque les Français, dans leur mémorable expédition (1798-1802, *v.* BONAPARTE, KLÉBER et DENON), voulurent les y faire renaître, les germes abond. qu'ils s'empressèrent d'y jeter ne produisirent aucun fruit dans cette terre dégénérée. Depuis le départ des Français, l'Égypte est gouvernée par le bey Méhémed-Ali, qui a tenté avec plus de succès d'y introduire la civilisation, les arts et la tactique de l'Europe.

EHINGEN (GEORGE d'), gentilhomme de Souabe au 15e S., fréquenta dans sa jeunesse la cour de Sigismond-Albert, duc d'Autriche, puis celle de Ladislas, roi de Bohême, fit une campagne contre les Turks, dans l'île de Rhodes, en 1455, visita la Palestine l'année suivante, parcourut la France, l'Espagne, le Portugal, servit les deux souverains

de ces états contre les Maures de Fez et de Grenade, et passa en Angleterre en 1477. On a de lui, en allemand, la relation de ces différents voyages, impr. long-temps après sa mort, sous le titre d'*Itinéraire, ou Relation historique des voyages faits pour la chevalerie, il y a* 150 *ans, par le feu seigneur G. d'Ehingen, dans dix royaumes différ.*, Augsbourg, 1600, in-fol., fig.

EHINGER (Élie), savant théologien, né en 1573 dans la principauté d'OEting, en Bavière, fut forcé de quitter avec les luthériens l'archiduché d'Autriche, où il exerçait son ministère, se retira à Augsbourg en 1605, et fut nommé conservateur de la bibliothèque publique de cette ville. Une nouv. proscription l'obligea de chercher un asile à Ratisbonne, où il mourut en 1653, rect. d'une école de belles-lettres. Il a publié un gr. nombre d'ouvrages de théol. en latin et en allemand; les principaux sont; *Apostolorum et SS. conciliorum decreta*, gr.-lat., Wittemberg, 1614, in-4. — *Quæst. theologicæ et philosophicæ Cæsarii S. Gregorii Nazianzeni fratris*, grec-latin, Augsbourg, 1626, in-4. — *Catalogus bibliothecæ reipublicæ augustanæ, variarum linguarum secundum facultates divisæ*, Augsbourg, 1633, in-fol. — *De fidelitate servandâ in auctoribus citatis disssert.*, dans les *Amœnitates* de Schelhorn, t. II. Il a fait la préface et les notes de l'ouvrage de Pogge *de Infelicitate principum*, Francfort, 1629. On lui attribue le *Thesaurus antiquitatum ecclesiasticarum*, ibid., 1662, in-4.

EHLERS (Martin), professeur de philosophie à Kiel, né à Nortorf dans le Holstein, en 1732, mort en 1800, opéra d'utiles réformes dans les méthodes d'enseignement usitées dans les universités d'Allemagne. Ses ouvrages les plus remarquables sont: un *Rec. de petits traités sur l'enseignement des écoles publiques et l'éducation en général*, Flensbourg, 1776, in-8. — *Considérations sur la moralité de nos jouissances et de nos plaisirs*, ibid., 1790, 2 vol. in-8. — *Quelques portraits pour les bons princes et ceux qui se consacrent à l'éducat. des enfants des rois*, Kiel et Hambourg, 1786, in-8. Ces ouvrages sont écrits en allemand.

EHRENEIM (baron de), anc. présid. de la chancellerie de Suède, mort en 1828, s'était retiré des affaires après la chute de Gustave-Adolphe. Les travaux de la diplomatie ne l'avaient pas détourné entièrement des occupat. scientifiques, et libre enfin de s'y adonner sans partage, il composa, *sur la physique générale et sur la minéralogie*, un ouvrage qui, assure-t-on, l'a placé au rang des bons auteurs classiques de son pays. Le trait suiv. mérite d'être rapporté. Informé qu'une somme de 1,000 liv. sterl. allait être employée à l'achat de la boîte destinée, suiv. la coutume, à lui être offerte en cadeau de la part du gouvernem. anglais après la conclus. d'un traité de cette puissance avec le cabinet qu'il dirigeait, cet homme d'état, quoique absolum. sans fortune, fit prier, par le ministre de Suède à Londres, le secrét.-d'état Canning de lui envoyer en espèces cette valeur, qu'il souhaitait employer au soulagem. de la prov. de Bohus où se faisait sentir une gr. disette de blé. Ce trai de générosité frappa le ministre anglais, qui vou lut joindre au montant du cadeau donné par l cabinet de Londres, le prix de la tabatière qu devait lui offrir à lui-même le gouvern. suédois.

EHRENMALM (Arvid), savant suédois, a écri dans sa langue la *Relation* d'un voyage qu'il fit ave le baron Cederhielm dans le Nordland oriental e dans le Lapmark d'Ahsele en 1741, Stockholm in-8, avec une carte. Cette relation renferme de détails curieux sur cette partie de la Laponie e sur les mœurs des habitants: elle a été trad. e allem. et impr. à la suite de la *Laponie suédois* de Hoegstroem, Copenhague, 1748, in-8. Le t. XI de l'*Histoire des voyages* en contient une traduct française par Keralio.

EHRENPREUS (Charles, comte d'), senat. suéd. membre de l'acad. des sc. de Stockholm, né en 1692 mort en 1760, fut secrétaire de Charles XII Bender. Ses talents l'élevèrent ensuite aux plu hautes dignités, et il n'usa de son crédit et de so pouvoir que pour encourager le développem. de sciences et des arts. Les archives de l'académie d Stockholm renferment plus. mémoires de sa com position, et il enrichit le musée d'Upsal d'objets in téressants qu'il avait rassemblés dans ses voyages.

EHRENSCHILD (Conrad-Bierman d'), ministr des relations extérieures du Danemarck sous Fré déric III et Christian V, né en 1629 dans un villag suisse, où son père était curé, se rendait à l'univ de Giessen pour terminer ses études, lorsqu d'Anvangers, ambassad. français, qui avait miss de pacifier le nord, le prit auprès de lui: ce fu l'origine de la fortune du jeune Bierman qui mou rut ministre-d'état et chevalier en 1698.

EHRENSCHOELD (Nicolas), amiral suédois, n en 1674, commandait en 1714 une flotte de ving vaisseaux de ligne et quelques frégates, lorsque l tzar Pierre Ier l'attaqua dans les eaux de Finlande à la hauteur des îles Aland, avec une flotte de 3 vaisseaux de ligne, 80 galères, 100 chaloupes ca nonnières et 20,000 hommes de troupes. Après un vigoureuse résistance, le vaisseau que montai l'amiral suédois fut pris, et sa flotte dispersée. Cette victoire est la première que les Russes aien remportée sur mer. Pierre Ier traita son prisonnie avec distinct.; et, en le renvoyant dans sa patri à la paix (1721), il lui fit présent de son portrait. Ehrenschoeld, pendant son séjour à Pétersbourg exécuta plusieurs instruments, entre autres u *astrolabe universel*, qui a été décrit dans les *Acta litteraria Sueciæ*, 1723. De retour en Suède, il fu fait intend. de l'amirauté de Carlscrona, et mouru en 1728.

EHRENSTEN (Édouard), secrétaire-d'état e chancelier suédois, né en 1620, accompagna le ro Charles-Gustave dans ses expéditions militaires, fut l'un des négociateurs de la paix d'Oliva en 1660 et mourut en 1686, après avoir rempli div. missions en Angleterre et en Hollande. On a de lui: *Disputatio de formâ substantiali*, Upsal, 1642. —

ratio in natales Christinæ reginæ, Stockholm, 648. — *In diem coronationis ejusdem*, Utrecht, 650. — *Epistola responsoria ad Polonicum legatum Chr. Ptzimicki de oratione ad regem Sueciæ abitâ*, Stettin, 1655. — *Declaratio quâ ordinum eneralium injuria, residenti Apelbom illata, indicatur*, Amsterdam, 1657.

EHRENSTRAL (David Clocker d'), peintre de la our de Suède, né à Hambourg en 1629, mort en 698, fut envoyé en Italie par la reine Marie-Eléonore, veuve de Gustave-Adolphe, et il y étudia la peinture sous Pierre de Cortone. Il publ. en uédois une *Description* de ses tableaux dont les rincip. sont : *le Couronnement de Charles XI* et n *Jugement dernier* qui décore l'église de St-Niolas à Stockholm.

EHRENSWÆRD (Auguste, comte d'), feld-maéchal de Suède, mort en 1773, a rendu à sa patrie n éminent service par la création d'une flotte dite *les détroits*, composée de chaloupes canonnières t de bâtiments de transport, et destinée au déarquement des troupes et à la défense des côtes. Cette flotte donna aux Suédois une gr. supériorité ur la marine russe, principalement dans la guerre le 1788, où elle leur fit épouver des pertes consilérables. Pour abriter les bâtim. et les réparer, Ehrenswærd creusa, dans les rochers granitiques ntourés de fortificat., le port de Sueaborg en Finande. Le nom de ce feld-maréchal est tracé en gr. caractères sur ces rochers. — Son fils, amiral, nort vers 1804, a écrit en suédois la *Relation l'un voyage en Italie pend. les années* 1780, 1782, et laissé un gr. nombre de dessins qu'il avait faits lans le cours de ses voyages.

EHRET (George-Denis), peintre, né dans le margraviat de Bade en 1710, mort à Londres en 1770, a peint une quantité prodigieuse de plantes en Suisse, en France, en Hollande et en Angleterre. Bernard de Jussieu l'employa quelq. temps à coninuer la *Collection de plantes* du Jardin-du-Roi, commencée par Robert. Pendant son séjour en Hollande, Ehret se lia avec Linné et profita de ses conseils : la réunion de leurs talents produisit 'un des plus beaux ouvr. de botanique que l'on connaisse, l'*Hortus cliffortianus*, 1737. Ehret fit un grand nombre de *Collections de plantes;* l'une, gravée et enluminée par Haid, a été publ. par Trew en 1750, in-fol., et terminée en 1773 par Vogel. Il aida Ellis dans ses recherches sur les coralines et dessina les découvertes de ce savant. De 1748 à 1759, il publia une suite de *fleurs et de papillons*, en 15 feuilles, gravées par lui-même. Membre de la soc. roy. de Londres, il enrichit ses *Transactions* de la description et de la figure de quelq. plantes curieuses qui fleurissaient en Angleterre pour la prem. fois. Il fit passer aussi à la société des curieux de la nature à Nuremberg différents *Mémoires* imprim. dans le t. II des *Actes nouv.*, 1751.

EHRMANN (Frédéric-Louis), profess. de phys. à l'école centrale du Bas-Rhin, mort à Strasbourg en 1800, est inventeur des *lampes à air inflammable*, dont il a publ. la descript., Strasbourg, 1780, in-8. On a de lui quelq. autres opusc., parmi lesq. on distingue celui qui traite des montgolfières, Strasbourg, 1784, in-8. Il a trad. en allemand les *Mém. de Lavoisier sur l'action du feu augmentée par le gaz oxigène*, avec des addit., Strasbourg, 1787; et dans les dern. années de sa vie, il a publ. en franç. des *Éléments de physique*.

EHRMANN (Mariamne), épouse de Théophile Ehrmann, littérat. et géogr., née à Rapperschwyl en Suisse en 1755, morte en 1795, a composé plusieurs ouvr. pour l'instruct. des personnes de son sexe, et quelques romans, dont les plus remarq. sont : *Amélie*, hist. véritable, Berne, 1787, 2 vol. in-8. — *Le Comte Belding*, hist. tirée du moyen-âge, Issny, 1788, in-8. — *La Solitaire des Alpes*, Zurich, 1793, 1794. — *Les Heures de récréation d'Amélie*, Stuttgard, 1790, 1792. — *Le Bureau d'Amélie*, etc.

EICHHORN (Jean-Conrad), entomologiste prussien, pasteur à Dantzig, sa patrie, né en 1718, mort en 1790, a consigné un gr. nombre d'observ. microscopiques dans l'ouvr. allemand qui a pour titre : *Des animaux aquatiques de Dantzig et des environs, qu'on ne peut apercevoir à la simple vue*, Dantzig, 1775, in-4, pl.; ibid., 1783, in-4, fig., avec un supplém. fait pour répondre aux critiques de Fuessli.

EICHLER (Henri), menuis. établi à Augsbourg, mort en 1719, s'est fait connaître comme un artiste habile. Parmi ses chefs-d'œuvre on cite la chaire de l'église de Ste-Anne. — Eichler (Godefroi), son fils, né à Augsbourg en 1677, étudia la peinture à Rome, dans l'école de Carle Maratte; en quittant l'Italie, vint à Vienne, où il demeura plus. années, et, de retour dans sa patrie, fut nommé directeur de l'acad. Il y mourut en 1757. Il a peint le portr. et des tabl. de famille. L'un de ses tableaux, qui décore une des églises d'Augsbourg, le place au rang des peintres d'hist. — Eichler (Godefroi), son fils, peintre et graveur, né à Augsbourg en 1715, mort en 1770, a laissé un gr. nombre de portraits et des grav. en taille-douce et à la manière noire très recherchées des connaisseurs. — Un autre Eichler (Élie), professeur et biblioth. à Gœrlitz en Lusace, est aut. de deux dissertations : *De bibliothecis publicis, sigillatimque fundatore bibliothecæ Gorlicensis Joh. G. Milichio*, Gœrlitz, 1734, 1737, in-fol.

EICHMANN. — V. Dryander (Jean).

EICHNER (Ernest), composit., mort à Postdam en 1776, est un des meilleurs bassons que l'on ait connus, et celui qui a le plus perfectionné cet instrum. On a de lui des symphonies, concertos, quatuors, trios et solos. Ses *OEuvres* sont particulièrem. répand. en Allemagne, en Hollande et en Angleterre.

EIDOUS (Marc-Antoine), traduct. laborieux, né vers 1710 à Marseille, fut d'abord ingénieur au service d'Espagne, prit sa retraite de bonne heure et vint à Paris, où il consacra tout son temps à la littérat. Il mourut vers 1780. On lui doit une foule

de trad., entre autres celle du *Dictionn. univ. de médecine,* 1746, 6 vol. in-fol., pour laq. il s'associa Diderot. — L'*Histoire naturelle de l'Orénoque* de Gumilla, 1758, 3 vol. in-12. — *La Théorie des sentiments moraux* de Smith, 1764, 2 vol. in-12. — L'*Agriculture complète* de Mortimer, 1765, 4 vol. in-12. — Les *Voyages en Asie* de Bell d'Antremoni, 1766, 3 vol. in-12. — L'*Hist. natur. de la Californie* de Vénégas, 1767, 3 vol. in-12.

EIMMART (George-Christophe), peintre et astronome, né à Ratisbonne en 1638, s'établit en 1660 à Nuremberg, devint plus tard directeur de l'acad. de peinture de cette ville, et mourut en 1705. On lui doit une suite de portraits de peintres et d'hommes célèbres, des tableaux d'hist., des fig. de plantes, d'oiseaux et d'autres sujets d'histoire natur. Il a consigné des observat. astronomiq. et météréologiq. dans 50 vol. in-fol., dont un seul a été publ. sous ce titre : *Iconographia nova contemplationum de sole, in desolatis antiquorum philos. ruderibus concepta,* Nuremberg, 1701, in-fol. Il avait exécuté lui-même plus. instrum. astronomiq., entre autres une sphère armillaire, dont il donna la *Descript.* en lat., Altorf, 1695, in-4. — Eimmart (Marie-Claire), sa fille, l'aidait dans ses travaux astronom. et dessina avec lui, en manière noire, 235 phases de lune, des figures d'éclipses, des comètes, des taches solaires et lunaires, etc.

EINARI, ou plutôt EINARSON (Halfdan), littérateur islandais, mort en 1787, s'était livré à des recherches savantes sur les poésies nationales de son pays, dont il traduisit un grand nombre. On lui doit un ouvr. curieux : *Hist. litter. Islandiæ auctor. et scriptor. indic. exhibens*, Copenhague, 1786, in-8, rare.

EIOUB-ENSARI (Abou), l'un des compagnons du prophète Mahomet, périt au siége de Constantinople par les Arabes, en 668. Mahomet II, lors de la prise de cette ville, ayant découvert le lieu où Eioub était enterré, fit élever sur cet emplacement une mosquée qui prit le nom d'Eioub, et dans laquelle il ceignit le sabre impérial. Le tombeau d'Eioub est, depuis cette époque, l'objet des offrandes et des dévotions des musulmans.

EISEN (Charles), dessinateur, fils et élève de Fr. Eisen, peintre de genre et graveur, né à Paris en 1711, mort à Bruxelles en 1778, a dessiné à la mine de plomb un grand nombre de petits sujets destinés à orner différents ouvrages : les plus remarquables sont les figures des *Contes de la Fontaine*, édition dite des fermiers-généraux ; les fig. des *Métamorphoses d'Ovide*, édit. de Basan ; et les vignettes et culs-de-lampe des *Baisers de Dorat.*

EISEN (Jean-George), né dans le pays d'Anspach en 1717, successivement pasteur en Livonie, aumônier d'un régim. russe de dragons, profess. de sciences économiq. à Mittau, mort en 1779, est principalem. connu par la découv. d'une *Méthode économique de sécher les légumes* pour les transporter au loin, publiée à Riga en 1772. Ce livre, écrit en allemand, a été traduit dans toutes les langues du nord, en anglais et en espagnol. Eis[e]n a composé aussi quelques ouvrages théologique[s] ; le plus remarquable a pour titre : *Le christianism[e] d'après la saine raison et la Bible*, Riga, 177[.], in-8, en allemand. — Eisen (Jean-Godefroi), frè[re] du précédent, fut aussi aumônier d'un régiment [de] dragons, et mourut en 1795. Il a écrit en alle[mand] plusieurs ouvrages de théol. et de morale, parm[i] lesquels on distingue le *Parallèle des églises et d[es] maisons de force, sous le rapport de l'améliora[tion] des hommes*, Nuremberg, 1778, in-8.

EISENMANN (George-Henri), médecin, né e[n] 1693 à Strasbourg, y professa successivement [la] physique et la pathologie, et mourut en 176[.]. Quoiqu'il possédât de vastes connaissances, il n'[a] laissé qu'un écrit intit. : *Tabulæ anatomicæ qu[a]tuor uteri duplicis observationem rariorem sis[]tentes*, Strasbourg, 1752, gr. in-fol. Il en parut l[a] même année une édition française.

EISENSCHMID (Jean-Gaspar), médecin et ma[]thématicien, né à Strasbourg en 1656, se fit con[]naître de bonne heure par son goût pour l'étud[e]. Obligé de renoncer à la pratique de la médecine, il se livra dès-lors entièrement aux mathématiq[ues], fut en 1699 associé à l'académie des sciences, e[t] mourut en 1712. On lui doit : *Diatribe de figur[a] telluris elliptico-spheroide*, Strasbourg, 1691, in-4 : cet écrit, suivant Lalande, a donné naiss. [à] la dispute sur le prétendu allongement de la terre qui n'a été terminée qu'en 1737. — *Introducti[o] nova ad tabulas manuales logarithmic. J. Kepler et J. Bartschii*, ibid., 1700, in-8. — *De ponderibu[s] et mensuris veterum Romanorum, Græcorum, Hebræorum, nec non de valore pecuniæ veteris*, ibid., 1708, 1737, in-8, fig.: et plusieurs mémoire[s] dans le *Rec.* de l'acad., dans le *Journal des sav.* e[t] dans celui *de Trévoux.*

EIZAC BARECH ou BARUCH, fils d'un célèbre rabbin, mort à Constantinople en 1664, est auteu[r] de *Discours sur le Pentateuque* avec une *Explicat. littérale du Cantique des cantiques, du livre d[e] Ruth, d'Esther et de l'Ecclésiaste*, publiés sous l[e] titre de *Semence bénite.*

EKEBERG (Gustave), capitaine dans la marin[e] suédoise, né en 1716, fit dans l'Inde et à la Chin[e] plusieurs voyages avantageux à la compagnie de[s] Indes de Suède, et dans lesquels il fit d'utiles observations qui lui méritèrent des distinctions flatteuses de son souverain et du roi de Prusse. Il es[t] le premier qui ait apporté en Suède l'arbre à thé. On a de lui quelques ouvrages, dont les plus remarquables sont : *Relation sur l'économie rural[e] des Chinois*, traduit en allemand dans les *Voyage[s]* d'Osbeck. — *Notice sur le soui ou soja*, espèce de sauce fort estimée des Chinois et des Japonais. — *Description de l'île de Fernand de Noronba*, dans les mém. de l'acad. de Stockholm. — *Voyage aux Grandes-Indes dans les ann. 1770 et 1771*, Stockholm, 1773, in-8. — *Moyen facile d'inoculer la petite-vérole;* cet ouvr. a eu le mérite de populariser en Suède la pratique de l'inoculation. Ekeberg a cherché dans d'autres écrits à propager les vérités

le la religion. Il mourut en 1784. Son *Éloge* a été prononcé à l'acad. de Stockholm par Sparman.

EKEBLAD (Claude, comte de), ministre suéd., né vers 1700, fut ambassadeur en France pendant plusieurs années, à son retour prit place dans le sénat, et fut en 1761 nommé ministre des affaires étrangères. Ce fut lui qui ouvrit avec la France les négociations qui préparèrent le succès de la révolution opérée par Gustave III en 1772. Il était mort l'année précédente, membre de l'académie des sciences de Stockholm, et chancelier de l'université d'Abo.

EKKERHARD, dit *l'Ancien*, doyen de St-Gall, mort en 677, a laissé des *hymnes* et des *épigr.* On lui attribue un écrit intit. : *le Lydien Carloman*, ou censure de l'apostasie et de la conduite de Carloman, fils de Charles-le-Chauve. — Ekkerhard, dit *le Jeune*, moine de St-Gall, mort en 1071, a continué l'*Histoire du monastère de St-Gall*, commencée par Ratpert. On trouve des extraits de cet ouvrage dans le tome III des *Scriptor. coctan.* de Duchesne. — Ekkerhard, dit *Minimus*, moine de St-Gall vers 1220, a écrit la *Vie de Nother-le-Bègue*, religieux de ce monastère.

EKSTROEM (Daniel), mécanicien suédois, né en 1711, se livra particulièrement à la confection d'instruments mathémat. et en perfectionna plus. Les succès qu'il obtint dans ce genre de travail furent tels que l'Allemagne, le Danemark, la Russie et l'Espagne disputèrent à la Suède l'acquisit. des instruments qui sortaient de ses mains. Après la mort d'Ekstroem, en 1755, l'acad. de Stockholm, dont il était membre, fit frapper une médaille en son honneur; les *Mémoires* de cette société renferment la description des instrum. perfectionnés par cet habile mécanicien.

ÉLA, roi d'Israël, fils de Baasa, monta sur le trône l'an 930 avant J.-C., et périt deux ans après assassiné par Zamri, un de ses officiers. Quelques autres princes du même nom sont trop peu connus pour mériter d'être cités.

ÉLAGUINE (Ivan-Perfilievitsch), conseiller privé actuel, gr.-maître de la cour de Catherine II, et directeur de la musique du théâtre de la cour, né en 1728, mort en 1796, acquit dans son temps une assez gr. réputat. par des *trad.* peu estimées aujourd'hui. Les meilleures sont : *l'Impie*, tragéd. allem. de Brave, St-Pétersbourg, 1771; *Aventures du marquis de G***, ou Vie d'un gentilhomme qui a quitté le monde*, ibid., 1776, et *le Misanthrope*, Moscou, 1788. Élaguine avait composé une *Hist. de Russie*, dont on avait conçu une gr. idée avant l'impression. Le commencem. en fut publié long-temps après la mort de l'auteur, Moscou, 1803, et détrompa le public sur le mérite de cet ouvrage.

ÉLAM, fils de Sem, fut le père des peuples connus sous le nom d'*Élamites* ou *Élaméens*, habitants d'une contrée située à l'orient du Tigre et de l'Assyrie. La Bible fait mention de quelques autres personnages du même nom.

ELBÉE (GIGOT d'), général des armées roy. dans la Vendée, né à Dresde en 1752, d'une famille française établie en Saxe, vint en France en 1757, y fut naturalisé, entra dans Dauphin-cavalerie, parvint au grade de lieutenant, donna sa démiss. en 1783, se maria, et dès-lors vécut retiré près de Beaupréau en Anjou. En 1791 il crut devoir suivre les princes à Coblentz; mais après la loi qui ordonnait aux émigrés de rentrer dans le roy., il revint dans sa propriété. Les paysans des environs de Beaupréau s'étant insurgés au mois de mars 1793, vinrent demander à d'Elbée de se mettre à leur tête. Il y consentit, et son rassemblement fut bientôt joint par ceux de Bonchamp, de Cathelineau et de Stofflet. Après la mort de Cathelineau, d'Elbée se fit nommer généraliss. à l'insu d'une gr. partie de l'armée. C'est sous son commandement que les Vendéens furent battus deux fois devant Luçon. Après une alternative de bons et de mauvais succès, l'armée royale fut complétem. défaite à Chollet; d'Elbée, blessé à mort, fut transporté à Beaupréau, puis à Noirmoutier. Trois mois après, les troupes républicaines s'étant emparées de cette île, il fut traduit devant une commission militaire, et fusillé sur la place publ., où on l'avait apporté dans un fauteuil, parce que la gravité de ses blessures ne lui permettait pas de se tenir debout. D'Elbée fut un homme pieux, d'un courage constant et tranquille, mais sans talents milit. Il n'avait aucune habitude des hommes et se bornait à mener ses soldats à l'ennemi, en leur disant : « Mes enfants, la Providence vous donnera la victoire. » Aussi l'avaient-ils surnommé *le général la Providence*, sans rien perdre toutefois du respect et de l'attachem. qu'ils avaient pour lui.

ELBEUF ou ELBOEUF (René de LORRAINE, marquis d'), fils cadet de Claude, duc de Guise, mort en 1566, fut la tige des ducs d'Elbeuf, dont la maison s'éteignit en 1763 dans la personne d'Emmanuel-Maurice. — Elbeuf (Charles, 1er duc d'), fils du précédent, né en 1556, annonça de bonne heure un caractère insouciant et un goût très vif pour les plaisirs. Il ne prit aucune part aux intrigues politiq. qui agitèrent le règne de Henri III : cependant, en raison des projets ambitieux des princes de sa famille, on jugea prudent de s'assurer de sa personne; il fut enfermé dans le château de Loches à l'issue des états de Blois, y resta jusqu'en 1591, et mourut en 1605.—Elbeuf (Charles, 2e duc), fils du précéd., né en 1596, fut, en 1631, déclaré criminel de lèse-majesté, parce que sa femme, Catherine-Henriette, fille légitimée de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, avait pris part à des intrigues de cour contre le cardinal de Richelieu; mais rappelé plus tard il fut nommé gouverneur de Picardie, et mourut en 1657.—Elbeuf (Emmanuel-Maurice), petit-fils du précédent, né en 1677, entra au service de l'emper. d'Allemagne, et commanda un régim. de cavalerie dans le roy. de Naples de 1706 à 1719. Son séjour dans ce pays est marqué par les fouilles qu'il fit faire dans son château de Portici, et dont le résultat fut la découverte d'Herculanum. Après sa mort, en 1763,

le duché d'Elbeuf passa dans la maison d'Harcourt (*v.* ce nom).

ELBURCHT (JEAN van), surnommé *Petit-Jean,* peintre d'histoire, de paysages et de marines, né au commencement du 16e S., fut membre de la communauté des peintres d'Anvers. Quatre de ses tableaux décorent l'une des chapelles de l'église N.-D. de cette ville; ce sont : *la Pêche miracul.; un Christ en croix, avec la Vierge; St Jean et la Madeleine; St Pierre à genoux devant J.-C. sur le bord de la mer; Jésus dans la bergerie.*

ELDAD, surnommé *Danita*, du nom de Dan, sa tribu, viv. au 12e S., est supposé auteur d'une *Lettre* sur les dix tribus qui sont au-delà du merveilleux fleuve Sabbation ou Sambation; quoi qu'il en soit, Bartolocci a prouvé, dans sa *Bibliothèque rabbinique,* que cet écrit fabul. ne pouvait être que l'ouvrage d'un imposteur. La lettre d'Eldad, impr. en hébreu, Constantinople, 1518, in-4, Venise, 1544 et 1605, in-8, et Issny, 1722, in-12, a été trad. en latin et publiée sous ce titre : *Eldad Danius de Judæis clausis, eorumque in Æthiopiâ imperio*, Paris, 1563 : cette traduct. se retrouve dans la *Chronogr. Hebræorum* de Genebrard.

ÉLÉATIQUES, secte de philosophes fondée par Xénophane à Élée, dans la Grande-Grèce, regardaient comme impossible toute transformation et toute diversité, et n'admettaient qu'un être unique et immuable. Les uns, tels que Xénophane, Parménide, Zénon d'Élée, etc., ne reconnaiss. d'autre existence que celle de l'esprit, furent nommés *Métaphysiciens;* les autres, qui ne reconnaissaient que la matière, ont été appelés *Physiciens;* tels furent Leucippe, Démocrite, Protagoras, etc. — V. ces noms.

ÉLÉAZAR, en hébreu *Elhasar (appui de Dieu),* nom de plusieurs personnages mentionnés dans l'Écriture sainte et dans l'historien Josèphe : nous ne citerons que les princip. : ÉLÉAZAR, fils d'Aaron et son successeur au pontificat, 1452 ans av. J.-C. — ÉLÉAZAR, fils d'Abinadab et gardien de l'arche du Seigneur. — ÉLÉAZAR, fils d'Ahod, un des trois guerriers de David qui traversèrent le camp des Philistins pour aller puiser de l'eau dans la citerne de Bethléem. Dans une bataille livrée 1047 ans av. J.-C., Éléazar, voyant fuir les Israélites, se jeta seul au-devant des Philistins et en fit un si grand carnage, que sa main, dit l'Écriture, demeura collée à son épée. — ÉLÉAZAR, surnommé *Abaron* ou *Auran,* de la famille des Machabées, périt dans une bataille entre Judas et Antiochus-Eupator, écrasé par la chute d'un éléphant qu'il avait attaqué, croyant qu'Antiochus était monté sur cet animal. — ÉLÉAZAR, contempor. des Machabées, souffrit le martyre sous le règne d'Antiochus-Epiphane, pour avoir refusé de manger de la chair de porc. — ÉLÉAZAR (fils d'Onias Ier, et frère de Simon-le-Juste, exerça pendant 19 ans les fonct. de grand-sacrificateur. On croit que ce fut lui qui envoya à Ptolémée-Philadelphe les 72 doct. qui composèrent la version des livres sacrés, dite des *Septante*, 277 ans avant J.-C. — Un magicien du même nom, cité par Josèphe, délivrait les poss[édés] du démon au moyen d'une herbe enferm[ée] dans une bague.

ÉLÉAZAR, de Garmiza ou de Worms, maître d[u] célèbre rabbin Nachmanide, vivait en 1240. On [a] de lui divers écrits cabalistiques, dont on trouv[e] le détail dans la *Biblioth. hebr.*, et d'autres ouv[r.] dont les princip. sont : *le Livre du droguiste*, etc[.] ouvr. mystique, Fano, 1505, in-fol. — *Le Guid[e] du pécheur,* Venise, 1543, in-4; Leyde, 169[.] in-12. — *Le Vin aromatique* ou *Comment. sur [le] cantique et le livre de Ruth,* Dublin, 1608, in-4[.]

ÉLECTRE (myth.), sœur d'Oreste, fille d'Ag[a]memnon et de Clytemnestre, sauva la vie à son frè[re] encore enfant, après le meurtre d'Agamemnon[,] et lui facilita dans la suite les moyens de revenir [à] Mycènes pour tuer Égisthe. Elle épousa Pylade[,] l'ami d'Oreste.

ÉLÉONORE D'ARBORÉE, célèbre législatrice d[e] la Sardaigne, fille de Mariano IV, juge d'Arborée (la principale des quatre souverainetés ou *judica[ts]* dont se composait la Sardaigne avant que les Ar[a]gonais eussent totalement soumis cette île à le[ur] juridiction), et sœur de l'infortuné Hugues IV que ses sujets, las du joug auq. il les avait réduit[s,] massacrèrent dans une insurrection en 1382, f[ut] elle-même revêtue de l'autorité par les suffrag[es] du peuple arboréen, qu'elle gouverna avec un[e] rare sagesse jusqu'à sa mort, en 1403. Elle ava[it] épousé un gentilh. nommé Brancalcone Doria, do[nt] elle eut plus. enfants : Frédéric, mort en bas-âg[e] après avoir été proclamé héritier de la principaut[é] d'Arborée; et Mariano V, qui succéda à sa mè[re] dans le marquisat d'Oristanno, dénominat. sou[s] laquelle cette même principauté avait été annexé[e] comme fief à la couronne d'Aragon en 1388. Le cod[e] de lois par leq. Éléonore eut la gloire de rempla[-]cer les tradit. orales et les coutumes barbares d[e] la législation de la Sardaigne, et qu'elle publia e[n] 1395 sous le nom de *Charte du Pays* (*Carta d[e] Logu*) régit encore à quelq. modificat. près, cett[e] singulière contrée, que, selon l'expression d[e] M. Mimaut (*Histoire de Sardaigne*, t. I, p. 223)[,] l'on pourrait appeler la *Chine de l'Europe,* v[u] l'état stationnaire de ses mœurs et de sa civilisat[ion] imparfaite.

ÉLÉONORE D'AUTRICHE, reine de France, né[e] à Louvain en 1498, était sœur aînée de Charles[-]Quint. Elle fut d'abord mariée en 1519 à Emma[-]nuel, dit *le Grand*, roi de Portugal; mais ce prince étant mort en 1521, elle devint le gage de la ré[-]conciliation entre l'empereur son frère, et le ro[i] François Ier qu'elle épousa en 1530. Devenue veuv[e] une seconde fois (1547), elle se retira d'abord dan[s] les Pays-Bas, puis en Espagne, et mourut à Tala[-]veira en 1558. On trouve des détails curieux su[r] les premières années de cette princesse dans les *Annales de vitâ Frederici II palat.*, par Huber[t] Thomas.

ÉLÉONORE DE CASTILLE, reine de Navarre[,] fille de Henri II, roi de Castille, épousa en 157[5] Charles III, roi de Navarre, se brouilla avec ce

rince et se retira en Castille auprès du roi Henri III, on neveu. Mais s'étant mise à la tête d'un parti ontre ce monarque, elle fut renvoyée à son époux, ui la reçut avec égards, et lui confia la régence u royaume en 1403, pend. son séjour en France. léonore le rendit père de huit enfants, et mourut n 1416.

ÉLÉONORE DE GUIENNE, fille de Guillaume IX, ern. duc d'Aquitaine, né vers 1122, apporta en ot à Louis-le-Jeune les états de son père, qui l'avait nstituée son héritière sous condit. qu'elle épouserait ce prince. Ayant accompagné son époux en yrie à la 2e croisade, Éléonore, enivrée de plaisir la cour de son oncle Raymond de Poitiers, sollita le roi de retarder son départ d'Antioche pour érusalem : le refus qu'elle essuya la détermina à rétexter sa parenté avec Louis pour demander la issolution de son mariage. Outragé comme souerain et comme mari, ce prince consulta plus. ois l'abbé Suger sur le parti qu'il devait prendre; e sage ministre conseilla toujours à son maître de issimuler, et d'éviter un divorce qui ne pouvait tre que funeste à la France. Ces conseils furent uivis tant que vécut le vertueux abbé de St-Denis; nais, après sa mort, le roi se hâta de rompre des iens qui devenaient chaque jour plus odieux. Le livorce fut prononcé en 1152 dans le concile de Beaugency. Alors Éléonore quitta la France avec 'intent. de se venger d'un acte qu'elle avait ellenême provoqué. Plusieurs princes aspiraient à sa nain; elle choisit Henri, duc de Normandie, qui levint bientôt roi d'Angleterre sous le nom de Henri II. Ce mariage fit passer sous la domination lu monarq. anglais les riches provinces de l'Aquitaine, et fut l'origine des longues et sanglantes guerres qui eurent lieu par la suite entre la France et l'Angleterre. Éléonore, plus âgée que son nouvel époux, porta le trouble et la discorde à la cour d'Angleterre, comme elle avait porté le scandale à celle de France. Henri II la fit enfermer dans une étroite prison où elle resta depuis 1173 jusqu'en 1188, époque où Richard Cœur-de-Lion, son fils, monta sur le trône. Pendant la 3e croisade, qui retint ce monarque en Orient, Éléonore fut chargée du gouvernement de l'Angleterre, et lorsque Richard fut fait prisonnier en Allemagne, elle sollicita vivem., mais sans succès, sa liberté. Quelq. années après la délivrance de ce prince, elle se retira à l'abbaye de Fontevrault, et y mourut en 1203. On trouve trois de ses lettres au pape Célestin III dans le recueil de celles de Pierre de Blois. Larrey a publié l'*Histoire* d'Éléonore de Guienne, Rotterdam, 1692, in-12. Ce livre contient plusieurs faits hasardés, et ne doit être lu qu'avec précaution.

ÉLÉONORE DE GUZMAN, dame espagnole, célèbre par sa beauté, inspira au roi de Castille, Alphonse XI, l'amour le plus vif, et jouit pend. 20 ans de l'éclat, du crédit et des honneurs dont Constance de Portugal, épouse du roi, n'avait que le titre. Elle donna le jour à deux jumeaux, dont l'un, Henri de Transtamare, monta sur le trône de Castille. A la mort d'Alphonse, Éléonore fut exposée à la vengeance de la reine, qui s'empara du gouvernement. Les deux jeunes princes ses fils prirent vainement les armes pour sa défense : elle fut arrêtée à Séville en 1351, et étranglée sous les yeux de Constance et de Pierre-le-Cruel, son fils.

ÉLÉONORE TELLEZ, reine régente de Portugal, était mariée à un seigneur de ce pays nommé D. Juan d'Acunha, lorsque le roi Ferdinand conçut une vive passion pour elle, décida son mari à s'en séparer, et l'épousa en 1371. Après la mort de ce monarque, sur qui elle avait pris l'empire le plus absolu, Éléonore, devenue régente, partagea la puissance avec D. Juan Andeiro, son amant et son favori du vivant même du roi Ferdinand. Son administration tyrannique et sa conduite déréglée, ayant excité un soulèvem. à Lisbonne, elle appela en Portugal le roi de Castille, son gendre, pour qu'il s'y fit reconnaître héritier du royaume (le roi Ferdinand étant mort sans enfants mâles). Elle espérait qu'il la vengerait du peuple de Lisbonne; mais ce prince, loin de répondre aux vues de la régente, la fit arrêter et conduire en Espagne au monast. de Tordesilas, où elle mourut de chagrin vers 1405.

ÉLEUSIS (myth.), Grec des temps héroïques, fut le fondateur de la ville du même nom où se célébraient les mystères en l'honneur de Cérès.

ÉLEUTHÈRE (St), pape, successeur de St Soter en l'an 177, gouverna l'Église sous les règnes de Marc-Aurèle et de Commode. Il combattit les erreurs de Valentinien, envoya des missionnaires à Lucius, roi de la Grande-Bretagne, pour l'instruire dans la religion catholique, et mourut en 192. St Victor Ier lui succéda. — Un diacre, compagnon de St Denis, a porté le nom d'ÉLEUTHÈRE.

ÉLEUTHÈRE (St), évêque de Tournai, fut un des prem. qui apportèrent les lumières de la foi dans les Gaules. Dix ans avant le baptême de Clovis, il convertit un grand nombre de Barbares, et périt assassiné l'an 532. La *Biblioth. des Pères* renferme trois *sermons* attribués à cet évêque.

ÉLEUTHÈRE, eunuque et chambellan de l'empereur Héraclius, ayant été nommé à l'exarcat de Ravenne, étouffa la révolte qui s'était déclarée dans cette ville, et vainquit Jean de Compsa qui s'était emparé de Naples, et cherchait à se soustraire à la domination de l'empereur. Bientôt Éleuthère se révolta lui-même dans l'espoir de soumettre toute l'Italie, marcha sur Rome à la tête d'une armée, mais fut massacré par ses propres soldats, qui envoyèrent sa tête à l'empereur, l'an 617.

ELFRIDE, ELFRIDA ou ELFRÈDE, épouse d'Edgar, roi d'Angleterre et mère d'Éthelred, fit assassiner Édouard-le-Martyr, pour donner le trône à Éthelred, en 978.

ELHUYART (D'), né le 11 octobre 1755 à Logrono, avait étudié la minéralogie et l'exploitat. des mines à Freyberg, puis voyagé en Hongrie et en Bohême. De retour en Espagne, en 1781, il occupait une chaire de profess. à l'école des mines de Vengara, en Biscaye. Ce fut là qu'il découvrit

le métal appelé *tungstène*. De 1786 à 1789, il visita de nouveau l'Allemagne pour y étudier les procédés d'amalgamation que le gouvernem. espagnol désirait introduire en Amérique. D'Elhuyart partit pour les possess. de la couronne d'Espagne dans cette partie du monde en 1789, et résida à Mexico pend. 33 ans en qualité d'intendant-génér. des mines, fonctions qu'il ne quitta, pour revenir dans sa patrie, qu'au moment où éclata la révolut. Ce fut pendant cette longue carrière qu'il rendit à la science et aux arts d'importants services. Ce savant, qui était lié d'amitié depuis sa jeunesse avec Jean Muller, mourut à Madrid le 6 févr. 1831, ministre-d'état et directeur-génér. des mines du royaume.

ÉLIAB, nom de plus. personnages mentionnés dans l'Écrit. sainte. L'un d'eux était le compagnon de David, et rendit à ce prince des services signalés pend. les persécut. de Saül.

ÉLIACHIM ou ÉLIACIM, grand-prêtre des Juifs sous Manassès, aida puissamment ce prince à relever la religion et l'état. Quelq. critiques lui ont attribué le livre de *Judith*.

ÉLIAS DE BARJOLS, poète provençal du 13e S., se fixa pend. plus. années à la cour d'Alphonse II, roi de Provence, et entra en 1222 dans la communauté des hospitaliers de St-Benoît d'Avignon, appelés aussi *Frères pontifes*, parce que le but de leur institution était particulièrem. de construire des ponts. On conserve dans les MSs. de la biblioth. du roi 14 pièces d'Élias. Raynouard en a publié trois dans le *Choix de poésies des troubadours*, III, 551.

ÉLIAS LÉVITA, l'un des plus célèbres docteurs juifs, né en Italie en 1472, occupa pendant plus. années une chaire de grammaire à Padoue, puis à Venise, et mourut dans cette ville en 1549. Ses ouvr., dont la plupart furent composés à Rome antérieurem. au sac de 1527, jouissent encore de l'estime des savants, et méritent d'être médités par tous ceux qui s'occupent de l'étude de la langue hébraïque. Le plus remarq. a pour titre *Massorah*, ou critique du texte sacré de l'Écriture et des aut. qui ont traité cette matière, Venise, 1538, in-8, suivi de l'exposit. d'une nouvelle doctrine sur les points voyelles, ibid., 1538, in-8, et augm. d'un abrégé du *Massorah*, en latin, et de la traduct. de la 3e préface d'Élias par Munster, Bâle, 1539; Sulzbach, 1769 et 1771. Cet ouvr. a été traduit en allemand par Semler, Halle, 1772, avec notes. Les autres ouvr. d'Élias Lévita sont : un *Comment.* sur la *Grammaire* de Moïse Kimchi, Pesaro, 1508. — *La Composition, ou Explication des mots irréguliers du texte sacré*, Rome, 1516. — *Les Chapitres d'Élias, ou Traité des lettres, de leur prononciation, des voyelles, des lettres serviles*, etc., Pesaro, 1520, tous trois trad. et publ. en lat. par Munster; et plus. autres tr. de grammaire moins remarq. On trouve le détail exact de tous les ouvr. d'Élias dans le *Dizion. stor. degli aut. Ebr.* de M. de Rossi.

ELIÇAGARAY (DOMINIQUE), né vers 1760 dans le diocèse de Bayonne, embrassa l'état ecclésias[tique] et quitta la France en 1791 pour ne point prêter serment. Rentré sous le gouvernem. directorial, [il] refusa plus tard les offres et l'amitié du cardin[al] Maury, dont il ne partageait pas les opinions, et [se] contenta d'exercer les triples fonctions de recte[ur] de l'acad., de profess. de philos., et de doyen [de] la faculté des lettres. Durant les *cent-jours*, l'ab[bé] Eliçagaray suivit, sous le titre d'aumônier, la d[u]chesse d'Angoulême à Londres. Après son reto[ur] en France, nommé inspecteur de l'université, [il] exerçait les fonct. de cette place quand un journ[al] de Marseille publ. un discours ridicule qu'il lui a[t]tribuait. L'abbé Éliçagaray démentit ce discour[s]; mais le chagrin de se voir en butte, dans sa vie[il]lesse, aux traits de la médisance, hâta le terme [de] sa vie. Il mourut en 1822.

ELICHMANN (JEAN), savant médecin, né da[ns] la Silésie, mort en 1639 à Leyde, où il avait exer[cé] son art avec succès pend. un gr. nombre d'année[s]; posssédait 16 langues, si l'on en croit Saumais[e]; il avait entrepris sur la littérature orient. des tr[a]vaux importants que la mort ne lui permit p[as] d'achever. On a de lui : une *Lettre sur l'utilité [de] la langue arabe*, Iéna, 1636; et une dissertatio[n] *De fatali vitæ termino secundum mentem Orien[talium]*, Leyde, 1639.

ÉLIE, prophète juif, vivait du temps d'Achab, roi d'Israël. Ce prince ayant, ainsi que Jésabel s[a] femme, sacrifié aux idoles, Élie obtint de Dieu, pour les punir, une sécheresse et une famine d[e] 3 ans. Tant que dura ce fléau, il fut, dit-on, nour[ri] miraculeusem. par des corbeaux. Ayant été bie[n] reçu par une pauvre veuve de Sarepta, il la récom[pensa] en multipliant la farine et l'huile qui lui ser[vaient] pour sa nourriture, et en ressuscitant le fi[ls] de cette femme. Après la sécheresse, il somma d[e] nouveau Achab de reconnaître le vrai Dieu; et pou[r] le convaincre, il appela sur les autels le feu d[u] ciel qui consuma les victimes. Cependant ce princ[e] impie continuant à le persécuter, il se retira su[r] les montagnes d'Horeb, et y resta 40 jours et 4[0] nuits sans prendre d'autre nourriture qu'un pai[n] qui lui fut apporté par un ange. Il prédit à Achab qu'il serait déchiré par des chiens, et sacra Jéh[u] à sa place. A la fin de sa vie, il choisit Élisée pou[r] son successeur, et fut enlevé au ciel sur un cha[r] de feu, vers 892 av. J.-C.

ÉLIE DE BEAUMONT (JEAN-BAPT.-JACQUES), avocat, né en 1732 à Carentan, fit ses débuts a[u] barreau en 1752. La faiblesse de son organe l'obli[]gea de renoncer à la plaidoirie; mais ses *Mém[oires]* lui acquirent une réputat. européenne : il y fai[t] preuve d'imaginat., d'esprit, et surtout du gran[d] art de tirer d'une cause tous les moyens qu'ell[e] peut fournir. Le principal est celui qu'il publia dan[s] l'intérêt de la malheureuse famille de *Calas* en 1762. Naturellem. bienfais., il établit en 1777, dans s[a] terre de Cunen, la fête champêtre connue sous l[e] nom de *Fête des bonnes gens*. Parmi ses factums le[s] plus curieux, on cite : *Mém. du sieur Grudon contr[e] Ramponneau*, réimpr. dans les causes amusantes

..n. au sujet des caves forcées et des vins pillés, ..chanoines de la Ste-Chapelle, 1760; Défense ..Claudine Rouge, 1770. Il mourut à Paris en ..2. — Élie de Beaumont (Anne-Louise Morin-..énil), épouse du précéd., née en 1729 à Caen, ..rte en 1783, a donné des *Lettres du marquis de ..elle*, 1764, 2 vol. in-12, rare et souv. réimpr., ..la 3e partie des *Anecdotes de la cour et du règne ..douard II, roi d'Angleterre*, 1776, in-12 (les ..x prem. sont de Mme de Tencin). — Élie de La ..erie (Jean-Antoine), frère d'Élie de Beaumont, ..teur-régent de la faculté de Paris, né vers ..2, étudia avec soin les diverses branches de ..t médical, fut nommé prem. médec. de la ma-..e, et mourut à Brest en 1794. On a de lui un ..nombre de *dissertations*, de *rapports*, etc., ..t quelq.-uns se trouvent dans les *Mémoires de ..ociété de médec.* On lui doit encore l'*Examen ..doctrine d'Hippocrate sur la nature des êtres ..més*, etc., *pour servir à l'hist. du magnétisme ..mal*, 1784.—*Recherches sur l'état de la médec. ..s le départ. de la marine*, 1790; et *Recherches ..l'état de la pharmacie*, 1791.

..LIEN, *Ælianus* (Claudius), auteur grec, vivait ..s les emper. Nerva, Trajan et Adrien, auquel ..édia un ouvr. sur l'art militaire, dont la meill. ..t., donnée par Elzevir, parut sous le titre de *..Æliani et Leonis imperatoris tactica, gr. lat. ..n notis Sixti Arcerii et J. Meursi*, Leyde, 1613, ..., trad. en franç. par un anonyme (Nicole Vol-.. ou Volskir), avec Végèce, Frontin et Modeste, ..is, 1536, in-fol.; avec Polybe, par Louis de ..hault, ib., 1615, in-fol.; et seul par Bouchaud ..Bussy, ibid., 1757, 2 vol. in-12.

..LIEN, *Ælianus* (Claudius), auteur grec, né à ..neste, aujourd'hui Palestrina, en Italie, en-..gna la rhétor. à Rome sous les règnes d'Hélio-..ale et d'Alexandre-Sévère. Il a écrit en grec les ..r. suiv. : *De naturâ animalium lib. XVIII, gr. .. cum notis diversor. et Ab. Gronovii*, Londres, ..4, 2 vol. in-4; *gr. lat. cum notis J. Gottl. ..neideri*, Leipsig, 1784, in-8. — *Variæ histor. .. lat. cum commentario J. Perizonii*, Dresde, ..1, 2 vol. in-8; *cum notis J. Schæfferi et Joh. ..hnii*, Strasbourg, 1715, in-8; *gr. lat. cum ..is var., curante Ab. Gronovio*, Amsterdam, ..1, 2 vol. in-4. Cet ouvr. avait été publié pour ..rem. fois à Rome, 1545, in-fol., le texte grec ..l; trad. en franç. par Formey, Berlin, 1764, ..8, et par J.-B. Dacier, Paris, 1775, in-8, 1827, ..me format, avec des notes sav. — *Cl. Æliani ..istolæ rusticæ XX*, dans la collect. des *Epistolæ ..æcan. mutuæ, gr. lat.*, Genève, 1606, in-fol. ..us les ouvr. d'Élien avaient été réunis en grec et ..latin par Gessner, Zurich, 1556, in-fol.—Suidas ..rle d'un Élien de Préneste, auteur d'un *Tr.* sur ..providence, dont il rapporte des fragments.

ÉLIÉZER, serviteur et intendant d'Abraham, ..t choisi par le patriarche pour aller en Mésopo-..mie chercher Rebecca, la future épouse d'Isaac. ..passe, chez les musulmans, pour le fondateur .. la ville de Damas.

ÉLIÉZER, un des plus sav. rabbins du 16e S., mort à Cracovie en 1586, exerça la médec. à Crémone, et fut successivem. chargé de la direction de la synagogue de l'île de Naxo dans l'Archipel, et de celle de Posen en Pologne. On a de lui une *Hist. de Dieu*, Venise, 1583, Cracovie, 1584; et un *Comment. sur le livre d'Esther*, Crémone, 1576, Hambourg, 1711, etc.

ÉLIKOUM Ier, fils aîné de Libarid II, prince de Georgie de la race des Orphélians, ayant perdu ses droits au trône par suite de l'usurpat. de George III, se retira à la cour d'Eldikouz, sulthan de l'Aderbaïdjan en Perse, devint atabek ou vice-roi de la ville de Hamadan, gouverneur des villes de Rei, d'Ispahan, de Kazwin, souverain d'une partie de l'Arménie, et mourut vers la fin du 12e S. — Élikoum II, fils et success. de Libarid III, gouverna les provinces de Siounick'h et de Vaiots Dsor depuis l'an 1226 jusqu'en 1258. Ayant été attaqué par Arslan Nevian, chef des Mogols, Élikoum fut forcé de signer la paix pour conserver ses états, servit ensuite ses nouveaux alliés dans leur expédit. en Syrie, et mourut au siége de Miafarekin en 1258, empoisonné par Avag, atabek de Géorgie. Il eut pour success. Sempad II, son frère.

ÉLIO (François-Xavier), génér. espagnol, défendit avec courage l'indépendance de la péninsule contre Napoléon, et fut au retour de Ferdinand VII nommé gouverneur du royaume de Valence. Son dévoûment à la cause du trône ne pouvait manquer de l'exposer aux vengeances des révolutionn. espagnols. En 1820, une partie de la populat. de Valence, cédant aux suggestions de quelques meneurs, se souleva contre le général Élio, qui n'échappa à un premier mouvem. de fureur que pour être traduit devant une commission militaire. Déclaré coupable de mesures tyranniques et d'actes arbitraires, il fut condamné à mort et étranglé en 1821. Ferdinand ayant recouvré son autorité en 1823, réhabilita la mémoire d'Élio, et accorda une pension à sa veuve ainsi qu'à ses enfants.

ÉLIOT (Jean), missionn. anglican dans l'Amérique-Septentrion., trad. la Bible dans la langue des nations indiennes, publia d'abord séparément le *Nouv.-Testam.*, dédié au roi Charles II, Cambridge, 1661; la *Bible* entière, ibid., 1663, in-4. Cette Bible est devenue très rare : la biblioth. du roi en possède un exemplaire. On doit encore à ce zélé missionnaire une grammaire des naturels de Virginie, Cambridge, 1666, in-4, réimpr. avec des addit., Boston, 1822, in-8.

ÉLIOT (George-Auguste), lord Heatfield, général anglais, d'une des plus anciennes familles de l'Écosse, né vers 1718, mort en 1790, pair du roy., chev. du Bain, etc., s'est rendu célèbre surtout par la belle défense de Gibraltar en 1782 contre les Français et les Espagnols alliés. Sa conduite fut récompensée par le titre de baron de Gibraltar, qu'il reçut en 1787.

ÉLIPAND, évêque de Tolède au 8e S., prétendit que J.-C., en tant qu'homme, n'était que fils adoptif de Dieu. Son opinion, soutenue par Félix

d'Urgel, son ami, fut condamnée par plus. conciles, dont le pape Adrien confirma le jugement; mais Élipand ne voulut point se rétracter, et mourut dans son erreur au commencem. du 9e S.

ÉLISABETH, nom illustré par des saintes et par des princesses. — Élisabeth (Ste), épouse de Zacharie, et mère de St Jean-Baptiste, le précurseur du Messie. — Élisabeth de Hongrie (Ste), fille du roi André II, née en 1207, épousa à 14 ans Louis IV, dit *le Saint*, landgrave de Thuringe, et se distingua sur le trône par l'exercice de toutes les vertus chrét. et la pratique des plus rudes austérités. Veuve en 1227, elle fut privée de la régence, se retira à Bamberg auprès de son oncle, évêque de cette ville, fut réintégrée dans ses droits au landgraviat, mais y renonça en faveur d'Hercule II, son fils, et mourut en 1231. Elle a été canonisée en 1235 par le pape Grégoire IX. Sa fête se célèbre le 19 nov. La *Vie de Ste Élisabeth*, par Thierri de Thuringe, se trouve dans les *Lectiones antiquæ* de Canisius : l'*Histoire* de ses miracles a été écrite par son confesseur Conrad de Marpurg. M. de Montalembert a publié l'*Hist. de Ste Élisabeth*, 1836, gr. in-8, fig., et 1838, 2 vol. in-12. — Élisabeth (Ste), reine de Portugal, née en 1271, fille de Pierre III, roi d'Aragon, et de Constance, épousa Denis Ier, roi de Portugal. La dévotion exaltée d'Élisabeth et ses mœurs cénobitiques lui aliénèrent le cœur de son époux. Elle fut accusée d'avoir favorisé la révolte d'Alphonse, l'un de ses fils, contre Denis, et fut forcée de s'exiler. A la mort de son époux, en 1325, Élisabeth prit l'habit du tiers-ordre de St François, et mourut en 1336 à Coimbre, dans le monast. des Clarisses, qu'elle avait fait bâtir. Elle a été béatifiée par Léon X en 1516, et canonisée par Urbain VIII en 1625. Sa fête se célèbre le 8 juillet. — Élisabeth, fille de Wladislas Lokietek, roi de Pologne, épousa en 1319 Charobert, roi de Hongrie, dont elle eut 3 fils, Louis, success. de Casimir, son oncle, roi de Hongrie et de Pologne; André, mari de la fameuse Jeanne, reine de Naples; et Étienne, duc de Dalmatie et de Slavonie. Après la mort de Casimir, en 1370, Élisabeth prit en main la régence du roy. de Pologne, et la conserva pendant 8 années. Les plaintes générales qui s'élevaient contre l'administrat. de la régente, forcèrent le roi Louis à la rappeler; mais Élisabeth eut l'art de se justifier aux yeux de son fils, retourna en Pologne en 1379 avec les mêmes pouvoirs, fut chassée de ce roy. par les Polonais en 1380, et mourut en Hongrie en 1381. — Élisabeth de Bosnie, reine régente de Hongrie, fille d'Étienne, roi de Bosnie, épouse de Louis-le-Grand, roi de Pologne et de Hongrie, fut nommée régente du roy. en 1382 après la mort de Louis. Détrônée et jetée en prison par Charles de Duraz, roi de Naples, remise en possession de sa couronne par le palatin Nicolas Garo, Élisabeth tomba entre les mains de Giornard, gouvern. de la Croatie, et périt misérablem. en 1386. — Élisabeth Woodville, reine d'Angleterre, morte en 1488, fille de Richard Woodville, créé dep. lord Rivers, fut d'abord dame d'honneur de Marguer[ite] d'Anjou, et mariée à sir John Gray de Groby, t[ué] en 1461 à la bataille de St-Alban. Après la mort [de] son mari, Élisabeth, dépouillée de tous ses bie[ns] implora pour ses enfants la pitié d'Édouard I[V;] celui-ci, touché de la beauté de cette jeune veu[ve] l'épousa, et la fit couronner. Ce mariage fut [la] source d'une guerre civile, que fomenta Warwi[ck.] Édouard fut forcé de quitter l'Angleterre; la re[ine] s'enferma à Westminster, et n'en sortit que p[our] remonter sur le trône avec son époux. En 14[83] Élisabeth, restée veuve pour la 2e fois, se vit f[or]cée, par l'ambition du duc de Glocester, de se [ré]fugier de nouveau à Westminster; les persécut. [de] cet usurpateur, qui prit le nom de Richard III, [la] poursuivirent jusque dans sa retraite : le mari[age] d'Élisabeth avec Édouard fut déclaré nul, et [ses] deux jeunes héritiers du trône furent massacr[és.] Élisabeth ne fut pas plus heureuse sous le rè[gne] de Henri VII, son gendre : accusée injustem. d['a]voir pris part à une conspiration contre lui, [elle] fut enfermée dans le couvent de Barmondsey [en] 1486, et y mourut en 1488. — Élisabeth d'Angleterre, reine d'Angleterre, née en 1466, f[ille] d'Édouard IV et d'Élisabeth Woodville, prom[ise] d'abord à Charles VIII, alors dauphin de Fran[ce,] fut mariée en 1486 à Richemond, qui venait de [se] faire couronner roi sous le nom de Henri VII. [Le] but de ce mariage était de réunir les droits des [fa]milles de Lancastre et d'York au trône d'Angl[e]terre, afin d'étouffer les germes de guerres civil[es.] Le peuple accueillit avec joie la fille d'Édouard; m[ais] ses transports excitèrent la jalousie de Henri V[II,] qui voyait dans son épouse une rivale d'aut[ant] plus dangereuse qu'elle possédait le cœur de [ses] sujets. Élisabeth mourut abreuvée de chagri[ns] en 1502.

ÉLISABETH, reine d'Anglet., fille de Henri V[III] et d'Anne de Boulen, monta sur le trône en 155[8] à l'âge de 25 ans, en vertu du testament de s[on] père, qui, reconnaissant sa légitimité, l'appel[ait] à régner après Édouard et Marie (*v.* ces noms[).] L'Angleterre sourit à l'avénement de cette jeu[ne] reine, dont les opinions religieuses étaient prés[u]mées conformes aux opinions dominantes, et q[ui] apportait sur le trône, avec le souvenir des info[r]tunes qu'elle avait essuyées sous l'ombrage[ux] Marie, un esprit peu ordinaire et des talents mû[ris] dans la méditation et l'étude : elle justifia les esp[é]rances qu'elle avait fait concevoir; et son règn[e,] bien qu'obscurci par quelques taches, forme u[ne] des plus brillantes époques de l'histoire anglai[se.] Sortant pour ainsi dire d'une prison pour ceind[re] le diadème, Élisabeth remercia d'abord le ciel [de] l'avoir sauvée, puis elle pardonna à ses ennem[is.] Ce premier acte de la jeune souveraine ne fut[-il] qu'une mesure politique? Question dangereus[e] qu'il faut abandonner aux écrivains de secte ou [de] parti. Élisabeth n'eut pas plus tôt assemblé le pa[r]lement que celui-ci reconnut en elle la supréma[tie] religieuse : ce schisme amena promptement la r[é]forme, et presque tous les ecclésiast. du seco[nd]



ÉLISABETH.

ordre s'y soumirent. Il n'en fut pas ainsi du haut clergé : un seul d'entre les évêques prêta le serment exigé; mais la religion anglicane n'en demeura pas moins établie. Le plus gr. nombre l'avait emporté; car, comme le dit judicieusement l'abbé Millot, les principes religieux ne s'effacent guère au gré du prince. Tournant dès-lors tous ses soins vers l'administrat. intérieure de l'état, Élisabeth conclut la paix avec la France. Mais cette puissance allait bientôt avoir pour reine la fameuse Marie Stuart, cousine d'Élisabeth. A l'instigation des Guise, ses oncles, la jeune et belle épouse de François II manifesta bientôt des prétentions au sceptre de l'Angleterre, dont elle s'intitula reine après avoir contesté la légitimité des droits de la fille d'Anne de Boulen. La querelle des deux rivales fut longue et compliquée; elle se termina par la sanglante catastrophe de Marie, qui porta sa tête sur l'échafaud en 1587. Sans vouloir qualifier le coup-d'état qui fit triompher Élisabeth de sa dangereuse rivale, on peut observer que la mort de Marie, en imprimant une tache odieuse au nom de la *reine vierge*, n'a pas médiocrem. contribué à faire oublier les fautes ou les crimes de l'infortunée reine d'Écosse. Jacques VI, son fils, héritier présomptif de la couronne d'Angleterre, ne poursuivit point les projets de vengeance que d'abord il avait fait éclater. Ce fut Philippe II qui se porta champion de Marie. Trente ans auparavant, le monarque espagnol avait en vain sollicité la main d'Élisabeth, et depuis il n'avait pu voir sans courroux l'appui que cette princesse avait prêté tour à tour aux religionnaires d'Écosse, dont plus. fois elle seconda l'insurrection, à ceux de Hollande, avec qui elle se ligua, à ceux de France, dont quelq.-uns trouvèrent dans ses états un généreux asile après la St-Barthélemi; enfin, et par-dessus tout, les lois de proscription rendues en Angleterre contre les catholiques, notamment contre les jésuites, dont les condamnables doctrines armèrent plus tard contre la reine le fanatique Parry et une foule d'autres adeptes du *tyrannicide*. Méditant donc une invasion en Angleterre, Philippe arma à grands frais la fameuse flotte dite *l'Invincible* (Invincible Armada), dont le désastre ne servit qu'à enflammer l'enthousiasme des fiers Anglais. Maîtresse absolue, et chérie malgré son despotisme, Élisabeth, qui, pendant l'époque la plus brillante de son règne, avait résisté aux instances réitérées du parlem. pour qu'elle se choisît un époux, vit ses dern. années troublées par la hauteur et les imprudences du jeune comte d'Essex, son favori après la disgrâce de Leicester (*v.* Dudley et Essex); on dit même que ce fut le regret d'avoir abandonné à la rigueur des lois son dernier amant, coupable envers elle de rébellion, qui la conduisit au tombeau, l'an 1603, après un règne de plus de 44 ans. Cet illustre souveraine a laissé en Angleterre une mémoire vénérée; et l'admirat. que le peuple y professe pour ses hautes qualités comme reine (qualités qui rachètent amplement ses défauts ou ses faiblesses comme femme), conserve encore le caractère de l'enthousiasme. L'étude des langues anciennes avait occupé la jeunesse d'Élisabeth, et la culture des lettres ne cessa jamais de charmer ses loisirs : elle avait même, dit-on, fait paraître une traduct. anglaise d'Horace qui fut très recherchée de son temps en Angleterre. Le plus ancien écriv. qui ait tracé l'hist. du règne d'Élisabeth est Camden; l'ouvrage le plus récent qui ait paru en franç. sur cette reine est son *Hist.* par Mlle Keralio, 1786-87, 5 vol. in-8.

ÉLISABETH, princesse palatine, fille du roi de Bohême Frédéric V et d'Élisabeth d'Angleterre, née en 1618, annonça de bonne heure un goût prononcé pour l'étude des sciences, et suivit à Leyde les leçons du célèbre Descartes, qui s'y était fixé à son invitat. La crainte d'être distraite de la douce occupat. qui charmait ses loisirs l'ayant portée à refuser la main du roi de Pologne Wladislas IV, Élisabeth encourut la disgrâce de sa mère, dont elle avait renversé les projets en rejetant cette offre brillante : elle se retira en Allemagne, et y obtint dans sa vieillesse l'abbaye luthérienne d'Hervorden, où elle mourut en 1680. Descartes, dans la dédicace de ses *Principes de philosophie*, dit de cette princesse qu'elle est la seule personne en qui il ait reconnu une intelligence parfaite de ses ouvrages.

ÉLISABETH-CHRISTINE, reine de Prusse, fille du duc de Brunswick-Wolfenbuttel, née en 1715, épousa en 1733 le prince royal, depuis Frédéric II, dit *le Grand*. Cette princesse, qui n'avait reçu de la nature ni l'éclat de la beauté ni le don d'un esprit supérieur, se fit aimer des Prussiens par son caractère et ses vertus : Frédéric respecta ses principes religieux et la traita constamment avec beaucoup d'égards. Il lui rendit (en mourant et en la recommandant à son successeur) ce témoignage que, pendant tout son règne, elle ne lui avait donné aucun chagrin, et que ses inébranlables vertus étaient dignes d'estime, de dévouement et d'hommage. Élisabeth-Christine survécut 11 ans à son époux, et mourut en 1797. Elle a laissé des traduct. franç. de plus. ouvr. allem., tels que *le Chrétien dans la solitude*, par Crugot, Berlin, 1776.—*De la Destinat. de l'homme*, par Spelding, ibid., 1776. — *Considér. sur les OEuvres de Dieu*, par Sturm, La Haye, 1777, 3 vol. — *Manuel de la religion*, par Hermes, Berlin, 1789.—*Hymnes de Gellert*, ibid., 1790. On lui attribue aussi un écrit intit. : *Réflexions sur l'état des affaires politiques en 1778, adressées aux personnes craintives.*

ÉLISABETH D'AUTRICHE, reine de France, fille de l'empereur Maximilien II, mariée au roi Charles IX en 1570, fut une des plus belles et des plus vertueuses princesses de son temps. Profondément affligée des massacres de la St-Barthélemi, elle demanda pardon à Dieu d'une mesure aussi impolitique qu'atroce, qu'on lui avait tenue cachée, et n'eut, en général, que très peu de part aux événem. du règne de son époux. Ce monarque, dont elle ne perdit jamais le cœur et l'estime, la recommanda en mourant à Henri IV, alors roi de Navarre; mais devenue veuve à 21 ans (1575),

Élisabeth ne voulut point demeurer à la cour de France, et se retira à Vienne auprès de l'emper. Rodolphe, son frère, qui venait de succéder à Maximilien. Elle mourut en 1592 à l'âge de 37 ans, dans le monastère de Ste-Claire, qu'elle avait fondé dans la capitale de l'Autriche. Brantôme parle de deux ouvr. de cette princesse, l'un sur la parole de Dieu, l'autre sur les événem. passés en France de son temps; mais il ne paraît pas que ces écrits, qu'elle envoya d'Allemagne à sa belle-sœur, Marguerite de Valois, aient été imprimés.

ÉLISABETH DE FRANCE (Philippine-Marie-Hélène, Madame), sœur de Louis XVI, née à Versailles le 3 mai 1764, fut le dernier enfant du dauphin, fils de Louis XV. Les belles qualités que cette princesse manifesta dès sa plus tendre jeunesse firent rechercher son alliance par plusieurs princes de l'Europe, tels qu'un infant de Portugal, le duc d'Aoste, fils du roi de Sardaigne, et l'emper. Joseph II. Mais des raisons politiques mirent obstacle à ces diverses unions qu'Élisabeth ne parut pas regretter. Elle était livrée à ses affections fraternelles, à des occupat. de paix et de bonheur, lorsque la révolut. vint mettre un terme au calme dont elle jouissait. La sœur de Louis XVI ne songea plus qu'au soin d'adoucir les chagrins dont son auguste frère et la reine Marie-Antoinette furent successiv. accablés. Leurs malheurs et leurs disgrâces lui furent communs. Lorsque le roi partit pour la frontière, Élisabeth le suivit et fut ramenée de Varenne avec lui. Elle était à ses côtés le 20 juin 1792, lorsqu'un furieux, la prenant pour la reine, s'écria qu'il fallait la massacrer. Un officier de sa maison (M. de Saint-Pardoux), s'étant hâté de nommer la princesse, « Pourquoi, lui dit-elle, ne pas laisser croire que je suis la reine; vous auriez peut-être évité un gr. crime. » Le 10 août, elle ne voulut point quitter le palais des Tuileries, malgré les instances du roi pour l'y déterminer. Elle suivit son frère à l'assemblée nationale : elle y entendit prononcer la déchéance de cet infortuné monarque et discuter pendant deux jours sur le choix de sa prison. Elle fut conduite avec sa famille à la tour du Temple, et après la condamnation du roi et de la reine, elle fut elle-même mise en jugem. On vint l'arracher des bras de sa nièce pour la conduire à la Conciergerie, et le 10 mai 1794 elle fut jugée, condamnée et exécutée. Pendant son trajet au lieu du supplice, on n'entendit sortir de sa bouche aucune plainte contre ses bourreaux, et elle ne cessa d'adresser ses prières au ciel qu'au moment où la hache révolutionnaire vint terminer sa longue agonie. Mme Guénard a publ. la *Vie* de cette princesse angélique, Paris, 1802; et M. Ferrand, mort comte, pair de France et ministre-d'état, lui a consacré un *Éloge historique*, ibid., 1814, in-8 : cet *Éloge*, d'abord publ. en Allemagne, avait été réimpr. à Lyon en 1795 par les soins de M. l'abbé Aimé Guillon. On trouve à la suite de cet ouvr. 94 lettres de Mme Élisabeth, qui font connaître mieux que tout autre écrit la candeur de ses vertus, la beauté de son caractère, la vivacité de son imagination, la fermeté de son âme et l'excellence de son jugement.

ÉLISABETH FARNÈSE, reine d'Espagne, fille unique d'Odoard II, prince de Parme, héritière de ce dernier duché et de ceux de Plaisance et de Toscane, née en 1692, épousa en 1714 le roi Philippe V, veuf de Marie-Louise-Gabr. de Savoie. Tendrement aimée de son mari, qui ne la quittait pas un moment de la journée, Élisabeth eut beaucoup de pouvoir sur ce monarque; mais, étrangère dans le royaume, haïe des Espagnols qu'elle détestait, elle fut toujours livrée à la cabale italienne, et ne vit long-temps que par les yeux du ministre Alberoni. A la mort du roi Louis Ier, en faveur de qui Philippe V avait renoncé à la couronne, elle employa toute son influence sur ce prince pour l'engager à reprendre les rênes du gouvernem., ou plutôt pour s'en ressaisir elle-même. Elle survécut 20 ans à ce monarque, et mourut en 1766 à 74 ans. On peut consulter pour son hist. *Mém. of Elisabeth Farnesia*, Londres, 1746, in-8, et *Mémoire* pour servir à l'hist. d'Espagne sous le règne de Philippe V, trad. de l'espagnol du marquis de St-Philippe, par Maudave, Amsterdam (Paris), 1756, 4 vol. in-12.

ÉLISABETH-PÉTROWNA, impératr. de Russie, fille de Pierre-le-Grand et de Catherine Ire, née en 1709, monta sur le trône en 1741 au préjudice du jeune prince Iwan, que l'impératr. Anne Iwanova avait désigné pour son success., et qu'Élisabeth fit enfermer dans une forteresse. Mais la clémence et la générosité de la nouvelle souveraine firent promptement oublier les moyens employés pour lui assurer la couronne; et si l'amour fut son penchant dominant, il faut convenir aussi que son règne fut glorieux pour la Russie, et qu'elle contribua puissamment, par son caractère, aux progrès de la civilisation de cet empire. Elle fit vœu de ne faire mourir personne tant qu'elle régnerait, et ce vœu lui aurait pleinement mérité, chez la postérité, le beau surnom de *Clémente*, qui lui fut donné par ses sujets, si les emprisonnem. et l'exil en Sibérie que ses favoris prodiguèrent en son nom, n'eussent pas été souv. plus cruels que la peine capitale. Élisabeth mourut en 1761. Elle avait fondé l'université de Moscou et l'académie des beaux-arts de Pétersbourg. On trouvera des détails très intéressants sur cette impératr. dans l'*Hist. de la Russie moderne*, par Leclerc, dans le *Voyage en Sibérie*, par Chappe d'Auteroche, et dans les *Mémoires de Manstein*. — V. aussi les articles Bestucheff, Munich, Iwan, Chétardie, Lapoukin, etc.

ÉLISE ou ÉGHISCHÉ, l'un des plus célèbres histor. de l'Arménie, disciple du patriarche Sahak et de Mesrob, inventeur de l'alphabet arménien, fut secrét. de Vartan, prince des Mamikonians, et général des armées arménienne et géorgienne, puis évêque du pays des Amadounis en 449, et mourut vers 480. On a de lui une *Histoire de la guerre du général Vartan contre le roi de Perse*, impr. à Constantinople, 1764, 7 part. in-4; des

omment. sur la Genèse, sur les livres des Juges, ur l'oraison dominicale; des *règles* sur la vie moastique, sur les devoirs des prêtres et des *Homées*, MSs. conservés à la biblioth. du roi.

ÉLISÉE, célèbre prophète juif, fut tiré de la harrue par Élie, et reçut de lui l'esprit prophéque et le don des miracles; il rendit saines les aux de la fontaine de Jéricho, qui avaient jusu'alors été malfaisantes; maudit et fit dévorer ar des ours des enfants qui l'avaient insulté; préit à Joram et à Josaphat, qui se voyaient sur le oint de périr de soif avec leur armée, au milieu es déserts, qu'ils allaient trouver de l'eau en bondance et qu'ils battraient leurs ennemis; fit esser la stérilité d'une femme de Sunam et ressusita dans la suite un fils que cette femme avait erdu. Il multiplia miraculeusem. des pains, guéit Nahaman de la peste; frappa d'aveuglem. les oldats de Bénadad, et prédit au roi Joas qu'il riompherait des Syriens. Il mourut à Samarie vers an 835 av. J.-C.

ÉLISÉE (JEAN-FRANÇOIS COPEL, dit *le Père*), rédicateur célèbre, né à Besançon en 1726, prit habit des carmes en 1745, et demeura chargé, endant plus. années, de l'instruction des novices. Envoyé à Paris en 1761, le père Élisée dut l'oriine de sa réputation au hasard d'être entendu ar Diderot dans une église assez peu fréquentée : ientôt il fut appelé aux chaires les plus brillantes, rêcha devant le roi, et eut la faveur de le comlimenter à deux époques remarquables : la prem. ois à la signature du traité de paix avec l'Angleerre et la seconde à la mort du dauphin, père de Louis XVI. Les austérités et les fatigues de l'étude affaiblirent la santé de ce religieux, qui mourut à Pontarlier en 1783. Ses *Sermons* et ses *Panégyriq.* ont été publ. avec une *Notice* sur sa vie par le Père Césaire, son cousin, Paris, 1784-86, 4 vol. n-12, trad. en allem., Bamberg, 1786, 4 vol. in-8, et en espagnol, Madrid, 1787, 4 vol. in-4. Les morceaux les plus estimés de cet orateur chrétien sont ses sermons *sur la fausseté de la probité sans la relig.; sur la vie religieuse; sur les afflictions; sur la mort;* un *panégyrique de St Louis*, et les *oraisons funèbres du gr. Condé, de Stanislas Ier, roi de Pologne, et du dauphin, père de Louis XVI.*

ÉLISÉE (TALOCHON, connu sous le nom de Père), prem. chirurg. du roi Louis XVIII, né à Lagny en 1753, entra de bonne heure dans la maison de la Charité, où il acquit en peu de temps des talents dans la pratique. Après avoir exercé tour à tour, et avec autant de zèle que de succès, la chirurgie et la médecine dans différ. hôpitaux, il fut appelé chirurgien en chef à l'hospice de Grenoble : en même temps qu'il y prodiguait généreusem. ses soins aux malades, il forma de nombreux élèves, dont plusieurs ont joui d'une réputat. méritée. A la révolution le P. Élisée quitta la France, fut attaché comme médec. à l'armée des princes, mais ne voulut point recevoir les honoraires attachés à cet emploi; et, en consacrant ses talents et son zèle à des Français blessés, il put se croire encore utile à sa patrie. Le roi, qui n'avait point oublié le généreux dévouement du P. Élisée, non plus que les promesses qu'il lui avait faites dans les jours les plus pénibles de sa longue infortune, le créa son prem. chirurg. à la restauration. Aussi peu avare de sa bourse et de son crédit qu'il l'avait toujours été de ses soins envers les malheureux, le P. Élisée n'employait sa faveur qu'à obliger tous ceux qui réclamaient son appui. Il mourut en 1817.

ÉLIUS ou ÆLIUS (CÉSAR-LUCIUS), fils de Céjonius-Commodus, s'appelait Lucius-Aurélius-Vérus avant d'être adopté, l'an 135, par l'empereur Adrien, qui lui donna le nom d'Ælius; il mourut peu d'années après cette adoption. Adrien, qui ressentit une profonde douleur de sa perte, lui fit rendre les honneurs funèbres réservés aux empereurs, et exigea qu'Antonin, son successeur, adoptât le fils d'Ælius, lequel régna plus tard avec Marc-Aurèle. On a quelques médailles de Lucius-Ælius-César.

ELLER (ÉLIE), fanatique allemand, né en 1690, dans le duché de Berg, était tisserand; il quitta sa profession pour se livrer entièrement à ses rêveries, se fit appeler le *Père de Sion*, et devint le chef d'une secte luthérienne. L'électeur palatin souverain de Berg permit à Eller de réunir ses prosélytes à Rensdorff, et le nomma premier bourgmestre de cette ville. Le roi de Prusse, qui favorisa plus spécialem. la propagat. de ses doctrines, lui conféra le titre d'agent des Églises protestantes des duchés de Juliers et de Berg. Eller mourut en 1750. Son prétendu catéchisme intit. *Hirten-Tasche* (la Pannetière), a été impr. dans les *Cérémonies religieuses*, édition de 1809, t. X, livraison 30e, et dans l'*Hist. des sectes relig.*, par M. Grégoire.

ELLER DE BROOKUSEN (JEAN-THÉODORE), premier médecin de Frédéric-Guillaume, conseiller privé du grand Frédéric, direct. du collége médico-chirurgical de Berlin, et membre de l'academ. des sciences de cette ville, né en 1689, à Pleskau (principauté d'Anhalt-Bernbourg), professa la médecine à Berlin pendant plus de 30 ans, et mourut en 1760, laissant un grand nombre d'ouvrages et de mémoires en allem., en lat. et en français; les principaux sont : *Gazophylacium, seu catalogus rerum mineralium et metallicarum*, Bernbourg, 1723, in-8.—*Observat. médicales et chirurgicales*, Berlin, 1730, in-8, en allem. — *Observationes de cognoscendis et curandis morbis præsertim acutis*, Kœnigsberg, 1762; Amsterdam, 1766, in-8; trad. en français par Jacques-Ag. Le Roy, Paris, 1774, in-12. Les différents *Mémoires* qu'Eller présenta à l'académie de Berlin ont été recueillis et publiés en allemand par le D. Ch.-Abr. Gerhard, Berlin, 1764, in-8, fig. Le D. Jean-Chrétien Zimmermann avait publ. en allem., sous le titre de *Physiologie et pathologie médicale*, etc., 1748, 2 vol. in-8, les leçons qu'Eller avait données au collége de chirurgie de 1726 à 1734; mais celui-ci désavoua cet ouvrage. On a publ. en allem., sous le nom d'Eller, une *Chirurgie complète*, 1763; et une *Médecine pratique*, 1767.

ELLERS (Jean), littérateur suédois, mort vers 1790, chev. de l'ordre de l'Étoile-Polaire et conseiller de la chancell. sous le règne de Gustave III, est auteur d'un poème intit. : *Mes Larmes*, trad. en franç. dans les *Mélanges de littérature suédoise*, par Agander, Paris, 1788, in-8, et d'une *Descript. de Stockholm*, 4 vol. in-8.

ELLIES-DUPIN (Louis). — V. Dupin.

ELLIGER ou ELGER (Otmar), peintre suédois, né en 1632 ou 1633, élève du jésuite Daniel Zeghers, peintre de fleurs et de fruits à Anvers, acquit dans ce genre une habileté qui lui mérita l'estime de l'électeur Frédéric-Guillaume, et le titre de peintre de ce prince. Ses tableaux sont en Allemagne, où ils jouissent d'une juste considération. — Otmar, son fils et son élève, peintre d'histoire, né à Hambourg en 1666, mort en 1732, suivit les leçons de van Musscher et de Lairesse. Il a peint plusieurs plafonds à Amsterd., fait pour l'élect. de Mayence une *Mort d'Alexandre, les Noces de Thétis et de Pélée*, et traité avec un talent fort remarquable une foule de sujets destinés à l'ornement de div. ouvrages. La galerie de Vienne possède de cet artiste un tableau représentant une jeune fille qui tient d'une main un bocal d'or, et de l'autre son tablier rempli de fruits; le devant de la scène est orné d'accessoires de nature morte.

ELLIOT (Guillaume), dessinateur et grav. angl., né en 1717, mort à Londres en 1766, a laissé plus. estampes exécutées avec goût et talent, et surtout avec une facilité extraordinaire; les principales sont : *un Site d'Angleterre*, d'après G. Smith; *le Printemps et l'Été*, d'après van Goyen; *une Fuite en Égypte*, et *une Vue de Tivoli*, d'après Polembourg; *une Vue de Maëstricht*, d'après Ad. Cuyp; *le portrait de la seconde femme de Rubens*, d'après ce maître, et *des Chevaux*, d'après T. Smith.

ELLIOT (Jean), médec. angl., né en 1747, s'était livré à des expériences chimiq. dont les résultats sont consignés dans ses ouvrages. A l'âge de 40 ans, il conçut une passion violente pour miss Boydell, nièce de l'alderman de ce nom; mais, n'ayant pu faire partager sa passion à cette jeune personne, il lui tira un coup de pistolet à bout portant. On essaya de soustraire Elliot à la peine capitale en alléguant une aliénation mentale; mais ce motif ne put être admis, et il aurait été condamné à mort si on avait pu prouver que le pistolet était chargé à balle. Condamné seulem. à la réclusion, Elliot se laissa mourir de faim peu de jours après ce jugement, en 1787. On a de lui : *Observations philosophiques sur les sens de la vue et de l'ouïe*, 1780, in-8. — *Tableau de la nature et des vertus médicinales des principales eaux minérales de la Grande-Bretagne, de l'Irlande et du continent*, 1781, in-8. — *Essais sur des sujets physiologiques*, 1781, in-8. — *Éléments des branches de la philosophie naturelle qui sont liées avec la médecine*, etc., 1782, in-8. — *Expériences et observations sur la lumière et les couleurs, et sur l'analogie qui existe entre la chaleur et le mouvement*, 1786-1787, in-8. — *Observations sur les affinités des substances dans l'esprit de vin*, dans les *Transact. philosophiq.*, année 1786, et un *Livre portatif de médecine.*

ELLIS (Guillaume), agronome angl., né vers la fin du 17e S., mort vers 1760, dirigea pendant près de 50 ans une ferme à Little-Gaddesden (comté de Hertford), et confirma par sa propre expérience un grand nombre d'observations utiles, de principes nouveaux d'agriculture et du gouvernem. des troupeaux. Le résultat de ses trav. est consigné dans les différents écrits qu'il publia successivement, et qui ont été recueillis sous le titre de : *Agriculture abrégée et méthodique, comprenant les articles les plus utiles d'agriculture pratique*, 1772, 2 vol. in-8.

ELLIS (Jean), naturaliste anglais, membre de la société royale de Londres, mort en 1776, s'est fait connaître par de savantes recherches sur les productions marines. Il constata la découverte faite par Peyssonel, que les coraux n'étaient que des habitations de polypes, et posa les limites qui séparent la zoologie de la botanique. On trouve dans les *Transactions philosophiques* plus. mémoires dans lesquels il consigna le résultat de ses expériences; ces écrits ont été réunis en un seul vol., intitulé : *Essay toward a natural history of corallines*, Londres, 1754, in-4, avec 39 pl. grav. par Ehret; traduit en franç. (par Allamand), La Haye, 1756, in-4, en allemand, avec des additions par Schlosser, etc., Nuremberg, 1767, in-4, avec 47 pl. Ellis s'étant aussi occupé de découvrir les moyens de conserver long-temps aux graines la faculté germinative, et de transporter au loin les végétaux vivants, fit connaître dans un premier mémoire, impr. en 1760, les expériences auxquelles il se livrait à cet effet, et en publia les heureux résultats dans un 2e mémoire, impr. en 1768, et dans un 3e intitulé : *Directions for bringing over seeds and plants*, 1770, in-4, fig., réimpr. avec un supplém. 1773, in-4, ainsi que dans les *Transact. de la soc. américaine*, t. Ier; trad. en allem., Leipsig, 1775, in-8, fig., et en franç. (par Ballière de Laisment) Rouen, 1779, in-8. Ellis a écrit en outre un traité sur le café, sous le titre suivant : *An histor. account of coffee, with botanical description of the tree*, Londres, 1774, in-4, et plus. *Lettres* et *Mém.* sur diverses plantes curieuses telles que la *dionée* surnommée *muscipula;* l'*illicium* ou *anis étoilé de la Caroline;* sur l'*halesia*, plante qu'il avait dédiée à son ami Hales. L'histoire des zoophytes, par Ellis, et les découvertes de ce savant dans ce genre, qui lui méritèrent, en 1748, une médaille de la société royale, ont été publ. après sa mort sous le titre de *The natural history of many curious and uncommun zoophytes*, Londres, 1786, in-4, 63 pl., nouv. édit. franç., entièrem. refond. et très augment., par J. Lamouroux, Paris, 1820, in-4, avec 84 pl.

ELLIS (Guillaume), chirurgien anglais, mort en 1785, avait accompagné, en qualité d'aide-chirurgien, le capitaine Cook dans son 3e voyage, et en publ. la relat. sous ce titre : *Récit authentiq.*, etc., Londres, 1782, 2 vol. in-8.

ELLIS (Henri), voyageur anglais, membre de la Société royale de Londres, gouverneur de la Nouvelle-York et de la Géorgie, mort après 1805, est connu par la relation d'un voyage qu'il avait fait en 1746 avec les capitaines G. Moor et Smith pour la découverte d'un passage au nord-ouest par la baie d'Hudson. En explorant les côtes occidentales de cette baie, Ellis s'acquitta avec un zèle scrupuleux de la mission qu'il avait reçue de s'attacher particulièrement aux observations géographiques nautiques, et à celles qui se rapporteraient à l'histoire naturelle. Sa relation a été publ. en angl. sous le titre de *Voyage à la baie d'Hudson, fait par la galiote* le Dobbs *et* la Californie, *en* 1746 *et* 1747, *pour la découverte d'un passage au nord-ouest, avec une description exacte de la côte, et un abrégé de l'histoire naturelle du pays*, Londres, 1748, in-8, avec cartes et fig., trad. en français, Paris, 1749, 2 vol. in-12, fig., en allem., avec des notes du capitaine Smith, Gottingue, 1750, in-8, fig.; en hollandais, Amsterd., 1750, un vol. in-8, fig. On trouve des extraits de cette relation dans l'*Hist. générale des voyages*, tom. XIV et XV.

ELLMAN (John), un des agriculteurs les plus habiles de l'Angleterre, l'ami des Bakewell et des Culley, mourut le 22 nov. 1832, à l'âge de 78 ans, à Lewes, dans le comté de Sussex. Constamment consulté pendant sa vie par le bureau d'agriculture de Londres, ses avis étaient toujours d'un très gr. poids auprès de ce corps savant. C'est à lui qu'on doit la race de moutons à longue laine dite *Southdown*, qui jouit d'une haute réputat. en Angleterre et sur le continent. Ellman a peu écrit, et le seul ouvrage auquel il ait pris une part directe est la *Biblioth. des sciences agricoles et horticoles*, publiée en 1829.

ELLROD (Germain-Auguste), philologue distingué, professeur d'éloquence et de poésie à Bayreuth, surintendant-général de la principauté de ce nom, né en 1709, mort en 1760, a laissé 73 opuscules ou dissertations académiques, dont on trouve le détail dans le *Dictionnaire* de Meusel; les plus importants sont: *De cadente latinitate orthodoxiæ noxiâ*, Bayreuth, 1727, in-4. — *De memorabilibus bibliothecæ heilsbronnensis*, ibid., 1739-41, 3 part. in-fol. — *Num M. T. Cicero inveniendæ typographices occasionem dederit*, ibid., 1741, in-fol. Son *Éloge* a été publié en latin par L.-J.-J. Lange, Bayreuth, 1760, in-fol.

ELLSWORTH (Olivier), né en 1745, dans le Connecticut, consacra 30 années de sa vie à servir sa patrie dans de hautes fonctions administratives, judiciaires et diplomatiques. Il assista au congrès continental de 1777, remplit d'abord les fonctions de membre, puis celles de juge du conseil de la cour supérieure du Connecticut de 1780 à 1784, se distingua par ses talents et par son éloquence à la convention qui posa les bases de la constitution américaine en 1787, fut nommé, en 1799, envoyé extraordinaire des États-Unis en France pour conclure un traité d'alliance et de commerce, et ne cessa d'être utile à l'état qu'au moment où les infirmités le contraignirent à s'éloigner des affaires publiques. Il mourut en 1807.

ELLWOOD (Thomas), fils d'un juge-de-paix du comté d'Oxford, né en 1639, mort en 1713, avait embrassé la doctrine des quakers à 21 ans, malgré la vive opposition et les mauvais traitements de son père, servit quelque temps de lecteur à Milton, et acquit près de ce grand poète une instruction qu'il n'avait pu trouver dans la maison paternelle. Il est un des premiers quakers qui aient cherché à propager leur doctrine par leurs écrits. On a de lui plusieurs ouvr. de controverse, entre autres: *Alarme donnée aux prêtres, ou Message du ciel pour les avertir*, 1660. — *Hist. sacrée, ou Partie historique de l'Ancien-Testament*, 1705, 1re part., et 1709, 2e part., ou *Hist. du Nouveau-Testament*, et un poème pieux intit.: *la Davidéide*, en V liv., 1712.—Un *Journal sur la vie d'Ellwood* a été publ. par George Fox, en 1694.

ELMACIN ou ELMAKIN (George), histor. arabe, connu en Orient sous le nom d'*Ibn-Amid*, né l'an de l'hégyre 620, mort en 673 (de J.-C. 1223 et 1273) remplissait la charge d'écrivain à la cour des sulthans d'Égypte. On a de lui une hist. qui, commençant à la création du monde, finit à l'an 1118, et dont le texte arabe a été publ. à Leyde, 1625, in-fol., avec la trad. lat. d'Erpennius. Cette trad. a été reprod. la même année, in-4, et le texte séparément, in-8. La trad., sous le titre de *Historia saracenica*, etc., ne commence qu'à la naissance de Mahomet. Le texte du MS. d'Elmacin a été rectifié par Reiske dans ses notes sur Aboulfeda, et par M. Kobler dans le *Répert.* de M. Eichhorn, part. 2, 7, 8, 11, 14 et 17. La partie de cette hist., publiée en latin par Erpenius, a été trad. en français par Vattier sous le titre suiv.: *Histoire mahométane, ou les 49 khalyfes du Macine*, etc., Paris, 1657, in-4, et en anglais, Londres, 1626, in-8.

ELMENHORST (Geverhart ou Gerhart), sav. philologue et critique distingué, né vers 1560 à Hambourg, a publ. des *Notes sur Arnobe*, Hanau, 1603, in-8; sur le traité de Gennade, *De ecclesiasticis dogmatibus*, Hamb., 1614, in-4; sur *Minucius-Félix*, dans l'édit. *variorum*, Leyde, 1672; in-8; sur *le Tableau de Cébès*, Leyde, 1618; un *Comment. sur Apulée*, Francfort, 1621, in-8. Il a donné aussi des édit. de *Proclus*, de *Sidonius-Apollinarius*, et du *Syntagma de Jean Wouver*, et a laissé en MSs. les *Actes latins du concile de Chalcédoine*, et l'*Histoire de Paul Orose*, revue et collationnée.

ÉLOI (St), évêque de Noyon, né à Cadillac près de Limoges vers l'an 588, mort en 659, porta l'art de l'orfévrerie à un degré de perfectionnem. extraordin. pour l'époque à laquelle il vécut: ses ouvr. les plus remarq. étaient les bas-reliefs du tombeau de St Germain, évêque de Paris, un grand nombre de châsses qui renfermaient des reliques, deux siéges d'or enrichis de pierreries, qu'il exécuta pour le roi Clotaire, qui l'honora de sa confiance et le nomma directeur de ses monnaies; il fut ensuite trésorier de Dagobert. Ses occupations comme

artiste et comme ministre ne le détournèrent point des travaux évangéliques; il prêcha la foi aux idolâtres dans le Brabant et brilla au concile de Châlons en 644. La *Vie de St Éloi*, écrite par St Ouen son contemporain et son ami, a été insérée dans le *Spicilegium* de d'Achery; l'abbé La Roque en a publ. une traduct., à laquelle sont jointes 16 homélies attribuées à ce saint, Paris, 1693, in-8.

ÉLOY (Nicolas-François-Joseph), médecin, né à Mons en 1714, mort en 1788, est connu par son *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne*, dont la meill. édit. est celle de Mons, 1778, 4 vol. in-4. Cet ouvr., plus exact que celui de Carrère, a été trad. en italien et augmenté, 1781, 7 vol. in-8. On lui doit encore : *Réflexions sur l'usage du thé*, 1750, in-12. — *Cours élémentaires des accouchements*, 1775, in-12. — *Sur l'usage du café dans les provinces belges*, 1781, in-8, et *Mémoire sur la dyssenterie*, 1780, in-8.

ELPHINSTON (Guill.), prélat écossais, né en 1431 ou 1437, professa le droit canon à Paris pend. 6 années, et de retour dans sa patrie rendit au roi Jacques des services importants, principalement dans les différends qui s'étaient élevés entre ce roi et Louis XI. L'évêché de Ross, celui d'Aberdeen, et la place de chancelier du royaume, furent la récompense de ses services Les troubles du règne de Jacques III éloignèrent Elphinston des affaires; mais à l'avénem. de Jacques IV, il fut rappelé et chargé de négocier le mariage du nouv. souverain avec la fille de l'emper. Maximilien. Ce vertueux prélat, constant protecteur des savants et des gens de lettres, mourut en 1514. On a de lui une *Hist. de l'Ecosse*, conservée MS. dans la bibliothèque bodléienne à Oxford.

ELPHINSTON (Jacques), grammairien, né à Édimbourg en 1721, mort à Hammersmith en 1809, s'était voué de bonne heure à l'enseignement et à l'étude spéciale de la langue angl. Il imagina d'en réformer l'orthographe, et donna dans ses ouvr. l'exemple de cette réforme, dont les préceptes tombèrent bientôt dans l'oubli avec les livres où ils étaient développés. On a de lui : *Analyse des langues française et anglaise*, 1755, 2 vol. in-12. — *Principes raisonnés de la langue anglaise, ou Grammaire anglaise réduite à l'analogie*, 1764, 2 vol. in-12; il donna en 1765 un abrégé de cet ouvr. destiné à l'enseignem. dans les écoles, et en 1786 un *Nouveau système de prononciation*, 2 vol. in-8. On lui doit en outre un recueil de *Lettres* contenant sa correspondance avec des hommes distingués dans les sciences et dans les lettres, tels que Samuel Johnson, le docteur Jortin, Franklin, Mackensie et Delleville, membre de la convention franç. Il a publ. en 1753 une trad. en vers du poëme de Louis Racine sur la religion; en 1764 un rec. de *Poésies* angl. auxq. il joignit plusieurs pièces de sa composition, in-8; en 1767 un recueil de *Vers* anglais, franç. et latins; en 1782 une traduction des *Épigrammes* de Martial, avec des *Comment.*; et en 1783 une nouv. édition de cet auteur avec une *Introduction* à la lecture des poètes.

ELPIDIUS ou HELPIDIUS (Rusticus), diacre de l'église de Lyon au 6e S., se livra à l'étude de la médecine, et acquit la réputation d'un habile praticien. Théodoric, roi des Ostrogoths, l'appela près de lui, et on croit qu'il lui confia la charge de questeur de la ville d'Arles. Elpidius mourut vers l'an 533 à Spolète, ville dont il avait relevé les édifices renversés pendant les guerres. On a de lui un *Recueil* des passages de la *Bible* qui s'appliquent à J.-C., et un poëme sur les bienfaits du Sauveur. Ces deux ouvr. se trouvent dans le *Poetarum ecclesiasticorum thesaurus*, de G. Fabricius, Bâle, 1562, in-4; dans la *Biblioth. Patrum*, et dans le *Carminum specimen* d'A. Rivinus, Leipsig, 1652, in-8.

ELPIDIUS, gouverneur de Sicile en 781, sous le règne d'Irène et de Constantin, souleva la Sicile entière contre l'impératrice, et résista à l'écuyer Théophile, chargé de le soumettre. Ayant été vaincu par l'eunuque Théodore, patrice de Constantinople, Elpidius s'enfuit en Afrique, fut nommé empereur par les Sarrasins, et conserva ce titre jusqu'à sa mort.

ELPINICE, fille de Miltiades, épousa Callias pour racheter la liberté de Cimon, son frère, emprisonné pour n'avoir pu payer l'amende à laquelle leur père avait été condamné. Rien n'est moins certain que les récits, d'ailleurs contradictoires, des anciens historiens touchant cette femme.

ELRICHSAUSEN (Charles, baron de), général autrichien, commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse, mort à Prague en 1779, s'était distingué dans la guerre de sept ans et dans la guerre de la succession de Bavière, pendant laq. il préserva la Moravie de l'invasion prussienne, et força l'armée ennemie à se retirer. L'empereur, sensible à la perte de ce général, lui fit élever un monument funéraire.

ELSE (Joseph), chirurg. anglais, mort en 1780, membre de l'acad. royale de chirurgie de Paris, se montra aussi savant dans la théorie qu'habile dans la pratique de son art. Ses ouvr., parmi lesquels on distingue un *Traité sur l'hydrocèle*, impr. en 1770, ont été réunis en un vol. in-8 par G. Vaux, chirurgien, et publ. en 1782.

ELSHOLZ (Jean-Sigismond), médecin, né à Francfort-sur-l'Oder, en 1623, fut prem. médecin de l'électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, cultiva la botanique et la chimie avec succès, et mourut à Berlin en 1688, directeur du jardin électoral; il est aut. des ouvr. suiv. : *Anthropometria, sive de mutuâ membrorum corporis humani proportione*, etc., Padoue, 1654 et 1667, in-4, fig. — *De phosphoris observationes*, Berlin, 1671, in-fol., trad. en anglais par Shirley, Londres, 1667, in-12. — *Traité des aliments*, dans lequel il traite des végétaux, des animaux, des aromates ou assaisonnem., des boissons, de la distillation et de l'art culinaire, Berlin, 1682, et Leipsig, 1715, in-fol. — *Catalogue* des plantes cultivées dans le jardin botanique de l'électorat, Berlin, 1663, in-8; et *Tr.* complet du jardinage, 1666, in-4. Elsholz a

fourni plus. *Dissertations* botaniques aux *Mém.* de l'acad. des curieux dont il faisait partie.

ELSNER (JACQUES), savant théologien de l'Église réformée, conseiller du consistoire roy. de Prusse, prem. prédicat. de la cour, et de l'église métropolitaine des réformés de Berlin, directeur de la classe des b.-lettres à l'acad. roy. des sc., né en 1692 à Saalfeld, mort à Berlin en 1750, a laissé plus. ouvr. estimés des sav. de sa communion. Ils consistent en explicat. du *Nouv.-Testament*, puisées dans les anciens aut. profanes et dans les témoignages de l'antiquité; les princip. sont : *Observation. sacræ in novi fœderis libros, et Epistol. apostolorum*, Utrecht, 1720-28, 2 vol. in-8; nouvelle édit. augm., Zwel, 1767-73, 3 vol. in-4. — *L'Epître de St Paul aux Philippiens*, expliquée en discours moraux, Berlin, 1741, in-4, en allem. — *Nouvelle description de l'Église des chrétiens grecs en Turquie*, Berlin, 1739, in-8, avec pl., et *Dissertat.* sur différents sujets d'antiquité sacrée, dans les *Mémoires de l'acad. de Berlin*, 1747-48. Son *Éloge*, par Formey, a été impr. dans la *Nouv. biblioth. germ.*, t. XI, 2e part. — ELSNER (Jean-Théophile), savant théolog. unitaire, né en 1717 à Wengrow (Gr.-Pologne), mort en 1782, avait été successiv. adjoint de l'Église allem. et du gymnase de Lissa, pasteur de l'Église bohémienne réformée de Bethléem à Berlin, et *senior* des unitaires bohémiens de Pologne et de Prusse. Il a donné, entre autres ouvr., un tr. historico-philologique intit. : *Miphiboseth*, Leipsig, 1760, in-8, en allem. — *Essai d'une histoire des traduct. bohémiennes de la Bible*, et des éditions du *Nouv.-Testament* en bohémien, Halle, 1765, in-8. — Une *Notice* biogr. sur Jacq. Elsner, en latin, dans la *Biblioth. bremens. nov.* de Barkley; une trad. en allem. du *Martyrologium bohemicum*. Il a écrit en outre plus. morceaux intéressants pour servir à l'hist. des unitaires de Bohême, dans le *Scrinium antiquarium* de Gerdes. — ELSNER (Jean-George), historien allem., né à Thorn en 1710, mort en 1753, membre du conseil des seize de cette ville, est aut d'*Observations historiq, sur la dignité de bourgmestre à Thorn*, 1738, in-4; d'une *Dissertat.* sur l'origine de la ville de Thorn, impr. dans le *Daak und Denkmahl* de Dittmann, et de quelques *Opuscules* MSs. sur la noblesse de Pologne.

ELSTOB (GUILLAUME), savant antiquaire anglais, né en 1673, mort en 1714, profess. de l'univers. d'Oxford, et rect. des paroisses réunies de St-Swithin et Ste-Marie-Bothaw de Londres, a trad. de l'anglo-saxon en latin l'*Homélie* de Lupus, Londres, 1701, avec des notes. — *L'Homélie du jour de St Grégoire*, impr. avec le texte, ibid., 1709, in-8. Il a laissé des *Sermons*, et quelques *Traités*, ou *Dissertat. philosoph.* — ELSTOB (Élisabeth), sœur du précédent, née en 1683, morte en 1756, avait montré dès la plus tendre enfance un goût naturel pour l'étude. Elle reçut la même éducation que son frère, partagea ses travaux scientifiques et littér., mit en tête de l'édit. de l'*Homélie* de St Grégoire une préface en l'honneur des femmes sav., publia ensuite une traduct. de l'*Essai sur la gloire* par Mlle Scudéry, fit un rec. d'*Homélies* saxonnes, avec trad. en anglais, notes et variantes (un petit nombre seulement a été impr., Oxford, in-fol.), et donna en 1715 une *Grammaire* saxonne.

ELVIUS (PIERRE), astronome, physicien, économiste et minéralog. suédois, professeur à l'université d'Upsal au commencem. du 18e S., a laissé entre autres ouvrages : *Schediasma de re metallicâ Sueogothorum*, Upsal, 1703, in-8.—*Disputat. de navigatione in Indiam per septentrionem tentatâ*, ibid., 1704, in-8. — *Delineatio magnæ fodinæ cupromontanæ*, ibid., 1707, in-8. — *Disputat. de Sueonum in Americâ coloniâ*, ib., 1709, in-8. — ELVIUS (Pierre), fils du précéd., secrét. de l'acad. des sciences de Stockholm, né à Upsal en 1710, mort en 1749, prépara l'exécution des travaux hydrauliques projetés dans sa patrie pour la jonct. de la Baltique à l'Océan, et consigna ses recherches et ses observations dans un ouvr. intitulé : *Sur les effets des forces de l'eau*, Upsal, 1751. Ce fut sur sa proposition que l'académie éleva un observatoire devenu fameux par des observations importantes.

ÉLYE (ÉLIAS), chanoine de Munster (près de Lucerne), au 15e S., a bien mérité de sa patrie en établissant en Suisse, l'an 1470, la prem. imprim. qu'ait possédée ce pays. Il imprima un dictionn. de la Bible intit. : *Mamotrectus*, 1470; et le *Speculum vitæ humanæ*, 1473.

ELYOT (sir THOMAS), savant angl., ambassad. de Henri VIII à Rome en 1532, mort en 1546, shérif de Cambridge, a laissé plusieurs *Dissert.* philosoph., un *Traité* sur l'éducation des enfants, des *Sermons* sur la mortalité de l'homme, une *Trad.* de l'ouvr. intit. : *Règles de la vie chrétienne*, par Pic de La Mirandole, 1534; et un *Dictionnaire latin-anglais*, le prem. qui ait paru en Angleterre (1541), et le seul ouvr. d'Élyot qui ne soit point tombé en oubli, grâce aux augment. qu'il a reçues.

ÉLYSÉE, ou CHAMPS ÉLYSÉES ou ÉLYSIENS (myth.), séjour de paix où vont errer les âmes des justes dans l'autre vie. Le lieu qu'occupait cette délicieuse demeure est resté en question : les uns la placent au milieu des airs, les autres dans la lune ou dans le soleil, d'autres enfin au centre de la terre. Cette dernière opinion est plus générale; et il paraît même que les anciens confondaient parfois l'Élysée avec les enfers, ou plutôt le regardaient comme attenant à ce sombre empire, dont il formait sans doute les immenses jardins. Comme la plupart des fictions mythologiq. prennent leur source dans l'ancienne histoire de l'Égypte, c'est là que l'on peut, avec Diodore de Sicile, chercher le principe allégor. des Champs-Élysées. La sépult. commune des Égyptiens était, dit cet histor., au-delà d'un lac nommé *Achérusie ;* on apportait sur les bords de ce lac les cadavres de ceux qui venaient de mourir, et ils y étaient jugés selon leurs œuvres : si le mort avait violé les lois, son corps était jeté dans une espèce de voirie appelée *Tartare ;* mais un batelier transportait au-

delà du lac, pour y être enterré dans une prairie charmante nommée *Elysion* (c.-à-d. *séjour du repos et de la joie*), quiconque avait toujours observé les préceptes de la vertu. Telle pourrait être aussi l'origine commune des diverses fictions mythologiq. du Tartare, des trois juges des enfers, de Charon, etc.

ELZEMAGH. — V. Samh ben Malik.

ELZEVIR ou ELZEVIER, nom d'une famille d'imprimeurs d'Amsterdam et de Leyde, célèbres par les chefs-d'œuvre typographiques qu'ils ont produits. — Louis, le premier que l'on connaisse, exerça la librairie de 1592 à 1617; ses édit. offrent au frontispice un aigle portant un faisceau de sept flèches, avec cette légende : *Concordiâ res parvæ crescunt;* quelq.-unes présentent un homme debout et la devise : *Non solus,* devise qu'adopta plus tard la famille des Elzevirs pour la mettre en tête de toutes ses éditions. — Matthieu ou Mathys, fils aîné de Louis, né en 1565, était à Leyde, en 1618, associé de Bonaventure, l'un de ses enfants. Deux ouvrages seulement portent les noms de Matthieu et de Bonaventure; ce sont : *la Castramétation* et *la Fortification par écluses* de Stevin. — Gille (*Ægidius*), 2e fils de Louis, était seulem. libraire à La Haye en 1579. — Isaac, fils aîné de Matthieu, est le premier des Elzevirs qui se soit livré à la typographie; il imprima de 1617 à 1628. — Bonaventure, frère d'Isaac, après avoir travaillé avec son père de 1618 à 1626, forma une associat. avec Abraham, l'un de ses frères, et imprima, de 1626 à 1652, une grande quantité d'ouvr., dont l'exécution typographique a fondé la réputation des Elzevirs. On doit à ces imprim. la collect. connue sous le nom de *Petites républiques.* Ils ont publié le *Catalogue* de leurs livres, Leyde, 1634, in-4, ibid., 1653, in-4. — Jacob, 5e fils de Matthieu, et imprimeur à La Haye, paraît n'avoir imprimé que la *Table des sinus* d'Albert Girard, 1626, réimpr. en 1629. — Jean, fils d'Abraham, né en 1622, mort en 1661, a imprimé un gr. nombre d'ouvr., dont le *Catalogue* a été publ. par sa veuve, Leyde, 1659, in-4. — Pierre Ier, petit-fils de Matthieu, et impr. à Utrecht à l'époque de la conquête de la Hollande par Louis XIV, et Louis II, fils d'Isaac, d'abord capitaine de vaisseau, puis libraire à Amsterdam en 1638, mort en 1662, n'ont rien imprimé de remarquable. — Daniel, fils de Bonaventure, né en 1617, mort en 1680, associé à Jean, son cousin, en 1652-54, puis avec Louis II, n'a rien publié; sa veuve continua son commerce et imprima sous le nom des héritiers de Daniel le *Corpus juris civilis*, Leyde, 1681, 2 vol. in-8; le *Tibère* d'Amelot de La Houssaye, 1682, in-4; et plusieurs *Catalog.* de ses livres, 1674, in-12, etc. — Pierre II, que l'on croit fils de Pierre Ier, déjà mentionné, imprima à Utrecht en 1692 les *Mélanges de Colomiès,* in-12. — On trouve dans le *Magasin encyclop.*, août et septembre 1806, une *Notice sur les impr. de la famille des Elzevirs*, par Adry, auteur d'un *Catalogue raisonné de toutes leurs éditions,* 3 vol. in-8, dans la biblioth. de M. Sensier, possesseur d'une riche collection d'Elzevirs. On doit au même sav. un *Catalogue MS. des Elzevirs déguisés,* petit in-fol., qui se trouve dans la biblioth. de Barbier. Le *Manuel du libraire*, par J.-C. Brunet, donne une *Notice de la collection d'auteurs latins, franç. et ital.*, petit in-12, par les Elzevirs. M. Bérard a publié sous le voile de l'anonyme : *Essai bibliogr. sur les éditions des Elzevirs les plus précieuses et les plus recherchées, précédé d'une Notice sur ces imprimeurs célèbres,* Paris, 1822, un vol. in-8.

ÉMADI, célèbre poète persan, surn. *Schéhériari*, mort l'an de l'hégyre 673 à Schéhériar, sa patrie, florissait sous le règne de Malek II. On a de lui un *Divan*, ou recueil renfermant 4,000 vers, qui lui mérita le titre glorieux de prince des poètes.

ÉMANUEL, poète hébreu, né à Rome vers le milieu du 13e S., a laissé des poésies très estimées et différents ouvrages de grammaire et de critique sacrée. Son recueil de compositions poétiq., publié sous le titre de : *Mechabberoth*, Brescia, 1491, a été réimpr. Constantinople, 1535, in-4; la dern. pièce de ce recueil, dans laquelle l'auteur décrit l'enfer et le paradis, a été reprod. à Prague, 1559, et à Francfort-sur-le-Mein, 1713. On lui doit encore un *Comment. sur les Proverbes*, Naples (1487, selon M. de Rossi).—Des *Commentaires sur le Pentateuque, les Prophètes, les Psaumes, Job, le Cantique des cantiq., le Livre de Ruth et Esther,* et un *Traité* de gramm. et de critique sacr. : *Even Bochen* (pierre de touche). Tous ces ouvr. sont inédits.

ÉMANUEL ou EMMANUEL, roi de Portugal, surnommé *le Grand*, né en 1469, mort en 1521, successeur de Jean II, doit l'illustration de son règne aux découvertes de Vasco de Gama, aux établissements d'Alvarez de Cabral au Brésil, de François d'Almeyda dans les Maldives et à Ceylan, d'Alphonse Albuquerque dans les îles d'Ormus et de Goa et dans les presqu'îles de Malaca, de Jacques Sigueira dans l'île de Sumatra, aux deux conquêtes d'Antoine Corréa dans le royaume de Pégon, et aux sages réglements qu'il fit pour l'administrat. des finances du roy. On l'accuse d'avoir poussé trop loin son zèle pour la propagation du christianisme, ou plutôt on lui reproche d'avoir eu la faiblesse d'accorder aux sollicitations d'Isabelle, sa prem. femme, le bannissement des Maures et un édit qui obligeait les Juifs à se faire baptiser. Ces persécutions, dont le résultat immédiat fut la dépopulation du roy., furent la source des troubles qui ont agité le Portugal pend. 3 siècles. Émanuel eut successivem. 3 femmes : Isabelle de Castille, veuve de l'infant Alphonse, Marie de Castille, sœur d'Isabelle, et Éléonore d'Autriche, sœur de Charles-Quint, et fiancée d'abord à Jean, infant de Portugal. La *Vie d'Émanuel* a été écrite en portug. par Dam. de Goës, Lisbonne, 1566 et 1567, 2 vol. in-fol.; et en lat., par Osorio, sous ce titre: *De rebus Emmanuelis, Lusitaniæ regis*, ibid., 1571, in-fol. Ce dernier ouvrage a été traduit en français par Simon Goulard, Genève, 1581, in-fol., et Paris, 1587, in-8. *L'Hispania illustrata*, t. II,

enferme deux *Lettres* d'Émanuel à Jules II et à Léon X, sur le succès des armes portugaises en Afrique. Goës en a inséré la trad. dans sa *Vie* de ce prince. Ces deux lettres sont des pièces devenues historiques.

ÉMANUEL-PHILIBERT. — V. SAVOIE.

ÉMELRAET, peintre, né à Bruxelles vers 1612; voyagea long-temps en Italie et fit un très long séjour à Rome. De retour dans sa patrie, il composa plusieurs tableaux d'église, et ajouta souvent des fonds de paysages à ceux qui avaient été peints par d'autres artistes. Descamps regarde comme son chef-d'œuvre un tabl. placé dans la chapelle de St-Joseph des carmes déchaussés à Anvers.

ÉMERIC ou HENRI, roi de Hongrie, fils de Béla III, lui succéda en 1196, porta plusieurs lois sévères contre le brigand. des seigneurs, étouffa par son éloquence et son courage une révolte de son armée, pardonna à son frère André, auteur de la révolte, conclut avec les Vénitiens un traité devenu nécessaire aux deux partis, et mourut en 1204, laissant la couronne à son fils Ladislas, qui n'en jouit que six mois.

ÉMÉRIGON (BALTHAZAR-MARIE), jurisconsulte, avocat au parlement d'Aix, puis conseiller à l'amirauté de Marseille, mort dans cette ville en 1785, est auteur d'un bon *Traité des assurances et des contrats à la grosse*, Marseille, 1784, 2 vol. in-4; de plusieurs *Mémoires sur les contestations maritimes*, recherchés encore aujourd'hui, et d'un *Commentaire sur l'ordonnance de la marine du mois d'août* 1761, Marseille, 1780, 2 vol. in-12, réimpr. Paris, 1803, 3 vol. in-12.

ÉMERY (MICHEL PARTICELLI, sieur d') surintendant des finances, descendait d'une famille italienne établie à Lyon dep. le 15e S. Ayant succédé à son père dans la charge de trésorier du roi, il se fit bientôt remarquer du cardin. de Richelieu, qui lui confia plusieurs missions import.; il fut bien plus avant encore dans les bonnes grâces de Mazarin, auquel il avait su plaire par son extrême activité et son habileté à trouver chaque jour de nouvelles ressources pour alimenter le trésor royal. Émery, par ses exactions, s'attira la haine des peuples, partage ordinaire de tous ceux qui ont rempli la place de surintendant des finances. Il perdit cette même place en 1648, pour avoir voulu faire une retenue sur les gages des officiers du parlement, et mourut en 1650. On a de lui : *Hist. de ce qui s'est passé en Italie pour le regard des duchés de Mantoue et de Montferrat, depuis* 1628 *juqu'en* 1630, impr. avec les *Div. relat.*, Bourg, 1632, in-4.

ÉMERY (JACQUES-ANDRÉ), né à Gex en 1732, commença ses études dans le collége des jésuites de Mâcon, et vint les terminer à Paris dans la petite communauté de St-Sulpice. Ordonné prêtre en 1756, il fut nommé successivement professeur de dogme au séminaire d'Orléans en 1759, puis de morale à Lyon, gr.-vic. d'Angers en 1776, et enfin supérieur-général de la congrégat. de St-Sulpice en 1782. Son dévouem. aux intérêts de l'Église lui inspira l'idée de fonder en 1789 un séminaire dans le nouvel évêché de Baltimore, et il envoya, pour le diriger, ce que sa congrégation renfermait alors d'ecclésiastiq. les plus recommandables. Jeté dans les cachots de la Conciergerie, l'abbé Émery ne dut son salut qu'à l'ascend. qu'eurent ses vertus apostoliques sur Fouquier-Tainville : celui-ci ne voulut point qu'il fût sacrifié, parce que, suivant son express., « ce petit prêtre empêchait les autres de crier. » Lors du rétablissement du culte, il refusa l'évêché d'Arras; mais il obtint la permission de rétablir le séminaire de St-Sulpice. Nommé vicaire-général de Paris et conseiller de l'univers., il fit partie de div. commiss. chargées de donner leur avis sur les questions relatives aux affaires ecclésiast. La liberté avec laquelle il énonçait et soutenait ses opinions lui concilia de plus en plus l'estime de Napoléon, qui cependant crut devoir lui enjoindre en 1810 de quitter son séminaire. L'abbé Émery mourut l'annnée suivante, et fut enterré solennellement à sa maison d'Issy. Il a publié plusieurs ouvrages, la plupart sous le voile de l'anonyme. Nous citerons seulement : *Pensées de Leibnitz*, 1772, 2 vol. in-12; 1803, 2 vol. in-8.— *Christianisme deBacon*, an VII (1799), 2 vol. in-12. — *Nouv. opusc. de Fleury*, Paris, 1807, in-12. — *Pensées de Descartes*, 1811, in-8.

ÉMILE. — V. PAUL-ÉMILE.

ÉMILI (PAUL), *Æmilius*, écrivain et ecclésiastique italien, né à Vérone, fut attiré en France par le roi Louis XII, qui lui accorda un canonicat dans l'église cathédrale de Paris, et il mourut dans cette ville en 1529. On lui doit : *De rebus gestis Francorum libri IV*, dont la meilleure édit. est celle de Paris, Vascosan, 1539, in-fol. Cet ouvrage a été traduit en français par Jean Renard, Paris, 1581, in-fol.

ÉMILIEN ou ÆMILIANUS (MARCUS-JULIUS-ÆMILIUS), empereur romain, né en Mauritanie d'une famille obscure, entra de bonne heure dans la carrière des armes, et ne dut qu'à son courage un avancement rapide. Il était gouverneur de Mésie lorsque les soldats le proclamèrent empereur, en 253, à la place de Gallus, que le luxe et la mollesse avaient fait tomber dans le mépris. Émilien se porta aussitôt sur Rome, défit complétement Gallus et Volusien, son fils, qui furent massacrés par leurs propres soldats; mais il éprouva bientôt le même sort, lorsque Valérien marcha contre lui avec les troupes qu'il amenait trop tard au secours de Gallus. Eutrope a renfermé l'histoire d'Émilien dans ce peu de mots : « *Obscurissimè natus, obscuriùs imperavit.* »—ÉMILIEN, *Æmilianus*, (Alexander), gouverneur d'Égypte sous Gallien, fut un des généraux qui profitèrent de la faiblesse de ce prince pour se faire proclamer empereurs par leurs soldats. Toutefois il ne jouit pas long-temps de l'autorité qu'il avait usurpée : vaincu par Théodote, que Gallien envoya contre lui, il fut pris viv. et étranglé dans sa prison, après un règne fort court, et qui pourtant ne fut pas sans gloire, puisque les Égyptiens lui décernèrent le surnom d'*Alexandre*.

ÉMILIUS-MACER. — V. MACER.

ÉMIR-GIUN-OGLI commandait pour le sophi de Perse dans la ville de Levan, et la livra sans la défendre lorsqu'elle fut attaquée en 1635 (1044 de l'hég.) par Amurath IV. Ce service lui valut la faveur du sulthan, faveur cimentée encore par leur passion commune pour le vin. A la mort d'Amurath, Ibrahim, son success., cédant aux instances du sophi, lui livra le traître Émir-Ginn-Ogli, qui fut étranglé en 1641 (1050 de l'hégyre).

EMLYN (THOMAS), théologien anglais non conformiste, né en 1663 à Stamford, dans le comté de Lincoln, s'étant déclaré contre la Trinité et pour la prééminence du Père sur le Fils et le St-Esprit, fut privé de ses fonctions, condamné à une forte amende et jeté dans une prison, où il resta deux ans. Cette disgrâce ne lui fit rien changer à sa doctrine, qu'il continua de prêcher, sans être inquiété de nouveau, jusqu'à sa mort, en 1743. Il avait composé un grand nombre d'ouvr. de controverse, parmi lesquels nous citerons : *Défense du culte de N.-S. J.-C. dans les principes des unitaires*, 1706. — *Considérations sur la quest. préliminaire aux div. quest. relatives à la validité du baptême*, etc., 1710. EMLYN (Sollom), fils du précéd., jurisc. d'un mérite distingué, mort à Londres en 1756, a publié les *OEuvres complètes* de son père, 1746, 3 vol. in-8. — *L'Histoire des plaids de la couronne par le lord chief-justice*, Halle, 1736, 2 vol. in-fol.

EMMA, fille de Richard II, duc de Normandie, épousa successivement Éthelred et Canut. Ayant été accusée d'un commerce criminel avec l'évêque de Winchester, elle se soumit à l'épreuve du feu, et en sortit triomphante.

EMMERY (JEAN-LOUIS-CLAUDE), comte de Grozeulx, pair de France, né en 1752, était avocat dans sa ville natale, lorsqu'il fut élu député du tiers-état aux états-gén. Doué de talents remarquables, il se distingua dans cette assemblée, qu'il eut l'honneur de présider deux fois, par des connaissances dans les diverses parties de l'administration, et, nommé rapporteur du comité militaire, concourut puissamment à l'organisation de l'armée. Emmery fut du nombre des députés qui sentirent la nécessité de rendre au roi une partie de l'autorité dont il avait été dépouillé si légèrem., et qui furent désignés sous le nom de *réviseurs*, parce qu'ils demandaient que la constitut. fût révisée av. d'être présentée à l'acceptation du monarque. Après la session, il fut nommé membre du tribunal de cassation. L'attachement qu'il avait montré à la constitution monarchique le fit proscrire en 1793. Rendu à la liberté après le 9 thermidor, il fut, en 1797, élu député de la Seine au conseil des cinq-cents.. Il obtint l'abrogat. de la loi qui dépouillait les parents d'émigrés, et fit suspendre le divorce pour cause d'incompatibilité d'humeur. Son élect. fut annulée au 18 fructidor, mais il ne fut point porté sur la liste de déportat. Au 18 brumaire, nommé conseiller-d'état, il fut l'un des rédacteurs du Code civil, et entra au sénat en 1803. Il fit partie de la chambre des pairs à la restauration, y vot constamment avec le parti libéral, et mourut dan sa terre de Grozyeulx en 1823.

EMMET (ROBERT), né à Cork, fils d'un médec se préparait à suivre la carrière du barreau lorsqu la révolut. franç. fomenta en Irlande des trouble auxquels il crut devoir prendre une part active. I embrassa le parti de l'insurrection avec tout l'en thousiasme de la jeunesse, fit partie du directoir secret des Irlandais-unis (c'était la dénominatio prise par les insurgés), fut arrêté à Dublin e 1803, et condamné comme coupable de rébellio le 20 septembre de la même année.

EMMET (THOMAS-ADDIS), médecin, puis avocat né vers 1763 à Dublin, mort à New-York le 14 nov 1827, avocat-général de cet état, avait été l'un de promot. de l'associat. des Irlandais-unis; et, avan d'obtenir l'autorisat. de passer aux États-Unis, i avait subi de longues persécut. On en trouve l'ex posé dans l'écrit publié par M. Sam.-L. Mitchill sous ce titre : *A discorse on te life and characte of Thomas-Addis Emmet*, New-York, 1828, in-8 Outre divers opusc. de médec., Emmet a laissé : *Pieces of irish hist., illustrative of the condition of the catholics of Ireland*, etc., insérées par Mac Neven dans un recueil publié en 1807 à New-York.

EMMIUS (UBBO), né en 1547 dans la Frise-Orientale, mort en 1626, fut recteur de l'université de Groningue, qu'il porta par ses soins et ses talents à cette haute réputation qu'elle a conservée depuis entre toutes les universités des Pays-Bas. On a de lui un grand nombre d'ouvr. sur l'antiquité et sur l'histoire particulière de sa patrie; nous citerons les plus remarquables : *Opus chronologic.*, Groningue, 1619, in-fol. — *Vetus Græcia illustrata*, Leyde, 1626, in-8. — *Rerum frisicarum historia*, ibid., 1616, in-fol. On peut voir des détails sur ce célèbre professeur dans *Elogium Ubb. Emmii, id est de ejus vitâ et scriptis narratio brevis ab amico contexta*, ibid., 1628, in-4.

EMO (ANGE), patricien de Venise, né en 1732, après avoir déployé toutes les qualités du citoyen dans les charges les plus éminentes de la républ., prit en 1784 le commandement en chef d'une flotte destinée à venger le pavillon de St-Marc des insultes des Barbaresques. Il se présenta devant la rade de Tunis, bombarda la ville, et força le bey à signer une trêve qui ne tarda pas à être violée. Emo se préparait à punir ces pirates de leur manque de foi, lorsqu'il mourut à Malte en 1792. Le sénat, reconnaissant de ses services, lui fit élever un magnifique mausolée exécuté par Canova, et placé dans l'une des salles de l'arsenal de Venise.

ÉMONNOT (JEAN-BAPT.), médec., né à St-Loup (Saône-et-Loire), mort à Paris en 1823, membre honoraire de l'acad. de médecine, a laissé, outre plusieurs articles insérés dans les journaux, une trad. estimée du *Traité des fièvres et des inflammations*, écrit en lat. par Jos. Quarin, Paris, 1800, 2 vol. in-8.

EMPECINADO (don JUAN MARTIN, dit EL), général espagnol, né à Castrillo, fils d'un pauvre

paysan, se signala d'abord comme chef de guérillas pendant l'invas. de la péninsule par les Français (1808-13), et eut le bonheur d'échapper aux proscriptions qui, en 1814, suivirent le rétablissem. de Ferdinand VII sur le trône : ce monarque lui conserva même son grade de maréchal-de-camp, et lui accorda quelq. marques d'estime. Cepend. lorsque l'excès des vexations exercées contre les agents du gouvernement populaire, auquel le roi devait seul la conservation de son trône, eurent provoqué les troubles qui se manifestèrent en 1820, l'Empecinado, attaché au parti libéral, employa, pour appuyer l'insurrection, tout le crédit que lui donnaient sa réputat. militaire et ses anc. services; et après avoir défendu vaillamm. la cause des cortès dans la mémorable campagne de 1823, il fut jeté dans les prisons d'état, et n'en sortit, après une détention de plus de deux années, que pour être traîné au supplice. Il fut pendu à Rueda le 19 août 1825.

EMPÉDOCLE, philosophe pythagoricien, né à Agrigente en Sicile vers l'an 444 avant J.-C., se concilia par ses talents et sa haute naissance l'estime et la vénération de ses concitoyens, refusa la souveraineté que ceux-ci lui offrirent, et finit par établir le gouvern. populaire dans sa patrie, gouvernée auparavant par un sénat. Empédocle cultivait avec un égal succès la philosophie, la médecine et la physique; mais il dut surtout sa célébrité à son poème sur le système de Pythagore. Les circonstances de sa mort sont diversement racontées; mais tous les récits auxquels elle a donné lieu ont cela de commun qu'ils ressemblent fort à des fables. Il nous reste quelques fragments des différents écrits d'Empédocle; ils ont été réunis par M. Fréd.-Guill. Sturz, et publ. à Leipsig, 1805-06, 2 vol. in-8. M. Améd. Peyrao a publ. de *Nouv. fragments* d'Empédocle, d'après un MS. de la bibliothèque de Turin, 1810, in-8.

EMPEREUR (CONSTANTIN L'), orientaliste hollandais, mort en 1648 à Leyde, où il professait depuis 21 ans avec un égal succès la théologie et l'hébreu, a laissé plusieurs trad. de livres judaïq. et talmudiques généralem. estimées; les princip. sont : *Talmudis Babylonici codex middoth, sive de mensuris templi, hebr. cum vers. et comment.*, Leyde, 1630, in-4. — *Clavis talmudica hebr. et lat.*, ibid., 1634, in-4. — *Commentarii ad Bertramum de republicâ Hebrœor.*, ibid., 1641, in-8.

EMPOLI (JEAN d'), Florentin, facteur de la marine du roi de Portugal, a écrit en italien la relat. du premier voyage d'Alphonse d'Albuquerque aux Indes, sous ce titre : *Navigation des Indes, sous la charge du seigneur Alph. d'Albuquerque*, insérée dans le 1er vol. de Ramusio, Venise, 1563, in-8, et trad. en français dans le 2e vol. du recueil du *Temporal*. On ignore également la date de la naissance et celle de la mort d'Empoli. — EMPOLI (Jacopo CHIMENTI da), peintre de l'école florentine, né en 1554, mort en 1640, était élève de Tommaso da San-Friano, et se perfectionna par l'étude des ouvrages d'Andrea del Sarto. Le musée royal possède de lui un tableau représentant *la Vierge et l'enfant Jésus* accompagnés de deux anges, etc.

EMPORAGRIUS (ÉRIC), théolog. suédois, mort en 1674, évêque de Strengnes, se fit remarquer par son opposition à la réunion des Églises réformées. On cite de lui un discours sur la mort de Gustave-Adolphe, intitulé : *Oratio in quâ tyrannidem pontificiam, quæ divum Gustavum de medio sustulit, et martyrio coronavit, est piè detestatus*, etc., Upsal, 1656, in-fol.

EMSER (JÉRÔME), l'un des plus ardents adversaires de Luther, né à Ulm en 1477, mort à Leipsig en 1527, a composé un grand nombre d'ouvrages de controverse sur lesq. on peut voir des détails dans la *Notice sur sa vie et ses écrits, par G.-C. Waldau*, Anspach, 1783, in-8. Les princip. sont : *Motifs pour lesquels la traduction du Nouv.-Test. par Luther doit être défendue au commun des fidèles*, Leipsig, 1523, in-4. — *Le Nouv.-Testament rétabli d'après le texte en usage dans les Églises chrét.*, Dresde, 1527, in-fol.

ÉNAMBUC (VAUDROSQUES DIEL d'), fondat. des colonies françaises aux Antilles, descendait d'une bonne famille de Normandie; mais cadet, il ne reçut qu'une très modique portion de la fortune de son père. La nature n'avait pas été à son égard aussi injuste que la loi; il s'engagea dans la marine, où son courage et ses talents l'élevèrent assez promptem. au grade de capitaine. Parti de Dieppe en 1625 avec un brigantin armé de 4 canons, il osa attaquer un galion espagnol qui en portait 35, et le mit en fuite. C'est à la suite de ce glorieux combat que le besoin de se radouber le conduisit à St-Christophe, où quelques Français s'étaient établis: il trouva un port favorable, un terrain excellent pour la culture du tabac. Après avoir fait un traité de partage avec les Anglais possess. de la moitié de l'île, et chassé après plus. combats les Sauvages qui s'opposaient à l'établissement de la colonie, d'Énambuc, pour la consolider, se rendit en France, obtint une commission spéciale du roi, et partit du Hâvre en 1627, avec deux vaiss. Il fut bientôt obligé d'en venir demander 6 autres qui lui furent accordés. Non content d'assurer à la France l'île de St-Christophe, Énambuc fonda par un de ses lieutenants la colonie de la Guadeloupe, par lui-même celle de la Martinique, où il conduisit en 1635 cent habitants, bons cultivateurs, et bâtit le fort de St-Pierre. Énambuc mourut l'année suivante à St-Christophe, vivement regretté des colons, qui le regardaient comme leur père et leur bienfaiteur.

ENDEL ou HENDEL MANOACH, rabbin polon., mort en 1585, est auteur de plusieurs ouvr. dont son fils Moïse a été l'éditeur; les plus importants sont : *Sagesse de Manoach*, c.-à-d. corrections et leçons talmudiques diverses, touchant la *Gemare*, Prague, 1585, in-4. — *Repos des cœurs, ou comment. sur le Chovad allevavoth*, Lublin, 1596, in-4.

ENDYMION (mythol.), berger d'un beauté rare, fut placé dans le ciel par Jupiter, qui ensuite le chassa honteusement et le condamna à un sommeil

continuel parce qu'il avait osé attenter à l'honneur de Junon. Diane, ajoute la fable, s'étant éprise d'une vive passion pour le beau dormeur, le transporta dans un antre du mont Latmus en Carie, où elle venait souvent le visiter. Quelques-uns des savants qui se sont occupés à chercher l'origine des fictions mythol., s'accordent à regarder Endymion comme un roi d'Élide, qui, ayant été chassé de son royaume, se retira dans la Carie, vers le mont Latmus, et s'y livra aux études astronomiques.

ÉNÉE, prince troyen dont Virgile a immortalisé le nom, et que la fable représente comme fils de Vénus et d'Anchise, était gendre de Priam. Quoiqu'il remplisse un rôle assez pâle dans l'*Iliade*, rôle que les poètes grecs postérieurs à Homère ont même représenté comme odieux, il existait chez les Romains une tradition ancienne qui faisait remonter jusqu'à lui l'origine de ce peuple. On sait que le but de Virgile, en entreprenant son Énéide, était de flatter ce préjugé national et en même temps de complaire à Auguste; mais il n'est pas inutile de rappeler que l'arrivée d'Énée en Italie avec une colonie troyenne, sujet principal de cette admirable épopée, était un fait déjà contesté dans les temps anciens, et que plus. sav. modernes en ont prouvé la non existence.

ÉNÉE DE GAZA, philos. platonicien du 5e S., embrassa le christianisme, et écrivit, sous le titre de *Théophraste*, un dialogue sur l'immortalité de l'âme et la résurrect. des corps. La biblioth. du roi possède un très bon MS. de cet ouvr., dont une vers. lat., par Ambroise-le-Camaldule, a été publ., avec une préface d'Aug. Giustiniani, Venise, 1513, in-8, et réimpr. plus. fois, notamm. à Bâle en 1516. La 1re édit. du texte parut à Zurich en 1559-60: il a été plus. fois reproduit sans y avoir gagné en correction. On doit encore à Énée de Gaza 27 *lettres grecq.*, dans le recueil d'Alde Manuce, Rome, 1499, in-4; réimpr. en 1606, in-fol., avec une version latine.

ÉNÉE-LE-TACTICIEN, l'un des plus anc. aut. qui aient écrit sur l'art militaire, vivait dans le 4e S. av. J.-C., vers l'an 336. Casaubon a publ. sous son nom un traité *De tolerandâ obsidione*, grec et lat., impr. dans plus. édit. de Polybe, et séparém. avec les *notes* d'Orelli, Leipsig, 1818, in-8. Il a été trad. en français par Beausobre, 1757, in-4.

ENEMAN (MICHEL), théol. et littérat. suédois, né en 1676 à Enkoeping, mort en 1714, profess. de langues orientales à Upsal, avait accompagné Charles XII à Bender, et entreprit en 1711, aux frais de ce prince, un voyage en Asie et en Égypte, dont la *Relat.* parut à Upsal en 1740. Eneman a laissé en outre une dissertat. *De salute infantum sine baptismo decedentium christianorum ac gentilium*, Greifswald, 1706, in-4.

ENFANCE (filles de l'). — V. JULIARD et MONDONVILLE.

ENFIELD (GUILLAUME), anglais, né à Sudbury en 1741, ministre et profess. de belles-lettres à Wanington, dans le comté de Lancaster, mort à Norwich en 1797, a publ. pour l'instruction de l[a] jeunesse un gr. nombre d'ouvr., dont les princip[.] sont: *Essai sur l'hist. de Liverpool*, 1773, in-fol[.] — *The Speaker* (l'orateur), 1775, in-8, très souvent réimpr.: c'est un choix de morceaux oratoires, d'un usage journalier dans les écoles angl[.] — *Sermons biographiques, ou suite de discour[s] sur les princip. personnages de l'Écriture sainte*, 1777, in-12. — *Hist. de la philosophie*, abrégé d[e] l'important ouvr. de Brucker, 1791, 2 vol. in-4.

ENGAU (JEAN-RODOLPHE), jurisc., né à Erfurt e[n] 1708, mort à Iéna en 1755, conseiller de la cou[r] de Saxe-Weimar et d'Eisenach, s'est fait par se[s] nombreux écrits une haute réputation; les ouvr[.] qui la lui ont surtout méritée sont: *Elementa juris Germanici civilis*, Iéna, 1736, in-8, souven[t] réimpr. — *Elementa juris criminalis Germanico-Carolini*, ibid., 1738, in-8, Hellfeld, ibid., 1777, in-8. — *Elementa juris canonico-pontifico-ecclesiastici*, Iéna, 1739, in-8; ib., 1765, par les soin[s] de J.-E. Schmidt, nouv. édit., in-8.

ENGEL (SAMUEL), savant géographe, né en 170[.] à Berne, mort dans cette ville en 1784, y rempli[t] avec distinction plus. places administratives et ren[-]dit d'import. services aux hôpitaux et aux sciences[.] On lui doit plus. ouvr. estimés, parmi lesquels o[n] remarque surtout une *Dissertation* sur la possibilité de passer du grand Océan dans la mer du Nor[d] par la mer Glaciale, insérée d'abord dans le *Journ[al] helvétique*, année 1735, et impr. depuis sous c[e] titre: *Mémoire et observat. géograph. et critiq[.] sur la situation des pays septentrionaux d'Asie* e[t] *d'Amérique*, etc., Lausanne, 1765, in-4, trad. e[n] allemand par l'aut., Leipsig, 1772, in-4. — *Essa[i] sur cette question: Quand et comment l'Amériqu[e] a-t-elle été peuplée d'hommes et d'animaux*[,] Amsterd., 1767, in-4, ou 5 vol. in-12. — *Instruct[.]* sur la *pomme-de-terre*, Berne, 1772-74, 2 vol[.] in-8, en allem.

ENGEL (JEAN-JACQUES), littérat., né en 1741 à Parchim, duché de Mecklembourg, mort dans cett[e] ville en 1802, s'était destiné au ministère évangélique, mais négligea l'étude de la théologie pou[r] celle de la littérature ancienne et la philosophie[.] Nommé profess. de morale et de belles-lettres à l'un des gymnases de Berlin, il remplit cette plac[e] avec distinction dep. 1776 en 1787. A cette époqu[e] Frédéric-Guillaume II, dont il avait élevé les enfants, le chargea, avec le célèbre poète Ramler[,] de la direction du théâtre de Berlin. Engel, qui venait de publ. avec succès sa théorie de l'art dramatique, avait sans doute les connaissances nécessaires pour bien remplir cette place; mais le[s] intrigues de coulisses le dégoûtèrent, et il donna s[a] démission en 1794. Frédéric-Guillaume III étant monté sur le trône en 1797, lui accorda une pension qui, sans l'astreindre à aucune occupat. fixe[,] lui permit de cultiver les lettres et de donner tous ses soins à la publication de ses œuvres choisies: toutefois la mort lui permit à peine d'en publier la prem. partie; elles ont paru à Berlin de 1801 à 1806, en 12 vol. in-8. On y remarque surtout deux co-

médies, *le Fils reconnaissant* et *le Page*, trad. en franç. dans le *Théâtre allem.* de Friedel; le *Philosophe du monde*, rec. de morceaux sur diverses questions de philosophie, de morale et de littérat., *la Théorie de la mimique*, fort mal traduite en franç. dans le recueil de Jansen, Paris, 1787, 5 vol. in-8, sous le titre d'*Idées sur le geste*, et un roman, *Lorenz Stark*. Tous les ouvrages d'Engel sont remarq. par leur simplicité et l'extrême pureté de la diction. — ENGEL (Charles-Christian), frère du précéd., né à Parchim en 1752, mort en 1801 à Schwerin, où il exerçait la médec., a donné quelq. pièces de théâtre bien inférieures à celles de son frère. Une petite brochure, forme de dialogue, où il examinait quel sera le mode d'existence de l'âme séparée du corps, parut pour la première fois en 1787 sous ce titre : *Nous nous reverrons*, et a été souv. réimpr.

ENGEL (ANDRÉ). — V. ANGELUS.

ENGELBERT, abbé d'Aimont, ordre de St-Benoît, dans la Styrie, mort en 1331, a laissé un gr. nombre d'ouvr. parmi lesq. nous citerons seulement : *De ortu, progressu et fine imperii Romani*, publ. par les soins de Gaspar Brusch, Bâle, 1553, in-8; Mayence, 1603, in-8. — *Tractatus super passionem secundum Matthæum*, Bibl. ascet., tome VIII. — *De statu defunctorum*, Bibl., tome IX. — *De causâ longævitatis hominum ante diluvium*, *Anecdotes* du P. Pez, t. 1er.

ENGELBRECHT (JEAN), célèbre visionnaire allemand, né à Brunswick en 1599, était fils d'un tailleur et avait été lui-même mis en apprentissage chez un artisan, qui fut obligé de le renvoyer à cause de la faiblesse de sa santé. Cet état de maladie, augmenté encore par l'exagération de ses pratiques religieuses, amena bientôt un dérangement plus déplorable dans les facultés mentales d'Engelbrecht. Il se persuada qu'il avait des visions ou du moins essaya de le persuader aux autres, et dut le petit nombre de dupes qu'il fit en divers endroits à la faculté singulière qu'il possédait de rester jusqu'à 15 jours sans boire ni manger et plusieurs mois sans dormir. Après avoir vainement tenté d'attirer sur lui la persécution et avoir été chassé comme un fou de différentes villes, il vint mourir d'épuisement à Brunswick en 1642. Quoique ce fanatique sût à peine lire, il n'a pas laissé que de composer plus. ouvr. qui ont été recueillis sous ce titre : *OEuvres, versions et révélations divines de Jean Engelbrecht*, Brunswick, 1640 et Amsterdam, 1680, in-8, trad. en angl., Londres, 1781, 2 vol. in-8; en holland., Amsterdam, 1697, in-8; en franç., ibid., in-8.

ENGELBRECHT-ENGELBRECHTSON, administrateur de Suède au 15e S., était d'une bonne famille de Darlécarlie, et fut choisi deux fois pour porter au roi Éric XIII les plaintes des paysans, accablés d'impôts et d'outrages par le gouverneur Joss Éricson. Ces réclamations étant restées sans effet, Engelbrecht se mit à la tête des paysans révoltés, marcha sur Stockholm, battit les armées du roi, le fit déposer, fut nommé l'un des deux administrat. de la Suède, et périt en 1436, assassiné par un agent de son collègue Charles Canutson

ENGELBRECHTSEN. — V. CORNILLE.

ENGENIO (CÆSAR-CARACCIOLI), historien napolitain, mort vers 1650, s'est fait connaître par plus. ouvr. dont le plus remarq. est intit. : *Napoli sacra, ou Hist. ecclésiastique de Naples*, Naples, 1624, un vol. in-4, continuée par Charles de Lellis, Naples, 1654, in-4, livre plus rare que celui de Caraccioli, qui n'est pas commun, même en Italie. Ce dernier a écrit aussi une *Description du roy. de Naples* (en italien), qu'Ottavio Beltrano a recueillie avec quelq. autres, en un vol. in-4, dont la meill. édit. est celle de Naples, 1671.

ENGESTROEM (JEAN), sav. suédois, né en 1699, mort en 1777, évêque de Lund et vice-chancelier de l'univ. de cette ville, est auteur de *Grammatica hebræa biblica*, Lund, 1734. Ses deux fils, Gustave et Laurent, anoblis pour les services de leur père et les leurs propres, ont suivi avec un égal succès la carrière des lettres et celle des sciences, surtout en remplissant des charges importantes dans l'administrat. civile.

ENGHIEN (LOUIS-ANTOINE-HENRI de BOURBON, duc D'), né à Chantilly le 2 août 1772, de Louis-Henri-Joseph de Bourbon et de Louise-Thérèse-Mathilde d'Orléans, quitta la France le 16 juill. 1789, voyagea en Europe jusqu'en 1792, et rejoignit son père en Flandre après avoir atteint sa 20e année. Dès son début dans la carrière militaire, le duc d'Enghien, chargé d'un commandement de cavalerie, se signala au passage de l'Ina le 12 septembre 1793, à l'attaque des lignes de Weissembourg, le 13 oct., et surtout au combat de Berstheim le 2 décembre; placé ensuite par le prince de Condé à la tête de l'avant-garde, il ouvrit par des succès la campagne de 1796, se battit opiniâtrément contre les républicains au passage du Rhin, mais perdit le fruit de ses efforts par suite de la défection des troupes du cercle de Souabe qui appuyaient sa droite : on cite encore comme faisant le plus grand honneur à son courage l'affaire de Oberkamlach (12 au 13 sept.), le combat de Schussenried (le 30 même mois), et la défense du pont de Munich, où il soutint pendant 18 jours consécutifs les attaques de l'armée républicaine. Le traité de Léoben (1797) ayant un moment suspendu les hostilités, le duc d'Enghien ne reprit les armes qu'en 1799; il fut chargé de la défense de Constance, protégea la retraite des Russes, que la prise de Zurich par Masséna forçait à se replier, et soutint pend. 7 heures de suite avec 2,000 hommes les charges de la division Lecourbe à Rosenheim. La campagne suiv., pendant laquelle il continua de se signaler, lui offrit de fréquentes occasions d'exercer envers les prisonniers une générosité qui lui valut l'estime de ses ennemis. Après le licenciement de l'armée de Condé en 1801, le duc d'Enghien se retira à Ettenheim avec la princesse Charlotte de Rohan-Rochefort. On a dit qu'un lien secret l'unissait à cette princesse; quoi qu'il en soit, ses absences fréquentes, dont la cause était vraisemblablem.

son intimité avec elle, furent, par une fatalité déplorable, interprétées comme justifiant les soupçons du gouvernem. consulaire, qu'inquiétaient les conspirat. dont il se voyait incessamment menacé. Enlevé de son habitation dans la nuit du 15 au 16 mars 1804 par trois ou quatre cents hommes, transféré d'abord à Strasbourg, puis au château de Vincennes, où il arrive le 20 à 5 heures du soir, le duc d'Enghien est, sur un ordre exprès de Bonaparte et de son gouvernem., traduit à 11 heures devant une commiss. milit. nommée par Murat, gouverneur de Paris, condamné à mort et fusillé à 4 heures du matin dans les fossés du château de Vincennes. Depuis la restaurat., un monum. funèbre a été élevé à la mémoire de cet infortuné prince sur le lieu même où il a reçu la mort. Diverses pièces publiées sur cette catastrophe se trouvent réunies sous ce titre : *De l'assassinat de Mgr le duc d'Enghien et de la justification de M. de Caulincourt* (par le baron Marguerit), 3e édit., Paris, 1824, in-8. On peut consulter aussi *Extrait des mém. du duc de Rovigo sur la catastrophe du duc d'Enghien*, Paris, 1824. Toutes les brochures qu'a provoquées ce dernier écrit ont été réunies sous le titre de *Mém. histor. sur la catastrophe du duc d'Enghien*, in-8, Paris, Baudouin, 1824. Les *Explications offertes aux hommes impartiaux*, par M. le comte Hulin, *au sujet de la commission instituée pour juger le duc d'Enghien*, ont été rédigées par M. Dupin l'aîné. L'abbé de Bouvens a publ. : *Notice histor. sur L.-A.-H. de Bourbon-Condé, duc d'Enghien, prince du sang royal*, suivie de son *Oraison funèbre* prononcée dans la chapelle de Ste-Patrice à Londres, en présence de la famille roy., 1814, 2e édit.

ENGLISH ou ANGLOIS (ESTHER), célèbre calligraphe, Française d'origine, vécut en Angleterre et en Écosse, sous les règnes d'Élisabeth et de Jacques Ier. Elle a laissé plus. monuments de son extrême habileté dans l'art de l'écriture ; nous en citerons seulem. un conservé dans la famille d'Harcourt ; il a pour titre : *Hist. memorabiles Genesis per Estheram Inglis-Gallam, Edimburgi, anno* 1600, et un autre que possède M. Walkenaer qui contient le *livre de l'Ecclésiaste, de la main d'Esther Anglois, Française, à Lislebourg, en Écosse*, etc., avec le *Cantique des Cantiques.*

ENGRAMELLE (MARIE-DOMINIQUE-JOSEPH), relig. augustin, né à Nedonchal, Artois, en 1727, se livra dès sa jeunesse à l'étude des sciences, et notamment de la musique et de la mécanique, et mourut à Paris en 1780. On a de lui : *la Tonotechnie, ou l'Art de noter les cylindres et tout ce qui est susceptible de notage dans les instruments de concerts mécaniques*, Paris, 1775, in-8. Ce livre est le prem. qui ait révélé le secret d'un art auq. les facteurs d'instrum. avaient jusqu'alors refusé d'initier le public. C'est aussi au P. Engramelle qu'appartient tout ce qui a rapport au notage dans l'*Art* du facteur d'orgues de D. Bédos. Il est encore auteur de la *Description des insectes de l'Europe*, peints d'après nature par Ernst, in-4, prem. partie, contenant les chenilles, chrysalides et papillons de jour.

ENNERY (MICHELET d'), numismate, né à Metz en 1709, mort à Paris en 1786, consacra toute sa vie au soin de recueillir les médailles les plus précieuses, n'épargna, pour satisfaire cette passion, ni argent ni fatigue, et voyagea successivem. en Italie et en Allemagne. Un prince eût pu montrer avec orgueil sa riche collection de 22,000 médailles, dont 20,000 antiq. Le catal. qui en a été publié après sa mort, Paris, 1788, in-4, fig., tient un rang distingué parmi les ouvr. numismatiques.

ENNERY (comte d'), gouverneur des Antilles franç., né à Paris vers 1730, suivit de bonne heure la carrière milit., fit les campagnes de la guerre dite de sept ans, et devint maréchal-de-camp. Nommé gouvern. des Antilles, il développa dans ce poste important une gr. activité, se fit chérir des colons, favorisa l'industrie et protégea le commerce. C'est à lui que l'on doit en grande partie le défrichem. de l'île de Ste-Lucie, dont il fit pour ainsi dire une colonie nouv. Le mauvais état de sa santé l'ayant forcé à solliciter son rappel en France, il reçut de Louis XVI l'invitat. la plus pressante de retourner aux Antilles : « Votre réputation, lui écrivait le monarque, me servira beaucoup à St-Domingue. » En effet, il y était à peine arrivé, qu'il fixa, de concert avec les autorités espagnoles, les limites des possessions des deux puissances. Mais il ne put résister long-temps à l'influence de ce climat brûlant, et mourut vers 1786.

ENNETIÈRES (JEAN d'), sieur de Beaumetz, poète médiocre, né à Tournai, mort dans cette ville en 1650, a publ. : *les Amours de Théagènes et de Philoxènes*, suivis de poésies, Tournai, 1616, in-16. — *Les quatre baisers que l'âme dévote peut donner à son Dieu dans le monde*, ibid., 1641, in-12. — *Ste Aldegonde*, trag., ibid., 1645, in-8. Tous ces ouvr. sont très rares. — Marie d'ENNETIÈRES, de la même famille, est aut. d'une *Épître* en vers franç. contre les Turks, Juifs, Infidèles, faux chrétiens, etc., 1539, in-8.

ENNIUS (QUINTUS), poète latin, né à Rudies en Calabre 239 ans av. J.-C., suivit d'abord la carrière milit., et fut amené à Rome par Caton-l'Ancien, qui avait remarqué son mérite. Il enseigna les lettres grecq. et latines et composa des coméd. et trag., et un poème célèbre intit. : *les Annales de la république*, en XVIII chants. Son style se sentait de la rudesse qu'avait encore la langue dans le siècle où il vécut. Virgile le lisait souvent, et disait qu'il tirait des perles du fumier d'Ennius. Ce poète mourut à Rome d'un accès de goutte, 169 ans avant J.-C. Les fragments qui restent de lui se trouvent dans le *Corpus poetarum* de Maittaire, et dans le *Théâtre des Latins*, publ. par Levée. Ils ont été publ. séparém., Leipsig, 1826, in-8.

ENNODIUS (MAGNUS-FÉLIX), écriv. ecclésiast., né vers 473 de J.-C., d'une famille illustre d'Italie, fut consul en 511, puis renonça aux dignités civiles pour entrer dans le clergé, et mourut en 521, év. de Pavie. Ses princip. ouvr. sont : un *Panégy-*

ique de Théodosie*; la *Vie de St Épiphane*, celle e *St Antoine*, et l'*Eucharisticum*, publ. par Sirnond, 1612.

ÉNOCH, fils de Caïn, bâtit la prem. ville et la omma Énochie. Il était né vers l'an 3759 av. J.-C. — ÉNOCH, patriarche, fils de Jared et père de Mahusalem, naquit vers l'an 3378 avant J.-C., et it enlevé au ciel, suiv. la Bible, afin qu'il ne vît oint la mort.

ÉNOCH, rabbin de Gnesne et de Posen en Pologne, est aut. des ouvr. suiv. : *Comment. sur le saume LXXXIII*, etc.; *Dispute de Joseph avec es frères; Discours sacrés sur divers lieux du Pentateuque*, impr. à Amsterdam. On ignore la ate de la naissance et de la mort de ce rabbin, insi que celle de la publicat. de ses ouvr.

ÉNOS, fils de Seth et petit-fils d'Adam, fut, uiv. la Bible, le prem. des hommes qui institua les érémonies du culte.

ENSENADA (ZÉNON-SILVA, marquis de LA), miistre des finances sous le règne de Ferdinand VI, é à Seca près Valladolid en 1690, mort à Madrid n 1762, sortait d'une famille honnête, mais eu favorisée de la fortune, et ne dut son vancem. qu'à lui-même. Les talents, l'activité u'il déploya dans les postes inférieurs fixèrent sur ui l'attention de Ferdinand, qui lui conféra le itre de marquis, et lui confia la tâche difficile de établir les finances de l'Espagne, encore épuisées ar la guerre de la succession. Ensenada répondit ux vœux de son souverain, supprima les dépenses uperflues, encouragea les arts utiles, simplifia 'administration, rendit plus facile le commerce vec les colonies, et recréa pour ainsi dire la marine. 'ant de services rendus à son pays ne purent le oustraire aux cabales et aux injustices de la cour, t Charles III, presque à son avénement à la couonne (1759), renvoya du ministère celui à qui il levait d'avoir trouvé 430 vaisseaux de guerre dans es ports et 50 millions de piastres d'économie. nsenada se montra supérieur à cette disgrâce par a grandeur d'âme avec laquelle il la supporta.

ENT (GEORGE), médec. anglais, né en 1604 à andwich, dans le comté de Kent, mort en 1689, nembre de la soc. royale de Londres, avait été ommé chevalier par Charles II, et présida penant 6 ans le collége des médecins. Il fut l'un des rem. qui propagèrent la découverte d'Hervey sur a circulation du sang, et publ. : *Apologia pro cirulatione sanguinis quâ respondetur Æmilio Paisano*, 1641 et 1685. On lui doit encore : *Animadersiones in Malachiæ Thrustoni, M. D. diatribam le respirationis usu primario*, Londres, 1679, n-8. Ent est l'édit. de l'ouvrage d'Harvey, *Exeritationes de generatione animalium*. Il a fourni lus. articles aux *Transact. philosophiques*.

ENTINOPUS, architecte, né dans l'île de Candie ur la fin du 3e S., fut, suivant les plus anciennes rchives de l'état vénitien, fondateur de la capiale de ce même état. Il existe dans le Rialto une ntique église dédiée à St Jacques, qu'on dit avoir té la demeure d'Entinopus. D'après la même tradition, ce fut pendant un incendie qui détruisit, en 420, les prem. habitations construites autour de la sienne par quelques Padouans, que cet architecte fit vœu de consacrer sa maison au culte divin si elle échappait aux flammes.

ENTIUS, HANZE ou ENZO, fils naturel de Frédéric II, fut marié par son père en 1238 à la veuve d'Ubaldo Visconti, Adélaïde, marquise de Massa, et reçut le titre de roi de Sicile. Employé par Frédéric dans les guerres que celui-ci soutint contre l'Église, il se distingua par un courage extraord., conquit une partie du Milanais, et fut excommunié par le pape Grégoire IX. Après s'être signalé par maint exploit, ce vaillant prince fut fait prisonnier par les Bolonais en 1247, à la bataille de Fossalto, et condamné à finir ses jours dans une prison. Sa captivité dura 22 ans, pendant lesquels il apprit successivem. les malheurs et la mort de son père, de ses frères, la catastrophe de l'infortuné Conradin, dern. descendant de son illustre famille; au bout de ce temps, il expira lui-même dans sa prison en 1272, à l'âge de 47 ans. Comme il n'avait pas eu d'enfants d'Adélaïde, l'héritage de celle-ci revint après sa mort à la maison de Visconti de Pise.

ENTRECASTEAUX (JOSEPH-ANT. BRUNI D'), célèbre marin, né à Aix en 1739, entra de bonne heure au service et fit ses prem. campagnes sous les ordres du bailli de Suffren, son parent, et par son courage et ses talents mérita les différ. grades auxquels il fut promu. Après avoir rempli avec distinction la place de direct.-adjoint des ports et arsenaux de la marine, il fut nommé commandant des forces navales dans l'Inde en 1785, gouvern. de l'Ile-de-France en 1787, et enfin chargé en 1791 d'aller avec les deux frégates *la Recherche* et *l'Espérance* à la découverte de Lapérouse et en outre de parcourir les côtes qu'à son départ pour Botany-Bay ce brave et malheureux navigat. avait encore à explorer. Malgré le zèle et l'empressement d'Entrecasteaux, il ne put remplir que la seconde partie de ses instructions, et mourut du scorbut en 1793, un peu avant d'arriver à l'île de Java. L'expédition fut alors dirigée par M. de Rossel, capit. de pavillon, qui en a publ. la *relation*, Paris, 1808, 2 vol. in-4, avec un fort bel atlas.

ENVILLE (D'). — V. LA ROCHEFOUCAULD.

ENZINA (don JUAN de LA), poète espagnol, né vers 1446 dans la Castille-Vieille, mort dans les premières années du règne de Charles-Quint, est l'un des premiers auteurs dramatiq. de sa nation. Il a joui de son vivant d'une haute réputation, et la devait surtout à son *Arte de trovar*, ouvrage didactique dont le titre serait inexactement trad. par celui d'*Art poétique*; la première édit. de ses œuvres, sous le titre de *Cancionno*, Séville, 1501, in-fol., très rare, renferme en outre quelq. petits poèmes, des odes, des chansons et 12 comédies, parmi lesquelles on distingue surtout celle intit. : *Placida y Victoriano*.

ENZINAS. — V. DRYANDER.

EOBANUS HESSUS (HÉLIUS), poète et sav. professeur, né dans la Hesse en 1488, fut élevé par

les soins de quelq. religieux du couvent de Heine qui se plurent à lui donner gratuitem. des leçons. Admis à 16 ans dans l'université d'Erfurt, il composa dès-lors plusieurs pièces de vers lat. excell., voyagea pour perfectionner son éducation dans les différentes cours de l'Allemagne, et s'attira surtout l'estime de l'évêque de Poméranie, qui lui donna une mission près du roi de Pologne, et voulut, av. de l'élever à quelq. fonct. importantes, lui faire étudier à Leipsig le droit civil et le droit canon. Bientôt dégoûté d'un trav. si aride, le jeune poète préféra la carrière des lettres, et fut successivem. professeur d'éloquence à St-Sévère, à Nuremberg, à Erfurt, et mourut dans cette ville en 1540. On a de lui : *Hessi et amicorum epistolarum familiar. libri XII*, Strasbourg, 1543, in-fol. — *Operum Helii Eobani Hessi ferragines II*, Halle, 1539, in-8; c'est un choix de ses poésies qui contiennent 3 liv. d'*Héroïdes*, 17 *Églogues*, 9 livres de *Silves*, une traduction des *Idylles de Théocrite*, et une de *l'Iliade*.

ÉOGAN, ÉOGHAINN, ÉOGHANN ou ÉOAN, noms sous lesquels figurent dans les *Annales irlandaises* trois rois dont deux ont vécu au 3e S. av. J.-C., et l'autre dans le 5e de notre ère. Leur histoire est pleine de fables et d'obscurité, et ils n'ont été mentionn. dans les biograph. que comme la tige douteuse des illustres maisons d'O'Brien, de Mac-Carthy, d'O'Neil et d'O'Donnel. Les chefs des deux dernières ont été créés pairs d'Irlande sous Jacques Ier, le premier avec le titre de comte de Tyrone, le 2e avec celui de comte de Tyrconnel.

ÉON, visionnaire du 12e S., ayant lu dans la liturgie sacrée : *Per eum qui venturus est judicare*, etc., s'imagina que lui, Éon, était désigné par l'accusatif *eum*; en conséquence il eut des visions, et se mit à faire des miracles; on pense bien qu'il ne manqua pas de disciples. Toutefois l'archevêque de Reims le fit comparaître au concile tenu dans cette ville en 1148, et sa folie étant connue, on le mit dans une prison, où il mourut bientôt des mauvais traitem. que ses gardiens lui firent éprouver. Ses principaux prosélytes, auxquels il avait donné de beaux noms, tels que la Sagesse, la Terreur, le Jugement, etc., furent tous livrés aux flammes, après avoir été préalablem. exorcisés, suivant l'usage du temps.

ÉON DE BEAUMONT (CHARLES-GENEVIÈVE-LOUISE-AUGUSTE-ANDRÉ-TIMOTHÉE d'), l'un des personnages qui ont le plus vivement excité la curiosité publ. vers la fin du 18e S., naquit à Tonnerre en 1728, et débuta avec distinction dans la carrière du barreau, qu'il abandonna bientôt pour celle de la diplomatie. Après avoir rempli deux miss. import. en Russie, porté les armes comme officier de dragons, accompagné le duc de Nivernais en Angleterre comme secrétaire d'ambassade, être resté dans ce pays en qualité de résident et de ministre plénipotentiaire, avoir été récompensé de ses services civils et militaires par la croix de St-Louis et une forte pension, il reçut l'ordre de porter des habits de femme et s'y conforma. Agent confidentiel de Louis XV, il fut sacrifié par ce prince à s[...] ministres et condamné à une sorte de bannissem[ent] et demeura à Londres 14 ans sans fonct. connu[e]. Rappelé par Louis XVI, toujours sous la conditi[on] de dissimuler son sexe, il revint en 1777, et quit[ta] de nouveau la France en 1785 pour se rendre [à] Londres, où il mourut en mai 1810 dans un ét[at] voisin de la misère. Le témoignage du P. Élisé, prem. chirurg. de Louis XVIII, et de deux médecins angl., qui firent l'autopsie de son cadavre, [ne] laissent plus aucun doute sur sa qualité d'homm[e]; mais on n'a pu découvrir encore les raisons q[ui] forcèrent un diplomate distingué, un brave mili[taire,] un chevalier de St-Louis, à porter si long-tem[ps] des vêtements de femme. D'Éon ne manquait p[as] de connaissances; il a laissé différents ouvr. s[ur] des sujets d'hist., de diplomatie et d'administr[ation] des finances, qui ont été recueillis sous ce titr[e:] *Loisirs du chev. d'Éon*, 1775, 13 vol. in-8. I[l a] paru un *Catalogue des liv. rares et MSs. précie[ux] du cabinet de la chev. d'Éon*, etc. (angl. et franç.) Londres, 1791, in-8 : on trouve en tête un expo[sé] *histor.* assez curieux. La Fortelle a publié à Pa[ris] en 1779, in-8, la *Vie milit., politique et pri[v.] de Dlle Éon, ou d'Éon de Beaumont, écuyer, che[v.] ci-dev. doct. en droit..., avocat, censeur royal... envoyé en Russie*, etc.; une 2e édition donnée [la] même année est précédée d'une épître de Dora[t à] l'héroïne, et suivie de pièces relatives à ses dém[ê]lés avec Beaumarchais.

EOSANDER (JEAN-FRÉD.), né vers la fin du 17e [S.] en Suède, mort à Dresde en 1729, fut chargé p[ar] l'électeur Frédéric, depuis roi de Prusse, de [la] construction d'une partie des palais de Berlin [et] de celle du château de Charlottenbourg. Après [la] mort de ce prince, qui lui avait conféré le gra[de] de colonel, Eosander, ne trouvant pas la mêm[e] faveur auprès de son successeur, Frédéric-Gu[il]laume, passa au service de Suède, puis à celui [de] l'électeur de Saxe, qui le nomma lieuten.-génér[al]. On a de lui un ouvr. de stratégie en allem. intit. *l'École de la guerre, ou le soldat allem.*, et quel[q.] *Mém.* insérés dans le *Theatrum europeum*.

ÉPAMINONDAS, célèbre général thébain, s'a[p]pliqua d'abord à l'étude des lettres et de la phil[o]sophie, et prit des leçons des plus habiles maître[s]. Il fit partie du corps auxiliaire que les Thébai[ns] fournirent aux Spartiates, et contribua plus qu'a[u]cun autre à décider le triomphe de Lacédémone [et] à établir sa suprématie que plus tard il devait d[é]truire. Ami de Pélopidas, dans cette campagne [il] lui sauva la vie. Lorsque les Thébains eurent s[e]coué le joug que les Spartiates prétendaient le[ur] imposer, Épaminondas, nommé général, gagna [la] fameuse bataille de Leuctres (l'an 372 av. J.-C.), où périt Cléombrote, roi de Sparte, ravagea [le] pays ennemi, et releva les murs de Messène, l'en[]nemie implacable de Sparte; mais il se vit sur [le] point d'être condamné à mort pour avoir excé[dé] de 4 mois la durée de son commandem. Cependan[t] replacé à la tête des armées thébaines, il obti[nt] plusieurs avantages en Thessalie sur Alexandre [de]

phères, fit de nouv. la guerre aux Lacédémoniens, et remporta sur eux la célère victoire de Mantinée, l'an 363 avant J.-C. Il avait reçu dans le combat une blessure mortelle; mais apprenant que l'ennemi était en déroute : « J'ai assez vécu, dit-il, puisque je meurs sans avoir été vaincu. » En même temps il arracha le fer de sa blessure et expira. Épaminondas donna l'exemple de toutes les vertus : il n'avait pas moins de frugalité et de désintéress. que de génie et de courage. Cornélius-Népos a écrit la *Vie* d'Épaminondas, le plus grand homme qu'ait produit la Grèce, au jugement de Cicéron.

ÉPAPHRODITUS, affranchi et secrét. de Néron, fut condamné à mort par Domitien pour avoir aidé son maître à se détruire.—Un autre ÉPAPHRODITUS (Aurélius), grammairien, natif de Chéronée, avait composé plusieurs ouvrages souvent mentionnés dans les auteurs anciens, mais dont aucun ne nous est parvenu.

ÉPÉE (CHARLES-MICHEL de L'), l'un des bienfaiteurs de l'humanité, né à Versailles en 1712, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique; mais son refus de signer le formul. le lui fit abandonner pour suivre la carrière du barreau; il se fit même recevoir avocat. Toutefois l'évêque de Troyes le fit renoncer à sa nouvelle profession, l'attira dans son diocèse, lui conféra la prêtrise et un canonicat. L'abbé de L'Épée jouissait d'une fortune de 7,000 fr. de rente lorsqu'il la consacra, ainsi que tous ses soins, à l'éducation des sourds-muets. On peut révoquer en doute la véracité de ce respectable philanthrope quand il assure n'avoir eu aucune connaissance des essais tentés en ce genre par les Espagnols, les Anglais, et surtout par Pereira, son contemporain. Ce n'est pas pour avoir inventé l'art précieux de suppléer par les yeux au défaut de l'ouïe, ce n'est pas pour avoir porté sa méthode au degré de perfection dont elle était susceptible, que l'abbé de l'Épée a des droits à la reconnaiss. du genre humain; ce qui lui a mérité la vénération dont sa mémoire sera à jamais entourée, c'est son dévouem. à l'instruction d'une classe d'êtres malheureux, qui semblaient devoir en être privés pour toujours. Seul, sans appui, sans secours, il forma et soutint de ses deniers le premier établissement de cette nature qui eût encore existé dans l'Europe, se refusant jusqu'au nécessaire pour que ses élèves n'en fussent pas privés, se contentant des aliments les plus simples et des vêtements les plus grossiers, et passant sans feu, malgré son gr. âge, les hivers les plus rigoureux. Ce fut au milieu de ses honorables fonctions qu'il mourut en 1789. Il a publié : *Institution des sourds et muets par la voie des signes méthodiques*, 1776, in-12 : 2e édit. corrigée, 1784, in-12. Depuis plusieurs années il préparait un *Dictionnaire général des signes*, qui a été terminé par l'abbé Sicard, son successeur.

EPHORUS, orateur et historien, né à Cumes en Éolie vers l'an 363 avant J.-C., eut pour maître Isocrate, et composa une *Hist. du Péloponèse*, en XXX liv., qui était fort estimée des anciens, et dont on regrette vivem. la perte. Frédéric Creutzer a publié des *Fragments* de cet écriv., Carlsruhe, 1815, in-8.

EPHRAIM, fils de Joseph et petit-fils de Jacob, fut le chef d'une des douze tribus, celle qui était située entre le Jourdain et la Méditerranée, et qui avait au nord la tribu de Manassé.

ÉPHRAIM DE NEVERS, religieux capucin, né à Auxerre, fut destiné à la mission du Pégu; mais il s'arrêta à Madras, où il fut très bien accueilli des Anglais. Le succès de ses prédications fut tel, que les ecclésiastiques de St-Thomé en furent jaloux; ils se saisirent de sa personne en 1648, et le firent jeter dans les prisons de l'inquisition à Goa, où il demeura 15 ou 20 mois. Le pape menaça d'excommunication le clergé de Goa s'il ne remettait Éphraïm en liberté. Cette menace fut sans effet; mais le roi de Golconde, qui avait conçu une vive estime pour ce religieux, obtint sa délivrance en venant assiéger la ville de St-Thomé. Dès-lors le P. Ephraïm continua d'exercer son ministère à Madras, rendant toutes sortes de services à ses compatriotes. Tavernier fait le plus grand éloge de sa piété, de ses connaissances et de son caractère.

EPHREM (St), en syriaque *Afrim*, né à Nisibe au commencem. du 4e S., d'une famille idolâtre, fut instruit dans le christianisme par St Jacques, évêque de Nisibe, séjourna plus. ann. à Édesse, où il fit un grand nombre de conversions, puis se retira dans une solitude voisine de cette ville, où il fonda un monast. célèbre. Il composa dans cette retraite plusieurs ouvr., entre autres des *Commentaires sur l'Ancien et le Nouveau-Testament.* St Basile ayant voulu l'élever à l'épiscopat, il se dispensa d'accepter cet honneur, dont il se croyait indigne, en contrefaisant l'insensé. Il mourut dans la solitude vers l'an 379. Les Syriens ont conservé la plus grande vénération pour sa mémoire. Outre ses *Commentaires*, il reste de lui un gr. nombre d'*Hymnes*, d'*Odes* sur des sujets religieux, des écrits polémiques contre Bardesane, Marcion et Manès; des *Discours, exhortations*, etc. Parmi ses ouvrages, les uns sont en syriaque, les autres en grec. Il en a été fait une édition complète à Rome, 1732-46, 6 vol. in-fol.; quelques-uns ont été trad. en français par Lemare, 1744, 2 vol. in-12. — EPHREM, patriarche arménien, de Sis en Cilicie, né en 1734, occupa ce siége de 1771 à 1784. Il a composé une *Hist. des patriarches arméniens de Cilicie*, jusqu'à son temps, et des *Poésies* relig. qui sont restées MSs.

ÉPICHARIS, affranchie et courtisane romaine, entra dans la conspiration de Pison contre Néron, et soutint par son courage celui des conjurés. Livrée par Volusius-Proculus, tribun de la flotte de Misène, elle fut appliquée à la question; mais les tourments ne purent lui arracher le nom de ses complices. Le lendemain, comme on la conduisait de nouveau à la torture, craignant de céder à la violence de la douleur, elle s'étrangla avec sa ceinture. Ximénès a fait représenter une tragédie

d'*Épicharis* (1753), et Legouvé *Épicharis et Néron* (1794).

EPICHARME, poète et philosophe pythagoric., né en Sicile dans le 5e S. avant J.-C., introduisit la comédie à Syracuse sous le règne d'Hiéron Ier, et composa un grand nombre de pièces qui furent imitées par Plaute. Il suivit dans ses comédies un plan et des règles fixes, et fut un des créateurs de ce genre. On lui attribue aussi des *Traités* de philosophie et de médecine.

ÉPICTÈTE, philosophe stoïcien, né à Hiérapolis en Phrygie, fut d'abord esclave à Rome. Exilé par Domitien avec les philosophes, vers l'an 94 de J.-C., il se retira à Nicopolis en Epire; mais il revint dans la suite à Rome, et s'y concilia l'estime d'Adrien. Il était d'une patience inaltérable; on rapporte qu'un jour son maître lui ayant cassé une jambe en la tordant, il se contenta de lui dire: « Je vous avais prédit que vous me la casseriez. » Il ne reste aucun ouvrage d'Épictète; mais Arrien, son disciple, a publié, sous le titre d'*Enchiridion*, ou manuel, 4 livres de pensées et de discours de son maître. Ce manuel, impr. à Venise, 1528, in-4, première édition gr., l'a été depuis un gr. nombre de fois, gr.-lat. L'édition de Londres, 1741, 2 vol. petit in-4, est l'une des meill. Il en existe plusieurs traductions franç.; celles de Dacier, 1715, 2 vol. in-12; de Lefebvre de Villebrune, 1783, in-18; de de Bure-St-Fauxbin, 1784, 2 vol. in-18, sont les plus estimées.

ÉPICURE, philosophe grec, né à Gargetie dans l'Attique l'an 342 avant J.-C., voyagea pour s'instruire, et vint, à l'âge d'environ 36 ans, se fixer à Athènes, où il ouvrit une école de philosophie qui devint bientôt célèbre. C'est là qu'il mourut, après avoir mené une vie tranquille et heureuse, vers l'an 270 avant J.-C. Épicure enseignait que l'univ. est composé d'un nombre infini d'atomes, dont la rencontre fortuite avait formé tous les corps. Il ne proposait d'autre but à l'homme que le bonheur et les plaisirs; mais il faisait, dit-on, consister le plaisir dans la culture de l'esprit, la pratique de la vertu, l'exemption des vices et la mortification des sens; lui-même menait la vie la plus sobre. Cepend. ses sectat. dénaturèrent bientôt sa doctrine, et substituèrent aux plaisirs purs et intellectuels qu'il recommandait les voluptés les plus sensuelles; ce qui donna lieu à les appeler pourceaux d'Épicure. Ce philosophe avait composé un très gr. nombre d'ouvr. que Diogène-Laërce porte jusqu'à 300. Il ne nous en est parvenu que des *Fragm.* publ. avec une version latine par Scheider, Leipsig, 1813, et par Orelli, 1818, in-8. Lucrèce, chez les Romains, a exposé sa doctrine en vers admirables dans son poème *De la nature;* chez les modernes, Gassendi a rassemblé en un corps d'ouvrage tout ce qui concerne sa vie et sa doctrine. L'abbé Batteux a donné la *Morale d'Épicure*, 1758, petit in-8, ouvr. estimé.

ÉPIMÉNIDES, philosophe et poète crétois, contemporain de Solon, fit courir le bruit qu'étant entré dans une caverne pour s'y reposer, il s'y était endormi, et que son sommeil avait duré 47 ans, ou 75 selon d'autres; il disait avoir commerce avec les dieux, et avoir appris d'eux l'art de l'expiation. Les Athéniens, affligés de la peste, ayant eu recours à lui, il purifia leur ville. Épiménides était lié avec Solon, auquel il donna d'utiles conseils pour sa législation. De retour en Crète, il composa plus. ouvr. en vers. Il mourut vers l'an 598 av. J.-C., dans un âge très avancé.

ÉPINAY (Louise-Florence-Pétronille, dame de LA LIVE d'), née à Paris vers 1725, épousa en 1745 La Live d'Épinay, son cousin, à qui elle porta en mariage un bon de fermier-général. Ce fut quelq. années après qu'elle connut Rousseau, et fit bâtir pour lui, près de Montmorency, l'*Ermitage*, qui devint depuis la propriété de Grétry. Liée avec Duclos, Diderot, d'Holbach, Grimm, etc., sa conduite fut plus que légère, et les torts de son mari n'excusent point les siens. Elle avait d'ailleurs de belles et solides qualités. Sur la fin de sa vie, elle composa pour l'éducation de sa petite-fille, Mlle de Belsunce : *les Conversat. d'Émilie*, Paris, 1781, 2 vol. in-12, ouvr. remarq., et qui obtint en 1783, à l'Acad. franç., le prix d'utilité, fondé par M. de Monthyon. Elle ne survécut que peu de jours à ce triomphe, et mourut au mois d'avril même année. Elle laissait un ouvr. que vraisemblablem. elle ne destinait point à l'impression, puisque c'est le tableau complet de ses désordres; il a paru cependant sous le titre de *Mém. et correspondance de Mme d'Épinay*, Paris, 1818, 3 vol. in-8. Cet ouvr., dont le succès fut un scandale de plus, a donné lieu à la publicité des *Anecdotes inédites, pour faire suite aux Mémoires de Mme d'Épinay, précédées de l'Examen de ces Mémoires*, par Musset-Pathay, 1818, in-8. — *Conséquences médiates des révélations privées de Mme La Live d'Épinay*, Paris, 1818, in-8. On doit encore à Mme d'Épinay deux opusc. très rares publiés à Genève sans nom d'aut. : *Mes moments heureux*, 1752, in-12. — *Lettres à mon fils*, 1758, 1759, in-8 et in-12.

ÉPIPHANE (St), docteur de l'Église, né vers 310 près d'Éleuthéropolis en Palestine, vécut quelque temps dans la solitude, et se lia avec le célèbre Hilarion, dont il devint un disciple fervent. Élevé sur le siége de Salamine après avoir combattu avec le plus grand zèle les erreurs d'Arius et d'Origène, il alla à Jérusalem, à Antioche et à Constantinople, accuser et combattre les évêques et les solitaires qu'il soupçonnait d'hérésie, et il a encouru le reproche d'avoir outrepassé les bornes de la ferveur. Il mourut en 403 en retournant de Constantinople à Salamine. On a de lui plus. ouvr., dont les plus import. sont le *Panarium, ou Antidote contre les hérésies*, ouvr. dans leq. il donne l'hist. d'un gr. nombre d'hérésies; l'*Anchora, ou Ancre*, destiné à confirmer et à fixer les esprits dans la foi; son style est grossier, incorrect; il semble avoir cherché à se mettre à la portée des plus ignorants. Ses *ouvrages* ont été publ. par le P. Pétau, grec-lat., 1662, 2 vol. in-fol.

ÉPIPHANE, surn. *le Scolastique*, dénominat.

qui signifiait alors juriscons., vivait en Italie vers l'an 510. A la prière du célèbre Cassiodore, son ami, il traduisit du grec en latin les histoires ecclésiatiques de Socrate Sozomène et Théodoret, et en fit un abrégé en XII livres sous le titre *d'Historia tripartita*, publié à Augsbourg par Jean Schussler, 1472, in-fol., et souv. réimpr. depuis; trad. en français par L. Cyaneus, Paris, 1568. On attribue encore à Épiphane la traduction latine des *Antiquités juives* de Josèphe (Augsbourg, 1472; Oxford, 1700), et de quelq. autres ouvrages grecs moins importants.

ÉPIPHANE, évêque arménien au commencem. du 7e S., vécut plus. années dans une solitude aux environs de la ville de Tevin, en fut tiré pour être fait abbé de Klag dans le pays de Daron, dignité qui lui donna le titre d'évêque de Mamikoniane, et mourut après avoir occupé ce siége pend. 20 ans. Il a laissé une *Histoire du concile d'Éphèse*, et quelq. autres écrits peu importants qui n'ont pas été impr. — ÉPIPHANE, surn. *l'Agiographe,* prêtre de Jérusalem dans le 10e S., a écrit en grec une *Description géographique de la Syrie, de la ville sainte et des lieux saints*, publ. par Fréd. Morel, Paris, 1620; une *Vie de la sainte mère de Dieu;* une *Vie de l'apôtre St André*, restées inédites.

ÉPISCOPIUS (SIMON), *Bisschop,* né à Amsterd. en 1583, professa la théologie à Leyde en 1612, et remplit cette chaire jusqu'au synode de Dordrecht en 1618. La doctrine des arminiens ou remontrants, qu'il soutenait, ayant été condamnée dans ce synode, il fut forcé de s'expatrier, et se retira en France, où il fut fort bien accueilli par le célèbre Grotius. En 1626 il rentra en Hollande, et il professa la théologie à Amsterdam dans un séminaire de remontrants, depuis 1634 jusqu'à l'époque de sa mort en 1643. Il a laissé un assez grand nombre d'ouvrages de théologie, publiés en 2 vol. in-fol., Amsterdam, 1650.

ÉPONINE était femme de Julius-Sabinus, qui, au commencem. du règne de Vespasien, fit révolter une partie des Gaules et prit le titre de césar. Les rebelles ayant été soumis, Sabinus fit courir le bruit de sa mort, et alla se cacher dans un souterrain, où Éponine voulut le suivre. Après un séjour de 9 ans dans cette demeure affreuse, leur secret ayant été découvert, Sabinus et sa compagne furent amenés devant l'emper. Éponine chercha vainem. à l'attendrir en lui présentant les enfants qu'elle avait eus dans sa retraite. Ne pouvant réussir à sauver son époux, elle l'accompagna à la mort (l'an 78 de J.-C.). Cet événem. a fourni le sujet de plus. tragédies qui ont eu peu de succès.

ÉPRÉMÉNIL (J.-J. DUVAL d'), membre du conseil souverain de Pondichéri, présid. du conseil de Madras, mort en 1767, a laissé les ouvr. suiv. : *Sur le commerce du Nord; Correspondance sur une question politique d'agriculture; Examen de la surdité et de la cécité; Lettre à l'abbé Trublet sur l'hist.* — ÉPRÉMÉNIL (Jean-Jacques DUVAL d'), fils du précéd., conseiller au parlem. de Paris, né à Pondichéri en 1746, commença sa réputation en se portant l'adversaire du jeune comte de Lally-Tollendal, qui sollicitait la réhabilitation de la mémoire de son père, injustement condamné à mort. Ses opinions politiques achevèrent de le rendre célèbre. Il fut un des plus ardents frondeurs de l'ancien régime, et ne cessa de solliciter la convocation des états-généraux. Mais, effrayé par les premières opérations de cette assemblée, il essaya d'arrêter les progrès de la révolution, et devint l'objet de la haine du peuple comme il avait été celui de son affection. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort le 23 avril 1794. On lui attribue les *Remontrances* publ. par le parlem. au mois de janvier 1788. On a encore de d'Éprémenil un *Discours* dans la cause des magistrats qui composaient la chambre des vacations du parlem. de Bretagne, 1790, in-8.

ÉQUEVILLEY (JULES-CÉSAR-SUZANNE LEMERCIER, baron d'), maréchal-de-camp, né à Faverney près de Vesoul, en 1765, était lieuten. lorsqu'il se rendit à l'armée de Condé (1791). Licencié en 1801, il prit, en 1805, du service dans l'armée française avec le grade de capit. au régim. étranger de la Tour-d'Auvergne en Calabre. Aide-de-camp du comte de Sainte-Croix, il dut à sa valeur le grade de chef d'escadron, qu'il avait encore en 1814. Alors Louis XVIII le fit colonel de la légion de la Vendée. Nommé en 1822 maréchal-de-camp et commandant de la ville de Perpignan, on le chargea en 1823 du commandem. de la 1re subdivision de la 9e division milit. à Montpellier, où il mourut en 1828.

EQUICOLA (MARIO), littérateur et historien ital., né en 1460 dans un canton du royaume de Naples appelé *gli Equicoli*, d'où il prit lui-même son nom, fut reçu doct. en droit à l'université de Naples, attaché ensuite à plusieurs princes ital., et mourut en 1541. On a de lui *Cronica di Mantova*, Ferrare, 1521, in-4, rare. — *D. Isabellæ Estensis Mantuæ principis iter per narbonensem Galliam*, in-8, S. D., opuscule très rare. On attribue à Equicola beaucoup d'autres ouvr., dont les deux plus connus ont pour titre, le premier : *Istituzioni al comporre in ogni sorte di rima*, Milan, 1541, in-4, et le 2e *Della natura d'amore*, 1525, trad. en franç. par G. Chappuis, Paris, 1554, in-8; Lyon, 1598, in-12.

ÉRARD (SÉBASTIEN), l'un des plus célèbres facteurs d'instruments de musique, né à Strasbourg en 1752, mort à 79 ans au château de la Muette, à Passy, près de Paris, en 1831, arriva à Paris en 1768, et ne tarda pas à se faire remarquer par la perfection des *pianos*, qu'il construisit le prem. en France. Ce fut vers cette époque qu'il s'associa avec son frère Jean-Baptiste, et qu'ils formèrent un grand établissem. devenu l'un des plus beaux de l'Europe. Les pianos et les harpes qui en sortirent se distinguaient par des disposit. nouvelles de l'invention d'Érard et toutes fort ingénieuses. La révolut. le contraignit de passer en Angleterre, où il forma un autre établissem. qui subsiste encore aujourd'hui. Rentré en France en 1796, il

mit le sceau à sa réputat., en 1808, par l'invent. de la *harpe à double mouvement*. Il fut aussi l'inventeur d'une foule de machines et d'outils nécessaires pour l'exécution de ses plans, où son génie ne brilla pas moins que dans ses autres inventions. A ses rares talents, Érard joignait un caractère noble et généreux ; aimant les arts avec passion, il employait à l'encouragement des artistes la fortune qu'il avait acquise par ses longs et honorables travaux.

ÉRARIC, roi des Ostrogoths, était le chef des Rugiens, peuple du nord qui avait accompagné Théodoric en Italie. Il fut élevé par eux sur le trône en 541, après la mort d'Ildebald, qui fut assass. dans un repas. Éraric, voyant la dominat. des Ostrogoths en Italie fortement ébranlée par les conquêtes de Bélisaire, traita avec l'empereur Justinien pour lui livrer le reste de ses provinces; mais il fut tué par ses soldats avant la fin de la négociation, et remplacé par Totila.

ÉRASISTRATE, célèbre médecin grec, petit-fils d'Aristote par sa mère, né dans l'île de Céos, vécut d'abord à la cour de Séleucus-Nicanor, roi de Syrie, et y acquit un grand crédit par une cure extraordinaire dont plus. auteurs ont rapporté les détails. Le prince Antiochus était tombé dans un état de langueur très inquiétant et dont on ne pouvait découvrir la cause. Érasistrate observa que toutes les fois que la reine Stratonice, seconde femme de Séleucus, entrait dans la chambre du prince son beau-fils, celui-ci éprouvait un très gr. trouble intérieur qui se manifestait par la rougeur du visage, l'expression plus animée des yeux, le tremblem. des membres et de violentes palpitat. de cœur. L'habile médecin en conclut que l'état de maladie d'Antiochus provenait de sa passion secrète pour sa belle-mère. Il en avertit Séleucus avec précaution, et ne lui cacha point que la cession de Stratonice au prince était l'unique moyen de lui sauver la vie. Séleucus, qui aimait tendrem. son fils, n'hésita point à lui donner Stratonice en mariage, quoiqu'il en eût déjà lui-même un enfant. Antiochus guérit parfaitem., et le médecin reçut de magnifiques récompenses. Plus tard, Érasistrate quitta la cour de Syrie, se retira à Alexandrie, et consacra ses loisirs aux spéculations théoriques, surtout à l'étude de l'anatomie. Il fut le chef d'une école long-temps célèbre établie principalement à Smyrne, et dont les nombreux disciples, sous le nom d'*érasistratéens*, se succédèrent jusqu'au temps de Galien, c'est-à-dire pendant plus de 400 ans.

ÉRASME (Didier), savant illustre, né à Rotterdam en 1467, fut placé de très bonne heure enfant de chœur à la cathédrale d'Utrecht, où il resta jusqu'à l'âge de 9 ans, et entra ensuite à l'école de Deventer, où ses progrès furent très rapides. Ayant perdu ses parents quelq. années après, il fut forcé par ses tuteurs de prendre l'habit de chan. régulier de St-Augustin. L'état monastique convenait peu à l'indépendance de caractère et à la faiblesse de tempéram. du jeune Érasme; mais il chercha dans l'étude et la culture des arts une diversion aux peines d'une profession embrassée par contrainte. Un heureux événement vint le tirer de sa réclusion : sur la réputation de son savoir, l'év. de Cambrai, Henri de Bergue, l'appela auprès de lui dans l'intention de le mener à Rome. Le voyage ayant manqué, Érasme obtint du prélat la permission d'aller perfectionner ses études à Paris, où il entra boursier au collége de Montaigu. Bientôt il donna des leçons particulières, et surveilla les études de plus. jeunes seigneurs. Un d'eux, lord Montjoye, l'ayant attiré en Angleterre, il se lia avec les prem. savants du pays, et s'y fit des amis distingués. Il passa ensuite en Italie, séjourna à Bologne, et y prit, en 1506, le doctorat en théol. Il se trouvait dans cette ville lorsque Jules II y fit son entrée, et il obtint de ce pontife la dispense de ses vœux. De Bologne il alla à Venise, où il demeura chez le célèbre Alde Manuce, qui imprimait alors ses *Adages*. Il se rendit ensuite à Padoue pour y diriger les études d'Alexandre, archev. de St-André, fils naturel de Jacques IV, roi d'Écosse. Sa vie ne fut qu'une suite de voyages jusqu'en 1521. A cette époque il alla se fixer à Bâle afin d'être plus à portée de surveiller l'impression de ses ouvr., entreprise par Froben, son ami. Ce fut dans cette ville qu'Érasme publ. en 1516 sa prem. édit. du *Nouveau-Testament* en grec. Les travaux d'Érasme restaient depuis long-temps sans récompense, lorsque Charles d'Autriche, souverain des Pays-Bays, depuis emper. sous le nom de Charles-Quint, et dont il avait été sur le point d'être précepteur, le fit son conseiller et lui donna une pension annuelle de 200 florins. Ces faveurs réveillèrent l'attent. de plus. souver., entre autres du roi de France François Ier, qui essayèrent en vain d'attirer Érasme à leur cour. A cette époque commençait la réforme religieuse; Érasme témoigna quelq. penchant pour la doctrine de Luther; mais il ne put approuver les emportem. des réformateurs. Ami de la paix, il n'aimait pas, disait-il, même la vérité séditieuse, et ne pensait pas qu'on dût procéder par des troubles et des émeutes à la réformat. de l'Église. Érasme eut le sort qu'ont presque toujours les gens modérés, celui de déplaire aux deux partis, et les moines ne furent pas moins animés contre lui que les luthériens. Ceux-ci devenant de jour en jour plus puissants à Bâle, Érasme se retira en 1529 à Fribourg, où il reçut l'accueil le plus honorable. Il y resta six ans, au bout desq. il revint à Bâle. A l'avénem. de Paul III, Érasme lui écrivit pour le féliciter, et reçut de lui une lettre obligeante. Presque en même temps ce pape lui donna la prevôté de Deventer, en annonçant l'intention de lui conférer d'autres bénéfices pour le mettre en état de soutenir avec décence la qualité de cardinal qu'il lui destinait. Mais Érasme, peu ambitieux, refusa les bénéfices, témoigna la même indifférence pour la pourpre romaine, et mourut bientôt après en 1536. Érasme fut un sav. profond et un écrivain du prem. ordre. On a peine à concevoir comment, au milieu de ses voyages

presque continuels, il put suffire aux nombreux ouvrages sortis de sa plume. Recueillis à Bâle, Froben, 1540, 8 vol. in-fol., ils ont été réimprimés Leyde, 1703, 11 vol. in-fol. Cette collect. renferme les écrits sur la grammaire et la rhétorique : les *Colloques*, trad. en franç. par Gueudeville, Leyde, 1720, 6 vol. in-12. — Les *Adages* (on y trouve un long article intit. *Bellum;* ce morceau, d'abord imprimé à part, a été traduit librement en franç. à Londres en 1794, dans l'*Anti Polemus :* cette trad. a été réimpr. séparém., Londres, 1816, in-12, et Paris, 1824, sous le titre d'*Extraits d'Érasme*).— Les *Apophthegmes*. — L'*Éloge de la Folie*, traduit en franç., Paris, 1720; ibid. (par Gueudeville), 1751, in-4 : édit. assez recherchée à cause des fig.— Des écrits de piété et de philosophie. — Le *Nouv.-Testament* grec avec la version latine; une *Paraphrase du Nouv.-Testament;* des traductions des Pères grecs; des discours; les nombr. *Apologies* de l'aut.; plus. ouvr. polémiq. et des poésies lat. On doit en outre à Érasme l'édit. *princeps* du texte grec de la *Géogr. de Ptolémée*, avec une préface latine, Bâle, 1533, in-4. — La première édit. de *Publius-Syrus* et de quelq. autres aut. L'*Hist. de la vie et des ouvrages d'Érasme* a été publ. par Burigny, Paris, 1757, in-12. Cet ouvrage, bien que diffus, doit être consulté, parce que c'est proprem. l'histoire littéraire du temps où vécut Érasme. Il existe à la biblioth. de l'Arsenal une *Vie d'Érasme*, par Claude Joly, in-4, MS. : ce précieux ouvrage qu'on croyait perdu, et que Burigny regrettait de n'avoir pu lire, a été retrouvé par Boulard dans le recueil n° 826.

ÉRASTE (Thomas), né en 1524 à Baden en Suisse, mort à Bâle en 1583, professa la philosophie à Heidelberg, la morale à Bâle, et combattit avec succès les erreurs de Paracelse en médecine et en chimie. Les princip. des ses ouvrages sont : *Dissertationum de medicinâ novâ phil. Paracelsi part. IV*, Bâle, 1572. — *Dissert. de auro potabili*, ib., 1578. — *Repetitio disputationis de lamiis seu strigibus*, Bâle, 1578, in-8. Il fut aussi engagé dans des controverses théologiques, et fut accusé d'arianisme.

ÉRATO (mythol.), muse de la poésie lyrique et érotique, est représentée le front ceint d'une couronne de myrthes et de roses : une de ses mains soutient une lyre, et l'autre porte un archet.

ÉRATOSTHÈNE, florissait à Alexandrie vers la fin du 3e S. av. J.-C., et se distingua à la fois dans la grammaire, la philos., la poésie et les mathém. Il fut bibliothécaire d'Alexandrie sous Ptolémée-Évergète, et mourut vers l'an 194 av. J.-C., âgé d'environ 81 ans. Des nombr. ouvrages qu'il avait composés, il ne reste plus que quelq. fragments relatifs à la géométrie et à la géographie, publ. à Oxford, 1672, et à Gottingue, 1794, grec-latin. God. Bernhardy, jeune savant prussien, a donné récemment le recueil le plus complet des fragm. de ce philosophe, sous le titre d'*Eratosthenica*, Berlin, 1822, in-8. L'édit. les a distribués en 7 part. : *Geograph., Mercurius, Libri de mathemat. discipl., Cubi duplicat., Philosophic., Commentar. de antiquâ comœd.*, et *De chronographiis*.

ÉRATOSTRATE. — V. Érostrate.

ERBACH (Chrétien), l'un des plus gr. musiciens de l'Allemagne au 16e S., né vers 1560 à Algesheim dans le Palatinat, composa un grand nombre de pièces de musique d'église qui sont conservées à la cathédrale d'Augsbourg. On ignore l'époque de sa mort.

ERCILLA Y ÇUNIGA (don Alonzo d'), le prem. poète épique de l'Espagne, chevalier de l'ordre de St-Jacques, gentilh. de la chambre de Rodolphe II, né à Bermeo (Biscaye) vers 1525, mort en 1595, menin de l'empereur Charles-Quint, suivit Philippe II, en qualité de page dans ses voyages en France, en Italie, en Allemagne et en Angleterre. Sur la nouv. de la rébellion des peuples du Chili, il passa en Amérique, servit en qualité de volontaire dans la guerre du pays d'Arauco, et se distingua par sa valeur et par sa hardiesse à s'avancer dans un pays sauvage et tout-à-fait inconnu. Son poème de *la Araucana*, qui parut tout entier en 1590, contient l'histoire de cette guerre dont il avait été le témoin. Ce poème a été souv. réimpr.; l'édit. la plus récente est celle de Madrid, 1829, 2 vol. in-8, fig.

ÉRIBERT, archev. de Milan, mort en 1045, fut un chef de parti très redoutable; en 1025 il assura la couronne d'Italie à Conrad-le-Salique, qui le nomma son lieutenant en Lombardie, soumit le royaume d'Arles, réduisit la ville de Lodi en 1027, et lui donna un évêque de son choix. Mais bientôt il leva l'étendard de la révolte contre Conrad, et ne posa les armes qu'après la mort de ce prince.

ÉRIC, nom commun à plus. rois de Suède et de Danemarck. Les premiers qui régnèrent en Suède dans les 9e et 10e S., sont peu connus.—Éric VIII commença à régner vers 954, et obtint le surnom de *Victorieux*.—Éric IX (St), fils de Iwar, élu roi de Suède en 1152, se rendit maître de la Finlande, envoya des missionnaires catholiq. à ces peuples qui, jusque-là, avaient été idolâtres, promulgua le code qui porte son nom, et fut massacré par Magnus, son ennemi, en 1162. Sa *Vie*, en lat., par Israël Erland, a été publ. avec des notes de Jean Scheffer, Stockholm, 1675, in-8. — Éric X, petit-fils de St Éric, régna en Suède de 1210 à 1216. Les chroniques lui donnent le surnom d'*Éthique*. — Éric XI, surnommé *le Bègue*, monta sur le trône en 1222, et mourut en 1250, sans postérité. La couronne passa dans la maison des Folkungar. — Éric XII, roi de Suède, surnommé *le Leurré*, fils de Magnus, avait été déclaré régent avec son père en 1344. Il fit la guerre à son père pour conserver le pouvoir, et mourut en 1357, emprisonné, dit-on, par sa mère, Blanche de Namur. — Éric XIII en Suède, et VII en Danemarck, fut, en 1397, déclaré héritier de sa tante, la reine Marguerite, appelée *la Sémiramis du Nord*, qui l'associa au pouvoir, et succéda à cette princesse en 1412; mais il ne sut point conserver ce double trône : déposé par la noblesse et le clergé, il se retira dans la Pomé-

rânie, et y mourut vers 1439. — Éric XIV, roi de Suède, fils et successeur de Gustave Wasa, avait demandé la main d'Élisabeth, reine d'Angleterre; mais, n'espérant pas l'obtenir, il prit pour femme la fille d'un caporal. Faible et cruel, Éric employa la ruse pour dépouiller ses frères de leur apanage, et résolut de les faire assassiner; mais ceux-ci le prévinrent en prenant les armes, l'assiégèrent dans Stockholm, le firent prisonnier, lui arrachèrent la couronne en 1568, et le forcèrent à prendre du poison en 1577; le fils d'Éric fut contraint à se faire religieux, et mourut en 1607.

ÉRIC Ier, roi de Danemarck, régnait vers la fin du 11e S.; sa piété et sa justice le rendirent cher à ses peuples, et lui méritèrent le surnom de *Bon*. Il sut forcer les Vandales à respecter ses frontières, fit deux fois le voyage de Rome par dévotion, et mourut en 1103, pendant le cours d'un pélerinage à Jérusalem, qu'il avait entrepris pour se laver d'un meurtre dont il s'était souillé.—Éric II, surnommé *Émond*, monta sur le trône vers 1135, et ne régna que deux ans; son règne fut troublé par les Vandales et par les évêques du royaume. — Éric III, son successeur, surnommé *l'Agneau*, ne fit rien qui soit digne de mémoire, et embrassa la vie monastique en 1147. — Éric IV fut mis à mort en 1250 par ordre de son frère Abel, qui lui succéda. — Éric V, surnommé *Glipping* (clignant des yeux), fut assassiné en 1286. — Éric VI, son fils, surnommé *Menred*, fit la guerre au roi de Norwége, et mourut en 1319, laissant le royaume déchiré par des dissensions intestines.

ÉRIC VII de Danemarck. — V. Éric XIII de Suède.

ÉRIC OLAI ou d'UPSAL, théologien suédois au 15e S., doyen du chapitre d'Upsal, a écrit, par ordre de Charles VIII, une *Histoire de Suède*, en latin, qui se termine à l'année 1464, Stockholm, 1615 et 1654.

ERICEIRA (Fernand de MENEZÈS, comte d'), homme d'état et littérateur portug., né à Lisbonne en 1614, fut successivem. gouverneur de Léniche et de Tanger, conseiller de guerre, gentilhomme de la chambre de l'infant don Pèdre et conseiller-d'état, et mourut en 1699. Il a laissé des poésies latines, italiennes, portugaises, espagnoles; des traités de mathématiques et de philosophie; des discours politiques et académiques, et plusieurs ouvrages utiles pour la connaissance de l'histoire du Portugal; les principaux sont: *Hist. de Tanger*, Lisbonne, 1732, in-fol.—*Hist. de Portugal, de* 1640 *à* 1657, ibid., 1734, 2 vol. gr. in-4.—*Vie de Jean Ier, roi de Portugal*, ibid., 1677, in-4. La *Vie* de l'aut. en latin, par le P. dos Reys, se trouve au commencement de son histoire de Portugal. — Ericeira (Louis), frère du précéd., né à Lisbonne en 1632, mort en 1690, fut grand capitaine, habile diplom. et bon écrivain. On a de lui une *Vie de Scanderberg*, en portugais, Lisbonne, 1688. — Une *Hist. de la restauration du Portugal*, ibid., 1679-98, 2 vol. in-fol.—Des *Relat. militaires*, des *Discours académiques*, des *Poésies* et des *Comédies*; ces derniers ouvrages sont MSs. — Ericeira (Louis de Menezès, comte d'), vice-roi des Indes-Portug., a donné un *Supplément au dictionnaire de Moréri* refondu dans l'édition de 1759. — Un *Supplément au dictionnaire portug. de Bluteau; Sur l'état de l'Asie et principalement de la Chine en* 1719, formé avec des *Lettres et mémoires sur la vice-royauté de l'Inde*, 3 vol. in-fol. — Ericeira (Franç.-Xavier de Menezès, comte d'), de la même famille, né à Lisbonne en 1673, conseiller de guerre, membre des arcadiens de Rome et de la société royale de Londres, se distingua dans la carrière des armes et dans celle des lettres, reçut des marques particulières de l'estime du pape Benoît XIII, de Louis XV et de l'acad. de Pétersbourg, et mourut en 1743. Il a écrit une foule de discours, de dissertations, de remarques, de mémoires, dont le plus grand nombre a été inséré dans les *Rec.* de l'académie de Lisbonne; un poème épique intit. *Henriqueida*, MS., et la trad. en portug. de l'*Art poétique* de Boileau, MS. — Ericeira (Jeanne-Joséphine de Menezès, comtesse d'), mère du précédent, née à Lisbonne en 1651, morte en 1709, cultiva les lettres et la poésie, et a laissé des poésies françaises, italiennes, espagnoles et portug., des lettres, des comédies, un poème intit. : *Despertador*, etc. (*Réveil du songe de la vie*), et a traduit en portug. les *Réflexions de la duchesse de la Vallière sur la miséricorde de Dieu*. La plupart de ces écrits sont restés MSs.

ÉRICI (Jacob), savant helléniste suédois au 16e S., professeur à Upsal et à Stockholm, mort en 1619, publia dans cette dernière ville, en 1584, le *Discours d'Isocrate à Démonique;* c'est un des premiers monum. de l'étude de la langue grecque en Suède. — Il y a plus. savants suéd. de ce nom, entre autres Érici (Isaac), auteur d'un *Calendarium ecclesiasticum sueticum*, etc.

ÉRIGÈNE. — V. Scot.

ÉRIZATZY (Sargis ou Sergius), savant évêque armén., né vers le milieu du 13e S., un des principaux membres du concile national tenu dans la ville de Sis en Cilicie, l'an 1306, a laissé MS. un *Traité sur la hiérarchie civile et religieuse;* une *Explication des canons de l'Église*, et un *Discours sur la prédication des apôtres et sur les progrès du christianisme*.

ÉRIZZO (Sébastien), *Ericius* ou *Echinus*, antiquaire, philosophe et sav. littérat., né à Venise en 1525, membre du conseil des dix, mort en 1585, est principalement connu par son *Discorso sopra le medaglie degli antichi*, Venise, 1559, in-4, ouvrage fort estimé de tous ceux qui s'occupent de la science numismatique. On lui doit encore une trad. des *Dialogues de Platon*, ibid., 1574, in-8, et *Le sei Giornate*, 1567, in-4, recueil de nouvelles fort estimé, réimprimé à Livourne en 1794, même format. — Érizzo (François), de la famille du précédent, doge de Venise, succéda à Nicolas Contarini en 1632, et sut, par sa fermeté, conserver la neutralité de la république, malgré les sollicitations de la France engagée dans

la guerre de 30 ans. Ayant été chargé d'aller défendre l'île de Candie, attaquée à l'improviste par les Turks en 1645, Érizzo mourut au moment où il allait s'embarquer.

ERLACH (RODOLPHE d'), d'une anc. famille origin. de Bourgogne et alliée à la maison de Neufchâtel, signala sa valeur au 12e S. dans la guerre que le comte de Nydau fit aux Bernois, et remporta sur celui-ci, le 21 juillet 1339, la célèbre victoire de Laupen, qui sauva la ville de Berne et assura son indépendance. Erlach périt en 1360, assassiné par son gendre Jost de Rudens d'Underwalden. Cette famille a produit plus. autres personnages distingués.—ERLACH (Jean-Louis d'), né en 1595, nommé maréchal de France trois jours avant sa mort en 1650, se distingua sous les ordres du prince d'Anhalt, de Maurice de Nassau en Allemagne, en Hongrie et en Flandre, sous Gustave-Adolphe en Lithuanie et en Livonie. Il conquit Brisach pour la France en 1639, contribua puissamm. à la victoire de Lens, en 1648, sous le prince de Condé, et fut nommé commandant-général des troupes françaises, après la défect. de Turenne, en 1649. Des *Mém. histor.* ont été publiés sur ce général par Albert d'Erlach de Spietz, Yverdun, 1784, 4 vol. petit in-8. — ERLACH (François-Louis d'), baron de Spietz et d'Oberhoffen, conseiller-d'état et colonel-général des troupes de Berne, né en 1575, mort en 1651, fut employé dans 144 missions ou ambassades auprès du roi de France, de la république de Venise, du duc de Savoie et des différentes diètes ou conférences tenues soit en Suisse, soit dans les pays étrang. Ses services et ses talents lui méritèrent le titre d'avoyer de Berne en 1629, et une compagnie suisse de 200 hommes dans le régim. des gardes de Louis XIII. —ERLACH (Sigismond d'), neveu du précéd., né en 1614, mort en 1699, conseiller-d'état et avoyer de la république, maréchal-de-camp au service de France, se fit remarquer à la bataille de Lens et au siége de Cambrai, et combattit vaillamment contre les cantons catholiques révoltés en 1655.—ERLACH (Jean-Louis d'), né à Berne en 1648, mort en 1680, entré fort jeune au service du Danemarck, se distingua sur la flotte holland. de l'amiral Tromp en 1665, fut nommé chef d'escadre en 1672, contre-amiral en 1676, et vice-amiral de Danemarck en 1678. Il eut une grande part à la prise de l'île de Rugen, et se signala aux siéges de Roses, de Palamos et de Barcelonne. — ERLACH (Jérôme d'), neveu de Jean-Jacques, né en 1667, servit d'abord en France, passa en 1702, comme colonel, au service de l'empereur Léopold; il se retira en 1715, comblé des bienfaits de la maison d'Autriche, et avec la réputation de l'un des plus habiles généraux de son temps, fut nommé avoyer de Berne en 1721, en remplit les fonct. jusqu'en 1747, où il donna sa démission à raison de son âge, et mourut l'année suiv., à 81 ans. — ERLACH (Charles-Louis d'), né à Berne en 1726, maréchal-de-camp au service de France avant la révolution, fut chargé du command. en chef de l'armée suisse, au moment où les Français pénétrèrent dans ce pays en 1798. Ses efforts pour maintenir l'indépendance de sa patrie n'ayant pas été secondés par les membres du grand-conseil, Erlach fut repoussé et périt massacré par ses propres soldats qui, à la nouvelle de la prise de Berne, crurent que leur général les avait trahis.

ERMAN (JEAN-PIERRE), pasteur de la colonie française de Berlin, né dans cette ville en 1735, fut principal du collége français, directeur du séminaire de théologie, conseiller du consistoire supérieur et membre de l'académie des sciences et b.-lettres, et mourut en 1814. On a de lui : *Mém. pour servir à l'histoire des réfugiés français en Prusse*, 1782-94, 9 vol. in-8, en société avec le pasteur Declam. — *Éloge historique de la reine de Prusse, Sophie-Charlotte, épouse de Frédéric Ier;* des mémoires, des trad., des sermons, des disc. académiq., etc., insérés dans la *Bibliothèque germanique* et dans quelq. autres rec.—ERMAN (Jean-Pierre, son fils cadet, professeur de physique à l'académie des gentilshommes de Berlin, membre de l'académie de cette ville, a écrit sur le *Galvanisme* plusieurs mémoires intéressants, dont l'un a été couronné en 1807 par l'Institut de France.

ERMEDS (JEAN-FRANÇ.), grav., né à Cologne en 1621, mort en 1693, a laissé plus. estampes assez estim. de paysages et de ruines.

ERMENGARDE ou HERMENGARDE, fille et héritière de Louis II, roi d'Italie et empereur d'Occident en 855, épousa vers 877 Boson II, beau-frère et favori de Charles-le-Chauve. Veuve en 888, elle conserva la régence du royaume d'Arles jusqu'au mom. où son fils *Louis-l'Aveugle* monta sur le trône : Ermengarde se retira dans le couvent de St-Sixte à Plaisance, et y mourut au commencement du 10e S.—ERMENGARDE, fille d'Adalbert II, *le Riche*, duc de Toscane, et arrière-petite-fille de Charlemagne, fut célèbre au 10e S. par sa beauté, son esprit, son courage, et surtout par les intrig. qu'elle fomenta pour troubler la fin du règne de Bérenger Ier, et hâter la ruine de Rodolphe de Bourgogne.

ERMENGAUD ou ARMEGANDUS ou ARMINGANDUS BLASIUS, de Montpellier, médecin de Philippe-le-Bel, mort au commencem. du 14e S., a traduit en latin les *Cantiques* d'Avicenne avec les *Comment.* d'Averroès, ainsi que le *Traité de la thériaque* de ce dernier : ces trad. se trouvent dans le 10e vol. des *OEuvres d'Averroès*, Venise, 1555. On lui attribue la traduct. latine d'un traité *De regimine sanitatis ad sultanum Babyloniæ*, par Moïse Maimonides.

ERMERIC ou HERMENRIC, roi des Suèves en Espagne sous l'empereur Honorius, soutint les attaques des Vandales en 419, et mourut en 440, après un règne de 31 ans.

ERMITE (DANIEL L'), *Eremita*, littérateur, né à Anvers en 1584, de parents protest., embrassa le catholicisme par les conseils de l'ambassadeur de France auprès des cantons suisses, auq. il était attaché, fut ensuite secrétaire du gr.-duc Cosme

de Médicis, et mourut en 1613 à Livourne. On a de lui : *De Helvetiorum, Rhetorum, Sedunensium situ, republicâ et moribus*, Leyde, 1627, in-24. — *Iter germanicum*, ibid., 1637, in-16. — *Aulicæ vitæ ac civilis libri IV*, Utrecht, 1701, in-8; des opuscules et quelq. pièces de vers latins.

ERMITE (PIERRE L'). — V. CROISADES (la 1re).

ERMOLDUS (NIGELLUS), écrivain du 9e S., exilé à Strasbourg par ordre de l'empereur Louis-le-Débonnaire, dont il avait encouru la disgrâce, termina dans cette ville, en 826, un poème histor. où l'on trouve des faits curieux propres à jeter du jour sur un des principaux événements du règne de ce prince. Cet ouvrage a été inséré dans les *Rec.* de Muratori et de Mencken, et la *Collection des historiens de France* par D. Bouquet, avec des notes et des corrections importantes. Il a été traduit en français dans la *Collection* de M. Guizot, tome IV.

ERNECOURT (BARBE d'), plus connue sous le nom de Mme de *Saint-Balmon*, née en 1607, partagea les exercices militaires de son mari, colonel au service du duc Charles IV, resta attachée aux intérêts de la France, quoique celui-ci eût pris parti pour les Lorrains et les impériaux en 1636, et eut la gloire de repousser plusieurs fois les Espagnols. Après tous ses exploits, Mme de Saint-Balmon se retira dans un couvent; mais sa santé affaiblie ne lui permettant pas de s'assujétir à un régime sévère, elle quitta le cloître et mourut dans son château de la Neuville en 1660. Elle avait composé en 1650 une tragi-comédie en 5 actes, *la Fille génér.*, MS., et une tragédie des *Jumeaux martyrs*, 1650, in-4; 1651, in-12. Sa *Vie*, par le P. J.-M. de Vernon, a été publiée à Paris, 1678, in-12, sous ce titre : *l'Amazone chrétienne, ou les Aventures de Mme de Saint-Balmon.*

ERNEST. — V. HESSE-RHINFELD, MANSFELD et SAXE.

ERNESTI, famille ancienne qui, depuis le 15e S., a donné à l'Allemagne un grand nombre de littér.; les plus remarquables sont : ERNESTI (Jean), recteur du gymnase de Heidelberg au 15e S., aut. de plusieurs ouvrages de théologie. — ERNESTI (Jacq.-Daniel), théologien, né en 1640, mort en 1707, a laissé, entre autres ouvrages : *Apanthismata, sive selectiores flores philologico-historico-theologico-morales*, Altenburg, 1672, in-8. — ERNESTI (Jean-Henri), frère du précédent et recteur à Leipsig, mort en 1729, se distingua par son érudition critique. On a de lui, entre autres écrits : *Dissert. de pharisaismis in libris profanorum scriptor. occurrentibus*, Leipsig, 1690, in-12. — *De non indignâ principibus delectatione ab artibus mechanicis petitâ*, ibid., 1691, in-12. — *Compendium*, etc., *seu de legendis scriptoribus profanis præcepta*, ibid., 1699, in-12. — Des *Comment. sur Cornélius-Népos, Justin, Térence, Plaute et Q.-Curce*, ibid., 1707, in-8, et un grand nombre de dissertations sur différents sujets de métaphysique, d'histoire et de critique. — ERNESTI (Jean-Christian), pasteur à Zeitz, né en 1695, mort en 1770, a laissé div. ouvrages de théologie, des sermons, des dissertations académiques, et une édit. des *Articles de Smalcalde*, un des liv. symboliq. des protestants. — ERNESTI (Jean-Auguste), un des plus illustres critiques allemands, né en 1707, mort en 1781, a donné des édit. d'*Homère*, Leipsig, in-8, 1759-64-65; de *Callimaque*, Leyde, 2 vol. in-8, 1761; de *Polybe*, Leipsig, 1763-64; de *Xénophon*, d'*Aristote*, etc., qui ont beauc. contribué aux progrès de la littérature grecque en Allemagne. Les classiques latins qu'il a publiés, principalem. *Cicéron*, 7 vol., Leipsig, 1776, 3e édit., et *Tacite*, ib., 1772, in-8, lui assurent une gloire durable. On a de lui un grand nombre d'écrits relatifs à la littérat. ancienne et à la théologie. Les princip. sont : *Initia doctrinæ solidioris*, Leipsig, 1783, in-8, 7e édition. — *Institutio interpretis Novi Testamenti*, ibid., 1775, in-8, 3e édition. Le catalogue de ses ouvrages se trouve dans Bauer : *De formulæ ac disciplinæ ernestianæ indole verâ*, ibid., 1782, in-8. Son *Éloge*, en latin, par Aug.-Guillaume Ernesti, a paru à Leipsig, 1781, in-8. — ERNESTI (Gonthier-Théophile), prédicateur à Hildbourghausen, né à Cobourg en 1759, mort en 1797, a laissé des *Serm.* pour les dimanches et les fêtes de toute l'année, 1798, in-8. — ERNESTI (Auguste-Guillaume), sav. critique, fils de Jean-Christian, professeur de philosophie et d'éloquence à Leipsig, né en 1733, mort en 1801, a donné des éditions de *Tite-Live*, Leipsig, 1801-1804, 5 vol. in-8; de *Quintilien*, ibid., 1769, in-8; d'*Ammien*, ibid., 1773, in-8 : de *Pomp.-Mela* (*de situ orbis*), ib., 1773, in-8; et a laissé : *Opuscula oratorio-philologica*, ibid., 1794, in-8; des dissertat. biograph. et des programmes. — ERNESTI (Jean-Christian-Théophile), professeur de philosophie et d'éloq. à Leipsig, né en 1756, mort en 1802, a donné une édition fort estimée des *Fables d'Ésope*, Leipsig, 1781, in-8. — *Hesichii glossæ sacræ, emendationibus notisque illustratæ*, ibid., 1785. — *Suidæ et Phavorini glossæ sacræ*, etc., 1785, in-8. — *Lexicon technologiæ Romanorum rhetoricæ*, ib., 1797, in-8; et a traduit en allemand les *Synonymes lat.* de Gardin Dumesnil, ibid., 1798 et 1800, in-8; et une partie des écrits de *Cicéron*, ib., 1799-1800-1801-1802, 3 parties in-8.

ERNST (HENRI), *Ernstius*, savant jurisc. allem., né à Helmstadt en 1605, profess. de belles-lettres à l'académ. de Sora, conseiller de la cour et de la chancellerie du roi Frédéric III, mort à Copenhague en 1665, a publ. plus. ouvr. estimés; on en trouve la liste dans l'*Index scriptorum danorum* de Bartholin; les principaux sont : *Regum aliquot Daniæ genealogia et series anonymi, ex veteri codice MS. quod desinit in anno* 1218, enrichi de notes savantes, Sora, 1646, in-8. — Σαββατισμος, *sive commentatio de studiis diebus festis convenientibus*, ibid., 1656, in-4. — *Catholica juris cum emendationibus in op. posth. Cujacii*, Copenhague, 1634, in-12. — *Introductio ad veram vitam*, Sora, 1643, in-8. — *Cl. Jo. Caselii libror. distributio*, Hambourg, 1651, in-4. Il a laissé un gr. nombre d'ouvrages MSs.

ERNSTING (Arthur-Conrad), médecin, né à Sachsenhagen en 1709, mort en 1768, s'était particulièrement livré à l'application de la botanique à la médecine. On a de lui une dissertation sur la ciguë aquatique, impr. sous le titre de *Phellandrologia, physico-medica, seu exercitatio de medicamento novo peer-saat*, Brunswick, 1739, in-12; plus un *Vocabulaire* des termes techniques de la botanique, *Prima principia botanica*, Wolfenbuttel, 1748, in-8. — Un *Vocabulaire* des médicaments simples et composés tirés des plantes, Helmstadt, 1741, in-4, en allem. — Une *Hist. physique des plantes*, d'après Linnée, Lemgo, 1762, in-4; des analyses d'eaux minérales et une description historique du lac de Steinhuder dans les *Notices de Rintel* de 1763 à 1767.

ÉROLES (le baron d'), général espagnol, né en Catalogne vers 1785, fit ses premières armes pendant la guerre de l'indépendance. A l'époque de la révolution de 1820, qui rétablit la constitution de Cadix, il se prononça vivement pour le pouvoir absolu, fit soulever la Catalogne, et fut en 1822 nommé commandant-général de l'armée de la Foi, et membre de la régence d'Urgel. Il seconda de tous ses efforts l'armée française lorsqu'elle franchit les Pyrénées en 1823; mais lors de la prise d'Urgel par Mina, d'Éroles fut obligé de chercher un asile en France. Atteint peu de temps après d'une maladie cérébrale, il retourna en Espagne et y mourut en 1825.

ÉROSTRATE, Éphésien d'une naissance obscure, voulant s'illustrer par quelque moyen que ce fût, brûla le célèbre temple de Diane à Éphèse, qui était regardé comme une des sept merveilles du monde. Cet événement eut lieu la nuit même de la naissance d'Alexandre.

EROTIANUS, médecin grec, vivait dans le 1er S. de l'ère chrétienne, sous le règne de Néron; il est auteur d'un glossaire d'Hippocrate, en grec, par ordre alphabétique, ouvr. dédié à Andromachus, archiatre (prem. médecin) de Néron. Ce glossaire a été imprimé pour la première fois par les soins de H. Estienne, Paris, 1564, in-8, réimpr. à Venise, 1566, in-4, avec les notes d'Eustachi. La meilleure édit. est celle qu'a publ. J.-G.-Fréd. Franz, sous ce titre : *Erotiani, Galeni, et Herodoti glossaria in Hippocratem*, grec-lat., Leipsig, 1780, in-8.

EROVANT II, 40e roi d'Arménie, de la race des Arsacides, né vers le milieu du 1er S., s'empara du trône après la mort de Sanadroug et fit massacrer la famille royale; Ardaschès, fils de Sanadroug, échappa seul à ce massacre et se réfugia en Perse. Erovant acheta l'amitié des Romains en cédant à Vespasien la Mésopotamie en échange de l'Arménie-Supérieure, vers l'an 75 de J.-C. Il fit bâtir en 77 la ville d'Erovantachad, sur les bords de l'Araxe; celle de Pagaran, sur les rives d'Arpatchay, et celle d'Erovantakerd, aujourd'hui Akgé-Kalé; cette dernière fut achevée vers l'an 83. L'an 88 de J.-C., Erovant fut attaqué, vaincu et détrôné par Ardaschès et périt dans la déroute.

EROVAZ, frère du précédent, grand-prêtre des dieux de l'Arménie l'an 78, fut précipité dans l'Araxe après la mort d'Erovant II.

ERPENIUS ou D'ERPE (Thomas), célèbre orientaliste, né à Gorcum en 1584, professeur à l'univ. de Leyde, mort en 1624, a laissé plusieurs ouvr. fort remarquables et propres à faciliter l'étude des langues orient., entre autres : *Grammaire arabe*, Leyde, 1613, in-4, mais dont les meilleures édit. sont celles de 1748 ou 1764, publ. avec des addit. par Schultens.—*Rudimenta linguæ arabicæ*, nouvelle édit. publ. par Schultens, 1770, in-4.—*Proverbiorum arabicorum centuriæ*, etc., 1614, in-8; l'édit. de 1623, in-4, est plus complète.—*Locmani sapientis fabulæ*, ibid., 1615, in-8.—*Hist. Josephi patriarchæ ex Alcorano*, etc., ibid., 1617, in-4.

ERRANTE (Joseph), peintre ital., né en 1760, à Trapani en Sicile, étudia la peinture à Rome, et fut invité par la cour de Naples à décorer le château de Caserte. Enveloppé dans la première persécution des patriotes napolitains en 1788, il se rendit à Milan, où il se fit admirer par le nombre et le mérite de ses ouvrages. Ses plus beaux tabl. sont: le *Concours de la beauté*, le *comte Ugolin*, la *Mort d'Antigone*. Il n'a pas eu le temps de terminer ce dernier, étant mort en 1821 à Rome.

ERRARD (Jean), ingénieur, né à Bar-le-Duc au 16e S., estimé d'Henri IV et de Sully, construisit la citadelle d'Amiens et une partie du château de Sedan. On a de lui *la Fortification démontrée et réduite en art*, Francfort, 1594, in-fol., 1604 et 1620.

ERRARD (Charles), peintre et architecte, né à Nantes en 1606, dirigea les trav. de peinture qui se faisaient au Louvre par ordre de Louis XIII, et fut envoyé à Rome pour former les collect. d'antiq. que Richelieu avait le projet de réunir à Paris. Il eut part aux dessins de la prem. édition du *Traité de peinture* de Léonard de Vinci, fut nommé directeur de l'académ. à Rome, et mourut en 1689. Comme archit., Errard a élevé le dôme de l'église de l'Assomption à Paris. Il a été l'éditeur des *Vite di pittori* de Bellori, et du *Parallèle d'architect.* de Chambrai.

ERRICO (Scipion), littérateur, né à Messine en 1592, embrassa l'état ecclésiastique, fut profess. de philosophie, membre des sociétés savantes de Rome, de Naples et de Venise, et mourut en 1670. Ses principaux ouvrages sont : *de Tribus scriptoribus historiæ concilii Tridentini*, Amsterdam, 1656, in-8. — *De Scientiâ mediâ... opusculum*, Gênes, 1668, in-12. — *Deidamia dramma musicale*, représenté avec le plus gr. succès à Venise en 1644, et à Florence en 1650.—*Poesie*, Messine, 1653, in-12, et d'autres ouvrages, soit impr., soit MSs., dont on trouve la liste dans la *Bibl. sicula* de Mongitore.

ERSCH (Jean-Samuel), célèbre bibliogr., né en 1766 à Gross-Glogau (Silésie), coopéra d'abord à quelq. recueils de géogr. et de statistique à Iéna, fit paraître en 1788 un *Catalogue des ouvr. anon. et pseud. de l'Allemagne*, pour servir de supplém. à *l'Allemagne savante* de Meusel, puis s'attacha à

la rédaction de la *Gazette littér. d'Iéna*, dirigée par Schütz et Bertuch, et vint plus tard rédiger la *Gazette politique* de Hambourg. C'est dans cette dern. ville qu'il termina et mit au jour sa *France littéraire*, 1797-1806, 5 vol. in-8, dont 2 de *supplément*, ouvrage qui embrasse les publicat. faites de 1771 à 1805, mais où fourmillent les inexactitudes. Revenu à Iéna en 1800 avec le titre de bibliothéc. de l'université, Ersch y ouvrit des cours de géogr. et d'histoire moderne; il devint plus tard premier bibliothécaire et profess. de géographie et de statistique à l'université de Halle. Cet infatigable écrivain, malgré les travaux qu'il avait à poursuivre, entreprit (en société avec Gruber) une *Encyclopédie générale des sciences et des arts*. Le plan trop vaste de ce recueil en fit échouer la publication; et, après avoir vu la fortune de son libraire compromise par cette opérat., Ersch succomba lui-même à la fatigue et aux chagrins le 16 janvier 1828. Il reste à citer de lui : *Répertoire des journ. et autres ouvr. périodiq. allem. sur la géogr. et l'histoire*, Lemgo, 1790-92, 3 vol. in-8; et *Manuel de la littérat. allemande*, Amsterdam, et Leipsig, 1812-14, 8 parties en 2 vol. in-8.

ERSKINE (Jean), baron de Dun, un des plus zélés propagateurs du protestantisme en Écosse, né vers 1508, rendit de grands services à son pays en repoussant les Anglais qui infestaient la côte d'Écosse en 1547, fut l'un des commissaires envoyés en France pour assister au mariage de la reine Marie Stuart (1557), prit une part très active à la guerre civile de 1559, déposa les armes en 1560 pour se livrer à la prédicat., fut chargé du maintien de la discipline de l'Église réformée, et mourut en 1591.

ERSKINE (Ralph), théolog. écossais, né en 1628, ministre de Falkirk en 1654, fut dépouillé de sa cure et persécuté avec les presbytériens dep. 1662 jusqu'en 1690, et mourut en 1696, ministre de Churnside dans le comté de Berwick, laissant MSs. quelques ouvr. de théolog. — Erskine (Ebenezer), fils du précéd., un des chefs de la secte des *seceders*, né en 1680, mort en 1755, a composé des *Sermons*, 5 vol., dont 4 impr. à Glascow, 1762, et le 5e à Edimbourg, 1765. — Erskine (Ralph), frère du précédent, et comme lui partisan de la secte des *seceders*, né en 1682, mort en 1751, a laissé des *Sermons*, des *Sonnets sur l'Evangile*, une paraphrase du *Cantique des cantiques*, un traité polémique intit. : *La Foi ne tient pas à l'imaginat.*, le tout publ. en 2 vol. in-fol., Glascow, 1765.

ERSKINE (Thomas), célèbre orateur anglais, né en 1750, entra à 14 ans dans la marine royale comme aspirant, et passa ensuite dans un régim. d'infanterie, où il servit avec le grade d'enseigne jusqu'en 1777, époque à laquelle il embrassa la carrière du barreau. Ses débuts y furent brillants, et en peu de temps sa réputation s'accrut à un tel point, que ses plaidoiries lui rapportèrent plus de 100,000 fr. par an d'honoraires. Nommé membre du parlement par le bourg de Portsmouth en 1783, et constamment réélu jusqu'à ce qu'il eût été appelé à la pairie en 1806, lord Erskine n'obtint pa des succès aussi éclatants à la tribune qu'au bar reau; toutefois, les Anglais lui durent la conse vation et l'extension des deux institutions, bas fondamentales de tout gouvernem. représentati la liberté de la presse et le jugem. par jury. Nom mé en 1806 lord-grand-chancelier d'Angleterre, perdit cette place l'année suivante, par la chu du ministère de lord Grenville. Là se termine à pe près sa carrière politique. Il mourut en 1823. O a de lui quelques écrits, tels que : *A view of th causes and consequences of the war with France* 1797, pamphlet qui eut 43 édit. cette même ann la *Préface* des discours de Fox; un roman pol tique en 2 vol. intit. *Armata;* enfin plus. brochure en faveur de la noble cause des Grecs.

ERSKINE (Charles), cardinal, originaire d'Ir lande, né en 1753 à Rome, où sa famille suiv celle des Stuarts lorsque cette dernière eut cess de régner, fut destiné au barreau; mais Pie VI l'en gagea avec raison à changer de carrière. Erskin eut le titre d'évêque, et fut nommé chanoine d St-Pierre, puis envoyé comme ministre plénipo tentiaire à Londres, lorsque le pape voulut s joindre à la coalition de souver. contre la France Il passa plusieurs années en Angleterre, et obtin le chapeau de cardinal, lors de son retour à Rome après le traité d'Amiens. Pie VII eut pour lui l même estime qu'avait eue Pie VI. Erskine vint e France sous le gouvernem. consulaire, et fut fa vorablem. accueilli par le 1er consul. Ce préla éminent, qui parlait cinq langues avec autant d pureté que de facilité, était l'un des hommes le plus savants de l'Italie.

ERTBORN ou HERTBORN (Joseph-Charles-Emmanuel, baron van), né à Anvers en 1778 remplit plus. emplois administratifs sous la domination franç., et quelq. fonctions financières lors de la révolut. arrivée dans son pays en 1814. Après l'organisat. définitive du royaume des Pays-Bas, il devint directeur des contributions indirectes de la province de Liége. En 1819, il passa au conseil-général des monnaies à Utrecht, fut nommé, en 1821, membre de la chambre des comptes du royaume, et mourut à La Haye en 1823. Il possédait très bien le grec, le latin, le français, l'ital., l'allemand, le hollandais, et s'était toujours occupé de trav. scientifiq. ou littér. Nous citerons de lui un vol. de *Recherches historiques sur l'académie d'Anvers, et sur les peintres, sculpteurs, graveurs et architectes qu'elle a produits* (en français, 1806).

ERTOGRUL, fils de Soliman-Shah, et chef des Turks, s'établit dans l'Asie-Mineure sur le territoire de Sogus, prit aux Grecs la ville de Kutaïa l'an de l'hég. 680, de J.-C. 1281, et gouverna glorieusem. pendant 52 années. Son fils Otman fut le fondateur de l'empire othoman.

ERVIGE, roi des Visigoths d'Espagne, ravit le sceptre à Wamba en 680, fit confirmer son usurpation dans le 12e concile de Tolède, et régna paisiblement jusqu'à sa mort en 687.

ERWIN DE STIENBACH, célèbre architecte du 3e S., mort en 1318, dirigea pendant 28 ans les ravaux de la cathédr. de Strasbourg, édifice dont a tour, élevée de 436 pieds, fut entièrem. achevé 'après ses dessins, et terminé en 1439.

ERXLEBEN (DOROTHÉE-CHRÉTIENNE LEPORIN), emme sav., née à Quedlinbourg (Saxe) en 1715, norte en 1762, avait étudié la médecine sous son ère, le D. Leporin, et fut admise au doctorat à univ. de Halle en 1754. Sa thèse inaugurale sur ette importante question : *Quod nimis citò ac jucundè curare, sæpiùs fiat causa minùs tutæ curationis?* a été publ. en allem., Halle, 1755, in-8. On en outre de Mme Erxleben : *Examen des causes ui éloignent les femmes de l'étude, dans lequel n prouve qu'il leur est possible et utile de cultiver es sciences*, Berlin, 1742, in-8.—ERXLEBEN (Jean-Chrétien-Polycarpe), natural., fils de la précéd., né en 1744, mort en 1777, prof. de philos. à Gottingue, a laissé un grand nombre d'ouvr. en allem., que l'on regarde comme classiques; les principaux sont : *Éléments d'hist. naturelle*, Gottingue, 1768, in-8, souv. réimpr. ;—*de physique*, 1772, in-8 ;—*le chimie*, 1775, in-8.—*Considérat. sur les causes le l'imperfection du système minéral*, 1768.—*Introduction à la méd. vétérinaire*, 1769.—*Systema regni animalis*, etc., Leipsig, 1777, ouvrage très estimé.

ERZILLA. — V. ERCILLA.

ES (JACQUES van), peintre, né à Anvers en 1570, réussit particulièrem. à peindre les poissons, les coquillages, les crabes, les oiseaux et les fruits. La galerie de Vienne possède deux de ses plus beaux tableaux : l'un représente *un marché au poisson sur le bord de la mer*, l'autre un sujet de nuit qui offre un bel effet de clair-obscur.

ÉSAU, fils aîné d'Isaac et de Rébecca, avait 40 ans lorsqu'il vendit, pour un plat de lentilles, son droit d'aînesse à Jacob, son frère. Il chercha longtemps à tirer vengeance de la supercherie par laquelle celui-ci lui avait enlevé la bénédiction paternelle ; et après s'être enfin réconcilié avec Jacob, il se retira à Séir en Idumée, où il mourut l'an 1710 avant J.-C. Ésaü était très velu, et c'était par-là qu'Isaac, devenu aveugle, le distinguait de son frère.

ESCALANTE (JEAN d'), commandant d'une des 11 compagnies de Fernand Cortez dans la conquête du Mexique en 1518, seconda son général par sa valeur, sa prudence et son activité, et mourut des suites des blessures qu'il reçut dans un combat contre Qualpopoca, général des troupes de Montézuma.

ESCALANTE (JEAN-ANTOINE), peintre, né à Cordoue en 1630, mort en 1670, imita la manière du Tintoret. On voit à Madrid plus. de ses ouvr., entre autres : la *Vie de St Gérard*, suite de composit. dans le cloître des carmes; une *Ste Catherine; la mort de J.-C.;* un *Christ expirant*, et une *Rédemption des captifs*, où il s'est peint parmi les esclaves.

ESCALE. — V. SCALA.

ESCALQUENS (GUILLAUME), capitoul de Toulouse en 1326, se fit faire, de son vivant, un service funèbre auquel assistèrent ses collègues et un gr. nombre d'autres personnes. Pendant qu'on officiait, il resta étendu dans un cercueil les mains jointes et entouré de 40 torches allumées; on fit tous les encensements et on récita les prières des morts; après la cérémonie il emmena dîner chez lui les principaux témoins. L'archev. de Toulouse, dans un concile provincial assemblé *ad hoc*, défendit à tous les fidèles de sa juridiction, sous peine d'excommunication, de renouveler le scandale de cet acte de folie, dont Charles-Quint donna le pitoyable exemple à l'Espagne 200 ans après.

ESCHELS-KROON (ADOLPHE), voyageur danois, né en 1736, agent du Danemarck dans les Indes, fit un séjour de 18 ans dans ces contrées, et mourut à Kiel en 1793. Il a écrit en allem. : *Description de l'île de Sumatra*, etc., Hambourg, 1782, in-8. —*État des îles de l'Océan indien, surtout de Bornéo; Descriptions de Banda, d'Amboine et de dix îles voisines, de l'île de Ceylan, du cap de Bonne-Espérance*, etc., insérées dans le *Journal politique* de Schirach. Langlès a traduit la *Description de Pégu et de l'île de Ceylan*, Paris, 1793.

ESCHENBURG (JEAN-JOACHIM), célèbre critique, né à Hambourg en 1743, fut gouvern. public des élèves du collége Carolin, à Brunswick, enseigna toute sa vie, autant par des actions que par des discours, la morale et la vérité, et mourut en 1820. On a de lui plus ouvr., parmi lesq. il faut distinguer une traduct. de Shakespeare, Zurich, 1775, plus complète que celle de Wieland ; *Théorie et cours de b.-lettres*, Berlin et Stettin, 1783, trad. en franç. par Storek, St-Pétersbourg, 1789, in-8. — *Manuel de littérat. classique*, trad. par Cramer, 1802, 2 vol. in-8. — *Nouv. élém. de littérature*, trad. par Breton, 1811, 6 vol. in-18. Eschenburg a donné une édit. des œuvres posthumes de Lessing, avec des notes, Berlin, 1790.

ESCHERNY (FRANÇOIS-LOUIS d'), comte du St-Empire, ancien chambellan de S. M. le roi de Wurtemberg, né en 1734 à Neuchâtel (Suisse), mort à Paris en 1815, est auteur des ouvr. suiv. : *Les lacunes de la philos.*, 1783, in-12. — *Correspondance d'un habitant de Paris avec ses amis de Suisse et d'Angleterre sur les événem. de 1790 jusqu'au 4 avril* 1791, Paris, 1791, in-8; réimpr. en 1815 sous le titre de *Tableau hist. de la révolut.*, 2 vol. in-8. —*De l'égalité, ou principes généraux sur les institutions civiles, politiq. et religieuses*, précédées de *l'Éloge de J.-J. Rousseau*, 1796, 2 vol. in-8. — *Mélanges de littér., d'hist., de morale et de philos.*, 1809, 3 vol. in-12; des exemplaires portent le titre de 2e édit., avec la date de 1815. — *Fragm. sur la musique*, etc., 1809, in-12, extrait du précédent.

ESCHINE, philos. grec, disciple de Socrate, était si pauvre que, ne sachant qu'offrir à son maître pour être admis au nombre de ses disciples, il fit le sacrifice de sa liberté. Il avait écrit plus. dialogues sur la philosophie. Quelq. savants lui attribuent l'*Axiochus*, qui se trouve dans les dialogues

de Platon. L'*Axiochus* et deux autres dialogues, l'un *Si la vertu peut être enseignée*, l'autre *Sur les richesses*, ont été réunis sous le titre d'*Eschine* par J. Leclerc, Amsterdam, 1711, in-8, et réimpr. plus. fois; mais il n'est pas bien certain que ce philos. en soit l'auteur.

ESCHINE, célèbre orateur athénien, né vers l'an 387 av. J.-C., fut le contempor. et le rival de Démosthène. Il s'éleva entre ces deux orateurs une inimitié qui naquit de ce que Démosthène accusa Eschine de s'être laissé corrompre par Philippe. Eschine, pour se venger, s'opposa à la proposition de Ctésiphon, qui voulait faire décerner à Démosthène une couronne d'or en récompense de ses services. Il échoua dans cette tentative et fut exilé à Rhodes, où il enseigna la rhétor. De là il passa à Samos, où il mourut à 75 ans. Il reste de lui quelq. discours dans *les Orateurs grecs* de Reiske, Leipsig, 1770-75, trad. avec Démosthène par l'abbé Auger.

ESCHYLE, le père de la tragédie grecque. Cet homme, qui dut être l'étonnement de son siècle, et qui fait encore l'admiration du nôtre, naquit dans l'Attique vers la fin du 6e S. avant l'ère chrét. Doué d'une imaginat. brillante, et qu'échauffaient souvent encore les vapeurs du vin, il étala le premier aux yeux des Athéniens la pompe d'un spectacle devenu depuis le plus noble amusement des peuples civilisés. Mais pour bien apprécier l'étendue des services que rendit Eschyle à ce bel art de la tragédie, rappelons-nous rapidem. en quel état il l'avait trouvé. Thespis et Susarion avaient jeté dans leurs chœurs les prem. germes de la tragéd.; mais le théâtre, la scène, la tragédie proprement dite, n'existaient point encore. Peintre, décorateur, machiniste, chef d'orchestre, et ce que nous appelons aujourd'hui maître de ballets, il fallut qu'Eschyle fût tout cela, et il le fut. Ses premiers ouvr. durent se ressentir encore de l'enfance de l'art; mais quel essor il prit bientôt, et à quelle hauteur il éleva pour toujours ce même art! Toutes ses pensées ne furent cepend. pas pour la poésie: il cultiva la philos., il fut soldat, il combattit et reçut des blessures honorables aux mémorables journées de Marathon, de Salamine et de Platée. On est fâché de trouver un si gr. homme, une âme si forte, accessible au sentiment de la jalousie, et de voir Eschyle quitter sa patrie de dépit d'avoir été vaincu par le jeune Sophocle dans la carrière qu'il venait d'ouvrir, et qu'il avait parcourue lui-même avec tant d'éclat. Il se retira en Sicile, où il mourut âgé de 69 ans, l'an 456 av. J.-C. suiv. les calculs de Larcher, dans sa chronologie d'Hérodote. Un accident étrange termina les jours de cet illustre poète: un aigle, qui avait enlevé une tortue, la laissa tomber, dit-on, sur la tête chauve du poète pour briser l'écaille qui renfermait sa proie. Les citoyens de Géla acquittèrent envers lui les devoirs de l'hospitalité, et lui élevèrent un tombeau décoré d'une épitaphe qui nous est parvenue, et que Pausanias et Athénée assurent avoir été composée par Eschyle lui-même. Il y rappelle avec un noble orgueil ses exploits militaires sans dire un mot de ses succès dramatiques. Eschyle avait composé un gr. nombre de tragéd.: 60, d'après l'auteur grec de sa *Vie*, et 90, selon Suidas; 7 seulement ont échappé au naufrage des siècles. Le savant Vettori (Victorius), Cantor, Stanley, Corn. de Paw, avaient successivem., dans l'espace de près de deux siècles, édité, rétabli ou altéré le texte de ces 7 tragédies, lorsque l'un des plus habiles hellénistes de l'Allemagne, Schütz, publia, 1782-1821, à Halle, 5 vol. in-8, la meilleure édit. des *OEuvres d'Eschyle*. Brunck et MM. Hermann, Wolf et Blomfield ont isolément publié différentes pièces de ce gr. tragique, dont la *Trilogie*, éditée par le professeur F.-Th. Welker, a paru en 1824, Darmstadt, gr. in-8. Nous avons deux bonnes traduct. d'Eschyle: celle de Lefranc de Pompignan, Paris, 1770, in-8, et celle de La Porte du Theil, Paris, 1794, 2 vol. in-8. Celle-ci fait partie du *Théâtre des Grecs* de Brumoy.

ESCOBAR (Antoine), dit *de Mendoza*, fameux jésuite espagn. dont Pascal (dans ses *Lettres provinciales*) a couvert le nom d'un ridicule ineffaçable, naquit à Valladolid en 1589, et mourut en 1669. Ses principaux ouvr. sont: *Summula casuum conscientiæ*, Pampelune, 1626. — *Examen et Praxis confessariorum*, 1647. — *De S. Ignacio Loyola poema heroicum*, Valladolid, 1614. — *Théologie morale* (en espagn.), Venise, 1650. — *De Justitia et Jure*, etc.

ESCOBAR (Marie d'), femme de Diégo de Chaves, suivit son époux à la conquête du Pérou, et passe pour avoir fait connaître aux peuples de cet empire la culture du blé.

ESCOBAR (Marine d'), fondatrice de l'ordre de Ste-Brigitte, née à Valladolid en 1554, quitta le monde pour se vouer aux exercices de piété, et mourut saintem. en 1633. Sa *Vie*, écrite par N. du Pont, son confesseur, jusqu'à 1624, et continuée par Michel Orena, a été impr. à Madrid, 1665, in-fol.

ESCHASSERIAUX (René), médec., né à Saintes en 1759, fut un des administrat. du district de cette ville en 1790, puis élu député suppléant de la Charente-Inférieure à l'assemblée législative et à la convention, où il n'entra qu'après le procès de Louis XVI. Modéré dans ses opinions, il fut membre de plus. comités et fit de fréquents rapports; il parla souvent en faveur des créanciers ou des parents d'émigrés, et fit rayer de la liste fatale plus. de ceux qui y avaient été portés injustement. A la fin de la session il entra au conseil des cinq-cents, où il siégea jusqu'à sa dissolution, et fit ensuite partie du corps-législatif. Nommé en 1803 conseiller de préfecture de son départem., il se démit de cette place en 1810 pour accepter celle de maire de Saintes. Ses compatriotes l'élurent membre de la chambre des représentants en 1815, puis le renvoyèrent en 1827 à la chambre des députés, où il a constamm. siégé jusqu'à sa mort en 1832.

ESCOIQUITZ (don Juan), ministre d'état espagn., né en 1762, dans la province de Navarre, avait été

d'abord page de Charles III, puis chanoine de Saragosse, et, par la faveur de Godoï, gouverneur du prince des Asturies, dep. Ferdinand VII. Il est difficile de décider si c'est par ambition ou par dévouement aux intérêts de son jeune maître qu'il voua une haine mortelle au prince de la Paix. Tout le monde connaît ses intrigues, et cette lettre à Napoléon, où le prince, sous la dictée de son précepteur, demandait à s'allier à la famille *du grand homme*. On dit même qu'Escoïquitz fut un des premiers auteurs de l'émeute d'Aranjuez, qui transporta la couronne de Charles IV sur la tête de son fils. Bientôt, cédant à ses conseils, Ferdinand consentit au voyage de Bayonne; Escoïquitz reconnut, mais trop tard, son imprudence, et voulut la réparer à force de talents et de souplesse; il n'obtint que des compliments flatteurs de Bonaparte, qui l'appelait ordinairement *le petit Ximenès*. Indigné des insultes journalières que recevaient les princes espagnols, Escoïquitz s'en plaignit amèrement, et l'on rapporte ces paroles prophétiques adressées à M. de Champagny, ministre des relat. extérieures: *L'Espagne vengera ses injures; elle rendra cent fois les outrages qu'on lui prodigue*. Durant l'exil des princes à Valençay, Escoïquitz, après avoir intrigué à Paris chez les ambassadeurs étrangers, fut contraint de se retirer à Bourges jusqu'à l'époque où, rentré en Espagne avec Ferdinand VII, il alla mourir dans l'Andalousie en 1820, privé, par des jalousies de cour, de la faveur de son maître, qu'il avait servi avec tant de zèle. Escoïquitz a traduit quelq. ouvr. du franç., et de l'angl. les *Nuits* d'Young et le *Paradis perdu* de Milton. On lui doit en outre quelques écrits de circonstance, dont le plus remarquable est l'*Exposé des motifs qui ont engagé, en* 1808, *S. M. C. Ferdinand VII à se rendre à Bayonne*, trad. en franç. par Bruand.

ESCOUSSE et LEBRAS, deux jeunes littérat., terminèrent leurs jours par un déplorable suicide le 21 février 1831; l'un, à peine âgé de 20 ans, débuta dans la carrière dramatique par un succès; l'autre, âgé de 16 ans, s'était associé à ses premiers travaux. Le succès de *Farruch-le-Maure* n'avait d'abord donné à Escousse que de l'espérance; mais l'indiffér. avec laquelle *Pierre III* fut accueilli quelque temps après à la Comédie-Française, dissipa ses prem. illusions de fortune. Enfin la chute de *Raymond*, mélodrame qu'il avait fait avec Lebras, lui porta le dernier coup. Depuis ce jour, les deux jeunes gens, dégoûtés de la vie, s'encourageaient l'un l'autre à la quitter. Escousse écrivit enfin à son ami: « Je t'attends à 11 heures et demie; le rideau sera levé; arrive, afin que nous précipitions le dénoûment. » Tout était préparé; le charbon même allumé... et les malheureux précipitèrent en effet le dénoûment. Ils ne songeaient pas qu'au lieu de finir, ils commençaient une autre vie!

ESCULAPE (mythol.), dieu de la médecine, fils d'Apollon, fut élevé par le centaure Chiron, de qui il apprit à guérir tous les maux. Il rendit la vie à Hippolyte, fils de Thésée; mais Jupiter, irrité de voir un mortel résister aux dieux, le frappa de la foudre. Tout porte à croire qu'Esculape fut un médecin habile qui consacra sa vie entière au soulagement des malades; et ce qu'il y a de certain, c'est que plus. villes se disputèrent l'honn. de lui avoir donné le jour. Goulin présume qu'Esculape naquit vers 1321, et qu'il mourut vers 1243 av. J.-C.

ESDRAS, souverain pontife des Juifs pendant la captivité de Babylone, s'attira l'estime d'Artaxerce-Longue-Main, et fut envoyé par ce prince à Jérusalem vers l'an 467 av. J.-C., chargé de riches présents pour le temple qui venait d'être rebâti par Zorobabel. Il en fit la dédicace, releva la religion parmi les Juifs qui restaient à Jérusalem; il leur lut et leur expliqua le livre de la loi, et les fit renoncer à l'idolâtrie que plus. avaient embrassée. C'est Esdras, qui, suivant l'opinion la plus commune, recueillit tous les livres canoniq. de l'Ancien-Testament; il continua lui-même l'hist. du peuple hébreu jusqu'à son temps. Des 4 livres qui portent son nom, les deux premiers seuls sont reconnus authentiques par l'Eglise. On l'a regardé aussi, mais à tort, comme l'auteur des Paralipomènes, qu'il paraît cependant avoir retouchés.

ESDRAS, patriarche d'Arménie, successeur de Christophe III en 628, convoqua le concile national de Karin, où l'Église d'Arménie fut réunie à celle des Grecs, et mourut en 639, de chagrin, en voyant les troubles religieux qui furent le résultat de cette réunion. — Un autre ESDRAS ANKEGHATSY, écrivain et orateur arménien au 5e S., fondateur d'une célèbre école de grammaire et de rhétoriq., a laissé MSs. des *Traités de rhétorique et de grammaire;* une *Homélie sur St Grégoire;* un *Éloge de St Mesrob*, et quelques autres écrits sur des sujets pieux.

ESKIL ou ESCHIL, archevêque de Lund en Scanie, et primat de Danemarck au 12e S., fondateur du monastère d'Esrom de l'ordre de Cîteaux, prit une part très active aux affaires publiques, lutta contre Valdemar à l'époque du schisme qui s'éleva au sujet de l'élection du successeur d'Adrien IV, fut forcé de quitter son siége et sa patrie, fit un voyage à la Terre-Sainte, et à son retour s'arrêta quelque temps en France, fut réintégré dans ses dignités, mais s'en démit solennellement en 1177, et se retira dans le monastère de Clairvaux, où il mourut en 1187. On a de lui *le Droit ecclésiastiq. de Scanie*, impr. avec le Code civil de la même province, Copenhague, 1505, et depuis en danois et en latin dans le *Recueil des lois ecclésiastiques de Danemarck* de G.-J. Torkelin, ibid., 1781.—ESKIL, sénéchal de Suède au 13e S., recueillit les anciennes lois et coutumes de Westrogothie, dont la collect. servit de code à une partie de la Suède pendant plusieurs siècles.

ESMENARD (JOSEPH-ALPHONSE), poète français, né à Pélissane dans la Provence en 1770, avait déjà fait deux voyages en Amérique lorsque la révolut. l'arracha à l'étude. Député par ses compatriotes à la fédération de 1790, il se fixa à Paris et concourut à la rédact. de plusieurs journaux dans le sens de

la monarchie constitutionnelle. Proscrit après la journée du 10 août 1792, il se retira d'abord à Londres, puis voyagea en Hollande, en Allemagne, en Irlande, visita Constantinople et se rendit à Venise pour offrir ses services à Monsieur (Louis XVIII). En 1797, Esmenard crut pouvoir rentrer en France. Il fut attaché un moment à l'ambassade de Hollande, et travailla quelq. mois à la *Quotidienne;* mais au 18 fructidor, il fut enfermé au Temple, puis banni. La journée du 18 brumaire lui ayant rouvert la France, il travailla au *Mercure* avec La Harpe et Fontanes, et publ. des fragm. du poème de *la Navigation*, dont il s'occupait depuis longtemps. Il quitta ses occupat. littéraires pour suivre le général Leclerc à St-Domingue, revint en France avec les faibles restes de cette malheureuse expédition, fut nommé chef du bureau des théâtres au ministère de l'intérieur, renonça à cette place pour aller à la Martinique avec l'amiral Villaret-Joyeuse, et à son retour fut nommé censeur, et chef de division de la police générale. Il fut en 1810 nommé membre de l'Institut en remplacem. de M. de Bissy. Forcé de s'expatrier de nouveau pour avoir impr. dans le *Journal des Débats* une satire contre un envoyé russe, Esmenard voyagea en Italie pend. plus. mois, et revenait dans sa patrie en 1811 lorsqu'il périt emporté dans un précipice par des chevaux fougueux. Son poème de *la Navigat.*, en VIII chants, a été impr., Paris, 1805, 2 vol. in-8; 2e édition, réduit à VI chants, ibid., 1806, un vol. in-8; on a en outre d'Esmenard, *Trajan*, opéra en 3 actes, 1807, resté au théâtre. — *Fernand Cortès*, opéra en 3 actes, en société avec M. de Jouy, 1809. — Un *Recueil de poésies extraites des ouvrages d'Héléna-Maria Williams*, trad. de l'angl. en soc. avec Boufflers, 1808, in-8; des pièces de vers dans la *Couronne poétique de Napoléon*, Paris, 1807, in-8.—Les *Notes historiq. et littéraires* de la première édit. du poème de *l'Imaginat., de Delille,* et des articles dans la *Biographie universelle.*

ÉSOPE, célèbre fabuliste grec, né en Phrygie, esclave à Athènes, puis à Samos, parvint, malgré sa condit. et la difformité repoussante de sa taille et de ses traits, à la faveur la plus intime du puissant Crésus. On pourrait comparer l'emploi qu'il remplit auprès de ce roi de Lydie au rôle que jouèrent dans des temps moins reculés les *bouffons* de quelques souverains; c'est sous la forme d'apologues ingénieux qu'Ésope déguisait les vérités, parfois un peu dures, qu'il adressait au prince. Nous ne suivrons pas l'esclave phrygien dans le tissu d'aventures que lui prête son romancier Planude; mais il paraît incontestable qu'il périt victime de son amour pour la vérité, et que les prêtres de Delphes ne lui pardonnèrent pas d'avoir dévoilé leur charlatanisme. Accusé de sacrilége par la plus infâme calomnie, Ésope fut précipité du rocher Hyampéen, l'an 560 av. J.-C. Sa mort ne resta pas impunie, et une longue suite de malheurs n'avertit que trop les Delphiens de la colère céleste; mais la réparation fut tardive, et ce fut la troisième génération seulem. qui s'efforça d'expier le crime de ses pères. Si l'on peut disputer à Ésope l'honneur d'avoir inventé l'apologue, on ne lui contestera pas du moins le mérite d'en avoir fait l'usage le plus spirituel à la fois et le plus honorable; aussi la Grèce ne tarda-t-elle pas à s'emparer de ses fables; Socrate en avait mis quelq.-unes en vers; Babrias versifia toutes celles qu'il put recueillir; et c'est de sa collection que sortirent la plupart de celles qui nous sont parvenues, et que des écrivains du Bas-Empire s'étaient amusés à mettre en prose. Les meilleures édit. de ce recueil, devenu classiq., sont celles de J.-Chr.-Gott. Ernesti, Leipsig, 1781, in-8; de Fr. de Furia, Florence, 1809, 2 vol. in-8; de J.-G. Schneider, Breslau, 1811. La collection la plus complète est celle du doct. Coray, Paris, 1810, in-8. Elle se distingue par la beauté de l'impression, la correct. du texte, et les excellentes notes qui l'accompagnent.

ÉSOPE, *Æsopus*, célèbre acteur romain, rival redoutable de Roscius, vivait dans le dernier S. av. J.-C.; il fut l'ami de Cicéron, lui donna des leçons de déclamation, et contribua puissamment à le faire rappeler d'exil, en excitant au plus haut degré l'intérêt des spectateurs, en faveur de ce gr. homme, dans le rôle d'un personnage de la tragéd. d'Accius, intit.: *Talemon l'exilé*, pièce qu'il avait fait remettre au théâtre dans ce but. Il paraît que son talent lui valut aussi de gr. richesses, puisque, selon Macrobe, il laissa à son fils Clodius une succession égale à plus de deux millions de francs.

ESPAGNAC (Jean-Baptiste-Joseph DAMAZIT de SAHUGUET, baron d'), lieuten.-gén., grand'croix de St-Louis, gouvern. de l'hôtel des Invalides, né à Brive-la-Gaillarde en 1715, mort à Paris en 1783, s'était signalé à la prise de Prague en 1741, dans la guerre de Bavière en 1742 et 1743, à la bataille de Raucoux sous le maréchal de Saxe en 1745, et dans plus. autres circonstances. Il a laissé des ouvrages estimés de tous ceux qui s'occupent de stratégie, savoir : *Journal historique des campagnes du roi en* 1743, 1748, La Haye, 4 vol. in-8. — *Essai sur la science de la guerre*, 1751, 3 vol. in-8. — *Essai sur les grandes opérat. de la guerre*, 1753, 4 vol. in-8, suite de l'ouvrage précédent.— *Supplément aux rêveries du maréchal de Saxe*, Paris, 1757, in-12. — *L'Histoire* de ce maréchal, 3 vol. in-4, avec les plans des batailles.—Espagnac (M.-B. Sahuguet, abbé d') fils du précédent, chanoine de Paris avant la révolution, d'abord agent du contrôleur-général Calonne, puis fournisseur de l'armée des Alpes et entrepreneur des charrois militaires de l'armée de Dumouriez, acquit une grande fortune, fut plusieurs fois dénoncé comme fournisseur infidèle, trouva moyen de se justifier tant que l'on eut besoin de lui, mais succomba après la proscription de Dumouriez, et périt sur l'échaf. en 1793. On a de lui un *Éloge de Catinat*, qui obtint un accessit à l'Académie franç. en 1775, et des *Réflexions sur l'abbé Suger et sur son siècle*, 1780, in-8.

ESPAGNANDEL (Matthieu L'), sculpteur, né à Paris en 1610, mort dans cette ville en 1689, a

né les jardins de Versailles de plusieurs morc. remarquables, entre autres une statue de *Tigrane*, r. d'Arménie, un *Flegmatique* et deux *Thermes* représentant l'un *Diogène*, et l'autre *Socrate*.

ESPAGNE (l'), conquise d'abord par les Romains s. les Carthaginois, fut en proie aux invasions d. Barbares du 5e S., comme le reste de l'Europe, occupée tour à tour par les Alains, les Suèves les Vandales, puis conquise par les Visigoths, q. y fondèrent un puissant empire sous les successeurs d'Alaric. Au 8e S., les Arabes soumirent s. ns peine ce roy. amolli et divisé; et à l'époque d. triomphe des Abbassides, le dernier des Ommiades trouva un asile en Espagne, détacha cette p. ovince du vaste empire des mahomét., et forma k. khalyfat de Cordoue, qui, après un siècle de g. ire, fut divisé en une foule de petits états indépendants. Les dissensions de leurs chefs furent m. ses à profit par les chrétiens, et ceux-ci chassent enfin les Arabes. Réunie en un seul corps de r. aume sous Ferdinand et Isabelle, l'Espagne a. quit une puissance colossale par la découverte d. l'Amérique, et c'est en partie aux trésors de c. contrées que Charles-Quint dut la redoutable i. uence qu'il exerça un instant sur les destinées d. l'Europe. Philippe II, devenu maître d'un em-p. e non moins vaste que celui qu'avait morcelé le t. tament de son père, prétendit ramener l'Europe à. unité religieuse, et étendre sa domination sur l. peuples occidentaux : ses échecs favorisèrent l'. évation rivale, et bientôt prépondérante, de la m. narchie française. Enfin la branche d'Autriche s'. teint dans la personne de Charles II, qui, sur le b. d de la tombe, souscrit un testament par leq. P. ilippe V, petit-fils de Louis XIV, est placé sur l. trône d'Espagne : ce n'est qu'après une guerre d. 12 ans, terminée par le traité d'Utrecht, que la m. ison de Bourbon y voit sa domination affermie. P. ilippe abdique en 1728; mais à la mort de son f. , arrivée la même année, il reprend les rênes d. l'état. Ferdinand VI et Charles III lui succè-d. ent. Sous Charles IV éclata la révolution franç., d. nt l'influence s'étendit sur l'Europe entière. Le r. d'Espagne, fait prisonnier à Bayonne, est forcé d'. bdiquer. Joseph Bonaparte, reconnu roi, ne p. ut se maintenir quelq. temps que par le secours d. armes franç. Enfin le peuple espagnol sourit u. instant à un avenir de paix et de bonheur : son l. itime souver., rétabli sur le trône, promettait d. reconnaître la constitution des cortès. Abolie p. Charles-Quint dans ses jours de puissance, c. te antique constitution s'était relevée durant les i. fortunes du fils de Charles IV, et elle avait pu s. ule lui conserver sa couronne. Cependant, en p. oie bientôt à des dissens. civiles et à une guerre c. uelle, l'Espagne recouvra, par l'intervention de l. France, le rétablissem. momentané de l'ordre. M. is la mort de Ferdinand VII, en 1833, devint le s. gnal de nouv. troubles dont on ne peut prévoir l. fin. Isabelle, fille de ce prince, occupe le trône s. us la régence de sa mère, la reine Christine; m. is un parti puiss. s'est prononcé pour D. Carlos, oncle de la jeune reine, et l'Espagne, dep. 5 ans, est en proie à la guerre civile.

CHRONOLOGIE.

Domination romaine jusqu'à Honorius.	409
Rois des Alains de.	410 à 411
Rois des Vandales de.	409 à 439
Rois des Suèves de.	409 à 585
Domination des Visigoths de.	415 à 711
Domination des Arabes de.	711 à 1494
Khalyfat de Cordoue en.	756
Démembrement du khalyfat en.	1027
Royaume des Asturies en.	713
Royaume de Navarre en.	836

De ces états réunis se forment :

Royaume de Navarre. — d'Aragon. — de Castille.	de. . . . . 1063 à 1507

Maison d'Autriche.

Charles Ier (Charles-Quint) abdique en. . .	1556
Philippe II, mort en.	1598
Philippe III.	1621
Philippe IV.	1665
Charles II.	1700

Maison de Bourbon.

Philippe V abdique en.	1724
Louis Ier, roi en.	1724
Philippe V remonte sur le trône en.	1746
Ferdinand VI, mort en.	1758
Charles III en.	1788
Charles IV abdique en.	1808
Ferdinand VII, mort en.	1833
Isabelle, reine.	

ESPAGNE (CHARLES d'), petit-fils de Ferdinand de La Cerda, gendre de St Louis, et l'un des favoris du roi Jean, qui le fit connétable en 1350, s'attira la haine de Charles-le-Mauvais, comte d'Évreux et roi de Navarre, et fut assassiné par des émissaires de ce prince en 1354. — ESPAGNE (Louis d'), frère du précédent, amiral de France en 1341, servit sous Philippe IV contre les Anglais, et sous Charles de Blois dans la conquête de la Bretagne, et vivait encore en 1351. Son fils unique, assassiné par ordre de Pierre-le-Cruel, ne laissa point d'enfants.

ESPAGNE (d'), général franç., servit avec distinction sous Moreau depuis 1795, et se signala notamment à la bataille de Hohenlinden et au passage de l'Inn en 1800. Employé à l'armée d'Italie en 1805, il commandait une division de chasseurs à cheval, et se distingua dans toute cette campagne. En 1806, il passa au service de Naples, et battit les insurgés calabrois en plusieurs rencontres. La guerre avec la Prusse lui fournit de nouvelles occasions de se signaler à la tête des cuirassiers; il fut blessé au combat de Heilsberg en 1807, et promu au grade de grand-officier de la Légion-d'Honneur. Il se distingua de nouveau dans la glorieuse campagne d'Autriche en 1809, et fut tué à

la bataille de Wagram le 6 juillet. Sa statue devait être élevée sur le pont Louis XVI.

ESPAGNE (le cardinal d'). — V. MENDOZA.

ESPAGNOLET (JOSEPH RIBERA, dit l'), célèbre peintre espagnol, né à Xativa, roy. de Valence, en 1588, élève de Ribalta-le-jeune, fit de rapides progrès dans la peinture, se rendit très jeune à Rome, et suivit quelq. temps les leçons de Michel-Ange de Caravage; il copia ensuite les tableaux du Corrége. Il s'établit à Naples, où il mourut en 1659, comblé d'honneurs et de richesses. Ce grand peintre a réussi principalement dans la représentation des scènes horribles, qu'il a rendues avec une effrayante vérité. Ses principaux tabl. sont: *le Martyre de St Janvier*, *Ixion sur la roue*, et la *Mater dolorosa*, à Madrid. Le musée possède de ce maître un seul tabl., une *Adorat. des bergers*.

ESPEJO (ANT.), voyag. espagnol, né à Cordoue, découvrit le Mexique en 1582 et 1583, et a écrit une *Relation* de cette découverte, insérée dans les *Gr. Voyages* de Hackluyt et dans l'*Histoire de la Chine* du P. Mendoza. On n'a aucun détail sur sa personne.

ESPEN (ZEGER-BERNARD van), jurisconsulte, né à Louvain en 1646, fut reçu doct. en 1675, et occupa avec beaucoup de succès une chaire de jurisprud. au collége du pape Adrien IV à Louvain. Il avait pris les ordres sacrés deux ans avant son admission au doctorat. Ses opinions sur la bulle *Unigenitus*, et l'espèce d'approbation qu'il donna au sacre de Steenwoen, archev. d'Utrecht, remplirent d'amertume les dernières années de sa vie. Il fut forcé de se retirer à Maestricht, et ensuite à Amersfort, où il mourut en 1728. La collection des ouvrages de ce jurisconsulte, dont le *Jus ecclesiasticum universum* est le plus important, a été impr. plusieurs fois. La meilleure édition est celle de Paris, sous le nom de Louvain, 1753, 4 vol. in-fol.

ESPENCE (CLAUDE d'), *Espencæus*, sav. doct. de Sorbonne, né près de Châlons-sur-Marne en 1511, suivit le cardinal de Lorraine en Flandre en 1544, lors de la ratificat. de la paix entre Charles-Quint et François Ier, et ensuite à Rome en 1555. Il fut sur le point d'être nommé cardinal par Paul IV, qui voulait le retenir près de lui, et parut avec éclat aux états d'Orléans en 1560, ainsi qu'au colloque de Poissy en 1561. Ses ouvr. consistent en différents traités et dissert., dont on trouve la liste dans Niceron, tomes XIII et XX. Deux de ses écrits qui sont en latin ont été réunis et publiés à Paris, 1619, in-fol. Les morceaux les plus remarq. sont ceux où il traite des livres défendus, des mariages clandestins, de la messe publique et privée, de la continence, et *De cœlorum animatione*.

ESPER (JEAN-FRÉDÉRIC), naturaliste et astron., né en 1732 à Drossenfeld dans le Bayreuth, mort en 1781, a publié: *Descript. exacte de plusieurs animaux inconnus*, Nuremberg. 1774, in-fol. — *Méthode pour déterminer les orbites des comètes et des corps célestes au moyen d'instruments astronomiques et de calculs mathématiques*, in-8.

ESPERNON (JEAN-LOUIS de NOGARET DE LA VALETTE, duc d'), né en 1554, d'une ancien famille du Languedoc, dut beaucoup moins à naissance ou à ses services militaires qu'à ses ava tages physiques, la faveur de Henri III, dont était le *mignon*, et qui lui conféra les titres duc et pair, de colonel-général de l'infanter d'amiral, et de gouverneur de l'Angoumois, e Après la mort de Henri III, d'Espernon fut un derniers à reconnaître Henri IV. Dans la suite soumit à ce prince les villes de St-Jean-d'Angé de Lunel et de Montpellier, et revint à la co lorsque la tranquillité commença à se rétablir da le royaume. Il était dans le carrosse du roi lorsq ce prince fut assassiné, et ne s'est jamais lavé co plétem. des soupçons de complicité qui pesère sur lui. Marie de Médicis, qui lui devait la régen le maintint dans ses dignités, et Louis XIII, qui craignait, traita avec lui comme avec un souver lui donna le gouvern. de Guienne. Mais d'Espern y étala un luxe et une magnific. jusqu'alors sa exemple. Il poussa l'insolence jusqu'à frapper l' chevêque Sourdis, s'aliéna le parlem. de Bordea par ses hauteurs, fut forcé de donner sa démissi et mourut en 1642 à Loches, où il s'était reti Sa *Vie*, écrite par Girard, son secrét., a été imp à Paris, 1655, in-fol.; 1730, in-4, et 4 vol. in-12

ESPERT (JEAN), conventionnel, né à la Gran Borde en 1758, mort à Roumengous près Mirepo en 1832, était avocat avant la révolution. Dépu de l'Arriége à la convention, en 1792, il vota mort de Louis XVI sans appel ni sursis, devir après la session, commissaire du directoire da son départem. (l'Arriége), et rentra dans la privée après le 18 brumaire.

ESPINASSE (Mlle J.-J.-E. de L'), née à Lyon 1732, fit en Bourgogne la connaissance de Mme Deffant, qui l'amena à Paris en 1754. Cette liais dura 6 ans; les deux amies se séparèrent fort m contentes l'une de l'autre. Mlle de l'Espinasse e alors le bonheur de trouver un ami véritable da d'Alembert, et passa avec lui le reste de sa vi fixant auprès d'elle, par son amabilité, les homm les plus distingués. Mlle de L'Espinasse mourut 1774. Sa *Corresp.*, Paris, 1809 et 1811, 2 vol. in ne permet pas de douter que cette femme, qui vivait que pour aimer, ne soit morte de douleur ce que M. de Guibert répondait faiblement au se timent qu'il lui avait inspiré. A la suite de c lettres on trouve 2 chapitres ajoutés au *Voya sentimental de Sterne* par Mlle de L'Espinasse.

ESPINAY (CHARLES d'), abbé de St Gildas-des-B et de Notre-Dame-du Tronchet en Bretagne, né ve 1530, mort en 1581, avait paru avec éclat au co cile de Trente, et obtenu l'évêché de Dol en 156 On a de lui des *Sonnets amoureux*, Paris, 155 in-8, et 1560, in-4.

ESPINAY. — V. SAINT-LUC.

ESPINEL (VINCENT), poète lyrique, né à Rond roy. de Grenade, en 1544, embrassa l'état eccl siastique, obtint un bénéfice dans sa ville natal et mourut en 1634. Il est l'inventeur des *decim* ou stances de dix vers de huit syllabes, nomm

espinales. On a de lui : *la Casa de memoria; la Vie de l'écuyer Marc d'Obregon*, 1618, in-4, souv. réimpr., trad. en français par d'Audiguier, 1618, in-8 ; Lesage a fait passer dans son *Gil Blas* quelq. morceaux de ce roman; des *épîtres* en vers, et la trad. en vers espagnols de l'*Art poétique* et de plusieurs *Odes* d'Horace. Ses poésies (*rimas*) ont été impr. à Madrid, 1591, in-8.

ESPINOSA (HYACINTHE-JÉRÔME), peintre espagnol, né à Cocentagna vers 1600, mort à Valence en 1680, s'est particulièrement distingué dans le clair-obscur. Les églises et les couvents de Valence possèdent plus. de ses tableaux : une *Madeleine; l'Apothéose de St Louis; Bertrand; St Joachim; le Martyre de St Pierre; la Naissance du Sauveur*, etc. — ESPINOSA (Michel-Jérôme), son fils et son élève, fut un peintre médiocre. — Un autre ESPINOSA (François), très bon peintre sur verre, travailla aux vitraux du palais de l'Escurial. — Plus. autres artistes, peintres ou sculpt., dont les ouvr. sont peu remarq., ont porté le même nom.

ESPRIT (JACQUES), appelé communém. *l'abbé Esprit*, quoiqu'il n'ait jamais été dans les ordres, né à Béziers en 1611, dut à la protect. du duc de La Rochefoucauld, auteur des *Maximes*, du chancelier Séguier et du prince de Conti, le titre de conseiller du roi, un fauteuil à l'Acad. française, où il remplaça Philippe Habert en 1637, et l'espèce de fortune dont il a joui. Sur la fin de sa vie il se retira à Béziers, et y mourut en 1678. On a de lui : *Paraphrases de quelq. psaumes; Faussetés des vertus humaines*, Paris, 1678, 2 vol., ouvr. abrégé par Desbans sous le titre de *l'Art de connaître les hommes*, et une trad. du *Panégyrique de Trajan*, Paris, 1677, in-12, attribuée par quelques biographes à *l'abbé Esprit*, frère de Jacques, et aut. d'un recueil de *maximes* politiques mises en vers, Paris, 1669, ouvr. destiné à l'éducat. du dauphin fils de Louis XIV.

ESSARS (PIERRE des), surintend. des finances de France sous Charles VI, fut un des gentilshommes français qui combattirent avec les Écossais contre Richard II et Henri IV. Il rendit à Jean-Sans-Peur, duc de Bourgogne, des services importants, notamment lors de l'arrestat. de Jean de Montagu, gr.-maître de la maison du roi, et obtint entre autres dignités celles de prevôt de Paris et de surintend. des finances. En assurant les approvisionnem. de la capitale, il mérita le titre de *Père du peuple;* mais ayant ensuite perdu la faveur populaire, il fut forcé de se retirer dans ses terres. P. des Essars essaya de rétablir son crédit en s'attachant au duc de Guienne. Après s'être emparé de la Bastille au nom de ce duc, il fut forcé de se rendre à la faction des bouchers, qui l'assiégèrent au nombre de 20,000 hommes : poursuivi comme dilapidateur, et accusé d'avoir voulu enlever le roi, la reine et le dauphin, il fut appliqué à la question, condamné à mort et exécuté le 1er juillet 1413. — ESSARS (Antoine des), son frère, faillit essuyer le même sort; en actions de grâces de sa délivrance, il éleva, dans la cathédr. de Paris, une statue colossale de St Christophe, qui a été démolie en 1784. — ESSARS (Charlotte des), comtesse de Romorantin, femme distinguée par son esprit et les agréments de sa personne, devint maîtresse de Henri IV en 1590, et en eut deux filles : elle vécut ensuite dans la plus grande intimité de Louis de Lorraine, cardinal de Guise ; et, après la mort de ce prélat, qui lui laissa 3 fils et 2 filles, elle épousa en 1630 le maréchal de L'Hôpital, connu alors sous le nom de du Hallier. Étant entrée dans des intrigues politiques, qui lui attirèrent une disgrâce, Charlotte des Essars fut reléguée dans une des terres de son mari, et y mourut en 1651.

ESSÉ (ANDRÉ DE MONTALEMBERT, plus connu sous le nom d'), un des plus braves capit. de son siècle, né dans le Poitou en 1483, tué sur la brèche de Térouane en 1558, s'était signalé dans les guerres de Louis XII, de François Ier et de Henri II. François Ier disait, en parlant des plus braves de son armée : « Nous sommes quatre gentilshommes de la Guienne qui courons la bague contre tous allants et venants de la France : moi, Sansac, d'Essé et Chastaigneraye. »

ESSEN (JEAN-HENRI, comte de), feld-maréchal suédois, né en 1755 à Kasioës, en Westrogothie, gagna la faveur de Gustave III en 1777, dans un tournoi où tout le monde avait remarqué son adresse, sa grâce et sa beauté. Dès-lors il ne quitta presque plus la personne du roi, qui lui fit faire un mariage magnifique, qui le combla de biens et d'honneurs pendant tout le cours de son règne, et dont il paya les bienfaits par quelq. services milit. et par un sincère attachement. Il en donna des preuves lors de l'assassinat de ce prince dans un bal masqué en 1792, conserva un gr. crédit à la cour sous le règne de Gustave-Adolphe IV, obtint le gouvernem.-général de la Poméranie, puis le commandem. en chef de l'armée réunie dans cette province ; et après avoir soutenu dignem. le siége de Stralsund, conclut une armistice honorable avec le chef de l'armée française. Après la révolut. de 1809 et l'abdicat. du roi, il entra au conseil-d'état, et fut envoyé par le nouveau roi Charles XIII en ambassade à Paris pour traiter de la paix, par laquelle la Poméranie se trouva restituée à la Suède. En 1814, dans l'invas. de la Norwége, il commanda en chef le 2e corps de l'armée suédoise, et, après la soumission du pays il en fut nommé gouvern.-général pendant la minorité du prince Oscar. Il donna sa démission de ce poste en 1816 pour devenir gr.-maréchal du royaume de Suède, et mourut à Uddevalla en 1824. Depuis plusieurs années, il avait été élevé au grade de feld-maréchal.

ESSÉNIENS, sectaires juifs et égyptiens, se distinguaient surtout par des vertus austères, proscrivaient le mariage, et vivaient dans des espèces de monastères, mettant en commun tout ce qu'ils possédaient. Ils furent opposés aux saducéens, qui niaient l'immortalité de l'âme. On trouve entre cette secte et les premiers chrétiens une grande analogie.

ESSEX (ROBERT DEVEREUX, comte d'), fameux

par la faveur de sa souveraine, né en 1567 à Nethevoode, dans le Herfordshire, était fils de Gauthier Devereux, maréchal d'Irlande. Il accompagna Leicester en Hollande, obtint en 1586 le titre de général de cavalerie, et donna des preuves de sa bravoure à la bataille de Zutphen. De retour en Angleterre, il y fut accueilli par Élisabeth qui le nomma son gr.-écuyer; en 1588 elle le créa général de cavalerie, et le décora de l'ordre de la Jarretière. Dès ce moment il fut regardé comme le favori de la reine; il obtint en 1591 le commandement d'un corps de troupes qu'elle envoyait à Henri IV, et dans cette occasion donna de nouv. preuves de valeur. Ennuyé de la lenteur du siége de Rouen, il revint en Angleterre, et fut en 1593 nommé membre du conseil privé. En 1596 il s'empara de Cadix, et l'année suiv. fut nommé grand-maître de l'artillerie. La charge de gr.-maréchal d'Angleterre fut le prix de nouv. services. Vice-roi d'Irlande en 1598, au lieu d'apaiser les troubles comme il s'en était flatté, il prit sur lui d'accorder aux chefs des rebelles une trêve préjudiciable. La reine fut indignée de sa conduite; se voyant à la veille de perdre ses bonnes grâces, il chercha à se faire des partisans dans toutes les classes de citoyens, entretint des liaisons secrètes avec Jacques, roi d'Écosse, et héritier présomptif d'Élisabeth; déjà il se préparait à s'emparer du palais de la reine lorsque ses projets furent découverts; alors il tenta d'opérer un soulèvem. en sa faveur; mais, forcé de se retirer dans sa maison, il s'y rendit à discrétion : traduit devant un jury composé de 25 pairs, il fut décapité en 1601, à l'âge de 34 ans. Sa mort a fourni le sujet de 4 tragéd. anglaises et de 3 tragédies franç. — ESSEX (Robert DEVEREUX, comte d'), fils du précéd., né en 1592, fut rétabli dans toutes les prérogatives de sa famille par Jacques I[er], servit dans le Palatinat en 1620, et ensuite en Hollande. De retour en Angleterre, il embrassa le parti de l'opposition contre la cour, eut le commandem. de l'armée parlementaire, combattit le roi à Edge-Hill, et fit le siége de Glocester. Il fut complétem. battu en 1643, perdit le commandem. l'année suiv., et mourut en 1646. En lui s'éteignit l'ancienne famille Devereux, d'origine normande.

ESSEX (JACQUES), archit. anglais, membre de la société des antiq. de Londres, né en 1723, mort en 1784, a réparé et embelli la chapelle du collége du roi à Cambridge, sa patrie, les cathédrales d'Ély et de Lincoln et d'autres édifices publics. On trouve dans l'*Archéologue* et dans la *Bibliothèque topograph. britann.* le petit nombre des écrits qu'il a laissés sur l'architecture.

ESTAÇO (ACHILLE), savant portug., plus connu sous le nom d'*Achilles Statius*, né à Vidigueira en 1524, fit ses études à Louvain et à Rome, fut bibliothécaire du card. Sforza, secrét. du concile de Trente sous le pontificat de Pie IV, puis sous Pie V, secrét. pour les lettres lat. que les papes écrivent aux princes, et mourut à Rome en 1581. Il a laissé entre autres ouvr. : *Commentaire lat. sur Cicéron, de Fato*, Louvain, 1551 et 1555; sur l'*Art poétique* d'Horace, Anvers, 1553; sur le traité de Suétone *De claris grammaticis*, Anvers, 1574; des *notes lat.* sur Catulle, Venise, 1566; sur Tibulle, ibid. 1567. — ESTAÇO (Balthazar), de la même famille que le précéd., chan. pénitencier de la cathédrale de Viseu, né à Évora en 1570, a laissé un *Recueil* de sonnets, de chansons, d'églogues et autres poésies, Coimbre, 1604. — ESTAÇO (Gaspar), son frère, généalog. et antiq. portug., est auteur d'un ouvr. *sur les antiq. du Portugal*, Lisbonne, 1625, in-fol. — ESTAÇO (Manuel), frère des précéd., relig. de l'ordre des augustins et prédicat. célèbre, mort en 1638, a laissé en MSs. des *sermons* et une *Hist.* des couvents de son ordre dans les Indes.

ESTAING ou ESTEING, nom d'une ancienne famille du Rouergue, nommée *de Stagno* dans les actes du 10[e] S. — ESTAING (Dieudonné d'), qualifié ancien chev., sauva Philippe-Auguste à la bataille de Bouvines en 1214, et obtint en récompense la permiss. de porter dans son écu les armes de France avec un chef d'or pour brisure. — ESTAING (F. d'), savant prélat du 15[e] S., né en 1460, évêque de Rodez en 1501, fit construire à ses frais la tour de sa cathédrale, protégea et cultiva les lettres, consacra tous ses soins à l'administration de son diocèse, et mourut en 1529. Sa *Vie* a été écrite en franç. par le P. Beau, jésuite, Clermont, 1656, in-4, et en latin par Lacarry, ibid., 1660, in-8. — ESTAING (Joachim d'), évêque de Clermont, mort en 1650, a publ. deux *Rec. de statuts synodaux*, l'un en 1620, l'autre en 1647, in-8. — ESTAING Louis d'), frère du précéd., aumônier de la reine Anne d'Autriche, et successeur de son frère dans l'évêché de Clermont, mort en 1664, a donné une nouvelle édit. de *Statuts synodaux* du diocèse, avec des corrections et des additions, Clermont, 1653, in-8. — ESTAING (Joachim d'), guerrier et littérat., né vers 1617, mort en 1688, a écrit une *Hist. généalog. de sa maison*, à laquelle Boileau fait allusion dans sa *Satire sur la noblesse*, et passe pour auteur d'une *Dissertat. sur la noblesse d'extraction et sur l'origine des fiefs, des surnoms et des armoiries*, Paris, 1690, in-8. — ESTAING (Ch.-Hector, comte d'), célèbre marin français, de la même famille que les précéd., né au château de Ruvel en Auvergne en 1729, se signala par quelq. affaires heureuses contre les Anglais sur terre et sur mer, et se trouvait à la tête des flottes combinées à Cadix au moment où la paix fut signée en 1783; élu membre de l'assemblée des notables en 1787, le comte d'Estaing embrassa le parti de la révolut., fut nommé command. de la garde nationale de Versailles en 1789, et obtint le grade d'amiral en 1792; mais il ne put échapper à la fureur révolutionn., malgré ses principes et sa conduite, et périt sur l'échafaud en avril 1794. Il est auteur d'un petit poème intit. : *le Rêve*, Paris, 1755; d'une tragédie des *Thermopyles*, pièce de circonstance, Paris, 1791, et d'un petit ouvr. sur les colonies.

ESTAING (JACQUES-ZACHARIE d'), général fran-

çais, né en 1764 à Aurillac, fit les campagnes de 1792 à 1795 à l'armée des Pyrénées, et se signala particulièrem. au siége de Roses. Après la paix avec l'Espagne, il passa à l'armée d'Italie, prit le commandem. de la 4e demi-brigade d'infanterie légère, et fit à la tête de ce corps les brillantes campagnes de 1796 et 1797. Employé dans l'expédition d'Égypte, il se signala à la bataille des Pyramides et à celle d'Aboukir, où il culbuta la première ligne des Turks et la poussa dans la mer. A son retour en France, après la capitulation d'Alexandrie en 1801, il fut tué en duel à la suite d'une querelle qu'il eut avec le général Reynier (*v.* ce nom).

ESTAMPES (ANNE DE PISSELEU, duchesse d'), dite d'abord *Mlle d'Heilly*, née vers 1508, était fille d'honneur de Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, mère de François Ier, et avait 18 ans lorsque ce prince en devint éperdument amoureux; il la maria à Jean de Drosses, et lui donna le comté d'Étampes érigé en duché. La duchesse gouverna François Ier pendant 22 ans, troubla la cour et porta la désunion dans la famille royale par sa haine contre Diane de Poitiers, maîtresse du dauphin, favorisa les succès de Charles-Quint et de Henri VIII en France dans l'intention de rabaisser le dauphin, et abusa de son ascendant sur le roi jusqu'à lui faire signer le honteux traité de Crépy. Après la mort de François Ier en 1547, la duchesse d'Estampes se retira dans ses terres, et y mourut dans une telle obscurité, que l'on ignore la date de sa mort, qu'on suppose arrivée vers 1576.

ESTAMPES-VALANÇAY (ACHILLE d'), connu sous le nom de *Cardinal de Valançay*, né à Tours en 1593, se signala d'abord sur les galères de Malte et à la prise de Ste-Maure dans l'Archipel, puis en France, en Italie et dans les Pays-Bas; il commanda les troupes d'Urbain VIII contre le duc de Parme, reçut le chapeau de cardinal en récompense de ses services, et mourut en 1646. — ESTAMPES-VALANÇAY (Léonor d'), son frère, successivement évêque de Chartres et archevêque de Reims, député du clergé d'Anjou aux états-généraux de 1614, mort à Paris en 1651, a joui de la réputat. d'un bon prédicateur. On a de lui un *poëme* latin en l'honneur de la Ste Vierge, Paris, 1605, in-8; un *Rituel* à l'usage du diocèse de Chartres, ibid., 1627, in-8; les *Statuts synodaux* de Reims, 1645, et des *Ordonnances* pour l'administration de ce diocèse, 1648, in-8. — ESTAMPES (Henri d'), neveu des précéd., chev. de Malte, né à Paris en 1603, se distingua d'abord au siége de La Rochelle dans le commandem. de l'escadre chargée du blocus, puis à la prise de Ste-Maure et de la Mahomette; fut nommé ambassad. extraord. de France à Rome en 1652, gr.-prieur de Champagne en 1670, et enfin gr.-prieur de France. La mort l'enleva en 1678, au moment où il allait être élu gr.-maître de l'ordre de Malte. — ESTAMPES (Jacques d'), de la famille des précédents, connu aussi sous le nom de *marq. de La Ferté-Imbault*, servit avec distinction depuis 1610 jusqu'en 1648, et mourut en 1668, maréchal de France, chev. des ordres du roi et conseiller d'honneur dans tous les parlem. et cours souveraines du royaume. Il avait été ambassadeur de France en Angleterre en 1641.

ESTE, maison illustre d'Italie, dont l'origine remonte à l'an 811 : nous nous contenterons de citer les plus célèbres de cette famille. — ALBERT ou OBERT, marquis d'Italie, eut pour arr.-petit-fils ALBERT AZZO II, né vers 996, marq. d'Italie, seign. d'Este et de Rovigo, mort en 1097, qui fut la tige de la maison régnante de Brunswick, aujourd'hui sur le trône d'Angleterre, et de la maison de Modène qui s'est éteinte en 1816 dans la personne de Marie-Béatrix, douairière de l'archiduc Ferdinand de Lorraine-Autriche, et mère de l'impératrice d'Autriche. — ESTE (Azzo V, marquis d'), arrière-petit-fils d'Albert Azzo II, aidé de son frère Boniface, enleva la jeune Marchesella, unique héritière de la maison des Adelards qui se trouvait à la tête du parti guelfe, et la fit épouser à son père. Ce rapt fut l'origine des possess. immenses de la maison d'Este dans le Ferrarais, la Romagne et la marche d'Ancône, et alluma entre les maisons d'Este et de Torelli des haines implac., sources des guerres qui désolèrent ce pays pend. 2 siècles. Azzo V mourut en 1192.—ESTE (Azzo VI, marq. d'), fils du précéd., et surnommé *Azzolino*, pour le distinguer de son père, podestat de Ferrare en 1196, et de Padoue en 1199, mort en 1212, fut en rivalité perpétuelle avec Ezzelin-le-Moine, et avec Salinguerra II, chefs du parti gibelin, et remporta sur eux deux victoires qui ont assuré à la maison d'Este les républiques de Ferrare et de Vérone en toute souveraineté. — ESTE (Azzo VII d'), dit *Novello* ou *le Jeune*, fils du précédent, mort en 1267, s'était emparé par une perfidie de la personne de Salinguerra Torelli en 1240, et se rendit maître de Ferrare. Il prit part à la croisade publiée par le pape contre Ezzelin, et demeura vainq. — ESTE (OBIZZO II d'), fils de Renaud, marquis d'Este, mort en 1293, avait été élu seigneur de Modène en 1288, et de Reggio en 1290. Il affermit sa puiss. et l'étendit sur les villes situées au midi du Pô.—ESTE (AZZO VIII d'), fils et successeur du précédent, combattit ses deux frères Aldobrandin et François, qui voulaient partager l'héritage paternel, et soutint avec valeur plusieurs guerres contre les Bolonais et les seign. de Parme, de Vérone et de Mantoue. Il mourut en 1308. — FOULQUES III, fils d'un bâtard d'Obizzo II, succéda à Azzo VIII, appelé à la souveraineté, au préjudice d'Aldobrandin et de François, par un testament de son grand-père : ayant été battu par ses oncles, il se retira à Venise, et mourut dans cette ville.—ESTE-RENAUD (OBIZZO III et NICOLAS Ier, marquis d'), coseigneurs de Rovigo, de Modène et de Parme, succédèrent en 1312 à Aldobrandin II, leur père, et recouvrèrent l'influence que leurs ancêtres avaient exercée, en unissant leurs efforts d'abord contre le pape Jean XXII et le roi Robert, puis contre Jean, roi de Bohême. Renaud mourut en 1335, Nicolas en 1344, et Obizzo en 1352. — ESTE (ALDOBRANDIN II d'), fils aîné d'Obizzo III et

son successeur, mourut en 1361, après avoir sagem. gouverné les états de Ferrare et de Modène. — ESTE (NICOLAS II d'), frère du précéd. et son successeur, mort en 1388, commença la réputation d'élégance et de bon goût que la cour de Ferrare augmenta par la suite et posséda pend. une longue suite d'années. — ESTE (ALBERT d'), frère de Nicolas II, fit périr dans les supplices son neveu Obizzo IV, fils légitime d'Aldobrandin, s'empara de sa succession, se servit de l'alliance de Jean-Galéaz Visconti, seigneur de Milan, pour fortifier son autorité, et abandonna ce prince ambitieux pendant les troubles de Florence. Albert mourut en 1393. — ESTE (NICOLAS III, marquis d'), seigneur de Parme, de Modène, de Ferrare et de Reggio, fils et successeur d'Albert, protégea les sciences et les lettres, attira à sa cour les hommes les plus distingués de son temps, profita de l'affaiblissement du pouvoir de Visconti pour augmenter le sien, et mourut en 1441. — ESTE (LIONEL d'), fils naturel et successeur du précédent, régna paisiblement jusqu'à sa mort, en 1450; il fit fleurir le commerce, l'industrie et les arts, et contribua plus qu'aucun autre prince de son temps à favoriser les progrès de la littérature. — ESTE (BORSO, marquis d'), fils naturel de Nicolas III, succéda à Lionel, fut le premier duc de Ferrare, Modène et Reggio, protégea les lettres et appela l'imprim. naissante dans ses états. Il mourut en 1471. — ESTE (HERCULE Ier d'), duc de Ferrare et de Modène, fils légitime de Nicolas III, succéda à Borso et régna de 1471 à 1505. Sa cour fut le rendez-vous des poètes et des littérateurs les plus distingués de l'Italie. — ESTE (ALPHONSE Ier d'), duc de Ferrare et de Modène, mort en 1534, avait épousé la fameuse Lucrèce Borgia, qui fit oublier les désordres de sa jeunesse par son esprit et par la protection qu'elle accorda aux gens de lettres. Alphonse perfectionna l'art de fondre les canons; sa gloire militaire et ses talents inspirèrent l'Arioste, le plus illustre de ses panégyristes. — ESTE (HERCULE II d'), fils aîné et successeur du précéd., mort en 1559, régna sous l'influence de Charles-Quint, après la mort duq. il ne put réussir à recouvrer son indépendance, et fut forcé de faire une paix désavantageuse avec Philippe II. — ESTE (ALPHONSE II d'), fils du duc Hercule II et de Renée de France, seconde fille de Louis XII, né en 1533, mort en 1597, avait succédé à son père. C'est ce duc qui fit renfermer le Tasse dans l'hôpital des fous et qui l'y retint pend. sept ans. Il protégea les gens de lettres et les artistes, décora les édifices publ. de Ferrare et de Modène, et rendit sa cour la plus brillante de l'Italie. — ESTE (CÉSAR Ier d'), né en 1562, devait succéder à Alphonse II en vertu du testament de ce prince; mais le pape Clément VIII, lançant contre lui les foudres du Vatican, le dépouilla de la souverain. et même des fiefs de la maison d'Este dans le Ferrarais. César fut seulement duc de Modène; il embellit cette ville, soutint une guerre contre les Lucquois, et mourut en 1628. — ESTE (ALPHONSE III d'), fils et successeur du précéd., mort en 1644, avait eu une jeunesse dissipée; mais il s'amenda de bonne heure, fonda des colléges, des hôpitaux et finit par prendre l'habit de capucin à l'âge de 57 ans. — ESTE (FRANÇOIS Ier d'), duc de Modène et de Reggio, né en 1610, succéda à Alphonse III, son père, en 1629, après l'abdicat. de celui-ci, acheta de l'Espagne la principauté de Correggio, et tint à Madrid, sur les fonts de baptême, l'infante Marie-Thérèse, qui épousa Louis XIV. Il mourut en 1658. Ce seigneur joignit à la science militaire le goût des belles-lettres et l'amour des beaux-arts : ce fut lui qui commença le palais ducal de Modène sur les dessins de l'Avanzini. — ESTE (ALPHONSE IV d'), fils aîné et successeur du précédent, mort en 1662, à l'âge de 28 ans, avait épousé en 1655 Laure Martinozzi, nièce du cardinal Mazarin; il fit avec les Espagnols un traité de paix qui fut confirmé par le traité des Pyrénées. — ESTE (FRANÇOIS II, duc d'), fils du précédent, régna paisiblement sous la tutelle de sa mère Laure Martinozzi jusqu'en 1676, abandonna le pouvoir à don César, son frère naturel, et mourut en 1694. — ESTE (RENAUD d'), fils du duc François Ier, né en 1655, succéda à son neveu le duc Franç. II, se déclara pour la maison d'Autriche (lors de la guerre de la succession), et livra aux impériaux la forteresse de Brescello. La France s'empara de ses états, saisit et confisqua tous ses revenus en 1703. L'empereur Joseph Ier prit possess. de la principauté de Modène en 1706, et en 1711 il vendit au duc dépossédé le marquisat de Concordia; mais Renaud fut une seconde fois chassé de ses états par les armées françaises et espagnoles en 1734, n'y rentra qu'en 1736, et mourut l'année suivante. — ESTE (FRANÇOIS III d'), fils du précéd., né en 1698, épousa Mlle de Valois (Charlotte-Aglaé), fille de Philippe, duc d'Orléans, régent de France. Pendant la guerre de 7 ans, il se déclara pour la maison de Bourbon, et fut nommé généralissime des troupes espagnoles en Italie. La paix d'Aix-la-Chapelle, signée en 1748, lui rendit ses états; il rentra à Modène en 1752, et y mourut vers 1780. — ESTE (HERCULE III, Renaud d'), dern. duc de Modène et fils du précédent auquel il succéda, né en 1727, avait de l'esprit, des connaiss., de l'activ., mais un caract. difficile, égoïste et vindicatif. Il travailla long-temps à former un trésor dont une partie fut par la suite saisie à Venise et à Gènes par les Français, lors de l'invasion de l'Italie; il abandonna le gouvernem. au marquis Gherardo-Rangone dont la conduite, dans ces circonstances difficiles, mérita l'estime de ses compatriotes et des vainqueurs. Renaud d'Este mourut en 1797 à Trieste, peu de temps après la signature du traité de Campo-Formio, qui le dépouillait de sa souveraineté. L'Autriche lui avait promis le Brisgaw en dédommagement.

ESTE (HIPPOLYTE d'), cardinal, fils d'Hercule Ier, duc de Ferrare, né en 1479, mort en 1520, avait été nommé cardinal à l'âge de quinze ans, par le pape Alexandre VI. Il embrassa le parti de Louis XII, et suspendit en 1509, dans la cathédrale de Ferrare, 60 drapeaux que les

'rançais avaient pris aux Vénitiens en les forçant e lever le siége de cette ville. On lui reproche 'avoir fait crever les yeux à son frère natur. Jules, ar un transport de jalousie. Hippolyte était un ort bon mathématicien; il cultiva et protégea les ettres, et a écrit une *Hist.* de la guerre des Franais contre les Vénitiens. — ESTE (Louis d'), carinal, fils du duc de Ferrare, Hercule II, et de enée de France, seconde fille de Louis XII, né en 538, mort en 1586, fut élevé au cardinalat par ie IV, à la recommandation de Henri II, puis ommé légat en France, et enfin protecteur des ffaires de France à Rome, sous Henri III. Il reardait la France comme une seconde patrie et lui acrifia les intérêts de sa famille.

ESTERHAZY, famille noble de Hongrie qui fait emonter son origine jusqu'à Paul d'Ostoras, qui ivait au 10e S., a produit plus. personnages remarq. — ESTERHAZY (Nicolas de la GALANTHA), vêque de Trau en Dalmatie, mort en 1695, est uteur de quelq. ouvr. théologiq. — ESTERHAZY de ALANTHA (Paul IV), le plus illustre membre de ette famille, né en 1635, mort en 1713, rendit ux emper. Ferdinand III, Léopold Ier, Joseph Ier t Charles VI des services qui lui méritèrent la ice-royauté de Hongrie. Il cultivait et protégeait es lettres, et a traduit en hongrois l'*Atlas Marianus* ou recueil de descriptions des images miraculeuses de N.-D. de Hongrie. — ESTERHAZY de ALANTHA (Nicolas d'), fut un zélé propagateur lu luthéranisme vers la fin du 16e S. On a de lui n ouvr. intit. : *Demandes et réponses sur l'Église nilitante de J.-C.* — ESTERHAZY de GALANTHA (Nicolas-Joseph, prince d'), petit-fils de Paul IV, né n 1714, mort en 1790, avait été successivement onseiller privé, chambellan, feld-maréchal, et emplit diverses missions importantes. Il protégea es savants et les artistes.

ESTERHAZY DE GALANTA (le prince NICOLAS d'), nagnat de Hongrie, feld-maréchal autrichien, né n 1765, remplit avec distinction plus. missions liplomat. Nommé en 1796 membre de la députat. hargée par la diète de Hongrie d'aller féliciter le prince Charles, frère de l'emper., sur ses succès, l ne quitta l'armée qu'après avoir remis à l'archiluc 200,000 fr., prem. produit d'une souscription uverte en faveur des soldats blessés. Vers cette époque, la France menaca d'envahir les pays héréditaires. Le prince d'Esterhazy improvisa, pour ainsi dire, une armée d'insurrection, et fit un appel à ses vassaux. Ceux d'entre eux qui s'enrôlèrent obtinrent pendant tout le temps qu'ils restèrent sous les drapeaux, la remise entière de leurs redevances. Il fut chargé, en 1802, de négociations importantes près la cour de Russie, remplit ensuite une mission diplomatique auprès du roi Joachim, eut une autre mission près du roi des Deux-Siciles en 1816, et mourut à Vienne en 1833.

ESTÈVE (JEAN), troubadour provençal, était attaché à Guillaume, seign. de Lodève, qui commandait en 1585 la flotte franç. envoyée par Philippe-le-Hardi contre l'Espagne, et fut fait prisonnier. On a de lui douze pièces remarquables par la naïveté et la grâce du style. Raynouard en a publié quelques-unes dans le tome IV du *Choix de poésies des troubadours.*

ESTHER ou ÉDISSA (nom qui, dans la langue hébraïque, signifie *myrte*), fille d'Abihaïl, oncle de Mardochée, de la tribu de Benjamin, devint l'épouse d'Assuérus (que l'on croit être le même que Darius, fils d'Hystaspes), roi de Perse, après la répudiation de la reine Vasthi. Aman, premier ministre de ce monarque, ayant promulgué un édit qui proscrivait tous les Juifs alors dispersés dans les états d'Assuérus, Esther implora la clémence de son époux en faveur de sa nation, obtint la révocation de l'édit et la permiss. de tirer vengeance de leur persécut., le même jour qu'Aman avait désigné pour leur perte. C'est en mémoire de cette délivrance que les Juifs instituèrent la fête des *Purim* ou des *Sorts*. Un des livres de la Bible, qui portait le nom d'Esther et que l'on attribue à Mardochée, renferme les circonstances de cet événement : bien que l'authenticité de plus. détails ne soit point généralem. admise chez les Hébreux, le concile de Trente ne l'a pas moins reconnu en son entier. Racine a puisé dans ce même livre le sujet d'une de ses plus belles tragédies. J. Barnès a donné, sous le titre de Ἀυλικον κάτοπτρον, etc., Londres, 1679, in-8, une *Hist.* d'Esther en vers gr.

ESTHER. — V. CASIMIR III et BEAUVAIS.

ESTIENNE (HENRI), imprimeur à Paris, de 1502 à 1520, né dans cette ville vers 1470, est la souche de tous les savants imprimeurs de ce nom qui se sont illustrés en multipliant les bonnes éditions des auteurs classiques. Il publia en 1509 un *Psautier* à cinq colonnes dont les versets furent, pour la prem. fois, distingués par des chiffres; il est le premier qui ajouta un errata aux ouvrages sortis de ses presses. — ESTIENNE (François), l'aîné des fils de Henri, tint une imprimerie en société avec Simon de Colines, son beau-père. Le plus ancien ouvr. auquel on trouve son nom, est le *Vinetum* de Charles Estienne, 1537; et le dern., l'*Andria* de Térence, 1547. — ESTIENNE (Robert), frère du précédent, et le plus célèbre imprim. de cette famille, né à Paris en 1503, se distingua par une connaissance parfaite des langues anciennes et des belles-lettres. Ayant été persécuté dans sa patrie pour la publicat. d'une *Bible*, avec une version de Léon-Juda, et des notes altérées par Calvin, il se retira à Genève, où il mourut en 1559. Il emporta avec lui les matrices des lettres grecques qui, sous la protection de François Ier avaient servi aux édit. publ. en France : on ne put les recouvrer que sous Louis XIII, en dédommageant la ville de Genève, qui en avait fait l'acquisition. Parmi les belles éditions de Robert, on distingue une *Bible hébraïque*, 1544, 8 vol. in-16; et le *Nouv.-Testam.* grec, 1546, 2 vol. in-16. On lui doit : *Thesaurus linguæ latinæ*, chef-d'œuvre en ce genre, publ. en 1532, 1536 et 1563. — *Dictionnarium latino-gallicum*, Paris, 1543, 2 vol. in-fol.; c'est le plus ancien dictionnaire latin-franç. qui ait été publié;

un ouvr. écrit en latin, dans lequel il répond *aux censures de la Sorbonne* qui avait condamné sa Bible, Genève, 1552, in-8; et un autre intit. : *Galliæ linguæ libellus*, Genève, 1558, in-8. — ESTIENNE (Charles), frère du précéd., impr. et méd., mort en 1564, est auteur de plus. ouvrages agronomiques publ. successiv. de 1535 à 1543, et réunis dans son *Prædium rusticum*, 1554, in-8, qu'il traduisit lui-même en français sous le titre de la *Maison rustique*, 1564, in-4. Cet ouvr., quoiqu'il renferme une foule de contes puérils, eut plus de 30 édit. dans toutes les langues. On a encore d'Estienne: *De vasculis*, Paris, 1535, in-8. — *Dictionn. histor., géographique et poétique*, Genève, 1566, in-4, et la trad. des *Ingannati*, comédie qui parut d'abord sous le titre du *Sacrifice* et sous celui des *Abusés*, 1566, in-16. — ESTIENNE (Nicole), fille du précéd., femme de Jean Liébaut, médec. de Paris, née vers 1545, a laissé plus. ouvr. inédits : *Contre-stances pour le mariage, ou Réponses aux stances de Philippe Desportes contre le mariage*, et une *Apologie pour les femmes contre ceux qui en médisent*. — ESTIENNE (Henri II), fils de Robert, né à Paris en 1528, fit de rapides progrès dans les langues, à 19 ans visita l'Italie pour collationner les MSs. des anc. aut., et en rapporta plus., entre autres, une bonne copie des *Odes* d'Anacréon. Il établit une imprimerie à Paris en 1557, et publia dès-lors un grand nombre d'éditions moins belles, mais aussi correctes que celles de son père. Son édition du *Thesaur. linguæ gr.*, qui lui avait coûté des sommes considérables, eut peu de débit. L'embarras de ses affaires l'obligea de suspendre ses trav.; il mena dès-lors une vie errante, et mourut à l'hôpital de Lyon en 1598. Son *Trésor de la langue grecque*, 1572, 4 vol. in-fol., et ses *deux Glossaires*, 1573, lui mériteront à jamais la reconnaissance des savants. Une nouv. édition de cet admirable ouvr. a été publ. avec des additions et des améliorations, Londres, 1815-25, 8 vol. pet. in-fol.; et une 3e édition, contenant de nouv. additions qui la rendront très supér. aux précéd., s'imprime en ce moment à Paris sous la direction du savant M. Hase, aidé de plus. hellénistes franç. et allem. Depuis 1831 à 1838, il en a paru 4 vol. Parmi les autres ouvr. d'Estienne, nombreux et qui se recommandent tous par l'érudit. ou par un talent réel d'écrivain, on citera : *Introduct. au tr. de la conformité des merveilles anciennes avec les modernes, ou Préparation à l'apologie pour Hérodote*, 1566, in-8, ou 1735, 3 vol. petit in-8, avec des notes de Le Duchat.— *Traité de la conformité du langage français avec le grec*, S. D., in-8.— *Discours merveilleux de la vie et trépassement de la reine Catherine de Médicis*, 1575, in-8. — ESTIENNE (Robert II), fils de Robert Ier, né vers 1530, mort en 1571, imprim. du roi, a donné avec Guillaume Morel plus. ouvrages, entre autres les *Rudimenta de Despautère*. — ESTIENNE (François), frère du précéd., impr. à Genève de 1562 à 1582, est auteur de quelq. ouvr. parmi lesquels on cite: *le Tr. des danses*, Paris, 1564, in-8. — ESTIENNE (Robert III), fils de Robert II, mort en 1629, imprimeur du roi, a trad. du grec en franç. les deux premiers livres de la *Rhétorique d'Aristote*, l'imprima lui-même en 1629, in-8. — ESTIENNE (Paul), fils de Henri II, né en 1566, mort en 162[illegible] a donné à Genève des éditions grecques et latines fort estimées pour leur correction. On a de lui *Epigrammata græca anthologiæ latinis versibus reddita*, Genève, 1573, in-8. — *Juvenilia*, ibid 1593, in-8. — ESTIENNE (Henri III), fils de Robert I[illegible] trésorier des bâtiments du roi, ne paraît pas avoir exercé l'imprimerie. — ESTIENNE (Henri IV), sieur des Fossés et fils du précédent, est auteur de l'*A[rt] de faire des devises*, et d'un *Traité des rencontres ou mots plaisants*, Paris, 1645, in-8. — ESTIENNE (Robert IV), frère du précéd., avocat au parlem[ent] acheva la traduct. de la *Rhétorique d'Aristote* commencée par son oncle Robert, et la publia Paris, 1630, in-8. — ESTIENNE (Antoine), fils de Paul, né à Genève en 1594, publ. à Paris pour la société des libraires: *les Pères grecs*, *la Bible* de Morin, *l'Aristote* de Duval, *Plutarque et Xénophon*, et fut le dern. de cette famille qui illustra la France par la beauté et la correction des édit[ions]. Il mourut à l'Hôtel-Dieu en 1674. — ESTIENNE (Robert), libraire, né à Paris en 1723, mort en 179[illegible] se prétendait descendant de l'illustre famille de Estienne. Il a trad. de l'angl. *les Sermons de Fordyce* Paris, 1778, in-12, et publ. un *Éloge de Pluche* Paris, 1755, in-12, et deux compilations intit. l'une : *Causes amusantes et peu connues*, Paris 1769 et 1770; l'autre : *Étrennes de la vertu*.

ESTOCART (CLAUDE d'), habile sculpteur d'Arras au 17e S., doit sa réputation à la chaire de St-Étienne-du-Mont à Paris, qu'il exécuta d'après les dessins de Laurent de La Hire, peintre distingué.

ESTOCQ (HERMANN, comte de L'), fils d'un barbier hanovrien, né en 1697, exerçait à Pétersbourg la profess. de son père, et parvint à se faire nommer chirurg. de la princesse Élisabeth, qu'il réussit à placer sur le trône. Il était devenu successivem. prem. médecin, conseiller intime et direct.-gén. de la chancellerie de médecine, lorsqu'en 1748, sur des rapports calomnieux auxq. l'impérat. accorda trop de confiance, il fut enfermé dans une forteresse, d'où il ne sortit qu'à l'avénem. de Pierre III. Il mourut en 1767.

ESTOILE. — V. ÉTOILE (de L').

ESTOURMEL (d') ou CRETON, famille originaire du Cambrésis, et qui, pendant plus. siècles, porta indifféremment ces deux noms. Elle dut le surnom de *Creton* à *Reimbold d'Estourmel*, qui, en 1098 monta le premier sur la crête du mur de Jérusalem. — Un sieur d'ESTOURMEL, au 14e S., ordonna par testament qu'il fût distribué à mille pauvres mille livres, mille pains, mille lots de vin et mille habits de drap blanc. — Le commandeur d'ESTOURMEL, chargé d'affaires de l'ordre de Malte, au commencem. de la révolution, se signala par son dévouem. à Louis XVI et à la reine.

ESTOURMEL (LOUIS-MARIE, marquis d'), né dans la Picardie en 1744, d'une famille noble et riche,

était parvenu au grade de colonel, lorsqu'il fut député par son ordre aux états-généraux de 1789, où il vota avec la fraction libérale du parti monarchique. Dans la mémorable nuit du 4 août, il renonça au privilége dont jouissait sa famille, de siéger aux états de la province d'Artois. Ses opinions, pleines de chaleur, ont été soumises par lui, plus tard, au jugement du public. On peut consulter le *Recueil des opinions émises à l'assemblée constituante, et comptes rendus à ses commettants par le général de division Estourmel*, 1811, in-8. Il servait à l'armée du Nord sous Custine, en 1793, avec le grade de maréchal-de-camp. Dénoncé par ce général, qui voulait rejeter sur lui les revers de l'armée, il fut décrété d'accusation et acquitté. Il échappa à la faux révolutionnaire sans sortir de France. Élu deux fois député de la Somme au corps-législatif, il faisait encore partie de cette assemblée en 1814, et il adhéra à la déchéance de Bonaparte. Il mourut à Paris en 1824, avec le grade de lieutenant-général.

ESTOUTEVILLE (Guillaume d'), issu d'une ancienne et illustre famille de Normandie, archev. de Rouen et card., fut chargé de missions import. sous Charles VII et Louis XI, et mourut à Rome en 1483. La principale partie de la success. de cette maison est passée dans celle de Bourbon.

ESTRADA (Marie d'), femme d'un soldat de Fernand Cortez, se signala dans les expéditions périlleuses de ce gr. capitaine, par une valeur qui l'a pu faire comparer aux guerriers les plus intrépides de l'armée espagnole au Mexique.

ESTRADES (Godefroi, comte d'), maréchal de France, né à Agen en 1607, mort en 1686, se distingua comme capitaine et comme négociateur. Ce fut lui qui ménagea l'achat de Dunkerque, fit évacuer cette ville par les Anglais, et conclut en 1667 le traité de Bréda; il fut également l'un des plénipotentiaires pour la paix de Nimègue en 1678. Les *Négociations* du comte d'Estrades ont été imprim. plus. fois, notamment Londres (La Haye), 1743, 9 vol. in-12. C'est un extrait des mémoires originaux qui forment 22 vol. in-fol.

ESTRÉES (Jean d'), gr.-maître de l'artillerie de France, né en 1486, mort en 1571, avait rendu de grands services à François Ier et à Henri II. Il se signala à la prise de Calais en 1558, réorganisa l'artillerie franç. et perfectionna la fonte des canons. On a publ. un *Discours des villes et châteaux, forteresses battues, assaillies, prises sous J. d'Estrées, gr.-maître d'artillerie* par F. de La Treille, Paris, 1563. — Estrées (Antoine d'), fils du précédent, fut pendant 40 ans grand-maître de l'artillerie, défendit la ville de Noyon contre le duc de Mayenne dont il détruisit l'armée en 1593, et fut récompensé par le gouvernem. de l'Ile-de-France. — Estrées (Gabrielle d'), fille du précédent, née vers 1571, séduisit Henri IV par sa beauté, par son esprit, ne céda à la passion du roi qu'après avoir vu son père et son frère comblés d'honneurs, et fut sur le point d'épouser le roi; mais une mort subite l'enleva en 1599; elle laissait trois enfants: César, duc de Vendôme; Alexandre et Catherine-Henriette. Alexandre fut nommé par Louis XIII grand-prieur de France et général des galères de Malte, et mourut en 1629. Catherine-Henriette épousa en 1619 Charles de Lorraine, duc d'Elbeuf, et mourut en 1663. — Estrées (Jeanne d'), sœur de Gabrielle, abbesse de Maubuisson, morte en 1634, avait été déposée en 1618 pour ses galanteries. — Estrées (François-Annibal), frère de la précéd., duc, pair et maréchal de France, né en 1573, mort en 1670, avait embrassé l'état ecclésiastique, mais le quitta bientôt pour le parti des armes, et se signala en plus. occasions par son esprit et par son courage. On a de lui des *Mém. de la régence de Marie de Médicis*, Paris, 1666, in-12, réimpr. en 1756, dans les Mém. particuliers pour servir à l'histoire de France; une *Relation du siége de Mantoue* en 1629, et une *Relation du conclave* tenu lors de l'élect. de Grégoire XV en 1621. — Estrées (Jean, comte d'), fils du précéd., né en 1624, mort en 1707, s'était distingué de bonne heure dans la carrière des armes. Il fut créé vice-amiral en 1670, commanda la flotte française au combat de Soultsbay en 1672, battit l'amiral Byngs devant Tabago en 1676, et reprit cette île aux Hollandais. Le roi le nomma maréchal de France et vice-roi de l'Amérique. — Estrées (César d'), frère du précéd., cardinal et membre de l'Acad. franç., né à Paris en 1628, mort en 1714, montra une profonde connaissance des affaires de l'Église et de de celles de l'état dans les diverses négociat. dont il fut chargé par Louis XIV; l'histoire de ses *Négociations à Rome*, de 1671 à 1687 est à la biblioth. royale. Il a composé pour *la Guirlande de Julie* les vers *sur la violette* attribués à Desmarets. Son *Éloge* par d'Alembert se trouve dans l'histoire des membres de l'Acad. — Estrées (Jean d'), neveu du précédent, né à Paris en 1666, ambassadeur de France en Portugal en 1692, et en Espagne en 1703, remplaça Boileau à l'Acad. franç., et fut désigné pour succéder à Fénélon dans l'archevêché de Cambrai; mais il mourut en 1718 avant d'avoir été sacré. — Estrées (Victor-Marie, duc d'), né à Paris en 1660, succéda à Jean d'Estrées son père dans la charge de vice-amiral, se distingua dans les guerres du Levant, et détruisit la flotte des Algériens. Nommé en 1701 lieutenant-général des armées navales d'Espagne par Philippe V, il réunit le commandem. des flottes espagnole et française en 1703, fut élevé au grade de maréchal de France et prit le nom de *Cœuvres*. Il cultivait les lettres, fut membre de l'Académie française, et associé à celle des sciences et des belles-lettres. Il mourut en 1737. — Estrées (Louis-César Letellier, comte d'), maréchal de France et ministre-d'état, né à Paris en 1695, mort en 1771, descendait, par sa mère, de la famille des précédents. Il se signala dans la guerre de 1741, au blocus d'Egra, au passage du Mein, à Fontenoi, aux siéges de Mons, de Charleroi, etc., eut la plus grande part à la victoire de Lawfeld, et fut chargé du commandement de l'armée d'Allemagne en 1757; toutes

ces dignités avaient été la récompense de ses services. On trouve un abrégé de sa vie dans la *Galerie française*, 1771, in-fol.

ÉTAMPES. — V. Estampes.

ÉTATS-UNIS. Les États-Unis occupent toute la partie centrale de l'Amérique-Septentrionale ; ils formaient d'abord une colonie anglaise; mais ayant secoué le joug de l'empire britannique en 1776, ils prirent le nom qu'ils portent maintenant. Après une guerre de sept ans, leur indépendance fut reconnue par tous les états de l'Europe et par l'Angleterre en 1782 et en 1783. La France contribua surtout à assurer leur liberté. Ces états, au nombre de vingt-quatre, forment une république fédérative, dont le chef est un président élu pour quatre ans et entre les mains duquel est remis le pouvoir exécutif; il a pour conseil un sénat composé de deux députés de chaque état, et une chambre de représentants; chaque état a en outre son gouverneur particulier. Le président et le sénat résident dans la ville de Washington, qui a pris son nom de celui du fondat. de la liberté américaine. Voyez l'*Histoire de l'indépendance des États-Unis* par C. Botta.

Présidents.

George Washington, élu en. . . .	1789,	réélu.
John Adams.	1797.	
Thomas Jefferson.	1801,	réélu.
James Madison.	1809,	réélu.
Monroe.	1817,	réélu.
Quincy Adams.	1825.	
Jackson.	1829,	réélu.
Martin Van-Buren.	1837.	

ETH, roi d'Ecosse, surnommé *Alipes*, à cause de son agilité, succéda à son frère Constantin II en 874. Pend. qu'il se plongeait dans les débauches, les Danois envahirent ses états, et les nobles, irrités contre lui, le déposèrent en 875.

ÉTHELBALD, roi de Mercie dans l'heptarchie saxonne, successeur de Ceolred en 716, ayant essuyé deux défaites en 754, périt victime d'une sédition fomentée dans son armée par Beornred, qui se fit proclamer roi. — Éthelbald, 3e roi d'Angleterre, fils d'Éthelwolf, pend. le voyage de son père à Rome, forma le projet de lui enlever la couronne. Plus tard son mariage incestueux avec Judith, sa belle-mère, causa de gr. troubles dans son roy.; il fut obligé de la renvoyer pour conserver le trône et la vie, mais n'en continua pas moins d'afficher une gr. dissolution de mœurs. Il mourut en 860.

ÉTHELBERT, roi de Kent, monta sur le trône en 566, épousa en 597 Berthe, fille unique de Caribert, roi de Paris, embrassa la foi catholique par les conseils de cette princesse, secondée par St Augustin, que le pape St Grégoire avait envoyé en Angleterre, tira de la barbarie les Anglo-Saxons, leur donna des lois, et mourut en 615.—Éthelbert, 4e roi d'Angleterre, mort en 866, avait succédé à Éthelbald, son frère, en 860. Il repoussa plusieurs fois les invasions des Danois, et gouverna sagem. ses états.

ÉTHELFLÈDE ou ELFLÈDE, fille d'Alfred-le-Grand, sœur d'Édouard-l'Ancien, roi d'Angleterre, fut mariée à Éthelred, comte de Mercie. Veuve en 912, elle fit cess. à Édouard des villes de Londres et d'Oxford, gouverna ses états avec fermeté, et donna des preuves d'un grand courage dans plus. combats qu'elle livra aux Danois. Cette princesse, qu'on appelait le roi Éthelflède, mourut en 922.

ÉTHELFRID ou ADELFRID, roi de Northumberland, fils et successeur d'Éthelric, roi de Bernicie en 593, périt l'an 617 dans une bataille qu'il livra à Redwald, roi des Estangles.

ÉTHELRED Ier, cinquième roi d'Angleterre, successeur de son frère Éthelbert en 866, mourut des suites des bless. qu'il reçut en combattant contre les Danois en 871, et laissa la couronne à son frère Alfred. — Éthelred II, 14e roi d'Angleterre, succéda en 978 à son frère Édouard-le-Martyr, fit massacrer tous les Danois qui s'étaient établis dans ses états, fut chassé du trône par Suénon, roi des Danois, y remonta bientôt après, et mourut en 1016, méprisé plus que haï de ses sujets.

ÉTHELRÈDE ou ÆLRÈDE. — V. Ailred.

ÉTHELWARD ou ÉTHELWERD, petit-fils du roi Éthelred Ier, est l'aut. d'une *Histoire d'Angleterre jusqu'à la mort du roi Edgar en 974*, insérée dans le *Rerum anglicar. scriptor.* de Saville, Londres, 1596; Francfort, 1601, in-fol.

ÉTHELWOLF, 2e roi d'Angleterre, succéda l'an 837 à son père Egbert, fit un pélerinage à Rome sous le pontificat de Léon IV, et rendit ses états tributaires du St-siége d'un sou par chaque famille. Ce tribut s'est payé jusqu'au temps de Henri VIII. Éthelvolf épousa en secondes noces Judith, fille du roi Charles-le-Chauve, et mourut en 858, après avoir partagé son roy. entre ses deux fils Éthelbald et Éthelbert.

ETHFIN, roi d'Écosse, fils d'Eugène VII, succéda à son neveu Murdac vers 730, et mourut après un règne de 30 années. Sur la fin de sa vie, l'état fut troublé par les grands, à qui il en avait confié l'administration.

ÉTIENNE (St), premier martyr, fut lapidé par les Juifs l'an 33, neuf mois environ après la mort de J.-C., sur l'accusation d'avoir blasphémé contre Dieu et contre Moïse.—Étienne (St), dit *le Jeune*, né à Constantinople en 714, martyrisé par les iconoclastes en 766, s'était astreint à vivre renfermé dans une cellule qui n'avait que deux coudées de long sur une et demie de large.

ÉTIENNE Ier (St), succéda en 253 au pape Lucius, ou St Luce, martyr; son pontificat est célèbre par la question relative à la validité du baptême donné par les hérétiq. Il souffrit le martyre l'an 257, pendant la persécution de l'empereur Valérien.—Étienne II, Romain, succéda en 752 à un autre Étienne, que l'on ne compte point ordinairement parmi les papes, parce qu'il mourut trois ou quatre jours après son élection, sans avoir été sacré. Étienne II, menacé par Astolphe, roi des Lombards, fut secouru par Pépin, qui enleva plus. villes à Astolphe, et en fit présent au pape. Ce fut

le commencement de la seigneurie temporelle de l'Église romaine. Étienne mourut l'an 757. Il a laissé cinq. *lettres* et un *Rec. de quelques constitutions canoniq.* Paul Ier lui succéda.—ÉTIENNE III, Romain, élu pape en 768, fit condamner dans un concile un seigneur nommé Constantin, qui s'était emparé du St-siége, et resta paisible possesseur de la chaire pontificale jusqu'à sa mort, en 772. Adrien Ier fut son success. — ÉTIENNE IV, Romain, succéda à Léon III en 816, vint en France sacrer Louis-le-Débonnaire, mourut en 817, et eut pour successeur Paschal Ier.—ÉTIENNE V, Romain, successeur d'Adrien III, mort en 891, eut pour successeur Formose, évêque de Porto. — ÉTIENNE VI, successeur de Boniface V, en 896, fit déterrer le corps de Formose, son ennemi, présenta dans un concile ce cadavre revêtu des habits pontificaux, l'accusa d'avoir usurpé le siége de Rome, lui fit trancher la tête par la main du bourreau et le fit jeter dans le Tibre, après lui avoir coupé les deux doigts qui servent à la consécrat. Cette vengeance atroce ayant soulevé le peuple de Rome, Étienne fut chargé de fers, et mourut étranglé dans une prison. — ÉTIENNE VII, Romain, succéda à Léon VI en 929, et mourut en 931, sans avoir rien fait de remarquable. Jean XI fut son success.—ÉTIENNE VIII, Allemand, parent de l'empereur Othon, fut élevé sur le St-siége après Léon VII, en 939, par la protection de Hugues, roi d'Italie, et mourut en 942. Martin II lui succéda. — ÉTIENNE IX, frère de Godefroi-le-Barbu, duc de Lorraine, fut élu pape en 1057 après la mort de Victor II, et mourut à Florence en odeur de sainteté l'an 1058. Nicolas II fut son successeur.

ÉTIENNE *de Muret* (St), fondateur de l'ordre de Grandmont, vécut 50 ans sur la montagne de Muret dans le Limousin, se consacrant à la mortificat., au jeûne et à la prière. Il obtint du pape Grégoire VII, en 1073, une bulle pour la fondat. d'un ordre monastique suiv. la règle de St Benoît, et mourut en 1124, à 78 ans. On a de lui sa *Règle*, 1645, in-12; et un *Recueil de maximes*, 1704, in-12, lat.-franç.

ÉTIENNE (St), Anglais, surnommé *Harding*, fut le troisième abbé de Cîteaux, fonda un grand nombre de monast., eut la gloire de former St Bernard, l'homme le plus illustre que Cîteaux ait produit, et mourut en 1134. Étienne avait corrigé ou fait corriger un exemplaire de la *Bible* qui est long-temps resté dans la biblioth. de Cîteaux.

ÉTIENNE (St), 1er roi de Hongrie, né en 979, succéda en 997 à son père Geysa, 4e duc de Hongrie, réforma les mœurs barbares de ses peuples, fit venir des missionnaires qui prêchèrent l'Évangile dans ses états, obtint, l'an 1000, du pape Silvestre II, le titre de roi avec celui d'apôtre de la Hongrie, publia un corps de lois en 55 chapitres, et mourut en 1038. La couronne qui lui avait été donnée par le pape sert encore pour le sacre des rois de Hongrie. — ÉTIENNE II, dit *le Foudre* ou *l'Éclair*, succéda à Coloman II, son père, en 1114, fit la guerre aux Vénitiens, aux Polonais, aux Russes et aux Bohémiens, se rendit odieux par ses cruautés, et, n'ayant point d'enfants, résigna sa couronne à Bela, son cousin, en 1131, se fit moine, et mourut peu de temps après. — ÉTIENNE III succéda en 1161 à Geysa III, son père, fournit des secours à Manuel Comnène, emper. de Constantinople, dans sa guerre contre les Vénitiens, et mourut en 1173. Il eut pour successeur Bela, son frère. — ÉTIENNE IV, succéda à Bela IV, son père, en 1260, s'illustra par ses victoires sur le roi de Bohême, et mourut en 1272, laissant le trône à Ladislas, son fils.

ÉTIENNE *de Byzance*, habile grammairien au 6e S., avait composé un *Dictionnaire géogr.* où se trouvaient les noms de lieux, ceux des habitants, l'origine des villes, des peuples et de leurs colonies; nous n'avons de cet ouvrage qu'un mauvais *Abrégé* fait par Hermolaüs sous l'empereur Justinien, publié par les Aldes, 1502, in-fol., et dont la meilleure édition est celle de Gronovius, Leyde, 1688, in-fol.; il faut y joindre les *notes* et *correct.* d'Holstenius, 1684 ou 1692, in-fol.

ÉTIENNE Ier (SDEP'HANNOS), patriarche d'Arménie, né à Tevin, d'où lui vient le nom de Tovnetsi, occupa son siége pend. deux ans, et mourut en 790. On a de lui plusieurs ouvrages MSs. sur la grammaire, la philosophie, les mathémat., etc.— ÉTIENNE III, patriarche d'Arménie à la place de Vahan, qui s'était réuni aux Grecs, lança excommunication sur excommunicat. contre son prédécesseur; mais le roi Abousald, mécontent de ses violences, fit enfermer Étienne dans une forteresse et l'y laissa mourir en 972. — ÉTIENNE IV, élu patriarche d'Arménie en 1290, fut emmené en captivité avec tous les habit. de la ville de Hrhomkla, où il faisait sa résidence, et mourut en Égypte l'an 1294. — ÉTIENNE V, patriarche d'Arménie, élu en 1541 après la mort de Grégoire XI, abandonna pendant quelques années son diocèse ravagé par les armées des Persans et des Othomans, alla à Constantinople et à Rome, voyagea en Pologne et en Russie, et revint mourir à Edchniadzin, sa résidence, en 1556. Michel, son vic., lui succéda.— ÉTIENNE VI succéda à Grégoire XII en 1574, et fut remplacé en 1575 par Thadée II.

ÉTIENNE, prince de Moldavie, battit l'emper. Bajazet Ier l'an de l'hégyre 792 (de J.-C. 1390), régna 47 ans, et mourut en 1430 sous le règne d'Amurat II.

ÉTIENNE IV, roi de Pologne. — V. BATTORI.

ÉTIENNE DE BLOIS, 4e roi d'Angleterre après la conquête, né en 1105, fils de Henri, comte de Blois, et d'Alice, fille de Guillaume-le-Conquér., s'empara du trône en 1135, après la mort de Henri Ier, au préjudice de Mathilde, fille et légitime héritière de ce prince, passa le reste de sa vie dans des guerres continuelles contre les seigneurs, finit par obtenir en 1153 de Mathilde la tranquille possession du trône, à condition que Henri, fils de cette princesse, y monterait après lui, et mourut 11 mois après en 1154.

ÉTIENNE ORPELIAN, archevêque de Siounik'h

(Arménie), né vers le milieu du 13e S., convoqua en 1294 un concile provincial pour combattre les opinions des Grecs et des Latins, et pour défendre celles des monophysites, et composa à cette occas. un *Manuel* pour soutenir sa secte. On lui doit une *Hist. des princes orpelians depuis l'an* 1048 *jusqu'en* 1300, impr. en arménien à Madras, 1775. La trad. franç., par Saint-Martin, est inédite.

ÉTOILE (Pierre TAISAN de L'), un des plus habiles jurisc. du 15e S., né à Orléans vers 1480, mort en 1537, fut successivem. docteur régent en l'univ. d'Orléans, chanoine de cette ville, et archidiacre de Sully; il parut à ce dernier titre au concile provincial de Paris en 1528, fut remarqué par François Ier, et nommé conseiller au parlem., et présid. aux enquêtes. On a de lui : *Petri Stellæ brevis repetitio legis*, Orléans, in-4; et *repetitiones*, ibid., 1531.

ÉTOILE (Pierre de L'), grand-audiencier de la chancellerie, né à Paris en 1546, fit ses études à Bourges, et vers 1569, ayant acquis la charge d'audiencier, partagea son temps entre les devoirs qu'elle lui imposait et la rédact. d'un journal dans leq. il consignait tout ce qu'il avait appris d'intéressant. Curieux de livres et de médailles, il dérangea sa fortune pour satisfaire ses goûts, vendit sa charge en 1601 pour payer ses créanciers, eut un long procès avec l'acquéreur, homme de mauvaise foi, qui lui fit perdre une partie de ce qu'il lui devait, et mourut en 1611. Le *Journal* de l'Étoile, un des livres les plus curieux que l'on puisse consulter sur l'hist. des règnes de Henri III et de Henri IV, a été souvent réimpr. L'édit. du *Journal de Henri III*, La Haye (Paris), 1744, 5 vol. in-8, et celle du *Journal de Henri IV*, La Haye, 1741, 4 vol. in-8, que l'on doit à l'abbé Lenglet Dufresnoy, ont l'avantage de renfermer un gr. nombre de pièces du temps, la plupart devenues très rares; mais celle qui forme les t. XLV-XLIX de la *Collect. de mém.*, publ. par Petitot, offre un texte plus exact et plus complet, l'éditeur ayant pu consulter les MSs. origin. de L'Étoile à la bibliothèque royale. — Étoile (Claude de L'), sieur du Saussay et de La Boissinière, fils du précéd., né à Paris vers 1597, mort en 1652, était un des cinq auteurs que le duc de Richelieu employait à faire ses pièces dramatiques. Admis à l'Acad. franç. lors de sa formation, il fut chargé d'examiner la versification du *Cid* lorsque l'Acad. entreprit la critique de cette pièce. On a de lui : *la belle Esclave*, tragicomédie, Paris, 1643, in-4. — *L'Intrigue des filoux*, comédie, ib., 1648, in-4, et des poésies diverses dans le *Recueil* des poètes français, 1692, 5 vol. — Étoile (Pierre Poussemothe de L'), abbé de St-Acheul d'Amiens, fils du précéd., mort en 1718, est auteur de quelq. ouvr., dont les princip. sont : *Hist. de l'abbaye de St-Acheul*, in-4, MS. — *Lettre à un curieux sur d'anciens monuments découverts en* 1697 *sous le grand autel de l'abbaye de N.-D.-St-Acheul*, etc., ibid., 1697, in-4.

ÉTRUSCILLA (Hérennia-Cupressénia), épouse de l'emper. Trajan Dèce, n'est connue que par un assez gr. nombre de médailles grecques et romain[es] frappées en son honneur, et par une inscript pu[bl.] par Muratori.

ETTMULLER (Michel), célèbre médecin, né [à] Leipsig en 1644, mort en 1683, avait étudié av[ec] succès les langues savantes, les mathémat. et [la] philosophie; il se consacra ensuite à la médecin[e], fut reçu docteur en 1668, devint membre de l'aca[d.] des curieux de la nature, profess. de botaniqu[e] et profess. extraordinaire de chirurgie. Il a lais[sé] un gr. nombre d'écrits qui, bien qu'ils ne soie[nt] pour la plupart que de courtes dissertations et d[es] opuscules, ont été souv. réimpr., traduits et com[-] mentés. La meill. édit. est celle que publia Miche[l], fils de l'aut. : *Opera medica theoretico-practic[a]*, Francfort, 1708, 3 vol. in-fol. Il n'existe point d[e] traduct. complète des *OEuvres* d'Ettmuller, ma[is] bien des traduct. allem., anglaises et franç. de se[s] princip. traités.

EUBULUS, poète comique grec d'Athènes, v[i-] vait au commencem. de la 101e olympiade. Suid[as] lui attribue 24 pièces de théâtre, Athénée 50, Meursius 73. On en trouve de nombreux fragm. dans la *Biblioth. veter. com.* de Hertelius, et dan[s] les *Excerpta è trag. et comœd. græcor.* de Grotius. Ces divers fragm. ont été égalem. imprimés ave[c] les *Petits poètes grecs* de Winterton, Cambridge, 1635, et Londres, 1712, in-8. — On connaît deu[x] orateurs de ce nom, contempor. de Démosthène, et un philosophe platonicien, cité par Porphyr[e] dans la *Vie de Platon.*

EUCHER (St), évêque de Lyon, assista au pre[-] mier concile d'Orange en 441, et mourut en 454. On a de lui différents écrits conservés dans la *Bi[-] blioth. des Pères*, et dont une édit. a été publié[e] séparément à Rome en 1564. Les princip. sont : u[n] *Éloge du désert de Lerins*, et un *Tr. du mépris d[u] monde*, trad. en français par Arnauld d'Andilly, 1672, in-12. — *Les actes du martyre de la légion thébaine*, trad. par J. Armand Dubourdieu, Amsterdam, 1705, in-12.

EUCHIR ou EUCHIRUS, sculpteur de Corinthe, qui vivait vers la 50e olympiade, passe pour avoir apporté en Italie, et fait connaître aux Étrusques, les prem. élém. de l'art de modeler. — Un autre Euchir, Athénien, fils d'Eubulide, et sans doute son élève, exécuta une belle statue de Mercure en marbre. Pline, qui le cite, ne fait pas connaître le temps où il a vécu.

EUCLIDE, fut le prem. archonte d'Athènes, la seconde année de la 94e olympiade (403 av. J.-C.), immédiatem. après l'expulsion des 30 tyrans. On fit alors une révision générale des lois de la république, et un choix de celles qui devaient être observées à l'avenir. A cette même époque, les Athéniens adoptèrent, pour les actes publics, l'alphabet ionien de 24 lettres, au lieu de l'ancien, usité jusqu'alors. De là vient la citation fréquente, par les aut. anciens, des lois et de l'alphabet en usage depuis l'archontat d'Euclide.

EUCLIDE, philosophe de Mégare, suivit d'abord l'école de Parménide et ensuite celle de Socrate,

on dit que, malgré les lois qui défendaient aux Mégariens sous peine de mort d'entrer dans Athènes, il s'introduisait dans la ville déguisé en femme pour assister aux leçons de Socrate. Après la mort de son maître, Euclide revint à Mégare, où il ouvrit une école de philosophie qui fut nommée *mégarique* ou *éristique*, c.-à-d. *disputante*, parce qu'au lieu de s'y livrer à la recherche de la vérité, on s'attachait plutôt à la dispute et aux subtilités dialectiques.

EUCLIDE, célèbre mathématic., vivait dans le 3e S. avant J.-C. Le lieu de sa naissance est resté inconnu ainsi que presque toutes les circonstances de sa vie. Proclus-Diadochus, l'un de ses commentateurs, nous apprend seulement qu'il ouvrit à Alexandrie d'Égypte, sous le règne de Ptolémée, fils de Lagus, une école de mathématiques. Il composa plus. ouvr. Parmi ceux qui sont venus jusqu'à nous, le plus remarquable est celui qui a pour titre : *Éléments*, divisés en 15 livres, dont les deux derniers sont attribués à Hypsicle, mathématicien d'Alexandrie, postérieur à Euclide. Les autres sont : *les Données; Introduction harmonique, optique, catoptrique;* le livre des *divisions* (on n'a de ce dern. ouvr. qu'une traduct. lat. qui pourrait bien être celle d'un ouvr. du mathématicien arabe Mehemed de Bagdad). Ils ont été publ. un gr. nombre de fois. Les meilleures édit. sont : *Euclidis opera, gr., cum Theonis expositione*, etc., Bâle, 1550, in-fol. — *Euclidis quæ supersunt omnia, ex recens. D. Gregorii, gr. et lat.*, Oxford, 1703, in-fol. — *Les OEuvres d'Euclide*, en grec, en lat. et en franç., d'après un MS. très ancien qui était resté inconnu jusqu'à nos jours, par F. Peyrard, Paris, 1814-18, 3 vol. in-4.

EUCRATIDAS, roi de la Bactriane dans le 2e S. av. J.-C., fut l'un des plus célèbres capitaines de son temps. Justin le compare à Mithridate qui vivait à la même époque. Il fit de gr. conquêtes dans l'Inde, et fut tué par son fils à son retour dans ses états. Mithridate dépouilla ce fils d'une partie de ses provinces, et les Scythes mirent ensuite fin à la domination grecque en Bactriane.

EUCTEMON, astronome athénien, vivait environ 432 ans av. J.-C. Il était contemporain et ami de Médon, inventeur de la période connue sous le nom de *Nombre d'or*. Il fit plus. observat. dont parle Ptolémée, qui ne paraît pas y ajouter beaucoup de confiance.

EUDÆMON-JEAN (André), jésuite, né au 16e S., dans l'île de Candie, de parents issus des Paléologues, amené très jeune en Italie, fut admis dans la société de Jésus en 1581, professa la philos. à Rome, la théologie à Padoue, et mourut à Rome en 1625. On a de lui plus. ouvr. de controverse, dont il suffira d'indiquer les suiv. : *Epistola monitoria ad Joann. Barclaium*, Cologne, 1613, in-8. — *Apologia pro Henrico Garneto*, etc., ib., 1610, in-8. Cet ouvr. est devenu très rare. Eudæmon y présente comme un martyr de la foi ce Henri Garnet, condamné à mort en 1606 à Londres, pour n'avoir pas révélé la conspiration des poudres dont il avait eu connaissance par la confession : on attribue encore à ce jésuite l'ouvr. suiv. : *G. G. R. theologi ad Ludovicum XIII admonitio, quâ breviter et nervosè demonstratur Galliam fœdè et turpiter impium fœdus iniisse et injustum bellum hoc tempore contra catholicos movisse, salvâque religione prosequi non posse*, Francfort, 1625, in-4. Il n'est pas certain qu'Eudæmon soit l'auteur de ce libelle plein d'outrages et de calomnies contre le roi de France : il a été trad. en allem. (1625) et en franç. (1627) ; quelques personnes l'attribuent au jésuite J. Keller.

EUDES, duc d'Aquitaine, success. de Boggis, son père, en 688, régna sur cette partie de la France qui est entre la Loire, l'Océan, les Pyrénées et le Rhône, soutint plus. fois le choc des Sarrasins, et finit par s'en débarrasser avec le secours de Charles Martel. Eudes mourut en 735, après avoir partagé ses états entre ses deux fils, Hatton et Hunold.

EUDES, comte de Paris, duc de France, et fils aîné de Robert-le-Fort, défendit Paris assiégé par les Normands en 885, fut proclamé, en 888, roi de la France-Occidentale, repoussa les Normands jusque sur la frontière, et après avoir obligé Charles III, dit *le Simple*, à se retirer en Bourgogne, prit Laon, et mourut à La Fère en 898.

EUDES Ier, surnommé *Borel*, duc de Bourgogne, successeur de Hugues Ier, son frère, s'occupait à dépouiller les riches voyageurs qui passaient sur ses frontières ; mais, ayant vu St Anselme, il changea de vie, fit un pélerinage au St sépulcre et mourut en Cilicie l'an 1103. Son corps fut transféré à Cîteaux, dont il était le fondateur. — Eudes II, fils de Hugues II, gouverna la Bourgogne pendant 40 ans, et mourut en 1162. Il avait refusé de se reconnaître le vassal de Louis VIII ; mais un jugement sanctionné par Adrien IV l'obligea à rendre hommage à ce prince. — Eudes III, fils de Hugues III, duc de Bourgogne, commandait l'aile droite à la bataille de Bouvines et rendit de grands services à Philippe-Auguste, dans une expédition contre les Albigeois et dans la guerre de Flandre. Il mourut en 1218, au moment où il se préparait à passer en Égypte à la tête d'un corps de croisés. Eudes IV succéda en 1315 à Hugues V, son frère, épousa en 1318 la fille de Philippe-le-Long, roi de France, eut une grande part au rétablissem. de Louis, comte de Flandre, dans ses états, en 1328, et mourut en 1350.

EUDES *de Montreuil*, architecte de St Louis, mort en 1289, avait suivi ce prince à la Terre-Sainte, et y fortifia la ville et le port de Jaffa ; les églises de Ste-Catherine-du-Val-des-Écoliers, de l'Hôtel-Dieu, de Ste-Croix de la Bretonnerie, des Blancs-Manteaux, des Mathurins, des Cordeliers et des Chartreux à Paris, ont été construites sur ses plans et sous sa direction.

EUDOXE *de Cnide*, astronome, fils d'Aschynes et ami de Platon, mort 352 ans av. J.-C., s'était formé à l'école des Égyptiens, et fut le prem. qui régularisa l'année chez les Grecs. Il avait écrit de nombreux ouvrages, dont aucun ne nous est par-

venu; les titres de trois seulement sont connus, savoir : *le Période* (ou contour) *de la terre; les Phénomènes*, et *le Miroir*. Hipparque a conservé quelq. fragm. des deux dern. dans ses *Comment.* sur Aratius. On trouve sur Eudoxe de curieux détails dans l'*Hist. des mathém.*, par Montucla, t. I.

EUDOXE *de Cyzique*, navigateur grec, vivait dans le 2ᵉ S. av. J.-C. Il nous reste deux relations contradictoires de ses voyages : l'une extraite des écrits de Cornélius-Népos, et conservée par Pomponius-Méla, ne mérite point de confiance; l'autre de Posidonius, astronome recommandable, ami du gr. Pompée, a été conservée par Strabon. Ce géographe s'est appliqué à réfuter le récit de Posidonius, et M. Walkenaer pense qu'Eudoxe n'ayant point fait le tour de l'Afrique, ses voyages n'apprirent rien qu'on ne sût déjà avant lui.

EUDOXE, en latin *Eudoxius*, fils de St Césaire, né à Arabisse en Arménie, fut l'un des plus ardents défenseurs de l'arianisme. Évêque de Germanicia, d'Antioche, patriarche de Constantinople en 560, il persécuta constamment les catholiques, et mourut en 370.

EUDOXIE (ÆLIA-EUDOXIA), impératr. d'Orient, Française d'origine, morte vers 404, avait épousé Arcadius en 395; elle régna en despote, et persécuta St Jean-Chrysostôme. — EUDOXIE (Licinia-Eudoxia), dite *la Jeune*, impératrice d'Orient, née à Constantinople en 422, fille de Théodose II et d'Athénaïs-Eudoxie, ne fit usage de son pouvoir que pour soulager les malheureux, et mourut vers 465. — EUDOXIE (Macrembolitissa), impératrice d'Orient en 1059, fut nommée tutrice de ses trois fils, Constantin, Michel et Andronic, après la mort de Constantin Ducas, son époux. Michel, s'étant fait proclamer empereur quelques années après, la fit renfermer dans un couvent. Eudoxie cultiva les lettres; elle a laissé un ouvrage intit. *Ionia*, publ. par Villoison dans les *Anecd. græca*, 1781. On y trouve tout ce qu'on a dit de plus curieux sur le paganisme.

EUGÈNE, homme d'une naissance obscure, enseignait la rhétor. et la gramm. à Vienne en Dauphiné, lorsque le comte Arbogast, Gaulois révolté contre Théodose, le salua empereur. Eugène fut vaincu en 394 par Théodose, et décapité sur le champ de bataille.

EUGÈNE Iᵉʳ (St), Romain de naissance, vicaire-général de l'Église pendant la captivité du pape St Martin, et successeur de ce pontife en 655, fit de vains efforts pour extirper le monothélisme, et mourut en 658. — EUGÈNE II, Romain, successeur de Pascal Iᵉʳ, en 824, tint un concile à Rome pour une réformation du clergé, et mourut en 827. Sa charité lui mérita le titre de *Père des pauvres*. On lui attribue l'établissement de l'épreuve par l'eau froide. — EUGÈNE III monta sur le trône pontifical en 1145; mais l'esprit de rébellion qui régnait en Italie l'obligea de se retirer en France; ce fut seulement à la fin de 1147 qu'il put retourner en Italie, où il mourut en 1154. St Bernard, qui avait été le maître d'Eugène, lui dédia ses livres de *la Considération*. On a de ce pape des *Décrets*, d[es] *Épîtres* et des *Constitutions*. Sa *Vie* a été écri[te] par D. Jean Delannes, Nancy, 1737, 2 vol. in-12. — EUGÈNE IV (Gabriel-Condolmero), Vénitien d'un[e] naissance obscure, chanoine de la congrégation d[e] St-Grégoire en Alga, puis évêque de Sienne, car[-]dinal sous le pontificat de Grégoire XII, son oncl[e,] et enfin pape l'an 1431, eut un règne fort agité, [et] mourut à Rome en 1447, âgé de 64 ans; il s'écri[a] avant de mourir : « O Gabriel! qu'il eût été bie[n] plus à propos pour toi de n'être ni cardinal, n[i] pape, mais de vivre et de mourir dans ton cloîtr[e,] occupé des exercices de ta règle! »

EUGÈNE Iᵉʳ, roi d'Écosse, successeur de Fote[r-]machus, périt dans un combat qu'il soutint contr[e] l'usurpateur Maxime. — EUGÈNE II, fils et succes[-]seur de Fergus Iᵉʳ, monta sur le trône en 427, e[t] mourut en 449, après avoir remporté de brillant[s] avantages sur les Bretons. — EUGÈNE III, fils d[e] Congall Iᵉʳ, lui succéda en 535, et mourut en 55[7] après un règne heureux de près de 23 ans. Il eu[t] pour successeur son frère Conval. — EUGÈNE IV, 4ᵉ fils de Kenneth, succéda à son père en 605, e[t] mourut vers 620, après avoir défait Éthelfrid, ro[i] de Northumberland. Ferchard, son frère, lui suc[-]céda. — EUGÈNE V, mort en 692, avait succédé, e[n] 688, à son oncle Malduin.—EUGÈNE VI, fils de Fer[-]chard, succéda au précédent, et mourut après u[n] règne de 10 ans, pend. leq. il avait été constamm[ent] en guerre avec les Pictes. Après lui, la couronn[e] passa à Amberkeleth, neveu d'Eugène V. — EU[-]GÈNE VII, frère d'Amberkeleth, lui succéda en 70[4] et mourut, dit-on, assassiné en 721, laissant l[e] trône à Murdac, son neveu. — EUGÈNE VIII, fils d[e] Murdac, succéda en 761 à Ethfin ou Edwin, et fu[t] massacré en 764 par ses sujets révoltés. Fergus I[I] ou III monta après lui sur le trône.

EUGÈNE (St), évêq. de Carthage en 481, essuy[a] les persécutions des rois Huneric et Thrasamond et mourut l'an 505, dans un monastère du Langue[-]doc. On a de lui une *Lettre ou Exhortation au[x] fidèles de Carthage* (insérée dans Grégoire d[e] Tours); *Expositio fidei catholicæ; Apologeticu[s] pro fide; Altercatio cum arianis*, dont Victor de Vite nous a conservé des fragments; des *Requête[s]* en faveur des catholiques, et quelq. autres écrits dont Gennade a donné la liste.

EUGÈNE Iᵉʳ, évêque de Tolède au 7ᵉ S., sous la domination des rois Goths, mort en 636, était très versé dans la partie des mathématiques qui se rat[-]tache aux calculs astronomiques.—EUGÈNE II, dit *le Jeune*, successeur du précéd., gouverna l'églis[e] de Tolède avec sagesse pend. 11 années, présid[a] les 8ᵉ, 9ᵉ et 10ᵉ conciles, et mourut vers l'an 660. Il a laissé quelq. *Tr. de théolog.* et des *Opuscules* en vers et en prose, publ. par le P. Sirmond, Paris, 1619, in-8, avec les poésies de Draconce.

EUGÈNE (FRANÇOIS DE SAVOIE, appelé *le Prince*), généralissime des armées de l'emper., né à Paris en 1663, était fils d'Eugène-Maurice, comte de Soissons, et petit-fils du duc de Savoie, Charles-Emmanuel Iᵉʳ. Il se destinait à l'état ecclésiastiq.,

et fut connu pend. quelq. temps sous le nom du *petit Abbé;* mais, voulant quitter cette carrière pour celle des armes, il sollicita, auprès de Louis XIV, un régim. qu'il ne put obtenir. Il se rendit alors en Allemagne, et servit comme volontaire sous le prince de Conti. Dès sa prem. campagne, Eugène mérita par sa valeur un régim. de dragons; il fit la campagne de Hongrie sous les ordres de Charles V, duc de Lorraine, et de Maximilien-Emmanuel, duc de Bavière, délivra Coni en 1691, emporta Carmagnole, et fut chargé du commandement de l'armée impériale. Louis XIV, sentant alors seulement de quel bras il s'était privé, fit offrir au prince le bâton de maréchal; mais Eugène refusa et augm. les regrets tardifs du roi en remportant de nouv. victoires; cette même ann., il gagna sur les Othomans la fameuse bataille de Zenta, dont la paix de Carlowitz et l'abaissement des Turks furent le résultat. La guerre de la succession offrit encore au prince Eugène une nouvelle moisson de lauriers. Il pénétra en Italie, se rendit maître du pays compris entre l'Adige et l'Adda, força l'armée franç., commandée par Villeroi, à céder presque tout le Mantouan, et termina la campagne de 1701 par la prise de La Mirandole; rappelé en Allemagne, il prit le commandem. des armées réunies de Marlborough et d'Heinsius, et gagna, en 1704, la bataille de Hochstett sur les Franç. et les Bavarois. Commandant de nouv. en Italie, Eugène est repoussé par le duc de Vendôme en 1705; mais l'année suivante, il fait rentrer le Milanais sous l'obéissance de l'empereur, force les troupes franç. et espagn. à évacuer la Lombardie; en 1707 il pénètre en Provence, et met le siége devant Toulon. Il livre en 1708 le sanglant combat d'Oudenarde, où les Français sont contraints d'abandonner le terrain, se rend maître de Lille, remporte sur les maréchaux de Villars et de Boufflers la victoire de Malplaquet en 1709, s'empare de la ville du Quesnoy en 1712, et enfin signe avec Villars la paix de Rastadt en 1714. A peine cette guerre était-elle terminée, qu'Eugène se vit rappelé contre les Turks. La célèbre victoire de Péterwaradin en 1716, qui a fourni à J.-B. Rousseau le sujet d'une de ses plus belles odes, et la prise de Belgrade signalèrent cette campagne, dont le résultat fut un traité de paix fort avantageux pour l'empereur. En 1733, la guerre s'étant rallumée sur le Rhin au sujet de la Pologne, Eugène reprit le commandement; mais, soit qu'il craignît de compromettre sa réputation, soit qu'il eût perdu l'énergie et la vivacité si nécessaire à un général, il laissa prendre Philisbourg sous ses yeux, signa la paix, et se retira à Vienne, où il mourut en 1736. On a une *Hist. du prince Eugène* (par Mauvillon), Amsterdam, 1740, 5 vol. in-12; c'est de cet ouvrage que le prince de Ligne a tiré, pour la plus gr. partie, l'écrit qu'il publ. en Allemagne en 1809, et qui fut réimpr. l'année suiv. à Paris sous le titre de *Vie du prince Eugène*, et de *Mémoires du prince Eugène écrits par lui-même*, in-8. Les ouvr. les plus remarquables qui aient été publiés sur ce prince sont: *Hist. milit. du prince Eugène*, par Dumont et Rousset, 1729, 2 vol. in-fol. — *Vie et campagnes du prince Eugène*, Naples, 1754, in-8.—*De Rebus gestis Eugenii*, par le P. Ferrari, Rome, 1747, in-4.

EUGÈNE ou EUGENIOS BULGARIS, sav. prélat grec, né à Corfou en 1716, mort à Pétersbourg en 1806, avait été appelé en Russie par Catherine II, et nommé archevêq. de Slavinie et de Cherson; il possédait le latin, l'hébreu, et presque toutes les langues européennes. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. écrits en grec ancien et en grec moderne; les principaux sont: *Traité de logique extrait des écrivains anciens et modernes*, Leipsig, 1766, in-8. —*Éléments de métaphysique*, Venise, 1804, 3 vol. in-8.— Une traduct. des *Éléments* de Genuensius, Vienne, 1805, in-8. — Une autre des *Éléments de mathém.* de Segner, Leipsig, 1763.—Des *Éléments de philosophie naturelle*, Vienne, 1804.—*Aperçu comparatif des trois systèmes d'astron.*, Venise, in-4, etc.

EUGÈNE (le prince).—V. Beauharnais.

EULALIE (Ste), vierge et martyre, née à Mérida (*Augusta Emerita*), en Espagne, vers l'an 296, sous l'empire de Dioclétien, issue d'une illustre famille, passait sa vie dans la retraite, uniquem. occupée à des exercices de piété. Lorsqu'elle fut informée des décrets de l'emper., qui ordonnaient à tous les chrétiens de sacrifier aux dieux du paganisme, elle eut le courage de se présenter devant le préteur Dacien, pour lui reprocher l'impiété qu'il commettait en voulant faire abjurer la seule vraie religion. Le préteur, après de vives représentations, la livra aux bourreaux, et elle périt au milieu des tourments, étouffée par la fumée et la flamme. Les chrétiens l'enterrèrent au lieu de son martyre, où fut bâtie dep. une magnifique église. — Il y eut une autre sainte du même nom, née à Barcelonne, et qui souffrit également le martyre sous Dioclétien; mais l'authenticité de ses actes a été révoquée en doute.

EULALIUS, archidiacre de Rome, antipape, fut élu par une faction populaire en 418, concurremm. avec Boniface Ier, et mourut évêque de Népi, où il s'était retiré après le rétablissement de la tranquillité dans la ville des césars.

EULER (Léonard), l'un des plus illustres géomètres du 18e S., né à Bâle en 1707, n'eut d'abord d'autre maître que son père, qui lui enseigna de bonne heure les mathématiques, et lui fit ensuite terminer ses études à l'univ. de sa patrie. Léonard y reçut les leçons de Jean Bernoulli, et se lia intimement avec les fils de ce sav. profess., Daniel et Nicolas, déjà les émules de leur père. L'impératrice Catherine II, occupée du soin d'achever la fondation de l'académie de Pétersbourg, ayant appelé les deux jeunes Bernoulli à en faire partie, ceux-ci s'empressèrent de procurer à leur jeune ami une place d'adjoint dans la même compagnie. Nicolas Bernoulli ne tarda pas à succomber sous la rigueur du climat, et Daniel, étant retourné bientôt après dans sa patrie, sa place de profess. fut donnée à Euler. Ce savant, continuant alors l'école

de Leibnitz, s'attacha surtout à perfectionner la science du calcul en écartant de plus en plus les considérat. de pure géométrie, que les disciples de Newton appelaient souvent à leur secours. Sa réputation le fit inviter par Frédéric-le-Grand, en 1741, à se rendre à Berlin, où il resta 25 ans, et, au bout de ce temps, il n'obtint qu'avec peine la permission de retourner à St-Pétersbourg, où il fut attaqué, presque à son arrivée, d'une maladie qui le priva de la vue à l'âge de 59 ans. L'activité de son génie ne fut point ralentie par ce cruel accident; il ne cessa de calculer qu'en cessant de vivre. Il mourut à St-Pétersbourg le 7 sept. 1783, d'une attaque d'apoplexie foudroyante. « Euler, dit Condorcet, nous présente un de ces hommes dont le génie est égalem. capable des plus grands efforts et du travail le plus continu; il multiplia ses product. au-delà de ce qu'on eût dû attendre des forces humaines, et cependant il fut original dans chacune; sa tête fut toujours occupée, et son âme toujours calme. » Ce profond géomètre a enrichi d'une grande quantité de *Mémoires* les 46 vol. in-4 que l'académie de St-Pétersbourg publia de 1727 à 1783, et le *Recueil* de l'acad. de Berlin. Il donna aussi plus. *Mém.* à l'acad. des sciences de Paris, dont il remporta ou partagea dix prix. Parmi les nombreux ouvr. qu'il a publ. séparément, nous citerons : *Dissertatio physica de sono*, Bâle, 1727, in-4.—*Mechanica, sive motûs scientia, analyticè exposita*, Pétersbourg, 1736, 2 vol. in-4. — *Tentamen novæ theoriæ musicæ*, ibid., 1729, in-4, fig. — *Methodus inveniendi lineas curvas, maximi, minimive proprietate gaudentes*, etc., Lausanne, 1744, in-4. — *Theoria motuum planetarum et cometarum*, etc., Berlin, 1744, in-4. — *Introductio in analysin infinitorum*, Lausanne, 1748, 2 vol. in-4, réimpr. à Lyon en 1796, trad. en franç. par Labey, Paris, 1798, avec notes.—*Scientia navalis seu tractatus de construendis ac dirigendis navibus*, St-Pétersbourg, 1749, 2 vol. in-4, fig.—*Theoria motûs lunæ*, Berlin, 1753, in-4.—*Institutiones calculi differentialis, cum ejus usu in analysi infinitorum ac doctrinâ serierum*, ibid., 1755, in-4, réimpr. avec addit. par les soins de G. Fontana, Pavie, 1787.—*Constructio lentium objetivar*, etc., Pétersbourg, 1762, in-4.—*Lettres à une princesse d'Allemagne* (la princesse d'Anhalt-Dessau, nièce du roi de Prusse), Pétersbourg, 1763-1772, 3 vol. in-8, fig.; la meilleure édition de cet ouvr. estimé est celle de Paris, 1812, 2 vol. in-8, fig. (avec notes de Labey).—*Theoria motûs corporum solidorum, seu rigidorum*, Rostock, 1765, in-4, fig., réimpr. avec augment., Greisswald, 1790, in-4. — *Institutiones calculi integralis*, Pétersbourg, 1768-70, 3 vol. in-4, réimpr. en 1792-93, augm. d'un 4e vol. —*Dioptrica*, ibid., 1767-71, 3 vol. in-4.—*Theoria motuum lunæ*, etc., 1772, in-4. La table générale des écrits de L. Euler est insérée à la fin du 2e vol. de ses *Institutiones calculi differentialis*, édition de Pavie, 1787, publ. par Grégoire Fontana. — Euler (Jean-Albert), géomètre, fils aîné du précédent, né à St-Pétersbourg en 1734, partagea, en 1761, avec l'abbé Bossut, le prix proposé par l'académie des sciences sur *la meilleure manière de lester et d'arrimer un vaisseau*, fut membre de l'acad. de Berlin à 20 ans, obtint la place de prof. de physiq. à St-Pétersbourg lorsque son père retourna dans cette ville, fut nommé successivement secrét. de l'acad. impériale des sciences, inspect. de l'acad. milit., conseill. du collége et conseiller-d'état. Il mourut en 1800. On trouve de lui un gr. nombre de *Mém.* intéressants sur l'astronomie, la physique, la mécanique et l'optique, dans les rec. académiq. de Berlin, de Munich et de Gottingue. — Euler (Charles), 2e fils de Léonard Euler, né à Pétersbourg en 1740, montra de bonne heure un grand goût pour les sciences, et particulièrement pour l'histoire naturelle et la médecine. Il voyagea en Allem., en Belgique, acheva ensuite ses études à Hall, où il fut reçu docteur en médecine, revint dans sa famille en 1762, et obtint l'année suivante la place de médecin principal de la colonie franç. à Berlin. Il partit avec son père, en 1766, pour retourner à St-Pétersbourg, où il fut nommé, en arrivant, médec. de la cour, et membre de l'acad. impér. des sciences. Il mourut vers 1800. Les biographes qui parlent de Ch. Euler le citent comme érudit et bon médecin, mais non comme mathém., et c'est ce qui donne lieu de penser que son père ne fut point étranger au mémoire de Charles sur la question d'*examiner si le mouvem. moyen des planètes conserve toujours la même vitesse*, etc., qui remporta le prix proposé par l'académie des sciences de Paris, en 1767. — Euler (Christophe), frère puîné du précéd., né à Berlin en 1743, fit de bonnes études en mathém., en les dirigeant particulièrem. vers le génie milit., et entra au service dans l'artillerie prussienne. Le grand Frédéric ne voulut point consentir à ce qu'il suivît son père à St-Pétersbourg, et il fallut l'intervention de Catherine pour qu'il obtînt, non sans peine, cette permission. A son arrivée en Russie, il reçut de l'impératrice le rang de major d'artill., et fut nommé direct. de la fabrique d'armes établie à Systerberk, près le golfe de Finlande. Il cultivait aussi l'astronomie par goût, et il fut un des savants que l'académie de Pétersbourg désigna pour aller observer le passage de Vénus sur le soleil en 1769. On ignore l'époque de sa mort.

EULOGE (St) *de Cordoue*, mort martyr en 859, a laissé : *Memoriale sanctorum*, ou histoire des martyrs de son temps; une *Exhortation au martyre*, et une *Apologie pour les martyrs;* ces écrits se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères* et dans l'*Hispania illustrata*, t. IV.

EUMATHE ou EUSTACHE, écrivain grec que l'on croit avoir vécu dans les dern. S., de l'empire d'Orient, est aut. des *Aventures des Hysminias et de Hysminé:* ce roman, quoique mal écrit et de mauvais goût, a été traduit plus. fois et en plus. langues. La prem. édition du texte parut en 1618 à Paris, avec une trad. latine et des notes fort savantes par Gaulmin; il a été réimpr. à Leipsig en 1792 par les soins de Teucher, mais sans les notes

e Gaulmin. Lelio Carani en avait donné une ver-
on italienne en 1559 : c'est la plus ancienne, et
on croit que la plupart des autres traductions ont
té faites sur celle-ci.

EUMÈNE, *Eumenius*, rhéteur à Autun, né dans
ette ville vers l'an 261, reçut de l'empereur
onstance-Chlore le titre de modérateur des écoles
iédianes, en récompense des soins qu'il n'avait
essé de donner à l'instruction de la jeunesse. Il
este de lui quatre discours dans les *Panegyrici
eteres, cum notis variorum*, Paris, 1643, in-8,
t 1655, 2 vol. in-12.

EUMÈNES, un des plus gr. gén. d'Alexandre, né
Cardie en Thrace, appartenait à une famille ob-
cure, et ne dut son élévation qu'à son propre mé-
ite. La Paphlagonie et la Cappadoce lui ayant échu
n partage après la mort d'Alexandre, il se vit con-
raint, pour entrer en possession de ces provinces,
e se liguer avec Perdiccas. Après avoir défait An-
pater et Antigone, ses concurrents, il fut trahi
ar Apollonide, l'un de ses lieutenants, et perdit
son tour une grande bataille à Orcinium en Cap-
adoce, l'an 320 avant J.-C. Eumènes se réfugia
lors dans la forteresse de Nora, et s'y défendit
ne année entière contre Antigone, qu'il força en-
n à se retirer. Ayant dans la suite rassemblé une
ouvelle armée, il livra une dernière bataille où il
it encore trahi par ses soldats, et livré à Anti-
one qui le laissa mourir de faim, 315 ans avant
.-C. Vraim. digne de la confiance de son maître,
ui, en mourant, l'avait chargé du soin de ses en-
ants, Eumènes lutta avec un courage héroïque
ontre l'ambition des autres génér. d'Alexandre;
nais dès qu'il eut cessé de vivre, ceux-ci firent
érir Olympias et les jeunes rois dont ils se parta-
èrent les trônes.

EUMÈNES Ier, roi de Pergame, monta sur le trône
'an 264 avant J.-C., et fit quelques conquêtes sur
es rois de Syrie. Il fit fleurir les lettres, mais se
éshonora par son intempérance, et mourut d'un
xcès de vin l'an 242 avant J.-C. — EUMÈNES II,
on neveu, fils d'Attale Ier, monta sur le trône 198
ns avant J.-C., fit alliance avec les Romains aux-
uels il conserva toujours la foi jurée, soutint avec
vantage différentes guerres contre Antigone, roi
e Macédoine, contre Prusias, roi de Bithynie,
ontre Cotys Ier, roi de Thrace, et mourut après
n règne de 30 à 38 ans. Eumènes II est célèbre
ar son amitié pour ses frères Attale et Philétère;
l cultivait les lettres et augmenta beaucoup la bi-
liothèque de Pergame. — EUMÈNES III, fils du pré-
édent, était en bas âge quand son père mourut,
t eut pour tuteur son oncle Attale, qui lui remit
e trône en 158 avant J.-C. Ce prince ne régna
u'un an.

EUNAPE, sophiste, médecin et historien, né à
Sardes en Lydie dans le 4e S., a écrit les *Vies des
philosophes et des orateurs*, ou histoire abrégée
les éclectiques, des médecins et des orateurs de
son temps : l'édition la plus correcte est celle qui
a été donnée par Boissonade, Amsterdam, 1822,
2 part. in-8. Cet ouvr., malgré l'exagération des
opinions politiques et religieuses qui y sont expri-
mées, renferme des matériaux import. pour l'hist.
philos. et littér. Le *Lexique de Suidas* contient
quelques fragments d'une *Hist.* de son temps par
Eunape.

EUNOME, hérésiarque des 3e et 4e S., né en Cap-
padoce, vint chercher fortune à Alexandrie, y suivit
quelque temps les leçons d'Aétius, dont il devint
secrétaire, et, à la recommandation de ce célèbre
sophiste, fut ordonné diacre, puis sacré évêque de
Cyzique vers 360, par Eudoxe, qui plus tard fut
contraint de le déposer comme fauteur de l'aria-
nisme. Ses opinions et ses écrits le firent exiler
successivement en Mauritanie, à Naxos et à Pal-
myride; il vivait encore au temps de St Jérôme,
et mourut dans sa patrie, où il avait été obligé de
se retirer. Entre autres erreurs Eunome soutenait
que Dieu ne connaît pas mieux son essence que
nous ne la connaissons; il niait que le fils de Dieu
se fût uni à l'humanité, regardait les miracles
comme des prestiges, et ne voulait pas qu'on ho-
norât les reliques. Les disciples de cet hérésiarque,
désignés sous le nom d'*Eunomiens*, furent pro-
scrits vers l'an 380 par un édit de Gratien, et leur
secte s'éteignit sous Théodose. St Basile et les
deux Grégoire (de Nazianze et de Nysse), ont ré-
futé les écrits d'Eunome.

EUNOMIENS. — V. l'article précéd.

EUPATOR, roi du Bosphore-Cimmérien, n'est
connu dans l'histoire que par ses médailles et par
quelques passages de Lucien et de Capitolin. Les
médailles de ce prince, frappées au revers d'An-
tonin et de Marc-Aurèle, attestent qu'il régna de-
puis l'an 156 jusqu'à l'an 171 de l'ère chrétienne.

EUPHÉMIE (Ste), vierge de Chalcédoine, mar-
tyre sous Dioclétien vers l'an 307.

EUPHÉMIE (FLAVIA-ÆLIA-MARCIA), impératrice
d'Orient, femme de Justin Ier, morte en 523, avait
été élevée chez les Barbares, où ses parents étaient
esclaves : elle portait le nom de *Lupicine* av. que
son époux fût élevé au trône.

EUPHÉMIUS gouvernait pour Michel-le-Bègue,
en 825, une ville de la Sicile, quand la famille d'une
jeune religieuse qu'il avait enlevée, et dont il avait
fait sa femme, porta plainte contre lui devant l'em-
pereur. Condamné par ce prince à avoir le nez
coupé, Euphémius se défendit d'abord à la tête de
quelques troupes, puis il se réfugia en Afrique,
sollicita des secours du khalyfe Ziadet-Allah, rentra
dans la Sicile à la tête des Sarrasins, se présenta
devant Syracuse, et fut assassiné au moment où il
exhortait les habitants à lui ouvrir leurs portes;
les Sarrasins, après sa mort, se rendirent maîtres
de la Sicile et d'une partie de l'Italie.

EUPHORBUS, médecin à Rome dans le 1er S.
avant J.-C., avait composé un traité *Peri opon*,
qui ne nous est point parvenu. Pline et Galien,
qui citent ce personnage, rattachent à son nom la
dénomination d'une plante (l'*euphorbe*), que Sau-
maise a prouvé être antérieure à ce prétendu mé-
decin du roi Juba.

EUPHORION, poète grec, né dans la 126e olym-

piade à Chalcis en Eubée, fut bibliothécaire d'Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, et composa un gr. nombre d'ouvr., dont aucun ne nous est parvenu. L'*Anthologie grecque* contient cependant quelques mots détachés, quelques vers, et deux épigr. entières de ce poète, qui était encore fort à la mode au temps de Cicéron, et qui fit vogue sous Tibère. Les *Fragm.* d'Euphorion ont été recueillis par Aug. Meincke, et publ. avec une bonne dissertation sur sa vie et ses écrits, Dantzig, 1823, in-8.

EUPHRAEUS, et non EUPHRATES, comme l'ont écrit quelques biogr., né dans l'île d'Eubée, fut disciple de Platon et devint conseill. de Perdiccas, roi de Macédoine. Après la mort de ce prince, s'étant mis à la tête du parti opposé à Philippe, successeur de Perdiccas, Euphraeus se donna la mort pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis.

EUPHRANOR, peintre et sculpt. grec, qui viv. dans le 4e S. avant J.-C., est cité par Quintilien comme ayant porté l'art de la peinture au dernier degré de la perfection. Pline le range parmi les artistes athéniens. Les sculptures d'Euphranor ont reçu les mêmes éloges que ses peintures. On cite parmi ses statues celles de Pâris, de Minerve, de Latone, de Vulcain, et celles d'Alexandre et de Philippe sur des quadriges ; et parmi ses tableaux, le combat de la cavalerie athénienne à Mantinée ; les figures de Thésée, avec la démocratie et le peuple personnifiés; une Junon, un Apollon, et Ulysse contrefaisant l'insensé.

EUPHRATAS ou EUPHRATE est le nom de deux évêques que l'on croit avoir occupé successivem. le siége de Cologne. S'il faut en croire certains actes, le prem. aurait été déposé pour cause d'hérésie, dans un concile que l'on prétend avoir été tenu à Cologne l'an 346, et le second aurait assisté au concile de Sardique en 347. St Athanase parle de ce dernier en termes honorables.

EUPHRATE, philosophe stoïcien, fut l'ami de Pline-le-Jeune, qui en parle avec éloges dans une de ses lettres. Il fut aussi honoré de l'amitié de l'empereur Adrien, auquel il demanda, dans sa vieillesse, la permiss. de s'ôter la vie, qui n'était plus qu'un triste fardeau pour lui. Ayant obtenu cette permission, il prit du poison et mourut l'an 118 de J.-C.

EUPHRONE (St), évêque de Tours en 556, mort vers 573, avait assisté au concile de Paris tenu en 557, et à celui que l'on appelle le *second de Torus,* en 1567 ; il jouit d'une grande considérat. auprès des rois Clotaire Ier et Charibert, et fut choisi par Sigebert, roi d'Austrasie, pour opérer la translation de la vraie croix dans le monastère de Ste Radegonde à Poitiers. Le saint prélat signala son zèle et sa charité en pourvoyant à la subsist. des habit. de Tours, et en s'opposant à l'établiss. d'une taxe que le comte Gaison voulait imposer au peuple. St Grégoire de Tours, parent d'Euphrone, lui succéda. — EUPHRONE (St), évêque d'Autun, fut en partie l'aut. de la lettre adressée à Thalase d'Angers, sur les fêtes, le service divin, les ecclésiastiques bigames, etc., et assista en 475 au co[ncile] d'Arles assemblé au sujet du prêtre Lucide.

EUPHROSINE, impératrice d'Orient, fem[me] d'Alexis III, qu'elle fit monter sur le trône à [la] place d'Isaac-l'Ange l'an 1195, gouverna penda[nt] quelq. ann. son époux et l'empire; mais son orgu[eil] et ses mœurs corrompues soulevèrent tous les g[rands] contre elle : ils la firent descendre du trône et re[n]fermer dans un monastère. Peu de temps aprè[s] Euphrosine rentra en grâce et recouvra tout s[on] crédit. Lors de la conquête de Constantinople p[ar] les croisés, l'an 1204, elle alla rejoindre son épo[ux] qui avait pris la fuite l'année précéd., et mourut 1215 à Larta en Épire, où elle avait trouvé un asil[e].

EUPOLIS, poète grec d'Athènes, florissait ve[rs] la 85e olympiade, 435 ans av. J.-C. Il appartien[t] ainsi que Cratinus, à la *vieille comédie*, à cet[te] époque de licence théâtrale, où le vice et le ri[di]cule n'eussent paru que faiblem. punis si l'hom[me] vicieux ou ridicule n'eût pas été livré en person[ne] à la risée ou à l'indignation du spectateur. On r[ap-porte] sur la vie et sur la mort de ce poète que des réc[its] tellement contradictoires, que l'un réfute ou détru[it] nécessairem. l'autre, et qu'il faut les rejeter to[us] ou admettre, ce qui paraît plus vraisemblabl[e] l'existence de plusieurs écrivains du même nom et dont les aventures auront été par la suite att[ri]buées à un seul et même Eupolis. On n'est pas pl[us] d'accord sur le nombre de pièces qu'il avait com[posées], et qui varie depuis sept ou neuf jusqu['à] dix-sept. On en rencontre quelques *fragments* di[s]persés dans Stobée, dans Pollux et dans le *sch[o]liaste* d'Aristophane.

EUPOMPE, peintre grec, né à Sycione dans [le] 4e S. avant J.-C., fut contemporain de Zeuxis, [de] Timanthe et Parrhasius. Il fonda l'école qui por[ta] le nom de sa patrie, et eut pour disciple Pamphi[le] qui devint maître du célèbre Apelles. On ci[te] comme un de ses tableaux les plus remarquabl[es] un *Grec vainqueur aux jeux gymniques.*

EURIC, désigné aussi sous les noms d'*Évaric* [ou] d'*Euoric*, 7e roi des Visigoths, succéda en 476 Théodoric II, son frère, après l'avoir fait assassine[r]. Le sénat romain lui ayant abandonné les conquêt[es] de la république au-delà des Alpes, il ravagea [la] Gaule, prit Bourges, Clermont, Arles et Marseill[e] et contraignit Odoacre à lui céder ses droits s[ur] l'Espagne et sur les Gaules. Ce prince, le plus g[rand] guerrier et le plus puiss. monarque de son siècl[e] vit à sa cour des ambassad. de toutes les natio[ns] solliciter son appui ; il recueillit les anciennes loi[s] en ajouta de nouvelles, fit connaître la civilis[ation] à ses sujets, et mourut à Arles en 485, laissa[nt] son fils Alaric en bas âge.

EURIPIDE, l'un des plus gr. poètes qui aie[nt] illustré la scène tragique, naquit à Salamine [la] 1re année de la 75e olympiade, 480 ans avant J.-[C.] Il était fils de Mnésarque, et fut redevable du no[m] d'*Euripide* à la circonstance glorieuse qui marq[ua] sa naissance, la victoire remportée par les Grec[s à] l'embouchure de l'Euripe, victoire qui fut le pr[é]lude et le gage de celle de Salamine. C'est ain[si]

ue les prem. victoires d'Euripide, dans les jeux ublics de la Grèce, furent le présage des succès ui l'attendaient sur un théâtre plus digne de lui. ientôt dégoûté du métier d'athlète, il étudia l'éloquence sous Prodicus de Chio et la philosophie ous Anaxagore : aussi, peu de poètes ont-ils mis ur la scène plus d'éloquence et de philosophie; eut-être même Euripide n'est-il pas tout-à-fait xempt du reproche d'affectation à cet égard. Mais nécessité de donner à ses tragédies un caractère ui les distinguât de celles d'Eschyle et de Sophocle, t qui méritât à leur auteur une place à côté de es deux grands poètes, indiquait à Euripide une oute nouvelle où la tournure habituelle de son sprit et ses études préliminaires lui promettaient t lui obtinrent de brillants succès. Les femmes ouent en général le grand rôle dans ses pièces, ans celles du moins qui nous sont parvenues; nais ce n'est malheureusement pas toujours le lus beau. Toutefois il ne paraît pas que les Athéiennes s'en soient autrem. formalisées: elles paronnèrent volontiers au poète ses sarcasmes, ses pigrammes et ses déclamat. en faveur de l'éclat t de l'importance qu'il leur prêtait sur le théâtre. n a donné plus. motifs de cette espèce d'acharement de la part d'Euripide à poursuivre ainsi la lus belle moitié du genre humain : le plus plauible est que, marié deux fois et deux fois malheueux dans son choix, il est possible que la conduite e ses femmes l'aient involontairement disposé à oir dans le sexe entier les vices et les travers qui vaient troublé sa tranquillité domestique. On gnore l'époque et les causes de sa retraite près l'Archélaüs, roi de Macédoine, qui l'accueillit avec listinct., le combla d'honneurs, et l'éleva même, lit-on, au poste de ministre-d'état. Il ne jouit pas ong-temps de ces honorables faveurs : un accid. ffreux termina tout à coup sa carrière. Il se pronenait un jour à l'écart dans un bois, et profonlément absorbé dans ses pensées, lorsqu'il fut ssailli par une meute de chiens qui le mirent en ièces, ou le blessèrent du moins si dangereusem. u'il succomba peu de jours après l'événement. Il tait âgé de 76 ans. Des Athéniens réclamèrent les estes de leur poète; mais Archélaüs voulut les arder, et Athènes, frustrée dans son attente, leva à Euripide un cénotaphe que Pausanias vit ncore sur le chemin de la ville au Pirée. Des 84 ragédies attribuées à ce grand poète 19 seulement ont parvenues jusqu'à nous; et deux entre autres l'*Hippolyte* et l'*Iphigénie en Aulide*) ont enrichi a scène franç. de deux chefs-d'œuvre : l'*Iphigénie* t la *Phèdre* de Racine. L'édition *princeps* d'Euriide, publiée par Lascaris vers la fin du 15ᵉ S., ne ontient que quatre tragédies : celles qui suivirent ans le cours du 16ᵉ laissent beaucoup à désirer ous le double rapport du complet et de la pureté u texte; il faut arriver au commencem. du 17ᵉ pour trouver enfin une édition moins indigne d'Euripide : c'est celle de Paul Estienne, Paris, 1602, in-4. Celle de Barnès, in-fol., Cambridge, 1694, a sensiblement perdu de sa réputation depuis que Walkenaër et Reiske en ont démontré l'insuffis. Elle servit néanmoins de base au grand trav. commencé par Morus et terminé par Beck, qui y réunit les *fragments* d'après la récension de Musgrave. Cette édit., qui se compose de 3 vol. in-4, Leipsig, 1779-88, renferme tout ce que les critiques modernes ont écrit de mieux sur ce grand tragique. Elle n'a été surpassée que par celle de Glascow, 1821, 9 vol. in-8. Parmi les pièces séparém. édit., il faut distinguer l'*Hécube*, *les Phéciniennes, Hippolyte* et les *Bacchantes*, publiées par le célèbre Brunck, et malheureusem. devenues trop rares. Il faut regretter surtout que le gr. critique Porson ait borné à quatre pièces seulement l'excell. trav. dont elles offrent un si beau *specimen*. Les tragéd. d'Euripide ont été trad. en franç., quelques-unes en totalité et d'autres par simples extraits, par le P. Brumoy dans son *Théâtre des Grecs*. Prévost de Genève a complété ce travail en 4 vol. in-12, Paris, 1783.

EUROPE (mythol.), fille d'Agénor, roi de Phénicie et sœur de Cadmus, fut aimée de Jupiter, qui pour l'enlever prit la forme d'un taureau. Ce dieu emmena la jeune Europe dans la partie du monde qui depuis porte son nom.

EUROPE, la moins étendue, mais la plus peuplée des 5 parties du monde, est bornée au N. par la mer Glaciale, à l'O. par l'océan Atlantique, à l'E. par l'Asie, dont la séparent l'Archipel, le détroit de Gallipoli, la mer de Marmara, le détroit de Constantinople, la mer Noire, le détroit de Caffa, la mer d'Azof et le Don, enfin au S. par le détroit de Gibraltar et la Méditerranée. Comprise presque tout entière dans la zone tempérée de l'hémisphère du nord, entre le 35ᵉ et le 71ᵉ degré de latitude, l'Europe participe toutefois, par ses deux extrémités longitudinales, du climat de la zône torride et du froid glacial du pôle. Les montagnes qui la traversent forment comme une chaîne continue commençant au nord et se dirigeant vers la Méditerranée : les Alpes, qui en sont la partie la plus élevée, semblent être le tronc auquel se rattachent les autres branches, comme le Jura, les Apennins, les Carpaths, etc. De ces hauteurs descendent 34 gr. fleuves, qui se rendent à la mer par des directions diverses. C'est en grande partie aux soins de la culture que l'Europe doit sa fertilité : elle l'emporte toutefois sur les autres quant à l'abondance des produits, parce que la civilisation et l'industrie y sont à un degré supérieur. On évalue à 170 ou 180 millions d'âmes la population d'Europe. Entre les peuples divers qui couvrent son étendue, les seuls que l'on penche à regarder comme étant de race indigène pure, relativement aux lieux où ils sont fixés, sont les Slaves, les Finnois et les Allem. (*v.* ANGLETERRE, AUTRICHE, BAVIÈRE, DANEMARCK, ÉCOSSE, ESPAGNE, FRANCE, HOLLANDE, HONGRIE, ITALIE, LOMBARDIE, POLOGNE, PORTUGAL, PRUSSE, ROME, RUSSIE, SARDAIGNE, SAVOIE, SAXE, SICILE, SUÈDE, SUISSE, TURQUIE, WURTEMBERG, etc.

EURYDICE, nom de plusieurs femmes célèbres

dans l'histoire de Macédoine. La plus ancienne est la femme du roi Amyntas; elle eut trois fils : Alexandre, Perdiccas, Philippe, et une fille nommée Euryone, qui fut mariée à Ptolémée-Alorites. Devenue amoureuse de ce dern., Eurydice se livra à des crimes dont on peut lire les détails dans l'historien Justin, qui d'ailleurs nous laisse ignorer la fin de cette princesse. — EURYDICE, fille d'Antipater, fut mariée à Ptolémée, fils de Lagus; mais ayant été supplantée par Bérénice, sa nièce, que son époux prit pour seconde femme, elle se retira chez Séleucus, roi de Syrie, suivit en Macédoine Ptolémée-Céraunus, fils de ce prince, et se retira plus tard à Potidée, dont elle déclara les habitants libres. Ceux-ci lui en témoignèrent leur reconnaiss. en instituant en son honneur une fête appelée de son nom *Eurydicée*. — EURYDICE, nommée *Adea* ou *Andata*, épousa le prince Arridée, frère naturel d'Alexandre-le Grand; et Arridée étant monté sur le trône de Macédoine, elle essaya de l'y maintenir; mais les troupes macédoniennes se rangèrent du côté du fils du vainqueur de Darius, le jeune Alexandre. Olympias, aïeule de ce dernier, envoya à Eurydice, qui fut faite prisonnière à Amphipolis, un poignard, du poison et un cordeau pour qu'elle eût à choisir entre ces trois moyens de se donner la mort. L'épouse d'Arridée s'étrangla avec sa ceinture l'an 316 avant J.-C.

EUSÈBE (St), Grec de naissance, succéda en 310 au pape St Marcel, prem. du nom, et mourut après 4 ou 5 mois de pontificat.

EUSÈBE (PAMPHILE), évêque de Césarée, né vers l'an 267, mort vers 338, fut un des fauteurs secrets des ariens et l'ennemi de St Anathase qui combattait cette hérésie. On ne sait s'il fut plus utile à l'Église par ses lumières que nuisible par ses erreurs et ses intrigues; on s'accorde toutefois à le regarder comme un des hommes les plus sav. et les plus éloquents de l'Église chrétienne. Il avait composé un grand nombre d'ouvr. suivant le témoignage de St Jérôme, qui en a conservé quelq. fragments. L'écrit le plus remarquable qui nous reste de cet auteur est une *Histoire ecclésiast.*, en X liv., publ. par Henri de Valois, Paris, 1639, in-fol., avec une version lat. très estimée qui a été traduite en franç. par le présid. Cousin. Cet ouvr. a mérité à Eusèbe le titre de *Père de l'hist. ecclés.*

EUSÈBE *de Nicomédie*, prélat grec, vécut sous les règnes de Constantin et de Constance, et fut l'un des plus fougueux défenseurs de l'arianisme. Maître de l'esprit des princes que nous venons de nommer, il attaqua avec acharnement les évêques orthodoxes, en fit déposer plus. dans un concile, accusa St Athanase d'imposture, de sédition et d'homicide, le fit condamner par le concile réuni d'abord à Césarée, ensuite à Tyr, parvint à faire recevoir Arius à la communion des évêq., et après la mort de cet hérésiarque, devint le chef de son parti. Il fut élu évêque de Constantinople en 339, fit tenir à Antioche, deux ans après, un concile dans lequel l'arianisme reçut une sanction publ., et mourut en 342.

EUSÈBE, évêque de Verceil, mort vers 375 s'était distingué au concile de Milan en 355, pa ses *Attaques contre l'arianisme*, et fut exilé ave plusieurs autres évêques, pour n'avoir point voul souscrire à la condamnation de St Anathase. On de lui une *Traduction latine des Commentaire d'Eusèbe de Césarée sur les Psaumes*, Milan, 1743 2 vol. in-4. — Deux *Lettres :* l'une où il protest contre les violences exercées contre sa personne et l'autre adressée à Grégoire d'Elvire; toutes deu se trouvent dans la *Biblioth. des Pères.*

EUSÈBE *de Samosate*, évêque de cette ville dan le 4e S., fut d'abord lié avec les ariens, mais s'i lustra ensuite par sa foi et son amour pour l'Églis orthodoxe. Il souscrivit au symbole de Nicée dan le concile d'Antioche en 353, et la fermeté ave laquelle il s'opposa à la doctrine d'Arius lui attir de nombreuses persécutions. L'emper. Théodos ayant rendu la paix à l'Église, Eusèbe eut la miss de visiter les Églises d'Orient et d'ordonner des év dans diverses villes; mais au moment où il instal lait un prêtre orthodoxe sur le siége épiscop. qu' venait d'établir à Dolique, petite ville de Syrie in fectée d'arianisme, une femme de cette secte lu jeta sur la tête une pierre qui le tua. Avant d'ex pirer il demanda la grâce de cette fanatique. O place la mort d'Eusèbe vers l'an 379; l'Église l'ho nore comme martyr, et il est mentionné dans l *Martyrologe* romain au 21 juin.

EUSÈBE *de Dorylée*, exerçait à Constantinopl la profession d'avocat dans le 5e S., lorsqu'il os s'élever en pleine Église contre les opinions héré tiques de Nestorius, et dénonça ce patriarche au év. Appelé au siége épisc. de Dorylée, en Phrygie il se crut encore plus obligé de défendre la f contre ceux qui l'attaquaient. Sa liaison intime ave Eutychès ne l'empêcha pas, dès qu'il eut connais sance de son sentiment hétérodoxe sur J.-C., de l dénoncer dans un concile de 30 évêques assemblé à Constantinople. Plus tard il donna de nouvelle preuves de sa fermeté dans le faux concile conn sous la dénomination de *brigandage d'Éphèse;* eut une très gr. part à la condamnat. d'Eutyché dans le concile assemblé à Chalcédoine en 451.

EUSÈBE, évêque d'Antibes, successeur d'Eu thérius vers l'an 541, prit part aux réglements qu fit le concile d'Arles en 554, et mourut vers 57 ou 572. On lui attribue une *Histoire de la trans lation des corps de St Vincent, St Oronce et S Victor, martyrisés en Espagne.*

EUSÈBE, marchand syrien, se trouvant à Par pour son négoce en 591, acheta l'évêché mis l'encan par Frédégonde après la mort de Ragne mode, évêque de Paris, chassa tous les jeune gens élevés sous la surveillance de son prédéces seur dans l'école épiscopale, avec les maître préposés à leur enseignement, les remplaça par de gens de son pays, et remplit ainsi de Syrien l'Église parisienne. Il ne jouit pas long-temps d fruit de son marché, et fut remplacé par le frèr de Ragnemode. — Un autre EUSÈBE, év. de Paris ordonna prêtre, en 551, Clodoalde, le seul des fi

e Clodomir qui échappa au massacre de ses frères, t que l'on appelle aujourd'hui St Cloud.

EUSÉBIA (AURÉLIA), impérat. romaine, épouse e l'empereur Constance, employa d'abord son rédit à détruire les injustes préventions que ce rince nourrissait contre Julien, son neveu, et à rotéger les savants; mais ensuite elle persécuta Église, et se laissa entraîner à un zèle trop ardent our l'arianisme. On croit qu'elle mourut vers l'an 60, empoisonnée par un breuvage qu'elle avait ris dans l'intention de faire cesser sa stérilité.

EUSÉBIE (Ste), abbesse du monast. de St-Cyr u St-Sauveur, à Marseille, se coupa le nez, suiv. ne ancienne tradition, dans l'espoir d'échapper à a brutalité des Sarrasins, qui avaient envahi la rovence, et détermina ses religieuses à l'imiter. es Barbares étant entrés dans le monastère, ne oyant dans ces femmes que des objets hideux, les nassacrèrent.

EUSTACHE, EUSTOCHE ou EUSTATHE (St), nartyr sous Adrien, au commencement du 2e S., st honoré le 20 sept. par l'Église, qui lui associe atiane, sa femme, ainsi que ses deux fils, Agape, u Agapit, et Théopis, compagnons de son marvre. Les actes de St Eustache ont été publ. en grec ar le P. Combefis, Paris, 1660, et mis en franç. a même année par le P. Le Sueur; mais leur auhenticité est révoquée en doute par plus. canoistes. Bien que l'une des principales églises de 'aris soit sous l'invocation de St Eustache, on herche en vain son nom dans la plupart des bioraphies publ. dans cette ville : une omission de ette nature, comme l'a dit M. Mahul, n'aurait as eu lieu en Italie.

EUSTACHI (BARTHÉLEMI), anatomiste célèbre, é à San-Severino, dans la Marche d'Ancone, fut rchiâtre et profess. au collége de la Sapience à Rome, et mourut en 1574. Peu d'anatomistes ont oussé plus loin leurs trav. dans les div. branches le l'anthropologie. Personne n'a plus fidèlement eprésenté les différentes pièces du squelette; il n a mentionné plusieurs parties pour la première ois, notamment dans l'organe de l'ouïe, l'étrier et le canal de communication de l'oreille interne avec l'arrière-bouche, qui porte encore le nom de *rompe d'Eustachi*, ou d'Eustache. Les ouvr. que ous avons de ce sav. sont une édit. du *Lexique* l'Érotien, avec des notes, suivi d'un opusc. intit. : *De Multitudine*, Venise, 1556, in-4; ce même opuscule a été réimpr. séparém. à Leyde, 1746, n-8. — *De Renibus libellus*, Venise, 1563, in-4. — *De Dentibus*, 1563, in-4 : ces deux opuscules ont été refondus dans le recueil intit. : *Opuscula anatomica, nempè de renum structurâ, officio et administratione, de auditûs organis; ossium examen; de motu capitis....; de dentibus*, ib., 1564, in-4; nouv. édit. par les soins de Boerhaave, Leyde, 1707, in-8; Delft, 1736, avec pl. — *Tabulæ anatomicæ, quas è tenebris tandem vendicatas, et pontif. Max. Clementis XI, munificentiâ dono acceptas, præfatione notisque illustravit J. M. Lancisi*, Rome, 1714, in-fol., fig., souv. réimpr. La meill. édit. est celle donnée par Albinus, Leyde, 1744, impr. de nouv., ibid., 1762, in-fol., avec des explications et des remarques qui sont des modèles de science et de saine critique. Les *Tabulæ anatomicæ* ont été égalem. bien commentées par George Martine, Édimbourg, 1740 et 1755, in-8. On doit regretter la perte de son ouvr. *De anatomicorum controversiis*, qu'Eustachi avait annoncé comme prêt à être publié.

EUSTATHE (St), évêque de Berrhée, puis d'Antioche en Syrie, né à Syde en Pamphylie vers la fin du 3e S., fut le premier à attaquer Arius par ses discours et des écrits dont il ne nous reste plus que quelq. fragments. Les ariens parvinrent à le faire déposer et exiler par Constantin; et il mourut dans cet exil vers l'an 337. Léon Alacci a publié sous le nom de ce prélat un *Tr. sur la Pythonisse*, Lyon, 1629, in-4.

EUSTATHE, archev. de Thessalonique au 12e S., célèbre commentat. d'Homère, avait été, avant son élévation à l'épiscopat, maître des requêtes et maître des orateurs à la cour de Constantinople. Ce fut à cette époque qu'il commenta Homère et Denys-le-Périégète; mais son travail sur Denys-le-Périégète ne peut entrer en comparaison avec ses *Comment. sur l'Illiade* et *l'Odyssée*. Cet immense ouvr. n'est au reste que la compilation des scholiastes et des commentateurs qui avaient précédé Eustathe; aussi celui-ci lui a-t-il donné, ainsi qu'à ses notes sur Denys, le titre modeste de *Parecbolæ*, ou extraits. Les *Comment.* sur Homère ont été impr. pour la prem. fois à Rome, 1542, 1550, 4 vol. in-fol. : cette édit. est très rare et très chère; Froben en a publ. une autre, 1559-60, 3 vol. in-fol. Il en existe un abrégé par Hadrien de Jonghes, Bâle, Froben, 1558, un vol. in-fol.; et le P. Politi, qui avait entrepris d'en donner une édit. avec la trad. latine, n'a publié que les 5 premiers liv. de l'*Illiade*, Florence, 1730, 1735, 3 vol. in-fol. On a encore d'Eustathe des *Notes* sur les *Canons* de St Jean Damascène; des fragm. d'un *Comment.* sur Pindare; des *Homélies*, des *Discours* et des *Lettres*, que l'on conserve dans différ. biblioth. Manuce a inséré dans *les Jardins d'Adonice* un petit *Traité* sur les *Dialectes* d'Homère qu'il attribue à Eustathe, mais qui n'est qu'un extrait des observat. grammaticales contenues dans la *Vie d'Homère* attribuée par quelq. bibliographes à Plutarque, et par d'autres à Denys d'Halicarnasse. Le P. Politi a inséré cet extrait dans le prem. vol. de son édit. d'Eustathe.

EUSTOQUIE (Ste), vierge romaine, née dans le 4e S., descendait de l'illustre famille des Scipions et des Émiles. Sa piété la conduisit en Orient avec sa mère Ste Paule, et elles se mirent l'une et l'autre sous la direction de St Jérôme. Eustoquie mourut en 419 supérieure du monastère de Bethléem.

EUSTRATE, archev. de Nicée au 12e S., a laissé des *Comment.* sur Aristote, insérés dans les *Analytica gr.*, Venise, Alde, 1536, in-fol., et dans les *Ethica gr. et lat.*, Paris, 1543. On lui doit encore

un *Traité* MS. (conservé dans plus. biblioth.), où il soutient l'opinion de l'Église grecque sur la procession du St-Esprit.

EUTHARIC CILICAS, gendre de Théodoric en 1515, nommé consul pour l'empire d'Occident en 519, renouvela à Rome et à Ravenne le spectacle des fêtes triomphales et les combats de bêtes féroces: il devait succéder à Théodoric, mais il mourut avant ce prince en 525, laissant un fils qu'il avait eu de la célèbre Amalasonthe.

EUTHYCRATES, sculpt. grec, fils de Lysippe, vivait dans la 120e olymp., 300 ans av. J.-C. Élève habile de son père, il en imita plutôt la correction que l'élégance. On citait comme ses chefs-d'œuvre les statues d'Hercule et d'Alexandre, du chasseur Thespis et des Thespiades, et de Médée traînée dans un char.

EUTHYDÈME, roi de la Bactriane vers l'an 220 av. J.-C., fut quelq. temps en guerre contre Antiochus III, qui voulait rentrer en possession de cette contrée, autrefois soumise à la domination des rois de Syrie; mais il réussit à se faire reconnaître par ce monarque comme souverain indépendant. On voit au cabinet du roi une très belle médaille à l'effigie d'Euthydème, don du célèbre antiquaire Pellerin.

EUTHYME (St), archimandrite, nommé *le Grand*, né à Melitène dans la petite Arménie en 377, mort en 473, prêcha l'Évangile avec succès aux Arabes et aux Sarrasins, en convertit un grand nombre, ramena à la foi orthodoxe l'impératrice Eudoxie, et devint l'oracle de l'Église d'Orient.

EUTOCIUS d'Ascalon, géomètre grec, vivait vers l'an 540 de J.-C. Il est aut. de deux *Comment.*; l'un, sur Apollonius de Perge, se trouve dans l'édit. d'Apollonius par Halley; l'autre, sur quelq.-uns des ouvr. d'Archimède, Bâle, grec-lat., 1544.

EUTROPE (FLAVIUS-EUTROPIUS), historien latin du 4e S., a laissé entre autres ouvr. un abrégé de l'histoire romaine intit. : *Breviarum rerum romanarum*, en X liv., depuis la fondation de Rome jusqu'à l'emper. Valens, auq. cet ouvr. fut dédié. La prem. édition est celle de Rome, 1471, in-fol.; la plus estimée, celle d'Havercamp, Leyde, 1729, in-12, rééditée par H. Verheik, ib., 1762, 2 vol. in-8, reprod. à Londres, 1821, in-8. Cette hist. a été trad. plus. fois en franç.; la meill. trad. est celle de l'abbé Paul, Lyon, 1809, in-12.

EUTROPE, eunuque, originaire d'Arménie, ministre et favori de l'empereur Arcadius, révolta le peuple par ses cruautés, son insolence et sa lubricité; il aurait été massacré, si St Jean-Chrysostôme n'eût apaisé la multitude par un sermon qui passe pour un chef-d'œuvre. Eutrope fut jugé et condamné à mort en 399, pour avoir aspiré à l'empire.

EUTYCHÈS, célèbre hérésiarque, né à Constantinople vers la fin du 4e S., se consacra dès sa jeunesse à la vie monastique, se distingua par sa piété et la régularité de ses mœurs, et devint abbé d'un monastère où il s'était retiré près de Constantinople. Son ardeur à combattre l'hérésie de Nestorius, l'ignorance des quest. obscures qu'il agitait l'entraînèrent lui-même dans l'hétérodoxie. Le dogme principal du nestorianisme était l'existence de deux personnes en J.-C.; Eutychès rejeta les deux natures reconnues par l'Église; et cette opinion, que ses moines adoptèrent d'abord, se répandit bientôt au-dehors; l'eunuque Chrysaphius, ministre de l'emper. Théodose II, s'en déclara le partisan, ainsi que l'impératrice Eudoxie-Athénaïs et leur exemple trouva de nombreux imitateurs. Eusèbe de Dorylée et Flavien, patriarche de Constantinople, essayèrent en vain de ramener Eutychès à la doctrine orthodoxe; il persista dans son erreur, et le patriarche crut alors devoir le citer devant un concile assemblé dans la capitale de l'empire d'Orient. Eutychès y parut, fut condamné, excommunié, et déposé sur le refus qu'il fit de se soumettre. Théodose II, excité par son ministre, résolut de poursuivre à leur tour les membres du concile qui avaient prononcé le jugem.; il en convoqua un nouveau à Éphèse, où toutes les formes furent violées, Eutychès absous, le patriarche Flavien anathématisé, et traité avec tant de rigueur et d'inhumanité, qu'il mourut de ses blessures trois jours après. C'est ce concile que les historiens ont nommé *le brigandage d'Éphèse*. Vainement le pape St Léon conjura-t-il l'empereur de convoquer en Italie un 3e concile; Théodose s'y refusa; mais Eutychès ne jouit pas long-temps de son triomphe: Théodose mourut; Marcien, son successeur, d'accord avec St Léon, convoqua le concile général de Chalcédoine, où l'anathème contre Eutychès fut confirmé; et celui-ci mourut peu de temps après. Malgré sa proscript., cette hérésie subsista pend. un gr. nombre d'années.

EUTYCHÈS ou EUTYCHUS, grammair. du 16e S., disciple de Priscien, est auteur de deux livres *de Discernendis conjugationibus*, publ. à Tubingen en 1537, in-4, par Camerarius, qui les a réunis à quelques opuscules de Victorin et de Servius; ils ont été réimpr. dans les *Grammatici veteres* de Pustchius. Cassiodore, dans le 9e chapitre de son *Orthographia*, rapporte quelques fragments d'un traité *de Aspiratione* du même auteur, qui paraît avoir composé plusieurs autres écrits qui ne nous sont point parvenus.

EUTYCHIEN, pape, successeur de St Félix Ier en 275, gouverna l'Église pendant 9 ans, et mourut en 283. Ce fut sous son pontificat que parut Manès, chef des hérésiarques, appelés de lui manichéens.

EUTYCHIUS, patriarche melchite d'Alexandrie, appelé par les Arabes *Saïd-Ben-Batric*, né en Égypte l'an de l'hég. 263 (de J.-C. 876), gouverna l'Église depuis 933 jusqu'en 940, se distingua par une profonde connaissance de l'histoire ecclésiast., et pratiqua la médecine avec succès. On a de lui une *Hist. universelle* depuis le commencement du monde jusqu'à l'an de l'hégyre 326 (de J.-C. 937), trad. en latin par Selden sous ce titre : *Eutychii Ægyptii, patriarchæ orthodoxorum Alexandrini, Ecclesiæ suæ origines*, etc., Londres, 1642, in-4;

ar Pococke sous le titre de *Contextio gemmarum, ive Eutychii patr. Alexandrini annales*, ibid., 658, 2 vol. in-4; le 2e vol. renferme des *Tableaux hronologiques* et des *Lettres;* il a composé plus. uvr. de médec., dont on trouve les titres dans la *iblioth. orient.* de d'Herbelot.

ÉVAGORAS, roi de Salamine dans l'île de Chypre, escendait de Télamon, fondateur de cette ville. idé de quelques amis, il remonta sur le trône de es ancêtres; plus tard, il soumit les petits états oisins, et finit par se déclarer indépendant du roi e Perse. Soutenu dans sa révolte par Amasis, roi 'Égypte, et par les Athéniens, il arma une flotte; iais vaincu dans un combat, puis assiégé dans sa apitale, il fut obligé de se remettre à la discrét. u vainqueur. Il fut tué par un eunuque l'an 374 v. J.-C. Isocrate prononça son *Oraison funèbre*, ue le temps nous a conservée. — ÉVAGORAS, 2e fils u précéd., devint roi de Salamine après la mort e son frère aîné Nicoclès, fut chassé du trône par 'rotagoras, son frère cadet, et mis à mort sur ordre du roi de Perse, Artaxercès-Ochus, qui ui avait d'abord confié un gouvernem. en Asie.

ÉVAGRE, surnommé *le Scolastique*, né à Épi-hanie en Syrie vers 536, fut un des avocats les lus distingués d'Antioche. Il servit de secrétaire Grégoire, év. de cette ville, pour sa correspon-ance avec Tibère-Constantin, fut nommé questeur e ce prince et garde des dépêches du préfet sous laurice, son successeur. On a de lui une *Histoire cclésiast.* en VI livres, depuis l'an 431, époque de a condamnation de Nestorius au concile d'Éphèse, usqu'à 593. Elle a été traduite en lat. par Wolfg. lusculus, Christophorson et Adr. Valois, et en ranç. par le présid. Cousin. On la trouve réunie ux histoires d'Eusèbe, de Socrate, de Sozomène t de Théodoret, Paris, Rob. Estienne, 1544, in-fol., t dans les differ. édit. des aut. de l'*Hist. ecclés.* — ÉVAGRE, patriarche d'Antioche, élu à la place de 'aulin en 388, mort en 392, a trad. en latin une *Vie de St Antoine* par St Athanase, impr. dans la égende, Milan, 1474, etc. — ÉVAGRE, *Ponticus* ou *lyperborita*, profess. de littérat. sacrée à Constan-inople en 381, avait suivi les leçons de St Grégoire le Nazianze et de St Macaire, l'un des plus illustres olitaires de la Thébaïde. Il partagea les erreurs 'Origène, et quelques-unes de ses maximes pro-oquèrent les censures du 5e synode en 553, et du oncile de Latran en 649. Ses princip. écrits sont: *Monachus, sive de vitâ practicâ*, publ. par Cot-elier dans ses *Monum. eccl. gr.; Gnosticus, sive le iis qui scientiam consequi meruerunt*, traduit n lat. par Suarez et inséré avec le texte grec dans on édit. des œuvres de St Nil; *Antirrheticus*, tra-luit en latin par Gennade, et publié par Émeric Bigot à la suite de la *Vie de St Jean-Chrysostôme*, 'aris, 1680, in-4. — *Sententiarum libri II*, trad. n latin par Gennade, et inséré dans la *Biblioth. patrum*, Lyon, 1677, tome XXVII.

ÉVAGRE, prêtre du 5e S., disciple de St Martin le Tours, passe pour aut. des deux ouvr. suiv.: *Altercatio Simonis judæi et Theophili christiani*, publ. par D. Martenne dans le *Thesaurus anecdo-torum; Collatio sive altercatio Zachæi christiani cum Apollonio ethnico philosopho*, imprim. avec des notes et des leçons de différents MSs. dans le *Spicilegium*, édit. de La Barre.

EVANGELI (ANTOINE), poète ital., né à Cividale, dans le Frioul, en 1742, mort à Venise en 1805, dans la maison prof. des relig. somasq., dont il avait pris l'habit dès sa jeunesse, a laissé les ou-vrages suiv.: *Amor musico, poemetto in ottava rima*, Padoue, 1776. — *Poesie liriche della Bibbia esposte in versi italiani*, Padoue, 1793, et un choix des meilleurs morceaux de différents auteurs ital. sous ce titre: *Scelta d'orazioni italiane de' megliori scrittori*, Venise, 1796, 2 vol. in-8. Il fut aussi l'éditeur des *Opere varie* de J. Stellini, qui avait été son guide dans ses études littéraires.

ÉVANS (ARISE ou RICE), astrol. gallois du 17e S., chassé par suite de ses débauches d'une cure qu'il possédait au comté de Stafford, enseigna les ma-thématiques à Londres, s'occupa d'astrologie et de nécromancie, et publ., de 1613 à 1623, des *Alma-nachs* et des *Pronostics*. — ÉVANS (Abel), poète an-glais, surn. l'*Épigrammatiste*, vicaire de St-Gille, à Oxford, vers 1711, a laissé quelq. poésies, dont les meilleures se trouvent dans le recueil de Ni-chols. — ÉVANS (Jean), théolog. gallois non confor-miste, né à Wrexham, dans le Denbighshire, en 1680, mort à Londres en 1730, s'était livré à la prédication, et a laissé des *Sermons à l'usage des jeunes gens*, 1725, in-8. — Deux *Lettres sur l'im-portance des conséquences de l'Écrit.*, 1719, in-8; et des *Discours pratiques sur le caractère du chré-tien*, 1729, in-8. — ÉVANS (Évan), théolog. et poète angl., curé de Llanvair-Talyhaern, dans le Den-bighshire, né en 1730, mort en 1788, a publié en latin une *Dissertation sur les bardes*, 1764, in-4. — *The love of our Country, with histor. notes*, 1772, in-4, etc.

ÉVARIC. — V. EURIC.

ÉVARISTE (St), Grec de naissance, succéda au pape St Clément l'an 100 de J.-C., fut persécuté sous le règne de Trajan, vit l'Église déchirée par diverses hérésies, et mourut en 109; l'Église l'ho-nore comme martyr. On lui attribue la division de Rome en quartiers ecclésiast. et en paroisses.

ÈVE ou HÈVE, en hébreu *Hevah* (mère des vi-vants), compagne d'Adam et mère de tous les hommes, fut, dans l'œuvre de la création, le der-nier être sorti des mains de Dieu, et formée par lui d'une côte enlevée au prem. des humains pend. un sommeil mystérieux, pour devenir l'os de ses os et la chair de sa chair. Le texte sacré, où l'his-toire de nos premiers parents est racontée avec la plus noble simplicité, nous retrace la faute et la punition d'Ève, mais ne nous apprend point à quel âge elle mourut; on y lit qu'elle mit au monde plus. fils et plus. filles; mais Caïn, Abel et Seth sont les seuls de ses enfants qui soient nommés. Les diverses rêveries dont Ève a été le sujet sont rapportées en grande partie dans le *Dictionnaire* de Bayle; les mahométans ont sa mémoire en vé-

nération, et sa fête, de même que celle d'Adam, se célèbre le 19 novembre.

ÉVELYN (Jean), sav. angl., né en 1620, à Wolton, comté de Surrey, mort en 1705, membre de la société royale, du conseil du commerce et des plantations, et trésorier de l'hôpital de Greenwich, avait acquis dans plus. voyages qu'il fit en Italie une connaissance approfondie des antiquités, et a laissé 26 ouvrages sur différents sujets, dont on trouve les titres dans Chauffepié; les principaux sont: *Sylva, ou Discours sur les forêts et sur la propagation des bois de charpente dans les états de S. M.*, Londres, 1664, in-fol. Cet ouvr. donna à ce genre de culture une impulsion telle, que deux millions d'arbres à bois de charpente furent plantés en Angleterre avant la 2e édition, qui parut en 1669. Il a été réimpr. un gr. nombre de fois; les édit. les plus estimées sont celles avec les notes de Hunters, 1786, 2 vol. gr. in-4; 1801, 2 vol. gr. in-4, et 1814; celle-ci est augm. d'un mém. de l'auteur, intit.: *Terra. — Discours sur l'origine et les progrès de la navigation et du commerce*, ibid., 1674, in-8.—*Numismata, ou Discours sur les médailles*, avec une *Digression sur la physiognomie*, ibid., 1697, in-fol., avec un grand nombre de figures de médailles modernes. On a publ. à Londres en 1819, 2 vol. gr. in-4, plus. écrits inédits de cet auteur, sous le titre de *Diary and correspondance*. Ces *Mém.* intéressants ont été réimpr. en 1826, 5 vol. in-8. — Évelyn (Jean), fils du précédent, l'un des commissaires du revenu d'Irlande, né à Sayes-House en 1654, mort en 1699, a publ. quelq. trad. du grec, du lat. et du franç., entre autres une en vers anglais *des Jardins*, du P. Rapin. On trouve dans les *Mélanges* de Dryden 2 pièces de vers d'Évelyn intit.: l'une, *la Vertu*, et l'autre, *le Remède d'amour*, toutes deux très estimées.

EVEMÈRE, écriv. grec que l'on croit originaire de Sicile, contemporain de Cassandre, roi de Macédoine, composa un ouvr. dans lequel il cherchait à saper la religion dans ses fondements. Il prétendait que dans ses voyages il avait visité sur les côtes de l'Arabie une île nommée Panchée, dans laquelle existait une colonne d'or où étaient écrites la vie et les actions d'Uranus, Saturne, Jupiter et de tous les autres dieux qui avaient été, les uns rois de cette île, les autres des personnages puissants attachés à leur service; leur mort, égalem. rapportée dans ces inscriptions, détruisait toute idée de leur divinité. Le poète Ennius traduisit en latin l'ouvr. d'Evemère, qui paraît n'avoir imaginé ce voyage que pour pouvoir y placer ses idées sur la religion. On en trouve quelq. extraits dans le 5e livre de Diodore de Sicile, et dans les PP. de l'Eglise qui ont écrit contre les païens. Les fragments de la traduction d'Ennius sont rassemblés dans le rec. de Columna. L'abbé Sevin a publ. des *Recherches sur la vie et les écrits d'Evemère*, dans le t. VIII des *Mémoires de l'acad. des inscript.*

EVERARD (Ange), peintre de batailles, dit *le Flamand*, parce que sa famille était originaire de Flandre, né à Brescia en 1647, mort en 1678, a fait plus. tableaux dans la manière du Bourguignon, mais ils sont très rares, ce peintre étant mort à 31 ans.

ÉVERDINGEN (Aldret van), peintre, né à Alkmaer en 1621, d'une famille qui a produit plus. artistes distingués, fut élève de Roland Savery et de P. Molyn, qu'il surpassa tous deux. Jeté par une tempête sur les côtes de Norwége, il y fit un séjour de plus d'un an, pendant lequel il étudia la nature sauvage de ces contrées, qu'aucun peintre n'a su rendre avec la même vérité. Cet habile artiste mourut en 1675. Il excellait dans le paysage et dans les marines. Le musée royal possède de lui un *paysage* représent. un site agreste. Non moins habile graveur que bon peintre, on lui doit un gr. nombre d'estampes à l'eau forte, parmi lesquelles on distingue une suite de *Costumes de Norwége* et une autre de 56 pl. in-8 en travers, représent. les différ. sujets de la fable de *Reinier le renard ou le procès des bêtes.* Huber lui a consacré un long et curieux article dans son *Manuel*, VI, 121-29.

ÉVERS (Charles-Joseph, baron), lieut.-gén., né à Bruxelles en 1773, entré au service comme volontaire en 1787, dans la cavalerie de la garde nationale de Bruxelles, obtint l'épaulette de lieutenant dans les dragons de Namur, lorsqu'il passa au service de France. C'est à ses brillants services que ce brave milit. dut chacun des grades auxquels il fut successivem. élevé. Après avoir eu jusqu'en 1813 une part très honorable aux périls et à la gloire des différentes campagnes qui ont illustré les armées françaises, Évers, criblé de blessures, se trouvait prisonnier à Kœnigsberg. Rendu à la liberté en 1814 par le prince royal de Suède, il revint dans sa patrie, donna sa démission du poste de lieuten.-général auquel le roi de France venait de l'élever, et entra dans le même grade au service du souverain des Pays-Bas, qui, peu de temps après, lui confia l'organisat. de la cavalerie belge. Il mourut en 1818 à Jambes, dans la province de Namur.

ÉVERTSEN, nom d'une famille dont plusieurs membres s'illustrèrent dans la marine holland. — Évertsen (Corneille), lieutenant-amiral, fut tué dans le fameux combat des Dunes contre les Anglais en juillet 1666. — Jean, son frère, qui avait pris sa retraite depuis peu de temps, rentra au service et fut tué quelques mois après sur son bord. Son père, l'un de ses fils et quatre de ses frères étaient morts pour leur patrie.

ÉVODE, l'un des 72 disciples de J.-C., success. de St Pierre au siége d'Antioche, mourut martyr vers la fin du 1er S.

ÉWALD (Jean), poète danois, né en 1743, mort en 1781, a composé des odes, des tragédies et des élégies très estimées. On s'accorde à regarder sa tragédie de *la Mort de Balder* comme un des chefs-d'œuvre de la littérature danoise. Ses *OEuvres complètes* ont été impr. à Copenhague, 1781-91, 4 vol. in-8, grav. de Chodowiecki.—Éwald, frère du précédent, lieutenant-général des armées danoises, né en 1725, mort à Kiel en 1813, fit ses

premières armes en Amérique au service du landgrave de Hesse, et perdit un œil dans cette guerre ; il passa ensuite au service de Danemarck, fut chargé de poursuivre, avec un corps de troupes danoises et hollandaises, le major Schill qui, malgré le désaveu du roi de Prusse, son souverain, faisait la guerre à la France, poussa l'ennemi jusque dans Stralsund et emporta la place d'assaut. Schill y périt, ainsi que la plupart de ses officiers. Ewald a laissé un ouvrage estimé *Sur la guerre des troupes légères*.

EWES (sir SYDMONDS d'). — V. DEWES.

EXIMENO (don ANTOINE), savant jésuite, né à Valence en 1729, fut choisi en 1764 pour enseigner les mathémat. et l'artillerie aux jeunes seigneurs élèves de l'école royale que l'on venait d'établir à Ségovie, et publia pour leur instruction une *Hist. militaire de l'Espagne*, Ségovie, 1769, in-4; et le *Manuel de l'artilleur*, ibid., 1772, in-8. Après l'expulsion des jésuites, il se retira à Rome et publia sur la musique un écrit qui fixa sur lui les regards de toute l'Italie, et le fit connaître du reste de l'Europe. Il mourut en 1808. Son ouvr. a pour titre : *Dell'origine e delle regole della musica, colla storia del suo progresso, decadenza e renovazione*, Rome, 1774, in-4. On a aussi de lui une apologie de l'ouvrage de l'abbé Andrès, *Sur l'origine, les progrès et l'état de la littérature ecclés. des siècles barbares*, consignée dans une *Lettre* qu'il fit imprimer à Mantoue en 1783.

EXMOUTH (ÉDOUARD PELLEW, lord vicomte), amiral et pair d'Angleterre, gr.-croix de l'ordre du Bain, né en 1837 à Douvres, d'un anc. lieuten. de marine, était lieutenant de marine vers 1780. Pendant la guerre des colonies, il s'empara du corsaire hollandais *le Flessingue*. En 1793, lors de la guerre avec la France, il prit la frégate française *la Cléopâtre*, action qui lui valut le titre de baronnet. Député de Barnstale dans le Devonshire, en 1801, il se prononça en faveur du gouvernem. Cette conduite, qui le désignait à la faveur, le fit nommer, 2 ans après, contre-amiral du pavillon blanc, avec le commandem. supérieur des forces navales dans l'Inde. Ce n'est qu'en 1815 qu'élevé au grade d'amiral, il commanda en chef celles de la Méditerranée. Investi de la pairie l'année suiv., et appelé à négocier avec les états barbaresques, il se rendit devant Alger, et obtint la ratification des traités qui faisaient l'objet de sa mission. Le massacre de corailleurs chrétiens le força de reparaître bientôt devant Alger, avec 32 voiles : il bombarda la ville, qu'une armée française devait prendre plus tard, et réussit par cette démonstration à faire accepter au dey des conditions plus avantageuses à l'Angleterre. Ce succès lui mérita, de la part du conseil de la cité de Londres, des remercîments et une épée d'honneur de 200 guinées. Les deux chambres lui votèrent aussi des remerciments à l'unanimité. Ce marin s'occupa le reste de sa vie d'améliorer l'instruction religieuse et morale des hommes de mer, et mourut dans sa terre près de Plymouth en 1833.

EXPERIENS. — V. BUONACCORSI.

EXPILLY (JEAN-JOSEPH), abbé, né à St-Remy (Provence) en 1719, fut successivement secrétaire d'ambassade du roi de Sicile, examinateur et auditeur-général de l'évêché de Sagona en Corse, chanoine-trésorier du chapitre de Ste-Marthe de Tarascon, et membre de plus. acad.; il parcourut une partie de l'Europe en recueillant des observ. sur les pays qu'il visitait, et publia plus. ouvr. géograph. qui sont encore recherchés et estimés à cause de l'exactitude des détails sur le climat, les mœurs, la population et les rapports politiques des diverses contrées. Il mourut en 1793. Ses princip. ouvrages sont : *Cosmographie* (en 5 part.), 1749, in-8. — *Polychrographie*, 1775, in-8. — *Dictionn. géographique des Gaules et de la France*, 1762-70, 6 vol. in-fol., ouvrage très estimé, quoiqu'il ne soit pas terminé. — *Le Géographe-manuel*, 1757, in-18, souvent réimpr.

EXSUPERANTIUS ou EXUPÉRANCE, préfet des Gaules, né à Poitiers au 4e S., périt l'an 424 dans une sédition militaire, au moment où il s'occupait de rétablir l'ordre dans l'Aquitaine.

EXTER (FRÉDÉRIC), professeur de numismatique au gymnase de Deux-Ponts, né dans cette ville en 1714, mort en 1787, a donné : *De studio nummorum recentiorum qui vulgò moderni vocantur*, Deux-Ponts, 1754, in-4. — *Essai d'une collection de médailles et monnaies palatines d'or et d'argent, pour servir à l'histoire du palatinat de Bavière*, ibid., 1759-75, 3 vol. in-4; et une *Vie du chev. Ferdin. de Saint-Urbain*, dans le *Joachimische Munzkabinet*, Nuremberg, 1770, in-4.

EXUPÈRE, rhéteur célèbre à Toulouse et à Narbonne, eut pour disciples Dalmace et Hannibalien, neveux de l'empereur Constantin, fut envoyé en Espagne en qualité de préfet l'an 335, amassa de grandes richesses et revint dans les Gaules, où il mourut vers la fin du 4e S.

EXUPÈRE (St), évêque de Toulouse, success. de Sylvius au 5e S., est auteur d'un *Commentaire sur Zacharie*. Une grande famine désolait son diocèse; il vendit tous ses biens et ensuite les vases sacrés pour soulager les pauvres, disant : « Qu'il aimait mieux porter le corps de J.-C. dans un panier d'osier et son sang dans un vase de verre, que laisser dans le besoin ses frères indigents. »

EYB (ALBERT de), savant ecclésiast., camérier de Pie II et chanoine des églises de Bamberg et d'Eichstedt, mort en 1479, a publié sous le titre de *Margarita poetica*, Nuremberg, 1472, in-fol., un recueil de préceptes et sentences des philos., historiens, orateurs et poètes anciens et mod.; on a aussi de lui en allemand une dissertat. sur cette quest. : *Si un homme doit se marier ?* qu'il résout par l'affirmative, Augsbourg, 1472, in-fol. Ces deux ouvrages ont été souvent réimprimés.

EYCK (JEAN van), plus connu sous le nom de *Jean de Bruges*, né à Maeseyck dans le pays de Liége en 1370, fut l'élève de son frère Hubert van Eyck (né en 1366 et mort en 1426), et excella dans tous les genres de peinture les plus estimés des

Flamands. Les deux frères travaillèrent souvent ensemble aux mêmes tabl. dans les villes d'Ypres, Gand et Bruges. Jean se fixa dans cette ville après la mort d'Hubert, et c'est de là que lui vient le surnom de *Jean de Bruges*. Parmi ses principaux ouvr. on distingue : *les Vieillards et les Vierges de l'Apocalypse adorant l'agneau*, tableau qui renferme plus de 300 fig. de 12 à 14 pouces de proportion : il fut peint à Gand pour Philippe-le-Bon; il était recouvert par deux volets, où se voyaient les portraits des deux frères van Eyck; *Dieu le père assis sur un trône, ayant à ses côtés la Vierge et St Jean-Baptiste;* une *Vierge au donataire;* un *St Jérôme;* une *Adoration des mages*, etc., etc. Jean de Bruges est généralement regardé comme l'inventeur de la peinture à l'huile; mais cet honneur lui a été contesté par Dominici, qui, dans ses *Vite di pittori napoletan.*, prétend qu'on a peint à l'huile depuis le commencem. du 14e S., et qui cite en preuve plusieurs tableaux de peintres napolitains antérieurs à Jean de Bruges. Lessing, dans une *Dissertation sur l'origine de la peint.*, publ. en 1770, cite un MS. d'un peintre nommé Théophile, vivant à la fin du 10e S., qui employait, comme il le dit lui-même, ses couleurs avec de l'huile. Raspe et Cicognara pensent également que l'emploi des couleurs avec de l'huile remonte au moins jusqu'à ce Théophile, qui s'exprime ainsi dans le MS. précité : *Accipe colores quos imponere volueris, terens eos diligenter oleo lini, sine aquâ, et fac mixturas vultuum et vestimentorum sicut superiùs aquâ feceras; et bestias, sive aves, aut folia, variabis suis coloribus, prout libuerit;* mais il paraît constant que c'est dans l'emploi combiné des huiles plus ou mois siccatives que consiste l'invention de J. van Eyck. On croit que ce peintre mourut à Bruges en 1441. Le musée roy. possède trois de ses tabl. : *la Vierge couronnée par un ange; les Noces de Cana*, et un *Portrait d'homme vêtu de noir avec une fraise.*

EYCK (Gaspard van), peintre de marines, né à Anvers en 1625, s'appliqua principalement à représenter des combats entre les Turks et les chrétiens. On voit à Bruxelles deux tableaux de cet artiste. — Eyck (Nicolas van), frère du précéd., né vers 1630 à Anvers, eut la réputat. d'exceller dans les batailles. La galerie de Dresde possède de lui une *Halte militaire dans un village.*

EYKENS (Pierre), dit *le Vieux*, peintre d'hist., né vers 1599 à Anvers, a composé un gr. nombre de tabl.; les plus remarquables sont : *la Dispute de Ste Catherine contre des docteurs païens; la sainte Cène; St Jean prêchant dans le désert.* — Eykens (Jean et François), fils et élèves du précédent, vivaient vers l'an 1650; tous deux ont peint des fleurs et des fruits.

EYMAR (Ange-Marie, comte d'), député de la noblesse de Forcalquier aux états-généraux en 1789, adopta les principes de la révolution, fit décréter l'érect. d'un monum. à J.-J. Rousseau, et plus tard la translat. de ses restes au Panthéon; se tint à l'écart pendant la terreur, fut nommé par le directoire ambassad. à la cour de Turin, où il remplaça Ginguené, puis, après le 18 brumaire, préfet du Léman, et mourut à Genève en 1803. On a de lui quelq. opuscules, entre autres : *Réflexions sur la nouvelle division du royaume*, 1790, in-8. — *Anecdotes sur Viotti*, in-12. — *Notice histor. sur la vie et les écrits du naturaliste Dolomieu.* Eymar avait accompagné ce savant dans sa dern. excursion dans les Alpes.

EYMERIC (Nic.), dominicain, né à Girone en 1320, devint le plus célèbre canoniste de son temps; il fut nommé par Innocent VI inquisiteur général de la foi, juge des causes d'hérésie par Grégoire XI, et mourut dans sa patrie en 1399. On lui doit plus. écrits sur la logique et la physique d'Aristote, sur la puissance papale, etc.; mais le plus remarquable de ses ouvr. est le *Directoire des inquisiteurs*, Rome, 1578, in-fol., avec les scholies et les comment. de Pena. Il y consacre le pouvoir de l'inquisition sur tous les hommes, *sans excepter même les rois.* On en a l'abrégé par l'abbé Morellet, sous le titre de *Manuel des Inquisiteurs*, in-12.

EYNHOUEDTS (Remoldus ou Rombaut), grav., né à Anvers, florissait vers le milieu du 17e S. Il a gravé à l'eau forte différ. sujets d'après Rubens : *la Paix et la Félicité d'un état; le Tombeau de Rubens;* une *Adoration des rois;* un *St Paul;* et d'autres pièces remarquables par la manière spirituelle avec laquelle l'artiste a su traiter tous ses sujets.

EYRINI D'EYRINIS, médecin, né en Russie, professeur de langue grecque en Suisse, est aut. d'une *Dissertation sur l'asphalte, ou ciment naturel*, Paris, 1721, in-12; d'une *Description des lois des mines*, lat.-franç., Besançon, 1721, in-12; et d'un *Avis sur l'usage des asphaltes.* Il avait découvert en 1710 une mine de cette substance dans la partie du comté de Neuchâtel appelée le *Val-de-Travers.* Cette mine, long-temps négligée, vient d'acquérir une grande importance par l'emploi de l'asphalte dans la construction des trottoirs et des chaussées.

ÉZÉCHIAS, roi de Juda, né vers 746 av. J.-C., fils d'Achaz, lui succéda, et fit, suiv. les expressions de la *Bible*, ce qui était agréable devant le Seigneur : il détruisit les *lieux hauts*, fit briser les statues et les idoles, abattre les bois consacrés aux faux dieux, ordonna même que le serpent d'airain, élevé par Moïse, fût mis en pièces, parce qu'il était un objet d'idolâtrie pour les Juifs. Il fit construire un grand réservoir et des aquéducs pour procurer des eaux abondantes à la cité de Jérusalem. Ce prince, dont le livre de l'*Ecclésiastique* renferme un grand éloge, mourut l'an 694 avant J.-C., et eut pour successeur son fils Manassé.

ÉZÉCHIEL, le 3e des gr. prophètes, fut emmené dans sa jeunesse captif à Babylone avec Jéchonias, roi de Juda, vers 599 av. l'ère chrétienne. Dieu lui accorda le don de prophétie pend. qu'il était sur le fleuve Chobar avec ses compagnons de captivité, et il eut successiv. plus. visions qu'il leur révéla. On ne connaît pas bien le temps et le genre de sa

mort, car St Épiphane, en disant que ce prophète périt par l'ordre d'un des princes du peuple captif, ne fait connaître ni ce prince, ni comnent, dans sa position, il avait pu exercer le droit de mort dans un royaume étranger. Les prophéties d'Ézéchiel sont composées de 48 chapitres, et le sens en est très obscur. Les Hébreux hésitèrent long-temps à les insérer dans leur canon, parce qu'il ne regardaient Ézéchiel que comme le serviteur (*puer*) de Jérémie. Toutefois elles sont, dep. la naissance du christianisme, reconnues comme canoniques dans l'Église catholique.

ÉZÉCHIEL, poète dramat. juif, né à Alexandrie, vivait dans le 1er S. On trouve dans le *Corpus poetar. græcor.* des fragm. d'une tragéd. qu'il avait composée sur la sortie des Israélites de l'Égypte.

EZENKANSTI (Jean), surn. *Belouz* et *Dzordzoetsi*, sav. docteur arménien, professa la gramm. et l'éloquence dans un monastère, et fut direct. de l'école du patriarche de Cilicie Jacques Ier. Il assista comme docteur au gr. concile d'Adana en 1307, et mourut en 1233, laissant une *Grammaire générale de la langue arménienne*, MS.; un *Traité* en vers et en prose sur les mouvem. des corps célestes, imprimé à Nakhtchevan, sur les bords du Don, 1792, in-8; un *Comment. sur St Matthieu;* un *Recueil de poésies sacrées et profanes;* un *Traité de morale*, des *Sermons* et des *Homélies*.

EZQUERRA ou ESQUERRA (Alonzo), poète espagnol, né en Biscaye vers l'an 1568, mort en 1641, était prêtre et chanoine de la cathédrale de Valladolid. Il ne reste de lui qu'une *Épître à Barth. Argensola*, avec lequel il paraît qu'il eut une correspondance suivie. Cette pièce, d'un style élégant et pur, plein de grâce et d'énergie, se trouve dans le t. Ier du *Parnasse espagnol*, Madrid, 1770. Bouterwech, dans son *Hist. de la littérat. espagnole*, en fait les plus justes éloges.

EZRA (Juan Josafat ben), nom sous lequel un théolog. de l'Amérique espagnole, soi-disant Juif converti à la religion cathol., a publ. vers le milieu du 18e S., sous le titre de *Venida del Mesias en gloria y magestad*, une critique aussi hardie que savante de plus. Pères de l'Église et autres interprètes des saintes Écritures. S'il faut en croire notre auteur (dans un *Prologue* où il expose sa doctrine, et répond d'avance aux objections qu'il prévoit lui devoir être faites), des confidents peu discrets, au jugem. desquels il aurait soumis son curieux ouvr. avant d'y avoir donné la dernière main, se seraient empressés d'en extraire des copies informes, qui, à son gr. mécontentem., seraient parvenues au-delà des mers, où l'on s'est empressé de les rendre publiques. Quoi qu'il en soit de ce renseignem., il explique, du moins en partie, la précaut. qu'ont eue plus. de ses édit. de n'indiquer ni la date ni le lieu de leur publicat. L'aut. de cet article (M. de Chamrobert) a donné une édition corrigée de la *Venida del Mesias*, Paris, 1825, 5 vol. in-12.

EZRAS ANKEGHATZY, l'un des hommes les plus éloquents de l'Arménie au 5e S., mort au commencement du 6e, a laissé en MSs. un *Traité de l'éloquence*, un *Traité de la grammaire*, un *Éloge histor. de St Mesrob*, une *Homélie sur les tourments de St Grégoire illuminateur*, et des *Instructions aux lecteurs*.

EZZELIN. — V. Romano.

F

FABRONI (Jean), sav. ital., né à Florence en 1750, mort en 1822, fut successiv. chef du musée d'histoire naturelle et de la monnaie en Toscane, directeur des ponts-et-chaussées pour les départements français au-delà des Alpes, etc. Il était associé de l'Institut, etc. Il fit partie de la commission instituée pour la réduction des poids et mesures, et a laissé plus de 40 ouvr., parmi lesq. on distingue : *Réflexions sur l'état actuel de l'agriculture*, Paris, 1780, in-8. — *Elogio di d'Alembert*, Florence, 1784, in-8. — *Dell' antracite o carbon fossile*, ib., 1790, in-8. — *Elogio di Redi*, Naples, 1796, in-4. — *De' mattoni galleggianti*, Florence, 1790, in-8. — *De provvedimenti annonari*, ib., 1804, in-8, etc.

FABER, FABRE ou LE FEVRE (Jean), jurisc., né près d'Angoulême, mort dans cette ville en 1340, exerça les fonctions de juge à La Rochefoucauld, et, suivant quelq. biographes, fut élevé à la dignité de chancelier de France. Le *Comment.* qui nous reste de lui sur les Institutes de Justinien (Venise, 1488, in-fol.; Lyon, 1593, in-4), a placé Faber au rang des plus sav. juriscons. On lui attribue encore : *Breviarium in codicem*, Paris, 1545; Lyon, 1594; et *Progymnasmata ex utroque jure*, Louvain, 1594, in-8; mais ce dernier est évidemment de Faber (Jean), jurisconsulte, surn. *Omalius*, du village d'Omal, sa patrie, près de Liége, mort en 1622.

FABER (Samuel), écriv. allemand, né à Altorf en 1657, fut recteur du collége de St-Gille à Nuremberg, et mourut en 1716. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages histor., et de morceaux d'éloquence et de politique. Le plus connu est une *Histoire de Charles XII*, roi de Suède, en 10 part. formant 7 vol. in-12 (en allem.), et le plus singulier celui qui a pour titre : *Orbis terrarum in nuce*, Nuremberg, 1700, in-4, avec 47 planches en taille douce. C'est un cours d'hist. et de chronologie, où, par le moyen de figures composées de la manière la plus ingénieuse et de petits vers allemands qui les accompagnent, tous les traits caractéristiques des principaux événements et leur date précise peuvent se fixer facilement dans la

mém. J.-D. Koeler en a donné une édit. corrigée et refondue en 1726, continuée jusqu'en 1734 par Weigel. Le *Monde dans une noix* a été traduit en français par Matt. Cramer en 1722.

FABER. — V. FABRE, FAVRE, FEBVRE, LEFEVRE, SCHMIDT.

FABERT (ABRAHAM), maréchal de France, fils d'un imprim. instruit, né à Metz en 1509, annonça dès sa jeunesse un goût décidé pour les armes, se signala aux siéges de Saverne en 1636, de Landrecies en 1637, de Chivas en 1639, et fut blessé à celui de Turin en 1640. Nommé maréchal-de-camp en 1646, il prit Porto-Longone et Piombino, s'empara de Stenay en 1654, fut créé maréchal de France et gouverneur de Sedan. Louis XIV offrit même à ce brave guerrier le cordon de ses ordres; mais Fabert refusa cette distinction, parce qu'il ne pouvait produire les titres de noblesse exigés. Il mourut à Sedan en 1662. On conserve à la bibliothèque du roi des *Lettres de Fabert* du 21 octobre 1634 au 12 septembre 1662; la *Relation de la bataille de Marfée*, écrite par lui-même, se trouve dans les *Mém.* de Montrésor, Leyde, 1663. La *Vie* de Fabert, écrite par le P. de la Barre, génovefain, Paris, 1752, est plus estimée que celle qui a été donnée par Gatien de Courtilz. — FABERT (François-Abraham), frère du maréchal, mort en 1663, après avoir exercé pendant 27 ans les fonctions de maître-échevin de la ville de Metz, suivit aussi la carrière militaire et se distingua aux siéges de Montauban, de La Rochelle, de Nancy et de Trèves. Le cordon de St-Michel fut la récompense de ses services. — Un autre FABERT, parent des précédents, est auteur d'une *Histoire des ducs de Bourgogne*, Cologne, 1687, in-12; 1689, 2 vol. in-12.

FABIEN (St), pape, élu en 236, fut mis à mort le 20 janvier 250, lors de la persécution suscitée par l'empereur Dèce. St Cyprien l'appelle un excellent homme, en ajoutant que « la gloire de sa mort a répondu à la pureté, à la sainteté et à l'intégrité de sa vie. »

FABIOLE ou FABIOLA (Ste), dame romaine de l'illustre maison Fabia, morte vers l'an 400, fonda les premiers hôpitaux en Italie.

FABIUS, une des plus illustres familles de Rome, subdivisée en plusieurs branches dont la souche commune fut, s'il faut en croire Tite-Live, Quintus FABIUS-VIBULANUS. Échappé seul du massacre de sa nombreuse famille à la funeste journée de Crémera, l'an de Rome 275, il fit partie du décemvirat, fut un des instruments serviles de l'odieux Appius, chef de cette associat. tyrannique, et ternit ainsi la gloire qu'il s'était acquise précédemment dans les guerres de la république contre les Volsques et les Sabins. Il avait été six fois consul. — FABIUS-AMBUSTUS (Marcus), trois fois consul, fut dictat. vers l'an de Rome 403, et remporta sur les Herniques des avantages qui lui méritèrent les honn. du triomphe. — FABIUS-RULLIANUS (Quintus), surn. *Maximus*, fils du précéd., général de la cavalerie sous le dictat. Papirius Cursor l'an 430, contribua puissamment aux succès remportés par ce chef suprême. Il fut ensuite cinq fois consul, deux fois dictateur, interroi, prince du sénat, reçut les honneurs du triomphe, et conserva jusque dans sa vieillesse la force de l'âme et la vigueur du corps. —FABIUS-GURGÈS, consul, fils du précédent, perdit une bataille par son imprudente témérité, et fut toutefois maintenu dans le commandem., à la sollicitation de son père qui apaisa l'irritat. du sénat et du peuple, voulut lui-même servir sous son fils, en qualité de lieutenant, et suivit ensuite le char de triomphe sur lequel il avait contribué à le faire monter. — FABIUS-PICTOR (Quintus), vivant au temps de la 2e guerre punique, dans le 3e S. avant J.-C., peut être considéré comme le père de l'hist. latine. Il écrivit des *Annales* citées souvent par Tite-Live et par Cicéron. On met en question si elles furent composées en grec ou en latin, parce que l'aut. possédait ces deux langues. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage existait encore du temps de Pline-l'Ancien, et il en reste quelques fragments recueillis par différents auteurs. On peut consulter à cet égard Vossius (*de Hist. lat.*), et la *Biblioth. lat.* de Fabricius. — FABIUS (Quintus-Maximus-Verrucosus), surnommé *Cunctator* (temporiseur), le plus célèbre de sa famille, consul pour la prem. fois l'an de Rome 517, battit les Liguriens et eut l'honneur du triomphe. Les Romains le mirent à la tête de l'ambassade qu'ils envoyèrent à Carthage après la prise de Sagonte; et ce fut lui qui, ayant relevé un pan de sa toge, dit au sénat: « Nous vous apportons la paix ou la guerre, choisissez. » Nommé dictateur après la bataille de Trasimène, Fabius parut bientôt avec une nouv. armée dev. Annibal; mais il s'appliqua à éviter tout engagem. sérieux avec des troupes victorieuses. Le général carthaginois, malgré toute son habileté, ne put rien obtenir contre son prudent adversaire. Le sénat et le peuple romains mécontents des lenteurs de Fabius, donnèrent la moitié de son autorité à Minucius-Félix, maître de la cavalerie; mais Félix ayant bientôt reconnu par sa propre expérience la sagesse du plan du dictat., lui remit le pouvoir qui venait de lui être confié. Après la désastreuse bataille de Cannes, Fabius, consul pour la cinquième fois, harcela l'armée carthagin., reprit Tarente, régla avec Annibal le rachat des prisonniers; et le sénat refusant de ratifier cet accord, il vendit ses biens pour s'acquitter de sa parole. Fabius mourut l'an 549 de Rome (204 av. J.-C.), dans un âge très avancé, bien digne, dit Tite-Live, de porter le premier le surnom de *Maximus* qui avait été donné à son aïeul Fabius-Rullianus. Sa gloire fut d'avoir eu Annibal pour adversaire, et d'avoir, en l'arrêtant, sauvé la républ. — Son fils, Quintus FABIUS-MAXIMUS, fut consul l'an 540 de Rome. Son père s'étant présenté devant lui à cheval, il lui fit ordonner par un licteur de mettre pied à terre. Le vieillard descendit aussitôt, disant: « J'ai voulu, mon fils, éprouver si vous saviez assez que vous êtes consul. » Le jeune Fabius prit pendant son consulat la ville d'Arpi sur Annibal. L'histoire ne



[illegible]NÇOIS I[ER]

fait point connaître les autres circonstances de sa vie ni l'époque de sa mort.

FABIUS-MAXIMUS-ÆMILIANUS (QUINTUS), fils du consul Paul-Émile, passa par adoption dans la maison des Fabius et en prit le nom ; il servit sous son père dans la guerre contre Persée et s'y distingua. Consul l'an 606 de Rome, il fit la guerre en Espagne contre le célèbre Viriathe (*v.* ce nom), chef des Lusitaniens, et le battit en plusieurs rencontres. — Un autre Quintus FABIUS, surnommé *Servilianus*, consul l'an 610, fit aussi la guerre en Espagne contre Viriathe et le vainquit.

FABIUS-MAXIMUS (QUINTUS), de la maison de ce nom, petit-fils de Paul-Émile par son adopt., fut consul en 631 de Rome, et remporta sur Bituitus, roi des Arverniens, une victoire qui lui valut le surnom d'*Allobrogicus*, parce que l'armée ennemie était composée en grande partie d'Allobroges. On ne connaît pas d'autres circonstances de sa vie, si ce n'est qu'il était censeur l'an 644 de Rome.

FABIUS-MARCELLINUS, écriv. du 3e S., est cité par Lampride comme aut. d'une *Vie* d'Alexandre Mammée. — FABIUS-RUSTICUS, histor. romain, viv. sous les règnes de Claude et de Néron, est cité avec éloge par Tacite dans ses *Annales* et dans la *Vie d'Agricola*.

FABIUS (GUILL.), dont le nom latinisé correspond, dans la langue flamande, à celui de *Boonaerts*, professa le grec au collége de Buslleiden de Louvain, et fut assassiné par des étudiants en 1590. On a de lui un *Epitome syntaxis linguæ græcæ*, Anvers, 1584, in-12.

FABRE *d'Uzès*, troubadour du 13e S., s'attribua, s'il faut en croire Nostradamus, les ouvrages d'Albert, ou Albertet de Sisteron, et fut condamné au fouet pour ce larcin. Le même biographe nous apprend que les propres écrits de Fabre se réduisent à une mauvaise chanson galante, et à un poëme moral où l'on ne trouve que des lieux communs.

FABRE (JEAN), né à Nîmes en 1727, est connu par un trait de piété filiale qui a fourni à Fenouillot de Falbaire le sujet de l'*Honnête criminel*. Ayant pris la place de son père, que les disposit. de l'ordonnance de révocation de l'édit de Nantes condamnaient aux galères comme protestant réfractaire, il dut après 6 ans de captivité sa liberté au duc de Choiseul, alors ministre, et mourut à Cette en 1797.

FABRE (dom LOUIS), bénédictin de la congrégation de St-Maur, sav. bibliographe, né à Roujan, diocèse de Béziers, en 1710, mort en 1788 à Orléans, bibliothéc. de cette ville, a publ. : *Catalogue raisonné des livres de la biblioth. fondée par Guillaume Prousteau*, etc., Orléans, 1777, in-4, estimé.

FABRE (MARIE-JACQUES-JOSEPH-VICTORIN), né à Jaujac (Ardèche) le 19 juillet 1783, fit ses études à Lyon avec éclat, et vint à Paris à l'âge de 19 ans. A 26 ans, il avait déjà cinq fois été couronné par l'Académie française. Tant de succès étaient un *phénomène* dans l'histoire des lettres : ce fut l'expression dont se servit le secrétaire perpétuel de l'Académie dans son *Rapport* d'avril 1810, à la séance où Victorin Fabre reçut deux couronnes, l'une pour le *Tableau littéraire de la France au XVIII S.*, l'autre pour l'*Éloge de La Bruyère*. Fabre ne parut pas avec moins d'avantages dans les concours des sociétés littéraires de provinces. En 1811, son *Ode* intitulée *Le Tasse*, remporta le prix à l'acad. des Jeux-Floraux. Déjà l'académie du Gard avait couronné son poëme sur *la mort de Henri IV*. Le succès de plusieurs petits poëmes de différ. genres, *élégies*, *épîtres*, *discours*, etc., dont quelq.-uns furent traduits en langues étrangères, et surtout la supériorité avec laquelle il fit à l'Athénée de Paris en 1810 et en 1811, un *Cours d'éloquence française*, achevèrent sa réputation. L'emper., dont la politique cherchait à s'entourer de tous les genres d'illustrations, voyait avec peine un écrivain de ce talent soutenir des principes opposés au système de son gouvernement. Il tenait beaucoup à obtenir de lui quelque tribut poétique, et lui fit faire les offres les plus brillantes, mais ce fut en vain. De tous les poètes alors en réputat., Victorin Fabre est peut-être le seul avec Delille dont le nom ne se trouve ni dans le recueil intit. : *l'Hymen et la Naissance*, ni dans la *Couronne poétique de Napoléon-le-Grand*. Son *Éloge de Montaigne* n'obtint, en 1812, qu'une mention honorable ; mais, lorsque le *Discours* parut, on crut voir dans les suffrages du public une plus complète justice que dans le jugem. de l'Académie. Victorin Fabre, qui s'était retiré des concours, fut bientôt ramené dans la carrière de l'éloquence par Napoléon lui-même. On sait que le maréchal Bessières périt dans la campagne de 1813. L'empereur voulut que l'*Oraison funèbre* de ce guerrier fût prononcée avec la plus grande pompe aux Invalides. Il choisit pour orateur Victorin Fabre, en disant : « M. Fabre refuse tout ; mais cette fois il s'agit de défense nationale, il ne refusera pas. » Fabre accepta en effet. La catastrophe de Leipsig et les rapides événem. qui la suivirent empêchèrent la cérémonie ; mais le *discours* était écrit, et il renferme des passages comparables à ce que l'éloquence française a produit de plus élevé et de plus saisissant. Depuis la restauration, n'approuvant ni la marche suivie par le gouvernem. ni le système de l'opposition, Fabre se tint à l'écart. Cependant il défendit contre le mauvais goût la gloire des écrivains qui, sous Louis XIV et dans l'âge suivant, avaient jeté tant d'éclat sur la France : c'était là son principal but dans un ouvrage périodique qu'il fonda, en 1824, sous le titre de *la Semaine*. En 1822 et 1823, il avait reparu dans la chaire de l'Athénée de Paris, et y avait lu la prem. partie d'un gr. ouvrage sur les *Principes de la société civile*. Ce travail est inédit, et la mort prématurée de l'aut., arrivée le 29 mai 1821, l'a même empêché de le terminer. Fabre laissa aussi en portefeuille un *Recueil de fables politiques* et un poëme en IV chants et en vers de dix syllabes, intit. : *la Tour d'Églantine*.

FABRE, mort à l'âge de 73 ans vers la fin d'oc-

tobre 1832, fut l'un des principaux rédacteurs des cahiers remis par la sénéchaussée de Villeneuve de Berg à ses députés aux états-généraux. Élu successivem. maire de Saujac, commandant de la garde nationale du canton, administrat. du district de Tanargues, il eût été arrêté comme royaliste peu de temps avant la chute de Robespierre, si l'on n'eût craint de causer un soulèvem. dans le pays. Plus tard, il eut à se défendre contre une accusation toute différente que lui suscita l'envie, et son courage le sauva. A l'âge de 71 ans, il avait encore conservé toutes ses forces; mais la perte de son fils Victorin, littérat. déjà distingué, empoisonna sa vieillesse et le conduisit au tombeau.

FABRE (Franç.-Xav.), peintre, né en 1766 à Montpellier, vint jeune à Paris, où il entra dans l'atelier de David, dont il fut un des derniers élèves. Il remporta le gr. prix de peinture en concurrence avec Girodet, et fut envoyé à Rome pour s'y perfectionner par l'étude des chefs-d'œuvre des gr.-maîtres. Obligé de quitter cette ville pendant les troubles de la révolution, il vint chercher un asile à Florence, où ses talents le firent bientôt connaître avantageusem. Son tableau de *la Mort d'Abel* étendit au loin sa réputat., qu'il accrut et soutint par div. composit. que distinguent surtout la sagesse des plans et la pureté du dessin. Il trouva deux illustres amis à Florence, le gr. poète Alfieri et la comtesse d'Albani, qui l'institua son héritier. Après la mort de la comtesse en 1824, Fabre revint dans sa ville natale, qu'il dota d'une riche bibliothèque composée en partie de celle d'Alfieri, et d'un magnifique musée dont il voulut être le prem. conservat. Son noble désintéressem. fut récompensé par le titre de baron que lui conféra Charles X, et l'Institut s'empressa de le nommer un de ses correspond. Fabre mourut en 1837. *La Ste Famille en repos*, exposée au salon de 1812, obtint à cette époque le suffrage de tous les connaisseurs.

FABRE D'ÉGLANTINE (Philippe-François-Nazaire), poète dramat., né à Carcassonne en 1755, quitta la profession de comédien pour se livrer à la culture des lettres, embrassa avec ardeur le parti de la révolution et en partagea les excès. D'abord secrét. de Danton, puis député de Paris à la convention, il vota la mort de Louis XVI sans appel, devint membre du comité de salut public, fut décrété d'accusation comme complice de la *conspiration de l'étranger*, condamné à mort, et exécuté le 5 avril 1794. Outre une trag. (*Augusta*), genre pour leq. il n'avait aucun talent, il a donné plusieurs comédies, parmi lesq. on distingue : *le Philinte de Molière, ou la Suite du Misanthrope*, Paris, 1790, in-8. — *L'Intrigue épistolaire*, 1791, in-8. — *Les Précepteurs*, 1799, in-8. Ces 3 pièces, en 5 actes et en vers, sont restées au répertoire. Le *Philinthe* est le chef-d'œuvre de Fabre; mais le style n'est point en rapport avec la magnifique concept. de cet ouvrage. On a publ. en 1796 une *Correspondance amoureuse de Fabre d'Églantine*, précédée d'un précis histor. de son existence morale, physique et dramatique, et d'un fragm. de sa *Vie* écrite par lui-même, Paris, 3 vol. in-12. Son fils a fait imprim. en 1802 *OEuvres mêlées et posthumes de Fabre d'Églantine*, 2 vol. in-8 ou in-12. On y remarque *les Souvenances*, pièce dirigée contre Collin d'Harleville, à qui Fabre ne pouvait pardonner le succès des *Châteaux en Espagne*, et des *romances* qui dans le temps eurent une gr. vogue, entre autres celle qui commence par le vers :

« Il pleut, il pleut, bergère. »

FABRE D'OLIVET (Antoine), littérateur, de la même famille que Fabre dont le dévouement filial a fourni le sujet de l'*Honnête criminel*, né le 8 décembre 1767 à Ganges (Hérault), mort à Paris le 27 mars 1825, s'était d'abord destiné au commerce qu'il abandonna pour se livrer à l'étude des belles-lettres; et après avoir donné plusieurs pièces de théâtre, telles que *la Prise de Toulon*, opéra; *le Sage de l'Indostan*, drame en un acte et en vers, 1796, in-8, il publia les ouvr. suiv. : *Lettres à Sophie sur l'histoire*, 1801, 2 vol. in-8. — *Le Troubadour*, poésies occitaniques du 12e S., 1804, 2 vol. in-8. — *La Guérison de Rodolphe Grivel, sourd-muet de naissance*, 1811, in-8, réimpr. en 1819. — *Les vers dorés de Pythagore expliqués et traduits pour la prem. fois en vers eumolpiques franç.*, 1813, in-8. — *La langue hébraïque restituée et le véritable sens des mots hébreux rétabli et prouvé par leur analyse radicale*, 1816, 2 vol. in-4. — *De l'état social, ou Vues philosophiques sur l'histoire du genre humain*, 1822, 2 vol. in-8. — *Caïn*, mystère dramatique de lord Byron, trad. en franç., Paris, 1823, in-8. Fabre d'Olivet fut aussi l'un des rédact. de la *Biblioth. des romans*.

FABRE DE L'AUDE (Jean-Pierre, comte), pair de France, né à Carcassonne le 8 déc. 1755, enlevé par le choléra en juillet 1832, était, avant la révolution, avocat au parlement de Toulouse. Député en 1783 aux états du Languedoc, il fut nommé en 1790 commissaire du roi pour organiser le département de l'Aude, puis procureur-général syndic, et enfin commissaire-royal près le tribunal criminel de Carcassonne. Proscrit sous le régime de la terreur, il siégea ensuite comme député de l'Aude au conseil des cinq-cents. Pendant 14 ans, il fut rapporteur des commissions de finances, soit dans ce conseil, soit au tribunat. Ce fut lui qui en 1796 s'opposa à ce que le directoire affermât le transport des lettres, qui fit décréter en 1797 l'impôt sur les billets de spectacle, au profit des hospices, la plupart ruinés par les dilapidations des révolutionnaires, et qui proposa le rétablissement de la loterie et l'impôt sur le sel. Le 4 juillet 1798, il demanda le rétablissement des octrois de bienfaisance. En même temps, il donna un plan général de comptabilité pour toute la France, et plus tard s'éleva contre les effets déplorables qu'avaient produits l'emprunt forcé et la loi des ôtages. On lui doit en outre l'organisation des ponts-et-chaussées. A l'époque où s'établit le gouvernement con-

ulaire, Fabre de l'Aude fut envoyé dans le Midi n qualité de commissaire, pour chercher à conilier les partis. De retour à Paris, il entra au tribunat, et vers cette époque fit paraître un écrit ntitulé : *Recherches sur l'impôt du tabac et noyen de l'améliorer*, ouvrage dans lequel on rouve l'idée fondamentale qui a présidé à l'étalissement des droits-réunis. Le 18 mars 1803, 'abre proposa de déclarer la contribution foncière ixe et immuable, seul moyen, suivant lui, de aire disparaître l'inégalité de la répartition, et de lonner quelques capitaux à l'agriculture. Nommé résident du tribunat, il félicita Bonaparte devenu mpereur; puis, chargé d'aller complimenter en Allemagne le vainqueur de tant de peuples, il ne put atteindre ce conquérant; mais, arrivé à Lintz, l reçut 170 drapeaux pris sur l'ennemi, qu'il apporta en France. Command. de la Légion-d'Honneur à l'époque de la création de cet ordre, il fit partie du sénat le 14 août 1807. Il avait reçu en même temps le titre de comte, et plus tard (1810) l fut élu membre du grand-conseil d'administration du sénat. Bonaparte ne tarda pas à le nommer procureur-général près le conseil du sceau les titres. Bien qu'attaché par affection au gouvernement impér. Fabre fut un des 67 sénateurs qui votèrent en 1814 la création d'un gouvernem. provisoire. Il indiqua, par une motion d'ordre, es principales bases constitutionnelles adoptées à St-Ouen, et, chargé de faire un rapport sur le projet de constitution présenté par le gouvernement provisoire, il proposa d'abolir la confiscat., déclarant à cette occasion qu'il n'avait jamais voulu acquérir ni biens d'émigrés ni biens du clergé. Compris au nombre des pairs de Louis XVIII, il fut de l'avis du ministère, qui demanda des mesures restrictives de la liberté de la presse. Il fit aussi partie de la chambre des pairs des *cent-jours*, et, quoiqu'il se fût opposé à la proclamation de Napoléon II, et qu'il eût fait, après la bataille de Waterloo, des démarches pour supplier Louis XVIII de revenir à Paris, il ne recouvra la pairie qu'en 1819. Depuis cette époque, Fabre monta rarement à la tribune; il votait ordinairement avec le ministère. Fabre de l'Aude a publié : *Lettre à mon fils sur ma conduite politique*, 1816, in-8; *Traduct.* d'un ouvrage italien, intitulé : *Réflexions politiq. et morales, avec des notes du traduct., en italien et en franç.*, Paris, 1817, 4 vol. in-12.

FABRETTI (Raphael), célèbre antiquaire, né à Urbin en 1618, fut successivem. trésorier du pape Alexandre VII, secrétaire des requêtes, auditeur de la légat. papale en Espagne, juge des appellat. dans la cour du Capitole, audit. du cardinal Cesi, légat du pape dans le duché d'Urbin, préfet des archives secrètes du château St-Ange sous le pontificat d'Innocent XII. Chargé de diverses missions import., il mérita la faveur des papes qui l'employèrent et l'estime des savants de l'Espagne, de la France et de l'Italie. On a de lui : *De aquis et aquæductibus Romæ dissertat. III*, Rome, 1680, in-4, réimpr. en 1788, avec des notes. — *De columna Trajani syntagma*, Rome, 1683, in-fol., avec deux *Opuscules* fort remarquables, l'un sur le monument appelé *Table iliaque* (bas-relief qui représente les événements de la guerre et de la prise de Troie), l'autre sur le canal souterrain creusé sous le règne de Claude pour l'écoulem. des eaux du lac Fucinus ou de Celano. — *Inscription. antiquar. explicatio*, 1699 ou 1702, in-fol. — Des *Lettres* et des *Opuscules* sur différ. sujets d'érudition. Sa *Vie*, par l'abbé Marotti, se trouve dans les *Vitæ illustr. Italor.* d'Ange Fabroni.

FABRI (Jean), évêque de Chartres en 1379, se distingua par la sagesse avec laquelle il gouverna son diocèse, fut chargé par Charles V de plus. missions importantes, et continua de mériter la confiance de Charles VI qui l'employa dans div. affaires. Louis, duc d'Anjou, roi de Sicile, le nomma son chancelier. Il mourut à Avignon en 1390. On a de lui un journal, ou récit historiq. de toutes les affaires auxq. il prit part de 1381 à 1388, MS.; *les grandes chroniques du Hainaut dep. Philippe-le-Conquérant jusqu'à Charles VI*, 3 vol. in-8, MS., à la biblioth. du roi; une réponse à l'ouvrage de Jean de Lignario en faveur du pape Urbain V, compétiteur de Clément VII (Robert de Genève), sous ce titre : *du Gémissement des gens de bien à l'occasion du schisme*; un *Traité* pour prouver que St Pierre a souffert le martyre à Rome sous Néron; et un *Traité* latin, en forme de plainte, sur les affaires de France, impr. dans l'*Hist. de l'univ. de Paris*, par du Boulay.

FABRI (Alexandre), littérateur, né à Castel-San-Pietro près de Bologne, fut revêtu de la dignité de chancelier de cette ville, et mourut en 1768. Il a laissé MSs. des trad. en italien de trois comédies de Térence, *l'Andrienne*, *l'Eunuque* et *l'Heautontimorumenos*, et en bolonais de quelq. chants de l'Arioste et de quatre livres de Virgile. On lui doit en outre un *Disc.* prononcé à la récept. d'un gonfalonnier de Bologne; un autre adressé aux élèves de peinture, sculpture et architecture, imprimés tous les deux dans les *Orazioni degli academici Gelati*, Bologne, 1753, in-4.—Des *Lettres familières* imprimées dans le *Recueil des lettres de quelq. Bolonais*, ibid., 1744, in-4. — Des *Odes* et des *Sonnets* épars dans divers recueils. Un choix de ses ouvrages en prose et en vers a été publié par son fils en 1776.

FABRI. — V. Peiresc.

FABRICE ou FABRIZIO (Jérôme), célèbre anatomiste, né à Acquapendente en 1537, mort en 1619, n'avait que 28 ans lorsqu'il remplaça le célèbre Fallope dans la chaire de chirurgie à Padoue. Il reçut des habitants de cette ville les distinctions les plus honorables, et exerça sa profession avec une noblesse et un désintéressement dignes des plus grands éloges. La science lui doit plusieurs bons écrits d'anatomie et de physiologie, réunis sous le titre de : *Opera omnia anatomica et physiologica*, Leyde, 1738, in-fol.; et des traités de chirurgie, *Opera chirurgica*, etc., ibid., 1723,

in-fol., fig. Ces éditions sont les plus estimées.

FABRICE ou FABRI DE HILDEN (GUILL.), célèbre chirurgien, né à Cologne en 1560, mort en 1634, exerça sa profession à Lausanne et à Berne, et fut nommé par Louis XIII médecin des ambassadeurs français en Suisse. Il a laissé de nombreux ouvrages, entre autres : *De la gangrène et du sphacèle*, Cologne, 1593, in-8.—*Traité de la dyssenterie*, Bâle, 1616, in-8. —*Nouveau manuel de médecine et de chirurgie milit.*, ibid., 1615, in-8. Ces différents ouvr., écrits en allemand, ont été trad. en latin et en français. L'édition la plus estimée des œuvres complètes de Fabrice est celle de Francfort, 1682, in-fol.

FABRICE (FRÉDÉRIC-ERNEST), gentilhomme de la chambre du prince de Holstein, n'est connu que par les lettres qu'il a écrites sur sa mission auprès de Charles XII; elles ont été publiées sous le titre suivant : *Anecdotes du séjour du roi de Suède à Bender, ou Lettres du baron de Fabrice*, Hambourg, 1760, in-8; une traduction allem. avait été publiée l'année précédente.

FABRICIUS (CAÏUS), surn. *Luscinus*, Romain illustre, consul en 471 (282 av. J.-C.), avec Æmilius-Papus, reçut les honneurs du triomphe après son expédition glorieuse contre les Samnites et les Lucaniens, qu'il avait forcés à lever le siége de Thurium. Envoyé en ambass. auprès de Pyrrhus l'an de Rome 473, il rejeta les présents et les offres brillantes par lesquels ce prince voulait ébranler sa fidélité, et remplit sa miss. à l'avantage de la république. Ce grand capit., élu de nouv. consul l'an 475, eut la générosité d'informer en secret Pyrrhus de l'offre que son médecin avait faite aux Romains de l'empoisonner moyennant une somme d'argent. Il fut nommé censeur l'an 478 avec Æmilius-Papus, deux fois son collègue au consulat, et mourut si pauvre que l'état fut obligé de doter sa fille.

FABRICIUS-VEIENTO, poète latin, fut accusé d'avoir composé contre les sénateurs et les prêtres un livre de satires intitulé : *Mon Codicile;* ce liv. fut brûlé, et l'auteur chassé de l'Italie par ordre de Néron. Fabricius revint à Rome après la mort de ce prince, obtint une place de préteur, et parvint sous le règne de Domitien à une haute faveur par ses lâches dénonciations.

FABRICIUS (THÉODORE), l'un des apôtres de la réforme, né en 1501 à Anholt-sur-l'Yssel dans le comté de Zutphen, mort en 1550, premier pasteur de l'église St-Nicolas à Zerbst, fut disciple de Luther, de Mélanchthon et de Bugenhagen, se fit une grande réputation par ses connaissances en hébr., et s'attira plusieurs désagréments pour son zèle à propager les nouvelles doctrines. On lui doit les ouvrages suivants : *Institutiones grammaticæ in linguam sanctam*, Cologne, 1528, 1531, in-4. — *Articuli pro evangelicâ doctrinâ*, ibid. — *Tabulæ duæ de nominibus et de verbis Hebræorum*, Bâle, 1545.—Seize *Homélies, Sermons* et *Disc.*, en allem.; un abrégé de sa *Vie* inséré dans le prem. fascicule de la *Biblioth. bremensis* de Théodore de Hase.

FABRICIUS (GEORGE), né à Kennitz sn 151[illegible] mort en 1571, fut poète et historien, et se fit r[illegible] marquer par son affectation à n'employer jama[illegible] aucun mot qui sentît tant soit peu le paganisme. [illegible] a composé ou édité un grand nombre d'ouvr. do[illegible] on peut voir la liste dans Niceron, tome XXXI[illegible] et dans la *Centuria Fabriciorum;* les plus impor[illegible] sont : *Roma, sive liber utilissim. de veteris Rom[illegible] situ, regionibus, viis, templis et aliis ædificii[illegible]* Bâle, 1550, 1560 et 1587, in-8. — *Poematum ve[illegible]terum ecclesiasticor. opera christiana et operu[illegible] reliquiæ et fragmenta*, 1562, in-4, vol. rare [illegible] recherché. — *De re poeticâ libri VII*, 1566, sou[illegible] réimpr. — *Originum illustrissimæ stirpis saxo[illegible]nicæ libri VII*, 1597, in-fol. — Jacques FABRICIU[illegible] fils de l'auteur, en donna une nouvelle édit. aug[illegible]mentée de deux livres, sous le titre de : *Saxoni[illegible] illustratæ libri IX*, Leipsig, 1606, in-fol.—*Reru[illegible] Germaniæ magnæ et Saxoniæ universæ memora[illegible]bilium vol. II*, Leipsig, 1609, in-fol.

FABRICIUS (DAVID), past. et astronome allem[illegible] disciple de Tycho-Brahé, mort à Osterla en 161[illegible] avait découvert en 1596 l'étoile changeante de [illegible] baleine. Il est auteur de plusieurs ouvrages, ent[illegible] autres d'une *Descript. de l'Islande et du Groen[illegible]land*, et d'une *Chronique d'Ost-Frise*, écrite e[illegible] bas allemand, et publ. à Embden avec une conti[illegible] en 1640. — FABRICIUS (JEAN), astronome, fils d[illegible] précédent, né à Osterla dans l'Ost-Frise, mort da[illegible] la première moitié du 17e S., fut le prem. qui, [illegible] l'aide des télescopes par réfraction, aperçut de[illegible] taches au soleil, découverte attribuée à Galilée[illegible] Fabricius publia le résultat de ses observat. dan[illegible] l'ouvrage suiv. : *De maculis in sole observatis*, [illegible] *apparente earum cum sole conversione narratio* Wittemberg, 1611, petit in-4. Lalande l'a donn[illegible] presque entier dans ses *Suppléments*, t. IV, 178[illegible] et dans les *Mémoires de l'acad.* pour 1778. — FA[illegible]BRICIUS (JEAN), philologue, théologien et bibliogr. né à Altorff en 1644, mort en 1729, a laissé plus ouvr. parmi lesquels on distingue : *Amœnitate[illegible] theologicæ*, 1690, in-4. — *Hist. bibliothecæ fabri[illegible]cianæ*, Wolfenbuttel, 1717-24, 6 vol. in-4 livre plein d'érudition et qui est consulté toujour[illegible] utilement, même par les savants qui voudron[illegible] donner de nouv. éditions d'auteurs anciens.

FABRICIUS (VINCENT), bon poète latin, né [illegible] Hambourg en 1612, remplit successiv. différ. emplois honorables, fut député du sénat de Dantzig [illegible] la diète de Pologne, et mourut à Varsovie en 1667 Ses *Poésies*, dont la première édit. parut à Leyd[illegible] en 1632, in-12, ont été réimpr. avec des addition[illegible] en 1638, et Leipsig, 1685, in-8.

FABRICIUS (LOUIS), ambassad. de Charles XI roi de Suède, en Perse, fit trois fois le voyage, e[illegible] amena en 1683 à Stockholm plusieurs marchand[illegible] arméniens qui apportèrent des soies crues pou[illegible] 40,000 riksdalers de Suède. Cet heureux commen[illegible]cement avait fait espérer qu'on pourrait établi[illegible] entre la Suède et la Perse un commerce suivi, don[illegible] Narva en Estonie devait être le principal entrepôt mais la nécessité de passer sur le territoire russ[illegible]

t naître des difficultés qui forcèrent le roi de re-
oncer à ce grand projet.

FABRICIUS (Jean-Albert), le plus laborieux et
plus savant des bibliogr., né à Leipsig en 1668,
ort à Hambourg en 1736, recteur de l'école de
t-Jean, a laissé 128 ouvrages dont on peut voir la
ste dans Niceron; un très grand nombre sont ori-
inaux, quelques-uns traduits, et quelques autres
dités et commentés; tous peuvent donner une
aute opinion du profond savoir et de la vie labo-
ieuse de leur auteur. Nous nous bornerons à si-
naler les suivants : *Bibliotheca latina*, etc., Ham-
ourg, 1721-22, 3 vol. in-8; Venise, 1728, 2 vol.
1-4; Leipsig, 1773, 3 vol. in-8. Cette édit., revue
ar Ernesti, est la plus estimée. — *Biblioth. lat.
ediæ et infim. latinitatis*, avec des additions du
. Mansi, Padoue, 1754, 6 vol. petit in-4. — *Bi-
liotheca græca*, Hambourg, 1705-1728, 14 vol.
1-4 : réimpr. avec des corrections et des amélior.
Hambourg de 1790 à 1812, par les soins de J.-C.
arles. C'est le plus important et le meill. ouvrage
e l'auteur; il lui valut les surnoms de *Museum
ræciæ*, de *Thesaurus eruditionis*, etc.—*Biblio-
raphia antiquaria*, 3e édit., Hambourg, 1760,
1-4. Parmi les ouvrages dont Fabricius n'a été que
édit., le plus important est : *Vinc. Placcii thea-
um anonym. et pseudonymorum*, Hambourg,
vol. in-fol. H.-S. Reimar, son gendre, a donné:
e Vitâ et scriptis J.-A. Fabricii commentaria,
737, in-8.

FABRICIUS (Philippe-Conrad), médec., né en
714 à Butzbach dans la Hesse, fut profess. d'ana-
mie, de physiologie et de pharmacie à l'univers.
e Helmstadt, en 1774, où il mourut. On lui doit :
rimitiæ floræ butesbacensis, Butzbach, 1743,
1-8. — *Enumeratio methodica plantarum horti
edici helmstadensis*, 1759, 1763 et 1776, in-8.

FABRICIUS (Jean-Chrétien), le plus célèbre
ntomologiste du 18e S., né à Tundern dans le du-
é de Sleswick en 1742, suivit à Upsal le cours de
inné, qui l'honora de son amitié, et auquel il
umit son idée de classer tous les insectes d'après
s organes de la bouche. Ce système, le plus gé-
éral de tous ceux qui avaient été enseignés jus-
ue-là, fit une révolution dans la science. Reçu
octeur-médecin en 1767, nommé peu après pro-
sseur d'histoire naturelle à l'université de Kiel,
abricius consacra trente ans de sa vie à répandre
perfectionner son système. Il parcourut les états
1 nord et du centre de l'Europe, visitant les mu-
es d'histoire natur., et décrivant partout avec
ne infatigable activité tous les insectes encore
édits. Ce sav. laborieux est mort à Copenhague
1 1807, moins encore des suites de ses longs tra-
aux et de ses voyages, que de la douleur qu'il res-
ntit à la vue des malheurs auxquels son pays
ait en proie. Il avait été nommé conseiller du
i de Danemarck, professeur d'économie rurale
t politique, et a publié sur ces deux branches,
n allemand et en danois, plusieurs ouvr. utiles,
ais moins connus que ceux qu'il a écrits en latin
ur l'histoire des insectes. Parmi ceux-ci les plus
import. sont : *Systema entomologiæ*, Flensburg,
1775, in-8. — *Philosophia entomologica*, Ham-
bourg, 1778, in-8. — *Entomologica systematica*,
Copenhague, 1792-96, 9 vol. in-8. — *Genera in-
sectorum*, 1776, in-8. — *Species insectorum*,
1781, 2 vol. in-8. — *Mantissa insectorum*, 1787,
2 vol. in-8.— *Systema eleutheratorum*, 1801, 2 vol.
in-8; *Rhingotorum*, 1803, in-8; *Antliatorum*,
1804, in-8; *Piczatorum*, 1805, in-8.

FABRICY (le P. Gabriel), savant bibliographe,
né à St-Maximin en Provence vers l'an 1725, mort
à Rome en 1800, était entré fort jeune dans l'ordre
de St-Dominique. Il fut d'abord chargé des fonct.
de provincial, puis nommé lecteur en théologie à
Rome. De tous les ouvr. qu'il a publiés sur differ.
sujets d'antiquité sacrée et profane, les plus esti-
més sont : *Des titres primitifs de la révélation,
ou Considérations critiques sur la pureté et l'in-
tégrité du texte original des livres saints de l'An-
cien-Test.*, Rome, 1772, 2 t. in-8. — *Recherches
sur l'époque de l'équitation et de l'usage des chars
chez les anc.*, Marseille (Rome), 1764-65, 2 vol. in-8.

FABRIS (Nicolas), mécanic., prêtre de l'Ora-
toire, né à Chioggia en 1739, mort en 1801, s'oc-
cupa de mathématiques avec succès, et fut en
mécanique d'une adresse assez rare. On lui doit
un grand nombre d'inventions, dont plusieurs
sont relatives à la musique, entre autres une
table des progressions harmoniques pour ac-
corder promptement et facilement les instru-
ments à clavier, sans avoir recours à un orga-
niste; un clavecin au moyen duquel les notes se
trouvent écrites en même temps que frappées;
une main de bois à ressorts pour battre toutes sortes
de mesures. Il construisit aussi une horloge qui
marquait exactem. le rapport des heures italiennes
et des heures franç., avec les minutes et les se-
condes respectives, et d'autres ouvr. fort ingén.—
Fabris (Joseph), frère aîné du précédent, exerça
la médec. dans sa patrie, et commença avec Bar-
thélemi Bottari à mettre en système la botanique
de l'Italie et à en répandre la connaissance.

FABRONI (Ange), célèbre biogr. italien, né à
Maradi (Toscane) en 1732, fut successiv. prieur
du chapitre de la basilique de St-Laurent à Flo-
rence, de l'ordre de St-Étienne de Pise, provédit.
de l'univ. de cette ville, et trouva dans les papes
Benoît XIV, Clément XIV, dans les cardin. Neri
Corsini, d'York et Battori, et dans le grand-duc
Léopold, des protecteurs qui favorisèrent son goût
pour l'étude et ses recherches dans les archives.
Il voyagea en France, en Angleterre et en Alle-
magne, séjourna à Paris, à Londres, à Vienne, à
Dresde, à Berlin, se lia d'amitié et entretint une
correspondance suivie avec les hommes les plus
remarquables de son temps, fut à même de re-
cueillir de riches et nombr. matériaux pour les ou-
vrages biogr. qu'il a écrits, et mourut en 1803.
On a de lui : *Vitæ Italorum doctrinâ excellentium
qui sæculis XVII et XVIII floruerunt*, Pise, 20
vol. in-8, dont 18 parurent de 1778 à 1799, et les
deux derniers en 1804 et 1805, ouvrage estimé.—

Laurentii Medicis magnifici vita, ibid., 1784, 2 vol. in-4. — *Magni Cosmi Medicei vita*, ibid., 1789, 2 vol. in-4. — *Leonis X, pontificis maximi, vita*, ibid., 1797, in-4. — *Francisci Petrarchæ vita*, Parme, Bodoni, 1799, in-4. — *Elogj d'illustri Italiani*, Pise, 1786-89, 2 vol. in-8. — *Elogj di Dante Alighieri, di Angelo Poliziano, di Lodovico Briosto e di T. Tasso*, Parme, Bodoni, 1806, — Une *Hist. de l'univ. de Pise*, Pise, 1791-95, 3 vol. in-4. — Le *Giornale de' letterati*, Pise, 1771-96, 105 vol. in-12, et d'autres écrits moins import.

FABROT (Charles-Annibal), savant juriscons., né à Aix en 1580, professeur de droit à l'univers. et avocat au parlem. de cette ville, eut pour protecteurs et pour amis le garde-des-sceaux Duvair, le chancelier Séguier, le premier présid. Matthieu Molé, le président Jérôme Bignon, et plus. autres personnages distingués. Il mourut en 1659, laiss. un grand nombre d'ouvr., dont les plus remarq. sont la trad. en latin des *Basiliques* de Léon le philosophe, Paris, 1747, 7 vol. in-fol.; et celle de la paraphr. grecq. des *Institutes* de Justinien, par Théophile, ibid., 1638 et 1657, in-4. On lui doit en outre les *Antiquités de la ville de Marseille*, trad. du latin de J. Raymond de Solier, Marseille, 1615; Lyon, 1632, in-8. — *Exercitationes duæ de tempore partûs humani et de numero puerperii*, Aix, 1629, in-4. — *Prælectio in titulum decretalium, de vitâ et honestate clericorum*, Paris, 1651, in-4. — *Notæ ad titulum codicis Theodosiani, de paganis sacrificiis et templis*, Paris, 1648, in-4. Fabrot a aussi donné une édit. de *Cujas* avec des notes, la meilleure avec celle de Venise, et plus. aut. qui font partie de l'*Histoire Bizantine*, tels que *Cedrene, Micetas, Anastase, etc.*

FACCIOLATO (Jacques), savant italien, né à Torreglia, près de Padoue, en 1682, mort en 1769, professeur émérite de logique à l'univ. de Padoue, consacra sa vie à des trav. qui ont été très utiles pour faciliter l'étude approfondie des lang. anc. Ses principaux ouvrages sont des *Éléments de logique*, Venise, 1728 et 1750, in-8. — Un *Traité de l'orthogr. ital.*, Padoue, 1721, in-4. — Des *Scholies* sur les tr. de Cicéron : *de Officiis, de Senectute, de Amicitiâ, de somnio Scipionis*, etc., Venise, 1741, in-8. — Une *Histoire abrégée* et une *Hist. générale de l'université de Padoue*, la première, Padoue, 1752, in-8; et la 2e, ibid., 1757, in-4. — Des *Disc. latins*, ibid., 1767, in-8; et des *Lettres lat.*, ibid., 1765, in-8.

FACINI (Pierre), peintre, né à Bologne vers 1566, mort en 1602, fut élève d'Annibal Carrache. Ses compositions se distinguent par la vigueur et la vérité des carnations; mais on lui reproche de l'incorrection dans le dessin et une manière peu naturelle d'attacher les mains et les bras. Son meilleur tableau est celui qui représente les *Saints protecteurs de Bologne*, fait pour l'église de St-François de cette ville.

FACINO-CANE (BONIFACIO, dit), célèbre partisan (*condottiere*), né à Santhia vers l'an 1360, d'une famille noble de la faction des gibelins, s'attacha d'abord au service de J.-Galéaz Visconti, premier duc de Milan, qui le récompensa par le don de plusieurs seigneuries. Après la mort de ce prince, Facino, à l'exemple des autres généraux, chercha à se procurer une principauté indépend., et s'empara d'Alexandrie *della Paglia* en 1404. Deux ans après il enleva Plaisance à Ottobon Terzo, qui, comme lui, avait voulu se rendre indépend., et attaqua Gênes pendant que le maréchal de Boucicaut, qui en était alors gouverneur, marchait sur Milan. Il excita dans cette ville un soulèvem., à la suite duq. tous les Français furent massacrés ou chassés le 6 octobre 1409. Il tourna ensuite ses armes contre ses anciens maîtres, assiégea dans Pavie Philippe-Marie Visconti, le plus jeune des fils de J.-Galéaz, prit cette ville et la livra au pillage pendant 3 jours. Il allait poursuivre le cours de ses conquêtes lorsqu'il mourut en 1414. Sa veuve, de la famille des Lascaris, épousa le jeune duc Ph.-M. Visconti, qui la fit ensuite périr sur un échafaud. La *Vie* de Facino-Cane se trouve dans la *Biografia piemontese* de Tenivelli.

FACUNDUS, évêque d'Hermiane en Afrique, se signala sous le règne de Justinien par sa résistance à ce prince lors des disputes théologiques qui se renouvelèrent au sujet des écrits désignés sous le nom des *Trois chapitres* de Théodoret, évêque de Cyrrhe, de Théodore, évêque de Mopsueste, et d'Ibas, évêque d'Éphèse, et se sépara de l'Église lorsque le pape Vigile les eut condamnés en 547. On a de lui une apologie *De tribus capitulis*, publ. par le P. Sirmond, 1629; un *Traité* sur le même sujet. On trouvera les détails relatifs à cette querelle dans les *Actes* du 5e concile général de Constantinople, et dans la *Biblioth. eccl.* de Dupin.

FADL-BEN-REBY, visir du khalyfe Haroun-al-Raschild, parvint par ses intrigues à renverser les Barmécides, famille rivale de la sienne en crédit et en puissance, et remplaça au ministère le célèbre Giafar. Disgracié à son tour sous le khalyfat de Mamoun, fils de Haroun, il mourut dans la misère l'an 208 de l'hég. (824 de J.-C.). Les histor. arabes font l'éloge des qualités politiques et littéraires de ce visir.

FAERNE (Gabriel), célèbre poète latin, né à Crémone, mort en 1561, eut pour Mécène le card. Jean-Ange de Médicis. Le principal fondement de sa célébrité est un *Recueil de fables* en vers latins qui parut pour la prem. fois à Rome, 1564, in-4 avec grav., et a été souvent réimpr. Ce recueil a été traduit en français par Perrault, Paris, 1699, in-12 : la plus belle édition des *Fables* de Faerne a été publiée par Bodoni, 1793, in-4; l'abbé Salviani, qui en fut l'éditeur, a mis à la fin une notice des édit. précéd. On doit encore à Faerne deux liv. de *corrections* sur les *Philippiques* et les autres harangues de Cicéron; un *Commentaire* sur Térence, Florence, 1565, in-8; Paris, 1602, in-4.

FAGAN (Barthélemi-Christophe), auteur dramatique, naquit à Paris en 1702, d'une famille irlandaise réfugiée en France pour cause de religion. Le système de Law ayant ruiné son père,

ut heureux d'obtenir un emploi qui lui permît de ultiver son goût pour les lettres. Lié avec Panard, l composa des opéras comiques, puis plus. comédies dont quelq.- unes sont restées au répertoire. on chef-d'œuvre est la *Pupille*, la plus agréable e nos pièces en un acte. Parmi ses autres pièces n distingue : *les Originaux; le Rendez-vous; le Marié sans le savoir; le Marquis auteur*. On a ussi de lui : *Nouv. observations au sujet des condamnations prononcées contre les comédiens*, 1751, in-12. Fagan mourut en 1755. Son *Théâtre*, Paris, 1760, 4 vol. in-12, est précédé de la *Vie* e l'auteur par Pesselier.

FAGE (DURAND), fanatique des Cévennes, né à ubais (Languedoc) en 1681, servit d'abord forcément dans un corps de milices contre ses coreligionnaires; mais ayant reçu, disait-il, des *inspirations de l'esprit*, il fit toute la guerre des Camisards (*v.* ce nom), vint en Hollande après la capitulation de 1706, passa à Londres la même année, et ne fit plus parler de lui. Il existe sous son nom une *Relation* des événements qui lui sont arrivés de 1702 à 1706.

FAGEL (GASPAR) né en 1629 à Harlem, conseiller pensionnaire de cette ville, greffier des États-Génér., se distingua par la fermeté de son caractère lors de l'invasion de la Hollande en 1672, par Louis XIV, posa avec le chevalier Temple les bases de la paix de Nimègue conclue en 1678, sut conserver une honorable indépendance, et repoussa les offres brillantes qui lui avaient été faites pour l'engager à sacrifier les intérêts de sa patrie, prépara l'élevat. de Guillaume III au trône d'Angleterre, et mourut en 1688. — FAGEL (François), neveu du précéd., né à La Haye en 1659, mort en 1746, occupa 64 ans la place de greffier des États-Génér. — FAGEL (François), greffier-adjoint des États-Généraux, né en 1740, donnait à sa patrie les plus belles espérances, lorsque la mort l'enleva en 1773. On trouve dans le *Mercure* d'octob. 1772 : *Descript. philosophique du caractère de feu M. Fagel*, par Fr. Hemsterhuis. — FAGEL (Henri), né à La Haye en 1706, mort en 1790, fut aussi greffier des États-Généraux, contribua à l'élévation du stathouder Guillaume IV, et se montra constamment le protecteur des sav. et des artistes. — FAGEL (Fr.-Nicolas), de la famille des précéd., général d'infanterie au service des États-Généraux, lieutenant feld-maréchal au service de l'empereur d'Allemagne, se signala à la bataille de Fleurus en 1690, à la défense de Mons en 1691, au siége de Namur, à la prise de Bonn en 1703, à la prise de Valence, d'Albuquerque, etc., dans la campagne de Portugal; à la prise de Tournai, aux batailles de Ramillies et de Malplaquet dans la campagne de Flandre en 1711 et 1712, et montra toujours une intrépidité et une modestie dignes des plus grands éloges. Ce guerrier, l'un des plus braves dont la Hollande se glorifie, mourut en 1718.

FAGES (JOS.), chirur., né à Toulouse en 1764, entré à 14 ans à l'hôpital de Saint-Joseph de la Grâce, s'y fit remarquer par ses progrès surprenants. A peine âgé de 18 ans, il y faisait déjà un cours d'anatomie, de chirurgie et d'accouchem. Ce fut en 1785 qu'il vint disputer la place de 1er chirurgien interne de l'Hôtel-Dieu de Montpellier. Sa supériorité fut incontestable dans ce concours; mais l'usage assurait la prem. place au chirurgien qui occupait la seconde, et ce ne fut qu'en 1785 que Fages obtint, dans un nouv. concours, le rang qu'il avait déjà mérité depuis long-temps. Vers cette époque ses travaux furent disting. par l'acad. roy. de chirurgie, qui lui décerna plus. médailles; mais ils lui valurent surtout l'amitié de Louis, qui lui témoigna le désir de l'appeler auprès de lui. En l'an III, Fages fut nommé chirurgien en chef à l'armée des Pyrénées-Orientales, et depuis à l'hôpital milit. de Montpellier, où il établit un cours de chirurgie clinique qui n'existait pas dans l'ancienne univers. de Montpellier. Des inimitiés particulières parvinrent à l'exclure de la liste des prof. lors de la réinauguration de la faculté, et ce ne fut qu'après deux concours brillants que Fages fut nommé en 1814 à la chaire de médecine opérat. Ses cours, faits avec une exactitude rare et un talent justem. applaudi, firent regretter que ce triomphe eût été si tardif. Étranger aux intrigues de l'école, le docteur Fages était tout entier à ses élèves, et son zèle a peut-être hâté sa mort en 1284.

FAGET DE BAURE (JEAN-JACQUES), né en 1755 à Orthez, d'une famille de robe, fut à 19 ans pourvu de la charge d'avocat-gén. au parlem. de Pau. La révolution vint interrompre sa carrière, et ce ne fut qu'en 1809 qu'il obtint, à la recommandat. de Daru, son beau-frère, la place de rapport. du conseil du contentieux de la maison de l'emper. Il fut ensuite élu successiv. membre du corps législatif, et l'un des présidents de la cour impériale de Paris. Il n'en fit pas moins éclater son dévouement à la famille royale à l'époque où Bonaparte revint de l'île d'Elbe. Après les *cent-jours* il fut nommé par le départem. des Basses-Pyrénées membre de la chambre des députés, qui l'élut son vice-président, et mourut en 1817. On a de Faget de Baure une *Hist. du canal du Languedoc*, etc., Paris, 1805, in-8. — *Essai histor. sur le Béarn* (publ. par Daru), Paris, 1818, in-8, et divers morceaux de littérat. et de poésie, dans le *Spectateur du nord*.

FAGGIUOLA (UGUCCIONE), chef des gibelins et seigneur de Pise, avait été choisi pour général par les villes gibelines de la Romagne contre les Bolonais; appelé au secours de Pise et nommé seign. de cette ville en 1313, il s'empara de Lucques, et remporta sur les Florentins, en 1315, la mémor. victoire de Montecatini; mais bientôt les Pisans, révoltés par le despotisme de l'homme qu'ils avaient pris pour maître, le chassèrent de leur ville. Fagginola se retira auprès de Can Grande de La Scala, seigneur de Vérone et chef des gibelins de Lombardie, fut mis à la tête des troupes, et périt au siége de Padoue en 1319.

FAGGOT (JACQUES), savant suédois, né en 1699

dans la province d'Upland, mort en 1777, secrét. de l'académie des sciences de Stockholm, réussit à rectifier les poids et mesures usités en Suède, fit lever les cartes des provinces du roy., donna un nouveau plan pour l'établiss. des greniers publ., perfectionna la méthode de fabriquer le salpêtre, et introduisit une administration plus avantageuse dans les domaines de la couronne. On a de lui un *Traité des obstacles et des ressources de l'économie rurale*, en suédois. Son *Éloge* académique a été fait par H. Nicander, Stockholm, 1779.

FAGIUOLI (Jean-Baptiste), poète burlesque, né à Florence en 1660, fut reçu très jeune dans l'acad. dite des *Apastistes*, et commença dès-lors à composer des comédies dans lesquelles il jouait lui-même les rôles les plus plais., en même temps qu'il amusait les sociétés les plus distinguées par ses vers, son humeur bouffonne et ses bons mots. Cet homme si gai avait beaucoup de sens et une rare capacité pour les affaires. Il occupa plusieurs places dans la magistrature florentine, et mourut en 1742. Ses *Rime piacevoli* ont eu plusieurs édit.; la meilleure est celle de Florence, 1729-34, 6 vol. petit in-4, auxq. un 7e fut ajouté en 1745. Fagiuoli publia lui-même ses *Comédies*, 1734-36, 7 vol. in-12; et des *Mélanges* en prose, 1737.

FAGON (Gui-Crescent), professeur de botan. et de chimie au Jardin-des-Plantes, premier médec. de Mme la dauphine, puis de la reine, et enfin de Louis XIV, membre honoraire de l'acad. des sc., né à Paris en 1638, mort en 1718, se distingua dans la pratique de la médecine par ses succès et son désintéressement, contribua à l'embellissem. du Jardin-des-Plantes, et fit, pour l'enrichir, des excurs. botaniq. dans l'Auvergne, le Languedoc, la Provence, les Alpes, les Pyrénées, les Cévennes et sur les bords de la mer. C'est à son zèle pour la science que l'on doit les savantes explorations de Plumier en Amérique, de Feuillée au Pérou, de Lippi en Égypte et de Tournefort en Asie. Fagon n'a laissé qu'une brochure intitulée : *les Admirables qualités du quinquina, confirm. par plus. expériences, avec la manière de s'en servir dans toutes les fièvres, pour toute sorte d'âge*, Paris, 1703, in-12; et quelques thèses sur différ. sujets, entre autres *sur la circulat. du sang* (1663). Son *Éloge* a été lu par Fontenelle à l'académie des sc.

FAHRENHEIT (Gabriel-Daniel), habile physicien, né à Dantzig en 1686, est surtout connu par l'invention d'aréomètres et de thermomètres dans lesquels le mercure est substitué à l'esprit de vin. Ces derniers instrum. sont peu usités en France, où l'échelle de Réaumur est généralem. préférée; mais les physiciens anglais ne suivent guère que celle de Fahrenheit. Il avait entrepris une machine pour le dessèchem. des terrains sujets à l'inondat. en Hollande; mais la mort le surprit en 1736, avant qu'il eût achevé ce travail. Les *Transactions philosophiques*, année 1724, et les *Acta eruditor.* de Leipsig, renferment 5 mémoires de Fahrenheit *sur le degré de chaleur de divers liquides en état d'ébullition; sur la congélation de l'eau dans le vide; sur les gravités spécifiques de différ. corps; sur un nouveau baromètre* et *sur un aréomètre de son invention*. On lui attribue aussi une *Dissertat. sur les thermomètres*, publ. en 1724.

FAIL (Noel du). — V. Dufail.

FAILLE (Germain de La), littérateur, né à Castelnaudary en 1616, fut en 1638 pourvu de la charge d'avocat du roi au siége présidial de cette ville, puis nommé syndic de Toulouse en 1655, secrét. perpétuel des Jeux-Floraux en 1694, et mourut en 1711. Il a laissé : *Annales de la ville de Toulouse* (de 1271 à 1610), 1687, 1701, 2 vol. in-fol., ouvr. rare et recherché. — *Traité de la noblesse des capitouls*, 3e édit., 1707, in-4. — *Lettres sur P. Goudelin*, en tête de ses poésies, 1678, in-12. — *Disc. et pièces de vers* dans le *Recueil des Jeux Floraux*, etc.

FAILLE (Clément de La), naturaliste, né à La Rochelle, avocat au parlem. de Toulouse, puis contrôleur des guerres, profita des loisirs que lui donnait cette dernière place pour se livrer à son goût pour les sciences natur., et mourut vers 1770. Il a laissé MSs. : *Conchiliogr., ou Tr. général des coquillages de mer..... du pays d'Aunis*, in-4, fig. dont on a extrait deux dissertations impr. dans les *Mém.* de l'acad. de La Rochelle et dans le *Mercure de France*, sept. 1751. — *Mémoire sur les pierres figurées du pays d'Aunis*, etc., in-4. On en trouve un extrait dans le *Mercure*, octobre, 1754. — *Mémoire sur les pétrifications des environs de La Rochelle*, dans l'*Oryctol.* d'Argenville. — *Essai sur l'hist. natur. de la taupe et sur les différents moyens de la détruire*, La Rochelle, 1768, in-12, fig.; 1769, in-8, ouvr. estimé. — Enfin *Mémoire sur les moyens de multiplier aisém. les fumiers dans le pays d'Aunis*, *Journal économique*, sept. 1762.

FAINI (Mme Diamante), poète ital., née à Savallo dans le Brescian, morte à Salo en 1770, composa un grand nombre de sonnets, de stances, de madrigaux qui lui attirèrent l'admiration de ses contempor., et lui méritèrent sa réception dans plus. academ. Ses *OEuvres*, impr. avec sa *Vie* par Jos. Pontara, renferment, outre ses poésies, des *Lettres familières;* une *Dissert.* savante sur les études qui conviennent aux dames. Son *Éloge* a été publ. par Ant. Brognoli, Brescia, 1785.

FAIPOULT (Guill.-Marie), administrateur et homme d'état, né en 1752 d'une famille noble de Champagne, entré de bonne heure au service, était capit. du génie lorsque le gouvernement franç. se déclara pour les colonies améric. N'ayant pu obtenir d'être employé dans cette guerre, il donna sa démission. La culture des sciences occupait ses loisirs quand la révolution survint; il en adopta les principes, fut secrét.-général du ministère de l'intérieur sous Roland, puis ministre des finances sous le directoire. Proscrit après le 18 fructid. par suite d'une querelle très vive qu'il avait eue avec Championnet, Faipoult obtint de Bonaparte la préfecture de l'Escaut, et administra ce départ. pend. dix années, au bout desquelles, ayant perdu cette place, il fut appelé en Espagne par le roi Joseph

qui lui confia l'administration de ses finances. De retour en France en 1813, il remplit avec plus de zèle que de succès une mission en Italie pour Bonaparte, qui, à son retour de l'île d'Elbe, le nomma préfet de Saône-et-Loire. Après avoir vivement appuyé la résistance des citoyens et de la garnison de Mâcon contre les Autrichiens, il remit cette ville au baron de Frimont, leur général en chef. Fatigué des vexat. auxq. il se trouvait en butte, et surtout de l'incertitude de sa position sous l'autor. immédiate d'étrangers qui affectaient de reconnaître le gouvernem. roy., Faipoult se retira après avoir installé secrètem. M. de Rigny, nommé son success. par le roi. Cet administrat. intègre était de retour à Paris en 1816, et il mourut en 1817 à Augy, près d'Auxerre, dans une honorable pauvreté. On trouve sur lui une notice dans les *Annales polit.*, *morales et littér.* du 25 oct. 1817.

FAIRFAX (ÉDOUARD), poète anglais, mort en 1632, a composé, tant en prose qu'en vers, différ. ouvr.; mais le seul sur leq. se fonde sa réputation est son *Godefroi de Bouillon*, trad. de *la Jérusalem délivrée*, 1600, plus. fois réimpr. On cite encore de lui: des *Églogues*, une *Hist.*, en vers, *l'Édouard, dit le Prince Noir*, la *Démonologie*, les *Lettres*, etc., mais tous MSs.— FAIRFAX (Guill.), fils du précéd., a trad, du grec en angl. les *Vies des anc. philos.*, par Diogène Laërce.

FAIRFAX (THOMAS, lord), né à Denton, en Yorkshire, l'an 1611, joua un grand rôle dans les guerres civiles d'Angleterre. Il se distingua d'abord comme général de cavalerie pour le parlement et contre Charles Ier à la bataille de Marstdon-Moore, et à la prise d'York, succéda bientôt après au comte d'Essex dans le commandem. en chef, gagna sur les royalistes la bataille de Naseby dans le Northamptonshire, et prit Leicester, Brigdewater, Bristol et plus. autres places. Après la mort de Charles Ier, Fairfax reçut le titre de général des troupes d'Angleterre et d'Irlande, et fut nommé membre du conseil; mais il refusa de signer en cette qualité la formule du serment par lequel on faisait approuver la condamnation du roi. S'apercevant qu'il n'avait travaillé que pour Cromwel et des ambitieux qui voulaient usurper le pouvoir, Fairfax abandonna ce parti, et, saisissant l'occasion de contribuer au rétablissement de la famille royale sur le trône, se joignit au général Monk, s'empara d'York, fut choisi par ce comté pour député au parlement réparateur, se rendit à La Haye à la tête du comité chargé par la chambre des communes de supplier Charles II de reprendre sa couronne, reçut de ce prince le pardon de sa conduite passée, et mourut en 1671. Fairfax favorisa la publicat. de plus. gr. ouvr., entre autres de la *Polyglotte;* il a laissé des *Mém.*, 1699, in-8; des traductions des *Psaumes;* un *poème* sur la solitude, etc., MSs. — FAIRFAX (Thomas, lord), de la même famille que le précédent, né vers 1691, quitta l'Angleterre pour aller s'établir en Virginie, où il avait des biens immenses, encouragea la culture des terres, exerça paternellem. les fonct. de juge du comté de Frédéric, à l'ouest des monts Apalaches, eut le bonheur de vivre tranquille durant les dissensions civiles de l'Amérique, et mourut en 1782. On a donné son nom au comté où est située Alexandrie, vis-à-vis la cité de Washington. On trouvera des détails sur la vie de Fairfax dans les *Voyages* de Burnaby, Londres, 1798, 3e édit.

FAITHORNE (GUILLAUME), grav. anglais, né à Londres vers 1616, mourut en 1691. Banni de l'Angleterre par Cromwell pour avoir pris les armes en faveur de la cause royale, il vint en France et y séjourna jusque vers l'an 1660, époque où il rentra dans sa patrie. Il a laissé des portraits estimés, plus. pièces d'après Vouet, Van-Dyck et autres, et un gr. nombre de gravures destinées à l'ornem. de différents ouvrages. On a de lui un *Tr. sur l'art de la grav.*, 1662. — FAITHORNE (Guillaume), fils du précéd., mort très jeune, a gravé quelq. portraits en taille douce.

FAKHR-EDDAULAH (ALI), prince de la dynastie des Bouides, héritier des états de Hamadan, de l'Irac-Adjemi et du Tabaristan à la mort de Rokn-Eddaulah, son père, tenta de dépouiller du reste du royaume Movaid-Eddaulah, son frère, qui le vainquit et le força de se retirer auprès des princes samanides. Après la mort de Movaid, l'an de l'hég. 373 (de J.-C. 983), Fakhr-Eddaulah fut appelé au trône par l'influence du célèbre visir Ismaïl, plus connu sous le nom de Saheb-Ibn-Abbad, gouverna sagement tant qu'il eut près de lui cet habile ministre, et jeta le trouble dans ses états aussitôt qu'il eut seul le maniement des affaires. Ce prince mourut en 387 (997 de J.-C.), laissant le trône à Madjad-Eddaulah, son fils.

FAKHR-EDDYN-RAZY, un des plus célèbres docteurs musulmans, né à Rei (Perse) l'an 543 ou 544 de l'hég. (1149 ou 1150 de J.-C.), mort à Hérat l'an 606 (1210 de J.-C.), avait étudié la théol. scol. et la philosophie sous le fameux Algazaly, et professa avec un succès tel, que l'on se rendait à ses cours de toutes les parties de la Perse et de la Mésopotamie. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. sur la théolog., les principes de la jurisprudence canoniq., la philos., les mathémat., l'art de composer des talismans, la physiognom., etc. Les principaux sont : un *Tr. des principes de la religion;* un *Traité de métaphysique et de théolog. scol.;* un *Comment. sur l'Alcoran*, etc. La liste de ses ouvr. se trouve dans la *Bib. arab. hispan.* de Casiri, t. 1er. — FAKHR-EDDYN-RAZY, histor. musulman, n'est connu que par son *Histoire chronol. des dynasties*, depuis les prem. khalyfes des Arabes jusqu'à la destruction du khalyfat de Bagdad par Holagou, l'an de l'hég. 658 (de J.-C. 1259), conservée en MS. à la biblioth. roy. Silvestre de Sacy, dans sa *Chrestomathie arabe*, en a publié trois extraits : *Hist. du khalyfat de Haroun-Errachid*, suivie de celle *des Barmécides; Hist. du khalyfat de Mostassem, dernier prince Abasside;* et le chapitre *Des droits des souverains sur leurs sujets.*

FAKHR-EDDYN, émyr, prince des Druses, désigné dans les anciennes chroniques de l'Europe

sous le nom de *Facardin*, prit les armes pour défendre son royaume attaqué par Amurath IV, fut vaincu après une vigoureuse résistance, et périt étranglé par ordre du vainqueur, l'an 1635.

FALBAIRE (Charles-George FENOUILLOT de), aut. dramat., né à Salins en 1727, mort en 1800, avait d'abord occupé un emploi dans les finances, et fut ensuite nommé inspecteur-général des salines de l'Est, place qu'il conserva jusqu'à sa suppression en 1791. Il a laissé un assez gr. nombre de pièces de théâtre publ. sous ce titre : *OEuvres de Falbaire*, Paris, 1787, 2 vol. in-8. Les plus remarq. sont : *l'Honnête criminel*, drame en 5 actes et en vers, resté au répertoire. —*Les deux Avares*, comédie en 2 actes et en prose, mêlée d'ariettes. — *L'École des mœurs, ou les suites du libertinage*, drame en 5 actes et en vers, 1770. — *Les Jammabos, ou les Moines japonais*, tragéd. en 5 actes, avec une épître dédicat. aux mânes de Henri IV. On lui doit encore une *Descript. des salines de Franche-Comté*, dans l'Encyclopédie; une broch. intit. : *Avis aux gens de lettres*, ou Réflex. sur les mauvais procédés de quelques libraires envers les auteurs, 1770, in-8 ; et un *Mémoire au roi et à l'assemblée nationale sur quelques abus*, Paris, 1790, in-8.

FALCAND (Hugues), historien du 12e S., originaire de Normandie, a écrit en latin une *Histoire des événements arrivés en Sicile de 1146 à 1169*, publ. pour la prem. fois par Gervais de Tournay, chanoine de Soissons, Paris, 1550, in-4, et réimpr. dans div. rec., entre autres dans ceux de Muratori et de Burmann.

FALCKEMBERG (Jean de), dominicain, né au 14e S. dans un village de Poméranie dont il prit le nom, se distingua au concile de Constance par sa défense du pape Grégoire XII, et sa déclaration en faveur de Jean Petit accusé d'hérés. Les trois discours qu'il prononça pour Petit ont été imprimés dans les *OEuvres de Gerson*, Anvers, 1706, t. V. Falckemberg ayant pris la défense des chevaliers de Livonie contre Jagellon, roi de Pologne, encourut l'animadversion de ce prince, se retira à Rome pour se soustraire à sa vengeance, et mourut dans cette ville après une détention de plus. ann.

FALCONER (Guillaume), poète écossais, né à Édimbourg vers 1730, s'engagea fort jeune dans la marine, partit pour les Indes-Orientales avec le titre de trésorier à bord de la frégate *l'Aurore*, et périt en 1769 dans un naufrage sur les rochers de Macao. Un prem. naufrage qu'il avait essuyé dans une traversée d'Alexandrie à Venise lui a fourni le sujet de son poème intit. : *le Naufrage*, Londres, 1762, ouvr. qui n'est pas sans mérite et qui jouit encore aujourd'hui d'une juste estime. James Stanier Clarke en a donné en 1804 une édit., gr. in-8, avec des éclaircissem., une notice biographique sur Falconer et des grav. On a en outre de Falconer un *Dictionn. de marine*, 1769, in-4, réimpr. en 1815 avec des addit. considérables par les soins du D. Burney.—Un poème *sur la mort de Frédéric, prince de Galles*, 1751; des *Chansons* et autres poésies recueillies et publiées par le D. Anderson.

FALCONET (Étienne-Maurice), sculpteur français, né à Paris en 1716, élève de Lemoine, fut admis en 1754 à l'acad., sur la présentation de son *Milon de Crotone*. Il mit ensuite au jour *Pygmalion*, *la Baigneuse* et *l'Amour menaçant*, product. gracieuses qui eurent le plus grand succès. Il exécuta dans le même temps pour l'église de St-Roch un *Christ agonisant*, une *Annonciation ;* les statues de *Moïse* et de *David*, et un *St Ambroise* pour l'église des Invalides. Appelé en Russie par Catherine II, Falconet y exécuta la statue équestre de Pierre Ier. De retour à Paris en 1778, il éprouva quelque temps après une attaque de paralysie qui mit obstacle à l'exécut. de ses nouv. projets, et mourut en 1791. On a de lui, entre autres écrits : *Réflexions sur la sculpture*, 1761, in-8, trad. en anglais et en allemand. C'est à tort qu'on l'a donné comme auteur de la trad. des liv. XXXIV, XXXV et XXXVI de Pline; il y a fait seulem. des correct. cet ouvr., d'un de ses amis, parut avec des notes, des réflexions sur la peinture des anciens, et des *Observat. sur la statue de Marc-Aurèle*, La Haye, 1773. Falconet a fourni plus. articles à l'*Encycl. méthod.* Le recueil des *OEuvres* de cet artiste, Lausanne, 1781, 6 vol. in-8, contient, outre les écrits déjà cités, une grande quantité de *Lettres* à des journalistes et à des critiques.

FALCONIA (Proba), épouse du proconsul Adelfius, sous le règne d'Honorius vers l'an 379, cultiva la poésie latine avec succès. Un poème qu'elle avait composé sur les guerres civiles de Rome s'est perdu, et il ne nous reste d'elle qu'un centon de Virgile sur l'hist. de l'Ancien et du Nouv.-Testament, production bizarre qui suppose, dit un judicieux critique, plus de patience et de mémoire que de goût et de jugement, impr. pour la prem. fois Venise, 1472, in-fol., avec Ausone. Il l'a été depuis plusieurs fois : l'édition la plus récente est celle de Kromayer, Magdebourg, 1719, in-8.

FALCONIERI (Octave), savant antiq., membre de plusieurs académies et prélat de l'Église rom., mort à Rome en 1676, à l'âge de 30 ans, est aut. de *Dissert.* insérées dans les *Antiquités romaines* de Grævius et dans les *Antiquités grecques* de Gronovius : les principales sont celles qui roulent sur la pyramide de C. Cestius et sur les peintures qui ornaient la chambre intérieure de ce monument, sur une inscription tirée des ruines d'un mur antique du portique de la rotonde, sur une médaille d'Apamée portant pour empreinte le déluge de Deucalion. On doit encore à ce savant : *Inscript. athleticæ*, Rome, 1668, in-4, avec des notes qui jettent un nouveau jour sur le sujet, des *Lettres* et des *Rime* dans différents recueils. Il est l'éditeur de la *Roma antica* de Nardini, Rome, 1666, in-4, vol. rare et très recherché.

FALEDRO ou FALIERI, nom d'une famille patricienne de Venise. — Faledro (Vital), doge l'an 1084, mort en 1096, avait été élu pour remplacer Dominique Silvio, qui s'était laissé vaincre par Robert Guiscard. Le nouveau doge joignit aux titres

le duc de Venise, de Dalmatie et de Croatie, celui de *protosebaste* que l'empereur grec lui accorda ; ce fut lui qui retrouva le corps de St-Marc l'évangéliste, et le fit enterrer dans la basilique de ce nom. Faledro eut pour successeur Vital Micheli.— Faledro (Ordelaffo), doge, successeur de Vital Micheli en 1102, prit la ville de Zara en Dalmatie, et la força de demeurer sous la dépendance de la république ; il périt en combattant contre les Hongrois en 1117.

FALIERI (Marin), doge de Venise, successeur d'André Dandolo en 1354, avait 76 ans lorsqu'il fut revêtu de cette dignité. Jaloux à l'excès d'une épouse jeune et belle, et se croyant intéressé à la perte de Michel Steno, un des chefs de la *Quarantie criminelle,* qu'il regardait comme son rival, Falieri forma avec six cents plébéiens une conspiration dont le but était la mort de tous les patric.; mais son complot fut découvert la veille du jour où il devait éclater. Les conspirateurs périrent dans les supplices, et leur chef eut la tête tranchée le 17 avril 1355. Byron a composé une tragédie sur cette catastrophe.

FALISCUS. — V. Gratius.

FALK (Jean-Pierre), médecin suédois, né en 1727, profess. au jardin de pharmacie de Pétersbourg, a enrichi la géographie et l'histoire natur. d'une foule d'observations intéress. Tourmenté d'une profonde hypocondrie, il termina volontairement en 1774 sa douloureuse existence. L'acad. chargea le professeur Laxmann de mettre en ordre les MSs. de Falk, et c'est à ce sav. que l'on en doit la publication sous ce titre : *Mém. topogr. sur la Russie*, Pétersbourg, 1785, 3 vol. in-4, fig.

FALKLAND (Lucius CARY, vicomte de), né vers 1610 dans l'Oxfordshire, fils aîné de Henri Cary, 1er vicomte de Falkland, fut fait à la mort de son père (1633) gentilh. de la chambre du roi, puis en 1640 nommé membre du parlem. Entraîné dans le parti contraire à la cour, il reconnut bientôt son erreur, accepta la place de secrét.-d'état, montra le plus noble dévouement à l'infortuné Charles Ier, et, ne pouvant sauver ce monarque, chercha la mort à la bataille de Newbourg en 1643. Il a laissé différ. écrits sur les questions politiques de son temps ; on croit qu'il a coopéré à l'*Histoire du protestantisme* de Chillingworth. — Falkland (Henri, lord), fils du précédent, fut enfermé à la Tour de Londres comme impliqué dans la conjuration de George Booth en faveur de Charles II, devint à la restauration lord-lieutenant du comté d'Oxford, et mourut à la fleur de l'âge en 1663. On a de lui une comédie : *Marriage Night.* — Lord Falkland (Ant.), son fils, fut enfermé à la Tour de Londres comme prévenu d'avoir abusé de la confiance roy. en se faisant donner sans titre une somme de 2,000 liv. sterling. On ne connaît de lui que deux prologues, l'un pour le *Vieux célibataire* de Congrève, l'autre pour le *Soldat de fortune* d'Otway.

FALLETTI (Jérôme), né vers 1518, à Trino, dans le Montferrat, entra jeune au service des princes d'Este, fut chargé de diverses ambassades près de Charles-Quint et des cours de Rome, de France, d'Autriche et de Pologne, résident du duc de Ferrare à Venise, et mourut en 1564. On a de lui : *Delle guerre di Alamagna,* Venise, 1552, in-12. — *Della resurrezione de' morti*, trad. d'Athénagore, ibid., 1556, in-4. — *De bello sicambrico, lib. IV, et alia poemata*, ibid., 1557, in-4, et Nimègue, 1749, in-8.—*Orationes XII*, Venise, 1558, in-fol. ; une généalogie de la maison d'Este à la suite des *Chronica Slavorum,* par Helmold, Francfort, 1581, in-4.

FALLETTI (Octave-Alexandre), marquis de Barolo, né en 1753 à Turin, où il mourut le 30 janv. 1828, avait commencé par porter les armes. Il se retira ensuite pour consacrer aux études littéraires les loisirs d'une vie indépend.', et, après avoir repris momentaném. du service à l'époque où son pays était menacé de l'invas. des Français, il ne fut plus distrait des paisibles occupations du cabinet que par les devoirs de représentation attachés à la condition d'homme de cour et par les soins qu'il voulut donner à l'éducation de son fils, avec qui il visita l'Allemagne, la Hollande, la Suisse et la France. Son premier essai littéraire fut un *Éloge* de l'historien Saint-Réal ; il publia depuis ou fournit au recueil de l'acad. royale des sciences de Turin, dont il était membre, différ. *Mémoires* sur des sujets de philosophie morale, de critique littér. et de métaphysique. Mais celles de ses productions qui ont été le plus remarquées, sont ses *Épîtres* (critiques) sur les œuvres posthumes d'Alfieri, et une espèce de roman descriptif sous le titre de *Voyage de Théodore Callimachi en Italie.*

FALLOPE ou FALLOPPIO (Gabriel), célèbre anatomiste et chirurgien, né à Modène en 1523, professa quelque temps à Ferrare, puis à Pise et à Padoue, et mourut jeune encore en 1562. Il a rendu à la science des services d'une haute importance, et l'a enrichie de découvertes précieuses. Il est le premier qui ait donné l'ostéologie et l'angiologie exactes du fœtus ; on lui doit une descript. sav. de l'organe de l'ouïe, dont le canal tortueux ou aquéduc porte encore le nom de fallope, ainsi que le ligament qui va de l'épine antérieure de l'iléon à la symphise du pubis ; il a enrichi d'observations neuves et lumineuses l'anthropotomie, la névrologie, la splanchnologie, et, dans cette dernière branche, il a notamment signalé avec une justesse jusqu'alors inconnue les appareils sécréteurs de la bile, de l'urine et de la semence. Toutes ces recherches sont consignées dans ses *Observat. anatomicæ*, Venise, 1561, in-8 ; Padoue, Cologne et Paris, 1562 ; Helmstadt, 1588. On a de lui div. autres opusc. publ. séparément et réunis sous le titre de : *Opera genuina omnia tàm practica quàm theorica in III tomos distributa*, Venise, 1584 ; ibid., 1606 ; Francfort, 1600 ; ibid., 1606, etc., 3 vol. in-fol. On trouve des notices biographiq. sur Fallope dans Niceron, dans Tommasini, et surtout dans la *Biblioth. des écriv. modenèses*, par Tiraboschi.

FALLOWS (Fearon), né en 1789, à Cockermouth, comté de Cumberland, exerça d'abord la profess. de son père, qui était tisserand. Dévoré par l'amour de l'étude, il ne tarda pas à faire de rapides progrès dans les sciences mathématiques. A l'univ. de Cambridge, où il compléta son éducation, il devint bientôt profess. lui-même, puis fut choisi en 1821 pour diriger l'observatoire que le gouvernem. anglais avait résolu d'établir au cap de Bonne-Espérance. Ce ne fut qu'en 1825 qu'on commença la construct. de cet observatoire; mais en attendant, Fallows avait envoyé un *Catalogue* approximatif de 275 étoiles principales. Au commencem. de 1829, le gr. cercle mural de l'observatoire ayant été mis en place, Fallows commença, avec le secours de sa femme, une suite régulière d'observations qu'il espérait rendre très exactes, quoique cet instrum. eût éprouvé quelque dommage dans le débarquement. Mais la santé de l'astronome, minée par le climat, ne lui permit pas de compléter ses travaux, et il mourut le 25 juillet 1831, à Simonn's Town, à peine âgé de 43 ans.

FANGE (Augustin), bénédictin de la congrégat. de St-Vannes, né à Hatton-Châtel près de Verdun, coadjuteur, puis abbé de Senones en 1757, après la mort de D. Calmet, son oncle, mort vers 1791, a laissé un *Traité des sacrements* en latin, ouvr. très estimé; *Iter helveticum;* c'est la relation d'un voyage qu'il avait fait en Suisse en 1748; une *Vie de D. Calmet*, 1763, in-8; il a achevé l'*Histoire universelle* et la *Notice de Lorraine*, deux ouvr. laissés incomplets par son oncle. On lui attribue *Mémoire pour servir à l'histoire de la barbe de l'homme*, 1775, in-8.

FANNIUS-STRABO (Caïus), consul de Rome l'an 161 av. J.-C., signala sa magistrature par la publication de deux réglements pour arrêter les progrès du luxe. L'un de ces réglements, qui fixe les dépenses de la table, fut converti par le sénat en une loi qui prit le nom de Fannia; c'est la plus ancienne loi somptuaire des Romains. — Fannius (Caïus), fils du précéd., consul l'an 122 av. J.-C., fut l'ami de Scipion-l'Africain, et l'un des bons orateurs de son temps. — Fannius (Caïus), neveu de Fannius-Strabo, avait composé des *Annales* dont Cicéron loue le style, mais qui ne sont point parvenues jusqu'à nous. D.-G. Moller a publ. une *Dissertation* latine sur ce Caïus Fannius, Altdorff, 1693. — Fannius-Quadratus, poète latin, avait obtenu que son portrait et ses ouvr. fussent placés dans la bibliothèque établie par Auguste dans le temple d'Apollon. Horace le nomme à ce sujet (*Satir. IV, lib. I*) *Beatus Fannius*, dans le sens de l'épithète *bienheureux*, donnée par Boileau au poète Scudéry. — Fannius-Coepion, ayant trempé dans une conspiration tramée contre Auguste, échappa d'abord à toutes les recherches, mais fut ensuite trahi par un esclave et mis à mort. — Fannius (Caïus), historien, fut l'ami de Pline-le-Jeune. Il avait composé un ouvr. sous le titre d'*Exitus occisorum aut relegatorum à Nerone*, dont quelq. fragments, recueillis par Ausone Popa, ont été publiés à la suite du *Salluste*, édition d'Amsterdam, 1661.

FANTIN-DÉSODOARDS (Antoine-Étienne-Nicolas), historien et écrivain politique, né en 1738 à Pont-de-Beauvoisin, était en 1789 vicaire-gén du diocèse d'Embrun. Partisan des idées nouv., il adopta les principes de la révolution, et se mari pendant la terreur. Ses liaisons avec Danton, Robespierre et autres, le mirent à portée de connaître et de juger les événements; mais il manqu des qualités nécessaires à l'historien, et ses nombreux ouvr., méprisés au moment de leur publication, sont tombés dans l'oubli. Fantin sollicit vainement une place à l'Institut. Il mourut à Pari en 1820. Ses écrits les plus importants sont : *Dictionnaire raisonné du gouvernem., des lois, de usages et de la discipline de l'Église, conciliés ave les libertés et franchises de l'Église gallic.*, etc., 1788, 6 vol. in-8. — *Nouvel abrégé chronologiq. de l'hist. de France*, par le président Hénault, continué successivem. jusqu'en 1815, 4e édit., 1820 in-4. — *Histoire philosophique de la révolut. française*, etc., 6e édit., Paris, 1817, 6 vol. in-8. — *Les Monuments inédits de l'antiquité, expliqués pa Winckelmann, gravés par David*, etc., Paris, 1808-9, 3 vol. in-4. — *Hist. de France*, commencée par Velly, Villaret et Garnier, continuée jusqu'à la mort de Louis XVI, 1808-10, 26 vol. in-12. Il a laissé un grand nombre de MSs. qui ont été mis en vente après sa mort.

FANTONI (Jean), poète lyrique, né en 1755, à Fivizzano en Toscane, eut une jeunesse orageuse et passa successivement du cloître à l'armée, et du camp à la retraite. Ses parents, qui le destinaient à la vie monastique, le firent élever dans le collége Romain à Rome. La vivacité de l'élève déplut aux maîtres, qui ne voulurent plus se charger de son éducat. Fantoni obtint une place dans un régiment en Toscane. Il alla ensuite à Turin, à Naples, à Rome, faisant des infidélités, contractant des dettes, envoyant des cartels, et composant des vers. Il eut pour admirateur Alfieri, et fut reçu à l'Arcadie, où il prit le nom de *Labindo*, sous lequel il est plus généralement connu. En 1796, il se prononça avec énergie contre le nouv. système qu'on essayait d'introduire en Italie; il désirait la voir libre, forte, indépendante, et non asservie par ceux qui s'en étaient proclamés les libérateurs. Il fut arrêté à Milan, enfermé dans la citadelle de Turin, et envoyé sous escorte à Grenoble, où il fit la connaissance de Joubert, qui lui donna un rang dans l'armée. Il fit avec ce général la campagne de 1800, prit part au siége de Gênes, et n'en sortit que pour demander sa démission. Il se retira en Toscane, où il remplit pendant quelq. années une chaire d'éloquence à l'université de Pise, et mourut à Fivizzano en 1807. Ses *Poésies*, qui sont très estimées, ont été rassemblées en 3 vol. in-8, Italie, (Prato), 1823. Le 3e vol. contient des *Mém.* autobiographiques de Fantoni, et quelques opuscules en prose.

FANTUCCI (le comte Marc), littérateur, né à

avenne en 1745, mort en 1806, après avoir rempli les plus hautes fonctions de la magistrature, se istingua par son zèle pour rendre à Ravenne l'anien éclat dont elle avait brillé. On a de lui plus. uvr., tous relatifs à sa patrie. Les princip. sont : *ur les causes de la décadence de Ravenne*, adressé u pape Clément XIV, Rome, 1761. — *Sur la néessité de dessécher les marais des vallées méridionales du territoire de Ravenne*, mém. publ. à suite de l'épidémie de 1780; l'aut. imagina une achine hydraulique fort utile pour le dessèchement proposé; trois mém. : *Sopra i benefizj comunitativi;* un plan militaire, publié sur l'invitation de Pie VI, en 1786, et quelq. autres impr. ous le titre de *Memorie di vario argomento*, Vese, 1804, in-4.—*Monumenti ravennati de secoli i mezzo*, Venise, 1801, 6 tom. in-4, ouvr. rare, 'ayant été tiré qu'à un petit nombre d'exempl. ue l'aut. donna à ses amis. — *De gente Honestiâ*, ésène, 1786, in-fol.

FANTUZZI, ancienne famille de Bologne qui a ourni plus. personnages distingués dans la carrière es lois et dans celle des lettres.—Fantuzzi (Jean), urnommé *le Vieux*, jurisconsulte, professeur à univ. de Bologne en 1377, mort en 1391, remplit lus. missions politiques pendant les troubles de a patrie au 14e S. Il a laissé MSs. des consultat. t des comment. sur différents sujets de jurisprudence.—Fantuzzi (Jean-Baptiste), docteur en philosophie et en médecine, passe pour auteur d'un uvrage de philosophie péripatéticienne impr. à Bologne en 1536. — Fantuzzi (Gaspar), littérateur, mort en 1532, cultiva surtout la poésie latine, et laissé un gr. nombre de *Lettres* en latin, impr. vec celles de Jean-Antoine Flaminio, son maître t son ami, Bologne, 1744.—Fantuzzi (Jean), surnommé *le Jeune*, doct. en philosophie et en méd. t profess. à l'univ., mort en 1646, a laissé plus. uvr. philosophiques.—Fantuzzi (Paul-Émile), sénateur et membre de l'acad. *de' Gelati* de Bologne, dans laquelle il prit le nom de l'*Ardente*, mort en 1661, est aut. d'un *Recueil de poésies lyriques*, Bologne, 1647, in-4, et d'une *Oraison funèbre de François d'Este, duc de Modène*, impr. dans un rec. de prose et de vers sur ce même sujet, 1659. —Fantuzzi (Paul-Émile), *le Jeune*, neveu du précédent, sénateur comme lui et présid. de la même académ., mort à Venise en 1721, n'a laissé qu'un *Discours sur l'immaculée conception*, prononcé à l'acad., Bologne, 1706, in-4, et deux poèmes lat. en l'honneur de deux nobles Bolonais, l'un de la famille Bentivoglio, et l'autre de celle d'Aldrovande, 1708 et 1709, in-fol. — Fantuzzi (Jean), le dernier de cette illustre famille, est aut. d'un ouvr. fort important pour l'étude de l'hist. littér. de l'Italie, publ. sous le titre de *Notizie degli scrittori Bolognesi*, Bologne, 9 vol. in-fol., de 1781 à 1794.

FARABY. — V. Alfarabius.

FARADJ, 2e sulthan des Mamloucks-Circassiens, succéda à son père l'an de l'hég. 801 (1399 de J.-C.), à l'âge de dix ans, et périt assassiné à Damas l'an 815 (1412 de J.-C.), après un règne de 13 ann. troublé par les révoltes des émyrs mamloucks, les séditions de la Haute-Égypte et les dévastations de Tamerlan.

FARDULFE, 16e abbé de St-Denis, mérita la faveur de Charlemagne en découvrant à ce prince un complot tramé par Pepin, et obtint en récompense de son dévouement plus. bénéfices, entre autres l'abbaye de St-Denis après la mort de Maginaire en 790. Il a composé des vers en latins; mais on n'a conservé de lui que trois pièces publ. par Duchesne sous le nom d'Alcuin dans les *Rerum francorum script. coœtan.*

FARE ou BURGUNDOFARA (Ste) première abbesse du monastère de Faremoutier, était fille d'Agneric, un des principaux officiers de la cour de Théodebert II, roi d'Astrasie, et mourut en 655.

FARE (Charles-Auguste, marquis de La), poète, né à Valgorge dans le Vivarais en 1644, servit d'abord comme volont. en Hongrie contre les Turks, puis en France de 1672 jusqu'à la paix de Nimègue. Ayant été nommé en 1680 capit. des gardes-du-corps de Monsieur, frère de Louis XIV, il conserva ce grade pend. la régence, et mourut en 1712. On a de lui des poésies légères pleines de douceur, d'élégance et de facilité; la plupart sont le fruit d'une passion tendre et délicate qu'il nourrissait pour Mme de la Sablière : il a encore laissé un opéra : *Penthée*, dont le régent composa la musique, et des *Mém. sur les principaux événements du règne de Louis XIV* (Rotterdam), 1716, in-8; Amsterdam (Paris), 1734, in-12, et avec des améliorat. dans le texte, dans la *Collect. des mémoires* de Petitot, t. LXV.

FARE (Anne-Louis-Henri de La), cardinal, archevêque de Sens, pair de France, ministre-d'état, aumônier de la dauphine, commandeur de l'ordre du St-Esprit, né le 8 septembre 1752 à Luçon (Vendée), mort à Paris le 10 déc. 1829, fit ses études au collége Louis-le-Grand, obtint très jeune le prieuré de Donchéry près Sedan, et, en 1783, l'abbaye de Licques, ordre de Prémontré, diocèse de Boulogne. Vicaire-général de Dijon dès 1778, et doyen de la Ste-Chapelle de cette ville, il fut à ce titre élu agent-gén. du clergé des états de Bourgogne en 1784, et eut grande part à l'administration de la province. Le 13 février 1788, il fut sacré évêque de Nancy. Ce siége lui donnait les titres de primat, de chancelier de l'université de Nancy, et de conseiller-prélat-né du parlem. de Lorraine. Député aux états-généraux par le clergé de son diocèse, il y prononça le *discours* d'ouverture; soutint avec feu, le 12 février 1790, la proposition qu'il avait faite de déclarer sur-le-champ la religion catholique religion de l'état; s'opposa à ce que les biens possédés jusqu'alors par le clergé fussent compris au nombre des propriétés nationales; combattit le projet de loi tendant à supprimer en France les communautés religieuses, et celui dont l'adoption donna aux Juifs les droits de citoyen. Ajoutant à l'autorité de ses *discours* celle de ses écrits, il fut un des signataires de l'*Exposition des principes*, et publia des *Considérations*

politiques sur les biens temporels du clergé, 1789, in-8. — *Quelle doit être l'influence de l'assemblée nationale sur les matières ecclésiastiques et religieuses?* 1790, in-8. — Une *Lettre* à son clergé, datée du 8 janvier 1791, sur le serment prescrit, et aux administrateurs de la Meurthe une *Lettre* et *Déclaration* de même date, pour annoncer et motiver son refus de concourir à aucune des innovations renfermées dans les décrets. Le triomphe des doctrines contraires aux siennes prenant, de jour en jour, une nouvelle consistance, l'évêque de Nancy se retira à Trèves, dont l'archev. était son métropolitain. Vers la fin de 1792, il se rendit en Autriche, où, pendant plus de 20 ans, il fut chargé de la correspondance des princes de la maison de Bourbon. Lorsque la fille de Louis XVI, échangée contre les représentants du peuple que Dumouriez avait livrés à l'Autriche, arriva à Vienne, ce fut l'évêque de Nancy qui négocia son mariage avec le duc d'Angoulême. Depuis 1807 jusqu'en 1814, il remplit les fonctions de commissaire-vérificateur, chargé d'ordonnancer le paiement des pensions accordées aux soldats retraités de l'armée de Condé. Sa qualité d'agent de Louis XVIII attira l'attention de Bonaparte, qui demanda son éloignement de la Saxe. Il passa, en effet, plusieurs années d'exil en Moravie. Revenu en France avec la famille royale, il fut dans le même temps nommé membre de deux commissions, dont l'une était destinée à procurer des secours aux émigrés rentrés; l'autre avait pour objet une organisat. nouvelle de l'Église de France. Devenu aumônier de la duchesse d'Angoulême, il fut aussi nommé l'un des commissaires chargés de recueillir les cendres de Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette, et de les faire transporter du cimetière de la Madeleine à la basilique de St-Denis. Au commencem. de 1816, le roi l'adjoignit, pour l'administrat. des affaires ecclésiastiques à M. de Talleyrand-Périgord, alors archevêque de Reims, et il signa la *lettre* du 8 novembre qui fut publiée avec le concordat de 1817. Nommé à l'archevêché de Sens, il n'en prit possession qu'en 1821, fut promu au cardinalat le 16 mai 1823, avec le titre presbytéral de Ste-Marie *in transpontinâ*, et assista à deux conclaves. Ce prélat laissa en MSs. des *Mémoires* curieux sur son émigration et sur la mission dont il avait été chargé à Vienne. Outre les diverses compositions déjà citées, on lui doit un *Éloge* de Bernis, archevêque de Rouen; une *Notice* sur M. de Girac, ancien évêque de Rennes, et des *discours* prononcés dans div. cérémonies.

FAREL (Guillaume), né à Gap en 1489, excita des troubles dans le Dauphiné, à Bâle, à Berne, à Montbéliard, à Strasbourg, à Neuchâtel, à Metz, en prêchant avec une sorte de fureur les principes de Luther, s'établit à Genève, y attira Calvin et fut un des principaux fauteurs de la réformat. de cette ville. Chassé de Genève en 1538 par suite d'une querelle qu'il avait provoquée sur la cène, Farel se retira à Neuchâtel, et y mourut en 1565. Il a laissé quelques ouvrages qui ne décèlent pas des connaissances bien profondes; le plus intéressant a pour titre : *Glaive de l'Esprit*. Ruchat, dans la préface de son *Hist. de la réforme*, dit qu'il existe un recueil de lettres de Farel qui mériteraient bien d'être impr., car elles renferment quantité de choses intéressantes.

FARET (Nicolas), écriv. médiocre, né à Bourg en 1596, fut un des prem. membres de l'Acad. franç., à la fondat. de laquelle il contribua, et mourut en 1646. On lui doit plus. ouvr. en prose et en vers, justem. oubliés; mais Boileau, en plaçant le nom de Faret dans son *Art poétique*, lui assura l'immortalité.

FARGÈS, munitionnaire gén. des vivres sous Louis XIV, se signala par un rare désintéressement. Lors de la disette de 1709, il acheta dans les pays étrangers, sur son seul crédit et sans demander aucune garantie, les grains et tous les fourrages nécessaires à l'armée pend. la campagne de 1710, renouvela la même opération pour la campagne de 1714, et mourut sans fortune.

FARGUES (Balthasar de), aventurier attaché au parti du prince de Condé, fut d'abord simple soldat, puis employé dans les vivres, et enfin major du régiment de Bellebrune. S'étant enfermé dans la place d'*Hesdin*, il s'y livra à toutes sortes de cruautés et de rapines, refusa d'entrer en négociation avec le card. Mazarin, et ne rendit cette ville qu'après s'être fait comprendre dans le traité des Pyrénées. Il en sortit avec quatre millions, et vint à Paris dans l'intention d'y jouir du fruit de ses déprédations; mais, arrêté par ordre de Louvois, il fut jugé et condamné pour crime de péculat, larcins, faussetés, abus et malversat., et pendu en 1665.

FARGUES (Jean-Joseph de MÉALLET, comte de) était né à Issoire en 1776. A l'époque de la révolut., il quitta la France, prit du service dans l'armée des princes, et revint, sous le consulat, s'établir à Lyon, où il occupait la place de présid. de l'administration des hôpitaux, lorsq. le gouvernement impérial fut renversé. Nommé maire en 1815, il signala son dévouem. à la famille roy. par les mesures qu'il prit à la nouvelle du débarquement de Napoléon. Conservé d'abord dans ses fonctions, de Fargues fut destitué pour avoir entretenu des relat. avec les princes; réintégré après les événements de juill. 1815, il siégea cette même année à la chambre des députés, fut réélu l'année suiv., et mourut en 1818. On a de lui : *Vérités sur les événements de Lyon en* 1817, *réponse à un mémoire de M. le colonel Fabvier*, 1818, in-8. Le recueil de ses proclamations pend. le cours de la mémorable année 1815 a paru sous le titre de *Pièces authent. et notes essentielles pour servir à l'histoire de Lyon*, etc., in-8.

FARIA (Antoine de), fameux aventur. portug., né à Lisbonne vers 1505, se signala dans une foule d'expédit. contre les corsaires indiens, s'enrichit de leurs dépouilles et protégea le commerce de sa patrie en purgeant les mers des brigands qui les infestaient. Sa vie offre une suite étonnante de traits

e bravoure et de cruauté, de générosité et d'avarice, de piété et de libertinage. Il périt à l'âge de 5 ans dans un naufrage devant l'île de Calempbuy. On trouvera des détails sur Faria et sur ses exploits dans les *Mémoires de Mendez Pinto,* son compagn.

— FARIA (Thomé de), carme portug., coadjut. de l'archev. de Lisbonne, sous le titre d'évêque de Targa, mort en 1628, a publ. une traduct. lat. des *Lusiades*, 1622, in-8, réimprimé dans le *Corpus illustr. poetar. lusitanor.* de Dos Reis, avec une notice sur la vie de Faria et le catalogue de ses autres ouvrages.

FARIA (MANOEL-SEVERIM de), écrivain portug., né à Lisbonne vers 1581, se livra avec ardeur à l'étude des saintes Écritures, de la théol. mystiq., de l'hist., de la politiq., de la géographie, et des antiquités romaines et portug., obtint un canonicat au chapitre d'Évora, dont il employa les revenus à former des collect. précieuses de MSs., de médailles, de monnaies et d'antiquités de tout genre, et mourut en 1655, laiss. un ouvr. intit. : *Noticias de Portugal,* 2 vol. suivis d'un 3e intit. : *Discursos politicos*, Lisbonne, 1624, 3e édit. 1791 : l'auteur y propose des moyens de porter le Portugal à l'état le plus florissant, et donne les *Vies* de plus. personnages célèbres, etc.

FARIA DE SOUSA (MANOEL), célèbre historien et poète castillan, né vers 1590 à Souto en Portugal, entra fort jeune en qualité de gentilh. chez dom Gonzalès, évêque d'Oporto, et perfectionna ses connaissances sous la direction de ce prélat. Il suivit en 1631, comme secrétaire, le marquis de Castel Rodrigo dans son ambass. à Rome, obtint de Philippe V la croix de chev. de Christ, vécut dans une agitat. que l'on peut attribuer à quelq. singularités de son caractère, et mourut à Madrid en 1649, dans un état voisin de l'indigence, emportant l'estime des savants dont il était connu. On a de lui, entre autres ouvr., *des Commentaires sur les Lusiades*, Madrid, 1639, 2 vol. in-fol. — Une *Défense de ces commentaires*, ibid., 1640, in-fol. — Une *Histoire de Portugal*, ibid., dont la meill. édit. est celle de 1779, in-fol., ouvr. très estimé. — *El Asia portuguesa*, Lisbonne, 1666-75, 3 vol. in-fol. — *La Europa portuguesa,* ibid., 1678-79, 2 vol. in-fol. — *El Africa portuguesa*, ibid., 1681, 2 part. — *El America portuguesa*, MS., trad. en italien, en angl. et en franç. — Des poésies div. en 7 vol., dont 4 ont été publ. sous ce titre : *Fuente de Aganipe, rimas varias*, Madrid, 1644-46. Il a mis en ordre et publié l'ouvrage de Samedo intitulé : *Imperio de la China y cultura evangelica por los religiosos de la compania de Jesus*, Madrid, 1643, in-4; Lisbonne, 1733, in-fol.

FARINATO (PAUL), peintre, né à Vérone en 1525, mort en 1606, paraît avoir été l'élève de Jules Romain. On a de lui un gr. nombre de tabl. exécutés pour les villes de Mantoue, de Plaisance, de Padoue, et dans lesq. on remarque la finesse des contours ainsi que la correction du dessin. Ses premières pensées et les fig. en cire qu'il modelait pour ses études ont été très recherchées du temps de Ridolfi.

FARINE (le vicomte), maréchal-de-camp, commandant de la Lég.-d'Honneur, fit avec distinction les campagnes de la révolution. Dans celle de 1806 contre les Prussiens, où il commandait un escadron de dragons du 23e, il fut fait major du 29e régim. de l'arme dans laquelle il venait de se signaler. En combattant contre l'Autriche en 1809, il obtint le commandem. du 4e régim. En 1810, il fit la guerre en Espagne, où il s'empara de Tarifa, après s'être conduit de la manière la plus brillante au combat de Torre de la Pena le 4 mars. Il se trouva au siége de Badajoz, et prit part aux combats de Santa-Maria et de Villalba. Lorsqu'en 1812 Napoléon prépara l'expédit. de Russie, il voulut que le colonel Farine y fût employé. Après les désastres de l'armée française, celui-ci se jeta, avec les débris de son régim., dans la place de Dantzig, qu'il défendit jusqu'à la dernière extrémité. Forcé de céder au nombre, il fut conduit prisonnier dans l'Ukraine, ne rentra en France qu'en 1814, et reçut la croix de St-Louis. Il avait obtenu le grade de maréchal-de-camp dès le mois de juin de l'année précéd. Dans les *cent-jours*, il fut grièvem. blessé à la bataille de Mont-St-Jean. Conservé sur la liste des maréchaux-de-camp en activité, désigné même comme adjoint aux inspecteurs-généraux en 1816, il fut encore employé après la révolut. de juillet, et mourut en octobre 1833, âgé de 63 ans.

FARINELLI (CHARLES BROSCHI, plus connu sous le nom de), chanteur italien, né à Naples en 1705, élève de Porpora, débuta dès l'âge de 17 ans sur le théâtre d'*Aliberti* à Rome, et y obtint le plus gr. succès. En 1734, il passa à Londres, et y excita un enthousiasme universel jusqu'au moment où il fut appelé à la cour de Madrid. Le roi d'Espagne, Philippe V, infirme dep. plus. années, trouva dans le talent de Farinelli une distraction à ses maux ; et tant que dura son règne le célèbre chanteur jouit à la cour d'une grande considérat. Après l'avénement de Ferdinand VI au trône, la faveur que Farinelli avait obtenue près de la reine, lorsqu'elle n'était encore que princesse des Asturies, se changea bientôt en une influence plus sérieuse, qui le fit souvent intervenir dans les plus graves transactions politiques. En 1762, Farinelli, ayant perdu dans l'intervalle d'une année le roi et la reine ses protecteurs, vint se fixer à Bologne, où il jouit sans trouble de la considération qui s'attache au talent et à la fortune. Il se concilia dans sa vieillesse le respect de ses concitoyens, par les bienfaits qu'il se plaisait à répandre sur les malheureux, et mourut en 1782.

FARISSOL (ABRAHAM), rabbin plus connu sous le nom de *Péritsol,* prononciation corrompue de Farissol, né à Avignon vers le milieu du 15e S., passa un gr. nombre d'années à Ferrare, et y composa la plupart de ses ouvr.; les principaux sont un *Petit traité des chemins du monde*, en hébreu, Venise, 1587; hébreu et lat., Oxford, 1691 : cette

édition est la plus estimée, surtout à cause des notes dont Hyde l'a renrichie; un *comment.* sur Job, dans la gr. Bible rabb. de Venise, 1517, et dans celle d'Amsterd., 1724, etc. M. de Rossi a donné la liste des autres ouvrages de Farissol.

FARLATI (DANIEL), né en 1690 à San-Daniele dans le Frioul, embrassa l'institution de St Ignace, et vécut à Padoue, où il mourut en 1773. Ses ouvrages sont : *Illyricum sacrum*, Venise, 1750-75, 6 vol. in-fol., plein d'érudition et de recherches curieuses. — *De artis criticæ inscitiâ antiquit. objectâ*, ibid., 1777, in-4.

FARMER (RICHARD), célèbre critique, né à Leicester en 1735, mort en 1797, membre de la soc. des antiquaires de Londres, avait été successivem. prédicateur de la chapelle royale de Whitehall, principal du collége Emmanuel de l'université de Cambridge, vice-chancelier et principal bibliothécaire de cette univers., chancelier de Lichtfield et Coventry, et chanoine de l'église de St-Paul. Il n'a laissé qu'un très petit nombre d'écrits, tels que des poésies et des brochures de peu d'étendue; mais son *Essai sur l'érudition de Shakespeare*, Londres, 1766, 1767 et 1789, in-8, lui assure la réputation de l'un des meilleurs critiques de l'Angleterre. Cet ouvrage a été réimpr. dans les édit. de Shakespeare données par Stevens en 1793, et successivement par Reed et Harris, 1803, 1812.

FARNABY ou FARNABIE (THOMAS), maître d'école, né à Londres en 1575, fut d'abord serviteur au collége de Merton d'Oxford, se fit successivem. élève des jésuites en Espagne, compagnon des navigateurs Francis Drake et John Hawgins en 1595, volontaire au service des Pays-Bas; enfin, après avoir erré pendant un grand nombre d'ann. dans les pays étrangers et dans sa patrie, il ouvrit une école de petits enfants à Martock dans le comté de Sommerset, et s'établit ensuite à Londres. Il se fit connaître dans cette ville par quelques ouvr. de grammaire et de critique, et acquit bientôt une telle vogue, qu'il eut à la fois plus de 300 élèves. Soupçonné pendant la guerre civile de menées en faveur du roi, il fut jeté dans les prisons, y demeura plus. années, et mourut en 1647. On a de lui, outre quelques traités de rhétorique, de poétique et de grammaire, des commentaires estimés sur *Juvénal et Perse*, Londres, 1612, in-8; *Sénèque le tragique*, ibid., 1613, in-8; *Martial*, 1615; *Lucain*, 1618; *Virgile*, 1634; *Métamorph. d'Ovide*, 1637, in-fol.; les 4 prem. *comédies de Térence*, 1651, avec la continuation de Méric Casaubon.

FARNÈSE, maison illustre d'Italie qui remonte au 13e S., et qui a donné quelq. génér. à l'Église et à la république florentine avant l'avénement d'Alexandre Farnèse au pontificat sous le nom de Paul III. — FARNÈSE (Pierre), général des Florentins au 14e S., passait pour un habile capitaine; il vainquit les Pisans en 1363, et mourut quelques jours après de la peste. — FARNÈSE (Pierre-Louis), 1er duc de Parme et de Plaisance, fils naturel du pape Paul III, fut chargé en 1540 de soumettre Pérouse révoltée contre le souverain pontife, dévasta le territoire de cette ville, se signala par d[es] débauches, des cruautés et des vexations de tou[te] espèce, et périt assassiné par les chefs de la n[o]blesse de Plaisance en 1547. — FARNÈSE (Octave[,] fils du précéd. et second duc de Parme et de Pl[ai]sance, ne fut mis en possession de ses états qu['à] l'avénement de Jules III en 1550; il eut à souten[ir] les attaques de Charles-Quint et du pape, eut r[e]cours à la protection de la France et se défend[it] avec courage. Après l'abdicat. de Charles-Quin[t] Farnèse signa un traité de paix avec Philippe II, [et] mourut en 1585, après un règne de 30 années. - FARNÈSE (Alexandre), 3e duc de Parme et de Pla[i]sance, fils du précédent, se distingua à la batail[le] de Lépante en 1571 sous don Juan d'Autriche, [r]établit les affaires de Philippe II dans les Pays[-]Bas, par la victoire de Gemblours en 1578, la pris[e] de Maestricht, et surtout par son adresse à profite[r] des dissensions qui divisaient les catholiques et le[s] protestants de ce pays. Après avoir obtenu dive[rs] avantages sur le duc d'Anjou, il s'empara de Du[n]kerque, de Bruges, d'Ypres, de Gand, d'Anvers[,] puis, n'ayant pu obtenir de Philippe II la permis[s]sion d'aller prendre le gouvernem. des duchés d[e] Parme et de Plaisance après la mort d'Octave[,] entra en France en 1590, força Henri IV à lever l[e] siége de Paris, eut l'art de tenir en échec les deu[x] plus habiles généraux de son siècle, Maurice d[e] Nassau et Henri IV, fut blessé dev. Caudebec e[n] 1592, et mourut des suites de cette blessure. – FARNÈSE (Ranuce Ier), fils aîné du précédent e[t] 4e duc de Parme et de Plaisance, prince cruel e[t] avare, ne montra aucune de qualités de son père[,] gouverna par la terreur, supposa une conspiratio[n] pour se défaire des principaux personnages et con[-]fisquer leurs biens, et mourut en 1622, emportan[t] avec lui la haine de ses sujets. C'est sous ce règn[e] que l'architecte Jean-Baptiste Aleotti construisit l[e] fameux théâtre de Parme. — FARNÈSE (Édouard)[,] 5e duc de Parme et de Plaisance, 2e fils et successeur de Ranuce Ier, épuisa mal à propos ses état[s] d'hommes et d'argent, en faisant contre les Espagnols des entreprises qui n'eurent aucun succès[,] soutint contre le pape Urbain VIII une guerre qu[i] l'aurait ruiné, si les ducs de Toscane, de Modène et les Vénitiens ne fussent intervenus en sa faveur[.] Farnèse mourut en 1646, à 40 ans, laissant quatre fils et deux filles de Marguerite de Médicis, fille d[e] Cosme II.—FARNÈSE (Ranuce II, 6e duc de Parme et de Plaisance, fils et successeur du précédent[,] mort en 1694, se laissa gouverner par d'indigne[s] favoris qui l'engagèrent dans une guerre désastr[.] avec le pape Léon X, et fut obligé, pour obtenir la paix, de céder à l'Église les états de Castro et de Ronciglione. — FARNÈSE (François), 7e duc de Parme et de Plaisance, fils et successeur de Ranuce II, régna de 1694 à 1727 avec prudence et justice, garda la neutralité pendant la guerre de la succession d'Espagne, mais vit plusieurs fois violer son territoire par les impériaux. Comme il n'avait point d'enfants et que son embonpoint excessif permettait de prévoir qu'il n'en aurait pas,

s princip. puiss. de l'Europe disposèrent d'avance son héritage en faveur d'un fils de Philippe V.

FARNÈSE (Antoine), 8ᵉ duc de Parme et de Plaisance, frère et success. de François, fut soumis pendant toute la durée de son règne à des humiliations sans nombre de la part des puissances de l'Europe qui avaient réglé le partage de ses états, et qui n'attendaient que sa mort pour en prendre possession : elle eut lieu en 1731, et 6,000 Espagnols s'emparèrent de Parme et de Plaisance au nom de don Carlos.

FARNÈSE (Élisabeth), reine d'Espagne. — V. Élisabeth.

FARQUHAR (George), aut. dramat., né en 1678 à Londonderry en Irlande, fut d'abord comédien, puis lieutenant au régiment du comte Orrery, et se fit aimer par la douceur de ses mœurs. Ayant épousé une femme jeune et belle, mais sans fortune, il ne put résister aux privations que lui imposaient les besoins de sa maison, et mourut de chagrin en 1707, à l'âge de trente ans. On a de lui huit comédies remarquables par l'amusante vivacité des intrigues, assez naturellement conduites, et par la gaîté du dialogue. On regarde comme son chef-d'œuvre celle qui porte le titre de : *The Beaux's stratagem* (la Ruse du petit-maître). Il a laissé en outre des lettres, quelq. poésies, quelq. essais et un discours sur la comédie, où il s'élève contre l'assujétissement aux règles. Ses *OEuvres* ont été imprim. pour la 10ᵉ fois à Londres, 1772, 2 vol. in-12. Sa comédie : *les Folles raisonnables,* imitée par Dumaniant, fait partie du *Théâtre des variétés étrangères,* et son *Officier de recrutem.* a été trad. par M. Campenon dans les *Chefs-d'œuvre du théâtre anglais.*

FARSETTI (Philippe), né à Massa, d'une anc. famille originaire de Luni, a laissé des *poésies* lat. qui le placent au rang des bons poètes latins du 16ᵉ S. — Farsetti (Cosme), jurisc., né à Massa en 1619, mort à Florence en 1689, fut successivement conseiller intime du duc de Massa et son ambassadeur à Venise, à Lucques et à Milan, puis l'un des premiers magistrats de Florence sous Ferdinand-Cosme III. Il a publié en latin divers écrits sur des questions de jurisprudence. — Farsetti (André), fils du précédent, né à Massa en 1655, professa le droit civil à Pise, suivit son père à Florence, lui succéda dans ses emplois, et mourut en 1714. Une médaille fut frappée en son honneur. — Farsetti (l'abbé Philippe), Vénitien, est célèbre par le noble emploi qu'il fit de sa fortune. C'est à ses frais que furent moulés tous les ches-d'œuvre de sculpture antique et mod. qui se trouvaient à Rome, à Florence, à Naples, et dans d'autres villes d'Italie; il rassembla un grand nombre de bronzes des meill. maîtres et d'esquisses des prem. peintres, fit exécuter en liége et en pierre ponce des modèles de tous les monuments antiques de Rome, plaça cette immense et riche collection dans son palais à Venise, et en donna la jouissance à tous ceux qui désiraient s'instruire dans l'imitation des chefs-d'œuvre des gr. maîtres sans voyager hors de leur patrie. Une *Lettre* lat. de l'abbé Lastésio à l'académie de Cortone, Venise, 1764, in-4, renferme la description de ce musée. — Farsetti (le bailli Joseph-Thomas), poète latin, cousin du précédent, né à Venise en 1720, command. de Malte, membre de l'académie de la Crusca, avait formé une bibliothèque nombreuse qui était ouverte aux amateurs et aux élèves des arts. Il proposa à tous les poètes de son temps un concours en vers ital. ou lat. sur un ou plusieurs des chefs-d'œuvre du musée de son cousin, et par ce moyen se rendit célèbre dans toute l'Italie. Ses poésies lat., suivant le P. Desbillons, « pourraient soutenir le parallèle avec les meilleures de celles qui nous restent des poètes légers du siècle d'Auguste, surtout de Catulle et de Properce. » Ses *OEuvres* consistent en 2 tragéd., 3 petits poèmes, la trad. en vers non rimés (*sciolti*) des églogues de Némésien et de Calpurnius, dédiée à Mᵐᵉ du Boccage : le tout a été souvent réimpr., notamment à Parme, 1776, gr. in-8. Farsetti mourut en 1792. L'abbé Morelli, son ami, a publié le *Catalogue* de sa collection de MSs., 2 vol. petit in-8.

FASOLO (Jean-Ant.), peintre, né à Vérone, suivit les leçons de Zeloti et de Paul Véronèse, et travailla surtout à Vérone, où il mourut en 1572, à 44 ans, d'une chute qu'il fit en peignant la salle du podestat. On cite comme ses plus beaux ouvr. un tableau de la *Piscine* à St-Roch de Vérone, et un portrait de femme à la galerie de Dresde. — Fasolo (Bernardino), peintre, né à Pavie, fut élève de Léonard de Vinci. On voit de lui au Musée royal un tableau représentant *la Vierge* assise sur son trône, et tenant son fils dans ses bras. Ce tableau, daté de 1518, vient de la galerie du prince Braschi (*v. l'Hist. de la peinture* de Lanzi).

FATAH (Abou-Nasr), écriv. arabe d'Espagne ou d'Afrique, tué à Maroc par ordre du roi Aliben-Yousef l'an 535 de J.-C. (1140-41 de l'hégyre), est aut. d'une hist. littér. d'Espagne. *Calaïd eli' qyan* (colliers d'or), dont la biblioth. roy. possède deux copies; et d'une autre hist. littér. *Mouthmih alanfous* (regard des âmes), dont les MSs. sont très rares.

FATHIMEH, fille unique du prophète Mahomet, née à la Mekke, mariée dès l'âge de 15 ou 18 ans, l'an 2 de l'hég. (623 de J.-C.), à Ali, son cousin, qui devint khalyfe, passe pour être la tige de la dynastie célèbre des khalyfes fathémites qui ont régné en Afrique et en Syrie. Elle mourut à Médine 6 mois après la mort de son père, dans un âge peu avancé.

FATIO DE DUILLIER (Nicolas), géomètre, d'origine italienne, né à Bâle en 1664, se fit connaître dès l'âge de 17 ans par des recherches savantes sur la distance du soleil à la terre, sur les apparences de l'anneau de Saturne, sur la dilatation de la prunelle et son resserrem., et contribua aux progrès de la science par plus. découvertes et inventions utiles : il trouva une manière de travailler les verres des télescopes, de percer les rubis et de les faire concourir au per-

fectionnement des montres, de mesurer la vitesse d'un vaisseau et de profiter du mouvement des eaux, occasionné par sillage, pour moudre le blé, lever les ancres, hisser les vergues; il imagina une chambre d'observation suspendue de manière à permettre d'observer facilem. les astres dans un vaisseau. Fatio avait honorablem. parcouru la moitié de sa carrière, lorsque tout d'un coup il abandonna les sciences exactes pour se livrer à l'étude des sciences occultes, à l'alchimie, la cabale, etc. Il se montra zélé partisan des camisards ou prédicants des Cévennes réfugiés à Londres, partagea les disgrâces que la police leur fit éprouver, fit un voyage en Asie dans le dessein d'y commencer la conversion de l'univers, et revint mourir obscurém. dans le comté de Worcester en 1753. On a de lui un assez grand nombre d'écrits sur la mécanique, l'astronomie et la chimie, impr. séparément ou dans les n^os^ du *Gentlemen's magazine* de 1737 et 1738. Le musée britannique possède plus. de ses lettres et autres MSs. autographes.

FAUCHARD (Pierre), chirurgien-dentiste, né en Bretagne vers la fin du 17e S., mort à Paris en 1761, peut être regardé comme le créateur de l'art du dentiste : il est le prem. qui ait traité par écrit de la théorie et de la pratique de cette branche de l'art de guérir, qui jusqu'alors avait été abandonnée aux charlatans. Son ouvr. intit. : *le Chirurgien-Dentiste, ou Tr. des dents*, etc., Paris, 1728, 2 vol. in-12, avec 42 pl., réimpr. en 1746 et 86, jouit encore aujourd'hui d'une juste réputation.

FAUCHET (Claude), hist. né à Paris en 1529, s'appliqua de bonne heure à l'étude de nos anciennes chroniques, fut attaché au card. de Tournon, qu'il accompagna en Italie, obtint ensuite la place de prem. présid. de la chambre des monnaies, et mourut en 1601. On a de lui plus. ouvr. qui ont été réunis sous le titre d'*OEuvres de feu Claude Fauchet*, Paris, 1610, 2 vol. in-4. On y distingue le *Rec. de l'origine de la langue et poésie française, ryme et romans; plus les noms et sommaires des œuvres de 127 poètes franç. vivant av. l'an* 1300, impr. séparém. Paris, 1581, in-4 : ouvr. très curieux, rare et recherché. On doit en outre à Fauchet une traduct. des *OEuvres de Tacite*, Paris, 1582; les 5 prem. livres des *Annales* ont été traduits par La Planche; et celle du *Dial. des orateurs* (attribué à Tacite ou à Quintilien), 1585, in-8.

FAUCHET (Claude), ecclés., né dans le Nivernais en 1744, fut d'abord précepteur des enfants du marquis de Choiseul, et vicaire-gén. du card. de Choiseul, archev. de Besançon. Il fut ensuite gr.-vic. de Bourges, et se fit connaître par quelq. oraisons funèbres où l'on trouva des morceaux très remarquables, et qui semblaient promettre un orat. sacré. La révolution vint le détourner de la carrière dans laquelle il se serait probablement illustré. Nourri de la lecture des livres philosophiques, il adopta toutes les idées des meneurs, et dès 1789 se signala parmi les plus ardents révolutionnaires. Nommé membre de la commune de Paris, il prononça plus. discours dans des cérémonies publiques, et fut l'un des rédacteurs de la *Bouche de fer*. Il fut nommé en 1791 évêq. constitutionnel du Calvados, et député de ce département à l'assemblée législative. Réélu à la convention, il eut le courage de s'opposer à la mise en jugem. de Louis XVI, et vota pour la détention et l'appel au peuple. Après avoir défendu le roi il défendit la religion, fit un mandement contre le mariage des prêtres, et au 31 mai donna sa démission; mais il n'en fut pas moins proscrit avec ses généreux collègues, et périt sur l'échafaud le 31 octobre 1793.

FAUJAS DE SAINT-FOND (Barthélemi), savant géologue, né en 1741 à Montélimart, mort dans sa terre de Lorisol en 1819, administrat. et prof. au musée d'histoire naturelle, a enrichi cette science de plusieurs découvertes précieuses, notamment en ce qui concerne les produits volcaniques. Il a consigné dans un assez grand nombre d'ouvrages les sav. observ. qu'il fut à portée de recueillir dans le cours de ses voyages, soit en Europe, soit au Nouveau-Monde; les plus importants sont : *Mém. sur les bois de cerf fossiles*, 1776, in-4. — *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay*, 1778, in-fol. — *Hist. natur. du Dauphiné*, 1781, in-8. — *Méneralogie des volcans*, 1784, in-8. — *Voyage en Anglet., en Écosse et aux îles Hébrides*, 1797, 2 vol. in-8. — *Hist. natur. de la montagne de Maëstricht*, 1798, in-fol. — *Essai de géologie*, 1803, 3 vol. in-8. — *Hist. natur. des roches de Trapp*, 1813, in-8, etc., etc. Les matériaux qui servirent à la construction du port de Toulon furent en grande partie extraits d'une riche mine de pouzzolane découverte en 177[illegible] dans les montagnes de Chenavary-en-Velay par Faujas, qui la fit ouvrir à ses frais. Ce laborieux et sav. naturaliste a enrichi le muséum d'une foule d'objets précieux, et c'est à ses recherches qu'est due la découverte des mines de fer de la Vouette, département de l'Ardèche.

FAULCONNIER (Pierre), grand-bailli héréditaire de la ville et du territoire de Dunkerque, président de la chambre de commerce de cette ville, où il mourut en 1735, a écrit une *Descr. hist. de Dunkerque*, en X liv., Bruges, 1730, 2 vol. in-fol., avec cartes et planches.

FAUR. — V. Pibrac et Saint-Jorry.

FAURE (Charles), abbé de Ste-Geneviève et premier supérieur-gén. des chan. réguliers de la congrég. de France, à l'établissement et à l'augmentation de laquelle il contribua très activement, né en 1594, mort en 1644, travailla toute sa vie à la réforme des ordres religieux en France, et trouva même le moyen d'étendre jusque sur l'Irlande l'influence de son institut. On a de lui les *Constitutions* de l'ordre, différents *Traités* MSs., des *Dissertations*, des *Lettres* sur des sujets pieux, etc. Sa *Vie* a été publiée Paris, 1698, in-4. — Faure (François), sous-précepteur de Louis XIV, évêque d'Amiens, né en 1612, mort

n 1687, dut son avancem. à la protect. du card. e Richelieu, et conserva la faveur de la cour en onnant à la reine Anne d'Autriche des preuves e dévouem. pendant les troubles de la minorité. n a de lui entre autres écrits : une *Censure des ettr. provinciales;* un *Panégyrique* de Louis XIV, t des *Oraisons funèbres* de la reine Anne d'Autriche, d'Henriette-Marie, reine d'Angleterre, et e Gaspar IV de Coligny. — FAURE DE FONDAMENTE François de), conseiller au parlement de Toulouse, né à Nîmes dans le 17e S., était parent et t l'ami de Pélisson, qui lui dédia son *Hist. de Acad. franç.* Il n'a pub. aucun ouvr., mais on sait u'il avait composé un *Traité sur la science des médailles*, traduit l'*Épître d'Aristenète sur le luxe t la mauvaise humeur des femmes*, et qu'il s'occupait d'une traduction de Quintilien. Il mourut n 1686.

FAURE (PIERRE-JOSEPH-DENIS-GUILLAUME), conventionnel, né au Hâvre en 1726, d'abord officier e marine, quitta cette carrière pour embrasser la rofess. d'avocat. Nommé juge au Hâvre en 1791, uis député de la Seine-Inférieure à la convention, près avoir fait de courageux efforts pour empêcher a convent. de juger Louis XVI, il vota pour l'appel u peuple, la détention et le sursis. L'un des 73 roscrits à la suite du 31 mai, il ne fut rappelé u'avec ses collègues. Après la session il reprit sa lace de juge au Hâvre, fut anobli par le roi en 814, et mourut en 1818. Outre l'article *marine* lans l'*Encyclopédie*, il a publ. : *Réflexions sur la marine*, 1759, in-12. — *Parallèle de la France et le l'Angleterre relativem. à leur marine*, 1779, n-12, et quelq. brochures, notamm. son *opinion* ur le procès de Louis XVI. — FAURE (Louis-Jos.), ils du précéd., né au Hâvre en 1760, était avocat Paris à l'époque de la réorganisation de l'ordre udiciaire. Nommé substitut près le tribunal criminel de la Seine, puis en 1793 près le tribunal extraordinaire, il montra dans cette place une grande modération. Député en 1799 au conseil les cinq-cents, il devint membre du tribunat après e 18 brumaire, vota pour le consulat à vie et pour 'empire, et fut, à la dissolution du tribunat, fait conseiller-d'état, section de législation. Plus tard l fut envoyé commisaire dans les départem. formés lu territoire des villes anséatiq. Il donna son adhésion à la déchéance de Napoléon, et fut maintenu lans sa place au conseil-d'état, où il s'était acquis a réputat. d'un homme sage et prudent. Il mourut en juin 1837. — FAURE (Guillaume-Stanislas), son frère, né en 1765, négociant, puis imprimeur, fut sous le directoire commissaire du gouvernement près de l'administrat. du district du Hâvre, sous-préfet et membre du corps-législatif, où il fit en 1814 une motion d'ordre sur la liberté de la presse. Après la session, il revint au Hâvre, où il mourut en 1826. Il a publ. le *nouv. Flambeau de la mer, ou Descript. nautique des côtes d'Irlande, d'Écosse et de Flandre*, 1822-24, 2 vol. in-8, atlas.

FAURE (MATHIEU), commerçant et banquier de Saintes, né à Jarnac en 1761, fut nommé, en 1819, par le départ. de la Charente-Inférieure, membre de la chambre des députés, et siégea au côté gauche. Cet ancien député mourut à la fin de 1832, au Douet, près Saintes.

FAURIS DE SAINT-VINCENS (JULES-FRANÇ.-PAUL), né en 1718 à Aix (Provence), où il mourut en 1798, associé libre de l'Institut (académie des inscript. et belles-lettres), s'adonna à la culture des sciences et des lettres, fut en correspondance avec plus. savants de son époque. Il était, avant la révolution, président au parlem. de Provence. Outre quelq. *Mémoires* et *Observations* insérés dans le *Recueil* de l'académie des inscriptions, on connaît de lui : *Tables des monnaies de Provence*, Aix, 1770, in-4, et *Mém. sur les monnaies et les monuments des anciens Marseillais*, ibid., 1771, in-4. Son fils lui a consacré une *Notice*, tome IV du *Magasin encyclopédique* de 1748, et séparém., 1800, in-4.

FAURIS DE SAINT-VINCENS (ALEXANDRE-JULES-ANTOINE), né à Aix en 1750, mort dans cette ville en 1819, était arrière-petit-fils de Pauline de Grignan, marquise de Simiane et petite-fille de Mme de Sévigné. Nommé président à mortier au parlement de Provence, il employa à la culture des lettres, et surtout à l'étude de l'archéologie, les moments de loisirs que lui laissaient ses fonct.; et parvint ainsi à acquérir une connaissance approfondie des monum. de l'antiquité et du moyen-âge. Il a publ. sur ce sujet un gr. nombre de *Mém.* qui sont estimés des savants. Ses connaissances l'avaient fait nommer associé libre de l'acad. des inscript. de l'Institut.

FAUST (JEAN), personnage célèbre dans l'hist. des folies humaines, né vers le commencement du 16e S. dans un village d'Allemagne, quitta l'étude de la théol. pour se livrer à l'astrol., à la magie et à la science cabalistique. Sa *Vie* et celle de Christophe Wagner, son valet, écrites par George-Rodolphe Widman, Francfort, 1587, in-8, offrent un tissu de faits miraculeux : elle a été souv. réimprimée et trad. en angl., en hollandais et en franç. On peut consulter sur ce prétendu magicien la *Dissertat. histor.* publ. par J.-George Neumann, Wittemberg, 1683, 1693, 1711, in-4. Sa vie est le sujet d'un des chefs-d'œuvre de Goëthe.

FAUST (JEAN-FRÉDÉRIC), historien, né à Aschaffenbourg (Franconie) au 16e S., n'est connu que commme auteur d'un ouvr. intit. : *Limburgenses fasti, sive fragm. chron. urbis*, etc., Heidelberg, 1616, in-fol. — Un autre FAUST, que l'on croit fils du précéd., a donné une *Chronique de la ville de Francfort-sur-le-Mein*, 1660, in-12; et trad. de l'hébreu en vers latins la partie du Talmud qui a rapport aux mariages : il a publ. cette traduction sous le titre suivant : *Tractatus de contractibus Judæorum matrimonialibus talmudicus, latinis donatus musis*, Bâle, 1699, in-4. — FAUST (Maximilien), d'Aschaffenbourg, avoc. et syndic à Francfort-sur-le-Mein, a donné un ouvr. intit. : *Concilia pro ærario*, Francfort, 1641, in-fol.

FAUSTA (FLAVIA-MAXIMIANA), fille de Maximien-

Hercule, et femme de Constantin, fut d'abord regardée comme la princesse la plus accomplie; mais, trahissant bientôt ses penchants vicieux, elle s'éprit d'une passion criminelle pour Crispus, fils de l'emper. Blessée du refus que fit le jeune prince de répondre à son amour incestueux, elle l'accusa devant Constantin d'avoir voulu attenter à sa pudeur; et celui-ci ne connut l'innocence de Crispus qu'après l'avoir sacrifié trop précipitamm. à sa coupable épouse, qu'il fit à son tour étouffer dans un bain chaud, l'an 327 de J.-C. Cette femme odieuse avait emprunté le masque d'une dévotion ardente, et se montra très favorable aux chrétiens dans les prem. temps de son règne.

FAUSTE, évêque de Riez, né dans la Grande-Bretagne vers l'an 390, mort dans l'exil vers 485, avait d'abord paru avec éclat au barreau lorsqu'il s'ensevelit dans le monast. de Lérins, dont il devint abbé après St Maxime, auquel il succéda aussi à l'évêché de Riez vers 455. On a de lui un *Traité du libre arbitre et de la grâce*, et quelq. autres écrits dans la *Biblioth. des Pl*. Bien que les ouvrages de Fauste aient été flétris comme contenant des opinions condamnées depuis par l'Église, sa mémoire n'en est pas moins vénérée; il était inscrit au martyrologe avant que Molan en eût supprimé son nom, et il est encore honoré à Riez, où il existe une église sous son invocation. On peut consulter l'*Apologie* que Simon Bartel lui a consacrée à la fin de son *Histoire chron. des év. de Riez*.

FAUSTINE ou FAUSTINA (ANNIA-GALERIA), impératrice romaine, femme d'Antonin-le-Pieux, souilla par ses débauches le trône des césars que son mari illustrait par ses vertus. Le caractère de douceur et de modérat. de ce prince lui fit fermer les yeux sur une conduite aussi scandaleuse. Tel était son aveuglement, qu'après avoir toléré les excès de Faustine pend. sa vie, il lui fit ériger après sa mort des statues, des autels et des temples. Il existe un gr. nombre de médailles de cette princesse avec le titre de *diva*. Une des plus précieuses est celle qui rappelle l'institution des filles faustiniennes avec la légende : *Puellæ faustinianæ*. — FAUSTINE jeune (Annia-Faustina-Junior), fille de la précéd., surpassa sa mère par la dissolution de ses mœurs. Épouse du vertueux Marc-Aurèle, elle trouva dans cet emper. la même faiblesse que son père d'adoption avait eue pour la prem. Faustine; peut-être ignora-t-il en partie l'odieuse conduite de sa femme, ou peut-être craignit-il en la punissant de justifier les bruits populaires qui la flétrissaient; c'est tout ce qu'on peut dire de mieux pour excuser ce digne emper. Il pleura Faustine comme s'il avait perdu la plus vertueuse des femmes, et fonda dans le lieu où elle mourut (en Cappadoce) une ville à laquelle il donna le nom de *Faustinopolis*. Faustine la jeune reçut les mêmes honneurs qui avaient été décernés à sa mère. Les médailles qui nous restent de cette princesse portent le titre de *Mater Castrorum* (mère des armées); et, ce qui paraît plus étrange, la légende *pudicitia*. — FAUSTINE (Annia-Faustina), épouse de l'empereur Héliogabale, n'est connue que p[ar] des médailles qui restent d'elle en petit nombr[e]. Avant d'être impératrice, elle avait été l'épou[se] de Basus, personnage consulaire qu'Héliogabale [fit] assassiner pour contracter ce troisième mariag[e]. Cette Faustina descendait de Marc-Aurèle.

FAUSTO (SÉBASTIEN), savant italien du 16e s[.], surn. *da Longiano*, du nom d'une petite ville [de] la Romagne où il avait reçu le jour, n'est guè[re] connu que par ses traduct. de Dioscoride, Venis[e], 1542, in-8. — Des *Lettres* de Cicéron, ib., 154[4], 1555, in-8. — Des *Oraisons* du même, ibid., 155[6], 3 vol. in-8. — De l'*Histoire du duc de Mila[n] François Sforce*, par Simonetta, ibid., 1543, in-[8]. — De la *Vie* du fameux tyran de la Romagne, E[c]zelino, ib., 1544, in-8; et de quelq. autres ouvr. pe[u] import. On ignore l'époque de sa naissance et cel[le] de sa mort, et l'on ne connaît sur sa personne qu[e] le peu qu'il a dit lui-même dans les dédicaces d[e] ces différ. écrits.

FAUSTUS DE BYZANCE, évêque arménien, n[é] à Constantinople vers l'an 320, mort vers la fin d[u] 4e S., a écrit en arménien une *Hist. byzantine* e[n] VI livr.; les quatre dern. liv. seulement nous so[nt] restés : ils renferment le récit des événements qu[i] se sont passés en Arménie de 340 à 390, et o[nt] été impr. à Constantinople, 1730, in-4.

FAUVELET DU TOC (ANTOINE), secrétaire de[s] finances de MONSIEUR, frère de Louis XIV, a écri[t] une *Histoire des secrétaires-d'état*, contenant l'origine, les progrès et l'établissem. de leurs charges, Paris, 1668, in-4; et a retouché le style de l'*Hist[.] de Henri, duc de Rohan*, ibid., 1666; Cologne, 1667, in-12 : ouvr. dont on ne connaît pas le véritable auteur.

FAVARD DE LANGLADE (GUILLAUME-JEAN, baron), né à St-Florent (Puy-de-Dôme) en 1762, mort le 14 nov. 1831, fut reçu, en 1785, avoca[t] au parlem. de Paris, et envoyé en 1792 près le tribunal d'Issoire en qualité de commissaire national. Élu membre du conseil des cinq-cents en 1795, réélu en 1798, il devint tribun après la révolutio[n] du 18 brumaire, et fut élevé à la dignité de président du tribunat. Presque étranger aux discussions politiques de ces deux assemblées, il s'occupa beaucoup des travaux de législation. En 1804, il vota pour la création de l'empire. Après la bataille d'Austerlitz, membre de la députation envoyée par le tribunat pour complimenter Bonaparte, il proposa à son retour de frapper une médaille en l'honneur du conquérant. Le tribunat ayant été supprimé, Favard entra au corps-législatif, où il présida presque aussitôt la section de l'intérieur. Nommé en 1809 conseiller à la cour de cassation, il reçut en 1813 le titre de maître des requêtes au conseil-d'état. Envoyé dans l'Arriége pour une mission extraordinaire, il fit révoquer une sentence de déportation prononcée contre deux curés, accusés à la sollicitation d'un prêtre marié. Sous la prem. restaurat., il conserva toutes ses places; et si, au retour de Bonaparte, il resta à la cour de cassation, il ne fit plus partie du conseil-d'état. Le

épartem. du Puy-de-Dôme l'élut député à la ren-
ée du roi, et son emploi de maître des requêtes
i fut rendu. A la chambre de 1815, il vota avec
minorité. Réélu en 1816, il vota constamment
ec le ministère. Nommé en 1817 conseiller-
état en service ordinaire, il présida plus tard
ne des sect. de la cour de cassation. Jurisc. labo-
eux, il avait travaillé à la rédaction des codes;
agistrat, il se faisait remarquer par son exac-
ude. De ses ouvrages, on estime particulière-
ent : *Conférence du Code civil avec la discussion
rticulière du conseil-d'état et du tribunat, avant
rédact. définitive de chaque projet de loi*, 1805,
vol. in-12. — *Répertoire de la législation du
otariat*, 1807, in-4. — *Manuel pour l'ouver-
re et le partage des successions, avec l'analyse
s principes sur les donat. entre-vifs, les testam.
les contrats de mariage*, 1811, in-8. — *Traité
s privilèges et des hypothèques*, 1812, in-8.

FAVART (Charles-Simon), auteur dramat., né
Paris en 1710, mort en 1792, a donné au théâtre,
rticulièrem. à l'Opéra-Comique et aux Italiens,
us de 60 pièces, presque toutes remplies d'es-
it, de délicatesse et de gaîté ; celles qui ont ob-
nu et même obtiennent encore le plus de succès
nt les suiv. : *la Chercheuse d'esprit; Annette et
ubin; Ninette à la cour; les Trois Sultanes*, etc.
s pièces ont été réunies en 10 vol. in-8. On a publ.
1809, en 3 vol. in-8, son *Théâtre choisi*, avec
liste chronolog. de tous ses ouvr. Son petit-fils a
ubl. ses *Mém.* et sa *Correspond. littér., dramat.
anecdot.*, 1808, 3 vol. in-8. — Favart (Charles-
icolas-Joseph-Justin), son fils, act. du Théâtre-
alien, né en 1749, mort en 1806, a aussi composé
uelq. pièces : *le Diable boiteux*, opéra comiq. en
acte, 1782. — *Le Déménagement d'Arlequin*,
médie mêlée de vaudevilles, 1783. — *La Famille
unie*, 1791, in-8. — *Les Trois folies*, 1786. —
Mariage singulier, 1787, et a laissé des *Poésies
gitives*. — Favart (Marie-Justine-Benoîte Ca-
ret du Ronceray), née à Avignon en 1727, fut
evée à Lunéville, où son père et sa mère étaient
tachés à la musique du roi de Pologne Stanislas.
a jeune du Ronceray vint à Paris en 1744 avec sa
ère, et obtint le plus gr. succès dans ses débuts
u théâtre de l'Opéra-Comique, dont Favart était
rect. La grâce de sa danse, la variété piquante
son jeu, et ce qu'on appelait alors la beauté de
n chant procurèrent à l'Opéra-Comique une
ogue telle, que les grands théâtres, jaloux de sa
rospérité, obtinrent la suppress. de ce spectacle
econdaire. Devenue vers cette époque la femme
e Favart, elle débuta aux Italiens en 1749, fut
eçue en janvier 1751, et mourut en 1772. Mme Fa-
art a passé pour avoir eu part avec l'abbé de
oisenon à quelques-uns des opéras comiques de
on mari.

FAVART D'HERBIGNY (Nicolas-Remi), général,
é à Reims en 1735, entra de bonne heure au ser-
ice dans l'arme du génie, se distingna par sa
ravoure et par ses talents, défendit Belle-Isle,
ssiégée par les Anglais, contribua, par l'exécut.
d'ouvr. extérieurs, à retarder la prise de cette
place, et sortit par la brèche, ainsi que la garnison,
avec tous les honneurs de la guerre. Il servit en-
suite plus. années à la Martinique, revint en Eu-
rope, fut chargé de la construction du fort de
Château-Neuf et de l'expédit. de Genève en 1782.
En 1792, il commandait la place de Neuf-Brisach
lorsqu'une insurrect. éclata dans le camp qui était
sur le glacis; par sa prudence et surtout par son
courage il rétablit l'ordre et sauva la vie à plus.
personnes. Pendant le cours de la révolution il se
montra modéré dans ses actions et dans ses prin-
cipes, et mit en état de défense toutes les places
de l'Alsace. Il obtint ensuite sa retraite et mourut
en 1800. On a de lui des *Mémoires sur la défense
des côtes et les reconnaissances militaires*. — Fa-
vart d'Herbigny (Christophe-Élisabeth), frère du
précédent, chanoine de Reims, mort en 1793 à 66
ans, est aut. d'un *Dictionn. d'histoire natur. des
testacées*, Paris, 1775, 3 vol. petit in-8.

FAVEREAU (Joseph-Domingue), lieuten.-gén.,
chev. de la Lég.-d'Honn., né à Versailles en 1755,
mort en 1832 à Blaye, près Bordeaux, était par-
venu en peu d'années au grade de gén. de division.
Forcé de demander sa retraite pour cause d'infir-
mités graves, il fut chargé de l'administration de
l'hôpital militaire de S. Benedetto en Italie, passa
en 1806 à Venise en qualité d'inspect.-génér. des
hôpitaux milit., et ne rentra en France que par
suite des événem. de 1814. Le lieuten.-gén. Fave-
reau était père du colonel du 50e régim. d'infan-
terie de ligne.

FAVIER (Nicolas), conseiller au parlement de
Paris, et ensuite directeur des monnaies du roy.,
est aut. des ouvr. suiv. : *Figure et exposition des
pourtraicts et dictons contenus ès médailles de la
conspiration des rebelles de France, opprimée et
éteinte par le roi le 24 août* 1572, Paris, 1572,
in-8 : vol. rare et curieux. — *Discours sur la mort
de Gasp. de Coligny, qui fut amiral de France, et
de ses complices*, 1572, in-12 : c'est une apologie
du meurtre de l'amiral Coligny. — *Recueil pour
l'hist. de Charles IX, avec l'histoire abrégée de sa
vie*, Paris, 1575, in-8.

FAVIER, publiciste, né à Toulouse vers 1720,
succéda à son père dans l'emploi de secrét.-gén.
des états de Languedoc; mais le dérangement de
sa fortune l'ayant obligé de vendre cette charge, il
se livra à l'étude de la diplomatie, servit utilem.
M. d'Argenson dans des circonstances importantes,
et fut chargé de différentes missions secrètes en
Espagne et en Russie sous le ministère de M. de
Choiseul. Ayant perdu la faveur du ministère pour
avoir servi à la correspond. secrète de Louis XV,
Favier fut forcé de s'expatrier : poursuivi jusqu'à
l'étranger, enlevé à Hambourg, amené à Paris et
renfermé à la Bastille, il y resta jusqu'à l'avénem.
de Louis XVI au trône, et mourut en 1784. Ses
écrits ont été recueillis en partie, et publiés par
M. de Ségur sous le titre de *Politique de tous les
cabinets de l'Europe pend. les règnes de Louis XV
et de Louis XVI*, 1793, 2 vol. in-8.

FAVILA, roi des Asturies et de Léon, fils et successeur de D. Pélage, régna de 737 à 739, se rendit méprisable à ses sujets par les excès auxquels il se livra, et périt à la chasse dévoré par un ours.

FAVORINUS (VARINUS ou GUARINO), lexicographe, né dans le 15e S., à Causerino, suivit à Florence les leçons de Lascaris et de Politien, qui l'aimaient beaucoup, entra dans la congrégat. de St-Silvestre de l'ordre de St-Benoît, fut précepteur de Jean de Médicis (Léon X), puis conservateur de la biblioth. des Médicis, évêq. de Nocera, et mourut en 1527, dans un âge avancé. Éditeur du *Thesaur. cornucopiæ,* 1496, in-fol., il a trad. en lat. les *Apophtegmes* de Stobée, 1519, in-8; mais son principal ouvr. est le *Magnum ac perutile dictionarium,* etc., Rome, 1523, Venise, 1712, in-fol.

FAVRAS (THOMAS MAHI, marquis de), né à Blois en 1745, fit la campagne de 1761 dans les mousquetaires, fut fait plus tard lieutenant des Suisses de la garde de MONSIEUR, frère du roi, et se démit de cette charge en 1775. Il commandait une légion en Hollande lors de l'insurrection de 1787 contre le stathouderat. Accusé à la fin de 1789 d'avoir tramé contre la révolution, il montra dans sa défense une noblesse et un courage admirables, et monta sur l'échafaud le 19 févr. 1790 avec tout le calme de l'innocence. Il a laissé des *Mémoires* relatifs aux troubles de Hollande.

FAVRAT (FRANÇOIS-ANDRÉ de), gén. au service de Prusse, et gouvern. de la place de Glotz, mort en 1804, à 74 ans, était doué d'une force physiq. extraordinaire. On dit qu'un jour il souleva un cheval avec son cavalier, et qu'il lui arriva plusieurs fois de porter sur son épaule une pièce de canon comme un soldat porte son arme. Il a laissé des *Mémoires pour servir à l'hist. de la guerre de la révolution de Pologne, depuis* 1794 *jusqu'en* 1796, Berlin, 1799, in-8.

FAVRE (PIERRE), jésuite, le prem. des compagnons de St-Ignace, dont il avait été le répétiteur au collége de Ste-Barbe à Paris, né en 1506, au hameau du Villaret, diocèse de Genève, contribua par son exemple à la réforme et à la conversion des ecclésiastiques et des moines corrompus, et, par son zèle ardent, à la propagat. de l'ordre des jésuites. Il fonda les colléges de Cologne (1544), de Coimbre et de Valladolid (1546), reçut de Philippe II, du roi de Portugal et du pape Paul III les témoignages les plus flatteurs de l'estime qu'ils lui portaient, et mourut à Rome en 1546. Il a laissé des *Lettres,* dont quelq.-unes ont été impr. avec celles du P. Canisius. Sa *Vie*, par Nicolas Orlandini, a été publ. à Rome, 1615, in-fol., et à Lyon, 1617, in-8.

FAVRE, *Faber* (ANTOINE), célèbre jurisconsulte, né en 1557, à Bourg, fut successivem. juge-mage de Bresse, sénateur, premier président du sénat de Savoie, et enfin gouvern. de Savoie et de tous les pays en-deçà des monts. Il mourut en 1624, à Chambéry. Les principaux ouvr. de ce magistrat, très estimés avant les changements que la révolut. a apportés dans la législat. franç., ont été recueillis à Lyon, 1658-61, 10 vol. in-fol. On a du même auteur quelq. autres écrits de jurisprudence m[…] remarquables: une traged. intit.: *les Gordian[…] Maximin*, en 5 actes et en vers, dédiée à Char[…] Emmanuel, duc de Savoie, Chambéry, 1589, in[…] — *Centuries de quatrains moraux*, dédiée[…] Mlle Marguerite, princesse de Savoie, 1601, in[…] souv. réimpr., etc.

FAVYN (ANDRÉ), avocat à Paris au commence[…] du 17e S., s'appliqua à l'étude des antiquités[…] la monarchie française. On a de lui les ouvra[…] suivants: *Traité des prem. offices de la couro[…] de France,* 1613, in-8. — *Le Théâtre d'honneur[…] de chevalerie,* etc., Paris, 1620, 2 vol. in-4, [...] curieux et très recherché. — *Hist. de Navarre, c[…] tenant l'origine, les vies et conquêtes de ses ro[…]* ibid., 1622, in-fol. On reproche à l'auteur d'av[…] négligé de citer les sources où il a puisé beauc[…] de faits qu'on ne peut admettre d'après lui.

FAYDIT ou FAIDIT (GANCELM ou ANSELME), tr[…] badour du 13e S., né à Uzerche (Limousin), m[…] en 1220, avait accompagné Richard-Cœur-de-L[…] à la Terre-Sainte, et passa une partie de sa vi[…] la cour du marquis de Montferrat. Il a laissé p[…] de 60 pièces de vers dont Raynouard a publ. [...] plus importantes dans son *Choix de poésies,* t. III et IV. Les *Stances* de Faydit sur la mort de R[…] chard-Cœur-de-Lion sont regardées comme s[…] chef-d'œuvre.

FAYE (la maison) est originaire du Lyonnais. [...] noblesse et son antiquité remontent aux premiè[…] croisades. Le personnage le plus marquant de ce[…] famille est Jacques FAYE, seigneur d'Espeisse[…] qui naquit en janvier 1543. Maître des requêtes [...] l'hôtel du duc d'Anjou, il accompagna ce prin[…] en Pologne, fut envoyé vers la reine-mère à la m[…] de Charles IX, et revint ensuite à la diète [...] Stendzig, où il empêcha la nomination de l'emp[…] reur. Avocat-gén. au parlement de Paris en 15[…] il montra en div. occasions, notamment aux éta[…] de Blois, son éloquence et sa fermeté. A la jou[…] née des barricades, il quitta Paris et fut créé pr[…] sident. Il maintint le parlement à Tours, ménag[…] l'entrevue entre Henri III et Henri IV, et mour[…] au siége de Senlis en 1590. Il laissa quatre enfant[…] — FAYE (Charles), sieur d'Espeisses, fils du pr[…] cédent, conseiller au parlement de Paris, et am[…] bassadeur en Hollande, né à Paris vers 1577, mo[…] en 1638, est aut. de *Mém. sur les événements d[…] temps, de* 1607 *à* 1609, Paris, 1632, in-8. — *Négociations diplomatiques*, 6 vol. in-fol., déposé[…] à la bibliothèque du roi. — FAYE (Charles), abbé [...] St-Fuscien, conseiller clerc du parlement de Pari[…] et archidiacre de Notre-Dame, a laissé un ouv[…] sur les *Bulles monitoriales de Grégoire XIV,* Tour[…] 1591; 2e édit., 1593, in-8. On lui attribue enco[…] une réponse à l'ouvr. de Genebrard: *Excommu[…]nication des ecclésiast. qui ont assisté au servi[…] divin avec Henri de Valois, après le massacre d[…] cardinal de Guise.*

FAYE. — V. LAFAYE.

FAYEL. — V. COUCY.

FAYETTE (GILBERT MOTIER de LA), maréch[…]

e France, issu d'une très ancienne famille d'Au-'ergne, servit avec distinction en Italie, défendit ologne contre les Vénitiens, suivit le duc de Bour-on au siége de Soubise, et reçut de ce prince le tre de lieutenant-général en Languedoc. Créé ca-itaine-gén. du Lyonnais par Charles VII, il battit s Anglais à Baugé en 1422, marcha au secours 'Orléans, fut nommé maréchal, accompagna le i à Reims, signa, en qualité de ministre pléni-otentiaire, le traité de paix d'Arras en 1435, con-ibua par sa valeur et ses talents à l'expulsion es Anglais, et mourut en 1464.

FAYETTE (MARIE-PAUL-JEAN-ROCH-YVES-GILBERT OTIER, marquis de LA), l'un des hommes qui, epuis 60 ans, ont figuré sur la scène politique, ont le nom restera le plus populaire, naquit en 757 à Chavagnac (Auvergne), d'une famille il-istre. A 16 ans il épousa Mlle de Noailles, fille du che duc d'Ayen; il n'en avait que 20 lorsque, dans été de 1777, il partit sur un navire qu'il avait frété i-même, pour aller combattre dans les rangs des méricains. Revêtu du grade de major-gén. dans armée des États-Unis, il fut blessé près de Phi-delphie, dans la 1re affaire à laquelle il prit part. e sang-froid qu'il montra dans cette occasion ac-ut la confiance qu'on avait en lui, et dès-lors il dévoua tout entier à la cause américaine, qu'il rvit de son épée et de sa fortune, par les armes par les négociat., et qu'il contribua plus que ersonne à faire triompher en préparant la défaite l'armée anglaise et la capitulat. d'York-Town 1781. De retour en France, il concourut avec illustre Malesherbes à toutes les améliorat. que clamait la philosophie au nom de l'humanité et es lumières. Dans les deux assemblées des no-bles, il se fit remarquer par la hardiesse de s propositions. Député de la noblesse d'Auvergne n 1789 aux états-généraux, il appuya le 8 juillet motion de Mirabeau pour l'éloignement des oupes, et le lendemain fit adopter le projet de la éclaration des droits de l'homme. Vice-présid. de assemblée, il se rendit le 15 à Paris à la tête d'une éputat. chargée de calmer les esprits échauffés ar les événem. qui s'étaient passés la veille. Dans moment quelq. personnes s'occupant de l'orga-isation d'une garde nationale, La Fayette en fut ommé command. tout d'une voix. Quelques jours près, en prenant la cocarde tricolore comme un ymbole de la liberté naissante, il dit : *Cette co-rde fera le tour du monde.* N'ayant pu s'opposer ux massacres de Foulon et Berthier, il donna sa émission; mais les instances qni lui furent faites décidèrent à reprendre le commandem. Le 5 oc-obre, après une émeute, il conduisit une partie e la garde nationale à Versailles pour protéger la amille royale menacée, et le 7 il la ramena dans 'aris. Lors de la fuite de Louis XVI, il se vit ac-usé par les uns d'avoir laissé partir le Roi, et par es autres de l'avoir fait arrêter. Dans cette grave irconstance il protégea comme toujours la famille oyale, mais il approuva la suspension de Louis XVI, t ne reconnut les droits de ce prince qu'après qu'il eut accepté la constitution. Le décret qui rétablis-sait le roi ayant excité un soulèvem., La Fayette dissipa par la force les attroupem. du Champ-de-Mars, après avoir fait publier la loi qui les défen-dait. Le 8 octobre 1791, lorsqu'il eut fait accepter l'amnistie proposée par Louis XVI, il donna sa dé-mission de commandant de la garde nationale, et quitta Paris. Lors de la prem. coalition il fut mis à la tête d'une des trois armées destinées à agir sur les frontières du nord, et remporta quelq. avan-tages à Philippeville et à Maubeuge. Dénoncé pen-dant ce temps-là par les meneurs de la soc. des Jacobins, il signala leurs manœuvres à l'assemblée législat., et quelques jours après vint lui-même à la barre demander la punition des attentats du 20 juin; il repartit avec la triste conviction que sa popularité s'était évanouie. Décrété d'accusation après le 10 août, il ne lui resta d'autre parti que de chercher un asile dans les pays étrangers; il fut arrêté par les Autrichiens à Namur, et conduit dans les cachots d'Olmütz, où Mme de La Fayette, sortie des prisons de la terreur, vint le rejoindre avec ses deux filles et partager sa longue capti-vité. Les victoires de Bonaparte en Italie lui per-mirent de réclamer la liberté de La Fayette; il en fit une des conditions du traité de Léoben; mais La Fayette n'osa pas rentrer en France, où les par-tis étaient encore soulevés, et il vint habiter Kiel avec sa famille. Ce ne fut qu'après le 18 brumaire qu'il revint habiter sa terre de Fontenoy, près de Chaulnes. Il refusa la place de sénateur qui lui fut offerte par le 1er consul, et lors de l'établissem. de l'empire cessa d'avoir aucune relation avec le chef du gouvernem. A la restauration il vit une seule fois le roi et MONSIEUR, dont il fut bien accueilli. Dans les *cent-jours*, député par le départem. de Seine-et-Marne à la chambre des représentants, il en fut élu vice-président; fit, après la bataille de Waterloo, décréter que l'assemblée était en per-manence, fut l'un des commissaires envoyés près des puissances alliées pour demander une suspen-sion d'armes, protesta contre la violence dont les vainqueurs avaient usé pour dissoudre le corps-législatif, et se retira dans sa terre de La Grange, où il vécut dans la retraite. Député en 1818 par le départem. de la Sarthe, il prit place à la chambre sur les bancs de l'extrême gauche, et dans son op-position sut allier l'inflexible énergie des principes révolutionn. aux formes de la politesse et de l'ur-banité dont les luttes parlementaires n'offraient déjà que de rares modèles. A l'occasion de tous les complots qui se succédèrent sous la restaurat., le nom de La Fayette fut sans cesse invoqué, mais on peut être certain qu'il n'y prit aucune part, parce qu'il attendait, non de la violence, mais du temps et du progrès des lumières, le triomphe de ses principes, que l'expérience n'avait point modifiés. Rendu à la vie privée, le vieux compagnon de Washington sentit le désir de revoir le peuple pour lequel il avait combattu dans sa jeunesse : il par-tit pour l'Amérique en 1824. Son séjour dans les états de l'Union fut une suite de fêtes où se re-

trempa son enthousiasme républicain, et lorsqu'en 1827 il fut envoyé de nouveau à la chambre par l'arrondissem. de Meaux, on l'y vit défendre avec une nouvelle ardeur les principes démocratiques. Il avait prévu la chute du trône de Charles X, et lorsque ce gr. événem. s'accomplit en 1830, il refusa toutes les proposit. du vieux roi, en déclarant qu'*il était trop tard;* il contribua beaucoup à rattacher les hommes les plus exaltés à la nouvelle dynastie, en annonçant qu'on allait voir l'alliance de la *monarchie* et des *institutions républicaines.* Nommé dans les prem. jours de la révolution de juillet commandant en chef des gardes nationales de France, il ne garda que peu de temps ce titre; reparut bientôt dans les discussions parlement. hostile au pouvoir qu'il avait tant contribué à établir, et mourut en 1834, le 20 mai, à Paris, des suites de la fatigue qu'il avait éprouvée en suivant à pied le convoi du député Dulong. Ses restes ont été inhumés au cimetière de Picpus. Les *Mémoires de La Fayette* ont été publiés par sa famille, sur les MSs. originaux, 1837-38, 6 vol. in-8.

FAYETTE (LOUISE MOTIER de LA), célèbre par son esprit et sa beauté, était fille d'honneur de la reine Anne d'Autriche. Louis XIII conçut pour elle une passion violente; mais Mlle de La Fayette sut au milieu des séductions de toute espèce résister aux désirs du roi, et conserva sa vertu en renonçant à la cour en 1637, pour s'enfermer dans un couvent où elle mourut en 1665. Mme de Genlis a donné un roman histor. intit.: *Mlle de La Fayette,* Paris, 1812, 2 vol. in-12.

FAYETTE (MARIE-MADELINE PIOCHE DE LA VERGNE, comtesse de LA), née au Hâvre en 1632, reçut des leçons de Ménage et du P. Rapin, fut introduite de bonne heure à l'hôtel de Rambouillet, se fit connaître par la justesse et la solidité de son esprit, eut pour amis les hommes les plus célèbres, entre autres La Fontaine, vécut dans l'union la plus intime avec le duc de La Rochefoucauld, l'aut. des *Maximes,* et mourut en 1693. Elle s'est fait un nom dans les lettres par ses romans de *Zaïde,* et de *la Princesse de Clèves;* on lui doit aussi une *Hist. d'Henriette d'Angleterre,* Amsterdam, 1720, in-8. Ses *OEuvres,* précédées d'une *Notice* par Auger, ont été impr. avec celles de Mmes de Tencin et de Fontaines, Paris, 1804, et par les soins de MM. Étienne et Jay, 1825, 5 vol. in-8.

FAZARY (MOHAMMED-BEN-IBRAHYM-AL), un des prem. musulmans qui s'occupèrent d'astronomie, traduisit en arabe, par ordre du khalyfe Mansour, les *Tables calculées selon le Send-Hind,* ouvrage qui avait été présenté à ce khalyfe l'an de l'hég. 157 (de J.-C. 772), par un astronome indien.

FAZELLI (THOMAS), historien, né dans la Sicile, à Sacca, en 1498, entra dans l'ordre de St-Dominique, professa la philosophie à Palerme, et mourut dans cette ville en 1570. On lui doit: *De rebus siculis decades II.* Cette histoire est très estimée. La meilleure édit. est celle de Catane, 1749-53, 3 vol. in-fol., avec des notes et des additions par Statella.

FEBVE, littérat., mort en 1831, était connu pa[r] des *poésies* ingénieuses, et surtout par le talen[t] de faire valoir les ouvr. des autres. Il avait rédui[t] en principe et soumis à des règles fixes *l'Art de l[a] lecture à haute voix et du débit oratoire,* qu'[il] pratiquait lui-même avec un rare succès, et qu'[il] enseignait publiquement.

FEBVRE (JACQUES FABRI, ou LE), dit *d'Étaples* du nom du village où il naquit en 1455, enseign[a] quelque temps les belles-lettres à Paris, voyage[a] en Europe, en Asie et en Afrique, à son retour fu[t] attaché à Briçonnet, d'abord évêque de Lodève puis transféré au siége de Meaux, où Le Febvre l[e] suivit comme son gr.-vicaire. Plus tard il devin[t] précept. du prince Charles, 3e fils de François Ier. Il mourut en 1536 à Nérac, où la reine de Navarr[e] l'avait emmené. Le Febvre joua un grand rôle dan[s] les querelles théologiq. de son temps, et montr[a] dans les différentes dissertations qu'il publia d[e] la critique et une connaiss. approfondie des lang[ues] sav. On a de lui, entre autres ouvr.: *Psalteriu[m] quintuplex gallicum, roman., hebraicum, vetus conciliatum,* H. Estienne, 1509 et 1513, in-fol., ave[c] de petites notes. — Des *Comment.* sur les Évan[-]giles, Meaux, 1525; sur les épîtres canoniq., ibid. 1525.—Une *Version* de la Bible en franç., Anvers 1528, 4 vol. in-8; c'est l'édition la plus estimée — *De Mariâ-Magdalenâ,* 1516-18; et *De tribus e[t] unicâ Magdalenâ,* 1519, in-4.

FEDELE (CASSANDRA), née à Venise en 1465 morte en 1558, supérieure du couvent des hospi[-]talières de St-Dominique à Venise, où elle s'étai[t] retirée après la mort de son époux, Jean-Mari[e] Mapelli, médecin de Vicence, se distingua par un[e] connaissance approfondie des lettres grecques e[t] latines, de la philosophie, de l'histoire, de la théo[-]logie, et surtout de l'éloquence: elle fut en relat[ion] avec le pape Léon X, Louis XII, roi de France Ferdinand, roi d'Aragon, et les hommes les plu[s] illustres de son temps. On a de cette femme cé[-]lèbre des *Discours* prononcés en div. occasions so[-]lennelles et des *Lettres,* recueill. par Philippe To[-]masini, Padoue, 1636, in-8.

FEDOR IWANOWITSCH, souverain de Russie le dernier de l'ancienne dynastie de Rurick, né e[n] 1557, monta sur le trône en 1584, et mourut e[n] 1598, empoisonné, dit-on, par Boris Godounof son beau-frère, qui régnait sous le nom de Fédor et devint son successeur. C'est sous le règne de c[e] prince que l'Église russe obtint du patriarche d[e] Constantinople (1588) de nouvelles prérogative[s] qui la rendirent indépendante, et par la suite au[-]torisèrent Pierre Ier à s'en déclarer le chef.

FÉDOR II ALEXIEWITSCH, tzar de Russie, pe[-]tit-fils de Michel Romanow, qui commença un[e] nouvelle dynastie, fils d'Alexis Michaelowitsch, e[t] frère de Pierre-le-Grand, succéda à son père e[n] 1676, à l'âge de 19 ans, et mourut en 1682. Il si[-]gnala son règne par plusieurs traits de sagesse entre autres par l'abolition des anciens registre[s] de la noblesse appelés *livres d'arrangement* (*ro[-]driadnié knigui*), livres sur lesquels on avait cou[-]

ume d'inscrire dep. une haute antiquité le droit le prééminence de la noblesse de l'empire.

FEDERICI (César), voyageur vénitien, quitta a patrie en 1563 pour aller dans l'Inde, parcourut pendant 18 années consécutives les mers de l'Inde jusqu'à Malacca; et, de retour dans sa patrie en 1583, écrivit en italien et publia la relation de son voyage sous le titre de : *Voyage à l'Inde-Orientale et au-delà*, dans lequel sont contenues des remarques sur les usages et les mœurs de ces pays, et sont décrites les épices, les drogues, les perles et pierreries qui en viennent, etc., Venise, 1587, in-12. Cet ouvr., utile pour la connaiss. du commerce et de la géogr. de l'Inde, a été réimpr. dans le 3e vol. de la *Collect.* de Ramulio.

FEDERICI (Camille), auteur dramatique, né en 1751 à Garessio, dans le Piémont, fit ses études à Turin, et donna, dès sa plus tendre enfance, des preuves de cet esprit ingénieux qui devait le placer un jour au rang des meill. auteurs comiques de l'Italie. Mal partagé des biens de la fortune, il se mit de bonne heure aux gages des directeurs de spectacles, et obtint les plus brillants succès à Venise et à Padoue, où il mourut en 1802. Ses *OEuvres dramatiques*, dont il n'eut pas la satisfaction de voir une édition complète, ont été impr. Venise, 1807-16, 14 vol. in-8; et réimpr., 1828, 23 vol. in-18. Cette édit. contient 63 pièces. Plus. ont été trad. en franç. et en espagnol; l'une des meill.: *le Remède pis que le mal*, a été trad. par M. Visconti, dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*.

FEITH (Évérard), savant Hollandais du 16e S., a laissé plus. ouvrages fort estimés, entre autres: *Antiquit. homeric. lib. IV*, Leyde, 1677, in-12. La meilleure édition est celle de Stober, Strasbourg, 1743, in-8, fig., avec des notes et les remarques de Heupel.

FEITH (Rhynvis), l'un des meilleurs poètes de la Hollande, né à Zwoll, province d'Over-Yssel, en 1752, prit le grade de docteur en droit à l'univ. de Leyde en 1770, et retourna ensuite dans sa ville natale, où il cultiva les lettres et la poésie, tout en y remplissant les fonctions de bourgmestre et de receveur du collége de l'amirauté. Le nombre de ses ouvr., tant en prose qu'en vers, est considérable. Il remporta souv. la palme dans les concours ouverts par les sociétés littér. Celle de Leyde ayant une année mis au concours l'*Éloge de l'amiral Ruyter*, Feith envoya deux pièces, un poème et une ode, qui obtinrent le prem. et le second prix, et que les Hollandais croient pouvoir opposer à ce que les étrangers ont de plus parfait dans le même genre. Parmi les ouvr. qu'il a publiés hors de tout concours, nous citerons cinq volumes d'*Odes et de Poésies diverses (Oden en Gedichten)*, publ. en 1809 et années suivantes, et réimpr. à Zwoll, 1824 et suiv., in-12; quatre tragéd., savoir: *Thirsa, ou le Triomphe de la religion*, 1784. — *Lady Jeanne Gray*, 1791. — *Inès de Castro*, 1794. — *Mutius-Cordus, ou la délivrance de Rome*. Entre autres ouvr. en prose, on distingue ses *Lettres sur différents sujets de littérature (Brieven over verscheide onderwerpen)*, 6 vol. in-8, dont le prem. parut en 1784. Feith mourut en 1824. — *Voy.*, pour plus de détails, la *Galerie historique des contemporains*, Bruxelles, 1818, tome IV, pag. 365.

FEIZALLAH-EFFENDI, muphti sous le règne de Mustapha II, dont il avait été le précepteur, abusa de son ascendant sur son maître pour s'enrichir. Ses vexations causèrent une révolte en 1702, et Mustapha, le sacrifiant à sa propre sûreté, l'abandonna aux rebelles. Feizallah supporta toutes les tortures, et mourut avec un courage qui se rencontre rarement dans les grands coupables.

FELGENHAUER (Paul), visionnaire allemand, né vers la fin du 16e S., étudia la théologie à Wittemberg, et, de retour en Bohême, y publia quelq. écrits qui prouvent que son cerveau était dérangé. Forcé de s'éloigner, il vint à Amsterdam, où de nouveaux écrits, remplis des rêveries les plus absurdes, excitèrent contre lui le zèle des pasteurs, qui se réunirent pour en demander la suppress. Obligé de prendre la fuite, il se retira sur le territoire de Brême, d'où il se fit expulser en 1650; dep. il ne trouva d'asile nulle part, demeura emprisonné pendant plus. années, chercha à prouver la divinité de sa mission par ses souffrances, et disparut postérieurement à 1660, sans qu'on ait jamais pu découvrir ce qu'il était devenu. On cite comme ses principaux ouvrages : *Chronologie, ou efficacité des années du monde*, 1620, in-4. — *Aurora sapientiæ*, 1628, in-4. — *Refutatio paralogismorum socinianorum*, Amsterd., 1658, in-12. — *Nova cosmographia et dimensio circuli*, 1660, in-12.

FÉLIBIEN (André), l'un des premiers membres de l'académie des inscript., né à Chartres en 1619, fut secrét. d'ambassade à Rome, où la vue des monum. développa son goût pour les arts; de retour en France, fut fait successivem. historiographe du roi, secrétaire de l'acad. d'architecture, contrôl.-général des ponts-et-chaussées, administrat. des Quinze-Vingts, et mourut en 1695. Ses principaux ouvrages sont : *Tableaux du cabinet du roi, avec la descript.*, 1677, gr. in-fol., fig. — *Entretiens sur les vies et les ouvr. des plus excellents peintres anciens et modernes*, 1685, 3 vol. in-4, ou 5 vol. in-12; cet ouvr. a été traduit en anglais. Ce fut Félibien qui composa toutes les inscript. placées dans la cour de l'Hôtel-de-Ville de Paris, depuis 1660 jusqu'en 1686. — Félibien (Jacques), frère du précéd., curé de Veneuil, chanoine de Chartres et de Vendôme, né en 1636, mort à Vendôme en 1716, a laissé plus. ouvr. de dévot., entre autres : *Instructions morales sur les commandements de Dieu*, 1693, in-12. — *Symbole des apôtres expliqué par l'Écriture sainte*, 1696, in-12. — *Pentateuchus historicus*, 1702, in-4. — Félibien (Jean-Franç.), fils aîné d'André, secrétaire de l'acad. d'architect., trésorier de l'acad. des inscriptions, mort à Paris en 1733, a publié, entre autres ouvr. : *Rec. historique de la vie et des ouvrages des plus célèbres architectes*, Paris, 1687, in-4. — *Description de la nouv. église des Invalides*, ib., 1702, in-12, fig. —

Félibien (dom Michel), frère du précéd., critique et histor., bénédictin de la congrégat. de St-Maur, né à Chartres en 1666, mort en 1719, est auteur d'une *Histoire de l'abbaye roy. de St-Denis en France*, Paris, 1706, in-fol.; d'une *Vie d'Anne-Louise de Brigueul, fille du maréchal d'Humières, abbesse de Mouchy*, ib., 1711, in-8; et d'un *Projet de l'hist. de la ville de Paris*, 1713, in-4. La mort l'empêcha de terminer cet ouvrage; il l'a été par dom Lobineau en 1755, 5 vol. in-fol.

FÉLICE (Fortuné-Barthélemi de), sav. littérat., né à Rome en 1723, mort en 1789 à Yverdun, où il avait établi une imprimerie, a publ. ou édité une foule d'ouvr. dont le plus connu est : *Principes du droit de la nature et des gens*, d'après Burlamaqui, Yverdun, 1763, 8 vol. in-8; il en donna en 1769 un abrégé en 4 vol. in-12. Sa grande entreprise, comme édit., fut celle de l'*Encyclopédie*, Yverdun, 1770-80, 42 vol. in-4, et 10 de pl. On lui doit encore : *Code de l'humanité, ou la législat. universelle, naturelle, civile et politique*, 1778, 13 vol. in-4; et un *Dictionnaire géographique, histor. et politique de la Suisse*, Neuchâtel, 1775, Lausanne, 1776, 2 vol. in-8.

FÉLICITÉ (Ste), dame romaine, résista aux menaces de Publius, préfet de Rome, sous le règne d'Antonin ou de Marc-Aurèle, vit périr tous ses enfants sans se laisser ébranler, et reçut la palme du martyre vers l'an 164 de J.-C. — Félicité (Ste), esclave chrétienne, souffrit le martyre avec Ste Perpétue à Tuburbe en Mauritanie, durant la persécution de Sévère, l'an 206. — Une troisième sainte du même nom fut martyrisée avec plusieurs autres chrétiens d'Afrique.

FELINSKI (Aloïse), poète polonais, membre de l'univ. de Wilna et de la soc. des amis des sciences de Varsovie, né en 1773, mort en 1832 à Krzemieniec, se trouva à Varsovie à l'époque de la diète constitutionnelle, et publia : *Sénatus-consultes sous le règne de Jean Sobieski, suivis de plus. questions de droit;* diverses *brochures politiques* dans le but de faire changer la forme du gouvernement de la Pologne. Il adressa à plus. personnes distinguées quelq.-unes de ses *poésies*, qui le firent connaître. Précepteur du neveu de Craski, l'an 1791, il fut ensuite secrétaire des correspondances de France auprès du généraliss. Kosciusko. Nommé profess. d'éloquence et de poésie au lycée de Krzemieniec, et bientôt après direct. de cet établissem., il entreprit de réformer l'orthographe et même la langue polonaise. Son système eut des partisans et des ennemis; Suiadecki, qui se rangea parmi ses adversaires, fut un de ceux qui empêchèrent que ce projet de réforme ne fût adopté. Felinski est aut. d'une tragédie intit. : *Barbe Radzivill*, traduite en prose française dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers;* il a traduit aussi du français l'*Homme des champs* de Delille, et quelques *tragédies*. Ses *OEuvres* ont été publiées en 1825; une 1re édit. avait déjà paru de 1816 à 1821, Varsovie, 2 vol. in-12.

FÉLIX (Antonius ou Claudius), proconsul et gouverneur de Judée pour les Romains, frère de Pallas, affranchi de Claude, succéda l'an 53 à Cumanus, suiv. Josèphe : cet histor. lui reproche d'avoir fait mourir le grand-prêtre Jonathas, qui avait été son protecteur. Ce fut devant Félix que St Paul comparut à Césarée. Rappelé de son gouvernement par l'emper. Néron à cause des malversations qu'il y commettait, Félix eut pour successeur Porcius-Festus.

FÉLIX Ier (St), pape, élu en 269, mort en 274, vit l'Église troublée par l'hérésie de Paul de Samosate et persécutée par l'empereur Aurélien. Il soutint les fidèles, les encouragea à supporter les persécut. et à souffrir le martyre. On ignore s'il mourut naturellement ou s'il périt victime de son zèle. Ce pontife avait écrit à Maxime d'Alexandrie, contre les hérétiq. Sabellius et Paul de Samosate, une lettre dont on trouve un fragment dans le concile de Chalcédoine. — Félix, ou Félix II, anti-pape, d'abord archidiacre de l'Église romaine, fut placé sur le St-siége par l'empereur Constance pendant l'exil du pape Libère, en 356. Trois ans après, Libère étant revenu à Rome, Félix en fut chassé à son tour, et mourut en 365. — Félix III, né à Rome, fut élu en 483, rejeta l'édit d'union des deux Églises publ. par l'empereur Zénon, condamna plus. hérétiques, assembla un concile à Rome en 487, et mourut en 490. — Félix IV, natif de Bénévent, fut élu en 526 par la faveur de Théodoric, gouverna sagement l'Église, et mourut en 530. — Félix V, élu par le concile de Bâle en 1440, était duc de Savoie et avait long-temps gouverné sous le nom d'Amédée VIII (*v.* ce nom).

FÉLIX DE NOLE (St), ainsi nommé de la ville de Nole en Campanie, où il était né, gouvernait cette église pend. l'absence de St Maxime. Au moment où l'emper. Dèce ranima les persécutions, l'an 250, Félix fut condamné au fouet et jeté dans les fers; mais il s'échappa miraculeusement, eut le bonheur de sauver la vie à St Maxime, revint à Nole lorsque la persécution fut apaisée, refusa par humilité de monter sur le siége de cette ville, vécut pauvre et mourut dans un âge avancé. — L'Église honore plus. autres saints du même nom, entre autres St Félix, év. de Thibare en Afrique, transporté en Italie, et mort martyr à Venouse, dans la Pouille, l'an 303 de J.-C. — St Félix, év. de Nantes, distribua son bien aux pauvres, et mourut l'an 584 en odeur de sainteté, après avoir fait construire une magnifique cathédrale dont Fortunat donne la description. — St Félix, év. de Dunwich dans le comté de Suffolk, convertit Sigebert, roi des Est-Angles, et presq. tous les idolâtres de cette contrée, fonda des églises, des monastères, des écoles, et mourut en 646, après 17 ans d'épiscopat. — St Félix *de Valois*, né en 1127, fondateur de l'ordre de la rédemption des captifs, conjointem. avec St Jean de Matha, appartenait, dit-on, à l'illustre famille des Valois, et avait renoncé au monde pour se vouer à la vie religieuse. Il dirigea les maisons de son ordre pend. les voyages de Matha à Rome et en Barbarie, forma



FÉNÉLON.

un établissem. à Paris, et mourut dans la solitude de Cerfroi en 1212. — St Félix *de Cantalice,* capucin, né à Cantalice, dans l'état ecclésiastique, remplit à Rome pend. 40 ans les fonctions de frère quêteur, se distingua par ses jeûnes, ses austérités et sa charité infatigable, mourut en 1587, et fut canonisé par Clément XI en 1712.

FÉLIX, év. d'Urgel en Catalogne dans le 8e S., soutint que J.-C., selon la nature humaine, n'était que fils adoptif et nuncupatif, fut condamné par les conciles de Narbonne, de Frioul en 791, de Francfort en 794 et de Rome en 799, déposé la même année et relégué à Lyon, où il passa le reste de sa vie.

FÉLIX DE TASSY (Charles-François), habile chirurg., exerça d'abord dans les hôpitaux civils et militaires, fut nommé en 1676 prem. chirurgien de Louis XIV, opéra ce prince de la fistule à l'anus en 1687 avec le plus éclatant succès. Cette opérat., que Celse avait décrite 1600 ans auparav., n'avait encore été tentée jusque-là par aucun chirurgien moderne. Une mort prématurée enleva Félix de Tassy à la reconnaiss. du monarq. en 1703.

FELLER (François-Xavier de), biographe, né à Bruxelles en 1735, prit jeune l'habit de St-Ignace, enseigna d'abord les humanités à Liége, et publia en 1761 un recueil de poésies lat. sous le titre de *Musæ leodienses*, renfermant des pièces tant de lui que de ses élèves. Il donna ensuite des leçons de théologie à Luxembourg, à Tyrnau en Hongrie, puis revint dans sa patrie, fut renvoyé à Liége par ses supérieurs, et, à l'époque de la dispersion des jésuites, se livra à la composition de plus. ouvr. Il quitta la Belgique à l'approche des armées française en 1793, pour se retirer en Westphalie, et finit par se fixer chez le prince évêque de Freysingen à Ratisbonne, où il mourut en 1802. Il avait été, pend. la révolut. du Brabant (de 1787 à 1790), l'un des princip. coryphées du parti patriote. Les principaux écrits de Feller sont : *Disc. sur divers sujets de religion et de morale*, Luxembourg, 1777, 2 vol. in-12. — *Catéchisme philos., ou Rec. d'observat. propres à défendre la religion chrétienne contre ses ennemis*, publ. sous le pseudonyme de Flexier de Reval, Liége, 1773, in-8, réimpr. souv. dans ce format, ou en 3 vol. in-12, avec des addit. — *Examen impartial des Époques de la nature de M. de Buffon*, 1780, in-12, souv. réimpr. — *Dictionn. histor. biogr.*, etc., 1781, 6 vol. in-8, nouv. édit. augmentée, Liége, 1789-94, 8 vol. : cet ouvr., en partie copié de celui de D. Chaudon, est un guide bien peu sûr, parce que l'éditeur s'y montre trop souvent partial dans la distribut. de ses éloges et de ses critiques; mais le défaut que nous signalons est précisém. la cause de l'immense succès qu'a obtenu ce dictionn. dep. 1815. Les éditions s'en sont multipliées dès-lors avec des addit. si nombreuses, que les articles de Feller en forment la moindre partie. *Observat. sur le système de Newton, le mouvement de la terre et la pluralité des mondes, avec une dissertation sur les tremblem. de terre, les épidémies, les orages, les inondations*, etc., Liége, 1771 : écrit où l'aut. déploie plus de zèle religieux que de connaiss. phys. et mathémat. Les autres product. de l'abbé Feller sont des écrits polémiques qui n'ont pas dû survivre aux circonstances qui les ont fait naître; et un *Journal histor. et littér.*, publ. à Luxembourg, ensuite à Liége, de 1774 à 1794, qui a eu une certaine vogue dans les Pays-Bas et en Allemagne. Les principaux articles qu'il avait insérés dans les journaux ont été réunis sous ce titre : *Cours de morale chrétienne et de littérature religieuse*, Paris, 1824, 5 vol. in-8. Il existe une *Notice sur la vie et les ouvrages de M. l'abbé Feller*, 2e édit., Liége, 1810, in-8, portr.

FENAROLI (Fidèle), né en 1730 à Lanciano dans les Abruzzes, fut élevé au conservatoire de Loreto, où il remplaça Durante. Il a été le maître de Cimarosa, de Guglielmi, de Palma; et ses *Regole musicali* avec les *Partimenti* sont dans les mains de tous ceux qui étudient l'art du chant. Il mourut à Naples en 1817.

FÉNÉLON (Bertrand de SALIGNAC de), milit. distingué, ambassadeur en Angleterre, refusa de justifier auprès de la reine Élisabeth l'horrible journée de la St-Barthélemi, et mourut en 1599. On a de lui : *le Siége de Metz en* 1552, Paris, 1553, in-4. — *Le Voyage du roi Henri II aux Pays-Bas de l'emp. en* 1554, ibid., 1554. — *Mémoire touchant l'Angleterre et la Suisse, ou Sommaire de la négociation faite en Angleterre en* 1571 *par Fénélon, François de Montmorency et Paul de Foix*, dans les *Mém.* de Castelnau, t. Ier, Paris, 1659, in-fol.

FÉNÉLON (François de SALIGNAC DE LAMOTHE), archevêque de Cambrai, né en 1651 au château de Fénélon dans le Périgord, se consacra de bonne heure à la prédicat., et, chargé d'une mission dans le Poitou, eut le bonheur d'opérer un grand nombre de conversions. Nommé précept. du duc de Bourgogne en 1689, il s'acquitta de la tâche difficile d'élever un roi, en homme qui en connaissait toute l'import. Il remplaça Pélisson à l'Acad. française en 1693, et fut nommé l'année suivante à l'archevêché de Cambrai. Ses démêlés avec Bossuet au sujet de la grâce et du pur amour offrirent à Fénélon l'occasion de montrer dans tout leur éclat les vertus chrétiennes qu'il possédait; il souscrivit dans un mandem. simple et touchant à la condamnation arrachée contre lui à la cour de Rome par les intrigues, et même, dit-on, par les menaces de son adversaire, s'éloigna de la cour et se consola de ses disgrâces en faisant du bien dans son diocèse. La vénérat. qu'il inspirait était telle, qu'à l'époque de l'invasion de la Flandre les généraux ennemis ne ravagèrent point le diocèse de Cambrai, par respect pour l'illustre archev. Ce vertueux et savant prélat mourut le 7 janv. 1715. Il a laissé un grand nombre d'ouvr. dont on trouvera le catalogue dans le *Recueil de quelques opuscules*, etc., 1722, in-8; les principaux sont : *Traité de l'éducation des filles*, 1687, in-12. — *Traité du ministère des pasteurs*, 1688, in-12. — *Explicat. des Maximes des saints*, Bruxelles, 1698, in-12.

— *Aventures de Télémaque*, ouvrage qui a été traduit dans toutes les langues, et dont il a été fait de nombreuses édit., Amsterd., 1719, 1735; Didot, 1781, 1790; T. Barrois, 1799, 2 vol. in-18; Parme, 1812; Lyon, 1815, 3 vol. in-8 : l'édition la plus estimée aujourd'hui est celle qui a été publiée par M. Lequien, Paris, P. Didot, 1820, 2 vol. in-8.—*Dialogues des morts*, composés pour l'éducation d'un prince, 1712, 1718. — *Dialogues sur l'éloquence*, etc., 1718, in-12. — *Directions pour la conscience d'un roi*, Londres, 1747, in-12. — *Démonstration de l'existence de Dieu*, etc., 1718. — *Sermons choisis*, 1710. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées par MM. Gosselin et Caron, Paris, 1821-24, 22 vol. in-8. Il faut y joindre sa *Correspondance*, 1827, 11 vol. in-8. Il existe deux édit. de ses *OEuvres choisies*, 6 vol. in-8. L'ouvrage le plus estimé sur Fénélon est son *Hist. composée sur les MSs. originaux*, par le cardinal de Bausset, 1808, 3 vol. in-8, souv. réimpr. — FÉNÉLON (Gab.-Jacq. de SALIGNAC, marquis de), neveu du précédent, chevalier des ordres du roi, lieutenant-général, ambassadeur en Hollande, assista comme ministre plénipotentiaire au congrès de Soissons, et signa le traité de neutralité fait avec les États en 1733. Il fut tué à la bataille de Rocoux en 1746. On a de lui plusieurs *Mém. diplomatiq.* relat. aux négociat. dont il a été chargé. — FÉNÉLON (Franç.-Louis de SALIGNAC, marquis de LAMOTHE), frère du précédent, capitaine de cavalerie et chevalier de St-Louis, est auteur d'une tragédie d'*Alexandre*, Paris, 1761, in-8. — FÉNÉLON (J.-B.-A. SALIGNAC de), de la famille des précédents, aumônier de la reine, femme de Louis XV, né à St-Jean-d'Estissac en 1714, quitta la cour après la mort de la reine, et se retira au prieuré de St-Sernin-du-Bois près d'Autun, annula son terrier et libéra tous ses vassaux main-mortables, encouragea l'agriculture, fit faire à ses frais une grande route de St-Sernin à Conches, et mérita les bénédictions et l'amour de tous les habitants de ce pays. Appelé à Paris pour ses affaires, il s'y fixa pour se livrer à l'instruction des jeunes Savoyards, fut arrêté comme suspect pendant le régime de la terreur, traduit au tribunal révolutionn., et décapité le 7 juillet 1794. L'éloge de ce respectable ecclésiastique est consigné dans les *Annales philosoph., morales et littér.*, faisant suite aux *Annales cathol.*, tome II, Paris, 1800, in-8.

FENESTELLA (LUCIUS), écrivain du siècle d'Auguste, dont le nom se trouve fréquemm. dans les ouvrages des anciens, avait écrit des *Annales* dont il ne reste que quelq. fragments impr. dans div. éditions de classiq. lat., notamm. dans le *Salluste* de Wasse, Cambridge, 1710. On a long-temps regardé Fenestella comme auteur de deux livres *de romanis potestatibus*, etc., impr. sous son nom, et dont le véritable auteur est A.-D. Fiocco (*v.* ce nom).

FENILLE. — V. VARENNE.

FENOUILLOT. — V. FALBAIRE.

FENTON (ÉDOUARD), navigateur anglais, issu d'une ancienne famille du comté de Nottingham, servit en Irlande avec distinction, accompagna Martin Frobisher dans son voy. de découverte au nord, puis partit en 1582 avec quatre bâtiments pour une expédition dont on n'a jamais connu positivem. le but. Après s'être signalé par la défaite de trois vaisseaux de l'escadre espagnole, il eut, à son retour en Angleterre, le commandement d'un vaisseau dans l'armem. destiné à repousser l'*Invincible Armada*, contribua par sa valeur à la destruct. de cette flotte, et mourut en 1603 à Deptford, où il s'était retiré depuis plus. années. La relation de ses voyages se trouve dans le 3ᵉ vol. du *Rec.* de Hackluyt. — FENTON (Geoffroi), frère du précéd., conseiller privé et secrétaire-d'état de la reine Élisabeth et de Jacques Iᵉʳ en Irlande, s'y conduisit avec un désintéressement d'autant plus honorable, que tous ceux qui étaient chargés de l'administrat. de ce pays ne songeaient qu'à s'enrichir, et sut, malgré les intrigues de ceux dont il éclairait la conduite, conserver son crédit à la cour. Il mourut à Dublin en 1608, laissant différ. trad. d'ouvrages franç., italiens, espagnols, etc., entre autres celle de l'*Histoire des guerres d'Italie* de Guichardin, impr. vers 1579.

FENWICK, évêque de Cincinnati, né dans le Maryland en 1784, mort en 1832, fit ses études chez les dominicains de Bornhem en Belgique, entra dans leur ordre, fut arrêté et condamné à mort pendant la révolution de France. Il échappa cepend. au supplice, et obtint de ses supérieurs en 1804 la permiss. de passer en Amérique, évangélisa d'abord le Maryland, sa terre natale, puis fut envoyé dans le Kentucky. Il employa son patrimoine à y préparer à ses frères, supprimés en Europe, une retraite dans le couvent de Ste-Rose; il fit aussi venir des religieuses dominicaines. Ce fut en 1818 que le saint apôtre de l'Ohio commença à pénétrer dans les immenses forêts de cet état; en 1823, il fut nommé évêque de Cincinnati, diocèse qui comptait alors bien peu de catholiques, mais qui en renfermait 40,000 mille à sa mort. Fenwick avait fait un voyage à Rome pour se procurer des secours. Brûlant du désir de mourir en mission, il continua son apostolat au milieu même des ravages du choléra; mais, atteint de l'épidémie, il fut enlevé prématurém. à son vaste diocèse.

FENZI (FRANÇOIS-MARIE), patriarche de Jérusalem, né à Zara, d'une famille noble, en 1738, mort à Rome en 1829, à l'âge de 91 ans, était le doyen des évêques du monde catholique. Nommé archev. de Corfou du rit latin, le 20 septembre 1799, il donna sa démission en 1816, et fut créé patriarche de Jérusalem dans le consistoire de la même année.

FER (NICOLAS de), géographe, né à Paris en 1646, parcourut l'Italie, l'Allemagne et d'autres parties de l'Europe, fit graver plus de 600 cartes qui doivent la plus grande partie de la vogue dont elles ont joui aux ornements qui les enjolivaient et mourut en 1720. On a en outre de de Fer : *Introduction à la géographie*, Paris, 1708, in-12. —

Les Côtes de France sur l'Océan, etc., ibid., 1690, in-4. Le catalogue des ouvrages et des cartes de ce géographe se trouve dans la *Méthode pour étudier la géographie*, par Lenglet-Dufresnoy.

FER DE LA NOUERRE (de), capitaine d'artillerie au service des colonies, membre des acad. de Dijon et de Turin, mort avant 1799, s'appliqua particulièrement à la recherche des moyens de faciliter l'établissement d'une navigation gén. dans le royaume. On a de lui : *Science des canaux navigables*, Paris, 1786, 3 vol. in-8 ; et une *Carte de la navigation intérieure de la France.*

FÉRANDIÈRE. — V. Laférandière.

FERANDINI (Jean), compositeur dramatique, né à Venise, conseiller et maître de chapelle de l'électeur Charles-Albert, depuis empereur sous le nom de Charles VII, mort à Munich en 1793, a donné les opéras suiv. : *Bérénice*, 1730 ; *Adriano in Siria*, 1737 ; *Demofoonte*, 1737 ; *Artaserse*, 1739 ; *Catone in Utica*, 1753 ; *Diana placata*, 1758 ; *Componimento dramatico per l'incoronazione di Carolo settimo*, etc., 1742.

FERAUD, FERALDO ou FERRANDO (Raimond), poète du 13e S., mort prieur de Lérins en 1300, après avoir été pendant plusieurs années attaché à la cour de la reine Marie, comtesse de Provence, avait composé différentes pièces de poésie dont il ne nous reste qu'une *trad.* en vers provençaux de la vie de St Honorat, premier abbé et fondat. de Lérins, conservée MS. à la bibliothèque du roi.

FERAUD (Jean-François), grammairien, né à Marseille en 1725, fut admis chez les jésuites en terminant ses études, professa la rhétorique et la philosophie dans div. collèges ; lors de la suppression de la société, revint à Marseille, et fut nommé membre de l'académie de cette ville ; quitta la France au commencem. de la révolution, y rentra en 1798, se consacra au service des autels abandonnés faute de ministres, fit des conférences religieuses, et mourut à Marseille en 1807, correspondant de l'Institut. Il a laissé deux ouvrages estimés : *Dictionnaire grammatical de la langue française*, Paris, 1786, 2 vol. in-8 ; et un *Dictionnaire critique de la langue franç.*, Marseille, 1787-88, 3 vol. in-4.

FERAUD. — V. Ferraud.

FERBER (Jean-Jacques), minéralogiste suédois, né à Carlscrona en 1743, fut en 1774 nommé profess. de physique et d'hist. natur. à Mittau, capitale de la Courlande ; passa quelq. temps après au service de Russie, qu'il quitta pour celui de Prusse, fut successiv. attaché à l'acad. de Pétersbourg et à celle de Berlin, parcourut différ. parties de l'Europe pour recueillir des observat., et mourut près de Berne en 1790. On a de lui, en allem., *Lettres écrites d'Italie et Description des mines d'Ydria*, trad. en franç. par Dietrich, 1776, in-8. — *Hist. minéralog. de Bohême.* — *Oryctologie du Derbyshire*, trad. en franc. dans le *Voyage à la côte septentrionale du comté d'Antrin*, par Hamilton, Paris, 1790, in-8. — *Notices minéralogiq. du pays de Deux-Ponts, du Palatinat et du pays de Neuchâtel ; Recherches sur les montagnes et les mines de Hongrie*, etc. : *Notices et descript. de quelques produits chimiq.*, avec les observat. minéralog. et technolog. de J.-Chr. Fabricius, Halberstadt, 1793, in-8, fig. Un extrait de cet ouvr. se trouve dans le Bulletin de la société d'encouragement, n° 123.

FERCHARD Ier, roi d'Écosse, monta sur le trône en 622, régna paisiblement suivant quelques-uns : suivant d'autres, fut déposé et se tua lui-même dans sa prison après un règne de 14 ans. — Ferchard II, fils du précédent, succéda à son oncle Donald III en 651, et gouverna sagement ses états pendant un règne de 18 années.

FERDINAND Ier, empereur d'Allemagne, frère puîné de Charles-Quint, né à Alcala en 1503, fut reconnu roi de Bohême après la mort de Louis, dont il avait épousé la sœur, et vainquit Jean de Zapol qui lui disputait le trône. Celui-ci ayant appelé les Turks à son secours, Ferdinand fut vaincu à son tour, et se vit forcé de conclure un traité de paix désavantageux. Après l'abdication de Charles-Quint en 1558, Ferdinand fut proclamé empereur d'Allemagne, eut quelq. démêlés avec le pape Pie IV, qui ne voulait pas le reconnaître, travailla efficacement à l'extinct. des troubles religieux dans ses états, et mourut en 1564. On a publ. en latin les *Lettres* de Ferdinand Ier au pape Pie IV, Paris 1563, in-8. On trouve l'éloge de ce prince dans le recueil intitulé : *Orationes clarorum vitorum*, etc., *ad principes habitæ*, Cologne, 1559.

FERDINAND II, empereur d'Allemagne, petit-fils du précéd., né en 1578, fut couronné roi de Bohême en 1617, et élu emper. en 1619. Il chercha à accroître sa puissance par la force des armes, et fut pendant un règne de 18 années dans un état de guerre continuel avec l'electeur palatin Frédéric V, qui lui disputait la couronne de Bohême ; avec Christian IV, roi de Danemarck, et Jacques Ier, roi d'Angleterre, alliés de Frédéric ; et enfin avec Gustave-Adolphe, que Richelieu avait engagé à se réunir à l'élect. de Saxe. Ferdinand, voulant mettre un terme à ces guerres dont les chances ne lui avaient pas été toujours favor., signa le traité de paix de 1634, avec l'électeur de Saxe ; et, secondé par ce nouvel allié, fit déclarer son fils Ferdinand-Ernest roi des Romains en 1636, quoique les hostilités n'eussent pas encore cessé dans la Hesse et dans la Westphalie ; il mourut l'an. suiv. après avoir assuré le trône à son fils.

FERDINAND III, empereur d'Allemagne, fils et success. du précéd., né en 1608, fut contraint à continuer la guerre que l'ambition de son père avait en partie allumée, et eut à soutenir à la fois les attaques de la France et de la Suède. Partout repoussé et vaincu par le grand Condé, il se vit forcé de signer, en 1648, le traité de paix de Westphalie, qui accorda la liberté de conscience à toute l'Allemagne, laissa la Poméranie à la Suède, et assura à la France la possession de l'Alsace et des trois évêchés. Il mourut en 1657,

après un règne de 20 ans. L'*Hist.* de Ferdinand III a été publ. en italien, par le comte Galéazzo Gualdo Priorato, Vienne, 1672, in-fol., avec portraits et plans.

FERDINAND I[er], dit *le Grand*, roi de Castille, succéda à Sanche III, son père, roi de Navarre, en 1035, s'empara des états de Bermude, roi de Léon, en 1038, rendit les rois de Tolède, de Saragosse et de Séville, ses tributaires, expulsa les Maures de la Castille et recula les bornes de ses états jusqu'au milieu du Portugal. On lui reproche la mort de Garcias IV, son frère, roi de Navarre, tué dans une bataille à quatre lieues de Burgos; et, s'il eut, comme capitaine des talents propres à justifier le titre de *Grand*, ils ont été effacés par les cruautés qu'il exerça contre ses ennemis vaincus. Il mourut en 1065, après avoir partagé ses états entre ses trois fils.

FERDINAND II, roi de Léon, fils d'Alphonse VIII, succéda à ce prince en 1157, se distingua pendant un règne d'environ 30 années par sa prudence, sa valeur et son affabilité, apaisa les troubles qui s'étaient élevés en Castille après la mort de don Sanche, son frère, enleva aux Maures plus. places importantes, raffermit ses propres états ébranlés par les attaques des Infidèles, en recula les limites, et mourut en 1187, au moment où il se préparait à entrer dans la coalition des princes chrétiens pour délivrer Jérusalem du joug des musulmans. C'est du règne de ce prince que date l'établissem. de l'ordre milit. de St-Jacques, destiné à la défense des domaines des chrétiens.

FERDINAND III, dit *le Saint*, fils d'Alphonse IX, roi de Léon, et de Bérengère, reine de Castille, monta sur le trône de Castille en 1217, après l'abdication de Bérengère, et sur celui de Léon en 1230, après la mort d'Alphonse. Il réunit pour toujours ces deux royaumes, mit un terme aux guerres civiles qui les avaient long-temps agités, enleva aux Maures le royaume de Baëza, les villes d'Ubeda et de Cordoue, força les rois maures de Grenade et de Murcie à se reconnaître ses vassaux et à payer tribut, emporta Séville après un siége de 20 mois, prit Xérès de la Frontera, Cadix et Saint-Lucar, et mourut en 1252, au moment où il se préparait à la conquête du royaume de Maroc. On doit à ce prince la fondation de l'université de Salamanque, et le corps régulier de lois, connu en Castille sous le nom de *las partidas*. Comme guerrier et comme législateur, Ferdinand fut un des plus grands princes de son siècle. L'histoire de son règne, écrite par don Rodrigue Ximenès, archevêque de Tolède, a été publ. sous le titre suivant : *Cronica del santo rey don Fernando III; sacada de la libreria de la iglesia de Sevilla*, Medina-del-Campo, 1567, in-fol. Sa *Vie* a été écrite en franç. par l'abbé de Ligny, Paris, 1759, in-12.

FERDINAND IV, roi de Castille et de Léon, surnommé l'*Ajourné*, né à Séville en 1285, succéda à don Sanche IV, son père en 1295, et dut à sa mère, la reine Marie, la conservation de ses états menacés par le roi de Portugal, le seigneur de Biscaye et le roi maure de Grenade. Lorsque le calme fut rétabli dans ses états, il tourna ses armes contre les mahométans, les vainquit en plusieurs rencontres, et projetait de nouveaux exploits, lorsqu'une mort subite l'enleva à l'âge de 27 ans en 1312. Ce prince était d'un caractère emporté et cruel : l'injuste supplice des *Carvajal*, condamnés sans être entendus, a imprimé sur son règne une tache ineffaçable.

FERDINAND V, dit *le Catholique*, né à Soz (frontières de la Navarre) en 1452, succéda à Jean II, son père, sur le trône d'Aragon, et réunit à cette couronne celle de Castille, comme époux d'Isabelle, fille de Jean II. Menacé par les autres souver. de l'Europe, jaloux de la réunion des couronnes d'Aragon et de Castille sur une seule tête, Ferdinand consolida sa puissance par la force des armes, étouffa les troubles intérieurs, vit grandir ses états par la conquête de Grenade, de Naples, de la Navarre, d'Oran, des côtes d'Afrique, et par la découv. du Nouveau-Monde; il régla l'administration de ses royaumes par de sages ordonnances, diminua les impôts, réforma le clergé, affranchit les vassaux de Murcie et de Catalogne de la tyrannie des seigneurs, et mourut en 1516, après avoir porté l'Espagne à un degré de gloire et de prospérité jusqu'alors inconnu. On reproche à ce prince, du reste le plus grand monarque de son siècle, sa perfidie envers ses alliés et son ingratitude envers Gonsalve de Cordoue et Colomb. L'histoire de son règne par Hernand de Pulgar, a été publ. sous le titre de *Cronica de los reyes don Fernando y dona Isabel*, Saragosse, 1567, in-fol.; Valence, 1780, in-fol.; trad. en lat. par Ant. Labrixa, sous le titre de *Rerum à Ferdinando et Isabellâ Hispaniarum regibus gestarum decades II*, Grenade, 1545, in-fol. L'abbé Mignot a publ. l'*Hist. des rois catholiques Ferdinand et Isabelle*, Paris, 1766, 2 vol. in-12.

FERDINAND VI, surn. *le Sage* ou *le Savant* (el Sabio), né à Madrid en 1712, succéda à Philippe V, son père, en 1746, s'attacha à réformer les abus introduits dans les finances, encouragea le commerce, l'agriculture et les arts, rétablit la marine, fonda et dota plus. universités, en un mot, voulut faire le bonheur de ses sujets : les regrets universels qui accompagnèrent ce prince au tombeau, en 1759, prouvent qu'il ne l'avait pas tenté vainement.

FERDINAND VII, roi d'Espagne, fils de Charles IV et de Marie-Louise, princesse de Parme, né à St-Ildefonse le 13 octobre 1784, mort le 27 sept. 1833, fut élevé par l'abbé Escoïquitz et le duc de San-Carlos. Il épousa en 1802 Marie-Antoinette, fille de Ferdinand IV, roi de Naples, et sa cousine, qui mourut le 21 mai 1806. Bonaparte, alors au faîte de sa puissance, voulut donner au prince des Asturies une femme de son choix; Ferdinand s'y refusa. Il était fort mal avec Godoï, titré prince de la Paix, et favori tout-puissant. Ce fut sans doute par l'influence de celui-ci que le prince fut arrêté

e 29 octobre 1807, et emprisonné à l'Escurial : un décret le déclara traître. Cependant il se réconcilia dans la suite avec son père. Bientôt un mouvement éclata à Aranjuez ; le peuple se déclara contre le favori, et le 18 mars 1808 Charles IV abdiqua en faveur de son fils. Le nouveau roi fit arrêter le prince de la Paix, et confisqua ses biens. Mais Bonaparte avait les yeux ouverts sur l'Espagne, qu'il avait déjà couverte de troupes sous divers prétextes. Il eut l'air de se porter pour arbitre entre le père et le fils, et les attira tous deux à Bayonne, où il leur fit signer leur abdication. Ferdinand fut relégué à Valançay en Berri, et l'Espagne donnée à Joseph Bonaparte. On sait quelle guerre terrible s'ensuivit. Les Espagnols coururent aux armes. Bonaparte lutta long-temps contre eux, jusqu'à ce que les désastres de la campagne de Russie et les revers éprouvés en Allemagne l'eussent décidé à négocier avec Ferdinand. Le 3 mars 1814, ce prince quitta Valançay pour retourner dans ses états. Le 22, il rentra en Espagne. Il y avait à Madrid une régence et des cortès, que Ferdinand fit dissoudre pour reprendre tout l'exercice de son pouvoir. Il rétablit l'inquisit., ordonna aux religieux de rentrer dans leurs couvents, et prit des mesures sévères contre les partisans de Joseph, qu'on appela *afrancesados*, ou francisés. En 1816, il épousa sa nièce, Isabelle-Marie-Françoise, princesse de Portugal, qu'il perdit en 1818. Plusieurs colonies espagnoles de l'Amérique-Méridionale s'étaient révoltées pendant la dernière révolut., Ferdinand songea à les réduire. Il y envoya en 1814 le général Morillo avec une armée. De nouvelles forces partirent encore pour l'Amérique en 1816, et une autre expédition se préparait à Cadix en 1819, quand une révolution éclata. Des généraux proclamèrent la constitution décrétée par les cortès à Cadix en 1812. Ferdinand ne crut pas pouvoir résister à cet entraînement. Les cortès furent convoquées, et cette assemblée s'empara de tous les pouvoirs, renvoya les jésuites, rompit avec Rome, supprima les ordres religieux, et renversa toute l'ancienne constitut. du pays. Pour rétablir l'autorité de Ferdinand, la France dirigea sur l'Espagne une armée sous le commandement du duc d'Angoulême, qui parvint en effet à remettre ce prince sur le trône. Depuis ce temps, l'Espagne fut tranquille; mais elle ne recouvra point ses colonies. En 1824, Ferdinand contracta un nouveau mariage avec une fille du prince Maximilien de Saxe, qu'il perdit encore en 1829, et dans cette même année, un quatrième avec Marie-Christine, fille de François Ier, roi de Naples. De cette dernière union naquit, le 10 oct. 1830, Marie-Isabelle-Louise. Mais dès le 29 mars, Ferdinand avait rétabli la pragmatique-sanction ayant force de loi, décrétée par Charles IV en 1789, et portant que les successeurs à la couronne seront pris à perpétuité par ordre de primogéniture dans la ligne directe, et que les princesses monteront sur le trône à défaut d'héritier mâle. Cette mesure fut publiée avec solennité en Espagne; mais les ambassadeurs de France, de Naples et de Lucques réclamèrent et protestèrent contre le décret, comme portant atteinte au pacte de famille et aux droits des deux branches de Naples et de Lucques. Depuis, Ferdinand confirma encore cet acte, et fit prêter serment à sa fille. La santé de ce prince s'était affaiblie, le bruit de sa mort courut même pendant l'hiver de 1832, et il n'était guère en état de s'occuper d'affaires. C'est alors que la reine prit une grande influence, dont elle usa pour faire changer l'ordre de la succession. En effet, à la mort de Ferdinand, elle se déclara régente pendant la minorité d'Isabelle II.

FERDINAND, infant, fils de Jacques II, roi d'Aragon, né à Valence en 1228, entra, du vivant de son père, en possession des états de Roussillon, de Cerdagne, de Conflant et de Montpellier : mécontent de ce partage, il résolut de s'emparer des domaines de don Pèdre, son frère; se ligua avec les seigneurs catalans révoltés, fut vaincu et périt l'an 1275, précipité dans la rivière de Cinga par ordre du vainqueur.

FERDINAND, roi de Portugal, né à Coimbre en 1340, succéda à Pierre-le-Cruel, son père, en 1367, eut à soutenir deux guerres malheureuses contre Henri II, roi de Castille, et contre Jean Ier, success. de Henri II : il termina la première par un traité conclu sous les auspices du pape Grégoire XI, et la seconde par une renonciation à ses prétentions sur quelques domaines dans la Castille. Ce prince s'était aliéné le cœur de ses sujets en épousant Éléonore de Méneses, qu'il avait enlevée à don Laurent Velasquez de Acuña; mais il sut par la sagesse de son gouvernement ramener à lui tous les esprits, et mourut regretté en 1383, à l'âge de 42 ans, et dans la 17e de son règne.

FERDINAND Ier, roi de Naples, fils naturel d'Alphonse, dit *le Magnanime*, fut appelé au trône en 1458 à l'âge de 34 ans, par la mort de son père : son caractère cruel et dissimulé causa dès l'année suiv. une insurrection générale; les barons révoltés invitèrent Jean d'Anjou, fils du roi René, comte de Provence, à conquérir la couronne de Naples; et Ferdinand eût été détrôné, si François Sforce, duc de Milan, et le pape Pie II, n'eussent cru leur politiq. intéressée à le maintenir. Aussitôt après la conclus. de la paix, Ferdinand se vengea de tous ceux qui avaient embrassé le parti de Jean d'Anjou; une nouv. révolte éclate contre lui; il l'apaise en accordant tout ce qui lui est demandé; mais à peine a-t-on mis bas les armes, qu'il fait trancher la tête à ses ennemis, confisque leurs biens, et rétablit par la terreur le calme dans son royaume. Il mourut en 1494, emportant avec lui la haine de ses sujets, et au moment où Charles VIII se disposait à faire valoir sur le royaume de Naples les droits que lui avait cédés René d'Anjou.

FERDINAND II, roi de Naples, fils d'Alphonse II et petit-fils du précéd., monta sur le trône après l'abdication de son père en 1495. La haine universelle qui accablait Alphonse s'étendit aussi sur Ferdinand : la noblesse, les troupes et le peuple

l'abandonnèrent pour se ranger sous l'obéissance des Français, commandés par Charles VIII: les villes de Brindes et Gallipoli furent les seules qui ne voulurent pas ouvrir leurs portes. Les dispositions des Napolitains changèrent pendant le séjour du roi de France, et après son départ ils rappelèrent volontairement leur souverain le 7 juillet 1495. Ferdinand obtint des secours d'argent et de soldats des Vénitiens, s'empara successivement des places occupées par les Français, et reconquit son royaume. Une mort prématurée l'enleva en 1496, à l'âge de 26 ans, peu de temps après son mariage avec sa tante Jeanne, fille de Ferdinand Ier.

FERDINAND Ier, roi des Deux-Siciles, 3e fils de Charles III, roi d'Espagne, et d'Amélie de Saxe, n'avait que huit ans lorsque son père, appelé à recueillir l'héritage de Ferdinand VI, le laissa possesseur du trône des Deux-Siciles, sous la régence d'un conseil présidé par le marquis de Tanucci. Malheureusement ce prince avait été confié dès l'enfance aux soins de personnes peu capables de développer en lui le germe des hautes qualités qu'on attend d'un monarque; et c'est à leur impéritie qu'il faut imputer l'éloignem. qu'il manifesta de bonne heure pour les affaires. Son union avec l'archiduchesse Caroline d'Autriche était peu faite pour réveiller cette fâcheuse insouciance; aussi active qu'impérieuse, la jeune reine songea d'abord à tirer parti des mécontentements qu'avaient provoqués les réformes tentées par le conseil du roi; elle s'efforça ensuite de renverser le ministre Tanucci pour élever à sa place Acton, qu'elle avait revêtu de sa confiance la plus intime. Quand la révolution française vint à menacer tous les trônes de l'Europe, elle trouva celui de Ferdinand déjà fortem. ébranlé. Ce prince n'attendit point Championnet, chargé (1799) de la facile conquête de Naples, où les idées républicaines comptaient un gr. nombre de partisans. Retiré dans la Sicile avec sa famille, il eut à peine le temps de s'y installer, lorsque la chute de la république parthénopéenne lui permit de rentrer dans la capitale de ses états de terre ferme. Son retour y fut marqué par de cruelles vengeances qu'il ne put empêcher, mais qu'il fut loin d'approuver. La couronne de Naples ayant été donnée, en 1806, par Bonaparte à son frère Joseph, Ferdinand, en se réfugiant en Sicile, se trouva placé, dans cette autre partie de son royaume, sous la tutelle du gén. anglais Bentinck, qui l'obligea d'accorder une constitution à ce qui lui restait de sujets. Mais les grands événements politiques de 1814 le rétablirent dans la plénitude de ses droits; et, s'il s'était autrefois courbé sous la loi de la nécessité pour conserver une partie de sa couronne, il n'en parut bientôt que plus jaloux de toutes ses prérogatives. L'ordre et le calme semblaient affermis, lorsque, dans la nuit du 1er juill. 1820, un escadron de cavalerie sort de Nola au cri de *vive la constitution!* Tout le royaume est soulevé à ce cri, et le roi répond en octroyant la constitution espagnole. L'illusion fut encore de courte durée; après le congrès de Laybach, les Napolitains se laissèrent replacer sans effort sous le sceptre du monarque par les bataillons autrichiens qui l'avaient précédé à son retour du congrès. Ferdinand mourut d'apoplexie le 4 janvier 1825. Parmi les actes remarquables de ce prince, on doit citer la constitution donnée à un petit village qu'il avait fondé près du château de Caserta, pour y établir une manufacture de soieries. Ce recueil de lois est intitulé : *Origine della popolazione di S. Leucio colle leggi correspondenti*, Naples, 1780, in-8, ouvrage trad. dans toutes les langues. Les nombreux écrits publ. à la louange du roi des Deux-Siciles attestent la flexibilité du talent de ses panégyristes. Nous citerons entre autres : *Delle Lodi di Ferdinando I*, etc., par F.-M. Avelino, Naples, 1825, in-4.—*Per le solenni Esequie di Ferdinando I*, etc., par Emm. Taddei, etc., 2e édit., ibid., 1825.

FERDINAND III, (JOSEPH-JEAN-BAPTISTE), grand duc de Toscane, archiduc d'Autriche, etc., né en 1769, monta sur le trône en 1791, au moment où l'Europe courait aux armes pour arrêter les progrès de la révolut. française. Trop faible pour prendre part à ce grand mouvem., et trop éclairé pour ne pas en sentir le danger, il envoya un ministre en France pour stipuler un traité de neutralité avec la convention. Il y serait resté fidèle sans les insinuations de l'Angleterre, à laq. il résista d'abord; mais la menace du bombardement de Livourne obligea ce prince d'accéder à la coalition. Dès que les armées franç. eurent franchi les Alpes, il s'empressa de rétablir ses relations avec la république. Malgré son caractère pacifique, il lui fut impossible de maintenir la neutralité au milieu de la lutte qui se préparait en Europe. Les Anglais, qui l'avaient détaché la prem. fois de notre alliance, venaient d'insulter publiquem. le pavillon tricolore dans le port de Livourne. Le directoire chargea Bonaparte de venger cette insulte; et ce général envahit la Toscane en 1796. Dans cette circonstance le grand-duc montra toute la fermeté que l'on était en droit d'exiger d'un prince sans moyens pour repousser une agression. Environné de baïonnettes étrangères, il ne consentit pas à s'éloigner de sa capitale, et il y reçut avec dignité le général en chef, qui se plut à rendre hommage à ce trait de magnanimité. Cette conduite ne suffit point pour désarmer le directoire : il ordonna la spoliation des musées de Florence, et annonça des vues hostiles sur le territoire qu'il respecta cette fois, moyennant une contribution de deux millions, et la promesse donnée par le grand-duc de fermer ses ports à l'Angleterre. Mais on n'était pas impunément faible devant le directoire. Au commencement de 1798, il fit remettre à ce prince une note par laquelle il le sommait d'opter entre une coopération active, ou l'inimitié de la France. Un débarquem. des troupes napolitaines à Livourne vint ajouter à l'embarras de cette position, et Ferdinand dut racheter par de nouveaux sacrifices quelques mois de son existence politique. Au mois de mars 1799, les généraux Schener, Miollis et Gautier, reçurent l'ordre d'occuper la Toscane;

le grand-duc, qui n'avait pas d'armée pour la éfendre, se retira à Vienne, où il vécut dans la traite jusqu'en 1802. Compris dans le traité de unéville, il obtint la dignité d'électeur, et le tre de duc de Salsbourg qu'il perdit en 1805. e ne fut qu'en vertu de la paix de Presbourg, u'il reçut le grand-duché de Wurtzbourg, faisant artie de la confédération du Rhin, à laquelle il esta attaché jusqu'à la dissolution de ce corps. n 1814, il fut remis en possession de la Toscane, ù, excepté les troubles causés par l'entreprise e Murat en 1815, il a joui d'une parfaite tranuillité jusqu'à sa mort, arrivée le 18 juin 1824. e son mariage avec une princesse napolitaine, norte en 1804, il eut un fils, qui lui a succédé ous le nom de Léopold-François II.

FERDINAND *de Cordoue*, savant espagnol, né Cordoue vers 1420, mort vers 1480, mérita par a précocité, l'étendue et la variété de ses connaisances, d'être regardé comme un prodige. A dix ans avait terminé ses cours de latinité et de rhétoique, à 25 il était docteur dans toutes les facultés, ossédait à fond plus. langues et plus. sciences, t savait par cœur une foule de livres tout entiers. l servit avec distinction dans les guerres contre es Maures, sous Jean II de Castille, et fut envoyé Rome en 1469, auprès du pape Alexandre VI, qui l'accueillit avec les plus gr. honneurs. On a de ui entre autres écrits : *De Pontificii pallii mysterio; An sit licita pax cum Saracenis disquisitio; Commentaire sur l'Almageste de Ptolomée*, etc.

FERDINAND *de Talavera*, religieux de l'ordre le St-Jérôme, né à Talavera-la-Reyna en 1445, ut confess. et conseill. de Ferdinand et d'Isabelle le Castille, évêq. d'Avila, puis évêq. de Grenade près la prise de cette ville, et mourut en odeur le sainteté en 1507. Il a laissé quelques ouvrages le piété.

FERDINAND *d'Aragon*, archevêque de Saragosse et vice-roi d'Aragon, né à Madrid en 1415, mort en 1575, était petit-fils de Ferdinand-le-Catholique. Il a composé plusieurs ouvrages sur l'histoire des rois et des prélats du royaume d'Aragon, et un nobiliaire des plus illustres familles de Castille, d'Aragon et de Biscaye.—FERDINAND *de Saint-Jacques*, de l'ordre de la Merci, un des plus éloquents prédicateurs de l'Espagne, né vers 1541, à Séville, mort dans la même ville en 1639, a laissé 2 vol. de *Sermons* et des ouvrages de piété.

FERDOUCY (ABOUL-CACEM-MANSOUR), le plus célèbre poète persan, né à Rizvân, dans le Khorâçân, l'an de l'hég. 304 (de J.-C. 916-917), mort l'an 411 (de J.-C. 1020), avait déjà chanté les exploits de plusieurs anciens héros persans lorsqu'il fut appelé à la cour de Mahmoud, 3e prince de la dynastie des Sebektégny. Ce souverain le chargea d'écrire le *Châh-Nâmeh*, ou l'histoire des rois; pend. les 30 années que Ferdoucy employa à ce travail, ses ennemis le perdirent dans l'esprit du roi et l'obligèrent par leurs calomnies à fuir sa patrie et à se retirer à Bagdad, où sa haute réputation l'avait précédé, et lui mérita la protection du khalyfe. Après quelq. années d'exil, Ferdoucy fut rappelé dans sa patrie, et y termina sa laborieuse carrière. Le *Châh-Nâmeh*, qui ne contient pas moins de 120,000 vers, a été trad. en prose arabe par ordre du grand roi Aboul-Feteh-Iça, l'an de l'hég. 675 (de J.-C. 1277); la bibliothèque royale possède le MS. de cette traduct. Des extraits du *Châh-Nâmeh* ont été trad. en différentes langues. Une traduction complète en angl. a été publ. avec le texte persan, par Captain Turner Macart, Calcutta, 1829, 4 vol. grand in-8. Une trad. abrégée, en prose et en vers, a paru, Londres, 1831, in-8.

FERGOLA (NICOLAS), né à Naples en 1753, devint géomètre par la force de son génie, fonda une école dont sortirent plus. habiles profess., et mourut à Naples en 1824. On a de lui : *Solutiones novorum quorumdam problematum geometricorum*, Naples, 1779, in-4. — *Prelezioni à principj matematici del Newton*, ibid., 1792, 2 vol. in-8. — *Trattato delle sezioni coniche*, ibid., 1791, in-8, publ. sous le nom de son élève Giannattasio; plus. *Mém.* dans les actes de la soc. royale de Naples. Il a laissé un gr. nombre d'ouvr. inédits.

FERGUS Ier, fils d'un roi d'Irlande, fonda la monarchie d'Écosse vers l'an 332, fut continuellem. en guerre avec les Romains et les Bretons, et périt dans un combat après un règne de 24 à 25 ans. — FERGUS II, petit-fils et success. d'Eugène, monta sur le trône l'an 411, et mourut après un règne de 16 à 18 ans, pend. lequel ses états furent troublés par les Romains. — FERGUS III, fils d'Etfin, succéda en 764 à Eugène VIII, se livra à toute espèce d'excès, et périt empoisonné par sa femme après un règne de 3 années.

FERGUSON (ADAM), célèbre écriv. écossais, né en 1724 à Logierait, remplit les fonct. de chapelain d'un régim. écossais jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748, fut en 1759 nommé profess. de philos. naturelle, et plus tard de philos. morale à l'université d'Édimbourg, accompagna en 1773 le jeune comte de Chesterfield dans ses voyages sur le continent; en 1778 fut nommé secrétaire de la commiss. chargée d'aller proposer des arrangem. pacifiques aux Américains, consacra le reste de sa vie à perfectionner ou à terminer ses ouvr., et mourut à Édimbourg en 1816. On a de lui : *Essai sur la société civile*, 1767, in-8, trad. en français par Bergier, 1783, 2 vol. in-12. — *Institut. de philosophie morale*, trad. en français par Reverdit, 1775, in-12. — *Hist. des progrès de la chute de la république romaine*, ouvr. très estimé, dont la meilleure édit. est celle d'Édimbourg, 1799, 5 vol. in-8, trad. en français par Demeunier et Gibelin, Paris, 1784, 7 vol. in-8 et in-12. — *Principes des sciences morales et politiques*, 1792, 2 vol. in-4, trad. en franç., 1821, 2 vol. in-8.

FERHAD-PACHA, grand-visir d'Amurat III, un des plus judicieux et des plus célèbres ministres de l'empire othoman, s'était vu, par un de ces coups du sort dont le gouvernement des sulthans offre plus. exemples, tiré des cuisines d'une oda des janissaires pour être placé à la tête de l'admi-

nistrat. et des armées. Après avoir exercé ses fonctions pend. 15 années, il fut disgracié, et mourut dans l'obscurité où il était né.

FERID-EDDYN. — V. FERYD.

FÉRIOL (CHARLES, comte de), ambassad. de France à la cour othomane de 1699 à 1710, n'ayant point voulu quitter son épée au moment d'être présenté au gr.-seigneur, ne fut point admis à l'audience. La cour de Versailles décida qu'à l'avenir les ambassad. de France, lors de leur présentat., laisseraient leur épée dans leur palais. On doit au goût du comte de Fériol pour les arts un *Recueil de cent estampes* représentant différ. nations du Levant, Paris, 1714, in-fol., grav. par Le Hay.

FÉRIOL. — V. PONT-DE-VEYLE.

FERMAT (PIERRE de), un des plus gr. géomètres dont la France s'honore, né à Toulouse en 1608, fut pourvu d'une charge de conseiller au parlem. de cette ville, donna à la culture des sciences tous les loisirs que lui laissaient ses devoirs comme magistrat, s'occupa surtout du l'analyse géométrique des anciens, et parvint à la résolution absolue d'une des paraboles cubiques et de plus. autres courbes. Il partagea avec Descartes la gloire de l'application de l'algèbre à la géométrie des courbes, trouva un procédé ingénieux pour faire disparaître des équat. les quantités irrationnelles, et fit plus. découv. import. qui sont consignées dans ses différ. écrits et dans sa vaste correspond. avec les plus habiles mathémat. de son temps, tels que Descartes, les deux Pascal, Roberval, Torricelli, Huyghens, Wallis. Fermat mourut le 12 janv. 1665, à 57 ans. Ses œuvres ont été publiées par Samuel Fermat, son fils, sous le titre de *Varia opera mathematica D. P. de Fermat, senatoris tolosani*, etc., Toulouse, 1679, in-fol., ouvr. rare et très recherché des géomètres, ainsi que le *Diophante* de Bachet, enrichi de notes de Fermat, ibid., 1670, in-fol. — FERMAT (Samuel de), fils du précéd., conseiller au parlement de Toulouse, né dans cette ville vers 1630, mort vers 1690, a laissé, entre autres ouvr. : *Variorum carminum libri IV*, Toulouse, 1680, in-8. — *Dissertationes de re militari; de Auctoritate Homeri apud jurisconsultos; de Historiâ naturali; accessit opusculum de mirandis Pelagi*, ibid., 1680, in-8; et une traduct. franç. des *Traités de la chasse* par Arrian et Oppian, Paris, 1680, in-12.

FERMIN (PHILIPPE), médecin natural., né vers 1720 à Maestricht, se rendit en 1754 à Surinam, où il fit un séjour assez long, consacra tous ses loisirs à l'étude de l'hist. natur. de cette contrée. De retour dans sa patrie, il publia : *Traité des maladies les plus fréquentes à Surinam, avec une Dissertation sur le fameux crapaud pipa*, 1764, in-8. L'année suiv. il fit paraître l'*Histoire natur. de la Hollande équinoxiale, ou de Surinam*, in-8, fig. Cet ouvr. fut suivi de la *Description générale de la colonie de Surinam*, 1769, 2 vol. in-8, fig. Ces 3 vol., pleins de détails cur., sont recherchés. Fermin y joignit : *Tableau historique et politique de la colonie de Surinam*, 1778, in-8. Il était membre du corps municipal de Maestricht, où mourut vers 1790.

FERNAN-NUÑES (le duc de), grand d'Espagn né à Madrid en 1778, se rangea dans le parti d prince des Asturies contre le premier ministr D. Manuel Godoï, prince de la Paix. Contrai d'accepter la charge du gr.-veneur du roi Josep il revint à Madrid, mais avec l'intent. de consacr sa fortune et sa vie au rétablissem. de son souve légitime. Proscrit par Napoléon, il rejoignit le cortès à Cadix, et les seconda dans toutes les me sures qu'il jugea propres à favoriser le retour d son maître. A la restauration il ne songea plus qu affermir le pouvoir royal. Sa fidélité fut récom pensée par le titre d'ambassad. à Londres en 181 puis de ministre plénipotentiaire à Paris en 181 Lors de la révolution de 1820, il ne cessa d'êtr ambassad., mais il continua de résider à Paris, o il mourut d'une chute de cheval en 1821.

FERNANDEZ (ALVARO), navigateur portugais s'embarqua comme volontaire dans l'expédition e voyée en 1446, pour explorer l'embouchure d Sénégal et les parages voisins du cap Vert; s'avança en 1447 au-delà de Rio-Grande, fleuv qui venait d'être découvert par Nuño-Tristan entra dans le Tabite et poussa ses découvertes 4 lieues plus loin que ceux qui l'avaient précédé; son retour, le roi dom Pedro, pour le récompense de son zèle, lui fit présent de 200 ducats d'or. — FERNANDEZ (Denis), navigateur portugais, équip en 1446 un bâtiment pour aller faire des décou le long de la côte d'Afrique, découvrit l'embou chure du Sénégal, arriva au promontoire le plu occidental de l'Afrique, et revint dans sa patri après avoir donné à cette pointe de terre le no de cap Vert.

FERNANDEZ (JEAN), navigateur portugais, le premier Européen qui ait pénétré dans l'intérieu de l'Afrique, resta plusieurs mois prisonnier de Maures Assanhadji, dans le voisinage du Rio-do Ouro, et recueillit sur ces peuples nomades de renseignem. qui offrent beaucoup d'analogie avec ceux de Mungo-Park. Ayant accompagné, en 1448 Diego Gilhomen au nord du cap Nam, il fut à peine descendu à terre pour visiter le pays, que le vaisseau fut poussé en mer par un vent impétueux; on ignore ce que devint ce hardi navigateur.

FERNANDEZ (JUAN), pilote espagnol au 16e S., navigua d'abord le long de la côte de l'Amérique Méridionale, mais en poussant plus au large, arriva plus promptem. à la côte du Chili; il découvrit en 1572 les îles qui portent son nom, et en 1574 celles de St-Félix et de St-Ambroise; parti du Chili en 1576, il rencontra une côte qui avait toutes les apparences d'un continent. Comme son navire était très petit et assez mal équipé, il ne poussa point ses recherches et parut dans l'intention de revenir avec une expédition plus considér.; mais la mort l'empêcha d'exécuter son projet. On soupçonne que cette terre était la Nouvelle-Zélande. Quelq. détails sur les expéditions de Fernandez se trouvent dans un ouvr. espagnol de Louis Arias,

n it. : *Mém. pour recommander au roi la conversion des naturels des îles nouvellement découvertes*, 1609, publ. aussi en angl. par Dalrympe, Edimbourg, 1773.

FERNANDEZ (Diego), historien espagnol, né à Palencia au roy. de Léon, passa au Pérou en 1553, et fit la campagne dans laquelle le rebelle Giano fut vaincu et son parti anéanti. Il a écrit l'hist. de cette contrée sous le titre de *Primera y segunda parte de la historia del Peru*, Séville, 1571, in-fol. : cette hist. est estimée, comme étant l'ouvr. d'un homme qui a pris part aux événem., a connu les personnages qui ont figuré dans la conquête du Pérou, et n'adopte les faits qu'après les avoir soumis à une critique éclairée.

FERNANDEZ-NAVARETTE (Jean), surnommé *el Mudo* (le Muet), célèbre peintre espagnol, né à Logroño en 1526, perdit dès l'âge de trois ans l'usage de la parole à la suite d'une maladie aiguë. Cette infirmité ne l'empêcha pas de manifester de bonne heure un goût très décidé pour la peinture. Il fut élève du Titien, et s'acquit une gr. réputation en Italie. De retour en Espagne, il fut nommé peintre du roi Philippe II, et il travailla presque exclusivement pour le palais de l'Escurial, où l'on voit encore 5 de ses tableaux, dont le plus remarq. est celui qui représente *Abraham au milieu des trois anges*. Fernandez mourut à Séville en 1579.

FERNANDEZ-THOMAS (Manoel), l'un des principaux auteurs de la révolution qui, en 1820, plaça pour un moment le Portugal sous le régime constitutionnel, était juge à Oporto lors du mouvement qui éclata dans cette ville le 24 août de cette année. Il fut aussitôt choisi pour être memb. de la junte provisoire de gouvernement, qui s'installa à Oporto, et qui ne tarda pas à se réunir à celle de Lisbonne. Nommé député aux cortès constituantes par la province de Beira, il en fut élu vice-président. Ce fut sur sa proposition que l'on forma une commission chargée de poser les bases de la constitution nouvelle, et lui-même fit partie de cette commission. Lors de la présentation du décret qui abolissait l'inquisit., il attaqua ce décret dans son préambule, qui donnait pour motif de la nouvelle mesure la nécessité de l'économie et de la diminution des dépenses, tandis que la véritable et unique raison, suivant lui, était l'incompatibilité de ce tribunal avec un pays habité par des hommes libres. Les cortès constituantes voulant lui décerner des récompenses, comme membre du gouvernement provisoire, il déclara qu'il s'était dévoué pour le bien du pays sans en attendre aucun émolument. Il mourut à Lisbonne en 1822. On a publié sur lui une biographie portugaise intit. : *Galeria dos deputados das cortes gerâes extraordinarias e constituintes da naçâo portugueza, instauradas em 26 janeiro de 1821. Epocha Ia; Lisboa, na typographia Rollandiana*, 1822, petit in-4.

FERNE (Henri), ecclés. anglais, né à York en 1602, s'attacha à l'infortuné Charles Ier, auprès duquel il remplit les fonctions de chapelain durant ses infortunes, fut nommé lors de la restauration direct. du collége de la Trinité à Cambridge, élu deux fois vice-chancelier de cette université, et mourut en 1661, peu de temps après avoir été sacré év. de Chester. Il passe pour avoir aidé beaucoup Walton dans la rédaction de sa Bible polyglotte, et il a publ. lui-même plus. ouvr. dont les plus remarq. sont : *the Resolving of conscience*, etc., Cambridge, 1642, et Oxford, 1643. — *Episcopacy and presbytery considered*, Londres, 1647. — *On the division betwen the english and romisch Church upon the reformation*, ibid., 1655, etc.— Sir John Ferne, antiq. angl., père du précédent, mort vers 1610, est auteur d'un traité intit. : *the Blason of gentry*, divisé en 2 part. in-4.

FERNEL (Jean), célèbre médec. et mathémat., né à Clermont en Beauvaisis en 1497, commença par s'adonner avec passion à l'étude des mathém. et de l'astronomie, se livra ensuite à la médecine, et acquit bientôt une telle célébrité, que Henri II lui donna le titre de son premier médecin. Fernel mourut en 1558. On lui doit de nombr. ouvrages scientifiques, entre autres : *Monalosphœrium, sive astrolabii genus, generalis horarii structura et usus*, Paris, 1526, in-fol. — *Cosmotheoria libros duos complexa*, ibid., 1528, in-fol. — *De naturali parte medicinæ libri VII*, Paris, 1542, in-fol. — *De abditis rerum causis lib. II*, ibid., 1560, in-8. — *Universa medicina*, ib., 1567, in-fol. — *Therapeutices universalis libri VII*, Lyon, 1571, in-8, etc., trad. en franç. par Du Teil, Paris, 1648, in-8. — *Febrium curandarum methodus generalis*, Francfort, 1577, in-8, traduit en franç. par le docteur Charles de Saint-Germain, Paris, 1655, in-8. — *De luis venereæ curatione perfectissimâ liber*, Anvers, 1579; Padoue, 1580, in-8; traduit en français par Michel-le-Long, Paris, 1633, in-12. — *Pathologiæ lib. VII*, Paris, 1638, in-12.

FERNOW (Louis), philologue allem., né dans la Poméranie en 1763, réunissait le goût des arts à une érudition très étendue. Avide d'instruction, mais privé de ressources, il subvint aux frais de ses études en tirant parti de son talent pour peindre le portr. Il fit ensuite à pied le voyage de Rome, et, pendant un séjour de dix ann. dans cette ville, il ouvrit aux artistes allemands un cours *Sur la critique et la faculté du jugement* d'après les principes de Kent. De retour en Allemagne, il fut nommé professeur de littérature italienne à l'univ. d'Iéna, puis, en 1804, bibliothéc. de la duchesse Amélie à Weimar, où il mourut en 1808. Parmi ses ouvrages on distingue : *Tableau des mœurs et de la culture des Romains* (en allem.), Gotha, 1802, in-8. — *Grammaire italienne à l'usage des Allemands*, ibid., 1804, 2 vol. in-8. — *Raccolta d'autori classici italiani*, 1807-09, 10 vol. — Une édit. des *OEuvres* de Winkelmann. On doit encore à Fernow une *Notice* très intéress. sur le peintre Carstens, trad. dans le *Magasin encycl.* (1808). Les *Études rom.*, Zurich, 1806, 3 vol. in-8, contiennent aussi de lui plusieurs morceaux remar-

quables, notamment une *Dissert.* sur les dialectes d'Italie, et un article sur les ouvrages de Canova, trad. dans le *Magasin encycl.* (1807). Boettiger lui a consacré une *Notice*, trad. dans le *Magasin encycl.* de 1809.

FERRACINO (Barthélemi), fameux mécanic., né à Solagna près de Bassano en 1692, mort en 1777, fit l'horloge de la place St-Marc à Venise, après avoir construit en 1749 une machine hydraulique qui excita l'admiration universelle : le pont de Bassano mit le sceau à sa réput. ; on en trouve la description dans un ouvrage de F. Memmo, intitulé : *Vita e macchine di Bartolommeo Ferracino*, Venise, 1754, in-4. L'*Éloge* de Ferracino a été publié par Verci, Venise, 1777, in-8.

FERRAND, médecin et voyageur, né vers 1670, devint médecin du khân des Tartares de Crimée, jouit pendant toute sa vie d'une grande considérat. auprès des autres souverains qui se succédèrent dans ce pays, y amena des missionnaires jésuites, et employa tous ses efforts pour la conversion de ces peuplades. On a de lui : *Réponse à quelques questions faites au sujet des Tartares-Circasses; Voyage de Crimée en Circassie par le pays des Tartares-Nogais, fait l'an* 1702; ces deux écrits se trouvent dans les *Lettres édifiantes*.

FERRAND (Marie-Louis), gén., né à Besançon en 1753, fit toutes les campagnes de la guerre d'Amérique avec un de ses frères, pharmacien en chef de l'armée de Rochambeau. A son retour, il prit du service dans un régiment de cavalerie, et avait le grade de chef-d'escadron en 1793. Jeté en prison pendant la terreur, il dut sa liberté à la journée du 9 thermidor, fut promu au grade de général de brigade en 1795, servit successivement dans les armées de l'Ouest, des Ardennes et de Sambre-et-Meuse, fut nommé gouverneur de Valenciennes après la paix d'Amiens, puis commandant du département du Pas-de-Calais. Appelé à faire partie de l'expédition du général Leclerc à St-Domingue et chargé du commandem. de Santo-Domingo, Ferrand parvint à force de talents et de courage à rétablir momentanément la tranquillité dans la colonie; à la nouvelle de l'insurrection de Barahonde, il marcha contre les révoltés avec 500 hommes; mais voyant ses troupes se débander, et craignant de tomber entre les mains de ses féroces ennemis, il s'ôta la vie d'un coup de pistolet, le 7 novembre 1808. Le *Précis historique des dern. événements de la partie de l'est de St-Domingue*, par Gilbert Guillermin, chef-d'escadron attaché à l'état-major, Paris, 1811, in-8, contient des détails intéressants sur les opérations administratives du général Ferrand.

FERRAND (Antoine), ministre-d'état et pair de France, né en 1751, conseiller à la chambre des enquêtes du parlement de Paris, proposa des premiers à cette compagnie de demander à Louis XVI la convocation des états-généraux. Effrayé bientôt de la direction que prenaient les affaires publiq., il émigra dès le mois de septembre 1789, fut admis à faire partie du conseil du prince de Condé; et, après avoir publ. divers écrits en faveur du parti auq. il s'était dévoué, il rentra en France (1801) où depuis il partagea ses loisirs entre la culture des lettres et les travaux politiques. A la restauration il fut nommé ministre-d'état, et mourut en 1825. Ses principaux ouvrages sont : *L'Esprit de l'hist.*, etc., 1809, 4 vol. in-8, souvent réimpr. — *Éloge de Mme Élisabeth* (*v.* Élisabeth de France). — *Théorie des révolut.*, 1817, 4 vol. in-8.

FERRAND DE LA CAUSSADE (Jean-Henri Bégays), général de division, né en 1736 à Mont-Flanquin en Agenois, mort en 1805 à La Planchette près de Paris, fit les campagnes de 1747 et de 1748 avec le grade de lieutenant au régiment de Normandie, se distingua pend. la guerre de sept ans, fut élevé au grade de capitaine, décoré de la croix de St-Louis et nommé major-commandant de Valenciennes. Lors des premières guerres de la révolution, Ferrand fut choisi par les habitants de cette ville pour commander la garde nationale; en 1792, promu au grade de maréchal-de-camp, il commandait l'aile gauche à Jemmapes et contribua au gain de la bataille. Chargé du commandem. de Valenciennes en 1793, il refusa d'en ouvrir les portes aux troupes de Dumouriez. Bientôt, investi par l'armée des coalisés, il fit une défense brillante, et ne capitula qu'après avoir perdu tout espoir d'être secouru, et pour récompense de ses services fut incarcéré par ordre de Robespierre. Nommé préfet de la Meuse-Inférieure en 1802, il reçut la décoration de la Légion-d'Honneur en 1804, se retira peu de temps après, et publia en 1805, quelq. mois av. sa mort, un *Précis de la défense de Valenciennes*, Paris, in-8.

FERRANDO (Gonzalve), introducteur du gaïac en Europe, était né à Oviedo vers le milieu du 15e S.; il acquit une grande fortune en appliquant ce remède à la guérison de la maladie vénérienne, dont lui-même s'était débarrassé par ce moyen. On a de lui : *De guajacano ligno tractatus unus; De ligno sancto tractatus alter*, dans le recueil *De morbo gallico*, par Luisini.

FERRARE (Hippolyte d'ESTE, cardinal de), petit-fils du pape Alexandre VI, par sa mère, la fameuse Lucrèce Borgia, et fils du duc de Ferrare Alphonse d'Este, né en 1509, fut envoyé de bonne heure à la cour de France. Formé par son père à ce qu'on appelait alors la science du gouvernem., et initié dans les secrets de la politique, il gagna aisément, par ses qualités aimables, la confiance de François Ier, conserva son crédit sous Henri II, remplit avec autant de talents que d'adresse diverses missions importantes, notamment sous Charles IX, pour la cour de Rome. Consumé par les pénibles travaux de la diplomatie de cette époque mémorable, beaucoup plus que par les années, il mourut à Rome en 1572, pourvu, ou plutôt accablé (*exoneratus plùs quàm ornatus*), comme l'avoue un écrivain religieux, de dignités et de riches bénéfices. On peut du moins lui rendre cette justice, qu'il employa une partie de ses énormes revenus en munificences qui tournèrent

au profit des arts et à la protect. des lettres, qu'il cultivait lui-même.

FERRARE (Anne de), fille d'Hercule II, duc de Ferrare et de Modène, né en 1531, épousa en 1549 le duc d'Aumale, François de Lorraine (duc de Guise *le Balafré*), partagea tous les dangers que courut son époux pendant ces temps de troubles, et poursuivit juridiquement Poltrot, qui l'avait assassiné. En 1536 elle s'unit à Jacques de Savoie, duc de Nemours, qui venait de faire casser son mariage avec Françoise de Rohan, et mourut en 1607, sans avoir discontinué de prendre une part très active aux affaires du temps.

FERRARI, troubadour de Ferrare, attaché à la maison d'Este en 1264, se rendit célèbre par la pureté avec laquelle il parlait la langue provençale; c'était lui qui était chargé de recevoir les jongleurs provençaux que les fêtes attiraient à la cour du marquis d'Este, et d'improviser des réponses à leurs questions. Il avait composé des couplets, des sirventes, et un rec. ou choix des meilleurs couplets de divers troubadours; mais toutes ces pièces se sont perdues.

FERRARI (Barthélemi), fondateur et supér.-général de l'ordre des clercs réguliers de St-Paul, ou *barnabites*, dont l'établissement fut confirmé par Paul III en 1533, étendit son institut en Italie et en France, et mourut en 1544. — V. Giolito.

FERRARI (André), peintre génois, mort en 1669 à 70 ans, a traité l'histoire, le paysage, les fleurs, les animaux et le portrait en grand et en miniature, et a laissé une telle qnantité de tabl. dans ces différents genres, que, suivant quelques biogr., il n'est point d'églises, de palais, et presque point de maisons particulières de Gênes qui n'en possèdent quelques-uns. — Ferrari (Gregorio), né à Port-Maurice en 1644, mort à Gênes en 1726, peignit dans div. églises de Parme, soit à l'huile, soit à fresque. On remarque qu'il cherchait à imiter la manière du Corrége. — Ferrari (Lorenzo), son fils, appelé *l'abbé,* parce qu'il avait pris l'habit ecclésiastique, cultiva aussi la peinture, et mourut en 1744, à 64 ans.—Ferrari (Gaudenzio), dit *le Milanais,* peintre, né à Valdugia en 1484, mort en 1550, se distingue par la noblesse de ses compositions, les attitudes gracieuses de ses figures, la fraîcheur des carnations, et surtout par la variété de ses draperies. Le musée possède de cet artiste *St Paul en méditation.*

FERRARI (Philippe), relig. servite, né à Ovillo dans le Milanais, professeur de mathémat. à l'université de Pavie, mérita la faveur des papes Clément VIII, Paul V, Urbain VIII, fut élu deux fois général et deux fois vicaire-gén. de son ordre, et mourut en 1626. On a de lui plusieurs ouvrages; le plus estimé est son *Lexicon geographicum*, Milan, 1627, in-4, réimpr. avec des additions par Baudrand, 1670, in-fol.

FERRARI (Jean-Bapt.), sav. jésuite, profess. de belles-lettres et d'hébreu dans le collége de la Sapience à Rome, mort en 1655 à Sienne, où il était né vers 1580, a laissé deux ouvr. qui sont encore recherchés des curieux : *Flora, seu de florum culturâ*, Rome, 1633, in-4, fig. — *Hesperides, sive de malorum aureorum culturâ et usu libri IV*, Rome, 1646, in-fol., avec 101 planches grav. par Bloemaert.

FERRARI (François-Bernardin), conservateur de la biblioth. Ambroisienne qu'il avait contribué à former, né en 1585 à Milan, mort en 1665 à 80 ans, possédait une connaissance approfondie de l'histoire ecclésiastique et de la littérature sacrée et profane. Il a laissé : *De ritu sacrarum Ecclesiæ catholicæ concionum*, Milan, 1620, in-4. — *De antiquo epistolarum Eccles. genere*, ibid., 1612, in-8. — *De veterum acclamationibus et plausu*, 1627, in-4. — Ferrari (Octave), neveu du précédent, né à Milan en 1607, professeur d'éloquence à l'université de Padoue, mort en 1682, a laissé entre autres ouvr. : *De re vestiariâ*, 1654, in-4, réimpr. plus. fois. — *Electorum libri II*, in-4, recueil très estimé des antiquaires.

FERRARI (Pierre), architecte de la chambre apostolique, né en 1753 à Spolète, mort à Naples en 1825, montra de bonne heure les plus heureuses dispositions pour l'art dans lequel il s'est distingué. Employé par l'administration française en qualité d'ingénieur en chef dans le départ. de Trasimène, il exécuta différents travaux d'utilité publique, et s'occupa dès-lors, de concert avec le chev. Fontana, à tracer le plan d'un canal de jonction entre la mer Adriatique et la Méditerranée. On peut voir le développem. de ses sav. concept. dans le mém. qui a paru en 1826, sous ce titre : *De l'ouvert. d'un canal navigable*, etc. L'Italie doit encore à cet ingénieur distingué différents projets pour le desséchem. des lacs de Trasimène et de Fucino. Ses trav. comme architecte ne lui font pas moins honneur, et il a laissé en portefeuille de nombreux dessins de maisons de campagne et autres morceaux précieux.

FERRARIS (Joseph, comte de), né à Lunéville en 1726, d'une famille noble origin. du Piémont, entra dès 1741 enseigne dans le régim. autrichien de Grune, devint général-major en 1761, et lieutenant-gén. en 1775. Très instruit dans les sciences exactes et surtout en mathématiques, il avait été nommé en 1767 direct.-gén. de l'artillerie dans les Pays-Bas. Ce fut à cette époque qu'il entreprit de dresser la carte de ces provinces. Cet import. ouvr., terminé en 1777, en 25 feuilles gr.-aigle, est à la même échelle que la carte de France par Cassini, et malgré quelq. inexactitudes de détails, en forme une suite nécessaire. Il en a été fait une copie à Paris en 69 pet. feuilles; mais cette copie est bien moins estim. que l'orig. Le comte de Ferraris jouit de la constante bienveill. de l'impératr. Marie-Thérèse, des empereurs Joseph II, Léopold et François II. Quoique âgé de 67 ans, il prit une part active à la campagne de 1793 contre les Français, sur les frontières de la Belgique, se distingua aux combats de Saultain, de Famars, et au siége de Valenciennes. A la fin de cette campagne il fut appelé à Vienne pour occuper la place de vice-

présid. du conseil aulique de guerre; il obtint en 1808 le grade de feld-maréchal, et mourut en 1814.

FERRAUD, député des Hautes-Pyrénées à la convention, vota la mort de Louis XVI, fut envoyé successivem. commissaire à l'armée des Pyrénées-Orientales et à celle du Nord, voulut, le 20 mai 1795, s'opposer à la populace qui forçait les portes de la convention, et fut tué d'un coup de pistolet; sa tête, coupée et mise au bout d'une pique, fut portée jusque sur le bureau du président de l'assemblée, Boissy-d'Anglas. La convention lui rendit les honneurs funèbres. Son *Éloge*, prononcé par Louvet, a été impr. en 1795.

FERREIN (Antoine), célèbre anatomiste, né à Fresquepêche dans l'Agenois en 1693, fut admis en 1741 à l'académie des sciences, nommé l'année suivante professeur de chirurgie au collége de France, remplaça Winslow au Jardin-du-Roi, et mourut en 1769 avec la réputat. d'un habile praticien. Il a publ. dans le *Recueil* de l'académie un grand nombre de mémoires dont les princip. sont : *Sur la structure du foie et de ses vaisseaux*, 1733. — *Observations sur de nouvelles artères et veines lymphatiques*, 1741. — *Sur la structure des viscères nommés glanduleux*, etc., 1749. — *Sur l'inflammation des viscères du bas-ventre*, 1766. — *Sur le véritable sexe de ceux qu'on appelle hermaphrodites*, 1767. Après sa mort parurent : *Cours de médec. pratique, rédigé d'après les principes de M. Ferrein*, par Arnault de Nobleville, Paris, 1769, 1781, 3 vol. in-12. — *Matière médic.*, etc., Paris, 1770, 3 vol. in-12. — *Éléments de chirurgie pratique*, 1771, in-12.

FERREIRA (Antoine), célèbre poète portugais, né à Lisbonne en 1528, mort en 1569, a laissé des poésies lyriques et dramatiques qui le placent au rang des auteurs classiq. de sa patrie. Ses œuvres consistent en épîtres, élégies, odes, etc., recueill. sous le titre de : *Poemas lusitanos*, Lisbonne, 1598, in-4, édition rare; 1771, 2 vol. in-8; deux comédies imprimées en 1622 avec celles de Sà de Miranda, dont l'une, intitulée *le Jaloux*, est l'une des prem. pièces de caractère données depuis la renaiss. du théâtre en Europe, comme son *Inès de Castro* est la seconde tragédie régulière. M. Ferd. Denis en a donné l'analyse dans son *Résumé de l'histoire littér. de Portugal*, ch. XI.

FERRELO (Barthélemi), navigateur espagnol, partit en qualité de pilote avec Rodrigue de Cabrillo, que Mendoça, vice-roi du Mexique, envoyait en 1542 faire des découvertes au nord de la Californie. Après la mort de Cabrillo, Ferrelo continua ses recherches jusqu'au 43° de latitude, où il vit les côtes du cap Blanc, et aperçut à 41° 30' une pointe de terre qu'il nomma cap *Mendocino*. On trouve la relation détaillée de ce voyage dans l'*Hist. des Indes* de Jean de Laët.

FERRERAS (Juan de), célèbre historien espagnol, membre de l'acad. d'Espagne, bibliothéc. de Philippe V, né à Labañeza en 1652, entra dans les ordres à Salamanque, obtint la cure de St-Jacques de Talavera, puis celle d'Alvarès en 1681, fut appelé dans la capitale par le cardinal Porto-Carrer[o], reçut la cure de St-Pierre, et fut fait proviseur [de] l'inquisition; depuis il ne voulut accepter aucun[e] autre dignité. Il mourut en 1735, laiss. un gran[d] nombre d'ouvr. tant impr. que MSs., dont on trou[-] vera le catalogue dans les *Mém.* de Trévoux, ain[si] que son *Éloge* historique par don Blas Nassarre [y] Ferriz. Les principaux ouvr. de Ferreras sont : *Dissertatio de prædicatione Evangelii in Hispan[ia] per S. Jacobum*, etc., Madrid, 1705. — *Vari[as] poesias*, Madrid, 1726, in-8. — *Desengano pol[i]tico*, ibid., 1712. — *Historia de España*, ibid., 1700-1727, 16 vol. in-4, ouvr. estimé, qui a été tra[d.] en franç. par d'Hermilly, Paris, 1751, 10 vol. in-4.

FERRÈRE (Philippe), avocat, né à Tarbes e[n] 1767, se plaça dès ses prem. débuts au rang d[es] orateurs distingués de Bordeaux. Les événemen[ts] de la révolution, dont il n'adoptait pas les prin[-] cipes, le forcèrent de fuir sa ville natale. Ce n'e[st] qu'en 1795, après la terreur, qu'il lui fut perm[is] de rentrer dans la carrière où l'attendaient de no[u-] veaux triomphes oratoires. Il refusa en 1804 d[e] faire partie du tribunat, vit avec joie, en 1814, [la] restauration de la monarchie, mais ne sollicita au[-] cune faveur. Dévoué au devoir de son état, il mé[-] rita l'estime de ses concitoyens, et en reçut d'ho[-] norables témoignages. Les pénibles travaux de [la] plaidoirie avaient usé sa constitution naturellem[ent] délicate : atteint d'une maladie de poitrine, il succomba en 1815, à 48 ans. Ferrère a laissé de[s] plaidoyers remarquables par l'élévation des pen[-] sées, l'énergie du style et les mouvem. oratoire[s] dont ils sont animés; les principaux ont été imp[r.] dans le *Barreau français* de MM. Clair et Clapie[r], Paris, 1820 et années suiv., 12 vol. in-8.

FERRERI (Zacharie), poète latin, religieux d[u] Mont-Cassin, puis de l'ordre des chartreux, év. d[e] Guardie (royaume de Naples) sous le pontificat d[e] Léon X, né à Vicence en 1479, mort à Rome aprè[s] 1525, se signala au concile de Pise en 1511 par l[a] hardiesse de ses attaques contre l'ambit. du pap[e] Jules II, et fut chargé de rédiger les actes de c[e] concile. Envoyé en Allemagne comme nonce apo[s-] tolique de Léon X, Ferreri réconcilia Sigismon[d] de Hongrie avec son neveu Albert de Brandebourg, grand-maître de l'ordre teutonique, et recueilli[t] des informat. sur la vie et les miracles de St Ca[-] simir, dont on sollicitait la canonisation. On a d[e] lui un grand nombre d'ouvr., soit imprimés, soi[t] MSs., tous consacrés à la défense de la religion. O[n] trouvera des détails sur ces differ. ouvrages dan[s] Tiraboschi, *Giornale di Modena*, t. XXVI. Le plu[s] remarquable est le recueil intitulé : *Hymni no[vi] ecclesiastici juxtà veram metri et latinitatis nor[-] mam*, Rome, 1525, in-4; ibid., 1549, in-8. O[n] estime dans ces hymnes le choix des pensées, l[a] grandeur des images et le style constamment pu[r] et harmonieux.

FERRERO (Jacinthe), médec., mort à Turin e[n] 1833, âgé de 48 ans, cultivait avec un égal succès l[a] botanique et l'entomologie, et pendant long[-] temps aida le professeur Bonelli dans ses travaux.

On doit à Ferrero de nombreuses *Observations sur l'entomologie des Alpes piémontaises*, où il faisait chaque année de fructueuses excursions, dont il distribuait généreusement le produit à ses correspondants. La belle collection de cet entomologiste a été léguée par lui à la ville de Gênes.

FERRERO DELLA MARMORA (Thérèse-Marie-Charles-Victoire), cardinal, né à Turin, en 1757, fut reçu docteur en droit civil et canon. à l'université de cette ville en 1779. Ses moments de loisir étaient consacrés à former une *Collection* de médailles et des monnaies des différents seigneurs du Piémont au moyen-âge. Évêque de Cazal en 1796, il le devint de Saluzzo en 1805. Léon XII lui donna la pourpre le 27 septembre 1824; mais ce cardinal ne parut point au dernier conclave. Chevalier de l'ordre de l'Annonciade, il fut encore abbé de Saint-Bénigne, et c'est dans son palais abbatial qu'il mourut pendant la nuit du 30 décembre 1831, aussi respecté pour ses vertus qu'admiré pour ses connaissances.

FERRET, appelé *le grand Ferret* à cause de sa taille colossale, né vers le milieu du 14e S. au village de Rivecourt près de Verberie, se signala d'abord dans la faction des *Jacquiers*, en ravageant les châteaux voisins de l'Oise. Sa force et son intrépidité suffirent pendant plusieurs années pour maintenir la tranquillité dans les environs du village de Rivecourt. Les Anglais ayant réussi à surprendre le château de Longueil, le grand Ferret, armé d'une hache énorme et suivi de quelques domestiques, se précipite sur eux, tue de sa main 45 ennemis, culbute le reste dans les fossés, et délivre la place; une nouvelle troupe se présente pour faire le siége de ce château : elle est encore taillée en pièces par ce héros. Épuisé par 2 jours de combats consécutifs, Ferret était sur le point de succomber à une fièvre brûlante, lorsqu'il apprit que douze Anglais s'avançaient pour lui arracher la vie : il saisit sa hache qu'il avait placée près de son lit, tue cinq ennemis et force les sept autres à chercher leur salut dans la fuite. Ce fut son dernier exploit : la mort l'enleva peu de temps après.

FERRI (Ciro), peintre et architecte, né à Rome en 1634, mort dans la même ville en 1689, disciple de Piètre de Cortone, imita si bien sa manière, qu'on ne pouvait distinguer leurs ouvr. Il termina les peintures du palais Pitti commencées par son maître, et travailla à la coupole de St-Agnèse à Rome. Ses plus belles productions sont à Rome et à Florence.

FERRIER (St Vincent), prédicateur, né à Valence en 1357, embrassa la règle de St-Dominique, parcourut l'Espagne, la France, l'Italie, l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, inspirant une profonde vénération pour sa personne aux souverains et aux peuples, fut élu député par les états de Valence pour concourir à la nomination du successeur de Martin, roi d'Aragon, appelé au concile de Constance en 1415, et mourut la même année à Vannes, où il s'était rendu sur l'invitation du duc de Bretagne, pour reprendre ses missions. On a de lui : *Tr. de logique; Tr. sur le schisme*, adressé à don Pierre III d'Aragon en 1380; *De la fin du monde et de la science de la vie spirit.*; des *Serm.*, etc. Ses ouvr. ont été recueillis et publiés, Valence, 1491, 4 vol. in-fol. Sa *Vie*, par Ranzano, évêque de Lucera, se trouve dans le recueil des bollandistes. Il a été cononisé par Calixte III en 1455. — Ferrier (Boniface), frère du précédent, gén. des chartreux pend. le schisme occasionné par l'élection simultanée de Benoît XIII et d'Urbain VI, né à Valence en 1355, mort en 1417, a laissé un traité où il examine pourquoi peu de religieux de l'ordre des chartreux ont été canonisés, une traduction de la *Bible* en espagnol, des *Serm.*, des *Lettres*, etc.

FERRIER (Arnaud du), professeur en droit à Toulouse, où il était né vers 1508, devint présid. à la chambre des enquêtes de Paris, ensuite maître des requêtes, député par le roi au concile de Trente, et mourut en 1585, garde-des-sceaux du roi de Navarre, depuis Henri IV. Dans les dernières ann. de sa vie il avait embrassé le calvinisme. Ses *Mém. et ambass.* forment 3 vol. in-fol., dont on conserve deux à la biblioth. du roi.

FERRIÈRE (Claude de), docteur en droit de la faculté de Paris, né dans cette ville en 1639, y professa la jurisprud., ainsi qu'à Reims, et mourut en 1715 avec la réputat. d'un habile juriscons. Il a laissé plus. ouvr., parmi lesq. on distingue la traduct. des *Institutes de Justinien* avec les analyses du *Code*, du *Digeste* et des *Novelles*, Paris, 1677, 6 vol. in-4. — *Comment. sur la coutume de Paris*, 2 vol. in-12. — *Nouvelles institutions coutumières*, 1702, 3 vol. in-12. — *La Science parfaite du notaire*, 1684, in-4. — Ferrière (Claude-Jos. de), fils du précéd., mort vers 1749, doyen des profess. et de la faculté de Paris, travailla à perfectionner les ouvr. de son père. L'*Introduction à la pratique* devint par ses soins un *Dictionn. de droit*, Paris, 1740, 2 vol. in-4, réimpr., dep. les changements faits à la jurisprud., sous le titre de *Nouveau Ferrière*; il porta égalem. à 2 vol. in-4 *la Science parfaite du notaire*, que M. Massé a reproduite.

FERRIÈRES (Charles-Élie, marq. de), membre de l'assemblée constituante, né à Poitiers en 1741, mort en 1804 au château de Marsay, près de Mirebeau, a laissé : *Mém. pour servir à l'histoire de l'assemblée constituante et de la révolut. de* 1789, an VII, 3 vol. in-8, réimpr. dans la *Collection des mém. relatifs à la révolution franç.*, Paris, 1821, 2 vol. in-8; un 3e vol. inédit parut la même année avec une notice sur la vie de l'aut., des notes et des éclaircissem. historiq., par MM. Berville et Bavière. Parmi les autres ouvrages du marquis de Ferrières il faut distinguer : *le Théisme, ou Recherches sur la nature de l'homme et sur ses rapports avec les autres hommes dans l'ordre moral et dans l'ordre polit.*, 2e édit., Paris, 1791, 2 vol. in-12. L'aut. développe dans cet écrit la doctrine de Descartes, de Mallebranche et de Locke, et

cherche à faire connaître le sort réservé aux nations dont les mœurs et le gouvernement ne sont plus en rapport avec la religion établie.

FERRON (ARNOUL LE), conseiller au parlem. de Bordeaux sa patrie, né en 1515, mort en 1563, fut le continuateur de l'*Hist. de France*, de Paul-Émile, depuis l'an 1484 jusqu'à 1547. Cette continuation en IX livres a été impr. Paris, 1554, in-fol.; 1555, in-8, et trad. en franç. avec l'hist. de Paul-Émile par J. Regnart, Paris, 1581, in-fol. Le Ferron a continué aussi l'*Histoire des rois de France*, par du Haillan, Paris, 1615, 2 vol. in-fol., et a publié des *Observat.* sur la coutume de Bordeaux, Lyon, 1565, in-fol.

FERSEN (AXEL, comte de), feld-maréchal et sénateur suédois, mort vers la fin du 18e S., servit en France avec distinction pend. plus. années, et à son retour dans sa patrie se signala par ses talents militaires en Poméranie, et par ses talents politiques aux états de 1756 et de 1772, aux diètes de 1778, de 1786 et de 1789. Son éloquence, son désintéressement et son dévouement à sa patrie lui donnèrent une gr. influence dans toutes ces assemblées; mais ses efforts ne purent empêcher la révolution opérée dans le gouvernement par Gustave III. — FERSEN (Axel), fils du précéd., grand-maître de la maison du roi de Suède, chancel. de l'université d'Upsal, né à Stockholm vers 1750, fit les campagnes d'Amérique, vint ensuite en France, s'y trouvait lors des prem. troubles de la révolut. et montra un noble dévouement à la famille roy. Il périt à Stockholm en 1810, victime d'une émeute populaire.

FERTÉ (HENRI DE SENNECTÈRE, maréchal de LA), né à Paris en 1600, se distingua aux siéges de La Rochelle en 1628, de Moyenvic, de Trèves et à la bataille d'Avesne. Après avoir fait des prodiges de valeur à la bataille de Rocroi, il battit en 1650 le comte de Ligneville, au combat de St-Nicolas, fut nommé lieuten.-général la même année, et reçut l'année suivante le bâton de maréchal. En 1655, il asssista aux siéges de Landrecies et de St-Guilain, fut fait prisonnier à celui de Valenciennes et racheté par le roi; il prit Montmédy en 1657, Gravelines en 1658, et ne commença à jouir tranquillement des honneurs qu'il avait obtenus qu'après la paix des Pyrénées en 1659. Ce brave maréchal mourut en 1681. — FERTÉ (Henri-Franç. duc de LA), fils du précéd., né en 1657, fit la campagne de Hollande en 1672, et fut blessé au siége de Fribourg en 1677. Nommé maréchal-de-camp, il fit les campagnes d'Allemagne et d'Italie, fut nommé lieuten.-général en 1696, et mourut en 1702. — FERTÉ (Louis de LA), frère du précédent, de la compagnie de Jésus, né en 1659, mort en 1732, eut la réputation d'un bon prédicateur.

FERTEL (MARTIN-DOMINIQUE), imprimeur à St-Omer, parcourut différentes villes de France et d'Italie pour approfondir son état, et fit paraître le fruit de ses recherches dans un ouvr. intit. : *la Science pratique de l'imprim., contenant des instructions faciles*, etc., St-Omer, 1723, in-4, avec des additions par Annoy-Vandewyder, Bruxelles, 1822, in-4.

FÉRYD-EDDYN-ATTHAR, célèbre poète persan, né l'an de l'hég. 613 (de J.-C. 1226), a laissé un gr. nombre d'ouvr. qui jouissent en Orient d'une juste renommée. Les principaux sont intit. : *Pend naméh* (livre de conseil), traité de morale dans le genre des *Maximes* de La Rochefoucauld : le texte original a été impr., mais incorrectem., à Londres, 1809, in-12, par les soins de M. J.-H. Hindley. Silvestre de Sacy a donné, dans le t. II des *Mines de l'Orient*, une trad. de cet ouvrage, précédée de la *Vie de Féryd-Eddyn*, extraite de la *Biogr. des poètes persans* de Dauleh-Châh, et l'a réimpr. séparém. 1819, in-8; *Asrarh-naméh* (livre des secrets); *Bulbulnaméh* (livre du rossignol); *Teskeret elavlyâ* (Vie des saints); *Manthac althair* (traité de morale), etc. Tous ces ouvr. sont d'un style mystique.

FESTUS (PORCIUS), proconsul et gouverneur de Judée vers l'an 61 de J.-C., succéda à Antonius Félix. Il fit, à la demande des Juifs, citer St Paul à son tribunal; mais l'apôtre en ayant appelé à César, il fut obligé de le laisser sortir sain et sauf de son gouvernem.

FESTUS (POMPÉIUS-SEXTUS), philologue célèbre vers le 5e S., est connu comme abréviateur du gr. ouvr. de Verrius-Flaccus, *de Verborum significatione*, Milan, 1471, in-fol.; la meill. édition est celle d'André Dacier, Paris, 1681, in-4 (*ad usum delphini*).

FÉTI (DOMINIQUE), peintre romain, né en 1589, mort en 1624, élève de Cigoli, dut moins aux préceptes de ce maître qu'à l'étude des chefs-d'œuvre de Jules Romain, du Titien et de Paul Véronèse la touche large et moelleuse, la vigueur de ton qui distinguent ses ouvr. Il n'a guère laissé que des tableaux de chevalet dont le prix est très élevé dans les ventes. Le musée royal possède de cet artiste *l'empereur Néron; l'Ange gardien; la Mélancolie*, et *la Vie champêtre*.

FEUARDENT (FRANÇOIS), cordelier fameux par ses déclamations virulentes contre Henri III et Henri IV, et l'un des plus fougueux ligueurs, né à Coutances en 1539, mort en 1610, a laissé une gr. quantité d'ouvr., soit impr., soit MSs., dont la liste se trouve dans le t. XXXIX de Niceron. Ils sont dirigés pour la plupart contre les hérésies de Luther et de Calvin. Le seul qui ait conservé quelq. valeur est son livre intitulé : *Entremangeries et guerres ministrales*, etc., Paris, 1604, pet. in-8.

FEUERBACH (PAUL-JEAN-ANSELME de), né en 1775 à Francfort-sur-le-Mein, s'attacha d'abord avec passion aux études philosophiques, qu'il avait embrassées, ainsi que celle du droit, à Iéna, et publia quelques ouvr., entre autres : les *Principes sur lesquels devait être fondé le droit naturel; Critique du droit naturel*, 1795; *Anti-Hobbes*, 1798. Ce fut vers cette dernière époque qu'on le vit s'appliquer à l'étude du droit, et qu'il se fit connaître comme criminaliste par plus. publicat., surtout celles de sa *Bibliothèque du droit cri-*

minel, 1799, avec Grolman et Almindingen, et de son *Manuel du droit criminel*, en allemand, 1801 et 1826, qui le mit à la tête de la nouvelle école criminaliste. En 1801, il professa à Iéna; en 1802, à Kiel; en 1804, la Bavière le chargea de rédiger son code criminel, qui parut enfin en 1813, et qui servit de base à la rédaction des codes de Weimar et de Wurtemberg. A la même époque, il adapta le code Napoléon aux lois bavaroises, et son travail parut en 1812 sous le titre de *Codex maximilianus*. Épuisé par ses travaux et par l'assiduité que réclamaient les hautes et nombreuses fonct. dont il avait, à diverses époques, été revêtu, il était revenu à Francfort pour y rétablir sa santé; mais la mort le frappa le 28 mai 1833, à l'âge de 58 ans. Feuerbach, dans ses moments de loisir, cultivait avec succès les lettres, et avait fait une *traduction* en vers, avec commentaires, du poème indien *Gitâ Govenda*.

FEUILLADE. — V. AUBUSSON.

FEUILLÉE (LOUIS), relig. minime, astronome et botaniste célèbre, un des voyageurs qui ont le plus contribué à l'avancement de l'astronomie, de la géographie et même des différentes parties de l'hist. naturelle, né à Mane près de Forcalquier en 1660, mort à Marseille en 1732, a laissé les ouvr. suiv. qui sont le fruit de ses recherches longues et périlleuses dans l'Amérique-Méridionale et dans les Indes; *Journal des observations physiques, mathématiq. et botaniq., faites sur les côtes orientales de l'Amérique-Méridionale et dans les Indes-Occidentales, de* 1707 *à* 1712, Paris, 1714, 2 vol. in-4. — *Suite du Journal des observations physiques, etc., faites à la Nouvelle-Espagne et aux îles de l'Amérique*, Paris, 1725, in-4; cette suite est terminée par une *Hist. des plantes médicinales qui sont les plus d'usage aux roy. du Pérou et du Chili, composée sur les lieux par ordre du roi, en* 1709, 1710 *et* 1711.

FEUQUIÈRE (MANASSÈS DE PAS, marquis de), lieutenant-général, né à Saumur en 1590, servit avec distinction au siége de La Rochelle, et contribua à la prise de cette ville par les intelligences qu'il avait dans la place. Ambassadeur en Allemagne après la mort de Gustave-Adolphe, il releva le courage des Suédois et forma avec eux un traité d'alliance qui fut très utile à la France. Louis XIII lui donna pendant la campagne de 1637 les témoignages les plus flatteurs de sa confiance, et le chargea en 1639 du siége de Thionville : Feuquière fut attaqué dans ses retranchements, eut un bras cassé et fut fait prisonnier après avoir soutenu courageusement deux attaques dans la même journée. Neuf mois s'écoulèrent à négocier sa rançon, et Feuquière mourut en 1640 au moment où il allait recouvrer la liberté. On a de lui : *Lettres et négociations du marquis de Feuquière, ambassadeur du roi en Allemagne en* 1633 *et* 1634, Amsterdam (Paris), 1753, 3 vol. in-12. — FEUQUIÈRE (Isaac de PAS), fils aîné du précédent, lieut.-gén., gouverneur de Toul et de Verdun, fut successivement chargé de div. ambass. en Allemagne, en Suède et en Espagne, et mourut à Madrid en 1688. — FEUQUIÈRE (Antoine de PAS, marquis de), fils aîné d'Isaac, né à Paris en 1648, entra à 18 ans dans le régiment du roi, fut aide-de-camp du maréchal de Luxembourg, son parent, pend. la campagne de 1672 et 1673, devint colonel du régim. royal-marine, à la fin de 1674, se distingua à la tête de ce corps, sous les ordres de Turenne, obtint ensuite un régim. qui prit son nom, puis fut nommé brigadier en 1688, maréchal-de-camp l'année suiv., et lieut.-général en 1693. Tous ces grades furent le prix de sa valeur et de ses talents milit. Feuquière eut une très grande part à la victoire de Nerwinde. La paix de Ryswick mit fin, en 1697, à sa carrière milit. Il ne fut pas employé dans la guerre qui recommença en 1701; sa disgrâce fut attribuée à la liberté avec laq. il s'était exprimé sur le compte de plus. officiers-génér. alors en crédit. Cette inactivité dut lui être bien pénible. Il chercha à s'en consoler en suivant dans sa retraite les opérat. de la guerre à laq. il ne lui était pas permis de prendre part, en recueillant d'utiles matériaux et en écrivant des mémoires qui parur. pour la prem. fois après sa mort (arrivée en 1711) sous le titre de *Mémoires sur la guerre*, Amsterdam, 1731, in-12. La 4e édit., faite sur le MS. de l'auteur par les soins de son neveu, Paris, 1770, 4 vol. in-4 et in-12, avec cartes et pl., est précédée de la *Vie* de Feuquière, écrite par son frère, qui avait été le témoin d'une grande partie de ses trav. guerriers. Ces mémoires doivent être mis au nomb. des meilleures livres qui aient paru sur l'art militaire; on y trouve de bons jugements et une grande liberté d'opinion sur les opérations du temps : les causes diverses des événements de la guerre de 1701 y sont développées avec une gr. sagacité; mais parfois l'auteur s'y montre trop sévère et partial envers plus. de ses anciens compagnons d'armes.

FEUTRIER (J.-F.-HYACINTHE), évêque de Beauvais, né à Paris en 1785, acheva ses études au séminaire de St-Sulpice, sous l'abbé Émery, et se recommanda bientôt comme prédicateur. Le cardinal Fesch l'appela à la grande-aumônerie, en qualité de secrét.-général. Il contribua à la résistance que le concile national de 1811 opposa aux volontés de l'empereur; on dit même qu'il fut le principal agent des secours pécuniaires qu'on fit secrètem. passer au souverain pontife et aux cardinaux exilés. Au premier retour de Louis XVIII, l'archevêque de Reims, depuis cardinal et archev. de Paris, lui confia les mêmes fonctions de secrét.-général de la grande-aumônerie, qu'il quitta pendant les *cent-jours*. Après la seconde restaurat. il recouvra sa place, et lorsqu'il la perdit en 1822, il fut fait grand-vicaire de Paris, puis curé de la Madeleine. Les commencem. de son épiscopat à Beauvais furent marqués par une vie fort active. Appelé en 1827 au ministère des affaires ecclésiastiques, il eut part aux fameuses ordonnances du 16 juin 1828, qui excitèrent de si vives réclamat. de la part des évêques et du clergé français. Il

sortit du ministère en 1829; dès-lors sa santé s'altéra, et il succomba subitem. le 27 juin 1830 à un anévrisme dont il était atteint depuis plus. mois. Il avait été fait comte et pair de France, peu de jours avant de quitter le ministère. On doit à ce prélat un *Éloge historique et religieux de Jeanne d'Arc pour l'anniversaire de la délivrance d'Orléans, le* 8 *mai* 1429, prononcé dans la cathédrale de cette ville le 8 mai 1821 et le 8 mai 1823; Orléans, 1823, in-8. — *Oraison funèbre de S. A. R. Mgr le duc de Berri*, qu'il devait prononcer pour un service qui n'eut point lieu, 1820, in-8. — *Oraison funèbre de S. A. R. Mme la duchesse douairière d'Orléans*, 2e édit., Paris, 1821, in-8.

FEVRE (Jehan Le), poète français du 14e S., n'est connu que comme aut. d'une satire grossière contre les femmes, et d'un ouvr. dans lequel, pour réparer ses impertinences, il les exalte avec emphase : l'un et l'autre sont écrits en vers de 8 syllabes. La satire a été publ. sous le titre de : *Livre de Matheolus*, Paris, 1492, petit in-fol., goth., ibid., 1518, in-4, etc., et la réparation d'abord sous le tit. de *le Rebours de Matheolus*, Lyon, in-4, goth.; Paris, 1518, in-4; puis sous le suivant : *le Livre du résolu en mariage*, Paris, in-4, goth., S. D. On l'a quelquefois confondu avec Fèvre (Jehan Le), avocat au parlem. de Paris, et rapporteur de la chancellerie de France sous Charles V, dont on a un petit poème intit. : *le Respit de la mort*, Paris, 1506, in-4, 1533, in-8.

FÈVRE (Denis Le), relig. célestin, vicaire-général et provinc. de son ordre, né dans le Vendômois en 1488, mort à Paris en 1538, après avoir professé avec éclat les langues grecque et latine, a laissé les ouvr. suiv. : *Vita sancti Celestini, conscripta primùm à Petro Altiacensi S. R. E. cardinali, limatiori stylo donata*, Paris, 1539, in-4; *Poema hebraïcum de immaculatâ conceptione Virginis Mariæ*, Troyes, in-4; des *Sermons*, etc.

FÈVRE (Jean Le), chanoine de Langres, né à Dijon en 1493, mort en 1565, avec la réputation d'un savant théolog., d'un excellent mathémat., curieux des arts mécaniques, surtout de l'horlogerie et de la peinture, a laissé les ouvr. suiv. : *Livret des emblèmes d'Alciat, mis en rimes françaises*, Paris, Wechel, 1536, in-8, goth.; *Dictionnaire de rimes franç.*, ibid., 1572, in-8; ibid., 1588, in-8, augm. par Tabourot; *Liber de Horariorum compositione*, MS.

FÈVRE (Jacques Le), prevôt et théol. d'Arras dans le 17e S., a publ. : *Anc. mém. du 14e S. depuis peu découverts*, sur la vie de Bertrand Duguesclin, Douai, 1692, in-4. Ce livre fort rare se trouve reproduit en substance dans les t. III, IV et V de la *Collect. univ. des mém. sur l'hist. de France*.

FÈVRE. — V. Faber et Lefèvre.

FEVRET (Charles), né à Semur en Auxois en 1583, avocat, puis conseiller au parlem. de Bourgogne, mort à Dijon en 1661, est auteur de quelques ouv., dont le plus remarquable et le plus connu est un *Tr. de l'abus*, Dijon, 1653, in-fol., réimpr. à Lyon en 1667, 1677, 1736, 2 vol. in-fol. — Fevret (Pierre), fils du précéd., né en 1625, conseiller-clerc et sous-doyen du parlem. de Dijon, fonda la biblioth. publique de cette ville, et mourut en 1706. — Fevret de Fontette (Charles-Marie), arrière-petit-fils de Charles, né à Dijon en 1710, fut conseiller au parlem. de cette ville, et honora le cours de sa magistrature par l'alliance des vertus avec les talents. C'est à lui que l'on doit les import. addit. faites à la *Biblioth. histor. du P. Le Long*. Il mourut à Dijon en 1772.

FEYJOO Y MONTENEGRO (Benoît-Jérôme), célèbre critique espagn., né à Compostelle en 1701, mort en 1764, abbé du monastère St-Vincent à Oviedo, avait de bonne heure renoncé au monde pour se livrer tout entier à l'étude des langues, de l'histoire, des b.-lettres, et s'était déjà fait connaître par plus. sermons et quelques ouvr. théolog., lorsqu'il fit paraître en 1726, les deux prem. vol. de son *Théâtre critique universel*, qui eut un succès prodigieux : cet ouv., successivement augmenté, fut impr. à Madrid en 1738, en 8 vol. in-8; le supplém. parut de 1740 à 1746, en 5 vol. in 8. Le *Théâtre critique* a été trad. en franç. par d'Hermilly, Paris, 1742-1746, 4 vol. in-12; en ital., Rome, 1744, et en plus. autres langues. On a du même aut. *Cartas eruditas y curiosas* (Lettres curieuses et instructives), Madrid, 1748, 8 vol. in-8. La meilleure édit. des œuvres de Feyjoo est celle qu'a donnée Campomanès avec une *Vie* de l'auteur, Madrid, 1780, 33 vol. in-8.

FEYNES (H. de), voyageur, né en Provence, traversa la portion de l'Asie qui s'étend entre Alexandrette, Bagdad et Ispahan, parcourut les côtes de l'Inde, et alla jusqu'à Canton : à son retour en Europe, de Feynes, ayant abordé à Lisbonne, fut emprisonné par ordre du gouvernement qui redoutait ses révélat. sur l'état des établissem. portugais dans les Indes, et ne recouvra sa liberté sur la demande de Louis XIII, qu'après quatre ans de captivité. Il a pub. l'hist. de ses voy. sous le titre suiv. : *Voyage par terre depuis Paris jusqu'à la Chine, avec le retour par mer*. Paris, 1630, in-12. Cet ouvr., l'un des prem. qui aient été écrits en franç. sur les Indes-Orientales, se fait lire avec intérêt.

FIACRE (St), né en Irlande vers la fin du 6e ou au commencem. du 7e S., suiv. les légendes, qui lui donnent la qualité de prince, vint en France, où St Faron, év. de Meaux, lui assigna pour résidence une solitude dans la Brie, partie de son diocèse. Il y bâtit, pour les voyageurs ou pélerins nationaux et étrangers, un hospice qui depuis est devenu un bourg célèbre par ses pélerinages, et y mourut vers l'an 670. Il existe différ. opinions sur le motif qui a fait donner aux voitures de place le nom de ce saint : l'abbé Feller a cru pouvoir les concilier en imaginant que l'hôtelier qui le premier loua ces sortes de voitures n'avait pris pour enseigne l'image de St Fiacre que parce que ces mêmes voitures, avant d'être employées à un autre

sage, ne servaient qu'à conduire les Parisiens en élerinage à la chapelle du saint ermite. Notre ographe appuie son opinion sur ce que l'hôllerie de St-Fiacre était située rue St-Antoine, récisém. sur le chemin de Paris à St-Fiacre. On voque en doute l'authenticité des actes de ce int, dont on a plus. *Vies*, entre autres une par Pirou, bénéd. de St-Maur, Paris, 1636, in-12. Un autre personnage du même nom, frère-lai l'ordre de St-Augustin, né en 1619 à Marli, près -Germain-en-Laye, mort à Paris en 1684, eut uelque célébrité dans son temps par des prédicons dont plus. se vérifièrent et lui attirèrent la nfiance de personnes du plus haut rang. Sa *Vie* par le P. Gabriel de Ste-Claire), a été impr. aris, 1722, in-12; *abrégée* (par Guyot), Paris, 305, in-8.

FIALETTI (Odoard), peintre et grav. de l'école énitienne, né à Bologne en 1573, mort à Venise 1638, fut l'élève du Tintoret : le Boschino cite lui trente-huit tableaux qui ornaient les églises e Venise. Cet artiste a laissé deux liv. de *Prinpes du dessin*, Venise, in-4 ; des *Scherzi d'amore* jeux d'amour), en 20 planches; *Abiti delle religioni con le armi e breve descrizioni loro*, Veise, 1626, in-4.

FICHARD (Jean), savant jurisconsulte, né en 512 à Francfort-sur-le-Mein, mort syndic de cette lle en 1581, a laissé les ouvr. suivants : *Onoasticon philosopho-medicum synonymum et alrum pro vocabulis Paracelsi*, Bâle, 1574, in-8 : est un dictionnaire d'alchimie. — *Vitæ recentior. risconsultor.*, etc., Bâle, 1537, in-4 ; Padoue, 565, in-4 ; cet ouvr. fait suite à celui de Bernard utilius. — *Tractatus cautelarum*, Francfort, 572, in-fol.; Lyon, 1577 et 1582, id. — *Exegesis tulorum institutionum*, Bâle, in-8. — *Virorum ui superiore nostroque seculo eruditione et doct. lustres fuerunt*, *Vitæ*, etc., Francfort, 1536, 1-4, très rare. — *Consilia*, etc., ibid., 1590, 2 vol. n-fol.; Darmstadt, 1677, 3 vol. in-fol., précéd. l'une *Vie* de l'auteur par H.-P. Herdesianus.

FICHET (Guillaume), docteur de Sorbonne, rocureur de la nation de France, rect. de l'univ., onna pendant 20 ans des leçons de théologie et e rhétorique dans le collége de Sorbonne, favoisa l'établissement de l'imprim., et fut l'édit. des *ettres de Gasparini*, l'un des prem. livres impr. Paris; il alla à Rome en 1471, et fut nommé caérier et pénitencier de Sixte IV. On lui doit : *thetoricorum libri III*, etc., 1471, in-4. — *Epitolæ, in Parisiorum Sorbonâ*, 1471, in-4.

FICHTE (Jean-Théophile), un des plus célèbres hilosophes allemands de l'école moderne, né à Rammenau, dans la Lusace, en 1763, fut successivement profess. de théologie à Iéna et à Erlang, uis recteur de l'univ. de Berlin, et mourut en 1814. Il a laissé plusieurs ouvrages philosophiq. lans lesquels il développe dans toutes ses parties a doctrine de l'idéalisme transcendental, doctrine qui offre beaucoup d'analogie avec celle des anc. éléatiques et des scolastiques du moyen-âge. On trouvera une juste exposition des différences qui caractérisent les systèmes philosophiq. de Fichte, de Schelling et de Kant, dans l'*Essai sur le prem. problème philosophique* et dans l'*Essai sur l'existence et sur les dern. systèmes qui ont paru en Allemagne*, par M. Ancillon, *Mélanges de littérature et de philosophie*, Paris, 1809, in-8. On a de Fichte des écrits politiques qui causèrent en Allemagne une sensation profonde. Les principaux ouvrages de ce philosophe sont : *Essai de critique de toutes les révélations*, Kœnigsberg, 1792; ib., 1793, in-8. — *Matériaux pour rectifier les jugem. du public sur la révolut. franç.*, 1793, in-8. — *Sur la notion de la doctrine de la science appelée communément philosophie*, Weimar, 1794, 1798, 1799, un vol. in-8. — *La liberté de penser réclamée des souver. de l'Europe*, 1794, in-8. — *Discours sur la destination de l'homme de lettres*, Iéna, 1794, in-8. — *Bases de la doctrine de la science*, ibid., 1794, un vol. in-8; 1801, 1802, 2 vol. — *Précis de ce qui caractérise la doctrine de la science relativement à la faculté théorétique*, ibid., 1794 et 1802, in-8. — *Bases du droit naturel d'après les principes de la doctrine de la science*, ib., 1796 et 1797, 2 vol. in-8. — *Système de morale d'après les principes de la doctrine de la science*, ibid., 1798, in-8. — *Nouvel essai pour servir à l'histoire de l'athéisme*, Marbourg, in-8. — *Appel au public sur l'imputat. d'athéisme* faite à l'aut., Iéna, 1799, in-8, 2ᵉ édit. — *La destination de l'homme*, Berlin, 1800, in-8. — *Discours sur la condit. de l'homme de lettres et sur ses travaux dans l'empire de la liberté*, ib., 1806, in-8. — *Discours adressés à la nation allemande*, ibid., 1806, in-8. — *La doctrine de la science exposée dans toute son étendue*, Straubing, 1807, in-8. — *Principes fondamentaux de toute la doctrine de la science*, etc. — *Esquisse du caract. distinctif de cette science relativement à la faculté théorétique*, 1810, in-8.

FICINO (Marsilio), chanoine de Florence, né dans cette ville en 1433, se livra avec passion à l'étude approfondie des dogmes de Platon, et devint un des sectateurs les plus enthousiastes de ce philosophe. Il mourut en 1499. Son zèle pour la propagation des spéculations métaphysiques de l'école platonicienne était tel, qu'il ne se contentait point de les enseigner à l'acad. de Florence, mais encore qu'il les prêchait en chaire à ses auditeurs. Ses *OEuvres* ont eu plus. édit.; la meilleure est celle de Paris, 1641, 2 vol. in-fol.

FICORONI (François), célèbre antiq., né près de Rome en 1664, s'appliqua de bonne heure à l'étude des monuments, et s'étant fait connaître par plusieurs dissertations curieuses, fut nommé correspond. de l'académie des inscript. à Rome, de la société royale de Londres et de plus. autres académies. Il fut le fondat. de la société *degl' inculti*, et mourut en 1747. Ses princip. ouvr. sont : *I Tali ed altri instrumenti lusorii degli antichi Romani*, 1734, in-4. — *Le Maschere sceniche*, etc., 1736, in-4. — *I Piombi antichi*, 1740, in-4. — *I vestigj e rarità di Roma antica, ricercate e*

spiegale, 1744, gr. in-4. — *Gemmæ antiquæ litteratæ aliæque rariores*, Rome, 1757, in-4, avec de savantes notes de Galetti.

FICQUET (Étienne), grav., né à Paris en 1731, mort en 1794, s'est fait une réputat. méritée dans le portrait en petit. Il a laissé dans ce genre une suite connue sous la dénomination de *Collect. de Ficquet;* les plus remarquables sont les portraits de Molière, Voltaire, Montaigne, J.-B. Rousseau, J.-J. Rousseau, Fénélon, Descartes, Corneille, etc. Celui de Mme de Maintenon est regardé comme son chef-d'œuvre.

FIELDING (Henri), célèbre romancier anglais, né en 1707 à Sharpham-Park, se fit connaître à l'âge de 20 ans par une comédie qui eut beaucoup de succès, quitta la carrière du barreau par suite de graves infirmités qui l'affligèrent dès l'âge de 30 ans, se livra à ses trav. littér., et mourut à Lisbonne en 1754, après avoir publié successivement un grand nombre de pamphlets politiques, des romans qui firent sa réputat., des essais de morale et 26 pièces de théâtre, dont quelques-unes sont imitées de Molière. Ses *Œuvres* ont été recueill. Londres, 1762, 4 vol. grand in-4, et réimpr. plus. fois dans différents formats. Les meill. éditions sont celles de Londres, 1806; ibid., 1811, 10 vol. in-8, avec la *Vie* de l'aut. par Arth. Murphy. Tous les romans de Fielding ont été trad. en franç. par différents auteurs. La collection de ses romans, édit. de Cazin, 23 vol. in-12, en contient quelq.-uns qui lui sont faussement attribués. *Tom Jones,* son chef-d'œuvre, et, suiv. La Harpe, le premier roman du monde, a été traduit par de La Place, par Davaux et par Chéron. La nouvelle traduction par M. le comte de la Bédoyère, Paris, 1833, 4 vol. in-8, est supérieure à toutes les précédentes par l'exactitude et par le style. Après *Tom Jones* vient le charmant roman de *Joseph Andrew;* il a été traduit par l'abbé Desfontaines, 1743, 2 vol. in-12; cette trad., souvent réimpr., est moins fidèle que celle de Lunier, 1807, 4 vol. in-12. *Amélie,* trad. par de Puisieux, 1764, 4 vol. in-12, l'a été depuis par Mme Riccoboni, 1790, 2 vol. in-12, qui, dans sa trad., a fait disparaître les longueurs de l'original. L'*Hist. de Jonathan Wild-le-Grand* a été trad. par Picquet, 1763, 2 vol. in-12, et *Julien-l'Apostat en voyage dans l'autre monde*, par Kauffmann, 1768, in-12. On trouve une excellente *Vie* de Fielding dans la *Biographie des romanciers célèbres*, par sir Walter Scott, trad. de l'angl., Paris, 4 vol. in-12, 1826. — Fielding (Sarah), l'une de ses sœurs, née en 1714, mort à Bath en 1768, a donné deux romans : *les Aventures de David Simple dans la recherche d'un ami fidèle*, 1752, 3 vol. in-12, trad. en français par Laplace, 1749, 2 vol. in-12. — *Les Pleurs*, nouv. fable dramat., 1753, 3 vol. in-12. — Une trad. des *Choses mémorables de Socrate* par Xénophon, avec la *Défense de Socrate devant ses juges*, un vol. in-8, avec des notes du sav. Harris. Quelques-unes de ses lettres sont insérées dans la correspond. de Richardson. — Fielding (John), frère de Henri, lui succéda dans la place de juge-de-paix, fut créé chevalier baronnet en 1761, et mourut en 1780. On lui doit plus. établissem. d'humanité dans la ville de Londres, et il a publié : *Extraits des lois pénales relatives à la paix et au bon ordre de la métropole*, 1761, in-8. — *Le Mentor universel, contenant des essais sur les sujets les plus import. dans la vie*, etc., 1762 et 1781, in-12.

FIENNES (Guillaume), connu sous le nom de lord SAY et SELE, né à Broughton, comté d'Oxford, en 1582, se montra d'abord un des plus zélés défenseurs de la monarchie, et contribua généreusement aux frais de la guerre que Jacques Ier soutenait dans le Palatinat; mais dès les premiers symptômes de divis. entre Charles Ier et le parlement, il se mit à la tête des plus ardents ennemis de la prérogative royale, s'opposa à toute espèce de traité entre les deux partis, devint un des confidents intimes de Cromwell, et fut élu membre de la chambre des lords pend. le protectorat. A la restaurat., Charles II le nomma lord du sceau privé et grand-chambellan de sa maison, fonctions qu'i Fiennes remplit jusqu'à sa mort en 1662. On a de lui quelq. disc. prononcés au parlem. et d'autres écrits particulièrem. dirigés contre les quakers qui étaient très nombreux dans le voisinage de Broughton. — Fiennes (Nathaniel), fils du précéd., né à Broughton en 1608, membre du parlem. en 1640, y manifesta son aversion pour le gouvernem. monarchique. Il voulut se distinguer dans la carrière milit.; mais ayant rendu la ville de Bristol sans défense, il fut condamné à mort, et n'obtint sa grâce que par le crédit de son père. Pendant le protectorat de Cromwell, Fiennes fut membre du conseil, lord du sceau privé et membre de la chambre des lords. Après la restaurat., il se retira dans ses terres, et mourut en 1669. L'ouvr. suiv. que Fiennes publia en 1660, prouve qu'il savait habilement plier ses opinions aux circonstances : *La monarchie démontrée être la meilleure, la plus ancienne et la plus légale des formes du gouvernement, dans une conférence tenue à Whitehall entre Olivier, lord-protecteur, et un comité du parlem.*, etc., *en avril* 1657.

FIENNES (Jean-Baptiste de), orientaliste, né à St-Germain-en-Laye en 1669, fut successiv. premier drogueman du consulat d'Alexandrie d'Égypte, de celui du Grand-Kaire, profess. d'arabe au collége de France, et secrét.-interprète du roi. Il accompagna Dussaux en 1718 dans sa mission près des régences de Tripoli, de Tunis et d'Alger, fut envoyé seul à Tripoli en 1729, conclut avec cet état un traité de paix avantageux à la France, et mourut à Paris en 1744. Il n'a laissé aucun écrit. — Fiennes (Jean-Baptiste Helin de), fils du précéd., orientaliste distingué, secrét.-interprète du roi, et profess. d'arabe au collége de France, né à St-Germain-en-Laye en 1710, fut chargé de deux missions à Tunis et à Tripoli, pour demander satisfaction d'insultes faites au pavillon du roi, ramena en France un ambassadeur chargé d'exprimer au roi les excuses de ces régences, et mourut en 1767. Il a trad. en franç. la *Relation de Dourry efendy*, ambassad.

de la Porte auprès du roi de Perse, sur la trad. lat. du P. Krusinski. Cette trad. a été publiée par Langlès dans le *Magasin encyclop.*, 1800.

FIESCHI (Joseph-Marie), le principal auteur de l'horrible attentat qui effraya la France en 1835, était né en 1790, à Murano dans la Corse. D'abord berger comme l'avait été son père, à 18 ans il s'engagea, fut incorporé dans la légion corse, fit la campagne de Russie, et passa ensuite avec cette légion au service de Murat, roi de Naples. Après la mort de Murat, qu'il avait accompagné dans son expédit. aventureuse, il fut mis comme Français à la disposit. de Louis XVIII, et ne tarda pas à retourner en Corse; mais il n'y resta pas long-temps. Condamné pour vol en 1816 à 10 ans de réclusion, il subit sa peine dans la prison d'Embrun. Il erra dep. de ville en ville, vivant misérablem. du produit de son travail. Arrivé à Paris après la révolut. de 1830, il se donna comme une victime de la restaurat., et parvint à se faire allouer une pension de 550 fr. par la commission des condamnés politiques; il obtint en même temps son incorporation dans la compagnie des sous-offic. sédent. en garnison à Paris. Ses intrigues lui valurent encore différ. petits emplois, et il réussit à captiver la confiance de plus. personnes notables. Dans les temps de troubles qui suivirent, il paraît qu'il rendit de réels services; mais sa mauvaise conduite, les escroqueries dont il se rendit coupable lui firent perdre bientôt ses places et ses protecteurs, et il retomba dans la misère. C'est alors qu'il conçut l'idée de la machine infernale, et qu'il l'exécuta, aidé de quelq. partisans fanatiq. du dogme antisocial de la souveraineté du peuple. Cette machine, armée de 24 canons de fusil, fut placée par Fieschi dans un appartement qu'il avait loué sur le boulevard du Temple, et il y mit le feu au moment où, le 28 juillet, le roi passait la revue de la garde nationale. Le roi échappa par miracle à ce danger, le plus gr. qu'il eût encore couru; mais onze personnes, parmi lesq. le maréchal Mortier, tombèrent autour de lui sans vie. Arrêté dans sa fuite, Fieschi fut traduit avec ses complices devant la chambre des pairs formée en cour de justice, et, après de longs et solennels débats, il fut condamné à mort avec Pepin et Morey, et subit sa peine le dernier, le 19 février 1836. On a publié *Procès de Fieschi*, 1836, 3 vol. in-8.

FIESQUE (Jean-Louis), comte de Lavagne, issu d'une famille illustre de Gênes, dont l'ancienneté remonte jusqu'au 11e S., et qui durant les troubles d'Italie était attachée au parti guelfe, se rendit fameux comme chef d'une conspiration contre les Doria et contre le gouvernem. de sa patrie. Après avoir gagné les bonnes grâces du vieux André Doria, le libérat. de la républiq. de Gênes, il s'attacha Jean-Bapt. Verrina, l'un des hommes les plus ardents et les plus accrédités dans le parti populaire, s'empara du port pendant la nuit, et se disposait à l'expulsion ou au massacre de la noblesse, afin d'obtenir la souveraineté, quand, au moment d'exécuter le complot, il tomba dans la mer avec ses armes, et périt sans pouvoir être secouru. Les conjurés, privés de leur chef, traitèrent avec le sénat, et se retirèrent à Montobbio; mais ils furent assiégés dans cette place, tombèrent au pouvoir de leurs ennemis, et furent condamnés au dernier supplice. Les Fiesque furent bannis de Gênes jusqu'à la 5e générat. après la mauvaise issue de cette conjurat. dont Aug. Mascardi a écrit une *histoire* en ital., Anvers, 1629, in-4; elle a été trad. en franç., Paris, 1639, in-8. La *Conjurat. de Fiesque* est le sujet d'une tragédie de Schiller.

FIGRELIUS (Edmond), profess. à l'univ. d'Upsal, né dans cette ville vers 1605, devint précepteur de Charles XI, qui le créa sénateur et chancelier de la cour. Il mourut dans sa patrie en 1676, laissant les ouvr. suiv. : *Brevis reipublicæ cum romanâ Sueciæ comparatio*, Upsal, 1642, in-4. — *Diagramma epicum de ultimo mundi die et vitâ æternâ*, Paris, 1648. — *De statuis illustrium Romanorum liber singularis*, Stockholm, 1656, in-8, rare et curieux. — *Tabula grammaticæ in usum Caroli XI*, impr. à Stockholm, chez Hautschenius.

FIGUEIRA (Guillaume), troubadour du 13e S., né à Toulouse, est auteur d'une *Pastourelle* qui ne manque ni de naïveté, ni de grâce; elle fait partie des MSs. de la bibliothèque royale, où l'on trouve en outre de lui onze pièces. Raynouard en a publ. quatre dans le *Choix de poésies*, t. IV.

FIGUEIRA (Louis), jésuite portugais, chef des miss. du Maranon (Brésil), fut massacré avec 13 de ses compagnons par les Arouans, peuplade sauvage à l'embouchure du fleuve des Amazones, en 1643. On a de ce missionnaire, en portugais, une *Grammaire de la langue brésilienne*, Lisbonne, 1687, in-8.

FIGUEIREDO (Antonio PEREIRA de), savant portug., né à Macao en 1725, se fit connaître dès l'âge de 26 ans par la publicat. d'excell. ouvr. de gramm. qui jetèrent les fondem. de sa réputation; un peu plus tard il publia, pour la défense du pouvoir des rois sur les personnes et les biens ecclésiast., des écrits qui lui méritèrent divers emplois, et le titre de membre, puis de doyen de l'académie royale des sciences, classe de littérature. Après une vie active et laborieuse, il mourut en 1797, revêtu de l'habit de l'Oratoire, qu'il avait pris fort jeune et qu'il avait quitté dans le monde. Le nombre de ses ouvr. s'élève à 169, dont 68 imprimés. Le catalogue en a été publié Lisbonne, 1800, in-4 de 76 pages. Les plus remarq. sont : *Exercices des langues latine et portug.*, 1751, in-8. *Novo methodo da grammatica latina*, 1752, in-8; 10e édit., 1797, in-8. — *Doctrina veteris Ecclesiæ de supremâ regum etiam in clericos potestate*, etc., 1765, in-fol.; réimpr. dans la *Collectio thesium in diversis universitatibus*, etc., et trad. en français avec le texte lat., Paris, 1766. — *Tentativa theologica*, etc., ou essai théol. pour démontrer que, dans les cas où l'on ne peut avoir recours au siége apostolique, les évêques ont la faculté de pourvoir à tous les cas réservés au pape, lorsqu'un besoin urgent l'exige, 1766, 1769, in-8, trad. en français

par l'avocat Pinault, Lyon, 1772; en ital. par Marcolino, Venise, 1767; en latin par l'auteur lui-même, et enrichi de notes, Lisbonne, 1769. On en cite aussi des versions allem. et espagnoles.

FIGUEROA (Barthélemi CAYRASCO de), poète espagnol, né à Logroño vers 1510, mort en 1570, a introduit dans la poésie castillane les *esdruxulos*. Assez semblables aux *dactyles* des Grecs, ces vers, communém. de 7 ou de 11 syllabes, forment un rhythme très harmonieux. Figueroa avait composé plus. pièces de poésie dont il ne nous reste qu'une seule chanson uniquem. formée d'*esdruxulos* en rimes croisées; elle se trouve dans le recueil de poésies choisies inédites et anc. de don Manuel de Ugarte. — Figueroa (Franç.), médec. de Séville, habile praticien, né en 1630, mort en 1695, a laissé un *Tr. des qualités de l'aloja* (boisson alors en usage en Espagne), et un autre *sur l'esquinancie*, Lima, 1644, in-4. Tous deux sont très estimés.

FIGUEROA (don Lopez de), mestre-de-camp dans les armées de Philippe II, né à Valladolid vers 1520, se signala dans la réduction des Mauresques de l'Andalousie, révoltés en 1562, assista à la célèbre bataille de Lépante sous don Juan d'Autriche, et eut la gloire de contribuer au gain de cette bataille en se rendant maître de la galère-capitane commandée par Hali, général des Maures d'Afrique, qui fut tué dans le combat. Figueroa servit encore utilement sa patrie dans plus. autres circonstances, et mourut couvert de blessures en 1595. — Figueroa (François de), poète espagnol, né à Alcala de Henarès vers 1540, mort en 1620, eut une grande célébrité dans son temps. Quelq. instants avant d'expirer, il exigea qu'on brulât devant lui toutes ses poésies; mais on parvint à en sauver quelques-unes qui furent imprim. sous le titre de *Obras en verso de Franc. de Figueroa*, Lisbonne, 1626; elles se distinguent par la pureté et l'élégance du style. Le *Parnaso español*, contient, IV, deux églogues et quelq. pièces inéd. de Figueroa.

FIGUEROA (Garcia de SILVA Y), diplom., né à Badajoz vers 1574, quitta la carrière des armes après s'être distingué dans les guerres de Flandre sous Philippe II, et fut employé dans diverses missions diplomatiques sous ce prince et sous Philippe III, son successeur. Une relat. succincte de son ambassade en Perse et dans les Indes, rédigée d'après les mém. de l'aut., a paru en franç. sous ce titre: *l'Ambassade de don Garcias de Silva Figueroa en Perse, contenant la politique de ce grand empire, les mœurs du roi Schah-Abbas, et une relat. exacte de tous les lieux de Perse et des Indes où cet ambassad. a été l'espace de 8 années qu'il y a demeuré*, par Wicqfort, Paris, 1667, in-4. C'est, suivant Chardin, un des meilleurs, des plus exacts et des plus judic. ouvr. que nous ayons sur la Perse. On ignore l'époque de la mort de Figueroa, on sait seulem. qu'elle se rapproche de la publicat. du *Breviar histor. hispanicæ*, Lisbonne, 1628, ouvr. qu'il avait composé en lat. pend. son séjour à Goa.

FIGUEROA (Christ. SUAREZ de), poète distingué, né à Valladolid vers 1586, abandonna la jurisprud. pour suivre la carrière des lettres, dans laquelle il obtint des succès mérités, et mourut en 1650. On a de lui: *Espejo de Juventud*, Madrid, 1607, in-8. — *La Constante Amarillis*, Valence, 1609, trad. en franç., Lyon, 1614, in-8. — *España defendida*, poème héroïque, Madrid, 1612, in-8. — *Hist. anal. ó relacion*, etc., relat. des missions des PP. de la société de Jésus en Orient, ibid., 1614, in-4. — *Hechos del marques don Garcia Hurtado de Mendoza*, ib., 1613, in-4. — *El pasajero*, etc., ib., 1617, Barcelonne, 1618, in-8. — *Noticias importantes à la humana comunicacion*, Barcelonne, 1618, in-8.

FILANGIÉRI (Gaetano), célèbre publiciste, né à Naples en 1752, d'une ancienne famille dont l'illustration remonte au 11e S., se livra avec ardeur à l'étude de la morale, de la politique et de la législation, et obtint de grands succès au barreau. Il s'est fait une réputation européenne par son ouvrage sur la législation (*Scienza della legislazione*), 1780-85, 7 vol. in-8; le 1er livre traite des règles générales de la législation; le 2e des lois politiq. et économiques; ils parurent ensemble à Naples, 1780, 2 vol. in-8; le 3e a pour objet les lois criminelles, et fut publ. en 1783, 2 vol.; le 4e embrasse l'éducation, les mœurs et l'instruction publique, et a été impr. en 1785, 3 vol.; le 5e livre, qui devait comprendre les lois relatives à la religion, est resté imparfait; l'auteur, que la mort surprit au milieu de ses travaux, en 1788, n'a pu qu'en indiquer les principales matières. En peu d'années, cet ouvrage obtint un succès universel; Naples, Venise, Florence, Milan, etc., en multiplièrent les éditions, et la France, l'Allemagne et l'Espagne en possédèrent bientôt des traductions; celle de Gallois, en franç., Paris, 1789-91, 7 vol. in-8, et avec *Notes* de Benjamin-Constant, Paris, 1821, 6 vol. in-8, est estimée. — *L'Éloge historique de Filangieri*, par l'avocat Tommasi, Naples, 1788, in-8, contient une bonne analyse de la *Législation universelle*. — Filangieri (Antoine), commandeur de l'ordre de Malte, frère du précédent, né dans le royaume de Naples vers 1750, entra au service d'Espagne, et devint vice-roi et commandant-gén. de la Galice. Il fut massacré au milieu d'une émeute populaire fomentée par Blake, son ennemi, partisan anglais.

FILASSIER (Jean-Jacques), agronome, membre de plusieurs académies, né en Flandre vers 1736, mort en 1806, à Clamart, où il s'était retiré après avoir siégé à l'assemblée législative, a laissé entre autres ouvrages: *Dictionnaire historiq. de l'éducation*, Paris, 1784, 2 vol. in-8.—*Éraste, ou l'Ami de la jeunesse*, Paris, 1803, 2 vol. in-8; ces ouvr. sont souvent réimpr.—*Éloge du dauphin, père de Louis XVI*, Paris, 1777, in-8.—*Culture de la grosse asperge*, etc., Paris, 1783, in-12. — *Dictionnaire du jardinier franç.*, Paris, 1790, 2 vol. in-8.

FILHOL (Ant.-Mich.), graveur, mort à Paris en 1812, avait publ. dep. 1801 près de 100 livraisons

d'une collection intit. : *Cours historiq. et élémentaire de peinture*, avec texte explicatif. Cette entreprise importante, qui devait offrir une galerie complète du muséum, a été poussée jusqu'à la 20e livraison par la veuve de Filhol, et forme 10 vol. gr. in-8. Cet artiste a encore publ. : *Concours décennal*, Paris, 1812, in-4.

FILICAIA (Vincent de), un des meilleurs poètes lyriques italiens, né à Florence en 1642, vivait retiré à la campagne, partageant son temps entre l'éducation de ses enfants et la culture des lettres, lorsqu'il apprit que Vienne, assiégée par 200,000 Turks, venait d'être délivrée par Jean Sobieski, roi de Pologne, et par Charles V, duc de Lorraine. Cédant à l'enthousiasme que la nouvelle de ce gr. événement produisit sur lui, il écrivit d'inspirat. six odes ou *canzoni*, qui excitèrent l'admiration universelle. Ses talents lui méritèrent la bienveillance du grand-duc, qui plus tard lui conféra la dignité de sénateur, le gouvernem. de Volterre, puis celui de Pise, et enfin la charge de secrétaire du tirage des magistrats, charge très importante à cette époque. Il préparait une édit. de ses poésies, quand la mort le surprit en 1707. Elle a été publ. par son fils, Florence, 1707, in-4. Les *Poesie toscane* de Filicaia ont été réimpr. plusieurs fois avec la *Vie* de l'aut., par Thomas Bonaventuri. L'édit. la plus correcte est celle de Venise, 1812, 2 vol. in-16.

FILLASTRE (Guillaume), doyen de l'église de Reims, cardinal, puis archev. d'Aix, né à La Suze en 1344, assista aux conciles de Pise et de Constance, fit rebâtir les écoles de théologie de Reims, et mourut en 1428. Il a traduit quelques livres de Platon, et la *Cosmograph. de Ptolomée*.—Fillastre (Guillaume), év. de Verdun et de Tournai, présid. du conseil-d'état, chancelier de l'ordre de la Toison-d'Or, né vers 1400, mort en 1473, à Gand, après avoir été employé dans plusieurs négociat., et député par Philippe-le-Bon vers Pie II, pour obtenir de ce pontife la dispense du vœu qu'il avait fait d'aller à la Terre-Sainte. On a de lui une *Chronique de l'hist. de France*, 1517, 2 vol. in-fol. — *La Toison-d'Or*, etc., Paris, 1517, 2 vol. in-fol., ouvr. curieux et fort recherché.

FILLEAU DE LA CHAISE (Jean), né à Poitiers vers 1630, mort à Paris en 1693, avait été chargé d'écrire l'*Histoire de St Louis* avec les pièces recueillies par Tillemont. Cet ouvr. parut en XV liv., Paris, 1688, in-4, et produisit dans le public une sensation telle, que l'édition fut enlevée en peu de jours. On a du même aut. : *Discours sur les pensées de Pascal*, 1672, in-12, et *Discours sur les preuves des miracles de Moïse*, réimpr. dans plus. édit. des *Pensées* de Pascal.—Filleau de St-Martin, son frère cadet, mort vers 1695, n'est connu que par la traduction de : *Histoire de l'admirable D. Quichotte de la Manche*, 1677, 4 vol. in-12. Les nouvelles traduct. du chef-d'œuvre de Cervantes n'ont pas fait oublier celle de St-Martin, qui a été réimpr. un gr. nombre de fois, notamm. en 1826, 6 vol. in-8. — Filleau des Billettes (Gille), frère des précédents, membre de l'acad. des sciences, né à Poitiers en 1634, mort en 1720, a laissé des descriptions d'arts dans le *Recueil* de l'Académie. Son *Éloge* a été fait par Fontenelle.

FILLEUL (Nicolas), poète, né à Rouen vers 1530, a composé : *le Discours*, recueil de sonnets moraux, Rouen, 1560, in-4. — *Achille*, trag., Paris, 1564, in-4, représentée au collége d'Harcourt en 1563; plusieurs autres pièces de théâtre publiées sous ce titre : *les Théâtres de Gaillon*, Rouen, 1566, in-4, vol. rare et recherché. — *La Couronne de Henri-le-Victorieux, roi de Pologne*, Paris, 1573, in-4, etc.

FIMBRIA, partisan fougueux de Marius, tua de sa main le consulaire Lucius-César. Après la mort de Marius, ayant été envoyé en Asie comme lieutenant du consul Valérius-Flaccus, il souleva l'armée contre ce général, le fit périr pour se mettre à sa place, remporta plusieurs avantages contre Mithridate, et, fier de ses succès, parcourut l'Asie, exerçant ses vengeances contre les partisans de Sylla; mais bientôt, poursuivi lui-même par ce général, il fut réduit à se donner la mort l'an de Rome 668 (85 ans av. J.-C.).

FINCH (Guillaume), voyageur anglais, accompagna en 1607 Guillaume Hawkins, nommé ambassadeur auprès du grand-mogol pour établir des relations de commerce entre l'Angleterre et l'Hindoustan, fit plusieurs voyages dans l'intérieur de ce pays, et revint par terre en Angleterre. La relation de son voyage a long-temps été la meilleure que l'on eût sur ces contrées; il en a été inséré un extrait dans le recueil de *Purchas*, t. Ier; et l'on trouve dans l'*Histoire des voyages* de Prévost des observations de Finch sur Sierra-Leone.

FINCH (Hénéage), comte de Nottingham, né à Londres en 1621, professeur de jurisprudence au collége d'Inner-Temple, fut nommé successivem. par Charles II, après la restauration, solliciteur-général, *attorney* (procureur-général), garde du sceau, lord grand-chancelier, chevalier baronnet, baron et comte. Il mourut en 1682, avec la réputation d'un légiste profond et d'un magistrat ferme et intègre. On connaît de lui plus. discours prononcés dans le procès des juges de Charles Ier, impr. dans l'*Exposé exact et impartial de l'accusation, du procès et du jugem. de 29 régicides*, etc., 1660, in-4; 1679, in-8. — *Disc. aux deux chambres du parlement*, prononcé lorsque Finch était garde du sceau et chancelier.—Finch (Daniel), comte de Nottingham, fils du précéd., né en 1647, fit partie du conseil-d'état qui signa l'ordre pour proclamer roi le duc d'York, mais n'en resta pas moins éloigné de la cour et des affaires pendant tout le cours de ce règne. A l'avénem. de Guillaume et de Marie, il accepta le poste de secrétaire-d'état, et le conserva jusqu'en 1704, époque à laquelle il donna sa démission. En 1716, il se retira des affaires pour ne plus se livrer qu'à des études théologiques, et il mourut en 1730. — Finch (Édouard), frère d'Hénéage et oncle du précéd., était vicaire de Christ-Church à Londres, fut expulsé par le long parlement, et mourut peu de temps après en 1642.

FINCH (Robert), littérat., né à Londres en 1783, mort à Rome en 1830, servit quelque temps dans l'armée, qu'il quitta pour entrer à l'université d'Oxford. Ministre et prédicateur distingué, il fut ensuite le secrétaire intime de Pitt. On l'employa dans plusieurs missions diplomatiques; mais aux affaires politiques il préféra la science, voyagea en France, explora toutes les parties de l'Italie, la Grèce, la Turquie d'Europe, plusieurs contrées de l'Asie, la Palestine, la Syrie et la Perse, et se fixa à Rome. Finch avait fait plus. *traductions* d'ouvr. italiens qu'il ne jugea point assez parfaites pour être publiées, et entrepris la *Bibliographie universelle de l'Italie*, qu'il n'eut pas le temps de terminer. C'était l'un des collaborateurs de la *Revue encyclopédique*.

FINÉ (Oronce), mathématicien, né à Briançon en 1494, profess. au collége royal de France dep. 1530 jusqu'à sa mort en 1555, a puissamment contribué par ses préceptes et son exemple à répandre le goût des mathématiq., qui jusqu'alors avaient été fort peu cultivées en France. On a de lui 31 ouvrages ou opuscules dont on trouve la liste dans Niceron, tome XXXVIII. Il inventa diverses machines qui, de son temps, furent un grand objet de curiosité, entre autres une pendule construite pour le cardinal de Lorraine en 1553, et que l'on voyait encore avant la révolution dans le cabinet de Ste-Geneviève. — V. Brianville.

FINELLI (Julien), sculpt. et architecte, élève de Jean Lorenzo et du célèbre Bernini, né à Carrare en 1602, habitait Naples à l'époque où éclata la révolution dont Mazaniello se fit le chef. Arrêté et condamné à mort comme suspect d'attachement au parti de l'Espagne, il dut la conservation de sa vie au duc de Guise, que les talents dont il avait déjà donné des preuves intéressèrent en sa faveur. Cet artiste mourut à Rome en 1657. Ses ouvrages les plus remarquables sont les deux statues de *St Pierre* et *St Paul*, dans la chapelle du trésor roy. à Naples; et les modèles de *douze lions* en bronze doré pour le roi d'Espagne.

FINIGUERRA (Tommaso, et par abrév. Maso), sculpteur et orfévre florentin, du 15e S., célèbre par l'invention de l'art d'imprimer des estampes sur des planches de métal gravées en creux, et le plus habile nielleur de son temps, a exécuté une grande partie des bas-reliefs en argent d'un autel de l'église de St-Jean-Bapt. de Florence, et laissé un bon nombre de dessins coloriés à l'aquarelle; la galerie de Florence en possède 56. Le morceau capital de cet artiste est son *Couronnement de la Vierge*, composit. de 42 fig., tracée sur une surface de 4 p. 8 lig. de haut sur 3 p. 2 lig. de large; cette estampe se distingue par un dessin noble et correct, par l'intelligence des groupes, l'expression des têtes, la finesse et l'esprit du burin; elle enrichit le cabinet royal. On trouvera tous les développements que les bornes de ce dictionnaire ne nous permettent pas de donner sur l'invention de Finiguerra, dans l'ouvrage intitulé: *Materiali per servire alla storia dell'origine e de progressi della incisione in rame e in legno*, par l'abbé Zanni, Parme, 1802, in-8, et dans le *Peintre graveur* de M. A. Bartsch, t. XIII.

FINKENSTEIN (Charles-Guill. FINCK, comte de), homme d'état, né dans la Prusse en 1714, fut l'envoyé du roi Frédéric-Guillaume à Stockholm de 1735 à 1740, puis en Russie de 1740 à 1748. Nommé par Frédéric II ministre des affaires étrangeres, en remplacement du comte Podewils, il conserva cette place pendant 50 ans, et mourut en 1800. Il était depuis 1744 membre de l'académie de Berlin. On a de lui une *Relation de la diète de* 1738, en franç. : on y trouve l'histoire exacte de toutes les manœuvres qui ont précédé, accompagné et suivi le renversem. du système adopté par la Suède depuis plusieurs années. Ce changement politique, à l'avantage de la France, est appelé le triomphe des *chapeaux* sur les *bonnets*.

FINNO (Jacob), pasteur à Abo (Finlande), vers la fin du 16e S., est auteur de l'ouvrage suivant: *Cantiones piæ episcoporum veterum in regno Sueciæ*, etc., Greifswald, 1582; Rostock, 1625; recherché des bibliogr. et des antiquaires.

FINO FINI, un des plus célèbres orientalistes italiens du 15e S., né à Ariano, dans la Polésine de Rovigo en 1431, exerça d'abord l'emploi de notaire, fut ensuite premier maître des comptes ou intendant du duc de Ferrare, et travaillait à un ouvrage considérable lorsque la mort l'enleva en 1517, avant qu'il y eût mis la dern. main. Daniel Fino, son fils, a publ. ce livre sous le titre suiv. : *Fini Hadriani Fini Ferrariensis in Judæos flagellum ex sacris script. excerptum*, Venise, 1538, in-4. — Fino (Daniel), fils du précéd., secrét. et trésorier de la ville de Ferrare, où il était né en 1473, a laissé quelques pièces de vers en latin et en italien.

FINO (Alemanio), historien italien, né à Bergame, mort vers 1586 à Crème, où il occupait une place dans la magistrature, a laissé: *La istoria di Crema, raccolta dagli annali di Pietro Terni*, Venise, 1566, in-4, réimpr. à Crème, 1711, in-8, avec une réponse aux critiques que François Zava avait faites de cette histoire; et *Scelta di uomini usciti da Crema*. On a du même aut. : *la Guerra d'Attila, flagello di Dio*, etc., Venise, 1569, in-12, et une trad. du lat. en ital. de la *Descript. de l'île de Madère*, par Jules Landi, Plaisance, 1574, in-8.

FIOCCO (André-Dominique), en latin *Floccus*, chanoine florentin, mort en 1452, n'est connu que comme aut. d'un traité : *De romanis potestatibus, sacerdotiis et magistrat.*, attribué dans un temps à Lucius Fenestella, écrivain du siècle d'Auguste, impr. en 1477 à Milan, petit in-4, et trad. en ital. par Fr. Sansovino, Venise, 1547, in-8. — Fiocco (Pierre-Antoine), musicien italien, né à Venise vers 1650, vint se fixer à Bruxelles, et fut maître de musique de l'église de N.-D. du Sablon de cette ville. Il a laissé : *Sacri concerti a una o più voci*, etc., op. 1°, Anvers, 1691, in-4. — *Missa e motetti*, etc., etc., Amsterdam, 1693, in-4. — Fiocco (Joseph-Hector), fils du précédent, mu-

sicien compositeur, né à Bruxelles vers 1680, fut maître de chapelle à Anvers. Il a laissé une sonate, *Adagio e allegro*, pour le clavecin, gravée à Hambourg; et *Motetti a IV voci, con III strumenti*, Amsterdam, 1730.

FIORAVANTI (Léonard), médecin, chirurgien et alchimiste bolonais, mort en 1588, avec les titres de docteur, comte et chevalier, exerça dans plusieurs villes d'Italie, et, avec des talents fort médiocres, eut l'art d'acquérir une réputat. brill. Il se vantait d'avoir recollé des nez tout-à-fait séparés du visage, d'avoir excisé des rates et opéré une foule d'autres cures merveilleuses. On a de lui un grand nombre d'ouvrages moins dignes d'un médecin que d'un empirique, et qui cepend. ont été souv. réimpr. et même trad. en langues étrangères. Nous citerons entre autres : *Lo specchio di scienza universale libri III*, Venise, 1564, in-8; trad. en latin, Francfort, 1625, in-8, et en franç. par Gabriel Chapuis, 1584, in-8.—*Del reggimento della peste*, Venise, 1565, in-8, trad. en allemand, Francfort, 1632, in-8. — *Il compendio dei secreti razionali intorno alla medicina, chirurgia ed alchemia*, Venise, 1571, in-8, trad. en allemand, Darmstadt, 1624, in-8.—*La fisica, divisa in IV libri*, Venise, 1582, 1603, 1629, in-8, trad. en allemand, Francfort, 1618, in-8, etc.

FIORDIBELLO (Antoine), littérateur, né à Modène vers 1510, fut d'abord secrétaire du célèbre Sadolet, ensuite du card. Crescenzi qu'il accompagna au concile de Trente, puis du card. Polus dans la mission dont ce dernier fut chargé, lors de l'avénem. de la reine Marie au trône d'Angleterre. A son retour à Rome, Fiordibello fut nommé par le pape évêque d'Avello, roy. de Naples; il se démit de cet évêché au bout de 3 ans pour remplir une charge qui lui fut confiée dans les bureaux de la secrétairerie apostolique, et vint mourir à Modène en 1567. On a de lui une édition des *Lettres* de Sadolet, Lyon, 1550; des *Discours latins* imprimés à différ. époques; un comment.: *De vitâ Jacobi Sadoleti*, et des lettres (*Epistolæ*) recueill. et publ. par l'abbé Costanzi, en un vol., avec la *Vie* de l'auteur. On conserve à la biblioth. Ambroisienne de Milan un MS. autographe de Fiordibello, sous ce titre : *Adversaria, seu formulæ pro epistolis pontificiis conscribendis*.

FIORENTINI (Franç.-Marie), écriv. médiocre, né à Lucques, cultiva la médecine, la littérature, la théologie et la poésie, et mourut dans sa patrie en 1673. Il a laissé quelques écrits, entre autres : *De genuino puerorum lacte*, etc., Lucques, 1653, in-8. — *Memorie della gran contessa Matilda*, ib., 1642, in-4, ouvrage très important. — *Hetruscæ pietatis origines, seu de primâ Tusciæ christianitate*, ibid., 1701, in-4.

FIRENZUOLA (Ange), célèbre littérateur ital., dont les écrits font autorité dans la langue et sont souvent cités dans le grand vocabul. de la Crusca, né à Florence en 1493, fit une partie de ses études à Pérouse, et se lia dans cette ville avec le fameux Pierre Arétin. Après avoir suivi à Rome la carrière du barreau, il prit l'habit religieux à Vallombreuse, fut successivem. pourvu des abbayes de Ste-Marie de Spolette et de St-Sauveur de Vajano, et mourut antérieurement à 1548. Il a laissé plusieurs opuscules en prose, tels que les *Disc. des animaux*, imitation libre d'un ancien rec. de fables orient.; les *Entretiens d'amour*, avec une *Épître en l'honneur des dames*; 8 *Nouvelles* dans le genre de Boccace; un *Dialogue* galant sur les beautés des dames; une imitation de *l'Ane d'or* d'Apulée; des *Poésies* diverses dans le genre burlesque et satirique; deux *Comédies*, etc. : le tout a été recueilli dès 1548. L'édit. de Florence, 1763, 4 vol. in-8, a été reprod. à Milan, 1802, 5 vol. in-8, dans la *Collection des classiq. ital.* Le *Disc. des animaux* a été traduit en franç., Lyon, 1556, in-16, ainsi que le *Disc. sur la beauté des dames*, Paris, 1578, in-8, par Jean Pallet.

FIRMIAN (Charles, comte de), administrateur du gouvernem. gén. de la Lombardie autrich., né en 1718 à Trente, ou, suiv. d'autres, à Kromnetz dans le Tyrol, se fit chérir par sa justice et son zèle pour la prospérité publique, protégea les lettres, les sciences et les arts, forma une bibliothèque qui contenait plus de 40,000 vol., et un cabinet de tableaux, de médailles et de gravures qui devint un des plus beaux de ce temps. Il érigea les chaires de science et d'arts à l'univ. de Pavie, enrichit cette célèbre école d'une biblioth., d'un jardin botanique, d'un laboratoire de chimie, d'instrum. de physique et de cabinets d'histoire natur. et d'anatomie, et mourut en 1782, généralement regretté. Son *Éloge* a été écrit en ital. par le comte Jean-Bapt.-Gérard d'Arco, et en latin par Ange-Théodore Villa, profess. à l'univ. de Pavie.

FIRMIAN (Léopold-Maximilien de), archev. de Vienne, né à Trente en 1766, eut pour père le comte de Firmian, ministre à Milan, et l'un des gr. protecteurs de l'université de Pavie. Le comte de Firmian avait pris l'habitude de se rendre juge de l'orthodoxie des thèses de théologie, et de gourmander à cet égard les docteurs; il publia aussi des *Réglements* pour les évêques, et il en adressa un, en 1769, qui excita de vives réclamations. Son fils, d'abord évêque de Lavaur en 1800, succéda, en 1802, à Hohenwart sur le siége de Vienne, où il mourut après une longue maladie, le 28 nov. 1831.

FIRMICUS (Maternus-Julius), écriv. latin qui vivait sous les successeurs du gr. Constantin, a composé vers l'an 345 un ouvr. très estimé intitulé : *des Erreurs des religions profanes*, impr. dans le 16e S., avec des notes de Jean Wouver. On lui attribue VIII livr. *sur l'astronomie*, impr. pour la prem. fois par Alde Manuce en 1501, et souvent réimpr. depuis cette époque; mais cet ouvr. lui est contesté par plusieurs critiques.

FIRMILIEN (St), *Firmilianus*, év. de Césarée au 3e S., mort en 269, contribua beaucoup à détruire le schisme de Novatien, et assista en 264 au concile d'Antioche, tenu à l'occasion de l'erreur de Paul de Samosate (*v.* ce nom).

FIRMIN (St), disciple de St Honeste, né à Pampelune au 3e S., prêcha l'évangile à Beauvais, puis à Amiens, dont il est regardé comme le 1er évêque, et où il souffrit le martyre en 287. Sa *Vie*, par un anonyme, a été insérée avec des notes critiq. du P. Suisken, dans le *Recueil* de Bollandus. — FIRMIN (St), *le Confesseur*, fut le 3e év. d'Amiens. Sa *Vie* se trouve également dans le *Recueil* de Bollandus. — FIRMIN (St), 3e ou 4e év. de Mende, vivait vers la fin du 4e S. — FIRMIN (St), 7e év. de Verdun, né à Toul au 4e S., gouverna son diocèse avec sagesse, et mourut de frayeur lorsque la ville de Verdun fut assiégée en 502. — FIRMIN (St), év. d'Uzès, né en 509, assista au concile d'Orléans en 541, et au second concile de Paris en 551, gouverna son Église avec zèle, et mourut en 553.

FIRMIN (THOMAS), philanthrophe angl., administrateur de l'hôpital St-Thomas de Southwark, né à Ipswich en 1630, mort en 1697, eut occasion d'exercer particulièrem. sa bienfaisance lors de la peste qui ravagea Londres en 1665, et de l'incendie de cette même ville en 1666. Il établit à Ipswich une manufacture de toile en faveur des protest. franç. chassés de leur patrie, et employa tous ses moyens pour secourir les Irlandais victimes des persécutions du roi Jacques. On lui doit une *Hist. abrégée des unitaires appelés aussi sociniens, en IV lettres*, Londres, 1687, in-12. Il est l'édit. de l'ouvr. intit. : *De l'analogie qui se trouve entre les unitaires et l'Église catholique*, Londres, 1697. Sa *Vie* a été publ. en angl., Londres, 1698, in-8.

FIRMONT. — EDGEWORTH.

FIRMIUS ou FIRMUS, riche Syrien, usurpa l'empire et se fit proclamer auguste à Alexandrie pour soutenir le parti de la fameuse Zénobie, vaincue par Aurélien. Son règne fut de courte durée, car Aurélien marcha contre lui, le fit prisonnier et le condamna au supplice de la croix. — FIRMUS-MAURUS, un des plus puissants seigneurs de la Mauritanie, tenta de secouer le joug des Romains sous le règne de Valentinien Ier, vers l'an 370, s'empara de Césarée et souleva les provinces voisines; mais il fut vaincu par Théodose, et, se voyant près de tomber entre les mains de ses ennemis, il se donna la mort vers l'an 372 de J.-C.

FIROUZABADI ou FYROUZABADI, né à Cazerin (dist. de Chiraz), l'an de l'hég. 729 (1328-29 de J.-C.), voyagea dans l'Asie-Mineure et dans l'Inde pour acquérir et perfectionner ses connaissances, et s'attacha surtout à l'étude de l'arabe. S'étant fixé à Zébid à son retour de l'Inde, postérieurement à l'an 790, il y jouit d'une gr. faveur auprès d'Ismaïl, fils d'Abbas, souver. de l'Yémen, et remplit les fonctions de cadi supérieur depuis l'an 793 jusqu'à sa mort, arrivée en 817. Il a laissé un grand nombre d'ouvr., dont le plus connu est un dictionn. arabe intit. : *Alkamous almohit*, c.-à-d. l'*Océan environnant*, et appelé communément *Camous*.

FISCHER (JEAN-BERNARD), architecte allem., né à Vienne vers 1650, mort en 1724, a construit la plupart des beaux édifices de la ville de Vienne, entre autres : l'hôtel de la chancell. de Bohême, palais du prince Eugène, celui du prince Trantzen, les écuries impériales, l'église de St-Charles Borromée. On lui reproche d'avoir surchargé quelques parties de ces monum. d'ornements bizarres et de mauvais goût. En récompense de ses travaux, Fischer fut nommé prem. archit. de l'empereur et baron d'Erlach. Il a laissé : *Essai d'une architecture historique, ou Recueil de bâtiments antiques avec des explications en allemand et en franç.*, Vienne, 1721, in-fol. obl., 93 pl. — FISCHER (Emmanuel, baron de), fils du précéd., architecte et mécanicien, mort en 1738, dirigea la construction de la plupart des édifices dont son père avait donné les plans, perfectionna les pompes à feu, les appliqua à l'exploitation des mines de Kremnitz et de Schemnitz, et inventa la machine hydraulique qui conduit et fait jouer les eaux dans les jardins du prince de Schwartzemberg.

FISCHER (JEAN-CHRÉTIEN), savant philologue allem., né en 1712 dans la princip. d'Altenbourg, profess.-adj. de philos. à l'univ. d'Iéna, puis libraire et conseiller du duc de Saxe-Weimar, mort en 1793, a publ. entre autres ouvr. : *De insignibus bonar. litterar. sæc. XIV, usque ad initium sæc. XVI, in Italiâ instauratorib. dissert.*, Iéna, 1744, in-4. — *Dissert. de Hubertino Crescentinate elegantior. litterar. sæc. XV in Italiâ instauratore*, ibid., 1739, in-4. Ces deux thèses, pleines d'érudit., sont très recherchées. Il a donné quelq. trad. en allem. et quelq. éditions estimées, dont une de l'*Introd. in notitiâ rei litter.* de B.-G. Struvius, avec des remarq. et addit., Francfort, 1755, in-4. — FISCHER (Joseph-Emmanuel, baron de), biblioth. de l'emper. d'Autriche, est aut. de la *Dilucida repræsent. magnificæ et sumptuosæ biblioth. cæsareæ*, Vienne, 1731, in-fol.; la prem. partie seulem. a vu le jour : on la regarde comme un chef-d'œuvre typograph. — FISCHER (Jacques-Benjamin), naturaliste livonien, élève de Linné, direct. de la maison des orphelins de Riga, où il naquit en 1730, et mourut en 1793, a écrit en allemand : *Essai d'histoire naturelle de la Livonie*, Leipsig, 1778, in-8; 2e édit. corrigée et augm., Kœnigsberg, 1791, gr. in-8.

FISCHER (JEAN-FRÉDÉRIC), sav. littérat., né en 1726 à Cobourg, mort en 1799 à Leipsig, où il profess. les b.-lettres depuis 1762, a laissé un très grand nombre d'ouvr. dont on trouvera la liste complète, avec une exacte indication des titres, des dates et des formats, dans la notice de M. Kuinol, impr. à la suite des remarques de Fischer sur la grammaire grecq. de Weller, 1798-1801. On doit à ce célèbre profess. des édit. estimées de plus. aut. classiq. : les principales sont les suiv. : *Théophraste*, 1763. — *Platon*, 1783. — *Eschine le socratique*, 1788. — *Paléphatus*, 1789. — *Anacréon*, 1793, etc. — FISCHER (Jean-Frédéric), juriscons., n'est connu que par une sav. et cur. disssertat. sur l'état civil des Juifs en général, et surtout d'Alsace : *Comment. de statu et jurisdict. Judæor., secundum leges romanas, germanicas, alsaticas*, Strasbourg,

1763, in-4 de 115 pages. — Fischer (Jean-Godefroi), médecin aulique et physicien de la ville de Stade, mort en 1767, est aut. d'une dissert. intit. : *Comment. de vermibus in corpore humano, et anhelmintico priori anno invento*, Stade, 1751, in-8.

FISCHER (E.-Gotthelf), docteur et chimiste allemand, connu en France par un excell. *Traité de physique*, mort en 1831, professa les mathématiques et la chimie à Berlin. Parmi ses nombr. ouvrages, nous citerons : *Vermium intestinalium brevis expositio*, 1786, 1788. — *Sur les formes de l'os intermaxillaire*, Leipsig, 1800, in-8. — *Mémoire pour servir d'introduction à un ouvrage sur la respirat. des animaux*, 1798, in-8. — *Observations anatomiques sur une poule dont la tête présentait le profil d'une figure humaine*, insérées dans la *Gazette de santé*, octobre 1816, et dans les *Annales encyclopédiques* de Millin, janvier 1817, avec une gravure représentant cet animal extraordinaire. — *Physique mécanique*, trad. par Mme Biot, avec d'excellentes notes de M. Biot, 1806, in-8, 4e édit., 1829. Millin a donné une *Notice* détaillée des ouvrages de Fischer. — Fischer (J.-L.), professeur, depuis 1794, d'anatomie et de chirurgie à l'univ. de Kiel, mort le 11 mars 1833, était, dans sa jeunesse, un des plus célèbres chirurg. de l'Allemagne.

FISHER (Jean), év. de Rochester, chancel. de l'université de Cambridge, né à Beverley, comté d'York, en 1459, passait pour un théolog. habile, et un des meilleurs controversistes de son temps. Il défendit avec force la foi catholique, s'opposa autant qu'il put à l'introduction des doctrines nouvelles, et contribua par son crédit auprès de la reine Marguerite à faire fleurir l'univ. de Cambridge. Persécuté par Henri VIII pour avoir eu le courage de s'opposer au divorce de ce prince, et pour avoir refusé de reconnaître sa suprématie spirituelle, il fut arrêté, dépouillé de ses biens, condamné au dernier supplice comme coupable du crime de lèze-majesté, et décapité en 1535. Ses principaux ouvr., publ. d'abord séparément, ont été recueillis et impr. en un vol. in-fol., Wurtzbourg, 1597.

FISSIRAGA (Antoine), seigneur de Lodi au 14e S., issu d'une famille qui pend. tout le siècle précédent avait été à la tête du parti guelfe, profita de son influence pour se rendre maître de Lodi, et fut confirmé dans sa souveraineté par l'emper. Henri VII. Mais s'étant réuni aux ennemis de ce prince pour lui faire la guerre, il fut vaincu, fait prisonnier, et mourut en captivité.

FITCH (Ralph), voyageur anglais du 16e S., passa huit années à parcourir l'Orient, et, de retour à Londres, donna une relation de son voyage qui a été insérée dans le t. II d'Hackluyt, et dans le t. II de Purchas, sous ce titre : *Voyage à Ormus, puis à Goa, dans les Indes-Orient.*, etc., *commencé l'an* 1583 *et terminé l'an* 1591. Cette relat. est exacte et très intéress. : la plupart des choses que Fitch raconte ont été confirm. par des voyag. plus modernes.

FI-TI. Ce nom, qui signifie *prince déposé*, est commun à plusieurs emper. de la Chine ; mais on le donne particulièrement à Lieou-tse-nie, 5e empereur de la prem. dynastie des Song, tyran farouche qui égorgea son ancien précepteur, ses ministres, leurs enfants et leurs frères, les princes du sang, en un mot tous les hommes qui par leur réputation de sagesse et de vertu lui étaient devenus suspects. Un eunuque du palais délivra la Chine de ce monstre l'an 464. Fi-ti avait à peine régné une année.

FITZ-GÉRALD (lady), fut élève de Mme de Genlis, qui l'a tour à tour célébrée et calomniée sous le nom de Paméla. Chargée, en 1782, de l'éducation des enfants du duc d'Orléans, avec le titre singulier de gouverneur, Mme de Genlis, voulant leur rendre familier l'usage des langues étrangères, le duc de Chartres fit venir d'Angleterre une petite fille : ce fut Paméla. Élevée avec les princes et princesses comme une sœur, elle montra bientôt autant de talents que de grâces et de beauté. Dans un voyage qu'elle fit en Angleterre avec Mlle d'Orléans, elle produisit une vive impression sur lord Fitz-Gérald, qui ne tarda pas à l'épouser. Elle partagea ses dangers sous le ministère de Pitt, et ne dut son salut qu'au prince d'Esterhazy, qui, la cachant à fond de cale de son paquebot, la conduisit à Hambourg. Dès-lors sa vie ne fut plus qu'un tissu d'infortunes. Épouse du négociant Pitcairn, elle divorça pour reprendre le nom de son premier mari. Revenue, en 1812, à Paris, elle vécut dans la retraite à l'Abbaye-aux-Bois, puis chez Auber, père du célèbre compositeur : elle se retira ensuite à Montauban, où elle demeura ignorée. La révol. de 1830, ayant donné un trône à son ancien condisciple, la rappela à Paris. Il paraît que Louis-Philippe n'avait pas cessé de lui faire une pension ; mais il ne voulut pas la voir ; elle mourut d'une rougeole, dans l'isolement, en nov. 1831.

FITZ-HERBERT (Anthony), un des plus célèbres jurisconsultes anglais de son temps, né à Norbury, comté de Derby, sous le règne de Henri VII, fut créé chevalier en 1516, nommé un des juges des plaids communs en 1523, et mourut en 1538, après avoir fait jurer à ses enfants de ne jamais se rendre possesseurs de biens ecclésiastiq. Il a laissé, entre autres ouvrages, un *Recueil de décisions judic.*, très estimé, 1519, 1577, etc. — *L'office et autorité des juges-de-paix*, etc. Londres, 1538, in-12. — *L'office des shérifs baillis de franchises*, etc., ib., 1538, in-4. — *De la diversité des cours*, etc., 1529. — *De l'arpentage des terres*, 1539. — *Le Livre de l'agriculture*, 1534. — Fitz-Herbert (Nicolas), en latin *Fierbertus*, petit-fils du précédent, né en Irlande en 1550, abandonna volontairem. sa patrie vers 1572 pour cause de religion, et mourut à Rome en 1612, retiré dans la famille du cardinal Guillaume Alan. On a de lui : *Oxoniensis in Angliâ acad. descriptio*, Rome, 1602. — *De antiq. et continuat. cathol. relig. in Angliâ*, ibid., 1608. — *Vitæ card. Alani epitome*,

ibid., 1608, in-8; et une traduction lat. de *Galateo* de J. della Casa, ibid., 1595, in-8, avec le texte ital. — Fitz-Herbert (Thomas), cousin du précédent et petit-fils d'Anthony, né dans le Stafford en 1552, fut également forcé de quitter sa patrie par suite des persécutions, passa en France, de là en Espagne, puis enfin en Italie, entra dans la société des jésuites en 1614, et mourut à Rome en 1640, recteur du collége angl. de cette ville. Il a publ. : *Tr. concernant la politique et la religion*, Douai, 1606, in-4; une 3e partie fut impr. à Londres, 1652. — Un autre *Tr.* sur ce sujet de Machiavel : *An sit utilitas in scelere? vel de infelicitate principis Machiavellani*, Rome, 1610, in-8; et quelq. autres ouvr. de circonstance tout-à-fait oubliés.

FITZ-JAMES. — V. Berwick.

FITZ-STEPNEN (Guillaume), moine de Cantorbéry au 12e S., est aut. d'une *Vie de St Thomas, archevêque et martyr*, massacré sous ses yeux. C'est dans cet écrit, impr. à la suite de la *Descript. de Londres*, par Stowe, que se trouve la plus ancienne description connue de la ville de Londres, avec des particularités curieuses sur les mœurs et usages des habitants.

FIURELLI ou FIORELLI (Tiberio), acteur napolitain, né en 1608, fit partie de l'une des prem. troupes italiennes qui s'établirent en France sous le règne de Louis XIII, et acquit une grande réputation dans le rôle de Scaramouche. Il venait tous les soirs à la cour pour amuser le dauphin (Louis XIV). Resté au théâtre jusqu'à l'âge de 83 ans, il mourut en 1694. Sa *Vie*, écrite par Angelo Constantini, un de ses camarades de théâtre, fait partie de ce qu'on appelle la *Bibl. bleue*. On a aussi un *Scaramucciana, ou Bons mots de Scaramouche*, in-12; et un *Scaramouchiana*, in-32.

FIXMILLNER (D. Placide), astron., né dans la Haute-Autriche en 1721, embrassa la règle de St Benoît en 1737, fut nommé professeur de droit canonique, puis direct. du collége de Cremsmunster, et ne laissa pas de se livrer à son goût pour l'astronomie. Il fut un des premiers qui calculèrent l'orbite de la planète Uranus, et mourut en 1791, laissant un grand nombre d'observ., dont les astronomes font encore usage. On lui doit : *Reipubl. sacræ origines divinæ*, 1756; *Meridianus speculæ astronomicæ cremifaciensis*, Steyer, 1705, in-4. — *Decennium astronomicum*, ibid., 1776, in-4. — *Acta astron.*, ibid., 1791, in-4. On trouve une *Notice* sur Fixmillner dans les *Éphémérides géograph.* de B. de Zach, nov. 1799.

FIZES (Antoine), célèbre médecin de Montpellier, né dans cette ville en 1690, obtint en 1732 la chaire de Deidier, qu'il remplit avec le plus gr. succès, partagea dès-lors son temps entre l'enseignement et la pratique, fut vers 1763 nommé 1er médecin du duc d'Orléans; mais ne pouvant s'habituer aux usages de la cour, il retourna bientôt à Montpellier, où il mourut en 1765. Ses ouvr. sont à peu près oubliés aujourd'hui, parce qu'ils sont écrits dans un esprit systématique dont les progrès de l'art médical ont fait justice; toutefois on conserve encore la mémoire du gr. talent que Fizes montra comme praticien. On peut voir la liste des ouvrages de ce médecin dans Éloi; les principaux ont été recueilis sous le titre de : *Opera medica*, Montpellier, 1742, in-4. Sa *Vie*, par Estève, médecin, son élève, 1765, est écrite avec impartialité.

FLARENIGO ou FLABANICO (Dominique), doge de Venise en 1032, conserva cette dignité jusqu'à sa mort, arrivée en 1043. Flabenigo gouverna avec sagesse et modération, et fit rendre une loi pour empêcher les doges d'associer leurs fils à leur autorité, abus qui commençait à s'introduire, et aurait infailliblement changé le gouvernem. républicain en un état monarchique.

FLACCILLA (Ælia), impératrice romaine, première femme de Théodose-le-Grand, était née en Espagne; elle se distingua autant par sa piété que par ses vertus, fut mère d'Arcadius et d'Honorius, et mourut en 385, du regret d'avoir perdu sa fille Pulchérie, 3e fruit de son union avec Théodose.

FLACHAT (Jean-Claude), négociant, né à Lyon vers 1720, parcourut la Hollande, l'Italie, l'Allemagne, la Hongrie et la Turquie, séjourna 15 ans à Constantinople avec le titre de baserguian-bachi ou de marchand du gr.-seigneur, et publia à son retour : *Observat. sur le commerce et sur les arts d'une partie de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, et même des Indes-Orient.*, Lyon, 1756, 2 vol. in-12, avec fig. Les services qu'il avait rendus au commerce français dans le Levant, furent récompensés par le cordon de St-Michel, qu'il reçut en 1757. Nommé prevôt des marchands à Lyon, il mourut en 1789.

FLACIUS ou FLACCUS. — V. Francowitz.

FLACOURT (Étienne de), né à Orléans en 1607, mort en 1660, avait été, dep. 1648 jusqu'en 1655, commandant de l'île de Madagascar pour la compagnie des Indes. On lui doit : *Petit catéchisme madécasse et franç. avec les prières du matin et du soir*, Paris, 1657, in-8. — *Dictionnaire de la langue de Madagascar*, etc., ibid., 1658, in-8. — *Hist. de la gr. île Madagascar*, ibid., 1658, in-4, 1661 et 1664.

FLAHERTY (Roderic O'), savant irlandais, né en 1630 à Moycullin, comté de Galway, mort en 1718, a donné une hist. d'Irlande qui commence au déluge, sous le titre de : *Ogygia, sive rerum hibernicar. chron.*, etc., Londres, 1685, in-4, trad. en angl., Dublin, 1793, 2 vol. in-8. Flaherty donna dans la suite l'*Ogygia vengée contre les objections de George Mackensie et autres*.

FLAMAND (Franç.). — V. Duquesnoy.

FLAMEL (Nicolas), écrivain-libraire, juré en l'université de Paris dans le 14e S., a été le sujet des fables les plus absurdes. Il jouissait d'une fortune assez considérable; mais l'ignorance et la jalousie de ses contemporains n'ont pas manqué de l'exagérer beaucoup; et, comme il faut trouver une cause aux faits même fabuleux, après avoir donné à Flamel des richesses immenses, on a prétendu qu'il les devait à l'art hermétique. Non content d'en faire un heureux adepte, on en fit aussi

n auteur; 153 ans après l'époque de sa mort, acques Gohorry, dit *le Parisien*, publia sous son om le *Sommaire philosoph.* en 656 vers; *la Fonaine des amoureux de science* et les *Réponses de ature à l'alchimiste errant*. Ces trois traités riés ont été réimpr., Lyon, 1589 et 1618, in-16. n peut voir des détails sur Flamel dans les *ssais sur Paris* de Saint-Foix, dans Dulaure, etc. 'abbé Villain a publié : *Histoire critique de icol. Flamel et de Pernelle, sa femme*, Paris, 761, in-12.

FLAMIN-LEWISTON, maîtresse de Henri II, tait d'une des prem. maisons d'Écosse, et vint en rance avec Marie Stuart; elle fut aimée du roi et n eut un fils, Henri d'Angoulème, grand-prieur e France, tué à Aix en 1588.

FLAMININUS (T.-Quinctius), consul romain, emporta sur Philippe, avant-dernier roi de Macédoine, la mémorable bataille de Cynocéphales 557 de Rome), après laquelle il rendit la liberté à outes les villes grecques qui étaient sous la domiation de ce prince. Envoyé par le sénat auprès de rusias, roi de Bythinie, Flamininus contribua uissamment à la mort d'Annibal, qui était venu hercher un asile à cette cour.

FLAMINIO (Jean-Antoine), poète latin dont le om de famille était Zarrabini de Cotignola, né à mola en 1464, professa successivement les belleslettres à Seravalle, à Montagnana, à Bologne, et mourut dans cette ville en 1536. Il a laissé un gr. ombre de poésies médiocres; XII liv. de *Lettres* at.; la *Vie* de quelques saints; un *Dialogue sur l'éducation des enfants*; un *Traité de l'origine de a philosophie*; une *Grammaire latine*, etc. Ses *ettres* lat. ont été publ. à Bologne en 1744 par le . Capponi, qui y a joint une *Vie* de l'auteur et n catalogue exact de tous ses ouvrages imprimés u MSs. — Flaminio (Marc-Antoine), fils du précédent, né à Seravalle en 1498, mort à Rome en 550, n'eut pas d'autre maître que son père, et fit ous sa direction de si heureuses études, qu'ayant té envoyé par lui à l'âge de 16 ans pour présener quelques poésies latines au pape Léon X, il en eçut l'accueil le plus distingué. Retenu à Rome ar les bontés de ce pontife et de ses successeurs, laminio ne la quitta plus que pour visiter à Naples e célèbre Sannazar, et accompagner au concile de Trente le cardinal Polus. Sa vie fut heureuse et aisible; aussi ses poésies latines joignent à une légance remarquable un caractère de douceur et l'amabilité : elles roulent presque toutes sur des ujets sacrés. La plus belle et la meilleure édition les poésies de Flaminio est celle de Padoue, 1743, n-4, précédée d'une *Vie* de l'auteur et d'une liste le ses ouvrages.

FLAMINIUS (Caïus), consul, perdit la bataille de Trasimène contre Annibal, périt dans cette journée avec un gr. nombre de sénateurs, l'an 535 de Rome. Nommé tribun du peuple 15 ans avant cette catastrophe, il avait proposé une loi agraire qui mit le trouble dans Rome. C'était, suivant Tite-Live, un homme très brave sur le champ de bataille, mais d'un caractère impétueux, arrogant et opiniâtre.

FLAMMA. — V. Fiamma.

FLAMSTEAD (John), célèbre astronome, né à Denby dans le Derbyshire en 1646, mort en 1719, membre de la société royale de Londres, publ. : *Hist. cœlestis britannica*, 1712, in-fol.; nouvelle édit., 3 vol. in-fol. C'est un des plus beaux rec. que possède l'astronomie. Flamstead en a tiré l'*Atlas céleste*, 1720, gr. in-fol., conten. 28 cartes. Cet atlas a été réduit au tiers par Fortin, 1776, in-4, et revu et corrigé par Lalande et Méchin, 1795, in-4. Cette réduction est beaucoup plus commode que les gr. cartes.

FLANDRE (la), comprise dans la partie des Gaules que les Romains appelaient *Belgique*, ne commence à être connue que de l'époque où César tenta de faire la conquête de cette province. De la dominat. romaine elle passa sous celle des Francs, et faisait partie de l'Austrasie lors du démembrem. de l'empire de Charlemagne. Il paraît que lors de son invasion par les hordes saxones et esclavones en 696, la Flandre était depuis long-temps gouvernée par des comtes forestiers (*walt-grave*); et, à en croire ses anciennes chroniques, ce serait à un des descendants de ces mêmes comtes que Charlemagne aurait confié l'administrat. de cette contrée après l'avoir conquise sur les Barbares. Quoi qu'il en soit, les successeurs de ce premier comte profitèrent des guerres qui s'allumèrent entre les petits-fils de Charlemagne pour rendre leurs fonctions héréditaires; et l'on voit dès 825 Andacer, 3e comte de Flandre, investi par Louis-le-Débonnaire des comtés d'Arras et de Boulogne, devenir la tige de la maison des Baudoin, qui fournit sucessivem. 16 comtes depuis Baudoin *Bras-de-Fer*, mort en 869, jusqu'en 1119 que Baudoin VII, dit *Hapkin*, mourut sans enfants (la même famille produisit quelques autres souver., notamment le célèbre Baudoin IX, prem. emper. latin de Constantinople). La chronologie des comtes de Flandre peut être continuée sommairem. ainsi qu'il suit :

1 comte de la maison de Danemarck, de				1119 à	1127
1	—	—	d'Angleterre. . .	1127	1128
2	—	—	d'Alsace.	1128	1191
4	—	—	de Hainaut. . . .	1191	1280
4	—	—	de Dampierre. .	1280	1363
4	—	—	de Bourgogne. .	1363	1467

Dans ce long intervalle la Flandre se souleva fréquemment contre l'administration de ses comtes, ou plutôt contre celle des div. puissances sous la dépendance desquelles la plaça alternativem. le système des success. féodales. En 1477 une insurrection des Gantois déjoua les prétent. injustes que Louis XI élevait sur cette portion du riche héritage de Charles-le-Téméraire : elle passa à la maison d'Autriche par le mariage de Marie, fille de ce prince, avec l'archiduc Maximilien (1479), qui, après avoir juré de ne jamais enfreindre les priviléges des états, viola ses serments, et échoua dans ses tentatives ambitieuses contre un peuple

à qui nul sacrifice ne coûtait pour la conservat. de ses franchises. Sous le sceptre pacifique de Philippe-le-Beau (1482-1506), la Flandre se reposa de ses troubles; mais elle allait bientôt devenir le théâtre des démêlés des maisons de France et d'Autriche (*v.* CHARLES V et FRANÇOIS I[er]). Si la bonne administrat. de Charles-Quint (1506-1556) rendit les maux de la guerre supportables, il n'en fut pas de même sous Philippe II, à qui, lors du partage de l'empire, échurent la Flandre et les provinces de Hollande. La violence des mesures par lesquelles il prétendit étouffer la réforme qui s'y était introduite souleva contre la domination espagnole les dix-sept provinces belges et bataves; et bientôt, exaspérés par les persécutions auxquelles ils se voyaient en butte, les novateurs se livrèrent à toutes les fureurs de la guerre civile et religieuse. L'union d'Utrecht suivit immédiatem. la pacification de Gand (1579), et le stathouderat fut établi (*v.* l'art. HOLLANDE). Ce fut en vain que, pour intéresser la maison d'Autriche dans cette lutte, Philippe avait donné la souver. des Pays-Bas à l'archiduc Albert, en l'acceptant pour son gendre; la liberté devait triompher des efforts d'un fanatisme sanguinaire: une république protestante s'établit après plus d'un demi-siècle de combats; mais la Flandre devait rester long-temps encore sous le joug espagnol. Enfin les dix provinces méridionales, que Philippe IV avait conservées après le traité de Munster (1648), furent convoitées par Louis XIV, qui, par celui d'Aix-la-Chapelle en 1668, réunit presque toute la Flandre franç. à sa couronne. L'ambitieux monarque souffrait impatiemment l'existence de la républ. hollandaise. Il entama de nouvelles guerres, dont la Flandre devint encore le théâtre; elles se terminèrent par le traité d'Utrecht (1713), qui assura la maison de Bourbon sur le trône des Espagnes. La France resta en possess. de l'Artois, de la Flandre française et d'une partie du Hainaut: la Belgique passait à l'emper. d'Allemagne, et la république hollandaise obtenait le *droit de barrière*, c.-à-d. de tenir garnison dans certaines villes des Pays-Bas. Cet état de choses ne subit pas de modificat. jusqu'à l'époque de la révolut. franç. Théâtre d'une guerre nouv. dès 1791, la Flandre fut bientôt entraînée dans le mouvem. polit. qui ébranla l'Europe. Elle devint, ainsi que tous les Pays-Bas, partie intégrante de la républ., puis de l'empire; et, après avoir été associées pend. plus de 20 ans aux destinées de la France, ces provinces reprirent, à quelq. différences près, leur ancienne divis. politique au rétablissem. de la paix générale.

FLANDRIN (PIERRE), vétérinaire et anatomiste, né à Lyon en 1752, mort en 1796, directeur de l'école d'Alfort et membre associé de l'Institut, a publ. div. ouvr. et mém. sur l'art qu'il professait avec la plus honorable distinct.; les princip. sont: *Mém. sur la possibilité d'améliorer les chevaux en France*, Paris, 1790, in-8. — *De la pratique de l'éducation des moutons, et des moyens de perfectionner les laines*, ibid., 1793, in-8. — *Instr. et observ. sur les maladies des animaux domesti*[...] *avec l'analyse des ouvr. vétérinaires anciens* [...] *modernes*, ibid., 1782-95, 3[e] édit. 6 vol. in-8.

FLANGINI (LOUIS), patriarche de Venise et ca[r]dinal, né à Venise en 1733, mort dans cette vi[lle] en 1804, cultiva avec un égal succès la philolog[ie], l'éloquence et la poésie. Ses princip. ouvr. so[nt]: *Annotazioni alla corona poetica di Quirino T*[...]*pasinio, in lode della republica di Venezia*, V[e]nise, 1750. — *Orazione per l'esallamento del d*[...] *Mario Foscarini*, ibid., 1762. — *Argonautica* [...] *Apollonio Rodio*, trad. en vers italiens, Rom[e], 1791-94, 2 vol. in-4, bonne édition, enrichie [...] notes de Visconti.

FLAVIEN ou plutôt FLAVIANUS (St), patriarc[he] d'Antioche vers la fin du 4[e] S., occasionna, par s[on] élect. faite du viv. de son prédécess. Paulin, [un] schisme qui ne fut éteint que sous le pontifi[cat] d'Innocent I[er]. Ce prélat plaida auprès de Théod[ose] en faveur des habitants de sa métropole qui, da[ns] une sédition, avaient renversé et outragé les st[a]tues de cet empereur et de l'impératrice Flacil[le], obtint leur grâce, et mourut en 404, après av[oir] gouverné son Église pend. 24 ans, durant lesqu[els] il combattit le schisme des ariens avec autant [de] zèle que de prudence. Quoiqu'on lui ait donné [le] nom de *saint*, il ne paraît pas qu'il ait été hono[ré] d'un culte public ni chez les Grecs ni chez les L[a]tins. — FLAVIEN (St), patriarche de Constantinop[le], succéda à Proclus en 447, et résista avec ferm[eté] aux intrigues de Chrysaphius, favori de l'emp[ereur] Théodose-le-Jeune, qui voulait le faire chass[er] de son siége. Ayant plus tard anathématisé Eut[y]chès (*v.* ce nom), dans un concile, St Flavien [fut] lui-même condamné par les prélats partisans [de] cet hérésiarque, et déposé dans le fameux syno[de] connu sous le nom de brigandage d'Éphèse (44[9]). L'évêque Dioscore, qui présidait cette assembl[ée], ne répondit aux raisonnem. de Flavien que p[ar] des voies de fait, et le maltraita si cruellem., q[ue] ce prélat en mourut trois jours après.

FLAVIGNY (CÉSAR-FRANÇOIS, comte de), né v[ers] 1740 à Craonne dans le Laonnais, créé maréch.-d[e]-camp en 1788, mort en 1803 dans sa terre [de] Charmes près de La Fère, a composé plus. ouv[r.] dont les plus remarq. sont: *Réflexions sur la d*[é]*sertion et sur la peine des déserteurs en Franc*[e], Paris, 1768, in-8. — *Correspondance de Fernan*[d] *Cortez avec l'empereur Charles-Quint sur la co*[n]*quête du Mexique*, Paris, 1778, in-12. Des *Réfle*[...] sur l'art de la guerre et les voyages de l'auteur [en] Italie, en Angleterre et en Espagne, sont rest. MS. — FLAVIGNY (A.-L.-J., vicomte de), son fils, [né] en 1764, lieutenant aux gardes-franç., se mont[ra] jusqu'à la fin attaché à la cause de Louis XVI, f[ut] arrêté après le 10 août, détenu 18 mois à St-L[a]zare, puis trad. au tribunal révolutionn. com[me] complice de la conspiration des prisons, et mis [à] mort en juillet 1794.

FLAVIO (BIONDO) ou BIONDO (FLAVIO), sava[nt] italien, né à Forli en 1388, mort à Rome en 146[...], avait trouvé à Milan un exempl. unique du tra[...]

le Cicéron *de Claris oratoribus*, dont il fit une copie qu'il envoya successivem. à Vérone et à Venise, et qui bientôt après se multiplia dans toute l'Italie. Flavio est le premier des modernes qui se soit occupé de recherches sur la topogr. de l'anc. Rome, ses lois, usages et cérémonies de la guerre, des triomphes, et enfin de tout ce qui tient au gouvernement de la républiq. Son style est loin d'être pur; ses observat. ne sont pas toujours exactes; mais il n'en a pas moins le mérite d'avoir aplani le chemin à ceux qui sont venus après, et qui ont fait incontestablem. mieux que lui. Les ouvr. de ce sav. labor. ont été réunis et publ. à Bâle, 1531, et réimpr. en 1559, in-fol.

FLAVITAS ou FRAVITAS, patriarche de Constantinople, parvint par la ruse à cette dignité en 488. L'empereur Zénon, embarrassé du choix d'un pontife, avait imaginé de publ. un jeûne solennel et de placer un papier blanc cacheté sur l'autel, en priant Dieu d'y faire écrire par un messager céleste le nom de celui qui lui serait agréable. L'ambitieux Flavitas corrompit l'eunuque chargé de veiller sur le billet déposé, et y fit écrire adroitem. son nom sans qu'on pût s'apercevoir de cette fraude. Il conserva sur le siége patriarcal l'esprit d'intrigue qui l'y avait porté. Tout en protestant, dans ses lettres au pape Félix, de sa soumission au St-siége, il excitait et encourageait les hérétiques. Ces manœuvres furent découvertes, et bientôt on connut le secret de son élection frauduleuse. L'empereur se disposait à sévir contre cet indigne prélat, lorsq. la mort vint le dérober au châtiment un an après son élection.

FLAVIUS, nom d'une famille plébéienne de Rome qui se subdivisa en diverses branches, et dont plusieurs personnages s'élevèrent aux plus hautes dignités de la république et de l'empire. Vespasien était de cette famille. — Flavius (Caïus), fils d'un affranchi de Rome, parvint à l'édilité curule dans le 5e S. de la fondation de Rome, suiv. Cicéron, qui s'accorde en cela avec Tite-Live. Il paraît, d'après divers docum. obscurs et confus, qu'ayant long-temps exercé la profession de scribe, ou secrétaire d'un magistrat, il avait été à même d'étudier et d'apprendre les différentes formules à employer à peine de nullité pour les actions qu'on intentait en justice. Il les publia, et cette collection ou manuel fut appelé de son nom *Jus flavinianum*. Il jouissait à Rome d'une gr. popularité, puisqu'il fut chargé de dédier un temple à la Concorde, honneur qui n'avait appartenu jusqu'alors qu'aux consuls ou aux grands dignitaires de l'état.

FLAXMAN (John), né en 1755 à York, se distingua de bonne heure dans la sculpture, et séjourna pendant 7 ans en Italie. Trois ans après son retour (1797), il fut nommé associé de l'académie royale de peinture et sculpture, puis membre de cette acad. en 1800, et profess. de sculpture en 1810. Parmi les nombr. ouvrages qu'on doit à son ciseau, on peut citer les monum. du comte Howe et du lord Nelson à St-Paul, et celui du comte de Mansfield à l'abbaye de Westminster. Il fit aussi des dessins très estimés pour les œuvres d'Homère, d'Hésiode, d'Eschyle et du Dante, et les dessins et le modèle du bouclier d'Achille, tel qu'il est décrit par Homère. Il travailla plus. années à ce dernier ouvr., terminé en 1818, et mourut en 1826.

FLÉCHIER (Esprit), orateur sacré, né en 1632, à Pernes, diocèse de Carpentras, fut élevé par les soins de son oncle, le P. Audifret, général de la congrégation de la doctrine chrétienne, où il entra lui-même à 16 ans. Obligé, suivant la règle, de se livrer à l'enseignement, il professait la rhétorique à Narbonne lorsqu'il quitta l'ordre et vint remplir dans une des paroisses de Paris l'emploi de catéchiste. Une pièce de vers sur le carrousel (*circus regius*) donné par le roi en 1662 commença sa réputation; ses *Sermons* y ajoutèrent beaucoup, et ses *Oraisons funèbres* y mirent le comble. Il fut nommé lecteur du dauphin par le crédit du duc de Montausier, qui l'honorait de son amitié; les portes de l'Acad. s'ouvrirent pour lui en 1673, le même jour où Racine y entra. Élevé sur le siége épisc. de Lavaur en 1685, et deux ans après sur celui de Nîmes, Fléchier, par la douceur de sa morale, par sa piété sincère et son inépuisable charité, sut, au milieu des circonstances les plus difficiles, se faire respecter et chérir de tous ses administrés, catholiques et protestants, et fut égalem. regretté des uns et des autres lorsqu'il mourut à Montpellier en 1710. Les œuvres complètes de ce prélat ont été recueillies et publiées par l'abbé Ducreux, chanoine d'Auxerre, Nîmes, 1782, 10 vol. in-8. Cette édition est moins belle, mais plus complète que celle de Paris, 1825-28, précédée d'une *Notice* par Fabre de Narbonne. On y remarque la *Vie de Théodose-le-Grand*, celle *du cardinal Ximenès*, des *Panégyriques*, des *Oraisons funèbres*. On a mal servi la gloire de Fléchier en établissant un parallèle entre son style et celui de Bossuet, auquel il ne faut rien comparer, mais après leq. il est glorieux d'occuper la seconde place. Des qualités qui constituent l'orateur sacré, l'év. de Nîmes en possédait deux à un rare degré : la noblesse des pensées et l'harmonie de l'élocution; encore peut-on lui reprocher sans trop de sévérité une recherche minutieuse, une symétrie fatigante dans l'arrangem. des mots, quelque abus dans l'emploi des figures, en particulier de l'antithèse, quelq. néologismes, et surtout l'affectation à montrer sans cesse de la finesse et de l'esprit. Ses mandements et instruct. pastorales, composés avec moins de travail que ses oraisons funèbres et ses sermons, sont moins souvent défigurés par les défauts que nous venons de signaler, défauts que Fléchier devait à la lecture des prédicateurs espagnols, à laquelle il se livrait dans sa jeunesse, et dont toujours il conserva malgré lui quelques souvenirs.

FLEETWOOD (Guillaume), greffier de la ville de Londres, obtint cette place, en 1569, par le crédit du comte de Leicester, et ne se montra pas moins empressé que son protecteur à persécuter les catholiques et à prodiguer à la reine les plus serviles adulations. Il mourut en 1594, laissant plusieurs

ouvrages parmi lesq. les plus importants sont : *Annalium tam regum Edwardi V, Richardi III et Henrici VII quàm Henrici VIII elenchus,* Londres, 1579, 1597.—*The Office of a justice of peace,* 1658, in-8, etc.

FLEETWOOD (Charles), gendre de Cromwell, était receveur de la cour des pupilles, place que son père avait occupée. Il prit une part très active à la révolution qui renversa du trône Charles Ier. Cromwell lui fit épouser sa fille, veuve du général Ireton, le nomma commandant des troupes en Irlande, l'un des commissaires civils de cette île, et enfin vice-roi en 1652, quand il eut pris lui-même le titre de protecteur des trois royaumes. Après la mort de son beau-père, Fleetwood, qui s'était d'abord flatté de lui succéder, signa l'acte qui appelait Richard Cromwell au protectorat; mais bientôt après il se mit à la tête du parti qui le força d'abdiquer. Voyant tous les esprits disposés en faveur de Charles II, il aurait voulu coopérer à la restaurat.; mais, comme il hésita trop long-temps, elle s'effectua sans son concours; il se vit porté sur la liste des personnes qui, exceptées de l'amnistie royale, étaient, sauf la peine de mort, passibles de toutes les peines qu'un acte ultérieur du parlement pourrait leur infliger. Fleetwood termina ses jours près de Londres, dans l'obscurité, peu de temps après la restauration.

FLEETWOOD (Guillaume), évêque anglican, né à la Tour de Londres en 1656, mort évêque d'Ély en 1723, fut successivem. chapelain et prédicateur du roi Guillaume et de la reine Anne. Il s'acquit beaucoup de réputation dans l'éloquence sacrée, et n'en mérita pas une moins grande par ses sav. recherches sur l'antiquité. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés, les plus importants sont : *Inscriptionum antiquarum sylloge in duas partes distributa,* Londres, 1691, in-8.—*An essay upon miracles,* etc., ibid., 1701, in-8.—*Sixteen practical discourses,* ibid., 1705, in-8.—*Chronicon pretiosum, ou Essai sur les monnaies d'or et d'argent d'Angleterre pendant les six derniers siècles,* ibid., 1707 et 1726, in-8.

FLEISCHMANN (Jean-Martin), agronome saxon, né en 1747, à Schwarza dans le comté de Stolberg-Weruingerode, mort en 1831, à l'âge de 84 ans, se voua de bonne heure à l'horticulture sous la direct. de Putmann de Meiningen. Après quelques voyages scientifiques entrepris en Allemagne, on le nomma, en 1775, jardinier royal de la cour de Dresde, et, en 1793, inspect. en chef des vignobles du royaume. Ce fut lui qui fonda, en 1799, la société de Misnée, pour la culture de la vigne. Les ouvrages de ce Nestor des écriv. saxons, ont pour objet la botanique, la culture de la vigne et du mûrier, et l'art d'élever les vers à soie.

FLÉMING (Claude), connétable de Suède, né en Finlande dans le 16e S., commandait dans cette province, et y soutint avec la plus grande fidélité les droits de Sigismond, roi de Pologne, au trône de Suède, qui lui était dévolu après la mort de son père Jean III, et que lui disputait son oncle Charles, duc de Sudermanie. Sigismond était catholique; on craignait qu'il ne voulût renverser la religion du pays; les paysans se soulevèrent : Fléming, pour rétablir l'ordre, en fit périr plus de 5,000; mais il mourut lui-même en 1597. Avec lui s'évanouirent les espérances de Sigismond, qui fut obligé de céder à l'ascendant de son compétiteur.

FLEMMING ou FLEMMYNGE (Richard), prélat anglais, né à Crofton, dans le comté d'Oxford, embrassa d'abord les opinions de Wiclef; mais dans la suite il rentra dans le sein de l'Église catholiq. et devint l'un des plus ardents adversaires de cet hérésiarque, contre lequel il parla violemment au concile de Constance, et dont, à son retour en Angleterre, il fit brûler les os, suivant les décrets du même concile. Flemming mourut évêq. à Lincoln en 1431. Il avait fondé le collége de ce nom à Oxford, et voulait en faire un séminaire de théologiens destinés à combattre la doctrine de Wiclef et de ses partisans. — Flemming (Robert), neveu du précéd., ecclésiastiq., né à Oxford, mort en 148[illegible] écrivit en l'honneur du pape Sixte IV un poème en II chants : *Lucubrationes Tiburtinæ,* dont il fut récompensé par la place de protonotaire apostolique. On lui doit encore : *Dict. græco-latinum, Carmina diversi generis,* et *Epistolarum ad diversos liber I.*

FLEMMING (Heino-Henri, comte de), feld-maréchal, né en Poméranie l'an 1632, servit avec la plus grande distinct. contre les Turks, et contribua à leur faire lever le siége de Vienne en 1683. L'électeur de Brandebourg le nomma successivement gouvern. de Berlin et de la Poméranie; il renonça à toutes ses charges, se retira dans ses terres, et mourut en 1706.—Flemming (Jacques-Henri, comte de), neveu du précéd., né en 1667, entra de bonne heure au service de l'élect. de Saxe, Jean-George, qui l'honora de son amitié. Il fut bien plus avant encore dans la confiance de Frédéric-Auguste, son successeur, qui le nomma feld-maréchal et premier ministre. Flemming contribua puissamm. à assurer sur la tête de son maître la couronne de Pologne, qui lui était disputée par le prince de Conti. Il poussa la guerre contre Charles XII avec animosité, et il ne tint pas à lui que ce prince ne fût arrêté lors de la visite imprudente qu'il fit à Dresde au roi Auguste, dont il avait causé tous les malheurs. Flemming avait de gr. qualités : mais elles étaient ternies par beaucoup de hauteur et d'ambition, et par un goût très vif pour les plaisirs. Il encourut la haine des Polonais, parce qu'il voulut étendre sans mesure l'autorité de son maître, ou plutôt la sienne propre, et mourut à Vienne en 1728.

FLESSELLES (Jacques de), prevôt des marchands de Paris, né en 1721, figura dans les troubles de la Bretagne, où il embrassa la cause du duc d'Aiguillon, et se joignit aux adversaires de La Chalotais. La cour, satisfaite de sa conduite, le nomma intendant de Lyon; il s'y fit aimer par la douceur de ses mœurs et la facilité de son caractère. Ce fut cette même facilité qui le perdit lorsqu'il fut appelé à remplir, au commencement de la révolut

es fonct. de prevôt des marchands à Paris. Partisan des mesures rigoureuses à la cour, ami du peuple dans les réunions de l'Hôtel-de-Ville, il voulut ménager à la fois deux partis extrêmes entre lesquels il n'y avait plus d'accommodem. possible. Pressé dans la fameuse journée du 14 juillet 1789 de s'expliquer, il se rendait de l'Hôtel-de-Ville au Palais-Royal, où sa justification devait être entendue, lorsqu'un jeune homme lui tira un coup de pistolet, et lui brisa la tête. Le peuple se jeta sur son cadavre, qui devint l'objet des plus dégoûtantes injures.

FLETCHER (Gille), diplomate anglais, mort en 1610 à Londres, ambassad. en Russie l'an 1588, publ. à son retour le résultat de ses observations sous ce titre : *of the Russe commonwealth, or Manner of governm. by the Russe emperor, commonly called the emperor of Moskovia*, Londres, 1590, in-8, ibid., 1623, in-12. On trouve un extrait de ce curieux ouvr. dans le prem. vol. des *Voyages* d'Hackluyt. — Fletcher (Richard), frère du précéd., né dans le comté de Kent vers le milieu du 16e S., n'était encore que doyen de Sutton-Longa, lorsqu'en 1586 il fut chargé d'accompagner Marie Stuart à l'échafaud, et montra plus de zèle que de discrétion dans ses efforts pour lui faire abjurer la foi catholique. Lorsque l'exécut. eut élevé en l'air la tête sanglante de cette femme infortunée, on entendit avec horreur le fanat. Fletcher s'écrier d'une voix forte : « Ainsi périssent tous les ennemis de la reine Élisabeth. » Il fut nommé successivem. évêque de Bristol en 1589, de Worcester en 1592, et enfin de Londres peu de mois après. A peine installé sur ce dern. siége, Fletcher perdit la faveur d'Élisabeth pour s'être marié une seconde fois, et mourut de chagrin en 1596. — Fletcher (Gille), fils aîné de l'ambassadeur, né vers 1588, mort en 1623, est aut. d'un écrit intit. : *Christ' s victory and triumph in heaven and earth over and after death*, Cambridge, 1610 et 1640, in-4. — Fletcher (Phineas), frère du précédent, mort vers 1650 dans le comté de Norforlk, a laissé : *Miscellanies*, Cambridge, 1633, in-4. — *Piscatory eclogues*, et *Purple Island, or the isle of Man* : cette dernière pièce a été réunie à l'ouvr. de son frère, Cambridge, 1783, in-4.

FLETCHER (John), fils de Richard, auteur dramatique angl. célèbre, né vers 1596 dans le comté de Northampton, mourut à Londres en 1625. Destiné par son père à la carrière du barreau, il négligea les études du droit, et se livra à son goût pour la poésie. Il avait formé, avec Beaumont (*v.* ce nom), étant encore à l'école de Middle-Temple, une liaison intime, et depuis donna en société avec lui plus de 50 pièces de théâtre, tant trag. que comédies. Ces pièces eurent un grand succès, et quelq.-unes sont encore représentées aujourd'hui. Andrieux a trad. son *École des épouseurs*, dans les *Chefs-d'OEuvre du théâtre angl.*, et deux autres de ses pièces ; les *Événem. imprévus* et *la Pucelle* avaient déjà été trad. en franç. Infiniment supérieures à celles de Ben-Jonson, elles ont été mises long-temps en parallèle avec celles de Shakespeare. Le plan en est plus régulier, on y trouve une imitation plus vraie de la vie réelle, mais aussi elles sont loin d'offrir cette fougue d'imaginat., ces idées pleines de grandiose, ce sublime d'expression qui caractérisent à un si haut point l'auteur d'*Hamlet* et du roi *Lear*. Elles ont été impr. pour la prem. fois en 1672, in-fol., et depuis un grand nombre de fois, entre autres : 1711, 7 vol. in-8 ; 1778, 10 vol. in-8, par les soins de Colman. Enfin on les a réunies à celle de Ben-Jonson, Londres, 1811, 4 gros vol. in-4. J. Monck Watson a donné un *Comment. sur les pièces de théâtre de Beaumont et de Fletcher*, etc., Londres, 1799, in-8.

FLETCHER (André), publiciste anglais, ordinairement appelé *Fletcher de Saltoun*, nom d'un bourg d'Écosse où il naquit en 1653, fut élevé par le célèbre Gilbert Burnet, depuis évêque de Salisbury, et par ses rapides progrès se montra digne des leçons d'un tel maître. Doué d'une âme ardente, dévoré de l'amour de son pays, croyant que le bonheur ne pouvait exister pour lui que dans la république ou au moins sous la forme monarchique qui s'en rapprocherait davantage, Fletcher, nommé membre du parlem. d'Écosse, s'éleva avec force contre toutes les mesures tendant à augmenter l'autorité royale, s'opposa tant qu'il le put à la réunion de l'Écosse et de l'Angleterre, trempa dans la révolte du duc de Montmouth contre Jacques II, et bien qu'ennemi de ce monarque, n'approuva pas qu'on l'eût expulsé du trône pour y faire asseoir un étranger, Guillaume III, prince d'Orange. Quoiqu'un enthousiasme opiniâtre ait quelquefois emporté Fletcher au-delà des justes bornes, tout en blâmant son zèle exagéré, on est forcé de reconnaître qu'il n'énonça jamais que ce qu'une conviction intime lui dictait, qu'il ne vendit ses talents à aucun parti, et que sa conduite fut toujours dans une harmonie parfaite avec ses principes. Ce grand orateur mourut en 1716, emportant avec lui l'estime et les regrets de ses adversaires eux-mêmes. Ses *discours politiques*, aussi remarquables pour leur brièveté que pour leur mâle vigueur, ont été recueillis et publiés à Glascow, 1749, in-12. Lord Buchan a donné en 1792, in-8 : *Essais sur la vie et les écrits de Fletcher de Saltoun, et du poète Thomson.*

FLETCHER (James), auteur anglais, mort en 1832, âgé de 22 ans, est auteur d'une *Histoire de Pologne*, qu'on a trad. en franç. Il a laissé en MS. une *Histoire de l'Inde.*

FLEURANGES (Robert de LA MARK, seigneur de), maréchal de France, né à Sedan vers 1490, fut l'un des hommes de guerre les plus remarquables de son temps. Envoyé de bonne heure par son père à la cour de Louis XII, il fut très favorablem. accueilli de ce prince, qui l'attacha aussitôt à la personne du duc d'Angoulême, depuis François Ier. Fleuranges, qui venait d'épouser en 1510 la nièce du card. d'Amboise, fit ses prem. armes dans le Milanais, défendit Vérone contre les

Vénitiens, contribua puissamm. à la prise de La Mirandole, fut chargé en 1512 d'aller lever de nouvelles troupes en Flandre, s'empara l'année suiv. d'Alexandrie, reçut 46 blessures au siége de Novare, et se retira à Lyon pour se remettre de ses fatigues. François Ier, lors de son avénement au trône, ayant fait revivre les prétentions de son prédécess. sur le Milanais, Fleuranges reparut de nouveau en Italie, fit prisonn. à Turin tous les génér. suisses qu'il renvoya sur leur parole, se rendit maître de Chivas et de Crémone. Dans la campagne suiv. il fut fait prisonn. avec le roi à la bataille de Pavie en 1525, et conduit au château de l'Écluse en Flandre, où il demeura pendant plus. années, Promu au grade de maréchal de France pendant sa captivité, il fut, lorsqu'elle eut cessé, chargé de la défense de Péronne, assiégée en 1536 par le comte de Nassau, et succomba aux suites de ses glorieuses fatigues en 1537, à Longjumeau, près de Paris, lorsqu'il se rendait à Sedan sur la nouvelle de la mort de son père. Fleuranges a écrit l'*Hist. des choses mémorables advenues du règne de Louis XII et de François Ier, depuis* 1499 *jusqu'en* 1521, publié par l'abbé Lambert, avec des notes historiques et critiques, Paris, 1753, in-12, et dans le tome XVI de la collect. des *Mémoires histor.*, à la suite de ceux de Martin et Guillaume du Bellay.

FLEURIAU (Jérôme-Charlemagne), plus connu sous le nom de *Marquis de Langle*, né en Bretagne vers 1740, mort à Paris en 1807, est aut. de plus. ouvr., dont quelques-uns lui valurent une éphémère célébrité. Quoiqu'ils soient tombés, ainsi que le prétendu marquis, dans un juste oubli, nous indiquerons : *Voyage de Figaro en Espagne*, St-Malo (Paris), 1785, 2 vol. in-12, condamné par arrêt du parlem. (26 févr. 1788), reproduit sous le titre de *Voyage en Espagne, par L.-M. de Langle*, 6e *édit., seule avouée par l'aut.*, 1803, in-8. — *Mon voyage en Prusse, ou Mém. secrets sur Frédéric-le-Grand et sur la cour de Berlin*, 1806, in-8, ouvr. qui n'apprend rien au lecteur, malgré le ton sententieux et penseur de l'écrivain.

FLEURIEU (Charles-Pierre CLARET, comte de), né à Lyon en 1738, entra dès l'âge de 13 ans dans la marine, et montra de très bonne heure une habileté peu ordinaire et une instruction plus surprenante encore. Profitant, pour se livrer à l'étude avec une ardeur nouvelle, de la paix conclue en 1763, Fleurieu fabriqua, de concert avec Ferd. Berthoud, la prem. horloge marine qu'on eût encore vue, non-seulem. en France, mais dans toute l'Europe. En 1768, il monta la frégate l'*Isis*, et fit pend. un voyage de long cours l'heureux essai des instrum. qu'il venait d'inventer, fut nommé directeur-général des ports et arsenaux en 1776, dirigea les opérat. navales de la guerre d'Amérique, et fournit les plans des voyages de découvertes entrepris par La Pérouse et d'Entrecasteaux. Appelé en 1790 au ministère de la marine, Fleurieu donna sa démission l'année suivante, malgré les instances de Louis XVI, qui avait conçu pour son caractère la plus haute estime et lui en donna une preuve signalée en le nommant gouvern. du jeune prince royal. La révolut. l'arracha à ses nouvelles fonct., il fut arrêté en 1793, mais recouvra bientôt sa liberté, devint membre du conseil des anciens en 1797, fut exclu de cette assemblée lors des événements du 18 fructidor, et appelé par Bonaparte au conseil-d'état, puis nommé sénateur. Il mourut à Paris en 1810, membre de l'Institut. On a de lui : *Découvertes des Franç. dans le sud-est de la Nouvelle-Guinée*, Paris, 1790, in-4. — *Voyage autour du monde, fait pendant les années* 1790, 91 *et* 92, par Étienne Marchand, Paris, an VI (1798), 4 vol. in-4. Il a laissé en outre plus. MSs., parmi lesq. on distingue une *Hist. génér. des navigations de tous les peuples*, dont la prem. partie seulem. est terminée.

FLEURIOT-LESCOT (J.-A.-C.), était né à Bruxelles en 1761. Forcé de quitter cette ville lors des prem. troubles qui y précédèrent la révolut., il vint à Paris, s'y livra à l'étude de l'architecture et fut pendant quelq. temps commissaire aux travaux publics. Digne substitut de Fouquier-Tainville dans les fonctions d'accusat. public, il se fit remarquer au club des jacobins parmi les plus fougueux démagogues, et se lia d'amitié avec Robespierre, qui le fit nommer maire de Paris. La chute de son protecteur entraîna sa perte; après avoir fait sonner le tocsin, rassemblé le corps municipal, garni de troupes la place de l'Hôtel-de-Ville, il voulut exciter le peuple à prendre la défense de Robespierre, qu'il proclamait le sauveur de la patrie, lorsqu'il fut arrêté par Bourdon de l'Oise, jugé et exécuté le 10 thermidor an II (juillet 1794).

FLEURUS (Batailles de). Il n'est peut-être pas de lieu auquel se rattache le souvenir de plus gr. événements milit. que le fameux bourg de Fleurus. Situé aux confins de la France et à l'entrée des Pays-Bas, par les 2° 20' de longitude, et 50° 28' de latitude, cet autre *Issus* a donné son nom à 4 batailles mémorables. — La prem., plus meurtrière que décisive, fut un de ces combats qui aujourd'hui occupent à peine quelques lignes dans l'hist. des guerres de religion, ou plutôt d'indépendance, par lesquelles le nord de l'Europe fut déchiré dans le 17e S. : elle eut lieu le 30 août 1622, entre l'armée espagnole sous les ordres de Gonzalès de Cordoue, général de la ligue cathol., et l'un des principaux lieuten. du jeune Philippe IV, et les troupes de l'union protestante commandées par le fameux bâtard de Mansfeld, le duc de Brunswick, et Frédéric, duc de Saxe-Weymar. Les deux partis s'attribuèrent l'avantage; mais, malgré des pertes considérables, il demeura effectivem. aux protestants, qui, après avoir traversé le Brabant, se joignirent au prince d'Orange, et l'aidèrent à faire lever le siége de Berg-op-Zoom, tenu par Spinola. — La deuxième bataille de Fleurus fut donnée le 1er juillet 1690 : elle se distingue parmi les événem. les plus mémorables de la guerre que Louis XIV soutint contre l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne,

resque toute l'Italie, etc., liguées avec l'emper. t la plus grande partie des princes de l'empire. rançois de Montmorency, duc de Luxembourg, ue ce monarque avait chargé du commandem., nalgré l'opposition de Louvois, défit dans cette ournée le brave Gaspar, prince de Waldeck, 'un des plus habiles généraux de la ligue d'Augsbourg. — C'est contre une coalition non moins ormidable, mais sous de bien différents auspices, ue les Français gagnèrent la troisième bataille le Fleurus (26 juin 1794, 6 messidor an II) : le énéral Jourdan, commandant en chef l'armée de a Moselle, y défit les impériaux sous les ordres u prince de Cobourg, qui cependant avait pour ui toutes les chances du succès. Les autres généaux qui concoururent au gain de cette journée némorable sont Championnet, Dubois, Hatry, Kléber, Lefèvre et Marceau : l'armée coalisée omptait parmi ses principaux chefs le prince l'Orange, l'archiduc Charles et les génér. Beauieu, Kaunitz, Latour, Quasdanowich, Schmerting et Zapf. — On a dit, non sans quelq. fondem., ue le sort de la révolution a dépendu quelques nstants de l'issue de la journée du 6 messidor; ous un rapport analogue, celle du 16 juin 1815 n'est pas moins remarquable : c'est là que pour la lern. fois la victoire suivit les drapeaux du fier *nfant de la révolution*, dont l'audace et le génie, leux jours avant qu'il ne fût écrasé par leurs cohortes innombrables, firent encore trembler les princes de l'Europe. A cette quatrième bataille de Fleurus, plus communément appelée *bataille de Ligny*, Blucher, culbuté par Napoléon, ne parvint i effectuer sa retraite qu'à la faveur de la nuit, et non sans avoir essuyé des pertes considérables.

FLEURY (CLAUDE), né en 1640 à Paris, fit ses études chez les jésuites au collége de Clermont, embrassa d'abord la carrière du barreau, se fit recevoir avocat au parlem. en 1658, et exerça pend. 9 ans, au bout desquels il entra dans l'état ecclésiast. Il venait de recevoir la prêtrise, lorsqu'en 1672 il fut nommé précepteur des fils du prince de Conti; il le fut ensuite du comte de Vermandois, qui mourut en 1683, avant que son éducation eût été achevée. Après avoir récompensé les soins de Fleury par une riche abbaye, Louis XIV lui donna une nouvelle preuve de son estime en le chargeant de coopérer comme sous-précepteur à l'éducation des enfants de France. L'abbé Fleury se montra le digne associé de Fénélon dans cette tâche si noble et si difficile, et quand elle fut terminée, il se retira de la cour, comblé des faveurs de Louis XIV. Rappelé en 1716 pour être confesseur du jeune roi Louis XV, il remplit avec discrétion cette fonction délicate, s'en démit en 1722 à cause de son grand âge, et mourut en 1723. Il était membre de l'Académie franç., où il avait remplacé La Bruyère, et prieur d'Argenteuil. Fleury est auteur d'un grand nombre d'ouvrages presque tous très remarq.; nous citerons seulem. : *Mœurs des Israélites*, Paris, 1681, in-12; *Mœurs des chrétiens*, 1682, in-12, souv. réimpr. ensemble, édit. entre autres Paris (1802), 3 vol. in-12. — *Institut. au droit ecclés.*, Paris, 1687, 2 vol. in-12.—*Histoire ecclés.*, Paris, 1691 et années suiv., 20 vol. in-4, continuée par le P. Fabre, Paris, 1726 et années suiv., 16 vol. in-4. Rondet en donna une nouv. édition à laquelle il joignit une table générale des matières qui forme un 37e vol. in-4. Les 20 volumes écrits par l'abbé Fleury ne vont que jusqu'en 1414, et la continuat. du P. Fabre à 1588. Tous ces opuscules ont été réunis, Nîmes, 1780, 5 vol. in-8. L'abbé Émery a publ. en 1807 *Nouv. opusc. de Fleury*, un vol. in-12.

FLEURY (JULIEN), chanoine de Chartres, mort à Paris en 1725, a donné d'excellentes éditions d'Apulée *ad usum Delphini*, Paris, 1688, 2 vol. in-4, et de la *Concorde évangél. grecque et lat.* de Nicolas Toinard d'Orléans, ib., 1707, in-fol.; enfin, c'est d'après son travail sur Ausone que l'abbé Souchay en a donné l'édition *ad usum*, 1730, in-4.

FLEURY (ANDRÉ-HERCULE de), card.-ministre, né dans le Languedoc en 1653, fut destiné dès son enfance à l'état ecclésiast., et fit de très brillantes études aux colléges de Clermont et d'Harcourt. Il fut à quinze ans pourvu d'un canonicat à Montpellier; il en avait à peine 24, et n'était pas encore prêtre, lorsqu'il fut nommé aumônier de la reine Marie-Thérèse; après la mort de cette princesse il fut attaché à la maison du roi dans la même qualité, et s'attira l'estime de toute la cour par son esprit, ses connaiss. et ses manières pleines à la fois de franchise et de politesse. Louis XIV le nomma en 1698 à l'évêché de Fréjus, dont il se démit en 1715 à cause de son grand âge et du mauvais état de sa santé, ce qui ne l'empêcha pas toutefois d'accepter l'honorable fonction de précept. du jeune roi Louis XV, dont il sut se faire chérir par le zèle même qu'il mit à s'acquitter des devoirs de sa place. Investi de toute la confiance de son élève, Fleury eût pu se mettre à la tête des affaires à la mort du régent, en 1723; il ne le fit qu'après l'exil du duc de Bourbon, et ne voulut jamais recevoir le titre de premier ministre, quoiqu'il en eût toute l'autorité. Parvenu au faîte du pouvoir à un âge où le repos devient nécessaire, le card. de Fleury, décoré de la pourpre en 1726, ne sut peut-être point assez se garantir de l'hésitation et de la lenteur, défauts ordinaires de la vieillesse; mais si les 17 années de son administration ne furent pas sans tache, si on peut, entre autres, lui reprocher avec raison d'avoir laissé dépérir la marine de l'état, de n'avoir pas envoyé à Stanislas Leckzinski des secours assez puissants pour assurer sur sa tête la couronne de Pologne, on doit convenir aussi qu'il diminua les impôts, fixa avec plus de justice la valeur des monnaies, qu'il encouragea les arts et les savants, et donna plus d'étendue à notre commerce. En un mot, s'il fit peu de chose pour la gloire nation., il ne cessa de travailler avec ardeur pour procurer au peuple plus d'aisance et de bonheur. Telle était sa probité sévère, qu'à sa mort arrivée en 1743, sa succession se trouva à peine celle d'un bourgeois médiocrem. riche, et n'aurait pas suffi à la moitié de la dépense du mausolée

que Louis XV lui fit élever. Le cardinal de Fleury était membre de l'Acad. franç., de celle des inscriptions et de celle des sciences.

FLEURY (Guill.-Franç. JOLY de), procureur-général, né à Paris en 1675, fut de bonne heure destiné à soutenir la haute réputation dont sa famille avait toujours joui dans la magistrat. Reçu avocat en 1695, il fut nommé avocat-général à la cour des aides en 1700, et au parlement de Paris 4 ans après, lors de la mort de son frère, Joseph-Omer Joly de Fleury; enfin, en 1717, il succéda dans les fonctions de procur.-général au célèbre d'Aguesseau, promu à la dignité de chancelier de France. Il était difficile de remplacer dignem. un aussi gr. homme : toutefois, si Fleury ne le fit pas oublier, il sut se faire admirer lui-même pour son éloquence facile et persuasive, l'ordre et la profondeur de ses idées, la justesse et la clarté de ses raisonnements. En 1746 il se démit de sa charge en faveur de son fils, qu'il s'était adjoint 6 ans auparavant, et continua néanmoins de se livrer au trav. dans la retraite, ne refusant jamais ses conseils éclairés à ceux qui les réclamaient, quel que fût le rang qu'ils occupassent dans la société. Ce magistrat mourut à Paris en 1756. On a de lui un très grand nombre de *Mém. sur div. matières,* dont quelques-unes seulement ont été impr.; des *Observations et notes sur div. parties de notre droit public*, restées MSs.; des *Extr.* de plaidoyers, insérés dans les t. VI et VII du *Journ. des audiences;* des *Réquisitoires*, et plusieurs autres travaux importants, sur lesq. Barbier a donné des détails, tome XXVIII de la *Revue encyclopéd.* — Fleury (Jean-Omer Joly de), neveu du précédent, chan. de l'église métropolitaine de Paris, mort en 1755, a publié : *la Science du salut, ou principes solides sur les devoirs les plus importants de la religion*, tirés des *Essais de morale* de M. Nicole, Paris, 1746, in-12. — *L'Abrégé de la philosophie*, par de La Chambre, ibid., 1754, 2 vol. in-12.

FLEURY (Bernard), célèbre acteur franç., né à Chartres en 1750, était fils d'un coméd. de province qui soigna peu son éducat. Il ne savait que lire; mais la nature l'avait doué de talents naturels et d'une grande intelligence. Il débuta en 1774 dans la tragédie avec quelque succès, et se livra ensuite plus particulièrement à la comédie. Six ans plus tard il fut admis au Théâtre-Franç. Héritier d'une partie des rôles de Bellecourt, Fleury, qui n'avait pas la verve de Molé, se fit une réputation d'un autre genre. Il excella surtout dans le persifflage; jamais on n'avait vu d'acteur qui représentât avec une vérité si frappante ces marquis libertins, ces ivrognes de cour partagés entre le cabaret et les salons, dont les modèles furent si nombreux sous Louis XIV et la régence, mais qui étaient devenus plus rares. Ces rôles, dans *le Retour imprévu, le Cercle, Turcaret, l'Homme à bonnes fortunes, l'École des bourgeois*, furent les triomphes de Fleury. Mais il prouva la flexibilité de son talent dans *les Deux Pages*, pièce où il reproduisit si bien les manières et le ton du grand Frédéric, que le prince Henri de Prusse, touch[é] jusqu'aux larmes, récompensa d'un riche prése[nt] l'acteur qui lui avait mis sous les yeux le portra[it] vivant de son frère. Après 44 ans de service, d[es] tracasseries administratives le forcèrent à prend[re] sa retraite. Il mourut en 1824, dans une maiso[n] de campagne qu'il avait acquise près d'Orléans. O[n] a sous son nom des *Mém.*, 1835-36-37, 6 vol. in-[8].

FLINCK (Govaert), peintre, né à Clèves e[n] 1616, mort à Amsterdam en 1660, fut élève d[e] Lambert Jacobs et de Rembrandt, dont il s'appro[-]pria tellement la manière, que ses composit. o[nt] été souvent confondues avec celles de ce maîtr[e]. Il travailla long-temps pour l'électeur de Bran[-]debourg et le duc de Clèves, qui l'honoraient to[us] deux d'une estime particulière. Le musée posséd[e] deux tableaux de cet artiste : l'un représent. *u[ne] jeune Bergère*, l'autre *les Anges annonçant [la] venue du Messie.* C. van Dalen a gravé d'apr[ès] Flinck *la Vierge allaitant l'enfant Jésus; Vénus [et] l'Amour;* un *Portrait de Jean-Maurice, prin[ce] de Nassau;* et J.-G. Muller a exécuté d'après [le] même maître *Alexandre cédant Campaspe [à] Apelles.*

FLINDERS (Matthieu), navigateur angl., mo[rt] à Londres en 1814, était né à Donington dans [le] comté de Lincoln. Il s'est rendu célèbre par s[es] découvertes et ses travaux nautiques sur le cont[i-]nent de la Notasie ou Nouvelle-Hollande, dont il [a] donné la relat. accompagnée d'un fort bon atlas sous le titre de : *Voyage aux Terres-Australes, e[n]trepris pour compléter la découverte de ce gran[d] pays, et exécuté pendant les années* 1801, 1802 [et] 1803, Londres, 1814, 2 vol. in-4, et atlas, un vo[l.] in-fol. (en angl.). On lui doit encore : *Mémoi[re] sur l'usage du baromètre pour reconnaître [la] proximité des côtes, Transact. philosoph.*, anné[e] 1806; et *Lettre aux membres de la société d'ému[-]lation de l'Ile-de-France sur le banc du naufra[ge] et sur le sort de La Pérouse*, vol. X des *Annal[es] des voyages.*

FLINS DES OLIVIERS (Claude-Marie-Louis-Emmanuel CARBON de), littérateur, né à Rei[ms] en 1757, mort en 1806, commissaire impér. pr[ès] le tribunal de Vervins, a laissé 4 comédies : *le R[é]veil d'Épiménide à Paris*, en un acte et en ve[rs] (1790, in-8); *le Mari directeur*, id.; *la jeune Hô[]tesse*, en 3 actes et en vers, imitée de *la Locan[]diera* de Goldoni, et restée au répert.; *la papess[e] Jeanne*, comédie-vaudev. en un acte, représen[tée] de 1790 à 1793; *Voltaire*, poème lu à la fête aca[]démique de la loge des Neuf-Sœurs, 1779, in-8. — *Fragment d'un poème sur l'affranchissemen[t] des serfs*, 1781, in-8.—*Poèmes et discours en ver[s] lus et mentionnés aux séances publ. de l'Académ[ie] franç.*, Paris, 1782, in-8. — *Les Voyages de l'opi[]nion*, etc., Paris, 1789 : c'est une espèce de jour[nal] dont il n'a paru que 5 nos. Flins a été l'éditeur d[es] *OEuvres de Bertin*, 1785, 2 vol. in-18, et l'un d[es] collaborateurs du *Modérateur*, à la rédaction du[quel] présidait de Fontanes, son ami.

FLIPART (Jean-Jacques), graveur, né à Pari[s]

en 1723, mort en 1782, fut élève de Laurent Cars, et membre de l'académie de peinture. Cet artiste, qui avait une très grande connaissance du dessin, a beaucoup gravé d'après Greuze, entre autres : *le Paralytique servi par ses enfants; l'Accordée de village*, etc.; on estime encore de lui : *la sainte Famille*, d'après Jules Romain; *Vénus et Énée; Adam et Ève*, d'après Natoire; *Notre-Seigneur à la Piscine*, d'ap. Dietricht, etc.—FLIPART (Charles-François), frère du précéd., mort à Paris en 1773, a gravé plusieurs estampes d'après Fragonard et autres peintres modernes.

FLITNER (JEAN), poète latin, né en Franconie, au commencement du 17e S., a laissé plus. vol. de poésies, parmi lesq. on recherche les suivantes : *Nebulo nebulonum, hoc est joco-seria nequitiæ censura*, 1620, 1634 et 1663, in-12.

FLOCCO ou FLOKE, pirate norwégien suivant les uns, suédois suivant les autres, fit en 865 un voyage en Islande, et, voyant couverte de glaces cette île dont on lui avait fait un rapport tout différent, lui donna le nom qu'elle porte encore aujourd'hui (*Island*, c.-à-d. terre de glace).

FLODOARD, historien franç., né à Épernay en 894, mort chanoine de l'église de Reims en 966, est aut. de : *Historia ecclesiæ Remensis*, dont la meill. édition est celle de George Colvener, Douai, 1617, in-8. Cet ouvrage, plein de recherches sav. et exactes, est écrit d'un style plus facile et plus pur qu'aucun autre de la même époque. Nicolas Chesneau en donna une traduct. française en 1580, in-4, c'est-à-dire 31 ans av. la publicat. du texte, qui fut impr. pour la prem. fois en 1611, par les soins du P. Sirmond. On doit encore à Flodoard, outre plus. ouvr. lat. dont on peut voir la liste dans Marlot : *Chronicon rerum inter Francos gestarum ab anno* 919, *ad ann.* 966, insérée par Pithou dans sa *Collection des historiens*, et ensuite par André Duchesne dans les *Scriptor. rerum Francorum*.

FLOGEL (CHARLES-FRÉDÉRIC), né à Jauer, en Silésie, l'an 1729, mort en 1788, profess. de philos. à l'acad. des jeunes nobles de Liegnitz, s'est attaché d'une manière toute particulière à l'histoire de la littérature, et se proposait de la suivre dans toutes ses parties. Les ouvr. qu'il a publiés sont : *Introduct. à l'art d'inventer*, Breslau, 1760, in-8. —*Histoire de l'esprit humain*, 1765, in-8.—*Hist. de la littérature comique*, 1784, 4 vol. in-8. On a impr. depuis sa mort, *Hist. du comiq. grotesque*, 1788, in-8.—*Hist. des fous en titre d'office*, 1789, in-8. — *Hist. du burlesque*, 1794, in-8. Tous ces ouvr., écrits en allem., jouissent d'une réputation méritée.

FLONCEL (ALBERT-FRANÇOIS), premier secrétaire des affaires étrangères, censeur royal, etc., né à Luxembourg en 1697, mort à Paris en 1773, avait réuni 11,000 vol. en langue italienne; le *Catalogue* de cette bibliothèque, aujourd'hui très recherché, a paru en 1774, 2 vol. in-8.

FLOOD (HENRI), né en 1732, fut élu membre de la chambre des communes d'Irlande en 1759, et réélu en 1761. Devenu chef de l'opposit. d'Irlande, s'il approuva quelquefois le ministère, on doit l'attribuer non à la versatilité de ses opinions, mais à un zèle éclairé pour tout ce qui lui paraissait dans l'intérêt de son pays. Ce fut lui qui parvint à faire fixer à huit ans la durée des sessions du parlement d'Irlande, qui jusque-là avait été indéfinie, et se prolongeait ordinairement pendant un règne entier. Il mourut en 1791. Son éloquence n'était pas moins remarquable par la force de la logique que par la pureté du style et les grâces de l'élocution. On a impr. plus. de ses discours, un entre autres, *Sur le Traité de commerce avec la France*, 1787, in-8. Flood cultiva la poésie avec succès, et l'on trouve de lui dans la collection d'Oxford des *Vers sur la mort de Frédéric, prince de Galles*, 1751. —Une *Ode sur la renommée*, 1785.—La *Traduct. de la prem. ode pythique de Pindare*, 1785. Il a laissé MS. une *Trad. des deux harangues d'Eschine et de Démosthène sur la couronne*.

FLOQUET (ÉTIENNE-JOSEPH), compositeur, né à Aix en 1750, mort à Paris en 1785, fit exécuter à 11 ans un motet à grand chœur, qui fut généralement applaudi; mais, comme il arrive trop souv., la suite ne répondit pas à tout ce qu'un pareil début semblait promettre. Excepté la musique de l'*Union de l'amour et des arts*, opéra de l'abbé Le Monnier, qui fut joué en 1773, et eut 80 représentations de suite, les autres composit. de Floquet n'eurent point de succès ou n'en eurent que de fort médiocres.

FLOR (ROGER), chevalier du Temple, né à Tarragone en 1262, mort à Constantinople en 1306, s'était signalé dans les dernières croisades, et particulièrem. à la défense de St-Jean-d'Acre. L'empereur Andronic, auq. il avait rendu d'importants services, le créa césar et lui donna sa nièce en mariage; mais bientôt, craignant ses vues ambitieuses, il s'en défit par un assassinat. Deux mille Catalans, compagnons de Roger dans les nombreuses excursions qu'il avait faites pour porter des secours à diverses places de l'empire successivem. assiégées par les Turks, se renfermèrent dans Gallipoli, et firent chèrement expier aux Grecs le meurtre de leur ancien chef.

FLORE (myth.), amante ou épouse de Zéphire, déesse des fleurs et des jardins chez les Romains, correspond à la Chloris des Grecs. Quelq. auteurs prétendent que cette déité fut une courtisane qui, ayant institué le sénat héritier de ses biens, en reçut comme gage de reconnaissance les honneurs de l'apothéose. Quoi qu'il en soit, il paraît que son culte exista chez les Sabins avant d'être introduit à Rome. Ce fut Tatius qui, le premier, lui éleva un temple dans cette ville; ses fêtes, appelées *Floralia*, se célébraient chaque année dans les premiers jours du printemps. On représente Flore ornée de guirlandes, et ayant à ses côtés des corbeilles de fleurs.

FLORENT ou FLORENTIUS, est le nom de cinq comtes de Hollande qui ont régné de 1062 à 1296.

FLOREZ (HENRI), sav. espagnol, né à Valladolid en 1701, prit l'habit de St-Augustin en 1715, et

mourut à Madrid en 1773. On lui doit entre autres ouvr. : *Clave historical*, Madrid, 1743, in-4, ouvr. dans le genre de l'*Art de vérifier les dates*, et dont la 8e édition a paru en 1764.—*La España sagrada o teatro geografico-historico de la Iglesia de España*, ibid., 1747-1770, 29 vol. in-4, ouvrage assez semblable à la *Gallia christiana*, et à l'*Hist. eccl.* de Fleury, et qui a été poussé par le P. Fernandez jusqu'au 34e vol.—*Medallas de las colonias y pueblos antiguos de España*, ibid., 1757-73, 3 vol. in-4.

FLORIAN (Jean-Pierre CLARIS de), né en 1755, au château de Florian, dans les Basses-Cévennes, fut reçu en 1768 parmi les pages du duc de Penthièvre, dont il ne tarda pas à se concilier l'honorable protection par les grâces de son esprit, la candeur et la gaîté de son caractère. Ce prince lui donna une compagnie dans son régim. de dragons; mais bientôt il le rappela près de lui, le nomma son gentilhomme ordinaire, et partagea avec lui ce que cet homme de bien appelait ses *bonnes fortunes*, c'est-à-dire le soin de rechercher le mérite malheureux et de distribuer des bienfaits avec autant de sensibilité que de délicatesse. Des occupations si douces laissèrent à Florian tout le loisir dont il avait besoin pour se livrer à son goût naturel pour la littérature, que les encouragements de Voltaire avaient encore rendu plus vif. Il mourut à Sceaux en 1794. Avec de la facilité et de la grâce, Florian manquait essentiellement de force et de génie. Ses ouvr. ont été souv. réimpr.; la meilleure édition est celle de Paris, 1823-1824, 13 vol. in-8. On y distingue ses *Fables*, qu'on doit placer bien au-dessous de celles de La Fontaine, mais qui l'emportent de beaucoup aussi sur celles de plusieurs autres fabulistes; *Galatée* et *Estelle*, nouvelles, dont la première est une heureuse imitat. de Cervantes, et l'autre, qui eut presque autant de succès, lui appartient entièrement; *plus. pièces pour le Théâtre-Italien*, les meilleures et les plus morales de toutes celles où Arlequin joue le principal rôle; *Gonzalve de Cordoue*, poème en prose infiniment moins estimé que le *Précis historique sur les Maures* dont il est précédé; *Numa Pompilius*; *Guillaume-Tell*; *Éliézer et Nephtali*, que l'auteur appelle des poésies en prose, et qui tiennent beaucoup plus du roman que de l'histoire; enfin une traduction de *D. Quichotte* (ouvr. posthume), ou plutôt une imitation abrégée de cet immortel ouvr. de Cervantes.

FLORIDA-BLANCA (François-Antoine MONINO, comte de), né à Murcie en 1730, montra dans la place d'ambassad. d'Espagne près la cour de Rome des talents très distingués qui le firent choisir par Charles III pour remplacer au ministère le marq. d'Esquilache, son ancien protect. Son administr. fut glorieuse à certains égards; il créa la police à Madrid, releva le commerce, encouragea les arts, dota des académ.; mais il échoua dans son projet de chasser les Anglais de Gibraltar, entreprise malheureuse, qui coûta 80,000 hommes et des sommes immenses à l'Espagne. Plus jaloux d'augmenter l'autorité de son maître que de plaire aux grands, il les traita sans ménagement, et s'attira leur haine : aussi fut-il renvoyé du ministère à l'avénement de Charles IV (1792), exilé de la cour et détenu au château de Pampelune, d'où il ne sortit que pour retourner dans un nouvel exil. Appelé en 1808 à présider les cortès extraordin., il mourut cette année à Séville. Il avait publié plusieurs traités sur la jurisprudence. Nous citerons seulem. : *Respuesta fiscal sobre la libre disposicion, patronato y proteccion immediato de S. M. en los bienes occupados a los jesuitas*, Madrid, 1768. — *Juicio imparcial sobre las letras, en forma de breve, publicadas por la curia romana, en que se intenta disputar al señor infante de Parma la soberania temporal*, ibid., 1768 et 1769.

FLORIDE (le marq. de La), général, né à Madrid vers l'an 1646, se distingua d'une manière toute particulière en Flandre dans les guerres que l'Espagne eut à soutenir contre Louis XIV. Charles II ayant institué pour son héritier le duc d'Anjou, qui prit le nom de Philippe V, le marq. de La Floride reconnut aussitôt ses droits et les soutint vaillamment. Il se fit remarquer surtout au siége de Milan, qu'il défendit contre Eugène de Savoie, et à la bataille d'Almanza, où il commandait sous les ordres du duc de Vendôme, et mourut en 1714.

FLORIDIA (Lucie MIGLIACCIO, duchesse de), née à Syracuse en 1772, venait de perdre son premier mari, le prince de Partanna, en 1812, lorsqu'elle attira sur elle les regards du roi de Naples (*v.* Ferdinand Ier). Peu après la mort de la reine Caroline d'Autriche, ce monarque épousa en secondes noces, et de la main gauche, cette dame sicilienne, qui à l'âge de 43 ans avait conservé tous les charmes de la jeunesse. Ce mariage, célébré secrètem. le 27 nov. 1814, resta caché jusqu'au départ du roi pour Naples en 1815. Ce fut alors qu'il fut permis à la nouvelle épouse de Ferdinand de prendre la livrée de la cour, et de se loger au château; le roi voulut aussi qu'à l'ancien titre de princesse de Partanna elle substituât celui de duchesse de Floridia, l'un des fiefs de la famille Migliaccio. Si, comme femme, elle se montra exempte de vanité, elle cédait à l'ambit. comme mère, et elle employa tous les moyens pour préparer l'élévation et la fortune de ses enfants. Comblée des bienfaits du roi, elle ne lui survécut pas assez pour jouir de ses richesses. Atteinte d'une maladie inflammat., elle mourut à Naples le 29 avril 1826.

FLORIDOR (Josias de SOULAS, sieur de PRINEFOSSE, dit), comédien, né dans la Brie en 1608, mort à Paris en 1671, avait joué quelque temps en province avant son début en 1643 au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, où il remplit avec distinction les prem. rôles dans la tragédie et dans la haute comédie. Sa femme, Marguerite Valore, attachée à la même troupe, ne paraît pas s'être élevée au-dessus des actrices médiocres.

FLORIEN ou FLORIANUS (Marcus-Antonius), frère utérin de l'empereur Tacite, prétendit lui succéder et se fit reconnaître par le sénat; mais Probus ayant été proclamé par les légions d'Orient,

Florien marcha à sa rencontre et essuya un prem. échec, après lequel ses propres soldats le massacrèrent, en 276 de J.-C. Il n'avait régné que deux mois.

FLORIO (Daniel, comte), poète italien, très estimé de ses compatriotes, né en 1710 à Udine, mort dans la même ville en 1789, a recueilli et publié lui-même ses différentes productions sous le titre de *Poesie varie*, Udine, 1777, 2 vol. in-4, fig. Il a laissé les trois prem. chants d'un poème : *Il Tito, o la Gerusalemme distrutta*. Les deux prem., publiés en 1819, font regretter qu'il n'ait pu terminer un poème qui promettait un pendant au chef-d'œuvre du Tasse. Fabroni a publié sa *Vie* dans les *Vitæ illustr. Italorum*, XVI.

FLORIS (François), dit *Franc-Flore* ou *Franc-Floris*, peintre d'histoire, né à Anvers en 1520, mort en 1570, se fit de son temps une si haute réputation que ses compatr. l'appelaient le *Raphaël flamand*. Honoré de l'estime de Charles V et de Philippe II, il acquit bientôt une fortune immense; ses product., qu'il vendait très cher quoiqu'elles lui coûtassent peu de travail, sont encore aujourd'hui très recherchées en Flandre, en Hollande et en Espagne. La plupart de ses ouvr., et notamm. ses beaux *Arcs de triomphe* et ses 12 *Trav. d'Hercule*, ont été gravés par les meill. artistes. Floris compta jusqu'à 150 élèves dans son atelier. — Floris (François), dit *le Jeune*, a particulièrem. réussi dans les tabl. de petite dimens. (*v.* Franck).

FLORIS (Pierre-Williamson), voyageur, né à Dantzig, mort à Londres en 1615, avait écrit en hollandais la *Relat.* d'un voyage de 5 ans pour le compte de la compagnie des Indes. Purchas en a inséré une traduct. abrégée dans le tome I[er] de sa *Collect.* Prevost a publié aussi le voyage de Floris dans son *Hist. des voyages*.

FLORUS (Lucius-Annæus-Julius), histor. lat., était, selon l'opinion la plus accréditée, originaire d'Espagne, de la famille de Sénèque, et vivait sous le règne de Trajan et d'Adrien. On a de lui, sous le titre d'*Epitome*, la relat. des principaux événem. de l'hist. romaine depuis Romulus jusqu'à Auguste. On lui attribue encore le poème intitulé : *Pervigilium Veneris*, et quelques autres morceaux de poésie qu'une saine critique a jugés indignes de sa plume. Il paraît certain que les *Epitome* de Tite-Live, également attribués à Florus, ne sont point de lui; et c'est à tort que l'on a prétendu que l'*Epitome* de ce dernier n'était qu'un simple abrégé de l'histoire de Tite-Live. L'ouvrage de Florus a eu un grand nombre d'édit. Les quatre prem., S. D., paraissent être de 1470-72; parmi les autres on recherche celles de Venise, Alde, 1518, 1521, in-8 (avec le Polybe, trad. par Perroti); Leyde, Elzevir, 1638, in-12, *in usum Delphini;* avec des commentaires de M[me] Dacier, 1726, in-4. Il existe plusieurs trad. franç., dont la meilleure est celle de l'abbé Paul, Paris, 1774, in-12.

FLORUS (Julius), célèbre orat. gaulois, mort à Lyon l'an 55 ou 56 de notre ère, paraît avoir fait par son éloquence l'ornem. du barreau de Rome. Il avait composé plusieurs discours qui ne nous sont point parvenus; mais Sénèque nous a conservé quelques fragments de celui qu'il prononça contre Flaminien, accusé d'avoir fait mourir un prisonn. pour satisfaire la curiosité barbare d'une courtisane. Quintilien parle aussi de Florus avec le plus grand éloge, chap. 3, liv. X des *Institut. de l'orateur*.

FLORUS (Drépanius), chanoine du diocèse de Lyon, que l'on croit être le même que *Florus-Magister* et *Florus-le-Diacre*, et que l'on suppose mort vers 860, est aut. de plusieurs ouvr., parmi lesq. nous citerons seulem. : *Poemata*, Paris, 1560. — *Liber de prædestinatione, contra Johannis Scoti erroneas definition.*, inséré, ainsi que le suivant, *Commentarius, sive expositio in canonem missæ*, dans les collections des Pères.

FLOTTE (Jean-Silvestre), professeur de philosophie, mort à Metz en 1829, a publié : *Leçons élémentaires de philosophie, destinées aux élèves de l'université qui aspirent au grade de bachelier ès-lettres*, 2 vol. in-12. Cet ouvrage fut accueilli favorablem.; l'auteur en publia, l'année suivante, une nouv. édit., revue et corrigée.

FLOTTWELL (Célestin-Chrétien), savant théologien, né à Kœnigsberg, mort en 1759, profess. à l'université de cette ville, est surtout connu par son ouvrage latin sur *Luther, considéré comme auteur classique dans la langue allem.*, Kœnigsberg, 1743, in-4. Il a aussi pris part à la traduct. allemande des *Panégyriques et oraisons funèbres de Fléchier*, Liegnitz, 1749-59, 6 vol. in-8.

FLOUR (St), prem. évêque de Lodève, martyrisé en Auvergne vers 389, suivant les légendes, donna son nom à la ville de St-Flour.

FLOYER (John), célèbre médecin anglais, né vers 1649 à Hinters dans le Stafford, mort en 1734 à Litchfield, où il exerçait son art avec la plus gr. distinct., est aut. de plus. ouvr. recommandables, parmi lesquels nous citerons : *An Enquiry into the right use of Baths*, Londres, 1697, in-8, réimprimé en 1702 sous ce titre : *Ancient Psychrolusy revived*, et de nouveau sous celui de : *Hist. of hot and cold Bating, ancient and modern, with an appendix by D. Baynard*, ib., 1709, 1715 et 1722. — *Treatise on the asthma*, ibid., 1698, réimpr. en français un très grand nombre de fois, et traduit par Jault.

FLUDD (Robert), *de Fluctibus*, médec. et philosophe anglais, né en 1574 à Bearsted dans le comté de Kent, mort à Londres en 1637, a laissé un grand nombre d'ouvrages en latin, où l'obscurité du style le dispute à l'absurdité des matières; nous nous contenterons de citer : *Utriusque Cosmi metaphysica, physica atque technica historia*, Oppenheim, 1617, in-fol. — *De supernat., nat., præternat. et contranat. microcosmi historiâ*, ib., 1619 et 1621. — *Summum bonum, quod est verum magiæ, cabalæ et alchimiæ veræ ac fratrum Roseæ-Crucis subjectum*, ibid., 1629, in-fol.

FLUE (Nicolas), personnage célèbre dans les annales de la Suisse, dont le véritable nom est

Lœwenbrugger, naquit à Saxeln, canton d'Unterwald, en 1417. Après avoir passé 50 ans dans la pratique de toutes les vertus civiles et domestiq., devenu landamman de son canton, il quitta tout à coup sa femme et son enfant pour se retirer dans un ermitage, où il mourut en 1487. C'est lui qui, par son éloquence et le crédit que lui donnait sa haute réputation, apaisa une guerre civile prête à s'élever entre les huit cantons et les habitants de Soleure et de Fribourg, qui demandaient à entrer dans la fédération et à devenir le 9e et le 10e, ce qu'il leur fit obtenir par le fameux pacte appelé *Convenant de Stantz*. Au mérite de ce service réel les légendaires en ajoutent un autre qui n'est pas aussi certain : ils assurent que Nicolas Flue demeura vingt ans sans prendre aucune nourriture que la sainte cène qu'il recevait tous les mois. On a l'*Esprit et la Vie du B. Frère Nicolas*, par Foldlin de Tieffenau, 2e édition, Lucerne, 1808, in-8, en allemand.

FOÉ (DANIEL de), écrivain angl., né à Londres en 1663, était fils d'un simple artisan qui le fit élever avec soin. Déjà doué d'un esprit actif, développé par de premières études, le jeune Daniel ne tarda pas à éprouver le besoin de l'exercer sur d'autres objets que sur les détails d'une profession mécanique. Il n'avait encore que 21 ans lorsqu'il publia un écrit intitulé : *Traité contre les Turks*. Les travaux littéraires auxquels Foé continua de se livrer ne l'empêchèrent pas d'exercer le métier de bonnetier, et de prendre également une part active aux affaires publiq. par des pamphlets dont plusieurs se font lire encore en Angleterre. Ces publications appelèrent sur leur auteur la sévérité du parlem. Foé comparut à la barre de la chambre des communes, et plaida sa cause avec beaucoup d'esprit et d'éloquence. Il fut toutefois condamné au pilori, à une détention de deux ans et à une forte amende qui le privait de toute sa fortune. Il subit ce jugement avec résignation, composa un *Hymne au pilori*, après son exposit., et pendant sa captivité continua d'écrire sur div. sujets. C'est alors qu'il commença (1704), l'ouvr. périodique intit. *la Revue*, terminé en 1713 et formant 9 vol. in-4, devenu très rare et dont il n'existe plus même, dit-on, un seul exemplaire complet. De Foé fut ensuite employé par la reine Anne à plusieurs missions secrètes, entre autres à préparer l'opinion en Écosse pour l'union projetée des deux royaumes. Après avoir encore éprouvé quelques désagrém. pour de nouv. pamphlets, il résolut de ne plus s'occuper que de littérature, et cette déterminat. lui procura, avec plus de repos, une réputation plus durable. Il mourut en 1731. Parmi ses ouvr., le plus remarquable, et le seul peut-être qui soit connu en France et dans les autres parties de l'Europe, est celui qui a pour titre : *la Vie et les aventures surprenantes de Robinson Crusoé*, Londres, 1719, traduit dès 1720 par Saint-Hyacinthe et van Effen, et souvent réimpr. Mme de Montmorency-Laval a donné une édition du texte anglais avec une version franç, interlinéaire, Dampierre, 1797, 2 vol. in-8. Feutry en a publié une imitation libre ou abrégé en 1766. Campe a donné un *Nouveau Robinson*, à l'usage des enfants. Nous citerons encore des ouvr. de Foé : *l'Instituteur de famille*, 1715, 1772, 17e édit. — *La Vie et les pirateries du capitaine Singleton*, 1720, roman dans le genre du *Robinson*, mais bien inférieur. — *Histoire de Duncan Campell*, 1730. — *Histoire politique du diable*, 1726. — *Système complet de magie*, 1727. — *Journal de la peste de Londres en 1665*, 1722. — *Mém. d'un cavalier*, 1724, roman historique estimé. — *Voyage dans la Grande-Bretagne*, continué par Richardson et d'autres littérat., 8e édit. Londres, 1778, 4 vol. in-12. — *Nouveau voyage autour du monde par une route nouvelle*, 1725. On a publié une édition de ses romans, Londres, 1810, 4 vol. in-4; plusieurs de ses pamphlets politiques ont été réunis en 2 vol. in-8.

FOÈS (ANUCE), *Foetius*, célèbre médecin, né à Metz en 1528, mort en 1595, s'attacha surtout à la méditation des œuvres d'Hippocrate dans lesq. il a eu le mérite d'éclaircir plus. passages obscurs. On a de lui : *Hippocratis Coï liber secundus de morbis vulgaribus*, etc., Bâle, 1560, in-8, augm. de comment. fort estimés. — *Pharmacopœia, medicamentor. omnium tractation. et usum ex antiquorum medicorum præscripto continens*, etc., ib., 1561, in-8. — *Æconomia Hippocratis, alphabeti serie distincta*, etc., Francfort, 1588, in-fol.; Genève, 1662, in-fol., livre devenu classique. Foès a publ. en outre une excell. édit. des *OEuvres* complètes d'Hippocrate, grec-latin, Francfort, 1595, 1657, in-fol., et Genève, 1675, 2 vol. in-fol. : cette dern. contient en outre l'*Æconomia* et les *Glossaires* d'Érotien, d'Hérodote et de Galien. Son *Éloge histor.*, par Percy, se trouve dans le *Magas. encyclopéd.*, fév. 1812.

FOGGINI (PIERRE-FRANÇOIS), prélat romain, préfet de la biblioth. du Vatican, membre de plus. acad. et sociétés sav., né à Florence en 1713, mérita la faveur de Benoît XIV et de Clément XII, et mourut en 1783, laissant sur différ. sujets d'érudit. et d'antiquités des dissertat. savantes qui sont le fruit de longues recherches et d'un examen approfondi des MSs. du Vatican. Les principales sont : *De primis Florentinorum apostolis*, etc., 1740, in-4. — *De romano D. Petri itinere et episcopatu, ejusque antiquissimis imaginibus*, 1741, in-4. — *La Vera istoria di S. Romulo, vescovo e protettore di Fiesole*, 1742, in-4. On lui doit en outre la publication du fameux MS. de Virgile conservé dans la biblioth. des Médicis : *P. Virgilii Maronis codex antiquissimus à Rufio Turcio Aproniano distinctus et emendatus*, Florence, 1741, in-4; des fragm. authentiques du calendrier des Romains, tirés en grande partie d'anciennes inscript. découvertes à Palestrina, et publ. sous le titre de *Verrii Flacci fastorum anni Romani reliquiæ et operum fragmenta omnia*, Rome, 1779, in-fol.

FOGLIANO, nom d'une famille noble de Reggio, dont plus. membres exercèrent la souveraineté dans cette ville. En 1531 ils cédèrent cette sei-

gneurie au roi Jean de Bohême, et la lui rachetèrent ensuite pour la revendre plus tard à la maison de Gonzague, qui régnait à Mantoue.

FOGLIETTA (Uberto), historien génois, un des meill. écriv. lat. de l'Italie moderne, né en 1518, mort en 1581, avait été exilé de sa patrie à cause de son livre *della Republica di Genova*, Rome, 1559, et passa la plus gr. partie de sa vie auprès du card. Hippolyte d'Este à Rome. C'est dans cette ville qu'il composa et publia ses ouvr., parmi lesq. on distingue : *Hist. Genuensium libri XII,* trad. en italien par Fr. Serdonati, Gênes, 1597, in-fol. — *Clarorum Ligurum Elogia*, Rome, 1574, in-4, et 1577 avec augmentat. — *De causis magnitudinis Turcarum imperii; De linguæ latinæ usu et præstantiâ*, Rome, 1574, in-8, et les opuscules suiv. qui devaient faire partie de l'hist. générale de son temps depuis la guerre de Charles-Quint contre la ligue protest. : *De sacro fœdere in Selimum ; de Expeditione in Tripolim; de Obsidione melitensi;* l'*Hist. de la conjuration de Fiesque, du meurtre de P.-L. Farnèse, de la sédition de Naples en* 1547, etc. Ces divers opuscules ont été réunis par Grævius dans son *Thesaurus antiq. et histor. ital.*

FO-HI. — V. Fou-hi.

FOIGNY (Gabriel), cordelier défroqué, né en Lorraine vers 1650, mort en 1692, a publié les ouvr. suiv. : l'*Usage du jeu royal de la langue lat., avec la facilité et l'élégance des langues latine et franç.*, Lyon, 1676, in-8. — *Les Aventures de J. Sadeur dans la découverte et le voyage de la Terre-Australe,* Genève, 1676, in-12, souv. réimpr. On trouvera d'amples détails sur ce livre singulier dans le dictionnaire de Bayle, art. Sadeur, et aux nos 1441 et 17668 du *Dict. des anonymes.*

FOIX (Raymond-Roger, comte de), fils et successeur de Roger-Bernard Ier, en 1188, accompagna Philippe-Auguste à la Terre-Sainte en 1191, se signala au siége d'Ascalon et à la prise de St-Jean-d'Acre, et revint avec Philippe lorsque Richard-Cœur-de-Lion eut pris le commandem. de l'armée des croisés. S'étant déclaré pour les Albigeois, le comte de Foix fut battu en div. rencontres et dépouillé de ses états. Il mourut en 1222 au moment où il se disposait à les reconquérir.

FOIX (Roger-Bernard III, comte de), poète français du 13e S., s'étant ligué avec ses voisins contre le roi d'Aragon Pierre III, fut fait prisonnier, ne recouvra sa liberté qu'après la mort de Pierre en 1285, et mourut en 1303. On trouve dans les anc. MSs. deux pièces de vers que la colère lui inspira contre son ennemi : l'abbé Millot en a donné un extrait dans son *Histoire littéraire des troubadours,* t. II.

FOIX (Gaston III, comte de), vic. de Béarn, surnommé *Phœbus*, né en 1331, succéda à Gaston, son père, à l'âge de 12 ans, et s'illustra par sa valeur et sa magnificence; mais on lui reproche un caractère violent et la mort de son propre fils. Sa vie se passa dans des guerres continuelles. Il fit ses prem. armes en 1345 contre les Anglais; en 1358 pend. la révolte dite de *la Jacquerie*, il contribua à la délivrance du dauphin à Meaux. La même année il fit la guerre au comte d'Armagnac, qui manifestait des prétentions sur le Béarn, puis au duc de Berri. Il mourut en 1390, laissant un monument de sa passion pour la chasse : c'est un liv. intit. : *Phebus des deduiz de la chasse des bestes sauvaiges et des oyseaux de proye,* en prose, et en LXXXV chap., impr. souv. S. D., et réimpr. avec des correct. dans quelq. éditions de la *Vénerie* de Jacques du Fouilloux, Poitiers, 1560, in-fol., etc.

FOIX (Pierre de), dit *l'Ancien*, card.-archev. d'Arles, né en 1386, mort en 1464, fut député par Benoît XIII au concile de Constance, convoqué pour examiner les droits des prétendants au trône pontifical, et contribua à l'élection de Martin V. Légat du nouv. pontife près du roi d'Aragon, il convoqua en 1429 un concile à Tortose, et en obtenant la démission de l'antipape Clément VIII termina le schisme qui troublait l'Église dep. plus de 20 ans. En 1457 Pierre de Foix rassembla un concile provincial à Avignon, et fit arrêter de sages réglem. pour l'administrat. des diocèses. La ville de Toulouse lui dut la fondation d'un collége doté de 25 bourses. — Foix (Pierre de), card., petit-neveu du précéd., né à Paris en 1449, mort en 1490, fut chargé de plusieurs missions import. par le pape Sixte IV, s'en acquitta avec succès, apaisa le troubles du Milanais, réconcilia le duc de Bretagne avec Charles VIII, et rétablit la paix dans le roy. de Naples. — Foix (Catherine de) porta en dot la Navarre à Jean d'Albret vers l'an 1484. Ses états furent envahis par Ferdinand, roi d'Espagne, et l'usurpation fut sanctionnée par une bulle du pape Jules II.

FOIX (Gaston de), duc de Nemours, fils de Jean, vic. de Narbonne, et de Marie d'Orléans, sœur de Louis XII, né en 1489, fut mis en 1512 à la tête de l'armée d'Italie, se signala par ses exploits, fut nommé *le Foudre d'Italie*, gagna la célèbre bataille de Ravenne le 11 avril 1512, à 23 ans, et fut tué en poursuivant les vaincus. Brantôme a fait un bel éloge de ce jeune héros.

FOIX (Paul de), archev. de Toulouse, un des plus célèbres hommes d'état de son temps, né en 1528 (de la famille de ce nom, mais seulement par les femmes), mort en 1584, se distingua dans ses ambassades en Écosse, à Venise, en Angleterre et à Rome. Ses *Lettres au roi Henri III,* pendant sa mission près du pape Grégoire XIII, ont été publ. par de Mauléon, Paris, 1628, in-4.

FOIX (François de), *Flussas*, duc de Candale, commandeur des ordres du roi, embrassa l'état ecclésiastiq., fut nommé év. d'Aire en Gascogne, et mourut à Bordeaux en 1594, à 90 ans. Il a donné, avec le secours de Jules Scaliger, une édit. grecq. et lat. du *Pimandre* d'Hermès, Bordeaux, 1574, in-4; une trad. franç. du même ouvr., ibid., 1574, in-8; une édition latine des *Éléments* d'Euclide, augm. de III livres, Paris, 1578, 1602, in-fol.

FOIX (Louis de), architecte, né à Paris vers la fin du 16e S., eut la direction des trav. du palais de l'Escurial. Il fut un de ceux auxquels l'infant

don Carlos fit part du projet qu'il avait formé de s'enfuir dans les Pays-Bas. L. de Foix trahit la confiance du prince, et contribua à le faire arrêter. Mal récompensé de cette trahison par Philippe II, il revint en France peu de temps après, fut chargé des trav. du port de Bayonne, fit creuser le nouv. canal de l'Adour, et construisit ensuite la tour de Cordouan, à l'embouchure de la Gironde. On ignore l'époque de sa mort.

FOIX. — V. CHATEAUBRIAND, LAUTREC, LESCUN, LESPARRE, SAINT-FOIX.

FOLARD (JEAN-CHARLES de), surnommé *le Végèce français*, né en 1669 à Avignon, d'une famille noble, mais peu aisée, montra de bonne heure pour le métier des armes un goût très vif que développa la lecture des *Comment. de César,* ouvrage qu'il avait reçu en prix à 15 ans. Il fit sa première campagne en 1688, sous-lieutenant dans le régiment de Berri, et peu de temps après obtint une lieuten. dans le même corps. C'est dans ce grade qu'il commença la haute réputation d'habileté qui bientôt lui valut la confiance des génér. les plus disting. : il s'était créé, dès son début sur les champs de bataille, un système d'observation et d'étude dont il a consigné les résultats dans ses ouvrages sur l'art stratégique, et ils n'ont pas médiocrem. aidé Frédéric-le-Grand dans les savantes combinaisons par lesq. il prépara la révol. qu'a dep. subie la tactique européenne. Employé tour à tour en qualité d'aide-de-camp auprès du duc de Vendôme, puis du grand-prieur, son frère, Folard s'illustra dans la guerre d'Italie par plus. beaux faits-d'armes, notamm. par la défense de la Cassine de la Bouline, qui lui valut la croix de St-Louis. Il servit ensuite dans les campagnes de Flandre sous les ordres du duc de Bourgogne, puis du maréchal de Villars; fut blessé grièvement à la bataille de Malplaquet, et tomba entre les mains des impér. en se rendant à Aire, place dont il avait été appelé à diriger la défense contre le prince Eugène : celui-ci employa vainement les offres les plus séduisantes pour corrompre la loyauté du chevalier Folard, qui, après la paix de 1712, alla chercher successivem. auprès du gr.-maître de Malte et du fameux Charles XII de nouvelles occasions de mettre en pratique les théories qu'il avait profondém. méditées, et pour lesq. il poussait l'enthousiasme jusqu'à s'exposer à de justes reproches d'indiscrétion et de vanité. Ce brave capitaine mourut en 1752, commandant de la place de Bourbourg et membre de la société royale de Londres. Les idées du chevalier Folard sur la stratégie, son système des colonnes et de l'ordre profond, ont trouvé, même de son temps, des antagonistes redoutables (*v.* GUISCHARD, SAVORNIN et TERSON); mais, quelle que soit leur singularité, il n'en faut pas moins convenir qu'il avait en quelque sorte indiqué dans ses ouvrages la méthode des attaques en colonnes serrées, aujourd'hui l'une des branches les plus importantes de la tactique. Celui des ouvrages de Folard qui a fait le plus de bruit, et contribua surtout à rendre sa réputation européenne, est l'*Hist. de Polybe, avec commentaires,* Paris, 1727-30, 6 vol. in-4, et Amsterdam, 1753, 6 vol. in-4 : cette édition est la plus estimée; elle contient la plupart des écrits de Folard, etc.; la traduct. du texte grec est de dom V. Thuilier. Les *Comment. sur Polybe* ont été abrégés et publiés séparém. par Chabot, Paris, 1757, 3 vol. in-4. On trouve sur ce brave offic. d'amples détails dans l'ouvr. intit. : *Mém. pour servir à l'hist. de M. le chev. de Folard*, Ratisbonne (Paris), 1753, in-12. — FOLARD (Franç. Melchior), jésuite, son frère, né en 1683 à Avignon, mort dans cette ville en 1739, s'est fait connaître, sans beaucoup y gagner, par plus. tragédies, etc. Il avait professé la rhétor. à Lyon, et était membre de l'acad. de cette ville. Ses tragéd., au nombre de 4, ont paru de 1720 à 1733.

FOLCUIN (St), évêque de Térouane en 817, mort le 14 décembre 856, sauva les reliques de St Bertin de la fureur des Normands vers 846. — FOLCUIN, abbé de Lobes sur la Sambre, né vers 935 en Lorraine, mort en 660, a fait des réglem. pour la discipline de son abbaye, et laissé la *Vie de St Folcuin, évêque de Térouane*, insérée dans les *Actes de l'ordre de St-Benoît*, du P. Mabillon; *les Gestes des abbés de Lobes depuis la fondation du monast. au 7e S.; les Vies de St Omer, de St Bertin, de St Vinoc et de St Silvin.* — FOLCUIN, moine de St-Bertin dans le 10e S., né en Lorraine, mort à un âge peu avancé, est auteur de deux *Recueils* de chartes, diplômes et autres monuments de différents monastères. On a aussi de lui quelq. vers, entre autres une *Épitaphe de St Folcuin, évêque de Térouane*, dont il se disait parent.

FOLCZ (JEAN), poète allemand, né vers le milieu du 15e S., était barbier à Nuremberg; il se distingua par l'invention de plus. rhythmes, et fit imprimer un grand nombre de poésies, parmi lesquelles on remarque son *Hist. poétique allemande*, 1480, in-4 de 20 feuilles (c'est une hist. abrégée de l'empire germanique en rimes allemandes). — *Vitæ Patrum, vel liber colacionum*, poème de 297 vers, 1485, in-fol.

FOLENGO (JÉRÔME, dit THÉOPHILE), plus connu sous le nom de *Merlin Cocaïe*, poète burlesque, né à Mantoue en 1491, mort en 1544 au couv. de Ste-Croix de Campèse, près Bassano, a laissé plusieurs poèmes, la plupart sur des sujets de dévotion et quelques-uns aussi dans un genre qu'il appela macaronique (sans que l'on sache bien pourquoi), entre autres l'*Orlandino*, publié sous le nom de *Limerno Pitocco*, Venise, 1526, in-8. — *La humanità del Figliuolo di Dio, in ottava rima*, ibid., 1533, in-8. Le plus connu de ses ouvr. est son *Opus macaronicum*, souv. réimpr., et dont l'édit. la plus récente est celle d'Amsterd. (Mantoue), 1768-71, 2 vol. in-4, avec sa *Vie* : il en existe une trad. française sous le titre d'*Hist. macaronique de Merlin Cocaïe*, Paris, 1606, 2 vol. in-12, réimpr. en 1832. — FOLENGO (Jean-Bapt.), bénédictin, frère du précédent, né vers 1499, mort en 1559, a laissé un *Commentaire sur les psaumes*, Bâle, 1557, et un autre *sur les deux*

épîtres de St Pierre, celle de *St Jacques* et la première de *St Jean*. Cet ouvrage a été mis à l'index. On a encore de lui une *Table* où les psaumes sont divisés en différ. classes.

FOLEY (Sir Thomas), contre-amiral anglais, né dans le Pembrokeshire en 1757, entra fort jeune au service. Il était déjà lieuten. sur le vaisseau *le Prince-George*, lorsqu'il prit part à l'action entre l'amiral Rodney et le comte de Grasse ; en 1793, il montait *le Saint-George* en qualité de capitaine. On le vit, en 1797, prendre une part active à la bataille du cap St-Vincent; et ce fut lui qui, le 1er août 1798, après avoir renforcé la flotte de Nelson, engagea le combat contre la flotte française à la bataille du Nil, et se distingua par son audace et l'habileté de ses manœuvres. L'enlèvem. de la flotte danoise à Copenhague lui fit cueillir de nouveaux lauriers, et lui assura l'estime et l'amitié de Nelson. Depuis 1807, où il fut élevé à la dignité de contre-amiral, aucune action d'éclat ne distingua sa carrière; seulement des récompenses pour ses services lui furent décernées à plusieurs reprises. Il était à Portsmouth, gouverneur en chef, lorsqu'il mourut en 1833, âgé de 76 ans.

FOLIGNO (la B. Angèle de), née dans cette ville au 13e S., embrassa la vie religieuse dans le tiers-ordre de St-François, et se fit remarquer par sa modestie et sa piété. On a d'elle plusieurs opusc. publiés sous le titre de : *Theologia crucis*, Paris, 1538 et 1601 ; trad. en français, Cologne, 1696, in-12. St François de Sales et Bossuet parlent avantageusem. des écrits de celte Ste religieuse, dont la *Vie* a été écrite par le P. J. Biancone, Paris, 1604, in-12.

FOLKES (Martin), antiquaire, physicien et mathématicien anglais, né en 1690, mort en 1754, membre de la société roy. de Londres et associé de l'académie des sciences de Londres et de Paris, a composé un grand nombre de mémoires sur le poids et la valeur des monnaies romaines; les mesures des colonnes trajane et antonine; les monnaies d'or d'Angleterre depuis Édouard III; sur les polypes d'eau douce et sur div. sujets de physique. La plupart de ces mém. ont été insérés dans les *Transact. philosoph.;* les principaux sont : *Table des monnaies d'or d'Angleterre, dep. la 18e année du règne d'Édouard III,* Londres, 1736, in-4, réimpr. en 1745 avec des addit. — *Comparaison entre les mesures et les poids de France et d'Angleterre*, etc.

FOLLEVILLE (Gab. GUYOT de), ecclésiastique plus connu sous le nom d'*évêque d'Agra*, a joué un rôle pend. la guerre de la Vendée (1793-94) en se faisant passer pour évêque, alors qu'il n'était réellement que simple prêtre, et naguère vicaire à Dol en Bretagne. Placé à la tête d'un conseil supérieur qui devait administrer le pays insurgé, le prétendu évêque ne répondit pas à l'idée que les Vendéens avaient conçue de lui; son imposture fut même découverte par les chefs; mais les circonstances critiq. où se trouvait l'armée empêchèrent qu'on ne dévoilât ce scandale. Après la déroute du Mans, l'abbé de Folleville tomba entre les mains des républicains, et périt sur l'échafaud à Angers, le 5 janv. 1794. C'était, dit-on, un homme pieux, et d'un caractère fort doux; néanmoins il paraît difficile de concilier ce jugem. avec la vanité qui le porta à s'attribuer un titre dont il n'était pas revêtu.

FOLLI (François), méd. de la cour de Cosme III à Florence, né en 1624 au château de Poppi en Toscane, mort à Citerna en 1685, est auteur des ouvrages suiv. : *Recreatio physica, in quâ de sanguinis et omnium viventium univers. analogicâ circulatione disseritur,* Florence, 1665, in-8. — *Dialogo intorno alla cultura della vite,* ibid., 1670, in-8, ouvrage cité par Gamba dans la *Serie di testi*. — *Stadera medica*, etc., Florence, 1680, in-8 : dans cet écrit Folli se donne pour l'invent. de la transfusion du sang; mais on sait que cette invention appartient à Libavius. L'*Éloge* de Folli a été écrit par A.-F. Durazzini.

FOLLIE (Louis-Guillaume de La), chimiste, né en 1733, mort en 1780 à Rouen, sa patrie, a fourni à l'acad. de cette ville, dont il était membre, un assez grand nombre de mémoires chimiques, et publié : *le Philosophe sans prétent., ou l'homme rare,* ouvrage physique, chimique, politique et moral, etc., Paris, 1775, in-8, traduit en allem., Francfort, 1781, in-8. — Un autre Follie, né à Paris en 1761, fit un voyage dans les déserts de Sahara, et en publia une *Relation*, Paris, 1792, in-8; traduit en allemand par J. Forster, Berlin, 1795, in-8.

FOLQUET *de Romans*, troubadour du 13e S., vécut successivement en Italie, à la cour de Frédéric II, à celle du marquis de Montferrat, à Savone auprès du seigneur de Carret, et fut un des poètes qui cherchèrent à enflammer le zèle des princes chrétiens pour les croisades. Il reste de lui 16 pièces, dont Raynouard a publié quelq.-unes dans le t. IV du *Choix de poésies des troubad.* — Folquet *de Lunel*, autre troubad. du 13e S., n'est connu que comme auteur de quatre pièces dédiées à Henri, comte de Rodez, et d'une satire intit. : *Roman de la vie mondaine,* dans laquelle il se montre ridiculem. dévot envers la Ste Vierge.

FONCEMAGNE (Étienne LAUREAULT de), sav. littérateur, né à Orléans en 1694, passa quelques années dans la congrégation de l'Oratoire. Rentré dans le monde, il fut admis en 1722 à l'acad. des inscript., dont il devint un des membres les plus utiles, et en 1737 à l'Acad. française. Il était alors sous-gouvern. du duc de Chartres, place dont il se démit en 1758, et mourut en 1779. On a de lui, dans le *Rec.* de l'Acad., des dissertat. pleines de goût et d'érudit. Il est particulièrem. connu par la longue polémique qu'il soutint avec avantage contre Voltaire au sujet de l'authenticité du testam. du cardinal de Richelieu. Tout ce que Foncemagne a écrit sur cette matière se trouve réuni dans la *Lettre* jointe à l'éd. donnée par Marin des *Maximes d'état, ou Testament politique du cardinal de Richelieu*, Paris, 1764, 2 vol. in-8.

FONCENET (François DAVIET de), géomètre, né à Thonon en 1734, a donné à l'acad. des sc. de Turin, dont il était membre, plus. mémoires sur l'analyse algébrique, les principes généraux de la mécanique et l'analyse transcendante : il paraît que la partie analytique de ces mémoires lui avait été fournie par le célèbre Lagrange, son maître. Foncenet acquit la réputat. d'un bon géomètre, et fut placé à la tête de la marine sarde, puis chargé du command. de Villefranche. Lors de l'invas. du comté de Nice par les Français en 1792, ayant rendu la place sans se défendre, d'après des ordres supérieurs, il fut jeté dans un cachot et y resta plus d'un an. Il mourut à Casal en 1799. La plupart de ses écrits se trouvent dans les *Miscell. phys. mathem. Taurin.*, etc., Turin, 1759.

FONDOLO (Gabrino), tyran de Crémone de 1409 à 1420, n'est connu que par sa perfidie et l'horrible cruauté avec laquelle il fit massacrer sous ses yeux plus de 70 citoyens nobles de Crémone, à la suite d'un repas auquel il les avait invités sous prétexte de rapprocher les partis et d'étouffer les semences de guerre civile. Il fut livré à Philippe Visconti, duc de Milan, qui le fit mettre à mort en 1425.

FONSECA (Pierre de), d'une ancienne famille de Portugal, fut fait card. en 1409 par Benoît III, et confirmé par Martin V, qui l'employa comme légat près de l'emper. de Constantinople. Il mourut en 1422, après avoir rempli plus. autres miss. importantes.

FONSECA (Jean-Rodrigue de), év. de Burgos et membre du conseil de la reine Isabelle, né à Séville vers 1452, mort en 1530, fit tout ce qui dépendit de lui pour empêcher et pour entraver l'expédition de Christophe Colomb, et s'opposa constamment à l'adoption des mesures sollicitées par Las-Casas pour l'amélioration du sort des Indiens; c'est lui qui disait que pour convertir ces peuples il fallait un baptême d'eau ou de sang.

FONSECA (Pierre da), jésuite, surn. *l'Aristote portugais*, né en 1528, mort en 1599, professeur à l'univers. d'Evora, fut élevé aux prem. dignités de son ordre, nommé membre du conseil des ministres de Philippe II, et chargé de div. négociat. importantes par le pape Grégoire XIII; on a de lui un *Comment. lat. sur la métaphysique d'Aristote*, 4 vol. in-fol. — *Institutiones dialecticæ*, Lisbonne, 1564.

FONSECA (Rodrigue), célèbre méd. portugais, professeur à Pise, puis à Padoue, où il mourut en 1622, a laissé un assez grand nombre d'ouvr. dont plus. sont encore estimés; les princip. sont : *De calculorum remediis qui in renibus et in vesicâ gignuntur*, Rome, 1586, in-4. — *De venenis eorumque curatione*, ibid., 1587, in-4. — *De hominis excrementis*, Pise, 1613, in-4. — *Opusculum quo adolescentes ad medicinam facilè capescendam instruuntur*, etc., Florence, 1596, in-4. — *De tuendâ valetudine et producendâ vitâ*, etc., ibid., 1602, in-4, trad. en italien par Policien Mancini, ibid., 1603, in-4. — *Consultationes medicæ*, etc., Venise, 1618, in-fol., etc. — Fonseca (Gabriel), médec. portugais, neveu du précéd., professa la philosophie à Pise et la médecine à Rome, devint archiâtre du pape Innocent X, et mourut en 1668; on a de lui entre autres ouvr. : *OEconomia medici; Convivia medicinalia*, etc.

FONSECA (Éléonore, marq. de), née à Naples en 1768, d'une des prem. familles de cette ville, cultiva la botanique et diverses branches de l'hist. natur.; elle aida même le célèbre Spallanzani dans ses recherches et dans la découv. des vaisseaux lymphatiq. En 1799, à l'approche de l'armée française, elle résista aux lazzaroni qui massacraient tous les partisans des Français. Après les succès du card. Ruffo, la marq. de Fonseca, qui n'avait point quitté Naples, fut arrêtée et pendue le 2 juill. 1799. Elle avait créé le *Moniteur napolitain*, journal dans leq. elle attaquait la famille royale et surtout la reine, dont elle avait personnellement à se plaindre.

FONSECA FIGUEIREDO Y SOUSA (Joseph-Marie), franciscain portugais, né à Evora en 1690, mort en 1760, fut successivement théologien de Benoît XIII au concile de Latran, consulteur des congrégat. sacrées, président de *salines* à Rome, conseiller aulique de l'emper. Charles VI, chargé d'affaires du roi de Sardaigne et son plénipot. sous les pontificats de Benoît XIII, de Clément XII et de Benoît XIV, enfin évêque de Porto et membre de plus. acad. On a de lui plus. ouvr. en espagnol et en ital.; les princip. sont : *Jura romanæ provinciæ super ecclesiam aracœlitanam*, etc., Rome, 1719, in-fol. — *Excelencias y virtudes del apostolo de las Indias S. Francisco Solano*, ibid., 1727, in-8. — *Tabulæ chronologicæ*, etc., *sanctorum pontificum cardinalium*, etc., ibid., 1737, in-fol.

FONTAINE (Charles), poète français, élève et ami de Marot, né à Paris en 1515, mort postérieurement à 1588, a composé un grand nombre de poésies telles que : *Élégies, Épîtres, Épigrammes, Odes, Énigmes*, *Chants divers*, qu'il publia successivement à Lyon depuis 1546 jusqu'en 1557. Son ouvrage le plus remarq. est *le Quintil horatian*, 1551, in-16, ainsi intitulé du *Quintilus Varus* dont parle Horace dans son *Art poétique*.

FONTAINE (Nicolas), écrivain laborieux, né à Paris en 1625, passa quelq. années à Port-Royal, s'attacha à Nicole, Arnaud et Sacy, avec lequel il fut enfermé à la Bastille, depuis 1664 à 1669, et mourut à Melun en 1709. Il a laissé un gr. nombre d'ouvr. de piété entre autres : *Vie des Saints pour tous les jours de l'année*, Paris, 1679, 4 vol. in-8. — *Les Figures de la Bible*, attribuées à Le Maistre de Sacy, et connues sous le nom de *Bible de Royaumont*, Paris, 1674, in-4, souv. réimpr. — *Mém. pour servir à l'histoire de Port-Royal*, Utrecht, 1736, 2 vol. in-12. — *Traductions des homélies de St Chrysostôme sur les épîtres de St Paul*, 7 vol. in-8, etc.

FONTAINE (le chev. Alfred-Désiré de La), né à Namur en 1787, d'une famille ancienne, fut admis à l'école milit. de Fontainebleau, reçut son

evet de sous-lieuten. à l'âge de 18 ans, et fit, servant alternativem. dans l'infanterie, dans la valerie et dans l'état-major, les principales camgnes de l'empire. Présenté à Napoléon sous les ırs de Madrid, en 1809, il en obtint des éloges ec le titre de capit. Dès-lors successivem. déré de plusieurs ordres, colonel d'état-major, lonel en prem. du 7e hussards, gouverneur civil milit. de l'île de Banka, dans toutes les occans il donna des preuves de talent, d'instruction de courage. Command. de Taracona, et chargé suite de la défense du fort de Coca, dans la eille-Castille, il triompha d'un ennemi bien surieur en nombre. Avec une poignée de grenars, il défendit le passage de l'Érasma contre un rps espagnol composé de 500 chevaux et de 300 mmes d'infanterie. A la tête de 40 grenadiers, tomba sur un détachement de 400 Espagnols, prit un convoi dont ils s'étaient emparés, et déra 40 prisonniers qu'ils emmenaient. Provoqué un combat particulier par le commandant du rps dit des Bourbons, il accepta le défi, et les ux guerriers à cheval, au milieu de l'enceinte e formaient leurs soldats, rappelèrent ces temps tiques où des chefs suspendaient une lutte gérale pour combattre corps à corps. Fontaine resta inqueur. En Allemagne, paraissant inopinément, seul, devant 500 ennemis placés au détour d'un is, il les somme avec une telle assurance de ttre bas les armes, que ceux-ci, se croyant enloppés par un corps nombreux, obéissent à cette dacieuse sommation. Après la bataille de Waloo, rentré en Belgique, sa prudence préserva mur de grands malheurs; les bourgmestres et le nseil de régence lui envoyèrent, sur parchemin, témoignage de leur reconnaissance. Chargé par roi des Pays-Bas du commandement des forces litaires des Célèbes, il attaqua le sultan Aboëkar, qui en était la terreur, et qui se trouvait a tête de 4,000 hommes; il enfonça, à l'arme nche, les masses ennemies, s'attacha au sulın, en reçut un coup de poignard, et parvint, rès une lutte terrible, à le vaincre, en lui donnt la mort; le fils aîné de ce prince et tous les efs de son armée succombèrent avec lui. Nommé ef de l'état-major-général de l'armée des Payss aux Indes-Orientales en 1821, Fontaine préıta et fit adopter ses moyens d'attaque de la coie de Palembang, qui résistait depuis plusieurs nées aux armes hollando-belges; après deux ırs d'un combat sanglant, ses efforts furent counés d'un succès glorieux et complet. Il mourut fontak, chef-lieu de son gouvernem., en 1825, moment où il allait recevoir sa promotion au ide de général. Il a laissé des *Mémoires* inédits.

FONTAINE DES BERTINS (Alexis), célèbre omètre, né Claveison (Dauphiné) en 1725, mort rs 1771, est le prem. mathématicien qui se soit cupé de la théorie générale et des applications calcul intégral. Admis en 1733 à l'acad. des sc., ui présenta une foule de mém. intéressants, qui ıs ont contribué au progrès de la science, et qui pour la plupart ont constaté des découv. utiles; ces mém. font partie du recueil de l'acad. et ont été réunis, 1764, in-4. *L'Éloge* d'A. Fontaine a été composé par Condorcet.

FONTAINE (Jean La). — V. Lafontaine.

FONTAINES (Pierre des), conseill. de St Louis, l'un des prem. qui écrivirent sur la jurisprudence franç., a recueilli les coutumes de l'ancien bailliage du Vermandois, avec des notes, dans un ouvr. intit. *Conseil*, que Ducange a joint à l'hist. de St Louis, 1668, in-fol.

FONTAINES (Marie-Louise-Charlotte de PELARD de GIVRY, épouse du comte de), morte en 1730, est auteur de deux romans : *la comtesse de Savoie*, et *Aménophis, prince de Libye;* tous deux réimpr. dans l'édition des *OEuvres* complètes de Mmes de La Fayette et de Tencin, Paris, 1804, in-8, et séparém. avec une notice littér., Paris, 1812, in-8.

FONTAINES. — V. Desfontaines.

FONTANA (Annibal), habile grav. en pierres fines, mort à Milan, sa patrie, en 1587, excellait dans l'art de graver, soit en creux, soit en camées; le plus précieux de ses ouvr. était une petite cassette en cristal de roche, couverte de bas-reliefs composés et exécutés par lui : on cite aussi les bas-reliefs et les statues dont il orna le portrait de Notre-Dame de St-Celse à Milan.

FONTANA (Publio), curé de Paluccio, village du territoire de Bergame, où il naquit en 1548, et où il resta jusqu'à sa mort malgré les offres séduisantes du card. Adolbrandini pour l'attirer à Rome, a laissé des *Poésies* qui ont été recueillies et publ. par Marc-Antoine Foppa et ensuite par le cardinal Furietti, Bergame, 1752, in-8, avec une *Vie* de l'auteur. Le plus estimé des ouvr. de Fontana est sa *Delphinis, libri III*, impr. pour la prem. fois à Venise, 1582, in-4.

FONTANA (Dominique), célèbre archit. et ingén., né au village de Mili près du lac de Côme en 1613, s'est rendu célèbre par les trav. qu'il exécuta sous le pontificat de Sixte-Quint. La ville de Rome lui doit l'érect. de l'obélisque qui embellit la place St-Pierre, et de ceux du mausolée d'Auguste sur la place de Ste-Marie-Majeure, de la basilique de St-Jean-de-Latran et de la porte du peuple. Fontana construisit aussi plus. édifices remarq., entre autres la bibliothèque du Vatican, le palais pontifical du *Monte Cavallo*, la fontaine dite *Acqua Felice*, qui amène à Rome l'eau d'une montagne distante de 5 lieues; celle de la place *Termini* et quelq. autres. Comblé d'honneurs et de richesses, Fontana se vit accuser d'avoir détourné à son profit des sommes considérables, et perdit son emploi. Il se retira à Naples vers 1592, fut nommé archit. et prem. ingénieur du roi des Deux-Siciles, creusa des canaux qui préservèrent des inondations la province dite *Terre de Labour*, éleva un chemin le long de la mer, construisit le palais du roi, et donna le plan du port de Naples, exécuté sous Pierre d'Aragon, par François Picchiati, et mourut à Naples en 1607. On a de lui : *Del modo tenuto*

nel transportare l'obelisco Vaticano, e delle fabbriche di nostro signore Sisto V, fatte dal cavalier Dom. Fontana, Rome, 1590, in-fol., avec 19 grav. de Boniface da Sebenico, réimpr. à Naples, 1604, in-fol., avec un 2e vol. *in cui si ragiona di alcune fabbriche fatte in Roma e in Napoli,* etc.— FONTANA (Jules-César), fils du précéd., architecte du roi de Naples, a élevé un mausolée à son père dans l'église de Ste-Anne. — FONTANA (Jean), frère aîné de Dominique, archit. et ingén., né en 1540, mort à Rome en 1614, s'est particulièrem. distingué par ses travaux hydrauliques. On lui doit le rétablissement des anciens aquéducs d'Auguste destinés à amener à Rome l'eau du lac Bracciano, la contruction des digues qui préservèrent Ravenne et Ferrare des inondat. du Pô, et une foule d'autres trav. utiles. On croit que le beau palais Giustiniani a été construit sur les dessins de cet artiste.

FONTANA (AUGUSTIN), comte de Scagnelli, juge civil à Plaisance, sénateur à Mantoue, auditeur de rote à Rome, mort vers la fin du 17e S., n'est connu que par l'ouvr. suiv. : *Amphitheatrum legale, seu Bibliotheca legalis amplissima,* Parme, 1688, 5 tomes in-fol., recueil bibliographiq. plus recherché que celui de Lipenius. — FONTANA (Ch.-Emmanuel), autre bibliographe ital., de la même époque, a laissé un ouvrage intitulé : *Bibliotheca poetico-toscana,* Rimini, 1688, in-12.

FONTANA (CHARLES), archit., né à Bruciato dans le territ. de Côme en 1634, fut chargé par les papes Innocent XI et Clément XI de la construct. de plus. monum. import., entre autres des palais Grimani et Bolognetti, du mausolée de la reine Christine dans l'église de St-Pierre, de la fontaine de St-Pierre et de la fontaine de Ste-Marie, du théâtre Tordinone, de l'église de St-Michel à Ripa, du palais du mont Citorio, des greniers publics de Termini. Il mourut à Rome en 1714; on a de lui un assez gr. nombre d'écrits relatifs à son art; les princip. sont : *Il tempio Vaticano e sua origine con gli edifici più conspicui antichi e moderni,* Rome, 1694, in-fol., trad. en lat. par J.-Jos. Bonnerue de St-Romain, ibid., 1753, fig. — *L'Anfiteatro Flavio descritto e delineato,* etc., La Haye, 1725, in-fol. *Trattato delle acque correnti,* Rome, 1694 et 1696, in-fol. — *Descrizione della capella del fonte battismale nella basilica Vaticana,* Rome, 1697, in-fol. — *Discorso sopra il monte Citorio dell' Antio,* ibid., 1708, in-fol. — *Antio e sua antichità,* ibid, 1710, in-fol. — FONTANA (François), de la même famille, fut aussi un habile architecte. L'ouvrage le plus important qu'il ait exécuté est le transport et l'érect. sur la place du Monte Citorio, en 1705, d'une ancienne colonne prise d'abord pour la *Columna citatoria,* et que l'on reconnut ensuite pour la colonne consacrée à Antonin-le-Pieux par Marc-Aurèle et Lucius-Vérus.

FONTANA (FÉLIX), savant physicien et naturaliste, né dans le Tyrol en 1730, mort à Florence en 1805, avait été successivem. professeur de philosophie à Pise, physicien de l'emper. Léopold II, et chargé, en cette qualité, de former le beau cabinet de physique et d'hist. natur. que possè[de] cette ville. Il est aut. de plus. écrits remarquab[les] sur la chimie, la physique et la physiol. Les pri[n]cipaux sont : *Riserche filosofiche sopra la fisi[ca] animale,* Florence, 1775, in-4.—*Riserche fisic[he] sopra 'l veneno della vipera,* Lucca, 1767, in-8. *Traité sur le venin de la vipère, sur les poiso[ns] américains,* etc. (en français), Florence, 178[1], 2 vol. in-4, fig.; traduit en allem., Berlin, 17[87], 2 vol. in-4, fig. — *Principes raisonnés sur la [gé]nérat.,* etc. Napoléon avait commandé à Fonta[na] une collection de toutes les parties du corps h[u]main en cire coloriée, à l'instar de celle que [ce] sav. avait fait exécuter sous ses propres yeux pou[r le] musée de Florence; mais les pièces envoyées [à] Paris s'étant trouvées infér. à celles de M. Laum[o]nier, la collect. fut donnée à la faculté de méd[ecine] de Montpellier. — FONTANA (le P. Grégoire), [cé]lèbre mathématicien, frère du précédent, né da[ns] le Tyrol en 1735, entra fort jeune dans la comm[u]nauté des écoles pies, professa successivemen[t à] Sinigaglia, à Bologne, à Milan, enfin à Pavie, [où] il remplaça le fameux Boscowich dans la chaire [des] hautes mathématiques. Il remplit cette place p[en]dant environ 30 années avec distinction, et don[na] au public une foule de mémoires qui, en attest[ant] son zèle pour les progrès de la science, lui fir[ent] une réputat. européenne. En 1796, Fontana re[çut] de Bonaparte des témoignages d'estime et de [con]fiance; il fut nommé membre du corps-législ[atif] de la républ. cisalpine, puis membre du coll[ége] électoral *de' Dotti,* à l'époque de l'organisat. d[e la] républ. ital.; mais ces distinctions ne changèr[ent] rien à l'état de sa fortune; il mourut pauvre à Mi[lan] en 1803. Ses principaux ouvr. sont : *Analyseos s[u]blimioris opuscula,* Venise, 1763. — *Memo[rie] mathematiche,* Pavie, 1796, in-4. On a de lui [des] traduct. de plus. ouvr. savants, entre autres [les] suiv. : *Compendio di un corso di lezioni di fisi[ca] sperimentale del Giorgio Alvood,* etc., Pavi[e], 1781. — *La Dottrina degli azzardi applicata [ai] problemi della probabilità della vita, delle pe[n]sioni,* etc., *di Abram Moivre,* ibid., 1776, in[-8]. Les *Rec.* des acad. de Sienne, de Turin, etc., r[en]ferment divers mém. de G. Fontana, qui a éga[le]ment fourni des notes et des addit. importante[s à] un grand nombre d'ouvr. de physique et de m[a]thémat. publiés de son temps en Italie.

FONTANA (le P. MARIANO), mathématicien, [né] à Casalmaggiore en 1746, entra fort jeune dans [la] congrégation des barnabites, et professa success[ivem.] pendant près de 30 années consécutives la phi[lo]sophie dans le collége public de Ste-Lucie à Bolog[ne], puis à Livourne, les mathématiq. au collége [de] Mantoue, les mathémat. appliquées à la méc[aniq.] et à la statique à Milan et à Pavie, prit sa retra[ite] en 1802, et mourut à Milan en 1808. Il était asso[cié] à plus. acad. ital. et étrangères, membre de l'[in]stitut national du royaume d'Italie, et du coll[ége] *de' Dotti.* Parmi ses ouvrages impr. on remarq[ue] son *Corso di dinamica,* Pavie, 1790, 1792 et 17[95], 3 vol. in-4; on trouve dans les *Atti* de l'Insti[t]

national de Pavie un mémoire dans lequel Fontana a essayé de réfuter le *Traité analytique de la résistance des solides d'égale résistance*, etc., par Girard.

FONTANA (François-Louis), cardinal, mort en 1822, membre des premières académies d'Italie, était professeur d'éloquence à Milan, quand il fut appelé à Rome pour être procureur-gén. de l'ordre des barnabites et consulteur des rites. En 1804, il suivit le pape Pie VII à Paris, fut enfermé à Vincennes à l'occas. du bref adressé au card. Maury, et seconda le pape dans ses projets de réformer les États pontificaux. Ce savant prélat avait fait beaucoup de recherches biographiq.; on trouve plus. articles de lui dans les *Vitæ Ital. doctrinâ præst.*, de Fabroni, ainsi que dans d'autres rec. Il coopéra avec le P. Scati à la publication des œuvres de Gerdil, 1806-1811, 20 vol. in-4, et plaça en tête une vie fort bien écrite de ce savant théologien, dont il avait été l'ami.

FONTANEILLES, médec. de la maison du duc de Bourbon, membre de la société d'horticulture, correspondant de celle d'agriculture, mourut en nov. 1831. On a de lui, outre divers *Mémoires* relatifs à la médec. et à l'horticulture, la *traduct.*, avec *notes*, de deux ouvr. estimés, et qui obtinrent un grand succès : l'*Art d'élever les vers à soie*, du comte Dandolo, 3e édit., 1830, et l'*Art de cultiver les mûriers*, du comte Ch. Verri, 1826.

FONTANELLE (Jean-Gaspar DUBOIS), littérateur, né en 1737 à Grenoble, mort en 1812, membre de l'académie de cette ville, s'est exercé dans différents genres de littérat. avec des succès variés. Parmi ses nombreux écrits nous citerons : *Naufrage et aventures de Pierre Viaud*, 1768, in-12, souv. réimpr. — *Anecdotes africaines*, etc., 1775. — *Nouv. mélanges... dramatiques, philosophiq. et littér.*, 1781, 3 vol. in-8. — *Théâtre et œuvres philosophiques*, etc., 1785, in-8. — Une traduct. des *Métamorph. d'Ovide*, 1802, 4 vol. in-8, avec des notes; 1806, 2 vol. in-12; et enfin un *Cours de belles-lettres*, plus élémentaire que celui de La Harpe, publ. par M. Renauldon, petit-fils de l'aut., 1813, 4 vol. in-8. Fontanelle travailla à la rédact. de plusieurs ouvr. périodiques, entre autres au *Journal de politique et de littérat.* et au *Mercure de France*. Des pièces de théâtre qu'il a composées, et dont aucune n'est restée au répert., nous citerons : *le Connaisseur*, comédie en 2 actes et en vers, 1762, in-8. — *Le bon Mari*, id. en un acte et en vers, 1763, in-8, et son drame d'*Éricie, ou la Vestale*, en 3 actes, 1768, in-8, pièce dirigée contre le fanatisme religieux, et dont la représentation fut interdite à l'époque où elle parut.

FONTANES (Jean-Pierre-Marcellin de), inspecteur des manufact. dans le Bas-Languedoc, puis dans le Poitou, né à Genève en 1721, mort à Nantes en 1774, a laissé des souvenirs honorables par les établissem. utiles qu'il créa dans le Poitou. Cette province lui doit en grande partie le défrichement des terrains stériles appelés *lais-de-mer*, l'amélioration de la culture et la propagation des pépinières de garance. Les *Éphémérides du citoyen* renferment plus. *Mém.* fournis par de Fontanes.

FONTANES (Louis de), fils du précédent, né à Niort en 1761, fut élevé par sa mère dans la religion catholique, et fit ses premières études dans sa ville natale, chez d'anciens jésuites. Il profita si bien de leurs leçons, qu'avant l'âge de 20 ans il s'était déjà fait un nom par des morceaux de poésie où l'on s'accordait à louer la réunion si rare de l'imagination, du goût et de l'harmonie; à 21 ans il avait publié une traduction en vers de l'*Essai sur l'homme*, de Pope, traduction qu'il revit dep. avec soin, et dont l'édition la plus récente ne précéda que de trois jours celui de sa mort. Dans l'intervalle de 1783 à 1789, il publia *la Journée des morts*, quelques fragments de *Lucrèce*, le poëme *du Verger*, qui passe pour son meilleur ouvrage, et enfin l'*Épître à Louis XVI sur l'édit en faveur des non catholiques*, qui remporta le prix à l'Académie française. Depuis la révolution il fut attaché à la rédact. d'un journal, *le Modérateur*, titre qui indique suffisamment dans quel esprit il était composé. Pend. la terreur, il eut le courage de composer en faveur des malheureux Lyonnais une pétition qui fut présentée à la convention; lors de la formation de l'Institut, il en fut nommé membre, et ensuite professeur de belles-lettres à l'école centrale des Quatre-Nations. Proscrit au 18 fruct., il alla chercher un asile en Angleterre; ce fut là qu'il forma avec M. de Châteaubriand une liaison que la mort seule a interrompue. Rentré en France après le 18 brumaire, il fut l'un des rédacteurs du *Mercure*, journ. dont les principes ne furent point agréables au 1er consul. Quelque temps après il prononça dans l'église des Invalides, qui n'était point encore rendue au culte, l'*Éloge funèbre de Washington*. Nommé ensuite membre du corps-législatif, en 1805, il fut élevé à la présid.; c'était l'époque des plus grandes victoires et des actes les plus sages de l'administration de Bonaparte : Fontanes les loua; il eut raison de les louer. On a voulu depuis lui en faire un crime : rien ne nous paraît plus injuste. Cependant quelques vérités sévères, mêlées aux accents de la louange, blessèrent les oreilles du maître. Il perdit la présid., et en 1808, par forme de dédommagement, il fut nommé gr.-maître de l'université. Il s'occupa dans cette place importante à faire refleurir les bonnes études. Appelé au sénat en 1810, il fut un des premiers qui, le 1er avril 1814, parlèrent en faveur du rappel des Bourbons. La Charte le compte au nombre de ses rédacteurs. Créé pair de France le 4 juin de la même année, au second retour du roi en 1815, il entra dans le conseil privé. Dep. 1816, Fontanes parla rarement à la chambre des pairs. Il mourut à Paris le 17 mars 1821, laiss. en portefeuille un poëme *sur la délivrance de la Grèce*, que l'on ne croit pas entièrem. terminé. La mort tragique du jeune Saint-Marcellin, pour qui Fontanes avait une affection toute paternelle, l'avait frappé d'un coup qui peut-être abrégea ses jours. Fontanes avait dans le commerce de la vie privée

comme dans l'exercice de ses fonctions une gr. aménité de mœurs. Sa physionomie était douce, spirituelle et bienveillante. Son dernier ouvr. est une *Ode sur la violat. des tombeaux de St-Denis*, qui eut un grand succès à l'Acad., où il la déclama lui-même avec autant de grâce que de noblesse. Fontanes doit être considéré comme un des prem. poètes du second ordre; comme orateur, il a droit à être placé au premier rang.

FONTANGES (MARIE-ANGÉLIQUE SCORAILLE DE ROUSSILLE, duchesse de), née en 1661, était fille d'honneur de MADAME lorsque son éclatante beauté séduisit le roi, fatigué de la hauteur, des violences et des inégalités de caractère de Mme de Montespan. Mlle de Fontanges se vit en peu de temps la dispensatr. de toutes les grâces et l'objet des adorat. de la cour; elle était tellem. enivrée de sa faveur, qu'elle passait devant la reine sans la saluer; mais son règne fut de courte durée : ayant perdu sa beauté à la suite d'une couche, elle perdit le cœur du roi, se retira dans l'abbaye de Port-Royal, et y mourut en 1681, dans sa 20e année.

FONTANIEU (GASPAR-MOÏSE), maître des requêtes et intendant de Grenoble, conseiller-d'état ordinaire, contrôleur-gén. des meubles de la couronne, mort en 1767, a laissé en MSs. le plus volumineux recueil de titres que nous possédions sur l'histoire de France, avec des notes, des observ. et des dissertations. Ce recueil, composé de 841 portefeuilles in-4, est à la biblioth. du roi. On a encore de Fontanieu plus. autres ouvr. historiques MSs. Le seul écrit qu'il ait publié est la *Rosalinde*, imité de l'italien de Bernardo Morando, La Haye (Paris), 1732, 2 vol. in-12. — FONTANIEU (Pierre-Élisabeth), fils du précéd., contrôl. des meubles de la couronne et membre de l'acad. des sciences, de celle d'architecture et de l'acad. de Stockholm, mort en 1784, a publié l'*Art de faire des cristaux coloriés imitant les pierres précieuses*, 1778, in-8, et a laissé en MS. un *Traité sur les couleurs en émail.*

FONTANINI (JUSTE), archev. d'Ancyre, né à St-Daniel dans le Frioul en 1666, se distingua par une connaissance approfondie de l'histoire de l'antiquité ecclés., et consacra ses talents à défendre la puissance temporelle de la cour de Rome; mais le ton dur et amer qui règne dans ses écrits nuisit quelquefois à la cause dont il avait pris la défense. Il mourut à Rome en 1736, laissant un gr. nombre d'ouvr., soit en latin, soit en italien. Les princip. sont : *Vindiciæ antiquorum diplomatum*, etc., *lib. II*, Rome, 1705, in-4. — *Bibliothecæ card. Imperialis catalogus*, Rome, 1711, in-fol. — *De antiquitat. Hortæ coloniæ Etruscorum*, etc., ib., 1713, in-4. — *Dissertatio de coronâ ferreâ Longobardorum*, ibid., 1717, in-4. — *De corpore S. Augustini Ticini reperto*, etc., ibid., 1728, in-4. — *Historiæ litterariæ Aquilejensis, lib. V*, etc., ib., 1742, in-4. — *L'Aminta di Torquato Tasso difeso e illustrato*, ibid., 1700, in-8, et Venise, 1730, in-8, avec les notes critiq. d'Uberto Benvoglienti et la réponse de Fontanini : *Dell' eloquenza italiana, ragionamento steso in una lettera*, etc. Rome, 1736, in-4, édit. augm.

FONTANON (ANTOINE), avocat au parlement, n. en Auvergne, réunit les *anciennes ordonnances des rois de France* et les publ., 1589, 4 vol. in-fol. La Rochemaillet revit cette collect. par ordre du chancelier de Sillery, et en donna une édit., Paris, 1611, 4 vol. in-fol., qui est encore recherchée.

FONTE (MODERATA), dame vénitienne, née en 1555, morte en 1592, a laissé les ouvrages suiv. *Il Floridoro*, poème en XIII chants, Venise, 158[illegible], in-4. — *La Passione di Cristo, in ottava rima con una canzone nell' istesso soggetto*, ibid., 158[illegible], in-12, fig. — *La Resurrezione di Cristo*, ib., 159[illegible], in-4. — *Il Merito delle donne, scritto in due giornate*, ibid., 1600, in-4, dans lequel elle établit la supériorité de son sexe sur les hommes. C'est cet écrit qui a donné à Legouvé l'idée de son poème du *Mérite des femmes.*

FONTE. — V. FUENTÈS.

FONTENAI (PIERRE-CLAUDE), jésuite, né à Paris en 1683, mort en 1742, a continué l'*Histoire de l'Église gallicane* du P. Longueval, dont il a publ. le 9e, le 10e, et une partie du 11e vol. Il a fourni en outre plus. extraits au *Journal de Trévoux*. Il s'était occupé d'une *Histoire des papes*, mais il n'a pas été possible de tirer parti des matériaux qu'il avait rassemblés sur ce sujet.

FONTENAILLES (ANDRÉ PERRET de), chanoine honoraire de Bordeaux, et de Montauban, né à Mâcon vers 1754, étudia au collége Louis-le-Grand et fut reçu docteur en théologie à la fin de 178[illegible]. Nommé vicaire de Ste-Croix dans la Cité, il devint peu après chanoine de Mâcon, et fut quelq. temps après gr.-vicaire sous la fin de l'administrat. de M. Moreau, dern. év. de ce diocèse. Pend. la révol. il fut du nombre des prêtres jetés sur les pontons de Rochefort. Après cette persécut., il reprit son ministère, tantôt comme missionn., tantôt comme curé dans le diocèse de Lyon, revint à Paris, où il prêcha dans presque toutes les églises, et mourut en 1831 dans un état voisin de l'indigence. Il a publié : *Manuel religieux à l'usage des maisons d'éducation*, 1824, in-18. — *Manuel des domestiques et des ouvriers*, 1826. — *Instruction sur le jubilé*, même année. — *Le Guide de la jeunesse et suite du Manuel religieux*, 1826, 2 vol. in-18; ce sont des lectures spirituelles pour tous les jours de l'année. — *Le guide de la jeunesse chrétienne ou Manuel religieux*, 1826, 2 vol. in-18; c'est une nouvelle édit. du *Manuel* de 1824; la 2e partie, qui se vend séparément, est destinée aux jeunes gens qui ont terminé leur éducation. — *Observat. sur l'éducat. des jeunes gens*, in-8. — *Observations sur l'éducat. des jeunes ecclésiastiques*, in-8; ces deux écrits furent réunis dans une 2e édit., qui parut en 1829, in-8, de 126 pag. — *Discours de morale à l'usage des missions et des retraites spirituelles*, 1829, in-12.

FONTENAY (J.-B. BLAIN de), peintre de fleurs, né en 1654, à Caen, mort à Paris en 1715, membre de l'acad., excellait à rendre les formes et l'écla[illegible]

es fleurs, le velouté des fruits, la transparence e la rosée, les feuilles, les insectes, les marbres, es vases, etc.; cependant il est inférieur à van luysum. On voyait de ses ouvrages à Versailles, Marly, à Trianon, à Fontainebleau, et dans plusieurs autres maisons royales.

FONTENAY (Louis-Abel de BONAFONS), jésuite, é à Castelnau-du-Brassac, près de Castres, en 737, vint à Paris après la destruction de sa soc., ravailla aux affiches de province, rédigea le *Journal général de France* dep. le 1er mai 1776 jusqu'au 0 août 1792, s'expatria pendant la terreur, revint Paris, reprit ses travaux littéraires, et mourut n 1806. On a de lui, entre autres ouvr.: *Dictionnaire des artistes*, 1777, 2 vol. petit in-8. Il a rédigé la plus grande partie du texte de la *Galerie du Palais-Royal*, 1786-1808, 59 livrais. in-fol., et a *Suite du voyageur français*, etc. (v. La Porte). On lui doit aussi des édit. du *Dictionn. de l'élocution franç.* par Demandre, 1802, 2 vol. in-8; du *Dictionn. géographique* de Vosgien, 1803, in-8, et le la *Géographie* de Nicole de La Croix, 1805, 2 vol. in-12.

FONTENELLE (Bernard Le BOVIER de), né à Rouen le 11 février 1657, était neveu du gr. Corneille. Il se fit d'abord connaître par quelq. pièces de vers insérées dans le *Mercure*, par des poésies légères, des pastorales et des pièces de théâtre dont aucune n'eut du succès. Les *Dialogues des morts* commencèrent sa réputation; ses *Entretiens sur la pluralité des mondes* et son *Hist. des oracles* y mirent le sceau. Admis à l'Académie française en 1691, il fut reçu, six ans plus tard, à l'acad. des sciences, dont il devint secrétaire-perpétuel en 1699. Il remplit cette place pendant 42 ans, et s'acquit une gloire méritée par ses *Éloges* des académiciens, genre qu'il a créé, et dont il reste le modèle. Personne mieux que lui n'a su mettre les vérités les plus abstraites à la portée de tous les lecteurs, et les intéresser aux travaux des hommes supérieurs dont il a tracé la vie. Né avec des goûts tranquilles et des passions modérées, il se fit de bonne heure une règle de conduite dont il ne s'écarta jamais; il lui dut le bonheur dont il jouit constamment, et une longue vie exempte d'infirmités, qu'il termina presque centenaire le 9 janv. 1757. Ses *OEuvres complètes* ont été publ. en 11 v. in-12, Paris, 1758, 1766 ou 1767; en 8 vol. in-8, 1790, et en 5 vol. in-8, 1824-1825. *La Géométrie de l'infini* ne fait pas partie de ce recueil; elle a été impr. en 1727, in-4. — *Les OEuvres diverses*, La Haye, Gosse, 1728-29, 3 vol. in-fol., sont recherchées à cause des fig. de Bernard Picard. — Les *Entretiens sur la pluralité des mondes* ont été souv. impr.; la meill. édit. est celle de 1800, enrichie des notes de Lalande; ils ont été trad. dans toutes les langues.

FONTENU (Louis-François de), né au château de Lilledon, dans le Gâtinais, en 1667, d'une famille noble, avait reçu de la nature un tempéram. délicat. Il osa braver les prescriptions des médec. et guérit. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il suivit à Rome le cardinal Janson, en rapporta le goût des antiques, fut admis à l'acad. des inscript. en 1714, et mourut en 1759, à 92 ans. Il a fourni au recueil de l'acad. 20 *Mém.* sur div. points de mythol., sur des médailles curieuses, sur les anc. camps de France attribués à César, et sur plusieurs sujets d'hist. naturelle. Il a laissé MSs. des *Traités* relatifs à la théologie, la philosophie, la physique, l'astronomie, la botanique et à l'histoire.

FONTI (Barthélemi), *Fontius*, savant florentin, né en 1445, mort en 1513, professa la rhétoriq. et la langue grecque dans sa patrie, puis fut nommé directeur de la biblioth. formée par Mathias Corvin, roi de Hongrie, dans la ville de Bude. Il a laissé plus. ouvr., dont les principaux ont été recueillis sous le titre de *Opera exquisitissima Bartholomæi Fontii*, Francfort, 1621, in-12. On a encore de lui un *Comment.* sur Perse, Venise, 1477, in-fol.; une édit. de Celse, Florence, 1478, in-fol.; des *Poésies* ital. et d'autres écrits dont on trouve la liste dans la *Bibl. lat. med.*, etc., de Fabricius.

FONTRAILLES (Louis d'ASTARAC, marq. de), chargé par Gaston, duc d'Orléans, de négocier avec le duc d'Olivarez les moyens de perdre le cardinal de Richelieu, conclut un traité en vertu duquel l'Espagne devait fournir 12,000 hommes d'infanterie, 5,000 de cavalerie, 400,000 écus pour faire des levées en France, et 12,000 écus par mois pour les dépenses particulières du duc; cette conspiration ayant été découverte, Fontrailles s'enfuit en Angleterre, ne revint en France qu'après la mort du cardinal, et mourut en 1677. On a de lui: *Relation des choses particulières de la cour pend. la faveur de M. de Cinq-Mars*, insérée dans les *Mém. de Montrésor*, et des *Lettres* MSs. à la bibliothèque royale.

FOOTE (Samuel), comédien et auteur comique anglais, surnommé par ses concitoyens *le moderne Aristophane*, né en 1720 dans le Cornouailles, dissipa en peu de temps une fortune considérable que lui avait laissée son père, contracta des dettes qu'il ne put payer, devint comédien par nécessité, et débuta sur le théâtre de Hay-Market en 1744, par le rôle d'Othello, dans lequel il n'eut aucun succès. Après s'être replongé pend. deux ans dans de nouv. intrigues pour échapper à la poursuite de ses créanciers, on le vit tout à coup ouvrir pour son propre compte ce théâtre de Hay-Market, où il fut à la fois directeur, auteur et acteur, et pour lequel il composa, sous la dénomination générale de *Divertissements du matin*, un grand nombre de comédies satiriques. Ces pièces furent bien accueillies et souv. jouées malgré l'opposit. de quelq. magistrats. Foote s'y chargeait de plusieurs rôles, passant rapidem. de l'un à l'autre, et n'épargnant dans ses métamorphoses *protéiques* ni l'amitié ni le malheur. L'inconvenance de cette conduite le fit condamner à des amendes assez fortes; les magistrats de Westminster, autorisés par un acte du parlement qui limitait le nombre des théâtres, firent fermer celui de Hay-Market. Plus tard, un accident fâcheux pour Foote (il avait eu la jambe am-

putée à la suite d'une chute de cheval) lui fit obtenir, par le crédit du duc d'York, une permission de tenir son théâtre ouvert pendant la clôture des deux principaux théâtres de Londres; il eut alors plus que jamais la faveur du public, et il aurait pu faire une fortune considérable si le jeu n'eût absorbé ses bénéfices. Il en vint au point de mettre à prix sa discrétion dans les rôles satiriques qu'il continuait de créer; mais l'autorité en ordonna la suppression. Foote, à qui les médec. avaient conseillé le voyage de France, mourut presque subitement à Douvres en 1777. On a de lui 20 pièces de théâtre où il ne faut pas chercher une grande régularité de plan, mais où l'on trouve beaucoup d'esprit et de gaîté; elles ont été impr. séparém. de 1752 à 1778, in-8. On a publié sous le nom de Foote, et sous le titre de *Théâtre comique*, en 5 vol. in-12, un rec. de comédies trad. du français. Will. Cooke a publ. les *Mém. de Sam. Foote, avec un rec. de ses bons mots, anecdotes*, etc., Londres, 1805, 3 vol. in-8.

FOPPENS (Jean-Franç.), historien et bibliogr., né à Bruxelles en 1689, prof. la théol. à Louvain, et mourut en 1761, archidiacre de Malines. Il est auteur d'un grand nombre d'écrits relatifs à l'hist. de son pays; les princip. sont: *Bibliotheca belgica*, Bruxelles, 1739, 2 vol. in-4, fig.—*Hist. episcopatûs antverpiensis*, Bruxelles, 1717, in-4. — *Hist. episcop. sylvæducensis*, 1721, in-4.—*Compendium chronologicum episcoporum brugensium*, 1731, in-4.—Foppens (François et Pierre), frères du précédent, ont donné une nouv. édit. des *Délices des Pays-Bas*, 1743, 4 vol. in-12.

FORBES (Duncan), juriscons., né à Culloden en 1685, fut successiv. solliciteur-général d'Écosse, avocat du roi, prem. présid. de la cour de session, et député de son comté au parlem. Il signala son zèle pour la défense de la cause royale pendant la rébellion de 1745 et 1746, opérée en faveur du prétendant, et mourut en 1747, consumé, dit-on, par le chagrin d'avoir vu les ministres méconnaître ses services. On a de lui les écrits suiv.: *Pensées sur la religion; Lettre à un évêque; Réflexions sur l'incrédulité*, 1750, 2 vol. in-8, trad. en français par le P. Houbigant, 1768 et 1771, in-8. — Forbes (sir William), de Pitsligo, baronnet angl., ami intime et l'un de ses exécuteurs testamentaires, a publié des *Mémoires sur la vie et les ouvrages de Jacq. Beattie, comprenant un gr. nombre de ses lettres inéd.*, 1806, 2 vol. in-4.

FORBES (Alex., lord FORBES OF PITSLIGO), a récemm. acquis une nouvelle célébrité, grâce à Walter Scott, qui, sous le nom de baron de Bradwardine, l'a peint dans *Waverley* comme le type du cavalier, ou jacobite écossais. Lord Forbes avait joué un rôle dans le mouvement jacobite de 1715. Il était possesseur d'une fortune médiocre, mais si estimé, qu'en 1745 son exemple seul suffit pour attirer plusieurs gentilsh. dans le parti de Charles-Édouard. Il leva lui-même un corps de cavalerie de 150 hommes qu'il commanda. Privé de ses biens et de ses titres après le revers de Culloden, il crut pouvoir décliner sa sentence de proscript. comme y étant désigné par le titre de lord Pitsligo, au lieu de lord Forbes de Pitsligo. Étant venu réclamer devant la cour des sessions, il en obtint en 1749 un nouveau jugem.; mais la chambre des pairs maintint la prem. sentence. Il mourut le 21 déc. 1762 à Auchinries, comté d'Aberdeen, dans un âge très avancé. Lord Forbes se piquait d'être un littérat. et un érudit: il joignait enfin à ses bonnes qualités et au courage du soldat la pédanterie que sir Walter Scott attribue au baron de Bradwardine. En 1734 il publ. des *Essais moraux et philosophiques*, et fit paraître un second ouvrage du même genre en 1761.

FORBIN (Palamède de), dit *le Grand*, né dans le 15e S., d'une famille anc. de Provence, fut président de la chambre des comptes, puis conseiller du roi René, et décida Charles d'Anjou, successeur de ce prince, à léguer au roi de France ses états dans le cas où il décéderait sans postérité. Cette disposition ayant rendu Louis XI possess. de la Provence, Forbin en fut nommé gouvern.; mais bientôt des tracasseries que lui suscitèrent des envieux le déterminèrent à résigner son gouvernement. Il mourut à Aix en 1508, entouré de la renommée la plus brillante.—Forbin (Gaspar de), seigneur de Soliers et de St-Canat, député de la noblesse de Provence à l'assemblée des notables à Rouen en 1617, a laissé: *Mém. sur les troubles de Provence de* 1578 *à* 1588, in-4. — *Mém. pour servir à l'hist. de Provence..... depuis le mois de mai* 1588 *jusqu'au* 16 *novembre* 1597, ouvrage qui a beaucoup servi à César Nostradamus pour la rédaction de son *Histoire de Provence*.

FORBIN (Claude), marin célèbre, chef d'escadre, né à Gardane près d'Aix en 1656, entra fort jeune dans la marine, fit partie de l'expédition de Messine en 1675, servit en Amérique avec le comte d'Estrées et assista au bombardement d'Alger par Duquesne. Ayant accompagné, en qualité de major, le chev. de Chaumont, ambassad. à Siam en 1685, Forbin y fut retenu par le roi de ce pays, qui le nomma grand-amiral, général de ses armées et gouvern. de Bancok: mais au bout de deux ans il obtint la liberté de revenir en France. C'est à dater de cette époque que commence la carrière brillante que Forbin a parcourue: il serait trop long de détailler les exploits qui le rendirent la terreur des Anglais, des Hollandais, des Vénitiens, des Algériens; on trouvera l'hist. de ses glorieuses actions dans ses *Mém.* publiés par Reboulet, Amsterdam, 1730, 2 vol. gr. in-12. Des infirmités l'obligèrent à quitter le service en 1710; il se retira dans une maison de campagne près de Marseille, et y mourut en 1733.

FORBIN-JANSON (Michel-Palamède, marquis de), lieuten.-général, chev. de St-Louis, né à Paris en 1746, y mourut à la fin de mars 1832, dans la 86e année de son âge. Maréchal-de-camp avant la prem. révolut., lieuten.-génér. le 13 août 1814, il avait obtenu sa retraite en 1817. Il comptait plus de 30 ans de services effectifs. Le *Mémoire*

ıstificatif qu'il publia en 1815 sur la conduite du omte de Forbin-Janson, son fils, pend. les *cent-ours*, est un monum. de sa tendresse paternelle.

FORBISHER. — V. FROBISHER.

FORBONNAIS (FRANÇOIS VÉRON DE), inspect.-énéral des monnaies, membre de l'Institut, né au ans en 1722, publia de 1753 à 1758 plus. traités 'économie politiq. qui fixèrent sur lui l'attent. u gouvernement, épuisé par une guerre désa-treuse et réduit à un tel état de détresse que le résor ne possédait plus que 1,500,000 liv. Attaché u contrôl.-gén. Silhouette en 1759, il commença a carrière administrative par une opération bril-ante qui produisit en 24 heures 72,000,000, sans rever l'état : cette opération fut de créer sur les ermes génér. du roy. 72,000 actions de 1,000 liv. hacune, auxq. il accorda la moitié des bénéfices ont jouissaient les fermiers-génér. Pendant tout e cours de son administrat., il présenta des plans tiles, mais qui furent écartés par l'influence de Ime de Pompadour, dont il n'avait point recherché a faveur. Les réformes qu'il annonçait lui ayant alu un ordre d'exil dans ses terres, ce fut en vain ue l'abbé Terray voulut le ramener aux affaires; 'orbonnais se contenta de fournir des mémoires, e revint à Paris qu'au moment où les troubles ivils du départem. de la Sarthe le forcèrent de uitter ses foyers, et mourut en 1800. Ses prin-ipaux ouvr. sont : *Extrait de l'esprit des lois, wec des observat.*, 1753, in-12. — *Considérat. sur es finances d'Espagne, relativement à celles de France*, Dresde (Paris), 1753, in-12. — *Le Négo-iant angl.*, ibid., 1753, 2 vol. in-12. — *Éléments lu commerce*, Paris, 1796, augm. : ce livre a été rad. dans la plupart des langues de l'Europe. — *Recherches et considérat. sur les finances de France lep.* 1595 *jusqu'en* 1721, Bâle, 1758, 2 vol. in-4; Liége, 1758, 6 vol. in-12. — *Analyse des principes sur la circulation des denrées et l'influence du numéraire sur cette circulation*, Paris, 1800, in-12. Sa *Vie littér.* par M. Delisle de Sales a été publ. Paris, 1801, in-8.

FORCE (JACQUES NOMPAR DE CAUMONT, duc de LA), pair et maréchal de France, né vers 1559, était fils de Franç. de Caumont, qui fut massacré dans la nuit de la St-Barthélemi : le jeune La Force échappa par une espèce de miracle et resta caché dans sa famille jusqu'au moment où Henri IV se mit à la tête des protestants. Il se rangea alors sous les drapeaux de ce prince, se signala en div. occasions, notamm. au combat d'Angers en 1589, et fut un des prem. à reconnaître Henri IV pour souverain. A l'avénem. de Louis XIII au trône, La Force se joignit aux mécontents, mais bientôt après il rentra en grâce, fut nommé maréchal, et lieut.-général en Piémont, prit Saluces en 1630, défit les Espagnols à Carignan, investit Lunéville, emporta la place de Lamotte, fit lever le siége de Philis-bourg, s'empara de Spire et fit prisonn. le génér. autrichien Colloredo. Ses infirmités l'obligèrent à prendre sa retraite; il mourut à Bergerac en 1652. — FORCE (Armand NOMPAR, duc de La), fils du précéd., servit avec distinction dans les guerres d'Italie et d'Allemagne, fut fait maréch. de France après la mort de son père, et mourut au château de La Force en Périgord, l'an 1675, âgé de près de 90 ans.

FORCE (CHARLOTTE-ROSE DE CAUMONT de LA), petite-fille de Jacques de La Force, née au château de Casenove en Bazadois, morte à Paris en 1724, à l'âge de 74 ans, a laissé quelq. poésies et des romans ingénieux, où l'histoire se trouve mêlée à la fiction, et dont les principaux sont : *Histoire secrète de Bourgogne*, 1694, 2 vol. in-12, reimpr. Paris, 1782, 3 vol. in-12. Le t. 3ᵉ contient des notices histor. et des remarq. de Laborde, l'édit. — *Histoire secrète de Marie de Bourgogne*, 1712, 2 vol. in-12. — *Histoire de Marguerite de Valois*, 1696, 2 vol. in-12, publ. par de Laborde, 1783, 6 vol. in-12, dont les deux dern. sont de l'édit. — *Hist. secrète de Catherine de Bourbon, duchesse de Bar, avec les intrigues des règnes de Henri III et de Henri IV*, Nancy, 1703, in-12, réimpr. sous le titre de *Mém. histor., ou Anecdotes galantes*, Amsterdam, 1709. — *Gustave Wasa*, Lyon, 1698, 2 vol. in-12. — *Les Fées, contes des contes*, Paris, 1692, in-12.

FORCE. — V. PIGANIOL de LA FORCE.

FORCELLINI (EGIDIO), savant ecclésiastiq., né dans le diocèse de Padoue en 1688, mort en 1768, est aut. de l'un des ouvr. qui ont le plus contribué à faciliter l'étude des langues anc. et de l'antiquité; c'est un vaste vocabul. latin dans leq. chaque mot est rendu en italien et en grec : le sens et les div. accept., tant au propre qu'au figuré, y sont dé-montrés par de nombreux exemples. Ce vocabul. a été publ. sous le titre suiv. : *Ægidii Forcellini totius latinitatis lexicon, plurimorum annorum opera, et studio ab ipso accuratissimè elucubra-tum, consilio et curâ celeb. Jacobi Facciolati; typis semin. Patavini*, 1671, 4 vol. in-fol. La *Vie* de Forcellini a été écrite par l'abbé J.-B. Ferrari, Padoue, 1792, in-4.

FORD (JOHN), aut. dramat. angl., né en 1586, membre de la société de jurisprudence de *Middle-Temple*, fit jouer de 1629 à 1636 un gr. nombre de pièces de théâtre qui presque toutes obtinrent du succès. Ses *OEuvres dramatiques* ont été re-cueillies par Henri Weber, et publ. avec une in-troduction et des notes explicat., Londres, 1811, ibid., 1827, 2 vol. in-8. Cette édit. est la plus estimée.

FORD (JONH), ingénieur mécanic. anglais, né en 1605, mort en 1670, avait servi d'abord dans l'armée royale et fut créé chevalier par Charles Iᵉʳ. Il s'était livré ensuite spécialem. à la pratique de son art, avait inventé une machine pour faire monter l'eau de la Tamise jusqu'à 93 pieds de hau-teur, et la distribuer dans les quartiers de Londres les plus élevés : cette même machine fut appliquée dans quelques parties du royaume au dessèchem. des terres et des mines inondées. Ses autres in-vent. se trouvent décrites et ses sujets indiqués dans les ouvr. suiv. : *Projet pour amener une ri-*

vière de Rickmansworth en Hertfordshire à St-Giles-des-Champs, près de Londres, etc., Londres, 1641, in-4. — *Proposit. expérimentales pour que le roi puisse avoir de l'argent... sans fouler le peuple*, etc., ibid., 1666, in-4.

FORDUN (Jean de), histor. écossais du 14e S., avait entrepris une hist. de son pays dep. l'antiquité la plus reculée, dans l'intent. de réparer la perte des archives de l'Écosse détruites par Édouard Ier, roi d'Angleterre, et déjà il avait écrit les V prem. livres d'une chronique écossaise lorsque la mort le surprit. Continuée par quelques moines, entre autres par Macullo, moine de Scoon, et secrét. de l'archev. Schevez sous les règnes de Jacques II et de Jacques III ; elle a été publ. sous le titre suiv. : *Joannis Fordun, Scoti, chronicon genuinum, unà cum ejusdem supplem. ac continuat., edid. Thomas Hearne*, Oxford, 1722, 5 vol. in-8. Walth. Goodall en a donné une nouv. édit., Édimbourg, 1759, 2 vol. in-fol. Pour apprécier le mérite du travail et rectifier les erreurs volont. que l'auteur a commises par orgueil national, il est nécessaire de joindre à la lecture de cette hist. celle des *Antiquités d'Écosse*, par Maitland, Londres, 1757, 2 vol. in-fol.

FORDYCE (Jacques), célèbre prédicat. écoss., copasteur d'une congrégat. de non-conformistes établie à Londres, né en 1720, mort en 1796, a laissé les écrits suiv. : *Sermons aux jeunes femmes*, 1796, 2 vol. in-12, traduit par Rob. Estienne. — *Le caractère et la conduite du sexe féminin, et les avantages que les jeunes gens peuvent recueillir de la société des femmes vertueuses*, 1779, in-8. — *Adresses aux jeunes gens*, 1777, 2 vol. in-12. — *Essai sur l'action convenable à la chaire*, réimpr. à la suite de *Théodore*, dialogue sur l'art de prêcher, par David Fordyce, 1755, in-12, 3e édit. ; quelques *sermons* détachés ; un vol. de *poésies*, 1786, in-12, etc. — Fordyce (David), frère du précéd., profess. de philos. au collége Marischal d'Aberdeen, né en 1711, périt en 1751 dans un naufrage sur les côtes de Hollande : on a de lui, outre le dialogue mentionné dans l'art. ci-dessus, des dialogues sur l'éducat., in-8 ; et un *Traité de philosophie morale*, 1754, plus. fois réimpr., trad. en franç. par de Jaucourt, 1756, in-8. — Fordyce (Guillaume), frère des précéd., exerça la médec. à Londres avec succès jusqu'à sa mort, en 1792. Il s'était livré particulièrem. au traitem. des affect. siphilitiques. On a de lui : *Examen de la maladie vénérienne et des moyens propres à la guérir*, Londres, 1768, in-12. — *Recherches sur les causes, les signes et les moyens curatifs des fièvres putrides et inflammat.*, Londres, 1773, in-8. — *Lettre à Jean Sinclair, sur la vertu antiseptique de l'acide muriatique*, Londres, 1790, in-8. — *Essai sur l'importance de la rhubarbe et sur la meill. manière de la cultiver en Angleterre pour les usages médicinaux*, Londres, 1792, in-8. Cet écrit valut à l'auteur une médaille d'or qui lui fut décernée par la société d'encouragement.

FORDYCE (George), célèbre médec. anglais, de la famille des précéd., né en 1736, doct. en 175[illegible] méd. de l'hôpital St-Thomas de Londres en 177[illegible] membre de la société royale en 1776 et du collég[e] des médec. en 1787, mort en 1802, a répandu d[e] nouvelles lumières sur le mécanisme des fluxions et sur la nature du liquide qu'elles charrient. Il [a] fait pendant plusieurs années, avec distinct., de[s] cours de chimie, de pharmacologie, de thérapeu[tique] et de pathologie : mais ce qui a le plus con[tribué] à sa réputation, c'est la belle série d'expé[riences] qu'il entreprit en 1774 sur la températur[e] des animaux en général et du corps de l'homme e[n] particulier. On trouve dans ses ouvr. des vue[s] neuves et des expériences curieuses, les princip[.] sont : *Éléments de médec. pratique*, ouvr. deven[u] classique, Londres, 1768, in-8. — *Traité de la di[gestion] des aliments*, Londres, 1791, in-8. — *Quatre dissertat. sur la fièvre simple*, Londres, 1794 ; ibid., 1795 ; ibid., 1796 ; ibid., 1802, in-8.

FOREST (Pierre de La), archev. de Rouen e[t] cardinal, né en 1314 dans un village voisin d[u] Mans, s'éleva par son mérite aux prem. dignités, prit une part très active aux affaires politiques de son temps et rendit des services importants à Phi[lippe] de Valois, au roi Jean, ainsi qu'au dauphi[n] (depuis Charles V), pend. la captivité du premier. Il mourut en 1361 à Villeneuve, près d'Avignon, emporté par la peste qui affligeait ce pays.

FOREST (Pierre van), plus connu sous le nom latin de *Forestus*, célèbre médec. hollandais, né à Alkmaer en 1522, acquit la réputat. d'un habile praticien, fut appelé à Delft par les magistrats de cette ville à une époque où une maladie pestilentielle y exerçait les plus gr. ravages, eut le bonheur de sauver une multitude de malades et de se préserver de la contagion. Depuis lors il se fixa dans cette ville, y passa 40 années consécutives, se retira dans sa ville natale vers la fin de ses jours, et y mourut en 1597, à 75 ans. Ses ouvr., qui jouissent encore aujourd'hui de l'estime des praticiens, ont été imprimés soit séparément, soit ensemble, en Hollande, en Allemagne et en France ; nous citerons l'édit. suiv. : *Observ. et curationum medicinalium ac chirurg. opera omnia*, Rouen, 1653, 4 t. en 2 vol. in-fol.

FOREST (Jean), paysagiste distingué, élève de P.-F. Mola, né en 1636 à Paris, mort dans la même ville en 1712, peintre du roi, se distingua par l'élévat. du style et la correction du dessin. — René-Guillaume Forest, né en 1722 à Orléans, mort vers 1790, avait publié en 1749 une *Carte histor. et géogr. des principaux événem. de la vie de Louis XV*. — Un autre Forest, prêtre, mort à Toulouse en 1789, est auteur d'un *Almanach histor. et chron. du Languedoc*, 1752, in-8.

FORESTI (Jacq.-Philippe de), relig. de l'ordre des ermites de St-Augustin, plus connu sous le nom de Jacq.-Philippe de Bergame, né près de cette ville en 1434, mort en 1520, s'était occupé de comparer entre eux tous les historiens, et de fondre leurs récits pour en former un corps d'hist. universelle. On a de lui : *Supplementum chronic.*

orbis ab initio mundi usquè ad annum 1482, *lib. XV*, Venise, 1483, in-fol. : l'édit. la plus complète est celle de Venise, 1506; elle contient un XVI[e] livre qui finit à l'an 1503. Ce même ouvr. a été publié à Paris, 1535, augm. d'un XVII[e] livre attribué à Bernardin Bindoni, mais mutilé dans ses autres parties. Cette chronique a été trad. en ital. par F. Sansovino, Venise, 1491, 1553, in-fol. On a encore de Foresti : *De plurimis claris selectisque mulieribus opus propè divinum novissimè congestum*, Ferrare, 1497, in-fol. — *Confess. seu interrogat., aliorum novissimum*, Venise, 1487, in-fol., etc.

FORESTI (Antoine), jésuite, né à Carpi, mort vers 1699, est principalement connu par son hist. univ. intit. : *Mappamondo istorico, ovvero descrizione di tutti imperi del mundo, delle vite de' pontef. e i fatti più illustri dell' antica e moderna storia*, Parme, 1690 et années suiv., 6 vol. in-4, trad. en allem. par George Schlueter, Augsbourg, 1716-1718, 6 vol. in-fol. Cet ouvrage, continué par Apostolo Zeno, par le marq. Dominique Suarez et par le doct. Silvio Grandi, a été réimpr. Venise, 1745, 14 vol. in-4.

FORESTIER (Henri), chef vendéen, né dans le Maine, d'une famille obscure, se destinait à l'état ecclés. lorsqu'éclatèrent les troubles de la Vendée. Après s'être signalé comme chef d'un parti de cavalerie sous Stofflet, et avoir contribué à la formation des prem. bandes connues sous le nom de *chouans*, il dut quitter les armes à la paix, mais n'en continua pas moins de servir clandestinem. le parti qu'il avait embrassé. Condamné à mort par contumace en 1805 comme chef d'une agence secrète établie à Bordeaux, et qui fut découverte à peu près à la même époque que la conspirat. de George Cadoudal, il se sauva en Espagne, et de là en Angleterre, où il mourut vers 1809. — Forestier, avocat à Cusset, puis député à la convention par le départem. de l'Allier, vota, dans le procès du roi, la mort sans appel et sans sursis, remplit ensuite quelq. missions, notamment dans le départ. de la Nièvre, et vivait retiré de toutes fonctions publiques lorsque, atteint par l'ordonnance de 1816, il fut obligé de quitter la France. Il était alors âgé de 80 ans. — Forestier (Jacques-Antoine-Isidore), ancien chef de divis. au ministère de la marine, né à Versailles en 1762, mort près de Sens en 1825, avait été nommé en 1814 conseiller-d'état et intendant des dépenses de la maison du roi. Il fit partie en 1816 de la commiss. instituée pour l'examen et la liquidat. des frais de guerre à payer aux puissances alliées.

FORESTIERI (François-Bénédict), littérat., né à Sinigaglia en 1797, mort en 1828, fut élevé à l'école de Frugoni et de Cesarotti. Il s'occupa de bonne heure des classiques latins et de la poésie italienne. On a de lui des *traduct.* de quelq.-unes des *Élégies* de Tibulle et des poésies latines de Pétrarque; il publia lui-même plusieurs *Morceaux de poésie*, parmi lesquels on distingue celui qu'il fit sur la mort de Perticari, son ami.

FORFAIT (Pierre-Alexandre-Laurent), ingénieur-constructeur, membre correspondant de l'acad. des sciences, né en 1752 à Rouen, exerça d'abord les fonctions d'ingénieur à Brest, puis à Cadix sous les ordres du comte d'Estaing. Il se recommanda particulièrem. à l'attention du gouvernement en 1787 par la construction de paquebots propres à recevoir des marchandises, ainsi qu'un gr. nombre de passagers, et destinés à entretenir avec les États-Unis une navigat. régulière; chargé d'une mission de la plus haute importance en Angleterre, il fut à son retour nommé député du département de la Seine-Inférieure à l'assemblée législat. en 1791. Il s'y fit remarquer par sa modération, retourna au Hâvre après la session, et fut dénoncé comme suspect pendant la terreur. Après la conquête de la Belgique et de la Hollande, Forfait fut chargé d'examiner les côtes des deux pays, fit établir un port militaire à Anvers, s'occupa des moyens de faire remonter directem. des bâtiments du Hâvre à Paris, explora le cours de la Seine depuis son embouchure jusqu'à la capitale, et prouva la possibilité de cette navigat. en venant mouiller au bas du pont Royal sur le navire *le Saumon*. Appelé par le 1[er] consul au ministère de la marine, il devint ensuite conseiller-d'état, inspect.-général de la flottille de Boulogne, préfet maritime au Hâvre, puis à Gênes. Il occupait ce dernier poste, lorsqu'ayant été desservi par des envieux, il se retira au sein de sa famille, et mourut en 1807. On a de lui un *Mém.* (en lat.) *sur les canaux navigables*, couronné par l'acad. de Mantoue en 1773. — *Tr. élémentaire de la mâture des vaisseaux*, Paris, 1788, in-4. — Un gr. nombre de *Mém.* envoyés à l'acad. des sciences, et des articles excell. dans l'*Encyclop. méthod.*, dictionn. marine.

FORGEOT (Nicolas-Julien), auteur dramat., né à Paris en 1758, mort en 1798, a laissé plusieurs pièces de théâtre qui ont eu du succès, et dont quelq.-unes sont restées au répertoire de l'Opéra-Comique; de ce nombre est le joli opéra comique des *Dettes*, en 2 actes, musique de Champein, joué le 8 janvier 1787.

FORGET (Pierre), sieur *de Fresnes*, secrétaire-d'état sous les règnes de Henri III et de Henri IV, puis successivem. intendant-génér. des bâtiments de la couronne, conseiller du bureau des finances et commissaire en Provence, servit Henri IV avec autant de zèle que de succès, régla les affaires de la religion, rédigea le célèbre édit de Nantes, accompagna le roi en Savoie lors de l'échange du marquisat de Saluces, se démit de ses charges en 1610, et mourut la même année, de la douleur que lui causa la fin malheureuse de son souverain. On lui attribue *la Fleur de lis, qui est le discours d'un François, où l'on réfute la déclaration du duc de Mayenne*, 1593, in-8. — Forget (Pierre), sieur *de la Picardière*, qu'on a quelquefois confondu avec le précéd., fut conseiller-d'état et maître-d'hôtel ordinaire du roi, député auprès de plus. princes d'Allemagne, agent d'affaires à Constantinople, historien de l'ordre de St-Michel, et mourut en

1638. Il a laissé plus. pièces de poésies, entre autres : *Hymne à la reine régente, mère du roi*, Paris, 1615, in-4. — *Les sentiments universels*, ou recueil de quatrains politiques, philos. et moraux, Paris, 1630, in-fol.

FORMAGE (Jacques-Charles-César), fabuliste, né à Coupe-Sartre près de Lisieux en 1749, fut profess. de 3e à Rouen en 1779, puis de langues anciennes à l'école centrale et enfin au lycée de cette ville, et mourut en 1808. On a de lui différ. morceaux de poésie, couronnés par l'académie de l'Immaculée-Concept. de Rouen en 1778, 1779 et 1780, et insérés dans le *Recueil des pièces* de cette acad. — *Discours sur la réunion de la Normandie à la couronne de France sous Philippe-Auguste*, couronné en 1781 par la même académie. — *Fables mises en vers*, 1801, 2 vol. in-12. C'est à ce recueil qu'il doit toute sa réputation.

FORMEY (Jean-Henri-Samuel), littérateur, né à Berlin en 1711, d'une famille de réfugiés originaire de Vitry en Champagne, était pasteur à Brandebourg, à l'âge de 20 ans. Bientôt il fut appelé à la chaire d'éloquence à Berlin, puis à celle de philosophie. Nommé membre de l'académie en 1744, à sa format., il en mourut doyen en 1797. Il a publ. un très grand nombre d'ouvr. : Meusel en donne une liste fort longue, mais incomplète ; les plus remarquables sont : *Mém. pour servir à l'histoire et au droit public de Pologne*, contenant les *Pacta conventa d'Auguste III*, La Haye, 1741, in-8. — *La belle Wolfienne, ou Abrégé, de la philosophie wolfienne*, ibid., 1741-53, 6 vol. in-8. — *Éloge des acad. de Berlin*, 1757, 2 vol. in-12. Il en a composé un gr. nombre d'autres qui ont été imprimés séparément de 1760 à 1786. — *L'Esprit de Julie, ou la Nouv.-Héloïse*, 1762, in-8. — *L'Anti-Émile*, 1762, in-8. — *Émile chrétien, consacré à l'utilité publique*, Berlin (Amsterdam), 1764, 2 vol. in-8. — *Frédéric-le-Grand, Voltaire, Jean-Jacques et d'Alembert*, 1789, in-8. — *Souvenirs d'un citoyen*, 1789, 2 vol. petit in-8. Il a coopéré à un grand nombre de journaux et d'ouvr. périodiques, et a donné des éditions de plusieurs ouvr.

FORMI (Samuel), médecin-chirurg., né à Montpellier, suivit Henri IV au siége de Paris en 1590, et retourna dans sa patrie lorsque ce prince fut monté sur le trône. Il y exerça son art avec distinct., et a laissé des observ. que l'on a jointes à celles de Rivière. On a de Formi un *Tr. chirurgical des bandes, lacs, emplâtres, attelles et bandages*, Montpellier, 1651, in-8. — Formi (Pierre), médecin à Nîmes, accompagna Gustave-Adolphe dans le voy. que ce prince fit en France en 1631, mais refusa de le suivre en Suède, et mourut à Nîmes en 1679. On a de lui : *De l'Adianton, ou Cheveu de Vénus*, etc., Montpellier, 1644, in-8, ouvrage rare ; Buchoz l'a réimpr. en 1780, avec quelques opusc., sous le titre de *Tr. très rares concern. l'histoire natur.* — *Vita Samuelis Petit*, Grenoble, 1675, in-4 ; et quelques MSs.

FORMOSE, élu pape en 891 après Étienne V, jouissait d'une grande réputation de science et de vertu : sa tolérance et sa modérat. se signalèrent en diverses circonstances, notamm. au sujet de la condamnation de Photius et à l'occasion du couronnement du roi de France Charles-le-Simple. Il mourut en 896, après un pontificat de quatre ans et demi. A l'art. Étienne VI, on a rapporté la singulière et monstrueuse condamnat. dont Formose fut l'objet après sa mort. Sa mémoire fut réhabilitée au concile de Rome en 898, sous le pontificat de Jean IX.

FORNARI (Simon), littérateur italien, né dans la Calabre à Reggio, mort vers 1560, a laissé un *Comment.* estimé sur l'Arioste, sous le titre de : *Sposizione sopra l'Orlando furioso*, Florence, 1549-50, 2 vol. in-8, et une *Vie* de ce gr. poète, réimpr. avec l'éd. de l'*Orlando*, Venise, 1566, in-4.

FORNARI (Marie-Victoire), institutrice des annonciades-célestes, née à Gênes en 1562, gouverna son ordre avec sagesse pendant 13 années, et mourut en odeur de sainteté en 1617. Sa *Vie* a été écrite par le P. Fab.-Ambr. Spinola, jésuite, Gênes, 1640, in-4 ; une autre, par le P. Ferdinand Melzi, en italien, a été traduit en français par le P. Ferd. Guyon, de Dole, Lyon, 1631, in-8.

FORNER (don Pablo), juriscons. et poète espagnol, né à Palma en 1750, exerça pend. plus. années avec distinction la charge de procureur-général du roi à Madrid, et venait d'être nommé juge lorsqu'il mourut en 1799. Ses *OEuvres*, contenant des poésies lyriques, des odes au prince de la Paix, et une comédie intit. : *El Filosofo enamorado*, ont été impr. Madrid, 1799, in-8.

FORNICI (Jean), chanoine de la collégiale de St-Eustache, né vers 1762, mort à Rome en 1828, avait de grandes connaissances en liturgie. Il laissa des *Institutions liturgiques* pour le sénat romain ; deux *Collections de questions et réponses sur les doutes liturgiques ;* des *Notes* imprimées par ordre de la congrégation des Rites ; un *Recueil de panégyriques* plus. fois réimprimé.

FORNIER ou FOURNIER (Jehan), poète et traducteur, né à Montauban dans le cours du 16e S., a laissé : 201 *épigrammes érotiques*, Toulouse, 1557, in-12. — *Chansons lyriques*, ibid., 1555, in-8. — *L'Uranie, conten. l'horoscope de Henri II, en 18 sonnets; plus, l'Uranomachie, avec de briêves annotat. sur les phénomènes d'icelle*, Paris, 1555, in-8. — Le prem. vol. (les 15 prem. chants), de *Roland furieux, trad. du thuscan en rimes franç.*, ibid., 1555, in-4. — Les *Affections d'amour de Parthénius de Nicée, jointes les Narrations d'amour de Plutarque*, ibid., 1555, in-8 ; Lyon, 1555, puis réimpr. en 1797 dans la *Bibliothèque des romans grecs :* on trouve en tête un mém. (de l'abbé de Saint-Léger) où l'on établit la différence des deux éditions faites la même année à Lyon et à Paris. — *Histoire des guerres faites en plus. lieux de la France contre les hérétiques*, etc., *de* 1200 *à* 1311, Toulouse, 1561, in-4.

FORSKAL (Pierre), naturaliste suédois, voyag. célèbre, né en 1736, fut choisi par Frédéric Ier, roi de Danemarck, pour accompagner Niébuhr, von

Haven et Cramer dans leur voy. en Asie, et mourut à Djérvim en Arabie en 1763. Niébuhr recueillit ses papiers dont il tira les ouvr. suivants : *Descriptiones animalium, avium, amphibiorum, piscium, insectorum, vermium quæ in itinere orientali observavit P. Forskal*, Copenhague, 1775, in-4. — *Flora ægyptiaca-arabica, seu Descriptiones plantarum*, etc., ibid., 1775, in-4. — *Icones rerum natural. quas in itinere*, etc., *depingi curavit*, ibid., 1776, in-4. Linné, qui avait été le professeur de Forskal, a consacré à sa mémoire un genre de plante exotique de la famille des orties, sous le nom de *forskalea*.

FORSTER (Jean), savant lexicographe, né à Augsbourg en 1495, mort à Wittemberg en 1556, après avoir parcouru différ. villes de l'Allemagne dans le dessein de faire des prosélytes au luthéranisme, a laissé : *Dictionarium hebraicum novum ex sacris Bibliis depromptum*, Bâle, 1552, 1557, 1564, in-fol. — Forster (Jean), poète, est connu comme auteur d'un ouvr. allemand sur la guerre de Smalcalde. — Forster (Jean), professeur de théologie à Wittemberg, puis pasteur de l'église d'Eisleben, né à Aurbach dans le Palatinat en 1576, mort en 1613, a laissé quelques opusc. sur les saintes Écritures, un poème épique en l'honneur de l'électeur de Saxe, et *Theatrum christianæ juventutis*, etc.

FORSTER (Nathaniel), théolog. et philologue anglais, membre de la société royale de Londres, né dans le Devonshire en 1717, occupa div. charges ecclésiast., et mourut en 1757. Ses princip. ouvr. sont : *Réflexions sur l'antiquité du gouvernement, des arts et des sciences en Égypte*, Oxford, 1743. — *Platonis dialogi quinque*, etc., ibid., 1745, in-8, très estimé. — *Appendix Liviana*, Oxford, 1746. — *Sermons pour prouver que le papisme tend à détruire l'évidence du christianisme*, ibid., 1716. — *Dissertat. sur le récit relatif à J.-C. que l'on attribue à Josèphe*, etc., ibid., 1749.

FORSTER (Frobenius), savant prélat, né en 1709 à Konigsfeld (Bavière), embrassa la règle de St-Benoît, fut élu prieur, puis abbé de St-Émineran à Ratisbonne, se distingua par son zèle pour faire fleurir l'étude des belles-lettres et de la philosophie, et mourut en 1791. Outre quelques dissertations, on lui doit une belle édition d'Alcuin, sous le titre : *Beati Flacci Albini seu Alcuini..... opera... de novo collecta, multis locis emendata, et opusculis primùm repertis plurimùm aucta*, 1777, 2 part. en 4 vol. in-fol.

FORSTER (Jean-Reinhold), célèbre natural. et voyag., né à Dirschaw dans la Prusse-Polonaise en 1729, descendait d'une famille anglaise qui s'était expatriée lors des troubles politiques du règne de Charles I[er]. Il vint à Londres en 1766, s'y fit connaître par les traduct. du suédois en anglais des voyages de Kalm et d'Osbeck, et fut choisi en 1772 pour accompagner en qualité de naturaliste le capitaine Cook dans son second voyage autour du monde. Cette expédition devint pour lui la source d'une foule de disgrâces; il n'eut pas même la liberté de publier une relation de son voyage, et s'estima heureux d'accepter en 1780 la place de professeur d'histoire naturelle à Halle, avec les fonct. d'inspect. du jardin de botanique. Il mourut dans cette ville en 1798, avec la réputation d'un des hommes les plus savants de son temps. On a de lui entre autres ouvr. : *Characteres generum plantarum, quas in itinere ad insulas maris Australis collegerunt, descripserunt, delineârunt, annis 1772-75, J.-R. Forster et G. Forster*, Gottingue, 1776, in-4 : c'est le premier ouvrage que l'on connaisse sur les productions de ces contrées. — *Liber singularis de bysso antiquor.*, Londres, 1776, in-8. — *Observations faites dans un voyage autour du monde, sur la géogr. physique, l'hist. natur. et la philosophie morale*, Londres, 1778, in-4, en angl.; trad. en allem. par son fils, Berlin, 1783, gr. in-8; en français, par Pingeron, 5[e] vol. de l'édition franç. du voy. de Cook. — *Zoologia indica, sistens descript. animalium selectorum*, Halle, 1781, in-fol.; 2[e] édit., augm., 1795, avec 15 pl. color. — *Hist. des découvertes et des voy. faits dans le Nord*, Francfort-sur-l'Oder, 1784, grand in-8; traduit en anglais, Londres, 1786, in-4; en français sur la version anglaise, par Broussonnet, Paris, 1788, in-8, etc. On trouvera dans Meusel la liste complète des ouvr. de Forster. Une baie de la terre de Sandwich porte son nom. Linné a dédié aux Forster père et fils, sous le nom de *forsterea*, une petite plante qui croît sur le sommet des montagnes de la Nouv.-Zélande. — Forster (Jean-George-Adam), fils du précéd., né à Nassenhubem près de Dantzig en 1754, fit avec son père le voyage autour du monde, quitta Londres en 1777, fut successivem. professeur d'hist. naturelle à Cassel, à l'université de Wilna, et premier bibliothécaire de l'élect. de Mayence. Lors de la prise de cette ville par les Franç. en 1792, Forster fut envoyé à Paris pour demander au nom des Mayençais leur réunion à la république; la perte de sa fortune et de ses MSs. à la reprise de Mayence par les Prussiens, l'infidélité d'une femme qu'il idolâtrait, et surtout un travail forcé, abrégèrent ses jours; il mourut à Paris en 1794, au moment où il se préparait, par l'étude des langues orient., à entreprendre un voy. à l'Hindoustan et au Thibet. Ses principaux ouvr. sont : *Voy. autour du monde sur le vaisseau la Résolution, commandé par le capitaine Cook, dans les années* 1772-75, Londres, 1777, 2 vol. in-4, en anglais, trad. en allem. par Forster (Jean-Reinhold et Jean-George), Berlin, 1779-80, 2 vol. in-4. — *Réplique aux remarques de M. Wales sur la relat. du dernier voy. de Cook, publié par M. Forster*, Londres, 1778, un vol. in-8. — *Mélanges, ou Essais sur la géogr. morale et naturelle, l'histoire natur. et la philosophie usuelle*, Leipsig et Berlin, 1789-97, 6 vol. in-8, etc. Meusel a donné un liste détaillée de tous les ouvrages de Forster.

FORSTER (George), voyageur, employé de la compagnie angl. des Indes-Orientales, entreprit en

1782 de parcourir les parties de l'Asie jusqu'alors inaccessibles aux Européens : ce voyage dura près d'une année; on en trouve la relat. rédigée d'après ses propres observations et ses mém. dans l'ouvr. intit. : *Voyage du Bengale à St-Pétersbourg, à travers les provinces septentrionales de l'Inde, le Kachmyr, la Perse sur la mer Caspienne, etc., suivi de l'hist. des Rohyllahs et de celle des Seyks, trad. de l'angl. avec des addit.*, par Langlès, etc., Paris, 1802, 3 vol. in-8, avec deux cartes. Forster mourut à Calcutta vers 1792.

FORSTNER (Christophe), habile jurisconsulte allem., conseiller intime du comte de Hohenlohe, et en cette qualité membre de la diète de Ratisbonne, vice-chancelier du duc de Wurtemberg et enfin chancelier du comté de Montbéliard, né dans un village de Wurtemberg en 1598, mort en 1667, a laissé la réputation d'un habile politique et d'un sage administrateur. On a de lui : *Hypomnematum politicorum centuria*, Strasbourg, 1623 et 1650, in-12. — *Epistola de negotio pacis osnabrugensis*, Montbéliard, 1656, in-12, 2e édit. augm. — *Notæ ad libros annalium Taciti*, Francfort, 1662, in-12, etc. Son *Éloge*, écrit en latin par Henri Boecler, se trouve dans les *Mémoires philosophiq.*, décad. VIII.

FORSYTH (Guill.), jardinier écossais, membre de la société des antiquaires de Londres, de la société linéenne et d'autres corps sav., élève du célèbre Miler, et son successeur dans la direct. du jardin des apothicaires de Chelsea, né à Old-Meldrum dans le comté d'Aberden en 1737, mort en 1804 avec le titre de surintend. des jardins royaux de Kensington et de St-James, s'était spécialem. livré à la culture des arbres forest. et des arbres à fruit, et avait découvert une composit. propre à remédier aux maladies de ces végétaux. Le résultat de ses recherches est consigné dans son *Traité de la culture des arbres fruitiers*, Londres, 1802, in-4; trad. en français avec des notes par Pictet-Mallet, Genève, 1803, in-8. On a en outre de lui : *Observat. sur les maladies, les défauts et les accidents auxq. les arbres à fruits et les arbres forest. sont sujets*, en angl., Londres, 1791, in-8.

FORTEBRACCIO (Nicolas), *condottiere* italien au 16e S., succéda au fameux Braccio di Montone, son oncle, dans le commandem. des troupes que celui-ci avait formées, servit les Florentins contre Volterre et contre Lucques en 1429, passa ensuite au service sous le pape Eugène IV; mais bientôt après il déclara la guerre à ce pontife, et il avait déjà conquis une gr. partie de l'état ecclésiastique lorsqu'il mourut en 1435 des suites d'une blessure qu'il avait reçue à Capo di Monte.

FORTEGUERRI ou FORTIGUERRA (Nic.), card., rendit de gr. services aux papes Eugène IV, Nicolas V, Pie II et Paul II. Après avoir obtenu du roi de Naples, Ferdinand d'Aragon, la restitution de Bénévent et de Terracine, il négocia le mariage d'Antoine Piccolomini, neveu du pape Pie II, avec une nièce de Ferdinand, et mourut à Viterbe en 1473, à 55 ans. — Forteguerri (Scipion), savant illustre, plus connu sous le nom de *Carteromaco* qui n'est que la traduct. grecque de celui de Forteguerri, né à Pistoie en 1466, mort à Florence en 1515, s'était livré à peu près exclusivement à la correction, l'explicat. et la publicat. des anciens auteurs; il a donné conjointem. avec Alde Manuce un grand nombre d'éditions d'ouvr. classiques. — Forteguerri (Jean), mort en 1582, a laissé MS. un recueil de nouvelles ou de contes en prose.

FORTEGUERRI ou FORTIGUERRA (Nic.), card., surnommé *le Jeune*, pour le distinguer du premier cardinal de ce nom, né à Pistoie en 1674, dut à son esprit, à son caractère enjoué et à son talent pour la poésie, les dignités ecclésiastiques dont il fut revêtu par les papes Clément XI, Innocent XIII et Clément XIII. Il mourut en 1735 après avoir avoir livré aux flammes tous ses MSs. inédits. On a de lui : *les Comédies de Térence*, trad. en vers italiens, Urbin, 1736, in-8. — *Ricciardetto*, Paris (Venise), 1738, 2 vol. in-4 et in-8; Milan, 1813, 3 vol. in-8, excell. édit. Ce poème, dans le genre de l'Arioste, a été trad. ou imité en vers franç. par A.-F. Dumouriez et Nivernois.

FORTESCUE (Jean), lord-chef de justice et gr.-chancelier d'Angleterre sous le règne de Henri VI, était né dans le 15e S. à Weard-Gifford dans le Devonshire. Il est aut. de plusieurs ouvr. estimés sur la loi naturelle et sur les lois d'Angleterre. Le plus remarq. est celui qui a pour titre : *De laudibus legum Angliæ*, trad. du latin en angl. en 1737, avec des notes de Selden, et de nombr. remarq. sur les antiquités, l'hist. et les lois d'Angleterre.

FORTI ou FORTIS (Raimond-Jean), appelé quelquefois *Janfortius* ou *Zanforti*, médec. à Vénise, puis prem. profess. à l'université de Padoue, né Vérone en 1603, acquit dans la pratique de son art une réputation telle, que l'empereur Léopold l'appela à Vienne pour recevoir ses soins en 1676, et lui conféra le titre de conseiller-médecin de la cour impériale. Forti mourut en 1678, après avoir publ. : *Consilia de febribus et morbis mulierum facilè cognoscendis et curandis*, Padoue, 1668, in-4; ibid, 1701, in-fol. — *Consultation. et respons. medic. centuriæ IV*, Padoue, 1669, in-fol., et Genève, 1677, prem. vol.; le 2e ne parut qu'en 1681. — Forti (Gaetano), prélat, mort à Rome en 1770, est auteur de plus. *Mém.* et d'un écrit intit. : *Osservazioni sulla condotta tenuta dal ministro di Portogallo nell' affare de' jesuiti*, Cosmopoli, 1760.

FORTIN, statuaire, mort à Paris à la fin d'août 1832, avait remporté le grand prix de sculpture en 1783. Il est aut. du *fronton de la porte du Louvre* du côté du pont des Arts, du bas-relief d'*Apollon* et de *Minerve*, dans le gr. escalier du même monument, etc. Parmi le gr. nombre de bustes, bas-reliefs, etc., sortis de ses mains, on remarque sa statue d'*Harpocrate*.

FORTIS (Albert), né à Padoue en 1741, prit jeune l'habit de St-Augustin, fut envoyé par ses supér. à Rome, et devint aide du P. Giorgi, bibliothécaire de St-Angel, quitta son ordre sans en attendre l'autorisation du pape, et publia dans les

journaux différ. articles import. Ayant reçu d'un homme en place une injure qu'il ne pouvait ni punir ni supporter, il vendit ses biens, vint en France en 1798, et ne retourna en Italie qu'après la victoire de Marengo, fut fait biblioth. de Bologne, et mourut dans cette ville en 1803, secrét. perpét. de l'Institut d'Italie. On a de lui : *Saggio d'osservazioni sopra l'isola di Cherso ed Osero*, Venise, 1771, in-4. — *Viaggio in Dalmazia*, ibid., 1774, 2 vol in-4, fig., trad. en angl., Londres, 1778, in-4, 20 pl. et des addit. considérables. — *Voyage minéralogique dans la Calabre et la Pouille*, trad. de l'italien en allem. par F. Schulz, Weimar, 1788, in-8, etc.

FORTIS (ALOYS), 20e général des jésuites, né à Vérone en 1748, mort à Rome en 1829, fut reçu dans la compagnie de Jésus dès l'âge de 14 ans. Il enseignait la rhétor. au collége de Ferrare quand Clément XIV supprima cette société; il rentra alors dans sa patrie pour y faire ses études théologiq. On lui donna la chaire de philosophie au lycée de Vérone, où il se fit une grande réputat. par le *Prodromus ad universam metaphysicam*, qu'il y publia. Vers la même époque, il acheva, conjointement avec le chanoine Séraphin Volta, l'ouvrage connu sous le titre de *Illustrazione de' Pesci impietriti del monte Bolea in Verona*. Comme la compagnie subsistait toujours en Russie, le Père Fortis se fit inscrire au nombre de ses membres; puis, allant rejoindre à Parme ceux de ses frères qui, sous la protection de Ferdinand, venaient d'y rouvrir le pensionnat des nobles, il y professa pendant plus. années la littérature. Les éloges qui accueillirent dans plusieurs réunions de savants ses *poésies* italiennes, grecq. et latines, ont fait regretter que, sur la fin de ses jours, il ait livré aux flammes, par humilité, tout ce qui lui restait d'écrits. Dès que la compagnie de Jésus fut rétablie dans le royaume de Naples (1804), il s'y rendit avec empressement. Mais à peine avait-il organisé les classes publiques du collége de cette ville, que les circonstances politiques le forcèrent de se retirer à Orviète, puis à Vérone, d'où il se rendit à Rome à l'époque où Pie VII rétablit la compagnie dans tout l'univers catholiq. Le pape le nomma examinateur des évêques, et le général Brzozowski, qui résidait toujours en Russie, le fit son vic.-génér. en Italie. Il fut élu à son tour génér. de son ordre en 1822.

FORTUNAT, évêque, surnommé *le Philosophe des Lombards*, se réfugia en France à l'époque où les Barbares ravageaient l'Italie, et mourut dans le voisinage de Chelles vers l'an 569. On a de lui une *Vie de St Marcel*. Quelques bibliogr. lui attribuent une *Vie de St Hilaire*, mais il paraît que ce dernier écrit appartient plutôt à Venance Fortunat. — FORTUNAT (Venance), en latin *Venantius Honorius Clementianus Fortunatus*, évêque de Poitiers à la fin du 6e S., et l'un des meill. poètes de son temps, assista aux noces de Sigebert et de Brunehaut dont il composa l'épithalame, édifia l'Église par ses vertus, et mourut à Poitiers vers 609. Ses *OEuvres* ont été publ. plus. fois; mais l'édit. la meill. et la plus complète est celle de Michel-Ange Luchi, Rome, 1786-87, 2. part. in-4.

FORTUNE (mythol.), déesse honorée chez les Romains, présidait, sous le nom de *Sort*, au bien et au mal. Elle est plus communém. représentée debout, ayant un pied sur une roue et l'autre suspendu : on la fait aveugle et chauve, et ses talons sont garnis de deux ailes. Les temples les plus fameux de cette déesse étaient ceux d'Antium et de Préneste dans le Latium, et celui de Ramus dans l'Attique. Ce fut, dit-on, Ancus-Martius, 4e roi de Rome, qui le premier dressa des autels à cette divinité, la plus fantasque, la plus absolue et la plus univers. de toutes celles du paganisme.

FOSCARARI (GILLE), *Foscherarius*, célèbre dominicain, évêque de Modène, né à Bologne en 1512, remplit div. missions sous les papes Paul III, Jules III et Pie IV, fut employé à l'examen du livre des *Exercices spirituels de St Ignace*, à la réformation du bréviaire et du missel romain, et mourut à Rome en 1564 avant d'avoir mis la dernière main au catéchisme *ad Parochos*, terminé par ses collègues Léon, Marini et Foreiro, et publ. à Rome, 1567, in-fol. On lui attribue un livre intit. : *Ordo judiciarius in foro ecclesiastico*.

FOSCARI (FRANÇOIS), doge de Venise de 1423 à 1457, soutint avec avantage plus. guerres contre les ducs de Milan, mais fut abreuvé de chagrins domestiques tout le temps que dura son pouvoir. Il perdit successivem. trois de ses fils, et vit exiler le quatrième, accusé d'avoir reçu des présents de plus. princes et capitaines ennemis de la républ. Foscari fut déposé en 1457, et mourut trois jours après l'élect. de Pascal Malipieri, son successeur.

FOSCARINI (PAUL-ANTOINE), mathémat. italien, né à Venise vers 1580, entra dans l'ordre des carmes, professa la théologie à Naples, puis à Messine, remplit pendant plus. années les fonctions de recteur de la province de Calabre, et mourut vers 1616. On a de lui une *Lettre sur le système de Copernic*, dans laquelle il explique fort ingénieusement les passages de la Bible qui paraissent en opposition avec le principe de la rotation de la terre, Naples, 1615, in-4. Cette lettre servit de signal aux persécutions qu'essuya le célèbre Galilée; elle a été trad. en lat. et réimpr. à la suite des *Dialogi galilæi*, Lyon, 1641, in-4 : Foscarini a laissé des *Sermons*, des *Traités de théolog.* et des *Livres ascétiques*, publ. à Cosenza, 1611, in-8, et quelq. MSs.

FOSCARINI (MICHEL) sénateur vénicien, né en 1632, mort en 1692, est moins connu par les diverses charges qu'il remplit dans sa patrie que par sa continuation de l'*Hist. de Venise* de Nani; elle a été publ. par Bastien Foscarini, son frère, Venise, 1696, gr. in-4, et fait partie de la *Collect. des Hist. de Venise*, dont elle forme le 10e vol., 1722, gr. in-4. On a de lui deux *Nouvelles* dans les *Novelle degli Academici incogniti*, 1651, in-4. — FOSCARINI (Marc), de la même famille, littér. distingué, né en 1695, fut d'abord chargé

de div. amb., et se fit remarquer par son savoir, son éloquence, la dignité de sa conduite et sa magnificence; il fut ensuite chargé de la direction des monuments publics, puis de la bibl. de St-Marc, et enfin élu doge en 1762. Il mourut l'année suiv., après un règne de 10 mois. On a de lui le 1er vol. d'une hist. littér. de Venise publ. sous le titre : *Della letteratura veneziana libri otto*, Padoue, 1752, gr. in-fol.; un *Tr. de l'éloquence* et des *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de l'emper. Charles VI* (en ital.). Dans les *Lettere scelte di celebri autori*, Venise, 1812, in-8, on en trouve quelques-unes de Foscarini. Enfin un curieux a récemm. publ. son *Ragionamente della letterat. della nobilta veneziana*, 1826, in-4, à 100 exemplaires.

FOSCO (Placide), *Fuscus*, célèbre méd. surn. *Prognostes* à cause de son habileté dans la science du *pronostic*, né à Montefiori en 1509, exerça d'abord en Sicile et à Malte avec distinction. Appelé à Rome avec le titre de méd. du pape Pie V, il se consacra principalem. à la visite des prisons et des hôpitaux, et mourut en 1574. On a de lui : *De usu et abusu astrologiæ in arte medicâ*. — Fosco (Lactance), frère du précéd., docteur en droit civil et en droit canon, chanoine de Rimini et archiprêtre, mort en 1559, se distingua par une profonde connaiss. des langues gr. et lat.

FOSCOLO (Ugo), né vers 1776 à bord d'une frégate appartenant à la république de Venise, près Zante, fit ses études à l'univ. de Padoue, et avant l'âge de 20 ans, composa une tragédie sous le titre de *Thyeste*, qui fut représentée à Venise avec gr. succès. Il paraît que dès cette époque Foscolo avait embrassé la carrière militaire. Lorsque Venise fut donnée à l'Autriche, il se retira en Lombardie, où il composa l'ouvr. intit. : *la République cisalpine*, et *les Dernières lettres de Jacques Ortiz*, roman. En 1808 et 1809, il publia la meilleure édit. des *OEuvres de Montecuculli* (*v.* ce nom); vers le même temps il fut nommé profess. de littérat. à l'univ. de Pavie, et historiographe du royaume d'Italie, place qu'il perdit par un coup d'autorité de Napoléon. Il s'était réfugié à Florence : accusé bientôt d'avoir pris part à une conjuration pour chasser d'Italie les Autrichiens, il s'enfuit en Suisse, et passa en 1815 en Angleterre. Il mourut d'hydropisie le 10 septembre 1827, dans les environs de Londres. On a de lui un gr. nombre de *poésies*, une traduct. italienne du *Voyage sentimental* de Sterne, Pise, in-4; et divers *articles* écrits en anglais et insérés dans différ. journaux périodiques. Le *Globe* du 6 octobre 1827 (tom. V, n° 8), contient une *Notice* sur la mort d'Ugo Foscolo.

FOSSATI (George), architecte et grav., né à Morco, dans la Suisse ital. vers 1710, a publ. un grand nomb. de beaux ouvr., entre autres les édifices de Palladio, les plans de Venise, de Bergame, de Genève, et une carte du lac Lugano. On a de lui : *Raccolta di varie favole delineate ed incise in rame*, Venise, 1744, 6 vol. gr. in-4. — *Storia dell' architettura*, Venise, 1747, in-8, fig.; c'est une trad. des *Vies* des archit. de Félibien. — Fossati (David-Antoine), frère du précédent, peintre, né à Morco en 1708, a laissé des peint. à fresque très estimées.

FOSSÉ (Pierre-Thomas du), sav. littérat., né en 1634 à Rouen, descend. d'une bonne famille originaire de Blois. Son gr.-père avait servi utilement les rois Henri III et Henri IV. Du Fossé fut amené à Port-Royal à l'âge de 9 ans, pour y recevoir une éducation à la fois chrét. et littéraire, et conserva toute sa vie pour les membres de cette société un attachem. que les persécutions ne purent altérer. Il mourut en 1698. On a de lui, entre autres ouvrages : *Vie de dom Barthélemi des Martyrs*, Paris, 1663, in-8. — *Vie de St Thomas, archev. de Cantorbéry*, etc., Paris, 1674, in-4 et in-12, sous le nom de Beaulieu. — *Hist. de Tertullien et d'Origène*, etc., ib., 1675, in-8. — *Mém. de Louis de Pontis... sur les règ. de Henri IV, Louis XIII et Louis XIV*, ib., 1676, 2 vol. in-12. — Des *Mém. contenant l'hist. de sa propre vie et plus. particularités*, Utrecht, 1739, in-12.

FOSSEUSE (Franç. de MONTMORENCY, dite *la belle*), née en 1564, fut placée comme fille d'honneur auprès de la reine Marguerite, femme de Henri IV, alors roi de Navarre, devint pendant 5 ou 6 mois l'objet des attentions de ce prince, se vit supplantée par la comtesse de la Guiche en 1582, et épousa François de Broc, seigneur de Saint-Mars. La suite de sa vie n'offre rien de remarq.

FOSTER (Jacques), célèbre théol. de la classe des *dissenters*, né à Exeter en 1697, se distingua par un rare talent dans la controverse, devint pasteur de la congrég. de Barbican à Londres, puis de l'Église indépend. de Pinner's-Hall, et mourut en 1753. On a de lui : *Essai sur les principes fondamentaux*, 1720. — Une *Défense de l'utilité, de la vérité et de l'excellence de la révélation chrét.*, 1731, en réponse à l'ouvr. de Tindal intit. : *le Christianisme aussi ancien que la création*; des *Tr.* sur l'hérésie, des *Oraisons funèbres* et des *Sermons* qui ont été en partie trad. en franç. par J.-N.-S. Allamand, Leyde, 1739, in-8. — Foster (sir Michael), juriscons., né à Marlborough en 1689, exerça la profession d'avocat dans cette ville, puis à Bristol, devint juge de la cour du banc du roi, fut créé chev.-baronnet, et mourut en 1765. On a de lui (en angl.) un *Rapport* sur les procédures de la commiss. instituée pour le jugement des rebelles en 1746 dans le comté de Surrey... suivi de *Disc.* sur quelq. part. du droit de la couronne (*Crown law*), Londres, 1763, in-fol., 1776 et 1792, in-8 : *Lettre d'avis aux Protestants non-conformistes*, 1720, etc. — Foster (Jean), sav. philolog., né en 1731 à Windsor, chanoine de cette ville en 1772, mort aux eaux de Spa en 1773; n'a publ. qu'un seul ouvr., mais qui suffit pour prouver son érudition : c'est un *Essai* (en angl.) *sur la nature différente de l'accent et de la quantité, avec leur usage et leur applicat. dans la prononciat. des langues angl., lat. et grecque*, etc., Cambridge, 1763, in-8. — Foster (mistress Anne-

Emelinde), née en 1747 à Margate, s'aliéna le cœur de ses parents par une aventure galante qu'elle eut avant l'âge de 16 ans, fut mariée deux fois, abandonnée par son second mari, et forcée de se créer des ressources par quelques travaux littér. Elle mourut en 1789. On cite parmi ses product. un roman intit. : *la Vieille fille* (*the old maid*).

FOTHERBY, navigateur angl., envoyé en 1614 avec Baffin pour faire des découv. dans le nord, s'avança au-delà du 80e degré de latit. boréale, et ne put à cause des glaces pousser plus loin sa navigation. Des voyageurs plus récents ont acquis la certitude qu'il étoit imposs. d'avancer davantage.

FOTHERGILL (Jean), célèbre médec. anglais, né à Carr-End dans Yorkshire en 1712, exerçait déjà depuis 6 années lorsqu'une angine gangreneuse, qui devint épidémique en 1746, lui fournit l'occasion de se placer au rang des plus habiles pratic. Par une méthode opposée à celle de ses confrères, il guérit presque tous les malades confiés à ses soins. La soc. royale de Londres, et celle des antiquaires de médecine l'admirent au nombre de leurs membres. Il consacra une partie de ses revenus à créer à Upton en Essex un magnifique jardin bot. dans lequel il acclimata une foule de plantes étrangères nécessaires à la médec. et aux arts. Chaque année il distribuait un grand nombre de ces plantes dans les trois roy. et dans les colonies, et se signalait par une foule d'actes de désintéressem. Il mourut en 1780 généralem. regretté. On a de lui un gr. nombre de *Mém.* dans la collection de la société médic. de Londres; la plupart ont pour objet la thérapeutique, la pharmacologie et l'hygiène publique. Ils ont été recueillis et publiés en anglais par Elliot, Londres, 1781, in-8, puis par Lettsom, ibid., 1783, 3 vol. in-8, et trad. de l'angl. et du lat. en allem., Altembourg, 1785, 2 vol. in-8. — Fothergill (George), théolog. anglais, né en 1705 dans le Westmoreland, mort en 1760, principal du collége de St-Edmond à Oxford, a laissé des *Sermons* qui ont été recueillis en 2 vol. in-8.

FO-THOU-TCHHING, célèbre Samanéen, né dans la contrée que les Chinois appellent Thiantchou (l'Hindoustan), s'établit à Lo-yang (Ho-Nau) l'an 310, et contribua puissamm. par ses connaissances dans les sciences occultes, son talent à expliquer les présages et à opérer des prestiges, à l'établissement de la religion de Bouddha, dont la secte a civilisé les Tatars. On croit qu'il mourut en 349, après avoir fait un gr. nombre de disciples et fondé plus. monastères.

FOUCAULD, nom d'une ancienne famille du Périgord qui a produit plus. personn. distingués. — Jean Foucauld, chambell. du roi Charles VII, l'un des vaillants et fidèles capit. de ce prince, fut fait prisonnier par le célèbre Talbot au siége de Laval en 1425, se racheta de ses propres deniers, défendit en 1430 la ville de Lagny contre les efforts de l'armée angl., et conserva au roi ce poste important. Il avait assisté en 1429 au sacre de Charles VII, et il mourut en 1466, dans un âge assez avancé. — Foucauld (Jean), seigneur de Lardimalie, baron d'Auberoche, né en 1542 dans le Périgord, servit de tous ses moyens la cause du roi de Navarre, depuis Henri IV, et son suzerain comme comte de Périgord. Ces services sont attestés dans un grand nombre de lettres du prince, religieusem. conservées dans la famille des Foucauld. Monté sur le trône, Henri IV nomma Jean Foucauld son chambellan, puis gouvern. du comté de Périgord et vicomte de Limoges. Ce brave gentilhomme fut tué d'un coup de canon à un assaut dans la guerre que le roi eut à soutenir contre les Espagnols. — Foucauld (L.), comte de Dognon, maréch. de France, né en 1716 dans la Marche, fut d'abord page du cardinal de Richelieu, s'attacha ensuite au duc de Fronsac, servit avec distinction dans la marine, où il devint vice-amiral, se trouva au combat naval devant Cadix en 1640, et au siége d'Orbitello en 1646. Gouvern. de l'Aunis et de Brouage, après la mort du duc de Fronsac et pendant les troubles de la Fronde, le comte de Dognon se démit de ces places pour recevoir le bâton de maréchal, qui lui fut donné par le roi en 1653. Il mourut à Paris en 1659. — Foucauld (L., marquis de), seigneur de Lardimalie, né en 1755, entra de bonne heure au service, et commandait une compagnie de cavalerie lorsqu'il fut député par la noblesse de Périgord aux états-généraux de 1789. Il s'y fit remarquer par son caractère noble et ferme, par sa loyauté et son énergie à défendre la cause royale, protestant contre les envahissem. de la révolut., et manifestant en toute occasion les sentim. personnels les plus désintéressés. Après la dissolution de l'assemblée constituante, il crut devoir rejoindre les princes, frères du roi; fit la campagne de 1792 en qualité de command. des gentilshommes du Périgord, et les autres campagnes de l'émigration dans le corps de Condé. Rentré en France en 1802, il mourut en 1805 dans un de ses châteaux, écrasé par la chute d'une tour qu'il faisait réparer. — Foucauld (Jules, marquis de), cousin-germain du précéd., né en 1782 au château de Lubersac (Limousin), entra à l'école polytechnique en 1801, fut reçu officier au corps du génie en 1803, assista au siége de Stralsund, passa de l'armée d'Allemagne à celle d'Espagne en 1808, servit avec distinction aux siéges de Sarragosse, de Mequinenza, de Lerida et de Tortose, et reçut plus. blessures. Devenu chef de bataillon dans son arme, il passa en Hollande en 1811, et eut la mission de défendre et de fortifier le Helder; il se trouvait encore à ce poste en 1814, et fit reconnaître l'autorité du roi aux troupes de la garnison. S. M. le nomma secrétaire de la commission des anciens officiers, et le départem. de la Corrèze le choisit pour l'un de ses députés à la chambre de 1815. Il obtint en 1816 le commandem. de l'un des 4 régiments du génie, et mourut à Metz en 1821.

FOUCAULD (François), prêtre, né à Orléans vers 1590, mérite moins d'être cité dans ce dictionn. pour quelq. traités mystiques qui restent de lui que pour les services importants qu'il rendit

comme citoyen et comme ecclés. aux habitants de sa ville natale lors de la peste qui la désola en 1626. C'est à cette occasion qu'il institua, pour le clergé d'Orléans, la confrérie qui subsiste encore. Cet homme respectable mourut en 1640. Il a composé un livre de prières intit. : *le Pain cuit sous la cendre apporté par un ange au prophète Élie pour conforter le moribond*, Orléans, 1631, réimpr. plus tard sous ce titre : *Prières chrét. pour servir de préparation à la mort.* Il ne faut pas le confondre avec Foucauld (Nicolas), de la même famille et du même diocèse, mort en 1692. Ce dernier a laissé des *Prônes pour tous les dimanches de l'année*, impr. en 1696, et qui ont eu deux édit. Il fonda aussi à Orléans l'établissem. *du bon Pasteur* ou des *Filles pénitentes* à l'instar de celui de Paris.

FOUCAULT (Nic.-Jos.), conseiller-d'état, né à Paris en 1643, était fils de Foucault, secrétaire du conseil-d'état, et honoré de toute la confiance du ministre Colbert. Il obtint très jeune encore la place de procur.-gén. des requêtes de l'hôtel, passa ensuite au gr.-conseil comme avocat-génér., puis fut successivem. intend. des généralités de Montauban, de Pau, de Poitiers et de Caen. Ces quatre villes lui doivent plus. établissements d'utilité publique. Louis XIV récompensa les services de cet administrat. en l'appelant au conseil-d'état et en le nommant chef du conseil de Madame. Il mourut en 1721. Il s'était livré particulièrem. à l'étude des antiquités. Le tome I[er] des *Mém.* de l'acad. des inscript., dont il était honoraire, renferme le résultat de ses observat. sur des fouilles qu'il avait fait faire dans un village près de Caen. Il avait écrit l'*Hist. de l'abbé de Saint-Martin*, mais cet ouvr. n'a jamais vu le jour.

FOUCHÉ (Joseph), duc d'Otrante, etc., né à Nantes en 1753, montra dès sa jeunesse un esprit solide et une applicat. soutenue par les études sérieuses. Tour à tour élève et professeur distingué chez les oratoriens, quand arriva la révolut., il se crut capable de jouer un rôle moins stérile que celui de régent : d'abord avocat peu connu, mais bientôt fondat. de la soc. populaire de Nantes, et l'un de ses orateurs les plus exagérés, il fut élu en 1792 député à la convention. Dans le procès de Louis XVI, Fouché vota la mort. Ce n'était qu'un prem. pas dans la carrière qu'il devait parcourir : ses excès, dans le départem. de la Nièvre, lui méritèrent d'être associé à Collot-d'Herbois, chargé de punir les Lyonnais d'avoir tenté de résister aux mesures ordonnées par Chalier et d'autres démagogues. En rendant compte de sa mission à la tribune des jacobins, il dit : « Le sang du crime féconde le sol de la liberté et affermit sa puissance. » Cepend. Robespierre succomba; Fouché, en se liguant contre lui, n'avait voulu que s'assurer l'impunité; mais bientôt une députat. de la Nièvre vint rappeler à la barre sa conduite dans ce départem. Laurençot l'accusa de fraude dans la perception des impôts révolutionn.; et quand Tallien et Legendre essayèrent de le défendre en alléguant sa coopération au 9 therm., Boissy-d'Anglas s'écria : « Fouché n'a point eu de part à cette journée; elle fut trop belle pour avoir été déshonorée par son secours; » et de suite la majorité décréta son arrestat. Amnistié le 4 brumaire, il fut chargé d'une mission à Milan. Il ne revint à Paris que pour remplacer Bourguignon comme ministre de la police génér. (13 thermidor an VIII). Reniant alors ses antécéd. politiq., il fit fermer les clubs, supprima les journaux révolutionn. les plus exaltés, et se montra favorablem. disposé pour les hommes qu'il avait jusqu'alors combattus avec le plus d'acharnement. Après le 18 brumaire, auq. il ne put prendre part à raison de ses liaisons avec Barras, il fut maintenu dans ses fonct., quoique Bonaparte fût loin d'avoir en lui une entière confiance, et il concourut à toutes les mesures réparatrices qui signalèrent les prem. temps du consulat. Mais ni l'habileté dont il ne cessa de donner des preuves, ni les services qu'il rendit au consul en déjouant les conspirat. tramées contre sa vie, ne purent vaincre la répugnance que Bonaparte éprouvait pour son ministre; il supprima le ministère de la police (1802), et nomma Fouché sénateur titul. de la sénatorerie d'Aix. Lorsq. le consul crut le mom. arrivé de placer sur sa tête la couronne impériale, il rétablit le ministère de la police (1804), et Fouché fut investi de nouv. de cette immense autorité. Napoléon fut rappelé sur le théâtre de la guerre; le ministre resta seul avec la toute-puissance : il en usa avec modération; et, comme on l'a dit, ce fut le plus habile et le plus supportable des visirs. Après la paix de Presbourg (déc. 1805), il fut créé comte, puis obtint le titre de duc d'Otrante. Cette haute posit. ne lui fit pas perdre le droit de dire la vérité au maître; il désapprouva franchement le système continental et la guerre d'Espagne. Quand les Anglais tentèrent d'envahir la Belgique, Fouché eut l'imprudence ou le courage de choisir Bernadotte, alors en disgrâce, pour commander l'armée qu'il venait d'improviser; bien plus, après la victoire il osa écrire dans une proclamat. : *La présence de Napoléon n'est pas nécessaire pour repousser nos ennemis.* De retour à Paris, l'emper. lui ôta successivem. (oct. 1809 et juin 1810) les portefeuilles de l'intérieur et de la police, qu'il avait réunis en ses mains, et déguisa son exil sous le vain titre de gouverneur de Rome. Fouché se déroba par la fuite aux prem. coups de la persécution, parcourut l'Italie et revint se fixer à Aix jusqu'en 1813, où l'emper. le fit venir à Dresde pour le consulter. Il déplut encore par sa franchise. On l'envoya dans les provinces illyriennes en qualité de gouvern.-gén. L'invasion ennemie l'obligea de se retirer; et de peur qu'il ne rentrât en France, on lui ordonna de se rendre à Naples. Alors Murat se disposait à se joindre à la coalition; Fouché, sans le détourner de son projet, lui donna de sages conseils. Il rentra en France lorsque tout avait changé de face; le nouv. pouvoir l'accueillit avec bienveill.; on demanda ses avis, qu'on ne suivit pas, et qu'on regretta, mais trop tard, d'avoir

négligés. Napoléon reparut; Fouché, appelé soudain au ministère, s'acquitta de ses fonct. avec l'habileté et le dévouement d'un homme qui préférait les intérêts du pays à ceux du souverain, et dit à l'empereur que le seul moyen de salut était de rendre aux Français l'énergie de la liberté. Après la bataille de Waterloo, nommé présid. du gouvernem. provisoire, ce fut lui qui pressa l'abdication de Bonaparte, qui traita avec Wellington, quoiqu'il eût été disposé à la résistance si la défense de Paris n'eût pas été jugée impossible. Sous Louis XVIII, Fouché continua de faire partie du ministère. Les vaincus l'accusèrent de trahison, les vainqueurs d'une lâche faiblesse; mais il est heureux qu'il ait su garder la puissance dans une pareille crise. Atteint par la loi de 1816 contre les régicides, il quitta Dresde, où il était ambassad., et après avoir quelq. temps voyagé en Allemagne, il se fixa à Trieste, où il mourut en 1820. On a publié plus. ouvr. sur Fouché. Les *Mém.* publ. sous son nom, Paris, 1824, 2 vol. in-8, sont de Beauchamp.

FOUCHER (Paul), membre de l'académie des inscriptions, né à Tours en 1704, mort à Paris en 1778, a publ. dans le rec. de l'acad. 12 mém. sur *la Religion des Perses*, traduits en allemand par J.-F. Kleuker, Riga, 1781-83, 2 vol. in-4, et neuf mém. contenant de sav. recherches sur *l'Origine et la nature de l'hellénisme ou religion des Grecs.* On a encore de lui : *Géométrie métaphysique, ou Essai d'analyse sur les éléments de l'étendue bornée*, 1758, in-8, et il a laissé plus. MSs.

FOUCHER D'OBSONVILLE, né en 1734, entra au service en 1752, fit 2 fois le voyage de France aux Indes par terre, fut chargé de missions importantes auprès des princes indiens, et mourut en 1802. On a de lui entre autres ouvrages : *Supplém. au voyage de Sonnerat*, Amsterdam (Paris), 1785, in-8.—*Lettre d'un voyageur au baron de L*** sur la guerre des Turks*, Paris, 1788, in-8. — *Bagavadam, ou Doctrine des Indiens sur l'Être suprême, les dieux, les géants et les hommes*, ibid., 1788, in-8, trad. sur une version Tamoule par Méridas Poulé, interprète de l'anc. compagnie des Indes. — *Essais philosophiques sur les mœurs de divers animaux étrangers*, ibid., 1783, in-8, ouvrage curieux extrait des voyages de l'auteur.

FOUCHIER (Bertrand), peintre hollandais, né en 1609, passa quelq. années à l'école de Van-Dyck, fit le voyage de Rome, revint à Berg-op-Zoom, sa ville natale, et y mourut en 1674. Il imita la manière de Brauwer, et fit un gr. nombre de portraits à l'huile et sur verre.

FOUCHY (Jean-Paul GRAND-JEAN de), né à Paris en 1707, auditeur à la cour des comptes, fut admis en 1731 à l'acad. des sciences, dans la classe d'astronomie, remplaça, en 1743, Mairan comme secrétaire-perpétuel, prit sa retraite en 1773, et mourut à Paris en 1788. Il a fourni plusieurs mémoires dans lesq. il rend compte de ses observat. sur les phénomènes célestes, et a donné des méthodes pour la simplification des procédés en usage pour calculer la révolut. des astres, et des instruments dont l'acquisition ou le transport mettent quelquefois un obstacle aux observations. Il a publié un vol. des *Éloges des académ.*, 1761, in-12.

FOUGEROUX DE BONDAROY (Auguste-Denis), membre de l'académie des sciences, né à Paris en 1732, se livra à l'étude de l'agriculture et des sciences naturelles sous le célèbre Duhamel, son oncle, et, comme lui, dirigea ses travaux vers des objets d'utilité publique. Il mourut en 1798, laissant un assez grand nombre d'ouvrages et de *Mémoires* insérés dans le rec. de l'acad. des sciences, ou publ. séparém. de 1752 à 1773. Nous citerons, entre autres : *Mémoire sur la formation des os*, 1760, in-8.—*Recherches sur les ruines d'Herculanum*, etc., avec un *Traité sur la fabrication des mosaïques*, 1769, in-8. — *Observat. faites sur les côtes de Normandie*, avec Tillet, 1773, in-4, etc.

FOU-HI, fondateur de l'empire chinois, 2953 ans av. l'ère chrétienne, doit être regardé comme le premier auteur de la civilisation de ce pays; il assigna des vêtements particuliers à chaque sexe, établit la loi du mariage et les conditions auxq. on devait le contracter, purgea le pays des animaux malfaisants qui l'infestaient, enseigna à son peuple l'usage du fer, la manière de gouverner les animaux domestiques, d'élever des troupeaux, brûla une vaste étendue de broussailles et livra le terrain à la culture, étendit ses états vers les contrées de l'est, et y bâtit la ville de Tchin-tou, dans laq. il fixa sa résidence. Il institua des sacrifices en l'honneur de la divinité, inventa la musiq. et deux espèces de lyres ou instruments à cordes, le *kin* et le *ché*, dont l'usage s'est conservé en Chine, perfectionna l'écriture alors en usage, inventa les 8 *koua*, dont les éléments se réduisent à 2 lignes horizontales, l'une entière, l'autre brisée, lesq. forment 8 trigramm., qui, combinés par 6, donnent 64 combinaisons différentes; enfin il donna à son peuple un calendrier pour lui apprendre à régler ses travaux. On dit qu'il mourut après un règne de 115 ans. On montre encore au midi de la ville de Tchin-tou le lieu où il fut enterré.

FOUILLOUX (Jacques du), gentilhomme du Bas-Poitou, est aut. d'un livre intitulé *la Vénerie, contenant plus. préceptes et des remèdes pour guérir les chiens de div. maladies*, Poitiers, 1560, in-fol., 1561, in-4, réimpr. plus. fois dans divers formats. Ses observations sur les habitudes des animaux et sur la manière de les chasser ont été confirmées par Buffon et Daubenton. Fouilloux a joint à ce traité un petit poème intitulé : *l'Adolescence de Jacques du Fouilloux.*

FOULCHER ou FOUCHER, de Chartres, *Fulcherius Carnotensis*, né vers 1059, suivit le comte de Blois à la Terre-Sainte, et devint chapelain de Baudoin, prem. roi de Jérusalem. On a de lui une chronique fort intéressante des événements de la guerre des croisés, depuis 1195 jusqu'à 1227; elle a été insérée dans les *Gesta Dei per Francos* de Bongars, et dans les *Francorum histor. scriptor. coætanei*, et trad. en franç. dans le t. XXIV de la

Collection des mém. relatifs à l'hist. de France, publ. par M. Guizot.

FOULCOIE, *Fulcoius*, né à Beauvais vers l'an 1020, entra dans l'état ecclésiastiq., mais se contenta d'être ordonné sous-diacre afin de conserver la liberté nécessaire pour se livrer à son goût pour la poésie. Sa réputat. s'étendit dans toute la France et même en Italie. Il mourut à Meaux vers 1083. Ses poésies consistent en pièces diverses, légendes mises en vers, *Vies* des saints du diocèse de Meaux, un long poème ou dialogue sur l'*Ancien et le Nouveau-Testament*, etc. D. Mabillon, D. Toussaint Duplessis et l'abbé Lebeuf en ont publ. quelques fragments.

FOULIS (Robert et André), frères, de Glascow, s'associèrent pour la publication d'aut. classiques, pendant les 30 années qu'ils ont exercé l'art typographiq., et ont donné des édit. aussi recherchées que celles de Barbou et de Bodoni; les princip. sont : *Démétrius de Phalère*, 1743, in-8.—*Horace*, 1744, in-12, qui passe pour être sans faute. — *Tacite*, 1753, 4 vol. in-18.—*Homère*, grec, 1756-58, 4 vol. in-fol.—*Thucydide*, grec-latin, 1759, 8 vol. in-8. — *Hérodote*, grec-latin, 1761, 9 vol. in-8. — *Xénophon*, grec-latin, 1762-67, 12 vol. in-8. — *Cicéron*, 1749, 20 vol. in-12. — Le *Nouv.-Testam.*, grec, 1750, in-8. Les Foulis se ruinèrent par leur goût pour les beaux-arts et les dépenses énormes qu'ils firent pour créer en Écosse une académie de peinture et de sculpture. André mourut en 1774 et Robert en 1776.—Un autre Foulis, de la même famille que les deux précéd., imprim. à Glascow jusqu'en 1806, a donné, entre autres ouvrages, de très belles édit. de *Virgile*, 1778, 2 vol. in-fol., et d'*Eschyle*, 1795, in-fol.

FOULLON (Jean-Érard), jésuite, prédicateur et recteur du collége de Huy, puis de Tournai, né à Liége en 1608, mort en 1668, à Tournai, victime de son zèle à soigner les pestiférés, a laissé quelq. écrits ascétiques oubliés; mais les curieux recherchent encore son *Historia leodiensis*, Liége, 1735, 3 vol. in-fol., publ. par le baron de Crassier, dont les additions forment le 3e vol.

FOULON (Guillaume Le), *Fullonius*, né en 1493, fut recteur du gymnase à La Haye. Son zèle pour la réforme lui ayant attiré des persécutions, il se retira d'abord en Prusse, fut nommé recteur du collége d'Elbing et conseiller d'Albert, margrave de Brandebourg. De nouvelles querelles théologiques l'ayant chassé de cette retraite, il trouva un asile à Embden près de la comtesse d'Ost-Frise, qui le chargea de l'éducation de ses fils; enfin il s'établit à Norden, et mourut bourgmestre de cette ville en 1568. On a de lui un opuscule intitulé : *Miroir de consolation pour les malades et les affligés; dialogue entre Théophile, Tobie et Lazare*, impr. en 1557.— Une coméd. lat. sur le sujet de l'enfant prodigue et sous le titre d'*Acolastus*, Dantzig, 1540; Paris, 1548 et 1554, avec les commentaires de Gabriel Dupréau. — Une tragi-comédie intitulée : *Hypocrisis*, Bâle, 1544, et Heidelberg, 1615, in-8 : c'est le sujet de *Tartufe*; quelques écrits moins intéressants et une version flamande ou holland du *Nouveau-Testament*, avec Corneille Honius e Jean Rhodius, Amsterdam, 1523, in-8.

FOULON, d'abord commissaire des guerres puis intendant de l'armée pend. la guerre de 1756 entra en 1771 au conseil-d'état, et fut nommé contrôleur-général le 12 juillet 1789, à la retraite de Necker; mais il n'eut pas le temps d'entrer en fonctions. Le 14 juillet il quitta Paris, et alla se cacher à quelques lieues de la capitale; mais il ne pouvait y vivre long-temps ignoré : dès son entrée dans la carrière administrative, il s'était fait de nombreux ennemis par la dureté de ses manières et l'on tremblait de voir se réaliser la proposition qu'il avait faite au roi de rétablir les finances pa une banqueroute; enfin ce qui mit le comble à la haine dont il était l'objet fut un propos odieux qu'on lui attribua, mais qu'il n'avait certainement pas pas tenu. Enlevé de sa retraite, il fut conduit à Paris, et massacré le 22 juillet, au moment où il sortait de l'Hôtel-de-Ville pour aller en prison Berthier, son gendre, subit le même sort quelq moments après.

FOULQUES, *Fulco*, archevêque de Reims à la fin du 9e S., exerça les prem. charges à la cour de Charles-le-Chauve, fit revivre les études ecclés dans son diocèse, mit la ville de Reims à l'abri des ravages des Normands, et prit une grande part aux affaires politiques. Après la mort de Carloman, il sut conserver le sceptre à l'hérit. légitime (Charles le-Simple), et le couronna solennellem. l'an 893 Il périt en 900, assassiné par ordre du comte Baudouin, après un épiscopat de 17 ans. Flodoard a conservé des extr. de quelq. lettres de ce prélat.

FOULQUES Ier, surn. *le Roux*, comte d'Anjou fils d'Ingelger et d'Alinde, dame de Buzançois, sut gagner la confiance de Hugues-le-Grand, et fut maintenu par ce prince dans la possess. de son apanage jusqu'à sa mort en 938. — Foulques II fils du précédent, surnommé *le Bon*, favorisa le défrichement des terres, le développem. de l'industrie, attira près de lui les hommes les plus savants de son temps, et mourut à Tours en 958. Il a composé des *Hymnes* en l'honneur de St Martin — Foulques III, dit *Nerra* ou *le Noir*, petit-fils du précédent, prince ambitieux, fit la guerre à Conan Ier, duc de Bretagne, le défit en 992, et le tua de sa propre main. Ayant été vaincu par Eudes II comte de Blois, Foulques ne se maintint dans ses états qu'avec l'assistance du roi Robert. Pour expier ses fautes il fonda des abbayes et visita les lieux saints. C'est lui qui se fit traîner sur une claie à Jérusalem, en criant : « Seigneur, ayez pitié du traître et parjure Foulques. » Il mourut à Metz en 1040. — Foulques IV, dit *le Rechin*, son petit-fils né à Châteaulandon en 1043, entra avec son frère aîné, Geoffroi-le-Barbu, en partage de la success de Geoffroi-Martel, son oncle, et eut pour sa par l'Anjou et la Saintonge; ayant dépouillé son frère de la Touraine, il devint un prince puissant et redouté de ses voisins. Une querelle entre lui et Raoul archevêque de Tours, faillit lui être funeste; mai

ses libéralités envers les gens d'église lui méritèrent l'indulgence des commiss. nommés par le pape pour examiner sa conduite. Il mourut en 1109. Il nous reste de lui un fragm. de l'*Hist. des comtes d'Anjou*, inséré dans le *Spicilége* de d'Achery, et traduit en français par l'abbé de Marolles dans ses *Hist. des anc. comtes d'Anjou*, Paris, 1681, in-4. — FOULQUES V, fils du précédent, fit la guerre à Louis-le-Gros, puis passa en Palestine, épousa Mélisente, fille de Baudouin II, roi de Jérusalem, succéda à ce prince en 1131, repoussa les attaques des Turks, et mourut en 1142, laissant la couronne à Baudouin III et Amauri, ses deux fils.

FOULQUES, abbé de Corbie, dit *le Grand*, à cause du zèle qu'il mit à défendre les immunités et priviléges de son monastère contre les prétent. de Foulques, évêque d'Amiens, et de Gui, successeur de Foulques, assista en 1049 au concile tenu à Reims par Léon IX, accompagna ce pape à son départ de France pour l'Italie, et mourut en 1095. On a de lui un *Mém.* sur l'histoire de son monastère, publié en partie par Mabillon dans les *Annales de l'ordre de St-Benoît.*

FOULQUES, prieur de Deuil, ordre de St-Benoît, au commencem. du 12e S., n'est connu que comme aut. d'une *Lettre de consolat.* à Abeilard, après la violence dont il avait été l'objet.—FOULQUES DE BÉNÉVENT, notaire du sacré palais sous le pontificat d'Innocent II au 12e S., est auteur d'une *Chron. de l'an* 1102 *à l'an* 1141, publiée à Naples, 1626, par Antoine Caraccioli, et insérée dans la *Collect. des anciens hist. de la Sicile*, Francfort, 1579. — FOULQUES, curé de Neuilly-sur-Marne au 12e S., célèbre par sa piété et son éloquence, fut autorisé à prêcher une croisade en 1198, et mourut à Neuilly en 1201. Moréri cite une *Vie de Foulques*, en franç., impr. à Paris, 1620.

FOULQUET ou FOLQUET, évêque de Toulouse au 12e S., fils d'un marchand génois, montra dans sa jeunesse un goût très vif pour les plaisirs et s'y livra sans réserve. Ayant vu mourir plusieurs de ses protecteurs et de ses amis, surtout la belle Azalaïs, femme du vicomte de Toulouse Barral, et Eudoxie, épouse de Guillaume VIII, seigneur de Montpellier, il embrassa la vie religieuse, fut élevé au siége épiscopal, servit avec chaleur la cause de la cour de Rome, même contre les intérêts de son seign. le comte de Toulouse, et mourut en 1231. La bibliothèque du roi possède en MS. 25 pièces de Foulquet, précéd. d'une *Vie* de l'auteur par un anonyme. Raynouard en a publié plus. dans les t. III et IV de son *Choix de poésies des troubadours*.

FOUNTAINE (sir ANDREW), antiquaire anglais, né vers la fin du 17e S., créé chevalier par le roi Guillaume, fut vice-chambellan de la reine Caroline, gouverneur du prince Guillaume, chevalier du Bain, conservateur de la monnaie, et mourut en 1753. On a de lui : *Numismata anglo-saxonica et anglo-danica*, dans le *Thesaurus* du D. Hickes.

FOUQUÉ (HENRI-AUGUSTE, baron de LA MOTTE), né à La Haye en 1698, servit d'abord en 1715 dans l'armée prussienne contre Charles XII, passa ensuite au service de Danemarck en qualité de lieutenant-colonel, fut rappelé en Prusse à l'avénem. de Frédéric II, et nommé général d'infanterie. Il se distingua particulièrement en 1760 à Landshut, où, entouré par des forces supérieures, il refusa de se rendre, fut couvert de blessures, fait prisonnier et transféré en Croatie. Ayant recouvré sa liberté en 1763, après la signature du traité de paix, il se retira à Brandebourg et y mourut en 1774. Sa correspondance avec Frédéric-le-Grand a été impr. dans les œuvres du roi de Prusse.

FOUQUET (FRANÇOIS), vicomte de Vaux, successivem. maître des requêtes et conseill.-d'état ordinaire sous le règne de Louis XIII, acquit dans le maniem. des affaires la réputation d'un homme habile et intègre, et mourut en 1642. Son épouse, fille du contrôl.-gén. Gille de Maupeou, se consacra entièrem. au service des pauvres malades, après la mort de son mari, et mourut en 1681 à 91 ans. Elle a publié un *Rec. de recettes choisies, expérimentées et approuvées*, Villefranche, 1665, in-12.

FOUQUET (NICOLAS), fils du précédent, surintendant des finances, célèbre par ses disgrâces, né à Paris en 1615, maître des requêtes à l'âge de 20 ans, procur.-gén. au parlement à 35, mérita la faveur de la reine mère de Louis XIV, par son dévouement pend. les troubles qui agitèrent le roy. Nommé surintend. en 1652, il rétablit les finances par son seul crédit, et engagea ses biens pour couvrir les besoins du trésor. Mais la pénurie était telle, que les intérêts absorbaient les revenus de l'état, et les dettes s'accroissaient dans une progression effrayante. Les courtisans, jaloux de la faveur de Fouquet, l'accusèrent de dilapidations; Colbert accrédita ces bruits, qui du reste semblaient assez fondés, puisqu'on vit le surintend. dépenser 18 millions pour construire un palais magnifique dans sa terre de Vaux. Arrêté en 1661, Fouquet fut enfermé au château d'Angers, et transféré successiv. à Amboise, à Vincennes et à Moret. Ses juges, qui tous étaient les amis de Colbert, le condamnèrent au bannissem., peine qui fut commuée en une prison perpét. à Pignerol. Fouquet mourut en 1680, après une détention de 19 ann. On a publié sur sa vie, sur sa disgrâce et sur sa mort les ouvr. suivants : *Vie de Nicolas Fouquet*, par d'Auvigny, t. V des *Vies des hommes illustres de France; Recueil des défenses de M. Fouquet* (impr. en Hollande), 1665-68, 15 vol. in-12. — *Sur la mort du surintendant Fouquet, notices recueillies à Pignerol*, Turin, 1812, in-4.

FOUQUET (JEAN-FRANÇOIS), jésuite, missionn. à la Chine de 1690 à 1720, se fit connaître par un esprit systématique qui le porta à chercher les mystères du christianisme dans les caractères symboliques des Chinois. A son retour à Rome en 1720, il reçut le titre d'évêque d'Éleutéropolis. On a de lui une *Table chronogr. histor. de la Chine*, dans laquelle il donne la première série qu'on ait connue en Europe des *Nian-hao*, ou noms d'ann. des Chinois, Augsbourg, 1746, 2 feuilles in-fol.

On trouve dans les *Lettres édifiantes*, 5e rec., une *Lettre* du P. Fouquet sur les progrès du christian. en Chine, sur les guerriers et sur les bonzes, etc.

FOUQUET (HENRI), célèbre professeur de médecine à Montpellier, né dans cette ville en 1727, fut reçu bachelier en 1759, et disputa peu de temps après la chaire vacante par la mort de Fizes; plus heureux dans un second concours en 1776, il fut chargé de l'enseignement de la physiologie, et en 1782 remplaça Sabatier. A la réorganisat. de l'enseignement médical, Fouquet obtint la chaire de clinique, qu'il remplit avec une grande réputat., et mourut en 1806, regardé comme l'un des hommes les plus versés dans la théorie et les plus habiles dans la pratique de l'art médical. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur le pouls considéré par rapport aux affections des princip. organes*, 1767, in-8. — *Mémoire sur la fièvre et sur la contagion*, 1780, in-12. — *Discours sur la clinique*, 1803, in-4. Son *Éloge* a été publié par Dumas, son confrère, 1807, in-4, et Baumes, 1808, in-4.

FOUQUIER-TAINVILLE (ANTOINE-QUENTIN), accusateur public près du tribunal révolutionn., né près de St-Quentin en 1747, fut d'abord procureur au Châtelet; mais il paraît que son inconduite l'obligea à vendre cette charge, et qu'il n'exerçait plus au moment où éclata la révolution. Nommé juré au tribunal révolutionn., il se signala en opinant toujours pour la mort. Ce caractère atroce n'échappa point à Robespierre : Fouquier passa aux fonctions d'accusateur public, et il se montra dans la capitale de la France le digne émule de Carrier à Nantes et de Collot-d'Herbois à Lyon. C'est surtout à son acte d'accusation contre l'infortunée Marie-Antoinette qu'il doit son odieuse célébrité. La chute de Robespierre ne suspendit point le cours de ses crimes; mais lorsque Barrère eut demandé à la tribune la continuat. de la terreur, le député Fréron répliqua en demandant « que Fouquier-Tainville allât cuver dans les enfers tout le sang dont il s'était enivré. » Ce monstre, qui avait épouvanté l'Europe, fut condamné à mort le 7 mai 1795, avec 12 des juges ses complices. Il avait écrit : *Mém. pour A.-Q. Fouquier, ex-accusateur public près le tribunal révolut. établi à Paris, et rendu volontairement à la Conciergerie le jour du décret qui ordonne son arrest.*, in-4 de 20 pages. On a de lui quelques vers médiocres qui ont été reproduits dans les journaux du temps; et, ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il en fit à la louange de Louis XVI en 1781, dans les notes du poème de *la Pitié*.

FOUQUIÈRES (JACQUES), peintre de paysages, élève de Josse Montper et de J. Breughel, dit *Breughel de Velours*, réussissait dans l'imitation exacte de la nature et surtout dans le feuiller des arbres. Il avait été chargé par Louis XIII de peindre les principales villes de France; mais une paresse insurmontable ne lui permit pas de remplir les intentions du roi. Ayant reçu des lettres de noblesse, il avait la sotte vanité de ne travailler que l'épée au côté. Ses démêlés avec le Poussin, à l'époque où celui-ci fut nommé prem. peintre du roi, l'occupèrent plus que ses pinceaux. Il mourut en 1659.

FOURCROY (ANTOINE-FRANÇOIS de), célèbre chimiste, né à Paris en 1755, se fit d'abord connaître comme professeur au Jardin-du-Roi; son élocution facile et brillante lui ouvrit une nouvelle carrière à l'époque de la révolution. Il se montra dans les assemblées populaires, et fut nommé en 1792 député suppléant de Paris à la convention; mais il n'y siégea que postérieurement au 21 janvier. Appelé au conseil-d'état, puis à la direction générale de l'instruction publique après le 18 brumaire, il rédigea tous les réglements et les projets relatifs à cette partie, érigea les écoles de médecine de Paris, de Montpellier et de Strasbourg, établit les écoles de droit, organisa près de 30 lycées, et plus de 300 colléges communaux. Disgracié au moment où il s'attendait à recueillir le fruit de ses travaux, Fourcroy en fut vivem. affecté, et mourut d'apoplexie le 16 décembre 1809. Ses principaux ouvr. sont : *Système des connaissances chimiques et de leur application aux phénomènes de la nature et de l'art*, Paris, 1801, 6 vol. in-4 ou 11 vol. in-8. — *Entomologia parisiensis*, 1785, 2 vol. in-12. — *Éléments d'hist. naturelle et de chimie*, 6e édit., 1798, 6 vol. in-8. — *Philosophie chimique*, 3e édit., 1806, in-8. — *Tabl. synoptiq. de chimie*, 1800-05, in-fol. Il a fourni aux *Annales de chimie* et à d'autres journaux, ainsi qu'aux rec. de div. soc. sav., plus de 150 mém., tous sur des expériences qu'il avait faites. On regarde comme ses travaux les plus importants ceux qui ont rapport à la découverte de plusieurs composés qui détonnent par la simple percussion, aux procédés propres à perfectionner l'analyse des eaux sulfureuses, à la séparation du cuivre de l'étain et aux perfectionnem. des analyses végétales. Son *Éloge* a été fait par Palisot de Beauvois, 1810, in-4, et par Cuvier dans les *Mém.* de l'Institut.

FOURCROY DE RAMECOURT (CHARLES-RENÉ), officier du génie, membre associé de l'académ. des sciences, né à Paris en 1715, fit avec la plus gr. distinct. les campagnes de la guerre de 1741 sous le maréchal d'Asfeld, trois campagnes de la guerre de 7 ans, et le siége d'Almeïda en Portugal en 1764. Ses talents et son mérite lui valurent la place d'officier-supérieur du génie attaché au ministère de la guerre, puis le titre de directeur-gén. du génie qu'il conserva jusqu'à sa mort en 1791. Il a laissé les ouvrages suivants : *l'Art du tuilier briquetier* et celui du *chaufournier*, dans le rec. des descript. publ. par l'acad. — *Mém. sur la fortification perpendiculaire*, Paris, 1786, in-4. — *Plan de communication entre l'Escaut, la Sambre, l'Oise, la Meuse, la Moselle et le Rhin, pour réunir toutes les parties intérieures de la France.* — Un gr. nombre de *Mém.* dans le rec. de l'acad. des sciences, etc. — FOURCROY DE GUILLERVILLE (Jean-Louis de), officier d'artillerie, frère du précédent, né à Paris en 1717, passa 20 années de sa vie à St-Domingue, acheta à son retour une charge de conseiller au bailliage de Clermont-sur-Oise, fut nommé jug

au tribunal qui remplaça ce bailliage au moment de la révolution, et mourut à Clermont en 1799. On a de lui : *Lettres sur l'éducation physique des enfants du premier âge*, Paris, 1770, in-8. — *Les Enfants élevés dans l'ordre de la nature, ou Abrégé de l'histoire naturelle des enfants du prem. âge à l'usage des pères et mères de famille*, ibid., 1774, in-12, et 1783, in-12, trad. en allem. par K.-F. Cramer, Lubeck, 1781, 2 vol. in-8.

FOURIER (Pierre), réformateur des chanoines réguliers de Lorraine et fondateur de la congrégat. des religieuses du même ordre, dont le but était de répandre l'instruction parmi les jeunes filles, né à Mirecourt en 1565, mort en 1640, à Gray, où il vivait retiré depuis l'invasion de la Lorraine par le roi de France en 1634, a été béatifié par bulles du 29 janvier 1650. Il est auteur des statuts des deux congrégations fondées par lui, et a laissé des *Lettres* qui formeraient 3 vol. in-fol., mais qui n'ont pas été impr. Sa *Vie* a été publiée par J. Bedel, Paris, 1645, in-8, et par le P. Friant, Nancy, 1746, in-12. L'histoire de sa congrégation a été écrite par le P. d'Origny, jésuite, Nancy, 1719, in-12, et par L.-G. Bernard, Toul, 1732, 2 vol. in-4.

FOURIER ou FOURRIER (Jean-Baptiste-Joseph, baron), secrét. perpétuel de l'acad. des sciences, membre de l'Acad. franç., né à Auxerre en 1768, d'une famille originaire de Lorraine, mort à Paris en 1830, fit ses premières études à l'école milit. d'Auxerre, les termina à 13 ans, et s'adonna aux mathémat. sans négliger la littérature. A 18 ans, il publia un *Mémoire* où sont consignées les découvertes qu'il avait déjà faites, et se vit récompensé par une chaire dans l'école où il avait été élevé. A la formation de l'école normale, il y fut envoyé par son département pour perfectionner ses connaissances : mais à peine y eut-il paru qu'on le nomma maître de conférences. Plus tard l'école centrale des travaux publics, depuis école polytechnique, ayant été organisée sur des bases fixes, Fourier devint un des profess. de cette institution. Lorsque Bonaparte voulut associer à sa campagne d'Égypte des savants dont la gloire devait encore augmenter la sienne, Fourier, membre de cette commiss., fut chargé de désigner ceux des élèves de l'école polytechnique qu'il était convenable de s'adjoindre. Secrétaire de l'institut égyptien qu'on forma après la soumission du Kaire, il remplit aussi les fonctions de commissaire de l'armée française près du divan, composé des princip. ulémas du Kaire et des provinces, et fut administrat. de la justice pendant l'expédit. des Français en Syrie. L'institut d'Égypte ayant été divisé en deux parties, Fourier se trouva à la tête de l'une, et dès-lors les recherches dans la Haute-Égypte se multiplièrent. En même temps il contribuait à la pacificat. du pays. Ce fut lui qui exprima les regrets de l'armée à la mort de Kléber, ainsi qu'à la nouvelle de celle de Desaix. Bientôt il revit la France : l'institut d'Égypte rapportait un gr. nombre de documents sur ce pays, qui devaient être déposés dans un gr. ouvr. imprimé aux frais de l'état. Fourier en rédigea la *Préface historique*, accueillie en France, en Angleterre et en Allemagne comme un des plus beaux monum. de la langue française. Ce *Discours préliminaire*, qui contient, mais à grands traits, les événem. de l'histoire, les observat. de la science, et les vues de la politiq., fut composé pendant que l'auteur était préfet à Grenoble, place qu'il occupa depuis 1801 jusqu'en 1815. Le plus remarquable de ses travaux administratifs est le *Desséchement des marais de Bourgoin*, près Lyon, entreprise au moyen de laquelle il assainit le territoire de 40 communes. Fourier, qui, pour être préfet, n'avait point perdu de vue la science, obtin en 1807 le prix proposé par l'Institut sur une question difficile; il s'agissait de déterminer les lois de la propagation de la chaleur dans les corps solides. En 1811 il remit à l'Institut un *Mémoire* sur le même sujet. Ces deux écrits forment le corps de la *Théorie analytique de la chaleur*, dont les résultats ont été vérifiés à l'aide d'un thermomètre d'une sensibilité remarquable, appelé par Fourier *thermomètre de contact*, instrument qui pourrait être utile à l'hygiène. Louis XVIII conserva à Fourier la préfecture de l'Isère : lorsque Bonaparte revint en 1815, il quitta Grenoble à son approche; puis, ramené devant l'empereur, qui le nomma préfet du Rhône, il refusa d'exécuter des mesures qu'un ministre exigeait de lui, et fut remplacé. Dès-lors il se fixa à Paris pour se livrer exclusivement aux sciences et aux lettres. En 1815 l'acad. des sciences le choisit pour un de ses membres; cette élection ne fut pas confirmée par le roi : mais, l'année suiv., l'acad. le nomma une seconde fois, et l'on approuva l'élect. Fourier ayant été nommé secrétaire perpétuel de l'acad. des sciences, conjointement avec Cuvier, ces fonctions le mettaient dans le cas de faire l'éloge des membres que perdait l'académie. Les *Discours* qu'il prononça dans ces occasions le placèrent à côté de Fontenelle, de Condorcet et de Vicq-d'Azyr, et lui ouvrirent les portes de l'Acad. franç. en 1827. Il était d'ailleurs membre d'un très gr. nombre de sociétés littér. et savantes, notamm. de la soc. royale de Londres. Outre les ouvr. déjà cités, on doit à Fourier : *Mémoire sur la statistique* (tom. II du *Journal de l'école polytechnique*). — *Mémoire sur la résolution générale des équations algébriques*, présenté à l'institut d'Égypte. — *Rapport sur les établissem. appelés Tontines*, Paris, 1821, in-4. — Plusieurs *Rapports sur les sciences mathématiques*, Paris, 1821-1829. — Plusieurs *Mémoires sur la théorie du mouvement de la chaleur*, insérés dans les *Mémoires de l'Institut*, tom. IV, V, VII et VIII. — *Recherches statistiques sur la ville de Paris*, publiées d'après les ordres du préfet de la Seine. — Les *Éloges* de sir William Herschel, de Delambre, de Bréguet et de Charles. Fourier a fait aussi plusieurs *articles* de géomètres dans la *Biographie universelle*, où ils étaient signé d'un Z.

FOURIER (Charles), invent. de la théorie sociétaire, né en 1772 à Besançon, fils d'un marchand de draps, fut envoyé jeune à Lyon pour s'y

perfectionner dans le commerce, et plus tard entra commis dans une des princip. maisons de Marseille. En voyant les ruses que fait employer l'amour du gain, il forma le projet d'améliorer l'état social sous ce rapport, et crut en avoir trouvé le moyen dans une meill. distribut. du travail et une répartit. plus équitable de ses produits. Telle est l'idée fondament. de la théorie d'associat., dont il a développé les principes dans plus. ouvr. publiés successivem., mais qui furent à peine remarqués à l'époque de leur apparition. Après la révolut. de 1830, Fourier, alors à Paris, ouvrit une école où il enseigna sa doctrine, et bientôt eut des disciples et un journal (*la Phalange*) pour propager son système. Il se flattait de le voir avant peu confirmé par l'expérience, lorsqu'il mourut au mois d'oct. 1837. Ses princip. ouvr. sont : *Traité de l'association domestique agricole*, 1822, 2 vol. in-8. — *Le nouv. Monde industriel et sociétaire*, 1829, in-8. — *La fausse Industrie morcelée, répugnante, mensongère*, etc., 1835, in-8.

FOURMONT (Étienne), un des plus laborieux érudits du 18e S., né en 1683, à Herbelay, près de St-Denis, fut, en 1715, nommé professeur d'arabe au collége royal, puis membre de l'académie des inscriptions, dont il était associé depuis 1713, fit le premier connaître en Europe les caractères chinois, s'occupa ensuite de la composit. d'une grammaire et d'un dict. de cette langue, et mourut à Paris en 1745. Ce savant possédait presque toutes les langues de l'Asie et de l'Europe. On trouve la liste de ses ouvrages, mém., dissertat., etc., à la suite de sa *Vie*, par Guignes et Deshauterayes, ses élèves, impr. avec les *Réflexions sur l'origine des anciens peuples*, Paris, 1747, 2 vol. in-4. Ses ouvrages les plus importants sont : *Meditationes sinicæ*, 1737, in-fol., et *Gramm. sinica*, 1742, in-fol. —Fourmont (Michel), frère du précéd., et, comme lui, savant orientaliste, profess. de syriaque au collége royal, interprète de la bibliothèq. du roi, membre de l'académie des inscript. et de l'acad. de Cortone, né à Herbelay en 1690, fut envoyé dans l'Orient en 1728, par ordre de Louis XV, poûr recueillir des MSs. et des inscript. On trouve dans les archives de la bibliothèque du roi le catalogue des MSs. qu'il a rapportés ; quelques-uns ont servi à éclaircir différents points de l'histoire grecque. Fourmont s'occupait de la publication d'un recueil de 1,200 inscriptions qu'il avait réunies pend. ses voyages, lorsque la mort le surprit en 1746. On a de lui la *Relation* de son voyage ; l'*Histoire d'une révolution arrivée en Perse au 6e S.*, dans le rec. de l'acad. des inscriptions ; un *Traité de l'origine et ancienneté des Éthiopiens en Afrique* ; une *Explication de la fable d'Orion*, et des *dissert.* dans les mém. de la même acad. — Fourmont (Claude-Louis), neveu des précéd., appelé *le gros Fourmont*, né à Cormeilles en 1713, se livra aussi à l'étude des langues orientales, suivit son oncle Michel au Levant, fut nommé interprète à la bibliothèque du roi, résida 4 années en Égypte avec Lironcourt, et mourut en 1780. On a de lui : *Description historique et géographique des plaines d'Héliopolis et de Memphis*, Paris, 1755, in-12, avec cartes et fig. ; ouvr. curieux et instructif.

FOURNEAU (Nicolas), maître charpentier à Rouen, mort vers 1790, a publ. *l'Art du trait de charpenterie*, 1767-72, 4 part. in-fol. Cet ouvrage estimable se réunit à la *Description des arts et métiers*.

FOURNEL (Jean-Franç.), célèbre avoc. consult., né à Paris en 1745, se distingua, jeune encore, par un mémoire qui sauva du bûcher la fille Salmon, condamnée à être brûlée vive. Ce mémoire parvint à la cour de Rome, et lui valut, avec une lettre du pape, le titre de chevalier de l'Éperon-d'Or. En 1816, il fut nommé bâtonnier de son ordre, dont il mourut doyen en 1820. On estime son *Traité du voisinage*, dont la 3e édit. parut en 1812; ses *Lois rurales*, publ. en 1819 ; son *Hist. des avocats au parlement et du barreau de Paris, depuis St Louis jusqu'en* 1790, Paris, 1813, 2 vol. in-8, et son *Histoire du barreau de Paris dans le cours de la révolution*, Paris, 1816, in-8. On lui doit encore quelq. ouvr. anonymes.

FOURNIER, *Fornerius*, nom de plus. régents de l'université d'Orléans, illustres par leurs talents ou leurs vertus ; les plus connus sont : Fournier (Guillaume), auteur de div. ouvr. de droit et d'un commentaire *de Verborum significatione*, imprimé en 1584.—Fournier (Henri), son second fils, profess. de droit français à Orléans, né en 1563, mort en 1617, a publié : *Coutumes des duché, bailliage et prevôté d'Orléans*, etc., Orléans, 1609 et 1711.—*Les Coutumes anciennes de Lorris, des bailliages et prevôtés de Montargis, St-Fargeau... et autres lieux*, ibid., 1609, in-12.—*Coutumes générales du pays et comté de Blois*, 1629. — Fournier (Raoul), sieur du Rondeau, frère du précéd., né en 1562, mort en 1627, a mis au jour plus. des écrits laissés en MS. par son père, et donné entre autres ouvr. : *Rerum quotidianarum libri III priores*, Paris, 1600. — *Libri III posteriores*, ibid., 1605 ; on y trouve des éclaircissements sur différ. passages difficiles du droit civil et canonique.—*Méditations chrétiennes*, ibid., 1613. — *La Philosophie chrétienne*, etc., ibid., 1620. — *Le Prédicateur*, ibid., 1622, etc.

FOURNIER (Pierre-Simon), graveur et fondeur de caractères, né à Paris en 1712, se fit d'abord connaître par d'assez bonnes vignettes en bois. Il se mit ensuite à graver sur acier de grosses et moyennes lettres de fonte, et les premiers corps de caractères. Il acquit bientôt une réputat. qu'il étendit encore par la publication de plus. écrits remarquables. Les fatigues que lui causait son application au travail hâtèrent sa fin, et il mourut en 1768. On a de lui : *Table des proportions qu'il faut observer entre les caractères*, etc., 1737.—*Modèles des caractères de l'imprim., avec un abrégé histor. des princip. grav. franç.*, 1742, in-4. — *Épreuves de deux petits caract. nouv. gravés*, etc., 1757, in-18.—*Dissert. sur l'origine et les progrès de l'art de graver en bois*, 1758, petit in-8.—*De l'Origine*

et des productions de l'imprimerie primitive en taille de bois, 1759, in-8.—*Observat. sur un ouvr. intit. :* Vindiciæ typographicæ, 1760, in-8. — *Remarques faites sur un ouvrage intit. : Lettres sur l'origine de l'imprimerie*, 1761, in-8. — *Lettre à Fréron*, 1763, in-8. Ces cinq dern. ouvrages sont réunis en un vol. sous le titre de *Traités historiq. et critiq. sur l'origine de l'imprim.*—*Manuel typographique utile aux gens de lettres et à ceux qui exercent les différentes parties de l'art de l'impr.*, 1764, 2 vol. in-8.—*Traité historique et critiq. sur l'origine et les progrès des caract. de fonte pour l'impression de la musique, avec des épreuves de nouv. caract. de musique*, 1765, in-4.

FOURNIER (Pierre-Nicolas), ingénieur, né à Paris en 1747, servit d'abord dans l'artillerie de la marine roy. de 1770 à 1783. La paix l'ayant rendu à la vie civile, il se retira à Nantes et se chargea de l'administrat. du gr. théâtre. Dès le commencement de la révolut., Fournier en adopta les principes avec une juste modérat. dont il ne s'écarta point. Nommé chef de bataillon et ingénieur de la garde nation. de Nantes, il vint à Paris avec son bataillon pour prêter un appui aux représent. du peuple et veiller au maintien de la liberté, fit la guerre de la Vendée, et en 1793 traça les plans et dirigea l'exécution des fortifications de la ville de Nantes, assiégée par les armées combinées de l'Anjou et du Poitou. Compris dans le nombre des 132 Nantais que Carrier avait ordonné de massacrer sur la route de Paris, Fournier languit pend. un an dans les fers avec ses compatriotes, et ne sortit de prison que 2 mois après la mort de Robespierre. Le reste de sa vie fut consacrée à l'étude des antiquités; il découvrit à Nantes des médailles et des tombeaux antiques, des monnaies des prem. temps de la monarchie et des monum. romains. Ces différentes découvertes furent l'objet de mém. et de dissert. qu'il communiqua à la société des sciences de cette ville, et qu'il réunit sous le titre d'*Antiquités de Nantes*, MS. déposé à la biblioth. publ. Fournier mourut en 1810.

FOURNIER (Joseph-Augustin), marq. d'Aultane, lieuten.-génér., membre de plus. ordres français et étrangers, né à Valréas en 1759, entra au service à 16 ans. A la révolut. il avait le grade de capitaine de grenadiers, et fut du petit nombre des anciens nobles qui restèrent dans l'armée. Il se distingua aux affaires de Menin, de Courtray, de Valmy, fut appelé à l'état-major de l'armée, et nommé général de brigade. L'amitié qui le liait à Moreau lui valut une disgrâce momentanée. Devenu ensuite chef d'état-major au 3e corps de l'armée d'Allemagne, il parut avec éclat à Austerlitz et à Iéna, fit la campagne de Pologne, se distingua dans les champs de Pulstuck, et fut promu, le 23 déc. 1806, au grade de génér. de divis. Après avoir été gouverneur de Varsovie, il passa en Espagne, où il resta jusqu'à la retraite de 1814 : il termina les campagnes de l'empire à la bataille de Toulouse. Inspecteur-général sous la prem. restaurat., il était, en mars 1815, chef d'état-major de l'armée royaliste, sous les ordres du duc d'Angoulême. Ce fut d'Aultane qui négocia avec les généraux de Bonaparte la capitulation conclue au Pont-St-Esprit, laquelle, après avoir été convenue, fut suspendue deux fois. Lorsque le prince se fut embarqué, d'Aultane se rendit à Paris, où il fut destitué et mis en surveillance. Après le 2e retour des Bourbons, nommé commandant de la 7e division militaire, il n'accepta point cette place, et mourut en 1821. Plusieurs villes, entre autres Ratisbonne, ont conservé le souvenir de son désintéressement.

FOURNIER SARLOVÈSE (François, comte), lieuten. gén., né en 1775, dans le Périgord, mort en 1827, quitta l'étude du droit en 1792 pour embrasser la carrière des armes. Sous-lieuten. de dragons, il obtint la plupart de ses grades sur le champ de bataille; à 23 ans il était colonel du 12e rég. de hussards. Fournier, quoique républicain, tolérait les opinions des autres, et au besoin les défendait : c'est ce qu'il fit en 1798, en poursuivant une bande d'assassins qui avaient fait une irruption nocturne dans le café de Garchi, rue de Richelieu, pour attaquer plusieurs personnes fort tranquilles, qu'ils accusaient de royalisme. Le colonel Fournier, dans cette lutte, reçut plusieurs coups de sabre. Bonaparte voulut qu'il fît partie de son corps d'armée d'Italie, et les bulletins répétèrent souvent le nom du 12e régim. de hussards et celui de son chef. Ces éloges n'apportèrent aucun changem. à ses opinions politiques, et ce fut à haute voix qu'il blâma les projets ambitieux du 1er consul. Arrêté à l'Opéra, il fut conduit dans son appartem., où l'on devait faire devant lui l'inventaire de ses papiers; mais à peine y fut-il entré qu'il enferma ses gardiens dans sa chambre, et se sauva. On le saisit quelques jours après, et il fut jeté dans la prison du Temple, où se trouvait alors le chef d'escadron Donadieu, que l'on accusait d'avoir, de concert avec lui, voulu assassiner Bonaparte. Aucune preuve ne fut trouvée contre Fournier; on ne l'exila pas moins dans le Périgord. L'amiral Villeneuve ayant été chargé d'une expédition en Amérique, Fournier reçut l'ordre de l'accompagner. Au retour, il fut confiné de nouveau dans le Périgord, puis on l'appela à partager les succès de l'armée d'Allemagne. Avant la bataille d'Eylau, Bonaparte lui dit : « Colonel, dans votre affaire, il faut un baptême de sang. » Fournier se distingua dans cette journée, ainsi qu'à Friedland, où il fut nommé membre de la Lég.-d'Honneur et général de brigade. Envoyé en Espagne sous les ordres du maréchal Ney, il fit les campagnes de 1808 et 1809, et se défendit à Lugo, avec trois bataillons et deux escadrons, contre une armée entière, ce qui lui valut la croix d'officier de la Lég.-d'Honneur avec le titre de comte. En 1812 il fit la campagne de Russie, et se signala au passage de la Bérésina par une charge brillante de cavalerie : le grade de général de divis. et la croix de commandant de la Lég.-d'Honneur furent sa récompense. Quelques reproches adressés à Bonaparte,

après les revers de cette campagne, le firent arrêter et envoyer à Mayence. Mais, avant d'arriver, l'escorte qui le conduisait fut attaquée par des cosaques, et il se sauva. Le bruit s'étant répandu qu'il avait passé à l'ennemi, il se présenta à Mayence et demanda des juges. Cette conduite, que Bonaparte admira lui-même, n'empêcha point la destitution de Fournier. Retiré en Périgord, où il fut sous la surveillance de la police jusqu'à la rentrée des Bourbons, il reçut d'eux son grade et la croix de St-Louis. Il ne servit point pendant les *cent-jours*, fit ensuite partie de l'état-major de l'armée, et fut à plus. reprises employé comme inspecteur-général de la cavalerie. Dans ses *Considérations sur la législation militaire*, impr. en 1814, il prédisait d'une manière positive que Bonaparte reviendrait de l'île d'Elbe, et indiquait les moyens qui devaient contribuer au succès de cette entreprise; cet ouvrage n'a pas été publié.

FOURNIVAL, FURNIVAL ou FOURNIVAUX (Richard de), un des plus célèbres romanciers du 13e S., était chancelier du chapitre d'Amiens en 1240. Il a laissé plus. ouvr. MS., entre autres les suiv. qui sont à la biblioth. du roi : *li Commantz* (commandements) *d'amour; Puissance d'amour; Bestiaire d'amour*, tous trois en prose, etc. — Fournival (Simon), commis au secrét. des trésoriers de France, est aut. d'un *Recueil des titres concernant les fonctions, rangs, dignités, séances et priviléges des charges de présid., trésoriers de France, génér. de finances et gr. voyers des généralités du royaume*, Paris, 1655, in-fol. L'ouvr. de Jean Bourgneuf sur la même matière, Orléans, 1745, 2 vol. in-4, fait suite et complète le travail de Fournival.

FOURQUEVAUX (Raimond de BECCARI de PAVIE, baron de), né à Toulouse en 1509, fit ses prem. armes en Italie sous les ordres de Lautrec, puis en Savoie et en Piémont, suivit la reine Louise de Lorraine en Écosse, fut blessé et fait prisonn. à la bataille de Marciano en 1554, nommé gouvern. de Narbonne en 1557, ambassad. en Espagne en 1565, et mourut à Narbonne en 1574. Il est auteur d'un *Traité de la discipline militaire*, indûment attribué à Guill. du Bellay, Paris, 1553, in-4 et in-8. Ses mém., ses lettres et dépêches sur son ambassade en Espagne, sont déposés MSs. à la biblioth. du roi. — Fourquevaux (François Pavie, baron de), fils du précéd., né vers 1561, successivement gentilh. ordin. de la chambre, surintend. de Henri IV, roi de Navarre, et chev. d'honn. de la reine Marguerite, visita les différ. parties de l'Europe, voyagea en Asie, explora les côtes d'Afrique, et mourut en France l'an 1611. On a de lui : *Vies de plusieurs grands capitaines français*, Paris, 1643, in-4, au nombre de 14, parmi lesq. se trouve la *Vie* de son père. — Fourquevaux (Jean-Baptiste-Raimond Pavie de), petit-fils du précéd., né à Toulouse en 1693, servit quelque temps lieuten. d'infanterie, puis embrassa la vie religieuse, et mourut au château de Fourquevaux en 1768. On a de lui une élégie couronnée par l'acad. des Jeux-Floraux en 1714, et plus. ouvr. de controverse : *Lettres d'un prieur au sujet de la nouvelle réfutat. du livre des Règles pour l'intelligence des saintes Écritures*, Paris, 1727, in-12. — *Nouv. lettres sur le même sujet*, 1729, in-12. — *Traité de la confiance chrétienne*, 1728 et 1731. — *Catéchisme historiq. et dogmatiq.*, 1729, 2 vol. in-12, et Paris, 1766, 5 vol. in-12 avec les suites. Son *Éloge* se trouve dans les *Nouv. ecclésiast.* du 7 février 1769.

FOWLER (Christophe), ecclésiastiq. angl., né en 1611, abjura la religion anglicane à l'époque de la guerre civile en 1641, se signala par la violence de ses déclamat., et mourut presque fou en 1676. Il a laissé quelques ouvr. dont les titres même portent l'empreinte de la folie de leur auteur : *Satan à midi, ou Blasphèmes anti-chrétiens, diabolismes contraires à l'Écriture*, etc., Londres, 1655, in-4. — Fowler (Édouard), évêq. anglic., né en 1632, essuya quelq. persécut. sous le règne de Jacques Ier pour s'être montré zélé partisan du protestanisme, fut élevé au siége épiscopal de Glocester en 1691, et mourut à Chelsea en 1714. Il a laissé entre autres écrits : *Exposé exact et défense des principes et de la conduite des... latitudinaires* (en angl.), Londres, 1671-76, in-8. — *Libertas evangelica*, ibid., 1680, in-8, suite du précéd. — Fowler (Thomas), médecin anglais, né à York en 1736, fut attaché à l'hôpital de Stafford, puis à celui d'York, et mourut en 1801, correspondant des sociétés médic. de Londres, d'Édimbourg et de Bristol. Il a laissé quelq. ouvr. dont le plus important est : *Résultats obtenus de la saignée, des sudorifiques et des vésicatoires pour la guérison du rhumatisme aigu et chronique*, Londres, 1795, in-8. C'est lui qui a le plus contribué à rendre populaire l'usage de l'arsenic comme médicament; et malheureusem. ce poison, qui a eu beauc. de vogue sous le nom de *Gouttes fébrifuges de Fowler*, trouve encore des prôneurs et des victimes.

FOX (Rich.), év. angl., né vers 1466, jouit d'une haute faveur auprès de Henri VII, fut employé dans toutes les négociations et les affaires les plus délicates du règne de ce prince, reçut les titres de conseiller privé et de principal secrét.-d'état. A l'avénem. de Henri VIII au trône, Fox se retira dans son diocèse de Winchester, et y mourut en 1528. L'univers. d'Oxford lui doit la fondation du célèbre collége *Corpus Christi*. On a de ce prélat une trad. angl. de *la Règle de St-Benoît*, impr. en 1516, et une *Lettre au card. Wolsey sur la réforme du clergé*. — Fox (Édouard), év. anglican, né vers la fin du 15e S. à Dursley, comté de Glocester, fut nommé aumônier du roi et envoyé à Rome en 1528 pour solliciter du pape Clément VIII les bulles nécessaires pour le divorce de Henri VIII et de Catherine. A son retour il fut pourvu de l'évêché d'Hereford, et mourut à Londres en 1538. On a de lui : *De verâ differentiâ regiæ potestatis et ecclesiasticæ, et quæ sit ipsa veritas et virtus utriusque*, Londres, 1534 et 1538.

FOX (Luc), navigateur anglais, partit en 1631

dans l'espoir de découvrir un passage au nord-ouest de l'Amérique; son attente ne fut point remplie, mais il revint avec la persuasion que ce passage existait : les voyageurs les plus récents ont reconnu que Fox s'était trompé dans ses conjectures. Il a publ. la relation de son voyage sous ce titre : *Nord-ouest de Fox, ou Fox de retour du nord-ouest*, Londres, 1635, in-4. Cet ouvr. est estimé.

FOX (George), fondat. de la secte des quakers, qui en peu d'années se répandit dans toute l'Angleterre et dans les possessions anglaises de l'Amérique-Septentrionale, né à Drayton dans le comté de Leicester, mort en 1706, a laissé plus. écrits dans lesq. on trouve l'hist. de sa vie, de ses persécutions et de sa doctrine ; ils ont été réunis en 3 vol. in-fol. Nous avons en franç. une *Hist. abrégée de l'origine et de la format. de la société dite des quakers*, etc., traduit de l'anglais par E.-P. Bridel, Londres, 1790, in-16.

FOX (Charles-James), le plus gr. orat. qu'offre peut-être l'histoire des débats parlement. de la Grande-Bretagne, a exercé une telle influence sur ses contempor., que son nom est un de ceux qu'on attache à une époque, et qui en rappellent seuls les princip. traits. Les irrégularités de la vie privée de Fox ont été effacées par la gloire de ses grands talents. Les anc. auraient admiré en lui la réunion des vices d'Alcibiade avec l'éloquence de Démosthène; les modernes ne peuvent lui opposer de renommée que celle de Mirabeau. Les bornes de notre plan nous permettent à peine d'esquisser rapidem. les circonstances les plus saillantes de la carrière de Fox ; car sa biographie complète serait l'histoire parlement. de l'Angleterre, depuis 1780 jusqu'à 1806. Fox, né le 13 janv. 1748, était le plus jeune fils de Henri Fox, lord Holland. Son père, remarquant ses qualités natur., le traita de bonne heure en homme, et laissa développer librement tous ses penchants. Son éducat. classique à Éton, et puis à l'université d'Oxford, fut interrompue par des absences et des voyages ; cepend. il étonnait ses maîtres par son savoir, et toute sa vie les œuvres d'Homère, d'Eschyle, de Démosthène, etc., amusèrent ses loisirs. A 20 ans il aimait le jeu, les chevaux, la débauche, et se faisait remarquer par la recherche de sa toilette. Cependant son père l'ayant à cet âge fait nommer à la chambre des communes, il ne recula pas dev. l'austérité des trav. législatifs, et son prem. disc. annonça en lui l'orat. et l'homme d'état. Les antécédents de lord Holland plaçaient naturellem. son fils dans les rangs ministériels, et quand le parti Rockingham parvint au pouvoir, Fox eut en partage le secrét. (ministère) des affaires étrangères. Lors du renvoi de cette administrat., Fox se coalisa avec lord North, et remplit encore des emplois quand lord North triompha. Mais déjà l'instinct du chef d'opposit. perçait dans le disc. de l'homme en place : Junius l'avait nommé avec éloges. Ses liaisons avec le célèbre Burke, dont il ne cessa jamais d'admirer le génie, et la mort de son père (1774) achevèrent de briser tous les liens de sa dépendance. La discussion d'un bill sur le serment du *test* fournit à Fox une occasion de plaider en faveur de la tolérance religieuse, et à lord North celle de le destituer. La révolution d'Amérique lui procura bientôt un thème heureux pour proclamer ses principes de liberté, et pour développer son vrai talent; depuis lors Fox devint l'homme du peuple; et un duel dans leq. il fut blessé mit en évidence l'enthousiasme général. Les whigs conquirent encore une fois le ministère ; et sous l'inspiration de Fox leur courte administration fut signalée par quelq. actes généreux. Aussi le monarque rappela bientôt les torys. Fox voyageait en Italie en 1788, lorsq. la maladie du roi George III parut devoir changer le cours de la politique ministérielle. La question de régence fut soulevée. En neuf jours Fox fut rendu à son poste, et parla pour la régence avec un admirable talent. Il avait déjà Pitt pour antagoniste. Le *bill sur l'Inde* avait précédemment montré combien il y avait de logique, d'adresse et d'énergie dans son éloquence. Sa voix s'unit plus tard à celle de Wilberforce pour réclamer contre la traite des nègres. La révolut. franç. trouva dans Fox un avocat enthousiaste. Malheureusement les opinions qu'il émit sur ce gr. événement détachèrent Burke de son parti, et même de son amitié. Fox but dans un dîner *à sa majesté le peuple souverain!* mais il faut dire aussi qu'en 1793 il proposa au parlem. de s'interposer entre la convent. et Louis XVI. A cette époque la popularité de Fox avait été un moment ébranlée; les événem. donnaient momentanément raison à Pitt contre l'orateur de la liberté. Ses affaires privées étaient aussi en très mauvais état : le jeu et la débauche avaient dévoré toutes ses ressources pécuniaires. Il publ. son *Appel aux citoyens de Westminster*, ses commettants : cette explicat. fut bien accueillie. Ses amis se cotisèrent pour subvenir à ses besoins. Quand la république franç., après s'être fondée au-dedans par la terreur, commença à se faire respecter au dehors par la gloire de ses armes, Fox ne cessa de proposer au parlem. de reconnaître la légitimité de ses droits et de traiter avec elle. Pitt ne voulait de la paix à aucun prix. Mais en 1795 le ministère céda un mom. à l'opinion de Fox. Cepend. ce ne fut qu'en 1800 qu'il fut question sérieusem. de terminer la guerre, et Pitt vaincu par l'opposition résigna sa place quand les préliminaires du traité d'Amiens furent signés. Ce fut alors que Fox vint à Paris, qu'il vit le prem. consul, dont il fut honorablem. accueilli, et obtint les renseignem. qu'il désirait pour son *Hist. des dern. Stuart.* Mais à peine Fox était-il de retour en Angleterre, que la guerre fut déclarée de nouv. A la mort de Pitt, en 1806, Fox reparut un mom. au timon des affaires ; mais au bout de quelques mois il alla rejoindre son rival sous les caveaux de Westminster. Ses funérailles firent éclater des regrets unanimes. Ses amis regrettaient leur chef, ses adversaires l'homme de génie : sa mort laissait un vide immense à cette tribune, où sa voix avait secondé ou combattu celles de Burke, de Pitt, de Shéridan, etc. Ses

discours et ceux de Pitt ont été trad. en français (par MM. H. de Janvry et de Jussieu), 1819-20, 12 vol. in-8. On a aussi de Fox des poésies, et la tradition a conservé une foule de bons mots de cet homme célèbre. Son *Histoire des deux dern. rois de la maison des Stuart* est imparfaite, mais pleine de pensées fortes et de vues profondes : elle a été publiée après sa mort par son neveu lord Holland. La trad. franç. (par l'abbé d'Andrezel) fut mutilée par ordre du gouvernement impérial, Paris, 1809, 2 vol. in-8.

FOY (Louis-Étienne de), prêtre du diocèse de Bourges et chanoine de Meaux, mort en 1788, est auteur des ouvrages suiv. : *Traité des deux puissances, ou Maximes sur l'abus*, Paris, 1752, in-8. — *Prospectus d'une description historique, géograph. et diplomatique de la France*, 1757, in-4. — *Notice des diplômes, des chartres et des actes relatifs à l'histoire de France*, Paris, 1765, in-fol., tome Ier. Il a trad. du latin les *Lettres du baron de Busbek, ambassad. de Ferdinand II près de Soliman, avec des notes*, 1748, 3 vol. in-12.

FOY (Maximilien-Sébastien), lieutenant-général, né à Ham (Somme) en 1775, fut admis élève de l'école de La Fère dès l'âge de 15 ans, et entra lieutenant en second au 3e régim. d'artillerie. Il fit ses prem. armes dans la campagne de 1792 sous les ordres de Dumouriez, et obtint successivem., par sa bravoure et sa belle conduite, les grades de capitaine et de chef-d'escadron. Il fut nommé adjudant-gén. sur le champ de bataille de Diessenoffen en 1800. Lors de la mise en jugem. du gén. Moreau, une adresse où sa conduite était incriminée fut présentée à la signature du colonel Foy, qui refusa de l'apposer, disant « qu'il était milit. et non pas juge. » Peu de temps après, il vota contre l'établissem. du gouvernement impérial. Il continua de signaler sa valeur, ses talents et ses vertus militaires en Italie, en Allemagne, en Portugal. Nommé général de brigade en 1809, Foy fut choisi par Masséna pour défendre auprès de Napoléon la cause de l'armée de Portugal, arrêtée sur les bords du Tage par des obstacles insurmontables. C'est à la manière non moins noble qu'habile dont il remplit cette mission qu'il dut d'être mieux apprécié par le chef du gouvernem., qui le renvoya à l'armée avec le grade de général de division. Placé dans une position plus avantageuse, il se signala pendant la retraite de Portugal et les campagnes suiv. en Espagne, notamm. à la bataille des *Arapiles* ou de Salamanque (22 juillet 1812), au passage du Douero à Tordesillas, etc. Après la catastrophe de Vittoria, Foy, quelque temps investi d'un commandem. en chef, développa toute l'étendue de ses connaissances et des ressources de son génie, et obtint un rang distingué parmi les habiles lieuten. du gr. capitaine du siècle. Blessé pour la 15e fois sur le champ de bataille de Vaterloo, il resta à son poste jusqu'à la fin de cette journée. Nommé en 1819 inspecteur-gén. d'infanterie, Foy fut élu le 11 sept. député par le département de l'Aisne. Sur ce nouv. théâtre parurent avec le plus vif éclat le savoir et l'éloq. du guerrier citoyen; dont l'étude avait été l'unique délassement sous la tente. Foy en consacra les fruits à la défense des libertés publiq., et jusqu'à sa mort, le 28 novembre 1825, il ne cessa de justifier les promesses solennelles qu'il avait faites à ses commett. Une souscription fut ouverte pour doter ses enfants et pour l'érection d'un monument à sa mém. On a imprimé en 1826 les *Disc. du général Foy*, Paris, 2 vol. in-8; et en 1827 son *Hist. de la guerre de la péninsule sous Napoléon*, 4 vol. in-8, portr. et atlas.

FRACANTIANUS (Antoine), médecin, né à Vicence, mort à Padoue en 1569, fut successivem. professeur dans les universités de Bologne et de Padoue, et ne contribua pas peu à la haute réputation de cette dernière. Il fut l'un des premiers qui s'appliquèrent à l'étude des affections siphilitiques, s'éleva d'abord contre les frictions mercurielles introduites dans leur traitem. par Bérenger de Corpi; mais bientôt il reconnut son erreur, et devint l'un des plus zélés propagateurs de la méthode qu'il avait combattue. Le plus important de ses ouvrages est son traité : *De morbo gallico*, Padoue, 1564, in-4.

FRACASTOR (Jérôme), médecin et poète latin célèbre, naquit à Vérone en 1483. L'homme qui devait faire par la suite un si noble usage du don de la parole, vint au monde, les lèvres si étroitement unies, qu'il fallut recourir pour les séparer à un instrument tranchant. Son enfance fut encore remarquable par un évén. presque sans exemple : sa mère fut écrasée par la foudre, sans que l'enfant qu'elle portait dans ses bras reçût la moindre atteinte. Échappé comme par prodige à ces premiers accidents, il se distingua bientôt par son applicat. à l'étude, son amour pour les sciences et ses progrès. Philosophe profond, médec. habile et poète distingué, il a laissé dans ces diverses branches des monum. de son génie; mais plus de trois siècles écoulés ont tellem. reculé les bornes de la science, qu'il ne serait depuis long-temps déjà plus quest. de Fracastor, s'il n'eût été que médecin et philos.; il fut poète, et voilà ses droits à la célébrité. Malgré la scabreuse délicatesse du sujet, son poème intitulé *Syphilis* a fait depuis son apparition dans le monde poétique les délices de tous ceux qui aiment à retrouver Virgile dans ses imitateurs; quelques critiques même n'ont pas craint de comparer la *Syphilis* aux *Géorgiques*, pour la richesse de la versification, la noblesse des pensées et l'élégance continue du style : Sannazar la mettait franchement au-dessus de son poème *De partu Virginis*, qui lui avait coûté 20 ans de trav. Fracastor mourut d'apoplexie en 1553; la *Syphilis* a été traduite en prose franç. par Macquer et Lacombe, Paris, 1753. On sut gré à l'auteur original d'avoir aussi prudemm. évité les écueils du sujet : Vénus est à peine nommée dans l'ouvrage, et ce n'est pas de son courroux, c'est de celui d'Apollon que le jeune Syphilis, le héros du poème, est victime. On distingue encore dans les œuvres poétiques de Fracastor un joli poème de 180 vers, intit. : *Alcon*,

sive de curâ canum venaticorum : il se trouve dans plus. recueils, et vient d'être tout récemm. réimprimé dans le tome I[er] des *Poetæ latini minores* de la collect. Lemaire. La meill. édit. des poésies de Fracastor est celle de Padoue, 1739, in-4.

FRA-DIAVOLO (MICHEL POZZA, plus connu sous le surnom de), l'un des chefs insurgés calabrais, né à Itri, avait dans sa jeunesse appris l'état de fabricant de bas; mais il le quitta bientôt pour faire partie d'une bande de brigands dont il ne tarda pas à devenir le chef, et les ravages qu'il exerça dans toutes les Calabres furent tels, que l'ancien gouvernem. de Naples mit sa tête à prix. Toutefois, en 1799, le cardinal Ruffo, croyant tous les moyens bons pour chasser les Français, ne rougit pas de se servir de Fra-Diavolo, lui accordant le pardon du passé et un brevet de colonel, ou plutôt de chef de masse insurgée. Il eut bientôt organisé sa troupe et contribua à l'occupation de Naples : si son but était changé, sa manière de faire la guerre ne l'était pas. Après l'avénem. de Joseph Bonaparte, Fra-Diavolo excita divers soulèvem. à Gaëte, en Calabre et dans l'île de Caprée, débarqua à Sperlonga à la tête d'une troupe formidable, attaqua partout les Français, fut pris après une belle défense, traduit devant un conseil extraordinaire, et pendu à Naples en nov. 1806.

FRAGONARD (NICOLAS), peintre, né à Paris vers 1732, fut élève de Boucher, dont il adopta la manière affectée, en mettant cependant plus de noblesse et de poésie dans ses compositions. Il remporta le grand prix et se rendit à Rome, où il fréquenta l'atelier des plus célèbres artistes. A son retour, il fut reçu membre de l'académie de peinture sur la présentat. de son tableau de *Corésus et Callirhoé;* cette composition fit concevoir de lui de hautes espérances qui ne se réalisèrent pas, car bientôt il abandonna l'histoire pour un genre inférieur. Tout Paris se disputa ses tableaux érotiques, et l'on ne peut nier qu'ils ne soient effectivement pleins de grâce et de facilité. Devenu le peintre à la mode, Fragonard fit une fortune brillante que la révolut. vint lui enlever; dès-lors il cessa de peindre, et mourut à Paris en 1806, dans un état voisin de la misère.

FRAGOSO (JEAN), médecin espagnol du 16[e] S., fut médecin et chirurg. du roi Philippe : il a laissé en espagnol plusieurs ouvrages sur son art; les plus remarquables sont : *Questions chirurgicales destinées à expliquer les préceptes les plus importants de la chirugie*, Madrid, 1570, in-4. — *Disc. sur les aromates, les arbres, les fruits et les autres drogues simples qu'on retire des Indes-Orient., et qui servent en médecine*, Madrid, 1572, in-8, traduit en lat. avec des notes par Israël Spach, Strasbourg, 1601, in-8.

FRAGUIER (CLAUDE-FRANÇOIS), littérateur estimable, né en 1666 à Paris, entra chez les jésuites, qu'il quitta pour revenir dans sa famille, et travailla d'abord au *Journal des sav.* Admis en 1705 à l'acad. des inscript., il fut reçu en 1708 à l'Acad. française, et mourut en 1728. On a de lui : *Éloge de Roger de Piles*, à la tête de ses *Vies des peintres*, Paris, 1715, in-12. — *Mopsus, seu schola platonica de hominis perfectione*, ibid., 1721, in-12. — Plus. *Dissert.* insérées dans les tomes II et VI des *Mém. de l'acad. des inscript.* — Des *Poésies lat.* recueill. par l'abbé d'Olivet et publ. avec celles de Huet, Paris, 1738, in-12. L'*Éloge* de Fraguier, par de Boze, est au tome VII des *Mém. de l'Acad.*

FRAMERY (NICOLAS-ÉTIENNE), né à Rouen en 1745, mort en 1810, cultiva tout ensemble la musique, la poésie et l'art dramatique. Ce fut lui qui le premier imagina de parodier en franç. quelques opéras ital., et il réussit assez bien dans ce genre de travail : à dix-huit ans il donna au Théâtre-Italien *la Nouvelle Ève*, dont la représentation fut interdite; il fit paraître ensuite *Nanette et Lucas*, musique du chevalier d'Herbain, et le *Nicaise* de Vadé, qu'il arrangea à sa manière. Les pièces qu'il a parodiées sont : *la Colonie*, *l'Olympiade*, *l'Infante de Zamora* et *les deux Comtesses*. On a encore de lui : *la Sorcière par hasard*, 1783, opéra comique dont il a aussi fait la musique, ainsi que celle de *Médée*, non représ. — *Réponse de Valcourt à Zeila*, 1764, in-8. — *Les trois Contes nation.*, 1765, 2 vol. in-12. — *Le Passé, le Présent et l'Avenir*, contes, 1770, in-12. — *Mém. du marquis de Saint-Forlaix*, 1770, 4 vol. in-12. — *Notice sur Joseph Haydn*, Paris, 1810, in-8, etc. Il a donné en soc. avec Panckoucke une trad. littér. en prose de la *Jérusalem délivrée*, Paris, 1785, 5 vol. in-18.— Une autre du *Roland furieux*, Paris, 1787, 10 vol. in-12; et il rédigea aussi le *Journal de musique* en 1770 et 1771, in-8.

FRANC (MARTIN LE), ecclés. et poète français, mort à Rome vers 1460, protonotaire du pape Nicolas V, a laissé : *le Champion des dames*, A. Vérard, de 1490 à 1500, in-fol.; goth., fig., Galliot-Dupré, 1530, pet. in-8. — *L'estrif de fortune et de vertu*, Paris, 1505, 1519, in-4, goth., rare.

FRANC (LE). — V. LEFRANC DE POMPIGNAN.

FRANC-FLORE. — V. FLORIS.

FRANCE (la). Lors du démembrem. de l'empire romain, les Francs, peuple de la Germanie, s'établirent dans les Gaules sous la conduite de Marcomir et de Pharamond, et s'emparèrent enfin sous Clodion du pays situé entre la Somme et Tournai. A la mort de ce dernier, les Gaules étaient sous cinq dominat., savoir : celle des Romains, celle des Francs, celle des Visigoths, celle des Bourguignons et celle des Bretons. Mérovée, success. de Clodion, étendit sa dominat. et se vit maître de Châlons-sur-Marne, du Vermandois, et de l'Artois, du Cambrésis, de Tournai, de Senlis, du Beauvoisis, de l'Amiennois, de Boulogne, d'une partie de l'Ile-de-France, et de la province qu'on a depuis appelée Normandie. Chilpéric poussa ses conquêtes au-delà de la Loire, et Clovis éteignit enfin le nom et la puissance romaine dans les Gaules : il devint alors maître de tout le pays, à l'exception de ce que les Bourguignons occupaient entre le Rhône et les Alpes, et de ce que les Visigoths possédaient en Provence et dans le Langue-

doc : ce fut de cette manière que les Francs s'établirent dans les Gaules, et y fondèrent un grand empire. A la mort de Clovis, prem. roi chrétien, ses états sont partagés entre ses quatre fils, et forment les roy. de Paris, Soissons, Orléans, Austrasie. Réunis sous un même sceptre par Clotaire Ier, ils sont de nouv. divisés à sa mort, et réunis enfin définitivem. par Clotaire II. Après lui commencent les rois fainéants et le pouvoir des maires du palais en 628. Pendant cette longue période de crimes et de guerres intest., la France est partagée en roy. de Neustrie et d'Austrasie, quelquefois unis, plus souv. divisés. Charles Martel, duc des Français, gagne sur les Arabes la bataille de Tours, et après sa mort, en 752, commence la seconde race dans la personne de son fils Pépin, hérit. de sa puissance, qui se fait proclamer roi au préjudice de Chilpéric III, qui est déposé. Défenseur d'Étienne II contre les Lombards, conquérant de la Bretagne et de l'Aquitaine, ce prince laisse sa couronne à son fils Charlemagne. Grand législat., habile politique, illustre capit., protect. des lettres, Charlemagne réunit presque toute l'Europe sous ses lois, et est couronné emper. d'Occident par le pape Léon III en 800. Mais la faiblesse de son success. Louis-le-Débonnaire, qui vit trois fois ses fils révoltés contre lui ; la lâcheté de Charles-le-Chauve et de Louis-le-Bègue, les incursions des Normands, les progrès du pouvoir féodal, détruisent ce gr. édifice de puissance. En 887, sous le méprisable Charles-le-Gros, la Germanie et l'Italie se choisissent des princes particuliers. Sous Charles-le-Simple, qui meurt captif du comte de Vermandois, les Normands s'établissent dans la Neustrie. Pendant les règnes de l'usurpateur Raoul et de Louis IV, dit d'*Outremer*, se fortifie la puissance des ducs et des autres seigneurs féodaux ; l'aut. royale est abaissée, et le domaine de la couronne se trouve réduit au comté de Laon. Lothaire, avec quelq. talents, n'a pas assez de pouvoir pour soutenir ses droits, et à la mort de son fils Louis V, qui ne règne qu'un an, Hugues Capet, duc de France, s'empare du trône au préjudice de Charles de Lorraine, oncle du feu roi. C'est à lui que commence la 3e race. Son usurpation sauve la monarchie, parce qu'il réunit à la couronne les domaines de sa maison. Son fils Robert est en dissidence avec le pape Grégoire V. Le règne de Henri Ier, agité par des discordes civiles, l'indolence de Philippe Ier, spectateur inutile de la prem. croisade et de la conquête de l'Angleterre par Guillaume de Normandie, font déchoir l'autorité royale. Relevée par la victoire de Louis-le-Gros et l'affranchiss. des communes, la France est illustrée par Philippe-Auguste, qui reprend sur Jean-sans-Terre les provinces que le divorce de Louis-le-Jeune avec Éléonore de Poitou a fait passer à l'Angleterre, et gagne la bataille de Bouvines. St Louis, vainqueur des Anglais et des seigneurs révoltés, sage législat., roi juste et populaire, entreprend ces deux fatales croisades dont la dern. cause sa mort. Les cinq règnes suiv., jusqu'à la mort de Charles-le-Bel, ne sont marqués que par l'abolit. des Templiers et les efforts soutenus des princes pour arriver à l'anéant. de la féodalité. Avec la branche des Valois commence la rivalité sanglante de la France et de l'Angleterre. Funeste bataille de Crécy, captivité du roi Jean, désordres intérieurs jusqu'à l'avénem. de Charles V, qui, avec le secours de Duguesclin, bat les Anglais. Mais la démence de Charles VI, la trahison d'Isabeau de Bavière et des Bourguignons amènent les étrangers au centre de la France, d'où ils ne sont chassés qu'en 1450 par la valeur de Jeanne d'Arc, de Dunois, de Richemont et de Charles VII. Fourbe et superstitieux, défiant et inexorable, mais habile polit., Louis XI abat l'hydre de la féodalité, et réunit à la couronne la Bourgogne à la mort de Charles-le-Téméraire, et plus tard la Provence. Ces bons résultats sont malheureusem. atténués par les défaites des Français en Italie sous Charles VIII et sous Louis XII, surn., à cause de sa bonté, *le Père du peuple.* D'abord vainqueur, puis vaincu et prisonn., François Ier soutient, malgré ses revers, une lutte glorieuse contre Charles-Quint. Elle est continuée par Henri II contre Philippe II, roi d'Espagne. Calais est repris aux Anglais. A la mort de Henri commencent ces affreuses guerres de religion, qui, continuées sous cinq règnes, sont marquées par la Saint-Barthélemi d'odieuse mémoire, par les batailles de Jarnac, de Coutras, et l'assassinat de Henri III (*v.* l'art. LIGUE). En 1593, Henri IV, tige de la maison de Bourbon, abjure la foi protestante. Au mom. où ce prince, aussi bon et aussi humain qu'habile et courageux, se dispose à abaisser la maison d'Autriche, il est assassiné par Ravaillac. Son fils Louis XIII, ou plutôt Richelieu, qui règne sous son nom, détruit entièrem. la féodalité, et arrache La Rochelle aux protestants. Vient ensuite la minorité orageuse de Louis XIV (*v.* l'art. FRONDE), ses victoires, la conquête de la Franche-Comté et de la Flandre. Louis place un fils de France sur le trône d'Espagne, et à la fin de son règne, illustré par tous les genres de gloire, supporte courageusem. quelq. revers glorieusem. réparés à Denain. Le règne de Louis XV s'annonce sous d'heureux auspices. Il gagne la bataille de Fontenoy, et signe en 1745, à Aix-la-Chapelle, une paix utile et glorieuse à la France. Douze ans après, la guerre, dite de sept ans, presque constamm. malheureuse, est terminée par le fatal traité de 1763, qui coûte au royaume ses plus riches colonies, la destruct. de sa marine, la démolit. de Dunkerque, et soumet cette place importante à la surveillance ignominieuse d'un commissaire angl. Le sentim. de tant de désastres, rendu plus vif par le scandale des dern. années de Louis XV, et par les dilapidat. qui en furent la suite, lègue à son petit-fils un trône déjà miné sourdem. et tout prêt à s'écrouler à la prem. secoussse. Aux vertus qui le distinguaient s'il eût joint plus de prévoyance et de fermeté, Louis XVI eût pu régulariser le cours de la révolut. qui éclata en 1789. Il fut englouti par le

torrent; et à sa mort (21 janvier 1793) les rênes du gouv. restèrent aux mains sanglantes de la convention, puis passèrent à celles du directoire, que supplanta Napoléon Bonaparte, d'abord premier consul en 1799, puis empereur en 1804 : elles lui échappèrent en 1814, et furent rendues au frère de Louis XVI, qui en rentrant en France, conserve le nom de Louis XVIII qu'il avait porté durant son exil. Son neveu, fils de Louis XVI, n'est connu dans l'histoire de nos discordes civiles que sous le nom de Louis XVII. Quoiqu'il n'ait jamais régné, on a rendu hommage aux principes constitutifs de l'anc. monarchie en lui conservant son rang dans la liste des rois. En 1815, Napoléon, relégué dans l'île d'Elbe, vint tenter un effort pour reconquérir sa puissance. La bataille de Waterloo mit fin à son espérance, et il alla expier dans l'île Ste-Hélène les dern. torts de son ambition. Par cette catastrophe, Louis XVIII régna tranquille sous l'empire de la charte qu'il avait *octroyée à ses peuples*. Il mourut à l'âge de 69 ans, le 16 septembre 1824. Son successeur fut Charles X, 3e fils du dauphin, fils de Louis XV. On verra plus bas, à la fin de la liste des rois de France, l'énoncé de son abdicat. par suite de la révolut. de 1830, et l'élévat. au trône de son parent, qui a pris le titre de roi des Français.

CHRONOLOGIE DES ROIS DE FRANCE.

Première race.

Pharamond. . . .		Clovis II, mort en	660
Clodion, mort en	448	Clotaire III	668
Mérovée.	456	Childéric II. . . .	673
Childéric Ier. . . .	481	Thierry Ier	691
Clovis Ier	511	Clovis III	695
Childebert Ier. . .	558	Childebert II . . .	711
Clotaire Ier. . . .	561	Dagobert II. . . .	717
Caribert.	567	Clotaire IV	719
Chilpéric Ier . . .	584	Chilpéric II. . . .	721
Clotaire II.	628	Thierry II.	742
Dagobert Ier . . .	638	Childéric III . . .	752

Deuxième race.

Pépin.	768	Eudes.	898
Charlemagne . . .	814	Charles III, dit *le Simple* (1) . . .	923
Louis Ier.	840		
Charles-le-Chauve	877	Raoul.	936
Louis II.	879	Louis IV	954
Louis III	884	Lothaire.	986
Charles-le-Gros. .	888	Louis V.	987

Troisième race.

Hugues Capet. . .	996	Robert.	1031
Henri Ier, mort en	1060	Louis XVI, mort en	1793
Philippe Ier. . . .	1108	Louis XVII ne règne pas et meurt en prison le 5 juin 1795.	
Louis VI.	1137		
Louis-le-Jeune. .	1180		
Philippe-Auguste.	1223	Gouv. républicain.	
Louis VIII.	1226	— directorial.	
Louis IX	1270	— consulaire. .	1804
Philippe-le-Hardi.	1285	— impérial.	
Philippe-le-Bel . .	1314	Napoléon Bonaparte abdique en avril 1814.	
Louis-le-Hutin . .	1316		
Philippe V	1321	Louis XVIII. . . .	1824
Charles IV, dit *le Bel*	1328	Charles X abdique en 1830, ainsi que son fils, Louis-Antoine, duc d'Angoulême; il désigne pour son success. Henri, duc de Bordeaux, son petit-fils, et pour lieut.-gén. du roy., Louis-Philippe, duc d'Orléans, prem. prince du sang. Les pairs et les députés qui se trouvaient alors à Paris décernent la couronne au lieut.-gén., qui l'accepte le 7 août 1830, et qui règne aujourd'hui sous le nom de Louis-Philippe Ier.	
Philippe VI. . . .	1350		
Jean.	1364		
Charles V.	1380		
Charles VI	1422		
Charles VII. . . .	1461		
Louis XI	1483		
Charles VIII. . . .	1497		
Louis XII.	1514		
François Ier. . . .	1547		
Henri II.	1559		
François II	1560		
Charles IX	1574		
Henri III	1589		
Henri IV.	1610		
Louis XIII.	1643		
Louis XIV.	1715		
Louis XV	1774		

(1) On devrait écrire *Charles IV*, puisque ce règne fut précédé de celui de trois Charles : Charlemagne, Charles II, dit *le Chauve*, et Charles III, dit *le Gros*; l'usage contraire a prévalu. Charles-le-Gros, déposé dans la diète de Mayence par les Allemands et les Français, n'ayant été regardé par la postérité, dit *l'Art de vérifier les dates*, que comme un roi précaire, un administrateur de la France, c'est pour cela qu'il n'a pas de nom numerique parmi ceux de nos rois qui ont porté le nom de Charles.

FRANCE (MARIE de), dame poète du 13e S., a laissé un recueil de Fables, qu'elle intitule *Ysopet*, pour indiquer qu'elles sont la plupart traduites d'Ésope; quelq.-unes semblent indiquer que Marie aurait eu connaissance d'un MS. particulier de Phèdre; d'autres enfin, n'appartenant à aucun de ces deux auteurs, peuvent passer pour origin. : ce sont celles-là que Legrand-d'Aussi a trad. en prose française moderne, et insérées dans ses *Fabliaux* ou *Contes du 12e et du 13e S.* On trouve une *notice* de M. Delarue sur Marie de France dans le t. XII de l'*Archæologia*. Ses *Poésies*, avec une *notice* sur sa vie et ses ouvr., ont été publ. par Roquefort, Paris, 1820, 2 vol. in-8.

FRANCESCA (PIETRO della), appelé aussi *Francesca del Borgo San-Sepolcro*, du nom d'une petite ville de Toscane où il naquit en 1397, quitta l'étude des mathém. pour la peinture, enrichit de ses product. plus. villes d'Italie et forma beauc. de bons élèves. On cite comme ses chefs-d'œuvre une *Résurrection du Christ* au couv. des Augustins de Fatato, et un *Songe de Constantin auquel un ange présente la croix*, que l'on admire encore à Arezzo. Cet artiste mourut vers 1484, privé de la vue depuis plus. années.

FRANCESCHINI (MARC-ANTOINE), peint., né à Bologne en 1648, mort à Gênes en 1729, fut élève de J.-B. Galli et de Charles Cignani. Il a surtout excellé dans la peint. à fresque, et a travaillé pour différ. édifices publics de Bologne et de Gênes. On admire encore, pour la grâce et la fraîcheur de sa

composit., un tableau de *Rebecca recevant les présents d'Abraham*, qu'il fit à l'âge de 80 ans. — Balthasar Franceschini, dit *il Volterano*, né à Florence en 1689, était élève de Matthieu Rosselli. On cite de lui un *Sauveur en croix*, qu'il grava lui-même à l'eau forte.

FRANCESCHINI (François-Marie), prêtre, né en 1752, d'une famille pauvre, mort à Palestrine, près Rome en 1833, apprit d'abord un métier; mais il se sentit du goût pour l'état ecclésiastique. On lui fournit les moyens d'étudier, et il fut élevé au sacerdoce. Devenu chanoine de la cathédrale de Palestrine en 1790, il se consacra aux bonnes œuvres. On lui doit une école de charité pour les pauvres filles qui ne peuvent être admises aux écoles de l'Enfant-Jésus à Palestrine. Il ouvrit ensuite un asile pour les orphelines de la même ville, et en dern. lieu un hospice pour six pauvres orphelins. Lors de l'occupation de Rome sous Bonaparte, il fut exilé pour refus de serment, envoyé à Bologne, puis à Plaisance, enfin long-temps retenu en prison à Alexandrie. En 1816, Pie VII le nomma gr.-vicaire pendant la vacance du siége de Palestrine. Franceschini apporta dans son administrat. autant de prudence que de zèle.

FRANCESQUITO, peintre espagnol, né à Valladolid en 1681, fut l'un des meill. élèves de Giordano, qui l'amena à Naples en 1702. Ses talents lui promettaient les plus heureux succès lorsqu'il mourut prématurém. l'an 1705 en retournant dans sa patrie. Entre ces tableaux on cite une *Assomption* à Ste-Claire de Naples.

FRANCFORT-SUR-LE-MEIN, ville d'Allem. qui paraît avoir été fondée par les Francs avant le 6e S., occupe à différ. époques une place assez remarquable dans l'hist. générale pour mériter une mention dans ce dictionnaire. C'est là qu'en vertu de la *bulle d'Or* les princes-électeurs devaient se rendre pour procéder à l'élect. de chaque emper., ainsi que pour nommer un roi des Romains; et l'on y conserve encore cette constitut. fameuse qui, promulguée au milieu du 14e S. par l'emper. Charles IV, était naguère encore la loi fondamentale de l'empire germanique. En 1495 Maximilien Ier établit à Francfort la chambre impér., et ce fut le lieu des séances de ce tribunal suprême jusqu'à l'an 1530, époque où la ville entière embrassa la confession d'Augsbourg. Berceau du luthéranisme, elle s'était insurgée dès 1525 contre le sénat qui la gouvernait au nom de l'emper., et après avoir déposé ses magistrats, elle investit de leur autorité 24 artisans qui promulguèrent (en 47 articles) une sorte de code de leur croyance. Francfort est célèbre dans l'hist. ecclés. par plus. conciles : le prem. et le plus import. fut tenu en 794 par ordre de Charlemagne, qui y fit condamner les erreurs d'Elipand de Tolède et de Félix d'Urgel. Plus. fois assiégée, cette ville, plus commerçante que guerrière, a souvent subi la loi du vainqueur : Louis XIV y tint un congrès en 1682; et, jusqu'en 1816, plus. traités y ont été signés. Lorsque Napoléon organisa la confédérat. du Rhin, il érigea, en faveur de l'archev. primat, baron Dalberg, Francfort en grand-duché avec la ville de Wetzlar, la principauté d'Aschaffenbourg, et la plus gr. partie de celles de Hanau et de Fulde. Francfort a repris en 1815 le titre de ville impér., et fait partie de la confédérat. germanique, dont elle est le siége de représentation.

FRANCHEVILLE ou FRANCA-VILLA (P.), sculpteur, né à Cambrai en 1548, avait été destiné par ses parents à la carrière des lettres; mais, emporté par son goût pour les arts du dessin et particulièrement pour la sculpture, il quitta la maison de son père et se rendit en Italie, où il reçut des leçons du célèbre Jean de Boulogne, et fit de rapides progrès. Ayant été appelé en France par Henri IV, il exécuta, entre autres ouvr. capitaux, un groupe représentant *le Temps qui enlève la Vérité*, morceau qui décorait le jardin des Tuileries, et que Louis XIV donna au chancelier de Pontchartrain.

FRANCHEVILLE (Joseph du FRESNE de), né à Dourlens en 1704, mort en 1781, à Berlin, membre de l'academ. de cette ville, y avait été appelé par Frédéric II, auquel il a dédié son ouvrage intitulé *les Premières expéditions de Charlemagne pend. sa jeunesse et avant son règne, composées par Angilbert*, Amsterd. (Paris), 1741, in-8. On a encore de lui : *Bombyx, ou le Ver à soie*, poème en VI liv., Berlin, 1754, in-12.—Une *Hist. générale et particulière des finances*, ouvr. qui devait avoir 40 vol. in-4, mais dont trois seulement ont paru, Paris, 1738-40; enfin un grand nombre de *Mémoires* et *Dissert.* insérés dans les recueils des différentes académies auxquelles il appartenait. L'*Éloge* de Francheville, par Formey, se trouve dans les *Mém.* de l'acad. de Berlin, année 1782.—L'abbé de Francheville, son fils, chanoine d'Oppeln, a trad. de l'ital., de Gualdo Priorato, l'*Hist. des dern. campagnes et négociat. de Gustave-Adolphe en Allem.*, Berlin, 1772, in-4.

FRANCHI (Joseph), sculpteur italien, né à Tarare en 1730, mort à Milan en 1806, prof. émérite de dessin et de sculpture, se fit une haute réputation par ses ouvrages, et surtout par son zèle à répandre les connaissances de son art et à ramener le goût des grands maîtres de l'antiquité, dont il reproduit assez bien la manière. On compte parmi ses chefs-d'œuvre deux *Syrènes* en marbre qui ornent la fontaine de la *Piazza del Tagliamento*, à Milan.

FRANCHINI (François), poète latin, né en 1495, à Cosenza, dans la Calabre-Ultérieure, mort à Rome en 1554, a publ. lui-même un recueil de ses poésies, Rome, 1554, in-8, réimpr. à Bâle, 1558, in-8. Les meilleures pièces ont été insérées dep. dans les *Carmina illustrium poetar.* de Toscano, et dans les *Deliciæ poetar. italor.* de Jean Gruter.

FRANCIA (François RAIBOLINI, dit le), peintre, né à Bologne, mort en 1533, exerça d'abord la profession d'orfévre, comme le prouve son prem. tableau qu'il fit en 1490 pour la chapelle Bentivoglio à St-Jacques de Bologne, leq. est signé *Franciscus Francia, aurifex*. Le style de cet artiste

tient à la fois de celui du Pérugin et de celui de Jean Bellin, avec lesquels Raphaël le compare, et sur lesquels il semble lui donner l'avantage. On regarde comme son chef-d'œuvre un *St Sébastien* qui, pour l'exactitude des proportions et la beauté des formes, a long-temps servi de modèle à l'école bolonaise. Le musée possédait naguère un tableau de cet artiste représentant *Joseph d'Arimathie, St Jean et les trois Marie*, qui pleurent Jésus descendu de la croix et posé sur les genoux de sa mère.—FRANCIA (Jacques), fils du précéd., mort à Bologne en 1557, avait tellement imité la manière de son père, qu'on lui a long-temps attribué un beau *St George*, sur lequel on a découvert récemment cette signature : *J. Francia*, 1526. Quelques-unes de ses *madones* ont été gravées par Augustin Carrache.

FRANCIÈRES, FRANCHIÈRES ou FRANQUIÈRES (JEAN de), chevalier de Rhodes ou de St-Jean-de-Jérusalem, vivait à la cour de Louis XI, et y était regardé comme un homme fort instruit. On ignore également la date de sa naissance et celle de sa mort, et il n'est placé ici que comme auteur de *la Fauconnerie recueillie des livres de trois maistres* (Malopin, Michelin et Aymée Cassian), *ensemble le déduit des chiens de chasse*, Paris, Pierre Sergent, in-4, gothique, S. D. (probablement 1511), réimpr. avec *la Fauconnerie de Guillaume Tardif;* plus *la Vollerie d'Artelouch d'Alagona*, Poitiers, 1567, in-4, fig., rare, et à la suite de la *Vénerie* de du Fouilloux, Paris, 1585, in-4, souv. réimpr.

FRANCIS (PHILIPPE), littérateur anglais, mort à Bath en 1773, est surtout connu par sa *trad. d'Horace* en vers angl., impr. en 1743, et dont une bonne édit. a été donnée par M. Ed. Dubois, Lond., 1807, 4 vol. in-12. On lui doit encore la trad. des *Discours de Démosthène*, ibid., 1753-55, 2 vol. in-4, et quelq. pièces de théâtre qui n'eurent pas de succès.—FRANCIS (Anne), dame angl., morte en 1800, est aut. des ouvr. suiv. : *Traduct. en vers du Cantique de Salomon*, etc., Lond., 1781, in-4. —*Les Funérailles de Démétrius Poliorcète*, poème, 1785, in-4.—*Charlotte à Werther*, épître en vers, 1787, in-4.—*Poésies mêlées*, 1790, in-8.

FRANCISCAINS (ordre des).—V. FRANÇOIS D'ASSISE (St).

FRANCK (JÉRÔME), peintre flamand, né à Herentals dans le 16e S., élève de Floris, dit *Frank-Flore*, réussit également dans le portrait et dans l'hist., et fit admirer successivement son beau talent à Paris, où Henri III le nomma son peintre, en Italie, puis à Anvers, où il attira près de lui tous les élèves de son ancien maître qui venait de mourir. On regarde comme ses chefs-d'œuvre un tableau de *la Nativité*, exécuté en 1585 pour le gr. autel de l'église des Cordeliers de Paris, et celui de *St Gomer*, placé dans une chapelle de Notre-Dame d'Anvers. — FRANCK (François), dit *le Vieux*, frère du précéd., passe pour l'un des meilleurs peintres de son temps. Son chef-d'œuvre est un tabl. que l'on voit encore à Notre-Dame d'Anvers, représentant *J.-C. au milieu des docteurs*. — FRANCK (Ambroise), frère des précéd., suivit la même carrière avec encore plus de succès; plusieurs tabl. que l'on voit dans la même église, l'un entre autres, *le Martyre de St Crépin et de St Crépinien*, justifient les éloges que ses contemporains lui ont donnés.—FRANCK (Sébastien), fils de François, né vers 1573, élève de van Ort, peignit avec un succès particulier le paysage et les batailles. On voit de lui quelq. bons tableaux en ce genre dans les galeries de Munich et de Vienne. Il a eu deux fils : Gabriel, qui fut directeur de l'académie de peinture d'Anvers en 1634, et Jean-Baptiste, qui sut imiter dans ses compositions la manière de Rubens et celle de Van-Dyck. — FRANCK (François), dit *le Jeune*, frère de Sébastien, né en 1580, à Anvers, mort dans cette ville en 1642, fut élève de son père, voyagea en Allemagne et en Italie, et, de retour dans sa patrie, se livra presque exclusivement au genre de l'histoire, qu'il traita presque toujours en petit. Le musée du Louvre possède trois tabl. de ce maître : *l'Histoire de l'enfant prodigue; le Christ entre les larrons; la Vierge, St Joseph et le Sauveur.* — FRANCK (Constantin), de la même famille, peintre de batailles, né à Anvers en 1660, nommé directeur de l'acad. de cette ville en 1695, excella surtout à représenter des chevaux. On regarde comme son meilleur ouvrage un tableau représentant *le Siége de Namur* par Guillaume III, roi d'Angleterre.

FRANCK ou FRANKE (JEAN-MICHEL), conservateur de la bibliothèque électorale de Dresde, né en 1717, à Ébersbach, en Haute-Saxe, mort à Dresde en 1775, a publié : *Specimen catal. bibl. bunavianæ*, Leipsig, 1748, in-4. — *Catal. bibl. bunavianæ*, ibid., 1750-56, 3 tomes en 7 vol. in-4. Cet ouvr. précieux n'a pas été terminé.

FRANCKE (SALOMON), poète et antiquaire allem., né à Weimar en 1659, fut conservateur des antiq. du duc son souverain, et publia le catalogue des médailles les plus rares de son cabinet sous ce titre : *Nummo-phylacii Vilhelmo-Ernestini quod Vimariæ fulget, rariores bracteati nummique fig. æneis expressi, breviterque explicati*, Weimar, 1723, in-fol. On lui doit encore 2 vol. de *Poésies allem.*, impr. l'un à Amsterd., 1697, in-4; l'autre à Iéna, 1711, in-8. — *Le Secrétaire de cabinet, ou Introduction au style de la chancellerie*, Iéna, 1710 et 1726, 3 part. in-8, sous le nom de Cléander. — Une *Traduct. de Phèdre*, ibid., 1716, in-8.

FRANCKENSTEIN (CHRÉTIEN-FRÉDÉRIC), né en 1621, à Leipsig, mort profess. d'hist. à l'université de cette ville en 1679, a laissé : Εκεψις *macularum solarium*, Leipsig, 1641. — *Disputatio de novo anno*, ibid., 1673, in-4.—*De ærario populi romani*, inséré par Grævius dans ses *Dissert. historiq.-philologiq.* On lui doit encore une bonne édition de l'histoire de Benjamin Priolo : *Ab excessu Ludovici XIII ad sanctionem pacis*, Leipsig, 1669 et 1686, in-8. — FRANCKENSTEIN (Christian-Godefroi), fils du précéd., juriscons., né en 1661 à Leipsig, mort en 1717, avocat au consistoire, a laissé plus. ouvr. médiocres, entre autres : *Continuation de*

l'introduction à l'histoire de Puffendorf; Vie de la reine Christine de Suède, trad. du franç.; *Hist. des* 16ᵉ *et* 17ᵉ S.—Franckenstein (Jacques-Auguste), fils du précéd. né en 1689 à Leipsig, mort dans cette ville en 1733, avait été profess. de droit public et conseill. aulique du duc d'Anhalt. Il a continué le journal de jurisprudence de Putoneus, du 9ᵉ au 14ᵉ vol. L'un des rédacteurs des *Acta eruditorum*, il a publié un gr. nombre de *Dissertat.* et plus. ouvr., dont les plus import. sont : *Theatrum hist. Britanniæ, Lusitaniæ et Helvetiæ*, Halberstadt, 1723, 1724 et 1725, 3 vol. in-8. — *Notæ ad Benzonis vitam Henrici IV, imperat.*, dans les *Script. rerum suevicar.* de Mencken.

FRANCKENSTEIN (Valentin FRANCK de), hist. allem., né à Hermanstadt en 1643, mort en 1697, est aut. de l'ouvr. intit. : *Breviculus originum nationum et præcipuè Saxon. in Transylvaniâ*, etc., Hermanstadt, 1696, in-12, trad. en allem. la même année par J. Friderici, et plus. fois réimpr. à Colmar, à Helmstadt et à Dantzig.

FRANCO (Battista), peintre, né en 1498 à Venise, mort dans cette ville en 1561, fut l'un des imitateurs les plus passionnés de Michel-Ange et le maître de Baroccio. Il a exécuté quelq.-unes des fresques de la bibliothèque de St-Marc, qui représentent la fable d'Actéon. Cet artiste a aussi gravé un grand nombre de sujets pieux d'après Raphaël; une *Bacchanale* d'après Jules Romain, et le *Déluge* d'après Caravage. Ses estampes sont marquées des initiales B. F. V.

FRANCO (Nicolas), poète licencieux, né à Bénévent vers 1505, fut d'abord l'ami et ensuite l'antagoniste du trop fameux Pierre Arétin, qu'il paraît avoir aidé dans la rédaction de quelq.-uns de ses ouvr. Le pape Pie V, pour mettre fin au scandale que donnait Franco, le fit pendre à Rome en 1569. On prétend que le pontife ne donna cet exemple sévère que par le ressentim. d'un distique lat. placé par Franco sur des latrines magnifiq. qu'il venait de faire construire. Franco a publié un gr. nombre de poèmes et d'autres ouvr. où l'on trouve beaucoup de facilité et une vaste érudit., dont il serait à désirer qu'il eût fait un usage plus honorable. Les principaux sont : *Il Petrarchista, nel quale si scuoprono nuovi secreti sopra il Petrarcha*, etc., Venise, 1539, 1541 et 1543, in-8. — *Le Pistole volgari*, 1538, in-8. — *Dialoghi piacevoli*, 1542, in-8. — *La Priapeia*, Turin (Casal), 1541 et 1546, in-8, réimpr. en 1548 avec les *Rime* dirigées contre ce poème et par l'aut. contre l'Arétin. Molini a fait réimprimer la *Priapeia* avec le *Vendemmiatore* du Tansillo, 1790, Paris, sous cette fausse rubrique : *A Peking, regnante Kien-long, nel XVIII secolo*, in-8. — *La Philena, istoria amorosa*, Mantoue, 1547, in-8.

FRANCO (Pierre), chirurg., né dans le 16ᵉ S. à Turriers, près de Sisteron, se rendit surtout célèbre par son habileté dans l'opérat. de la taille. Il passe pour l'avoir pratiquée le prem. par le procédé du haut appareil dont on lui attribue l'invent., procédé quelquef. utile, mais dont il eut la bonne foi d'indiquer lui-même les dangers et les inconvé-nients. On ignore la date de la mort de ce célèbr chirurg.; on sait seulement qu'il passa de bonn heure en Suisse et qu'il professa successiv. l'anat à Fribourg et à Lausanne. Nous lui devons les deu ouvr. suiv. : *Tr. contenant une des parties principales de chirurgie, laquelle les chirurgiens herniaires exercent*, Lyon, 1556, in-8. — *Traité de hernies, conten. une ample déclaration de toute leurs espèces et autres excell. parties de la chirurgie*, etc., ibid., 1561, in-8.

FRANCO-BARRETO (Jean), poète portugais né à Lisbonne en 1606, étudia les belles-lettre sous le célèbre Fr. Macédo, et fit partie de l'expédition maritime envoyée en 1646 au Brésil pou délivrer Bahia de l'oppression des Hollandais. Revenu dans sa patrie, il quitta la carrière des arme pour se livrer à l'étude, prit le bonnet de docteu à l'univ. de Coimbre, et fut nommé secrétaire d l'ambassade portugaise en France. Franco, aprè s'être dignem. acquitté de cet emploi, embrass l'état ecclésiast., fut nommé vicaire de Barrerio e 1648, et mourut en 1664. Les ouvr. de Franco l placent au rang des bons poètes de son temps; le principaux sont : *Cyparisso, fabula mythol., en octaves*, Lisbonne, 1631. — *Eneida portugueza*, Lisbonne, 1ʳᵉ partie, 1664, in-12; 2ᵉ, 1670, in-12 — *Ortografia da lengua portugueza*, ibid., 1670 in-4. Il a laissé des MSs. dont quelq.-uns ne son pas sans importance.

FRANCOEUR (François), composit., né en 169 à Paris, mort en 1787, se lia de bonne heure ave Fr. Rebel, qui devint aussi comme lui par la suit surintendant de la musique du roi, et donna e soc. avec lui 10 *opéras* (de 1726 à 1760), et deu divertissem : *le Retour du roi*, pour les ann. 174 et 1745; et *le Trophée*, prologue en mémoire d la bataille de Fontenoy (1745). — Francoeu (Louis-Joseph), neveu du précédent, né à Pari en 1738, maître de musique de l'Opéra en 1767 est auteur du *Diapason de tous les instruments à vent*, Paris, 1772, in-fol.

FRANÇOIS D'ASSISE (St), institut. de l'ordre des Frères mineurs, né à Assise en Ombrie l'an 1182, s'appelait Jean Bernardon, et fut nomme François à cause de la facilité avec laq. il parlai le franç. Il se livra d'abord au négoce; mais bientô il fit profession de pauvreté et se consacra à la prédication de l'Évangile. Il eut en peu de temps u gr. nombre de disciples, auxq. il donna une règl vers l'an 1209. Il établit plus. monastères en Italie en Espagne, en France, et alla jusqu'en Égypte prêcher l'Évangile; de retour en Europe, il continua à édifier les peuples par ses prédicat. et ses vertus. Il nomma son vicaire Pierre de Catane, lui remi bientôt le gouvernem. de l'ordre qui s'accroissait avec une rapidité singulière, et se retira sur une des plus hautes montagnes de l'Apennin. Là il eu plus. visions, et entre autres celle d'un séraphin crucifié ayant 6 ailes de feu, ce qui lui fit donne le nom ne séraphique. Il mourut à Assise en 1226 à 45 ans. Il reste de lui deux *Règles* (publ. par l

P. J. de La Haye en 1641), et plusieurs ouvr. où il exhorte ses disciples à la subordinat. ecclésiast. et à la pauvreté.

FRANÇOIS DE BORGIA (St), duc de Gandie et vice-roi de Catalogne, né dans le roy. de Valence en 1510, renonça au monde après la mort d'Éléonore de Castro, son épouse, se fit jésuite en 1548, et devint général de cet ordre en 1565. Il mourut à Rome en 1572, ayant rendu les plus gr. services à la société. Il reste de lui des ouvr. trad. d'espagnol en latin, Bruxelles, 1675.

FRANÇOIS DE PAULE (St), fondat. de l'ordre des minimes, né à Paule en Calabre en 1416, fut élevé chez les religieux de St-François, se retira ensuite dans la solitude et y fonda un monastère dans lequel il réunit sous le nom de minimes plus. disciples, et en forma un ordre qui fut approuvé par Sixte IV en 1473. Appelé par Louis XI gravement malade, il exhorta ce monarque à réparer par une mort sainte une vie souillée de crimes, et obtint à cette occas. d'établir son ordre en France. Il mourut au couvent du Plessis-du-Parc en 1507. Les courtisans lui avaient donné le nom de *bon homme*, d'où ses religieux conservèrent celui de *bons hommes*.

FRANÇOIS DE SALES (St), né dans le château de Sales, près de Genève, en 1567, d'une maison noble de Savoie, prit le bonnet de docteur en droit à Padoue, fut avocat à Chambéry, puis prevôt de l'église de Genève à Annecy. Il convertit un grand nombre de zwingliens et de calvinistes. L'évêque de Genève le choisit pour son coadjuteur, et ne put lui faire accepter cette charge qu'avec peine. Envoyé en France pour les affaires de la religion, il s'y fit généralem. estimer, et Henri IV voulut l'y retenir. De retour à Genève où l'évêque venait de mourir, il fut mis à sa place, et usa de son autorité pour la réforme de son diocèse et des monastères. Il institua en 1610, de concert avec la Mère de Chantal, l'ordre de la Visitation, et établit dans le Chablais une congrégat. d'ermites. En 1618, il accompagna à Paris le cardinal de Savoie, qui venait conclure le mariage du prince de Piémont avec une fille de Henri IV, et fut nommé par la princesse son prem. aumônier. Il n'accepta cet emploi qu'à condition qu'il ne l'empêcherait pas de résider dans son diocèse, et revint à Annecy, où il continua à se livrer aux œuvres de charité. Il mourut d'apoplexie à Lyon en 1622. L'édit. la plus complète de ses *OEuvres* est celle de Paris, 1823, 16 vol. in-8. Les plus connus de ses ouvr. sont l'*Introduction à la vie dévote*, *Philotée, ou Traité de l'amour de Dieu* et ses *Lettres spirituelles*.

FRANÇOIS-XAVIER (St), surnommé *l'Apôtre des Indes*, né au château de Xavier au pied des Pyrénées, en 1506, neveu du doct. Navarre, étudia à Paris et enseigna la philosophie au collége de Beauvais. S'étant lié avec St Ignace de Loyola, il devint un de ses plus fervents disciples, alla en Italie, où il servit les malades dans un hôpital de Venise, puis fut, sur la recommand. de St Ignace, envoyé par Jean III, roi de Portugal, dans les Indes-Orientales pour y prêcher l'Évangile. Il arriva à Goa en 1542, propagea la religion chrétienne non-seulement dans cette ville, mais sur la côte de Comorin, à Malaca, dans les Moluques, au Japon, et mourut dans une île de la Chine en 1552, au mom. où il allait porter la foi dans ce royaume. Il reste de lui 5 liv. d'*Épîtres*, Paris, 1631, et quelq. autres ouvrages.

FRANÇOIS Ier (ÉTIENNE), emper. d'Allemagne, né en 1708, du mariage de Léopold-Joseph-Charles, duc de Lorraine, et d'Élisabeth-Charlotte d'Orléans, fut élevé dès l'âge de 12 ans à la cour de Charles VI, et dès-lors destiné à devenir son gendre et son successeur. Ayant hérité du duché de Lorraine en 1729, il le céda par un arrangem. conclu en 1735 pour le duché de Toscane, dont il fut mis en possession 2 ans après, à la mort de Jean Gaston, dern. rejeton mâle de la famille des Médicis. Charles VI étant mort en 1740, François-Étienne, époux de Marie-Thérèse, fut en 1745 proclamé empereur, malgré l'opposition de la France et de la Prusse, qui appuyaient les prétentions de l'électeur de Bavière, leq. succomba cette même année, accablé du chagrin de ses défaites. Quoique Marie-Thérèse eût tous les talents nécessaires pour gouverner les états héréditaires dont la paix d'Aix-la-Chapelle lui conserva la possesion, elle voulut partager son autorité avec l'emper. son mari. Ce prince mourut en 1765, après 20 ans d'un règne glorieux qui ne fut terni que par sa passion pour l'argent, passion qui l'entraîna dans des opérations financières plus dignes d'un marchand que d'un souver. Il laissa 16 enfants, entre autres Marie-Antoinette, épouse du malheureux Louis XVI.

FRANÇOIS Ier, roi de France, naquit à Cognac en 1494. Élevé à la cour de Louis XII, qui le chérissait et dont il avait épousé la fille Claude, il succéda en 1515 à ce prince, mort sans postérité mâle, et fut le premier roi de la branche des Valois. Ce prince, qui avait déjà signalé sa valeur dans la Navarre contre les Espagnols et dans la Picardie contre les Anglais, eut bientôt occas. de la montrer de nouveau dès qu'il fut assis sur le trône. Héritier des prétentions de son prédécesseur sur le duché de Milan, il se hâta d'envoyer, pour en prendre possession, une armée commandée par les meilleurs capitaines qu'on eût encore vus, le connétable de Bourbon, Trivulce, La Trimouille, Bayard, etc.; lui-même il gagna en personne sur les Suisses la fameuse bataille de Marignan, qui dura deux jours, et à l'issue de laquelle il se fit armer chevalier par Bayard. L'empereur Maximilien étant mort en 1520, François Ier et Charles-Quint, déjà roi d'Espagne, se disputèrent sa succession; les électeurs donnèrent la préférence au 2e, et ce fut la source d'une rivalité qui désola l'Europe pend. 30 ans. La guerre éclata en 1521; les commencements en furent glorieux: Bayard défendit Mézières contre 35,000 impériaux; mais le Milanez, dont le gouvernem. avait été confié au maréchal de Lautrec, fut perdu pour la France, et le connétable de Bourbon, poussé à bout par la duchesse

d'Angoulême, mère du roi, se mit à la tête des armées de Charles-Quint en Italie. Vainqueur des Français sur ce théâtre de la guerre, le connétable poursuit le cours de ses succès, entre en Provence, et met le siége devant Marseille. François Ier le refoule sur l'Italie, y pénètre de nouv. lui-même, s'empare de Milan et est fait prisonnier à la funeste bataille de Pavie, en combattant comme un lion au milieu des cadavres de l'élite de ses guerriers, pouvant dire d'eux et de lui-même : *Tout est perdu, fors l'honneur!* Toutefois, cet honneur reçut une tache quand François signa le honteux traité de Madrid, avec l'intention formelle de n'en pas remplir les dures conditions. Cependant la guerre se rallume ; Charles de Bourbon est tué au siége de Rome en 1527 ; la ville est prise, saccagée, et le pape fait prisonn. Les Français rentrent en Italie sous la conduite de Lautrec : le Milanez est conquis, le royaume de Naples va l'être, lorsqu'un nouvel ennemi, la peste, étend ses ravages sur le camp des Français, et leur armée est anéantie sans avoir été vaincue. La paix est conclue à Cambrai en 1529. François Ier renonce à ses prétentions, donne 1,200,000 écus pour la rançon de ses fils demeurés en otage, et, pour cimenter ce tr., épouse Éléonore, sœur de l'emper. Ce prince ayant entrepris six ans après une expédition en Afrique, François Ier crut l'occasion favorable pour s'emparer encore une fois de l'Italie. Déjà il avait traversé la Savoie et le Piémont, quand Charles reparaît triomphant et pénètre dans la Provence, dont il est forcé de se retirer plutôt par le manque de vivres que par les forces de l'ennemi. L'Europe fut étonnée de le voir en 1540 demander passage à François Ier pour aller châtier les Gantois, et plus encore de la générosité avec laquelle ce roi chevalier l'accueillit à sa cour. La guerre recommence presque aussitôt ; elle est, après des succès variés, terminée en 1544 par le traité de Crespi, qui assure enfin la possession du Milanez au duc d'Orléans, 2e fils de François, qui meurt en 1547, des suites d'une maladie cruelle, dont son goût trop ardent pour les plaisirs lui avait fait contracter le germe dix ans avant, et contre laquelle la médec. de cette époque n'offrait encore que des remèdes impuiss. François Ier a d'autres titres que sa gloire milit. au souvenir de la postérité : c'est lui qui, offrant un asile honorable dans ses états aux sav. de la Grèce et de l'Italie, y naturalisa les arts et les sciences, fonda le collége de France, bâtit les châteaux de Chambord, de Fontainebleau, de Madrid, commença celui du Louvre, et mérita le surnom de *Père des lettres*. Mais nous devons dire aussi que le règne de ce monarque, brave, généreux, magnifique, fut terni par le supplice injuste de Semblançai, par les persécutions exercées contre le protestantisme naissant et surtout contre les malheureux Vaudois. La biblioth. du roi possède plus. rec. de *poésies* et de *lettres* de François Ier. L'abbé Lenglet en a tiré une *Épître* (en vers) *traitant de son partement de France et de sa prise devant Pavie*, et l'a publiée à la fin de l'*Histoire justifiée contre les romans*, Amsterdam (Rouen), 1735, in-12. Sa *Vie* a été écrite par Varillas, Paris, 1685, 2 vol. in-4; par Gaillard, 1768, 8 vol. in-12. On a publié à Paris, 1707, in-12, l'*Hist. et parallèle de Charles-Quint et de François Ier, tirés d'un MS. de la biblioth. du Vatican.* Mlle de Lussan a donné les *Anecdotes de la cour de François Ier*, Londres (Paris), 1748, 3 vol. in-12; enfin Rœderer a publié : *Louis XII et François Ier, ou Mém. pour servir à une nouvelle histoire de leur règne.*

FRANÇOIS II, roi de France, fils de Henri II et de Catherine de Médicis, né à Fontainebleau en 1544, succéda à son père l'an 1559. Trop épris des charmes de la jeune Marie Stuart, qu'il avait épousée l'année précéd., ce prince, d'une santé débile, d'un caractère plus faible encore, demeura, pour ainsi dire, étranger aux événem. de son règne, qui ne fut remarquable que par la fortune insolente des Guise, la conspirat. d'Amboise, l'arrestat. du prince de Condé, son jugement et sa condamnat. à mort ; jugement qui aurait été exécuté si François, atteint d'un mal violent à l'oreille, n'eût succombé lui-même tout à coup en 1560, 17 mois et 20 jours après être monté sur le trône.

FRANÇOIS Ier, duc de Bretagne, comte de Richemont et de Monfort, né à Vannes en 1414, succéda en 1442 à son père Jean V, et mourut en 1450. Quoique ce prince ait fait la guerre aux Anglais de concert avec Charles VII, il n'est guère connu dans l'hist. que comme le meurtrier de son frère Gille, qu'il fit étouffer entre des matelas, après l'avoir retenu long-temps en prison et avoir tenté plus. fois de l'empoisonner. C'est sans doute pour avoir bâti la chartreuse de Nantes que ce prince a reçu de quelques moines le surnom de *Bien-Aimé*, auq. il avait si peu de droits.

FRANÇOIS II, dernier duc de Bretagne, petit-fils de Jean IV, succéda à son père en 1459, et prêta foi et hommage au roi Charles VII son suzerain. Ce prince étant mort en 1461, Louis XI, son fils, conçut aussitôt le projet de s'emparer de la Bretagne; mais, suiv. son usage, il employa d'abord la ruse et prétexta un pélerinage pour s'assurer de l'état des forces du duc. Pour prévenir l'orage qui le menaçait, celui-ci fit, avec les seigneurs de France mécontents, la fameuse ligue du *bien public*. Louis, battu à Montlhéry, signa la paix de Conflans en 1465, recommença plus. fois la guerre, et eut souvent recours à de nouv. traités quand ses armes étaient malheureuses. François, qui avait donné sa fille à l'héritier du trône d'Angleterre, fit alliance avec cette puissance et parvint ainsi à conserver ses états : la conquête de la Bretagne, l'un des plus importants projets de Louis XI, fut peut-être le seul dans leq. il échoua constam. Charles VIII fut plus heureux ; La Trémouille, son général, gagna la fameuse bataille de St-Aubin sur le duc François, que le chagrin de sa défaite conduisit au tombeau peu de temps après, en 1488.

FRANÇOIS (JEAN-CHARLES), grav. ordin. des dessins du cabinet de Louis XV et du roi Stanislas ;

né à Nancy en 1717, mort à Paris en 1769, n'eut à proprem. parler aucun maître, et devina pour ainsi dire les principes et les procédés de son art. C'est lui qui inventa la grav. en manière de crayon, découverte qui lui valut les applaudissem. de l'acad. de peinture et une pension de 600 fr. Mais bientôt d'autres artistes l'égalèrent dans ce genre : un d'eux voulut même s'en approprier l'idée première, et le chagrin que François en ressentit le conduisit au tombeau. On regarde comme ses chefs-d'œuvre un *Corps-de-garde*, d'après Vanloo ; une *Vierge*, d'après Vien ; une *Marche de caval.*, d'après Parrocel ; et un *dessein au lavis*, d'après Boucher.

FRANÇOIS (don JEAN), bénédictin de la congrég. de St-Vannes, né en 1722 à Acremont, village du duché de Bouillon, mort au même lieu en 1791, est aut. des ouvr. suiv. : *Hist de Metz* (avec dom Tabouillot), Metz, 1769 et années suiv., 4 vol. in-4. — *Dictionn. roman, wallon, celtique et tudesq. pour servir à l'intelligence des anc. lois et contrats*, Bouillon, 1777, in-4, ouvr. curieux et recherché. — *Bibl. gén. des écriv. de l'ordre de St-Benoît*, etc., ibid., 1777, 4 vol. in-4.

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU (NICOLAS), littérateur et homme d'état, né à Neufchâteau, en Lorraine, le 17 avril 1750, se distingua dans ses études et fut d'abord destiné au barreau. Dès ses plus jeunes années il avait manifesté un goût très vif pour la poésie ; et, encore adolescent, il publia un recueil de vers qui lui valut les éloges de Voltaire. En 1776, il acheta la charge de lieutenant-général du bailliage de Mirecourt ; et, 5 ans après, il fut nommé subdélégué de l'intend. de Lorraine. En 1782, il partit pour St-Domingue, revêtu de l'emploi de procur.-général, et revint en France quelq. années après, vers l'époque de la révolut. Il en adopta les principes avec ardeur, et fut nommé successivem. juge-de-paix, administrat. du départem. des Vosges, député à l'assemblée législative, dont il devint présid. en 1792. Élu député à la convention par son département, il n'accepta point cette mission. Un drame intit. : *Paméla*, qu'il fit représenter en 1793 sur le Théâtre-Français à Paris, lui attira les persécut. du parti révolutionnaire, qui crut y voir des principes opposés aux siens. François de Neufchâteau, mis en prison comme suspect de royalisme, ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. A cette époque, il fut nommé juge au tribunal de cassation, puis commissaire du gouvernement dans le département des Vosges. En 1797, il occupa le poste éminent de ministre de l'intérieur, devint ensuite membre du directoire exécutif, puis de nouveau ministre de l'intérieur. Il quitta ce ministère en 1799, sans rentrer d'abord dans aucun emploi public ; mais, après la chute du directoire, il fut appelé à faire partie du sénat conservateur. Plus tard il fut nommé gr.-officier de la Lég.-d'Honn., et reçut, ainsi que d'autres membres du sénat, le titre de comte. Rentré dans la condition privée à l'époque de la restaurat., il se consacra tout entier à la culture des lettres, qu'il n'avait pas abandonnée dans le cours de sa carrière politique, et son nom ne fut plus dès-lors rappelé à l'attention publique que par quelq. lectures faites à l'Acad. française, dont il faisait partie depuis la création de l'Institut. Il mourut à Paris le 8 janv. 1828. La *Biographie des hommes vivants* contient une liste de ses productions que compléteront les indications suiv. : *les trois Nuits d'un goutteux*, poème en III chants, Paris, Lefèvre, 1819, 20 pag. in-8 (*spécimen* d'un nouv. recueil des poésies de François de Neufchâteau). — *L'Esprit du grand Corneille, ou Extrait*, etc., form. le tom. XLV de la *Collection des meilleurs ouvr. de la langue française*, etc., 1819, in-8. — *Examen de la question de savoir si Lesage est l'auteur de Gil Blas, ou s'il l'a pris de l'espagnol*, etc., dissertat. lue à l'Acad. franç. et impr. dans une nouv. édit. de l'*Histoire de Gil Blas de Santillane*, ibid., 1820, 3 vol. in-8 (*v.* ISLA). — *Introduction aux Pensées de Blaise Pascal*, en tête d'une édit. de cet ouvr., ib., 1821, in-8. — *L'Institution des enfants*, etc., nouv. édit., 1824, 1828, in-8 et in-12. — *Mém. sur la manière d'étudier et d'enseigner l'agriculture*, etc. (lu en 1801 à la société d'agricult. de la Seine), 1828, br. in-8. François de Neufchâteau coopéra en dernier lieu au *Dictionn. d'agriculture pratique*, etc., Blois, Aucher-Éloy, 1828, 2 vol. in-8, dont il a écrit l'introduct. ; il a fourni quelques *poésies* au *Mercure du* 19e S., à l'*Album*, etc.

FRANÇOISE (Ste), né à Rome en 1384, fut mariée à l'âge de 12 ans. Son mari ayant été banni de Rome en 1413, elle renonça au monde, fonda la congrégat. des *oblates* ou *collatines* en 1425, et mourut en 1440.

FRANÇOISE, duch. de Bretagne, fille de Louis d'Amboise, vic. de Thouars, née vers 1427, épousa en 1442 Pierre, comte de Guingamp, second fils de Jean V, dit *le Sage*, et fut couronnée avec lui en 1450. Elle perdit son mari 7 ans après, sans en avoir eu d'enfants, parce que, suiv. une dévot. assez en usage à cette époque, les deux époux avaient vécu ensemble dans une union purem. fraternelle. Aussitôt après la mort de Pierre, Arthur, son oncle, s'empara de tous les biens de la duch. sa veuve, lui enlevant jusqu'à ses pierreries et ses domestiq. les plus dévoués. Françoise supporta patiemment cette persécut., qui dura jusqu'à l'avénement de François II, en 1459 ; alors rendue à la liberté, elle fonda un monastère de carmélites à Vannes, où elle fit profession, puis un autre à Nantes, où elle mourut en 1485, après avoir été l'exemple de la communauté par sa dévotion, son zèle et son humilité. L'abbé Barrin a publ. à Bruxelles (Rennes), 1704, in-12, la *Vie* de cette pieuse princesse, à laq. ses vertus valurent l'honneur de la béatification.

FRANCOWITZ (MATHIAS-FLACH), célèb. théolog. protestant, appelé aussi *Flaccus Illyricus*, né en 1521 à Albone, ville qui faisait partie de l'anc. Illyrie, fut attiré à Bâle, puis à Wittemberg par la réputat. des prem. réformat. Luther et Mélanch-

thon, adopta leurs principes, et en poussa les conséquences beaucoup plus loin qu'eux-mêmes. Après avoir professé successivem. à Wittemberg, à Magdebourg et à Iéna, il mourut à Francfort en 1575, laissant un très gr. nomb. d'ouvr., la plupart dirigés contre l'Église romaine. Les plus remarq. sont : *Catalogus testium veritatis*, Bâle, 1556, Francf., 1666 et 1672, in-4.—*Centuriæ magdeburgenses*, dont l'édit. la plus répandue est celle de Bâle, 1634, 3 vol. in-fol.—*Hist. certaminum de primatu papæ*, Bâle, 1554, in-8, rare.—*Contra papatum romanum*, 1545, in-8, plus rare encore que le précéd. — *De Translatione imperii romani*, Bâle, 1566, in-8; Francfort, 1612, in-4. — *Clavis Scripturæ sacræ*, Iéna, 1674, Leipsig, 1695, in-fol.—*Glossa compendiaria in Nov. Testam.*, Bâle, 1570, Francfort, 1659, in-fol. J. Balt. Ritter a publ. une *Notice* sur la vie et les ouvr. de Flaccus-Illyricus, Francfort, 1723, et 1725, in-4.

FRANCQUAERT (Jacq.), peintre flamand, né à Bruxelles vers le milieu du 16e S., fut, dit-on, élève de Rubens. Il voyagea en Italie pour se perfectionner dans l'étude des beaux-arts, et cultiva avec un égal succès la peinture, l'archit. et la poésie. A son retour dans sa patrie, il fut nommé peintre et archit. de l'archiduc Albert, place qu'il conserva jusqu'à sa mort, dont on ignore la date précise.

FRANGIPANE (Cornelio), av. et poète vénit. de l'illustre et anc. maison de Castello dans le Frioul, né au commencem. du 16e S., mort en 1581, a laissé : une trad. en ital. des *Oraisons* de Cicéron pour Marcellus, Ligarius et Déjotarus, dans le rec. des *Diverse orazioni* par Fr. Sansovino, Venise, 1561, 62 et 69, in-4.—*Helice, rime e versi di varj compositori friulani sopra la fontana Helice*, ibid., 1566, in-4.—Frangipane (Claudio-Cornelio), fils du précéd., né à Venise en 1553, prof. le droit civil dans cette ville, y remplit plus. emplois import., et mourut en 1630, laissant les ouvr. suiv. : *Allegazione over consiglio in jure per la vittoria navale contra Federico I, impr., e atto di Alessandro III*, etc., Venise, 1616, in-4.—*Del parlar senatorio*, ibid., 1619, in-4. — *Stylographiæ in principatum Venetiarum Joannis Cornelii*, etc., ibid., 1625, in-4.

FRANGIPANI ou FRANGEPANI (François-Christophe), seigneur hongrois, joua un rôle import. dans les troubles qui désolèrent son pays dans le 17e S., et dont la cause fut le peu de respect que Léopold Ier avoit témoigné pour les priviléges des nobles. Frangipani étant entré dans la fameuse conspirat. du palatin Vesselengi, fut mis à mort en 1671 avec un gr. nombre d'autres seigneurs; exécution violente qui fit naître bientôt d'autres conspirations plus terribles, entre autres celle du comte Tékély (*v.* ce nom).

FRANK ou FRANCK DE FRANKENEAU (George), médecin allem., né en 1643 à Naumbourg (Haute-Saxe), mort en 1704, a laissé un très gr. nombre d'ouvr., la plupart relatifs à son art; nous citerons seulement : *Lexicon vegetabilium usualium*, etc., Strasbourg, 1672, in-12, souv. réimpr., particulièrement à Leipsig en 1698, sous le titre de *Flora francica; de Calumniis in medicos et medicinam*, Heidelberg, 1686.—*De palingenesiâ, sive ressuscitatione artificiali plantarum, hominum*, etc., Halle, 1717, in-4. — *Satyræ medicæ XX*, etc., Leipsig, 1722, in-8. — Frank de Frankenau (George-Frédéric), fils du précéd., mort en 1732, profess. extraordinaire de médec. à Copenhague, est aut. des ouvr. suiv. : *Onychologia curiosa, seu de uniguibus tractatio physico-medica*, Iéna, 1695, in-4. — *Anastomosis retecta*, etc., Copenhague, 1704, in-4. — *Disquisitio epistolaris de succi nutritii transitu per nervos, ejusque in corpore humano effectibus*, Leipsig, 1696, in-12.

FRANK (Pierre), né en 1745 à Rotalben dans le grand-duché de Baden, fut élevé à Heidelberg, où il apprit l'anatomie et la médec. Engagé d'abord au service de l'év. de Spire, il remplit ensuite une chaire à l'univ. de Goettingue, et à celle de Pavie, où il remplaça le célèbre Tissot. Nommé directeur-général des hôpitaux de la Lombardie, il quitta cette place en 1795 pour aller occuper celle de prof. de clinique à Vienne. Il y éprouva des chagrins qui le décidèrent à passer en Russie, où il fut nommé archiâtre impérial. Des raisons de santé l'obligèrent de retourner à Vienne, où, en 1809, il refusa les offres de Bonaparte, qui voulait l'attirer en France. Il mourut en 1821. On a de lui : *Système de police médicale*, Milan, 1808, 11 vol. in-8. — *Choix d'opuscules appartenant à la médecine*, Pavie, 1785, 12 vol. in-8. — *Plan d'école clinique*, Vienne, 1790, in-8. —*De l'art de traiter les maladies*, Pise, 1818, 9 vol. in-8, etc.

FRANKE (Auguste-Herman), philanthrope, né à Lubeck en 1663, nommé en 1692 à la cure de Glaucha, près de Halle, dans le duché de Brandebourg, y fonda de ses deniers et des aumônes des particuliers deux établissem. destinés à l'instruct. des pauvres enfants, appelés, l'un *Maison des Orphelins*, l'autre, *Pedagogium*. Il y joignit dans la suite une espèce d'imprimerie stéréotype afin de pouvoir donner la Bible au peuple à très bon marché, et dont il est sorti, de 1715 à 1795, 1,570,333 exempl. de l'Anc.-Testam. Il termina en 1727 une vie qu'il avait consacrée tout entière au bien de ses semblables. Franke a publ. en allem. 3 ouvr. relatifs à l'établissement dont il était fondateur, un grand nombre d'écrits théologiques, 4 vol. de *Sermons*, un Nouv.-Testament grec, et des *Dissert.* de philologie orient. Ses *Discours* et *Oraisons funèbres* ont été impr. à Halle, 1727, in-fol. — Franke (Gotthelf-Auguste), fils du précédent, dirigea après lui la Maison des Orphelins, et mourut en 1769 prof. de théologie et inspect. du cercle de la Saale. Il a publ. quelq. *Sermons*, plus. ouvr. théolog. en allem. et les *Relat. des missionn.* (luthériens) *aux Indes-Orient.*, no 19 au no 107; cette collection forme 9 gros vol. in-4.

FRANKLIN (Benjamin), né à Boston en 1706 d'une famille pauvre, fut, à l'âge de 12 ans, placé en qualité d'apprenti chez son frère, imprimeur,

devint impr. lui-même, et dut à son esprit d'ordre, au travail et à l'économie une fortune considér. Député en 1736 à l'assemblée générale de la Pensylvanie, il obtint l'année suiv. l'emploi lucratif de direct. des postes de Pensylvanie, fut fait direct.-gén. en 1753, et envoyé deux fois en Angleterre pour y régler la répartit. des impôts sur une base plus équitable. Lors des prem. soulèvem., préludes de la révolution d'Amérique, Franklin, qui se trouvait à Londres, fut appelé à la barre de la chambre des communes, donna tous les renseignements sur les abus dont ses compatr. se plaignaient, et annonça aux ministres la séparat. des colonies de la métropole, si l'on refusait de faire droit à leurs justes réclamat. L'orgueil anglais se joua des prédict. du philosophe, qui supporta patiemm. les injures et les plaisanteries qu'on lui prodiguait, et dont l'événement le vengea en justifiant pleinem. ce qu'il avait avancé. Tout espoir d'accommodem. étant perdu, Franklin retourna dans sa patrie en 1775, fut élu le lendemain de son arrivée député de Pensylvanie au congrès, et prit une part très active aux import. délibérat. de cette assemblée. L'indépendance avait été solennellem. proclamée le 2 juill. 1776; mais les troupes roy. couvraient le sol de la nouv. république; elle avait besoin d'un allié puissant. Franklin fut deputé en France. Pour la prem. fois peut-être toute la dignité de l'ambassade consistait dans la considérat. personnelle de l'ambassadeur; on s'enthousiasmait à la vue de ce philosophe vénérable, qui, la tête couverte de longs cheveux blancs, venait solliciter de la générosité franç. des secours destinés, non plus à attaquer telle ou telle puissance, à soutenir telle ou telle intrigue politique, mais à assurer la liberté d'une république naissante. L'opinion publique entraîna le monarque : le traité d'alliance fut conclu et les États-Unis reconnus comme puissance indépend. en 1778. Après avoir résidé 9 ans à Passy en qualité de ministre plénipotent., Franklin revint dans sa patrie en 1785. Son retour fut une fête de famille; jamais des honneurs si touchants et si simples n'avaient été, dans les temps modernes, prodigués à un simple particulier. Il reprit sa place aux assemblées de la province, dont il fut deux fois élu président; mais en 1788 ses infirmités croissantes le forcèrent à se retirer des affaires, et il mourut en 1790 à l'âge de 84 ans. L'assemblée constituante décréta, sur la motion de Mirabeau, qu'elle prendrait le deuil pend. trois jours pour honorer la mémoire de Franklin. Privé du secours d'une éducat. prem., ce grand homme s'était formé seul à la connaissance des sciences morales et natur. Pour donner une idée du succès avec leq. il les a cultivées, il suffira de rappeler que c'est à lui que nous devons l'invent. du paratonnerre, et que la société royale de Londres, l'académie des sc. de Paris, etc., etc., s'empressèrent de l'admettre dans leur sein. Le vers suiv. de Turgot (le meill. peut-être qui ait été fait en latin par un moderne) retrace ses princip. titres de célébrité :

Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis.

Les *Œuvres* de Franklin ont été réunies en 3 vol. in-8, Londres, 1806; une partie avait été trad. en franç. par L'Écuy et Barbeu du Bourg, Paris, 1773, 2 vol. in-4. La *Vie privée de Franklin, écrite par lui-même, suivie de ses œuvres morales, politiq. et littér.*, a été publ. par Castera, Paris, an VI (1798), 2 vol. in-8. On a donné en 1818 les *Mémoires sur la vie et les écrits de Franklin, publ. sur le MS. original rédigé par lui-même et continué jusqu'à sa mort* par W.-T. Franklin, son petit-fils, 2 vol. in-8; sa *Correspond. choisie* a été publ. par le même, et trad. en franç. par M. de la Mardelle, Paris, 1818, 2 vol. in-8. De tous les ouvr. de Franklin, celui qui a le plus contribué à populariser son nom en Europe est *la Science du bon homme Richard*, pet. chef-d'œuvre de raison et de bons sens; la trad. franç. de cet ouvr., souv. réimpr., est due à Quétant.

FRANKLIN (Éléonore-Anne), plus connue sous le nom de *miss Porden*, naquit en 1795. Son père, William Porden, était architecte. Elle montra dès sa jeunesse du goût et du talent pour la poésie. Elle n'avait que 17 ans quand elle composa son poëme badin intit. : *les Voiles*, qu'elle étendit ensuite à VI chants et qu'elle publia en 1815. Trois ans après, elle donna au public un petit poëme intit. : *l'Expédition arctique.* Cette circonstance lui fit faire la connaissance du capitaine Franklin, célèbre par ses voyages de découvertes dans le nord de l'Amérique, et qu'elle épousa en août 1823. Elle avait publ. l'année précéd. un poëme épique en XVI livres, intit. : *Cœur-de-Lion, ou la Troisième croisade.* Elle mourut en 1825, à l'instant où son mari venait de partir pour son second voyage.

FRANKON ou FRANCON, évêq. de Liége, mort en 901 ou 903, fut élevé à l'école du palais de Charles-le-Chauve, et passait pour un prélat très instruit; mais les éloges donnés aux savants de ce temps sont toujours plus ou moins suspects. On prétend qu'il avait composé plus. ouvr. qui ne nous sont point parvenus. Ce qui est certain, c'est qu'il assista à l'assemblée tenue à Aix-la-Chapelle, laq. autorisa le roi Lothaire à répudier Teuteberge sa femme légitime, pour épouser Valdrade sa concubine, et qu'il s'opposa les armes à la main à l'invasion des Normands en 891. — Frankon, scolast. ou écolâtre de Liége dans le 11e S., fut, dit-on, un homme d'un rare savoir, théologien, philosophe, mathémat., astronome, musicien, etc., et composa plus. ouvr. parmi lesq. on cite un *Livre sur la quadrature du cercle;* des traités *sur la musiq. et le plain-chant;* un *sur le bois de la vraie croix*, etc. — Frankon, 2e abbé d'Afflighem, dans le Brabant en 1109, est auteur d'un *Traité de la grâce, en XII liv.*, Anvers, 1565, et Fribourg, 1620, in-12, et d'une pièce, en 50 vers latins, *De statu futuræ gloriæ*, insérée par Fabricius dans sa *Biblioth. mediæ et infim. latinit.*, etc., etc.

FRANQUE (Lucile MESSAGEOT), artiste distinguée, née à Lons-le-Saunier en 1780, morte à

Paris en 1802, cultivait avec un égal succès la peinture et la poésie. Elle a laissé quelq. tabl. qui lui méritèrent les éloges de ses maîtres et de ses amis, et quelq. ouvr. MSs. parmi lesq. on distingue un *Essai sur les harmonies de la mélancolie et des arts;* un poème intit. : *le Tombeau d'Éléonore.* M. Ch. Nodier a inséré un éloge de Lucile Franque dans les *Essais d'un jeune barde.*

FRANSZ, peintre médiocre, né à Malines vers 1540, s'occupa spécialement de sujets tirés de la Bible. Descamps cite de cet artiste une *Fuite en Égypte* pour l'église Notre-Dame de Malines; une *Annonciation* et la *Visitation* pour celle du couvent d'Hanswyck près de cette ville.

FRA-PAOLO. — V. Sarpi.

FRAUNHOFER (Joseph), opticien célèbre, né à Saraubing en 1787, mort à Munich en 1826, sut vaincre les plus gr. obstacles qu'un homme puisse rencontrer dans la carrière des sciences. Orphelin à 11 ans, mis en apprentissage chez un maître difficile, il manqua de tous les secours, même pour apprendre à lire et à écrire, et pourtant il apprit. Retiré comme par miracle de dessous les ruines de la maison qu'il habitait et qui s'était écroulée subitement, il devint l'objet d'abord de la curiosité, puis de l'intérêt de Maximilien-Joseph, roi de Bavière. Fraunhofer n'usa qu'avec discrétion des secours qu'on lui accordait; on le vit encore le jour dans un atelier, ses outils à la main, la nuit dans un cabinet sans fenêtre, où il lui était interdit d'avoir de la lumière : il vint à bout d'apprendre les mathématiques. A l'âge de 20 ans, il fut reçu dans le bel établissem. créé par MM. Reichenbach et Utzschneider pour la confection des instrum. de mathématiques et d'optique. En 1823, on le nomma conservat. du cabinet de physique de l'académie de Munich, dont il était déjà membre. Associé à l'institution astronomique d'Édimbourg et à l'université d'Erlangen, il reçut du roi de Bavière la décorat. de l'ordre du mérite civil, et du roi de Danemark celle de l'ordre de Danebrog. Le célèbre *Télescope* de Dorpat est l'ouvrage de cet homme modeste et dévoué aux arts.

FRATREL (Joseph), peintre, né à Épinal en 1730, mort en 1783, avait été professeur à l'acad. de Paris. Dans le petit nombre de tableaux que cet artiste a laissés, on cite celui de *Cornélie*, à la galerie royale de Munich; une *Vestale;* la *Fuite en Égypte; le Fils du meunier*, etc.

FRAUENLOB (Henri), meistersauger ou troubadour allemand, mort à Mayence en 1317, se mit en grande réputation pour les chansons qu'il composa en l'honneur des dames. Quelques-uns de ses vers ont été impr. dans la collection de Manesse à Zurich, mais la plupart sont restés inédits; on en conserve une copie dans la bibliothèque du Vatican.

FRECULFE, nommé aussi RADULFE, évêque de Lisieux, mort en 850, avait été envoyé en 825 à Rome avec Adegaire pour demander au pape Eugène II la permiss. de soumettre à une réunion d'hommes instruits la fameuse quest. du renversement des images. Le pape ayant accordé son consentem., l'assemblée se tint cette même année, et décida que les images ne seraient point détruites. Fréculfe avait composé plusieurs ouvrages, dont un seul nous est parvenu : *Chronicorum libri II*, plusieurs fois impr., Cologne, 1539; Heidelberg, 1597, in-fol., inséré dans la *Biblioth. des Pères.*

FRÉDÉGAIRE, surnommé *le Scolastique*, né en Bourgogne dans le 7e S., est aut. d'une *Chronique* divisée en V livres, dont les 3 premiers ne sont qu'une compilation des chroniques précédemment écrites par Jules-Africain, Eusèbe, St Jérôme et Idace; le 4e est un abrégé de l'*Hist.* de St Grégoire de Tours, et le 5e renferme la continuat. de cette hist. jusqu'à l'année 641. Quatre écrivains anonymes ont fait des additions à l'ouvrage de Frédégaire, et l'ont poussé jusqu'à l'année 768; il a été impr. en forme d'appendice aux œuvres de St Grégoire de Tours, Bâle, 1568 et 1610, in-8, sous ce titre : *Fredegarii scolastici chronicon quod ille, jubente Childebrando comite, Pipini regis patruo, scripsit*, trad. en français par l'abbé de Marolles. Le 4e et le 5e liv. se retrouvent dans les *Scriptores rerum francicar.* de Freher; dans les *Scriptores coœtanei* de Duchesne et dans le t. II du *Rec. des historiens de France* par D. Bouquet. La 5e livr., trad. nouv. en franç., fait partie de la *Collect. des mém. sur l'hist. de France*, publ. par M. Guizot. On peut consulter sur cet ouvr. la dissert. d'Adrien de Valois, *De Fredegario ejusque operibus;* la préface de D. Ruinart en tête des œuvres de Grégoire de Tours; l'*Hist. littéraire de France* de D. Rivet, tome III, et l'*Apologie de l'hist. de Frédégaire*, par l'abbé de Vertot, t. Ier des *Mémoires de l'académie des inscriptions.*

FRÉDÉGISE ou FRIDUGISE, écrivain du 9e S., fut amené à la cour de Charlemagne par le savant Alcuin, son maître, et mourut en 834 chancelier de Louis-le-Débonnaire. Il avait composé plus. ouvr. qui ne nous sont point parvenus. Il reste de lui : *Epistola de nihilo et tenebris*, dans le 1er vol. des *Miscellanea* de Baluze; des poésies impr. avec celles d'Alcuin, dont on a peine à les distinguer; *La Réfutation des sentiments erronés d'Agobard, év. de Lyon;* on ne connaît de cet ouvrage que les passages qu'Agobard a rapportés dans sa réponse.

FRÉDÉGONDE, reine de France, née en 543 à Montdidier, de parents obscurs, parvint à épouser Chilpéric après avoir été long-temps sa maîtresse, et le fit assassiner au moment où il venait de découvrir son commerce criminel avec un de ses serviteurs nommé Landri. La régence fut dévolue à Frédégonde, suivant les lois du royaume; elle usa du souver. pouvoir avec autant d'habileté qu'elle avait employé de scélératesse pour y parvenir, et mourut de mort naturelle en 597, après avoir fait périr Sigebert, son beau-frère, Chilpéric, son mari, deux vertueuses princesses, trois fils de roi, des prélats, des généraux, et un grand nombre d'autres victimes moins illustres. Pour sa rivalité avec la reine Brunehaut, *voyez* l'article de cette princesse.

FRÉDÉRIC Ier, emper. d'Allemagne, surnommé

Barberousse, né l'an 1121, accompagna en 1147 à la Terre-Sainte Conrad III, son oncle, auquel il succéda en 1152, et fut sacré dans l'église de St-Pierre de Rome en 1155. Après avoir passé la majeure partie de son règne à réprimer les révoltes qui éclataient alternativement en Allemagne et en Italie, il perdit ce dernier pays par suite de sa longue querelle avec le pape Alexandre III, et se vit contraint à reconnaître ce pontife. Il partit en 1189 pour une nouvelle croisade contre Saladin, et mourut l'année suivante pour s'être baigné dans le Cydnus, imprudence qui, dans les temps anc., avait failli coûter la vie à Alexandre. On peut consulter sur ce prince, l'un des plus grands qu'ait eus l'Allemagne, entre autres *la Chron. d'Othon de Freisengen;* l'ouvr. de Gunther : *Ligurinus, sive de rebus gestis Frederici I, libri X*, Heidelberg, 1812, in-8; la *Vie de Frédéric Barberousse,* en latin, Leipsig, 1722, in-4.

FRÉDÉRIC II, petit-fils du précédent, né en 1194 à Iesi dans la marche d'Ancône, élu roi des Romains du vivant de son père Henri VI, lui succéda à l'empire, mais non sans contestat. La mort le délivra de Philippe, son oncle, l'un de ses compétiteurs, et les armes du roi de France Philippe-Auguste le délivrèrent de l'autre, Othon de Brunswick, à la mémor. bataille de Bouvines en 1213. A la mort de celui-ci, en 1228, Frédéric fit élire roi des Romains son fils Henri, qui, s'étant révolté contre lui, fut déposé en 1236, condamné à une prison perpétuelle, et eut pour success. son frère Conrad. Continuant le projet que son père avait eu de soumettre l'Italie entière à sa domination, Frédéric remporta de grands avantages contre les guelfes, fut 2 fois excommunié par Honorius IX, qui, voulant éloigner un voisin si dangereux, le sommait d'accomplir la promesse qu'il avait faite au St-siége de porter la guerre en Palestine. Frédéric part enfin, traite à prix d'argent avec le soudan Mélédin de la reddition de Jérusalem, entre dans cette ville, et prend de ses propres mains la couronne qui lui appartenait du côté d'Iolande, sa femme, fille de Jean de Brienne. Cependant Innocent IV, successeur de Grégoire IX, demande à l'empereur la restitution des villes de l'état ecclésiastique, et l'hommage pour les roy. de Naples et de Sicile, le fait excommunier au concile de Lyon en 1245, le déclare déchu du trône, et fait successivement élire à sa place Henri, landgrave de Thuringe, et Guillaume, comte de Hollande. Frédéric résiste comme un lion, la guerre s'allume dans tous ses états; après une suite de triomphes et de revers, il meurt à Firenzuola en 1250. Ce prince aimait les lettres et les cultivait lui-même. On a de lui des *vers* en langue romane et des *Lettres lat.* (on en trouve 9 dans le 1er vol. des *Miscellanea* de Baluze, et 7 autres dans le tome II de la *Bibliothèque histor.* de Carusa); un traité *de Arte venandi cum avibus,* continué par Manfred, son fils, imprimé avec la *Fauconnerie* de Tardif, Venise, 1560; Bâle, 1578, in-8; avec celle d'Albert-le-Grand, Augsbourg, 1596, in-8.

FRÉDÉRIC, dit *le Beau*, duc d'Autriche, était fils de l'emper. Albert Ier, qui s'efforça vainement de le faire reconnaître pour roi de Bohême. Albert eut pour successeur Henri VII; après la mort de celui-ci, Frédéric fut nommé empereur par quatre élect., et les six autres donnèrent leurs suffrages à Louis de Bavière. Les deux compétit. se firent sacrer en 1315, l'un à Cologne, l'autre à Aix-la-Chapelle; l'un avait pour lui les guelfes et le pape, l'autre les gibelins et les Suisses. Ils convinrent de remettre la décision de leur querelle à 30 combattants; mais Frédéric, contre lequel le sort se déclara, ne tint pas sa parole, leva une grosse armée, alla chercher Louis au cœur de ses états, et lui livra la fameuse bataille de Muldorf, qu'il perdit en 1322. Fait prisonn., il resta 3 ans renfermé dans une forteresse, fit ensuite une renonciation solennelle de ses droits à l'empire, et mourut en 1330. On peut consulter pour plus de détails l'ouvrage de Beumann intitulé : *Voluntarium imperii consortium inter Fredericum Austriacum et Ludovicum Bavarum*, Francfort, 1735, in-fol., fig.

FRÉDÉRIC III, dit *le Pacifique*, empereur d'Allemagne, né en 1415, était fils d'Ernest, duc d'Autriche; il fut élu après la mort d'Albert II, et sacré à Aix-la-Chapelle en 1442. Ce prince fit d'abord alliance avec les Français contre les Suisses; mais bientôt il leur déclara la guerre pour les empêcher de s'établir dans l'Alsace et dans la Lorraine. Il méritait tellement le surnom qui lui fut donné, qu'ayant été dépouillé par des voleurs lors du voy. qu'il fit à Rome en 1452 pour s'y faire couronner, il ne songea pas à tirer vengeance de cet affront. Il avait refusé des secours aux Hongrois battus par les Turks; Mathias Corvin, leur roi, débarrassé de ces ennemis redoutables, tourna ses armes contre l'empereur, qui, par un traité honteux, consentit à lui laisser sa vie durant Vienne et toute la Basse-Autriche, dont il s'était emparé. Frédéric mit en 1491 au ban de l'empire Albert de Bavière, son gendre, qui prétendait à la souveraineté du Tyrol, et mourut en 1493 après un règne peu glorieux, qui avait duré 53 ans. On trouve des bons mots (*Proverbia*) de ce prince dans un recueil intit. : *Margarita facetiarum*, Strasbourg, 1509, in-4.

FRÉDÉRIC Ier, roi de Danemarck et de Norwége, né en 1471, était fils de Christian Ier, et fut choisi en 1523 pour succéder à Christian II, son neveu, qui venait d'être déposé à cause de la dureté de son gouvernement. Gustave Wasa, qui avait remplacé ce même Christian sur le trône de Suède, fit alliance avec Frédéric; tous deux attirèrent dans un piége leur compétiteur, et le retinrent dans un château fort. Frédéric favorisa dans ses états l'introduction du luthéranisme naissant, et mourut en 1533.

FRÉDÉRIC II, roi de Danemarck et de Norwége, né en 1534, succéda en 1558 à son père Christian III, après avoir signé une charte où la noblesse donnait à son autorité des limites plus étroites qu'à celle de ses prédécess. Une partie de son règne se passa dans des guerres avec la Suède,

pour savoir lequel des deux états aurait le droit de mettre trois couronnes dans ses armes; les résultats de ce démêlé furent aussi déplorables que la cause en était futile. Frédéric mourut en 1588, laissant ses états paisibles. Il s'était appliqué à y faire fleurir l'agriculture et le commerce, et avait été secondé dans ses vues pas Pierre Oxe, son premier ministre. C'est lui qui donna à Tycho-Brahé l'île de Hewen pour y construire le fameux observatoire d'Uranienborg.

FRÉDÉRIC III, roi de Danemarck et de Norwége, né en 1609, était fils de Christian IV, auq. il succéda en 1648, malgré l'opposition d'un parti qui s'était formé en faveur de son frère naturel Corfilz Uhlfelt. A la suite d'une guerre désastreuse où les Danois avaient été les agresseurs, Charles-Gustave ayant mis le siége devant Copenhague en 1659, Frédéric sauva cette ville par le courage qu'il sut inspirer à ses habitants. Ce furent sans doute les talents qu'il déploya dans cette circonstance qui portèrent les trois ordres de l'état à lui rendre la *capitulation* qu'il avait signée en montant sur le trône, à reconnaître l'hérédité dans sa famille, et à lui confier une autorité absolue en 1661. La guerre ayant éclaté en 1665 entre la Hollande et l'Angleterre, Frédéric prit successivem. parti pour l'une et pour l'autre de ces puissances, et mourut en 1670. Il est à regretter que dans les dernières années de sa vie ce prince, qui avait rétabli les finances du royaume, se soit laissé séduire à la chimérique recherche de la pierre philosoph., et qu'il ait sacrifié de grosses sommes au désir de devenir plus riche.

FRÉDÉRIC IV, roi de Danemarck et de Norwége, né en 1671, succéda en 1699 à Christian V, son père, et, à peine assis sur le trône, déclara, de concert avec le tzar Pierre I[er], la guerre au jeune Charles XII, qui bientôt le réduisit à solliciter une paix qu'il n'obtint qu'à des conditions très dures. Lors du désastre de Pultawa, Frédéric, qui s'était préparé de longue main à la guerre, envoya 16,000 Danois dans la Scanie. Après des succès variés, il parvint, avec l'assist. des Russes et des Saxons, à remporter des avantages plus certains, et fit même prisonnier le général suédois Stenbock. Cependant Charles, de retour de Bender, se jeta dans la Norwége, et périt au siége de Friderickshall; le sénat suédois se hâta de faire la paix, qui, cette fois, fut tout à l'avantage de Frédéric. Ce prince mourut en 1730, après avoir fondé les missions du Groënland et de Laponie, la maison des orphelins de Copenhague, et 240 écoles pour l'instruction des enfants pauvres.

FRÉDÉRIC V, roi de Danemarck et de Norwége, né en 1723, succéda en 1746 à son père Christian VI. Paul III étant monté sur le trône de Russie en 1762, leva une armée considérable pour reprendre sur le Danemarck le duché de Sleswig, dont son père avait été dépouillé. Déjà le général Romanzow, à la tête de 40,000 hommes, jetait la terreur dans le Mecklembourg, et Frédéric préparait une résistance formidable lorsque Pierre fut assassiné, et que Catherine II s'empressa de retirer ses troupes et de signer la paix. Frédéric mourut en 1766 après avoir fait beaucoup pour les sciences et les arts, fondé la compagnie asiatique, un hôpital et une acad. de peinture à Copenhague.

FRÉDÉRIC I[er], élect. de Brandebourg et prem. roi de Prusse, né en 1657, succéda en 1688 à son père Ferdinand-Guillaume, dit *le Grand-Électeur*, dont le règne glorieux avait donné au Brandebourg un gr. ascendant en Allemagne. Frédéric l'accrut encore par son luxe et sa magnificence, par les secours qu'il donna au prince d'Orange, son parent, pour faciliter son expédit. en Angleterre, et à l'emper. pour chasser les Turks de la Hongrie. Léopold, pour lui marquer sa reconnaissance, érigea le duché de Prusse en roy., usant en cela d'une prérogative que personne ne lui avait encore reconnue, et que personne ne songea à lui contester. Le couronnem. eut lieu à Kœnigsberg en 1701; le faste inouï que Frédéric déploya dans cette occasion, et celui dont il aimait à s'entourer dans toutes les autres, ne firent point à ses finances tout le tort qu'on aurait pu craindre, parce que, si les dépenses étaient considérables, il y avait aussi le plus gr. ordre dans l'administrat., et que ses dépenses contribuèrent aux progrès de l'industrie et des arts. S'abstenant de prendre part aux démêlés sanglants de la Suède et de la Russie, Frédéric s'occupa tout entier de donner à son royaume des institutions qui pussent le placer au rang des grandes puissances. Il fonda en 1694 l'univ. de Halle, qui devint si célèbre dans la suite; l'acad. de peinture en 1696, enfin en 1707 la société roy. des sciences et des belles-lettres de Berlin, dont l'illustre Leibnitz fut le prem. présid. Frédéric I[er], après un règne glorieux, quoique pacifique, mourut en 1713.

FRÉDÉRIC II, roi de Prusse, surn. *le Grand*, né à Berlin en 1712, était le 3[e] fils de Frédéric-Guillaume I[er]; il avait reçu de la nature un goût naturel pour les lettres et les arts, qui, développé par une éducation toute française, lui rendit insupportable la cour de son père; aussi voulut-il la quitter en 1730 pour voyager en Allemagne; mais ce projet échoua par l'imprudence d'un officier nommé Katt, qui devait être le compagnon de sa fuite. Frédéric eut la douleur de voir périr sur l'échaf. ce malheur. jeune homme qu'il aimait tendrem., fut lui-même condamné à mort, et passa plus d'une année dans un emprisonnem. rigoureux, et dans la retraite et l'étude toutes celles qui s'écoulèrent jusqu'à son avénem. au trône en 1740. A peine y était-il assis, qu'on le vit avec étonnem. renonçant à tous les plaisirs, celui de la musique excepté, diriger toutes ses pensées vers l'accroissem. et l'instruction de son armée qu'il avait portée de 60,000 hommes à 80,000. Après un premier essai de ses forces contre le prince évêque de Liége, il saisit l'occasion de la mort de Charles VI, et des embarras où se trouvait Marie-Thérèse pour élever des prétentions sur la Silésie qu'il envahit aussitôt, et dont la possess. lui fut assurée par le

traité de Breslau qu'il fit séparém. en 1762, abandonnant la France et ses autres alliés. Toutefois, il rentra bientôt en campagne, lutta avec avantage contre les forces de l'Autriche, de la Russie, de la Saxe, et signa à Dresde en 1745 une paix glorieuse qui dura 10 ans. Frédéric en employa les loisirs à travailler à la prospérité de ses états : le commerce fut encouragé, des établissem. d'utilité publique fondés, des manufactures s'élevèrent de tous côtés, l'acad. de Berlin reprit son anc. lustre; des sav. et des artistes étrang., des ouvriers habiles furent appelés à la cour. Cependant Frédéric, au milieu des arts de la paix, ne négligeait point celui de la guerre : l'infanterie prussienne, à laquelle il avait donné cette nouv. tactique qui la rendit la prem. de l'Europe, fut portée à 100,000 hommes, la cavalerie à 30,000; l'artillerie et le génie, armes dont il s'occupa moins, reçurent toutefois des accroissem. considérables. En 1756 commença la guerre de sept ans; Frédéric, après une longue série de triomphes et de revers, après avoir résisté seul à toutes les puissances du continent, étonné l'Europe par sa persévérance autant que par son génie, battu 20 fois des armées plus nombr. que les siennes, profité habilem. de tous ses avantages, et fait souvent sortir la victoire du sein même de ses défaites, signa en 1763 la paix d'Hubertsbourg. Par ce traité, l'Autriche lui garantit pour la troisième fois la possess. de la Silésie, sous la seule condit. de donner sa voix à l'archiduc Joseph aux prem. élect. pour la couronne impériale. Cette paix nécess. à tous les états de l'Europe, ne l'était à aucun plus qu'à la Prusse : son agricult. était négligée, son commerce détruit, sa populat. usée par la guerre, ses armées affaiblies par la perte des vieux soldats et des meill. officiers : mais le génie puissant de Frédéric parvint à cicatriser tant de plaies. D'utiles alliances relevèrent le commerce en même temps qu'elles éloignèrent les chances de la guerre; les fonds destinés à l'entretenir furent consacrés à rebâtir les villes et les villages qu'elle avait dépeuplés et détruits; les grains amassés pour la subsistance des armées servirent à ensemencer les champs qu'elles avaient ravagés. Tout se ranima, tout refleurit; 200,000,000 furent employés à des secours et à des améliorations : 600 villages nouv. furent édifiés, les marais furent défrichés, et la populat. s'accrut d'un tiers malgré de si longs et de si affreux désastres. Le partage de la Pologne en 1772 donna à Frédéric cette contrée qu'on appelle aujourd'hui la Prusse-Orientale. Une guerre qui s'éleva en 1777, à l'occasion de la mort de l'élect. de Bavière, ne dura que 6 mois, n'amena aucun événem. import., et rien ne troubla plus le repos de ce gr. roi qui mourut en 1786. Frédéric ne fut pas seulem. un guerrier, il fut un philosophe et un littérat. distingué. Ses compatr. peuvent lui reprocher son mépris impolitique pour la langue nationale; il a toujours parlé franç., et ses ouvr. en vers et en prose sont tous écrits dans cette langue : ils ont été recueillis, Amsterdam (Liége), 1790, 23 vol. in-8. Une *Nouv. Vie de Frédéric II*, par Denina, forme le 24e vol. de cette collection, où l'on distingue surtout : *l'Anti-Machiavel; les Mémoires pour servir à l'hist. de la maison de Brandebourg; les Poésies du philosophe de Sans-Souci; l'Hist. de mon temps* (de 1740 à 1745); *l'Hist. de la guerre de sept ans*, etc. Gillies a publ. en angl., Londres, 1809, un *Tableau du règne de Frédéric II, avec un parallèle entre ce prince et Philippe II de Macédoine*; enfin le général Jomini, dans son *Traité des grandes opérations militaires*, a donné *l'Histoire critique des campagnes de Frédéric, comparées à celles de l'emp. Napoléon.* On trouve dans les *œuvres* de Guibert l'*Éloge histor. de Frédéric II.* On peut consulter encore : *Vie de Frédéric II* (par Laveaux), Strasb., 1788, 4 vol. in-8; *Lettres sur Frédéric II* (par le même), ibid., 3 vol. in-8; l'ouvr. de Büsching, *Caractère de Frédéric II*, trad. de l'allem.; et les *Souvenirs de Thiébault*, Paris, 1810, 5 vol. in-8.

FRÉDÉRIC Ier, roi de Suède, né à Cassel en 1676, était fils du landgrave de Hesse-Cassel, et s'était distingué à la tête des troupes holland. dans la guerre de la success. d'Espagne. Ayant épousé en 1715 Ulrique-Éléonore, sœur de Charles XII, dès ce moment il servit dans les armées de Suède en qualité de généralissime. Ulrique-Éléonore succéda à son frère en 1718; mais trop faible pour gouverner dans des circonstances si difficiles, elle se démit 2 ans après de son autorité en faveur de son époux qui fut solennellem. reconnu et proclamé roi, après qu'il eut abjuré la religion réformée et embrassé le luthéranisme. Le nouv. roi se hâta de conclure la paix avec le Danemarck et la Russie, et s'appliqua pend. tout le reste de son règne à réparer les maux que la Suède avait soufferts dans les 20 ann. précéd. Il parvint à rétablir les finances, l'agricult. et le commerce, et mourut en 1751, après avoir fondé l'acad. des sciences de Stockholm.

FRÉDÉRIC Ier, élect. palatin, surnommé *le Victorieux*, frère puîné de Louis, dit *le Doux*, mort en 1449, lui succéda en qualité de tuteur de son neveu Philippe, qui n'était âgé que d'un an; mais s'étant, pend. cette longue régence, habitué à l'exercice du pouvoir, il le conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1476. Frédéric ayant pris le parti de Thierry, archevêq. de Mayence, déposé par le pape, malgré la protect. que l'emper. et plusieurs princes allem. accordaient à son compétit., l'évêq. de Metz et le margrave de Bade se jetèrent sur ses états; mais le puissant élect. les en chassa, gagna sur eux une victoire complète, les fit prisonn., et lorsque l'emper. l'eut mis au ban de l'empire, il ne se trouva personne qui osât exécuter cette sentence. — FRÉDÉRIC II, élect. palatin, surnommé *le Pacifique*, succéda en 1544 à son frère Louis-le-Pacifique, suivit presque toujours le parti de Charles-Quint, à la cour duquel il avait été élevé, favorisa cepend. l'introduct. du protestantisme dans ses états, et mourut en 1554.—FRÉDÉRIC III, prem. élect. palatin de la branche de Simmeren, surnommé *le Pieux*, succéda en 1557 à Othon-

Henri, neveu du précéd., embrassa ouvertem. la relig. réformée, malgré le déplaisir qu'en ressentit l'emper. Ferdinand I[er], et mourut en 1576, après avoir fondé la ville de Frankendal. — FRÉDÉRIC IV, élect. palatin, né en 1576, succéda en 1583 à Louis-le-Facile, son père. Élevé par son tuteur Jean-Casimir dans les principes du calvinisme, il s'y attacha fortem., établit de fréquentes relat. avec les protest. de France, l'Angleterre, la Hollande, et mourut après un règne paisible, en 1610. C'est sous ce prince que le village de Manheim devint une ville où les élect. résidèrent depuis.—FRÉDÉRIC V, élect. palatin et roi de Bohême, fils du précéd., lui succéda en 1610 : huit ans après, il épousa Élisabeth, fille de Jacques I[er], roi d'Angleterre. Ce fut à la sollicitat. de cette princesse que, devenu le chef du parti protest. en Allemagne, il accepta la couronne de Bohême, que lui offrirent les habit. révoltés contre l'empereur Ferdinand II, qui favorisait trop la relig. catholiq. Frédéric fit son entrée triomphante à Prague ; mais bientôt les troupes autrich. approchèrent et battirent complétem. son armée (1620). Mis au ban de l'empire, dépouillé de ses états hérédit. qui furent donnés à l'élect. de Bavière, il mourut à Mayence en 1632.

FRÉDÉRIC. — V. BADE, BAVIÈRE, BRANDEBOURG, BRUNSWICK, GONZAGUE, HESSE, MECKLEMBOURG, SAXE, SOUABE ET WURTEMBERG.

FRÉDÉRIC (le colonel), fils de Théodore, qui porta le titre de roi de Corse, suivit la fortune de son père, et, lors de sa catastrophe, prit du service en Allem. Il s'attacha au duc de Wurtemberg, qui l'envoya en Angleterre avec le titre de son agent ; mais, étant tombé de nouveau dans la misère, il se brûla la cervelle en 1796, sous le portique de l'abbaye de Westminster. Le colonel Frédéric a publ. : *Mém. pour servir à l'hist. de Corse*, 1768, in-8, trad. la même année en angl. in-12. — *Descript. de la Corse*, 1798, in-8.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE I et II, rois de Pologne. — V. AUGUSTE II et III.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE, prem. roi de Saxe, né en 1750, fils de l'électeur Frédéric-Christian, lui succéda en 1763, sous la régence du prince Xavier, dont la mauvaise administrat. lui laissa de gr. améliorat. à effectuer lorsqu'il prit les rênes de l'état (1768). La sagesse de sa conduite, que dirigeaient les avis d'un ministre habile, produisit des effets aussi prompts que salutaires. Il eut toutefois à déjouer, en 1776, un complot dans lequel on a prétendu que l'électrice-mère avait trempé. Lorsque le roi de Prusse, Frédéric II, prévoyant les ambitieux desseins de l'Autriche, voulut former une ligue pour tenir cette puissance en échec, il y entraîna aisément le jeune électeur de Saxe, qui, par l'accession de l'emper. Joseph II à la paix de Teschen (16 mai 1779), obtint la ratificat. de ses droits éventuels à la success. de l'électeur de Bavière, Maximilien-Joseph. La bonne renommée de Frédéric-Auguste fit tomber sur lui le choix des membres de la diète polonaise, qui, de concert avec Stanislas-Auguste, avaient entrepris la révolut. du 3 mai 1791, par laquelle la couronne de Pologne devait être rendue héréditaire. Mais il se montra peu empressé d'accepter un titre qu'il était difficile de réaliser sans l'assentiment de la Russie, dont ceux qui le lui offraient visaient précisément à éluder l'influence. Au reste, la suite des événem. montra qu'il s'était conformé en cette circonstance aux suggestions des cours de Berlin et de Vienne. Elles le décidèrent aussi après les conférences de Pilnitz (*v.* ce mot), à entrer dans la coalition contre la France. Il n'y joua à la vérité qu'un rôle très secondaire. Lorsque fut conclu le traité de Berlin (5 août 1796) entre la république française et le roi de Prusse, relativement à la neutralité du nord de l'Allemagne, il se rangea à ce système de neutralité ; puis encore sous la même influence, il joignit en 1806 son armée à celle de la Prusse pour marcher contre les Français. Cependant, ceux-ci ayant envahi l'électorat de Saxe après les batailles d'Iéna et d'Averstaedt, Frédéric-Auguste obtint la faculté de rester neutre en payant aux vainqueurs une somme de 25 millions de francs. La paix qu'il conclut alors avec Napoléon ne tarda pas à lui valoir le titre de roi : c'est en cette qualité que le 11 déc. 1806 il accéda à l'acte de confédération du Rhin, qui, depuis le 12 juillet de la même année, avait mis fin à la constitution germanique. Mais, en même temps qu'il ceignait la couronne royale, Frédéric-Auguste voyait raser les fortificat. de sa capitale (sacrifice dont le dédommagea bientôt l'investiture du duché de Varsovie), et s'engageait à tenir sur pied un contingent de 20,000 hommes aux ordres de Napoléon. Entraîné par ces nouv. liens dans la guerre contre l'Autriche en 1809, et réduit par la chance des combats à fuir devant les troupes de cette puissance, bientôt maîtresse du territoire de la Saxe, Frédéric-Auguste, qui pend. cette courte occupat. s'était retiré à Francfort, fut reconduit dans sa capitale par Napoléon, vainqueur de l'archiduc Charles ; et la paix de Schœnbrunn lui valut un agrandissem. du duché de Varsovie. Il fut du nombre des princes de la confédérat. qu'amena à Paris la fête de l'anniversaire du couronnem. de l'emper. des Français. Mais aussi, lorsque ce dernier, après les désastres de la campagne de 1812, traversa les états du roi de Saxe, il reçut de ce prince les mêmes témoignages d'attachem. qu'aux jours de sa toute-puissance. Cependant l'approche des Russes allait contraindre Frédéric-Auguste à abandonner sa capitale : il déclara auparavant, dans une proclamat. à ses sujets, qu'il persistait dans son système d'alliance ; et en conséquence il fit remettre aux Français les forts de Kœnigsberg, de Torgau et de Wittemberg. L'issue des batailles de Lutzen et de Bautzen le ramena à Dresde ; mais en vain s'efforça-t-il de lutter contre l'entraînem. qu'avait produit parmi ses peuples la proclamat. de l'emper. Alexandre ; au fort de la bataille de Leipsig, il vit ses troupes, abandonnant la cause de l'allié auquel il demeurait lui-même fidèle, tour-

ner leurs armes contre les Franç., dont ils désertaient les lignes, et, après la prise de Dresde, il fut conduit à Berlin, où on le tenait encore enfermé, tandis que le sort de sa couronne était débattu au congrès de Vienne. On sait avec quelle fermeté il repoussa les div. moyens de compensat. ou d'échange qui lui furent proposés par la Prusse. Ses protestat. contre toute cession furent appuyées par la France; mais il fut réduit enfin à souscrire le traité du 9 févr. 1815, qui, en le rendant à ses sujets, détacha de sa souveraineté le duché de Varsovie, qui fut rendu à la Prusse. Frédéric-Auguste dut renoncer aussi en faveur de la Russie à ses possessions en Pologne; et d'autres cessions faites encore à la maison de Weimar et à l'Autriche réduisirent le royaume de Saxe à une superficie de 938 lieues carrées. Ce prince, dont tous les efforts tendirent désormais à faire oublier à ses sujets les malheurs qui avaient si long-temps pesé sur eux, emporta leurs regrets à sa mort, qui eut lieu le 5 mai 1827 (*v.* SAXE).

FRÉDÉRIC Ier D'ARAGON, roi de Sicile, fut chargé du gouvernem. de cette île par son frère Jacques, lorsque celui-ci alla en 1291 prendre possession du roy. d'Aragon, qui lui était dévolu par la mort d'Alphonse, leur frère aîné. Jacques ayant traité avec les Français, le pape ordonna en 1296 à Frédéric de livrer la Sicile à la maison d'Anjou; mais ce jeune prince refusa d'obéir, et les Siciliens le proclamèrent roi en 1296. Après avoir lutté avec avantage contre les forces réunies de la France, de Naples et de l'Aragon, Frédéric obtint la paix en 1302 à condition qu'il épouserait Éléonore, troisième fille de Charles II, roi de Naples, et qu'il renoncerait au titre de roi de Sicile pour prendre celui de Trinacrie. Frédéric mourut en 1337 après un règne glorieux de 41 ans, pend. leq. il avait encouragé le commerce, fait fleurir l'agricult., et recréé pour ainsi dire la marine sicilienne.

FRÉDÉRIC II D'ARAGON, surn. *le Simple*, roi de Sicile, petit-fils du précéd., succéda en 1355 à Louis, son frère aîné, perdit en 1356 Messine et Palerme, et ne recouvra ces deux villes, 9 ans après, qu'à la faveur de l'embarras causé à la reine Jeanne de Naples par l'invas. des Hongrois. Il fit la paix avec cette princesse en 1372, s'engagea à lui payer un tribut de 15,000 florins, et mourut cette même année.

FRÉDÉRIC D'ARAGON, roi de Naples, succ. en 1496 à son neveu Ferdinand II; mais à peine s'était-il assis sur le trône au milieu des acclamat. de ses sujets, qu'il se vit enlever son roy. par les armes de Louis XII et la perfidie de Ferdinand d'Aragon, son propre frère, qui se partagèrent ses états. Après avoir vu ses troupes se débander sans combat, Frédéric, se confiant en la générosité de Louis XII, reçut de lui le duché d'Anjou avec un revenu de 30,000 ducats, et mourut en France l'an 1504, laissant deux fils qu'on eut soin de priver de toute postérité, quoiqu'on leur eût permis de se marier.

FRÉDÉRIC D'AUTRICHE, né vers la fin du 14e S., était le fils aîné du duc Léopold II, et eut pour apanage le comté de Tyrol. Avant de se rendre au concile de Constance, le pape Jean XXIII, ayant tout à craindre de l'emper. Sigismond, s'était mis sous la protect. de Frédéric. Mais ce prince ne se croyant pas en état de résister à Sigismond, qui l'avait mis au ban de l'empire, vint lui demander pardon à genoux et lui livra le malheur. pontife. Cette faiblesse déplorable ne le sauva pas, car l'année suiv. (1416) il fut privé de ses états, qui furent donnés à son frère, et il mourut malheureux et errant en 1439.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME Ier, roi de Prusse, né à Berlin en 1688, était fils de Frédéric Ier, auquel il succéda en 1713. A peine assis sur le trône, il déploya cet esprit sombre et sévère dont il avait donné des preuves long-temps avant d'y parvenir; tout l'appareil de luxe et de magnificence dont Frédéric Ier s'était entouré disparut: les artistes furent congédiés, et le nouv. roi, occupé uniquem. de recruter dans toute l'Europe des espèces de géants pour en composer sa garde, et d'amasser des trésors immenses en poussant l'économie jusqu'à l'avarice, ne connut plus d'autre plaisir que celui de fumer le soir dans une tabagie avec ses généraux. Quoique Frédéric eût une fort belle armée et qu'il la tînt dans la discipline la plus sévère, il voulait conserver la paix, et ce ne fut qu'après une longue résistance qu'il joignit ses troupes à celles des puissances alliés contre la Suède. Il assista au siége de Stralsund en 1715, avec Frédéric IV, roi de Danemarck, expédit. qui lui valut la cession d'une partie de la Poméranie suéd. lors de la paix signée en 1720. On peut voir à l'article Frédéric II, dit *le Grand*, que ce jeune prince, rebuté de l'extrême sévérité de son père et du genre de vie qu'on menait à la cour de Berlin, avait voulu se sauver en Allemagne, et que celui-ci le fit condamner à mort et le retint en prison plus d'une année. Frédéric-Guillaume revint cepend. de ses prévent. contre son fils, lui rendit son grade de colonel et le rappela près de lui; il se disposait même à abdiquer en sa faveur, lorsqu'il mourut en 1740, peu regretté de la nation qui lui devait cepend. un grand accroissem. de richesse et de prépondérance.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, roi de Prusse, né en 1744, était neveu du gr. Frédéric auq. il succéda en 1786. A peine délivré d'un oncle qui avait sans cesse contrarié son goût pour les plaisirs, il s'y livra sans aucun ménagem., et sacrifia d'habiles ministres et d'utiles généraux aux caprices de ses nombr. maîtresses. A cette prem. faiblesse il en joignit une plus déplorable encore: il se laissa aller aux rêveries des illuminés, qui égarèrent son imaginat., l'entraînèrent dans les fautes les plus ridicules, et firent perdre à la Prusse la majeure partie de la prépondérance qu'elle avait acquise sous son prédécess. Après avoir joué un rôle peu honorable dans la guerre qui éclata en 1787 entre la Porte et la Russie, Frédéric-Guillaume entra le prem., en 1792, dans la coalition contre la républ.

française. Il s'avança jusque dans les plaines de Champagne à la tête de 80,000 hommes, et l'on s'attendait à le voir marcher sur Paris, lorsqu'il se retira tout à coup et se reporta sur le Rhin. L'année suiv. il effectua, de concert avec la Russie, le nouv. partage de la Pologne, fit la paix avec la France en 1795, et mourut en 1797. Le comte de Ségur a publ. *l'Hist. des princip. événem. du règne de Frédéric-Guillaume II*, Paris, 1800, 3 vol. in-8.

FREEMANTLE (sir THOMAS), amiral angl., commença sa carrière navale en 1777 à l'âge de 12 ans, et mourut en 1820, après une série d'exploits qui le placent au prem. rang parmi les marins de sa nation.

FRÉGOSE, FULGOSE ou CAMPO-FRÉGOSE, nom d'une illustre famille génoise, d'origine plébéienne, qui s'éleva dans le 14ᵉ S. au-dessus de la noblesse et fournit plus. doges à la république. Les personnages les plus remarquables de cette famille sont : — FRÉGOSE (Dominique), doge de Gênes, riche marchand gibelin qui se mit en 1370 à la tête des Génois révoltés contre Gabriel Adorno, le fit prisonn. et s'assit à sa place sur le trône ducal. Il accrut le territoire de la république par la conquête de plus îles de la Méditerranée, ce qui ne l'empêcha pas d'être renversé en 1378 et jeté en prison, à la suite d'une sédit. Nicolas de Guarco lui succéda. — FRÉGOSE (Jacques), fils du précéd., fut élu doge en 1390, et déposé l'année suiv. Il laissa quatre fils qui tous remplirent successiv. les prem. emplois de la républ. — FRÉGOSE (Thomas), fils du précéd., fut élu doge en 1415 par la faction des Adorno réunie à celle des Frégose; mais la désunion s'étant mise entre elles, Thomas se vit obligé en 1421 de céder Gênes et Savone au duc de Milan, en échange de la souveraineté de Sarrazana. Il fut élu de nouv. en 1436 à la dignité ducale qu'il conserva jusqu'en 1443, époque à laq. elle lui fut enlevée par suite de la conjurat. de Fiesque. Ses compatriotes voulurent le faire doge une 3ᵉ fois en 1450, mais il refusa à cause de son gr. âge et de ses infirmités. — FRÉGOSE (Janus), frère du précéd., exilé ainsi que tous les membres de sa famille, débarqua dans le port de Gênes, au commencem. de l'année 1447, attaqua avec 85 hommes le doge Barnabas Adorno qui en avait dix fois autant, le força d'abdiquer, fut élu en sa place, et mourut en 1448, après avoir signalé son règne si court, par la soumission des marquis de Final et de Carreto, ennemis de la république : Louis Frégose, son frère, fut choisi pour lui succéder et fut déposé deux ans après. — FRÉGOSE (Pierre), élu doge en 1450, ne pouvant résister aux attaques combinées des Adorno et des Catalans, céda en 1458 la possession de Gênes au roi de France Charles VII. Toutefois il essaya l'année suiv. de reconquérir son autorité, voulut soulever les Génois contre leur nouv. maître, échoua dans son entreprise et fut massacré par les Français. — FRÉGOSE (Paul), frère du précéd., archev. et doge de Gênes, fut élevé au siége épiscopal de cette ville en 1462, promu au cardinalat en 1480 par le crédit de son neveu, qu'il ne tarda pas à faire déposer et exiler, et mourut à Rome en 1498. Ce prélat guerrier, l'un des hommes les plus remuants de sa famille, après avoir arraché sa patrie au joug des Français, fit d'abord placer sur le trône ducal deux de ses parents, puis il prit pour lui-même cette dignité qu'il se vit plus. fois contraint d'abdiquer. Toujours ennemi des Adorno quand le gouvernem. démocratique triomphait, il se hâtait de se réunir à eux dès que leurs dissensions avaient fait tomber le pouvoir aux mains de quelque prince étranger. — FRÉGOSE (Baptiste), neveu du précéd., élu doge en 1479, fut déposé en 1483, par les intrigues de son oncle qui s'assit à sa place sur le trône ducal : alors il renonça aux affaires et se retira en France pour se vouer exclusivem. à la culture des lettres. Il avait composé plus. ouvr. Nous citerons entre autres : *De dictis factisque memorabilibus, illis exceptis quæ Valerius Maximus edidit*, Milan, 1509, in-fol. Cologne, 1604, in-8 : cet ouvr., écrit par Frégose, en ital., fut mis en latin par Camille Ghilini. — *Anterus, sive de amore*, Milan, 1496, in-4, trad. en franç. par Thomas Sibillet. — FRÉGOSE (Octavien), petit-fils de Louis Frégose, fut élevé à la dignité de doge en 1513, et contraint deux ans après de céder la souveraineté de Gênes à François Iᵉʳ. Il continua cepend. d'y commander en qualité de gouvern. pour le roi de France, jusqu'à ce que la ville eût été prise en 1522 par Prosper Colonne et le marquis de Pescaro, généraux de Charles-Quint. En 1528 André Doria incorpora les Frégose à la famille noble des Fornari, et dès ce moment ils perdirent pour jamais une influence qui avait été si funeste à leur patrie. — FRÉGOSE (Frédéric), cardinal, frère du précéd., né à Gênes vers 1480, fut promu à l'archev. de Salerne en 1507, partagea avec son frère les fatigues du gouvernem., et prit le commandem. des troupes. Lors de la prise de Gênes en 1522, Frédéric se retira en France où il reçut de François Iᵉʳ l'accueil le plus flatteur. Il retourna ensuite en Italie, fut élevé au cardinalat en 1539, et mourut en 1541 dans son évêché de Gubio, qu'il avait reçu du pape Paul III en échange de l'archev. de Salerne, où Charles-Quint avait refusé de le confirmer. Ce prélat était très versé dans la connaissance des langues anc.; il cultiva la poésie et laissa plus. ouvr. parmi lesq. nous citerons : *Parafrasi soprà il* Pater noster *in terza rima; Trattato de l'orazione*, Venise, 1542, in-8, et 1543, in-12. — *Meditazioni sopra Salmi* 130 *e* 135. — Des *Lettres* dans les recueils de Bembo, de Sadolet et de Cortèse.

FREGOSO (ANTOINE-FILEREMO), poète génois, de la même famille que les prédéd., brilla au prem. rang des beaux-esprits de la cour du duc de Milan Louis Sforce. Nous citerons parmi ses ouvr. : *Riso di Democrito e pianto d'Eraclito*, Milan, S. D., in-4; ibid., 1506 et 1515, in-4, souvent réimpr. — *Contenzione di Pluto ed Iro*, petit poème moral en 41 octaves, Milan, 1507 et 1510, in-4, souv. réimpr. — *Selve*, Milan, 1525, in-4, Venise, 1525, in-8. — V. FULGOSE.

FREHER (Marquard), juriscons. allem., né à Augsbourg en 1565, mourut à Nuremberg en 1614, après y avoir professé le droit et rempli div. missions diplomatiq. Niceron, au t. XXI de ses *Mém.*, donne la liste de 49 ouvr. de Freher, et cette liste n'est pas encore complète; les plus remarq. sont: *Germanicarum rerum scriptores aliquot insignes*, Francfort et Hanau, 1600, 1602, 1611, 3 vol in-fol.; Strasbourg, 1717, in-fol. — *Rerum bohemicar. script.*, 1602, in-fol.—*De re monetariâ vet. Rom.*, Leyde, 1605, in-4, inséré dans le recueil de Grævius. —*De Inquisit. processu; origines palat.; corpus hist. Franciæ*, etc. — Un autre Freher (Marquard), juriscons. allem., né à Augsbourg en 1542, mort à Nuremberg en 1601, a puissamm. contribué à mettre dans un meill. ordre le *Code municipal de Nuremberg*. — Freher (Paul), médecin allem., petit-fils du précéd., né en 1611 à Nuremberg, mort en 1682 dans la même ville, est aut. d'un ouvrage publ. après sa mort par son neveu Charles-Joachim Freher, sous le titre de: *Theatrum virorum eruditione singulari clarorum*, Nuremberg, 1688, in-fol.

FREIND (Jean), célèbre médec. anglais, né en 1676 à Croton, dans le Northampton, fut en 1704 nommé profess. de chimie à l'univ. d'Oxford, où il avait fait ses études. Ayant quitté cette place, il accompagna pend. deux ans le comte de Péterborough en qualité de médecin de l'armée que ce général commandait en Espagne, et voyagea ensuite en Italie. A son retour dans sa patrie, il fut reçu membre de la société roy. de Londres, et représenta en 1723 au parlem. le bourg de Lanceston. La vivacité de son opposit. au ministère le fit enfermer pendant 3 mois dans la Tour de Londres, ce qui ne l'empêcha pas d'être nommé prem. méd. de la reine à l'avénem. de Georges II. Freind ne jouit pas long-temps de cette place honorable, et mourut en 1728. Les ouvr. de ce célèbre méd., peu nombr. mais très import., ont été recueillis sous le titre d'*Opera omnia*, Naples, 1730, in-4; Londres, 1733, in-fol. avec la *Vie* de l'aut. par J. Wiggan. On y remarque surtout: *Emmenologia, in quâ fluxûs muliebris phænomena periodi, vitia, cum medendi methodo, ad rationes mechanicas rediguntur*, Oxford, 1703, in-8, Paris, 1727, in-12, trad. en franç., Paris, 1730, in-12.—*History of physic* (l'hist. de la médec.), Londres, in-8, 1re part., 1725, 2e part., 1726, trad. en lat. par J. Wiggan, Londres, 1734, 2 vol. in-12; en franç. par Étienne Coulet, Leyde, 1727, in-4 et 3 vol. in-12, et par un anonyme en 1728, in-4: cette trad. a été revue par Senac. — Freind (Robert), frère du précéd., ministre angl., né en 1667, fut élevé dans le collége de Christ-Church à Oxford, et mourut en 1751, laiss. un certain nombre de poésies lat. et angl. qui ont été insérées dans la *Collection* de Nichols.

FREINSHEM (Jean), *Freinshemius*, sav. littérateur, né à Ulm en 1608, mort à Heidelberg en 1660, après avoir été profess. d'éloquence à Upsal et bibliothéc. de la reine Christine de Suède, a donné une édit. très estimée de *Quinte-Curce*, Strasbourg, 1640, 2 vol. in-8, avec un index, des comment. et des supplém., où il remplit avec un rare bonheur les lacunes de l'hist. d'Alexandre. Il entreprit un semblable travail sur Tite-Live, dont il publ. *Lib. XI ad XX*, Stockholm, 1649, in-12, et donna ensuite une édit. qui contient 60 livres. Strasbourg, 1654, in-4. Les supplém. de Tite-Live, moins estimés que ceux de Quinte-Curce, ont été cepend. insérés dans les édit. de Jean Leclerc et de Crévier, et trad en franç. par Duryer, Guérin et Dureau de La Malle. Freinshem a donné en outre des notes sur Florus, sur Tacite, un *Index* des *Fables* de Phèdre, et publ. plus. ouvr. origin. parmi lesq. nous citerons: *De calido potu dissertatio*, Strasbourg, 1636, in-8. — *Orationes cum quibusdam declamationibus*, ibid., 1662, in-12.

FREITAG. — V. Freytag.

FRELLON (Jean et François), impr. à Lyon de 1530 à 1570, se sont fait une réputat. pour la beauté de leurs édit., qui ont été successiv. revues par Louis Saurius et par le fameux Michel Servet. On regarde comme leur chef-d'œuvre un *Nouv. Testam.*, donné à Lyon, 1553, in-12. — Il y a eu un autre Frellon (Paul), impr. à Lyon, et un Frellon (Jean), impr. à Paris, qu'il ne faut pas confondre avec les précéd., dont ils étaient contemporains.

FRÉMIN (René), sculpt., né en 1673, à Paris, mort en 1745, s'était acquis quelq. réputat. par divers ouvr., tels que: *la Samaritaine du Pont-Neuf; les bas-reliefs de la chapelle de Noailles* à Notre-Dame, etc., lorsqu'il fut appelé en Espagne par Philippe V, qui faisait construire à St-Ildefonse des jardins à l'imitat. de ceux de Versailles. Ce fut pour les embellir ainsi que les appartem. du château, que Frémin exécuta les bustes en marbre de *Philippe V* et de *la reine*, de *Louis Ier*, son fils, et de son *épouse*, plus un très gr. nombre de statues et de groupes représentant des sujets mythologiques. On loue l'élégance et la facilité qui brillent généralem. dans les composit. de cet artiste; mais on trouve que ses figures manquent de grâce et de simplicité.

FREMINET (Martin), peintre, né en 1567 à Paris, mort dans la même ville en 1619, reçut de son père les premières leçons de son art, et se perfectionna beaucoup pendant un séjour de 15 ou 16 ans qu'il fit en Italie. Nommé à son retour prem. peintre de Henri IV, il fut chargé par ce prince de décorer la chapelle de Fontainebleau. On regarde comme le chef-d'œuvre de Freminet le plafond de cette chapelle, représentant en 5 gr. tabl. divers sujets de l'histoire sacrée. Philippe Thomassin et Crispin de Passe ont gravé d'après lui 9 estampes, dont les sujets sont également tirés de l'Écriture sainte.

FRÉMINVILLE (Edme de LA POIX de), jurisc. franç., né à Verdun en 1680, mort à Lyon en 1773, a laissé plus. ouvr. de jurisprud., particulièrem. sur les matières féodales; les plus remarq. son : *la Pratique des terriers*, etc., 1748-57, 5 vol. in-auq. on joint le *Tr. général du gouvernement de*

biens et affaires des communes, Paris, 1760, in-4. — *Les vrais Principes des fiefs en forme de dict.*, bid., 1769, 2 vol. in-4.

FRÉMIOT (André), archevêq. de Bourges, né à Dijon en 1573, voyagea en Allemagne et en Italie, prit à Padoue le laurier doct. en droit, fut à son retour pourvu d'une charge de conseiller au parlement de Dijon, appelé au conseil-d'état, nommé à l'abbaye de St-Étienne de Dijon, et en 1602 à l'archevêché de Bourges. Après avoir administré ce diocèse pendant 20 ans, il s'en démit pour venir vivre à Paris; mais Louis XIII, qui connaissait ses talents pour la diplomatie, l'envoya à Rome, près du pape Urbain VIII, en qualité d'ambassadeur extraordinaire. Frémiot s'acquitta de cette importante mission à la satisfaction du roi et du pontife, et mourut à Paris en 1641. On a de ce prélat des *Remontrances faites dans l'assemblée du clergé en* 1608, *aux états-généraux en* 1614; des *Ordonn. ecclésiastiq. et statuts synodaux*, Bourges, 1608, in-8, et des *Discours* et autres ouvrages de circonstance. — V. Chantal.

FRÉMONT (D. Charles), religieux et réformat. de l'ordre de Grammont, né à Tours en 1610, mourut en 1689, après avoir gouverné pendant 30 ans le prieuré de Thiers, où il avait introduit la réforme, ainsi que dans 6 ou 7 maisons de son ordre. Outre quelq. livres ascétiques, on a de lui : *la Vie, la mort et les miracles de St Étienne, confesseur, fondateur de l'ordre de Grammont, dit vulgairement des Bons-Hommes*, Dijon, 1647, in-8.

FRÉMONT D'ABLANCOURT (Nicolas), diplomate et littérat., né à Paris vers 1625, mort à La Haye en 1693, était neveu du célèbre Perrot d'Ablancourt, et n'eut point d'autre maître. Sur la réputation de son esprit naturel et de son profond savoir, plus. princes allem. essayèrent de se l'attacher; mais Turenne, son protecteur, le fit nommer ambassadeur en Portugal, et quelque temps après résident à Strasbourg. La révocat. de l'édit de Nantes le força de passer à l'étranger dans un âge où il aurait pu rendre encore d'importants services à son pays. Frémont a ajouté à la trad. des *OEuvres de Lucien*, par Perrot d'Ablancourt, le *Dialogue des lettres de l'alphabet* et le *Supplément à l'histoire véritable*. Il revit la trad. de *l'Afrique* par Marmol, eut part au *Dictionnaire des rimes* de Richelet, et publia les ouvrages suivants : *Dialogue de la santé*, Amsterdam, 1684, in-12. — *M. Perrot d'Ablancourt vengé, ou Amelot de La Houssaye convaincu de ne pas parler français et de mal expliquer le latin*, ibid., 1686, in-12. — *Mémoire concernant l'histoire de Portugal depuis le traité des Pyrénées*, 1659, *jusqu'en* 1668, etc., Paris, 1701, in-12.

FRENZEL (Michel), past. de l'Église réformée, né dans la Lusace en 1633, mort en 1706, passa pour avoir le premier écrit avec élégance et correction dans la langue wende, l'un des dialectes du sclavon. On a de lui, entre autres ouvr. : *Les trois symboles œcuméniques et les évangiles de St Matthieu et de St Marc*, trad. en sclavon, Bautzen, 1670, in-12. — Une trad. dans la même langue des *Épîtres de St Paul aux Romains et aux Galates*, ibid., 1693, in-8. — Frenzel (Abraham), fils du précédent, mort en 1713, curé de Postwitz dans la Lusace, est auteur de plusieurs ouvr., parmi lesquels on distingue : *De originibus linguæ sorabicæ liber primus*, Bautzen, 1693; *liber secundus*, Zittau, 1695, in-4. — *Medicina lingua pro iis tantummodò qui contra origines sarabicas nuper disputârunt*, Bautzen, 1694, in-4.

FRÈRE (George), lieuten.-général, né en 1764, entra au service en 1791 dans le 2e bataillon de l'Aude, fut nommé capitaine l'année suivante, et s'éleva successivement jusqu'aux premiers grades par les talents milit. et la bravoure qu'il déploya dans les différentes campagnes de 1793 à 1808 : on cite comme un des plus brillants faits d'armes de celle de 1807 sa défense de la tête du pont de Spandau (sur la Vassarge), où, avec un seul régiment et quatre pièces, il fit face à un corps de 10,000 Russes. Créé comte et commandant de la Légion-d'Honneur en récompense de ses nombreux services, le gén. Frère continua de se distinguer dans les campagnes d'Espagne et d'Autriche; il fut chargé en 1813 du commandem. de la 13e division milit., puis de la 16e, et, après la prem. restauration, nommé par le roi chevalier de St-Louis. Il est mort à Paris en 1826.

FRÈRES (Théodore), peintre hollandais, né en 1643 à Enckhuysen, mort dans cette ville en 1693, alla fort jeune en Italie pour s'y livrer à l'étude des arts. De retour dans sa patrie, il exécuta plusieurs grands tableaux pour les villes d'Amsterdam et d'Enckhuysen. Cet artiste excellait plutôt dans la composition que dans le coloris, ce qui fait que les amat. recherchent de préférence ses dessins.

FRÉRET (Nicolas), secrét. perpétuel de l'acad. des inscriptions, né en 1688 à Paris, mort dans la même ville en 1749, avait été destiné à la carrière du barreau; mais, entraîné par un penchant irrésistible vers les sciences, il surmonta non sans peine la répugnance de son père à le voir s'y livrer tout entier. Après avoir mentionné ce fait, avoir dit qu'il fut reçu à 26 ans à l'Académie en qualité d'élève, qu'il fut mis à la Bastille pour avoir énoncé dans son discours de récept. une opinion sur l'origine des Français qui parut au ministère blesser la gloire nationale, il ne restera plus rien à rapporter sur sa vie. Celle d'un savant se trouve ordinairement tout entière dans ses ouvrages; cette ressource même manque à l'historien de Fréret, car cet homme illustre, renonçant à sa propre gloire pour ne s'occuper que de celle du corps savant auquel il appartenait, n'a pour ainsi dire rien écrit que dans les *Mémoires* de l'Acad. Tour à tour chronologiste, géogr., philosophe, mythologue, grammairien et philologue, il a le premier jeté quelque clarté dans les annales obscures des Assyriens, des Chaldéens, des Égyptiens, des Indiens, des premiers habitants de la Grèce et des Chinois; il a dessiné 1357 cartes, offrant une descript. détaillée de la Gaule, de l'Italie, de la Grèce et des

îles de l'Archipel, de l'Asie-Mineure, de l'Arménie, de la Perse, de l'Afrique, etc. Versé dans toutes les parties de la philos. ancienne, il avait surtout étudié les hypothèses des anciens sur la formation de l'univers, et l'on trouve dans ses ouvrages la plupart des cosmogonies orient., entre autres celles des Chaldéens, des Égyptiens et des peuples de l'Inde. Les théogonies ne fixèrent pas moins son attention; et ses savantes recherches sur les divinités anciennes, sur l'origine de leurs attribut. et de leur culte, le placent au prem. rang parmi les mythologues. Il possédait toutes les langues sav., l'italien, l'angl., l'espagnol; avait étudié la grammaire de toutes les langues du Nord et de l'Orient, connaissait à fond le chinois, et put fournir des remarques et apporter des corrections à 32 vocabulaires étrangers. Nous n'avons pu donner qu'une faible idée des connaissances de Fréret, connaiss. mieux appréciées encore par les sav. allemands et angl. que par ses compatriotes. Il a fait imprimer séparément : *Défense de la chronologie contre le système de M. Newton*, Paris, 1758, in-4. On a imprimé à Paris, 1796, 20 vol. in-12, de prétendues *OEuvres complètes de Fréret*, qui ne justifient pas leur titre : les premiers vol. de cette édit. incomplète ont été publiés par Leclerc de Septchênes; en 1792 il a paru 4 vol. d'*OEuvres philosophiques de Fréret*, dont la plus grande partie n'est pas de lui; cette collection contient l'ouvrage publié dans le siècle dernier sous le nom de Fréret, intitulé : *Examen critique des apologistes de la relig. chrétienne :* il est certain qu'il a été composé par Burigny. On trouve à ce sujet de très longs et très curieux détails dans le *Dictionn. des anonymes*, n° 6129. De tous les ouvr. philosophiq. attribués à Fréret, le seul dont il soit véritablem. l'aut. est : *Lettre de Trasibule à Leucipe*, Londres (vers 1768), in-12; cette lettre, revue, corrigée et refaite en plusieurs endroits par Naigeon, est insérée dans le *Dict. de philos.* (de l'*Encyclop.*), art. *Fréret*. La meilleure édition des *OEuvres* de Fréret sera celle qui se publie en ce moment, augm. de plus. mémoires inéd., et accompagnée de notes et d'éclaircissements historiq., par M. Champollion-Figeac, Paris, 1824, 1er vol. Cette éd. doit avoir 8 vol. in-8.

FRÉRON (ÉLIE-CATHERINE), né à Quimper en 1719, mourut à Paris le 10 mars 1776. Après avoir fait des études brillantes chez les jésuites, il en prit l'habit, et professa avec distinction au collége de Louis-le-Grand; mais il le quitta à peine âgé de 20 ans. Son goût pour la littérature l'associa à l'abbé Desfontaines, qui jouissait comme critique d'une grande réputation. Il l'aida dans la rédaction d'un journal qui paraissait deux fois par mois, sous le titre de : *Lettres à Mme la comtesse*, et qui, supprimé en 1746, reparut 3 ans après sous un autre titre. A cette époque ses art. étaient signés *l'abbé Fréron*. Après la mort de Desfontaines, il ne porta plus ni l'habit ni le titre ecclésiast., et il publia en son nom jusqu'en 1754 les *Lettres sur quelq. écrits de ce temps*, qui, à cette époque, furent remplacées par *l'Année littér.* Ce journal, dont l'aut. se montrait aussi sévère dans ses jugements qu'adversaire redoutable des nouvelles doctrines philosophiques, lui valut beaucoup de souscripteurs, et par conséquent beaucoup d'ennemis. Il eut souvent même besoin de la protection spéciale dont l'honorait le roi Stanislas, pour continuer la publication de ses feuilles et échapper à de ridicules persécut. La cause de sa mort mérite d'être connue. Son journal, qu'un gouvernement juste et surtout reconnaissant aurait dû protéger, fut suspendu par la faiblesse du garde-des-sceaux Miromesnil : Fréron, déjà attaqué de la goutte, sentit vivem. cette injure et cette ingratit. : la goutte remonta, et il fut étouffé. Personne aujourd'hui ne juge le caractère, les mœurs et le talent de Fréron sur les sarcasmes et les calomnies de Voltaire. Fréron était un des hommes les plus honnêtes et les plus aimables de Paris; dans l'exercice redoutable de la critique, jamais il ne dépassa les bornes de la décence et d'une sage modération. Il ne répondit aux innombrables attaques de Voltaire qu'en continuant à relever dans les ouvrages de cet auteur les fautes que sa vieillesse et le cynisme de ses opinions y accumulaient. Fréron faisait bien les vers : on cite encore de lui plus. strophes d'une *Ode sur la bataille de Fontenoi*. Il fut marié deux fois. Il eut de sa prem. femme un fils qui sera le sujet de l'art. suivant. Sa seconde femme était la sœur de l'abbé Royou et de Royou, avocat, aut. et censeur dramatique. Voici la liste de ses ouvr. : *Opuscules*, 3 vol. in-12; *Vie de Thomas Koulikan*, 2 vol. in-12; *les Vrais plaisirs, ou les Amours de Vénus et Adonis*, trad. de l'*Adonide* du cavalier Marini. La collection de l'*Année littér.*, quand elle est complète, est recherchée. — FRÉRON (Louis-Stanislas), fils du précédent, né à Paris en 1757, mort en 1802 à St-Domingue, avait été élevé gratuitement au collége de Louis-le-Grand, et à la mort de son père, il lui succéda dans la propriété comme dans la rédaction de l'*Année littéraire*, à laquelle furent successivement associés l'abbé Grozier, Geoffroi et l'abbé Royou, frère de sa belle-mère. Quoique filleul du roi de Pologne Stanislas, il embrassa avec chaleur en 1789 des opinions qui devaient être si funestes à l'arrière-petit-fils et à toute la famille de ce prince vertueux, et il consigna ses principes dans *l'Orateur du peuple*, journal dirigé d'une manière qui contrastait singulièrem. avec le nom de son aut. et avec l'esprit de l'anc. journ. qui l'avait précédé. Son zèle lui valut une place de député de Paris à la convent., où il vota la mort du roi. Envoyé quelq. temps après en mission dans le Midi, son nom se trouve attaché aux tristes souvenirs des événem. de Toulon et de Marseille. Il a cherché à justifier sa conduite dans le Midi par un *Mém.* sur ce qu'il appelle *la réaction royale et sur les massacres du Midi*. Ce mémoire fait partie de la collection des *Mém. sur la révolution*. Rappelé de sa mission et devenu suspect à Robespierre, il prévint sa propre perte en s'associant avec énergie à ceux qui conspirèrent celle de ce dictateur sanguinaire. Après

le 9 thermidor il reprit son journal de *l'Orateur du peuple*, et, de concert avec Dussault qui lui prêta sa plume en conservant l'anonyme, il eut l'air de poursuivre courageusement les restes expirants de la faction terroriste. Lors de la créat. du directoire, Fréron, n'ayant point été député quoique nommé par la colonie de la Guiane dont les élections furent déclarées nulles, fut envoyé de nouveau commissaire dans le Midi, d'où les dénonciations vigoureuses des députés Jourdan et Isnard forcèrent promptement le directoire à le rappeler. Il borna d'abord son ambit. à une place modeste d'administrat. dans les hospices de Paris. Quand Bonaparte arriva au pouvoir, la présence de Fréron, qu'il avait connu à Toulon, sembla gêner le 1er consul; soit pour paraître ne pas oublier entièrem. un homme avec qui il avait eu des relations intimes, soit pour se débarrasser d'un témoin qui l'importunait, il le nomma sous-préfet de la partie sud de St-Domingue. Parti avec le général Leclerc, au bout de deux mois il succomba à l'influence du climat, et peut-être à la convict. que les fonctions lointaines qu'on lui avait confiées cachaient un véritable exil. Fréron oublia sans doute ce qu'il devait à la mémoire d'un père qui avait dit en mourant : « Je suis victime de l'ingratitude; c'est un malheur particulier qui ne doit détourner personne de la défense de la monarchie. » Lui-même, en acceptant la succession littéraire de son père, avait d'abord combattu pour les mêmes principes; mais le gouvernem. renouvela plusieurs fois contre sa personne et contre sa propriété les actes arbitraires que son père avait éprouvés. Le lieutenant de police se permit de le mander à l'occasion d'une critique uniquement relative au talent d'un comédien, et lui prescrivit, sous peine d'être envoyé à Bicêtre, une rétractat. humiliante. Fréron était jeune, il obéit en frémissant, et la révolution le surprit dans cet état de fermentat. Il vengea trop cruellem. cette injure; mille fois plus sage et plus heureux, si, à l'exemple de son père, il eût pardonné!

FRÉSIA (Maurice-Ignace), baron d'Oglianto, lieuten.-gén. des armées françaises, né en 1746 à Saluces, entra à 20 ans au service de Sardaigne, et, parvenu au grade de colonel après avoir fait dans l'armée du Piémont les prem. campagnes contre la France, il passa en 1797 sous les drapeaux de cette puissance en qualité de génér. de brigade. Il se distingua en plus. occasions, fut mis à la tête des troupes de sa nation au service de France, eut en 1802 le commandem. milit. du départem. de la Haute-Loire, puis de celui de l'Hérault, et devint génér. de divis. en 1807. Il commanda en cette qualité la cavalerie piémont. à la bataille de Friedland, fut envoyé en Espagne à la fin de la même année, en revint par suite de la capitulation de Baylen signée par le génér. Dupont, et alla prendre le commandem. de la 18e divis. milit. Il remplit en 1809 une importante mission à la cour de Toscane; plus tard il eut le commandem. de la 4e division milit. du royaume d'Italie, et enfin celui des provinces illyriennes, qu'il fut réduit à remettre aux mains du génér. Bentink en 1814. Mis à la retraite l'année suiv., le génér. Fresia continua de séjourner en France, et y mourut au mois d'oct. 1826.

FRESNAIS (Joseph-Pierre), littérat., né près de Vendôme, mort vers 1789, a publ. plusieurs trad. de l'allemand et de l'angl. Les princip. sont : *la Sympathie des âmes* de Wieland, Amsterdam (Paris), 1768, in-12. — *Hist. d'Agathon*, etc., du même, Paris, 1768, 4 vol. in-12. — *Le Voyage sentimental*, de Sterne, Londres (Paris), 1784, in-12, souv. réimpr. — *La Vie et les opinions de Tristam Shandy*, du même, en société avec de Bonnay, Paris, 1785, 4 vol. in-12.

FRESNAYE (Jean VAUQUELIN de La), avocat du roi au bailliage de Caen, ensuite lieuten.-gén., et enfin président au siége présidial de cette ville, né en 1536, consacra aux Muses les loisirs que lui laissaient ses fonctions judiciaires, et mourut en 1606. On a de lui un *Art poétiq. français*, en III chants, 5 livres de satires, des idylles, des sonnets, des épigrammes et des épitaphes : le tout a été recueilli et impr. à Caen en 1612, in-8. Vauquelin de La Fresnaye fut le père de Desyvetaux. Sa poésie a presque tous les vices du temps, et son style est sans force et sans élévation.

FRESNE — V. Ducange, Dufresne et Trichet.

FRESNEL (Augustin-Jean), savant physicien, né en 1798 à Broglie (départem. de l'Eure), embrassa la carrière des ponts-et-chaussées au sortir de l'école polytechnique, où il avait été admis à 16 ans, et fut successiv. employé comme sous-ingénieur et ingénieur dans les départem. de la Vendée, de la Drôme et d'Ille-et-Vilaine. Il continuait toutefois d'allier à ses travaux les expériences physiques, et en 1819 il remporta le prix que l'Institut (acad. des sciences) avait mis au concours pour le meill. *Mém.* sur les phénomènes généraux de la diffraction de la lumière. Appelé et fixé à Paris par le direct.-général des ponts-et-chaussées, Fresnel se lia spécialement avec le sav. académic. Arago, et, continuant ses recherches, il parvint successivem. à expliquer la diffraction, l'inflexion, la polarisation simple et double de la lumière. Ces travaux le firent nommer à l'acad. des sciences en 1823. Depuis un an il remplissait les fonctions d'examinat. des élèves de l'école polytechnique. Ce savant, que la société roy. de Londres s'était empressée aussi d'admettre parmi ses membres associés, fut enlevé prématurém. aux occupations qui devaient encore ajouter à sa renommée : il mourut à Ville-d'Avray, près Paris, le 14 juillet 1827. — *Voy.* sur Fresnel une *Notice* par M. Dulau, *Revue encyclopédique*, sept. 1828, pag. 558 et suiv.

FRESNOY (du). — V. Dufresnoy et Lenglet.

FRESNY (du). — V. Dufresny.

FRESSINET (Philibert), lieuten.-gén., né en 1767 à Marcigny (Saône-et-Loire), entra au service comme volont. à 16 ans, fut fait sous-lieuten. en 1792 en récompense de l'intrépidité qu'il avait déployée à St-Domingue lors de la prem. insurrect. des noirs, et était parvenu au grade d'adjud.-gén.

quand, après s'être distingué dans les campagnes d'Allemagne, de Suisse et d'Italie, il fut appelé à faire partie de l'expédition de St-Domingue sous Leclerc (1802). Ce fut à sa persuasion que les princip. chefs des insurgés consentirent à poser les armes. Indigné de la conduite du gouvernement à l'égard de Toussaint-Louverture, la liberté avec laq. il s'en exprima le fit tomber en disgrâce, et ce ne fut qu'au bout de cinq années qu'il obtint d'être employé à l'armée d'Italie. Après la catastrophe de Moscow, il rejoignit, à la tête du corps qu'il commandait, le prince Eugène sur les frontières de la Pologne, et contribua puissamm. à sauver l'armée lors de la défect. des Prussiens. Dans la campagne de 1813, il eut de fréquentes occasions de se signaler, et ses beaux faits d'armes, notamment à la bataille de Lutzen (2 mai), lui valurent enfin des témoignages de l'estime de Napoléon, qui le créa tout à la fois général de divis., baron et officier de la Lég.-d'Honn. L'année suiv. il s'acquit une nouv. gloire par la défense du Haut-Mincio, où, à la tête de 5,000 hommes, il soutint, pendant 7 heures d'un combat acharné, le choc de 18,000 Autrichiens. Mis en non activité à la restauration, Fressinet remplit plus. missions durant les *cent-jours,* et il rentrait à Paris à l'instant où y parvint la nouv. des désastres de Waterloo. Il fut du nombre des généraux qui se prononcèrent pour la défense de la capitale. C'est à lui qu'appartient la rédaction de l'adresse qui fut présentée au nom de l'armée à la chambre des représent. Exilé par l'ordonnance du 24 juillet, il obtint plus tard la permission de rentrer en France, et mourut à Paris le 9 août 1821. Il est auteur d'une broch. intit. : *Appel aux générat. présentes et futures sur la convention de Paris faite le 3 juillet* 1815, *par un offic.-général, témoin des événements,* Genève (Paris), 1817, in-8.

FRETEAU DE SAINT-JUSTE (Emmanuel-Marie-Mich.-Philippe), conseiller au parlem. de Paris, beau-frère du président Dupaty, né vers 1745, fut exilé en 1788, pour s'être opposé avec énergie à l'établissement de l'impôt graduel. Député l'année suivante aux états-généraux par la noblesse du bailliage de Melun, il fut l'un des membres de cet ordre qui se réunirent au tiers-état. Il proposa de donner à Louis XVI le titre de roi des Français, appuya la demande du *livre rouge,* dénonça les bastilles secrètes, demanda l'abolition des ordres religieux, adhéra à celle des titres de noblesse et des droits seigneuriaux, vota pour que le droit de faire la paix et la guerre appartînt à la nation seule, fit décréter que le prince de Condé serait tenu de rentrer en France, et qu'à l'avenir nul Français ne pourrait sortir du royaume. Après la session, il fut nommé juge au tribunal civil de Paris. Arrêté comme suspect en 1793, il fut enveloppé dans une prétendue conspiration de prison, et mis à mort en juin 1794.

FRETEAU (Jean-Marie-Nicolas), médec., né en 1765 à Messai, dioc. de Rennes, fut reçu doct. en 1804 à la faculté de Paris, publ. d'utiles dissertat. dans les journaux, remporta des prix dans les acad., notamm. en 1814 à la société médicale de Paris, par un mémoire sur l'usage de la saignée, et mourut à Nantes en 1823. Parmi ses ouvrages on distingue un *Mémoire sur les moyens de guérir les vieux ulcères des jambes*, 1803, in-8.

FRETON (Louis), seigneur de Servas, né à Calvisson vers 1578, servit en Hollande, en Italie et en France sous le duc de Rohan qui l'avait fait son maréchal-de-camp, et mourut à Lezan en 1725, des suites des blessures qu'il avait reçues à la prise de Sommières : il a laissé sous le nom de *Comment.*, des mémoires sur les entreprises militaires et les négociat. diplomatiq. auxq. il avait pris part dep. 1600 jusqu'à 1620. Ces *Comment.* ont été insérés par Menard et Aubais dans leur recueil de *Pièces fugitives pour servir à l'histoire de France.*

FREUDENBERGER (Sigismond), peintre, né en 1745 à Berne, mort dans cette ville en 1801, s'est fait une réputation par la délicatesse et la vérité de ses composit., parmi lesquelles on distingue : *le Départ et le retour du soldat suisse ; la Balanceuse; les Chanteuses du mois de mai;* et surtout *la Visite au chalet.*

FREUNDWEILER (Henri), peintre, né en 1755 à Zurich, mort dans cette ville en 1795, voyagea successiv. dans les différ. parties de l'Allemagne et dans la Suisse italienne. Il a peint quelq. portraits; mais c'est surtout par ses tableaux dont les sujets sont pris de l'histoire nation., qu'il s'est acquis la haute réputation dont il jouit parmi ses compatriotes.

FREVAL (Claude-François GUILLEMEAU de), conseiller au parlem. de Paris, né dans cette ville en 1745, mort en 1770, membre des académies de Bordeaux, de La Rochelle, de Villefranche et de Lyon, est aut. de l'*Histoire raisonnée des discours de Cicéron*, Paris, 1765, in-12. — Un autre Freval a publ. en Hollande des *Essais métaphysico-mathématiques sur la solut. de quelq. problèmes importants*, tome Ier et unique, 1764, in-8.

FREY (Jean-Cécile), médecin et poète, né vers 1580, à Keiserstuhl dans le comté de Bade, mort de la peste en 1631, dans l'hôpital St-Louis de Paris, après avoir professé la philosophie au collége de Montaigu, avait commencé à se faire connaître par des poésies macaroniques, des épigrammes, des anagrammes et de petits poèmes, où, sacrifiant au mauvais goût du temps, il s'imposait la loi, tantôt d'exclure une ou plus. lettres de l'alphabet, tantôt de commencer ou de terminer tous ses vers par une même lettre. Jean Balesden, ami de Frey, recueillit les œuvres de celui-ci et les publia, Paris, 1645 et 1646, 2 vol. in-8; cette collection est devenue très rare, mais on peut voir dans le t. XXXIX de Niceron la liste des ouvr. qui la composent. Nous citerons seulem.: *Admiranda Galliarum compendio indicata,* Paris, 1628, in-8. — *Via ad divas scientias artesque, linguarum notitiam, sermones extemporaneos, nova et expeditissima*, Paris, 1628, in-16.

FREY (Jean-Jacques), grav.; né à Lucerne en 1681, mort à Rome en 1752, fut élève de van Wersterhout, fit le voyage d'Italie pour se perfectionner par l'étude de l'antique, et finit par s'y fixer. Cet artiste excella surtout par la parfaite imitation du caractère et de la touche du maître dont il reproduisait les compositions. Son œuvre s'élève à plus de 100 estamp.; celle que les amat. connaissent sous le nom de : *In conspectu angelorum psallam tibi*, passe pour son chef-d'œuvre. On y distingue en outre le *Char de l'Aurore*, d'après le Guide; l'*Enlèvement d'Europe*, d'après l'Albane; *St Charles Borromée*, d'après Cortone; une *Ste famille*, une *Assomption* et plus. autres sujets d'après T. Maratte.

FREYDANK, en franç. *Libre-Penseur*, est le nom réel ou supposé d'un poète allem. qui paraît avoir vécu dans la prem. moitié du 13e S., èt auq. on attribue un poème en 4138 vers rimés, intit. : *Bescheidenheit* (Modestie), que Chr.-H. Muller a inséré dans son *Recueil des poèmes allem. des* 12e, 13e *et* 14e S., Berlin, 1784-85, in-4. — Un autre Freydank (Jacob), qui vivait à la fin du 16e S., à Altenhofen en Carinthie, a écrit en vers un abrégé de l'Ancien et du Nouv. Testament, intit. : *Der Layan-Biblia* (la Bibl. des laïques), Francfort-sur-le-Mein, 1569, in-fol., avec des fig. en bois.

FREYMON (Jean-Wolfgang), jurisc., né à Oberhausen en 1572, fut assesseur du tribunal de la chambre impériale, conseiller d'empire, et remplit plus missions diplomatiques auprès des électeurs de Saxe et de Brandebourg. On ignore l'époque de sa mort. Il a laissé entre autres écrits : *Schemasticorum de processu lib. II*, Ingolstadt, 1570. — *Observationun juridicarum crepundia*, Munich, 1576, in-8. — *Elenchus omnium scriptorum qui in jure tàm civili quàm canonico... claruerunt*, etc., Francfort, 1579, in-4. — *Symphonia juris utriusque chronologica*, ibid., 1574, in-fol.

FREYTAG (Frédéric-Gotthelf), sav. bibliog. né en 1723 à Pforta, dans la Haute-Saxe, mort bourgmestre de Naumbourg en 1776, a trad. du franç. en allem. plus. ouvr., entre autres l'*Histoire de Manon Lescaut*, par l'abbé Prevost; mais il s'est fait une réputat. plus étendue et plus durable par les écrits suiv., qui sont très recherchés des curieux : *Analecta litteraria de libris rarioribus*, Leipsig, 1750, in-8. — *Adparatus litterarius, ubi libri partim antiqui, partim rari recensentur*, ibid., 1752, 1753 et 1756, 3 vol. in-8. — *Orator. et rhetor. græcor. quib. statuæ honor. causâ positæ fuerunt Decas*, 1752, in-8. — *Specimen historiæ litterariæ*, etc., ibid., 1765, in-8.

FREYTAG (Jean-Daniel, baron), maréchal-de-camp, officier de la Lég.-d'Honn., né à Strasbourg le 24 janvier 1765, mort à Paris le 23 avril 1832, après 35 années de service, avait fait toutes les campagnes de la républ. et de l'empire. Il commandait le 129e de ligne depuis 1811, et obtint, en 1816, sa retraite comme maréchal-de-camp. Cet officier-général a publié des *Mém. sur les guerres de l'empire.*

FRÉZIER (Amédée-François) ingénieur et voyageur, né à Chambéry en 1682, fut destiné au barreau ; mais il embrassa par goût la carrière milit., entra dans un régiment d'infanterie, où il s'appliqua à l'étude des sciences mathémat., ce qui lui procura les moyens de passer, en 1707, dans le corps du génie. Frézier, après avoir contribué aux agrandissem. et à l'embellissem. de St-Malo, fut chargé en 1711 d'aller connaître les colonies espagnoles, en 1719, de lever une carte de St-Domingue, et nommé en 1740 direct. des fortificat. de la Bretagne. Il mourut à Brest en 1773. On lui doit : *Traité des feux d'artifice*, Paris, 1706, in-12, ibid., 1747, in-8. — *Relation du voyage de la mer du Sud aux côtes du Chili et du Pérou*, etc., Paris, 1716, in-4, ibid., 1732, in-4, augm., trad. en angl. et en allem. — *Théorie et pratique de la coupe des pierres et des bois*, etc., Strasbourg, 1737-39, 3 vol. in-8, avec 114 pl., etc. : l'aut en publ. un abrégé sous le titre d'*Éléments de Stéréotomie*, Paris, 1759 et 1769, in-8, fig.

FREZZA (Jean-Jérôme), grav. à l'eau forte et au burin, né à Canemorto, près Tivoli, en 1659, fut élève d'Arnold de Westerhout. Cet artiste a exécuté un grand nombre d'estampes d'après les prem. peintres ital. : on distingue dans son œuvre, qui est fort nombreux, une *Vierge assise sous un arbre*, d'après Louis Carrache : *la Descente du St-Esprit*, d'après le Guide; les *Fables de Diane*, d'après le Dominiquin. On ignore la date précise de sa mort : il vivait encore en 1728.

FREZZI (Frédéric), poète ital. du 14e S., entra de bonne heure dans l'ordre de St-Dominique, fut fait en 1403 évêque de Foligno dans l'Ombrie, assista au concile de Pise en 1409, et mourut à celui de Constance en 1416. Frezzi a laissé un long poème ital. divisé en IV liv., intit. : *il Quadriregio o poema de' quattro regni*, impr. pour la prem. fois à Pérouse en 1481, in-fol. sur deux colon., et depuis à Bologne, 1494; Venise, 1501; Foligno, 1725, 2 vol. in-4.

FRIBURGER. — V. Gering.

FRIDERICI ou FRIEDRICH (Daniel), composit., né à Eisleben vers la fin du 16e S., a laissé plus. morceaux de musique à 3, 4, 5 et 6 voix, publ. à Rostock et à Hambourg; et un ouvr. intit. : *Musica figurata*, ou *Instruction claire et exacte sur l'art du chant*, Rostock, 1614, in-4 (en allem.).

FRIEDEL (Adrien-Chrétien), littérat. né à Berlin en 1753, mort à Paris en 1786, profess. en survivance des pages du roi, préluda en 1781 par la publicat. de 4 comédies ou drames, à celle du *Nouv. théâtre allem., ou Recueil des pièces qui ont paru avec succès sur les théâtres des capitales de l'Allemagne*, Paris, 1782, 1785, 12 vol. in-8. Il eut pour collaborateur dans cette entreprise Bonneville.

FRIEDEL (Louise-Beate-August. Utecht, dame), née en 1758 à Colnow en Poméranie, morte à Carcassonne en 1818, est aut. des ouvr. suiv. : l'*Art du Confiseur*, Paris, 1802, in-12, plus. fois réimpr. — *Mém. d'une mère infortunée*

à ses filles, 1819, in-18, 14e édit., précédée d'une *Notice biograph.* sur l'aut. par son fils.

FRIEDZERI (Alex.-Mar.-Antoine), composit., né à Vérone en 1741, était aveugle. Arrivé à Paris en 1766, il s'y fit entendre au concert spirituel, et publia plus. morceaux pour la mandoline, qui eurent du succès, ainsi que ses opéras, parmi lesquels on cite : *les Souliers mordorés, les Deux Miliciens, le Billet de Mariage, Lucette*, etc. A la révolut. il alla s'établir à Nantes, où il forma une société philharmonique. De retour à Paris en 1796, il fut admis au lycée des arts ; mais après l'explosion de la machine infernale en 1800, il se rendit à Anvers, où il se fit march. de musique, et mourut en 1825.

FRIES (Jean-Conrad), peintre, membre du gr. et du petit-conseil de Zurich, sa patrie, né en 1623, mort en 1693, cultiva la peinture avec succès, et réussit particulièrem. dans le portrait. — Jean-Gaspar Fries, capit. de caval., de la même famille que le précéd., a publ. en allem. : *Évolut. de la caval.*, Zurich, 1696, in-8. — *Tr. d'Arithmét.*, ibid., 1702, in-8. — *Idea arith. mercatorum*, ib., 1703, in-8. — Un autre Fries (Jean), aussi de Zurich, a publ. en allem. un *Discours* sur la disparité de la relig. en Suisse, Bâle, 1752, in-4.

FRIESE (Christian-Théophile), présid. du consistoire protestant à Varsovie, né vers 1717, mort en 1795, est aut. d'une *Hist. ecclésiast. du roy. de Pologne*, Breslau, 1786, 3 t. en 2 vol. in-8, en allem.

FRIGIMELICA (François), médec., né en 1491 à Padoue, mort dans cette ville en 1559, après avoir été médecin du pape Jules III, a laissé plus. ouvr. sur son art qu'il avait professé avec distinct. dans sa patrie pend. plus de 40 ans ; les plus import. sont : *Tractatus de balneis metallicis arte parandis*, Padoue, 1659, in-8. — *Pathologia parva in quâ methodus Galeni practica explicatur*, publ. par Gaspar Hoffmann, Iéna, 1640, Paris, 1647, in-8. — Frigimelica (Jérôme), de la même famille, né en 1611 à Padoue, mort en 1683, professeur de médecine pratique à l'université de cette ville, a laissé des *Avis* et *Consultat.* de médecine. — On a d'un autre Frigimelica (Jérôme ou Antoine), littérateur, de la même famille, des *discours*, des *tragéd.* et un ouvr. intit. : *Dell' onore cavalleresco.*

FRIIS (Jean), chancel. du roy. de Danemarck, né en 1494, fit ses études à Odensée et à Copenhague, les perfectionna à Cologne, passa ensuite en Italie, devint vice-chancelier de Danemarck sous Frédéric Ier et chancelier sous Christian III. Lié avec Luther et Mélanchthon, il fut un des plus zélés partisans de la réforme relig. en Danemarck. Il mourut en 1570, laissant une dotation considér. à l'université de Copenhague, dont il avait été le prem. curat. après la réforme. On a de lui : *Disput. ethica de virtute heroicâ*, Cologne, 1514. — Friis (André), profess. et syndic de l'univers. de Copenhague, né en Fionie, mort en 1526, a laissé les ouvr. suiv. : *Missale hafniense, continens calendarium Eccles., exorcismum salis, aquæ, missam, collecta*, etc., Copenhague, 1510. — *Diurnale roeskildense*, etc., ibid., 1511. — Friis (Christian Ludberg), médecin danois, né en 1699, mort vers 1760, profess. à l'univers. de Copenhague, est aut. de plus. dissertat. en latin et en danois, publ. séparém. ou insérées dans les rec. académiques. — Friis (George-Pierre), poète danois, mort en 1740, a laissé plus. composit. qui ont été recueill. et publ. par son fils, Pierre Friis, sous le titre d'*OEuvres poétiques*, Copenhague, 1752. Il y a eu plus. autres savants et littérat. du même nom, sur lesq. on peut consulter le *Dictionn.* de Worm.

FRIMONT (Jean, baron de), général de cavalerie, issu d'une famille noble de Lorraine, mort à Vienne en Autriche en 1831, servit en 1791 à l'armée de Condé, passa ensuite au service d'Autriche, et fit la plupart des campagnes contre les Franç. En 1812, il commandait, sous Schwartzenberg, une partie des troupes autrichiennes que Napoléon traîna à sa suite en Russie ; en 1813 et 1814, il commandait, au contraire, presque toute la cavalerie des alliés. Chef supérieur des forces militaires dans la Haute-Italie en 1815, ce fut lui qui traça le plan de campagne contre Murat. Ce fut encore lui qui, en 1821, à la tête de 52,000 Autrichiens, étouffa la révolut. napolitaine. En 1825, à la mort de Bubna, l'emper. lui confia le commandement général de la Lombardie. Ce prince venait de l'appeler à Vienne, pour l'élever à la présidence du conseil de la guerre, lorsque Frimont succomba à des attaques répétées d'apoplexie.

FRISBIE (Lévi), ministre anglais, né en 1748 à Brandefort dans le Connecticut, mort en 1806, desservant de la paroisse d'Ipswich, a laissé des *Sermons* sur divers sujets, impr. de 1783 à 1804. C'était un prédicateur éloquent et zélé.

FRISCH (Jean-Léonard), pasteur et philologue, né à Sulzbach en 1666, passa la prem. moitié de sa vie à voyager en Allemagne, en France, en Suisse, en Italie, en Hollande, en Turquie, etc. S'étant fixé vers 1700 à Berlin, il y enseigna la langue russe à Leibnitz, fut reçu membre de l'acad. des sciences en 1706, devint recteur de la société prussienne en 1716, fut chargé en 1731 de diriger la classe historico-philol.-german., et mourut à Berlin en 1743. Il a laissé un gr. nombre d'ouvr. qui attestent la variété de ses connaissances. Nous indiquerons les plus remarq. : *Specimen lexici germanici*, Berlin, 1723, in-8. — *Dictionnaire allem.-lat., dans lequel on trouve non-seulement les mots radicaux vulgaires..... mais encore tous les termes relatifs aux arts, métiers*, etc., Berlin, 1741, in-4. — *Nouv. dictionnaire des passagers franç.-allem. et allem.-franç.*, Leipsig, 1712, in-8, souv. réimpr. — *Programma de origine characteris slavonici, vulgò dicti cirulici*, Berlin, 1727, in-4. — *Continuat. histor. linguæ slavonicæ*, ibid., 1727, 1729, 1734, in-4. — *Description de tous les insectes de l'Allemagne*, Berlin, 1720-38, 13 cahiers in-4. — *Descript. et fig. des oiseaux de l'Allemagne*, 1735, 1765, in-fol. J. Wippel a publ. en allem. une *Notice sur la vie et les écrits de J.-L. Frisch*, Berlin, 1744, in-4. — Frisch (Josse-Léo-

pold), fils puîné du précéd., né à Berlin en 1714, mort ministre du St Évangile à Grünberg en 1787, a laissé quelq. ouvr. d'hist. natur. en allem., tels que : *Musæi Hoffmanniani petrefacta et lapides*, Halle, 1741, in-4. — *Tableau systématique des quadrupèdes distribués en ordres, genres et espèces*, Glogau, 1775, in-4. — *Mém. sur la différence de couleur des poils et des plumes des animaux dans l'un et l'autre sexe*, publ. en 1772 et continué par 3 articles dans le journal allem. le *Naturforscher*, Halle, 1775, 1778.

FRISCHE (dom Jacques du), bénédictin de la congrég. de St-Maur, né en 1640 à Séez en Normandie, mort en 1693 à l'abbaye St-Germain-des-Prés, est l'aut. de la *Vie de St Augustin*, en latin, dans le t. III[e] des *OEuvres* de ce Père. On lui doit l'excell. édit. des *OEuvres* de St Ambroise, Paris, 1686 et 1690, 2 vol. in-fol., avec dom Nicol. Lenourry. Il avait rassemblé les matériaux d'une édition de *St Grégoire de Nazianze*, dont le prem. vol. ne parut qu'en 1788. Cette édit., interrompue par les circonstances, vient d'être reprise, et l'on peut espérer de la voir terminée en 1840.

FRISCHLIN (Nicodème), philol., né en 1547 à Balingen (Wurtemberg), fut, à 20 ans, nommé profess. de belles-lettres à Tubingen, et remplaça peu de temps après avec un égal succès le professeur d'astronomie qui se trouvait malade. Admis à réciter une comédie intitulée *Rébecca* devant l'empereur Rodolphe, il reçut de ce prince la couronne poétique avec le titre de chev., et fut fait comte palatin quelq. années plus tard, pour avoir composé 3 panégyriques des emper. de la maison d'Autriche. Tant de succès excitèrent la jalousie de ses ennemis; ils recherchèrent sa vie domestique pour trouver un moyen de le persécuter, et le firent chasser deux fois de Tubingen. Retiré à Mayence, Frischlin, qui avait besoin d'argent pour faire imprimer ses œuvres, écrivit au duc de Wurtemberg, son ancien protecteur, pour qu'il lui fît payer ce qui lui était encore dû à Tubingen. Le prince lui répondit durem., et Frischlin, poussé au désespoir, répliqua par une lettre d'injures. Arrêté, conduit d'abord au château de Wurtemberg, puis transféré les yeux bandés à la forteresse d'Aurach, le malheur. professeur tenta de s'échapper par la fenêtre de sa prison en y attachant ses draps coupés par morceaux; les bandes se rompirent, il tomba sur des rochers, et périt en 1590. Lange a publ. à Brunswich en 1727 : *Frischlinus vitâ, famâ, scriptis et vitæ exitu memorabilis*. On peut voir la liste de ses nombreux ouvrages au tome XIX des *Mémoires* de Niceron; voici les plus import. : *Comediæ V et tragediæ II*, Strasbourg, 1585, in-8; ibid., 1596 et 1604, in-8, avec une 6[e] comédie. — *De astronom. artis cum doctrinâ cœlesti et naturali philosophiâ congruentiâ, libri V*, Francfort, 1586 et 1601, in-8. — *Facetiæ selectiores*, ibid., 1603, in-12, souv. réimpr. avec celles de Bebelius et du Pogge. — *Orationes insigniores aliquot*, ibid., 1605 et 1618, in-8. — Son frère Fritchlin (Jacques) a publ. : *Nicodemus Frischlinus redivivus*, Strasbourg, 1599, in-8.

FRISI (Paul), mathém. et physicien, né en 1728 à Milan, mort dans la même ville en 1784, membre ou associé de presque tous les corps savants de l'Europe, à 15 ans entra chez les barnabites, apprit seul les mathémat., et y fit de tels progrès, qu'à 22 ans il composa la fameuse *Dissert. sur la figure de la terre*, d'après les principes de Newton. Contrarié sans cesse par ses supérieurs, qui l'envoyèrent successiv. prêcher dans différ. villes et professer toutes les sciences, excepté celle pour laq. il avait un goût tout particulier, Frisi s'en affranchit en se faisant nommer par l'archiduc Léopold, gr.-duc de Toscane, profess. de mathém. à l'univ. de Pise en 1756, et plus tard en obtenant du pape Pie VI sa sécularisation et la permission de vivre à Milan au sein de sa famille. Débarrassé de toutes les intrigues et les tracasseries monacales, comblé des faveurs de tous les souver., accueilli avec distinction par tous les sav. de l'Europe, il parcourut à div. reprises l'Italie, l'Allemagne, la France et l'Angleterre, partout consulté et donnant partout d'excell. avis sur tous les sujets de mathém. pures, d'astron., de physique et particulièrem. d'hydraulique. Frisi a rendu deux import. services aux Milanais en leur montrant combien était ridicule la crainte qu'ils avaient encore des magiciens et des sorciers, et en leur enseignant à se garantir de la foudre au moyen du paratonnerre, dont ils ne soupçonnaient pas même l'existence. Le comte Verri a dédié à Condorcet l'*Éloge* de Frisi, intit. : *Memorie appartenenti alla vita ed agli studj del signor don Paolo Frisi*, Milan, 1787, in-4. Ce sav. labor. a publ., de 1751 à 1784, 29 ouvr., la plupart en ital. et quelq.-uns en franç. et en lat.; nous citerons seulem. : *Disquisitio mathem. in caussam physicam figuræ et magnitudinis telluris nostræ*, Milan, 1751. — *Del modo di regolare i fiumi e torrenti principalmente del Bolognese e della Romagna libri tre*, Lucques, 1762 et 1768; Florence, 1770; trad. en franç., Paris, 1774. — *Cosmograph. phys. et mathem.*, etc., Milan, 1774 et 1775, 2 vol. in-4, etc. — Frisi (Philippe), frère du précéd., mort podestat de Ravenne à la fin du 18[e] S., a laissé un livre de droit public intitulé : *Dissert. de imperio et jurisdictione J. C.*, Milan, 1777, in-8.

FRISIUS (Simon), dessinat. et graveur, né vers 1580 à Leuwarde en Frise, a perfectionné la grav. à l'eau forte. Son œuvre nombr. est devenu fort rare : on y remarque une suite de 25 vues d'après Matthieu Bril, intit. : *Topogr. variarum regionum æri incisa à Simone Frisio ab. J. Wischero excusa*; une autre *de 12 têtes de saintes et de sybilles*, gravées d'après ses propres dessins; un recueil égalem. de 12 pièces, contenant *des oiseaux et des papillons*, d'après Marc-Gérard, etc. — Frisius (Jean-Eissarts), parent ou du moins compatr. de Simon, a gravé plus. portraits.

FRISNER (André), né en Bavière dans le 15[e] S., associé de J. Sensenschmidt, prem. imprimeur de Nuremberg, transporta l'art de l'imprim. à Leipsig, où il fut nommé profess. de théol. en 1479. On di

qu'il passa ensuite à Rome et devint, sous Jules II, *Primus ordinarius papæ et sedis apostol.* On ignore la date précise de sa mort; mais on a son testam. daté de 1504, dans leq. ses disposit., très louables du reste, sont exprimées dans un style assez bizarre. Il avait écrit et imprimé lui-même une *Hist. Lombardiæ.*

FRITH ou FRYTH (John), réformat. anglais, brûlé comme hérétique en 1533, avait écrit plus. tr. sur *le purgatoire, le baptême*, etc., qui furent impr. avec ceux de Tyndal et de Larnes, Londres, 1573, in-fol.

FRITSCH (Ahasver), sav. allem., né en 1629, à Micheln, au duché de Magdebourg, mort à Rudolstadt en 1701, successivem. avocat, conseiller intime, chancel. et président du consistoire de la principauté de Schwarzbourg-Rudolstadt, a été l'édit. ou le commentat. de 9 ouvr. ou collect. volumin., et en a composé lui-même 200, dont 64, concernant la jurisprud., sont tous en latin : des 136 autres, roulant sur des sujets ascétiq. ou de morale, il y en a 36 en lat. et le reste en allem. On en peut voir la liste dans Lipenius et dans Jocher; les plus import., ou les plus remarquables par la bizarrerie de leurs titres, sont: *Diatribe de origine, vitâ et moribus Zigenorum* (les Bohémiens vagabonds), Iéna, 1660, in-4. — *De vitiis eruditorum*, ibid., 1677, in-4. — *Minister peccans, sive de peccatis ministrorum*, ibid., 1673, in-8. — *Medicus, advocatus, aulicus, princeps, senator*, etc., *peccans*, en tout 19 vol. in-8, dont 16 ont aussi paru en allem. — *De typogr., bibliop., chartariis et bibliopeg.*, ib., 1675, in-4, etc. — Fritsch (Jean-Chrétien), fils du précéd., méd. du duc de Saxe-Weimar, a publ. une collect. de tous les cas rares en méd., anat., phys., théol., morale, etc., sous le titre de *Seltsame doch Wahrhaffte... Geschichte*, Leipsig, 1729 et années suiv., 6 vol. in-4.

FRITZ (Samuel), jésuite, né en Bohême en 1653, passa 42 ans dans les missions du Pérou, devint supér. de celle de Marañon, et mourut près de la Laguna en 1728. Il avait dressé une gr. carte du Marañon, gr. fleuve des Amazones, dont La Condamine vit l'original dans les archives du collége des jésuites de Quito, et d'après laq. ce sav. acad. publ. la sienne en y marquant par des points les erreurs où le missionn. était tombé. Cette même carte fut gravée sur une échelle beauc. plus petite en 1707 à Quito, et parut pour la prem. fois en France 10 ans après dans le tome XII des *Lettres édifiantes*, prem. édit. On la retrouve dans la seconde au tome VIII, avec un abrégé des *Mém.* de Fritz sur le fleuve dont elle décrit le cours.

FROBEN (Jean), célèbre imprimeur, né à Hermelbourg en Franconie, mort en 1527 à Bâle, où il était venu s'établir dès 1491, a donné des édit. des œuvres de *St Jérôme, St Cyprien, Tertullien, St Hilaire, St Ambroise*, dont Érasme, son ami, fut le correcteur ou le révis. Il avait l'intention de publier aussi les PP. grecs. Ses deux fils, Jérôme et Jean, continuèrent sa profession, publièrent *St Chrysostôme* et *St Basile*, et réimprimèrent plus. des édit. de leur père, entre autres *St Jérôme* et *St Augustin*, qui parurent de nouv. par les soins d'Ambroise et d'Aurèle Froben en 1569. — Froben (George-Louis), de la famille des précédents, libraire à Hambourg, né dans la princip. de Wurtzbourg en 1566, mort en 1645, possédait des connaissances très étendues. On a de lui : *Epistolæ consolatoriæ regum, principum, comitum, baronum, nobiliumque ad Henr. Ranzovium regis Daniæ, producem cimbricum, ac ipsius ad plerosque responsiones*, Francfort, 1593, in-4; 1595, in-8. — *Penu Tullianum, sive indices copiosissimi in Ciceronem*, Hambourg, 1618, in-fol. — *Cyclometria*, etc., etc., ibid., 1627, in-4. — *Clavis universi trigonometrica cum tabulis sinuum..... hisque adjunctorum logarithmorum*, ibid., 1634, in-4. — Froben (George), ministre protestant, né à Hirschberg en Silésie, mort en 1612, a publié : *Anagrammat., ou l'Art de faire des anagrammes*, ouvrage tombé dans un juste oubli avec le sujet dont il traite. — V. Forster.

FROBISHER (sir Martin), célèbre navigateur du 16e S., né à Duncaster dans le comté d'York, entreprit deux voyages pour trouver un passage nord-ouest à la Chine, et après diverses aventures dont on peut voir la relation dans le tome III du *Rec. d'Hackluyt*, revint en Angleterre; il fut en 1594 envoyé par Élisabeth, avec 10 vaisseaux, au secours de Henri IV, et mourut des blessures qu'il reçut en voulant chasser les ligueurs du fort Croyzan près Brest. Le voyage de Frobisher a été trad. en français dans les *Voy. au Nord.*

FROCHOT (Nicolas-Thérèse-Benoît), notaire et prevôt à Arnay-le-Duc, fut député du tiers-état de Châtillon-sur-Seine aux états-généraux (1789), et s'attacha particulièrement à seconder les efforts de Mirabeau, dont il se fit le secrét. à titre officieux, et dont plus tard il fut l'exécuteur testamentaire. Il se mêla depuis à plus. discussions importantes, et, dans celle qui eut pour objet de déterminer l'époque des conventions nationales qui devaient être chargées de réviser la constitution et d'y faire les changements que le temps aurait fait juger nécessaires, il prononça un *Discours* qui fut proclamé *digne de l'ami de Mirabeau* (31 août 1791). Nommé juge-de-paix à Paris en 1792, il resta uniquem. occupé de ces fonctions jusqu'au mois de nov. 1799, où il fut porté au corps-législatif. Quelques jours après, à la création des préfectures, il fut nommé préfet de la Seine, et s'acquit des droits réels à la reconnaiss. publique par son zèle pour l'embellissement de Paris, et par les mesures qu'il prit pour améliorer les hôpitaux, les prisons et les divers établissements de cette grande ville. Il fut brusquement destitué en 1812, après la découverte du complot de Mallet, qu'il avait ignoré, mais dans lequel on était parvenu à le compromettre en surprenant sa bonne foi. Les regrets unanimes que causa sa disgrâce durent l'adoucir. Après la restaurat., il obtint le titre de conseiller-d'état honoraire, qu'il perdit en 1815 pour avoir accepté pend.

les *cent-jours* les fonctions de préfet des Bouches-du-Rhône. Retiré dès-lors dans un modeste domaine qu'il av. acquis dans le départ. de la Marne, il s'y consacra tout entier aux progrès de l'agriculture, et son exemple trouva bientôt des imitat. Frochot mourut en 1828, à 68 ans.

FROELICH (Guillaume), colonel suisse, né à Zurich en 1592, avait appris l'état de charpentier et était âgé de 28 ans, lorsqu'il entra simple soldat dans un régiment qu'on levait pour la France. Ce fut par son courage et ses talents qu'il s'éleva jusqu'au grade de colonel, et mérita d'être armé chevalier par François Ier, après la bataille de Cérisolles, où il s'était couvert de gloire à la tête de son régiment. Après de nombr. et brillantes campagnes, ce brave officier mourut à Paris en 1562, emportant les regrets et l'estime de toute l'armée.

FROELICH (Érasme), jésuite, sav. numismate, né l'an 1700 à Gratz en Styrie, mort à Vienne en 1758, bibliothéc. du collége Thérésien, profess. d'histoire et d'archéologie, fut l'un des hommes les plus laborieux de son temps et le premier de tous les Allemands qui, par ses longs trav., jeta quelque lumière sur la numismat., cette science trop peu étudiée jusque-là, et qu'on pourrait appeler, comme la chronologie et la géographie, l'un des yeux de l'hist. Frœlich a publ. de 1733 à 1757, outre un grand nombre d'opuscules et de dissert., seize ouvr. importants sur les médailles et monnaies des rois et des villes grecques, romaines et asiatiq.; nous citerons seulem. les suiv. : *Utilitas rei nummariæ veteris compend. propos.*, etc., Vienne, 1733, in-8. — *Annales compendiarii regum et rerum Syriæ, nummis veteribus illustr., deducti ab obitu Alexandri M. ad Cn. Pompeii in Syriam adventum, cum amplis prolegomenis*, Vienne, 1744, in-fol., fig.; 2e édit. augm., ibid., 1754, in-fol. — *Regum veterum numismata anecdota, aut perrara, notis illustrata*, etc., ibid., 1752, in-4.

FROES (Louis), jésuite, missionnaire portug., né à Beja en 1528, mort à Nangasaki au Japon en 1597, après avoir passé 34 ans dans les exercices d'une miss. aussi fructueuse que pénible, a laissé un gr. nombre de *Lettres*, trad. en latin et en ital., impr. successivement de 1555 à 1595, à Évora, à Rome, à Venise, et qu'on trouve dans le rec. intitulé : *Cartas do Japon e China; Relaçaon da embaxada do rei da China*, trad. en italien par le P. Mercati, Rome, 1599, in-8. — *Hist. relatio de gloriosâ morte XXVI crucifixor. pro Christo in Japoniâ, die V februarii anni* 1597, *sub Taicosamâ rege*, Mayence, 1599, in-8; trad. en italien par le P. Spitilli, Rome, 1599, in-8; et en franç. par le P. Bordes, Paris, 1604, in-4.

FROGER (François), ingénieur franç., né vers 1676, fit partie d'une expédition envoyée en 1695 dans le grand Océan, sous le commandement de M. de Gennes, et en publia le récit sous ce titre : *Relation d'un voyage fait en* 1695-96-97 *aux côtes d'Afrique, détroit de Magellan, Brésil, Cayenne et îles Antilles, par une escadre des vaisseaux du roi, commandée par M. de Gennes*, Paris, 1698 et 1700, in-12, cartes et fig.; Amsterdam, 1699, 1700 et 1715.

FROIDMONT ou FROMONT (Liber), *Fromundus*, doct. en théol., né l'an 1587 à Hackoër-sur-Meuse, professeur de philosophie à l'univers. de Louvain, y remplaça son ami Jansénius dans la chaire d'Écriture sainte. Ce fut à lui, ainsi qu'à son chapelain Réginaldinus Lamæus, que Jansénius légua le soin de faire impr. son *Augustinus*, à condit. toutefois d'y faire les changements que pourrait demander le St-siége. Froidmond mourut à Louvain en 1653, laiss. un grand nombre d'ouvr.; les plus remarquables sont : *Brevis anatomia hominis*, Louvain, 1641, in-4. — *In Actus apostolorum commentarii*, Paris, 1670. — *Chrysippus, sive de libero arbitrio*, 1644. — *Homologia August. Hipponensis et Augustini Yprensis*, etc.

FROILA Ier, roi d'Espagne, succéda en 757 à Alphonse Ier, son père. Il ne possédait qu'Oviédo, les Asturies et Léon, tandis que Grenade était occupée par les Maures, contre l'invasion desquels il défendit vaillamment ses états. Il eût, par ses gr. qualités, fait long-temps encore le bonheur de ses sujets, s'il n'eût été assassiné en 768 par son frère Aurèle, qui vengea ainsi le meurtre de son autre frère Wimazan, que Froila avait fait périr dans un mouvement de jalousie. — Froila II, fils du roi Veremond, né vers 845, était comte de Galice, et usurpa la couronne sur son neveu Alphonse III, qui le fit poignarder et remonta sur le trône en 875. — Froila III, roi de Léon, succéda en 923 à son frère Ordono, dont il avait tous les vices, mais non les gr. qualités. Ses cruautés ayant poussé les Léonais à bout, ils le chassèrent du trône et adoptèrent une sorte de gouvernem. dirigé par deux magistrats suprêmes appelés *Juèces*. Froila mourut de la lèpre en 924.

FROISSART (Jean), chroniqueur et poète français, né à Valenciennes vers 1333, fut destiné à l'état ecclésiast., et reçut l'éducation des clercs, qui dans ce moment n'avait rien de dur ni d'austère. Tourmenté du désir d'apprendre et de faire des récits, Froissart passa sa vie dans les cours de France et d'Angleterre, lisant ses vers aux dames, demandant aux chevaliers et aux vieux écuyers le détail des faits d'armes dont ils avaient été les acteurs et les témoins. Partout accueilli avec empressement, il compta surtout au nombre de ses protecteurs Mme Philippe de Hainaut, femme d'Édouard III. Gaston Phébus, comte de Foix, et Venceslas, duc de Brabant, en la société duquel il composa son recueil de poésies, formant une sorte de roman intit. *Méliador, ou le Chevalier du Soleil*. Froissard avait conçu une violente passion pour une dame qui fut contrainte d'accepter la main d'un chevalier du haut rang. Il chanta toute sa vie son mérite et sa cruauté, ce qui ne l'empêcha pas de chercher quelq. distract. à sa douleur, près de plus. autres dames ou demoiselles. On ignore la date précise de la mort de Froissart; on suppose seulement qu'elle dut arriver vers 1400,

époque où ses récits sont interrompus. La bibliothèque du roi possède un MS. des poésies de Froissart; il est à regretter qu'elles n'aient jamais été impr. Sainte-Palaye en a donné un extrait dans les tom. X et XIV des *Mém. de l'acad. des inscript.*, et Le Prince un autre dans le *Journal des savants* (juillet 1783). Ses *Chroniques de France, d'Angleterre, d'Écosse, d'Espagne, de Bretagne*, etc., ont été impr., Paris, Ant. Vérard, 4 vol. in-fol., S. D., ibid., 1503, 1514 : Denis Sauvage en a donné une édit. revue et corrigée, Lyon, 1559-61, in-fol., réimpr. à Paris en 1574. Toutes ces édit., surtout celle de Vérard, S. D., sont encore recherchées des curieux; mais elles sont cepend. très infér. pour la correct. du texte à l'édit. préparée par Dacier et publ. avec des notes par M. Buchon, Paris, 1824, 15 vol. in-8. Cette édit. fait partie de la *Collect. des chroniq. nationales*, écrites en langue vulgaire, du 13ᵉ au 16ᵉ S. La meilleure et la plus belle édit. de la trad. angl. est celle de M. Th. Johnès, Londres, 1803-7, 4 vol in-4. La chroniq. de Froissard a été abrégée en franç. par Bellefo-rest, sous le titre de *Recueil diligent et profitable*, Paris, 1572, in-16; en lat. par Sleidan, ibid., 1537, in-8; en angl. par P. Golding, Londres, 1608, in-4.

FROMAGE (Pierre), jésuite, né en 1678 à Laon, entra en 1693 au noviciat de son ordre à Nancy, y enseigna les humanités, et, se laissant entraîner à l'ardeur de son zèle, demanda à faire partie de la mission d'Égypte, puis de celle de Syrie, où il mourut en 1740. Le P. Fromage établit une imprimerie arabe au monastère dit *Chovaïr* dans la partie du Liban habitée par les druses, préfecture de Seyde, et y fit impr. 34 ouvr. de piété qu'il avait trad. en arabe du latin et des différentes langues de l'Europe. On en peut voir la liste dans Moreri; nous citerons seulement : *la Balance du temps et le trébuchet et l'éternité de l'homme*, 1733, in-4, trad. de l'espagn. du P. Eusèbe de Nieremberg. — *Le Guide du prêtre*, 1760, in-4, trad. de l'ital. du P. Segneri. — *Le Guide du chrétien*, 1738, in-4, du même, etc.

FROMAGEOT (Jean-Baptiste), profess. en droit à l'univ. de Dijon, né dans cette ville en 1724, mort en 1753, est auteur d'un ouvr. intit. : *les Lois ecclésiast. tirées des seuls livres saints*, Dijon, 1753, in-12; et de plus. dissertat. anonymes sur différ. sujets de jurisprudence.

FROMAGET (Nicol.), littérat., mort à Paris en 1759, est aut. des romans suiv. : *le Cousin de Mahomet*, Paris, 1742, 2 vol. in-12. — *Kara Mustapha*, ibid., 1750, in-12. — *Mirima, impérat. du Japon*, ibid., 1745, in-12. — *La Promenade de St-Cloud, ou la Confidence réciproque*, ibid, 1736-37 et 57, 3 vol. in-12. Fromaget a composé aussi 4 pièces, jouées sur le théâtre de l'Opéra-Comique de 1738 à 1740, mais qui n'ont pas été imprimées.

FROMENT (Gabriel), chanoine d'Uzès, né en 1512 dans cette ville, où il mourut fort âgé, était prevôt de la cathédrale lorsque l'év. Saint-Gelais, cédant à sa passion désordonnée pour une jeune religieuse, embrassa les doctrines du protestantisme naissant. Froment, voyant que l'exemple du pasteur allait entraîner une gr. partie du troupeau, monta en chaire, excommunia Saint-Gelais, et, par ses exhortat. à la fois fortes et onctueuses, ramena les fidèles égarés un moment. Le pape et le roi de France voulurent récompenser son zèle, en le nommant à ce même siége qu'il avait conservé à la foi catholique; mais il refusa constamm. un honneur dont ses vertus le rendaient si digne.

FROMENT (Antoine), théolog. protest., né à Tries près de Grenoble en 1509, enseigna le prem. les principes de la réforme à Genève en 1533, fut nommé pasteur de l'église St-Gervais en 1537, renonça au ministère évangélique en 1553, se fit notaire et fut créé membre du conseil de deux cents en 1559. On a de lui : *Deux pièces préparat. aux hist. et actes de Genève*, Genève, 1554, in-8, et plus. ouvr. MSs. sur le même sujet. — Un autre Froment (Antoine), avoc. au parlem. de Grenoble, est aut. d'un ouvr. intit. : *Essai sur l'incendie de Briançon* (1ᵉʳ décembre 1624) etc., etc., Grenoble, 1637, in-4.

FROMENT (Jean-Bapt.), général, né en 1770, mort en 1833 à Lisbonne, où il mit fin à ses jours, devint de bonne heure capit., et servit en qualité d'aide-de-camp du génér. Pannetier. Il se distingua, en 1807, à la fameuse bataille d'Eylau, et reçut le grade de chef de bataillon. Nommé, l'année suiv., adjudant-commandant, il fit les campagnes d'Espagne, où il montra la même bravoure et les mêmes talents, principalem. au combat d'Osmillos en 1812. Depuis cette époque, Froment se fit peu remarquer. Créé chevalier de St-Louis en 1814 et fait officier de la Lég.-d'Honn., il fut employé, en 1815, comme chef d'état-major; mais il rentra presque aussitôt dans le cadre des officiers en disponibilité. Lorsqu'après la révolut. de juillet, le gouvernem. franç. encouragea l'entreprise de don Pedro sur le Portugal, Froment entra au service de ce prince. Revenu en France par suite d'une maladie grave dont il avait été atteint, il fut invité à retourner en Portugal depuis son rétablissem., et emmena avec lui un certain nombre d'officiers français, avec lesquels il avait pris des arrangem. au nom de don Pedro; mais, arrivé à Lisbonne, il eut le chagrin de voir ce prince se refuser à ratifier ce qui avait été fait par lui, et n'hésita pas à s'en plaindre amèrem. A la suite d'une discussion violente à ce sujet, le duc de Bragance, s'oubliant au point de lui faire le plus sanglant affront, lui donna un soufflet. Le général rentra chez lui et se fit sauter la cervelle.

FROMENTIÈRES (Jean-Louis de), év. d'Aire, né en 1632, à St-Denis de Gastines, dans le Bas-Maine, entra en 1648 chez les oratoriens de St-Magloire, commença à prêcher lorsqu'il n'avait encore que 18 ans, et se fit, dans l'éloquence sacrée, une réputation d'autant plus remarquable, qu'il était contemporain des Bossuet, des Bourdaloue et des Fléchier. Il mourut en 1684. Ses *Discours* ont été impr. la même année, Paris, 6 vol. in-12; ibid.,

1690, 4 vol. in-8. On y distingue l'*Oraison funèbre* du P. Senaut, et le *Discours* pour la prise d'habit de Mme de La Vallière.

FROMOND (Jean-Claude), religieux camaldule, né à Crémone en 1703, professa la philosophie à l'université de Pise, et mourut en 1765 : c'est l'un des savants qui honorent le plus l'Italie. Mathématiques pures, physique animale et expérim., chimie, hist. naturelle, il étudia toutes les parties de la science et leur fit faire à toutes quelq. progrès. C'est lui qui découvrit que la contraction du cœur est le résultat d'une force physique, opinion qui parut singulière alors, et dont Haller a prouvé depuis la vérité jusqu'à l'évidence. Il était correspondant de l'academ. des sciences de Paris, et membre de presque toutes celles d'Italie. Les plus remarquables de ses ouvr. sont : *Nova et generalis introduct. ad philosoph.*, Venise, 1748, in-8. — *Della fluidità de' corpi trattato*, Livourne, 1754. — *Examen in præcipua mechanicæ principia*, Pise, 1758.—*De Ratione philosoph., quâ instrum. mechanica generatim potentiarum actionibus corroborandis vel enervandis*, etc., Pise, 1759. L'abbé Bianchi a publ. son *Elogio storico*, etc., Crémone, 1781, in-4. On y trouve la liste de tous les écrits de ce professeur.

FRONDE (la). Ce nom, sous lequel on a désigné, dès son origine, la faction qui s'éleva pendant la minorité de Louis XIV contre l'administration embarrassée de la régence, peint d'un seul trait le caractère de cette opposition fantastique et des guerres civiles qu'elle entraîna. Il avait été emprunté, assure-t-on, d'une sorte de jeu alors fort en usage parmi les enfants, qui, partagés en plusieurs bandes, se lançaient des pierres avec la fronde dans les fossés de Paris, et qui, lorsqu'ils se trouvaient en nombre suffisant, ou plus animés que de coutume à ce dangereux exercice, se réunissaient contre les archers que la police envoyait pour les disperser. C'est au sein du parlement que commença la lutte politique de la Fronde (1648) ; et comme les motifs de mécontentem. des factieux étaient partagés par une grande partie des grands et du peuple, dont Mazarin s'était aliéné la confiance, et à qui les violences de la reine-mère, Anne d'Autriche, faisaient de plus en plus souhaiter le renversement d'une autorité uniquem. fondée sur la force et l'arbitraire, l'insurrection s'étendit rapidem. de la capitale à l'intérieur de la France. Telle était la disposition des esprits, que, remués d'abord par quelques enthousiastes sans but, et dirigés ensuite par des hommes supérieurs dont l'ambition ou l'orgueil étaient peut-être l'unique mobile, ils se laissèrent entraîner à des désordres qui faillirent compromettre la puiss. roy. dans ce même état qui bientôt devait se montrer si docile sous le sceptre de Louis XIV. C'est en souffrant l'exil momentanné de Mazarin (1653) que ce prince fit disparaître la Fronde ; et le principal résultat de cette cabale tristem. ridicule fut un accroissem. d'autorité pour ce même ministre contre qui elle s'était élevée. Les ouvr. les plus estimés sur cette époque sont : l'*Esprit de la Fronde* (par J.-B. Mailly), 1774, 5 vol. in-12, et *l'Hist. de la Fronde*, par M. le comte de Saint-Aulaire, 1837, 3 vol. in-8.

FRONDIN (Élie), profess. d'hist. à Upsal, né en 1686, mort en 1761, a laissé un gr. nombre de dissertat. historiq. et un discours lat. — Son fils Berge Frondin, mort en 1783, bibliothéc. de l'université d'Upsal, était membre de l'acad. des belles-lettres de Stockholm, fondée par la reine Ulrique, sœur de Charles XII. Il a fait insérer dans les mém. de cette société des *Recherches sur l'état des lettres en Suède pendant le règne de Christine.*

FRONSPERG ou FRUNDSBERG (George), gentilhomme allem., servait en qualité de colonel dans les armées de Charles-Quint, et reçut de ce prince en 1526 l'ordre de lever des troupes pour faire le siége de Rome. Fronsperg, que ses opinions religieuses rendaient l'ennemi du pape, réunit 18,000 hommes avec lesquels il entra en Italie ; déjà il avait rejoint le connétable de Bourbon lorsqu'il fut frappé d'apoplexie et transporté à Ferrare, où il mourut au commencem. de l'année 1527. — Son fils Gaspar suivit aussi la carrière des armes avec distinction et mourut en 1536. La *Vie* de ces deux capit. a été écrite en lat. par Adam Reisner, Francfort, 1568, in-fol., et trad. en allem., ibid., 1599, in-fol.

FRONTE (Pierre de), magistrat florentin au 14e S., occupe une place distinguée dans l'hist. de Florence par sa conduite ferme et courageuse lors de la révolte des *Ciampi* en 1378. Il avait réussi à apaiser cette sédit. ; mais à l'expirat. de ses fonctions, les insurgés reparurent et recommencèrent leurs excès.

FRONTEAU (Jean), chanoine régul. de Ste-Geneviève et chancel. de l'univers. de Paris, né à Angers en 1614, mort curé de Ste-Madeleine de Montargis en 1662, contribua beauc. à la format. de la biblioth. de Ste-Geneviève, et prit une part très active aux disputes qui s'élevèrent relativement au véritable aut. de l'*Imitation de J.-C.*, et qui furent terminées en 1652 par un arrêt du parlement, qui défend d'imprimer ce livre à l'avenir sous le nom de l'abbé *Gessen* ou *Gersen*. Le P. Lallemant a publ. à Paris, 1663 in-4, *l'Éloge du P. Fronteau*, auq. on doit plus. ouvr. dont les plus remarq. sont : *Summa totius philosophiæ ex D. Thomæ Aquinatis doctrinâ*, Paris, 1640, in-fol.— *Refutatio eorum quæ contra Thomæ Kempensis vindicias scripsere D. Quatremaire, D. Launoy, etc., in quâ sustinetur evictio fraudis*, etc., Paris, 1650.—*Yvonis Carnotensis episcopi opera, edente J. Frontone*, Paris, 1647, in-fol.

FRONTIN (Sextus-Julius), *Frontinus*, mort vers l'an 859 (106 de l'ère chrét.), fut préteur, trois fois consul, et commanda les armées en qualité de proconsul dans l'expédit. d'Angleterre. Il reste de lui : 4 liv. de *Stratagèmes de guerre*, impr. dans les *Veteres de re militari scriptores* (Wesel, 1670, 2 vol. in-8), et plus. fois séparém. (les édit. de Leyde, 1731, in-8, et de Leipsig, 1772, in-8, avec des notes, sont les meill.) ; la meill. trad. franç.

est celle de Paris, 1772, in-8, avec le texte et des recherches sur Frontin. — *De aquæductibus urbis Romæ;* les meill. édit. sont celles de Padoue, 1722, in-4, et d'Altona, 1792, in-8, avec des notes de J. Poleni: Rondelet en a donné une excellente trad., Paris, 1820, un vol. in-4 et atlas.— *De qualitate agrorum*: ce dern. ouvr., impr. dans le rec. des aut. qui ont écrit sur les limites, ne nous est parvenu qu'interpolé; il paraît avoir été écrit dans la vieillesse de l'aut. qui n'y a pas mis la dernière main. L'édit. *princeps* des œuvres de Frontin, Bologne, 1494, in-fol., est très rare.

FRONTON (M. Cornélius), célèbre orateur lat. et l'un des maîtres de Marc-Aurèle, naquit à Cirte dans la Numidie, et s'appliqua plus volontiers à l'étude du latin que du grec. On ne sait pas au juste l'époque où il vint à Rome, mais il est certain qu'il y tenait un des prem. rangs parmi les maîtres d'éloquence sous le règne d'Adrien, et ce fut par l'ordre de ce prince qu'il donna des leçons à Marc-Aurèle; il fut aussi l'institut. de Lucius-Vérus. Nommé consul, puis proconsul, il ne put exercer cette dernière charge, à raison de son âge et de ses infirmités. Après sa mort, le sénat lui vota une statue. Fronton est cité avec le plus gr. éloge dans les *Comment.* de son aug. élève Marc-Aurèle. Euménius, dans son *Panégyrique de l'emper. Constance,* le compare à Cicéron, tandis que Macrobe le représente comme un écriv. sec et aride; mais l'opinion d'Aulu-Gelle, contempor. de Fronton, semblerait infirmer ce jugem. Le sav. Angelo Maio a découv. dans la biblioth. Ambroisienne de Milan les MSs. de plus. ouvr. de Symmaque et de Fronton, et a publ. (Milan, 1815, 2 vol. in-8) une édit. à laq. il a joint des lettres inéd. des emper. Antonin (*Pius*), Marc-Aurèle et Vérus. On a réimpr. les *Fragments* de Fronton à Francfort, 1816, 2 vol. in-8, avec comment. par Ruthkopf, et à Berlin, 1816, in-8 : cette édition a été publiée par M. B.-G. Niebuhr. Le card. Maio a donné une nouv. édit. des *Fragments* de Fronton, avec de nombr. édit., Rome, 1823, in-8 et in-4.

FRONTON *d'Émèse*, rhéteur, oncle du célèbre Longin, donna des leçons à Rome sous le règne d'Alexandre-Sévère, sous celui de Gallus à Athènes, et mourut dans cette ville à l'âge de 60 ans. Il avait composé plus disc., mais il ne reste de lui que quelq. morceaux d'économie domestique, en grec: *Sur la manière de conserver le vin sans altération; Méthode pour rendre le vin limpide; De ce qui peut sans inconvénient souffrir un long contact avec les olives; Sur les chiens.* Ces div. morceaux, recueillis par J.-A. Brassicanus, se retrouvent dans toutes les édit. des *Géaponiques.* — V. Duc.

FROSSARD, profess. de théol. protestante à Montauban, mort dans cette ville le 3 janv. 1830, à l'âge de 78 ans, était né à Nyon, dans le canton de Vaud. D'abord pasteur à Lyon, la révolut. l'éloigna des fonctions ecclésiastiques, qu'il ne reprit qu'en 1802 à Montauban. Lorsqu'on forma une faculté de théologie dans cette ville, il en fut nommé doyen, et fut aussi professeur de morale et d'éloquence de la chaire. Frossard était un des grands promoteurs de l'affranchissem. des nègres. On a de lui une traduct. des *Sermons de Blois* et d'un livre de Wilberforce, intit. : *le Christianisme des gens du monde mis en opposition avec le véritable christianisme*, Paris, 1821, 2 vol. in-8.

FROTHAIRE, évêque de Toul, en 813, administra son diocèse avec sagesse et modérat. et mourut en 848. Lors de la révolte de Bernard, roi d'Italie, contre Louis-le-Débonnaire, Frothaire, feudataire du roi de France, prit les armes pour soutenir la cause de son suzerain. Il assista ensuite aux divers conciles tenus pour juger les évêques qui avaient pris le parti des fils rebelles du trop faible Louis, et particulièrem. à celui de Thionville, où Ebbon, archevêque de Reims, fut déposé pour ce sujet. On a de ce prélat un *Rec. de lettres* qui, au nombre de 35, ont été insérées par André Duchesne, au t. II de ses *Historiens de France.*

FROTTÉ (le comte Louis de), chef des royalistes de Normandie, né dans cette province vers 1755, servait en qualité d'officier d'infanterie au commencem. de la révolut., dont il n'approuva pas les principes. Ayant émigré en 1792, il quitta l'Angleterre deux ans après pour essayer de soulever les habit. de la Normandie; après des succès variés et plus. combats où il montra de l'intelligence et du courage, il se vit contraint en 1796 de retourner en Angleterre. Profitant de la rupture des conférences de Rastadt, il reparut sur les côtes de Normandie en 1799, avec le titre de maréchal-de-camp, et se trouva bientôt à la tête d'un corps de 10,000 hommes. Cependant la journée du 18 brumaire promettant plus de stabilité au nouvel état des choses, plus. chefs de bandes se soumirent; Frotté, après avoir essayé de résister à l'entraînement général, demanda lui-même à capituler le 28 janvier 1800, et reçut un passeport pour se rendre à Alençon où il devait négocier un accommodem. Une lettre interceptée ayant fait croire que son intent. était seulem. de gagner du temps et non de se soumettre, il fut trad. devant une commission milit., condamné à mort, et la subit avec le plus grand courage.

FROULLAY-TESSÉ (Charles-Louis de), évêque du Mans, né en 1687 à St-Denis-de-Gastines, administra pend. 44 ans son diocèse avec autant de sagesse que de modération, fonda un collége-séminaire à Domfront, une maison de retraite pour les prêtres infirmes, un Hôtel-Dieu pour les malades, pend. les années désastreuses de 1738 et 1739, fournit des aliments et de l'ouvr. à près de 10,000 indigents, et mourut regretté des pauvres en 1767. On a de ce vertueux prélat un *Mandement* contre le traité des *Ordinations anglaises*, du P. Courayer, 1727, in-4. — Des *Ordonnances synodales,* 1747, in-8. — Un *Nouveau bréviaire*, Paris, 1748, 4 vol. in-8.

FROWDE (Philippe), poète angl., mort à Londres en 1737, a laissé plus. pièces de vers insérées par Addison dans les *Musæ anglicanæ*, et 2 tragédies qui eurent peu de succès au théâtre, mais qui

trouvèrent beaucoup de lect. lorsqu'elles furent impr., *the Fall of Saguntum* (la Chute de Sagonte), représentée en 1727 ; et *Philotas*, en 1731.

FRUGONI (Charles-Innocent), l'un des plus célèbres poètes ital. du 18e S., né à Gênes en 1692, mort à Parme en 1768, était entré à 15 ans dans la congrégat. des somasques ; mais, dégoûté d'un état pour lequel il n'avait nulle vocation, il obtint en 1733 du pape Clément XII sa sécularisation. Après avoir professé la rhétorique avec succès à Brescia, à Rome, à Gênes, à Bologne, il fut, par le crédit du card. Bentivoglio, admis à la cour du duc de Parme, François Farnèse, et sa fortune suivit presque constamm. celle de ce malheureux duché, sujet et théâtre de tant de querelles et de combats. Quoiq. poète de cour et astreint à tous les genres de composit. futiles que cette condit. comporte, Frugoni dut plus encore sa réputat. à son talent pour la satire qu'à l'adresse avec laq. il savait manier la louange. Ses *OEuvres complètes* ont été recueillies par le comte de la Torre Bezzonico, avec des *Mém. histor. et littér. sur la vie et les ouvr. de l'aut.*, Parme, 1779, 9 vol. in-8 : on y trouve des odes, des sonnets, des satires, des épîtres, les unes en vers *sdruccioli*, d'autres en vers *sciolti* : c'est dans ce dernier genre surtout que Frugoni est demeuré sans rivaux. On a impr. ses *OEuvres choisies*, 1782, 4 vol. in-8.

FRUITIERS (Philippe), peintre, né vers 1625 à Anvers, quitta la peinture à l'huile pour la miniature et la gouache. On a peu de détails sur la vie de cet artiste ; il faut cepend. qu'il ait eu un talent réel, puisque Rubens lui fit faire en un seul tabl. son portrait et celui de toute sa famille.

FRUMENCE (St), *Frumentius*, apôtre de l'Éthiopie au 4e S., né à Tyr, fut élevé par Méropius, son parent, et conduit par lui en Abyssinie. Ayant obtenu l'affect. du roi de ce pays, Frumence s'en servit pour y faire connaître la religion chrétienne. Il fit en 331 un voyage en Égypte, reçut l'épisc. de St Athanase, patriarche d'Alexandrie, retourna près de ses néophytes, et continua de gouverner avec sagesse son église naissante jusqu'à sa mort arrivée vers 360.

FRYE (Thomas), artiste irlandais, né en 1710, mort à Londres en 1762, s'y était fait une gr. réputation comme peintre de portraits. Il a gravé avec quelq. succès plus. portr. de grand. natur., parmi lesq. on cite le sien. L'Angleterre lui doit le perfectionnem. de la porcelaine, dont il dirigea une manufacture pendant 15 années.

FUALDÈS (Ant.-Bernardin), ancien procureur du roi à Rodez, assassiné le 19 mars 1817 dans la maison d'un certain Bancal, manouvrier de cette ville, était né vers 1761 au Mur-de-Barrez, et avait été reçu avocat au parlement de Toulouse quelq. années avant la révolution. La police ayant découvert, après d'actives recherches, les auteurs du meurtre atroce de ce magistrat, leur procès fut instruit devant la cour d'assises du Tarn. Les débats de cette cause compliquée, et dans laquelle les dépositions extrordinaires d'une dame Manson, qui s'y trouvait impliquée, jetèrent plus d'intérêt que de lumières, fixèrent assez long-temps l'attention générale. On en trouvera les détails dans l'*Hist. et procès complet des assassins de M. Fualdès, par le Sténographe français* (M. Latouche), Paris, 1818, 2 vol. in-8, 3e édit.

FUCA (Jean de), pilote grec, né au 16e S. dans l'île de Céphalénie, et dont le véritable nom était *Apostolos Valerianos*, mort à Zante en 1602, servit pendant plus de 40 ans sur les vaisseaux du roi d'Espagne aux Indes-Occident. Ayant été détaché en 1592 du port d'Acapulco pour trouver un passage qui menât du gr. Océan à l'Océan atlantique, il découvrit effectivem. un détroit qui porte son nom : il l'indiqua comme situé entre le 47e et le 48e degré de latitude boréale ; mais le voyageur anglais Vancouvert l'a décidém. fixé entre le 48e et le 49e degré.

FUCHS (Théophile), poète allem., né en 1720 à Leppersdorff dans la Haute-Saxe, mort à Meissen vers 1810, était fils d'un pauvre paysan, qu'il aida dans ses travaux jusqu'à l'âge de 18 ans. A cette époque il obtint la permission d'aller faire ses études à Leipsig, et partit à pied, ne possédant que 7 florins, et composant le long de la route un poème en vers alexandrins sur sa misère actuelle et ses brillantes espérances pour l'avenir. Hagedorn, ayant lu ce premier essai de Fuchs, fit en sa faveur une collecte de 700 écus, qui lui permit de suivre pendant 5 ans ses études. Lorsqu'elles furent terminées, il se rendit à Dresde, où il fut nommé en 1751 second pasteur à Zehren, et commença dès-lors à jouir d'une honnête aisance. Les poésies de Fusch, presque toutes dans le genre lyrique, ne le placent guère qu'au 3e rang parmi les poètes allem. Elles ont été pour la plupart insérées dans le rec. de Christ.-Henri-Schmid. Il avait publ. lui-même : *Poésies d'un fils de paysan*, Dresde, 1752, in-8, nouvelle édition augment., ib., 1771, in-8. — *Ma vie jusqu'à l'âge de 77 ans, brièvement racontée pour la gloire de Dieu et la consolation des pauvres*, 1796, in-8. — Fuchs (Jean-Christ.), physicien et littérat., né à Gross-Germersleben dans le duché de Magdebourg, en 1726, mort en 1795, gouvern. des pages du roi et de la reine de Prusse, était membre de la société des scrutateurs de la nature de Berlin, et a inséré dans les mém. de cette acad. plus. dissertat. intéressantes, notamm. *sur l'hist. des fossiles et des pétrifications ; sur les paratonnerres ; sur le caractère et les écrits de J.-J. Rousseau ; sur le mérite moral et littér. de Voltaire.* — Fuchs (George-Frédéric), compositeur, né à Mayence, mort à Paris en 1821, a laissé plus. morceaux d'harmonie qui obtinrent quelq. succès à l'époque de leur publication, entre autres *la Bataille de Marengo.*

FUEILLE (Jean-Baptiste-Louis de La), littérat., né l'an 1691 en Champagne, mort receveur particulier des finances à Sedan l'an 1747, est aut. d'un petit ouvr. dirigé contre les étymologistes et les archéologues, intit. : *Dissert. sur l'antiq. de Chaillot pour servir de mém. à l'histoire univers.*, Paris,

1736, in-8 de 16 pages. Cette petite pièce, dans le genre du *Mathanasins* de Saint-Hyacinthe, fut attribuée dans le temps à l'abbé Desfontaines et à Coste de Toulouse.

FUENTE (Jean-Léandre), peintre espagnol, né à Grenade en 1600, mort dans sa patrie en 1654, se distingua par l'exactitude de son dessin et la beauté de son coloris. On regarde comme ses chefs-d'œuvre un *St Jean* dans l'église de ce nom à Grenade, 8 gr. tabl. représentant la *Passion* dans l'église des Augustins de la même ville, et la *Charité* dans celle de St-Philippe *el Real* à Madrid.

FUENTES ou FONTE (Barthélemi), est le nom réel ou supposé d'un amiral au service d'Espagne, qui, selon une relation très douteuse, aurait découvert en 1640 un gr. archipel sur la côte nord-ouest de l'Amérique, et aurait, étant parti de Lima, rencontré, par le 53e degré de latitude, le capit. angl. Shapely venant de Boston, c.-à-d. de l'est: ce qui prouverait l'existence d'une communication entre les deux Océans par le nord de l'Amérique. La *Relat.* de Fuentes, contenue dans une lettre de 7 pages in-4, impr. pour la première fois à Londres en 1708 dans les *Mém. des Curieux*, et souv. réimpr., a été le sujet de longues discuss. entre les voyageurs et les géogr. : Delisle, Buache, Fleurieu semblent croire à la vérité du récit de Fuentes; Robert de Vaugondy et Vancouvert le regardent comme une fable, et aucun écrivain espagn. n'en parle, à l'exception de l'auteur de la *Noticia de California*, Madrid, 1757, lequel nie formellem. l'existence du soi-disant amiral.

FUENTES (le comte de), général espagnol, né à Valladolid en 1560, fit ses prem. armes dans la campagne de Portugal sous le fameux duc d'Albe, se distingua ensuite dans celle de Flandre sous les ordres d'Alexandre Farnèse, et accompagna ce prince en France, où le roi d'Espagne, profitant des troubles de la Ligue, espérait asseoir sa domination. Il continua de se signaler par son courage à la guerre et son talent dans les missions diplomatiques pendant les règnes de Philippe III et de Philippe IV, et périt en 1643 à la bataille de Rocroy, où il commandait, à l'âge de 82 ans, cette fameuse infanterie espagn. long-temps la terreur de l'Europe, dont la défaite mit le sceau à la gloire du grand Condé et commença dignem. celle du règne de Louis XIV.

FUESSELI (Jean), réformateur, né Zurich en 1477, a laissé une *Chron. suisse* qui va jusqu'en 1519. — Son frère, Pierre, qui mourut en 1548, avait fait plus. campagnes en Italie et un voyage en Terre-Sainte, dont il a donné la relation. On a encore de lui : l'*Hist. de la guerre civile en Suisse*, de 1531 : et celle de la *Prise de Rhodes*.

FUESSELI (Matthieu), peintre, né à Zurich en 1598, mort en 1664, fut élève de Gotthard Ringgli, voyagea en Italie et fréquenta à Venise l'atelier de Tempesta et celui de l'Espagnolet, dont il se concilia l'amitié. De retour dans sa patrie, il s'y fit une réputation par son habileté à représenter des scènes effrayantes, telles que batailles, pillages, incendies, etc. Cet artiste a gravé avec succès dans le genre de Callot. Son fils et son petit-fils furent de bons peintres de portraits. Le dernier mourut en 1739. — Fuessli (Jean-Melchior), graveur, né en 1677 à Zurich, mort dans la même ville en 1736, exécuta un gr. nombre d'estampes, parmi lesquelles on distingue surtout celle qui représente la *Cérémonie des serments* qui consacrèrent l'alliance de la république de Venise avec les deux cantons de Zurich et de Berne. — Fuessli (Jean-Gaspar), arrière-petit-fils de Matthieu, peintre, né en 1707 à Zurich, mort dans la même ville en 1782, fut élève de son père, et voyagea pour se perfectionner dans les différentes villes de l'Allemagne. A la pratique de son art Fuessli joignait une connaissance approfondie de la théorie; il a été l'édit. du *Tr. sur le beau et sur le goût en peint.* par Mengs, Zurich, 1762; des *Lettres de Winkelmann, adressées à ses amis en Suisse*, ib., 1778; et a publ. d'original : *Vies de Bugendas et de Kupetzki*, Zurich, 1768, in-4, en allemand. — *Histoire des meill. peintres de la Suisse*, 1755-74, 4 vol. — *Supplément*, 1780. — *Catalogue raisonné des meill. grav.*, etc., ib., 1771. — Ses deux filles, mortes avant lui, avaient réussi dans la peinture des fleurs et des insectes. — Fuessli (Jean-Rodolphe), fils du précédent, né à Zurich en 1737, mort à Vienne en 1806, fut élève de son père, et réussit égalem. dans le dessin, la peinture et la gravure. On lui doit un *Journal de l'art destiné pour les états autrichiens* : quelq. cahiers seulem. ont paru à Vienne en 1801 et années suivantes. — *Catalogue raisonné des meill. estampes, gravées d'après les artistes les plus célèbres de chaque école*; les 4 vol. qui ont été publ. à Zurich, de 1798 à 1806, ne comprennent que les écoles flamande et ital. — Fuessli (Gaspar), frère du précédent, libraire et naturaliste à Zurich, né dans cette ville en 1745, y mourut en 1786, après y avoir publ. : *Catalogue raisonné des insectes de la Suisse*, 1775, in-4, fig. — *Magasin d'entomologie*, 1778, et ann. suiv., 3 vol. in-8. — *Archives d'entomologie*, 1781, 1786, 6 cah. in-4, trad. en angl. et en français, Londres, 1795, in-4. — Fuessli (Jean-Rodolphe), de la famille des précéd., peintre en miniature, né en 1709 à Zurich, mort dans cette ville en 1793, étudia les principes de son art sous Melchior Fuessli, et alla ensuite se perfectionner à Paris sous Lautherbourg l'aîné. On a de lui *Dictionn. des artistes*, 1763 à 1777, in-4; 1779, in-fol. Cet import. ouvr. a été continué par son fils.

FUESSLI ou FUSELI (Henri), membre de l'académie royale de peint. et sculpt. à Londres, né à Zurich vers 1735, fut du petit nombre des peintres d'histoire de l'école anglaise, et tient parmi eux une place distinguée. Il a traduit en anglais les *Réflexions sur la peinture et la sculpt. des Grecs*, par Winckelmann, et les *Aphorismes sur l'homme*, de Lavater, dont il était l'ami intime. Il avait été profess. de peinture à l'acad., et avait publié une édit. augmentée du *Dictionnaire des peintres* de Pinkerton. Il mourut à Londres en 1825.

FUESSLI (Henri), mort à Zurich en 1832, à l'âge de 87 ans, était associé de la maison de librairie de Zurich connue sous la raison Orell, Fuessli et Ce; il se distingua par ses excellents travaux sur l'*Histoire de la Suisse.* Il avait été le disciple de Bodmer, qu'il remplaça dans sa chaire, en 1760, et l'ami de Bretinger. Ces trois savants ont eu dans le temps une puissante influence sur la littérature allem. Ce fut Fuessli qui initia Jean de Muller à l'étude de l'histoire de la Suisse. Jamais il ne cessa de prendre une part active à la direction politique des affaires de sa patrie, et en particulier au gouvernem. de son canton natal.

FUET (Louis), canoniste, né à Orléans en 1681, mort à Paris en 1739, n'avait commencé à apprendre la langue latine qu'à l'âge de 20 ans. Toutefois ses études pour être tardives n'en furent que plus solides; il se rendit en peu de temps très habile dans le droit canon, et eût fait honneur par ses lumières au clergé de France, si son évêque ne lui eût refusé un *dimissoire*, parce qu'il lisait Jansénius, et se rangeait parmi les advers. de la bulle. La même cause lui suscita plus. désagrém. lorsqu'il se fut fait recevoir avoc. au parlem. de Paris, où il signala ses talents dans un gr. nombre de consultat. On lui doit : *Mémoire sur l'injustice de l'excommunicat. dont on menace les appelants,* Paris, 1712 et 1719. — *Traité des matières bénéficiales*, ibid., 1721. — *Mém. et consultat. relatifs aux dignités collégiales de St-Pierre de Lille*, ibid., 1726.

FUGA (Ferdinand), architecte, né à Florence en 1699, mort à Naples en 1782, architecte du roi, a exécuté dans cette capitale plus. trav. remarq., notamment l'hospice général des pauvres, le plus vaste de l'Europe.

FUGÈRE (Alexandre-Conrad), littérat., né en 1721 à Paris, mort dans cette ville en 1758, fut chargé par M. de Malesherbes, après la mort de de Boze, de la direct. du *Journal des savants*, et y inséra plus. articles remarq., entre autres une *Analyse de la lettre de J.-J. Rousseau sur la musique franç.;* un *Examen critique d'une nouvelle trad. des Olympiques de Pindare;* un *Tableau du change des monnaies dans les principales villes de l'Europe*, etc. Il a laissé plus. ouvrages MSs. Son *Éloge* a été inséré dans *l'Année littéraire*, 1758, tome IV, et dans le *Journal des savants* (août 1758).

FUGGER, nom d'une famille de riches négociants d'Augsbourg, anoblis par l'emper. Maximilien. Dominique Custos, grav. d'Anvers, a publié une suite de 127 portraits des membres les plus illustres de cette famille, sous ce titre : *Fuggerorum et Fuggerarum quæ in familiæ natæ, quæve in familiam transiverunt, quot extant, ære expressæ imagines*, 1593, 1618, 1620 et 1754, in-fol., avec de courtes notices des personnages en allem. Cette collect. remonte à Jacques Fugger, dit *le Vieux*, mort en 1469. — Fugger (Huldrich), né à Augsbourg en 1528, mort à Heidelberg en 1584, avait embrassé l'état ecclésiast. et devint camérier du pape Paul III; mais ayant adopté les principes de la réforme, il se démit de son emploi et revint en Allemagne, où il se livra exclusivem. à la culture des lettres. Protect. éclairé des sav., il ne se borna pas à favoriser les écriv. de sa nation; on sait qu'il donna une forte somme au célèbre Henri Estienne pour qu'il pût continuer ses précieuses édit. Il avait formé à gr. frais une riche collect. de MSs. anc. qu'il légua avec sa biblioth. à l'élect. palatin. — Son frère, Jean-Jacques, partagea son goût pour les livres et forma une biblioth. précieuse, dont Jérôme Wolfius fut le conservat. On a de lui en allem. *la Vraie descript. histor. de la maison d'Habsbourg et d'Autriche*, 1555, 2 vol. in-fol., MS. enrichi de plus de 30,000 fig. d'armoiries, sceaux, portraits, etc.; on en conserve des copies dans les biblioth. de Vienne et de Dresde. Lambécius et Kollar en ont publ. des fragm., et Sigismond de Birken un extr. sous le titre de *Miroir d'honneur de la maison d'Autriche*, 1668, in-fol. — Fugger (Antoine et Raimond), fondèrent au 16e S. à Augsbourg deux hôpitaux, un cabinet d'antiques, une galerie de tabl., un jardin botanique, et l'église de St-Maurice, où ils firent placer un magnifique jeu d'orgues, le plus gr. et le plus beau qu'on eût encore vu en Allemagne. — Fugger (Othon-Henri), comte de Kirschberg et de Weissenhorn, né en 1592, mourut en 1644, après avoir signalé sa valeur et ses talents milit. au service de l'Espagne et de l'empire, en Bohême, dans les Pays-Bas, en Franconie, etc., et avoir mérité par sa belle conduite d'être promu au grade de grand-maître de l'artillerie.

FUHRMANN (Mathias), ermite de St-Paul, et définiteur-général de la province d'Autriche, mort à Vienne en 1773, a publ. en allemand, de 1734 à 1767, plusieurs ouvr. intéressants, parmi lesquels nous citerons : *l'Autriche ancienne et moderne*, Vienne, 1734-37, 4 parties in-8. — *Descript. hist. de la ville et des faubourgs de Vienne*, ibid., 1re partie, 1766, in-8, avec 4 pl.; 2e part., 1766-67, 2 vol. in-8, avec 7 pl. — *Hist. générale ecclésiast. et civ. des états héréditaires de la maison d'Autriche, depuis Auguste jusqu'à l'an 337 de J.-C.*, ibid., 1769, in-4, avec 13 pl.

FUIREN (George), médec., né à Copenhague en 1581, mort en 1628, avait été chargé par le roi de recueillir les plantes que fournit le Danemarck, et ne put terminer son travail, qui fut inséré par Thomas Bartholin dans sa *Cista medica*, sous le titre de : *Index plantarum indigenarum quas in itinere suo observavit Fuirenus.* Le rect. Wolfgang Rhumann a consacré à la mém. de ce sav. médec. un *Programma funebre.* — Fuiren (Henri), fils du précéd., médec. et natur., né à Copenhague en 1614, passa la plus gr. partie de sa vie à différ. univ. d'Allemagne, d'Italie et de France, et mourut dans sa patrie en 1659, léguant à l'univ. de Copenhague sa bibliothèque et son cabinet, dont Thomas Fuiren, son frère, a rédigé les notices : *Rariora musæi Henrici Fuiren quæ academ. hafniensi legavit*, Copenhague, 1663, in-4. — *Catal.*

bibl. Henrici Fuiren, hafniensi acad. donatæ, ibid., 1660, in-4.

FULBERT, 54e évêque de Chartres et l'un des plus sav. prélats de son temps, naquit suiv. les uns en Italie, suiv. d'autres à Chartres. Quoi qu'il en soit du lieu de sa naissance, il est certain qu'elle était obscure, et qu'il ne dut, comme il le dit lui-même, l'avancem. qu'il obtint qu'à son éducat. et au soin que prirent ses maîtres de cultiver les heureuses disposit. qu'il avait reçues de la nature. Après avoir étudié à Reims sous le célèbre Gerbert, qui devint pape sous le nom de Silvestre II, Fulbert professa les lettres et la méd. à Chartres, où ses talents lui attirèrent un gr. nombre de disciples franç. et étrangers. Promu au siége épiscopal en 1007, il assista à toutes les assemblées d'évêq. qui eurent lieu de son vivant, non-seulem. pour décider les quest. relatives au dogme et à la discipline de l'Église, mais encore à l'administrat. de l'état et aux affaires purem. politiq. Fulbert s'y fit admirer pour son éloquence et son savoir, en même temps qu'il se fit estimer pour sa modération et sa fidélité inviolable envers le roi. Après avoir rebâti avec magnificence son église, qu'un vaste incendie avait détruite, et y avoir introduit l'usage du chant en partie, Fulbert mourut en 1029, laissant des *sermons* au nombre de 111, des poésies sacrées et des lettres, qui ont été impr. Paris, 1595, et 1608, in-8, sous ce titre : *D. Fulberti carnutensis episcopi antiquiss. opera varia.* — FULBERT, archid. de Rouen, sophiste, c.-à-d. littérat. et philosophe célèbre du 11e S., passe pour l'auteur d'une *Vie de St Romain*, archev. de Rouen, publ. par Nic. Rigault, 1609, in-8; d'une *Vie de St Remi*, archev. de Rouen, mort en 771, insérée dans le tome IIIe du *Thesaur. anecdotor.*, et de deux *Traités*, l'un sur *l'ordre et la manière de célébrer le concile*, l'autre sur la *manière d'ordonner un évêque*, insérées par dom Mabillon au tome IIe de ses *Analectes*. — Un autre FULBERT, religieux, a laissé une *Histoire des miracles de St Ouen, fondat. de son monastère*, et une *Vie de St Aicadre*, vulgairem. St Achard, abbé de Jumiége. — V. ABAILARD.

FULDA (FRÉDÉRIC-CHARLES), pasteur luthér., et l'un des Allem. les plus habiles dans l'étude des langues, né en 1724 à Wimpffen en Souabe, mort curé d'Ensingen en 1788, était membre de l'acad. des sc. de Gottingue, de celle de Manheim et de la société allem. d'Anhalt-Bernbourg. Parmi ses ouvr. tous en allem., on distingue surtout : *Mém. sur les deux dialectes principaux de la langue allem.*, Leipsig, 1773, in-4. — *Recueil étymologique des principaux mots radicaux de la langue germanique*, publ. par J.-G. Meusel, Erlang, 1776, gr. in-4. — *Essai d'un recueil général des idiotismes allem.*, Berlin, 1788, in-8. — FULDA (Jean-Chrétien), né en 1740, dans la principauté de Waldeck, mort pasteur à Hambourg en 1784, a publ. en allem. quelques *Discours* ou *Opuscules ascétiques*. — FULDA (Jean-Jules-Chrétien), aussi pasteur luthér., né à Gotha en 1734, mort à Leipsig en 1796, a laissé des ouvr. ascétiq. et théolog. en allem., des poésies en lat. et en allem., et une dissertat. *de Crucis signaculo precum christianarum comite*, Leipsig, 1759, in-4.

FULGENCE (St), *Fabius-Claudius-Gordianus Fulgentius*, évêq. de Ruspe, né à Lepte dans la Byzacène, en Afrique, vers l'an 463, fut élevé avec soin par sa mère, et acquit en peu de temps une gr. connaissance des lettres grecq. et lat. Son mérite lui valut la charge de procurateur de la province; mais la lecture d'un sermon de St Augustin lui fit prendre la résolut. de renoncer au monde. Il se retira successivem. dans deux monastères, malgré le désespoir de sa mère, puis vint à Rome pour visiter le tombeau des SS. apôtres, en 500, à l'époque où Théodoric, roi de Goths, faisait son entrée solennelle dans cette anc. capitale de l'empire. De retour en Afrique, Fulgence fut élu évêq. de Ruspe et exilé ensuite avec les autres évêques africains en Sardaigne, par Trasimond, roi des Vandales; rappelé dans son diocèse par Hilderic, success. de ce prince, il y mourut en 533. Ce prélat, regardé comme un des PP. de l'Église, est auteur d'un gr. nombre d'ouvr. dont on trouvera nne ample analyse dans la *Biblioth. ecclésiast.* de Dupin, tom. VI, et qui ont été réunis (par L.-U. Mangeant) en un vol. in-4, Paris, 1684. Fulgence fut appelé *l'Augustin* de son siècle, parce que sa doctrine sur la grâce est celle de St Augustin, et que son style se rapproche de celui de ce docteur.

FULGENCE (PLANCIADES), auteur d'un ouvr. en III livres sur la mythologie, adressé à un prêtre nommé Catus, était, suivant quelq. biographes, évêque de Carthage au 6e S. On l'a confondu aussi avec St Fulgence, évêque de Ruspe. Son ouvr., impr. pour la prem. fois à Venise (vers 1495), in-4, l'a été dep. à Augsbourg en 1507, à Bâle en 1543, par les soins de J. Commelin en 1599, et dans les mythographes. Baillet attribue encore à Planciades un livre sur les allégories de Virgile, adressé au grammair. Chalcide.

FULGOSE. — V. FRÉGOSE.

FULLER (THOMAS), historien angl., né l'an 1608 à Aldwinckle dans le Northampton, mort en 1661, chapel. du roi Charles II, montra dès sa jeunesse pour la poésie des disposit. dont ses ouvr. histor. se ressentent plus ou moins. Lors de la guerre civile entre le roi et le parlem., il adopta le parti de la cour, fut successiv. nommé chapelain de l'armée de sir Ralph Hopton et de la princesse Henriette-Marie, et quoiqu'il n'eût pas émigré avec la famille royale, il resta constamm. fidèle à la cause qu'il avait embrassée et qu'il défendit de sa plume ainsi que dans la chaire. Fuller a publ. un grand nombre d'ouvr., parmi lesquels nous citerons un poème intit. : *David's hainous sin, heartie repentaunce, and heavie punishment*, Londres, 1631, in-8. — *History of the holy war*, Cambridge, 1640, in-fol.; 1647, 3e édit. — *The church history of Great Britain*, etc., ibid., 1656, in-fol., ouvr. recherché, dans leq. se trouve l'hist. de l'univ. de Cambridge et celle de l'abbaye de Walthone. —

The speech of Birds, also of flowers, partly moral, partly mystical, ibid., 1660, in-8. — *History of the Worthies of angland*, Londres, 1662, in-fol., ouvr. intéress.

FULLER (Isaac), peintre angl., mort en 1672, avait passé plus. années en France pour y prendre des leçons de Perrier. De retour dans sa patrie, il peignit alternativem. l'hist. et le portrait. On cite comme ses chefs-d'œuvre deux devants d'autel, l'un pour l'église de la Madeleine à Oxford, l'autre pour celle du collége de Wadham de la même ville; et 5 gr. tableaux représentant *la Fuite de Charles II*, composés après la restaurat. et placés dans une des salles du parlem. à Dublin.

FULLER (John), chirurgien, mort vers 1806, est aut. d'un *Essai populaire sur la structure, la formation et conservation des dents* (en anglais), Londres, 1815, in-8, avec des pl. et des observat. prélimin., par Richard Downing. — Fuller (Th.), né en Afrique, mort vers 1805 dans l'Amérique-Méridionale, est cité comme un exemple frappant de l'aptitude des nègres aux combinaisons les plus abstraites. Cet homme, dépourvu des prem. éléments de l'instruct., était doué d'une facilité prodigieuse pour les calculs de tête. On rapporte qu'un jour il résolut par ce moyen la question suivante dans l'intervalle d'une minute et demie : combien de secondes a vécu un homme âgé de 70 ans, ...mois, ...jours, etc.? Tel était alors à peu près l'âge du nègre lui-même.

FULLONIUS. — V. Foulon.

FULRADE, 14[e] abbé de St-Denis, au 8[e] S., contribua puissamm. à la révolut. qui fit descendre du trône le dernier des Mérovingiens pour y placer Pépin. Chargé de missions import. par ce prince près du souver. pontife, et par le souver. pontife près des rois lombards, il les termina toutes heureusement, obtint de gr. honneurs pour lui-même et de gr. privilèges pour son abbaye, où il mourut en 777. Le célèbre Alcuin lui fit une magnifique épitaphe.

FULTON (Robert), célèbre mécanic., né vers 1767, dans le comté de Lancastre (état de Pensylvanie), fut d'abord destiné à la profess. de joaillier, qu'il abandonna pour se livrer à peinture, suivit à Londres les leçons de West, originaire d'Amérique, et, après avoir passé quelq. années sous ce gr. peintre d'hist., il exerçait son art dans le comté de Devon lorsqu'il fit la connaiss. du mécanicien Rumsey, son compatriote. Par suite de cette liaison, l'élève de West résolut de quitter une carrière dans laq. il désespérait de parvenir à une gr. célébrité, pour se livrer à l'étude de la mécanique, dont sa prévision lui promettait des résultats plus avantageux. Il suivait cette nouv. direct. lorsqu'un autre Américain, Joël Barlow, l'attira en France pour y travailler à un panorama. Cette entreprise, à laq. Fulton prit part, non-seulement comme artiste, mais encore comme intéressé, lui procura des bénéfices considérables qui le mirent à même de continuer ses études de mécanique et de s'y vouer exclusiv.; il se trouva en relat. avec des sav. de l'Institut, des ingénieurs civ. et milit. dont la conversat. et les écrits achevèrent de développer son génie. De retour aux États-Unis, il publ. plus. découvertes, telles qu'un *Moulin pour scier et polir le marbre;* une *Machine à faire des cordes;* un *Bateau pour naviguer sous l'eau;* une machine appelée *Torpedo, ou Moyen de faire sauter en mer les vaisseaux ennemis;* un *Traité sur le perfectionnem. des canaux de navigat.*, etc. mais l'invent. qui immortalisera le nom de Fulton est celle du *steam-boat*, ou bateau à vapeur, trop connu aujourd'hui en Europe pour que nous en donnions ici la descript. « Quelles que soient, dit un biographe, les idées que des projets antérieurement formés puissent avoir suggérées à Fulton pour son *steam-boat*, il n'en est pas moins certain que, le prem., il a su lever les difficultés qui jusque-là s'étaient opposées à leur exécution, et qu'il a réalisé un véhicule nouv. dont l'emploi se multipliera chaque jour en perpétuant le nom de son auteur. » Le chagrin de se voir contester l'honneur de sa découverte, et l'établissem. d'autres *steam-boats* que les siens sur les mêmes rivières où il devait avoir le privilége exclusif de cette entreprise, conduisirent Fulton au tombeau, le 24 février 1815. Les sociétés sav., tous les hommes instruits de New-York, assistèrent à ses funér. et portèrent le deuil pend. un mois. Son système de canaux, impr. à Londres sous le titre de : *On the improvement of the canal's navigation*, 1796, in-4, avec 17 pl., a été trad. en franç. par M. de Récicourt, sous ce titre : *Recherches sur les moyens de perfectionner les canaux de navigation*, etc., Paris, an VII (1799), in-8, avec 7 pl. Plus. des découvertes de Fulton ont été décrites en franç., dans les *Annales des arts et manufactures*, et dans le *Bulletin de la soc. d'encouragem.* La *Vie de Fulton* a été publ. par son ami Cadwaller D. Colden, New-York, 1819, in-8.

FULVIE, célèbre Romaine, fut success. femme du tribun P. Clodius et de Marc-Antoine. Après le meurtre de Clodius, elle fit placer son cadavre devant le vestibule de sa maison, et souleva le peuple, qui s'était assemblé autour d'elle. Ayant épousé Antoine, elle le seconda dans ses proscript., et ne montra pas moins de cruauté que lui. Elle se fit apporter la tête de Cicéron; et, après l'avoir insultée lâchem., lui perça la langue avec un poinçon d'or. Pend. qu'Octave et Antoine faisaient la guerre contre les meurtriers de César, elle exerça dans Rome la souver. autor.; s'étant liguée avec L. Antoine, frère du triumvir, elle forma contre Octave un parti très puissant, et le força à en venir aux mains. Obligée de quitter Rome, elle alla avec L. Antoine s'enfermer dans Pérouse, où elle soutint un long siége : la famine seule put la déterminer à se rendre (40 av. J.-C.). Elle alla rejoindre son époux; mais le chagrin qu'elle ressentit de sa passion pour Cléopâtre la conduisit au tombeau.

FULVIUS, nom d'une illustre famille rom. qui fournit à la républ. un gr. nombre de magistr. →

M. Fulvius-Nobilior, préteur en Espagne (558 de Rome, 196 avant J.-C.), y fit de grandes conquêtes, et s'empara de Tolède, place regardée jusqu'alors comme imprenable. Consul en 565 (189 ans av. J.-C.), il fit la guerre en Grèce, soumit les Étoliens, et s'empara d'Ambracie et de l'île de Céphalénie. Nommé censeur 10 ans après avec Émilius-Lépidus, son ennemi mortel, il renonça généreusem. à son ressentim. pour le bien de la républ. — M. Fluvius-Flaccus, consul en 629 (125 av. J.-C.), seconda les tentatives des Gracques, et fit exécuter la loi agraire. Quatre ans après, cité avec Tib. Gracchus par le consul Opimius pour rendre comte de sa conduite, il refusa de répondre et s'empara du mont Aventin; mais il y fut poursuivi et tué par le consul.

FULVY (Philibert-Louis ORRY, marq. de), né en 1736, était fils de J.-H.-L. Orry, conseil.-d'état, intend. des finances, et fondat. de la manufact. de porcelaines de Vincennes, depuis tranférée à Sèvres, et devenue si célèbre. Il cultiva les lettres par goût, et publ. dans les *Almanachs des Muses* et dans les recueils du temps, quelq. pièces de poésie qui furent attribuées à Monsieur, depuis Louis XVIII, sans que le véritable auteur songeât jamais à en réclamer l'honneur. A l'époque de la révolution, il passa en Angleterre, et s'établit à Londres, où il mourut en 1823. On trouve quelq. poésies du marq. de Fulvy à la suite de la *Relat. d'un voyage de Paris à Bruxelles en* 1791, etc., Paris, 1823, in-8; les mêmes pièces ont été reproduites dans l'ouv. intit. : *Louis XVIII, sa vie, ses dern. moments et sa mort*, etc., Paris, 1825, in-12. Il existe à la biblioth. roy. un exempl., peut-être unique en France, du rec. des *Fables du marquis de Fulvy*, Madrid, 1798, in-12. Le *Journal des Débats* du 15 juin 1823 contient une *Notice* sur le marquis de Fulvy, par un correspondant de Londres.

FUMAGALLI (Ange), savant historien, abbé de l'ordre de Cîteaux, né en 1728 à Milan, mort dans cette ville en 1804, membre de l'inst. du royaume d'Italie, a laissé un gr. nombre d'ouv. sur la théol., l'hist., la diplomatie, auxq., soit par modestie, soit pour se conformer aux règles de son ordre, il n'a pas mis son nom. Les plus remarq. sont : *Delle antichità Longobardico-Milanesi illustrate con dissert.*, 1792, 4 vol. in-4. — *Delle istituzioni diplomatiche*, Milan, 1802, 2 vol. in-4, l'un des meill. traités de diplomatique que l'on connaisse; il faut y joindre *Codice diplomatico sant'Ambrosiano*, ibid., 1805, in-4, collect. de diplômes et de chartes du 8e et du 9e S., avec des notes judicieuses. — *Abozzo della polizia del regno longobardico, ne' due secoli VIII e IX*, Bologne, 1809, in-4, inséré dans le tome Ier des *Mem. di letteratura dell'istituto italiano.*

FUMARS (Étienne), littér., né près de Marseille en 1743, mort en 1806, prof. de littér. franç. à Copenhague, est auteur de *Fables* dont le recueil complet a été publié après sa mort, Paris, 1807, in-8 et in-12.

FUMÉE (Adam), méd., né en Touraine vers 1430, mort en 1494, fut prem. méd. de Charles VII, et ensuite de Louis XI, qui, pour reconn. ses serv., le fit successiv. maître des requêtes et gardes-des-sceaux. Astruc a publ. une *Notice* sur Adam Fumée dans ses *Mém. sur la faculté de Montpellier.* — Fumée (Adam), fils du précéd., conseiller au parlem. de Paris, maître des requêtes, etc., présida les *grands jours* de Poitiers, y tint les sceaux en 1531, et mourut vers 1536. — Fumée (Adam), petit-fils du précéd., conseil. au parlem. de Paris, mort en 1575, était au rapport de Lacroix-du-Maine un homme docte ès-langues, poète franç., mathém., jurisc., orat., hist. et philos. — Fumée (Martin), sieur de Genillé, frère du précéd., est auteur de plus. ouv. parmi lesq. nous citerons : *Hist. génér. des troubles de Hongrie et de Transylvanie*, etc., Paris, 1594, in-8; ib., 1608, in-4, avec la continuat. de N. de Montreux; *Hist. des guerres faites par l'emp. Justinien contre les Vandales et les Goths*, trad. du grec de Procope, Paris, 1587, in-fol. — Fumée (Martin), sieur de Marly-le-Châtel, neveu des précéd., a trad. de l'espagn. de F. Lopez de Gomara, l'*Hist. génér. des Indes-Occidentales et Terres-Neuves*, Paris, 1578, in-8. — Fumée (Ant.), sieur de Blandé, maître des requêtes au parlem. de Paris, est l'aut. de trois traités : *De eo quod interest, De substitutionibus, De conjunctionibus*, Lyon, 1536, in-4, insérés depuis dans les *Tractatus juris universi;* d'un *Panégyr. au roi de France et de Pologne*, Paris, 1574, in-8, etc. — Fumée (Gille) a publ. *le Miroir de loyauté, ou l'Hist. déplorable de Zerbin, prince d'Écosse, et d'Isabelle, infante de Galice*, tiré de l'Arioste, et mis en vers franç. Paris, 1575, in-8. — Fumée (Jacq.), a laissé les ouvr. suiv. : *De l'orig. et progrès des chev. de Malte*, Paris, 1604, in-8. — *L'Arsenal de la milice franç.*, ibid., 1607, in-8.

FUNCK (Jean-Nicolas), sav. allem., né à Marbourg en 1693, mort profess. et biblioth. du collége de Rhintel en 1777, a publ. en latin de 1720 à 1773, quinze ouv. tous très remarq. par le jugement éclairé et les connaiss. variées qu'ils supposent dans leur aut. Outre sept *dissertat.* où il examine et caractérise très bien les différ. âges de la langue latine, lesq. forment une collect. très rare et très estimée, nous citerons de lui : *De script. veterum*, Marbourg, 1743, in-8. — *Leges XII tabularum, suis quotquot reperiri potuerunt fragmentis restitutæ*, Rhintel, 1744, in-4. — *Pro Phædro ejusque fabulis apol.*, Leipsick, 1747, in-8. — Funck (Jean-Nicolas), neveu du précéd., né en 1715 à Marbourg, mort profess. d'éloq. dans la même ville en 1758, a publ. un gr. nombre de *dissert.* lat., parmi lesq. nous citerons : *De lauro Apollini sacrâ*, Marbourg, 1752, in-4. — *De veterum acclamationibus et plausu*, ibid. 1755, in-4.

FURBITY (Gui), religieux dominicain et doct. de Sorbonne, mort en 1541, signala son zèle pour la foi plutôt que sa prudence dans les efforts qu'il fit en 1533 et 1534 pour s'opposer à l'introduct. à Genève du protestantisme déjà dominant à Berne,

Les habit. de cette ville, offensés de quelq. vivacités qu'il s'était permises contre eux dans ses sermons, envoyèrent des députés à ceux de Genève, menaçant de rompre l'alliance si ce prédicateur n'était puni. Furbity fut jeté en prison, et malgré l'intervent. du roi de France, y resta pend. une année, au bout de laq. il fut échangé contre le ministre Saunier, que le duc de Savoie avait fait arrêter en Piémont.

FURCHI (Eustache), habile helléniste, né aux environs de Paris en 1739, mort à Pavie au commencem. de 1832, fut d'abord agrégé aux écoles pies de Rome; il enseigna ensuite les belles-lettres à Volterre, à Florence, et la philosophie et les mathématiques à Sienne. Nommé, en 1800, profess. royal de langue et d'éloquence grecques à l'univ. de cette ville, il se trouvait, douze ans après, à Milan, profess. de mathémat. Peu après, il revint à Pavie occuper une chaire de littérat. grecque et latine. On doit à ce savant la traduct., en stances de 8 vers, de l'*Iliade*, de l'*Odyssée*, du *poëme* de Quintus Calaber, et de plus. autres ouvr. moins importants.

FURETIÈRE (Antoine), littérat., né à Paris en 1620, s'attacha d'abord à l'étude du droit et exerça quelques années les fonct. de procur. fiscal de St-Germain-des-Prés. Mais, l'état ecclésiast. lui paraissant préférable à la jurispr., il prit les ordres et fut nommé abbé de Chalivoy. Admis, en 1662, à l'Acad. franç., il en fut exclu trois ans après sur l'accusat. d'avoir profité du travail commun pour composer le dictionn. qui porte son nom. Furetière déclara la guerre à l'Acad. en corps; cette guerre de *factums* et de libelles, en vers et en prose, se prolongea jusqu'à la mort de l'ex-académicien en 1688. Il n'a paru, du vivant de Furetière, qu'un *Essai d'un Dictionn. univ.*, etc., 1684, in-8 : ce n'est qu'en 1690 qu'en furent données les deux prem. édit., Rotterdam, 2 vol. in-fol., et 3 vol. in-4 : la dern. est celle d'Amst. (publ. par Brutel de la Rivière et Basnage de Beauval), 1725, 4 vol. in-fol. Réimpr. plus tard à Trévoux, le *Dictionn.* de Furetière cessa de porter son nom, et ne fut plus désigné que sous le titre de *Dictionn. de Trévoux.* Furetière est encore aut. de plus. ouvr. en prose et en vers, presque tous anonymes et oubliés aujourd'hui. Nous ne citerons que *le Roman Bourgeois* (Paris, 1666, in-8, fig.), dans leq. les mœurs de la classe inférieure, à l'époque où vivait l'auteur, sont peintes avec quelque vérité. Furtière fut très lié avec Boileau, Racine et La Fontaine; la parodie de *Chapelain décoiffé*, impr. dans les *OEuvres* du satirique, est presque entièrement de lui, et il eut quelque part à la comédie des *Plaideurs.* On a impr. en 1696 *Fureteriana, ou les bons mots et les remarques d'hist., de morale, de crit., de plaisanterie et d'érudit. de Furetière* (publ. par Guy Marais).

FURGOLE (Jean-Baptiste), célèbre juriscons., né en 1690 à Castel-Ferrus dans le Bas-Armagnac, fut reçu avocat au parlem. de Toulouse en 1714. Il avait fait une étude approfondie des lois et des coutumes qui régissaient la France, et à l'aid du bon esprit et du jugem. droit dont la natur l'avait doué, il parvint à saisir dans tous ses dé tails l'ensemble de l'anc. droit franç., et entrepr de l'expliquer dans des ouvr. qui obtinrent une au torité dont la durée s'est prolongée aussi long temps que la législat. qu'il s'était chargé de fair connaître. Honoré de la confiance du roi qui l'avai nommé capitoul de Toulouse, de l'amitié du chan celier d'Aguesseau, digne appréciat. de son mé rite, Furgole obtint pend. toute la durée de sa vi l'estime et la considérat., récompense du vrai ta lent, et mourut à Toulouse dans le mois de ma 1761, regretté des savants, pleuré de sa famille e de tous ses amis. Les *OEuvres complètes de Fur gole* ont été impr. à Paris, 1775-76, 8 vol. in-8.

FURIETTI (Joseph-Alexandre), sav. archéol. né à Bergame en 1685, se rendit de bonne heure à Rome et y suivit quelque temps sans succès la car rière de la prélature. Benoît XIV estimait fort se talents, mais il ne voulut jamais lui accorder l pourpre romaine, parce que Furietti de son côt ne voulut point lui vendre deux superbes cen taures, ouvr. d'Aristeas et de Papias, sculpt. grec dont les noms avaient été inconnus jusque-là, e qu'un heureux hasard lui avait fait découvrir e 1736 dans les fouilles de la *Villa Adriana* à Tivoli Clément XIII, apparemm. moins curieux d'antiqui tés, créa Furietti cardinal en 1759; mais cette di gnité était un peu tardive; le sav. Bergamasque alors âgé de 74 ans, mourut en 1764, dans un éta d'enfance complet. Furietti a été l'édit. des œuvre de Gasparino, de Guiniforti et de Publio Fontana (*v.* ces noms); il a donné sur chacun de ces aut. une notice biograph. estimée; et a publ. : *de Musivis, vel pictoriæ mosaïcæ artis origine*, Rome, 1752, in-4 : c'est une hist. à peu près complète de la peinture en mosaïque chez les anciens.

FURIUS (M. Bibaculus), poète satirique lat., né à Crémone vers l'an 102 av. J.-C., composa des épigrames mordantes, dans lesq. il attaqua surtout César, et un poème épique intit. *de Bello gallico*, dont Horace critique le début (liv. II, sat. 5, v. 41). Il reste de ce poète quelq. fragm. que l'on trouve dans les collect. des Étienne et dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. Il ne faut pas le confondre avec un autre Furius (Antius), aussi poète, mais antérieur d'un demi-siècle environ.

FURIUS (Frédéric), écriv. espagnol, quelquefois appelé *Cœriolanus*, né à Valence, mort à Valladolid en 1592, soutint contre Bononia, archidiacre de Palerme et chapelain de l'empereur Charles V, qu'il est permis de trad. les liv. saints en langue vulgaire, et publ. les argum. de son adversaire et les siens dans un ouvr. intit. : *Bononia, sive de libris sacris in vernaculam linguam convertendis libri II*, Bâle, 1556, in-8. Il est encore auteur d'un traité intit. : *Del consejo y consegero*, Anvers, 1569, in-8, dédié à Philippe II, et composé pour l'éducat. de ce prince dont Furius avait été chargé.

FURST (Walter), l'un des fondat. de la liberté

helvétiq., né à Altorf, canton d'Uri, mourut postérieurement à 1317. — V. TELL (Guillaume) et MELCHTAL.

FURSTEMBERG (FERDINAND de), évêque de Paderborn, né en 1626 à Bilstein en Westphalie, fit ses études à l'univ. de Cologne, et eut l'avantage de s'y faire remarquer par le nonce Chigi, qui, devenu pape sous le nom d'Alexandre VII, l'appela à Rome, et le nomma successiv. l'un des caméricrs secrets, évêque de Paderborn en 1661, de Munster en 1678, et enfin vicaire-général du St-siége pour les pays du nord. Furstemberg se montra digne de tous ces honneurs en employant sa fortune et son crédit à encourager les lettres et les arts, et à soutenir gr. nombre de jeunes gens que leur pauvreté eût empêchés de cultiver leurs heureuses dispositions pour les sciences. Aussi Pierre Frank, Nicolas Heinsius, le P. Larue, Commire, Daugières, etc., se sont-ils plu à donner des témoignages de leur haute estime à ce vertueux prélat, qui mourut en 1683. On a de lui : *Monumenta paderborn. ex hist. romanâ, franc. et saxonicâ eruta et notis illustrata*, Paderborn, 1669, in-4, Amsterd., Elzevir, 1672, in-4.—*Poemata*, Paris, 1684, in-4, insérés auparav. dans les *Poemata septem illustrium virorum*, Rome, 1656. Ferdinand fut aussi, après son frère Guillaume, chanoine de Trèves et de Munster, l'édit. des poésies du pape Alexandre VII, sous ce titre : *Philomati musæ juveniles*, Anvers, 1654, in-8.

FURSTEMBERG (FRANÇOIS EGON de), né en 1626, était l'un des princip. ministres de l'élect. de Cologne, et rendit en cette qualité de nombr. services à Louis XIV. Nommé év. de Metz en 1658, prince-év. de Strasbourg en 1663, il dépensa des sommes immenses pour racheter les biens de son église alors possédés par des luthériens, et mourut en 1682 à Cologne, six mois après que Strasbourg eut ouvert ses portes aux Français, événem. que ce prélat avait toujours vivement désiré et auq. il avait puissamm. contribué. — FURSTEMBERG (Guillaume EGON de), frère du précéd., cardinal, né en 1629, partageait à l'égard de la France les sentiments de François, auq. il succéda dans l'évêché de Metz et dans celui de Strasbourg. Créé cardinal en 1682, sur la présentat. de Louis XIV, il ne put toutefois, malgré le crédit de ce prince, remplacer l'élect. de Cologne dont il était coadjuteur. La diète de Ratisbonne l'ayant déclaré ennemi de l'empire, il se retira en France, et mourut en 1704, à l'abbaye de St-Germain-des-Prés, que le roi lui avait donnée et dont il avait restauré le palais abbatial.

FURTADO (ABRAHAM), savant Israélite, né à Londres en 1755, mort le 29 janv. 1817 à Bordeaux, adj. à la mairie, appartenait à l'une de ces familles juives qui, fuyant les persécut. relig., quittèrent successiv. l'Espagne et le Portugal, et apportèrent en France leurs richesses ou leur industrie. Encore dans le sein de sa mère, il avait failli rester enseveli avec elle sous des ruines lors du tremblem. de terre de Lisbonne, où périt son père avec tant d'autres infortunés. Établi à Bordeaux avec le reste de sa famille, Furtado s'y livra avec succès aux spéculations maritimes ; et après s'être concilié la considérat. publique et avoir acquis une honnête aisance, il la réalisa en achetant une propriété rurale afin de s'adonner sans partage à son goût pour l'étude. Dès 1789 il se trouvait revêtu du titre de conseiller municip. de Bordeaux. L'intérêt de sa croyance lui rendait chers les principes politiques qui se manifestèrent à cette époque; il les embrassa avec un empressem. légitime, mais sans s'écarter de cette modération qu'ont si long-temps invoquée ses coreligionnaires. Atteint, au 31 mai, de la proscript. qui frappa les députés de la Gironde, avec la plupart desq. il était en relat. d'amitié, il ne recouvra l'exercice de ses fonctions municip. qu'après le 9 thermidor. Il fut élu en 1807 pour présider la prem. assemblée générale des Israélites de France, remplit la même année les fonct. de rapport. de la commission préparatoire des trav. du gr. sanhédrin de France et d'Italie, et ne contribua pas médiocrem., par son talent et son éloquence, à obtenir l'établissem. des consistoires de sa communion. Cet homme distingué a laissé plus. ouvr. MSs. parmi lesq. nous citerons : *Harmonie polit.*, 4 vol. — *Pensées et réflex. morales et polit.*, un vol. — *Traduct. de Lucrèce*, 2 vol. — *Le Livre de Job*, trad. en vers, un vol. Michel Berr, a publ. un *Éloge d'Abraham Furtado*, Paris, 1817, in-8.

FURTEMBACH ou FURTENBACH (JOSEPH), architecte et ingénieur, né en 1591 à Leutkirk dans la Souabe, passa vingt ans en Italie pour y étudier les chefs-d'œuvre antiq., et mourut architecte de la ville d'Ulm en 1667 : outre 13 ouvr. sur les div. branches des arts, il a publ. en allem. un *Nouv. voyage d'Italie*, Ulm, 1627, in-4, ibid., 1637, in-4 obl., avec une carte et 30 pl. — FURTEMBACH (Joseph), fils du précéd., mort en 1655, s'était livré avec un égal succès à tous les arts du dessin, et, s'il faut en croire Fontenelle, à celui de la transmutat. des métaux. Il est aut. de plus. ouvr. sur l'architect., dont le plus curieux, intit. : *Feriæ architect.*, commencé en 1649, fut publ. par les soins de son père, Ulm, 1662, in-4 obl., avec 20 pl.

FUSÉE. — V. AUBLET.

FUSI (ANTOINE), doct. de Sorbonne, né en Lorraine, était curé de St-Barthélemi et de St-Leu (à Paris), lorsqu'en 1609, les marguilliers de cette paroisse lui intentèrent un procès criminel, l'accusant de sorcellerie, de magie, etc., et de cacher chez lui une jeune fille dont il avait eu un enfant. Quelq. aut. prétendent que le seul crime de Fusi était son opposit. aux jésuites, qu'il avait empêchés de prêcher dans son église. Quoi qu'il en soit, après avoir en vain appelé de la sentence du Châtelet qui le condamnait, au présidial de Sens et à celui de Lyon, Fusi fut rayé des registres de la Sorbonne, passa 4 ans en prison, se sauva à Genève, s'y maria, embrassa la religion réformée, et exerça le ministère évangéliq. dans le pays de Vaud, où il vivait encore en 1633. Il avait publié

plus. ouvr. bizarres et satiriq. pour sa défense : *le Mastigophore*, *précurseur du zodiaque*, etc., 1509, in-8. — *Le franc Archier de la vraie Église, contre les abus et les énormités de la fausse*, 1619, in-8, etc. Le t. XXXIV des *Mém. de Niceron* contient d'amples détails sur la vie de Fusi, son procès et les écrits auxq. il donna lieu.

FUST (Jean), orfévre à Mayence au milieu du 15e S., partage avec Guttemberg et Schoeffer l'honneur d'avoir inventé l'imprimerie. Il serait difficile de déterminer au juste les droits de chacun de ces trois hommes célèbres à la reconnaiss. du monde savant. Fust forma en 1450 une association avec Guttemberg ; ils employèrent d'abord les planches de bois, puis les caractères mobiles en bois, et enfin les caractères tirés des matrices fondues, et donnèrent la *Biblia sacra latina*, in-fol., de 637 feuillets, S. D., mais qui a dû être publ. de 1450 à 1455. A cette époque, Fust ayant rompu son association avec Guttemberg, en forma une nouvelle avec Schoeffer, et publ. le *Psalmorum codex*, 1457, le prem. livre impr. avec date, et qui l'a été cinq fois jusqu'en 1516, avec les mêmes caractères ; le *Durandi rationale divinorum officiorum*, 1459 ; les *Constitutiones Clementis V*; la *Biblia latina*, 1462; enfin le *de Officiis*, 1466. Fust vint à Paris cette même année, et y mourut, dit-on, de la peste.

FUSELI (H.), peintre de l'école angl., né à Zurich vers 1738, mort le 16 avril 1825, dans un état voisin de l'indigence, à Pultney-Hill, près de Londres, profess. de l'acad. royale de peinture, avait commencé sa réputation par un gr. tableau qui fut commandé par lord Oxford, *Théodore et Honoria*, et l'étendit promptement par ses peintures connues sous le nom de *Milton's and Shakespeare's galleries*. H. Fuseli joignait à une profonde connaissance de son art des talents très distingués en littérature, et un savant helléniste a dit de lui qu'il n'avait connu personne qui comprît aussi bien Homère.

FUZELIER (Louis), littérateur, né vers 1672, à Paris, mort en 1752, a rédigé le *Mercure* en soc. avec La Bruère dep. 1744, et composé un grand nombre de pièces médiocres : 12 pour l'Opéra, 5 pour le Théâtre-Français, 18 pour le Théâtre-Italien, et un plus gr. nombre encore pour l'Opéra-Comiq., le Théâtre de la Foire, etc. Parmi toutes ces pièces, une seule eut un succès marqué, *Momus fabuliste*; c'est une critiq. assez fine des fables de Lamotte. La tragédie de *Cornélie vestale*, jouée sans succès sous le nom de Fuzelier, est du président Hénault.

FYAZ ou FÉYAZ-ALI, célèbre doct. de la secte des *nour-bakhchyâ* (ou *soufys* illuminés), principalement répandue en Perse, mort vers 1196 de l'hég. (1781-82 de J.-C.), a résumé la morale du Koran en 17 articles de foi.

FYOT DE LA MARCHE (Claude), abbé de Saint-Étienne, né en 1630, aumônier du roi en 1651, conseiller-d'état honoraire en 1669, mort en 1721, a publ. l'*Hist. de l'église de St-Étienne de Dijon*, *avec les preuves et le pouillé des bénéfices dépendants de cette abbaye*, 1695, in-fol. — Fyot de La Marche (François), baron de Montpont, neveu du précéd., né à Dijon en 1669, mort à Paris en 1716, a publ. sous le voile de l'anonyme *les Qualités nécessaires au juge*, etc., Paris, 1700 et 1702, in-12. —*Le Sénat romain*, ibid., 1702, in-12, réimprimé sous ce titre : *Tableau de l'ancien sénat romain*, 1715, in-12, augm. de moitié.—*L'Éloge et les devoirs de la profession d'avocat*, ibid., 1713, in-12.

FYROUZ ou FEYROUZ Ier, emper. des Parthes, paraît être le même que le Pacorus, fils de Vologes Ier, roi arsacide, mentionné par quelq. écrivains grecs et latins ; il succéda à son père vers l'an 83 de J.-C. Une épigramme de Martial nous apprend qu'il obtint la paix de Domitien en le menaçant de faire reparaître Néron, qu'il prétendait échappé à la mort et réfugié dans ses états. Fyrouz ou Pacorus voulut profiter des loisirs de la paix pour travailler à l'amélioration de son royaume ruiné et dépeuplé par les guerres précéd. ; mais les Romains l'ayant attaqué avant qu'il eût pu préparer ses moyens de défense, il fut chassé du trône et mourut vers l'an 107 de J.-C. Son fils Khosrou, le Chosroès Ier des écrivains grecs, lui succéda. —Fyrouz II, roi de la dynastie des Saçânydes, fils de Yezdedjerd II, succéda vers 457 à son frère Hormouz, après l'avoir fait périr avec trois princes du sang royal. Un règne commencé sous de si funestes auspices ne devait pas être heureux. La famine et la peste désolèrent la Perse pend. plus. années, et Fyrouz s'étant engagé dans une guerre injuste, fut attiré par l'ennemi dans un défilé où il fut massacré avec toute son armée l'an 488 de J.-C.—Un autre Fyrouz, l'un des fils du malheureux Yezdedjerd III, se réfugia en Chine en 652 après la mort de son père et l'occupation de ses états par les musulmans. Il sollicita vainement des secours pour en recouvrer la possess., fut obligé de se contenter du vain titre de roi de *Pa-ss* (Perse) que lui décerna l'empereur de la Chine, et mourut en 679.—Son fils, héritier de ses droits, ne réussit pas mieux que lui dans ses espérances, et depuis, cette famille s'est perdue dans quelque famille chinoise.

FYROUZ-CHAH Ier (Rocn-éd-Dyn), 21e souver. musulman de l'Inde, fils d'Altmich, succéda à son père l'an 1236; mais comme il ne songeait qu'à ses plaisirs, des révoltes éclatèrent de toutes parts contre lui. Sa sœur, la sulthane Rézyah, se mit elle-même à la tête d'une armée, le fit prisonnier en 1236, et l'enferma dans un cachot, où il ne tarda pas à trouver la mort.—Fyrouz-Chah II (Djélâl-éd-Dyn), 28e roi musulman de Déhly, monta sur le trône en 1289 (688 de l'hégyre), par le meurtre de son prédécesseur Key-Cobâd, dernier prince de la dynastie des Ghourides, affermit sa puissance en faisant massacrer un enfant en bas âge que laissait ce malheureux prince, et malgré les dehors de douceur et de piété par lesquels il voulut faire oublier ses prem. crimes, périt lui-même assassiné près de Mânik, sur les bords du Gange, l'an 129

(695 de l'hég.).—Fyrouz-Chah III (Moazem-Mohasseb), 34ᵉ souverain musulman de Déhly, succéda en 1351 à Mohammed III, son oncle, et se distingua par son goût pour les bâtiments somptueux et utiles; il fit creuser un grand nombre de canaux pour faciliter le commerce intérieur, jeta des ponts sur plus. rivières, fonda des mosquées, des hôpitaux, des écoles, des bains, etc. Tandis qu'il s'occupait ainsi à embellir ses états, son visir conspirait, et, par des menées adroites, était parvenu à lui persuader que son fils en voulait à ses jours. Le crédule Fyrouz allait faire périr ce jeune prince, lorsque celui-ci lui révéla les coupables intrigues de son ministre. Honteux de sa méprise, Fyrouz ne crut pouvoir la réparer qu'en abdiquant en faveur de son fils (1387), et mourut de chagrin en 1388, après avoir régné 38 ans et 9 mois.

FYROUZAN, gén. du malheur. Yezdedjerd III, dans le 7ᵉ S., commandait l'armée que ce prince avait réunie pour s'opposer à l'irruption des musulmans en Perse. La bataille de Néhâvend décida du sort de ce royaume : 30,000 Persans périrent par le fer ennemi, et 80,000 furent ensevelis dans le fossé qui servait de retranchement à leur camp. Le brave Fyrouzan, s'étant retiré dans les montagnes, fut défait de nouveau, et mourut misérablement l'an 642 de J.-C. (21 de l'hég.).

FYT (Jean), peintre, né vers 1625, à Anvers, excellait à représenter des *animaux morts et vivants*, des *fleurs* et des *fruits*. On ignore l'année et le lieu de sa mort. Le musée possède deux de ses tabl. très propres à justifier les éloges donnés à ses autres compositions, dont le plus gr. nombre se trouve dans les Pays-Bas.

G

GAAL (Bernaert), peintre hollandais du 17ᵉ S., né à Harlem, fut élève du célèbre Wouvermans, imita sa manière, et, comme lui, peignit des *Batailles*, des *Manéges*, des *Convois de chevaux*, etc. Ses tableaux, devenus assez rares, ont eu de la vogue dans le temps; on en estimait le dessin et le coloris.

GABATO ou GABOTO (Sébastien). — V. Cabot.

GABBIANI (Antoine-Dominique), peintre florentin, né en 1652, mort en 1726, par suite d'une chute qu'il fit en peignant un plafond, était élève de Vincent Dandini et de Ciro Ferri. On cite parmi les composit. de cet artiste *Jésus chez Simon le pharisien*, à la galerie de Dresde, plusieurs fresques dans le palais ducal à Florence, et surtout la coupole de Ste-Madeleine des religieux de Cîteaux.

GABIÉNUS, soldat romain, est cité par plus. histor. (Dion, liv. XLIX; Appien, liv. V; Pline, liv. VII) pour le fait suiv. : ayant été blessé mortellement dans un combat contre Sextus-Pompée, le soir il parut se ranimer, demanda à voir Pompée, disant que le dieu souverain des enfers le députait à ce général pour lui annoncer que sa cause avait trouvé grâce devant les dieux, qu'il obtiendrait la victoire, et que, pour preuve de sa mission, on allait le voir lui-même rendre l'âme à l'instant. L'événement ne justifia qu'en partie la prédiction de Gabiénus, qui expira en prononçant ces mots; mais le fils du grand Pompée fut défait peu de temps après, et perdit la vie l'an de Rome 719, par ordre de Marc-Antoine.

GABILLON (Frédéric-Auguste), né à Paris vers le milieu du 17ᵉ S., entra dans l'ordre des théatins, s'enfuit de son couvent et passa en Hollande, où il embrassa la religion réformée. Poursuivi pour dettes, il se réfugia en Angleterre, y prit le nom de Jean Leclerc, journaliste en réputation, fut accueilli par plus. personnes distinguées, et leur emprunta sous différents prétextes des sommes considérables. Sa fourberie ayant été découverte, il repassa en Hollande, et eut l'impudence d'intenter un procès en calomnie au véritable Leclerc, qui se plaignait qu'il eût pris son nom. Il sollicita ensuite la direction d'une église; mais sa demande fut rejetée. On ignore la fin de cet aventurier, dont on a : *la Vérité de la religion réformée prouvée par l'Écriture sainte et par l'antiquité*, etc., La Haye, 1701, in-12. — *Oraison funèbre de Guillaume III, roi d'Angleterre*, dans un recueil de disc. sur la mort de ce prince, Leipsig, 1703, in-8.

GABINIEN, célèbre rhéteur du temps de Vespasien, est cité par St Jérôme comme un modèle de délicatesse et d'élégance de style.

GABINIUS (Aulus), partisan de Pompée, proposa de confier à ce général une autorité presque absolue, sous prétexte de poursuivre les pirates, et fit passer cette loi malgré une vive opposition. Consul l'an 58 av. J.-C., Gabinius se lia avec Clodius contre Cicéron, et contribua à le faire exiler. Chargé l'année suivante du gouvernement de la Syrie, il signala son administrat. par les exactions les plus violentes, fit une expédit. contre les Juifs révoltés avec Aristobule, les défit non loin de Jérusalem, et replaça sur le trône Hyrcan, qui en avait été chassé. La durée de son commandement étant expirée, il le conserva malgré le sénat, et osa violer la loi rendue récemm. d'après les livres sibyllins, en marchant à la tête de ses troupes pour rétablir sur le trône d'Égypte Ptolémée-Aulète, qui lui promettait mille talents. De retour à Rome, en 54 av. J.-C., il fut accusé de péculat : absous d'abord par le crédit de Pompée, puis accusé de nouveau, il fut envoyé en exil, quoique Cicéron eût consenti à se charger de sa défense. Ce consulaire intrigant et factieux mourut à Salone l'an de Rome 704 (40 ans av. J.-C.).

GABIOT (Jean-Louis), auteur dramatique, né en 1759 à Salins, vint à Paris à 18 ans, entra

comme instituteur dans une maison d'éducat., et travailla ensuite pour le théâtre jusqu'à sa mort arrivée en 1811. Il est auteur d'un gr. nombre de comédies, toutes jouées avec plus ou moins de succès, à l'Ambigu-Comique, dont le direct. Audinot lui avait donné un emploi. La liste de ces pièces, dont plus. ont été impr., se trouve dans les *Almanachs des spectacles* de 1784 à 1811. Les plus connues sont : *Ésope aux boulevarts*, en un acte et en vers, Paris, 1784, in-8, citée avec éloge dans *l'Année littéraire; le baron de Trenck*, fait histor. en un acte et en vers, 1788, in-8; *Estelle et Némorin*; *Paris sauvé; l'Auto-da-fé, ou le Tribunal de l'inquisition*, mélodrames; *la Lanterne magique; l'Aveu délicat; le Portefeuille*, etc., comédies. Gabiot a publ. en outre : *le Duel*, poème, suivi de *l'Origine de la gaze et des bouffantes*, Paris, 1777, in-8. — Une traduct. franç. (en soc. avec Voiron) du *poème des Jardins* du P. Rapin, 1782, 1803, in-8, assez estimée. — Gabiot (Jean), jésuite, de la même famille, né et mort dans le 17e S., fut recteur du collége de Besançon. On a de lui : *Mariæ pro acceptis à Deo in sacrâ et illibatâ conceptione beneficiis votiva congratulatio*, Lyon, 1651, in-8.

GABRIEL, médecin syrien, né dans le 9e S., exerça son art avec le plus gr. succès à la cour des khalyfes Haroun, Amyn et Mamoun, acquit des richesses considér., et mourut en 829 (213 de l'hég.). On connaît de lui les ouvr. suiv. écrits en arabe : *Introduction à la logique; Lettre à Mamoun sur le boire et le manger; Petit traité sur l'art de guérir; Tr. sur la médecine*, de l'espèce de ceux appelés *Kénâchéh* (*Pandecta*).

GABRIEL (Jacques), architecte du roi, mort en 1686, bâtit le château de Choisy, et commença la construction du Pont-Royal, achevé par Romain Giordano. — Gabriel (Jacques), son fils, archit., membre de l'acad., né à Paris en 1667, mort en 1742, fut élève de Mansard, son parent, dirigea la construction de plus. édifices publics à Rennes et à Dijon, donna les plans des places publiques et autres embellissements exécutés dans le 18e S. à Nantes, à Bordeaux, et conçut le projet d'un gr. égout de Paris. En récompense de ces travaux, il obtint les places d'inspect.-général des bâtim. du roi, de prem. ingénieur des ponts-et-chauss. du roy. et le cordon de St-Michel. — Gabriel (Jacq.-Ange), fils du précéd., né à Paris vers 1710, fut élève de son père et lui succéda dans ses différ. places. Chargé de l'achèvem. du Louvre, c'est lui qui fit élever, sur les dessins de Perrault, une partie de l'intérieur de ce palais. Il construisit les deux colonnades qui bordent l'un des côtés de la place de Louis XV, et les vastes bâtiments destinés dans l'origine à l'école milit., et qui depuis ont changé de destination. Gabriel mourut en 1782.

GABRIEL DE CHINON, religieux capucin, fut envoyé en Perse comme missionnaire en 1640, et séjourna pend. 20 années à Ispahan. Il avait appris l'arménien, le turc, le persan et d'autres langues de l'Orient, et les parlait avec une gr. facilité. Il établit une maison de son ordre à Tauris, et fonda des missions dans les montagnes du Courdistân, à Tiflis. Envoyé, en 1670, dans le Malabar par le supérieur des missions des Indes, il mourut cette même année, peu de temps après son arrivée à Télischeri. Il avait écrit des observat. pendant son séjour en Perse; Moréri fut chargé de revoir cet ouvr., et le publ. sous ce titre : *Relations nouv. du Levant, ou Traités de la religion., du gouvernement et des coutumes des Perses, des Arméniens et des Gaures, avec une descript. particulière de l'établissem. et des progrès qu'y font les missionnaires*, etc., Lyon, 1671, in-12.

GABRIEL SIONITE, savant maronite, né dans le mont Liban (Syrie), vers la fin du 16e S., fut amené à Rome à l'âge de sept ans, y fit ses études au collége des maronites, apprit le latin et le syriaque, la théol., fut reçu doct. en cette faculté et ordonné prêtre. En 1614, il vint à Paris, obtint une pension du roi, fut choisi pour remplir au collége de France la chaire de profess. de langue arabe, et mourut en 1648, après avoir éprouvé quelq. tracasseries au sujet des textes syriaques et hébreux qu'il s'était engagé de publier dans la *Bible polyglotte* de Le Jay. On a de ce maronite les ouvr. suiv., dont trois ont été faits en société avec Jean Hesronites et Vict. Scialac : *Liber psalmorum Davidis*, trad. de l'arabe en latin, Rome, 1614.— *Grammatica arabica maronitarum in libr. V divisa*, Paris, 1616, in-4. — *Geographia nubiensis*, etc., Paris, 1619, in-4, trad. de la géographie arabe d'Edrisi. — *De nonnullis Orientalium urbibus*, etc., réimpr. dans l'*Arabia* de Blacu, Amsterdam, 1635, et ailleurs. — *Liber psalmorum*, trad. du syriaque en lat., Paris, 1625, in-4. — *Veteris philosophi syri de sapientiâ divinâ poema ænigmaticum*, in-4 de 36 pages, syriaque et latin. — *Testamentum et pactiones inter Mohammedem et christ. fidei cultores*, Paris, 1634, in-4; et trois *Factums* ou Mém. dans son affaire avec Le Jay.

GABRIEL-SÉVÈRE, archev. de Philadelphie, né à Monembasia (Morée) dans le 16e S., passa les dern. ann. de sa vie à Venise, où les Grecs non unis se mirent sous sa conduite, ce qui l'a fait regarder comme le fondat. de l'église schismat. de cette ville. On a de lui plus. ouvr. dont le plus connu est une *apologie* contre quelq. doct. cathol. qui avaient accusé l'Église grecque d'idolâtrie à cause de certaines pratiques. Cet écrit, imprimé en grec, Venise, 1604, a été trad. en latin par le P. Simon, et impr. dans les deux langues avec des notes, Paris, 1671, in-4, sous le titre de *Fides Ecclesiæ orientalis*, etc., suivi de deux petits traités du même auteur, l'un des *particules* et l'autre des *colybes*, tous deux sur le même sujet. Le prélat avait aussi publ. à Venise, en 1600, un *Traité des sacrem.* (en grec vulgaire), dont le P. Morin a donné plus. extraits dans ses traités de la pénitence et des ordinat.; et un écrit contre le concile de Florence (égalem. en grec vulgaire), impr. en Angleterre, et dont Alacci a donné des extraits.

GABRIELLI, nom d'une famille illustre d'Italie,

originaire de Gubbio dans la marche d'Ancône, et dont une des branches vint s'établir en Toscane vers le 14e S. — Cante de Gabrielli, fut podestat de Florence en 1302. C'est sous sa magistrature que furent proscrits Dante et le père de Pétrarque. — Gabrielli (Jacob) usurpa dans la même ville un pouvoir presq. illimité. Sa tyrannie fut si violente, qu'alors qu'il eut cessé ses fonctions de podestat, une loi de la république défendit de confier à la famille Gabrielli aucune magistrature. Toutefois ce même Jacob fut rappelé à Florence en 1340, et reconnut la générosité des Florentins en facilitant au duc d'Athènes les moyens d'établir sa tyrannie. — Gabrielli (Jean de Cantaccio de'), s'empara de l'autorité souveraine à Gubbio, et, en 1350, fit alliance avec Jean Visconti, archevêque de Milan; mais il fut dépouillé de son pouvoir par le cardin. Egidio Albornos, qui soumit Gubbio à l'autorité du pape. — Gabrielli (Cante II de'), fut nommé capit. du peuple à Florence pendant l'insurrection des Ciampi en 1379, et résista avec courage aux menaces de ce même peuple qui voulait le forcer à verser un sang innocent. Cette famille a donné plus. cardin. à l'Église et des personnages distingués à la littérature.

GABRIELLI (Pierre-Marie), né à Sienne en 1643, d'une famille noble de cette ville, cultiva avec succès l'astronomie et la botanique, devint professeur de cette dernière science, et de médec. théorique dans sa patrie, y fonda l'académie des *fisiocritici*, et mourut en 1705. On a de lui : *Eliometro fisiocritico, ovvero la meridiana sunese*, etc., Sienne, 1703. — Gabrielli (Jean-Marie), cardin., né à Castello en 1654, entra dans la congrégation des feuillants, en devint supér.-général, reçut ensuite la pourpre des mains du pape Innocent XII, et mourut en 1711. Il est bien moins connu par ses écrits, restés presque tous MSs., que comme défenseur des *Maximes des Saints* de Fénélon, et du *Nodus prædestinationis* de Sfondrato. — Gabrielli (Charles-Marie), orator., né à Bologne en 1667, fut secrét. de l'abbé Sampieri, reçut l'ordre de la prêtrise, et se fit connaître par son talent pour la chaire. Étant entré dans la congrégation de l'Oratoire, il ne s'occupa plus que de l'étude des sciences et des arts, refusa tous les moyens de fortune qui lui furent offerts à la cour de Rome, et mourut dans sa patrie en 1745. On a de lui (en italien) les *Vies* de plus. oratoriens distingués, celle de la vénérable Mère *Mar.-Gaétane-Scholastique Muratori*, 1749; des *sermons* et quelques ouvr. théolog. et ascétiq. On lui doit l'édition de la *Biblioth. legalis amplissima* d'Aug. Fontana, Parme, 1698, 5 vol. in-fol.

GABRIELLI (Jules), card.-év. de Sinigaglia, né à Rome en 1748, mort en 1822, exerça les fonct. de prosecrét. du St-siége durant ces temps difficiles où le pape avait à défendre son indépendance contre Napoléon. Par ordre de M. Lefebre, envoyé de France, Gabrielli fut exilé à Milan, puis en France. De retour à Rome en 1814, il fut fait secrétaire du bref, puis préfet de la congrégat. du concile et prodataire. On trouve plus. pièces de ce prélat dans la *Correspond. authent. de la cour de Rome avec la France*, 1809, in-8.

GABRIELLI (Catherine), célèbre cantatr. ital., née à Rome en 1730, était fille du cuisinier du prince Gabrielli. Douée d'une très belle voix, elle se fit remarquer dès l'âge de 14 ans, et le prince se chargea de son éducat. musicale. Elle débuta à Lucques en 1747, en qualité de *prima dona*, parcourut ensuite plus. théâtres de l'Italie, passa à Naples en 1750, et, sur sa réputat., fut appelée par le célèbre Métastase à Vienne, et nommée par l'emper. François Ier prem. chanteuse de la cour. Après avoir gagné des sommes immenses, Gabrielli passa en 1765 à Palerme, puis à Parme, où l'infant don Philippe devint si follem. épris d'elle, qu'il lui passait tous ses caprices. En 1768 elle s'évada secrètem. de cette ville, se rendit en Russie, où l'impératr. Catherine l'appelait dep. long-temps, séjourna plus. années à St-Pétersbourg, revint en Italie, chargée de diamants et avec une somme assez considérable pour se constituer un revenu de 20,000 fr., ce qui ne l'empêcha pas de se faire entendre long-temps encore sur les princip. théâtres d'Italie. En 1780 elle se retira à Rome, et y mourut en 1796. — Gabrielli (Françoise), dite *la Gabriellina* pour la distinguer de la précédente, née à Ferrare en 1755, fut envoyée en 1770 à Venise par son père pour cultiver sa jolie voix au conservatoire de l'*Ospedaletto*, et reçut des leçons de Sacchini. Elle débuta en 1774 sur le théâtre vénit. dit de St-Samuel, et après avoir recueilli les applaudissements du public dans div. villes d'Italie, passa à Londres, y séjourna plus. années, et finit par se retirer à Venise, où elle mourut en 1795.

GABRINO (Augustin), fanatique, né à Brescia vers le milieu du 17e S., s'annonça comme le monarque de la Ste-Trinité, prince du septennaire, chef suprême de tous les nombres mystérieux, délégué de Dieu pour sauver l'Église catholiq. de l'invasion de l'antechrist, dont le règne était prochain et qui devait soumettre le monde à sa puissance. Il réunit une troupe d'imbéciles, la plupart artisans, au nombre d'environ 80, leur donna le titre de chev. de l'Apocalypse, avec des armoiries consist. en une étoile flamboyante environnée des noms des archanges Raphaël, Michel, Gabriel, un bâton de commandeur et une épée en sautoir. Le dimanche des Rameaux de l'an 1694, Gabrino entra dans une église de Brescia, et fondit sur les prêtres qui y célébraient le service divin; mais il fut arrêté, mis en prison comme aliéné, et sa secte disparut avec lui.

GACE ou GASSE. — V. Bigne, Foix et Wace.

GACÉ (Charles-Auguste de MATIGNON, comte de), maréchal de France, gouvern. de l'Aunis, né en 1646 à Paris, mort dans la même ville en 1729. était arrière-petit-fils du maréchal Jacques de Matignon. Il fit ses premières armes sous le duc de La Feuillade, et fut chargé en 1708, comme lieutenant-gén., d'accompagner en Écosse le petit-fils de Jacques II, rappelé par un parti puissant. Les

services qu'on attendait de son zèle furent récompensés d'avance par le bâton de maréchal; mais l'activité du ministère anglais fit échouer cette tentative.

GACON (Fr.), poète satirique, né à Lyon en 1667, mort dans son prieuré de Baillon, près de Beaumont-sur-Oise, en 1725, spécula sur le scandale pour se faire une réputation. Il attaquait les célébrités de son temps les plus reconnues pour appeler sur lui l'attent. publique. J.-B. Rousseau, Lamotte et Boileau lui-même furent l'objet de ses diatribes. En 1717 une ode de sa composit. obtint, à défaut de concurrence, un prix à l'Acad. franç. On a de lui un gr. nombre d'écrits, presque tous au-dessous du médiocre. Nous citerons seulem. : *le Poète sans fard*, rec. de satires et d'épigramm., 1696, 1701. — *Traduct. d'Anacréon*, en vers franç., 1712, 2 vol. in-12. — *L'Anti-Rousseau*, 1712, in-12. — *L'Homère vengé*, 1715, in-12. — *Les Fables de Lamotte trad. en vers franç. au café du Parnasse*, in-8; plus. *Brevets de la calotte;* des *Inscriptions, emblèmes*, etc.; enfin *le Secrétaire du Parnasse*, 1723, in-8.

GAD, 7e fils de Jacob, fut le chef d'une tribu située à l'est du Jourdain, entre celles de Manassé et de Ruben. — Gad, prophète juif, prédit à David qu'il serait puni de sa vanité par la guerre, la peste ou la famine, pour avoir fait le dénombrem. de son peuple.

GADDESDEN (Jean de), empirique angl., exerçait à Oxford au commencem. du 14e S., et devint médecin du roi d'Angleterre. On a de lui : *Rosa anglica*, Pavie, 1492; Venise, 1506, 1516; Naples, 1508, in-fol.; nouv. édit. corrigée et mise en meilleur ordre par Philippe Schopfius, Augsbourg, 1595, in-4. Cet écrit, curieux par le bizarre assemblage des choses qu'il renferme, est divisé en 4 titres princip., et embrasse toutes les parties de l'art, tel qu'il était à cette époque d'ignorance et de superstition. Gaddesden, qui est quelquefois désigné sous le nom de *Jean l'Anglais*, a composé sa *Rosa anglica* d'extraits des médec. arabes et lat. antér. au 14e S.; et l'on n'y trouve qu'un très petit nombre de faits nouv. et remarq., parmi lesquels nous citerons la distilat. indiquée comme moyen de rendre douce et potable l'eau de la mer.

GADDI ou GADDO (Ange), peintre, imitat. de Cimmabuë, né à Florence en 1239, se fit connaître par la rectitude et le fini de son dessin; mais le genre de peinture qu'il adopta spécialem. fut celui de la mosaïque, dans leq. il excella. Plus. de ses ouvr. ont orné l'ancienne basilique de St-Pierre de Rome. Sur la fin de sa vie il trouva le moyen de faire, à l'aide de coquilles d'œufs qu'il enluminait, des mosaïques qui furent très recherchées dans le temps. Il mourut en 1312. — Gaddi (Taddeo di Gaddo), fils du précéd., élève de Gioto, né en 1300, mort en 1352, fut célèbre par l'art avec leq. il exprimait les passions de l'âme dans ses tableaux. Il se fit aussi une réputat. comme architecte; c'est sur ses plans qu'a été construit le *Ponte Vecchio de Florence*, et il a achevé dans la même ville la *Tour de Santa-Maria del Fiore*. — Gaddi (Angelo), fils du précéd., né en 1324, mort en 1387, est connu aussi par quelq. tableaux estimés; mais la fortune que lui laissa son père le détourna de l'étude des beaux-arts. — Gaddi (Jacques de), philologue et littérat., né à Florence dans le 17e S., membre de l'acad. *de Svegliati*, a composé tant en vers qu'en prose un gr. nombre d'ouvr. aujourd'hui peu connus, même en Italie, et sur lesq. on a porté des jugem. très contradictoires. Ceux qui ont été impr. sont: *Corolarium poeticum sive poematum libri II*, Padoue, 1628, Florence, 1636, in-4. — *Adlocutiones et elogia exemplaria cabbalistica, oratoria, mixta, sepulcralia*, Florence, 1636, in-4. — *De scriptoribus non ecclesiasticis græcis, latinis et italicis, critico-historic. et bipartitum opus*, 2 vol. in-fol., Florence, 1648; Lyon, 1649. — *Poetici lusus*, Venise, 1655, in-12.

GADEBUSCH (Frédéric-Conrad), écriv. labor., né en 1719 dans l'île de Rugen, occupa plus. places subalternes de magistrat. en Suède, fut appelé en Russie par l'impérat. Catherine II pour faire partie de la commission législat. établie par cette souver. à Moscou, revint peu de temps après en Suède, et devint membre du consistoire et chef de justice de la ville de Dorpat, où il mourut en 1788. Il a laissé un gr. nombre d'ouvr. MSs. et impr., dont les princip. sont : *Mém. sur les histor. de la Livonie*, Riga, 1772, in-8. — *Essai sur la vie du comte de Fermor*, Reval, 1773, in-8. — *Biblioth. livonienne par ordre alphabét.*, Riga, 1777, 3 vol. in-8. — *Essais sur l'hist. et la jurisprud. de la Livonie*, en 9 livrais. in-8, Riga, 1779 à 1785. — *Annales livoniennes*, de 1030 à 1761, ibid., 1780-83, 8 vol. in-8.

GADROIS (Claude), né à Paris vers 1642, s'appliqua d'abord à l'étude de la théologie et de la philosophie scolastiq.; mais ayant pris connaiss. de la philosophie de Descartes, il en devint un des plus zélés partisans. Nommé direct. de l'hôpital milit. de Metz, il y mourut en 1678, victime de son zèle et de son dévouem. pour le service des soldats malades. On a de lui : *Discours sur les influences des astres*, Paris, 1671, in-12. — *Système du monde*, ibid., 1675, in-12. Ces deux écrits eurent quelq. succès dans le temps, et sont aujourd'hui presque entièrem. oubliés.

GADSDEN (Christophe), l'un des fondat. de la liberté de l'Amérique-Septentrion., né dans cette contrée vers 1724, fit partie du congrès de New-York en 1774, ne se distingua pas moins par sa prudenee et sa fermeté dans le conseil que par la valeur qu'il déploya dans différent. actions, notamm. au siége de Charlestown en 1780, et mourut en 1805, lieut.-gouv. du sud de la Caroline.

GAELEN (Alexandre van), peintre holland., né en 1670, mort en 1728, élève de Jean Hugtemburch, passa une partie de sa vie à Londres, et y peignit avec succès des batailles, des chasses, des portraits, etc. La reine Anne lui avait commandé div. tableaux, entre autres le *Combat de la Boyne* sous Guillaume III.

GÆRTNER (Charles-Christian), né en 1712 à Freiberg en Saxe, a fait époque dans la littérat. allem. en contribuant par les formes brillantes de son style et par la sévérité de sa critique, à la révolut. que les lettres éprouvèrent en Allemagne au commencem. du 18ᵉ S. Associé à deux de ses condisciples, Geller et Ramler, il travailla d'abord à Leipsig sous la conduite de Gottsched à la trad. du *Diction. de Bayle*, et de l'*Hist. ancienne de Rollin*. Plus tard ils se réunirent à Cramer, Schlégel, Ébeal, Giseke, Zacharie, Schmid et Klopstock, et publièrent les *Nouveaux matériaux pour les jouissances de la raison et de l'esprit*, ouvr. connu sous le titre de *Bremischs Beitræge* parce qu'il était publ. à Brême et qu'il eut un gr. succès. Gærtner, nommé en 1747 profess. de morale et de rhétor. au collége Carolin à Brunswick, occupa cette chaire jusqu'en 1787. Il avait obtenu en 1775 un canonicat du chapitre de St-Blaise dans la même ville, et en 1780 le titre de notable aulique du duché. Il mourut en 1791. On a de lui, outre sa coopérat. aux ouvr. précités : *Recueil de discours*, 1761, in-8. — *La Fidélité à l'épreuve*, comédie pastorale. — *La Belle Rosette*, comédie en un acte.

GÆRTNER (Joseph), sav. botaniste, né en 1732 à Calw, dans le duché de Wurtemberg, où son père exerçait la médecine, quitta de bonne heure l'état ecclésiast., auq. il s'était destiné, pour se livrer à l'étude de la médecine, de l'astronomie, de la physique et surtout de la botanique. Il suivit les cours du célèbre Haller à l'univ. de Gottingue; et pour se perfectionner dans les connaiss. qu'il avait acquises, il parcourut en 1754 l'Italie, la France et l'Angleterre. De retour dans sa patrie en 1759, il fut nommé profess. d'anatomie à Tubingen, et occupa en 1768 la chaire de botanique de St-Pétersbourg, où il dirigea le jardin des Plantes. Il parcourut ensuite l'Ukraine et une partie de la Moldavie, et fit dans ces contrées des découvertes précieuses. Après avoir quitté la Russie en 1770, il voyagea en Hollande et en Angleterre, et mourut en 1791, épuisé par ses veilles et ses trav. scientifiq. Il a laissé sur la fructificat. un traité très estimé et devenu classiq. sous ce titre: *de Fructibus et seminibus plantarum; accedunt seminum centuriæ quinque priores*, en deux parties, Stuttgard, 1789, Tubingen, 1791, 2 vol. in-4; un supplém. à cet ouvr., qui obtient les suffrages de l'acad. des sciences de Paris, a été mis au jour par le fils de l'aut. On doit encore à Gærtner un *Mém. sur les mollusques*, inséré dans les *Transact. philos.* de la soc. roy. de Londres, dont il était membre; un autre sur les *Zoophites*, dans les *Spicilegia zoologica* de Pallas; et un *Fragment sur la classification systématique des plantes*, dans le *Magasin botanique* de J.-J. Rœner. Il avait commencé un *Vocabulaire botanique polyglotte*. On trouve une très bonne *Notice sur la vie et les écrits de Gærtner* par Deleuze, dans le 1ᵉʳ vol. des *Annales du musée d'hist. naturelle*.

GAETAN, famille illustre de Pise, établi dans cette ville vers l'an 962, fut pend. plus. siècles à la tête de la républ. et du parti gibelin. Gelase II, élu pape en 1119, était de cette famille.

GAETAN ou CAIETAN, famille illustre de Rome qui remonte au 2ᵉ S., donna à l'Église, en 1294, le pape Boniface VIII; ses différentes branches se sont alliées aux premières familles de Rome et de Naples.

GAETAN (St), *Caietanus*, né à Vicence en 1480, était de la famille vénit. des *Thieni*. Ses parents lui donnèrent le nom de *Gaétan* en mémoire d'un de ses gr.-oncles, chanoine de Padoue, célèbre par sa piété autant que par ses connaissances, aut. d'un *Comment.* sur les IV liv. d'Aristote *in Meteora*, Padoue, 1476, in-4. Le jeune Gaétan se distingua dans ses études, fut reçu doct. à Padoue, exerça les fonct. de juriscons. à Vicence, et se retira ensuite à Rome, pour s'y livrer sans distract. à l'étude des livres saints. Plus tard, il se consacra à la prédicat., et fonda, de concert avec trois autres membres de la confrérie de *l'Amour divin*, un nouvel ordre dont les associés furent désignés d'abord sous le nom de *clercs réguliers*, puis sous celui de *théatins*, du titre de l'archev. de Chieti (en latin *Theate*). Caraffa, leur 1ᵉʳ supér. Lors du siége de Rome par l'armée impér. sous les ordres du connét. de Bourbon, Gaétan se réfugia à Venise, où le sénat lui offrit un établissem. pour son ordre. Il en fut nommé supér.-général à la place de Caraffa, qui s'était démis de cet emploi. Les théatins ne tardèrent pas à se répandre dans toute l'Italie, en Espagne, en Pologne et même en Orient. St Gaétan mourut à Naples en 1547, fut béatifié en 1629, et canonisé par Clément X en 1675. On a de lui 16 lettres qui ont été publ. par l'abbé Barral en 1786, in-8. Sa *Vie*, par Ant. Caraccioli, se trouve dans le rec. des bollandistes; elle a été écrite par plus. autres aut. Le P. Silos a donné en lat. les *Annales de l'ordre des Théatins*, Rome, 1650-66, 3 vol. in-fol.; et le P. A.-F. Vezzosi a publ. l'hist. littér. du même ordre, sous ce titre : *I scrittori de' clerici regolari detti Teatini*, ibid., 1780, 2 vol. in-4.

GAETAN (Jean), pilote italien au service d'Espagne, faisait partie d'une expédition qui fut envoyée aux Moluques en 1542. Invité par les Portugais, qui avaient su apprécier son habileté pour la navigation, à entrer au service de leur roi, il rejeta les offres brillantes qu'on lui fit, en disant qu'il resterait constamment attaché à l'empereur Charles-Quint, son maître. De retour en Europe, il publia la relation de son voyage : elle est insérée dans le recueil de Ramusio, t. Iᵉʳ, sous ce titre : *Relat. de Jean Gaetan, pilote castillan, de la découverte des îles Moluques par la voie des Indes-Occidentales.*

GAETANI (Honoré), comte de Fondi, seigneur napolitain du 14ᵉ S., parvint à soulever contre Urbain VI un grand nombre de cardin. mécontents comme lui de ce pontife, et leur fit embrasser sa propre cause sous le prétexte des intérêts de la religion. Ils élurent un autre pape sous le nom de Clément VII. C'est ce qui donna naissance au gr.

schisme d'Occident, qui, pendant 37 ans, divisa toute la chrétienté.

GAFFAREL (Jacques), né à Mannes en Provence en 1601, fut biblioth. du card. de Richelieu, et fit par ses ordres un voyage en Italie pend. les années 1626 et 1632, dans le but d'y acheter des livres et des MSs. Il remplit cette mission avec beaucoup de zèle, et parcourut ensuite la Grèce et une partie de l'Asie. Vers la fin de sa vie, il se retira dans un prieuré qu'il avait obtenu en Provence, et y mourut en 1681. On peut reprocher à Gaffarel d'avoir apporté trop de crédulité dans l'étude qu'il entreprit de la science cabalistique avec l'intention d'en démontrer le néant. Il a composé un grand nombre d'ouvr. qui prouvent plus d'érudition que de jugem., et dont les principaux sont : *Curiosités inouïes sur la sculpture talismanique des Persans*, Paris, 1629, in-8 : Grég. Michaelis en a donné une trad. lat., Hambourg, 1676-78, 2 vol. in-8, avec des notes fort sav., réimpr., avec une *Notice* sur l'aut. et ses ouvr., en 1706, 2 vol. in-8.— *Abdita divinæ cabalæ mysteria contra sophistarum logomachiam defensa*, ibid., 1625, in-4. — *Dies Domini, sive de fine mundi*, ibid., 1629, in-12. — *Nihil, ferè nihil, minùs nihilo, sive de ente non ente, et medio inter ens et non ens positiones XXVI*, Venise, 1635, in-8. — *Quæstio pacifica num orta in religione dissidia componi et conciliari possint*, etc., 1645, in-4. — *Index codicum cabbalisticorum MSs. quibus Joann. Mirandulanus comes usus est*, ib., 1651, in-8; et enfin le *Prospectus* devenu très rare d'un ouvr. qu'il voulait faire paraître sous ce titre singulier : *Histoire universelle du monde souterrain*, etc., Paris, 1666, in-fol., de 8 feuillets. Il en avait recommandé l'impression en mourant, mais elle n'eut pas lieu.

GAFFARELLI ou CAFFARELLI (Gaetan MAJORANO, dit), chanteur ital., né à Bari en 1703, d'un paysan pauvre, annonça dès son enfance un goût décidé pour la musiq. Un musicien nommé Gaffaro ou Caffaro (qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre maître de ce nom), ayant remarqué l'assiduité de Gaetan à se rendre à l'église tous les jours qu'on y tenait chapelle musicale, l'examina de plus près, lui fit essayer quelq. airs, lui reconnut de gr. disposit. pour le chant, et décida son père à lui laisser subir l'opération qui conserve la fraîcheur de la voix. Le jeune *soprano* étudia d'abord sous son protecteur, dont il prit le nom en diminutif (Gaffarelli), reçut ensuite des leçons de Porpora à Naples, et devint l'un des chanteurs les plus célèbres de l'Italie. Il débuta à Rome en 1725, parcourut ensuite les princip. théâtres d'Italie, passa à Londres en 1730, et revint dans sa patrie avec des sommes considérables. Il fit un voyage à Paris en 1750, mais il fut peu content de la cour de France, qui ne voulut voir en lui qu'un habile chanteur. Ce n'était pas assez pour l'orgueilleux Gaffarelli, qui, de retour dans sa patrie, acheta le duché de *Santo-Dorato*, et en prit le titre, qu'il transmit à sa famille avec une immense fortune. Sa nouv. noblesse ne l'empêcha pas de chanter quelquefois encore, mais alors il se faisait payer en gr. seigneur. Il mourut dans son duché de Santo-Dorato en 1783. Il avait fait mettre sur le frontispice de son hôtel cette inscription : *Amphyon Thebas, ego domum.*

GAGE (Thomas), voyageur angl., né en Irlande vers la fin du 16e S., fut envoyé par son père en Espagne pour faire ses études chez les jésuites, entra dans l'ordre de St-Dominique, et passa dans les Indes en qualité de missionnaire. Après plus. années de séjour au Mexique, il obtint de son gén. la permission de retourner en Angleterre, fut pris par un corsaire holland., quitta l'habit religieux, revint dans sa patrie au bout de 24 ans d'absence, voyagea ensuite en Italie, abjura le catholicisme à son retour à Londres, embrassa le parti du parlement lors de la révolut. qui fit périr Charles Ier sur l'échafaud, puis s'embarqua sur la flotte angl. qui s'empara de la Jamaïque en 1654, et mourut dans cette île l'ann. suivante. On a de lui : *Nouv. descript. des Indes-Occident., ou les Voyages de l'Anglais-Américain par terre et par mer, contenant le journal d'une route de 3,300 milles dans l'intérieur du continent de l'Amérique, etc....*, et une *Grammaire ou quelq. rudim. de la langue indienne, appelée Pochonchi ou Pocoman* (en angl.), Londres, 1648, 1655, 1677, in-fol. Le ministre Colbert fit trad. cet ouvr. en franç. par M. de Beaulieu ou Hues O'Neil sous ce titre : *Nouvelle relation contenant les voyages de T. Gage dans la Nouv.-Espagne*, etc., Paris, 1676, 2 vol. in-12, plus. fois réimpr. On a encore de T. Gage le *Sermon* prêché le jour de son abjuration de la foi cathol., Londres, 1642, in-4. — *Duel entre un jésuite et un dominicain, commencé à Paris, livré à Madrid et terminé à Londres*, 1651.

GAGE (Thom.), command. en chef des troupes royales de l'Amérique du Sud, et dern. gouvern. du Massachusett pour le roi d'Angleterre, s'est acquis une odieuse célébrité par les rigueurs qu'il exerça contre les colons insurgés. Retranché dans Boston après l'issue de la bataille de Lexington, Gage, que le congrès provincial de Massachussett avait déclaré ennemi du pays, fit proclamer la loi martiale, mais se vit contraint à se rembarquer après l'affaire de Bunker's-hill. Ce général, flétri du nom de traître à sa patrie, eut pour success. sir William Howe ; il mourut en 1787.

GAGES (Jean-Bonaventure DUMONT, comte de), vice-roi, gouverneur et capit.-gén. de la Navarre, né à Mons en Hainaut en 1682, entra de bonne heure au service de l'Espagne, mérita tous ses grades sur le champ de bataille, et se distingua surtout dans les campagnes de 1743-44-45-46 en Italie contre les armées autrichiennes. Il quitta le commandement à la mort de Philippe V, revint à Madrid, où Ferdinand VI le combla d'honneurs, et mourut à Pampelune en 1753.

GAGINI (Antoine), né à Palerme en 1480, étudia le dessin sous son père, et alla se perfectionner à Rome, où l'on croit qu'il se rendit vers 1504. On prétend même qu'il aida Michel-Ange dans ses

trav. pour Jules II. Ce qui est certain, c'est que Gagini a peuplé de statues la cathédrale de Palerme, et que pour ces ouvr. il obtint des lettres de noblesse. Il mourut à Palerme le 17 nov. 1571. C'est le plus gr. artiste que la Sicile ait produit.

GAGNI, GAIGNI ou GAGNÉE (Jean de), *Gagnæus*, doct. en théologie (de la maison de Navarre), né à Paris au commencem. du 16e S., fut lect., prédicat. ordin., puis prem. aumônier du roi François Ier, qui lui fit délivrer un diplôme par lequel il était ordonné que toutes les biblioth. et les lieux de dépôt de livres ou de MSs. lui fussent ouverts. C'est ainsi que, par les soins de Gagni, plus de cent ouvr. import. sortirent de la poussière où ils seraient demeurés ensevelis. Gagni était lié avec les hommes les plus doctes et les plus célèbres de son temps. Il devint chancelier de l'église de Paris en 1546, et mourut en 1549. Il a publ., soit comme édit., ou comme aut., les ouvr. suiv. : *Comment. Primasii uticensis in Africâ episcopi, in epistolas S. Pauli*, lat. et franç., Paris, 1537; Lyon, même année. — *Alcimus Avitus et Claudius Marius Victor poetæ christiani in lucem emissi*, Lyon, 1536, in-8. — *Petri Apolloni Collatii presbyteri novariensis excidii hierosolymitani lib. IV*, Paris, 1540. — *Sermons de Guerric, abbé d'Igny*, trad. du lat. — *Hendecasyllabus de sanctissimo Christi corpore in eucharistiâ; Davidici psalmi, in lyricos diversorum generum versus*, etc., Paris, 1547. — *Paraphrasis in epistolam ad Romanos*, Paris, 1533, in-8. — *Scholia in evangelia quatuor et in actus apostolorum*, ibid., 1552, 1631, in-8.

GAGNIER (Jean), orientaliste, né à Paris en 1670, fit ses études au collége de Navarre, apprit l'hébreu et l'arabe, devint chanoine régulier de Ste-Geneviève, et obtint ensuite une cure dans le diocèse de Béziers. Séduit par les opinions des réformés, dont il avait lu et médité les principaux ouvr., il passa en Hollande, de là en Angleterre, se maria à Londres, et mourut en 1740, profess. de langue orient. de l'univ. d'Oxford. Il a composé un gr. nombre d'ouvr., dont voici les principaux : *l'Église romaine, convaincue d'idolâtrie et d'antichristianisme*, La Haye, 1706, in-8. — *De vitâ et rebus gestis Mahomedis cognomento Abul-Kasem ben Abdallah, islamiticæ religionis auctoris nec non imperii saracenici fundatoris, historici duo, videlicet Abulfeda et Jannabius, historicor. Arabum principes.... accedunt accuratæ Arabiæ triplicis, geogr. tabulæ ex eodem Abulfedâ, ab Edrisio aliisque*, etc., Oxford, 1723, in-8. — *Géogr. universelle d'Ismaël Aboul Feda* (en latin), ib., in-fol., 1726 ou 1727. — *La Vie de Mahomet, trad. et compilée de l'Alcoran, des traductions authentiques de la Sonna et des meill. aut. arabes*, Amsterdam, 1732, 2 vol. in-12; ibid., 3 vol. in-12, 1748.

GAGUIN (Robert), chroniqueur, né à Colines (diocèse d'Arras) dans le 15e S., entra jeune dans l'ordre des trinitaires ou mathurins, étudia les lettres et la théologie à l'univers. de Paris, devint professeur de droit canon et doyen de la faculté de théologie, s'éleva graduellem. aux prem. emplois de son ordre, dont il fut élu général en 1473, fut employé par les rois Louis XI, Charles VIII et Louis XII, dans des négociations importantes en Italie, en Allemagne et en Angleterre, et mourut à Paris en 1501. On a de lui : *Compendium supra Francor. gestis à Pharamundo usque ad annum* 1491, Paris, 1497, in-4, contin. jusqu'en 1499, Paris, 1500, in-fol., réimpr. avec un supplém. sous ce titre : *Annales rerum gallicarum, seu compendium usque ad annum* 1499, *cum supplemento Hub. Velleii senatorii advocati usque ad annum* 1520, Paris, 1521, in-4; Lyon, 1524, in-fol. Ces annales ont été trad. en franç., Paris, 1514, in-fol., réimpr. plus. fois, et ont servi à la composition d'autres ouvr., tels que : *les Grandes chroniques de St Denis; la Chronique martiniane*, etc.; *Chroniques et histoires faites et composées par le R. P. en Dieu Turpin, archev. de Reims*, etc., trad. du latin par R. Gaguin, par ordre de Charles VIII, Paris, 1527, in-4 (gothiq.); Lyon, 1583, in-8. — *Epistolæ et orationes*, Paris, 1497, 1502, in-4 (gothiq.); le P. de Launay en a donné une édit., 1617, in-8, et y a joint des lettres et des harangues jusque-là inédites. Gaguin a trad. les huit livres de la *Guerre des Gaules*, de César, Paris, 1539. On lui attribue encore : *de Variis conditionis humanæ incommodis elegia; Conseils prouffitables contre les ennuis et tribulations du monde*, in-8, goth.; c'est la traduct. d'une lettre de J. Pic de La Mirandole.—*La Royne de bon repos, ou le Passetemps d'oisiveté*, poème; *Glossarium latinum, ad Ludovicum XI;* une *Chronique de l'ordre des mathurins*, MS., etc.

GAGUINI (Alexandre), historien, né à Vérone au milieu du 16e S., servit en Pologne dans les guerres de Livonie, de Moldavie et de Russie, fut naturalisé, et mourut à Cracovie en 1614. Il a laissé : *Rerum polonicarum tomi III, à Lecho primo duce usque ad Stephanum*, Francfort, 1584, in-fol. Il a publ. sous son nom : *Sarmatiæ Europeæ descriptio*, Spire, 1581, in-fol.; mais cet ouvrage, écrit primitivement en polonais, est d'un chanoine nommé Mathias Strykowsky. Gaguini n'y eut d'autre part que de l'avoir traduit en latin. On en trouve la traduct. italienne dans le tome XI du *Recueil* de Ramusio.

GAHAGAN (Usher), littérateur, né en Irlande, condamné à mort et exécuté à Tyburn en 1749, pour avoir rogné des pièces d'or, a laissé des trad. en vers lat. de l'*Essai sur la critiq.*, et du *Temple de la Renommée* de Pope. Il avait surveillé l'impression des aut. classiq. lat. publ. par Brindley.

GAICHIÉS (Jean), prêtre de l'Oratoire, né à Condom en 1647, fut supérieur de la maison de son ordre à Avignon, puis théologal du chapitre de Soissons, se livra avec succès à la prédicat., et mourut à Paris en 1731. On a de lui : *Maximes sur le ministère de la chaire*. Ce petit livre, devenu classique, fut impr. pour la première fois à Paris, 1710, in-12, anonyme; il parut l'année suivante à Toulouse, sous le nom du P. Massillon, parce que

l'éditeur avait cru y reconnaître l'empreinte de son génie; mais le célèbre orateur le désavoua, disant : « Je voudrais l'avoir fait. » Une troisième édition fut publ. à Paris en 1739, par l'abbé de Lavarde, sur le manuscrit de l'auteur, retouché par lui-même, et dans lequel il avait ajouté quelques nouvelles maximes. Il en a paru une trad. allem. par C. Messerschmidt en 1737.

GAIDERISE, prince de Bénévent, succéda à Adelgise, son aïeul, en 879, fut déposé en 881, s'évada de la prison où on l'avait renfermé, et se rendit à Constantinople, où l'empereur Basile l'accueillit avec bienveillance. Il obtint de ce monarque le gouvernem. d'une ville dans les possess. de l'empire grec en Italie, et y mourut vers l'an 905.

GAIGNE (Alexis-Toussaint de), officier du génie, mort en 1817, avait servi dans les armées autrichiennes en qualité d'aide-de-camp du comte de Daun. Parmi ses product. on distingue : *Manuel, ou Journée militaire*, 1776, 1791, in-12. — *Encyclopédie poétique*, 1778-83, 18 vol. in-8; c'est un recueil de divers fragments par ordre alphabétiq. — *Nouv. Dictionn. milit. à l'usage de toutes les armes qui composent les armées de terre*, etc., 1802, in-8.

GAIL (Jean-Baptiste), célèbre helléniste, né à Paris en 1755, se livra de bonne heure à l'étude de la langue grecque avec assez de succès pour obtenir, en 1791, le titre de suppléant de Vauvillers au collége de France. Vauvillers ayant été contraint par la force des événem. à donner sa démission l'année suivante, Gail le remplaça comme titulaire, en déclarant publiquem. qu'il considérait cet emploi comme un dépôt, et qu'il le remettrait à son prédécess, dès que celui-ci en manifesterait le désir. Les circonstances empêchèrent Vauvillers de profiter de cette déclarat., et Gail continua de remplir ses fonct. de profess. avec zèle et succès jusqu'à sa mort, arrivée à Paris en 1828. Il était membre de l'acad. des inscriptions, conservat. des MSs. grecs et latins de la biblioth. du roi, chev. de la Lég.-d'Honn., décoré de la croix de St-Vladimir de Russie, et, comme l'on voit, l'un des sav. que les faveurs du pouvoir avaient le mieux récompensés. Ses confrères, les hellénistes, ne le traitèrent pas toujours aussi généreusem., et il faut convenir qu'il donna prise à leurs critiques par quelques opinions hasardées et par son extrême amour-propre; cependant on doit reconnaître qu'il a beaucoup contribué à populariser l'étude de la langue grecque en France. Sans parler des divers morceaux qu'il a fournis aux *Mémoires de l'Institut*, au *Mercure*, etc., la collect. de ses ouvr. forme 34 vol. Nous nous contenterons de citer : *les Dialogues des morts de Lucien*, trad. en franç. avec des remarques, 1780, in-12; 1784, in-12. — *Idylles et autres pièces de Théocrite*, trad. en franç., 1792, in-8; 1794, 2 vol. in-4. — *Thucydide*, grec, latin et français, avec des notes critiques et les variantes de 13 MSs., 12 vol. in-4 et in-8. — *OEuvres de Xénophon*, trad. en français avec le texte grec et l'anc. version latine de Leunclavius, retouchée par l'édit., 1795 et années suiv., 10 vol. in-4, compris 3 vol. de variantes, tables chronologiques, etc., avec cartes et fig. — *Idylles de Bion et de Moschus*, trad. en franç., 1795, in-8. — *Nouvelle grammaire grecque à l'usage des écoles centrales*, 1799, in-8. — *Essais sur l'effet, le sens, la valeur des désinences grecques, latines, françaises, et sur divers points de grammaire*, Paris, 1808, in-8.

GAIL (Sophie, née GARRE), épouse du précéd., née vers 1779, morte à Paris en 1819, avait manifesté de bonne heure un goût très vif pour les arts, notamment pour la musique. Dès 1790, elle publ. dans les journaux des romances et autres compositions; et ces préludes de la jeune muse annoncèrent tout d'abord les succès qu'elle devait obtenir lorsqu'une étude plus approfondie aurait développé ses talents innés. Son opéra des *Deux Jaloux*, qu'elle donna en 1813, fut accueilli comme un chef-d'œuvre, et ce début lui assure une célébrité durable. Les autres composit. de Mme Gail qui furent le plus généralement admirées, sont : *Mlle de Launay à la Bastille* (opéra tiré des *Mém.* de Mme de Staël, qui en est l'héroïne), et *la Sérénade*, dernier ouvr. dramatiq. de cette dame non moins célèbre par son esprit et son amabilité que par ses talents.

GAILLARD (Gabriel-Henri), littérat. et histor., né en 1726, dans un village de Picardie, abandonna la carrière du barreau pour se livrer exclusivem. à la littérature, fut reçu en 1760 à l'acad. des inscriptions, en 1771 à l'Académie franç., et nommé membre de l'Institut en 1796, dans la classe d'hist. et de littérature ancienne. Il mourut en 1806. On a de lui : *Rhétorique franç. à l'usage des demoiselles*, Paris, 1745, in-12, souvent réimpr. — *La Poétique française à l'usage des dames*, ib., 1749. — *Parallèle des quatre Électres* (tragédies), ibid., 1750. — *Mélanges littéraires*, ibid., 1756. — *Histoire de Marie de Bourgogne, fille de Charles-le-Téméraire*, etc., ibid., 1757, réimpr. en 1784 avec une préface historiq. et critiq. — *Hist. de François Ier*, ibid., 1766-69, 7 vol. in-12; 1819, 4 vol. in-8. — *Histoire de Charlemagne*, ibid., 1782, 4 vol. in-12; réimpr. en 1818, 2 vol. in-8. — *Hist. de la rivalité de la France et de l'Angleterre*, ibid., 1771-74-77, 11 vol. in-12; c'est le meilleur ouvrage de l'auteur. — *Hist. de la rivalité de la France et de l'Espagne*, ibid., 1801, 8 vol. in-12. On doit encore à Gaillard : *le Dictionn. hist. de l'Encyclopédie méthodique*. — Des *Mémoires* dans le *Recueil* de l'académ. des inscript. — Une *Vie ou Éloge histor. de M. de Malesherbes*, etc., Paris, 1805, in-8. — Des *Observat. sur l'Histoire de France* de Velly, Villaret et Garnier, 1806, 4 vol. in-12. — *Mélanges académiques, poétiques, littér., philologiq., critiq. et historiq.*, Paris, 1806, 4 vol. in-8. — Des articles dans les *Notices des MSs. de la bibliothèque du roi*, dans le *Journal des savants* et dans le *Mercure de France*. — Une édit. des *OEuvres de Belloi*, accompagnée d'une *Vie* de l'auteur, de dissert. et de remarques sur chaque tragédie. On peut reprocher à Gaillard

ses citations et ses digressions trop nombreuses; mais en général il se montre judicieux, et son style est clair, correct, facile et souvent élégant.

GAILLARD DE LA BATAILLE, trésor. de France, est auteur des ouvrages suiv. : *Mém. du comte de Kermelec*, Paris, 1740, 2 vol. in-12. — *Mém. de Mlle Frétillon* (Mlle Clairon), 1740, in-12, réimpr. en 1743 sous le titre d'*Hist. de Mlle Cronel*, 4 part. in-12, et en 1823 dans la *Collect. des mém. dramatiques*. — *Jeannette seconde, ou la nouvelle Paysanne parvenue*, 1744, 3 part. in-12.

GAILLARD DE LONGJUMEAU (Jean), év. d'Apt, né à Aix en 1634, mort en 1695, descendait de Michel-Gaillard, seigneur de Longjumeau, contrôl.-général des finances sous Louis XI. Ce prélat, ami des sciences et des lettres, forma le prem. le projet d'un gr. *Dictionn. historique universel*, et fit faire à cette occasion des recherches dans tous les pays, et notamment dans la biblioth. du Vatican; mais, ne voulant pas faire paraître cet ouvr. sous son nom, il remit ses matériaux à Moréri, qu'il fit son aumônier; celui-ci lui dédia la prem. édition du dictionnaire qui porte son nom, Lyon, 1674, en déclarant la part que le prélat avait eue à cette vaste entreprise, et en lui témoignant sa reconnaissance.

GAINAS, Goth de naissance, servait dans l'armée de Stilicon en 395, lorsque ce général d'Honorius marcha au secours d'Arcadius, emp. d'Orient, dont les états étaient envahis par les Barbares. Après avoir fait assassiner, d'après les instruct. de son chef, le ministre Rufin, dont les intrigues entravaient les plans de Stilicon, Gainas obtint par le crédit de l'eunuque Eutrope, success. de Rufin, le commandem. général de la cavalerie et de l'infanterie romaine en Orient. Bientôt il prit le plus grand ascendant sur l'esprit du faible Arcadius; mais son ambit. et ses excès ayant forcé ce prince à le déclarer ennemi de l'empire, il leva l'étendard de la révolte, fut vaincu dans une bataille sanglante, se réfugia chez les Huns, qui refusèrent de lui donner asile, et périt en cherchant à pénétrer dans le pays avec les Goths qui l'avaient suivi dans sa retraite. Sa tête fut envoyée à Constantinople, et Arcadius fit célébrer la mort du rebelle par des réjouissances publiques.

GAIN-MONTAGNAC (le comte J.-R. de), gouv. du château roy. de Pau, né en 1778, d'une famille du Limousin, mort en 1819, est auteur des écrits suivants : *Journal d'un Français depuis le 9 mars jusqu'au 13 avril 1814*, Paris, 1816, in-8. — *Théâtre*, 1820, in-8. Ce vol. contient 3 pièces en 5 actes et en prose : *Charles-Quint à St-Just; la Conjurat. des adolescents*, et *Charles Ier, roi d'Angleterre*. Sa comédie de *Fouquet*, jouée en 1814 et tombée à la première représentat., est inédite. Le comte Gain-Montagnac a mis en ordre et publ. des *Mém. de Louis XIV*, 1806, in-8, 2 part.

GAINSBOROUGH (Thomas), peintre anglais, né en 1727, dans le comté de Suffolk, mort à Londres en 1788, montra dès sa première jeunesse un goût très vif pour le dessin. Il vint à Londres à l'âge de 13 ans, y prit des leçons de Gravelot, s'adonna d'abord au portrait, genre dans leq. il acquit un grand degré de perfection, et peignit ensuite le paysage, où il s'est fait une réputat. plus étendue et plus durable. Ses tableaux sont très estim. pour l'expression et pour le coloris; on cite comme les plus remarquables : un *Jeune berger;* une *Jeune fille gardant des pourceaux;* un *Combat entre des petits garçons et des chiens*, et principalement un *Bûcheron surpris par l'orage*.

GAL (St). — V. Gall.

GALAND. — V. Galland.

GALANT (Jean), poète toulousain, *mainteneur* de l'acad. des Jeux-Floraux, né en 1575, mort dans sa ville natale en 1615, a laissé quelques composit. parmi lesquelles on distingue une tragédie intit. : *Phalonte*, des *Odes*, *Chants royaux*, etc. Ces poésies ont été recueillies et publ. par son frère, qui a placé en tête du vol. plusieurs morceaux en vers à la louange de l'auteur, par Ciron et Michel de Solargues.

GALANTI (Joseph-Marie), né en 1743, à Campobasso, dans l'anc. *Samnium*, étudia la jurisprud. à l'univ. de Naples. En 1771, il publia l'*Éloge* de Genovesi, dont il était l'un des élèves les plus distingués. Cet ouvr. le mit aux prises avec le P. Mamachi, contre lequel il écrivit une forte diatribe. Cette polémique lui attira quelques désagréments, mais elle lui valut aussi les suffrages des savants. Engagé dans la carrière des lettres, il négligea le barreau, et fonda une imprimerie. Il essaya de reproduire les œuvres de Macchiavelli; mais l'édit. fut supprimée en naissant. Peu après avoir fait paraître une description détaillée de la province de Molise, il fut chargé par le gouvernem. de Naples de dresser une statistique générale de ce royaume. Galanti saisit cette occas. pour dévoiler une foule d'abus. Les vœux éclairés d'un bon citoyen furent regardés comme les attaques d'un factieux; on empêcha la continuat. de l'ouvr.; mais n'osant pas persécuter l'auteur, on lui donna une place dans la magistrature. A l'organisation de la république napolitaine, Galanti fut élu au nombre des représentants. Cette nominat. faillit l'exposer aux plus grands dangers : il vécut quelque temps caché et proscrit. Au retour des armées franç., on venait de lui adresser le brevet de bibliothécaire du conseil-d'état, avec le rang de conseill., lorsqu'il mourut à Naples le 6 octobre 1806. Ses ouvr. sont : *Elogio di Genovesi*, Naples, 1771, in-8. — *Elogio storico di Macchiavelli*, ibid., 1779, in-8. — *Descrizione del contado di Molise*, ibid., 1780, 2 vol. in-8. — *Saggio sull' antica storia de' primi abitatori d'Italia*, ibid., 1783, in-8. — *Saggio sulla storia de' Sanniti*, ibid., 1784, in-8. — *Osservazioni intorno a' romanzi*, etc., ibid., 1781, in-12. — *Bello spirito generale della religione cristiana*, ibid., 1788, in-12. — *Della descrizione storica e geografica dell' Italia*, ibid., 1782-91, 2 vol. in-8, ouvrage incomplet. — *Descrizione geografica e politica delle Sicilie*, ibid., 1786, 4 vol. in-8, trad. en franç., en allem. et en angl. — *Napoli e suo contorno*, ib.,

1791, in-8. — *Testamento forense*, Venise, 1806, 2 vol. in-8.

GALAS (Mathias). — V. Gallas.

GALATES, tribu gauloise qui se répandit dans l'Asie après la défaite de Brennus. Ayant été appelés en Bithynie par Nicomède, les Galates contraignirent ce roi à leur céder une partie de ses états, et s'y établirent. Leur puissance s'accrut bientôt à un tel point, qu'ils en vinrent à imposer un tribut aux rois de Syrie; mais ils subirent à leur tour le joug des Romains lorsque ceux-ci se rendirent maîtres de l'Asie-Mineure. C'est à ce peuple qu'est adressée la 4e épître de St Paul.

GALAUP DE CHASTEUIL (Louis), littérat., né à Aix (Provence) en 1550, mort en 1598, était issu d'une ancienne famille. Il rendit d'utiles services, du temps de la Ligue, à Henri IV, qui le fit conseiller-d'état. On a de lui : *Traduct. en vers de plus. psaumes*, Paris, 1595, in-4, réimpr. sous le titre de *Pénitence royale;* div. recueils d'éloges, de pièces de vers, d'épitaphes, etc.; et une hist. généalogique en vers, de la maison de Savoie, sous le titre d'*Amours d'Apollon et Cassandre*, dédiée à Charles-Emmanuel Ier. — Galaup de Chasteuil (Jean), fils du précéd., fut un juriscons. estimé, et cultiva les lettres. Il a laissé quelq. poésies, et un *Discours fait par ordre de Louis XIII sur les arcs triomphaux dressés à Aix pour l'entrée de ce monarque*, Aix, 1625, in-fol. — Galaup de Chasteuil (Hubert), fils aîné du précéd., fut procur.-gén. de la chambre des comptes et avocat-gén. au parlem. d'Aix. Il perdit cette place lors des troubles de la Fronde, pour avoir embrassé le parti du cardinal Mazarin. — François, frère puîné d'Hubert, servit sous le grand Condé et dans les troupes du duc de Savoie, qui lui confia l'éducat. de son fils. Il mourut à Verceil en 1672. Il a traduit *Pétrone*, *les Petits prophètes*, mis en vers franç. quelq. chants de la *Thébaïde* de Stace, et composé quelq. poésies restées MSs. — Pierre, 2e frère d'Hubert, embrassa égalem. le parti des armes, fut lié avec Boileau, La Fontaine et Mlle de Scudéry, et mourut en 1727. On connaît de lui une *Ode sur la prise de Maëstricht* (en provençal); *Hist. des troubadours et des poètes provençaux*, restée inéd.; *Apologie des poètes provençaux*, Avignon, 1704, in-12. — Galaup de Chasteuil (François), surnommé *le Solitaire provençal*, frère de Louis, et oncle des trois précéd., né à Aix en 1586, a acquis de la célébrité par sa piété, son érudit. et l'austérité de sa vie. Possédant à fond les langues lat., grecque et hébraïque, il entreprit en 1631, un voyage dans le Levant, prit l'habit de maronite au mont Liban, se rendit ensuite à Heden pour y voir le patriarche George Amira, s'établit dans le couvent des récolets de cette ville, et y vécut avec toute l'austérité des anc. solitaires de la Thébaïde. Les invasions des Turcomans le forcèrent plus. fois à chercher un refuge dans les montagnes où il éprouva les plus cruelles privat. Après avoir refusé le patriarcat des maronites, à la mort de George Amira, il se retira dans la vallée Sainte à Mar-Elicha, au couvent des carmes déchaussés et y mourut en 1644. Avant de quitter la France il avait fait, conjointem. avec Peiresc, de savantes observat. sur le Pentateuque samaritain, et les avait envoyées à Gabriel Sionite, qui s'occupait alors de la polyglotte entreprise par Le Jay; mais l'édit. de cet ouvr. étant trop avancée, Gabriel inséra seulem. à part les endroits de ce texte différent du texte impr. La *Vie* de François Galaup de Chasteuil a été écrite par Marcheti, prêtre de Marseille, sous le titre du *Solitaire provençal au mont Liban, ou Vie de...*, etc., Aix, 1658, in-12; 2e édit., revue par Ant. Arnault, Paris, 1666, in-12, très rare. Gaspar Augéri a publ. une autre *Vie* sous le même titre, Aix, 1671 : petit in-12; et J. de La Roque a inséré un abrégé de l'ouvr. de Marcheti dans son *Voy. de Syrie et du mont Liban*, Paris, 1722, 2 vol. in-12.

GALBA (Sergius), orat. éloquent antér. à Cicéron, ayant, pendant qu'il était gouvern. en Espagne, fait égorger 32,000 Lusitaniens, allait être condamné à Rome pour cette cruauté, quand il réussit à émouvoir le peuple, et obtint sa grâce en prenant dans ses bras ses deux fils encore enfants.

GALBA (Servius-Sulpitius), emper. rom., success. de Néron, naquit 4 ans av. J.-C. Après avoir été consul sous Tibère, l'an 30, il commanda les armées de Germanie, fut, sous Claude, gouvern. de l'Afrique, puis, sous Néron, gouvern. de l'Espagne. Redoutant l'influence que Galba s'était acquise par ses vertus, Néron était sur le point de l'immoler à son inquiète jalousie, quand celui-ci se révolta l'an 68. Proclamé empereur en Espagne, il fut peu après reconnu de tout l'empire. Quelq. exécutions sévères, l'avarice et la cruauté de ses favoris le rendirent bientôt odieux à la multitude. Othon profita de ces dispositions pour le faire assassiner avec Pison, son fils adoptif, et se fit proclamer à sa place. Galba n'avait régné qu'un an. C'était un prince doué des plus gr. qualités. On l'aurait toujours cru digne de l'empire, s'il n'eût jamais été empereur.

GALDI (Matthieu), né en 1766 à Coperchia, près de Salerne, allait embrasser la profess. d'avocat lorsque les persécut. polit. l'éloignèrent de sa famille pour lui faire chercher un asile en France. Il s'enrôla dans l'armée qu'on y organisait pour franchir les Alpes. En arrivant à Milan, il échangea son grade de capit. de l'état-major contre une place de profess. Nommé ministre de la républ. cisalpine en Hollande, il vécut 10 années à Bruxelles, et lorsqu'en 1809 il se décida à retourner dans sa patrie, il y fut successivem. nommé préfet et chef de l'instruct. publiq. En 1820 il présida le parlem. napolit., et ce fut lui qui reçut le serment du roi Ferdinand. Il est mort le 31 octobre 1821. Ses princip. ouvr. sont : *Necessità di stabilire una repubblica in Italia*, Milan, 1796, in-8. — *Osservazioni sulla costituzione elvetica*, ibid., 1797, in-8. — *Vicende del Teatro italiano*, ibid., 1797, in-8. — *Rapporti politico-economici fra le nazioni libere*, ib., 1798, in-8. — *Saggio sul commer-*

gio di Olanda, ibid., 1808, 2 vol. in-8. — *Quadro politico dell' Olanda*, ibid., 1809, 2 vol. in-8. — *Pensieri sull' instruzione pubblica*, Naples, 1815, in-8.

GALE (THOMAS), savant angl., né dans le comté d'Yorck en 1636, mort en 1702 doyen d'Yorck, fut profess. de langue grecque à l'univ. de Cambridge et membre de la société roy. de Londres. On lui doit de bonnes édit. d'anciens aut. grecs, avec une version lat. et des notes, et des édit. d'anc. aut. angl. Nous indiquerons les princip. : *Opuscula mytholog., ethica et physica*, Cambridge, 1671, in-8; Amsterd., 1688. — *Hist. poeticæ scriptores antiqui*, Paris, 1675, in-8. — *Rhetores selecti*, Oxford, 1676, in-8. — *Jamblichus, de mysteriis*, gr. lat. ibid., 1678, in-fol. — *Hist. anglicanæ scriptores V*, Oxford, 1687, in-fol. — *Hist. britannicæ, saxonicæ, anglo-danicæ scriptores XV*, ibid., 1691, in-fol. Th. Gale est aut. des inscript. gravées sur le monum. élevé à Londres en mém. du fameux incendie de 1666.

GALE (ROGER), fils du précéd., membre du parlem., commissaire de l'excise, trésorier de la soc. roy. de Londres, vice-présid. de celle des antiquaires, mort en 1744, a laissé les ouvr. suiv. : *Antonii iter Britanniar. comment. illustrat.*, etc., écrit posthume de son père, revu par lui et augmenté d'une chronographie de la Grande-Bretagne par un anonyme, avec des notes, etc., Londres, 1709, in-4.—Une trad. angl. de la *Connaissance des médailles* de F. Jobert, ibid., 1697 et 1715, in-8, sans nom de traduct. — *Discours sur les quatre voies romaines dans la Grande-Bretagne*, dans le 6e vol. de l'*Itinéraire* de Leland.— Plus. *mémoires* dans les *Transact. philosoph.*, dans l'*Archæologia britannica*, et autres recueils. — Une édit. du *Registrum honoris de Richmond*, Londres, 1722, in-fol., et des lettres dans le *Reliquiæ galeanæ*.—GALE (Samuel), frère du précéd., né à Londres en 1682, mort en 1754, fut l'un des restaurat. de la soc. des antiquaires de Londres, et en devint le prem. trésorier. On ne connaît de lui qu'une continuat. de l'*Hist. de la cathédrale de Winchester*, commencée par Henri, comte de Clarendon, Londres, 1715, et quelq. *mém.* dans l'*Archæologia* et dans la *Biblioth. top. britannica*. — GALE (Jean), théolog. angl. non conformiste, né à Londres, en 1680, mort en 1721, est aut. de *Réflexions sur l'hist du baptême des enfants du docteur Wall*, ouvr. qui lui valut un grand crédit parmi les anabaptistes dont il semble partager la croyance; et d'un recueil de *sermons*, publ. après sa mort et réimpr. en 1726, 4 vol. in-8, précédés d'une *Notice* sur sa vie.

GALEANO (JOSEPH), médec., né à Palerme vers 1605, mort en 1675, avait étudié, indépendamm. de son art, la théologie, les sciences exactes, et cultivé les belles-lettres et la poésie. Il exerça longtemps la médecine dans les hôpitaux de sa patrie avec un gr. succès, et acquit, tant par sa pratiq. que pas ses leçons comme profess., une brillante réputat. Les princes, les grands et les prélats le recherchaient avec empressem. et lui demandaient des conseils. On a de lui un gr. nombre d'ouvr., dont les princip. sont : *Epistola medica in quâ de epidemicâ febre theoricè et practicè agitur*, Palerme, 1648, in-4. — *Oratio de medicinæ præstantia*, ibid., 1649, in-4.—*Hippocrates redivivus paraphrasibus illustratus*, ibid., 1650, 1663, 1701, in-12. — *Smilacis asperæ et salsæparilïæ causa*, ibid., 1654, in-4.—*La Lepra unita col mal franc.*, ibid., 1656, in-8. — *Politica medica pro leprosis*, ibid., 1657, in-4. — *Idea del cavar sangue*, ibid., 1659, in-12.—*Del vero metodo di conservar la sanità e di curar ogni morbo col solo uso dell' acqua vita*, 1662, in-4. — *Discorsi intorno dell' uso del acqua vita*, ib., 1667, in-12, sous le nom de *Bruno Cibaldi*. — *Il cafè con più diligenza esaminato*, ib., 1674, in-4. Galeano a laissé encore un grand nombre d'écrits littér. et poétiq. dont aucun ne mérite une mention spéciale.

GALEAZ DE MANTOUE, général au service des Vénitiens, commandait au siége de Padoue en 1405. François de Carrare, seigneur de cette ville, demanda et obtint de Galeaz sa parole pour la garantie des clauses de la capitulat.; mais le gouvernem. de Venise, d'après l'avis du conseil des dix, ne voulant point ratifier cette même capitulation, le général fit, à cet effet, de vives représentations dont le conseil le punit en le faisant empoisonner.

GALEN (JEAN van), célèbre marin holland., né à Essen en Westphalie, vers 1610, parvint, de la condit. de simple matelot, au grade de chef d'escadre dans la marine de sa patrie adoptive, et signala successivement sa valeur ainsi que son intelligence contre les Espagnols, les Français, les Barbaresques, les Anglais, et remporta, sur une forte escadre de ces derniers devant Livourne (en 1653), une victoire complète, mais qui lui coûta la vie, à la suite d'une blessure grave à la jambe droite. Son corps, transporté à Amsterdam, y fut enterré avec les plus gr. honneurs, et les États-Généraux lui firent élever un monum. dans l'église Neuve de cette ville.

GALEN (CHRISTOPHE-BERNARD van), prince-év. de Munster, né en Westphalie vers 1607, resta, dès l'âge de 6 ans, orphelin de père et de mère, sans auc. biens, et fut élevé par les soins de son oncle, Bern. de Malinkrot, doyen du chapitre noble de Munster. Malgré le goût décidé que le jeune van Galen manifestait pour l'art milit., son parent lui fit suivre la carrière ecclésiast. et obtenir la dignité de prevôt. Le prince-év. étant mort en 1650, Galen fut choisi pour le remplacer, au gr. dépit de son oncle, par les chanoines à qui appartenait le droit d'élection. Le nouv. prélat, investi du pouvoir souver., sentit renaître ses inclinations guerrières, leva des troupes, fit le siége de Munster où des mécontents, excités par Bernard Malinkrot, avaient levé l'étendard de la révolte, y entra par capitulat. et bâtit une citadelle où il mit une garnison nombreuse. Quelq. années après (1664), l'emper. le choisit l'un des généraux

de l'armée destinée contre les Turks; il s'unit ensuite avec le roi d'Angleterre contre les Hollandais dont il prétendait avoir à se plaindre, envahit le territoire des Provinces-Unies et y enleva plus. places fortes. Après la paix de 1674, n'ayant plus d'affaires personnelles, son esprit remuant le porta à prendre parti dans celles de ses voisins. Il contracta une nouv. alliance avec la France contre les Hollandais, obtint d'abord quelq. succès, mais échoua devant Groningue dont il fut obligé de lever le siége. Il quitta le parti de la France pour unir ses armes à celles de l'emper., se ligua ensuite avec le roi de Danemarck contre la Suède, et finit par mourir à Huys, en 1678, après 28 ans de règne et d'une existence presque entièrement milit. Sa *Vie*, en allem. par un anonyme, a été trad. et revue par l'abbé de Vallemont, Rouen, 1679, in-16. J.-A. Alpen en a publ. une plus étendue : *de Vitâ et rebus gestis Chr. Bern. de Galen*, Coesfeld, 1694, 2 vol. in-8. Il en a paru un prem. abrégé en allem., Munster 1790, in-8, et un autre plus complet, Ulm, 1804.

GALEOTTI (Albert), célèb. jurisc., né à Parme dans le 13e S., professa le droit à Bologne en 1235, à Padoue en 1247, fut chargé par son gouvernem. de diverses ambassades, et mourut vers 1285. Il a laissé : *Aurea ac penè divina et verè margarita, seu quæstionum summula*, etc., inséré en entier dans le *Speculum juris* de Guill. Durand, et impr. à Venise en 1567, Cologne, 1585. — *Tractatus de pignoribus* MSs. sous le n° 269 dans la biblioth. roy. de Turin. — *Declarationes judicorum; Tractatus de conciliis habendis; Reportationes super codice*, etc., etc.

GALEOTTI (Marzio), écriv., né à Narni, dans l'Ombrie, professa d'abord les bel.-lettres à Bologne; mais ayant publ. un ouvr. dans leq. il soutenait que la foi n'est pas nécess. et qu'on peut être sauvé par les bonnes œuvres, il se vit obligé de chercher un asile à Venise, où il fut arrêté et jeté dans les cachots de l'inquisition. Rendu à la liberté par ordre du pape Sixte IV, sous la condit. de rétracter son hérésie, il se retira en Hongrie, y tint des cours publics et devint précept. du fils de Mathias Corvin. Ce prince étant mort, Galeotti revint en Italie, passa ensuite en France, et mourut à Lyon, en 1494. Ce savant, que Walter Scott a mis en scène dans *Quentin Durward*, fut en gr. renom pour son habileté dans les sc. occultes. On a de lui : *De homine et ejus partibus*, in-fol., S. D., réimpr. plus. fois. — *De doctrinâ promiscuâ*, Florence, 1548, in-8; trad. en ital., Florence, 1615, in-8. — *De egregiè, sapienter et jocosè dictis ac factis Mathiæ I, regis Hungariæ*, Vienne, 1563, réimpr. dans la *Collect. Hungaricar. rerum scriptor.*, de Jacques Bongars. — *De excellentibus; de Verborum significatione*. Ces deux ouv. sont extrêmem. rares. On attribue à ce même aut. une trad. ital. de la *Rhétorique* de Cicéron, S. D., in-4, dont un exemplaire se trouve à la bibliothèque du roi, sous le n° 1780.

GALEOTTI (Nicolas), jés. ital., né à Vienne en 1692, professa la phys. à Macerata et la rhétor. à Rome, où il mourut en 1758. Il a publ. : *Musæum Odescalcum, sive thesaurus antiquarum gemmarum*, etc., Rome, 1747 ou 1751, in-fol. en 2 parties. — *Imagines præpositorum generalium societatis Jesu, delineatæ et æneis formis expressæ ab Arnoldo Westerhout*, ibid., 1748, grand in-fol. Le P. Galeotti a enrichi de notes les *Gemmæ antiquæ litteratæ*, de Ficoroni, Rome, 1757, in-4.

GALÈRE (Caïus-Galérius-Valérius-Maximianus), emper. rom., origin. de la Dacie, avait d'abord gardé les troupeaux, d'où lui vint le surnom d'*Armentarius*. Il s'éleva par son courage aux prem. emplois de l'armée, et fut adopté par Dioclétien en 292. Après avoir remporté plus. avantages sur les Perses, il força en 305 Dioclétien et Maximien à abdiquer, se fit déclarer emper. avec Constance Chlore; et, s'étant réservé le gouvern. de l'Italie, et de tout l'Orient, il y exerça le despot. le plus affreux : ce fut surtout contre les chrétiens qu'il s'abandonna à toutes ses fureurs. Bientôt s'élevèrent des révoltes : Maxence, fils de Maximien, se fit proclamer dans Rome; Maximien reprit la pourpre, et força Galérius à le reconnaître. Peu après, celui-ci fut attaqué d'un ulcère hideux qu'on regarda comme une punit. de sa cruauté envers les chrétiens, et dont il mourut à Sardique, en Dacie, l'an 311.

GALESINI (Pierre), protonotaire apostolique à Milan, né à Ancône vers 1520, vécut dans l'intimité de St Charles Borromée, s'occupa avec fruit de l'étude de l'antiquité, et mourut vers 1590. On a de lui une trad. lat. des *Sermons* de St Grégoire de Nice, Rome, 1563, in-4; un autre de la *lettre* d'Isidore de Péluse à Palladius. — *Martyrologium romanum in singulas dies anni accommodatum*, Milan, 1578, in-4. — *Ordo dedicationis obelisci quem Sixtus V in foro vaticano erexit*, Rome, 1586, in-4. — *Dedicatio columnæ cochlidis Trajanæ ad honorem S. Petri*, ibid., 1587. — *Comment. brevis de biblis græcis interpretum LXXII*, etc., ibid., 1587, in-4. On lui doit encore des édit. de plus. aut. sacrés; il a eu part au *Recueil des actes de l'église de Milan*, et il a laissé en MSs. une hist. des papes sous le titre de *Theatrum pontificale*, ainsi qu'une *Hist. des saints de Milan*.

GALFRID ou GEOFFROI en français, chroniq. angl., né dans le 12e S., embrassa l'état ecclésiast., devint év. de St-Asaph en 1151, vécut long-temps à la cour du roi Henri II, se démit de son évêché en 1175, et mourut vers 1180. On a de lui : *Origo et gesta regum et principum Britanniæ, sive historia Britonum ab Æneâ et Bruto* : cette histoire, publ. pour la prem. fois, Paris, 1517, in-4, a été réimpr. dans les *Britannicar. rer. script.*, de J. Commelin, Heidelberg, 1587, in-fol. : Pontico Virunio a purgé cet ouvr. des fables qu'il renferme, et l'a pub., Augsbourg, 1534, réimpr. à Heidelb., 1542, à Londres en 1585, in-8, et inséré aussi dans *Britannic. rer. script.*; *Versio prophetiarum Ambrosii Merlini*, extr. du 4e liv. de l'ouvr. précéd., et impr. séparemm. avec des explicat. d'Alain de

Lille, Francfort, 1603, in-4. — *Vita Merlini Caledonii; Comment. in prophetias Merlini utriusque*; *Epistola ad Gualterum oxoniens. archidiac.; de Exilio ecclesiasticorum;* un abrégé de l'hist. de Gildas, enfin des *vers* latins sur différ. sujets.

GALFRID ou GEOFFROI, surnommé *de Winesalf*, poète et hist. angl., né dans le 13ᵉ S., d'une famille origin. de Normandie, suivit le roi Richard en Palestine, vint en Italie au retour de cette expédit., fut bien accueilli par le pape Innocent IV, et professa les belles-lettres à Bologne. On ignore l'époque de sa mort. Ses ouvr. sont : *Poetica nova sive carmen de arte dictandi, versificandi et transferendi :* cet écrit, remarquable pour le temps, a été publ. pour la prem. fois dans l'*Hist. poemat. medii ævi* de P. Leyser, Halle, 1721, et réimpr. séparém., Helmstadt, 1724, in-8. — *Historia seu itinerarium Richardi, Anglorum regis, in Terram sanctam, ab anno* 1177 *ad* 1190, impr. sur un MS. défectueux dans les *Gesta Dei per Francos* de Bongars, et sur une meill. copie dans les *Scriptor. histor. anglicanæ* de Th. Gale.—*de Plantatione arborum et conservatione fructuum, ubi de modo inserendi arbores aromaticas..., vites et vina cognoscendi*, etc., MS. dont il existe une copie dans la biblioth. de Cambridge.—*Medulla grammaticæ; liber de Rebus ethicis*; *de Pronotionibus et persecutionibus Galfridi eboracencis archiepiscopi*. Ces trois ouvr. MSs. se trouvent dans différ. biblioth. d'Angleterre. On attribue à Galfrid une élégie intit : *de Statu curiæ romanæ*, insérée dans le recueil *de Corrupto Ecclesiæ statu* de Math. Francowitz, Bâle, 1557, in-8; et dans les *Analecta* de dom Mabillon.

GALFRID ou GEOFFROI DE BEAULIEU, dominicain, né dans le 13ᵉ S., aux environs de Chartres, fut confess. de St Louis, accompagna ce prince dans ses deux expédit. en Égypte, en Barbarie, l'assista dans ses dern. mom., et mourut vers 1274. On a de lui : *Vita et sancta conversatio piæ memoriæ Ludovici IX, quondam regis Francorum*, publ. par Cl. Ménard à la suite de l'*Hist. de St Louis* par Joinville, inséré ensuite dans le t. V des *Scriptores hist. Francor.*, par Duchesne, et dans les *Acta sanctorum* de Bollandus.

GALGACUS, chef des Calédoniens, résista long-temps avec courage aux Romains commandés par Agricola, et succomba enfin dans une gr. bataille avec presque tous ses soldats. Tacite met dans sa bouche un discours admirable qu'il adresse à ses troupes avant le combat.

GALHEGOS (Manoel de), poète portug., né à Lisbonne en 1597, fut le contempor. et l'ami de Lope de Véga, séjourna long-temps à la cour de Philippe IV, roi d'Espagne, composa plus. pièces de théâtre en espagnol pour la scène de Madrid, retourna ensuite dans sa patrie, embrassa l'état ecclésiast., et mourut en 1665. On a de lui, en portugais : *la Gigantomachia*, ou la guerre des géants contre Jupiter, Lisbonne, 1628, in-4. — *Templo de memoria*, ibid., 1630. — *Poesias varias* (en espagn.), Madrid, 1637, in-8; et un gr. nombre de pièces pour le théâtre espagn., dont les plus remarquables sont *El Hombre honrado y prudente*, et *la reyna Maria Estuarda* (Marie Stuart).

GALI (François), désigné aussi sous le nom de *Gualle*, voyageur espagn., chargé par son gouvernement d'aller en 1582 reconnaître sur la côte de Californie un mouillage où viendraient relâcher les navires arrivant des Philippines, profita de cette mission pour visiter les îles de Lequeo et du Japon. A son retour le projet d'établissem. était abandonné ; mais Gali n'en rédigea pas moins la *Relat. de son voyage*, et l'envoya au vice-roi des Indes. J.-H. Linschot l'a trad. en holland. et l'a fait entrer dans son *Routier des Indes*, Amsterdam, 1695, un vol. in-fol. Hackluyt en inséra une trad. dans sa collection. On la trouve aussi dans la version française de Linschot.

GALIANI (dom Célestin), sav. prélat, né à Foggia dans la Pouille en 1681, entra dès sa première jeunesse dans l'ordre des célestins, se livra avec succès à l'étude de la théolog., des langues, de la philosoph., des mathémat., de la physiq., des antiquités sacrées et profanes, et occupa la chaire d'hist. ecclésiast. au collége de la Sapience à Rome. Après plus. années de résidence dans cette ville, où il remplissait d'ailleurs les fonct. de procur.-gén. de sa congrégat., il fut successiv. nommé par le roi de Naples son prem. chapelain, archevêque de Tarente et de Thessalonique, préfet des études roy. à Naples, conseiller-d'état et chancelier de l'ordre de St-Charles. Il joua le rôle de conciliat. dans les différends entre Benoît XIII et l'emper. Charles VI, entre le roi de Naples et Clément XII, et mourut à Naples en 1753. Sa modestie l'empêcha de livrer à l'impression plus. ouvr. qu'il avait composés sur différ. sujets, entre autres sur les mathémat. et la physiq., dont il faisait ses délassem. ordin. On lui attribue les combinais. de la loterie par extraits, ambes et ternes.

GALIANI (Ferdinand), neveu du précéd., né dans l'Abruzze-Citérieure en 1728, fut envoyé dès l'âge de 8 ans à Naples, où son oncle se chargea de son éducation. Placé d'abord chez les PP. célestins, il y apprit la philosophie, les mathémat., les belles-lettres, se livra ensuite à l'étude du droit, de l'hist., des antiquités, du commerce et de l'économie politique. Il n'avait que 16 ans, lorsqu'il présenta à une des acad. de Naples, où il venait d'être admis, un *Mém.* sur l'état de la monnaie au temps de la guerre de Troie; et ce fut ce travail qui lui donna la prem. idée du gr. ouvr. qu'il publia plus tard sur les monnaies. Il traduisit aussi le traité de Locke sur la monnaie et l'intérêt de l'argent. A 18 ans il entreprit un travail sur l'ancienne hist. des navigat. de la Méditerranée. L'archevêque son oncle le fit ensuite voyager en Italie, où sa réputat. naissante l'avait précédé dans les princip. villes et dans les cours des différ. princes. De retour à Naples en 1753, il se mit en correspond. avec un gr. nombre de savants, de ministres et des souverains ital. et étrangers, fut nommé secrétaire-d'état de la maison du roi, puis

1er secrét. d'ambass. en France, où il se rendit en 1759. Ce fut pend. son séjour à Paris, après s'être exercé assidûment à écrire en franç., qu'il composa son comment. sur Horace, et ses *Dialogues sur le commerce des blés*, ouvr. revu par Grimm et Diderot, et auq. il doit une gr. partie de sa célébrité parmi nous. Rappelé à Naples pour y remplir plus. emplois import., notamment ceux de conseiller du tribunal suprême de commerce et de membre de la junte des domaines royaux, l'abbé Galiani n'en continua pas moins ses travaux littér., reprit sa correspond. avec les savants et les nombr. amis qu'il s'était faits en France et en Angleterre, parcourut de nouveau l'Italie, et mourut en 1787. On a de ce spirituel et savant abbé, une critique piquante de l'usage introduit dans plus. acad. d'Italie de publier, à la mort d'un personnage remarquable, un rec. de pièces en prose et en vers à sa louange : l'écrit de Galiani est intit. : *Componimenti varj per la morte di Domenico Jannacone, carnefice della gran corte della vicaria*, etc., publ. sous le nom de J.-B. Sergio, avoc. napol., présid. de l'acad., dont l'aut. était membre, Naples, 1749, in-12. — *Traité sur les monnaies* (en ital.), ibid., 1750. —*Della perfetta conservaz. del grano*, sous le nom de Bartholom. Interii, ibid., 1754, in-4.— *Delle Lodi del papa Benedetto XIV*, ib., 1758, in-4, réimpr. en 1781 ; des *dissertat.* dans le 1er vol. des *Antiquités d'Herculanum* (en ital.), Naples, 1757. — *Spaventosissima descrizione dello spaventoso spavento*, etc., sous le nom de D. Onofrio Galeota, ibid., 1779 : c'est un pamphlet critique et burlesq. sur un sujet fort triste, la fameuse éruption du Vésuve, arrivée le 8 août 1779. — *Del dialetto napoletano*, 1779, in-8. — Un traité, en ital., sur *les devoirs des princes neutres envers les princes belligérants, et de ceux-ci envers les neutres*, ibid., 1782, in-4.—*Dialogues sur le commerce des blés*, 1770, in-8. — Son *Commentaire sur Horace* a été publ. à la suite des *OEuvres* du lyrique lat., trad. par MM. Campenon et Després, 1821, 2 vol. in-8. L'abbé Galiani a laissé un assez gr. nombre d'ouvr. MSs.; les princip. sont : un tr. *des instincts ou des goûts naturels de l'homme, ou Principes du droit de la nature et des gens, tirés des poésies d'Horace;* un *vocabulaire* des mots du dialecte napolit., qui s'écartent le plus du dialecte toscan, avec des recherches étymologiq., etc.; une trad. en vers de l'*Anti-Lucrèce* du card. de Polignac; un recueil de poésies sur différ. sujets; enfin plus. vol. remplis de lettres facétieuses, de bons mots, de nouvelles et d'historiettes. Les lettres écrites à l'abbé Galiani par un gr. nombre de savants ital., de savants, de ministres et souver. étrangers, forment un collection de 22 vol. : elle se trouvait dans la biblioth. de Ginguené. On a publ., en 1818, la *Correspond. inédite* de l'abbé Galiani avec Mme d'Épinay, le baron d'Holbach, Grimm et autres, 2 vol. in-8. — Le marquis Bernard GALIANI, frère du précéd., est aut. d'une trad. ital. de Vitruve, avec des comment., Naples, 1758, gr. in-fol., orné de 25 grav.

GALIEN (CLAUDE), appelé quelquefois l'Hippocrate de Pergame, désignat. méritée, car son nom, après celui du vieillard de Cos, est le plus beau nom de la médecine antique. Galien était né à Pergame, où il y avait un fameux temple d'Esculape, l'an 131 de l'ère chrét. Son père, Nicon, était un architecte sav. qui dirigea d'abord lui-même les études de son fils, et le confia ensuite à d'excell. maîtres. A 17 ans Galien était le disciple des plus illustres philosophes. Un songe lui révéla sa vocat. pour la médecine : les songes furent toujours l'objet particulier de son attent. dans ses études et la pratiq. médicale. Ne nous hâtons pas d'en rire : l'imaginat. n'est-elle pas de moitié dans la plupart des maladies? Galien alla puiser la science dans les villes fameuses par leurs écoles et leurs profess. Il voyagea beaucoup, et souvent à pied, quoique riche, en vrai péripatéticien. Il voyagea avec fruit, car il connaissait presque toutes les langues et tous les dialectes de son temps. Il s'arrêta surtout à Alexandrie, où il acquit ses connaiss. anatomiq., grandes relativem. à l'état de cette science chez les anciens. De retour à Pergame, il se mit sous le patronage des prêtres d'Esculape, que la superstition consultait avant les médecins; c'était donc une excellente recommandat. Le pontife du temple lui confia le soin des gladiat. blessés. Galien se montra chirurg. habile. On dit que ce fut une sédit., ou la crainte de ses suites qui lui fit quitter Pergame pour Rome; peut-être y avait-il joué un rôle. Arrivé dans la capitale du monde, il se fit connaître en peu de temps par d'éclatants succès dans la médec.; mais deux gr. fléaux le chassèrent, la peste et la persécution de ses confrères. Il est permis de croire que le second, qui pour un médecin n'est pas le moins mortel des deux, y contribua beaucoup : si du moins la contagion lui fit peur, il s'y était exposé plus ou moins, puisque la peste ne l'épargna pas plus que ses envieux. Galien retrouva à Pergame sa prem. renommée et l'y accrut encore; aussi les emper. Marc-Aurèle et Lucius-Vérus le firent venir à Aquilée, d'où la peste le chassa de nouveau; mais cette fois il s'enfuit à la suite des maîtres de l'empire, et ce fut sous leurs auspices qu'il revint à Rome : leur confiance protégea du moins son talent et sa gloire. Marc-Aurèle voulut l'emmener dans son expédit. en Germanie; un songe lui conseilla de rester, ou plutôt Marc-Aurèle le laissa pour soigner la santé de son fils Commode, qui habitait une *villa* dans les environs de Rome. Ce fut là que Galien, à qui ses rivaux faisaient un crime d'être un érudit, leur prouva qu'ils s'étaient trompés en croyant exagérer son savoir. Il écrivit ses immenses traités dont l'ensemble eût composé une biblioth. médicale. On lui attribue 750 liv., et il en est qu'il recommença deux fois, un incendie en ayant détruit le MS. Mais il faut dire que ces 750 liv. étaient 750 divisions d'ouvr., et ne formaient pas 750 volumes. Une partie seulement nous est parvenue, entre autres ses 9 livres *de Anatomicis administrationibus;* ses 17 livres *de Usu partium*, et *de Locis affectis, libri VI*, qui sont les plus précieux. On



GALILEE.

Publié par Furne, Paris

ignore l'époque de sa mort malgré de savantes dissertat, à ce sujet, qui ont surtout prouvé que ce gr. médecin était souv. malade. Galien a laissé une gr. réputat. d'éloquence; Athénée l'a introduit dans son banquet des savants. On l'accusa de beaucoup d'amour-propre; mais il était en guerre ouverte avec ses rivaux : c'était un amour-propre défensif. Médecin anatomiste, il reconnut une intelligence au-dessus de la matière, et proclama la grandeur de la divinité même dans le cours d'une dissection. Ses connaiss. en hygiène et en physiologie furent aussi remarquables. Il excellait dans le diagnostic et le pronostic des maladies, tenant compte de tous les symptômes tant moraux que physiques. Dans le doute du zèle ou du discernem. des témoins habituels, il passait lui-même les nuits auprès de ses malades. Sa pathologie abonde peut-être trop en explications subtiles ou minutieuses; ce n'est plus la noble simplicité d'Hippocrate. Ce fut cepend. Galien qui ramena son siècle au culte de ce grand homme; mais il parlait à des esprits prévenus de leurs propres systèmes. Il avait lui-même dans sa jeunesse fréquenté les écoles de philos. On sent le rhéteur dans son style et la tournure de ses idées. Cette prolixité pompeuse, cette subtilité sav., ces théories quelquefois plus brillantes que solides, cette imaginat. qui vient au secours de l'esprit systématique, voilà sans doute ce qui séduisit les médecins arabes, par qui Galien fut mis au-dessus d'Hippocrate lui-même. Avicenne et Averhoès avaient pour le médecin de Pergame une espèce de religion. La thérapeutique de Galien est devenue proverbiale. La pharmacie ancienne s'appelle encore pharmacie galénique; et c'est presque une épithète ridicule aux yeux de la nouv. chimie médicale; il est juste de remarquer cepend. que si Galien passe pour polypharmaque, c'est parce qu'il a parlé de beaucoup de remèdes; mais c'est souv. en critique, et il n'employait généralem. que ceux dont l'expérience lui avait révélé la puissance et qu'il avait même souv. essayés sur lui-même. Ajoutons pour achever de le réconcilier avec les thérapeuticiens modernes que Galien fut gr. partis. de la saignée... qu'il n'ordonnait cependant qu'après avoir pris en considérat. le climat, la saison, l'âge, le tempérament, les forces et l'état du pouls. Ce qui nous reste des ouvr. de Galien a été édité, traduit et commenté un gr. nombre de fois, surtout dans le 16e S.; nous ne signalerons parmi les édit. qui en ont été données collectivem. que les suiv. : en grec, Bâle, 1538, 5 vol. in-fol., par les soins de J. Gemusæus, de L. Fuchs et de Joach. Camerarius; en latin, Venise, 1490, 1502, 1522, 3 vol. in-fol.; Bâle, 1562, in-fol., ordinairement relié en 5 ou 7 vol. : cette dern. édit. très estimée est enrichie d'une *Vie de Galien*, par Gessner, et offre des éclaircissem. précieux; on distingue aussi les 10 édit. données à Venise, par les Juntes, de 1541 à 1625; enfin il existe une édit. grecque-lat. des *OEuvres de Galien*, due à René Chartier, qui les a jointes aux *OEuvres d'Hippocrate*, Paris, 1639-1679, 13 tom. in-fol., réliés ordinairem. en 9 ou 10 vol. Il a paru divers abrégés, tables ou dictionn. des *OEuvres* de l'illustre méd. de Pergame, nous citerons entre autres : *l'Index*, d'Ant. Musa Brasavoli, joint aux 9e et 10e édit. des Juntes. Le P. Labbe, l'un des principaux biogr. de Galien, a donné en latin son *Éloge chronologique*, Paris, 1660, in-12.

GALIGAI (Éléonore). — V. Concino-Concini.

GALILÉE-GALILEI, créateur de la philosophie expérimentale, né à Pise en 1564, étudia d'abord la musique et le dessin, montra peu de goût pour ces arts, et fut envoyé par son père à Pise pour y suivre des cours de médec.; mais, pressentant sa vocat., il profita de son séjour dans cette ville pour s'y adonner entièrem. aux mathém., et fut jugé capable, dès l'âge de 24 ans, de professer cette science à Padoue. C'est à cette époque qu'il inventa le thermomètre, le pendule, la balance hydrostatique : ce n'était là que le prélude de ses découvertes. En 1609, il fit un télescope, instrum. dont on n'avait eu jusque-là qu'une idée vague; il en créa l'usage, et dès-lors le ciel n'eut plus de secrets pour l'homme. Le prem. Galilée explora la surface de la lune, les sinuosités qui lui sont particulières, les taches du soleil, découvrit les phases de Vénus, les satellites de Jupiter, la voie lactée, et fit une foule d'observat. astronomiq. Il avait quitté Padoue pour professer à Florence; mais, au lieu de recevoir du pays qu'il illustrait par son génie les récompenses qui lui étaient si bien dues, il se vit en proie à mille persécut. Il avait embrassé le système de Copernic, et s'était efforcé de détrôner les vieilles erreurs aristotéliq.; on condamna hautem. ce système comme contraire à l'Écriture-sainte. Galilée avait osé dire, ce dont il s'était convaincu par ses observat., que la terre tourne et que le soleil est immobile; les théolog. crurent voir les bases de la religion ébranlées par ces assert., et ils incriminèrent non-seulement la doctrine de Galilée, mais encore ses intent. Traduit au tribunal de l'inquisit. en 1633, il fut forcé d'abjurer à genoux, la main sur les Évangiles, son erreur et ses hérésies : on le condamna à une prison perpétuelle, et ses ouvr. furent livrés au bourreau. On rapporte qu'au moment même de son abjurat. il ne put s'empêcher de dire en frappant la terre de son pied : « *E pur si muove* (et pourtant elle tourne). » Galilée consacra sa longue captivité, adoucie par le pape lui-même, à continuer ses découvertes astronom., à écrire ses immortelles observat., qui ont frayé la carrière à Viviani, à Toricelli, à Newton, et à tous les physiciens philosophes qui depuis lui ont étudié la nature. Galilée mourut en 1642. Ses princip. ouvr. sont : *Dialoghi delle scienze nuove; Sidereus nuncius*, Florence, 1610. — *Il sagittatore, nel quale con bilancia esquisita e giusta si ponderano le cose contenute*, etc., Rome, 1623, in-4. — *Dialoghi quattro sopra i due massimi sistemi del mondo Tolemaico e Copernicano*, Florence, 1632, in-4. — *Epistolæ tres de conciliatione sacræ Scrip-*

turæ cum systemate telluris mobilis, quarum duæ posteriores nunc primùm curâ M. Nevræi prodeunt, Lyon, 1649, in-4. — Un *Traité de fortification et d'architecture*, etc., etc. La plus complète des édit. des *OEuvres* de Galilée est celle de Milan, 1808, 13 vol. in-8. Il existe un *Éloge* de Galilée, en ital., par le P. Frisi, Livourne, 1775, traduit en français, par Floncel. Sa *Vie*, écrite par Louis Brenna, est insérée dans le tome Ier des *Vitæ italorum* de Fabroni. Les *Pièces originales* (en latin et en ital.) *du Procès de Galilée*, qui se trouvaient à Rome dans les archives pontificales, furent transportées en 1810 à Paris par ordre de Napoléon, qui se proposait de les faire traduire. M. A.-A. Barbier fut chargé de les examiner; il en traduisit et en fit traduire une partie. Les originaux furent renvoyés à Rome en 1814. — Galilée (Vincent), fils naturel du précéd., mort en 1649, s'occupa de mécanique et fit plus. applicat. heureuses des découvertes de son père, entre autres l'*Essai du pendule* comme moteur des horloges. Huyghens perfectionna plus tard cette applicat. en ne faisant servir le *pendule* que comme régulateur. Vincent cultivait aussi la poésie, et l'on connaît de lui une trad. *in quarta rima* des *Prophéties de Merlin*, non publiée. — Galilée (Vincent), père du philosophe, cultiva la musique avec un gr. succès. On a de lui : *Dialogo della musica antica e moderna*, etc., Florence, 1581 et 1602, in-fol., fig. — *Il Fronimo, dialogo sopra l'arte del bene intavolare e rettamente sonare la musica*, Venise, 1583, in-fol. — *Discorso intorno all' opere di Giuseppe Zarlino..., attenenti alla musica*, Florence, 1589, in-8.

GALIN (Pierre), music., né à Bordeaux en 1786, mort à Paris en 1821, avait professé les mathémat. spéciales avant de se livrer à la musiq., et s'est fait connaître surtout par l'invention de la méthode du méloplaste. Il a développé son système avec une clarté peu commune dans l'écrit intit. : *Exposit. d'une nouvelle méthode pour l'enseignement de la musique*, Paris, 1818, in-8. M. Francœur, dans une notice sur différ. procédés mis en usage depuis quelq. années pour enseigner la musique (*Revue encyclopéd.*, tom. XII, pag. 20), donne à Galin des éloges mérités, et démontre tous les avantages du nouv. enseignem. Un des élèves de Galin, M. Geslin, a publ. une *Exposition de la gamme, échelle élément. de la musique*, Paris, 1823. C'est le complém. de l'ouvr. de son maître.

GALINDO ou GALINDON, plus connu sous le nom de *St Prudence-le-Jeune*, savant prélat, né en Espagne dans le 9e S., fut élu évêque de Troyes (Champagne) en 847, et mourut en 861. On a de lui un *Recueil de passages des Pères;* un *Traité sur la prédestination contre J. Scot, surnommé Érigène*, dans le prem. vol. des *Vindiciæ prædestin.* du présid. Mauguin, et dans la *Bibl. des Pères;* une lettre intit. : *Tractoria;* un *Sermon sur Ste Maure;* des *Annales de France*, citées par Hincmar; un *Poème* en vers élégiaques inséré par Barthius dans ses *Adversaria;* un *Tr. ascétique ou abrégé des psaumes en faveur d'une noble dame affligée de différentes infirmités et autres peines*, MS. de la biblioth. royale. On lui attribue aussi un *Pénitencier*, ou *Pontifical*, dont il avait fait présent à l'abbaye de Moutier-Amey.

GALINDO (Béatrix), appelée *la Latine*, née à Salamanque en 1475, avait fait une étude approfondie des langues anc. et modernes, et notamm. du latin. Sur le bruit de son savoir, Isabelle de Castille l'appela à sa cour, et la maria après l'avoir dotée richement. Cette dame savante mourut à Madrid en 1535, après avoir fondé dans cette ville un hospice qui conserve le nom d'*Hôpital de la Latine*. Elle a composé des *Commentaires* sur Aristote, des *Poésies lat.*, des *Notes sur les anc.;* tous ces ouvr. sont restés MSs.

GALIOT DE GENOUILLAC (Jacques), seigneur d'Acier, né dans le Quercy vers 1466, d'une famille déjà illustre par des services rendus à l'état, fit ses prem. armes en Italie sous Charles VIII, se trouva à la bataille de Fornoue, et s'y distingua ainsi qu'à celle d'Agnadel, fut placé en 1512 à la tête de l'artillerie, donna des preuves de sa capacité à la bataille de Marignan, à celle de Pavie, où ses sages conseils ne furent pas suivis par François Ier, fut nommé gouvern. de Languedoc en 1545, et mourut l'année suiv., âgé de plus de 80 ans. « Il connaissait, dit Brantôme, les devoirs de sa place de gr.-maître d'artillerie aussi-bien qu'homme de France. » — Galiot d'Acier (François), fils du précédent, né en 1516, reçut une éducat. soignée, apprit les langues anciennes, fut nommé sénéchal de Quercy, obtint la survivance de la place de gr.-maître de l'artill., assista avec son père au siége de Luxembourg, et passa ensuite en Italie; il commandait une compagnie de 100 hommes d'armes à la bataille de Cérisoles en 1544, et y reçut des blessures graves dont il mourut peu de jours après à Carmagnole. P. Salliat a publié : *Vita Francisci Galioti Acierii, turmarum ductoris et fabrorum machinarumque bellicarum in Galliâ præfecti*, Paris, 1540, in-4.

GALISSONIÈRE. — V. Gallissonnière.

GALITZIN (Basile), surn. *le Grand*, ministre d'état russe, né en 1633 d'une ancienne famille de la Lithuanie, dont l'origine est la même que celle des Jagellons, se distigua de bonne heure par son instruction, sa prudence, ses mœurs polies et son aptitude aux affaires. Il avait appris le grec et le latin; et, dès le règne d'Alexis Michaëlowitsch, il développa ses talents et sa capacité dans les trav. utiles. Nommé ministre en 1680 par Fédor, successeur d'Alexis, il exerça le principal pouvoir sous la minorité des princes Ivan et Pierre, sous la régence de Sophie, leur sœur, apaisa la révolte des strélitz en 1682, conclut un traité de *paix perpétuelle* avec la Pologne en 1686, entra dans une conspirat. tramée en 1689 contre le tzar Pierre, qui se contenta de l'exiler d'abord près des frontières de Sibérie, et ensuite près d'Archangel, d'où il obtint la permission de venir habiter une de ses terres près de Moscou. Il mourut dans un couvent de cette ville en 1713. — Galitzin (Michel Ier, prince

de), de la même famille, né en 1674, entra au service dès l'âge de 12 ans, fit plus. campagnes contre les Turks et les Suédois, devint colonel des gardes du tzar Pierre I[er] en 1706, fut fait gouverneur de la Finlande en 1713, remporta un avantage sur la flotte suédoise dans la Baltique en 1720, fut chargé de suivre les négociat. qui se terminèrent par la paix de Neustadt, obtint le grade de feld-maréchal en 1724, et mourut à Moscou en 1730, peu de temps après avoir été nommé par l'impératrice Anne sénateur et président du conseil de guerre. C'était, suiv. plus. écrivains, un homme de mérite, d'une valeur rare, d'une gr. capacité, et très estimé du tzar Pierre-le-Grand. — GALITZIN (Dimitri, prince de), frère du précédent, né vers 1670, assista à l'assemblée qui eut lieu après la mort de Pierre II, et y proposa de prévenir le retour du despotisme en rédigeant des condit. que la nouv. impératr. (Anne), avant son avénement, s'engagerait par serment à faire respecter. Il fut puni de sa hardiesse par un emprisonnem. dans la forteresse de Schlusselbourg, où il mourut en 1738. — GALITZIN (Michel II, prince de), président de l'amirauté, mort en 1764, avait voyagé dans sa jeunesse en Hollande et en Angleterre, pour s'y instruire de tout ce qui concerne la construction, l'armement et la manœuvre des vaisseaux. — GALITZIN (Dimitri II, prince de), mort octogénaire en 1793 à Vienne, où il était ambassadeur dep. 1762, acquit la réputat. d'un habile diplomate pour avoir ménagé avec succès les intérêts de sa souveraine Catherine II. — GALITZIN (Dimitri III, prince de), parent du précédent, fut nommé ambassadeur en France en 1765, s'y lia avec les hommes célèbres de l'époque, passa ensuite à l'ambassade de Hollande, puis se retira en Allemagne, et mourut à Brunswick en 1803. Ce seigneur, qui avait reçu l'éducation la plus distinguée, joignait le goût des sciences à de grandes connaissances en hist. et en littér. On a de lui : *Descript. physique de la Tauride* (la Crimée) *relativem. aux trois règnes de la nature*, trad. du russe en franç., La Haye, 1788, in-8. — *Tr. de minéralogie, ou Description abrégée et méthodique des minéraux*, Maestricht, 1792, in-4; nouv. édit. augm., Helmstadt, 1796. — *L'Esprit des économistes, ou les Économistes justifiés d'avoir posé, par leurs principes, les bases de la révolution franç.*, Brunswich, 1796, 2 vol. in-8. On a du même aut. des *Notes et observations sur l'hist. de la guerre entre la Russie et la Turquie*, par Keralio; un *Essai sur le qatrième livre de Végèce;* et plus. *Mém.* dans les rec. de soc. sav. Pendant son séjour en Hollande, le prince de Galitzin y publia une édit. des *OEuvres d'Helvétius*, augmentée du *Traité de l'homme et de ses facultés intellectuelles*, dont il avait acquis le MS. original. — Un prince Boris de GALITZIN a publ. des morceaux de poésie dans l'*Almanach des Muses*, année 1788, et plus. autres personnages de la même famille sont mentionnés honorablem. dans les fastes milit. de la Russie dep. le commencem. du 18[e] S.

GALL ou GAL, *Gallus* (St), 16[e] év. de Clermont, né vers 489, se fit remarquer par son gr. savoir et sa piété, et fut appelé à la cour de Thierry, roi d'Austrasie. Il assista au concile d'Orléans en 541 et 549, et mourut en 554. L'Église honore ce saint le 1[er] juillet. Grégoire de Tours, son neveu, a écrit sa *Vie*, et Fortunat lui a consacré une épitaphe en vers insérée au IV[e] livre de ses poésies. — GALL (St), 23[e] évêque de Clermont vers l'an 650, est auteur d'une *lettre* à Didier, évêque de Cahors. — GALL (St), né en Irlande dans le 6[e] S., fut disciple de St Colomban, qu'il accompagna en France en 585, se retira plus tard en Suisse, y fonda le monastère de son nom, et mourut en 646. Il a laissé un discours ou sermon connu aussi sous les titres d'*Abrégé de la doctrine chrétienne*, et *Manière de gouverner l'Église*, inséré dans le 5[e] vol. des *Lectiones antiq.* de Canisius, Ingolstadt, 1604, et dans le *Thesaurus monumentor.* de Jacques Basnage, Amsterdam, 1725.

GALL (JEAN-JOSEPH), célèbre physiologiste, né en 1758, dans un village du duché de Baden, d'une famille marchande, étudia successivem. à Baden, à Brucksal, à Strasbourg, et prit le titre de docteur en 1785 à Vienne. Il exerça d'abord la médecine dans cette capitale; mais, l'autorité ne lui ayant pas permis de développer les vues nouvelles qu'il avait déjà sur les fonctions du cerveau, il se détermina à visiter le nord de l'Allemagne, la Suède, le Danemarck, et exposa son système devant plus. souverains. En 1807, il vint se fixer à Paris, qu'il regardait comme le lieu le plus propre à la propagat. de sa doctrine. Ce fut alors surtout qu'il se voua aux travaux qui lui suscitèrent tant de contradict. et qui usèrent sa constitut. robuste. Emporté par sa passion pour l'enseignem. (il faisait un cours à l'Athénée), il ne voulut point s'apercevoir de l'affaiblissem. de ses forces, et ne sentit la valeur des avertissem. de ses amis que quand le coup mortel fut porté. Des soins lui furent vainem. prodigués; il mourut à sa maison de campagne de Montrouge en 1828. Nous donnerons une idée de sa doctrine, d'après le discours prononcé par M. Broussais sur sa tombe, au cimetière de l'Est. Dès la plus haute antiquité on avait placé dans le cerveau le siége des facutés intellectuelles de l'homme, et aucun médecin n'ignorait que les maladies du cerveau entraînent la détérioration des facultés intellectuelles, des penchants, des aptitudes morales. Partant de ce principe, que le crâne est modelé sur le cerveau qu'il contient, Gall se mit à noter les rapports que devaient avoir, selon lui, les penchants et les aptitudes de tous les animaux vertébrés avec la prédominance des diverses régions de l'appareil encéphalique, et il consacra à cette tâche sa vie entière. La constance des rapports qu'il crut remarquer chaque jour entre le développem. des diverses régions de l'encéphale et les actes des animaux, jointe à des dissections répétées du cerveau et du cervelet, lui persuada qu'il existe dans l'intérieur du crâne des paires de nerfs destinées aux instincts, aux appétits, aux facultés si diversifiées de l'intelligence, comme il

en existe à l'extérieur pour les sens et pour les mouvem. musculaires. Il rejeta alors les classifications de nos facultés, admises par les idéologues et par les métaphysiciens, en proposa une nouvelle, fondée sur ses observat. propres, et entreprit d'assigner à chacune un siége et un appareil nerveux particuliers dans la cavité crânienne. Quelq. jugem. que l'on doive porter sur le système de Gall, peut-être ne faut-il point l'accuser, comme on l'a fait, de conduire nécessairem. au matérialisme et à l'athéisme. Les spiritualistes de tous les temps sont convenus que le cerveau était un organe indispensable pour penser. Qu'a dit de plus le célèbre anatomiste allem.? A-t-il avancé quelq. part que le cerveau pût penser tout seul sans le concours de l'âme immatérielle? Non : il s'est contenté de disséquer cet organe physique, de le diviser en plus. parties, dont il a montré les divers usages. Les spiritualistes n'en concluront qu'une chose : c'est que l'âme, dans son essence et dans son action, a un instrument multiple à son service pour accomplir ses actes, dont on ne niera pas l'infinie multiplicité. Au reste, Gall a répondu lui-même à ses détracteurs dans son ouvr. intit. : *Des disposit. innées de l'âme et de l'esprit, ou du matérialisme*, etc., Paris, 1812, in-8. Ses cours furent toujours très suivis, et quelques-uns de ses élèves en ont fait des analyses qui ont été impr. : l'une des plus claires et des plus impartiales est l'*Analyse d'un cours du doct. Gall*, par M. Adelon, Paris, 1808, in-8.

GALLAIS (Jean-Pierre), bénédictin, anc. professeur de philosophie, né en 1756 à Doué (Maine-et-Loire), mort à Paris en 1820, correspondant littér. de l'emper. d'Autriche, s'attira quelques persécut. et beauc. d'épigrammes par le zèle qu'il déploya contre les principes de la révolution. Le courage de cet aut. est beauc. plus remarq. que son talent. Parmi ses différ. ouvr. on cite : *Appel à la postérité sur le jugem. du roi*, Paris, 1793.— *Hist. du 18 fructidor, du 18 brum., du 20 mars.* — *Études de littérat., d'hist. et de philosophie*, 1812, 2 vol. in-8, réimpr. en 1814 sous le titre de *Cours de littérat., d'hist. et de philosophie*, etc. — *Histoire de France depuis la mort de Louis XVI jusqu'au...... 20 nov. 1815, pour servir de suite à l'hist. de France d'Anquetil*. Gallais a coopéré à la rédaction de plus. écrits périodiques, et a fourni des art. à la *Biographie universelle*.

GALLAND (Pierre), né en 1510 à Aire en Artois, fis ses études à Paris avec succès, devint principal du collége de Boncourt, puis rect. de l'université en 1543, fut nommé par François Ier à la chaire d'éloquence du collége royal en 1545, obtint un canonicat à Notre-Dame, et mourut en 1559. Il était lié avec la plupart des savants de son temps, et compta parmi ses élèves Adrien Turnèbe. On a de lui : *Oratio in funere Francisco Francorum regi facto*, Paris, 1547, in-4, trad. en franç. par J. Martin. — *Pro scholâ parisiensi contra novam acad. P. Rami oratio*, ibid., 1551, in-4 et in-8. — *De Caleto receptâ et rebus à Fr. Lotharingio, duce Guisio.... gestis, carmen elegiacum*, ib., 1558, in-4. — *P. Castellani, magni Franciæ eleemosynarii, vitâ*, ibid., 1674, in-8. — *Observat. sur les Institutions de Quintilien*, dans les éditions de Paris, 1549, in-fol., et 1554.

GALLAND (Auguste), né vers 1570, exerça d'abord la profession d'avocat, parvint ensuite aux places de membre du conseil-d'état et du conseil-privé, et mourut vers 1645. Il s'était appliqué à l'étude de l'histoire en recherchant les droits du roi sur les domaines de la couronne qui avaient été aliénés par le malheur du temps ou usurpés par des princes voisins. On a de lui : *Discours sur l'état de la ville de la Rochelle et touchant ses anciens privilèges*, Paris, 1626, in-4; ibid., 1629, in-8, et dans le t. XIII du *Mercure franç.* — *Tr. du franc-alleu sans titre*, ib., 1629 et 1647, in-4, trad. en lat. dans le rec. *de Feudis imperii francisci* de Schilter. — *Des anc. enseignes et étendards de France, de la chappe de St Martin*, etc., ibid., 1637, in-4, inséré dans le tome II des *Antiquités de Paris*, par Sauval, et réimprimé à Paris en 1782, in-12. — *Mémoire pour l'histoire de Navarre et de Flandre, contenant le droit du roi* (Louis XIII) *au roy. de Navarre*, etc., Paris, 1648, in-fol. A. Galland a laissé plus. MSs. importants, entre autres un *Tr. des Albigeois et des Vaudois*, 4 vol. in-fol.; et une *Histoire de la réforme en France*.

GALLAND (Antoine), orientaliste, prof. d'arabe au collége de France, numismate, etc., né en 1646, près de Montdidier, de parents pauvres, vint à Paris à l'âge de 15 ans continuer ses études au collége du Plessis; il suivit les cours de langues orientales au collége de France, accompagna M. de Nointel, ambassad. à Constantinople, fit avec le même le voyage de Jérusalem, revint directement de Syrie en France, et repartit bientôt après pour le Levant dans le but d'y chercher des médailles dont il avait déjà fait une collection lors de son prem. voyage. Une troisième excursion pour le même objet lui valut le titre d'antiquaire du roi. Galland fut reçu à l'acad. des inscriptions en 1701, obtint la chaire d'arabe au collége royal en 1706, et mourut en 1715. On a de ce savant, simple dans ses mœurs et ses manières comme dans ses ouvr. : *Trois lettres, touchant la critique de M. Guillet, sur le voyage de Grèce de Spon*, impr. avec la réponse de Spon, Lyon, 1679, in-12. — *Paroles remarquables, bons mots et maximes des Orientaux*, etc., Paris, 1694, in-12; Lyon, 1695; Paris, 1708 et 1730, in-12. — *Lettres touchant l'histoire des quatre Gordiens, prouvée par les médailles*, ibid., 1696, in-12. — *Lettres touchant quatre médailles antiq.*, publ. par le P. Chamillard, Caen, 1697, in-12. — *Lettre touchant la nouv. explicat. d'une médaille d'or du cabinet du roi*, ib., 1698, in-12. — Une autre *Lettre* sur le même sujet, dans le *Journal des savants* du 15 août 1705. — *Observations sur quelq. médailles de Tetricus le père et d'autres*, etc., ibid.; 1701, in-8. — *De l'origine et du progrès du café*, trad. de l'arabe, ibid., 1699,

in-12.—*Les Mille et une nuits, contes arabes*, trad. en franç., Paris, 1704-1708, 12 vol. in-12, souv. réimpr. ; l'édit. la plus récente est celle qu'a publ. M. Gauthier, avec des additions, Paris, 1823-26, 9 vol. in-8 ; c'est à cet ouvr. que Galland doit en gr. partie la réputation dont il jouit.—*Relation de la mort du sulthan Osman*, etc., traduite du turk, 1678, in-12. — *Les Contes et fables indiennes de Pidpay et de Lokman*, trad. d'après la version turque, et publ. après la mort de Galland, Paris, 1724, 2 vol. in-12. — Un gr. nombre de *Discours, Mémoires, Dissertations*, etc., sur des sujets de numismatiq., de littérat. ancienne et orient., etc., dans le recueil des *Mém. de l'acad. des inscript.*, dans le *Mercure de France*, le *Journal de Trévoux*, etc. Galland a laissé 15 ouvr. MSs., dont la plupart, trad. du turk, de l'arabe et du persan, existent à la biblioth. du roi. — GALLAND (Julien), neveu du précédent, se livra à l'étude des langues orient., et fut *drogman* (interprète) dans le Levant. On a de lui : *Recueil des rites et cérémonies du pélerinage de la Mecque*, etc., Paris, 1754, in-8. Il a laissé MS. un récit de la prise de Constantinople par Mahomet II, trad. d'un aut. grec.

GALLAND (ANDRÉ), prêtre de l'Oratoire, né à Venise en 1736, de parents franç., mort en 1779, a publ. les deux ouvr. suiv. : *Biblioth. vet. patrum antiquorumque scriptorum Ecclesiæ*, etc., Venise, 1765-81, 14 vol. in-fol. — *De vetustis canonum collectionibus dissert. Sylloge*, 1798, 2 vol. in-4.

GALLARD (GERMAIN), docteur de Sorbonne, né en 1744, à Artenay, près Orléans, fit ses études à Paris avec distinction, fut nommé en 1772 direct. spirituel de l'école royale militaire, puis gr.-vic. et chanoine de Senlis, perdit ces emplois à la révolution. En 1809, appelé à la chaire d'éloquence sacrée dans la faculté de théologie, il la refusa, se contentant d'une petite place dans une des commissions de l'univ., et mourut en 1812. Il avait été chargé, par l'assemblée du clergé de 1782, de diriger l'édition des *OEuvres de Fénélon* (in-4) ; les retards qu'il apporta dans cette publicat. lui firent adjoindre le P. Querbeuf, qui continua l'édition jusqu'au 9[e] vol. Gallard donna plus tard une édit. des *Sermons* de M. de Beauvais, évêque de Senez, Paris, 1807, 4 vol. in-12. L'éditeur n'y a point inséré deux *Discours* prononcés aux assemblées du clergé et deux *Sermons* sur la cène. Il devait y joindre un *Éloge* du prélat, mais il n'acheva point cette composition, dont un fragment fut impr. à part, 1807, in-12 de 60 pages.

GALLAS (MATHIAS), feld-maréchal des armées impériales, né en 1589, dans le comté de Trente, fut d'abord page, puis écuyer d'un seigneur de Bauffremont ; il fit ses prem. armes dans la guerre de l'Espagne contre la Savoie en 1616 et 1617, passa ensuite au service de l'emper. Ferdinand II, servit sous les ordres de Tilly contre les Danois, s'éleva de grade en grade à celui de général, commanda un corps de troupes employé en Italie contre le duc de Mantoue, fut ministre plénipotentiaire de l'empereur pour l'exécut. du traité de Cherasco, conclu en 1630, revint en Allemagne prendre un commandement sous Wallenstein, refusa de servir les desseins de cet ambitieux général, et le dénonça. Ferdinand II, dans cette circonstance critiq., investit Gallas du commandem. suprême, et celui-ci, après avoir habilement déjoué les projets de Wallenstein, continua de donner des preuves de sa capacité et de son zèle en Allemagne, en Alsace, en Franche-Comté, etc., tour à tour vainqueur et vaincu. La dernière campagne qu'il fit contre les Suédois, en 1644, eut l'issue la plus désastreuse, et lui mérita, dit Schiller, la réputation d'être le prem. général du monde pour perdre une armée. Il ne ramena en Bohême qu'une poignée de soldats exténués. Épuisé par les fatigues, accablé par les infirmités et le chagrin, Gallas mourut à Vienne en 1647. On ne peut lui refuser un rang distingué parmi les illustres capitaines de l'époque, malgré ses derniers revers, qu'il faut peut-être attribuer à ses trop grandes complaisances pour les soldats dont il était l'idole, et parmi lesquels il négligeait d'entretenir une discipline sévère. On peut consulter, pour la vie militaire de Gallas, l'*Hist. de la guerre de trente ans*, par F. Schiller.

GALLATI (GASPAR), prem. colonel du régiment des gardes-suisses, né dans le canton de Glaris en 1535, entra au service de France en 1562, devint capitaine d'une compagnie de sa nation, qui fut licenciée en 1573, commanda ensuite un corps de Suisses envoyé à Henri III, fut anobli par ce monarque, et comblé de faveurs par Henri IV, près duquel il combattit avec une grande distinction à la journée d'Arques (21 septembre 1549). Lorsque le régiment des gardes-suisses fut créé en 1616, Gallati devint colonel propriétaire de ce corps, et en conserva le commandement jusqu'à sa mort en 1629.

GALLATIN (JEAN-LOUIS), médecin, né à Genève en 1751, élève et ami du célèbre Tronchin, reçut le bonnet de docteur à Montpellier, devint méd. du duc d'Orléans ainsi que de l'hospice fondé à Paris par M[me] Necker, et mourut en 1783. On a de lui : *Dissertatio de aquâ*, in-4, et des *Observ. sur les fièvres aiguës*, Paris, 1781, in-8.—GALLATIN (Ézéchiel), de la même famille, pasteur de l'église de Genève, mort en 1733, a laissé un recueil de *Sermons* sur divers textes de l'Écriture sainte, Genève, 1720, in-8.

GALLE (PHILIPPE), graveur, né à Harlem en 1537, vint s'établir à Anvers, où il ouvrit un magasin d'estampes, et mourut en 1612. On lui doit plus. recueils, tant de sa composition que d'après des peintres flamands ; nous citerons, entre autres, une suite de portraits d'hommes célèbres des 15[e] et 16[e] S., différentes suites du Vieux et du Nouveau-Testament, et *la Vie et les miracles de sainte Catherine*, en 34 pièces. — GALLE (Théodore), fils aîné du précédent, comme lui graveur et marchand d'estampes, né à Anvers en 1560, voyagea dans sa jeunesse en Italie, et séjourna à Rome pendant plusieurs années. De retour à Anvers, il publ. un grand nombre d'ouvrages, soit d'après ses propres

dessins, soit d'après Rubens, Stradan et autres maîtres. Les principaux sont : *la Vie de St Joseph*, en 28 pl.; *le comte Ugolino avec ses enfants dans la tour; Cornélie, mère des Gracques*, etc., etc. — GALLE (Corneille), dit *le Vieux*, frère puîné du précéd., né à Anvers en 1570, fut l'élève de son père, et le surpassa de beauc. ainsi que son frère aîné. Comme celui-ci, Corneille fit le voyage d'Italie, y séjourna long-temps, s'y perfectionna dans le dessin, revint à Anvers, et s'y établit marchand d'estampes, sans négliger la pratique de son art. Il a gravé un grand nombre de portraits d'après Van-Dyck, notamment ceux de *Charles Ier et de sa femme*, et dans le genre historiq. d'après Rubens, Raphaël, Annibal et A. Carrache, Paggi, F. Vanni, Zuccharo, et plus. autres maîtres de l'école ital. —GALLE (Corneille), dit *le Jeune*, fils du précéd., fut élève de son père, mais ne l'égala pas. Ses meilleures product. sont des portraits; ses sujets d'hist., d'après Rubens, D. Téniers, G. de Crayer, et autres peintres flamands, sont d'un burin bien inférieur.

GALLE ou GALLÆUS (SERVATUS), pasteur des églises wallones de Ziericzée et de Harlem, né à Rotterdam en 1627, mort à Campen vers la fin de 1709, cultiva la littérature ancienne. On a de lui : *Dissert. de sybillis earumque oraculis*, Amsterd., 1688, in-4; il y a joint une dissertat. sur *Hercules Magusanus; Σιβυλλικοὶ χρησμοὶ, hoc est sybillina oracula*, auxquels il a joint les *Oracula magica Zoroastris; Astrampsychi oneirocriticum*, etc., ib., 1689, in-4, gr. et lat., avec notes et comment.

GALLEGOS (FERDINAND), peintre, né à Salamanque en 1461, mort en 1550, imita le genre d'Albert Durer, au point qu'on a quelquefois confondu les ouvr. de ces deux artistes. On a de Gallegos une *Ste Vierge avec l'enfant Jésus dans ses bras, et à ses côtés St André et St Christophe;* plus. autres tabl. représentant *St Michel, St Antoine, l'Adoration des Mages*, conservés dans la cathédrale de Salamanque.

GALLET, chansonnier, né vers 1700, fut marchand épicier-droguiste à Paris, vécut dans une société intime avec Piron, Collé, Favart, Panard, et quelques autres gens de lettres d'un caractère aussi jovial que le sien, négligea ses affaires, finit par faire banqueroute, et mourut insolvable en 1757. Il donna seul ou en société avec Piron, Panard et Pontau plusieurs opéras comiques, parodies, etc., restés MSs., à l'except. de *Polichinelle auteur*, parade en un acte, impr. à Paris, 1750, in-8. Ses *Chansons* n'ont jamais été réunies, mais on les trouve dans différents recueils. Le caractère de Gallet est dépeint dans les *Mém. de Marmontel*, et dans une comédie-vaudeville de MM. Moreau et Francis Dallarde, intit. : *Gallet, ou le Chansonnier droguiste*, représentée en 1806. — Un autre GALLET, joueur de dés, fameux dans les 16e et 17e S., est mentionné dans la 14e satire de Régnier, dans la 8e de Boileau, etc.

GALLETTI (PIERRE-LOUIS), sav. bénédictin, né à Rome en 1724, mort en 1790, s'occupa toute sa vie de recherches sur l'histoire littéraire et ecclés. de l'Italie. On a de lui un gr. nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Lettera intorno la vera e sicura origine del ven. ordine de' PP. Girolamini*, Rome, 1755, in-4.—*Capena municipio de' Romani*, ibid., 1756.—*Gabbio antica città di Sabina scoperta*, etc., ibid., 1757, in-4. — *Del vestarario della santa romana Chiesa, Discorso*, ibid., 1758.—*Memorie di tre antiche chiese di Rieti*, etc., ibid., 1765. — *Ragionamento dell' origine e de' primi tempi dell' abadia fiorentina*, ibid., 1775, in-4.—*Del primicero della santa sede apostolica e di altri uffiziali maggiori*, etc., ibid., 1776, in-12. — *Memorie per servire alla storia della vita del cardin. Domenica Passionei*, etc., ibid., 1762. On doit aussi au P. Galletti une collect. des inscript. du moyen-âge qui se trouvent encore dans plus. contrées d'Italie, publ. à Rome de 1757 à 1766, 7 vol. in-4; la publicat. de plus. lettres inédites de St Basile-le-Grand et du vénérable Bède, et de trois *Discours de Th.-Ph. Inghirami de Volterre*.

GALLI (FERDINAND). — V. BIBBIENA.

GALLICANUS (VULCATIUS), sénateur rom. dans le 3e S. de l'ère chrétienne, fut l'un des auteurs des *Scriptores hist. Augustæ* (v. SPARTIEN).—Il ne faut pas le confondre avec un autre GALLICANUS, consul sous le règne de Constantin, et qui souffrit, dit-on, le martyre en 362, à Alexandrie, par ordre de l'empereur Julien, surnommé *l'Apostat*.

GALLICCIOLI (JEAN-BAPTISTE), savant oriental. et antiq., né à Venise en 1733, mort dans la même ville en 1806, y professa les langues grecque et hébraïque. On a de lui entre autres ouvr. : *Dizionario latino-ital. della sacra Bibbia; Mem. venete antiche, profane ed eccles.*, Venise, 1795, 8 vol. in-8; plus. trad. ital. de livres grecs et hébreux; la table des 32 vol. in-fol. du *Thesaurus antiquitatum sacrarum* d'Ugolini, et une édit. des *OEuvres de St Grégoire-le-Grand*, Venise, 17 vol. in-4.

GALLIEN (P. LICINIUS), fils de Valérien, fut associé à l'empire en 253 de J.-C. Son père ayant été fait prisonnier par Sapor en 259, il ne fit rien pour le tirer de captivité. Il se plongea dans les excès du luxe et de la débauche, et ne dut la conservat. de son trône et de ses provinces qu'au courage d'Odenat, roi de Palmyre, un de ses alliés. Sous son règne, les Barbares envahirent les Gaules, la Grèce et l'Orient; trente généraux, connus sous le nom de trente tyrans, prirent la pourpre; Auréole, l'un d'eux, étant venu l'assiéger dans Milan, Gallien fut assassiné pendant ce siége l'an 268.

GALLIMARD (JEAN-EDME), instituteur et profess. de mathématiq., mort à Paris en 1771, à 86 ans, a publ. : *l'Arithmétiq. démonstrative; l'Algèbre ou l'arithmétique littérale démontrée*, en 2 tables, chacune d'une feuille d'impression, 1740, in-8. — *Géométrie élémentaire d'Euclide*, avec des suppl., 1736, 1749, in-12.—*Science du calcul numér.*, etc., 1750, in-12.—*Les Sect. coniques et autres courbes, traitées profondém.*, 1752, in-8.—*Méthode théor. et pratiq. d'arithmétiq., d'algèbre et de géométrie, mise à la portée de tout le monde*, 1753, in-16. —

Théorie des sons applicables à la musique, 1754, in-8 d'une feuille. — *Alphabet raisonné pour la prompte et facile instruction des enfants*, 1757, in-12. — *Le Pont-aux-Anes méthodique, ou Nouv. Barrême pour les comptes faits*, 1757, in-8.

GALLINI (Jean-André), danseur célèbre, né en Italie vers 1730, commença sa réputation à Paris, passa ensuite à Londres, où il fut directeur des ballets de l'Opéra, ensuite directeur privilégié du même établissem., et mourut en 1805. Il a publ. un *Traité sur l'art de la danse*, Londres, 1762, in-8; ce n'est qu'une compilation de l'ouvrage de Cahusac sur le même sujet.

GALLION (Junius), frère de Sénèque, se nommait *Annæus-Novatus*, et reçut le nom de Gallion de son père adoptif. Il était proconsul d'Achaïe, lorsque les Juifs lui amenèrent St Paul pour le faire condamner; mais il ne voulut point intervenir dans ces différends. Disgracié par Néron après le supplice de son frère, il se perça de son épée.

GALLISSONIÈRE (Roland-Michel BARRIN, marquis de La), lieuten.-gén. des armées navales de France, né à Rochefort en 1693, entra dans la marine en 1710, ne tarda pas à s'y distinguer, fut fait capitaine de vaisseau en 1738, et nommé gouvern.-général du Canada en 1745. Il acquit l'estime des habitants de cette colonie, sut se concilier l'amitié des peuplades sauvages, et emporta tous les regrets quand il fut rappelé en 1749. L'année suiv., chargé par le roi, conjointem. avec Silhouette, de régler avec les commissaires angl. les limites entre le Canada et les autres colonies françaises dans le continent de l'Amérique-Septentrionale et les possessions anglaises, La Gallissonière s'acquitta dignement de cette mission, et fut mis ensuite à la tête du dépôt des cartes de la marine. On lui confia en 1754 et 1755 le commandement des escadres d'évolution destinées à donner aux officiers les gr. principes de tactiq. navale. En 1756, il commanda l'escadre destinée à agir contre les Anglais dans la Méditerranée, battit la flotte angl. aux ordres de l'amiral Byng (19 mai), revint en France pour rétablir sa santé, et mourut à Nemours le 26 octobre même année. La Gallissonière réunissait à de gr. talents comme marin beaucoup de connaissances. Il fut vivem. regretté de Louis XV, qui lui destinait le bâton de maréchal en récompense de ses services. — Son père, comme lui lieuten.-général des armées navales et commandant de la marine à Rochefort, avait pris part à toutes les actions mémorables qui eurent lieu sur mer jusqu'à la fin du règne de Louis XIV, entre autres à la bataille de La Hogue, au combat de Vigo en 1702, etc. Fait prisonnier dans ce dernier engagement, après la plus brillante résistance, et conduit en Angleterre, il eut part aux négociations qui amenèrent le traité d'Utrecht.

GALLO (Agostino), le premier agronome de son siècle, né à Brescia en 1499, mort en 1570, a publ. : *le Vinti giornate dell' agricoltura et de' piaceri della villa*, etc., qui parut pour la prem. fois en 1550, souv. réimpr., et dont l'édit. la plus complète et la plus récente est celle de Brescia, 1775, in-4. Il en existe une trad. franç. par Belleforest. Haller a jugé trop sévèrem. Gallo, qui mériterait bien de trouver un trad. plus élégant et plus habile que le seul qu'il ait eu dans notre langue. Ce serait un travail digne de quelq.-uns des membres de la soc. roy. d'agricult. de Paris. — Gallo (Alonzo), sav. espagnol, est aut. d'un ouvr. intit. : *Declaracion breve y sumaria del valor del oro*, Madrid, 1613, in-8, rare.

GALLOCHE (Louis), peintre franç., né en 1670, fut élève de Louis Boullongne, voyagea en Italie pour se perfectionner par l'étude des gr. maîtres, devint recteur et chancel. de l'acad., et mourut en 1761. Il a travaillé principalem. pour les églises, et l'on cite comme ses meill. composit. : *la Translation des reliques de St Augustin; la Résurrection du Lazare; la Samaritaine; le Départ de St Paul pour Jérusalem*, etc.

GALLOIS (Pierre Le), bibliogr., qu'on a confondu quelquefois avec le précéd., était né à Paris dans le 17e S.; on a d'ailleurs aucun détail sur sa vie, mais on sait qu'il est l'aut. des ouvr. suiv. : *Conversat. académiques, extraites des conférences de M. l'abbé Baudelot*, Paris, 1674, 2 vol. in-12. — *Traité des plus belles biblioth. de l'Europe*, ibid., 1680, 1685, 1689, et Amsterdam, 1697, in-12. L'aut. s'est beaucoup servi du traité *de Bibliothecis* de Lomeier.

GALLOIS (Antoine-Paul Le), bénédictin de la congrégat. de St-Maur, né en 1640 à Vire, professa la philosophie à l'abbaye de St-Wandrille, se livra ensuite à la prédication, et y renonça au bout de 20 ans, pour écrire l'hist. de Bretagne. Il suivait ce projet avec ardeur lorsqu'il mourut d'apoplexie en 1695, à l'abbaye du mont St-Michel, dont il était allé visiter les archives. Il a laissé : *Oraison funèbre de la reine Marie-Thérèse d'Autriche*, Paris, 1683. — *Éloge funèbre du chancelier Letellier*, en latin, Paris et Rouen, 1685. — *Abrégé des sermons de controverse*, Caen, 1684, in-4. — *Éclaircissem. apologétiques sur quelques propositions de théologie*, etc., ibid., 1686, in-4. — Quelq. autres écrits peu remarquables, et des fragments de l'hist. de Bretagne terminée par D. Lobineau.

GALLOIS (Jean), l'un des fondat. du *Journal des Savants*, né à Paris en 1632, embrassa l'état ecclésiast. et se livra à l'étude approfondie de la théologie, du grec et de l'hébreu, afin de pouvoir lire les livres saints dans les originaux. En 1666, Colbert lui donna le privilége du *Journal des Savants* qu'il avait retiré à Sallo; deux ans après, il fut admis à l'acad. des sciences, et il remplaça Bourzeis à l'Acad. franç., en 1673; mais quoiqu'il eût contribué à la format. de l'acad. des inscript., il n'en fut pas membre. Il obtint plus tard la place de garde de la biblioth. du roi. Cet emploi lui fut retiré, et on l'en dédommagea par la chaire de langue grecq. au collége royal. L'abbé Gallois mourut à Paris en 1707. On a de lui, outre ses articles dans le *Journal des Savants*, une *Traduct. latine du traité de paix des Pyrénées*, Paris, 1659,

in-fol. — Des *Remarques sur le projet de l'histoire de France dressé par Ducange*, dans la *Biblioth. histor. de France*, t. III. — Un *Extrait du livre intit. :* Observations physiques et mathémat. envoyées des Indes, *et d'une lettre de dom Quesnel touchant les effets extraordinaires d'un écho*, dans les *Mém.* de l'acad. des sciences, 1692. — *Réponse à l'écrit de David Grégory, touchant les lignes appelées Robertvalliennes*, etc., ibid., ann. 1702. Fontenelle a prononcé l'*éloge* de l'abbé Gallois.

GALLOIS (Jean-Antoine GAUVIN), associé de l'Institut (sect. d'économie politiq.), fut commiss. de l'instruct. publique au commencem. de la révolut., puis employé dans la Vendée, en 1791, commissaire civil avec Gensonné, et délégué, en 1798, par le directoire pour l'échange des prisonniers avec l'Angleterre, où sa mission fut sans résultat. Nommé membre du tribunat en 1799, il siégea depuis dans les diverses assemblées qui se succédèrent jnsqu'en 1814, et mourut en 1828. On lui doit une *traduct.* de l'ouvr. de Filangieri sur *la Science de la législation*, Paris, 1786, 1798, 7 vol. in-8.

GALLONDE (Philippe-Charles), habile calligr., né à La Fère en 1710, mort en 1787, prieur génovéfain de Longjumeau, a laissé, entre autres MSs. précieux, une *Imitation de Jésus-Christ*, en 5 vol. pet. in-12, avec miniat. et arabesques : cet exempl., exécuté de 1739 à 1741, se voyait dans le cabinet du gr.-maréchal Duroc.

GALLONIO (Antoine), prêtre de la congrégat. de l'Oratoire d'Italie, né à Rome vers la fin du 16e S., mort en 1617, a publ. : *Hist. des vierges romaines* (ital.), 1591, in-4. — *Vies de quelques martyrs* (id.), 1597, in-4. — *Vita beati P. Philippi Nerii*, Rome, 1600, in-4, Mayence, 1602, in-8. — *Trattato degli instrumenti di martirio e delle varie maniere di martirizzare*, etc., Rome, 1591, in-4, fig. en cuivre par Tempesta, et trad. en lat. par l'aut., ib., 1594, fig. en bois; réimpr. à Paris, 1659, in-4, avec les pl. de Tempesta. — *Liber apologeticus pro assertis in annalibus ecclesiasticis baronianis, de monachatu S. Gregorii papæ*, etc., Rome, 1604, in-4.

GALLOWAY (Joseph), juriscons. anglo-améric., né vers 1730, mort dans la Grande-Bretagne en 1803, avait été membre de l'assemblée de Pensylvanie en 1764, et fit partie, en 1776, du premier congrès tenu dans cette province. Après s'être montré d'abord attaché aux intérêts de l'Amérique, il embrassa ceux du ministère anglais; mais il n'en fit pas moins, dans les *Observat.* qu'il publ. sur la conduite de sir Guillaume Howe, une censure sévère des excès commis contre les colons par l'armée royale, dans le New-Jersey. On attribue à Galloway : *Comment. succincts sur quelq. parties de la révélat. et des prophéties*, etc., Londres, 1802.

GALLOWAY (Cte de). — V. Ruvigny (Henri de).

GALLUS (C.-Sulpitius), consul l'an de Rome 587 avec M.-Cl. Marcellus, avait été successiv. questeur, édile curule et préteur urbain. Contemporain de Térence, dont il sut apprécier le mérite, il passe pour avoir introduit les spectacles dramat. dans les fêtes consulaires, et le bruit courut qu'il n'était pas étranger à la composit. de l'*Andrienne*, chef-d'œuvre de ce gr. poète. Le fait suiv., que les historiens ont rapporté de div. manières, assigne à Sulpitius Gallus la gloire d'avoir été le prem. astron. chez ce peuple guerrier. N'étant encore que tribun sous les ordres de Paul-Émile dans la 2e guerre de Macédoine, il annonça qu'une éclipse de lune aurait lieu, ou bien il expliqua aux soldats effrayés la cause de ce phénomène, de manière à faire cesser la terreur générale; et la sagacité qu'il déploya dans cette circonstance eut pour résultat la victoire remportée sur le roi de Macédoine, l'an 168 av. l'ère chrét. Il est digne de remarque que cette prédict. de Gallus précéda de six années la construct. de la première des tables d'Hipparque.

GALLUS (Vibius), célèbre orateur, né dans les Gaules, ami de Sénèque, plaida à Rome avec succès, mais se déshonora par son avarice et ses débauches. Sénèque nous a conservé quelq. passages de ses plaidoyers.

GALLUS (Cnæus ou P.-Cornélius), poète élégiaque, né l'an 69 av. J.-C. à Julii-Forum (Fréjus), embrassa le parti d'Octave pend. les guerres civiles, lui rendit de gr. services dans la guerre d'Alexandrie, et en reçut la préfecture d'Égypte. Il se fit détester dans son gouvernem. par ses exactions, et fit piller, ou même, selon quelques historiens, détruire de fond en comble la ville de Thèbes, qui s'était soulevée contre lui. Rappelé par Auguste, il fut jugé par le sénat et condamné à une amende et à l'exil; mais, ne pouvant survivre à sa honte, il se donna la mort à l'âge de 43 ans, 26 ans av. J.-C. Gallus était l'ami de Virgile, qui lui adressa sa 10e églogue. Il avait composé IV livres d'élégies, dont il ne nous reste aucun fragm. Les six élégies que l'on a sous son nom paraissent être d'un certain Cornélius-Maximianus-Gallus-Étruscus du 6e S. Ces pièces sont généralement jointes aux édit. de Catulle, et se trouvent dans les *Poetæ minores* de Wendorff; elles ont été trad. en franç. par Pezay.

GALLUS (Ælius), gouvern. d'Égypte peu après Cornélius-Gallus, est le prem. Romain qui ait pénétré dans l'intérieur de l'Arabie. Les Romains, croyant que les Arabes possédaient de grandes richesses, envahirent leur pays 23 ans avant J.-C., ayant Gallus à leur tête; mais, trahis par le perfide Sylléus, général arabe qu'ils avaient pris pour guide dans ces régions inconnues, ils perdirent la plus gr. partie de leur flotte contre les écueils, et de leur armée dans les déserts. Après six mois de souffrances, ils furent obligés de sortir du pays sans avoir obtenu aucun résultat. Les savants disputent sur les pays parcourus et visités par l'armée romaine dans cette expédition.

GALLUS (Ælius), juriscons. romain, vivait sous le règne d'Auguste, et fut nommé par ce prince préfet d'Égypte. Il avait écrit un traité *de Significatione verborum quæ ad jus civile pertinent;*

dont Aulu-Gelle, Macrobe et Festus parlent avec éloge et citent quelq. passages. On a confondu mal à propos ce juriscons. avec Aquilius-Gallus et le poète Cornélius-Gallus. Les fragments qui restent de lui se trouvent avec quelq. détails sur sa vie dans les *Commentarii ad XXX jurisconsultorum omnia fragmenta quæ extant in juris civilis corpore*, par Mayans, Genève, 1764, 2 vol. in-4.

GALLUS (C.-Vibius-Trébonianus), général en Mœsie, fut élu emper. en 251, après la mort de Décius, tué dans une expédit. contre les Goths. Il s'associa son fils Volusien, fit une paix honteuse avec les Goths, et persécuta les chrétiens. Il fut tué avec son fils en 253, près de Rome, au mom. de combattre Émilien, qui avait usurpé l'empire.

GALLUS (Flavius-Constantinus), neveu de Constantin et frère de Julien, fut créé césar en 351 par Constance II, et fut chargé du gouvernement de l'Orient. Il remporta plus. avantages sur les Perses; mais il fit, ainsi que Constantina, sa femme, le plus criminel abus de son pouvoir, et fit mettre à mort plus. des princip. habitants de la Syrie et d'Antioche. Rappelé par l'emper., il eut la tête tranchée en 354. Ce prince s'était montré favorable aux chrétiens.

GALLUS ou GALLO (Thomas), théolog. du 13e S., fut chanoine de l'abbaye de St-Victor de Paris, puis abbé de St-André de Verceil en Piémont, où il mourut en 1246. Il a laissé des *Explications du Cantique des cantiques;* une traduct. paraphrasée des livres *sur la hiérarchie et la théol. mystique*, attribuée à St-Denys l'Aréopagite: elle est insérée dans la *Théologia mystica* de J. Eckius, Ingolstadt, 1519.

GALLUS ou GALLACUS (Servat.). — V. Gallé.

GALLUZZI (Riguccio), né à Volterra vers 1743, fut chargé par le gr.-duc Léopold d'écrire l'histoire de la Toscane sous les Médicis. On dit que le but secret de cette commission était de déprécier cette famille puissante pour relever adroitem. la nouv. dynastie. L'apparition de cet ouvrage excita les réclamations des cours d'Espagne, de Naples, de Parme, et surtout du St-siége, sur le compte duq. l'auteur s'était exprimé avec assez d'indépendance. Galluzzi, soutenu par le grand-duc, mourut tranquillement en 1801. Son ouvrage est intit.: *Istoria del granducato di Toscana sotto il governo della casa Medici*, Florence, 1781, 5 vol. in-4, et 9 vol. in-8, réimpr. plus. fois. Il a été trad. en franç. par Lefebvre de Villebrune, 1782, 9 vol. in-12.

GALON, colonel d'infanterie, mort en 1775, ingénieur en chef au Hâvre, et correspondant de l'académie des sciences dep. 1735, a donné: *l'Art de convertir le cuivre rouge en laiton*, etc., 1764, in-fol. — *Machines et inventions approuvées par l'acad. royale des sciences dep. son établiss.*, etc., Paris, 3 vol. in-fol., fig.

GALSUINTE ou GALSONTE, fille d'Athanagilde, roi des Visigoths, née vers 540, fut, aux sollicitations de la reine Brunehaut, sa sœur, donnée en mariage à Chilpéric, que cette princesse espérait ramener, par cette union, à une conduite plus digne de la majesté royale. Mais le faible et cruel Chilpéric, sacrifiant bientôt sa jeune épouse à une concubine, la fit assassiner au mépris des engagements les plus saints, et s'appropria même les trésors et les terres qu'elle lui avait apportés en dot. C'est en voulant tirer vengeance de ce prem. crime que Brunehaut s'engagea, contre Frédégonde, dans la lutte sanglante où elle succomba.

GALUPPI (Baldessaro), surnommé *il Buranello*, du lieu de sa naissance, célèbre compositeur, né à Burano, près de Venise, en 1703, acheva ses études musicales dans cette ville, et fit représenter à l'âge de 18 ans son prem. opéra, *Gli amici rivali*, sans succès. Loin d'être découragé par cet échec, il se livra à de nouvelles compositions qui furent mieux accueillies, et devint successivem. maître de chapelle de St-Marc, et chef du conservatoire *degli incurabili*. Appelé en Russie par l'impératrice Catherine II vers 1766, pour diriger l'opéra de St-Pétersbourg, il donna pour ainsi dire une nouvelle existence à cet établissem., et revint en Italie comblé des faveurs de l'impératrice, qui sut reconnaître dignement ses soins et ses travaux. Il mourut en 1785. Aucune des compositions de Galuppi n'a été gravée; on en trouve la nomenclature dans les ouvrages de Laborde et de Gerber. Il existe toutefois un *Extr.* de l'opéra *il Mondo alla rovescia*, arrangé pour le clavecin, Leipsig, 1752, et 4 *Symphonies* tirées de quelq. autres de ses ouvrages, ibid., 1760. Galuppi disait que les qualités essentielles de la musiq. devaient être: *vaghezza, chiarezza e buona modulatione*.

GALVAM (Duarte), histor. portug., né à Evora en 1435, obtint la faveur des rois Alphonse V, Jean II, Emmanuel Ier, fut ambass. près du pape Alexandre VII, de l'emper. Maximilien VI, et du roi Louis XII. Il mourut en 1517, dans une île d'Afrique, en allant remplir une mission dont il était chargé près de la reine d'Éthiopie. Il avait mis dans un meilleur ordre, et dans un style plus correct, les *Chroniq. des rois de Portugal*, écrites par Lopez. M.-L. Ferreira en a publ. une sous le titre de *Chronica de Alfonso primeiro, rey do Portugal*, 1726, in-fol. La bibliothèque royale de Lisbonne possède de lui un *Nobiliaire des familles portugaises*, MS. fort estimé.—Galvam (Antoine), fils naturel du précédent, né à Lisbonne en 1503, suivit la carrière militaire, s'embarqua pour les Indes en 1527, fut nommé gouvern. des Moluques, défit complétem., avec 5 à 600 hommes, une armée de 20,000 que les rois du pays avaient réunie contre lui, propagea le christianisme dans son gouvernement, revint en Europe en 1540, fut mal récompensé de ses services par le roi Jean III, et mourut à l'hôpital de Lisbonne en 1557. Les histor. portugais Couto et Freire font les plus gr. éloges d'Antoine Galvam, et l'on trouve le détail de ses exploits dans les *Décades portug.* de Barros. Il a laissé, sous le titre de *Tratados*, un écrit sur les différents chemins par où l'on allait anciennement aux Indes, et un autre sur les découvertes anc. et modernes jusqu'en 1550, Lisbonne, 1555, in-12,

ibid., 1731, in-fol. de 100 pag., trad. en anglais; cette version, corrigée par Hakluyt, a été insérée par lui dans sa collection. Galvam avait écrit aussi une *Hist. des Moluques* qui s'est perdue.—GALVAM (Barthélemi), mort en 1630, un des meill. poètes portug. de son temps, se distingua surtout dans le genre lyrique. On trouve plus. de ses composit. dans les *Cancioneiros*.

GALVANI (LOUIS), physicien célèbre, né à Bologne en 1737, se livra de bonne heure à l'étude des sciences exactes, embrassa la carrière de la médecine, et fit de grands progrès dans la physiologie et dans l'anatomie. Nommé prof. d'anat. en 1762 à l'université bolonaise, il exerça dans le même temps la chirurgie ainsi que l'art des accouchements avec habileté. Le refus de prêter le serment exigé par la république cisalpine ayant fait perdre à Galvani ses dignités et son emploi, il se retira chez son frère Jacques, et tomba bientôt dans un état de marasme dont les secours de l'art ne purent arrêter les progrès. Ce fut en vain que le gouvernement cisalpin, touché de la position fâcheuse de l'illustre professeur, décréta que sa chaire lui serait rendue; Galvani mourut le 4 décembre 1798. Il a surtout immortalisé son nom en l'attachant au phénomène singulier appelé *galvanisme*. Cette découverte, et les autres trav. importants de Galvani, sont consignés dans les *Mém.* de l'institut des sciences de Bologne; voici les titres de ces div. dissert. : *de Renibus atque ureteribus volatilium; de Volatilium aure; de Viribus electricitatis in motu musculari commentarius*. Ce dern. opusc., qui renferme la descript. du galvanisme, a été réimpr. isolément. On trouvera des détails sur Galvani et sur sa fameuse découverte dans l'*Éloge* de ce savant par Alibert; dans le *Manuel du galvanisme* par J. Izarn, Paris, 1804, in-8; et dans l'*Histoire du galvanisme* par P. Sue, ibid., 1803, 4 vol. in-8.

GALVAO ou GALVANO. — V. GALVAM.

GALVEZ (D. JOSEPH), ministre-d'état espagnol, né à Velez-Malaga en 1729, fit ses études à l'univ. d'Alcala, et y reçut le grade de docteur en droit. Attiré à Madrid par un de ses parents, Galvez y exerça avec distinction la profession d'avocat, et mérita la confiance du marquis de Duras, ambassadeur de France, qui le chargea des affaires de la légation près de la cour d'Espagne. Cette circonstance ouvrit à Galvez le chemin de la fortune. Le marquis de Grimaldi, premier ministre, ayant été à même d'apprécier les talents du jeune avoc., lui proposa un emploi dans ses bureaux : Galvez, par délicatesse, crut devoir consulter l'ambassad. français, et celui-ci, non-seulement lui conseilla d'accepter, mais donna au ministre les meilleures informations sur son compte. Devenu secrétaire intime du marq. de Grimaldi, Galvez remplit cette place avec tant de zèle et de capacité, qu'il fut bientôt appelé à celle de membre du conseil des Indes. En cette qualité, chargé d'une mission au Mexique, il s'en acquitta avec une gr. intelligence, et, de retour en Espagne au bout de trois ans, fut nommé présid. du conseil des Indes, puis, en 1775, ministre du même départem., rendit de nouveaux services à l'Amérique espagnole, fut créé marquis de *la Sonora*, du nom de la colonie qu'il avait fondée sur les côtes de la mer Vermeille, et mourut en 1786, avec la réputat. d'un administrateur habile, mais peut-être trop dur et trop impérieux. —GALVEZ (D. Bernard), neveu du précédent, né à Malaga en 1756, appelé à Madrid en 1775 par son oncle, entra dans les gardes wallonnes, passa ensuite au service de France dans un régiment cantabre; de retour en Espagne, fut nommé colonel, puis maréchal-de-camp quelques mois après, et gouvern. en second de la Louisiane, ayant à peine atteint sa 24e année. Il justifia ce rapide avancem. Chargé d'une expédition contre les Florides, il repoussa les Anglais, prit la capitale, Pensacola, défit de nouveau ses adversaires dans une bataille décisive, et resta maître du pays jusqu'à la paix conclue en 1783. La cour d'Espagne récompensa la brillante conduite du jeune Galvez en lui conférant le titre de comte, le grade de lieutenant-général, et la vice-royauté du Mexique. Il mourut en 1794, vivement regretté de tous les Mexicains.

GAMA (VASCO de), célèbre navigat. portug., né dans le 15e S., commandait la flotte qui la première doubla le cap de Bonne-Espérance, à l'extrémité méridion. de l'Afrique, et ouvrit la voie des Indes-Orientales par le gr. Océan. Le Nouveau-Monde (appelé depuis Amérique) était découvert depuis 5 ans; un autre navigat. portug., Barthélemi Diaz, avait reconnu depuis 10 ans le cap de Bonne-Espérance, lorsque le roi de Portugal Emmanuel, décidé à faire explorer la mer de l'Inde, fit choix de Vasco de Gama, déjà connu par la fermeté de son caractère et ses connaiss. dans la navigat., pour le mettre à la tête de cette grande entreprise. Gama, avec trois navires sur lesquels étaient répartis 160 hommes d'équipage, mit à la voile le 8 juillet 1497, dirigea sa route sur les îles du cap Vert, le reconnut sans y aborder, s'avança au sud, vint relâcher à la baie de Ste-Hélène, sur la côte occidentale d'Afrique, à peu de distance au nord du cap de Bonne-Espérance, quitta ce mouillage le 16 nov., et atteignit deux jours après l'extrémité du continent africain. Les vents de sud-est, qui à cette époque de l'année règnent presque continuellem. dans ces parages, présentèrent aux équipages portug. des difficultés qui les fatiguèrent et les rebutèrent d'abord, mais qui ne purent ébranler la fermeté du chef. Vasco, après avoir ranimé la confiance de ses compagnons, doubla le cap de Bonne-Espérance, fit route à l'est le long de la côte méridionale d'Afrique, relâcha dans la baie dite de St-Blaise, et arriva le 17 déc. au rocher de la Cruz, point où la côte orient. commence à se diriger vers le nord, et où l'on entre dans la mer de l'Inde. Un navigat. portug., P. de Covilham, parti de l'un des ports de la mer Rouge, ayant déjà visité, en 1487, Goa, Cananor, Calicut, et pris connaiss. de la côte de Sofala, située dans le canal de Mozambique, Vasco résolut de recon-

naître ces mêmes pays; et, sans quitter de vue le continent africain, s'avançant au-delà de la côte de Sofala, il vint mouiller, dans les prem. jours de mars 1498, devant la ville de Mozambique. Après avoir reconnu successiv. plus. autres points du canal, Gama s'avança jusqu'à Melinde, fut bien accueilli par le prince du pays, prit des renseignem. utiles, embarqua un habile pilote indien, se rendit de la rade de Melinde à la côte de Malabar en 23 jours, et jeta l'ancre devant Calicut le 20 mai 1498. L'amiral portugais montra toute sa prudence dans ses relations avec le souverain du pays, auquel il sut persuader, ou à ses ministres, qu'ils avaient de grands avantages à tirer d'une alliance avec les Portugais. Après avoir réparé ses vaisseaux, Vasco quitta la côte de l'Inde pour revenir en Europe rendre compte de son expédition, prit à bord, en passant à Melinde, un ambassad. du prince de ce pays, doubla une seconde fois le cap de Bonne-Espérance, et arriva à Lisbonne en septembre 1499. Accueilli avec la plus gr. distinction par le roi Emmanuel, l'illustre navigat. reçut le titre d'amiral des Indes, et fut quelq. années après renvoyé dans ces contrés, à la tête d'une flotte de 20 vaisseaux, divisés en trois escadres, qui devaient faire route séparém. et se réunir sur les côtes de l'Inde. Gama forma des établissem. à Sofala et à Mozambique, se rendit ensuite à Cananor, fit alliance avec le souverain du pays, et vint canonner Calicut, où des Portugais, que l'amiral Alvarès Cabral y avait laissés l'année précédente pour former un comptoir, avaient été massacrés. Pendant que quelq.-uns de ses vaisseaux continuaient à bloquer cette place, Vasco alla visiter Cochin, renouvela avec le roi de cette contrée le traité de paix qu'avait conclu Cabral précédemm.; puis, laissant une de ses escadres sur la côte de Malabar, il revint à Lisbonne en 1503. Trois ans après, Vasco, comblé des faveurs de la cour de Portugal, fut envoyé une troisième fois dans l'Inde avec le titre de vice-roi, et mourut peu de temps après son arrivée à Cochin en 1524. L'hist. de sa première expédit. a été insérée par Barros, dans l'*Hist. des Portugais dans l'Inde*, ainsi que dans l'*Hist. des conquêtes des Portugais*, etc., par Hern. Lopez de Casthaneda, dans la collect. de Ramusio, dans les ouvr. de Faria y Souza, et dans l'*Hist.* du P. Lafitau. On sait que cette expédit. de Gama a fourni à Camoens le sujet de son poème *os Lusiadas* (les Lusiades). — GAMA (Étienne de), fils du précéd., suivit les traces de son illustre père, fut nommé, en 1536, gouvern. de Malacca, puis de Goa, et fit une expédit. plus glorieuse pour lui qu'utile au Portugal dans la mer Rouge. N'ayant pu, malgré ses pressantes démarches, obtenir la place de vice-roi des Indes, Étienne revint dans sa patrie en 1542, fut disgracié par le roi Jean III pour avoir refusé un mariage que lui proposait ce prince, se retira à Venise, fut rappelé à Lisbonne à la recommandat. de Charles-Quint, et mourut vers 1550. — GAMA (Christophe de), frère du précédent, servit sous ses ordres dans l'Inde, l'accompagna dans son expédit de la mer Rouge, fut fait prisonn. en Abyssinie, où Étienne l'avait envoyé au secours du roi de ce pays, et eut la tête tranchée par le général ennemi en 1541. Le récit de l'expédit. de Christophe de Gama a été écrit en portug. par Michel de Castanhoso. — Étienne de GAMA, frère de Vasco, commanda une de ses escadres lors de sa 2e expédit., en 1502. — Paul de GAMA, autre frère de l'amiral, l'accompagna dans sa prem. expédit., et mourut aux Açores en 1499. Les histor. assurent qu'il avait un mérite presque égal à celui de Vasco.

GAMA (JEAN de), pilote portug., né dans l'Inde vers le commencem. du 17e S., découvrit, en allant de la Chine à la Nouvelle-Espagne, une côte et un amas d'îles situées dans le nord-est du Japon. Cette découverte a été consignée pour la prem. fois, sous le nom de *Terre de Gama*, sur une carte marine, dressée en 1649 par J. Texeira, cosmogr. du roi de Portugal.

GAMA (JEANNE de), dame portug., née dans la province de l'Alentejo en 1515, cultiva les lettres et la poésie avec succès, fonda un collége de dames sous le titre du Sauveur du monde (*Salvador del mondo*) à Viana, sa patrie, et mourut en 1586. On a d'elle : *Dictos diversos*, Evora, 1555, in-8; c'est un recueil de proverbes, de sentences, de sonnets, chansons, cantiques, etc. Ces poésies sont estimées des littérat. portugais.

GAMACHES (JOACHIM ROUAULT DE), maréchal de France, né dans le 15e S. en Poitou, d'une famille noble, fut d'abord page du dauphin, depuis Louis XI, devint son prem. écuyer, se distingua dans plus. campagnes contre les Anglais, se trouva à la conquête de la Normandie en 1449 et 1450, fut fait connétable de Bordeaux en 1451, maréchal de France en 1461, et gouvern. de Paris en 1471. Chargé, l'année suiv., de défendre Beauvais contre le duc de Bourgogne, il seconda puissamm. les efforts de l'héroïque Jeanne Hachette. Malgré toutes les preuves qu'il avait données de son dévouem., en tant de circonstances, Gamaches fut arrêté en 1476 par ordre du roi, mis en jugement et condamné par une commission extraordin., à une amende de 20,000 livres et à la confiscat. de ses biens; mais ce jugem. ne fut point exécuté, et le maréchal mourut dans ces terres en 1478.

GAMACHES (ÉTIENNE de), chanoine régul. de Ste-Croix-de-la-Bretonnerie à Paris, né en 1672 à Meulan, essaya de faire pour la méthaphysique ce que Fontenelle avait fait pour les sciences exactes, présenta sous une face nouv. et plus agréable les idées des écriv. qui l'avaient précédé, fut reçu en 1732 associé de l'acad. des sciences, et mourut à Paris en 1756. On a de lui, entre autres ouvr. : *Système du cœur, ou Connaissance du cœur humain*, Paris, 1704, 1708, in-12, publ. sous le nom de Clarigny. — *Les Agréments du langage réduits à leurs principes*, ibid., 1718, in-12. — *Dissertat. littér. et philosophiq.*, ibid., 1756, in-12 : ce vol. n'est composé que de morceaux extraits des autres ouvr. de l'aut., dont le meill. est celui déjà cité sous

le titre d'*Agrém. du langage*, appelé par un homme d'esprit le *livre des pensées fines*.

GAMBACORTI, nom d'une famille ital. qui fut pend. long-temps à la tête du gouvernem. de Pise. — André GAMBACORTI gouverna cette république de 1348 à 1354, époque où il mourut avec les titres de capitaine-gén. et de conservat. Il s'était efforcé de faire disparaître les anc. divisions entre les guelfes et les gibelins, et de maintenir la paix avec la républ. de Florence.—GAMBACORTI (Franç.), parent du précéd., lui succéda en 1354. L'emper. Charles IV, étant venu en Italie l'année suiv., fit arrêter tous les Gambacorti, à l'occasion d'une querelle qu'il avait eue avec eux sur la possession de Lucques, et fit trancher la tête à François, ainsi qu'à deux de ses parents. Exilés de leur patrie, les autres membres de cette famille se retirèrent d'abord à Florence, puis à Padoue et dans d'autres villes, en reconnaissant Pierre GAMBACORTI comme leur chef. Celui-ci, après 14 ans de démarches inutiles pour rentrer à Pise, y fut rappelé tout à coup en 1369, avec son frère. Nommé prem. magistrat, Pierre pardonna les offenses faites à sa famille, maintint l'indépendance, la paix et la postérité de la républiq., s'allia avec Florence, prit part à la guerre, dite de la liberté, contre le pape, en 1376, et fut tué par Jacob d'Appiano, son ami et son confident, en 1392. — GAMBACORTI (Jean), neveu du précéd., exilé par Jacob d'Appiano après la mort de Pierre et de ses deux fils, fut rappelé par les Pisans en 1403, et mis à la tête de la république. Peu reconnaissant envers ses concitoyens, il profita de sa nouv. position pour vendre sa patrie aux Florentins qui en faisaient alors le siége. Cette trahison lui valut une somme de 50,000 flor., le droit de cité à Florence, et la souver. du comté de Bagno qu'il transmit à ses descendants.

GAMBARA (LAURENT), poète latin, né à Brescia vers la fin du 15e S., s'attacha au cardinal Farnèse, demeura long-temps à Rome et à Padoue, fut lié avec les plus célèbres littérat. de son temps, et mourut en 1585 à 90 ans. Ses *OEuvres* on été imprimées à Bâle en 1555, et à Rome en 1581 et 1586. Le poème intit. *Anguis*, qui ne se trouve dans aucune des trois édit., a été impr. séparément à Venise. — GAMBARA (Uberto), cardinal, de la famille du précéd., mort en 1549, avait été nonce en Portugal sous Léon X, en Angleterre sous Clément VII, et remplit successiv. les légations de Bologne, de Parme et de Plaisance. On le considérait comme un habile politique et un ami des lettres. — GAMBARA (Brunoro), de la même famille, cultiva la poésie, et a laissé plus. pièces de vers impr. parmi celles de F. Spinula. — GAMBARA (Jean-François), cardinal, fils du précéd., né à Brescia en 1533, fut revêtu de la pourpre romaine par le pape Pie IV, nommé évêque de Viterbe par Pie V, et mourut à Rome en 1587, après avoir rendu des services signalés à la maison d'Autriche. On trouve plus. pièces de vers de sa composition, dans le recueil publ. par J. Ruscelli. — GAMBARA (Véronique), sœur du cardinal Uberto, et l'une des dames les plus illustres de l'Italie, née dans les environs de Brescia en 1485, reçut une éducation savante, composa dès son enfance des sonnets agréables, fut mariée en 1508 à Gibert, seigneur de Correggio, devint veuve en 1518, et mourut en 1550. On trouve plus. pièces de cette dame dans les *Fiori delle rime di poeti illustri*, 1558, in-8. Ses opusc. ont été recueillis par Rizzardi sous ce titre : *Rime e lettere di Veronica Gambara*, Brescia, 1759, grand in-8.

GAMBIER (lord), né en 1756, aux îles Bahama, dont son père était gouverneur, mort le 18 avril 1833, à Iver, près Uxbridge, dans sa 77e année, entra très jeune dans la marine : en 1788, il était déjà capitaine de vaisseau. Après plus. campagnes heureuses, il prit part au combat du 1er juin, en avant de Brest, et fut le prem. qui engagea l'action contre les vaisseaux français. En 1795, il fut nommé contre-amiral; en 1802, gouverneur de Terre-Neuve; et en 1807, command. de l'expédit. contre Copenhague pour enlever la flotte danoise, mesure contre le droit des nations, dont il s'acquitta avec succès, et qui lui valut le titre de baron. C'est à lui que la marine anglaise doit son *Nouveau code des signaux* et les *Instruct. générales* pour la direction et les devoirs des officiers dans la discipline intérieure et le gouvernement des vaisseaux. Commandant des forces navales britanniques dans la Manche, il attaqua et détruisit une petite flotte française en avril 1809. En 1814, il était commiss. pour négocier la paix entre l'Angleterre et les États-Unis, négociation dans laq. il réussit, et qui se termina en 1815. Ce marin fut un des protect. les plus zélés des sociétés bibliques.

GAMELIN (JACQUES), peintre, né à Carcassonne en 1739, fut reçu profess. à l'acad. de St-Luc à Rome en 1769, devint direct. de l'acad. de Montpellier en 1776, et mourut dans sa ville natale en 1803, profess. de dessin à l'école centrale de l'Aude. Ses tableaux, moins remarquables par la pureté du dessin et par le coloris que par la hardiesse de la touche et la fougue d'imagination, décorent pour la plupart les églises, les musées et les édifices publics du Haut et Bas-Languedoc. Gamelin a publié : *Nouv. recueil d'ostéologie et de myologie*, etc., Toulouse, 1779, gr. in-fol.

GAMON (FRANÇOIS-JOSEPH), conventionnel, né à Entraigues (Aveyron), mort dans cette ville en 1832, exerça la profession d'avocat avant la révolution. En 1792, il fut nommé député suppléant de l'Ardèche à l'assemblée législative, où il remplaça Valladier, démissionnaire. Devenu membre de la convention, il soutint, en 1792, que Louis XVI devait être entendu avant d'être condamné. Il vota ensuite pour la mort avec sursis et pour l'appel au peuple. En mai 1793, il fit partie du comité des inspecteurs de la salle. Le 6 juin, il signa les protestations du 31 mai. Le 28 juillet, il fut décrété d'accusation comme partisan des girondins. Le décret ayant été révoqué, il rentra au sein de la convention en 1794. Le 4 mai, il attaqua avec force les confiscations révolutionnaires, et vota pour la

restitution des biens aux parents des condamnés ; il devint secrétaire le 25 mai, membre du comité de salut public le 3 juin. Il demanda, le 6 août, que la convent. frappât tous ses ennemis, royalistes et terroristes. Il passa au conseil des cinq-cents, ne parut point à la tribune, et sortit de cette assemblée en mai 1797. Il fut nommé en 1800 juge à la cour d'appel de Nîmes, puis président du tribunal criminel de l'Ardèche. Ce département le désigna en 1808 candidat au corps-législatif. Devenu présid. de chambre à la cour impériale de Nîmes, en 1811, il obtint sa retraite en 1814, et se retira au sein de sa famille. Après le 20 mars 1815, il fut nommé 1er président de la cour impér. de Nîmes. Mais, ayant été porté par le département de l'Ardèche à la chambre des représentants, il revint à Paris, ne prit qu'une fois la parole, le 28 juin, à l'occasion des mesures de salut public, et finit par voter pour un roi constitutionnel. Frappé par la loi de 1816, il se retira en Suisse, et ne rentra en France qu'en 1819.

GAMURRINI (Eugène), né à Arezzo vers 1620, entra dans l'ordre du Mont-Cassin, et entreprit un gr. ouvr. sur les familles nobles de la Toscane. Il avait aussi rédigé l'hist. de sa patrie; mais ce travail n'a point été publ. L'aut. mourut vers la fin du 17e S. On a de lui : *Istoria genealogica delle famiglie toscane ed umbre*, Florence, 1668-79, 5 vol. in-4. — *Continuazione della storia genealogica*, etc., Rome, 1691, in-4.

GANDELOT (L.), ecclésiast., né à Nolay (Bourgogne) vers 1720, mort à Beaune en 1785, a introduit dans le territoire de cette dern. ville le plant de Malaga, et publ. l'*Histoire de la ville de Beaune et de ses antiquités*, Dijon, 1772, in-4, fig. Cet ouvr. est le fruit de 20 années de recherches et d'application.

GANDO (Nicolas), fondeur en caractères, né à Genève, mort à Paris vers 1767, établit dans cette ville une fonderie qui eut dans le temps quelque célébrité. — Son fils, Pierre-François, mort en 1800, était attaché à ses travaux. Ils ont publ. : *Épreuves des caract. de la fonderie de N. Gando*, Paris, 1745, in-4.—*Recueil d'ornem... et de différentes combinaisons de vignettes*, ib., 1745, in-4. — *Lettres de F. Gando, le jeune*, etc., ibid., 1758, in-12. — *Observat. sur le traité hist. et critiq. de M. Fournier le jeune, sur l'origine et les progrès des caractères de fonte pour l'impress. de la musique*, ib., 1766, in-4.

GANDY (Jacques), peintre, né en 1619, mort en 1689, était élève de Van-Dyck, auq. plus. connaisseurs n'ont pas craint de le comparer. La plupart de ses ouvr. sont en Irlande, où il avait été appelé par le duc d'Ormond, et où l'on croit qu'il termina ses jours.

GANEAU (Pierre), fabuliste, né à Paris, obtint la place de receveur des tailles à Bar-sur-Aube, fut admis à la soc. littér. de Châlons, et mourut vers 1780. On a de lui : *Étrennes pour les enfants, à l'usage des grandes personnes qui voudront bien s'en amuser*, Paris, 1758, in-12. — *Fables nouvelles* en V liv., 1760, in-8.—*Nouv. contes en vers et épigrammes*, Genève (Paris), 1765, in-12. — *Les Honnêtes Gens*, drame en vers libres, 1769, in-8.

GANGES (Anne-Elisabeth de ROSSAN, marquise de), dame célèbre par ses malheurs, née à Avignon en 1636, épousa dès l'âge de 13 ans le marquis de Castellane, et fut présentée à la cour de Louis XIV, où sa beauté et ses grâces lui firent décerner le surnom de *la belle Provençale*. Son mari étant mort, elle contracta une nouv. union avec le jeune marquis de Ganges, et revint avec lui à Avignon. Le marquis avait deux frères (l'abbé et le chevalier de Ganges) : tous deux ayant conçu pour leur belle-sœur une passion violente, essayèrent d'abord, chacun séparément, tous les moyens possibles de séduct., puis se réunirent pour perdre la femme vertueuse qu'ils avaient outragée par leur démarche coupable. Après deux tentatives infructueuses d'empoisonnem., et pendant l'absence assez extraordinaire de leur frère, l'abbé et le chevalier entrent un jour dans la chambre de la marquise : « Il faut mourir, lui dirent-ils en lui présentant à la fois un pistolet, un breuvage empoisonné et une épée nue; choisissez....» Elle prend le breuvage : les deux frères se retirent. La marquise réussit à rejeter le poison, et se précipita par une fenêtre élevée de 22 pieds; mais, poursuivie par ses assassins, elle tombe percée de 7 coups d'épée que lui porta le chevalier. Les deux frères parvinrent à s'échapper, et leur victime survécut encore 19 jours à ce dern. attentat. Le parlem. informa contre les coupables, et condamna, par arrêt rendu le 21 août 1667, l'abbé et le chevalier (contumaces) à être rompus, le marquis à la confiscat. de ses biens, à la dégradation de sa noblesse, et à un bannissem. perpétuel. On trouve dans les *Causes célèbres* le récit de cette affreuse aventure, dont les détails ne sont que faiblement retracés dans la 2e héroïde de Gilbert; elle a également fourni à MM. Boirie et Léopold le sujet d'un mélodrame en 3 actes sous ce titre : *la Marquise de Ganges, ou les Trois Frères*, Paris, 1815, in-8. M. de Fortia d'Urban a publ. l'*Hist. de la marquise de Ganges*, 1808, in-12.

GANTEZ (Annibal), musicien, né à Marseille vers le commencem. du 17e S., fut maître de musique à Aix, Arles, Avignon, Auxerre, et à Paris dans les églises de St-Paul et des Innocents. Il était entré dans les ordres, et avait obtenu un canonicat en Provence. On a de lui un rec. d'*Airs*, deux *Messes*, et un livre intit. : *Entretien des musiciens*, Auxerre, 1643, in-12.

GANYMÈDE (mythologie), jeune prince troyen d'une gr. beauté, fils de Tros, fut enlevé par l'aigle de Jupiter, et placé dans le ciel, où il remplaça Hébé comme échanson des dieux. C'est lui qu'on nomme le Verseau dans le Zodiaque.

GARAMOND (Claude), grav. et fondeur de caractères, né à Paris vers la fin du 15e S., fut chargé par François Ier de graver, pour l'impression des aut. anc. d'après les dessins d'Ange Vergèce, les trois sortes de caractères grecs connus depuis sous

le nom de *garamond*. Le travail de ces caractères n'a pas encore été surpassé, et les caractères romains du même grav. l'emportent aussi sur ceux des meill. artistes postérieurs. Les poinçons des caractères *garamond*, long-temps déposés à la chambre des comptes, ont été remis en œuvre en 1796, pour l'édit. des œuvres de Xénophon sortie des presses de l'imprim. royale.

GARAMPI (Joseph), sav. antiquaire, né à Rimini en 1725, lié avec le célèbre Muratori, devint garde des archives secrètes du Vatican, obtint un canonicat à St-Pierre de Rome, ensuite l'évêché de Monte-Fiascone, exerça plus. nonciatures, fut enfin revêtu de la pourpre romaine par le pape Pie VI, et mourut à Rome en 1792. On a de lui : *de Nummo argenteo Benedicti II, pontif. max., dissertatio*, Rome, 1749, in-4. — *Memorie ecclesiastiche appartenenti all' istoria ed al culto della beata Chiara di Rimini*, ibid., 1755, in-4. — *Notizie, regole e orazioni in onore de' SS. martiri della basilica Vaticana*, etc., ibid., 1756, in-12. — *Illustrazione di un sigillo della Garfagnana*, ibid., 1759. — *Saggio di osservazioni sul valore delle antiche monete pontificie*, in-4, S. D. Le cardinal Garampi avait formé une immense bibliothèque, dont le catalogue, fait avec soin, fut publ. par Mariano de Romanis, Rome, 1796, 7 vol. gr. in-8; en tête se trouve une *Notice* (en latin) sur la vie du cardinal, par Jérôme Amati.

GARANGEOT. — V. Garengeot.

GARASSE (François), jésuite, né à Angoulême en 1585, fut d'abord employé à l'enseignem. dans les colléges de son ordre, se livra ensuite à la prédicat., et se fit remarquer dans cette carrière par la fougue de son débit, les bouffonneries et les traits satiriques dont il assaisonnait ses sermons. Il ne mit pas plus de modérat. dans ses écrits, où l'on trouve les sorties les plus indécentes contre ceux qu'il regardait comme les ennemis des mœurs et de la religion. Retiré, ou, suiv. d'autres, relégué à Poitiers par ses supér., Garasse y mourut en 1631 d'une maladie contagieuse qu'il avait gagnée en visitant les malades de l'hôpital. Il a laissé un gr. nombre d'ouvr. dont nous ne citerons que les suiv. : des *Poésies latines*, parmi lesq. on trouve des élégies sur la mort de Henri IV, un poëme sur l'inaugurat. de la statue de ce monarque sur le Pont-Neuf, et un autre sur le sacre de Louis XIII; *Oraison d'André de Nesmond, prem. président du parlem. de Bordeaux*, 1656; deux écrits pseudonymes sous le nom d'And. Scioppius, l'un intit. *Elixir calvinisticum*, etc., et l'autre *Horoscopus Anti-Cotonis*, etc., impr. à Anvers en 1614 et 1615, in-8 et in-4, ouvr. pleins d'imputat. odieuses, de grosses injures contre les calvinistes, et dont les historiens des jésuites ont évité de faire mention; *le banquet des sept Sages, dressé au logis et aux dépens de Louis Servin*, etc., sous le nom faux de Ch. de Lespinœil, Paris, 1617, in-8; satire violente contre l'avoc.-gén. Servin, advers. des jésuites, *le Rabelais réformé par les ministres* (protestants), etc., Lyon, 1660, in-12. — *Recherches des Recherches... d'Estienne Pasquier pour la défense de nos rois*, etc., Paris, 1622, in-8. — *Doctrine des beaux-esprits de ce temps, ou prétendus tels*, etc., etc., ibid., 1623, in-4. — *Somme théologique des Vérités capitales de la religion chrétienne*, ibid., 1625, in-fol. : livre censuré par la Sorbonne, comme contenant des proposit. hérétiques, scandaleuses, etc., et réfuté par l'abbé de Saint-Cyran.

GARAT (Dominique-Joseph), né à Ustaritz vers 1760, mort dans cette ville en 1833, vint jeune à Paris, où il ne tarda pas à se faire connaître comme littérat. En 1779 il remporta le prix d'éloq. à l'Acad. franç. par son *Éloge de Suger*, et dans les concours de 1781 et 1784, ses *Éloges de Montausier* et *de Fontenelle* furent égalem. couronnés. L'un des rédacteurs du *Mercure* pour la partie littér., il concourut ensuite à la rédact. du *Journal de Paris*, et fut élu député aux états-généraux par le tiers-état de Bordeaux. D'un caractère facile, il se laissa entraîner par le torrent de la révolution. Après le 10 août, il remplaça Danton comme ministre de la justice, et fit en cette qualité un rapport à la convention, dans leq. il s'attacha à montrer l'impossibilité de poursuivre les aut. des massacres de septembre. Lors du procès du roi, ce fut lui qui signifia à ce prince le jugement de la convention et qui lui amena un confesseur. En mars 1793, il passa au ministère de l'intérieur, qu'il garda jusqu'au 15 août suivant. Il rédigea un journal, fut mis en prison, et obtint après la terreur la chaire d'idéologie à l'école normale. Après le 18 fructidor il remplit quelq. mois la place d'ambassadeur à Naples. Il entra ensuite au conseil des anciens, et après le 18 brumaire fut fait membre du sénat, où il fit servir son éloquence à célébrer les victoires de Napoléon, dont il vota cepend. la déchéance avec la plupart de ses collègues. Dans les *cent-jours* il fut nommé député à la chambre des représentants par le départem. des Basses-Pyrénées, et quoiqu'il n'y eût pris la parole que pour reproduire ses vieilles théories, il fut au second retour du roi éliminé de l'Institut. Il resta dès-lors dans l'oubli jusqu'après la révolut. de 1830, où il fut nommé membre de la classe des sciences morales et politiques. Outre les *Éloges* déjà cités, on a de lui plusieurs ouvr., parmi lesquels on distingue : *Précis histor. de la vie du chev. de Bonnard*, 1787, in-12, rare. — *Mémoires sur la révolution, ou exposé de ma conduite*, 1795, in-8. — *Mémoires histor. sur la vie de Suard, sur ses écrits et sur le 18e S.*, 1820, 2 vol. in-8. Garat fut toute sa vie un admirateur de la nouvelle philosophie et de la liberté, et il leur conserva son culte, même après que l'une et l'autre eurent trahi les espérances de leurs plus dévoués partisans.

GARAT (Pierre-Jean), célèbre musicien, né à Bordeaux vers 1768, sut, on peut le dire, la musique par inspirat. Dès sa plus tendre enfance, avant même de pouvoir parler, il répétait les airs que chantait sa nourrice. Avec l'âge, son goût se tourna en fureur, et l'on fut obligé de l'enfermer

quelq. mois loin des instruments, d'empêcher même leurs sons d'arriver jusqu'à lui, pour le distraire de cette passion qui avait déjà presque consumé sa vie. Il vint à Paris à 20 ans : c'est à ceux qui l'entendirent de raconter l'enthousiasme qu'inspira aux artistes et aux amateurs la voix ravissante d'un jeune homme qui, sachant à peine lire la musique, chantait tout l'opéra d'*Orphée* comme un autre eût chanté une ariette (*v.* la *Correspond. de Grimm*, 1784). La reine Marie-Antoinette voulut prendre des leçons de Garat, et pour le fixer à la cour, le comte d'Artois le nomma son secrét. On se rappelle la romance qu'il composa pour sa bienfaitrice après la journée du 6 octobre : *Vous qui portez un cœur sensible;* et cette complainte si touchante du troubadour, où il décrivait les maux de sa captivité : *Vous qui savez ce qu'on endure.* Rendu à la liberté, Garat donna ses premiers concerts à Feydeau, parcourut ensuite l'Espagne, l'Angleterre et l'Allemagne, et revint à Paris, où il a terminé sa carrière en 1823, au milieu des élèves qu'il avait formés, Dérivis, Nourrit, Ponchard, Mmes Branchu et Boulanger. Il fut inhumé auprès de Grétry, Méhul et Delille. On n'oubliera jamais le chant solennel du Bélisaire (ode de M. Lemercier), ni ces dern. romances d'une si douce mélodie : *le Premier Baiser d'Amour, Y sera-t-elle? Mlle de La Fayette, le Convoi du Pauvre.*

GARAY (Jean de), célèbre aventurier espagnol, né à Badajoz en 1541, passa en Amérique, muni d'une lettre de recommandat. pour le gouvern. du Paraguay, qui le retint près de lui en qualité de secrét. La bravoure et l'activité qu'il déploya dans ce poste obscur le firent bientôt apprécier. Il reçut une commission de capit., et fut chargé de faire de nouvelles explorat. dans l'intérieur de l'Amérique-Méridionale; il remonta le Parana, découvrit une contrée immense, et fonda non loin du fleuve un établissem. qu'il nomma Santa-Fé-de-Vera-Cruz. En récompense de ses découvertes et des services importants qu'il rendit au Paraguay, Philippe II l'éleva au grade de lieut.-gén., et le fit gouvern. de l'Assomption en 1576. Quatre ans après, Garay descendit le Rio-de-la-Plata, visita l'ancien emplacem. de Buenos-Ayres, reconstruisit cette ville détruite par les Indiens, l'entoura de fortificat., et, pensant que le meill. moyen d'assurer la prospérité de cet établissem. était de civiliser les hordes sauvages qui l'avoisinaient, il parcourut le pays, accompagné d'un ecclésiast. aussi éclairé qu'humain, décida les Indiens à venir s'établir dans les plaines, où il les divisa en différentes peuplades, leur fit bâtir des villages, leur donna un culte, des lois, et des chefs dont la sage conduite fit aimer le joug espagnol. Après plus. autres courses qui eurent des résultats égalem. heureux, Garay remontait le Parana pour se rendre à l'Assomption, lorsqu'une tempête le força de débarquer sur un point qu'il n'avait point encore visité. Il y fut surpris dans son campement, pendant la nuit, et massacré par les Sauvages, avec 50 hommes de son escorte, vers l'an 1592.

GARAY (don Martin de), ministre des finances d'Espagne, eut, depuis 1808 jusqu'à la rentrée de Ferdinand VII, une part très importante dans le gouvernem., et se concilia l'estime génér. par les talents et le zèle qu'il apporta dans la conduite de plus. affaires. Appelé au ministère des finances sur la fin de 1816, il voulut introduire, dans cette branche de l'administration, des mesures qui, pour être fondées sur l'équité naturelle, ne soulevèrent pas moins l'opposit. de plus. classes, dont les intérêts se trouvaient froissés. Garay perdit son crédit auprès du roi par la brigue des courtisans et des moines, et ce ne fut pas sans une surprise pénible que, dans les derniers mois de 1818, on apprit le renvoi de ce ministre aussi probe qu'éclairé. Retiré dans le roy. d'Aragon, berceau de sa famille, il y mourut en 1822.

GARAYE. — V. Lagaraye.

GARCIA ou GARCIAS, nom de plus. rois de Navarre qui ont régné de 857 à 1105. — V. Sanche. — Garcias II, né en 958 à Tudela, succéda en 994 à Sanche II son père, se ligua avec don Bermudo, roi de Léon, et comte de Castille, contre le redoutable Almanzor, qui menaçait de soumettre l'Espagne entière à l'étendard de Mahomet, le défit, de concert avec ses alliés, à la fameuse bataille de Calacanaçor (998), et mourut en 1001 dans la 7e année de son règne. C'est à ce prince guerrier, surnommé *le Trembleur* (parce qu'en effet une sorte de convulsion l'agitait lorsqu'on le revêtait de ses armes), qu'est dû ce bon mot attribué depuis à tant d'autres : « Mon corps tremble du péril où mon courage va le porter. »

GARCIA Ier ou GARCIA-FERNANDEZ, comte de Castille, né à Burgos en 938, succéda à Fernand-Gonzales, son père, à l'âge de 32 ans, se fit admirer par sa magnanimité plus encore que par sa haute valeur, et mourut en 990 des blessures qu'il reçut en combattant Almanzor, sur lequel il avait remporté, 6 ans auparavant, une victoire complète dans les plaines d'Osma. Sa perte fut vivement ressentie par ses sujets, dont il s'était constamm. appliqué à faire le bonheur.

GARCIA II, comte de Castille, fils et successeur de don Sanche, avait à peine 14 ans lorsqu'il monta sur le trône. Doué de talents et de vertus au-dessus de son âge, il comprima, dès son avénement, une révolte fomentée par les comtes de Vela, maison ambitieuse et turbulente qui prétendait à l'autorité suprême, et depuis long-temps épiait l'occasion d'y parvenir. Chéri de ses peuples, le jeune comte leur promettait, par la sagesse de son gouvernem., un règne heureux et paisible, lorsqu'il périt, l'an 1032, dans sa 24e année, sous le poignard de l'aîné des frères Vela. L'infâme trahison dont le jeune comte venait d'être la victime fut vengée par don Garcia, son oncle et son success. : en vouant au dern. supplice l'odieuse maison de Vela, celui-ci affermit sa propre puissance sans réparer une perte que les Castillans durent long-temps déplorer.

GARCIA (Alexis), aventurier portug., né en 1485 dans l'Alentejo, fit partie d'une expédit. envoyée au Brésil, et s'acquit, par son activité et son intelligence, une certaine considérat. auprès du gouverneur, qui lui confia en 1521 la conduite d'une embarcat. destinée à tenter quelque découverte au-delà du fleuve Paraguay (le *Rio de la Plata*). Ayant mis à la voile accompagné seulem. de 3 Portugais et de son fils à peine âgé de 14 ans, il se dirigea vers l'ouest, aborda jusqu'aux côtes du Pérou; et, après avoir exploré ce pays si fécond en mines abondantes d'or et d'argent, prit le parti d'envoyer deux de ses gens pour informer le gouverneur du succès de son voyage, restant lui-même dans le parage où il espérait former son établissem. Ses deux émissaires avaient à peine gagné le large, que les Indiens, dont il croyait s'être concilié la confiance, se jetèrent sur lui et le massacrèrent. Le seul de ses compagnons qu'il avait gardé près de lui eut le même sort; et l'on n'entendit plus parler de son fils, que les Sauvages retinrent captif. — Garcia (Nicolas), juriscons. espagnol, mort en 1745, a laissé des *Comment. sur les Décrétales*, Séville, 1730, in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Nicolas Garcia, auteur d'un traité *de Beneficiis*, Genève, 1636, in-fol.; 6e édit., ibid., 1658. — L'Espagne compte une foule d'autres personnages distingués de ce nom, parmi lesq. nous citerons : Garcia-Carrero, médecin, aut. d'une *Dissert.* (en latin) *sur Galien*, Valladolid, 1605, 1662, in-fol. — Garcia-Rencijo, qui a donné en espagn. un *Art poét.*, Salamanque, 1592, in-4, et Garcia-Cespedes, mathém., etc.

GARCIA DE PAREDES (don Diego), fameux capitaine espagn., né en 1466 à Truxillo, terre natale de Cortez, de Sotomayor et autres guerriers célèbres, appartenait à l'une des familles les plus illustres de l'Espagne; il fut le compagnon d'armes du gr. Gonsalve de Cordoue et son émule de gloire. On jugera quels durent être les exploits de cet Hercule moderne, si l'on considère et l'époque où il vivait, et la force extraord. dont il était doué : encore adolescent, il arrêtait d'une seule main, assure-t-on, une roue de moulin dans son mouvement le plus rapide. Après avoir suivi son père à la guerre de Grenade (1485) il avait servi aux siéges de Baeza, de Velez et de Malaga, sous Ferdinand, qui l'arma chevalier de sa propre main. Nous ne suivrons pas don Diego dans le cours de ses prouesses; elles lui ont mérité l'honneur d'être comparé à notre preux Bayard; et ce n'est pas sans fondem., si l'on s'en rapporte aux récits de plus. écrivains contempor., tel que Pulgar, Vargas, etc. Après avoir terrassé en plus. rencontres les vaillants Orsini, ennemis déclarés du pape Alexandre VI, son oncle, et s'être couvert de gloire en combattant tour à tour sous les ordres de Gonsalve et du général Pesaro, Garcia quitta l'Italie où l'avait attiré le bruit des armes. Avec le souvenir de sa bravoure indomptable, il y laissa celui d'une loyauté dont il ne faut guère chercher l'exemple que dans un petit nombre de héros de son époque. Incapable de repos, il continua de se signaler dans les armées de Charles-Quint, qui le créa chevalier de l'Éperon-d'Or après son couronnement (1528). Deux ans après il mourut des suites d'une chute de cheval, dans sa 64e année. La *Chronique* de Fernandes del Pulgar (Alcala, 1584) contient une *Vie* de Garcia, écrite par lui-même, pour l'instruct. de don Sanche, son fils unique : la franchise et la modestie de ce preux chevalier y égalent ses autres vertus guerrières, que les poètes et les écrivains de son temps ont célébrées dans leurs ouvrages.

GARCIA SUELTO (Thomas), membre du conseil suprême de santé d'Espagne, de l'académie roy. de Madrid, etc., né dans cette ville en 1778, s'adonna de bonne heure à l'étude des lettres, et par ses connaissances dans les langues d'Homère et de Cicéron, prit rang parmi les érudits, avant l'âge où d'ordinaire l'on commence à apprécier les beautés de ces deux gr. écrivains. Dès 1800 il fit paraître, outre plus. poésies de différ. genres, une pièce de vers héroïq. en langue lat., espagn., franç., ital. et allem., ayant pour titre : *Conseils d'un père à ses enfants*. Le goût et le discernem. qu'il déploya dans quelq. autres composit. soit littér., soit dramat., fixèrent sur lui le choix lors de la création de diverses commissions instituées tant pour l'examen des œuvres destinées au théâtre que pour celles concernant l'instruction publique. Les trav. scientifiques ne l'empêchèrent pas de suivre avec zèle la carrière médicale : son talent n'en prit même que plus d'essor; et on vit ce jeune savant, alors même qu'il apprenait les élém. de l'art d'Hippocrate à l'univ. d'Alcala, devenir le principal rédact. d'un journal périodique intit. : *Semanario erudito de ciencias, artes y bellas letras de la ciudad de Alcala*. A l'établissement de l'école roy. de cliniq. et de perfectionnem. à Madrid, Garcia revint dans cette ville, et y étudia 2 ans sous Severo Lopez, dont il sut mériter l'affection. Les progrès qu'il fit sous un tel maître, joints aux connaiss. qu'il avait acquises dans l'étude des langues, le firent choisir pour médecin des étrangers à l'hopital de Madrid. Il y prodigua ses soins aux infortunés dont l'ardeur d'un climat inhabitué remplissait les salles confiées à son zèle; mais il se fit surtout remarquer par celui qu'il déploya envers les Français blessés. Une conduite aussi noble lui valut le titre de médecin ordin. de l'armée franç. Sa réputat. avait depuis long-temps franchi les Pyrénées, lorsqu'en 1810 il l'accrut encore par la publicat. d'nne trad. espagn. du sav. traité de Humboldt sur le galvanisme, à laq. il joignit de curieuses notes qui le firent connaître comme physisien : plus tard, s'étant rendu en France à la suite des débris de l'armée d'Espagne, il fut admis avec empressement par plus. sociétés médicales de Paris, auxquelles il avait communiqué div. trav. importants. Garcia mourut dans cette capitale en 1816. Outre les écrits dont nous avons parlé, il en a laissé plus. autres parmi lesq. on distingue sa tragédie de *Viriarle;* les traduct. du *Cid* de Corneille, 1803. —

Des *Recherches phys. sur la vie et la mort*, de Bichat, 1804. — Des prem. vol. de l'*Anatomie médicale* de Portal, 1805. — Un *Éloge hist. du doct. Severo Lopez*, etc. Il fut l'un des collaborat. de la *Biblioth. méd.*, recueil dans leq. il inséra en 1816 un *Mém. contre la prétendue incombustibilité du charlatan Mariano-Chacon;* une *Notice sur la médecine des Arabes*, etc. On trouve encore de lui, dans le *Journal univers. des Sciences méd.* (sept. 1816), un *Mém.* sur la médec. espagn. Le doct. Hurtado a publ. une *Notice sur la vie et les écrits de Th. Garcia Suelto*, Paris, 1816, in-8 : elle a été insérée par M. Leroux dans son *Journal de médec.* (oct. même ann.).

GARCIAS-LASO (par abrév. GARCILASO) DE LA VEGA, le réformat. de la poésie espagn., né à Tolède vers 1503, d'une famille noble alliée à l'illustre maison de Gusman, était fils puîné d'un gr.-commandeur de Léon, à qui Ferdinand V donna le surnom *de la Vega*, en mémoire d'une prouesse chevaleresque. Appelé par sa naissance au métier des armes, Garcilaso parcourut avec distinction cette carrière, mais en soupirant sous la tente après les douceurs de la vie champêtre qu'il célébrait dans ses vers. Il fit partie, en 1521, des armées que Charles-Quint conduisit à la conquête du Milanez; et c'est pendant la funeste retraite de Marseille (1536) qu'il trouva le trépas que tant de fois il avait affronté tout en maudiss. les calamités de la guerre. Garcias, que ses contempor. surnommèrent *le Pétrarque espagn.*, avait été dès l'enfance lié d'amitié avec Boscan : c'est de concert avec cet autre père de la poésie castillane qu'il parvint, en se modelant sur Dante, Pétrarque et Sannazar, à réformer le mauvais goût qui dominait l'école espagn. Les poésies de Garcilaso ont été recueill. par Boscan, et publ. pour la prem. fois avec celles de ce dernier, Venise, 1563, in-8 : l'édit. la plus estimée est celle de Madrid, 1765, in-16, enrichie d'une préface et de notes. Le style doux et attachant de Garcilaso se ressent rarem. de l'enflure qu'on reproche, avec quelq. fondem., à la poésie espagnole, et son rhythme a toute la grâce que pouvait permettre l'idiome orgueilleux qu'il a su le prem. approprier au genre bucolique. Cepend., même dans son immort. églogue : *Por ti el silencio de la selva umbrosa....*, tant de fois imitée sans succès, et regardée avec raison comme son chef-d'œuvre, on aperçoit parfois un surabondance d'ornem. qui contraste avec la naïveté si gracieuse des idées. Nous ajouterons encore à cette remarque qu'il se trouve çà et là dans les composit. de Garcilaso de la Vega quelq. pensées empruntées aux modèles que s'était proposés cet illustre poète; mais quelq. fondés que soient ces reproches, il n'en mérite pas moins tout le tribut d'éloges que lui accorde Bouterwek dans son *Hist. de la littér. espagn.*, t. I, pag. 247-60. — Un autre GARCIAS-LASO ou GARCILASO DE LA VEGA, histor. espagnol, surnom. l'*Inca*, parce qu'il descendait par sa mère de cette famille royale du Pérou, né en 1530 à Cuzco, s'appliqua de bonne heure à connaître et à éclaircir les tradit. et docum. relatifs à l'hist. de cette partie de l'Amérique-Méridionale. Il était parvenu à recueillir tous les matériaux nécess. à ce travail, lorsque l'ombrageux Philippe II lui fit intimer l'ordre de se rendre en Espagne. L'*Inca* mourut à Valladolid en 1568, après avoir terminé les ouv. suiv. : *Prem. partie des comment. roy. qui traitent de l'orig. des Incas, de leurs lois et de leurs gouvern.*, Lisbonne, 1609, in-fol.; trad. en franç. par Dalibard, Paris, 1744, 2 vol. in-12. — *Seconde partie des Incas*, ou *Hist. générale du Pérou*, Cordoue, 1616, in-fol., etc.; trad. en franç. par Beaudoin, la première part., 1633, in-4, la 2e, 1650 et 1658, ibid., in-4. — *Histoire de la Floride*, etc., Lisbonne, 1605, in-4, Madrid, 1723; ibid., 1804, 4 vol.; trad. en français par Richelet, Paris, 1670, 2 vol. in-12. L'abbé Lenglet-Dufresnoy fit réimpr. cette traduct. avec une préface en 1707, 2 vol. in-12.

GARCIN (LAURENT), littérat., né vers 1734 à Neuchâtel (Suisse), est désigné par Grimm (*Correspond. littér.*, 1785) comme le véritable auteur du *Traité sur le mélodrame*, Paris, 1772, in-8. Il avait débuté dans la carrière des lettres par un poème *sur le pouvoir de l'Éloquence*, que Fréron inséra dans l'*Année littér.*, 1757, tome IV, p. 63 et suiv. En 1760 Garcin fit paraître une petite brochure intit. : *la Rullière*, épître à M***; et plus tard il traduisit du latin du P. Porée les disc. sur les *Romans* et sur le *Choix des amis :* ces deux trad. ont été impr. dans le *Choix littér.* de Vernes. On doit encore à Garcin un rec. d'*Odes sacrées, ou Psaumes de David en vers français*, par divers auteurs, Amsterdam, 1764, in-8.

GARDANE (JOSEPH-JACQUES), médec., né à la Ciotat, prit ses degrés à l'univ. de Montpellier, vint à Paris, où il se fixa, et en peu de temps se fit une réputat. très distinguée. C'est moins par les nombr. écrits qu'il a publ. que par les bienfaits réels dont la société lui est redevable, que cet estimable médec. a fondé ses droits à la reconnaiss. publique. On lui doit la substit. d'un nouv. mode de traitem. pour les malheureux vénériens entassés jusque-là dans Bicêtre, où on leur appliquait une méthode curative aussi rebutante que pernicieuse, et il est égalem. le prem. qui ait fait sentir la nécessité d'assujétir les filles publiques à des visites périodiques très sévères, afin d'arrêter la propagat. d'un mal non moins funeste que hideux. Les princip. ouvr. de Gardane sont : *Conjectures sur l'électricité médicale*, Paris, 1768, in-12. — *Recherches pratiq. sur les différ. manières de traiter les maladies vénériennes*, Paris, 1770, 1773, in-8; en allem., 1771, in-8. — *Moyens certains et peu coûteux de détruire le mal vénérien*, ibid., 1772, in-8. — *Manière sûre et facile de guérir les maladies vénériennes*, ib., 1773, in-12. — *Détail de la nouv. direction du bureau des nourrices :* l'aut. faisait partie de ce bureau, et ne contribua pas médiocrem. par son zèle et ses lumières à faire prospérer cet établissem. éminemm. utile. Il publia aussi la *Gazette de santé* de 1773 à 1776.

GARDANNE (Gaspar-André, comte), général de brigade, né à Marseille en 1766, entra au service en 1792 comme officier de cavalerie, et obtint un avancem. rapide. Général en 1799, il fut fait en 1804 aide-de-camp, et gouvern. des pages de l'empereur Napoléon. Envoyé en 1807 ministre plénipotentiaire à la cour de Téhéran, pour engager Feth-Ali-Chah, roi de Perse, à prendre part aux projets de Napoléon contre la Russie, il reçut de ce souver. l'accueil le plus flatteur; et, de retour en France, il fut employé en Espagne. Ayant éprouvé un échec lors de la retraite de Portugal (1810), Gardanne tomba dans une disgrâce momentanée : il commandait en 1815 dans le départem. de la Lozère. Chargé de poursuivre Bonaparte débarqué de l'île d'Elbe, il fut abandonné par les troupes sous ses ordres, et ne tarda pas lui-même à rejoindre le quartier-général de l'empereur, qui ne lui sut aucun gré de sa soumission. Mis à la retraite au second retour du roi, il mourut à Marseille en 1818. — Gardanne (Paul-Ange-Louis de), né à Marseille en 1756, frère du précéd., qu'il suivit en Perse, comme prem. secrét. d'ambassade, publia, à son retour en France : *Journal d'un voyage dans la Turquie d'Asie et la Perse, fait en* 1807 *et* 1808, Marseille, 1808, in-8 : on trouve à la suite un *Vocabulaire italien, persan et turc*. Gardanne mourut dans sa ville natale en 1822, laiss. quelques ouvr. MSs. On trouve sur lui une *Notice* dans le tome VI (nº 1er) de la *Ruche provençale*, journal publié à Marseille, et auquel il avait lui-même fourni plus. articles. — Un autre Gardanne, général de division, mort à Breslau en 1807, avait fait avec distinction les campagnes d'Italie, et s'était signalé particulièrem. à la bataille de Marengo. On a supposé, mais sans fondem., que cet officier était de la même famille que les précédents.

GARDAR, navigat. suédois du 9e S., découvrit vers l'an 864, dans l'Océan-Septentrional, une île qu'il nomma d'abord *Gardars-Holm*, et qui depuis a pris le nom d'*Islande*.

GARDAZ (François-Marie), littérateur, né à Oyonnax vers 1777, mort en 1815, d'une fièvre que lui causa la crainte d'un nouveau retour de Bonaparte, avait exercé à Lyon la profess. d'avocat, qu'il négligea pour s'adonner à l'étude des langues anc. et de la littérature. On cite parmi ses ouvr. : *Essai sur la vie et les ouvr. de Linguet*, etc., 1809, in-8 : il n'est fait, dans cet écrit, aucune mention d'un des ouvrages de Linguet, intitulé : *Aiguilloniana*, etc., Londres, 1777, in-8. — *Vœux prophétiques et réalisés à l'occasion de l'heureux rétablissem. des success. de St Louis sur le trône de France, par M. l'abbé Delille, suivis de quelq. considérat. sur les effets du fatalisme et de l'irréligion*, 1814, in-8, et div. art. dans les journaux.

GARDE (Antoine, ESCALIN DES AIMARS, baron de La), capitaine, né vers 1498 au village de La Garde en Dauphiné, d'une famille obscure, s'éleva, par son courage et ses talents, de la place de goujat au service d'une compagnie, aux prem. grades, et mourut en 1578, général des galères du roi. Ce fut lui qui conclut, en qualité d'ambassadeur à Venise, le traité d'alliance offensive et défensive entre cette république et François Ier contre Charles-Quint. Le succès de cette négociation lui valut, en 1541, l'ambassade de Constantinople, dont il s'acquitta avec une habileté plus remarquable encore. Parvenu au faîte des honneurs, si bien mérités par ses nombreux services, il eut souvent à expier par des disgrâces l'obscurité de sa naissance ; mais un aussi gr. homme de guerre ne pouvait être long-temps négligé à cette époque féconde en querelles entre les souverains. On peut consulter, sur la vie et les exploits de La Garde, les *Mém.* de Brantôme.

GARDEIL (Jean-Bapt.), médecin, né en 1726 à Toulouse, après de brillantes études entra dans la congrégation de l'Oratoire, et fut envoyé par ses supér. à Paris pour y perfectionner ses connaiss. Lié bientôt avec Diderot, il sortit de l'Oratoire et devint le rédact. de la *Gazette de France*. Dans le même temps il étudia la médec. et la botanique, sous la direction de Jussieu, qui le fit associer à l'acad. des sciences en 1755. L'amour du pays le fit renoncer à la fortune pour revenir à Toulouse, et c'est alors qu'il abandonna Mlle de La Chaux (*v.* ce nom), tort qui lui a été vivement reproché par ses anciens amis. De retour dans sa ville natale, il y occupa successivem. la chaire de mathématiques, puis celle de physiolog. à la faculté de médecine, qu'il remplit jusqu'à sa suppression en 1793. Il refusa plus tard de reprendre sa chaire de médecine, et mourut en 1808 dans de gr. sentim. de piété. Il a publié, sous le voile de l'anonyme, une *Trad. des OEuvres médic. d'Hippocrate sur le texte grec, d'après l'édit. de Foës*, 1802, 4 v. in-8. Cette trad., à laq. il avait consacré 30 années, eut peu de succès, probablem. parce que l'on se convainquit que l'aut. n'avait fait que mettre en français la vers. lat. Le recueil de l'acad. des sciences contient de lui une *Lettre à Bern. de Jussieu, sur le tripoli*.

GARDEL (Mme), célèbre danseuse, débuta sur le théâtre de l'Opéra en 1796, établit les rôles d'*Eucharis* dans *Télémaque*, et de *Psyché* dans le ballet de ce nom, reçut sa retraite en 1816 après un service de 30 ans, et mourut à Paris en 1833. Mme Gardel était femme du fameux maître de ballets Gardel (Pierre-Gabriel).

GARDEN (Alexandre), médecin botaniste de la Caroline-Méridionale, membre de la société roy. d'Upsal, introduisit dans la médecine l'usage de la racine d'œillet de la Virginie, plante dont il a décrit les propriétés dans un ouvr. publié en 1764 et réimpr. en 1772. C'est en son honneur que Linné a donné le nom de *gardenia* à un bel arbuste de la petandrie monogynie et de la famille des rubiacées.

GARDIE (Pontus, baron de La), feld-maréchal et sénat. de Suède, quitta la France, sa patrie, pour aller servir en Danemarck. Fait prisonn. par les Suédois à la prise de Varberg en 1565, il obtint bientôt un commandem. en Suède, et se fit remarquer dans les guerres que soutinrent les ducs

Jean et Charles, contre le roi Eric XIV, leur frère. Jean, devenu roi, combla d'honneurs et de dignités celui qui l'avait aidé à monter sur le trône. De La Gardie se distingua contre les Russes, et mourut en 1585. — GARDIE (Jacques, comte de La), connétable et sénat. de Suède, fils du précéd., né en 1583, mort en 1652, n'est pas moins connu dans les fastes de la Suède, par le courage et les hautes connaissances milit. qu'il déploya dans les guerres contre la Russie, que par l'habileté et la sagesse qu'il mit dans les négociat. de 1617, qui furent suivies de la paix de Stolbowa. Gustave-Adolphe s'honorait d'avoir fait ses prem. armes sous ce général célèbre. Jacques avait épousé la comtesse Brahi (*v.* ce nom), célèbre par sa beauté. — GARDIE (Magnus-Gabriel de La), fils du précéd., gr.-chancel. et gr.-sénat. de Suède, né en 1622, remplit avec distinct. des missions diplomat. dans les prem. cours de l'Europe. La reine Christine, séduite par les talents et l'extérieur avantageux de La Gardie, songea, dit-on, à l'épouser; mais elle en fut détournée par le chancel. Oxenstiern. La Gardie obtint la main de la sœur de Charles-Gustave, qui devint roi sous le nom de Charles XI, et joua un gr. rôle pend. la minorité de Charles X, dont il fut l'un des tuteurs. Mais le crédit du favori, qui plus. fois avait été ébranlé durant la vie de Christine et de Charles X, tomba tout à coup dès que Charles XI prit le sceptre. Il fut dépouillé de ses biens, et mourut dans l'indigence en 1686. Ami des arts et des lettres, il protégea les artistes et les savants, et enrichit la biblioth. d'Upsal de précieux MSs., entre autres du *Codex argenteus*. — GARDIE (comtesse de La), née comtesse de Taube, épouse de Pontus de La Gardie, général au service de Suède, sauva, en 1760, de l'ignorante fureur du peuple dalécarlien 12 femmes accusées de magie. Elle concourut puissamm. à introduire en Suède le bienfait de l'inoculat., et mourut en 1763 d'une fièvre maligne qu'elle contracta en donnant des secours aux malades.

GARDIEN (JEAN-FRANÇ.-MARIE), avoc., né en 1751, fut élu en 1790 procur.-syndic du district de Châtellerault, puis en 1792 député à la convention par le départ. de la Vienne. Lors du procès de Louis XVI, il vota la détention pendant la guerre et le bannissem. à la paix. Membre de la commission *des Douze*, il partagea le sort de ses collègues, fut proscrit à la suite de la déplorable journée du 31 mai, et périt sur l'échafaud révolutionnaire le 31 oct. 1793, avec l'élite de la Gironde.

GARDIN DU MESNIL (JEAN-BAPT.), savant latiniste, né en 1720 à St-Cyr en Normandie, profess. de rhétor. à l'univ. de Paris, mort à Valogne en 1802, est connu par les ouvr. suivants devenus classiq. : *Préceptes de rhétor. tirés de Quintilien*, Paris, 1762, in-12. — *Synonymes latins*, 1777, in-12; 1788, in-8; 1813, in-8; 1815, in-8; cette édit., revue et augm. par N.-L. Achaintre, est jusqu'ici la meill. de cet ouvr. classique.

GARDINER (ÉTIENNE), évêque de Winchester et gr.-chancelier d'Angleterre, né en 1483 à St-Edmond-bury (comté de Suffolk), était fils naturel de l'archev. de Salisbury Woodvill, beau-frère d'Édouard IV, et d'une fille obscure que ce prélat dissolu fit épouser à l'un de ses domestiques. Il déploya de bonne heure les talents les plus heureux comme diplomate et comme homme d'état. Après avoir joui de toute la confiance de Henri VIII, dont il servit les projets avec autant de zèle que d'habileté, il se trouva en butte aux plus violentes persécut. sous Édouard VI, par suite de sa vive opposit. aux doctrines de l'archev. de Cantorbéry, Thomas Cranmer. Incarcéré à la Tour de Londres, il y subit une détention rigoureuse de 5 années, recouvra son crédit à l'avénem. de la reine Marie, qui le combla de nouv. honneurs; et, après avoir signalé par de sages mesures son administration dans les conjonct. difficiles où se trouvait la monarchie angl., il mourut en 1555, laissant la réputat. d'un des plus gr. ministres de son siècle, mais emportant la haine des protestants, envers lesq. il eût probablem. usé de moins de rigueur s'il n'avait eu à venger ses ressentim. personnels contre Cranmer et ses partisans. Les ouvr. qui nous restent de ce prélat sont un monument durable de ses talents comme écrivain, mais en même temps de ses variat. en matière de doctrines religieuses. Nous citerons seulement : *De verâ obedientiâ*, Londres, 1534, plus. fois réimpr. en lat. et en angl. avec une préface de Bonner. — *A necessary Doctrine of a christian man*, ib., 1543. — *Confutatio cavillationum*, etc., publ. à Paris sous le nom de *M.-Ant. Constantius*, théolog. de Louvain.

GARDINER (JAMES), colonel écoss., né en 1687 à Carriden, comté de Linlitgow, servit avec distinction dans les armées de George II et fut tué en 1745 à la bataille de Preston-Pans, en combattant vaillamm. contre les rebelles. Après avoir mené d'abord une vie très licencieuse, le colonel Gardiner se convertit à la lecture d'un livre intit. *le Ciel pris d'assaut*, et dès-lors se fit remarquer par rigidité de ses principes religieux. Le doct. Doddridge a publ. l'*Hist. de la vie et de la conversion de J. Gardiner*, que sir Walter-Scott. a introduit dans son *Waverley*, où ce personnage n'est désigné que par l'initiale de son nom.

GARELLI (PIE-NICOLAS), médec., né à Bologne en 1670, 1er médec. de l'archid. Charles, l'accompagna dans ses campagnes lors de la guerre de la success. d'Espagne, fut à son retour à Vienne nommé conseiller impér., prem. médecin et prem. bibliothéc. de l'emper., et mourut en 1739. On a de lui une dissert. *de Viviparâ generatione*, Vienne, 1696, in-8, publ. sous le nom du doct. Sbaraglia, son profess., et plus. *Lettres* éparses dans divers rec. Il s'était formé une riche biblioth. qui fut réunie en 1746 à celle du collége Thérésien de Vienne.

GARENGEOT (RENÉ-JACQ. CROISSANT DE), chirurgien, né à Vitré (Bretagne) en 1688, étudia les élém. de son art sous son père, vint à Paris à 23 ans, suivit avec assiduité les leçons des plus habiles profess., devint successiv. démonstrateur roy., membre de l'acad. de chirurgie, chirurgien-

major du régim. du roi, et mourut à Cologne en 1759. Il contribua puissamm. à sortir la chirurgie de l'état d'abjection dans leq. elle croupissait encore de son temps. On a de lui les ouvr. suiv., vivem. critiqués, mais qui seront toujours lus avec fruit : *Traité des opérations de chirurgie*, Paris, 1720, 1731 et 1749, 3 vol. in-12, trad. en angl. et en allem. — *Traités des instruments de chirurgie*, 1723, in-12; 2e édit. augm., 1727 in-12, avec fig., trad. en allem. : cet ouvr. passe pour l'un des meilleurs de l'aut.—*Myotomie humaine et canine*, 1724, 1728, 1750, 2 vol. in-12.—*Splanchnologie, ou Traité d'anatomie concernant les viscères*, 1728, 1739, in-12; 1742, 2 vol. in-12, avec fig., traduit en allemand. — *Opération de la taille par l'appareil latéral, ou la Méthode du frère Jacques corrigée de tous ses défauts*; et un grand nombre d'observat. dans les *Mém. de l'acad. de chirurgie*. On ne connaît pas le véritable invent. de la *clef* dite *à la Garengeot*, instrum. destiné à l'extract. des dents molaires ; mais on sait que Garengeot lui a fait subir des modifications assez import. pour mériter qu'on y attachât son nom. Morand lui a consacré un *Éloge* dans ses opuscules.

GARIBALD, fils et successeur de Grimoald, monta sur le trône de Lombardie en 671, et y fut remplacé 3 mois après par Pertharithe (*v.* ce nom).

GARIBAY Y ZAMALLOA (Étienne), historien espagnol, né dans la Biscaye en 1525, fut plus. ann. bibliothéc. de Philippe II, qui le nomma historiogr. du roy. en 1563, parcourut une gr. partie de l'Espagne pour remplir les devoirs de son emploi, recueillit un assez gr. nombre de matériaux, et publia son travail de six années sous le titre de *Quarante livres des chroniques et hist. univers. de tous les royaumes d'Espagne*, Anvers, 1571, 2 vol. in-fol. : cet ouvr. a fourni beaucoup de lumières aux écriv. postérieurs. Quelq. années après, Garibay mit au jour ses *Illustrationes*, ou *Éclaircissem. sur les généal. des rois d'Espagne, de France, des emper. de Constantinople*, etc., Madrid, 1576 ou 80, 2 vol. in-4. Il mourut à Valladolid en 1593.

GARIDEL (Pierre), médecin, né à Monosque (Provence) en 1659, mort en 1737, fut profess. de botanique à l'univ. d'Aix. On a de lui l'ouvr. suiv., impr. aux frais de la province : *Hist. des plantes qui naissent aux environs d'Aix et dans plusieurs autres endroits de la Provence*, Aix, 1715, in-fol. Tournefort, son compatriote, a donné le nom de *garidella* à un genre de plante renonculacée qui abonde dans les départements méridionaux de la France.

GARIN, poète franç. du 12e S., n'est connu que par un fabliau dont Fauchet a conservé le prologue dans son *Recueil de l'origine de la langue et poésie française*. Il existe un ouvr. en. rimes intitulé *Garin le Loherens* (le Lorrain), qui n'est point du poète de ce nom.

GARISSOLES (Antoine), ministre protestant, né à Montauban en 1587, y professa la théologie, assista aux div. synodes de sa communion, notamment à celui de Charenton, tenu en 1644, et mourut à Toulouse en 1650. On a de lui. : un recueil de sermons intit. : *la Voie du Salut*, suivi de quelq. thèses de théolog. — *De Christo mediatore*, Genève, 1662, in-4.—*Decreti synodici carentonensis de imputatione peccati Adæ explicatio et defensio*, Montauban, 1646, in-8. — *P. Caroli et Ant. Garissolii, utriusque pastor... explicatio catheseos religionis christianæ*, Genève, 1654, in-8. — Un poème intit. : *Adolphidos, sive de bello germanico*, en XII liv. renferm. 10,000 vers : l'auteur y célèbre les exploits de Gustave-Adolphe, roi de Suède.—Un autre poème lat. à la louange des 4 cantons protestants de la Suisse. Cathala a publ. l'éloge de Garissoles, dans le rec. de l'acad. de Montauban, 1745.

GARLANDE (Jean de), poète et grammair. du 11e S., passa en Angleterre à la suite de Guillaume 1er, et revint en France, où il mourut vers 1081. On a sous son nom un gr. nombre d'ouvr., mais il n'est pas certain qu'ils soient tous de sa composit. Voici les plus remarq.: *De Mysteriis Ecclesiæ carmen et in illud commentar.*, poème dédié à Foulques, év. de Londres. — *Facetus*, poème sur les devoirs de l'homme, impr. avec quelq. autres opuscules du même genre, Lyon, 1489, in-4; Cologne 1520, et séparém. avec un comment., Deventer, 1494, in-4. — *De contemptu mundi*, poème, attribué par erreur à St Bernard, impr. avec un comment., Caen, S. D., in-4.— *Floretus*, ou *Liber Floreti*, ouvr. égalem. attribué à St Bernard, et qui a eu dix édit. (de 1505 à 1525). — *Metricus de verbis deponentialibus libellus cum comment.*, Anvers, 1486, in-4. — *Cornutus sive dysticha hexametra moralia*, Haguenau, 1489. — *Opus synonymorum sive multivocorum*, Reutlingen, 1487, 1488, in-4; Londres, 1505, in-4. — *Libellus de verborum compositione*, 1560, in-4. On peut consulter pour plus de détails le *Dictionn. de Moréri*, édit. de 1759; l'*Hist. littér. de France*, t. VIII.

GARLANDE (Anseau de), sénéchal du roi Louis VI, né dans la Brie au 11e S., servit avec zèle ce monarque dans ses démêlés avec les seigneurs mécontents, et fut tué par le sire du Puiset dont il assiégeait le château en 1118. — Étienne de Garlande, frère du précéd., év. de Beauvais, devint chancelier par le crédit d'Anseau, puis gr. sénéchal, malgré sa qualité d'ecclésiast. Oubliant ses devoirs, il entra dans la ligue des mécontents; mais il reconnut sa faute, obtint son pardon, se démit de tous ses emplois, et se retira dans son abbaye de Ste-Croix d'Orléans, où il mourut en 1150.

GARMANN (Christian-Fréd.), méd., né en 1640 à Mersbourg en Misnie, mourut en 1708, membre de l'acad. des curieux de la nature, à laq. il communiqua un grand nombre d'observat. On lui attribue : *Disc. physico-medicus de gemellis et partu numerosiore*, Leipsig, 1667, in-4.— *De Miraculis mortuorum, lib. III*, etc., Dresde, 1709, in-4, édit. recherchée d'un ouvr. curieux. — *Homo ex ovo*, Chemnitz, 1672, in-4. — *Germani et aliorum*

virorum clariss. epistolar. centuria, Rostoch et Leipsig, 1714, in-8.

GARMERS (Jean), médecin allem., né à Hambourg en 1628, est aut. d'une dissertat. lat. *sur la Thériaque*, Hambourg, 1678, in-4. Il joignait, dit-on, une vaste érudit. aux connaiss. médicales.

GARNACHE (Françoise de ROHAN, dame de La), fille de René de Rohan et d'Isabelle d'Albret, cousine de la mère de Henri IV, fut courtisée par le duc de Nemours, qui lui promit de l'épouser et l'abandonna pour s'unir à la veuve du duc de Guise, assassiné par Poltrot dev. Orléans. Françoise s'opposa en vain à ce mariage; le pape consulté répondit que le duc de Nemours ne pouvait s'allier à la dame de Garnache, qui avait embrassé les nouv. opinions religieuses. Henri III, pour la consoler, lui accorda le titre de duchesse de Loudun, et à son fils celui de prince de Génevois.

GARNERIN jeune (André-Jacques), aéronaute, né en 1770, fit le prem. l'expérience des parachutes, et mourut à Paris en 1823. On a de lui : *Voyage et captivité du citoyen Garnerin, ex-commissaire de la république franç., prisonn. d'état en Autriche*, Paris, 1797, in-8; et un écrit très violent contre son frère, sous ce titre : *Usurpation d'état et de réputation par un frère au préjudice d'un frère*, etc., Paris, 1816, in-4.

GARNET (Henri), jésuite angl., né à Nottingham en 1555, fit ses études en Italie, y prit l'habit de son ordre, eut pour maîtres Bellarmin et Clavius, succéda à ce dernier dans la place de profess. de mathémat., revint ensuite en Angleterre, fut impliqué dans la conspirat. dite *des poudres*, et condamné à être pendu en 1606. Les histor. anglais n'hésitent point à prononcer qu'il était coupable; mais le jésuite Eudæmon-Jean a composé un écrit apologét., où il s'efforce de justifier sur tous les points Garnet, de même qu'un autre jésuite nommé Tenesmond. Quelq. écriv. ont imputé au ministre Cecil d'avoir ourdi les fils de ce complot pour perdre les cathol. Les jésuites ont mis Garnet au nombre des martyrs de leur ordre. On a de lui div. tr. sur les sacrem., joints à sa trad. en angl. du *Catéchisme* de P. Canisius, Londres, 1590, St-Omer, 1622, in-8.

GARNET (Thomas), médec., né en 1766 dans le comté de Westmoreland, fit ses études à l'univ. d'Édimbourg, suivit les cours de Brown, dont il adopta la doctrine, obtint plus tard une chaire à Glascow, puis accepta celle de physique, de chimie et de mécanique qui lui fut offerte par l'institution roy. récemm. établie à Londres, et mourut dans cette ville en 1802. On a de lui plus. ouvr. sur la médecine, la chimie, la physique, etc. : le plus remarquable est celui qui a pour titre : *Observat. faites pendant un voyage dans les montagnes et dans une partie des îles occidentales de l'Ecosse* (en anglais), Londres, 1800, 2 vol. in-4, avec 50 pl. grav. à l'aquarelle par W.-H. Watts. On trouve quelq.-uns des écrits scientifiq. du docteur Garnet dans le Ier vol. des *Annales de philos., d'hist. natur., de chimie*, etc., dans les *Mém.* de la société de médec. de Londres, et d'autres compagnies savantes. On a publ., après sa mort, un autre ouvr. de lui : *Popular. lectures*, etc., sur la zoonomie, ou les lois de la vie animale dans l'état de santé et dans celui de maladie, 1806, in-4, avec une *Notice* sur l'auteur.

GARNIER (Robert), poète tragique, né à La Ferté-Bernard en 1545, allia la culture de la poésie à l'étude des lois, fut couronné en 1563 à l'académie des Jeux-Floraux de Toulouse, remplit successivem. les fonctions d'avocat au parlem. de Paris, et de lieuten.-criminel au Mans, publia ou fit représenter plus. tragédies, devint conseiller-d'état sous Henri IV, et mourut au Mans en 1601. On a de lui : *Plaintes amoureuses*, Toulouse, 1565, in-8. — *Hymnes de la monarchie*, Paris, 1568, in-8. — Huit tragédies réunies en un seul volume sous ce titre : *les Tragédies de Robert Garnier*, etc. (dédiées), *au roi de France et de Pologne* (Henri III) : ce vol. in-12 a eu 16 édit. de 1580 à 1618. Les tragédies de Garnier, presque toutes tirées du théâtre des Grecs ou imitées de Sénèque, offrent quelq. scènes intéress., au milieu de nombreux défauts qui tiennent à l'époque où ce poète écrivait.

GARNIER (Sébastien), poète obscur, né dans le 16e S. à Blois, fut procur. du roi au bailliage de cette ville. Il est auteur de deux poèmes, *la Henriade* et *la Loyssée*, qui seraient restés dans un oubli mérité, si l'on ne se fût avisé d'en publier une édit. à Paris, 1770, in-8, dans le dessein de les opposer à l'un des chefs-d'œuvre de Voltaire. La *Henriade* de Garnier est divisée en XVI livres, dont les huit derniers ont été imprimés à Blois en 1593, et les deux premiers 1594, in-4 : on présume que les six autres se sont perdus. Les trois prem. livres de la *Loyssée* furent également impr. à Blois, 1593, in-4. Le sujet de ce poème, qui n'a point été terminé, est la conquête de l'Égypte par St Louis.

GARNIER (Jean), jésuite, né à Paris en 1612, professa successivem., avec une gr. distinct., les humanités, la rhétorique, la philosophie et la théologie, et mourut à Bologne en 1681, en se rendant à Rome pour des affaires de sa société. Il a laissé entre autres ouvr. : *Marii mercatoris... et S. Augustini opera..., cum notis et dissert.*, Paris, 1673, in-fol. — *Liberati diaconi breviarium cum not. et dissert.* ib., 1675, in-8. — *Systema bilioth. collegii parisiensis societatis Jesu*, ibid., 1678, in-4; réimpr. par Maderus dans son recueil *De Bibliothec. atq. archivis*, etc., 1702, in-4. — *Liber diurnus roman. pontif.*, avec des notes et dissert. — *Supplément aux OEuvres de Théodoret*, publ. par le P. Hardouin, 1684, in-fol., avec l'*Éloge* du P. Garnier.

GARNIER (Julien), bénédictin, né dans le Maine vers 1670, entra dans la congrégat. de St-Maur en 1689, fut choisi par Mabillon pour son collaborat., et mourut en 1725. On a de lui une édit. des *OEuvres* de St Basile, avec une version nouvelle, Paris, 1721-22, 2 vol. in-fol. : le 3e, qu'il avait préparé, parut en 1730 par les soins de D. Maran,

GARNIER (Charles-George-Thomas), littérat., né à Auxerre en 1746, suivit la carrière du barreau, et consacra ses loisirs à la culture des lettres. En 1791 il fut nommé commissaire du roi près un des tribunaux civils de Paris; il exerça depuis les mêmes fonctions dans sa ville natale, où il mourut en 1795. On lui doit la collection qui a paru sous le titre de *Cabinet des fées*, etc., Paris, 1785, 41 vol. in-8 et in-12; et celle des *Voyages imaginaires, songes, visions et romans merveilleux*, ibid., 1787, 39 vol. in-8; l'édit. des *OEuvres badines complètes de Caylus*, ib., 1787, 12 vol. in-8; celle des *OEuvres complètes de Tressan*, ib., 1787, 12 vol. in-8; enfin celle des *OEuvres complètes de Regnard, avec des remarques sur chaque pièce*, ibid., 1789, 6 vol. in-8, réimpr. en 1810. Il avait publié en 1784 : *Nouv. proverbes dramatiques, ou Recueil de comédies de société, pour servir de suite aux théâtres de société et d'éducation*, Paris, in-8, réimprimé à Liége en 1785, et inséré depuis dans divers recueils. Garnier avait remis en langage moderne quelques-uns de nos vieux romans de chevalerie; mais ces product. sont restées inédites.

GARNIER (Germain), frère du précéd., ministre et pair de France, né à Auxerre en 1754, était procureur au Châtelet. Mme de Narbonne, qui l'honorait de sa bienveillance, le présenta comme secrétaire à Mme Adélaïde, tante de Louis XVI. A l'époque de la révolut., ses opinions furent sages et modérées : sa conduite au directoire du départ. de Paris, en 1791, fut celle d'un homme dévoué à la royauté constitutionnelle. Appelé par le roi au ministère en même temps que Roland et Clavière, il refusa et fut remplacé par Duranthon. Il fut forcé de s'expatrier après le 10 août, et passa en Suisse, où l'étude fut son unique occupation. Rentré en France, il fit paraître son excellente traduction de l'ouvrage de Smith : *Recherches sur la richesse des nations*, etc., Paris, 1802, 5 vol. in-8. Les connaissances qu'il avait acquises et les principes qu'il avait développés en théorie, bientôt il les réduisit en pratique dans le départem. de Seine-et-Oise, dont il devint préfet. Sous l'empire, il obtint successivem. le titre de comte, le gr. cordon de la Lég.-d'Honneur, et en 1809 la présid. du sénat. Au retour des Bourbons, il passa dans la chambre des pairs, où il vota constamm. avec les hommes d'état, et trouva plus. fois l'occasion d'appliquer ses théories financières. Il mourut en 1821. Le comte Garnier vécut dans le célibat; homme d'esprit, il se plaisait à raconter quelque anecdote de l'anc. cour, et surtout à parler de Mme de Sévigné, dont il possédait des lettres MSs., comme si elle eût été sa contemporaine et son amie. Ses ouvr. les plus import. sont : *De la propriété considérée dans ses rapports avec le droit polit.*, Paris, 1792, in-12, trad. en italien, par Marieni, Milan, 1802, in-8. — *Les aventures de Caleb Williams*, trad. de l'anglais de W. Godwin, Paris, 1794, 2 vol. in-8. — *Abrégé élémentaire des principes d'économie polit.*, Paris, 1796, in-8. — *Les visions du château des Pyrénées*, trad. de l'anglais d'Anne Radcliffe, Paris, 1899, 4 vol. in-12. — *Hist. de la monnaie depuis la plus haute antiq. jusqu'à Charlemagne*, Paris, 1819, 2 vol. in-8. On a publié en 1822 une 2e édit. des *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, avec des notes et observat. nouvelles, 6 vol. in-8. *L'Éloge* du comte Garnier a été lu à l'acad. des inscriptions, dont il était membre, par Dacier, dans la séance du 22 juillet 1822.

GARNIER (Jean-Jacques), historiographe de France, né dans le Maine en 1729, vint à Paris à 18 ans, obtint une place de sous-maître au collége d'Harcourt, y perfectionna son instruction, et fut nommé profess. d'hébreu au collége de France, dont il devint plus tard inspect. Sa profonde érudition lui ouvrit les portes de l'acad. des inscript. en 1762. Il perdit sa place au collége royal en 1790, pour refus de prêter serment à la constitution : quelques années après, Lalande, son ami, lui fit obtenir une pension. Il fut admis, à la réorganisat. de l'Institut, dans la classe d'hist. et de littérat. ancienne. Garnier mourut en 1805. Il avait été choisi, après la mort de Villaret, pour continuer l'*Hist. de France*, commencée par Velly; il écrivit la moitié du règne de Louis XI, ceux de Charles VIII, Louis XII, François Ier, Henri II, François II, et s'arrêta à la moitié de celui de Charles IX. On prétend qu'il avait composé le reste de ce même règne; mais que « ne voulant point, par délicatesse, publier des faits peu honorables pour la royauté, dans un moment où l'on en sapait les fondem., » il brûla cette partie de son travail. On a encore de lui : *l'Homme de lettres*, 1764, in-12. — *Traité de l'éducat. civile*, 1765. — *Origine du gouvernem. franç.*, 1765, in-18. — *Éclaircissem. sur le collége de France*, 1789, in-12. Barbier lui attribue *le Commerce remis à sa place*, 1756, in-12. — *Le bâtard légitime, ou le Triomphe du comique larmoyant*, 1757, in-12.

GARNIER DES CHÊNES (Edme-Hilaire), administrat. de l'enregistrement et des domaines, né à Montpellier en 1727, mort à Paris en 1812, avait été d'abord notaire dans cette ville. On a de lui : *la Coutume de Paris, mise en vers, avec le texte à côté*, 1768, petit in-12; 1787, in-18. — *Traité élément. de géograph., astron., natur. et politiq.*, 1798, in-8. — *Recherches sur l'origine du calcul duodécimal*, 1800, in-8. — *Observations sur le projet de code civil*, 1801, in-8. — *Traité élémentaire du notariat*, 1807, in-8. — *Formules d'actes à joindre au traité élément. du notariat*, 1812, in-4. On trouve aussi quelques *mém.* et l'*éloge* de cet administrat. dans le recueil de la société d'agriculture de Paris, dont il était membre.

GAROFALO (Ben'venuto TISIO, dit le), peintre né dans le Ferrarais en 1481, mort en 1559, étudia son art d'après les ouvrages de Michel-Ange et de Raphaël, et sut approcher de ces gr. maîtres. On connaît de lui une copie de la *Transfiguration* de Raphaël; *Mars, Vénus et l'Amour;* une *Bacchanale; les quatre docteurs de l'Église en méditation*

sur l'immaculée conception; une *Fuite en Égypte;* la *Vierge*, *St Jean-Baptiste*, *Ste Lucie*, etc. Le musée possède six tableaux de cet artiste, dont deux *portraits* à différ. âges, où il s'est représenté tenant un œillet, en ital. *garofano*, signe dont il se servait pour indiquer le lieu de sa naissance.

GAROFALO (Blaise), en lat. *Caryophilus*, *sav.* antiquaire, né à Naples en 1677, mort à Vienne en 1762, a publ. : *Consid. intorno alla poesia degli Ebrei e de' Greci*, Rome, 1707, in-4. — *Osservazioni sopra la lettera del don Barnabo Scacchi fatte in difesa delle consid. intorno alla poesia degli Ebrei*, Venise, 1711, in-4, sous le nom *d'Ottavio Maranta.* — *Dissert. micellaneæ*, Rome, 1718, in-4. — *In Anaglyphum græcum dissert. epistol.*, ibid., 1720, in-8. — *De antiquis marmoribus dissert. IV*, Vienne, 1738, in-4; Utrecht, 1743, in-4. — *De veterum clypeis opuscul.*, etc., Leyde, 1751, in-4. — *De antiquis auri, argenti, stanni, æris, ferri, plumbique fodinis*, Vienne, 1757, in-4.

GARRAN-COULON (Jean-Philippe), membre de l'Institut, né en 1740 à St-Maixent (départem. des Deux-Sèvres), embrassa les principes de la révolution, devint successiv. député à l'assemblée législat., gr.-juge à la haute-cour d'Orléans, membre de la convention, du conseil des cinq-cents, commissaire du direct. près le tribunal de cassation, et, après le 18 brumaire, membre du sénat, où, en 1814, il vota la déchéance de Napoléon, et le rappel de la famille royale. Dans le cours de sa législature il se déclara défenseur zélé de la liberté des noirs, s'éleva avec force, dans plus. circonstances, contre Bourdon de l'Oise, et, lors du procès de l'infortuné Louis XVI, il ne voulut point se prononcer comme juge sur le sort de ce prince, mais vota la réclusion comme législat. Garran-Coulon mourut en 1816. On a de lui, outre plus. *Rapports* aux différentes assemblées dont il a été membre, des *Recherches polit. sur l'état ancien et moderne de la Pologne appliquées à sa dern. révolution*, 1795, in-8, et une *Notice sur Creusé-Latouche*, Paris (1801), in-8. Il a aussi fourni de nombreux articles au *Répertoire de jurisprudence* de Guyot.

GARRICK (David), célèbre acteur et aut. dramat., né à Hereford en 1716, d'un Français nommé La Garigue, protestant réfugié, suivit d'abord la carrière du barreau, puis celle du commerce, et les abandonna pour celle du théâtre, où l'entraînait un penchant irrésistible, et où l'attendaient les honneurs, la gloire et une fortune immense. Ses débuts furent des triomphes : la vogue qu'il obtint à Londres prit le nom de *fièvre de Garrick*, et tous les Anglais en furent atteints. Pope lui-même quitta Twickenham pour venir l'admirer dans le rôle de Richard III. Garrick dirigea avec succès divers théâtres entre autres celui de Drury-Lane, dont il fit long-temps la prospérité. En 1776, accablé de souffrances, il fut obligé de quitter la scène et de se retirer à la campagne, où il s'adonna plus que jamais à la composition dramat. qu'il n'avait pas négligée pend. le cours de sa vie théâtrale. Il mourut le 20 janvier 1779. Son corps fut porté avec pompe à Westminster et déposé au pied du monument de Shakespeare, dont il avait été l'admirat., et dont il avait fait valoir les ouvr. par la perfection de son jeu. Cet acteur inimitable possédait le talent de varier à l'infini l'expression de sa physionomie, et de peindre tour à tour les passions les plus exaltées et les plus opposées. Garrick a laissé un gr. nombre d'ouvr. qui ont été réunis sous les titres d'*OEuvres poét.*, Londres, 1785, 2 vol. in-8, et d'*OEuvres dramat.*, ib., 1798, 3 vol. in-12. Six de ses pièces ont été trad. en franç. par la baronne de Vasse, 1785, 2 vol. in-8. Quelq. autres font partie du *Théâtre des variétés étrangères*, etc. Ce célèbre auteur a lui-même été mis plus. fois sur la scène, par exemple dans *Garrick Double*, coméd.-vaud. en un acte, 1800, in-8, par A. Gouffé et G. Duval; *le Portrait de Fielding*, vaud., 1800; *Garrick et les comédiens français*, vaud. en un acte, de Radet, 1815. La collection des mém. sur l'art dramat., Paris, 1822, comprend des *Mém. sur la vie de Garrick*, trad. de l'angl. par Defauconpret. — Mistress Garrick, veuve du précédent, née en 1724 à Vienne, débuta sous le nom de Veilge (en allem. *Violette*), comme danseuse au théâtre de cette ville, dont son père était maître de ballets; en 1744 elle passa à Londres, où elle obtint les plus gr. succès. Les agréments de son esprit et de sa personne lui avaient de bonne heure concilié la protection de l'impératrice Marie-Thérèse; et, en se rendant en Angleterre, la jeune danseuse se trouva sous le patronage de dames anglaises de la plus haute distinction, notamment la comtesse de Burlington, qui, de même que le comte son époux, la traita avec une affection toute paternelle. Mistress Garrick mourut en 1822, laissant une fortune considérable, dont elle disposa par un testament singulier dans plusieurs de ses clauses. On trouve sur sa vie de curieux détails dans les *Mémoires* du coméd. Lee-Lewis (1805, 4 vol. in-12) : M. A. Mahul les a reproduits en substance dans son *Annuaire nécrolog.*, mais sans en garantir l'authenticité, qui paraît tout au moins fort douteuse.

GARSAULT (François-Alex. de), capitaine des haras de France, né vers 1693, mort en 1778, a publ. : *Anatomie génér. du cheval*, trad. de l'angl. de Snap, Paris, 1733, 1737, in-4, fig. — *Le Nouveau parfait maréchal, ou Connaissance générale et universelle du cheval*, in-4, La Haye, 1741, 7e édit., Paris, 1811. — *Le Guide du cavalier*, Paris, 1769, in-12. — *Traité des voitures*, ibid., 1756, in-4. — *Faits des causes célèbres et intéress.*, Amsterdam, 1757, in-12. — *Notionnaire, ou Mémorial raisonné de ce qu'il y a d'utile dans les connaissances acquises depuis la création du monde*, Paris, 1761, in-8, fig., revu et augm. par Moustalon, Paris, 1804, 2 vol. in-8, et réimpr. sous le titre d'*Encyclop. des jeunes gens*, en 1807. — *L'Art du paulmier raquetier*, Paris, 1760, in-fol. — *L'Art du perruquier, du baigneur*, etc., ibid.,

1767, in-fol. — *L'Art du cordonnier*, ibid., 1767, in-fol. — *L'Art du tailleur*, 1769, in-fol., trad. en allem. — *L'Art de la lingère*, 1771, in-fol., trad. en allem. — *L'Art du bourrelier et du sellier*, ib., 1774, in-fol., trad. en allem. — *Figures des plantes et animaux d'usage en médecine*, Paris, 1764, en 730 pl. in-8.

GARTH (Samuel), poète et médec., né dans le comté d'Yorck, fut reçu docteur à Cambridge, vint se fixer à Londres, devint membre du collége de médecine, y établit des salles de consultations gratuites et de pharmacie, en faveur des pauvres, et mourut en 1718 à 46 ans. On a de lui un poème intit. : *the Dispensary* (le dispensaire) en VI chants, Londres, 1699, souv. réimpr. : c'est une satire dirigée contre les apothicaires de Londres qui s'étaient montrés opposés aux vues philanthropiq. de l'aut. ; plus. autres petites pièces peu remarq. ; une édit. des *Métamorphoses d'Ovide*, trad. par différ. auteurs, Londres, 1717.

GARZI (Louis), peintre, né à Pistoie en 1640, élève d'André Sacchi et le condisciple de Carle Maratte, a réussi dans presque tous les genres de peinture ; il excellait à peindre les fig. de vierges et les groupes d'enfants. On cite comme son chef-d'œuvre ses fresques de l'église des *Stigmates* à Rome, qu'il commença à peindre à l'âge de 80 ans. Il mourut en 1721.

GARZIA-HIDALGO (Joseph), peintre espagn., né à Murcie en 1656, fut élève de Salvator Rosa et de Carle Maratte, et, de retour en Espagne, fréquenta les deux écoles de Valence, où il obtint les prem. prix. Il vint ensuite à Madrid, où il mérita l'estime de Philippe V, qui le nomma son prem. peintre et le décora de l'ordre de St-Michel. Il mourut en 1712. Ses principaux ouvr. ornent les églises de Valence. On cite parmi ses composit. la *Bataille de Lépante ; St Joseph ; St Joachim et St Thomas* ; la *Vie de St Aug.*, en plus tabl. — Garzia de Miranda, dit *le Manchot*, parce qu'il avait la main droite coupée et qu'il peignait de la gauche, mort à Madrid en 1749, a laissé plus tableaux estimés. — Les biograph. espagnols citent encore plus artistes distingués du nom de Garzia. Reynoso, peintre, né en Andalousie, mort en 1677 ; Salmeron, peintre, mort en 1666 ; et Fernand, François, Jean, Michel et Jérôme Garzia, tous cinq habiles sculpteurs.

GARZONI (Thomas), né dans la Romagne en 1549, embrassa l'état ecclésiast., et cultiva la philosophie, la théologie, l'histoire et les langues savantes, et mourut en 1589. Il a laissé : *in Teatro de' varj diversi cervelli mondani*, Venise, 1583, in-4, trad. en franç. par Gab. Chappuis, Paris, 1586, in-16. — *Piazza universale di tutte le professioni del mondo*, Venise, 1585, in-4, trad. en lat. par Nic. Bellus, Francfort, 1623, in-4, ouvr. très curieux et recherché. — *L'Ospedale de' pazzi incurabili, con tre capitoli in fine sopra la pazzia*, Venise, 1586, in-4, trad. en franç. par Fr. de Clarier, sieur de Longval, Paris, 1620, in-8. — *La Sinagoga degl' ignoranti*, 1589, in-4. — *Il mirabile cornucopia consolatorio*, Bologne, 1601, in-8. — *Il serraglio degli stupori del mondo*, publ. par Bart., frère de l'aut., avec des notes, Venise, 1613, in-4. On lui attribue encore : *l'Uomo astratto*, Venise, 1604, in-4 ; et *le Vite delle donne illustri della Scrittura sacra, con l'aggiunta delle donne oscure e laide dell' uno e dell' altro Testamento*, Venise, 1588. Un an avant sa mort, Garzoni avait donné une édit. des *OEuvres* de Hugues de St-Victor, avec des notes et la *Vie* de cet écrivain, 3 vol. in-fol.

GARZONI (Pierre), sénateur vénitien, né vers 1652, mort vers 1719, est connu par l'ouvr. suiv. : *Istoria della repubbl. di Venezia in tempo della sacra lega contro Maometto IV e tre suoi successori, gran sultani de' Turchi*, Venise, 1705, 2 vol. in-4 ; la 2e part., intit. : *Istoria della repubbl. di Venezia, ove insieme narrasi la guerra per la successione della Spagna a Carlo II*, parut en 1716, in-4.

GASCA (Pedro de La), év. espagnol, conseiller de l'inquisit., né en 1485, rendit d'importants services à Charles-Quint dans les discussions qui survinrent entre ce prince et Clément VII au sujet de l'alliance du souverain pontife avec la France et l'Angleterre. D'autres missions délicates dont La Gasca s'acquitta heureusem. lui méritèrent l'entière confiance de l'emper., qui l'envoya en 1546, avec le titre de président de l'audience de Lima, pour apaiser les troubles que Gonzalès Pizarro avait excités au Pérou. Après avoir rétabli l'ordre dans cette contrée par de sages mesures, il revint en Espagne (1549), obtint pour prix de ses services l'évêché de Placencia, et mourut en 1560.

GASCOIGNE (sir William), magistrat angl., né à Harwood, comté d'York, vers 1450, mort en 1513, s'est rendu célèbre par la fermeté de son caractère. On cite de lui un trait qui l'honore. Le prince de Galles, depuis Henri V, voulant sauver de la sévérité des lois un de ses compagnons de débauche pris sur le fait, crut pouvoir intimider et influencer Gascoigne en se rendant lui-même à l'audience avec une gr. pompe ; Gascoigne n'en condamna pas moins le coupable. Le prince furieux s'oublia alors au point de frapper le magistrat intègre. Celui-ci fit aussitôt arrêter en plein tribunal le jeune prince, et le fit conduire en prison.

GASPARINO, surnommé *Barzizzio* ou *Barzizza*, l'un des principaux restaurateurs des lettres, né à Barzizzia près Bergame vers 1370, professa successivem. à Venise, à Padoue, à Milan, et mourut en 1431, emportant l'estime des hommes les plus distingués de son temps et les regrets de Marie-Philippe Visconti, son souverain. On lui doit la révision des *Institutions de Quintilien* et des *Traités de Cicéron sur la rhétorique*. Il a laissé un *Tr. de l'orthographe*, Paris, en Sorbonne, in-4, et Venise, 1554 ; *Étymologie des mots latins*, Brescia, 1563 : des harangues et des lettres publ. sous le titre suiv. : *Gasparini Pergamensis* (Bergomencis) *Epistolarum opus per Joannem Lapidarium Sorbonensis scholæ priorem multis vigi-*

liis ex corrupto integrum effectum, ingeniosâ arte impressoriâ in lucem redactum, Paris, en Sorbonne, 1470, in-4, édit. rare et très recherchée du 1[er] ouvr. impr. à Paris avec date certaine; Bâle, 1489, in-4, et Deventer, 1496; *Lettres, Harangues* et *Traité de la composition*, Rome, 1725, in-4.

GASSE. — V. Wace.

GASSENDI (Pierre), célèbre philosophe, né en 1592 à Chantersier, près de Digne, montra dès ses prem. années la plus grande aptitude pour les sciences, et obtint au concours, à l'âge de 16 ans, la chaire de rhétorique à Digne. Il embrassa l'état ecclésiast., et enseigna à 21 ans la théol. et la philosophie à Aix. Nommé en 1623, prevôt de la cathédrale de Digne, et pourvu d'un bénéfice avantageux, il renonça à l'enseignem. pour se livrer tout entier à la culture des sciences. C'est alors qu'il publia ses prem. ouvrages, visita Paris, et voyagea dans les Pays-Bas et en Allemagne, consultant partout les savants. Vers 1646, il fut nommé *lecteur* de mathémat. au collége de France, et s'attira bientôt un concours nombreux d'auditeurs. Mais au bout de peu d'ann., les fatigues de l'enseignement lui firent contracter une maladie de poitrine dont il mourut en 1655. Gassendi fut en même temps théolog., métaphysic., physic., astronome, natural. et mathématic.; aussi fut-il lié avec presque tous les gr. hommes de son siècle : Galilée, Kepler, La Mothe-le-Vayer, le P. Mersenne, Diodati, Naudé et Pascal. Il eut pour disciples et pour amis Molière, Chapelle, Bachaumont et Bernier. Christine, reine de Suède, Louis de Valois, duc d'Angoulême, le prince de Condé, les cardin. d'Estrées, de Retz, l'archev. de Lyon, Richelieu, frère du ministre, furent ses protect., ou recherchèrent son intimité. C'est principalem. par ses trav. philosph. que Gassendi est célèbre. Ayant de bonne heure senti le vide de la philosoph. d'Aristote, il ne craignit pas, malgré la faveur dont cette doctrine jouissait encore dans les écoles, de l'attaquer dans ses *Exercitationes paradoxicæ adversus Aristotelem* (Grenoble, 1624), ouvr. qui réunit tout ce qu'avaient déjà avancé de solide contre le péripatétisme Vivès, Ramus et Patricius. La philosophie d'Épicure, peu connue et mal jugée, lui paraissait préférable à celle d'Aristote, et il entreprit de la faire mieux connaître en rassemblant tous les passages des anciens où il en est parlé; c'est ce qu'il exécuta dans les trois ouvr. suiv. : *De vitâ et moribus Epicuri, lib. VII* (Lyon, 1647); *De vitâ, moribus et placitis Epicuri, seu Animadversiones in lib. X Diogenis Laertii* (Lyon, 1649); *Syntagma philosophiæ Epicuri* (idem) : chefs-d'œuvre d'érudit., dans lesq., tout en exposant avec bonne foi et combattant avec force l'opinion d'Épicure sur la divinité et l'âme humaine, il justifie sa morale, et fait le plus grand éloge de sa physique. Enfin Gassendi, après des recherches histor. si profondes et des observat. personnelles accumulées pend. de nombr. années, se forma une doctrine qui lui fut propre, et que l'on peut regarder comme un choix sage des opinions les plus probables des diverses écoles; il l'a exposée dans son *Syntagma philosophicum* (Lyon, 1658). Le prem. entre les modernes, Gassendi soutint que toutes les idées viennent des sens, et, pour appuyer cette assertion, il parvint à démontrer comment en effet nos connaiss. découlent, soit immédiatem., soit médiatem., de cette source unique. C'est à tort que l'on fait généralement honneur à Locke de cette decouverte : elle appartient à un Français. Faisant dériver des sens toutes nos idées, Gassendi dut combattre Descartes son contempor., qui défendait les idées innées; il s'engagea en effet entre eux une discussion assez vive, à laquelle nous devons les deux ouvr. suiv. : *Disquisitio metaphysica adversus Cartesium* (Paris, 1642); *Dubitationes et instantiæ adversus Cartesii metaphysicam* (Amsterd., 1644); dans lesq. on trouve la dialectique la plus subtile jointe à la plus solide érudition. Outre les ouvr de Gassendi que nous avons nommés, on estime encore quelq -uns de ses écrits d'astronom. : *Parhelia*, etc., Paris, 1630, — *Mercurius in sole visus*, etc., Paris, 1681. — *Proportio gnomonis ad solstitialem umbram observata Massiliæ*, 1636, ouvr. où il confirme une observat. du célèbre géogr. de Marseille Pythéas. — *Romanum calendarium compendiosè expositum*, Paris, 1654; enfin il a laissé la *Biogr.* de *Ticho-Brahé*, de *Copernic*, etc. (1654), et quelq. écrits polémiq. contre Robert Fludd, et J.-B. Morin, aujourd'hui oubliés. L'édit. la plus estimée de ses œuvres est celle de Lyon, 1658, Florence, 1728, 6 vol. in-fol. La philos. de Gassendi a été exposée avec méthode et clarté par Bernier, Paris, 1678, 7 vol. in-12. Sa *Vie* a été écrite par le P. Bougerel, Paris, 1737.

GASSENDI (le comte Jean-Jacques-Busilien), pair de France, né en Provence en 1748, de la famille du célèbre philosophe, entra de bonne heure dans le corps de l'artillerie, où il avait acquis, avant la révolut., le grade de capitaine. Il venait d'être nommé général de brigade, lorsqu'il reçut, en 1800, de Bonaparte, qui avait servi sous ses ordres dans le régim. de La Fère, la mission d'organiser le parc d'artillerie de l'armée de réserve formée à Dijon. En 1806, il fut mis à la tête du bureau de la guerre (6[e] division), qui avait l'artillerie dans ses attributions, et ne tarda pas à être nommé génér. de divis. et conseiller-d'état. Il entra au sénat en 1813 et fut créé pair en 1814 par Louis XVIII. Cette dignité ne lui fut pas restituée tout d'abord après les *cent-jours*, à raison de l'insertion de son nom sur la liste des pairs de Bonaparte. Le comte Gassendi mourut en 1828 à Nuits, où il avait fixé son domicile. On estime son *Aide-Mémoire à l'usage des officiers d'artillerie de France attachés au service de terre*, Metz, 1789, in-8; 5[e] édit., revue et augm., Paris, 1819, 2 vol. in-8. On a de lui en outre un recueil de poésies, sous ce titre : *Mes loisirs, par M. de G., ancien officier au régim. de La Fère, artillerie*, Dijon, 1820, in-18.

GASSICOURT. — V. Cadet de Gassicourt.

GASSIES, peintre d'histoire, mort à Paris en octobre 1832, dans la force de l'âge et du talent, cultiva avec un égal succès toutes les branches de la peinture. Les expositions étaient enrichies de ses gr. productions, et ses petits *tableaux*, peints avec la finesse et la vigueur de l'école hollandaise et flamande, ont dans toute l'Europe un cours commercial à côté des tableaux des meill. maîtres. Gassies n'honorait pas moins sa profession par son caractère que par son talent.

GASSION (JEAN de), maréchal de France, né à Pau en 1609, fit ses prem. armes en Piémont et dans la Valteline sous les ordres du duc de Rohan, passa ensuite au service de Gustave-Adolphe, acquit par son intrépidité et par ses talents milit. l'estime et la confiance de ce prince, se distingua surtout à la bataille de Leipsig en 1631, au passage du Lech, aux siéges d'Ingolstadt, de Biberach, de Donawert et d'Augsbourg. Après la mort de Gustave, Gassion revint en France avec le rég. qu'il commandait, joignit le maréchal de La Force en Lorraine, s'empara de plus. places et se rendit la terreur de l'ennemi. Les campagnes suiv. ne furent pas moins glorieuses pour lui, et la célèbre journée de Rocroi, où il commandait l'aile droite sous les ordres du jeune duc d'Enghien, mit le sceau à sa réputat. Le siége et la prise de Thionville, où il fut dangereusem. blessé, lui valurent le bâton de maréchal. Il continua à signaler sa valeur dans les campagnes de 1645, 1646 et 1647 en Flandre, reçut une blessure mortelle au siége de Lens, le 2 octobre 1647, en s'élançant sur les retranchem., et mourut cinq jours après à Arras. Le médec. Théophraste Renaudot a écrit *la Vie et la mort du maréchal de Gassion*, Paris, 1647, in-4. Il existe aussi une *Hist.* de ce maréchal par l'abbé de Pure, ibid., 1673, 4 vol. in-12, et P.-L. Moline a publ. son *Éloge histor.*, ibid., 1766, in-8.

GASSNER (JEAN-JOSEPH), curé de Klosterle dans le pays des Grisons, né en 1727 à Bratz, sur les frontières du Tyrol, acquit en Allemagne une gr. célébrité en exorcisant de prétendus possédés. La pureté de ses mœurs et son désintéressement lui méritèrent sinon la protect., du moins l'indulgence de ses supér.; mais bientôt un restrict impérial de Joseph II obligea l'exorciste à se retirer à Bondorf, où Gassner se livra de nouveau aux fonct. du ministère pastoral; il mourut à peu près oublié en 1779, après avoir publié à l'appui de sa doctrine : *Instruction pour combattre le diable* (en allem.), Kempten, 1774, in-8, 9ᵉ édit., Augsbourg, 1775, in-8; et *Réponse aux remarques de la Gazette de Munich*, 1774, in-8. On a le catalogue des écrits qui ont paru pour et contre lui, sous le titre de *Biblioth. magique*, 1776, in-8. Sa *Vie* a été impr. en 1775, in-8. — GASSNER (Nicolas), peintre de paysages et en miniature, né à Francfort-sur-le-Mein vers le milieu du 17ᵉ S., fut employé dans plus. cours d'Allemagne, et a peint pour le cabinet de l'emper., à Vienne, douze paysages estimés représ. les *douze mois*.

GAST (JOHN), écrivain anglais, né à Dublin en 1716, mort en 1788, a publ. : *Rudiments de l'hist. grecque*, 1753 ou 1754, in-8. — *Hist. de la Grèce depuis l'avénem. d'Alexandre de Macédoine jusqu'à sa soumission définitive à la puissance romaine*, 1782, in-4, trad. en français par Mᵐᵉ de Villeroy, et insérée par Leuliette dans son *Hist. de la Grèce*, etc., Paris, 1807, 2 vol. in-8.

GASTALDI (JÉRÔME), cardinal, né à Gênes au commencem. du 17ᵉ S., fut nommé commissaire-général des hôpitaux pendant la peste qui désola sa patrie en 1656, exerça les fonctions périlleuses de cette place avec un zèle et un dévouem. dignes d'éloges, et mourut en 1685. Il a laissé : *Tractatus de avertendâ et profligandâ peste, politico-legalis*, Bologne, 1684, in-fol.

GASTALDY (JEAN-BAPTISTE), médec., né à Sisteron en 1674, mort à Avignon en 1747, y professa la médecine pend. près de 40 ans, et rendit de gr. services pend. la peste de 1720. Il a publ. : *Institutiones medicinæ physico-anatom.*, Avignon, 1713, in-12, et un gr. nombre de *questions médicales* et de *dissert. academ.* — GASTALDY (Joseph), fils du précéd., membre de la société de médecine de Paris, et médecin en chef de l'hôpital des fous à Charenton, s'est acquis dans cette place une réputat. méritée; il mourut en 1806.

GASTAUD (FRANÇOIS), né à Aix, embrassa d'abord l'état ecclésiast. et se livra avec succès à la prédicat.; mais son frère, avocat distingué, étant mort, il résolut de le remplacer au barreau d'Aix. Élevé chez les PP. de l'Oratoire, il avait adopté les opinions des jansénistes et s'était déclaré l'un des plus gr. admirateurs de Quesnel. Il se montra en plus. circonstances, et notamm. dans le procès du P. Girard, l'un des plus ardents adversaires des jésuites. Cette conduite lui suscita de puissants ennemis qui réussirent à le faire exiler, à deux reprises, dans la ville de Viviers, où il mourut en 1732. Constant dans ses opinions, qu'il ne voulut point rétracter, il fut privé de la sépulture ecclésiastique. On a de lui un *disc.* prononcé au Val-de-Grâce à l'occasion des prières de quarante heures pour Louis XIV; un *Recueil d'homélies sur l'épître de St Paul aux Romains*, Paris, 1699, 2 vol. in-12. — *Oraison funèbre de Mᵐᵉ T**** (Tiquet), *exécutée en 1699, pour avoir attenté à la vie de son mari*, 1699, in-4 : c'est une plaisanterie de société, impr. à l'insu de l'auteur. — *La politique des jésuites démasquée*, etc. — *Les Illusions, ou les Erreurs de l'évêque de Marseille* (Belzunce), etc., 1710, in-12, etc.

GASTELIER (RENÉ-GEORGE), médec., né en 1741 à Ferrières en Gâtinais, joignit l'étude du droit à la pratique de l'art de guérir, et le titre d'avocat au parlem. à celui de doct. en la faculté de Paris. Tour à tour médecin consultant du duc d'Orléans, maire de Montargis, et député à l'assemblée législat. par le départem. du Loiret, il se fit surtout remarquer par sa loyauté et ses bonnes intentions, eut à essuyer, durant le temps le plus difficile de la révolut., une détent. de près d'une année, et ne recouvra sa liberté, après le 9 thermidor, que

pour se trouver en butte à des imputat. d'une nature pénible, contre lesq. il crut nécessaire, dans les dern. années de sa vie, de publier un mémoire justificatif. Il mourut à Paris en 1821, laissant, outre quelq. *mém.* ou *disc.* politiq., un assez gr. nombre d'écrits sur son art, parmi lesq. on distingue : *Principes de médecine de Home*, trad. du latin, etc., Montargis, 1773, in-12. — *Avis à mes concitoyens, ou Essai sur la fièvre miliaire essentielle*, etc., ibid., 1773, in-12, avec des addit.; ibid., 1779, in-8, et trad. en allem. — *Dissertat. sur le supplice de la guillotine*, Sens, an IV, in-8. — *Notice chron. de mes ouvr.*, etc., Paris, 1816, in-4, et plus. mém. ou articles dans différ. recueils périodiques, notamment dans le *Journal de médecine.*

GASTELIER DE LA TOUR (Denis-Franç.), généalogiste, né en 1709 à Montpellier, mort à Paris en 1781, de la joie que lui causa une succession inespérée, avait passé sa vie dans un état voisin de l'indigence, mais préférant la modicité de sa fortune à l'aisance que lui offrit plus d'une fois la sottise et la vanité pour prix de complaisances auxquelles il n'était pas dans son caractère de descendre. Ses princip. ouvr. sont : *Dictionnaire étymolog. des termes d'architecture*, Paris, 1753, in-12. — *Armorial des principales maisons et familles du royaume*, ib., 1757, 2 vol. in-12. — *Armorial des états du Languedoc*, ibid., 1767, in-4.

GASTINE (Civique), publiciste, né vers 1794, mort au Port-au-Prince en 1822, est aut. de quelq. opusc., entre autres : *De la liberté des peuples et des droits des monarques appelés à gouverner*, etc., Paris, 1818, in-8. — *Histoire de la république d'Haïti*, etc., ibid., 1819, in-8. — *Exposé d'une décision extraordin. de la régie des droits réunis qui exile un citoyen franç. pour un écrit prétendu séditieux*, ibid., 1822, in-8 : ce dern. écrit est attribué à M. Touloutte.

GASTON, vicomte de Béarn, est l'un des seize Franç. qui se signalèrent le plus dans la première croisade, d'après le temoignage des chroniqueurs contempor. De retour dans ses états, il prit de nouveau les armes contre les mahométans d'Espagne, et périt dans cette contrée. Il avait publié, avant son départ pour la Terre-Sainte, une ordonnance pour le maintien de la paix entre ses vassaux et sujets. On en trouve un extrait fort intéressant dans l'*Hist. des croisades*, par M. Michaud, t. Ier; il peut donner une idée de la législation à cette époque.

GASTON (Marie-Joseph-Hyacinthe de), poète, né à Rodez en 1767, fit ses études à Paris au collége du Plessis, et embrassa de bonne heure la carrière des armes. Il était capit. de cavalerie, lorsque les événements le forcèrent de quitter la France. Après avoir fait quelq. campagnes dans l'armée de Condé, il se retira à St-Pétersbourg, où ses talents lui méritèrent la protection de Catherine II et de Paul Ier. De retour en France, Gaston se fit bientôt connaître par quelq. fragm. d'une traduct. de l'*Énéide*, qu'il avait commencée en Russie et, quelq. temps après, il en fit paraître à Paris les quatre prem. livres. Fourcroy, chargé de la direct. de l'instruct. publique et parent de Gaston, le fit nommer proviseur du lycée de Limoges. C'est en remplissant cette place qu'il publia successiv. les autres parties de sa traduct., qui ne fut terminée qu'en 1807. Gaston mourut à Paris d'une maladie de poitrine en 1808. Dès 1796 il avait fait impr. à St-Pétersbourg les six prem. chants de l'*Énéide*. L'édit. complète parut en 3 v. in-8, Paris, 1803, 1806 et 1807. Une seconde édit. fut publ., avec le texte, ibid., 1808, 4 vol. Gaston a composé en outre 2 tragédies, dont l'une fut représentée à St-Pétersbourg, et l'autre reçue au Théâtre-Français; des poésies fugitives éparses dans différ. recueils, et un poème sur les quatre âges de la femme, dont on connaît div. fragments.

GASTON. — V. Foix et d'Orléans.

GATAKER (Thomas), théolog. et critique angl., né à Londres en 1574, fut successivem. instituteur particul., prédicat. de Lincoln' sinn, et recteur de Rotherhithe (comté de Surrey), et mourut en 1654. On a de lui plus. ouvr. de controverse et d'autres écrits dont les plus remarquables sont des *Notes sur Isaïe, Jérémie et les lamentations;* un *Discours sur la nature et l'usage des loteries; Traité historiq. et théologique*, 1619, in-4, etc. Une partie des écrits de Gataker a été publiée sous le titre d'*Opera critica*, Utrecht, 1678, in-fol.

GATES (Horace), général améric., né en Angleterre vers 1728, s'établit à la Virginie vers 1763, prit les armes en faveur de sa nouv. patrie lors de la guerre de l'indépend., et parvint rapidem. aux grades supérieurs. Chargé du commandement en chef de l'armée américaine du nord en 1776, il battit le général Burgoyne en plus. rencontres, et le força à mettre bas les armes à Saratoga, le 13 octobre 1777. Nommé par le congrès, en 1780, général en chef de l'armée améric. du midi dans la Caroline-Septentrion., Gates s'efforça vainem. de résister avec des milices mal aguerries aux troupes réglées du lord Cornwallis. Cet échec lui ayant attiré l'injuste disgrâce du congrès, il se retira dans une de ses fermes du comté de Berkley, et y mourut en 1806, emportant au tombeau l'estime publique que lui avaient méritée ses talents et ses qualités sociales.

GATHY (Jean-Henri), statuaire, né à Liége en 1750, mort à Paris en 1810, avait, jeune encore, remporté à Rome le gr. prix de sculpture. On cite de lui avec les plus grands éloges les *bustes* de Grétry, de M. Taskin, du comte de Vergennes et de Napoléon.

GATIEN (St), év. de Tours, et l'un des apôtres des Gaules, vint d'Italie en ces contrées vers l'an 250, fit un gr. nombre de prosélytes, et souffrit le martyre plus. années après.

GATTAMELATA (Étienne), *condottiere*, né à Narni, entra au service de Venise en 1434, s'éleva par sa bravoure et ses talents militaires jusqu'au commandement en chef de l'armée de la république, fut inscrit au livre d'or, et mourut en 1443.

Le sénat lui fit élever un tombeau et une statue équestre dans la ville de Padoue.

GATTEAUX (Nicolas-Marie), graveur en médailles, né à Paris en 1751, fils d'un serrurier, était cadet de 9 enfants. Avant 17 ans il se distingua dans la gravure des bijoux; en 1773, il exécuta le *portrait de Louis XV* pour la collect. des rois de France : ce fut son prem. ouvrage en médailles. Il est impossible d'énumérer les monum. et les événements auxquels son burin fut chargé de donner l'immortalité, sans compter les 40 poinçons de la collect. des animaux de Buffon, et 289 médailles, jetons et sceaux exécutés par lui, seulem. de 1773 à 1802. Gatteaux est l'inventeur de la presse pour timbrer le papier de la régie de l'enregistrement. Il s'occupa aussi du clichage et du stéréotypage des billets et des formes typographiques. Il fit enfin une machine qui remplace avantageusem. le défectueux procédé de la mise au point des statues, et qui transporte sur le marbre, avec une précision mathématiques les points correspondants du modèle, tout en laissant à l'auteur de la statue la tâche vraiment créatrice de la terminer. Ses ouvr. dénotent une imaginat. vive et brillante, une gr. facilité de composition; l'allégorie, dont on a tant abusé, fut toujours employée par lui avec discernement; enfin il a beaucoup étendu le domaine et perfectionné les procédés de son art. Il mourut du choléra en 1832.

GATTEL (Claude-Marie), littérat. et gramm., né à Lyon en 1743, mort en 1812, après avoir professé la philos. dans div. collèges, est auteur des ouvr. suiv. : *Mém. du marquis de Pombal*, trad. de l'ital., 1785, 4 vol. in-12. — *Nouveau dictionn. espagnol-franç. et franç.-espagnol, avec l'interprétation latine*, Lyon, 1790, 3 vol. in-8; 1803, 1813, 2 vol. in-4. — *Nouveau dictionn. de poche franç.-espagnol et espagnol-franç.*, 1798, 2 vol. oblongs. — *Dictionn. espagnol-anglais et anglais espagnol*, 1803, 2 vol. obl. — *Gramm. italienne de Veneroni, entièrem. refondue*, 1800, in-8. — *Inscriptions en vers mises au-dessous des noms des hommes illustres du Dauphiné à la fête du 14 juillet* 1802, in-8. — *Dictionn. universel portatif de la langue franç.*, 1797, 2 vol. in-8, très bon manuel, dont la 4e édit. est de Lyon, 1827, 2 vol. in-8.

GATTI (Salvestro), gentilhomme gibelin, né vers la fin du 13e S., profita de la translation du St-siége à Avignon pour s'emparer de la souveraineté de Viterbe. L'emper. Louis IV étant passé dans cette ville en 1228, malgré l'accueil qu'il reçut de Gatti, le fit mettre à la torture pour savoir où était son trésor; puis, ayant obtenu par cette violence une somme de 30,000 florins, il le priva de la souveraineté.

GATTI (Bernardin), peintre italien du 16e S., surnommé *il Sojaro* (le Plaisant) à raison de son caractère, fut l'élève du Corrège et imita assez bien la manière de ce maître. On cite de lui une *Adoration des Mages* qu'on a vue quelque temps au musée; *la Multiplication des pains*, fresque qui décorait le réfectoire des chanoines réguliers de Crémone; *l'Ascension du Sauveur*, fresque dans une des églises de la même ville; *St George à cheval tuant le dragon*, fresque à Ste-Marie de Plaisance. — Jérôme Gatti, né à Bologne en 1662, mort en 1726, renonça à la musique pour se livrer à la peinture, fut élève de M. A. Franceschini, et s'attacha principalement à faire des copies des tabl. de son maître. On cite de lui une composition représentant le *Couronnement de l'emper. Charles-Quint*, et quelq. autres tableaux qui ornent des galeries particulières à Bologne. — Gatti (Olivier), peintre et graveur, né à Parme en 1568, s'établit à Bologne et fut agrégé à l'acad. de cette ville en 1626. Il avait eu pour maître J.-L. Valerio, et il a laissé plusieurs estampes estimées, entre autres une *Ste Vierge caressée par l'enfant Jésus*, d'après Garbieri.

GATTINARA. — V. Arborio.

GAUBERT, né en 1750, à Gaillac, d'où il prit le nom d'abbé de *Gaillac*, avait trouvé un singulier expédient pour gagner de l'argent et acquérir une sorte de célébrité : à chaque naissance, mariage ou mort qui arrivaient dans l'une des cours de l'Europe, il s'empressait de faire (on prétend même de faire faire) une pièce de vers sur la circonstance, et l'adressait à tous les princes qui avaient à se réjouir ou à s'affecter de l'événem., et qui ne pouvaient se dispenser de récompenser le zèle officieux de l'abbé de Gaillac. Le malheureux Gaubert mourut victime de cette innocente spéculat. En 1792, on trouva dans l'armoire de fer, aux Tuileries, une de ses œuvres banales qu'il avait adressée à la reine Marie-Antoinette; il fut mis en prison comme conspirateur, et massacré le 2 septembre à l'Abbaye.

GAUBIL (Antoine), savant jésuite, né à Gaillac (Languedoc) en 1689, joignit aux études ordinaires de ceux qui se destinent au ministère évangéliq., celle des mathématiques et de l'astronomie, fut envoyé à la Chine en 1723, apprit les langues chinoise et mantchou, devint interprète de la cour impériale, exerça cette charge pend. 30 ans avec une intelligence rare et un zèle qui lui méritèrent l'entière confiance de l'empereur, et mourut à Péking en 1759. On a de ce missionnaire, celui de tous les Européens qui a peut-être le mieux connu la littérature chinoise, plus. ouvr. historiques et scientifiques, parmi lesq. nous citerons : *Traité historiq. et critique de l'astronomie chinoise*, et quelques autres *Mém.* sur la même matière, dans le rec. d'Étienne Souciet. — *Hist. de Gentchiscan* (Genghis-Khan, ou plutôt Djenguyz-Khan) *et de toute la dynastie des Mongoux*, Paris, 1739, in-4. — *Histoire de la dynastie des Thang*, dans les 15e et 16e vol. des *Mémoires* concernant les Chinois; on trouve à la suite un *Traité de la chronologie chinoise;* une trad. franç. du *Chou-King*, livre qui renferme des traduct. authentiq. sur l'hist. de la Chine et de ses souver., même avant l'établissem. des dynasties héréditaires; *Description de la ville de Pé-king*, etc., publ. par Delisle et Pingré; des

notices et des lettres dans le rec. des *Lettres édifiantes*, tom. XVI, XXVI et XXXI; le *Journ. d'un voyage de Kanton à Pé-king*, inséré par Prévôt dans le t. V de l'*Histoire générale des voyages*, et dans le rec. du P. Ét. Souciet. Le P. Gaubil était membre de l'acad. de St-Pétersbourg, et correspondant de celle des sciences de Paris.

GAUCHAT (Gabriel), docteur en théologie, abbé commendataire de St-Jean-de-Falaise, prieur de St-André, né à Louhans en 1709, mort en 1779, est aut. des ouvr. suiv. : *Rapport des chrétiens et des hébreux*, 1754, 3 vol. in-12. — *Lettres critiq., ou Analyse et réfutat. de divers écrits contraires à la religion, de* 1755 *à* 1763, Paris, 19 vol. in-12. — *Le Paraguay, conversat. morale*, 1756, in-12. —*Catéchisme du livre de l'Esprit*, 1758, in-12.— *Harmonie générale du christianisme et de la raison*, 1766, 4 vol. in-12. —*Extrait de la morale de Saurin*, 2 vol. in-12. — *La Philosophie moderne analysée dans ses principes*, in-12. — *Le Philosophe du Vallais*, 1772, 2 vol. in-12.

GAUCHER (Charles-Étienne), grav., né à Paris en 1740, mort en 1804, fut élève de Basan et de Lebas. On a de lui une suite de portraits format in-8; differ. sujets d'histoire pour *la galerie du Palais-Royal*, et *celle des peintres flamands;* le *Couronnement de Voltaire au Théâtre-Français;* les *Adieux de Louis XVI à sa famille*, etc. Gaucher a laissé plus. opuscules sur les beaux-arts; un *Traité d'anatomie* pour les artistes; les *Notices* sur les graveurs en taille-douce, dans le *Dictionn. des artistes* de l'abbé de Fontenai. *Iconologie, ou Tr. complet des allégories, emblèmes*, etc., 1796, 4 vol. in-8; un opéra comique intitulé: l'*Amour maternel*, reçu, mais non représenté, etc.

GAUDENCE (St), en latin *Gaudentius*, évêque de Brixia (Brescia) en Italie, fut envoyé en 405 à Constantinople par Innocent Ier, pour le rétablissement de Jean Chrysostôme dans son siége. Il mourut vers 410, laissant quelq. ouvr. qui ont été impr. dans la *Bibliothèque des Pères*. Le chanoine Gagliardi a donné une édition très soignée des œuvres de ce Père, Padoue, 1720, in-4, auxq. il a réuni les opuscules d'un de ses success., Adelman (*v.* ce nom).

GAUDENZI (Pellegrino), littérateur, né à Forli vers 1749, mort en 1784, a laissé: *la Nascità di Cristo*, poème en III chants, Padoue, 1781.—*La Campagna*, poème dithyrambique.—*Examen critique de la vie de Cicéron*, par Plutarque, dans le 2e vol. des *Saggj dell' accademia di Padova*, dont Gaudenzi était membre. Ses *OEuvres* ont été impr. à Nice, 1786, avec la *Vie* de l'aut. en tête.

GAUDIN (Louis-Pascal), peintre espagnol, né à Villa-Franca (Catalogne) en 1556, fit ses études à l'université de Cervera, et y fut reçu docteur. Il passa ensuite en Sardaigne, professa la théol. pend. plus. années à Cagliari, revint en Espagne, et entra dans la chartreuse, dite *la Scala Dei*, où il fit profession en 1595. C'est dans cette retraite qu'il se livra plus particulièrement à la peinture qu'il avait commencé à cultiver dans sa jeunesse, et ses ouvrages lui acquirent une réputation telle, que le pape Grégoire XV l'appela à Rome pour travailler aux embellissements du palais de Monte-Cavallo et de la basiliq. de St-Pierre; mais au moment de partir, cet artiste mourut dans son monastère en 1621. Ses principaux ouvr. sont: la *Vie de St Bruno*, en 8 tableaux; l'*Immaculée concept.;* la *Vie de la Vierge*, en 6 tableaux; un *St Pierre* et un *St Paul*. Cet artiste joint à une grande intelligence de composition, de la correction dans le dessin, de la noblesse de caractère dans les figures; mais il a peu d'entente du clair-obscur.

GAUDIN (Jacques), oratorien, abbé et vicaire-général de Mariana en Corse, député de la Vendée à l'assemblée législative, membre de l'académ. de Lyon, juge et bibliothécaire de La Rochelle, né aux Sables-d'Olonne, mort en 1810, est auteur des ouvr. suiv. : *Inconvénients du célibat des prêtres, prouvés par des recherches historiques*, Genève (Lyon), 1781, réimpr. sous le titre de *Recherches sur le célibat ecclésiastique*, Paris, 1790, in-8. — *Voyage en Corse* (en vers et en prose), *et vues politiques sur l'améliorat. de cette île*, Paris, 1788, in-8.—*Avis à mon fils âgé de sept ans*, 1805, in-12. Il a traduit: *Différents traités de morale de Plutarque*, Paris, 1777, in-12. — Les *Mém. de Jean Graham, marquis de Montrose, contenant l'hist. de la rébellion de son temps*, Paris, 1768, 2 vol. in-12.—*Gulistan, ou le Jardin des roses*, trad. du poème de Saadi (probablement sur la version lat. de Gentius), 1789, in-8, et 1791, avec un *Essai historique sur la législat. de la Perse*. L'abbé Gaudin ne se fit connaître à l'assemblée législative que par un *Rapport sur les congrégations séculières*, dont il proposa la suppression, qui fut prononcée le 18 août 1792.

GAUDIN (Alexis), chartreux, mort vers 1707, serait demeuré enseveli dans l'oubli le plus profond, sans la peine qu'a prise Bayle de répondre aux attaques dirigées contre lui par ce solitaire dans un écrit intitulé: *la Distinction et la nature du bien et du mal*, Paris, 1703, in-12. Suivant l'abbé Archimbauld, on doit encore à Gaudin un petit *Traité sur l'éternité du bonheur et du malheur après la mort*, etc., extrait d'un ouvr. plus important qui n'a pas vu le jour, et que l'auteur se proposait de publier sous le titre de *Caractères de la vraie et de la fausse religion*.

GAUDIO (Vincent), doct. en droit et profess. à l'acad. de Naples, né vers 1715 à Bari dans la Pouille, quitta sa patrie après avoir embrassé la foi protestante, séjourna successivem. à Gottingue, à Giessen, à Berlin, et obtint en 1766 le droit de bourgeoisie à Amsterdam. On ignore l'époque de sa mort. Outre quelq. écrits polémiques pour la défense de J.-J. Rousseau, alors que ce philosophe était en butte aux persécut. que lui suscita le ministre Montmollin, il a laissé différ. ouvr. tant impr. que MSs. dont Barbier a donné la liste dans son *Examen crit. des Dict.;* nous ne citerons que les suiv. : *Disputatio prima juris romani de hæreditatibus quæ ab intestato deferuntur*, Got-

tingue, 1756, in-4. — *Disputatio de testamenti factionis in jure naturæ firmitate*, ibid., 1756, in-4. — *Scelta de' più classici autori per la lingua e letteratura italiana*, ibid., 1757, in-8.

GAUFECOURT (de), l'un des amis de J.-J. Rousseau, qui le cite dans les livres I, V, VIII et IX de ses *Confessions*, fut du petit nombre des personnes avec lesq. cet illustre philosophe entretint ou conserva dans sa vieillesse des rapports d'une liaison intime. Gaufecourt est aut. d'une brochure anonyme intit. : *Traité de la reliure des livres*, S. D., in-12.

GAUFFIER (Louis), peintre, né à La Rochelle en 1761, étudia les principes de son art sous Taraval, et remporta le prem. prix en 1784. Envoyé à Rome, il y composa plus. tableaux estimés, et mourut à Florence en 1801. On cite de lui : *Alexandre mettant son cachet sur la bouche d'Éphestion; les Dames romaines apportant leurs bijoux au sénat, dans un temps de calamité publique; le Sacrifice de Manué; Achille reconnu par Ulysse; la Vierge servie par les anges*, etc. : tableaux moins remarquables par la vigueur du dessin que par le goût de la composition. — Pauline Gauffier, née Chatillon, son épouse, morte à Florence en 1801, trois mois avant son mari qui ne put lui survivre, est auteur de plus. composit. gracieuses, qui ont été gravées en Angleterre par Bartolozzi.

GAUFRIDI ou GOFFRIDI (Louis), curé de l'église collégiale des Acoules à Marseille, né vers la fin du 16e S., brûlé comme sorcier en 1611, avait abusé des qualités aimables dont il était doué, pour séduire un grand nombre de femmes, tant au confessionnal que dans les sociétés. Directeur de Madelaine de Mandols, il lui persuada de se laisser initier dans les mystères d'une prétendue magie qu'il disait posséder. Revenue de son erreur, la jeune de Mandols se retira dans un couvent. Goffridi fit croire aux religieuses qu'une légion de diables s'était emparée de leur monastère ; et ces filles simples s'étant livrées à mille extravagances, le parlem. d'Aix informa, et condamna le curé des Acoules à être brûlé vif, comme coupable de magie, de sorcellerie, d'impiété et de lubricité abominable. Il est bien évident que Louis Goffridi fut plutôt un prêtre débauché qu'un magicien : c'était donc sous ce prem. rapport qu'il fallait le punir. Mais qu'on n'impute pas uniquement à l'ignorance du siècle ces décisions absurdes qu'on lui reproche si légèrem. : celle-ci trouva, parmi les contempor. mêmes, des appréciat. sensés, au nombre desq. il suffira de citer le théol. Bouche. En 1672, Louis XIV rendit un édit qui défendait à tous les tribun. du royaumes d'admettre les simples accusations de sorcellerie.

GAUGAIN (Thomas), grav., né à Abbeville en 1748, passa de bonne heure en Angleterre, étudia sous le célèbre Honston à Londres, et devint l'un de ses prem. élèves. On connaît de lui des portraits d'après Northeote, 1782; la *Mort du prince de Brunswick*, d'après le même, etc. On ignore l'époque de la mort de cet artiste.

GAUGER (Nicolas), physicien, né près de Pithiviers vers 1680, mort en 1730, a publ. quelques écrits dont les plus remarquables sont : *Mécanique du feu, ou l'Art d'en augmenter les effets et d'en diminuer la dépense*, prem. partie contenant le *Traité des nouvelles cheminées qui échauffent plus que les cheminées ordinaires et qui ne sont point sujettes à fumer*, Paris, 1713-1749, in-12.—*Théorie des nouveaux thermomètres et baromètres*, Paris, 1722, etc. Dans l'un de ses ouvr., Gauger prend le titre d'avocat au parlem. et de censeur royal.

GAULE, vaste pays de l'Europe, à l'ouest, comprenait la France, les Pays-Bas, la Suisse et le Piémont. Elle se divisait en quatre grandes provinces : la Belgigue, la Celtique ou Lyonnaise, la Narbonnaise et l'Aquitaine. Les Gaulois s'étant emparés de quelq. pays au-delà des Alpes, les Romains divisaient leur pays en deux gr. parties, la Gaule-Transalpine (au-delà des Alpes par rapport à Rome), ou Gaule proprement dite, que nous venons de faire connaître; et la Gaule-Cisalpine (en-deçà des Alpes), qui embrassait tout le nord de l'Italie jusqu'à la Ligurie et l'Étrurie. Les Gaulois étaient partagés en plusieurs peuplades qui avaient peu de liens communs et qui agirent rarem. de concert. On ne connaît guère jusqu'au temps de César que leurs invasions dans l'Italie, dans la Grèce et dans l'Asie. Dans la première, qui eut lieu vers le temps de Tarquin-l'Ancien, ils passèrent les Alpes sous la conduite de Bellovèse, s'emparèrent de toute la partie septentrionale de l'Italie, qui depuis a conservé le nom de Gaule-Cisalpine, et y fondèrent Milan. Dans la deuxième, qui eut lieu l'an 387 avant J.-C., ils s'avancèrent jusqu'à Rome guidés par Brennus, prirent cette ville et la réduisirent en cendres. Plus d'un siècle après, une autre horde de Gaulois fit une irruption dans la Grèce, pilla le temple de Delphes, et forma plus. établissem. dans la Thrace et surtout dans le centre de l'Asie-Mineure, où une vaste province prit d'eux le nom de Gallo-Grèce ou Galatie. Ce ne fut que fort tard que les Romains osèrent se mesurer avec les Gaulois. Le consul Sextius, le prem., conquit la Gaule-Narbonnaise, où il bâtit la ville d'*Aquæ Sextiæ* (Aix). Domitius soumit les Avernes, Fabius les Allobroges, enfin César, après dix ans de combats, réduisit la Gaule entière en province romaine. Elle fit long-temps partie de l'empire, dont elle n'était jamais détachée que momentanément par des usurpateurs éphémères; enfin dans le 5e S., elle fut définitivem. enlevée aux emper. romains par Clovis, roi des Francs, et reçut de lui le nom de France (*v.* France). Chez presque tous les peuples des Gaules, la nation se partageait en trois corps; les chevaliers, les druides et le peuple. Presque partout le gouvernem. était aristocratique, ou du moins, le prince n'était qu'un chef militaire. Les druides, chargés spécialem. de la religion et de l'éducat. de la jeunesse, avaient aussi beaucoup de part au gouvernement. Leur principal dieu était Teutatès que

l'on croit être le même que Mercure; ils lui consacraient le chêne, l'adoraient dans les bois et lui sacrifiaient des victimes humaines.

GAULLYER (Denis), grammairien, né en 1688 à Cléri dans l'Orléanais, mort fou à Charenton en 1736, avait occupé une chaire d'humanités dans l'univ. de Paris. On connaît de lui : *Règles pour la langue latine et française à l'usage des collèges*, Paris, 1716, 1719, 5 parties in-12. — *Poème de St Grégoire de Nazianze*, trad. en lat. avec des notes grammat., ibid., 1718, in-12. — *Lettres de Cicéron à ses amis, rangées par ordre chronolog.*, 1722. — *Abrégé de l'*Epigrammat. delectus, *augmenté de quelques épigrammes d'Owen et autres modernes; Cornélius Nepos avec des notes franç.; Abrégé de la gramm. franç.*, etc., 1722. — *Trad. des épigrammes de Martial*, en vers et en prose, 1738. — *Règles poétiq. tirées d'Aristote, de Despréaux et autres célèbres auteurs*, 1728. — *Térence, Cicéron, César, Salluste, etc., justifiés contre la censure de M. Rollin, avec des remarques sur le Traités des études*, ibid., 1728, in-12. — *Méthode de M. Lefèvre pour les humanités, avec des notes*, ibid., 1733, in-12. — Une traduct. de *Florus* avec des notes, 1733, in-12. — Un *Recueil de fables d'Ésope, de Phèdre et de La Fontaine qui ont rapport les unes aux autres*, avec des notes, 1721, réimpr. en 1728 avec des augment. — *Selecta carmina, orationesque quorumdam in universitate parisiensi professorum*, ibid., 1727, 2 vol. in-12.

GAULMIN (Gilbert), sav. littérat., né à Moulins en 1585, mort en 1665, était très versé dans les langues orient., et s'était fait remarquer par l'enjouem. et le charme de sa conversation. On a de lui des *Épigrammes*, des *Élégies*, des *Odes*, des *Hymnes en latin*, des *Vers français sur la prise d'Arras; in Hamedollæ Casbinensis Persæ sapientiam universi, epistola dedicatoria*, Paris, 1641, in-8.—Des trad. lat. du roman de *Rhodante et Dosiclès* de Théod. Prodromus, Paris, 1625, in-8; et d'*Ismène et Isménie*, d'Eumathe, ibid., 1618, in-8. — *De vitâ et morte Mosis libri III*, hébr. et lat. avec notes, ibid., 1629, in-8. — Une édition de l'ouvr. de Pellus : *de Operatione dæmonum*, avec le texte grec et des notes, ibid., 1615, in-8. — *Livre des lumières en la conduite des rois, composé par le sage Pilpay*, ibid., 1644, in-8. Il avait aussi composé une tragédie d'*Iphigénie*, en vers grecs, restée MS.

GAULT (Eustache), prêtre de l'Oratoire, év. de Marseille, né à Tours en 1591, mort à Bazas en 1640, a laissé les ouvr. suiv. : *Discours de l'état et couronne de Suède, divisé en 10 chap., 5 géogr. et 5 histor.*, le Mans, 1633, in-8. — *Généalog. des Hérodes*, avec des notes utiles pour l'explicat. des difficultés des Évang. et des Actes des apôtres, etc. — Gault (Jean-Baptiste), frère du précéd., prêtre de l'Oratoire et success. d'Eustache au siége épiscopal de Marseille, né à Tours en 1595, se distingua par son éminente piété, son dévouem. pour les pauvres, les galériens et les femmes de mauvaise vie. Il mourut en odeur de sainteté l'an 1643. Sa *Vie*, écrite par le P. Senault, a été publiée à Paris, 1647, in-8.

GAULTHIER (Walter), év. d'Orléans, né dans cette ville au commencem. du 9e S., fut gouvern. de Louis-le-Bègue, remplit avec distinct. des missions de haute politique, et mourut en 892. Ses *Capitulaires* se trouvent dans la *Collection des conciles* avec les notes du jésuite Collot.

GAULTIER, en latin *Gualterius* ou *Gualterus*, fit partie dans le 12e S. de la malheureuse croisade qu'avait entreprise Godefroi de Bouillon, devint chancelier de Roger, prince d'Antioche, fut fait prisonnier après la fin misérable de ce prince, et écrivit le récit des événem. dont il avait été le témoin. Son ouvr. intit. : *Gualterii cancellari bella Antiochena*, a été publ. par Bongars dans les *Gesta Dei per Francos*. — Gaultier *de Térouane*, qu'il ne faut pas confondre avec le précéd., chanoine et archidiacre de l'église épiscopale de Térouane, vivait en 1120. Il a laissé l'*Hist. de la vie et du martyre de Charles-le-Bon, comte de Flandre*, publ. en 1618 sans nom d'auteur.

GAULTIER (Claude), surn. *Gaultier la Gueule*, avoc. au parlem. de Paris, né en 1590, mort à Paris en 1666, a laissé des *mémoires* et *plaidoyers*, impr. à Paris en 1662 et 1669, 2 vol. in-4; mais il n'est plus guère connu que par ces vers de Boileau (9e sat.) :

> Dans vos discours chagrins, plus aigre et plus mordant
> Qu'une femme en furie ou Gaultier en plaidant.

GAULTIER (Jean-Baptiste), théolog. appelant, né à Louviers en 1685, mort en 1755, fut attaché en qualité de bibliothéc. à M. de Langle, évêque de Boulogne, puis à Colbert, évêque de Montpellier, et composa pour ces prélats des mémoires, des instructions, des mandements, des remontrances et des lettres. On cite de lui deux *Mém. sur les plaintes portées contre le gouvernem. de l'év. de Boulogne; 4 lettres* contre les jésuites au sujet des cérémonies chinoises; une *Vie de Soanen; les Lettres persanes convaincues d'impiété*, 1751, in-12; *le Poème de Pope, convaincu d'impiété*, 1746, in-12; *Lettres théolog. contre Berruyer*, 1756, 3 vol. in-12.

GAULTIER (Louis), ecclésiast., né en Italie vers 1745, d'une famille franç., fut de bonne heure ramené dans la patrie de ses pères. Plein de zèle pour l'instruct. de l'enfance, il réussit à trouver le secret d'en aplanir les difficultés. Ses *Jeux instructifs* sont devenus populaires, et lui méritent le titre de bienfaiteur de la jeunesse. Lorsque la tourmente révolut. l'obligea de quitter la France, l'abbé Gaultier n'en continua pas moins de poursuivre la tâche qu'il s'était imposée, et tandis qu'il exerçait l'emploi d'institut. des enfants de l'ambassadeur d'Angleterre, il prodigua généreusement ses soins aux jeunes Français que leurs familles avaient amenés sur cette terre étrangère, où lui-même n'acceptait qu'une hospitalité honorable. Il resta en France après la paix d'Amiens (1802), laissant à Londres, avec le souvenir des

plus estimables vertus, plus. maîtres qu'il avait mis en état de propager sa méthode d'instruction. Il mourut à Paris en sept. 1818. L'abbé Gaultier fut l'un des plus zélés propagat. de la méthode d'enseignem. mutuel. L'utilité fut le but auquel il a tendu dans ses nombr. ouvr., et il a la gloire de l'avoir atteint d'une manière bien remarquable; plus. de ses estimables composit. ont été réimpr. jusqu'à vingt et trente fois : toutes sont fort répandues. Nous citerons entre autres : *Leçons de grammaire suiv. la méthode des tableaux analyt.*, Paris, 1787, in-8. — *Leçons de géographie par le moyen du jeu*, ibid., 1788, in-8; ibid., 1823, in-18, 19e édit. — *Leçons de chronol. et d'hist.*, 1788, in-8; 1811, 3 vol. in-12, 3e édit. — *Exposé du cours complet de jeux instructifs*, 1802, in-8. — *Méthode pour apprendre grammaticalem. la langue lat., sans connaître les règles de la composition*, 1804, 2 vol. in-18. — *Traits caractéristiques d'une mauvaise éducat.*, etc., 1812, in-18. — *Notions de géométrie pratique*, etc., 1807, in-12, etc., etc.

GAULTIER DE BIOZAT (Jean-François), ancien avocat au parlem., juge au tribunal de cassation, mort en 1815, avait été député aux états-génér. On a de lui : *Doléances sur les surcharges que les gens du peuple supportent en toutes sortes d'impôts*, etc., 1789, in-8. — *Projet motivé d'articles additionnels à la loi du 19 janvier 1791, relative à l'organisat. des ponts-et-chaussées*, 1791, in-8.

GAULTIER DE CHATILLON (Philippe), né à Lille en Flandre dans 12e S., est aut. d'un poème héroïque intit. : *Alexandreis, sive gesta Alexandri Magni*, 1487; Strasbourg, 1513, in-4; Ingolstadt, 1541, in-8; Lyon, 1558, in-4; Ulm, 1559; St-Gal, 1659 et 1693, in-12. Ce poème, que l'on n'a pas craint d'opposer dans le principe à l'Énéide, n'est pas dépourvu de mérite. Gaultier dépeint avec force et chaleur; il est presque toujours dans la vérité historique; mais on lui reproche des négligences de style et de prosodie. Ses autres écrits sont : *Libelli III contra Judæos, in dialogi formam conscripti*, Leyde, 1162, in-12; et *de SS. Trinitate tractatus*, publ. en 1721 par Bernard Pez. Il existe à la biblioth. du roi, sous le n° 3245, un MS. intit. *Gualteri de insulâ*, mais il paraît constant que ce recueil de poésie n'est pas de Philippe Gaultier; on l'attribue à un Gaultier Mapes ou Mapœus, chap. de Henri II, roi d'Angleterre.

GAULTIER DE COUTANCES, surnommé *le Magnifique*, chanoine de Rouen, archidiacre d'Oxford, év. de Lincoln, vers la fin du 12e S., était né selon les uns en Angleterre, ou selon les autres à Coutances en Normandie. Il remplit auprès de la cour de France des missions import., se croisa en 1190 et partit pour la Terre-Sainte avec Richard-Cœur-de-Lion. Il mourut en 1207 à Rouen. On trouve dans les *Normannica de Camden* une lettre de Gaultier à Hugues, év. de Durham.

GAULTIER DE LA CROZE (Jacques), fils d'un réfugié franç. dans les états de Brandebourg après la révocat. de l'édit de Nantes, fut l'institut. des cinq princesses, filles de Frédéric-Guillaume Ier, roi de Prusse; il obtint ensuite la place de biblioth. et de garde du cabinet des médailles du roi, et mourut à Berlin en 1765. Il n'a laissé aucun écrit remarq., bien qu'il soit désigné comme un littérat. assez distingué.

GAULTIER DE SYONNET, plus connu sous le nom de *Petit Gaultier*, mort en 1809, publ. dans les prem. années de la révolut. une feuille périodique intit. : *Journal de la cour et de la ville*, qui eut une très gr. vogue.

GAURI, sulthan, ou souver. des Mamloucks en Égypte vers l'an de l'hégyre 920 (de J.-C. 1514), se signala par sa bravoure et son intrépidité d'abord contre Bajazet II, puis contre Sélim Ier, et périt dans une bataille sanglante que ce dern. lui livra à Buri-Vaik l'an de l'hégyre 923.

GAUSSIN (Jeanne-Catherine), actrice célèbre, dont le véritable nom était *Gaussem*, débuta à Lille, fut appelée à Paris en 1731, parut avec succès sur la scène dans les rôles de *Junie*, d'*Andromaque* et d'*Iphigénie*, créa le rôle de Zaïre, et reçut de Voltaire à ce sujet une épître connue de tout le monde. Mlle Gaussin ne montra pas moins de talent dans les *ingénues* et les *amoureuses* de la comédie que dans les *jeunes premières* de la trag. La sensibilité, l'âme et la naïveté de son jeu la placent au prem. rang parmi les actrices de cette époque. Elle quitta le théâtre en 1763, et mourut 4 ans après.

GAUTHEROT (Nicolas), l'un des plus savants démonstrat. de son temps pour le clavecin et la théorie musicale, né à Is-sur-Tille en 1753, mort à Paris en 1803, est aut. d'une *Théorie des sons* et de plus Mém. sur les *Sciences physiques*, l'*Électricité*, le *Galvanisme*, etc. Ses *Recherches sur l'action de l'électricité dans les appareils galvaniques* ont été insérées dans le *Journ. du Galvanisme* de M. le doct. Nauche, année 1803.

GAUTHEROT, peintre, élève de David, né vers 1765, mort en 1825 à Paris, dans un état voisin de l'indigence, a exécuté plus. tableaux qui lui assignent un rang distingué parmi les peintres modernes; nous citerons entre autres : *Pyrame et Thisbé*; *Atala*; le *Serment du Drapeau*, et l'*Empereur* (Napoléon) *blessé devant Ratisbonne*.

GAUTHEY (Émilian-Marie), ingénieur des ponts-et-chaussées, né à Châlon-sur-Saône en 1732, reconnut, en traçant une route de Châlon à Toulon-sur-Arroux, la possibilité de mettre à exécution un projet de canal proposé depuis long-temps pour joindre la Saône à la Loire, au moyen d'une quantité d'eau beauc. plus considérable qu'on ne l'avait cru jusqu'alors. Nommé direct.-général des canaux de la Bourgogne en 1782, il fut chargé du nouv. canal qui fut commencé en 1783, et terminé en 1791. On doit encore à cet ingénieur les quais de Châlon-sur-Saône, le pont de Navilly sur le Doubs, la portion du canal de jonction de la Saône à l'Yonne, du Doubs à la Saône, etc. Inspect.-général des ponts-et-chaussées en 1791, il prit la part la plus active aux travaux du comité central, et mourut en 1806. On a de lui, entre autres ou-

vrages : *Mém. sur l'application de la mécanique à la construction des voûtes*, Paris, 1772, in-8. — *Mémoire contenant des expériences sur la charge que les pierres peuvent supporter*, dans le *Journal de physique*, nov. 1774. — *Divers Mém. sur les écluses et le canal du Centre*, rec. de l'acad. de Dijon, ann. 1780. — *Dissertat. sur les dégradat. survenues aux piliers du dôme du Panthéon franç.*, *et sur les moyens d'y remédier*, 1798, in-4. — *Projet de dérivation jusqu'à Paris des rivières d'Ourcq, Thérouenne et Beuvronne d'une part, et des rivières d'Essonne, Juigne, Orge, Yvette et Bièvre d'autre part*, 1803, in-4. — *Lettre au préfet du départ. de la Seine au sujet de la dérivat. de la rivière d'Ourcq*, Paris, 1803. M. Navier, neveu de Gauthey, a publ. l'ouvr. posthume de son oncle, *Traité complet sur la construct. des ponts et des canaux navigables*, 1809-16, 3 vol. grand in-4, prédéd. de l'*Éloge* de l'auteur.

GAUTHIER (François), imprimeur, né en Franche-Comté, mort à Besançon en 1730, est auteur de *Noëls au patois de cette ville*, plusieurs fois réimprimés : la meilleure édition est celle de 1751, 2 vol. in-12.

GAUTHIER ou GAUTIER (Joseph), chanoine régulier de la congrégation du Sauveur, né en Lorraine, cultiva la littérature et les sciences. Il remporta un prix en 1745 à l'Acad. franç. par un disc. *Sur l'inutilité de la dispute*, et fut l'un des malencontreux adversaires de J.-J. Rousseau, contre leq. il prit la défense des *Lettres*, mais qui, dédaignant de lui répondre directem., le réfuta de la manière la plus piquante dans sa *Lettre à Grimm*. Membre de l'acad. de Nancy, et professeur de mathématiq. et d'hist. des cadets-gentilshommes du roi de Pologne, Gauthier mourut en 1776. On lui doit encore : *Réfutat. du Celse moderne, ou Objections contre le christianisme, avec des réponses*, Lunéville, 1752, in-8.

GAUTHIER (Hugues), médecin du roi, docteur de l'université de Montpellier et de la faculté de Paris, né à Riceys en Bourgogne, mort vers 1778, outre plusieurs *mém.* insérés dans divers recueils, a laissé les ouvr. suivants : *Introduction à la connaissance des plantes, ou Catalogue des plantes usuelles de France*, Avignon et Paris, 1760, in-12; Paris, 1785, in-8. — *Manuel des bandages de chirurgie*, 1760, in-12. — *Éléments de chirurgie pratique*, avec les œuvres de Ferrein, 1771; in-12. — *Dissert. sur l'usage des caustiq. pour la guérison des hernies*, 1774, in-12. — Gauthier, médecin de Nantes, invent. d'un procédé pour dessaler l'eau de la mer, présenta en 1717 à l'acad. des sciences une machine destinée à cette opérat. — Gauthier (Jean), médecin du roi et docteur de la faculté de Montpellier, a laissé : *Tr. de la maladie vénér.*, 1617, in-12.

GAUTHIER, dit *de l'Ain* (Ant.-Franç.), avocat, né à Bourg vers 1760, publia, quelque temps avant la convocation des états-génér., une broch. intit. : *Du tiers-état*, dans laquelle il se prononçait fortement pour toutes les réformes. Député de la Bresse à l'assemblée constituante, il y siégea à l'extrême gauche, mais d'ailleurs ne fut point remarqué. Réélu par son départem. à la convention, il y vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis, et fut envoyé commiss. à l'armée des Alpes, puis à Lyon; mais accusé de ne pas pousser avec assez d'activité le siége de cette ville, il fut rappelé par la convention, et peu s'en fallut que sa conduite ne l'envoyât à l'échaf. Après le 9 thermidor il fut renvoyé commiss. dans les Hautes-Alpes et le Mont-Blanc, et de retour de sa miss., entra au comité de sûreté génér., où il rendit de véritables services en surveillant l'approvisionnem. de Paris. Réélu au conseil des anciens, il fut, après le 18 brum., nommé juge au tribunal de première instance de la Seine, dont il devint vice-présid. Exilé comme régicide en 1816, il revint en France après les événements de juillet, et s'établit à St-Marcellin (Isère), où il mourut le 1er mai 1838.

GAUTHIER (Mlle), née à Paris en 1692, débuta à la Comédie-Française en 1716, obtint quelque succès dans les rôles de Mme Jobin de *la Devineresse* et de la tante du *Mariage fait et rompu*, de Dufresny, quitta subitement le théâtre, prit l'habit des carmélites à Lyon en 1723, et y mourut en odeur de sainteté en 1757. Les premières ann. de sa jeunesse avaient été très dissipées, et on prétend qu'un désespoir amoureux fut le principe secret de sa vocation religieuse.

GAUTHIER DE LA PEYRONIE, littérat., mort à Paris en 1804, a traduit de l'allem. les *Voyages de M. P. S. Pallas en différ. provinces de Russie et dans l'Asie-Septentrion.*, 1789-1793, 5 vol. in-4 et un atlas. Il a donné : *Essai historique et politique sur l'état de Gênes*, 1794, in-8, et la traduction du *Voyage en Islande par ordre de S. M. danoise*, d'Olafsen et Povelsen, 1802, 5 vol. in-8, terminée par M. Bornerod, Norwégien.

GAUTIER, sire d'Yvetot, valet-de-chambre du roi Clotaire Ier, ayant encouru la disgrâce de son maître, quitta la France, et fit pendant 10 ans la guerre aux ennemis de la foi. Espérant que le temps aurait apaisé le ressentiment de Clotaire, Gautier vint le vendredi-saint 536 se jeter à ses pieds dans l'église de Soissons; mais à peine le roi l'eut-il reconnu, qu'il lui plongea son épée dans le cœur. Le pape Agapet exigea que Clotaire réparât cette cruauté, et telle fut, dit-on, l'origine du royaume d'Yvetot : mais ce fait n'est pas incontestable. On peut consulter la *Dissertation* de Vertot, dans les *Mém.* de l'académie des inscriptions, tome IV; les *Preuves de l'histoire du royaume d'Yvetot*, par Jean Ruault, Paris, 1631, in-4; *Dissertation* sur ce prétendu roy., par l'abbé des Thuileries, *Dictionnaire universel de la France*, tome III, et *Dissertation de Foncemagne*, dans la *Description de la Haute-Normandie*, par Toussaint-Duplessis.

GAUTIER (Hubert), ingénieur de la marine royale et inspecteur-gén. des ponts-et-chaussées, né à Nîmes en 1660, mort à Paris en 1737, a publié un gr. nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Traité des fortifications*, etc., Lyon, 1685,

in-12. — *Traité des armes à feu*, etc., *avec la manière de diriger leur portée*, ib. — *Traité de la construct. des chemins, tant de ceux des Romains que des modernes*, etc., Paris, 1715, in-8; ibid., 1721, 1728, 1751; trad. en allem., Leipsig, 1750, in-8. — *Traité des ponts*, etc., Paris, 1710, in-8; ibid., 1723, 1728, 1765, in-8, avec 26 planches et des augmentat., etc.

GAUTIER (ISIDORE-MARIE-BRIGNOLLES), dit *Gautier du Var*, né vers 1765 à Brignolles, député au conseil des cinq-cents, ne parut jamais à la tribune, mais consigna ses opinions à cette époque dans deux *Lettres* insérées au *Moniteur* des 2 prairial et 12 messidor an IV (1798). Il les modifia depuis, devint, après la restauration, un des écriv. qui s'attachèrent à la défense des principes monarchiques, et mourut à Paris en 1824. Outre un assez gr. nombre de pamphlets, on lui doit : *Annales des sessions du corps-législatif*, de 1814 à 1822, 10 vol. in-8 (avec M. d'Auréville).

GAUTIER D'AGOTY (JACQ.), peintre, graveur, anatom., né à Marseille vers 1710, mort en 1785, se donnait pour l'inventeur de l'art de graver et d'imprimer en couleurs, bien que Leblon eût employé avant lui un procédé semblable, avec cette seule différence qu'il ne faisait usage que de trois couleurs, au lieu de 4 employées par Gautier. On lui doit plusieurs ouvrages concernant la physique et l'histoire naturelle, dont il s'occupait au milieu de ses travaux ordinaires. Les autres, et ce sont les plus importants, concernent l'anatomie : *Myologie de la tête*, en 8 pl., Paris, 1745, gr. in-4. — *Myologie du pharinx, du tronc et des extrémités*, en 12 pl., ibid., gr. in-4 : ces deux collections, gravées d'après les dissections et avec les tables explicatives de Duverney, ont été réunies sous le titre de : *Myologie complète, ou Description de tous les muscles du corps humain*, en 20 pl., Paris, 1746, gr. in-4. — *Anat. complète de la tête et de toutes les parties du cerveau*, 8 pl., avec les tables explicatives, ibid., 1748, in-4. — *Anat. générale des viscères, angeiologie et névrologie*, etc., en 18 pl., ibid., 1752, in-4. — *Exposition anatom. de la structure du corps humain*, etc., en 20 pl., Marseille, 1759, 1765 et 1770, in-fol. — *Exposition anatomique des maux vénériens*, etc., en 4 pl., Paris, 1773, in-fol. — *Exposit. anatom. des organes des sens*, etc., 7 pl., 1775, in-fol. — *Anat. des parties de la génération de l'homme et de la femme*, etc., ibid., 1778, 1785, 8 pl. in-fol. Parmi ses autres ouvr., nous citerons : *Lettre concernant le nouvel art d'imprimer les tabl. avec 4 couleurs*, Paris, 1749, in-12. — *Nouv. système de l'univers*, ibid., 1750-51, 2 vol. in-12. — *La Zoogénie, ou génération des animaux*, Paris, 1750, in-12. — *Observations sur la physique, l'histoire naturelle et la peinture* (origine du *Journal de physique*), 18 numéros, 1752 à 1755. — *Observations sur la peinture et sur les tableaux anciens et modernes*, Paris, 1753, 2 vol. in-12. — *Collection des plantes usuelles gravées en couleurs*, ibid., 1767, in-4. — Arnaud-Éloi GAUTIER D'AGOTY, son fils, lui succéda dans l'art de graver et d'imprimer avec les 4 couleurs (le noir, le blanc, le jaune et le rouge), et donna des soins aux ouvr. suivants : *Observations périodiques sur l'histoire naturelle, la physique et les arts*, etc., journal commencé par son père et continué par l'abbé Rosier. — *Planches d'histoire naturelle gravées en couleurs*, Paris, 1757, in-4 : c'est la collection des gravures contenues dans les 9 prem. vol. du journal précéd. — *Cours complet d'anatomie*, peint et gravé en couleurs et expliqué par Jadelot, Nancy, 1773, in-fol. Gautier a réuni dans ce recueil toutes les planches anatomiques publiées par son père. — GAUTIER (Jean-Baptiste), frère du précéd., mort à Paris en 1786, a publié : *Galerie franç.* (suite de portraits des hommes et des femmes célèbres de France, avec une notice sur leur vie), Paris, 1770, gr. in-4; il n'en a paru que deux livraisons; l'auteur céda son privilége à Hérissant, qui publia un 2e vol., 1772 (les portr. sont gravés par Cochin). — *Monarchie française, ou Rec. chronol. des portr. de tous les rois et des chefs des prem. familles*, Paris, 1770, in-4, une seule livrais. — GAUTIER D'AGOTY (Fabien), frère du précédent, avait annoncé par souscription une *Hist. natur., ou Exposit. gén. de toutes ses part., grav. et impr. en couleurs natur.*; mais il ne paraît pas qu'il ait donné suite à ce projet. — Son fils, Édouard GAUTIER D'AGOTY, publia vers 1780 une livraison de 12 estampes grav. en couleurs, d'après des tableaux de la galerie du Palais-Royal; il mourut à Milan en 1784. — On connaît encore plusieurs autres artistes du nom de Gautier ou Gaultier : Léonard GAULTIER, graveur au burin, né à Mayence dans le 16e S., a laissé plus. estampes dans le genre de l'hist., d'après ses propres dessins et d'après différents maîtres. — GAUTIER (Nicolas), né à Paris en 1575, a gravé plus. sujets de l'histoire de Henri IV. — GAUTIER (Pierre), peintre et graveur français, né dans le 18e S., s'était fixé à Naples. On a de lui plus. gravures historiques d'après Solimène.

GAUTIER DE COINCY, connu aussi sous le nom de *Danz-Gautier*, poète franç. du 13e S., mort en 1236, prieur de l'abbaye de St-Médard de Soissons, a laissé un *Recueil de chansons*, qui, suiv. l'abbé Lebeuf, est un des plus beaux monum. de poésie nationale, sous les règnes de Philippe-Auguste et de Louis VIII. — GAUTIER d'Espinais et GAUTIER d'Argies, poètes du 13e S., sont auteurs de quelq. chansons, dont Laborde a fait mention dans son *Essai* sur la musique.

GAUTIER DE MORTAGNE, *Walterus de Mauritaniâ*, théologien du 12e S., tint école publ. dans l'abbaye de St-Remi de Reims, devint évêque de Bourges, puis de Laon en 1155, et mourut dans cette ville en 1174. Ou trouve cinq *Lettres* de ce prélat dans le *Spicileg.* de d'Achery, sur des questions de théol. et de dévotion : la 5e est adressée au *moine maître Pierre* (Abailard). Gautier avait complété le *Corpus theologiæ* de son compatriote Hugues de Mortagne, par deux tr. *sur l'ordre et le mariage*; mais ces mêmes tr. sont restés MSs.

GAUTIER DE SIBERT, littérat., né à Tonnerre vers 1725, fut reçu membre de l'académie des inscript. en 1767, et mourut en 1798, dans sa ville natale, où il était retourné à l'époque de la révolution. Outre huit *Mém.* intéressants dans le *Rec.* de l'acad., il a publié : *Variations de la monarchie française*, etc., *ou Hist. du gouvern. de la France dep. Clovis jusqu'à la mort de Louis XIV*, Paris, 1765, 1789, 4 vol. in-12. — *Vies des emper. Tite, Antonin et Marc-Aurèle*, ibid., 1769, in-12. — *Hist. des ordres royaux, hosp. et milit. de St-Lazare, de Jérusalem et de N.-D. du Mont-Carmel*, Liége et Bruxelles, 1775, in-4. — *Considérat. sur l'ancienneté de l'existence du tiers-état, et sur les causes de la suspension de ses droits pend. un temps*, Paris, 1789, in-8.

GAUTIERI (Joseph), né à Novarre le 5 août 1769, fit ses études médicales à Pavie, et eut l'avantage d'entendre les leçons de P. Franck, dont il devint l'élève favori. Après avoir été avec éclat reçu docteur à Turin, Gautieri, qui avait de la fortune, fut saisi de la passion des voyages, et, dans ses excursions dans le nord de l'Italie, il étudia les cretins et l'albinisme, qu'il décrivit avec soin. Séduit par l'étude de la minéralogie, il parcourut en 1799 presque toutes les mines de l'Allemagne et les gîtes minéralogiques les plus fameux, se liant d'amitié avec des savants et des littérat. distingués de ce pays. De retour en France en 1800, il ne cessa de consacrer ses connaiss. au soulagem. de l'humanité et à des applicat. utiles. En 1805, il devint membre du conseil législatif du roy. d'Italie et de la commission des mines et des forêts, puis inspect.-génér. des forêts. Depuis plus. années, il travaillait à un *Traité général de la science et de l'administrat. forestière*, et à une *Hist. génér. des insectes nuisibles aux arbres de l'Europe*; mais la mort mit fin à ses longs et utiles trav. le 23 févr. 1833. Il était âgé de 63 ans. Ses autres ouvrages, publiés en langue latine, italienne ou allemande, au nombre de 10 à 12, contiennent des recherches recommandables sur des matières médicales, forestières ou relatives à la minéralog. et aux mines.

GAUZBERT ou GOSBERT, moine de l'abbaye de Fleury au 9e S., consacra une partie de ses loisirs à transcrire les meilleurs livres de l'antiquité : on cite parmi ces copies, celle de la *Vie de St Benoît*, par le pape Grégoire-le-Grand. Il cultiva aussi la poésie et composa à la louange de Guillaume, comte de Blois, un acrostiche curieux seulement par les difficultés que l'aut. s'est créées et qu'il a vaincues. Cette pièce est imprimée dans l'*Ansberti familia rediviva* de Dominicy, et dans l'*Hist. de Blois* du médecin Jean Bernier.

GAUZLIN, GAUSLIN, GAUSCELIN ou même JOSSELIN, abbé de Fleury et archev. de Bourges, fils naturel de Hugues-Capet, passait pour un des hommes les plus instruits de son temps; il eut part aux principales affaires ecclésiastiq. du 11e S., et mourut en 1029. Sa *Vie*, écrite par André, moine de Fleury, est restée MS. On connaît de Gauzlin deux *Lettres* adressées, l'une à Oliba, évêque de Vich en Catalogne, au sujet de la mort du frère de ce prélat; l'autre au roi Robert, au sujet d'une pluie de sang qui était tombée sur une des côtes maritimes de l'Aquitaine; un *Disc. prononcé en présence du roi Robert, pour assurer à St Martial le titre d'apôtre*, etc., dans les actes du concile de Limoges en 1031.

GAVANTI (Barthélemi), *Gavantus*, général des barnabites, consult. de la congrégation des rites, né en 1569 à Monza, mort à Milan en 1638, a laissé plus. ouvr. sur les cérémonies de l'Église et les rites usités dans les temps anciens, entre autres : *Thesaurus sacrorum rituum, seu commentarius in rubricas missalis et breviarii romani, cum novis observat. et addition. Merati*, Turin, 1736-40, 5 vol. in-4, fig.; cette édition est la meilleure. Claude Arnaud, oratorien et docteur en théologie, a fait un abrégé de ce commentaire en lat., Rome, 1631, in-4, puis en franç., Toulouse, 1650, in-12. — *Manuale episcoporum*, Paris, 1647, in-4. — *Praxis visitat. episcopalis et synodi diœcesanæ celebr.*, Rome, 1628, in-4.

GAVARD (Hyacinthe), un des anatomistes les plus distingués du 18e S., né à Montmélian en 1753, mort en 1802, a publié : *Tr. d'ostéologie suivant la méthode de Desault*, augm. d'un *Tr. des ligam.*, 2e édit., 1795, 2 vol. in-8. — *Traité de myologie*, 2e édit., augm., 1802, in-8. — *Tr. de splanchnologie*, 1802 et 1809, in-8, revu et corrigé. Tous ces écrits, particulièrem. le dernier, sont regardés comme classiq. Il avait imaginé, pour l'instruction des enfants, dont il s'occupa avec un zèle vraiment philanthropique, une méthode au moyen de laq. on peut enseigner à la fois la lecture et l'écriture.

GAVEAUX (Pierre), acteur et compositeur, né en 1764 à Béziers, entra comme enfant du chœur à la cathédrale de cette ville à l'âge de 7 ans, termina ses prem. études musicales à 10, et eut successivement pour maîtres de composition Combes, l'abbé Tindel, amateur enthousiaste, enfin François Beck, organiste à Bordeaux. Après plusieurs ann. de séjour dans cette ville, où il était attaché au théâtre, Gaveaux se rendit à Montpellier en 1588, et l'année suivante à Paris, où il fut admis à débuter comme premier ténor au théâtre de Monsieur. L'un des acteurs du théâtre Feydeau dep. sa format., il s'y concilia les suffrages d'un public éclairé, prit sa retraite et mourut en 1825. Il a laissé un grand nombre d'opéras, parmi lesq. on distingue : *l'Amour filial*, 1792; *la Famille indigente*, 1794; *le Petit Matelot*, 1795; *M. des Chalumeaux*, 1806; *l'Enfant prodigue*, 1811; *une Nuit au bois*, 1818, etc. Plus. des airs de Gaveaux sont devenus populaires, notamment *la Pipe de tabac*. Ce fut lui qui mit en musique les fameuses strophes de Souriguières, *le Réveil du peuple*.

GAVERSTON ou GAVESTON (Pierre de), favori d'Édouard II, avait captivé la confiance de ce prince en lui inspirant des passions honteuses et en les favorisant. Les prodigalités et l'orgueil de cet homme révoltèrent plusieurs fois la noblesse; mais à peine le mécontentem. paraissait-il calmé,

qu'Édouard rappelait auprès de lui cet indigne ministre de ses plaisirs. Enfin les barons, las de supporter un joug aussi odieux, prirent les armes contre Gaveston, le firent prisonnier et lui tranchèrent la tête. Le fameux Jean Boucher, curé de St-Benoît, a publ. : *Histoire tragiq. et mémorable de Pierre Gaverston, tirée des Chron. de Thomas Walsingham,* et tournée du latin en franç., 1588, in-8 (*v.* ÉDOUARD II).

GAVINIÈS (PIERRE), l'un des virtuoses les plus parfaits qu'ait produits la France, né à Bordeaux en 1726, fut professeur de violon au Conservatoire, et mourut à Paris le 9 septembre 1800. On a de lui un opéra en trois actes, *le Prétendu*, joué avec succès aux Italiens en 1760; des *concertos*, des *sonates*, et un recueil intit. : *les vingt-quatre Matinées.* Il passe pour l'auteur de l'*Errata de l'Essai sur la musique anc. et mod.* de Laborde, publié sous le nom d'une dame, et d'un écrit intit. : *Mon dernier mot.* Ces deux brochures ont pour objet de venger J.-J. Rousseau des injures de Laborde. L'*Éloge histor. de Gaviniès* a été publ. en 1802 par la princesse Constance de Salm. M. Fayolle a donné une *Notice* sur sa vie, avec celles de *Corelli, Tartini Pugnani et Viotti*, Paris, 1810, in-8, portr.

GAWRY (le comte de), seigneur écossais, forma sous le règne de Jacques VI un complot auq. prit part une partie de la haute noblesse, et qui est appelé dans l'histoire *conjurat. des lords de Ruthwen,* du nom d'un château appartenant à Gawry. Le but des conjurés était de forcer le monarque à expulser du royaume ses ministres, le duc de Lennox et le comte d'Arran. A cet effet, ils s'emparèrent de la personne de Jacques VI et le tinrent prisonnier jusqu'à ce qu'il eût consenti à l'éloignement de ses favoris; mais à peine rendu à la liberté, le roi rappela le comte d'Arran et lui promit de poursuivre ses ennemis au mépris d'une amnistie solennelle. Gawry, qui avait empêché les autres conjurés de sacrifier le ministre à leur haine, fut la première victime de son ressentim., et périt sur l'échafaud en 1584.

GAY (JOHN), poète anglais, né dans le Devonshire en 1688, mort en 1743, fut l'ami de Pope et le camarade de plaisir des beaux-esprits de son temps. Ses ouvrages sont : l'opéra du *Gueux* (*Beggar's opera*), 1727, production bizarre et licenc. qui eut un succès prodigieux à Londres et dans les provinces, assez mal trad. en franç. par A. Hallam, Londres, 1750, in-8. — *Polly, ou la Suite du Gueux*, pièce non représentée, mais souv. réimprimée. — Une trag. burlesque intit. : *Comment l'appelez-vous?* jouée avec succès, trad. en français, et insérée dans l'opéra du *Gueux*, traduction nouvelle par Patù, dans le *Choix de petites pièces du théâtre anglais,* 1756, 2 vol. in-12; plusieurs *trag.* et autres pièces de théâtre; un recueil de *fables,* 1726, que l'on regarde comme sa meilleure product.; deux poèmes en III chants; *l'Éventail* (imité en vers franç. par Millon de Liége, traduit en prose par Coustard de Massi), et *Trivia, ou l'Art de se promener dans les rues de Londres;* des *poésies mêlées, églogues, épîtres, ballades, chansons,* etc. Les *Fables* de Gay, suivies du poème de *l'Éventail*, ont été trad. par Mme de Keralio, Paris, 1759, in-12, et imitées en vers franç. par M. Joly de Salins, ib., 1811, in-18. M. de Mauroy a publ. : *Fables choisies* de Gay, mises en vers franç., Paris, 1784, in-12.

GAY (LE). — V. LEGAY.

GAY (JOSEPH-JEAN-PASCAL), architecte de la ville de Lyon, où il naquit en 1775, y mourut en 1832. Chargé de la restauration du sceptre conservé à St-Denis, et qui passait pour avoir appartenu à Charlemagne, il reconnut qu'il n'était autre qu'un bâton de chantre du 14e siècle; mais Denon, en politique adroit, lui démontra qu'il ne fallait pas éclairer le public, et ce sceptre, dans les mains de Napoléon, fit trembler l'Europe après avoir servi à marquer la mesure au lutrin. Gay fut professeur d'architect. à l'école spéciale des beaux-arts de Lyon, et on lui doit le bâtiment de la condition des soies, la halle au blé, le musée de St-Pierre, etc.

GAY-VERNON (LÉONARD), né en 1748 à St-Léonard, d'une famille noble, était curé de Compreignac. S'étant prononcé avec chaleur pour les principes de la révolution, il fut élu en 1791 évêque de Limoges et député de la Haute-Vienne à l'assemblée législative. Réélu à la convention, il y vota la mort du roi sans appel et sans sursis, abdiqua publiquement son caractère dans la séance du 7 nov. 1793, et continua à signaler l'exagération de ses principes dans les diverses assemblées qui se succédèrent jusqu'en 1797. Nommé consul à Tripoli de Syrie, il ne put se rendre à cette destinat. par suite de la guerre avec la Turquie, et séjourna quelque temps à Rome, où il exerça les fonctions de secrétaire-général de la nouv. république romaine. Un arrêté du direct. l'ayant déclaré déchu de la qualité de citoyen français, il ne reparut sur la scène politique qu'après la journée du 30 prairial an IV, fut nommé vers cette époque commissaire central près l'administr. départem. de la Somme, et donna sa démission après le 18 brum. Il vécut dans la retraite jusqu'en 1816, où il fut frappé par la loi d'exil; il obtint trois ans après la permission de rentrer en France, et mourut dans sa terre de Vernon près de Limoges, en 1822. Il a fait par son testam. divers legs pieux, réparation tardive, mais pourtant honorable, des nombreux écarts de sa vie politique et religieuse.

GAY-VERNON (J.), maréchal-de-camp, frère du précéd., né en 1760 à St-Léonard, où il mourut en 1822, avait été admis à l'école du génie en 1780. Employé à l'armée du Rhin en 1792, il se distingua aux attaques de Spire et de Mayence, et fut chargé, ayant sept bataillons sous ses ordres, de construire la tête du pont de Cassel. Tour à tour aide-de-camp de Custine et du général Houchard, il fut arrêté avec ce dernier après la victoire de Hondscoote, et ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. Gay-Vernon fut un des fondateurs de l'école polytechnique qu'il dirigea en second pendant 17 ans.

Ayant été nommé en 1813 commandant de la forteresse de Torgau, il fut fait prisonnier après une défense honorable, et obtint la permiss. de rentrer en France sur parole. On a de lui : *Exposit. abrégée du cours de géométrie descriptive appliquée à la fortificat.*, etc., 1802, in-4. — *Traité élément. d'art milit. et de fortific.*, etc., Paris, 1805, 2 vol. in-4; trad. en anglais et en div. autres langues.

GAYA (Louis de), sieur de Tréville, capitaine au régiment de Champagne, est auteur des ouvr. suiv.: *l'Art de la guerre*, etc., Paris, 1677, 1678, 1689, 1692, in-12. — *Tr. des armes*, 1678, in-12, fig. — *Cérémonies nuptiales de toutes les nations*, Paris, 1680, La Haye, 1681, in-12; trad. en ital., Venise, 1683, in-12. — *L'Hist. généalogique et chronologique des dauphins de Viennois depuis Guigues, en 1227, jusqu'à Louis V, fils de Louis-le-Grand*, Paris, 1683, in-12. — *Les huit barons ou fieffés de l'abbaye de St-Corneille de Compiègne*, etc. (avec le catalogue des abbés), Noyon, 1686, in-12.

GAYRAUD (François de), conseiller au sénéchal de Toulouse, est cité dans les annales de cette ville comme un exemple frappant des désordres auxq. peut entraîner le libertinage. Parvenu jusqu'à la vieillesse avec une réputation irréprochable, il s'éprit d'un fol amour pour une belle Portugaise nommée Violante, dont les vices surpassaient encore les attraits; et pour couvrir son commerce avec cette autre Laïs, il la fit épouser à un avocat nommé Romain, homme contrefait et d'un abord repoussant. Ce dern. ayant voulu mettre un terme aux prostitut. de celle qu'il n'avait pas craint de prendre pour femme, Gayraud, de concert avec trois autres compagn. de ses débauches, et qu'un même intérêt poussait au même crime, lui tendit un guet-apens et le fit assassiner. Un juste supplice atteignit les coupables (1609); et l'exemple du châtiment de Violante fit sur les belles Toulousaines une impression si durable, que depuis ce temps, disent les historiens auxq. nous empruntons ce récit, le souvenir s'en est conservé d'âge en âge comme une leçon salutaire contre le luxe de la parure et l'oubli des devoirs.

GAYOT DE PITAVAL (François), littérateur, né à Lyon en 1673, mort en 1743, fut successivem. abbé, militaire et avocat. On a de lui un grand nombre d'ouvr., dont les principaux sont : *Bibliothèque des gens de cour*, 1723, 1747, 7 vol. in-12.— *Campagne de Villars en 1712*, Paris, 1713, in-12. — *L'Art d'orner l'esprit en l'amusant*, 1728, 2 vol. in-12. — *Esprit des conversat. agréables*, 1731, 3 vol. in-12. — *Causes célèbres et intéress., avec les jugem. des cours souver. qui les ont décidées*, Paris, 1734 et années suiv., 20 vol. in-12. Ce rec. ne vaut pas celui de Richer.

GAZA ou GAZIS (Théodore), savant grec du bas-empire, quitta Thessalonique, sa patrie, en 1429, vint en Italie, y enseigna le grec, et fonda l'académie de Ferrare; appelé ensuite à Rome par Nicolas V, il entreprit, d'après les ordres de ce pontife, plusieurs trad. du grec en latin, et mourut dans l'Abruzze en 1478. Ses principaux ouvr. sont des trad. des *Problèmes d'Aristote*; du *Tr. de la composition* de Denys d'Halicarnasse; de l'*Histoire des animaux* d'Aristote, Venise, 1476, in-fol.; et de celle des plantes de Théophraste, Paris, 1529, in-8. Il a mis en grec le *Traité de la vieillesse* et le *Songe de Scipion* de Cicéron; enfin on lui doit une *Grammaire grecque* en IV parties, très estimée, trad. en latin, les deux prem. livres par Érasme, les autres par Heresbach, Tudanus, etc., et dont il existe de nombreuses édit. Gaza a laissé plus. ouvr. inédits, dont on trouvera les titres dans Fabricius, dans Hody et dans Bœrner.

GAZA (Jean de), connu aussi sous le nom de *Jean le Grammairien*, vivait dans le 15e S. On ignore l'époque précise de sa naiss. et de sa mort; mais on a de lui la descript. en vers d'un tableau cosmographique qui existait à Gaza ou à Antioche : ce poème, de 701 vers héroïq. avec une préface, a été inséré, avec quelq. notes, dans les *Leçons diverses* de Rutgers, 1618, in-4.

GAZÆUS. — V. Énée de Gaza.

GAZAVON, prince de la province d'Arscharouni, vers la fin du 4e S., soutint avec avantage plusieurs guerres contre les autres souverains de l'Arménie, et fut nommé par l'empereur Théodose génér. de toutes les troupes qui se trouvaient dans la partie de ce royaume soumise à la puissance romaine. Il fut fait prisonn. par le roi de Perse en 388, et mourut dans les fers l'année suivante.

GAZET (Guillaume), *Gazæus*, historien ecclésiastique, né à Arras en 1554, professa les humanités au collége de Louvain, fut curé de Ste-Madeleine d'Arras, puis chan. de la collégiale d'Aire, et mourut en 1612. Il a laissé sur l'hist. des Pays-Bas un assez gr. nombre d'ouvr., dont on trouve la liste dans Niceron, tome XLIII; les principaux sont : *Hist. ecclésiast. des Pays-Bas*, etc., Valenciennes, 1614, in-4. — *L'Ordre et suite des év. et archevêq de Cambrai*, etc., Arras, 1597, in-8. — *L'Ordre des év. d'Arras*, etc., ib., 1598, in-8, etc. — Gazet (Alard), bénédictin, neveu du précéd., né à Arras en 1566, mort dans la même ville en 1626, a donné une édit. très estimée des *OEuvres de Cassien*, Douai, 1617, 2 vol. in-8; Arras, 1628; Paris, 1647; Leipsig, 1722, in-fol. Il a publié en outre : *Disquisitiones duæ de officio sive horis B. M. Virginis; de Officio defunctorum*, Arras, 1622, in-8. — Gazet (Angelin), jésuite, frère du précédent, recteur des colléges d'Arras, de Valenciennes et de Cambrai, né à Arras en 1568, mort en 1633, a publié en vers iambes et scazons, des *Pia hilaria*, Pont-à-Mousson, 1625; Anvers, 1629, in-12; Lille, 1638, in-8; Londres, 1657, 2 parties in-8; cette édition, la plus complète, est la plus recherchée. Une partie de l'ouvrage a été traduite en français par Remy, Rouen, 1647, in-12, rare et curieux.

GAZI-HASSAN ou *Hassan le Victorieux*, grand-amiral (capitan-pacha) et premier ministre (gr.-visir) de l'empire othoman sous les règnes de Moustafa III et d'Abdoulhamid, rendit de grands

services à ces deux souver. pendant les guerres de 1769, 1779 et de 1788 contre la Russie. Ayant essuyé des revers en 1789, il encourut la disgrâce du sulthan Sélim, fut tué au camp de Siumla en 1790, et sa tête fut envoyée à Constantinople. Il avait conçu de grands projets de réforme pour la marine othomane, et déjà il était parvenu, malgré les préjugés de sa nation, à perfectionner la construction des bâtiments de guerre.

GAZON-DOURXIGNÉ (SÉBASTIEN-MARIE-MATHURIN), littérateur, né à Quimper-Corentin, mort en 1784, a laissé trois *Lettres* sur les tragéd. d'*Aristomène*, d'*Épicharis* et de *Sémiramis*. — *L'Ami de la vérité, ou Lettres impartiales sur les pièces de théâtre de Voltaire*, Amsterd., 1767, in-12. — *Hist. de Céphale et de Procris*, 1750, in-12. — *Essai historique et philosophique sur les principaux ridicules des différ. nations*, 1766, in-12. — Une trad. du *Poème des jardins* du P. Rapin, 1772, in-12. — *Anténor*, poème, 1748, in-12. — *Alzate, ou le Préjugé détruit*, coméd. en un acte, Berlin, 1752, in-8. — *Éloge de Voltaire*, 1779, in-8. Enfin quelq. odes, épîtres et héroïdes médiocres.

GAZZANIGA (JOSEPH), compositeur italien, né à Venise en 1748, mort à Vérone en 1810, parcourut plus. cours de l'Allemagne, obtint des succès brillants à Rome, à Bologne, à Turin et dans différentes autres villes d'Italie, où sa réputation balança même quelque temps celle de Cimarosa. Il a laissé, entre autres, les opéras suiv. : *la Pallaccorda*, représ. en 1780 ; et *l'Orvietano*, en 1781.

GEBELIN. — V. COURT.

GÉBER ou GIABER, alchimiste arabe dont le véritable nom est Abou Moussah Djafar al Sofi, né à Hauran en Mésopotamie dans le 8e S., s'est rendu recommandable par des découvertes importantes, telles que le sublimé corrosif, le précipité rouge, l'eau forte, etc. Ses différ. ouvrages, trad. en lat. et plus. fois impr., l'ont été collectivem. sous le titre suivant : *Summæ perfectionis magisterii in suâ naturâ lib. IV, cum additione ejusdem Geberi reliquorum tractatuum*, Dantzig, 1682, in-8.

GEBHARD (JEAN), professeur de langues anc. à l'université de Groningue, né vers 1593 à Neubourg dans le Haut-Palatinat, mort en 1632, a publié : *Rec. d'observ. critiq. sur les princip. aut. de l'antiquité* (en allem.). — *Crepundiorum sive juvenilium curarum lib. III*, Hanau, 1615, in-4. — *Antiquar. lectionum lib. II*, Marbourg, 1717, in-4. Ces deux dern. ouvrages ont été insérés dans le *Syntagma criticum* de J.-H. Schminck. — *In Catullum, Tibullum, Propertium animadvers.*, Hanau, 1618, in-8. — *In Vitas Corn.-Nepotis spicilegium notarum*, Amsterdam, 1644, in-12. — *Variarum lectionum et animadversionum in Livium ex tribus codicibus bibl. Palatinæ erutarum specimen ad librum primum Livii*, Halle, 1712, in-4. — *Exilium, sive carminum in exilio scriptorum lib. II*, Amsterdam, 1628, in-12. On a une *Vie* de Gebhard, par André, son frère, Groningue, 1633, in-4.

GEBLER (TOBIE-PHILIPPE, baron de), homme d'état et littérat., né en 1726 à Zeulenrod (Haute-Saxe), mort à Vienne en 1786, avait d'abord été secrétaire de légat., puis chargé d'affaires du gouvernem. holland. près la cour de Berlin ; il passa ensuite au service de celle de Vienne, et devint successivem. secrétaire du directoire-général du commerce, membre de la chambre aulique, du conseil-d'état, conseiller intime et vice-chancelier de Bohême et d'Autriche. On a de lui un recueil de pièces de théâtre, Vienne, 1771, 3 vol. in-8. Ces pièces, parmi lesquelles il faut distinguer celle qui a pour titre *le Ministre* (trad. en français par Bonneville), ont amené une révol. dans le théâtre allemand. Elles ont introduit sur la scène, au rapport d'un critique judicieux (M. Schoell), « un ton décent et noble, une morale pure ; elles font aimer la vertu, la magnanimité et l'amitié généreuse ; elles offrent un tableau vrai des mœurs d'une gr. ville, et en particulier de la classe avec laquelle Gebler vivait habituellement. »

GED (GUILLAUME), imprimeur, origin. d'Écosse, avait embrassé l'état d'orfévre, qu'il quitta en 1727 pour aller à Londres faire l'essai d'un procédé nouveau de typograph. Ayant conçu l'idée de substituer aux caract. mobiles des planches de métal coulées représentant des pages ou des feuilles entières, il forma d'abord, avec des caractères mobiles ordinaires, une planche sur laquelle il coula une composit. de plâtre qui devint un moule, d'où sortit la planche solide qu'il voulait employer. Soit jalousie des autres typographes, soit vice de l'invention, Ged ne réussit pas dans son entreprise : il publia cepend. des livres de prières, une Bible et une édition de *Salluste* (1744, in-12 de 150 pl.), impr. suivant sa méthode. Il mourut en 1749. — Son fils, Jacques GED, associé à ses trav., a publié un *Mém.* où il expose la méthode de son père, qui eut depuis des résultats plus satisfaisants. Ce procédé a la plus grande analogie avec le clichage tel qu'on l'exécute à présent (*v.* CAREZ).

GÉDÉON, 5e juge d'Israël vers l'an 1245 avant J.-C., était né dans une condition obscure. Il marcha contre les Madianites avec 300 hommes, entra dans leur camp pend. la nuit, y jeta l'épouvante, et massacra un gr. nombre d'entre eux. Il mourut quelques années après, laiss. 70 enfans légitimes, outre Abimélech, qu'il avait eu d'une concubine, et qui tua tous les autres.

GEDIK (SIMON), *Geddicus*, théolog., né à Magdebourg en 1549, mort en 1631, n'est guère connu que par la réfutation sérieuse d'un écrit anonyme faussem. attribué à Acidalius (*v.* ce nom). L'aut. de cet écrit s'amuse à soutenir cette proposit. paradoxale : *Mulieres non esse homines* (que les femmes ne sont pas des hommes). Cette réfutation ou *factum*, publiée pour la première fois en 1595, a été réimpr. avec l'écrit qui lui a donné naiss., La Haye, 1641, 1644, in-12. On a encore de Gedik : *Postilla evangelica ; Refutat. Sal. Finckii ; Pelasgus apostata*.

GEDIKE (FRÉDÉRIC), instituteur, né dans le Brandebourg en 1754, se voua de bonne heure à

l'instruction, dirigea plus. gymnases en Prusse, et devint membre de l'acad. de Berlin, et du comité chargé du perfectionnem. de la langue allem. Après avoir été reçu docteur en théologie à la faculté de Halle, il voyagea en Italie; de retour en Prusse, fut nommé inspecteur des écoles, et mourut en 1803. C'est à lui que Berlin doit la fondation du séminaire où sont élevés huit jeunes gens qui se destinent à la haute instruct. Parmi les nombr. ouvr. de ce savant institut., nous citerons comme les plus remarquables une trad. allem. de quatre dialogues de Platon, le *Ménon*, le *Criton* et les deux *Alcibiade*, Halle, 1780, in-8. — Une édit. du *Philoctète* de Sophocle, avec des notes, Berlin, 1781, in 8. — *M. Tullii Ciceronis historia philosophiæ antiquæ*, etc., Berlin, 1781, 1800, 1815, in-8. — Deux recueils de morceaux choisis dans les auteurs classiq. (en allemand), Berlin, 1782, in-8, souv. réimpr. — *Rec. de lectures franç.* (en allem.), ibid., 1785, souvent réimpr. — *Pindari carmina selecta*, avec des scholies et des notes, ib., 1786, in-8. — *Choix de morc. de littér. française à l'usage des hautes classes* (en allem.), ibid., 1792, 1796, 1800, 1809. — *Choix de morc. d'aut. classiq. lat.* (en allem.), ibid., 1792, in-8. — *Recueil de lectures anglaises*, ib., 1794, 1797 et 1804. La *Vie* de Gedike, par François Horn, se trouve en tête d'un recueil de quelq.-uns de ses ouvrages posthumes, publ. à Berlin en 1808.

GEDOYN (NICOLAS), né à Orléans en 1667, entra dans la société des jésuites et professa la rhétor. au collége de Blois. Rentré dans le monde, il fut admis chez la célèbre Ninon de l'Enclos, sa parente, obtint, par le crédit de ses amis, un canonicat à la Sainte-Chapelle de Paris, puis 2 autres bénéfices, fut admis en 1711 à l'académie des inscriptions, à l'Acad. franç. en 1719, et mourut en 1744, dans un château près de son abbaye de N.-D. de Baugency, où l'on voit encore son épitaphe. Les ouvr. de l'abbé Gédoyn sont une *Trad. de Quintilien*, publ. pour la 1re fois à Paris, 1718, in-4, réimpr. en 4 vol. in-12. L'édit. la plus récente et la meill. est celle qu'a publ. Adry, avec des correct. et des augment., Paris, 1810, 6 vol. in-8. — Une *Trad. de Pausanias*, avec une préface et des notes, ibid., 1731, 2 vol. in-4, cartes et fig. La meilleure édit. est celle d'Amsterd., 1733, 4 vol. in-12. — Plus. *Dissert.* dans les *Mém. de l'acad. des inscript.* — Des *Réflexions sur le goût*, dans un *Recueil d'opuscules littéraires*, publ. par l'abbé d'Olivet, Amsterd., 1767, in-12. Plusieurs opusc. de Gedoyn ont été réunies sous le titre d'*OEuvres diverses*, 1745, in-12. Voltaire, qui avait particulièrement connu cet abbé, et d'Alembert (*Hist. de l'Acad. franç.*), en parlent de manière à faire croire qu'il partageait quelques-unes de leurs opinions philos. Quoi qu'il en soit, l'abbé Gedoyn fut un homme de bien, aimable, affable, obligeant et plein de candeur.

GEER (LOUIS), homme d'état, né en Hollande vers la fin du 16e S., d'une anc. famille, fut appelé en Suède par le célèbre Gustave-Adolphe en 1632, et seconda les hautes vues de ce monarque pour la prospérité intérieure du royaume. Il y établit des fonderies de cuivre, des manufact. d'armes, des fabriques de laiton, introduisit de nouvelles et meilleures méthodes pour fondre le fer, encouragea les talents et l'industrie, fonda des hôpitaux et des écoles, chargea le savant J.-A. Coménius d'organiser l'instruct. publ., enfin équipa une flotte destinée à défendre les côtes et à protéger le commerce. Tous ces services furent récompensés par les distinctions les plus honorables et les plus flatteuses. — GEER (Charles, baron de), l'un de ses descendants, maréchal de la cour de Suède, né à Stockholm en 1720, fut envoyé dès ses premières ann. en Hollande, commença ses études à Utrecht, les termina à l'université d'Upsal, et suivit avec assiduité les cours de Celsius, de Klengenstiern et de Linné. Héritier d'une très grande fortune, il en fit le plus noble usage. Il cultiva avec un zèle égal l'histoire natur. et les sciences qui s'y rapportent, fut membre de l'acad. des sciences de Stockholm, et mourut en 1778. On a de lui (en français) des *Mém. pour servir à l'hist. des insectes*, Stockholm, 1652-78, 7 vol. in-4, avec fig. : cet ouvr., qui renferme la descript. de plus de 1,500 espèces, valut à son auteur le surnom de *Réaumur suédois*. On a publié dep. un vol. qui contient tous les insectes décrits par de Geer et classés selon sa méthode.

GEFFRYS. — V. JEFFERYS.

GEHAN-GUIR. — V. DJIHAN-GUYR.

GEHLER (JEAN-SAMUEL-TRAUGOTT), né à Gorlitz en 1751, cultiva avec succès les sciences exactes, les lettres, la jurisprud., la chimie, et surtout la physique, professa les mathématiques, fut reçu docteur en droit, puis nommé sénat. de la ville de Leipsig, assesseur de la haute cour de justice, et mourut en 1795. On a de lui : *Dissertat. histor. logarithmorum natural. primordia*, Leipsig, 1776, in-4. — *Dissert. inaugur. de læsione emtoris ultra dimidium rectè comput.*, ib., 1777, in-4. — Un grand nombre de *Mém.* et autres morceaux dans le *Recueil pour la physique et l'hist. natur.* (en allem.), dont il dirigea la rédact. depuis 1778. — *Dictionnaire de physique*, etc. (en allem.), avec grav., 1787-91, 4 vol. in-8 : un vol. supplém. parut en 1795. Gehler a trad. en outre plus. ouvr. de Deluc, Cavallo, Faujas de Saint-Fond et Fourcroy. On a aussi de lui quelq. poésies dans un recueil intit. *Gedichte*, Leipsig, 1777.

GEIGER (JEAN-CONRAD), peintre, né à Zurich en 1597, mort en 1674, a laissé des tableaux sur verre et un plan géométr. du canton de Zurich, publié par J. Meyer en 7 feuilles. — GEIGER (Philippe), son frère, a publié divers ouvr. de mathémat. — GEIGER (Malachie), médecin et chirurg. à Munich, mort vers 1660, est auteur des ouvr. suiv. : *Kelegraphia, seu descript. herniarum*, etc., Munich, 1631, in-8, en allem.; Stuttgard, 1661, in-12; Ulm, 1696. — *Margaritologia, sive dissertatio de margaritis*, Munich, 1637, in-8. — *Microcosmus hypochondriacus, sive de melancholiâ hypochondriacâ*, ibid., 1651, in-4, fig. — Plus. médecins

allem. du même nom ont publié dans le 18e S. des écrits peu remarquables.

GEILER. — V. Geyler.

GEINOZ (Franç.), aumônier des gardes-suisses, né dans le canton de Fribourg en 1696, mort en 1752, unissait une vaste érudition à une critique judicieuse. Il avait été reçu, en 1735, membre de l'académie des inscriptions en remplacement de Vertot. On a de lui plus. *observat.*, *recherches* et *dissertat.* dans les tom. XII, XIV, XVI, XIX, XXI et XXIII des *Mémoires de l'académie*, et il a inséré plusieurs articles intéressants dans le *Journal des savants*, dont il était un des principaux rédact. Il avait entrepris une édit. d'Hérodote, sur les MSs. de la biblioth. du roi, et il en préparait une trad. franç., que des circonstances particul. l'empêchèrent de terminer. Son *Eloge*, par Bougainville, se trouve dans le tom. XXV des *Mém.* précités.

GELADAS ou ELADAS, sculpteur grec du 5e S. avant l'ère chrét., fut le maître du célèbre Phidias. Une statue d'*Hercule* lui avait été commandée par une des tribus de l'Attique, après la cessat. d'une violente épidémie.

GELAIS (St). — V. Saint-Gelais.

GELALEDDIN. — V. Djelal-Eddyn.

GÉLASE Ier (St), pape, success. de Félix II, fut élu en 492, approuva ce que son prédécess. avait fait contre Acace, et refusa d'admettre à sa communion Euphémius, patriarche de Constantinople, qui ne voulait pas condamner publiquem. la mémoire de cet hérésiarque; il combattit les erreurs des eutychéens, convoqua en 494 à Rome un concile dans leq. fut dressé un canon des saintes Écritures conforme à celui que l'Église reçoit aujourd'hui, et mourut en 496, laissant un *Traité contre Eutychès et Nestorius*, ainsi que quelq. *hymnes* et *oraisons*. St Anastase II fut son successeur.

GÉLASE II, pape, né à Gaëte, fut élu en 1118, après la mort de Pascal II. Cincio Frangipani, consul de Rome, le contraignit par ses mauvais traitem. à prendre la fuite immédiatem. après son élect.; et, de concert avec l'emper. Henri V, fit élire à sa place Maurice Bourdin, sous le nom de Grégoire VIII. Gélase se retira à Gaëte, d'où il excommunia l'anti-pape et ses protecteurs. Peu après, il rentra dans Rome; mais il en fut bientôt chassé de nouveau par Frangipani. Il se réfugia alors en France, où il fut reçu avec honneur, et termina ses jours dans l'abbaye de Cluny en 1119. Ce pontife avait composé quelq. *Vies* de saints et de martyrs.

GÉLASE, dit *l'Ancien*, év. de Césarée en Palestine au 4e S., a composé en grec une *Hist. ecclésiast.* pour faire suite à celle d'Eusèbe. Il reste de lui une *Homélie, ou Discours sur l'Épiphanie.* — Gélase *de Cysique*, auteur grec du 5e S., a écrit une hist. du concile tenu à Nicée en 325, Paris, 1599, in-4, grec-latin. Cette histoire paraît n'être qu'un pâle roman.

GELÉE (Théophile), médecin, mort à Dieppe en 1650, avait étudié son art à Montpellier sous le profess. Dulaurens, dont il resta toute sa vie un des plus zélés partisans. Il a publié quelq. *Opuscules recueillis des leçons de Dulaurens en les années* 1587 *et* 1588, Paris, 1613, in-fol. — *OEuvres d'André Dulaurens*, recueillies et trad. en franç., Rouen, 1661, in-fol., avec fig. — *Anatomie franç. en forme d'abrégé, recueillie des meill. aut. qui ont écrit sur cette science*, etc., Rouen, 1635, 1656, 1664, 1683, in-8; Paris, 1656, 1742, in-8.

GELÉE (Claude), plus connu sous le nom de *Claude Lorrain*, peintre de paysages, né au château de Chamagne en 1600, devenu orphelin à l'âge de 12 ans, alla joindre à Fribourg un de ses frères, graveur en bois, apprit sous lui les prem. éléments du dessin, et se rendit ensuite à Rome, puis à Naples, vivant du produit de son travail quand il ne pouvait recevoir de son pays la rente modique qui constituait toute sa fortune. Après y avoir suivi pend. 2 ans les leçons d'architect. et de perspective de Goffredi, bon peintre de paysages, il retourna à Rome, s'y attacha au célèbre Auguste Tassi, dont il gagna bientôt la confiance, et dans la maison duq. il resta jusqu'en 1625, où il revint dans sa patrie. Claude n'y passa guère plus d'un an : à peine avait-il fini les fresques de l'église des carmélites à Nancy, que, dégoûté de ce genre de travail, à cause du péril auquel il expose, il repartit pour Rome, où il mourut en 1682, après avoir formé et dirigé pend. plus de 20 ans une école d'où sont sortis plus. artistes distingués. On trouvera dans Baldinucci d'intéress. détails sur la vie de ce gr. peintre, dont le musée possède 16 tableaux. Outre deux magnifiques *marines*, où il a peint des vaisseaux richem. chargés entrant dans un port que bordent de chaque côté de somptueux édifices, les plus estimés pour la richesse du style et la beauté du coloris sont : *le Sacre de David; le Débarquem. de Cléopâtre; la Fête villageoise; la Vue d'un port de mer au soleil couchant*. Quelq. critiques ne craignent pas d'assimiler ces chefs-d'œuvre à ceux dont il a enrichi les palais Altieri et Colonne à Rome. Claude Gelée s'est aussi exercé dans la gravure à l'eau forte, et a exécuté une suite de 28 paysages très recherchés des amat. Plus. graveurs habiles ont reproduit les ouvr. du Lorrain, notamm. Vivarès, Basan, Godefroy, Wood et Woolett.

GELLERT (Christian-Furchtegott), célèbre littérat., né en 1715 à Haynichen près de Freyberg en Saxe, professa la philosophie à Leipsig, se fit universellem. admirer par la beauté de ses écrits et chérir par la douceur et la bonté de son caractère, et mourut en 1769. Frédéric II faisait de lui le plus grand cas et se plaisait beaucoup dans sa société. Ses *œuvres* ont été recueillies en 1784, 10 vol. petit in-8, bonne édit. On y distingue des *fables* et des *contes* (trad. en prose par Toussaint), Berlin, 1778, imités en vers par Boulanger de Rivery, Paris, 1755, trad. en vers par Mme de Stévens, Breslau, 1777, in-8.—Un recueil d'*hymnes et odes sacr.*, trad. en franç. par Éléonore-Christine de Brunswick. — *La Dévote*, comédie, copie outrée

du *Tartufe* de Molière. — *Les tendres Sœurs*, drame plein d'intérêt. — *Leçons de morale*, Leipsig, 1770, trad. en français par Pajon de Moncets, Utrecht, 1775. — *Dissertat. de littérature et de morale.* — *OEuvres mêlées*, conten. des contes et des idylles. Le principal titre de Gellert, ce sont ses fables : on y trouve un peu de monotonie et de diffusion ; mais la délicatesse des pensées et la noblesse des sentim. font facilem. pardonner ces défauts.

GELLERT (Christlieb-Ehregott), frère aîné du précéd., né comme lui près de Freiberg en 1715, prof. la métallurgie à St-Pétersbourg et en Saxe, fut conseiller aux mines, chargé de l'inspect. des machines, de l'examen des minéraux et fontes, et mourut en 1795, administrateur en chef des fonderies et forges à Freiberg. Il a, le premier, introduit en grand le procédé du départ des métaux par amalgamation. On a de lui les ouvr. suiv. (en allemand) : *Élém. de la docimasie, exposés selon les principes de la théorie et de la pratique*, trad. du latin de J.-A. Cramer, Stockholm, 1746, in-8, fig.; Leipsig, 1766, in-8. — *Eléments de la chimie métallurgique*, etc., Leipsig, 1750, 1776, in-8. — *Eléments de la docimasie, ou tome XI de la chimie métallurgique pratique*, Leipsig, 1755, 1772, in-8; trad. en français par le baron d'Holbach, Paris, 1758, 2 vol. in-12, et en anglais, Londres, 1776, in-8. On trouve aussi quelq. dissert. chimiques du même auteur dans plusieurs journaux ou recueils scientifiques.

GELLI (Jean-Baptiste), né à Florence en 1498, d'un pauvre artisan, parvint à force d'études à acquérir des connaissances qui le placèrent bientôt au prem. rang de l'académie florentine. Son père était bonnetier, tailleur d'habits : Gelli prit le même état, et l'exerçait en même temps qu'il régénérait la langue, et qu'il faisait un cours public sur le Dante. Il mourut en 1563. On a de cet homme non moins savant que modeste : *Tutte le lezione fatte nell' accademia fiorentina*, Florence, 1551, in-8. — *Lettura sopra lo Inferno di Dante ; Capriccj del Bottajo*, Florence, 1548, in-8. — *La Circe*, Florence, 1549, in-8, réimpr. plusieurs fois dans le 16ᵉ S. L'édit. de Venise, 1825, in-16, dirigée par Gamba, est plus correcte que les précéd. Cet ouvr. singulier a été trad. en franç. par du Parc (Den. Sauvage), Paris, 1567, 1572, in-16, et par un anonyme, ibid., 1681, in-12; des comédies, des traduct., etc. Les *Opere* de Gelli ont été publ. par Franç. Reina, Milan, 1804-07, 3 vol. in-8, avec une excellente *Notice* sur l'auteur. Cette édit. ne contient pas tous les ouvr. de Gelli, mais les plus estimés : *il Capriccj del Bottajo, la Circe*, et les deux coméd. *la Sporta* et *l'Errore*.

GELLIUS (Aulus). — V. Aulu-Gelle.

GÉLON, roi de Syracuse, profitant des dissensions qui déchiraient cette ville, s'empara de la souveraine autorité l'an 485 avant J.-C., et abandonna Géla à Hiéron, son frère. Il se disposa ensuite à porter du secours aux Grecs contre les Perses; mais il eut à combattre dans son propre pays une invasion formidable des Carthaginois commandés par Amilcar. Il les défit dans une gr. bataille près d'Himère, l'an 480. Après avoir repoussé les ennemis, il voulut abdiquer le souver. pouvoir; mais on le pressa de le garder. Ce prince mourut l'an 478 av. J.-C., regretté du peuple. Il avait imposé aux Carthaginois, après sa victoire, la loi de renoncer aux sacrifices humains.

GELU (Jacques), né vers la fin du 14ᵉ S., à Ivoy, diocèse de Trèves, fit de très bonnes études à l'université de Paris, fut ensuite attaché au duc d'Orléans, frère de Charles VI, en qualité de maître des requêtes, devint conseiller au parlem., président de la province du Dauphiné, obtint plus tard l'archevêché de Tours, passa de là à celui d'Embrun, eut long-temps la confiance du dauphin, depuis Charles VII, qui le chargea de plus. missions importantes, et mourut en 1432. On a de lui une *Apologie pour l'empereur Sigismond, le roi d'Aragon, et les ambassad. du concile contre Benoît XIII* (Pierre de Lune); *Vita J. Gelu usque ad annum 1421, ab ipso conscripta*, dans le *Nov. thesaur. anecdot.* de D. Martenne; *J. Gelu ministri ebredunensis de puellâ aurelianensi dissert.*, MS. sur vélin de la bibliothèq. du roi, nº 6199, t. IV; *Rerum ab antecessoribus suis in ecclesiâ ebredunensi gestarum breve compend.*

GEMELLI-CARERI (Jean-François), célèbre voyageur, né à Naples en 1651, fut reçu docteur en droit. Cédant ensuite à son goût pour les voyages, il parcourut l'Italie, la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne, servit comme volontaire en Hongrie, visita ensuite le Portugal, l'Espagne, et revint par Gênes dans sa patrie en 1689. Des chagrins domestiq. l'ayant décidé à de nouveaux voyages, il s'embarqua en 1693 pour se rendre à Malte, passa à Alexandrie, remonta le Nil, fut bien accueilli au Kaire par le consul Maillet, visita les antiquités de la Haute-Égypte, parcourut ensuite la Syrie et la Palestine, une partie des côtes de l'Asie-Mineure et de la Turquie d'Europe, revint en Asie par la mer Noire, traversa les montagnes de l'Arménie, la Géorgie, la Perse, visita Ispahan, Schiras, les ruines de Persépolis, passa dans l'Hindoustan, et fut présenté au célèbre Aureng-Zeb. Peu de temps après, profitant d'un navire portugais destiné pour la Chine, il se rendit de Goa à Macao, s'avança jusqu'à Pé-King, obtint une audience de l'emper., fit une excurs. jusqu'à la grande muraille qui sépare la Chine de la Tartarie-Septentrionale, revint à Macao, passa à Manille, de là à Acapulco, visita le Mexique, l'île de Cuba, et vint débarquer à Cadix en 1698. La même année, il était de retour à Naples, après avoir traversé de nouv. l'Espagne, le midi de la France, les états de Gênes, le Milanais, la Toscane et l'état ecclésiastiq. On ignore l'époque de sa mort; mais on sait qu'il survécut encore long-temps à ses voyages, dont il publia la relation sous le titre de *Giro del mondo* (Tour du monde), Naples, 1699, 1700, 6 vol. in-12, avec fig., réimpr. plus. fois, notamment en 1721, 9 vol. in-12. On trouve dans cette dernière édition les *Viaggj in Europa*, publ.

pour la prem. fois séparém., Naples, 1701, 2 vol. in-8, avec une vue du château de Versailles. Le *Giro del mondo* a été trad. en franç. sous le titre de *Voyage autour du monde*, par Le Noble, Paris, 1719, 6 vol. in-12, avec fig. M. de Humboldt, dans son jugement sur l'ouvr. de Gemelli, ne craint pas d'établir une sorte de parallèle entre ce voyageur et M. de Châteaubriand.

GEMINIANI (FRANCOIS), musicien, né à Lucques vers 1666, reçut ses prem. leçons à Milan, du célèbre Gobbo (A. Lonati), apprit ensuite le contrepoint à Rome sous Alexandre Scarlati, et suivit aussi les cours de Corelli, dont il devint l'élève le plus distingué. Après avoir parcouru les principales villes de l'Italie, il fut conduit à Londres par un seigneur anglais en 1714, se fixa dans la Grande-Bretagne, et mourut à Dublin en 1762, âgé de 96 ans. On a de lui plus. ouvr. théoriques tels que : *Traité du bon goût, et règles pour exécuter avec goût; Leçons pour le clavecin; l'Art de jouer du violon*, etc.; *l'Art d'accompagnement, ou Méthode nouvelle pour exécuter proprement et avec goût la basse continue sur le clavecin*, Londres, 1742. — *Guide ou Dictionnaire harmonique pour l'harmonie et la modulation*, ibid., 1742.—Un gr. nombre de composit. gravées, telles que sonates, trios, *concerti*, pour le violon, etc.

GÉMINUS, nom d'un auteur que l'on croit avoir vécu à Rome vers le temps de Sylla et de Cicéron, et qui a écrit en grec une *Introduct. à l'étude des phénomènes célestes*, ouvrage un peu superficiel, mais simple et lumineux, impr. pour la première fois à Altorf en 1590, avec la trad. lat. d'Hilderic, et inséré par le P. Petau dans son *Uranologion*, ou collect. d'écrits relatifs à l'astronomie. Il paraît que Géminus avait composé aussi un *Traité de mathématiq.*, dont Proclus a profité dans son *Commentaire* sur Euclide.

GÉMISTE (GEORGE), surnommé *Pléthon*, philologue et philos. platonicien, né à Constantinople dans le 15e S., fut du nombre de ces Grecs malheureux et savants qui vinrent chercher un asile en Italie après la chute de l'empire. Gémiste, admis à la cour du premier des Médicis, se déclara le champion de Platon contre Aristote dans la dispute qui s'éleva entre les partisans de ces deux philosophes. Les écrits qu'il publia à cette occasion, ainsi qu'un gr. nombre d'autres sur différ. sujets, sont presque tous tombés dans l'oubli. Nous nous bornerons à citer les princip., tous écrits en grec: *De platonicæ atque aristotelicæ philosophiæ differentiâ*, Bâle, 1574, in-4; Paris, 1541, in-8.—*Oracula magica Zoroastris*, Paris, 1538, 1699, in-4 et in-8. — *De gestis Græcorum post pugnam ad Mantineam, tractatio duobus lib. digesta*, Venise, 1503, in-fol., plus. fois réimpr. La meill. édit. est celle de Leipsig, 1770, petit in-8. Cet ouvr. a été trad. en franç. par Saliat, Paris, 1556. C'est sur un MS. corrigé par Gemiste que Calderino a trad. en lat. la *Géographie de Ptolomée*, publ. en 1478. Il avait fait un extrait des liv. VII, VIII et IX de la *Géographie de Strabon*, dont Laporte-Dutheil s'est servi pour sa traduct. de ce géographe. Fulleborn a publ. en 1792 l'*Oraison funèbre*, composée en grec par Gemiste, de l'impératr. Cléopé (morte en 1433), avec une autre pièce du même genre. — GEMISTE (Jean), Grec réfugié en Italie, est auteur d'un poème intitulé : *Protrepticon et pronosticon ad Leonem X, pontificum maximum*, Ancône, 1516, in-4, de 36 feuillets non chiffrés. Ce livre est de la plus grande rareté.

GEMMA (RÉGNIER), surn. *Frisius* ou *le Frison*, né dans la Frise en 1508, acquit une gr. célébrité comme astronome, et fut souv. consulté par l'empereur Charles V. Il excellait à fabriquer des instruments de mathématiq., et il mourut à Louvain en 1555. On a de lui : *Arithmeticæ practicæ methodus facilis*, Anvers, 1540, in-8. — *De radio astronomico et geometrico liber*, ibid., 1545, in-4. — *De annuli astronomici usu*, ibid., 1548, in-8. —*De principiis astronomiæ et cosmographiæ*, etc., Paris, 1547, in-8; Anvers, 1548, in-12; trad. en franç. par Boissière, Paris, 1582, in-8.—*De astrolabio catholico et usu ejusdem*, Anvers, 1556, in-8. — *Carta sive mappa mundi*, Louvain, 1540. Il a donné plus. éditions corrigées et augmentées de la *Cosmographia* de P. Apianus, trad. en français, Anvers, 1544, in-4. — GEMMA (Corneille), fils du précéd., né en 1535, à Louvain, y fut reçu doct. en médecine, devint professeur de l'université, et mourut en 1579. Il a laissé : *De arte cyclognomicâ tomi III*, etc., Anvers, 1569, in-4. — *De stellâ peregrinâ quæ superiori anno* (1572) *apparere cœpit*, etc., 1573, in-4.—*De naturæ divinis characterismis, seu raris et admirandis spectaculis, etc., lib. II*, Anvers, 1575, in-8.—*De prodigiosâ specie naturâque cometæ anni* 1577, etc., ib., 1578, in-12.

GENDRE (LE). — V. LEGENDRE.

GENDRON (CLAUDE DESHAIS), médec., né dans la Beauce en 1663, fut reçu docteur à la faculté de Montpellier, devint ensuite méd. du duc d'Orléans, régent, et mourut en 1750. Lié avec les savants et les personnages les plus distingués de son temps, ce médecin avait acquis une grande réputation comme praticien. Le seul ouvrage qu'il ait publié a pour titre : *Recherches sur la nature et la guérison des cancers*, Paris, 1700, in-12. — GENDRON (Louis-Florentin DESHAIS), neveu du précédent, fut profess. et démonstrateur oculiste à l'école de chirurgie de Paris. On a de lui : *Lettres sur plus. maladies des yeux causées par l'usage du rouge et du blanc*, 1760, in-12. — *Traité des maladies des yeux, et des moyens et opérations propres à leur guérison*, 1770, 2 vol. in-12. — GENDRON (Pierre), médecin établi en Portugal, a publ. un traité d'hygiène publique sous ce titre : *Tratado da conservaçao da sanda dos povos*, impr. à Paris, 1756, in-8.

GÉNÉBRARD (GILBERT), bénédictin de la congrégat. de Cluny, né à Riom vers 1537, fit ses études à Paris, fut reçu doct. de la maison de Navarre, professa le grec au collége royal, voyagea en Italie, et fut bien accueilli du pape Sixte V. Plus tard, Génébrard se jeta dans le parti de la

Ligue, et devint l'un de ses champions les plus remarquables. Le duc de Mayenne récompensa son zèle fanatique en sollicitant pour lui l'archev. d'Aix, dont le pape Grégoire XIV lui envoya les bulles d'investiture. La Provence s'étant déclarée pour Henri IV, que Génébrard n'avait cessé jusqu'alors de poursuivre avec acharnement dans ses sermons, le parlem. d'Aix procéda contre ce prélat. Un arrêt du 26 janvier 1596 condamna au feu un livre qu'il avait fait contre le concordat, déclara l'aut. déchu de son archevêché, et le bannit à perpétuité. Mais Henri IV adoucit ce jugement, et permit à Génébrard de se retirer au prieuré de Semur, dont il était titulaire, et où il mourut en 1597. Parmi le gr. nombre d'ouvr. qu'il a laissés, et dont on peut voir la liste dans le P. Niceron (t. XXII), nous nous bornerons à mentionner les suiv. : *Alphabet hébreu, avec le Décalogue en hébreu et la version lat.*, Paris, 1567, in-8. — *Isagoge rabbinica ad legenda et intelligenda Hebræorum et Orientalium sine punctis scripta*, etc., ibid., 1563, 1587, in-4. — *Psalmi Davidis, calendario hebræo, syro, græco-latino, argumentis et comment.*, etc., etc., 1577, in-8. — *Canticum canticorum versibus iambicis et commentariis explicatum*, etc., 1585, in-8. — *Seder Olam Zuta* (en hébreu), avec la version lat. intit. : *Hebræorum breve chronicon, sive Compendium de mundi ordine et temporibus*, 1572, in-8. — *Chronographiæ lib. IV*, 1580, in-fol. — *Liber de jure et necessitate sacrarum electionum ad Ecclesiæ gallicanæ redintegrationem*, Paris, 1593, in-12 ; Lyon, 1594 ; Liége, 1601 : c'est cet ouvr. qui fut condamné au feu par le parlem. — *De clericis præsertim episcopis, qui participârunt in divinis scienter et sponte cum Henrico Valesio post cardinalicidium T. P.* (*theologi parisiensis*) *assertio, ejusque illustratio*, 1589, in-8 : dans ce livre, Génébrard déclare excommuniés tous ceux qui ont communiqué avec Henri III après le meurtre du cardinal de Guise. — *Oraison funèbre de P. Danes*, Paris, 1577, in-8.

GENEBRIER, numismate, mort vers 1750, n'est connu que par les écrits suiv. : deux *Dissertat.*, la 1re sur des médailles de *Magnia-Urbica*, que l'auteur prétend avoir été femme de l'emper. Carus ; l'autre sur une médaille de *Nigrinianus*, Paris, 1704, in-8. — *Lettre sur une médaille singulière de Carausius*, dans le *Mercure*, sept. 1731. — *Hist. de Carausius, emper. de la Grande-Bretagne*, etc., Paris, 1740, in-4. Il paraît que l'aut. avait fait à ce sujet un voyage en Angleterre, où il fut bien accueilli par les antiquaires et principalement par le comte de Pembrok.

GENÈS *d'Arles* (St), exerçait dans le 3e S. l'office de greffier ou de notaire à Arles, lorsque l'empereur Maximien-Hercule voulut y faire publ. un édit de proscription contre les chrétiens. Après s'être refusé à transcrire cette loi de sang sur les registres publics, Genès, pour se dérober aux persécutions qu'il avait encourues, prit la fuite, fut découvert, et eut la tête tranché sur les bords du Rhône. Sa fête est marquée au 25 août dans le *Martyrol.*, et on trouve sa *Vie* à la suite des *Lettres de St Paulin*. — St Genès *de Rome*, comédien, se convertit subitem. à la foi, et subit le martyre sous Dioclétien, l'an 286, suivant les uns, ou suivant d'autres en 303. L'Église célèbre sa fête le 25 août. — On cite deux autres saints du même nom, l'un év. de Clermont en Auvergne, mort vers 662, est honoré le 3 juin au diocèse de Clermont ; et l'autre, success. de St Chaumont sur le siége épiscopal de Lyon, mort dans cette ville en 681, avait été chapelain de la reine Bathilde.

GÊNES. Cette ville s'étend le long de la mer, au sud d'une partie des états du roi de Sardaigne. Elle fut d'abord brûlée par les Carthaginois, jaloux de son commerce ; les Romains la relevèrent et la prirent sous leur protection. Placée sur le passage des Barbares, elle eut le sort de l'ancienne Ligurie, dont elle faisait partie, et fut tour à tour la proie des Huns, des Gépides, des Goths, des Hérules et des Lombards. Charlemagne la soumit ; Pépin lui donna des comtes. Indépendante au 9e S., Gênes obéit successivem. à des consuls, à des podestats, à des conseils-souverains, à des capitaines du peuple ; tantôt en guerre contre Pise ou Venise, tantôt agitée par des discordes civiles, elle obtint néanmoins par son commerce et ses richesses une gr. prépondér. en Italie. En 1339, Simon Boccanegra fut élu doge, et après cinq ann. d'une heureuse administrat. il abdiqua et se retira à Pise. Murta, doué de toutes les vertus civiles, lui succéda ; sous lui Vigneso, général habile, conquit à sa patrie l'île de Chio. Alors Gênes, maîtresse de la navigation dans la mer Noire, et victorieuse de Venise à la Sapienzia, est au plus haut point de sa puissance. Mais la défaite de la Chiozza, que lui font éprouver les Vénitiens, est le signal de sa décadence. Elle perd ses colonies, et devient le théâtre des troubles les plus fréquents et des révolutions les plus sanglantes. Gouvernée, tantôt par les nobles, tantôt par les bourgeois, par les Adorne et les Frégose, les rois de France, les ducs de Milan ou les marquis de Montferrat, dans la plus complète anarchie, elle est enfin sauvée par le génie d'André Doria qui, en 1528, y établit une sage aristocratie et le gouvernem. des doges. La conjurat. de Fiesque contre la liberté en 1547 n'a aucun résultat, et Gênes conserve son indépend. et son gouvernem. jusqu'en 1746, qu'elle tombe au pouvoir des Autrichiens. Elle s'y soustrait bientôt par le secours de la France, à laq. elle cède la Corse en 1768. Dès-lors elle cesse d'être une puissance en Europe ; relevée un instant en 1796 sous le nom de république ligurienne, puis réunie à l'empire franç., elle est cédée en 1815 au roi de Sardaigne.

GENESIUS (Josèphe), histor. du Bas-Empire, né dans le 10e S., n'est connu que par la mention qu'a faite de lui Jean Scylitza, sans entrer d'ailleurs dans aucun détail à son égard. Il est auteur d'une *Histoire* de l'empire grec, commençant à l'année 813 et finissant en 886, à la mort de l'emper. Basile-le-Macédonien. Elle a été impr. pour la prem.

fois en grec et en latin sur un MS. de la bibliothèque de J.-M. Burckard, Venise, 1733, in-fol. Ce vol., dans leq. on a réuni plus. autres opusc. sur le même sujet, se joint à la collect. de l'*Hist. byzantine*, impr. au Louvre.

GENEST (CHARLES-CLAUDE), littérat., né à Paris en 1639, de parents pauvres, s'embarqua pour les Indes avec l'intention d'y chercher fortune; pris en mer par les Anglais, il fut conduit à Londres, où il devint maître de franç., et acquit une grande connaissance des chevaux. Étant passé ensuite au service du duc de Nevers, il accompagna ce seigneur dans les campagnes de 1672 et 73. Bossuet et Malézieu le placèrent en qualité de précepteur auprès de M[lle] de Blois, fille natur. de Louis XIV, et depuis femme du régent. Cette éducation terminée, il s'attacha à la duchesse du Maine qui lui donna un logement. C'est là qu'il perfectionna son éducation, assez négligée, et qu'il apprit le latin à l'âge de 40 ans. Il avait pris l'habit ecclésiastique étant au service du duc de Nevers; et la duchesse du Maine lui fit avoir une abbaye; plus tard il obtint du régent une pension de 2,000 francs sur l'archev. de Sens. L'abbé Genest mourut en 1719: il avait été reçu membre de l'Acad. franç. en 1689. On a de lui la philos. de Descartes en vers, sous ce titre: *Principes de philosophie, ou Preuves naturelles de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme*, Paris, 1716, in-8: ouvr., dit Voltaire, qui signale plus la patience de l'aut. que son génie; quatre tragédies, *Zélonide*, *Polymnestor, Joseph* et *Pénélope*: cette dern. est restée au théâtre, bien qu'elle obtint le moins de succès dans le temps; enfin un recueil d'*Odes* sur les conquêtes de Louis XIV. Genest eut part au rec. intit.: *les Divertissem. de Sceaux*, Trévoux, 1712, 2 vol. in-12. Sa *Vie*, dans les *Mélanges* de Michault, est de l'abbé d'Olivet.

GENET (FRANÇOIS), év. de Vaison, né à Avignon en 1640, mort en 1702, avait d'abord été chanoine, puis théologal de la cathédrale d'Avignon. L'appui qu'il prêta dans son diocèse aux filles de l'Enfance de Toulouse lui attira quelq. tracasseries, et même un exil de 15 mois à l'île de Ré. Ce prélat est aut. du livre intit.: *Théologie morale, ou Résolution des cas de conscience*, mais plus connu sous le nom de *Morale de Grenoble*, et dont il existe plus. édit.; la meilleure est celle de Rouen, 1759, 8 vol. in-12: cet ouvr. a été trad en lat., 1702, 7 vol. in-12, par le frère de l'aut., mort en 1716, prieur de Ste-Gemme, et aut. d'un livre intit.: *Cas de conscience sur les sacrements*, 1710, in-12.

GENET (EDME-JACQUES), secrét. interprète de MONSIEUR, mort à Paris en 1781, est aut. des ouvrages suiv.: *Hist. des différ. siéges de Berg-op-Zoom*, 1747. — *Lettres choisies de Pope*, trad. de l'angl., 1754, 2 vol. in-12. — *La Vérité révélée*, 1755, in-12. — *Le Peuple instruit*, etc, 1756, in-12. — *Le peuple juge*, 1756, in-12. — *Petit Catéchisme politique des Anglais*, 1757, in-12. — *État politique actuel de l'Angleterre*, ouvr. périodique, 1757-59, 10 vol. in-12. — *Mém. pour les ministres d'Angleterre contre l'amiral Byng*, trad. de l'angl., 1757, in-12. — *Essais histor. sur l'Angleterre*, 1761, 2 vol. in-12. — *Lettre au comte de Bute, sur la retraite de M. Pitt*, trad. de l'angl., 1761, in-8. — *Nouvelle Lettre au comte de Bute*, etc., 1762, in-8. — *Table ou abrégé des 135 volumes de la Gazette de France*, etc., Paris, 1768, 3 vol. in-4. — GENET, fils du précéd., est aut. des ouvr. suiv.: *Hist. d'Éric IV, roi de Suède*, trad. du Suédois, 1777, 2 vol. in-12. — *Recherches sur l'ancien peuple finois*, etc., traduit du suédois, 1778, in-8.

GENET. — V. CAMPAN.

GENÈVE. La république de Genève est une ville dont le territoire est très borné. Elle est située sur le Léman. Genève existait av. Jules-César; déjà célèbre et riche, elle était un passage fréquenté des Gaules en Italie. Après avoir long-temps appartenu aux Vandales et à d'autres peuples conquér., elle passa aux Bourguignons. En 620 Clotaire lui donna une forme de gouvernem.; à la fin du 8e S. Charlemagne y tint une assemblée des états; elle avait dès-lors des comtes et des évêq.; un sénat gouvernait la ville. La forme si compliquée de son gouvernem. produisit souv. des troubles. La position de Genève entre la Suisse et la France a fait que les nouv. opinions répandues dans ces deux états ont été se fixer chez elle, et qu'elle a été nommé la Rome de la réforme. Parmi les prédicants venus de France se trouvait le fameux Calvin. Chassé par les catholiques, il fut rappelé en 1639, et prit à Genève un empire absolu; il devint comme dictat. de la république. Depuis la fin du 16e S. les entreprises des ducs de Savoie sur Genève ont été fréquentes: la Suisse et la France l'ont protégée contre ces tentatives. La constitut. de ce pays a beauc. varié: on peut dire qu'elle est aristocratique et démocratique en même temps. Le dern. réglem. qui l'a fixée est de 1768, sous la garantie de la France et du corps helvétique. Genève a été incorporée à l'empire franç. sous le nom de départ. du Léman; elle est maintenant redevenue ville libre, et forme un canton suisse.

GENÈVE (ROBERT de), pape sous le nom de Clément VII, élu à Fondi en 1378, était frère du comte Amédée de Genève, et fut d'abord chanoine de Paris, év. de Térouanne, puis de Cambrai, et promu au cardinalat par Grégoire XI. Il n'avait que 36 ans lorsqu'il fut appelé à la chaire de St-Pierre; mais on avait besoin d'un homme ferme et courageux pour l'opposer à Urbain VI, élu à Rome d'une manière tumultueuse, et cette raison décida le choix des cardinaux. C'est alors que commença le fameux schisme d'Occident, où l'on vit jusqu'à trois compétit. se disputer la tiare et partager les suffrages des puissances, ainsi que l'obéissance des peuples. Robert, qui fixa sa résidence à Avignon (Urbain VI continuant de résider à Rome), ne fut reconnu par la France que sous Charles V. Urbain VI étant mort, Clément VII eut pour nouvel adversaire Boniface IX, élu à Rome. Pour soutenir leurs prétentions respectives, ces

deux papes se livrèrent à des excès qui éveillèrent le zèle de l'univ. de Paris. Ce corps, qui exerçait alors une gr. influence, imagina un projet d'union et de cession réciproque que rejeta Clément VII. Toutefois la démarche de l'univ. lui causa un violent chagrin, et il mourut d'apoplexie en 1394, après un pontificat d'environ 16 ans. Robert de Genève n'est point admis au nombre des papes légitimes, puisqu'on voit un autre pape, Jules de Médicis, prendre à son avénem. au pontificat le nom de Clément VII (*v.* ce nom).

GENEVIÈVE (STE), patrone de Paris, naquit à Nanterre vers 423. Selon une tradition populaire, ses parents étaient pauvres, et elle n'était elle-même qu'une simple bergère; mais il est plus probable qu'elle naquit dans l'aisance et de parents distingués. Elle fut élevée dans la piété, et désira se consacrer à Dieu. St Germain, passant par Nanterre, la confirma dans ces sentiments, et, lui ayant mis au cou une petite médaille de cuivre sur laq. était gravée la croix, il lui prescrivit de renoncer aux ornem. mondains. A 15 ans elle prit le voile, et mena dès-lors la vie la plus austère. Ayant peu après perdu ses parents, elle se retira dans Paris chez sa marraine. On doutait de la sincérité de sa piété; mais elle eut bientôt une gr. occasion de faire taire la calomnie. Lors de l'invasion d'Attila, roi des Huns, les Parisiens effrayés voulaient quitter leur ville : Geneviève les en détourna, leur prédisant que Paris serait épargné; sa prédiction ne tarda pas à s'accomplir. Depuis, on n'eut plus pour la sainte que des sentiments de vénération; rien ne se faisait sans qu'on la consultât. Quelq. années plus tard, Paris se trouvant affligé de la disette, elle parvint à procurer aux habitants des vivres en abondance. On croit qu'elle contribua à la conversion de Clovis. Elle mourut âgée de 88 ans, vers 512, le 3 janvier, et fut enterrée dans l'église de St-Pierre et St-Paul, qui dep. porta son nom. Ses reliques, conservées pendant douze siècles, furent publiquem. brûlées pendant la révolution. On a plus. *Vies* de Ste Geneviève; la plus ancienne remonte jusqu'à l'an 530; parmi celles qui parurent depuis, on estime surtout celle du P. Charpentier, Paris, 1687, in-8.

GENEVIÈVE DE BRABANT, fille d'un duc de Brabant, épousa Siffroi ou Sigefroi, palatin d'Offtendick, seigneur de Simmeren près de Trèves. Ce seigneur ayant été obligé de quitter son épouse pour se rendre à l'armée que Charles Martel conduisait contre les Sarrasins (732), confia Geneviève à la garde de Golo, son intendant, la laissant enceinte sans le savoir. Golo chercha, mais sans succès, à séduire la femme de son maître, et pour se venger il l'accusa auprès de Siffroi d'infidélité, disant qu'elle venait de mettre au jour le fruit de son adultère. Le seigneur ordonna de noyer la mère et l'enfant; mais les domestiq. que Golo chargea d'exécuter cet ordre barbare, touchés de pitié pour les deux victimes, leur conservèrent la vie et les abandonnèrent dans le lieu où ils devaient les faire périr, au milieu d'une forêt impraticable. Geneviève ainsi délaissée vécut, dit-on, dans les bois, et éleva son enfant, se nourrissant de fruits sauvages et du lait d'une biche qui s'attacha à eux. Cinq ans après, Siffroi lui-même, chassant dans la forêt, fut conduit par la biche qu'il poursuivait dans la grotte qu'habitait Geneviève. Le palatin ne reconnut pas d'abord son épouse, mais après l'avoir interrogée, il découvrit bientôt qui elle était, et instruit de son innoc., il la ramena dans son château et la rétablit dans ses honn. Geneviève fit ériger dans le lieu où elle avait été trouvée une chapelle à la Vierge, dont il reste encore, dit-on, quelq. ruines. L'aventure touchante de Geneviève a fourni le sujet de plusieurs tragédies, drames et romans; elle est surtout fort connue par des chants populaires. Il existe en franç. une histoire de Geneviève de Brabant, par le P. Cérisier, jésuite; elle est intitulée *l'Innocence reconnue*, Paris, 1647, in-8.

GENGA (JÉRÔME), peintre et architecte, né à Urbin vers 1476, mort en 1551, fut le compatriote et l'ami du célèbre Raphaël. On cite de lui plus. tableaux très estimés que l'on voit encore à Sienne, à Urbin et à Césène. Comme architecte, il a travaillé à la restauration ou à l'embellissement de plusieurs palais des ducs d'Urbin, auxquels il fut attaché, aux fortifications de la place de Pesaro; et c'est à lui que l'on doit la restauration du palais archiépiscopal de Mantoue. Il joignait à ses talents en peinture et en architecture ceux de sculpteur et de musicien, et il avait écrit sur ces arts plus. petits traités qui ont été long-temps conservés dans sa famille. Vasari a écrit la *Vie* de cet artiste. — GENGA (Barthélemi), fils du précéd., né à Césène en 1518, fut architecte comme son père, et, après la mort de celui-ci, devint intendant-général des bâtiments publics du duché d'Urbin. Sa réputation s'étant étendue jusque dans les pays étrangers, il fut demandé au duc d'Urbin par le gr.-maître de l'ordre de St-Jean de Jérusalem, pour mettre en état de défense l'île de Malte. Il y traça le plan de la cité Valette, de quelques églises, du palais du grand-maître, et mourut en 1558.

GENGHIS-KHAN. — V. DJENGUYS-KHAN.

GENISSIEUX (J.-J.-V.), né vers 1756, était avocat au parlement de Grenoble quand la révol. française éclata. Il en embrassa les principes avec l'ardeur de la jeunesse, et fut député à la convent. nation., où il vota la mort de Louis XVI. Nommé ministre de la justice sous le direct., il ne garda le portefeuille que pendant 3 mois. La révolution du 18 brumaire acheva de détruire toutes ses espérances. Il fut cepend. nommé juge au tribunal d'appel de la Seine, et conserva cette place jusqu'à sa mort, en 1804.

GENLIS (STÉPHANIE-FÉLICITÉ DUCREST DE SAINT-AUBIN, comtesse de), depuis marquise de Sillery, née à Champcery, près Autun, en 1746, fut reçue au chap. noble d'Alix, et prit le nom de comtesse de Lancy. Son père, forcé de vendre son château de St-Aubin, alla à St-Domingue, et il en revenait avec une somme considérable, lorsque, pris par les Anglais, il eut occasion de connaître le comte

de Genlis, autre prisonn. français, qui assura la fortune de sa fille en l'épousant. Mme de Genlis, nièce de Mme de Montesson, dont le faible duc d'Orléans couronna l'ambition par un mariage secret, suivit sa tante au Palais-Royal; attachée à la duchesse de Chartres, elle l'accompagna dans ses voyages en France et en Italie; puis, se vouant à l'éducat. de deux filles jumelles de la princesse, elle entra au couvent de Belle-Chasse; les trois fils du duc de Chartres lui furent confiés, avec le titre inusité de *gouverneur*. Sa réputat. littéraire venait de s'établir par son *Théâtre d'éducat.*, *Adèle et Théodore*, *les Veillées du château*, etc. Quand la révolut. éclata, elle embrassa naturellem. le parti orléaniste. Péthion, qui la protégeait de sa popularité, lui ménagea le moyen d'échapper avec Mlle d'Orléans aux prem. dangers, en passant en Angleterre; rappelée à Paris, il lui fallut fuir de nouveau, et se séparer de son élève, qui rejoignit à Fribourg la princesse de Conti. Dans ses courses, Mme de Genlis ne négligeait pas l'étude; heureuse si, dans les ouvrages qui sortaient de sa plume féconde, elle avait toujours respecté la morale! Ses opinions politiques, d'un autre côté, l'avaient mise à l'index des émigrés. Le *Précis de ma conduite*, flagornerie du directoire, n'était pas de nature à la réconcilier avec eux. Bonaparte, qui rouvrit pour elle l'entrée de la France, lui accorda, avec une pension, un logem. à l'Arsenal. Le salon de Mme de Genlis redevint alors ce qu'il avait été naguère; mais sa malencontreuse publication sur *l'Influence des femmes dans la littérature*, où elle flagellait d'une main jalouse certaines célébrités, et ses critiques de la *Biographie universelle*, à laquelle elle avait refusé de participer, armèrent contre elle les journaux, qui signalèrent sans pitié les erreurs de sa conduite aussi-bien que les défauts de ses ouvrages. Au surplus, la conversion de Mme de Genlis, pour avoir pris conseil des événements, n'en était pas moins réelle. Depuis la restauration, elle vécut du produit de ses ouvr., joint à une pension du duc d'Orléans. Elle mourut à Paris le 31 déc. 1831, à 85 ans. Le mérite de Mme de Genlis, comme auteur, est inégal, parce qu'elle a beauc. trop écrit; il y avait de l'égoïsme littér. dans ses appréciations, et par conséquent une partialité puérile quand elle parlait d'elle-même, se rappelant les plus petits détails qui la concernaient, et les inventant au besoin, lorsqu'elle ne se les rappelait pas: c'était encore la manie de sa vieillesse. Outre des discours sur différ. sujets, et plus. opusc. peu import., on lui doit: *les Veillées du château*, Paris, 1784, 3 vol. in-8. — *Les Jeux champêtres des enfants*, *l'Ile des monstres*, conte de fées, pour faire suite aux *Veillées du château*, Paris, 1821, in-12. — *Les Chevaliers du Cygne, ou la Cour de Charlemagne*, conte histor. et moral, pour servir de suite aux *Veillées du château*, Hambourg, 1795, 2 vol. in-8. — *Les Veillées de la chaumière*, Paris, 1823, in-8, et 2 vol. in-12. — *Leçons d'une gouvernante à ses élèves*, 1791, 2 vol. in-8 et in-12. — *Les petits Émigrés, ou Correspondance de quelques enfants*, 1798, 2 vol. in-8 et in-12. — *Annales de la vertu*, 1802, in-8, ou 5 v. in-12. — *Nouvelle méthode d'enseignement pour la première enfance*, Paris, 1802, in-8 et in-12. — *Projet d'une école rurale pour l'éducation des filles*, Paris, 1802, in-8. — *La maison rustique, pour servir à l'éducat. de la jeunesse, ou Retour en France d'une famille émigrée*, ouvrage où l'on trouve les détails relatifs à l'économie domestique et à tous les genres de culture, Paris, 1810, 3 vol. in-8; et 1826, 4 vol. in-12. — *Arabesques mythologiques, ou les Attributs de toutes les divinités*, 1810, 2 vol. in-12, avec fig. coloriées d'après les dessins originaux de l'aut. — *La Botanique historique et littéraire, contenant* etc., 1810, in-8, et 2 vol. in-12. — *Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'éducat.*, Paris, 1782, 3 vol. in-8 et 3 vol. in-12. *Alphonse*, Paris, 1809, in-8 ou 2 v. in-12. — *Alphonsine, ou la Tendresse maternelle*, Paris, 1806, 2 vol. in-8, ou 3 vol. in-12. — *Les Battuécas*, Paris, 1814, 1816, 1817, 2 vol. in-12. — *Les Vœux téméraires, ou l'Enthousiasme*, Paris, 1799, 3 vol. in-12. — *Les Mères rivales, ou la Calomnie*, Paris, 1800, 4 vol. in-8 et 4 vol. in-12. — *Le Siége de La Rochelle, ou le Malheur de la conscience*, Paris, 1808, in-8 et 2 vol. in-12. — *Bélisaire*, Paris, 1808, in-8, ou 2 vol. in-12. — *Les Bergères de Madian, ou la Jeunesse de Moïse*, poème en prose en VI chants, Paris, 1812, in-12 ou in-8. — *Pétrarque et Laure*, Paris, 1819, in-8 et 2 vol. in-12. — *La duchesse de La Vallière*, Paris, 1804, in-8; 11e édit., 1823, 2 vol. in-12. — *Mme de Maintenon, pour servir de suite à l'Histoire de Mme de La Vallière*, Paris, 1806, in-8 et 2 v. in-12. — *Mlle de Clermont*, nouvelle historiq., Paris, 1802, in-18. — *Mlle de Lafayette, ou la Suite de Louis XIII*, Paris, 1813, in-8 et 2 vol. in-12. — *Histoire de Henri-le-Grand*, Paris, 1815, 2 v. in-8, et 1816, 2 vol. in-12. — *Jeanne de France*, nouvelle historique, Paris, 1816, 1818, 2 vol. in-12. — *Souvenirs de Félicité L****, Paris, 1804, 2 vol. in-12. — *Les Soupers de la maréch. de Luxembourg*, Paris, 1828, in-8. — *Les Dîners du baron d'Holbach*, etc., 2 vol. in-12. — *Mémoires inédits sur le 18e S. et la révolut. franç., depuis 1793 jusqu'à nos jours*, Paris, 1825, 10 vol. in-8. — *Dictionn. critique et raisonné des étiquettes de la cour, des usages du monde*, etc., Paris, 1818, 2 vol. in-8. — *De l'influence des femmes sur la littér. franç., ou Précis de l'hist. des femmes françaises les plus célèbres*, Paris, 1811, in-8 et 2 vol. in-12. — *Observat. critiques pour servir à l'histoire littéraire du 19e S., ou Réponse de Mme de Genlis à M. F. et N. L.*, etc., Paris, 1811, in-8 de 104 pag. — *La Feuille des gens du monde, ou Journal imaginaire*, Paris, 1812, in-8. — *Précis de ma conduite pendant la révolution*, Hambourg, 1796, in-8 et in-12. — *Les Monuments religieux, ou Description critique et détaillée des monum. religieux*, etc., 1805, in-8. — *La Religion considérée comme unique base du bonheur et de la véritable philosophie*, 1787, in-8. — *Théâtre à l'usage des jeunes personnes, ou*

Théâtre d'éducation, Paris, 1779-80, 4 vol. in-12, et 1795, 5 vol. in-12. — *Théâtre de société*, Paris, 1781, 2 vol. in-8 et 2 vol. in-12. — *Le La Bruyère des domestiques*, précédé de *Considérations sur l'état de domesticité en général*, et suivi d'une *Nouvelle*, Paris, 1827, in-8 et 2 vol. in-12. — *Manuel du voyageur, contenant les expressions les plus usitées en voyage et dans les circonstances de la vie*, en 4 langues, anglaise, allemande, française, italienne, Breslau, 1807, in 8. — *Herbier moral*, Paris, 1801, in-8 et in-12. — *Examen critique* de l'ouvrage intit. : *Biographie universelle*, Paris, 1811-12, 2 parties in-8.

GENNADE, patriarche de Constantinople, élu en 458, tint l'année suivante un synode pour terminer les disputes qui divisaient l'Église d'Orient au sujet du concile de Chalcédoine, réforma plus. abus, et prit surtout des mesures contre la simonie et l'ignorance des prêtres. Il mourut en 471. Il avait composé un *Comment. sur Daniel;* des *Homélies sur l'Eucharistie;* une *Lettre synodique contre les simoniaques*; et quelques autres ouvr. dont il ne reste que des fragments. — GENNADE DE MARSEILLE florissait à la fin du 5e S. Il avait composé un assez gr. nombre d'ouvr., dont il ne nous est parvenu que deux : *Tr. des hommes illustres ou des écrivains ecclés.*, qui continue le *Catalogue* de St Jérôme, auquel on le joint ordinairement; le *Tr. des dogmes ecclés.*, que l'on a quelquefois, mais à tort, attribué à St Augustin. On a fortem. soupçonné l'orthodoxie de Gennade; il paraît, dans plus. passages de ses écrits, favoriser l'erreur des semi-pélagiens, et il loue ouvertement Fauste de Riez, qui était entaché de cette hérésie Le *Traité des écrivains ecclés.* se trouve dans la *Bibl. eccl.*, Hambourg, 1718, in-fol.: celui des *Dogmes* a été publié à Hambourg, 1594 et 1614, in-4.

GENNADE. — V. SCHOLARIUS.

GENNARI ou GENARI (BENOÎT), dit *l'Ancien*, peintre italien, né dans le duché de Ferrare vers le milieu du 16e S., fut le maître du Guerchin. On voit dans la galerie de Milan un tableau de cet artiste représent. *le Repas du Sauveur avec les voyageurs d'Emmaüs;* cette composition, tout à la fois noble et simple, peut être placée à côté de celle du Titien sur le même sujet. Le musée possède un tableau de cet artiste : *la Vierge allaitant l'enfant Jésus.* — Barthélemi GENNARI, fils aîné du précédent, né en 1594, se livra aussi à la peinture, et travailla pour quelques églises du Ferrarais; mais il acquit moins de réputation que son frère puîné Hercule GENNARI, né en 1597. Celui-ci, d'abord chirurgien, épousa la sœur du Guerchin, devint l'élève de ce peintre célèbre, fit honneur à son maître, et mourut à Bologne en 1658, laissant deux fils peintres comme lui. — L'aîné, Benoît GENNARI, dit *le Jeune*, né en 1633, fut aussi l'élève du Guerchin, son oncle, et devint premier peintre des rois Charles II et Jacques II. Il travailla aussi pour Louis XIV, pour le duc d'Orléans, et retourna dans sa vieillesse à Bologne, où il mourut en 1715. — César GENNARI, 2e fils d'Hercule, s'attacha principalement au genre du paysage, se fixa à Bologne auprès du Guerchin, dont il continua l'école, et mourut dans cette ville en 1688.

GENNARO (Jos.-AURÈLE de), célèbre jurisconsulte, né en 1701, acquit dès son début au barreau une réputation qui appela sur lui l'attention du roi Charles III. Ce monarque le nomma magistrat de la ville de Naples, et lui confia les soins d'un trav. qui avait pour objet de réunir en corps de doctrine les différentes lois qui composaient la législation napolit. Plus tard Gennaro fut nommé conseiller du roi, ensuite profess. de droit féodal, et mourut en 1761. La collection de ses œuvres (toutes concernant la jurisprudence) a été impr. à Naples, 1767, 4 vol. in-8, aux frais et par les soins de D. Torres, qui y a ajouté une préface.

GENNES (JULIEN-RENÉ-BENJAMIN de), prêtre de la congrégation de l'Oratoire, né en 1687 à Vitré, était professeur de théologie à Saumur, lorsqu'il fit soutenir par un de ses écoliers une thèse que l'évêque d'Angers et la faculté de théologie de la même ville censurèrent. Suspendu de l'exercice du professorat par suite de cette affaire, de Gennes, brouillé d'ailleurs avec sa congrégat., se jeta dans le parti des convulsionnaires, et écrivit en faveur des folies que ce même parti voulait établir en doctrine. Il mourut dans l'obscurité en 1748 On lui attribue : *Lettre contre les erreurs avancées dans quelq. nouv. écrits*, souscrite par l'év. de Senez, Soanen. — *Réclamat. des défens. légitimes des convuls. et des secours; le Jansénisme dévoilé*, 1737.

GENNES (de). — V. FROGER.

GENNETÉ, physicien, né en Lorraine dans les premières années du 18e S., se fit connaître par plusieurs inventions utiles, et notamment par des procédés pour empêcher les cheminées de fumer et conserver la chaleur qu'elles répandent.

GENOUILLAC. — V. GALIOT.

GENOVESI (ANT), savant ecclésiast., né près de Salerne en 1712, s'attacha d'abord à l'étude de la théologie, prit l'habit ecclés., fut ordonné prêtre à 24 ans, et professa l'éloquence sacrée au séminaire de Salerne. Dans cette position il crut devoir étendre le cercle de son instruction, jusque-là bornée à la théologie et à l'éloquence scolastique. Il étudia l'histoire, la philosophie, l'économie politique, se fraya une route nouvelle parmi les opinions et les erreurs, se rendit à Naples pour être encore plus à portée de s'instruire, se perfectionna dans la connaiss. de la langue grecque et de plus. langues vivantes, fréquenta les plus célèbres professeurs de l'univ., entreprit de dégager la philosophie des erreurs et des préjugés dont elle était encore environnée dans son pays natal, et réussit en grande partie dans ce louable dessein. Il se fit nommer professeur extraord. de métaphysique à l'univ. de Naples, et l'on vit bientôt un immense concours d'audit: à ses leçons. Plus tard, malgré les censures et les contradictions qu'il éprouva de la part des partisans de la routine, il joignit à sa chaire de métaphysique celle d'*éthique* ou de philosophie morale, et d'économie politique. Cette

dernière venait d'être fondée par Barthélemi Intieri, riche Florentin, aussi distingué par ses qualités que par ses connaissances, et auq. l'Italie doit le premier établissem. de ce genre. Genovesi ouvrit le cours de ses leçons en 1754, et elles ne tardèrent pas à imprimer un grand mouvem. aux esprits en Italie. Indépendamment d'une foule de jeunes gens, des hommes instruits, des personnages illustres venaient journellem. assister à ses leçons, et n'en sortaient jamais sans être convaincus de la justesse de ses idées et de la vérité de ses maximes, exposées de la manière la plus claire, la plus persuasive, et dans un style presque poétique. Cet ecclésiast. philos., chéri et respecté de ses concitoyens et des étrangers, partageant ses derniers moments entre les entretiens de ses amis et la lecture du *Phédon*, termina sa laborieuse carrière le 21 septembre 1769 à la suite d'une attaque d'hydropisie. Il a laissé : *Élém. de métaphys.* (en lat.), Naples, 5 vol. in-8, dont le prem. parut en 1743. — *Elementorum artis logico-criticæ lib. V*, ibid., 1745, in-8. — *Lettere ad un amico provinciale: Lezioni di commercio, o di economia civile*, 1757, 2 vol. in-8. — *Meditazioni filosofiche* (sur la relig. et la morale), 1758, in-8. — *Lettere accademiche* (sur l'utilité des sciences et des arts, contre J.-J. Rousseau), ibid., 1764. — *Logica per gli giovenetti*, 1766, in-8. — *Trattato di scienze metafisiche*, 1766, in-8. — *Diceosina*, ou science des droits et des devoirs de l'homme, ibid., 1767, in-8. L'auteur n'eut point le temps de continuer cet ouvrage. Genovesi a été l'éditeur de la *Storia del commercio della Gran-Bretagna*, trad. de l'angl. de J. Cary, par P. Genovesi, son frère, Naples, 1757, 3 vol. in-8; et du *Corso di agricoltura* de Cosimo Trinci; ces deux ouvrages sont enrichis de notes et de discours préliminaires. J.-M. Galanti, l'un des élèves les plus distingués de Genovesi, a publ. son *Éloge historique*, Venise, 1774.

GENSÉRIC, roi des Vandales, né à Séville en 406, s'était rendu redoutable en Espagne par ses victoires sur les Suèves, lorsqu'il fut appelé en Afrique (428) par le comte Boniface, qui espérait avec son aide secouer le joug de Rome. Les deux alliés, également intrépides et dévorés par la même ambit., cessèrent bientôt de faire cause commune. Une guerre cruelle s'alluma entre eux, et ne se termina que par l'extermination presque totale des catholiques, envers lesquels, s'il faut en croire les anciennes chroniques, l'arien Genséric exerça des cruautés inouïes. Devenu tranquille possess. des plus belles contrées d'Afrique, il s'efforça d'y comprimer les querelles religieuses, prétexte de tant de troubles et de révoltes dans ce siècle à demi barbare; et ce fut sans doute autant pour accomplir ces sages projets que par ambition qu'il s'empara de Carthage le 19 octobre 430, au mépris d'un traité qu'il avait conclu sept mois auparavant avec les Romains, lors de la défaite de Boniface. Aucun espoir ne restant désormais aux chrétiens d'Orient; ceux-ci invoquèrent la merci du Barbare, qui, repoussant leurs prières, répondit qu'il avait résolu d'exterminer toute leur nation. C'est alors aussi qu'il prit le titre de *roi de la terre et de la mer;* mais il n'était point encore parvenu au plus haut terme de sa puissance. Méditant de nouvelles conquêtes, il créa en peu de temps une flotte redoutable, et après avoir fait l'essai de ses forces maritimes dans une première expédit. en Sicile, il s'embarqua à la sollicitat. de l'impératrice Eudoxie pour la délivrer des importunités de Maxime, meurtrier de son époux. Rome subit presque sans résistance la loi du vainqueur (445), et les ariens firent un butin immense dans cette capitale de l'empire pendant 14 jours que dura le pillage : le pape St Léon avait en vain obtenu de Genséric la promesse qu'il épargnerait les habitants; la fleur de la jeunesse fut emmenée en captivité, et l'impératrice Eudoxie subit le même sort. Enfin, après avoir dévasté les côtes d'Occident et porté la terreur jusqu'au sein de la capitale de l'Orient, Genséric accorda la paix à l'emper. Zénon, et mourut à Carthage l'an 477, redouté des Romains, et laissant un puissant empire qu'il avait su affermir par la paix après l'avoir fondé par les armes. Les historiens font de ce Barbare un portr. affreux, peut-être autant parce qu'il était arien qu'à cause de ses ravages, mais on ne peut lui refuser l'honneur d'avoir été le plus grand prince de son siècle.

GENSONNÉ (Armand), né à Bordeaux en 1758, était un des avocats distingués de cette ville à l'époque de la révolut., dont il adopta les principes comme la plupart des jeunes gens de son âge et de son état. Nommé député à l'assemblée législat. en 1791, puis à la convention, Gensonné fut un des membres les plus remarquables du parti connu sous la dénominat. de *la Gironde*. Il vota d'abord l'appel au peuple dans le procès de l'infortuné Louis XVI; mais voyant cet appel rejeté, il opina pour la mort et contre le sursis à l'exécution. Plus tard il demanda que la municipalité de Paris fût responsable de la sûreté du jeune dauphin et de sa sœur. Enveloppé dans la proscription de son parti au 31 mai 1793, Gensonné fut arrêté le 2 juin et traduit devant le tribunal révolutionn., qui le condamna à mort avec 21 de ses collègues le 31 octobre de la même année. Gensonné mettait beaucoup d'art dans la discussion; railleur et caustique, il savait saisir à propos les moyens qui produisent de l'effet dans une gr. assemblée. Traçant un jour à la tribune un tableau hideux des horreurs commises par les partisans de Marat et de Robespierre, il en désignait clairem. du geste et de la voix les aut., lorsque l'un d'eux s'écria : « Les hommes dont vous parlez ont sauvé la patrie. — Oui, repliqua Gensonné, comme les oies du Capitole. »

GENSSANE (de), direct.-général des mines de Languedoc, concessionn. de celles de la Franche-Comté, mort vers 1780, fut l'un des correspond. de l'acad. des sciences, et a laissé les ouvr. suiv.: *Desc. d'un planisphère, cadran et machine, pour observer les astres par le méridien*, 1736. — *Observat. sur un météore igné en forme de comète*,

1738. — *Nouv. correct. faite aux pompes*, 1741. — *Observ. sur un niveau*, etc., 1741. — *Manière d'employer l'eau pour les pompes*, 1741. — *Correction faite à la pompe à feu*, 1744. — *Observ. sur les mines d'Alsace et du comté de Bourgogne*, insér. dans le recueil de Gobet. — *Tr. de la fonte des mines par le feu de charbon de terre*, Paris, 1770 et 1776, 2 vol. in-4. — *La Géométrie souterraine pour l'exploitation des mines*, Montpellier, 1776, in-8. — *Hist. natur. de la province de Languedoc, partie minéralogique et géop.*, 1776-77, 2 vol. in-8.

GENT. — V. Gentius.

GENTIEN (Pierre), trouvère franç. du 13e S., né à Paris, et tué avec son frère, selon les conjectures de Cl. Fauchet, en 1304, à la bataille de Mons-en-Puelle, est aut. d'un livre en rimes, où il décrit un tournoi que des dames (qui voulaient accompagner leurs chevaliers dans une croisade) célébrèrent pour s'exercer au maniem. des armes, et disputer le prix de la valeur.

GENTIEN (Benoît), rel. de l'abb. St-Denis dans le 15e S., docteur en théologie, fut député de l'univ. de Paris au concile de Constance, où il se distingua par son zèle et par son éloquence. Il est principalem. connu comme l'aut. de l'*Histoire de Charles VI* (sous le nom de *moine de St-Denys*), trad. et publ. par Le Laboureur, Paris, 1663, 2 vol. in-fol. Gentien avait écrit cette hist. par les ordres et sur les mémoires de Gui de Monceaux et de Philippe de Villette, abbé de St-Denis.

GENTIL (Le). — V. Legentil.

GENTIL (Jean-Baptiste-Joseph), colonel d'infanterie, né à Bagnols en 1726, passa dans l'Inde en 1752, avec le régim. où il venait d'être reçu enseigne, servit successivem. sous les ordres de MM. Dupleix, de Bussy, de Conflans, de Lally et Law de Lauriston, et se distingua dans un grand nombre de rencontres. Après la ruine de nos établissem. dans cette partie du monde, Gentil, qui s'était avancé jusqu'au grade de colonel, alla offrir ses services au nabâb du Bengale, puis à celui d'Aoud, visir de l'empire moghol. Il fut bien accueilli, surtout par le dern. de ces princes, qui le combla de bienfaits. Le colonel en employa la plus grande partie au soulagement des Français dispersés dans les div. contrées de l'Hindoustan; et il enrôla 600 d'entre eux qui formèrent un corps soldé par le nabâb. Il rentra en France en 1778, avec un gr. nombre d'objets utiles et précieux dont il fit hommage au gouvernem., et mourut dans sa ville natale en 1799. Il a laissé les MSs. suiv., déposés à la biblioth. du roi : *Hist. métallique de l'Inde*, in-fol. avec un gr. nombre de dessins. — *Hist. de l'empire Mogol*, ornée de vignettes et de portraits, in-fol.—*Abrégé géographique de l'Inde*, avec la carte de chaque gouvernem. — *Hist. des Radjahs de l'Hindoustan depuis Barth jusqu'à Petaurah.* Son fils a publ. en 1814 un *Précis sur J.-B.-J. Gentil, ancien colonel d'infanterie*, etc., in-8 de 24 p.

GENTIL (André-Antoine-Pierre), agronome, né en Franche-Comté, prit à 18 ans l'habit de St-Bernard, employa le temps que lui laissait la pratique de ses devoirs à étudier la chimie, la physique et l'histoire naturelle. Plus tard il s'appliqua spécialement à l'agriculture. La révolution l'ayant exilé de son cloître, il vint à Paris, où il mourut pauvre et presque ignoré en 1800. Ses connaissances en économie rurale l'avaient fait admettre dans plus. acad. et sociétés. Nous signalerons les plus importants de ses ouvr. : *Premier essai d'agronomie, ou Diététique générale des végétaux*, Dijon, 1777, in-8. — *Mém.* concernant le labour, couronné par la soc. d'Auch en 1779.—*Mém. indiquant les substances fossiles propres à remplacer la marne*, couronné par la soc. de Limoges (1779). — *Les Avantages et les désavantages de l'incinération simple*, etc., mém. couronné en 1781. — *Est-il avantageux ou non de soutirer les vins ?* etc., couronné par l'acad. de Lyon en 1787. — *Manière de faire de très bon vinaigre avec du petit-lait*, Dijon, 1787. L'*Éloge* de dom Gentil, par M. de Fuschamberg, se trouve dans le *Rec. des travaux de la soc. d'agriculture du Doubs*, tom. III.

GENTILESCHI (Orazio), peintre, né à Florence en 1563, élève d'Aug. Tassi, qui l'associa à ses trav., séjourna long-temps à Rome où l'on voit quelques-unes de ses composit., entre autres *Ste Cécile* et *St Valérien* au palais Borghèse; se rendit ensuite à Turin, puis à Gênes. C'est dans la capitale du Piémont que l'on voit ses plus beaux ouvrages. Il était déjà sur le retour de l'âge quand il passa en Angleterre et fut nommé peintre de Charles Ier. Il mourut à Londres en 1646. On cite de lui une *Ste Magdeleine;* et *Loth et ses filles.* Il peignit les plafonds de l'hôpital de Greenwich. — Gentileschi (Artémise), sa fille, né en 1590, reçut des leçons de son père et de Guido, qui lui fit faire de gr. progrès. Elle passa une gr. partie de sa vie à Naples, et y exécuta presque toutes ses composit. dont la plus estimée est celle qui représente le *Combat de David avec Goliath.* Le musée de Florence possède d'elle une *Susanne*, tableau gracieux. Elle excellait dans le portrait; ayant suivi son père en Angleterre, elle y mourut en 1642.

GENTILI, général franç., né en 1761 à Ajaccio, combattit dès l'enfance pour l'affranchissement de sa patrie; et après avoir vu périr son père les armes à la main, il s'attacha à la fortune de Paoli. Nommé général de division en 1795, il fut désigné pour annoncer au direct. l'évacuat. de Bastia par les Anglais, et après le traité de Campo-Formio, il fut chargé du commandem. des troupes de débarquement de la flotte équipée à Venise sous les ordres du capitaine Bourdé. Gentili mourut en mer en 1799, laissant un souvenir honorable par ses services comme militaire et comme administrateur.

GENTILIS (Jean-Valentin), disciple de Socin, né dans le roy. de Naples au 16e S., fut forcé de s'éloigner pour échapper aux poursuites qu'il s'était attirées, et se retira à Genève où il s'exposa à

de nouv. persécutions. Il parcourut ensuite la Savoie, le Dauphiné et le Lyonnais, cherchant à propager ses principes. Arrêté dans le pays de Gex, il parvint à obtenir son élargissem., et vint à Lyon où il fit impr. sa profession de foi. Arrêté de nouv. dans cette ville, il fut remis une seconde fois en liberté, parce qu'il persuada aux magistrats qu'il n'en voulait qu'à Calvin, passa en Pologne, d'où il fut chassé, se retira en Moravie, puis en Autriche, et revint dans le canton de Berne. Il y fut arrêté une troisième fois, mis en jugement, et condamné à mort, comme coupable d'avoir attaqué le mystère de la Ste Trinité. Bénédict Arétius a écrit en latin l'*Hist. de la condamnat. de Gentilis*, Genève, 1581, in-8. On y voit que cet hérésiarque différait en plus. points de la doctrine de son maître Socin. il prétendait, entre autres choses, que Dieu avait créé, dans l'étendue de l'éternité, un excellent esprit qui s'était incarné lui-même dans la plénitude du temps.

GENTIUS (George), orientaliste, né en 1618 dans la principauté de Querfurt, s'était déjà livré avec succès à l'étude de l'arabe, du persan et du turck, lorsqu'il se rendit à Constantinople à la suite d'un ambassadeur de la Porte-Othomane. De Constantinople il passa en Perse, et revint en Hollande par l'Asie-Mineure, la Grèce et Venise, après une absence de 7 ans. L'électeur de Saxe, Jean-George II, lui donna une pension, l'appela auprès de lui, le fit son conseiller intime, et le chargea de plusieurs missions diplomatiques. Par des circonstances qui ne sont pas bien connues, Gentius tomba dans la plus profonde détresse vers la fin de sa carrière; sa raison s'égara: il mourut à Freyberg en 1687, et ne dut la sépulture qu'à la charité publique, s'il faut en croire Jocher. D'autres biographes prétendent qu'il mourut en voyage, à la suite d'une ambassade que l'électeur George III envoyait à Vienne. Les mêmes ajoutent qu'on avait accusé Gentius d'avoir embrassé le mahométisme, mais qu'il s'en justifia. On a de lui une traduct. du poème de *Gulistan* de Sadi, sous le titre : *Politicum rosarium, sive amœnum sortis humanæ theatrum*, Amsterdam, 1651, in-fol., réimpr. en 1655, in-12. — *Hist. judaica res Judæorum ab eversâ æde hierosolymitanâ, ad hæc ferè tempora usque complexa*, ib., 1651, in-4, trad. de l'espagnol de Salomon ben Virga. — *Canones ethici R. Moseh Maimonides, ex hebræo in latinum versi, uberioribusque notis illustrati*, ibid., 1640, in-4. Sa *Vie* a été écrite par Auguste Beyer.

GENTLEMAN (Francis), auteur et comédien, né à Dublin en 1728, quitta en 1748 la carrière des armes pour débuter sur le théâtre de sa patrie, passa ensuite successivem. sur ceux d'Édimbourg, de Liverpool et d'Haymarket à Londres, et mourut en 1784. On connaît de lui des *Fables royales*, 1766, in-8; une épître intit. *les Caractères*, in-4; *le Censeur dramatique*, 1770, 2 vol. in-8 : ouvrage dans lequel les nationaux ont reconnu du goût et de l'impartialité. Gentleman a retouché quelques comédies et tragédies anciennes qu'il a remises au théâtre. Il a donné aussi une édition peu estimée des *OEuvres de Shakespeare*, Londres, 1774.

GENTY (Louis), ecclés., né à Senlis en 1743, mort en 1817, correspondant de l'Institut pour la classe de géométrie, et vice-secrétaire perpétuel de la société d'agricult. d'Orléans, ville où il avait professé la philosophie pendant plus. années, est auteur des ouvr. suivants : *Arbor philosophica*, 1767, in-8. — *Discours sur le luxe*, couronné par l'acad. de Besançon, 1784, in-8. — *De l'influence de Fermat sur son siècle*, couronné par l'acad. de Toulouse, 1784, in-8. — *L'influence de la découverte de l'Amérique sur le bonheur du genre humain*, 1788, in-8.

GENTZ (Frédéric de), publiciste et homme d'état, né à Breslau en Silésie, fils du direct. des monnaies, acheva ses cours à l'univ. de Kœnigsberg. Ses études terminées, il entra dans la carrière administrat. à Berlin. Dans ses moments de loisir, il s'occupait de littérat. Il écrivait avec un égal succès sur la politique et la philosophie. En 1792, il publia une *traduct.* de l'ouvrage de Burke sur la révolution franç., enrichie de *notes* et d'*articles* supplém. En 1799, il entreprit un *Journal historique*, dans lequel il exaltait l'Angleterre et rabaissait la France. Aussi, quand des relat. intimes s'établirent entre les cabinets de Berlin et de Paris, de Gentz se démit de tous ses emplois. Il passa, vers 1803, au service de l'Autriche, et fut chargé bientôt d'une mission secrète pour Londres. A peine était-il de retour à Vienne, que les armées françaises entrèrent triomphantes dans cette capit. De Gentz se retira en Saxe, et, quand le roi de Prusse déclara la guerre à la France, il se rendit à son quartier-général. Il s'y trouvait lors de la bataille d'Iéna, si fatale à la Prusse. Il retourna à Vienne, qu'il lui fallut égalem. quitter; les Français y étaient entrés le 12 mai 1809. L'empereur d'Autriche ayant contracté une alliance avec Napoléon, de Gentz, effacé de la scène politique, n'y reparut qu'en 1813. Le prince de Metternich le fit son secrétaire confidentiel, et il fut chargé de rédiger le manifeste par lequel l'emper. François II rompait avec la France. Lors du congrès de Vienne, il en fut nommé le prem. secrét. à l'unanimité. Il assista égalem. au congrès de Paris, ensuite à ceux de Carlsbad et de Laybach. Il a pris part, pend. plus. années, à la rédact. de l'*Observateur autrichien*. De Gentz, mort en 1832, a laissé MSs. des *Mémoires* intéress. sur l'histoire de son temps.

GEOFFRIN (Marie-Thérèse RODET, dame), l'une des femmes les plus distinguées du 18e S., née en 1699 à Paris, où elle mourut en 1777, dut la célébrité dont elle a joui aux agréments de son esprit et de sa personne, non moins qu'au noble emploi qu'elle sut faire de sa fortune. Fille d'un valet-de-chambre de Mme la dauphine, elle épousa dès l'âge de 15 ans un riche entrepren. de glaces. Devenue veuve, sa maison devint bientôt le rendez-vous des sav. de la capitale et des étrangers de distinction que la curiosité y attirait : plusieurs

reçurent d'elle des services importants, et tous ont rendu justice à ses émin. qualités. Le comte Poniatowski, qui l'honorait du nom de sa mère, la fit venir à Varsovie après son avénem. au trône de Pologne. On cite de Mme Geoffrin une foule de pensées heureuses et de maximes dignes des philosophes dont sa société fit les délices : plus. actes d'une générosité, d'autant plus remarq. qu'elle n'avait d'autre source qu'un besoin naturel de faire le bien, attestent la bonté de son cœur et cette délicatesse de sentim. qu'ont vantée en elle d'Alembert, Thomas et Morellet, qui tous trois ont écrit son *Éloge*. Ces trois brochures ont paru séparém. en 1777.

GEOFFROI, premier duc de Bretagne, fils de Conan 1er, qui ne portait que le titre de comte, succéda à son père en 992. Il fit long-temps et injustement la guerre à Judicaël-Berenger, comte de Nantes, dont il convoitait les états, et fut tué d'un coup de pierre en 1008, au retour d'un pélerinage à Rome.

GEOFFROI II, surnommé *le Beau*, 3e fils de Henri II, roi d'Angleterre, né en 1158, était comte d'Anjou, lorsqu'il devint duc de Bretagne par son mariage avec Constance, fille de Conan IV, et héritière de ce duché. Geoffroi se distingua dans les guerres qu'il eut à soutenir en faveur de Philippe-Auguste, contre les ducs de Bourgogne et les comtes de Flandre et de Champagne. Il mourut en 1186, à la suite d'un accident qui lui était arrivé dans un tournoi donné à Paris en son honneur. Il est auteur d'une loi célèbre dans l'ancienne coutume de Bretagne, et connue sous le nom d'*assise* de Geoffroi, par laq. les fils aînés des barons et des chev. recueillaient l'entière success. de leurs pères, au détrim. de tous les autres enfants.

GEOFFROI ou GODEFROI, 5e abbé de la Trinité de Vendôme, né à Angers dans le 11e S., entreprit le voyage de Rome en 1092, pour faire annuler le serm. qu'il avait prêté devant l'év. de Chartres, de renoncer au droit que prétendait avoir l'abbaye de ne relever que du pape. Il fut bien accueilli d'Urbain II, qui lui conféra la dignité de card., dont le titre était déjà attaché à l'abbaye de la Trinité. Geoffroi témoigna sa reconnaissance au souverain pontife, en l'aidant dans sa querelle avec l'antipape Guibert (*v.* ce nom), et ce fut lui qui fit rentrer le pape Urbain II, en 1093, dans son palais de Latran. Il fut ensuite employé à plus. affaires importantes de l'Église et de l'état, assista à plus. conciles, et passa souv. les Alpes pour les intérêts du St-siége. Cet abbé card., l'un des plus riches bénéficiaires de France, et l'un des hommes les plus éclairés de son siècle, mourut à Vendôme en 1130. On connaît de lui divers ouvrages, dont une partie a été publiée par le P. Sirmond en 1610. Ce sont cinq livres de *Lettres* adressées à des papes, à des légats, à des évêques, abbés, moines, et à différents particuliers ; quelq. opuscules sur div. points de doctrine et de discipline ecclésiast.; des *Hymnes* en prose, et onze *Sermons*. On voyait à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés un *Comment.* MS. du même auteur sur les 50 premiers psaumes de David.

GEOFFROI *d'Auxerre*, né dans le 12e S., disciple d'Abailard, l'abandonna pour se mettre sous la direct. de St Bernard, dont il devint secrétaire. Abbé d'Igny, puis de Clairvaux en 1162, il quitta ce monastère en 1172 pour passer en Angleterre, où il séjourna quelq. années à la cour de Henri II, avec l'agrément du chapitre général de l'ordre et l'autorisat. du pape. D'Angleterre il se rendit en Italie, fut fait abbé de Fossa-Nova, et finit par se retirer à l'abbaye de Hautecombe en Savoie, où il mourut en 1180. On a sous le nom de Geoffroi d'Auxerre ou de Clairvaux : *Vitæ S. Bernardi libri III*, etc., dans l'édition des œuvres de St Bernard, publiée par Mabillon. — *Epistola de morte S. Bernardi*, dans le tome V des *Miscellan.* de Baluze. — *Vita S. Petri, archiep. tarentasian.*, dans les *Vies des saints* de Surius, et dans les actes des bollandistes, au 8 mai. — *Epistola de transsubstantiatione aquæ mixtæ vino in sanguine Christi*, dans l'*Hist. ecclesiast.* de Baronius, sous l'année 1188, etc. — *De gestis in concilio remensi, anno* 1148. — *Serm. in festum S. Joannis Baptistæ et in festum S. Martini*, dans la *Biblioth. concionat.* du P. Combefis. — *Liber contra Abailardum.* — *Comment. in Canticum canticorum.* — *Serm. in Apocalyps.* : ces dern. ouvr. sont MSs.

GEOFFROI. — V. GALFRID.

GEOFFROI-LE-BEL, surnommé aussi *Plantagenet*, duc de Normandie, comte d'Anjou et du Maine, né à Angers en 1113, épousa en 1127 Mathilde, fille de Henri Ier, roi d'Angleterre, et veuve de l'emper. Henri V. Le père de Geoffroi, le comte Foulques, l'un des plus puiss. seigneurs de France, appelé au trône de Jérusalem, l'avait, en partant, investi des comtés d'Anjou et du Maine. Son mariage avec Mathilde le rendit héritier du duché de Normandie après la mort de Henri, son beau-père, qui réunissait cet apanage à la couronne d'Angleterre. Il eut à combattre pendant 8 ans pour recueillir cette success. que lui disputaient le comte de Blois et Louis-le-Jeune, roi de France. De nouv. troubles suivirent cette guerre; Louis porta ses armes dans les états de Geoffroi, qui encourut en outre les censures du pape Eugène III pour avoir retenu long-temps prisonnier Dubellai, sénéchal d'Aquitaine. Ce prince mourut au Château-du-Loir en 1151. Dumoulin, dans son *Hist. de Normandie*, rapporte que, sous le règne de Geoffroi Plantagenet, « la famine fut si grande dans cette province, en 1146, qu'on se vit réduit à manger de la chair humaine. »

GEOFFROI-MARTEL, comte d'Anjou, né en 1006, épousa Agnès de Bourgogne, veuve de Guillaume V, duc d'Aquitaine, et reçut d'elle, en dot, le comté de Poitou et d'autres biens considérables. Ce prince, brave et d'un naturel querelleur, fut presque toujours en guerre avec ses voisins et remporta souvent l'avantage. Il enleva le comté de Vendôme à Foulques, dit *l'Oison*, son neveu, et le lui rendit ensuite à la sollicitation du

roi Henri Ier. En 1032, à la demande de Michel-Paphlagonien, empereur d'Orient, Geoffroi passa en Sicile avec un corps de troupes pour combattre les Sarrasins qui ravageaient cette île, et les défit complétement près de Messine. A la suite de cette victoire et sur l'invitation de l'emper., il se rendit à Constantinople, où Michel lui donna, comme un témoignage de sa reconnaissance, la relique de *la Ste Larme*, dont le comte fit présent à l'abbaye de Vendôme, et qui y fut long-temps l'objet de la vénérat. des fidèles. On sait que cette relique donna lieu, en 1700, à une discussion assez vive entre le P. Mabillon et Thiers, curé de Vibraie. A son retour de Constantinople, Geoffroi-Martel s'empara du comté de Blois et de la Touraine, où il fonda la petite ville de Château-Regnault, prit ensuite l'habit religieux à St-Nicolas d'Angers, et mourut dans ce monastère en 1061. A cette époque on donnait quelquefois le surnom de *Martel* (marteau) aux braves chevaliers, comme caractéristique de leur conduite dans les combats, où ils frappaient de grands coups de leur bonne épée.

GEOFFROY (Étienne-François), méd., membre de la société royale de Londres et de l'acad. des sciences de Paris, né dans cette ville en 1672, fut d'abord destiné à exercer l'état de son père, habile et riche pharmac., et s'attacha spécialem. à l'étude de la botanique et de la chimie. A l'âge de 20 ans il fut envoyé à Montpellier pour se perfectionner dans la pharmacie, et il y suivit avec ardeur les cours des profess. les plus distingués. Après avoir voyagé ensuite dans les provinces méridion. de la France et visité les ports de l'Océan, il revint à Paris en 1694, et fut reçu maître apothicaire. Quatre ans après, le comte de Tallard, ambass. extraord. en Angleterre, le choisit pour son médecin, et en 1700 il accompagna dans la même qualité l'abbé de Louvois, son ami, chargé d'une mission en Italie. Ce ne fut qu'à son retour que Geoffroy prit enfin ses degrés en médec. Appelé en 1707 à la chaire de chimie du Jardin-des-Plantes, il obtint en 1709 celle de médec. et de pharmacie au collége de France. La faculté le choisit pour son doyen en 1726, et il remplit dignem. ce poste honorable jusqu'à sa mort en 1731 : il avait entrepris de dicter à ses audit. au collége royal toute l'hist. de la matière médicale : mais la mort l'empêcha de terminer cette tâche. Tout ce qu'il a dicté a été recueilli et publié par E. Chardon de Courcelles sous ce titre : *Tractatus de materiâ medicâ, sive de medicamentorum simplicium historiâ, virtute, delectu et usu*, Paris, 1741, 3 vol. in-8, trad. en franç. par M.*** (Antoine Bergier), Paris, 1741-43, 7 vol. in-12, avec un supplément auq. a travaillé Bern. de Jussieu, ib., 1750, 3 vol. in-12 : la partie zoologique a été traitée par Arnault de Nobleville et Salerne, Paris, 1756-57. Garsault a dessiné les *Figures des plantes d'usage en médec., décrites dans la Matière médic.*, etc., Paris, 1764, 4 vol. in-8. Cette même *Mat. médic.* a été trad. en ital., en allemand et en anglais. On trouve dans le recueil de l'acad. des sciences plus. *mém.* remarquables de Geoffroy, années 1700, 1702, 1713, 1718, 1720. Fontenelle a écrit l'*Éloge* de ce médecin, dont Jacquin a consacré le souvenir en donnant le nom de *geoffrœa* à un genre de plantes légumineuses. — Geoffroy (Claude-Joseph), frère puîné du précédent, né à Paris en 1685, était destiné à la médecine comme son frère aîné à la pharmacie, et il arriva précisém. le contraire. Il montra dès sa jeunesse une prédilection marquée pour les études pharmaceutiques, suivit assidûment les leçons du célèbre Tournefort, acquit de gr. connaiss. en botanique, en chimie, voyagea comme son frère dans le midi de la France, fut admis à l'acad. des sciences dès l'âge de 22 ans, consacra ses trav. à cette illustre société, et mourut en 1752. On trouve de lui 64 *mém.* dans le recueil de l'académie, de 1708 à 1746, sur divers sujets d'hist. natur., de botanique, de chimie et de pharmacie.

GEOFFROY (Étienne-Louis), fils d'Étienne-François, médecin comme son père, né à Paris en 1725, fut reçu docteur en 1748, devint un des praticiens les plus renommés de la capitale, et mourut en 1810. Le long et laborieux exercice de sa profess. ne l'avait point distrait de son goût spécial pour l'hist. naturelle; retiré depuis 1789 dans un village près de Soissons, il avait été nommé correspond. de l'Institut. Il a laissé : *Histoire abrégée des insectes qui se trouvent aux environs de Paris*, etc., Paris, 1762, 2 vol. in-4, fig., réimpr. en 1799, avec un supplém. et des fig. coloriées. — *Traité sommaire des coquilles, tant fluviatiles que terrestres, qui se trouvent aux environs de Paris*, ibid., 1767, in-12. — *Dissert. sur l'organe de l'ouïe de l'homme, des reptiles et des poissons*, 1778, in-8, trad. en allem. avec des notes, Leipsig, 1780, in-8, avec fig. — *Hygieine, sive ars sanitatem conservandi, poema*, Paris, 1771, in-8, trad. en prose par de Launay, ibid., 1774, in-8. — *Manuel de médecine pratique à l'usage des chirurgiens et des personnes charitables gui s'adonnent au service des malades dans les campagnes*, ibid., 1801, 2 vol. in-8; cet ouvrage, très médiocre, se ressent de la vieillesse de l'auteur.

GEOFFROY (Julien-Louis), né à Rennes en 1743, mort à Paris le 18 février 1814, vint perfectionner ses études au collége de Louis-le-Grand. Ses dispositions déterminèrent les jésuites à se l'attacher. Mais il commençait à peine à se livrer aux soins de l'instruction, lorsque cet ordre fut détruit en France. Geoffroy, se trouvant sans ressources, fut obligé d'entrer maître de quartier au collége Montaigu. Bientôt un riche financier, M. Boutin, lui confia l'éducat. de ses enfants, et comme il accompagnait souvent ses élèves au spectacle, il prit le goût de l'art dramatique. Ce goût ne fut pas pour lui un délassement frivole; il y trouva l'occasion d'en étudier les théories, d'en comparer les modèles et de réfléchir sur le jeu des acteurs. En quittant la maison de M. Boutin, Geoffroy obtint la chaire de rhétorique au collége de Navarre, où il eut pour élèves les deux frères Chénier, dont

l'aîné (Marie-Joseph) s'est montré dans la suite un de ses plus violents antagonistes. Il passa depuis au collége Mazarin, où la chaire d'éloquence était partagée entre deux professeurs. Plus maître de son temps, Geoffroy en consacra une partie à la rédaction de l'*Année littéraire*, où il remplit avantageusement le vide que la mort de Fréron y avait laissé. Trois articles sur *le Voyage du jeune Anacharsis* compromirent l'existence du journal et la tranquillité du rédacteur, auquel l'autorité eut la faiblesse de prescrire sur cet ouvrage le silence ou l'admiration. La révolut. trouva Geoffroy occupé à ces discussions pacifiq.; il en combattit les principes; mais après la catastrophe du 10 août 1792, il fut obligé de prendre la fuite. On interrogea sa femme sur le lieu de sa retraite : elle refusa de répondre, et fut incarcérée à la Force. Amenée le 2 septembre devant les bourreaux qui coprésidaient aux massacres des prisons, elle persista dans sa courageuse réticence. Cette intrépidité, qui semblait devoir assurer sa perte, lui sauva la vie. Elle fut renvoyée chez elle. Geoffroy, ignoré, gagnait sa vie en apprenant à lire aux petits paysans. Après le 18 brumaire, il revint à Paris et entra professeur chez un maître de pension. Ce fut là qu'un de ses anciens amis alla le chercher en 1800, et lui proposa de se charger de la partie des spectacles dans le *Journal des Débats*. Geoffroy accepta. Ce fut pour le journal et pour lui une époque de gloire et de prospérité. Ses feuilletons eurent un succès prodigieux; ceux même qui reprochaient à l'auteur une sévérité outrée et une partialité ouverte, rendaient justice à cette prodigieuse fécondité qui, dans un cadre borné, ne s'épuisait jamais, et trouvait dans un fonds cent fois exploité de nouv. et ingénieux motifs d'article. Le naturel, l'abandon, la vivacité étaient le caractère dominant de son style; il rattachait avec beaucoup d'art les principes de la philosophie usuelle et de la vie commune aux préceptes de la littérat. Quelquefois il pouvait choquer la vérité, la justice même, souvent les préjugés : on était mécontent; on n'était jamais ennuyé. La facilité de Geoffroy était telle, qu'au milieu de travaux qui se renouvelaient tous les deux jours, il trouva le temps de publier en 1808 un *Commentaire sur Racine*, en 7 vol. in-8, ouvrage recommandable par les notes, mais surtout par les excellentes trad. de fragm. considérables des anc. Grecs ou Latins, et d'une tragédie entière d'*Euripide*. Il a donné également une *Trad. de Théocrite*, Paris, 1801, in-8. On a recueilli ses articles sous le titre de *Cours de littérature dramatiq., ou Recueil par ordre de matières des feuilletons de Geoffroy, précédé d'une Notice historiq. sur sa vie et ses ouvrages*, Paris, 1817, 5 vol. in-8; 2e édit., considérablem. augm., Paris, 1825, 6 vol. in-8.

GEORGE (St), martyr sous Dioclétien, et patron de l'Angleterre, est honoré chez les chrétiens, bien que l'authenticité de ses actes soit fortem. suspectée; pourtant les mahométans mêmes lui attribuent plus. miracles, entre autres « d'avoir rendu à la vie le bœuf d'une pauvre femme chez laquelle il avait reçu l'hospitalité. » Un ordre milit. de Saint-George a été institué en Russie par l'impératrice Catherine II.

GEORGE Ier (Louis), roi d'Angleterre, duc et électeur de Hanovre, né à Osnabruck en 1660, fils d'Ernest-Auguste de Brunswick-Lunebourg et de la princesse Sophie, petite-fille de Jacques Ier, fut proclamé en 1714 sans opposition, mais au préjudice de la maison de Stuart, où se trouvaient, dit-on, plus de 40 personnes qui pouvaient prétendre à l'héritage de la reine Anne, décédée sans enfants. Doué d'un esprit vaste, et joignant aux vertus guerrières qu'il avait déjà signalées en maintes occasions une prudence reconnue et toutes les autres qualités politiques, George serait sans doute parvenu à éteindre l'ardeur des factions qui déchiraient l'Angleterre, si, lié en quelque sorte envers la faction des wighs à qui il devait le trône, il ne se fût laissé entraîner par ses ministres au-delà des bornes d'une rigoureuse justice contre les torys, affaiblis et presque désarmés lors de son avénem. Ce prince mourut en 1727, à Osnabruck, en se rendant à son duché de Hanovre, qu'il n'avait pas discontinué de visiter tous les ans, lorsque les soins du gouvernement le lui permettaient. On remarque surtout pendant son règne l'insigne faveur de Walpole, la mise en jugem. du comte d'Oxford et du vicomte de Bolingbroke, la rébell. du comte de Marr, la prolongat. à 7 années de la durée de chaque parlement, les exploits de l'amiral Bing contre les Espagnols, le système ruineux de l'agiotage introduit par la compagnie du Sud, enfin les craintes continuelles qu'entretint au sein de la cour la légitimité des droits du prétend. (*v.* STUART, Charles-Édouard).

GEORGE II (AUGUSTE), fils unique du précéd., lui succéda à l'âge de 44 ans (1727) dans ses états d'Allemagne et sur le trône d'Angleterre. Il avait épousé en 1705 la princesse Caroline de Brandebourg-Anspach, qui jusqu'à sa mort (1737) exerça un entier ascendant sur son royal époux; celui-ci mourut subitement en 1760, âgé de 77 ans. Son gouvernement, dont il avait de bonne heure abandonné les rênes au fameux Robert Walpole, ne se distingue guère que par la violence des débats qui s'élevèrent au sein du parlem. avili, les glorieuses expéditions du commodore Anson, les fréquentes insurrections qui éclatèrent en Écosse en faveur du prince Édouard, et que termina le duc de Cumberland à la bataille de Culloden, enfin par div. expéditions plus ruineuses qu'utiles, et de l'une desquelles le peuple anglais crut venger la mauvaise issue en vouant à un supplice injuste l'intrépide et malheureux amiral Byng.

GEORGE III, roi d'Angleterre et de Hanovre, petit-fils et success. du précéd., né en 1738, fut, d'après les maximes de la princesse Auguste de Saxe-Gotha sa mère, élevé dans tous les préjugés des cours d'Allemagne, et apporta sur le trône (25 octobre 1760) cette raideur de caractère qui, jointe à la puissance, mérite moins le nom de fer-

meté que d'orgueil. Le premier acte du nouveau prince fut un bienfait intéressé, et les murmures du peuple accueillirent au théâtre celui qui donnait l'inamovibilité des juges pour recevoir en échange une taxe additionnelle sur le *porter*. A la paix de 1763, le traité qui rendait à l'Espagne et à la France des conquêtes achetées par tant de sacrifices mit le comble au mécontentement. Lord Bute, ministre favori, fut attaqué par tous les écriv., et la haine éclata dans une révolte. George, oubliant qu'il l'avait provoquée, ne parla plus que du droit de punir. Ainsi, bientôt après, se consomma la révolut. des colonies américaines. Cependant les ministres se succédaient avec rapidité; par hasard le choix du roi tomba sur Pitt, qui servit avec génie un prince qui ne lui en sut pas gré. Tout le monde sait quels progrès ont faits sous ce règne la puissance et l'industrie de l'Angleterre; mais on sait aussi que la corruption et des lois favorables à l'autorité royale (*alien-bill* et fréquente suspension de l'*habeas corpus*) ont donné au pouvoir une influence qui semblait lui être refusée par la constitution. George III fut le zélé protect. de la méthode Lancastre, et répétait souvent ces paroles: « Je souhaite voir arriver le jour où le plus pauvre enfant des trois royaumes sera en état de lire la Bible. » En 1810, il perdit entièrement l'usage de sa raison; le parlem. déféra la régence au prince de Galles, et le malheureux roi, au bout de dix ann. de souffrances, termina une vie digne de pitié. On peut consulter sur l'hist. de George III: *Recollections and reflexions personal and political, etc., during the reign of George III*, par John Nichols, Londres, 1820, in-8. — *George the third, his court and family*, etc., Londres, 1820, 2 vol. in-8. — *Annales du règne de George III, par le docteur Aikin, trad. en français par M. Eyriès*, continuées jusqu'à la mort de George III, 1820.— *Memoirs of the reign of George III, to the commencement of the year* 1799, par W. Belsham, Londres, 1801, 6 vol. in-8.

GEORGE IV (Frédéric-Auguste), fils du précéd., roi d'Angleterre et de Hanovre, né en 1762, quoique doué d'heureuses disposit., profita peu de l'éducation qu'il reçut, et s'habitua moins encore à réprimer ses passions. D'un autre côté, pour racheter la défaveur qui s'attachait aux désordres de sa conduite et au dérangem. de ses affaires, il se liait avec les membres de l'opposition; tactique au reste traditionnelle en Angleterre, où l'héritier de la couronne se rapproche des adversaires du gouvernem., pour que leur hostilité, qui s'exerce sur les actes du ministère, ne s'attaque point à la question de dynastie. Ce fut pour obéir à la raison d'état que le prince de Galles épousa, le 8 avril 1795, Caroline Amélie-Elisabeth, seconde fille du duc de Brunswick, dont il se tint éloigné après qu'elle lui eut donné une fille, la princesse Charlotte. Cependant, l'aliénat. mentale de Georges III forçant le parlement de le remplacer dans l'administrat. du roy., la régence fut confiée à son fils aîné. Dès-lors celui-ci, abandonnant ses anciens amis, parut avoir hérité des projets de son père contre la France. A la fougue de sa prem. jeunesse avait succédé l'amour du calme. Grâce à Castlereagh, il parvint à faire prévaloir l'autorité royale au-dedans, tandis que lord Wellington soutenait les intérêts de l'Angleterre dans la Péninsule, et que les flottes angl. parcouraient l'Océan et la Méditerranée. Le prince de Galles, ami des Bourbons, concourut à leur rétabliss.; aussi Louis XVIII disait « qu'après Dieu, c'était au prince régent qu'il devait sa couronne. » Quand Bonaparte, échappé de l'île d'Elbe, provoqua une seconde invasion des alliés, ce fut encore le représentant de l'Angleterre qui joua le rôle brillant: Wellington commandait à Waterloo. L'Angleterre, en revanche, reçut la mission de retenir à Ste-Hélène l'ennemi qui était venu chercher un asile sur un de ses vaisseaux. La régence pendant laq. ce pays, violemment agité au-dedans, fit au-dehors d'importantes acquisit., finit le 29 janvier 1820 par la mort de Georges III. Les prem. jours du nouveau règne furent remplis par le triste procès de George IV et de Caroline, dont les discussions avaient déjà occupé le public en 1813; la mort de la reine arrêta le scandale. Castlereagh, qui mourut le 12 août 1822, s'était attaché à comprimer les doctrines libérales qui fermentaient en Angleterre comme dans le reste de l'Europe, et lord Liverpool continua son système jusqu'au 12 avril 1827. A cette époque, Canning, qui prit les rênes du ministère, procura au contraire le triomphe des wighs, reconnut les républiq. de l'Amérique-Méridionale, soutint la cause de la Grèce. Mais George IV, revenant ensuite au système tory, chargea Wellington de la présid. du ministère, à la mort de Canning. Au surplus, ce prince, personnellem. ennemi du radicalisme, se conforma dans sa politique à la volonté des majorités parlementaires. Il mourut le 26 juin 1830.

GEORGE, duc de Clarence, né en 1449, était frère aîné d'Édouard IV, roi d'Angleterre, qui le fit condamner à perdre la vie, on ne sait trop sur quels griefs. Il fut noyé, l'an 1478, dans un tonneau de malvoisie, genre de mort qu'avait choisi cet infortuné prince si l'on en croit l'histor. Hume. Le motif le plus vraisemblable de sa condamnat. est qu'il avait sollicité la main de Marie de Bourgogne sans le consentem. d'Édouard, et dans l'espoir de s'affranchir de son autorité, qu'il supportait avec peine. A défaut de preuves, on trouve du moins un indice de ce fait dans la cruelle réponse qu'adressa Louis XI au monarque angl. sur la manière dont il devait traiter son frère; c'est par le vers suiv. de Lucain qu'il la lui indiqua:

Tolle moras; semper nocuit differre paratis.

GEORGE, prince de Dannemarck, né en 1653, fils du roi Frédéric III, frère de Christian V, fit avec ce dern. les campagnes de Scanie contre Charles IX, roi de Suède, et épousa la princesse Anne, fille de Jacques II, alors duc d'York. Jacques n'ayant pu se maintenir sur le trône, le prince

George embrassa le parti de Guillaume, prince d'Orange, qui le nomma duc de Cumberland à son avénement au trône d'Angleterre. Anne ayant succédé au roi Guillaume, son époux, qui, d'après les lois fondamentales, ne pouvait partager ni le titre ni les prérogatives de la royauté, fut créé gr.-amiral d'Angleterre ; mais il ne prit aucune part, même indirecte, aux affaires inportantes, et mourut en 1708, plus. années avant la reine (*v.* ANNE D'ANGLETERRE).

GEORGE Ier (*Giorgi* ou *Korki*), roi de Géorgie et des Abkhaz, de la race de Bagratides ou Pagratides, succéda en 1015 à Bagrat III son père, et mourut en 1027, après avoir conclu un traité de paix avec Basile II, emper. d'Orient, dont il avait essayé vainem. de secouer le joug. — GEORGE II, petit-fils du précéd., monta sur le trône en 1072, vit ses états attaqués par le sulthan Melik-Schah, fut contraint de se retirer comme son grand-père dans les vallées du Caucase, et recouvra le territoire qu'il avait perdu en s'engageant à payer un tribut annuel. C'est à cette époq. que plus. hordes de Tatars et de Turkomans vinrent s'établir en Géorgie, où leur descend. se trouvent encore actuellement. George mourut en 1089. — GEORGE III monta sur le trône en 1156, après la mort de son frère David III, malgré la promesse qu'il avait faite à ce monarque de conserver la couronne à son fils Temna, encore en bas âge. Voulant par ses exploits faire oublier cette usurpat., il porta la guerre chez ses voisins, remporta plus. victoires signalées, et mourut vers 1180, après avoir fait mutiler son neveu, et massacrer une des plus puissantes familles de Géorgie, dont le chef avait été chargé de la tutelle de ce jeune prince.—GEORGE IV, surn. *Lascha* ou *le Lippu*, petit-fils du précédent, succéda à sa mère Thamar en 1198. Pend. une partie de son règne, les armées géorgiennes combattirent avec succès les troupes musulmanes; mais plus tard les Monghols envahirent les provinces méridion. du roy., et y exercèrent de grands ravages. Ce prince mourut en 1223. — GEORGE V, fils de David V, monta sur le trône après la mort de Vakhtang III, son frère, en 1304. Comme il était trop jeune encore pour tenir les rênes du gouvernem., l'administrat. fut confiée au prince George, fils de Démétrius II, qui ne tarda pas à monter lui-même sur le trône, le jeune roi étant mort vers l'an 1306. — GEORGE VI, fils de Démétrius II, parvint par sa sage administrat. à mettre un terme aux guerres civiles qui désolaient le royaume, secoua le joug des sulthans monghols qui régnaient sur la Perse et qui avaient rendu les rois de Géorgie leurs tributaires, s'occupa de réparer les maux causés par les fréquentes invasions des troupes étrangères, et mourut en 1346 après un règne long et heureux. — GEORGE VII, fils de Bagrat V, avait combattu avec succès, du vivant de son père, les troupes de Tamerlan, lorsque ce célèbre conquérant envahit la Géorgie en 1388. Monté sur le trône. il continua de se rendre redoutable à l'extérieur, gouverna ses états avec sagesse, et mourut en 1407. — GEORGE VIII, fils de Constantin II, succéda à son frère David VII en 1524, eut un règne paisible, et mourut en 1534. —GEORGE IX succéda à son père Simon Ier en 1600. Sous son règne les troupes othomanes firent une irruption en Géorgie et s'emparèrent d'une province qui depuis resta détachée de ce royaume. Il mourut empoisonné par un émissaire de Schah-Abbas, souverain de la Perse, vers la fin de 1603.— GEORGE X, fils de Vakhtang IV, lui succéda en 1676, et régna paisiblem. plus. années sous la protection des souverains de Perse; mais s'étant révolté, il fut vaincu et dépouillé de ses états. Il alla chercher alors un asile à Hispahan, à la cour de schah Houssein, embrassa la relig. musulmane, obtint le commandem. d'une des provinces de la Perse, et fut assassiné dans son camp en 1709, pendant qu'il se disposait à marcher contre les Afghans révoltés.— GEORGE XI, dern. roi de Géorgie, fils de Démétrius II, succéda à son père en 1799, fut presque continuellem. en guerre avec les Tatars lezghis, et mourut en 1800. Son fils aîné David, peu jaloux de conserver un trône incessamm. menacé par les Tatars et les Turks, céda ses états héréditaires à l'emper. de Russie Alexandre Ier, et se retira à St-Pétersbourg, avec le titre de lieut.-général.

GEORGE ou JOURI Ier (WLADIMIROWITSCH), gr.-duc ou prince de Kiew, alors le siége de la souveraineté en Russie, monta sur le trône en 1149, après en avoir chassé Isiaslaw, en fut expulsé lui-même plus. fois jusqu'en 1154, et mourut en 1156. Ce fut lui qui fonda la ville de Moscou, devenue dans la suite capitale de l'empire des tzars. — GEORGE ou JOURI II, gr.-duc ou prince de Wolodimir, commença à régner en 1212, et fut obligé de céder le trône, au bout de 5 ans, à son frère Constantin, qui le nomma en mourant son successeur. Quelque temps après, les Tatars monghols firent une invasion en Russie, sous la conduite du célèbre Djenguyz-Khan (Genghis-Khan). George II, ne prit les armes qu'à la dern. extrémité, et périt dans une bataille en 1237. Sa mort décida la soumission des autres princes russes qui restèrent tributaires des Tatars jusqu'à la fin du 15e S. (*v.* IWAN VASILIEWITCH).

GEORGE II, patriarche d'Arménie dans le 9e S., success. de Zacharie Ier, se distingua autant par ses vertus et son habileté que par ses connaiss. profondes ; il s'efforça constamm. de maintenir la tranquillité dans sa patrie, alors soumise à la dominat. des khalyfes, et mourut en 897, après avoir occupé 21 ans le siége patriarcal, où Maschdots fut élevé après lui. — GEORGE III, né dans l'Arménie-Septentrionale, avait d'abord été secrét. du patriarche Grégoire II, qu'il remplaça dans son siége lorsque celui-ci l'eut abdiqué. Déposé deux ans après en 1073, par un concile assemblé à la montagne Noire, où la plupart des princes et des prêtres arméniens s'étaient rendus pour solliciter Grégoire de reprendre la dignité patriarcale, George fut contraint de se retirer en Tarse, et y finit ses jours.

GEORGE (DOMINIQUE), abbé régulier du Val-Ri-

cher, dans le diocèse de Bayeux, né en 1613 à Cutry près Longwi, mort en 1693, avait été chargé d'introduire la réforme dans son monastère, et y parvint autant par l'ascend. de ses vertus que par son zèle et sa persévérance. Le jésuite Buffier a écrit sa *Vie*, Paris, 1694, in-12.

GEORGE (DAVID). — V. DAVID-GEORGE.

GEORGE CADOUDAL, fameux chef des *chouans* dans la Basse-Bretagne, né en 1769 au village de Brech (Morbihan), où son père était meunier, fit ses études au collége de Vannes, et prit part en 1793 à la prem. insurrect. royaliste de sa province. La même année il rassembla une cinquantaine de paysans bas-bretons, qu'il conduisit à Fougères; il assista aux div. opérat. de cette campagne, et fut nommé officier au siége de Granville. Arrêté par un détachem. républicain, alors que de concert avec Lemercier, son ami, il parcourait les côtes du Morbihan, afin d'y recruter, il fut conduit dans les prisons de Brest, d'où il parvint à s'échapper au bout de quelq. mois. C'est de cette époque qu'ayant été nommé commandant de son canton, il commença la guerre de partisans, où il s'est surtout rendu célèbre. En 1795, il se prononça contre la pacification de la Mabilais, et après avoir secondé les mesures qui devait protéger le débarquement de Quiberon, il fut sur le point de venger sur de Puisaye la mauvaise issue de cette entreprise. Ne pouvant résister à l'armée de Hoche, il usa de ruse, et parut se soumettre : puis ayant gagné du temps, il fit de nouv. efforts qui n'eurent pas plus de succès : sa ressource fut encore de feindre la soumission. Enfin, après l'infructueuse tentative des royalistes au 18 fructidor (sept. 1797), il entreprit de renouer contre le directoire une conspirat. que vint déjouer le 18 brumaire. Cependant son zèle ne se ralentit point : rentré dans ses cantonnem., il y soutint un instant les efforts de Brune, qui à la suite des combats de Grand-Champs et d'Elven (25 et 26 janvier 1800), et après une conférence près de Theix, lui offrit une honorable capitulation. George se rendit alors à Londres, où il reçut du comte d'Artois (CHARLES X) le cordon rouge avec le grade de lieut.-général. Rentré en France avec le titre de command.-général du Morbihan etc., il avait tenté de s'emparer de Belle-Ile et de Brest, lorsqu'accusé, mais à tort, d'avoir pris part au complot de la *machine infernale* (*v.* CARBON et SAINT-RÈGENT), il repassa en Angleterre où il trouva Pichegru avec leq. il se concerta sur les moyens de renverser le gouvernem. de Bonaparte. Ce fut le 21 août 1803 qu'il débarqua avec Pichegru et plus de ses compagnons au pied de la falaise de Beville : le but avoué de cette expédition était d'attaquer Napoléon au milieu de sa garde. A peine les chefs du complot étaient-ils parvenus à s'entendre, que déjà la police avait saisi un assez grand nombre des conjurés subalternes (mars 1804). Leurs révélations fournirent des indices, et l'on apprit enfin que George était à Paris, où il ne tarda pas à être arrêté. Le 9 mars, vers sept heures du du soir, on le vit sortir en cabriolet d'une maison rue Ste-Hyacinthe : on ne put l'atteindre qu'au carrefour Bussy, où, entouré par les agents de police qui l'avaient suivi, il renverse d'un coup de pistolet le prem. qui se présente, en blesse un autre assez grièvement, et allait s'évader quand un boucher se jette sur le fugitif, et en le colletant donne le temps de l'envelopper de toutes parts. Détenu au Temple pend. l'instruct. préparatoire, George fut transféré à la Conciergerie, d'où il ne sortit que pour marcher au supplice le 25 juin 1804. Pendant la durée des débats judiciaires, il ne parut occupé que du soin de ne compromettre aucun de ses adhérents. Après avoir refusé d'acheter sa grâce et celle de ses co-accusés en apposant sa signature à un placet à l'*emper. des Français,* il subit la mort avec tout le calme et la fermeté qu'on devait attendre de lui.

GEORGE DE TRÉBIZONDE, né vers 1396 à Chandace dans l'île de Crète, d'une famille originaire de Trébizonde, fut appelé à Venise vers 1428 pour y professer les lettres grecques; il acquit en peu de temps une si grande réputat. de savoir que le pape Eugène le fit venir à Rome pour lui confier les fonctions de secrét. apostol., qu'il continua de remplir sous les success. de ce pontife. Il mourut à Rome en 1486, après avoir vu sa réputation décroître successiv. par sa concurrence avec Valla et Gaza, jusqu'à ce qu'il encourut enfin la disgrâce de Nicolas V, irrité du peu de soin qu'il avait mis aux traduct. dont il l'avait chargé. Les ouvr. originaux de George de Trébizonde ne sont guère plus estimés que ses traduct. On en trouvera une liste détaillée dans l'homonymographie *de Georgiis* de Léon Allatius, Paris, 1651, réimpr. dans le t. X (p. 549-823) de la *Biblioth. græca* de Fabricius. La seule de ses trad. qui soit encore recherchée, bien que remplie de fautes, est celle de l'*Almageste* de Ptolémée : il n'en existe point d'autre complète.

GEORGE-LE-FOULON, ou *de Cappadoce,* occupa le siége d'Alexandrie (356-362) concurrem. avec St Athanase, déposé dans un concile tenu par 30 év. ariens, sous les auspices de l'empereur Constance. Suivant les écriv. catholiques, George avait d'abord fait le vil métier de parasite, puis celui d'escroc et de vagabond. Peu de temps après l'avénem. de Julien (362), il périt sur un bûcher, où, dit-on, le précipitèrent les païens, dont il avait pillé les temples : il emporta en mourant l'exécration des catholiq., qu'il avait persécutés. On a peint cet intrus sous les plus noires couleurs : mais ce qui paraît peu vraisemblable, c'est qu'il joignit une ignorance profonde aux mauvaises qualités qu'on lui attribue : il est constant qu'il avait pris soin de rassembler des livres de tout genre, même avant qu'il fût envoyé à Alexandrie, et l'on voit par deux lettres de l'empereur Julien (l'une adressée à Ecdicius, l'autre à Porphyre, trés.-gén. d'Égypte), que ce prince fit faire d'actives recherches après la mort de George pour s'emparer de sa biblioth., qui était nombreuse.—GEORGE, patriarche d'Alexandrie, succéda en 620 à Jean-

l'Aumônier, dont on suppose qu'il était neveu, et mourut en 630 : Cyrus-le-Monothélite lui succéda sur le siége patriarcal. Quelq. critiques attribuent à George la *Vie* de St Jean-Chrysostôme, trad. en lat. par Tilman, insérée en 1613 dans l'édit. des œuvres de ce P. donnée par Henri Saville.

GEORGE PISIDÈS, poète grec du 7e S., diacre, garde des chartes et référendaire de l'église de Constantinople vers 630, a laissé un assez gr. nomb. d'ouvr. dont plus. sont inédits. Le recueil le plus complet de ses œuvres, qui se composent pour la plupart des poésies iambiques relativ. aux événements contempor., a été édité par Foggini et fait partie de la collect. *Byzantine*. L'ouvr. de Pisidès qui a eu le plus de vogue est son *Hexaméron*, poème sur la création, Paris, 1584, in-4, grec-lat.; Rome, 1590, in-8; Heidelberg, 1596 : cette édit. est la plus estimée. Il paraît peu vraisemblable que les déclamat. publ. par le P. Combefis, dans sa *Biblioth. des sermonaires*, sous le nom de George Pisidès, soit effectiv. de cet auteur.

GEORGEL (JEAN-FRANÇOIS), né en Lorraine en 1731, fit ses études chez les jésuites, fut admis dans cette société dès l'âge de 13 ans, se livra à l'enseignem., et professa la rhétorique et les mathématiques dans les colléges de Pont-à-Mousson, Dijon et Strasbourg. C'est dans cette ville qu'il eut l'occasion de se faire connaître du prince Louis de Rohan, alors coadjuteur. La suppress. des jésuites ayant eu lieu peu de temps après, le prince Louis, qui avait su apprécier le mérite de Georgel, le recueillit; et ayant été nommé plus tard ambassad. à Vienne, il le choisit pour prem. secrétaire d'ambassade. Ce prince, devenu év. de Strasbourg, ayant été nommé successivem. grand-aumônier, cardinal, proviseur de Sorbonne et administrateur de l'hôpital des Quinze-Vingts, l'abbé Georgel fut chargé des détails attachés à ces hauts emplois. La sévérité de ses principes lui fit désapprouver les liaisons du prince avec Cagliostro, la dame de La Motte, etc. (*v.* ROHAN, Louis de): dès-lors, n'ayant plus avec son patron de relations intimes et confidentielles, il se tint à l'écart et borna ses communications à rendre compte de son travail dans la partie administrative dont il était chargé comme grand-vic. Mais lorsque l'affaire du *collier* éclata, et que le card. de Rohan fut arrêté, l'abbé Georgel crut devoir, dans une circonstance si critique pour son protecteur, se dévouer à ses intérêts. Ce fut lui qui fit les démarches qu'exigeait cette fâcheuse affaire, qui rédigea les mém., et qui parvint, malgré les efforts des ennemis du cardinal, à « répandre quelque lumière sur cette affaire dont les inexplicables complicat. étonnaient la France et l'Europe. » Il fut mal récompensé de son zèle; mais il s'y était attendu, et ne s'en plaignit point. A l'époque de la révolution, l'abbé Georgel fut déporté en Suisse, et trouva un asile à Fribourg en Brisgaw. Plus tard, il fit un voyage en Russie pour les intérêts de l'ordre de Malte; rentré peu de temps après en France sous le gouvernem. consulaire, il fut nommé provicaire de l'év. de Nancy dans le départem. des Vosges, refusa un évêché, et mourut en 1813. On a de lui : *Mém. pour M. de Soubise*, Paris, 1771, in-8, en réponse à un écrit anonyme (de M. Gibert) intit. : *Mém. sur les rangs et les honneurs de la cour;* et enfin *Mémoire pour servir à l'hist. des événements de la fin du* 18e S., *depuis* 1760 *jusqu'en* 1806, Paris, 1818, 6 vol. in-8. La *Notice sur Georgel* placée en tête de ces mém. est de Psaume. L'abbé Georgel avait commencé cet ouvrage pendant son exil, et il le termina en France. Suiv. Barbier, ces mém. ont été mutilés et rétouchés par plus. hommes de lettres avant et pendant l'impression.

GEORGET (JEAN), peintre sur porcelaine, mort à Paris en 1823, a laissé deux ouvr. d'un fini précieux : ce sont des copies du tabl. de Gros, *Charles-Quint et François Ier visitant les tombeaux de St-Denis* et de *la Femme hydropique* de Gérard Dow. On a rendu compte de ces deux chefs-d'œuvre dans la *Notice sur l'exposit. des produits des manufact. roy.*, 1820; et dans la *Revue encycl.*, 1820 (tome IV, p. 286), et 1823 (tome XVII, p. 439).

GEORGET (ÉTIENNE-JEAN), médecin, né en 1795 à Vernon (Indre-et-Loire), gradué doct. à la faculté de Paris en 1820, attaché dep. à l'hospice de la Salpêtrière, mort prématurém. en 1828, est auteur des ouvr. suiv. : *De la folie, considérat. sur cette maladie*, etc., Paris, 1820, in-8; et *Physiologie du système nerveux, et spécialement du cerveau*, etc., ibid., 1821, 2 vol. in-8. Il a en outre dirigé quelq. temps les *Archives générales de médecine*, où il a publié d'intéress. *articles* sur des questions médico-légales, relatives aux aliénat. mentales.

GEORGI (JEAN-GOTTLIEB), né en Poméranie, professeur d'histoire naturelle à St-Pétersbourg, accompagna Pallas en 1768 et Falck de 1770 à 1774, dans leurs voyages en Sibérie, et mourut en 1802. On a de lui en allem. : *Descript. de tous les peuples qui habitent la Russie*, St-Pétersbourg, 1776. — *Description de St-Pétersbourg*, 1791. — *Descript. géogr. et physique de l'empire russe, de* 1797 *à* 1802.

GEORGI (AUG.-ANT.). — V. GIORGI.

GEORGIEWITZ (BARTHÉLEMI), gentilh. hongr., fut enlevé par les Turks dans une invasion qu'ils firent en 1528. Conduit dans la Romélie et de là dans l'Asie-Mineure, après avoir souvent changé de maître et subi le plus rude esclavage, il parvint à s'échapper, gagna la Palestine, revint par mer en Europe, et mourut à Rome vers 1560. On a de lui différents écrits publ. séparém., puis recueillis sous ce titre : *de Turcar. moribus épitome*, Paris, 1553, in-16, plus. fois réimpr.

GEORGIUS. — V. GEORGE, GEORGI et GIORGI.

GERALDINI (ALEXANDRE), premier évêque de St-Domingue, né à Amelia, royaume de Naples, en 1455, suivit la carrière des armes et servit en Espagne, devint échanson de la reine Isabelle de Castille, prit ensuite l'habit ecclés. et fut précepteur des quatre infantes, filles de Ferdinand et d'Isabelle, qui toutes épousèrent des rois. Récompensé de ses soins par l'évêché de Volterre et de Monte-

corvino, il passa de ce double siége à celui de Santo-Domingo, fonda dans cette île des écoles et des séminaires, et mourut en 1525. On a de lui plusieurs ouvr. de théologie, des traités de politique et de législat., des recueils de lettres, des exhortat. aux princes chrét. contre les Turks, etc. Nous nous bornerons à citer la relation de son voy. aux Antilles, publ. sous ce titre : *Itinerarium ad regiones sub æquinoxiali plagâ constitutas*, etc., Rome, 1631, in-12, très rare : la partie qui traite de St-Domingue est la plus estimée. On trouvera des détails sur les ouvrages de ce prélat dans les *Dissertaz. vossiane* de Zeno. — Antoine GERALDINI, frère aîné du précédent, est auteur de poésies latines : *Pœnitentialis psalmodia* (paraphrase des sept psaumes de la pénit.), 1486, in-4. — *Eglogæ XII de mysteriis vitæ Jesu Christi*, Salamanque, 1505, in-4.

GÉRARD. Quatre personnages de ce nom sont mentionnés dans les légendes. Le premier, clerc du séminaire de Cologne, devint évêque de Toul, et mourut en 994. Le deuxième, moine de St-Denis, fut nommé premier abbé du monastère de Brogne, diocèse de Namur, et mourut en 959. — Le troisième, après avoir passé quelques ann. dans un monastère de Venise, voulut faire le voyage de la Terre-Sainte; mais en traversant la Hongrie, il y fut retenu par le roi Étienne, qui lui donna un évêché. Il fut tué par des vagabonds dans le cours d'une mission qu'il avait entreprise sur les bords du Danube en 1047. — Le quatrième, frère de St Bernard et religieux de l'abbaye de Corbie, mourut en 1358.

GÉRARD, premier duc héréditaire de Lorraine, né dans le 11e S., était issu de l'illustre maison d'Alsace, puissante dès le 7e S., et dont les descendants occupent aujourd'hui le trône impérial d'Allemagne. Il hérita des vastes domaines de sa famille en 1047, et la possess. lui en fut confirmée par l'empereur Henri III, qui y ajouta l'année suivante la partie de la Lorraine appelée Mosellane. Gérard eut à combattre quelques princes voisins pour se maintenir dans sa nouvelle province. Il y établit sa résidence au lieu appelé Châtenoy, où sa femme avait fondé un prieuré, et il mourut en 1070 à Remiremont, âgé de 46 ans. Sa fin fut si prompte, qu'on crut qu'il avait été empoisonné.

GÉRARD était né vers l'an 1114, près de Crémone, d'où il reçut le surnom de *Cremonensis*. Après s'être appliqué de bonne heure à l'étude de la philosophie et de l'astron., il passa en Espagne, attiré par la célébrité des écoles des Maures, parvenus à cette époque à un haut degré de civilisat. et d'instruction, tandis que la plus grande partie de l'Europe restait plongée dans l'ignorance. Il se rendit à Tolède, où il étudia l'arabe, dans le dessein de traduire les ouvr. les plus import. de cette langue en latin. F. Pipini porte à 76 le nombre des traductions faites par Gérard, qui retourna à Crémone vers la fin de sa vie, et y mourut en 1187. Les plus connues sont : *Theoria planetarum; Allaken de causis crepusculorum; Geomantia astronomica*, impr. parmi les œuvres de Corn. Agrippa, et trad. en français par de Salerne, Paris, 1669 et 1682, in-12. — Le tr. de médecine d'Avicenne intitulé : *Canons; l'Abrégé de la médec. de Rhazis*, fait par Abuali-ben-David; un tr. du même Rhazis, intit. : *Almanzori; Practica, sive Breviarium medicum* de Sérapion; *de Virtute medicinarum et ciborum*; la *Thérapeutique* de Sérapion; *de Definitionibus*, par Ishac; *Methodus medendi lib. III*, d'Albucasis; *Ars prava* de Galien; *Comment. sur les prognostics d'Hippocrate; l'Almageste de Ptolémée*, d'après la version arabe. Tous ces ouvr. ont été impr. plusieurs fois.

GÉRARD (BALTHAZAR), fanatique, né dans un bourg de Franche-Comté en 1558, ayant conçu le dessein d'assassiner Guillaume d'Orange, entra au service de ce prince, réussit à gagner sa confiance en affectant un zèle outré pour le culte protestant, et le tua d'un coup de pistolet, au moment où il sortait de son palais à Delft. Arrêté immédiatem. après avoir commis ce crime, Gérard déclara qu'il n'avait point de complices, et que depuis 6 ans il était poussé à cette action par une inspiration divine. Appliqué à la torture, il avoua cepend. que quelques religieux avaient approuvé son projet, mais ne voulut point révéler leurs noms. Il subit le supplice des régicides le 24 juillet 1584, et mourut avec la fermeté d'un martyr. Le roi d'Espagne Philippe II accorda des lettres de noblesse à la famille de cet assassin; mais après la conquête de la Franche-Comté par Louis XIV, cette famille cessa de jouir d'aucun privilége. On trouve dans le rec. des poésies de Lev.-Torrentinus, une ode à la louange de Balth. Gérard, et il existe encore sur le même sujet les écrits suiv. : *Le glorieux et triomphant martyre de Balth. Gérard, advenu en la ville de Delft*, Douai, 1584, in-12, très rare. — *Balth. Gherardi Borgondi morte e costanza per havver ammazzato il principe d'Orange*, Rome, 1584, in-8. — *Muse toscane di diversi nobilissimi ingegni per Gherardo Borgogno*, Bergame, 1594, in-8.

GÉRARD (PHILIPPE-LOUIS), chanoine de l'église de St-Louis du Louvre, né à Paris en 1737, mort en 1813, est auteur des ouvr. suiv. : *le Comte de Valmont, ou les Égarements de la raison*, espèce de roman moral et relig., impr. d'abord en 3 vol. in-12, puis en 5, auxq. on a joint un 6e vol. intit. *Théorie du bonheur*, et qui a eu jusqu'à 20 édit. — *Les Leçons de l'histoire, ou Lettres d'un père à son fils sur les faits intéress. de l'histoire univ.*, 1786-1806, 11 vol. in-12, avec cartes. — *L'Esprit du christianisme, précédé d'un précis de ses preuves, et suivi d'un plan de conduite*, 1803, in-12; on trouve à la suite quelques *Poésies chrét. et morales*. — *Mém. sur sa vie*, suivis de *Mélanges* en prose et en vers, 1810, in-12. — Des *Sermons*, 1816, 4 vol. in-12. Il n'est pas certain que cet ouvrage soit de l'abbé Gérard; mais il en a laissé plus. autres inédits. Le plus import. a été publié sous ce titre : *Essais sur les vrais principes relativem. à nos connaissances les plus import.*, Paris, 1826, 3 vol. in-8, avec le portr. de l'auteur.

GÉRARD (Louis), médecin, né en 1733 au bourg de Cotignac, départem. du Var, mort au même lieu en 1819, corresp. de l'Institut, s'était livré avec ardeur à l'étude des diverses branches de l'histoire naturelle, et démontra le prem. les affinités des plantes dans son ouvrage intit. : *Flora gallo-provincialis*, Paris, 1761, in-8 : l'idée de ce système appartient à Bernard de Jussieu, qui l'avait établi dès 1759 dans le jardin de Trianon. On doit encore à L. Gérard un assez grand nombre de *Mém.* et autres morceaux dans le *Magasin encycloped.*, dans le *Journal du Var*, dans les rec. de la société d'émulat. de ce départem. et de l'acad. des sciences. Gérard avait envoyé à l'acad. sur la traduct. de Pline par Poinsin et de Sivry, des *Observat.* restées inéd. ; il eut part aux *Mém.* de Jos. Bernard sur l'histoire natur. de l'olivier, et a fourni au P. Papon, pour son *Histoire générale de Provence*, la descript. des arbres et des plantes les plus remarquables de cette province. Ce sav. modeste et laborieux était lié d'amitié avec l'illustre Malesherbes.

GÉRARD (François-Joseph, baron), lieut.-gén. de cavalerie, né vers 1774, fut assez long-temps dans les grades subalternes. Mais les guerres de l'empire lui fournirent l'occasion de déployer ses talents militaires et de s'élever aux emplois les plus importants. Le roi, en 1814, le nomma commandant de Landau. Mis à la demi-solde lors du licenciem. en 1815, il fut bientôt rappelé à l'activité, et, dans les années 1819 et 1820, il remplit les fonctions d'inspecteur-génér. de la cavalerie. Il fut ensuite mis en disponibilité, puis à la retraite à la fin de 1824. Mais la révolut. de 1830 le rappela à l'activité. Le commandem. d'une divis. de cavalerie lui fut confié lors de la formation de l'armée du Nord. Il fut aussi nommé aide-de-camp de Louis-Philippe, puis du duc de Nemours. Gérard venait de passer la revue d'un régiment de cavalerie à Beauvais, lorsqu'il fut atteint du choléra, le 17 sept. 1832. Il succomba le lendemain à la violence du mal. Il n'avait guère que 55 ans.

GERARD (François), l'un des plus gr. peintres des temps modernes, né en 1770 à Rome, d'un père Français et d'une mère Italienne, montra dès l'enfance le goût le plus prononcé pour les arts. Venu à Paris à 12 ans avec sa mère, il fut d'abord placé chez le sculpt. Pajou, d'où il passa bientôt dans l'atelier de David. Son maître le fit inscrire sur la liste des jurés du tribunal révolutionnaire; mais il eut le courage de ne pas se rendre au poste que la tyrannie lui avait assigné. Son tableau de *Bélisaire*, qui parut en 1795 à l'exposition, eut le plus gr. succès, et commença la réputat. de Gerard comme peintre d'histoire. La *Psyché* vint bientôt partager avec son prem. chef-d'œuvre l'admiration publique. Son tableau des *Trois Ages* et celui d'*Ossian*, qui est empreint d'une poétique mélancolie, étendirent encore sa réputat. Choisi par Napoléon pour peindre la *Bataille d'Austerlitz*, il se surpassa lui-même dans cette composit., qui ne fut pas moins utile à sa fortune qu'à sa gloire. Lorsque les événements de 1814 eurent amené les armées alliées à Paris, les emper. de Russie et d'Autriche et le roi de Prusse visitèrent tour à tour son atelier dans la même journée, et posèrent tous trois pour leurs portraits, genre dans leq. Gerard excella, et qui se confond avec celui de l'hist., lorsqu'il s'applique à des personnages historiques. Ceux de Napoléon, de Bernadotte, du duc d'Orléans, de Joséphine, de Talleyrand, de Carnot, de Canning, de Foy, etc., forment une galerie dans laq. brillent les qualités qui distinguent le talent pur et suave de ce gr. artiste. La restaurat. fut aussi généreuse que l'empire pour Gerard. Louis XVIII le nomma son 1er peintre, et lui demanda l'*Entrée de Henri IV à Paris*, dont il fit un de ses plus magnifiq. ouvrages. Le tabl. du *Sacre de Charles X*, qu'il avait exécuté d'après l'ordre de ce prince, fut criblé de balles lors de la révolut. de juillet; mais il a été restauré et transféré au musée de Versailles. Parmi les bons ouvr. de Gerard, il faut ranger encore *Homère chantant*, *Daphnis et Chloé*, *Corinne*, *Philippe V salué roi d'Espagne*, et *Ste Thérèse*, tableau destiné à l'oratoire de Mme de Châteaubriand, et qui parut à l'exposit. de 1828. Ses dern. travaux sont les quatre pendentifs de la coupole de Ste-Geneviève, et *Jésus-Christ sur le mont Thabor*, ouvr. que l'on dit presque achevé, et qui n'est inférieur à aucune de ses plus belles compositions. Gerard, atteint d'une fièvre nerveuse, réclama les secours de la religion, et mourut en invoquant la Vierge, le 9 janv. 1837.

GÉRARD DE RAYNEVAL (Joseph-Mathias), diplomate, né à Paris en 1746, fut employé dans plus. missions polit. en qualité de secrét. d'ambassade ; il exerça ensuite pend. 20 ans la place de chef de division au minist. des affaires étrangères, prit part à plus. négociat. importantes, fut chargé des intérêts de l'Espagne à la paix en 1783, et concourut au traité de commerce avec l'Angleterre en 1786. Nommé correspond. de l'Institut, classe d'hist. anc., il passa les dern. années de sa vie à Meudon, et mourut à Paris le 31 déc. 1812. Il est auteur des ouvr. suiv. : *Institut. au droit public d'Allemagne*, Leipsig, 1766, in-8. — *Institut. au droit de la nature et des gens*, Paris, 1803, in-8 ; 2e édit., augm., 1832, 2 vol. in-8. — *De la liberté des mers*, 1811, in-8. On lui doit encore la trad. de l'angl. du *Partage de la Pologne*, par Lindsey, Londres, 1775, in-8, et des *Principes du commerce avec les nations*, par de Vaughan, Paris, 1789, in-8. Gérard a laissé MS. un *Commentaire* sur Machiavel.

GÉRARD DE RAYNEVAL, fils du précéd., né à Strasbourg en 1779, fut destiné de bonne heure à la carrière de la diplomatie. En 1800 il suivit le baron de Bourgoin dans sa mission à Copenhague, et l'année suiv. il fut attaché comme sous-secrétaire à l'ambassade de Pétersbourg, d'où il passa, comme prem. secrét., à celle de Lisbonne. Il se trouvait dans cette capitale lorsque D. Pédro fut forcé d'aller avec sa famille chercher un asile au Brésil. Il retourna prem. secrét. à Pétersbourg,

et ne quitta ce poste qu'à l'époque de l'invasion de la Russie. Les revers qui suivirent cette expédit. ayant amené les alliés en France, il fut l'un des ministres envoyés au congrès de Prague, puis de Châtillon, pour chercher à obtenir la paix; mais les souver. de l'Europe ne voulaient plus traiter avec Napoléon. Après la restaurat. il fut attaché quelque temps à l'ambassade d'Angleterre, et rappelé par le duc de Richelieu, qui, connaissant ses qualités et ses talents, le nomma successivem. directeur, puis sous-secrét.-d'état des affaires étrangères. A la retraite du ministre, Rayneval, envoyé d'abord à Berlin, passa en 1825 à l'ambassade de Suisse, puis à celle d'Autriche. Lors de la révolut. de 1830, il donna sa démission; mais en 1832, le désir de mettre un terme aux troubles de la Péninsule lui fit accepter l'ambassade d'Espagne. Les inquiétudes que lui causèrent les événem. de la Granja rendirent mortelle une maladie dont il souffrait depuis quelq. mois, et il y succomba à St-Ildefonse en 1836, à 57 ans.

GERARD DOW. — V. Dow.

GERARD GROOT ou *le Grand*, fondateur de l'institut. des Frères de la vie commune, qui a donné naissance à la congrégat. des chanoines réguliers de Windesheim, né à Deventer en 1340, fit ses études à l'univ. de Paris, et se distingua parmi ses condisciples. A 18 ans, il se rendit à Cologne pour y enseigner la philos. et la théologie, fut ensuite pourvu de bénéfices à Utrecht, Aix-la-Chapelle, etc., s'en démit plus tard pour se livrer à l'exercice de la vie régulière, prit le cilice, reçut les ordres sacrés, prêcha la Hollande, tira des monastères et colléges les MSs. les plus anc. et les meill. de la Bible et des SS. Pères, rassembla des élèves pour les transcrire et en extraire ce qui pouvait être utile à l'instruct., et forma ainsi une communauté qui prit le nom de *congrégation des clercs et des Frères de la vie commune*. Cette institution se répandit bientôt dans les Pays-Bas, et fut approuvée par Grégoire XI en 1376. Gerard mourut en 1384. A la suite de sa *Vie*, par Thomas ou plutôt Jean de Kempis, on a réuni quelques-uns des nombreux écrits qu'il avait composés; les autres sont restés inédits dans les bibliothèques des Pays-Bas : on en trouve la liste dans l'*Index* de J. Bunderen. — Gerard *de Zutphen*, dit *le Jeune*, mort en 1398 à 31 ans, fut l'un des prem. élèves de Gerard Groot. Il a laissé quelq. ouvr. ascétiq., dont les plus remarquables sont : *De reformatione interiori, seu virium animæ;* et *De ascensione spirituali*, Paris, 1492; Cologne, 1539, et dans la *Biblioth. des Pères*, Cologne, 1618.

GERARD THOM ou TENQUE (le Bienheureux), institut. et prem. gr.-maître de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem, connu plus tard sous le nom de Malte, était né dans l'île de Martigue, sur la côte de Provence, vers l'an 1040. Des négoc. d'Amalfi, après avoir obtenu d'Abou-Mansour, sulthan d'Égypte et de Syrie, la permiss. de construire à Jérusalem une église sous l'invocat. de Ste-Marie-la-Latine, en confièrent la direction à un abbé de l'ordre de St-Benoît. L'abondance des aumônes permit à cet abbé de faire bâtir en 1080 un hôpital pour les pélerins; Gerard, qui se trouvait alors en Syrie pour des affaires de commerce, fut mis à la tête de cet établissem., prit un habit religieux, et le fit prendre égalem. à plus. Européens qui s'engagèrent à joindre aux trois vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, celui de se consacrer au soulagement des chrétiens. Ce nouvel ordre fut confirmé par plus. bulles des souverains pontifes, et Gerard, qui en avait rédigé lui-même les statuts, mourut vers l'an 1121. On trouve la *Vie* de ce vénérable personnage dans le recueil des *Vies des Sts et Stes de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem*, Paris, in-fol. On a encore une *Histoire du B. Gerard Tenque de Martigue*, par de Haitze, Aix, 1730, in-12.

GÉRARDIN (Sébastien), naturaliste, né en 1751 à Mirecourt, profess. à l'école centrale des Vosges, puis employé au muséum à Paris, mort en 1816, a publié : *Tableau élément. de botanique*, etc., Paris, 1803, in-8. — *Tableau élément. d'ornithologie, ou Hist. natur. des oiseaux que l'on rencontre communém. en France*, suivi d'un *Traité sur la manière de conserver leurs dépouilles pour en former des collect.*, ib., 1806, 2 vol. in-8, avec un atlas in-4. — *Essai de physiologie végétale*, etc., ibid., 1810, 2 vol. in-8, fig. — *Dictionnaire raisonné de botanique*, ibid., 1817, in-8; 2e édit., 1823, augm. par M. Desvaux, qui a placé en tête une courte *notice* sur l'auteur. Gérardin a laissé deux ouvr. MSs.; il était l'un des collaborat. du *Dictionn. des sciences naturelles*, auq. il a fourni entre autres l'art. *Becfins*.

GERBERON (dom Gabriel), bénédictin de la congrégat. de St-Maur, né à St-Calais, dans le Maine, en 1628, enseigna la théologie dans plus. maisons de son ordre, prit part aux disputes du temps pour les jansénistes contre les jésuites, fut accusé d'être opposé à la régale, et passa en Flandre, puis en Hollande, afin d'éviter les poursuites dirigées contre lui. Il était venu à Bruxelles, où il s'occupait d'écrire pour le soutien de sa cause, lorsqu'il fut arrêté et traduit au tribunal de l'archev. de Malines. Condamné comme coupable d'avoir pris l'habit séculier, fait imprimer plusieurs livres sans approbation, défendu l'*Augustinus*, refusé de souscrire le formulaire, etc., il fut ramené en France, enfermé à Amiens, puis à Vincennes; mais s'étant résigné à souscrire le formulaire, il fut mis en liberté, rentra à St-Germain-des-Prés, et passa ensuite à St-Denis, où il mourut en 1711. On a de lui un gr. nombre d'écrits dans l'intérêt de sa cause (l'*Hist. littéraire de la congrégat. de St-Maur* en compte jusqu'à 111). *Le Miroir de la piété chrét.*, 1676. — Une édit. des *OEuvres de St Anselme*, abbé du Bec, Paris, 1671, in-fol. — Une édit. des *OEuvres de Baïus*. — *Avis salutaire de la B. V. Marie, à ses dévots indiscrets*, Gand, 1673. — *La vérité catholique victorieuse*, Amsterdam, 1684. — *Hist. générale du jansénisme*, 1700, 3 vol. in-12.

GERBERGE, femme de Louis VI, dit d'*Outremer*, et mère de Lothaire, était fille de Henri, dit l'*Oiseleur*, et sœur de l'empereur Othon I[er]; elle avait épousé en prem. noces Gilbert, duc de Lorraine. On ignore l'époque de la mort de cette princesse, qui vivait encore en 968. — Une autre GERBERGE, fille de St Guillaume, comte de Toulouse, fut mise à mort par ordre de Lothaire, qui vengea sur elle la résistance que le duc Bernard, son frère, avait opposée à ses desseins ambitieux.

GERBERT (MARTIN), baron de Hornau, prélat catholique, né dans l'Autriche en 1720, enseigna la philos. et la théologie à l'abbaye de St-Blaise, dont il devint bibliothéc., s'occupa de recherches sur l'hist. ecclésiast. du moyen-âge et sur d'autres sujets, voyagea ensuite en Allemagne, en France et en Italie, et se lia avec plusieurs composit. célèbres, tels que Gluck, Martini, etc. A son retour, nommé prince-abbé de St-Blaise, il continua de partager son temps entre ses devoirs religieux et l'étude, et mourut en 1793. Ses principaux ouvr. sont : *Iter alemannicum, accedit italicum et gallicum*, 1765-73, in-8. — *Codex epistolaris Rudolphi I, Romanorum regis, comment. illustratus*, etc.; 1772, in-fol. — *Pinacotheca principum Austriæ*, etc., 1768-73, in-fol. — *Taphographia principum Austriæ... tomus IV et ultimus*, 1772, 2 part. in-fol., avec 118 grav. — *De cantu et musicâ sacrâ*, etc., 1774, 2 vol. in-4. — *Vetus liturgia alemannica, disquisitionibus præviis, notis et observ. illustrata*, etc., 1776, 2 part. gr. in-4. — *Monumenta veteris liturgiæ alemannicæ, ex antiquis MSs. cod.*, 1777-79, 2 part. gr. in-4. — *Hist. Nigræ Sylvæ*, 1783, 3 vol. in-4. — *Scriptores eccles. de musicâ sacrâ, potissimum ex variis Italiæ, Galliæ et Germaniæ cod. collecti*, 1784, 3 vol. gr. in-4 : on trouve une analyse très étendue de ce précieux ouvr. dans l'*Hist. de la musique*, par Forkel. — *De Rudolpho suevico, comite de Rhinfelden*, etc., 1785, in-4.

GERBERT. — V. SILVESTRE II.

GERBIER (PIERRE-JEAN-BAPT.), célèbre avocat, né à Rennes en 1725, vint achever ses études à Paris, fut inscrit au tableau en 1745, mais, avant de paraître au barreau, employa huit ans à perfectionner ses connaissances et à se préparer à parler en public par l'étude réfléchie des modèles. A partir de son début, toutes ses plaidoiries furent autant de triomphes, et il obtint en peu d'années une gr. célébrité. On se pressait pour l'entendre aux audiences du parlement, comme aux représentat. de *Zaïre*, d'*Alzire*, de *Tancrède*, etc. Sa gloire éclipsa bientôt toutes celles du barreau de Paris. « Le caractère dominant de l'éloquence de Gerbier, était l'insinuation et le pathétique ; il en trouvait les principales ressources dans son âme.... Il narrait avec un gr. intérêt, disposait ses preuves avec infinim. d'art, et il excellait particulièrement dans les causes d'induct. et de présomption. L'action surtout, cette partie si nécessaire et si victorieuse de l'art oratoire, était admirable en lui. » Gerbier fut du nombre des avocats qui, séduits par le chancelier Maupeou, plaidèrent devant la commission qui remplaçait le parlement : on ne lui pardonna pas cette défection. Dans le même temps, Linguet, rayé du tableau des avocats, dénonça Gerbier à l'opinion publique comme son persécuteur et l'auteur principal de sa disgrâce, et publia contre lui des mémoires pleins de fiel et d'animosité. Ces deux circonstances causèrent un vif chagrin à Gerbier : ses dern. années furent tristes ; il termina sa carrière en 1788. Il a laissé quelques mémoires et factums qui donneraient une idée peu avantag. de son talent, si l'on ne savait qu'à l'époq. où ils ont paru, ces factums, « n'étaient que des précis, des extraits faits pour mettre sous les yeux des magistrats le sommaire du procès, dans leq. on n'avait ni le temps, ni le dessein de chercher à briller par sa manière d'écrire, et où l'on songeait à instruire le juge plus qu'à lui plaire... Trop de soin de l'éloquence et des agréments du style aurait paru frivole et d'un homme plus occupé de lui que de sa cause. »

GERBILLON (JEAN-FRANÇ.), jésuite, né à Verdun en 1654, se livra avec ardeur à l'étude des mathématiq., et fut un des six missionn. qui accompagnèrent le chev. de Chaumont à Siam en 1685. Gerbillon et quatre autres de ses collègues passèrent ensuite à la Chine, où ils devinrent les fondateurs de la mission franç. L'emper. Kang-hi choisit Gerbillon pour lui enseigner les mathématiques et le combla de faveurs. C'est par son crédit que les jésuites obtinrent une maison et une chapelle près du palais impérial. Ce savant eut ensuite la direct. du collége des Français à Pé-King, fut nommé supérieur-gén. de la mission de la Chine, et mourut en 1707. On a de lui : *Éléments de géométrie, tirés d'Euclide et d'Archimède*; *Géométrie pratique et spéculative* : ces deux ouvrages, composés en chinois et en tatare, fuent impr. à Pé-King; deux *lettres*, l'une dans l'ouvr. du P. Le Gobien *les Progrès de la religion à la Chine*; l'autre dans le t. XVIII des *Lettres édifiantes*, nouv. édit.; *Relation* de huit voyages dans la Grande-Tatarie, depuis 1688 jusqu'en 1698, insérées en abrégé dans les t. VII et VIII de *l'Hist. génér. des voyages*. T.-S. Bayer et Langlès attribuent à Gerbillon les *Elementa ling. tart.* qui font partie de la collect. de Thévenot, et que l'on avait cru long-temps du P. Couplet.

GERDIL (HYACINTHE-SIGISMOND), cardinal, né en 1718 à Samoens en Savoie, fils d'un notaire, commença son éducat. chez les barnabites de Thonon et d'Annecy, entra dans cet ordre, et sut faire marcher de front l'étude des langues, des mathématiques, de la physique, de l'histoire et de la théologie. Ayant été envoyé à Bologne par ses supérieurs pour y terminer ses cours, il se fit remarquer de l'archev. Lambertini, dep. pape sous le nom de Benoît XIV, qui se chargea de trad. du franç. en latin quelques pièces qu'il se proposait d'insérer dans son *Traité de la béatificat.*, etc. Gerdil quitta Bologne pour aller enseigner la philos. à Macerata, puis à Casal. Appelé par l'archev.

de Turin pour faire partie de son conseil de conscience, il fut nommé peu de temps après inspect. des colléges de son ordre dans la Savoie et le Piémont. Vers le même temps, Charles-Emmanuel III le choisit pour élever son petit-fils, depuis roi sous le nom de Charles-Emman. IV. Ce nouv. poste ouvrait à Gerdil la carrière des hautes dignités ecclésiast. Réservé cardin. *in petto* par Clément XIV, il reçut la pourpre et le chapeau des mains de Pie VI, qui l'avait appelé à Rome pour le faire consulteur du St-Office et év. d'Ostie. Il partagea les infortunes du souverain pontife lors de l'envahissement des Français en 1798, se retira ensuite dans une abbaye qu'il possédait en Piémont, et mourut à Rome en 1802. Le pape Pie VII lui fit faire de magnifiques obsèques, auxquelles assistèrent le roi et la reine de Sardaigne, 25 cardinaux, etc. Gerdil a laissé un gr. nombre d'écrits qui ont été rec. à Bologne par les soins du P. Toselli, de 1784 à 1791, 6 vol. in-4. Le P. Scati en a publ. une nouv. édit. bien plus complète, 1806-21, 20 vol. in-4. L'édit. de ses *OEuvres choisies*, Paris, 1826, 2 vol. in-8, n'a point été continuée. L'*Oraison funèbre de Gerdil*, par le card. Fontana, trad. en franç. par M. l'abbé d'Auribeau, Rome, 1802, in-8, est suivie du catalogue complet des ouvr. de ce sav. théolog. Son *Éloge littéraire*, par Fontana, lu à l'acad. des Arcades en 1804, a été impr. la même année in-4.

GERI (de), ex-officier de marine, émigré en Angleterre, faisait partie de l'expédition de Quiberon. Lorsque le bruit se répandit que Sombreuil avait obtenu une capitulation de Hoche, il se jeta à la mer pour porter cette nouvelle à la frégate anglaise *the Lark*, où il fit cesser le feu, refusa l'offre du capitaine anglais qui voulait le retenir à son bord, et regagna à la nage son poste, où il ne tarda pas à trouver la mort avec tant d'autres victimes: son dévouement lui méritait un meilleur sort; malheureusement il était inconnu du vainqueur.

GERICAULT (Jean-Louis-Théodore-André), peintre d'histoire, né à Rouen en 1791, fils d'un avocat qui l'envoya faire ses prem. études à Paris, au lycée impér., entra dep. dans l'atelier de Carle Vernet, dont il apprit à peindre les chevaux, et ensuite dans l'école de Guérin, qu'il fréquenta pend. 2 ans. Après avoir donné des preuves d'un talent remarquable dans deux tabl., un *Chasseur à cheval* et un *Cuirassier blessé*, il se rendit à Rome où il passa quinze mois à faire des études sérieuses d'après les chefs-d'œuvre des grands maîtres. C'est à son retour qu'il exposa au salon de 1819 un tableau qui a provoqué les critiques les plus vives, mais qui n'en place pas moins son auteur au niveau des gr. peintres. Victime d'un tempérament fougueux, il mourut des suites de ses excès en 1824, laiss. imparfaites de gr. composit. : c'est *le Naufrage de la Méduse*, qu'on voit au musée, *la Traite des Nègres* et *la Peste de Barcelonne*. On doit encore à cet artiste plus. dessins et lithographies, entre autres un *Épisode de la retraite de Moscou*; la *bataille de Maïpu*; celle de *Chacabuco*; enfin quatre pl. de la *Vie polit. et milit. de Napoléon*, par Arnault.

GERICKE (Pierre), né à Stendal en 1693, fut profess. extraordin. de médecine et de philos. à Halle, profess. ordin. d'anatomie, de pharmacie et de chimie à Helmstadt, membre de l'acad. de Berlin, et mourut en 1750, médecin du duc de Brunswick-Lunebourg. Il a publ. entre autres écrits : *De venarum valvulis harumque usu*, Helmstadt, 1723, in-4. — *De influxu lunæ in corpus humanum*, Halle, in-4. — *De contagiis*, ibid. — *De vulnerum renonciatione*, ibid., 1731. — *De valetudinis ratione et præsidiis autumno*, ibid., 1732, in-4. — *De necessariâ vulneris inspectione post homicidium*, ibid., 1737, in-4. — *De Athotis, Tosorthri et antiquissimor. Ægyptiorum anatomiâ fabulosâ*, ibid., 1739, in-4. — *Programma mirarum sed vanarum artium in oppugnandâ veritate exemplum in historiâ resurrectionis Christi exhibens*, ibid., 1741, in-4. — *De lapide philosophorum, seu medicinâ universali, vero an falso*, ibid., 1742, in-4. — *De crisibus*, ib., 1742, in-4. — *De indulgendo ægrorum appetitui*, ibid., 1742, in-4. — *De insomniis*, ibid., 1742, in-4. — *De institutis et scholis medicis in Ægypto, deque medicinæ statu in Græciâ ante Hippocr. tempora*, Helmstadt, 1745, in-4. — *Disquisitio de viis geniture ad ovarium et conceptione*, etc., ibid., 1746, in-8.

GERING (Ulric), impr., né dans le canton de Lucerne, vint à Paris en 1469, sur l'invitat de J. de La Pierre, *Von Stein*, Allem., prieur de Sorbonne, avec Martin Crantz et Michel Friburger, pour y fonder une imprimerie. Ils établirent leur atelier dans la maison de Sorbonne, et le prem. ouvr. qui sortit de leurs presses fut : *Gasparini Barzizii Pergamensis epistolæ* (1470), in-4. Ils publièrent ensuite *Summa casuum conscientiæ Barthol. Pisani*, in-4; la *Rhétorique* de Fichet; *L.-A. Flori epitome rerum romanarum* (1471), in-4; *Jacobi Magni sophologium*, 1475, in-fol. Crantz et Friburger s'étant retirés de l'entreprise, Gering resta seul chargé de la direct., et mourut en 1510, après avoir partagé ses biens entre les colléges de Sorbonne et de Montaigu.

GERLAND ou GARLAND, premier prieur de St-Paul de Besançon, mort vers 1149, avait professé avec succès la théologie et le droit canon dans cette abbaye. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Candela juris pontificii*, compilation de passages des SS. PP. et d'extr. des conciles, des canons, des décrétales, etc. Don Martenne en a inséré la préface dans son *Thesaurus anecdotorum*, t. Ier, et l'on en connaissait des copies dans les biblioth. de St-Victor, des Dominicains de la rue St-Jacques, de Ste-Geneviève, etc. Il ne faut pas confondre l'écrit de Gerland avec la *Candela evangelica* de J. Juste, chartreux, Cologne, 1527, in-8. On a confondu Gerland avec Jean de Garlande et avec un Gerland ou Gerlandus, Sicilien, évêque de Girgenti, qui vivait à la fin du 11e S.

GERLE (A.-C.), chartreux, fut élu en 1789 député du clergé de Riom aux états-généraux. Partisan des nouvelles opinions polit., il se fit remarquer par son exaltation dans la séance du Jeu-de-Paume, et ne tarda pas à vouloir, mais en vain, entretenir l'assemblée des prédict. d'une visionn. nommée Susanne Labrousse, depuis condamnée à Rome à une réclusion perpét. Ayant été nommé électeur de Paris en 1792, il devint l'âme des conciliabules qui se tenaient chez une autre prétendue prophét. connue sous le nom de *Catherine Théos*, fut incarcéré comme complice de cette femme en 1794, et recouvra sa liberté par la protection de Robespierre, à qui il n'avait pas manqué de prédire les plus hautes destinées, et à qui il écrivait souvent pour expliquer ses visions. L'époque de la mort de dom Gerle n'est pas connue; on sait seulement qu'il fut employé pendant quelque temps dans les bureaux du ministère de l'intérieur sous le régime impérial.

GERMAIN (St) *d'Auxerre*, né dans cette ville, de parents chrétiens, dans les dernières années du 4e S., se rendit à Rome, et obtint en peu de temps, par son savoir et son éloquence, un gr. crédit à la cour d'Honorius, qui lui accorda le gouvernement de sa ville natale avec le titre de général (*dux*) des troupes de plus. provinces. A la mort de St-Amator, évêque d'Auxerre, Germain fut choisi pour lui succéder dans son siége (418), et il mourut à Ravenne le 31 juillet 448, après 30 ans d'épiscopat, pendant lesq. il alla deux fois combattre l'hérésie des pélagiens dans la Grande-Bretagne, et employa sa médiat. en faveur des Armoriques, contre lesquels Aétius venait d'envoyer une armée commandée par Évaric. Quelques critiques attribuent à St Germain d'Auxerre un ouvr. MS. conservé dans la biblioth. de St-Gall sous ce titre: *Liber S. Ambrosii in laude sanctor. compositus*. On trouve dans Surius, au 31 juillet, la *Vie* de St Germain, écrite par le prêtre Constance, et mise en vers par Éric, moine d'Auxerre. Arnaud d'Andilly en a donné une trad. franç. — St GERMAIN *de Paris*, successeur d'Eusèbe dans le siége épiscop. de cette ville, était né dans le territoire d'Autun, vers la fin du 5e S., et mourut le 21 mai 576, jour où l'Église célèbre sa fête. Ce pieux évêque, l'un de ceux qui honorent le plus l'Église de France, assista à la plupart des conciles tenus de son temps, et y parut avec éclat. C'est par ses soins que fut bâtie l'église de Ste-Croix, dont il fit la dédicace sous l'invocat. de St Vincent (aujourd'hui St-Germain-des-Prés), et à laq. il joignit un monastère qu'il exempta de toute juridiction après l'avoir richement doté. La *Vie* de ce saint, écrite par Fortunat, a été insérée dans le *Rec.* de Surius, et, avec les correct. de Mabillon, au tome 1er des *Actes de St Benoît*. Elle est portée au 28 mai dans les bolland. On a de St Germain *de Paris* une *Lettre à Brunehaut*, où il l'exhorte à ménager un accommodement entre Chilpéric et Sigebert: elle se trouve au 1er vol. des *Monuments de l'hist. de France* de Duchesne; dans l'*Appendice des œuvres de Grégoire de Tours*, etc. Parmi les autres écrits attribués à ce saint, on distingue une *Explicat. de l'ancienne liturgie gallicane*, insérée au tome V du *Thes. anecdotor*.

GERMAIN (dom MICHEL), bénédictin, né à Péronne en 1645, accompagna Mabillon dans ses voy. en Allemagne et en Italie, aida ce savant religieux dans la collation des MSs. et l'explication des monuments qu'il avait dessein de publier, eut part à son *Traité de diplomatique*, et lui fournit quelq. matériaux pour les *Actes* des SS. de l'ordre de St-Benoît. Il mourut à St-Germain-des-Prés en 1694. On a de lui: *Comment. de antiquis regum Francorum palatiis* (cet écrit forme le 4e liv. de la *Diplomatique* de Mabillon). — *Hist. de l'abbaye roy. de N.-D. de Soissons*, Paris, 1675, in-4. — *Monasticon gallicanum, seu historiæ monaster. ordinis S. Benedicti in compendium redactæ*, etc.; ce dernier ouvr. resté MS. était à la bibliothèque de St-Germain-des-Prés. On en a des extr. dans la *Gallia christiana*.

GERMAIN (PIERRE), habile ciseleur, né à Paris en 1647, fut présenté par le peintre Lebrun à Louis XIV, qui le chargea de la gravure des tables d'or destinées à la couverture du *Recueil de ses conquêtes*. Ce travail lui valut un logement au Louvre. Il exécuta plusieurs autres ouvr. pour les appartem. de Versailles, un gr. nombre de médailles et jetons, etc., et mourut en 1682. — GERMAIN (Thomas), fils du précédent, archit., sculpt. et orfévre, né à Paris en 1673, fit le voy. d'Italie sous la protection du ministre Louvois, exécuta, pour les jésuites de Rome et pour le grand-duc de Toscane, plus. ouvr. d'orfévrerie très remarq., se lia d'intimité avec le sculpteur Legros, reçut de lui des leçons utiles, et bâtit à Livourne une église estimée des architectes. De retour en France, il exécuta pour la cour et pour les princes étrangers un grand nombre d'ouvr. d'orfévrerie qui le placèrent au niveau de la réputation de son père, et dirigea d'après ses dessins la construct. de l'église de St-Thomas du Louvre. Cet habile et laborieux artiste mourut en 1748, échevin de la ville de Paris. C'est lui que Voltaire a immortalisé dans sa pièce des *vous* et des *tu*.

GERMAIN (AUGUSTE-JEAN), pair de France, né à Paris en 1786, était fils d'un ancien directeur de la banque, depuis député aux états-généraux de 1789. A peine parvenu à sa 20e année, il fut nommé chambellan, puis comte par Napoléon, qui se l'attacha comme officier d'ordonnance. Il fit en cette qualité les campagnes de 1808 en Espagne, et de 1809 en Autriche, se signala par la défense du fort de Kuffstein, et fut envoyé comme plénipot. près du gr.-duc de Vurtzbourg en 1813. Nommé l'année suiv. adjudant-command. dans la garde nationale de Paris, il se prononça pour la restauration de la famille royale dès le 31 mars, devint ensuite préfet de Saône-et-Loire, resta sans emploi durant les *cent-jours*, et, après le second retour du roi, fut préfet de Seine-et-Marne. L'ordonnance du 5 mars 1819 l'appela à la chambre des pairs; il y signala

des vues politiques aussi sages qu'élevées, et un talent distingué comme orat. Une fièvre putride l'enleva inopiném. en 1821. Son *Éloge*, prononcé à la chambre par M. le duc de Broglie, est au *Moniteur* du 9 juin.

GERMAIN (Sophie), mathématic., née à Paris le 1er avril 1776, morte le 17 juin 1831, entendait souvent causer chez son père, membre de l'assemblée constituante, de l'imminence d'un bouleversem. social. Ayant lu, par hasard, dans l'*Histoire des mathémat.* de Montucla, le récit de la mort d'Archimède, que la prise de Syracuse n'avait pu distraire de ses méditat. géométriques, elle se passionna pour une science capable d'opérer de telles diversions, et surmonta tous les obstacles que sa famille opposait à un goût aussi extraordinaire pour son sexe et pour son âge. Elle traversa ainsi la terreur, fixa l'attention de Lagrange, et fit de si étonnants progrès, que, l'Institut ayant proposé un prix extraordinaire à l'aut. du *Mémoire* dans lequel on parviendrait à soumettre au calcul les vibrations des lames élastiques, elle mérita, après un triple concours, d'être couronnée en 1816. Sophie Germain, qui venait de découvrir les lois des vibrat. des surfaces élastiques, continua à en développer les conséquences dans ses *Recherches*, 1820, dans un *Mémoire* nouveau, 1826, dans un *article* des *Annales de physique et de chimie*, 1828. Pendant les journées de juillet, elle composait un *Mémoire sur la courbure des surfaces*, inséré dans les *Annales* de M. Crelle, à Berlin. Mais déjà un cancer l'avait amenée aux portes du tombeau. Sophie Germain ne s'appliquait pas seulement à la géométrie : l'histoire, la géographie, les sciences naturelles, la philosophie, occupaient aussi son esprit vraim. supérieur. Cette femme forte et savante possédait d'ailleurs les qualités les plus aimables.

GERMAIN. — V. Rostaing.

GERMAINS, habitants de l'ancienne Germanie, aujourd'hui l'Allemagne, formaient un gr. nombre de peuplades indépendantes qui ne figurent en corps dans l'hist. que quand elles se réunissaient pour repousser des ennemis communs. Ils défendirent long-temps leur indépend. contre les Rom., et Arminius, un de leurs gén., défit dans une gr. bataille Varus, lieut. d'Auguste; mais peu d'ann. après ils furent vaincus et soumis par Tib.-Drusus, qui prit de cette conquête le surnom de *Germanicus*. Les Germains avaient à peu près les mêmes mœurs et la même religion que les Gaulois; ils adoraient Odin, que l'on croit être le même que Teutatès, et lui sacrifiaient des victimes humaines. Ils étaient grands, robustes et tellem. belliqueux, qu'on ne les désignait que sous le nom d'*hommes de guerre* (*ger*, guerre; *main* ou *mann*, homme).

GERMAN Y LLORENTE (Bernard), peintre, né à Séville en 1685, reçut les prem. leçons de son père, se perfectionna à l'école de Christophe Lopez, surpassa bientôt ses maîtres, acquit une gr. réputation, devint peintre de la cour de Philippe V, et mourut dans sa patrie en 1757. Ses principaux tableaux, dans lesquels on retrouve quelquefois le pinceau de Murillo, se voient à Séville. Ce sont des sujets de dévotion; et comme il s'est plu à représenter presque toujours la Vierge sous la figure d'une bergère, il a reçu de ses contemporains le surn. de *Peintre de bergères*. L'harmonie des poses et la correct. du dessin sont les qualités qui distinguent plus particulièrement le talent de cet artiste. Le coloris de ses dernières compositions n'a pas été à l'épreuve du temps.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

— BESANÇON, IMPRIMERIE DE CH. DEIS. —